Fiodor Dostoïevski

Œuvres

KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Fiodor Dostoïevski

(1821 — 1881)

Œuvres

Crime et Châtiment, L'Idiot, Les Possédés, Les Frères Karamazov, Souvenirs de la maison des morts, Journal d'un écrivain, Les Nuits blanches, Le Joueur, Les Annales de Pétersbourg...

(1821 — 1881)

KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Table des matières

Romans

Les Pauvres Gens
Niétotchka Nezvanova
Le Bourg de Stépantchikovo et sa population:
    Carnet d'un inconnu
Humiliés et offensés
Souvenirs de la maison des morts
L'esprit souterrain (Les Carnets du sous-sol)
Crime et châtiment Tome 1 et 2
Le Joueur
L'Idiot - Tome 1 et 2
L'éternel mari
Les possédés
    La Confession de Stavroguine
Les Frères Karamazov:
    Les frères Karamazov

Les Précoces

Nouvelles

Monsieur Prokhartchine
Roman en neuf lettres
La logeuse
La Femme d'un autre
    L'Arbre de Noël et le Mariage
    Calcul exact

Les Nuits blanches
Un cœur faible
Un voleur honnête (Récits d'un homme d'expérience):
    L'honnête voleur (Traduction par J.-W. Bienstock)
    Un Voleur Honnête (Traduction par É. Halpérine-Kaminsky)
Le Petit Héros
Le Crocodile
Le Bouffon (Polzounkov)
Une fâcheuse histoire

Récits autobiographiques:

Journal d'un écrivain (1873, 1876, 1877, 1880 et 1881)
Les Annales de Pétersbourg:
    Un printemps à Pétersbourg
Correspondance
    Lettre à son frère Mikhaïl

Romans

Les Pauvres Gens

Traduit du russe par Victor Derély

Table des matières

PRÉFACE
I
II

PRÉFACE

« Honneur et gloire au jeune poète dont la muse aime les locataires des mansardes et des caves, et dit d'eux aux habitants des palais dorés i Ce sont aussi des hommes, ce sont vos frères ! » C'est en ces termes que Biélinsky saluait en 1846 l'apparition des Pauvres Gens, et certes l'enthousiasme du grand critique russe n'avait rien que de légitime : pour son début, Dostoïevsky venait de s'affirmer comme un maître ; à vingt-cinq ans, à l'âge où tant d'écrivains, même heureusement doués, se cherchent encore, il s'était soudain révélé, sinon dans toute la plénitude de sa puissante personnalité, du moins avec ce qui devait on rester toujours le trait le plus significatif : son ardente et contagieuse sympathie pour les obscurs vaincus de la vie, ceux que lui-même a appelés plus tard les «humiliés » et les « offensés ».

N'exagérons rien toutefois, et quo notre admiration pour Dostoïevsky ne nous rondo pas injustes à l'égard de son précurseur, car il en eut un. Quelque originalité qui éclate dans les Pauvres Gens, on ne peut dire do ce livre: proles sine matre creata! C'est Gogol, il ne faut pas l'oublier, qui, par son immortello création d'Akakii Akakiévilch, a le premier appelé l'intérêt sur le petit tchinovnik, et montré un être humain dans ce grotesque voué exclusivement jusqu'alors aux sarcasmes des écrivains humouristiques.

Œuvre éminemment suggestive, le Manteau a exercé une influence considérable sur le mouvement de la littérature russe; nombre do romanciers y ont puisé des inspirations, et il est visible que le souvenir de cette nouvelle a hanté avec persistance l'imagination de Dostoïevsky pendant qu'il écrivait ses Pauvres Gens.

Mais combien notre auteur a élargi, amplifié, idéalisé, la vision de son devancier ! Commencée dans Gogol par la souffrance, la réhabilitation de l'employé s'achève dans Dostoïevsky par le dévouement. Akakii Akakiévitch est une figure assez insignifiante en somme; il n'a d'intéressant que son infortune et serait profondément ridicule s'il n'était profondément malheureux.

Sans doute Makar Diévouchkine, le héros des Pauvres Gens, est à

plaindre aussi; mais en même temps qu'on le plaint, on l'admire, car cet être si chétif, si dénué, offre dans son humble personne comme un résumé do toute la bonté humaine. Charitable jusqu'à l'abnégation, on le voit en toute occasion se priver du nécessaire pour venir en aidé à de plus besoigneux que lui. La misère, trop souvent cause et excuse de l'égoïsme, n'a fait que surexciter dans cette nature exceptionnelle l'essor des sentiments altruistes.

L'élévation morale nous frappe d'autant plus chez Makar Diévouchkine, qu'elle s'allie bizarrement a un esprit inculte. L'intelligence du pauvre homme est restée à l'état rudimentaire ; sa philosophie est enfantine, ses jugements littéraires sont d'une innocence qui fait sourire; jamais ses idées ne dépassent le niveau de la banalité la plus plate, et il n'a pour les exprimer qu'un vocabulaire incertain dont il ne sait môme pas se servir congrûment : tout en lui est médiocre, excepté le cœur.

Ce qui achève de caractériser le principal personnage des Pauvres Gens, c'est son humeur soumise et résignée, alors que toutes les circonstances extérieures devraient, ce semble, faire de lui un révolté. Phénomène drolatique ou touchant, comme on voudra, — il n'y a pas plus conservateur que ce pauvre diable qui n'a rien du tout à conserver. Loin de maudire la société dont il est un des parias, il l'accepte telle qu'elle est, satisfait du rang infime qu'il y occupe. Si parfois lui échappe une timide protestation contre les injustices de l'ordre social, ce n'est point parce qu'il en souffre, mais parce qu'elles font souffrir ceux qu'il aime, et encore ce léger mouvement de révolte, il se le reproche aussitôt comme un crime. C'en est un, en effet, aux yeux de ce chrétien qui voit dans toutes les choses humaines l'accomplissement d'un décret providentiel. Pourquoi s'irriter de l'inégalité des conditions, puisque chacun tient do la volonté divine sa place ici-bas? « Celui-ci est destiné à porter les épaulettes de général, celui-là à servir comme conseiller titulaire; tel a pour lot le commandement, tel l'obéissance craintive et silencieuse. Cela est réglé suivant les capacités de l'homme ; l'un est propre à une chose, l'autre à une autre, et les capacités sont données par Dieu lui-même. » Ainsi pense Makar Diévouchkine ; il se représente le monde comme une immense administration où chacun est molesté par son supérieur, et moleste son inférieur ; autrement, remarque-t-il, il n'y aurait pas d'ordre.

Cette résignation, cette passivité si étonnante pour nous autres Occidentaux, est un trait ethnique plus encore qu'une particularité individuelle ; par là Makar Diévouchkine se montre vraiment Russe, il est bien le congénère de ce paysan dont parle Golovine, qui, battu par son seigneur, disait : « Le Christ a souffert et nous a ordonné do souffrir. »

Les amateurs de beau langage n'ont certainement pas oublié le discours où M. Renan, célébrant les vertus égayantes de la langue française, invitait la malheureuse race slave à y chercher des consolations. Cette compassion part d'un bon naturel; d'un autre côté, il est grandement désirable, pour l'enrichissement de nos écrivains, quo leurs livres, après avoir fait notre joie, aillent consoler à l'étranger le plus do gens possible. Toutefois il est permis de se demander si un peuple a besoin d'être consolé, quand il pense comme Makar Diévouchkine ou le moujik cité plus haut. En supposant même qu'il lui faille des consolations, c'est encore une question do savoir si, en effet, notre littérature peut les lui fournir. Elle est fort gaie, dit l'éloquent conférencier. Possible; mais si l'on songe qu'une plaisanterie du boulevard n'est pas toujours saisie au Marais, on a quelque lieu de douter que la gaieté soit un article d'exportation. En revanche, ce qui ne fuit doute pour personne, c'est la supériorité de la langue française en tant que véhicule des idées révolutionnaires. Tous les peuples ne comprendront peut-être pas un numéro du Tintamarre, mais tous comprendront le Contrat social. Nous l'avons compris les premiers, et qu'en est-il advenu ? Des revendications continuelles dont l'absolue justice et l'absolue inutilité sont également incontestables, des espoirs toujours trompés et une irritation sans cesse grandissante à mesure que les déceptions se multiplient: voilà depuis cent ans notre histoire.

Ce n'est pas très-gai, et s'il est vrai, ainsi qu'on le croit généralement, que notre littérature ait contribué pour beaucoup à amener cet état de choses, il est quelque peu audacieux de la proposer aux Russes comme un élément do gaieté.

En homme borné qu'il est, Makar Diévouchkine se fait delà société une conception fort naïve à coup sur, mais cette façon de voir lui procure, du moins, quelque tranquillité morale : la conception égalitaire dont nous sommes férus, outre qu'elle n'est peut-être pas beaucoup plus intelligente, a

l'inconvénient de nous agiter sans relâche. Laissons donc le pauvre tchinovnik croire au droit divin des conseillers d'État actuels, etc.; ce n'est pas la peine de le désabuser, il n'en sera pas plus heureux.

En regard de son employé, l'auteur a placé une jeune fille, victime comme lui d'une fatalité malheureuse. Le caractère de Varvara Alexéievna est tracé avec beaucoup d'art; mais, nonobstant le charme que Dostoïevsky a essayé de répandre sur ce personnage, Makar Alexéiévitch tire à lui tout l'intérêt du livre : dans le voisinage d'un saint, quel prestige peut conserver une simple fille d'Ève ?

Autour de ces deux figures principales gravitent plusieurs autres « pauvres gens » ; ce sont des comparses dont il y a peu à dire; parmi eux pourtant se détache avec un relief particulier le bonhomme Pokrovsky, ce vieillard crapuleux que relève au milieu do son abjection sa maladive tendresse pour un fils dont il n'est pas le père. La rédemption de l'ivrogne par le sentiment do la famille est, d'ailleurs, une idée chère à Dostoïevsky et sur laquelle il reviendra plus d'une fois. Le Pokrovsky des Pauvres Gens contient déjà en germe le Marméladoff Crime et Châtiment et le Snéguireff des Frères Karamazoff.

Nous venons do nommer les deux maîtresses œuvres do notre romancier. Pour atteindre ces cimes de son talent, le débutant de 1846 a encore bien du chemin à faire : il lui reste à acquérir les secrets do la terreur comme il a déjà trouvé ceux de la pitié ; il faut qu'il apprenne à promener son lecteur, d'épouvantement en épouvantement, à travers le dédale savamment compliqué d'une vaste composition ; mais surtout il faut qu'il devienne à moitié fou ; ce sera l'affaire de quelques années passées dans un bagne sibérien. Pour le moment, nous n'avons pas encore « toute la lyre » ; du moins en a-t-on entendu vibrer avec une intensité incomparable la corde la plus humaine, quand on a lu la douloureuse correspondance de Makar Diévouchkine.

Je m'en voudrais de terminer cette préface sans adresser une parole de remerciement aux écrivains dont les précieux encouragements m'ont soutenu dans le cours de mes travaux. Ma traduction de Crime et Châtiment, entre autres, a reçu de la presse un accueil très-bien* veillant. A l'exception de M.

Philippe Gille, tous les critiques chargés de la bibliographie dans les grands journaux de Paris ont jugé à propos de signaler ce livre, et plusieurs avec éloge. Je dois une reconnaissance particulière à MM. Paul Ginisty, Paul Bourde, Valéry Vernier et E. Lepelletier, lesquels n'ont pas attendu le retentissant article de M. E. M. de Vogué pour appeler l'attention du public sur l'ouvrage de Dostoïevsky. On dira que je ressemble ici à l'âne chargé de reliques et prenant pour lui l'honneur rendu à l'idole. Soit ! j'aime mieux m'exposer à ce ridicule qu'au reproche d'ingratitude.

VICTOR DERÉLY.

LES PAUVRES GENS

Oh ! ces conteurs ! Au lieu d'écrire quelque chose d'utile, d'agréable, de récréatif, ils mettent au jour tous les dessous de la vie !... Voilà, je leur défendrais d'écrire ! Allons, à quoi ça ressembe-t-il? Vous lisez... involontairement vous devenez pensif, — et alors toutes sortes d'absurdités vous viennent à l'esprit; en vérité, je leur défendrais d'écrire, je le leur interdirais absolument.

Prince V. F. Dostoïevsky.

8 avril.

MON INAPPRÉCIABLE VARVARA ALEXÉIEVNA!

Hier j'ai été heureux, excessivement heureux, on ne peut pas plus heureux ! Une fois, du moins, dans votre vie, entêtée, vous m'avez écouté. Le soir, à huit heures, je m'éveille (vous savez, matotchka, que j aime à dormir une couple d'heures quand je suis revenu du bureau), je m'étais procuré une bougie, j'apprête mon papier, je taille ma plume ; soudain, par hasard, je lève les yeux, — vraiment, mon cœur s'est mis à sauter si fort ! Ainsi, vous avez tout de même compris ce que je voulais, ce dont mon cœur avait envie ! Je vois qu'à votre fenêtre un petit coin du rideau est relevé et accroché au pot de balsamine, exactement comme je vous l'avais insinué l'autre jour! J'ai même cru alors apercevoir votre visage à la fenêtre; il m'a semblé que vous aussi me regardiez do votre chambrette, que vous aussi pensiez à moi. Et qu'il a été vexant pour moi, ma chère, de n'avoir pas bien pu voir votre joli petit minois! Il fut un temps où nous aussi voyions clair, matotchka. Vieillesse n'est pas liesse, ma bonne amie! Maintenant je vois toujours trouble; pour peu que je travaille le soir, que je fasse quelques écritures, le lendemain malin j'ai les yeux rouges et larmoyants; devant les étrangers je suis même honteux de pleurer ainsi. Pourtant., en imagination, j'ai vu briller votre sourire, mon petit

ange, votre bon, votre affable petit sourire, et dans mon cœur ç'a été tout à fait la même sensation que quand je vous ai embrassée, Varinka, — vous en souvenez-vous, mon petit ange? Savez-vous, chérie, il m'a même semblé que vous me menaciez du doigt! Est-ce vrai, espiègle ? Ne manquez pas de me retracer tout cela en détail dans votre lettre.

Eh bien, mais comment trouvez-vous notre invention au sujet de votre rideau, Varinka ? Très-gentille, n'est-ce pas ? Que je me mette au travail, que je me couche, que je m'éveille, je sais que là vous aussi pensez à moi, que vous vous souvenez de moi, que vous-même êtes bien portante et gaie. Vous baissez le rideau, — cela signifie : « Adieu, Makar Alexéiévitch, il est temps de se coucher ! » Vous le relevez, — cela veut dire : « Bonjour, Makar Alexéiévitch ; comment avez-vous dormi ?» ou : « Comment va votre santé, Makar Alexéiévitch? Quant à moi, grâce au Créateur, je vais bien et suis contente ! » Voyez-vous, mon âme, comme c'est bien imaginé ! On n'a même pas besoin de s'écrire! Un truc ingénieux, pas vrai? Et c'est moi qui ai eu cette petite idée ! Hein, quel homme je suis pour ces choses-là, Varvara Alexéievna !

Je vous apprends, matotchka, Varvara Alexéievna, que, contre mon attente, j'ai dormi convenablement cette nuit, ce dont je suis très content ; en général, on ne dort pas bien dans un nouveau logement la première fois qu'on y couche; c'est la même chose et ce n'est pas la même chose ! Ce matin, je me suis levé tout guilleret, tout joyeux! Quelle belle matinée aujourd'hui, matotchka ! Chez nous on a ouvert une fenêtre; le soleil brille, les oiseaux gazouillent, l'air est embaumé des senteurs du printemps, et la nature entière se ranime ; — eh bien, tout le reste ici correspondait à cela, tout était dans la note, printanier. J'ai même fait aujourd'hui des rêves assez agréables, qui tous avaient trait à vous, Varinka. Je vous ai comparée au petit oiseau du ciel, créé pour la joie des hommes et pour l'ornement de la nature. Je songeais aussi, Varinka, que nous autres hommes, qui vivons dans les soucis et l'agitation, nous devions envier le bonheur innocent et calme des oiseaux du ciel, — et toutes sortes d'idées dans ce genre-là; je veux dire que je faisais toujours de ces comparaisons lointaines. J'ai là un livre, Varinka, où se trouvent les mêmes pensées; tout cela y est développé très-longuement. C'est pour vous

dire, matotchka, que les rêveries sont de diverses sortes. Maintenant nous sommes au printemps; eh bien, on a des idées agréables, fines, piquantes, et l'on fait des rêves tendres; tout est couleur de rose. Voilà ce que je voulais vous dire; du reste, j'ai pris tout cela dans le livre. L'auteur exprime le même souhait en vers, il écrit :

Que ne suis-je oiseau, oiseau de proie ! etc.

Il y a encore là d'autres pensées, mais laissons- les! Et vous, Varvara Alexéievna, où êtes-vous allée ce matin ? Je n'étais pas encore parti pour mon bureau quand vous vous êtes envolée de votre chambre, tout à fait comme un petit oiseau du ciel; vous avez traversé la cour d'un air si gai ! Avec quel plaisir je vous ai contemplée! Ah! Varinka, Varinka! ne vous abandonnez pas à la tristesse; les larmes ne remédient à rien; je sais cela, matotchka, je le sais par expérience. Maintenant vous êtes si tranquille, et puis votre santé s'est un peu améliorée. — Et votre Fédora? Ah! quelle brave femme c'est! Vous m'écrirez, Varinka, comment vous vivez toutes deux à présent et si vous êtes contentes sous tous les rapports.

Fédora est un peu grondeuse; mais ne faites pas attention à cela, Varinka. Que Dieu lui pardonne! Elle est si bonnet.

Je vous ai déjà écrit au sujet de notre Thérèse, — c'est aussi une femme bonne et sûre. Mais que j'étais déjà inquiet pour notre correspondance ! Comment nos lettres nous seront-elles transmises? me demandais-je. Et voilà que Dieu a envoyé Thérèse pour notre bonheur. C'est une femme bonne, douce, silencieuse. Mais notre logeuse est vraiment sans pitié. Elle la fait travailler comme une esclave.

Dans quel trou je me suis fourré, Varvara Alexéievna ! Voilà un logement! Autrefois, vous le savez vous-même, je vivais comme un ermite — au milieu du calme et du silence; une mouche ne pouvait pas voler chez moi sans qu'on l'entendit. Et ici un bruit, des cris, un tumulte! Mais vous ne savez pas encore comment tout cela est organisé ici. Figurez-vous, par exemple, un long corridor, très-obscur et très-malpropre. A droite de ce corridor, un mur plein; à gauche, une suite de portes, comme dans les hôtels garnis. Eh bien,

ces portes sont celles des logements, lesquels se composent chacun d'une seule chambre, et dans cette pièce unique habitent jusqu'à deux et trois personnes. Ne cherchez pas d'ordre chez nous, c'est l'arche de Noé! Du reste, les locataires paraissent être de braves gens, des hommes cultivés, instruits. Parmi eux se trouve un employé (il a quelque part un service littéraire), c'est un érudit : il parle d'Homère, de Brambéous et de divers écrivains, il parle de tout; —un homme intelligent ! Il y a aussi deux officiers qui jouent tout le temps aux cartes. Il y a un enseigne de vaisseau, il y a un Anglais qui donne des leçons. Attendez, je vous amuserai, matotchka ; dans ma prochaine lettre je les décrirai satiriquement, c'est-à-dire que je vous ferai le portrait individuel et détaillé de chacun d'eux. Notre logeuse, — une vieille femme très-petite et très-sale, — est toute la journée en pantoufles et en robe de chambre; toute la journée elle tarabuste Thérèse. Je demeure dans la cuisine, ou, pour mieux dire, voici comment je suis logé : ici, à côté de la cuisine, il y a une chambre (et chez nous, je dois vous le faire observer, la cuisine est propre, claire, fort belle), une petite pièce, un petit réduit si discret..... ou, pour m'exprimer avec plus de justesse encore, la cuisine, vaste et recevant le jour par trois fenêtres, est coupée transversalement par une cloison, ce qui fait comme une nouvelle chambre, un logement surnuméraire; ce local est spacieux, confortable; il a une fenêtre, — en un mot, il est très commode. Eh bien, voilà mon gîte. Parce que j'ai dit que je demeure dans la cuisine, n'allez pas, matotchka, chercher sous mes paroles je ne sais quel sens mystérieux» En effet, si vous voulez, je loge bien dans celte pièce, derrière la cloison, mais ce n'est rien; j'ai là mon logis particulier où je vis très-isolé, très-tranquille. J'ai mis chez moi un lit, une table, une commode, deux chaises; j'ai pendu un obraz[1] au mur. Sans doute, il y a des logements plus beaux, beaucoup plus beaux même peut-être; mais le principal, c’est la commodité; j'ai choisi celui-ci parce qu'il est commode, n'allez pas croire que ce soit pour autre chose. Votre fenêtre est en face, il n'y n entre nous qu'une cour, et une petite cour, on vous aperçoit en passant; — pour un malheureux comme moi ce logement n'en est que plus gai, outre qu'il me fait réaliser une économie. Ici, chez nous, la chambre la plus modeste, avec la table, revient à 35 roubles papier. Cela dépasse mes moyens ! Mon loyer est de 7 roubles papier, la table

me coûte 5 roubles argent, voilà 24 r. 50 kop., et auparavant je payais juste 30 roubles; en revanche je devais me refuser bien des choses; je ne buvais pas tous les jours du thé, tandis que maintenant je me trouve avoir de l'argent de reste pour le thé cl le sucre. Savez-vous, ma chère, on aurait honte en quelque sorte de ne pas boire de thé; ici tous les locataires sont des gens à leur aise, voilà pourquoi l'on serait honteux. On en prend par respect humain, Varinka, pour le genre, pour le ton ; personnellement je n'y liens pas, je ne suis pas sur ma bouche. Comptez maintenant l'argent de poche, — il en faut toujours un peu, — ajoutez les frais de chaussure et de vêtement; combien restera-t-il ? Voilà tout mon traitement dépensé. Je ne me plains pas, je suis satisfait de ce que je gagne. Mes honoraires sont suffisants. Depuis quelques années déjà, ils le sont ; il y a aussi les gratifications. — Allons, adieu, mon petit ange. J'ai acheté un pot de balsamine et un pot de géranium, — pas cher. Mais vous aimez peut-être aussi le réséda? Eh bien, vous me le direz dans votre lettre; il y a aussi dos résédas; mais savez-vous, écrivez-moi tout avec le plus de détails possible. Du reste, ne pensez rien et ne vous tourmentez pas l'esprit à mon sujet, matotchka, parce que j'ai loué une telle chambre. Non, c'est la commodité qui m'a séduit, je n'ai été déterminé que par cela. J'amasse, matotchka, je mets de l'argent décote; j'ai un petit magot. Ne me considérez pas comme un pauvret qu'une mouche renverserait d'un coup d'aile. Non, matotchka, je ne suis pas un niais, et j'ai tout à fait le caractère qui sied à un homme d'une âme ferme et calme. Adieu, mon petit ange! J'ai rempli près de deux feuilles, et il est plus que temps d'aller au service. Je baise vos petits doigts, matotchka, et reste

Votre très-humble serviteur et fidèle ami,

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

P. S. — J'ai une prière à vous adresser: répondez-moi, mon petit ange, le plus longuement possible. Je vous envoie avec la présente, Varinka, une petite livre de bonbons; veuillez y faire honneur; mais, pour l'amour de Dieu, ne vous inquiétez pas de moi et ne soyez pas mécontente. Allons, adieu, matotchka.

8 avril.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Savez-vous que décidément nous finirons par nous brouiller ensemble? Je vous jure, bon Makar Alexéiévitch, qu'il m'est même pénible de recevoir vos cadeaux. Je sais ce qu'ils vous coûtent, je sais que, pour me les offrir, vous vous imposez les plus grands sacrifices, vous vous privez du nécessaire. Combien de fois vous ai-je dit que je n'ai besoin de rien, absolument de rien; que je ne suis pas en mesure de reconnaître même les bienfaits dont vous m'avez comblée jusqu'à présent! Et pourquoi m'envoyer ces pots ? Allons, passe encore pour la balsamine; mais le géranium, pourquoi? Il suffît qu'on lâche un petit mot sans y faire attention, comme, par exemple, au sujet de ce géranium, et tout de suite vous achetez; cette plante a dû vous coûter cher, sans doute? Que ses fleurs sont jolies ! Rouges et parsemées de petites croix. Où vous êles-vous procuré un si beau géranium? Je l'ai placé au milieu de la croisée, à l'endroit le plus apparent ; je poserai un escabeau sur le plancher, et sur l'escabeau-je mettrai encore des fleurs; seulement, voilà, laissez moi devenir riche! Fédora ne se sent pas de joie; nous sommes maintenant ici comme en paradis, — notre chambre est propre, claire! Eh bien, mais pourquoi des bonbons ? Vraiment, j'ai deviné tout de suite, en lisant votre lettre, que vous n'étiez pas dans votre assiette : — le paradis, le printemps, les parfums qui volent dans l'air, les petits oiseaux qui gazouillent. Qu'est-ce que c'est que cela? me suis-je dit, n'y aurait-il pas aussi des vers? En vérité, il ne manque que des vers à votre lettre, Makar Alexéiévitch! Et les sensations tendres, et les rêves couleur de rose, — tout y est! Pour ce qui est du rideau, je n'y ai même pas pensé; il se sera sans doute accroché tout seul, quand j'ai déplacé les pots; voilà pour vous!

Ah ! Makar Alexéiévitch ! Vous avez beau dire, vous avez beau dresser votre budget de façon à me faire croire que toutes vos ressources sont exclusivement affectées à vos besoins, vous ne réussirez pas à me tromper. Il

est évident que vous vous privez du nécessaire pour moi. Quelle idée avez-vous eue, par exemple, de prendre un pareil logement? On vous dérange, on vous trouble; vous êtes à l'étroit, mal à l'aise. Vous aimez la solitude, et là que n'y a-t-il pas autour de vous? Et vous pourriez vous loger beaucoup mieux, étant donné votre traitement. Fédora dit qu'autrefois vous viviez infiniment mieux qu'à présent. Se peut-il que vous passiez ainsi toute votre vie dans l'isolement, dans les privations, sans joie, sans une cordiale parole d'ami, installé dans un coin chez des étrangers? Ah ! bon ami, que je vous plains! Ménagea, du moins, votre santé, Makar Alexéiévitch ! Vous dites que vos yeux s'affaiblissent; eh bien, n'écrivez plus à la lumière. Pourquoi écrire ? Sans doute votre zèle pour le service est déjà assez connu de vos chefs sans cela.

Je vous en supplie encore une fois, ne dépensez pas tant d'argent pour moi. Je sais que vous m'aimez, mais vous non plus n'êtes pas riche... Aujourd'hui, moi aussi j'étais gaie en me levant. Je me sentais si heureuse; depuis longtemps déjà Fédora avait de l'ouvrage, et elle m'en a procuré. J'en ai été si contente, je ne suis sortie que pour aller acheter de la soie; ensuite je me suis mise à travailler. Pendant toute la matinée j'ai eu l'âme si légère, j'ai été si gaie! Mais maintenant les idées noires sont revenues, la tristesse et l'inquiétude ont repris possession de mon cœur.

Ah! que deviendrai-je? quel sera mon sort? Il est cruel pour moi de vivre dans une pareille incertitude, de n'avoir pas d'avenir, de no pouvoir même rien conjecturer quant à ma destinée future. Et si je reporte mes regards en arrière, je suis épouvantée. Le seul souvenir de ce douloureux passé me déchire le cœur. Toujours je me plaindrai des méchantes gens qui m'ont perdue !

Le jour baisse. Je dois me remettre au travail. J'avais bien des choses à vous écrire, mais le temps me manque; j'ai une besogne pressée, il faut que je me dépêche. Sans doute les lettres sont une bonne chose, cela rend la vie moins ennuyeuse. Mais est-ce que vous-même ne viendrez jamais chez nous? Pourquoi cela, Makar Alexéiévitch? A présent nous sommes voisins, et vous saurez bien trouver parfois un moment de libre. Venez, je vous prie. J'ai vu votre Thérèse. Elle a l'air bien malade; elle m'a fait pitié; je lui ai donné vingt

kopeks. Oui! J'allais l'oublier : ne manquez pas de me donner tous les détails possibles sur votre genre de vie. Quels sont les gens qui vous entourent? Vivez-vous en bonne intelligence avec eux? Je tiens beaucoup à savoir tout cela. Ne manquez pas de me l'écrire, vous entendez ? Aujourd'hui je relèverai exprès le coin de mon rideau. Couchez-vous un peu plus tôt; hier j'ai vu delà lumière chez vous jusqu'à minuit. Allons, adieu. Aujourd'hui je suis anxieuse, ennuyée et chagrine. Apparemment il y a des jours comme cela ! Adieu.

Votre

VARVARA DOBROSÉLOFF.

8 avril.

MADEMOISELLE VARVARA ALEXÉIEVNA!

Oui, matotchka, oui, ma chère, évidemment j'étais aujourd'hui dans un jour de malheur! Oui, vous vous êtes moquée de moi, d'un vieillard, Varvara Alexéievna ! Du reste, c'est ma faute, c'est moi qui ai tous les torts ! A l'âge où je suis arrivé, quand je n'ai plus que quelques cheveux sur la tête, je n'aurais pas dû me lancer dans les amours et les équivoques... Et je le dis encore, matotchka; l'homme est quelquefois étonnant, fort étonnant. Et, saints du ciel! quelles choses on est parfois entraîné à dire! Mais à quoi cela aboutit-il? qu'est-ce qui en résulte? Cela n'aboutit absolument à rien, et,i l n'en résulte que des sottises, dont Dieu veuille me préserver! Moi, matotchka, je ne suis pas fâché; seulement c'est si vexant do se rappeler tout cela, je suis si contrarié de vous avoir écrit en termes si figurés et si bêtes ! Aujourd'hui j'étais si faraud, si fringant en allant au service, mon cœur était comme illuminé. Sans motif aucun il y avait une telle fête dans mon âme ; je me sentais joyeux ! Je me suis mis consciencieusement à ma besogne —mais qu'est-ce qui s'en est suivi? Sitôt que j'ai eu jeté un regard autour de moi, les choses ont repris à mes yeux leur aspect accoutumé, — leur couleur grise et sombre. Toujours les mêmes taches d'encre, toujours les mêmes tables avec

les mêmes papiers, et moi toujours le même aussi ! Te! j'étais, tel je me suis retrouvé; — dès lors pourquoi avais je enfourché Pégase? Mais qu'est-ce qui a donné lieu à tout cela ? C'est que le soleil brillait et que le ciel était bleu ! Voilà la cause, n'est-ce pas? Et je vais parler d'aromates, quand dans notre cour, sous nos fenêtres, Dieu sait ce qui ne se rencontre pas ! Pour sûr, c'est dans un coup de folie que tout cela m'est apparu de cette façon. Mais il arrive parfois à l'homme de s'abuser ainsi sur ses propres sensations et do battre la campagne. Cela ne vient pas d'autre chose que d'une chaleur de cœur exagérée, stupide. Je suis retourné chez moi, ou, pour mieux dire, je m'y suis traîné; il m'était venu soudain un mal do tête : sans doute une chose en amène une autre. (J'ai eu probablement un coup d'air.) Imbécile, je me réjouissais de l'arrivée du printemps, et j'étais sorti avec un manteau fort léger. Vous aussi, ma chère, vous vous êtes méprise sur mes sentiments ! Trompée par leur ardeur, vous les avez interprétés tout de travers. C'est une affection paternelle qui inspirait mes paroles, rien que la plus pure affection paternelle, Varvara Alexéievna. Je tiens, en effet, la place d'un père auprès de vous, puisque vous avez le malheur d'être orpheline; je dis cela du fond de l'âme, dans la sincérité de mon cœur, en parent. Je sais bien qu'il n'y a entre nous qu'une parenté éloignée, et que, comme dit le proverbe, il s'en faut un cent do fagots que nous soyons de la même branche ; mais n'importe, les liens du sang ne m'en attachent pas moins à vous, et maintenant je suis votre parent le plus proche, votre protecteur naturel, car là où vous étiez le plus en droit do chercher protection et défense, vous n'avez trouvé que trahison et injure. Quant aux vers, je vous dirai, matotchka, qu'à mon âge il est inconvenant de s'adonner à cet exercice. Les vers, c'est de la sottise! Dans les écoles même à présent on fouette les moutards qui en font... voilà coque c'est que la versification, ma chère.

Que parlez-vous dans votre lettre, Varvara Alexéievna, de confort, do tranquillité, etc.? Je ne suis pas difficile ni exigeant, matotchka; jamais je n'ai vécu mieux qu'à présent; pourquoi donc m'aviserais-je sur le tard de faire le dégoûté? Je suis nourri, vêtu, chaussé; qu'ai-je besoin de rechercher des fantaisies?—Je ne suis pas le fils d'un comte!—Mon père n'appartenait pas à la noblesse, et, tout chargé de famille qu'il était, il ne gagnait pas ce que je

gagne. Je ne suis pas un efféminé ! Du reste, pour dire la vérité, tout était mieux dans mon ancien logement, il n'y a pas de comparaison; on y était plus à l'aise, matotchka. Sans doute mon local actuel est bien aussi, plus gai même à certains égards; si vous voulez, il offre plus de variété; je ne dis pas le contraire, mais je regrette tout de même l'ancien. Nous autres vieilles gens, nous nous attachons aux vieilles choses comme par l'effet d'une sympathie naturelle. Ce logement, vous savez, était fort petit; les murs étaient... — allons, pourquoi en parler?—les murs étaient comme tous les murs, il ne s'agit pas d'eux; mais voilà, tout souvenir de mon passé me rend chagrin... Chose étrange! cette impression est pénible, et pourtant il s'y mêle une sorte de douceur. Mémo ce qu'il y avait de mauvais, ce qui parfois m'irritait, cesse dans mes souvenirs d'être mauvais et s'offre à mon imagination sous un aspect attrayant. Nous vivions tranquillement, Varinka, moi et ma logeuse, une vieille femme aujourd'hui défunte. Tenez, maintenant je ne peux pas me rappeler ma vieille sans un sentiment de tristesse! C'était une brave femme, et elle no prenait pas cher pour le loyer. Tout le temps elle tricotait des couvertures avec des aiguilles longues d'une archine; elle n'avait pas d'autre occupation. Nous nous éclairions, elle et moi, à frais communs, et nous travaillions à la même table. Chez elle demeurait sa petite-fille Mâcha, Je me la rappelle encore enfant; ce doit être à présent une fillette de treize ans. Elle était si gamine, si gaie, elle nous faisait toujours rire; eh bien^ nous vivions ainsi à trois. Dans les longues soirées d'hiver nous nous asseyions autour de la table ronde, nous buvions une petite tasse do thé, et puis nous nous mettions à l'ouvrage. Pour que Mâcha ne s'ennuyât pas, et pour la faire rester tranquille, la vieille commençait à raconter des histoires. Et quelles histoires c'étaient ! Non-seulement un enfant, mais même un homme sensé et intelligent pouvait les écouter avec intérêt. J'allumais ma pipe et je prêtais une telle attention à ces récifs que j'en oubliais ma besogne. Et l'enfant, notre gamine, devenait pensive; elle appuyait sa joue rose sur sa petite menotte, elle ouvrait sa jolie petite bouche, et, si l'histoire était un peu effrayante, il fallait la voir se serrer contre la vieille! Pour nous c'était un plaisir de la regarder; et l'on no s'apercevait pas que la bougie tirait à sa fin, on n'entendait pas l'ouragan mugir au dehors. — Nous menions une bonne vie, Varinka, et voilà

comment nous avons passé ensemble près de vingt ans. — Mais pourquoi ce bavardage? Un tel sujet ne vous plaît peut-être pas, et moi même ce n'est pas quo ces souvenirs m'égayent, — surtout maintenant : la nuit vient. Thérèse tracasse dans la chambre, j'ai mal à la tête, j'ai aussi un peu mal au dos, et il semble que je souffre également par le fait de pensées si étranges; je suis mélancolique aujourd'hui, Varinka! — Qu'est-ce que vous m'écrivez donc, ma chère? Comment irais-je chez vous? Mon amie, que diront les gens? Il faut traverser la cour, les voisins s'en apercevront, ils se mettront à questionner, ils feront des commentaires, des cancans, le fait sera faussement interprété. Non, mon petit ange, j'aime mieux vous voir demain aux premières Vêpres; ce sera plus sage et moins compromettant pour nous deux. Pardonnez-moi, matotchka, de vous écrire une pareille lettre; je vois en la relisant combien elle est incohérente. Je suis un vieillard sans instruction, Varinka; je n'ai pas fait d'études étant jeune, et maintenant rien ne m'entrerait dans l'esprit, si j'essayais de m'instruire. Je le reconnais, matotchka, je n'ai pas de talent descriptif, et je sais que si, sans critiquer ni railler personne, je Yeux écrire quelque chose d'un peu piquant, j'entasserai sottises sur sottises. — Je vous ai aperçue aujourd'hui à votre fenêtre, je vous ai vue baisser le store. Adieu, adieu; que le Seigneur vous conserve! Adieu, Varvara Alexéievna.

Votre ami désintéressé

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

P. S.—Ma chère, maintenant je n'écrirai de satire sur personne Je suis trop vieux, matotchka, Varvara Alexéievna, pour me livrer à un frivole persiflage. C'est de moi qu'on rirait ; comme dit le proverbe russe : « Celui qui creuse une fosse pour autrui y tombe lui-même. »

9 avril.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH!

Eh bien, comment n'êtes-vous pas honteux, mon ami et bienfaiteur Makar Alexéiévitch, de vous affliger ainsi à propos de rien? Est-il possible que vous vous sentiez blessé ? Ah ! je suis souvent inconsidérée, mais je ne pensais pas

que vous verriez dans mes paroles une raillerie maligne. Soyez sûr que jamais je ne me permettrai de plaisanter sur votre âge et sur votre caractère. Tout cela vient de mon étourderie et surtout de ce que je m'ennuie atrocement ; or, quand on s'ennuie, de quoi n'est-on pas capable? Mais je pensais que dans votre lettre vous-même aviez voulu rire. Je suis devenue fort triste quand j'ai vu que je vous avais fait de la peine. Non, mon bon ami et bienfaiteur, vous vous trompez si vous me soupçonnez d'insensibilité et d'ingratitude. Je sais apprécier dans mon cœur tout ce que vous avez fait pour moi en me protégeant contre les méchantes gens qui me persécutent et me haïssent. Je prierai éternellement pour vous, et, si ma prière arrive jusqu'à Dieu, si le ciel l'entend, vous serez heureux.

Je suis toute malade aujourd'hui. Je sens tour à tour une chaleur brûlante et un froid glacial. Fédora est fort inquiète à mon sujet. C'est bien à tort que vous n'osez pas venir chez nous, Makar Alexéiévitch. Qu'importent les autres? Nous nous connaissons, cela suffit !... Adieu, Makar Alexéiévitch. Je ne sais plus que vous écrire; d'ailleurs il me serait impossible de continuer : je suis très-souffrante. Je vous prie encore une fois de ne pas vous fâcher contre moi et de croire au respect et à l'attachement inaltérables

Avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-dévouée et très-humble servante

VARVARA DOBROSÉLOFF.

12 avril.

MADEMOISELLE VARVARA ALEXÉIEVNA!

Ah ! matotchka, qu'est-ce que vous avez ? Vous me causez continuellement des frayeurs! Dans chacune de mes lettres je vous engage à vous ménager, à vous bien couvrir, à ne pas sortir par le mauvais temps ; vous ne devriez négliger aucune précaution, — et vous refusez de m'écouter, mon petit ange. Ah ! chérie, vous êtes vraiment comme un enfant! Vous êtes faible, vous n'avez pas plus de force qu'un fétu de paille, je le sais. Le moindre vent qui

souffle suffit pour vous rendre malade. Eh bien, il faut prendre garde, veiller sur votre santé, éviter les risques d'indisposition, et ne pas occasionner des inquiétudes à vos amis.

Vous témoignez le désir, matotchka, de connaître en détail mon genre de vie et le milieu qui m'entoure. Je m'empresse avec joie de vous satisfaire, mon amie. Je commencerai par le commencement, matotchka : il y aura plus d'ordre. D'abord, l'entrée de notre maison est propre, les escaliers sont très-passables, surtout celui de parade, qui est propre, clair, large, tout en fer de fonte et en acajou. Par contre, pour ce qui est de l'escalier de service, ne m'en parlez pas : il est en spirale, humide, boueux; les marches sont délabrées, et les murs si gras que la main s'y colle quand on s'y appuie. Sur chaque palier vous trouvez des coffres, des chaises et des armoires en mauvais état, des chiffons épars, des fenêtres aux carreaux cassés; il y a là des cuvettes et toutes sortes de saletés : de la boue, des balayures, des écailles d'oeuis;, des entrailles de poisson ; l'odeur est infecte... en un mot, c'est dégoûtant.

Je vous ai déjà décrit la disposition des chambres; il n'y a pas à dire, elle est commode, c'est la vérité ; malheureusement on étouffe dans ces pièces. Ce n'est pas qu'à proprement parler il y pue, mais on y sent, si je puis m'exprimer ainsi, une fade odeur de moisi. Tout d'abord l'impression est désagréable, mais ce n'est rien ; restez seulement deux minutes chez nous, et cela se passera, sans même que vous vous en aperceviez, parce que vous-même sentirez mauvais ; l'odeur sera dans vos vêtements, sur vos mains, sur toute votre personne, — et vous y serez fait. Chez nous, les serins en meurent. Voilà déjà le cinquième qu'achète l'enseigne, — notre air leur est funeste, tout simplement. La cuisine est chez nous grande, large, claire. Dans la matinée, à la vérité, quand on frit du poisson ou qu'on rôtit de la viande, celte chambre est plus ou moins remplie de vapeur de charbon, et puis on jette de l'eau partout; en revanche le soir c'est un paradis. Dans notre cuisine, il y a toujours du vieux linge pendu à des cordes, et comme mon logement n'est pas loin, ou plutôt, comme il est contigu à la cuisine, l'odeur du linge me gêne un peu ; mais ce n'est rien Ï on s'y habitue à la longue.

De grand matin, Varinka, commence chez nous un remue-ménage, on se lève, on va et l'on vient, on cogne ; — c'est le moment où chacun sort du lit

pour aller où il a affaire, celui-ci au service, celui-là ailleurs; au préalable tous prennent le thé. La logeuse n'ayant qu'un nombre très-insuffisant de samovars, le même sert à tour de rôle aux divers locataires, et si quelqu'un devance son tour, on lui lave aussitôt la tète. C'est ce qui m'est arrivé la première fois, et..... du reste, à quoi bon parler de cela ? J'ai fait connaissance ici avec tout le monde, à commencer par l'enseigne. C'est un homme fort expansif ; il m'a raconté toutes ses affaires, m'a parlé de son père, de sa mère, de sa sœur qui est mariée à un juge à Toula, et de la ville de Kronstadt. Il m'a promis de me protéger en toute circonstance et m'a incontinent invité à venir prendre le thé chez lui. Je l'ai trouvé dans une pièce où les locataires de la maison ont coutume de se réunir pour jouer aux cartes. On m'a servi le thé là, et ils ont voulu absolument que je jouasse avec eux à un jeu de hasard. Se moquaient-ils de moi ou non ? je n'en sais rien; toujours est-il qu'eux-mêmes ont passé toute la nuit à jouer, et que la partie était déjà engagée quand je suis entré. De la craie, des cartes, une telle fumée dans toute la chambre que j'en avais mal aux yeux. Comme je ne me mettais pas à jouer, ils m'ont fait observer que je posais pour le philosophe. Ensuite plus personne ne m'a adressé la parole, ce dont, à dire vrai, j'ai été enchanté. Je n'irai plus chez eux désormais ; ce sont de forcenés joueurs, pas autre chose! Tenez, l'employé qui a un service littéraire donne aussi des soirées, mais chez celui-là tout se passe très bien, les réunions sont innocentes, convenables, de très-bon ton.

Eh bien, Varinka, je noterai encore en passant que notre logeuse est une femme dégoûtante et, de plus, une véritable sorcière. Vous avez vu Thérèse? Eh bien, qu'est-ce que c'est, réellement? Elle est maigre comme un poulet déplumé. Tout le service de la maison est fait par deux personnes: Thérèse et Faldoni, le domestique de la logeuse. Je ne sais pas, il a peut-être encore un autre nom, mais c'est à celui-là qu'il répond; tout le monde l'appelle ainsi. Roux, borgne, camard, ce Faldoni est une espèce de brute : il est toujours à se chamailler, sinon à se battre avec Thérèse. Généralement parlant, ce n'est pas tout plaisir pour moi de demeurer ici... Que la nuit tous les locataires soient en même temps plongés dans le sommeil, — cela n'arrive jamais. Il y a toujours quelque part des gens en train de jouer aux cartes, et même parfois il se passe des choses qu'on n'oserait pas raconter. Maintenant je suis déjà un

peu habitué, mais je ne comprends pas comment des gens mariés peuvent s'accommoder d'un pareil tapage. Toute une famille de pauvres diables occupe une chambre chez notre logeuse, seulement ce n'est pas une des pièces donnant sur le corridor ; ils demeurent de l'autre côté, dans un coin, à l'écart. Ce sont des gens tranquilles. Jamais personne n'entend parler d'eux. Leur logement se réduit à une seule chambre dans laquelle ils ont mis une séparation. Le chef de la famille est un employé qui a perdu sa place; on l'a destitué il y a sept ans, je ne sais pourquoi. Il s'appelle Gorchkoff; c'est un petit homme aux cheveux blancs, vêtu d'un habit si crasseux, si râpé, que cela fait peine à voir ; sa mise est encore pire que la mienne ! Un être si faible, si minable (nous nous rencontrons parfois dans le couloir); ses genoux tremblent, ses mains tremblent, sa tête tremble; est-ce par l'effet de quelque maladie? Dieu le sait; il est timide, il a peur de tout le monde, il marche en s'effaçant; moi aussi je suis parfois timide, mais pas tant que cela. Sa famille se compose de sa femme et de trois enfants. L'aîné, un garçon, est tout le portrait de son père, dont il a aussi l'air souffreteux. La femme a dû être bien autrefois, elle a encore de beaux restes ; la malheureuse porte des guenilles si misérables! A ce que j'ai entendu dire, ils doivent à la logeuse; elle n'est pas trop aimable avec eux. J'ai aussi entendu parler d'ennuis survenus à Gorchkoff et qui môme auraient été cause de sa destitution A-t-il ou n'a-l-il pas un procès? Est-il ou non sous le coup d'une poursuite, d'une instruction judiciaire? Vraiment, je ne puis pas vous le dire. Mais quant à être pauvres, ces gens-là le sont, Seigneur, mon Dieu! Dans leur chambre règne toujours le plus grand silence; il y aurait pour croire qu'elle est inhabitée. Les enfants même ne font pas de bruit. Jamais on ne les entend jouer ou folâtrer, et c'est mauvais signe. Un soir, comme je passais par hasard devant leur porte, j'ai remarqué chez eux quelque chose d'insolite : au lieu du silence accoutumé, c'étaient des sanglots, puis des chuchotements suivis de nouveaux sanglots; il semblait qu'on pleurât, mais sans bruit, et cette douleur muette était si poignante que j'en eus le cœur percé; la pensée de ces pauvres gens ne me quitta pas de toute la nuit, et il me fut impossible de dormir comme à l'ordinaire.

Allons, adieu, ma petite amie, mon inappréciable Varinka ! Je vous ai tout

décrit de mon mieux. Pendant toute celte journée je n'ai pensé qu'à vous. Je suis dans un tourment continuel à votre sujet, ma chère. Tenez, ma petite âme, je sais que vous n'avez pas de manteau fourré. Oh! ces printemps pétersbourgeois, avec leurs vents et leurs petites pluies mêlées de neige, — c'est ma mort, Varinka I Dieu me préserve de celte température salubre ! Soyez indulgente, douchetchka, pour ma façon d'écrire; je n'ai pas de style, Varinka, je n'en ai pas du tout. J'écris les sottises qui me viennent à l'esprit, à seule fin de vous égayer un peu. Si j'avais reçu quelque instruction, ce serait autre chose; mais quelles études ai-je faites? Mon éducation n'a pas coûté gros, même en monnaie de cuivre.

Votre fidèle ami pour toujours,

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

25 avril.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

J'ai rencontré aujourd'hui ma cousine Sacha ! C'est terrible ! Elle aussi sera perdue, la pauvre! J'ai aussi appris indirectement qu'Anna Fédorovna s'informe toujours de moi. Il parait qu'elle ne cessera jamais de me persécuter. Elle dit qu'elle veut me pardonner, oublier tout le passé, et qu'elle viendra me voir certainement. Elle dit que vous n'êtes pas du tout mon parent, que la parenté est plus proche entre elle et moi, que vous n'avez nullement le droit de vous immiscer dans nos relations de famille, qu'il est honteux et inconvenant pour moi d'accepter vos aumônes et d'être entretenue par vous Elle dit que j'ai oublié son hospitalité, que sans elle ma mère et moi serions peut-être mortes de faim, qu'elle nous a donné le boire et le manger, que pendant plus de deux ans et demi nous lui avons coûté de l'argent, qu'elle nous a fait remise de notre dette. Elle n'épargne même pas ma mère ! Et si la pauvre femme savait ce qu'ils ont fait de moi ! Dieu le sait!... Anna Fédorovna dit que j'ai laissé échapper par ma bêtise l'occasion d'être heureuse, qu'elle m'avait mise elle-même sur le chemin du bonheur, qu'elle

n'a rien d'autre à se reprocher, et que moi-même je n'ai pas su ni peut-être voulu défendre mon honneur. Et à qui donc la faute ici, grand Dieu ! Elle dit que M. Buikoff a parfaitement raison, et qu'on ne peut pas épouser toute jeune fille qui Mais pourquoi écrire cela? De pareils mensonges sont cruels à entendre, Makar Alexéiévitch ! Je ne sais ce que j'ai maintenant. Je tremble, je pleure, je sanglote; j'ai mis deux heures à vous écrire cette lettre. Je pensais que du moins Anna Fédorovna reconnaîtrait ses torts envers moi, et voilà comme elle parle à présent ! — Pour l'amour de Dieu, ne vous inquiétez pas, mon ami, mon unique protecteur! Fédora exagère tout: je ne suis pas malade. J'ai seulement pris un léger refroidissement hier, quand je suis allée à Volkovo faire célébrer un service à l'intention de ma mère. Pourquoi n'êtes-vous pas venu avec moi ? — je vous l'avais demandé si instamment! Ah! pauvre, pauvre mère, si tu sortais du tombeau, si tu savais, si tu voyais ce qu'ils ont fait de moi!...

V. D.

20 mai.

MA CHÈRE VARINKA !

Je vous envoie un peu de raisin, douchetchka ; c'est bon, dit-on, pour une convalescente, et le docteur le recommande pour apaiser la soif; ainsi c'est seulement pour la soif. L'autre jour, vous aviez envie de quelques roses ; eh bien, je vous les envoie maintenant. Avez-vous de l'appétit, matotchka? — Cela, c'est le principal. Du reste, il faut remercier Dieu que tout soit passé, terminé, et que nos malheurs aient aussi pris fin. Rendons grâces au ciel! Quant aux livres, je n'ai pu encore m'en procurer nulle part. Il y a ici, dit-on, un bon livre, écrit dans un style très-élevé; on dit que c'est un bel ouvrage, moi-même je ne l'ai pas lu, mais ici l'on en fait un grand éloge. Je l'ai demandé pour moi ; on doit me l'envoyer. Seulement lirez-vous cela? Vous êtes exigeante sous ce rapport; il est difficile de satisfaire votre goût, je vous connais, ma chère; il ne vous faut sans doute que de la poésie, des soupirs,

des amours ; — eh bien, je vous procurerai des vers, je vous procurerai tout; il y a là des poésies copiées sur un cahier.

Je vis bien, ne vous inquiétez pas de moi, je vous prie, matotchka. Tout ce que Fédora vous a débité sur mon compte est absurde. Vous lui direz qu'elle a menti, ne manquez pas de lui dire cela, à cette cancanière!... Je n'ai pas le moins du monde vendu mon uniforme neuf. D'ailleurs, pourquoi, jugez-en vous-même, pourquoi l'aurais-je vendu? Je vais, dit-on, toucher une gratification de quarante roubles argent, pourquoi dès lors me déferais-je de mes effets? Ne vous inquiétez pas, matotchka; — elle se fait des idées, Fédora, elle est soupçonneuse. Nous vivons à notre aise, ma chère ! seulement guérissez-vous, mon petit ange, pour l'amour de Dieu, guérissez-vous, ne désolez pas un vieillard. Qui est-ce qui vous a dit que j'avais maigri ? C'est une calomnie, encore une calomnie! Je me porte à merveille, et j'ai tellement engraissé que je commence à en être honteux; j'ai tout à discrétion, je suis gorgé: seulement, voilà, il faudrait que vous vous rétablissiez!

Allons, adieu, mon petit ange; je baise tous vos petits doigts et reste

Y=Votre éternel, votre immuable ami

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

P. S. — Ah! au fait, douchenka, pourquoi revenez-vous encore là-dessus ?... Quelle folie! Mais comment donc puis-je aller vous voir si souvent, matotchka? comment? Je vous le demande. A moins de profiter des ténèbres de la nuit ; mais voilà, dans la saison où nous sommes, il n'y a pour ainsi dire pas de nuit. Sans doute, matotchka, mon petit ange, tant qu'a' duré votre maladie, tant que vous avez été sans connaissance, je vous ai à peine quittée un instant ; mais je ne sais pas moi-même comment je me suis arrangé pour cela; et après j'ai cessé mes visites, car la curiosité était éveillée, et l'on commençait à questionner. H y a déjà bien assez de potins en circulation ici. Je compte sur Thérèse; elle n'est pas bavarde; mais n'importe, songez-y vous-même, matotchka, que serait-ce s'ils venaient à savoir toutes nos affaires ? Que penseraient-ils et que diraient-ils alors? — Ainsi roidissez-vous contre votre petit cœur, matotchka, et patientez jusqu'à votre rétablissement ; alors

nous nous donnerons rendez-vous quelque part, hors de la maison.

1er juin.

TRÈS-CHER MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Désirant vivement faire quelque chose qui vous soit agréable en retour de toute l'affection que vous me témoignez, de tous les soucis et de toutes les peines que vous vous donnez pour moi, j'ai enfin affronté l'ennui de fouiller dans ma commode et d'y chercher mon cahier que je vous envoie maintenant. Lorsque je l'ai commencé, j'étais encore dans l'heureux temps de ma vie. Maintes fois vous m'avez questionnée avec curiosité sur mon existence passée, sur ma mère, sur Pokrovsky, sur mon séjour chez Anna Fédorovna, enfin sur mes récentes infortunes, et vous avez manifesté un si vif désir de lire ce manuscrit où j'ai noté, Dieu sait pourquoi, quelques moments de ma vie, que je suis sûre de vous faire grand plaisir par mon envoi. Mais moi, en relisant cela, j'ai éprouvé une certaine tristesse. Je me figure avoir vieilli du double depuis que j'ai tracé la dernière ligne de ces mémoires. Tout cela a été écrit à différents intervalles. Adieu, Makar Alexéiévitch ! Je m'ennuie d'une façon terrible à présent, et je suis souvent tourmentée par l'insomnie. Que la convalescence est ennuyeuse !

Y.D.

[1]Publiciste qui fut célèbre en Russie vers le milieu de notre siècle, et qui prit part avec le comte Sollohoub à la rédaction du journal le Plaisant.

I

Je n'avais que quatorze ans lorsque mourut mon père. Mon enfance fut le meilleur temps de ma vie. Ce n'est pas ici qu'elle commença, mais loin de Pétersbourg, en province, dans un pays perdu. Mon père était l'intendant du vaste domaine que le prince P...sky possédait dans le gouvernement de T... Nous habitions un des villages appartenant au prince; nous vivions là dans une heureuse et tranquille obscurité... J'étais une petite fille fort pétulante; je ne faisais que vagabonder dans les champs, dans les bois, dans le jardin, et personne n'avait l'œil sur moi. Mon père était continuellement absorbé par les affaires, ma mère s'occupait du ménage; on ne m'apprenait rien, et j'en étais enchantée. De grand matin je courais soit à l'étang, soit au bois; j'allais me mêler aux faneurs ou aux moissonneurs; je m'enfuyais du village sans savoir où je portais mes pas, sans m'inquiéter des ardeurs du soleil, sans me soucier des buissons d'épines qui me déchiraient le visage et mettaient mes vêtements en lambeaux; — de retour à la maison, j'étais grondée, mais cela m'était égal.

Il me semble que j'aurais été fort heureuse si j'avais dû passer même toute ma vie dans cette campagne sans jamais en sortir. Mais, étant encore enfant, je fus forcée de quitter le lieu natal. Je n'avais que douze ans lorsque nous nous transférâmes à Pétersbourg. Ah! avec quelle tristesse je me rappelle nos affligeants préparatifs de départ! Comme je pleurai en disant adieu à tout ce qui m'était si cher ! Je me souviens que je me jetai au cou de mon père et que je le suppliai avec larmes de rester encore quelque temps au village. Mon père se mit à m'invectiver, ma mère pleura; elle dit qu'il fallait partir, que nos affaires exigeaient cela. Le vieux prince P...sky était mort. Les héritiers du défunt avaient retiré à mon père son emploi. H avait placé quelque argent à Pétersbourg dans des entreprises financières, et, espérant améliorer sa position de fortune, il crut devoir se transporter ici. Tout cela, je l'appris plus tard de la bouche de ma mère. Ici, nous nous fixâmes dans la Péterbourgskaïa storona, et, tant que vécut mon père, nous ne changeâmes point de domicile.

Qu'il m'est difficile de m'habituer à une vie nouvelle ! Nous arrivâmes à Pétersbourg en automne. Quand nous avions quitté la campagne, la journée

était si belle, si claire, si chaude! Les travaux des champs touchaient à leur fin; déjà se dressaient d'énormes meules de blé autour desquelles se rassemblaient des bandes d'oiseaux criards; tout respirait la gaieté la plus sereine. Et ici, à notre entrée dans la ville, nous trouvâmes le mauvais temps, la pluie, le malsain grésil d'automne, et une foule de visages nouveaux, inconnus, rébarbatifs, mécontents, irrités. Nous nous organisâmes tant bien que mal. Je me rappelle tout le tracas que nous donna notre emménagement. Mon père n'était jamais à la maison, ma mère n'avait pas une minute de repos, —on m'oubliait tout à fait. Combien fut triste mon réveil après la première nuit passée dans notre nouvelle demeure ! Nos fenêtres donnaient sur un mur badigeonné en jaune. Dans la rue il y avait toujours de la boue. Les passants étaient rares, et tous étaient si soigneusement emmitouflés, tous avaient si froid...

Chez nous, les journées entières s'écoulaient dans une angoisse et un ennui terribles. En fait de parents et d'amis, nous ne voyions, pour ainsi dire, personne. Mon père était brouillé avec Anna Fédorovna (il lui devait quelque chose). Des gens venaient assez sou-. vent chez nous pour affaires. D'ordinaire ils disputaient, criaient, tapageaient. Après chaque visite, mon père se montrait de fort mauvaise humeur; les sourcils froncés, il se promenait d'un coin à l'autre durant de longues heures sans proférer un mot. En pareil cas, ma mère n'osait pas lui adresser la parole et gardait le silence. Je m'asseyais quelque part dans un petit coin, et, les yeux fixés sur un livre, je restais là bien tranquille, craignant de faire le moindre mouvement.

Trois mois après notre arrivée à Pétersbourg, on me mit en 'pension. Dès l'abord il me fut très-pénible do me trouver parmi des étrangers. La maison avait dans son ensemble un aspect si sec, si peu avenant; les mat» tresses étaient si grondeuses, les demoiselles si moqueuses, et moi si sauvage! Un règlement sévère et méticuleux! L'obligation de faire chaque chose à heure fixe, les repas en commun, les professeurs insipides, tout cela fut dès le premier moment un supplice pour moi. Je ne pouvais même pas dormir à la pension. Je pleurais toute la nuit, une nuit longue, froide, ennuyeuse. Durant la soirée, les élèves répétaient ou apprenaient leurs leçons; j'étudiais mes dialogues ou mon vocabulaire; je n'osais pas bouger, mais je pensais toujours

à notre foyer domestique, à mon père, à ma mère, h ma vieille bonne et à ses histoires.... Ah! comme j'avais le cœur gros! La plus insignifiante chose de chez nous, je me la rappelais avec plaisir. « Qu'il ferait bon maintenant être a la maison ? me disais-je sans cesse, assise dans notre petite chambre, devant le samovar, à côté de mes parents ! J'aurais si chaud, je serais si bien dans ce milieu connu ! Avec quelle tendresse j'embrasserais à présent ma mère! » A ces pensées, des larmes amères vous viennent aux yeux, vous pleurez sans bruit en étouffant vos sanglots, et vous ne songez plus au vocabulaire, vous n'apprenez pas la leçon du lendemain ; toute la nuit vous rêvez du professeur, de madame, des demoiselles; toute la nuit vous répétez vos leçons en songe, et le lendemain vous ne savez rien. On vous met à genoux, on vous supprime la moitié de votre dîner. J'étais si triste, si ennuyée ! D'abord toutes les demoiselles se moquaient de moi, me taquinaient, me troublaient quand je récitais mes leçons, me pinçaient quand nous allions en rang au réfectoire; à propos de rien elles se plaignaient de moi à la maîtresse. En revanche, quel paradis quand la niania venait me chercher le samedi soir ! Alors j'embrassais ma vieille bonne dans un transport d'allégresse. Elle m'habillait, me couvrait chaudement; en chemin elle ne pouvait pas me suivre, et je ne cessais de bavarder avec elle, je lui racontais tout. J'arrivais gaie, joyeuse, à la maison ; j'embrassais mes parents comme je l'aurais fait après une séparation de dix années. Puis commençaient les causeries, les récits; j'échangeais des bonjours avec tout le monde, je riais, je courais, je sautais. Avec mon père la conversation prenait un tour sérieux s elle roulait sur les sciences, sur nos professeurs, sur la langue française, sur la grammaire de Lhomond, — et nous étions tous si gais, si contents! Maintenant encore j'aime à me rappeler ces moments, Je faisais tous mes efforts pour m'instruire et pour contenter mon père. Je voyais qu'il sacrifiait pour moi les derniers restes de son avoir, et que lui-même luttait en désespéré. De jour en jour il devenait plus sombre, plus chagrin, plus irascible; son caractère s'aigrissait; ses affaires allaient mal, il avait énormément de dettes. Ma mère n'osait même pas pleurer; elle ne soufflait pas mot, craignant de s'attirer une scène; sa santé s'altérait, elle maigrissait à vue d’œil et commençait à avoir une mauvaise toux. A présent, lorsque j'arrivais de la pension, je ne trouvais que des visages mornes; ma

mère pleurait silencieusement, mon père se fâchait. C'étaient des reproches, des récriminations. Mon père disait que je ne lui procurais aucune joie, aucune consolation, qu'ils se privaient pour moi de leurs dernières ressources et que je ne savais pas encore parler le français ; en un mot, il se vengeait sur ma mère et sur moi de tous ses malheurs, de tous ses déboires. Et comment était-il possible de tourmenter ma pauvre mère? Rien qu'à la voir, on avait le cœur navré; ses joues se creusaient, ses yeux lui rentraient dans la tête, son teint était celui des phthisiques. Plus que personne j'avais à souffrir des algarades de mon père. Le point de départ était toujours une niaiserie, mais ensuite Dieu sait où en venaient les choses ! Souvent je ne comprenais même pas de quoi il s'agissait. Quel chapelet! Je ne savais pas parler le français, j'étais une grande sotte, la directrice de notre pension était une femme négligente, une imbécile; elle ne s'occupait pas de notre moralité ; mon père n'avait pas encore pu trouver d'emploi; la grammaire de Lhomond était une grammaire détestable, et celle de Zapolsky valait beaucoup mieux; on avait dépensé en pure perte de grosses sommes pour mon éducation ; évidemment je n'avais pas plus de cœur qu'une pierre ; — bref, je faisais, moi pauvre fille, tout ce que je pouvais, je m'évertuais à apprendre des dialogues, des mots, et tout retombait sur moi; j'étais le bouc émissaire! Non pourtant que mon père ne m'aimât point; loin de là! Il nous adorait, ma mère et moi. Mais tel était son caractère.

Sous l'influence des soucis, des chagrins, des déceptions, mon pauvre père devenait défiant, bilieux; il était souvent sur le point de s'abandonner au désespoir. Il commença à négliger sa santé, prit un refroidissement et mourut après une courte maladie. Un coup si subit, si inattendu, nous atterra ; nous fumes plusieurs jours sans pouvoir reprendre possession de nos esprits. L'état do prostration dans lequel ma mère était plongée me fit même craindre pour sa raison. Sitôt mon père mort, nous vîmes affluer chez nous les créanciers, sortant, pour ainsi dire, de dessous terre. Tout ce que nous avions, nous le leur abandonnâmes. Notre petite maison de la Péterbourgskaïa storona, que mon père avait achetée six mois après notre arrivée à Pétersbourg, fut vendue également. Pour le reste, je ne sais comment on arrangea les affaires, mais, quant à nous, nous demeurâmes sans toit, sans asile, sans pain. Ma mère

souffrait d'un mal qui épuisait ses forces; nous ne pouvions pas gagner notre vie, nous ne possédions aucun moyen d'existence; notre perte était imminente. Je n'avais encore que quatorze ans à cette époque. Voilà qu'alors nous reçûmes la visite d'Anna Fédorovna. Elle dit toujours qu'elle est propriétaire et prétend être notre parente. C'est aussi ce que disait ma mère ; elle faisait seulement observer que cette parenté était fort éloignée. Du vivant de mon père, Anna Fédorovna n'était jamais venue nous voir. Elle arriva les larmes aux yeux, déclara qu'elle s'intéressait beaucoup à nous, s'apitoya sur la perte que nous avions faite et sur notre malheureuse situation, ajoutant que la faute en était à mon père lui-même : il n'avait pas vécu selon ses moyens, il avait trop embrassé, trop présumé de ses forces. Elle témoigna le désir de se lier plus intimement avec nous, et nous convia à l'oubli des anciennes discordes. Ma mère ayant répondu qu'elle n'avait jamais nourri aucun mauvais sentiment à son égard, Anna Fédorovna versa quelques larmes, emmena ma mère à l'église et fit célébrer un service pour le repos de l'âme du a chéri » (ainsi s'exprima-t-elle en parlant de mon père). A l'issue de la cérémonie, elle se réconcilia solennellement avec ma mère.

Après de longs préambules, après nous avoir dépeint sous les couleurs les plus vives le dénûment, la situation lamentable, désespérée, dans laquelle nous laissait la mort de mon père, Anna Fédorovna nous invita à chercher un refuge chez elle. Tels furent les termes mêmes dont elle se servit. Ma mère remercia, mais fut longtemps à se décider. Toutefois, comme il n'y avait pas d'autre parti à prendre, elle finit par déclarer à Anna Fédorovna que nous acceptions son offre avec reconnaissance. J'ai encore très-présent le souvenir du jour oit nous quittâmes la Péterbourgskaïa storona pour Vasilievsky ostroff. C'était par une claire matinée d'automne; il faisait un froid sec. Ma mère pleurait; j'étais profondément affligée; je sentais un déchirement dans ma poitrine ; une angoisse inexplicable oppressait mon âme..... Ce fut un moment pénible.

II

Au commencement, avant de nous être habituées, ma mère et moi, à notre nouvelle demeure, nous nous y sentîmes toutes deux mal à l'aise : elle avait à nos yeux quelque chose d'étrange. Anna Fédorovna habitait, dans la sixième ligne, une maison qui lui appartenait. Il ne s'y trouvait que cinq chambres propres. Trois de ces pièces étaient occupées par Anna Fédorovna et par ma cousine Sacha, une enfant orpheline qu'elle avait recueillie chez elle. Nous étions installées dans la quatrième chambre, et enfin la dernière, située à côté de la nôtre, servait de logement à un pensionnaire d'Anna Fédorovna, un pauvre étudiant nommé Pokrovsky. Anna Fédorovna vivait fort bien, dans une opulence plus grande qu'on n'aurait pu le supposer; mais sa fortune était énigmatique, aussi bien que ses occupations. Toujours en mouvement, toujours affairée, elle sortait plusieurs fois par jour, soit à pied, soit en voiture ; mais ce qu'elle faisait, ce dont elle s'occupait, il m'était impossible de le deviner. Ses relations étaient nombreuses et variées; elle recevait beaucoup de monde, et Dieu sait quelles sortes de gens! Ses visiteurs venaient toujours pour affaires et ne restaient qu'une minute. Ma mère ne manquait jamais de m'emmener dans notre chambre dès que la sonnette se faisait entendre. Cette manière d'agir irritait violemment Anna Fédorovna; elle répétait sans cesse que nous étions trop fières, que tant de fierté ne convenait pas à notre position, que nous n'avions pas lieu d'être si fières, et ainsi de suite pendant des heures entières. Je ne comprenais pas alors ces reproches de fierté ; de même ce n'est que maintenant que j'ai découvert, ou du moins que je crois avoir deviné, pourquoi ma mère hésitait à aller demeurer chez Anna Fédorovna. Cette dernière était une méchante femme; notre existence chez elle ne fut qu'un long supplice. Maintenant encore j'en suis à me demander pourquoi elle nous offrît l'hospitalité. Au début, elle nous témoigna quelques égards; mais ensuite son caractère véritable se révéla en plein, quand elle se fut convaincue que nous étions absolument seules au monde et que nous n'avions pas où aller. Plus tard elle se montra fort aimable avec moi, d'une amabilité allant même jusqu'à la plus grossière flatterie; mais, dans le

principe, je n'eus pas moins à souffrir d'elle que ma mère. Nous étions continuellement en butte à ses reproches ; elle ne faisait que nous rappeler ses bienfaits. Elle nous présentait aux étrangers comme des parentes pauvres, une veuve et une orpheline sans ressources qu'elle hébergeait par bonté, par charité chrétienne. A table, elle suivait des yeux chaque morceau que nous prenions, et si nous ne mangions pas, c'était encore une histoire. « Vous ne trouvez pas cela bon? nous disait-elle. Ne soyez pas trop difficiles; le peu que j'ai, je vous l'offre cordialement; sans doute vous feriez meilleure chère chez vous. » A chaque instant elle se répandait en injures contre mon père : « Il voulait être mieux que les autres, et mal lui en avait pris; il avait réduit sa femme et sa fille à la mendicité, et, sans l'assistance d'une parente charitable, d'une âme chrétienne, compatissante, qui sait si elles ne seraient pas mortes de faim au milieu de la rue?» Qu'est-ce qu'elle ne disait pas l En l'entendant, on se sentait moins blessé encore qu'écœuré. Ma mère ne cessait de pleurer; son état s'aggravait de jour en jour, elle dépérissait visiblement; malgré cela, elle et moi nous travaillions du matin au soir, nous nous procurions de l'ouvrage en ville, nous cousions, ce qui déplaisait fort à Anna Fédorovna; elle répétait à tout moment que sa maison n'était pas un magasin de modes. Cependant nous devions nous habiller, nous devions être en mesure de faire face aux dépenses imprévues; force nous était donc d'avoir de l'argent à notre disposition. Nous en amassions à tout hasard ; nous espérions pouvoir, avec le temps, nous transférer ailleurs. Mais ma mère usait dans le travail le peu de santé qui lui restait : elle devenait chaque jour plus faible. La maladie, comme un ver, rongeait sa vie et la conduisait au tombeau. J'avais tout cela sous les yeux, je le voyais, je le sentais, et combien douloureusement!

Les jours se succédaient, et le lendemain ne différait pas de la veille. Nous vivions dans une retraite aussi profonde que si nous avions été à la campagne. Anna Fédorovna s'adoucissait peu à peu à mesure qu'elle acquérait un sentiment plus net de son omnipotence. Du reste, personne n'avait jamais pensé à la contrecarrer en rien. Un corridor séparait son appartement de notre chambre, et à côté de nous, comme on l'a vu plus haut, demeurait Pokrovsky. Il enseignait à Sacha le français, l'allemand, l'histoire, la géographie, — toutes les sciences, comme disait Anna Fédorovna, qui, en retour, donnait au

jeune homme la table et le logement. Sacha était une fillette fort intelligente, quoique folâtre et gamine; elle avait alors treize ans. Anna Fédorovna fit observer à ma mère qu'il ne serait pas mauvais que je prisse aussi des leçons, puisque j'étais sortie de pension avant d'avoir terminé mes études. Ma mère y consentit très-volontiers; et, pendant toute une année, j'étudiai avec Sacha sous la direction de Pokrovsky.

Ce dernier était un jeune homme pauvre, très-pauvre; sa santé ne lui permettait pas de suivre régulièrement les cours de l'Université, et c'était seulement comme cela, par habitude, qu'on lui donnait chez nous le nom d'étudiant. Il vivait fort modestement, fort tranquillement; de notre chambre on n'entendait jamais aucun bruit dans la sienne. Pokrovsky se distinguait par la singularité de son extérieur; il était si gauche dans sa démarche et dans sa façon de saluer, si étrange dans son langage, qu'au commencement je ne pouvais le regarder sans rire. Sacha lui faisait toujours des niches, surtout pendant les leçons. De plus, il était d'un caractère irascible et s'emportait continuellement; la moindre niaiserie le mettait hors de lui, il nous admonestait vertement, se plaignait de nous et souvent, sans achever la leçon, se relirait, irrité, dans sa chambre. Chez lui, il passait des journées entières à lire. Il avait beaucoup de livres, et des livres de prix, des raretés. Il se faisait un peu d'argent, grâce à quelques élèves qu'il avait au dehors, et, sitôt qu'il se trouvait en fonds, il allait acheter des livres.

Avec le temps je le connus mieux, plus intimement. C'était un homme très-bon, très-digne, le meilleur de tous ceux qu'il m'avait encore été donné de rencontrer. Ma mère le tenait engrande estime. Plus tard il fut pour moi aussi le meilleur des amis, — bien entendu après ma mère.

Dans les premiers temps, toute grande fille que j'étais, je m'associais aux gamineries de Sacha : durant des heures entières, nous nous ingéniions à inventer des farces pour tourmenter Pokrovsky et le pousser à bout. Il entrait dans des fureurs comiques qui nous amusaient au plus haut point. (Je ne puis même me rappeler cela sans honte.) Un jour, nous l'irritâmes presque jusqu'à le faire pleurer, et je perçus distinctement ces mots proférés par lui à voix basse: «Méchants enfants! » Je perdis soudain contenance, j'éprouvai un mélange de confusion, de douleur et de pitié ; rougissant jusqu'aux oreilles,

ayant presque les larmes aux yeux, je le priai de se calmer et de ne pas s'offenser de nos stupides polissonneries; mais il ferma son livre, n'acheva pas la leçon et retourna à sa chambre. Toute la journée je fus bourrelée de remords. L'idée que nos cruautés d'enfants l'avaient presque fait pleurer était pour moi un supplice. Ainsi, nous attendions ses larmes. Ainsi, nous en avions soif; ainsi, nous avions pu pousser sa patience à bout; ainsi, nous l'avions forcé, lui malheureux, lui pauvre, à se rappeler sa cruelle destinée! Le chagrin et le repentir me tinrent éveillée toute la nuit. On dit que le repentir soulage l'âme; c'est le contraire. Il se mêlait, je ne sais comment, de l'amour-propre à ma douleur. Je ne voulais pas que Pokrovsky me considérât comme un enfant. J'avais déjà quinze ans alors.

A partir de ce jour, je mis mon imagination à la torture, combinant des milliers de plans pour modifier l'opinion de Pokrovsky sur mon compte. Mais j'étais parfois timide; dans le cas présent, je ne pus me résoudre à rien et me bornai à des rêves (Dieu sait quels ils étaient!).

Je cessai seulement de prendre part aux gamineries de Sacha ; Pokrovsky ne se fâcha plus contre nous; mais ce n'était pas une satisfaction suffisante pour mon amour-propre.

Je dirai à présent quelques mots de l'homme le plus étrange, le plus curieux et le plus à plaindre que j'aie jamais eu l'occasion de rencontrer. Si je parle de lui maintenant, en cet endroit de mes mémoires, c'est parce que, jusqu'à celte même époque, j'avais à peine fait attention à lui, — mais tout ce qui touchait à Pokrovsky acquit soudain le plus grand intérêt pour moi.

Dans notre maison se montrait parfois un petit vieillard à cheveux blancs, sale, mal vêtu, gauche et gêné dans ses mouvements, bref, étrange au possible. A première vue, on pouvait penser qu'il se sentait honteux, qu'il était embarrassé de sa personne, tant il semblait faire d'efforts pour se rapetisser; ses allures et ses grimaces donnaient à croire qu'il n'avait pas toute sa raison. Arrivé chez nous, il s'arrêtait dans le vestibule, devant la porte vitrée, et n'osait pénétrer plus avant. Quelqu'un de nous venait-il à passer, — moi, Sacha, ou un domestique qu'il savait bien disposé à son égard, — aussitôt le visiteur l'appelait du geste, agitait les bras, se livrait à une pantomime variée ; quand on inclinait la tête, — signe convenu pour indiquer

qu'il n'y avait pas d'étrangers à la maison et qu'il pouvait entrer si bon lui semblait, — alors seulement le vieillard ouvrait sans bruit la porte, souriait joyeusement, se frottait les mains de satisfaction, et, marchant sur la pointe des pieds, se rendait tout droit à la chambre de Pokrovsky. C'était son père.

Plus lard, j'appris en détail toute l'histoire de ce pauvre homme. Jadis il avait servi quelque part; dépourvu de tous moyens, il occupait dans la bureaucratie l'emploi le plus infime, le plus insignifiant. Après la mort de sa première femme (la mère de l'étudiant Pokrovsky), il s'avisa de se remarier et convola avec une bourgeoise. Dès lors tout fut mis sens dessus dessous chez lui ; la nouvelle épouse ne laissa de repos à personne et tint la main haute à tout le monde. L'étudiant Pokrovsky n'était alors qu'un enfant de dix ans. Sa belle-mère le prit en haine. Maïs le sort favorisa le petit Pokrovsky. Le propriétaire Buikoff, qui avait connu l'employé Pokrovsky et qui lui avait fait du bien autrefois, prit l'enfant sous sa protection et le plaça dans une école. H s'intéressait à lui parce qu'il avait connu sa feue mère, laquelle, étant jeune fille, avait été comblée de bontés par Anna Fédorovna et mariée par elle à l'employé Pokrovsky. M. Buikoff,ami intime d'Anna Fédorovna, se montra généreux envers la protégée de celte dame, et, quand elle se maria, il lui constitua une dot de cinq mille roubles. Où passa cet argent? On l'ignore. Je tiens tout cela d'Anna Fédorovna. Pour ce qui est de l'étudiant Pokrovsky, il n'aimait pas à parler de ses affaires de famille. On dit que sa mère était fort belle, et je ne puis m'expliquer par quelle malchance elle épousa un homme si insignifiant... Elle mourut jeune encore, après quatre ans de mariage. Au sortir de l'école, le jeune Pokrovsky entra au gymnase, puis à l'Université. M. Buikoff, qui venait très-souvent à Pétersbourg, continuait à le protéger. Par suite de sa mauvaise santé, Pokrovsky dut interrompre ses études universitaires. M. Buikoff lui fit faire la connaissance d'Anna Fédorovna, à qui il le présenta lui-même, et de la sorte le jeune homme fut pris pour sa nourriture, à la condition qu'il se chargerait de l'éducation de Sacha.

Très-malheureux dans son ménage, le vieux Pokrovsky cherchait une consolation dans le plus laid des vices et se trouvait presque toujours en état d'ivresse. Sa femme le battait, le reléguait à la cuisine; elle l'habitua si bien aux coups et aux mauvais traitements qu'il finit par les subir sans se plaindre.

Ce n'était pas encore un homme très-âgé, mais l'ivrognerie l'avait presque fait tomber en enfance. Le seul vestige de sentiments nobles qu'il eût conservé était son immense amour pour son fils. Le jeune Pokrovsky ressemblait, dit-on, comme deux gouttes d'eau à sa défunte mère. Celle-ci avait été une bonne épouse. Est-ce en souvenir d'elle que le crapuleux vieillard avait voué à son fils une telle adoration? Il ne pouvait parler que de lui et Fallait voir régulièrement deux fois par semaine. Il n'osait pas venir plus souvent, car le jeune Pokrovsky ne pouvait souffrir les visites paternelles. Parmi tous ses défauts, le plus grave était sans contredit son irrévérence à l'égard de son père. Du reste, il faut dire que ce dernier était parfois l'être le plus insupportable du monde. D'abord, il était terriblement curieux; en second lieu, quand son fils était occupé, il le dérangeait à chaque instant pour lui parler de niaiseries ou lui poser les questions les plus oiseuses; enfin il arrivait quelquefois ivre. Peu à peu le jeune homme fil perdre ces mauvaises habitudes à son père, qui en vint à l'écouter en tout comme un oracle cl à ne plus oser ouvrir la bouche sans sa permission.

Le pauvre vieillard ne pouvait se rassasier de la vue de son Pétinka (c'est ainsi qu'il appelait son fils). Quand il venait chez lui en visite, il avait presque toujours l'air soucieux, craintif, probablement parce qu'il ne savait pas quel accueil il recevrait. D'ordinaire, il hésitait longtemps à entrer, et, si par hasard je me trouvais là, il me questionnait pendant vingt minutes : « Eh bien, comment va Pétinka? Il se porte bien? Quelle est,au juste, sa disposition d'esprit? N'a-t-il pas quelque occupation importante ? Qu'est-ce qu'il fait, au juste? Il écrit ou il est absorbé dans quelque méditation? » Quand je lui avais donné toutes les assurances de nature à le tranquilliser, le vieillard se décidait enfin à entrer; tout doucement, avec mille précautions, il entre-bâillait la porte et commençait par passer sa tète dans l'ouverture. Si son fils, au lieu de se fâcher, lui adressait un léger salut, il pénétrait dans la chambre en assourdissant son pas, se débarrassait de son manteau et de son chapeau, lequel était toujours troué, bossue, privé de ses bords, et les accrochait à la penderie, ce qu'il faisait aussi sans bruit, à la muette; ensuite il allait discrètement s'asseoir quelque part, et, les yeux fixés sur son Pétinka, il épiait tous les mouvements du jeune homme pour deviner dans quelle disposition

d'esprit il était. Le fils manifestait-il un peu de mauvaise humeur, aussitôt le père se levait et faisait ses excuses : « Je ne voulais rester qu'une minute, Pétinka. Je viens de faire une longue course, et, comme je passais par ici, je suis entré pour me reposer un instant. » Puis, sans ajouter un mot, il prenait docilement son manteau et son chapeau, ouvrait la porte avec les mêmes précautions qu'auparavant, et se relirait en s'efforçant de sourire pour cacher à son fils le chagrin qui remplissait son âme.

Mais quand l'étudiant faisait bon accueil à son père, celui-ci ne se sentait pas de joie. La satisfaction rayonnait sur son visage; elle perçait dans ses mouvements, dans ses gestes. Si son fils lui adressait la parole, le vieillard se soulevait à demi sur sa chaise, et répondait à voix basse, d'un ton servile, presque pieux, en employant autant que possible les expressions les plus choisies, c'est-à-dire les plus ridicules. Mais le don de l'éloquence lui avait été refusé: toujours il se troublait cl s'intimidait au point de ne savoir où mettre ses mains ni que faire de sa personne, et, après avoir parlé, il mâchonnait longtemps encore à part soi, comme pour rectifier ce qu'il venait de dire. Par contre, lorsqu'il avait eu la chance de bien répondre, le vieillard se pavanait, rajustait son gilet, sa cravate, son frac; bref, il se donnait les airs d'un homme qui a conscience de son mérite personnel. En pareil cas, il poussait parfois l'assurance, l'audace, jusqu'à se lever tout doucement de sa chaise, s'approcher d'un rayon chargé de livres, et y prendre un volume quelconque qu'il se mettait à lire. Il faisait tout cela avec une affectation d'indifférence et de sang-froid, comme s'il pouvait toujours disposer ainsi des livres de son fils et que l'amabilité de ce dernier ne fût pas chose rare pour lui. Mais je fus témoin de la frayeur du pauvre homme, un jour que Pokrovsky le pria de ne pas toucher à ses livres. Il se troubla, et, dans sa précipitation, remit le livre sens dessus dessous, puis il le retourna et, par une autre inadvertance, le plaça la tranche en dehors; il souriait, rougissait et ne savait comment effacer son crime. Peu à peu, les conseils de Pokrovsky prévalurent contre les mauvais penchants du vieillard. Lorsque l'étudiant n'avait pas vu plus de trois fois de suite son père en état d'ivresse, à la première visite il lui donnait, en prenant congé de lui, soit vingt-cinq kopeks, soit un demi-rouble, ou même davantage. De temps à autre, il lui achetait des bottes, une cravate ou un gilet.

Le vieil employé, vêtu de ses effets neufs, était fier comme un coq. Il venait quelquefois passer un moment chez nous. Il apportait à Sacha et à moi des pommes, des coqs en pain d'épice, et tout le temps il nous parlait de Pétinka. Il nous priait d'être bien attentives en classe, bien obéissantes; il disait que Pétinka était un bon fils, un fils exemplaire, et, de plus, un fils savant. En causant ainsi avec nous, il clignait l'œil gauche d'une façon si comique, il faisait des grimaces si amusantes, que nous ne pouvions réprimer notre folle envie de rire. Maman l'aimait beaucoup. Mais le vieillard détestait Anna Fédorovna, quoique, devant elle, il fût « plus tranquille que l'eau, plus bas que l'herbe ».

Je cessai bientôt de prendre des leçons avec Pokrovsky. Il continuait à voir en moi une enfant, une petite gamine comme Sacha. J'en étais très-vexée, car je ne négligeais rien pour faire oublier mon ancienne conduite; mais on ne le remarquait pas, et cela m'irritait de plus en plus. Je n'avais presque jamais parlé à Pokrovsky en dehors des classes ; d'ailleurs, il m'était impossible de lui parler. Je rougissais, je perdais le fil, et ensuite j'allais pleurer de dépit dans un coin.

Je ne sais pas comment tout cela aurait fini sans une circonstance étrange qui facilita un rapprochement entre nous. Un soir, tandis que ma mère était chez Anna Fédorovna, je me glissai dans la chambre de Pokrovsky. Je savais qu'il était absent, et j'ignore, en vérité, comment l'idée me vint d'entrer chez lui. Jusqu'alors, je n'avais jamais mis lé pied dans son logement, quoique nous demeurions porte à porte depuis plus d'un an déjà. Celte fois, mon cœur battait si fort, si fort, qu'il semblait vouloir s'élancer hors de ma poitrine. Je promenai autour de moi un regard plein de curiosité. La chambre de Pokrovsky était très-pauvrement meublée et assez en désordre. Aux murs étaient fixées cinq longues tablettes chargées de livres. Il y avait des papiers sur la table et sur les chaises. Des livres et des papiers ! A mon esprit s'offrit une idée terrible qui, en même temps, me causa un véritable crève-cœur. Je me figurai que mon amitié, l'affection d'une âme aimante étaient peu de chose pour lui. Il était instruit, tandis que moi j'étais bête, je ne savais rien, je n'avais rien lu, pas un seul livre Je jetai alors un regard d'envie sur les longs rayons qui pliaient sous leur fardeau. Le chagrin, le dépit, une sorte de rage

s'emparèrent de moi. Je me proposai, je résolus à l'instant même de lire les livres de Pokrovsky, de les lire tous jusqu'au dernier, et le plus tôt possible. Je ne sais pas, je pensais peut-être qu'en apprenant tout ce qu'il savait, je serais plus digne de son amitié. Je m'approchai vivement du premier rayon; sans réfléchir, sans hésiter, je saisis le premier volume qui me tomba sous la main, — un vieux livre couvert de poussière, — et rougissant, pâlissant, tremblante d'agitation et de crainte, je remportai chez moi avec l'intention de le lire la nuit, à la clarté de la veilleuse, lorsque ma mère serait endormie.

Mais quelle ne fut pas ma déconvenue, quand, rentrée dans noire logement, je m'aperçus, en ouvrant le livre, que c'était un vieux bouquin latin, à demi pourri et tout rongé aux vers! Je retournai aussitôt chez Pokrovsky. A peine m'étais-je mise en devoir de replacer le livre sur le rayon que j'entendis dans le corridor un bruit de pas se dirigeant vers la chambre. Il n'y avait pas de temps à perdre, je commençai à me dépêcher. Mais la rangée d'où j'avais tiré le maudit bouquin était si compacte que, ce volume ôté, tous les autres avaient d'eux mêmes comblé le vide, ne laissant plus de place pour leur ancien compagnon. J'eus beau faire, je ne parvins pas à réintégrer le livre à l'endroit où je l'avais pris. Pourtant je m'épuisais en efforts. Le clou rouillé qui assujettissait la tablette et qui, paraît-il, n'attendait que ce moment-là pour se casser — se cassa. Le rayon fit bascule par un bout. Les livres se répandirent avec fracas sur le parquet. La porte s'ouvrit, et Pokrovsky entra dans la chambre.

Chose à noter, il ne pouvait souffrir qu'on se donnât chez lui des airs de maître. Malheur à qui louchait à ses livres! Jugez donc de ma frayeur quand je vis ces volumes de tous les formats, de toutes les dimensions, glisser en bas de la tablette et rouler sous la table, sous les chaises, par toute la chambre. le voulus m'enfuir, mais il était trop tard. « C'est fini, pensai- je, fini! Je suis perdue, c'en est fait de moi! Je m'amuse à des polissonneries comme un enfant de dix ans ; je suis une sotte fille, une grande imbécile! » Pokrovsky entra dans une colère terrible, a Eh bien, voilà! Il ne manquait plus que cela ! vociféra-t-il. Eh bien, n'avez-vous pas honte de pareilles gamineries?... Vous ne vous tiendrez donc jamais tranquille? » Et lui même s'empressa de ramasser les livres. Je me baissai pour l'aider dans cette occupation. « C'est

inutile, c'est inutile! se mit-il à crier. Vous auriez mieux fait de ne pas venir où Ton ne vous demande pas. » Toutefois la soumission dont témoignait mon mouvement le calma un peu, et, adoucissant sa voix, il commença à me faire la leçon, comme l'y autorisait vis-à-vis de moi sa qualité d'ancien précepteur: « Allons, quand serez-vous plus posée? quand deviendrez- vous raisonnable? Regardez-vous, vous n'êtes plus un enfant, une petite fille, vous avez déjà quinze ans! » Là-dessus, sans doute pour s'assurer si en effet je n'étais plus une petite fille, il me regarda et rougit jusqu'aux oreilles. Je ne comprenais pas; debout en face de lui, je le considérais avec de grands yeux étonnés. Il se redressa, s'approcha de moi d'un air embarrassé et, en proie à une agitation extrême, se mil à balbutier quelques paroles incohérentes; il semblait s'excuser, peut-être, de n'avoir pas remarqué plus tôt que j'étais déjà une jeune fille. A la fin, je compris. Je ne me rappelle pas ce qui se produisit alors en moi; — troublée, interdite, je rougis encore plus que Pokrovsky, et, couvrant mon visage de mes mains, je m'élançai hors de la chambre.

Je ne savais que faire, où me cacher, tant j'étais honteuse. Déjà cela seul qu'il m'avait trouvée chez lui ! Pendant (rois jours il me fut impossible de supporter sa vue. Je rougissais jusqu'à avoir les larmes aux yeux. Des idées terribles, des idées ridicules s'agitaient dans ma tête. Une d'elles, la plus extravagante, était celle-ci Ï je voulais me rendre chez Pokrovsky, m'expliquer avec lui, tout lui avouer, tout lui raconter franchement et l'assurer que je n'avais pas agi comme une imbécile fillette, mais dans une bonne intention. J'étais parfaitement décidée à cette démarche; grâce à Dieu, le courage me manqua pour l'accomplir. Je m'imagine quelles sottises j'aurais faites! Maintenant encore je ne puis me rappeler tout cela sans confusion.

Peu après, ma mère tomba dangereusement malade. Depuis deux jours elle était alitée ; depuis trois nuits elle avait la fièvre et le délire. Je l'avais déjà veillée toute une nuit; assise à son chevet, je lui présentais à boire et lui donnais les médicaments aux heures fixées. La seconde nuit je me trouvai à bout de forces. De temps à autre le sommeil me gagnait, mes paupières s'appesantissaient, la tète me tournait, et j'étais à chaque instant sur le point de succomber à la fatigue; mais les faibles gémissements de ma mère me réveillaient, je me secouais, je m'arrachais pour une minute à

l'assoupissement, et ensuite, malgré moi, je m'endormais de nouveau. J'étais fort tourmentée. Je ne sais pas,—je ne puis pas me rappeler, — mais un songe terrible, une vision affreuse s'offrit à moi dans un de ces moments pénibles, où ma tête harassée subissait la lutte du sommeil et de la veille. Mon épouvante fut telle que je m'éveillai en sursaut. L'obscurité régnait autour de moi, la veilleuse allait s'éteindre, des raies de lumière tantôt éclairaient soudain toute la chambre, tantôt se jouaient vaguement sur le mur, tantôt disparaissaient tout à fait. l'eus peur. Une sorte d'effroi s'abattit sur moi ; mon imagination venait d'être agitée par un rêve effrayant; l'angoisse me serrait le cœur... Je bondis de dessus ma chaise, et un cri poignant s'échappa malgré moi de mes lèvres. En ce moment la porte s'ouvrit, et Pokrovsky entra dans notre chambre.

Je me souviens seulement que je revins à moi dans ses bras. Il me déposa avec précaution sur un fauteuil, m'offrit un verre d'eau et m'accabla de questions. « Vous êtes malade, vous-même êtes fort malade », dit-il en me prenant par la main ; « vous avez la fièvre, vous vous tuez, vous ne ménagez pas votre santé ; calmez-vous, couchez-vous, dormez. Je vous éveillerai dans deux heures; prenez un peu de repos... Couchez-vous donc, couchez vous ! » poursuivit-il sans me laisser placer un mot. J'étais rendue, mes yeux se fermaient d'eux-mêmes. Je m'étendis dans le fauteuil, comptant bien ne faire qu'un somme d'une demi-heure, et je dormis jusqu'au matin. Pokrovsky ne m'éveilla qu'au moment où je devais donner le médicament à ma mère.

Le lendemain, m'étant un peu reposée dans la journée, je repris ma place au chevet de ma mère, fermement décidée, celle fois, à résister au sommeil. A onze heures, Pokrovsky frappa à la porte de notre chambre. J'allai ouvrir. « C'est ennuyeux pour vous de rester là toute seule», me dit-il; « voici un livre, prenez-le; vous vous ennuierez moins. » Je pris le livre. Je ne me rappelle pas ce que c'était; c'est tout au plus si alors j'y jetai un coup d’œil, et pourtant je ne dormis pas de la nuit. Une étrange agitation intérieure me tenait éveillée; je ne pouvais rester en place; plusieurs fois je quittai mon fauteuil et me mis à marcher dans la chambre. Une sorte de bien-être intime s'était répandu dans tout mon être. J'étais si contente d'avoir reçu de Pokrovsky une marque d'attention! J'étais fière de l'inquiétude et des soucis qu'il manifestait à mon

sujet. Je restai toute la nuit pensive et rêveuse. Pokrovsky ne renouvela pas sa visite; je savais, d'ailleurs, qu'il ne reviendrait plus, et je pensais à la prochaine soirée.

Le lendemain soir, lorsque tout le monde était déjà couché dans la maison, Pokrovsky ouvrit sa porte, et, debout sur le seuil de sa chambre, engagea la conversation avec moi. Je ne me rappelle plus un seul mot de ce que nous nous dîmes alors; je me souviens seulement que j'étais troublée, interdite, que je m'en voulais de ma timidité et que j'attendais avec impatience la fin de l'entretien; pourtant je l'avais ardemment désiré, j'y avais songé toute la journée, j'avais préparé d'avance mes questions et mes réponses... De ce soir-là commencèrent nos premières relations d'amitié. Tant que dura la maladie de ma mère, nous passâmes chaque nuit quelques heures ensemble. Peu à peu je triomphai de ma timidité, quoique, après chacune de nos conversations, je restasse encore mécontente de moi. J'éprouvais, du reste, un plaisir secret, une satisfaction d'amour-propre, en voyant que je lui faisais oublier ses insupportables livres. Un jour, par hasard, en plaisantant, nous vînmes à parler de l'accident qui leur était arrivé. Ce fut un moment étrange; je poussai peut-être trop loin la franchise et la sincérité; sous l'empire d'une exaltation singulière j'avouai tout à Pokrovsky... je lui dis que je voulais m'instruire, apprendre quelque chose, que j'étais vexée de voir qu'on me considérait comme une petite fille, un enfant... Je répète que je me trouvais dans une disposition d'esprit fort étrange; mon cœur était amolli, j'avais les larmes aux yeux; je ne cachai rien, je confessai tout, tout : mon amitié pour lui, mon désir de l'aimer, de vivre en union morale avec lui, de le consoler, de le calmer. Il me regardait d'un air étrange, embarrassé, étonné, et ne me disait pas un mot. Je ressentis tout à coup un cruel chagrin. Je pensai qu'il ne me comprenait pas, que peut-être il se moquait de moi. Je fondis soudain en larmes, comme un enfant, j'éclatai en sanglots sans pouvoir me contenir; on aurait dit que j'avais une attaque de nerfs. Il me prit le3 mains, les baisa, les pressa contre sa poitrine, me prodigua des paroles de consolation; il était fort ému. Je ne me rappelle pas ce qu'il me dit; seulement je pleurais, je riais, je me remettais à pleurer, je rougissais, la joie ne me permettait pas de proférer un mot. Du reste, malgré mon agitation, je remarquai que l'attitude de

Pokrovsky était toujours embarrassée et contrainte. Il semblait ne pouvoir revenir de la surprise que lui causaient mon entraînement, mon exaltation, cette amitié si subite, si ardente, si passionnée. Tout d'abord cela ne lui parut peut-être que curieux; plus tard son hésitation cessa; il accepta mon attachement, mes paroles cordiales, mon intérêt, aussi franchement, aussi naïvement que je les lui offrais, et il y répondit par l'affection d'un ami sincère, d'un véritable frère. Je me sentais le cœur si réchauffé, si content!... Je ne dissimulais pas, je ne faisais mystère de rien ; il voyait tout cela, et de jour en jour s'attachait davantage à moi.

Et vraiment je ne me rappelle pas de quoi nous n'avons pas causé ensemble dans ces heures à la fois cruelles et douces de nos entrevues, la nuit, à la clarté tremblante de la lampe allumée devant l'icône, et en quelque sorte au chevet de ma pauvre mère malade... Nous disions tout ce qui nous venait à l'esprit, tout ce qui jaillissait de notre cœur, tout ce qui aspirait à s'échapper de nos lèvres, — et nous étions presque heureux... Oh ! c'était un temps triste et joyeux tout ensemble ; maintenant encore, je m'en souviens avec un mélange de joie et de tristesse. Les souvenirs, qu'ils soient agréables ou pénibles, font toujours souffrir; telle est du moins l'impression que j'éprouve. Mais il y a aussi de la douceur dans cette souffrance, et quand le cœur est oppressé, malade, accablé de chagrin, les souvenirs le rafraîchissent et le raniment, comme après une journée brûlante la rosée d'une soirée humide rafraîchit et ranime la pauvre petite fleur que les ardeurs du soleil ont desséchée.

Ma mère entra en convalescence, mais je continuai à passer les nuits assise à côté de son lit. Pokrovsky me prêtait souvent des livres ; je les lus d'abord pour me tenir éveillée, puis ils m'intéressèrent davantage, et finalement je les dévorai avec avidité. Tout un inonde jusqu'alors inconnu se découvrit soudain devant moi. Je fus comme inondée par un large torrent d'idées, d'impressions nouvelles. Et plus l'assaut de ces sensations fut rude, tumultueux, troublant, plus aussi elles me furent chères, plus elles secouèrent voluptueusement toute mon âme. Tout d'un coup, brusquement, elles se répandirent en masse dans mon cœur sans le laisser respirer. Un chaos étrange commença à agiter tout mon être. Mais cette violence morale ne put

me détraquer complètement. J'étais trop rêveuse, c'est ce qui me sauva.

La guérison de ma mère mit fin à nos entrevues du soir et à nos longues conversations; parfois il nous était donné d'échanger quelques paroles, souvent vides et sans importance, mais il me plaisait d'attribuer à tout une signification, une valeur particulière, sous-entendue. Ma vie était pleine, j'étais heureuse, tranquillement, paisiblement heureuse. Ainsi se passèrent plusieurs semaines...

Sur ces entrefaites le vieux Pokrovsky vint nous voir. Il causa longtemps avec nous, se montra plus gai, plus animé, plus communicatif que de coutume; il rit, il fit de l'esprit à sa manière, et à la fin nous eûmes l'explication de sa joie : c'était d'aujourd'hui en huit l'anniversaire de la naissance de Pétinka; à cette occasion il ferait certainement visite à son fils ; il mettrait un gilet neuf, et sa femme avait promis de lui acheter des bottes neuves. En un mot, le vieillard était parfaitement heureux et babillait avec une loquacité intarissable.

L'anniversaire de la naissance de Pétinka! Cette pensée ne me laissa de repos ni le jour ni la nuit. Je résolus de témoigner mon amitié à Pokrovsky et de lui faire un cadeau. Mais lequel ? A la fin, j'imaginai de lui offrir des livres. Je savais qu'il désirait avoir la collection complète des œuvres de Pouchkine, dernière édition : je décidai que j'achèterais un Pouchkine. Je possédais trente roubles, gagnés par mon travail. J'avais mis cette somme de côté pour m'acheter une robe neuve. J'envoyai tout de suite notre cuisinière, la vieille Matréna, s'informer de ce que coûtait un Pouchkine complet. Hélas! le prix des onze volumes, en y ajoutant les frais de reliure, s'élevait au moins à soixante roubles. Où trouver de l'argent ? Je retournais la question sous toutes ses faces sans parvenir à la résoudre. Je ne voulais pas m'adresser à ma mère. Sans doute, elle me serait venue en aide, mais alors toute la maison aurait eu connaissance de notre cadeau. D'ailleurs, ce n'aurait plus été un cadeau, mais le payement d'une dette, la rémunération des soins que Pokrovsky avait donnés à mon éducation pendant toute une année. Je tenais à offrir mon présent seule, à l'insu de tout le monde. Quant aux leçons de mon. ancien précepteur, je voulais lui en avoir toujours l'obligation et ne les reconnaître que par mon amitié. — Je trouvai enfin un moyen de sortir

d'embarras.

Je savais que chez les bouquinistes de Gostinii Dvor on peut, en marchandant, avoir à moitié prix un livre souvent à peine défraîchi et presque tout neuf. Je résolus d'aller à Gostinii Dvor. Les circonstances me servirent à souhait : le lendemain, justement, on eut besoin de certaines choses chez nous et chez Anna Fédorovna. Ma mère était un peu souffrante, et Anna Fédorovna ne se souciait pas ce jour-là d'aller en courses; je fus donc chargée de faire toutes les commissions, et je partis avec Matréna.

Par bonheur, je trouvai très-vile un exemplaire de Pouchkine, fort élégamment relié. Je commençai à le marchander. D'abord on m'en demanda plus cher que dans les librairies; mais après que j'eus bien bataillé et plusieurs fois fait mine de m'en aller, le bouquiniste, devenu plus traitable, rabattit ses exigences à dix roubles argent. Que j'étais gaie en marchandant ainsi !... La pauvre Matréna ne comprenait pas ce que j'avais, ni pourquoi je m'avisais d'acheter tant délivres. Mais, hélas! toute ma fortune se réduisait à trente roubles papier, elle marchand ne voulait entendre parler d'aucune nouvelle concession. Je me mis à le supplier, et à force d'instances, de sollicitations, j'obtins un rabais, mais seulement de deux roubles cinquante kopeks; encore le bouquiniste jura-l-il que s'il m'accordait cette diminution, c'était uniquement pour l'amour de moi, parce que j'étais une si belle demoiselle, mais que pour tout autre il n'y consentirait jamais. Il me manquait deux roubles et demi ! Mon chagrin était tel que pour un peu j'aurais pleuré. Mais, grâce à la circonstance la plus inattendue, je parvins à me tirer d'affaire.

Non loin de moi, devant un autre étalage de livres, j'aperçus le vieux Pokrovsky. Autour de lui s'étaient groupés quatre ou cinq bouquinistes qui le harcelaient, l'ahurissaient à qui mieux mieux. Chacun d'eux lui faisait l'article, et qu'est-ce qu'ils ne lui offraient pas? qu'est-ce qu'il n'avait pas envie d'acheter? Au milieu de ces marchands, le pauvre homme avait l'air complètement hébété et ne savait que choisir parmi tout ce qu'on l'invitait à prendre. Je m'approchai de lui et lui demandai ce qu'il faisait là. Le vieillard fut enchanté de me rencontrer; il m'aimait à la folie, autant peut-être que son Pétinka. «Eh bien, vous voyez, je suis en train d'acheter des livres, Varvara Alexéievna, me répondit-il, j'achète des livres pour Pétinka. C'est bientôt son

jour de naissance, et il aime les livres; alors, voilà, j'en achète pour lui...» Le vieillard s'exprimait toujours d'une façon ridicule, et do plus, en ce moment, il avait presque perdu la loto. Quelque livre qu'il marchandât, c'était toujours un rouble argent, deux roubles, trois roubles argent; les gros volumes, il n'en demandait même pas le prix; il les regardait seulement d'un œil d'envie, les feuilletait, les tournait et retournait dans ses mains, puis les remettait en place. «Non, non, c'est cher, dit-il à demi-voix, mais ici il y a peut-être quelque chose... » Et il commença à examiner diverses petites plaquettes, des chansonniers, des almanachs ; tout cela était à vil prix. « Mais pourquoi voulez-vous acheter toutes ces gueuseries? lui demandai-je, ce ne sont quo des pauvretés, »— « Ah ! non, répondit-il, non, regardez seulement quels bons livres il y a ici ; vous verrez qu'il y a de très, très-bons livres! » Et ces derniers mots furent prononcés d'un ton si dolent, si plaintif, que je crus qu'il allait pleurer de douleur parce que les bons livres coûtaient cher; je m'attendais à voir une petite larme couler de ses joues pâles sur son nez rouge. « Quelle somme avez-vous? » questionnaire. — « Eh bien, voici—le pauvre homme me montra tout son argent, qu'il avait enveloppé dans un crasseux lambeau do journal — voici un poltinnik, un dvougrivennik, do la monnaie de cuivre pour vingt kopeks. » Je l'emmenai aussitôt près de mon bouquiniste. « Les onze volumes que voici coûtent en tout trente «deux roubles et demi; j'en ai trente; ajoutez deux roubles et demi pour parfaire le prix, nous achèterons tous ces livres et nous les donnerons à deux. » Fou de joie, le vieillard versa tout son argent sur la table, et le bouquiniste lui laissa emporter toute notre commune bibliothèque. Mon petit vieux fourra des volumes dans toutes ses poches, en prit plusieurs dans chaque main, en mit sous ses bras et, ainsi chargé, regagna sa demeure, après m'avoir juré que lo lendemain il viendrait en catimini apporter tous les livres chez moi.

Le lendemain, le vieillard alla voir son fils, resta avec lui une petite heure, selon son habitude, puis passa chez nous et s'assit à côté de moi d'un air mystérieux qui avait quelque chose de très-comique. Souriant, se frottant les mains dans l'orgueilleuse satisfaction qu'il éprouvait d'être détenteur d'un secret, il commença par m'apprendre que tous les livres avaient été transportés chez nous sans éveiller l'attention de personne, et qu'ils se

trouvaient dans un coin, à la cuisine, sous la garde do Matréna. Ensuite la conversation roula naturellement sur la fête prochaine ; après quoi le vieillard agita longuement la question do savoir comment nous offririons le cadeau. Plus il approfondissait son sujet, mieux je remarquais qu'il avait par devers lui une idée dont il no pouvait, dont il n'osait parler. J'attendais toujours sans rien dire. Peu à peu disparurent la joie secrète, la satisfaction intime que jusqu'alors j'avais lues aisément dans ses façons étranges, dans ses grimaces, dans le clignement do son œil gaucho. D'instant en instant il devenait plus soucieux et plus inquiet ; à la fin il n'y put tenir.

«— écoutez », commença-l-il timidement, à demi-voix ; — « écoutez, Varvara Alexéievna... Savez-vous une chose,Varvara Alexéievna?... » — Le vieillard était terriblement embarrassé. — « Voyez-vous, quand viendra le jour de sa naissance, prenez dix volumes et donnez-les lui vous-même, c'est-à-dire de votre part, de votre côté ; moi, je prendrai alors le onzième et je le lui donnerai aussi de ma part, c'est-à-dire en mon nom personnel. Comme cela, voyez-vous, vous pourrez faire un cadeau, et moi aussi.,, nous aurons chacun quoique chose à donner. » Le trouble du vieillard ne lui permit pas de continuer. Je le regardai? il attendait mon arrêt avec anxiété. — a Mais pourquoi donc no voulez-vous pas que nous fassions ce cadeau en commun, Zakhar Pétroviteh? » — « C'est pour que, Varvara Alexéievna, c'est que je... voyez-vous, je... » Confus, rougissant, mon interlocuteur no put achever sa phrase.

« —Voyez-vous, Varvara Alexéievna, — finit-il par expliquer, — je me dérange par moments... je veux dire que je me dérange presque toujours,., je suis sujet à de mauvaises habitudes... Vous savez, il fait quelquefois si froid dehors, et puis on est souvent triste, on a des ennuis, des chagrins; en sorte que parfois je me laisse aller, je me débauche et je bois avec excès. Cela déplaît fort à Pétroucha. Voyez-vous, Varvara Alexéievna, il se fâche, il me gronde et il me fait de la morale. Eh bien, voilai Je voudrais maintenant lui prouver par mon cadeau que je me corrige et que je commence à me bien conduire, que j'ai économisé pour acheter un livre, économisé longtemps, car je n'ai, pour ainsi dire, jamais d'argent, sauf celui que Pétroucha me donne de temps à autre. Il sait cela. Par conséquent il verra comment j'emploie mon

argent, et il reconnaîtra que je fais tout cela uniquement pour lui. »

Ces paroles me touchèrent profondément. Mes réflexions ne furent pas longues. Le vieillard me regardait avec inquiétude. « Eh bien, écoutez, Zakhar Pétroviteh, dis-je, vous les lui donnerez tous. » — « Comment, tous? C'est-à-dire tous les livres? » — « Oui, tous les livres. » — « Et comme venant de moi? » — « Comme venant de vous. » — « Do moi seul ? c'est-à-dire en mon nom ? » — « Eh bien, oui, on votre nom, » Je m'étais, je crois, expliquée très-clairement ; néanmoins le vieillard fut fort longtemps sans pouvoir me comprendre. « Eh bien, oui, observa-t-il après avoir réfléchi; oui! Ce sera très-bien, ce serait fort bien; seulement vous, Varvara Alexéievna, comment donc allez-vous faire? » — « Eh bien, mais je ne donnerai rien. » — « Comment ! s'écria le vieillard pris d'une sorte de frayeur; ainsi vous no donnerez rien à Pétinka, ainsi vous ne voulez pas lui faire do cadeau?» Il était épouvanté; en ce moment il semblait tout disposé à retirer sa proposition, pour que je pusse, moi aussi, donner quelque chose à son fils. C'était un brave homme, ce vieillard ! Je lui assurai quo j'aurais été bien aise d'offrir quelque chose, mais que je no voulais pas lui ôter son plaisir. — « Si votre fils est content, ajoutai-je, vous serez enchanté et moi aussi, car intérieurement, au fond du cœur, j'aurai la môme impression que si, en réalité, j'avais fait aussi un cadeau. » Ces mots rendirent la sérénité au vieux Pokrovsky. Il resta encore deux heures chez nous; mais durant tout ce temps il ne put tenir en place : il se levait, circulait bruyamment dans la chambre, folâtrait avec Sacha, m'embrassait à la dérobée, me pinçait le bras, et faisait des grimaces derrière Anna Fédorovna. A la fin, celle-ci le mita la porte. En un mot, le vieillard était ivre de joie, comme peut-être il ne l'avait encore jamais été.

Le jour de la fête de son fils, il arriva à onze heures précises, au sortir de la messe ; outre un frac convenablement restauré pour la circonstance, il portait, en effet, un gilet neuf et des bottes neuves. Dans ses deux mains se trouvait le paquet de livres. Nous étions tous alors chez Anna Fédorovna, nous prenions le café dans la salle (c'était un dimanche). Le vieillard commença, je crois, par dire que Pouchkine était un très-bon poète; puis, l'émotion lui ayant fait perdre le fil de son discours, il passa sans transition à un autre ordre d'idées : il fallait se bien conduire, et si l'homme ne se

conduisait pas bien, c'est qu'il s'abandonnait au vice; les mauvais penchants causaient la porte et la ruine de l'homme ; il cita mémo quelques exemples pour prouver les dangers de l'intempérance, et il termina en disant que depuis un certain temps il s'était complètement corrigé, et que maintenant il menait une conduite exemplaire; ce n'était pas d'hier que, reconnaissant la justesse des observations de son fils, il en avait pris bonne note dans son cœur; mais à présent il s'était mis, en fait, à pratiquer la tempérance, témoin ce cadeau, ces livres pour l'achat desquels il avait dû économiser pendant longtemps.

Je ne pus m'empêcher do pleurer et de rire en entendant le speech du pauvre vieillard; évidemment il savait mentir quand besoin était! Les livres furent transportés dans la chambre do Pokrovsky et placés sur un rayon. Le jeune homme devina tout de suite la vérité. On invita le vieillard à dîner. Ce jour-là nous fûmes tous très-gais. Après le dîner, on joua au gage touché, aux cartes; Sacha fonctionnait comme un vrai lutin, et, sous ce rapport, je pouvais rivaliser avec elle. Pokrovsky, plein d'attentions pour moi, cherchait toujours l'occasion do me 'parler en particulier, mais je me dérobais à ses empressements. Ce fut ma meilleure journée durant une période de quatre ans.

A partir de ce moment je n'ai plus que des souvenirs tristes, pénibles; je vais maintenant aborder le récit do mes jours sombres. Voilà pourquoi, peut-être, ma plume commence à se mouvoir plus lentement et semble vouloir se refuser à la tâche qu'il lui reste à accomplir. Voilà pourquoi, peut-être, je me suis tant complu à rappeler les moindres détails de mon petit train de vie dans mes jours heureux. Ces jours ont duré si peu! Après eux est venu le malheur, un malheur noir qui finira, Dieu seul sait quand !

Mes infortunes commencèrent par la maladie et la mort de Pokrovsky.

Il tomba malade deux mois après les incidents que je viens de raconter. Durant ces deux mois, il se remua énormément pour trouver des moyens d'existence, car jusqu'alors il n'avait pas de position fixe, Comme tous les poitrinaires, il conserva jusqu'à son dernier moment l'espoir d'une longue vie. Une place de précepteur s'offrit à lui, mais il n'avait que du dégoût pour ce métier. Occuper un emploi public, sa santé no le lui permettait pas; d'ailleurs, il aurait fallu rester longtemps surnuméraire. Bref, Pokrovsky voyait toutes

ses tentatives échouer; son caractère s'aigrit. Sa santé s'altéra; il n'y prit pas garde. Arriva l'automne. Mal protégé contre le froid par son petit manteau, il sortait chaque jour pour faire des démarches, solliciter une place quelque part, — ce qui, au fond, lui était très-pénible; il se mouillait les pieds, la pluie le perçait jusqu'aux os ; finalement il s'alita pour no plus se relever. Il mourut vers le milieu de l'automne, à la fin du mois d'octobre.

Tant que dura sa maladie, je restai, pour ainsi dire, à demeure dans sa chambre. Je lui servais de garde-malade, et je passais souvent des nuits entières à le veiller. Il avait rarement sa connaissance ; le délire était son état habituel; il parlait Dieu sait de quoi : do la place qu'il sollicitait, de ses livres, de moi, de son père... J'appris ainsi, en ce qui le concernait, beaucoup de choses que j'ignorais complètement et dont je ne me serais môme jamais doutée. Dans les premiers temps de sa maladie, tout le monde à la maison me regardait d'un air quelque peu étrange; Anna Fédorovna hochait la tête. Mais loin de paraître honteuse parce que je m'intéressais à Pokrovsky, je ne baissai les yeux devant personne, et l'on cessa do me blâmer, — du moins ma mère.

Parfois Pokrovsky me reconnaissait, mais c'était rare. Il était presque toujours sans connaissance. Parfois, durant des nuits entières, il parlait à un interlocuteur imaginaire, lui adressait de longs discours conçus en termes vagues et obscurs; dans son étroite chambre, sa voix rauque résonnait sourdement, comme dans un cercueil; j'avais peur alors. La dernière nuit surtout, il fut pris d'une sorte de frénésie; il souffrait atrocement et était en proie à une anxiété cruelle; ses gémissements me déchiraient l'âme. Chez nous, tout le monde était épouvanté. Anna Fédorovna no cessait de prier pour que Dieu le rappelât à lui au plus tôt. On envoya chercher un médecin. Le docteur déclara que le malade mourrait certainement dans la matinée.

Le vieux Pokrovsky passa toute la nuit dans le corridor, tout près do la porte do son fils; on étendit là une petite natte pour lui. A chaque instant il entrait dans la chambre; son aspect était effrayant. Il était tellement tué par le chagrin, qu'il semblait avoir perdu tout sentiment, toute idée. Transi do crainte, il branlait machinalement la tète, tremblait do tout son corps et sans cesse dialoguait à voix basse avec lui-même. Je croyais que la douleur allait le rendre fou.

Un peu avant le jour, le vieillard, vaincu par la souffrance morale, s'endormit sur sa natte; c'était le sommeil d'un homme tué. Entre sept et huit heures commença l'agonie du fils;.je réveillai le père. Pokrovsky, en pleine possession de sa connaissance, nous dit adieu à tous. Chose étonnante, je no pouvais pas pleurer, quoique mon âme fût comme brisée en morceaux.

Mais, plus que tout le reste, les derniers moments du malade furent poignants et douloureux, pour moi. Remuant sa langue avec effort, il demandait continuellement quelque chose, sans quo je pusse découvrir le moindre sens dans ses paroles. J'avais le cœur navré. Pendant une heure entière il fut agité, tourmenté par un désir qu'il cherchait en vain à exprimer; il s'efforçait do faire un signe avec ses mains déjà glacées, puis il recommençait à supplier d'une voix plaintive, rauque, sourde; mais sa bouche ne proférait quo des sons incohérents, et il m'était encore impossible d'y rien comprendre. Je lui amenai tous les nôtres, je lui donnai à boire; toujours il secouait tristement la tête. A la fin je compris ce qu'il voulait. Il demandait qu'on relevât le rideau de la fenêtre et qu'on ouvrît les volets. Assurément il avait envie do voir une dernière fois le jour, la lumière do Dieu, le soleil. Je satisfis son désir, mais la journée qui commençait était triste et lugubre comme la pauvre vie défaillante du moribond. Il n'y avait pas de soleil. Le ciel, pluvieux, couvert do nuages, présentait un aspect maussade. Une pluie fine, qui s'écrasait sur les vitres, les inondait d'une eau froide et sale. Il faisait un temps sombre, brouillé. Les rayons d'un jour pâle pénétraient faiblement dans la chambre; à peine s'ils éclipsaient la lumière tremblante de la lampe allumée devant l'icône. Le mourant jeta sur moi un regard plein de tristesse et hocha la tête. Un instant après il expira.

Anna Fédorovna elle-même s'occupa des obsèques. Elle acheta une bière toute simple et loua un charretier avec son tombereau. Pour se couvrir de ses dépenses, Anna Fédorovna prit tous les livres et toutes les bardes du défunt. Le vieillard se querella avec elle ; il fit grand tapage et lui arracha autant de livres qu'il put ; il en remplit ses poches, son chapeau, il en mit partout ; il les porta sur lui pendant ces trois jours et ne voulut même pas s'en séparer quand le moment vint d'aller à l'église. Durant tout ce temps il fut comme hébété, sans mémoire; il tournait sans relâche autour du cercueil d'un air affairé,

cherchant à se rendre utile; tantôt il arrangeait les couronnes placées sur le corps, tantôt il allumait ou changeait les cierges. On voyait que ses idées ne pouvaient se fixer sur rien avec suite. Ni ma mère, ni Anna Fédorovna n'allèrent à l'église pour l'absoute. Ma mère était malade; Anna Fédorovna s'était disputée avec le vieillard et ne voulait plus se mêler de rien. J'allai seule avec lui. Pendant la cérémonie, je fus prise d'une peur vague, comme un pressentiment d'avenir; je pouvais à peine me tenir sur mes jambes. Enfin l'on cloua le cercueil, on le chargea sur la charrette et on l'emmena. Le charretier fit prendre le trot à son cheval. Le vieillard courait derrière et sanglotait bruyamment. Ses sanglots étaient haletants, coupés de hoquets par l'essoufflement de la course. Le pauvre homme perdit son chapeau et ne s'arrêta pas pour le ramasser. La pluie ruisselait sur sa tête; un vent froid s'éleva, la pluie se changea en givre qui piquait le visage. Le vieillard semblait no pas s'apercevoir de cet affreux temps; il courait toujours en sanglotant d'un côté de la charrette à l'autre. Les pans de sa redingote usée battaient au vent comme de grandes ailes ; de toutes ses poches des livres tombaient; il avait dans les mains un gros volume et l'étreignait contre lui de toute sa force. Les passants se découvraient et se signaient. Quelques-uns se retournaient et regardaient avec étonnement ce vieillard. A chaque instant il perdait des livres qui roulaient dans la boue. On l'arrêtait pour les lui montrer; il les ramassait et courait de plus belle pour rattraper la bière. Au coin de la rue, une vieille mendiante se mit à accompagner le convoi avec lui. La charrette disparut au tournant, et je les perdis de vue. Je revins à la maison. En proie à une anxiété terrible, je me jetai sur le sein de ma mère, je la pressai dans mes bras de toutes mes forces, je la couvris de baisers en sanglotant; serrée contre sa poitrine, je m'efforçais en quelque sorte de retenir dans mes embrassements et de disputer à la mort le dernier être qui m'aimât... Mais déjà la mort planait au-dessus de ma pauvre mère.

11 juin.

Que je vous suis reconnaissante pour la promenade d'hier aux lies, Makar Alexéiévitch ! Qu'il fait bon et frais là! que la verdure y est belle! Depuis si

longtemps je n'avais pas vu de verdure; — pendant ma maladie il me semblait toujours que j'étais condamnée et que je mourrais certainement; —jugez donc ce que j'ai dû éprouver hier, quelles ont dû être mes sensations ! — Ne soyez pas fâché contre moi parce que j'ai été si triste hier; j'étais très-heureuse, très-aise, mais dans mes meilleurs moments je suis toujours triste. Les larmes que j'ai versées ne signifient rien ; je ne sais pas moi-même pourquoi je pleure toujours. J'ai une sensibilité morbide, irritable; mes impressions sont maladives. Le ciel pâle, sans nuages, le coucher du soleil, le calme du soir, — tout cela, — je ne sais pas, — mais hier j'étais dans une disposition telle, que toutes les impressions m'affectaient péniblement, me faisaient souffrir; mon cœur a fini par déborder, mon âme a eu besoin des larmes. Mais à quoi bon vous écrire tout cela ? Ce sont des choses qu'on s'explique déjà difficilement à soi-même et qu'il est plus difficile encore d'expliquer à autrui. Mais peut-être que vous me comprendrez tout de même. J'étais à la fois triste et gaie! Que vous êtes bon, vraiment, Makar Alexéiévitch ! Hier,, comme vous teniez vos yeux fixés sur les miens pour y lire ce que je sentais, et comme vous jouissiez de mon extase! Qu'il s'agit d'un arbuste, d'une allée ou d'une pièce d'eau, — vous étiez là, debout devant moi, dans l'attitude d'un galant cavalier, et vous ne cessiez de me regarder dans les yeux; on aurait dit que vous me faisiez les honneurs de vos domaines. Cela prouve que vous avez bon cœur, Makar Alexéiévitch. Pour cela déjà je vous aime. Allons, adieu. Aujourd'hui je suis encore malade; hier j'ai eu les pieds mouillés, ce qui m'a occasionné un rhume ; Fédora est souffrante aussi, en sorte que pour le moment nous sommes toutes deux mal en point. Ne m'oubliez pas, venez me voir un peu plus souvent.

Votre

V. D.

12 juin.

MA CHÈRE VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je croyais lire, matotchka, toute une pièce de vers sur notre promenade, et vous n'avez rempli qu'un simple petit feuillet. Je veux dire que si votre lettre est courte, en revanche, elle décrit les choses extraordinairement bien et avec beaucoup d'agrément. La nature, les tableaux champêtres, et tout le reste sur le sentiment; en un mot, vous airez très-bien dépeint tout cela. Moi, voilà, je n'ai pas ce talent. J'aurais beau noircir dix pages, je n'arriverais à rien, je ne saurais pas faire de description. J'ai déjà essayé. — Vous m'écrivez, ma chère, que je suis un homme bon, doux, incapable de nuire au prochain et comprenant la bonté divine manifestée dans la nature; enfin, vous me donnez divers éloges. Tout cela est vrai, matotchka, tout cela est parfaitement vrai; je suis, en effet, tel que vous le dites, et je le sais moi-même; mais quand on lit ce que vous écrivez, le cœur s'émeut involontairement, et puis on se fait des réflexions pénibles. Voilà, écoutez-moi, matotchka,je vais vous raconter quelque chose, ma chère.

Je commencerai par vous dire, matotchka, que j'avais dix-sept ans quand je suis entré au service, et que voilà bientôt trente ans quo je sers. Allons, il faut en convenir, j'ai usé pas mal d'uniformes; j'ai atteint l'âge viril, j'ai acquis de l'intelligence, j'ai vu les hommes; j'ai vécu, je puis dire que j'ai vécu dans le monde, si bien qu'on a même voulu une fois me porter pour la croix. Vous ne me croirez peut-être pas, mais c'est la vérité, je ne vous mens pas. Pourquoi donc, matotchka, suis-je en butte aux attaques de méchantes gens ? Je vous dirai, ma chère, que tout ignare et tout bête que je suis, j'ai cependant un cœur comme un autre. Eh bien, savez-vous, Varinka, ce que m'a fait un méchant homme? Mais c'est une honte de dire ce qu'il a fait; demandez-moi plutôt pourquoi il l'a fait. Tout simplement parce que je suis humble, parce que je suis doux, parce que je suis bon I Mon caractère ne leur allait pas; voilà pourquoi ils sont tombés sur moi. D'abord on a commencé par dire : « Vous êtes ceci et cela, Makar Alexéiévitch » ; puis ç’a été : « C'est du Makar Alexéiévitch, faut pas le demander. » Et maintenant on dit : « Pour sûr, c'est Makar Alexéiévitch. » Voyez-vous, matotchka, comme cela s'est fait ; Makar Alexéiévitch est mis à toutes sauces ; grâce à eux, Makar Alexéiévitch est passé en proverbe dans toute notre division. Et non contents d'avoir fait de mon nom un proverbe, presque un terme d'injure, ils en sont venus à critiquer

mes bottes, mon uniforme, mes cheveux, ma figure : rien n'est à leur goût, il faut tout changer! Et tout cela se répète chaque jour depuis un temps immémorial ! Je m'y suis habitué, parce que je m'habitue à tout, parce que je suis un homme doux, parce que je suis un petit homme; mais cependant pourquoi tout cela? Quel mal ai-je fait à qui que ce soit? Ai-je volé le tchin de quelqu'un? Ai-je desservi un collègue auprès des chefs ? Me suis-je fait donner indûment une gratification ? Ai-je monté quelque cabale? Mais ce serait péché de le supposer seulement une minute, matotchka I Alors pourquoi tout cela? Mais examinez seulement, ma chère, si j'ai les facultés voulues pour être un intrigant et un ambitieux ! Comment donc, Dieu me pardonne ! tous ces malheurs m'accablent-ils? Voyons, vous trouvez que je suis un homme digne, et vous valez infiniment mieux qu'eux tous, matotchka. Quelle est la plus grande vertu civique? L'autre jour, dans une conversation privée, Evstafii Ivanovitch a dit que la principale vertu civique, c'est de savoir gagner de l'argent. Il a dit cela pour rire (je sais que c'était pour rire); mais ce que nous ordonne la morale, c'est de n'être à charge à personne, et je ne suis à charge à personne! Mon morceau de pain m'appartient. A la vérité, c'est un simple morceau de pain, qui même est dur parfois; mais il a été acquis par le travail, je le possède légitimement, et nul ne peut me le reprocher. Alors, que faire? Je ne me dissimule pas que ma besogne de copiste n'est pas très-relevée, mais j'en suis fier tout de même : je travaille, je répands ma sueur. Et qu'importe, en effet, que je fasse des copies ? Est-ce que c'est un crime? « Il copie », dit-on. Mais qu'y a-t-il donc là de si déshonorant ? J'ai une écriture fort belle, très-lisible ; elle est agréable à voir, et Son Excellence en est satisfaite ; je copie pour elle les papiers les plus importants. Allons, je n'ai pas de style, je sais moi-même que ce maudit style me fait défaut; c'est ce qui m'a arrêté dans ma carrière, et c'est aussi pour cela qu'en ce moment même, ma chère, je vous écris à la bonne franquette, sans prétention, comme les idées me viennent... Je sais tout cela, mais pourtant, si tout le monde était écrivain, qui est-ce qui serait copiste? Voilà la question que je pose, et je vous prie d'y répondre, matotchka. Eh bien, je sens maintenant que l'on a besoin de moi, que je suis nécessaire, et que ces sottes taquineries n'ont aucune raison d'être. Allons, soit, mettons que je suis un rat, puisqu'ils ont trouvé celte

comparaison ! Mais ce rat est nécessaire, mais ce rat a son utilité, mais on tient à ce rat, mais ce rat va recevoir une gratification, voilà quel rat c'est ! Du reste, assez là-dessus, ma chère ; je ne voulais même pas parler décela, mais je me suis laissé entraîner. Après tout, de temps en temps on aime à se rendre justice. Adieu, ma chère, mon amie, ma bonne consolatrice! Je passerai chez vous, je n'y manquerai pas; j'irai vous voir, ma petite belette. Et en attendant, ne vous ennuyez pas. Je vous apporterai un livre. Allons, adieu,Varinka.

Votre sincèrement affectionné

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

20 juin.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH!

Je vous écris à la hâte, je suis pressée, je termine un travail après lequel on attend. Voici de quoi il s'agit : une occasion se présente de faire un marché avantageux. Fédora dit que chez une de ses connaissances il y a à vendre un uniforme tout neuf, un pantalon, un gilet et une casquette : le tout serait laissé à très bon compte, dit-on; eh bien, vous devriez acheter cela. A présent, vous n'êtes pas à court, vous avez de l'argent ; vous dites vous-même que vous en avez. Je vous en prie, ne regardez pas à la dépense; vous avez besoin de tout cela. Jetez donc les yeux sur votre personne, voyez quel vieil uniforme vous portez. C'est une honte ! Il est tout rapiécé. Vous n'avez plus le neuf, je le sais, quoique vous m'assuriez le contraire. Dieu sait où il a passé. Ainsi écoutez-moi, achetez ces effets, je vous prie. Faites-le pour moi ; si vous m'aimez, vous les achèterez.

Vous m'avez envoyé du linge en cadeau ; mais écoutez, Makar Alexéiévitch, vous vous ruinez. Est-ce une plaisanterie ?Combien d'argent vous avez dépensé pour moi ! Ah ! quel dissipateur vous êtes ! Je n'en ai pas besoin, tout cela était parfaitement inutile. Je sais, je suis sûre que vous m'aimez ; vraiment, il est superflu de me témoigner votre amitié par des cadeaux, et il m'est pénible de les recevoir de vous; je sais ce qu'ils vous

coûtent. Une fois pour toutes, en voilà assez; entendez-vous ? C'est une prière, une supplication que je vous adresse. Vous me priez, Makar Alexéiévitch, de vous envoyer la suite de mes mémoires, vous désirez que je les achève. Je ne sais même pas comment j'ai pu écrire ce-que j'ai écrit. Mais je n'aurais pas la force de parler maintenant de mon passé; je ne veux même pas y penser; ces souvenirs m'épouvantent. Parler de ma pauvre mère qui a laissé son pauvre enfant en proie à ces monstres, voilà pour moi le plus pénible. Ce souvenir seul me fait saigner le cœur. Tout cela est encore si frais! Je n'ai pas encore pu, je ne dirai pas me calmer, mais seulement reprendre mes esprits, quoique plus d'un an se soit déjà écoulé depuis lors. Mais vous savez tout.

Je vous ai parlé des idées qu'a maintenant Anna Fédorovna; elle m'accuse d'ingratitude et se défend d'avoir été en aucune façon complice de M. Buikoff! Elle m'invite à retourner chez elle, elle prétend que je demande l'aumône, que je suis entrée dans une mauvaise voie. Si je reviens chez elle, elle se charge, dit-elle, d'arranger toute l'affaire avec M. Buikoff et de lui faire réparer tous ses torts envers moi. Elle dit que M. Buikoff veut me donner une dot. Que Dieu les assiste ! Je me trouve bien ici avec vous, près oie ma bonne Fédora, dont l'attachement me rappelle celui de ma feue niania. Quoique vous ne soyez que mon parent éloigné, vous me protégez cependant par votre nom. Mais eux, je ne les connais pas; je les oublierai si je le puis. Qu'est-ce qu'ils veulent encore de moi ? Fédora traite tout cela de commérages et dit qu'ils finiront par me laisser tranquille. Dieu le veuille !

V. D.

21 juin.

MA CHÉRIE, MATOTCHKA !

Je veux vous écrire, et je ne sais par où commencer. Voyez comme c'est étrange, matotchka, la façon dont nous vivons maintenant, vous et moi ! Je veux dire que je n'ai jamais passé mes jours dans une (elle joie ; on dirait que

le Seigneur m'a donné un foyer et une famille ! Vous êtes mon petit enfant, ma charmante! Mais pourquoi parlez-vous des quatre chemises que je vous ai envoyées? Voyons, vous en aviez besoin, — je l'ai su par Fédora. Et vous rendre service, matotchka, est pour moi un bonheur particulier ; c'est mon plaisir, laissez- le-moi, matotchka, ne vous y opposez pas. Il ne m'était jamais arrivé rien de pareil, matotchka. Voilà qu'à présent je suis lancé dans le monde. D'abord, je vis doublement, puisque vous vivez aussi très-près de moi et pour ma consolation ; ensuite, j'ai reçu une invitation à aller prendre le thé aujourd'hui chez un locataire, mon voisin, Ratazaïeff, ce même employé qui donne des soirées littéraires. Il y a réunion aujourd'hui; nous lirons de la littérature. Voilà comme nous sommes maintenant, matotchka, voilà! Allons, adieu. J'ai écrit tout cela sans aucun but visible, et uniquement pour vous informer de mon bonheur. Vous m'avez fait dire par Thérèse, douchenka, que vous avez besoin, pour broder, d'un peu de soie de couleur; je vous en achèterai, matotchka, vous en aurez ; je vous achèterai de la soie. Demain j'aurai le plaisir de vous satisfaire pleinement. Je sais où acheter cela. Et maintenant je reste Votre ami sincère

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

22 juin.

MADEMOISELLE VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je vous apprends, ma chère, qu'il est arrivé dans notre maison un événement lamentable, vraiment digne de compassion ! Aujourd'hui, entre quatre et cinq heures du matin, est mort le petit garçon de Gorchkoff. Je ne sais seulement pas ce qu'il a eu. Est-ce la fièvre scarlatine? le Seigneur le sait! J'ai fait visite à ces Gorchkoff. Eh bien, matotchka, il y a de la misère chez eux ! El quel désordre ! Mais ce n'est pas étonnant s toute la famille demeure dans la môme chambre; pour la décence, on a seulement fait une séparation avec des paravents. La bière est déjà chez eux, —une petite bière très-simple, mais assez jolie; ils l'ont achetée toute faite, l'enfant avait neuf ans; il donnait, dit-

on, des espérances. Ils font peine à voir, Varinka l La mère no pleure pas, mais elle est si triste, la pauvre! C'est peut-être un soulagement pour eux d'en avoir un de moins sur les bras, mais il leur en reste encore deux, un enfant à la mamelle et une petite fille qui a un peu plus de six ans. Au fait, quel agrément y a-t-il à voir souffrir un enfant, son enfant, sans pouvoir lui venir en aide ? Le père, vêtu d'un vieux frac crasseux, est assis sur une mauvaise chaise; il pleure, mais est-ce de chagrin? lise peut que ses larmes coulent comme cela, par habitude. Il est si étrange! Il rougit toujours quand on lui adresse la parole, il se trouble et ne sait que répondre. La petite fille se tient adossée au cercueil, et elle est si chagrine, si pensive, la pauvrette !Je n'aime pas, moi, matotchka Varinka, qu'un enfant soit pensif; c'est déplaisant à voir! A côté d'elle est couchée sur le plancher une poupée misérablement vêtue, — elle ne joue pas; elle reste immobile, son petit doigt posé sur ses lèvres. La logeuse lui a donné un bonbon; elle l'a pris, mais elle no l'a pas mangé. C'est triste, Varinka, n'est-ce pas?

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

25 juin.

Très-cher Makar Alexéiévitch ! Je vous renvoie votre livre, C'est un méchant petit bouquin qui ne vaut rien du tout! —Il n'est même pas permis de le toucher. Où avez-vous déterré un pareil trésor? Sérieusement, est-il possible que de tels livres vous plaisent, Makar Alexéiévitch? Vous m'aviez tant promis de me procurer un de ces jours quelque chose à lire ! Si vous voulez, je prendrai ma part de la dépense. Maintenant, au revoir. Je n'ai vraiment pas le temps d'en écrire plus long.

V. D.

26 juin.

Chère Varinka ! Le fait est que je n'ai pas lu ce petit livre, matotchka. A la

vérité, j'y ai jeté un coup d'œil; je vois que ce sont des folies, des choses écrites uniquement pour faire rire, pour égayer les gens, Eh bien, me dis-je, ce doit être amusant, en effet; cela plaira peut-être à Varinka ; je l'ai pris et je vous l'ai envoyé.

Mais voici que Ratazaïeff m'a promis de me donner à lire quelque chose de vraiment littéraire ; eh bien, vous no manquerez pas de livres, matotchka. Ratazaïeff s'y connaît, — c'est un habile homme ; lui-même écrit, oh ! comme il écrit! Il a une plume si alerte et tant de style; c'est-à-dire que dans chaque mot, dans la parole la plus insignifiante, la plus banale, la plus vulgaire, tenez, dans une phrase comme j'en pourrais dire parfois à Faldoni ou à Thérèse, eh bien, lui, il met du style! Je vais à ses soirées. Nous fumons du tabac, et il nous fait des lectures; il lit pendant cinq heures, et nous écoutons tout le temps. Ce n'est pas de la littérature, mais un régal ! C'est un charme, ce sont des fleurs, positivement des fleurs ; chaque page est un bouquet ! Il est si affable, si bon,si gracieux! Allons, que suis-je, moi, vis-à-vis de lui? Quoi? Rien. C'est un homme connu, et moi, qu'est-ce que je suis ? Je n'existe pas, absolument pas : pourtant il se montre bienveillant à mon égard. Je lui recopie quelques manuscrits. Seulement ne croyez pas, Varinka, qu'il y ait ici un true, qu'il soit bienveillant pour moi précisément parce que je lui sers de copiste. N'en croyez pas les cancans, matotchka, n'ajoutez pas foi à de bas commérages! Non, cela, je le fais de moi-même, spontanément, pour lui être agréable, et s'il me témoigne de la bienveillance, c'est pour me faire plaisir. Je comprends la délicatesse du procédé, matotchka. C'est un homme bon, très bon, et un écrivain incomparable.

Mais c'est une belle chose que la littérature, Varinka, une très-belle chose ; je l'ai appris d'eux avant-hier. Une chose profonde! Elle fortifie le cœur des hommes, elle instruit, et — il y a encore diverses autres pensées sur ce sujet dans le livre qu'ils ont lu. Des pensées très-bien exposées ! La littérature, c'est un tableau, c'est-à-dire en quelque sorte un tableau et un miroir : passions, expression, fine critique, leçon édifiante et document. C'est tout ce qui m'est resté de leurs discours. Je vous dirai franchement, matotchka, que je prends place parmi eux, et que je les écoute (en fumant une pipe, à leur exemple); — mais quand ils commencent à discuter sur divers sujets, alors je m'efface tout

bonnement; alors nous autres, matotchka, nous n'avons plus qu'à nous effacer. Je me trouve alors n'être qu'un simple crétin, je suis honteux de moi-même, et pendant toute la soirée je cherche à glisser du moins un demi-mot dans la discussion générale; mais voilà, c'est comme un fait exprès, ce demi-mot ne me vient pas! Et l'on se plaint de son sort, Varinka! on regrette de n'être pas ceci et cela, d'avoir, comme dit le proverbe, grandi sans devenir intelligent. Qu'est-ce que je fais maintenant quand je suis libre ? — Je dors, imbécile que je suis! Au lieu de dormir sans nécessité, on pourrait aussi s'occuper agréablement, s'asseoir devant sa table et écrire. C'est fructueux pour soi et bon pour les autres. Voyez seulement, matotchka, combien ils gagnent, que le Seigneur leur pardonne ! Tenez, Ratazaïeff, par exemple, que d'argent il touche! Qu'est-ce que c'est pour lui qu'écrire une feuille ? Il lui est arrivé d'en écrire jusqu'à cinq en un jour, et chacune lui est payée, dit-il, trois cents roubles. Une petite anecdote, quelque chose de curieux, — c'est cinq cents roubles : « Bon gré, mal gré, quand tu devrais crever, tu les donneras, sinon, la fois prochaine, nous exigerons mille roubles! » Qu'en dites-vous, Varvara Alexéievna? Mais quoi! — Pour un mince cahier de poésies où il n'y a que de tout petits vers, Ratazaïeff demande sept mille roubles, matotchka, sept mille, figurez- vous cela. Mais c'est un bien immeuble, une maison de rapport ! Il dit qu'on lui offre cinq mille roubles, mais qu'il ne lâchera pas son manuscrit pour ce prix-là. Je veux lui faire entendre raison ; Prenez les cinq mille roubles qu'ils vous proposent, batuchka, lui dis-je, et moquez-vous d'eux; après tout, cinq mille roubles, c'est de l'argent! — Non, répond-il, ils m'en donneront sept mille, les coquins! — Vraiment, il entend bien les affaires! Puisque j'en suis venu à parler de cela, matotchka, je vais vous citer un petit passage des Passions italiennes) c'est le titre d'un ouvrage de Ratazaïeff. Lisez l'extrait ci-dessous, Varinka, et jugez vous-même.

« ..... Vladimir frissonna, des passions furieuses commencèrent à s'agiter en lui, son sang se mit à bouillonner ....

« — Comtesse, cria-t-il, comtesse! Savez-vous combien terrible est cette passion, combien illimitée cette folie? Non, mes rêves ne m'ont pas trompé! J'aime, j'aime frénétiquement, rageusement, follement! Tout le sang de ton mari no calmera pas l'exaltation forcenée de mon âme! D'insignifiants

obstacles n'arrêteront pas le feu infernal qui dévore ma poitrine épuisée. O Zinaïde, Zinaïde!...

« —Vladimir!... murmura la comtesse hors d'elle-même, en se penchant sur l'épaule du jeune homme...

« — Zinaïde! fit avec élan Smielsky.

« De sa poitrine s'évapora un soupir. L'incendie jetait une flamme claire sur l'autel de l'amour, et dévorait la poitrine des infortunés martyrs.

— « Vladimir!... prononça à voix basse la comtesse éperdue. Sa poitrine se soulevait, ses joues étaient devenues pourpres, ses yeux étincelaient.....

« Un nouveau, un terrible hymen était consommé! . . . . . .

« Une demi-heure plus tard, le vieux comte entrait dans le boudoir de son épouse.

« — Mais, mon âme, si l'on faisait chauffer du thé pour notre cher hôte? dit-il en. frappant légèrement sur l'épaule de sa femme. »

Eh bien, je vous le demande, matotchka, comment trouvez-vous cela? A la vérité, c'est un peu libre; là-dessus, pas de discussion, mais, en revanche, c'est beau. Pour être beau, ça, c'est beau ! Permettez que je vous transcrive encore un petit fragment de la nouvelle: Iermak et Zuléika.

Figurez-vous, matotchka, que le Cosaque Iermak, le farouche et terrible conquérant de la Sibérie, est devenu amoureux de Zuléika, la fille du roi sibérien Koutchoum, qui est tombée en son pouvoir. Le sujet, comme vous voyez, est emprunté à l'époque d'Ivan le Terrible. Voici la conversation de Iermak et de Zuléika :

« —Tu m'aimes, Zuléika! Oh! répète,répète!...

« — Je t'aime, Iermak, répondit à voix basse Zuléika.

« — Ciel et terre, je vous remercie! Je suis heureux !... Vous m'avez donné tout, tout ce à quoi aspirait depuis l'adolescence mon âme agitée. Ainsi voilà où tu m'as conduit, ô mon étoile dirigeante; ainsi voilà pourquoi tu m'as mené ici, au delà de la Ceinture de Pierre ! Je montrerai au monde entier ma Zuléika, et les hommes, ces monstres furieux, n'oseront m'adresser aucun reproche! Oh! s'ils peuvent comprendre ces souffrances secrètes de son âme tendre, s'ils sont capables de voir tout un poëme dans une petite larme de ma Zuléika! Oh! laisse-moi essuyer cette larme avec mes baisers, laisse-moi la

boire, cette larme céleste,., être supraterrestre!

« — Iermak, dit Zuléika, le monde est méchant, les hommes sont injustes! Ils nous repousseront, ils nous condamneront, mon cher Iermak! Une pauvre fille élevée au milieu des neiges de la Sibérie, sous la tente de son père, que fera-t-elle dans votre monde froid, glacial, égoïste, sans âme? Les hommes no me comprendront pas, mon désiré, mon bien-aimé !

« — Alors le sabre cosaque se lèvera et s'abaissera sur eux! cria Iermak dont les yeux brillaient d'un éclat sinistre. »

Mais que devient Iermak, Varinka, quand il apprend que sa Zuléika a été assassinée! Koutchoum, vieillard aveugle, profitant des ténèbres de la nuit, s'est glissé, en l'absence de Iermak, dans la tente de ce dernier, et a égorgé sa fille, voulant porter un coup mortel au Cosaque qui l'a privé du trône et de la couronne.

« Il me plaît de frotter le fer contrôla pierre ! s'écria Iermak transporté de fureur, en aiguisant son couteau de damas sur une pierre consacrée au culte. Il me faut leur sang, leur sang! J'ai besoin de les scier, de les scier, de les scier!!! »

Et après tout cela, Iermak, n'ayant pas la force do survivre à sa Zuléika, se jette dans l'Irtych, et tout finit par là.

Voici maintenant un petit spécimen de description plaisante, quelques lignes écrites spécialement pour faire rire :

« Connaissez-vous Ivan Prokofiévitch? Eh bien, tenez, c'est celui qui a mordu à la jambe Prokofifi Ivanovitch. Ivan Prokofiévitch est un homme d'un caractère roide, mais en revanche doué de rares vertus; au contraire, Prokofifi Ivanovitch aime excessivement le raifort au miel [1]. A l'époque où Pélagie Antonovna était liée avec lui... Mais connaissez-vous Pélagie Antonovna? Eh bien, c'est celle qui met toujours sa jupe à l'envers. »

C'est de l'humour, Varinka, tout simplement de l'humour ! Nous nous sommes tordus de rire, quand il nous a lu cela. Il est si drôle, que le Seigneur lui pardonne! Du reste, matotchka, quoique ce soit un peu léger, trop folichon, du moins c'est innocent, cela ne renferme pas le plus petit grain d'impiété et de libéralisme.Il faut noter, matotchka, que Ratazaïeff est un homme d'une très-bonne conduite; aussi est-ce un excellent écrivain, une

exception parmi les littérateurs.

Mais, au fait, voici une idée qui me vient parfois à l'esprit... Eh bien, si j'écrivais quelque chose, qu'arriverait-il alors ? Supposons, par exemple, que tout à coup, de but en blanc, paraisse un livre intitulé : Poésies de Makar Diévouchkine! Eh bien, qu'est-ce que vous diriez alors, mon petit ange ? Comment trouveriez-vous cela? qu'est-ce que vous en penseriez ? Moi, je me dis, matotchka, qu'après la publication de mon livre je n'oserais plus, décidément, me montrer sur la perspective Nevsky. Imaginez-vous ma situation en entendant chacun dire sur mon passage: « Voilà l'écrivain et le poëte Diévouchkine... C'est Diévouchkine en personne! » Que ferai-je alors avec mes bottes, par exemple? Soit dit en passant, matotchka, je porte presque toujours des chaussures rapiécées, et, pour ne vous rien cacher, les semelles se détachent parfois d'une façon fort inconvenante. Quel effet cela ferait-il quand tout le inonde saurait que l'écrivain Diévouchkine met des bottes rapiécées? Si quelque comtesse ou duchesse l'apprenait, que dirait-elle, mon âme ? Elle ne s'en apercevrait peut-être pas, car, à ce que je suppose, les comtesses ne s'occupent pas des bottes, surtout quand ce sont des bottes d'employés (il y a, en effet, bottes et bottes); mais on lui raconterait tout, mes amis me trahiraient, Ratazaïeff serait le premier à me vendre ; il fréquente chez la comtesse V... ; il dit qu'il va la voir très-souvent et tout à fait sans façons. C'est, dit-il, une dame si distinguée, si littéraire! Un nœud coulant, ce Ratazaïeff!

Mais, du reste, assez là-dessus; j'écris tout cela, mon petit ange, par manière de plaisanterie, pour m'amuser et vous distraire. Adieu, ma chérie ! Je viens de vous griffonner force sottises, mais c'est parce que je suis aujourd'hui dans la disposition d'esprit la plus gaie. Nous avons dîné tous ensemble aujourd'hui chez Ratazaïeff, et (ce sont des polissons, matotchka !) ils ont fait circuler un tel romanée... Allons, à quoi bon vous parler de cela? Seulement, ne vous imaginez rien à mon sujet, Varinka. Tout cela, c'est pour rire. Je vous enverrai des livres, je n'y manquerai pas... Ici l'on se passe de main en main un ouvrage do Paul de Kock; seulement, matotchka, Paul de

Kock ne sera pas pour vous,.. Jamais de la vie ! Paul do Kock ne vous convient pas. On dit, matotchka, qu'il éveille une noble indignation chez tous les critiques de Pétersbourg. Je vous envoie une livre do bonbons, — je les ai achetés exprès pour vous. Mangez-les, matotchka, et que chaque bonbon vous fasse penser à moi. Seulement, pour ce qui est du sucre candi, ne le grignotez pas, et contentez-vous de le sucer, sinon, vous aurez mal aux dents. Mais vous aimez peut-être aussi les clarequets? Écrivez-le moi. Allons, adieu, adieu. Que le Christ soit avec vous, ma chérie ! Moi, je reste pour toujours Votre très-fidèle ami,

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

21 juin.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Fédora dit que, si je veux, certaines personnes s'intéresseront volontiers à ma position, et me feront obtenir une fort bonne place dans une maison, un emploi d'institutrice. Qu'en pensez-vous, mon ami? Irai-je, ou n'irai-je pas? Sans doute, alors, je ne serai plus une charge pour vous, et puis la place parait avantageuse; mais, d'un autre côté, il est assez pénible d'aller dans une maison qu'on ne connaît pas. Ce sont des propriétaires. Ils prendront des renseignements sur moi, ils questionneront, voudront savoir; — eh bien, que dirai-je alors ? De plus, je suis si peu sociable, si sauvage, je n'aime pas à quitter le coin dont j'ai l'habitude. On se trouve mieux dans l'endroit où l'on est accoutumé à vivre ; l'existence a beau y être malheureuse, on s'y trouve mieux. En outre, il faudrait aller en province, et encore Dieu sait quelle besogne me serait confiée ; on ferait peut-être de moi ni plus ni moins qu'une bonne d'enfants. D'ailleurs, il y a aussi le caractère des gens: depuis deux ans, ils en sont à la troisième institutrice. Conseillez-moi donc, Makar Alexéiévitch, pour l'amour de Dieu; irai-je ou n'irai-je pas? — Mais pourquoi ne venez-vous jamais chez moi ? De loin en loin seulement vous vous montrez. Nous ne nous voyons guère que le dimanche à la messe. Que vous

êtes misanthrope ! Vous êtes tout à fait comme moi! Et je suis presque votre parente. Vous ne m'aimez pas, Makar Alexéiévitch ; dans la solitude je suis quelquefois fort triste. Parfois, surtout à la tombée de la nuit, je me trouve toute seule à la maison. Fédora s'en va quelque part. Je reste là à penser, à me rappeler le passé, ses joies et ses tristesses; — tout se présente devant mes yeux, tout surgit comme d'un brouillard. Des figures connues m'apparaissent (je commence à avoir des visions presque en état de veille), — c'est le plus souvent ma mère que je vois... Et quels rêves je fais! Je sens que ma santé est détruite; je suis si faible ; voilà que ce malin, en me levant, je me suis trouvée mal ; en outre, j'ai une si mauvaise toux ! Je sens, je sais que je mourrai bientôt. Qui m'enterrera ? Qui suivra mon cercueil? Qui me pleurera ?... Et voilà qu'il me faudra peut-être mourir chez autrui, dans une maison étrangère, dans un coin étranger !... Mon Dieu, que la vie est triste, Makar Alexéiévitch ! — Pourquoi, mon ami, me faites-vous toujours manger des bonbons? Vraiment, je ne sais où vous prenez tant d'argent ! Ah! mon ami, ménagez l'argent, pour l'amour de Dieu, épargnez-le. — Fédora va vendre le lapis que j'ai brodé ; on en offre cinquante roubles assignats. C'est un fort beau prix, je n'espérais pas en tirer une si forte somme. Je donnerai trois roubles d'argent à Fédora, et je me payerai une petite robe toute simple, mais chaude. Je vous ferai un gilet, je le ferai moi-même et je choisirai une bonne étoffe.

Fédora m'a rapporté un livre, les Nouvelles de Bielkine, que je vous enverrai, si vous voulez le lire. Je vous prie seulement de ne pas le salir et de ne pas le garder trop longtemps; ce livre n'est pas à moi; — c'est un ouvrage de Pouchkine. Il y a deux ans j'ai lu ces nouvelles avec ma mère, et maintenant j'ai été si triste en les relisant! Si vous avez quelques livres, envoyez les- moi, pourvu toutefois qu'ils ne vous viennent pas de Ratazaïeff. Il vous donnera certainement son ouvrage, s'il a publié quelque chose. Comment se fait-il que ses écrits vous plaisent, Makar Alexéiévitch? De telles inepties... — Allons, adieu! Comme j'ai laissé courir ma plume ! Quand je suis chagrine, j'aime à bavarder sur quelque chose. C'est un remède : on se sent soulagé tout de suite, surtout si l'on dit tout ce qu'on a sur le cœur. Adieu, adieu, mon ami!

Votre V. D.

28 juin.

MATOTCHKA, VARVARA ALEXÉIEVNA !

Finissez-en avec le chagrin! Comment donc n'êtes-vous pas honteuse! Allons, assez, mon petit ange; comment pouvez-vous avoir de pareilles idées? Vous n'êtes pas malade, ma petite âme, vous ne l'êtes pas du tout; vous êtes florissante, oui, vraiment, florissante; un peu pâle, mais florissante tout de même. Et que parlez-vous de rêves, devisions? C'est honteux, ma chérie, assez; crachez sur ces songes, crachez là-dessus tout simplement. Pourquoi donc ai-jeun bon sommeil? Pourquoi ne m'arrive-l-il rien? Regardez-moi, matotchka. Je vais mon petit train, je dors paisiblement, je suis bien portant et gaillard; c'est plaisir de me voir. Assez, assez, matotchka, vous devriez être honteuse! Réformez-vous. Je connais votre petite tête, douchetchka; survient-il la moindre chose, vous devenez mélancolique et voyez tout en noir. Par égard pour moi, cessez, douchetchka. Entrer en condition? — Jamais! Non, non, non! Et comment pouvez-vous penser que cela vous convient? Mais non, matotchka, je ne permets pas cela, je m'élève de toutes mes forces contre un pareil projet. Je vendrai mon vieux frac et j'irai en chemise dans les rues, mais vous ne serez pas dans la gêne chez nous. Non, Varinka, non, je vous connais! C'est de l'extravagance, de la folie pure! A coup sûr, toute la faute est à Fédora : évidemment c'est elle, la sotte, qui vous a suggéré cette idée. Mais ne la croyez pas, matotchka!... Assurément vous ne savez pas encore tout, mon âme... C'est une femme bête, tracassière, acariâtre; elle a hâté la fin de son mari défunt. Ou bien elle vous a, pour sûr, mise en colère? Non, non, matotchka, pour rien au monde! Et moi, que deviendrai-je alors? que me restera-t-il à faire? Non, Varinka, mon âme, chassez cela de votre petite tête. Que vous manque-t-il chez nous? Votre présence nous réjouit, vous nous aimez; — eh bien, vivez là tranquillement; brodez ou lisez, ne brodez même pas, si vous voulez, — peu importe, pourvu que vous restiez avec nous. Autrement, jugez vous-même, à quoi cela ressemblera-t-il alors?... Je vais vous procurer des livres, et puis nous prendrons jour pour faire encore une

promenade ensemble. Seulement, laissez cela, matotchka, laissez cela, soyez raisonnable,, et renoncez à des lubies insensées! J'irai vous voir, et cela d'ici à très-peu de temps; mais, en revanche, permettez-moi de vous le déclarer franchement et sans détours : ce n'est pas bien, douchetchka, ce n'est pas bien du tout! Sans doute je n'ai pas d'instruction, je sais moi-même que je ne suis pas un homme instruit, et qu'on n'a pas dépensé gros pour mon éducation; mais ce n'est pas décela que je veux parler, il ne s'agit pas de moi ici, c'est Ratazaïeff que je veux défendre, soit dit sans vouloir vous déplaire. Il est mon ami, voilà pourquoi je prends sa défense. Il écrit très-bien, très, très-bien, je le répète. Je ne suis pas d'accord avec vous, et il m'est impossible de partager votre avis. C'est écrit d'un style fleuri, saccadé, plein de figures; il y a diverses pensées; c'est très-bien! Vous avez peut-être lu cela froidement, Varinka, ou bien vous étiez alors de mauvaise humeur; Fédora vous avait donné quelque sujet de mécontentement, il y avait chez vous quelque chose qui n'allait pas. Non, lisez cela avec sentiment, quand vous serez gaie, contente, quand vous vous trouverez dans une disposition d'esprit agréable, tenez, par exemple, lorsque vous aurez un bonbon dans la bouche : — voilà à quel moment il faut faire cette lecture. Je l'admets (qui donc dit le contraire?), il y a des écrivains meilleurs que Ratazaïeff, il y en a même de beaucoup meilleurs, mais leur mérite n'empêche pas celui de Ratazaïeff; ils écrivent bien, et il écrit bien aussi. De temps à autre, pour son amusement personnel, il met du noir sur du blanc, et il a raison. Allons, adieu, matotchka; je ne puis continuer; il faut que je me dépêche, j'ai affaire. Mais faites-y attention, matotchka, ma charmante petite belette, calmez-vous, et que le Seigneur vous conserve sa protection. Moi, je reste

Votre fidèle ami

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

P. S. — Merci pour le livre, ma chère, nous lirons aussi Pouchkine; ce soir sans faute je passerai chez vous.

MON CHER MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Non, mon ami, non, je ne puis pas demeurer parmi vous. J'ai réfléchi, et je trouve que j'aurais grand tort de refuser une place aussi avantageuse. Là, du moins, j'aurai un morceau de pain assuré; je ferai tout pour mériter la bienveillance de mes patrons; je tâcherai même de modifier mon caractère, s'il le faut. Sans doute il est triste, il est pénible de vivre au milieu des étrangers, de rechercher les bonnes grâces d'autrui, de dissimuler et de se contraindre; mais Dieu m'aidera. On ne peut pas rester misanthrope toute sa vie. Je me suis déjà trouvée dans des cas semblables. Je me rappelle le temps où j'étais une petite pensionnaire. Le dimanche, à la maison, je m'ébattais, je sautais, parfois même ma mère me grondait un peu; — n'importe, j'avais le cœur content, l'âme sereine. Quand arrivait le soir, j'étais envahie par une tristesse mortelle : il fallait rentrer à neuf heures à la pension, et là tout avait un aspect étrange, froid, sévère. Le lundi, les maîtresses étaient si irritables, j'avais le cœur si serré ! Prise d'un besoin de pleurer, j'allais dans un petit coin, et là, toute seule, je répandais des larmes que je m'efforçais de cacher ; — on me traitait de paresseuse, et si je pleurais, ce n'était pas du tout parce qu'il fallait étudier. — Eh bien, quoi? Je me suis habituée, et, plus tard, quand je suis sortie de pension, j'ai pleuré aussi en disant adieu à mes camarades. D'ailleurs, c'est mal à moi d'être une charge pour vous deux. Cette idée fait mon supplice. Je vous dis tout cela franchement, parce que j'ai l'habitude d' être franche avec vous. Est-ce que je ne vois pas Fédora se lever chaque jour de grand matin, se mettre à laver, et travailler jusqu'à une heure avancée de la nuit? — Les vieux os pourtant aiment le repos. Est-ce que je ne vois pas que vous vous ruinez pour moi, que vous sacrifiez pour moi votre dernier kopek? Vous outre-passez vos moyens, mon ami ! Vous m'écrivez que vous vendrez votre dernier vêtement, mais que vous ne me laisserez pas dans le besoin. Je le crois, mon ami, je crois à votre bon cœur, mais vous parlez ainsi maintenant. A présent, il vous est survenu une aubaine inattendue, vous avez reçu une gratification; mais ensuite? Vous le savez vous-même, —je suis toujours malade ; je ne puis pas travailler comme vous, quelque envie que j'en eusse, et puis je n'ai pas toujours du travail. Que me reste-t-il donc? Je n'ai plus qu'à me consumer dans le chagrin en vous contemplant tous deux si

dévoués. En quoi puis-je vous être de la moindre utilité? Et pourquoi vous suis-je si nécessaire, mon ami? Quel bien vous ai-je fait? Je vous suis seulement attachée de toute mon âme, j'ai pour vous une forte et solide affection, je vous aime de tout mon cœur, mais—ma destinée est amère! — je sais aimer, je puis aimer, et rien de plus; je ne puis vous faire du bien, ni reconnaître vos bonites. Ne me retenez donc plus; réfléchissez et dites-moi votre avis définitif. En l'attendant, je reste

Votre affectionnée

V. D.

1er juillet.

C'est de la folie, de la folie, Varinka, de l'extravagance tout simplement ! Si on la laisse ainsi à elle-même, que n'imaginera pas votre petite tête? Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela! Je vois maintenant que tout cela est delà folie. Mais qu'est-ce qui vous manque chez nous, matotchka? dites-le seulement ! On vous aime, vous nous aimez, nous sommes tous contents et heureux.— Que faut-il de plus ? Allons, qu'est-ce que vous ferez chez des étrangers ? Assurément vous ne savez pas encore ce que c'est que l'étranger... Non, demandez-le-moi, et je vous dirai ce que c'est que l'étranger. Je le connais, matotchka ; je le connais bien ; il m'est arrivé de manger son pain. Il est méchant, Varinka, méchant, si méchant que le cœur ne peut résister à la souffrance causée par ses gronderies, ses reproches, son mauvais regard.Chez-nous je vous avez chaud, vous êtes bien, vous vous trouvez, pour ainsi dire, dans un petit nid hospitalier. Et votre départ nous laissera comme sans tête. Allons, que ferons-nous sans vous? Que ferai-je alors, moi vieillard? Nous n'avons pas besoin de vous? Vous ne nous êtes pas utile? Comment no l'êtes-vous pas? Non, matotchka, jugez vous- même; comment donc ne nous êtes-vous pas utile? Vous êtes d'une grande utilité pour moi, Varinka. Vous avez une influence si bienfaisante... Tenez, je pense maintenant à vous, et je suis gai. Parfois je vous écris une lettre, j'y expose tous mes sentiments, et je reçois de vous une réponse détaillée. — Je vous ai

acheté quelques vêtements, je vous ai fait faire un chapeau; parfois vous avez une commission pour le dehors, je me charge de la commission... Non, comment donc n'êtes-vous pas utile? Arrivé à la vieillesse, que ferai-je seul? à quoi serai-je bon ? Peut-être n'avez-vous même pas pensé à cela, Varinka ; non, pensez-y un peu; dites-vous : A quoi sera-t-il bon quand je ne serai plus là? Je suis habitué à vous, ma chère. — Si vous partez, qu'en résultera-t-il ? J'irai me jeter dans la Neva, et ce sera une affaire finie. Oui, vraiment, il arrivera quelque chose de pareil, Varinka ; sans vous, que me restera-t-il à faire? Ah ! douchetchka, Varinka! Évidemment, vous voulez qu'un charretier me conduise à Volkovo, que quelque vieille mendiante, habituée des enterrements, accompagne seule mon cercueil, qu'on me couvre de sable, qu'on s'en aille et qu'on me laisse là seul. C'est mal, matotchka, c'est mal ! En vérité, je vous l'assure, c'est un péché, un péché! Je vous renvoie votre livre, ma petite amie Varinka, et si vous, ma petite amie, me demandez mon avis sur cet ouvrage, je vous dirai que de ma vie il ne m'était pas encore arrivé d'en lire un si beau. Je me demande maintenant, matotchka, comment j'ai pu jusqu'à présent rester si âne, que le Seigneur me pardonne ! Qu'ai-je fait ? De quels bois suis-je sorti ? Je ne sais rien, matotchka, je ne sais absolument rien ! Je ne connais rien de rien! Je vous le dirai franchement, Varinka, —je suis un homme sans instruction; j'ai peu lu jusqu'à présent, fort peu, presque rien; j'ai lu le Tableau de l'homme, un ouvrage intelligent; j'ai lu l'Enfant qui exécute divers morceaux sur des sonnettes, et les Grues d'Ibycus; mais voilà tout, je n'ai jamais rien lu d'autre. Maintenant je viens de lire ici, dans votre livre, le Préposé du relais; eli bien, je vous le dis, matotchka, il arrive que vous vivez et que vous ne savez pas qu'il y aàcôlé de vous un livre où toute votre vie est mise en pleine lumière. Ce dont vous-même ne vous étiez nullement aperçue auparavant, voilà que, quand vous commencez à lire dans ce livre, vous vous le rappelez peu à peu, vous le retrouvez, vous le devinez. Et enfin voici encore quelque chose qui m'a fait aimer votre petit livre : certains ouvrages, on a beau les lire, les lire, se mettre l'esprit à la torture ; c'est si fin qu'on n'y comprend goutte. Moi, par exemple, je suis naturellement obtus, j'ai la conception difficile, en sorte que je ne puis pas lire les livres trop sérieux; mais cela, vous le lisez, et il vous semble que vous-

même l'avez écrit; on dirait que l'auteur a pris votre propre coeur, l'a retourné et en montre l'envers aux gens, sans négliger le moindre détail ! El c'est simple, mon Dieu, mais quoi! Vraiment, moi aussi j'écrirais cela! Pourquoi donc ne l'écrirais- je pas? J'éprouve des sentiments pareils, tout pareils à ceux qui se trouvent dans le livre, et moi-même je me suis vu parfois dans des situations semblables, par exemple, à celle de ce pauvre Samson Vyrine. Et combien il y a parmi nous de Samson Vyrine, de cœurs brisés comme le sien ! Et comme tout est bien décrit! J'ai été sur le point de pleurer, matotchka, en lisant qu'il s'est mis à boire, le pécheur : il est devenu ivrogne, la boisson lui a enlevé l'usage de ses sens, et il dort toute la journée sous une pelisse d'agneau; pour s'étourdir il prend du punch, il se lamente douloureusement et essuie ses yeux trempés de larmes avec un pan de sa sale redingote, lorsqu'il parle de sa brebis égarée, de sa fille Douniachka! Non, c'est naturel! Lisez donc cela; c'est naturel! Cela vit! Moi-même j'ai vu cela; —tout cela vit autour de moi; tenez, Thérèse, par exemple... Mais, sans chercher plus loin, notre pauvre employé est peut-être, lui aussi, un Samson Vyrine, à cela près qu'il s'appelle autrement, Gorchkoff. — C'est une chose commune, matotchka; il peut nous en arriver autant à vous et à moi, Et pour le comte qui habite sur la perspective Nevsky ou sur le Quai, ce sera aussi la même chose; les apparences seulement différeront, parce que chez ces gens-là, naturellement, tout est grand genre, mais au fond ce sera la même chose; tout peut arriver, et je puis être aussi dans le même cas. Voilà le fait, matotchka, et vous voulez encore nous quitter; mais le malheur, Varinka, peut m'atteindre. Vous risquez de causer votre perte et la mienne, ma chère. Ah ! pour l'amour de Dieu, ma petite belette, chassez de votre petite tête toutes ces idées indépendantes et ne me désolez pas inutilement. Faible oiselet encore sans plumes, vous ne saurez jamais ni pourvoir à votre subsistance, ni vous préserver du malheur, ni vous défendre contre les scélérats! Finissez-en, Varinka, revenez à la raison; au lieu de prêter l'oreille à des conseils absurdes, relisez encore une fois votre livre, lisez-le avec attention; cela vous profitera.

J'ai parlé du Préposé du relais à Ratazaïeff. Il m'a dit que tout cela était vieux, et que maintenant on ne publiait que des livres contenant des tableaux et des descriptions diverses; vraiment, je n'ai pas bien compris ses paroles.

Mais il a ajouté que Pouchkine était un grand poëte, et qu'il avait illustré la sainte Russie; il m'a dit encore bien d'autres choses sur lui. Oui, c'est très-bien, Varinka; relisez donc le livre avec attention, suivez mes conseils et faites par votre obéissance le bonheur d'un vieillard. Alors le Seigneur lui-même vous récompensera, ma chère, il vous récompensera infailliblement.

Votre ami sincère

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Fédora m'a apporté aujourd'hui quinze roubles d'argent. Comme elle a été contente, la pauvre, quand je lui en ai donné trois! Je vous écris à la hâte. Je double en ce moment votre gilet, — l'étoffe est si jolie! — de petites fleurs sur un fond jaunâtre. Je vous envoie un livre; ce sont encore des nouvelles. J'en ai lu quelques- unes; lisez celle qui est intitulée le Manteau. —Vous m'engagez à aller au théâtre avec vous; mais cela ne coûtera-t-il pas trop cher? A moins d'aller quelque part à la galerie. Je n'ai pas été au théâtre depuis fort longtemps, et, vraiment, je ne me rappelle pas quand. Mais, encore une fois, je crains que ce plaisir ne soit bien coûteux. Fédora hoche seulement la tête. Elle dit qu'à présent vous ne réglez plus du tout votre existence sur vos moyens; d'ailleurs, je le vois bien moi-même, que d'argent vous avez dépensé rien que pour moi ! Prenez garde, mon ami, qu'il ne vous arrive malheur. Fédora m'a aussi parlé de certains bruits qui courent : vous auriez eu, paraît-il, une dispute avec votre logeuse, parce que vous ne la payez pas; j'ai grand'peur pour vous. Allons, adieu, je suis pressée. C'est une petite affaire : je change la garniture d'un chapeau.

P. S.—Savez-vous, si nous allons au théâtre, j'étrennerai mon chapeau neuf, et je mettrai une mantille noire sur mes épaules. Serai-je bien ?

7 juillet.

MADEMOISELLE VARVARA ALEXÉIEVNA!

...Je reviens à ce que je vous disais hier. Oui, matotchka, nous aussi, nous avons fait des sottises dans notre temps. J'ai été amoureux de cette petite actrice, amoureux fou, mais ce ne serait rien encore ; le plus drôle, c'est que je ne l'ai pas vue, pour ainsi dire, que je ne suis allé au théâtre qu'une seule fois, et que néanmoins j'ai été pincé. Dans le logement contigu au mien demeuraient alors quatre jeunes gens, des natures bouillantes. Je les voyais; sans le vouloir je m'étais lié avec eux, tout en me tenant toujours dans les limites convenables. Allons, pour ne pas me singulariser, j'étais constamment de leur avis. Ils me parlaient tant de cette petite actrice ! Chaque soir de représentation, toute la bande, — pour les choses nécessaires, ils n'avaient jamais un groch, — toute la bande se rendait au théâtre, à la galerie, et ce qu'ils applaudissaient, ce qu'ils rappelaient cette comédienne! — Ils étaient positivement enragés! Et ensuite ils ne me laissaient pas dormir; toute la nuit, ils ne faisaient que parler d'elle, chacun l'appelait sa Glacha, ils en étaient toqués tous les quatre, tous avaient dans le cœur le même canari. Leur exemple m'entraîna aisément, j'étais encore jeune alors. Je ne sais pas moi-même comment je me trouvai avec eux au théâtre, à la galerie du quatrième étage. Pour ce qui est de voir, je ne vis qu'un petit bout de rideau; en revanche, j'entendis tout. L'actrice avait une jolie petite voix, sonore et mélodieuse comme celle d'un rossignol! Nous applaudissions et nous criions si fort que nous faillîmes avoir une mauvaise affaire avec la police; l'un de nous fut expulsé. En regagnant mou logis, je marchais comme dans une vapeur de charbon ! Il ne me restait en poche qu'un rouble d'argent, et je n'avais pas d'honoraires à recevoir avant dix grands jours. Eh bien, devinez ce que je fis, matotchka! Le lendemain, avant d'aller au service, je passai chez un parfumeur français, j'achetai là des odeurs et du savon parfumé ; toute ma fortune fut ainsi dépensée; —je ne sais pas moi-même pourquoi je fis ces emplettes. Je ne dînai pas chez moi et me promenai longtemps devant les fenêtres de la belle. Elle demeurait sur la perspective Nevsky, à un quatrième étage. Arrivé chez moi, je me reposai une petite heure, puis je retournai à la perspective Nevsky, à seule fin de reprendre ma promenade vis-à-vis de sa

maison. Pendant six semaines, j'allai ainsi lui faire la cour; à chaque instant, je prenais des voitures, je ne faisais que passer et repasser devant ses croisées : je dissipai toutes mes ressources, je m'endettai ; après quoi, je cessai de l'aimer : — j'en avais assez! Ainsi, voilà ce qu'une petite cabotine peut faire d'un homme comme il fout, matotchka! Il est vrai qu'alors j'étais jeune, fort jeune!...

M. D.

8 juillet.

MADEMOISELLE VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je m'empresse de vous retourner le livre que vous m'avez envoyé le 6 de ce mois, et en même temps j'ai hâte de m'expliquer avec vous par la présente. C'est mal, matotchka, c'est mal de m'a voir mis dans une telle nécessité. Permettez, matotchka; les diverses conditions sont assignées aux hommes par le Tout-Puissant. Celui-ci est destiné à porter les épaulettes de général, celui-là à servir comme conseiller titulaire; tel a pour lot le commandement, tel l'obéissance craintive et silencieuse. Cela est réparti suivant les capacités de l'homme ; l'un est propre à une chose, l'autre à une autre, et les capacités sont données par Dieu lui même. — Je suis employé depuis environ trente ans; je sers d'une façon irréprochable, j'ai une bonne conduite, jamais on ne m'a vu prendre part à des désordres. En tant que citoyen, je me considère dans mon for intérieur comme ayant mes défauts, mais en môme temps aussi des vertus. Je jouis de l'estime de mes chefs, et Son Excellence elle-même est contente de moi; quoiqu'elle ne m'ait encore donné aucune marque particulière de sa bienveillance, je sais qu'elle est contente. Mon écriture est suffisamment lisible et élégante, ni trop grosse, ni trop fine, ayant plutôt quelque chose de la cursive, mais en tout cas satisfaisante; chez nous, il n'y a guère qu'Ivan Prokofiévitch qui écrive ainsi, et encore! J'ai maintenant des cheveux blancs; je ne méconnais aucun gros péché. Quant aux petits, qui donc en est exempt ? Tout le monde est pécheur; vous-même, matotchka, vous êtes une pécheresse

! Mais une faute grave, une audacieuse violation des règlements, une atteinte portée à la tranquillité publique, cela, on n'a jamais pu me le reprocher; j'ai même obtenu une petite décoration; — eh bien, voilà! Tout cela, en conscience, vous auriez du le savoir, matotchka, et lui aussi; du moment qu'il entreprenait de tracer un portrait, il ne devait rien ignorer. Non, je ne m'attendais pas à cela de votre part, matotchka : non, Varinka l C'est une chose qui, venant de vous surtout, a lieu de m'étonner.

Comment! Ainsi, après cela, on ne pourra plus vivre tranquillement dans son petit coin, — quel qu'il soit, — vivre, comme dit le pro-verbe, sans troubler l'eau, sans toucher à personne, connaissant la crainte de Dieu et se connaissant soi-même! Il faudra que quelqu'un s'occupe de vous, vienne vous relancer dans votre taudis, espionne votre existence privée, cherche à savoir, par exemple, si votre gilet est beau, si vous portez un pantalon convenable, si vous avez des bottes et comment les semelles y tiennent; ce que vous mangez, ce que vous buvez, ce que vous copiez! Mais quand bien même, là où le pavé est mauvais, je marcherais parfois sur la pointe des pieds pour ménager mes bottes, qu'importe cela, matotchka? Pourquoi écrire sur le compte d'autrui qu'il est quelquefois dans la gêne, qu'il ne boit pas de thé? Comme si tout le monde était absolument obligé de prendre du thé! Mais est-ce que je vais, moi, regarder dans la bouche des gens pour voir ce qu'ils mangent ? A l'égard de qui donc me suis-je permis celte inconvenance? Non, matotchka, pourquoi offenser les autres quand ils ne vous font rien? Voici encore un exemple, Varvara Alexéievna ; vous servez consciencieusement, avec zèle, —quoi! — vos chefs eux-mêmes vous estiment (quoi qu'il en soit, au bout du compte, vous avez leur estime), — et voilà que quelqu'un, sous votre nez, sans aucune cause appréciable, de but en blanc, vous décoche une satire. Sans doute, c'est la vérité, parfois on se fait faire des effets neufs, — on est bien aise, on ne dort pas tant on est content; les bottes neuves, par exemple, on les met avec un si vif plaisir! — C'est vrai, je l'ai senti, parce qu'il est agréable de voir à son pied une chaussure fine, élégante;— cette observation est juste! Mais, n'importe, je m'étonne vraiment que Fédor Fédorovitch ait laissé passer sans y faire attention un pareil livre, et qu'il ait toléré des attaques contre lui-même. C'est vrai que ce haut fonctionnaire est

encore jeune, et qu'il aime parfois à crier un peu; mais pourquoi donc ne crierait-il pas? Pourquoi ne pas nous gronder quand il le faut? Soit, mettons qu'il gronde ainsi pour la forme; — eh bien, c'est son droit; il faut apprendre à vivre aux gens, il faut leur laver la tête ; car — entre nous soit dit, Varinka, — nous autres, pour travailler, nous avons besoin d'être chapitrés d'importance. Chacun de nous se soucie seulement de faire acte de présence; quant à la besogne, il la laisse de côté. Mais comme il y a divers degrés dans la hiérarchie bureaucratique, et que chaque employé demande à être réprimandé d'une façon conforme à son rang, il est naturel, par suite, que le ton de la réprimande varie suivant le tchin; — c'est dans l'ordre des choses ! D'ailleurs, pour que le monde subsiste, il faut, matotchka, que chacun de nous impose à son subordonné ; que tous, du haut en bas, nous nous flanquions des savons les uns aux autres. Sans cette précaution, le monde ne subsisterait pas, il n'y aurait pas d'ordre. En vérité, je m'étonne que Fédor Fédorovitch ait fermé les yeux sur une pareille offense !

Et pourquoi écrire ces choses-là ? A quoi peuvent-elles servir? Est-ce qu'un des lecteurs de ce livre me fera faire un manteau ? Est-ce qu'il m'achètera des bottes neuves ? — Non, Varinka, il lira l'histoire jusqu'au bout, et il demandera la suite. Parfois vous vous dérobez à tous les regards, vous vous cachez comme si vous étiez coupable, vous craignez de montrer votre nez n'importe où, parce que vous avez peur des cancans, parce qu'on profile des moindres circonstances pour vous blaguer, et voilà que toute votre vie publique et privée est mise dans un livre ; voilà que tout est imprimé, lu, bafoué, critiqué! Mais c'est à ne plus oser sortir, car le portrait est d'une ressemblance si frappante que maintenant on nous reconnaîtra rien qu'à la démarche ! Encore si, à la fin, l'auteur était revenu à de meilleurs sentiments; s'il avait un peu adouci les couleurs, si, par exemple, après avoir dit qu'on faisait pleuvoir de petits morceaux de papier sur la tête de l'employé, il avait ajouté que néanmoins c'était un homme vertueux, un bon citoyen, qu'il ne méritait pas d'être ainsi traité par ses collègues, qu'il obéissait à ses supérieurs (au point de pouvoir être cité comme exemple), qu'il ne souhaitait de mal à personne, qu'il croyait en Dieu, et que sa mort (s'il voulait à toute force le faire mourir) — avait causé des regrets! Mais le mieux eût été de laisser vivre

le pauvre diable et de faire en sorte que son manteau se retrouvât, que Fédor Fédorovitch (je parle comme s'il s'agissait de moi) — que ce général, mieux renseigné sur les vertus de l'employé, voulût l'avoir dans sa chancellerie, le fit monter en grade et lui donnât des appointements convenables; de cette façon, voyez-vous, le mal aurait été puni, la vertu aurait été récompensée, et les autres scribes, les camarades du pauvre homme, n'auraient eu tous qu'à se fouiller. Moi, par exemple, voilà le dénoûment que j'aurais imaginé. Autrement, qu'y a-t-il de particulier dans ce récit? quel mérite a-t-il ? Ce n'est qu'un fait banal de la vie courante. Et comment vous êtes-vous décidée à m'envoyer un pareil livre, ma chère? Mais c'est un ouvrage malintentionné, Varinka ; c'est tout bonnement invraisemblable, car il ne peut même pas se faire qu'il y ait un pareil employé. Non, je me plaindrai, Varinka, je déposerai une plainte en bonne forme.

Votre très-humble serviteur

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

27 juillet.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Les derniers incidents, ainsi que vos lettres, m'avaient inquiétée, saisie; je n'y comprenais rien, mais les récits de Fédora m'ont tout expliqué. Pourquoi donc vous êtes-vous désespéré ainsi et êtes-vous tombé tout d'un coup dans cet abîme, Makar Alexéiévitch? Vos explications ne m'ont nullement satisfaite. Eh bien, n'avais-je pas raison de vouloir prendre la place lucrative qu'on me proposait ? En outre, ma dernière aventure m'inquiète sérieusement. Vous dites que votre affection pour moi vous a amené à me cacher la vérité. Je me voyais déjà grandement votre obligée dans le temps même où vous prétendiez ne dépenser pour moi que de l'argent mis en réserve par vous et déposé à tout hasard au lombard. Maintenant, ayant appris que VOUS n'aviez pas du tout d'argent, que, touché de ma malheureuse position dont vous avez eu connaissance par hasard, vous vous êtes décidé à dépenser votre traite - ment

après l'avoir touché par anticipation, et que vous avez même vendu vos vêtements à l'époque do ma maladie, — maintenant, par le fait de celte découverte, je me trouve dans une situation si pénible que je ne sais encore ni comment prendre tout cela, ni qu'en penser. Ah! Makar Alexéiévitch! Après les premiers bienfaits que vous avaient inspirés la compassion et les sentiments de famille, vous auriez dû vous arrêter et ne pas dépenser ensuite votre argent pour des choses inutiles. Vous avez trahi notre amitié, Makar Alexéiévitch, car vous n'avez pas été franc avec moi, et à présent, quand je vois que vous avez sacrifié vos dernières ressources pour m'offrir des toilettes, des bonbons, des promenades, des billets de théâtre, des livres, — à présent, je déplore avec amertume mon impardonnable étourderie, car j'acceptais tous vos cadeaux sans me mettre en peine de vous, et tout ce par quoi vous vouliez me faire plaisir s'est changé maintenant en chagrin pour moi et n'a laissé après soi que des regrets stériles. J'avais remarqué votre anxiété dans ces derniers temps, et quoique moi-même j'attendisse anxieusement quelque chose, j'étais loin de prévoir ce qui vient d'arriver. Comment! votre moral a pu fléchir à ce point-là, Makar Alexéiévitch! Mais que penseront maintenant, que vont dire de vous tous ceux qui vous connaissent? Vous que j'estimais, que tout le monde estimait pour votre bonté d'âme, votre retenue et votre sagesse, vous Vous êtes maintenant jeté tout d'un coup dans un vice hideux auquel, je crois, vous n'aviez jamais été sujet auparavant! Que suis-je devenue lorsque Fédora m'a raconté qu'on vous avait trouvé dans la rue en état d'ivresse et que la police vous avait ramené chez vous! Je suis restée stupéfaite d'étonnement, quoique je m'attendisse à quelque chose d'extraordinaire, vu que depuis quatre jours vous aviez disparu. Mais avez-vous pensé, Makar Alexéiévitch, à ce que diraient vos chefs en apprenant la vraie cause de votre absence? Vous dites que tout le inonde se moque de vous, que tout le monde est instruit de notre liaison, et que vos voisins, dans leurs plaisanteries, associent mon nom au vôtre. Ne faites pas attention à cela, Makar Alexéiévitch, et, pour l'amour de Dieu, tranquillisez-vous. Je suis inquiète aussi de votre histoire avec ces officiers; j'en ai entendu parler vaguement. Expliquez-moi ce que tout cela signifie. Vous écrivez que vous n'avez pas osé vous ouvrir à moi, que vous aviez peur

de perdre mon amitié si vous m'avouiez la vérité ; que vous étiez au désespoir, ne sachant comment me venir en aide dans ma maladie; que vous avez tout vendu pour subvenir à mes besoins et m'empêcher d'aller à l'hôpital; que vous avez fait le plus de dettes possible, et que vous avez chaque jour des désagréments avec votre logeuse; — mais en me cachant tout cela, vous aviez pris le parti le plus mauvais. Maintenant, du reste, j'ai tout appris. Par délicatesse, vous vouliez me laisser ignorer que j'étais la cause de votre malheureuse situation, et maintenant vous m'avez fait deux fois plus de chagrin par votre conduite. Tout cela m'a saisie, Makar Alexéiévitch. Ah ! mon ami ! le malheur est une maladie contagieuse. Les malheureux, les pauvres, doivent se garer les uns des autres pour ne pas aggraver leur mal. Je vous ai apporté des maux que vous n'aviez pas encore éprouvés dans votre existence modeste et solitaire. Tout cela me tourmente et me tue.

Maintenant écrivez-moi avec une entière franchise ce qui vous est arrivé et comment vous en êtes venu à vous comporter ainsi. Tranquillisez-moi, si c'est possible. Ce n'est pas mon amour-propre qui vous demande maintenant ces éclaircissements, mais mon amitié et mon amour pour vous; sentiments que rien n'effacera de mon cœur. Adieu. J'attends votre réponse avec impatience. Vous m'avez mal jugée, Makar Alexéiévitch.

Votre sincèrement affectionnée

VARVARA DOBROSÉLOFF.

28 juillet.

MON INAPPRÉCIABLE VARVARA ALEXÉIEVNA !

Allons, puisque maintenant tout est fini, et que peu à peu tout rentre dans l'état normal, voici ce que je vous dirai, matotchka : vous vous inquiétez de ce qu'on pensera de moi; à cela je m'empresse de répondre, Varvara Alexéievna, que ma réputation m'est on ne peut plus chère. C'est pourquoi, en vous informant de mes malheurs et de mes désordres, j'ajoute que parmi mes chefs aucun ne sait encore et ne saura jamais rien, en sorte que tous

continueront à m'estimer comme par le passé.

Je ne crains qu'une chose : j'ai peur des cancans. A la maison, la logeuse seulement crie; mais maintenant que, grâce à vos dix roubles, je lui ai payé une partie de ma dette, elle se contente de grogner, et rien de plus. Quant aux autres, ils ne disent rien; seulement il ne faut pas essayer de leur emprunter de l'argent, à cela près ils se taisent. Pour en finir avec mes explications, je vous dirai, matotchka, que je prise votre estime au-dessus de tout, et qu'elle est maintenant ma consolation dans mon désarroi momentané. Grâce à Dieu, le premier choc, le premier émoi est passé, et, à la façon dont vous avez pris cela, on voit que vous ne me considérez pas comme un ami perfide et égoïste, parce que je vous ai gardée auprès de moi et trompée, n'ayant pas la force de me séparer de vous et vous aimant comme mon petit ange. A présent je me suis remis avec zèle au service, et je recommence à exercer consciencieusement mon emploi. Evstafii Ivanovitch n'a pas dit un mot hier lorsque j'ai passé à côté de lui. Je ne vous cacherai pas, matotchka, que mes dettes et le mauvais état de ma garde-robe me tuent; mais encore une fois ce n'est rien, et je vous supplie aussi de ne pas vous désespérer à ce sujet, matotchka. Vous m'envoyez un demi-rouble, Varinka, et ce demi-rouble m'a percé le cœur. Ainsi voilà où j'en suis maintenant, voilà où en sont venues les choses! C'est-à-dire que ce n'est pas moi, vieil imbécile, qui aide mon petit ange, c'est vous, ma pauvre petite orpheline, qui m'aidez! Fédora a bien fait d'apporter de l'argent. Jusqu'à présent je ne vois aucune possibilité de me procurer des fonds, matotchka; pour peu que quelque espoir s'offre à moi, je ne manquerai pas de vous en informer. Mais les cancans, les cancans m'inquiètent on ne peut plus. Adieu, mon petit ange. Je baise votre menotte et vous supplie de vous rétablir. Je n'entre pas dans plus de détails, parce que je n'ai que le temps d'aller à mon bureau : je veux, à force de zèle et de ponctualité, réparer tous les torts que je me suis donnés en négligeant mon service; je remets à ce soir le récit détaillé de tous les événements et de mon aventure avec les officiers.

Votre respectueux et sincèrement affectionné

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

28 juillet.

MATOTCHKA VARINKA !

Eh ! Varinka, Varinka! Celte fois, la faute est de votre côté, et le péché restera sur votre conscience. Par votre petite lettre vous avez troublé toutes mes idées, vous m'avez absolument dérouté, et ce n'est que maintenant, après avoir pénétré à loisir dans le fond de mon cœur, que j'ai vu que j'avais raison, parfaitement raison. Je ne parle pas de ma débauche (foin d'elle, matotchka, foin d'elle !), je parle de mon amour pour vous, lequel n'était nullement déraisonnable, nullement. Vous ne savez rien, matotchka; mais voyez-vous, si vous saviez seulement d'où vient tout cela, pourquoi je dois vous aimer, eh bien, vous ne parleriez pas ainsi. Ce que vous en dites, tous les raisonnements que vous me faites, c'est seulement pour la forme ; mais je suis sûr qu'au fond vous ne pensez pas du tout cela.

Matotchka, je ne sais pas moi-même, je ne me rappelle pas bien tout ce qui s'est passé entre les officiers et moi. Je dois vous faire observer, mon petit ange, qu'antérieurement à cette affaire je me trouvais dans une agitation terrible. Figurez-vous que, depuis un mois déjà, je me cramponnais, pour ainsi dire, à un. fil. Ma situation était atroce. Je vous le cachais et j'en faisais mystère aussi à la maison, mais ma logeuse criait et tapageait d'une façon épouvantable. Cela ne m'aurait encore rien fait. Qu'importent les criailleries d'une vilaine femme ! Mais c'était un scandale; ensuite, elle avait appris, Dieu sait comment, notre liaison, et elle en menait un tel bruit dans toute la maison que je restais ahuri et me bouchais les oreilles. Mais le fait est que les autres ne se bouchaient pas les oreilles, et qu'au contraire ils les ouvraient toutes grandes. Maintenant encore, matotchka, je ne sais où me sauver...

Et voilà, mon petit ange, tout cela, tout cet ensemble de tribulations diverses m'avait décidément poussé à bout. Tout d'un coup j'apprends par Fédora d'étranges choses : un poursuivant indigne s'est présenté chez vous et vous a insultée par une proposition indigne; cet homme vous a offensée, profondément offensée ; j'en juge par moi-même, matotchka, car moi aussi je

me suis senti profondément offensé. Alors, mon petit ange, la raison m'a quitté, alors j'ai perdu la tète, et c'en a été fait de moi. Mon amie Varinka, je suis sorti précipitamment de la maison, en proie à une fureur inouïe, pour me rendre chez ce séducteur. Je ne savais même pas ce que je voulais faire : c'est que je n'entends pas qu'on vous offense, mon petit ange! Allons, c'était triste! Et dans ce moment là il pleuvait, il faisait un temps mou, j'éprouvais un chagrin terrible!... Je voulais rebrousser chemin... Alors eut lieu ma chute, matotchka. Je rencontrai Emilian, Emilian Ilitch; c'est un employé, ou plutôt c'était un employé, mais maintenant il ne l'est plus, car on lui a ôté l'emploi qu'il avait chez nous. Je ne sais môme pas ce qu'il fait à présent; il traîne la misère. Voilà que nous partons ensemble. Ensuite... — mais que vous importe cela, Varinka ? Quel plaisir pouvez-vous trouver à lire les malheurs de votre ami, ses infortunes et les tentations qu'il a subies? — Le surlendemain dans la soirée, poussé par Emilian, je me rendis chez l'officier. J'avais demandé son adresse à notre dvornik. Soit dit en passant, matotchka, il y avait longtemps que je surveillais ce jeune homme; j'avais déjà l'œil sur lui quand il demeurait dans notre maison. Maintenant je vois que j'ai commis une inconvenance, car je n'étais pas dans mon état normal lorsque je lui ai fait visite. Vraiment, Varinka, je ne me souviens de rien, je me rappelle seulement qu'il y avait chez lui beaucoup d'officiers, ou bien j'ai vu double, — Dieu le sait. Je ne me rappelle pas non plus ce que j'ai dit, je sais seulement que dans ma noble indignation j'ai beaucoup parlé. Eh bien, ils m'ont mis à la porte, ils m'ont même fait dégringoler l'escalier, je veux dire qu'on m'a expulsé brutalement, car on ne m'a pas tout à fait jeté en bas de l'escalier. Vous savez, Varinka, comment je suis revenu ; voilà tout. Sans doute je me suis dégradé, et ma dignité a souffert, mais personne ne le sait ; aucun étranger ne le sait, excepté vous. Eh bien, mais en ce cas c'est tout comme si cela n'avait pas eu lieu. Peut-être en est-il ainsi, Varinka ; qu'en pensez-vous ? Ce que je sais de science certaine, c'est que chez nous, l'année dernière, Axentii Osipovitch a, de la même façon, porté atteinte à la dignité personnelle de Pierre Pétrovitch, mais en secret, il a fait cela secrètement. Il l'a invité à entrer dans la chambre de l'appariteur, — j'ai tout vu par une fente, — et là il l'a traité de la belle façon; mais il s'y est pris noblement, car

personne n'a été témoin de la scène, excepté moi, et moi, ce n'est rien;'je veux dire que je ne l'ai raconté à personne. Eh bien, après cela rien n'a été changé dans les rapports de Pierre Pétrovitch et d'Axentii Osipovitch. Pierre Pétrovitch, vous savez, est un homme qui a beaucoup d'amour-propre: il n'a confié cela à personne, en sorte que maintenant encore ils se saluent et se serrent la main. Je ne conteste rien, Varinka, je ne me permets pas de discuter avec vous; je suis profondément déchu, et ce qu'il y a de pire, c'est que j'ai perdu dans ma propre estime; mais assurément il était écrit que cela m'arriverait; c'était, pour sûr, dans ma destinée, et l'on n'échappe pas à sa destinée, vous le savez vous même. Eh bien, voilà le compte rendu détaillé de mes malheurs et adversités, Varinka. — Je suis un peu souffrant, matotchka, et j'ai perdu toute vivacité d'esprit. En conséquence, vous attestant maintenant mon attachement, mon amour et mon estime, je reste, mademoiselle Varvara Alexéievna,

Votre très-humble serviteur

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

29 juillet.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

J'ai lu vos deux lettres, et j'ai tant gémi en les lisant! Écoutez, mon ami, ou vous me cachez quelque chose et ne m'avez écrit qu'une partie seulement de vos ennuis, ou... vraiment, Makar Alexéiévitch, vos lettres témoignent encore d'un certain désarroi... Venez me voir, pour l'amour de Dieu, venez aujourd'hui ; mais écoutez, vous savez, venez sans façon dîner chez nous. Je ne sais même pas comment vous vivez là et comment vous vous êtes arrangé avec votre logeuse. Vous ne me dites rien de tout cela, et il semble que vous vous taisiez là-dessus avec intention. Ainsi, au revoir, mon ami, ne manquez pas de passer chez nous aujourd'hui; mais vous feriez mieux de venir tous les jours dîner chez nous. Fédora fait très-bien la cuisine.

Adieu.

Votre

VARVARA DOBROSÉLOFF.

1er août.

MATOTCHKA, VARVARA ALEXÉIEVNA !

Vous êtes bien aise, matotchka, que Dieu vous ait fourni l'occasion de rendre le bien pour le bien et de me payer de retour. Je le crois, Varinka, je crois à la bonté de votre angélique petit cœur, mais ce n'est pas un blâme que je vous adresse, — seulement ne me reprochez plus, comme autrefois, d'être devenu dissipateur sur mes vieux jours. Allons, j'ai commis cette faute, qu'y faire? — Si vous voulez absolument qu'il y ait là un péché, soit : seulement voilà, venant de vous, ma petite amie, ce langage m'est pénible à entendre. Ne vous fâchez pas de ce que je vous dis; j'ai le cœur tout malade, matotchka. Les pauvres gens sont capricieux; — la nature l'a voulu ainsi. Je m'en étais déjà aperçu auparavant. Lui, l'homme pauvre, il est soupçonneux; il a même une façon particulière de considérer le monde, il observe du coin de l'œil chaque passant, promène autour de lui un regard inquiet, et prête l'oreille à chaque mot, se figurant toujours qu'on parle de lui, qu'on critique son extérieur piteux. Et chacun sait, Varinka, que l'homme pauvre est pire qu'un chiffon, qu'il ne peut jouir d'aucune considération, quoi qu'on écrive! Oui, quoi qu'ils écrivent, ces barbouilleurs de papier, la situation de l'homme pauvre ne changera pas. Et pourquoi donc restera-t-elle la même? Mais parce que, suivant eux, tout chez l'homme pauvre doit être mis au grand jour, parce qu'il lui est défendu d'avoir sa vie privée, sa dignité personnelle. Tenez, Emilian m'a dit l'autre jour qu'on a fait quelque part une souscription en sa faveur, et que pour chaque pièce de dix kopeks il a eu à subir une sorte d'inspection officielle. Les gens ont cru lui donner leurs grivenniks à titre gratuit, mais pas du tout : ils se sont payé avec cet argent le spectacle d'un homme pauvre. A présent, matotchka, la charité elle-même se fait d'une drôle de façon... mais

peut-être qu'il en a toujours été ainsi, qui sait?Ou l'on ne sait pas s'y prendre, ou l'on est fort habile, — c'est l'un des deux. Vous ne saviez peut-être pas cela; eh bien, je vous l'apprends! A d'autres égards notre ignorance est grande, mais sur cette question nous sommes ferrés! Et comment l'homme pauvre sait-il tout cela? Pourquoi nourrit-il de telles pensées? Pourquoi? — Eh bien, mais parce qu'il a l'expérience! Parce qu'il sait, notamment, que, quand il entre dans un restaurant quelconque, il y a à côté de lui un monsieur qui se dit : « Ce gueux d'employé, que va-t-il manger aujourd'hui? Moi, je vais m'offrir un sauté papillote, et lui, il mangera peut-être du kacha sans beurre. » — Mais qu'est-ce que ça lui fait que je mange du kacha sans beurre? Il y a des gens, Varinka, il y en a qui ne pensent qu'à cela. Et ils vont regarder, ces inconvenants libellistes, si vous posez toute la plante du pied sur le pavé ou si vous ne marchez que sur la pointe; ils remarquent que tel employé de telle division, tel conseiller titulaire a des bottes à travers lesquelles on voit passer à nu ses orteils, qu'il porte un habit troué aux coudes; ensuite ils mettent tout cela par écrit et ils font imprimer ces vilenies... El que vous importe si mon habit est percé aux coudes? Oui, si vous me pardonnez, Varinka, une comparaison grossière, je vous dirai que l'homme pauvre éprouve à cet égard un sentiment analogue, par exemple, à votre pudeur virginale. Vous ne voudriez pas, — excusez la grossièreté du mot, — vous déshabiller devant tout le monde; de même l'homme pauvre n'aime pas qu'un regard indiscret se glisse dans son chenil et examine comment il y vit:-— voilà. Pourquoi alors m'avoir offensé, Varinka, conjointement avec mes ennemis qui attentent à l'honneur et à la dignité d'un honnête homme?

Aujourd'hui, au bureau, j'avais tellement l'air d'un ours sans poil ou d'un moineau sans plumes que pour un peu j'aurais rougi de honte en me regardant. J'étais confus, Varinka! Oui, vous vous sentez naturellement gêné quand vos coudes passent à travers votre vêtement et quand vos boutons ne tiennent plus qu'à un fil. Tel était justement le désordre de ma mise! Malgré soi on est intimidé. Quoi !... Stépan Karlovitch lui-même s'est mis aujourd'hui à me causer d'affaires; il a parlé, parlé, puis, comme par hasard, a ajouté : « Eh, vous, batuchka Makar Alexéiévitch! » II n'a pas achevé sa pensée, mais

j'ai tout compris et je suis devenu pourpre, à ce point que la partie chauve de mon crâne a elle-même rougi. Au fond, ce n'est rien, mais c'est tout de même inquiétant. Cela suggère de graves réflexions. N'ont-ils pas déjà appris quelque chose? A Dieu ne plaise! Voyons, comment auraient-ils pu être informés? J'avoue que j'ai des soupçons, il y a un petit homme que je soupçonne fort. Ces scélérats sont capables de tout! Ils vous trahiraient! Ils vendraient toute votre vie privée pour moins d'un groch! Rien n'est sacré pour eux!

Je sais maintenant qui m'a joué ce tour : c'est un coup de Ratazaïeff. Il connaît quelqu'un dans notre division, et sans doute, en causant, il lui a raconté la chose avec des détails de son invention; ou bien il a parlé de cela dans sa division, et petit à petit l'histoire s'est répandue dans la noire. A la maison, tout le monde est parfaitement instruit de tout, et l'on montre du doigt votre fenêtre; je sais qu'on la montre. Hier, quand je suis allé dîner chez vous, toutes les têtes se sont mises aux fenêtres. « C'est l'union d'un diable avec un enfant », a dit la logeuse, et elle vous a ensuite appliqué une expression inconvenante. Mais tout cela n'est rien à côté de l'infâme projet de Ratazaïeff : il veut nous fourrer, vous et moi, dans sa littérature, écrire sur nous une fine satire; lui-même l'a dit, et de bonnes gens, des employés de notre division, me l'ont répété. Je ne puis même penser à rien, matotchka, et je ne sais à quoi me résoudre. Il n'y a pas à le cacher, nous avons irrité le Seigneur Dieu, mon petit ange! Vous vouliez, matotchka, m'envoyer un livre pour me désennuyer. Foin de ce livre, matotchka! Qu'est-ce que c'est qu'un livre? C'est un conte à dormir debout! Un roman est une absurdité écrite dans un but absurde, pour faire passer le temps à des désœuvrés : croyez-moi, matotchka, croyez-en ma longue expérience. Dans leurs réunions, ils vous rabattent les oreilles d'un certain Shakespeare : «Voyez-vous, disent-ils, dans la littérature il y a Shakespeare... » Eh bien, Shakespeare aussi e3t absurde, tout cela n'est que de l'absurdité, tout cela n'est fait que pour ridiculiser les gens !

Votre

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

2 août.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Ne vous inquiétez de rien; avec l'aide du Seigneur Dieu, tout s'arrangera. Fédora a trouvé un tas d'ouvrage pour elle et pour moi, et nous nous sommes mises joyeusement à la besogne; peut-être que nous remédierons à tout. Elle soupçonne Anna Fédorovna de n'être pas étrangère à mes derniers désagréments; mais maintenant cela m'est égal. Aujourd'hui, je suis plus gaie que de coutume. Vous voulez emprunter de l'argent; — le Seigneur vous en préserve ! Plus tard, vous aurez des embarras par-dessus la tête, quand il faudra rembourser. Rapprochez-vous plutôt de nous, venez nous voir plus souvent, et ne vous occupez pas de votre logeuse. Quant à vos autres ennemis, aux autres personnes malintentionnées à votre égard, je suis sûre que vous vous forgez des inquiétudes sans fondement, Makar Alexéiévitch ! Faites-y attention ; je vous ai dit la dernière fois que votre style témoignait d'un trouble extraordinaire. Allons, adieu, au revoir. Je compte absolument sur votre visite.

Votre

V. D.

3 août.

MON PETIT ANGE, VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je m'empresse de vous informer, ma chère vie, que j'ai conçu certaines espérances. Mais permettez, ma petite fille, — vous m'écrivez, mon petit ange, de ne pas faire d'emprunt. Ma chérie, il est impossible de s'en passer; mes affaires sont en mauvais état, et j'ai peur que les vôtres ne viennent aussi à se gâter tout d'un coup! Vous n'êtes pas forte; c'est pour vous dire qu'un emprunt est absolument nécessaire. Eh bien, maintenant je continue.

Je vous ferai remarquer, Varvara Alexéievna, qu'au bureau je suis assis à

côté d'Emilian Ivanovitch. Ce n'est pas l'Emilian que vous connaissez. Celui dont je parle est, comme moi, conseiller titulaire, et nous sommes peut-être les deux plus anciens employés de toute notre division. C'est une bonne âme, une âme désintéressée ; mais il est fort peu causeur, et il a toujours l'air d'un vrai ours. En revanche, il sait son affaire, il possède la pure écriture anglaise, et, s'il faut dire toute la vérité, il n'écrit pas plus mal que moi, — c'est un digne homme ! Je n'avais jamais été lié intimement avec lui, nous nous disions seulement : « Bonjour », et « Adieu », selon l'usage; parfois, si j'avais 'besoin d'un canif, il m'arrivait de lui demander : « Emilian Ivanovitch, prêtez-moi votre canif» ; en un mot, nous n'avions ensemble que les rapports exigés par la vie commune. Voilà qu'aujourd'hui il médit: « Makar Alexéiévitch, pourquoi êtes-vous devenu si soucieux? » Je vois que cet homme me veut du bien cl je m'ouvre à lui : « C'est à cause de telle et telle chose, Emilian Ivanovitch... » Bien entendu, je ne lui dis pas tout, et Dieu me préserve de le lui dire jamais, je n'en aurais pas la force; je lui confiai seulement en termes généraux que j'étais gêné, etc. « Mais, batuchka, vous devriez emprunter », reprit Emilian Ivanovitch ; « vous pourriez, tenez, vous adresser à Pierre Pétrovitch, il prête à intérêt ; je lui ai emprunté de l'argent; ses conditions sont raisonnables; il ne demande pas un intérêt exorbitant. » A ces mots, Varinka, mon cœur sauta dans ma poitrine. Peut-être, pensai-je, le Seigneur inspirera une bonne pensée à Pierre Pétrovitch, et il consentira à me prêter. Déjà je décide en moi-même comment j'emploierai cet argent : je réglerai ma logeuse, je vous viendrai en aide, et je remonterai ma garde-robe, car c'est une honte de porter de pareils vêtements; assis à ma place, je suis comme sur des épines, sans compter que nos loustics se moquent de moi; que Dieu les assiste! Et puis Son Excellence passe quelquefois devant notre table ; si, ce qu'à Dieu ne plaise, elle jetait les yeux sur moi et remarquait l'inconvenance de ma mise! Le principal pour elle, c'est la propreté, la correction de la tenue. Elle ne dirait peut-être rien, mais je mourrais de honte, — voilà ce qui arriverait. En conséquence, prenant mon courage à deux mains et mettant bas toute pudeur, j'allai trouver Pierre Pétrovitch ; j'étais plein d'espoir, et en même temps l'attente me causait des transes mortelles. Eh bien, quoi, Varinka, tout se termina bêtement! Il était occupé, il causait avec

Fédosii Ivanovitch. Je l'abordai de côté, et, le tirant par sa manche : « Pierre Pétrovitch, eh, Pierre Pétrovitch ! » fis-je. Il se retourna. Je lui dis que j'étais dans telle situation, que j'avais besoin de trente roubles, etc. D'abord, il ne me comprit pas, puis, quand je lui eus tout expliqué, il se mit à rire, mais ne proféra pas une parole. Je lui renouvelai ma demande. Alors il me posa la question : « Avez-vous un gage ? » Après quoi, il s'enfonça dans ses paperasses, commença à écrire et ne me regarda plus. « Non, Pierre Pétrovitch », répondis-je un peu déconcerté, « je n'ai pas de gage; mais sitôt que j'aurai touché mes appointements, je vous rembourserai, vous pouvez y compter; je me ferai un devoir de vous payer immédiatement. » Sur ces entrefaites quelqu'un l'appela, j'attendis son retour ; dès qu'il fut rentré, il se mit à (ailler une plume et parut ne faire aucune attention à moi. Je revins à la charge : « Pierre Pétrovitch, ne pouvez-vous pas me prêter quelque argent ? » Il garde le silence et a l'air de ne pas m'entendre. Je ne me décide pas encore à quitter la place. Allons, me dis-je, je vais faire une dernière tentative, et je le tire par sa manche. Il ne desserre pas les lèvres, (aille une plume et se met à écrire ; je finis par me retirer. Voyez-vous, matotchka, ils peuvent être tous des gens dignes, mais ils sont fiers, très-fiers! Qu'avons-nous à faire d'eux, Varinka? Voilà où j'en voulais venir en vous écrivant tout cela.— Emilian Ivanovitch s'est aussi mis à rire et a hoché la tête, mais il m'a réconforté par des paroles cordiales. Emilian Ivanovitch est un digne homme. Il a promis, Varinka, de me recommander à quelqu'un qui demeure rue de Viborg et qui prête aussi à intérêt; c'est un employé de la quatorzième classe. Emilian Ivanovitch dit que celui-là me prêtera certainement. Demain j'irai le voir, n'est-ce pas, mon petit ange ? Qu'en pensez-vous ? C'est un malheur de ne pouvoir se procurer de l'argent! Ma logeuse est sur le point de me mettre à la porte, et elle refuse de me donner à dîner. Et puis mes bottes sont en si mauvais état, matotchka; et puis je n'ai pas de boutons, et puis il y a encore bien des choses que je n'ai pas! Si un de mes chefs remarquait combien ma toilette laisse à désirer! C'est un malheur,Varinka, un malheur, un vrai malheur!

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

4 août.

CHER MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Pour l'amour de Dieu, Makar Alexéiévitch, empruntez une somme quelconque le plus tôt possible; pour rien au monde je ne vous demanderais de m'aider au milieu de vos embarras présents, mais si vous saviez quelle est ma position ! Il nous est absolument impossible de rester dans ce logement. Il m'est survenu des désagréments terribles, et si vous saviez dans quel émoi, dans quelle agitation je me trouve maintenant ! Figurez-vous, mon ami : ce matin est venu chez nous un inconnu, un homme d'un certain âge, presque un vieillard, décoré de plusieurs ordres. J'ai été fort étonnée, ne comprenant pas ce qu'il nous voulait. Fédora était sortie pour aller faire une commission. Après m'avoir demandé comment je vivais et ce que je faisais, il a déclaré, sans attendre ma réponse, qu'il était l'oncle de cet officier; qu'il était très-fâché contre son neveu à cause de sa mauvaise conduite et parce qu'il nous avait déconsidérées dans toute la maison ; il a traité son neveu de gamin et d'étourdi, et s'est dit prêt à me prendre sous sa protection; il m'a engagée à ne pas écouter les jeunes gens; il a ajouté qu'il s'intéressait à moi comme un père, qu'il nourrissait à mon égard des sentiments paternels, et qu'il était disposé à m'aider de toute façon. J'étais toute rouge, je ne savais que penser, mais je ne me pressais pas de le remercier. Il m'a pris la main malgré moi, m'a tapoté la joue, a dit que j'étais fort jolie et que mes petites fossettes lui plaisaient beaucoup (Dieu sait les propos qu'il m'a tenus !); à la fin, il a voulu m'embrasser, disant qu'il était déjà un vieillard (il était si laid!). — Alors est entrée Fédora. Son arrivée a un peu troublé le visiteur; ensuite, reprenant la parole, il a dit qu'il se sentait de l'estime pour moi à cause de ma modestie et de ma moralité, et qu'il désirait vivement que je ne l'évitasse point. Après quoi, il a pris à part Fédora, et, sous un prétexte étrange, il a voulu lui donner de l'argent. Bien entendu, Fédora ne l'a pas accepté. Finalement il s'est mis en devoir de se retirer, a renouvelé toutes ses assurances précédentes, a dit qu'il viendrait me voir encore et qu'il m'apporterait des boucles d'oreilles (il

paraissait lui-même fort troublé) ; il m'a invitée à changer de logement et m'a recommandé un bel appartement qu'il avait en vue et qui ne me coûterait pas cher; il a dit qu'il m'aimait beaucoup parce que j'étais une jeune fille honnête et sage; il m'a conseillé de prendre garde aux jeunes gens débauchés, et enfin il a déclaré qu'il connaissait Anna Fédorovna, et qu'Anna Fédorovna l'avait chargé de me dire qu'elle-même me ferait visite. Alors j'ai tout compris. Je ne sais ce qui s'est passé en moi ; c'était la première fois de ma vie que je me voyais dans une situation semblable ; je n'ai pu me contenir ; je l'ai accablé des reproches les plus insultants. Fédora s'est jointe à moi et l'a presque jeté à la porte. Nous avons jugé que tout cela était l'œuvre d'Anna Fédorovna; qui donc, sinon elle, aurait pu le renseigner sur notre compte?

Maintenant, j'ai recours à vous, Makar Alexéiévitch, et j'implore votre assistance. Ne m'abandonnez pas, pour l'amour de Dieu, dans une situation pareille! Empruntez; je vous en prie, procurez-vous si peu d'argent que ce soit, nous n'avons pas le moyen de déménager, et il est absolument impossible que nous restions plus longtemps ici : c'est aussi l'avis de Fédora. Il nous faut au moins vingt-cinq roubles ; je vous rendrai cet argent; je le gagnerai par mon travail ; Fédora doit encore me procurer de l'ouvrage sous peu ; si donc on vous demande un gros intérêt, que cela ne vous arrête pas, souscrivez à toutes les conditions qu'on vous proposera. Je vous rembourserai intégralement, mais, pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas sans secours. Il m'en coûte beaucoup d'ajouter de nouveaux embarras à ceux au milieu desquels vous vous débattez présentement; mais en vous seul est tout mon espoir! Adieu, Makar Alexéiévitch, pensez à moi, et Dieu veuille que vous réussissiez !

V.D.

4 août.

MA CHÈRE VARVARA ALEXÉIEVNA !

Tous ces coups imprévus m'ébranlent, moi aussi ! De si affreux malheurs brisent aussi mon âme ! Ce,n'est pas vous seule, mon petit ange, que ce tas de lèche-plats et de vieux drôles veut conduire sur un lit de douleur, c'est aussi ma perle qu'ils veulent, ces pique-assiettes. Et ils me feront périr, je jure qu'ils me feront périr ! Tenez, maintenant je mourrais plutôt que de ne pas vous venir en aide ! — Si je ne vous secours pas, c'est ma mort, Varinka, ma mort, je vous le dis positivement, et si je vous secours, alors vous vous éloignerez de moi, le petit oiseau s'envolera du nid menacé par ces hibous, ces oiseaux de proie. Voilà ce qui fait mon supplice, matotchka. Mais vous aussi, Varinka, que vous êtes cruelle ! Comment donc êtes-vous ainsi? On vous tourmente, on vous insulte, vous souffrez, mon petit oiseau, et vous vous affligez encore de l'embarras que vous êtes forcée de me donner, et vous promettez de vous acquitter grâce à votre travail, c'est-à-dire qu'avec votre faible santé vous vous tuerez pour me mettre en mesure de payer à l'échéance. Mais voyons, Varinka, pensez un peu à ce que vous dites ! Pourquoi donc coudre, pourquoi donc travailler, fatiguer de soucis votre pauvre petite tête, user vos jolis yeux et détruire votre santé? Ah! Varinka, Varinka ! Voyez-vous, ma chérie, je ne suis bon à rien, et je sais moi-même que je ne suis bon à rien; mais je ferai en sorte d'être bon à quelque chose ! Je viendrai à bout de tout, je me procurerai moi-même du travail en dehors de mon service, je ferai des copies pour des littérateurs, j'irai les trouver, j'irai moi-même leur demander de l'ouvrage, parce que, matotchka, ils recherchent les bons copistes, je sais qu'ils les recherchent. Mais je ne souffrirai pas que vous vous détruisiez ; je ne vous laisserai pas mettre à exécution un si funeste dessein. J'emprunterai, mon petit ange, vous pouvez en être sûre ; je mourrai plutôt que de ne pas emprunter. N'ayez pas peur, m'écrivez-vous, de payer un gros intérêt. Je n'aurai pas peur, matotchka, je n'aurai pas peur; à présent je n'ai peur de rien. Je compte, matotchka, demander quarante roubles papier; n'est-ce pas beaucoup, Varinka ? Qu'en pensez-vous? Peut-on sur ma bonne

mine me prêter quarante roubles? Je veux dire : me croyez-vous capable d'inspirer à première vue confiance dans ma solvabilité? D'après ma physionomie, peut-on, au premier coup d'œil, me juger favorablement ? Rappelez-vous mes traits, mon petit ange, ai-je une tête à rassurer un usurier ? Quelle est votre opinion là-dessus ? Savez-vous, on éprouve une telle frayeur, une crainte maladive, c'est le mot, maladive! Sur ces quarante roubles, vingt-cinq seront pour vous, Varinka ; je donnerai deux roubles d'argent à ma logeuse, et le reste, je le dépenserai pour mon usage personnel. Voyez-vous, il conviendrait de donner un peu plus à ma logeuse, ce serait même nécessaire ; mais représentez-vous ma situation, matotchka, passez en revue tous mes besoins, et vous verrez qu'il m'est absolument impossible de donner davantage; par conséquent il n'y a pas à parler de cela, et il ne faut même pas y songer. Je dépenserai un rouble d'argent pour acheter des bottes ; je ne sais même pas si je pourrai aller demain au bureau avec les anciennes. Il me faudrait aussi une cravate, car celle que je porte me dure déjà depuis près d'un an; mais comme vous avez promis de couper pour moi dans votre vieux tablier non seulement une cravate, mais une chemisette, je n'ai pas non plus à m'occuper do cet article. Ainsi voilà l'affaire réglée quant aux bottes et à la cravate. Maintenant il y a les boutons, ma petite amie ! Vous conviendrez, mon petit chou, quo je ne puis pas me passer de boutons ; et le bord de mon uniforme est effrangé à beaucoup de places! Je tremble quand je pense quo Son Excellence peut remarquer un pareil désordre et dire... — mais qu'importe ce qu'elle dira? Je n'entendrai même pas ses paroles, matotchka, car je mourrai, je mourrai sur place, je mourrai de honte incontinent; la seule idée de ses reproches me fera mourir! — Oh, matotchka ! — Quand j'aurai paré à tous les besoins les plus urgents, il me restera encore trois roubles, ce sera pour vivre et pour acheter une demi-livre do tabac, car, mon petit ange, jo ne puis me passer de tabac, et voilà déjà neuf jours que je n'ai pas fumé une seule pipe. J'aurais bien acheté cela sans vous en rien dire, mais je m'en fais scrupule. Là, vous êtes malheureuse, réduite aux plus cruelles privations, et moi, ici, je jouis de divers plaisirs; eh bien, je vous dis tout cela pour m'épargner des remords do conscience. Je vous l'avouerai, sans détour, Varinka, je suis maintenant dans une position extrêmement pénible, c'est-à-

dire que jamais il ne m'était rien arrivé do pareil. Ma logeuse me méprise, personne n'a de considération pour moi; mon dénûment est terrible, j'ai des dettes; au service où déjà auparavant mes camarades me faisaient des misères, il ne faut pas demander si maintenant ils me rendent la vie agréable, matotchka! Je cache soigneusement ma situation à tout le monde, je me dissimule moi-même, j'entre au bureau à la dérobée, en m'effaçant. C'est seulement à vous que j'ai le courage d'avouer l'état de mes affaires... Et s'il refuse de prêter?... Eh bien, non, Varinka, il vaut mieux ne pas penser à cela, ne pas se désoler d'avance par de pareilles idées. Ce que je vous en écris, c'est par précaution, pour que vous-même ne pensiez pas à cela et que vous ne vous mettiez pas martel en tète. Ah! mon Dieu, que deviendrez-vous alors! Il est vrai qu'en ce cas vous ne déménagerez pas et que je resterai votre voisin; — mais non, car alors je ne reviendrai pas ici, j'irai me cacher quelque part, je disparaîtrai. Au lieu de vous écrire une si longue lettre, j'aurais dû me taire la barbe ; quand on est rasé do frais, on a l'air plus convenable, et un extérieur comme il faut est toujours une recommandation. Allons, Dieu veuille que je réussisse ! Je vais faire une petite prière, et puis en route !

M. DIÉVOUCHKINE.

5 août.

TRÈS-CHER MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Si, du moins, vous ne vous désespériez pas ! L'affaire est déjà assez triste sans cela. — Je vous envoie trente kopeks d'argent; c'est tout ce quo je puis vous envoyer. Achetez-vous ce dont vous avez le plus besoin, de quoi aller tant bien que mal jusqu'à demain. Nous-mêmes il ne nous reste presque rien, et demain je ne sais pas comment nous ferons. C'est triste, Makar Alexéiévitch ! Du reste, ne vous affligez pas; vous n'avez pas réussi; eh bien, qu'y faire? Fédora dit que ce n'est pas encore un malheur, que nous pouvons rester ici provisoirement, que même en déménageant nous ne ferons pas perdre notre piste, et que, s'ils le veulent, ils sauront bien nous découvrir

partout. Oui, mais n'importe, à présent jo no me trouve plus bien dans ce logement. Si ce n'était pas si triste, je vous écrirais quelque chose.

Quel caractère étrange vous avez, Makar Alexéiévitch! Vous prenez tout trop à cœur; aussi serez-vous toujours un homme très-malheureux. Je lis attentivement toutes vos lettres, et je vois que dans chacune d'elles vous vous tourmentez à mon sujet et vous préoccupez de moi comme jamais vous ne vous êtes préoccupé de vous-même. Sans doute il n'y aura qu'une voix pour dire que vous avez bon cœur; mais moi je dis que vous avez trop bon cœur. Je vous donne un conseil d'ami, Makar Alexéiévitch. Je vous suis reconnaissante, très-reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi; je sens très-bien tout cela; ainsi, jugez de ce quo j'éprouve en voyant que maintenant encore, —après tous les malheurs dont j'ai été pour vous la cause involontaire, - maintenant encore vous ne vivez que de ma vie : de mes joies, de mes chagrins, démon cœur! S'intéresser si vivement à autrui, prendre un tel souci des choses qui vous sont étrangères, c'est, en vérité, le moyen de se rendre très-malheureux. Aujourd'hui, quand vous êtes venu chez moi à votre retour du bureau, j'ai été effrayée en vous regardant. Vous étiez si pâle, si épouvanté, si désespéré! votre visage était méconnaissable, — et tout cela parce que vous aviez peur de me raconter votre insuccès, parce quo vous craigniez de m'affliger, de me consterner; mais quand vous avez vu quo ma physionomie était plutôt gaie, vous avez recouvré presque toute votre sérénité, Makar Alexéiévitch ! ne vous désolez pas, no vous désespérez pas, soyez plus raisonnable, — je vous en prie, je vous en conjure. Allons, vous verrez que tout ira bien, quo les choses s'arrangeront pour le mieux; mais l'existence serait un fardeau pour vous, si votre vie devait être éternellement attristée par les peines d'autrui. Adieu, mon ami ; je vous en supplie, no vous inquiétez pas trop do moi.

V. D.

5 août.

MA CHÈRE VARINKA!

Allons, c'est bien, mon petit ange, c'est bien ! Vous êtes d'avis que ce n'est pas encore un malheur si je n'ai pas trouvé à emprunter. Allons, c'est bien, je suis tranquille, je suis heureux pour ce qui vous concerne. Enchanté même de penser que vous no m'abandonnerez pas, moi vieillard, et que vous resterez dans ce logement. S'il faut tout dire, eh bien, mon cœur a débordé do joie quand j'ai vu que vous parliez si bien de moi dans votre petite lettre et que vous rendiez pleine justice à mes sentiments. Je no dis pas cela par orgueil, mais parce que je vois comme vous m'aimez, quand vous vous inquiétez ainsi de mon cœur. Allons, c'est bien ; pourquoi parler maintenant de mon cœur? Laissons là le cœur; — mais vous m'ordonnez, matotchka, de bannir la pusillanimité. Oui, mon petit ange, moi aussi je me dis qu'il ne faut pas être pusillanime; mais avec tout cela, jugez vous-même, matotchka, comment serai-je chaussé demain pour aller au service? Voilà le fait, matotchka ; et une idée pareille peut perdre un homme, le perdre complètement. Et surtout, ma chère, que ce n'est pas pour moi que je m'afflige, pour moi que je souffre; personnellement je m'en moque; quand je devrais sortir sans manteau et sans bottes par une gelée à pierre fendre, je supporterais fort bien cela, peu m'importe; je suis un homme du commun, un petit homme; — mais que diront les gens? Mes ennemis, toutes ces mauvaises langues, que diront-ils en me voyant dehors sans manteau? C'est pour les gens qu'on porte un manteau et qu'on met des bottes. Dans l'espèce, matotchka, ma petite âme, j'ai besoin do bottes pour soutenir mon honneur et ma bonne renommée; des chaussures trouées sont la ruine do l'un et do l'autre. — Croyez-le, matotchka, croyez-en ma longue expérience; je suis un vieillard, je connais le monde et les gens, écoutez-moi plutôt que d'écouter des barbouilleurs et des saligauds.

Mais, matotchka, je ne vous ai pas encore raconté en détail ma déconvenue d'aujourd'hui. J'ai enduré en une seule matinée plus do souffrances morales que d'autres n'en endurent dans le cours d'une année entière. Voici comment les choses se sont passées : — d'abord, je suis parti de bonne heure pour être sûr de le trouver chez lui et arriver à temps au bureau. Il pleuvait tellement, il faisait un temps si vilain aujourd'hui! Je m'enveloppe dans mon manteau, ma petite belette, et, chemin faisant, je ne

cesse de répéter mentalement : « Seigneur, pardonne-moi mes péchés et exauce mes désirs! » — En passant devant l'église de ***, je me signe, je fais un acte de contrition, mais je réfléchis que ce serait une indignité d'entrer en marché avec le Seigneur Dieu. Absorbé en moi-même, je ne voulais rien regarder, je ne remarquais pas le chemin que je suivais. Les rues étaient désertes, les rares passants qu'on rencontrait étaient tous des gens affairés, préoccupés, et ce n'est pas étonnant, du reste : qui va se promener à une heure si matinale et par un temps pareil? Je croise une artel [2] d'ouvriers sordidement vêtus; les rustres me bousculent! J'étais intimidé, je me sentais mal à l'aise, je ne voulais plus penser à la question d'argent. — Advienne que pourra! Tout près du pont de la Résurrection, une de mes semelles me quitte, si bien que je ne sais plus moi-même sur quoi je marche. Je rencontre sur ces entrefaites notre scribe Ermolaïeff; il s'arrête, se lient droit comme un soldat devant son chef, me suit des yeux, et a l'air de solliciter un pourboire. « Eh, mon ami, pensai-je, tu prends bien ton temps pour-me demander cela! » J'étais terriblement las, j'interrompis un instant ma marche et, après m'être un peu reposé, je me remis en route. Exprès je regardais autour de moi, cherchant où accrocher mon esprit; j'aurais voulu me distraire, me remonter un peu le moral, mais non; je ne pouvais fixer ma pensée sur rien et, pour comble, je me crottais au point que je me faisais honte à moi-même, A la fin j'aperçus do loin une maison do bois peinte en jaune, avec une mezzanine en forme do belvédère. — « Eh bien, me dis-je, ce doit être celle-là, c'est bien ainsi qu'Emilian Ivanovitch m'a décrit la maison do Markoff » (tel est, matotchka, le nom do l'homme qui prête à intérêt). Je ne me connaissais plus et, bien que n'ayant aucun doute, je ne laissai pas de questionner un sergent do ville : « A qui est celte maison, mon ami? » Le sergent de ville, un grossier personnage, me répond de mauvaise grâce, d'un air fâché : « C'est la maison do Markoff », grommelle- t-il entre ses dents. Tous ces sergents de ville sont si brutaux! Après tout, que m'importe un sergent de ville! Mais voilà, c'était tout do même une impression mauvaise, désagréable; bref, un détail s'ajoute à un autre; de tout vous tirez quelque chose de conforme à votre situation, et il en est toujours ainsi. A mesure que je me rapproche de la maison, je sens mon malaise s'accroître. — « Non, me dis-je, il no prêtera pas, jamais de la vie il

ne prêtera! Je suis un inconnu pour lui, mon affaire est délicate, et je ne paye pas de mine... Allons, il en sera ce que Dieu voudra; je veux du moins n'avoir pas de reproches à me faire ensuite; on ne me mangera pas pour cela ! »— Et là-dessus j'ouvre la porte tout doucement. Mais alors autre malheur : un vilain, un stupide chien de cour se met à aboyer après moi, il fait un vacarme du diable! Et voilà, ce sont ces misères, matotchka, ces menus accidents qui irritent toujours un homme, qui l'intimident et qui lui ôtent toute la résolution dont il s'était armé d'avance. J'entre dans la maison plus mort que vif, et une nouvelle mésaventure signale mon entrée : dans l'obscurité, je n'avais pas remarqué ce qu'il y avait devant moi sur le seuil ; j'avance le pied et je trébuche contre une femme qui était en train de vider un seau de lait dans une cruche ; tout le lait s'épanche par terre. La sotte femelle commence à crier : « Où vas-tu, batuchka? Qu'est-ce qu'il te faut? » Puis elle se répand en lamentations sur l'accident. Je note, matotchka, que toujours la même chose m'arrive chaque fois que je me trouve en pareilles circonstances; il faut croire que c'est dans ma destinée; invariablement je fais quelque malheur. Au bruit se montre une vieille sorcière, une logeuse finnoise. Je m'adresse aussitôt à elle : « C'est ici que demeure Markoff? » — « Non », répond-elle d'abord, et, après m'avoir bien examiné, elle demande : « Qu'est-ce que vous lui voulez? » Je donne des explications, je parle d'Emilian Ivanovitch, je dis quo je viens pour une petite affaire, etc. La vieille appelle sa fille; arrive nu-pieds une petite fillette. « Va chercher ton père; il est en haut chez les locataires. — Donnez-vous la peine d'entrer. » Je passai dans une chambre qui n'offrait rien de remarquable; aux murs étaient accrochés des tableaux, tous portraits de généraux; il y avait un divan, une table rondo, un réséda, des balsamines. Je me demandais si, pour m'éviter des désagréments, je ne ferais pas bien de décamper. Oui, je vous l'assure, matotchka, j'avais envie de prendre la fuite! « Mieux vaut revenir demain, pensais-je, le temps sera meilleur, je vais laisser passer l'orage; —aujourd'hui le lait a été épanché, et les généraux ont l'air de si mauvaise humeur!... » Déjà je me dirigeais vers la porto quand parut Markoff, un homme tel quel, avec des cheveux blancs et de petits yeux rusés; il portait une robe de chambre crasseuse, une corde lui servait de ceinture. Il s'informa du motif de ma visite; je balbutiai que je venais de la part d'Emilian

Ivanovitch, que j'avais besoin de quarante roubles... Je n'achevai pas; j'avais lu dans ses yeux que c'était une affaire manquée. « Non, répondit-il, je n'ai pas d'argent; mais avez-vous un gage? » J'expliquai à Markoff que je n'avais pas do gage, mais que je lui étais envoyé par Emilian Ivanovitch ; en un mot, je dis ce qu'il y avait à dire. « Non, répliqua-t-il après m'avoir écouté jusqu'au bout; que m'importe Emilian Ivanovitch? Je n'ai pas d'argent. » — « Allons, pensai-je, c'est comme cela, c'est toujours comme cela; je m'en doutais, je l'avais pressenti. » Positivement, Varinka, j'aurais voulu que la terre s'entrouvrît sous mes pieds; j'étais glacé, mes jambes s'engourdissaient, je sentais un fourmillement le long de l'épine dorsale. Je regarde Markoff, lui-même fixe ses yeux sur moi : « Va-t'en donc, mon ami, il n'y a rien à faire ici pour toi », semble-t-il me dire; je comprenais si bien ce regard qu'en toute autre circonstance je me serais fait scrupule do prolonger ma visite. — « Mais pourquoi vous faut-il do l'argent? » (Voilà, matotchka, ce qu'il m'a demandé!) J'ouvris la bouche pour ne pas rester là sans rien dire, mais il refusa de m'entendre : « Non, interrompit-il, je n'ai pas d'argent; si j'en avais, ce serait avec plaisir. » J'insistai de toutes mes forces : « Voyez-vous, je ne vous demande pas une grosse somme, je vous rembourserai, vous serez payé à l'échéance, et même avant ; prenez tel intérêt qu'il vous plaira ; soyez sûr que je vous payerai... » En ce moment, matotchka, je pensais à vous, je me rappelais tous vos malheurs et tous vos besoins, je songeais à votre demi-rouble. « Qu'est-ce que cela me fait, les intérêts! reprit Markoff; voilà, si vous m'apportiez un gage! Mais, d'ailleurs, je n'ai pas d'argent, je vous le jure devant Dieu ; autrement, ce serait avec plaisir. » Il a encore osé prendre Dieu à témoin, le brigand!

Après cela, ma chère, je ne me rappelle même pas comment je sortis, comment je traversai le quartier de Viborg, comment je parvins au pont de la Résurrection. Terriblement fatigué, transi de froid, je n'arrivai au bureau qu'à dix heures. Comme j'étais couvert de boue, je voulus me décrotter un peu; mais Snéguireff, l'appariteur, ne me le permit point i « Cela ne se peut pas, barine, me dit-il, vous abîmeriez la brosse, qui fait partie du mobilier do l'État. » Voilà comme ils sont maintenant, matotchka, c'est-à-dire quo pour ces messieurs je suis moins que le paillasson sur lequel ils essuient leurs

pieds. Savez-vous ce qui me tue, Varinka ? — Ce n'est pas l'argent, mais tous ces tracas do la vie, tous ces chuchotements, ces légers sourires, ces petits mots piquants. Son Excellence peut, par hasard, me remarquer. — Eh ! matotchka, mes beaux jours sont passés !

Aujourd'hui j'ai relu toutes vos lettres ; c'est triste, matotchka ! Adieu, ma chère; que le Seigneur vous conserve!

M. DIÉVOUCHKINE.

P. S. — Je voulais, Varinka, prendre le ton tragi-comique pour vous raconter mon malheur, mais évidemment je ne suis pas en veine de plaisanterie. J'aurais voulu vous complaire. — Je passerai chez vous, matotchka, je n'y manquerai pas ; j'irai vous voir demain.

11 août.

Varvara Alexéievna ! Ma chérie, matotchka!

Je suis perdu, nous sommes perdus tous deux, tous deux ensemble, perdus sans retour. C'est fait de ma réputation, de ma dignité, — de tout! Je suis perdu, et vous aussi, matotchka; vous et moi, nous sommes perdus irrévocablement ! C'est moi, moi qui vous ai conduite à votre perte! On me persécute, matotchka, on me méprise, on me raille, et ma logeuse m'adresse de véritables injures. Ce qu'elle a crié; vociféré contre moi aujourd'hui ! Elle me traite avec moins d'égards qu'un petit copeau. Le soir, à la réunion chez Ratazaïeff, quelqu'un a lu tout haut une lettre que je vous ai écrite et dont le brouillon est tombé, par hasard, de ma poche. Matotchka, quelles gorges chaudes ils en ont faites! Ils nous ont blagués, blagués; ils ont ri à se tordre, les traîtres ! Je suis allé les trouver et j'ai convaincu Ratazaïeff de perfidie ; je lui ai dit qu'il était un traître ! Ratazaïeff a répliqué que le traître, c'était moi ; que je m'occupais de diverses conquêtes. « Vous vous cachiez de nous, a-t-il dit, vous êtes un Lovelace » ; et maintenant tout le monde m'appelle Lovelace, je n'ai plus d'autre nom ! Entendez-vous, mon petit ange, entendez-

vous? A présent ils savent tout, ils sont instruits de tout, ils vous connaissent, ma chère, ils n'ignorent rien, absolument rien! Mais quoi! Faldoni lui-même fait cause commune avec eux. Aujourd'hui je lui ai ordonné d'aller me chercher quelque chose chez le charcutier; il n'y a pas été et s'est borné à me répondre qu'il était occupé, « Quand je te charge d'une commission, tu dois la faire », lui dis-je. — et Non, je ne le dois pas, répliqua-t-il, vous ne payez pas ma patronne, par conséquent vous n'avez pas d'ordres à me donner. » L'insolence de ce moujik mal élevé me met hors de moi ; je le traite d'imbécile, et il me répond : « Vous en êtes un autre. » Pensant qu'il devait être ivre pour me parler si grossièrement, je lui dis : « Tu as bu sans doute, paysan que tu est » Alors lui ; « C'est vous qui m'avez payé à boire peut-être? Vous-même avez-vous le moyen de vous pocharder? Vous demandez l'aumône à une femme, vous mendiez dix kopeks... Et un barine encore ! » a-l-il ajouté. Voilà, matotchka, voilà où eh sont venues les choses ! On fait conscience de vivre, Varinka ! Je suis comme un excommunié; ma condition est pire que celle d'un vagabond sans passe-port. Ce sont des misères terribles. — Je suis perdu, positivement perdu! perdu sans retour!

M. D.

13 août.

Très-cher Makar Alexéiévitch! Nous subissons malheurs sur malheurs, je ne sais plus moi-même que faire! Qu'allez-vous devenir maintenant? Il n'y a guère à compter sur moi ; aujourd'hui je me suis brûlée avec un fer à repasser : je l'ai laissé tomber sur ma main gauche, en sorte que j'ai à la fois une contusion et une brûlure. Il m'est complètement impossible de travailler, et Fédora est malade depuis avant-hier. Je suis dans une inquiétude cruelle. Je vous envoie trente kopeks d'argent ; c'est à peu près tout ce qui nous reste; mais Dieu sait combien je voudrais vous venir en aide dans vos besoins présents. Je suis triste à pleurer ! Adieu, mon ami ! Si vous veniez nous voir aujourd'hui, votre visite serait une grande consolation pour moi.

V. D.

14 août.

Makar Alexéiévitch ! Qu'est-ce que vous avez? Pour sûr, vous ne craignez pas Dieu! Vous me rendrez folle positivement. N'êtes-vous pas honteux? Vous vous perdez; pensez seulement à votre réputation ! Vous êtes un homme honnête, noble, plein d'amour-propre; — eh bien, quand tout le monde saura la vie que vous menez ! Mais alors vous mourrez de honte! Ou n'avez-vous pas pitié de vos cheveux blancs? Allons, craignez-vous Dieu? Fédora a dit que désormais elle ne vous viendrait plus en aide, et moi je ne vous donnerai pas d'argent non plus. A quoi m'avez-vous réduite, Makar Alexéiévitch ! Vous croyez, sans doute, que votre mauvaise conduite ne me fait rien! Vous ne savez pas encore ce que je souffre à cause de vous ! Je n'ose même plus descendre notre escalier : tout le monde me regarde, on me montre au doigt et l'on dit des choses si étranges ! — Oui, on dit carrément que je me suis liée avec un ivrogne! Oh ! que cela est pénible à entendre ! Quand on vous ramène, tous les locataires vous montrent avec mépris : « Voilà, disent-ils, on a ramené cet employé. » Et moi je ressens votre humiliation à un degré insupportable. Je vous jure que je m'en irai d'ici. Je me placerai quelque part comme femme de chambre, je me ferai blanchisseuse, mais je ne resterai pas dans ce logement. Je vous avais écrit de venir me voir, et vous n'êtes pas venu. Ainsi mes larmes et mes prières vous laissent indifférent, Makar Alexéiévitch ! Et où vous êtes-vous procuré de l'argent? Pour l'amour du Créateur, prenez garde ! Vous vous perdez, vous vous perdez de gaieté de cœur! Et quelle honte, quelle ignominie! Hier, quand vous êtes rentré, votre logeuse a même refusé de vous ouvrir : vous avez passé la nuit dans le vestibule; je sais tout. Si vous saviez combien j'ai souffert en apprenant tout cela ! Venez me voir, vous vous amuserez chez nous : nous ferons des lectures ensemble, nous parlerons du passé, Fédora racontera ses pèlerinages. Pour l'amour de moi, mon cher, ne causez pas votre perte et la mienne. Je ne vis que pour vous, c'est pour vous que je reste ici. Et voilà comme vous êtes maintenant ! Soyez un homme noble, ferme dans

l'adversité; rappelez- vous que pauvreté n'est pas vice. D'ailleurs, pourquoi désespérer ? Tout cela n'aura qu'un temps ! Avec l'aide de Dieu tout s'arrangera; mais maintenant retenez-vous. Je vous envoie vingt kopeks, achetez-vous du tabac ou tout ce qui vous plaira; seulement, pour l'amour de Dieu, ne faites pas un mauvais usage de cet argent. Venez nous voir, il faut absolument que vous veniez. Vous vous sentirez peut-être honteux comme autrefois, mais surmontez cette impression : c'est une fausse honte. Il faut seulement venir avec un repentir sincère. Mettez votre espoir en Dieu. Il arrangera tout pour le mieux.

V. D.

19 août.

VARVARA ALEXÉIEVNA, MATOTCHKA!

Je suis honteux, ma petite belette, Varvara Alexéievna, je suis tout à fait honteux. Du reste, qu'y a-t-il donc ici, matotchka, de si particulier? Pourquoi ne pas s'égayer un peu le cœur ? Alors, je ne pense même plus à ma semelle, car une semelle ne signifie rien ; elle restera toujours une simple, une vile, une malpropre semelle. Et les bottes elles-mêmes ne signifient rien non plus! —Les philosophes grecs s'en passaient; dès lors pourquoi nous autres attacherions-nous tant d'importance à un objet qui en est si peu digne ? Pourquoi me blesser, pourquoi me mépriser en ce cas? Eh! matotchka, matotchka, vous m'en avez écrit de belles! Mais dites à Fédora qu'elle est une femme tracassière, agitée, insolente et, pardessus le marché, bêle, inexprimablement bête !

Pour ce qui est de mes cheveux blancs, sur ce point encore vous vous trompez, ma chère, car je suis loin d'être aussi vieux que vous le pensez. Emilian vous salue. Vous m'écrivez que vous avez été désolée et que vous avez pleuré ; je vous écris aussi que j'ai été désolé et que j'ai pleuré. Pour finir, je vous souhaite une santé et une félicité parfaites; quant à moi, bien portant et heureux aussi, je reste, mon petit ange, votre ami

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

21 août.

MADEMOISELLE

ET CHÈRE AMIE VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je sens que je suis coupable, je sens que j'ai des torts envers vous; oui, et, à mon avis, il ne sert de rien, matotchka, que je sente tout cela, quoi que vous en disiez. Avant ma faute, je sentais déjà tout cela ; mais voilà, j'ai cédé au découragement, j'ai succombé tout en sachant que je faisais mal. Matotchka, je ne suis pas méchant ni cruel ; pour déchirer votre petit cœur, ma colombe, il faut être ni plus ni moins qu'un tigre altéré de sang; or j'ai un cœur de brebis, et, comme vous le savez, mon naturel n'est pas sanguinaire; par conséquent, mon petit ange, je ne suis nullement coupable de ma faute, pas plus que mon cœur et mes pensées ne le sont; je ne sais donc pas ce qui est coupable. C'est une chose fort obscure, matotchka! Vous m'avez envoyé trente kopeks d'argent et ensuite deux grivnas; j'ai eu le cœur navré en considérant cet argent qui me venait d'une orpheline. Vous vous êtes brûlé la main, bientôt vous aurez faim, et vous m'écrivez d'acheter du tabac. Eh bien, comment donc nie comportais- je, en ce cas? Sans remords de conscience, comme un brigand, je vous dévalisais, vous une orpheline! Alors j'ai été démoralisé, matotchka, c'est-à-dire que, d'abord, sentant malgré moi que je n'étais bon à rien et que je ne valais guère mieux que ma semelle, j'ai cru déplacé de m'attribuer la moindre valeur et j'ai commencé, au contraire, à me prendre pour quelque chose d'inconvenant et, jusqu'à un certain point, d'indécent. Eh bien, du moment que j'avais perdu l'estime de moi-même, que je ne me reconnaissais plus aucune bonne qualité, aucun mérite, je devais succomber, la chute était inévitable ! La destinée l'a voulu ainsi, et ce n'est pas ma faute. D'abord je suis sorti pour prendre un peu l'air. Il y a eu alors un concours de circonstances : la nature était si lugubre, il faisait froid, il

pleuvait; et puis Emilian s'est trouvé sur mon chemin. Il a engagé tout ce qu'il possédait, Varinka, toutes ses affaires sont allées au clou, et quand je l'ai rencontré, il n'avait pas mangé depuis deux jours, si bien qu'il voulait mettre en gage quelque chose qu'il est impossible d'engager parce qu'on ne prête pas là-dessus. Eh bien, quoi, Varinka, j'ai cédé plutôt par compassion pour l'humanité que par entraînement personnel. Ainsi voilà d'où sont venus mes égarements, matotchka ! Lui et moi, comme nous avons pleuré ensemble !Nous avons parlé de vous. Il est très bon, c'est un excellent homme, et un homme très-sensible. Moi-même, matotchka, je sens tout cela, c'est même parce que je le sens très bien qu'il m'arrive toujours de pareilles choses. Je sais ce que je vous dois, ma chérie ! En vous connaissant, j'ai appris à me mieux connaître moi-même, et je me suis mis à vous aimer. Avant vous, mon petit ange, j'étais solitaire et comme endormi; à proprement parler, je ne vivais pas. Mes ennemis prétendaient que mon extérieur même était inconvenant, ils m'accablaient de leur mépris, et j'en étais venu à me mépriser moi-même; ils disaient que j'étais stupide, et j'avais fini par le croire. Mais dès que vous m'êtes apparue, vous avez illuminé toute ma sombre vie; mon cœur et mon âme se sont éclairés, j'ai trouvé la paix intérieure, j'ai reconnu que je ne valais pas moins que les autres, que si je n'avais rien de distingué, si le lustre, l'éclat, le prestige me faisaient défaut, j'étais un homme cependant, un homme par le cœur et les idées. Eh bien, maintenant, me sentant persécuté; humilié par le sort, j'ai cessé de croire à ma dignité personnelle, et mon moral a faibli sous le coup de l'adversité. A présent que vous savez tout, matotchka, je vous supplie avec larmes de ne plus me questionner sur ce sujet, car mon cœur est déchiré, et j'éprouve une amère souffrance.

Je vous assure de mon respect, matotchka, et reste votre dévoue

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

3 septembre.

J'ai laissé ma dernière lettre inachevée, Makar Alexéiévitch, parce qu'il m'était pénible d'écrire. Parfois il y a des moments où je suis bien aise d'être

seule, de me chagriner à loisir, de m'abandonner sans partage à la tristesse, et ces moments commencent à être de plus en plus fréquents. Dans mes souvenirs il y a quelque chose de fort inexplicable pour moi, quelque chose qui m'absorbe si puissamment, que durant plusieurs heures je reste indifférente à tout ce qui m'entoure, oublieuse de tous les objets présents. Et dans ma vie actuelle il n'est pas d'impression—agréable, pénible, douloureuse, — dont je ne retrouve l'analogue dans mon passé, surtout dans mon enfance, mon heureuse enfance ! Mais de tels instants me laissent toujours une sensation de malaise. Je m'affaiblis, ma rêverie me fatigue, et, indépendamment de cela, ma santé devient de plus en plus mauvaise.

Mais, ce matin, le temps frais, clair, radieux, comme il l'est rarement ici en automne, m'a ranimée, et j'ai joyeusement accueilli la journée d'aujourd'hui. Ainsi chez nous c'est déjà l'automne ! Que j'aimais cette saison à la campagne ! Quoique je ne fusse alors qu'un enfant, je sentais déjà bien des choses. En automne, j'aimais le soir plus que le matin. Je me rappelle qu'il y avait un lac à deux pas de chez nous, au pied d'une montagne. Ce lac, — il me semble que je le vois encore, — était si large, si uni; il avait la limpidité et la transparence du cristal. Si la soirée était calme, le. lac était tranquille, aucun frémissement n'agitait les feuilles des arbres qui croissaient sur ses bords; l'eau était immobile, on aurait dit un miroir. Une fraîcheur! un froid! La rosée tombe sur l'herbe, des feux commencent à briller dans les izbas du rivage, on ramène le bétail à l'étable; — alors sans bruit je m'esquive de la maison pour aller voir mon lac, et je m'oublie à le contempler. Tout au bord, des pêcheurs ont allumé un fagot de broussailles, et la lumière se projette au loin sur l'eau. Froid, d'un bleu foncé, le ciel est bordé, à ses extrémités, de franges rouges, flamboyantes, dont l'éclat pâlit peu à peu; la lune se lève; qu'un oiseau effrayé s'envole, qu'un roseau vibre au souffle de la brise, ou qu'un poisson gargouille dans l'eau, — l'air est si sonore qu'on entend tout. Au-dessus du lac bleu noir s'élève une vapeur blanche, légère, transparente. Le lointain s'assombrit; là-bas tout semble noyé dans un brouillard, mais ici tout se détache avec une netteté, un relief extraordinaires, —le canot, le rivage, les lies; — un tonneau abandonné, oublié tout près du bord, flotte doucement sur l'eau; une petite branche de cytise aux feuilles

jaunies s'embarrasse dans un roseau ; — une mouette attardée prend son essor, s'enfonce dans l'eau froide, puis, s'envolant, va se perdre dans le brouillard ; —"je ne me lassais pas de regarder, d'écouter, —je me sentais extrêmement heureuse! Et j'étais encore un enfant, un baby !...

J'aimais tant l'automne, — l'arrière-saison, quand déjà on rentre les blés et on finit tous les travaux, quand dans les izbas commencent les veillées et que tout le monde attend déjà l'hiver. Alors tout prend une teinte plus sombre; le ciel se couvre de nuages, les feuilles jaunes s'amoncellent, formant des sentiers à la lisière du bois dépouillé; celui-ci revêt une couleur bleu noir, le soir surtout, lorsque tombe le brouillard humide au travers duquel les arbres apparaissent comme des géants, comme de monstrueux et effrayants fantômes. Parfois, à la promenade, je me laissais devancer par les autres; puis m'apercevant que j'étais restée en arrière, qu'il n'y avait plus personne à mes côtés, je pressais le pas avec une sensation de malaise. Je tremblais comme la feuille : « Si quelque être terrible me guettait, caché dans le creux de cet arbre? » me disais-je. Pendant ce temps le vent soufflait à travers le bois, le remplissait de ses mugissements et de ses plaintes, détachait des rameaux flétris une nuée de feuilles qu'il faisait tourbillonner dans l'air; à leur suite passait avec des cris sauvages et perçants une volée d'oiseaux, longue et large au point d'obscurcir le ciel dans toute son étendue. J'avais peur, et alors je croyais entendre quelqu'un, — une voix humaine, — me dire tout bas ; — « Cours, cours, enfant, ne l'attardé pas; ça sera terrible ici tout à l'heure, cours, enfant! » — L'épouvante s'emparait de moi, et je courais à perdre haleine. J'arrivais essoufflée à la maison. Chez nous régnait une animation bruyante et joyeuse; on distribuait à tous les enfants leur tâche : on nous faisait écaler des pois ou des pavots. Le bois humide pétillait dans le poêle; ma mère considérait gaiement notre gai travail; ma vieille bonne Ouliana parlait de l'ancien temps ou racontait d'effrayantes histoires de sorciers et de revenants, Nous autres, petites filles, nous nous serrions les unes contre les autres, mais nous avions toutes le sourire aux lèvres. Soudain un silence se produisait parmi nous... Écoulez! On dirait que quelqu'un frappe à la porte! — Il n'en était rien; ce qui avait fait ce bruit, c'était le rouet de la vieille Frolovna. Ce qu'on riait! Mais ensuite, la nuit, la peur nous empêchait de dormir; nous

faisions des rêves terribles. Parfois je m'éveillais, je n'osais pas bouger, et jusqu'à l'aurore je tremblais sous ma couverture. Le matin je me levais fraîche comme une fleur. Je regardais à la fenêtre : toute la campagne était gelée; aux branches dépouillées pendait le fin givre de l'automne; une glace mince comme une feuille de papier couvrait le lac sur lequel se levait une vapeur blanche; les oiseaux faisaient entendre des cris joyeux. Le soleil brillait, et ses rayons lumineux brisaient comme verre la mince couche de glace. Un temps clair, gai, serein ! Dans le poêle de nouveau le feu pétille, nous nous asseyons tous devant le samovar; notre chien noir Polkan, qui, la nuit, a été transi do froid, vient regarder à la fenêtre et nous salue en agitant sa queue. Passe devant nos croisées un moujik monté sur un cheval vigoureux, il va au bois s'approvisionner de combustible. La satisfaction, la gaieté est générale. On a récolté beaucoup de blé; le soleil dore les grandes meules couvertes de chaume, c'est un spectacle qui réjouit l'âme! Et tout le monde est tranquille, tout le monde est content; pour tous l'année a été bonne; chacun sait-que, l'hiver, il aura du pain; le paysan est sûr que sa femme et ses enfants ne souffriront pas de la faim; aussi, durant les soirées, les jeunes filles ne cessent de chanter et de danser; aussi, le jour du Seigneur, tous avec des larmes de reconnaissance prient dans la maison de Dieu!... Ah ! que mon enfance a été heureuse !...

Voilà qu'entraînée par mes souvenirs je viens de pleurer comme un enfant. J'ai retrouvé si vivantes dans ma mémoire toutes les choses d'autrefois, tout le passé m'est apparu si radieux, tandis que le présent est si trouble, si obscur! Comment cela finira-t-il? Quelle sera la fin de tout cela? Savez-vous, j'ai comme la conviction, la certitude que je mourrai cet automne. Je suis malade, très-malade. Je pense souvent que je mourrai, mais je no voudrais pas mourir ainsi, — être enterrée ici. Peut-être que je devrai m'aliter encore comme au printemps dernier; je me ressens encore de la maladie que j'ai faite à cette époque. Tenez, en ce moment même, je suis fort souffrante. Fédora est sortie aujourd'hui pour toute la journée, et je suis seule à la maison. Or, depuis un certain temps, j'ai peur de rester seule; il me semble toujours qu'un autre est avec moi dans la chambre, que quelqu'un me parle; c'est surtout quand je m'enfonce dans quelque rêverie, tout d'un coup je

me réveille effrayée. Voilà pourquoi je vous ai écrit une si longue lettre; quand j'écris, cela se passe. Adieu; je ne peux plus continuer, car le temps et le papier me font également défaut II ne me reste qu'un rouble d'argent sur la somme que m'ont rapportée mes robes et mon chapeau. Vous avez donné à votre logeuse deux roubles d'argent; c'est très-bien; à présent elle va vous laisser quelque répit.

Tâchez de réparer un peu le désordre de votre toilette. Adieu, je n'en puis plus; je ne comprends pas comment je deviens si faible; la moindre occupation me fatigue. Qu'il me vienne du travail, —comment travailler? Voilà ce qui me tue.

V. D.

5 septembre.

MA CHÈRE VARINKA!

Aujourd'hui, mon petit ange, j'ai éprouvé plusieurs impressions. D'abord, j'ai eu mal à la tête toute la journée. Pour prendre un peu l'air, je suis allé me promener le long de la Fontanka. La soirée était si sombre, si humide! Dès cinq heures le jour commençait à tomber, — tenez, comme.maintenant! Il ne pleuvait pas, mais il faisait un brouillard qui valait une bonne pluie. Les nuages formaient de longues et larges taches sur le ciel. Beaucoup de monde circulait sur le quai, et, comme par un fait exprès, ces gens avaient tous des figures si terribles, si attristantes; des moujiks ivres, des Finnoises camardes, chaussées de bottes et nu-tête, des ouvriers, des cochers, des employés ayant affaire quelque part, des gamins, un apprenti serrurier, maigre, chétif, au visage enfumé, qui était vêtu d'une robe de chambre à raies et avait à la main une serrure, un soldat retraité, homme de six pieds, qui attendait le passage d'un marchand pour lui vendre un canif ou un petit anneau de bronze : — voilà quel était le public. A pareille heure, évidemment, il ne pouvait pas y en avoir un autre. C'est un canal navigable que la Fontanka! Les bateaux sont si nombreux qu'on ne comprend pas où tout cela peut trouver place. Sur les

ponts se tiennent des femmes qui vendent des pains d'épice avariés et des pommes pourries, ces femmes sont si mouillées, si sales ! Il est ennuyeux de se promener le long de la Fontanka! On a sous ses pieds le granit humide, à ses côtés de hautes maisons noires et enfumées; au-dessous de soi le brouillard, au-dessus encore le brouillard. Aujourd'hui la soirée était si maussade, si sombre!

Lorsque je tournai dans la rue aux Pois, la nuit était déjà venue et l'on commençait à allumer le gaz. Je n'étais pas allé rue aux Pois depuis pas mal de temps, —je n'en avais pas eu l'occasion. C'est une rue bruyante! Il y a là de belles boutiques, de luxueux magasins; quantité de marchandises superbes sont exposées derrière les vitrines, des étoffes de prix, des fleurs, toutes sortes de chapeaux enrubannés. Vous vous dites que tout cela est étalé ainsi pour la montre, pour l'ornement, — eh bien, non : il y a des gens qui achètent tout cela et qui en font cadeau à leurs femmes. Une rue riche! Beaucoup de boulangers allemands demeurent dans la rue aux Pois; ce doivent être aussi des gens Sort à leur aise. Que de voitures passent à chaque instant! Comment le pavé peut-il résister à tout cela? Des équipages somptueux, des glaces comme des miroirs, du velours et de la soie à l'intérieur, des laquais aristocratiques qui portent des épaulettes et ont l'épée au côté. Je jetais un coup d’œil dans toutes les voitures, j'y apercevais toujours des dames en grande toilette, peut-être des princesses et des comtesses. Sans doute à cette heure-là elles allaient toutes au bal ou en soirée. Je serais curieux de voir de près une princesse et, en général, une dame de la haute société; ce doit être fort beau; je n'en ai jamais vu, si ce n'est, comme maintenant, à travers les glaces do leurs voitures. J'ai pensé à vous alors. — Ah, ma chère! A présent, quand je pense à vous, c'est avec tant de chagrin! Pourquoi, Varinka, êtes-vous si malheureuse? Mon petit ange! Riais en quoi donc valez-vous moins qu'elles toutes? Vous êtes bonne, belle, instruite; pourquoi donc un si triste sort vous est-il échu en partage? Comment se fait-il qu'un brave homme se trouve dans le malheur, et qu'à un autre le bonheur s'offre de lui-même? Je sais, je sais, matotchka, que c'est mal de nourrir de telles pensées, que c'est de l'impiété; mais, franchement, pourquoi l'un est-il voué au bonheur dès le sein de sa mère, tandis que l'autre vient au monde dans un hospice? Il arrive même

que souvent Ivanouchka l'imbécile est favorisé par la destinée. « Toi, Ivanouchka l'imbécile, dit-elle, puise à pleines mains dans les coffres de ton grand-père, bois, mange, amuse-toi, et toi, un tel, brosse-toi le ventre, voilà ton lot, mon ami! » C'est un péché, matotchka, de penser cela, mais, sans qu'on le veuille, le péché se glisse dans l'âme. Vous aussi vous devriez rouler carrosse, ma chère petite belette. Ce n'est pas des gens comme nous, mais des généraux qui devraient quêter un regard bienveillant de vous. Au lieu d'une vieille robe de guingan, vous devriez avoir sur votre personne de la soie et de l'or. Vous ne devriez pas être maigre, étiolée, comme à présent, mais fraîche, vermeille, potelée comme une petite figure de sucre. Et moi alors je serais heureux par cela seul que de la rue je vous verrais à travers les fenêtres brillamment éclairées, par cela seul que j'apercevrais votre ombre; rien qu'en pensant que là vous êtes gaie et heureuse, mon joli petit oiseau, je me réjouirais moi aussi. Tandis que maintenant ! C'est peu que de méchantes gens vous aient perdue, un vaurien, un débauché vous insulte. Parce qu'il porte un frac de petit maître, parce qu'il braque sur vous, l'effronté ! un lorgnon, monté en or, tout lui est permis, et il faut écouter avec condescendance ses paroles inconvenantes ! Mais pourquoi donc tout cela? Eh bien, parce que vous êtes orpheline, parce que vous êtes sans défense, parce que vous n'avez aucun ami puissant qui vous protège. Et qu'est-ce que c'est que.l'homme, qu'est-ce que c'est que tes gens qui se font un jeu d'insulter une orpheline? C'est de la drogue et non des hommes, c'est tout bonnement de la drogue, des êtres tels quels, qui ont l'air d'exister, mais qui, en réalité, n'existent pas, voilà mon opinion sur leur compte ! Et, tenez, ma chère, suivant moi, le joueur d'orgue que j'ai rencontré aujourd'hui rue aux Pois mérite plus de respect qu'eux. Il marche toute la journée, il s'exténue, il attend, pour subsister, un malheureux groch, mais en revanche il est son maître, il gagne sa vie lui-même. Il ne veut pas demander l'aumône, il peine pour le plaisir des gens, comme une machine montée : —Voilà, dit-il, je fais mon possible pour procurer de la satisfaction. C'est uu mendiant, à la vérité, c'est tout de même un mendiant, mais un noble mendiant ; fatigué, transi de froid, il n'en continue pas m'oins à travailler, car, dans son genre, il travaille. Et il y a beaucoup d'honnêtes gens, matotchka, qui, bien que peu payés eu

égard à leurs peines et à leurs services, ne font de courbettes à personne, ne demandent leur pain à personne. Moi-même je suis exactement dans le cas de ce joueur d'orgue, c'est-à-dire, non, je ne suis pas du tout dans son cas; mais en un certain sens, à un point de vue élevé, je lui ressemble, car, comme lui, je travaille de mon mieux, je fais ce que je peux. Ce n'est pas beaucoup, mais à l'impossible nul n'est tenu.

Si je me suis mis à parler de ce musicien ambulant, matotchka, c'est qu'aujourd'hui j'ai eu l'occasion d'éprouver doublement ma pauvreté. Je me suis arrêté devant le joueur d'orgue. Des pensées m'étaient venues dont je voulais me distraire. A côté de moi il y avait des cochers, une jeune fille, et une fillette toute sale. Le joueur d'orgue s'était installé devant les fenêtres d'une maison. Je remarque un jeune garçon qui pouvait avoir dix ans; il aurait été joli sans l'expression souffrante et maladive de son visage; il n'avait sur lui qu'une mauvaise chemise et je ne sais quel autre vêtement, je crois qu'il était nu-pieds ; il écoutait, bouche béante, captivé par la musique comme on l'est à son âge. Pendant qu'il regardait danser les marionnettes de l'Allemand, lui-même avait les bras et les jambes engourdis, il tremblait, et rongeait le bout de sa manche. Je m'aperçois qu'il tient à la main un petit morceau de papier. Passa un monsieur, qui jeta une pièce de menue monnaie au joueur d'orgue; la pièce tomba droit dans la caisse de l'instrument, là où l'on voyait un Français danser avec des dames. Au tintement de la monnaie l'enfant tressaillit soudain, il regarda timidement autour do lui et, sans doute, crut que c'était moi qui avais donné l'argent. Il accourut vers moi et d'une main tremblante me tendit son papier en balbutiant i — « Uno lettre!» Je dépliai le billet et j'y lus la supplique bien connue : — « Mes bienfaiteurs, je suis mourante, mes trois enfants ont faim, venez-nous en aide à présent, et quand je serai morte, mes bienfaiteurs, je ne vous oublierai pas dans l'autre monde, vous qui, ici-bas, n'avez pas oublié mes chers petits. » Eh bien, quoi? l'affaire était claire, elle se voit tous les jours, mais que pouvais-je faire pour eux? Bref, je n'ai rien donné à l'enfant. Et pourtant quelle pitié il m'inspirait ! Un pauvre petit garçon bleui par le froid, mourant de faim peut-être, il ne mentait pas, je suis sûr qu'il no mentait pas : je connais cela. Seulement il y a une chose qui me révolte : pourquoi ces mauvaises mères, sans souci de la santé

de leurs enfants, les envoient-elles à demi nus par un temps pareil solliciter la charité sur la voie publique? C'est peut-être une femme bête, sans caractère ; il se peut aussi qu'elle soit réellement malade et qu'il n'y ait personne pour s'occuper d'elle. Eh bien, mais il faudrait s'adresser à qui de droit. Du reste, peut-être que c'est tout simplement une friponne qui, pour tromper les gens, envoie exprès un enfant souffreteux et affamé, au risque de lui occasionner une maladie. Et quelle éducation reçoit le pauvre petit garçon à qui l'on fait faire ce métier? Il n'apprend qu'à haïr; il va, court, sollicite. Les gens passent leur chemin, ils n'ont pas le temps. Ils ont des cœurs de pierre, leurs paroles sont dures. Arrière ! Sauve-toi ! Veux-tu t'en aller, polisson ! — Voilà ce qu'il s'entend dire par tout le monde, et son âme s'aigrit, et c'est en vain qu'il tremble au froid, le pauvre enfant effrayé, comme un petit oiseau tombé de son nid. Ses mains et ses pieds sont gelés, la respiration lui manque. Regardez, voilà qu'il tousse, le dénouaient est proche, la maladie comme un reptile immonde rampe vers sa poitrine : il est déjà marqué pour la mort dans quelque coin infect, sans soins, sans secours, — Voilà toute sa vie! Oh, Varinka, il est douloureux d'entendre ces mots « Pour l'amour du Christ » et de passer son chemin sans rien donner, en disant : « Dieu vous donnera, » Certains « Pour l'amour du Christ » ne font encore rien. (Il y en a de diverses sortes, matotchka.) Certains sont psalmodiés d'une voix lente, traînante, avec des intonations apprises qui révèlent la longue habitude de la mendicité; en ce cas il n'est pas encore trop pénible de ne pas donner : on se dit qu'on a affaire à un mendiant de profession que l'expérience a depuis longtemps cuirassé contre les refus. Mais parfois cet appel à la charité est proféré.d'un ton inaccoutumé, rude, terrible. Aujourd'hui, par exemple, quand j'ai pris le papier du petit garçon, un individu qui était debout contre le mur et qui ne demandait pas l'aumône à tout le monde m'a dit incontinent : « Donne-moi un groch, barine, pour l'amour du Christ ! » et d'une voix si rude, si saccadée, que j'ai frissonné, pris d'une sorte de terreur, mais je ne lui ai pas donné de groch ; je n'en avais pas. El encore les gens riches n'aiment pas que les pauvres diables se plaignent tout haut de leur infortune: « Ils nous ennuient, ils sont importuns! » disent-ils. Oui, la pauvreté est toujours importune : — les gémissements des affamés empêchent, n'est-ce pas, les repus de dormir !

A vous parler franchement, ma chère, j'ai entrepris de vous décrire tout cela, en partie pour me soulager le cœur, mais surtout pour vous donner un échantillon du beau stylo de mes ouvrages. Car vous-même reconnaîtrez assurément, matotchka, que depuis quelque temps mon style se forme. Mais maintenant il m'est survenu un tel chagrin que je me suis mis à sympathiser, du fond de l'âme, à mes propres pensées, et, quoique je sache bien moi-même que cette sympathie ne m'avancera à rien, n'importe, c'est toujours pour moi une façon de me rendre justice. En vérité, ma chère, souvent, sans raison aucune, je me déprécie moi-même, je ne m'estime pas un groch, je me juge au-dessous d'un copeau quelconque. Et, pour m'exprimer par comparaison, cela vient peut-être de ce que je suis moi-même intimidé et molesté comme ce pauvre petit garçon qui m'a demandé l'aumône. Maintenant je vais vous parler par figures, allégoriquement, matotchka; écoutez-moi donc : le matin, en allant à mon bureau, il m'arrive, ma chère, de contempler la ville, au .moment où elle s'éveille, se lève, fume, bouillonne, fait son bruit, — alors devant un tel spectacle je suis parfois aplati comme si j'avais reçu une chiquenaude sur mon nez curieux; je fais un geste de résignation et je poursuis mon chemin, plus tranquille que l'eau, plus bas que l'herbe. Mais maintenant examinez ce qui se passe dans ces grandes maisons noires, enfumées, de la capitale, approfondissez cela et alors jugez vous-même si j'avais raison de me déprécier outre mesure et de m'abandonner à un découragement indigne. Notez, Varinka, que je parle allégoriquement, et ne prenez pas mes paroles au pied de la lettre. Eh bien, voyons un peu ce qu'il y a dans ces maisons. Là, dans quelque coin enfumé, dans quelque humide chenil où seul un indigent peut élire domicile, un ouvrier s'est éveillé ; mais toute la nuit il a rêvé de bottes, il a vu en songe l'entaille que, hier, par mégarde, il a faite à son cuir, comme si une pareille niaiserie devait précisément s'offrir à l'esprit de l'homme pendant son sommeil! Eh bien, mais c'est un ouvrier, un bottier : il est excusable de ne penser jamais qu'à son affaire. Ses enfants piaillent, sa femme a faim ; et d'autres même que les bottiers se lèvent parfois ainsi, ma chère. Ce ne serait rien encore, et la chose ne mériterait pas d'être signalée, mais voyez quelle circonstance se produit ici, matotchka : dans la même maison, à l'étage au-dessus ou au-dessous, dans

un appartement doré, un très-riche personnage a peut-être, lui aussi, rêvé de bottes la nuit, je ne dis pas des mêmes bottes; celles qu'il a vues en rêve étaient d'un autre genre, d'une autre façon, mais c'étaient toujours des bottes, car, dans le sens où je l'entends ici, matotchka, nous sommes tous un peu bottiers. Cela non plus ne serait rien ; le mal, c'est qu'il n'y a personne auprès de ce richard pour lui dire à l'oreille : « Cesse donc de songer à de pareilles choses, de ne penser qu'à toi, de ne vivre que pour toi! Tu n'es pas un bottier, les enfants se portent bien, ta femme ne demande pas à manger, regarde autour de toi, ne verras-tu pas pour tes soucis d'objet plus noble que tes boites ? » Voilà ce que je voulais vous dire sous forme d'allégorie, Varinka. C'est peut-être une idée trop hardie, ma chère, mais cette idée me vient parfois, elle me visite de temps à autre, et alors, malgré moi, elle jaillit de mon cœur en paroles ardentes. En conséquence, je n'avais pas lieu de m'estimer un groch et d'être si timide. Pour conclure, matotchka, vous pensez peut-être que je calomnie quelqu'un auprès de vous, ou que j'écris sous l'influence de l'hypocondrie, ou enfin que j'ai pris cela dans un livre ? Non, matotchka, détrompez-vous, — ce n'est pas cela : j'ai horreur de la calomnie, je ne suis pas hypocondriaque et je n'ai rien pris dans aucun livre; —voilà le fait !

Je revins à la maison dans une disposition d'esprit fort chagrine, je m'assis devant ma table et je fis chauffer la théière, me disposant à boire un ou deux petits verres de thé. Tout à coup je vois entrer dans ma chambre Gorchkoff, le pauvre homme qui demeure chez nous. J'avais déjà remarqué le malin qu'il tournait toujours autour des locataires et qu'il avait envie de m'accoster. En passant, je vous dirai, matotchka, que sa situation est infiniment pire que la mienne. Je crois bien ! Une femme, des enfants ! — C'est-à-dire que si j'étais à sa place, je ne sais pas ce que je ferais! Eh bien, voilà donc Gorchkoff qui en Ire chez moi ; il salue, une petite larme est, comme toujours, suspendue à ses cils; il fait une révérence en traînant les pieds, mais ne peut proférer un mot. Je lui offris une chaise; elle était démantibulée, il est vrai, mais il n'y en avait pas d'autre. Je l'invitai à prendre du thé. Il fit beaucoup de façons et à la fin pourtant il accepta un verre. Il voulait boire son thé sans sucre, j'exigeai qu'il le sucrât; après avoir fait encore beaucoup de cérémonies, il finit par mettre dans son verre le plus petit morceau de sucre et m'assura que le thé

était excessivement doux. Eh, à quel abaissement la pauvreté réduit les gens ! — « Eh bien, quoi, qu'est-ce qu'il y a, batuchka ?» lui demandai-je. — « Mon bienfaiteur, Makar Alexéiévitch, ayez pitié de moi », me répondit-il, «secourez une famille malheureuse ; ma femme et mes enfants n'ont rien à manger ; c'est terrible pour un père ! » Je voulus parler, il m'interrompit : « Ici j'ai peur de tout le monde, Makar Alexéiévitch », poursuivit-il, « c'est-à-dire, ce n'est pas que j'aie peur, mais vous savez, je ne suis pas à mon aise, ce sont tous gens fiers et hautains. Je ne voudrais pas vous incommoder non plus, batuchka, mon bienfaiteur ; je sais que vous-même avez eu des ennuis, je sais que vous ne pouvez pas donner beaucoup, mais prêtez-moi si peu que ce soit. Je me suis permis de m'adresser à vous, parce que je connais votre bon cœur, je sais que vous-même avez été dans le besoin, que maintenant encore l'adversité vous éprouve et que, par suite, votre cœur est accessible à la pitié. Pardonnez-moi l'audace et l'inconvenance de ma démarche, Makar Alexéiévitch », acheva-t-il.—Je lui répondis que j'aurais été enchanté de lui venir en aide, mais que je n'avais rien, absolument rien. — « Batuchka, Makar Alexéiévitch », reprit le visiteur, « je ne vous demande pas grand chose, mais voyez-vous (il devint tout rouge), ma femme et mes enfants meurent de faim ; si vous me donniez seulement un grivennik! » Eh bien, ces mots me serrèrent le cœur. « En voilà un, pensai-je, qui est encore plus mal loti que moi ! » Mais il ne me restait que vingt kopeks, et l'emploi de cet argent était déjà trouvé; je comptais m'en servir demain pour faire face à mes besoins les plus pressants. — « Non, mon cher, je ne puis pas », et je lui dis pourquoi. — « Batuchka, Makar Alexéiévitch », insista Gorchkoff, « donnez-moi si peu que vous voudrez, ne fût-ce que dix kopeks. » Eh bien, j'ai pris dans mon tiroir mes vingt kopeks et je les lui ai donnés, matotchka; c'est toujours une bonne action! Il est si malheureux! Je me mis à causer avec lui: « Mais comment donc se fait-il, batuchka », lui demandai-je, « que vous soyez si gêné et que, dans un pareil dénûment, vous occupiez une chambre de cinq roubles d'argent? » Il m'expliqua qu'il avait loué cette chambre six mois auparavant et qu'il avait payé un trimestre d'avance ; mais ensuite des circonstances étaient survenues qui avaient réduit le pauvre homme à la dernière extrémité. Il comptait que pour ce moment-ci son affaire serait finie.

Il a.une affaire désagréable. Voyez-vous, Varinka, la justice lui demande des comptes. II est en procès avec un marchand qui a volé l'État dans une entreprise; la fraude a été découverte, des poursuites ont été intentées contre le marchand, et celui-ci, accusé d'escroquerie, a impliqué dans son mauvais cas Gorchkoff, lequel se trouvait aussi avoir été mêlé à la chose. Mais, en réalité, Gorchkoff n'est coupable que de négligence, d'inattention; son seul tort est de n'avoir pas assez veillé sur les intérêts du Trésor. La cause est pendante depuis plusieurs années déjà : diverses charges s'élèvent toujours contre Gorchkoff. — « Je suis innocent, complètement innocent de l'infamie qu'on m'impute», me dit-il, «je n'ai commis ni fraude ni escroquerie. » Cette affaire l'a un peu sali ; on l'a exclu du service., et, quoiqu'on n'ait relevé contre lui aucun fait foncièrement délictueux, néanmoins, tant qu'il ne s'est pas pleinement justifié, il ne peut pas entrer on possession d'une somme importante que le marchand lui doit et que la justice lui conteste. Moi, je tiens pour vrai ce qu'il me dit, mais le tribunal ne l'en croit pas sur parole. L'affaire présente de telles complications qu'en cent ans vous ne la débrouilleriez pas. A peine l'a-t-on un peu éclaircie que le marchand emmêle de nouveau tous les fils. Je m'intéresse sincèrement à Gorchkoff, ma chère. J'ai compassion de lui. Il se trouve sans place, sa situation équivoque fait qu'on ne veut de lui nulle part ; ses économies ont été mangées, il est arrivé au bout de son rouleau, et pourtant il fallait vivre; voilà que, fort mal à propos, il lui naît un enfant, — eh bien, ce sont des frais ; son fils tombe malade, — encore des frais; il meurt, — nouvelles dépenses ; sa femme est valétudinaire, lui-même a depuis longtemps une mauvaise santé : en un mot, il a souffert, beaucoup souffert. Du reste, il s'attend à voir son procès jugé sous peu de jours et jugé en sa faveur ; à présent, dit-il, on n'en peut plus douter. Je le plains, je le plains fort, matotchka! Je l'ai traité avec égards. C'est un homme effaré, rendu craintif par le malheur; il cherche des protections, eh bien, je lui ai témoigné de l'intérêt. Allons, adieu, matotchka, que le Christ soit avec vous, portez-vous bien. Ma chérie! Quand je pense à vous, votre souvenir est comme un remède que j'applique sur mon âme malade ; je souffre pour vous, mais cette souffrance, je la supporte aisément.

Votre véritable ami

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

9 septembre.

MATOTCHKA,VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je vous écris hors de moi. Je suis tout bouleversé par un événement terrible. J'ai le vertige, je sens que tout tourne autour de moi. Ah ! ma chère, ce que je vais vous raconter maintenant! Voilà, je ne l'avais même pas pressenti. Si, je crois que je l'avais pressenti; j'avais eu le pressentiment de tout cela; une voix secrète m'avait tout prédit à l'avance ! Dernièrement, j'ai même vu en songe quelque chose de pareil.

Voici ce qui est arrivé! — Je vais vous raconter cela sans style, comme le Seigneur m'inspirera. Je me suis rendu aujourd'hui au bureau. Je m'assieds, je me mets à écrire. Mais il faut vous-dire, matotchka, que hier j'avais écrit aussi. Eh bien, ainsi voilà, hier Timoféi Ivanovitch vient me trouver et daigne lui-même me donner un ordre : « Makar Alexéiévitch, dit-il, voici un papier urgent, pressé ; copiez-le proprement, avec soin, et vite; il vient aujourd'hui à la signature. » — Je dois vous faire observer, mon petit ange, que hier je n'étais pas dans mon assiette, je n'avais l'esprit à rien ; j'étais si mélancolique, si chagrin ! Il y avait un froid dans mon cœur, des ténèbres dans mon âme; vous étiez toujours présente à ma pensée, ma pauvre petite belette. Eh bien, voilà, je me mis à la besogne, je copiai proprement, convenablement, mais je ne sais comment vous expliquer la chose, est-ce le mauvais esprit lui-même qui ma dévoyé, est ce qu'une fatalité mystérieuse l'avait décidé ainsi, ou bien est-ce tout bonnement que cela devait arriver? — toujours est-il que je sautai toute une ligne; le sens qui résulta de cette omission, le Seigneur le sait, ou, pour mieux dire, la phrase n'eut plus de sens. Hier le papier subit un retard, et il ne fut présenté qu'aujourd'hui à la signature de Son Excellence. Moi, comme si de rien n'était, j'arrive aujourd'hui au bureau à l'heure accoutumée et je prends place à côté d'Emilian Ivanovitch. Je dois vous faire remarquer, ma chère, que depuis peu je suis devenu deux fois plus timide, deux fois plus

facile à déconcerter qu'auparavant. Ces derniers temps, je n'osais même plus regarder personne. Au moindre bruit que quelqu'un faisait avec sa chaise, j'avais la chair de poule. Aujourd'hui, modestement assis à ma place, le visage courbé sur mes papiers, j'avais l'air d'un hérisson, si bien qu'Éfim Akimovitch (le plus grand moqueur qui ait jamais existé) dit de façon à être entendu de tout le monde : « Pourquoi vous tenez-vous comme cela, Makar Alexéiévitch? » Là-dessus, il fit une grimace telle que parmi tous ceux qui nous entouraient ce future explosion d'hilarité, — à mes dépens, cela va sans dire. Et les plaisanteries d'aller leur train ! Je me bouchai les oreilles, je fermai les yeux, et je restai sans bouger. C'est mon habitude ; comme cela, ils me laissent plus vite tranquille. Tout à coup j'entends du bruit : on court, on s'agite ; j'entends... mes oreilles ne me trompent-elles pas ? On m'appelle, on me demande, on appelle Diévouchkine. Mon cœur commença à trembler dans ma poitrine, et je ne sais pas moi-même de quoi j'avais peur : je sais seulement que j'étais effrayé comme jamais de ma vie je ne l'avais été. Je me décidai à faire le mort et ne quittai pas ma chaise. Mais voilà que le bruit recommence et se rapproche de plus en plus. Voilà qu'au-dessus de mon oreille on crie : « Diévouchkine ! Diévouchkine ! Où est Diévouchkine? » Je lève les yeux, Evstafii Ivanovitch est devant moi : « Makar Alexéiévitch, allez vite chez Son Excellence! Vous avez fait un las de bévues dans votre copie. » Il n'en dit pas plus, mais c'était assez, n'est-ce pas, matotchka, cela suffisait ? Je reste pétrifié, mon sang se glace dans mes veines, je perds mes esprits ; bref, je quitte la chambre, plus mort que vif. On me fait traverser une pièce, puis une autre, puis une troisième, et finalement je suis introduit dans le cabinet ! Je ne saurais vous dire positivement à quoi je pensais alors. J'aperçois là Son Excellence, ils sont tous autour d'elle. Je crois que je ne saluai pas; je l'oubliai. J'étais si troublé qu'un tremblement convulsif agitait mes lèvres ainsi que mes jambes. Et il y avait de quoi, matotchka. D'abord, je me sentais confus; je regardai à droite dans un miroir, et ce que j'y vis aurait suffi pour me faire perdre la tète. Ensuite, j'avais toujours fait en sorte d'attirer le moins possible l'attention sur moi. C'est au point que Son Excellence connaissait à peine mon existence. Peut-être avait-elle vaguement entendu dire que parmi ses subordonnés se trouvait un certain Diévouchkine,

mais jamais elle n'était entrée en rapports personnels avec moi.

Elle commença d'un ton courroucé : « Comment donc avez-vous fait cela, monsieur? A quoi pensez-vous? Un papier urgent, dont on a besoin tout de suite, et vous le gâtez. Comment avez-vous pu faire cela ? » Ensuite Son Excellence s'adressa à Evstafii Ivanovitch ; quelques mots seulement arrivèrent à mes oreilles : «Négligence!... étourderie!... m'attirez des désagréments !... » J'ouvris la bouche pour dire quelque chose. Je voulais demander pardon, mais cela me fut impossible. M'enfuir, — je n'osais pas l'essayer, et alors... alors, matotchka, eut lieu une aventure telle que maintenant encore, quand j'y pense, je puis à peine tenir ma plume, tant j'en suis honteux. Mon boulon, — que le diable l'emporte! — mon bouton qui ne tenait plus qu'à un fil, s'arracha tout à coup, sauta (je l'avais évidemment frôlé par mégarde), roula avec bruit et alla s'arrêter, le maudit ! aux pieds de Son Excellence. Et cela au milieu d'un silence général ! C'était là toute ma justification, mon excuse, ma réponse, tout ce que je voulais dire à Son Excellence l Les conséquences furent terribles ! L'attention de Son Excellence se porta aussitôt sur ma figure et mon costume. Je me rappelai ce que j'avais vu dans le miroir. Je me précipitai pour rattraper mon boulon! L'affolement s'était emparé de moi ! Je me baissai, je voulus saisir le bouton, mais il roulait, roulait, si bien que cela me fut impossible; en un mot, je me distinguai sous le rapport de l'adresse. Je sentis alors que mes dernières forces m'abandonnaient, que tout, tout était perdu! C'était fait de ma réputation, j'étais un homme flambé ! Et, de but en blanc, à mes deux oreilles carillonnaient tour à tour Thérèse et Faldoni. Enfin je rattrapai mon boulon, je me levai, je me redressai et, en imbécile que j'étais, j'aurais dû rester tranquille, et mettre les mains sur la cou ure du pantalon ! Mais non! j'entrepris de rajuster le bouton au fil arraché, comme s'il pouvait tenir; et, qui plus est, je souriais, oui, je souriais encore ! Son Excellence s'était d'abord détournée, puis elle fixa de nouveau ses regards sur moi. Je l'entends dire à Evslafii Ivanovitch : « Comment donc? Voyez un peu dans quel état il est !Comme il est ! Qu'est-ce qu'il a ? » Ah ! ma chère, quel effet ces mots produisirent sur moi! Je m'étais distingué! Evstafii Ivanovitch répond : « Il n'est pas noté, il n'a aucune mauvaise note, sa conduite est exemplaire, il a un

traitement suffisant... » — « Eh bien, aidez-le un peu », reprend Son Excellence, « il faut lui accorder une avance... » — « Mais », dit Evslafii Ivanovitch, « il s'en est-déjà fait donner plusieurs, il a déjà touché par anticipation une grande partie de ses honoraires. Il a assurément des embarras pécuniaires, mais sa conduite est bonne, il n'y a jamais rien eu à dire sur son compte. » Mon petit ange, j'étais dans une fournaise, le feu de l'enfer me dévorait! Je défaillais! « Eh bien », dit en élevant la voix Son Excellence, « il faut faire promptement une nouvelle copie; Diévouchkine, venez ici, recopiez celte pièce sans faire de fautes; mais écoutez... » Alors Son Excellence s'adressa aux autres, leur donna divers ordres, et tous se retireront. Sitôt qu'ils furent sortis, Son Excellence lira précipitamment son portefeuille, et y prit un billet de cent roubles. «Tenez, dit-elle, je fais ce que je peux, considérez-le comme vous voudrez, prenez... », et elle me mit l'assignat dans la main. Je frissonnai, mon ange, une violente secousse ébranla toute mon âme; je ne sais ce qui se passait en moi ; je voulus saisir sa main. Il devint tout rouge, ma colombe, et — ici je ne m'écarte en rien de la vérité, ma chère, — il prit ma main indigne et la secoua, oui, il la prit et la secoua, comme il l'aurait pu faire à son égal, à un général comme lui-même, a Allez, dit-il, je fais ce que je peux... Ne faites pas d'erreurs; jusqu'à présent il n'y a que demi-faute. »

Maintenant, matotchka, voici ce que j'ai décidé : je vous demande, ainsi qu'à Fédora, et j'ordonnerais à mes enfants si j'en avais, de prier Dieu, c'est-à-dire, voici comment : pas de prier pour leur père, mais de prier pour Son Excellence chaque jour, éternellement! Je dirai encore une chose, matotchka, et je la dirai solennellement,— écoutez-moi bien, matotchka,— je jure que, quelque perdu de douleur que j'aie été aux jours cruels de nos malheurs, en considérant d'une part votre détresse, de l'autre mon abaissement et mon incapacité, malgré tout cela je vous jure que les cent roubles ont moins de prix à mes yeux que la poignée de main dont Son Excellence a daigné m'honorer, moi indigne, moi un fétu de paille, un ivrogne! Par là elle m'a rendu à moi-même. Par ce procédé elle m'a ressuscité moralement, elle m'a fait désormais la vie plus douce, et, quelque pécheur que je sois, j'ai la ferme assurance que ma prière pour le bonheur et la prospérité de Son Excellence arrivera jusqu'au trône du Tout- Puissant.

Matotchka ! Je suis maintenant dans un terrible désordre moral, dans une agitation extraordinaire ! Mon cœur bat comme s'il voulait s'élancer hors de ma poitrine. Et moi-même je me trouve tout affaibli. Je vous envoie quarante-cinq roubles papier, je donnerai vingt roubles à ma logeuse, je garderai trente-cinq roubles', j'en dépenserai vingt pour me rhabiller, et il m'en restera quinze pour les besoins courants de la vie. Mais, maintenant, toutes ces impressions de la matinée ont bouleversé tout mon être. Je vais me coucher pour un moment. Du reste, je suis tranquille, fort tranquille. Seulement, j'ai l'âme brisée; il me semble l'entendre, là, tout au fond, elle frissonne, elle tremble, elle s'agite. — J'irai chez vous, mais à présent toutes ces sensations m'ont positivement enivré... Dieu voit tout, matotchka, mon inappréciable petite amie!

Votre digne ami

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

10 septembre.

MON CHER MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

J'ai appris votre bonheur avec une satisfaction inexprimable, et je sais apprécier les vertus de votre chef, mon ami. Ainsi, maintenant, le malheur a cessé de vous persécuter! Seulement, pour l'amour de Dieu, ne faites plus de dépenses inutiles. Vivez tranquillement, le plus modestement possible, et commencez, dès aujourd'hui, à mettre chaque jour quelque chose de côté pour ne plus vous trouver tout d'un coup dans la gêne. Pour ce qui est de nous, je vous en prie, ne vous inquiétez pas. Fédora et moi, nous vivotons. Pourquoi nous avez-vous envoyé tant d'argent, Makar Alexéiévitch ? Ce n'était pas nécessaire du tout. Ce que nous avons nous suffit. A la vérité, il nous faudra bientôt de l'argent pour déménager d'ici, mais Fédora compte être payée par quelqu'un qui lui doit depuis longtemps. Je garde, d'ailleurs, vingt roubles pour les besoins urgents. Je vous renvoie lé reste. Ménagez l'argent, je vous prie, Makar Alexéiévitch. Adieu. Vivez tranquille maintenant, portez-vous

bien et soyez gai. Je vous écrirais plus longuement, mais j'éprouve une fatigue terrible. Je ne me suis pas levée hier de toute la journée. Vous avez bien fait de me promettre votre visite. Venez me voir, je vous prie, Makar Alexéiévitch.

V. D.

11 septembre.

MA CHÈRE VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je vous en supplie, ma chérie, ne vous séparez pas de moi maintenant, maintenant que je suis parfaitement heureux et content de tout.

Mon amie! N'écoutez pas Fédora, et je ferai tout ce qu'il vous plaira; je me conduirai bien; par seule considération pour Son Excellence, je me conduirai bien, je serai un modèle d'exactitude ; nous nous écrirons encore l'un à l'autre d'heureuses lettres, nous nous confierons réciproquement nos pensées, nos joies, nos soucis, si nous avons des soucis; nous vivrons à deux dans la concorde et le bonheur. Nous nous occuperons de littérature... Mon petit ange ! Dans mon sort tout est changé, et changé en mieux. Ma logeuse est devenue plus traitable, Thérèse plus intelligente, Faldoni lui-même plus expéditif. Je me suis réconcilié avec Ratazaïeff. Dans ma joie, j'ai été moi-même chez lui. C'est vraiment un bon garçon, matotchka, et il n'y avait rien de vrai dans le mauvais dessein qu'on lui attribuait. J'ai découvert à présent que tout cela n'était qu'une ignoble calomnie. Il n'a jamais pensé à faire une satire sur nous, lui-même me l'a dit. Il m'a lu un nouvel ouvrage. Quant à ce nom de Lovelace qu'il m'a donné l'autre jour, ce n'est nullement une injure, ni une appellation inconvenante : il me l'a expliqué. C'est un mot littéralement pris à l'étranger, cela se dit de quelqu'un qui a de la désinvolture ou, pour m'exprimer plus littérairement, qui marque bien; — voilà! l'expression n'a pas d'autre sens. C'était une innocente plaisanterie, mon petit ange. Moi, malappris, j'ai eu la sottise de m'en offenser» Mais à présent j'ai fait mes excuses à Ratazaïeff... Et le temps est si remarquable aujourd'hui, Varinka, il

fait si beau! A la vérité, dans la matinée, il y a eu un peu de grésil, si fin qu'on l'aurait dit passé au tamis. Ce n'est rien! En revanche, l'air s'est un peu rafraîchi. J'ai été acheter des bottes et je m'en suis payé de superbes. J'ai fait un tour de promenade sur la perspective Nevsky. J'ai lu d'un bout à l'autre la Petite Abeille. Oui! Mais j'oublie de vous raconter le principal.

Voici ce que c'est:

Ce matin, j'ai causé de Son Excellence avec Emilian Ivanovitch et avec Axentii Mikhaïlovitch. Je ne suis pas le seul, Varinka, qu'elle ait traité si généreusement. Ce n'est pas à moi seul qu'elle a fait du bien, et tout le monde connaît la bonté de son cœur. En maint endroit on chante ses louanges et l'on verse des larmes de reconnaissance. Elle a élevé chez elle une orpheline. Elle l'a établie, l'a mariée à un homme bien posé, à un fonctionnaire qui occupait auprès de Son Excellence l'emploi d'attaché pour missions spéciales. Elle a placé dans une chancellerie le fils d'une veuve, et elle a fait encore beaucoup d'autres bonnes actions. Matotchka, j'ai cru de mon devoir d'apporter aussi mon obole, j'ai appris à tous ceux qui ont voulu l'entendre le procédé de Son Excellence; je leur ai tout raconté sans rien cacher. J'ai foulé aux pieds le respect humain. Pourquoi être honteux en pareille circonstance, et qu'est-ce que l'amour-propre a à voir ici ?Non, il faut élever la voix pour glorifier les actions de Son Excellence! J'ai parlé avec chaleur, avec enthousiasme; loin de rougir, j'étais fier d'avoir à raconter une telle chose. Je n'ai rien omis (sur vous seulement, par prudence, je me suis tu, matotchka), mais j'ai parlé de ma logeuse, et de Faldoni, et de Ratazaïeff, et des bottes, et de Markoff, j'ai tout dit. Quelques-uns ont ri, oui, c'est vrai, j'avouerai même qu'ils ont tous ri. Mais c'est assurément parce qu'ils ont trouvé quelque chose de ridicule dans ma figure, ou au sujet des bottes, — justement au sujet des bottes. Quant à une arrière-pensée maligne, il est impossible qu'ils en aient eu aucune. Les jeunes gens ont le rire facile ; ils ont peut-être ri aussi parce qu'ils sont des hommes riches, niais ils n'ont pas pu rire méchamment de mes paroles, je veux dire qu'ils ne se sont pas moqués de Son Excellence; — cela, ils ne l'ont pas pu faire. N'est-il pas vrai, Varinka?

Je n'ai pas encore pu reprendre complètement mes esprits, matotchka. Tous ces événements m'ont tellement troublé! Avez-vous du bois de chauffage? Ne vous enrhumez pas, Varinka; on attrape si vite un rhume! Oh! matotchka, vous me tuez avec vos idées lugubres. Je prie Dieu, comme je le prie pour vous, matotchka! A propos, avez-vous des bas de laine ou, d'une façon générale, des vêtements chauds ? Assurez-vous-en, ma chérie. Si vous avez besoin de quelque chose, pour l'amour du Créateur, ne désobligez pas un vieillard. Adressez- vous à moi sans façon. Maintenant les mauvais temps sont passés. Ne vous inquiétez pas à mon sujet. L'avenir est si serein, si beau!

Mais j'ai eu de tristes moments, Varinka! Allons, peu importe, c'est passé! Plus tard, nous nous rappellerons ce temps-là avec un soupir de regret. Je me souviens de mes jeunes 'années. Alors, je me trouvais parfois sans un kopek. J'avais froid, j'avais faim, mais cela ne m'empêchait pas d'être gai. Le matin, je faisais un tour de promenade sur la perspective Nevsky, je rencontrais un joli petit minois et j'avais du bonheur pour toute la journée. C'était un fameux temps, matotchka, fameux! Il fait bon vivre, Varinka! Surtout à Pétersbourg. Hier, je me suis confessé, les larmes aux yeux, devant lé Seigneur Dieu, pour qu'il me pardonne tous mes péchés durant ce triste temps : murmures, idées libérales, débauche, colère. Pendant que je priais, j'ai pensé à vous avec attendrissement. Vous seule, mon petit ange, m'avez fortifié, vous seule m'avez consolé, vos bons conseils ont été un viatique pour moi. Jamais je ne pourrai oublier cela, matotchka. Aujourd'hui, j'ai baisé toutes vos lettres les unes après les autres, ma chérie! Allons, adieu, matotchka. On dit qu'il y a quelque part, pas loin d'ici, des vêtements à vendre. Eh bien, je vais aller voir. Adieu donc, mou petit ange. Adieu !

Votre sincèrement dévoué

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

15 septembre.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Je suis tout entière dans une agitation terrible. Écoutez ce qui nous est arrivé. Je pressens quelque chose de fatal. Tenez, jugez vous-même, mon inappréciable ami : M. Buikoff est à Pétersbourg. Fédora l'a rencontré. Il était en traîneau, il a fait arrêter, a abordé lui-même Fédora et lui a demandé où elle demeurait. Comme elle refusait de répondre, il a dit en riant qu'il savait qui habitait chez elle. (Évidemment Anna Fédorovna lui a tout raconté.) Alors Fédora n'a pu se contenir, et, séance tenante, en pleine rue, elle s'est mise à l'accabler de reproches, elle lui a dit qu'il était un homme immoral, qu'il était la cause de tous mes malheurs. Il a répondu que, quand on n'a pas un groch, naturellement, on est malheureux. Fédora lui a répliqué que j'aurais su gagner ma vie par mon travail, que j'aurais pu me marier, ou, du moins, trouver une place quelconque, tandis que maintenant mon bonheur était perdu pour toujours; que, de plus, j'étais malade et quo je mourrais bientôt. Là-dessus, il a fait observer que j'étais encore trop jeune, qu'il y avait encore do la fermentation dans ma tête, et que nos vertus étaient ternies (c'est ainsi qu'il s'est exprimé), Fédora et moi nous pensions qu'il ne connaissait pas notre adresse, quand hier, comme je venais de sortir pour aller faire des emplettes à Gostinnii Dvor, il est entré tout à coup dans notre chambre; il ne tenait pas, ce semble, à me trouver à la maison. Il a longuement questionné Fédora sur notre manière de vivre; il a tout examiné chez nous, il a regardé mon ouvrage ; à la fin il a demandé : — « Quel est donc l'employé qui est en relation avec vous? » En ce moment vous traversiez la cour. Fédora vous a montré à lui; il vous a regardé et a souri. Fédora l'a instamment prié de s'en aller, elle lui a dit que les chagrins avaient gravement altéré ma santé et qu'il me serait fort désagréable de le voir chez nous.

Après un silence, il a dit qu'il était venu comme cela, parce qu'il n'avait rien à faire, et il a voulu donner vingt-cinq roubles à Fédora; naturellement, elle ne les a pas acceptés. — Qu'est-ce que cela signifierait bien? Pourquoi est-il venu chez nous? Je ne puis comprendre comment il est instruit de tout ce qui nous concerne. Je me perds en conjectures. Fédora dit qu'Axinia, sa belle-sœur, qui vient chez nous, connaît la blanchisseuse Nastasia,et qu'un cousin germain de Nastasia est garçon de bureau dans un ministère où est employé un ami du neveu d'Anna Fédorovna, Voilà le chemin que les

cancans auraient pris pour arriver jusqu'à M, Buikoff ! Du reste, il est fort possible aussi que Fédora se trompe; nous ne savons qu'imaginer. Se peut-il qu'il revienne chez nous! Cette seule pensée m'épouvante! Quand Fédora a raconté tout cela hier, j'ai été si effrayée que j'ai failli m'évanouir. Qu'est-ce qu'il leur faut encore? Je ne veux plus les connaître,! Qu'ont-ils à s'occuper de moi, malheureuse ! Ah ! dans quelles transes je vis maintenant! Je m'attends toujours à voir entrer Buikoff. Que vais-je devenir? Qu'est-ce que me réserve encore la destinée? Pour l'amour du Christ, venez me voir tout de suite, Makar Alexéiévitch. Venez, pour l'amour de Dieu, venez.

18 septembre.

MATOTCHKA, VARVARA ALEXÉIEVNA !

Aujourd'hui est arrivé chez nous un événement on ne peut plus triste et aussi inexplicable qu'inattendu. Notre pauvre Gorchkoff (notez ceci, matotchka) a obtenu un acquittement complet. Depuis longtemps déjà il avait été statué sur son cas, mais c'est aujourd'hui qu'il est allé entendre la résolution définitive. L'affaire a fini très-heureusement pour lui. On l'accusait de négligence et d'inattention;—il a été acquitté sur tous les points. Reconnaissant la légitimité de sa créance, le tribunal a condamné le marchand à lui payer la somme importante au sujet de laquelle il était en procès ; ainsi, en même temps que l'honneur lui était rendu, sa situation matérielle se trouvait notablement améliorée, — en un mot l'issue de l'affaire comblait tous ses désirs. Il est rentré chez lui aujourd'hui à trois heures. Son visage était tout bouleversé ; pâle comme un linge, il avait les lèvres tremblantes, mais il souriait ; — il a embrassé sa femme et ses enfants. Nous sommes allés tous ensemble lui porter nos félicitations. Il a été très-louché de notre démarche, il a salué de tous côtés, il a plusieurs fois serré la main à chacun de nous. Il m'a même semblé qu'il avait grandi, qu'il s'était redressé et qu'il n'avait plus la larme à l’œil. Il était si agité, le pauvre homme ! Il ne pouvait pas rester deux minutes en place, il prenait en main tous les objets qui se trouvaient à sa portée, puis il les abandonnait, il ne cessait de sourire et de saluer, il s'asseyait, se levait, se

rasseyait, disait Dieu sait quoi : « Mon honneur... l'honneur... la bonne renommée... mes enfants »; — et comme il disait cela ! Il s'est même mis à pleurer. Nous aussi, pour la plupart, nous pleurions. Ratazaïeff, voulant évidemment le remonter, lui a dit : « Qu'est-ce que l'honneur, batuchka, quand on n'a pas à manger ?L'argent, batuchka, l'argent, c'est le principal, voilà ce dont vous devez remercier Dieu! » — Et en même temps il lui frappait sur l'épaule. J'ai cru remarquer que Gorchkoff s'en était blessé -, ce n'est pas qu'il ait laissé voir un mécontentement manifeste, mais il a regardé Ratazaïeff d'un air étrange et il a ôté sa main de dessus son épaule. Une chose qu'il n'aurait pas faite auparavant, matotchka ! Du reste, les caractères sont différents. — Ainsi moi, par exemple, dans une pareille joie, je ne me serais pas donné des airs hautains; voyez-vous, ma chère, parfois on se montre plus humble, plus révérencieux qu'il ne faut, et c'est uniquement un accès de bonté d âme qui en est cause, cela ne vient que d'une sensibilité excessive... mais, du reste, il ne s'agit pas de moi ici ! « Oui, dit-il, l'argent est aussi une bonne chose; Dieu soit loué! Dieu soit loué !... » Et ensuite, tout le temps que nous avons été chez lui, il a répété : « Dieu soit loué ! Dieu soit loué!...» Sa femme a commandé un dîner un peu plus fin et plus plantureux que de coutume. Notre logeuse s'est elle même chargée de faire la cuisine pour eux. C'est encore une assez bonne femme que notre logeuse. Mais jusqu'au dîner Gorchkoff n'a pas pu tenir en place. Il est passé chez tous les locataires, sans s'inquiéter s'ils avaient ou non témoigné le désir de recevoir sa visite. Il entrait, souriait, prenait une chaise, disait un mot, parfois même ne disait rien du tout, — et s'en allait. Chez l'enseigne, il a même pris des cartes en main; on l'a invité à une partie à quatre; il s'est mis à jouer, a fait toutes sortes de bévues et, après trois ou quatre passes, a brusquement quitté la table. «Non,a-t-il dit, ce n'est que... je n'ai voulu que... » et il est parti. Il m'a rencontré dans le corridor, m'a pris les deux mains et m'a regardé dans les yeux, mais d'un air si singulier; après m'a voir serré la main, il s'est éloigné, il souriait toujours, seulement son sourire était pénible, étrange, on aurait dit celui d'un mort. Sa femme pleurait de joie, la gaieté régnait chez eux comme en un jour de fête. Us ont dîné vite. Voilà qu'après le repas il dit à sa femme : — « Écoutez, douchenka, je vais me reposer un moment », — et il va se mettre au lit. Il

appelle sa petite fille, lui pose sa main sur la tête et caresse longtemps la chevelure de l'enfant. Ensuite il s'adresse de nouveau à sa femme : « Eh bien, et Pétinka? Notre Pétia, dit-il, Pétinka? » La femme fait le signe de la croix et répond qu'il est mort. — « Oui, oui, je sais, je sais tout. Pétinka est maintenant dans le royaume des cieux. » — Sa femme voit qu'il qu'il n'est pas dans son assiette, que l'événement l'a complètement bouleversé, et elle lui dit : — « Vous devriez dormir, douchenka. » — u Oui, c'est bien, tout de suite... je vais faire un petit somme. » Alors il s'est tourné de l'autre côté et il est resté quelque temps immobile ; après quoi il a changé de position, il a voulu dire quelque chose. — « Quoi, mon ami? » lui demande sa femme qui n'a pas bien entendu. Pas de réponse. Elle attend un moment. — « Allons, se dit-elle, il s'est endormi », et elle va passer une petite heure chez la logeuse. Au bout de ce temps, elle revient et voit que son mari ne s'est pas encore éveillé : il est toujours couché sur le lit et ne fait aucun mouvement. Elle pense qu'il dort, s'assied et se met à travailler. D'après ce qu'elle raconte, elle était depuis une demi-heure tellement absorbée dans ses réflexions qu'elle ne se rappelle même pas à quoi elle pensait; elle dit seulement qu'elle avait même oublié son mari. Mais tout à coup une sensation d'inquiétude l'arrache à ses songeries; elle est surtout frappée du silence sépulcral qui règne dans la chambre. Elle jette les yeux sur le lit et voit que son mari est toujours couché dans la même position. Elle s'approche de lui, écarte la couverture, regarde : — il est tout à fait froid! II était mort, matotchka; Gorchkoff était mort, mort subitement, comme si un coup de foudre l'avait tué. Mais de quoi il est mort, Dieu le sait. Moi, cela m'a tellement saisi, Varinka, que je n'ai pas encore pu me remettre de ma stupeur. On ne se figure pas qu'un homme puisse passer si brusquement de vie à trépas. Ce pauvre Gorchkoff! Ah! quelle destinée! Sa femme est consternée et tout en larmes; la petite fille s'est fourrée dans un coin. Il y a chez eux un tel remue-ménage; on va faire une enquête médicale... je ne puis pas bien vous dire. Mais cela fait peine, oh ! que cela fait peine ! Il est triste de penser qu'en effet vous ne savez ni le jour ni l'heure... Vous partez ainsi tout d'un coup...

Votre

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

19 septembre.

MADEMOISELLE VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je m'empresse de vous informer, mon amie, que Ratazaïeff m'a trouvé du travail pour un écrivain. — Quelqu'un est venu le voir et lui a apporté un énorme manuscrit;—grâce à Dieu, je ne manquerai pas d'ouvrage. Seulement, c'est écrit d'une façon si peu lisible que je ne sais même pas comment me mettre à la besogne. On désire avoir la copie le plus tôt possible. Le sujet traité par l'auteur est tel que je n'y comprends pas grand chose... Il est convenu que je serai payé à raison de quarante kopeks la feuille. Tout cela est pour vous dire, ma chère, que je vais avoir des ressources supplémentaires. — Allons, maintenant, adieu, matotchka. Je vous quitte pour me mettre au travail.

Votre fidèle ami

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

23 septembre.

MON CHER AMI, MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Je ne vous ai pas écrit depuis deux jours, mon ami, mais j'ai eu beaucoup de soucis, beaucoup de tourment.

Buikoff vint chez moi avant-hier. J'étais seule, Fédora était sortie. J'allai ouvrir et je fus si effrayée en le voyant que je ne pus bouger de place. Je sentis que je pâlissais. Il entra avec le gros rire qui lui est habituel, prit une chaise et s'assit. Je fus longtemps sans pouvoir recouvrer ma présence d'esprit; à la fin je m'assis dans un coin et me mis à travailler. Il cessa bientôt de rire. Je crois que mon aspect le frappa. J'ai tellement maigri dans ces derniers temps ; mes joues et mes yeux se sont creusés, j'étais pâle comme un mouchoir... le fait est que celui qui m'a perdue de vue depuis un an doit avoir

de la peine à me reconnaître. Il fixa sur moi un regard attentif et prolongé, puis la gaieté lui revint. Il engagea la conversation; je ne me rappelle pas ce que je lui répondis, il se mit à rire. Sa visite dura une heure entière ; il s'entretint longuement avec moi, m'adressa diverses questions. Enfin, avant de se retirer, il me prit la main et dit (je vous cite mot pour mot ses paroles) : « Varvara Alexéievna! Entre nous soit dit, Anna Fédorovna, votre parente et mon intime amie., est une ignoble créature. » (Non content de la qualifier ainsi, il lui appliqua une épithète inconvenante.) « Elle a aussi dévoyé votre cousine, et elle vous a perdue. De mon côté, moi aussi, dans cette circonstance, je me suis conduit comme un misérable : mais quoi, cela se voit tous les jours dans la vie! » Là-dessus, il partit d'un bruyant éclat de rire. Il observa ensuite qu'il n'était pas versé dans l'art de la parole: le principal, ce qu'il fallait dire, ce que le devoir d'un galant homme ne lui permettait pas de taire, il l'avait déjà dit; quant au reste, il allait le faire connaître en peu de mots. Alors il me déclara qu'il recherchait ma main, qu'il se croyait tenu de me rendre l'honneur, qu'il était riche; qu'après la noce il m'emmènerait à son village, dans une steppe où il voulait chasser le lièvre; qu'il ne reviendrait plus jamais à Pétersbourg, parce que Pétersbourg était une ville dégoûtante; qu'il avait ici à Pétersbourg, selon sa propre expression, un vaurien de neveu et qu'il s'était juré de ne lui rien laisser; c'était surtout pour cela, c'est-à dire dans l'intention d'avoir des héritiers légitimes, qu'il recherchait ma main, tel était le principal motif pour lequel il me demandait en mariage. Il ajouta que je vivais fort pauvrement; que demeurant dans un pareil taudis, ce n'était pas étonnant que je fusse malade; il me prédit une mort certaine si je restais encore ainsi; il fit remarquer qu'à Pétersbourg les logements étaient infects, et, pour finir, me demanda si je n'avais besoin de rien.

Sa proposition me causa un tel saisissement que, sans savoir moi-même pourquoi, je me mis à pleurer. Il attribua mes larmes à la reconnaissance et me dit qu'il avait toujours été convaincu que j'étais une demoiselle bonne, sensible et instruite, mais qu'avant de se résoudre à cette démarche, il avait voulu se renseigner de la façon la plus détaillée sur ma conduite présente. Puis il me questionna sur vous : on lui avait tout appris, dit-il, vous étiez un homme de principes nobles; lui, de son côté, ne voulait pas être en reste avec

vous ; en fin de compte, il me demanda si cinq cents roubles seraient une rémunération suffisante de tout ce que vous aviez fait pour moi. Je lui déclarai que ce que vous aviez fait pour moi, aucune somme d'argent ne pourrait le payer. Il répliqua que tout cela était absurde, que c'était du pur roman, que j'étais encore jeune et que je lisais des vers, que les romans perdaient les jeunes filles, que les livres ne servaient qu'à gâter la moralité, et qu'il n'en pouvait souffrir aucun; il me conseilla d'attendre que j'eusse son âge pour parler des gens; « alors», ajouta-t-il, « vous les connaîtrez ». Il dit ensuite que je devais réfléchir mûrement à ses propositions, qu'il lui serait très-désagréable que, dans une question de cette importance, je me décidasse à la légère; que l'irréflexion et l'entraînement perdaient la jeunesse inexpérimentée, mais qu'il désirait vivement obtenir de moi une réponse favorable; qu'enfin, dans le cas contraire, il se verrait forcé d'épouser une marchande de Moscou, attendu qu'il s'était juré de déshériter son vaurien de neveu. Il laissa malgré moi cinq cents roubles sur mon métier à broder, en disant que c'était pour acheter des bonbons; il me promit qu'à la campagne je deviendrais grasse comme un beignet, et que je serais chez lui comme un coq en pâte. « A présent », acheva-t-il, « je suis terriblement occupé, j'ai des affaires qui me font trotter toute la journée, et je suis venu vous voir entre deux courses. » Là-dessus, il me quitta. J'ai longtemps réfléchi, mon ami, j'ai changé d'idée plus d'une fois, je me suis tourmenté l'esprit sur la question, à la fin je me suis décidée. Mon ami, je vais l'épouser, je dois agréer sa demande. Si quelqu'un peut effacer ma honte, me rendre un nom honorable, écarter de moi la pauvreté, les privations, le malheur, — eh bien, ce n'est que lui. Qu'ai-je donc à attendre de l'avenir? Que puis-je encore demander à la destinée ? Fédora dit qu'il ne faut pas laisser échapper son bonheur; elle dit... mais comment peut-on parler de bonheur ici ? Du moins, je ne trouve pas d'autre issue pour moi, mon inappréciable ami. Que voulez-vous que je fasse ? Le travail a détruit ma santé ; je ne puis pas travailler d'une façon suivie. Entrer en condition? — L'ennui de cette existence me tuerait; d'ailleurs, je ne conviens à personne. Je suis d'une constitution maladive, par conséquent je serai toujours à charge aux autres. Sans doute la position que j'accepte n'est pas le paradis, mais que faire, mon ami, que faire? Est-ce que j'ai le choix?

Je ne vous ai pas consulté. J'ai voulu ne prendre conseil que de moi-même. La résolution que vous venez de lire est irrévocable, et je vais la faire connaître immédiatement à Buikoff, qui d'ailleurs me presse de lui donner une réponse définitive. Il dit qu'il est oblige de partir, que ses affaires n'attendent pas, qu'on ne peut pas les ajourner pour des bagatelles. Dieu sait si je serai heureuse; mon sort est entre ses mains et sa sainte volonté est insondable, mais mon parti est pris. On dit que Buikoff est un homme bon : il m'estimera ; peut-être que moi aussi je l'estimerai. Qu'attendre de plus de notre mariage ?

Je vous apprends tout, Makar Alexéiévitch. Je suis sure que vous comprendrez tout mon chagrin. N'essayez pas de me faire revenir sur ma détermination. Vos efforts seraient inutiles. Pesez dans votre propre cœur tout ce qui m'a forcée à agir ainsi. J'ai été fort agitée d'abord, mais maintenant je suis plus calme. Qu'ai-je en perspective? Je l'ignore. Il en adviendra ce qu'il pourra; à la grâce de Dieu!...

Buikoff est arrivé ; je laisse ma lettre inachevée. J'avais encore bien des choses à vous dire. Buikoff est ici!

23 septembre.

MATOTCHKA VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je m'empresse de vous répondre, matotchka; je m'empresse de vous déclarer, matotchka, que je suis stupéfait. Ce n'est pas cela... Hier nous avons enterré Gorchkoff. Oui, c'est ainsi, Varinka, c'est ainsi. Buikoff a agi noblement; seulement voilà, voyez-vous, ma chère, ainsi vous consentez? Sans doute, la volonté de Dieu dirige tout ; c'est ainsi, cela doit nécessairement être ainsi, c'est-à-dire qu'ici doit nécessairement se trouver la volonté de Dieu ; et la providence du Créateur céleste sans doute est bonne et insondable, et les destinées aussi, c'est la même chose. — Fédora s'intéresse aussi à vous. Sans doute, maintenant vous allez être heureuse, matotchka, vous serez dans l'aisance, ma chérie, ma charmante petite belette, mon petit ange, — seulement, voyez-vous, Varinka, pourquoi si vite que cela ? Oui, les

affaires... M. Buikoff a des affaires, — sans doute, qui est-ce qui n'a pas d'affaires? il peut en avoir comme un autre... Je l'ai vu quand il est sorti de chez vous. Il est bien, très-bien; c'est même un fort bel homme. Seulement ce n'est pas cela, il ne s'agit pas de savoir s'il est bel homme, mais maintenant je n'ai plus ma tête. Seulement voilà, comment nous écrirons-nous à présent? Et moi, comment vais-je rester seul? Mon petit ange, je pèse tout, je pèse tout, comme vous me l'avez écrit; je pèse dans mon cœur tout cela, toutes ces raisons. Je finissais de copier la douzième page quand ces événements ont fondu sur moi! Matotchka, vous allez partir, vous avez, par conséquent, différentes choses à acheter, des chaussures, des vêtements; eh bien, justement je connais un magasin, rue aux Pois; rappelez-vous comment je vous l'ai décrit. — Mais non ! Comment cela, matotchka ? À quoi pensez-vous ? Vous ne pouvez pas partir maintenant, c'est impossible, absolument impossible. Vous avez beaucoup d'achats à faire, il faut que vous vous procuriez un équipage. De plus, il fait maintenant si mauvais ! Regardez donc, il pleut à verse, et c'est une pluie si humide, et puis... et puis vous aurez froid, mon petit ange ; votre petit cœur aura froid I Voyons, vous avez peur d'un étranger, et vous partiriez ! Mais qui me restera ici? Oui ! Voilà Fédora qui dit qu'un grand bonheur vous attend... mais cette femme-là est méchante et elle désire ma perte. Irez-vous aux premières vêpres, matotchka? J'irais pour vous voir. C'est vrai, matotchka, c'est parfaitement vrai que vous êtes une demoiselle instruite, vertueuse et sensible, mais qu'il épouse plutôt une marchande ! Qu'en pensez-vous, matotchka? Qu'il épouse plutôt une marchande ! — J'irai vous voir, ma Varinka, dès qu'il fera sombre, j'irai passer une heure chez vous. Maintenant les jours commencent à être courts; à la tombée de la nuit vous me verrez accourir.

J'irai certainement passer une petite heure chez vous aujourd'hui, matotchka. En ce moment vous attendez Buikoff, mais dès qu'il sera parti, alors... Attendez-moi, matotchka, je viendrai...

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

27 septembre.

MON AMI, MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

M. Buikoff a dit que je devais absolument avoir trois douzaines de chemises en toile de Hollande. Ainsi il faut trouver le plus tôt possible des couturières pour deux douzaines, et nous avons fort peu de temps. M. Buikoff se fâche, il dit qu'on a énormément d'embarras avec ces chiffons. Notre mariage a lieu dans cinq jours, et le lendemain de la noce nous partons. M. Buikoff est pressé, il dit qu'on n'a pas besoin de perdre beaucoup de temps pour des niaiseries. Je suis brisée de fatigue et puis à peine me tenir sur mes jambes. J'ai un tas d'affaires, et, vraiment, il vaudrait mieux n'avoir pas tout cela. Autre chose_: nous n'avons pas assez de blonde et de dentelle, ainsi il faudrait encore en acheter, car M. Buikoff dit qu'il ne veut pas que sa femme soit mise comme une cuisinière, et que je dois absolument « moucher le nez à toutes les femmes de propriétaires ». Ce sont ses propres expressions. Ainsi voilà, Makar Alexéiévitch, allez, s'il vous plaît, trouver madame Chiffon, rue aux Pois, et priez-la, d'abord, d'envoyer chez nous des couturières, ensuite de vouloir bien passer elle-même. Aujourd'hui je suis malade. Il fait très-froid dans notre nouvel appartement, où règne un désordre terrible. La tante de M. Buikoff se meurt.de vieillesse. Je crains qu'elle ne succombe avant notre départ, mais M. Buikoff dit que ce n'est rien, qu'elle se remettra. Il n'y a aucun ordre dans la maison. Comme M. Buikoff ne demeure pas avec nous, tous les domestiques filent Dieu sait où. Fédora est quelquefois seule pour nous servir; le valet de chambre de M. Buikoff, qui doit avoir l'œil sur les gens, a disparu depuis avant-hier, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Chaque matin M. Buikoff entre en passant, il se met toujours en colère, et hier il a battu le gérant de la maison, ce qui lui a attiré des désagréments avec la police... Je n'ai personne pour vous porter ma lettre, je vous l'adresse par la poste. Oui! J'allais oublier le plus important. Dites à madame Chiffon qu'elle doit absolument changer les blondes en se réglant sur le modèle d'hier, et priez-la de passer elle-même chez moi pour me faire voir un nouveau choix. Dites-lui aussi que j'ai changé d'idée au sujet du canezou, qu'il faut le broder au crochet. Ah! encore : les monogrammes des mouchoirs doivent être brodés

au tambour, entendez-vous? au tambour et pas à points plats. Faites-y attention, n'oubliez pas que c'est au tambour l Voici encore une chose que j'allais oublier; recommandez-lui, pour l'amour de Dieu, de mettre sur la pèlerine de petits nœuds de cordonnet, et puis de garnir le collet avec de la dentelle ou un large falbala. Dites-lui tout cela, s'il vous plaît, Makar Alexéiévitch.

Votre V. D.

P. S. — Je suis si confuse du tracas que je vous donne toujours avec mes commissions!

Avant-hier déjà vous avez passé toute la matinée en courses. Mais que faire ? Chez nous, tout est en désarroi, et moi-même je suis souffrante. Ainsi ne soyez pas fâché contre moi, Makar Alexéiévitch. Je suis si angoissée! Ah! qu'adviendra-t-il de cela, mon ami, mon cher, mon bon Makar Alexéiévitch ? Je n'ose envisager mon avenir. Je pressens toujours quelque chose, et je vis comme dan3 une vapeur de charbon.

P. S. — Pour l'amour de Dieu, mon ami, n'oubliez rien de ce que je viens de vous dire. Je crains toujours que vous ne fassiez quelque erreur. Rappelez-vous : au tambour et pas à points plats.

V. D.

27 septembre.

MADEMOISELLE VARVARA ALEXÉIEVNA!

J'ai fait ponctuellement toutes vos commissions. Madame Chiffon dit qu'elle avait déjà pensé elle-même à faire la broderie au tambour, que c'est plus convenable. Est-ce bien cela ? Je ne sais pas, je n'ai pas trop compris. Ensuite, il était question de falbala dans votre lettre ; eh bien, elle a aussi parlé du falbala. Seulement, matotchka, j'ai oublié ce qu'elle m'a dit du

falbala. Je me rappelle seulement qu'elle a beaucoup parlé ; quelle bavarde femelle! Qu'est-ce qu'elle m'a donc jaboté ? Mais elle vous dira tout elle-même. Moi, matotchka, je suis complètement détraqué. Je n'ai même pas été au bureau aujourd'hui. Seulement, ma chère, vous avez tort de vous désespérer. Pour votre tranquillité, je suis prêt à courir tous les magasins. Vous m'écrivez que vous n'osez pas envisager l'avenir. Mais aujourd'hui, avant sept heures, vous saurez tout. Madame Chiffon elle-même ira chez vous. Ainsi, ne vous désespérez pas ; espérez, matotchka ; peut-être que tout s'arrangera pour le mieux : — voilà. Le maudit falbala, j'y pense toujours, ce falbala ne me sort pas de là tête ! J'irais bien chez vous, mon petit ange, certainement j'irais vous voir, je n'y manquerais pas; j'ai même été deux fois déjà jusqu'à la porte de votre maison. Mais toujours Buikoff, je veux dire que M. Buikoff est toujours si fâché... voilà, ce n'est pas cela... Eh bien, mais quoi !

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

28 septembre.

MONSIEUR MAKAR ALEXÉIÉVITCH !

Pour l'amour de Dieu, courez tout de suite chez le bijoutier. Dites-lui qu'il ne faut pas faire les boucles d'oreilles avec des perles et des émeraudes. M. Buikoff trouve que c'est trop riche, que cela lui reviendrait trop cher. Il est fâché, il dit qu'il a déjà beaucoup financé et que nous le ruinons; hier, il a déclaré que, s'il avait pu prévoir de pareilles dépenses, il ne m'aurait pas engagé sa parole. Il dit que, sitôt mariés, nous partirons, que nous ne recevrons pas, qu'il ne faut pas croire que je vais danser et pirouetter, qu'il y a encore loin d'ici aux fêtes. Voilà comme il parle! Mais Dieu sait si je tiens à tout cela ! C'est M. Buikoff lui-même qui a tout commandé. Je n'ose même pas lui répondre: il est si irascible! Que vais-je devenir?

V. D.

28 septembre.

MA CHÉRIE, VARVARA ALEXÉIEVNA !

Je — c'est-à-dire que le bijoutier dit — bien ; quant à moi, je voulais d'abord dire que je suis tombé malade et que je ne puis me lever. C'est comme un fait exprès que dans un moment de presse, quand vous avez besoin de moi, j'attrape un refroidissement. Que le diable l'emporte ! Je vous apprendrai aussi que, pour mettre le comble à mes malheurs, Son Excellence s'est montrée sévère et a fait une scène violente à Emilian Ivanovitch; elle a tant crié qu'à la fin elle n'en pouvait plus, la pauvre Excellence. Je vous dis tout ce qui se passe. Je voulais encore vous écrire quelque chose, seulement j'ai peur de vous ennuyer. Voyez-vous, matotchka, je suis un homme bête, simple, j'écris les choses comme elles me viennent; aussi vous ne trouverez peut-être pas cela intéressant : — eh bien, mais quoi!

Votre

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

29 septembre.

MA CHÈRE VARVARA ALEXÉIEVNA!

J'ai vu Fédora aujourd'hui, ma chérie. Elle dit qu'on vous marie demain, que vous parlez après-demain, et que M. Buikoff a déjà loué des chevaux. Pour ce qui est de Son Excellence, je vous en ai déjà parlé, matotchka. Oui, encore une chose: —j'ai vérifié la note du magasin de la rue aux Pois ; il n'y a pas d'erreur, seulement c'est fort cher. Mais pourquoi donc M. Buikoff se fâche-t-il contre vous ? Allons, soyez heureuse, matotchka ! Je suis enchanté; oui, je serai enchanté si vous êtes heureuse. J'irais volontiers à l'église, matotchka, mais je ne puis pas, j'ai mal aux reins. Ainsi voilà, je reviens encore aux lettres: par qui donc maintenant nous seront-elles remises, matotchka ? Oui, vous avez été très-généreuse à l'égard de Fédora, ma chère l Vous avez fait là

une bonne action, mon amie; vous avez très-bien agi. C'est une bonne œuvre! Et pour chacune de vos bonnes œuvres le Seigneur vous bénira. — Les bonnes actions ne restent pas sans récompense, et la vertu sera toujours couronnée par la justice divine, tôt ou tard. Matotchka, j'aurais bien des choses à vous écrire; je vous écrirais à toute heure, à toute minute, je vous écrirais toujours! J'ai encore chez moi un livre à vous, les Nouvelles de Bielkine; eh bien, vous savez, matotchka, laissez- le-moi, faites-m'en cadeau, ma chérie. Ce n'est pas que j'aie si grande envie de te lire. Mais, vous le savez vous-même, matotchka, l'hiver approche; les soirées seront longues, je serai triste; eh bien, voilà, je lirais cela, matotchka. Je vais déménager et je m'installerai dans votre ancien logement que je louerai à Fédora. Pour rien au monde maintenant je ne me séparerai de cette honnête femme; d'ailleurs, elle est si laborieuse! Hier j'ai visité en détail le logement que vous avez quitté. Votre petit métier et la broderie qui est dessus!sont restés à la même place, on n'y a pas touché, ils sont dans le coin . J'ai examiné votre broderie. Vous avez aussi laissé là divers chiffons. Dans le tiroir de votre table j'ai trouvé quelques feuilles de papier; sur l'une d'elles est écrit : — « Monsieur Makar Alexéiévitch, je m'empresse » — rien de plus. Évidemment quelqu'un vous a interrompue à l'endroit le plus intéressant. Votre petit lit est dans le coin derrière le paravent... Ma chérie!!! Allons, adieu, adieu; pour l'amour de Dieu, un mot le plus tôt possible en réponse à cette lettre.

MAKAR DIÉVOUCHKINE.

30 septembre.

MON INAPPRÉCIABLE AMI, MAKAR ALEXÉIÉVITCH!

Tout est consommé ! Mon sort est décidé; ce qu'il sera, je l'ignore, mais je me soumets à la volonté du Seigneur. Nous partons demain. Je vous dis adieu pour la dernière fois, mon inappréciable ami, mon cher bienfaiteur! Ne vous faites pas de peine à mon sujet, vivez heureux, souvenez-vous de moi, et que la bénédiction de Dieu descende sur vous! Je penserai souvent à vous, je me

souviendrai de vous dans mes prières. — Voilà terminée une période de mon existence! Elle me laisse peu de souvenirs consolants; le vôtre ne m'en sera que plus précieux, vous n'en serez que plus cher à mon cœur. Vous êtes mon unique ami; seul ici vous m'avez aimée. Je voyais tout, je savais comme vous m'aimiez. Un sourire de moi, une ligne de mon écriture vous rendait heureux. A présent il faudra vous habituer à ne plus me voir! Comment resterez-vous seul ici? Qui vous restera ici, mon bon, mon inappréciable, mon unique ami ? Je vous laisse le livre, le métier, la lettre commencée; quand vous regarderez ces lignes interrompues, complétez- les par la pensée, lisez-y tout ce que vous auriez voulu entendre ou lire de moi, tout ce que je ne vous aurais pas écrit; mais maintenant, que n'écrirais-je pas ! Souvenez-vous de votre pauvre Varinka qui vous a aimé d'une affection si solide. Toutes vos lettres sont restées dans la commode chez Fédora, dans le tiroir d'en haut. Vous m'écrivez que vous êtes malade, mais M. Buikoff ne me laisse aller nulle part aujourd'hui. Je vous écrirai, mon ami, je vous le promets ; mais Dieu seul sait ce qui peut arriver. Ainsi, disons-nous adieu maintenant pour toujours, mon ami, mon chéri, pour toujours!... Oh! comme je vous embrasserais maintenant! Adieu, mon ami, adieu, adieu. Vivez heureux; portez-vous bien. Je prierai éternellement pour vous! Oh! que je suis triste! quel poids j'ai sur l'âme ! M. Buikoff m'appelle. Votre éternellement affectionnée

V.

P. S. — Mon âme est si pleine, si pleine de larmes à présent... Les larmes m'oppressent, m'étouffent. Adieu. Seigneur ! que je suis triste!

Souvenez-vous, souvenez-vous de votre pauvre Varinka!

———

Matotchka, Varinka, ma bien-aimée, ma chérie! On vous emmène, vous partez! Oui, maintenant ils feraient mieux de m'arracher le cœur de la poitrine que de vous arracher à moi ! Mais comment consentez-vous à cela ?— Voyons, vous pleurez, et vous parlez? Tout à l'heure j'ai reçu de vous un petit mot tout trempé de larmes. Par conséquent vous n'avez pas envie de partir,

par conséquent on vous emmène de force, par conséquent vous avez pitié de moi, par conséquent vous m'aimez! Mais comment donc, avec qui donc serez-vous maintenant? Là-bas votre petit cœur souffrira, il aura froid, il aura la nausée. L'ennui le desséchera, le chagrin le brisera. Là vous mourrez; là on vous mettra dans la terre humide ; il n'y aura même là personne pour vous pleurer ! M. Buikoff continuera à chasser le lièvre... Ah! matotchka, matotchka ! A quoi vous êtes-vous décidée, comment avez-vous pu prendre un tel parti? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait, quel crime avez-vous commis contre vous-même? Car là on vous fera descendre au tombeau; ils vous feront mourir là, mon petit ange. Vous êtes faible comme une plume, matotchka ! Et moi, où étais-je ? Imbécile, à quoi perdais-je alors mon temps ? Je vois un enfant qui fait une folie, qui a la tête malade, rien déplus! J'aurais dû tout simplement... — eh bien, non ! Franc imbécile que je suis, je ne pense à rien, je ne vois rien, je laisse tout faire, comme si la chose ne me regardait pas; et je courais encore après un falbala!... Non, Varinka, je me lèverai; je serai peut-être guéri d'ici à demain, eh bien, je me lèverai!... Je me jetterai sous les roues, matotchka; je ne vous laisserai pas partir! Mais non, qu'est-ce que c'est que cela, en effet? De quel droit tout cela se fait-il ? Je partirai avec vous; je courrai derrière votre voiture, si vous ne me prenez pas, je courrai jusqu'à épuisement de forces, jusqu'à ce que je perde le souffle. Mais savez-vous seulement ce qu'est l'endroit où vous allez, matotchka? Vous ne le savez peut-être pas; eh bien, je vais vous le dire ! C'est une steppe, ma chère, une steppe nue; nue comme la paume de ma main! Là habitent des paysannes insensibles, des moujiks incultes et ivrognes. Là, à présent, les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, il pleut, il fait froid, — et vous allez là! M. Buikoff, lui, aura là une occupation : il chassera le lièvre; mais vous, qu'est-ce que vous ferez? Vous voulez être propriétaire, matotchka ?Mais, mon petit chérubin! Regardez-vous donc, est-ce que vous ressemblez à une propriétaire?... Mais comment cela peut-il être, Varinka ! A qui donc adresserai-je des lettres, matotchka ? Oui, prenez cela en considération, matotchka, — dites-vous: « À qui donc écrira-t-il ? » Qui désormais appellerai-je matotchka ? A qui donnerai-je ce nom si doux ? Où vous retrouver encore, mon petit ange ? Je mourrai, Varinka, je mourrai, pour sûr;

mon cœur ne supportera pas un tel malheur ! Je vous aimais comme la lumière de Dieu, comme ma propre fille; j'aimais tout en vous, matotchka, ma chérie! Et même je ne vivais que pour vous! Je travaillais, je faisais des copies, je sortais, j'allais me promener, je confiais mes observations au papier sous forme de lettres amicales, tout cela, matotchka, parce que vous demeuriez ici, en face, tout près de moi. Vous ne le saviez peut-être pas, mais c'était ainsi. Écoutez, matotchka, jugez, ma chère petite amie, s'il est possible que vous nous quittiez! Ma chérie, vous ne pouvez pas vous en aller, c'est impossible, c'est de toute impossibilité. Voyez, il pleut, et vous n'êtes pas forte; vous prendrez un refroidissement. Votre équipage ne vous protégera pas contre la pluie, vous serez toute trempée à coup sûr. Vous n'aurez pas plus tôt dépassé la barrière qu'il arrivera un accident à voire voiture; elle se brisera exprès. Ici, à Pétersbourg, on fait les voitures d'une façon exécrable ! Je les connais, tous ces carrossiers; ils savent fabriquer de jolis joujoux, ça a du chic, mais voilà tout, ce n'est pas solide! Je jure que ce n'est pas solidement fait ! Matotchka, je me jetterai aux genoux de M. Buikoff; je lui prouverai, je lui démontrerai tout ! Vous lui expliquerez aussi les choses, matotchka, vous lui parlerez raison!... Vous lui direz que vous restez et que vous ne pouvez pas partir!... Ah! que n'a-t-il épousé une marchande à Moscou ! Il aurait bien dû aller se marier là! Une marchande aurait mieux valu pour lui, beaucoup mieux; je sais pourquoi! Et je vous aurais gardée ici près de moi, Mais qu'est-ce que Buikoff est pour vous, matotchka? Comment vous est-il devenu tout d'un coup si cher ? C'est peut-être parce qu'il vous achète tout le temps des falbalas, c'est peut-être pour cela? Maïs qu'est-ce donc qu'un falbala? Pourquoi un falbala ? C'est une niaiserie, matotchka! En ce moment il y va d'une vie humaine, et un falbala n'est qu'un chiffon, matotchka, un misérable chiffon! D'ailleurs, moi-même, dès que j'aurai reçu mon traitement, je vous en payerai, des falbalas, je vous en achèterai une quantité, matotchka ; je connais certain petit magasin; attendez seulement que j'aie touché mes honoraires, mon petit chérubin, Varinka! Ah! Seigneur, Seigneur! Ainsi, c'est décidé ; vous allez dans la steppe avec M. Buikoff, vous partez pour ne plus revenir! Ali ! matotchka!... Non, vous m'écrirez encore, vous m'enverrez encore un mot pour me donner de vos nouvelles, et, quand vous serez partie,

vous m'écrirez de là-bas, Autrement, mon ange céleste, ce serait la dernière lettre, et il n'est pas possible que celte lettre soit la dernière! Comment donc, notre correspondance s'arrêterait ainsi tout d'un coup! Mais non, je vous écrirai et vous m'écrirez aussi.., Maintenant mon style se forme... Ah! ma chère, que parlé-je de style ! Tenez, en ce moment je ne sais pas ce que j'écris, je ne le sais pas du tout, je ne sais rien, je ne me relis pas et ne corrige pas mon style, je ne pense qu'à vous écrire, à vous écrire le plus possible... Ma bien-aimée, ma chérie, matotchka!

FIN.

[1] L'intention plaisante de cette phrase échappera complètement au lecteur français. Peut-être le badinage a-t-il un pou plus de sel en russe, mais il nous a été impossible do reproduire le calembour que forment dans le texte les mots riedkikh (rares) et riedkou (raifort).

[2] Association de travailleurs qui mettent leurs gains en commun.

Niétotchka Nezvanova

Traduction par J.-W. BIENSTOCK.
- 1848 -

Table des matières

Note du traducteur
I
II
III
IV
V
VI
VII

Note du traducteur

Bien que le roman de Dostoïevski, Niétotchka Nezvanova, occupe une place importante dans l'œuvre du génial écrivain russe, il était resté jusqu'à présent inédit en langue française.

Il est vrai que si l'on cherche parmi les ouvrages de Dostoïevski, parus en français, on découvre trois romans, attribués à cet auteur, traduits par M. Halpérine-Kaminsky, et dans chacun desquels se retrouvent certains des personnages et des faits qui appartiennent au roman de Dostoïevski Niétotchka Nezvanova.

Ces trois traductions, publiées chez trois éditeurs différents, sont, dans l'ordre de leur parution:

dostoievsky: Âme d'enfant;
dostoievsky: Les Étapes de la Folie;
dostoievsky: Netotchka.

Chez les antiquaires, il existe un procédé très répandu pour fabriquer de faux meubles. On prend, par exemple, un canapé du plus authentique Louis XVI, et on le coupe en trois parties: le dossier, les pieds, le siège. En complétant chacune de ces parties par du moderne, parfaite imitation de l'ancien, on obtient trois faux canapés de style Louis XVI, qu'il est facile de vendre comme pièces authentiques.

C'est à peu près le procédé qu'a employé le traducteur à l'égard du roman de Dostoïevski Niétotchka Nezvanova. Dans les six premiers chapitres il a taillé un roman: Les étapes de la folie. Avec le reste il a composé un second roman: Âme d'enfant. Enfin réunissant ces deux pseudo-romans de Dostoïevski, il en a fait paraître un troisième: Netotchka.

Je ne citerai ici aucun des passages du roman de Dostoïevski qui ont été omis ou altérés dans les traductions précitées. Je me bornerai à faire remarquer que le roman Netotchka, présenté par M. Halpérine-Kaminsky, ne

donne guère plus de la moitié de l'œuvre de Dostoïevski; mais que par contre ce traducteur a jugé à propos de mettre des noms où Dostoïevski n'avait mis que des initiales (ainsi le musicien B…, dans les Étapes de la folie, s'appelle Bouvarov, et devient Berner, dans Netotchka) et de compléter le roman de Dostoïevski par cette conclusion de son crû:

«Deux ans après, grâce à un travail acharné et à la protection du prince X… j'arrivai à entrer au grand opéra de Pétersbourg, et j'y obtins les succès les plus flatteurs dès le début de ma carrière.

«Je ne revis jamais Katia. Six mois après les terribles événements que je viens de raconter, elle avait épousé un consul; et depuis elle vit constamment à l'étranger.»

Ainsi le public français, qui croit connaître trois romans de Dostoïevski, connaît en réalité trois «œuvres» de M. Halpérine-Kaminsky, tandis qu'il ignore le roman de Dostoïevski Niétotchka Nezvanova. C'est pourquoi nous donnons ici la traduction complète de cet ouvrage. — J.-W. B.

I

Je ne me rappelle pas mon père; il mourut quand j'avais deux ans. Ma mère se remaria. Ce second mariage, quoique contracté par amour, fut pour elle la source de bien des douleurs. Mon beau-père était musicien… Sa destinée fut des plus extraordinaires. C'était l'homme le plus étrange et le plus délicieux que j'aie jamais connu. Son influence sur mes premières impressions d'enfant a été si forte qu'elle a marqué de son empreinte toute ma vie. Pour que mon récit soit compréhensible, je commencerai, tout d'abord, par donner sa biographie. Tout ce que je dirai de lui, je l'ai appris plus tard, par le célèbre violoniste B… qui fut le camarade et l'ami très intime de mon beau-père, dans sa jeunesse.

Mon beau-père s'appelait Efimov. Il était né dans un village appartenant à un opulent propriétaire. Il était le fils d'un très pauvre musicien qui, après de longs voyages, s'était fixé sur les terres de ce propriétaire et s'était engagé dans son orchestre. Ce propriétaire, qui vivait très luxueusement, aimait par-dessus tout et passionnément la musique.

On raconte que cet homme qui ne quittait jamais ses terres, même pour aller à Moscou, décida tout à coup, un jour, de se rendre dans une ville d'eau de l'étranger, pour quelques semaines, dans le but unique d'entendre un célèbre violoniste qui, au dire des journaux, devait y donner trois concerts. Lui-même possédait un assez bon orchestre, à l'entretien duquel il consacrait presque tous ses revenus. Mon beau-père entra dans cet orchestre comme clarinettiste. Il avait vingt-deux ans quand il fit la connaissance d'un homme étrange.

Dans le même district vivait un comte, qui avait été jadis à la tête d'une grosse fortune, mais que ruinait la manie d'avoir un théâtre. Il lui arriva d'avoir à renvoyer, pour sa mauvaise conduite, son chef d'orchestre, d'origine italienne. Ce chef d'orchestre était, en effet, un triste individu. À peine privé de son emploi, il perdit aussitôt toute retenue; il se mit à fréquenter les débits de la ville, à boire; il en arriva même à mendier, et il lui

devint désormais impossible de trouver à se placer dans la province. C'est avec cet homme que mon beau-père se lia d'amitié. Cette camaraderie paraissait aussi inexplicable qu'extraordinaire, car personne ne remarquait le moindre changement de conduite chez mon beau-père par suite de l'exemple de son compagnon, si bien que le propriétaire, qui d'abord lui avait défendu de fréquenter l'Italien, en était venu à fermer les yeux sur leur amitié.

Enfin, le chef d'orchestre mourut subitement. Les paysans trouvèrent, un matin, son cadavre dans un fossé, près d'un barrage. On ouvrit une enquête, dont le résultat fut que l'Italien était mort d'apoplexie.

Tout ce qu'il possédait se trouvait chez mon beau-père, qui présenta aussitôt la preuve de son droit indiscutable à l'héritage: le défunt avait laissé un papier déclarant qu'en cas de décès Efimov était son seul héritier. L'héritage se composait d'un habit noir, que le défunt conservait comme la prunelle de ses yeux, parce qu'il gardait toujours l'espoir de trouver une nouvelle place, et d'un violon, d'apparence assez ordinaire. Personne ne contesta cet héritage. Mais quelque temps après, le propriétaire recevait la visite du premier violoniste du comte porteur d'une lettre de celui-ci. Dans cette lettre, le comte, priait, suppliait Efimov de lui vendre le violon que lui avait laissé l'Italien, car il désirait vivement acquérir l'instrument pour son orchestre. Il en offrait trois mille roubles et ajoutait qu'il avait déjà envoyé chercher Egor Efimov pour conclure ce marché personnellement avec lui mais que celui-ci refusait obstinément de se rendre à son invitation. Le comte disait en terminant que la somme qu'il proposait représentait le prix réel du violon et que dans l'obstination d'Efimov il voyait quelque chose d'offensant pour lui: le soupçon du désir de profiter de sa simplicité et de son ignorance. C'est pourquoi il demandait au propriétaire d'intervenir.

Le propriétaire fit aussitôt mander mon beau-père. — «Pourquoi ne veux-tu pas vendre ton violon? Lui demanda-t-il. Tu n'en as pas besoin… On te propose trois mille roubles; c'est un beau prix, et tu n'es qu'un sot si tu penses qu'on t'en donnera davantage. Le comte n'a pas l'intention de te tromper.» Efimov répondit qu'il ne se rendrait pas de sa propre volonté chez le comte, que si son maître l'y envoyait il obéirait à son ordre, mais qu'il ne vendrait pas son violon au comte; que si on se proposait de le lui prendre de

force, là encore son maître était libre.

Cette réponse toucha le maître à son point le plus sensible. Il se flattait, en effet, de savoir se conduire envers ses musiciens, qui tous, disait-il, sans exception, étaient de véritables artistes, grâce à qui son orchestre non seulement était meilleur que celui du comte, mais pouvait rivaliser avec celui de la capitale.

«Bon, répondit le propriétaire, je ferai savoir au comte que tu ne veux pas vendre ton violon, que tu n'as aucun désir de le vendre; car c'est ton droit absolu de le vendre ou de ne pas le vendre; comprends-tu? Mais permets-moi de te demander quel besoin tu as de ce violon. Ton instrument à toi, c'est la clarinette, dont tu joues, au reste, assez mal. Cède-moi le violon, je te donnerai les trois mille. (Qui aurait pu se douter que c'était un instrument d'une telle valeur!)»

Efimov sourit.

— «Non, monsieur, je ne vous le vendrai pas, répondit-il. Sans doute, vous avez le pouvoir…

— «Mais est-ce que je te persécute? Est-ce que je te contrains?» S'écria le seigneur hors de lui, d'autant plus que cette discussion avait lieu en présence du violoniste du comte, qui pouvait conclure, d'après cette scène, que le sort des musiciens du propriétaire était peu enviable. «Va-t'en tout de suite, ingrat, que je ne te voie plus! Qu'aurais-tu fait sans moi, avec ta clarinette, dont tu ne sais pas jouer!… Chez moi, tu es nourri, habillé, entretenu; tu reçois des appointements, tu es un artiste, et tu ne veux pas le comprendre, tu ne veux pas! Va-t'en, et ne m'énerve pas davantage par ta présence!»

Le propriétaire chassait toujours de devant ses yeux ceux contre qui il se mettait en colère, car il craignait de ne pas rester maître de lui; or, pour rien au monde il n'eût voulu se comporter trop violemment envers «un artiste», comme il appelait tous ses exécutants.

Le marché ne fut donc pas conclu et l'incident semblait ainsi terminé, quand, tout à coup, un mois après, le violoniste du comte souleva une affaire très grave. Sous sa propre responsabilité il porta contre mon beau-père une dénonciation, où il tentait d'établir que mon beau-père était l'auteur de la

mort de l'Italien, qu'il aurait assassiné dans un but de lucre, afin de se rendre possesseur du riche héritage. Le dénonciateur déclarait que le testament avait été écrit par contrainte et se faisait fort de produire des témoins pour soutenir son accusation.

Ni les supplications, ni les exhortations du comte et du propriétaire, qui intercédèrent pour mon beau-père, ne purent décider le violoniste à renoncer à son accusation. On lui fit valoir que l'examen médical, auquel avait été soumis le corps du défunt chef d'orchestre, était tout à fait en règle, qu'il se heurtait à l'évidence, aveuglé peut-être par sa colère personnelle et son dépit de n'avoir pu entrer en possession du précieux instrument qu'on voulait acheter pour lui. Le musicien tint bon, il jurait qu'il avait raison, soutenait que l'apoplexie était due non à l'ivresse, mais à un empoisonnement, et il exigeait une nouvelle enquête. Au premier abord, ses raisons parurent sérieuses. On donna suite à sa dénonciation. Efimov fut arrêté et conduit à la prison de la ville. Toute la province s'intéressa à l'affaire. Celle-ci fut menée très rapidement, et se termina par une inculpation en dénonciation calomnieuse contre le violoniste. On lui infligea une juste condamnation, mais jusqu'au bout il tint bon et affirma qu'il avait raison. Il finit cependant par avouer qu'il n'avait aucune preuve, que ses prétendues preuves étaient de son invention, mais qu'en inventant tout cela il avait agi par déduction et que jusqu'à ce jour, bien qu'une nouvelle enquête eût été faite et que l'innocence d'Efimov eût été formellement reconnue, il restait convaincu que la mort du malheureux chef d'orchestre était bien le fait d'Efimov, qui l'avait tué, sinon en l'empoisonnant, du moins d'une façon quelconque. L'arrêt ne fut pas mis à exécution; le musicien tomba soudain malade d'une inflammation du cerveau, il devint fou et mourut à l'hôpital de la prison.

Durant toute cette affaire, l'attitude du propriétaire avait été des plus généreuses. Il multiplia les démarches pour mon beau-père comme s'il se fût agi de son propre fils. Plusieurs fois il alla le visiter dans la prison, pour le consoler et lui remettre de l'argent. Ayant appris qu'Efimov fumait, il lui apporta d'excellents cigares, et quand mon beau-père fut reconnu innocent, il donna une fête à tout l'orchestre. Le propriétaire regardait l'affaire d'Efimov comme intéressant tout l'orchestre, parce qu'il tenait à la bonne conduite de

ses musiciens, au moins autant, sinon plus qu'à leur talent.

Toute une année s'écoula. Soudain le bruit courut qu'au chef-lieu de la province venait d'arriver un violoniste très connu, un Français, qui avait l'intention de donner plusieurs concerts. Aussitôt le propriétaire fit des démarches afin de le faire venir chez lui pour quelques jours. L'affaire s'arrangea; le Français promit de venir. Tout était déjà prêt pour son arrivée; on avait invité presque tout le district, quand tout à coup les choses se gâtèrent.

Un matin, on rapporta qu'Efimov avait disparu. On entreprit des recherches qui demeurèrent vaines. L'orchestre était dans une situation très embarrassante: une clarinette manquait. Mais soudain, trois jours après la disparition d'Efimov, le propriétaire recevait du Français une lettre dans laquelle celui-ci se dégageait en termes mécontents de l'invitation qu'il avait acceptée, ajoutant, sans doute par allusion, que dorénavant il serait très prudent dans ses rapports avec les amateurs ayant leur propre orchestre; qu'il n'était guère encourageant de voir un véritable talent soumis aux ordres d'un homme qui n'en connaissait pas la valeur, et qu'enfin l'exemple d'Efimov, un véritable artiste et le meilleur violoniste qu'il eût rencontré en Russie, était une preuve évidente de la justesse de ses paroles.

Après avoir lu cette lettre, le propriétaire tomba dans un profond étonnement. Il était peiné jusqu'au fond de l'âme. Comment? Efimov! Ce même Efimov auquel il s'était tant intéressé, auquel il avait prodigué tant de bienfaits! Cet Efimov l'avait calomnié honteusement, sans pitié, devant un artiste européen, devant un homme dont l'opinion lui était si précieuse! En outre, cette lettre lui paraissait inexplicable sous un autre rapport: on lui écrivait qu'Efimov était un artiste d'un vrai talent, un violoniste, et qu'on ne savait pas l'apprécier, qu'on le forçait à jouer d'un autre instrument! Tout cela frappa tellement le propriétaire qu'il résolut de partir sur le champ pour la ville, afin de voir le Français. Mais juste à ce moment, il reçut un billet du comte qui lui demandait de venir immédiatement chez lui. Il était, disait-il, au courant de toute l'histoire; le virtuose français se trouvait maintenant chez lui avec Efimov, et l'audace, les calomnies de ce dernier l'avaient tellement indigné qu'il avait ordonné de le retenir. Le comte ajoutait que la présence du

propriétaire était nécessaire encore par cette considération que l'accusation d'Efimov le touchait lui-même personnellement, que cette affaire était très importante et qu'il fallait la tirer au clair le plus vite possible.

Le propriétaire se rendit immédiatement chez le comte, où il fit aussitôt connaissance avec le Français. Il expliqua à celui-ci toute l'histoire de mon beau-père, ajoutant qu'il n'avait jamais soupçonné chez Efimov un si grand talent, qu'au contraire Efimov s'était toujours montré un mauvais clarinettiste et qu'il apprenait pour la première fois que le musicien qui l'avait quitté était un violoniste. Il déclara qu'Efimov était libre, qu'il avait toujours joui de son indépendance absolue et qu'il pouvait s'en aller quand il voudrait, si, en effet, il se sentait opprimé. Le Français se montra extrêmement étonné. On fit venir Efimov. Il était méconnaissable. Il se conduisit honteusement, répondit avec ironie et maintint l'exactitude de tout ce qu'il avait raconté au Français. Tout cela irrita le comte à l'extrême. Il déclara tout net à mon beau-père qu'il était un lâche calomniateur, digne de la plus ignominieuse punition.

— «Ne vous inquiétez pas, votre Excellence; je vous connais déjà suffisamment, répondit mon beau-père. C'est grâce à vous que j'ai failli être jugé comme assassin. Je sais qui a poussé Alexis Nikiforovitch, votre ancien musicien, à me dénoncer.»

Le comte écumait de colère à l'ouïe d'une aussi terrible accusation. Il se contenait à grand peine. Un fonctionnaire venu chez le comte pour une autre affaire, et qui se trouvait par hasard dans le salon, déclara qu'on ne pouvait laisser cela sans suite, que la grossièreté d'Efimov comportait une accusation odieuse, fausse, calomniatrice et qu'il demandait respectueusement la permission de l'arrêter sur le champ, dans la maison même du comte. Le Français était également indigné, et exprima son étonnement d'une ingratitude aussi noire. Alors mon beau-père s'emporta et répondit que la meilleure punition était le tribunal, que même une nouvelle enquête criminelle était préférable à la vie qu'il avait menée jusqu'à ce jour en jouant dans l'orchestre d'un seigneur qu'il n'avait pas eu la possibilité de quitter à cause de sa misère. Il sortit sur ces mots du salon, accompagné des gens qui l'avaient arrêté. On l'enferma dans une chambre reculée et on le menaça de l'expédier en ville dès le lendemain.

Vers minuit, la porte de la chambre du prisonnier s'ouvrit. Le propriétaire entra. Il était en robe de chambre et en pantoufles et tenait à la main une lanterne allumée. Il n'avait évidemment pas pu s'endormir et de pénibles réflexions l'avaient forcé à quitter son lit. Efimov ne dormait pas. Il regarda avec étonnement son visiteur. Celui-ci posa sa lanterne et, très ému, s'assit sur une chaise, en face de lui.

— «Egor, lui dit-il, pourquoi m'as-tu offensé ainsi?»

Efimov ne répondit pas. Le propriétaire répéta sa question. Un sentiment profond, une angoisse étrange vibraient dans ses paroles.

— «Dieu sait pourquoi je vous ai offensé ainsi, monsieur, répondit enfin mon beau-père en faisant un geste de la main. C'est comme si le diable m'avait poussé! Je ne sais pas moi-même… Ce n'était pas une vie chez vous… Le diable lui-même s'est attaché à moi…

— «Egor, reprit alors le propriétaire, retourne chez moi et j'oublierai tout, je te pardonnerai tout. Écoute, tu seras le premier parmi mes musiciens, et je te donnerai des appointements supérieurs à ceux des autres…

— «Non, monsieur, non, ne me parlez pas. Je ne puis pas vivre chez vous! Je vous dis que c'est le diable qui s'est attaché à moi; j'incendierais votre maison si je restais. Parfois une telle angoisse me saisit qu'il vaudrait mieux pour moi n'être pas né! Maintenant je ne puis même pas répondre de moi. Non, monsieur, il vaut mieux me laisser… Tout cela, c'est depuis que ce diable s'est lié d'amitié avec moi…

— «Qui? Demanda le propriétaire.

— «Celui qui a crevé comme un chien! Ce maudit Italien!…

— «C'est lui, Egor, qui t'a appris à jouer?

— «Oui… Il m'a appris plusieurs choses pour ma perte. Mieux vaudrait ne l'avoir jamais connu!…

— «Est-ce que c'était un tel maître sur le violon, Egor?

— «Non, lui-même jouait mal, mais il enseignait bien. J'ai appris tout. Il me montrait seulement… Il aurait mieux valu pour moi que ma main tombât desséchée plutôt que d'apprendre cet art. Maintenant je ne sais pas moi-même ce que je veux. Demandez-moi, monsieur: Egor, qu'est-ce que tu désires? Je puis te donner tout. Eh bien, monsieur, je ne vous dirais pas un mot de

réponse, parce que je ne sais pas moi-même ce que je désire. Non, monsieur, je vous le dis encore une fois, il vaut mieux me laisser. Je ferai quelque chose pour qu'on m'envoie très loin et que ce soit fini!

— «Egor, dit le propriétaire après un moment de silence, je ne te laisserai pas ainsi: si tu ne veux pas venir chez moi, soit, tu es libre, je ne puis te retenir; mais je ne m'en irai pas ainsi… Joue-moi quelque chose sur ton violon, Egor, joue. Je t'en supplie, joue… Ce n'est pas un ordre que je te donne, tu comprends, je ne te force pas, je te supplie… Joue, Egor. Au nom de Dieu, joue-moi ce que tu as joué au Français. Tu es obstiné, moi aussi. J'ai aussi mon caractère, Egor. Je ne vivrai pas tant que tu ne m'auras pas joué, de bonne volonté, ce que tu as joué au Français.

— «Soit, dit Efimov… Je m'étais juré, monsieur, de ne jamais jouer devant vous; mais maintenant mon cœur faiblit. Je jouerai… Mais ce sera pour la première et la dernière fois, et jamais plus, monsieur, vous ne m'entendrez jouer, si même vous me promettiez mille roubles.»

Il prit alors son violon et se mit à jouer ses variations sur des chansons russes. B… disait que ces variations étaient sa première œuvre pour violon et sa meilleure, et qu'il n'avait jamais plus joué aussi bien et avec une telle inspiration. Le propriétaire, qui, du reste, ne pouvait écouter avec indifférence la musique, pleurait à chaudes larmes, Quand ce fut terminé, il se leva de sa chaise, prit trois cents roubles qu'il tendit à mon beau-père en lui disant:

— «Va, Egor, je te ferai sortir d'ici, et j'arrangerai tout avec le comte. Mais écoute: ne te rencontre plus avec moi; la route est large devant toi et si nous nous heurtons sur cette route, cela ira mal et pour toi et pour moi. Adieu donc!… Encore un conseil pour ton avenir, un seul: ne bois pas et travaille; travaille sans relâche; et ne deviens pas orgueilleux! Je te parle comme le ferait un père. Prends garde, je te le répète encore une fois: travaille et fuis l'eau-de-vie, parce que si tu bois une fois, à la suite de quelque déception (et tu en auras beaucoup), alors tu seras perdu, tout ira au diable, et quelque jour on te trouvera peut-être dans un fossé, comme ton Italien. Et maintenant, adieu!… Attends. Embrasse-moi.»

Ils s'embrassèrent, puis mon beau-père sortit. Il était libre.

Aussitôt en liberté, il s'empressa de dépenser les trois cents roubles, dans

les petites villes voisines, en compagnie de chenapans avec lesquels il se liait. À la fin, resté seul sans le sou et sans aucune protection, il dut s'engager dans le misérable orchestre d'un petit théâtre ambulant, en qualité de premier et peut-être unique violon.

Tout cela ne concordait pas précisément avec ses intentions premières, qui étaient de se rendre le plus vite possible à Pétersbourg pour y étudier, y trouver une bonne place et devenir un artiste de premier ordre.

Mais la vie dans le petit orchestre n'allait pas toute seule. Mon beau-père se disputa bientôt avec l'entrepreneur du théâtre ambulant et le quitta. Alors son courage l'abandonna, et même il se résolut à une mesure désespérée qui blessait cruellement son orgueil. Il écrivit au propriétaire, lui peignit sa situation et lui demanda de l'argent. La lettre était écrite sur un ton assez indépendant. Il n'obtint aucune réponse. Il écrivit alors une seconde lettre dans laquelle, en termes fort humbles, appelant le propriétaire son bienfaiteur et lui donnant le titre de vrai connaisseur de l'art, il le priait à nouveau de lui venir en aide. Enfin la réponse arriva. Le propriétaire envoyait cent roubles, accompagnés de quelques lignes de la main du valet de chambre, par lesquelles il le priait de s'abstenir à l'avenir de toute demande.

Quand mon beau-père eut cet argent, il voulut aussitôt partir pour Pétersbourg. Mais une fois ses dettes payées, il lui restait si peu de chose qu'il ne pouvait plus être question de voyage. Il demeura donc en province. De nouveau, il rentra dans un petit orchestre, dont il ne s'arrangea pas et qu'il abandonna bientôt; et, passant ainsi d'une place dans l'autre, toujours avec l'idée d'aller sans retard à Pétersbourg, il resta en province six années entières.

Enfin une sorte d'horreur le saisit. Il remarqua avec désespoir combien son talent avait souffert, écrasé de tous côtés par sa vie désordonnée et misérable; et un beau matin, il quitta son entrepreneur, prit son violon et se rendit à Pétersbourg, vivant presque d'aumônes pour subvenir aux frais de la route.

Il s'installa quelque part dans un grenier, et c'est alors qu'il fit la connaissance de B…, qui arrivait d'Allemagne et rêvait aussi de faire une carrière. Bientôt ils se lièrent d'amitié, et B…, jusqu'à présent, se rappelle

avec une profonde émotion cette liaison. Tous deux étaient jeunes; tous deux avaient les mêmes espérances et le même but. Mais B… était encore dans la première jeunesse; il avait encore enduré très peu de misères et de souffrances. En outre, avant tout, il était Allemand, et marchait vers son but obstinément, systématiquement, avec la certitude absolue de ses forces, en calculant presque d'avance ce qu'il était capable de donner. Son camarade, au contraire, avait déjà trente ans; il était fatigué, harassé, avait perdu confiance; en même temps ses premières énergies s'étaient effritées pendant les sept années qu'il avait dû, pour gagner son pain, travailler dans de petits théâtres de province ou dans des orchestres de propriétaires ruraux. Une seule idée l'avait soutenu: sortir enfin de cette impasse, économiser assez d'argent pour aller à Pétersbourg. Mais c'était une idée vague, obscure, une sorte d'appel intérieur qui, avec les années, avait perdu de sa netteté, si bien qu'en partant pour Pétersbourg, il semblait n'agir plus que par l'inertie de son désir éternel de ce voyage, et ne savait plus trop lui-même ce qu'il ferait dans la capitale. Son enthousiasme était saccadé, irrégulier, bilieux, comme s'il voulait se tromper lui-même et se convaincre qu'en lui la force première, l'ardeur, l'inspiration n'étaient pas encore épuisées.

Cet enthousiasme perpétuel frappa B…, qui était un homme froid, méthodique. Il en était aveuglé et saluait mon beau-père comme le futur grand génie musical. Il ne pouvait se représenter autrement l'avenir de son camarade. Mais bientôt les yeux de B… se dessillèrent, et il perçut la vérité. Il vit clairement que toute cette fièvre, toute cette impatience, n'était autre chose que le désespoir du talent perdu; plus encore, que ce talent lui-même n'avait peut-être jamais été très grand, qu'il y avait là beaucoup d'aveuglement, d'infatuation, de contentement de soi, d'imagination et le rêve perpétuel en son propre génie.

«Mais, racontait B…, pouvais-je ne pas être étonné par la nature étrange de mon camarade? Devant moi se livrait la lutte désespérée, fiévreuse, de la volonté tendue à l'extrême contre la faiblesse intérieure. Le malheureux, durant sept années, s'était repu du rêve de sa gloire future, à tel point qu'il n'avait même pas remarqué comment il perdait les notions les plus élémentaires de notre art, même jusqu'à la technique ordinaire de la musique.

Et cependant, dans son imagination désordonnée, naissaient à chaque moment des plans colossaux pour l'avenir. Non content de vouloir être un génie de premier ordre, un des plus grands violonistes au monde, non content de se croire un pareil génie, il voulait en outre devenir compositeur, bien qu'ignorant tout du contrepoint. Mais ce qui m'étonnait le plus, ajoutait B…, c'est qu'en dépit de son impuissance, de ses connaissances minimes de la technique musicale, il y avait chez cet homme une compréhension profonde, claire, et on peut dire intuitive de l'art. Il le sentait si fortement et le comprenait si bien qu'il n'est pas étonnant qu'il se soit égaré dans son propre jugement sur lui-même et se soit pris, au lieu d'un profond et instinctif amoureux de l'art, pour le pontife de l'art lui-même, pour un génie.

«Parfois, il parvenait, dans son langage primitif, simple, étranger à toute science, à énoncer des vérités si profondes que j'en étais stupéfait et ne pouvais comprendre comment il devinait tout cela, n'ayant jamais rien lu, rien appris; et, ajoutait B…, dans mon propre perfectionnement, je lui dois beaucoup, ainsi qu'à ses conseils.

«Quant à moi, continuait B…, j'étais tout à fait tranquille sur mon sort. Moi aussi, j'aimais passionnément mon art; mais je savais dès le commencement de ma carrière que je resterais, au sens littéral du mot, un ouvrier de l'art. En revanche, je suis fier de ne pas avoir enfoui, comme l'esclave paresseux, ce que m'avait donné la nature, et, au contraire, de l'avoir augmenté considérablement. Et si on loue mon jeu impeccable, si l'on vante ma technique, tout cela je le dois au travail ininterrompu, à la conscience nette de mes forces, à l'éloignement que j'eus toujours pour l'ambition, la satisfaction de soi-même et la paresse, conséquence de cette satisfaction.»

B… à son tour essaya de donner des conseils à son camarade, auquel tout d'abord il s'était soumis. Mais celui-ci s'en montra indisposé; il y eut un froid entre eux. Bientôt B… remarqua que son camarade devenait de plus en plus apathique; l'inquiétude et l'ennui l'assaillaient de plus en plus fréquemment; ses élans d'enthousiasme devenaient plus rares, et une tristesse morne, déprimante, les suivait. Enfin Efimov commença à délaisser son violon. Il se passait des semaines entières sans qu'il y touchât. Il n'était pas

loin de la chute définitive, et bientôt le malheureux sombra dans le vice.

Ce contre quoi le propriétaire l'avait mis en garde était arrivé: il s'était mis à boire immodérément. B… le considérait avec épouvante. Ses conseils n'agissaient plus, et il avait peur de dire le moindre mot. Peu à peu Efimov en arriva à un cynisme extrême. Il n'éprouvait aucune honte à vivre aux crochets de B…, se conduisant même comme si c'était là son droit absolu. Cependant les moyens d'existence s'épuisaient. B… avait quelques leçons ou faisait des soirées chez des commerçants, des Allemands, des employés qui n'étaient pas bien riches, mais cependant payaient quelque peu. Efimov affectait de ne pas même remarquer la misère de son camarade. Il se comportait insolemment envers lui et restait des semaines entières sans daigner lui adresser la parole. Un jour, B… lui fit observer, de la façon la plus douce, qu'il ferait bien de ne pas trop négliger son violon, afin de ne pas perdre tout à fait la main. Efimov se fâcha sérieusement et déclara qu'il ne toucherait jamais plus à son violon, comme s'il s'imaginait qu'on allait l'en supplier à genoux.

Une autre fois, B… ayant besoin d'un camarade pour jouer dans une soirée, en fit la proposition à Efimov. Celui-ci devint furieux; il déclara qu'il n'était pas un violoniste de la rue et n'était pas aussi lâche que B… pour déshonorer le grand art en jouant devant de vils boutiquiers qui ne comprendraient rien à son jeu et à son talent. B… ne répondit point. Mais Efimov, réfléchissant à cette invitation, en l'absence de son camarade qui était allé jouer, s'imagina que B… avait eu le dessein de lui faire sentir qu'il vivait à ses dépens et que c'était une façon de lui dire qu'il eût à gagner sa vie. Quand B… rentra, Efimov, tout à coup, se mit à lui reprocher la lâcheté de son acte et déclara qu'il ne resterait pas une minute de plus avec lui.

Il disparut en effet pour deux jours. Mais il revint le troisième comme si rien ne s'était passé et la vie reprit comme auparavant.

Ce n'est que l'habitude, l'amitié et aussi la pitié qu'on ressent pour l'homme qui se noie, qui empêchèrent B… de mettre aussitôt un terme à cette vie désordonnée et de se séparer pour toujours de son camarade. Ils finirent cependant par se quitter. La fortune souriait à B… Il s'était acquis une haute protection et avait eu la chance de donner un brillant concert. À cette époque,

il était déjà un admirable artiste et sa renommée, qui grandissait rapidement, lui valut une place dans l'orchestre de l'Opéra où il se tailla bientôt un succès tout à fait mérité. Quand il se sépara d'Efimov, il lui remit de l'argent et le supplia les larmes aux yeux de rentrer dans le droit chemin. B… ne peut même maintenant penser à lui sans un sentiment particulier. Son amitié avec Efimov demeure l'une des impressions les plus profondes de sa jeunesse. Ils avaient commencé leur carrière ensemble, ils s'étaient attachés si profondément l'un à l'autre que l'étrangeté, les défauts même les plus grossiers d'Efimov le rendaient encore plus cher à B….

B… comprenait Efimov. Il lisait en lui et pressentait comment tout cela se terminerait. Au moment de se séparer, ils s'embrassèrent et tous deux pleurèrent. Efimov, à travers ses larmes et ses sanglots, se mit à crier qu'il était un homme perdu, un malheureux, qu'il le savait depuis longtemps, mais que c'était seulement maintenant qu'il le voyait clairement.

— «Je n'ai pas de talent!» conclut-il, en devenant pâle comme un mort.

B… était très ému:

— «Écoute, Egor Pétrovitch, lui dit-il. Qu'est-ce que tu fais de toi? Tu te perds seulement avec ton désespoir. Tu n'as ni patience ni courage. Maintenant, dans un accès de tristesse, tu dis que tu n'as pas de talent. Ce n'est pas vrai. Tu as du talent; je t'assure que tu en as. Je le vois rien qu'à la façon dont tu sens et comprends l'art. Je te le prouverai par toute ta vie. Tu m'as raconté ta vie d'autrefois. À cette époque aussi le désespoir te visitait sans que tu t'en rendisses compte. À cette époque aussi, ton premier maître, cet homme étrange, dont tu m'as tant parlé, a éveillé en toi, pour la première fois, l'amour de l'art et a deviné ton talent. Tu l'as senti alors aussi fortement que maintenant. Mais tu ne savais pas ce qui se passait en toi. Tu ne pouvais pas vivre dans la maison du propriétaire, et tu ne savais toi-même ce que tu désirais. Ton maître est mort trop tôt. Il t'a laissé seulement avec des aspirations vagues et, surtout, il ne t'a pas expliqué toi-même. Tu sentais le besoin d'une autre route plus large, tu pressentais que d'autres buts t'étaient destinés, mais tu ne comprenais pas comment tout cela se ferait et, dans ton angoisse, tu as haï tout ce qui t'entourait alors. Tes six années de misère ne sont pas perdues. Tu as travaillé, pensé, tu as reconnu et toi-même et tes

forces; tu comprends maintenant l'art et ta destination. Mon ami, il faut avoir de la patience et du courage. Un sort plus envié que le mien t'est réservé. Tu es cent fois plus artiste que moi, mais que Dieu te donne même la dixième partie de ma patience. Travaille, ne bois pas, comme te le disait ton bon propriétaire, et, principalement, commence par l'a, b, c.

«Qu'est-ce qui te tourmente? La pauvreté, la misère? Mais la pauvreté et la misère forment l'artiste. Elles sont inséparables des débuts. Maintenant personne n'a encore besoin de toi; personne ne veut te connaître. Ainsi va le monde. Attends, ce sera autre chose quand on saura que tu as du talent. L'envie, la malignité, et surtout la bêtise t'opprimeront plus fortement que la misère. Le talent a besoin de sympathie; il faut qu'on le comprenne. Et toi, tu verras quelles gens t'entoureront quand tu approcheras du but. Ils tâcheront de regarder avec mépris ce qui s'est élaboré en toi au prix d'un pénible travail, des privations, des nuits sans sommeil. Tes futurs camarades ne t'encourageront pas, ne te consoleront pas. Ils ne t'indiqueront pas ce qui en toi est bon et vrai. Avec une joie maligne ils relèveront chacune de tes fautes. Ils te montreront précisément ce qu'il y a de mauvais en toi, ce en quoi tu te trompes, et d'un air calme et méprisant ils fêteront joyeusement chacune de tes erreurs (comme si quelqu'un était infaillible). Toi, tu es orgueilleux et souvent à tort. Il t'arrivera d'offenser une nullité qui a de l'amour-propre, et alors malheur à toi: tu seras seul et ils seront plusieurs. Ils te tueront à coups d'épingles. Moi-même, je commence à éprouver tout cela. Prends donc des forces dès maintenant. Tu n'es pas encore si pauvre. Tu peux encore vivre; ne néglige pas les besognes grossières, fends du bois, comme je l'ai fait un soir chez de pauvres gens. Mais tu es impatient; l'impatience est ta maladie. Tu n'as pas assez de simplicité; tu ruses trop, tu réfléchis trop, tu fais trop travailler ta tête. Tu es audacieux en paroles et lâche quand il faut prendra l'archet en main. Tu as beaucoup d'amour-propre et peu de hardiesse. Sois plus hardi, attends, apprends, et si tu ne comptes pas sur tes forces, alors va au hasard; tu as de la chaleur, du sentiment, peut-être arriveras-tu au but. Sinon, va quand même au hasard. En tout cas tu ne perdras rien, si le gain est trop grand. Vois-tu, aussi, le hasard pour nous est une grande chose.»

Efimov écoutait son vieux camarade avec un attendrissement profond. À

mesure qu'il parlait, la pâleur quittait ses joues qui se coloraient peu à peu. Ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé de hardiesse et d'espoir. Bientôt cette noble hardiesse se transformait en audace, puis en son effronterie ordinaire, et tandis que B… terminait son exhortation, Efimov ne l'écoutait déjà plus que distraitement et avec impatience.

Cependant il lui serra chaleureusement la main, le remercia et, bientôt, passant de l'humilité profonde et de la tristesse à la présomption et à l'orgueil extrêmes, il pria son ami de ne pas s'inquiéter pour lui, disant qu'il saurait arranger son existence, qu'il espérait trouver bientôt des protections, donner un concert, et qu'alors, il conquerrait d'un coup la gloire et la richesse.

B… haussa les épaules, mais ne contredit point son camarade. Ils se séparèrent; ce ne fut bien entendu pas pour longtemps. Efimov dépensa rapidement l'argent que lui avait donné B… et vint lui en demander une deuxième fois, une troisième, une dixième. Enfin B… perdit patience et fit répondre qu'il n'était pas à la maison. Il perdit de vue Efimov.

Quelques années s'écoulèrent. Un jour B… en rentrant chez lui après une répétition, se heurta dans une ruelle, près d'un misérable débit, à un homme mal vêtu, ivre, qui l'appela par son nom. C'était Efimov. Il avait beaucoup changé. Il était jaune, maigre. La vie désordonnée qu'il menait avait mis sur lui son empreinte indélébile. B… fut heureux de cette rencontre et, sans prendre le temps d'échanger deux mots avec lui, le suivit dans le débit où Efimov l'entraîna. Là, dans une petite pièce reculée, très sale, il examina de plus près son camarade. Celui-ci était presque en guenilles, les chaussures déchirées, le plastron usé, maculé de taches de vin; sa tête grisonnante commençait à devenir chauve.

«Qu'as-tu? Où es-tu maintenant?» Interrogeait B.

Efimov se montrait gêné, timide même; il répondait d'une façon incohérente, si bien que B… crut avoir affaire à un fou. Enfin Efimov avoua qu'il ne pouvait parler si on ne lui donnait pas d'eau-de-vie et que dans ce débit, depuis longtemps, on ne lui faisait plus crédit. Il rougit en prononçant ces paroles, bien qu'il cherchât à s'encourager par un geste hardi. Tout cela était laid, navrant, pitoyable et à tel point pénible que le brave B…, qui voyait que toutes ses craintes n'étaient que trop justifiées, ressentit une vive

compassion. Il commanda cependant de l'eau-de-vie. Le visage d'Efimov changea d'expression; ses yeux s'emplirent de larmes; il était pénétré de reconnaissance et touché à tel point qu'il était prêt à baiser les mains de son bienfaiteur. Pendant le dîner B… apprit avec le plus grand étonnement que le malheureux s'était marié, mais sa surprise fut encore plus grande quand il entendit de lui que sa femme avait fait son malheur et que le mariage avait tué complètement son talent.

«Comment cela? Demanda B.

«Mon cher, voilà déjà deux ans que je n'ai pas touché un violon, répondit Efimov. Ma femme est une cuisinière, une femme grossière, que le diable l'emporte! Nous ne faisons que nous battre, voilà tout!

— «Mais pourquoi t'es-tu marié, si c'est ainsi?

— «Je n'avais pas de quoi manger. J'ai fait sa connaissance. Elle avait un millier de roubles; je me suis marié, j'ai perdu la tête… C'est elle qui s'est amourachée de moi… Elle s'est pendue à mon cou… Qui l'a poussée?… L'argent a été bu, mon cher. Quel talent! Et tout est perdu!…»

B… remarqua qu'Efimov semblait soucieux de se justifier devant lui de quelque chose.

«J'ai tout abandonné, tout quitté», ajouta-t-il; puis il lui déclara que les derniers temps il avait presque atteint la perfection sur le violon, et que lui, B…, bien que l'un des premiers violonistes de la ville, ne lui arriverait pas à la cheville, si lui, Efimov, le voulait.

«Alors qu'est-ce que cela signifie? Demanda B… étonné. Tu aurais dû chercher une place.

«À quoi bon! Dit-il avec un geste de la main. Qui de vous comprend quelque chose? Qu'est-ce que vous savez? Rien. Voilà ce que vous savez. Jouer une danse, dans un ballet, ça, c'est votre affaire. Vous n'avez jamais vu, ni entendu un bon violoniste. Ce n'est pas la peine de vous toucher; restez ce que vous êtes.

Efimov eut encore un geste de la main et se mit à se balancer sur sa chaise: il était déjà gris; puis il invita B… à l'accompagner chez lui. B… refusa, mais prit son adresse et promit de passer le voir le lendemain. Efimov, maintenant rassasié, regardait ironiquement son ancien camarade et

s'appliquait par tous les moyens à le mortifier. En partant, il prit la riche pelisse de B… et la lui tendit comme un valet à son maître. En traversant la première salle, il s'arrêta et présenta B… au cabaretier et au public comme le premier et unique violon de la capitale. En un mot, il se comporta en parfait butor.

Cependant B… alla le voir le lendemain matin dans le galetas où nous vivions alors, tous dans une chambre unique, et dans une sombre misère. J'avais alors quatre ans; il y avait déjà deux ans que ma mère avait épousé en secondes noces Efimov. Ma mère était une femme très malheureuse. Autrefois elle avait été gouvernante; elle était très instruite, jolie, mais sa grande pauvreté lui avait fait épouser un vieux fonctionnaire, mon père. Elle ne vécut avec lui qu'une année; mon père mourut subitement, et quand son maigre héritage eut été partagé entre ses héritiers, ma mère resta seule avec moi et une petite somme d'argent qui composait sa part. Se placer de nouveau comme gouvernante, avec un enfant sur les bras, était chose difficile. C'est à ce moment que, je ne sais par quel hasard, elle rencontra Efimov, et qu'effectivement elle s'amouracha de lui. Elle était enthousiaste et rêveuse, elle vit en Efimov un génie; elle crut en ses paroles orgueilleuses sur son brillant avenir. Son imagination était flattée de la perspective enviée de devenir le guide, l'appui d'un homme de génie. Elle l'épousa. Dès le premier mois, tous ses rêves, tous ses espoirs s'évanouirent et devant elle il n'y eut plus que la misérable réalité. Efimov qui, peut-être, en effet, s'était marié parce que ma mère possédait un millier de roubles, une fois ceux-ci dépensés, cessa de travailler, et, comme s'il était heureux du prétexte, il déclara aussitôt à tous et à chacun que le mariage avait tué son talent, qu'il lui était impossible de travailler dans une chambre étouffante, avec devant lui une famille affamée, que l'inspiration ne lui viendrait jamais dans un tel milieu, et qu'enfin un tel malheur pour lui était évidemment de la fatalité. Il paraît que lui-même avait fini par croire à la légitimité de ses plaintes et semblait content d'avoir cette excuse. Ce malheureux talent gâché cherchait une raison extérieure à laquelle pouvoir imputer toutes ses misères. Mais il ne pouvait pas se faire à l'idée terrible que depuis longtemps et pour toujours il était perdu pour l'art. Il luttait passionnément, comme dans un cauchemar maladif,

contre cette affreuse conviction. Et quand, vaincu par la réalité, ses yeux, par moments, s'ouvraient, il se sentait près de devenir fou d'épouvante. Il ne pouvait renoncer sans déchirement à ce qui, pendant si longtemps, avait été toute sa vie, et jusqu'à sa dernière heure il s'imagina que son talent n'était pas encore tout à fait mort. Pendant ses heures de doute, il s'adonnait à la boisson, qui chassait son angoisse. Enfin, à cette époque, peut-être ne savait-il pas lui-même combien cette femme lui était précisément nécessaire. Elle était son prétexte vivant, et, en effet, mon beau-père faillit devenir fou à l'idée que du jour où il enterrerait cette femme qui l'avait perdu, tout reprendrait son cours normal.

Ma pauvre mère ne le comprenait pas. En véritable rêveuse, elle ne supporta même pas le premier choc de la terrible réalité. Elle devint emportée, irritable, grossière; à chaque instant elle se querellait avec son mari, qui prenait plaisir à la faire souffrir; elle voulait surtout qu'il cherchât du travail. Mais l'aveuglement, l'idée fixe de mon beau-père, ses bizarreries faisaient de lui un être presque inhumain et privé de sentiment. Il ne faisait que rire et jurait de ne pas toucher un violon avant la mort de sa femme, ce qu'il lui déclarait avec une franchise cruelle. Ma mère, qui jusqu'à son dernier souffle l'aima passionnément, ne pouvait cependant supporter une vie pareille. Sa santé s'altéra; toujours souffrante, elle vivait dans des transes perpétuelles; en outre, elle avait seule la charge de nourrir toute la famille. Elle s'était mise à faire la cuisine et d'abord avait pris des pensionnaires; mais son mari lui dérobait tout son argent et souvent elle devait envoyer des plats vides à ceux pour qui elle trimait.

Quand B… vint nous voir, elle s'employait à laver du linge et à réparer de vieux habits.

C'est ainsi que nous vivions dans notre grenier. Notre misère frappa B…

— «Écoute, fit-il à mon beau-père. Tu ne dis que des sottises. Qu'est-ce que cela veut dire: le talent tué? C'est elle qui te nourrit, et toi que fais-tu?

— «Rien», répondit mon beau-père.

Mais B… ne connaissait pas encore tout le malheur de ma mère. Son mari amenait souvent chez lui une bande de vauriens, et alors que se passait-il, mon Dieu!

B… sermonna longtemps son ancien camarade, et il lui déclara pour finir que s'il ne voulait pas s'amender, il ne lui viendrait plus en aide. Il le prévint très franchement qu'il ne lui donnerait pas d'argent pour le dépenser à boire, et il lui demanda de lui jouer quelque chose afin de voir ce qu'on pourrait faire pour lui. Pendant que mon beau-père allait chercher son violon, B… en cachette tendit de l'argent à ma mère. Elle le refusa. C'était la première fois qu'on lui offrait l'aumône. Alors B… me le donna, et la pauvre femme fondit en larmes.

Mon beau-père apporta le violon, mais commença par demander de l'eau-de-vie, déclarant que sans cela il ne pourrait pas jouer. On envoya chercher de l'eau-de-vie. Il but et devint de joyeuse humeur.

— «Par amitié pour toi, je te jouerai quelque chose de ma composition, dit-il à B…; et il exhuma de la commode un gros cahier tout couvert de poussière.

«Voilà, tout cela, c'est de moi! Dit-il en montrant le cahier. Tu verras; c'est autre chose que vos ballets!»

B… feuilleta en silence quelques pages. Ensuite il prit la musique qu'il avait avec lui et demanda à mon beau-père de laisser de côté ses propres compositions et de jouer quelque-chose qu'il avait apporté.

Mon beau-père se montra un peu offensé. Cependant craignant de perdre cette nouvelle occasion, il fit ce que lui demandait B… Celui-ci constata alors que son ancien camarade avait en effet beaucoup travaillé et fait des progrès depuis leur séparation, bien qu'il se vantât de n'avoir pas touché son violon depuis son mariage. Il fallait voir la joie de ma pauvre mère. Elle regardait son mari; elle était de nouveau fière de lui. Le bon B…, très sincèrement heureux de cela, promit de procurer du travail à mon beau-père.

À cette époque, B… avait déjà de grandes relations, et il se mit immédiatement à recommander son pauvre camarade, auquel il fit donner sa parole d'honneur qu'il se conduirait bien. En attendant, il lui acheta des vêtements neufs et le présenta à quelques personnages connus desquels dépendait l'emploi qu'il désirait obtenir pour lui. Efimov faisait bien un peu le fier en paroles, mais ce fut avec la plus grande joie qu'il accepta la proposition de son vieil ami. B… racontait plus tard qu'il avait eu honte de

l'obséquiosité et de l'humilité avec lesquelles mon beau-père essayait de l'attendrir, craignant de perdre ses bonnes grâces. Efimov, comprenant qu'on cherchait à le ramener dans la bonne voie, cessa même de boire. Enfin on lui trouva une place dans l'orchestre d'un théâtre. Il subit brillamment les épreuves, et en un mois d'application et de travail il avait recouvré tout ce qu'il avait perdu en dix-huit mois d'inaction. Il promit à l'avenir de travailler et d'être exact dans ses nouvelles fonctions.

Mais la situation de notre famille ne s'améliora aucunement. Mon beau-père ne donnait pas un sou de ses appointements à ma mère; il dépensait tout à boire et à manger avec ses nouveaux amis, qu'il eut tout de suite en grand nombre.

Il se lia d'amitié, de préférence, avec les employés du théâtre, les choristes, les figurants, en un mot avec les gens parmi lesquels il pouvait occuper la première place, évitant les personnes d'un talent réel. Il sut leur inspirer un respect particulier pour sa personne. Il leur expliqua tout de suite qu'il était un homme méconnu, qu'il avait un énorme talent, que sa femme l'avait perdu et qu'enfin leur chef d'orchestre ne comprenait rien à la musique. Il se moquait de tous les artistes de l'orchestre, du choix des pièces représentées et des auteurs mêmes des opéras.

Enfin il se mit à leur développer une nouvelle théorie de la musique. Il fit si bien qu'il ennuya tout l'orchestre, se fâcha avec ses camarades et son chef, se montra grossier envers ses supérieurs et acquit la réputation de l'homme le plus déséquilibré et le plus nul qui fût. Il se rendit bientôt insupportable à tous.

En effet, il était vraiment étrange de voir un homme de si peu d'importance, un exécutant aussi inutile, un musicien aussi négligent faire montre de prétentions aussi excessives et se vanter d'un ton aussi assuré.

Cela se termina par la brouille de mon beau-père avec B… Il avait inventé sur lui de vilaines histoires, de méchantes calomnies, qu'il avait mises en circulation comme des faits indiscutables. On l'obligea à donner sa démission de l'orchestre au bout de six mois de mauvais services, pour négligence et ivrognerie. Mais il n'abandonna pas si vite la place.

Bientôt on le vit dans ses guenilles d'autrefois, son costume propre ayant

été partie vendu, partie engagé. Il se mit à fréquenter ses anciens collègues, sans se préoccuper de leur plus ou moins de satisfaction à recevoir de pareilles visites. Il colportait des racontars, disait des sottises, se plaignait de sa vie et engageait tout le monde à venir voir sa criminelle de femme.

Sans doute il se trouvait des auditeurs qui souvent, après avoir fait boire le camarade cassé aux gages, s'amusaient à le faire dégoiser mille stupidités. Il faut dire aussi qu'il parlait généralement d'une façon spirituelle et que ses propos fielleux abondaient en remarques cyniques qui amusaient les auditeurs d'une certaine catégorie. On le traitait en bouffon à moitié fou dont la conversation peut parfois amuser, quand on n'a rien de mieux à faire. On se plaisait à l'irriter en parlant devant lui de quelque nouveau violoniste récemment arrivé. Aussitôt Efimov changeait de couleur, s'effarait, tâchait de savoir qui était arrivé, quel était ce nouveau talent, et immédiatement se montrait jaloux de sa gloire. Il me semble que de cette époque seulement date sa vraie folie systématique, son idée fixe d'être le plus grand violoniste, du moins de Pétersbourg, d'être persécuté par le sort, en butte à toutes sortes d'intrigues, incompris et ignoré. Cette dernière pensée le flattait même, car il est des caractères qui aiment à se sentir offensés, humiliés, à s'en plaindre bien haut ou à s'en consoler tout bas en admirant leur génie méconnu.

Il connaissait tous les violonistes de Pétersbourg, et, à son avis, pas un seul ne pouvait rivaliser avec lui. Les amateurs et les dilettantes, qui connaissaient le malheureux fou, aimaient à citer devant lui tel violoniste célèbre, afin de le forcer à parler à son tour. Ils savouraient sa méchanceté, ses remarques judicieuses, ses mots caustiques et spirituels, lorsqu'il critiquait le jeu de ses rivaux imaginaires. Souvent on ne le comprenait pas, mais en revanche on était sûr que personne au monde ne savait si habilement présenter une si bonne caricature des célébrités musicales contemporaines. Les artistes mêmes dont il se moquait le craignaient un peu, car ils connaissaient sa méchante langue et avaient aussi conscience de la justesse de ses attaques et de la sûreté de ses jugements. On s'était habitué à le voir dans les couloirs et les coulisses du théâtre. Les employés le laissaient passer sans aucune difficulté, comme un personnage nécessaire, et il était devenu une sorte de Thersite.

Cette vie dura deux ou trois ans. Mais à la fin, même dans ce dernier rôle, il réussit à ennuyer tout le monde. On le chassa définitivement, et les deux dernières années de sa vie mon beau-père disparut complètement de la circulation; on ne le voyait plus nulle part. Cependant B… le rencontra deux fois, mais sous un aspect si misérable que la pitié encore l'emporta sur le dégoût. B… l'appela. Mon beau-père, offensé, feignit de n'avoir pas entendu, enfonça jusqu'aux yeux son vieux chapeau râpé et passa. Enfin un jour de grande fête, le matin, on annonça à B… que son ancien camarade Efimov venait le féliciter. B… alla à sa rencontre. Efimov était ivre. Il se mit à saluer très bas, presque jusqu'à terre, marmonna quelque chose et ne voulut à aucun prix entrer dans la chambre. Ce qui signifiait sans doute: Nous autres, gens sans talent, nous ne pouvons frayer avec des gens aussi admirables que vous; pour nous, êtres infimes et misérables, la fonction de valet, qui vient féliciter aux jours de fêtes et s'en va aussitôt, est la seule qui nous convienne. En un mot tout dans sa conduite était bas, stupide et ignoble.

Après quoi B… ne le vit plus, jusqu'au moment de la catastrophe qui termina cette vie triste, lamentable, morbide et nébuleuse. Elle s'acheva d'une façon terrible. Cette catastrophe est étroitement liée non seulement aux premières impressions de mon enfance, mais même à toute ma vie. Voici comment elle se produisit.

Mais, auparavant, je dois expliquer ce que fut mon enfance et ce que fut pour moi cet homme, qui marqua si péniblement mes premières impressions et fut cause de la mort de ma pauvre mère.

II

Mes souvenirs ne remontent qu'à une dizaine d'années. Je ne sais pas pourquoi, mais tout ce qui m'est arrivé avant cette époque n'a laissé en moi aucune impression nette qui puisse maintenant éveiller un souvenir. Mais, à partir de huit ans et demi, je me rappelle nettement tout, jour par jour, sans interruption, comme si tout ce qui m'est arrivé depuis s'était passé hier.

Il est vrai que je puis me rappeler, comme dans un rêve, certains faits remontant à une date antérieure: une veilleuse toujours allumée dans un coin sombre, près d'une icône ancienne; puis qu'un jour je fus renversée par un cheval, à la suite de quoi, à ce qu'on m'a raconté depuis, je fus malade pendant trois mois. Je me rappelle aussi que, pendant cette maladie, une fois, je m'étais éveillée dans le lit, près de ma mère avec qui je couchais, effrayée tout d'un coup de mes rêves maladifs, du silence de la nuit et des souris tapies dans un coin, et que j'avais tremblé de peur toute la nuit, cachée sous la couverture et n'osant pas éveiller ma mère, de quoi je conclus que j'avais peur d'elle plus que de tout.

Mais dès l'instant où j'ai commencé à avoir conscience de moi, je me suis développée rapidement, d'une manière tout à fait inattendue, et plusieurs impressions, n'ayant rien d'enfantin, sont demeurées pour moi très vivantes. Tout s'éclaira devant moi, tout devint très rapidement compréhensible. L'époque à dater de laquelle je commence à bien fixer mes souvenirs a laissé en moi une impression de laideur et de tristesse. Cette impression ne devait plus s'effacer, s'accentuant au contraire chaque jour. Elle revêtit d'une couleur sombre et étrange toute la période de ma vie chez mes parents, et, en même temps, toute mon enfance. Maintenant il me semble m'être éveillée soudain d'un sommeil profond (bien qu'alors, sans doute, cela ne fût pas pour moi si frappant). Je me trouve dans une grande chambre étouffante, malpropre, au plafond très bas. Les murs sont badigeonnés en gris sale. Dans le coin il y a un énorme poêle russe; les fenêtres donnent sur la rue ou plutôt sur le toit de la maison d'en face; elles sont basses et larges comme des

fentes. Le rebord de la fenêtre était si haut au-dessus du parquet que je me rappelle qu'il me fallait placer une chaise sur un banc pour l'atteindre, et même ainsi j'arrivais difficilement à la fenêtre où j'aimais tant à rester assise quand il n'y avait personne à la maison.

De notre logement on découvrait la moitié de la ville. Nous vivions sous le toit d'une immense maison de six étages. Tout notre mobilier se composait d'un débris de divan ciré, plein de poussière et d'où sortait le crin, d'une table de bois blanc, de deux chaises, du lit de ma mère, dans un coin, d'une petite armoire, remplie de choses hétéroclites, d'une commode toute penchée d'un côté et d'un paravent de papier déchiré.

Je me rappelle que c'était au crépuscule. Tout était en désordre et éparpillé sur le plancher: des balais, des chiffons, notre vaisselle de bois, une bouteille brisée et je ne sais plus quoi encore. Je me rappelle que ma mère était très émue et pleurait. Mon beau-père était assis dans un coin, avec son veston éternellement déchiré. Il répondait en souriant à ma mère, ce qui la fâchait encore davantage, et alors, de nouveau, tombaient sur le sol balais, vaisselle, etc. Je pleurais, je criais; je m'étais jetée entre eux, j'étais très effrayée, et je saisis mon père, que j'enlaçais fortement pour le défendre de mon corps. Dieu sait pourquoi il m'avait semblé que ma mère se fâchait à tort contre lui, qu'il n'était pas coupable. Je voulais intercéder pour lui, supporter pour lui n'importe quelle punition. Je craignais maman et supposais que tout le monde avait peur d'elle. Ma mère, d'abord, fut étonnée; ensuite elle me saisit par le bras et me repoussa vers le paravent. Je me cognai le bras assez fort contre le lit, mais j'avais plus de peur que de mal, et ne fronçai même pas les sourcils. Je me rappelle encore que ma mère se mit à prononcer quelques mots avec vivacité, en me désignant. (Dans ce récit j'appellerai toujours mon beau-père, père, car ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris qu'il n'était pas mon père.)

Toute cette scène dura deux heures; et tremblant d'angoisse, j'essayais de deviner comment cela se terminerait. Enfin la querelle s'apaisa et ma mère sortit. Alors père m'appela, m'embrassa, me caressa la tête et me prit sur ses genoux. Fortement, je me serrai contre sa poitrine. C'était peut-être pour la première fois que mon père se montrait tendre avec moi, et c'est peut-être

pourquoi ce fut à partir de ce moment-là que j'ai commencé à tout me rappeler, avec netteté. Je crus comprendre aussi que j'avais mérité la faveur de mon père pour être intervenue pour lui. Et il me semble que ce fut alors, pour la première fois, que je fus frappée de l'idée qu'il souffrait beaucoup et endurait par la faute de ma mère beaucoup de chagrins. Depuis, cette idée s'ancra en moi pour toujours et chaque jour me révolta davantage.

À dater de ce moment naquit en moi un amour infini pour mon père, un amour étrange et merveilleux, qui n'avait rien, semblait-il, d'un amour enfantin. Je dirais plutôt que c'était un sentiment de pitié maternel, si une pareille définition de mon amour n'était un peu ridicule appliquée au sentiment d'un enfant.

Mon père me paraissait si pitoyable, si persécuté, si opprimé, si douloureux, que j'eusse trouvé affreux, inhumain, de ne pas l'aimer infiniment, de ne pas le consoler, le cajoler, de ne pas m'attacher à lui de toutes mes forces. Mais jusqu'à aujourd'hui je ne comprends pas d'où pouvait m'être venu en tête que mon père était un pareil martyr, un être pareillement malheureux. Qui avait bien pu m'inspirer cela? Comment moi, une enfant, pouvais-je comprendre quelque chose à ses malheurs personnels? Et je les comprenais, bien qu'interprétant tout dans mon imagination et à ma façon. Mais aujourd'hui même je ne puis concevoir comment une pareille impression s'était formée en moi… Peut-être ma mère était-elle trop sévère pour moi et m'étais-je attachée à mon père comme à un être qui, dans mon idée, souffrait comme moi-même?

J'ai déjà raconté mon premier éveil de mon rêve enfantin, mon premier mouvement dans la vie. Mon cœur se trouva meurtri du premier moment, et mon développement se fit avec une rapidité incroyable, maladive. Je ne pouvais plus me satisfaire de mes seules impressions extérieures. Je commençai à penser, à réfléchir, à observer. Mais cette observation était si prématurée que mon imagination ne pouvait ne point tout refaire à sa manière, si bien que tout d'un coup je me trouvai transportée dans un autre monde, très particulier.

Tout ce qui m'entourait commençait à ressembler à ce conte de fées que mon père me racontait souvent, et que je ne pouvais ne pas prendre pour la

vérité. De bizarres conceptions naissaient en moi. Je sentais très bien (et je ne sais pas comment cela s'était fait) que je vivais dans une famille étrange et que mes parents ne ressemblaient pas du tout aux gens qu'il m'arrivait parfois de rencontrer. Pourquoi, pensais-je, pourquoi, vois-je d'autres personnes, qui même extérieurement ne ressemblent pas à mes parents? Pourquoi avais-je découvert le rire sur d'autres visages, alors que j'étais frappée de ce que chez nous, dans notre coin, on ne riait jamais, on ne s'égayait jamais? Quelle force, quelle raison me poussait, moi, enfant de neuf ans, à regarder si attentivement autour de moi, à écouter chaque parole de ceux que, par hasard, je rencontrais dans l'escalier ou dans la rue, quand, le soir, mes guenilles protégées par une vieille pèlerine de ma mère, j'allais à l'épicerie, avec de la monnaie de billon, acheter pour quelques kopeks de sucre, de thé ou de pain?

Je comprenais, je ne me rappelle pas comment, que dans notre taudis habitait un malheur effroyable, éternel. Je me creusais la tête à deviner pourquoi cela, et je ne sais pas quoi m'aidait à y répondre à ma façon. J'accusais ma mère, je la considérais comme le mauvais génie de mon père, et, je le dis de nouveau, je ne comprends pas comment une conception aussi monstrueuse avait pu germer dans mon imagination; et autant je m'étais attachée à mon père, autant je haïssais ma pauvre mère. Aujourd'hui encore, le souvenir de tout cela me tourmente profondément, douloureusement.

Mais voici un autre fait qui, plus encore que le premier, contribua à mon étrange rapprochement avec mon père. Un jour, à dix heures du soir, ma mère m'envoya dans une boutique chercher de la levure. Mon père n'était pas à la maison. En revenant, je tombai dans la rue et renversai ma tasse. Ma première pensée fut la colère de maman. Cependant je ressentais une terrible douleur dans le bras gauche et ne pouvais pas me relever. Des passants s'attroupèrent autour de moi. Une vieille femme m'aida à me relever, et un gamin qui courait devant moi me frappa avec une clef sur la tête. Enfin on me mit sur pied. Je ramassai les morceaux de la tasse brisée et, chancelante, pouvant à peine remuer les jambes, je me dirigeai du côté de chez nous. Tout d'un coup j'aperçus mon père. Il était dans la foule, devant une belle maison qui se trouvait, juste en face de la nôtre. Cette maison appartenait à des nobles. Elle

était merveilleusement éclairée. Près du perron stationnaient une quantité de voitures et des sons de musique arrivaient au dehors à travers les fenêtres. Je saisis mon père par le bas de son veston. Je lui montrai la tasse cassée et, en pleurant, je lui exprimai ma crainte de rentrer chez maman. J'étais sûre, je ne sais pourquoi, qu'il intercéderait pour moi. Mais pourquoi en étais-je sûre, qui me l'avait dit, qui m'avait appris qu'il m'aimait plus que ma mère? Pourquoi m'étais-je approchée de lui sans crainte?

Il me prit par la main, se mit à me consoler, puis me dit qu'il voulait me montrer quelque chose, et il me souleva dans ses bras. Je ne pouvais rien voir, parce qu'il m'avait pris par mon bras meurtri et j'avais atrocement mal. Mais je ne poussai pas un cri, ayant peur de lui faire de la peine. Il me demanda si je voyais quelque chose. De toutes mes forces je tâchai de trouver une réponse qui lui fit plaisir et je lui dis que je voyais des rideaux rouges.

Quand il voulut me porter de l'autre côté de la rue, vers notre maison, alors, je ne sais pas pourquoi, mais, tout d'un coup, je me mis à pleurer, à l'embrasser en lui demandant de monter le plus vite possible chez maman. Je me rappelle qu'alors les caresses de mon père m'étaient pénibles, et je ne pouvais supporter l'idée qu'un de ceux que je désirais tant aimer me caressât et m'aimât, alors que je n'osais pas et craignais même d'aller chez l'autre.

Ma mère se montra à peine fâchée et m'envoya dormir. Je me rappelle que la douleur de mon bras augmenta et me donna la fièvre. Cependant j'étais extrêmement heureuse que tout se fût si bien terminé, et toute la nuit je vis en rêve la maison voisine aux rideaux rouges.

Quand je m'éveillai le lendemain, ma première pensée, mon premier souvenir, fut la maison aux rideaux rouges. À peine ma mère fut-elle sortie, que je grimpai sur le rebord de la fenêtre pour la regarder. Depuis longtemps déjà cette maison avait frappé ma curiosité d'enfant. J'aimais surtout la voir vers le soir, quand les feux s'allumaient dans la rue et qu'elle se mettait à briller d'un éclat particulier, comme ensanglantée de ses rideaux de pourpre sur ses grandes fenêtres brillamment éclairées. De luxueuses voitures attelées de superbes chevaux s'arrêtaient incessamment devant son perron, et tout avivait ma curiosité: les cris, l'encombrement près du perron, les lanternes bigarrées des équipages, les femmes aux merveilleuses toilettes qui en

descendaient. Tout cela, dans mon imagination d'enfant, revêtait l'aspect d'un luxe royal et presque féerique.

Après ma rencontre avec mon père devant la riche demeure, celle-ci me parut deux fois plus merveilleuse et plus captivante. Maintenant, dans mon imagination exaltée, commençaient à naître des idées et des suppositions féeriques. Et je ne m'étonne pas, vivant parmi des gens aussi bizarres que mon père et ma mère, d'être devenue une enfant aussi étrange et imaginative: j'étais particulièrement frappée du contraste de leurs caractères. J'étais frappée, par exemple, de ce que ma mère se préoccupât toujours de notre pauvre ménage, reprochât éternellement à mon père d'être seule à travailler pour nous tous, et, malgré moi, je me posais cette question: Pourquoi donc père ne l'aide-t-il pas? Pourquoi a-t-il l'air d'un étranger dans notre demeure?

Quelques paroles de ma mère avaient éveillé en moi cette idée, et, avec étonnement, j'appris que mon père était un artiste.

Ce mot se grava dans ma mémoire; dans mon imagination se forma aussitôt l'idée qu'un artiste est un homme particulier, qui ne ressemble pas aux autres hommes. Peut-être la conduite même de mon père m'avait-elle induite à cette idée; peut-être avais-je entendu quelque chose qui est maintenant sorti de ma mémoire.

Mais le sens des paroles de mon père se trouva étrangement compréhensible pour moi quand, un jour, il déclara en ma présence, avec un accent particulier, que «le temps viendrait où lui aussi ne serait pas dans la misère, où lui aussi serait un monsieur et un homme riche, et qu'enfin il renaîtrait de nouveau quand ma mère serait morte».

Je me rappelle que tout d'abord j'eus peur de ces paroles, terriblement peur. Je ne pus rester dans la chambre. Je courus dans le vestibule glacé et là, accoudée à la fenêtre et le visage dans mes mains, je me mis à sangloter. Mais ensuite, quand j'eus réfléchi, quand je me fus habituée à cet horrible désir de mon père, l'imagination vint tout d'un coup à mon aide: je n'avais plus à me tourmenter d'une incertitude et il me fallait absolument m'arrêter à une supposition quelconque. Et voilà, je ne sais pas comment cela commença, mais à la fin je m'arrêtai à cette idée que, quand ma mère mourrait, mon père quitterait notre sombre taudis et s'en irait quelque part

avec moi. Mais où? Jusqu'aux tous derniers jours je ne pouvais me le représenter clairement. Je me rappelle seulement que tout ce que je pouvais imaginer de l'endroit où nous irions ensemble (car nous devions partir ensemble, c'était certain), tout ce que ma fantaisie pouvait concevoir de brillant, de somptueux, de magnifique, tout cela, dans mes rêves, devenait réalité. Il me semblait que nous devenions riches aussitôt. Je ne courrais plus faire des commissions dans les petites boutiques, chose qui m'était très pénible, parce que les enfants de la maison voisine me faisaient toujours des misères quand je sortais, ce que je redoutais au plus haut degré, surtout quand je rapportais du lait ou du beurre, sachant que si je les laissais tomber, je serais sévèrement punie.

Ensuite, dans un rêve, j'avais résolu que mon père, aussitôt, se commanderait un bel habit, que nous nous installerions dans une somptueuse demeure, et c'est alors que la belle et grande maison aux rideaux rouges et la rencontre de mon père devant cette maison où il avait voulu me montrer quelque chose, vint en aide à mon imagination. Aussitôt, dans mon idée, il fut décidé que nous nous installerions précisément dans cette maison, et que nous y vivrions au milieu d'une fête perpétuelle, dans une félicité sans fin. Dès lors, le soir, je contemplais avec une curiosité avide les fenêtres de cette maison magique. Je me rappelais les invités si bien parés, comme je n'en avais encore jamais vu. J'entendais en rêve les sons de cette douce musique qui me parvenaient à travers les fenêtres. J'examinais attentivement les ombres qui glissaient sur les rideaux, et je m'efforçais de deviner ce qui se passait là derrière. Il me semblait que c'était le paradis, la fête éternelle. Je me mis à détester notre pauvre logis, les guenilles dont j'étais vêtue, et quand un jour, ma mère, se fâchant après moi, m'ordonna de descendre du rebord de la fenêtre, où je m'étais installée comme d'habitude, il me vint aussitôt à l'esprit qu'elle ne voulait pas que je regarde précisément ces fenêtres, qu'elle ne voulait pas que j'y pense, que notre bonheur lui était désagréable, et qu'elle désirait l'empêcher. Toute la soirée j'observai ma mère attentivement et avec méfiance.

Comment avait pu naître en moi une pareille hostilité contre un être aussi douloureux que ma mère? Ce n'est pas seulement que je comprenne

maintenant sa vie de souffrances, il m'est impossible de me rappeler sans un serrement de cœur cette existence de martyre! Même alors, dans la sombre période de ma misérable enfance, à l'époque de ce développement anormal de ma vie première, souvent mon cœur se serrait de douleur et de pitié en même temps que le doute confus envahissait mon âme. Déjà alors la conscience s'éveillait en moi, et souvent je ressentais douloureusement mon injustice envers ma mère. Mais nous restions étrangères l'une à l'autre. Je ne me souviens même pas de m'être blottie contre elle une seule fois. Maintenant, souvent les souvenirs les plus minimes me font mal et troublent mon âme. Je me rappelle qu'une fois (sans doute ce que je vais raconter est petit, banal, mais ce sont précisément de pareilles choses qui me tourmentaient et qui se sont gravées le plus douloureusement dans ma mémoire)… Donc, un soir que mon père n'était pas à la maison, ma mère voulut m'envoyer dans une boutique acheter du thé et du sucre. Mais elle réfléchissait et ne se décidait pas; elle comptait à haute voix les pièces de billon, une misérable somme, dont elle disposait. Elle compta bien une demi-heure et ne pouvait sortir de ses calculs. En outre, à certains moments, comme accablée de douleur, une sorte de torpeur la saisissait. Je me rappelle comme si c'était maintenant qu'elle marmonnait quelque chose en comptant doucement. On aurait dit qu'elle prononçait des mots au hasard. Ses lèvres et ses joues étaient pâles, ses mains tremblaient, et toujours elle hochait la tête quant elle ratiocinait ainsi à haute voix. — «Non, il ne faut pas!» dit-elle tout à coup eu me regardant. «Il vaut mieux que je me couche. Et toi, Niétotchka, veux-tu dormir?»

Je ne répondis pas. Alors elle me releva la tête, me regarda doucement, avec une telle tendresse et tout son visage éclairé d'un tel sourire maternel, que mon cœur se mit à battre fortement et se serra. En outre, elle m'avait appelée Niétotchka, ce qui signifiait qu'à ce moment elle m'aimait particulièrement. C'est elle qui avait inventé ce petit nom, transformant affectueusement en ce diminutif Niétotchka mon nom d'Anna. Quand elle m'appelait ainsi, c'était le signe qu'elle voulait me combler de caresses. J'étais très émue. Je voulais l'embrasser, me serrer contre elle, pleurer avec elle. Pauvre mère, elle me caressa la tête, longtemps, machinalement peut-

être, et, oubliant qu'elle s'adressait à moi, elle répétait sans cesse: «Mon enfant, Annetta, Niétotchka!» Des larmes roulaient dans mes yeux prêtes à s'échapper, mais je les retins. Je me raidis pour ne pas lui laisser voir ce que je ressentais, bien que j'en souffrisse moi-même. Non, cette hostilité ne pouvait pas être naturelle en moi. Ce qui m'excitait ainsi contre elle, ce ne pouvait pas être uniquement sa sévérité à mon égard! Non. C'est cet amour fantastique, exclusif pour mon père qui me perdait.

Parfois je m'éveillais la nuit, dans mon coin, sur une petite paillasse, sous une mince couverture, et toujours j'avais peur de quelque chose. Dans mon demi-sommeil, je me souvenais que, récemment encore, quant j'étais plus petite, je couchais avec ma mère et que j'avais peur de m'éveiller la nuit. Je n'avais qu'à me serrer contre elle, à fermer les yeux, à l'enlacer plus fortement, et aussitôt, je me rendormais. Je sentais aussi, tout au fond de moi, que je ne pouvais pas ne pas aimer ma mère. J'ai remarqué plus tard que certains enfants sont monstrueusement dépourvus de sensibilité, et que s'ils aiment, c'est d'une manière exclusive. C'était mon cas.

Parfois dans notre taudis s'installait un morne silence pour des semaines entières. Mon père et ma mère étaient las de se quereller, et je vivais entre eux, comme auparavant, toujours silencieuse, toujours réfléchissant, toujours cherchant quelque chose dans mes rêves. Les examinant plus attentivement l'un et l'autre, j'avais fini par comprendre quels étaient leurs rapports mutuels. J'avais compris leur hostilité éternelle, sourde; j'avais compris toute cette douleur, toute cette vie désordonnée, qui s'était installée dans notre coin. Sans doute je n'en discernais ni les causes, ni les conséquences; j'avais compris autant que je pouvais comprendre. Il m'arrivait, les longs soirs d'hiver, blottie quelque part durant des heures entières, de les surveiller avidement, d'observer le visage de mon père pour essayer de deviner à quoi il pensait, ce qui le préoccupait. Puis j'étais frappée, étonnée de l'attitude de ma mère. Elle marchait sans s'arrêter d'un bout à l'autre de la chambre, des heures entières, souvent même la nuit quand elle souffrait d'insomnie. Elle marchait en marmottant quelque chose, comme si elle était seule dans la chambre, tantôt écartant les bras, tantôt les croisant sur sa poitrine, tantôt se tordant les mains dans une angoisse affreuse, infinie. Parfois des larmes

coulaient sur son visage, elle-même ne savait peut-être pas pourquoi, car par moments elle était comme absente. Elle avait une maladie douloureuse qu'elle négligeait complètement.

Je me rappelle que mon isolement, mon silence, que je n'osais rompre, me devenait de plus en plus angoissant. Depuis toute une année, je vivais d'une vie consciente, réfléchissant, rêvant, tourmentée par des aspirations inconnues, vagues, qui naissaient en moi spontanément. J'étais sauvage comme si j'avais été élevée dans une forêt. Enfin mon père, le premier, remarqua ce qui se passait, m'appela près de lui et me demanda pourquoi je le regardais aussi fixement. Je ne me rappelle pas ce que je lui répondis. Je me rappelle seulement qu'il réfléchit et dit enfin en me regardant que le lendemain même il apporterait un alphabet et commencerait à m'apprendre à lire. J'attendis avec impatience cet alphabet. J'en rêvai toute la nuit, sans trop savoir ce que c'était qu'un alphabet.

Le lendemain, mon père se mit en effet à m'apprendre à lire. Je compris aussitôt ce qu'on exigeait de moi et j'appris très vite, car je savais que cela lui ferait plaisir. Ce fut la période la plus heureuse de ma vie d'alors.

Quand il me félicitait pour mon intelligence, me caressait la tête et m'embrassait, je me mettais à pleurer de joie.

Peu à peu mon père se prit d'affection pour moi. Déjà j'osais causer avec lui, et souvent nous parlions des heures entières sans nous fatiguer, bien que parfois je ne comprisse pas un mot de ce qu'il me disait. Mais j'avais peur de lui; j'avais peur qu'il ne crût que je m'ennuyais avec lui; c'est pourquoi, de toutes mes forces je m'appliquais à lui montrer que je comprenais tout. Enfin cela devint une habitude chez lui de passer avec moi toutes ses soirées. Aussitôt que la nuit commençait à tombera, il rentrait à la maison. Je m'approchais de lui avec le syllabaire. Il me faisait asseoir en face de lui, sur un banc, et, la leçon terminée, il se mettait à lire un livre quelconque. Je ne comprenais rien, mais je riais sans cesse, pensant ainsi lui faire un grand plaisir. En effet, je l'intéressais et il aimait à entendre mon rire. À cette époque, un jour, après la leçon, il se mit à me dire un conte. C'était le premier conte que j'entendais. J'étais dans le ravissement. Je brûlais d'impatience en attendant la suite du récit; je me sentais transportée dans un autre monde en

l'écoutant, et quand l'histoire fut terminée, j'étais tout enthousiasmée.

Ce n'est pas que le conte eût agi si fortement sur moi, non; mais j'acceptais tout pour la vérité, donnant l'essor à mon inépuisable fantaisie qui unissait la réalité et la fiction. Aussitôt reparut dans mon imagination la maison aux rideaux rouges et, en même temps, je ne sais comment, mon beau-père lui-même devint un des personnages du conte qu'il me narrait, puis ma mère, qui nous empêchait tous deux de nous enfuir au loin, enfin, ou plutôt avant tout, moi-même, avec mes rêves merveilleux et ma tête toute pleine de chimères. Tout cela se mélangeait à tel point dans mon esprit que c'était bientôt le chaos le plus épouvantable et, pendant un certain temps, je perdais toute conscience, tout sentiment du vrai et du réel, et je vivais Dieu sait où.

À cette époque, je brûlais d'impatience de causer avec mon père de ce qui nous attendait dans l'avenir, de ce qui l'attendait personnellement, et de l'endroit où il me conduirait quand enfin nous quitterions notre taudis. J'étais sûre, de mon côté, que tout cela arriverait bientôt; mais comment, sous quelle forme, je ne le savais pas, et je me tourmentais et me cassais la tête à ce sujet.

Parfois, et cela surtout le soir, il me semblait qu'à l'instant, tout de suite, mon père allait me faire signe en cachette, qu'il allait m'appeler dans le vestibule; que moi, sans que ma mère me voie, je prendrais mon syllabaire, puis notre tableau, un vilain chromo sans cadre, accroché au mur de temps immémorial, et que j'avais résolu d'emporter avec nous quand nous nous enfuirions quelque part, au loin, pour ne plus jamais revenir chez ma mère.

Un jour que maman n'était pas à la maison, je choisis un moment où mon père était particulièrement gai, — cela lui arrivait quand il avait bu un peu de vin, — je m'approchai de lui et commençai à parler de quelque chose, avec l'intention d'amener tout de suite la conversation sur mon sujet favori. Quand je fus parvenue à le faire rire, alors, l'enlaçant fortement, le cœur tremblant, effrayée comme si je me préparais à dire quelque chose de mystérieux et de terrible, je commençai, en balbutiant à chaque mot, à le questionner: Où irons-nous? Sera-ce bientôt? Qu'est ce que nous emporterons avec nous? Comment vivrons-nous? Et enfin irons-nous dans la maison aux rideaux rouges?

— «La maison! Les rideaux rouges? Qu'est-ce que tu racontes-là, petite sotte?»

Alors, effrayée encore davantage, je commençai à lui expliquer que quand maman serait morte, nous ne vivrions plus dans ce galetas; qu'il m'emmènerait quelque part, que nous serions riches tous deux et heureux. Je lui rappelai enfin que lui-même m'avait promis tout cela. En lui parlant ainsi, j'étais tout à fait convaincue qu'en effet mon père m'avait dit ces choses, du moins cela me semblait ainsi.

— «Maman? Morte? Quand maman mourra?» Répéta-t-il en me considérant avec étonnement, le visage un peu défait et fronçant ses épais sourcils grisonnants. «Qu'est-ce que tu racontes, ma pauvre petite sotte?»

Il commença alors à me gronder. Il parla longtemps, me traitant d'enfant stupide qui ne comprenait rien… Et je ne me rappelle plus quoi encore, mais il était très triste.

Je ne comprenais rien à ses reproches. Je ne comprenais pas combien il lui était pénible que j'eusse entendu les paroles qu'il avait dites à maman dans un moment de colère et de profond désespoir. Mais je les avais retenues et j'avais beaucoup réfléchi. Quel qu'il fût à cette époque, il ne pouvait toutefois ne pas en être frappé. Cependant, bien que ne comprenant pas du tout pourquoi cela le fâchait, j'étais affligée et déconcertée. Je me mis à pleurer. Il me semblait comprendre que tout ce qui nous attendait était si important, qu'une enfant stupide comme moi n'avait pas le droit d'en parler ni d'y penser. En outre, bien que ne le comprenant pas tout d'abord, je me rendais cependant obscurément compte que j'avais offensé maman. La peur et l'effroi me saisirent et le doute tomba dans mon âme. Alors, voyant que je pleurais et que je souffrais, mon père se mit à me consoler; il essuya mes larmes avec ma manche et m'ordonna de cesser de pleurer. Tous deux nous restâmes assis pendant un certain temps, silencieux: les sourcils froncés, il semblait réfléchir. Puis, de nouveau, il se mit à me parler; mais j'avais beau prêter toute mon attention, ce qu'il me disait me paraissait étrangement vague. D'après quelques mots de cette conversation dont je me souviens encore aujourd'hui, il me paraît qu'il m'expliqua qui il était, quel grand artiste il était, que personne ne le comprenait, et qu'il était un homme de

grand talent. Je me rappelle que, m'ayant demandé si je comprenais, et satisfait sans doute de ma réponse, il me força à répéter qu'il avait du talent. Je redis oui. Alors il sourit légèrement, peut-être parce qu'à la fin il lui paraissait drôle à lui-même de causer avec moi d'un sujet aussi sérieux.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivé de Carl Féodorovitch. Je me mis à rire et devins tout à fait gaie quand mon père, en me désignant le nouveau venu, me dit: «Et voilà, Carl Féodorovitch n'a pas pour un sou de talent.»

Ce Carl Féodorovitch était un personnage très amusant. Je voyais à cette époque si peu de monde qu'il me sera impossible de jamais l'oublier; et je me le rappelle comme si c'était d'hier. C'était un Allemand. Son nom de famille était Mayer. Il était venu en Russie avec le désir ardent d'entrer dans le corps de ballet de Saint-Pétersbourg. Mais il était très mauvais danseur, de sorte que tout ce qu'on put faire fut de l'employer au théâtre comme figurant. Il jouait différents rôles muets: dans la suite de Fortimbras, il était un des chevaliers de Vérone qui, au nombre de vingt, brandissaient tous ensemble des poignards de carton en criant: «Mourons pour le roi!» Il n'y avait certainement pas un seul acteur au monde qui s'intéressât aussi passionnément à ses rôles que Carl Féodorovitch; mais le malheur de toute sa vie était de n'avoir pas pu être admis dans le corps de ballet. Il plaçait l'art de la danse au-dessus de tout, et, dans son genre, il était aussi attaché à cet art, que mon père au violon. Ils s'étaient liés à l'époque où ils se trouvaient tous deux au théâtre et, depuis lors, le figurant en retraite ne lâchait plus mon père. Ils se voyaient très souvent et tous deux déploraient leur triste sort, se jugeant l'un et l'autre méconnus.

L'Allemand était l'homme le plus sentimental et le plus tendre au monde, et il avait pour mon beau-père l'amitié la plus vive et la plus désintéressée. Mais, à ce qu'il me semble, mon père n'éprouvait pas pour lui d'attachement particulier; il le supportait seulement à défaut d'autres relations. En outre, mon père était trop exclusif pour comprendre que la danse était aussi un art, ce qui attristait aux larmes le pauvre Allemand. Connaissant le point sensible du malheureux Carl Féodorovitch, il se plaisait à le taquiner et à se moquer de lui, quand celui-ci s'échauffait et s'enthousiasmait à la défense de la

danse.

Dans la suite, par B…, j'entendis beaucoup parler de Carl Féodorovitch. B… l'appelait le siffleur de Nuremberg, et il me raconta bien des détails sur son amitié avec mon père. C'est ainsi, entre autres, qu'ils se réunissaient assez souvent et qu'après avoir bu quelque peu, ils se mettaient à pleurer ensemble sur leur sort d'artistes incompris. Je me rappelle ces réunions. Je me rappelle aussi qu'en regardant ces deux originaux, je me mettais moi aussi à pleurer sans savoir pourquoi.

Cela arrivait toujours quand maman n'était pas à la maison. L'Allemand avait très peur d'elle; et il attendait toujours dans le vestibule que quelqu'un vînt à passer et s'il apprenait que maman était à la maison, il redescendait aussitôt l'escalier en courant. Il apportait toujours avec lui des poèmes allemands, s'enflammait en nous les lisant à haute voix et les déclamait ensuite en les traduisant en russe, afin que nous pussions comprendre.

Cela amusait prodigieusement mon père, et moi aussi; je riais aux larmes. Mais une fois ils trouvèrent je ne sais quelle œuvre russe, qui les enthousiasma tous les deux, si bien qu'à partir de ce jour ils se réunissaient pour la lire ensemble. Je me souviens que c'était un drame en vers d'un célèbre écrivain russe. Je me rappelai longtemps si bien les premières lignes de cette œuvre que, quelques années plus tard, ayant par hasard retrouvé le livre, je le reconnus sans difficulté. Il s'agissait, dans ce drame, des malheurs d'un grand peintre, un Genaro ou Jacopo quelconque, qui, dans un passage, s'écriait: «Je suis méconnu!», et dans un autre: «Je suis reconnu!», ou: «Je n'ai aucun talent!», et quelques lignes plus loin: «J'ai un immense talent!» Et cela finissait très tristement.

Ce drame était sans doute quelque œuvre des plus ordinaires, mais, voilà le miracle, il agissait de la façon la plus naïve et la plus tragique sur les deux lecteurs, qui trouvaient dans le héros beaucoup de ressemblance avec eux-mêmes. Je me rappelle que, parfois, Carl Féodorovitch s'enflammait à tel point qu'il bondissait de sa place, courait à l'angle opposé de la chambre, et demandait à mon père et à moi, en m'appelant mademoiselle, avec insistance et les larmes aux yeux, d'être ici, sur l'heure, juges entre lui et le public. Et séance tenante, il se mettait à danser, à exécuter différents pas, et il nous

criait de lui dire tout de suite s'il était ou non un artiste, et si l'on pouvait dire qu'il était sans talent.

Mon père devenait aussitôt très joyeux; il me faisait signe de l'œil comme pour me prévenir que, tout de suite, il allait se moquer d'une façon très drôle de l'Allemand. J'avais une envie folle de rire, mais mon père me menaçait du doigt et je me retenais, étouffant mon accès de gaieté. Et même maintenant, rien qu'au souvenir de ces scènes, je ne puis m'empêcher de rire. Je vois ce pauvre Carl Féodorovitch comme s'il était devant moi. Il était de très petite faille, très mince; il avait les cheveux blancs, le nez aquilin, rouge, taché de tabac, et de très vilaines jambes déformées. Mais, malgré cela, il se vantait de leur conformation et portait des pantalons collants. Quand il demeurait en position, après un dernier saut, tendant vers nous ses mains et souriant comme sourient les danseurs sur la scène à la fin d'un pas, mon père, pendant quelques instants, gardait le silence comme s'il ne pouvait se décider à formuler un jugement, laissant exprès le danseur méconnu dans sa pose, de sorte que celui-ci se balançait sur un pied d'un côté et de l'autre, tendant toutes ses forces à garder l'équilibre. Enfin, mon père me regardait d'un air très sérieux, comme s'il m'invitait à être témoin de l'impartialité de son jugement, tandis que les regards timides, suppliants du danseur se fixaient en même temps sur moi.

— «Non, Carl Féodorovitch, tu ne peux pas réussir, prononçait enfin mon père, en feignant la plus grande contrariété à être obligé de formuler cette amère vérité. Alors de la poitrine de Carl Féodorovitch s'échappait un véritable gémissement; mais instantanément il se redonnait du courage par des mouvements accélérés et réclamait de nouveau l'attention, affirmant qu'il n'avait pas dansé selon la bonne méthode et nous suppliant de le juger encore une fois. Ensuite il courait de nouveau à l'autre angle de la chambre et parfois bondissait avec une telle ardeur qu'il touchait de sa tête le plafond et se faisait grand mal; mais tel un Spartiate, il supportait héroïquement sa douleur, se fixait de nouveau dans une pose, de nouveau, avec un sourire, tendait vers nous ses mains tremblantes et de nouveau nous demandait notre décision. Mais mon père était inflexible et, comme auparavant, répondait d'un air sombre: — «Non, Carl Féodorovitch; c'est bien ton sort, tu ne réussiras

jamais!» Alors je n'y tenais plus et me tordais de rire. Père suivait mon exemple. Carl Féodorovitch, comprenant enfin qu'on se moquait de lui, devenait rouge d'indignation et, les larmes aux yeux, avec un sentiment aussi profond que comique, et qui me fit plus tard énormément de peine pour lui, disait à mon père: — «Tu es un ami cruel!» Puis il prenait son chapeau et s'enfuyait de chez nous en jurant par tout au monde qu'il ne reviendrait jamais. Mais ces brouilles n'étaient pas de longue durée. Au bout de quelques jours, on le voyait reparaître; de nouveau recommençait la lecture du fameux drame, de nouvelles larmes étaient versées, puis de nouveau le naïf Carl Féodorovitch nous priait d'être juges entre le public et lui, mais cette fois de juger sérieusement, en vrais amis et sans se moquer de lui…

Une fois ma mère m'envoya acheter quelque chose dans une boutique. Je revenais tenant soigneusement la menue monnaie d'argent qu'on m'avait rendue, quand, dans l'escalier, je rencontrai mon père qui sortait. Je souris, comme je le faisais toujours quand je le voyais. Il se pencha pour m'embrasser et remarqua dans ma main la monnaie d'argent. J'ai oublié de dire que j'étais si habituée à l'expression de son visage qu'aussitôt, du premier coup d'œil; je devinais presque toujours chacun de ses désirs. Quand il était triste mon cœur était angoissé. En général, il se démoralisait surtout fortement quand il n'avait pas le sou, et que, pour cette cause, il ne pouvait pas boire de vin, ce dont il avait pris l'habitude. Mais au moment où je le rencontrai dans l'escalier, il me sembla qu'il se passait en lui quelque chose de particulier. Ses yeux troubles étaient hagards. Tout d'abord il ne fit pas attention à moi, mais, quand il aperçut dans ma main la monnaie brillante, il devint subitement rouge, puis pâlit et avança la main pour me prendre l'argent; mais il la retira aussitôt. Évidemment une lutte se livrait en lui. Enfin, prenant une résolution, il m'ordonna de monter et lui-même descendit quelques marches. Mais soudain il s'arrêta et, hâtivement, m'appela. Il était très gêné.

— «Écoute, Niétotchka, me dit-il; donne-moi cet argent. Je te le rapporterai. Eh bien! Le donneras-tu à ton père? Tu es bonne, n'est-ce pas, Niétotchka?»

J'en avais comme le pressentiment. Mais au premier moment l'idée de la

colère de maman, la timidité, et surtout une honte instinctive pour moi et pour mon père m'empêchèrent de lui remettre l'argent. Il remarqua instantanément tout cela et dit hâtivement. — «Non, non, il ne faut pas, il ne faut pas.» — «Non papa, prends, je dirai que je l'ai perdu, que les enfants du voisinage me l'ont pris.» — «C'est bien. C'est bien. Je savais que tu es une enfant intelligente», dit-il en souriant, la lèvre tremblante, et ne dissimulant sa joie que quand il sentit l'argent dans sa main. — «Tu es une brave fille. Tu es mon petit ange. Viens, donne, j'embrasserai ta main.» Il saisit ma main et voulut l'embrasser, mais je la retirai rapidement. Une sorte de pitié me saisit et la honte commença à me torturer de plus en plus. Je courus en haut, effrayée, laissant mon père sans lui dire adieu. Quand j'entrai dans la chambre, mes joues brûlaient, le cœur me battait, prise d'une sensation angoissante et inconnue jusqu'alors. Cependant j'affirmai hardiment à ma mère que j'avais laissé tomber l'argent dans la neige et que je n'avais pu le retrouver. Je m'attendais à des coups; il n'en fut rien. Maman fut tout d'abord, il est vrai, hors d'elle de chagrin, car nous étions infiniment pauvres, et elle cria après moi; mais aussitôt elle se ressaisit, cessa de me gronder en observant seulement que j'étais une petite fille maladroite, négligente et qu'évidemment je l'aimais bien peu pour garder aussi mal son argent. Cette observation m'attrista plus que ne l'auraient pu faire des coups. Mais maman me connaissait bien. Elle avait remarqué ma sensibilité souvent maladive et par des reproches amers pour mon manque d'affection elle pensait me toucher davantage et me rendre plus attentive dans l'avenir.

À la nuit tombante, à l'heure où mon père devait rentrer, comme d'ordinaire, j'allai attendre dans le vestibule. Cette fois j'étais très troublée. Mes sentiments étaient bouleversés; quelque chose tourmentait ma conscience. Enfin père rentra, et je me réjouis de son retour comme si sa présence devait me soulager. Il était déjà un peu gris, mais, dès qu'il m'aperçut il prit aussitôt un air mystérieux, confus, et, m'entraînant dans un coin, tout en regardant timidement du côté de la porte, il tira de sa poche un petit gâteau qu'il avait acheté et se mit à me dire, à voix basse, que je ne devais plus jamais prendre de l'argent en cachette à ma mère, que c'était vilain et honteux, que cette fois c'était parce que papa avait grand besoin

d'argent, mais qu'il le rendrait et que je pourrais dire alors que j'avais retrouvé l'argent; mais que c'était mal de voler maman, que dorénavant, je ne devais pas même penser à une chose pareille, et que, si je lui obéissais, il m'achèterait encore des gâteaux. Enfin il ajouta même que je devais avoir pitié de maman, que maman était très malade et très pauvre et qu'elle seule travaillait pour nous tous. Je l'écoutais, effrayée, tremblant de tout mon corps. Les larmes coulaient de mes yeux. J'étais si frappée que je ne pouvais prononcer un mot, ni bouger de ma place. Enfin il entra dans la chambre, m'ordonna de ne pas pleurer et de ne rien raconter de tout cela à maman. Je remarquai que lui-même était terriblement gêné. Toute la soirée je vécus dans une sorte d'effroi, et, pour la première fois, je n'osai ni le regarder ni m'approcher de lui. Lui aussi évitait visiblement mon regard. Maman allait et venait dans la chambre, et, à son habitude, en se parlant comme dans un rêve. Ce soir elle se sentait mal; elle avait une crise. Enfin, toutes ces émotions me donnèrent la fièvre. Quand vint la nuit, je ne pus m'endormir. Des cauchemars affreux me tourmentaient; n'y tenant plus, je commençai à pleurer amèrement. Mes sanglots éveillèrent maman. Elle m'appela et me demanda ce que j'avais. Je ne répondis pas et mes larmes redoublèrent. Alors elle alluma la bougie, s'approcha de moi et se mit à me calmer, pensant que j'avais eu peur en rêve: — «Ah! La petite sotte, disait-elle, jusqu'à aujourd'hui tu pleures encore quand tu vois quelque chose en rêve! Cesse, cesse!» Elle m'embrassa et me dit d'aller dormir dans son lit. Mais je refusai.

Je n'osais ni l'embrasser ni aller avec elle. J'étais tourmentée de souffrances inimaginables. Je voulais lui raconter tout. J'allais commencer, mais l'idée de mon père et de sa défense me retint.

— «Ma pauvre petite Niétotchka», dit maman en me mettant au lit et en m'enveloppant de son vieux manteau, car elle s'était aperçue que je tremblais de fièvre. «Tu auras probablement aussi peu de santé que moi!» Et elle me regarda si tristement que, ne pouvant supporter son regard, je fermai les yeux et me détournai. Je ne me rappelle pas comment je m'endormis, mais dans mon demi-sommeil, longtemps encore, j'entendis que ma pauvre mère me parlait. Jamais encore je n'avais ressenti une souffrance aussi pénible. Mon cœur se serrait jusqu'à me faire mal. Le lendemain matin, je me sentis mieux,

je me mis à parler à mon père sans lui rappeler les événements de la veille, car je devinais d'avance que cela lui était très désagréable. Il recouvra aussitôt sa bonne humeur, ses sourcils froncés d'inquiétude se détendirent, et maintenant la joie, un contentement presque enfantin, s'emparait de lui à la vue de ma gaieté. Bientôt maman sortit, et il ne put se contenir. Il se mit à m'embrasser si fort que je faillis devenir folle d'enthousiasme; je pleurais et riais à la fois, Enfin il me déclara qu'il allait me montrer quelque chose de très beau, que je serais heureuse de voir, parce que j'étais une bonne et sage petite fille. Il déboutonna son gilet, prit une clef suspendue à son cou par un ruban noir, puis, en me regardant mystérieusement, comme s'il désirait lire dans mes yeux le contentement que, selon lui, je devais manifester, il ouvrit le coffre et, avec mille précautions, en sortit une boîte noire d'une forme bizarre, que je n'avais encore jamais vue. Il prit cette boîte avec une sorte de tremblement et sa physionomie se transforma soudain: le rire disparut de son visage qui tout à coup prit une expression grave et solennelle. Enfin, avec la clef il ouvrit la boîte mystérieuse et en sortit un objet que je n'avais jamais vu non plus, un objet dont la forme, au premier abord, me parut extraordinaire. Il le prit soigneusement, respectueusement, et m'apprit que c'était son instrument, son violon. Alors il se mit à me dire d'une voix basse, solennelle, des choses que je ne comprenais pas. Je n'ai retenu dans ma mémoire que les phrases que je connaissais déjà, qu'il était un artiste, qu'il avait un grand talent, qu'un jour il jouerait du violon et qu'alors nous tous serions riches et connaîtrions le bonheur. Les larmes emplissaient ses yeux et coulaient sur ses joues. J'étais très émue. Enfin, il baisa le violon, me le fit baiser, et voyant mon grand désir de l'examiner de plus près, il me conduisit vers le lit de maman et me mit le violon dans les mains. Mais je voyais qu'il tremblait de peur que je ne le laissasse tomber et qu'il se brisât. Je pris le violon dans ma main et touchai les cordes qui rendirent un son très faible. — «C'est la musique», dis-je en regardant mon père. — «Oui, oui, la musique», fit-il en se frottant joyeusement les mains. — «Tu es une enfant sage. Tu es une bonne petite fille!»

Mais malgré ses louanges et son enthousiasme, je voyais qu'il avait peur pour son violon et la crainte me saisit aussi. Je le lui rendis le plus vite

possible. Avec les mêmes précautions le violon fut replacé dans sa boîte et celle-ci mise sous clef dans le coffre. Puis mon père, me caressant de nouveau la tête, me promit de me montrer le violon chaque fois que je serais, comme maintenant, sage, bonne et obéissante. C'est ainsi que le violon dissipa notre chagrin commun. Mais le soir, mon père, en sortant, me chuchota de ne pas oublier ce qu'il m'avait dit la veille.

Je grandis ainsi dans notre taudis et peu à peu mon affection ou plutôt ma passion, — car je ne connais pas de mot assez fort pour exprimer exactement le sentiment irrésistible, pénible pour moi-même, que je ressentais pour mon père, — en arriva à une sorte d'irritabilité maladive. Je n'avais qu'un seul plaisir: penser ou rêver à lui. Je n'avais qu'une seule volonté: faire tout ce qui pouvait lui causer quelque plaisir. Combien de fois m'arriva-t-il de l'attendre sur l'escalier tremblante et transie de froid, seulement pour apprendre son retour ne fût-ce qu'un instant plus tôt, et le voir le plus vite possible. J'étais folle de joie quand il me caressait un peu, tandis que bien souvent je souffrais d'être si obstinément froide envers ma pauvre mère. Il y avait des moments où j'étais saisie d'angoisse et de pitié en la regardant. Dans leurs éternelles querelles je ne pouvais être indifférente et je devais choisir entre eux, je devais prendre parti pour l'un ou pour l'autre, et je prenais le parti du pauvre demi-fou, uniquement parce qu'il était si misérable, si humilié à mes yeux, et parce qu'il avait marqué si fortement mon imagination.

Mais qui pourra me juger! Peut-être me suis-je attachée à lui précisément parce qu'il était très étrange, dans son aspect même, et qu'il n'était pas aussi sévère ni aussi sombre que maman; parce qu'il était presque fou, que souvent se manifestaient en lui de la bouffonnerie, des manières enfantines, et qu'enfin j'avais moins peur de lui et même moins de respect pour lui que pour ma mère. Il me paraissait davantage mon égal. Peu à peu même, je sentis que c'était moi qui dominais, moi qui l'avais soumis, que je lui étais déjà nécessaire. Intérieurement j'en étais fière, je triomphais à sentir le besoin qu'il avait de moi, et même, parfois, je me montrais coquette. En effet, cet attachement extraordinaire n'allait pas sans quelque chose de romanesque… Mais ce roman ne devait pas durer longtemps. Bientôt je perdis et mon père et ma mère. Leur vie sombra dans une terrible catastrophe, qui s'est gravée

douloureusement dans ma mémoire.

Voici comment elle se produisit.

III

À cette époque, tout Pétersbourg fut soudainement remué par une grande nouvelle: on annonçait l'arrivée du célèbre S… Tous ceux qui appartenaient pour si peu que ce fût au monde musical, à Pétersbourg, entrèrent en émoi. Les chanteurs, les acteurs, les poètes, les peintres, les mélomanes et même ceux qui ne l'étaient pas et affirmaient avec un modeste orgueil qu'ils ne comprenaient rien à la musique, s'arrachaient les billets. La salle ne pouvait contenir la dixième partie des enthousiastes qui avaient la possibilité de payer le billet d'entrée vingt-cinq roubles. Mais la réputation européenne de S…, sa gloire couronnée de lauriers, la fraîcheur inaltérable de son talent, les bruits répandus depuis peu qu'il ne prendrait plus que rarement l'archet pour le public, l'affirmation que c'était sa dernière tournée en Europe, et qu'ensuite il ne jouerait plus, tous ces bruits produisaient leur effet. En un mot, l'impression était générale et profonde.

J'ai déjà dit que la venue de tout nouveau violoniste, de toute célébrité, produisait sur mon beau-père l'effet le plus désagréable. Chaque fois, il s'empressait tout d'abord d'aller entendre l'artiste pour se rendre compte du degré de son talent. Il lui arrivait souvent d'être malade des louanges qu'il entendait autour de lui à l'adresse du nouveau venu, et il ne se calmait que s'il pouvait découvrir des défauts dans le jeu du violoniste et répandre avec une ironie amère son opinion par tout où cela lui était possible. Pauvre fou, il ne reconnaissait dans le monde entier qu'un seul talent, qu'un seul artiste, et, naturellement, cet artiste, c'était lui!

Le bruit fait autour de l'arrivée de S…, génie musical, produisit sur lui un effet foudroyant. Je ferai observer que pendant les dix dernières années, il n'était venu à Pétersbourg aucun artiste remarquable, même bien inférieur à S… C'est pourquoi mon père n'avait aucune idée du jeu des artistes européens de premier ordre. On m'a raconté que dès qu'il fut question de l'arrivée de S…, on vit mon père se montrer de nouveau dans les coulisses du théâtre. On m'a dit aussi avoir remarqué qu'il paraissait très ému, se

renseignant avec inquiétude sur S…, et son futur concert.

Depuis longtemps on ne l'avait pas revu dans les coulisses et son apparition y produisit même quelque effet. Quelqu'un, pour l'agacer, lui dit d'un ton provocant: «Mon cher Egor Pétrovitch, ce que vous allez entendre maintenant, ce ne se sera pas une musique de ballet, mais une musique après laquelle il ne vous sera probablement plus possible de vivre.» On dit qu'il pâlit à cette moquerie; il répondit cependant en souriant nerveusement: «Nous verrons; les cloches sonnent fort derrière les montagnes. S… ne s'est fait entendre, je crois, qu'à Paris; ce sont donc les Français qui ont fait sa réputation et on sait ce que sont les Français!» Et tous ceux qui étaient là éclatèrent de rire. Le malheureux en fut offensé, mais se contenant, il ajouta que d'ailleurs il ne disait rien, qu'on verrait, que le surlendemain serait vite arrivé et que bientôt tous les miracles seraient dévoilés.

B… m'a raconté que ce même jour, avant la tombée de la nuit, il avait rencontré le prince X…, le dilettante bien connu, qui aimait et comprenait profondément l'art. Ils faisaient route ensemble et causaient de l'artiste nouvellement arrivé, quand soudain, au tournant d'une rue, B… avait aperçu mon père arrêté devant la vitre d'un magasin où il examinait attentivement le programme sur lequel, en gros caractères, était annoncé le concert de S…

— «Voyez-vous cet homme? Dit B… en indiquant mon père.

— «Qui est-ce? Demanda le prince.

— «Vous avez déjà entendu parler de lui. C'est cet Efimov dont je vous ai déjà entretenu plusieurs fois et à qui vous avez même accordé votre protection.

— «Ah! C'est curieux, dit le prince. Vous m'en avez beaucoup parlé. On dit qu'il est très amusant. Je voudrais l'entendre jouer.

— «Cela n'en vaut pas la peine», répondit B…, «et ce n'est que pénible. Je ne sais quel effet il vous produirait, mais pour moi, il me déchire le cœur. Sa vie est une tragédie, lamentable, affreuse. Je connais à fond cet homme et, quelque bas qu'il soit tombé, toute sympathie pour lui n'est cependant pas encore morte en moi. Vous dites, prince, qu'il doit être très amusant! C'est vrai, mais il fait une impression trop douloureuse. D'abord, il est fou; ensuite ce fou est un criminel, car outre la sienne propre il a encore perdu deux

existences: celles de sa femme et de sa fille. Je les connais. S'il était conscient de son crime, il en mourrait; mais toute l'horreur réside en ceci que depuis huit ans il vit dans ce crime et depuis huit ans lutte avec sa conscience pour ne pas se l'avouer.

— «Vous disiez qu'il est pauvre? Dit le prince.

«Oui, mais la misère est presque un bonheur pour lui, puisqu'elle lui sert de prétexte. Maintenant il peut affirmer à tout le monde que c'est la misère seule qui l'empêche d'arriver, que s'il était riche, il aurait du temps, pas de soucis et qu'on verrait alors quel artiste il est. Il s'est marié dans l'espoir bizarre que les mille roubles que possédait sa femme lui permettraient de se mettre sur pied. Il a agi en poète et toute sa vie s'est toujours passée ainsi. Savez-vous ce qu'il ne cesse de dire depuis huit ans? Il affirme que c'est sa femme qui est l'auteur de tous ses malheurs, que c'est elle qui l'arrête en tout. Il ne fait rien et ne veut pas travailler, et si vous lui ôtez cette femme, il sera la créature la plus misérable au monde. Voilà déjà plusieurs années qu'il n'a pas touché son violon et savez-vous pourquoi? Parce que chaque fois qu'il prend en main l'archet, il est forcé de s'avouer dans son for intérieur qu'il n'existe pas, qu'il n'est pas un artiste. Mais quand l'archet est mis de côté, il garde au moins l'illusion lointaine que ce n'est pas vrai. C'est un rêveur. Il pense que tout d'un coup, par quelque miracle, il deviendra l'homme le plus célèbre au monde. Sa devise est aut Cesar aut nihil… Comme si on pouvait devenir César comme cela, en un clin d'œil! Il a soif de gloire. Et quand un sentiment pareil devient le moteur principal et unique d'un artiste, cet artiste n'est déjà plus un artiste, car il a perdu l'instinct artistique principal, qui est l'amour de l'art pour l'art, et non pour la gloire ou autre chose. Par exemple, quand S… prend l'archet, il n'existe plus rien au monde pour lui que la musique. Après l'archet, ce qu'il y a de plus important pour S…, c'est l'argent, et seulement, en troisième lieu, il me semble, la gloire. Mais il s'en soucie très peu… Savez-vous ce qui préoccupe maintenant ce malheureux? Ajouta B… en indiquant Efimov. C'est le souci le plus stupide, le plus misérable, le plus ridicule au monde: à savoir s'il est supérieur à S… ou si S… lui est supérieur. Rien de plus, parce qu'au fond, il est tout de même convaincu qu'il est le plus grand musicien de l'univers. Dites-lui qu'il n'est

pas un artiste et je vous assure qu'il mourra sur le coup, comme frappé de la foudre; c'est, en effet, une chose terrible de se séparer de l'idée fixe à laquelle on a sacrifié toute sa vie et dont le fondement est tout de même sérieux et profond, car sa vocation, au commencement, était vraiment sincère.

— «Ce sera curieux ce qu'il éprouvera quand il entendra S…, remarqua le prince.

— «Oui, dit B… pensif. Mais non, il se ressaisira tout de suite. Sa folie est plus forte que la vérité, et il inventera aussitôt quelque raison lui permettant de se reprendre.

— «Vous croyez?»

À ce moment ils se trouvaient près de mon père. Celui-ci voulut se dérober, mais B… l'arrêta. Il lui demanda s'il serait au concert de S… Mon père répondit avec indifférence qu'il n'en savait rien, qu'il était pris par une affaire plus importante que tous les concerts et tous les virtuoses étrangers, que, d'ailleurs, il verrait et que, s'il avait une heure de libre, il irait peut-être. Puis, rapidement, l'air inquiet, il regarda tantôt B…, tantôt le prince, eut un sourire contraint, toucha son chapeau, fit un signe de tête et dépassa ses interlocuteurs, prétextant qu'il était pressé.

Mais moi, depuis la veille, je connaissais les préoccupations de mon père. Je ne savais pas précisément ce qui le tourmentait, mais je voyais qu'il était d'une inquiétude mortelle. Maman elle-même le remarqua. Elle était à cette époque très malade et pouvait à peine remuer les jambes. Père, à chaque instant, sortait de la maison et rentrait. Le matin, trois ou quatre camarades, d'anciens collègues, vinrent le voir, ce qui m'étonna beaucoup, car, à l'exception de Carl Féodorovitch, je ne voyais, pour ainsi dire, jamais personne chez nous, tout le monde ayant cessé de venir nous voir depuis que mon père avait abandonné définitivement le théâtre. Enfin Carl Féodorovitch accourut tout essoufflé. Il apportait le programme. J'écoutais et regardais attentivement. Tout cela m'inquiétait comme si j'étais coupable de tout le trouble, de toute l'angoisse que je lisais sur le visage de mon père. J'aurais bien voulu comprendre de quoi ils parlaient, et, pour la première fois, j'entendis prononcer le nom de S… Je compris ensuite qu'il fallait au moins quinze roubles pour entendre ce S… Je me rappelle aussi que mon père, ne

pouvant se contenir, faisait de grands gestes de la main et disait qu'il connaissait ces merveilles d'outre-mer, ces génies extraordinaires, et S… aussi, que c'étaient tous des Juifs qui venaient prendre l'argent russe, parce que les Russes croient toujours à toutes les sottises, surtout quand elles viennent des Français. Je comprenais déjà ce que signifiait cette phase: Il n'a pas de talent! Et les visiteurs de rire. Bientôt tous partirent, laissant mon père de très mauvaise humeur. Je me rendais compte qu'il était fâché, par une raison quelconque, contre ce S… et, pour le distraire, je m'approchai de la table, pris le programme et me mis à lire à haute voix le nom de S… Puis, tout en riant et en regardant mon père qui demeurait assis sur sa chaise, pensif, je dis: «C'est probablement un artiste comme Carl Féodorovitch! Celui-là non plus ne réussira pas?» Mon père tressaillit et, comme s'il en avait peur, arracha d'une main le programme, cria, tapa du pied, saisit son chapeau et voulut sortir de la chambre. Mais il se retourna aussitôt et m'appela dans le vestibule. Là, il m'embrassa, puis, avec une sorte d'inquiétude, une sorte de crainte dissimulée, il commença à me dire que j'étais une enfant sage et bonne, que sûrement je ne voudrais pas l'attrister, qu'il attendait de moi un grand service, mais il ne me dit pas lequel. En outre il m'était pénible de l'entendre. Je voyais que ses paroles et ses caresses n'étaient pas désintéressées, et tout cela me bouleversait. Je commençais à être terriblement inquiète pour lui.

Le lendemain, pendant le dîner, c'était la veille du concert, mon père parut tout à fait consterné. Il était très changé et à chaque instant regardait maman. Enfin, je fus tout étonnée quand il se mit à causer avec elle. J'étais étonnée, parce qu'il ne lui parlait presque jamais.

Après le dîner, il commença à me flatter particulièrement. À chaque instant, sous différents prétextes, il m'appelait dans le vestibule, regardait tout autour de lui, comme s'il avait peur d'être pris en faute, et il me caressait la tête, m'embrassait et me disait tout le temps que j'étais une bonne enfant, obéissante, que j'aimais sans doute mon père et ferais sûrement ce qu'il me demanderait. Tout cela me causait une angoisse épouvantable. Enfin, quand, pour la dixième fois, il m'appela dans le vestibule, la chose s'expliqua. D'un air douloureux, regardant avec inquiétude de tous côtés, il me demanda si je

savais où maman avait caché les vingt-cinq roubles qu'elle avait rapportés la veille au matin. À cette question, je devins folle de terreur. Mais à ce moment, quelqu'un ayant fait du bruit dans l'escalier, mon père, effrayé, me laissa là et s'enfuit.

Il ne rentra que le soir, confus, triste, soucieux. Il s'assit silencieusement sur sa chaise et commença à me regarder avec une sorte de joie. J'étais saisie de crainte et m'efforçais d'éviter ses regards.

Enfin, maman, qui était restée au lit toute la journée, m'appela, me donna de la monnaie et m'envoya acheter du thé et du sucre. Chez nous, on buvait du thé très rarement, maman ne se permettait ce véritable luxe pour nos moyens que quand elle se sentait souffrante et fiévreuse.

Je pris l'argent et sortis. Sitôt dans le vestibule, je me mis à courir comme si j'avais eu peur qu'on ne me rattrapât. Mais ce que je craignais arriva. Mon père me rejoignit quand déjà j'étais dans la rue et me fit revenir dans l'escalier.

— «Niétotchka, dit-il d'une voix tremblante, ma chérie, écoute, donne-moi cet argent, et demain…

— «Père, petit père! M'écriai-je en me mettant à genoux et le suppliant. Je ne puis pas, c'est impossible, maman a besoin de thé. On ne peut pas prendre chez maman; c'est impossible. Je prendrai une autre fois.

— «Alors tu ne veux pas? Tu ne veux pas? Me chuchotait-il en délire. Alors tu ne m'aimes pas. C'est bien. Maintenant je t'abandonne. Reste avec ta mère. Moi, je m'en irai et ne te prendrai pas avec moi, tu entends, méchante fille! Tu entends…

— «Petit père! M'écriai-je saisie d'horreur. Prends l'argent, va! Que puis-je faire maintenant? Disais-je en me tordant les mains et le saisissant par son veston. Maman pleurera, maman me grondera encore…»

Il paraissait ne pas s'être attendu à une résistance pareille; toutefois il prit l'argent. Enfin, n'ayant plus la force d'entendre mes supplications et mes sanglots, il m'abandonna sur l'escalier et courut en bas…

Je montai chez nous; mais à la porte de notre logement mes forces m'abandonnèrent. Je n'osais pas entrer: je ne pouvais pas entrer. Tout ce que j'avais de cœur était révolté et bouleversé. Le visage enfoui dans mes mains,

je m'assis près de la fenêtre, comme le jour où j'avais entendu exprimer à mon père son désir que maman meure.

J'étais dans une sorte d'inconscience et tremblais au moindre bruit dans l'escalier. Enfin j'entendis qu'on montait hâtivement. C'était lui. Je reconnaissais son pas.

— «Tu es ici?» chuchota-t-il.

Je me jetai vers lui.

— «Tiens! Fit-il en me mettant l'argent dans la main. Prends-le. Maintenant je ne suis plus ton père. Tu aimes ta mère plus que moi. Alors va chez ta mère. Moi je ne veux plus te connaître!» Et, en disant cela, il me repoussa et de nouveau descendit en courant l'escalier.

Toute en pleurs, je me mis à courir derrière lui.

— «Père, petit père, je t'obéirai! Criai-je. Je t'aime plus que maman! Reprends l'argent! Reprends-le!»

Mais il ne m'entendit pas et disparut à ma vue…

Toute cette soirée, je fus comme morte et tremblante de fièvre. Je me rappelle que maman me parla, m'appela près d'elle; mais je n'entendais et ne voyais rien. Enfin la crise se produisit. Je me mis à pleurer, à crier. Maman, effrayée, ne savait que faire. Elle me prit dans son lit, et je ne me souviens plus comment je m'endormis, mes bras autour de son cou, tremblant de peur à chaque instant. Toute la nuit se passa ainsi. Le matin, je m'éveillai tard; maman n'était déjà plus à la maison. C'était le moment où elle se trouvait toujours dehors pour son travail. Mon père était là avec un étranger, et tous deux causaient à haute voix. J'attendais avec impatience le départ de ce visiteur et, dès que je fus seule avec mon père, j'allai me jeter dans ses bras, et, en sanglotant, je me mis à le supplier de me pardonner ma conduite d'hier.

— «Seras-tu une enfant sage, comme auparavant? Me demanda-t-il sévèrement.

— «Oui, petit père, répondis-je. Je te dirai où maman cache l'argent. Hier il était dans cette petite boîte.

— «Où? S'écria-t-il, s'animant soudain et se levant de sa chaise. Où est-il?

— «L'argent est enfermé, petit père! Dis-je. Attends à ce soir, quand

maman enverra changer, parce que la petite monnaie est déjà toute dépensée.

— «J'ai besoin de quinze roubles, Niétotchka, tu entends? Seulement quinze roubles. Trouve-les-moi aujourd'hui et demain je te rapporterai tout. Et tout de suite j'irai t'acheter des gâteaux, des noix. Je t'achèterai aussi une poupée, demain même… Et chaque jour je t'apporterai des cadeaux, si tu es gentille…

— «Non père, il ne faut pas… Je ne veux pas de gâteaux. Je ne les mangerai pas. Je te les rendrai!» M'écriai-je en sanglotant, car une terrible angoisse venait de me saisir au cœur.

Je sentais à ce moment qu'il n'avait pas pitié de moi, qu'il ne m'aimait pas, puisqu'il ne voyait pas que je l'aimais et qu'il pensait que je n'agirais que pour des cadeaux. À ce moment, moi, une enfant, je le comprenais merveilleusement, et je sentais que désormais je ne pourrais plus l'aimer comme auparavant, que j'avais perdu pour toujours mon petit père. Lui, il était dans l'enthousiasme à cause de mes promesses. Il voyait que j'étais prête à tout pour lui, que je ferais tout pour lui, et Dieu sait combien pour moi il y avait de choses dans ce «tout»! Je comprenais ce que représentait cet argent pour ma pauvre maman. Je savais qu'elle pouvait tomber malade de chagrin si elle le perdait, et le remords criait en moi. Mais lui ne voyait rien. Il me considérait comme une enfant de trois ans, alors que je comprenais déjà tout. Son enthousiasme ne connaissait pas de bornes. Il m'embrassait, me suppliait de ne pas pleurer, me promettait qu'aujourd'hui même nous nous en irions tous deux quelque part, sans maman, flattant ainsi ma persistante fantaisie. Enfin il tira de sa poche un programme et se mit à me raconter que cet homme qu'il irait voir aujourd'hui était son pire ennemi, son ennemi mortel, mais que ses ennemis ne triompheraient pas. Il ressemblait lui-même à un enfant, en me parlant à moi de ses ennemis. Mais ayant remarqué que je ne souriais pas comme j'en avais l'habitude quand il me parlait, et que je l'écoutais en silence, il prit son chapeau et sortit hâtivement, comme s'il était attendu quelque part. En s'en allant, il m'embrassa encore une fois, et me fit un signe de tête accompagné d'un sourire, comme s'il n'était pas sûr de moi et m'exhortait à ne pas réfléchir.

J'ai déjà dit qu'il était comme un fou et cela depuis la veille. Il avait

besoin d'argent afin d'acheter un billet pour le concert qui devait décider de son sort. Il avait l'air de pressentir que ce concert résoudrait tout, mais il était si bouleversé que, la veille, il avait voulu me prendre la monnaie de billon, comme s'il pouvait avec cet argent se procurer un billet.

Ses bizarreries se montrèrent encore davantage pendant le dîner. Il ne pouvait littéralement pas tenir en place et ne touchait à aucun plat. À chaque instant, il se levait de table, puis se rasseyait comme s'il se ravisait. Tantôt il prenait son chapeau, comme s'il devait aller quelque part, puis tout à coup il devenait étrangement distrait, marmonnait quelque chose ou bien, soudain, me regardait en clignant des yeux, me faisait des signes, comme s'il avait hâte de recevoir l'argent le plus vite possible, et comme s'il était fâché que je ne l'aie pas encore pris. Maman elle-même remarqua ses excentricités et le regarda avec étonnement. Moi, j'étais comme une condamnée à mort. Quand le repas fut terminé, j'allai me blottir dans un coin, et, tremblant de fièvre, je comptais les minutes jusqu'à l'heure où maman avait l'habitude de m'envoyer faire les achats. De ma vie entière je n'ai passé d'aussi pénibles instants, et ils se sont gravés pour toujours dans ma mémoire. Que n'ai-je pas éprouvé durant ces heures! Il est des moments où la conscience vit davantage que pendant des années entières. Je sentais que je commettais une mauvaise action. Lui-même avait ravivé mes bons instincts quand, effrayé de m'avoir poussée au mal, la première fois, il m'avait expliqué que j'avais agi vilainement. Ne pouvait-il donc pas comprendre qu'il est difficile de tromper une nature avide d'impressions et qui déjà sent et conçoit ce qui est bien ou mal? Je comprenais que c'était une terrible nécessité qui avait pu l'amener à me pousser au vice pour la seconde fois, et à sacrifier ainsi une pauvre enfant sans défense, en risquant encore une fois de débaucher sa conscience instable.

Et maintenant, blottie dans un coin, je me demandais: Pourquoi m'a-t-il promis des récompenses, puisque j'étais bien décidée à agir de mon plein gré? De nouvelles sensations, de nouvelles aspirations, de nouvelles questions, se pressaient en moi et me tourmentaient. Ensuite, tout d'un coup, je me mis à penser à maman. Je me représentai sa douleur devant la perte de son dernier argent, fruit de son travail.

Enfin, maman ayant terminé la besogne qu'elle avait grand peine à faire,

m'appela. Je tressaillis, et m'approchai d'elle. Elle prit l'argent dans la commode, et me le remit en disant: «Va, Niétotchka, mais, au nom de Dieu, veille à ce qu'on ne te le vole pas comme l'autre fois, et ne perds rien.»

Je regardai mon père d'un air suppliant, mais il hocha la tête, me sourit d'un air approbateur, en se frottent les mains d'impatience.

La pendule sonnait six heures. Le concert commençait à sept heures. Lui aussi devait souffrir beaucoup de cette attente.

Je m'arrêtai dans l'escalier pour l'attendre. Il était si ému et si impatient que, sans aucune précaution, il courut aussitôt derrière moi. Je lui remis l'argent. L'escalier était noir et je ne pouvais voir son visage, mais je le sentais qui tremblait en prenant l'argent. J'étais presque sans connaissance et ne bougeais pas. Enfin je me ressaisis quand il voulut m'envoyer en haut lui chercher son chapeau.

Il ne voulait pas rentrer.

— «Père, est-ce que tu ne remonteras pas avec moi?» demandai-je d'une voix entrecoupée, mon dernier espoir étant qu'il me défendît.

— «Non… Va seule… Attends, attends!… s'écria-t-il, attends! Je t'apporterai un cadeau tout de suite; monte d'abord et apporte-moi ici mon chapeau.»

Ce fut comme si une main glacée me serrait tout à coup le cœur. Je poussai un cri et montai en courant. Quand j'entrai dans la chambre, j'étais pâle comme une morte, et si même j'avais voulu dire maintenant qu'on m'avait arraché l'argent, maman ne l'eût pas cru. Mais j'étais incapable de prononcer un seul mot. Dans l'excès de mon désespoir, je me jetai sur le lit de maman et cachai mon visage dans mes mains. Une minute après, la porte grinça doucement.

Mon père entra. Il venait chercher son chapeau.

— «Où est l'argent? S'écria tout d'un coup maman, devinant subitement que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer. Où est l'argent? Parle, parle donc!»

Elle m'arracha du lit et me plaça au milieu de la chambre. Je me taisais, les yeux baissés. Je comprenais à peine ce qui se passait en moi et ce qu'on avait fait avec moi.

— «Où est l'argent? S'écria-t-elle de nouveau, en me lâchant et en se tournant brusquement vers mon père qui prenait son chapeau. Où est l'argent? Répéta-elle. Ah! Elle te l'a donné! Vaurien, assassin! Alors tu veux la perdre aussi, une enfant! Non, non, tu ne t'en iras pas comme ça!».

Aussitôt elle s'élança vers la porte, la ferma, et mit la clef dans sa poche.

— «Parle! Avoue, me dit-elle d'une voix à peine distincte d'émotion. Avoue! Parle, parle donc, ou… Je ne sais pas ce que je te ferai!»

Elle m'avait saisi la main et la tordait en m'interrogeant.

Un moment je m'étais juré de me taire, de ne pas dire un mot de papa; mais timidement, pour la dernière fois, je levai les yeux sur lui. Un regard de lui, un mot, quelque chose que j'attendais, que j'implorais, et j'eusse été heureuse malgré n'importe quelles souffrances, n'importe quelles tortures… Mais, mon Dieu! D'un geste froid, menaçant, il m'ordonna de me taire, comme si, en ce moment, je pouvais redouter une autre menace. Ma gorge se serra, ma respiration s'arrêta, mes jambes flageolèrent.

Je perdis connaissance et tombai sur le sol…

Ma crise nerveuse de la veille se reproduisait.

Je revenais à moi, quand soudain on frappa à la porte de notre logement. Maman alla ouvrir, et j'aperçus un homme en livrée qui, en entrant dans la chambre, promena un regard d'étonnement sur nous tous et demanda le musicien Efimov. Mon père s'avança. Le valet lui tendit une enveloppe en disant qu'il venait de la part de B… qui était en ce moment chez le prince. L'enveloppe contenait un billet d'entrée pour le concert de S…

L'apparition du valet en riche livrée qui prononçait le nom du prince son maître, lequel envoyait exprès chez le pauvre musicien Efimov, tout cela produisit pour un moment une très forte impression sur maman. J'ai dit tout au commencement de mon récit, en parlant de son caractère, que la pauvre femme aimait toujours mon père. Et maintenant, malgré huit années d'angoisses et de souffrances continuelles, son cœur n'avait pas changé. Elle pouvait encore l'aimer! Qui sait, peut-être entrevit-elle soudain un changement de son sort. L'ombre même d'un espoir pouvait agir sur elle. Qui sait, peut-être elle aussi était-elle contaminée par la confiance inébranlable de son fol époux. Il était même impossible que cette confiance n'eût pas eu

quelque influence sur elle, faible femme; et en un instant elle pouvait faire des milliers de suppositions sur l'intention du prince. En ce moment, elle était prête de nouveau à se tourner vers son mari, à lui pardonner tout et même son dernier crime, la corruption de son unique enfant, et, dans un accès d'enthousiasme et d'espoir, de voir en ce crime une simple faute, un manque de caractère dû à sa misère, à sa vie rebutante, à sa situation désespérée. Tout en elle était enthousiasme, et, en ce moment, elle était prête au pardon et à la pitié infinie pour son malheureux époux.

Mon père commençait à s'agiter. Lui aussi était frappé de l'attention du prince et de B… Il échangea quelques mots à voix basse avec maman, et elle sortit. Deux minutes après, elle revint apporter l'argent qu'elle était allée changer, et mon père donna un rouble au valet qui partit en saluant très poliment. Ensuite maman, qui était de nouveau sortie pour un moment, rapporta un fer à repasser, prit la plus belle chemise de son mari et se mit à la repasser. Elle lui attacha elle-même une cravate blanche, qui était conservée à tout hasard dans sa garde robe, ainsi que son habit noir, très élimé, qu'il s'était fait faire quand il était rentré au théâtre. Quand sa toilette fut terminée, mon père prit son chapeau et, avant de sortir, demanda un verre d'eau. Il était pâle, fatigué, et s'assit sur une chaise. C'est moi qui lui donnai l'eau. Peut-être un sentiment hostile s'était-il emparé de nouveau du cœur de maman et avait-il refroidi son premier mouvement.

Mon père sortit; nous restâmes seules. Je me blottis dans un coin et, longtemps, en silence, je regardai maman. Je ne l'avais jamais vue si émue. Ses lèvres tremblaient; ses joues pâles subitement s'empourpraient par moments elle tremblait de tous ses membres. Enfin son angoisse finit par s'épandre en des plaintes, des murmures, des sanglots.

— «Oui, c'est moi, c'est moi qui suis coupable de tout. Malheureuse!» Disait-elle. «Qu'adviendra-t-il d'elle? Que deviendra-t-elle quand je serai morte?» Elle s'arrêta au milieu de la chambre comme frappée de la foudre à cette sombre pensée. «Niétotchka, mon enfant, ma pauvre chérie, malheureuse enfant! Dit-elle en me prenant par les mains et m'embrassant. Que deviendras-tu quand moi-même je ne puis t'éduquer, te soigner? Ah! Tu ne me comprends pas. Comprends-tu, te rappelleras-tu ce que je te dis

maintenant? Niétotchka, te souviendras-tu?

— «Oui, oui, maman», dis-je en joignant les mains.

Longtemps elle me tint fortement serrée dans ses bras, comme si elle avait peur à l'idée de se séparer de moi. Mon cœur se déchirait.

— «Petite mère, maman! Dis-je en sanglotant, pourquoi… pourquoi n'aimes-tu pas papa?»

Les sanglots m'empêchèrent d'achever… Un cri s'échappa de sa poitrine. Ensuite, de nouveau, terriblement angoissée, elle se mit à marcher dans la chambre.

— «Ma pauvre, ma pauvre petite! Je n'avais même pas remarqué qu'elle grandissait! Elle sait, elle sait tout! Mon Dieu! Quelle impression, quel exemple!» Et de nouveau elle se tordait les mains désespérément. Ensuite elle s'approcha de moi et m'embrassa avec passion. Elle baisait mes mains, les mouillait de ses larmes et me suppliait de lui pardonner… Jamais je n'ai vu de souffrance pareille… Enfin elle parut se calmer. Toute une heure se passa ainsi. Puis elle se leva, fatiguée, brisée, et me dit de me coucher. J'allai dans mon coin, m'enveloppai dans ma couverture, sans pouvoir m'endormir; la pensée d'elle et de mon père me tourmentait. Impatiente, j'attendais qu'elle revînt vers moi.

Au souvenir de ce qui s'était passé, l'horreur me saisissait. Une demi-heure après, ma mère prit la bougie et s'approcha de moi pour voir si je dormais. Pour la rassurer, je fermai les yeux et feignis de dormir.

Ensuite, sur la pointe des pieds, elle alla jusqu'à l'armoire, l'ouvrit et se versa un verre de vin. Elle le but et se coucha, laissant la bougie allumée sur la table et la porte ouverte, comme elle faisait toujours quand mon père devait rentre tard. J'étais couchée et dans un état presque d'inconscience, mais je ne dormais pas; et à peine fermais-je les yeux, que d'horribles visions m'assaillaient. Mon angoisse grandissait de plus en plus. Je voulais crier, mais ma voix s'étranglait dans ma gorge. Il était déjà très tard dans la nuit, quand j'entendis la porte s'ouvrir. Je ne me rappelle pas combien de temps s'écoula, mais quand j'ouvris tout à fait les yeux, j'aperçus mon père. Il me parut affreusement pâle. Il était assis sur une chaise, près de la porte, et semblait réfléchir. Un silence de mort régnait dans la chambre. La chandelle à

demi-consumée éclairait tristement notre logis.

Je regardai longtemps, mais mon père ne bougeait toujours pas de place. Il restait assis, immobile, la tête baissée, les mains appuyées sur les genoux.

Plusieurs fois je voulus l'appeler, mais les sons ne sortaient pas de ma gorge. Enfin, tout d'un coup, il remua, redressa la tête et se leva de sa chaise. Il resta debout au milieu de la chambre pendant quelques minutes, comme s'il prenait une décision; ensuite, résolument, il s'approcha du lit de maman, écouta, puis s'étant convaincu qu'elle dormait, il se dirigea vers le coffre dans lequel était son violon. Il ouvrit le coffre, prit la boîte noire renfermant le violon et la posa sur la table. Il regarda de nouveau autour de lui. Son regard était trouble et vague; je n'avais jamais encore remarqué chez lui un pareil regard.

Il prit le violon et le posa aussitôt; il alla fermer la porte; puis ayant remarqué que l'armoire était ouverte, il s'en approcha doucement, vit le verre et la bouteille, se versa du vin et but. Alors, pour la troisième fois, il prit son violon; mais, cette fois encore, il le laissa aussitôt et s'approcha du lit de maman. Tremblante de peur, j'attendais ce qui allait se passer.

Il écouta quelque chose longtemps, puis, soudain, descendit la couverture qui cachait le visage, qu'il se mit à palper avec la main. Je tressaillis. Il se pencha encore une fois et appuya presque sa tête sur le visage de maman. Mais quand il se releva pour la dernière fois, une sorte de sourire passa sur sa face extraordinairement pâle. Il ramena doucement et soigneusement la couverture du lit sur maman, lui enveloppant la tête et les jambes… Je commençais à trembler d'une terreur incompréhensible. J'avais peur pour maman, j'avais peur de son sommeil profond, et avec inquiétude je regardais cette ligne immobile que dessinait son corps sous la couverture. Une terrible pensée traversa comme la foudre mon esprit!

Tous ces préparatifs terminés, mon père se dirigea de nouveau vers l'armoire et but le reste du vin. Il tremblait de tout son corps en s'approchant de la table. Il était méconnaissable, tellement il était pâle. De nouveau il prit son violon. J'avais vu ce violon et je savais ce que c'était, mais maintenant j'attendais quelque chose de terrible, d'effrayant, de merveilleux, et je tressaillis aux premiers sons. Mon père commençait à jouer. Mais les sons

étaient saccadés. À chaque instant mon père s'arrêtait, comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose. Enfin, d'un air déchiré, douloureux, il posa son archet et regarda vers le lit d'une façon étrange. Là, quelque chose ne cessait de l'inquiéter. Il s'approcha de nouveau du lit… Je ne perdais pas un seul de ses mouvements, et, saisie d'un sentiment atroce, je le suivais du regard.

Tout d'un coup, hâtivement, ses mains se mirent à chercher quelque chose et, de nouveau, la même pensée terrible me brûla comme la foudre. Il me vint en tête: «Pourquoi donc maman dort-elle si profondément? Pourquoi ne s'éveille-t-elle pas quand il tâte son visage avec sa main?» Enfin je vis qu'il ramassait tout ce qu'il pouvait trouver de notre garde-robe. Il prit le manteau de maman, son vieux veston, sa robe de chambre, même la robe que j'avais ôtée en me couchant, et il mit tout cela sur maman, la roulant ainsi presque complètement dans cet amas de vêtements. Elle était toujours immobile; pas un de ses membres ne remuait. Elle dormait d'un profond sommeil!

Quand il eut achevé son travail il respira plus librement. Maintenant rien ne le dérangeait plus; toutefois quelque chose l'inquiétait encore. Il déplaça la bougie et se tourna face à la porte, afin de ne pas voir même le lit. Alors, il prit le violon et, d'un geste désespéré, brandit l'archet.

La musique commença. Mais ce n'était pas de la musique… Je me rappelle tout cela avec une netteté particulière. Je me rappelle tout ce qui, en cet instant, frappa mon attention. Non, ce n'était pas de la musique telle que j'ai eu l'occasion d'en entendre plus tard. Ce n'étaient pas des sons de violon; on eût dit une voix terrible hurlant dans notre sombre logis.

Étaient-ce mes sens ou mes sentiments maladifs, anormaux qui étaient frappés de tout ce dont j'étais témoin, mais je suis fermement convaincue que j'entendais des gémissements, des cris humains, des sanglots. Un terrible désespoir jaillissait de ces sons et quand enfin éclata l'effrayant accord final, il me sembla que s'unissait en un seul ensemble tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans les souffrances, l'angoisse et l'agonie…

Je n'en pouvais plus. Je tremblais; les larmes jaillissaient de mes yeux et, dans un cri fou, désespéré, je me jetai vers mon père et l'enlaçai de mes bras. Il poussa un cri et posa le violon.

Pendant une minute, il parut comme éperdu. Enfin ses yeux coururent de tous côtés. Il avait l'air de chercher quelque chose. Soudain, il saisit le violon et l'agita au-dessus de ma tête… Encore un moment et peut-être il m'aurait tuée.

— «Père! Petit père!» M'écriai-je.

À ma voix il se remit à trembler comme une feuille et recula de deux pas.

— «Ah! Ah! Tu es encore là! Alors tout n'est pas terminé! Alors tu es restée avec moi!» S'écria-t-il, en me soulevant par les épaules.

— «Père! M'écriai-je de nouveau, ne m'effraye pas, je t'en supplie! J'ai peur! Ah!»

Mes larmes l'étonnèrent. Il me posa doucement sur le sol et, pendant une minute, me regarda en silence, comme s'il cherchait à me reconnaître et à se rappeler quelque chose. Enfin, tout d'un coup, il sembla bouleversé, comme frappé par une idée terrible; des larmes jaillirent de ses yeux troublés; il se pencha vers moi et se mit à regarder attentivement mon visage.

— «Petit père, lui dis-je, tremblant de peur, ne me regarde pas ainsi! Partons d'ici au plus vite. Allons, partons!

— «Oui, oui, partons! Il est temps. Allons, Niétotchka, plus vite, plus vite!» Et il se mit à s'agiter comme s'il comprenait maintenant ce qu'il devait faire. Il regardait rapidement autour de lui, et, remarquant sur le parquet le fichu de maman, il le prit et le mit dans sa poche. Ensuite il aperçut un bonnet qu'il prit aussi et qu'il cacha, comme s'il se préparait pour une longue route et voulait emporter tout ce dont il pourrait avoir besoin. En un clin d'œil je mis ma robe et, moi aussi, hâtivement, je me mis à m'emparer de tout ce que je jugeais nécessaire pour la route.

— «Est-ce tout, tout? Demanda mon père. Tout est-il prêt? Plus vite, plus vite!»

Hâtivement je fis un paquet, mis sur ma tête un fichu, et déjà nous allions sortir, quand soudain il me vint en tête qu'il fallait emporter aussi le tableau qui était accroché au mur. Mon père fut de cet avis. Maintenant il était doux, parlait à voix basse et me pressait seulement d'aller plus vite. Le tableau était accroché très haut. À nous deux, nous approchâmes une chaise sur laquelle nous plaçâmes un petit banc, et enfin, après de longs efforts, le tableau fut

décroché. Tout était maintenant prêt pour notre voyage. Il me prit par la main, et nous allions sortir, quand, brusquement, mon père me retint. Longtemps il se frotta le front comme pour se rappeler ce qu'il y avait encore à faire. Enfin il parut avoir trouvé ce qu'il cherchait. Il prit les clefs qui étaient sous l'oreiller de maman, et, rapidement, se mit à chercher quelque chose dans la commode; puis il revint près de moi et m'apporta quelque menue monnaie trouvée dans le tiroir.

— «Prends, prends cela, et garde-le bien, me chuchota-t-il. Ne le perds pas. Prends garde!»

Il me mit l'argent d'abord dans la main, puis me le glissa dans mon corsage. Je me souviens que je tressaillis quand cet argent toucha mon corps, et il me semble que c'est seulement à partir de ce moment que j'ai compris ce que c'était que l'argent.

Maintenant, nous étions prêts; mais soudain il m'arrêta de nouveau.

— «Niétotchka, me dit-il comme s'il faisait un effort pour rassembler ses idées, mon enfant, j'ai oublié… Quoi? Que-faut-il encore?… Je ne me rappelle pas… Oui, oui, je sais… Viens ici, Niétotchka…»

Il me conduisit dans le coin où était l'icône et me fit mettre à genoux.

— «Prie, prie, mon enfant! Ce sera mieux… Oui, vraiment, ce sera mieux… me chuchota-t-il en indiquant l'image sainte et me regardant étrangement. Prie, prie…» Fit-il d'une voix suppliante.

Je me mis à genoux, je joignis les mains et, pleine d'effroi et de désespoir, je m'effondrai sur le sol; je restai ainsi pendant quelques minutes, comme morte. Je tendais toutes mes pensées, tous mes sentiments vers la prière; mais la crainte l'emportait. Je me relevai torturée par l'angoisse. Je ne voulais plus le suivre. J'avais peur de lui. Je voulais rester. Enfin ce qui me tourmentait s'échappa de ma poitrine.

— «Père, dis-je en fondant en larmes, et maman? Qu'est-ce qu'elle devient, maman? Où est-elle? Où est maman?»

Je ne pouvais plus prononcer un mot et fondis en larmes. Lui aussi, les larmes aux yeux, me regardait. Enfin il me prit par la main, m'emmena vers le lit, écarta le monceau de vêtements et rabattit la couverture. Mon Dieu! Elle était morte, déjà froide et bleuie. Presque sans connaissance, je me jetai

sur le cadavre de ma mère et l'enlaçai.

Mon père me fit mettre à genoux.

— «Salue-la, mon enfant, dis-lui adieu», fit-il.

Je m'inclinai. Mon père salua avec moi. Il était affreusement pâle; ses lèvres remuaient et murmuraient quelque chose.

— «Ce n'est pas moi, Niétotchka, ce n'est pas moi! Me dit-il en indiquant le cadavre d'une main tremblante. Tu entends. Ce n'est pas moi. Je ne suis pas coupable de cela. Souviens-toi, Niétotchka.

— «Papa! Allons, il est temps, chuchotai-je, saisie de peur.

— «Oui, il y a longtemps qu'il fallait partir», et me saisissant par le bras il marcha résolument vers la porte. «Eh bien, maintenant, en route! Grâce à Dieu, maintenant tout est fini!»

Nous descendîmes l'escalier. Le portier, à demi endormi, nous ouvrit la porte de la rue, et jeta sur nous un regard soupçonneux. Mon père, comme s'il redoutait une question de sa part, sortit le premier presque en courant, de sorte que je ne le rejoignis qu'avec peine. Nous traversâmes notre rue et débouchâmes sur le quai du canal. Pendant la nuit, la neige était tombée, et maintenant encore elle tombait à petits flocons. Il faisait froid. J'étais transie jusqu'aux os. Je courais derrière mon père, accrochée à la basque de son habit. Il avait son violon sous le bras et, à chaque instant, il s'arrêtait pour retenir la boîte.

Nous marchâmes ainsi pendant environ un quart d'heure. Enfin il s'avança jusqu'au canal et s'assit sur la dernière borne, à deux pas de l'eau. Autour de nous, pas une âme. Mon Dieu! Je me rappelle comme d'aujourd'hui cette terrible sensation qui, soudain, s'empara de moi! Enfin tout ce à quoi j'avais rêvé pendant toute une année se réalisait! Nous avions quitté notre misérable logis. Mais était-ce là ce que je rêvais? Était-ce ce qu'avait créé mon imagination d'enfant, quand je rêvais au bonheur de celui que j'aimais si profondément? À ce moment j'étais surtout tourmentée à la pensée de maman.»

Pourquoi l'avons-nous laissée seule? Pensai-je. Pourquoi avons-nous abandonné son corps, comme un objet inutile? Je me rappelle que cette idée-là me tourmentait particulièrement.

— «Père, commençai-je, n'ayant plus la force de me retenir. Petit père!

— «Quoi? Fit-il sévèrement.

— «Père, pourquoi avons-nous abandonné là-bas maman? Pourquoi? Demandai-je en pleurant. Père, retournons chez nous, et appelons quelqu'un à son secours.

— «Oui, oui, s'écria-t-il soudain en se levant de la borne, comme si une idée nouvelle lui venait en tête, une idée qui résolvait toutes ses incertitudes. Oui, Niétotchka, on ne peut pas la laisser ainsi. Il faut retourner près de maman. Elle a froid là-bas! Va chez elle, Niétotchka. Va. Là-bas il y a une bougie; il ne fait pas noir. N'aie pas peur. Fais venir quelqu'un près d'elle. Ensuite tu viendras me retrouver; tu viendras seule; je t'attendrai ici. Je ne m'en irai pas…»

Je partis aussitôt; mais à peine étais-je remontée jusqu'au trottoir que, soudain, quelque chose me frappa au cœur… Je me retournai, et je le vis qui déjà s'enfuyait loin de moi, me laissant seule, m'abandonnant en un pareil moment! Je criai de toutes mes forces et, saisie d'effroi, je me mis à courir pour le rattraper. J'étouffais. Il courait de plus en plus vite, et déjà je le perdais de vue. En route, je trouvai son chapeau qu'il avait laissé tomber. Je le ramassai et repris ma course. Le souffle me manquait; mes jambes fléchissaient. Je me sentais le jouet de quelque chose d'horrible. Il me semblait que tout cela n'était qu'un rêve et, par moments, j'avais la même sensation que dans mes rêves, lorsque je me voyais m'enfuyant loin de quelqu'un, et que, mes jambes cédant sous moi, on m'attrapait, tandis que je tombais sans connaissance. Cette sensation épouvantable me déchirait. J'avais pitié de lui; mon cœur souffrait en le voyant, sans manteau ni chapeau, me fuir, moi, son enfant aimée. Je voulais le rattraper seulement pour, l'embrasser encore une fois, très fort, lui dire de n'avoir pas peur de moi, le calmer, l'assurer que je ne courrais pas après lui, s'il ne le voulait pas, et que j'irais seule chez maman.

Enfin je le vis tourner dans une rue. Je m'engageai, moi aussi, dans cette rue; je le distinguais encore, devant moi… Mais là, mes forces m'abandonnèrent… Je me mis à pleurer, à crier…

Je me rappelle qu'en courant je me heurtai à deux passants qui

s’arrêtèrent au milieu du trottoir et me regardèrent avec étonnement.

— «Père! Petit père!» Criai-je pour la dernière fois. Mais tout d’un coup je glissai sur le trottoir et tombai. Je sentis que mon visage était tout couvert de sang. Un moment après, je perdis connaissance…

Je m’éveillai dans un lit chaud et douillet et vis autour de moi des visages affables, tendres, qui se montraient joyeux de mon réveil. J’aperçus une vieille dame, avec des lunettes sur le nez; un monsieur de haute taille, qui me regardait avec une profonde commisération; ensuite une belle jeune femme, et enfin un vieux monsieur qui me tenait la main et regardait sa montre.

Je venais de m’éveiller à une nouvelle vie.

Un des passants que j’avais rencontrés pendant ma fuite était le prince X…, et c’était près de son hôtel que j’étais tombée. Quand, après de longues recherches, on apprit qui j’étais, le prince, qui avait envoyé le billet à mon père pour le concert de S…, frappé de cette étrange coïncidence, décida de me recueillir dans sa maison et de me faire élever avec ses enfants. On fit une enquête pour savoir ce qu’était devenu mon père. On apprit qu’il avait été arrêté, en dehors de la ville, en proie à un accès de folie furieuse. On l’avait conduit à l’hôpital où il était mort deux jours après.

Une mort pareille était la conséquence nécessaire, naturelle, de toute sa vie. Il devait mourir ainsi, quand tout ce qui le soutenait dans la vie disparaissait d’un coup comme une vision, comme un rêve vide. Il mourut après avoir perdu son dernier espoir, après avoir eu la vision nette de tout ce qui avait leurré et soutenu sa vie. La vérité l’aveugla de son éclat insoutenable, et ce qui était le mensonge lui apparut tel à lui-même. Pendant la dernière heure de sa vie, il avait entendu un génie merveilleux qui lui avait conté sa propre existence et l’avait condamné pour toujours. Avec le dernier son jailli du violon du génial S… s’était dévoilé à ses yeux tout le mystère de l’art, et le génie, éternellement jeune, puissant et vrai, l’avait écrasé de sa vérité. Il semblait que tout ce qui l’avait tourmenté durant toute sa vie, par des souffrances mystérieuses, indicibles, tout ce qu’il n’avait vu jusqu’à ce jour que dans un rêve et qu’il fuyait avec horreur et se masquait par le mensonge de toute sa vie, tout ce qu’il pressentait et redoutait, tout cela, tout d’un coup, brillait à ses yeux qui, obstinément, ne voulaient par reconnaître

que la lumière est la lumière, et que les ténèbres sont les ténèbres. La vérité était intolérable pour ces yeux qui voyaient clair pour la première fois; elle l'aveugla et détruisit sa raison.

Elle l'avait frappé brusquement, comme la foudre. Soudain s'était réalisé ce qu'il avait attendu toute sa vie avec un tremblement de terreur. Il semblait que durant toute sa vie une hache avait été suspendue au-dessus de sa tête; que toute sa vie il avait attendu à chaque instant, dans des souffrances indicibles, que cette hache le frappât. Enfin elle l'avait frappé. Le coup était mortel. Il voulait s'enfuir, mais il ne savait où aller. Le dernier espoir s'était évanoui, le dernier prétexte anéanti. Celle dont la vie lui avait été un fardeau pendant de longues années, celle dont la mort, ainsi qu'il le croyait dans son aveuglement, devait amener sa résurrection à lui, était morte. Enfin il était seul; rien ne le gênait. Il était enfin libre! Pour la dernière fois, dans un accès de désespoir, il avait voulu se juger soi-même, se condamner impitoyablement comme un juge équitable; mais son archet avait faibli et n'avait pu que répéter faiblement la dernière phrase musicale du génie. À ce moment, la folie, qui le guettait depuis dix ans, l'avait frappé irrémissiblement.

IV

Je me rétablissais lentement et, quand je quittai définitivement le lit, ma raison était encore dans une sorte de torpeur qui, de longtemps, m'empêcha de comprendre ce qui m'était arrivé. À certains moments il me semblait que je rêvais, et je me rappelle que j'avais le désir qu'en effet tout ce qui m'était arrivé ne fût qu'un rêve! Le soir, en m'endormant, j'espérais soudain que je me réveillerais de nouveau dans notre pauvre chambre et verrais mon père et ma mère. Mais enfin ma situation m'apparut peu à peu, je compris que j'étais restée tout à fait seule, et que je vivais chez des étrangers. C'est alors que je sentis pour la première fois que j'étais orpheline.

Je commençai par examiner avidement ce qui m'entourait et m'était si nouveau. D'abord tout me parut étrange et merveilleux. Tout me gênait: les nouvelles personnes, les nouvelles habitudes. Les chambres du vieil hôtel du prince, que je crois voir encore, étaient grandes, hautes, luxueuses, mais si sombres, si noires, que je me rappelle avoir eu très sérieusement peur de m'aventurer dans une longue salle où il me semblait que je me perdrais. Ma maladie n'était pas complètement passée, et mes impressions étaient sombres et pénibles, tout à fait assorties à cette demeure solennelle et morne. En outre, une angoisse encore vague pour moi-même grandissait de plus en plus dans mon jeune cœur. Étonnée, je m'arrêtais devant un tableau, une glace, une cheminée d'un travail bizarre, ou une statue qui semblait comme exprès cachée dans une niche profonde, afin de mieux m'observer et de m'effrayer. Je m'arrêtais, puis tout à coup j'oubliais pourquoi je m'étais arrêtée, ce que je désirais, ce à quoi je pensais, et quand je me le rappelais, la crainte et le trouble me saisissaient de nouveau et mon cœur commençait à battre plus fort.

Parmi les personnes qui venaient me voir quand j'étais au lit, malade, outre le vieux docteur, j'avais été frappée surtout par le visage d'un homme assez âgé déjà, sérieux et bon, qui me regardait avec une compassion profonde! J'aimais son visage plus que tous les autres. J'aurais bien voulu lui

parler, mais je n'osais pas. Il était toujours très triste, parlait par saccades, très peu, et jamais le sourire ne paraissait sur ses lèvres. C'était le prince X… lui-même, celui qui m'avait trouvée et recueillie dans sa maison.

Quand je commençai à me rétablir, ses visites devinrent de plus en plus rares. Enfin, la dernière fois qu'il vint, il m'apporta des bonbons, un livre avec des images, puis il m'embrassa, mit sur moi un signe de croix et me demanda d'être plus gaie. Pour me consoler, il ajouta que bientôt j'aurais une compagne, une fillette de mon âge, sa fille Catherine, qui était pour le moment à Moscou. Après avoir dit quelque chose à une Française âgée, la gouvernante de ses enfants, et à une jeune femme qui me soignait, il me recommanda à elles; puis je fus trois semaines sans le voir.

Le prince vivait dans sa maison tout à fait à part. La princesse occupait la plus grande partie de l'hôtel. Elle aussi parfois restait des semaines entières sans voir le prince. Dans la suite j'ai remarqué qu'elle-même et tous les familiers parlaient très peu du prince, comme s'il n'était pas là. Tous le respectaient, et même, comme on le voyait, l'aimaient, et cependant le considéraient comme un homme bizarre, étrange. Il le paraissait vraiment, et lui-même se rendait compte qu'il n'était pas comme tout le monde, c'est pourquoi il veillait à se montrer le plus rarement possible… Plus tard j'aurai l'occasion de parler de lui en détail.

Un matin, on me donna du linge très blanc et très fin, on me vêtit d'une robe de lainage noir garnie de crêpe blanc, que je regardai avec un triste étonnement, on me coiffa et on me fit descendre dans l'appartement de la princesse. Quand j'y fus entrée, je m'arrêtai comme étourdie. Je n'avais encore jamais vu une telle richesse, une pareille magnificence. Mais cette impression dura peu et je devins pâle en entendant la voix de la princesse qui ordonnait de me conduire près d'elle. Tandis qu'on m'habillait j'avais pensé, — Dieu sait pourquoi j'avais eu une pareille pensée, — qu'on me préparait à quelque chose qui me ferait souffrir.

En général, j'étais entrée dans ma nouvelle vie avec une méfiance étrange pour tout ce qui m'entourait. Mais la princesse se montra très affable envers moi, et elle m'embrassa. Je m'enhardis à la regarder. C'était cette même belle dame que j'avais aperçue quand j'avais repris connaissance après ma

syncope. Mais je tremblais toute en lui baisant la main et je n'avais pas la force de répondre à ses questions. Elle m'ordonna de m'asseoir près d'elle sur un tabouret bas. Cette place paraissait avoir été préparée pour moi. On voyait que la princesse ne demandait pas mieux que de s'attacher à moi de toute son âme, de me combler de caresses et de remplacer près de moi ma mère; mais je ne pouvais nullement comprendre que c'était un hasard heureux pour moi, et je ne gagnai guère dans son opinion.

On me donna un très beau livre d'images en me disant de le regarder. La princesse écrivait une lettre. De temps en temps elle posait sa plume et se mettait à causer avec moi; mais je me troublais et ne pouvais rien dire de convenable. En un mot, bien que mon histoire fût extraordinaire, que la fatalité et différentes voies mystérieuses même y jouassent un grand rôle, et qu'en général elle fût pleine de choses intéressantes, inexplicables et même fantastiques, moi, personnellement, contrairement à toute cette mise en scène mélodramatique, j'étais une enfant très ordinaire, timide et même sotte.

C'est ce qui surtout ne plaisait pas à la princesse et il me parut que bientôt elle en avait assez de moi, ce dont j'étais seule coupable.

Vers trois heures, les visites commencèrent. La princesse devint soudain plus attentive, plus tendre à mon égard. Aux questions des visiteurs sur moi elle répondait que c'était une histoire extrêmement intéressante, et se mettait à la raconter en français. Tandis qu'elle parlait, on me regardait, on hochait la tête, on poussait des ah! Un jeune homme me fixa avec son lorgnon; un petit vieillard tout blanc, parfumé, voulut m'embrasser. Moi, je pâlissais, je rougissais. J'étais assise les yeux baissés, ayant peur de faire un mouvement, tremblant de tous mes membres. Mon cœur souffrait. Je me transportais dans le passé, dans notre grenier. Je me rappelais mon père, nos longues soirées taciturnes, maman, et au souvenir de maman des larmes remplissaient mes yeux, ma gorge se serrait et je voulais m'enfuir, disparaître, rester seule…

Quand les visites furent terminées, le visage de la princesse se fit plus dur. Maintenant elle me regardait plus sévèrement, me parlait plus sèchement, et, ce qui m'effrayait surtout, c'étaient ses yeux noirs, perçants, qui demeuraient fixés sur moi parfois pendant un quart d'heure, et ses lèvres minces très serrées.

Le soir on me ramena en haut. Je m'endormis avec la fièvre. Dans la nuit, je m'éveillai en pleurant, à cause des cauchemars que j'avais. Le matin, la même cérémonie: de nouveau on me conduisit chez la princesse. Enfin, elle se lassa de raconter mes aventures à ses visiteurs et ceux-ci de les entendre; en outre, j'étais une enfant si ordinaire, «sans aucune naïveté», comme s'exprimait la princesse en parlant à une dame âgée qui lui demandait si elle ne s'ennuyait pas avec moi; de sorte qu'un soir on me ramena définitivement en haut et je ne descendis plus chez la princesse. Ainsi se termina ma période de favoritisme. D'ailleurs j'avais la permission d'aller partout où je voulais, et comme je ne pouvais tenir en place à cause de ma profonde angoisse, j'étais très heureuse de m'isoler de tous, en bas, dans les grandes salles.

Je me rappelle que j'avais un vif désir de causer avec les familiers de la maison, mais j'avais si peur de les contrarier, que je préférais rester seule. Mon passe-temps favori était de me blottir dans quelque coin où personne ne me voyait, de me fourrer derrière un meuble quelconque et là de me remémorer ce qui m'était arrivé, d'y réfléchir. Mais, chose étrange, j'avais l'air d'oublier la fin de ce qui m'était survenu chez mes parents et toute cette terrible histoire. Devant moi passaient les visages, les faits, je me souvenais de tout: de la nuit, du violon, de mon père. Je me rappelais comment je lui avais procuré l'argent; mais réfléchir sur tous ces événements, les analyser, je ne le pouvais pas. Seulement mon cœur se serrait en y pensant. Arrivée au moment où j'avais prié près de ma mère morte, un frisson parcourait mes membres. Je tremblais, je poussais un léger cri, ma respiration devenait douloureuse, ma poitrine tremblait, tellement mon cœur battait, et, saisie d'effroi, je m'enfuyais de mon coin.

D'ailleurs, il n'est pas exact qu'on me laissait seule: on me surveillait sans cesse et avec beaucoup de zèle, tout en exécutant ponctuellement les instructions du prince qui avait ordonné de me laisser ma pleine liberté, de ne me gêner en rien, mais de ne pas me perdre de vue un seul instant. Je remarquais que, de temps en temps, quelqu'un des familiers ou des domestiques jetait un regard dans la chambre où je me trouvais, et s'en allait sans me dire un mot. J'étais très étonnée et un peu inquiète de cette attention. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi on faisait cela. Il me semblait qu'on

me gardait pour quelque but, qu'on avait l'intention de faire plus tard quelque chose avec moi…

Je me rappelle que je recherchais toujours le coin le plus reculé afin, en cas de besoin, de m'y pouvoir cacher. Une fois, j'allai dans le grand escalier. Il était tout en marbre, large, couvert d'un tapis, et orné de plantes et de beaux vases. À chaque palier se tenaient assis, en silence, deux hommes de haute stature, habillés d'une façon bizarre, gantés et cravatés de bleu. Je les regardai étonnée, ne pouvant comprendre pourquoi ils étaient là, pourquoi ils se taisaient; ils se regardaient l'un l'autre sans rien faire.

Ces promenades solitaires me plaisaient de plus en plus. En outre, il y avait une autre raison pour laquelle je fuyais volontiers notre étage. En haut vivait la vieille tante du prince; elle ne quittait guère ses appartements. Le souvenir de cette vieille s'est gravé nettement dans ma mémoire. C'était peut-être le personnage le plus important de la maison. Dans leurs rapports avec elle tous observaient une étiquette sévère, et la princesse même, dont le regard était toujours si orgueilleux et si important, deux fois par semaine, à jour fixe, devait monter faire visite à sa tante. Ordinairement, elle venait le matin, commençait une conversation banale, souvent interrompue par des silences impressionnants pendant lesquels la vieille marmonnait des prières ou égrenait un chapelet. La visite ne prenait fin que sur le désir de la tante. Alors elle se levait, embrassait la princesse sur les lèvres, ce qui signifiait que la visite était terminée.

Autrefois, la princesse devait venir chaque jour rendre ses devoirs à sa parente, mais ensuite, sur le désir de la vieille, il y avait eu un petit relâchement: les cinq autres jours de la semaine, la princesse n'était tenue qu'à faire prendre, le matin, des nouvelles de la santé de sa tante. En général, la vieille princesse vivait presque en recluse. Elle était demoiselle. À trente-cinq ans elle était entrée dans un couvent où elle avait passé dix-sept ans, mais sans prononcer de vœux. Elle avait quitté le couvent pour venir vivre à Moscou, chez sa sœur devenue veuve, la comtesse L…, dont la santé s'altérait d'une année à l'autre, et pour se réconcilier avec sa seconde sœur, la princesse X…, avec laquelle elle était brouillée depuis plus de vingt ans.

On disait que les vieilles avaient voulu mille fois se séparer sans jamais

pouvoir s'y résoudre, car, au moment de se séparer, elles s'apercevaient combien chacune était nécessaire aux deux autres pour se préserver de l'ennui et des désagréments de la vieillesse. Mais malgré le peu d'attraits de leur vie et l'ennui solennel qui régnait dans leur hôtel à Moscou, toute la haute société se croyait tenue de faire visite aux trois recluses. On les regardait comme les gardiennes de toutes les traditions aristocratiques, comme l'histoire vivante du véritable aristocratisme.

La comtesse avait laissé après elle plusieurs beaux souvenirs. C'était une femme excellente. Les personnes qui venaient de Pétersbourg lui réservaient leur première visite. Celle qui était reçue dans leur maison pouvait l'être partout. Mais la comtesse était venue à mourir et les deux autres sœurs se séparèrent. L'aînée, la princesse X…, resta à Moscou, pour recevoir sa part d'héritage, la comtesse étant morte sans enfants. La cadette, celle qui avait été au couvent, vint demeurer à Pétersbourg, chez son neveu, le prince X…

En revanche, les deux enfants du prince, une fille, Catherine, et un fils, Alexandre, restèrent à Moscou, chez leur grand'mère, pour la distraire et la consoler de sa solitude. La princesse, qui aimait passionnément ses enfants, n'avait rien osé dire en se séparant d'eux pour toute la durée du deuil. J'ai oublié de dire que toute la maison du prince, quand j'y fus recueillie, était encore en deuil, mais déjà le délai du deuil touchait à sa fin.

La vieille princesse était toute de noir vêtue; elle portait une simple robe de lainage avec un petit col blanc plissé, ce qui lui donnait l'air d'une sœur converse; son chapelet ne la quittait pas; elle faisait des sorties solennelles pour se rendre à la messe, observait tous les jeûnes, recevait la visite de différents ecclésiastiques, lisait des livres pieux et, en général, menait une vie presque monacale.

Le silence, en haut, était terrifiant. Il était impossible de faire grincer une porte; la vieille avait l'ouïe d'une jeune fille de quinze ans, et envoyait aussitôt savoir quelle était la cause du bruit, le bruit ne fût-il même qu'un simple craquement. Tous parlaient à voix basse; tous marchaient sur la pointe des pieds, et la pauvre Française, elle aussi une femme âgée, avait été obligée de renoncer aux chaussures à talons, que cependant elle préférait: les talons étaient prohibés.

Deux semaines après mon installation, la vieille princesse envoya prendre des renseignements sur moi: qui j'étais, comment je me trouvais dans la maison, etc. Très respectueusement et immédiatement on lui donna satisfaction. Alors on envoya à la Française un second message, afin de demander pourquoi la princesse, jusqu'à ce jour, ne m'avait pas vue. Aussitôt, il se fit un grand remue-ménage: on me peigna, on me lava le visage et les mains, bien qu'ils fussent très propres, on m'apprit comment je devais marcher, saluer, regarder plus gaiement, plus affablement, parler, bref, je fus chapitrée de tous côtés. Ensuite une messagère fut envoyée de notre part pour demander si la princesse désirait voir l'orpheline. La réponse fut négative; mais j'étais convoquée pour le lendemain, après la messe. Je ne dormis pas de la nuit. On m'a raconté depuis que toute la nuit j'avais eu le délire, disant que je devais aller chez la princesse pour lui demander pardon. Enfin, la présentation eut lieu. Je vis une petite vieille très maigre, assise dans un immense fauteuil. Elle me salua d'un signe de tête et mit ses lunettes pour mieux m'examiner. Je me rappelle que je ne lui plus pas du tout. Elle fit la remarque que j'étais tout à fait sauvage, que je ne savais ni faire la révérence, ni baiser la main. L'interrogatoire commença, et je répondis à peine. Mais quand elle me questionna sur mon père et ma mère, je me mis à pleurer. Cela fut désagréable à la vieille. Toutefois elle essaya de me consoler et me recommanda de mettre mon espoir en Dieu. Ensuite elle me demanda quand j'étais allée à l'église pour la dernière fois. Je compris à peine sa question, car mon éducation avait été très négligée. La vieille princesse était terrifiée.

On envoya chercher la princesse. Un conseil fut tenu; il fut décidé qu'on me conduirait à l'église le dimanche suivant; et la vieille princesse promit d'ici là de prier pour moi, mais donna l'ordre de m'emmener, car, disait-elle, j'avais produit sur elle une impression très pénible. Il n'y avait à cela rien d'extraordinaire; il en devait même être ainsi; on voyait que je lui avais franchement déplu. Le même jour, on envoya dire que je faisais trop de bruit et qu'on m'entendait dans toute la maison, bien que je fusse restée la journée entière sans bouger. Évidemment, c'était une idée de la vieille; cependant, le lendemain, on fit la même observation.

Ce jour même, il m'arriva de laisser tomber une tasse qui se brisa. La

Française et toutes les chambrières étaient au comble du désespoir. Immédiatement on me relégua dans la chambre la plus reculée, où tous me suivirent en proie à la plus profonde terreur.

J'ai oublié comment se termina cette histoire. Mais voilà pourquoi j'étais heureuse de m'en aller en bas et d'errer seule dans les grandes salles, sachant que, là, je ne dérangerais personne.

Je me rappelle qu'une fois, je m'assis dans une des salles du bas et, cachant mon visage dans mes mains, la tête baissée, je restai là je ne sais plus combien d'heures; je pensais, je pensais, sans répit. Mon esprit n'était pas assez mûr pour résoudre toute mon angoisse, et quelque chose m'oppressait l'âme de plus en plus. Soudain une voix douce m'appela:

— «Qu'as-tu, ma pauvrette!»

Je levai la tête. C'était le prince. Son visage exprimait une compassion profonde, et je le regardai d'un air si malheureux qu'une larme parut dans ses grands yeux bleus.

— «Pauvre orpheline! Prononça-t-il, en me caressant la tête.

— «Non, non, pas orpheline! Non!» Dis-je et des sanglots s'échappaient de ma poitrine, et tout mon être était bouleversé.

Je m'élançai vers lui. Je pris sa main et la baisai, et tout en sanglotant je répétais d'une voix suppliante:

— «Non, non, pas orpheline, non!

— «Mon enfant, qu'as-tu? Ma chérie, ma pauvre petite Niétotchka, qu'as-tu?

— «Où est maman? Où est maman? M'écriai-je avec des sanglots, ne pouvant plus cacher mon angoisse et tombant à genoux devant lui. Où est maman? Dites, où est maman?

— «Pardonne-moi, mon enfant!… Ah! Ma pauvre petite… J'ai éveillé ses souvenirs… Qu'ai-je fait? Va, viens avec moi, Niétotchka. Allons.»

Il me prit par la main et, rapidement, m'emmena avec lui. Il était bouleversé jusqu'au fond de l'âme. Enfin nous arrivâmes dans une chambre que je n'avais pas encore vue. C'était une chapelle. La nuit tombait, les feux des lampes se reflétaient sur les cadres dorés et les pierres précieuses des icônes. De tous côtés regardaient les visages sombres des saints. Tout ceci

contribuait à rendre cette chambre différente des autres; tout était si mystérieux, si noir, que j'en étais saisie, et l'effroi remplissait mon cœur. En outre, j'étais dans une disposition d'esprit si maladive! Le prince me fit mettre à genoux devant l'image de la Sainte Vierge, et se plaça près de moi.

— «Prie, enfant, prie. Prions tous deux», dit-il d'une voix douce, entrecoupée.

Mais je ne pouvais pas prier. J'étais saisie, j'étais même effrayée. Je me rappelai les paroles de mon père dans cette dernière nuit, près du cadavre de ma mère, et je fus prise d'une crise de nerfs. On me mit au lit toute malade et, dans cette période de rechute de ma maladie, je faillis mourir. Voici comment:

Un matin, un nom que je connaissais vint à frapper mes oreilles. J'entendis prononcer le nom de S…, près de mon lit, par quelqu'un des familiers. Je tressaillis. Les souvenirs m'envahirent et, moitié me rappelant, moitié rêvant, je restai couchée je ne sais plus combien d'heures, en proie à un véritable délire.

Quant je m'éveillai, il était déjà tard; dans ma chambre il faisait noir; la veilleuse était éteinte, et la bonne qui se tenait toujours près de moi n'était pas là. Tout d'un coup, j'entendis les sons d'une musique lointaine. À certains moments, les sons cessaient complètement; d'autres fois, ils s'élevaient de plus en plus distinctement, comme s'ils se rapprochaient. Je ne me rappelle pas quel sentiment me saisit, quelle idée parut tout d'un coup dans ma tête malade: je me levai du lit, et, sans savoir comment j'en trouvais la force, je m'habillai dans mes vêtements de deuil, et sortis à tâtons de la chambre. Ni dans la deuxième chambre, ni dans la suivante je ne rencontrai personne. Enfin je me trouvai dans le couloir. Les sons se rapprochaient de plus en plus. Au milieu du couloir, il y avait un escalier qui menait en bas. C'était par là que je descendais dans les grandes salles. L'escalier était brillamment éclairé. En bas quelqu'un marchait. Je me blottis dans un coin pour n'être pas vue, et aussitôt que le moment me parut propice je descendis en bas, dans le second corridor. La musique venait de la salle voisine. Là, on faisait du bruit, on parlait, comme si des milliers de personnes étaient réunies. Une des portes qui donnaient du couloir dans la salle était cachée par une

énorme portière double de velours rouge. Je me glissai entre les deux portières. Mon cœur battait si fort que je me tenais à peine debout. Mais au bout de quelques minutes, surmontant enfin mon émotion, j'osai soulever un coin de la seconde portière.

Mon Dieu! Cette énorme salle noire où j'avais si peur d'entrer brillait maintenant de milliers de feux. J'étais comme plongée dans un océan de lumière et mes yeux habitués à l'obscurité étaient aveuglés jusqu'à la douleur. L'air parfumé, comme un vent chaud, me soufflait au visage. Une foule de gens marchaient de long en large. Tous semblaient joyeux et gais. Les femmes étaient en robes si claires, si riches! Partout je rencontrais des regards brillants de plaisir. J'étais émerveillée. Il me semblait avoir vu tout cela quelque part, autrefois, dans un rêve… Je me rappelais notre taudis, la nuit tombante, la haute fenêtre et, tout en bas, la rue avec ses réverbères, les fenêtres de la maison d'en face aux rideaux rouges, les voitures massées près du perron, le piétinement et l'ébrouement des magnifiques chevaux, le bruit, les cris, les ombres passant sur les fenêtres et la musique faible, lointaine…

Alors voilà, voilà où était le paradis! Me revint-il en tête. Voilà où je voulais aller avec mon pauvre père!… Alors ce n'était pas un rêve. J'avais vu tout cela tel que c'était, dans mes rêves, dans mes songes!… Mon imagination excitée par la maladie s'enflammait et des larmes d'un enthousiasme inexplicable coulaient de mes yeux. Je cherchai mon père. «Il doit être ici; il est ici!» pensais-je. Et mon cœur battait d'anxiété… La musique cessa, et un frisson parcourut toute la salle. Je regardais avidement les visages qui passaient devant moi. Je tâchais de reconnaître quelqu'un… Tout d'un coup, une émotion extraordinaire se manifesta dans la salle. J'aperçus, sur l'estrade, un grand vieillard maigre. Son visage pâle souriait. Il saluait de tous côtés. Un violon était entre ses mains. Il se fit un silence profond comme si tous ces gens retenaient leur souffle. Tous attendaient. Il prit son violon et, de l'archet, toucha les cordes. La musique commençait. Quelque chose tout d'un coup me pinça au cœur. Dans une angoisse indicible, en retenant mon souffle, j'écoutais ces sons. Quelque chose de connu résonnait à mes oreilles, quelque chose qu'il me semblait avoir entendu déjà. C'était le pressentiment de quelque chose de terrible. Enfin les

sons du violon devenaient de plus en plus forts; ils couraient plus rapides et plus aigus; puis ce fut un sanglot, un cri, une prière, adressée à toute cette foule. Mon cœur reconnaissait de plus en plus distinctement quelque chose de connu, mais il se refusait à croire. Je serrais les dents pour ne pas crier de douleur; je m'accrochais au rideau pour ne pas tomber… Parfois, je fermais les yeux, puis soudain je les ouvrais, espérant que c'était un rêve, que j'allais m'éveiller à un moment terrible, connu… Et je revoyais comme en rêve cette dernière nuit, j'entendais les mêmes sons. J'ouvris les yeux, je voulais me convaincre; je regardai avidement la foule. Non, c'étaient d'autres gens, d'autres visages. Il me semblait que tous, comme moi, attendaient quelque chose, que tous, comme moi, souffraient d'une angoisse profonde, que tous voulaient crier à ces terribles sanglots pour qu'ils se tussent et cessassent de torturer leur âme. Mais les gémissements et les sanglots devenaient plus plaintifs, plus prolongés. Soudain éclata le dernier cri, terrible, long, qui me secoua toute…

Pas de doute. C'était le même cri! Je le reconnaissais, je l'avais entendu déjà, cette nuit, quand il avait ébranlé mon âme! «Père, père!» Cela passa comme un éclair dans ma tête. «Il est ici. C'est lui! Il m'appelle! C'est son violon!» De toute cette foule sortit comme un gémissement, et des applaudissements frénétiques secouèrent la salle. Un sanglot désespéré, saccadé, s'échappa de ma poitrine. Je n'en pouvais supporter davantage et, écartant le rideau, je m'élançai dans la salle.

— «Père! Père! C'est toi! Où es-tu?» M'écriai-je hors de moi.

Je ne sais pas comment je courus jusqu'au grand vieillard. On me laissait le passage, en s'écartant devant moi. Je me jetai sur lui avec un cri terrible. Je croyais embrasser mon père… Soudain, je me vis saisir par deux longues mains osseuses qui me soulevèrent. Des yeux noirs se fixaient sur moi, paraissant vouloir me brûler de leur flamme. Je regardai le vieillard. Non, ce n'était pas mon père… «C'est son assassin!» Cette pensée me courut par la tête. Une rage infernale me saisit, et soudain il me sembla qu'un rire éclatait sur moi et que ce rire se répercutait dans la salle en un rire général. Je perdis connaissance.

V

Ce fut la deuxième et dernière période de ma maladie.

Quand je rouvris les yeux, j'aperçus un visage d'enfant qui se penchait vers moi. C'était une fillette de mon âge et mon premier mouvement fut de lui tendre la main. Au premier regard jeté sur elle, toute mon âme se remplit de bonheur, d'un doux pressentiment. Imaginez un visage idéalement agréable et d'une beauté remarquable, de ces visages devant lesquels on s'arrête soudain, saisi à la fois d'étonnement, d'enthousiasme et de reconnaissance qu'une telle beauté existe, qu'elle ait passé près de vous, qu'on ait pu la contempler.

C'était la fille du prince, Catherine, qui venait de rentrer de Moscou. Elle sourit à mon mouvement et mes faibles nerfs se calmèrent aussitôt. La petite princesse appela son père, qui était à deux pas de là et causait avec le docteur.

— «Eh bien, Dieu soit loué, Dieu soit loué!» dit le prince en me prenant la main, et son visage brilla d'une joie sincère. «Je suis heureux, très heureux», continua-t-il, parlant vite comme à son habitude. «Et voici Catherine, ma fille. Faites connaissance. Voilà une amie pour toi. Guéris-toi vite, Niétotchka! La méchante, comme elle m'a fait peur!»

Ma guérison marchait à grands pas. Quelques jours après je me levais déjà. Chaque matin, Catherine s'approchait de mon lit, toujours souriante et gaie.

J'attendais sa venue comme un bonheur. J'aurais tant voulu l'embrasser. Mais l'espiègle fillette ne venait que pour quelques instants. Elle ne pouvait pas rester en place: être toujours en mouvement, courir, sauter, faire du bruit dans la maison, c'était pour elle un besoin absolu. Aussi, dès le commencement, elle me déclara que cela l'ennuyait maintenant d'être assise près de moi, et que, par conséquent, elle viendrait rarement, et encore que si elle venait, c'était parce qu'elle avait pitié de moi, mais que quand je serais complètement remise il en serait autrement. Chaque matin, son premier mot était: «Eh bien, es-tu guérie?» Et comme j'étais toujours maigre et frêle et

que le sourire éclairait rarement mon visage triste, la petite princesse fronçait aussitôt les sourcils, hochait la tête et frappait du pied de dépit. — «Mais je t'ai dit hier d'aller mieux! Quoi? Sans doute ne te donne-t-on pas à manger?»

— «Oui, on me donne très peu», répondis-je timidement, car elle m'intimidait. J'avais le plus grand désir de lui plaire, c'est pourquoi j'avais peur à chaque mot, à chaque mouvement. Son apparition provoquait toujours en moi le plus grand enthousiasme. Je ne la quittais pas des yeux, et quand elle s'en allait je regardais, comme en extase, le chemin qu'elle prenait. Je la voyais en rêve. Quand elle n'était pas là, j'inventais de longues conversations avec elle; j'étais son amie, je jouais avec elle, je pleurais avec elle quand on nous grondait pour quelque méfait. En un mot je rêvais d'elle comme une amoureuse. Je désirais vivement guérir et engraisser au plus vite, comme elle me le conseillait.

Quand Catherine accourait chez moi, le matin, et criait de prime abord: — «Tu n'es pas encore guérie! Toujours aussi maigre!» Je tremblais comme une coupable. Mais rien ne pouvait être plus sérieux que l'étonnement de Catherine de ce que je ne pusse me rétablir en un jour, et, à la fin, elle finissait par se fâcher.

— «Eh bien, veux-tu que je t'apporte du gâteau, aujourd'hui?» me dit-elle un jour. Mange, ainsi tu grossiras vite.

— «Oui, apporte», répondis-je ravie à la pensée de la voir une fois de plus.

Après s'être informée de ma santé, la petite princesse s'asseyait en face de moi, sur une chaise, et ses yeux noirs m'examinaient toute. Au commencement, les premiers jours de notre connaissance, à chaque instant elle m'examinait des pieds à la tête avec un étonnement des plus naïfs. Mais nous n'arrivions pas à converser ensemble. J'étais timide devant Catherine, ses réflexions m'interloquaient; cependant je mourais d'envie de lui parler.

— «Pourquoi ne dis-tu rien?» commençait Catherine après un silence.

— «Comment va ton papa?» demandais-je, heureuse qu'il y eût une phrase par laquelle on pouvait commencer chaque fois la conversation.

— «Papa va bien. J'ai bu aujourd'hui non pas une tasse de thé, mais deux. Et toi, combien?

— «Une seule.»

Un court silence.

— «Aujourd'hui Falstaff a voulu me mordre.

— «Falstaff? C'est un chien?

— «Oui, un chien. Est-ce que tu ne l'as pas vu?

— «Si, je l'ai vu.»

Et, comme je ne savais plus que dire, la princesse me regardait de nouveau avec étonnement.

— «Dis? Tu as du plaisir quand je te parle?

— «Oui, un grand plaisir; viens plus souvent.

— «On me l'a dit que ça te faisait plaisir que je vienne te voir. Mais lève-toi plus vite. Aujourd'hui je t'apporterai du gâteau… Mais, pourquoi te tais-tu tout le temps?

— «Comme ça.

— «Probablement tu réfléchis toujours?

— «Oui, je pense beaucoup.

— «Et à moi, on dit que je parle beaucoup et que je réfléchis peu. Est-ce que c'est mal de parler?

— «Non. Je suis heureuse quand tu parles.

— «Hein… Je demanderai à Mme Léotard; elle sait tout. Et à quoi penses-tu?

— «À toi, dis-je après un silence.

— «Cela te fait plaisir?

— «Oui.

— «Alors tu m'aimes?

— «Oui.

— «Et moi, je ne t'aime pas encore. Tu es si maigre! Voilà, je t'apporterai du gâteau. Eh bien, au revoir!»

Et la petite princesse, après m'avoir embrassée, disparaissait de la chambre presque en courant.

Mais après le dîner, en effet, elle m'apporta du gâteau. Elle courait comme une folle en criant de joie qu'elle m'apportait à manger quelque chose qui m'était défendu.

— «Mange davantage, mange bien. C'est mon morceau de gâteau. Je n'en ai pas mangé. Eh bien, au revoir!»

J'avais eu à peine le temps de l'apercevoir.

Une autre fois, elle accourut chez moi après le dîner; ses boucles noires étaient déplacées comme après un coup de vent; ses joues étaient empourprées; ses yeux brillaient. C'était l'indice qu'elle venait de courir et de sauter depuis une heure ou deux.

— «Sais-tu jouer au volant? Cria-t-elle très vite et en se hâtant de sortir.

— «Non, répondis-je, avec un grand regret de ne pouvoir dire oui.

— «Eh bien, quand tu seras guérie, je t'apprendrai. C'est seulement pour ça que je suis venue. Maintenant je joue avec Mme Léotard. Au revoir. On m'attend.»

Enfin je pus quitter le lit, mais j'étais encore très faible. Ma première pensée fut de ne pas me séparer de Catherine. J'étais attirée vers elle irrésistiblement. Je n'avais pas assez d'yeux pour la regarder. Cela étonnait Catherine. L'attrait que je ressentais pour elle était si fort, je m'adonnais à ce nouveau sentiment avec une telle ardeur qu'elle ne pouvait ne pas le remarquer. D'abord cela lui parut une bizarrerie extraordinaire. Je me rappelle qu'une fois, pendant que nous jouions, ne pouvant me retenir, je me jetai à son cou et me mis à l'embrasser. Elle se dégagea de mon étreinte, me prit les mains et, les sourcils froncés, comme si je l'avais offensée, me demanda:

— «Qu'as-tu? Pourquoi m'embrasses-tu?

Je me sentis toute confuse comme une coupable. Je tressaillis à sa question rapide et ne trouvai rien à répondre.

La petite princesse leva les épaules en signe d'étonnement (geste qui lui était habituel), pinça très sérieusement ses petites lèvres, abandonna le jeu et s'assit dans un coin du divan d'où elle commença à m'examiner très attentivement et à réfléchir, comme si elle voulait résoudre une nouvelle question venue tout à coup à son esprit.

C'était aussi son habitude dans tous les cas difficiles.

De mon côté, pendant longtemps je ne pus m'habituer à ces manifestations bizarres de son caractère. D'abord je m'accusai moi-même, et

pensai qu'en effet j'avais aussi beaucoup d'étrangetés, mais, bien que ce fût vrai, je me sentais néanmoins très tourmentée.

Pourquoi ne pouvais-je pas, du premier coup, me lier d'amitié avec Catherine et lui plaire une fois pour toutes? Ses rebuffades m'offensaient jusqu'à la souffrance et j'étais prête à pleurer à chaque mot un peu vif de Catherine, à chacun de ses regards méfiants. Ma douleur croissait non par jour, mais par heure, car, avec Catherine, tout allait très vite. Au bout de quelques jours, je remarquai qu'elle ne m'aimait pas du tout et même qu'elle ressentait pour moi une sorte d'aversion.

Tout, chez cette petite fille, se faisait rapidement, brièvement, d'une autre on aurait dit grossièrement, si dans les mouvements, rapides comme l'éclair, de ce caractère, droit, naïf, sincère, il n'y avait eu une vraie grâce, une vraie noblesse.

Au commencement, ce quelle éprouva pour moi fut d'abord de la méfiance, ensuite du mépris, et cela, me semble-t-il, parce que je ne connaissais aucun jeu. La princesse aimait à courir, à s'amuser; elle était forte, vive, habile; moi au contraire j'étais faible, encore malade, douce, pensive; le jeu ne me distrayait pas. En un mot, il me manquait tout pour plaire à Catherine. En outre, il m'était insupportable qu'on fût mécontent de moi, je devenais aussitôt triste, abattue; je n'avais plus la force de réparer ma faute, de changer à mon avantage l'impression désagréable que j'avais produite, bref, je me perdais tout à fait.

Catherine ne pouvait pas comprendre cela. D'abord elle fut un peu effrayée par moi; elle m'examinait avec étonnement, à son habitude, quand, au bout d'une heure d'explications pour me montrer à jouer au volant, elle constatait que je n'y entendais rien. Alors aussitôt je devenais triste, à tel point que des larmes étaient prêtes à couler de mes yeux; elle, après avoir réfléchi et n'obtenant rien de mes réflexions, m'abandonnait tout à fait et se mettait à jouer seule, ne m'invitant plus à jouer pendant des journées entières, et ne me parlant même plus, son mépris frappait tellement que je pouvais à peine le supporter. Ma nouvelle solitude était pour moi plus pénible que la première et, de nouveau, je devenais triste, je me mettais à réfléchir, et des idées noires envahissaient mon cœur.

Mme Léotard, qui nous surveillait, remarqua enfin ce changement dans nos rapports; et comme elle s'était aperçue tout d'abord de ma solitude forcée, elle s'adressa à la petite princesse qu'elle gronda, pour ne pas savoir se conduire avec moi. La princesse fronça les sourcils, haussa les épaules et déclara qu'elle ne pouvait rien faire avec moi, que je ne savais pas jouer, que je pensais toujours à autre chose, et qu'il valait mieux attendre que son frère Alexandre revînt de Moscou, parce qu'alors ce serait plus gai pour toutes deux.

Mais Mme Léotard, peu satisfaite de cette réponse, fit observer à Catherine qu'elle me laissait seule alors que j'étais encore malade, et que je ne pouvais pas être aussi gaie qu'elle; que du reste cela valait mieux ainsi, parce qu'elle était vraiment trop dissipée, faisait beaucoup de sottises, si bien que l'avant-veille le bouledogue avait failli la dévorer. En un mot, Mme Léotard la gronda vertement et finit par l'envoyer vers moi avec l'ordre de faire la paix tout de suite.

Catherine écouta Mme Léotard avec une grande attention, comme si en effet elle comprenait qu'il y avait quelque chose de nouveau et de juste dans ses réprimandes. Abandonnant le cerceau qu'elle promenait dans la salle, elle s'approcha de moi et, me regardant d'un air très sérieux, me demanda étonnée:

— «Est-ce que vous voulez jouer?

— «Non, répondis-je, ayant peur pour moi et pour Catherine parce que Mme Léotard l'avait grondée.

— «Que voulez-vous donc?

— «Je resterai ici. Il m'est difficile de courir. Seulement ne soyez pas fâchée contre moi, Catherine, parce que je vous aime beaucoup.

— «Eh bien, dans ce cas, je jouerai seule, dit Catherine doucement, lentement, comme si elle s'apercevait avec étonnement qu'elle n'était pas coupable. Eh bien, au revoir, je ne me fâcherai pas contre vous.

— «Au revoir, répondis-je en me levant et en lui tendant la main.

— «Vous voulez peut-être m'embrasser? Demanda-t-elle après avoir réfléchi un peu, se rappelant probablement notre scène et voulant m'être le plus agréable possible.

— «Comme vous voudrez», répondis-je avec un timide espoir.

Elle s'approcha de moi et très sérieusement, sans un sourire, m'embrassa. Elle avait fait ainsi tout ce qu'on exigeait d'elle; elle avait même fait plus qu'il fallait pour donner le plus grand plaisir à la pauvre enfant vers qui on l'envoyait. Elle s'éloigna de moi contente et gaie, et bientôt dans toute les chambres retentirent de nouveau ses rires et ses cris, jusqu'à ce que fatiguée, respirant à peine, elle alla se jeter sur le divan afin de se reposer et faire provision de nouvelles forces. Durant toute la soirée elle me regarda d'un air soupçonneux; je lui paraissais sans doute très originale et très bizarre. On voyait qu'elle voulait causer avec moi, éclaircir un malentendu à mon endroit, mais cette fois, je ne sais pas pourquoi, elle s'abstint.

Ordinairement, le matin, Catherine avait ses leçons. Mme Léotard lui enseignait le français. L'enseignement consistait à réciter la grammaire et à lire La Fontaine.

On ne l'accablait pas de travail, car c'est à grand peine qu'on était arrivé à obtenir d'elle qu'elle étudiât deux heures par jour. Elle avait consenti à cela sur la demande de son père et l'ordre de sa mère, et elle le faisait très consciencieusement, parce qu'elle en avait donné sa parole. Elle avait de très grandes capacités. Elle comprenait très rapidement, très nettement, mais elle avait quelques petites bizarreries. Quand elle ne comprenait pas quelque chose elle se mettait à y réfléchir, toute seule; elle détestait demander des explications. Elle semblait trouver cela humiliant. On racontait qu'il lui arrivait parfois de se débattre toute une journée sur une question qu'elle ne pouvait pas résoudre se fâchant de ne pouvoir la comprendre toute seule sans l'aide quelqu'un, et ce n'était que dans les cas extrêmes, quand elle ne pouvait rien faire, qu'elle venait trouver Mme Léotard et lui demandait de l'aider à résoudre la question difficile. Il en était de même pour chacun de ses actes. Elle réfléchissait déjà beaucoup, bien qu'il n'y parût pas de prime abord. Mais, en même temps, elle était trop enfant pour son âge; parfois il lui arrivait de dire une très grosse sottise, tandis que d'autres fois aussi ses réponses étaient pleines de ruse et de finesse. Enfin, comme je pouvais maintenant m'occuper de quelque chose, Mme Léotard, après m'avoir fait subir un examen et trouvé que je lisais bien et écrivais très mal, jugea qu'il

était extrêmement nécessaire de m'apprendre tout de suite le français. Je n'élevai aucune objection, et un beau matin je me vis assise avec Catherine à la table de travail. Mais ce jour-là, comme exprès, Catherine fut très sotte et distraite, au point que Mme Léotard ne la reconnaissait pas. Quant à moi, dès cette première leçon, je savais déjà tout l'alphabet français, parce que j'avais un grand désir de plaire à Mme Léotard par mon application. À la fin de la leçon Mme Léotard se fâcha tout à fait contre Catherine.

— «Regardez-la, dit-elle en m'indiquant. Une enfant malade qui étudie pour la première fois, et qui avance dix fois plus que vous! N'avez-vous pas honte?

— «Elle en sait plus que moi? Demanda Catherine étonnée. Mais elle vient d'apprendre l'alphabet.

— «En combien de temps avez-vous appris l'alphabet?

— «En trois leçons.

— «Et elle, en une seule. Alors elle comprend trois fois plus vite que vous, et vous dépassera très rapidement. Vous voyez.»

Catherine réfléchit un instant puis, tout à coup, devint rouge comme le feu. Elle s'était convaincue de la justesse de la remarque de Mme Léotard. Rougir, brûler de honte, c'était toujours par cela que se traduisait d'abord son dépit quand on lui reprochait ses défauts, quand on blessait son orgueil; en un mot presque dans tous les cas. Cette fois elle faillit pleurer, mais elle se retint et se borna à jeter sur moi un regard foudroyant. Je compris aussitôt de quoi il s'agissait. La petite était extrêmement orgueilleuse et ambitieuse.

Quand la leçon de Mme Léotard fut terminée, j'essayai de lui parler pour dissiper au plus vite son dépit et lui montrer que je n'étais en rien coupable des paroles de la Française. Mais Catherine fit semblant de ne pas m'entendre et se tut. Une heure après elle entra dans la chambre où j'étais assise devant un livre, toujours songeant à Catherine, surprise et attristée que, de nouveau, elle ne voulût point me parler. Elle me regarda en dessous, s'assit comme à l'ordinaire sur le divan, et pendant une demi-heure elle ne me quitta pas des yeux.

Enfin, n'y tenant plus, je la regardai d'un air interrogateur

— «Vous savez danser?» demanda Catherine.

— «Non. Je ne sais pas.

— «Et moi, je sais.»

Silence.

— «Et le piano. Est-ce que vous jouez du piano?

— «Non.

— «Et moi, je joue. C'est très difficile à apprendre.»

Je me taisais.

— «Mme Léotard dit que vous êtes plus intelligente que moi.

— «Mme Léotard était fâchée contre vous, dis-je.

— «Est-ce que papa se fâchera aussi?

— «Je ne sais pas», répondis-je.

Un nouveau silence. La princesse frappait de son petit pied sur le parquet.

— «Alors vous vous moquerez de moi parce que vous comprenez mieux que moi?» demanda-t-elle enfin, ne pouvant retenir son dépit.

— «Oh! Non, non!» M'écriai-je, en m'élançant de ma place pour me jeter vers elle et l'embrasser.

— «N'avez-vous pas honte, princesse, de penser ainsi et de poser de pareilles questions?» éclata tout à coup la voix de Mme Léotard, qui depuis cinq minutes déjà nous observait et écoutait notre conversation. Vous devriez avoir honte! Voilà que vous vous êtes mise à envier cette pauvre enfant et à vous vanter devant elle de savoir danser et jouer du piano. C'est très vilain. Je raconterai tout cela au prince.»

Les joues de la petite princesse s'empourprèrent.

— «C'est un mauvais sentiment. Vous l'avez offensée avec vos questions. Ses parents étaient pauvres et ne pouvaient pas payer une gouvernante. Elle a appris toute seule, parce qu'elle a bon cœur. Vous devriez l'aimer, et vous voulez vous fâcher contre elle. C'est honteux, honteux! Elle est orpheline, elle n'a personne. Vous pourriez peut-être, pendant que vous y êtes, vous vanter d'être princesse, tandis qu'elle ne l'est pas! Je vous laisse. Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, et corrigez-vous.»

La princesse réfléchit juste deux jours. Pendant ces deux jours on n'entendit pas son rire et ses cris. Étant éveillée dans la nuit, je l'entendis qui, même en rêve, continuait à discuter avec Mme Léotard. Elle avait maigri et

pâli pendant ces deux jours.

Enfin le troisième jour, nous nous rencontrâmes en bas, dans la grande salle. La princesse venait de chez sa mère. En m'apercevant, elle s'arrêta et s'assit non loin, en face. J'attendais avec crainte ce qui allait arriver et je tremblais de tout mon corps.

— «Niétotchka, pourquoi m'a-t-on grondée à cause de vous?» demanda-t-elle enfin.

— «Ce n'est pas à cause de moi, Catherine», répondis-je pour me justifier.

— «Mme Léotard dit que je vous ai offensée.

— «Non, Catherine, vous ne m'avez pas offensée.»

La princesse leva les épaules en signe d'étonnement.

— «Pourquoi pleurez-vous tout le temps?» demanda-t-elle après un court silence.

— «Je ne pleurerai pas si vous le voulez», répondis-je à travers les larmes.

De nouveau, elle leva les épaules.

— «Auparavant vous pleuriez comme ça?»

Je ne répondis pas.

— «Pourquoi demeurez-vous chez nous?» demanda tout à coup la princesse après un silence.

Je la regardai étonnée et il me sembla que quelque chose me mordait au cœur.

— «Parce que je suis orpheline», répondis-je enfin.

— «Vous n'avez ni père ni mère?

— «Non.

— «Est-ce qu'ils vous aimaient?

— «Non… Oui… ils m'aimaient, répondis-je avec peine.

— «Ils étaient pauvres?

— «Oui.

— «Très pauvres?

— «Oui.

— «Ils ne vous ont rien appris?

— «Ils m'ont appris à lire.

— «Vous aviez des jouets?

— «Non.

— «Et des gâteaux, en aviez-vous?

— «Non.

— «Combien de chambres aviez-vous?

— «Une.

— «Une seule chambre?

— «Oui.

— «Et des domestiques, vous en aviez?

— «Non, nous n'avions pas de domestiques.

— «Et qui donc vous servait?

— «J'allais faire les commissions moi-même.»

Les questions de la princesse m'irritaient de plus en plus. Mes souvenirs, ma solitude, l'étonnement de la princesse, tout cela frappait, blessait mon cœur qui saignait. Je tremblais toute d'émotion et les sanglots m'étouffaient.

— «Alors vous êtes contente de vivre chez nous?»

Je me tus.

— «Vous aviez une belle robe?

— «Non.

— «Une vilaine?

— «Oui.

— «J'ai vu votre robe. On me l'a montrée.

— «Alors pourquoi me le demandez-vous? M'écriai-je toute tremblante d'une nouvelle sensation, inconnue de moi, en me levant de ma place. Pourquoi me questionnez-vous? Continuai-je, rouge d'indignation. Pourquoi vous moquez-vous de moi?»

La princesse rougit et se leva aussi, mais elle réprima aussitôt son émotion.

— «Non… Je ne me moque pas, dit-elle. Je voulais seulement savoir si c'est vrai que vos parents étaient pauvres.

— «Pourquoi me questionnez-vous sur mes parents? Dis-je en pleurant. Pourquoi me parler d'eux ainsi? Que vous ont-ils fait, Catherine?»

Catherine était confuse et ne savait que répondre. À ce moment le prince entra.

— «Qu'as-tu, Niétotchka? Demanda-t-il en me regardant et voyant mes larmes. Qu'as-tu? Continua-t-il en jetant un regard sur Catherine qui était rouge comme le feu. De quoi parliez-vous? Pourquoi vous disputez-vous? Niétotchka, pourquoi vous êtes-vous fâchées?»

Je ne pus pas répondre. Je saisis la main du prince, et tout en larmes je la baisai.

— «Catherine, ne mens pas. Que s'est-il passé?»

Catherine ne savait pas mentir.

— «J'ai dit que j'ai vu la vilaine robe qu'elle portait quand elle était avec ses parents.

— «Qui te l'a montrée? Qui a osé te la montrer?

— «Je l'ai vue toute seule, répondit Catherine résolument.

— «C'est bon! Tu ne dénonceras personne, je te connais. Eh bien, et après?

— «Elle s'est mise à pleurer et m'a demandé pourquoi je me moquais de ses parents.

— «Alors tu t'es moquée d'eux?»

Catherine ne s'était pas moquée, mais elle en avait eu l'intention, comme je le compris tout de suite. Elle ne répondit rien, donc elle convenait de sa faute.

— «Va tout de suite lui demander pardon», dit le prince.

La princesse était blanche comme un mouchoir et ne bougeait pas.

— «Eh bien! Fit le prince.

— «Je ne veux pas! Prononça enfin Catherine à mi-voix, mais de l'air le plus résolu.

— «Catherine!

— «Non, je ne veux pas, je ne veux pas! S'écria-t-elle tout d'un coup, les yeux brillants, et en frappant du pied. Père, je ne veux pas lui demander pardon. Je ne l'aime pas, je ne veux pas vivre avec elle. Je ne suis pas coupable si elle pleure toute la journée. Je ne veux pas, je ne veux pas!

— «Viens avec moi, dit le prince, en la prenant pour l'emmener dans son

cabinet. Niétotchka, va en haut.»

Je voulais me jeter sur le prince, intercéder pour Catherine, mais le prince répéta sévèrement son ordre et j'allai en haut, glacée de peur, pâle comme une morte. Dans notre chambre, je me couchai sur le divan. Je comptais les minutes, j'attendais Catherine avec impatience, je voulais me jeter à ses pieds. Enfin elle parut. Elle passa devant moi sans dire un mot et s'assit dans un coin. Ses yeux étaient rouges, ses joues mouillées de larmes. Ma résolution s'évanouit aussitôt. Je la regardai effrayée, sans pouvoir bouger. De toutes mes forces je m'accusais et tâchais de me prouver que c'était moi qui étais coupable de tout. Mille fois je voulus m'approcher de Catherine et mille fois je me retins, ne sachant pas comment je serais accueillie.

Toute une journée se passa ainsi. Dans la soirée du lendemain, Catherine devint plus gaie et joua au cerceau dans la salle. Mais bientôt elle abandonna son jeu et alla s'asseoir seule dans un coin. Avant de se coucher, tout d'un coup elle se tourna vers moi, fit même deux pas de mon côté; ses lèvres remuèrent et s'ouvrirent pour me dire quelque chose; mais elle s'arrêta, se détourna et alla se mettre au lit. Une autre journée se passa encore de la même façon. Mme Léotard, étonnée, se mit enfin à interroger Catherine: qu'avait-elle? N'était-elle pas malade pour, tout d'un coup, se tenir si tranquille? Catherine répondit quelque chose, et prit même son volant; mais dès que Mme Léotard se fut éloignée, elle rougit, se mit à pleurer, et s'enfuit de la chambre pour que je ne la visse pas. Enfin, juste trois jours après notre querelle, soudain, après dîner, elle entra dans ma chambre et, timidement, s'approcha de moi.

— «Papa m'a ordonné de vous demander pardon, prononça-t-elle. Est-ce que vous me pardonnez?»

Je saisis les deux mains de Catherine, et, étouffant d'émotion, je lui dis:

— «Oui, oui.

— «Papa m'a ordonné de vous embrasser. Est-ce que vous m'embrasserez?»

En réponse je me mis à baiser ses mains que je couvrais de mes larmes. Ayant jeté un regard sur Catherine, je remarquai chez elle quelque chose d'extraordinaire: ses lèvres remuaient légèrement, son menton tremblait, ses

yeux étaient mouillés; mais en un instant elle réfréna son émotion et un sourire parut sur ses lèvres.

— «J'irai dire à papa que je vous ai embrassée et que je vous ai demandé pardon, dit-elle lentement, comme en réfléchissant. Voilà trois jours que je ne l'ai pas vu. Il m'a défendu de me présenter devant lui avant que je n'aie fait cela», ajouta-t-elle après un silence; et aussitôt elle descendit, timide et songeuse, comme si elle n'était pas sûre de l'accueil que lui réservait son père.

Une heure plus tard, en haut, éclatèrent les rires, les cris, le bruit, l'aboiement de Falstaff; quelque chose était renversé et brisé, des livres tombaient par terre, le cerceau roulait dans toutes les chambres, en un mot, je compris que Catherine s'était réconciliée avec son père et mon cœur trembla de joie. Mais elle ne s'approchait pas de moi et, visiblement, évitait de causer avec moi. En revanche, j'eus l'honneur de provoquer au plus haut degré sa curiosité. Elle s'asseyait en face de moi pour m'examiner plus commodément et renouvelait ses observations sur moi de plus en plus souvent et naïvement.

En un mot, la fillette gâtée, capricieuse, que tous choyaient et chérissaient dans la maison comme un trésor, ne pouvait pas comprendre comment je me trouvais au travers de son chemin, alors qu'elle n'avait pas du tout voulu me rencontrer. Mais c'était un bon petit cœur, qui savait toujours trouver le bon chemin par son seul instinct.

Son père, qu'elle adorait, était la personne ayant le plus d'influence sur elle. Sa mère l'aimait passionnément, mais elle était très sévère avec elle; c'était d'elle que Catherine tenait l'obstination, l'orgueil et la fermeté de caractère; mais elle supportait tous les caprices de sa mère, qui allaient jusqu'à la tyrannie morale. La princesse comprenait étrangement l'éducation, et celle de Catherine était un mélange bizarre de gâteries stupides et de sévérités impitoyables. Ce qui était permis hier, tout d'un coup, sans aucune raison, était défendu aujourd'hui, de sorte que le sentiment de la justice de l'enfant était froissé… Mais il sera question de cela plus tard. Je noterai seulement que la fillette savait très bien définir ses rapports avec son père et sa mère. Avec son père elle était toute naturelle, sans mystère, franche. Au contraire, avec sa mère elle était méfiante, renfermée et absolument

obéissante; mais elle obéissait non pas sincèrement et par conviction, mais par système. Je m'expliquerai dans la suite.

D'ailleurs, pour l'honneur de Catherine, je dois dire qu'elle avait fini par comprendre sa mère, et qu'elle lui obéissait après s'être rendu compte de tout l'infini de son amour qui, parfois, revêtait un caractère maladif; et la petite princesse, magnanimement, tenait compte de cette circonstance. Hélas! Ce calcul devait très peu aider dans la suite à sa petite tête chaude.

Mais je ne comprenais presque pas ce qui se passait avec moi. Tout mon être était ému d'une sensation nouvelle, inexplicable; je n'exagère pas en disant que je souffrais et me tourmentais de ce nouveau sentiment. En un mot, et qu'on me pardonne ce mot, j'étais amoureuse de Catherine. Oui, c'était de l'amour, un véritable amour, un amour avec des larmes et de la joie, un amour passionné. Qu'est-ce qui m'attirait vers elle? Pourquoi naquit cet amour? Il commença dès le premier regard, quand tous mes sentiments furent doucement frappés à la vue d'une enfant belle comme un ange. Tout était beau en elle; aucun défaut n'était né avec elle, tous ceux qu'elle pouvait avoir étaient acquis et se trouvaient chez elle à l'état de lutte. En tout on voyait chez elle le beau original ayant pris pour un moment une apparence fausse; mais tout en elle, à commencer par cette lutte, brillait d'espérance, tout présageait chez elle un rayonnant avenir. Tous l'admiraient, et ce n'était pas moi seule qui l'aimait, mais tous. Quand, parfois, nous sortions nous promener à trois heures, tous les passants s'arrêtaient comme frappés dès qu'ils la regardaient, et parfois un cri d'admiration éclatait derrière l'heureuse enfant.

Elle était née pour le bonheur; elle devait naître pour le bonheur. C'était la première impression quand on se trouvait en sa présence. Peut-être était-ce pour la première fois que mon sentiment esthétique avait été frappé, qu'il avait été éveillé par la beauté; et c'est là peut-être la raison de l'amour que je ressentais pour elle.

Le défaut principal de la petite princesse ou, pour mieux dire, le trait principal de son caractère était l'orgueil. Cet orgueil se manifestait jusque dans les plus petites choses, se transformant en amour-propre au point que la contradiction, quelle qu'elle fût, ne l'offensait pas, ne la fâchait pas, mais

provoquait seulement en elle de l'étonnement. Elle ne pouvait pas comprendre qu'une chose pût se faire autrement qu'elle le désirait. Cependant le sentiment de la justice dominait toujours dans son cœur. Se rendait-elle compte qu'elle était injuste, aussitôt elle se soumettait à l'arrêt de sa conscience, sans objection ni faux-fuyants. Le fait que jusqu'à ce jour, dans ses rapports avec moi, elle dérogeait à ce principe, s'explique, je pense, par une antipathie incompréhensible qui troublait pour un moment l'harmonie de tout son être. Et cela était forcé. Elle était trop passionnée dans ses élans, et ce n'était toujours que l'exemple, l'expérience, qui la mettaient dans la vraie voie. Les résultats de ses intentions devaient être très beaux et vrais, mais ils se produisaient par des écarts et des erreurs perpétuels.

Catherine en eut bientôt assez de m'observer, et elle résolut alors de me laisser tranquille. Elle fit comme si je n'étais pas là. Pour moi elle n'avait pas un mot de trop, pas même ce qui était strictement nécessaire. J'étais écartée des jeux, et écartée non pas brusquement, mais très habilement, comme si c'était moi qui l'avais voulu. Nos leçons continuaient, et on me donnait à elle en exemple d'intelligence et de douceur. Mais je n'avais plus l'honneur d'offenser son amour-propre, qui était si chatouilleux que notre bouledogue lui-même, sir John Falstaff, était capable de l'offenser.

Falstaff était sérieux et flegmatique, mais, quand on l'irritait, il devenait féroce comme un tigre, féroce au point de méconnaître le pouvoir de son maître. Un autre trait: il n'aimait personne, mais son ennemi principal était incontestablement la vieille princesse. Je raconterai aussi cette histoire.

L'orgueilleuse Catherine faisait tous ses efforts pour vaincre l'animosité de Falstaff. Il lui était désagréable qu'il y eût dans la maison un être qui méconnût son pouvoir, sa force, qui ne s'inclinât pas devant elle, qui ne l'aimât pas. Aussi avait-elle décidé d'entreprendre Falstaff. Elle voulait dominer sur tout au monde, comment donc Falstaff pouvait-il se dérober à ce sort? Mais le méchant bouledogue ne cédait pas.

Un jour qu'après le dîner nous étions assises toutes deux, en bas, dans la grande salle, le bouledogue vint se coucher au milieu de la pièce, jouissant paresseusement de son repos d'après dîner. La petite princesse eut soudain l'idée de le soumettre à son pouvoir. Aussitôt elle abandonna son jeu et, sur

la pointe des pieds, en appelant Falstaff des noms les plus tendres et en l'invitant de la main, elle commença, prudemment, à s'approcher de lui. Mais Falstaff, déjà de loin, montrait ses terribles dents. Catherine s'arrêta. Son intention était de s'approcher de Falstaff, de le caresser, ce qu'il ne permettait à personne hormis la princesse dont il était le favori, et de le forcer à la suivre.

C'était une entreprise difficile et dangereuse, car Falstaff ne se gênerait pas pour lui arracher la main ou la déchirer, s'il le jugeait nécessaire. Il était fort comme un ours. Je suivais de loin avec inquiétude et crainte le manège de Catherine. Mais il n'était pas facile de la dissuader du premier coup, et même les dents de Falstaff, qu'il montrait très impoliment, n'étaient pas encore un moyen suffisant pour cela. S'étant convaincue qu'on ne pouvait pas l'approcher de prime abord, la petite princesse étonnée fit le cercle autour de son ennemi. Falstaff ne bougeait pas. Catherine fit un second tour beaucoup plus étroit, puis un troisième; mais quand elle arriva à l'endroit qui paraissait à Falstaff l'extrême limite qu'il pût permettre d'atteindre, de nouveau il montra les crocs. La petite princesse frappa du pied, s'éloigna dépitée et s'assit sur le divan. Dix minutes après, elle avait inventé une nouvelle tentation. Elle sortit et revint bientôt avec des craquelins et des gâteaux; bref, elle changeait ses armes.

Mais Falstaff demeurait très calme; il était sans doute tout à fait rassasié, car il ne regarda même pas le morceau de gâteau qu'elle lui jeta, et quand la petite princesse se trouva de nouveau près du cercle défendu que Falstaff considérait comme sa frontière, il montra une opposition encore plus forte que la première fois. Falstaff leva la tête, sortit ses dents, gronda sourdement et fit un mouvement comme s'il se préparait à bondir. Catherine devint rouge de colère; elle laissa le gâteau et revint s'asseoir à sa place. Elle était toute émue; son pied frappait le tapis; ses joues étaient rouges et même des larmes parurent dans ses yeux. Son regard s'étant par hasard posé sur moi, tout son sang afflua à sa tête. Elle bondit résolument de sa place et, d'un pas décidé, se dirigea droit vers la terrible bête.

L'étonnement produit cette fois sur Falstaff était sans doute trop fort; il laissa son ennemie franchir la frontière et elle n'était plus qu'à deux pas de

lui quand il la salua d'un grognement terrible. Catherine s'arrêta un instant, mais un instant seulement, puis résolument s'avança. Je pensais mourir de frayeur. La petite princesse était excitée comme je ne l'avais jamais vue: ses yeux brillaient du sentiment de la victoire, du triomphe de la puissance. Elle supporta hardiment le regard terrible du bouledogue furieux et ne tressaillit pas devant sa gueule épouvantable. Il se dressa; de sa poitrine velue sortit un grognement effroyable; encore un moment et il allait s'élancer. Mais Catherine posa fièrement sur lui sa petite main, et, par trois fois, triomphalement, le caressa sur le dos. Le bouledogue eut un moment d'hésitation. Cet instant fut le plus effrayant. Soudain il se leva lourdement, s'étira et, pensant probablement qu'il n'était pas digne de lui d'avoir affaire à des enfants, il sortit tranquillement de la chambre. La petite princesse triomphante resta sur la place conquise et jeta sur moi un regard indéfinissable, un regard saturé, grisé de victoire. Moi, j'étais blanche comme un linge. Elle le remarqua et sourit. Cependant une pâleur mortelle couvrait déjà ses joues. À grand peine elle arriva jusqu'au divan où elle tomba presque évanouie.

Ma passion pour elle ne connaissait maintenant plus de bornes. Depuis ce jour où j'avais eu si peur pour elle, je n'étais plus maîtresse de moi. Je languissais d'angoisse, j'étais mille fois sur le point de me jeter à son cou, mais la crainte me clouait sur place. Je me rappelle que je cherchais à m'éloigner d'elle, afin qu'elle ne vît pas mon émotion. Mais quand, par hasard, elle entrait dans la chambre où je m'étais réfugiée, je tressaillais et mon cœur commençait à battre si fort que la tête me tournait. Je crois même que l'espiègle enfant le remarqua, après quoi, pendant deux jours, elle parut même un peu confuse. Mais bientôt elle s'habitua à cet état de choses.

Pendant tout un mois, je souffris ainsi, en cachette. Mes sentiments avaient une élasticité incompréhensible, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ma nature est patiente au plus haut degré, de sorte que l'élan, la manifestation spontanée des sentiments ne se produit chez moi qu'à la dernière extrémité. Il faut remarquer que, de tout ce temps, nous n'avions pas échangé, Catherine et moi, plus de cinq paroles. Mais peu à peu, je remarquai à quelques indices imperceptibles que cette attitude envers moi n'avait pas pour cause l'oubli ou

l'indifférence, mais qu'elle était consciente comme si la petite princesse se fût donné parole de me maintenir dans de certaines limites. Mais déjà je ne dormais plus la nuit, et dans la journée je ne pouvais plus cacher mon embarras, même devant Mme Léotard. Mon amour pour Catherine allait même jusqu'à l'étrangeté. Une fois, je pris en cachette un de ses mouchoirs, une autre fois un petit ruban qu'elle mettait dans ses cheveux, et toute la nuit je baisais et mouillais de mes larmes ces objets. D'abord l'indifférence de Catherine m'avait torturée, offensée; mais maintenant tout s'embrouillait en moi et je ne pouvais pas moi-même me rendre compte de mes sensations. Ainsi, peu à peu, les nouvelles impressions chassaient les anciennes; les souvenirs se rapportant à mon triste passé perdaient de leur force, remplacés en moi par une nouvelle vie. Je me souviens que je m'éveillais parfois la nuit. Je me levais de mon lit et, sur la pointe des pieds, je m'approchais de Catherine. Pendant des heures entières, je la regardais dormir, à la lueur faible de notre veilleuse. Parfois je m'asseyais sur son lit, je me penchais sur son visage et je sentais son souffle chaud; alors doucement, tremblant de peur, je baisais ses petites mains, ses épaules, ses cheveux, ses pieds, s'ils se montraient hors de la couverture.

Peu à peu je remarquais — car pendant tout un mois, je ne la quittai pas des yeux — que Catherine devenait d'un jour à l'autre plus pensive; son caractère commençait à perdre de son équilibre; parfois toute une journée se passait sans qu'on l'entendît, tandis qu'un autre jour c'était un vacarme comme jamais elle n'en avait fait. Elle devenait irritable, exigeante; elle rougissait et se fâchait très souvent, et avec moi, elle arrivait même aux petites cruautés; tantôt, tout d'un coup, elle refusait de dîner près de moi, d'être assise près de moi, comme si je lui eusse inspiré du dégoût; tantôt elle s'en allait brusquement chez sa mère et y restait des journées entières, sachant peut-être que je souffrais en son absence; tantôt soudainement elle se mettait à me regarder, pendant des heures de sorte que, gênée affreusement, je ne savais où me mettre: je rougissais, je pâlissais, et cependant je n'osais pas sortir de la chambre.

Depuis deux jours Catherine se plaignait de la fièvre, tandis que jamais auparavant elle n'avait été malade. Enfin, un beau matin, sur le désir de la

princesse, on donna l'ordre à Catherine de s'installer en bas, chez sa mère, qui avait failli mourir de peur en apprenant que sa fille avait de la fièvre. Je dois dire que la princesse était très mécontente de moi, et tous les changements qu'elle remarquait en Catherine, ceux même dont je ne m'apercevais pas, elle me les attribuait ainsi qu'à l'influence de mon caractère morose, comme elle disait. Depuis longtemps déjà elle nous aurait séparées, mais elle ajournait cette séparation, sachant qu'elle aurait à soutenir à ce sujet une discussion sérieuse avec le prince, qui, bien qu'il lui cédât en tout, se montrait parfois extrêmement obstiné. Et elle comprenait très bien le prince.

Ce fut un coup pour moi d'être séparée de Catherine, et pendant toute une semaine je fus dans un état d'esprit des plus maladifs. Je me tourmentais, je me creusais la tête sur la cause de l'aversion de Catherine pour moi. L'angoisse déchirait mon âme, et le sentiment de la justice et de l'indignation commençait à se lever dans mon cœur offensé. L'orgueil apparut tout à coup en moi, et quand nous nous retrouvions ensemble, Catherine et moi, à l'heure de la promenade, je la regardais avec une telle indépendance, si sérieusement, d'une façon si différente de celle d'autrefois, qu'elle en était frappée. Sans doute de pareils changements ne se montraient en moi que par intermittence, puis mon cœur recommençait à souffrir de plus en plus fort et je devenais encore plus faible, plus timide qu'auparavant.

Enfin, un matin, à mon grand étonnement et à ma joie, la petite princesse revint en haut. D'abord avec des rires fous, elle se jeta au cou de Mme Léotard et déclara qu'elle s'installait de nouveau avec nous; ensuite elle me fit un signe de tête et demanda la permission de ne pas travailler ce matin-là. Pendant toute la matinée elle courut et joua; je ne l'avais jamais vue plus vive et plus joyeuse. Mais le soir elle redevint calme, pensive et de nouveau la tristesse se peignit sur son charmant visage.

Quand sa mère vint la voir, le soir, je remarquai qu'elle faisait des efforts extraordinaires pour paraître gaie, et quand sa mère fut partie, elle fondit tout à coup en larmes. J'étais stupéfaite. Catherine, ayant remarqué mon attitude, sortit. Bref, elle traversait une crise extraordinaire. La princesse consulta des médecins; chaque jour elle faisait appeler Mme Léotard pour l'interroger en

détail sur Catherine. On lui donna l'ordre d'observer chacun de ses mouvements. Moi seule pressentais la vérité et mon cœur était plein d'espoir.

Notre petit roman touchait à sa fin.

Le troisième jour après la réinstallation: de Catherine chez nous, en haut, je remarquai que durant toute la matinée, le regard de ses beaux yeux s'était posé sur moi… Plusieurs fois j'avais rencontré son regard, et chaque fois, toutes deux nous avions rougi comme si nous avions honte. Enfin la petite princesse avait éclaté de rire et s'était éloignée de moi. Comme trois heures sonnaient, on se mit à nous habiller pour la promenade. Soudain Catherine s'approcha de moi.

— Votre soulier est détaché, me dit-elle. Attendez, je vais vous l'arranger.

Je voulus me pencher pour le rattacher moi-même, et j'étais rouge comme une cerise; parce que Catherine me parlait enfin.

— Laisse-moi! Fit-elle impatiemment et en éclatant de rire.

Elle se pencha, saisit mon pied qu'elle appuya sur son genou et elle rattacha mon soulier.

J'étouffais. Je ne savais que faire. J'étais empoignée par un sentiment très doux. Quand elle eut fini, elle se releva et me regarda des pieds à la tête.

— Voilà. Ton cou est découvert, dit-elle en touchant mon cou; laisse, je vais l'arranger.

Je ne fis pas d'objections; elle arrangea le fichu sur mon cou, à sa façon.

— Autrement on peut s'enrhumer, dit-elle avec un sourire rusé et en me regardant de ses yeux noirs et humides.

J'étais hors de moi. Je ne savais ce qui se passait en moi et ce qui s'était passé chez Catherine. Grâce à Dieu, notre promenade fut bientôt terminée, sans quoi je n'aurais pas pu y tenir: je me serais mise à l'embrasser dans la rue. En montant l'escalier, je l'embrassai à la dérobée sur l'épaule. Elle s'en aperçut, tressaillit, mais ne souffla mot. Le soir, on lui mit une belle toilette et elle descendit. La princesse avait des invités. Mais ce même soir la maison fut tout à fait sens dessus dessous: Catherine eut une crise de nerfs. La princesse était bouleversée. Le docteur, qu'on avait fait appeler, ne savait que dire; naturellement tout fut mis sur le compte des troubles de l'âge; mais moi,

je pensais autre chose.

Le matin, Catherine reparut chez nous, gaie comme toujours, pleine de santé, mais plus capricieuse et originale que jamais. Premièrement, durant toute la matinée elle refusa d'obéir à Mme Léotard; ensuite, tout d'un coup, elle exprima le désir d'aller voir la vieille princesse. Contrairement à l'ordinaire, la vieille princesse, qui détestait sa petite-nièce, refusait de la voir et la querellait toujours, voulut bien cette fois la recevoir. D'abord tout alla bien, et pendant la première heure, elles furent parfaitement d'accord. L'espiègle Catherine demanda pardon pour toutes ses fautes, pour sa vivacité, ses cris et pour le trouble qu'elle apportait à la princesse. Celle-ci solennellement et les larmes aux yeux lui pardonna. Catherine promit d'être humble, repentante et la vieille princesse fut enchantée; son amour-propre était flatté à l'idée de sa victoire prochaine sur Catherine, trésor et idole de toute la maison, qui savait forcer jusqu'à sa mère à exécuter ses caprices.

Mais la malicieuse petite alla trop loin. Il lui passa en tête de raconter des polissonneries qui n'étaient encore qu'à l'état de projet. C'est ainsi que l'espiègle enfant avoua d'abord qu'elle avait l'intention d'épingler sur la robe de la vieille princesse une carte de visite, puis de mettre Falstaff sous son lit, ensuite de lui casser ses lunettes, d'emporter tous ses livres et de mettre à leur place des romans français, ensuite de poser des pétards sur le parquet, etc., en un mot des polissonneries toutes pires les unes que les autres. La vieille dame était hors d'elle. Elle pâlissait, rougissait de colère; enfin Catherine, n'y pouvant plus tenir, éclata de rire et s'enfuit de chez sa grand'tante. La vieille envoya immédiatement chercher la mère. Toute une histoire commença. Deux heures durant, la princesse supplia sa vieille parente les larmes aux yeux de pardonner à Catherine et de ne pas insister sur sa punition, prenant en considération qu'elle était encore malade. D'abord la vieille demoiselle ne voulut rien entendre. Elle déclarait que dès le lendemain elle quitterait la maison. Elle ne se radoucit que sur la promesse faite par la princesse qu'elle ne ferait qu'ajourner la punition jusqu'à la guérison de sa fille, mais qu'ensuite elle donnerait satisfaction à l'indignation légitime de la vieille princesse. Toutefois Catherine fut sévèrement réprimandée et conduite en bas, chez sa mère. Mais Catherine parvint à s'échapper après le dîner; comme

je descendais, je la rencontrai dans l'escalier. Elle entr'ouvrit la porte et appela Falstaff. Je compris aussitôt qu'elle méditait une terrible vengeance, et voici laquelle.

La vieille princesse n'avait pas d'ennemi plus intraitable que Falstaff. Falstaff n'était tendre avec personne, et n'aimait personne; il était orgueilleux, vaniteux et ambitieux. Il n'aimait personne, mais visiblement exigeait de tous le respect qui lui était dû; et tous, en effet, avaient pour lui un respect mélangé d'une certaine crainte. Mais soudain, avec l'arrivée de la vieille princesse, tout avait changé: Falstaff avait reçu un terrible affront; l'accès de l'étage supérieur lui avait été interdit.

D'abord Falstaff fut hors de lui de l'offense et pendant toute une semaine il alla gratter des pattes contre la porte qui fermait l'escalier conduisant à l'étage supérieur. Mais bientôt il devina la cause de son exil; et le dimanche suivant, au moment où la vieille princesse partait pour l'église, Falstaff se jeta sur elle en aboyant. La vieille demoiselle échappa à grand peine à la vengeance du chien offensé, qui avait été en effet chassé par son ordre, ayant formellement déclaré qu'elle ne pouvait pas le voir. Depuis, l'accès en haut était demeuré interdit à Falstaff de la façon la plus absolue, et quand la vieille princesse devait descendre, on le chassait le plus loin possible. La plus sévère responsabilité incombait à cet égard aux domestiques. Mais le vindicatif animal avait cependant trouvé par trois fois le moyen de s'introduire en haut. Aussitôt qu'il était là, il se mettait à courir à travers l'enfilade des chambres jusqu'à la chambre à coucher de la vieille. Rien ne pouvait le retenir. Par bonheur, la chambre de la princesse était toujours fermée, et Falstaff se bornait à hurler devant la porte jusqu'à ce que les gens accourussent et qu'on le chassât en bas. Quant à la vieille princesse, tout le temps que durait la visite de l'indomptable bouledogue, elle criait comme si on l'écorchait, et chaque fois tombait vraiment malade de peur.

Plusieurs fois, elle avait posé à ce sujet son ultimatum à la princesse et même, un jour, elle avait déclaré qu'elle ou Falstaff quitterait la maison; mais la princesse ne voulait pas se séparer de Falstaff.

La princesse n'était pas prodigue de son affection, mais, après ses enfants, c'était Falstaff qu'elle aimait le plus au monde. Voici pourquoi. Une

fois, il y avait six ans de cela, le prince était rentré de la promenade ramenant avec lui un petit chien sale, malade, dans un état pitoyable, mais qui était cependant un bouledogue pur sang. Le prince l'avait sauvé de la mort, mais comme le nouveau venu se conduisait très impoliment, grossièrement même, il fut relégué, devant l'insistance de la princesse, dans l'arrière-cour et attaché à une corde. Le prince n'avait rien objecté. Deux ans plus tard, toute la famille était à la campagne, quand le petit Sacha, le frère cadet de Catherine, tomba dans la Néva. La princesse poussa un cri et son premier mouvement fut de se jeter à l'eau. On la sauva à grand peine. Cependant le courant rapide emportait l'enfant que, seuls, ses habits soutenaient un peu à la surface. Vite on détacha un canot; mais c'eût été miracle de le sauver. Tout d'un coup, un grand bouledogue s'élança dans le fleuve, nagea droit vers l'enfant, le saisit entre ses dents et le ramena victorieusement sur la rive. La princesse s'élança vers le chien sale et dégouttant pour l'embrasser. Mais Falstaff, qui portait à cette époque le nom très prosaïque et plébéien de Fix, ne pouvait pas supporter les caresses, et répondit aux embrassements et aux caresses de la princesse en la mordant à l'épaule. La princesse se ressentit toute sa vie de cette blessure, mais sa reconnaissance n'en était pas moins restée infinie. Falstaff fut admis dans les appartements. On le brossa, on le lava, on lui mit un collier d'argent d'un très beau travail, on l'installa dans le cabinet de la princesse, sur une magnifique peau d'ours, et la princesse arriva bientôt à pouvoir le caresser sans avoir à redouter un châtiment immédiat et sévère. Ayant appris que son favori s'appelait Fix, elle avait trouvé ce nom très laid, et, tout de suite, on s'était mis à chercher un autre nom, autant que possible emprunté à l'antiquité. Mais les noms d'Hector, de Cerbère, etc., étaient vraiment trop communs. On voulait pour le favori de la maison un nom tout à fait convenable. Enfin le prince, en raison de l'appétit phénoménal de Fix, proposa d'appeler le bouledogue Falstaff. Le nom fut adopté d'enthousiasme et resta au chien pour toujours.

Falstaff se conduisait tout à fait bien; comme un véritable Anglais il était taciturne, grave, et ne se jetait le premier sur personne. Il exigeait seulement qu'on fit un détour respectueux près de sa peau d'ours, et qu'en général on lui témoignât le respect qui lui était dû. Parfois, une sorte de spleen le gagnait et,

à ces moments-là, Falstaff se rappelait avec douleur que son ennemie, son ennemie irréconciliable, qui avait osé attenter à ses droits, n'était pas encore punie. Il montait alors doucement l'escalier qui menait à l'étage supérieur et, trouvant à l'ordinaire la porte close, il se couchait quelque part non loin de là, se cachait dans un coin, attendant sournoisement que quelqu'un, par négligence, laissât la porte ouverte. Parfois, l'animal vindicatif attendait ainsi trois jours entiers. Mais des ordres sévères étaient donnés de veiller sur la porte, et depuis deux mois déjà Falstaff n'était pas monté.

— Falstaff! Falstaff! Appela la petite princesse en ouvrant la porte et attirant Falstaff dans l'escalier.

À ce moment, Falstaff ayant senti qu'on ouvrait la porte se préparait déjà à franchir le Rubicon.

Mais l'appel de la petite princesse lui parut si invraisemblable, que pendant un certain temps il refusa d'en croire ses oreilles. Il était rusé comme un chat, et pour ne pas avoir l'air de s'être aperçu de la faute de la personne qui ouvrait la porte, il s'approcha de la fenêtre, posa ses pattes puissantes sur le rebord et parut examiner la maison d'en face. En un mot, il se conduisait tout à fait comme un étranger en promenade qui s'arrête un moment pour admirer la belle architecture d'une maison. Mais son cœur battait d'une douce attente. Quels furent son étonneraient, sa joie, son enthousiasme quand, devant lui, on ouvrit toute large la porte en l'invitant, en le suppliant de monter et de satisfaire sur le champ sa légitime vengeance!

Avec des cris de joie, la gueule ouverte, terrible, victorieux, il partit en haut comme une flèche.

Son élan était si fort que la chaise qu'il rencontra sur sa route et qu'il repoussa d'un coup de patte alla retomber à deux mètres de là, après avoir fait un tour sur elle-même. Falstaff volait comme le boulet lancé d'un canon.

Mme Léotard poussa des cris d'épouvante… Mais Falstaff arrivait déjà à la porte défendue et la frappait avec ses deux pattes. Il ne réussit cependant pas à l'ouvrir, et se mit à hurler comme un perdu. En réponse éclatèrent les cris d'effroi de la vieille demoiselle. Mais déjà de tous côtés accouraient une légion d'ennemis; toute la maison se portait en haut, et Falstaff, le terrible Falstaff, une muselière passée adroitement autour de sa gueule, les quatre

pattes entravées, abandonna, vaincu le champ de bataille, tiré par une corde.

On envoya chercher la princesse. Cette fois, elle n'était pas disposée à accorder pardon ni grâce. Mais qui punir? Elle devina tout de suite. Ses yeux tombèrent sur Catherine. C'était bien ça. Pâle, Catherine tremblait de peur. La pauvre petite princesse comprenait seulement maintenant les conséquences de sa polissonnerie. Les soupçons pouvaient tomber sur les serviteurs, sur des innocents, et Catherine était déjà prête à dire toute la vérité.

— C'est toi la coupable? Demanda sévèrement la princesse.

Je remarquai la pâleur mortelle de Catherine et, m'avançant, je prononçai d'une voix ferme:

— C'est moi qui ait laissé entrer Falstaff… sans faire exprès, ajoutai-je, car tout mon courage s'était évanoui devant le regard sévère de la princesse.

— Madame Léotard, punissez-la d'une façon exemplaire, dit la princesse, et elle sortit de la chambre.

Je regardai Catherine. Elle était comme étourdie; ses bras pendaient, son visage était pâle et incliné.

La seule punition qu'on employait pour les enfants du prince était de les enfermer dans une chambre vide. Rester deux heures dans une chambre vide n'est rien; mais quand on y met un enfant par force, contre sa volonté, en lui déclarant qu'il est privé de sa liberté, la punition est assez dure.

Ordinairement, on enfermait Catherine ou son frère pendant deux heures. Moi, je fus enfermée pour quatre heures, vu la monstruosité de ma faute.

Toute tremblante de joie, j'entrai dans ma prison. Je pensais à la petite princesse. Je savais que j'avais vaincu. Mais, au lieu de quatre heures, je restai enfermée jusqu'à quatre heures du matin, et voici comment cela arriva.

J'étais enfermée depuis deux heures, quand Mme Léotard fut informée que sa fille venait d'arriver de Moscou, qu'elle était tombée malade subitement et désirait la voir. Mme Léotard partit en m'oubliant. La femme de chambre qui s'occupait de nous supposa probablement que j'étais déjà libre. Catherine, appelée en bas, dut rester chez sa mère jusqu'à onze heures du soir. Quand elle revint, elle fut très étonnée de ne pas me trouver déjà au lit. La femme de chambre la déshabilla et la fit coucher. Mais la petite

princesse avait ses raisons pour ne pas s'informer de moi. Elle se coucha et m'attendit, sachant sûrement que j'avais été mise au cachot pour quatre heures et supposant que la nounou me ramènerait. Mais Nastia m'avait complètement oubliée, d'autant que je me déshabillais toujours seule. Je restai ainsi toute la nuit aux arrêts.

Le matin, à quatre heures, j'entendis quelqu'un frapper et forcer la porte de la chambre. J'avais dormi en m'installant tant bien que mal sur le parquet. Je m'éveillai et me mis à crier de peur. Mais aussitôt je distinguai la voix de Catherine qui dominait les autres, puis celle de Mme Léotard, ensuite celle de Nastia et enfin celle de la femme de charge. Bientôt la porte fut ouverte et Mme Léotard m'embrassa les larmes aux yeux, me priant de lui pardonner de m'avoir oubliée. Toute en larmes je me jetai à son cou.

J'étais transie de froid, et j'avais tout le corps courbaturé, de m'être ainsi couchée sur le parquet. Je cherchai Catherine, mais elle était déjà retournée dans notre chambre à coucher; elle s'était remise au lit et dormait déjà ou feignait de dormir. Le soir, en m'attendant, elle s'était endormie sans le vouloir et ne s'était éveillée qu'à quatre heures du matin. Alors elle avait appelé, réveillé Mme Léotard, qui était rentrée, la nounou, les bonnes et m'avait délivrée.

Le matin, toute la maison apprit mon aventure; la princesse elle-même trouva qu'on m'avait traitée trop sévèrement. Quant au prince, je ne l'avais jamais vu aussi fâché. Il vint en haut, vers dix heures du matin, en proie à une vive émotion.

— Permettez, dit-il à Mme Léotard, qu'est-ce que vous avez fait? Comment avez-vous agi envers cette pauvre enfant? C'est de la barbarie, de la pure barbarie! Une enfant faible, malade, nerveuse, craintive, et l'enfermer dans une chambre noire pour toute la nuit! Mais on pouvait la tuer ainsi. Est-ce que vous ne savez pas son histoire? C'est de la barbarie, c'est inhumain, madame! Qui a inventé cela, qui pouvait inventer une pareille punition?

La pauvre Mme Léotard, les larmes aux yeux, très troublée, commença à lui expliquer comment cela était arrivé. Elle dit qu'elle m'avait oubliée, parce qu'on était venu la chercher pour sa fille; que, quant à la punition, elle était très bonne si elle ne durait pas longtemps, que même Jean-Jacques Rousseau

préconisait quelque chose de semblable.

— Jean-Jacques Rousseau, madame! Mais Jean-Jacques Rousseau ne pouvait pas dire cela! Jean-Jacques Rousseau n'avait pas le droit de parler d'éducation! Jean-Jacques Rousseau abandonnait ses propres enfants, madame! Jean-Jacques Rousseau était un vilain homme, madame!

— Jean-Jacques Rousseau! Jean-Jacques Rousseau un vilain homme! Prince, prince, que dites-vous!

Et Mme Léotard devint toute rouge.

Mme Léotard était une femme délicieuse, et sa principale qualité était de ne pas se fâcher. Mais toucher à l'un de ses favoris, troubler l'ombre de Corneille, de Racine, injurier Voltaire, traiter Jean-Jacques Rousseau de vilain monsieur, l'appeler barbare!… Des larmes parurent dans les yeux de Mme Léotard. La petite vieille tremblait d'émotion.

— Vous vous oubliez, prince, prononça-t-elle enfin toute bouleversée.

Le prince se ressaisit aussitôt et s'excusa. Ensuite il s'approcha de moi, m'embrassa tendrement, me signa et sortit.

— Pauvre prince! Dit Mme Léotard, touchée à son tour.

Enfin nous nous assîmes devant la table de travail; mais la petite princesse était très distraite. Avant d'aller dîner, elle s'approcha de moi toute animée; le sourire sur les lèvres, elle s'arrêta en face de moi, me saisit par les épaules et dit hâtivement, comme si elle avait honte:

— Quoi! Tu en as pris pour moi! Après le dîner nous irons jouer dans la salle.

Quelqu'un passait devant nous; Catherine se détourna de moi.

Après le dîner, au crépuscule, nous descendîmes dans la grande salle, en nous tenant par la main. La petite princesse était très émue et respirait lourdement. Moi, j'étais heureuse et joyeuse comme jamais.

— Veux-tu jouer à la balle? Me dit-elle. Arrête-toi ici!

Elle me plaça dans un coin de la salle, mais au lieu de s'en aller et de me jeter la balle, elle s'arrêta à trois pas de moi, me regarda, rougit, et, tombant sur le divan, cacha son visage dans ses mains. Je fis un mouvement vers elle. Elle crut que je voulais m'en aller.

— Ne t'en va pas, Niétotchka. Reste avec moi, dit-elle, ça passera tout de

suite.

D'un bond elle quitta sa place et, toute rouge, en larmes, elle se jeta à mon cou. Ses joues étaient humides, ses lèvres gonflées comme des cerises, ses boucles en désordre. Elle m'embrassa comme une folle le visage, les yeux, les lèvres, le cou, les mains. Elle sanglotait comme dans une crise de nerfs. Je me serrai fortement contre elle, et nous nous enlaçâmes doucement, joyeusement, comme des amies, comme des amants qui se retrouvent après une longue séparation. Le cœur de Catherine battait si fort que j'en percevais chaque coup. Mais une voix se fit entendre dans la pièce voisine: on appelait Catherine chez la princesse.

— Oh! Niétotchka! Eh bien, à ce soir, à cette nuit! Va en haut maintenant, attends-moi.

Elle m'embrassa pour la dernière fois, doucement, fortement, et se rendit à l'appel de Nastia. Je courus en haut comme ressuscitée. Je me jetai sur le divan et, la tête enfouie dans les coussins, je sanglotai d'enthousiasme. Mon cœur battait à me rompre la poitrine, je ne pensais pas avoir la patience d'attendre jusqu'à la nuit. Enfin, onze heures sonnèrent et je me couchai. La princesse ne monta qu'à minuit. Déjà de loin elle me sourit, mais sans mot dire. Nastia se mit à la déshabiller, et, comme par un fait exprès, allait bien lentement.

— Plus vite, plus, vite, Nastia! Disait Catherine.

— Qu'avez-vous, mademoiselle que le cœur vous bat si fort? Demanda Nastia; vous avez sans doute couru dans l'escalier?

— Ah! Mon Dieu! Nastia, que tu es ennuyeuse, plus vite, plus vite!

Et la petite princesse, de dépit, frappa du pied.

— Oh! Quel cœur! Dit Nastia en embrassant le petit pied de la princesse qu'elle déchaussait.

Enfin, la toilette de nuit était terminée; la petite princesse se coucha et Nastia sortit de la chambre.

Aussitôt Catherine bondit hors de son lit et se précipita vers moi. Je poussai un cri de joie.

— Viens avec moi. Couche-toi dans mon lit, dit-elle en me faisant lever.

Un instant après, j'étais dans son lit; nous nous tenions enlacées et

serrées, l'une contre l'autre; la petite princesse m'embrassait follement.

— Je me rappelle quand tu m'as embrassée pendant la nuit, dit-elle, rouge comme un pavot.

Je sanglotais.

— Niétotchka! Chuchota Catherine à travers des larmes. Mon ange! C'est depuis longtemps, depuis très longtemps que je t'aime! Sais-tu depuis quand?

— Depuis quand?

— Depuis que papa m'a ordonné de te demander pardon, quand tu as défendu ton père, Niétotchka… Ma petite orpheline! Dit-elle, en me couvrant de nouveau de baisers.

Elle pleurait et riait à la fois.

— Ah! Catherine!

— Eh bien, quoi, quoi!

— Pourquoi si longtemps nous…

Je n'achevai pas. Nous nous embrassâmes, et pendant trois minutes nous ne prononçâmes pas un mot.

— Écoute! Qu'est-ce que tu pensais de moi? Demanda la princesse.

— Ah! Je pensais beaucoup, Catherine. Je pensais toute la journée et toute la nuit…

— Et pendant la nuit, tu parlais de moi. J'ai entendu.

— Est-ce possible?

— Que de fois tu as pleuré!

— Tu vois. Pourquoi étais-tu si orgueilleuse?

— J'étais stupide, Niétotchka. C'est comme ça. Cela m'arrive… Et j'étais furieuse contre toi.

— Pourquoi?

— Parce que j'étais mauvaise, et avant tout parce que tu es meilleure que moi, et puis parce que papa t'aime mieux. Et papa est un brave homme, Niétotchka, n'est-ce pas?

— Oh, oui! Répondis-je les larmes aux yeux, en me rappelant le prince.

— C'est un homme noble, dit sérieusement Catherine. Mais que puis-je faire avec lui, il est toujours ainsi. Ensuite je t'ai demandé pardon et j'ai failli pleurer, alors pour cela j'ai été de nouveau fâchée contre toi.

— Et moi j'ai vu que tu avais envie de pleurer.

— Eh bien, tais-toi, petite sotte, pleurnicheuse! S'écria Catherine en me fermant la bouche avec sa main. Ensuite! Je voulais beaucoup t'aimer et ensuite tout d'un coup te haïr, et je te haïssais, je te haïssais!

— Pourquoi?

— J'étais fâchée contre toi. Je ne sais pas pourquoi! Mais ensuite j'ai remarqué que tu ne pouvais pas vivre sans moi, et je pensais: voilà, je la tourmente, la vilaine!

— Ah, Catherine!

— Ma petite âme! Dit Catherine en me baisant la main; après je ne voulais pas te parler, pas du tout. Et te rappelles-tu comment j'ai caressé Falstaff?

— Ah! Tu n'as peur de rien.

— Comme je t…r…em…blais, traîna la petite princesse. Sais-tu pourquoi je me suis approchée de lui?

— Pourquoi?

— Parce que tu regardais. Quand j'ai vu que tu regardais… Ah! Advienne que pourra! Je t'ai fait peur, hein? Tu as eu peur pour moi?

— Terriblement.

— Je l'ai vu. Et comme j'étais heureuse quand Falstaff s'en est allé. Mon Dieu que j'étais émue quand enfin ce monstre est parti!

La petite princesse éclata d'un rire nerveux. Puis, tout d'un coup elle souleva sa tête brûlante et se mit à me regarder fixement. Des larmes, comme des perles, tremblaient au bord de ses longs cils.

— Et qu'est-ce qu'il y a en toi pour que je t'aime tant? Tu es pâlotte, tes cheveux sont blonds, tu es sotte, pleurnicheuse, des petits yeux bleus, une petite orpheline!

Catherine se pencha et de nouveau se mit à m'embrasser sans fin… Quelques larmes coulèrent sur mes joues. Elle était profondément émue.

— Et comme je t'aimais! Mais je pensais! Non, non je ne lui dirai pas! Et pourquoi m'obstinais-je ainsi? De quoi avais-je peur? Pourquoi avais-je honte de toi? Regarde comme nous sommes bien maintenant.

— Catherine! M'écriai-je, folle de joie. Je souffre de bonheur!

— Niétotchka, écoute… Mais dis-moi qui t'a donné ce nom, Niétotchka?

— Maman.

— Tu me raconteras sur ta maman?

— Tout, tout! Criai-je enthousiasmée.

— Et où as-tu mis mes deux mouchoirs à dentelle et le ruban? Pourquoi les as-tu emportés? Ah! Coquine, je le sais!

Je ris et rougis jusqu'aux larmes.

— Non, pensais-je, je la tourmenterai, qu'elle attende… Et parfois je me disais: mais je ne l'aime pas du tout, je la déteste… Et toi, tu es douce comme une brebis! Et comme j'avais peur que tu me croies sotte! Tu es intelligente, Niétotchka. N'est-ce pas que tu es intelligente, dis?

— Assez, Catherine, répondis-je presque offensée.

— Non, tu es très intelligente, dit Catherine résolument et sérieusement. Je le sais. Seulement un matin, je me suis levée, et je t'aimais tant, tant, que c'était effrayant! Je t'avais vue en rêve toute la nuit. Je pensais: j'irai chez maman et je resterai en bas. Je ne veux pas l'aimer, je ne veux pas! Et la nuit suivante, en m'endormant je pensais: Ah! Si… si elle venait comme l'autre nuit! Et tu es venue. Moi je faisais semblant de dormir. Ah! Comme nous sommes polissonnes, Niétotchka!

— Mais pourquoi ne voudrais-tu pas m'aimer?

— Comme ça… Mais que dis-je? Je t'ai aimée toujours. Et je pensais: Et si je la pinçais, voilà, ma petite sotte!…

En même temps elle me pinça.

— Te rappelles-tu quand je t'ai attaché ton soulier?

— Je me rappelle…

— Tu étais contente, hein? Je te regardais et je pensais: Elle est charmante, et si je lui arrange son soulier, qu'est-ce qu'elle pensera? Et je me sentais si bien, moi… Et vraiment je voulais t'embrasser… Et ensuite, c'était si drôle, si drôle! Et tout le long du chemin, quand nous marchions ensemble, j'avais envie d'éclater de rire. Je ne pouvais pas te regarder tellement tu étais drôle… Et comme j'ai été heureuse quand tu es allée au cachot à ma place!

Nous appelions cachot la chambre noire.

— Et tu as eu peur?

— Oh! Oui.

— Moi, j'étais heureuse, non parce que tu avais pris sur toi la faute, mais parce que tu étais enfermée à ma place. Je me disais: Elle pleure maintenant, et moi je l'aime tant! Demain je l'embrasserai, je l'embrasserai. Et vrai, je n'avais pas pitié de toi, et tout de même je pleurais.

— Et moi, je n'ai pas pleuré; j'étais très contente!

— Tu n'as pas pleuré? Ah! Méchante! S'écria la princesse en m'embrassant de toutes ses forces.

— Catherine, Catherine, mon Dieu, que tu es jolie!

— N'est-ce pas? Et bien, fais de moi ce que tu voudras: tourmente-moi, pince-moi. Je t'en prie, pince-moi, ma chérie, pince-moi!

— Que tu es drôle! Et quoi encore?

— Et encore embrasse-moi.

— Nous nous embrassions, nous pleurions, nos lèvres étaient gonflées de baisers.

— Niétotchka, d'abord tu coucheras toujours avec moi. Tu aimes embrasser? Nous nous embrasserons. Ensuite je ne veux pas que tu sois triste. Pourquoi es-tu toujours triste? Tu me le raconteras, hein?

— Je te raconterai tout. Mais maintenant je ne suis pas du tout triste. Je suis très gaie.

— Non, il faut que tu aies des joues rouges comme les miennes! Ah! Que demain vienne plus vite! As-tu sommeil, Niétotchka?

— Non.

— Eh bien, alors, causons.

Nous bavardâmes encore deux heures. Dieu sait ce que nous avons dit. D'abord la petite princesse m'exposa tous ses plans d'avenir et la situation telle qu'elle était maintenant.

J'appris qu'elle aimait son père plus que tout, presque plus que moi. Ensuite nous décidâmes toutes deux que Mme Léotard était une brave femme, pas du tout sévère. Puis nous traçâmes notre programme pour le lendemain et le surlendemain, et en général nous arrangeâmes notre vie presque pour vingt ans. Catherine inventa ensuite que nous devions vivre de la façon suivante: un jour, ce serait elle qui commanderait et moi j'obéirais; le

lendemain ce serait le contraire: je commanderais et elle obéirait strictement.

Puis nous devions toutes deux commander et obéir également; mais ensuite l'une de nous deux, exprès, n'obéirait pas; alors, d'abord, nous nous fâcherions, comme ça, pour faire semblant, puis nous nous réconcilierions le plus vite possible. En un mot, un bonheur infini nous attendait. Enfin, à force de bavarder, nos yeux se fermaient de fatigue. Catherine se moquait de moi, m'appelant dormeuse, mais elle-même s'endormit avant moi. Le lendemain, aussitôt éveillées, nous nous embrassâmes vite, parce qu'on entrait dans notre chambre; j'avais juste le temps de me sauver dans mon lit.

Toute la journée nous ne savions que faire à force de joie.

Nous nous cachions de tous, nous fuyions tout le monde, craignant les indiscrets. Enfin je commençai à raconter mon histoire à Catherine. Elle fut bouleversée jusqu'aux larmes par mes récits.

— Méchante! Pourquoi ne m'as-tu pas raconté tout cela auparavant? Je t'aurais aimée, je t'aurais tant aimée! Mais est-ce que les gamins te frappaient fort dans la rue?

— Ah! Oui. J'avais si peur d'eux.

— Ah! Les vilains! Sais-tu, Niétotchka, j'ai vu moi-même comment un gamin en battait un autre. Demain, sans rien dire, je prendrai le martinet de Falstaff, et si j'en rencontre un, je le battrai tant qu'il s'en souviendra.

Ses yeux brillaient d'indignation.

Nous étions effrayées quand quelqu'un entrait. Nous avions peur qu'on ne nous surprît nous embrassant, et ce jour-là nous nous embrassâmes au moins cent fois. Ainsi passa cette journée et la suivante. J'avais peur de mourir enthousiasme. J'étouffais de bonheur. Mais notre joie ne dura pas longtemps.

Mme Léotard devait rendre compte à la princesse de chacun de nos mouvements. Elle nous observa pendant trois jours, et durant ces trois jours, elle eut beaucoup à raconter. Enfin elle alla trouver la princesse et lui raconta tout ce qu'elle avait observé: que nous étions ensemble comme deux folles, que depuis trois jours nous ne nous quittions plus, que nous nous embrassions à chaque instant, que nous pleurions et riions comme des folles, que nous ne cessions de bavarder, ce qui ne nous arrivait pas auparavant, et qu'elle ne

savait à quoi attribuer ce changement. Elle ajouta qu'il lui semblait que Catherine traversait une crise maladive, et qu'à son avis il vaudrait mieux que nous nous vissions plus rarement.

— Je le pressentais depuis longtemps, répondit la princesse. Je savais que cette étrange orpheline nous causerait beaucoup de tracas. Ce qu'on m'a raconté de sa vie passée fait horreur, véritablement horreur! Évidemment, elle a de l'influence sur Catherine. Vous dites que Catherine l'aime beaucoup?

— Follement.

La princesse rougit de dépit. Elle était jalouse de moi.

— Cela n'est pas naturel, dit-elle. Auparavant elles étaient étrangères l'une à l'autre, et j'avoue que j'en étais contente. Quelque jeune que soit cette orpheline, je ne réponds de rien. Vous me comprenez. Avec le lait de sa mère elle a déjà reçu son éducation, ses habitudes. Je ne comprends pas ce que le prince trouve en elle. Mille fois j'ai proposé de la mettre au couvent.

Mme Léotard voulut intercéder pour moi, mais la princesse avait déjà résolu notre séparation. On envoya tout de suite chercher Catherine, et, en bas, on lui annonça qu'elle ne me verrait plus avant le dimanche suivant, c'est-à-dire de toute une semaine.

J'appris tout cela plus tard, le soir. Je fus frappée d'horreur. Je pensais à Catherine et il me semblait qu'elle ne supporterait pas notre séparation. J'étais folle d'angoisse, de douleur, et, pendant la nuit, je tombai malade. Le matin, le prince vint chez moi et me dit à l'oreille d'espérer. Le prince fit tout ce qu'il put, mais tout fut vain: la princesse ne cédait pas. J'étais au désespoir.

Le matin du troisième jour, Nastia m'apporta un billet de Catherine. Elle avait écrit au crayon et très mal le billet que voici:

«Je t'aime beaucoup. Je suis avec maman et ne pense qu'au moyen de m'enfuir jusqu'à toi. Je m'enfuirai, je te le promets. C'est pourquoi ne pleure pas. Écris-moi comment tu m'aimes. Je t'ai embrassée en rêve toute la nuit, et je souffrais terriblement. Je t'envoie des bonbons. Au revoir.»

Je répondis sur le même ton.

Toute la journée je pleurai en lisant le billet de Catherine. Mme Léotard m'ennuyait de ses caresses. Le soir, j'appris qu'elle était allée chez le prince

et avait dit que certainement je tomberais malade pour la troisième fois si je ne voyais pas Catherine et qu'elle regrettait beaucoup d'avoir dit ce qu'elle avait dit à la princesse.

J'interrogeai Nastia pour savoir comment allait Catherine. Elle me répondit que Catherine ne pleurait pas, mais qu'elle était très pâle. Le lendemain matin, Nastia me glissa dans l'oreille: «Allez dans la chambre de son Excellence. Descendez par l'escalier de droite.»

J'avais un heureux pressentiment. Oppressée par l'attente, je courus en bas et ouvris la porte du cabinet de travail du prince. Elle n'était pas là. Tout d'un coup Catherine m'enlaçait par derrière et m'embrassait ardemment en riant et en pleurant… Mais aussitôt Catherine s'arracha de mes bras; elle courut vers son père, grimpa sur son dos comme un écureuil, mais ne pouvant passe tenir, elle tomba sur le divan. Le prince s'y écroula aussi. La petite princesse pleurait à force de joie.

— Père, que tu es bon, que tu es bon!

— Petites polissonnes! Qu'est-ce que vous êtes devenues? Qu'est-ce que c'est que cette amitié, cet amour?

— Tais-toi, père, tu ne connais pas nos affaires.

Et, de nouveau, nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre.

Je commençai alors à l'examiner de plus près. Elle avait maigri durant ces trois jours; le rouge avait quitté son visage, qui était tout pâle. Je pleurais de tristesse.

Enfin Nastia frappa. C'était signe qu'on demandait Catherine. La petite princesse devint pâle comme une morte.

— Assez, enfants. Nous nous réunirons chaque jour ainsi. Au revoir et que Dieu vous bénisse! Dit le prince.

Il était ému en nous regardant. Mais il avait compté sans le destin. Le même soir, on reçut de Moscou la nouvelle que Sacha était tombé gravement malade, qu'il était presque mourant. La princesse décida de partir dès le lendemain. Cela était arrivé si vite que j'ignorai tout jusqu'au moment de dire adieu à Catherine. C'est le prince qui avait insisté pour que nous nous disions adieu; la princesse n'y voulait pas consentir.

Je courus en bas, hors de moi, et me jetai à son cou.

La voiture attendait déjà près du perron. Catherine poussa un cri en m'apercevant et tomba sans connaissance.

Je m'élançai pour l'embrasser. La princesse se mit à secouer Catherine, qui revint à elle et m'embrassa.

— Adieu, Niétotchka, me dit-elle tout d'un coup en riant, avec une expression extraordinaire. Ne me regarde pas ainsi. Je ne suis pas malade. Dans un mois je serai de retour; alors nous ne nous séparerons plus.

— Assez, dit la princesse froidement. Partons.

La petite princesse se retourna encore une fois et me serra dans ses bras.

— Ma vie! Chuchota-t-elle en m'embrassant. Au revoir!

Nous nous embrassâmes pour la dernière fois, puis nous nous séparâmes.

Ce devait être pour longtemps, pour très longtemps. Huit années s'écoulèrent jusqu'à notre prochaine rencontre.

J'ai raconté exprès avec force détails cet épisode de mon enfance, la première apparition de Catherine dans ma vie, car nos histoires sont inséparables. Son roman est le mien, comme s'il m'avait été destiné de la rencontrer, de la trouver, et je n'ai pu me refuser le plaisir de me transporter encore une fois, par le souvenir, dans mon enfance…

Maintenant mon récit ira plus vite. Mon existence tout d'un coup est devenue calme, et j'eus l'air de m'éveiller de nouveau à la vie, quand j'avais déjà atteint mes seize ans.

Mais d'abord quelques mots de ce qu'il advint de moi après le départ de la famille du prince pour Moscou.

Je restai avec Mme Léotard. Deux semaines plus tard, nous reçûmes la visite d'un envoyé du prince qui venait annoncer que le retour du prince à Pétersbourg était différé pour un certain temps.

Comme Mme Léotard, par suite de diverses considérations de famille, ne pouvait pas aller à Moscou, son rôle dans la maison du prince était terminé. Toutefois elle resta dans la famille et alla chez la fille aînée de la princesse, Alexandra Mikhaïlovna.

Je n'ai encore rien dit d'Alexandra Mikhaïlovna que, du reste, je n'avais vue qu'une seule fois. Elle était la fille d'un premier mariage de la princesse.

L'origine et la parenté de la princesse étaient assez obscures. Son premier

mari était fermier général.

Après son remariage, la princesse s'était trouvée fort embarrassée de sa fille aînée. Elle ne pouvait pas espérer pour elle un brillant parti, car sa dot était très modeste. Enfin, il y avait quatre ans de cela, on l'avait mariée à un homme très riche ayant une haute situation. Alexandra Mikhaïlovna était entrée dans une autre société et fréquentait un autre monde. La princesse allait la voir deux fois par an; le prince, son beau-père, chaque semaine, et y conduisait Catherine. Mais, les derniers temps, la princesse n'aimait pas laisser Catherine aller chez sa sœur, et le prince l'y amenait en cachette. Les deux sœurs étaient très différentes de caractère. Alexandra Mikhaïlovna était une jeune femme de vingt-deux ans, douce, tendre, aimante; une sorte de tristesse résignée était répandue sur son beau visage. Le sérieux et la rigidité n'allaient pas plus à ses traits angéliques que le deuil à un enfant. On ne pouvait la regarder sans éprouver une profonde sympathie. Elle était pâle et, à l'époque où je la vis pour la première fois, on la disait prédisposée à la phtisie. Elle vivait isolée et n'aimait ni à recevoir ni à sortir.

Je me la rappelle quand elle vint chez Mme Léotard et, avec un profond sentiment, m'embrassa. À côté d'elle se tenait un monsieur âgé, maigre. Il pleura en me regardant. C'était le violoniste B… Alexandra Mikhaïlovna m'embrassa et me demanda si je voulais vivre chez elle et être sa fille. En regardant son visage je reconnus la sœur de ma Catherine et tout mon cœur se fondit, comme si quelqu'un, encore une fois, m'appelait «orpheline». Alors Alexandra Mikhaïlovna me montra la lettre du prince. Il y avait quelques lignes pour moi. Je les lus en sanglotant.

Le prince me bénissait pour une longue et heureuse vie et me priait d'aimer son autre fille.

Catherine aussi avait ajouté quelques lignes. Elle écrivait que maintenant elle ne quittait plus sa mère.

Et ce même soir j'entrai dans une autre famille, dans une autre maison, chez des gens nouveaux, arrachant pour la seconde fois mon cœur de tout ce qui m'était devenu si cher, de ceux qui pour moi étaient presque une famille.

J'étais toute inquiète…

Une nouvelle vie commençait.

VI

Ma vie nouvelle coulait si douce, si tranquille, que je me croyais parmi des reclus. J'ai vécu chez mes protecteurs pendant plus de huit ans, et je ne me rappelle pas que, pendant tout ce temps, sauf de très rares exceptions, il y ait eu une soirée, un dîner, une réunion d'amis ou de parents. À part deux ou trois personnes, qui venaient rarement, le musicien B…, ami de la maison, les autres visiteurs qui se présentaient chez le mari d'Alexandra Mikhaïlovna venaient pour affaires, et dans la maison on ne recevait personne.

Le mari d'Alexandra Mikhaïlovna, toujours pris par les affaires et par son service, n'avait que fort peu de temps de libre, qu'il partageait également entre sa famille et la vie mondaine. De grandes relations, qu'il lui était impossible de négliger, le forçaient souvent à se montrer dans la société. Presque partout on parlait de son ambition sans bornes, mais bien que jouissant de la réputation d'un homme d'affaires sérieux, puisqu'il occupait une place en vue et que la chance et le succès avaient l'air de lui sourire, l'opinion publique ne lui marchandait pas sa sympathie. Il y avait même plus: tous ressentaient pour lui une sympathie particulière qu'en revanche on refusait absolument à sa femme.

Alexandra Mikhaïlovna vivait dans le plus complet isolement. Mais elle paraissait contente de son sort; son caractère doux était fait, semblait-il, pour la vie solitaire.

Elle s'était attachée à moi de toute son âme. Elle se mit à m'aimer comme sa propre enfant, et, pour moi, pleurant encore de ma séparation d'avec Catherine, je m'étais jetée avidement dans les bras maternels de ma bienfaitrice. Depuis, mon amour ardent pour elle ne se démentit pas. Elle était pour moi une mère, une sœur, une amie, elle me remplaçait tout au monde et fut l'appui de ma jeunesse.

Je ne tardai pas aussi à remarquer, par une sorte d'instinct, que son sort n'était pas du tout si enviable qu'on aurait pu le croire au premier abord, d'après sa vie douce, d'apparence tranquille, d'après sa liberté apparente,

d'après le sourire limpide qui éclairait si souvent son visage; et au fur et à mesure que je me développais, j'observais quelque chose de nouveau dans la vie de ma bienfaitrice, quelque chose que mon cœur devinait lentement, péniblement, et mon attachement pour elle grandissait et se fortifiait d'autant plus que je prenais conscience de la tristesse de sa destinée.

Elle était d'un caractère timide et faible. En contemplant les traits clairs et calmes de son visage, on ne pouvait supposer tout d'abord qu'un trouble quelconque pût habiter son âme égale. Il ne venait pas à l'idée qu'elle pût ne pas aimer autrui; la pitié l'emportait toujours dans son âme sur l'aversion. Et cependant elle avait peu d'amis et vivait en pleine solitude. Elle était passionnée et impressionnable par nature; mais en même temps elle avait peur de ses impressions, comme si elle surveillait son cœur et ne lui permettait pas de s'oublier même en rêve. Parfois, aux heures les plus calmes, j'apercevais tout à coup des larmes dans ses yeux, comme si quelque souvenir pénible tourmentait sa conscience, s'enflammait soudainement dans son âme, souvenir qui surveillait son bonheur et le troublait. Et plus elle paraissait heureuse, plus clair et calme était le moment présent de sa vie, plus vive aussi était l'angoisse, plus pénible était sa tristesse soudaine, et ses larmes, comme en une crise, s'échappaient de ses yeux. Je ne me rappelle pas, pendant huit ans, un seul mois exempt d'une pareille souffrance.

Son mari paraissait l'aimer beaucoup. Elle l'adorait. Mais, à première vue, on avait l'impression que quelque chose d'inexpliqué existait entre eux; il y avait dans leur vie un mystère, du moins le soupçonnai-je dès les premiers jours.

Le mari d'Alexandra Mikhaïlovna produisit sur moi, du premier coup, une impression indéfinissable, qui ne s'effaça jamais. C'était un homme grand, maigre, qui avait l'air de cacher intentionnellement son regard derrière de grandes lunettes vertes. Il était peu communicatif, froid et, même en tête à tête avec sa femme, il avait l'air de ne trouver rien à dire. Visiblement, les gens le gênaient. Il ne faisait aucunement attention à moi, et, cependant, chaque fois que nous nous trouvions réunis tous les trois dans le salon d'Alexandra Mikhaïlovna pour prendre le thé, je me sentais gênée en sa présence. Je regardais à la dérobée Alexandra Mikhaïlovna et j'observais

avec angoisse qu'elle avait l'air de mesurer chacun de ses mouvements et qu'elle pâlissait si elle remarquait que son mari était particulièrement grave et morose; ou, tout d'un coup, elle rougissait comme si elle attendait ou devinait quelque allusion dans les paroles de son mari. Je sentais que c'était pénible pour elle d'être avec lui et, cependant, on voyait qu'elle ne pouvait pas vivre une minute sans sa présence. J'étais frappée des attentions extraordinaires qu'elle avait pour lui, à chaque mot, chaque mouvement; elle avait l'air d'appliquer toutes ses forces à lui plaire, et paraissait craindre de ne pas avoir su deviner ce qu'il attendait d'elle. Elle avait l'air de mendier son approbation. Le moindre sourire sur le visage de son mari, un mot tendre et elle était heureuse comme aux premiers moments d'un amour encore timide et sans espoir. Elle avait soin de son mari comme s'il était gravement malade; et quand il passait dans son cabinet de travail, après avoir serré la main d'Alexandra Mikhaïlovna, comme s'il voulait, me semblait-il toujours, l'assurer de sa compassion pour elle, elle était toute transformée, ses mouvements devenaient tout de suite plus libres, sa conversation plus gaie. Mais une certaine gêne demeurait longtemps en elle après que son mari s'était retiré. Aussitôt elle commençait à se remémorer chacune de ses paroles, comme pour les bien peser. Souvent elle s'adressait à moi, afin de savoir si elle avait bien compris, si Piotr Alexandrovitch s'était exprimé exactement de telle ou telle façon. On eût dit qu'elle cherchait un autre sens à ce qu'il disait, et c'est seulement au bout d'une heure qu'elle se rassérénait tout à fait, convaincue enfin qu'il était très content d'elle et qu'elle s'inquiétait en vain. Alors, tout aussitôt, elle devenait bonne, gaie, joyeuse, m'embrassait, riait avec moi ou se mettait au piano et improvisait pendant des heures. Mais souvent, sa joie disparaissait tout à coup, elle se mettait à pleurer, et quand je la regardais, alors, toute troublée, gênée, effrayée, elle me disait aussitôt à voix basse, comme si elle craignait qu'on ne l'entendît, que ce n'était rien, qu'elle était très gaie et qu'il ne fallait pas m'inquiéter pour elle. Il arrivait aussi qu'en l'absence de son mari, elle commençait subitement à être prise d'inquiétude à son égard, et elle envoyait savoir ce qu'il faisait, demandait à la femme de chambre pourquoi il avait donné l'ordre d'atteler, où il voulait aller, s'il n'était pas malade, s'il était gai ou triste, ce qu'il avait

dit, etc. De ses affaires, de ses occupations, elle n'osait même pas l'entretenir. Quand il lui conseillait quelque chose ou lui adressait une demande, elle l'écoutait avec une telle soumission, elle avait si peur, qu'on eût dit une esclave. Elle était heureuse quand il lui faisait un compliment, pour un objet, un livre, un ouvrage manuel quelconque; elle en était fière et devenait aussitôt toute joyeuse. Mais sa joie était infinie quand, par hasard, ce qui lui arrivait très rarement, il caressait les deux enfants. Son visage se transfigurait, brillait de bonheur, et, en de pareils moments, il lui arrivait d'être même trop emportée par sa joie devant son mari. Par exemple, elle devenait si hardie que, tout d'un coup, elle-même, sans son invitation, lui proposait, bien entendu timidement et d'une voix tremblante, d'écouter un nouveau morceau de musique qu'elle avait reçu, ou lui demandait son opinion sur un livre ou, même la permission de lui lire une ou deux pages d'un volume qui avait produit récemment sur elle une vive impression.

Parfois le mari acquiesçait volontiers à ces désirs et même lui souriait avec indulgence, comme à un enfant gâté, dont on ne veut pas rejeter un caprice bizarre, de peur de l'attrister et de troubler son innocence. Mais, je ne sais pourquoi, j'étais révoltée jusqu'au fond de mon âme par ce sourire, par cette indulgence hautaine, par cette inégalité entre eux. Je me taisais, je me contenais, me bornant à observer attentivement ce qui se passait avec une curiosité enfantine, mais aussi avec une pensée prématurément profonde.

D'autres fois, je remarquais qu'il avait tout à coup l'air de se ressaisir, comme s'il se rappelait involontairement quelque chose de douloureux, de terrible, d'irrémédiable. Instantanément le sourire indulgent disparaissait de son visage, ses yeux se fixaient sur sa femme intimidée avec une telle compassion que j'en tremblais, et que si, comme je le vois maintenant, cette compassion se fût exercée à mon sujet, j'en eusse été épouvantée. Au même moment, la joie disparaissait du visage d'Alexandra Mikhaïlovna. La musique ou la lecture cessait; elle pâlissait, mais se contenait et se taisait. Un moment pénible suivait, une minute angoissante qui parfois se prolongeait longtemps. Enfin, son mari y mettait terme. Il se levait de sa place, comme s'il eût voulu se contraindre à réprimer en lui le dépit et l'émotion; il faisait plusieurs fois le tour de la chambre sans mot dire, puis il venait serrer la main

de sa femme, soupirait profondément et, visiblement troublé, après quelques mots brefs, où perçait le désir de consoler sa femme, il sortait de la chambre. Alexandra Mikhaïlovna fondait en larmes ou tombait dans une longue tristesse.

Souvent il la bénissait et la signait, comme on fait à un enfant, en lui disant au revoir, le soir, et elle recevait sa bénédiction avec des larmes de reconnaissance. Mais je ne puis pas oublier quelques scènes (deux ou trois, au plus, en huit ans), qui eurent lieu dans notre maison. Alexandra Mikhaïlovna paraissait alors une autre femme. La colère, l'indignation se reflétaient sur son visage ordinairement si doux, remplaçant son humilité perpétuelle et son adoration pour son mari. Parfois l'orage se préparait pendant toute une heure. Le mari devenait plus silencieux et plus morne qu'à l'ordinaire; enfin le cœur meurtri de la pauvre femme n'y tenait plus. Elle se mettait à parler d'une voix entrecoupée par l'émotion, entamait d'abord des paroles sans suite, pleines d'allusions et de réticences, puis, son angoisse l'étouffant, elle éclatait soudain en larmes et en sanglots, après quoi suivait le flot d'indignation, de reproches, de plaintes, de désespoir, comme si elle était prise d'un accès maladif. Il fallait voir avec quelle patience le mari supportait tout cela, avec quelle compassion il la suppliait de se calmer, lui baisait les mains, et se mettait enfin à pleurer avec elle. Elle se ressaisissait alors subitement, comme si sa conscience se dressait contre elle, lui reprochant un crime. Les larmes de son mari la bouleversaient et, se tordant les mains de désespoir, avec des sanglots entrecoupés, elle implorait à ses genoux un pardon qu'elle recevait aussitôt. Mais les souffrances de sa conscience duraient encore longtemps, ainsi que ses larmes et ses supplications de lui pardonner. À la suite de pareilles scènes, pendant des mois entiers, elle se montrait encore plus timide et plus craintive devant son mari. Je ne pouvais rien comprendre à ces reproches et à ces scènes, pendant lesquelles on me renvoyait toujours dans ma chambre, d'ailleurs très gauchement. Mais ils ne pouvaient pas se cacher de moi complètement. J'observais, je remarquais, je devinais, et dès le commencement même j'avais eu le soupçon vague qu'il y avait là un mystère, que ces convulsions d'un cœur meurtri ne devaient pas être l'effet d'un simple état nerveux, que ce n'était pas sans raison que le

mari avait toujours les sourcils froncés, que sa compassion pour sa pauvre femme malade n'était pas sans fondement, de même que la timidité et la crainte d'Alexandra Mikhaïlovna, en sa présence, et cet amour tendre, étrange, qu'elle n'osait même pas manifester devant lui, que cet isolement enfin, cette vie de recluse, cette rougeur, cette pâleur mortelle qui alternaient sur son visage en présence de son mari devaient avoir une raison.

Il est vrai que de pareilles scènes étaient très rares, car notre vie était très monotone; j'en connaissais déjà le détail de très près, d'autant que je grandissais et me développais rapidement; mais beaucoup d'impressions nouvelles qui commençaient à se faire jour en moi, bien qu'inconsciemment, me distrayaient de mes observations. Je m'étais enfin habituée à ce genre de vie, aux caractères de ceux qui m'entouraient. Sans doute il m'était impossible de ne pas réfléchir parfois en regardant Alexandra Mikhaïlovna, mais je n'arrivais pas à une conclusion. Je l'aimais beaucoup, je respectais ses malheurs, et je craignais de blesser son cœur par ma curiosité. Elle me comprenait et bien des fois elle fut sur le point de me remercier pour mon attachement. Tantôt, remarquant mes soins, elle souriait, et parfois, à travers ses larmes, elle se raillait elle-même de pleurer si fréquemment; tantôt elle se mettait tout d'un coup à me dire qu'elle était très, très heureuse, que tout le monde était si bon pour elle, que toutes les personnes qu'elle avait connues jusqu'à présent l'avaient aimée beaucoup, mais que ce qui la tourmentait était de voir que Piotr Alexandrovitch était toujours triste à cause d'elle, tandis qu'elle, au contraire, était si heureuse, si heureuse! Et elle m'embrassait avec une si chaude tendresse, son visage s'éclairait d'un tel amour que mon cœur, si je puis dire, était malade de compassion pour elle. Ses traits ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Ils étaient réguliers, et sa maigreur, sa pâleur rehaussaient encore le charme grave de sa beauté. Des cheveux noirs, très épais, rattachés sur la nuque, faisaient une ombre sévère, nette, sur ses joues; mais ce qui charmait et frappait surtout par contraste, c'était le regard tendre de ses grands yeux bleus enfantins. Ce regard reflétait parfois tant de naïveté qu'il semblait avoir peur de chaque sensation, de chaque élan du cœur, de tous ses instants de tranquillité, comme de ses fréquentes mélancolies.

Mais aux heures de joie et de repos, dans ce regard qui pénétrait le cœur,

il y avait tant de clarté, tant de calme, ses yeux, bleus comme l'azur, brillaient d'un tel amour, regardaient avec tant de douceur, reflétaient un sentiment si profond de sympathie pour tout ce qui était noble, pour tout ce qui attirait la compassion, que l'âme se soumettait tout entière à leur charme, aspirait involontairement à eux, et semblait recevoir d'eux la clarté, la tranquillité morale, l'apaisement et l'amour. C'est ainsi que parfois en regardant le ciel bleu on se sent prêt à rester des heures entières dans une contemplation heureuse, on sent que l'âme devient plus libre, plus calme, comme si en elle se reflétait l'immense voûte céleste. Souvent, quand l'animation colorait son visage et que sa poitrine tremblait d'émotion, alors ses yeux devenaient toute lumière, comme si son âme, chaste gardienne de la flamme pure du beau, se transportait en eux. À ces moments, elle était comme inspirée.

Dès les premiers jours de mon arrivée dans cette maison, je m'aperçus qu'elle était contente de m'avoir dans sa solitude (alors elle n'avait qu'un seul enfant qui avait un an). Elle me traita comme sa fille; elle ne fit jamais aucune différence entre moi et ses enfants. Avec quelle ardeur elle s'adonna à mon éducation! Au commencement, elle y apportait tant de zèle que Mme Léotard s'en amusait. En effet, nous avions tout commencé à la fois, de sorte que ni l'une ni l'autre n'y comprenait plus rien. C'est ainsi qu'elle s'était mise à m'enseigner elle-même plusieurs choses en même temps, et cela avec une ardeur où il y avait plus d'impatience que de véritable utilité. D'abord elle s'attrista de mon peu de savoir, mais après en avoir ri ensemble, nous essayâmes de nouveau, car, malgré son premier insuccès, Alexandra Mikhaïlovna se déclarait nettement contre le système de Mme Léotard.

Toutes deux en discutaient en riant; ma nouvelle éducatrice s'opposait à l'emploi de tout système; il fallait qu'ensemble, en tâtonnant, nous trouvions la bonne voie; on ne devait pas me bourrer la cervelle de connaissances inutiles; tout le succès dépendrait de mes capacités et de l'habileté à développer en moi la bonne volonté. En somme, elle avait raison, et elle remporta une entière victoire. D'abord, pour commencer, les rapports d'élève à maîtresse furent totalement supprimés. Nous travaillions ensemble et parfois il arrivait même que c'était moi qui avais l'air du professeur. Ainsi, entre nous, souvent des discussions s'élevaient; je m'emportais tant que je

pouvais pour prouver que je comprenais comme il fallait, et, imperceptiblement, Alexandra Mikhaïlovna me mettait dans la vraie voie; à la fin, quand nous arrivions à la vérité, je devinais aussitôt sa ruse, et la lui montrais. Et après m'être rendu compte des soins qu'elle me prodiguait ainsi pendant des heures entières, je me jetais à son cou et l'embrassais fortement. Ma sensibilité l'étonnait et la touchait infiniment. Elle se mettait à me questionner curieusement sur mon passé, désirant le connaître de moi; et chaque fois, après mes récits, elle devenait plus tendre et plus grave avec moi, car, à cause de ma malheureuse enfance, je lui inspirais une compassion mélangée de respect. Après mes récits, nous entamions de longues conversations au cours desquelles elle m'expliquait mon passé de telle façon qu'il me semblait le revivre en effet et apprendre de nouveau beaucoup de choses. Mme Léotard trouvait souvent ces conversations trop sérieuses, et, voyant mes larmes, les jugeait tout à fait déplacées. Mais moi, je pensais juste le contraire, car après ces leçons je me sentais si contente, si légère, comme si dans mon sort il n'y avait rien eu de malheureux. En outre, j'étais très reconnaissante à Alexandra Mikhaïlovna de ce que, chaque jour, elle me forçait à l'aimer davantage. Mme Léotard ne comprenait pas qu'ainsi, peu à peu, se fondait harmonieusement tout ce qui autrefois s'était soulevé prématurément dans mon âme.

La journée commençait de la sorte: nous nous réunissions dans la nursery. Nous éveillions l'enfant, puis on le levait, on l'habillait, on le faisait manger; nous l'amusions et lui apprenions à parler; enfin, nous laissions l'enfant pour nous mettre à travailler. Nous travaillions beaucoup, mais Dieu sait ce qu'étaient ces études! Elles embrassaient tout et en même temps rien de défini. Nous lisions ensemble et échangions nos réflexions. Nous abandonnions le livre pour la musique et des heures entières passaient sans que nous nous en aperçussions. Le soir, souvent B…, l'ami d'Alexandra Mikhaïlovna, venait. Mme Léotard venait aussi. Presque toujours, s'engageait une conversation animée sur l'art, la vie, la réalité et l'idéal, le passé et l'avenir; et il nous arrivait souvent de rester ainsi à causer jusqu'à plus de minuit. J'écoutais avidement, je m'enthousiasmais avec les autres, je riais ou m'attristais. Ce fut au cours de ces entretiens que j'appris en détail

tout ce qui concernait mon père et ma première enfance. Cependant je grandissais. On prit pour moi des professeurs, desquels, sans Alexandra Mikhaïlovna, je n'eusse rien appris. Avec le professeur de géographie je ne faisais que m'abîmer la vue à chercher sur la carte les villes et les fleuves, tandis qu'avec Alexandra Mikhaïlovna nous faisions de beaux voyages, nous visitions un pays, nous en voyions les merveilles, nous vivions des heures enthousiastes, fantastiques et notre zèle était si grand que les livres qu'elle avait lus n'étaient plus suffisants et que nous étions forcées de recourir à de nouveaux volumes. Bientôt je pouvais moi-même montrer à mon professeur tout ce qu'il voulait. Cependant, je dois lui rendre cette justice que, jusqu'à la fin, il garda sur moi cet avantage de connaître imperturbablement la longitude et la latitude de n'importe quelle ville, ainsi que le chiffre de sa population.

Le professeur d'histoire était payé très scrupuleusement, mais une fois qu'il était parti Alexandra Mikhaïlovna et moi nous étudiions l'histoire à notre façon. Nous prenions des livres et lisions parfois jusqu'à une heure très avancée de la nuit, ou plutôt, pour dire vrai, c'était Alexandra Mikhaïlovna qui lisait, car elle remplissait aussi les fonctions de censeur. Je n'éprouvais jamais plus d'enthousiasme qu'après ces lectures. Toutes les deux nous étions animées comme si nous en étions nous-mêmes les héros. Sans doute nous lisions beaucoup entre les lignes; en outre, Alexandra Mikhaïlovna racontait très bien; on eût dit que ce que nous lisions était arrivé en sa présence. Si étrange que pût être un tel enthousiasme, je savais cependant qu'elle se calmait auprès de moi. Je me rappelle que souvent je réfléchissais en la regardant; je la devinais, et avant même d'avoir commencé à vivre, je connaissais beaucoup de la vie.

J'atteignais ma treizième année, La santé d'Alexandra Mikhaïlovna empirait de plus en plus. Elle devenait irritable, avec des accès de tristesse longs et aigus. Les visites de son mari se faisaient plus fréquentes. Il restait avec elle, mais, comme auparavant, sans presque dire un mot et de plus en plus renfrogné. Sa vie commençait à m'intéresser vivement. J'étais déjà sortie de l'enfance; diverses impressions nouvelles se formaient en moi; j'observais, j'imaginais, et je supposais. Le mystère de cette famille me tourmentait de plus en plus. À certains moments il me semblait comprendre

quelque chose à ce mystère. D'autres fois je devenais indifférente, apathique, ennuyée, j'oubliais ma curiosité, ne trouvant la solution d'aucune question. Enfin, de plus en plus fréquemment j'éprouvais le besoin bizarre de rester seule, de réfléchir, de réfléchir sans cesse. C'était exactement comme à l'époque où j'étais encore avec mes parents, quand, avant de me prendre d'amitié pour mon père, je m'étais tenue toute une année dans mon coin à penser, à réfléchir, à regarder, de sorte que j'étais devenue tout à fait sauvage, vivant parmi les visions fantastiques créées par mon imagination. La différence était que maintenant il y avait plus d'impatience, plus d'angoisse, plus de désir de mouvement, de sorte que je ne pouvais plus me concentrer sur un seul point, comme autrefois.

De son côté Alexandra Mikhaïlovna avait l'air de s'éloigner de moi. À cet âge je ne pouvais presque plus être sa camarade. Je n'étais pas une enfant. J'interrogeais sur trop de choses et parfois je la regardais de telle façon qu'elle devait baisser les yeux devant moi. Il y avait des moments étranges. Je ne pouvais pas voir ses larmes, et souvent des larmes me montaient aux yeux en la regardant. Je me jetais à son cou et l'embrassais ardemment. Que pouvait-elle me répondre? Je sentais que j'étais un fardeau pour elle. À d'autres moments — et cela était toujours pénible et triste, — elle-même, comme désespérée, m'embrassait fortement, semblant chercher ma sympathie, comme si elle ne pouvait pas supporter sa solitude, comme si je la comprenais déjà, comme si nous avions souffert ensemble.

Cependant un mystère demeurait entre nous, et moi-même je commençais à m'éloigner d'elle. Sa présence me devenait pénible; en outre peu de choses nous réunissaient maintenant; la musique seule, mais le médecin la lui interdisait. Les livres? C'était désormais plus difficile encore. Elle n'était pas en état de lire avec moi. Nous nous serions arrêtées dès la première page: chaque mot pouvait être une allusion, chaque phrase un rébus. Nous évitions la conversation en tête à tête, chaleureuse et intime.

Mais juste à ce moment le sort, tout à fait à l'improviste, donna de la façon la plus bizarre un autre cours à ma vie. Mon attention, mes sentiments, mon cœur, mon esprit prirent soudain, avec une tension qui atteignait à l'enthousiasme, une autre orientation. Sans le remarquer, je me trouvai

transportée dans un monde nouveau. Je n'avais pas le temps de me retourner, de regarder autour de moi, de réfléchir, je pouvais me perdre, je le sentais même, mais la tentation était plus forte que la crainte et je m'abandonnai au hasard, les yeux fermés; je me détournai pour longtemps de cette existence qui commençait à être un fardeau pour moi et à laquelle, avec tant d'avidité et d'inutilité, j'avais cherché une issue. Voici de quoi il s'agit et comment cela arriva.

La salle à manger avait trois sorties: par l'une on accédait aux chambres de réception; par l'autre à la cuisine et à la nursery, par la troisième à la bibliothèque. Dans la bibliothèque une autre porte donnait dans le cabinet de travail où se tenait ordinairement le secrétaire de Piotr Alexandrovitch, qui était à la foi son copiste, son aide et son homme de confiance. C'était lui qui gardait la clef de la bibliothèque. Ma chambre était séparée de la bibliothèque par ce cabinet de travail. Un jour que le secrétaire n'était pas à la maison, après dîner, je trouvai la clef de la bibliothèque. La curiosité me saisit, et, usant de ma trouvaille, j'entrai dans la bibliothèque. C'était une pièce assez vaste, très claire, où il y avait huit grandes armoires pleines de livres. Piotr Alexandrovitch tenait la plupart de ces livres d'un héritage; une autre partie avait été réunie par Alexandra Mikhaïlovna qui achetait sans cesse des volumes.

Jusqu'alors on ne m'avait laissé lire qu'avec la plus grande circonspection, et je devinais aisément qu'on m'interdisait maintes choses, que beaucoup étaient pour moi un mystère. Aussi, fut-ce avec une grande curiosité, un transport de crainte et de joie et un sentiment particulier que j'ouvris la première armoire et y pris le premier ouvrage qui me tomba sous la main. Dans cette armoire se trouvaient des romans. J'en pris un, je refermai l'armoire et emportai le livre dans ma chambre. J'éprouvais une sensation bizarre, un battement de cœur violent, comme si j'eusse pressenti qu'un grand changement s'opérait dans mon existence. Aussitôt dans ma chambre, je m'enfermai et ouvris le roman. Mais je ne pouvais pas lire. J'avais un autre souci: il me fallait d'abord m'assurer définitivement la possession de la bibliothèque; il fallait que personne ne pût concevoir de doutes, afin que je pusse, à n'importe quel moment, prendre les livres que je voudrais. C'est

pourquoi j'ajournai mon plaisir à un instant plus propice. Je remis le livre en place et cachai la clef dans ma chambre. C'était le premier acte mauvais que je commettais.

J'en redoutais les conséquences; mais tout s'arrangea à souhait. Le secrétaire de Piotr Alexandrovitch, après avoir cherché la clef toute une journée et une partie de la nuit, par terre, avec une bougie, se décida, le matin, d'appeler un serrurier, qui vint avec un trousseau de clefs où on en trouva une qui allait à la serrure. L'affaire se termina ainsi, et il ne fut plus question de la clef perdue. Mais, je me conduisis en cette occasion avec tant de prudence et de ruse, que j'attendis une semaine avant de retourner dans la bibliothèque, une fois bien convaincue qu'il n'y avait aucun danger qu'on me soupçonnât. Choisissant le moment où le secrétaire n'était pas à la maison, je m'y rendis par la salle à manger. Le secrétaire de Piotr Alexandrovitch se contentait d'avoir la clef dans sa poche sans jamais entrer en contact plus direct avec les livres, et il n'allait même pas dans la pièce où ils se trouvaient.

Je me mis dès lors à lire avec avidité et bientôt la lecture fut ma passion. Tous mes nouveaux besoins, toutes mes aspirations récentes, tous les élans encore vagues de mon adolescence qui s'élevaient dans mon âme d'une façon si troublante et qui étaient provoqués par mon développement si précoce, tout cela, soudainement, se précipita dans une direction, parut se satisfaire complètement de ce nouvel aliment et trouver là son cours régulier. Bientôt mon cœur et ma tête se trouvèrent si charmés, bientôt ma fantaisie se développa si largement, que j'avais l'air d'oublier tout ce qui m'avait entourée jusqu'alors. Il semblait que le sort lui même m'arrêtât sur le seuil de la nouvelle vie dans laquelle je me jetais, à laquelle je pensais jour et nuit, et, avant de m'abandonner sur la route immense, me faisait gravir une hauteur d'où je pouvais contempler l'avenir dans un merveilleux panorama, sous une perspective brillante, ensorcelante. Je me voyais destinée à vivre tout cet avenir en l'apprenant d'abord par les livres; de vivre dans les rêves, les espoirs, la douce émotion de mon esprit juvénile. Je commençai mes lectures sans aucun choix, par le premier livre qui me tomba sous la main. Mais, le destin veillait sur moi. Ce que j'avais appris et vécu jusqu'à ce jour était si noble, si austère, qu'une page impure ou mauvaise n'eût pu désormais me

séduire. Mon instinct d'enfant, ma précocité, tout mon passé veillaient sur moi; et maintenant ma conscience m'éclairait toute ma vie passée.

En effet, presque chacune des pages que je lisais m'était déjà connue, semblait déjà vécue, comme si toutes ces passions, toute cette vie qui se dressaient devant moi sous des formes inattendues, en des tableaux merveilleux, je les avais déjà éprouvées.

Et comment pouvais-je ne pas être entraînée jusqu'à l'oubli du présent, jusqu'à l'oubli de la réalité, quand, devant moi dans chaque livre que je lisais, se dressaient les lois d'une même destinée, le même esprit d'aventure qui règnent sur la vie de l'homme, mais qui découlent de la loi fondamentale de la vie humaine et sont la condition de son salut et de son bonheur! C'est cette loi que je soupçonnais, que je tâchais de deviner par toutes mes forces, par tous mes instincts, puis presque par un sentiment de sauvegarde. On avait l'air de me prévenir, comme s'il y avait en mon âme quelque chose de prophétique, et chaque jour l'espoir grandissait, tandis qu'en même temps croissait de plus en plus mon désir de me jeter dans cet avenir, dans cette vie. Mais, comme je l'ai déjà dit, ma fantaisie l'emportait sur mon impatience, et, en vérité, je n'étais très hardie qu'en rêve; dans la réalité, je demeurais instinctivement timide devant l'avenir.

Ainsi, inconsciemment, avais-je résolu de me satisfaire, en attendant, avec le monde de la fantaisie, du rêve, où j'étais seule à agir, où il n'y avait que des joies et où le malheur, s'il était admis, ne jouait qu'un rôle passif, passager, juste ce qu'il fallait pour l'agrément du contraste et le brusque revirement du sort sur le dénouement heureux de mes romans.

Une pareille vie, vie de l'imagination, vie étrangère à tout ce qui m'entourait, dura trois ans.

Cette vie était mon secret, et pendant trois années entières, je n'ai pas su si je devais craindre ou non qu'on le découvrît. Ce que j'ai vécu pendant ces trois ans m'était trop cher, trop intime; dans toutes ces fantaisies je me reflétais trop moi-même, si bien que j'arrivais à être troublée, effrayée d'un regard étranger quel qu'il fût, qui, par hasard, plongeait dans mon âme.

En outre, nous tous, dans la maison, vivions si isolément, si en dehors de la société, dans un tel calme monacal, qu'involontairement en chacun de nous

se développait la tendance à se replier sur soi-même. C'est ce qui m'arrivait.

Pendant ces trois années, rien ne changea autour de moi; tout restait comme auparavant. Comme auparavant régnait entre nous une monotonie triste qui aurait pu tourmenter mon âme et me pousser dans une voie peut-être pernicieuse. Mme Léotard avait vieilli et ne sortait plus guère de sa chambre. Les enfants étaient encore trop petits. B… était très monotone, et le mari d'Alexandra Mikhaïlovna restait toujours aussi sévère et aussi renfrogné qu'autrefois. Entre lui et sa femme régnait comme auparavant le même mystère, qui commençait à m'apparaître comme quelque chose de plus en plus horrible, et je craignais chaque jour davantage pour Alexandra Mikhaïlovna. Sa vie triste, monotone, s'éteignait sous mes yeux. Sa santé empirait de jour en jour. Une sorte de désespoir semblait s'être emparé de son âme. Elle était visiblement sous l'impression de quelque chose d'inconnu, d'indéfini, dont elle-même ne pouvait se rendre compte, quelque chose de terrible et en même temps d'incompréhensible, mais qu'elle acceptait comme la croix de sa vie condamnée. Son cœur s'endurcissait dans cette souffrance sourde et même son esprit prenait un autre tour, très pénible. Ce qui me frappait surtout, c'est que, me semblait-il, plus je grandissais, plus elle s'éloignait de moi. Même à certains moments, j'avais l'impression qu'elle ne m'aimait pas, que j'étais un fardeau pour elle.

J'ai dit que je m'étais d'abord éloignée d'elle volontairement, et qu'une fois loin d'elle je m'étais trouvée comme contaminée par le mystère de son propre caractère. Voilà pourquoi tout ce que j'ai vécu ces trois années, tout ce qui naissait dans mon âme, dans mes rêves, dans mes espérances, dans mes enthousiasmes passionnés, tout cela restait en moi.

Du jour où nous nous étions écartées l'une de l'autre, nous ne nous étions plus jamais réunies; cependant il me semblait que je l'aimais chaque jour davantage. Maintenant, je ne puis me rappeler sans des larmes jusqu'à quel point elle m'était attachée, jusqu'à quel point elle s'était engagée dans son cœur à me prodiguer tous les trésors d'amour qu'il renfermait, et à accomplir jusqu'au bout son vœu d'être pour moi une mère. Il est vrai que sa propre douleur l'écartait parfois de moi pour longtemps; elle avait alors l'air de m'oublier, d'autant plus que moi-même je tâchais de ne pas me rappeler à

elle, si bien que de cette façon mes seize ans arrivèrent sans que personne ne le remarquât. Mais, par moments, Alexandra Mikhaïlovna se mettait tout à coup à s'inquiéter de moi, elle m'appelait, me posait une foule de questions, comme pour mieux me connaître; elle demeurait avec moi des journées entières, devinait mes désirs et me prodiguait à chaque instant ses conseils. Mais elle était déjà trop déshabituée de moi, si bien que parfois elle agissait trop naïvement, et je remarquais et comprenais tout. C'est ainsi qu'un jour, — je n'avais pas encore seize ans, — ayant examiné un de mes livres, elle m'interrogea sur mes lectures, et, trouvant que je n'étais pas encore sortie des ouvrages pour enfants, elle parut tout à coup s'effrayer. Je la comprenais et la suivais attentivement. Pendant deux semaines entières, elle eut l'air de me préparer, de se rendre compte du degré de mon développement et de mes besoins. Enfin elle se décida à prendre un parti et sur notre table parut Ivanhoé de Walter Scott, que j'avais lu depuis longtemps, au moins trois fois. D'abord avec une attention timide elle suivit mes impressions, les scrutant comme si elle en avait peur. Enfin cette tension trop marquée disparut; nous nous enthousiasmâmes toutes deux, et j'étais si heureuse, si heureuse que je ne pouvais déjà plus me cacher d'elle. Quand nous arrivâmes à la fin du roman, elle était aussi enthousiaste que moi. Chacune de mes remarques, pendant notre lecture, était judicieuse, chaque impression juste. À ses yeux j'étais déjà trop développée. Frappée de mon enthousiasme, elle se remit joyeusement à suivre mon éducation. Elle se promettait de ne plus se séparer de moi; mais cela n'était pas en son pouvoir. Le sort bientôt nous sépara de nouveau et empêcha notre rapprochement. Il suffisait pour cela du premier accès de sa maladie, de sa douleur perpétuelle, et, ensuite, de nouveau, c'était du mystère, de la méfiance, et peut-être même de la haine.

Mais, même en de pareils moments, il y avait des minutes qui échappaient à notre pouvoir. La lecture, quelques mots sympathiques échangés entre nous, la musique, et nous nous oubliions, nous en disions trop, et ensuite nous nous sentions gênées l'une vis-à-vis de l'autre. Après avoir réfléchi, nous nous regardions comme effrayées avec une curiosité pleine de suspicion et de méfiance. Chacune de nous avait sa limite jusqu'où pouvait aller notre rapprochement, et nous n'osions la franchir si même nous en

avions eu le désir.

Un soir, à la tombée de la nuit, je lisais distraitement un livre dans le cabinet de travail d'Alexandra Mikhaïlovna. Elle était assise devant le piano, improvisant sur le thème d'un de ses motifs favoris de la musique italienne. Quand elle passa enfin à la pure mélodie, entraînée par la musique qui me pénétrait le cœur, je commençai timidement, à mi-voix, à chantonner cet air. Bientôt, entraînée tout à fait, je me levai de ma place et m'approchai du piano. Alexandra Mikhaïlovna, comme si elle avait, deviné mon intention, continua à m'accompagner en suivant avec amour chaque son de ma voix. Elle paraissait frappée de sa richesse. Jusqu'à ce jour je n'avais jamais chanté devant elle, et je ne savais moi-même si j'avais de la voix. Mais ce soir-là, tout à coup, nous nous excitâmes toutes les deux, je donnai de plus en plus de voix, et l'étonnement d'Alexandra Mikhaïlovna, stimulait en moi encore davantage la force et la passion. Enfin mon chant se termina si bien, avec tant de vie et de force, qu'enthousiasmée elle me prit les mains et me regarda avec joie.

— Annette, mais tu as une voix admirable! Dit-elle. Mon Dieu, comment ne l'ai-je pas remarqué?

— Mais moi-même je n'en savais rien, répondis-je hors de moi de plaisir.

— Que Dieu te bénisse, ma chère enfant! Remercie-le pour ce don. Qui sait! Oh! Mon Dieu, mon Dieu!

Elle était si touchée par cette chose inattendue, elle était si folle de joie, qu'elle ne savait comment me le dire, comment me caresser. C'était une de ces minutes de révélation de sympathie mutuelle, de rapprochement que depuis longtemps nous n'avions plus. Une heure après, comme si c'était fête dans la maison, on envoya chercher B… En l'attendant, nous prîmes par hasard un autre morceau de musique que je connaissais mieux. Cette fois, je tremblais de crainte. J'avais peur de détruire la première impression. Mais bientôt ma propre voix m'encouragea et me soutint. J'étais surprise moi-même de sa force, et cette seconde expérience dissipa toute crainte. Dans l'accès de sa joie impatiente, Alexandra Mikhaïlovna fit venir les enfants, même la nounou, et enfin, au paroxysme de l'enthousiasme, elle alla chercher son mari dans son cabinet de travail, ce qu'elle n'eût jamais osé faire à tout

autre moment.

Piotr Alexandrovitch écouta la nouvelle avec une grande bienveillance, me félicita et fut le premier à dire qu'il fallait me faire donner des leçons. Alexandra Mikhaïlovna, heureuse et reconnaissante comme s'il se fût agi d'elle, lui baisa les mains. Enfin parut B… Le vieillard était très heureux. Il m'aimait beaucoup. Il se rappelait mon père, le passé. Je chantai devant lui deux ou trois morceaux; alors, d'un air sérieux, soucieux, même avec un certain mystère, il déclara que j'avais indiscutablement des moyens, même du talent et qu'il était impossible de ne pas me faire travailler. Ensuite, comme se reprenant, tous deux, lui et Alexandra Mikhaïlovna, jugeant qu'il était dangereux de me trop louanger au début, commencèrent à se faire des signes d'yeux; mais leur conjuration était si naïve et si gauche, que je l'aperçus aussitôt. Je riais en moi-même pendant toute la soirée, en voyant comment, après chaque nouveau morceau, ils s'efforçaient de se retenir et faisaient exprès, à haute voix, des remarques sur mes défauts. Mais ils ne purent pas se contenir longtemps et B…, de nouveau, tout ému de joie, ne put s'empêcher de se trahir. Je ne m'étais jamais doutée qu'il m'aimât autant. Pendant toute la soirée, ce fut la conversation la plus amicale, la plus délicieuse. B… racontait des anecdotes sur des chanteurs et des artistes connus, puis il parla avec enthousiasme, presque avec adoration d'un artiste. Ensuite la conversation tourna sur moi, sur mon enfance, sur le prince et sa famille, dont j'avais si peu entendu parler depuis notre séparation. Alexandra Mikhaïlovna savait elle-même très peu de choses à leur sujet. B… était le mieux renseigné, parce qu'il était allé plusieurs fois à Moscou; mais ici la conversation prit un ton mystérieux, incompréhensible pour moi. Deux ou trois observations se rapportant au prince me frappèrent particulièrement. Alexandra Mikhaïlovna s'informa de Catherine; mais B… ne pouvait rien dire de particulier à son sujet et même, avec intention, se taisait. Cela me frappa. Non seulement je n'avais pas oublié Catherine, non seulement mon ancienne affection pour elle ne s'était pas éteinte, mais, au contraire, je ne pouvais même penser qu'un changement ait pu se produire en Catherine. La séparation, ces longues années vécues dans l'isolement, pendant lesquelles nous n'avions eu aucune nouvelle l'une de l'autre, la différence de notre éducation, de nos caractères

m’échappaient. Enfin, Catherine ne m’avait jamais quittée en pensée. Elle me semblait vivre toujours avec moi, surtout dans mes rêves, dans mes romans; dans mes aventures fantastiques, nous marchions ensemble, la main dans la main; m’imaginant être l’héroïne de chaque roman que je lisais, je plaçais aussitôt près de moi cette amie de mon enfance et je dédoublais le roman en deux parties dont l’une était créée par moi, tout en pillant effrontément mes auteurs favoris.

Enfin, dans notre conseil de famille il fut décidé qu’on ferait venir un professeur de chant. B… nous recommanda le plus connu, le meilleur. Le lendemain, l’Italien D… se présenta chez nous. Il me fit chanter et se montra de l’avis de son ami B…; mais il déclara qu’il me serait beaucoup plus profitable d’aller travailler à son cours avec ses autres élèves, que l’émulation et les multiples occasions de m’instruire seraient favorables au développement de ma voix. Alexandra Mikhaïlovna accepta et, à partir de ce jour, trois fois par semaine, je me rendis au cours, à huit heures du matin, accompagnée d’une bonne.

Je raconterai maintenant un événement qui fit sur moi une très grande impression, et marqua pour moi une nouvelle période de mon existence.

J’avais alors seize ans passés. En moi, tout d’un coup, se montrait une apathie incompréhensible. Tous mes rêves, tous mes enthousiasmes, mes rêveries même avaient disparu. Une froide indifférence avait remplacé l’ancienne ardeur de mon âme; mon art lui-même avait perdu de son attrait et je le négligeais. Rien ne me distrayait plus, à tel point que je ressentais même de l’indifférence pour Alexandra Mikhaïlovna. Mon apathie était interrompue par des tristesses sans cause et des larmes. Je recherchais la solitude. À ce moment un événement étrange bouleversa mon âme jusqu’au fond et changea cette torpeur en une vraie tempête. Voici ce qui se passa.

VII

J'étais entrée dans la bibliothèque (cela restera toujours pour moi une minute mémorable), où j'avais pris un roman de Walter Scott, Les eaux de Saint-Ronan, le seul ouvrage de cet auteur que je n'avais pas encore lu. Je me rappelle qu'une tristesse sans objet me tourmentait; c'était comme une sorte de pressentiment. J'avais envie de pleurer. La chambre était très éclairée par les rayons obliques du soleil couchant. Tout était silencieux. Dans les chambres voisines, pas âme qui vive: Piotr Alexandrovitch n'était pas à la maison et Alexandra Mikhaïlovna était malade et couchée. Je pleurais. Ayant ouvert le livre sur la deuxième partie, je le feuilletais en tâchant de trouver un sens aux phrases qui passaient devant mes yeux. J'avais l'air de deviner, comme on s'amuse à le faire en ouvrant un livre au hasard. Je me rappelle que je venais précisément de fermer le volume pour l'ouvrir ensuite au hasard, afin de lire, en pensant à mon avenir, la page qui s'ouvrirait. Ayant ouvert le livre, j'aperçus une feuille de papier à lettre pliée en quatre, et très serrée, comme si elle avait été mise dans ce volume depuis plusieurs années et oubliée là. Avec une grande curiosité je me mis à examiner ma trouvaille. C'était une lettre sans adresse et signée des deux initiales S. O. Mon attention redoubla; j'ouvris la lettre, dont les feuillets étaient presque collés et qui, à cause de son long séjour entre les pages, avait laissé sur celles-ci un rectangle clair. Les plis de la lettre étaient jaunis; on voyait qu'autrefois on l'avait lue souvent et qu'on la gardait comme un trésor. Quelques mots frappèrent mes regards, et mon cœur battit d'émotion. Je retournais cette lettre dans ma main comme pour retarder exprès le moment de la lecture. Je la portai fortuitement à la lumière. Oui, il y avait sur ces lignes des traces de larmes; elles avaient fait des taches sur le papier, et, par endroits, effacé les caractères. De qui étaient ces larmes? Enfin n'y tenant plus, je lus la moitié de la première page et un cri d'étonnement s'échappa de ma poitrine. Je remis le livre à sa place, refermai la bibliothèque, et, la lettre cachée dans mon corsage, je courus chez moi. Je m'enfermai dans ma chambre et commençai à relire de nouveau la

lettre. Mon cœur battait si fort que les mots dansaient devant mes yeux. Il me fallut longtemps pour commencer à comprendre. Cette lettre me découvrait une partie du mystère. Elle me frappa comme la foudre, car j'avais reconnu à qui elle était adressée. Je savais qu'en lisant cette lettre je commettais presque un crime, mais c'était plus fort que moi. La lettre était adressée à Alexandra Mikhaïlovna. Je comprenais vaguement ce qu'elle contenait et, pendant longtemps, elle obséda péniblement ma pensée. Depuis ce jour commença pour moi comme une nouvelle vie. Mon cœur venait d'être révolté pour longtemps, presque pour toujours. J'avais juste deviné mon avenir.

Cette lettre était une dernière, une déchirante lettre d'adieu. Quand je la relus, je sentis un tel serrement de cœur, comme si j'avais moi-même tout perdu, comme si tout s'était enfui de moi, mes rêves et mes espoirs, comme si rien ne me restait plus sauf cette vie qui ne m'était plus nécessaire. Qui donc était celui qui avait écrit cette lettre? Quelle avait été sa vie ensuite? Dans la lettre il y avait tant d'allusions qu'on ne pouvait s'y tromper; en même temps elle contenait tant de questions qu'on ne pouvait ne pas se perdre en conjectures. Mais je ne m'y trompai guère. En outre le style de la lettre révélait beaucoup de choses; il dévoilait le caractère de cette liaison qui avait broyé deux cœurs. Voici cette lettre, je la cite presque mot pour mot:

«Tu as dit que tu ne m'oublierais pas. Je te crois, et désormais, toute ma vie est dans ces paroles. Il faut nous séparer; notre heure a sonné! Je le savais depuis longtemps, ma douce belle, mais je ne l'ai compris que maintenant. Pendant tout notre temps, pendant tout le temps que tu m'as aimé, mon cœur souffrait pour notre amour, et, le croiras-tu, maintenant je me sens plus léger! Je savais depuis longtemps que cela aurait une fin, que c'était fatal qu'il en fût ainsi! Écoute-moi, Alexandra, nous étions inégaux et, moi, je l'ai toujours senti, toujours! J'étais indigne de toi, et moi seul devais être puni pour le bonheur vécu. Dis, qu'étais-je auprès de toi avant de te connaître? Mon Dieu! Voilà déjà deux années écoulées et jusqu'à maintenant je suis comme un homme sans connaissance; jusqu'aujourd'hui je ne puis pas comprendre pourquoi tu m'as aimé! Rappelle-toi ce que j'étais en comparaison de toi! Étais-je digne de toi? Avais-je quelque mérite particulier? Devant toi j'étais grossier et gauche, mon air était triste et morne. Je ne désirais pas une autre

vie, je n'y pensais pas; je ne l'appelais pas et ne voulais pas l'appeler. Tout en moi était opprimé et je ne savais rien au monde de plus important que mon travail quotidien, machinal. Je n'avais pas le souci du lendemain, et même à ce souci j'étais indifférent. Autrefois, il y a bien longtemps de cela, j'avais rêvé de quelque chose. J'avais rêvé comme un sot. Mais depuis, bien des jours s'étaient écoulés et je m'étais mis à vivre seul, sévèrement, tranquillement, ne sentant même pas le froid qui glaçait mon cœur. Tous mes rêves s'étaient endormis. Je savais, j'avais décidé que jamais un autre soleil ne paraîtrait pour moi. Je le croyais et ne me révoltais pas, car je savais qu'il en devait être ainsi. Quand tu passas devant moi, je ne compris pas que je pouvais oser lever les yeux sur toi. J'étais comme un esclave devant toi. Mon cœur ne tremblait pas près de toi, ne me disait rien de toi. Il était calme. Mon âme ne reconnaissait pas la tienne, bien qu'elle ressentît de la douceur près de sa sœur merveilleuse. Je le savais, je le sentais soudain. Cela je pouvais le sentir, parce ce que le soleil luit même sur le plus infime des insectes et le réchauffe et le caresse comme la fleur la plus admirable près de laquelle il se trouve. Quand j'appris tout, tu te rappelles ce soir, après les mots qui ont bouleversé mon âme jusqu'au fond, je fus aveuglé, frappé; tout, s'embrouillait en moi; et, sais-tu, j'étais si bouleversé que je ne croyais pas t'avoir comprise! Je ne t'ai jamais parlé de cela, tu ne savais rien.

«Si j'avais pu, si j'avais osé parler, je t'aurais avoué tout depuis longtemps. Mais je me taisais.

«Mais maintenant je dirai tout, afin que tu saches qui tu quittes, de quel homme tu te sépares. Sais-tu comment d'abord je t'ai comprise? La passion m'a saisi comme le feu, elle s'est infiltrée dans mon sang comme le poison et a troublé toutes mes pensées, tous mes sentiments. J'étais enivré. J'étais comme étourdi, et à ton amour pur, miséricordieux, j'ai répondu non d'égal à égal, non comme si j'étais digne de ton amour, mais sans comprendre ni sentir. Je ne t'ai pas comprise. Je t'ai répondu comme à la femme qui, à mon point de vue, s'oubliait jusqu'à moi et non comme à celle qui voulait m'élever jusqu'à elle.

«Sais-tu de quoi je t'ai soupçonnée, ce que signifiait, s'oublier jusqu'à moi»? Mais non, je ne t'offenserai pas par mon aveu. Je te dirai seulement

que tu t'es profondément trompée sur moi! Jamais jamais, je n'aurais pu m'élever jusqu'à toi. Je ne pouvais que te contempler dans ton amour illimité, une fois que je t'eus comprise. Mais cela n'efface pas ma faute. Ma passion rehaussée par toi n'était pas l'amour. L'amour, je ne le craignais pas. Je n'osais pas t'aimer. Dans l'amour il y a réciprocité, égalité; et j'en étais indigne. Je ne savais pas ce qui était en moi!

«Oh! Comment te raconter cela? Comment me faire comprendre?… D'abord je n'y croyais pas… Te rappelles-tu quand ma première émotion fut calmée, quand mon regard s'est éclairci, quand ne restait qu'un seul sentiment, le plus pur, alors mon premier mouvement fut l'étonnement, la peur, et tu te rappelles comment en sanglotant soudain je me suis jeté à tes pieds? Te rappelles-tu comment, confuse, effrayée, les larmes aux yeux, tu me demandais ce que j'avais? Je me taisais; je ne pouvais pas te répondre, mais mon âme se déchirait, mon bonheur m'oppressait comme un fardeau insupportable, et mes sanglots disaient en moi: Pourquoi moi? Pourquoi ai-je mérité cela, pourquoi ai-je mérité le bonheur? Oh! Combien de fois, — tu ne le savais pas, — combien de fois, en cachette, ai-je baisé ta robe, car je me savais indigne de toi. Et alors mon cœur battait lentement, fortement, comme s'il voulait s'arrêter pour toujours. Quand je pressais ta main, j'étais tout pâle et tremblant. J'étais gêné par la pureté de ton âme. Oh! Je ne sais pas t'exprimer tout ce qui s'amassait dans mon cœur et que j'ai un tel désir de te dire. Sais-tu que ta tendresse constante envers moi m'était douloureuse? J'en souffrais. Quand tu m'as embrassé, cela est arrivé une fois et je ne l'oublierai jamais, un brouillard a voilé mes yeux et toute mon âme s'est fondue. Pourquoi ne suis-je pas mort en ce moment, à tes pieds! Voilà, je te tutoie pour la première fois, bien que depuis longtemps tu me l'aies demandé. Comprends-tu ce que je veux dire? Je veux te dire tout et je te le dirai. Oui, tu m'aimes, tu m'as aimé comme une sœur aime son frère, tu m'as aimé comme ta créature, parce que tu as ressuscité mon cœur, tu as éveillé mon esprit et tu as versé dans mon âme le doux espoir. Et moi, je ne pouvais pas, je n'osais pas. Jusqu'aujourd'hui jamais je ne t'avais appelée ma sœur, parce que je ne pouvais pas être ton frère, parce que nous ne sommes pas égaux, parce que tu t'es trompée sur moi.

«Mais tu le vois, tout le temps je ne parle que de moi. Même maintenant, dans ce moment de terrible malheur, je ne pense qu'à moi, bien que je sache, cependant, que tu souffres à cause de moi. Oh! Ma chère amie, ne te tourmente pas pour moi! Si tu savais comme je suis humilié maintenant à mes propres yeux! Tout s'est découvert! Et cela a fait tant de bruit! À cause de moi, on te repoussera, on te jettera à la face le mépris, la raillerie, parce qu'à leurs yeux, je suis si bas! Oh! Que je suis coupable de ne pas être digne de toi! Si j'étais quelqu'un d'important, si je leur avais inspiré plus de respect, ils t'auraient pardonné! Mais je suis bas, je suis nul, ridicule, et rien ne peut être pire que d'être ridicule. Sais-tu dans quelle situation je me trouve maintenant? Je me raille moi-même et il me semble qu'ils sont dans le vrai, parce que moi-même je me sens ridicule et haïssable. Je le sens. Je hais même ma figure, mes habitudes, mes manières. Je les ai toujours haïes. Oh! Pardonne mon désespoir grossier! Toi-même m'as habitué à te dire tout. Je t'ai perdue. J'ai attiré sur toi la colère et la raillerie, parce que j'étais indigne de toi.

«Et voilà que cette pensée me tourmente. Elle me ronge le cœur, et il me semble tout le temps que tu aimais en moi non l'homme que je suis, mais celui que tu croyais y trouver; que tu t'es trompée sur moi. Voilà ce qui m'est insupportable, voilà ce qui me tourmente maintenant jusqu'à la démence.

«Adieu donc, adieu! Maintenant qu'on sait tout, maintenant que les cris, les déblatérations se donnent carrière (je les ai entendus), maintenant que je me suis humilié à mes propres yeux, que je suis maudit, maintenant il me faut, pour ta tranquillité, fuir, disparaître. On l'exige ainsi. Tu ne me reverras jamais. Il le faut. C'est la destinée! J'avais trop reçu, c'était une erreur du sort; maintenant il le répare; il me retire tout. Mais nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes reconnus et nous allons nous séparer jusqu'à la future rencontre. Où se fera-t-elle? Quand aura-t-elle lieu? Toute mon âme est pleine de toi. Oh! Pourquoi, pourquoi tout cela? Pourquoi nous séparons-nous? Dis-moi, apprends-moi comment déchirer la vie en deux, comment s'arracher le cœur de la poitrine et vivre sans cœur? Oh! Quand je pense que je ne te verrai plus jamais, jamais! Mon Dieu, quels cris terribles ils ont poussés! Comme j'ai peur pour toi! Je venais de rencontrer ton mari… Tous

deux nous sommes indignes de lui, bien que tous deux nous soyons innocents devant lui. Il sait tout, il nous voit, il comprend tout, et, même avant, pour lui tout était clair comme le jour. Il a intercédé héroïquement pour toi. Il te sauvera. Il te défendra contre les clameurs et les cris. Il t'aime et t'estime infiniment. Il est ton sauveur, tandis que moi je m'enfuis! Je me suis jeté vers lui; je voulais lui baiser les mains. Il m'a ordonné de partir immédiatement. C'est décidé. On dit qu'à cause de toi il s'est fâché avec eux tous. Là-bas, tous sont contre toi. On lui reproche sa complaisance, sa faiblesse. Mon Dieu, que disent-ils encore de toi! Ils ne savent pas, ils ne peuvent pas comprendre. Pardonne-leur, ma chérie, comme je leur pardonne, bien qu'ils m'aient pris plus qu'à toi!

«Ma tête s'égare, je ne sais plus ce que je t'écris. Que t'ai-je dit hier en prenant congé? J'ai tout oublié. J'étais hors de moi; tu pleurais. Pardonne-moi ces larmes. Je suis si faible. Je voulais te dire encore quelque chose. Oh! Encore une fois baiser tes mains, les couvrir de larmes comme maintenant je couvre de larmes ces pages; encore une fois être à tes pieds! S'ils savaient seulement comme ton sentiment était beau. Mais ils sont aveugles, leurs cœurs sont fiers et orgueilleux; ils ne voient pas et ne verront jamais. Ils ne croiront pas que tu es innocente, si même tout sur la terre le leur criait. Quelle main, la première, te jetterait la pierre? Oh! Cela ne les gênera pas. Ils jetteront des milliers de pierres, ils les lanceront tous à la fois et se diront sans péchés. Oh! S'ils savaient ce qu'ils font!… Je suis maintenant au désespoir. Je les calomnie, peut-être, et, peut-être vais-je te communiquer ma crainte. Ne les crains pas; ne les crains pas, ma chérie! On te comprendra. Enfin il y a déjà quelqu'un qui t'a comprise: ton mari. Adieu, adieu. Je ne te dis pas merci. Adieu pour toujours.

«s. O.»

Ma confusion était si grande, que je fus longtemps avant de comprendre ce, qui m'était arrivé. J'étais bouleversée et effrayée. La réalité venait de me saisir à l'improviste, au milieu de la vie facile des rêves, où j'étais plongée depuis déjà trois années. Avec crainte, je sentais qu'un grand secret était entre mes mains et que ce secret liait déjà toute mon existence….. Comment? Je l'ignorais encore, mais je sentis que de cette minute, commençait pour moi

un nouvel avenir. Maintenant, involontairement, j'étais devenue un membre actif dans la vie et les relations des gens qui, jusqu'à ce jour, constituaient pour moi le monde entier; et j'avais peur pour moi. Et avec quoi entrais-je dans leur vie, moi étrangère non conviée? Que leur apportais-je? Comment se dénoueraient ces liens qui, d'une façon si inattendue, m'attachaient avec le secret des autres? Comment savoir? Peut-être mon nouveau rôle serait-il pénible pour eux et pour moi? Et cependant, je ne pouvais déjà plus me dérober, ne pas accepter ce rôle. Mais qu'adviendrait-il de moi? Que ferais-je? Et enfin, qu'avais-je appris? Des milliers de questions encore obscures et vagues se dressaient devant moi et oppressaient mon cœur. J'étais comme perdue. Je me rappelle qu'à d'autres moments des impressions nouvelles, bizarres, que je n'avais encore jamais éprouvées, m'assaillaient. Je sentais comme quelque chose s'échapper de ma poitrine; l'angoisse qui remplissait mon cœur disparaissait tout d'un coup, faisant place à quelque chose de nouveau dont je ne savais pas si je devais m'attrister ou me réjouir. Maintenant j'étais comme quelqu'un qui, pour toujours, quitte sa maison, sa vie, jusqu'à ce jour calme, sans nuages, afin d'entreprendre un voyage lointain, inconnu. Pour la dernière fois il regarde autour de lui, en disant mentalement adieu à son passé, cependant qu'un triste pressentiment de l'avenir peut-être sévère, hostile, qui l'attend, s'éveille en son cœur.

Enfin des sanglots convulsifs s'échappèrent de ma poitrine. J'avais besoin de voir, d'entendre quelqu'un, d'embrasser fort, très fort. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas maintenant rester seule. Je courus chez Alexandra Mikhaïlovna et demeurai avec elle toute la soirée. Nous étions seules. Je la priai de ne pas jouer, et, refusai de chanter malgré sa demande. Tout m'était devenu soudain douloureux et je ne pouvais m'arrêter à rien. Il me semble que nous avons pleuré. Je me rappelle seulement que je lui faisais peur. Elle m'exhortait à me calmer, à ne pas me troubler. Elle m'observait anxieusement, me disant que j'étais malade, que je ne devais pas me surmener. Enfin, je la quittai toute bouleversée. J'étais comme en délire et me couchai avec la fièvre. Quelques jours se passèrent avant que je me fusse ressaisie, avant que j'eusse pu voir plus clairement ma situation.

À cette époque nous vivions toutes deux, Alexandra Mikhaïlovna et moi,

tout à fait isolées. Piotr Alexandrovitch n'était pas à Pétersbourg. Il avait été appelé pour affaire à Moscou, où il passa trois semaines. Malgré le peu de durée de cette séparation, Alexandra Mikhaïlovna était tombée dans une tristesse effrayante. Parfois elle devenait plus calme, mais s'enfermait seule, car j'étais moi-même un fardeau pour elle. En outre, je recherchais aussi la solitude. Ma tête pleine de brouillard travaillait comme dans un état maladif. Parfois, il me semblait que quelqu'un me raillait doucement, que quelque chose était entré en moi qui me troublait et empoisonnait chacune de mes pensées. Je ne pouvais pas me débarrasser des images pénibles qui paraissaient à chaque instant devant moi et ne me laissaient pas de repos. Je me représentais une souffrance longue, sans issue, le martyre, le sacrifice supporté douloureusement et inutilement. Il me semblait que celui pour qui s'accomplissait ce sacrifice le méprisait et le raillait. Il me semblait voir un criminel pardonner à un juste ses péchés, et mon cœur se déchirait. En même temps, je voulais de toutes mes forces me débarrasser de mon soupçon. Je le maudissais, je me haïssais, parce que mes convictions n'étaient en somme que des pressentiments, parce que je ne pouvais pas justifier mes impressions devant ma conscience. Ensuite j'analysais dans mon esprit certaines phrases, ce dernier cri du terrible adieu. Je me représentais cet homme, l'inférieur, je m'efforçais de pénétrer tout le sens pénible de ce mot, j'étais frappée par cet adieu douloureux: «Je suis ridicule et j'ai honte moi-même de ton choix.» Qui était-ce? Quels étaient ces gens? De quoi souffraient-ils? Qu'avaient-ils perdu? Je relisais cette lettre dans laquelle s'exprimait tant de désespoir et dont le sens était si bizarre, si indéchiffrable pour moi. Enfin tout cela devait se résoudre d'une façon quelconque, mais pour moi je n'y voyais pas d'issue, ou j'en avais peur.

J'étais tout à fait malade, quand, un jour, le bruit d'une voiture entrant dans notre cour se fit entendre. C'était Piotr Alexandrovitch qui revenait de Moscou. Alexandra Mikhaïlovna, avec un cri de joie, s'élança à la rencontre de son mari; mais, pour moi, je demeurai sur place comme clouée. Je me rappelle que je fus moi-même effrayée de mon émotion subite. N'y pouvant tenir, je m'enfuis dans ma chambre. Je ne comprenais pas de quoi j'avais soudainement peur. Un quart d'heure après, on m'appela et on me remit une

lettre du prince. Dans le salon, je rencontrai un monsieur qui était arrivé de Moscou avec Piotr Alexandrovitch. À quelques mots que j'entendis, je compris qu'il venait s'installer chez nous pour longtemps. C'était le fondé de pouvoir du prince. Il était venu à Pétersbourg pour des affaires importantes concernant la famille du prince et dont s'occupait depuis longtemps Piotr Alexandrovitch. Il me remit la lettre du prince en me disant que la jeune princesse avait aussi voulu m'écrire, qu'elle avait affirmé, encore au dernier moment, que cette lettre serait écrite, mais qu'elle l'avait laissé partir les mains vides en le priant de me dire qu'elle n'avait absolument rien à m'écrire, que dans une lettre on ne pouvait rien dire, qu'elle avait gâché cinq feuilles de papier et les avait déchirées et qu'enfin il fallait renouer amitié pour échanger une correspondance. En outre elle l'avait chargé de m'affirmer que nous nous verrions bientôt. L'étranger répondit à ma question impatiente qu'il était en effet certain que nous nous reverrions prochainement, car la famille ne devait pas tarder à venir à Saint-Pétersbourg. À cette nouvelle, je ne pus contenir ma joie. Je courus dans ma chambre, m'y enfermai et, fondant en larmes, j'ouvris la lettre du prince. Le prince me promettait une prochaine rencontre avec lui et Catherine. Avec un sentiment profond il me félicitait de mon talent et enfin me bénissait pour mon avenir auquel il me promettait de veiller. Je pleurai en lisant cette lettre et à mes douces larmes se mêlait une angoisse si insupportable que, je m'en souviens, j'avais peur pour moi. Je ne savais pas ce qui se passait en moi. Quelques jours s'écoulèrent. Dans la chambre voisine de la mienne, où auparavant se tenait le secrétaire de Piotr Alexandrovitch, c'était maintenant le nouveau venu qui travaillait chaque matin et souvent le soir après minuit. D'autres fois il s'enfermait dans le cabinet de Piotr Alexandrovitch et tous deux travaillaient ensemble.

Un jour, après le dîner, Alexandra Mikhaïlovna me pria d'aller dans le cabinet de son mari et de lui demander s'il prendrait le thé avec nous. Je ne trouvai pas Piotr Alexandrovitch, mais pensant qu'il n'allait pas tarder à revenir, je restai à l'attendre. À un des murs était appendu son portrait. Je me rappelle que, tout d'un coup, je tressaillis et me mis à l'examiner attentivement. Il était suspendu assez haut; en outre, dans la chambre il faisait sombre, et, pour le mieux voir, j'avançai une chaise et montai dessus. Je

voulais y chercher quelque chose, comme si je devais trouver là la solution de mes doutes. Je me rappelle que j'étais surtout frappée par les yeux du portrait. J'étais frappée aussi du fait que presque jamais je n'avais vu les yeux de cet homme; il les cachait toujours sous des lunettes.

Encore enfant, par une prévention incompréhensible, bizarre, je n'aimais pas son regard. Mais maintenant cette prévention avait l'air de se justifier. Mon imagination travaillait. Il me sembla tout d'un coup que les yeux du portrait se détournaient avec confusion de mon regard aigu, qu'ils s'efforçaient de l'éviter, que le mensonge et la tromperie se lisaient en eux. Il me semblait avoir deviné et, je ne sais pourquoi, une joie mystérieuse me saisit.

Soudain un cri léger s'échappa de ma poitrine; j'avais entendu derrière moi un léger bruit. Je me retournai. Devant moi était Piotr Alexandrovitch. Il me regardait attentivement. Il me parut que tout d'un coup il avait rougi. Je rougis à mon tour et descendit de la chaise.

— Que faites-vous ici? Me demanda-t-il d'une voix sévère. Pourquoi êtes-vous ici?

Je ne savais que répondre. Me remettant un peu, je lui transmis confusément l'invitation d'Alexandra Mikhaïlovna. Je ne me rappelle pas ce qu'il me répondit ni comment je sortis de son cabinet, mais, en arrivant chez Alexandre Mikhaïlovna, j'avais totalement oublié la réponse qu'elle attendait, et, à tout hasard, je lui dis qu'il viendrait.

— Mais qu'as-tu, Niétotchka? Me demanda-t-elle, tu es toute rouge; regarde-toi dans la glace, qu'as-tu?

— Je ne sais pas… J'ai marché trop vite, répondis-je.

— Qu'a dit Piotr Alexandrovitch? Demanda-t-elle troublée.

Je ne répondis pas. À ce moment, les pas de Piotr Alexandrovitch se firent entendre et, aussitôt, je sortis du salon. J'attendis dans l'angoisse pendant deux heures. Enfin on vint me chercher de la part d'Alexandra Mikhaïlovna. Elle était silencieuse et préoccupée. Au moment où j'entrai, elle jeta sur moi un regard scrutateur, mais aussitôt baissa les yeux. Il me sembla qu'une gêne se reflétait sur son visage. Bientôt je remarquai qu'elle était de mauvaise humeur; elle parlait peu, ne me regardait pas et, en réponse aux

questions de B…, se plaignait du mal de tête. Piotr Alexandrovitch était plus loquace que jamais, mais il ne causait guère qu'avec B…

Alexandra Mikhaïlovna s'approcha distraitement du piano.

— Chantez-nous quelque chose, dit B… en s'adressant à moi.

— Oui, Annette, chante-nous ton nouvel air, reprit Alexandra Mikhaïlovna, comme si elle était heureuse de ce prétexte.

Je la regardai. Elle m'observait dans une attente inquiète.

Mais je ne savais pas me dominer. Au lieu de m'approcher du piano et de chanter quelque chose, je me sentis gênée, je devins confuse, je ne savais comment me dérober. Enfin, prise de dépit, je refusai net.

— Pourquoi ne veux-tu pas chanter? Dit Alexandra Mikhaïlovna en me considérant gravement et jetant en même temps un regard furtif sur son mari.

Ces deux regards mirent le comble à ma nervosité. Je me levai de table très troublée, mais déjà sans rien dissimuler et tremblant d'une émotion incompréhensible, je répétai avec chaleur que je ne voulais pas, que je ne pouvais pas chanter, que j'étais mal disposée. En disant cela, je les regardais tous deux dans les yeux, mais Dieu sait combien je désirais être en ce moment dans ma chambre et me cacher d'eux tous. B… était étonné. Alexandra Mikhaïlovna, très angoissée, ne disait pas un mot. Mais Piotr Alexandrovitch se leva de sa chaise, prétexta qu'il avait oublié quelque chose à faire et sortit hâtivement de la chambre, en disant d'ailleurs qu'il reviendrait peut-être. Toutefois, à tout hasard, il serra la main de B… en signe d'adieu.

— Qu'avez-vous enfin? Demanda B… Vous avez l'air vraiment malade.

— Je suis souffrante, très souffrante, répondis-je impatiemment.

— En effet, tu es pâle et, il y a quelques minutes, tu étais toute rouge, remarqua Alexandra Mikhaïlovna, qui se tut soudainement.

— Assez, dis-je en m'approchant d'elle et la regardant fixement dans les yeux.

Je pris sa main et la baisai. Alexandra Mikhaïlovna me regarda avec une joie visible, naïve.

— Pardonnez-moi d'avoir été si méchante aujourd'hui, lui dis-je avec émotion; mais vraiment je me sens mal disposée. Ne m'en veuillez pas et laissez-moi me retirer dans ma chambre.

— Nous sommes tous des enfants, dit-elle avec un sourire timide. Moi aussi, je suis une enfant, et même plus enfant que toi, me chuchota-t-elle à l'oreille; va, porte-toi bien, mais surtout ne te fâche pas contre moi.

— Pourquoi? Demandai-je frappée de cet aveu naïf.

— Pourquoi? Répéta-t-elle toute troublée. Pourquoi? Tu vois, Niétotchka, je dis des sottises. Tu es plus intelligente que moi. Je ne suis qu'une enfant.

— Eh bien, au revoir, prononçai-je très touchée, ne sachant que lui dire.

Je l'embrassai encore une fois et sortis hâtivement de la chambre. Je ressentais du dépit et de la tristesse; en outre j'étais fâchée contre moi d'être ainsi imprudente et de ne pas savoir me contenir. J'étais honteuse jusqu'aux larmes, je ne savais trop de quoi, et je m'endormis profondément triste. Le matin en m'éveillant, ma première pensée fut que toute la soirée de la veille était un cauchemar, un mirage, que nous n'avions fait que nous mystifier les uns les autres, que nous avions pris au sérieux des bagatelles, et que tout cela provenait de notre inexpérience, de notre manque d'habitude à recevoir les impressions extérieures. Je sentais que toute la faute venait de cette lettre qui enflammait trop mon imagination et je décidai qu'il valait mieux désormais ne plus penser à tout cela. Ayant ainsi calmé avec une facilité apparente toute mon angoisse, et convaincue que j'exécuterais avec la même facilité ce que j'avais résolu, je devins plus calme et allai prendre ma leçon de chant tout à fait gaie. L'air du matin me rafraîchit définitivement la tête. J'aimais beaucoup ces sorties matinales chez mon professeur. C'était si agréable de traverser la ville qui, vers neuf heures du matin, était déjà toute animée et reprenait sa vie coutumière. Nous traversions ordinairement les rues les plus animées, les plus grouillantes, et cette partie de ma vie artistique me plaisait infiniment; le contraste entre les petites choses de chaque jour et l'art qui m'attendait à deux pas de là au troisième étage d'une immense maison pleine de locataires du haut en bas, qui, me semblait-il, ne s'intéressaient nullement à l'art, ce contraste était très amusant. Moi, avec ma musique sous le bras parmi ces passants affairés, la vieille Natalie qui m'accompagnait et dont je me demandais souvent à quoi elle pouvait penser, enfin mon professeur, moitié italien, moitié français, un original parfois enthousiaste, plus souvent pédant, et presque toujours avare, tout cela me distrayait et m'amenait à me

réjouir ou à réfléchir. En outre, bien que timidement, j'aimais mon art; avec un espoir passionné, je bâtissais des châteaux en Espagne; je me représentais un avenir merveilleux et souvent, en rentrant, j'étais toute enflammée par ma propre fantaisie. En un mot, pendant ces heures, j'étais presque heureuse.

J'étais précisément dans une telle disposition quand, à dix heures, je revins de ma leçon à la maison. J'avais oublié tout, et je me rappelle que je rêvais joyeusement à quelque chose. Mais tout à coup, en montant l'escalier, je tressaillis comme sous une brûlure. La voix de Piotr Alexandrovitch, qui en ce moment descendait l'escalier, retentissait. Le sentiment désagréable qui s'empara de moi était si grand, le souvenir de la veille me frappa si vivement, que je ne pus dissimuler ma gêne. Je le saluai, mais probablement mon visage était-il très expressif, car il s'arrêta devant moi, étonné. Ayant remarqué son mouvement, je rougis et montai rapidement. Il murmura quelque chose derrière moi et continua son chemin.

J'étais prête à pleurer de dépit et ne pouvais comprendre ce qui se passait. Toute la matinée je fus toute désorientée, ne sachant à quoi me résoudre pour en finir avec tout cela. Mille fois je me donnai la parole d'être plus sage et mille fois la crainte s'emparait de moi. Je sentais que je haïssais le mari d'Alexandra Mikhaïlovna et, en même temps, j'étais inquiète à mon sujet.

Cette fois, je devenais sérieusement malade et ne pouvais me ressaisir. J'en voulais à tout le monde. Je restai chez moi toute la matinée et n'allai même pas chez Alexandra Mikhaïlovna. Ce fut elle qui vint me trouver. Quand elle me vit, elle faillit pousser un cri. J'étais si pâte que, me regardant dans le miroir, je me fis peur. Alexandra Mikhaïlovna resta avec moi une heure entière, me soignant comme un enfant.

Mais j'étais si triste de ses attentions, ses caresses m'étaient si pénibles, je souffrais tant en la regardant, que je la priai enfin de me laisser seule. Elle s'en alla très inquiète pour moi. Enfin mon angoisse se résolut dans une crise de larmes. Vers le soir, je me sentis mieux. Je me sentais mieux parce que j'étais décidée d'aller chez Alexandra Mikhaïlovna, de me jeter à ses genoux, de lui rendre la lettre qu'elle avait perdue, de lui avouer tout, d'avouer toutes les souffrances que j'avais endurées, tous mes doutes, et de l'embrasser de tout mon amour infini pour elle, de lui dire que j'étais son enfant, son amie,

que mon cœur lui était ouvert, qu'elle n'avait qu'à regarder pour voir toute l'affection ardente, inébranlable, qu'il contenait pour elle. Mon Dieu! Je savais, je sentais que j'étais la dernière personne à qui elle pût ouvrir son âme; mais d'autant plus sûr me paraissait le salut, je comprenais, bien que vaguement, son angoisse et mon cœur était plein d'indignation à l'idée qu'elle pouvait rougir devant moi, devant mon jugement….. Voilà ce que je voulais lui dire en pleurant à ses pieds. Le sentiment de la justice s'était révolté en moi. Je ne sais pas ce que j'aurais fait; je ne me suis ressaisie qu'après, quand un hasard nous eut sauvées, elle et moi, de notre perte, en m'arrêtant dès le premier pas.

Voici ce qui arriva. J'étais déjà près de sa chambre, quand, d'une porte latérale, sortit Piotr Alexandrovitch. Il ne m'avait pas aperçue et me dépassa. Il allait aussi chez Alexandra Mikhaïlovna. Je m'arrêtai comme étourdie. C'était le dernier des hommes que je devais rencontrer en ce moment. Je voulais m'en aller, mais la curiosité me cloua sur place. Il s'était arrêté devant la glace, réparant ses cheveux et, à mon grand étonnement, soudain, je l'entendis chantonner. Immédiatement un souvenir lointain de mon enfance me revint à la mémoire. Pour faire comprendre l'étrange impression que je ressentis alors, je dirai quelques mots de ce souvenir. La première année de mon séjour dans cette maison, un événement m'avait frappée profondément: ce fut seulement maintenant que ma conscience s'éclaira, parce que ce fut seulement maintenant que je compris l'origine de l'antipathie inexplicable que m'inspirait cet homme. J'ai déjà mentionné que sa présence m'était pénible. J'ai déjà dit quelle expression attristante produisaient sur moi son air soucieux et renfrogné, l'expression de son visage souvent morose, quel poids je sentais après les heures passées avec lui autour de la table à thé d'Alexandra Mikhaïlovna, et enfin quelle angoisse remplissait mon cœur quand, deux ou trois fois, j'avais été témoin des scènes bizarres, violentes dont j'ai parlé au commencement. Il m'arrivait alors de me trouver avec lui, comme maintenant, dans la même chambre, à la même heure, quand il se rendait comme moi chez Alexandra Mikhaïlovna. J'éprouvais une timidité enfantine en me rencontrant seule avec lui, aussi je me blottissais dans un coin, comme une coupable, en priant Dieu qu'il ne me remarquât point. De

même que maintenant, il s'arrêtait devant la glace et je tressaillais d'un sentiment vague, qui n'avait rien d'enfantin. Il me semblait qu'il transformait son visage. Du moins je voyais clairement un sourire sur son visage avant qu'il s'approchât de la glace. Je voyais son sourire, que je ne voyais jamais à un autre moment, car (je me rappelle que cela me frappait le plus) il ne souriait jamais en présence d'Alexandra Mikhaïlovna. Tout d'un coup, à peine avait-il jeté un regard dans le miroir, que son visage se transformait complètement. Le sourire disparaissait comme par enchantement et une expression d'amertume, d'un sentiment qui avait l'air de se faire jour irrésistiblement, qu'on ne pouvait cacher par n'importe quel effort, paraissait sur ses lèvres; un pli soucieux, barrait son front et rapprochait les sourcils; le regard se cachait sous les lunettes; en un mot, en un instant, comme par ordre, il devenait un tout autre homme. Je me rappelle qu'encore enfant je tremblais de la peur de comprendre ce que je voyais et depuis, cette impression pénible, désagréable ne s'effaça pas de mon cœur. Après s'être regardé une minute dans la glace, il inclinait la tête, se courbait, comme il faisait ordinairement quand il se présentait devant Alexandra Mikhaïlovna, et, sur la pointe du pied, entrait dans la chambre.

C'est ce souvenir qui venait de me frapper. Alors, comme maintenant, il se croyait seul quand il s'arrêtait devant la glace. Maintenant, comme alors, avec une impression désagréable, je me trouvais non loin de lui. Mais quand j'entendis ce chant (ce qu'on ne pouvait attendre de lui) qui me frappait d'une façon si inattendue, je demeurai clouée sur place, et, au même moment, la ressemblance me rappela une scène de mon enfance. Tous mes nerfs tressaillirent et, en réponse à cette malheureuse chanson, j'éclatai d'un tel rire que le pauvre chanteur poussa un cri, bondit à deux pas de la glace et, pâle comme un mort, comme s'il avait été pris en flagrant délit, il me regarda plein d'horreur, d'étonnement et de fureur. Son regard agit sur moi maladivement. J'y répondis par un rire nerveux, bien en face, et, sans cesser de rire, j'entrai chez Alexandra Mikhaïlovna.

Je savais qu'il était derrière la portière, qu'il hésitait à entrer, que la fureur et la crainte l'avaient cloué sur place, et avec une impatience provocante j'attendais ce qu'il allait décider. J'étais prête à parier qu'il

n’entrerait pas et j’aurais gagné. Il ne vint qu’une demi-heure plus tard. Alexandra Mikhaïlovna, pendant un bon moment, me regarda très étonnée. Mais elle avait beau me demander ce que j’avais, je ne pouvais lui répondre: j’étouffais. Enfin elle comprit que j’avais une crise de nerfs et me regarda inquiète. Quand je fus un peu calmée, je pris ses mains et me mis à les baiser. C’est alors seulement que je me ressaisis.

Piotr Alexandrovitch entra.

Je le regardai furtivement. Il avait l’air comme si rien ne s’était passé entre nous, c’est-à-dire qu’il était sévère et morne comme toujours; mais à la pâleur de son visage et au léger tremblement de ses lèvres, je compris qu’il dissimulait avec peine son émotion. Il salua froidement Alexandra Mikhaïlovna et s’assit silencieusement à sa place. Sa main tremblait quand il prit une tasse de thé. J’attendais l’explosion et la peur me saisit. Je voulais m’en aller, mais ne me décidais pas à abandonner Alexandra Mikhaïlovna dont le visage pâlissait en regardant son mari. Elle aussi pressentait quelque chose de mauvais. Enfin ce que j’attendais avec une telle crainte arriva. Au milieu du profond silence, je levai les yeux et rencontrai les lunettes de Piotr Alexandrovitch dirigées de mon côté. C’était si inattendu que je tressaillis et faillis pousser un cri. Je baissai les yeux. Alexandra Mikhaïlovna remarqua ce mouvement.

— Qu’avez-vous? Pourquoi avez-vous rougi? Éclata la voix grossière et rude de Piotr Alexandrovitch.

Je ne répondis rien. Mon cœur battait si fort que je ne pouvais prononcer un mot.

— Pourquoi a-t-elle rougi? Pourquoi rougit-t-elle toujours? Demanda-t-il en s’adressant à Alexandra Mikhaïlovna et me désignant avec effronterie.

L’indignation me coupait la respiration. Je jetai un regard sur Alexandra Mikhaïlovna. Elle me comprit. Ses joues pâles s’empourprèrent.

— Annette, me dit-elle d’une voix ferme, que je n’attendais pas d’elle, va dans ta chambre, et dans un instant j’irai t’y rejoindre et nous passerons la soirée ensemble…

— Je vous demande si vous m’avez entendu ou non? Interrompit Piotr Alexandrovitch, en élevant encore la voix et comme s’il n’entendait pas ce

que disait sa femme. Pourquoi rougissez-vous quand vous me rencontrez? Répondez…

— Pourquoi la faites-vous rougir et moi aussi? Répondit Alexandra Mikhaïlovna d'une voix entrecoupée d'émotion.

Je regardai avec étonnement Alexandra Mikhaïlovna. La véhémence de son observation me fut au premier moment incompréhensible.

— C'est moi qui vous, fais rougir? Moi, répondit Piotr Alexandrovitch, qui lui aussi parut étonné, en appuyant particulièrement sur le mot moi. C'est à cause de moi que vous rougissez? Mais est-ce que je puis vous faire rougir pour moi? Qui de nous deux doit rougir, vous ou moi? Qu'en pensez-vous? Cette phrase si claire pour moi était prononcée d'un ton si persifleur que je poussai un cri et me jetai vers Alexandra Mikhaïlovna. L'étonnement, la souffrance, le reproche, l'horreur se reflétaient sur son visage pâle comme la mort. Je regardai Piotr Alexandrovitch en joignant les mains d'un air suppliant. Il semblait s'être déjà ressaisi; mais la fureur qui lui avait arraché cette phrase n'était pas encore passée. Cependant quand il remarqua ma supplication muette, il se troubla. Mon geste disait clairement que je savais beaucoup de choses qui étaient secrètes entre eux et que j'avais bien compris ses paroles.

— Annette, allez dans votre chambre, répéta Alexandra Mikhaïlovna d'une voix faible, mais ferme, en se levant. J'ai besoin de causer avec Piotr Alexandrovitch.

Elle paraissait calme, mais je redoutais davantage ce calme que n'importe quelle émotion. Je faillis ne pas écouter ses paroles et rester là. Je tendais toutes mes forces pour lire sur son visage ce qui se passait en ce moment dans son âme. Il me semblait qu'elle n'avait compris ni mon geste ni mon exclamation.

— Voilà ce que vous avez fait, prononça Piotr Alexandrovitch en méprenant par le bras et m'indiquant sa femme.

Mon Dieu! Je n'avais jamais vu un pareil désespoir que celui que je lisais maintenant sur ce visage. Il me prit par le bras et me poussa hors de la chambre. Je les regardai une dernière fois. Alexandra Mikhaïlovna restait debout accoudée à la cheminée, la tête serrée dans ses deux mains. Toute

l'attitude de son corps décelait une souffrance intolérable. Je saisis la main de Piotr Alexandrovitch et la serrai fortement.

— Au nom de Dieu! Au nom de Dieu, ayez pitié! Prononçai-je d'une voix entrecoupée.

— N'ayez pas peur; n'ayez pas peur, dit-il en me regardant étrangement. Ce n'est rien, c'est une crise. Allez, allez.

Arrivée dans ma chambre, je me jetai sur le divan et cachai mon visage dans mes mains. Je restai ainsi trois mortelles heures. Enfin, n'y tenant plus, j'envoyai demander si je pouvais venir près d'Alexandra Mikhaïlovna. Ce fut Mme Léotard qui m'apporta la réponse. Piotr Alexandrovitch me faisait dire que la crise était passée, qu'il n'y avait pas de danger, mais qu'Alexandra Mikhaïlovna avait besoin de repos.

Je ne me couchai pas avant trois heures du matin. Je réfléchissais tout le temps en marchant de long en large dans ma chambre. Ma situation était plus difficile que jamais, mais je me sentais plus calme, peut-être parce que je me sentais la plus coupable. Je me mis au lit en attendant avec impatience le lendemain.

Mais le lendemain, à mon triste étonnement, je remarquai chez Alexandra Mikhaïlovna une froideur inexplicable. D'abord il me sembla que cette pure et noble créature souffrait de rester en ma compagnie après la scène de la veille avec son mari, scène dont involontairement, j'avais été témoin; je savais qu'elle était capable de rougir devant moi et même de me demander pardon, si la malheureuse scène d'hier avait offensé mon cœur. Mais bientôt je remarquai en elle un autre souci et un dépit qui se manifestait très gauchement. Tantôt elle me répondait froidement, sèchement, tantôt on discernait dans ses paroles un sens particulier, tantôt enfin, tout d'un coup, elle devenait avec moi très tendre comme si elle se fût reproché cette sévérité qui ne pouvait pas être dans son cœur, et ses douces paroles résonnaient comme un reproche. Enfin je lui demandai nettement si elle n'avait pas quelque chose à me dire. Ma brusque question tout d'abord la troubla un peu, mais aussitôt, levant sur moi ses grands yeux doux et me regardant avec un sourire tendre, elle me dit:

— Ce n'est rien, Niétotchka. Seulement, sais-tu, ta question a été si

inattendue que cela m'a troublée un peu. C'est parce ta question a été si brusque, je t'assure. Mais écoute-moi, mon enfant, et dis-moi la vérité: As-tu sur le cœur quelque chose qui t'aurait fait te troubler si l'on t'avait interrogée aussi brusquement et à l'improviste?

— Non, répondis-je en la regardant d'un œil clair.

— C'est bien! Si tu savais, mon amie, comme je te suis reconnaissante pour cette belle réponse. Non que je puisse le soupçonner de quelque chose de mauvais, ça jamais! Je ne me pardonnerais pas une pareille pensée. Mais écoute: quand je t'ai prise, tu étais une enfant, et maintenant tu as dix-sept ans. Tu vois que je suis malade, je suis moi-même comme une enfant, qu'il faut soigner encore. Je n'ai pas pu remplacer une mère, bien que je t'aime autant. Si maintenant quelque chose me tourmente ce n'est certainement pas toi qui en es coupable, mais moi. Pardonne-moi donc cette question, et aussi pardonne-moi si, involontairement, je n'ai pas tenu toutes les promesses que j'avais faites à toi et à mon père quant je t'ai prise avec moi. Cela m'a souvent inquiétée, ma chérie.

Je l'embrassai et pleurai.

— Je vous remercie, je vous remercie pour tout! Dis-je, mais ne parlez pas ainsi. Vous avez été pour moi plus qu'une mère. Que Dieu vous bénisse pour tout ce que vous deux, vous et le prince, avez fait pour moi, pauvre abandonnée. Ma chérie, ma chérie!

— Assez, Niétotchka, assez! Embrasse-moi, comme ça, très fort! Vois-tu, Dieu sait pourquoi, mais il me semble que c'est pour la dernière fois que tu m'embrasses.

— Non, non! M'écriai-je en sanglotant comme une enfant. Non, cela ne sera pas. Vous serez heureuse. Croyez-moi, nous serons heureux.

— Je te remercie de m'aimer ainsi. Maintenant près de moi il y a peu de gens qui m'aiment. Tous m'ont abandonnée.

— Qui vous a abandonnée? Lesquels?

— Autrefois il y avait d'autres personnes auprès de moi… Tu ne sais pas, Niétotchka… Ils m'ont tous abandonnée… Tous se sont évanouis comme des visions… Et je les ai tellement attendus… Toute ma vie je les ai attendus… Regarde, Niétotchka, tu vois quel sombre automne, bientôt il neigera, et, avec

la première neige, je mourrais. Oui… Mais je ne suis pas triste… Adieu…

Son visage était pâle et maigre, ses joues étaient rouges, ses lèvres tremblaient, un feu intérieur les desséchait.

Elle s'approcha du piano, et prit quelques accords. À ce moment une corde se cassa et s'éteignit dans un son tremblant et prolongé.

— Tu entends, Niétotchka, tu entends, dit-elle tout d'un coup d'une voix inspirée, en indiquant le piano. Cette corde était trop tendue, elle n'a pu le supporter et elle s'est brisée… Tu entends comme le son s'éteint plaintivement!…

Elle parlait avec difficulté. Le mal sourd, intérieur, se reflétait sur son visage. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Eh bien, Niétotchka, assez, mon amie, assez. Amène les enfants.

Je les lui amenai. Elle avait l'air de se reposer en les regardant. Au bout d'une heure, elle les laissa partir.

— Quand je mourrai, tu ne les abandonneras pas, Annette, me dit-elle à voix basse comme si elle craignait qu'on ne nous écoutât.

— Assez, vous me tuerez!

Je ne trouvais rien de plus à répondre.

— Je plaisantais, dit-elle après un court silence, et en souriant elle ajouta: Et toi, tu l'as cru? Parfois je dis Dieu sait quoi. Je suis maintenant comme une enfant; il faut tout me pardonner…

Elle me regarda timidement comme si elle avait peur de prononcer quelque chose. Ce quelque chose, je l'attendais.

— Prends garde… Ne l'effraye pas, dit-elle enfin, les yeux baissés, une légère rougeur sur son visage, et si bas que je l'entendais à peine.

— Qui? Demandai-je étonnée.

— Mon mari… Peut-être lui raconteras-tu tout…

— Pourquoi? Pourquoi? Répétai-je de plus en plus étonnée.

— Non, ce n'est rien, assez; je plaisantais…..

Mon cœur se serrait de plus en plus.

— Seulement, écoute, tu les aimeras quand je serai morte, n'est-ce pas? Ajouta-t-elle sérieusement et de nouveau d'un air mystérieux. Tu les aimeras comme tu aimerais tes propres enfants. Rappelle-toi que je t'ai toujours

regardée comme ma fille et n'ai fait aucune différence entre toi et les miens.

— Oui, oui, répondis-je, ne sachant ce que je disais, étouffée par les larmes et l'angoisse.

Un baiser brûlant sur ma main me surprit avant que j'aie eu le temps de la retirer.

«Qu'a-t-elle? Que pense-t-elle? Qu'y a-t-il eu hier entre eux?» Me passa-t-il en tête.

Un instant après elle se plaignit de la fatigue.

— Je suis malade déjà depuis longtemps, seulement je ne voulais pas vous effrayer, vous deux, dit-elle. Vous deux m'aimez, n'est-ce pas? Au revoir, Niétotchka, laisse-moi. Seulement, ce soir, ne manque pas de venir. Tu viendras?

Je le lui promis, mais j'étais heureuse de m'en aller, je n'en pouvais supporter davantage. La pauvre! La pauvre! Cette longue souffrance que je connaissais maintenant toute, cette vie sans lumière, cet amour timide, et encore elle avait l'air d'une criminelle, elle avait peur du moindre reproche, elle s'était forgé une nouvelle douleur, et s'était déjà soumise à elle, s'y était déjà résignée!…

Le soir, au crépuscule, profitant de l'absence d'Ovroff (le nouveau venu de Moscou), j'entrai dans la bibliothèque. Là j'ouvris une armoire et commençai à chercher parmi les livres quelque chose pour lire à haute voix à Alexandra Mikhaïlovna. Je voulais la distraire de ses idées noires, et choisir quelque chose de gai… Je cherchai longtemps et distraitement; la nuit tombait, et mon angoisse grandissait. Dans mes mains se trouvait de nouveau le livre ouvert à la même page sur laquelle je voyais les traces de la lettre qui, maintenant, ne me quittait pas, de cette lettre renfermant un secret à dater de la connaissance duquel mon existence avait l'air de se briser… «Qu'adviendra-t-il de nous? Pensai-je. Le nid où j'ai été si heureuse, où j'ai eu si chaud se vide, l'esprit pur et clair qui veilla sur ma jeunesse me quitte. Que sera l'avenir?»

J'oubliais momentanément tout mon passé, qui maintenant était si cher à mon cœur, comme pour mieux prévoir l'avenir inconnu qui me menaçait… Je me rappelle cette minute comme si je la vivais de nouveau, si fortement

elle se grava dans ma mémoire.

Je tenais dans mes mains la lettre et le livre ouvert; mon visage était mouillé de larmes. Soudain, j'eus un frisson de peur: j'entendais une voix que je connaissais. Au même moment, je sentis qu'on arrachait la lettre de ma main. Je poussai un cri et me retournai. Piotr Alexandrovitch était devant moi. Il me saisit par le bras, me maintenant fortement sur place. Le bras droit tendu vers la lumière, il tâcha de lire la lettre. Je poussai un cri. Plutôt mourir que laisser cette lettre entre ses mains. À son sourire triomphant, je compris qu'il avait pu lire les premières lignes. Je perdais la tête. Je me précipitai sur lui sans savoir ce que je faisais et lui arrachai la lettre des mains. Tout cela se passa si vite que je ne comprenais pas moi-même comment la lettre se trouvait de nouveau en ma possession. Mais remarquant son intention de me la reprendre, je la cachai hâtivement dans mon corsage, et reculai de trois pas. Pendant une demi-minute nous nous regardâmes l'un l'autre en silence. Je frissonnais encore de peur. Lui, pâle, les lèvres tremblantes, bleuies de colère, rompit le premier le silence.

— Assez, dit-il d'une voix sourde d'émotion. Vous ne voulez pas, je pense, que j'emploie la violence. Alors donnez-moi cette lettre de bonne volonté.

Ce fut seulement alors que je me ressaisis. L'offense, la honte, l'indignation contre sa brutalité m'avaient bouleversée. Des larmes brûlantes coulaient sur mes joues empourprées. Je tremblais toute d'émotion, et, pendant un certain temps, il me fut impossible de prononcer un mot.

— Avez-vous entendu? Dit-il en faisant deux pas en avant.

— Laissez-moi! Laissez-moi! M'écriai-je en m'éloignant de lui. Vous avez agi bassement, vous vous êtes oublié. Laissez-moi passer!

— Comment! Qu'est-ce que cela signifie! Et vous osez encore prendre ce ton… après que vous… Donnez-moi cette lettre, vous dis-je.

Il avança encore vers moi; mais ayant jeté un regard sur moi, il vit dans mes yeux tant de résolution qu'il s'arrêta comme s'il avait réfléchi.

— Bon, dit-il enfin sèchement, comme s'il avait pris une décision. Cela viendra à son tour, mais d'abord…

Il jeta un regard circulaire.

— Vous… Qui vous a laissé entrer dans la bibliothèque? Pourquoi cette armoire est-elle ouverte? Où avez-vous pris la clef?

— Je ne répondrai pas, dis-je. Je ne puis pas parler avec vous… Laissez-moi! Laissez-moi!

J'avançai vers la porte.

— Permettez, dit-il en me prenant la main; vous ne vous en irez pas comme cela…

Sans mot dire, j'arrachai ma main et de nouveau fis un mouvement vers la porte.

— C'est bon. Mais cependant je ne puis pas vous permettre de recevoir, dans ma maison, des lettres de vos amants!

Je poussai un cri et le regardai comme une folle.

— C'est pourquoi…

— Arrêtez! M'écriai-je. Comment pouvez-vous… Comment avez-vous osé me parler ainsi?… Mon Dieu! Mon Dieu!

— Quoi! Quoi! Vous menacez encore?

Je le regardai, pâle, folle de désespoir.

Cette scène entre nous était arrivée au dernier degré de haine. Je le suppliais par mon regard de ne pas continuer. J'étais prête à pardonner l'offense, pourvu qu'il s'arrêtât. Il me regardait fixement, et, visiblement, hésitait.

— Ne me poussez pas à bout! Murmurai-je effrayée.

— Non, il faut en finir avec cela, dit-il enfin comme se ressaisissant. J'avoue que ce regard me fait hésiter, ajouta-t-il avec un sourire étrange, mais, malheureusement c'est clair, j'ai pu lire le commencement de la lettre, c'est une lettre d'amour… Non, vous ne me dissuaderez pas. Si j'ai pu douter un moment, cela prouve seulement qu'à toutes vos belles qualités je dois ajouter la capacité de mentir merveilleusement. C'est pourquoi je répète…

À mesure qu'il parlait, la colère déformait de plus en plus son visage. Il pâlissait, ses lèvres tremblaient, de sorte que les dernières paroles, il les prononça avec beaucoup de difficulté. La nuit tombait. J'étais sans défense, seule devant un homme qui pouvait insulter une femme. Enfin tout était contre moi. Je souffrais de honte, je ne pouvais pas comprendre la colère de

cet homme. Sans lui répondre, hors de moi de peur, je me jetai hors de la bibliothèque et ne m'arrêtai qu'au seuil de la chambre d'Alexandra Mikhaïlovna. À ce moment j'entendis des pas. Déjà j'allais entrer, quand tout d'un coup je m'arrêtai comme frappée de la foudre.

«Que va-t-il arriver avec elle? Pensai-je. Cette lettre! Non, tout plutôt que ce dernier coup dans son cœur!»

Et je fis un pas en arrière. Mais il était trop tard. Il était près de moi.

— Allons où vous voudrez; seulement pas ici, pas ici, chuchotai-je en lui saisissant le bras. Ayez pitié d'elle! Je retournerai dans la bibliothèque, si vous le voulez… Vous la tuerez!

— C'est vous qui la tuerez, répondit-il en m'écartant.

Tout mon espoir s'évanouit. Je compris qu'il voulait précisément transporter toute la scène chez Alexandra Mikhaïlovna.

— Au nom de Dieu! Dis-je en le retenant de toutes mes forces.

Mais à ce moment, la portière se souleva et Alexandra Mikhaïlovna se trouva devant nous. Elle regardait étonnée; son visage était plus pâle encore que de coutume; ses jambes la portaient à peine. On voyait qu'elle avait fait de grands efforts pour venir jusqu'à nous quand elle avait entendu nos voix.

— Qu'y a-t-il? De quoi parliez-vous? Demanda-t-elle en nous regardant avec étonnement.

Le silence dura quelques instants. Elle était pâle comme une morte. Je me jetai vers elle, l'embrassai fortement et l'entraînai dans son boudoir.

Piotr Alexandrovitch nous suivit. Je cachai mon visage sur la poitrine d'Alexandra Mikhaïlovna et l'embrassai de plus en plus fort.

— Qu'as-tu? Qu'avez-vous? Demanda-t-elle pour la seconde fois.

— Demandez-le-lui. Hier vous l'avez défendue si chaleureusement! Dit Piotr Alexandrovitch en tombant lourdement dans un fauteuil.

J'étreignais de plus en plus fort Alexandra Mikhaïlovna.

— Mon Dieu! Qu'y a-t-il donc? Prononça-t-elle terriblement effrayée. Vous êtes si surexcités tous les deux. Elle tremble, elle pleure… Annette, dis-moi ce qui s'est passé entre vous?

— Non, permettez, moi d'abord… dit Piotr Alexandrovitch en s'approchant de nous. Il me prit par le bras et m'éloigna d'Alexandra

Mikhaïlovna.

— Restez ici, dit-il en m'indiquant le milieu de la chambre. Je veux vous juger devant elle qui vous a tenu lieu de mère. Et vous, calmez-vous, et asseyez-vous, ajouta-t-il en aidant Alexandra Mikhaïlovna à s'asseoir dans un fauteuil. Je regrette de ne pouvoir vous délivrer de cette pénible explication, mais elle est nécessaire.

— Mon Dieu! Que peut-il y avoir! Prononça Alexandra Mikhaïlovna affreusement angoissée et portant son regard tantôt sur moi, tantôt sur son mari.

Je me tordais les mains, pressentant le moment fatal. De lui je n'attendais plus de pitié.

— En un mot, poursuivit Piotr Alexandrovitch, je voudrais que vous fussiez juge avec moi… Toujours (c'est une de vos fantaisies), toujours vous aviez pensé, mais, je ne sais comment m'exprimer… je rougis de telles suppositions… en un mot, vous la défendiez, vous m'accusiez d'une sévérité déplacée, vous faisiez allusion à un autre sentiment qui, soi-disant, provoquait cette sévérité, vous… Mais je ne sais pas pourquoi je ne surmonterais pas mon embarras à l'idée de vos suppositions, pourquoi je ne parlerais pas ouvertement, devant elle….. En un mot, vous…

— Oh! Vous ne ferez pas cela! Non, vous ne le direz pas!… s'écria Alexandra Mikhaïlovna toute émue, rouge de honte. Non, vous aurez pitié d'elle. C'est moi qui ai imaginé tout cela! Maintenant je n'ai plus aucun soupçon. Pardonnez-moi! Excusez-moi! Je suis malade, il faut me pardonner. Mais seulement ne lui dites pas… Non… Annette, dit-elle en avançant vers moi, Annette, va-t'en d'ici, plus vite, plus vite. Il plaisantait… C'est moi qui suis coupable de tout cela… C'est une plaisanterie déplacée…

— En un mot vous étiez jalouse d'elle, dit Piotr Alexandrovitch, jetant ses paroles sans pitié en réponse à sa supplication.

Elle poussa un cri, pâlit et s'appuya à un siège, ses jambes ne pouvant plus la soutenir.

— Que Dieu vous pardonne, prononça-t-elle enfin d'une voix faible. Pardonne-moi, Niétotchka; pardon pour lui… C'est moi qui suis coupable de tout cela….. J'étais malade et…..

— Mais c'est de la tyrannie! C'est une honte, une lâcheté! M'écriai-je folle de rage, comprenant enfin tout, comprenant pourquoi il avait voulu me juger devant sa femme. C'est digne de mépris, vous…..

— Annette! S'écria Alexandra Mikhaïlovna, terrifiée, en me saisissant la main.

— Comédie, comédie et rien de plus! Prononça Piotr Alexandrovitch très ému. Comédie, vous, dis-je, continua-t-il en regardant fixement sa femme. Et dans cette comédie, la seule bernée, c'est vous. Croyez que nous…, prononça-t-il en suffoquant et en me désignant, croyez, que nous n'aurons pas peur de pareilles explications. Croyez que nous ne sommes déjà plus si chastes… pour nous offenser, rougir, et nous boucher les oreilles, quand on nous parle de choses pareilles. Excusez, je m'exprime nettement, grossièrement peut-être, mais il le faut ainsi… Êtes-vous sure, madame, de la bonne conduite de cette… demoiselle?

— Mon Dieu! Qu'avez-vous? Vous vous oubliez, prononça Alexandra Mikhaïlovna médusée, morte de peur.

— Je vous prie…, pas de phrases, continua d'un ton méprisant Piotr Alexandrovitch. Je n'aime pas cela. La chose est simple, vulgaire, nullement compliquée. Je vous interroge sur sa conduite. Connaissez-vous…

Mais je ne le laissai pas achever. Le saisissant par le bras, je le tirai violemment de côté; encore un moment et tout pouvait être perdu.

— Ne parlez pas de la lettre, chuchotai-je rapidement, vous la tueriez sur le coup. Elle ne peut pas me juger, parce que je sais tout… Comprenez-vous, je sais tout!

Il me regarda fixement, avec une curiosité sauvage, et se troubla. Le sang lui monta au visage.

— Je sais tout, tout, répétai-je.

Il hésitait encore. La question était au bout de ses lèvres. Je le prévins.

— Voici, ce qu'il y a eu, dis-je à haute voix, très vite, en m'adressant à Alexandra Mikhaïlovna, qui nous regardait très étonnée. Je suis seule coupable. Il y a déjà quatre ans que je vous trompe. Je me suis approprié la clef de la bibliothèque et pendant quatre ans j'ai lu en cachette. Piotr Alexandrovitch m'a surprise lisant un livre qui… ne pouvait pas, ne devait

pas être entre mes mains. Dans sa crainte pour moi, il a exagéré le danger à vos yeux. Mais je ne me justifie pas. Je suis coupable. La tentation était plus forte que moi et, ayant commis cette faute une fois, j'ai eu honte ensuite d'avouer mon acte. Voilà tout, presque tout ce qui s'est passé entre nous…

— Bien imaginé! Chuchota près de moi Piotr Alexandrovitch.

Alexandra Mikhaïlovna m'écoutait avec une attention profonde, mais la méfiance se reflétait sur son visage. Elle regardait à tour de rôle tantôt moi, tantôt son mari. Le silence s'établit. Je respirais à peine. Elle inclina la tête sur sa poitrine et ferma les yeux, pesant évidement chacun des mots que j'avais prononcés. Enfin elle releva la tête et me regarda fixement.

— Niétotchka, mon enfant, je sais que tu ne sais pas mentir, prononça-t-elle. C'est tout ce qui s'est passé, absolument tout?

— Tout, répondis-je.

— Est-ce tout? Demanda-t-elle à son mari.

— Oui, tout, dit-il avec effort, tout.

Je respirai.

— Tu me donnes ta parole, Niétotchka?

— Oui, répondis-je sans hésiter.

Mais je ne pus m'empêcher de regarder Piotr Alexandrovitch. Il souriait en m'entendant donner ainsi ma parole. Je rougis et mon trouble n'échappa point à la pauvre Alexandra Mikhaïlovna. Une angoisse indicible se reflétait sur son visage.

— C'est bien, dit-elle tristement. Je vous crois. Je ne puis pas ne pas vous croire.

— Je pense que cet aveu suffit, prononça Piotr Alexandrovitch. Vous avez entendu?

Alexandra Mikhaïlovna ne répondit point. La scène devenait de plus en plus pénible.

— Demain même je réviserai tous les livres, continua Piotr Alexandrovitch. Je ne sais pas ce qu'il y avait encore là-bas, mais…

— Et quels livres a-t-elle lus? Demanda Alexandra Mikhaïlovna.

— Quels livres? Répondez, vous, dit-il en s'adressant à moi. Vous savez mieux expliquer. Expliquez, dit-il avec un sourire retenu.

J'étais confuse et ne pouvais prononcer une parole. Alexandra Mikhaïlovna rougit et baissa les yeux. Un long silence suivit. Piotr Alexandrovitch marchait à travers la chambre.

— Je ne sais ce qu'il y a eu entre vous, commença enfin Alexandra Mikhaïlovna, en prononçant craintivement chaque mot, mais si ce n'est que cela, continua-t-elle, si ce n'est que cela… je ne comprends pas pourquoi nous tous devons être si tristes et si désespérés. C'est moi en cela qui suis la plus coupable, moi seule, et cela me tourmente. J'ai négligé son éducation, et c'est moi qui dois répondre pour tout. Elle doit me pardonner; je m'accuse et n'ose la blâmer. Mais, de nouveau, pourquoi devons-nous désespérer? Le danger est passé. Regardez-la, dit-elle en s'animant de plus en plus et jetant un regard scrutateur sur son mari. Regardez-la. Cet acte imprudent a-t-il eu des conséquences quelconques? Est-ce que je ne la connais pas, elle, mon enfant, ma fille? Est-ce que je ne sais pas que son cœur est pur et noble, que dans cette jolie tête, continua-t-elle en me caressant et m'attirant vers elle, l'esprit est clair et que sa conscience a peur du mensonge? Assez, mes amis, assez. Sûrement quelque chose d'autre s'est glissé entre nous et a mis sur nous son ombre hostile, mais nous en triompherons par l'amour, par l'accord. Peut-être y a-t-il entre nous trop de choses qui n'ont pas été dites, et la faute m'en est-elle imputable. C'est moi la première qui me suis cachée de vous; c'est moi qui ai eu Dieu sait quels soupçons… Mais… Si nous nous sommes expliqués un peu, vous deux devez me pardonner, parce que… parce qu'enfin il n'y a pas grand péché dans ce que j'ai soupçonné…

Après avoir dit cela, elle regarda son mari timidement, en rougissant, et, angoissée, attendit ses paroles. À mesure qu'il l'écoutait, un sourire moqueur se montrait sur ses lèvres. Il cessa de marcher et s'arrêta droit devant elle. Il semblait jouir de sa confusion.

Ce regard fixé sur elle la troubla. Il attendit un moment comme se demandant ce qui allait se passer ensuite. La gêne d'Alexandra Mikhaïlovna redoublait. Enfin il interrompit la pénible scène d'un rire long et moqueur.

— Je vous plains, pauvre femme, dit-il enfin sérieusement, en cessant de rire. Vous avez assumé une tâche au-dessus de vos forces. Qu'avez-vous voulu? Vous avez voulu me pousser, par cette réponse, m'accabler de

nouveaux soupçons ou mieux de vieux soupçons que vous avez mal cachés dans vos paroles. Le sens de vos paroles dit qu'il n'y a pas à se fâcher contre elle, qu'elle est très bonne même après la lecture de livres immoraux, dont la morale, il me semble, a déjà porté quelques fruits, et qu'enfin vous-même vous portez garante pour elle, n'est-ce pas? Puis, après avoir expliqué cela, vous faites allusion à quelque chose d'autre. Il vous semble que ma méfiance et ma sévérité partent d'un autre sentiment. Hier vous avez même fait une allusion… Je vous en prie, ne m'interrompez pas, j'aime à parler nettement. Hier, vous avez fait allusion que chez certaines personnes l'amour ne peut se manifester autrement que par de la dureté, des soupçons, des persécutions. Je ne me rappelle pas bien si ce sont exactement ces termes que vous avez employés hier… je vous en prie, ne m'interrompez pas. Je connais bien votre pupille, elle peut tout entendre. Je vous répète, pour la centième fois, tout. Vous êtes trompée. Mais je ne sais pas pourquoi il vous plaît d'insister tant pour faire de moi un homme pareil, pourquoi vous voulez m'affubler de ce vêtement grotesque. Ce n'est pas de mon âge, l'amour pour cette fille. Et enfin, croyez-moi, madame, je connais mon devoir et je sais ce que j'ai dit autrefois: que le crime restera toujours le crime, que le péché restera toujours le péché… Mais assez, assez, et que je n'entende plus parler de ces vilenies.

— Eh bien, soit, que je supporte tout cela seule, prononça-t-elle enfin en sanglotant et en m'embrassant. Que mes soupçons soient honteux! Mais toi, ma pauvre petite, pourquoi es-tu condamnée à écouter de pareilles offenses? Et je ne puis pas te défendre. Je n'ai pas le droit de parler. Mon Dieu! Non, je ne puis pas me taire, monsieur! Je ne supporterai pas cela! Votre conduite est folle.

Alexandra Mikhaïlovna pleurait.

— Assez, assez, chuchotai-je en essayant de calmer son émotion, et craignant que ce coup cruel ne lui fît perdre patience.

— Mais, femme aveugle! S'écria-t-il; vous ne savez donc pas, vous ne voyez donc pas…

Il s'arrêta un moment.

— Allez-vous en! Dit-il en s'adressant à moi et arrachant ma main de celle d'Alexandra Mikhaïlovna. Je ne vous permettrai pas de toucher ma

femme. Vous la souillez, vous l'offensez par votre présence. Moi aussi, s'écria-t-il, je dirai tout, tout. Écoutez, continua-t-il, en s'adressant à Alexandra Mikhaïlovna. Écoutez…

— Taisez-vous! M'écriai-je en m'avançant. Taisez-vous!

— Écoutez…

— Taisez-vous au nom…

— Au nom de quoi, mademoiselle? M'interrompit-il vivement en me regardant dans les yeux. Au nom de quoi? Sachez donc que j'ai arraché de ses mains la lettre de son amant! Voilà ce qui se passe dans notre maison; voilà ce qui se fait près de vous; voilà ce que vous n'avez pas vu et n'avez pas remarqué.

Je me soutenais à peine. Alexandra Mikhaïlovna était pâle comme une morte.

— Ce n'est pas possible! Murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible.

— Je l'ai vue, cette lettre, madame, je l'ai tenue entre mes mains; j'en ai lu les premières lignes, et ne m'y suis pas trompé. La lettre était de son amant! Elle me l'a arrachée des mains; maintenant c'est elle qui a cette lettre. C'est clair, il n'y a pas le moindre doute, et si vous doutez encore, vous n'avez qu'à la regarder.

— Niétotchka! S'écria Alexandra Mikhaïlovna en se jetant vers moi… Non, non! Ne parle pas, ne parle pas! Je ne veux pas savoir comment cela est arrivé!… Mon Dieu! Mon Dieu!

Elle sanglotait et restait le visage dans ses mains.

— Mais non! Ce n'est pas possible! S'écria-t-elle de nouveau. Vous vous êtes trompé. J'ai… Je sais ce que cela signifie, prononça-t-elle en regardant fixement son mari

— Tu ne me tromperas pas, toi, tu ne peux pas me tromper! Raconte-moi tout sans rien cacher. Il s'est trompé, n'est-ce pas? Il a vu autre chose. Il est aveuglé, n'est-ce pas? Écoute, Annette, mon enfant, pourquoi ne pas me dire tout…..

— Répondez, répondez donc! Dit Piotr Alexandrovitch. Répondez. Ai-je vu ou non la lettre dans vos mains?

— Oui, répondis-je, étouffant d'émotion.

— C’est une lettre de votre amant?

— Oui.

— Votre liaison dure encore?…

— Oui, oui, oui, dis-je, ne comprenant rien et répondant affirmativement à toutes ses questions pour mettre fin à cette torture.

— Vous avez entendu! Eh bien, que dites-vous maintenant? Croyez-moi, votre cœur est trop bon, trop confiant, ajouta-t-il en prenant là main de sa femme. Vous voyez maintenant qui est cette… demoiselle. Il y a longtemps que j’avais remarqué tout cela et je suis heureux de vous l’avoir enfin montrée telle qu’elle est. Il m’était pénible de la voir près de vous, dans vos bras, à notre table, enfin dans ma maison… Votre aveuglement me révoltait. Voilà pourquoi, et uniquement pourquoi, je faisais attention à elle: je la surveillais. C’est cette attention que vous avez remarquée et Dieu sait quels soupçons vous avez conçus. Mais maintenant la situation est claire, tout doute est dissipé, et demain, mademoiselle, demain même, vous ne serez plus dans cette maison, termina-t-il en s’adressant à moi.

— Attendez! Dit Alexandra Mikhaïlovna en se levant de son siège. Je ne crois pas à toute cette histoire… Ne me regardez pas si terriblement et ne vous moquez point de moi… Annette, mon enfant, viens près de moi; donne-moi la main. Nous tous sommes des pécheurs, dit-elle d’une voix tremblante et regardant humblement son mari. Et qui de nous peut refuser une main secourable?… Donne-moi la main, Annette, ma chère enfant. Je ne suis ni plus digne, ni meilleure que toi; tu ne peux m’offenser par ta présence, parce que moi aussi, je suis une pécheresse…..

— Madame! S’écria Piotr Alexandrovitch étonné, madame! Retenez-vous… n’oubliez pas…

— Je n’oublie rien. Ne m’interrompez pas et laissez-moi achever. Vous avez vu entre ses mains une lettre, vous l’avez même lue. Vous dites, et elle l’avoue, que c’est une lettre de celui qu’elle aime. Mais est-ce que cela prouve qu’elle soit criminelle? Est-ce que cela vous permet de la traiter ainsi devant votre femme? Oui, monsieur, est-ce que vous savez comment cela s’est passé?

— Alors il ne me reste qu’à lui demander pardon! C’est ce que vous

voulez? S'écria Piotr Alexandrovitch. J'ai perdu patience en vous écoutant. Pensez à ce que vous dites! Savez-vous de quoi vous parlez? Savez-vous qui vous défendez? Je vois tout…..

— Et vous ne voyez pas le principal, parce que la colère et l'orgueil vous aveuglent. Vous ne voyez pas ce que je défends et de quoi je veux parler. Ce n'est pas le vice que je défends, mais n'avez-vous donc pas compris que peut-être cette enfant est innocente? Oui, je ne défends pas le vice. Oui, si elle était épouse, mère, et avait oublié ses devoirs, alors je serais d'accord avec vous. Vous voyez que je ne me ménage pas. Mais si elle a reçu cette lettre sans penser à mal? Si elle a été entraînée par un sentiment inexpérimenté et que personne n'ait été là pour la retenir? Si c'est moi qui suis la principale coupable, parce que je n'ai pas surveillé son cœur? Si cette lettre est la première? Si avec vos soupçons grossiers vous avez souillé son plus cher sentiment? Si vous avez sali son imagination par vos remarques cyniques sur cette lettre? Si vous n'avez pas vu cette pudeur, virginale qui brille sur son visage, et que je vois maintenant, que j'ai vue quand elle, souffrant, ne sachant que dire, répondait par l'aveu à vos questions inhumaines?… Oui, oui, c'est inhumain, c'est cruel, je ne vous reconnais pas… Je ne vous pardonnerai jamais cela, jamais, jamais…

— Mais ayez pitié de moi! Ayez pitié de moi! M'écriai-je en la serrant dans mes bras. Croyez-moi, ne me repoussez pas!…

Je tombai à genoux devant elle.

— Si enfin, continua-t-elle d'une voix entrecoupée, si enfin je n'étais pas près d'elle, et si vous l'aviez effrayée par vos paroles au point que la pauvre enfant se croie coupable; si vous aviez troublé sa conscience, son âme et le repos de son cœur?… Mon Dieu! Vous avez voulu la chasser de la maison! Mais savez-vous envers qui on agit de la sorte? Savez-vous que si vous la chassez, vous nous chasserez toutes deux, elle et moi? Vous m'avez entendu, monsieur…

Ses yeux brillaient, sa poitrine haletait, son excitation arrivait au paroxysme.

— Assez, madame, je vous ai entendue. Assez! S'écria enfin Piotr Alexandrovitch. Assez! Je sais qu'il existe des passions platoniques, je le sais

pour mon malheur, madame, et si vous vous sentez coupable, si vous avez quelque faute sur la conscience, ce n'est pas à moi, madame, à vous le rappeler. Si enfin l'idée de quitter ma maison vous plaît… alors il me reste à vous dire que vous avez eu tort de ne pas mettre à exécution ce projet quand le moment était opportun de le faire, il y a de cela… Si vous l'avez oublié, je vous rappellerai combien d'années……

Je regardai Alexandra Mikhaïlovna. Elle s'appuyait sur moi, ses yeux étaient mi-clos; encore un moment et elle allait tomber sans connaissance.

— Au nom de Dieu! Cette fois ayez pitié d'elle! Ne prononcez pas un mot de plus! M'écriai-je, oubliant qu'ainsi je me trahissais.

Mais il était déjà trop tard. Un faible cri répondit à mes paroles, et la pauvre femme évanouie s'affaissa sur le sol.

— Tuée! Vous l'avez tuée! Dis-je. Appelez les gens. Sauvez-la, si vous pouvez. Je vous attends dans votre cabinet. J'ai besoin de vous parler. Je vous dirai tout.

— Mais quoi, quoi?

— Après.

La syncope et la crise durèrent deux heures. Toute la maison était en émoi. Le docteur hochait la tête. Au bout de ces deux heures, j'allai dans le cabinet de travail de Piotr Alexandrovitch. Il venait de quitter sa femme; il marchait de long en large et se mordait les ongles jusqu'au sang. Il était pâle; jamais je ne l'avais vu ainsi.

— Que voulez-vous me dire? Fit-il d'une voix rauque.

— Voici la lettre que vous m'avez arrachée. La reconnaissez-vous?

— Oui.

— Prenez-la.

Il prit la lettre. Je l'observais attentivement. Au bout de quelques minutes il tourna rapidement la quatrième page et lut la signature. Je vis comment le sang lui monta au visage.

— Qu'est-ce que cela? Me demanda-t-il profondément étonné.

— Il y a trois ans que j'ai trouvé celle lettre dans un livre. J'ai compris qu'elle y avait été oubliée. Je l'ai lue et j'ai tout appris. Depuis, cette lettre ne m'a pas quittée, parce que je n'avais à qui la remettre. À elle, je ne pouvais

pas. À vous… Mais vous ne pouvez ignorer le contenu de celle lettre et toute cette triste histoire… Pourquoi avez-vous feint, je ne sais pas; je ne puis pas encore pénétrer votre âme obscure. Vous vouliez garder une supériorité sur elle; mais pourquoi? Pour triompher de l'imagination troublée d'une malade, pour lui prouver qu'elle s'était trompée, que vous étiez plus irréprochable qu'elle? Et vous avez atteint votre but: son soupçon était l'idée fixe d'un esprit qui s'éteint; c'était peut-être la dernière plainte d'un cœur brisé contre l'injustice d'un arrêt humain. «Quelle importance que vous l'ayez aimée!» Voilà ce qu'elle disait, ce qu'elle voulait vous prouver. Votre orgueil, votre égoïsme jaloux furent sans pitié! Adieu. Je n'ai pas besoin d'explications. Mais prenez garde, maintenant je vous connais, ne l'oubliez pas.

J'allai dans ma chambre, me rendant à peine compte de ce qui s'était passé. Ovroff, le secrétaire de Piotr Alexandrovitch, m'arrêta près de la porte.

— Je désirerais vous parler, dit-il en me saluant respectueusement.

Je le regardai, comprenant à peine ce qu'il me disait.

— Plus tard. Excusez-moi… Je suis souffrante, dis-je enfin en passant devant lui.

— C'est bon. À demain, dit-il, en me saluant avec un sourire ambigu.

Mais peut-être ne fut-ce chez moi qu'une impression.

Tout cela avait passé devant mes yeux comme dans un brouillard.

FIN

Le Bourg de Stépantchikovo et sa population:

Carnet d’un inconnu

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I INTRODUCTION
II MONSIEUR BAKHTCHEIEV
III MON ONCLE
IV LE THÉ
V ÉJÉVIKINE
VI LE BŒUF BLANC ET KAMARINSKI LE PAYSAN
VII FOMA FOMITCH
VIII DÉCLARATION D'AMOUR
IX VOTRE EXCELLENCE
X MIZINTCHIKOV
XI UN GRAND ÉTONNEMENT
XII LA CATASTROPHE

SECONDE PARTIE

I LA POURSUITE
II NOUVELLES
III LA FÊTE D'ILUCHA
IV L'EXIL
V FOMA FOMITCH ARRANGE LE BONHEUR GÉNÉRAL
VI CONCLUSION

PREMIÈRE PARTIE

I
INTRODUCTION

Sa retraite prise, mon oncle, le colonel Yégor Ilitch Rostaniev, se retira dans le village de Stépantchikovo où il vécut en parfait hobereau. Contents de tout, certains caractères se font à tout; tel était le colonel. On s'imaginerait difficilement homme plus paisible, plus conciliant et, si quelqu'un se fût avisé de voyager sur son dos l'espace de deux verstes, sans doute l'eût-il obtenu. Il était bon à donner jusqu'à sa dernière chemise sur première réquisition.

Il était bâti en athlète, de haute taille et bien découplé, avec des joues roses, des dents blanches comme l'ivoire, une longue moustache d'un blond foncé, le rire bruyant, sonore et franc, et s'exprimait très vite, par phrases hachées. Marié jeune, il avait aimé sa femme à la folie, mais elle était morte, laissant en son cœur un noble et ineffaçable souvenir. Enfin, ayant hérité du village de Stépantchikovo, ce qui haussait sa fortune à six cents âmes, il quitta le service et s'en fut vivre à la campagne avec son fils de huit ans, Hucha, dont la naissance avait coûté la vie de sa mère, et sa fillette Sachenka, âgée de quinze ans, qui sortait d'un pensionnat de Moscou où on l'avait mise après ce malheur. Mais la maison de mon oncle ne tarda pas à devenir une vraie arche de Noé. Voici comment.

Au moment où il prenait sa retraite après son héritage, sa mère, la générale Krakhotkine, perdit son second mari, épousé quelque seize ans plus tôt, alors que mon oncle, encore simple cornette, pensait déjà à se marier.

Longtemps elle refusait son consentement à ce mariage, versant d'abondantes larmes, accusant mon oncle d'égoïsme, d'ingratitude, d'irrespect. Elle arguait que la propriété du jeune homme suffisait à peine aux besoins de la famille, c'est-à-dire à ceux de sa mère avec son cortège de domestiques, de chiens, de chats, etc. Et puis, au beau milieu de ces récriminations et de ces larmes, ne s'était-elle pas mariée tout à coup avant son fils? Elle avait alors quarante-deux ans. L'occasion lui avait paru

excellente de charger encore mon pauvre oncle, en affirmant qu'elle ne se mariait que pour assurer à sa vieillesse l'asile refusé par l'égoïste impiété de son fils et cette impardonnable insolence de prétendre se créer un foyer.

Je n'ai jamais pu savoir les motifs capables d'avoir déterminé un homme aussi raisonnable que le semblait être feu le général Krakhotkine à épouser une veuve de quarante-deux ans. Il faut admettre qu'il la croyait riche. D'aucuns estimaient que, sentant l'approche des innombrables maladies qui assaillirent son déclin, il s'assurait une infirmière. On sait seulement que le général méprisait profondément sa femme et la poursuivait à toute occasion d'impitoyables moqueries.

C'était un homme hautain. D'instruction moyenne, mais intelligent, il ne s'embarrassait pas de principes, ne croyant rien devoir aux hommes ni aux choses que son dédain et ses railleries et, dans sa vieillesse, les maladies, conséquences d'une vie peu exemplaire, l'avaient rendu méchant, emporté et cruel.

Sa carrière, assez brillante, s'était trouvée brusquement interrompue par une démission forcée à la suite d'un «fâcheux accident». Il avait tout juste évité le jugement et, privé de sa pension, en fut définitivement aigri. Bien que sans ressources et ne possédant qu'une centaine d'âmes misérables, il se croisait les bras et se laissait entretenir pendant les douze longues années qu'il vécut encore. Il n'en exigeait pas moins un train de vie confortable, ne regardait pas à la dépense et ne pouvait se passer de voiture. Il perdit bientôt l'usage de ses deux jambes et passa ses dix dernières années dans un confortable fauteuil où le promenaient deux grands laquais qui n'entendirent jamais sortir de sa bouche que les plus grossières injures.

Voitures, laquais et fauteuil étaient aux frais du fils impie. Il envoyait à sa mère ses ultimes deniers, grevant sa propriété d'hypothèques, se privant de tout, contractant des dettes hors de proportion avec sa fortune d'alors, sans échapper pour cela aux reproches d'égoïsme et d'ingratitude, si bien que mon oncle avait fini par se regarder lui-même comme un affreux égoïste et, pour s'en punir, pour s'en corriger, il multipliait les sacrifices et les envois d'argent.

La générale était restée en adoration devant son mari. Ce qui l'avait

particulièrement charmée en lui, c'est qu'il était général, faisant d'elle une générale. Elle avait dans la maison son appartement particulier où elle vivait avec ses domestiques, ses commères et ses chiens. Dans la ville, on la traitait en personne d'importance et elle se consolait de son infériorité domestique par tous les potins qu'on lui relatait, par les invitations aux baptêmes, aux mariages et aux parties de cartes. Les mauvaises langues lui apportaient des nouvelles et la première place lui était toujours réservée où qu'elle fût. En un mot, elle jouissait de tous les avantages inhérents à sa situation de générale.

Quant au général, il ne se mêlait de rien, mais il se plaisait à railler cruellement sa femme devant les étrangers, se posant des questions dans le genre de celle-ci: «Comment ai-je bien pu me marier avec cette faiseuse de brioches?» Et personne n'osait lui tenir tête. Mais, peu à peu, toutes ses connaissances l'avaient abandonné. Or, la compagnie lui était indispensable, car il aimait à bavarder, à discuter, à tenir un auditeur. C'était un libre penseur, un athée à l'ancienne mode; il n'hésitait pas à traiter les questions les plus ardues.

Mais les auditeurs de la ville ne goûtaient point ce genre de conversation et se faisaient de plus en plus rares. On avait bien tenté d'organiser chez lui un whist préférence, mais les parties se terminaient ordinairement par de telles fureurs du général que Madame et ses amis brûlaient des cierges, disaient des prières, faisaient des réussites, distribuaient des pains dans les prisons pour écarter d'eux ce redoutable whist de l'après-midi qui ne leur valait que des injures, et parfois même des coups au sujet de la moindre erreur. Le général ne se gênait devant personne et, pour un rien qui le contrariait, il braillait comme une femme, jurait comme un charretier, jetait sur le plancher les cartes déchirées et mettait ses partenaires à la porte. Resté seul, il pleurait de rage et de dépit, tout cela parce qu'on avait joué un valet au lieu d'un neuf. Sur la fin, sa vue s'étant affaiblie, il lui fallut un lecteur et l'on vit apparaître Foma Fomitch Opiskine.

J'avoue annoncer ce personnage avec solennité, car il est sans conteste le héros de mon récit. Je n'expliquerai pas les raisons qui lui méritent l'intérêt, trouvant plus décent de laisser au lecteur lui-même le soin de résoudre cette question.

Foma Fomitch, en s'offrant au général Krakhotkine, ne demanda d'autre salaire que sa nourriture! D'où sortait-il? Personne ne le savait. Je me suis renseigné et j'ai pu recueillir certaines particularités sur le passé de cet homme remarquable. On disait qu'il avait servi quelque part et qu'il avait souffert «pour la vérité». On racontait aussi qu'il avait jadis fait de la littérature à Moscou. Rien d'étonnant à cela et son ignorance crasse n'était pas pour entraver une carrière d'écrivain. Ce qui est certain, c'est que rien ne lui avait réussi et, qu'en fin de compte, il s'était vu contraint d'entrer au service du général en qualité de lecteur-victime. Aucune humiliation ne lui fut épargnée pour le pain qu'il mangeait.

Il est vrai qu'à la mort du général, quant Foma Fomitch passa tout à coup au rang de personnage, il nous assurait que sa condescendance à l'emploi de bouffon n'avait été qu'un sacrifice à l'amitié. Le général était son bienfaiteur; à lui seul, Foma, cet incompris avait confié les grands secrets de son âme et si lui, Foma, avait consenti, sur l'ordre de son maître, à présenter des imitations de toutes sortes d'animaux et autres tableaux vivants, c'était uniquement pour distraire et égayer ce martyr, cet ami perclus de douleurs. Mais ces assertions de Foma Fomitch sont sujettes à caution.

En même temps et du vivant même du général, Foma Fomitch jouait un rôle tout différent dans les appartements de Madame. Comment en était-il venu là? C'est une question assez délicate à résoudre pour un profane quand il s'agit de pareils mystères. Toujours est-il que la générale professait pour lui une sorte d'affection pieuse et de cause inconnue. Graduellement, il avait acquis une extraordinaire influence sur la partie féminine de la maison du général, influence analogue à celle exercée sur quelques dames par certains sages et prédicateurs de maisons d'aliénés.

Il donnait des lectures salutaires à l'âme, parlait avec une éloquence larmoyante des diverses vertus chrétiennes, racontait sa vie et ses exploits. Il allait à la messe et même à matines, prophétisait dans une certaine mesure, mais il était surtout passé maître en l'art d'expliquer les rêves et dans celui de médire du prochain. Le général, qui devinait ce qui se passait chez sa femme, s'en autorisait pour tyranniser encore mieux son souffre-douleur, mais cela ne servait qu'à rehausser son prestige de héros aux yeux de la générale et de

toute sa domesticité.

Tout changea du jour où le général passa de vie à trépas, non sans quelque originalité. Ce libre penseur, cet athée avait été pris d'une peur terrible, priant, se repentant, s'accrochant aux icônes, appelant les prêtres. Et l'on disait des messes et on lui administrait les sacrements, tandis que le malheureux criait qu'il ne voulait pas mourir et implorait avec des larmes le pardon de Foma Fomitch. Et voici comment l'âme du général quitta sa dépouille mortelle.

La fille du premier lit de la générale, ma tante Prascovia Ilinichna, vieille fille et victime préférée du général – qui n'avait pu s'en passer pendant ses dix ans de maladie, car elle seule savait le contenter par sa complaisance bonasse, – s'approcha du lit et, versant un torrent de larmes, voulut arranger un oreiller sous la tête du martyr. Mais le martyr la saisit, comme l'occasion, par les cheveux et les lui tira trois fois en écumant de rage.

Dix minutes plus tard, il était mort. On en fit part au colonel malgré que la générale eût déclaré qu'elle aimait mieux mourir que de le voir en un pareil moment, et l'enterrement somptueux fut naturellement payé par ce fils impie que l'on ne voulait pas voir.

Un mausolée de marbre blanc fut élevé à Kniazevka, village totalement ruiné et divisé entre plusieurs propriétaires, où le général possédait ses cent âmes et le marbre en fut zébré d'inscriptions célébrant l'intelligence, les talents, la grandeur d'âme du général avec mention de son grade et de ses décorations. La majeure partie de ce travail épigraphique était due à Foma Fomitch.

Pendant longtemps, la générale refusa le pardon à son fils révolté. Entourée de ses familiers et de ses chiens, elle criait à travers ses sanglots qu'elle mangerait du pain sec, qu'elle boirait ses larmes, qu'elle irait mendier sous les fenêtres plutôt que de vivre à Stépantchikovo avec «l'insoumis» et que jamais, jamais elle ne mettrait les pieds dans cette maison. Les dames prononcent d'ordinaire ces mots: les pieds avec une grande véhémence, mais l'accent qu'y savait mettre la générale était de l'art. Elle donnait à son éloquence un cours intarissable…cependant qu'on préparait activement les malles pour le départ.

Le colonel avait fourbu ses chevaux à faire quotidiennement les quarante verstes qui séparaient Stépantchikovo de la ville, mais ce fut seulement quinze jours après l'inhumation qu'il obtint la permission de paraître sous les regards courroucés de sa mère.

Foma Fomitch menait les négociations. Quinze jours durant, il reprochait à l'insoumis sa conduite «inhumaine», le faisait pleurer de repentir, le poussait presque au désespoir, et ce fut le début de l'influence despotique prise depuis par Foma sur mon pauvre oncle. Il avait compris à quel homme il avait affaire et que son rôle de bouffon était fini, qu'il allait pouvoir devenir à l'occasion un gentilhomme et il prenait une sérieuse revanche.

— Pensez à ce que vous ressentirez, disait-il, si votre propre mère, appuyant sur un bâton sa main tremblante et desséchée par la faim, s'en allait demander l'aumône! Quelle chose monstrueuse, si l'on considère et sa situation de générale et ses vertus. Et quelle émotion n'éprouveriez-vous pas le jour où (par erreur, naturellement, mais cela peut arriver) où elle viendrait tendre la main à votre porte pendant que vous, son fils, seriez baigné dans l'opulence! Ce serait terrible, terrible! Mais ce qui est encore plus terrible, colonel, permettez-moi de vous le dire, c'est de vous voir rester ainsi devant moi plus insensible qu'une solive, la bouche bée, les yeux clignotants… C'est véritablement indécent, alors que vous devriez vous arracher les cheveux et répandre un déluge de larmes…

Dans l'excès de son zèle, Foma avait même été un peu loin, mais c'était l'habituel aboutissement de son éloquence. Comme on le pense bien, la générale avait fini par honorer Stépantchikovo de son arrivée en compagnie de toute sa domesticité, de ses chiens, de Foma Fomitch et de la demoiselle Pérépélitzina, sa confidente. Elle allait essayer – disait-elle – de vivre avec son fils et éprouver la valeur de son respect. On imagine la situation du colonel au cours de cette épreuve. Au début, en raison de son deuil récent, elle croyait devoir donner carrière à sa douleur deux ou trois fois par semaine, au souvenir de ce cher général à jamais perdu et à chaque fois, sans motif apparent, le colonel recevait une semonce.

De temps en temps, et surtout en présence des visiteurs, elle appelait son petit-fils Ilucha ou sa petite-fille Sachenka et, les faisant asseoir auprès d'elle,

elle couvrait d'un regard long et triste ces malheureux petits êtres à l'avenir tant compromis par un tel père, poussait de profonds soupirs et pleurait bien une bonne heure. Malheur au colonel s'il ne savait comprendre ces larmes! Et le pauvre homme, qui ne le savait presque jamais, venait comme à plaisir se jeter dans la gueule du loup et devait essuyer de rudes assauts. Mais son respect n'en était pas altéré; il en arrivait même au paroxysme. La générale et Foma sentirent tous deux que la terreur suspendue sur leurs têtes pendant de si longues années était chassée à jamais.

De temps à autre, la générale tombait en syncope, et, dans le remue-ménage qui s'ensuivait, le colonel s'effarait, tremblant comme la feuille.

— Fils cruel! Criait-elle en retrouvant ses sens, tu me déchires les entrailles!… mes entrailles! Mes entrailles!

— Mais, ma mère, qu'ai-je fait? Demandait timidement le colonel.

— Tu me déchires les entrailles! Il tente de se justifier! Quelle audace! Quelle insolence! Ah! Fils cruel!… Je me meurs!

Le colonel restait anéanti. Cependant, la générale finissait toujours par se reprendre à la vie et une demi-heure plus tard, le colonel, attrapant le premier venu par le bouton de sa jaquette, lui disait:

— Vois-tu, mon cher, c'est une grande dame, une générale! La meilleure vieille du monde, seulement, tu sais, elle est accoutumée à fréquenter des gens distingués et moi, je suis un rustre. Si elle est fâchée, c'est que je suis fautif. Je ne saurais te dire en quoi, mais je suis dans mon tort.

Dans des cas pareils, la demoiselle Pérépélitzina, créature plus que mûre, parsemée de postiches, aux petits yeux voraces, aux lèvres plus minces qu'un fil et qui haïssait tout le monde, croyait se devoir de sermonner le colonel.

— Tout cela n'arriverait pas si vous étiez plus respectueux, moins égoïste, si vous n'offensiez pas votre mère. Elle n'est pas accoutumée à de pareilles manières. Elle est générale, tandis que vous n'êtes qu'un simple colonel.

— C'est Mademoiselle Pérépélitzina, expliquait le colonel à son auditeur, une bien brave demoiselle qui prend toujours la défense de ma mère… une personne exceptionnelle et la fille d'un lieutenant-colonel. Rien que cela!

Mais, bien entendu, cela n'était qu'un prélude. Cette même générale, si

terrible avec le colonel, tremblait à son tour devant Foma Fomitch qui l'avait complètement ensorcelée. Elle en était folle, n'entendait que par ses oreilles, ne voyait que par ses yeux. Un de mes petits cousins, hussard en retraite, jeune encore mais criblé de dettes, ayant passé quelque temps chez mon oncle, me déclara tout net sa profonde conviction que des rapports intimes existaient entre la générale et Foma. Je n'hésitai pas à repousser une pareille hypothèse comme grotesque et par trop naïve. Non, il y avait autre chose que je ne pourrai faire saisir au lecteur qu'en lui expliquant le caractère de Foma Fomitch, tel que je le compris plus tard moi-même.

Imaginez-vous un être parfaitement insignifiant, nul, niais, un avorton de la société, sans utilisation possible, mais rempli d'un immense et maladif amour-propre que ne justifiait aucune qualité. Je tiens à prévenir mes lecteurs: Foma Fomitch est la personnification même de cette vanité illimitée qu'on rencontre surtout chez certains zéros, envenimés par les humiliations et les outrages, suant la jalousie par tous les pores au moindre succès d'autrui. Il n'est pas besoin d'ajouter que tout cela s'assaisonne de la plus extravagante susceptibilité.

On va se demander d'où peut provenir une pareille infatuation. Comment peut-elle germer chez d'aussi pitoyables êtres de néant que leur condition même devrait renseigner sur la place qu'ils méritent? Que répondre à cela? Qui sait? Il est peut-être parmi eux des exceptions au nombre desquelles figurerait mon héros. Et Foma est, en effet, une exception, comme le lecteur le verra par la suite. En tout cas, permettez-moi de vous le demander; êtes-vous bien sûr que tous ces résignés, qui considèrent comme un bonheur de vous servir de paillasses, que vos pique-assiettes aient dit adieu à tout amour-propre? Et ces jalousies, ces commérages, ces dénonciations, ces méchants propos qui se tiennent dans les coins de votre maison même, à côté de vous, à votre table? Qui sait si, chez certains chevaliers errants de la fourchette, sous l'influence des incessantes humiliations qu'ils doivent subir, l'amour-propre, au lieu de s'atrophier, ne s'hypertrophie pas, devenant ainsi la monstrueuse caricature d'une dignité peut-être entamée primitivement, au temps de l'enfance, par la misère et le manque de soins.

Mais je viens de dire que Foma Fomitch était une exception à la règle

générale. Homme de lettres, jadis, il avait souffert d'être méconnu et la littérature en a perdu d'autres que lui; je dis: la littérature méconnue. J'incline à penser qu'il avait connu les déboires, même avant ses tentatives littéraires et qu'en divers métiers, il avait reçu plus de chiquenaudes que d'appointements. Cela, je le suppose, mais, ce que je sais positivement, c'est qu'il avait réellement confectionné un roman dans le genre de ceux qui servaient de pâture à l'esprit du Baron Brambeus (Pseudonyme de Jenkovski, écrivain russe très connu). Sans doute beaucoup de temps avait passé depuis, mais l'aspic de la vanité littéraire fait parfois des piqûres bien profondes et mêmes incurables, surtout chez les individus bornés.

Désabusé dès son premier pas dans la carrière des lettres, Foma Fomitch s'était à jamais joint au troupeau des affligés, des déshérités, des errants. Je pense que c'est de ce moment que se développa chez lui cette vantardise, ce besoin de louanges, d'hommages, d'admiration et de distinction. Ce pitre avait trouvé moyen de rassembler autour de lui un cercle d'imbéciles extasiés. Son premier besoin était d'être le premier quelque part, n'importe où, de vaticiner, de fanfaronner, et si personne ne le flattait, il s'en chargeait lui-même. Une fois qu'il fut devenu le maître incontesté de la maison de mon oncle, je me souviens de l'avoir entendu prononcer les paroles que voici:

«Je ne resterai plus longtemps parmi vous – et son ton s'emplissait d'une gravité mystérieuse – Quand je vous aurait tous établis et que je vous aurai fait saisir le sens de la vie, je vous dirai adieu et je m'en irai à Moscou pour y fonder une revue. Je ferai des cours où passeront mensuellement trente mille auditeurs. Alors, mon nom retentira partout et malheur à mes ennemis!»

Mais, tout en attendant la gloire, ce génie exigeait une récompense immédiate. Il est toujours agréable d'être payé d'avance et surtout dans un cas pareil. Je sais que Foma se présentait sérieusement à mon oncle comme venu au monde pour accomplir une grande mission où le conviait sans cesse un homme ailé qui le visitait la nuit. Il devait écrire un livre compact et salutaire aux âmes, un livre qui provoquerait un tremblement de toute la terre et ferait craquer la Russie. Quand viendrait l'heure du cataclysme, Foma, renonçant à sa gloire, se retirerait dans un monastère et prierait jour et nuit pour le bonheur de la patrie, au fond des catacombes de Kiev.

Il vous est maintenant loisible d'imaginer ce que pouvait devenir ce Foma après toute une existence d'humiliations, de persécutions et peut-être même de taloches, ce Foma sensuel et vaniteux au fond, ce Foma écrivain méconnu, ce Foma qui gagnait son pain à bouffonner, ce Foma à l'âme de tyran en dépit de sa nullité, ce Foma vantard et insolent à l'occasion! Ce qu'il pouvait devenir, ce Foma, quand il connut enfin les honneurs et la gloire, quand il se vit admiré et choyé d'une protectrice idiote et d'un protecteur fasciné et débonnaire, chez qui il avait enfin trouvé à s'implanter après tant de pérégrinations! Mais il me faut ici développer le caractère de mon oncle; le succès de Foma serait incompréhensible sans cela, autant que la maîtrise qu'il exerçait dans la maison et que sa métamorphose en grand homme.

Mon oncle n'était pas seulement bon, mais encore d'une extrême délicatesse sous son écorce un peu grossière, et d'un courage à toute épreuve. J'ose employer ce terme de courage, car aucun devoir, aucune obligation ne l'eussent arrêté; il ne connaissait pas d'obstacles. Son âme noble était pure comme celle d'un enfant. Oui, à quarante ans, c'était un enfant expansif et gai, prenant les hommes pour des anges, s'accusant de défauts qu'il n'avait pas, exagérant les qualités des autres, en découvrant même où il n'y en avait jamais eu. Il était de ces grands cœurs qui ne sauraient sans honte supposer le mal chez les autres, qui parent le prochain de toutes les vertus, qui se réjouissent de ses succès, qui vivent sans relâche dans un monde idéal, qui prennent sur eux toutes leurs fautes. Leur vocation est de sacrifier aux intérêts d'autrui. On l'eût pris pour un être veule et faible de caractère et sans doute, il était trop faible; cependant, ce n'était pas manque d'énergie, mais crainte d'humilier, crainte de faire souffrir ses semblables qu'il aimait tous.

Au surplus, il ne montrait de faiblesse que dans la défense de ses propres intérêts, n'hésitant jamais à les sacrifier pour des gens qui se moquaient de lui. Il lui semblait impossible qu'il eût des ennemis; il en avait cependant, mais ne les voyait point. Ayant une peur bleue des cris et des disputes, il cédait toujours et se soumettait en tout, mais par bonhomie, par délicatesse et – disait-il, en vue d'éloigner tout reproche de faiblesse – «pour que tout le monde fût content».

Il va sans dire qu'il était prêt à subir toute noble influence, ce qui

permettait à telle canaille habile de s'emparer de lui jusqu'à l'entraîner dans quelque mauvaise action présentée sous le voile d'une intention pure. Car mon oncle était follement confiant et ce fut pour lui la cause de beaucoup d'erreurs. Après de douloureux combats, lorsqu'il finît par reconnaître la malhonnêteté de son conseiller, il ne manquait pas de prendre toute la faute à son compte.

Figurez-vous maintenant sa maison livrée à une idiote capricieuse, en adoration devant un autre imbécile jusque là terrorisé par son général et brûlant du désir de se dédommager du passé, une idiote devant laquelle mon oncle croyait devoir s'incliner parce qu'elle était sa mère. On avait commencé par convaincre le pauvre homme qu'il était grossier, brutal, ignorant et d'un égoïsme révoltant, et il importe de remarquer que la vieille folle parlait sincèrement.

Foma était sincère, lui aussi. Puis, on avait ancré dans l'esprit de mon oncle cette conviction que Foma lui avait été envoyé par le ciel pour le salut de son âme et pour la répression de ses abominables vices; car n'était-il pas un orgueilleux, toujours à se vanter de sa fortune et capable de reprocher à Foma le morceau de pain qu'il lui donnait? Mon pauvre oncle avait fini par contempler douloureusement l'abîme de sa déchéance, il voulait s'arracher les cheveux, demander pardon…

— C'est ma faute! Disait-il à ses interlocuteurs, c'est ma faute! On doit se montrer délicat envers celui auquel on rend service… Que dis-je? Quel service? Je dis des sottises; ce n'est pas moi qui lui rends service; c'est lui, au contraire qui m'oblige en consentant à me tenir compagnie. Et voilà que je lui ai reproché ce morceau de pain!… C'est-à-dire, je ne lui ai rien reproché, mais j'ai certainement dû laisser échapper quelques paroles imprudentes comme cela m'arrive souvent… C'est un homme qui a souffert, qui a accompli des exploits, qui a soigné pendant dix ans son ami malade, malgré les pires humiliations; cela vaut une récompense!… Et puis l'instruction!… Un écrivain! Un homme très instruit et d'une très grande noblesse…

La seule image de ce Foma instruit et malheureux en butte aux caprices d'un malade hargneux, lui gonflait le cœur d'indignation et de pitié. Toutes les étrangetés de Foma, toutes ses méchancetés, mon oncle les attribuait aux

souffrances passées, aux humiliations subies, qui n'avaient pu que l'aigrir. Et, dans son âme noble et tendre, il avait décidé qu'on ne pouvait être aussi exigeant à l'égard d'un martyr qu'à celui d'un homme ordinaire, qu'il fallait non seulement lui pardonner, mais encore panser ses plaies avec douceur, le réconforter, le réconcilier avec l'humanité. S'étant assigné ce but, il s'enthousiasma jusqu'à l'impossible, jusqu'à s'aveugler complètement sur la vulgarité de son nouvel ami, sur sa gourmandise, sur sa paresse, sur son égoïsme, sur sa nullité. Mon oncle avait une foi absolue dans l'instruction, dans le génie de Foma. Ah! Mais j'oublie de dire que le colonel tombait en extase aux mots «littérature» et «science», quoiqu'il n'eût lui-même jamais rien appris.

C'était une de ses innocentes particularités.

— Il écrit un article! Disait-il en traversant sur la pointe des pieds les pièces avoisinant le cabinet de travail de Foma Fomitch, et il ajoutait avec un air mystérieux et fier: – Je ne sais au juste ce qu'il écrit, peut-être une chronique… mais alors quelque chose d'élevé… Nous ne pouvons pas comprendre cela, nous autres… Il m'a dit traiter la question des forces créatrices. Ça doit être de la politique. Oh! Son nom sera célèbre et entraînera le nôtre dans sa gloire… Lui-même me le disait encore tout à l'heure, mon cher…

Je sais positivement que, sur l'ordre de Foma, mon oncle dut raser ses superbes favoris blond foncé, son tyran ayant trouvé qu'ils lui donnaient l'air français et par conséquent fort peu patriote. Et puis, peu à peu, Foma se mit à donner de sages conseils pour la gérance de la propriété; ce fut effrayant!

Les paysans eurent bientôt compris de quoi il retournait et qui était le véritable maître, et ils se grattaient la nuque. Il m'arriva de surprendre un entretien de Foma avec eux. Foma avait déclaré qu'il«aimait causer avec l'intelligent paysan russe» et, quoiqu'il ne sût pas distinguer l'avoine du froment, il n'hésita pas à disserter d'agriculture. Puis il aborda les devoirs sacrés du paysan envers son seigneur. Après avoir effleuré la théorie de l'électricité et la question de la répartition du travail, auxquelles il ne comprenait rien, après avoir expliqué à son auditoire comment la terre tourne autour du soleil, il en vint, dans l'essor de son éloquence, à parler des

ministres. (Pouchkine a raconté l'histoire d'un père persuadant à son fils âgé de quatre ans que «son petit père était si courageux que le tsar lui-même l'aimait»… Ce petit père avait besoin d'un auditeur de quatre ans; c'était un Foma Fomitch.)… Les paysans l'écoutaient avec vénération.

— Dis donc, mon petit père, combien avais-tu d'appointements? Lui demanda soudain Arkhip Korotkï, un vieillard aux cheveux tout blancs, dans une intention évidemment flatteuse. Mais la question sembla par trop familière à Foma, qui ne pouvait supporter la familiarité.

— Qu'est-ce que cela peut te faire, imbécile? Répondit-il en regardant le malheureux paysan avec mépris. Qu'est-ce qui te prend d'attirer mon attention sur ta gueule? Est-ce pour me faire cracher dessus?

C'était le ton qu'adoptait généralement Foma dans ses conversations avec «l'intelligent paysan russe».

— Notre père, fit un autre, nous sommes de pauvres gens. Tu es peut-être un major, un colonel ou même une Excellence… Nous ne savons même pas comment t'adresser la parole.

— Imbécile! Reprit Foma, s'adoucissant, il y a appointements et appointements, tête de bois! Il en est qui ont le grade de général et qui ne reçoivent rien, parce qu'ils ne rendent aucun service au tsar. Moi, quand je travaillais pour un ministre, j'avais vingt mille roubles par an, mais je ne les touchais pas; je travaillais pour l'honneur, me contentant de ma fortune personnelle. J'ai abandonné mes appointements au profit de l'instruction publique et des incendiés de Kazan.

— Alors, c'est toi qui as rebâti Kazan? Reprenait le paysan étonné, car, en général, Foma Fomitch étonnait les paysans.

— Mon Dieu, j'en ai fait ma part, répondait-il négligemment, comme s'il s'en fût voulu d'avoir honoré un tel homme d'une telle confidence.

Ses entretiens avec mon oncle étaient d'une autre sorte.

— Qu'étiez-vous avant mon arrivée ici? Disait-il, mollement étendu dans le confortable fauteuil où il digérait un déjeuner copieux, pendant qu'un domestique placé derrière lui s'évertuait à chasser les mouches avec un rameau de tilleul. À quoi ressembliez-vous? Et voici que j'ai jeté en votre âme cette étincelle du feu céleste qui y brille à présent! Ai-je jeté en vous une

étincelle de feu sacré, oui ou non? Répondez: l'ai-je jetée, oui ou non?

Au vrai, Foma Fomitch ne savait pas pourquoi il avait fait cette question. Mais le silence et la gêne de mon oncle l'irritaient. Jadis si patient et si craintif, il s'enflammait maintenant à la moindre contradiction. Le silence de ce brave homme l'outrageait: il lui fallait une réponse.

— Répondez: l'étincelle brûle-t-elle en vous ou non?

Mon oncle ne savait plus que devenir.

— Permettez-moi de vous faire observer que je vous attends! Insistait le pique-assiette d'un air offensé.

— Mais répondez donc, Yegorouchka! Intervenait la générale en haussant les épaules.

— Je vous demande: l'étincelle brûle-t-elle en vous, oui ou non? Réitérait Foma très indulgent, tout en picorant un bonbon dans la boîte toujours placée devant lui sur l'ordre de la générale.

— Je te jure, Foma, que je n'en sais rien, répondait enfin le malheureux, avec un visage désolé. Il y a sans doute quelque chose de ce genre… Ne me demande rien… Je crains de dire une bêtise…

— Fort bien. Alors, selon vous, je serais un être si nul que je ne mériterais même pas une réponse; c'est bien cela que vous avez voulu dire? Soit, je suis donc nul.

— Mais non, Foma! Que Dieu soit avec toi! Je n'ai jamais voulu dire cela.

— Mais si. C'est précisément ce que vous avez voulu dire.

— Je jure que non!

— Très bien. Mettons que je suis un menteur! D'après vous, ce serait moi qui chercherais une mauvaise querelle?… Une insulte de plus ou de moins…! Je supporterai tout.

— Mais, mon fils!… clame la générale avec effroi.

— Foma Fomitch! Ma mère! S'écrie mon oncle navré. Je vous jure qu'il n'y a pas de ma faute. J'ai parlé inconsidérément… Ne fais pas attention à ce que je dis, Foma; je suis bête; je sens que je suis bête, qu'il me manque quelque chose… Je sais, je sais, Foma! Ne me dis rien! – continue-t-il en agitant la main. – Pendant quarante ans, jusqu'à ce que je te connusse, je me

figurais être un homme ordinaire et que tout allait pour le mieux. Je ne m'étais pas rendu compte que je ne suis qu'un pécheur, un égoïste et que j'ai fait tant de mal que je ne comprends pas comment la terre peut encore me porter.

— Oui, vous êtes bien égoïste! Remarque Foma avec conviction.

— Je le comprends maintenant moi-même. Mais je vais me corriger et devenir meilleur.

— Dieu vous entende! Conclut Foma en poussant un pieux soupir et en se levant pour aller faire sa sieste accoutumée.

Pour finir ce chapitre, qu'on me permette de dire quelques mots de mes relations personnelles avec mon oncle et d'expliquer comment je fus mis en présence de Foma et inopinément jeté dans le tourbillon des plus graves événements qui se soient jamais passés dans le bienheureux village de Stépantchikovo. J'aurai ainsi terminé mon introduction et pourrai commencer mon récit.

Encore enfant, je restai seul au monde. Mon oncle me tint lieu de père et fit pour moi ce que bien des pères ne font pas pour leur progéniture. Du premier jour que je passai dans sa maison, je m'attachai à lui de tout mon cœur. J'avais alors dix ans et je me souviens que nous nous comprîmes bien vite et que nous devînmes de vrais amis. Nous jouions ensemble à la toupie; une fois, nous volâmes de complicité le bonnet d'une vieille dame, notre parente, et nous attachâmes ce trophée à la queue d'un cerf-volant que je lançai dans les nuages.

Beaucoup plus tard, en une bien courte rencontre avec mon oncle à Pétersbourg, je pus achever l'étude de son caractère. Cette fois encore, je m'étais attaché à lui de toute l'ardeur de ma jeunesse. Il avait quelque chose de franc, de noble, de doux, de gai et de naïf à la fois qui lui attirait les sympathies et m'avait profondément impressionné.

Après ma sortie de l'Université, je restai quelques temps oisif à Pétersbourg et, comme il arrive souvent aux blancs-becs, bien persuadé que j'allais sous peu accomplir quelque chose de grandiose. Je ne tenais guère à quitter la capitale et n'entretenais avec mon oncle qu'une correspondance assez rare, seulement lorsque j'avais à lui demander de l'argent qu'il ne me

refusait jamais. Venu pour affaires à Pétersbourg, l'un de ses serfs m'avait appris qu'il se passait à Stépantchikovo des choses extraordinaires. Troublé par ces nouvelles, j'écrivis plus souvent.

Mon oncle me répondit par des lettres étranges, obscures, où il ne m'entretenait que de mes études et s'enorgueillissait par avance de mes futurs succès et puis, tout à coup, après un assez long silence, je reçus une étonnant épître, très différente des précédentes, bourrée de bizarres sous-entendus, de contradictions incompréhensibles au premier abord. Il était évident qu'elle avait été écrite sous l'empire d'une extrême agitation.

Une seule chose y était claire, c'est que mon oncle me suppliait presque d'épouser au plus vite son ancienne pupille, fille d'un pauvre fonctionnaire provincial nommé Éjévikine, laquelle avait été fort bien élevée au compte de mon oncle dans un grand établissement scolaire de Moscou et servait à ce moment d'institutrice à ses enfants. Elle était malheureuse; je pouvais faire son bonheur en accomplissant une action généreuse; il s'adressait à la noblesse de mon cœur et me promettait de doter la jeune fille, mais il s'exprimait sur ce dernier point d'une façon extrêmement mystérieuse, et m'adjurait de garder sur tout cela le plus absolu silence. Cette lettre me bouleversa.

Quel est le jeune homme qui ne se fût pas senti remué par une proposition aussi romanesque? De plus, j'avais entendu dire que la jeune fille était fort jolie.

Je ne savais pas à quel parti m'arrêter, mais je répondis aussitôt à mon oncle que j'allais partir sur-le-champ pour Stépantchikovo, car il m'avait envoyé sous le même pli les fonds nécessaires à mon voyage, ce qui ne m'empêcha pas de rester encore quinze jours à Pétersbourg dans l'indécision. C'est à ce moment que je fis la rencontre d'un ancien camarade de régiment de mon oncle. En revenant du Caucase, cet officier s'était arrêté à Stépantchikovo. C'était un homme d'un certain âge déjà, fort sensé et célibataire endurci.

Il me raconta avec indignation des choses dont je n'avais aucune connaissance. Foma Fomitch et la générale avaient conçu le projet de marier le colonel avec une demoiselle étrange, âgée, à moitié folle, qui possédait

environ un demi million de roubles et dont la biographie était quelque chose d'incroyable. La générale avait déjà réussi à lui persuader qu'elles étaient parentes et à la faire loger dans la maison. Bien qu'au désespoir, mon oncle finirait certainement par épouser le demi million. Cependant, les deux fortes têtes, la générale et Foma avaient organisé une persécution contre cette malheureuse institutrice sans défense et employaient tous leurs efforts à la faire partir, de peur que le colonel n'en devint amoureux et peut-être même parce qu'il l'était déjà. Ces dernières paroles me frappèrent, mais, à toutes mes questions sur le point de savoir si mon oncle était réellement amoureux, mon interlocuteur ne put ou ne voulut pas me donner de réponse précise et, d'une façon générale, il me raconta tout cela comme à contrecœur, avec un évident parti pris d'éviter les détails précis.

Cette rencontre me donna beaucoup à penser, car ce que j'apprenais était en contradiction formelle avec la proposition qui m'était faite. Le temps pressant, je résolus de partir pour Stépantchikovo, dans l'intention de réconforter mon oncle et même de le sauver, si possible, c'est-à-dire de faire chasser Foma, d'empêcher cet odieux mariage avec la vieille demoiselle et de rendre le bonheur à cette malheureuse jeune fille en l'épousant. Car le prétendu amour de mon oncle pour elle m'apparaissait comme une misérable invention de Foma.

Comme font les très jeunes gens, je sautai d'une extrémité à l'autre et, chassant toute hésitation, je brûlai de l'ardeur d'opérer des miracles et d'accomplir mille exploits. Il me semblait faire preuve d'une générosité extraordinaire en me sacrifiant noblement au bonheur d'un être aussi charmant qu'innocent et je me souviens que, pendant tout le trajet, je me sentis fort satisfait de moi. C'était en juillet; le soleil luisait; devant moi s'étendait l'immensité des champs de blé déjà presque mûr… J'étais resté si longtemps enfermé à Pétersbourg, que je croyais voir le monde pour la première fois.

II
MONSIEUR BAKHTCHEIEV

J'approchais du but de mon voyage. En traversant la petite ville de B…, qui n'est plus qu'à dix verstes de Stépantchikovo, je dus m'arrêter chez un maréchal ferrant pour faire réparer l'un des moyeux de mon tarantass. C'était là un travail sans grande importance, et je résolus d'en attendre la fin avant de terminer mes dix verstes.

Ayant mis pied à terre, je vis un gros monsieur qu'une nécessité analogue avait, comme moi, contraint de s'arrêter. Depuis une grande heure, il était là, suffoqué par la chaleur torride; il criait et jurait avec une impatience hargneuse et s'efforçait d'activer le travail des ouvriers. Au premier coup d'œil, ce monsieur était un grincheux d'habitude. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. Son énorme opulence, son double menton, ses joues bouffies et grêlées disaient une plantureuse existence de hobereau. Il y avait dans son visage quelque chose de féminin qui sautait de suite aux yeux. Large et confortable, son costume n'était pas cependant à la dernière mode.

Je ne puis comprendre pourquoi il était fâché contre moi, d'autant plus que nous nous voyions pour la première fois et que nous ne nous étions pas encore dit une parole, mais je le vis bien aux regards furieux qu'il me lança dès que je fus descendu de voiture. Pourtant, j'avais grande envie de faire sa connaissance, car les bavardages de ses domestiques m'avaient appris qu'il venait de Stépantchikovo et qu'il y avait vu mon oncle. C'était là une occasion favorable de me renseigner plus amplement.

Soulevant ma casquette, je remarquai avec toute la gentillesse du monde que les voyages nous occasionnent parfois des accidents bien désagréables, mais le gros bonhomme me toisa des pieds à la tête d'un regard dédaigneux et mécontent, puis, grommelant, me tourna le dos. Cette partie de sa personne était sans doute fertile en suggestions intéressantes, mais peu propice à la conversation.

— Grichka, ne ronchonne pas ou je te ferai fouetter! Cria-t-il à son

domestique sans avoir l'air d'entendre mon observation sur les désagréments du voyage.

Grichka était un vieux laquais à cheveux blancs, porteur d'une longue redingote et d'énormes favoris de neige. Tout indiquait que lui aussi était en colère et il ne cessait de marmonner. La menace du maître fut le signal d'une prise de bec.

— Tu me feras fouetter! Crie-le donc plus haut! Fit Grichka d'une voix si nette que tout le monde l'entendit, et, indigné, il se mit en devoir d'arranger quelque chose dans la voiture.

— Quoi? Qu'est-ce que tu viens de dire? «Crie-le donc plus fort!»… Tu veux faire l'insolent? Clama le gros homme devenu écarlate.

— Mais qu'avez-vous donc à vous fâcher ainsi? On ne peut donc plus dire un mot?

— Me fâcher? L'entendez-vous? Mais c'est lui qui se fâche et je n'ose plus rien dire!

— Qu'avez-vous à grogner?

— Ce que j'ai? Il me semble que je suis parti sans dîner.

— Qu'est-ce que ça peut me faire? Vous n'aviez qu'à dîner! Je disais seulement un mot aux maréchaux-ferrants.

— Oui; eh bien qu'as-tu à ronchonner contre les maréchaux-ferrants?

— Ce n'est pas contre eux que je ronchonne; c'est contre la voiture.

— Et pourquoi donc?

— Ben, pourquoi qu'elle s'est démolie? Que ça n'arrive plus!

— Ce n'était pas contre la voiture que tu grognais; c'était contre moi. Ce qui arrive est de ta faute et c'est moi que tu accuses!

— Voyons, Monsieur, laissez-moi en paix!

— Et toi, pourquoi ne m'as-tu pas dit une seule parole pendant tout le trajet? D'habitude tu me parles, pourtant!

— Une mouche m'était entrée dans la bouche, voilà pourquoi! Suis-je là pour vous raconter des histoires? Si vous les aimez, vous n'avez qu'à prendre avec vous la Mélanie.

Le gros homme ouvrit la bouche dans l'évidente intention de répondre, mais il se tut, ne trouvant rien à dire. Le domestique, satisfait d'avoir

manifesté devant tout le monde et son éloquence et l'influence qu'il exerçait sur son maître, se mit à donner des explications aux ouvriers, d'un air important.

Mes avances étaient restées vaines, sans doute à cause de ma maladresse, mais une circonstance inopinée me vint en aide. De la caisse d'une voiture privée de ses roues et attendant la réparation depuis des temps immémoriaux, on vit soudain surgir une tête endormie, malpropre et dépeignée. Ce fut un rire général parmi les ouvriers. L'homme était enfermé dans la caisse où il avait cuvé son vin, et n'en pouvait pus sortir. Il se dépensait en vains efforts et finit par prier qu'on allât lui chercher un certain outil. Cela mit l'assistance en joie.

Il est des natures que les spectacles grotesques ravissent, sans qu'elles sachent trop pourquoi. Le gros hobereau était de ces gens-là. Peu à peu, son faciès sévère et taciturne se détendit, s'adoucit, exprima la gaieté et se rasséréna complètement.

— Mais n'est-ce pas Vassiliev? Demanda-t-il avec compassion. Comment se trouve-t-il là dedans?

— Oui, oui, Monsieur, c'est Vassiliev! Cria-t-on de tous côtés.

— Il a bu, Monsieur, fit un grand ouvrier sec, et de figure sévère qui prétendait jouer un rôle prépondérant parmi ses camarades. Il a bu. Depuis trois jours, il a quitté son patron et il se cache ici. Et voici qu'il réclame son dernier outil? Qu'en veux-tu faire, tête vide? Il veut l'engager.

— Archipouchka, l'argent est comme l'oiseau: il s'en vient et il s'en va. Laisse-moi aller chercher mon outil, au nom de Dieu! Suppliait Vassiliev d'une voix grêle et fêlée.

— Reste donc tranquille, diable! Puisque tu es bien ici. Il boit depuis avant-hier; ce matin, nous l'avons ramassé dans la rue dès l'aube et nous avons dit à Matvéï Ilitch qu'il était tombé malade, qu'il avait des coliques!

Ce fut une explosion de rires.

— Mais où est mon outil?

— Mais chez Zouï, voyons! Un homme saoul, Monsieur, c'est tout vous dire.

— Hé! Hé! Hé! Ah! Canaille, c'est ainsi que tu travailles en ville? Tu

veux engager ton dernier outil! Fit le gros homme, secoué d'un rire satisfait et tout à fait de bonne humeur, maintenant. Si vous saviez l'habile menuisier qu'il est! On n'en trouverait pas un pareil à Moscou. Seulement, voilà les tours qu'il joue! – continua-t-il en s'adressant à moi. – Laisse-le sortir, Arkhip, il a peut-être besoin de quelque chose.

On obéit au gros monsieur. Le clou fut enlevé qui condamnait la portière de la voiture où était enfermé Vassiliev, lequel apparut tout souillé de boue et les vêtements déchirés. Il cligna des yeux et, chancelant, il éternua, puis, se faisant de sa main un abat-jour, il jeta un regard circulaire.

— Que de monde! Que de monde! Et bien sûr que personne de ces gens-là n'a bu! Dit-il d'un ton triste et lent, hochant la tête avec un air de contrition. Bien le bonjour, frérots. Je vous souhaite une heureuse matinée!

— Matinée! Mais tu ne vois donc pas que nous sommes après-midi, espèce de fou?

— Ah! Tu m'en diras tant!

— Hé! Hé! Hé! Quel farceur! S'écria encore le gros monsieur, en me regardant avec affabilité et tout secoué de rire. Tu n'as pas honte, Vassiliev?

— C'est le malheur qui me fait boire, Monsieur, répondit le sombre Vassiliev, évidemment enchanté de pouvoir parler de son malheur.

— Quel malheur, imbécile?

— Un malheur comme on n'en a jamais vu. Nous voilà sous les ordres de Foma Fomitch!

— Qui? Depuis quand? S'exclama le gros homme avec animation, pendant que, très intéressé, je faisais un pas en avant.

— Mais tous ceux de Kapitonovka. Notre seigneur le colonel (que Dieu le garde en bonne santé!) veut faire présent de Kapitonovka, qui lui appartient, à Foma Fomitch; il lui donne soixante-dix âmes. «C'est pour toi, Foma, a-t-il dit. Tu ne possèdes rien, car ton père ne t'a point laissé de fortune – Vassiliev envenimait son récit à plaisir. – C'était un gentilhomme venu, on ne sait d'où; comme toi, il vivait chez les seigneurs et mangeait à la cuisine. Mais je vais te donner Kapitonovka; tu seras un propriétaire foncier avec des serviteurs; tu n'auras plus qu'à te la couler douce…»

Mais le gros homme n'écoutait plus. L'effet que lui produisit le récit de

l'ivrogne fut extraordinaire. Il en devint violet; son double menton tremblait; ses petits yeux s'injectèrent de sang.

— Il ne manquait plus que cela! Fit-il, suffoqué. Cette racaille de Foma va devenir propriétaire! Pouah!… Allez tous au diable. Dépêchez-vous, là-bas, que je m'en aille!

Je m'avançais résolument et je lui dis.

— Permettez-moi un mot. Vous venez de parler de Foma Fomitch; il doit s'agir d'Opiskine, si je ne me trompe point. Je voudrais… en un mot, j'ai des raisons de m'intéresser à cet homme, et je désirerais savoir quelle foi on peut ajouter à ce que dit ce brave garçon que son maître, Yégor Ilitch Rostaniev, veut faire don d'un village à ce Foma. Cela m'intéresse énormément et je…

— Permettez-moi de vous demander, à mon tour, pourquoi vous vous intéressez à cet homme (c'est votre mot). Selon moi, c'est une fripouille et non pas un homme. A-t-il une figure humaine? C'est quelque chose d'ignoble, mais ce n'est pas une figure humaine!

Je lui expliquai que je ne connaissais pas la figure de Foma, mais que le colonel était mon oncle et que j'étais moi-même Serge Alexandrovitch.

— Ah! Vous êtes le savant? Mais, mon petit père, on vous attend avec impatience! S'écria le bonhomme franchement joyeux, cette fois. J'arrive de Stépantchikovo où je n'ai pu finir de dîner, tant la présence de ce Foma m'était insupportable. Je me suis brouillé avec tout le monde à cause de ce maudit Foma!… En voilà une rencontre! Excusez-moi. Je suis Stépane Aléxiévitch Bakhtchéiev et je vous ai connu pas plus haut qu'une botte… Qui m'aurait dit?… Mais permettez-moi…

Et le bon gros bonhomme se mit à m'embrasser.

Après ces premières effusions, je commençai sans tarder mon interrogatoire, car l'occasion était favorable.

— Mais qu'est-ce que ce Foma? Demandai-je; comment a-t-il pu s'emparer de toute la maison? Pourquoi ne le chasse-t-on pas? J'avoue que …

— Le chasser? Mais vous êtes fou! Le chasser, quand le colonel marche devant lui sur la pointe des pieds! Mais Foma a prétendu une fois que le mercredi était un jeudi et tout le monde consentit que ce mercredi fût un

jeudi. Vous croyez que j'invente? Nullement.

— J'avais entendu dire des choses de ce genre, mais j'avoue que …

— J'avoue! J'avoue! Vous ne savez dire que cela! Qu'y a-t-il à avouer? Demandez-moi plutôt d'où je viens. La mère du colonel, bien qu'elle soit une très digne dame et une générale, n'a plus sa raison… Elle ne peut se passer de ce Foma. Elle est cause de tout; c'est elle qui l'a installé dans la maison. Il l'a ensorcelée. Elle n'ose plus dire un mot quoiqu'elle soit une Excellence pour s'être mariée à cinquante ans avec le général Krakhotkine. Quant à la sœur du colonel, la vieille fille, j'aime mieux ne pas en parler; elle ne sait que pousser des oh! Et des ah! J'en ai assez; voilà tout! Elle n'a pour elle que d'être une femme. Mais en mérite-t-elle plus d'estime? D'ailleurs il est même indécent à moi d'en parler devant vous car, enfin, c'est votre tante. Seule, Alexandra Yégorovna, la fille du colonel, qui n'a que quinze ans, possède quelque intelligence; elle ne manifeste aucune estime pour Foma. Une charmante demoiselle! Quelle estime mérite ce Foma, cet ancien bouffon qui faisait des imitations d'animaux pour distraire le général Krakhotkine? Et aujourd'hui, le colonel, votre oncle, respecte ce paillasse comme son propre père!… Pouah!

— Pauvreté n'est pas vice, et je vous avoue… Permettez-moi de vous demander… Est-il beau? Intelligent?

— Foma? Comment donc, mais très beau! Répondit Bakhtchéiev d'une voix tremblante de colère. – Mes questions l'agaçaient et il commençait à me regarder de travers. – Très beau! Non; vous l'entendez; il croit que Foma est beau! Mais, mon petit père, il ressemble à tous les animaux, si vous voulez le savoir. Ah! S'il était intelligent, seulement, on s'en arrangerait… Mais rien! Il faut qu'il leur ait versé à tous quelque philtre de sorcier. Je suis las d'en parler. Il ne vaut pas un crachat. Vous me mettez en colère! Eh bien, là-bas, est-ce prêt?

— Il faut ferrer Voronok, répondit Grigori d'un ton lugubre.

— Voronok? Je vais t'en donner du Voronok!… Oui, Monsieur, je suis en mesure de vous raconter de telles choses que vous en resterez bouche bée jusqu'au deuxième avènement. Il fut un temps où je l'estimais, ce Foma. Oui, je vous le confesse, j'étais un imbécile! Il m'avait séduit, moi aussi. Ça sait

tout; ça connaît à fond toutes les sciences. Il m'avait ordonné des gouttes, car je suis malade; vous ne vous en douteriez pas? J'ai failli en mourir de ces gouttes! Écoutez-moi; ne dites rien. Vous verrez tout cela. Ce Foma fera verser au colonel des larmes de sang, mais il sera trop tard. Tous les voisins ont rompu avec votre oncle à cause de ce misérable Foma qui insulte tous les visiteurs, fussent-il du grade le plus élevé. Il n'y a que lui d'intelligent; il n'y a que lui de savant; et, comme un savant a le droit de morigéner les ignorants, il parle, il parle: ta-ta-ta… ta-ta-ta… Ah! Il en a une langue! On pourrait la couper et la jeter au fumier qu'elle bavarderait encore tant qu'un corbeau ne l'aurait pas mangée. Et il est devenu fier. Il s'engage dans des conduits où il n'y a pas seulement passage pour sa tête. Mais quoi! Il enseigne le français aux domestiques! Je vous demande de quelle utilité la langue française peut être à un paysan? Et même à nous? À quoi ça peut-il servir? À causer avec les demoiselles pendant la mazurka? À dire des fadeurs aux femmes mariées? Ce n'est rien qu'une débauche, voilà! Selon moi, quand on a bu un carafon d'eau-de-vie, on parle toutes les langues! Voilà ce que j'en pense du français! Vous le parlez aussi; sans doute? Ta-ta-ta-ta-ta!… – et Bakhtchéiev me considéra avec une indignation pleine de mépris.

— Vous êtes aussi un savant, n'est-ce pas, mon petit père?

— Mon Dieu, je m'intéresse…

— Vous avez aussi tout étudié?

— Oui… c'est-à-dire non… Pour le moment, j'observe les mœurs. Je suis resté trop longtemps à Pétersbourg et j'ai hâte d'arriver chez mon oncle…

— Qui vous pressait d'y venir? Vous auriez mieux fait de rester dans votre coin, puisque vous en aviez un. Là, votre science ne vous servira de rien. Aucun oncle ne vous sauvera; vous êtes fichu. Chez eux, j'ai maigri en vingt-quatre heures. Vous ne me croyez pas? Je vois que vous ne croyez pas que j'ai maigri. Ce sera comme vous le voudrez, après tout!

— Mais je vous crois; seulement, je ne puis encore comprendre, répondis-je, confus.

— Bon! Bon! Mais moi, je ne te crois pas. Vous ne valez pas cher tous tant que vous êtes avec votre science et j'en ai assez de vous autres; j'en ai par-dessus la tête. Je me suis déjà rencontré avec vos Pétersbourgeois; ce sont

des inutiles. Ils sont tous francs-maçons et propagent l'incrédulité; ils ont peur d'un verre de cognac, comme si ça pouvait faire du mal! Vous m'avez mis en colère, mon petit père, et je ne veux plus rien te raconter. Je ne suis pas payé pour te narrer des histoires et puis, je suis fatigué. On ne peut médire de tout le monde et, d'ailleurs, c'est péché. Ça n'empêche pas que Foma a fait perdre la tête au valet de chambre de votre oncle…

— À leur place, intervint Grigori, j'aurais laissé ce Vidopliassov sous les verges jusqu'à ce que sa bêtise lui fût sortie de la tête!

— Tais-toi! Cria Bakhtchéiev; on ne te parle pas!

— Vidopliassov! Fis-je pour dire quelque chose Vidopliassov! Quel drôle de nom!

— Qu'a-t-il de si drôle? Vous vous étonnez facilement pour un savant!

J'étais à bout de patience.

— Pardon, lui dis-je, qu'avez-vous contre moi? Qu'est-ce que je vous ai fait? J'avoue que, depuis une demi-heure que je vous écoute, je ne comprends même pas ce dont il s'agit.

— Tu as tort de t'offenser, mon petit père, répondit le bonhomme. Si je te parle ainsi, c'est que tu me plais. Ne faites pas attention à tout ce que je viens de dire à mon domestique; mon Grichka est une canaille, mais c'est pour cela que je l'aime. Je me perds par mon extrême sensibilité et c'est la faute de ce Foma! Je jure qu'il causera ma mort! Voilà deux heures que je reste au soleil grâce à lui. Je voulais, en attendant, aller rendre visite au pope, mais Foma m'a mis dans un tel état que je ne veux même pas voir cet excellent homme. Et il n'y a pas seulement un cabaret à peu près propre! Je vous dis que ce sont tous des canailles! Et, pour revenir à Foma, s'il possédait au moins un grade, ça le rendrait excusable; mais il n'a pas le plus minime grade, j'en ai la certitude! Il dit avoir souffert pour la vérité; je voudrais bien savoir quand? En attendant, il faut être à ses pieds. Le Grand Turc n'est pas son frère! À la moindre chose qui lui déplait, il bondit, jette les hauts cris, se plaint qu'on l'insulte, qu'on méprise sa pauvreté. On n'ose pas se mettre à table sans lui, alors qu'il ne veut pas sortir de sa chambre sous prétexte «qu'on l'a offensé, parce qu'il n'est qu'un malheureux pèlerin. Eh bien, il se contentera d'un morceau de pain noir!» Mais à peine est-on assis qu'il survient et

recommence ses jérémiades: «Pourquoi commence-t-on sans lui? On le méprise donc bien?» Il se laisse aller quoi! Je me suis tu longtemps. Il croyait que j'allais aussi me mettre à quatre pattes devant lui; il pouvait compter là-dessus! J'ai servi au même régiment que votre oncle, mais j'ai démissionné dès le grade de major, tandis que Yégor Ilitch n'a quitté le service que l'année passée, étant colonel, pour aller vivre dans ses terres. Je lui ai dit: «Vous êtes tous perdus, si vous vous pliez aux caprices de Foma. Ça vous en coûtera, des larmes!» – «Non, – me répondit-il, – c'est un excellent homme; c'est mon ami; il m'enseigne la vertu!» Qu'est-ce que l'on peut dire contre la vertu? Si vous saviez à quel propos il a fait une histoire, aujourd'hui! Écoutez ça. Demain, c'est la Saint-Élie – ici, M. Bakhtchéiev se signa dévotement, – et, par conséquent, la fête d'Ilucha. Je comptais passer la journée et dîner avec eux. Je fais venir de la capitale un jouet magnifique; ça représente un Allemand baisant la main de sa fiancée qui essuie une larme (je ne le donne plus; je le remporte; il est dans ma voiture; le nez de l'Allemand est même cassé), Yégor Ilitch ne demandait pas mieux que de s'amuser un peu en un pareil jour; mais Foma s'y oppose: «Qu'a-t-on à s'occuper tant d'Ilucha? Alors, moi, je ne compte plus?» réclame-t-il. Qu'en pensez-vous? Le voilà jaloux d'un gamin de huit ans! «C'est bien, reprend-il: en ce cas, c'est ma fête aussi!» Mais c'est la Saint-Élie et non la Saint-Foma! «Non; c'est aussi ma fête!» J'entends ça mais je patiente encore. Ils étaient tous à marcher sur la pointe des pieds en se demandant que faire. Fallait-il lui souhaiter sa fête ou non? Si on ne la lui souhaitait pas, il pouvait se formaliser; si on la lui souhaitait, il prendrait peut-être ça pour une moquerie. Quelle situation! Enfin, on se met à table… M'écoutes-tu, petit père?

— Comment donc, si je vous écoute! Mais avec le plus grand plaisir… J'apprends énormément… J'avoue…

— Oui, le plus grand plaisir! Je le connais, ton plaisir… Je crois bien que tu te fiches de moi?

— Que dites-vous? Bien au contraire! Vous vous exprimez avec une telle originalité, que j'aurais presque envie de noter vos paroles.

— Comment ça, noter? Demanda M. Bakhtchéiev avec appréhension, en me regardant d'un air soupçonneux.

— Oh! Je ne dis pas que je les noterai… c'est une façon de parler.

— Je crois que tu me fais marcher, petit père!

— Je vous fais marcher? Demandai-je avec étonnement.

— Oui, tu m'entortilles pour me faire bavarder comme un serin et, un beau jour, tu me fourreras dans un de tes romans!

Je m'empressai d'assurer M. Bakhtchéiev que je n'étais pas homme à agir de la sorte, mais il continuait à m'observer d'un air méfiant.

— Tu dis ça, mais est-ce que je te connais? Foma aussi me menaçait de m'imprimer tout vif.

— Permettez-moi, fis-je, désireux de quitter ce terrain brûlant, permettez-moi de vous demander s'il est vrai que mon oncle songe à se marier?

— Qu'est-ce que ça pourrait bien faire? Qu'il se marie si tel est son bon plaisir; le mal n'est pas là. Il y a autre chose, répondit Bakhtchéiev pensif. Humph! Là-dessus, je ne saurais trop vous répondre. Sa maison est actuellement pleine de femmes qui sont comme les mouches autour des confitures. Mais qui sait laquelle veut se marier? Je vous dirai, mon petit père, que je ne puis pas sentir les femmes! Je crois qu'elles ne peuvent que nous faire déchoir et, de plus, elles nuisent au salut de l'âme! Que votre oncle soit amoureux comme un chat de Sibérie, ça, je vous le garantis. Je ne vous en dirai pas plus long; vous verrez par vous-même; mais ce qu'il y a de mauvais, c'est qu'il fait traîner cette affaire. S'il veut se marier, qu'il se marie! Mais non; il a peur d'en parler à Foma et à sa vieille qui va pousser des hurlements dans tous le village, et se regimber! Car Foma ne verrait qu'avec peine une épouse entrer dans la maison, parce qu'il n'y pourrait plus rester deux heures. La femme le chasserait sur-le-champ et de telle façon qu'il ne retrouverait plus une place dans tout le district. Voilà pourquoi il fait tant de simagrées d'accord avec la mère et pourquoi ils veulent lui coller cette… Qu'as-tu à me couper la parole, petit père? J'allais justement te raconter le plus intéressant de l'histoire et tu m'interromps! Crois-tu dont poli de couper la parole à un vieillard?

Je m'excusai. Il reprit:

— Ne t'excuse pas. J'allais te raconter comme à un savant que tu est, la façon dont il m'a traité aujourd'hui. Juge-moi, si tu est un homme juste. À

peine étions-nous à table que je crus qu'il allait me manger, me noyer dans un verre d'eau! L'orgueil de cet homme est tel qu'il ne peut se maîtriser. Il eut l'idée de me chercher noise, de me donner des leçons de tenue. Il voulait savoir pourquoi je suis aussi gros au lieu d'être mince! Voyons, mon petit père, que pensez-vous d'une pareille question? Y a-t-il du bon sens? Moi, je lui réponds fort judicieusement: «C'est le bon Dieu qui m'a fait ainsi, Foma Fomitch; l'un est gros, l'autre maigre et l'on ne doit pas se révolter contre la Providence.» Je crois que c'était assez judicieux? «Non, me dit-il, tu possèdes cinq cents âmes, tu vis de tes rentes et tu ne rends aucun service à la patrie; au lieu de travailler, tu restes chez toi à jouer de l'accordéon.» Il est vrai qu'en mes jours de tristesse, je joue de l'accordéon. Je lui fais cette réponse sensée: «Quel service pourrais-je accomplir, Foma Fomitch? Quel uniforme pourrait me contenir avec mon ventre? Admettons que je parvienne à endosser mon uniforme et à le boutonner en me sanglant, mais, si j'ai le malheur d'éternuer, par hasard, tous les boutons sauteront; et si cet accident arrivait devant les chefs qui peuvent très bien le prendre pour une mauvaise plaisanterie, Dieu me bénisse! Que m'arriverait-il?» Qu'y a-t-il de ridicule là-dedans? Le voilà qui se met à se tordre… Non, vous savez, il n'a pas la moindre pudeur! Et il commence à m'insulter en français: «Cochon! Me dit-il. Cochon, je sais ce que ça veut dire. «Ah! Maudit physicien, pensai-je, tu me prends pour un imbécile?» J'avais longtemps patienté, mais j'étais à bout de forces. Je me lève de table, et, devant tout le monde, je lui envoie ceci par la figure: «Excuse-moi, Foma, mon cher bienfaiteur, je t'avais pris pour un homme bien élevé, mais tu es encore plus cochon que nous tous!» Je lui flanque ça par la figure et je quitte la table comme on apportait le pudding. Mais au diable le pudding!

— Je vous demande pardon, fis-je quand M. Bakhtchéiev eut fini son récit. Je partage certainement votre avis sur tout ce que vous venez de me dire. Seulement, je ne sais encore rien de positif… mais, j'ai là-dessus quelques idées à moi.

— Quelles idées, petit père? Demanda Bakhtchéiev d'un air soupçonneux.

— Voilà, commençai-je en m'embrouillant un peu, le moment est peut-

être mal choisi, mais je suis prêt à vous les développer. Je pense qu'il se peut que nous nous trompions tous les deux sur le compte de Foma Fomitch et que toutes ces bizarreries cachent une nature exceptionnellement douée, qui sait? C'est peut-être un de ces cœurs douloureux brisés par la souffrance, et aigris contre toute l'humanité. J'ai entendu dire que, jadis, il avait fait le bouffon; il est possible que les humiliations et les outrages dont il fut abreuvé l'aient assoiffé de vengeance… Vous comprenez: un noble cœur… la conscience de… et réduit au rôle de bouffon!… Alors il se méfie de tout le genre humain c'est-à-dire de tous les hommes… et, il se peut que… si on le réconciliait avec ses semblables… c'est-à-dire avec les hommes, il pourrait devenir remarquable… car cet homme doit avoir en lui quelque chose… Il y a certainement une raison pour que tout le monde s'incline ainsi devant lui…

Je m'empêtrais de plus en plus, chose fort excusable chez un jeune homme, mais M. Bakhtchéiev n'en jugea pas ainsi. Me regardant le blanc des yeux avec une dignité sévère, il rougit, et tel un dindon, me demanda brièvement:

— Alors, Foma est un homme exceptionnel?

— Oh! Je dis ça; je n'en suis pas plus sûr que cela! Ce n'est qu'une supposition.

— Excusez ma curiosité: vous avez sans doute étudié la philosophie?

— Mais dans quel sens? Demandai-je avec étonnement.

— Dans aucun sens; répondez-moi tout simplement: avez-vous appris la philosophie? Ou non?

— J'avoue que j'ai l'intention de l'apprendre? Mais…

— C'est bien ça! S'écria M. Bakhtchéiev ouvrant les écluses à son indignation. Avant même que vous eussiez ouvert la bouche, je l'avais déjà deviné. Je ne m'y trompe pas. Je flaire un philosophe à trois verstes de distance! Allez donc l'embrasser, votre Foma Fomitch! Il en fait un homme exceptionnel! Pouah! Que le monde périsse! Je vous croyais un homme de bon sens et vous… Avance! Cria-t-il au cocher déjà monté sur le siège de la voiture réparée. – Filons!

J'eus toutes les peines du monde à le calmer. Il finit tout de même par se radoucir un peu, mais il m'en voulait toujours. Il était monté dans sa voiture

avec l'aide de Grigori et d'Arkhip, celui qui avait si sentencieusement chapitré Vassiliev.

— Permettez-moi de vous demander si vous ne viendrez plus chez mon oncle? M'informai-je en m'approchant.

— Chez votre oncle? Crachez à la figure de celui qui l'a dit. Vous vous figurez donc que je suis un homme ferme, que je saurais tenir rigueur? Je suis une chiffe en fait d'homme et c'est mon malheur! Il ne se passera pas une semaine que j'y serai déjà retourné. Et pour quoi faire? Je ne saurais le dire, mais j'y retournerai et je m'empoignerai encore avec ce Foma! C'est mon malheur, petit père. C'est pour la punition de mes péchés que Dieu m'a envoyé ce Foma. J'ai un cœur de femme; aucune constance! Je suis un lâche de premier ordre.

Nous nous quittâmes amicalement. Il m'invita même à dîner.

— Viens me voir, petit père, viens dîner avec moi; mon eau-de-vie vient à pied de Kiev et mon cuisinier de Paris. Il vous sert des plats, des pâtés dont on se lèche les doigts, en le saluant jusqu'à terre, la canaille! Un gaillard qui a de l'instruction, quoi! Il y a longtemps que je ne lui ai fait donner les verges et il commence à faire des siennes… mais maintenant que vous m'y avez fait penser!… Viens! Je t'aurais invité aujourd'hui même, mais je suis rompu; c'est à peine si je puis me tenir sur mes jambes. Je suis un homme malade et mou. Peut-être ne le croyez-vous pas?… Eh bien, adieu, petit père. Il est temps que je me mette en route, et, d'ailleurs, voici que notre tarantass est aussi réparé. Dites à Foma qu'il ne paraisse jamais devant moi s'il ne veut pas que cette rencontre soit si touchante qu'il…

Mais les derniers mots ne parvinrent pas jusqu'à moi; enlevée par ses quatre vigoureux chevaux, la voiture avait disparu dans un tourbillon de poussière. Je fis avancer la mienne et nous traversâmes rapidement la petite ville.

«Il exagère sans doute, pensais-je, il est trop mécontent pour pouvoir être impartial. Cependant tout ce qu'il m'a dit de mon oncle me semble très significatif. En voilà déjà un qui le dit amoureux de cette demoiselle… Hum! Vais-je me marier, oui ou non?» et je tombai dans une profonde méditation.

III
MON ONCLE

J'avoue que je n'étais pas tranquille. Mes rêves romantiques m'apparurent assez sots dès mon arrivée à Stépantchikovo. Il était près de cinq heures de l'après-midi. La route longeait le parc de mon oncle. Après de longues années d'absence, je retrouvais le grand jardin où s'était si vite écoulée une partie de mon heureuse enfance et que j'avais tant de fois revu en songe dans les dortoirs des lycées. Je sautai de ma voiture et marchai droit à la maison. Mon plus grand désir était d'arriver à l'improviste, de me renseigner, de questionner, et avant tout de causer avec mon oncle.

Je traversai l'allée plantée de tilleuls séculaires et gravis la terrasse où une porte vitrée donnait accès de plain-pied dans la maison. Elle était entourée de plates-bandes, de corbeilles de fleurs et de plantes rares. J'y rencontrai le vieux Gavrilo, autrefois mon serviteur et maintenant valet de chambre honoraire de mon oncle. Il avait chaussé des lunettes et tenait un cahier qu'il lisait avec la plus grande attention.

Comme nous nous étions vus deux ans auparavant lors de son voyage à Pétersbourg, il me reconnut aussitôt et s'élança vers moi les yeux pleins de larmes joyeuses. Il voulut me baiser la main et en laissa choir ses lunettes. Son attachement m'émut profondément. Mais, me souvenant de ce que m'avait dit M. Bakhtchéiev, je ne pus m'empêcher de remarquer le cahier qu'il avait dans les mains.

— On t'apprend donc aussi le français? Demandais-je au vieillard.

— Oui, mon petit père, comme à un serin, sans considération pour mon âge! – répondit-il tristement.

— C'est Foma lui-même qui te l'apprend?

— Lui-même, petit père. Il doit être bien intelligent.

— Il vous l'enseigne par conversation?

— Non, avec ce cahier, petit père.

— Ce cahier-là? Ah! Les mots français sont écrits en lettres russes!… Il a

trouvé le joint! N'avez-vous pas honte, Gavrilo, de vous laisser turlupiner par un pareil imbécile?

Et, en un clin d'œil, j'eus oublié toutes ces flatteuses hypothèses sur le compte de Foma Fomitch qui m'avaient valu l'algarade de M. Bakhtchéiev.

— Ce ne peut être un imbécile, puisqu'il commande à nos maîtres.

— Hum! Tu as peut-être raison, Gavrilo, marmottai-je, arrêté par cet argument. Conduis-moi donc vers mon oncle.

— Mon cher, c'est que je ne tiens pas à me faire voir. Je commence à craindre jusqu'au maître lui-même. C'est ici que je ronge mon chagrin et, quand je le vois venir, je vais me cacher derrière ces massifs.

— Mais de quoi as-tu peur?

— Tantôt, je ne savais pas ma leçon et Foma Fomitch voulut me faire mettre à genoux. Je n'ai pas obéi! Je suis trop vieux pour servir d'amusette. Monsieur s'est fâché de ma désobéissance. «C'est pour ton bien, me disait-il, il veut t'instruire et te faire acquérir une prononciation parfaite.» Alors, je reste ici pour bien apprendre mon vocabulaire, car Foma Fomitch va me faire passer un examen ce soir.

Il y avait là quelque chose de louche. Cette histoire de français devait cacher un mystère que le vieillard ne pouvait m'expliquer.

— Une seule question, Gavrilo: comment est-il de sa personne? Est-il bien pris? De belle prestance?

— Foma Fomitch? Mais non, petit père! C'est un petit malingre, chétif!

— Hum! Attends, Gavrilo. Tout cela peut s'arranger encore et je te promets que ça s'arrangera. Mais où est donc mon oncle?

— Il donne audience aux paysans derrière les écuries. Les anciens de Kapitonovka sont venus lui présenter une supplique à la nouvelle qu'il les donnait à Foma Fomitch. Ils viennent le prier de n'en rien faire.

— Pourquoi ça se passe-t-il derrière les écuries?

— Parce que Monsieur a peur!…

Et en effet, je trouvai mon oncle à l'endroit indiqué. Il était debout devant les paysans qui le saluaient et lui disaient quelque chose à quoi il répondait avec animation. M'approchant, je l'appelai; il se retourna et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Sa joie de me voir touchait au ravissement. Il m'embrassait, me pressait les mains, comme s'il eut revu son propre fils sauvé d'un danger mortel; comme si je l'eusse sauvé, lui aussi, par mon arrivée; comme si j'eusse apporté avec moi la solution de toutes les difficultés où il se débattait, et du bonheur, et de la joie pour toute sa vie, ainsi que pour celle de ceux qu'il aimait, car il n'eut jamais consenti à être heureux tout seul. Mais, après les premières effusions, il s'embrouilla et ne sut plus que dire. Il m'accablait de questions et voulait me conduire sans retard près des siens.

Nous avions déjà fait quelques pas quand il revint en arrière pour me présenter tout d'abord aux paysans de Kapitonovka. Soudain, sans motif apparent, il se mit à me parler d'un certain Korovkine rencontré en route trois jours plus tôt et dont il attendait la visite avec impatience. Puis il abandonna Korovkine pour sauter à un tout autre sujet. Je le regardais avec bonheur. En réponse à ses questions, je lui dis que je ne me proposais pas d'entrer dans l'administration, mais voulais poursuivre ma carrière scientifique.

Aussitôt, mon oncle crut devoir froncer les sourcils et se composer une physionomie très grave. Quand il sut que, dans les derniers temps, j'avais étudié la minéralogie, il releva la tête et jeta autour de lui un regard d'orgueil comme s'il eut découvert cette science à lui tout seul et en eut écrit un traité. J'ai déjà dit que ce mot de science le plongeait dans une adoration d'autant plus désintéressée que, pour son compte, il ne savait absolument rien.

— Ah! Me dit-il un jour, il est de par le monde des gens qui savent tout! Et ses yeux brillaient d'admiration. – On est là; on les écoute, tout en sachant qu'on ne sait rien, tout en ne comprenant rien à ce qu'ils disent et l'on s'en réjouit dans son cœur. Pourquoi? Parce que c'est la raison, l'utilité, le bonheur de tous. Cela, je le comprends. Déjà, je voyage en chemin de fer, moi; mais peut-être mon Ilucha volera-t-il dans les airs… Et enfin, le commerce, l'industrie… ces sources, pour ainsi dire… j'entends que tout cela est utile… C'est utile, n'est-ce pas?

Mais revenons à mon arrivée.

— Attends, mon ami, attends commença-t-il en se frottant les mains et en hâtant le pas. Je vais te présenter à un homme rare, à un savant qui sera célèbre dans ce siècle; c'est Foma lui-même qui me l'a expliqué… Tu vas

faire sa connaissance.

— C'est de Foma Fomitch que vous voulez parler, mon cher oncle?

— Non, non, mon ami! C'est de Korovkine que je te parle. Foma aussi est un homme remarquable… Mais c'est de Korovkine que je parlais, fit mon oncle qui avait rougi aussitôt que la conversation était venue sur Foma.

— De quelles sciences s'occupe-t-il donc, mon oncle?

— Des sciences en général. Je ne saurais te dire de quelles sciences, mais il s'occupe des sciences! Il faut l'entendre parler sur les chemins de fer! Et tu sais, ajouta-t-il plus bas en clignant de l'œil droit, il a des idées un peu avancées. Je m'en suis aperçu à ce qu'il a dit du bonheur conjugal… Il est dommage que je n'y aie pas compris grand'chose (je n'avais pas le temps); sans ça, je t'aurais tout raconté avec force détails. Avec cela le meilleur fils du monde. Je l'ai invité à venir me voir et je l'attends d'un instant à l'autre.

Cependant, les paysans me regardaient, bouches bées et les yeux écarquillés, comme un phénomène.

— Écoutez, mon oncle, interrompis-je, il me semble que je trouble un peu ces paysans. Ils sont venus sans doute pour affaires. Que demandent-ils? J'avoue que je me doute de quelque chose et que je serais très heureux de les entendre.

Mon oncle devint aussitôt très affairé.

— Ah! Oui, j'avais complètement oublié… Mais nous n'avons rien à faire ensemble. Ils se sont mis en tête (et je voudrais bien savoir qui a le premier lancé cette idée), ils se sont mis en tête que je les donne avec toute la Kapitonovka… (tu t'en souviens de la Kapitonovka? Nous allions nous y promener le soir avec la défunte Katia)… que je donne toute la Kapitonovka et soixante-dix âmes à Foma Fomitch. «Nous voulons rester avec toi, voilà tout!» me disentils.

— Ainsi, ce n'est donc pas vrai, mon oncle? Vous n'allez pas la lui donner? M'écriai-je avec joie.

— Jamais de la vie! Je n'en ai jamais eu l'idée! Qui t'en a donc parlé? Il sont partis sur un mot qui m'a échappé une fois par hasard. Qu'ont-il donc à tant détester Foma? Attends, Serge, je te le présenterai, ajouta-t-il en me regardant timidement, comme s'il eut déjà pressenti en moi un ennemi de

Foma. Quel homme!…

— Nous n'en voulons pas; nous ne voulons personne que toi: gémirent en cœur les paysans. Vous êtes notre père et nous sommes vos enfants!

— Écoutez, mon oncle, répondis-je, je n'ai pas encore vu Foma, mais… voyez-vous… certains bruits me sont parvenus… Du reste, j'ai là-dessus mes idées personnelles. J'ai rencontré aujourd'hui M. Bakhtchéiev… En tout cas, renvoyez vos paysans et nous causerons ensuite seul à seul, sans témoins. J'avoue que je ne suis venu que pour cela…

— Précisément! Précisément! Fit mon oncle, saisissant l'occasion, précisément! Laissons partir les paysans et nous causerons amicalement, raisonnablement, en camarades. Eh bien, continua-t-il en se tournant vers les paysans, vous pouvez vous en aller, mes amis, et à l'avenir, venez toujours à moi quand il sera nécessaire; venez droit à moi, et à n'importe quelle heure.

— Notre petit père! Vous êtes notre père et nous sommes vos enfants. Ne nous donne pas à Foma Fomitch! Ce sont des malheureux qui t'en supplient! Crièrent encore une fois les paysans.

— Quels imbéciles! Mais je ne vous donnerai pas, vous dis-je!

— Il nous ferait mourir avec ses livres! On dit que ceux d'ici sont absolument sur les dents.

— Est-ce qu'il vous enseigne aussi le français? M'écriai-je avec terreur.

— Non, pas encore, grâce à Dieu! Répondit un des paysans, beau parleur, sans doute, un homme chauve et roux avec un longue barbiche qui se trémoussait tout le temps qu'il parlait. Non, Monsieur, grâce à Dieu!

— Que vous enseigne-t-il donc?

— Des bêtises, à notre sens.

— Comment, des bêtises?

— Sérioja! Tu te trompes; c'est une calomnie! S'écria mon oncle tout rouge et confus. Ce sont des imbéciles qui ne comprennent pas ce qu'il leur dit!… Et toi, qu'as-tu à crier de la sorte? – continua-t-il en s'adressant d'un ton de reproche au paysan qui avait porté la parole. – On te veut du bien et, sans rien comprendre, tu t'égosilles!

— Pardon, mon oncle, et la langue française?

— Mais c'est pour la prononciation; rien que pour la prononciation! – et

sa voix était suppliante. Il me l'a dit lui-même, que c'était pour la prononciation… Et puis, il y a autre chose… Tu n'es pas au courant; par conséquent, tu ne peux juger! Il faut se renseigner avant d'accuser, mon cher… Il est facile d'accuser!

— Mais vous, que faites-vous donc? Dis-je aux paysans. Vous n'avez qu'à lui dire tout simplement:«Vous voulez des choses impossibles, voici comment il faut faire!» Vous avez une langue, il me semble!

— Montre-moi la souris qui pendra une clochette au cou du chat! Il nous dit toujours: «Sale paysan, je veux t'apprendre l'ordre et la propreté. Pourquoi ta chemise est-elle sale?» «Mais parce qu'elle est trempée de sueur!» Nous ne pouvons pourtant changer de chemise tous les jours. La propreté ne nous fera pas plus ressusciter que la malpropreté ne nous fera mourir.

Un autre paysan intervint. Maigre, de haute taille, avec des vêtements rapiécés et des sandales de bouleau tout usées, c'était un de ces éternels mécontents qui ont toujours un mot venimeux en réserve. Jusque-là, il était resté caché derrière le dos de ses camarades, écoutant dans un morne silence et grimaçant un sourire amer.

— L'autre jour, dit-il, Foma Fomitch vint sur la place et demanda: «Savez-vous combien de verstes il y a d'ici au soleil?» Qui le sait? C'est de la science pour les seigneurs et non pas pour nous! «Non, vous ne connaissez pas votre intérêt, imbéciles! Vous ne savez rien, tandis que moi, qui suis un astronome, j'ai étudié toutes les planètes créées par Dieu!»

— Et t'a-t-il dit combien de verstes il y a de la terre au soleil? Fit mon oncle, s'animant tout à coup en me clignant gaiement de l'œil, comme pour me dire: «Tu vas voir quelque chose!»

— Il a dit qu'il y en avait beaucoup, répondit sans empressement le paysan qui ne s'attendait pas à cette attaque.

— Mais combien?

— Il a dit qu'il y avait quelque cent ou mille verstes… qu'il y en avait beaucoup.

— Rappelle-toi! Et tu te figurais qu'il n'y avait qu'une verste, que le soleil était tout près de nous? Non, frérot, la terre, vois-tu, c'est comme un

ballon, tu comprends? Continua mon oncle en traçant dans l'espace un geste circulaire.

Le paysan sourit amèrement.

— Oui, comme un ballon! Elle se tient en l'air d'elle-même et elle tourne autour du soleil qui reste en place tandis que tu crois qu'il marche. Comprends-tu le système? Tout cela a été découvert par le capitaine Cook, un marin… (Le diable sait qui l'a découvert! Me chuchota mon oncle, quant à moi, je n'en sais rien)… Et toi, sais-tu sa distance qu'il y a entre la terre et le soleil?

— Je le sais, mon oncle, répondis-je, rempli d'étonnement par cette scène bizarre. Mais voici ce que je pense: certes, l'ignorance est une sorte de malpropreté… mais tout de même… apprendre l'astronomie aux paysans!…

— Très juste! C'est de la malpropreté! Fit mon oncle ravi, et sautant sur mon expression qu'il trouvait très heureuse. Grande idée! Oui, c'est de la malpropreté! Je l'ai toujours dit… C'est-à-dire que je ne l'ai jamais dit, mais que je l'ai toujours pensé. Vous entendez? – cria-t-il aux paysans – l'ignorance, c'est la même chose que la malpropreté. C'est pourquoi Foma voulait vous instruire, pour votre bien. Mais c'est bon, mes amis, allez maintenant et que Dieu soit avec vous. Je suis très content, très content. Soyez tranquilles; je ne vous abandonnerai pas.

— Défends-nous, notre père!

— Ne fais pas de nous des malheureux, petit père!

Et les paysans se jetèrent à ses pieds.

— Voyons! Pas de bêtises! Prosternez-vous devant Dieu et devant le tsar, mais pas devant moi. … Allez; soyez sages, et le reste…

Les paysans partis, il me dit:

— Tu sais, le paysan aime les bonnes paroles, mais il ne déteste pas non plus un cadeau. Je leur donnerai quelque chose, hein? Qu'en penses-tu? En l'honneur de ton arrivée. Voyons, faut-il leur faire un cadeau?

— Je vois, mon oncle, que vous êtes leur bienfaiteur.

— Ce n'est rien; il n'y a pas moyen de faire autrement. Il y a longtemps que je voulais leur donner quelque chose, ajouta-t-il, – comme pour s'excuser. – Cela te semble drôle de me voir instruire les paysans? C'est que

je suis si heureux de te voir, mon cher Sérioja! Je voulais tout simplement leur apprendre la distance qu'il y a de la terre au soleil et les voir rester là, bouche bée; j'adore les voir bouche bée; ça me met le cœur en joie… Seulement, mon ami, ne dis pas au salon que j'ai parlé aux paysans. Je les ai reçus derrière les écuries pour ne pas être vu. Ce n'était pas commode; l'affaire est délicate et eux-mêmes sont venus en cachette. Si j'ai ainsi agi, c'est plutôt pour eux…

— Eh bien, mon cher oncle, me voici arrivé! Interrompis-je, pressé d'en venir au point important. Je vous avoue que votre lettre m'a causé une telle surprise que…

— Mon ami, pas un mot de cela! Fit mon oncle effrayé et baissant la voix. Tout s'expliquera après! Après! Je suis peut-être très coupable envers toi…

— Coupable envers moi, mon oncle?

— Plus tard, mon ami, plus tard! Tout s'expliquera. Mais quel bon garçon tu fais! Comme je t'attendais, mon chéri! Je voulais te confier… tu est un savant… je n'ai que toi… toi et Korovkine. Il faut que tu saches qu'ici, tout le monde est contre toi. Alors, sois prudent; tiens-toi sur tes gardes!

— Contre moi? Demandai-je en regardant mon oncle avec surprise, ne pouvant comprendre comment j'avais pu m'aliéner des inconnus. Contre moi!

— Contre toi, mon petit. Qu'y faire? Foma Fomitch est un peu prévenu contre toi… et ma mère aussi. D'une façon générale, sois prudent, respectueux; ne les contredis pas; surtout, sois respectueux…

— Respectueux envers Foma Fomitch, mon oncle?

— Qu'y faire, mon ami? Je ne le défends pas. Il a sans doute des défauts et en ce moment… Ah! Mon Sérioja, comme tout cela m'inquiète. Comme tout pourrait s'arranger et comme nous pourrions tous être heureux!… Mais qui n'a ses défauts? Nous ne sommes pas non plus des perfections.

— De grâce, mon oncle, rendez-vous compte de ce qu'il fait.

— Bah! Ce ne sont que des chicanes! Ce que je peux te dire, c'est qu'il m'en veut en ce moment, et sais-tu pourquoi?… Du reste c'est peut-être de ma faute. Je te raconterai ça plus tard.

— Vous savez, mon oncle, j'ai là-dessus mes idées personnelles – j'avais hâte de les lui communiquer –: cet homme qui servit de bouffon, s'est trouvé peiné, humilié, blessé dans son idéal; de là son caractère aigri, méchant; il veut se venger sur toute l'humanité. Mais, si on le réconciliait avec ses semblables, si on le rendait à lui-même…

— Précisément! Précisément! Cria mon oncle avec enthousiasme, c'est précisément cela! Tu as une noble pensée! Il serait honteux, indigne de nous de l'accuser! C'est très juste! Ah! Mon ami, tu me comprends! Tu m'apportes la joie. Pourvu que tout s'arrange, là-bas, dans la salle! Tu sais, j'ai peur d'y faire mon entrée. Te voilà arrivé; je vais être bien arrangé!

— Mon cher oncle, s'il en est ainsi… fis-je, très confus de son aveu.

— Non! Non! Non! Pour rien au monde! S'écria-t-il en me prenant les mains. Tu es mon hôte et tu resteras!

Mon étonnement allait toujours grandissant.

— Mon oncle, insistai-je, dites-moi pourquoi vous m'avez fait venir. Que voulez-vous de moi et en quoi pouvez-vous être coupable à mon égard?

— Ne me demande pas cela, mon ami! Après! Après! Tout s'expliquera après. Je suis peut-être très coupable, mais je voulais agir en honnête homme et… et… tu l'épouseras! Tu l'épouseras, si tu as l'âme quelque peu noble! – ajouta-t-il en rougissant sous l'influence d'une violente émotion et en me serrant les mains. – Mais assez là-dessus! Pas un mot de plus! Tu en sauras bientôt trop par toi-même. Il ne dépend que de toi… Le principal est que tu réussisses à produire une bonne impression là-bas, à plaire!

— Voyons, mon oncle, qui avez-vous là-bas? Je vous avoue que j'ai si peu fréquenté le monde que…

— Que tu as un peu peur? Acheva-t-il en souriant. Ne crains rien; il n'y a là que la famille. Et surtout, du courage! N'aie pas peur, car, sans cela, je tremblerais pour toi. Tu veux savoir qui est chez nous?… D'abord, ma mère. Te la rappelles-tu? Une bonne vieille, sans prétention, on peut le dire. Elle est un peu vieux jeu, mais ça vaut mieux. Par moments, elle a ses petites fantaisies, et vous en veut pour telle ou telle chose. Elle est fâchée contre moi pour l'instant, mais c'est de ma faute; je le sais. C'est une grande dame, une générale… Son mari était un homme charmant, un général, très instruit. Il ne

lui a rien laissé, mais il était criblé de blessures; en un mot, il avait su se faire apprécier. Ensuite, nous avons Mlle Pérépélitzina. Celle-ci… je ne sais pas… depuis ces derniers temps, elle est un peu… comme ça!… Mais il ne faut pas mal juger les gens… Que Dieu soit avec elle! Elle est fille d'un lieutenant-colonel; c'est la confidente, l'amie de maman. Ensuite, ma sœur, Prascovia Ilinitchna. Il n'y a pas grand'chose à en dire sinon qu'elle est simple, bonne, et qu'elle a un cœur d'or. Regarde surtout au cœur! Elle est vieille fille; il me semble bien que ce bon Bakhtchéiev lui fait la cour et a des vues sur elle, mais motus! C'est un secret! Qu'y a-t-il encore? Je ne te parle pas de mes enfants: tu les verras. C'est demain la fête d'Ilucha… Ah! J'allais oublier: depuis un mois, nous avons Ivan Ivanovitch Mizintchikov, ton petit cousin. Il n'y a pas longtemps qu'il a quitté les hussards; il est encore jeune. Un noble cœur! Seulement, il est tellement ruiné, que je me demande comment il a pu s'y prendre! Il est vrai qu'il n'avait presque rien, mais il s'est ruiné tout de même et il a fait des dettes. Il est arrivé chez nous comme ça, de lui-même, et il y est resté. Je ne l'avais pas connu jusque là. C'est un garçon très gentil, bon, timide, respectueux. Je ne me rappelle plus le son de sa voix, il garde toujours le silence. Foma l'a surnommé «le taciturneinconnu», mais il ne se fâche pas et Foma est enchanté; il dit qu'Ivan Ivanovitch n'est pas intelligent. En tout cas, celui-ci ne le contredit en rien et il est toujours de son avis. C'est un timide… Que Dieu soit avec lui! Nous avons aussi des visiteurs de la ville: Pavel Sémionovitch Obnoskine et sa mère, un jeune homme de grand esprit, aux idées fermes, mûries (je m'exprime assez mal), avec cela d'une grande austérité. Enfin, tu verras aussi Tatiana Ivanovna, une parente éloignée que tu ne connais pas. Cette demoiselle, il faut l'avouer, n'est plus jeune, mais elle est assez riche pour acheter deux Stépantchikovo. Il n'y a pas longtemps qu'elle a hérité: jusque là, elle avait vécu dans la misère. Surveille-toi avec elle, Sérioja; elle est si délicate!… Elle a quelque chose de fantasque dans le caractère. Tu es généreux; tu comprendras. Elle a eu tant de malheurs! Il faut redoubler de précautions à l'égard d'une personne qui n'a pas été heureuse. Ne te forge pas d'idée sur son compte. Bien sûr qu'elle a ses faiblesses; elle parle sans réfléchir; elle se trompe sur la valeur des mots, mais ne crois pas qu'elle mente!… tout ça vient du cœur, de son cœur bon et franc.

Et si, parfois, il lui arrive de mentir, c'est uniquement par un excès de grandeur d'âme; comprends-tu?

Mon oncle me parut très embarrassé. Je lui dis:

Écoutez, mon oncle, je vous aime tant que vous me pardonnerez ma question: êtes-vous ou non sur le point de vous marier?

Qui t'a parlé de cela? Fit-il en rougissant comme un enfant. Eh bien, je vais tout te dire. Tout d'abord, je ne me marie pas. Tout le monde ici, ma mère beaucoup, ma sœur un peu et surtout Foma Fomitch, que ma mère adore (et elle a bien raison; il lui a rendu tant de services!) tout le monde voudrait me voir épouser Tatiana Ivanovna, par intérêt, pour le bien de toute la famille. Je comprends qu'on ne vise là-dedans que mon bien; cependant, je ne me marierai pas; je me le suis juré, mais je n'ai dit ni oui ni non. Je suis toujours comme ça. Alors, ils ont décidé que je consens et désirent que je profite de cette fête de demain pour faire ma déclaration… ça va faire un tas d'histoires qui me plongent à l'avance dans une perplexité effroyable, d'autant plus que Foma est fâché contre moi sans que je sache pourquoi. Ma mère aussi! J'avoue que je n'attendais que toi et Korovkine… pour m'épancher… si je puis dire…

À quoi peut vous servir ce Korovkine?

Il m'aidera, mon ami, il m'aidera; c'est un homme à ça, un homme de science! J'ai une entière confiance en lui; c'est un conquérant! Je comptais aussi sur toi; je me disais que tu parviendrais à les persuader. Pense seulement que, si je suis très coupable, je ne suis pas un pécheur endurci. Si l'on voulait me pardonner pour une fois, comme nous pourrions vivre heureux!… Elle a joliment grandi, ma Sachourka; elle serait déjà bonne à marier. Ilucha aussi a grandi. C'est demain sa fête… Mais j'ai peur pour Sachourka, voilà!

— Mon cher oncle, dites-moi où on a porté ma malle. Je vais changer de vêtements et je vous rejoins tout de suite après.

— En haut, mon ami, en haut. J'avais donné l'ordre qu'on te menât tout droit à ta chambre dès ton arrivée, afin que personne ne te vît. C'est ça; change de costume; c'est parfait! Pendant ce temps, je vais les préparer. Que Dieu soit avec toi!… Que veux-tu, mon cher, il faut ruser; on devient un

Talleyrand sans le vouloir, mais qu'importe! Ils sont en ce moment à prendre le thé; chez nous, ça dure une bonne heure. Foma Fomitch aime à le prendre aussitôt son réveil; il paraît que c'est meilleur ainsi… Allons, j'y vais et toi, tâche de me rejoindre au plus vite; ne me laisse pas trop longtemps seul; je serais si gêné! Ah! Attends, j'ai encore quelque chose à te demander: là-bas, ne me crie pas dessus comme tu l'as fait ici, hein? Si tu as quelque observation à me faire, patiente jusqu'à ce que nous soyons seuls; mais, d'ici là, garde ta langue, car j'ai fait de si beaux tours qu'ils sont tous furieux contre moi…

— Mon oncle, de tout ce que vous venez de me dire, je conclus…

— Que je n'ai pas de caractère? Va jusqu'au bout! Interrompit-il. Qu'y faire? Je le sais bien! Alors, tu viens? Et le plus vite possible, je t'en prie!

Monté chez moi, je me hâtai d'ouvrir ma malle pour me conformer à la pressante recommandation de mon oncle et, tout en m'habillant, je dus constater que je n'avais encore rien appris de ce que je voulais savoir, après une conversation d'une heure. Une seule chose me sembla claire, c'est qu'il désirait toujours me marier et que, par conséquent, tous les bruits tendant à ce qu'il fût amoureux de cette personne étaient faux. Je me souviens que j'étais dans une extrême inquiétude. Cette pensée me vint que, par ma venue, par mon silence après les paroles de mon oncle, j'avais consenti, je m'étais engagé tacitement pour toujours. «Ce n'est pas long, pensai-je, de donner une parole qui vous lie pour la vie! Et je n'ai pas seulement vu ma fiancée!»

Et puis, d'où venait cette animosité générale à mon égard? Pourquoi mon arrivée leur apparaissait-elle comme une provocation, selon mon oncle? Quelles étaient ces craintes, ces inquiétudes? Que signifiait ce mystère? Tout cela me sembla toucher à la folie et mes rêves héroïques et romanesques s'envolèrent à tire-d'aile au premier choc avec la réalité. Ce n'est qu'à ce moment que m'apparut toute l'absurdité de la proposition de mon oncle. En pareille occurrence, une idée de ce calibre ne pouvait venir à l'esprit de personne autre que lui. Je compris aussi que le fait d'être accouru à bride abattue et tout ravi dès le premier mot ressemblait beaucoup à celui d'un sot. Absorbé dans ces pensées troublantes, je m'habillais à la hâte et ne n'avais pas remarqué le domestique qui me servait. Soudain, il prit la parole avec une

politesse extrême et doucereuse:

— Quelle cravate Monsieur mettra-t-il, la cravate Adélaïde ou la quadrillée?

Je le regardai et il me parut digne d'examen. C'était un homme jeune encore et fort bien habillé pour un valet; on eut dit un petit maître de la ville. Il portait un habit brun, un pantalon blanc, un gilet paille, des chaussures vernies et une cravate rose, le tout composant évidemment une harmonie voulue et destinée à attirer l'attention sur le goût délicat du jeune élégant. Il avait le teint pâle jusqu'à la verdeur, le nez fort grand et extrêmement blanc, on eut dit en porcelaine. Le sourire de ses lèvres fines exprimait une tristesse distinguée. Ses grands yeux saillants et qui semblaient de verre avaient un air incommensurablement bête en même temps que plein d'afféterie. Ses oreilles minces étaient bourrées de coton, par délicatesse aussi, sans doute, et ses longs cheveux d'un blond fadasse luisaient de pommade. Il avait les mains blanches, propres et comme lavées à l'eau de roses et ses doigts se terminaient par des ongles longs et soignés. Il grasseyait à la mode, faisait des mouvements de tête, soupirait, minaudait et fleurait la parfumerie. De petite taille, chétif, il marchait en pliant les genoux d'une façon particulière qu'il devait estimer le dernier mot de la grâce. En un mot, il était tout imprégné d'exquisité, de coquetterie et d'un sentiment de dignité extraordinaire. Cette dernière circonstance me déplut au premier coup d'œil, je ne sais pourquoi.

— Alors, cette cravate est de nuance Adélaïde? Lui demandai-je en le regardant avec sévérité.

— De nuance Adélaïde, me répondit-il.

— Il n'existe pas de nuance Agraféna?

— Non, c'est impossible.

— Et pourquoi?

— Parce que ce nom d'Agraféna est indécent.

— Comment indécent?

— Mais certainement, Adélaïde est un nom étranger et plein de noblesse, tandis que n'importe quelle villageoise peut s'appeler Agraféna.

— Mais tu es fou!

— Que non. J'ai toute ma tête. Il vous est loisible de m'injurier. Je vous

ferai seulement observer que ma conversation a énormément plu à nombre de généraux et même à quelques comtes de la capitale.

— Comment t'appelles-tu?

— Vidopliassov.

— Ah! C'est toi Vidopliassov?

— Oui.

— Attends un peu. Je ferai aussi ta connaissance.

Et, en descendant l'escalier, je ne pus m'empêcher de penser que cette maison était une sorte de Bedlam.

IV
LE THÉ

La salle où l'on prenait le thé donnait sur la terrasse où j'avais rencontré Gavrilo. Les étranges prédictions de mon oncle sur l'accueil qui m'était réservé ne laissaient pas de m'inquiéter beaucoup. La jeunesse est parfois excessivement fière et le jeune amour-propre toujours susceptible. Aussi me sentis-je assez mal à mon aise en pénétrant dans la salle à l'aspect de la nombreuse assistance réunie autour de la table. Ce fut cause que je me pris le pied dans le tapis, et fut contraint de bondir au beau milieu de la pièce pour retrouver mon équilibre.

Aussi confus que si j'eusse compromis du coup et ma carrière, et mon honneur, et ma réputation, je restai figé sur place, plus rouge qu'une écrevisse et promenant sur la compagnie un regard stupide. Si je signale cet incident insignifiant, c'est qu'il eût une extrême influence sur mon humeur au cours de presque toute cette journée et, par suite, sur mes relations subséquentes avec quelques-uns des personnages de ce récit. Je voulus saluer, mais ne pas en venir à bout: je rougissais encore davantage, me précipitai vers mon oncle, m'emparai de ses mains et m'écriai d'un voix haletante:

— Bonjour, mon oncle!

Mon intention était de dire quelque chose de très fin, mais je ne trouvai que: «Bonjour, mon oncle!»

— Bonjour, bonjour, mon cher ami, répondit l'oncle qui souffrait pour moi. Nous nous sommes déjà vus. Mais, ajouta-t-il à voix basse, sois donc plus brave; je t'en supplie! Cela arrive à tout le monde. Parfois, on ne sait quelle figure faire!… Permettez-moi, ma mère, de vous présenter notre jeune homme que vous aimerez certainement. Mon neveu Serge Alexandrovitch, – dit-il en s'adressant à toute la compagnie.

Mais, avant d'aller plus loin, je demande au lecteur la permission de lui présenter les personnages qui m'entouraient. C'est indispensable pour l'intelligence de cette histoire.

Il y avait là plusieurs dames et seulement deux hommes, outre mon oncle et moi. Foma Fomitch que je désirais tant voir et qui, je le pressentais déjà, était le maître absolu de la maison, Foma Fomitch brillait par son absence comme s'il eût emporté le jour avec lui. Tout le monde était morne et préoccupé. Cela sautait aux yeux et, si confus et ennuyé que je fusse alors moi-même, je ne pouvais pas ne pas voir que mon oncle était presque aussi ennuyé que moi, malgré ses efforts pour cacher son souci sous une gaieté de commande. Quelque chose lui pesait sur le cœur.

L'un des messieurs qui se trouvaient là, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, n'était autre que cet Obnoskine dont mon oncle avait tant loué l'intelligence et la moralité. Il me déplut souverainement. Tout en lui décelait le mauvais ton. Son costume était usé comme son visage où une moustache fine et décolorée et une barbiche hirsute prétendaient visiblement à proclamer l'indépendance intellectuelle de leur propriétaire, et peut-être même la libre pensée. Il clignait des yeux sans cesse, souriait avec une feinte malice et, se prélassant sur sa chaise, il braquait son lorgnon sur moi à tout instant pour le laisser craintivement retomber dès que mon regard se tournait vers lui. Autre monsieur: mon cousin Mizintchikov, âgé de vingt-huit ans, étaient en effet un silencieux. Il ne dit pas un mot de tout le thé et restait grave quand tout le monde riait. Mais il ne me parut pas avoir l'air timide annoncé par mon oncle. Au contraire, le regard de ses yeux bruns exprimait la résolution et la fermeté de caractère. C'était un assez beau garçon au teint foncé, aux yeux noirs et très correctement vêtu (au compte de mon oncle, comme je l'ai su plus tard).

Parmi les dames, je fus tout d'abord frappé par la demoiselle Pérépélitzina à cause de sa face livide et méchante. Assise près de la générale, mais légèrement en arrière, par déférence, elle se penchait à chaque instant pour chuchoter à l'oreille de sa bienfaitrice. Deux ou trois personnes âgées et complètement privées du don de la parole, se tenaient près de la fenêtre, les yeux fixés sur la générale, dans l'attente respectueuse d'un peu de thé. Je remarquai aussi une grosse dame d'une cinquantaine d'années, fagotée, fardée et dont les dents avaient cédé la place à quelques chicots noircis, ce qui ne l'empêchait pas de minauder et de faire de l'œil.

Une quantité de chaînes brinquebalaient après elle et elle ne cessait de me lorgner à l'exemple de M. Obnoskine dont elle était la mère. Ma tante, la douce Prascovia Ilinichna, s'occupait à verser le thé. Il était évident qu'après une aussi longue séparation, elle brûlait du désir de m'embrasser, mais elle n'osait le faire. Tout semblait défendu en cette maison. Près d'elle était assise une fort jolie fillette d'une quinzaine d'années, dont les yeux noirs me regardaient avec une curiosité enfantine: c'était ma cousine Sachenka.

Mais la plus remarquable de toutes ces dames était sans conteste une personne bizarre, vêtue très luxueusement et en toute jeune fille, bien qu'elle eût déjà environ trente-cinq ans. Son visage était maigre, pâle et desséché, mais néanmoins fort animé. Ses joues décolorées s'empourpraient à la moindre émotion, au moindre mouvement, et elle ne cessait de s'agiter sur sa chaise, comme s'il lui eût été impossible de rester tranquille une seule minute. Elle m'examinait curieusement, avidement, se penchait pour chuchoter quelque chose à Sachenka ou à une autre voisine, après quoi elle éclatait de rire avec un puéril sans gêne. À mon grand étonnement, ces excentricités ne semblaient surprendre personne, on eût dit que les convives étaient d'accord pour n'en faire point cas.

Je devinai en elle cette Tatiana Ivanovna, dont mon oncle disait qu'elle avait quelque chose de fantasque, celle qu'on lui fiançait de force et pour qui toute la maison était aux petits soins eu égard à sa richesse. Ses yeux me plurent: des yeux bleus et très doux en dépit des rides qui les cernaient. Leur regard était si franc, si gai, si bon, qu'on se réjouissait de le rencontrer. Je parlerai plus loin de Tatiana Ivanovna, qui est une des héroïnes de mon récit; sa biographie est fort intéressante.

Quelque cinq minutes après mon entrée dans la salle, on vit accourir du jardin un charmant garçonnet, mon cousin Ilucha, suivi d'une jeune fille un peu pâle et fatiguée, mais très jolie. Elle jeta sur l'assemblée un regard investigateur, méfiant, et même timide, puis, après m'avoir examiné à mon tour, elle s'assit à côté de Tatiana Ivanovna. Je me souviens que mon cœur battit: j'avais compris que c'était là cette fameuse institutrice. À son entrée, mon oncle me jeta un regard rapide et devint écarlate, mais, se baissant aussitôt, il saisit Ilucha dans ses bras et vint me le faire embrasser. Je

remarquai aussi que MmeObnoskine examinait d'abord mon oncle, puis dirigeait son lorgnon sur l'institutrice avec un air moqueur.

Mon oncle était tout confus et ne sachant quelle contenance prendre, il appela Sachenka pour me la présenter, mais elle se contenta de se lever et de me faire une grave révérence. Ce geste me charma parce qu'il lui seyait. Ma bonne tante n'y tint plus et, cessant pour un instant de verser le thé, elle accourut m'embrasser. Mais nous n'avions pas échangé deux mots que s'éleva la voix de la demoiselle Pérépélitzina remarquant que «Prascovia Ilinitchna avait dû oublier sa mère (la générale) qui avait demandé du thé, mais l'attendait encore». Ma tante me quitta aussitôt et s'empressa d'aller vaquer à ses devoirs.

La générale, reine de ce lieu et devant qui tout le monde filait doux, était une maigre et méchante vieille en deuil, méchante surtout par la faute de l'âge qui lui avait ravi le peu qu'elle eût jamais possédé de capacités mentales (plus jeune, elle se contentait d'être toquée). Sa situation l'avait rendue plus bête encore qu'avant et plus orgueilleuse. Lors de ses colères, la maison devenait un enfer.

Ses colères affectaient deux modes distincts. Le premier était silencieux: la vieille ne desserrait pas les dents pendant des journées entières, repoussant ou jetant même à terre tout ce que l'on posait devant elle. Le second était loquace et procédait comme suit. Ma grand'mère (elle était ma grand'mère) tombait dans une morne tristesse, voyait venir et sa propre ruine et la fin du monde, pressentant un avenir de misère émaillé de tous les malheurs imaginables. Alors elle se mettait à compter sur ses doigts toutes les calamités qu'elle prophétisait et parvenait à des résultats grandioses. «Il y avait longtemps qu'elle prévoyait tout cela, mais elle était bien forcée de se taire dans cette maison. Ah! Si seulement on eût consenti à lui témoigner quelque respect, si on l'eût écoutée, etc, etc.» Ces discours trouvaient une véhémente approbation parmi l'essaim des dames de compagnie mené par la demoiselle Pérépélitzina et se voyaient pompeusement revêtus du sceau de Foma Fomitch.

Au moment où j'apparus devant elle, elle faisait une colère du mode silencieux, assurément le plus terrible. Tout le monde la considérait avec

appréhension. Seule, Tatiana Ivanovna, à qui tout était permis, jouissait d'une excellente humeur. Mon oncle m'amena près de ma grand'mère avec une extrême solennité, mais, esquissant une moue, elle repoussa sa tasse avec violence.

— C'est ce voltigeur? Marmotta-t-elle entre ses dents à l'adresse de la Pérépélitzina.

Cette question absurde me désempara d'une manière définitive. Je ne comprenais pas pourquoi elle m'appelait voltigeur. Pérépélitzina lui murmura quelques mots à l'oreille, mais la vieille dame agita méchamment la main. Je restai coi, interrogeant mon oncle du regard. Tous les assistants se regardèrent, et Obnoskine laissa même voir ses dents, ce qui me fut très désagréable.

— Elle radote parfois, me chuchota mon oncle, tout décontenancé lui-même. Mais ce n'est rien; c'est par bonté de cœur. Estime surtout le cœur!

— Oui, le cœur! Le cœur! Cria subitement la voix de Tatiana Ivanovna qui ne me quittait pas des yeux et ne tenait pas en place. Le mot «cœur» était sans doute parvenu jusqu'à elle. Mais elle ne finit pas sa phrase quoiqu'elle parût vouloir dire quelque chose. Soit honte, soit pour tout autre motif, elle se tut, rougit formidablement, se pencha vers l'institutrice, lui dit tout bas quelques mots et soudain, se couvrant la bouche d'un mouchoir, elle se rejeta sur le dossier de sa chaise et se mit à rire comme dans une crise d'hystérie.

Je regardais la compagnie avec ahurissement, mais, à mon grand étonnement, personne ne bougea et il sembla qu'il ne se fût rien passé. J'étais édifié sur le compte de Tatiana Ivanovna. On me servit enfin le thé et je repris un peu de contenance. Je ne sais trop pourquoi il me parut tout à coup qu'il était de mon devoir d'entamer la plus aimable conversation avec les dames.

— Vous aviez bien raison, mon oncle, commençai-je, en m'avertissant tantôt du danger de se troubler. J'avoue franchement… (à quoi bon le cacher?) – poursuivis-je dans un sourire obséquieux à l'adresse de MmeObnoskine – j'avoue que, jusqu'aujourd'hui, j'ai, pour ainsi dire, ignoré la société de ces dames. Et, après ma si malheureuse entrée, il m'a bien semblé que ma situation au milieu de la salle était celle d'un maladroit, n'est-ce pas? Avez-vous lu l'Emplâtre? – ajoutai-je en rougissant de plus en plus

de mon aplomb et en regardant sévèrement M. Obnoskine, lequel continuait à m'inspecter du haut en bas et montrait toujours ses dents.

— C'est cela! C'est cela même! S'écria mon oncle avec un entrain extraordinaire, se réjouissant sincèrement de voir la conversation engagée et son neveu en train de se remettre. Ce n'est rien de perdre contenance, mais moi, j'ai été jusqu'à mentir lors de mon début dans le monde. Le croirais-tu? Vraiment, Anfissa Pétrovna, c'est assez amusant à entendre. À peine entré au régiment, j'arrive à Moscou et je me rends chez une dame avec une lettre de recommandation. C'était une dame excessivement fière. On m'introduit. Le salon était plein de monde, de gros personnages! Je salue et je m'assois. Dès les premiers mots, cette dame me demande: «Avez-vous beaucoup de villages, mon petit père?» Je n'avais même pas une poule; que répondre? J'étais dans une grande confusion; tout le monde me regardait. Pourquoi n'ai-je pas dit: «Non, je n'ai rien.» C'eut été plus noble, étant la vérité, mais je répondis: «J'ai cent dix-sept âmes.» Quelle idée d'ajouter cet appoint de dix-sept, au lieu de mentir en chiffres ronds, tout bonnement! Une minute après, par la lettre même dont j'étais porteur, on savait que je ne possédais rien et que, par-dessus le marché, j'avais menti! Que faire? Je me sauvai de cette maison et n'y remis jamais les pieds. Je n'avais rien alors. Aujourd'hui, je possède d'une part trois cents âmes, qui me viennent de mon oncle Afanassi Matveïévitch et deux cents âmes, y compris la Kapitonovka, héritage de ma grand'mère, ce qui fait en tout plus de cinq cents âmes. Ce n'est pas vilain! Mais, de ce jour-là, je me suis juré de ne jamais mentir et je ne mens pas.

— À votre place, je n'aurais pas juré. Dieu sait ce qu'il peut arriver, dit Obnoskine avec un sourire moqueur.

— C'est bien vrai. Dieu sait ce qu'il peut arriver! Approuva mon oncle, très bonhomme.

Obnoskine éclata de rire en se renversant sur le dossier de sa chaise; sa mère sourit; la demoiselle Pérépélitzina ricana d'une façon particulièrement venimeuse; Tatiana Ivanovna se mit aussi à rire en battant des mains sans savoir pourquoi. En un mot, je vis clairement que mon oncle n'était compté pour rien dans sa propre maison. Sachenka fixa sur Obnoskine des yeux étincelants de colère. L'institutrice rougit en baissant la tête. Mon oncle

s'étonna:

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe? Questionna-t-il en nous regardant avec ébahissement.

Cependant, mon cousin Mizintchikov restait muet à l'écart et n'avait même pas souri alors que tout le monde riait. Il buvait son thé et regardait philosophiquement ces gens qui l'entouraient. À plusieurs reprises il faillit se mettre à siffler, comme sous le coup d'un insupportable ennui, mais il put toujours s'arrêter à temps. Tout en poursuivant ses agressions envers mon oncle et en commençant à me tâter, Obnoskine semblait éviter le regard de Mizintchikov; je m'en aperçus vite. J'observai aussi que mon taciturne cousin me jetait fréquemment des coups d'œil inquisiteurs, afin peut-être de se rendre un compte exact de la catégorie d'hommes à laquelle j'appartenais.

— Je suis sûre, monsieur Serge, gazouilla soudain MmeObnoskine, qu'à Pétersbourg vous n'étiez pas un fervent adorateur des dames. Je sais que beaucoup des jeunes gens de là-bas évitent leur société. J'appelle ces gens là des libres penseurs. Je ne puis que considérer cela comme un impardonnable manque de courtoisie, et je vous avoue que cela m'étonne, que cela m'étonne beaucoup, jeune homme!

— J'ai peu fréquenté le monde, répondis-je avec une extraordinaire animation, mais je crois que cela n'a pas grande importance. J'habitais un si petit logement! Mais cela ne fait rien, je vous assure; je m'y accoutumerai. Jusqu'à présent, je suis resté chez moi…

— Il s'occupait de sciences! Interrompit mon oncle en se redressant.

— Ah! Mon oncle, toujours vos sciences! Imaginez-vous, continuai-je délibérément avec le même sourire aimable à l'adresse de MmeObnoskine, imaginez-vous que mon cher oncle est à ce point dévoué aux sciences qu'il a déniché en chemin un miraculeux adepte de la philosophie pratique, un certain Korovkine et, après tant d'années de séparation, son premier mot fut pour m'annoncer l'arrivée prochaine, et attendue avec une impatience presque convulsive, de ce phénomène… Amour de la science!…

Et je me mis à rire, croyant déchaîner un rire général en hommage à mon esprit.

— Qui ça? De qui parle-t-il? S'informa la générale auprès de Mlle

Pérépélitzina.

— Yégor Ilitch a invité des savants; il se fait voiturer au long des chemins pour en récolter! Répondit la demoiselle en se délectant.

Mon oncle fut complètement déconcerté. Il me jeta un regard de reproche et s'écria:

— Ah! Mais j'avais tout à fait oublié! J'attends en effet Korovkine. C'est un savant, un homme qui marquera dans le siècle…

Il s'arrêta, la parole lui manquait. Ma grand'mère agita la main, et cette fois, elle parvint à atteindre une tasse qui chut par terre et se brisa. L'émotion fut générale.

— C'est toujours comme ça quand elle se met en colère; elle jette quelque chose par terre, me chuchota mon oncle tout confus. Mais il faut pour ça qu'elle soit fâchée. Ne fais pas attention; regarde de l'autre côté… Pourquoi as-tu parlé de Korovkine?

Je regardais déjà de l'autre côté; je rencontrai même le regard de l'institutrice et il me parut bien exprimer un reproche et peut-être du mépris; l'indignation lui empourpra les joues et je devinai n'avoir pas précisément gagné ses bonnes grâces dans mon lâche désir de rejeter sur mon oncle une part du ridicule qui m'écrasait.

— Parlons encore de Pétersbourg, reprit Anfissa Pétrovna, une fois calmée l'émotion qu'avait soulevée le bris de la tasse. Avec quelles délices je me rappelle notre vie en cette ravissante capitale! Alors nous fréquentions intimement le général Polovitzine, tu te souviens, Paul? Ah! Quelle délicieuse personne était la générale! Quelles manières aristocratiques! Quel beau monde! Dites: vous l'avez probablement rencontrée… J'avoue que je vous attendais avec impatience; j'espérais avoir tant de nouvelles de nos amis Pétersbourgeois!

— Je regrette infiniment, Madame, de ne pouvoir vous satisfaire… Excusez-moi, mais je viens de vous le dire: j'ai peu fréquenté la société de Pétersbourg. J'ignore le général Polovitzine, n'en ayant même jamais entendu parler, répondis-je impatiemment, car mon amabilité s'était muée soudain en une assez méchante humeur.

— Il étudiait la minéralogie! Fit avec orgueil l'incorrigible Yégor Ilitch.

La minéralogie, n'est-ce pas, est l'étude des différentes pierres?

— Oui, mon oncle, des pierres…

— Hum! Il existe beaucoup de sciences qui sont toutes fort utiles! Pour te dire la vérité, je ne savais pas ce que c'était que la minéralogie. Lorsqu'on parle de sciences, je me contente d'écouter, car je n'y comprends rien, je le confesse.

— C'est là une confession des plus sincères! Ricana Obnoskine.

— Petit père!… s'écria Sachenka avec un coup d'œil de réprobation.

— Quoi donc, mignonne! Ah! Mon Dieu, mais je vous interromps tout le temps, Anfissa Pétrovna! – dit-il pour s'excuser, sans comprendre ce qu'entendait Sachenka. – Pardonnez-moi, au nom du Christ!

— Oh! Ce n'est rien! Répondit la dame avec un aigre sourire. J'avais dit à votre neveu tout ce que j'avais à lui dire. Mais, pour conclure, monsieur Serge, vous devriez bien vous corriger. Je ne doute pas que les sciences, les arts… la sculpture, par exemple… que toutes ces hautes spéculations aient le plus puissant attrait, mais elles ne sauraient remplacer les femmes!… Ce sont les femmes, jeune homme, qui forment les hommes et l'on ne peut se passer d'elles; c'est impossible, im-pos-si-ble, jeune homme!

— Impossible! Impossible! Cria de nouveau la voix aiguë de Tatiana Ivanovna. Écoutez! Reprit-elle toute rougissante, avec un débit précipité de gamine, écoutez: je voudrais vous demander…

— À vos ordres! Répondis-je en la regardant attentivement.

— Je voulais vous demander si vous êtes venu pour longtemps!

— Vraiment, je ne sais pas trop; ça dépendra des affaires…

— Des affaires? Quelles affaires peut-il y avoir? Oh! Le fou!

Écarlate, elle se cacha derrière son éventail et se pencha à l'oreille de l'institutrice. Puis elle éclata de rire en battant des mains.

— Attendez! Attendez! S'écria-t-elle, laissant là sa confidente pour s'adresser précipitamment à moi, comme si elle eût craint que je m'en allasse. Savez-vous ce que je veux vous dire? Vous ressemblez tant, tant à un jeune homme, à un cha-ar-mant jeune homme!…Sachenka, Nastenka, vous vous rappelez? Il ressemble extraordinairement à cet autre fou: te rappelles-tu Sachenka? Nous le rencontrâmes pendant une promenade en voiture; il était à

cheval avec un gilet blanc…Et comme il me lorgnait, le monstre! Vous vous souvenez? Je me couvris le visage de mon voile, mais ne pus me tenir de me pencher à la portière en lui criant: «Quel effronté!» puis, je jetai mon bouquet sur la route… Vous vous souvenez, Nastenka?

Et, toute émue, cette demoiselle par trop éprise des jeunes gens se cacha le visage dans ses mains. Bondissant ensuite de sa place, elle courut à une fenêtre, cueillit une rose qu'elle jeta près de moi et se sauva dans sa chambre. Il s'ensuivit encore une certaine confusion, mais la générale resta parfaitement calme. Anfissa Pétrovna ne semblait pas autrement surprise, mais, soudain préoccupée, elle jeta sur son fils un regard anxieux. Les demoiselles rougirent: quant à Paul Obnoskine, il se leva d'un air vexé et s'en fut à la fenêtre.

Cependant, mon oncle me faisait des signes, mais, à ce moment, un nouveau personnage apparut au milieu de l'attention générale.

— Ah! Voici Evgraf Larionitch! S'écria mon oncle franchement heureux. Vous venez de la ville?

«Sont-ils drôles tous tant qu'ils sont! On les dirait choisis et rassemblés à plaisir!» pensai-je en oubliant que j'étais un des échantillons de la collection.

V
ÉJÉVIKINE

Un petit homme pénétra dans la chambre, ou, pour mieux dire, il s'y enfonça à reculons, malgré que la porte fût toute grande ouverte, et dès le seuil, il fit des courbettes, salua, montra ses dents et nous examina tous avec curiosité. C'était un petit vieillard, grêlé, aux yeux vifs et fuyants, chauve, avec une bouche lippue, où errait un sourire ambigu et fin. Il était vêtu d'un frac très usé et qui n'avait pas du être fait pour lui. Un des boutons y tenait par un fil; deux ou trois autres manquaient complètement. Ses bottes trouées et sa casquette crasseuse s'harmonisaient bien avec le reste de son costume. Il tenait à la main un mouchoir sale avec lequel il s'épongeait le front et les tempes. Je remarquai que l'institutrice avait un peu rougi en me jetant un rapide coup d'œil où il y avait quelque chose de fier et de provocant.

— Tout droit de la ville, mon bienfaiteur, tout droit, mon père! Répondit-il à mon oncle. Je vais tout vous dire, mais permettez-moi auparavant de présenter mes salutations.

Il fit quelques pas dans la direction de la générale, mais il s'arrêta à mi-chemin et s'adressa de nouveau à mon oncle:

— Vous connaissez mon trait caractéristique, mon bienfaiteur? Je suis un chien couchant, un véritable chien couchant. À peine entré quelque part pour la première fois, je cherche des yeux la principale personne de la maison et je vais à elle pour me concilier ses bonnes grâces et sa protection. Je suis une canaille, mon père, une canaille, mon bienfaiteur!… Permettez-moi, Madame Votre Excellence, permettez-moi de baiser votre robe, de peur que mes lèvres ne salissent votre petite main de générale.

À mon étonnement, la générale lui tendit la main, non sans grâce.

— Je vous salue aussi, notre belle, continua-t-il en se tournant vers la demoiselle Pérépélitzina. Que faire, chère Madame? Je suis une canaille. C'était déjà décidé en 1841, quand je fus chassé du service: M. Tikhontsev fut nommé assesseur, lui, et moi: canaille! Je suis d'une nature si franche que

j'avoue tout. Que faire? J'ai essayé de vivre honnêtement, mais ce n'est plus ce qu'il faut aujourd'hui.

Il contourna la table et s'approcha de Sachenka en lui disant:

— Alexandra Yégorovna, notre pomme parfumée, permettez-moi de baiser votre robe. Vous embaumez la pomme, Mademoiselle, et d'autres parfums délicats. Mon respect à Ilucha; je lui apporte un arc et une flèche confectionnés de mes mains, avec l'aide de mes enfants. Tantôt nous irons tirer cette flèche. Et quand vous grandirez, vous serez officier et vous irez couper la tête aux Turc… Tatiana Ivanovna… Ah! Mais, elle n'est pas ici, la bienfaitrice, sans quoi j'eusse aussi baisé sa robe. Prascovia Ilinitchna, notre petite mère, je ne puis parvenir jusqu'à vous; autrement, je vous aurais baisé, non seulement la main, mais aussi le pied. Anfissa Pétrovna, je vous présente tous mes hommages. Aujourd'hui même, à genoux et versant des larmes, j'ai prié Dieu pour vous et j'ai prié aussi pour votre fils, afin que le Tout-Puissant lui envoie beaucoup de grades et de talents… de talents surtout… Je vous salue, par la même occasion, Ivan Ivanitch Mizintchikov, Dieu vous donne tout ce que vous désirez! Mais on ne saurait le deviner: vous ne dites jamais rien. Bonjour, Nastia! Toute ma marmaille te salue; nous parlons de toi tous les jours… Et, maintenant, un grand salut au maître! J'arrive tout droit de la ville, Votre Noblesse… Mais voici sûrement votre neveu qui était à l'Université? Tous mes respects, Monsieur; voulez-vous m'accorder votre main?

Un rire se fit entendre. Il était visible que le vieillard bouffonnait. Son entrée avait ranimé la compagnie bien que plusieurs des assistants ne comprissent pas ses sarcasmes qui, pourtant, n'épargnaient personne. Seule, l'institutrice, qu'à ma surprise il avait tout simplement appelée Nastia, rougissait et fronçait les sourcils. Je retirai ma main; le vieux n'attendait que cela.

— Mais, je ne vous la demandais que pour la serrer si vous le permettez et non pour la baiser, mon petit père. Vous croyiez que c'était pour la baiser? Non, mon petit père, seulement pour la serrer. Peut-être me prenez-vous pour un bouffon? Demanda-t-il d'un ton moqueur.

— N… n… non… Que dites-vous? Je…

— Si je suis bouffon, je ne suis pas seul. Vous me devez le respect et je ne suis pas aussi lâche que vous le pensez. D'ailleurs, peut-être suis-je un bouffon. Je suis en tout cas un esclave; ma femme est une esclave, et il nous faut flatter les gens; il y a toujours quelque chose à y gagner. Il faut mettre du sucre, plus de sucre dans tout, en ajouter encore; ce n'en sera que meilleur pour la santé. Je vous le dit en secret et ça pourra vous servir… Je suis bouffon parce que je n'ai pas de chance.

— Hi! Hi! Hi! Ah! Quel vieux polisson! Il ne manque jamais de nous faire rire! S'écria Anfissa Pétrovna.

— Petite mère ma bienfaitrice, il est aisé de vivre en faisant la bête. Si je l'avais su plus tôt, je me serais mis jocrisse dès ma jeunesse et n'en serais peut-être maintenant que plus intelligent. Mais, ayant voulu avoir de l'esprit de fort bonne heure, je ne suis plus qu'un vieil imbécile!

— Dites-moi donc, je vous prie, interrompit Obnoskine à qui certaine allusion à ses talents avait sans doute déplu. (Il était vautré, fort librement vautré dans un fauteuil et examinait le vieillard à travers son lorgnon.) – Dites-moi donc votre nom, s'il vous plaît… Je l'oublie toujours… comment donc?

— Ah! Mon petit père, mon nom, si vous le voulez, est Éjévikine; mais quel profit en retirerez-vous? Voilà huit ans que je suis sans place, ne vivant que par la force de la nature. Et ce que j'en ai eu des enfants!

— Bon! Laissons cela! Mais écoutez: voici longtemps que je voulais vous demander pourquoi vous vous retournez toujours aussitôt que vous êtes entré? C'est très drôle à voir!

— Pourquoi je regarde en arrière! Mais parce qu'il me semble toujours qu'il y a, derrière moi, quelqu'un qui va me frapper: voilà pourquoi. Je suis devenu monomane, mon petit père.

On rit encore. L'institutrice se leva, fit un pas pour s'en aller, mais elle se rassit; malgré la rougeur qui le couvrait, son visage exprimait une souffrance maladive.

— Tu sais, me chuchota mon oncle, c'est son père!

Je regardai mon oncle avec effarement. J'avais complètement oublié le nom d'Éjévikine. Pendant tout le trajet en chemin de fer, j'avais fait le héros,

rêvant à ma promise supposée, bâtissant à son profit les plans les plus généreux, mais je ne me souvenais plus de son nom ou, plutôt, je n'y avais pas fait attention.

— Comment, son père? Fis-je aussi dans un chuchotement. Je la croyais orpheline!

— C'est son père, mon ami, son père! Et, tu sais, c'est le plus honnête homme du monde; il ne boit pas et c'est pour s'amuser qu'il fait le bouffon. Ils sont dans une misère affreuse; huit enfants! Ils n'ont pour vivre que les appointements de Nastienka. Il fut chassé du service à cause de sa mauvaise langue. Il vient nous voir toutes les semaines. Il est très fier! Il ne veut accepter quoi que ce soit. Je lui ai fait plusieurs fois des offres, mais il n'écoute rien…

Mais, s'apercevant que le vieillard nous écoutait, mon oncle lui frappa vigoureusement sur l'épaule et s'enquit:

— Eh bien, Evgraf Larionitch, quoi de neuf, en ville?

— Quoi de neuf, mon bienfaiteur? M. Tikhontzev exposa hier l'affaire de Trichine qui n'a pu représenter son compte de sacs de farine. C'est, Madame, ce même Trichine, qui vous regarde en dessous: vous vous le rappelez peut-être? M. Tikhontzev a fait sur lui le rapport suivant: «Si ledit Trichine ne fut pas même capable de garder l'honneur de sa propre nièce, laquelle disparut l'an dernier en compagnie d'un officier, comment aurait-il pu garder les sacs de l'Intendance?» C'est textuel, je vous le jure!

— Fi! Quelles laides histoires nous racontez-vous là? S'écria Anfissa Pétrovna.

— Voilà! Voilà! Tu parles trop, Evgraf, ajouta mon oncle. Ta langue te perdra! Tu es un homme droit, honnête, de bonne conduite, on peut le dire, mais tu as une langue de vipère. Je m'étonne que tu puisses t'entendre avec eux, là-bas. Ce sont tous de braves gens, simples…

— Mon père et bienfaiteur, mais c'est précisément l'homme simple qui me fait peur! S'écria le vieillard avec une grande vivacité.

La réponse me plut. Je m'élançai vers Éjévikine et lui serrai la main. À vrai dire, j'entendais protester ainsi contre l'opinion générale en montrant mon estime pour ce vieillard. Et, qui sait? Peut-être voulais-je aussi me

relever dans l'opinion de Nastassia Evgrafovna. Mais mon geste ne fut pas heureux.

— Permettez-moi de vous demander, fis-je en rougissant et, selon ma coutume, en précipitant mon débit; avez-vous entendu parler des Jésuites?

— Non, mon père, ou bien peu; mais pourquoi cela?

— Oh! Je voulais raconter à ce propos… Faites-m'y donc penser à l'occasion… Pour le moment, soyez sûr que je vous comprends et que je sais vous apprécier, et, tout à fait confus, je lui saisis encore la main.

— Comptez que je vous le rappellerai, mon petit; je vais l'inscrire en lettres d'or. Tenez, je fais tout de suite un pense-bête. – Et il orna d'un nœud son mouchoir tout souillé de tabac.

— Evgraf Larionitch, prenez donc votre thé, lui dit ma tante.

— Tout de suite, belle Madame… je voulais dire princesse! Et voici pour le thé que vous m'offrez: j'ai rencontré en route M. Bakhtchéiev. Il était si gai que je me suis demandé s'il n'allait pas se marier… De la flatterie, toujours de la flatterie! – ajouta-t-il à mi-voix et avec un clin d'œil en passant devant moi, sa tasse à la main. – Mais comment se fait-il qu'on ne voie pas le principal bienfaiteur, Foma Fomitch? Ne viendra-t-il pas prendre son thé?

Mon oncle tressaillit comme si on l'eut piqué et regarda timidement la générale.

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit-il avec une singulière confusion. On l'a fait prévenir, mais il… Sans doute n'est-il pas d'humeur… J'y ai déjà envoyé Vidopliassov et… si j'y allais moi-même?…

— Je suis entré chez lui, dit Éjévikine d'un ton énigmatique.

— Est-ce possible! S'écria mon oncle effrayé. Eh bien, qu'y a-t-il?

— Oui; avant tout, je suis allé le voir pour lui présenter mes hommages. Il m'a dit qu'il entendait prendre son thé chez lui et seul avec lui-même; il a même ajouté qu'il pouvait bien se contenter d'une croûte de pain sec.

Ces paroles semblèrent terroriser mon oncle.

— Mais comment ne lui expliques-tu pas, ne le persuades-tu pas. Evgraf? Dit mon oncle avec reproche.

— Je lui ai dit ce qu'il fallait.

— Eh bien?

— Pendant un bout de temps, il n'a pas répondu. Il était absorbé par un problème de mathématiques qui devait être fort difficile. Il avait dessiné les figures; je les ai vues. J'ai dû répéter trois fois ma question. Ce n'est qu'à la quatrième qu'il releva la tête et parut s'apercevoir de ma présence. «Je n'irai pas, me dit-il. Il y a un savant qui est arrivé. Puis-je rester auprès d'un pareil astre?» Ce sont ses propres paroles.

Et le vieux me lança un coup d'œil d'ironie.

— Je m'attendais à cela! Fit mon oncle en frappant des mains. Je l'avais bien pensé. C'est de toi, Serge, qu'il parle. Que faire, maintenant?

— Il me semble, mon oncle, répondis-je avec dignité et en haussant les épaules, il me semble que cette façon de refuser est tellement ridicule qu'il n'y a vraiment pas à en tenir compte et je vous assure que votre confusion m'étonne…

— Ah! Mon cher, tu n'y comprends rien! Cria mon oncle avec un geste énergique.

— Inutile de vous lamenter maintenant, interrompit Mlle Pérépélitzina, puisque c'est vous la cause de tout le mal. Si vous aviez écouté votre mère, vous n'auriez pas à vous désoler à présent.

— Mais de quoi suis-je coupable, Anna Nilovna? Vous ne craignez donc pas Dieu? Gémit mon oncle d'une voix suppliante qui voulait provoquer une explication.

— Si, je crains Dieu, Yégor Ilitch; tout cela ne provient que de votre égoïsme et du peu d'affection que vous avez pour votre mère, répondit avec dignité Mlle Pérépélitzina. Pourquoi n'avez-vous pas respecté sa volonté dès le début? Elle est votre mère! Quant à moi, je ne vous mentirai pas: je suis la fille d'un lieutenant-colonel, moi aussi, et non pas la première venue.

Il me parut bien que cette demoiselle ne s'était mêlée à la conversation que dans le but unique d'informer tout le monde et particulièrement certain nouvel arrivé, qu'elle était la fille d'un lieutenant-colonel et non la première venue.

— Il outrage sa mère! Dit enfin la générale avec une grande sévérité.

— De grâce, ma mère, que dites-vous là?

— Tu es un profond égoïste, Yégorouchka! Poursuivit la générale avec

une animation croissante.

— Ma mère! Ma mère! Moi, un profond égoïste? S'écria désespérément mon oncle. Voici cinq jours que vous êtes fâchée contre moi et que vous ne me dites pas un mot. Et pourquoi? Pourquoi? Qu'on me juge! Que tout le monde me juge! Qu'on entende enfin ma justification! Pendant longtemps je me suis tu, ma mère; jamais vous n'avez voulu m'écouter; que tout le monde m'écoute, à présent. Anfissa Pétrovna! Paul Sémionovitch, noble Paul Sémionovitch! Serge, mon ami, tu n'es pas de la maison; tu es pour ainsi dire un spectateur; tu peux juger avec impartialité…

— Calmez-vous, Yégor Ilitch; calmez-vous! S'écria Anfissa Pétrovna. Ne tuez pas votre mère.

— Je ne tuerai pas ma mère, Anfissa Pétrovna, mais frappez! Voici ma poitrine! Continuait mon oncle au paroxysme de l'excitation, comme on voit les hommes de caractère faible une fois à bout de patience, encore que toute cette belle ardeur ne soit qu'un feu de paille. – Je veux dire, Anfissa Pétrovna, que je n'ai dessein d'offenser personne. Je commence par déclarer que Foma Fomitch est l'homme le plus généreux, qu'il est doué des plus hautes qualités, mais il a été injuste envers moi dans cette affaire.

— Hem! Grogna Obnoskine, comme pour pousser encore mon oncle.

— Paul Sémionovitch, mon honorable Paul Sémionovitch! Croyez-vous vraiment que je ne sois qu'une poutre insensible? Mais je vois tout; je comprends tout; je comprends tout avec les larmes de mon cœur, je puis le dire: je comprends que tous ces malentendus sont le produit de l'excessive amitié qu'il a pour moi. Mais je vous jure qu'en cette affaire, il est injuste. Je vais tout vous dire; je veux raconter cette histoire dans sa pleine vérité, dans tous ses détails, pour que tout le monde en voit clairement les causes et décide si ma mère a raison de m'en vouloir parce que je n'ai pas pu satisfaire Foma Fomitch. Écoute-moi, toi aussi, Sérioja – ajouta-t-il en se tournant vers moi. (Et il garda cette attitude pendant tout son récit comme s'il n'eut guère eu confiance en la sympathie des autres assistants.)

— Écoute-moi, toi aussi et dis-moi si j'ai tort ou raison. Voici le point de départ de toute cette affaire. Il y a huit jours, oui, juste huit jours, mon ancien chef, le général Houssapétov, passe dans notre ville avec sa femme et sa

belle-sœur, et s'y arrête pour quelque temps. J'en fus ravi. Je saute sur cette bonne occasion; je cours les voir et les invite à dîner. Le général me donne sa promesse de venir autant que possible. Un homme charmant, je ne te dis que cela! Et resplendissant de vertus, et un vrai grand seigneur par dessus le marché. Il a fait le bonheur de sa belle-sœur en la mariant à un jeune homme tout à fait bien qui est fonctionnaire à Malinovo et qui, jeune encore, possède une instruction universelle, pour ainsi dire. En un mot, un général parmi les généraux! Naturellement, voilà toute la maison sens dessus dessous: les cuisiniers préparent leurs plats; je retiens des musiciens et suis au comble du bonheur. Mais est-ce que cela ne déplaît pas à Foma Fomitch? Je me souviens que nous étions à table; on venait de servir un des ses mets favoris. Soudain, il se lève brusquement en criant: «On me blesse! On me blesse! – Comment ça? Lui dis-je. – Vous me méprisez à présent; vous n'êtes plus occupé que de généraux. Vous les aimez mieux que moi!» Tu comprends, je ne rapporte brièvement que le gros de l'affaire; mais si tu avais entendu tout ce qu'il disait! En un mot, il m'a chaviré le cœur. Que pouvais-je faire? Naturellement, cela m'a complètement abattu; j'étais comme une poule mouillée. Le grand jour venu, le général fait dire qu'il ne peut venir et qu'il présente ses excuses. Je me rends chez Foma: «Allons, calme-toi, Foma! Le général ne viendra pas. – On m'a blessé!» continue-t-il à crier. Je le prends par tous les bouts. «Non, allez avec vos généraux puisque vous me les préférez! Vous avez tranché le nœud de l'amitié.» Mon ami, je comprends le motif de son ressentiment; je ne suis pas une souche, ni un bœuf, ni un vague pique-assiette. C'est son amitié pour moi qui le pousse, sa jalousie. – il me l'a dit lui-même, – il craint de perdre mon affection et il m'éprouve afin de voir ce que je suis capable de faire pour lui. «Non, me dit-il, je dois être pour vous autant qu'un général, qu'une Excellence! Je ne me réconcilierai avec vous que lorsque vous m'aurez prouvé votre estime. – Comment te la prouver, Foma Fomitch? – En m'appelant pendant toute une journée Votre Excellence!» Je tombe des nues! Tu vois d'ici mon étonnement. «Que cela vous serve de leçon, continue-t-il, et vous apprenne pour l'avenir à ne plus admirer de généraux alors que d'autres leur sont peut-être supérieurs!» Alors, je le confesse devant tous, je n'y tins plus. «Foma Fomitch, lui dis-je, cela est

impossible. Je ne saurais me résoudre à une chose pareille. Ai-je le droit de te faire général? Penses-y toi-même; qui donc possède ce pouvoir? Voyons, comment te dirais-je: Votre Excellence? Ce serait attenter aux choses les plus saintes! Mais, un général, c'est l'honneur de la Patrie; il a combattu; il a versé son sang sur le champ de bataille!…» Il n'a rien voulu entendre. «Foma, je ferai tout ce que tu voudras. Tu m'as demandé de raser mes favoris que tu trouvais antipatriotiques; je les ai rasés à contrecœur, mais je les ai rasés. Je ferai d'autres sacrifices si tu le désires; renonce seulement à te faire traiter en général! – Non, dit-il, je ne me réconcilierai que lorsqu'on m'appellera Votre Excellence. Ce sera fort salutaire à votre moralité en abaissant votre orgueil. Et voilà huit jours qu'il ne me parle plus. Il en veut à tous ceux qui viennent ici. Il a su que tu es un savant… et par ma faute; je n'ai pas su tenir ma langue. Il m'a alors déclaré qu'il ne resterait pas une minute de plus dans la maison, si tu y venais. «Alors, moi, je ne suis donc plus un savant pour vous?»… Que sera-ce quand il apprendra la venue de Korovkine? Voyons réfléchis; dis-moi de quoi je suis coupable. Puis-je me résoudre à lui donner de l'Excellence? Est-il possible de vivre pareillement? Pourquoi, aujourd'hui même, a-t-il chassé de table ce pauvre Bakhtchéiev? Admettons que Bakhtchéiev n'a pas inventé l'astronomie… nous non plus! Pourquoi? Voyons; pourquoi tout cela?

— Parce que tu es un envieux, Yégorouchka! Dit encore la générale.

— Ma mère, s'écria mon oncle au paroxysme du désespoir, vous me ferez perdre la raison… On ne dirait pas que c'est ma mère qui parle! Je suis donc une solive, une lanterne et non plus votre fils!

— Mais, fis-je, extrêmement surpris par ce récit, Bakhtchéiev m'a dit, à tort ou à raison, que Foma Fomitch était mis en jalousie par la fête d'Ilucha et qu'il prétendait être fêté le même jour. J'avoue que ce trait m'a étonné à un point…

— C'est son anniversaire, mon cher, et non sa fête! Interrompit précipitamment mon oncle, Bakhtchéiev s'est mal exprimé, tout simplement. C'est demain l'anniversaire d'Ilucha. La vérité avant tout, mon cher…

— Ce n'est pas du tout son anniversaire! S'écria Sachenka.

— Comment? Ce n'est pas son anniversaire? S'exclama mon oncle

absolument ahuri.

— Non, petit père; ce n'est pas son anniversaire. Vous imaginez cela pour vous tromper vous-même et pour contenter Foma Fomitch. Son anniversaire fut célébré au mois de mars, et vous vous en souvenez bien: nous fûmes en pèlerinage au monastère; Foma ne cessa de se plaindre que le cousin lui avait broyé les côtes et pinça ma tante à deux reprises, par pure méchanceté. Et, quand nous lui avons souhaité sa fête, à lui, il se fâcha de ce qu'il n'y avait pas de camélias dans notre bouquet. «J'aime les camélias, nous dit-il, parce que j'ai des goûts distingués et vous avez regardé à dégarnir votre serre pour moi!» Toute la journée, il fut de mauvaise humeur et ne nous adressa plus la parole…

J'imagine qu'une bombe tombant au milieu de la chambre n'aurait pas mieux surpris et épouvanté l'assemblée que cette révolte subite, et de qui? D'une fillette à qui défense était faite d'élever seulement la voix à table en présence de sa grand'mère! Atterrée, stupéfaite, folle de colère, la générale se redressa les yeux fixés sur l'insolente enfant, et n'en pouvant les croire.

— On permet cela! On veut la laisser tuer sa grand'mère! Brama Pérépélitzina.

— Sacha! Sacha! Tais-toi! Qu'as-tu? Criait mon oncle courant de sa mère à sa fille et de sa fille à sa mère.

— Je ne me tairai pas, petit père! Cria Sacha, en bondissant tout à coup de sa chaise. – Elle frappait du pied et ses yeux lançaient des éclairs. – Je ne me tairai pas! Nous avons tous par trop souffert à cause de ce méchant Foma Fomitch. Il va nous perdre tous parce qu'à chaque instant on lui répète qu'il est plein d'esprit, magnanime, généreux, savant, qu'il est le résumé, le pot-pourri de toutes les vertus, et il le croit, l'imbécile! On lui a servi tant de plats sucrés que tout autre à sa place en aurait eu honte; mais lui, il a avalé tout ce qu'on lui a présenté et il en redemande encore. Vous allez voir qu'il nous dévorera tous par la faute de papa! Oh! Le méchant Foma! Je dis ce que j'ai à dire et je n'ai peur de personne. Il est bête, capricieux, malpropre, grossier, cruel, tyran, calomniateur, menteur!… Ah! S'il ne tenait qu'à moi, il y a longtemps qu'on l'aurait chassé d'ici; mais papa l'adore; papa en est fou!

— Ah! – La générale fit un cri et s'affaissa sur le divan.

— Ma chère Agafia Timoféievna, mon ange! Criait Anfissa Pétrovna, prenez mon flacon! De l'eau! De l'eau!… plus vite!

— De l'eau! De l'eau! Criait mon oncle. Ma mère, ma mère! Calmez-vous. Je vous supplie à genoux de vous calmer!…

— On devrait vous mettre en cellule, vous mettre au pain et à l'eau… criminelle que vous êtes! – sifflait entre ses dents la Pérépélitzina qui semblait vouloir percer Sachenka de son regard furieux.

— Eh bien, qu'on me mette au pain et à l'eau! Je ne crains rien! Criait Sachenka, emportée. Je défends papa parce qu'il ne peut se défendre lui-même. Mais, qu'est-ce que votre Foma Fomitch auprès de mon petit père? Il mange le pain de papa et, par-dessus le marché, il l'insulte, il le rabaisse, l'ingrat! Mais je le mettrais en lambeaux, votre Foma Fomitch; je le provoquerais en duel et je le tuerais avec deux pistolets!

— Sacha! Sacha! Criait mon oncle au comble de la souffrance. Encore un mot et tu me perds à jamais!

— Papa! S'écria Sacha en se précipitant vers son père qu'elle étreignit dans ses bras, les yeux baignés de larmes. Papa! Comment vous perdriez-vous, vous si bon, si beau, si gai, si intelligent! Est-ce donc à vous de vous soumettre à ce méchant ingrat? De devenir comme un jouet dans ses mains jusqu'à en être la risée de tout le monde? Papa! Mon père adoré!

Elle éclata en sanglots et, se couvrant la figure de ses mains, elle s'enfuit de la salle. Ce fut un tumulte indescriptible. La générale avait une syncope et, à genoux devant elle, mon oncle lui baisait les mains. La demoiselle Pérépélitzina se démenait autour d'eux et nous lançait des regards féroces, mais triomphants. Anfissa Pétrovna bassinait d'eau fraîche les tempes de la générale et lui tenait son flacon. Prascovia Ilinitchna, toute tremblante, versait d'abondantes larmes. Éjévikine cherchait un coin où se cacher et, pâle comme une morte, l'institutrice, éperdue de terreur, restait là, debout. Seul, Mizintchikov ne s'émouvait pas. Il se leva, s'approcha de la fenêtre et se mit à regarder au dehors sans prêter la moindre attention à la scène qui se jouait.

Tout à coup, la générale se souleva du divan, se redressa et, me toisant furieusement:

— Allez-vous en! Cria-t-elle en frappant du pied.

Je ne m'attendais nullement à une pareille algarade.

— Allez-vous en! Allez-vous en! Quittez cette maison! Que vient-il faire ici? Je ne veux pas qu'il reste un seul instant dans la maison. Je le chasse!

— Ma mère! Ma mère! Voyons, mais c'est Sérioja! Marmottait mon oncle, tout tremblant de peur. Il est ici en visite, ma mère!

— Quel Sérioja? Sottises! Pas d'explications! Qu'il s'en aille. C'est Korovkine; j'en suis sûre; mes pressentiments ne me trompent point. Il est venu pour chasser Foma Fomitch! Mon cœur le sent bien… Allez-vous en, canaille!

— Mon oncle, dis-je, étouffant une noble indignation, s'il en est ainsi, je… excusez-moi… et je saisis mon chapeau.

— Serge! Serge! Que fais-tu? Vas-tu t'y mettre aussi? Ma mère, mais c'est Sérioja!… Serge, de grâce! Cria-t-il en courant après moi et en s'efforçant de me reprendre mon chapeau, tu es mon hôte, tu resteras ici; je le veux! Ce qu'elle dit n'a pas d'importance, ajouta-t-il à voix basse, c'est parce qu'elle est en colère… Cache-toi seulement pour un instant; ça va se passer. Je t'assure qu'elle te pardonnera. Elle est très bonne, mais en ce moment elle ne sait pas ce qu'elle dit… Tu as entendu: elle te prend pour Korovkine, mais je te jure qu'elle te pardonnera… Que veux-tu? Demanda-t-il à Gavrilo, qui, tout tremblant, était entré dans la chambre.

Gavrilo n'était pas seul. Il était accompagné d'un jeune garçon de seize ans et très beau, je sus plus tard qu'on ne l'avait pris dans la maison que pour sa beauté. Il s'appelait Falaléi et portait un accoutrement spécial: chemise de soie rouge à col galonné, ceinture tissée de fils d'or, pantalon de velours noir et bottes en chevreau à revers rouges. Ce costume était de l'invention de la générale. L'enfant sanglotait et les larmes coulaient de ses beaux yeux bleus.

— Qu'est-ce encore que cela? Exclama mon oncle. Qu'est-il arrivé? Mais parle donc, brigand!

— Foma Fomitch nous a ordonné de nous rendre ici; il nous suit, répondit le malheureux Gavrilo. Moi, c'est pour l'examen, et lui…

— Et lui?

— Il a dansé! Répondit Gavrilo avec des larmes dans la voix.

— Il a dansé! S'écria mon oncle avec terreur.

— J’ai dansé! Sanglota Falaléi.

— Le Kamarinski? (Danse populaire russe, sur l’air d’une chanson relatant les hauts faits d’un paysan de ce nom. On l’appelle aussi la Kamarinskaïa)

— Le Kamarinski!

— Et Foma Fomitch t’a surpris?

— Il m’a surpris.

— Ils me tuent! Exclama mon oncle. Je suis perdu! Et il se prit la tête à deux mains.

— Foma Fomitch! Annonça Vidopliassov en pénétrant dans la salle.

Et Foma Fomitch se présenta en personne devant la société bouleversée.

VI
LE BŒUF BLANC ET KAMARINSKI LE PAYSAN

Mais, avant de présenter Foma Fomitch au lecteur, je crois indispensable de dire quelques mots de Falaléi, et d'expliquer ce qu'il y avait de terrible dans le fait qu'il eût dansé la Kamarinskaïa et que Foma l'eût surpris dans cette joyeuse occupation.

Falaléi était orphelin de naissance et filleul de la défunte femme de mon oncle, qui l'aimait beaucoup. Il n'en fallait pas plus à Foma Fomitch. Aussitôt qu'il se fut installé à Stépantchikovo, et qu'il eut réduit mon oncle à sa merci, il prit en haine ce favori. Or, le jeune garçon avait plu à la générale, et il était resté près de ses maîtres, en dépit de la fureur de Foma; la générale l'avait exigé, et Foma avait dû céder. Mais, bouillant de rancune au souvenir de cette offense, – tout lui était offense, – à chaque occasion propice, il s'en vengeait sur mon pauvre oncle, pourtant bien innocent.

Falaléi était merveilleusement beau. Il avait un visage de belle fille des champs. La générale le choyait, le dorlotait, y tenait comme à un jouet rare et coûteux, et presque autant, sinon davantage, qu'à son petit chien frisé Ami. Nous avons décrit le costume qu'elle avait inventé pour lui. Les demoiselles le fournissaient de pommade et le coiffeur Kouzma était chargé de le friser les jours de fête. Ce n'était pas un idiot, mais il était si naïf, si franc, si simple, qu'au premier abord on eût pu le croire.

Avait-il eu quelque rêve, il venait aussitôt le raconter à ses maîtres. Il se mêlait à leur conversation sans prendre garde s'il les interrompait, et leur racontait même des choses qu'on ne leur raconte pas d'ordinaire. Il fondait en larmes si Madame tombait en syncope ou si l'on criait trop après Monsieur. Tous les malheurs le touchaient. Il lui arrivait de s'approcher de la générale et de lui baiser les mains en la suppliant de ne pas se fâcher, et la générale lui pardonnait généreusement toutes ses privautés. Il était bon, sensible, sans rancune, doux comme un agneau, gai comme un enfant heureux.

Toujours placé derrière la chaise de la générale, il adorait le sucre et,

quand on lui en donnait, il le croquait aussitôt de ses superbes dents blanches, cependant que ses beaux yeux et tout son visage exprimaient le plus vif plaisir.

Pendant longtemps, Foma Fomitch lui en voulut, mais, à la fin, convaincu qu'il n'arriverait à rien par la colère, il résolut de s'instituer le bienfaiteur de Falaléi. Tout d'abord, il gronda mon oncle de négliger l'instruction de ses domestiques et décida d'enseigner à ce malheureux garçon et la morale et la langue française.

Comment! Disait-il à l'appui de son absurde lubie, comment! Mais il est toujours près de sa maîtresse. Oubliant son ignorance du français, il peut fort bien arriver qu'elle lui dise, par exemple, donnez-moi mon mouchoir. Il doit comprendre ce que cela veut dire pour la servir convenablement.

Non seulement on ne pouvait réussir à le faire mordre au français, mais le cuisinier Andron, son oncle, après d'infructueuses tentatives de lui apprendre le russe, avait depuis longtemps relégué l'alphabet sur une planche. Falaléi était absolument fermé à la science des livres, et ce fut même l'origine de toute une affaire.

Les domestiques s'étaient mis à le taquiner au sujet de son français, et Gavrilo, le vieux et respectable valet de chambre de mon oncle, osa même nier ouvertement l'utilité de cette langue. Cela revint aux oreilles de Foma Fomitch, qui se mit en fureur et, pour punir Gavrilo, le contraignit à étudier aussi le français. Voilà d'où provenait cette question du français, qui avait tant indigné M. Bakhtchéiev.

Quant à la tenue, ce fut encore pis, et Foma ne put obtenir le moindre résultat. Malgré sa défense, Falaléi venait chaque matin lui raconter ses rêves, ce que Foma estimait par trop familier et tout à fait indécent. Mais Falaléi persistait à ne pas changer. Bien entendu, tout cela retomba sur mon oncle.

— Savez-vous, savez-vous ce qu'il a fait aujourd'hui? Criait Foma en choisissant avec soin, pour produire plus d'effet, le moment où tout le monde était réuni. Savez-vous, colonel, où aboutit votre faiblesse systématique? Il a dévoré le morceau de pâté que vous lui aviez donné pendant le dîner, et devinez ce qu'il a dit après? Viens ici, imbécile! Viens, idiot! Gueule rose!

Falaléi s'avançait, pleurant et s'essuyant les yeux à deux mains.

— Qu'as-tu dit après avoir dévoré ton pâté? Répète-le devant tout le monde!

Falaléi ne soufflait mot et se répandait en larmes abondantes.

— Eh bien, je vais le dire pour toi. Tu as dit, en frappant sur ton ventre aussi plein qu'indécent: «Je me suis rempli le ventre de pâté comme Martin de savon!» Je vous demande, colonel, s'il est permis de proférer de pareilles paroles devant des gens bien élevés, à plus forte raison dans le grand monde? L'as-tu dit, oui ou non? Réponds!

— Je l'ai dit!… confirmait Falaléi en sanglotant.

— À présent, dis-moi ce que c'est que ce Martin qui mange du savon. Où as-tu vu un Martin manger du savon? Allons, je voudrais bien pouvoir me figurer ce Martin phénoménal. – Silence de Falaléi. – Je te demande qui est ce Martin. Je veux le voir, le connaître! Allons, qu'est-il? Un commis d'enregistrement? Un astronome? Un poète? Un domestique? Il faut pourtant qu'il soit quelque chose.

— Un domestique! Répondait enfin Falaléi sans s'arrêter de pleurer.

— Quels sont ses maîtres?

Cela, Falaléi ne le savait pas. Naturellement, le tout finissait par une grande colère de Foma qui quittait la salle en criant qu'on l'avait offensé; la générale avait une crise de nerfs et mon oncle, maudissant le jour de sa naissance, demandait pardon à tout le monde, se croyant obligé, pour le reste de la journée, de marcher sur la pointe des pieds dans sa propre maison.

Comme un fait exprès, le lendemain même de cette affaire, Falaléi, ayant complètement perdu de vue et Martin et toutes ses souffrances de la veille, Falaléi apportait le thé du matin à Foma Fomitch, et ne manquait pas de lui communiquer qu'il avait rêvé d'un bœuf blanc. La mesure était comble. En proie à la plus furieuse indignation, Foma faisait immédiatement appeler mon oncle et le chapitrait d'importance sur l'indécence des songes de Falaléi. On prit de sévères mesures: Falaléi fut puni et mis à genoux dans un coin. On lui défendit d'avoir de ces rêves de paysan.

— Si je me fâche, expliquait Foma, c'est que je ne puis admettre qu'il vienne me raconter ses rêves, surtout quand il s'agit d'un bœuf blanc. Convenez vous-même, colonel, que ce bœuf blanc n'a d'autre signification

que la grossièreté et l'ignorance de votre Falaléi. Tels rêves, telles pensées. N'avais-je pas dit qu'on n'en ferait rien de bon et qu'il était absurde de le laisser auprès des maîtres? Jamais vous ne parviendrez à transformer cette âme de paysan en quelque chose d'élevé, de poétique. – Et, s'adressant à Falaléi: – Est-ce que tu ne peux pas voir dans tes rêves des spectacles nobles, délicats, distingués, par exemple: une scène de la vie élégante, des messieurs jouant aux cartes, ou des dames se promenant dans un beau jardin?

Falaléi avait promis, pour la nuit suivante, de ne peupler ses rêves que de messieurs élégants et de dames distinguées. En se couchant, les larmes aux yeux, il avait prié Dieu de lui envoyer un de ces rêves superfins et il avait longtemps médité sur les moyens de ne plus voir ce maudit bœuf blanc. Mais nos vouloirs sont fragiles. À son réveil, il se rappela, non sans terreur, qu'il n'avait cessé de rêver toute la nuit de ce misérable bœuf blanc, et n'avait réussi à contempler une seule dame en promenade dans quelque beau jardin. Ce fut terrible, Foma déclara fermement qu'il ne pouvait admettre la possibilité d'une pareille récidive. Il n'était donc pas douteux que Falaléi obéissait à un plan tracé par quelqu'un de la maison dans le but de le molester, lui, Foma. Ce furent des cris, des reproches, des larmes. Vers le soir, la générale tomba malade et une morne tristesse pesa sur la maison. Le seul espoir restait qu'en sa troisième nuit, Falaléi eût enfin quelque songe distingué, mais l'indignation fut au comble lorsqu'on sut que, de toute la semaine, il n'avait cessé de rêver du bœuf blanc. Il ne rêverait plus jamais du grand monde!

Le plus étrange, c'est que l'idée de mentir ne vint pas à Falaléi. Il ne s'avisa pas de dire qu'au lieu du bœuf blanc, il avait vu, par exemple, une voiture remplie de dames en compagnie de Foma Fomitch. Un pareil mensonge n'eut pas constitué un bien grand péché. Mais, l'eût-il voulu, Falaléi était incapable de mentir. On n'avait même pas essayé de le lui suggérer, car chacun savait qu'il se trahirait dès les premiers mots et que Foma Fomitch le pincerait en flagrant délit. Que faire? La situation de mon oncle devenait intenable. Falaléi était incorrigible et le pauvre garçon se mit à maigrir d'angoisse. Mélanie, la femme de charge, l'aspergea d'une eau bénite où trempait un charbon, afin de conjurer le mauvais sort qu'on lui avait

indubitablement jeté, opération à laquelle collabora la bonne Prascovia Ilinitchna, mais qui ne servit de rien.

— Qu'il soit maudit! Criait Falaléi; il m'apparaît toutes les nuits! Chaque soir, je dis cette prière: «Rêve! Je ne veux pas voir le bœuf blanc! Rêve! Je ne veux pas voir le bœuf blanc!» Mais, j'ai beau faire, il m'apparaît, énorme, avec ses cornes, son gros mufle… meuh! Meuh!

Mon oncle était au désespoir mais, par bonheur, Foma semblait avoir oublié le bœuf blanc. Bien entendu, personne ne le croyait homme à perdre de vue une circonstance aussi importante. Chacun se disait avec terreur qu'il l'avait seulement mise de côté pour en user en temps utile. On sut plus tard qu'à ce moment, Foma Fomitch avait des préoccupations différentes et que d'autres plans mûrissaient dans son cerveau. C'était là l'unique motif du répit qu'il laissait à Falaléi et dont tout le monde profitait. Le jeune garçon retrouvait sa gaieté; il commençait même à oublier le passé. Les apparitions du bœuf blanc se faisaient plus rares quoiqu'il tînt, de temps à autre, à rappeler son existence fantastique. En un mot, tout aurait marché le mieux du monde si la Kamarinskaïa n'eut pas existé.

Falaléi dansait à ravir; la danse était sa principale aptitude; il dansait par vocation, avec un entrain, une joie inlassables; mais toutes ses préférences allaient au paysan Kamarinski. Ce n'était pas que les comportements légers et inexplicables de ce volage campagnard lui plussent particulièrement, non: il s'adonnait à la Kamarinskaïa parce qu'il lui était impossible d'en entendre les accents sans danser. Et parfois, le soir, deux ou trois laquais, les cochers, le jardinier qui jouait du violon et aussi les dames de la domesticité, se réunissaient en quelque endroit écarté de la maison des maîtres, le plus loin possible de Foma Fomitch, et là se déchaînaient la musique, les danses et, finalement, la Kamarinskaïa. L'orchestre se composait de deux balalaïkas, d'une guitare, d'un violon et d'un tambourin que Mitiouchka maniait avec une incomparable maestria. Et il fallait voir Falaléi se donner carrière; il dansait jusqu'à perte de conscience, jusqu'à extinction de ses dernières forces. Encouragé par les cris et les rires de l'assistance, il poussait des hurlements perçants, riait, claquait des mains. Il bondissait, comme entraîné par une force prestigieuse qui le dominait et il s'appliquait avec zèle à suivre

le rythme toujours accéléré de l'entraînante chanson et ses talons frappaient la terre. Il y trouvait une immense volupté qui se fut perpétuée pour sa joie, si le tapage occasionné par la Kamarinskaïa n'était parvenu aux oreilles de Foma Fomitch. Stupéfait, celui-ci envoya sans retard chercher le colonel.

— Colonel, j'avais une seule question à vous faire: votre résolution de perdre cet idiot est-elle ou non irrévocable? Dans le premier cas, je me retire immédiatement; dans le second, je…

— Mais qu'y a-t-il? S'écria mon oncle épouvanté.

— Ce qu'il y a? Tout simplement ceci qu'il danse la Kamarinskaïa.

— Eh bien, voyons… qu'est-ce que cela peut faire?

— Comment, ce que cela peut faire? Cria Foma d'une voix perçante. Et c'est vous qui dites cela? Vous! Leur seigneur et, peut-on dire, leur père? Ignorez-vous que la chanson raconte l'histoire d'un ignoble paysan lequel, en état d'ébriété, osa l'action la plus immorale? Savez-vous ce qu'il fit, ce paysan corrompu? Il n'hésita pas à fouler aux pieds les liens les plus sacrés, à les piétiner de ses bottes de rustre, de ses bottes accoutumées aux planchers des cabarets? Comprenez-vous maintenant que votre réponse offense les plus nobles sentiments? Qu'elle m'offense moi-même? Le comprenez-vous, oui ou non?

— Mais, Foma, ce n'est qu'une chanson! Voyons, Foma…

— Ce n'est qu'une chanson! Et vous n'avez pas honte de m'avouer que vous la connaissez, vous, un homme du monde, vous, un colonel! Vous, le père d'enfants innocents et purs! Ce n'est qu'une chanson! Mais il n'est pas douteux qu'elle fut suggérée par un fait réel! Ce n'est qu'une chanson! Mais quel honnête homme avouera la connaître et l'avoir entendue, sans mourir de honte? Qui? Qui?

— Mais tu la connais toi-même, Foma, puisque tu m'en parles ainsi! Répondit mon oncle dans la simplicité de son âme.

— Comment! Je la connais! Moi! Moi!… C'est-à-dire… On m'offense! S'écria tout à coup Foma bondissant de sa chaise, en proie à la plus folle rage. Il ne s'attendait pas à une réplique aussi écrasante.

Je ne décrirai pas la colère de Foma. Le colonel fut ignominieusement chassé de la présence de ce prêtre de la moralité, en châtiment d'une réponse

indécente et déplacée. Mais de ce jour, Foma s'était bien juré de surprendre Falaléi en flagrant délit de Kamarinskaïa. Le soir, alors que tout le monde le croyait occupé, il gagnait le jardin en cachette, contournait les potagers et se blottissait dans les chanvres d'où il commandait le petit coin choisi par les amateurs de chorégraphie. Il guettait le pauvre Falaléi comme le chasseur guette l'oiseau, délicieusement, repassant ce qu'il dirait à toute la maison et surtout au colonel en cas de réussite. Son inlassable patience se vit enfin couronnée de succès; il surprit la Kamarinskaïa! On comprend pourquoi mon oncle s'arrachait les cheveux devant les larmes de Falaléi; on comprend son émotion en entendant Vidopliassov annoncer aussi inopinément Foma Fomitch dont l'entrée nous trouva en plein désarroi.

VII
FOMA FOMITCH

C’est avec une attentive curiosité que j’examinai celui que Gavrilo avait fort justement qualifié de vilain monsieur. Il était de taille exiguë, avec le poil d’un blond clair et grisonnant, de petites rides par tout le visage et une énorme verrue sur le menton; il frisait la cinquantaine. Je ne fus pas un peu surpris de le voir se présenter en robe de chambre, – de coupe étrangère, il est vrai – mais en robe de chambre et en pantoufles. Le col de sa chemise était rabattu à l’enfant, ce qui lui donnait un air extrêmement bête. Il marcha droit au fauteuil inoccupé, l’approcha de la table et s’assit sans rien dire à personne. Le tumulte, l’émotion qui régnaient avant son arrivée s’étaient mués tout à coup en un tel silence qu’on eût entendu voler une mouche. La générale se fit douce comme un agneau, pauvre idiote qui laissait voir toute son adoration; elle le dévorait des yeux, cependant que la demoiselle Pérépélitzina ricanait en se frottant les mains et que la pauvre Prascovia Ilinitchna tremblait d’effroi. Mon oncle se multiplia tout aussitôt.

— Du thé, du thé, ma sœur! Sucrez-le bien, ma sœur, Foma Fomitch aime le thé bien sucré après la sieste. Tu le veux sucré, n’est-ce pas, Foma?

— Il s’agit bien de thé, fit lentement et dignement Foma, en agitant la main d’un air préoccupé. Vous ne pensez qu’aux friandises!

Ces paroles de Foma et le ridicule de son entrée pédantesque m’intéressèrent prodigieusement. J’étais curieux de voir jusqu’où irait l’insolence de cet individu et son mépris de la plus élémentaire politesse.

— Foma, reprit mon oncle, je te présente mon neveu, Serge Alexandrovitch, qui vient d’arriver.

Foma Fomitch le toisa des pieds à la tête et, sans m’accorder la plus légère attention, il dit après un long silence:

— Je m’étonne que vous vous appliquiez à m’interrompre systématiquement. Je vous parle d’affaires sérieuses et vous me répondez par Dieu sait quoi!… Avez-vous vu Falaléi?

— Je l'ai vu, Foma…

— Ah! Vous l'avez vu? Eh bien, je vais vous le montrer à nouveau, si vous l'avez vu. Admirez votre créature, au sens moral du mot. Allons, approche, idiot! Approche, gueule de Hollande! Viens donc, viens, n'aie pas peur!

Falaléi s'en vint en pleurnichant, la bouche ouverte et avalant ses larmes. Foma Fomitch le contemplait avec volupté.

— C'est avec intention, Paul Sémionovitch, que je l'ai appelé gueule de Hollande, fit-il, se carrant dans le fauteuil et, tournant légèrement la tête du côté d'Obnoskine assis près de lui. En général, je ne trouve pas utile d'atténuer mes expressions. La vérité doit rester la vérité et l'on aura beau cacher la boue, on ne l'empêchera pas d'être la boue. Dès lors, à quoi bon les atténuations? À mentir aux autres et à soi-même? Ce n'est que dans une tête vide de mondain qu'a pu germer une idée aussi absurde que le besoin des convenances. Dites, je vous prends à témoin, quelle beauté trouvez-vous dans cette binette? Je parle de beauté noble, élevée!

Il s'exprimait d'une voix douce, lente, indifférente.

— Lui, beau? Laissa tomber Obnoskine avec la plus insolente nonchalance. Il me fait l'effet d'un roastbeef et voilà tout.

— Je m'approche de la glace et je m'y contemple, poursuivit solennellement Foma. Je suis loin de me prendre pour une beauté, mais j'ai dû arriver à cette conclusion forcée qu'il y a dans mon œil gris quelque chose qui me distingue d'un Falaléi. Il exprime la pensée, cet œil, et la vie, et l'intelligence! Je ne cherche pas à m'exalter personnellement; mes paroles s'appliquent à la généralité de notre classe. Eh bien, pensez-vous qu'on puisse trouver en ce beefteak ambulant la moindre parcelle d'âme? Vraiment, remarquez, Paul Sémionovitch, chez ces hommes totalement privés d'idéal et de pensée et qui ne mangent que de la viande, comme le teint est frais, mais d'une fraîcheur grossière, répugnante, bête! Voulez-vous connaître la valeur exacte de sa capacité intellectuelle? Hé! Toi, l'objet, approche un peu qu'on t'admire. Qu'as-tu à ouvrir la bouche? Tu veux avaler une baleine? Es-tu beau? Réponds: es-tu beau?

— Je suis… beau! Répondit Falaléi avec des sanglots étouffés.

Obnoskine partit d'un éclat de rire.

— Vous l'avez entendu? Lui cria triomphalement Foma. Il va vous en dire bien d'autres. Je suis venu lui faire passer un examen. Sachez, Paul Sémionovitch, qu'il est des gens pour comploter la perte de ce pauvre idiot. Il se peut que mon jugement soit sévère et que je me trompe; mais je ne parle que par amour pour l'humanité. Il vient de se livrer à la danse la plus inconvenante; qui donc s'en préoccupe ici? Écoutez-moi ça! Allons! Réponds, que viens-tu de faire? Réponds! Réponds immédiatement!

— J'ai dansé, sangloté Falaléi.

— Qu'est-ce que tu as dansé? Quelle danse? Parle!

— La Kamarinskaïa…

— La Kamarinskaïa! Et qu'est-ce que c'est que Kamarinski? Tâche de nous donner une réponse compréhensible, de nous éclairer sur ton Kamarinski.

— Un pay… san…

— Un paysan? Rien qu'un paysan? Tu m'étonnes. C'est donc un remarquable paysan, un célèbre paysan, si on compose des chants et des danses en son honneur? Voyons, réponds!

Tourmenter était chez Foma un véritable besoin. Il se jouait de sa victime comme le chat de la souris; mais Falaléi se taisait, pleurnichant sans parvenir à comprendre la question.

— Réponds donc! Insistait Foma. On te demande quel était ce paysan… Appartenait-il à un seigneur? à la couronne? à la commune? était-il libre? Il y a différentes sortes de paysans.

— À la commune…

— Ah! à la commune! Vous entendez, Paul Sémionovitch? Voici un point historique élucidé, le moujik Kamarinski appartenait à la commune… Et qu'a-t-il fait, ce paysan? Quels exploits lui valent les honneurs de la chanson?

La question était délicate et même dangereuse, s'adressant à Falaléi.

— Voyons… vous… pourtant… intervint Obnoskine en jetant un regard vers sa mère qui commençait à s'agiter sur son siège.

Mais que faire? Les caprices de Foma Fomitch faisaient loi!

— De grâce, mon oncle, si vous n'arrêtez pas cet imbécile, vous voyez où il veut en venir. Falaléi est capable de dire n'importe quoi, je vous l'assure! Dis-je à l'oreille de mon oncle qui, fort perplexe ne savait quel parti prendre.

— Dis donc, Foma, si… tu… Je te présente mon neveu qui étudiait la minéralogie…

— Colonel, je vous prie de ne pas m'interrompre avec votre minéralogie où vous ne vous y connaissez guère plus que d'autres, peut-être. Je ne suis pas un enfant. Il va me répondre qu'au lieu de travailler pour nourrir sa famille, ce paysan s'enivra et, oubliant sa pelisse au cabaret, se mit à courir par les rues en état d'ivresse. Tel est le sujet bien connu de ce poème qui glorifie l'ivrognerie. Ne vous inquiétez pas; il sait, maintenant, ce qu'il doit répondre. Eh bien réponds; qu'a-t-il fait, ce paysan? Je te l'ai soufflé; je te l'ai fourré dans la bouche. Mais je veux l'entendre de toi: qu'a-t-il fait? Qu'est-ce qui lui a mérité cette gloire immortelle que chantent les troubadours? Eh bien?

L'infortuné Falaléi jetait autour de lui des regards angoissés. Ne sachant que répondre, il ouvrait et fermait alternativement la bouche comme un poisson pêché qui agonise sur le sable.

— J'aurais honte de le dire! Dit-il enfin au comble de la détresse.

— Ah! Il a honte de le dire! Triompha Foma. Voilà ce que je voulais lui faire avouer, colonel! On a honte de le dire, mais non de le faire! Telle est la moralité que vous avez semée, qui lève et que vous arrosez, maintenant. Mais assez de paroles; va-t-en dans la cuisine, Falaléi. Pour le moment, je ne te dirai rien par égard pour les personnes qui m'entourent, mais tu seras cruellement puni aujourd'hui même. Si on me l'interdit, si, cette fois encore, on te fait passer avant moi, eh bien, tu resteras ici pour consoler les maîtres en leur dansant la Kamarinskaïa; quant à moi, je quitterai cette maison sur-le-champ. J'ai dit. Va-t-en!

— Il me semble que vous êtes un peu sévère, remarqua très mollement Obnoskine.

— En effet! C'est très juste! S'exclama mon oncle. Mais il arrêta et se tut. Foma le couvait d'un regard sombre.

— Je m'étonne, Paul Sémionovitch, de l'attitude des écrivains

contemporains, de ces poètes, de ces savants, de ces penseurs, déclara-t-il. Comment ne se préoccupent-ils pas des chansons que chante en dansant le peuple russe? Qu'ont fait jusqu'à présent tous ces Pouchkine, tous ces Lermontov, tous ces Borozdine? Je reste songeur. Le peuple danse la Kamarinskaïa, cette apothéose de l'ivrognerie, et eux, pendant ce temps-là, ils chantent les myosotis! C'est une question sociale! Qu'ils me montrent un paysan, s'il leur plaît, mais un paysan sublime, un villageois, dirai-je, et non un paysan. Qu'ils me le montrent dans toute sa simplicité, ce sage villageois, fût-il même chaussé de laptis (Sandales en écorce de bouleau) – faisons cette concession! – mais qu'ils me le montrent plein de ces vertus enviables même pour quelque Alexandre de Macédoine russe et trop célèbre, je le dis franchement. Je connais la Russie et la Russie me connaît; aussi n'hésité-je pas à en parler. Qu'on me le montre chargé de famille, ce paysan aux cheveux blancs, affamé et suffoquant dans son izba, mais content, soumis et n'enviant pas l'or des riches. Que, dans sa compassion, le riche lui apporte son or et que l'on voie la vertu du paysan s'associer à celle de son maître, le grand seigneur! Ces deux hommes, tant séparés sur l'échelle sociale, se rapprocheront enfin dans la vertu: c'est là une grande idée! Mais, au contraire, que voyons-nous? D'un côté les myosotis et, de l'autre, le paysan tout débraillé et bondissant du cabaret dans la rue! Voyons, qu'y a-t-il là de poétique, d'admirable? Où, l'esprit? Où, la grâce? Où, la moralité?

— Je te dois cent roubles pour ces paroles, Foma Fomitch! Fit Éjévikine affectant le ravissement. Puis il ajouta tout bas: – Pour ce dont je dispose!… Mais il faut flatter, flatter!…

— Ah! Vous avez admirablement exprimé cela! Dit Obnoskine.

— En effet, très juste! S'écria mon oncle qui avait écouté avec la plus profonde attention, en me regardant d'un air de triomphe.

Et, se frottant les mains, il ajouta:

— Comme c'est traité! Il vous a une de ces conversations variées!… – Son cœur débordait, il s'écria: – Foma Fomitch, voici mon neveu; je te le présente. Il a fait aussi de la littérature.

Mais, comme devant, Foma ne prit pas garde à la présentation de mon oncle.

— Au nom de Dieu, ne me présentez plus! Je vous le demande très sérieusement! Lui murmurai-je d'un ton décidé.

— Ivan Ivanovitch, reprit Foma en s'adressant à Mizintchikov et le regardant fixement, vous avez entendu? Quelle est votre opinion?

— Mon opinion? C'est à moi que vous parlez? Fit Mizintchikov en homme qu'on vient de réveiller.

— Oui, c'est à vous. Je vous le demande parce que je n'attache d'importance qu'à l'opinion des gens vraiment instruits et non à celle de ces problématiques esprits dont toute l'intelligence consiste à se faire présenter à toute minute comme savants et que l'on fait parfois venir pour jouer les polichinelles.

C'était une pierre dans mon jardin. Il ne faisait pas doute que Foma n'avait abordé cette dissertation littéraire que dans l'unique but de m'éblouir, de me réduire à rien, d'écraser le savant pétersbourgeois, l'esprit fort. J'en fus convaincu.

— Puisque vous tenez à connaître mon opinion, fit Mizintchikov, sachez donc que je suis de votre avis.

— Comme toujours! Cela en devient même écœurant! Remarqua Foma. Il se tourna de nouveau vers Obnoskine et continua: – Paul Sémionovitch, je vous dirai franchement que, si j'estime l'immortel Karamzine, ce n'est pas pour sa Marfa de Possade ni pour sa Vieille et Nouvelle Russie, mais parce qu'il a écrit Frol Siline, cette magnifique épopée! C'est une œuvre purement populaire qui perdurera à travers les siècles. C'est une épopée sublime!

— Très juste! Très juste! Une grande époque! Frol Siline est un homme de bien! Je me rappelle avoir lu qu'ayant payé pour l'affranchissement de deux jeunes filles, il contempla le ciel et pleura. C'est un trait sublime! Approuva mon oncle tout joyeux.

Mon pauvre oncle! Il ne manquait jamais l'occasion de s'immiscer dans une conversation savante! Foma sourit méchamment, mais il ne dit rien.

— D'ailleurs, on écrit aussi fort bien de nos jours, dit Anfissa Pétrovna, se mêlant prudemment à la conversation. Ainsi, tenez: Les Mystères de Bruxelles.

— Je ne suis pas de votre avis, répondit Foma, comme à regret. Il n'y a

pas longtemps que j'ai encore lu un de ces poèmes… Quoi! C'est toujours les myosotis! Si vous voulez le savoir, celui que je préfère parmi les nouveaux écrivains, c'est encore le «Pérépistchik» il écrit d'une plume légère!

— Pérépistchik! S'écria Anfissa Pétrovna, celui qui écrit des lettres dans le journal? Ah! C'est ravissant! Quel jeu de plume!

— Précisément! Il joue, pour ainsi dire, avec sa plume qu'il a d'une légèreté surprenante.

— Bon! Mais c'est un pédant, remarqua Obnoskine avec nonchalance.

— Pédant, oui, je n'en disconviens pas; mais c'est un aimable, un gracieux pédant! Certes, aucune de ses idées ne saurait supporter une sévère critique, mais on est entraîné par cette plume facile! Un bavard, je vous l'accorde, mais un aimable, un gracieux bavard! Avez-vous remarqué qu'en un de ses articles il dit avoir des propriétés?

— Des propriétés? S'enquit mon oncle. Ah! Ah! Dans quel gouvernement?

Foma s'arrêta, regarda un instant mon oncle et continua du même ton:

— Eh bien, je vous le demande, que m'importe, à moi, lecteur, qu'il ait des propriétés? S'il en a, grand bien lui fasse! Mais que c'est charmant! Gentiment présenté! C'est étincelant d'esprit, d'un esprit qui jaillit en bouillonnant; c'est une source d'esprit intarissable. Oui, voilà comme il faut écrire, et il me semble que j'aurai écrit ainsi si j'eusse consenti à écrire dans les journaux…

— Et même mieux, peut-être, ajouta respectueusement Éjévikine.

— Tu aurais, dans le style, quelque chose de mélodieux! Fit mon oncle.

Mais Foma Fomitch n'y tint plus.

— Colonel, dit-il, pourrais-je vous prier, avec la plus grande politesse, naturellement, de ne pas nous interrompre et de nous laisser poursuivre notre conversation en paix? Vous ne pouvez rien y comprendre à cette conversation; vous ne sauriez y exprimer d'avis; cela vous est fermé! Ne venez donc pas troubler notre intéressant entretien littéraire. Buvez votre thé; mêlez-vous de gérer votre propriété, mais laissez la littérature! Elle n'y perdra rien, je vous l'assure!

C'était le dernier mot de l'insolence. Je ne savais que penser.

— Mais, Foma, tu le disais toi-même, que tu aurais quelque chose de mélodieux! Dit mon oncle plein d'angoisse et de confusion.

— Oui, mais je le disais en connaissance de cause; je le disais à propos. Mais vous!

— Parfaitement, nous le disions spirituellement, en connaissance de cause, soutint Éjévikine en tournant autour de Foma Fomitch. Ceux qui manquent d'esprit n'ont qu'à nous en emprunter, nous en avons assez pour deux ministères, et il en resterait pour le troisième! Voilà comment nous sommes!

— Bon! Je viens encore de dire une bêtise? Conclut mon oncle avec un sourire bonhomme.

— Au moins, vous l'avouez!

— Bon! Bon! Foma, je ne me fâche pas. Je sais que, si tu me fais des observations, c'est en ami, en frère. Je te l'ai permis moi-même; je t'en ai même prié. C'est pour mon bien! Je te remercie et j'en profiterai.

J'étais à bout de patience. Tout ce que j'avais entendu raconter jusqu'alors sur Foma m'avait semblé exagéré. Mais, après cette expérience personnelle, ma stupéfaction ne connaissait plus de bornes. Je n'en croyais pas mes oreilles; je ne pouvais admettre la possibilité de ce despotisme et de cette insolence d'une part, non plus que de cet esclavage et de cette débonnaireté de l'autre. Cette fois, d'ailleurs, mon oncle lui-même en était ému; cela se voyait bien. Je brûlais du désir d'attaquer Foma, de me mesurer avec lui, d'être grossier, au besoin, sans souci des conséquences. Cette pensée m'excitait énormément. Dans mon ardeur à guetter une occasion j'avais complètement abîmé les bords de mon chapeau. Mais l'occasion ne se présentait pas; Foma était positivement décidé à ne pas me voir.

— Tu as raison, Foma, continua mon oncle en s'efforçant visiblement de se reprendre et de détruire l'impression désagréable produite par l'algarade. Tu as raison, Foma et je te remercie. Il faut connaître un sujet avant que d'en discuter; je le confesse. Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans une semblable situation. Imagine-toi, Serge, qu'il m'advint un jour d'être examinateur… Vous riez? Je vous jure que je fis passer des examens. On m'avait invité dans un établissement scolaire pour assister aux épreuves, et

l'on m'avait placé à côté des examinateurs tant pour me faire honneur que parce qu'il y avait une place vacante. Je t'avoue que je n'étais pas fier, ne connaissant aucune science et m'attendant constamment à être appelé au tableau. Mais, peu à peu, je m'aguerris et je me mis à faire des questions aux élèves qui répondaient fort bien en général; à l'un d'eux, je demandai ce que c'était que Noé… On déjeuna après l'examen et l'on but du champagne. C'était un établissement tout à fait bien…

Foma Fomitch et Obnoskine pouffaient de rire.

— Moi aussi, j'en riais ensuite! S'écria mon oncle en riant et tout heureux de voir la gaieté revenue. Tiens, Foma, je veux vous amuser tout en vous racontant comment je fus attrapé une fois… Imagine-toi, Serge, que nous étions en garnison à Krasnogorsk…

— Colonel, permettez-moi de vous demander si votre histoire sera longue, interrompit Foma.

— Oh! Foma, c'est une histoire très amusante. Il y a de quoi mourir de rire. Écoute seulement, et tu vas voir ça!

— J'écoute toujours vos histoires avec plaisir, pour peu qu'elles répondent au programme que vous venez de tracer, dit Obnoskine en bâillant.

— Nous n'avons plus qu'à écouter, décida Foma.

— Je te jure que ce sera très amusant, Foma. Je vais vous raconter comment, une fois, je commis une gaffe. Écoute, toi aussi, Serge; c'est fort instructif. Nous étions donc à Krasnogorsk, reprit mon oncle, tout heureux et radieux, racontant précipitamment et par phrases hachées, comme il lui arrivait toujours lorsqu'il discourait pour la galerie. À peine arrivé dans cette ville, je vais le soir au théâtre. Il y avait alors une actrice remarquable, nommée Kouropatkina, laquelle s'enfuit avec l'officier Zverkov avant la fin de la pièce, si bien qu'on dut baisser le rideau. Quelle canaille, ce Zverkov! Ne demandant qu'à boire, à jouer aux cartes, non qu'il fut un ivrogne, mais pour passer un moment avec les camarades. Seulement, quand une fois il s'était mis à boire, il oubliait tout: il ne savait plus où il vivait, ni dans quel pays il se trouvait, ni comment il s'appelait; il oubliait tout! Mais c'était un charmant garçon… Me voilà donc en train de regarder le spectacle. À l'entr'acte, je rencontre mon ancien camarade Kornsoukhov… un garçon

unique, ayant fait campagne, décoré; j'ai appris qu'il a embrassé depuis la carrière civile et qu'il est déjà conseiller d'État. Enchantés de nous retrouver, nous causions. Dans la loge voisine, trois dames étaient assises, celle de gauche était laide à faire peur… J'ai su depuis que c'était une excellente femme, une mère de famille et qu'elle avait rendu son mari très heureux… Moi, comme un imbécile, je dis à Kornsoukhov: «Dis donc, mon cher, connais-tu cet épouvantail? – Qui? – Mais cette dame. – C'est ma cousine!» Diable! Vous jugez de ma situation! Pour réparer ma gaffe, je reprends: «Mais non, pas celle-ci, celle-là; regarde. –C'est ma sœur!» Sapristi! Et sa sœur était jolie comme un cœur, gentille comme tout et très bien habillée, des broches, des bracelets, des gants; en un mot, un vrai chérubin. Elle épousa plus tard un excellent homme du nom de Pitkine avec qui elle s'était enfuie et mariée sans le consentement de ses parents. Aujourd'hui, tout va bien; ils sont riches et les parents n'en finissent pas de se réjouir… Alors voilà: ne sachant plus où me mettre, je lui dis encore: «Non, pas celle-là; celle qui est au milieu! Ah! Au milieu? C'est ma femme!»… Entre nous, elle était mignonne à croquer!… On l'aurait toute mangée avec plaisir… «Eh bien, lui dis-je, si tu n'as jamais vu d'imbécile, contemples-en un devant toi. Tu peux me couper la tête sans remords!» Ça le fit rire. Il me présenta à ces dames après le spectacle et il avait dû raconter l'histoire, le polisson, car elles riaient beaucoup. Jamais je n'ai passé une aussi bonne soirée. Voilà, Foma, ce qu'il peut nous arriver! Ha! Ha! Ha!

Mais mon pauvre oncle riait en vain; en vain promenait-il autour de lui son regard bon et gai. Son amusante histoire fut accueillie par un silence de mort. Foma Fomitch se taisait tristement et les autres l'imitaient. Seul, Obnoskine souriait en prévision de la mercuriale qui attendait mon oncle. Yégor Ilitch rougit et se troubla. C'était tout ce qu'attendait Foma.

— Avez-vous fini? Demanda-t-il enfin au conteur sur un ton fort austère.

— J'ai fini, Foma.

— Et vous êtes content?

— Comment, content? Que veux-tu dire? Fit mon oncle avec anxiété.

— Vous sentez-vous soulagé, à présent? Êtes-vous satisfait d'avoir interrompu l'entretien intéressant et littéraire de vos amis pour contenter

votre mesquin amour-propre?

— Mais voyons, Foma, je voulais vous amuser, et toi…

— Nous amuser! S'écria Foma en s'enflammant soudain, nous amuser! Mais tout ce que vous savez faire, c'est de l'ennui! Et savez-vous que votre anecdote est presque immorale? Je ne parle pas de l'inconvenance, cela va de soi. Vous venez d'avouer, avec la plus rare grossièreté de sentiments, que vous vous étiez moqué d'une noble femme uniquement parce qu'elle n'avait pas eu l'heur de vous plaire. Vous croyiez nous faire rire avec vous, nous faire approuver votre conduite malséante, parce que vous êtes le maître de la maison? Il vous plaît, colonel, de vous entourer de flatteurs, de compères et de pique-assiettes; il vous est loisible de les faire venir de fort loin pour augmenter votre cour au grand détriment de la franchise et de la noblesse de l'âme; mais Foma Fomitch Opiskine ne sera jamais votre courtisan ni votre parasite. Cela, je vous le garantis!…

— Hé! Foma, tu ne m'as pas compris!

— Non, colonel, je vous ai pénétré depuis longtemps. Vous êtes transparent pour moi. En proie au plus fol amour-propre, vous prétendez à l'esprit, oubliant que l'esprit s'éclipse derrière les prétentions. Vous…

— Mais finis donc, Foma, n'as-tu pas honte de parler ainsi devant tout le monde?

— La vue de tout cela me chagrine, colonel; mais, le voyant, je ne saurais me taire. Je suis pauvre et votre mère me donne l'hospitalité. On croirait que c'est pour vous flatter que je me tais, et je ne veux pas qu'un blanc-bec soit en droit de me considérer comme votre pique-assiette! Peut-être tout à l'heure, quand je suis entré dans cette salle, ai-je un peu forcé ma franchise, peut-être ai-je usé de grossièreté, mais c'est parce que vous me mettez dans une situation pénible. Vous êtes avec moi d'une telle arrogance qu'on me prendrait pour votre esclave. Vous prenez plaisir à m'humilier devant des étrangers, alors que je suis votre égal, entendez-vous, votre égal, et sous tous les rapports! Il est fort possible que ce soit moi qui vous rende service en vivant chez vous, au lieu que vous soyez mon bienfaiteur. On m'humilie; je suis bien obligé de faire mon propre éloge. Il m'est impossible de me taire; je dois parler et protester sans retard et dénoncer votre jalousie phénoménale.

Vous voyez que, dans une conversation amicale, j'ai pu montrer mes connaissances, mon goût, l'extrême étendue de mes lectures; ça vous gêne; vous ne pouvez le supporter. Et vous voulez aussi faire étalage de vos connaissances et de votre goût. Votre goût! Permettez-moi de vous demander le goût que vous avez? Vous vous entendez à la beauté comme un bœuf à la viande; excusez-moi si c'est un peu brutal, mais ça a au moins le mérite d'être juste et franc. Ce ne sont pas vos courtisans qui vous parleront ainsi, colonel!

— Ah! Foma!

— Ah! Foma! Oui, je sais bien; la vérité semble parfois dure. Mais nous en reparlerons plus tard. En attendant, laissez-moi aussi égayer un peu la société… Paul Sémionovitch, avez-vous jamais vu un pareil monstre sous une forme humaine? Voici déjà longtemps que je l'observe. Regardez-le bien; il meurt d'envie de m'avaler tout cru!

Il s'agissait de Gavrilo, le vieux serviteur, qui, debout près de la porte, assistait avec tristesse au traitement infligé à son maître.

— Paul Sémionovitch, je veux vous offrir la comédie. Eh! Toi, corbeau, approche un peu! Daignez donc vous approcher, Gavrilo Ignatich! Voyez, Paul Sémionovitch, c'est Gavrilo condamné à apprendre le français en punition de sa grossièreté. Je suis comme Orphée, moi; j'adoucis les mœurs de ce pays, non par la musique, mais par l'enseignement de la langue française. Voyons ce français, Monsieur.

— Sais-tu ta leçon?

— Je l'ai apprise, répondit Gavrilo en baissant la tête.

— Et parlez-vous français?

— Voui, moussié, jé parle in pé…

Était-ce l'air morne de Gavrilo ou le désir d'exciter l'hilarité que tout le monde devinait chez Foma, mais, à peine le vieillard eut-il ouvert la bouche que tout le monde éclata. La générale elle-même condescendit à rire. Anfissa Pétrovna se renversa sur le dossier du canapé, poussant des cris de paon et se couvrant le visage de son éventail. Mais ce qui parut le plus amusant, c'est que Gavrilo, voyant la tournure que prenait l'examen, ne put se retenir de cracher en marmottant d'un ton de reproche:

— Dire qu'il me faut supporter une pareille honte à mon âge!

Foma Fomitch s'émut.

— Quoi? Qu'est-ce que tu as dit? Voilà que tu fais l'insolent?

— Non, Foma Fomitch, répondit Gavrilo avec dignité, je ne fais pas l'insolent; un paysan comme moi n'a pas le droit d'être insolent envers un seigneur de naissance comme toi. Mais tout homme est créé à l'image de Dieu. J'ai soixante-deux ans passés. Mon père se souvient de Pougatchov, et mon grand'père fut pendu au même tremble que son maître, Matvéï Nikitich, – Dieu ait leurs âmes! – par ce même Pougatchov, circonstance à laquelle mon père dut d'être distingué par le défunt maître Afanassi Matvéitch qui en fit d'abord son valet de chambre, puis son maître d'hôtel. Quant à moi, Foma Fomitch, tout domestique que je sois, je n'ai jamais subi une honte pareille!

En prononçant les derniers mots, Gavrilo écarta les mains et baissa la tête. Mon oncle l'observait avec inquiétude.

— Voyons, voyons, Gavrilo, exclama-t-il, allons, tais-toi!

— Ça ne fait rien, dit Foma en pâlissant légèrement et en s'efforçant de sourire. Laissez-le dire. Voilà le fruit de votre enseignement…

— Je dirai tout! Continua Gavrilo avec une animation extraordinaire; je ne garderai rien! On peut me lier les mains, on ne m'attachera pas la langue. Même pour moi, vil esclave devant toi, un pareil traitement est une offense. Je dois te servir et te respecter parce que je suis né dans l'état de servitude; je dois remplir tous mes devoirs en tremblant de crainte. Quand tu écris un livre, mon devoir est de ne laisser personne entrer chez toi; c'est en cela que consiste mon service. Faut-il faire quelque chose pour toi? C'est avec le plus grand plaisir. Mais, sur mes vieux jours, vais-je me mettre à aboyer un langage étranger et à faire le pantin devant le monde? Je ne peux plus paraître parmi les domestiques:«Français, tu es Français!» me crient-ils. Non, monsieur Foma Fomitch, je ne suis pas seul de mon avis, moi, pauvre sot; tous les bonnes gens commencent à dire d'une seule voix, que vous êtes devenu tout à fait méchant et que notre maître n'est devant vous qu'un petit garçon et que, quoique vous soyez le fils d'un général, quoique vous eussiez pu l'être vous même, vous n'en êtes pas moins un méchant homme, méchant comme une furie!

Gavrilo avait fini. J'exultais. Tout pâle de rage Foma Fomitch ne pouvait revenir de la surprise où l'avait plongé le regimbement inattendu du vieux Gavrilo; il semblait se consulter sur le parti à prendre. Enfin, l'explosion se produisit:

— Comment? Il ose m'insulter, moi! Moi! Mais c'est de la rébellion! Hurla-t-il en bondissant de sa chaise.

La générale bondit après lui en claquant des mains. Ce fut un incroyable remue-ménage. Mon oncle se précipita vers le coupable pour l'entraîner hors de la salle.

— Aux fers! Qu'on le mette aux fers! Criait la générale. Yégorouchka, expédie-le tout droit à la ville et qu'il soit soldat, ou tu n'auras pas ma bénédiction. Charge-le de fers et engage-le!

— C'est-à-dire? Criait Foma. Un esclave! Un Chaldéen! Un Hamlet! Il ose m'insulter! Lui, la semelle de mes chaussures, il ose me traiter de furie!

Je m'avançai avec décision en regardant Foma Fomitch dans le blanc des yeux et, tout tremblant d'émotion, je lui dis:

— J'avoue que je partage entièrement l'avis de Gavrilo!

Il fut tellement saisi par ma sortie qu'au premier abord il semblait n'en pas croire ses oreilles.

— Qu'est-ce encore? Vociféra-t-il avec rage, tombant en arrêt devant moi et me dévorant de ses petits yeux injectés de sang. Qui est-tu donc, toi?

— Foma Fomitch… bredouilla mon oncle éperdu, c'est Sérioja, mon neveu…

— Le savant! Hurla Foma, c'est lui le savant? Liberté! égalité! Fraternité! Journal des débats! À d'autres, mon cher; ce n'est pas ici Pétersbourg; tu ne me la feras pas! Je me moque de tes Débats. Ce sont des Débats pour toi, mais pour nous, ce n'est rien! Mais j'en ai oublié sept fois autant que tu en sais! Voilà le savant que tu es.

Je crois bien que, si on ne l'eût retenu, il se fût jeté sur moi.

— Mais il est ivre! Fis-je en jetant autour de moi un regard étonné.

— Qui? Moi? Cria Foma d'une voix altérée.

— Oui, vous!

— Ivre?

— Ivre!

Foma ne put le supporter. Il poussa un cri strident, comme si on l'eût égorgé et bondit hors de la pièce. La générale allait tomber en syncope quand elle prit le parti de courir après lui. Tout le monde la suivit, y compris mon oncle. Quand je repris mes esprits, il ne restait dans la pièce qu'Éjévikine qui souriait en se frottant les mains.

— Vous m'avez promis de me raconter une histoire de Jésuite, me dit-il d'une voix doucereuse.

— Que dites-vous? Demandai-je, ne comprenant plus de quoi il pouvait s'agir.

— Vous m'avez promis de me raconter une anecdote au sujet d'un Jésuite…

Je courus vers la terrasse d'où je gagnai le jardin. La tête me tournait.

VIII
DÉCLARATION D'AMOUR

Agacé, mécontent de moi, j'errai dans le jardin pendant près d'une demi-heure, réfléchissant sur la conduite à tenir. Le soleil se couchait. Tout à coup, au détour d'une allée, je me trouvai face à face avec Nastenka. Elle avait les yeux pleins de larmes qu'elle essuyait avec son mouchoir.

— Je vous cherchais, fit-elle.

— Je vous cherchais aussi. Dites-moi si je suis ou non dans une maison de fous?

— Vous n'êtes nullement dans une maison de fous! Répondit-elle d'un air offensé et me regardant fixement.

— Mais alors, que se passe-t-il? Au nom du Christ, donnez-moi un conseil! Où se trouve maintenant mon oncle? Puis-je aller le trouver? Je suis heureux de vous avoir rencontrée; peut-être pourrez-vous me tirer d'embarras.

— N'allez pas auprès de votre oncle. Je viens moi-même de les quitter.

— Mais où sont-ils?

— Qui le sait? Peut-être sont-ils tous retournés dans le potager, dit-elle, irritée.

— Quel potager?

— La semaine passée, Foma Fomitch cria qu'il ne voulait plus rester dans cette maison. Il courut au potager, prit une bêche dans la hutte et se mit à remuer la terre. Nous n'en revenions pas, le croyant devenu fou. Alors, il dit:«Afin que l'on ne me reproche plus le pain que je mange, le pain qu'on me donne, je vais bêcher la terre; je paierai de mon travail la nourriture que j'ai reçue et je m'en irai ensuite! Voilà où vous me réduisez!» Et tout le monde de pleurer, de se mettre à genoux devant lui, de vouloir lui ôter sa bêche. Mais il persistait à remuer la terre; il a ravagé tout un carré de navets. Comme on lui a cédé une fois, il se peut qu'il ait recommencé. Avec lui, il faut s'attendre à tout.

— Et vous pouvez me raconter cela avec ce sang-froid? M'écriai-je dans une grande indignation.

Elle leva sur moi des yeux étincelants.

— Pardonnez-moi; je ne sais plus ce que je dis, repris-je. Écoutez: savez-vous pourquoi je suis venu ici?

— Non… non… répondit-elle en rougissant et une expression de douleur se refléta sur son charmant visage.

— Excusez-moi continuai-je. Je ne suis plus moi-même. Je sais que je devrais prendre plus de précautions, surtout avec vous… Mais, n'importe; je pense que, dans des cas pareils, la franchise est encore le meilleur parti… J'avoue… ou plutôt, je voulais dire… vous connaissez les intentions de mon oncle? Il m'a ordonné de vous demander votre main!

— Oh! Quelle sottise! Ne me parlez pas de cela, je vous en prie, interrompit-elle précipitamment, la figure tout empourprée.

J'étais fort embarrassé.

— Comment, sottise? Mais il m'a écrit…

— Il vous a écrit! Fit-elle avec animation. Il m'avait pourtant promis de ne pas le faire. Quelle sottise! Mon Dieu! Quelle sottise!

— Excusez-moi, bredouillai-je, ne sachant plus que dire. Peut-être ai-je agi brutalement, imprudemment, mais aussi, la circonstance est exceptionnelle. Pensez donc à l'imbroglio où nous nous débattons!

— Oh! Mon Dieu, ne vous excusez pas. Croyez qu'il m'est pénible d'entendre tout cela; et pourtant, je désirais vous parler, dans l'espoir que vous m'instruiriez… Ah! Que c'est fâcheux! Il vous a écrit! C'est ce que je craignais le plus. Quel homme, mon Dieu! Et vous l'avez cru? Et vous êtes venu bride abattue? Pourquoi faire?

Elle ne cachait pas sa contrariété et il faut avouer que sa situation n'était pas enviable.

— J'avoue… je ne m'attendais pas…, fis-je dans une grande confusion, à la tournure que prend… je pensais, au contraire…

— Ah! Vous pensiez cela? Dit-elle, non sans une légère ironie. Vous savez, vous allez me montrer la lettre qu'il vous a écrite.

— Volontiers.

— Mais ne m'en veuillez pas; ne vous froissez pas; nous sommes déjà assez malheureux! Supplia-t-elle, sans cependant que le sourire ironique quittât sa jolie bouche.

— Oh! Ne me prenez pas pour un imbécile, m'écriai-je avec fougue. Mais peut-être êtes-vous prévenue contre moi. M'aurait-on calomnié près de vous? Ou vous êtes-vous fait une opinion par la gaffe que vous m'avez vu commettre? Vous vous tromperiez. Je comprends que ma situation puisse vous paraître assez ridicule. Ne vous moquez pas de moi, je vous en prie! Je ne sais même pas ce que je dis… et… c'est la faute de mes maudits vingt-deux ans!

— Oh! Mais qu'est-ce que cela peut faire?

— Cela fait que celui qui n'a que vingt-deux ans porte cet âge écrit sur le front. C'est ainsi que je l'ai proclamé en arrivant, quand je fis ce joli bond au milieu de la salle, c'est ainsi que je le marque encore par mon attitude en ce moment. Maudit âge!

— Non. Non, dit Nastenka, en se retenant de rire, je suis persuadée que vous êtes bon, gentil, intelligent, et je vous jure que je parle franchement. Seulement, vous avez trop d'amour-propre. On s'en corrige.

— Il me semble que j'ai autant d'amour-propre qu'il faut en avoir!

— Que non! Ainsi, tantôt, cette honte que vous avez éprouvée pour un faux-pas!… Et de quel droit tourniez-vous en ridicule ce bon, ce généreux oncle qui vous a fait tant de bien? Pourquoi vouliez-vous rejeter sur lui le ridicule qui vous écrasait? C'était mal, cela, c'était vilain! Cela ne vous fait pas honneur et je vous avoue que vous me fûtes odieux à ce moment-là. Attrape!

— C'est vrai; je me suis conduit comme un imbécile; je dirai plus, comme un lâche! Vous l'avez remarqué et m'en voilà bien puni. Grondez-moi; moquez-vous de moi; mais écoutez: peut-être changerez-vous d'avis par la suite, – continuai-je entraîné par un étrange sentiment, – vous ne me connaissez que si peu! Il se peut que, lorsque la connaissance sera plus vieille, alors… peut-être…

— Au nom de Dieu, laissons cela! S'écria Nastenka avec une visible impatience.

— Bien, bien, laissons. Mais… où pourrai-je vous voir?

— Comment, où me voir?

— Il est impossible que le dernier mot soit dit, Nastassia Evgrafovna! Je vous supplie, fixez-moi un rendez-vous pour aujourd'hui même. Mais il se fait tard. Alors, disons demain matin, si possible, le plus tôt que vous pourrez; je me ferai réveiller de bonne heure. Vous savez, il y a un pavillon, là-bas, près de l'étang. J'en connais bien le chemin; j'y suis souvent allé, étant petit.

— Un rendez-vous? Mais pour quoi faire? Ne pouvons-nous causer maintenant?

— Mais, je ne suis encore au courant de rien, Nastassia Evgrafovna. Avant tout, il faut que je parle à mon oncle. Il doit me raconter tout et, alors, je vous dirai peut-être quelque chose de grave…

— Non, non, pas du tout! S'écria Nastassia, finissons-en tout de suite pour n'y plus revenir. Il est inutile que vous alliez au pavillon: je vous jure que je n'y viendrai pas et je vous prie sérieusement de ne plus penser à toutes ces bêtises!

— Mais, alors, mon oncle a agi envers moi comme un fou! M'écriai-je dans un élan de dépit insupportable. Pourquoi m'avoir fait venir?… Mais, quel est ce bruit?

Nous étions tout près de la maison d'où nous parvenaient des hurlements et des cris atroces.

— Mon Dieu, fit-elle en pâlissant encore! Je le prévoyais bien.

— Vous le prévoyiez?… Encore une question, Nastassia Evgrafovna; une question que je n'ai pas le droit de vous poser, mais je m'y décide pour le bien général. Dites-moi (et votre réponse restera ensevelie dans mon cœur) dites-moi franchement si mon oncle vous aime ou non?

— Ah! Laissez donc toutes ces bêtises une fois pour toutes! S'écria-t-elle, rouge de colère. Vous aussi? Mais, s'il m'eût aimée, il ne se serait pas employé à vous marier avec moi, et elle eut un amer sourire. Où avez-vous pris cela? Ne comprenez-vous pas de quoi il s'agit?… Vous entendez ces cris?

— Mais… c'est Foma Fomitch…

— Certes oui, c'est Foma Fomitch; mais, en ce moment, il s'agit de moi.

Ils disent la même folie que vous, ils le croient aussi amoureux de moi… Comme je suis pauvre et sans force, comme il n'en coûte rien de me calomnier et qu'ils veulent le marier avec une autre, ils exigent qu'il me chasse, qu'il me renvoie dans ma famille. Mais lui, lorsqu'on lui parle de cela, il se met en colère et il serait prêt à mettre en pièces Foma Fomitch lui-même… Voilà pourquoi ils sont en train de crier.

— Alors, c'est donc vrai? Il va épouser cette Tatiana?

— Quelle Tatiana?

— Cette sotte!

— Ce n'est pas du tout une sotte! Elle est très bonne et vous n'avez pas le droit de parler ainsi. C'est un noble cœur, plus généreux que beaucoup d'autres. Es-ce sa faute si elle est malheureuse?

— Excusez-moi. Admettons que vous ayez raison. Mais ne vous trompez-vous pas sur le fond même de l'affaire? Comment se fait-il qu'ils soient aussi bienveillants à l'égard de votre père? S'ils étaient aussi animés contre vous que vous le dites, s'ils voulaient vous chasser, ils auraient une autre attitude envers lui et ne lui feraient pas si bon accueil.

— Mais ne voyez-vous pas ce que mon père fait pour moi? Il joue le bouffon! On l'accueille parce qu'il a su gagner les bonnes grâces de Foma Fomitch. Cet ancien bouffon est flatté d'en avoir un maintenant. Pour qui croiriez-vous donc qu'il pût agir ainsi? Ce n'est que pour moi, pour moi seule! À quoi ça lui servirait-il, à lui? Ce n'est pas pour lui-même qu'il s'abaisserait ainsi devant qui que ce fût. Il peut paraître ridicule aux yeux de certains, mais c'est l'homme le plus honnête, le plus noble! Il croit (Dieu sait pourquoi, mais ce n'est pas parce que je suis bien payé), il croit préférable que je reste dans cette maison. Mais j'ai réussi à le dissuader en une lettre résolue. Il est venu pour me chercher et m'emmener dès demain. Nous sommes à la dernière extrémité. Ils vont me dévorer et je suis certaine qu'on se dispute en ce moment à cause de moi. À cause de moi, ils vont le déchirer, ils vont le perdre. Et il est pour moi comme un père, plus qu'un père, vous entendez! Je ne veux plus attendre; j'en sais plus long que les autres. Demain, demain même, je partirai. Qui sait? Peut-être pourront-ils raccommoder son mariage avec Tatiana Ivanovna… Voilà. Maintenant vous savez tout et je

vous prie de l'en instruire, puisque je ne peux même plus lui parler; on nous épie et surtout cette Pérépélitzina. Dites-lui qu'il ne s'inquiète pas de moi, que j'aime mieux manger du pain noir dans l'izba de mon père que de continuer ici à lui occasionner du tourment. Pauvre, je dois vivre en pauvre… Mais Dieu! Quel vacarme! Que se passe-t-il encore? Tant pis; j'y vais de ce pas et coûte que coûte. Je vais tout leur cracher à la face et advienne que pourra! Je le dois. Adieu!

Et elle s'enfuit. Je restai là, conscient du rôle ridicule que je venais de jouer et me demandant comment tout cela allait se terminer. Je plaignais la pauvre jeune fille et avait grand'peur pour mon oncle. Soudain Gavrilo surgit près de moi. Il tenait encore son cahier à la main.

— Votre oncle vous demande, dit-il d'un ton morne.

— Mon oncle m'appelle? Où est-il?

— Dans la salle où l'on prend le thé, où vous étiez tantôt.

— Avec qui?

— Tout seul. Il vous attend.

— Moi?

— Il a envoyé chercher Foma Fomitch… Nos beaux jours sont passés! Ajouta-t-il en poussant un profond soupir.

— Chercher Foma Fomitch? Hum! Et où est Madame?

— Elle est en syncope, dans son appartement. Elle est sans connaissance et elle pleure.

En causant ainsi, nous arrivâmes à la terrasse. Il faisait presque nuit. Mon oncle était en train d'arpenter à grands pas la salle où avait eu lieu mon engagement avec Foma Fomitch. Des bougies allumées étaient posées sur les tables. À ma vue, il s'élança vers moi et me pressa les mains avec force. Il était pâle et haletant; ses mains tremblaient et, par intervalles, un frémissement nerveux lui parcourait tout le corps.

IX
VOTRE EXCELLENCE

— Mon ami, tout est fini; le sort en est jeté! Murmura-t-il tragiquement.

— Mon oncle, ces cris que j'ai entendus?

— Oui, mon cher, des cris, toutes sortes de cris! Ma mère est en syncope et tout est sens dessus dessous. Mais j'ai pris une décision et je tiendrai bon. Je ne crains plus personne, Sérioja. Je veux leur faire voir que j'ai une volonté; je le leur prouverai! Je t'ai envoyé chercher pour m'y aider… Sérioja; j'ai le cœur brisé… mais je dois agir, je suis forcé d'agir avec une sévérité implacable. La vérité ne pardonne pas!

— Mais qu'arrive-t-il, mon bon oncle?

— Je me sépare de Foma, répondit mon oncle d'un ton résolu.

— Mon cher oncle! M'écriai-je avec transport. Vous ne pouviez rien faire de mieux. Et si peu que je puisse aider à ce que vous avez résolu, disposez de moi dans les siècles des siècles.

— Je te remercie, mon petit, je te remercie! Mais tout est déjà arrêté. J'attends Foma; on est allé le chercher. Lui ou moi! Nous devons nous séparer. De deux choses ou l'une, ou bien Foma quittera cette maison, ou bien je redeviens hussard. On me reprendra et l'on me donnera une brigade. À bas tout le système! Une vie nouvelle va commencer! Qu'est-ce que c'est que ce cahier de français? – cria-t-il à Gavrilo d'une voix furieuse. – Il n'en faut plus! Brûle-moi ça! Piétine-le! Déchire-le! C'est moi, ton maître qui te l'ordonne et qui te défends d'apprendre le français. Tu ne peux pas, tu n'oseras pas me désobéir, car c'est moi qui suis ton maître et non Foma Fomitch!

— Gloire à Dieu! Marmotta Gavrilo.

De toute évidence, mon oncle ne plaisantait pas.

— Mon ami, reprit-il d'un ton pénétré, ils exigent l'impossible! Tu seras mon juge. Tu seras entre lui et moi comme un juge impartial. Tu ne pouvais t'imaginer ce qu'ils veulent de moi! C'est absolument inhumain et

malhonnête… Je te dirai tout cela mais, auparavant…

— Je sais déjà tout, mon cher oncle! Interrompis-je, et je devine… Je viens de causer avec Nastassia Evgrafovna.

— Mon ami, pas un mot de cela à présent, pas un mot! Interrompit-il à son tour, non sans précipitation et presque avec effroi. Plus tard, je te raconterai tout moi-même, mais, en attendant… Eh bien, où donc est Foma Fomitch? – cria-t-il à Vidopliassov qui entrait dans la salle.

Le laquais venait annoncer que Foma Fomitch «ne consentait pas à venir, qu'il considérait la sommation de mon oncle par trop brutale et qu'il en était offensé». Mon oncle frappa du pied en criant:

— Amène-le! Amène-le ici de force! Traîne-le!

Vidopliassov, qui n'avait jamais vu son maître dans un tel transport de colère, se retira fort effrayé. J'étais stupéfait.

«Il faut qu'il se passe quelque chose de bien grave, me disais-je, pour qu'un homme de ce caractère en vienne à ce point d'irritation, et trouve la force de pareilles résolutions!»

Pendant quelques minutes, mon oncle se remit à arpenter la pièce. Il semblait en lutte avec lui-même.

— Ne déchire pas ton cahier, dit-il enfin à Gavrilo. Attends et reste ici. J'aurais peut-être besoin de toi. Puis, s'adressant à moi: – Mon ami, me dit-il, il me semble que je me suis un peu emballé. Toute chose doit être faite avec dignité, avec courage, mais sans cris, sans insultes. C'est cela! Dis-moi, Sérioja, ne trouverais-tu pas préférable de t'éloigner un moment? Cela t'est sans doute égal? Je te raconterai après tout ce qu'il se sera passé, hein? Qu'en penses-tu? Fais-le pour moi.

Je le regardai fixement et je dis:

— Vous avez peur, mon oncle! Vous avez des remords.

— Non, mon ami, je n'ai pas de remords! S'écria-t-il avec beaucoup de fougue. Je ne crains plus rien. Mes résolutions sont fermement prises. Tu ne sais pas, tu ne peux t'imaginer ce qu'ils viennent d'exiger de moi. Pouvais-je consentir? Non et je le leur prouverai. Je me suis révolté. Il fallait bien que le jour arrivât où je leur montrerais mon énergie. Mais, sais-tu, mon ami, je regrette de t'avoir fait demander. Il sera pénible à Foma de t'avoir pour

témoin de son humiliation. Vois-tu, je voudrais le renvoyer d'une façon délicate, sans l'abaisser. Mais ce n'est qu'une manière de parler; j'aurai beau envelopper mes paroles les plus adoucies, il n'en sera pas moins humilié! Je suis brutal, sans éducation; je suis capable de lâcher quelque mot que je serai le premier à regretter. Il n'en demeure pas moins qu'il m'a fait beaucoup de bien… Va-t-en, mon ami… Voilà qu'on l'amène; on l'amène! Sérioja, sors, je t'en supplie… Je te raconterai tout. Sors, au nom du Christ!

Et mon oncle me conduisit vers la terrasse au moment même où Foma faisait son entrée. Je dois confesser que je ne m'en allai pas. Je décidai de rester où j'étais. Il y faisait noir et, par conséquent, on ne pouvait me voir. Je résolus d'écouter!

Je ne cherche pas à excuser mon action, mais je dis hautement que ce fut un exploit de martyr, quand je pense que je pus écouter des choses pareilles pendant toute une grande demi-heure sans perdre patience. J'étais placé de manière non seulement à fort bien voir, mais aussi à bien entendre.

À présent, imaginez-vous un Foma à qui l'on a ordonné de venir sous peine de voir employer la force en cas de refus.

— Sont-ce bien mes oreilles qui ont entendu une telle menace, colonel? Larmoya-t-il en entrant. Est-ce bien votre ordre que l'on m'a transmis?

— Parfaitement, ce son tes oreilles, Foma; calme-toi, fit courageusement mon oncle. Assieds-toi et causons sérieusement en amis et en frères. Assieds-toi, Foma.

Foma Fomitch s'assit solennellement dans un fauteuil. Mon oncle se mit à arpenter la pièce à pas précipités et irréguliers, ne sachant évidemment par où commencer.

— Tout à fait en frères, répéta-t-il. Tu vas comprendre, Foma, tu n'es pas un enfant; je n'en suis pas un non plus; en un mot, nous sommes tous deux en âge… Hem! Vois-tu Foma, il y a sur certains points des malentendus entre nous… oui, sur certains points. Alors, ne vaudrait-il pas mieux se séparer? Je suis convaincu que tu es un noble cœur, que tu ne me veux que du bien et que c'est pour cela que tu… Mais assez de paroles superflues! Foma, je suis ton ami pour la vie et je te le jure sur tous les saints! Voici quinze mille roubles; c'est tout ce que je possède en numéraire; j'ai gratté les dernières miettes et je

fais du tort aux miens. Prends-les sans crainte! Toi, tu ne me dois rien; je dois t'assurer la vie. Prends sans crainte! Toi, tu ne me dois rien, car jamais je ne pourrai te payer tout ce que tu as fait pour moi et que je reconnais parfaitement, quoique nous ne nous entendions pas en ce moment sur un point capital. Demain, après-demain, quand tu voudras, nous nous quitterons. Va dans notre petite ville, Foma, ce n'est qu'à dix verstes d'ici. Tu trouveras derrière l'église, dans la première ruelle, une très gentille maisonnette aux volets verts; elle appartient à la veuve d'un pope; on la dirait faite pour toi. Cette dame ne demandera pas mieux que de la vendre, et je l'achèterai pour t'en faire présent. Tu t'y installeras et tu seras tout près de nous; tu t'y consacreras à la littérature, aux sciences; tu acquerras la célébrité. Les fonctionnaires de la ville sont des gens nobles, affables, désintéressés; le pope est un savant. Tu viendras nous voir les jours de fête et ce sera une existence de paradis! Veux-tu?

Voilà donc comment il voulait chasser Foma! Me dis-je. Il ne m'avait pas parlé d'argent.

Il se fit un long et profond silence. Dans son fauteuil, Foma semblait atterré et, immobile, il regardait mon oncle visiblement gêné par ce silence et ce regard.

— L'argent! Murmura-t-il enfin d'une voix volontairement affaiblie. Où est-il cet argent? Donnez-le! Donnez-le vite!

— Le voici, Foma, dit mon oncle, ce sont les dernières miettes, quinze mille roubles, tout ce que j'avais. Voici!

— Gavrilo! Prends cet argent pour toi! Fit Foma avec une grande douceur. Il pourra t'être utile, vieillard. Mais non! Cria-t-il tout à coup en se levant précipitamment. Non! Donne-le, Gavrilo, donne-le! Donne-moi ces millions que je les piétine, que je les déchire, que je crache dessus, que je les éparpille, que je les souille, que je les déshonore!… On m'offre de l'argent, à moi! On achète ma désertion de cette maison! Est-ce bien moi qui entendis de pareilles choses! Est-ce bien moi qui encourus ce dernier opprobre? Les voici, les voici, vos millions! Regardez: les voici! Les voici! Les voici! Voilà comment agit Foma Opiskine, si vous ne le saviez pas encore, colonel!

Foma éparpilla la liasse à travers la chambre. Notez qu'il ne déchira

aucun des billets, et qu'il ne les piétina pas plus qu'il ne cracha dessus, ainsi qu'il se vantait de le faire. Il se contenta de les froisser, non sans quelques précautions. Gavrilo se précipita pour ramasser l'argent qu'il remit à son maître après que Foma fut parti.

Cette conduite de Foma eut le don de stupéfier mon oncle. À son tour, il restait là, immobile, ahuri, la bouche ouverte, devant le parasite qui était retombé dans le fauteuil et haletait comme en proie à la plus indicible émotion.

— Tu est un être sublime, Foma! S'écria enfin mon oncle revenu à lui. Tu es le plus noble des hommes.

— Je le sais, répondit Foma d'une voix faible, mais avec une extrême dignité.

— Foma, pardonne-moi! Je me suis conduit envers toi comme un lâche!

— Oui, comme un lâche! Acquiesça Foma.

— Foma, ce n'est pas la noblesse de ton âme qui me surprend, poursuivit mon oncle charmé, ce qui m'étonne, c'est que j'aie pu être assez aveugle, assez brutal, assez lâche pour oser te proposer cet argent. Mais tu te trompes, Foma, je ne t'achetais pas; je ne te payais pas pour quitter la maison. Je voulais tout simplement t'assurer des ressources, afin que tu ne fusses pas dans le dénuement en me quittant. Je te le jure! Je suis prêt à te demander pardon à genoux, à genoux, Foma! Je vais m'agenouiller tout de suite à tes pieds… pour peu que tu le désires…

— Je n'ai pas besoin de vos génuflexions, colonel!

— Mais, mon Dieu, songe donc, Foma, que j'étais hors de moi, affolé!… Dis-moi comment je pourrai effacer cette insulte? Allons, dis-le moi?

— Il ne me faut rien, colonel! Et soyez sûr que, dès demain, je secouerai la poussière de mes chaussures sur le seuil de cette maison.

Il fit un mouvement pour se lever. Mon oncle, effrayé, se précipita et le fit asseoir de force.

— Non, Foma, tu ne t'en iras pas, je te l'assure! Criait-il. Ne parle plus de poussière, ni de chaussures, Foma! Tu ne t'en iras pas ou bien je te suivrai jusqu'au bout du monde jusqu'à ce que tu m'aies pardonné. Je jure, Foma, que je le ferai!

— Vous pardonner? Vous êtes donc coupable? Dit Foma. Mais comprenez-vous votre faute? Comprenez-vous que vous étiez déjà coupable de m'avoir donné votre pain? Comprenez-vous que, de ce moment, vous avez empoisonné toutes les bouchées que j'ai pu manger chez vous? Vous venez de me reprocher chacune de ces bouchées; vous venez de me faire sentir que j'ai vécu dans votre maison en esclave, en laquais, que j'étais au-dessous des semelles de vos chaussures vernies! Moi qui, dans la candeur de mon âme, me figurais être là comme votre ami, comme votre frère! N'est-ce pas vous, vous-même qui m'aviez fait croire à cette fraternité? Ainsi, vous tissiez dans l'ombre cette toile où je me suis laissé prendre comme un sot? Vous creusiez ténébreusement cette fosse dans laquelle vous venez de me pousser! Pourquoi, depuis si longtemps, ne m'avez-vous pas assommé du manche de votre bêche? Pourquoi, dès le commencement, ne m'avez-vous pas tordu le cou comme à un poulet qui… qui ne peut pondre des œufs! Oui, c'est bien cela! Je tiens à cette comparaison, colonel, quoi qu'elle soit empruntée à la vie des campagnes et qu'elle rappelle la plus triviale littérature; j'y tiens parce qu'elle prouve l'absurdité de vos accusations; je suis juste aussi coupable envers vous que ce poulet qui a mécontenté son maître en ne pouvant lui donner d'œufs! De grâce, colonel, est-ce ainsi que l'on paie un ami, un frère? Et pourquoi voulez-vous m'acheter? Pourquoi? «Tiens, mon frère bien-aimé, je suis ton débiteur, tu m'as sauvé la vie: prends donc ces deniers de Judas, mais disparais de ma vue!» Que c'est simple! Quelle brutalité! Vous vous figuriez que je convoitais votre or, tandis que je ne nourrissais que des pensées séraphiques pour l'édification de votre bonheur! Oh! Vous m'avez brisé le cœur! Vous vous êtes joué de mes sentiments les plus purs, comme un enfant de son hochet! Il y avait longtemps, colonel, que je prévoyais cette avanie et voilà pourquoi il y a longtemps que m'étranglent votre pain et votre sel! Voilà pourquoi m'écrasaient vos moelleux édredons. Voilà pourquoi vos sucreries m'étaient plus brûlantes que le poivre de Cayenne! Non, colonel, soyez heureux tout seul et laissez Foma suivre, sac au dos, son douloureux calvaire. Ma décision est irrévocable, colonel!

— Non, Foma, non! Il n'en sera pas ainsi! Il n'en peut être ainsi, gémit mon oncle écrasé.

— Il en sera ainsi, colonel, et cela doit être ainsi! Je vous quitte dès demain. Répandez vos millions; parsemez-en toute ma route jusqu'à Moscou; je les foulerai aux pieds avec un fier mépris. Ce pied que vous voyez, colonel, piétinera, écrasera, souillera vos billets de banque et Foma Fomitch se nourrira exclusivement de la noblesse de son âme. La preuve est faite; j'ai dit: adieu, colonel! Adieu, colonel!

Il fit derechef un mouvement pour se lever.

— Pardon, Foma, pardon! Oublie! Dit encore mon oncle d'un ton suppliant.

— Pardon? Qu'avez-vous besoin de mon pardon? Admettons que je vous pardonne; je suis chrétien et ne puis pas ne pas pardonner; j'ai déjà presque pardonné! Mais décidez vous-même; cela aurait-il le sens commun? Serait-il digne de moi de rester, ne fût-ce qu'un moment dans cette maison dont vous m'avez chassé?

— Mais je t'assure, Foma, que cela n'aurait rien que de convenable!

— Convenable? Sommes-nous donc des pairs? Est-ce que vous ne comprenez pas que je viens de vous écraser de ma générosité et que votre misérable conduite vous a réduit à rien? Vous êtes à terre et moi, je plane. Où donc est alors la parité? L'amitié est-elle possible hors de l'égalité? C'est en sanglotant que je le dis et non en triomphant, comme vous le pensez, peut-être.

— Mais je pleure aussi Foma; je te le jure!

— Voilà donc cet homme, reprit Foma, pour lequel j'ai passé tant de nuits blanches! Que de fois, en mes insomnies, je me levais, me disant:«À cette heure, il dort tranquillement, confiant en ta vigilance. À toi de veiller pour lui, Foma; peut-être trouveras-tu les moyens du bonheur de cet homme!» Voilà ce que pensait Foma pendant ses insomnies, colonel! Et nous avons vu de quelle façon le colonel l'en remercie! Mais finissons-en…

— Mais je saurai mériter de nouveau ton amitié, Foma, je te le jure!

— Vous mériteriez mon amitié? Et quelle garantie m'offrez-vous? En chrétien que je suis, je vous pardonnerai et j'irai même jusqu'à vous aimer; mais, homme de cœur, pourrai-je contenir mon mépris? La morale m'interdit d'agir autrement, car, je vous le répète, vous vous êtes déshonoré tandis que

je me conduisais avec noblesse. Montrez-moi celui des vôtres qui serait capable d'un acte pareil? Qui d'entre eux refuserait cette grosse somme qu'a pourtant repoussée le misérable Foma, ce Foma honni, par simple penchant à la grandeur d'âme? Non, colonel, pour vous égaler à moi, il vous faudrait désormais une longue suite d'exploits. Mais de quel exploit peut-être capable celui qui ne peut me dire vous, comme à son égal, qui me tutoie, comme un domestique?

— Mais, Foma, je ne te tutoyais que par amitié! Je ne savais pas que cela te fût désagréable… Mon Dieu, si j'avais pu le savoir!

— Vous, continua-t-il, qui n'avez pu, ou plutôt qui n'avez pas voulu consentir à une de mes plus insignifiantes demandes, à l'une des plus futiles, alors que je vous priais de me dire: «Votre Excellence!»

— Mais, Foma, c'était un véritable attentat à la hiérarchie…

— C'est une phrase que vous avez apprise par cœur et que vous répétez comme un perroquet. Vous ne comprenez donc pas que vous m'avez humilié, que vous m'avez fait affront par ce refus de m'appeler Excellence! Vous m'avez déshonoré pour n'avoir pas compris mes raisons; vous m'avez rendu ridicule comme un vieillard à lubies que guette l'asile des aliénés. Est-ce que je ne sais pas moi-même qu'il eût été ridicule pour moi d'être appelé Votre Excellence, moi qui méprise tous ces grades, toutes ces grandeurs terrestres sans valeur intrinsèque si elles ne s'accompagnent pas de vertu? Pour un million, je n'accepterai pas le grade de général sans vertu. Cependant, vous m'avez pris pour un dément quand c'était à votre bien que je sacrifiais mon amour-propre en permettant que vous et vos savants, vous pussiez me regarder comme fou! Ce n'était que pour éclairer votre raison, pour développer votre moralité, pour vous inonder des rayons des lumières nouvelles, que j'exigeais de vous le titre de général. Je voulais justement arriver à vous convaincre que les généraux ne sont pas forcément les plus grands astres du monde; je voulais vous prouver qu'un titre n'est rien sans une grande âme, qu'il n'y avait pas tant à se réjouir de la visite de ce général, alors qu'il se trouvait peut-être tout près de vous de véritables foyers de vertu. Mais vous étiez tellement gonflé de votre titre de colonel qu'il vous paraissait dur de me traiter en général. Voilà où il faut chercher les causes de

votre refus et non dans je ne sais quel attentat à la hiérarchie. Tout cela vient de ce que vous êtes colonel et que je ne suis que Foma!

— Non, Foma, non; je t'assure que tu te trompes. Tu es un savant et non simplement Foma… J'ai pour toi la plus grande estime.

— Vous m'estimez! Fort bien! Veuillez alors me dire, du moment que vous m'estimez, si je ne suis pas digne selon vous du titre de général? Répondez nettement et immédiatement: en suis-je digne ou non? Je veux me rendre compte de votre degré d'intelligence et de votre esprit.

— Par ton honnêteté, par ton désintéressement, par la grandeur d'âme, tu en es digne, proclama mon oncle avec orgueil.

— Alors, si j'en suis digne, pourquoi ne voulez-vous pas me dire: Votre Excellence?

— Foma, je te le dirai, si tu y tiens.

— Je l'exige! Je l'exige! Colonel. J'insiste et je l'exige précisément parce que je vois combien cela vous est pénible. Ce sacrifice sera le commencement des exploits qu'il vous faut accomplir pour m'égaler. Ce n'est que lorsque vous vous serez vaincu vous-même que je pourrai croire à votre sincérité…

— Dès demain, je te dirai: Votre Excellence!

— Non, pas demain, colonel; demain, cela va de soi! J'exige que vous me le disiez tout de suite.

— Bien, Foma, je suis prêt… Seulement comment le dire comme ça tout de suite?

— Pourquoi pas tout de suite? Auriez-vous honte? Si vous avez honte, c'est une insulte que vous me faites.

— Eh bien Foma, je suis prêt… et j'en serai fier… Seulement Foma, puis-je te dire comme ça tout d'un coup: «Bonjour, Votre Excellence?» On ne peut pas faire ça…

— Votre «bonjour, Votre Excellence» serait insultant; ça aurait l'air d'une plaisanterie, d'une farce que je ne saurais admettre. Je vous en prie, colonel! Prenez un autre ton!

— Foma, tu ne plaisantes pas?

— D'abord, je ne suis pas tu, Yégor Ilitch, mais vous; ensuite je ne suis

pas Foma, mais Foma Fomitch; ne l'oubliez pas.

— Je jure, Foma Fomitch, que je suis plein de bonne volonté et prêt de tout mon cœur à contenter tes désirs… Mais que dois-je dire?

— Vous trouvez difficile de faire vos phrases avec: Votre Excellence? Cela se conçoit et vous auriez dû vous expliquer plus tôt. C'est tout à fait excusable, surtout quand on n'est pas écrivain, pour m'exprimer avec délicatesse. Je vais vous aider: répétez après moi: «Votre Excellence…»

— Eh bien: «Votre Excellence…»

— Non; pas de: eh bien, mais tout simplement: «Votre Excellence». Je vous demande, colonel, de prendre un autre ton. J'espère aussi que vous n'allez pas vous formaliser, si je vous propose de vous incliner légèrement en prononçant ces mots, ce qui exprime le respect et le désir de tenir compte de toutes les observations faites. J'ai fréquenté, moi aussi, la société des généraux et je connais ces nuances. Et bien: «Votre Excellence…»

— «Votre Excellence…»

— «Combien je suis heureux de l'occasion qui s'offre à moi de vous présenter mes excuses pour avoir si mal compris l'âme de Votre Excellence. J'ose vous assurer qu'à l'avenir je n'épargnerai point mes faibles forces pour le bien commun…» Et en voilà assez pour vous!

Pauvre oncle! Il dut répéter ce galimatias phrase par phrase, mot par mot! Je rougissais comme un coupable; la colère m'étouffait.

— Voyons, s'enquit le bourreau, ne sentez-vous pas maintenant dans votre cœur une sorte d'allégresse, comme si un ange y fut descendu?… Répondez: sentez-vous la présence de l'ange?

— Oui, Foma, je sens une sorte d'allégresse, répondit mon oncle.

— Maintenant que vous êtes vaincu, vous sentez votre cœur comme si on le baignait dans les saintes huiles?

— Oui, Foma, on le dirait baigné dans l'huile.

— Dans l'huile?… Hem! Je ne vous ai pas parlé d'huile… Mais n'importe. Vous saurez désormais, colonel, ce que c'est que le devoir accompli! Luttez contre vous-même! Vous avez trop d'amour-propre. Votre orgueil est excessif.

— Oui, Foma, je le vois, soupirait mon oncle.

— Vous êtes un égoïste, un ténébreux égoïste…

— Oui, je suis un égoïste, Foma; je le sais depuis que je te connais.

— Je vous parle en ce moment comme un père, comme une tendre mère… Vous découragez tout le monde et vous oubliez la douceur des caresses.

— Tu as raison, Foma.

— Dans votre grossièreté, vous heurtez les cœurs d'une façon si brutale, vous sollicitez l'attention d'une manière si prétentieuse que vous feriez sauver tout homme délicat à l'autre bout du monde.

Mon oncle soupira encore.

— Soyez plus doux, plus attentif pour les autres, témoignez-leur plus d'affection; pensez aux autres plus qu'à vous-même et vous ne serez pas oublié non plus. Vivez, mais laissez vivre les autres, tel est mon principe! Souffre, travaille, prie, espère! Voilà les règles de conduite que je voudrais inculquer à l'humanité entière! Suivez-les et je serai le premier à vous ouvrir mon cœur, à pleurer… s'il le faut, sur votre poitrine. Tandis que vous ne vivez que pour vous; c'est lassant à la fin!

— «Homme aux douces paroles!» prononça dévotement Gavrilo.

— Tout cela est vrai, Foma; je le sens acquiesça mon oncle, tout ému. Mais tout n'est pas de ma faute; j'ai été élevé ainsi; j'ai vécu parmi les soldats. Je te jure, Foma, que j'étais très sensible. Quand je fis mes adieux au régiment, tous les hussards, toute la brigade pleurait. Ils disaient tous qu'ils ne reverraient plus mon pareil… Alors, je m'étais dit que je n'étais pas un homme absolument mauvais.

— Nouveau trait d'égoïsme. Je vous reprends en flagrant délit d'amour-propre exaspéré. Vous vous vantez et vous cherchez à vous parer des larmes de ces hussards. Me voyez-vous faire parade des larmes de qui que ce soit? Et cependant, ça ne me serait pas difficile: j'aurais de quoi me vanter aussi!

— Ça m'a échappé, Foma: je n'ai pas pu me contenir au souvenir du beau temps passé!

— Le beau temps ne nous tombe pas du ciel; c'est nous qui le faisons nous-mêmes; il est dans notre cœur, Yégor Ilitch. Pourquoi suis-je toujours heureux, calme, content, en dépit de mes malheurs? Pourquoi n'importuné-je

personne excepté les imbéciles, les savants que je n'épargne pas et que je n'épargnerai jamais? Quels sont ces savants? «Un homme de science». Mais, chez lui, cette science est un leurre et non une science! Voyons, que disait-il, ce tantôt? Qu'il vienne! Faites venir tous les savants. Je suis en mesure de les confondre tous, de renverser toutes leurs doctrines! Quant à la noblesse de sentiments, je n'en parle même pas…

— Certainement, Foma, certainement, personne n'en doute!

— Tout à l'heure, j'ai fait preuve d'esprit, de talent, de colossale érudition littéraire, d'une connaissance approfondie du cœur humain; j'ai montré dans un brillant développement comment tel Kamarinski pouvait devenir un thème élevé de conversation dans la bouche de l'homme de talent. Eh bien, lequel d'entre eux a su m'apprécier à ma valeur? Non, on se détournait de moi. Je suis certain qu'il vous a déjà dit que je ne savais rien! Et pourtant, il avait peut-être devant lui un Machiavel, un Mercadante, dont tout le défaut était sa pauvreté, son génie méconnu!… Non, cela, c'est impardonnable!… On me parle aussi d'un certain Korovkine. Qu'est-ce encore que celui-là?

— Foma, c'est un homme d'esprit et de science que j'attends. Celui-là est véritablement un savant!

— Hum! Je vois ça, une sorte d'Aliboron moderne, pliant sous le poids des livres. Ces gens-là n'ont pas de cœur, colonel, ils n'ont pas de cœur. Qu'est-ce que l'instruction sans la vertu?

— Non, Foma, non! Si tu avais entendu comme il parlait du bonheur conjugal! Ses paroles allaient droit au cœur, Foma!

— Hem! On verra. On lui fera passer un examen à ce Korovkine. Mais en voilà assez! Conclut-il en se levant. Je ne saurais encore vous accorder mon pardon total, colonel, car l'outrage fut sanglant. Mais je vais prier et peut-être Dieu fera-t-il descendre la paix en mon âme offensée. Nous en reparlerons demain. Pour le moment, permettez-moi de me retirer. Je suis très fatigué; je me sens affaibli…

— Ah! Foma, fit mon oncle avec empressement, tu dois être bien las. Si tu mangeais un morceau pour te réconforter? Je vais donner des ordres.

— Manger? Ha! Ha! Ha! Manger! Répondit Foma avec un rire de mépris.

On vous fait vider une soupe empoisonnée et puis on vous demande si vous n'avez pas faim? On soignerait les plaies du cœur avec de petits plats? Quel triste matérialiste vous faites, colonel!

— Foma, je te jure que je te faisais cette offre de bon cœur!

— C'est bien, laissons cela. Je me retire. Mais vous, courez immédiatement vous jeter aux pieds de votre mère et tâchez d'obtenir son pardon par vos larmes et vos sanglots; tel est votre devoir.

— Ah! Foma, je n'ai cessé d'y penser tout le temps de notre conversation: j'y pensais à l'instant même en te parlant. Je suis prêt à rester à genoux devant elle jusqu'à l'aube. Mais pense seulement, Foma, à ce que l'on exige de moi! C'est injuste, cruel! Sois généreux, fais mon bonheur; réfléchis, décide, et alors… alors… je te jure…

— Non, Yégor Ilitch, non; ce n'est pas mon affaire, répondit Foma. Vous savez fort bien que je ne me mêle pas de tout cela. Je vous sais convaincu que je suis la cause de tout, bien que je me sois toujours tenu à l'écart de cette histoire et dès le commencement, je vous le jure. Seule agit ici la volonté de votre mère qui ne cherche que votre bien, naturellement. Rendez-vous auprès d'elle; courez-y et réparez, par votre obéissance, le mal que vous avez fait… Il faut que votre colère soit passée avant que le soleil ne se couche. Quant à moi, je vais prier pour vous toute la nuit. Voici longtemps déjà que je ne sais plus ce que c'est que le sommeil, Yégor Ilitch. Adieu! Je te pardonne aussi, vieillard – ajouta-t-il en se tournant vers Gavrilo – je sais que tu n'as pas agi dans la plénitude de ta raison. Pardonne-moi si je t'ai offensé… Adieu, adieu à tous et que Dieu vous bénisse!

Foma sortit. Je me précipitai aussitôt dans la salle.

— Tu nous écoutais? S'écria mon oncle.

— Oui, mon oncle, je vous écoutais. Dire que vous avez pu l'appeler Votre Excellence!

— Qu'y faire, mon cher? J'en suis même fier. Qu'est-ce, auprès de son sublime exploit? Quel cœur noble, désintéressé! Quel grand homme! Serge, tu as entendu… Comment ai-je pu lui offrir de l'argent? Je ne parviens pas à m'en rendre compte. Mon ami, j'étais aveuglé par la colère; je ne le comprenais pas, je le soupçonnais, je l'accusais… Mais non. Je vois bien

qu'il ne pouvait être mon ennemi. As-tu vu la noblesse de son expression lorsqu'il a refusé cet argent?

— Fort bien, mon oncle, soyez aussi fier qu'il vous plaira. Quant à moi, je pars; la patience me manque. Je vous le demande pour la dernière fois: que voulez-vous de moi? Pourquoi m'avez-vous appelé auprès de vous? Mais si tout est réglé et que vous n'avez plus besoin de moi, je veux partir. De pareils spectacles me sont insupportables. Je partirai aujourd'hui même.

— Mon ami, fit mon oncle, avec son agitation accoutumée, attends seulement deux minutes. Je vais de ce pas chez ma mère pour y terminer une affaire de la plus haute importance. En attendant, va-t-en chez toi; Gavrilo va te reconduire; c'est maintenant dans le pavillon d'été, tu sais? Dans le jardin. J'ai donné l'ordre d'y transporter ta malle. Quant à moi, je vais près de ma mère implorer son pardon; je prendrai une décision ferme – je sais laquelle – et je reviendrai aussitôt vers toi pour te raconter tout, tout, jusqu'au dernier détail; je t'ouvrirai mon cœur… Et… et… nous finirons par revoir de beaux jours! Deux minutes, Serge, seulement deux minutes!

Il me serra la main et sortit précipitamment. Je n'avais plus qu'à suivre Gavrilo.

X
MIZINTCHIKOV

Le pavillon où me conduisit Gavrilo et qu'on appelait «Pavillon d'été» avait été construit par les anciens propriétaires. C'était une jolie maisonnette en bois, située au milieu du jardin, à quelques pas de la vieille maison. Elle était entourée de trois côtés par des tilleuls dont les branches touchaient le toit. Les quatre pièces qui la composaient servaient de chambres d'amis.

En pénétrant dans celle qui m'était destinée, j'aperçus sur la table de nuit une feuille de papier à lettres, couverte de toutes sortes d'écritures superbes et où s'entrelaçaient guirlandes et paraphes. Les majuscules et le guirlandes étaient enluminées. L'ensemble composait un assez gentil travail de calligraphie. Dès les premiers mots je vis que c'était une supplique à moi adressée, où j'étais qualifié de «bienfaiteur éclairé». Il y avait un titre: Les gémissements de Vidopliassov. Mais tous mes efforts pour comprendre quelque chose à ce fatras restèrent vains. C'étaient des sottises emphatiques, écrites dans un style pompeux de laquais. Je devinai seulement que Vidopliassov se trouvait dans une situation difficile, qu'il sollicitait mon aide et mettait en moi tout son espoir «en raison de mes lumières». Il concluait en me priant d'intervenir en sa faveur auprès de mon oncle, au moyen de la «mécanique». C'était la fin textuelle de l'épître que j'étais encore en train de lire quand la porte s'ouvrit et Mizintchikov entra.

— J'espère que vous voudrez bien me permettre de faire votre connaissance, me dit-il d'un ton dégagé, mais avec la plus grande politesse et en me tendant la main. Je n'ai pu vous dire un mot ce tantôt, mais du premier coup, j'ai senti le désir de vous connaître plus amplement.

En dépit de ma mauvaise humeur, je répondis que j'étais moi-même enchanté, etc. Nous nous assîmes.

— Qu'est-ce que c'est que ça? Demanda-t-il à la vue de la lettre que j'avais encore à la main. Ne sont-ce pas les gémissements de Vidopliassov? C'est bien ça. J'étais sûr qu'il vous attaquerait aussi. Il me présenta une

feuille semblable et contenant les mêmes gémissements. Il y a longtemps qu'on vous attendait et qu'il avait dû se préparer. Ne vous étonnez pas; il se passe ici beaucoup de choses assez étranges et il y a vraiment de quoi rire.

— Rire seulement?

— Voyons, faudrait-il donc pleurer? Si vous le voulez, je vous raconterai l'histoire de Vidopliassov et je suis sûr de vous amuser.

— Je vous avoue que Vidopliassov m'intéresse assez peu pour le moment! Répondis-je d'un ton mécontent.

Il me paraissait évident que la démarche et l'amabilité de Mizintchikov devaient avoir un but et qu'il avait besoin de moi. L'après-midi il se tenait morne et grave, et maintenant je le voyais gai, souriant et tout prêt à me narrer de longues histoires. Dès le premier abord, on voyait que cet homme était fort maître de lui et qu'il connaissait son monde à fond.

— Maudit Foma! Dis-je avec emportement et en déchargeant un grand coup de poing sur la table. Je suis sûr que c'est lui la source unique de tout le mal et qu'il mène tout. Maudite créature!

— On dirait que vous lui en voulez tout de même un peu trop, remarqua Mizintchikov.

— Un peu trop, m'écriai-je soudainement enflammé. Il se peut que tantôt j'aie dépassé la mesure et que j'aie ainsi autorisé l'assistance à me condamner. Je comprends fort bien que j'aie assez mal réussi, et il était inutile de me le dire. Je sais aussi que ce n'est pas ainsi que l'on agit dans le monde, mais, réfléchissez et dites-moi s'il y avait moyen de ne pas s'emporter! Mais on se croirait dans une maison d'aliénés, si vous voulez savoir ce que j'en pense!… et… et je m'en vais; voilà tout!

— Fumez-vous? S'enquit placidement Mizintchikov.

— Oui.

— Alors, vous me permettrez d'allumer ma cigarette. Là-bas, il est interdit de fumer et je commençais à m'ennuyer sérieusement. Je conviens que ça ne ressemble pas mal à un asile d'aliénés; mais soyez sûr que je ne me permettrai pas de vous juger, car, à votre place, je me serais peut-être emporté deux fois plus fort.

— En ce cas, comment avez-vous pu conserver ce calme imperturbable,

si vous étiez tellement révolté? Je vous vois encore impassible et je vous avoue qu'il m'a semblé singulier que vous vous désintéressiez ainsi de la défense du pauvre oncle toujours prêt à faire du bien à tous et à chacun!

— Vous avez raison; il est le bienfaiteur d'une quantité de gens; mais je trouve complètement inutile de le défendre; ça ne sert à rien; c'est humiliant pour lui, et puis je serais chassé dès le lendemain d'une pareille manifestation. Je dois vous dire franchement que je me trouve dans une situation telle qu'il me faut ménager cette hospitalité.

— Je ne saurais vous reprocher votre franchise… Mais il y a certaines choses que je voudrais vous demander, car, vous demeurez ici depuis un mois déjà…

— Tout ce que vous voudrez; entièrement à votre service, répondit Mizintchikov avec empressement, et il approcha une chaise.

— Expliquez moi comment il se peut que Foma Fomitch ait refusé une somme de quinze mille roubles qu'il tenait déjà dans les mains: je l'ai vu de mes propres yeux.

— Comment? Est-ce possible? S'écria mon interlocuteur. Racontez-moi ça, je vous prie.

Je lui fis le récit de la scène, en omettant l'incident «Votre Excellence». Il écoutait avec une avide curiosité et changea même de visage quand je lui confirmai ce chiffre de quinze mille roubles.

— C'est très habile, fit-il quand j'eus fini. Je ne l'en aurais pas cru capable!

— Cependant c'est un fait qu'il a refusé l'argent. Comment expliquer cela? Serait-ce vraiment par noblesse de sentiments?

— Il en a refusé quinze mille pour en avoir trente plus tard. D'ailleurs, je doute que Foma agisse d'après un véritable calcul, ajouta-t-il après un moment de méditation. Ce n'est pas du tout un homme pratique. C'est un espèce de poète… Quinze mille… Hum! Voyez-vous, il aurait pris cet argent s'il avait pu résister à la tentation de poser, de faire des embarras. Ce n'est qu'un pleurnicheur doué d'un amour-propre phénoménal.

Il s'échauffait. On le sentait ennuyé et même jaloux. Je l'examinai curieusement. Il ajouta, pensif:

— Hum! Il faut s'attendre à de grands changements. En ce moment Yégor Ilitch nourrit un tel culte pour ce Foma qu'il pourrait bien en arriver à se marier par pure complaisance! – ajouta-t-il entre ses dents.

— Alors, vous croyez à la possibilité de ce mariage insensé et criminel avec cette idiote!

Mizintchikov me regarda fixement.

— Leur idée n'est pas déraisonnable. Ils prétendent qu'il doit faire quelque chose pour le bien de la famille.

— Comme s'il n'en avait pas déjà assez fait! M'écriai-je avec indignation. Et vous pouvez trouver raisonnable cette résolution d'épouser une pareille toquée?

— Certes, je suis d'accord avec vous que ce n'est qu'une toquée. Hum! C'est très bien à vous d'aimer ainsi votre oncle et je compatis à vos inquiétudes…Cependant, il faut considérer qu'avec l'argent de cette demoiselle, on pourrait grandement étendre la propriété. D'ailleurs, ils ont d'autres raisons encore: ils craignent que Yégor Ilitch se marie avec l'institutrice… vous savez, cette jeune fille si intéressante?

— Est-ce probable, à votre sens? Lui demandai-je, très ému. Ça me fait l'effet d'une calomnie. Expliquez-moi ce point, au nom de Dieu: cela m'intéresse infiniment.

— Oh! Il en est amoureux; seulement, il le cache.

— Il le cache! Vous croyez qu'il le cache? Et elle, est-ce qu'elle l'aime?

— Ça se pourrait. Du reste, elle a tout avantage à l'épouser; elle est si pauvre!

— Mais sur quoi vous basez-vous pour croire qu'ils s'aiment?

— Il est impossible de ne pas s'en apercevoir, et je crois qu'ils se donnent des rendez-vous. On a même été jusqu'à les prétendre en relations intimes. Seulement, n'en parlez à personne. C'est un secret que je vous confie.

— Comment croire une telle chose? M'écriai-je. Est-ce que vous y croyez?

— Je n'en ai certainement pas la certitude absolue, n'ayant pas vu de mes yeux. Mais c'est fort possible.

— Comment? Mais rappelez-vous la délicatesse, l'honnêteté de mon

oncle.

— J'en suis d'accord. Cependant on peut se laisser entraîner, comptant réparer cela plus tard par un mariage. On est si facilement entraîné! Mais, je le répète, je ne garantis pas la véracité de ces faits, d'autant plus que ces gens-là ne la ménagent pas. Ils l'ont même accusée de s'être donnée à Vidopliassov.

— Eh bien, voyons, est-ce possible? M'écriai-je. Avec Vidopliassov! Est-ce que le seul fait d'en parler n'est pas répugnant? Vous n'y croyez pas?

— Je vous dis que je ne crois à rien de tout cela, répondit Mizintchikov avec la même placidité. Mais, c'est possible. Tout est possible en ce monde! D'abord, je n'ai pas vu, et puis ça ne me regarde pas. Cependant, comme je vois que vous semblez vous y intéresser énormément, sachez-le: j'estime assez peu probable que de telles relations aient jamais existé. Ce sont là les tours d'Anna Nilovna Pérépélitzina. C'est elle qui a répandu ces bruits par jalousie, car elle comptait se marier avec Yégor Ilitch, je vous le jure sur le nom de Dieu! Uniquement parce qu'elle est la fille d'un lieutenant-colonel. En ce moment, elle est en pleine déception et fort irritée. Je crois vous avoir fait part de tout ce que je sais sur ces affaires et je vous avoue détester les commérages, d'autant plus que cela nous fait perdre un temps précieux. Je venais pour vous demander un petit service.

— Un service? Tout ce que vous voudrez, si je puis vous être utile…

— Je le crois et j'espère vous gagner à ma cause, car je vois que vous aimez votre bon oncle et que vous vous intéressez à son bonheur. Mais, au préalable, j'ai une prière à vous adresser.

— Laquelle?

— Il se peut que vous consentiez à ce que je veux vous demander, mais, en tout cas, avant de vous exposer ma requête, j'espère que vous voudrez bien me faire la grande faveur de me donner votre parole de gentilhomme que tout ce que nous aurons dit restera entre nous, que vous ne trahirez ce secret pour personne et ne mettrez pas à profit l'idée que je crois indispensable de vous communiquer. Me donnez-vous votre parole?

Le début était solennel. Je donnai ma parole.

— Eh bien? Fis-je.

— L'affaire, voyez-vous, est très simple. Je veux enlever Tatiana Ivanovna et l'épouser. Vous comprenez?

— Je regardai M. Mizintchikov entre les deux yeux et fus quelques instants sans pouvoir prononcer une parole.

— Je dois vous avouer que je n'y comprends rien, déclarai-je à la fin, et d'ailleurs, je pensais avoir affaire à un homme sensé… je n'aurais donc pu prévoir…

— Ce qui signifie, tout simplement, que vous trouvez mon projet stupide, n'est-ce pas?

— Du tout, mais…

— Oh! Je vous en prie! Ne vous gênez pas. Tout au contraire, vous me ferez grand plaisir d'être franc; nous nous rapprocherons ainsi du but. Je suis d'accord qu'à première vue, cela peut paraître étrange, pourtant, j'ose vous assurer que, non seulement mon intention n'est pas si absurde, mais qu'elle est tout à fait raisonnable. Et si vous voulez être assez bon pour en écouter tous les détails…

— De grâce! Je suis tout oreilles.

— Du reste, ce ne sera pas long. Voici: je suis sans le sou et couvert de dettes. De plus, j'ai une sœur de dix-neuf ans, orpheline qui vit chez des étrangers sans autres moyens d'existence et c'est un peu de ma faute. Nous avions hérité de quarante âmes, mais cet héritage coïncida, par malheur, à ma nomination au grade de cornette! J'ai commencé par engager notre bien; puis j'ai dépensé le reste à faire la noce; je suis honteux quand j'y pense! Maintenant, je me suis ressaisi et j'ai résolu de changer d'existence. Mais, pour ce faire, il me faut cent mille roubles. Comme je ne puis rien gagner au service, comme je ne suis capable de rien et que mon instruction est presque nulle, il ne me reste qu'à voler ou à me marier richement. Je suis venu ici pour ainsi dire sans chaussures et à pied, ma sœur m'ayant donné ses trois derniers roubles quand je quittai Moscou. Aussitôt que je connus Tatiana Ivanovna, une pensée germa dans mon esprit. Je décidai immédiatement de me sacrifier et de l'épouser. Convenez que tout cela est parfaitement raisonnable, d'autant plus que je le fais surtout pour ma sœur.

— Mais, alors, permettez: vous avez l'intention de demander

officiellement la main de Tatiana Ivanovna?

— Dieu m'en garde! Je serais aussitôt chassé d'ici et elle-même s'y refuserait. Mais, si je lui propose de l'enlever, elle consentira. Pour elle, le principal, c'est le romanesque, l'imprévu. Naturellement, cet enlèvement aboutira à un mariage. Le tout est que je réussisse à la faire sortir d'ici.

— Mais qu'est-ce qui vous garantit qu'elle voudra bien s'enfuir avec vous?

— Oh! ça, j'en suis certain. Tatiana Ivanovna est prête à une intrigue avec le premier venu qui aura l'idée de lui offrir son amour. Voilà pourquoi je vous ai demandé votre parole d'honneur que vous ne profiteriez point du renseignement. Vous comprendrez que ce serait péché de ma part de laisser passer une pareille occasion, étant données, surtout, ces conjonctures où je me trouve.

— Alors, elle est tout à fait folle!… Ah! Pardon! Fis-je, en me reprenant, j'oubliais que vous aviez des vues sur elle…

— Ne vous gênez donc pas! Je vous en ai déjà prié. Vous me demandez si elle est tout à fait folle; que dois-je vous répondre? Elle n'est pas folle puisqu'elle n'est pas enfermée. De plus je ne vois aucune folie à cette manie des intrigues d'amour. Jusqu'à l'année dernière, elle vécut chez des bienfaitrices, car elle était dans la misère depuis son enfance. C'est une honnête fille et douée d'un cœur sensible. Vous comprenez: personne ne l'avait encore demandée en mariage, et les rêves, les désirs, et les espoirs, un cœur brûlant qu'elle devait toujours réprimer, le martyre que lui faisait endurer sa bienfaitrice, tout cela était bien pour affecter une âme tendre. Soudain elle devient riche: convenez que cela pourrait faire perdre la tête à n'importe qui. Maintenant, on la recherche, on lui fait la cour et toutes ses espérances se sont réveillées. Tantôt, vous l'avez entendu raconter cette anecdote du galant en gilet blanc; elle est authentique et de ce fait, vous pouvez juger du reste. Il est donc facile de la séduire avec des soupirs et des billets doux et, pour peu qu'on y ajoute une échelle de soie, des sérénades espagnoles et autres menues balançoires, on en fera ce qu'on voudra. Je l'ai tâtée, et j'en ai obtenu tout aussitôt un rendez-vous. Mais je me réserve jusqu'au moment favorable. Cependant, il faut que je l'enlève d'ici peu. La

veille, je lui ferai la cour, je pousserai des soupirs; je joue de la guitare assez bien pour accompagner mes chansons. Je lui fixerai un rendez-vous dans le pavillon pour la nuit et, à l'aube, la voiture sera prête. Je la mettrai dans la voiture et en route! Vous concevez qu'il n'y a là aucun risque. Je la mènerai dans une pauvre, mais noble famille où l'on aura soin d'elle et, pendant ce temps-là, je ne perdrai pas une minute; le mariage sera bâclé en trois jours. Il n'est pas douteux que j'aurai besoin d'argent pour cette expédition. Mais Yégor Ilitch est là; et il me prêtera quatre ou cinq cents roubles sans se douter de leur destination. Avez-vous compris?

— Je comprends à merveille, dis-je après réflexion. Mais, en quoi puis-je vous être utile?

— Mais en beaucoup de choses, voyons! Sans cela, je ne me serais pas adressé à vous. Je viens de vous parler de cette famille noble mais pauvre, et vous pourriez me rendre un grand service en étant mon témoin ici et là-bas. Je vous avoue que sans votre aide, je suis réduit à l'impuissance.

— Autre question: pourquoi avez-vous daigné jeter votre choix sur moi que vous connaissez tout juste depuis quelques heures?

— Votre question me fait d'autant plus de plaisir qu'elle me donne l'occasion de vous dire toute l'estime que j'éprouve à votre endroit, répondit-il avec un sourire aimable.

— Fort honoré!

— Non, voyez-vous, je vous étudiais tantôt. Vous êtes un tantinet fougueux et aussi un peu… jeune… Mais, ce dont je suis certain, c'est qu'une fois votre parole donnée, vous la tenez. Avant tout vous n'êtes pas un Obnoskine. Et puis, je vois que vous êtes honnête et que vous ne me volerez pas mon idée, excepté, cependant, le cas où vous seriez disposé à vous entendre avec moi. Je consentirais peut-être à vous céder mon idée, c'est-à-dire Tatiana Ivanovna et serais prêt à vous seconder dans son enlèvement, à condition qu'un mois après votre mariage, vous me remettriez cinquante mille roubles.

— Comment! Vous me l'offrez déjà?

— Certes! Je puis parfaitement vous la céder au cas où cela vous sourirait. J'y perdrais, sans doute, mais… l'idée m'appartient et les idées se

paient. En dernier lieu, je vous fais cette proposition, n'ayant pas le choix. Dans les circonstances actuelles, on ne peut laisser traîner cette affaire. Et puis, c'est bientôt le carême pendant lequel on ne marie plus. J'espère que vous me comprenez?

— Parfaitement et je m'engage à tenir la parole que je vous ai donnée. Mais je ne puis vous aider dans cette affaire et je crois de mon devoir de vous en prévenir.

— Pourquoi donc?

— Comment! Pourquoi? M'écriai-je, donnant enfin carrière à mon indignation. Mais est-ce que vous ne comprenez pas que cette action est malhonnête? Il est vrai que vous escomptez à juste titre la faiblesse d'esprit et la regrettable manie de cette demoiselle, mais c'est précisément ce qui devrait arrêter un honnête homme. Vous-même, vous la reconnaissez digne de respect. Et voici que vous abusez de son triste état pour lui extorquer cent mille roubles! Il n'y a pas de doute que vous n'avez aucune intention d'être véritablement son mari et que vous l'abandonnerez… C'est d'une telle ignominie que je ne puis comprendre que vous me proposiez une collaboration à votre entreprise!

— Oh! Mon Dieu! Que de romantisme! S'écria Mizintchikov avec le plus sincère étonnement. D'ailleurs, est-ce même du romantisme? Je crois tout simplement que vous ne me comprenez pas. Vous dites que c'est malhonnête? Mais il me semble que tout le bénéfice est pour elle et non pour moi… Prenez seulement la peine de réfléchir.

— Évidemment, à votre point de vue, vous accomplissez un acte des plus méritoires en épousant Tatiana Ivanovna! Répliquai-je en un sourire sarcastique.

— Mais certainement, un acte des plus généreux! S'exclama Mizintchikov en s'échauffant à son tour. Veuillez réfléchir que c'est, avant tout, le sacrifice ce ma personne que je lui fais en devenant son mari; ça coûte tout de même un peu, je présume? Deuxièmement, je ne prends que cent mille roubles pour ma peine et je me suis donné ma parole que je ne prendrais jamais un sou de plus; n'est-ce donc rien? Enfin, allez au fond des choses. Quelle vie pourrait-elle espérer? Pour qu'elle vécût tranquille, il serait

indispensable de lui enlever la disposition de sa fortune et de l'enfermer dans une maison de fous, car il faut constamment s'attendre à ce qu'un vaurien, quelque chevalier d'industrie orné de moustaches et d'une barbiche à l'espagnole, dans le genre d'Obnoskine, s'en empare à force de guitare et de sérénades, l'épouse, la dépouille et l'abandonne sur une grande route. Ici, par exemple, dans cette honnête maison, on ne l'estime que pour son argent. Il faut la sauver de ces dangereux aléas. Je me charge de la garantir contre tous les malheurs. Je commencerai par la placer sans retard à Moscou dans une famille pauvre, mais honnête (une autre famille de ma connaissance) ma sœur vivra près d'elle. Il lui restera environ deux cent cinquante mille roubles, peut-être même trois cents. Aucun plaisir, aucune distraction ne lui manqueront: bals, concerts, etc. Elle pourra, s'il lui plaît, rêver d'amour; seulement, sur ce chapitre-là, je prendrai mes précautions. Libre à elle de rêver, mais non de passer du rêve à l'action; n-i-ni, fini! À présent, tout le monde peut ternir sa réputation, mais, quand elle sera ma femme, MmeMizintchikov, je ne permettrai pas qu'on salisse mon nom. Cela seul serait cher! Naturellement, je ne vivrai pas avec elle: elle sera à Moscou et moi à Pétersbourg, je vous l'avoue en toute loyauté. Mais qu'importe cette séparation? Pensez-y; étudiez-la donc un peu. Peut-elle faire une épouse et vivre avec son mari? Peut-on lui être fidèle? Elle ne vit que de perpétuel changement. Elle est capable d'oublier demain qu'elle est mariée aujourd'hui. Mais je la rendrais tout à fait malheureuse, si je vivais avec elle et si j'en exigeais l'accomplissement de tous ses devoirs conjugaux. Je viendrais la voir une fois par an, peut-être un peu plus souvent, mais non pas pour lui extorquer de l'argent, je vous l'assure! J'ai dit que je ne prendrais pas plus de cent mille roubles! En venant la voir pour deux ou trois jours, je lui apporterai une distraction, le plaisir et non l'ennui; je la ferai rire; je lui conterai des anecdotes; je la mènerai au bal; je la courtiserai; je lui ferai des cadeaux; je lui chanterai des romances; je lui donnerai un petit chien; je lui écrirai des lettres d'amour. Mais elle sera ravie de posséder un mari aussi romanesque, aussi amoureux, aussi gai! À mon avis, cette façon d'agir est très rationnelle et tous les maris devraient s'y tenir. Les femmes n'aiment leurs maris qu'alors qu'ils ne sont pas là et, avec ma méthode, j'occuperai de

la plus agréable façon et pour toute sa vie le cœur de Tatiana. Dites-moi ce qu'elle pourrait désirer de mieux? Mais ce sera une existence paradisiaque!

Je l'écoutais en silence et avec un profond étonnement, comprenant à quel point il était impossible de discuter contre ce monsieur Mizintchikov, convaincu jusqu'au fanatisme de l'équité et même de la grandeur du projet qu'il exposait avec l'enthousiasme d'un inventeur. Mais il subsistait un point délicat à éclaircir.

— Avez-vous pensé, lui dis-je, qu'elle est presque fiancée à mon oncle à qui vous infligerez un sanglant outrage en l'enlevant à la veille du mariage? Et c'est encore à lui que vous comptez emprunter l'argent nécessaire à cet exploit!

— Ah! Nous y sommes! – s'écria-t-il fougueusement. J'avais prévu cette objection. Mais d'abord et avant tout, votre oncle n'a pas encore fait sa demande; je puis donc ignorer qu'on lui destine cette demoiselle. Ensuite, veuillez remarquer que j'ai conçu ce projet, voici trois semaines de cela, quand je ne connaissais rien des intentions des hôtes de la maison. En sorte que, moralement, le droit est pour moi et que je suis même autorisé à juger sévèrement votre oncle, puisqu'il me prend ma fiancée dont j'ai déjà obtenu un rendez-vous secret, notez-le bien! Enfin, n'étiez-vous pas en fureur, il n'y a qu'un instant, à la seule idée qu'on voulût marier votre oncle à cette Tatiana Ivanovna! Et voilà que vous voulez considérer comme un outrage le fait d'empêcher cette union. Mais, c'est, au contraire, un grand service que je rends à votre oncle. Comprenez donc que je le sauve! Il n'envisage ce mariage qu'avec répugnance et il en aime une autre! Pensez à la femme que lui ferait Tatiana Ivanovna! Et elle aussi serait malheureuse, car il faudrait bien la contraindre et l'empêcher de jeter des roses aux jeunes gens. Si je l'emmène la nuit, aucune générale, aucun Foma Fomitch ne pourra plus rien faire: rappeler une fiancée enfuie presque à la veille du mariage serait par trop scandaleux. N'est-ce pas un immense service que je rendrai à Yégor Ilitch?

J'avoue que ce dernier argument m'impressionna profondément.

— Et, s'il lui fait dès demain sa demande, fis-je, elle serait officiellement sa fiancée, et sera trop tard pour l'enlever!

— Bien entendu, il serait trop tard! C'est donc pour cela qu'il faut travailler à ce que cette éventualité ne puisse se produire et que je vous demande votre concours. Seul, j'aurais beaucoup de peine, mais, à nous deux, nous parviendrons à empêcher Yégor Ilitch de faire cette demande; il faut nous y appliquer de toutes nos forces quand nous devrions rouer de coups Foma Fomitch, pour attirer sur lui l'attention générale et détourner tous les esprits du mariage. Naturellement cela ne se ferait qu'à toute extrémité et c'est dans ce cas que je compte sur vous.

— Encore un mot: vous n'avez parlé de votre projet à personne autre que moi?

Mizintchikov se gratta la nuque avec une grimace mécontente.

— J'avoue, répondit-il que cette question m'est plus désagréable à avaler que la plus amère pilule. C'est justement que j'ai déjà dévoilé mon plan, oui, j'ai fait cette bêtise! Et à qui? À Obnoskine. C'est à peine si je peux y croire moi-même. Je ne comprends pas comment ça a pu se produire. Il était toujours près de moi; je ne le connaissais pas; lorsque cette inspiration me fut venue, une fièvre s'empara de moi et, comme j'avais reconnu dès l'abord qu'il me fallait un allié, je me suis adressé à Obnoskine… C'est absolument impardonnable!

— Mais que vous répondit-il?

— Il sauta là-dessus avec ravissement. Seulement, le lendemain matin, il avait disparu et il ne reparut que trois jours après, avec sa mère. Il ne me parle plus; il fait plus: il m'évite. J'ai tout de suite compris de quoi il retournait. Sa mère est une fine mouche qui en a vu de toutes les couleurs (je l'ai connue autrefois). Il n'est pas douteux qu'il lui a tout raconté. Je me tais et j'attends; eux m'espionnent et l'affaire traverse une phase excessivement délicate. Voilà pourquoi je me hâte.

— Mais que craignez-vous d'eux?

— Je ne crois pas qu'ils puissent faire grand'chose; mais, en tout cas, ils me nuiront. Ils exigeront de l'argent pour payer leur silence et leur concours; je m'y attends… Seulement, je ne peux ni ne veux leur donner beaucoup; ma résolution est prise: il m'est impossible de leur abandonner plus de trois mille roubles de commission. Comptez: trois mille roubles pour eux, cinq cents que

coûtera le mariage; il faudra payer les vieilles dettes, donner quelque chose à ma sœur… Que me restera-t-il sur les cent mille roubles? Ce serait la ruine!… D'ailleurs, les Obnoskine sont partis.

— Ils sont partis? Demandai-je avec curiosité.

— Aussitôt après le thé; que le diable les emporte! Demain, vous les verrez revenir. Allons, voyons, consentez-vous?

— Je ne sais trop que répondre. L'affaire est très délicate. Vous pouvez compter sur mon absolue discrétion; je ne suis pas Obnoskine; mais… je crois bien que vous n'avez rien à espérer de moi.

— Je vois, dit Mizintchikov en se levant, que vous n'avez pas assez souffert de Foma Fomitch ni de votre grand'mère et que, malgré votre affection pour votre bon oncle, vous n'avez encore pu apprécier les tortures qu'on lui fait endurer. Vous ne faites que d'arriver… Mais attendons! Restez seulement jusqu'à demain soir et vous consentirez. Autrement, votre oncle est perdu, comprenez-vous? On le mariera de force. N'oubliez pas qu'il pourrait faire sa demande dès demain et qu'alors, il serait trop tard; il vaudrait mieux vous décider aujourd'hui!

— Vraiment, je vous souhaite toute réussite, mais, pour ce qui est de vous aider… Je ne sais trop…

— Entendu. Mais attendons jusqu'à demain, conclut Mizintchikov avec un sourire moqueur. La nuit porte conseil. Au revoir. Je reviendrai vous voir demain de très bonne heure. Réfléchissez.

Et il s'en fut en sifflotant.

Je sortis presque sur ses talons pour prendre un peu l'air. La lune n'était pas encore levée; la nuit était noire et l'atmosphère suffocante; pas un mouvement dans le feuillage. Malgré mon extrême fatigue, je voulus marcher, me distraire, rassembler mes idées, mais je n'avais pas fait dix pas que j'entendais la voix de mon oncle. Il gravissait le perron du pavillon en compagnie de quelqu'un et causait avec animation. Son interlocuteur n'était autre que Vidopliassov.

XI
UN GRAND ÉTONNEMENT

— Mon oncle! M'écriai-je. Enfin!

— Mon ami, j'avais aussi grande hâte de te voir. Laisse-moi en finir avec Vidopliassov et nous pourrons causer. J'ai beaucoup à te dire.

— Comment? Encore Vidopliassov! Mais renvoyez-le!

— Patiente cinq ou dix minutes, Serge et je suis à toi. C'est une petite affaire à régler.

— Mais il vous importune avec toutes ses bêtises! Fis-je, très mécontent.

— Que te dire, mon ami? Certainement que le moment est assez mal choisi pour venir m'ennuyer avec de telles bêtises… Voyons, Grigori, comme si tu ne pouvais pas choisir une autre occasion pour me faire tes plaintes! Qu'y puis-je? Aie au moins pitié de moi! Vous m'éreintez, tous tant que vous êtes! Je n'en peux plus, Serge!

Et mon oncle fit des deux mains un geste de profond ennui.

— Quelle affaire a-t-il donc, si importante qu'on ne puisse la remettre? J'ai grand besoin, mon oncle, de…

— Eh! Mon ami, on crie assez que je ne me soucie pas de la moralité de mes gens! Il se plaindra demain que je n'ai pas voulu l'écouter et alors… de nouveau…

Il fit un geste.

— Voyons, finissons-en au plus vite. Je vais vous aider. Montons. Que veut-il? Fis-je une fois que nous fûmes dans le pavillon.

— Mon ami, son nom ne lui plaît pas. Il demande la permission d'en changer. Comment trouves-tu cela?

— Son nom ne lui plaît pas! Eh bien, mon oncle, avant que de l'entendre, permettez-moi de vous dire que c'est seulement dans votre maison qu'on voit de tels miracles!

Et, les bras écartés, je fis un grand geste d'étonnement.

— Eh! Mon ami, je sais aussi écarter les bras. À quoi cela sert-il? Dit

mon oncle d'un ton fâché. Va, parle-lui; retourne-le! Depuis deux mois qu'il m'ennuie!…

— Mon nom n'est pas convenable! Reprit Vidopliassov.

— Mais pourquoi? Lui demandai-je ébahi.

— Parce qu'il a un sens indécent.

— Pourquoi? Et puis, comment en changer? On ne change pas de nom!

— De grâce, peut-on porter un nom pareil?

— Je veux bien qu'il soit assez bizarre, continuai-je, toujours aussi étonné. Mais qu'y faire? Ton père le portait.

— Ainsi donc, par la faute de mon père, il faut que je souffre toute ma vie, car mon nom m'attire d'innombrables désagréments, d'insupportables plaisanteries, répondit Vidopliassov.

— Je parierais, mon oncle, m'écriai-je avec colère, je parierais qu'il y a du Foma Fomitch là-dessous.

— Non, mon ami, non; tu te trompes. Il est bien vrai que Foma le comble de ses bienfaits; il en a fait son secrétaire et c'est là l'unique emploi de Grigori. Bien entendu, il s'est efforcé de le développer, de lui communiquer sa noblesse d'âme et il en a fait un homme éclairé sous certains rapports… Je te raconterai tout cela…

— C'est exact, interrompit Vidopliassov, Foma Fomitch est mon bienfaiteur. Il m'a fait concevoir mon néant et que je ne suis qu'un ver sur la terre; il m'a enseigné ma destinée.

— Voici, Sérioja, fit mon oncle avec sa précipitation accoutumée. Ce garçon vécut à Moscou depuis son enfance. Il était domestique chez un professeur de calligraphie. Si tu voyais comme il a bien profité des leçons de son maître! Il écrit avec des couleurs, avec de l'or; il dessine; en un mot, c'est un artiste. Il enseigne l'écriture à Ilucha et je lui paie un rouble cinquante kopeks la leçon; c'est le prix fixé par Foma. Il donne des leçons chez d'autres propriétaires qui le rétribuent également. Aussi, tu vois comme il s'habille! En outre, il fait des vers.

— Eh bien, fis-je, il ne manquait plus que cela!

— Des vers, mon ami, des vers! Et ne crois pas que je plaisante; de vrais vers, des vers superbes. Il n'a qu'à voir n'importe quel objet pour faire des

vers dessus. Un véritable talent! Pour la fête de ma mère, il en avait composé de si beaux que nous n'en revenions pas d'étonnement. Le sujet était pris dans la mythologie; il y avait des muses et c'était très bien rimé! Foma lui avait corrigé cela. Naturellement, je n'y vois pas de mal; j'en suis très content. Qu'il compose des vers s'il lui plaît pourvu qu'il ne fasse pas de bêtises! C'est un père qui te parle, Grigori. Quand Foma eut connaissance de ces poésies, il le prit pour lecteur et pour copiste; en un mot, il lui a donné de l'instruction et Grigori ne ment pas en l'appelant son bienfaiteur. Mais cela fit germer dans son cerveau et le romantisme et l'esprit d'indépendance; Foma m'a expliqué tout cela, mais je l'ai déjà oublié. J'avoue même que, sans l'intervention de Foma, j'allais l'affranchir. J'en suis honteux, vois-tu… Mais Foma est opposé à ce projet parce qu'il a besoin de ce serviteur et qu'il l'aime; il m'a aussi fait remarquer que «c'est un honneur pour moi d'avoir des poètes parmi mes gens et que jadis, il en était ainsi chez certains barons, dans les époques de vraie grandeur». Bon! Va pour la vraie grandeur. Je commence à l'estimer, comprends-tu, mon ami? Mais ce qui est mauvais, c'est qu'il devient fier et ne veut plus adresser la parole aux domestiques. Ne te froisse pas, Grigori, je te parle en père. Il devait épouser Matriona, une jeune fille honnête, travailleuse et gaie. À présent, il n'en veut plus, qu'il se soit fait une très haute idée de lui-même, ou qu'il ait résolu de conquérir la célébrité avant de chercher femme ailleurs…

— C'est principalement sur le conseil de Foma Fomitch que j'agis de la sorte, nous fit observer Vidopliassov. Comme il me veut du bien…

— Parbleu! Comment se passer de Foma Fomitch? M'écriai-je involontairement.

— Eh! Mon cher, l'affaire n'est pas là, interrompit précipitamment mon oncle, mais on ne le laisse plus tranquille. La jeune fille n'est pas timide; elle a excité contre lui toute la domesticité qui s'en moque et le persifle; jusqu'aux enfants qui le traitent en bouffon…

— Tout cela par la faute de Matriona, fit Vidopliassov. C'est une sotte; et moi, il faut que je pâtisse parce qu'elle a mauvais caractère!

— Eh bien, Grigori, c'est ce que je disais! Continua mon oncle avec un air de reproche. Ils ont trouvé à son nom une rime indécente et voilà pourquoi

il me demande s'il n'y aurait pas moyen d'en changer. Il prétend souffrir depuis longtemps de ce nom malsonnant.

— Un nom si vulgaire! Ajouta Vidopliassov.

— Bon! Tais-toi, Grigori. Foma est de son avis… c'est-à-dire pas précisément, mais il y a lieu de considérer ceci: au cas où nous publierions ses vers ainsi que le projette Foma, un pareil nom serait plutôt nuisible; n'est-ce pas?

— Alors, il veut faire éditer ses vers, mon oncle?

— Oui; c'est décidé. L'édition sera faite à mes frais. Le premier feuillet mentionnera qu'il est mon serf et dans l'introduction l'auteur exprimera, en quelques mots, toute sa gratitude envers Foma, qui l'a instruit et auquel le livre sera dédié. C'est Foma qui écrira la préface. Cela s'appellera: «Les Rêveries de Vidopliassov»…

— Non, «les Gémissements de Vidopliassov», corrigea le laquais.

— Eh bien, tu vois? Les gémissements… avec ce nom ridicule et qui, selon Foma, révolte la délicatesse et le bon goût!… D'autant plus que tous ces critiques semblent très portés à la raillerie, et particulièrement Brambéus… Rien ne les arrête et le nom leur serait un prétexte à quolibets. Je lui dis qu'il n'a qu'à signer de n'importe quel nom (cela se nomme, je crois, un pseudonyme). «Non, me répondit-il, ordonnez à toute votre domesticité de me donner un nouveau nom, un nom convenant à mon talent.»

— Et je parie que vous avez consenti, mon oncle?

— Oui, Sérioja, et principalement pour ne pas avoir de discussions avec eux. Il y avait justement à ce moment-là un petit malentendu entre Foma et moi… Mais, depuis ce temps, Grigori change de nom tous les huit jours; il choisit les plus délicats: Oléandrov, Tulipanov… Voyons Grigori: d'abord, tu as voulu t'appeler «Grigori Vierny» et puis ce nom te déplut parce qu'un mauvais plaisant lui avait trouvé une rime fâcheuse. Il fut d'ailleurs puni sur ta plainte. Mais de combien de noms t'es-tu successivement affublé? Une fois, tu prétendis être «Oulanov». Avoue que c'est là un nom stupide! Cependant, j'avais donné mon consentement, ne fût-ce que pour me débarrasser de lui. Et mon oncle se tourna vers moi. – Pendant trois jours, tu fus Oulanov… Tu as même usé toute une rame de papier à étudier l'effet que

ça faisait en signature. Mais, cette fois encore tu n'eus pas la main heureuse: on découvrit une nouvelle rime désobligeante. Alors, quel nouveau nom avais-tu choisi? Je ne m'en souviens déjà plus.

— Tantsev, répondit Vidopliassov. S'il faut que mon nom ait quelque chose de sautillant, qu'il ait au moins une tournure étrangère: Tantsev.

— Parfait, Tantsev. J'ai encore consenti. Seulement, du coup on inventa une rime telle que je ne peux même pas la répéter. Aujourd'hui, il a trouvé quelque chose d'autre, je parie! Est-ce vrai, Grigori? Allons, avoue!

— En effet, voici longtemps déjà que je voulais mettre à vos pieds un nouveau nom, mais beaucoup plus noble.

— Et c'est?

— Essboukétov.

— Et tu n'as pas honte, Grigori, tu n'as pas honte? Un nom de pommade! Toi, un homme intelligent, c'est tout ce que tu as trouvé et, sans doute, après de laborieuses recherches. Allons, on voit ça sur les flacons de parfums!

— Écoutez, mon oncle, fis-je à demi-voix, c'est un imbécile, le dernier des imbéciles!

— Qu'y faire, mon cher? Répondit tout bas mon oncle, ils disent tous qu'il est remarquablement intelligent et que ce sont les nobles sentiments qui l'agitent…

— Mais, renvoyez-le pour l'amour de Dieu!

— De grâce, Grigori, écoute-moi! Dit mon oncle d'une voix aussi suppliante que s'il eût eu peur de Vidopliassov lui-même. Réfléchis, mon ami: n'ai-je de temps que pour écouter tes plaintes? Tu te plains qu'on t'ait encore insulté? Bon! Je te donne ma parole de m'en occuper dès demain. Mais, pour le moment, va-t-en; Dieu soit avec toi! Attends: que fait en ce moment Foma Fomitch?

— Quand je l'ai quitté, il se couchait et il m'a ordonné, au cas où on le demanderait, de dire qu'il allait passer la nuit en prières.

— Hum! Eh bien, va-t-en, va-t-en, mon ami!… Vois-tu, Sérioja, il ne quitte pas Foma Fomitch et je le crains un peu. Les domestiques ne l'aiment pas parce qu'il va tout rapporter à Foma. Le voilà parti, mais, demain, il forgera quelque mensonge… Là-bas, mon cher, j'ai tout arrangé; je me suis

calmé… J'avais hâte de te rejoindre. Enfin nous voici donc encore ensemble! – et il me serra la main avec émotion. – Et moi qui te croyais fâché et prêt à prendre la poudre d'escampette. J'avais donné ordre de te surveiller… Ce Gavrilo, tantôt, crois-tu! Et Falaléi… et toi… tout en même temps! Mais Dieu merci, je vais enfin pouvoir te parler à loisir, à cœur ouvert! Ne t'en va pas, Sérioja: je n'ai que toi; toi et Korovkine…

— Enfin, mon oncle, qu'avez-vous arrangé, là-bas et qu'ai-je à attendre ici après ce qui s'est passé? Je vous avoue que ma tête éclate!

— Et la mienne, donc! Voilà six mois que tout y est à la débandade, dans ma tête! Mais, grâce à Dieu, tout est arrangé. Primo, on m'a pardonné; on m'a complètement pardonné, à certaines conditions, il est vrai, mais je n'ai presque plus rien à craindre désormais. On a pardonné aussi à Sachourka. Tu te rappelles Sacha, Sacha, Sacha! Ce tantôt?… Elle a la tête chaude et s'était un peu laissée aller, mais c'est un cœur d'or; Dieu la bénisse. Je suis fier de cette fillette, Sérioja. Quant à toi, on te pardonne aussi. Tu pourras faire tout ce qu'il te plaira: parcourir toutes les pièces, te promener dans le jardin… à cette seule condition que tu ne diras rien demain ni devant ma mère, ni devant Foma Fomitch. Je le leur ai promis en ton nom; tu écouteras, voilà tout… Ils disent que tu es trop jeune pour… Ne te formalise pas, Sergueï; tu es en effet très jeune… Anna Nilovna est aussi de cet avis…

Il n'était pas douteux que j'étais fort jeune et je le prouvai sur le champ en m'élevant avec indignation contre ces clauses humiliantes.

— Écoutez, mon oncle, m'écriai-je, presque suffoquant, dites-moi seulement une chose et tranquillisez-moi: suis-je ou non dans une maison de fous?

— Te voilà bien! Tu te mets tout de suite à critiquer! Tu ne peux te contenir! S'écria-t-il, affligé. Il n'y a pas de maison de fous, mais on s'est emporté de part et d'autre. Voyons, conviens-en: comment t'es-tu conduit? Tu te rappelles ce que tu as osé dire à un homme que son âge devrait te rendre vénérable?

— Des hommes pareils n'ont pas d'âge, mon oncle.

— Voyons, mon ami, tu dépasses la mesure! C'est de la licence. Je ne désapprouve pas l'indépendance de pensée tant qu'elle reste dans les bornes

du bon goût, mais tu dépasses la mesure!… Et tu m'étonnes, Serge!

— Ne vous fâchez pas, mon oncle; j'ai tort, mais seulement envers vous. En ce qui concerne votre Foma…

— Bon! Votre Foma, à présent! Allons, Serge, ne le juge pas si sévèrement; c'est un misanthrope, un malade et voilà tout. Il ne faut pas se montrer trop exigeant avec lui. Mais en revanche, c'est un noble cœur; c'est le plus noble des hommes. Tu en as encore vu la preuve tantôt et, s'il a parfois de petites lubies, il n'y faut pas faire attention. À qui cela n'arrive-t-il pas?

— Je vous demanderais plutôt à qui ces choses-là arrivent?

— Ah! Tu ne cesses de répéter la même chose! Tu n'as guère d'indulgence, Sérioja; tu ne sais pas pardonner!

— Bien, mon oncle, bien; laissons cela. Dites-moi: avez-vous vu Nastassia Evgrafovna?

— Mon ami; c'est justement d'elle qu'il s'agissait… Mais voici le plus grave: nous avons tous décidé d'aller demain souhaiter la fête de Foma. Sachourka est une charmante fillette, mais elle se trompe. Demain, nous nous rendrons tous auprès de lui, de bonne heure, avant la messe. Ilucha va lui réciter une poésie; ça lui fera plaisir; ça le flattera. Ah! Si tu voulais venir avec nous, toi aussi! Il te pardonnerait peut-être entièrement. Comme ce serait bien de vous voir tous deux réconciliés! Allons, Sérioja, oublie l'outrage; tu l'as toi-même offensé… C'est un homme des plus respectables…

— Mon oncle, mon oncle! M'écriai-je, perdant patience, j'ai à vous parler d'affaires très graves et vous le demande encore: qu'advient-il en ce moment de Nastassia Evgrafovna?

— Eh bien, mais qu'as-tu donc, mon ami? C'est à cause d'elle qu'est survenue toute cette histoire qui, d'ailleurs, n'est pas d'hier et dure depuis longtemps. Seulement, je n'avais pas voulu t'en parler plus tôt, de peur de t'inquiéter. On voulait la chasser, tout simplement; ils exigeaient de moi son renvoi. Tu t'imagines ma situation!… Mais, grâce à Dieu, voici tout arrangé. Vois-tu, je ne veux rien te cacher; ils m'en croyaient amoureux et se figuraient que je voulais l'épouser, que je volais à ma perte en un mot, car ce

serait en effet ma perte; ils me l'ont expliqué… Alors, pour me sauver, ils avaient décidé de la faire partir… Tout cela vient de maman et d'Anna Nilovna. Foma n'a encore rien dit. Mais je les ai tous dissuadés et j'avoue t'avoir déclaré officiellement fiancé à Nastenka. J'ai dit que tu n'étais venu qu'à ce titre. Ça les a un peu tranquillisés, et maintenant, elle reste, à titre d'essai, c'est vrai, mais elle reste. Et tu as même grandi dans l'opinion générale quand on a su que tu recherchais sa main. Du moins, maman a paru se calmer. Seule, Anna Nilovna continue à grogner. Je ne sais plus qu'inventer pour lui plaire. En vérité, qu'est-ce qu'elle veut?

— Mon oncle, dans quelle erreur n'êtes-vous pas? Mais sachez donc que Nastassia Evgrafovna part demain, si elle n'est pas déjà partie! Sachez que son père n'est venu aujourd'hui que pour l'emmener! C'est dès à présent décidé: elle-même me l'a déclaré aujourd'hui et elle m'a chargé de vous faire ses adieux. Le saviez-vous?

Mon oncle restait là, devant moi, la bouche ouverte. Il me sembla qu'un frisson l'agitait et que des gémissements s'échappaient de sa poitrine. Sans perdre un instant, je lui fis un récit hâtif et détaillé de mon entretien avec Nastia. Je lui dis ma demande, et son refus catégorique, et sa colère contre lui, qui n'avait pas craint de me faire venir. Je lui dis que, par son départ, elle espérait le sauver de ce mariage avec Tatiana Ivanovna. En un mot, je ne lui cachai rien et j'exagérai même, intentionnellement, tout ce que ces nouvelles pouvaient avoir de désagréable pour lui, car j'espérais lui inspirer des mesures décisives à la faveur d'une grande émotion. Son émotion fut grande en effet. Il s'empoigna la tête en poussant un cri.

— Où est-elle, sais-tu? Que fait-elle en ce moment? Parvint-il enfin à prononcer, pâle d'effroi. Puis il ajouta avec désespoir: – Et moi, imbécile, qui venais ici, bien tranquille, croyant que tout allait le mieux du monde!

— Je ne sais où elle est maintenant; mais tout à l'heure, quand ces cris ont éclaté, elle courut vous trouver pour vous dire tout cela de vive voix. Il est probable qu'on l'a empêchée de vous rejoindre.

— Évidemment on l'en a empêchée. Que va-t-elle devenir? Ah! Tête chaude! Orgueilleuse! Mais où va-t-elle? Où? Ah! Toi, tu es bon! Mais pourquoi t'a-t-elle refusé? C'est stupide! Tu devrais lui plaire! Pourquoi ne

lui plais-tu pas? Mais réponds donc, pour l'amour de Dieu! Qu'as-tu à rester ainsi?

— Pardonnez-moi, mon oncle: que répondre à de pareilles questions?

— Mais c'est impossible! Tu dois… tu dois l'épouser! Ce n'est que pour cela que je t'ai dérangé et que je t'ai fait venir de Pétersbourg. Tu dois faire son bonheur. On veut la chasser d'ici, mais quand elle sera ta femme, ma propre nièce, on ne la chassera pas. Où veut-elle aller? Que fera-t-elle? Elle prendra une place de gouvernante? Mais, c'est idiot! Comment vivra-t-elle en attendant de trouver une place? Le vieux a sur les bras neuf enfants qui meurent de faim. Elle n'acceptera pas un sou de moi, si elle s'en va avec son père à cause de ces méchants commérages. Et qu'elle s'en aille ainsi, c'est terrible! Ici, ce sera un scandale; je le sais. Tout ce qu'elle a pu toucher d'argent a été mangé au fur et à mesure; c'est elle qui les nourrit… Je pourrais lui trouver une place de gouvernante dans une famille honnête et distinguée, avec ma recommandation? Mais où les prendre, les vraies familles honnêtes et distinguées? C'est dangereux; à qui se fier? De plus la jeunesse est toujours susceptible. Elle se figure aisément qu'on veut lui faire payer le pain qu'elle mange par des humiliations. Elle est fière; on l'offensera, et alors? Et, avec cela, pour peu qu'une canaille de séducteur se rencontre, qui jette les yeux sur elle… Je sais bien qu'elle lui crachera au visage, mais il ne l'en aura pas moins offensée, le misérable! Et la voilà soupçonnée, déshonorée? Et alors? Mon Dieu! La tête m'en tourne!

— Mon oncle, lui dis-je avec solennité, j'ai à vous adresser une question; ne vous en fâchez pas. Comprenez qu'elle peut résoudre bien des difficultés; je suis même en droit d'exiger de vous une réponse catégorique.

— Quoi? Fais ta question.

— Dites-le moi franchement, sincèrement: ne vous sentez-vous pas amoureux de Nastassia Evgrafovna et ne désirez-vous pas l'épouser? N'oubliez pas que c'est là le seul motif des persécutions qu'elle subit ici.

Mon oncle eut un geste d'impatience à la fois énergique et fébrile.

— Moi? Amoureux d'elle? Mais ils sont tous fous, ou bien c'est un véritable complot. Mais pourquoi donc t'aurais-je fait venir sinon pour leur prouver qu'ils ont tous perdu la raison? Pourquoi chercherais-je à te la faire

épouser? Moi? Amoureux? Amoureux d'elle? Mais ils ont tous perdu la tête; voilà tout!

— Quoi qu'il en soit, mon oncle, laissez-moi vous parler à cœur ouvert. Très sérieusement, je n'ai rien à dire contre un pareil projet. Au contraire, si vous l'aimez, j'y verrais son bonheur? Alors que le Seigneur vous l'accorde et vous donne amour et prospérité!

— Mais enfin, que dis-tu? Cria mon oncle avec une émotion qui ressemblait à de l'horreur. Je suis stupéfait que tu puisses parler ainsi de sang-froid… tu as toujours l'air pressé d'arriver; je l'ai déjà remarqué… Mais c'est insensé, ce que tu dis là. Voyons, comment pourrais-je épouser celle que je regarde comme ma fille et que j'aurais honte de considérer autrement, car ce serait un véritable péché! Je suis un vieillard, et elle, c'est une fleur. Foma me l'a parfaitement expliqué en se servant de ces mêmes termes. Mon cœur déborde pour elle d'affection paternelle, et tu viens me parler de mariage? Il serait possible qu'elle ne me refusât pas par reconnaissance, mais, par la suite, elle me mépriserait pour en avoir profité. Je la mènerais à sa perte et je perdrais son affection! Oui, je lui donnerais bien volontiers mon âme, à la chère enfant! Je l'aime autant que Sacha, peut-être davantage, je l'avoue. Sacha est ma fille de par la force des choses; Nastia l'est devenue par affection. Je l'ai prise pauvre; je l'ai élevée. Mon ange défunt, ma chère Katia l'aimait; elle me l'a léguée pour fille. Je lui ai fait donner de l'instruction: elle parle français; elle joue du piano; elle a des livres et tout ce qu'il lui faut… Quel sourire elle a!… L'as-tu remarqué, Serge? On dirait qu'elle veut se moquer, mais elle ne se moque point; elle est très tendre au contraire… Je me figurais que tu allais arriver et te déclarer et qu'ils comprendraient tous que je n'ai aucune vue sur elle, qu'ils cesseraient de faire courir ces vilains bruits. Alors, elle pourrait vivre en paix avec nous et comme nous serions heureux! Vous êtes tous deux orphelins et tous deux mes enfants que j'ai élevés… Je vous aurais tant aimés! Je vous aurais consacré ma vie; je ne vous aurais jamais quittés; je vous aurais suivi partout! Ah! Pourquoi les hommes sont-il méchants? Pourquoi se fâchent-ils? Pourquoi se haïssent-ils? Oh! Que j'aurais voulu pouvoir leur expliquer cela! Je leur aurais ouvert mon cœur! Mon Dieu!

— Mon oncle, tout cela est très joli; mais il y a un mais; elle m'a refusé!

— Elle t'a refusé! Hum! J'en avais presque le pressentiment, qu'elle te refuserait! Fit-il tout pensif. Puis il reprit: – Mais non; tu as mal compris; tu as sans doute été maladroit; tu l'as peut-être froissée; tu lui auras débité des fadaises… Allons, Serge, raconte-moi encore comment ça c'est passé!

Je recommençais mon récit circonstancié. Quand j'en fus à lui dire que Nastenka voulait s'éloigner pour le sauver de Tatiana Ivanovna, il sourit amèrement.

— Me sauver! Dit-il, me sauver jusqu'à demain matin!

— Vous ne voulez pas me faire entendre que vous allez épouser Tatiana Ivanovna? M'écriai-je, très effrayé.

— Et comment donc aurais-je obtenu que Nastia ne fut pas renvoyée demain? Je dois faire ma demande demain; j'en ai fait la promesse formelle.

— Vous êtes fermement décidé, mon oncle?

— Hélas! Mon ami. Cela me brise le cœur, mais ma résolution est prise. Demain je présenterai ma demande; la noce sera simple; il vaut mieux que tout se passe en famille. Tu pourrais être garçon d'honneur. J'en ai déjà touché deux mots pour qu'on ne te fît pas partir. Que veux-tu, mon ami? Ils disent que cela grossira l'héritage des enfants et que ne ferait-on pas pour ses enfants? On marcherait sur la tête, pour eux, et ce n'est que justice. Il faut bien que je fasse quelque chose pour ma famille. Je ne puis rester toute ma vie un inutile.

— Mais, mon oncle, c'est une folle! M'écriai-je, m'oubliant. Mon cœur se serrait douloureusement.

— Allons! Pas si folle que ça. Pas folle du tout, mais elle a eu des malheurs… Que veux-tu, mon ami, je serais heureux d'en prendre une qui aurait sa raison… Cependant, il en est qui, avec toute leur raison… Et si tu savais comme elle est bonne; quelle noblesse de sentiments!

— Oh! Mon Dieu! Voilà donc qu'il se soumet! M'écriai-je avec désespoir.

— Mais que veux-tu que j'y fasse? On me le conseille pour mon bien et puis, j'ai toujours eu le pressentiment que, tôt ou tard, je ne pourrais l'éviter et que je serais contraint à ce mariage. Cela vaut encore mieux que de

continuelles disputes et, je te le dirai franchement, mon cher Serge, j'en suis même bien aise. Ma résolution est prise; c'est une affaire entendue et un embarras de moins… et je suis plus tranquille. Vois-tu, quand je suis venu te trouver ici, j'étais tout à fait calme, mais voilà bien ma chance! À cette combinaison, je gagnais que Nastassia restât avec nous; c'est à cette seule condition que j'avais consenti et voici qu'elle veut s'enfuir! Mais cela ne sera pas! – Il frappa du pied et ajouta d'un air résolu: – Écoute, Serge, attends-moi ici; ne t'éloigne pas; je reviens à l'instant.

— Où allez-vous, mon oncle?

— Je vais peut-être la voir, Serge; tout s'arrangera; crois-moi: tout s'expliquera et… et… tu l'épouseras; je t'en donne ma parole.

Il sortit et descendit dans le jardin. De la fenêtre, je le suivis des yeux.

XII
LA CATASTROPHE

Je restai seul. Ma situation était intolérable: mon oncle prétendait me marier à toute force avec une femme qui ne voulait pas de moi! Ma tête se perdait dans un tumulte de pensées. Je ne cessais de songer à ce que m'avait dit Mizintchikov. Il fallait à tout prix sauver mon oncle. J'avais même envie d'aller trouver Mizintchikov pour tout lui dire.

Mais où donc était allé mon oncle? Parti dans l'intention de se mettre à la recherche de Nastassia, il s'était dirigé vers le jardin!… L'idée d'un rendez-vous clandestin s'empara de moi, me causant un désagréable serrement de cœur. Je me rappelai l'allusion de Mizintchikov à la possibilité d'une liaison secrète… Mais, après un instant de réflexion, j'écartai cette pensée avec indignation. Mon oncle était incapable d'un mensonge; c'était évident…

Mais mon inquiétude grandissait. Presque inconsciemment, je sortis et me dirigeais vers le fond du jardin en suivant l'allée au bout de laquelle je l'avais vu disparaître. La lune se levait; je connaissais parfaitement le parc et ne craignais pas de m'égarer.

Arrivé à la vieille tonnelle, au bord de l'étang mal soigné et vaseux, dans un endroit fort isolé, je m'arrêtai soudain: un bruit de voix sortait de la tonnelle. Je ne saurais dire l'étrange sentiment de contrariété qui m'envahit. Je ne doutai pas que ces voix ne fussent celles de mon oncle et de Nastassia et je continuai à m'approcher, cherchant à calmer ma conscience par cette constatation que je n'avais pas changé mon pas et que je ne procédais point furtivement.

Tout à coup, je perçus nettement le bruit d'un baiser, puis quelques paroles prononcées avec animation, puis un perçant cri de femme. Une dame en robe blanche s'enfuit de la tonnelle et glissa près de moi comme une hirondelle. Il me sembla même qu'elle cachait sa figure dans ses mains pour ne pas être reconnue. Évidemment j'avais été vu de la tonnelle.

Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je reconnus que le cavalier

sorti à la suite de la dame effrayée n'était autre qu'Obnoskine, lequel était parti depuis longtemps déjà, au dire de Mizintchikov. De son côté, il parut fort troublé à ma vue; toute son insolence avait disparue.

— Excusez-moi; mais je ne m'attendais nullement à vous rencontrer, fit-il en bégayant avec un sourire gêné.

— Ni moi non plus, répondis-je d'une voix moqueuse, d'autant plus qu'on vous croyait parti.

— Mais non, Monsieur; j'ai seulement fait un bout de conduite à ma mère. Mais permettez-moi de vous parler comme à l'homme le plus généreux…

— À quel sujet?

— Il est, dans la vie, certaines circonstances où l'homme vraiment généreux est obligé de s'adresser à toute la générosité de sentiment d'un autre homme vraiment généreux… J'espère que vous me comprenez?

— N'espérez pas. Je n'y comprends rien.

— Vous avez vu la dame qui se trouvait avec moi dans cette tonnelle?

— Je l'ai vue, mais je ne l'ai pas reconnue.

— Ah! Vous ne l'avez pas reconnue? Bientôt je l'appellerai ma femme.

— Je vous en félicite. Mais en quoi puis-je vous être utile?

— En une seule chose: en me gardant le plus profond secret.

— Je me demandais quelle pouvait bien être cette dame mystérieuse. N'était-ce pas…?

— Vraiment, je ne sais pas… lui répondis-je. J'espère que vous m'excuserez, mais je ne puis vous promettre…

— Non, je vous en prie, a nom du ciel! Suppliait Obnoskine. Comprenez ma situation: c'est un secret. Il pourrait vous arriver, à vous aussi, d'être fiancé; alors, de mon côté…

— Chut! Quelqu'un vient!

— Où donc?

— C'est… c'est sûrement Foma Fomitch, chuchota Obnoskine, tremblant de tout son corps, je l'ai reconnu à sa démarche… Mon Dieu! Encore des pas de l'autre côté! Entendez-vous?… Adieu; je vous remercie… et je vous supplie…

Obnoskine disparut, et un instant après mon oncle était devant moi.

— Est-ce toi? Me cria-t-il tout frémissant? Tout est perdu, Serge; tout est perdu!

— Qu'y a-t-il de perdu, mon oncle?

— Viens! Me dit-il, haletant et, me saisissant la main avec force, il m'entraîna à sa suite. Pendant tout le parcours qui nous séparait du pavillon il ne prononça pas une parole et ne me laissa pas non plus parler. Je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire, et je ne me trompais pas. À peine fûmes-nous entrés qu'il se trouva mal. Il était pâle comme un mort. Je l'aspergeai d'eau froide en me disant qu'il s'était certainement passé quelque chose d'affreux pour qu'un pareil homme s'évanouit.

— Mon oncle, qu'avez-vous? Lui demandai-je.

— Tout est perdu, Serge. Foma vient de me surprendre dans le jardin, avec Nastenka, au moment où je l'embrassais.

— Vous l'embrassiez… au jardin! M'écriai-je en le regardant avec stupeur.

— Au jardin, mon ami. J'ai été entraîné au péché. J'y étais allé pour la rencontrer. Je voulais lui parler, lui faire entendre raison à ton sujet, certainement! Elle m'attendait depuis une heure derrière l'étang, près du banc cassé… Elle y vient souvent, quand elle a besoin de causer avec moi.

— Souvent, mon oncle?

— Souvent, mon ami! Pendant ces derniers temps, nous nous y sommes rencontrés presque chaque nuit. Mais ils nous ont indubitablement espionnés; je sais qu'ils nous ont guettés et que c'est l'ouvrage d'Anna Nilovna. Nous avions interrompu nos rencontres depuis quatre jours, mais, aujourd'hui, il fallait bien y aller; tu l'as vu! Comment aurais-je pu lui parler autrement? Je suis allé au rendez-vous dans l'espoir de l'y trouver. Elle m'y attendait depuis une heure: j'avais besoin de lui communiquer certaines choses…

— Mon Dieu! Quelle imprudence! Vous saviez bien qu'on vous surveillait!

— Mais, Serge, la circonstance était critique; nous avions des choses importantes à nous dire. Le jour, je n'ose même pas la regarder; elle fixe son regard sur un coin, et moi, je regarde obstinément dans le coin opposé,

comme si j'ignorais jusqu'à son existence. Mais la nuit, nous nous retrouvions et nous pouvions nous parler à notre aise…

— Eh bien, mon oncle?

— Eh bien, je n'ai pas eu le temps de dire deux mots, vois-tu; mon cœur battait à éclater, les larmes me jaillirent des yeux… Je commençais à essayer de la convaincre de t'épouser quand elle me dit: «Mais vous ne m'aimez donc pas? Bien sûr que vous ne voyez rien!» Et soudain, voilà qu'elle se jette à mon cou, qu'elle m'entoure de ses bras et qu'elle fond en larmes avec des sanglots!… «Je n'aime que vous, me dit-elle, et je n'épouserai personne. Je vous aime depuis longtemps, mais je ne vous épouserai pas non plus et, dès demain, je pars pour m'enfermer dans un couvent.»

— Mon Dieu! Elle a dit cela!… Après, mon oncle, après?

— Tout à coup, je vois Foma devant nous! D'où venait-il? S'était-il caché derrière un buisson pour paraître au bon moment?

— Le lâche!

— Le cœur me manqua. Nastenka prit la fuite et Foma Fomitch passa près de moi en silence et me menaçant du doigt. Comprends-tu, Serge, comprends-tu le scandale que cela va faire demain?

— Si je le comprends!

— Tu le comprends! S'écria mon oncle au désespoir, en se levant de sa chaise. Tu le comprends, qu'ils veulent la perdre, la déshonorer, la vouer au mépris; ils ne cherchaient qu'un prétexte pour la noter faussement d'infamie et pouvoir la chasser. Le prétexte est trouvé. On a dit qu'elle avait avec moi de honteuses relations; on a dit aussi qu'elle en avait avec Vidopliassov! C'est Anna Nilovna qui a lancé ces bruits. Qu'arrivera-t-il à présent? Que se passera-t-il demain? Est-il possible que Foma parle?

— Il parlera, mon oncle, sans aucun doute!

— Mais s'il parle, s'il parle seulement!… murmura-t-il, se mordant les lèvres et serrant les poings… Mais non; je ne puis le croire. Il ne dira rien; c'est un cœur vraiment généreux; il aura pitié d'elle…

— Qu'il ait pitié d'elle ou non, répondis-je résolument, votre devoir est, en tout cas, de demander demain même la main de Nastassia Evgrafovna. – Et comme il me regardait, immobile, je repris: – Comprenez, mon oncle, que

si cette aventure s'ébruite, la jeune fille est déshonorée. Il vous faut donc prévenir le mal au plus vite. Vous devez regarder les gens en face, hardiment et fièrement, faire votre demande sans tergiverser, vous moquer de ce qu'ils pourront dire et écraser ce Foma, s'il a l'audace de souffler mot contre elle.

— Mon ami! S'écria mon oncle, j'y avais déjà pensé en venant ici.

— Et qu'aviez-vous résolu?

— Cela même! Ma décision était prise avant que j'eusse commencé mon récit.

— Bravo, mon oncle! Et je me jetai à son cou.

Nous causâmes longtemps. Je lui exposai la nécessité, l'obligation absolue où il était d'épouser Nastenka et qu'il comprenait d'ailleurs mieux que moi. Mon éloquence touchait au paroxysme. J'étais bien heureux pour mon oncle. Quel bonheur que le devoir le poussât! Sans cela, je ne sais s'il eût jamais pu s'éveiller. Mais il était l'esclave du devoir. Cependant, je ne voyais pas comment l'affaire pourrait bien s'arranger. Je savais, je croyais aveuglément que mon oncle ne faillirait jamais à ce qu'il aurait reconnu être son devoir, mais je me demandais où il prendrait la force de lutter contre sa famille. Aussi m'efforçais-je de le pousser le plus possible, et je travaillais à le diriger de toute ma juvénile ardeur.

— D'autant plus… d'autant plus, disais-je, que, maintenant, tout est décidé, et que vos derniers doutes sont dissipés. Ce que vous n'attendiez pas s'est produit, mais tout le monde avait remarqué depuis longtemps que Nastassia vous aime. Permettriez-vous donc que cet amour si pur devint pour elle une source de honte et de déshonneur?

— Jamais! Mais, mon ami, un pareil bonheur m'est-il donc réservé? Cria-t-il en se jetant à mon cou. Pourquoi m'aime-t-elle, pour quel motif? Cependant, il n'y a en moi rien qui… Je suis vieux en comparaison d'elle… Je ne pouvais m'attendre… Cher ange! Cher ange!… Écoute, Serge, tu me demandais tout à l'heure, si j'étais amoureux d'elle. Est-ce que tu avais quelque arrière-pensée?

— Mon oncle, je voyais que vous l'aimiez autant qu'il est possible d'aimer; vous l'aimiez sans le savoir vous-même. Songez donc: vous me faites venir et vous voulez me marier avec elle, dans l'unique but de l'avoir

pour nièce et sans cesse près de vous.

— Et toi, Serge, me pardonnes-tu?

— Oh! Mon oncle!

Nous nous embrassâmes encore. J'insistai:

— Faites bien attention, mon oncle, qu'ils sont tous contre vous, qu'il faut vous armer de courage et foncer sur eux tous, pas plus tard que demain!

— Oui… oui, demain! Répéta-t-il tout pensif. Sais-tu, il faut faire cela avec courage, avec une vraie générosité, avec fermeté, oui, avec fermeté.

— Ne vous intimidez pas, mon oncle!

— Je ne m'intimiderai pas, Serge. Mais voilà, je ne sais par où commencer!

— N'y songez pas. Demain décidera de tout. Pour aujourd'hui, appliquez-vous à reprendre votre calme. Inutile de réfléchir; cela ne vous soulagera pas. Si Foma parle, il faut le chasser sur-le-champ et l'anéantir.

— Il serait peut-être possible de ne pas le chasser. Mon ami, voilà ce que j'ai décidé. Demain, je me rendrai chez lui de fort bonne heure. Je lui dirai tout, comme je viens de te le dire. Il me comprendra, car il est généreux; c'est l'homme le plus généreux qu'il puisse exister. Une seule chose m'inquiète, ma mère n'aurait-elle pas prévenu Tatiana Ivanovna de la demande que je vais faire demain? C'est cela qui serait fâcheux!

— Ne vous tourmentez pas au sujet de Tatiana Ivanovna, mon oncle! – et je lui racontai alors la scène sous la tonnelle avec Obnoskine, mais sans souffler mot de Mizintchikov. Mon oncle s'en trouva très étonné.

— Quelle créature fantasque! Véritablement fantasque! S'écria-t-il! On veut la circonvenir à la faveur de sa simplicité! Ainsi, Obnoskine… Mais il était parti! Oh! Que c'est bizarre! Follement bizarre! Serge, j'en suis abasourdi… Il faudrait faire une enquête et prendre des mesures… Mais es-tu bien sûr que ce soit Tatiana Ivanovna?

Je répondis que, d'après tous les indices, cela devait être Tatiana Ivanovna, bien que je n'eusse pu voir son visage.

— Hum! Ne serait-ce pas plutôt une intrigue avec quelqu'une de la ferme que tu aurais prise pour Tatiana? Ce pourrait très bien être Dasha, la fille du jardinier, une coquine avérée; c'est pourquoi je t'en parle; elle est connue;

Anna Nilovna l'a guettée… Mais non! Puisqu'il disait vouloir épouser la personne!… C'est étrange!

Nous nous séparâmes enfin en nous embrassant et je lui souhaitai bonne chance.

— Demain, demain! Me répétait-il, tout sera décidé avant même que tu sois levé. J'irai chez Foma, j'agirai noblement, je lui découvrirai tout mon cœur, toutes mes pensées, comme à un frère. Adieu, Serge, va te reposer, tu es fatigué. Quant à moi, il est probable que je ne fermerai pas l'œil de la nuit!

Il sortit et je me couchai tout aussi tôt, extrêmement fatigué, anéanti, car la journée avait été pénible. J'avais les nerfs brisés et avant de réussir à m'endormir complètement, j'eus plusieurs réveils en sursaut. Mais, si singulières que fussent mes impressions de ce jour, je ne me doutais pas, en m'endormant, qu'elles n'étaient rien en comparaison de ce que mon réveil du lendemain me préparait.

SECONDE PARTIE

I
LA POURSUITE

Je dormais profondément et sans rêves. Soudain, je sentis un poids énorme m'écraser les jambes et je m'éveillai en poussant un cri. Il faisait grand jour; et un ardent soleil inondait la chambre. Sur mon lit, ou plutôt sur mes jambes se trouvait M. Bakhtchéiev.

Pas de doute possible, c'était bien lui. Dégageant mes jambes, tant bien que mal, je m'assis dans mon lit avec l'air hébété de l'homme qui vient de se réveiller.

— Et il me regarde! Cria le gros homme. Qu'as-tu à m'examiner ainsi? Lève-toi, mon petit père, lève-toi! Voici une demi-heure que je suis occupé à t'éveiller; allons, ouvre tes lucarnes!

— Qu'y a-t-il donc? Quelle heure est-il?

— Oh! Il n'est pas tard, mais notre Dulcinée n'a pas attendu le jour pour filer à l'anglaise. Lève-toi, nous allons courir après elle!

— Quelle Dulcinée?

— Mais notre seule Dulcinée, l'innocente! Elle s'est sauvée avant le jour! Je ne crois venir que pour un instant, le temps de vous éveiller, mon petit père, et il faut que ça me prenne deux heures! Levez-vous, votre oncle vous attend. En voilà une histoire!

Il parlait d'une voix irritée et malveillante.

— De quoi et de qui parlez-vous? Demandai-je avec impatience, mais commençant déjà à deviner ce dont il s'agissait. Ne serait-il pas question de Tatiana Ivanovna?

— Mais sans doute, il s'agit d'elle! Je l'avais bien dit et prédit: on ne voulait pas m'entendre. Elle nous a souhaité une bonne fête! Elle est folle d'amour. L'amour lui tient toute la tête! Fi donc! Et lui, qu'en dire avec sa barbiche…

— Serait-ce Mizintchikov?

— Le diable t'emporte! Allons, mon petit père, frotte-toi les yeux et tâche

de cuver ton vin, ne fût-ce qu'en l'honneur de cette fête. Il faut croire que tu t'en es donné hier à souper, pour que ce ne soit pas encore passé. Quel Mizintchikov? Il s'agit d'Obnoskine. Quant à Ivan Ivanovitch Mizintchikov, qui est un homme de bonne vie et mœurs, il se prépare à nous accompagner dans cette poursuite.

— Que dites-vous? Criai-je en sautant à bas de mon lit, est-il possible que ce soit avec Obnoskine?

— Diable d'homme! Fit le gros père en trépignant sur place, je m'adresse à lui comme à un homme instruit; je lui fait part d'une nouvelle et il se permet d'avoir des doutes! Allons, mon cher, assez bavardé; nous perdons un temps précieux; si tu veux venir avec nous, dépêche-toi d'enfiler ta culotte!

Et il sortit, indigné. Tout à fait surpris, je m'habillais au plus vite, et descendis en courant. Croyant que j'allais trouver mon oncle en cette maison où tout semblait dormir dans l'ignorance des événements, je gravis l'escalier avec précaution et, sur le palier, je rencontrai Nastenka vêtue à la hâte d'une matinée; sa chevelure était en désordre, et il était évident qu'elle venait de quitter le lit pour guetter quelqu'un.

— Dites-moi, est-ce vrai que Tatiana Ivanovna est partie avec Obnoskine? Demanda-t-elle avec précipitation. Sa voix était entrecoupée; elle était très pâle et paraissait effrayée.

— On le dit. Je cherche mon oncle. Nous allons nous mettre à sa poursuite.

— Oh! Ramenez-la! Ramenez-la bien vite! Si vous ne la rattrapez pas, elle est perdue!

— Mais où donc est mon oncle?

— Il doit être là-bas, près des écuries où l'on attelle les chevaux à la calèche. Je l'attendais ici. Écoutez: dites-lui de ma part que je tiens absolument à partir aujourd'hui; j'y suis résolue. Mon père m'emmènera. S'il est possible, je pars à l'instant. Maintenant, tout est perdu; tout est mort!

Ce disant, elle me regardait, éperdue, et, tout à coup, elle fondit en larmes. Je crus qu'elle allait avoir une attaque de nerfs.

— Calmez-vous! Suppliai-je. Tout ira pour le mieux. Vous verrez… Mais qu'avez-vous donc, Nastassia Evgrafovna?

— Je… je ne sais… ce que j'ai…, dit-elle en me pressant inconsciemment les mains. Dites-lui…

Mais il se fit un bruit derrière la porte; elle abandonna mes mains et, tout apeurée, elle s'enfuit par l'escalier sans terminer sa phrase.

Je retrouvai toute la bande: mon oncle, Bakhtchéiev et Mizintchikov, dans la cour des communs, près des écuries. On avait attelé des chevaux frais à la calèche de Bakhtchéiev, et tout était prêt pour le départ; on n'attendait plus que moi.

— Le voilà! Cria mon oncle en m'apercevant. Eh bien! Mon ami, t'a-t-on dit?… ajouta-t-il avec une singulière expression sur le visage. Il y avait dans sa voix, dans son regard et dans tous ses mouvements de l'effroi, du trouble, et aussi une lueur d'espoir. Il comprenait qu'un revirement important se produisait dans sa destinée.

Je pus enfin obtenir quelques détails. À la suite d'une très mauvaise nuit, M. Bakhtchéiev était sorti de chez lui dès l'aurore pour se rendre à la première messe du couvent situé à cinq verstes environ de sa propriété. Comme il quittait la grande route pour prendre le chemin de traverse conduisant au monastère, il vit soudain filer au triple galop un tarantass contenant Tatiana et Obnoskine. Tout effrayée, les yeux rougis de larmes, Tatiana Ivanovna aurait poussé un cri et tendu les bras vers Bakhtchéiev, comme pour le supplier de prendre sa défense. C'était du moins ce qu'il prétendait.

— Et lui, le lâche, avec sa barbiche, ajoutait-il, il ne bougeait pas plus qu'un cadavre: il se cachait; mais compte là-dessus, mon bonhomme; tu ne nous échapperas pas!

Sans plus de réflexions, Stéphane Alexiévitch avait repris la grande route et gagné à toute vitesse Stépantchikovo, où il avait aussitôt fait éveiller mon oncle, Mizintchikov et moi. On s'était décidé pour la poursuite.

— Obnoskine! Obnoskine! Disait mon oncle, les yeux fixés sur moi comme s'il eût voulu en même temps me faire entendre autre chose. Qui l'eût cru?

— On peut s'attendre à toutes les infamies de la part de ce misérable! Cria Mizintchikov avec indignation, mais en détournant la tête pour éviter

mon regard.

— Eh bien! Partons-nous? Allons-nous rester là jusqu'à ce soir, à raconter des sornettes? Interrompit M. Bakhtchéiev en montant dans la calèche.

— En route! En route! Reprit mon oncle.

— Tout va pour le mieux, mon oncle! Lui glissai-je tout bas. Voyez donc comme cela s'arrange!

— Assez là-dessus, mon ami; ce serait péché de se réjouir… Ah! Vois-tu, c'est maintenant qu'ils vont la chasser purement et simplement, pour la punir de leur déconvenue! Je ne prévois que d'affreux malheurs!

— Allons, Yégor Ilitch, quand vous aurez fini de chuchoter, nous partirons! Cria encore M. Bakhtchéiev. À moins que vous ne préfériez faire dételer et nous offrir une collation! Qu'en pensez-vous? Un petit verre d'eau de vie?

Cela fut dit d'un ton tellement furibond qu'il était impossible de ne point déférer sur le champ au désir de M. Bakhtchéiev. Nous montâmes séance tenante dans la calèche, et les chevaux partirent au galop.

Pendant quelque temps, tout le monde garda le silence. L'oncle me regardait d'un air entendu, mais ne voulait point parler devant les autres. Parfois, il s'absorbait dans ses réflexions, puis il tressaillait comme un homme qui s'éveille et regardait autour de lui avec agitation. Mizintchikov semblait calme et fumait son cigare dans l'extrême dignité de l'honneur injustement offensé.

Mais Bakhtchéiev s'emportait pour tout le monde. Il grognait sourdement, couvait les hommes et les choses d'un œil franchement indigné, rougissait, soufflait, crachait sans cesse de côté et ne pouvait prendre sur lui de se tenir tranquille.

— Êtes-vous bien sûr, Stépane Alexiévitch, qu'ils soient partis pour Michino? S'enquit soudain mon oncle. Et, se tournant vers moi, il ajouta: – C'est à une vingtaine de verstes d'ici, mon ami, un petit village d'une trentaine d'âmes qu'un employé en retraite du chef-lieu vient d'acheter à l'ancien propriétaire. C'est un chicanier comme on en voit peu. Du moins, on lui a fait cette réputation, peut-être injustement. Stépane Alexiévitch assure

que telle est précisément la direction prise par Obnoskine, et l'employé retraité serait son complice.

— Parbleu! Cria Bakhtchéiev, tout ragaillardi. Je vous dis que c'est à Michino! Seulement, il est bien possible qu'il n'y soit plus, votre Obnoskine. Nous avons perdu trois heures à bavarder!

— Ne vous inquiétez pas, interrompit Mizintchikov. Nous le retrouverons.

— Oui, c'est ça; nous le retrouverons; mais bien sûr! En attendant, il tient sa proie et il peut courir!

— Calme-toi, Stépane Alexiévitch, calme-toi; nous les rattraperons, dit mon oncle. Ils n'ont pas eu le temps de rien organiser. Tu verras.

— Pas le temps de rien organiser! Répéta Bakhtchéiev d'une voix furieuse. Oui, elle n'aura eu le temps de rien organiser, avec son apparence si douce! «Elle est si douce! Dit-on, si douce!» – fit-il d'une voix fluttée qui voulait évidemment contrefaire quelqu'un. – «Elle a eu des malheurs!» Mais elle nous a tourné les talons, la pauvre malheureuse. Allez donc courir après elle sur les grandes routes, dès l'aube, en tirant la langue! On n'a pas seulement eu le temps de dire convenablement ses prières à l'occasion de la belle fête! Fi donc!

— Cependant, remarquai-je, ce n'est pas une enfant, elle n'est plus en tutelle. On ne peut la faire revenir si elle ne le veut pas. Alors, comment ferons-nous?

— Tu as raison, dit mon oncle, mais elle consentira, je te l'assure. Elle se laisse faire en ce moment… mais, aussitôt qu'elle nous aura vus, elle reviendra, je t'en réponds. Mon ami, c'est notre devoir de ne pas l'abandonner, de ne pas la sacrifier.

— Elle n'est plus en tutelle! S'écria Bakhtchéiev en se tournant vers moi. C'est une sotte, mon petit père, une sotte accomplie et il importe peu qu'elle ne soit pas en tutelle. Hier, je ne voulais même pas t'en parler, mais, dernièrement, m'étant trompé de porte, j'entrai dans sa chambre par mégarde. Eh bien, debout devant sa glace et les poings sur les hanches, elle dansait l'écossaise! Elle était mise à ravir, comme une gravure de mode. Je ne pus que cracher et m'en aller. Et, dès ce moment, j'eus le pressentiment de la

chose aussi nettement que si je l'avais lue!

— Mais pourquoi la juger aussi sévèrement? Insistai-je, non sans une certaine timidité. Il est connu que Tatiana Ivanovna ne jouit pas… d'une santé parfaite… enfin… elle a des manies… Il me semble que le seul coupable est Obnoskine.

— Elle ne jouit pas d'une santé parfaite? Allons donc! Répartit le gros homme tout rouge de colère. Tu as juré de me faire enrager! Tu l'as juré depuis hier! Elle est sotte, mon petit père, je te le répète, absolument sotte! Il ne s'agit pas de savoir si elle jouit ou non d'une santé parfaite: elle est folle de Cupidon depuis sa plus tendre enfance et vous voyez où Cupidon l'a conduite. Quant à l'autre, avec sa barbiche, il n'y faut même plus penser. Il galope sa troïka, drelin! Drelin! Drelin! Sonnez clochettes! Et comme il doit rire, avec l'argent dans sa poche!

— Croyez-vous donc qu'il l'abandonnerait tout aussitôt?

— Tiens! Tu te figures qu'il irait promener avec lui un pareil trésor? Qu'est-ce qu'il en ferait? Il la dépouillera et puis il la laissera sous quelque buisson, au bord de la route: bonsoir la compagnie! Il ne lui restera plus que l'abri de son buisson et le parfum des fleurs.

— À quoi bon t'emporter, Stépane? Cela n'avancera pas les affaires! S'écria mon oncle. Qu'as-tu à te fâcher? Tu m'abasourdis. Qu'est-ce que ça peut bien te faire?

— Y-t-il un cœur dans ma poitrine, oui ou non? J'ai beau ne lui être qu'un étranger, cela m'irrite. C'est peut-être aussi par affection que je le dis… Hé! Que le diable m'emporte! Quel besoin avais-je de revenir chez vous? Qu'est-ce que ça peut bien me faire? Qu'est-ce que ça peut bien me faire?

Ainsi s'agitait M. Bakhtchéiev; mais je ne l'écoutais plus, plongé que j'étais dans une profonde méditation au sujet de celle que nous poursuivions. Voici brièvement la biographie de Tatiana Ivanovna, telle que j'eus l'occasion de la recueillir par la suite, d'une source certaine. Il faut la connaître pour comprendre ses aventures.

Pauvre orpheline élevée dès l'enfance dans une maison étrangère et peu hospitalière, puis jeune fille pauvre, puis demoiselle pauvre, enfin vieille fille

pauvre, Tatiana Ivanovna, dans toute sa pauvre vie, avait bu jusqu'à la lie la coupe amère du chagrin, de l'isolement, de l'humiliation et des reproches. Elle connut, sans que rien ne lui en fût épargné, tout ce que le pain d'autrui apporte avec lui de rancœurs. La nature l'avait douée d'un caractère enjoué, très impressionnable et léger. Dans les débuts, elle supportait tant bien que mal sa triste destinée et trouvait encore à rire son rire insouciant et puéril. Mais le sort en eut raison avec le temps.

Peu à peu, elle pâlit, maigrit, devint irritable et d'une susceptibilité maladive et finit par tomber en une rêverie interminable, seulement interrompue par des crises de larmes et de sanglots convulsifs. Seule l'imagination la consolait, la ravissait d'autant plus que la réalité lui apportait moins de biens tangibles. Ces rêves, qui jamais ne se réalisaient, lui apparaissaient d'autant plus charmants que ses espoirs de terrestre bonheur s'évanouissaient plus complètement et sans retour. Ce n'était plus en songe, mais les yeux grands ouverts, qu'elle rêvait de richesses incalculables, d'éternelle beauté, de prétendants riches, nobles et élégants, princes ou fils de généraux qui lui gardaient leurs cœurs dans une pureté virginale et expiraient à ses pieds, d'amour infini, jusqu'à ce qu'il apparût, lui, l'être d'une beauté idéale, réunissant en soi toutes les perfections, affectueux et passionné, artiste, poète, fils de général, le tout à la fois ou successivement. Sa raison faiblissait sous l'action dissolvante de cet opium de rêveries secrètes et incessantes, lorsque, tout à coup, la destinée lui joua un dernier tour.

Demoiselle de compagnie chez une vieille dame aussi hargneuse qu'édentée, elle se trouvait réduite au dernier degré de l'humiliation, confinée dans le terre-à-terre le plus lugubre et le plus écœurant, accusée de toutes les infamies, à la merci des offenses du premier venu, sans personne pour la défendre, abrutie par cette vie atroce et en même temps ravie dans l'artificiel paradis de ses songes follement ardents, quand elle apprit soudain la mort d'un parent éloigné dont tout les proches avaient disparu depuis longtemps. Dans sa légèreté, elle ne s'en était jamais préoccupée. C'était un homme bizarre qui avait vécu enfermé, dans un lieu lointain, solitaire, morne, craignant le bruit, s'occupant de phrénologie et d'usure.

Une énorme fortune lui tombait du ciel comme par miracle et se répandait

à ses pieds en longue coulée d'or: elle était l'unique héritière de l'oublié. Cette ironie du sort l'acheva. Comment ce cerveau affaibli ne se fût-il pas aveuglément fié à ses visions, alors qu'une partie s'en vérifiait? La malheureuse y laissa sa dernière lueur de bon sens. Défaillante de félicité, elle se perdit définitivement dans le monde charmant des fantaisies insaisissables et des fantômes séducteurs. Foin des scrupules, des doutes, des barrières qu'élève la réalité et de ses lois rigoureuses et fatales!

Elle avait trente-cinq ans, rêvait de beauté éblouissante et, dans le froid de son triste automne, elle sentait derrière elle les richesses d'un coffre inépuisable; tout cela se confondait sans lutte dans son être. Si l'un de ses rêves s'était fait vie, pourquoi pas les autres! Pourquoi n'apparaîtrait-il pas? Tatiana Ivanovna ne raisonnait point; elle se contentait de croire. Et, tout en attendant l'idéal, elle vit jour et nuit défiler devant elle une armée de postulants, décorés ou non, civils ou militaires, appartenant à l'armée ou à la garde, grands seigneurs ou poètes, ayant vécu à Paris ou seulement à Moscou, avec ou sans barbiches, avec ou sans royales, espagnols ou autres, mais surtout espagnols, cohue innombrable et inquiétante; un pas de plus et elle était mûre pour la maison de fous. Enivrés d'amour, ces jolis fantômes se serraient autour d'elle en une foule brillante et ces créations fantasmagoriques, elle les transportait dans la vie de chaque jour. Tout homme dont elle rencontrait le regard était amoureux d'elle; le premier passant venu se voyait promu espagnol et, si quelqu'un mourait, c'était d'amour pour elle.

Cela se confirmait à ses yeux de ce que des Obnoskine, des Mizintchikov et tant d'autres se mirent à la courtiser, et tous dans le même but. On l'entourait de petits soins; on s'efforçait de lui plaire, de la flatter. La pauvre Tatiana ne voulut même pas soupçonner que toutes ces manœuvres n'avaient pas d'autre objectif que son argent, convaincue que, par ordre supérieur, les hommes, corrigés, étaient devenus gais, aimables, charmants et bons. Il ne paraissait pas encore, mais, sans nul doute, il allait bientôt paraître et la vie était fort supportable, si attrayante, si pleine d'amusements et de délices que l'on pouvait bien patienter.

Elle mangeait des bonbons, cueillait des fleurs, recherchait les plaisirs et

lisait des romans. Mais la lecture surexcitait son imagination et elle abandonnait le livre dès la seconde page, s'envolant dans ses rêveries à la plus légère allusion amoureuse, à la description d'une toilette, d'une localité, d'une pièce. Sans cesse elle faisait venir de nouvelles parures, des dentelles, des chapeaux, des coiffures, des rubans, des échantillons, des patrons, des dessins de broderies, des bonbons, des fleurs, des petits chiens. Trois femmes de chambre passaient leurs journées à coudre dans la lingerie et la demoiselle ne cessait d'essayer ses corsages et ses falbalas et, du matin jusqu'au soir, parfois même la nuit, elle restait à se tourner devant sa glace. Depuis sa subite fortune, elle avait rajeuni et embelli. Je ne me rappelle pas quel lointain degré de parenté l'unissait à feu le général Krakhotkine et fus toujours persuadé que cette consanguinité n'avait jamais existé que dans l'imagination inventive de la générale, désireuse d'accaparer la riche Tatiana et de la marier au colonel de gré ou de force. M. Bakhtchéiev avait raison de dire que Cupidon avait brouillé la tête à Tatiana, et l'oncle était fort raisonnable de la poursuivre et de la ramener, fût-ce malgré elle. Elle n'eût pu vivre sans tutelle, la pauvrette; elle eût péri, à moins qu'elle ne fût devenue la proie de quelque coquin.

Nous arrivâmes à Michino vers dix heures. C'était un misérable trou de village à environ trois verstes de la grande route. Six ou sept cabanes de paysans, enfumées, à peine couvertes de chaume, y regardaient le passant d'un air morne et assez peu hospitalier.

On ne voyait pas un jardin, pas un buisson à un quart de verste à la ronde. Un vieux cytise endormi laissait piteusement pendre ses branches au-dessus d'une mare verdâtre qu'on appelait l'étang. Quelle fâcheuse impression ne devait pas produire un tel lieu d'habitation sur Tatiana Ivanovna! Triste mise en ménage!

La maison du maître était nouvellement construite en bois, étroite, longue, percée de six fenêtres alignées et hâtivement couvertes de chaume, car l'employé-propriétaire était en train de s'installer. La cour n'était pas encore complètement entourée et l'on voyait, sur un seul côté, une barrière de branchages de noyers entrelacés dont les feuilles desséchées n'avaient pas eu le temps de tomber. Le long de cette haie était rangé le tarantass d'Obnoskine. Nous tombions tout à fait inopinément sur les coupables et, par

une fenêtre ouverte, on entendait des cris et des pleurs.

Nous entrâmes dans le vestibule, d'où un gamin nu-pieds s'enfuit à notre aspect. Nous passâmes dans la première pièce. Sur un long divan turc, recouvert de perse, Tatiana était assise, tout éplorée. En nous voyant, elle poussa un cri et se couvrit le visage de ses mains. Près d'elle siégeait Obnoskine, effrayé et confus à faire pitié. Il était à ce point troublé qu'il se précipita pour nous serrer la main comme s'il eût été grandement réjoui de notre arrivée. Par la porte ouverte qui donnait dans la pièce suivante, on pouvait apercevoir un pan de robe: quelqu'un nous guettait et écoutait par une imperceptible fente. Les habitants de la maison ne se montrèrent pas; il semblait qu'ils fussent absents. Ils s'étaient tous cachés.

— La voilà, la voyageuse! Elle se cache la figure dans les mains! Cria M. Bakhtchéiev en pénétrant à notre suite.

— Calmez vos transports, Stépane Alexiévitch! C'est indécent à la fin! Seul, ici, Yégor Ilitch a le droit de parler; nous autres, nous ne sommes que des étrangers, fit Mizintchikov d'un ton acerbe.

Mon oncle jeta sur M. Bakhtchéiev un regard sévère; puis, feignant de ne pas s'apercevoir de la présence d'Obnoskine qui lui tendait la main, il s'approcha de Tatiana Ivanovna dont la figure restait toujours cachée et, de sa voix la plus douce, avec le plus sincère intérêt, il lui dit:

— Tatiana Ivanovna, nous avons pour vous tant d'affection et tant d'estime, que nous avons voulu venir nous-mêmes afin de connaître vos intentions. Voulez-vous rentrer avec nous à Stépantchikovo? C'est la fête d'Ilucha. Ma mère vous attend avec impatience et Sacha et Nastia ont dû bien vous pleurer toute la matinée…

Tatiana Ivanovna releva timidement la tête, le regarda au travers de ses doigts et, soudain, fondant en larmes, elle se jeta à son cou.

— Ah! Emmenez-moi! Emmenez-moi vite! Criait-elle à travers ses sanglots. Au plus vite!

— Elle a fait une sottise, et elle le regrette à présent! Siffla Bakhtchéiev en me poussant.

— Alors, l'affaire est terminée, dit sèchement mon oncle à Obnoskine sans presque le regarder. Tatiana Ivanovna, votre main et partons!

Il se fit un frou-frou derrière la porte qui grinça et s'ouvrit un peu plus.

— Cependant, fit Obnoskine, surveillant avec inquiétude la porte entr'ouverte, il me semble qu'à un certain point de vue… jugez vous-même, Yégor Ilitch… votre conduite chez moi… enfin, je vous salue et vous ne daignez même pas me voir… Yégor Ilitch…

— Votre conduite chez moi fut une vilaine conduite, Monsieur, répondit mon oncle en regardant sévèrement Obnoskine et ici, vous n'êtes même pas chez vous. Vous avez entendu? Tatiana Ivanovna ne désire pas rester ici une minute de plus. Que vous faut-il encore? Pas un mot, entendez-vous? Pas un mot de plus; je vous en prie! Je désire éviter toute explication complémentaire et ce sera d'ailleurs beaucoup plus avantageux pour vous.

Mais Obnoskine perdit courage à un tel point qu'il se mit à lâcher les bêtises les plus inattendues.

— Ne me méprisez pas, Yégor Ilitch, dit-il à voix basse et pleurant presque de honte, mais se retournant sans cesse vers la porte comme s'il eût craint qu'on l'entendît. Ce n'est pas ma faute: c'est maman. Je ne l'ai pas fait par intérêt, Yégor Ilitch: je l'ai fait… tout simplement… Bien sûr, je l'ai aussi fait par intérêt… mais, dans un noble but, Yégor Ilitch. J'aurais employé ce capital d'une façon utile; j'aurais fait du bien, Monsieur. Je voulais aider aux progrès de l'instruction publique et je songeais à fonder une bourse dans une Faculté… Voilà à quel emploi je destinais ma fortune, Yégor Ilitch; ce n'était pas pour autre chose, Yégor Ilitch…

Nous sentîmes tous la confusion nous envahir. Mizintchikov lui-même rougit et se détourna et le trouble de mon oncle fut tel qu'il ne savait plus que dire.

— Allons, allons; assez, assez! Balbutia-t-il enfin. Calme-toi Paul Sémionovitch. Qu'y faire?… Si tu veux, viens dîner, mon ami… Je suis très content, très content…

Mais M. Bakhtchéiev agit tout autrement.

— Créer une bourse! Rugit-il furieusement. Cela t'irait bien, de créer des bourses! Tu serais surtout fort heureux de chiper celles que tu pourrais… Tu n'as pas seulement de culottes et tu te mêles de créer des bourses! Chiffonnier, va! Tu t'imaginais subjuguer ce tendre cœur! Mais où donc est-

elle, ton espèce de mère? Se serait-elle cachée? Je parie qu'elle n'est guère loin… derrière le paravent… à moins qu'elle ne se soit fourrée sous son lit, de venette!

— Stépane! Stépane! Cria mon oncle.

Obnoskine rougit et voulut protester, mais avant qu'il eût eu le temps d'ouvrir la bouche, la porte s'ouvrit et, rouge de colère, les yeux dardant des éclairs, Anfissa Pétrovna, en personne, fit irruption dans la pièce.

— Qu'est-ce que cela signifie? Cria-t-elle. Qu'est-ce qu'il se passe ici, Yégor Ilitch? Vous vous introduisez avec votre bande dans une maison respectable; vous effrayez les dames; vous commandez en maître!… De quoi ça a-t-il l'air? J'ai encore toute ma raison, grâce à Dieu! Et toi, lourdaud, continua-t-elle en se tournant vers son fils, tu as donc baissé pavillon devant eux? On insulte ta mère dans ta maison et tu restes là, bouche bée! Tu fais un joli coco! Tu n'es plus un homme; tu n'es qu'une chiffe!

Il ne s'agissait plus de délicatesses, ni de manières distinguées, ni de maniement de face-à-main, comme la veille. Anfissa Pétrovna ne se ressemblait plus. C'était une véritable furie, une furie qui avait jeté son masque de grâce. Dès que mon oncle l'aperçut, il prit Tatiana sous le bras et se dirigea vers la porte. Mais Anfissa Pétrovna lui barra le chemin.

— … Vous ne sortirez pas ainsi, Yégor Ilitch, reprit-elle. De quel droit emmenez-vous Tatiana Ivanovna par force? Il vous contrarie qu'elle ait échappé aux vils calculs que vous aviez manigancés avec votre mère et l'idiot Foma Fomitch! C'est vous qui vouliez vous marier par intérêt. Excusez-nous, Monsieur, si nous avons ici des idées plus nobles. C'est en voyant ce qui se tramait contre elle que Tatiana Ivanovna se confia d'elle-même à Pavloucha, pour s'arracher à sa perte. Car elle l'a supplié de la tirer de vos filets et c'est pour cela qu'elle dut s'enfuir nuitamment de chez vous. Voilà, Monsieur, comment vous l'avez poussée à bout. N'est-il pas vrai, Tatiana Ivanovna? Alors comment osez-vous faire irruption dans une noble et respectable maison, à la tête d'une bande et faire violence à une digne demoiselle, malgré ses cris et ses larmes? Je ne le permettrai pas! Je ne le permettrai pas! Je ne suis pas folle! Tatiana restera, parce qu'elle le veut ainsi!… Allons, Tatiana Ivanovna, ne les écoutez pas; ce sont vos ennemis; ce ne sont pas vos amis!

N’ayez pas peur; venez et je vais les mettre sur le champ à la porte!

— Non! Non! Cria Tatiana avec effroi. Je ne veux pas! Je ne veux pas. Il n’est pas mon mari! Je ne veux pas épouser votre fils! Il n’est pas mon mari!

— Vous ne voulez pas? Glapit Anfissa Pétrovna, étouffant de colère. Vous ne voulez pas? Vous êtes venue jusqu’ici et vous ne voulez pas? Mais alors, comment avez-vous osé nous tromper ainsi? Alors, comment avez-vous osé lui promettre votre main et vous sauver de nuit avec lui? Vous vous êtes jetée à sa tête et vous nous avez engagés dans la dépense et dans les ennuis! Et il se pourrait qu’à cause de vous mon fils perdit un beau parti! Des dots de plusieurs dizaines de mille roubles! Non, Mademoiselle, vous payerez cela; vous devez le payer; nous avons des preuves; vous vous êtes enfuie avec lui, la nuit…

Mais nous n’écoutions plus cette tirade. D’un commun accord, nous nous groupâmes autour de mon oncle et nous avançâmes vers le perron en marchant droit sur Anfissa Pétrovna. La calèche avança.

— Il n’y a que de malhonnêtes gens qui soient capables d’une pareille conduite! Tas de lâches! Criait Anfissa Pétrovna du haut du perron. Elle était hors d’elle. – Je vais porter plainte… Tatiana Ivanovna, vous allez dans une maison infâme! Vous ne pouvez pas épouser Yégor Ilitch; il entretient sous vos yeux cette institutrice!…

Mon oncle tressaillit, pâlit, se mordit les lèvres et courut installer Tatiana Ivanovna dans la voiture. Je fis le tour de la calèche et, le pied sur le marchepied, j’attendais le moment de monter, quand Obnoskine surgit tout à coup près de moi. Il me saisit la main.

— Au moins, ne me retirez pas votre amitié! Dit-il en la serrant fortement. Son visage avait une expression désespérée.

— Mon amitié? Fis-je en mettant le pied sur le marchepied.

— Mais voyons, Monsieur! Hier encore, je reconnus en vous l’homme supérieurement instruit. Ne me condamnez pas. C’est ma mère qui m’a induit en tentation, mais je n’ai aucune responsabilité là-dedans. J’aurais plutôt le goût de la littérature! Je vous assure que c’est ma mère qui a tout fait.

— Eh bien, répondis-je, je vous crois; adieu!

Nous partîmes au galop, poursuivis longtemps encore par les cris et les

malédictions d'Anfissa Pétrovna, cependant que toutes les fenêtres de la maison se garnissaient subitement de visages inconnus qui nous regardaient avec une curiosité sauvage.

Nous étions cinq dans la calèche. Mizintchikov était monté sur le siège, à côté du cocher, pour laisser sa place à M. Bakhtchéiev qui se trouvait maintenant en face de Tatiana Ivanovna. Elle était très contente que nous l'emmenions, mais continuait à pleurer. Mon oncle la consolait de son mieux. Il était triste et pensif; on voyait que les infamies vomies par Anfissa Pétrovna sur le compte de Nastenka l'avaient péniblement affecté. Cependant, notre retour se fût effectué sans encombre sans la présence de M. Bakhtchéiev.

Assis vis-à-vis de Tatiana Ivanovna, il se trouvait assez mal à l'aise et ne pouvait garder son sang-froid; il ne tenait pas en place, rougissait, roulait des yeux farouches et, quand mon oncle entreprenait de consoler Tatiana, le gros homme, positivement hors de lui, grognait comme un bouledogue qu'on taquine. Mon oncle lui jetait des coups d'œil inquiets. Enfin, devant ces extraordinaires manifestations de l'état d'âme de son vis-à-vis, Tatiana Ivanovna se prit à l'examiner avec attention, puis elle nous regarda, sourit et, soudain, du manche de son ombrelle, elle frappa légèrement l'épaule de M. Bakhtchéiev.

— Insensé! Dit-elle avec le plus charmant enjouement, et elle se cacha aussitôt derrière son éventail.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

— Quoi? Rugit-il. Qu'est-ce à dire, Madame? Alors, c'est sur moi que tout va retomber, maintenant?

— Insensé! Insensé! Répétait Tatiana Ivanovna éclatant de rire et battant des mains.

— Arrête! Cria Bakhtchéiev au cocher. Halte!

On s'arrêta. Bakhtchéiev ouvrit la portière et sortit en hâte de la voiture.

— Mais qu'as-tu donc? Stépane Alexiévitch? Où vas-tu? Criait mon oncle stupéfait.

— Non; j'en ai assez! Clamait le gros père, tout tremblant d'indignation. Que le diable vous emporte! Je suis trop vieux, Madame, pour qu'on me fasse

des avances. Je préfère encore mourir sur la grand'route!

Et, ajoutant en français: «Bonjour, Madame, comment vous portez-vous?» il s'en fut à pied, en effet. La calèche le suivait. À la fin, mon oncle perdit patience et s'écria:

— Stépane Alexiévitch, ne fais pas l'imbécile! En voilà assez! Monte donc; il est temps de rentrer.

— Laissez-moi! Répliqua Stépane Alexiévitch tout haletant, car son embonpoint le gênait pour marcher.

— Au galop! Ordonna Mizintchikov au cocher.

— Que dis-tu? Que dis-tu? Arrête!… voulut crier mon oncle; mais la calèche était déjà lancée. Mizintchikov avait calculé juste? Il obtint tout de suite le résultat qu'il avait escompté.

— Halte! Halte! Cria derrière nous une voix désespérée. Arrête, scélérat! Arrête, misérable!

Le gros homme parut enfin, brisé de fatigue, respirant à peine; d'innombrables gouttes de sueur perlaient à son front; il dénoua sa cravate et retira sa casquette. Très sombre, il monta dans la voiture sans souffler mot. Cette fois, je lui cédai ma place de façon qu'au moins il ne se trouvât pas en face de Tatiana Ivanovna, qui, pendant toute cette scène, n'avait cessé de se tordre de rire et de battre des mains; elle ne put plus le regarder de sang-froid de tout le reste du voyage. Mais, jusqu'à ce qu'on fut arrivé à la maison, il ne dit pas un mot et garda les yeux fixés sur la roue de derrière.

Il était midi quand nous réintégrâmes Stépantchikovo. Je me rendis directement au pavillon et, tout aussitôt, je vis apparaître Gavrilo avec le thé. J'allais le questionner, mais mon oncle entra derrière lui et le renvoya.

II
NOUVELLES

— Mon ami, me dit-il précipitamment, je ne viens que pour un instant; il me tarde de te communiquer… Je me suis informé. Personne de la maison n'a été à la messe, excepté Ilucha, Sacha et Nastenka. Il paraîtrait que ma mère serait tombée en attaque de nerfs et qu'on aurait eu grand'peine à la faire reprendre ses sens. Il est décidé que l'on va se réunir chez Foma et on me prie de m'y rendre. Je ne sais seulement si je dois ou non lui souhaiter sa fête, à Foma, et c'est là un point important. Enfin, je me demande l'effet qu'aura produit toute cette histoire; Serge, j'ai le pressentiment que cela va être affreux!

— Au contraire, mon oncle, me hâtai-je de lui répondre, tout s'arrange admirablement. Il vous est dès à présent impossible d'épouser Tatiana Ivanovna; ce serait monstrueux. Je voulais vous l'expliquer en voiture.

— Oui, oui, mon ami. Mais ce n'est pas tout… Dans tout cela, on voit clairement apparaître le doigt de Dieu… Mais je veux parler d'autre chose… Pauvre Tatiana Ivanovna! Quelle aventure! Quel misérable que cet Obnoskine! Je l'appelle misérable et j'étais tout prêt à en faire tout autant que lui en épousant Tatiana Ivanovna… Bon! Ce n'est pas ce que je voulais te dire… As-tu entendu ce que criait ce matin cette malheureuse Anfissa Pétrovna au sujet de Nastia?

— Je l'ai entendu, mon oncle. J'espère que vous avez enfin compris qu'il faut vous presser.

— Absolument. Je dois précipiter les choses à tout prix, répondit mon oncle. Le moment solennel est arrivé. Mais voici, mon ami, il est une chose que nous n'avons pas envisagée hier, et, cette nuit, je n'en ai pas fermé l'œil: consentira-t-elle à m'épouser?

— De grâce, mon oncle! Puisqu'elle vous dit qu'elle vous aime!

— Mon ami, elle ajoute aussitôt: mais je ne vous épouserai pour rien au monde.

— Eh! Mon oncle, on dit cela… Mais les circonstances ont changé

aujourd'hui même.

— Tu crois? Non, mon cher Serge, c'est délicat, très délicat! Croirais-tu pourtant que, malgré mes ennuis, mon cœur m'en faisait souffrir de bonheur! Allons, au revoir. Il faut que je m'en aille; on m'attend et je suis déjà en retard. Je ne voulais que te dire un mot en passant. Ah! Mon Dieu! S'écria-t-il en revenant sur ses pas, j'oublie le principal. Voilà: j'ai écrit à Foma!

— Quand donc?

— Cette nuit. Il faisait à peine jour, ce matin, quand je lui fis porter ma lettre par Vidopliassov. En deux feuilles, je lui ai tout raconté très sincèrement; en un mot, je lui dis que je dois, que je dois absolument demander la main de Nastenka. Comprends-tu? Je le supplie de ne pas ébruiter notre rendez-vous dans le jardin et je fais appel à sa générosité pour intercéder auprès de ma mère. Sans doute j'écris fort mal, mon ami, mais cela, je l'ai écrit du fond de mon cœur, en arrosant le papier de mes larmes.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il ne m'a pas encore répondu, mais, ce matin, comme nous allions partir, je l'ai rencontré dans le vestibule, en vêtements de nuit, pantoufles et bonnet, car il ne peut dormir qu'avec un bonnet de coton; il allait vers le jardin. Il ne me dit pas un mot, ne me regarda même pas. Je le regardai en face, moi, et du haut en bas, mais rien!

— Mon oncle, ne comptez pas sur lui; il ne vous fera que des misères.

— Non, non, mon ami; ne dis pas cela! Criait mon oncle avec de grands gestes. J'ai confiance. D'ailleurs, c'est mon dernier espoir. Il saura comprendre; il saura apprécier les circonstances. Il est hargneux, capricieux, je ne dis pas le contraire, mais, quand il s'agira de générosité, il brillera comme un diamant… oui, comme un diamant. Tu en parles comme tu le fais parce que tu ne l'as jamais vu dans ses moments de générosité… Mais, mon Dieu! S'il allait parler de ce qu'il a vu hier, alors, vois-tu, Serge, je ne sais ce qu'il pourrait arriver! À qui se fier, alors? Non, il est incapable d'une pareille lâcheté. Je ne vaux pas la semelle de ses bottes! Ne hoche pas la tête, mon ami, c'est la pure vérité, je ne la vaux pas.

— Yégor Ilitch, votre maman désire vous voir! Glapit d'en bas la voix désagréable de la Pérépélitzina. Elle avait certainement eu le temps

d'entendre toute notre conversation par la fenêtre. – On vous cherche vainement dans toute la maison.

— Mon Dieu! Me voilà en retard. Quel ennui! Fit précipitamment mon oncle. De grâce, mon ami, habille-toi. Je n'étais venu que pour te demander de m'y accompagner. J'y vais! J'y vais! Anna Nilovna, j'y vais!

Resté seul, je me rappelai ma rencontre avec Nastenka et je me félicitai de ne pas en avoir parlé à mon oncle; cela n'aurait servi qu'à le troubler davantage. Je prévoyais un orage et n'imaginais point comment mon oncle parviendrait à se tirer d'affaire et à faire sa demande à Nastenka. Je le répète: en dépit de ma foi en sa loyauté, je ne pouvais m'empêcher de douter du succès.

Cependant, il fallait se hâter. Je me considérais comme obligé de l'aider et me mis aussitôt à ma toilette, mais j'avais beau me dépêcher, je ne faisais que perdre du temps. Mizintchikov entra.

— Je viens vous chercher, dit-il; Yégor Ilitch vous demande tout de suite.

— Allons! – J'étais prêt; nous partîmes. Chemin faisant, je lui demandai: – Quoi de neuf?

— Ils sont tous au grand complet chez Foma qui ne boude pas aujourd'hui; mais il semble absorbé et marmotte entre ses dents. Il a même embrassé Ilucha, ce qui a ravi Yégor Ilitch. Préalablement, il avait fait dire par la Pérépélitzina qu'il ne désirait pas qu'on lui souhaita sa fête et n'en avait parlé que pour éprouver votre oncle… La vieille respire des sels, mais elle s'est calmée parce que Foma est calme. On ne parle pas plus de notre aventure de ce matin que s'il n'était rien arrivé; on se tait parce que Foma se tait. De toute la matinée il n'a voulu recevoir qui que ce fût et ne s'est pas dérangé bien que la vieille l'ait fait supplier au nom de tous les saints de venir la voir, parce qu'elle avait à le consulter; elle a même frappé en personne à sa porte, mais il est resté enfermé, répondant qu'il priait pour l'humanité ou quelque chose d'approchant. Il doit mijoter un mauvais coup; cela se voit à sa figure. Mais Yégor Ilitch est incapable de lire sur ce visage et il se félicite de la douceur de Foma Fomitch. C'est un véritable enfant… Ilucha a préparé je ne sais quels vers et on m'envoie vous chercher.

— Et Tatiana Ivanovna?

— Eh bien?

— Est-ce qu'elle est avec eux?

— Non; elle est dans sa chambre, répondit sèchement Mizintchikov. Elle se repose et pleure. Peut-être est-elle honteuse. Je crois que cette… institutrice lui tient compagnie en ce moment… Tiens! Qu'est-ce donc? On dirait qu'il s'amasse un orage. Voyez-moi donc ce ciel!

— En effet, répondis-je, je crois bien que c'est l'orage.

Un nuage montait qui noircissait tout un coin de ciel. Nous étions arrivés à la terrasse.

— Eh bien, que pensez-vous d'Obnoskine, hein? Continuai-je, ne pouvant me retenir de questionner Mizintchikov sur cette aventure.

— Ne m'en parlez pas! Ne me parlez plus de ce misérable! Cria-t-il en s'arrêtant subitement, rouge de colère. Il frappa du pied. – Imbécile! Imbécile! Gâter une affaire aussi bonne, une pensée si lumineuse! Écoutez: je ne suis qu'un âne de n'avoir pas surveillé ses manigances; je l'avoue franchement et peut-être désiriez-vous cet aveu? Mais, je vous le jure, s'il avait su jouer son jeu, je lui aurais sans doute pardonné. Le sot! Le sot! Comment peut-on souffrir des êtres pareils dans une société! Il faudrait les exiler en Sibérie! Les mettre aux travaux forcés!… Mais ils n'auront pas le dernier mot! J'ai encore un moyen à ma disposition et nous verrons bien qui l'emportera. J'ai conçu quelque chose de nouveau… Convenez qu'il serait absurde de renoncer à une idée parce qu'un imbécile vous l'a volée et n'a pas su l'employer. Ce serait trop injuste. Et puis cette Tatiana est faite pour se marier; c'est sa destinée et si on ne l'a pas encore enfermée dans une maison de santé, c'est qu'on peut l'épouser. Vous allez connaître mon nouveau projet…

— Oui, mais plus tard! Interrompis-je. Nous voici arrivés.

— Bien, bien, plus tard! Répondit-il, la bouche tordue par un sourire convulsif. Mais, où allez-vous donc? Je vous dis: tout droit chez Foma Fomitch! Suivez-moi; vous ne connaissez pas encore le chemin. Vous allez en voir une comédie… Ça prend une vraie tournure de comédie…

III
LA FÊTE D'ILUCHA

Foma occupait deux grandes et belles pièces, les mieux meublées de la maison. Le grand homme était entouré de confort. La tapisserie fraîche et claire, les rideaux en soie de couleur qui garnissaient les fenêtres, les tapis, la psyché, la cheminée, les meubles élégants et commodes, tout témoignait des soins attentifs que lui prodiguaient les maîtres de la maison. Les fenêtres étaient garnies de fleurs et il y en avait aussi sur des guéridons placés dans les embrasures.

Au milieu du cabinet de travail s'étalait une grande table recouverte de drap rouge, chargée de livres, de manuscrits, au milieu desquels se détachaient un superbe encrier de bronze et un tas de plumes commis aux soins de Vidopliassov, le tout destiné à témoigner de l'importance des travaux intellectuels de Foma Fomitch.

À ce propos, je dirai qu'après huit ans environ, passés dans cette maison, Foma n'avait rien produit qui méritât mention, et plus tard, quand il eût quitté cette terre pour un monde meilleur, nous examinâmes ses manuscrits: le tout ne valait rien.

Nous trouvâmes le commencement d'un roman historique se passant au VII° siècle, à Novgorod, un monstrueux poème en vers blancs: L'Anachorète au cimetière, ramassis de divagations insensées sur la propriété rurale, l'importance du moujik et la façon de le traiter, et enfin une nouvelle mondaine également inachevée: La Comtesse Vlonskaïa. C'était tout et, cependant, Foma Fomitch imposait chaque année à mon oncle une énorme dépense en livres et revues dont beaucoup furent retrouvés intacts. Par la suite, il m'était souvent arrivé de surprendre notre Foma plongé dans la lecture d'un Paul de Kock aussitôt dissimulé…

Une porte vitrée donnait du cabinet de travail dans la cour.

On nous attendait. Foma Fomitch était assis dans un confortable fauteuil, toujours sans cravate, mais vêtu d'une longue redingote qui lui descendait

jusqu'aux talons. Il était en effet silencieux et absorbé. Quand nous entrâmes, il releva légèrement les sourcils et me regarda d'un œil scrutateur. Je le saluai, il me répondit par un salut peu marqué, mais néanmoins fort poli. Ma grand'mère, voyant que Foma m'avait témoigné de la bienveillance, m'adressa un signe de tête et un sourire. La pauvre femme ne s'était nullement attendue à voir son favori accueillir avec autant de calme la fugue de Tatiana Ivanovna, et cela l'avait rendue très gaie, malgré ses crises de nerfs et ses faiblesses du matin.

La demoiselle Pérépélitzina se trouvait derrière sa chaise, à son poste ordinaire; les lèvres pincées, souriant avec une aigre malice, elle frottait ses mains osseuses. Près de la générale étaient deux vieilles et silencieuses personnes qu'elle protégeait comme étant de bonnes familles. Il y avait aussi une religieuse en tournée, arrivée du matin, et une dame du voisinage, fort âgée et ne parlant guère, qui était venue après la messe pour souhaiter la fête de la générale. Ma tante Prascovia Ilinitchna se morfondait dans un coin tout en considérant Foma Fomitch et sa mère avec une évidente inquiétude.

Mon oncle était assis dans un fauteuil; une joie intense brillait dans ses yeux. Devant lui se tenait Ilucha, joli comme un amour avec ses cheveux frisés et sa blouse de fête en soie rouge. Sacha et Nastenka lui avaient appris des vers en cachette, pour que le plaisir de son père en ce jour fût encore augmenté par les progrès de son fils.

L'oncle était prêt à pleurer de bonheur; la douceur inattendue de Foma, la gaieté de la générale, la fête d'Ilucha, les vers, tout cela l'avait absolument réjoui et il avait solennellement demandé l'autorisation de m'envoyer chercher, afin que j'entendisse les vers et que je prisse ma part de la satisfaction générale. Sacha et Nastenka, entrées après nous, s'étaient assises à côté d'Ilucha. Sacha riait à chaque instant, heureuse comme une enfant et, bien que pâle et languissante, Nastenka finissait par sourire de la voir. Seule, elle avait été accueillir Tatiana au retour de son expédition et ne l'avait plus quittée depuis ce moment.

L'espiègle Ilucha regardait ses deux institutrices comme s'il n'eût pu se retenir de rire. Ils devaient avoir tous trois préparé une très amusante plaisanterie qu'ils s'apprêtaient à mettre en œuvre.

J’avais complètement oublié Bakhtchéiev. Assis sur une chaise, toujours rouge et fâché, il ne soufflait mot et boudait, se mouchait, dressant une silhouette lugubre au milieu de cette fête de famille. Éjévikine s’empressait auprès de lui. Il était d’ailleurs aux petits soins pour tout le monde, baisait les mains de la générale et de son hôtesse, chuchotait quelques mots à l’oreille de Mlle Pérépélitzina, faisait sa cour à Foma Fomitch; en un mot, il se multipliait. Tout en attendant les vers d’Ilucha, il se précipita à ma rencontre avec force salutations en témoignage de son estime et de son dévouement. On ne l’eût guère cru venu à Stépantchikovo pour prendre la défense de sa fille et l’emmener définitivement.

— Le voilà! S’écria joyeusement mon oncle à ma vue. Ilucha m’a fait la surprise d’apprendre une poésie; oui, c’est une véritable surprise. J’en suis très ému, mon ami, et je t’ai envoyé chercher tout exprès… Assieds-toi à côté de moi et écoutons! Foma Fomitch, mon cher, avoue donc que c’est toi qui leur a inspiré cette idée pour me faire plaisir. J’en jurerais!

Du moment que mon oncle s’exprimait ainsi et sur un pareil ton, on pouvait supposer que tout allait bien. Mais comme l’avait dit Mizintchikov, le malheur était que mon oncle ne savait pas déchiffrer les physionomies. À l’aspect de Foma, je compris que l’ancien hussard avait eu le coup d’œil juste et qu’il fallait en effet s’attendre à quelque coup de théâtre.

— Ne faites pas attention à moi, colonel, répondit-il d’une voix débile, d’une voix d’homme qui pardonne à ses ennemis. Je ne puis que louer cette surprise qui prouve la sensibilité et la sagesse de vos enfants. Les vers sont fort utiles, ne fût-ce que pour l’exercice d’articulation qu’ils comportent… Mais, ce matin, colonel, je ne me préoccupais pas de poésie; j’étais tout à mes prières, vous le savez. Je n’en suis pas moins prêt à écouter ces vers.

Pendant ce temps, j’embrassais Ilucha et lui faisais mes souhaits.

— C’est juste, Foma, reprit mon oncle, j’avais oublié, mais je t’en demande pardon, tout en étant très sûr de ton amitié, Foma!… Embrasse-le donc encore une fois, Sérioja et regarde-moi ce gamin! Allons, commence, Ilucha. De quoi s’agit-il? Ce doit être une ode solennelle… de Lomonossov, sans doute?

Et mon oncle se redressait, ne pouvant tenir en place, tant il était

impatient et joyeux.

— Non, petit père, ce n'est pas de Lomonossov, dit Sachenka, contenant à peine son hilarité, mais, comme vous êtes un ancien soldat et que vous avez combattu les ennemis, Ilucha a appris une poésie militaire: «Le siège de Pamba», petit père.

— «Le siège de Pamba»! Ah! Je ne me rappelle pas ce qu'était cette Pamba… Connais-tu ça, Sérioja? Sûrement, il a dû se passer là quelque chose d'héroïque, et mon oncle se redressa encore.

— Récite, Ilucha, ordonna Sachenka.

Ilucha commença sa récitation d'une voix grêle, claire et égale, sans s'arrêter aux points ni aux virgules, suivant la coutume des enfants qui débitent des poésies apprises par cœur.

Depuis neuf ans, Pedro Gomez
Assiège le château de Pamba,
Ne se nourrissant que de lait.
Et toute l'armée de don Pedro,
Au nombre de neuf mille Castillans,
Obéit au vœu prononcé,
Ne mange même pas de pain
Et ne boit que du lait.

— Comment? Qu'est-ce? Qu'est-ce que ce lait? S'exclama mon oncle en me regardant avec étonnement.

— Continue à réciter! Fit Sachenka.

Chaque jour, don Pedro Gomez
Déplore son impuissance
En se voilant la face.
Déjà commence la dixième année;
Et les méchants Maures triomphent,
Car, de l'armée de don Pedro,
Il ne reste plus que dix-neuf hommes…

— Mais ce sont des sottises! S'écria mon oncle avec inquiétude. C'est impossible! Il ne reste que dix-neuf hommes de toute une armée auparavant très considérable. Qu'est-ce que cela, mon ami?

Mais Sacha n'y tint plus et partit d'un franc éclat de rire de gamine et, bien que la pièce n'eût rien de bien drôle, il était impossible de la regarder sans partager son hilarité.

— C'est une poésie comique, papa! S'écria-t-elle, toute joyeuse de son idée enfantine. L'auteur ne l'a composée que pour faire rire, papa!

— Ah! C'est une poésie comique! Fit mon oncle dont le visage s'éclaira, une poésie comique! C'est ce que je pensais… Parbleu! Parbleu! C'est une poésie comique! Et elle est très drôle: ce Gomez qui ne donnait que du lait à toute son armée pour tenir un vœu? C'était malin, un vœu pareil!… C'est très spirituel; n'est-ce pas, Foma? Voyez-vous, ma mère, les auteurs s'amusent parfois à écrire des poésies fantaisistes; n'est-ce pas Serge? C'est très drôle! Voyons, Ilucha, continue.

Il ne reste plus que dix-neuf hommes!
Don Pedro les réunit
Et leur dit: «O mes dix-neuf!
Déployons nos étendards,
Sonnons de nos cors,
Et nous laisserons là Pamba.

Il est vrai que nous n'avons pas pris la place, Mais nous pouvons jurer

Sur notre conscience et notre honneur,
Que nous n'avons pas
Trahi une seule fois notre vœu,
Depuis neuf ans que nous n'avons
Rien mangé, absolument rien
Que du lait!

— Quel imbécile! Il se console facilement! Interrompit encore mon oncle, parce qu'il a bu du lait pendant neuf ans! La belle affaire! Il eût mieux fait de

manger un mouton à lui seul et de laisser manger ses hommes! C'est très bien; c'est magnifique! Je comprends; je comprends à présent: c'est une satire ou… comment appelle-t-on ça?… une allégorie, quoi! Ça pourrait bien viser certain guerrier étranger? Ajouta-t-il en se tournant vers moi, les sourcils froncés et clignant de l'œil, hein? Qu'en penses-tu? Seulement, c'est une satire inoffensive qui ne peut blesser personne! C'est très beau! Très beau! Et c'est d'une grande noblesse! Voyons, continue, Ilucha! Ah! Les polissonnes! Les polissonnes! Et il regardait avec attendrissement Sachenka et plus furtivement Nastenka qui souriait en rougissant.

Encouragés par ce discours,
Les dix-neuf Castillans
Vacillant sur leurs selles,
Crièrent d'une voix faible:
«Santo Yago Compostello!
Honneur et gloire à Don Pedro!
Honneur et gloire au Lion de Castille!»
Et le chapelain Diego
Se dit entre ses dents:
«Si c'eût été moi le commandant,
J'aurais fait vœu de ne manger
Que de la viande et de ne boire que du vin».

— Eh bien, qu'est-ce que je disais? S'écria mon oncle, très content. Le seul homme intelligent de toute cette armée n'était autre que le chapelain. Qu'est-ce que cela, Serge? Leur capitaine? Quoi?

— Un aumônier, mon oncle, un ecclésiastique!

— Ah! Oui, oui! Chapelain! Je sais: je me rappelle! J'ai lu quelque chose là-dessus dans Radcliffe. Il y en a de différents ordres… Des bénédictins, je crois?… Y a-t-il des Bénédictins?

— Mais oui, mon oncle.

— Hem! C'est ce qu'il me semblait. Voyons, Ilucha, continue. Très bien! Très bien!

Et, en entendant cela, Don Pedro
Dit avec un rire bruyant,
«Je lui dois bien un mouton,
Car il a trouvé là une bonne plaisanterie.»

— C'était bien le moment de rire! Quel imbécile! Un mouton! S'il y avait là des moutons, pourquoi n'en mangeait-il pas lui-même? Continue, Ilucha. Très bien! C'est magnifique! C'est mordant!

— C'est fini, petit père.

— Ah! C'est fini? Au fait, que restait-il à faire? N'est-ce pas, Serge? Très bien, Ilucha! C'est merveilleusement bien! Embrasse-moi, mon chéri, mon pigeonneau! Mais qui lui a suggéré cette idée? C'est toi, Sacha?

— Non; c'est Nastenka. Nous avions lu ces vers, il y a quelques temps. Alors, elle avait dit: «C'est très amusant; il faut le faire apprendre à Ilucha pour le jour de sa fête; ce qu'on rira!»

— Ah! C'est vous Nastenka? Je vous remercie beaucoup marmotta mon oncle en rougissant comme un enfant. Embrasse-moi encore une fois, Ilucha! Embrasse-moi aussi, polissonne! Fit-il en prenant sa fille dans ses bras et en la regardant avec amour. Et il ajouta, comme si, de contentement, il n'eût su quoi dire: – Attends un peu, Sachourka, ta fête va aussi venir bientôt.

Je demandai à Nastenka de qui était cette poésie.

— Ah! Oui; de qui est-elle, cette poésie? S'empressa d'insister mon oncle. En tout cas, c'est d'un gaillard intelligent; n'est-ce pas, Foma?

— Hem! Grommela Foma, dont un sourire sardonique n'avait pas quitté les lèvres pendant tout le temps de la récitation.

— Je ne me souviens plus, répondit Nastenka en regardant timidement Foma Fomitch.

— Elle est de M. Kouzma Proutkov, petit père; nous l'avons vue dans le Contemporain, dit Sachenka.

— Kouzma Proutkov? Je ne le connais pas, fit mon oncle. Je connais Pouchkine!… Du reste, on voit que c'est un poète de mérite, n'est-ce pas, Serge? Et, par-dessus le marché, on sent qu'il ne nourrit que les plus nobles sentiments. C'est peut-être un militaire. Je l'apprécie hautement. Ce

Contemporain est une superbe revue. Je vais m'y abonner si elle a d'aussi bons poètes pour collaborateurs… J'aime les poètes; ce sont de rudes gaillards. Te rappelles-tu, Serge, j'ai vu chez toi, à Pétersbourg, un homme de lettres. Il avait un nez d'une forme très particulière… en vérité… Que dis-tu, Foma?

— Non, rien… rien… fit celui-ci en feignant de contenir son envie de rire. Continuez, Yégor Ilitch, continuez! Je dirai mon mot plus tard… Stépane Alexiévitch écoute également avec le plus grand plaisir votre discours sur les hommes de lettres pétersbourgeois…

Bakhtchéiev, qui se tenait à l'écart, absorbé dans ses pensées, releva vivement la tête en rougissant et s'agita sur son fauteuil.

— Foma, laisse-moi tranquille! Dit-il en fixant sur son interlocuteur le regard méchant de ses petits yeux injectés de sang. Qu'ai-je à faire de la littérature? Que Dieu me donne la santé! – conclut-il en grommelant – et que tous ces écrivains… des voltairiens, et rien de plus!

— Les écrivains ne sont que des voltairiens? Fit Éjévikine s'approchant aussitôt de M. Bakhtchéiev. Vous dites là une grande vérité. L'autre jour, Valentine Ignatich disait la même chose. Il m'avait aussi qualifié de voltairien; je vous le jure. Et pourtant, j'ai si peu écrit! Tout le monde le sait… C'est vous dire que, si un pot de lait tourne, c'est la faute à Voltaire! Il en est toujours ainsi chez nous.

— Mais non! Riposta gravement mon oncle, c'est une erreur! Voltaire était un écrivain qui raillait les superstitions d'une façon fort mordante; mais il ne fut jamais voltairien! Ce sont ses ennemis qui l'ont calomnié. Pourquoi vouloir tout faire retomber sur ce malheureux?

Le méchant ricanement de Foma se fit de nouveau entendre. Mon oncle lui jeta un regard inquiet et se troubla visiblement.

— Non, Foma, vois-tu, je parle des journaux, fit-il avec confusion et dans l'espoir de se justifier. Tu avais raison de me dire qu'il fallait s'abonner. Je suis de ton avis. Hum!… les revues propagent l'instruction! On ne serait pour la patrie qu'un bien triste enfant si l'on ne s'abonnait pas. N'est-ce pas, Serge?… Hum!… Oui… Prenons, par exemple, le Contemporain… Mais, tu sais, Sérioja, les plus forts articles scientifiques se publient dans cette grosse

revue… comment l'appelles-tu?… avec une couverture jaune…

— Les Mémoires de la Patrie, petit père.

— C'est cela! Et quel beau titre! N'est-ce pas, Serge? C'est pour ainsi dire toute la patrie qui prend des notes!… Quel but sublime! Une revue des plus utiles! Et ce qu'elle est volumineuse! Allez donc éditer un pareil ballot! Et ça vous contient des articles à vous tirer les yeux de l'orbite… L'autre fois j'arrive, je vois un livre. Je le prends, je l'ouvre par curiosité et j'en lis trois pages d'un trait. Mon cher, je restai bouche bée! On parlait de tout là-dedans: du balai, de la bêche, de l'écumoire, de la happe. Pour moi, une happe n'est qu'une happe. Eh bien pas du tout, mon cher. Les savants y voient un emblème, ou une mythologie; est-ce que je sais? Quelque chose en tout cas… Voilà! On sait tout à présent!

Je ne sais trop ce qu'allait faire Foma en présence de cette nouvelle sortie de mon oncle, mais, à ce moment précis, Gavrilo apparut et, la tête basse, il s'arrêta au seuil de la porte. Foma lui jeta un regard significatif.

— Tout est-il prêt, Gavrilo? S'enquit-il d'une voix faible, mais résolue.

— Tout est prêt, répondit tristement Gavrilo dans un soupir.

— Tu as mis le petit paquet dans le chariot?

— Je l'y ai mis.

— Alors, je suis prêt! Dit Foma.

Il se leva lentement de son fauteuil. Mon oncle le regardait, ébahi. La générale quitta sa place et jeta autour d'elle un coup d'œil circulaire et étonné.

— À présent, colonel, commença Foma avec une extrême dignité, permettez-moi d'implorer de vous l'abandon momentané de ce thème si intéressant des happes littéraires; il vous sera loisible d'en poursuivre le développement sans moi. Mais, vous faisant un éternel adieu, je désirerais vous dire encore quelques mots…

La terreur et l'étonnement s'emparèrent de tous les assistants.

— Foma! Foma! Mais qu'as-tu? Où veux-tu donc t'en aller? S'écria enfin mon oncle.

— Je me prépare à quitter votre maison, colonel! Posa Foma d'une voix calme. J'ai décidé d'aller où le vent me poussera et c'est dans ce but que j'ai

loué un simple chariot à mes frais. Mon petit baluchon s'y trouve maintenant; il n'est pas gros: quelques livres préférés, de quoi changer deux fois de linge et c'est tout! Je suis pauvre, Yégor Ilitch, mais, pour rien au monde je n'accepterais votre or, comme vous avez pu vous en convaincre hier même!

— Mais, Foma, au nom de Dieu, qu'est-ce que cela signifie? Supplia mon oncle, plus blanc qu'un linge.

La générale poussa un cri et, les bras tendus vers Foma Fomitch, le contempla avec désespoir, cependant que la demoiselle Pérépélitzina s'élançait pour la soutenir. Les dames pique-assiettes restèrent clouées sur leurs sièges et M. Bakhtchéiev se leva lourdement.

— Allons, bon! Voilà que ça commence! Murmura près de moi Mizintchikov.

On entendit à ce moment les lointains roulements du tonnerre; l'orage approchait.

IV
L'EXIL

— Il me semble, colonel, que vous me demandez ce que cela veut dire? Déclama emphatiquement Foma, certainement ravi de la confusion générale. Votre question m'étonne! Expliquez-moi donc à votre tour comment vous pouvez me regarder en face? Expliquez-moi encore ce problème psychologique du manque de pudeur chez certains hommes et je m'en irai alors, enrichi d'une nouvelle connaissance relative à la corruption du genre humain.

Mais mon oncle était incapable de répondre; anéanti, épouvanté, la bouche ouverte et les yeux écarquillés, il ne pouvait détourner son regard de celui de Foma.

— Mon Dieu! Que d'horreurs! Gémit la demoiselle Pérépélitzina.

— Comprenez-vous, colonel, que vous devez me laisser partir sans autres questions? Car vraiment, tout homme et âgé que je sois, je commençais à craindre sérieusement pour ma moralité! Croyez-moi: laissez vos questions; elles ne pourraient avoir d'autres résultats que votre propre honte!

— Foma! Foma!… s'écria mon oncle, et des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

— Permettez-moi donc, sans plus d'explications, de vous dire quelques mots d'adieu et de vous donner quelques derniers conseils. Ce seront mes ultimes paroles dans votre maison, Yégor Ilitch. Le fait est consommé et il est impossible de le réparer. J'espère que vous savez à quel fait je fais en ce moment allusion. Mais, je vous en supplie à deux genoux, si la dernière étincelle de moralité n'est pas encore éteinte au fond de votre cœur, réprimez l'élan de vos passions! Si ce feu perfide n'a pas encore embrasé tout l'édifice, éteignez l'incendie!

— Foma, je t'assure que tu te trompes! Protesta mon oncle, se reprenant peu à peu et pressentant avec terreur le dénouement.

— Maîtrisez vos passions! Poursuivit Foma avec la même pompe, comme

si mon oncle n'eût rien dit. Luttez contre vous-même: «Si tu veux vaincre le monde, commence par te vaincre toi-même!» Tel est mon principe. Propriétaire foncier, vous devez briller comme un diamant sur vos domaines; et quel abominable exemple ne donnez-vous pas à vos subordonnés! Pendant des nuits entières, je priais pour vous, m'efforçant de découvrir votre bonheur. Je n'ai pu le trouver, car le bonheur n'est que dans la vertu…

— Mais c'est impossible, Foma! Interrompit encore mon oncle. Tu te méprends; tu parles hors de propos…

— Rappelez-vous donc que vous êtes un seigneur, continua Foma sans prêter plus d'attention que devant aux paroles de mon oncle. Ne croyez pas que la paresse et la volupté soient les seuls buts du propriétaire terrien. C'est là une idée néfaste. Ce n'est pas à l'incurie qu'il se doit, mais au souci, au souci devant Dieu, devant le tsar et devant la patrie! Un seigneur doit travailler, travailler comme le dernier de ses paysans!

— Bon! Vais-je donc labourer aux lieu et place de mes paysans! Grommela Bakhtchéiev. Et cependant, je suis un seigneur…

— Je m'adresse à vous, maintenant, fit-il en se tournant vers Gavrilo et Falaléi qui venaient d'apparaître près de la porte. Aimez vos maîtres et obéissez-leur avec douceur et empressement; ils vous aimeront en retour… Et vous, colonel, soyez bon et compatissant pour eux. Ce sont aussi des êtres humains créés à l'image de Dieu, des enfants qui vous sont confiés par le tsar et par la patrie. Plus le devoir est grand, plus est grand le mérite!

— Foma Fomitch! Mon ami, que veux-tu donc faire? Cria la générale avec désespoir. Elle était prête à tomber en pamoison, tant son appréhension était violente.

— Je crois qu'en voilà assez? Conclut Foma sans daigner remarquer la générale. Maintenant, passons aux détails; ce sont de petites choses, mais indispensables, Yégor Ilitch. Le foin de la prairie de Khariline n'est pas encore fauché. Ne vous laissez pas mettre en retard; faites-le couper et le plus tôt sera le mieux; c'est là mon premier conseil.

— Mais, Foma…

— Vous projetez d'abattre une partie de la forêt de Zyrianovski, je le sais. Abstenez-vous en; c'est mon deuxième conseil. Conservez les forêts; elles

gardent la terre humide… Il est bien dommage que vous ayez fait aussi tard les semences de printemps, beaucoup trop tard!

— Mais, Foma…

— Mais trêve de paroles; je ne pourrai tout dire et le temps me manque. Je vous enverrai mes instructions par écrit. Eh bien, adieu! Adieu à tous! Dieu soit avec vous et qu'il vous bénisse! Je te bénis, aussi, mon enfant, – dit-il à Ilucha – Dieu te préserve du poison de tes futures passions. Je te bénis aussi, Falaléi, oublie la Kamarinskaïa! Et vous… vous tous, souvenez-vous de Foma… Allons, Gavrilo! Aide-moi à monter dans ce chariot, vieillard.

Et Foma se dirigea vers la porte. Poussant un cri aigu, la générale se précipita vers lui.

— Non, Foma! Je ne te laisserai pas partir ainsi! S'écria mon oncle et, le rejoignant, il le prit par la main.

— Vous voulez donc employer la force? Demanda l'autre avec arrogance.

— Oui, Foma, s'il le faut, j'emploierai la force! Répondit mon oncle tremblant d'émotion. Tu en as trop dit: il faut t'expliquer. Tu as mal compris ma lettre, Foma!

— Votre lettre? Hurla Foma en s'enflammant instantanément, comme s'il n'eût attendu que ces paroles pour faire explosion. – Votre lettre! La voici, votre lettre! La voici! Je la déchire, cette lettre! Je la piétine, votre lettre! Et, ce faisant, j'accomplis le plus sacré devoir de l'humanité! Voilà ce que je fais, puisque vous me contraignez à des explications. Voyez! Voyez! Voyez!

Et les fragments de la lettre s'éparpillèrent dans la chambre.

— Foma, criait mon oncle en pâlissant de plus en plus, je te répète que tu ne m'as pas compris. Je veux me marier, je cherche mon bonheur…

— Vous marier! Vous avez séduit cette demoiselle et vous mentez en parlant de mariage, car je vous ai vu hier soir sous les buissons du jardin!

La générale fit un cri, et s'affaissa dans son fauteuil. Un tumulte effrayant s'ensuivit. L'infortunée Nastenka restait immobile sur son siège, comme morte. Sachenka, effrayée et qu'on eut dite en proie à un accès de fièvre, tremblait de tous ses membres en serrant Ilucha dans ses bras.

— Foma, criait furieusement mon oncle, si tu as le malheur de divulguer ce secret, tu commettras la plus basse action du monde!

— Je vais le divulguer, votre secret! Hurlait Foma, et j'accomplirai la plus noble des actions! Je suis envoyé par Dieu lui-même pour flétrir les ignominies des hommes. Je monterai sur le toit de chaume d'un paysan et je crierai votre acte ignoble à tous les propriétaires voisins, à tous les passants!… Oui, sachez tous, tous! Que, cette nuit, je l'ai surpris dans le parc, dans les taillis, avec cette jeune fille à l'air si innocent!

— Quelle horreur! Minauda la demoiselle Pérépélitzina.

— Foma! Tu cours à ta perte! Criait mon oncle les poings serrés et les yeux étincelants. Mais Foma continuait à brailler:

— Et lui, épouvanté d'avoir été vu, il a osé tenter de me séduire, moi, honnête, loyal, par une lettre menteuse, afin de me faire approuver son crime… Oui, son crime! Car, d'une jeune fille pure jusqu'alors, vous avez fait une…

— Encore un seul mot outrageant à son adresse, Foma, et je jure que je te tue!

— Ce mot, je le dis, oui, de la jeune fille la plus innocente jusqu'alors, vous êtes parvenu à faire la dernière des dépravées.

Foma n'avait pas encore prononcé ce dernier mot, que mon oncle l'empoignait et, le faisant pirouetter comme un fétu de paille le précipitait à toute volée contre la porte vitrée qui donnait sur la cour. Le coup fut si rude que la porte céda, s'ouvrit largement et que nous vîmes Foma, dégringolant les sept marches du perron, aller s'écraser dans la cour au milieu d'un grand fracas de vitres brisées.

— Gavrilo! Ramasse-moi ça! Cria mon oncle plus pâle qu'un mort, mets-le dans le chariot et que, dans deux minutes, ça ait quitté Stépantchikovo!

Quelle que fût la trame ourdie par Foma, il est assez probable qu'il était loin de s'attendre à un pareil dénouement.

Je ne saurais m'engager à décrire la scène qui suivit cette catastrophe: gémissement déchirant de la générale qui s'écroula dans son fauteuil, ébahissement de la Pérépélitzina devant cet inattendu coup d'énergie d'un homme toujours si docile jusque là, les oh! Et les ah! Des dames pique-assiettes, l'effroi de Nastenka qui faillit s'évanouir et autour de qui s'empressait mon oncle, trépignant à travers la pièce en proie à une indicible

émotion devant sa mère sans connaissance, Sachenka folle de peur, les pleurs de Falaléi, tout cela formait un tableau impossible à rendre. Ajoutez qu'un orage formidable éclata juste à ce moment; les éclats du tonnerre se succédaient constamment tandis qu'une pluie furieuse fouettait les vitres.

— En voilà une fête! Grommela Bakhtchéiev baissant la tête et écartant les bras.

— Ça va mal! Murmurai-je, fort troublé à mon tour, mais, au moins, voilà Foma dehors et il ne rentrera plus!

— Ma mère! Avez-vous repris vos sens? Vous sentez-vous mieux? Pouvez-vous enfin m'écouter? Demanda mon oncle, s'arrêtant devant le fauteuil de la vieille dame qui releva la tête et attacha un regard suppliant sur ce fils qu'elle n'avait jamais vu dans une telle colère.

— Ma mère, reprit-il, la coupe vient de déborder; vous l'avez vu. Je voulais vous exposer cette affaire tout autrement et à loisir; mais le temps presse et je ne puis plus reculer. Vous avez entendu la calomnie, écoutez à présent la justification. Ma mère, j'aime cette noble jeune fille, je l'aime depuis longtemps et je l'aimerai toujours. Elle fera le bonheur de mes enfants et sera pour vous la fille la plus respectueuse; en présence de tous mes parents et amis, je dépose à vos pieds ma demande, et je prie mademoiselle de me faire l'immense honneur de devenir ma femme.

Nastenka tressaillit. Son visage s'empourpra. Elle se leva avec précipitation. Cependant, la générale ne quittait pas des yeux le visage de son fils; elle semblait en proie à une sorte d'ahurissement, et, soudain, avec un sanglot déchirant, elle se jeta à ses genoux devant lui. Elle criait:

— Yégorouchka! Mon petit pigeon! Fais revenir Foma Fomitch! Envoie-le chercher tout de suite ou je mourrai avant ce soir!

Mon oncle fut atterré de voir agenouillée devant lui, sa vieille mère si tyrannique et si capricieuse. Une expression de souffrance passa sur son visage. Enfin, revenu de son étonnement, il se précipita pour la relever et l'installer dans le fauteuil.

— Fais revenir Foma Fomitch, Yégorouchka! Continuait à gémir la générale, fais-le revenir, le cher homme, je ne peux vivre sans lui!

— Ma mère! Exclama douloureusement mon oncle, n'avez-vous donc

rien entendu de ce que je vous ai dit? Je ne peux faire revenir Foma, comprenez-le! Je ne le puis pas et je n'en ai pas le droit après la basse et lâche calomnie qu'il a jetée sur cet ange d'honnêteté et de vertu. Comprenez, ma mère, que l'honneur m'ordonne de réparer le tort causé à cette jeune fille! Vous avez entendu: je demande sa main et je vous supplie de bénir notre union.

La générale se leva encore de son fauteuil et alla se jeter à genoux devant Nastenka.

— Petite mère! Ma chérie! Criait-elle, ne l'épouse pas! Ne l'épouse pas et supplie-le de faire revenir Foma Fomitch! Mon ange! Chère Nastassia Evgrafovna! Je te donnerai, je te sacrifierai tout si tu ne l'épouses pas. Je n'ai pas dépensé tout ce que je possédais; il me reste encore quelque argent de mon défunt mari. Tout est à toi; je te comblerai de biens; Yégorouchka aussi! Mais ne me mets pas vivante au cercueil! Demande-lui de ramener Foma Fomitch!

La vieille dame aurait poursuivi ses lamentations et ses divagations si, indignées de la voir à genoux devant une institutrice à gages, la Pérépélitzina et les autres femmes ne s'étaient précipitées pour la relever au milieu des cris et des gémissements. L'émotion de Nastenka était telle qu'elle ne pouvait qu'à peine se tenir debout. La Pérépélitzina se mit à pleurer de dépit.

— Vous allez tuer votre mère! Criait-elle à mon oncle; on va la tuer. Et vous, Nastassia Evgrafovna, comment pouvez-vous brouiller une mère avec son fils? Dieu le défend!

— Anna Nilovna, dit mon oncle, retenez votre langue! J'ai assez souffert!

— Et moi, ne m'avez-vous pas fait souffrir aussi? Pourquoi me reprochez-vous ma situation d'orpheline? Je ne suis pas votre esclave; je suis la fille d'un lieutenant-colonel et je ne remettrai jamais le pied dans votre maison que je vais quitter aujourd'hui même!

Mais mon oncle ne l'écoutait pas. Il s'approcha de Nastenka et lui prit dévotement la main.

— Vous avez entendu ma demande, Nastassia Evgrafovna? Lui demanda-t-il avec une anxiété désolée.

— Non, Yégor Ilitch, non! Laissons cela! Répondit-elle, à son tour

découragée. Tout cela est bien inutile! Et, lui pressant les mains, elle fondit en larmes. Vous ne faites cette demande qu'en raison de l'incident d'hier… Mais vous voyez bien que ça ne se peut pas. Nous nous sommes trompés, Yégor Ilitch!… Je me souviendrai toujours que vous fûtes mon bienfaiteur et je prierai toujours pour vous… toujours! Toujours!

Les larmes étouffèrent sa voix. Mon pauvre oncle pressentait cette réponse. Il ne pensa même pas à répliquer, à insister… Il l'écoutait, penché vers elle et lui tenant la main, dans un silence navré. Ses yeux se mouillèrent. Nastia continua:

— Hier encore, je vous disais que je ne pouvais être votre femme. Vous le voyez: les vôtres ne veulent pas de moi; je le sentais depuis longtemps. Votre mère ne nous donnera pas sa bénédiction… les autres non plus. Vous êtes trop généreux pour vous repentir plus tard, mais vous serez malheureux à cause de moi… victime de votre bon cœur.

— Oh! C'est bien vrai, Nastenka! C'est un bon cœur…acquiesça Éjévikine qui se tenait de l'autre côté du fauteuil, c'est cela, ma fille, c'est justement le mot qu'il fallait dire!

— Je ne veux pas être une cause de dissentiments dans votre maison, continua Nastenka. Ne vous inquiétez pas de mon sort, Yégor Ilitch, personne ne me fera de tort, personne ne m'insultera… Je retourne aujourd'hui même chez mon père. Il faut nous dire adieu, Yégor Ilitch…

La pauvrette fondit encore en larmes.

— Nastassia Evgrafovna, est-ce votre dernier mot? Fit mon oncle en la regardant avec une détresse indicible, dites une seule parole et je vous sacrifie tout!

— C'était le dernier mot, le dernier! Dit Éjévikine, et elle vous a si bien dit tout cela que j'en suis moi-même surpris. Yégor Ilitch, vous êtes le meilleur des hommes et vous nous avez fait grand honneur! Beaucoup d'honneur! Trop d'honneur!… Cependant, elle n'est pas ce qu'il vous faut, Yégor Ilitch. Il vous faut une fiancée riche, de grande famille, de superbe beauté, avec une belle voix et qui s'avancerait dans votre maison parée de diamants et de plumes d'autruche. Il se pourrait alors que Foma Fomitch fit une concession et qu'il vous bénît. Car vous ferez revenir Foma Fomitch!

Vous avez eu tort de le maltraiter ainsi. C'est l'ardeur excessive de sa vertu qui l'a fait parler de la sorte… Vous serez le premier à dire par la suite que, seule, la vertu le guidait; vous verrez. Autant le faire revenir tout de suite, puisqu'il faut qu'il revienne…

— Fais-le revenir! Fais-le revenir! Cria la générale. C'est la vérité qu'il te dit, mon petit.

— Oui, continua Éjévikine, votre mère se désole bien inutilement… Faites-le revenir. Quant à moi et à Nastia, nous allons partir.

— Attends, Evgraf Larionitch! S'écria mon oncle. Je t'en supplie! J'ai encore un mot à dire, Evgraf, un seul mot…

Cela dit, il s'écarta, s'assit dans un fauteuil et, baissant la tête, il se couvrit les yeux de ses mains, emporté dans une ardente méditation.

Un épouvantable coup de tonnerre éclata presque au-dessus de la maison qui en fut toute secouée. Hébétées de peur, les femmes poussèrent des cris aigus et se signèrent. Bakhtchéiev en fit autant. Plusieurs voix murmurèrent:

— Petit père, le prophète Élie!

Au coup de tonnerre succéda une si formidable averse qu'on eût dit qu'un lac se déversait sur Stépantchikovo.

— Et Foma Fomitch, que devient-il dans les champs? Fit Pérépélitzina.

— Yégorouchka, rappelle-le! S'écria désespérément la générale en se précipitant comme une folle vers la porte. Mais les dames pique-assiettes la retinrent et, l'entourant, la consolaient, criaient, pleurnichaient. C'était un tumulte indescriptible.

— Il est parti avec une redingote; il n'a même pas pris son manteau! Continua la Pérépélitzina. Il n'a pas non plus de parapluie. Il va être foudroyé!

— C'est sûr! Fit Bakhtchéiev, et trempé jusqu'aux os!

— Vous feriez aussi bien de vous taire! Lui dis-je à voix basse.

— C'est un homme, je pense! Répartit le gros homme avec emportement. Ce n'est pas un chien! Est-ce que tu sortirais maintenant, toi? Va donc te baigner, si tu aimes tant cela!

Pressentant et redoutant le dénouement, je m'approchai de mon oncle, resté immobile dans son fauteuil.

— Mon oncle, fis-je en me baissant à son oreille, allez-vous consentir au retour de Foma Fomitch? Comprenez donc que ce serait le comble de l'indécence, au moins tant que Nastenka sera dans cette maison.

— Mon ami, répondit mon oncle en relevant la tête et me regardant résolument dans les yeux, je viens de prononcer mon jugement et je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Ne t'inquiète pas, aucune offense ne sera faite à Nastenka; je m'arrangerai pour cela.

Il se leva et s'approcha de sa mère.

— Ma mère, dit-il, calmez-vous. Je vais faire revenir Foma Fomitch. On va le rattraper; il ne peut encore être loin. Mais je jure qu'il ne rentrera ici que sous une seule condition: c'est que, devant tous ceux qui furent témoins de l'outrage, il reconnaîtra sa faute et demandera solennellement pardon à cette digne jeune fille. Je l'obtiendrai de lui; je l'y forcerai. Autrement, il ne franchira pas le seuil de cette maison. Mais je vous jure, ma mère, que, s'il consent à le faire de bon gré, je suis prêt à me jeter à ses pieds, et à lui donner tout ce que je puis lui donner sans léser mes enfants. Quant à moi, dès aujourd'hui je me retire. L'étoile de mon bonheur s'est éteinte. Je quitte Stépantchikovo. Vivez-y tous heureux et tranquilles. Moi, je retourne au régiment pour finir ma triste existence dans les tourmentes de la guerre, sur quelque champ de bataille… C'en est assez; je pars!

À ce moment, la porte s'ouvrit et Gavrilo apparut, trempé, crotté au-delà du possible.

— Qu'y a-t-il? D'où viens-tu? Où est Foma? S'écria mon oncle en se précipitant vers lui. Tout le monde entoura le vieillard avec une avide curiosité, interrompant à chaque instant son récit larmoyant par toutes sortes d'exclamations.

— Je l'ai laissé près du bois de bouleaux, à une verste et demie d'ici. Effrayé par le coup de tonnerre, le cheval pris de peur s'était jeté dans le fossé.

— Eh bien? Interrogea mon oncle.

— Le chariot versa…

— Eh bien… et Foma?

— Il tomba dans le fossé…

— Mais va donc, bourreau!

— S'étant fait mal au côté, il se mit à pleurer. Je dételai le cheval et je revins ici vous raconter l'affaire.

— Et Foma, il est resté là-bas?

— Il s'est relevé et il a continué son chemin en s'appuyant sur sa canne.

Ayant dit, Gavrilo soupira et baissa la tête. Je renonce à décrire les larmes et les sanglots de ces dames.

— Qu'on m'amène Polkan! Cria mon oncle en se précipitant dans la cour.

Polkan fut amené; mon oncle s'élança dessus, à poil et, une minute plus tard, le bruit déjà lointain des sabots du cheval nous annonçait qu'il était à la poursuite de Foma. Il n'avait même pas pris de casquette.

Les dames se jetèrent aux fenêtres; les ah! Et les gémissements s'entremêlaient de conseils. On parlait de bain chaud, de thé pectoral et de frictions à l'alcool pour ce Foma Fomitch «qui n'avait pas mangé une miette de pain depuis le matin!» La demoiselle Pérépélitzina ayant mis la main, par hasard, sur les lunettes de l'exilé, la trouvaille produisit une sensation extraordinaire. La générale s'en saisit avec des pleurs et des gémissements, et se colla de nouveau le nez contre la fenêtre, les yeux anxieusement fixés sur le chemin. L'émotion était à son comble… Dans un coin, Sachenka s'efforçait de consoler Nastia et toutes deux pleuraient enlacées. Nastenka tenait Ilucha par la main et l'embrassait coup sur coup, faisant ses adieux à son élève qui pleurait à chaudes larmes sans trop savoir pourquoi. Éjévikine et Mizintchikov s'entretenaient à l'écart. Je crus bien que Bakhtchéiev allait suivre l'exemple des jeunes filles et se mettre à pleurer, lui aussi. Je m'approchai de lui.

— Non, mon petit père, me dit-il, Foma Fomitch s'en ira peut-être d'ici, mais le moment n'en est pas encore arrivé; on n'a pas trouve de bœufs à corne d'or pour tirer son chariot! Soyez tranquille, il fera partir les maîtres et s'installera à leur place.

L'orage passé, M. Bakhtchéiev avait changé d'idées.

Soudain, des cris se firent entendre: «On l'amène! Le voici!» et les dames s'élancèrent vers la porte en poussant des cris de paon. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le départ de mon oncle. Une telle promptitude

paraîtrait invraisemblable si l'on n'avait connu plus tard la très simple explication de cette énigme.

Après le départ de Gavrilo, Foma Fomitch était en effet parti en s'appuyant sur sa canne, mais, seul au milieu de la tempête déchaînée, il eut peur, rebroussa chemin, et se mit à courir après le vieux domestique. Mon oncle l'avait retrouvé dans le village.

On avait arrêté un chariot; les paysans accourus y avaient installé Foma Fomitch devenu plus doux qu'un mouton, et c'est ainsi qu'il fut amené dans les bras de la générale qui faillit devenir folle de le voir en cet équipage, encore plus trempé, plus crotté que Gavrilo.

Ce fut un grand remue-ménage. Les uns voulaient l'emmener tout de suite dans sa chambre pour l'y faire changer de linge; d'autres préconisaient bruyamment diverses tisanes réconfortantes; tout le monde parlait à la fois… Mais Foma semblait ne rien voir, ne rien entendre.

On le fit entrer en le soutenant sous les bras. Arrivé à son fauteuil, il s'y affala lourdement et ferma les yeux. Quelqu'un cria qu'il se mourait et des hurlements éclatèrent, cependant que Falaléi, beuglant plus fort que les autres, s'efforçait d'arriver jusqu'à Foma pour lui baiser la main.

V
FOMA FOMITCH ARRANGE LE BONHEUR GÉNÉRAL

— Où suis-je? Murmura Foma d'une voix d'homme mourant pour la vérité?

— Maudit chenapan! Murmura près de moi Mizintchikov. Comme s'il ne le voyait pas! Il va nous en faire des siennes à présent!

— Tu es chez nous, Foma: tu es parmi les tiens! S'écria mon oncle. Allons, du courage! Calme-toi! Vraiment, Foma, tu ferais bien de changer de vêtements; tu vas tomber malade… Veux-tu prendre quelque chose pour te remettre? Un petit verre te réchauffera.

— Je prendrais bien un peu de malaga! Gémit Foma qui ferma encore les yeux.

— Du malaga! J'ai peur qu'il n'y en ait plus, dit mon oncle en interrogeant sa sœur d'un œil anxieux.

— Mais si! Fit-elle. Il en reste quatre bouteilles. Et, faisant sonner ses clefs, elle s'encourut à la recherche du malaga, poursuivie par les cris de toutes ces dames qui se pressaient autour de Foma comme des mouches autour d'un pot de confitures. L'indignation de M. Bakhtchéiev ne fut pas mince.

— Voilà qu'il lui faut du malaga! Grommela-t-il presque à voix haute. Il lui faut un vin dont personne ne boit! Dites-moi maintenant à qui l'on donnerait du malaga si ce n'est à une canaille comme lui? Pouah! Les tristes sires! Mais qu'est-ce que je fais ici? Qu'est-ce que j'attends?

— Foma, commença mon oncle haletant et constamment obligé de s'interrompre, maintenant que te voilà reposé, que te voilà revenu avec nous… c'est-à-dire, Foma, je pense, qu'ayant offensé une innocente créature…

— Où? Où est-elle, mon innocence? Fit Foma, comme dans un délire de fièvre. Où sont mes jours heureux? Où es-tu, mon heureuse enfance, quand, innocent et beau, je poursuivais à travers les champs le papillon printanier?

Où est-il ce temps? Rendez-moi mon innocence! Rendez-la moi!…

Et, les bras écartés, Foma s'adressait successivement à chacun des assistants, comme si quelqu'un d'eux l'eût eue en poche, cette innocence. Je crus que Bakhtchéiev allait éclater de colère.

— Mais pourquoi pas? Grognait-il furieusement. Rendez-lui donc son innocence et qu'ils s'embrassent! J'ai bien peur qu'étant gamin, il ne fût déjà aussi fripouille qu'il l'est actuellement. J'en jurerais!

— Foma!… reprit mon oncle.

— Où sont-ils ces jours bénis où je croyais à l'amour et où j'aimais l'homme? Geignait Foma, alors que je le prenais dans mes bras et que je pleurais sur son cœur? Et à présent, où suis-je? Où suis-je?

— Tu es chez nous; calme-toi! S'écria mon oncle. Voici ce que je voulais te dire, Foma…

— Si vous vous taisiez un peu? Siffla la Pérépélitzina, dardant sur lui ses méchants yeux de serpent.

— Où suis-je? Reprenait Foma. Qu'est-ce donc qui est autour de moi? Ce sont des taureaux et des bœufs qui me menacent de leurs cornes. Vie! Qu'es-tu donc? Vis bafoué, humilié, battu et ce n'est qu'une fois la tombe comblée que les hommes, se ressaisissant, écraseront tes pauvres os sous le poids d'un monument magnifique!

— Il parle de monument, mes aïeux! Fit Éjévikine en claquant des mains.

— Oh! Ne m'érigez pas de monuments! Gémissait Foma. Je n'ai que faire de vos monuments! Je ne convoite de monument que celui que vous pourriez m'ériger dans vos cœurs!

— Foma! Interrompit mon oncle, en voilà assez; calme-toi! Il ne s'agit pas de monuments. Écoute-moi… Vois-tu, Foma, je comprends que, tantôt, tu pouvais brûler d'une noble flamme en me faisant des reproches. Mais tu avais dépassé la limite qu'eût dû te montrer ta vertu; Foma, tu t'es trompé, je te le jure!

— Non, mais finirez-vous? Piaula de nouveau la Pérépélitzina. Voulez-vous donc profiter que ce pauvre homme est entre vos mains pour le tuer?

La générale et toute sa suite s'émurent et toutes ces mains gesticulèrent pour imposer silence à mon oncle.

— Taisez-vous vous-même, Anna Nilovna, je sais ce que je dis! Répondit mon oncle avec fermeté. Cette affaire est sacrée; il s'agit d'honneur et de justice! Foma, tu es un homme raisonnable; tu dois immédiatement demander pardon à la noble fille que tu as injustement outragée.

— Que dites-vous? Quelle jeune fille ai-je outragée? S'informa Foma en promenant ses regards étonnés sur l'assistance, comme s'il eût perdu tout souvenir de ce qui s'était passé et ne comprit plus de quoi il s'agissait.

— Oui, Foma, et, si tu reconnais volontairement ta faute, je te jure que je me prosternerai à tes pieds et que…

— Qui donc ai-je outragé? Hurlait Foma. Quelle demoiselle? Où est-elle, cette jeune fille? Rappelez-moi donc quelques particularités sur elle…

En ce moment, troublée et pleine de peur, Nastenka s'approcha de mon oncle et le tira par la manche.

— Non, Yégor Ilitch, laissez-le; je n'ai pas besoin d'excuses. À quoi bon tout cela? Dit-elle d'une voix suppliante. Laissez donc!

— Ah! Je me rappelle, à présent! S'écria Foma. Mon Dieu! Je me rappelle! Oh! Aidez-moi, à me ressouvenir! Dites: est-ce donc vrai que l'on m'a chassé d'ici comme un chien galeux? Est-ce vrai que la foudre m'a frappé? Est-ce vrai que l'on m'a jeté du haut de ce perron? Est-ce vrai? Est-ce vrai?

Les sanglots et les gémissements de ces dames lui répondirent éloquemment.

— Oui, oui; je me souviens qu'après ce coup de foudre, après ma chute, je revins en courant vers cette maison pour y remplir mon devoir et disparaître à jamais. Soulevez-moi; si faible que je sois, je dois accomplir mon devoir.

On le souleva. Il prit une pose d'orateur et, tendant les mains.

— Colonel! Clama-t-il, me voici de nouveau en pleine possession de moi-même. La foudre n'a pas oblitéré mes facultés intellectuelles. Je ne ressens plus qu'une surdité dans l'oreille droite, résultat probable de ma chute sur le perron… Mais qu'importe? Qu'importe l'oreille droite de Foma?

Il sut communiquer à ces derniers mots tant d'ironie amère et les accompagner d'un sourire si triste que les gémissements des dames reprirent

de plus belle. Toutes, elles attachaient sur mon oncle des regards de reproche et de haine. Mizintchikov cracha et s'en fut vers la fenêtre. Bakhtchéiev me poussa furieusement le coude; il avait peine à tenir en place.

— À présent, écoutez tous ma confession! Gémit Foma, parcourant l'assistance d'un regard fier et résolu et vous, Yégor Ilitch, décidez du sort du malheureux Opiskine! Depuis longtemps, je vous observais; je vous observais, l'angoisse au cœur et je voyais tout, tout! Alors que vous ne pouviez encore vous douter que je vous observais. Colonel, je me trompais peut-être, mais je connaissais et votre égoïsme, et votre orgueil sans limites, et votre luxure phénoménale. Et qui donc pourrait m'accuser si j'ai tremblé pour l'honneur de la plus innocente créature?

— Foma! Foma!… n'en dis pas trop, Foma! S'écria mon oncle en surveillant avec inquiétude l'expression douloureuse qui envahissait le visage de Nastia.

— Ce n'était pas tant l'innocence et la confiance de cette personne qui me troublaient que son inexpérience, continua Foma, sans paraître avoir entendu l'avertissement de mon oncle. Je voyais qu'un tendre sentiment était en train d'éclore dans son cœur, comme une rose au printemps et je me remémorais involontairement cette pensée de Pétrarque que «l'innocence est souvent à un cheveu de la perdition». Je soupirais; je gémissais et, pour cette jeune fille plus pure qu'une perle, j'aurais volontiers donné tout mon sang. Mais qui eût pu répondre de vous, Yégor Ilitch? Connaissant l'impétuosité de vos passions, sachant que vous seriez prêt à tout sacrifier à leur satisfaction d'un moment, je me sentais plongé dans un abîme d'épouvante et de crainte sur le sort de la plus honnête jeune fille…

— Foma, comment as-tu pensé des choses pareilles? S'écria mon oncle.

— Je vous observais la mort dans l'âme. Si vous voulez savoir à quel point j'ai souffert, interrogez Shakespeare; il vous répondra dans son Hamlet; il vous dira l'état de mon âme. J'étais devenu méfiant et farouche. Dans mon inquiétude, dans mon indignation, je voyais tout au pire. Voilà pourquoi vous avez pu remarquer mon désir de la faire quitter cette maison: je voulais la sauver. Voilà pourquoi, tous ces derniers temps, vous me voyiez nerveux et courroucé contre tout le genre humain. Oh! Qui me réconciliera désormais

avec l'humanité? Je comprends que je fus peut-être exigeant et injuste envers vos hôtes, envers votre neveu, envers M. Bakhtchéiev, en exigeant de lui une connaissance approfondie de l'astronomie. Mais qui ne me pardonnerait en considération de ce que souffrait alors mon âme? Je cite encore Shakespeare et je dis que je me représentais alors l'avenir comme un abîme insondable au fond duquel était tapi un crocodile. Je sentais que mon devoir était de prévenir ce malheur, que je n'avais pas d'autre raison de vivre. Mais quoi? Vous ne comprîtes pas ces nobles mouvements de mon âme, et vous ne me payâtes que d'ingratitudes, de railleries, d'humiliations…

— Foma! S'il en est ainsi, je comprends bien des choses! S'écria mon oncle en proie à une extrême émotion.

— Du moment que vous comprenez si bien, colonel, daignez donc m'écouter sans m'interrompre. Je continue. Conséquemment, toute ma faute consistait en mon souci du bonheur et du sort à venir de cette enfant, car, auprès de vous, c'est une enfant. Mon extrême amour de l'humanité avait fait de moi un démon de colère et de vengeance. Je me sentais prêt à me jeter sur les hommes pour les tourmenter. Et savez-vous, Yégor Ilitch, comme par un fait exprès, chacun de vos actes ne faisait que me confirmer en mes soupçons. Savez-vous qu'hier, lorsque vous vouliez me combler de votre or pour acheter ma désertion, je me disais: «C'est sa conscience qu'il éloigne en ma personne, pour faciliter la perpétration de son crime!»

— Foma! Foma! Ainsi, c'était là ce que tu pensais hier? S'écria mon oncle terrifié. Mon Dieu! Et moi qui ne soupçonnais rien!

— Le ciel lui-même m'avait inspiré ces craintes, poursuivit Foma. Alors, dites vous-même ce que je pus penser quand l'aveugle hasard m'eut amené vers ce banc fatal; dites ce que je pus penser à ce moment! – oh! Mon Dieu! – en voyant de mes propres yeux tous mes soupçons réalisés d'une si éclatante manière? Mais il me restait encore un espoir, un faible espoir, il est vrai, mais quand même un espoir, et voici que vous le détruisez vous-même par cette lettre où vous me déclarez votre intention de vous marier et me suppliez de ne pas divulguer ce que j'ai vu… «Mais, pensai-je, pourquoi m'écrit-il seulement alors que je l'ai surpris, quand il aurait si bien pu le faire avant? Pourquoi n'est-il pas accouru vers moi, heureux et beau, car l'amour embellit

le visage? Pourquoi ne s'est-il pas jeté dans mes bras? Pourquoi n'est-il pas venu pleurer sur ma poitrine les larmes de son immense bonheur? Pourquoi ne m'a-t-il pas tout raconté, tout?» Suis-je donc le crocodile qui vous aurait dévoré au lieu de vous donner un bon conseil? Suis-je donc un répugnant cancrelat qui vous eût mordu au lieu d'aider à votre bonheur? Je ne pus que me poser cette question: «Suis-je son ami ou le plus dégoûtant des insectes?» Et je pensais: «Pourquoi, enfin, a-t-il fait venir son neveu de la capitale dans le but prétendu d'en faire l'époux de cette jeune fille, sinon pour nous tromper tous, y compris ce neveu trop léger, et poursuivre en secret son criminel projet?» Non, colonel, si quelqu'un a ancré en moi la conviction que votre amour était coupable, c'est vous, vous seul! Ce n'est pas tout: vous êtes également coupable à l'égard de cette jeune fille que vous avez exposée à la calomnie, aux plus déshonorant soupçons, elle, pure et sage, par votre égoïsme méfiant et maladroit.

La tête basse, mon oncle se taisait. L'éloquence de Foma avait évidemment éteint toutes ses velléités de défense et il se reconnaissait pleinement coupable. La générale et sa cour écoutaient Foma dans un silence dévot et la Pérépélitzina contemplait la pauvre Nastenka avec un air de triomphe fielleux.

— Surpris, énervé, abattu, continua Foma, je m'étais enfermé chez moi pour prier Dieu de m'inspirer des pensées judicieuses. Je finis par me décider à vous éprouver publiquement pour la dernière fois. Peut-être y ai-je apporté trop d'ardeur; peut-être me suis-je par trop abandonné à mon indignation; mais, en récompense des plus nobles intentions, vous m'avez jeté par la fenêtre. Et, tout en tombant, je me disais: «Voici comme on récompense la vertu!» Puis je me brisai sur le sol et je ne me souviens plus de ce qu'il arriva par la suite.

À ce tragique souvenir, des cris perçants et des sanglots interrompirent Foma. Armée de la bouteille de malaga qu'elle venait d'arracher aux mains de Prascovia Ilinichna, la générale voulut courir à lui, mais Foma écarta majestueusement du même coup et le malaga et la générale.

— Silence! S'écria-t-il, il faut que je termine. Je ne sais ce qu'il m'arriva après ma chute. Ce que je sais, c'est que je suis trempé, sous le coup de la

fièvre et uniquement préoccupé d'arranger votre bonheur. Colonel! D'après différents indices sur lesquels je ne m'étendrai pas pour le moment me voici enfin convaincu que votre amour est pur et élevé, s'il est aussi très méfiant. Battu, humilié, soupçonné d'outrage à une jeune fille pour l'honneur de laquelle je suis prêt, tel un chevalier du moyen âge, à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je me décide à vous montrer comment Foma Fomitch Opiskine venge les insultes qu'on lui fait. Tendez-moi votre main, colonel!

— Avec plaisir, Foma! Exclama mon oncle. Et, comme tu viens de t'expliquer favorablement à l'honneur de la plus noble personne… alors… certainement… je suis heureux de te tendre la main et de te faire part de mes regrets…

Et mon oncle lui tendit chaleureusement la main sans se douter de ce qu'il allait advenir de tout cela.

— Donnez aussi votre main, continua Foma d'une voix faible, écartant la foule de dames qui l'entourait et s'adressant à Nastenka, qui se troubla et leva sur lui un regard timide. Continuant à tenir la main de mon oncle dans les siennes, il reprit: – Approchez-vous, approchez-vous, ma chère enfant, cela est indispensable pour votre bonheur.

— Qu'est-ce qu'il médite? Fit Mizintchikov.

Peureuse et tremblante, Nastia s'approcha lentement et tendit à Foma sa petite main. Foma la prit et la mit dans celle de mon oncle.

— Je vous unis et je vous bénis! Prononça-t-il d'un ton solennel; si la bénédiction d'un martyr frappé par le malheur vous peut être de quelque utilité. Voilà comment se venge Foma Fomitch Opiskine! Hourra!

La surprise générale fut immense. Ce dénouement tant inattendu laissait les spectateurs abasourdis. La générale était bouche bée avec sa bouteille de malaga dans les mains, Pérépélitzina pâlit et se prit à trembler de rage. Les dames pique-assiettes frappèrent des mains, puis restèrent comme figées sur place. Frémissant de la tête aux pieds, mon oncle voulut dire quelque chose mais ne put. Nastia avait pâli affreusement en murmurant d'une voix faible que «cela ne se pouvait pas…» Mais il était trop tard. Il faut rendre cette justice à Bakhtchéiev que, le premier, il répondit au hourra de Foma. Puis ce

fut moi. Puis, de toute la force de sa voix argentine, ce fut Sachenka qui s'élança vers son père pour l'embrasser, puis Ilucha, puis Éjévikine et le dernier de tous, Mizintchikov.

— Hourra! Répéta Foma, hourra! Et maintenant, enfants de mon cœur, à genoux devant la plus tendre des mères. Demandez-lui sa bénédiction et, s'il le faut, je vais m'agenouiller avec vous.

N'ayant pas encore eu le temps de se regarder et ne comprenant pas encore bien ce qui leur arrivait, mon oncle et Nastia tombèrent à genoux devant la générale et tout le monde se groupa autour d'eux, tandis que la vieille dame restait indécise, ne sachant que faire. Ce fut encore Foma qui dénoua la situation en se prosternant, lui aussi, devant sa bienfaitrice, dont il résolut ainsi l'indécision. Fondant en larmes, elle donna son consentement. Mon oncle se releva et serra Foma dans ses bras.

— Foma! Foma! Fit-il. Mais sa voix s'étrangla et il ne put continuer.

— Du champagne! Hurla Stépane Alexiévitch. Hourra!

— Non, pas de champagne! Protesta Pérépélitzina qui avait eu le temps de se remettre et de calculer la valeur de chaque circonstance et de toutes ses suites, mais allumons un cierge, faisons une prière devant l'icône avec laquelle on les bénira comme il se fait chez les gens pieux.

On s'empressa d'obtempérer à cette sage objurgation. Stépane Alexiévitch monta sur une chaise pour placer le cierge devant la sainte image, mais la chaise craqua et il n'eut que le temps de sauter à terre où il se reçut fort bien sur ses pieds et, de la meilleure grâce du monde, il céda avec déférence la place à la mince Pérépélitzina qui alluma le cierge.

La religieuse et les dames pique-assiettes commencèrent à se signer pendant qu'on décrochait l'image du Sauveur et qu'on l'apportait à la générale. Mon oncle et Nastia se mirent de nouveau à genoux et la cérémonie eut son cours sous la haute direction de la Pérépélitzina: «Saluez votre mère jusqu'à terre! Baisez l'icône! Baisez la main de votre mère!» Après les fiancés, M. Bakhtchéiev crut devoir baiser successivement l'icône et la main de la générale, il était fou de joie.

— Hourra! Cria-t-il. À présent, il faut du champagne!

Tout le monde était ravi, du reste. La générale pleurait, mais c'étaient des

larmes de bonheur, l'union bénie par Foma devenant immédiatement pour elle et convenable et sacrée. Elle comprenait surtout que Foma avait su se distinguer de telle sorte qu'elle était désormais sûre de le conserver auprès d'elle à jamais.

Mon oncle se mettait par instant à genoux devant sa mère pour lui baiser les mains, puis il se précipitait pour m'embrasser, puis Bakhtchéiev, Mizintchikov, Éjévikine. Il faillit étouffer Ilucha dans ses bras. Sacha embrassait Nastenka et Prascovia Ilinitchna versait un déluge de larmes, ce qu'ayant remarqué, M. Bakhtchéiev s'approcha d'elle et lui baisa la main. Pénétré d'attendrissement le vieil Éjévikine pleurait dans un coin en s'essuyant les yeux d'un mouchoir malpropre. Dans un autre coin, Gavrilo pleurnichait aussi en dévorant Foma d'un regard admiratif, tandis que Falaléi sanglotait à haute voix et, s'approchant de chacun des assistants, lui baisait dévotement la main. Tous étaient accablés sous le poids d'une ivresse sentimentale. On se disait que le fait était accompli et irrévocable et que tout cela était l'ouvrage de Foma Fomitch.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que l'on vit apparaître Tatiana Ivanovna. Quel instinct, quel flair l'avertit aussi rapidement, au fond de sa chambre, de ces événements d'amour et de mariage? Elle entra, légère, le visage rayonnant et les yeux mouillés de larmes joyeuses, vêtue d'une ravissante toilette (elle avait eu le temps d'en changer!) et se précipita pour embrasser Nastenka.

— Nastenka! Nastenka! Tu l'aimais et je ne le savais pas! Mon Dieu! Ils s'aimaient, ils souffraient en silence, en secret! On les persécutait! Quel roman! Nastia, mon ange, dis-moi toute la vérité, aimes-tu vraiment ce fou?

Pour toute réponse Nastia l'embrassa.

— Dieu! Quel charmant roman! Et Tatiana battit des mains. Écoute, Nastia, mon ange, tous les hommes, sans exception, sont des ingrats, des méchants qui ne valent pas notre amour. Mais peut-être celui-ci est-il meilleur que les autres. Approche-toi, mon fou! S'écria-t-elle en s'adressant à mon oncle. Tu es donc vraiment amoureux? Tu es donc capable d'aimer? Regarde-moi, je veux voir tes yeux, savoir s'ils sont menteurs? Non, non! Ils ne mentent pas, ils reflètent bien l'amour! Oh! Que je suis heureuse!

Nastenka, mon amie, tu n'es pas riche, je veux te donner trente mille roubles! Accepte-les, pour l'amour de Dieu! Je n'en ai pas besoin, tu sais, il m'en reste encore beaucoup. Non, non, non! – cria-t-elle avec de grands gestes en voyant Nastia prête à refuser. – Taisez-vous aussi, Yégor Ilitch, cela ne vous regarde pas. Non, Nastia, je veux te faire ce cadeau, il y a longtemps que j'avais l'intention de te donner cette somme, mais j'attendais ton premier amour… Je me mirerai dans votre bonheur. Tu me feras beaucoup de chagrin si tu n'acceptes pas, je vais pleurer. Nastia! Non, non et non!

Tatiana était dans un tel ravissement qu'il eût été cruel de la contrarier, en ce moment du moins. On remit donc l'affaire à plus tard. Elle se précipita pour embrasser la générale, la Pérépélitzina, tout le monde. Bakhtchéiev s'approcha d'elle et lui baisa la main.

— Ma petite mère! Ma tourterelle! Pardonne à un vieil imbécile, je n'avais pas compris ton cœur d'or!

— Quel fou! Je te connais depuis longtemps, moi! Fit Tatiana pleine d'enjouement. Elle lui donna de son gant une tape sur le nez et passa, plus légère qu'un zéphyr, en le frôlant de sa robe luxueuse, pendant que le gros homme faisait place avec déférence.

— Quelle digne demoiselle! Fit-il attendri. Puis, me regardant joyeusement dans le blanc des yeux, il me chuchota en confidence: – On a pu recoller le nez de l'Allemand!

— Quel nez? Quel Allemand? Demandai-je? Demandai-je étonné.

— Mais le nez de l'Allemand que j'avais fait venir de la capitale… qui baise la main de son Allemande pendant qu'elle essuie une larme avec son mouchoir. Evdokime l'a raccommodé hier; je l'ai fait prendre par un courrier. On va l'apporter tout à l'heure… un jouet superbe!

— Foma! Criait mon oncle au comble de la joie, tu es l'auteur de mon bonheur! Comment pourrai-je jamais te revaloir cela?

— Ne vous préoccupez pas de cela, colonel! Répondit Foma d'un air sombre; continuez à ne faire aucune attention à moi et soyez heureux sans Foma.

Il était évidemment fort froissé de ce qu'au milieu de la joie générale on semblât l'avoir oublié.

— C'est que nous sommes en extase, Foma! Cria mon oncle. Je ne sais plus où je me trouve! Écoute, Foma, je t'ai fait de la peine. Toute ma vie, tout mon sang ne suffiront pas à racheter cela; aussi, je me tais et je ne cherche même pas à m'excuser. Mais, si jamais tu as besoin de ma tête, s'il te faut ma vie, s'il est nécessaire que je me précipite dans un gouffre béant, ordonne seulement, et tu verras! Je ne t'en dis pas plus, Foma!

Et mon oncle fit un geste exprimant l'impossibilité où il était de découvrir une expression plus énergique de sa pensée; pour le surplus, il se contenta d'attacher sur Foma des yeux brillants de larmes reconnaissantes.

— Voilà l'ange qu'il est! Piaula la Pérépélitzina comme un cantique de louanges à Foma.

— Oui, oui! Fit à son tour Sachenka. Je ne me doutais pas que vous fussiez aussi brave homme, Foma Fomitch, et soyez sûr que, désormais, je vous aimerai de tout mon cœur. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point je vous estime!

— Oui, Foma! Fit Bakhtchéiev, daigne aussi me pardonner. Je ne te connaissais pas! Je ne te connaissais pas! Toute ma maison est à ton service! Ce qui serait tout à fait bien, c'est que tu viennes me voir après-demain, avec la mère générale et les fiancés… et toute la famille. Je vous ferai servir un de ces dîners! Je ne veux pas me vanter, mais je crois que je vous offrirai quelque chose! Je vous en donne ma parole!

Au milieu de ces actions de grâces, Nastenka s'approcha de Foma Fomitch et, sans plus de paroles, l'embrassa de toutes ses forces.

— Foma Fomitch, dit-elle, vous êtes notre bienfaiteur; vous nous avez rendus si heureux que je ne sais comment nous pourrons jamais le reconnaître; ce que je sais, c'est que je serai pour vous la plus tendre, la plus respectueuse des sœurs…

Elle ne put aller plus loin; les sanglots étranglèrent sa voix. Foma la baisa sur le front. Il avait aussi les larmes aux yeux.

— Enfants de mon cœur, s'écria-t-il, vivez, épanouissez-vous et, aux moments de bonheur, souvenez-vous du pauvre exilé! À mon sujet, laissez-moi vous dire que l'adversité est peut-être la mère de la vertu. C'est Gogol qui l'a dit, je crois. Cet écrivain n'était pas fort sérieux, mais, parfois, on

rencontre en son œuvre des idées fécondes. Or l'exil est un malheur! Désormais, je serai le pèlerin parcourant la terre appuyé sur son bâton et, qui sait? Il se peut qu'après tant de souffrances, je devienne encore plus vertueux! Et cette pensée sera mon unique consolation.

— Mais… où vas-tu donc, Foma? S'écria mon oncle effrayé.

Tous les assistants tressaillirent et se précipitèrent vers Foma.

— Mais, puis-je rester dans votre maison après la façon dont vous m'avez traité, colonel? Interrogea Foma avec la plus extraordinaire dignité.

On ne le laissa point parler. Les cris de tous couvrirent sa voix. On l'avait mis dans le fauteuil et on le suppliait; et l'on pleurait; je ne sais ce qu'on n'eût pas fait. Il n'est pas douteux qu'il ne songeait nullement à quitter cette maison, pas plus qu'il n'y avait songé la veille, ni quand il bêchait le potager. Il savait que, désormais, on le retiendrait dévotement, qu'on s'accrocherait à lui, maintenant surtout qu'il avait fait le bonheur général, que son culte était restauré, que chacun était prêt à le porter sur son dos et s'en fût trouvé fort honoré. Peut-être un assez piteux retour ne laissait-il pas de blesser son orgueil et exigeait-il quelques exploits héroïques. Mais, avant tout, l'occasion de poser était exceptionnelle, l'occasion de dire de si belles choses et de s'étendre, et de faire son propre éloge! Comment résister à pareille tentation?

Aussi n'essaya-t-il pas d'y résister. Il s'arrachait des mains qui le retenaient; il exigeait son bâton; il suppliait qu'on lui rendit sa liberté, qu'on le laissât partir aux quatre coins du monde. Il avait été déshonoré et battu dans cette maison où il n'était revenu que pour arranger le bonheur de tous! Mais pouvait-il rester dans «la maison d'ingratitude?» Pouvait-il manger des «stchis» qui, «bien que nourrissants, n'étaient assaisonnés que de coups?» Mais, à la fin, sa résistance mollissait sensiblement. On l'avait de nouveau installé dans le fauteuil où son éloquence ne tarissait pas.

— Que j'ai eu à souffrir ici! Criait-il. Est-ce qu'on ne me tirait pas la langue? Et vous-même, colonel, ne m'avez-vous pas fait la nique à toute heure, tel un enfant des rues? Oui, colonel, je tiens à cette comparaison, car, si vous ne m'avez pas proprement fait la nique, c'était une incessante et bien plus pénible nique morale. Je ne parle pas des horions…

— Foma! Foma! S'écria mon oncle. Ne rappelle pas ce souvenir qui me

tue! Je t'ai déjà dit que tout mon sang ne suffirait pas à laver cette offense. Sois magnanime! Oublie; pardonne et reste pour contempler ce bonheur qui est ton œuvre…

— Je veux aimer l'homme! Criait Foma, et on me le prend! On m'empêche d'aimer l'homme! On m'arrache l'homme! Donnez, donnez-moi l'homme que j'aime! Où est-il, cet homme? Où s'est-il caché? Pareil à Diogène avec sa lanterne, je l'ai cherché pendant toute mon existence, et je ne peux pas le trouver et je ne pourrai aimer personne tant que je n'aurai pas trouvé cet homme! Malheur à celui qui a fait de moi un misanthrope! Je crie: donnez-moi l'homme que je l'aime et l'on me pousse Falaléi! Aimerais-je Falaléi? Voudrais-je aimer Falaléi? Pourrai-je enfin aimer Falaléi, alors même que je le voudrais? Non! Pourquoi? Parce qu'il est Falaléi! Pourquoi je n'aime pas l'humanité? Mais parce que tout ce qui est au monde est Falaléi ou lui ressemble! Je ne veux pas de Falaléi! Je hais Falaléi! Je crache sur Falaléi! J'écraserai Falaléi! Et, s'il eût fallu choisir, j'eusse préféré Asmodée à Falaléi. Viens, viens ici, mon éternel bourreau; viens ici! Cria-t-il tout à coup à l'infortuné Falaléi qui se tenait innocemment derrière la foule groupée autour de Foma Fomitch et, tirant par la main le pauvre garçon à moitié fou de peur, il continua: – Viens ici!… Colonel! Je vous prouverai la véracité de mes dires, la réalité de ces continuelles railleries dont je me plaignais! Dis-moi, Falaléi (et dis la vérité!), de quoi as-tu rêvé cette nuit? Vous allez voir, colonel, les fruits de votre politique! Voyons, parle, Falaléi!

Tremblant d'effroi, le malheureux enfant jetait autour de lui des regards désespérés qui cherchaient un appui; mais tous attendaient sa réponse en frissonnant.

— Eh bien, Falaléi, j'attends!

Pour toute réponse, Falaléi fit une affreuse grimace, ouvrit une bouche immense et se mit à pleurer comme un veau.

— Eh bien, colonel, vous voyez cet entêtement? Est-ce naturel? Pour la dernière fois, Falaléi, je te demande de quoi tu as rêvé cette nuit?

— De…

— Dis que tu as rêvé de moi! Lui souffla Bakhtchéiev.

— De vos vertus! Lui souffla Éjévikine dans l'autre oreille.

Falaléi se tournait alternativement de chaque côté, puis:

— De vos… de vos ver… du bœuf blanc! Beugla-t-il enfin, et il fondit en larmes.

Il y eut un ah! Horrifié. Mais Foma Fomitch était en humeur de générosité:

— Je me plais du moins à reconnaître ta franchise, Falaléi, déclara-t-il, une franchise que je ne trouve pas chez bien d'autres. Que Dieu soit avec toi! Si tu me taquines volontairement à l'instigation de ces autres, Dieu vous récompensera tous ensemble. S'il en est autrement, je te félicite pour ton inestimable franchise, car, même dans le dernier des hommes (et tu l'es), j'ai pour habitude de voir encore l'image de Dieu… Je te pardonne, Falaléi… Mes enfants, embrassez-moi; je reste!

— «Il reste!» s'écrièrent d'une seule voix tous les assistants ravis.

— Je reste et je pardonne. Colonel, donnez du sucre à Falaléi; il ne faut pas qu'il pleure dans un pareil jour de bonheur!

Une telle générosité fut naturellement trouvée extraordinaire. Se préoccuper de ce Falaléi et dans un tel moment! Mon oncle se précipita pour exécuter l'ordre donné et, tout aussitôt, un sucrier d'argent se trouva comme par enchantement dans les mains de Prascovia Ilinitchna. D'une main tremblante, mon oncle réussit à en extraire deux morceaux de sucre, puis trois, qu'il laissa tomber, l'émotion l'ayant mis dans l'impossibilité de rien faire.

— Eh! Cria-t-il, pour un pareil jour! – Et il donna à Falaléi tout le contenu du sucrier, ajoutant: – Tiens Falaléi, voilà pour ta franchise!

— Monsieur Korovkine! Annonça soudainement Vidopliassov apparu sur le seuil de la porte.

Il se produisit une petite confusion. La visite de Korovkine tombait évidemment fort mal à propos. Tous les regards interrogèrent mon oncle, qui s'écria un peu confus:

— Korovkine! Mais j'en suis à coup sûr enchanté! Et il regarda timidement Foma. Seulement, je ne sais s'il est convenable de le recevoir en un pareil moment. Qu'en penses-tu, Foma?

— Mais ça ne fait rien! ça ne fait rien! Répondit Foma avec la plus

grande amabilité. Recevez donc Korovkine, et qu'il prenne part à la félicité générale.

En un mot Foma Fomitch était d'une humeur angélique.

— J'ose respectueusement vous annoncer, remarqua Vidopliassov, que M. Korovkine n'est pas dans un état normal.

— Comment? Il n'est pas dans un état normal! Qu'est-ce que tu nous chantes là? S'écria mon oncle.

— Mais il est ivre…

Et, avant que mon oncle ait eu le temps de rougir, d'ouvrir la bouche, de se troubler, nous connûmes le mot de cette énigme. Dans la porte s'encadra Korovkine en personne; il s'efforçait d'écarter Vidopliassov pour se mieux révéler à la société surprise.

C'était un homme de petite taille, mais râblé, d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs grisonnants et taillés en brosse, au visage rouge et plein, aux petits yeux injectés de sang. Il avait une haute cravate de crin et portait un frac extrêmement usé, déchiré sous l'aisselle et tout couvert de duvet et de foin, un impossible pantalon et une crasseuse casquette qu'il tenait à la main. Il était abominablement ivre. Parvenu au milieu de la pièce, il s'arrêta, vacillant, et parut un instant plongé dans une profonde méditation d'ivrogne; puis sa figure s'épanouit en un large sourire.

— Excusez, Messieurs et Mesdames! Je crois que je suis un peu… (ici, il s'appliqua une tape sur la tête).

La générale se couvrit d'une expression de dignité offensée. Toujours assis dans son fauteuil, Foma toisait avec ironie l'excentrique visiteur que Bakhtchéiev contemplait avec un étonnement où il y avait de la compassion. La confusion de mon oncle était immense. Il souffrait le martyre pour Korovkine.

— Korovkine, commença-t-il, écoutez…

— Attendez que je me présente, interrompit Korovkine. Je me présente, interrompit Korovkine. Je me présente: l'enfant de la nature… Mais que vois-je? Des dames!… Et tu ne dis pas, canaille, que tu as des dames? – ajouta-t-il en guignant mon oncle avec un sourire malin. –. Ça ne fait rien, courage! On va se présenter aussi au beau sexe… Charmantes dames! – commença-t-il

d'une langue péniblement pâteuse et en s'arrêtant à chaque mot, – vous voyez devant vous un malheureux qui… en un mot… et cætera… J'aurais peine à dire le reste… Musiciens! Une polka!

— N'auriez-vous pas envie de vous reposer un peu? S'enquit l'aimable Mizintchikov en s'approchant placidement de Korovkine.

— Me reposer? C'est pour m'insulter que vous dites ça?

— Nullement, mais ça fait tant de bien après un voyage…

— Jamais! Répondit Korovkine avec indignation. Tu crois que je suis saoul? Eh bien, pas du tout!… Du reste, où est-ce qu'on repose, ici?

— Venez, je vais vous y conduire.

— Oui, tu vas me conduire à l'écurie? À d'autres, mon cher! Je viens d'y passer la nuit… Et puis d'ailleurs, mène-moi-z'y… Pourquoi ne pas aller avec un brave homme? Inutile de m'apporter un oreiller! Un militaire n'a pas besoin d'oreiller!… Prépare-moi un canapé… un canapé… Puis, écoute… Je vois que tu n'es pas méchant… Prépare-moi donc aussi… tu comprends?… Du rhum, quoi!… Un tout petit verre, pour chasser la mouche, rien que pour chasser la mouche!

— Entendu… parfait! Répondait Mizintchikov.

— Bien, mais… attends donc. Il faut que je prenne congé… Adieu, mesdames et mesdemoiselles! Vous m'avez, pour ainsi dire… transpercé le cœur… Mais bon! Je ferai ma déclaration plus tard… Réveillez-moi seulement vers le commencement, ne fût-ce que cinq minutes avant le commencement… Mais ne commencez pas sans moi; vous entendez!

Et le joyeux gaillard sortit en compagnie de Mizintchikov.

Tout le monde se taisait. L'étonnement ne se dissipait pas. Enfin, Foma se mit à ricaner doucement et peu à peu, son rire se fit plus franc, ce que voyant, la générale commença à s'égayer aussi, malgré que son visage ne perdit rien de son air de dignité outragée. Le rire gagnait de tous côtés. Mais mon oncle restait sur place, comme assommé, rougissant aux larmes et n'osant plus prononcer un mot.

— Mon Dieu! Fit-il enfin, qui eût pu se douter…? Mais aussi… aussi… cela peut arriver à tout le monde. Foma, je t'assure que c'est un très honnête homme, et très lettré, Foma… tu verras!

— Je vois! Je vois! Répétait Foma en se tordant de rire, très lettré! Tout à fait lettré!

— Et comme il parle sur les chemins de fer! Fit à mi-voix le perfide Éjévikine.

— Foma!… s'écria mon oncle.

Mais un rire général couvrit ses paroles. Foma se tordait et… mon oncle fit tout bonnement comme les autres.

— Eh bien, quoi! – reprit-il. – Tu es généreux, Foma; tu as une grande âme; tu as fait mon bonheur; tu pardonneras aussi à Korovkine!

Seule, Nastenka ne riait pas. Elle couvait son fiancé d'un regard plein d'amour qui disait clairement:

— Que tu es donc charmant et bon! Et quel noble cœur tu es! Et que je t'aime!

VI
CONCLUSION

Le triomphe de Foma fut aussi complet que définitif car, sans lui, rien ne se fût arrangé et le fait accompli primait toutes les réserves, toutes les objections. Mon oncle et Nastenka lui vouèrent une gratitude illimitée et j'avais beau vouloir leur expliquer les motifs réels de son consentement, ils ne voulaient rien entendre. Sachenka clamait: «Oh! Le bon, le bon Foma Fomitch! Je vais lui broder un coussin!» et je crois bien que le nouveau converti, Stépane Alexiévitch, m'eût étranglé à la première parole irrespectueuse envers Foma. Il se tenait constamment auprès de lui, le contemplait avec dévotion et répondait à chaque mot prononcé par le maître: «Tu es le plus brave des hommes, Foma! Tu es un savant, Foma!»

Pour ce qui est d'Éjévikine, il était au septième ciel. Depuis longtemps le vieillard voyait que Nastenka avait tourné la tête à Yégor Ilitch et il n'avait cessé de rêver nuit et jour à ce mariage. Il avait traîné l'affaire tant qu'il avait pu et n'y avait renoncé que lorsqu'il n'y avait plus eu moyen de ne pas y renoncer. Foma avait tout réparé. Quel que fût d'ailleurs son ravissement, le vieillard connaissait à fond son Foma, voyait clairement qu'il avait réussi à s'ancrer pour toujours dans cette maison et que sa tyrannie n'aurait plus de fin.

Tout le monde sait que les gens les plus capricieux et les plus désagréables se calment toujours, ne fût-ce que pour quelque temps, alors qu'ils obtiennent satisfaction. Au contraire, Foma Fomitch n'en devint que plus stupidement arrogant. Avant le dîner, quand il eût changé de linge et de vêtements, il s'assit dans son fauteuil, appela mon oncle et, devant toute la famille, lui entama un nouveau sermon:

— Colonel! Vous allez vous marier. Comprenez-vous le devoir…

Et ainsi de suite. Imaginez-vous un discours tenant dix pages du Journal des Débats, mais dix pages composées avec les plus petits caractères et remplies des plus folles sottises, sans un mot sur ces devoirs, mais débordant

de louanges éhontées à l'intelligence, à la bonté, à la magnanimité, au courage et au désintéressement d'un certain Foma Fomitch. Tout le monde mourait de faim et brûlait d'envie de se mettre à table; mais personne n'osait interrompre et on écouta ses bêtises jusqu'à la fin. Il n'y eut pas jusqu'à Bakhtchéiev, qui, malgré son formidable appétit, ne lui prêtât une oreille attentive et déférente.

Enchanté de sa propre faconde, Foma Fomitch donna libre cours à sa gaieté et se grisa même à table en portant les toasts les plus saugrenus. Il en vint à plaisanter les fiancés et certaines de ses plaisanteries furent tellement obscènes et peu voilées que Bakhtchéiev lui-même en fut honteux. Si bien qu'à la fin, Nastenka se leva de table et s'enfuit, ce qui transporta Foma Fomitch. Il se ressaisit aussitôt et, en termes brefs, mais expressifs, il esquissa l'éloge des qualités de l'absente et lui porta un toast. Mon oncle était près de l'embrasser pour ces paroles.

En général, les fiancés semblaient un peu gênés et je remarquai que, depuis l'instant de la bénédiction, ils n'avaient pas échangé un seul mot et qu'ils évitaient de se regarder. Au moment où l'on se leva de table, mon oncle avait subitement disparu. En le cherchant, je passai sur la terrasse où, assis dans un fauteuil devant une tasse de café, Foma pérorait, fortement stimulé par la boisson. Il n'avait autour de lui qu'Éjévikine, Bakhtchéiev et Mizintchikov. Je m'arrêtai pour écouter.

— Pourquoi, criait Foma, pourquoi suis-je prêt à aller sur le bûcher pour mes opinions? Et pourquoi personne de vous n'est-il capable d'en faire autant? Pourquoi? Pourquoi?

— Mais il serait fort inutile de monter sur le bûcher, Foma Fomitch, raillait Éjévikine. Quelle utilité? D'abord, ça fait souffrir, et puis on serait brûlé; que resterait-il?

— Ce qu'il resterait? Des cendres sacrées! Mais, comment peux-tu me comprendre? Comment peux-tu m'apprécier? Pour vous, il n'est pas de grands hommes hors certains Césars et autres Alexandres de Macédoine. Qu'ont-ils fait, tes Césars? Qui ont-ils rendu heureux? Qu'a-t-il fait, ton fameux Alexandre de Macédoine! Il a conquis toute la terre? Bon! Donne-moi une armée comme la sienne et j'en ferai autant, et toi aussi, et lui aussi…

Mais il a assassiné le vertueux Clitus, tandis que moi, je ne l'ai pas assassiné… Quel voyou! Quelle canaille! Il n'a guère mérité que les verges et non la gloire que dispense l'histoire universelle… Je n'en dirai pas moins de César!

— Épargnez au moins César, Foma Fomitch!

— Certes non! Je n'épargnerai pas cet imbécile! Criait Foma.

— Tu as raison, ne les épargne pas! Appuyait ardemment Stépane Alexiévitch, fanatisé par des libations trop abondantes; il ne faut pas les rater! Tous ce gens-là ne sont que des sauteurs qui ne pensent qu'à tourner à cloche-pied! Tas de mangeurs de saucisses! Il y en a un qui voulait fonder une bourse! Qu'est-ce que ça signifie? Le diable le sait. Mais je parie que c'est encore quelque cochonnerie! Et l'autre qui vient tituber dans une société choisie et y réclamer du rhum! Je dis ceci: pourquoi ne pas boire? Le tout est de savoir s'arrêter à temps… À quoi bon les épargner? Ce sont tous des canailles! Toi seul, Foma, es un savant!

Quand Bakhtchéiev se donnait à quelqu'un, il se donnait tout entier, sans restrictions, sans arrière-pensée.

Je trouvai mon oncle au fond du parc, au bord de l'étang, dans l'endroit le plus isolé. Il était en compagnie de Nastenka. À ma vue elle s'enfuit dans les taillis comme une coupable. Tout rayonnant, mon oncle vint à ma rencontre; ses yeux brillaient de larmes joyeuses. Il me prit les deux mains et les pressa avec force.

— Mon ami, dit-il, je ne puis encore croire à mon bonheur… et Nastia est comme moi. Nous restons stupéfaits et nous louons le Très-Haut. Nous pleurions tout à l'heure. Me croiras-tu si je te dis que je ne puis encore revenir à moi? Je suis tout troublé: je crois et je ne crois pas. Pourquoi m'arrive-t-il un tel bonheur? Qu'ai-je fait pour le mériter?

— Si quelqu'un l'a mérité, mon bon oncle, lui dis-je avec chaleur, c'est bien vous. Vous êtes l'homme le plus honnête, le plus noble, le meilleur que j'aie jamais vu.

— Non, Sérioja, non; c'est trop, – fit-il avec une sorte de regret – le malheur est justement que nous ne sommes bons (c'est-à-dire, je ne parle que de moi!) que dans le bonheur en dehors duquel nous ne voulons rien

entendre. Nous en causions avec Nastia, il n'y a qu'un instant. Ainsi, Foma avait beau étinceler devant mes yeux, le croirais-tu? Jusqu'à ce jour, je n'avais qu'une faible confiance en sa perfection, malgré que je cherchasse à m'en persuader. Hier même, je ne croyais pas en lui quand il refusait cette grosse somme. Je le dis à ma grande honte et mon cœur tremble encore au souvenir de ce qui s'est passé. Mais je ne me contenais plus!…

— Il me semble, mon oncle, que votre conduite était toute naturelle!

D'un geste, mon oncle m'imposa silence.

— Non, non, mon cher, ne dis rien! Tout cela ne provient que de ma nature vicieuse, de ce que je suis un ténébreux égoïste et que je lâche la bride à mes passions. D'ailleurs, Foma le dit aussi. (Qu'aurais-je pu répondre à cela!) Tu ne peux t'imaginer, Sérioja, combien de fois je fus grincheux, impitoyable, injuste, arrogant, et non pas seulement avec Foma. Tout cela m'est revenu en tête et j'ai honte de n'avoir rien fait jusqu'ici qui me rende digne d'un pareil bonheur. Nastia le disait aussi tout à l'heure, mais, en vérité, je vois pas les péchés qu'elle peut bien avoir commis, car c'est un ange. Elle vient de me dire que nous sommes de grands débiteurs devant Dieu, qu'il nous faut tâcher de devenir meilleurs, de faire beaucoup de bien. Si tu avais entendu avec quelle chaleur, en quels termes elle disait tout cela. Mon Dieu! Quelle délicieuse jeune fille!

Il s'arrêta un instant sous le coup de l'émotion. Puis il reprit:

— Nous avons décidé d'être aux petits soins pour Foma, pour ma mère et pour Tatiana Ivanovna. Quelle noble créature aussi que celle-là! Oh! Je suis coupable envers tous; je suis coupable envers toi!… Malheur à celui qui oserait faire du tort à Tatiana Ivanovna… oh! Alors!… Bon! Mais il faudrait aussi faire quelque chose pour Mizintchikov.

— Mon oncle, j'ai changé d'opinion sur le compte de Tatiana Ivanovna. Il est impossible de ne pas l'estimer et de ne pas compatir à ses agitations.

— Précisément! Précisément! Reprit mon oncle avec chaleur, on ne peut pas ne pas l'estimer… Un autre exemple de ce cas est Korovkine. Bien sûr que tu te moques de lui? – et il me regarda timidement. – Tout le monde rit de lui et je sais bien que son attitude n'était guère pardonnable… C'est peut-être un des meilleurs hommes qui existent, mais… la destinée… les

malheurs… Tu ne me crois pas et, pourtant, il en peut être ainsi.

— Mais, mon oncle, pourquoi ne vous croirais-je pas?

Et je me mis à proclamer fougueusement que, les plus nobles sentiments humains peuvent se conserver en tout être déchu, que la profondeur de notre âme est insondable et que l'on n'a pas le droit de mépriser ceux qui sont tombés. Au contraire, il faut les rechercher pour les relever; la mesure admise du bien et de la morale n'est pas équitable… etc., etc.; en un mot, je m'enflammai jusqu'à lui parler de l'école réaliste et j'en vins à déclamer la célèbre poésie:

Quand, des ténèbres du péché…

Mon oncle fut transporté, ravi.

— Mon ami, mon ami! – s'écria-t-il avec émotion – tu me comprends admirablement et tu m'as dit tout ce que j'aurais voulu dire, mais mieux que je ne l'eusse fait. Oui! Oui! Dieu! Pourquoi l'homme est-il méchant? Pourquoi suis-je si souvent méchant quand il est si beau, si bien d'être bon? Nastia le disait aussi… Mais regarde, quel coin charmant, ajouta-t-il en jetant autour de lui un regard enchanté. Quelle nature! Cet arbre, c'est à peine si un homme pourrait l'entourer de ses bras. Quelle sève! Quel feuillage! Quel beau soleil! Comme tout est devenu frais et riant après l'orage!… Quand je pense qu'il se peut que les arbres aient une conscience, qu'ils sentent et qu'ils jouissent de l'existence… Ne le crois-tu pas? Qu'en penses-tu?

— Cela se peut fort bien, mon oncle. Mais ils sentiraient à leur manière, naturellement.

— Bien sûr! Oh! L'admirable, l'admirable Créateur!… Tu dois bien te rappeler ce jardin, Sérioja, où tu courais, où tu jouais, étant petit. Je me souviens du temps où tu étais petit. – (Il me regarda avec amour, avec bonheur) – On te défendait seulement de t'approcher par trop de l'étang. As-tu oublié que la défunte Katia t'appela un soir et qu'elle te caressait… Tu avais couru toute la journée et tu étais tout rose avec tes cheveux blonds et bouclés… Elle joua avec tes boucles et me dit: «Nous avons bien fait de prendre chez nous cet orphelin». T'en souviens-tu?

— À peine, mon oncle.

— C'était vers le soir; le soleil vous baignait tous deux, et moi, dans un

coin, je fumais ma pipe en vous regardant… Je visite sa tombe chaque mois (et sa voix se fit plus basse et tremblante de sanglots refoulés). J'en ai parlé à Nastia qui m'a répondu que nous irions tous les deux.

Mon oncle se tut, combattant son émotion. À ce moment, Vidopliassov s'approcha de nous.

— Vidopliassov! – cria mon oncle avec animation. – Tu viens de la part de Foma Fomitch?

— Non; je viens plutôt pour mon propre compte.

— C'est parfait, en tout cas, car tu vas nous donner des nouvelles de Korovkine. Je voulais lui en demander ce tantôt, car je l'ai chargé de surveiller le dormeur. De quoi s'agit-il, Vidopliassov?

— De mon changement de nom. Vous m'avez promis votre haute protection contre les insultes dont on ne cesse de m'abreuver chaque jour.

— Encore ce nom! Fit mon oncle, effrayé.

— Que faire? Ce sont des insultes de toutes les heures…

— Ah! Vidopliassov! Vidopliassov! Je ne sais que devenir avec toi, gémit mon oncle avec tristesse. Voyons, quels torts peux-tu avoir à supporter? Tu vas devenir fou et tu finiras tes jours dans une maison d'aliénés.

— Il me semble cependant que mon intelligence… – commença Vidopliassov.

— Bon! Bon! Mon cher, répartit mon oncle. Je ne dis cela que pour ton bien et non pour te faire de la peine. Raconte-moi donc tes griefs: je parie que ce ne sont que bagatelles.

— La vie m'est devenue impossible.

— Par la faute de qui?

— Par celle de tout le monde, mais spécialement de Matriona, qui fait le malheur de mon existence. Toutes les personnes de marque qui ont pu me voir depuis mon enfance, ont toujours dit que j'avais l'air d'un étranger, surtout par les traits de mon visage, c'est connu. Et voilà, Monsieur, que je ne puis plus faire un pas sans que tout le monde me crie toutes sortes de vilains mots. Tenez, comme je me rendais près de vous, on m'en a crié encore. Je n'en peux plus! Protégez-moi, Monsieur, de par votre haute autorité.

— Voyons, Vidopliassov; qu'est-ce qu'on te dit donc? Sans doute

quelque bêtise à laquelle il ne faut pas faire attention.

— Il serait indécent de vous le dire.

— Mais quoi donc?

— J'aurais honte de le prononcer.

— Dis quand même!

— Voici: Grichka le Hollandais a mangé une orange!

— Hou! Quel homme tu fais! Je me figurais Dieu sait quoi! N'y fais pas attention et poursuis ton chemin.

— J'ai essayé, mais ils ne crient que de plus belle.

— Écoutez, mon oncle; il se plaint qu'on ne veut pas le laisser tranquille dans cette maison, renvoyez-le donc pour quelque temps à Moscou, chez son calligraphe, puisqu'il était au service d'un calligraphe.

— Hélas! Mon cher, le calligraphe aussi a fini tragiquement.

— Et comment?

— Il eut le malheur de s'approprier ce qui ne lui appartenait pas. C'est pourquoi il fut mis en prison malgré tout son talent et il est irrémédiablement perdu.

Puis, s'adressant au valet:

— C'est bien, c'est bien, Vidopliassov, calme-toi; je te promets d'arranger tout cela… Voyons, que fait Korovkine? Il dort?

— Non, il vient de partir; je venais seulement pour vous l'annoncer.

— Comment? Il vient de partir! Pourquoi l'as-tu laissé faire?

— Par pure bonté de cœur. Il faisait peine à voir. Une fois réveillé, quand il se rappela tout ce qui s'est passé, il se bourra la tête de coups et se mit à hurler.

— À hurler?

— Pour m'exprimer avec plus de respect, je dirai qu'il se mit à pousser des gémissements variés. Il criait: «Comment pourrai-je me présenter désormais au beau sexe?» Puis il ajouta: «Je suis la honte de l'humanité!» Il disait tout cela avec tant de tristesse et en des termes si heureusement choisis!

— Je te le disais que c'est un homme distingué, Serge… Mais, pourquoi l'as-tu laissé partir, puisque je te l'avais confié? Ah! Mon Dieu! Ah! Mon Dieu!

— Par sensibilité. Il m'avait prié de ne rien dire. Son cocher avait donné à manger aux chevaux et les avait attelés. Quant à la somme que vous lui avez prêtée il y a trois jours, il m'a ordonné de vous en remercier respectueusement et de vous dire qu'il vous l'enverrait par un des prochains courriers.

— Quelle somme, mon oncle?

— Il a parlé de vingt-cinq roubles, fit Vidopliassov.

— C'est, mon cher, de l'argent que je lui avait prêté l'autre fois à la station où nous nous étions rencontrés. Il était sorti sans argent. Naturellement, il me l'enverra par le premier courrier… Mon Dieu! Que je regrette son départ! Si j'envoyais courir après lui, Sérioja?

— Non, mon cher oncle, ne le faites pas.

— Je suis de ton avis. Vois-tu, Sérioja, je ne suis pas un philosophe, mais je crois que tout homme est beaucoup meilleur qu'il ne le paraît. Il en est de même avec Korovkine: il n'a pas pu supporter cette honte… Mais allons donc auprès de Foma! Voilà trop longtemps que nous sommes ici; il pourrait se sentir blessé de notre ingratitude, de notre manque d'attentions… Allons! Ah! Korovkine! Korovkine!

Mon récit est terminé. Les amants sont réunis et le génie de la Bonté s'est définitivement établi dans la maison, sous les apparences de Foma Fomitch. Nous pourrions nous livrer à de nombreux commentaires, mais ne sont-ils pas dès à présent superflus? Tel est, du moins, mon avis.

Je suppléerai à ces commentaires par quelques mots sur le sort de mes héros, car on sait qu'un roman ne saurait finir autrement; c'est formellement interdit par la tradition.

On unit les heureux époux quelque six semaines après les événements que je viens de rapporter. Tout se passa en famille, sans bruit, sans grand apparat, sans innombrables invités. J'étais le garçon d'honneur de Nastenka; Mizintchikov était celui de mon oncle. Il y avait bien quelques invités, mais le principal personnage de la cérémonie fut naturellement Foma Fomitch. Il advint bien qu'on l'oublia une fois en versant le champagne. Ce fut une grave affaire, accompagnée de reproches, de gémissements, de cris. Foma s'était réfugié dans sa chambre et, s'y étant enfermé, il clamait qu'on le dédaignait,

que des «gens nouveaux» s'étaient introduits dans la famille et qu'il était tout au plus un copeau bon à jeter dehors. Mon oncle était désolé. Nastenka pleurait; la générale, selon sa coutume en pareil cas, avait une crise de nerfs… La fête ressemblait plutôt à un enterrement.

Cette vie se prolongea pour mon oncle, et, pour la pauvre petite Nastia, pendant sept ans de cohabitation avec Foma Fomitch qui mourut l'an dernier. Jusqu'au jour de sa mort, il ne fit que des siennes, sans parvenir jamais à lasser l'adoration de «ceux dont il avait fait le bonheur». Tout au contraire, elle ne fit que croître de jour en jour et proportionnellement à l'extravagance de ses caprices.

Yégor Ilitch et Nastenka étaient si heureux qu'ils tremblaient pour une félicité dont Dieu s'était montré par trop prodigue, à leur gré. Ils ne pouvaient se reconnaître dignes de pareils bienfaits et étaient persuadés qu'il leur faudrait les payer plus tard par des souffrances.

On pense bien que, dans cette douce maison, Foma faisait la pluie et le beau temps. Et que ne fit-il pas pendant ces sept ans? On ne saurait même imaginer jusqu'à quelles fantaisies extrêmes le mena parfois son âme oisive et repue, et ce qu'il sut inventer de caprices raffinés, de friandises morales.

Trois ans après le mariage de mon oncle, ma grand'mère trépassait et l'on vit Foma, devenu orphelin, en proie au plus violent désespoir. Même après un si long temps passé, ce n'est qu'avec une véritable épouvante qu'on parle chez mon oncle de son état à ce moment.

La tombe à moitié comblée, il s'y précipita, exigeant qu'on l'enterrât aussi et, pendant tout un mois, on ne put lui laisser ni fourchette ni couteau. Une fois même, il fallut se mettre à quatre pour lui ouvrir la bouche et en extraire une épingle. Un des spectateurs de cette scène dramatique n'avait pu s'empêcher de remarquer que Foma eût eu mille fois le temps d'avaler cette épingle, si tel eût été son caprice; pourtant, il s'en était abstenu. Une telle appréciation n'en fut pas moins repoussée avec indignation par tous les assistants et le malencontreux observateur se vit convaincu de malveillance et d'insensibilité.

Seule, Nastenka avait gardé le silence et ce n'avait pas été sans inquiétude que mon oncle avait surpris sur son visage un imperceptible sourire. Il faut

d'ailleurs remarquer que, malgré les invraisemblables caprices auxquels Foma s'abandonna dans la maison de Yégor Ilitch, il ne s'était plus permis les sermons despotiques ni l'arrogance d'antan.

Il se plaignait, pleurait, faisait des reproches, mais ne se laissait plus aller à des créations dans le genre de «Votre Excellence» et je crois bien que tout l'honneur de ce changement revenait à Nastenka. Insensiblement, elle avait contraint Foma de se plier devant certaines nécessités. Ne voulant pas assister à l'humiliation de son mari, elle était arrivée à faire respecter sa volonté.

Foma voyait très clairement qu'elle l'avait presque deviné. Je dis: presque, parce que Nastenka ne cessa point de le dorloter et de faire chorus avec son mari chaque fois qu'il chantait les louanges du grand homme. Elle voulait que chacun respectât mon oncle en toutes choses, et c'est pourquoi elle approuvait à haute voix son attachement à Foma Fomitch.

Mais je suis bien sûr que le cœur d'or de Nastenka avait su oublier les outrages et qu'une fois que Foma l'eut unie à mon oncle, elle lui avait tout pardonné. De plus, je crois qu'elle avait accepté de tout son cœur l'opinion de mon oncle, qu'on ne pouvait trop exiger d'un martyr et d'un ex-bouffon, qu'on devait ménager sa susceptibilité. La pauvre Nastenka avait appartenu à la catégorie des «humiliés» et elle s'en souvenait.

Au bout d'un mois, Foma s'était calmé. Il était même devenu doux et bon, mais, en revanche, on vit d'autres accidents se manifester chez lui: il tombait soudain en une sorte de catalepsie qui plongeait tous les assistants dans la plus folle épouvante.

Brusquement, alors que le martyr parlait d'abondance ou même qu'il riait, on le voyait devenir soudain comme figé, pétrifié dans la posture même où il se trouvait au moment de l'accès. Supposons qu'il ait ri: alors, il conservait le sourire aux lèvres. Tenait-il une fourchette? L'objet restait en sa main levée. Puis, la main s'abaissait d'elle-même, mais Foma Fomitch ne se souvenait de rien, n'avait rien senti. Il restait assis, battant des paupières, mais n'entendant rien, ne comprenant rien, ne disant rien. Et cela durait parfois une heure entière.

Bien entendu, tous les habitants de la maison se mouraient de peur, marchaient sur la pointe des pieds, pleuraient. À la fin, Foma se réveillait,

accusant une extrême fatigue et assurant que de tout ce temps, il n'avait rien vu, rien entendu. Faut-il donc prétendre que cet homme eût la passion de poser jusqu'à supporter des heures entières de volontaire martyre, dans le but unique de pouvoir dire ensuite: «Voyez donc si mes sentiments sont plus nobles que les vôtres?»

Il advint un jour qu'ayant maudit mon oncle «pour les offenses dont il l'abreuvait à toute heure et ses manques de respect», Foma se transporta chez M. Bakhtchéiev, qui, depuis le mariage, s'était maintes fois querellé avec Foma, mais n'avait jamais manqué de lui demander pardon. Cette fois, Stépane Alexiévitch s'était employé avec une ardeur extraordinaire. Il avait reçu Foma avec le plus grand enthousiasme, l'avait gavé de victuailles, et s'était engagé à dire son fait à mon oncle et même à déposer une plainte contre lui, car il existait entre leurs deux propriétés une parcelle de terrain contestable et dont ils n'avaient jamais discuté, mon oncle en laissant la jouissance à Stépane Alexiévitch sans la moindre protestation.

Négligeant de l'aviser, M. Bakhtchéiev faisait atteler, gagnait la ville au galop, y formulait une demande de jugement lui attribuant formellement la propriété de ce lopin, à charge pour mon oncle de payer tous frais et dommages-intérêts que de droit en punition de son arbitraire et de son accaparement. Mais, dès le lendemain, Foma, s'ennuyant chez Bakhtchéiev, pardonnait à mon oncle venu pour lui offrir sa tête coupable et regagnait Stépantchikovo en sa compagnie.

Quand, à son retour de la ville, il n'avait plus retrouvé Foma, la colère de Stépane Alexiévitch avait été terrible; mais, trois jours plus tard, il se rendait à Stépantchikovo où, les larmes aux yeux, il avait demandé pardon à mon oncle et déchiré sa plainte. De son côté, mon oncle l'avait réconcilié le jour même avec Foma Fomitch et, de nouveau, on avait vu Stépane Alexiévitch suivre Foma avec la fidélité d'un chien, répondant à chacune de ses paroles: «Tu es un homme intelligent, Foma! Tu es un savant, Foma!»

Foma Fomitch dort à présent dans sa tombe, à côté de la générale, sous un précieux mausolée en marbre blanc où l'on peut lire quantité de citations attendries et de formules louangeuses. Souvent, après la promenade, Nastenka et Yégor Ilitch pénètrent pieusement dans l'enclos de l'église pour

prier sur les restes du grand homme.

Il n'en peuvent parler sans une douce mélancolie et se rappellent chacune de ses paroles, et ce qu'il mangeait, et ce qu'il aimait. Ses vêtements sont conservés comme de précieuses reliques.

Seuls tous deux, mon oncle et sa femme ne s'en sont attachés que davantage. Dieu ne leur a pas envoyé d'enfants; mais, bien qu'ils en souffrent, ils n'osent se plaindre. Sachenka est depuis longtemps la femme d'un homme charmant, et Ilucha fait ses études à Moscou, de sorte que les deux époux vivent seuls.

Ils s'adorent. La préoccupation que chacun d'eux a de l'autre est véritablement touchante. Nastia ne cesse de prier pour son mari. Il me semble que si l'un d'eux venait à mourir, l'abandonné ne pourrait survivre huit jours. Mais que Dieu leur donne longue vie!

Ils reçoivent avec une charmante amabilité et sont toujours prêts à partager leur avoir avec les malheureux. Nastenka aime à lire la Vie des Saints et prétend que les œuvres ordinaires ne sont pas suffisantes, qu'il faudrait tout donner aux indigents et vivre heureux dans la pauvreté. Si ce n'était le souci d'Ilucha et de Sachenka, il y aurait longtemps que mon oncle l'aurait écoutée, car il est en tout de l'avis de sa femme.

Prascovia Ilinitchna vit avec eux et fait ses délices de leur consentement. C'est toujours elle qui tient la maison. Peu de temps après le mariage de mon oncle, M. Bakhtchéiev lui avait offert sa main, mais elle avait refusé carrément. On en avait conclu qu'elle allait se retirer dans un couvent; mais cette supposition ne se réalisa pas. Prascovia possède une singulière propriété de caractère: elle ne peut que s'anéantir devant ceux qu'elle aime, elle les mange des yeux, plie devant leurs moindres caprices, les suit pas à pas et les sert. Depuis la mort de sa mère, elle considéra que son devoir était de rester avec son frère et tout faire pour contenter Nastenka.

Le vieux Éjévikine est encore en vie et, depuis ces derniers temps, il fréquente de plus en plus sa fille; mais, au commencement, il désolait mon oncle par le soin qu'il apportait à écarter de Stépantchikovo et sa personne et sa marmaille (c'est ainsi qu'il qualifiait ses enfants). Les invitations de mon oncle n'avaient aucune prise sur lui: c'est un homme aussi fier que

susceptible, et cette susceptibilité a même quelque chose de maladif.

À cette seule pensée que, pauvre, il serait reçu par générosité dans une riche maison, qu'il pourrait être considéré comme un importun, il s'affolait. Il refusa souvent l'aide de Nastenka et n'accepta jamais que l'indispensable. Il ne voulait jamais rien prendre de mon oncle. Nastenka s'était grandement trompée en me disant dans le jardin que c'était pour elle que son père jouait un rôle de bouffon.

Certes, il souhaitait ardemment de marier sa fille, mais, s'il bouffonnait, c'était tout simplement par un besoin intérieur de trouver une issue aux colères accumulées qui l'étouffaient. La nécessité de railler et de donner cours à de méchants propos faisait partie de sa nature. Il se présentait comme le plus vil flatteur, tout en laissant entendre qu'il ne cajolait les gens que par pose, et plus basse était sa flatterie, plus mordante était sa raillerie. Il était ainsi!

Mon oncle avait réussi à placer tous ses enfants dans les meilleurs établissements de Moscou et de Pétersbourg, mais le vieillard ne s'était laissé faire que lorsque Nastenka lui eût prouvé que tout cela se faisait à ses frais personnels, c'est-à-dire avec les trente mille roubles donnés par Tatiana Ivanovna.

À la vérité, on n'avait jamais accepté cet argent, mais on avait assuré à Tatiana Ivanovna, pour la consoler, qu'on aurait recours à elle au premier besoin d'argent et, pour mieux la convaincre, on lui avait par deux fois emprunté des sommes considérables. Mais Tatiana mourut il y a trois ans, et Nastia dut bien recevoir ses trente mille roubles. La mort de la pauvre demoiselle fut subite. Toute la famille se préparait à se rendre au bal chez des voisins, et Tatiana n'avait pas eu le temps de mettre sa robe de bal et de se poser sur les cheveux une magnifique couronne de roses blanches que, prise d'un malaise, elle s'était laissée tomber dans un fauteuil, où elle n'avait pas tardé à expirer.

On l'enterra avec sa couronne de bal. Nastia en éprouva un grand chagrin, car elle avait l'habitude de choyer Tatiana et de la soigner comme une enfant. Elle avait étonné tout le monde par la sagesse de son testament. À part les trente mille roubles qu'elle laissait à Nastenka, le reste, trois cent mille

environ, devait être consacré à l'éducation de fillettes orphelines et à les doter à leur sortie des établissements scolaires.

C'est l'année de sa mort que se maria la demoiselle Pérépélitzina, qui était restée chez mon oncle après le trépas de la générale, dans l'espoir de gagner les bonnes grâces de Tatiana Ivanovna. Sur ces entrefaites, un fonctionnaire des environs était devenu veuf. C'était le possesseur de Michino, le petit village où s'était enfui Obnoskine en compagnie de Tatiana Ivanovna.

Terrible chicanier, ce fonctionnaire, qui avait six enfants d'un premier lit, soupçonna que la Pérépélitzina possédait quelque argent, et il présenta sa demande, qui fut immédiatement acceptée. Mais elle était plus pauvre qu'un rat d'église. Elle ne possédait en tout et pour tout que les trois cents roubles que Nastenka lui donna en cadeau de mariage.

Actuellement, le mari et la femme se battent du matin au soir. Elle passe son temps à tirer les cheveux de ses enfants, à leur distribuer des taloches et à griffer la figure de son mari (du moins à ce qu'on dit), en lui reprochant à tout instant sa qualité de fille d'un lieutenant-colonel.

Mizintchikov aussi s'est casé. Ayant sagement abandonné ses vues sur Tatiana Ivanovna, il se mit à étudier l'agriculture. Mon oncle le recommanda à un comte, riche propriétaire qui possédait trois mille âmes à environ quatre-vingt verstes de Stépantchikovo, et qui venait parfois visiter ses biens. Frappé des capacités de Mizintchikov et prenant en considération la recommandation de mon oncle, le comte proposait à l'ancien hussard la gérance de ses domaines, après en avoir, au préalable, chassé l'intendant allemand, qui le volait de son mieux, en dépit de la fameuse honnêteté allemande.

Cinq ans plus tard, la propriété du comte était devenue méconnaissable; les paysans étaient riches; les revenus avaient doublé; en un mot, le nouvel intendant s'était distingué, et il était devenu célèbre par ses capacités dans tout le gouvernement. Aussi, quelle ne fut pas la surprise et la douleur du comte lorsque, au bout de cinq ans, et malgré toute les prières et les offres d'augmentation de traitement, Mizintchikov démissionna.

Le comte s'imaginait qu'il avait été séduit par d'autres propriétaires de quelque gouvernement voisin. Mais tout le monde fut bien étonné quand,

deux mois après sa retraite, Ivan Ivanovitch Mizintchikov se rendit acquéreur d'une magnifique propriété de cent âmes situées à quarante verstes du domaine du comte, et appartenant à un ancien hussard ruiné qui avait été son camarade au régiment. Il avait aussitôt engagé ces cent âmes et, un an après, il en rachetait soixante autres aux environs. Il est actuellement un gros propriétaire. Tout le monde se demande avec étonnement où il a trouvé de l'argent. Il en est qui hochent la tête. Mais Ivan Ivanovitch est fort tranquille, et sa conscience ne lui fait aucun reproche.

Il a fait venir de Moscou cette sœur qui lui avait donné ses derniers trois roubles pour s'acheter des chaussures quand il était parti pour Stépantchikovo. Une charmante fille, d'ailleurs, bien que n'étant plus de la première jeunesse, douce, aimante, instruite, un peu timide. Elle vivait à Moscou comme demoiselle de compagnie, chez je ne sais quelle bienfaitrice. Elle est à genoux devant son frère, dont elle respecte la volonté à l'égal de la loi, tient son ménage et se trouve heureuse. Mizintchikov ne la gâte pas et la néglige un peu, mais elle ne s'en aperçoit pas.

Elle est fort aimée à Stépantchikovo, et l'on dit que M. Bakhtchéiev n'est pas indifférent à ses charmes. Il la demanderait bien en mariage, mais il craint un refus. Du reste, nous espérons pouvoir nous occuper plus spécialement de M. Bakhtchéiev dans un prochain récit.

Je crois que j'ai passé en revue tous mes personnages!… Ah! J'oublie: Gavrilo est devenu très vieux et il a complètement désappris le français. Falaléi a fait un cocher fort présentable et, pour ce qui est du malheureux Vidopliassov, il y a beau jour qu'il fut enfermé dans une maison de fous où il est mort, autant que je me souviens. Un de ces jours, j'irai faire un tour à Stépantchikovo, et je m'en enquerrai auprès de mon oncle.

Humiliés et offensés

Traduction par Ed. Humbert.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE
I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV

SECONDE PARTIE
I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX

X
XI

TROISIÈME PARTIE
I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X

QUATRIÈME PARTIE
I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX

ÉPILOGUE. DERNIERS SOUVENIRS.

PREMIÈRE PARTIE

I

L'année passée, le 22 mars au soir, il m'est arrivé quelque chose d'extrêmement singulier. J'avais parcouru la ville toute la journée à la recherche d'un logement. Le mien était humide, j'y avais attrapé une mauvaise toux et j'avais déjà voulu le quitter en automne ; mais la chose avait traîné jusqu'au printemps. J'avais donc cherché toute la journée, sans rien trouver : il me fallait avant tout un logement bien aéré ; il pouvait n'avoir qu'une seule chambre, à la rigueur ; mais elle devait être spacieuse ; en même temps, le loyer devait en être modeste.

J'ai remarqué que dans un logement étroit les idées sont mal à l'aise, et j'ai toujours aimé aller et venir par la chambre en méditant mes nouvelles. Et puisque je parle de mes nouvelles, j'ajouterai que j'ai toujours trouvé plus de charme à les rêver qu'à les écrire. Et pourtant je ne suis pas paresseux. D'où cela peut-il bien venir ?

Dès le matin, je m'étais senti indisposé, et, vers le soir, mon état avait encore empiré : j'avais la fièvre, et comme j'avais été tout le jour à courir, j'étais harassé de fatigue en arrivant quelques instants avant le coucher du soleil à la perspective de Vosnessensky.

J'aime le soleil de mars à Pétersbourg, à son coucher surtout, par une belle soirée sereine et par un temps de gel. La rue tout entière, inondée de flots de lumière, s'illumine tout à coup ; les maisons semblent soudain lancer des éclairs, et leurs couleurs gris, jaune, vert sale, perdent en un clin d'œil leur aspect sinistre. Une clarté se fait dans l'âme, un frisson court dans les veines, et vous vous réveillez en sursaut, comme si quelqu'un vous touchait au coude. Nouveau spectacle, nouvelles idées ! Oh ! puissance merveilleuse d'un rayon de soleil sur l'âme humaine !

Cependant le soleil s'était couché, le gel augmentait et commençait à piquer le nez ; l'ombre devenait plus épaisse, et le gaz brillait à l'intérieur des magasins. Arrivé à la hauteur de la confiserie Müller, je demeurai tout à coup comme cloué sur place et me mis à regarder de l'autre côté de la rue, avec le

pressentiment que quelque chose d'extraordinaire allait se passer ; et en effet, au même instant, j'aperçus sur le trottoir opposé un vieillard et un chien. Mon cœur se serra sous le coup d'une sensation désagréable, sans que je pusse définir moi-même de quel genre elle était.

Je ne suis pas un mystique, je n'ajoute presque aucune foi aux pressentiments ni à la divination ; cependant il m'est arrivé, comme à d'autres, certains événements assez difficiles à expliquer. Ce vieillard, par exemple, pourquoi ai-je senti à son aspect qu'il m'arriverait ce soir-là quelque chose qui ne se produit pas tous les jours ? Du reste, j'étais malade, et les sensations maladives sont presque toujours trompeuses.

Le vieillard se dirigea vers la confiserie ; il avançait d'un pas lent et incertain, déplaçant ses jambes comme des morceaux de bois, sans les ployer ; il était courbé et frappait de sa canne les pierres du trottoir. De ma vie je n'avais vu figure si étrange, et toutes les fois qu'il m'était arrivé de le rencontrer chez Müller, il m'avait douloureusement impressionné. Sa taille haute, son dos voûté, son visage de quatre-vingts ans qui avait quelque chose de cadavéreux, son vieux paletot, déchiré aux coutures, son chapeau rond, froissé, pouvant bien avoir vingt ans de service, et couvrant sa tête dénudée, qui avait conservé sur la nuque une touffe de cheveux jadis blancs, et jaunâtres aujourd'hui, ses mouvements d'automate, tout cela frappait involontairement ceux qui le rencontraient pour la première fois. C'était, en effet, quelque chose d'étrange que de voir ce vieillard se survivant, pour ainsi dire, seul, sans surveillance, et ressemblant à un fou échappé à ses gardiens. Il était d'une maigreur inouïe, il n'avait pour ainsi dire plus de corps : on aurait dit une peau tendue sur des os. Ses yeux grands, mais ternes, enchâssés dans une sorte de cercle bleuâtre, regardaient constamment droit devant eux, jamais de côté et sans rien voir, j'en suis sûr, car il m'était arrivé plus d'une fois de constater que même en vous regardant il marchait droit à vous, comme s'il eût devant lui un espace vide.

Aucun des habitués de la confiserie ne s'était jamais décidé à lui adresser la parole, et lui-même n'avait jamais dit un mot à personne.

Pourquoi vient-il chez Müller ? Qu'y vient-il faire ? pensais-je, alors que debout de l'autre côté de la rue, je ne pouvais en détacher mon regard. Et je

sentais naître en moi un certain dépit, conséquence du malaise et de la fatigue. À quoi peut-il bien penser ? me disais-je ; que peut-il y avoir dans sa tête ? Pense-t-il seulement encore ? Toute expression semble être morte à jamais sur ce visage. Où a-t-il pris ce vilain chien qui ne le quitte pas et qui paraît être une partie intégrante et inséparable de son maître, auquel il ressemble si fort ?

Ce malheureux chien paraissait avoir quatre-vingts ans, lui aussi. D'abord il avait l'air d'être plus vieux que ne le fut jamais aucun quadrupède de son espèce, et puis, je ne sais pourquoi, la première fois que je le vis, il me vint l'idée que ce chien ne pouvait pas être semblable à tous les autres, que c'était un chien extraordinaire, qu'il devait sûrement y avoir en lui quelque chose de fantastique, d'ensorcelé, que c'était un Méphistophélès sous une forme canine, et que son sort était lié au sort de son maître par quelque lien mystérieux, inconnu. Il était maigre comme un squelette ou, pour mieux dire, comme son maître. Si vous l'aviez vu, vous auriez parié comme moi qu'il n'avait plus mangé depuis des années. Il était tout pelé ; sa queue, accrochée au corps comme un morceau de bois, était serrée entre ses jambes décharnées, et ses longues oreilles pendaient tristement autour de sa tête toujours baissée. De ma vie je n'avais vu une bête aussi vilaine. Quand ils cheminaient tous deux par les rues, le maître en avant, suivi de son chien dont le museau collait aux basques de son habit, leur démarche et tout leur aspect semblaient dire à chaque pas : Oh ! les vieux que nous sommes ! Dieu ! que nous sommes vieux !

Un jour, il m'était venu l'idée que le vieillard et son chien s'étaient détachés d'une page d'Hoffmann, illustrée par Gavarni, et qu'ils couraient le monde en guise d'affiche ambulante de l'éditeur.

Je traversai la rue et j'entrai chez le confiseur.

La conduite du vieillard dans l'établissement était étrange au plus haut degré, et Müller, debout derrière son comptoir, faisait depuis quelque temps une grimace de mécontentement à l'arrivée de ce visiteur peu désiré. Ce singulier habitué ne consommait jamais rien ; il s'en allait tout droit s'asseoir dans le coin où se trouvait le poêle, et si cette place était occupée, il restait quelques instants debout dans une perplexité stupide en face de celui qui la

lui avait prise, et s'en allait ensuite, avec un air désappointé, à l'autre coin, près de la fenêtre. Là, il prenait une chaise, s'asseyait lentement, ôtait son chapeau et le posait sur le plancher auprès de lui ; il mettait sa canne à côté du chapeau, après quoi, renversé sur le dossier de sa chaise, il demeurait immobile pendant trois ou quatre heures. Jamais on ne lui voyait un journal en main, il ne prononçait pas un mot, pas un son. Il restait assis, regardant fixement de ses yeux ternes et inanimés ; on aurait parié qu'il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Son chien tournait deux ou trois fois sur place et se couchait tout morne à ses pieds ; il enfonçait son museau entre les bottes de son maître, poussait un profond soupir et, étendu de tout son long sur le plancher, restait immobile, comme s'il avait cessé de vivre pour toute la soirée. On aurait dit que ces deux créatures, mortes depuis longtemps, renaissaient tous les soirs au coucher du soleil, uniquement pour venir à la confiserie Müller remplir quelque obligation mystérieuse, inconnue de tous. Lorsqu'il était ainsi resté trois ou quatre heures, le vieillard se levait, reprenait son chapeau et sa canne, et se mettait en marche pour rentrer chez lui. Le chien se levait à son tour, et, la tête basse, la queue serrée entre les jambes, suivait machinalement son maître.

Les habitués de la confiserie, presque tous Allemands, faisaient leur possible pour éviter le vieillard et tâchaient de ne pas s'asseoir dans son voisinage, afin de lui marquer leur dégoût ; mais lui ne s'en apercevait pas.

J'allais chez Müller, les premiers jours du mois, lire les revues russes.

Lorsque j'entrai ce soir-là dans la confiserie, je trouvai le vieillard déjà installé près de la fenêtre, et son chien, comme d'habitude, étendu à ses pieds. Je m'assis en silence dans un coin et me posai mentalement cette question : Pourquoi suis-je venu ici, où je n'ai absolument rien à faire et alors que je suis malade et que je ferais mieux de rentrer prendre le thé et me coucher ? Ne suis-je en définitive ici que pour regarder ce vieillard ? Le dépit s'empara de moi. Que me fait ce vieillard ? pensai-je en me rappelant la sensation de malaise qu'il avait produite sur moi dans la rue. D'où me vient cette humeur fantasque, cette inquiétude que la moindre bagatelle fait naître en moi depuis quelque temps, qui me trouble et m'empêche d'envisager la vie avec lucidité, humeur que m'a déjà signalée un critique, qui est aussi un penseur, dans son

compte rendu de ma dernière nouvelle ? Tout en faisant ces réflexions et me dépitant, je n'en restais pas moins à ma place, et le mal m'accablait de plus en plus ; enfin, je sentis que quitter la chambre doucement chauffée me serait trop pénible, je pris un journal français, je lus deux ou trois lignes et m'assoupis.

Au bout d'une demi-heure à peu près, un violent frisson me réveilla. Il fallait décidément aller à la maison. Mais une scène muette qui se jouait en ce moment dans la chambre m'arrêta encore une fois. J'ai déjà dit que le vieillard, aussitôt assis sur sa chaise, fixait son regard sur un point quelconque et ne l'en détournait plus de toute la soirée. Il m'était arrivé de me trouver sous ce regard stupidement opiniâtre qui ne discernait rien ; c'était une sensation désagréable, insupportable même, et ordinairement je changeais de place le plus tôt possible. Pour le quart d'heure, la victime du vieillard était un petit Allemand rondelet et propret, dont le visage d'une rougeur extraordinaire était encadré dans un col fortement empesé ; c'était un marchand de Riga, de passage à Pétersbourg, qui se nommait, ainsi que je l'appris plus lard, Adam Ivanitch Schultz, un ami intime de Müller ; il ne connaissait pas encore le vieillard. Il se délectait à la lecture du Barbier du village, lorsque, tout en dégustant son punch, il leva la tête et aperçut ce regard braqué sur lui. Adam Ivanitch était d'une susceptibilité extrême, comme le sont d'ailleurs tous les Allemands de distinction. Il trouva étrange et offensant d'être regardé avec une pareille fixité et sans plus de cérémonie. Avec une indignation contenue il détourna les yeux de cet hôte sans délicatesse, marmotta quelque chose entre ses dents et se cacha derrière son journal ; il regarda encore une fois : même obstination dans ces yeux, même absence d'idée dans ce regard. Adam Ivanitch se tut encore. Mais la troisième fois, il éclata et se crut obligé de défendre sa dignité et de ne pas laisser compromettre en présence d'un public distingué la belle ville de Riga, dont il se considérait probablement comme le représentant. Il jeta son journal sur la table avec un geste d'impatience et frappa énergiquement de la baguette à laquelle ce journal était fixé, puis, emporté par le sentiment de sa dignité personnelle, tout rouge de punch et d'amour-propre, il fixa à son tour ses petits yeux enflammés sur le déplaisant vieillard. On aurait dit que c'était à

qui des deux l'emporterait par la force magnétique de son regard, et qu'ils attendaient qui serait le premier à se troubler et à baisser pavillon. Le bruit produit par le choc de la baguette sur la table et la pose excentrique qu'avait prise Adam Ivanitch avaient attiré sur eux l'attention de tous. Chacun avait aussitôt interrompu son occupation pour observer avec une curiosité grave et silencieuse les deux champions. La scène devenait extrêmement comique. Mais le magnétisme provocateur des petits yeux d'Adam Ivanitch, qui était devenu cramoisi, se dépensait en pure perte : le vieillard continuait à regarder fixement M. Schultz furieux et ne remarquait pas qu'il devenait l'objet de la curiosité générale, pas plus que s'il eût été dans la lune. À la fin, la patience d'Adam Ivanitch se trouva poussée à bout, et il éclata.

— Pourquoi me regardez-vous avec tant d'attention ? s'écria-t-il en allemand, d'une voix aigre et perçante, et d'un air menaçant.

Mais son adversaire ne sortit pas plus de son mutisme que s'il n'eût ni compris ni entendu la question, et Adam Ivanitch se décida à lui parler russe.

— Je vous demande pourquoi vous me regardez avec tant d'obstination, cria-t-il avec une colère redoublée et en très-mauvais russe.

Le vieillard ne bougea pas. Un murmure désapprobatif s'éleva dans l'assistance. Müller, attiré par le bruit, entra dans la salle. Mis au courant de l'affaire, il pensa que le vieillard était sourd et se pencha jusqu'à son oreille.

— M. Schultz vous a prié de ne pas le regarder avec tant d'obstination, proféra-t-il le plus haut qu'il put en écarquillant les yeux devant l'incompréhensible visiteur.

Celui-ci tourna machinalement son regard vers Müller, et sa figure, jusque-là immobile, exprima tout à coup le trouble et l'inquiétude. En proie à une violente agitation, il se baissa en geignant vers son chapeau, le saisit vivement, ainsi que sa canne, se leva de sa chaise, et, avec un sourire piteux, le sourire humilié du pauvre que l'on chasse de la place qu'il a prise par erreur, il se disposa à quitter la chambre. Il y avait dans la précipitation humble et soumise du vieillard infirme quelque chose de si pitoyable, quelque chose qui serrait tellement le cœur, que tous les assistants, à commencer par Adam Ivanitch, se radoucirent aussitôt. Il était clair que non-seulement le vieillard n'était pas capable d'offenser qui que ce fût, mais qu'il

comprenait lui-même qu'il pouvait être chassé de partout à chaque instant, comme un mendiant.

Müller était un homme bon et compatissant.

— Non, non, dit-il en lui frappant familièrement sur l'épaule en guise d'encouragement, non, non, restez assis. Seulement M. Schultz vous prie vivement de ne pas le regarder ainsi.

Mais le pauvre vieux ne comprit pas cette fois non plus ; son agitation ne fit que s'accroître, il se baissa pour ramasser son mouchoir, un mouchoir bleu, vieux et troué, qui venait de tomber de son chapeau, et il appela son chien, qui, couché sur le plancher, ses deux pattes de devant serrées contre son museau, ne bougeait pas et paraissait profondément endormi.

— Azor, Azor, bégaya le vieillard d'une voix tremblante et cassée, Azor !

Azor ne bougea pas.

— Azor, Azor ! répéta le vieillard avec anxiété, et il toucha du bout de sa canne le chien, qui resta dans la même posture.

La canne s'échappa de ses doigts. Il se courba, se mit à genoux, et, des deux mains, il souleva le museau d'Azor. Pauvre Azor ! il était mort ! mort sans qu'on eut rien entendu, aux pieds de son maître, de vieillesse peut-être, et peut-être aussi de faim. Le vieillard le considéra un instant, consterné, comme s'il ne comprenait pas qu'il fut mort, puis il se pencha lentement sur son vieux serviteur, son vieil ami, et pressa sa figure pale contre ce museau sans vie. Il s'écoula une minute de silence ; nous étions tous remués… Enfin le pauvre homme se releva. Il était d'une pâleur extrême et tremblait comme sous le frisson de la fièvre.

— On peut le faire empailler, dit Müller avec l'accent de la compassion et le désir d'apporter quelque consolation à la souffrance du vieillard. On peut très-bien l'empailler. Féodor Karlovitch Kruger excelle à empailler ; Féodor Karlovitch Kruger est un véritable maître pour empailler, répéta-t-il en ramassant sur le plancher le chapeau du vieillard et en le lui donnant.

— Oui, je sais très-bien empailler, reprit modestement M. Kruger lui-même, en s'avançant au premier plan. C'était un long, maigre et brave Allemand, qui avait les cheveux roux et ébouriffés, et un nez crochu surmonté de lunettes.

— Féodor Karlovitch Kruger a beaucoup de talent pour empailler toutes sortes d'animaux, ajouta Miiller, qui commençait à s'enthousiasmer de son idée.

— Oui, j'ai du talent pour empailler toutes sortes d'animaux, répéta M. Kruger, et je veux empailler votre chien gratis, pour rien, ajouta-t-il dans un accès de libéralité.

— Non pas, c'est moi qui vous payerai pour empailler le chien, s'écria M. Schultz, dont la rougeur redoublait et qui, se considérant comme innocemment cause de tout le malheur, s'enflammait à son tour de générosité.

Le vieillard entendait tout cela évidemment sans y rien comprendre et continuait de trembler de tous ses membres.

— Attendez, vous boirez un verre de bon cognac, s'écria Müller, voyant que son énigmatique visiteur voulait à toute force s'en aller.

On apporta le cognac ; le vieillard le prit machinalement, mais sa main tremblait, et avant qu'il eût eu le temps de le porter à ses lèvres, il avait déjà répandu la moitié du contenu, et il remit le verre sur le plateau sans en avoir bu une seule goutte. Puis il fit un sourire étrange qui ne s'accordait nullement avec les circonstances, et, d'un pas inégal et précipité, il sortit de la confiserie, laissant Azor sur la place. Tout le monde resta stupéfait, et quelques exclamations se firent entendre.

— Sapristi ! voilà une drôle d'histoire ! s'écrièrent les Allemands, en se regardant avec de grands yeux.

Je me jetai à la poursuite du vieillard. À quelques pas de la confiserie, à droite, il y avait une ruelle étroite et sombre, bordée de hautes maisons. Je pressentis qu'il avait pris par là. Le second bâtiment à droite était une maison en construction, entourée d'échafaudages. La clôture et le trottoir en planches qui l'entouraient s'avançaient presque jusqu'au milieu de la ruelle. J'aperçus le vieillard dans l'angle sombre formé par la clôture et la maison voisine ; il était assis sur le trottoir, et, les coudes appuyés sur ses genoux, il soutenait sa tête de ses deux mains. Je m'assis à côté de lui.

— Allons ! lui dis-je, ne sachant guère par quoi commencer, ne vous désolez pas à cause de votre Azor. Venez, je vous conduirai chez vous. Remettez-vous. Je vais prendre un fiacre. Où demeurez-vous ?

Il ne répondit rien. Je ne savais que faire. La ruelle était déserte. Tout à coup il me saisit la main.

— J'étouffe ! dit-il d'une voix enrouée et faible, j'étouffe !

— Venez, je vous conduirai chez vous, m'écriai-je en le soulevant de force : vous prendrez du thé et vous vous mettrez au lit… Je vais appeler un fiacre, je vous amènerai un médecin… de mes amis…

Je ne me rappelle plus ce que je lui dis encore. Il fit des efforts pour se lever ; mais lorsqu'il le fut à demi, il retomba et se mit de nouveau à marmotter quelque chose, de cette même voix enrouée, étouffée. Je me penchai encore davantage sur lui et j'écoutai.

— Vassili-Ostrow, râle le vieillard, sixième ligne… si…xiè… me… li… gne…

Et il se tut.

— Vous demeurez à Vassili-Ostrow ? Mais ce n'est pas de ce côté que vous alliez ; il faut aller par là. Venez, je vous y conduirai…

Il ne bougeait pas. Je lui pris la main : elle retomba inerte, Je regardai le visage, je le touchai… Il était mort ! je croyais rêver !…

Cet événement me donna beaucoup d'embarras et d'ennuis, pendant lesquels ma fièvre passa d'elle-même. On trouva le logement du vieillard, qui demeurait non à Vassili-Ostrow, mais à deux pas de l'endroit où il avait rendu le dernier soupir, dans la maison Klugen, au cinquième étage, sous les combles ; il avait une petite antichambre et une grande chambre extrêmement basse et pourvue de trois fentes en guise de fenêtres. Le vieillard avait vécu là dans une effroyable misère. Pour tous meubles il n'y avait qu'une table, deux chaises et un vieux canapé, dur comme pierre, d'où s'échappaient des fils de tille qui pendaient tout autour ; et à la fin il se trouva encore que ce misérable mobilier appartenait au maître de la maison. On voyait que le poêle n'avait pas été chauffé depuis longtemps, et l'on ne trouva pas non plus de chandelle. Probablement qu'il n'avait imaginé d'aller chez Müller que dans l'unique but d'être assis à la lumière et au chaud. Sur la table il y avait une cruche en terre qui était vide et un vieux croûton de pain tout sec. On ne trouva pas un kopeck ; il n'y avait pas même de linge pour le changer avant de l'enterrer, et quelqu'un donna une chemise. Il était clair qu'il ne pouvait pas vivre ainsi

complètement seul ; il fallait bien que quelqu'un vînt le voir, ne fût-ce que rarement. Son passe-port était dans le tiroir de la table. Le défunt était étranger, mais naturalisé sujet russe ; il s'appelait Jérémie Smith, était mécanicien de son état et âgé de soixante-dix-huit ans. Sur la table il y avait deux livres : un abrégé de géographie et un Nouveau Testament en langue russe, les marges couvertes de barres au crayon et de marques faites avec l'ongle ; j'achetai ces deux livres. On interrogea les voisins, le propriétaire de la maison ; ils ne savaient à peu près rien. Il y avait une foule de locataires, presque tous des ouvriers ou des Allemandes qui tenaient des garnis avec pension et service. L'intendant, qui était un homme de la bonne société, ne put pas non plus rien dire de son ex-locataire, sinon que le logement se louait six roubles par mois, que le défunt l'avait habité pendant six mois, mais qu'il n'avait pas payé son dernier terme, de sorte qu'on aurait été obligé de lui donner congé. On s'informa si quelqu'un venait le voir, mais personne ne put donner une réponse satisfaisante à cet égard. La maison était grande ; il venait beaucoup de gens dans cette arche de Noé, et il était difficile de se les rappeler tous. Le portier, qui avait servi pendant à peu près cinq ans dans la maison et qui aurait pu sans doute donner quelques renseignements, était parti pour son village quinze jours auparavant, et avait laissé à sa place son neveu, jeune garçon qui ne connaissait pas encore la moitié des habitants de la maison.

Je ne sais pas au juste à quoi aboutirent alors toutes ces informations, mais enfin le vieillard fut enterré. Malgré toutes sortes d'autres embarras, j'allais tous les jours à Vassili-Ostrow, à la sixième ligue, et à peine y étais-je arrivé que je riais de moi-même : que pouvais-je voir dans la sixième ligne, sauf une rangée de maisons ? Mais, pensais-je, pourquoi le vieillard a-t-il parlé au moment de mourir de la sixième ligne et de Vassili-Ostrow ? Battait-il la campagne ?

J'allai voir son logement devenu libre, il me plut et je le pris. Ce qui m'y convenait surtout, c'était la grandeur de la chambre ; cependant elle était si basse que dans les premiers temps il me semblait continuellement que j'allais atteindre le plafond avec la tête. Du reste, je m'y habituai bientôt ; il n'y avait pas moyen de trouver mieux pour six roubles par mois, et ce qui me plaisait

surtout, c'est qu'il était tout à fait indépendant. Il ne me restait plus qu'à m'arranger pour le service, et le portier me promit de venir au moins une fois par jour dans le commencement et de me servir dans les occasions extraordinaires. Je pensais aussi que quelqu'un viendrait demander des nouvelles du vieillard ; mais il y avait déjà cinq jours qu'il était mort, et personne n'était encore venu.

II

À cette époque, c'est-à-dire il y a un an, j'étais collaborateur de divers journaux, auxquels je fournissais de petits articles, et j'étais persuadé que je parviendrais à écrire un bel ouvrage de longue haleine, et pour l'heure je travaillais à un grand roman ; ces beaux projets n'en ont pas moins abouti à ce que je me trouve à présent… couché sur un lit d'hôpital et, à ce qu'il me semble, en train de mourir. Et si la fin est proche, à quoi bon écrire ces souvenirs ?

Cette pénible et dernière année de ma vie vient, malgré moi et sans cesse, de dresser devant ma mémoire. Je vais maintenant tout écrire, car je crois qne si je n'ai pas recours à cette occupation, je mourrai d'ennui. Toutes ces impressions passives jettent mon âme dans une agitation qui va jusqu'à la douleur, jusqu'au tourment. Elles prendront sous ma plume un caractère plus calme, mieux ordonné ; elles ressembleront moins à un mauvais rêve, à un cauchemar, je le pense du moins. L'action mécanique d'écrire a sa valeur : elle tranquillise, refroidit ; elle réveille mes anciennes habitudes d'auteur et transforme mes souvenirs et mes visions maladives en objet palpable, en travail… Oui, c'est là une heureuse idée. Si je meurs, l'infirmier héritera de mes mémoires ; il pourra en boucher les fentes des doubles croisées quand viendra l'hiver.

J'ai commencé ma narration par le milieu, je ne sais trop pourquoi. Puisqu'il s'agit maintenant de tout écrire, il faudra remonter au commencement. Donc, recommençons. Du reste, mon autobiographie ne sera pas longue.

Je suis né, non pas à Pétersbourg, mais bien loin de cette ville, dans le gouvernement de ***. Mes parents étaient, je suppose, de braves gens ; quoi qu'il en soit, ils me laissèrent orphelin alors que j'étais encore petit, et je grandis dans la maison de Nicolas Serguéitch Ikhméniew, petit propriétaire, qui me recueillit par pitié. Il n'avait qu'une fille, Natacha, de trois ans plus jeune que moi, et nous grandîmes ensemble comme frère et sœur.

Oh ! beaux jours de mon enfance ! Quelle folie de ne regretter que vous à vingt-cinq ans ! quelle folie à l'heure de la mort de ne se ressouvenir que de vous avec transport et reconnaissance ! Le soleil était si brillant, si différent du soleil de Pétersbourg, et nos petits cœurs battaient si vifs, si joyeux ! Alors nous étions entourés de champs et de forets, et non pas, comme à présent, d'un entassement de pierres inanimées. Quelles merveilles que le jardin et le parc de Vassilievskoé, propriété dont Nicolas Serguéitch était intendant ! Natacha et moi, nous nous promenions dans le jardin et dans la grande foret humide qui s'étendait plus loin et dans laquelle nous nous perdîmes un jour !…

Heureux jours ! La vie nous apparaissait pour la première fois, pleine de mystère et d'attrait, et il était si doux d'apprendre à la connaître ! Il nous semblait que quelque être mystérieux et ignoré de nous vivait derrière chaque buisson, derrière chaque arbre : le monde des contes se fondait dans le monde réel, et quelquefois, alors que les vapeurs du soir devenaient plus épaisses dans les profondes vallées, Natacha et moi, debout au bord du gouffre, nous tenant par la main nous regardions avec une curiosité pleine de crainte dans la profondeur, et nous nous attendions à ce que tout à coup quelqu'un en sortirait ou nous répondrait du milieu du brouillard, du fond du précipice, et que les contes de notre nourrice se trouveraient être la pure vérité. Une fois, plus tard, bien plus tard, je rappelai à Natacha le jour où l'on nous apporta les Premières Lectures de l'enfance, et comme nous nous enfumes aussitôt dans le jardin, vers le petit étang, où se trouvait sous un vieil érable au feuillage touffu un banc de gazon, notre place favorite, et comme nous nous mîmes aussitôt à lire Alphonse et Dalinde, un conte de fées. À présent encore, il m'est impossible de penser à ce conte sans éprouver une émotion étrange, et l'année dernière, lorsque que je citai à Natacha les deux premières lignes de cette légende : « Alphonse, le héros de mon histoire, naquit en Portugal ; Don Ramir, son père, etc. », les larmes me vinrent aux yeux. Cela me donnait sans doute un air terriblement sot, car Natacha ne put réprimer un sourire qui contrastait avec mon enthousiasme. Mats elle s'en aperçu aussitôt, et pour me consoler elle se mit à évoquer le passé avec moi, et comme elle parlait, l'émotion la gagna aussi. Quelle agréable soirée nous passâmes à fouiller

dans ces souvenirs ! Et le jour où l'on m'envoya en pension, dans le chef-lieu du gouvernement ! grand Dieu ! comme elle pleura ! Et notre dernière séparation, lorsque je quittai définitivement Vassilievskoe au sortir de ma pension, pour aller continuer mes études à l'Université de Saint-Pétersbourg ! J'avais dix-sept ans, elle entrait dans sa quinzième année. Elle m'a dit depuis que j'étais à cette époque long, mince et si mal bâti qu'on ne pourrait me regarder sans rire. Au moment des adieux, je la pris à part pour lui dire quelque chose d'une effroyable importance ; mais ma langue resta muette et paralysée, et nous n'eûmes aucune conversation ; je ne savais que dire, et elle ne m'aurait peut-être pas compris. Je pleurai à chaudes larmes, et je partis sans avoir rien dit. Nous ne nous revîmes que longtemps après, il y a deux ans de cela, à Saint-Pétersbourg, où son père avait transporté son domicile afin de pouvoir s'occuper d'un procès ; c'était juste au moment où je venais de me lancer dans la littérature.

III

Nicolas Serguéitch Ikhméniew appartenait à une bonne famille à peu près ruinée. À la mort de ses parents, il avait hérité d'une assez belle propriété et de cent cinquante âmes. À vingt ans il était entré dans les hussards, et il avait déjà six ans de service, lorsque, un malheureux soir, il perdit au jeu tout ce qu'il possédait. Il ne dormit pas de toute la nuit ; le lendemain il reparut à la table de jeu, et risqua sur une carte son cheval, qui seul lui restait encore. Sa carte gagna, puis une autre et une troisième, et une demi-heure après, il était rentré en possession de cinquante âmes et de la petite terre d'Ikhméniewskoé. Il cessa de jouer et demanda sa retraite, qu'il obtint deux mois plus tard, avec le grade de lieutenant ; il se rendit alors dans sa petite propriété. Il ne parlait jamais de cet événement, et, malgré sa bonté de cœur bien connue, il se serait certainement brouillé avec celui qui aurait osé le lui rappeler. Il s'occupa assidûment d'économie rurale et épousa quelques années plus tard une demoiselle de petite noblesse, Anna Andréievna Choumilow, qui était pauvre et ne lui apportait aucune dot, mais qui avait fait son éducation dans un pensionnat distingué du chef-lieu, chez madame de Mont-Revêche, une émigrée ; ce dont elle resta fière toute sa vie, quoique personne n'ait jamais su ni pu deviner en quoi avait consisté cette éducation.

Nicolas Serguéitch devint excellent agronome, et ses voisins le prenaient pour modèle.

Il vivait ainsi tranquillement depuis plusieurs années, lorsqu'un beau jour le prince Pierre Alexandrovitch Valkovsky, voisin de campagne de la propriété, Vassilievskoé, comptait neuf cent âmes, arriva de Saint-Pétersbourg.

Son arrivée fit sensation dans la contrée. Quoiqu'il ne fût plus de la première jeunesse, le prince n'était pas encore âgé ; il avait un grade assez élevé, des relations influentes ; il était bel homme, riche et veuf, ce qui le rendait particulièrement intéressant aux yeux de toutes les mamans et de toutes les demoiselles à marier du canton. On parlait du brillant accueil que

lui avait fait le le gouverneur de la province dont il se trouvait être quelque peu parent, on racontait que son amabilité avait tourné la tête à toutes les dames, et ainsi de suite. Bref, c'était un de ces brillants représentants de la haute société pétersbourgeoise qui ne font que de rares apparitions en province et qui produisent un effet extraordinaire toutes les lois qu'ils s'y montrent.

Et pourtant le prince n'était rien moins qu'aimable, surtout envers ceux dont il n'avait pas besoin ou qu'il considérait comme tant soit peu au-dessous de lui, et il n'avait pas jugé nécessaire de faire connaissance avec son voisins de campagne, ce qui lui avait aussitôt valu une quantité d'ennemis. Aussi quel ne fut pas l'étonnement général lorsqu'il s'avisa d'aller faire visite à Nicolas Sersguéitch ! il est vrai que celui-ci était son plus proche voisin.

La venue du prince fut un événement dans la maison des Ikhméniew : les deux époux furent dès le premier jour sous le charme, surtout Anna Andréievna, dont l'enthousiasme ne connut bientôt plus de bornes. Au bout de très-peu de temps le prince était chez eux sans cérémonie, venait les voir tous les jours, les invitait, plaisantait, racontait des anecdotes, chantait et jouait sur leur méchant piano. Les Ikhméniew ne pouvaient assez le voir : comment avait-on pu dire d'un homme si aimable, si agréable, qu'il était fier et égoïste, ainsi que tous les voisins se plaisaient encore à le répéter ? Le prince avait décidément plu à Nicolas Serguéitch, nature simple, droite, noble et désintéressée. Au surplus, tout s'expliqua bientôt. Le prince était venu à Vassilievskoé pour mettre à la porte son intendant, un débauché allemand, homme plein d'ambition, avec de respectables cheveux blancs, des lunettes et un nez aquilin, qui pillait sans vergogne et qui avait fait mourir sous les coups plusieurs paysans.

Ce misérable jeta des cris de paon ; pris enfin en flagrant délit, il joua l'offensé, parla beaucoup de l'honnêteté allemande, mais n'en fut pas moins ignominieusement chassé. Le prince avait besoin d'un intendant et son choix tomba sur Nicolas Serguéitch, administrateur hors ligne et honnête homme dans toute la force du terme, au vu et au su de tout le monde.

Le prince aurait désiré que Nicolas Serguéitch s'offrit lui-même en qualité d'intendant ; mais cela n'ayant pas eu lieu, il se décida un beau matin

à lui en faire la proposition de la manière la plus amicale sous forme d'une humble requête. Ikhméniew refusa d'abord, mais les appointements, qui étaient considérables, séduisirent Anna Andréievna, et l'amabilité redoublée du solliciteur vint dissiper les dernières hésitations, de sorte que le prince atteignit son but.

Il faut croire qu'il excellait à connaître les hommes ; le court espace de temps qu'il passa avec Ikhméniew lui avait suffi pour savoir d'une manière certaine à qui il avait affaire et pour comprendre qu'il fallait se l'attacher par des rapports d'amitié, par le cœur, faute de quoi l'argent ne ferait pas grand'chose. Il avait besoin d'un intendant en qui il pût avoir une aveugle confiance, afin de n'être plus jamais obligé de revenir à Vassilievskoé.

Le charme qu'il exerçait sur Ikhméniew était si puissant que celui-ci crut sincèrement à son amitié ; Ikhméniew était une de ces excellentes natures russes, douées d'une pointe de naïveté, romanesques, qui s'attachent facilement à des êtres souvent indignes d'elles, qui se donnent cœur et âme, et poussent quelquefois le dévouement jusqu'au ridicule.

Plusieurs années s'étaient écoulées ; les terres du prince étaient dans un état florissant ; le propriétaire et son intendant n'avaient jamais eu le moindre désagrément ensemble, et leurs relations se bornaient à de sèches correspondances d'affaires. Le prince, qui n'intervenait en aucune manière dans les arrangements que Nicolas Serguéitch trouvait bon de prendre, lui donnait parfois des conseils qui étonnaient Ikhméniew par leur caractère pratique et entendu. Il était évident que non-seulement le prince n'aimait pas les dépenses superflues, mais qu'il savait chercher son profit. Cinq ans après sa visite à Vassilievskoé, il envoya à Nicolas Serguéitch une procuration pour l'achat d'une autre terre située dans le même gouvernement : c'était une magnifique propriété de quatre cents âmes. Nicolas Serguéitch fut transporté d'admiration. Il s'intéressait aux succès du prince, à la réussite de ses projets, à son avancement, comme s'il se fût agi de son propre frère. Mais son enthousiasme fut au comble, lorsque, dans des circonstances que je vais raconter, le prince témoigna à son intendant une confiance vraiment extraordinaire.

IV

J’ai déjà dit que le prince était veuf. Tout jeune encore il avait fait un mariage d’argent ; sa famille, qui avait toujours habité Moscou, était totalement ruinée, et ses parents ne lui avaient rien laissé que la terre de Vassilievskoé, grevée de plusieurs hypothèques et ne représentant qu’une dette énorme ; de sorte que, lorsqu’à l’âge de vingt-deux ans il se vit contraint de prendre du service dans une chancellerie quelconque de Moscou, il ne lui restait pas un sou vaillant, et il faisait son entrée dans la vie comme le chétif rejeton d’une antique souche : son mariage avec la fille plus que mûre d’un fermier des eaux-de-vie le sauva.

Quoique le fermier des eaux-de-vie l’eût trompé sur la dot, comme on pouvait s’y attendre, il lui fut possible de racheter avec l’argent de sa femme la terre de ses ancêtres et de reprendre pied. La fille du marchand savait à peine écrire, n’était pas en état de lier deux mots, était laide et n’avait qu’un seul mérite : elle était bonne et douce. Le prince sut parfaitement tirer parti de ces qualités. Après un an de mariage, il laissa sa femme, qui venait de lui donner un fils, à Moscou, sous la garde de son beau-père, et lui-même alla occuper dans le gouvernement de … un poste assez en vue, qu’il avait obtenu à force de sollicitations et grâce à la protection d’un parent influent. Il avait soif de distinctions ; il était dévoré du désir de s’élever, de faire carrière, et comme il calculait qu’à cause de sa femme il ne pourrait vivre ni à Pétersbourg, ni a Moscou, il résolut, en attendant mieux, de débuter en province.

Il traitait sa femme avec une grossièreté extrême ; on racontait que pendant la première année de leur mariage, il avait failli la tuer. Ces bruits révoltaient Nicolas Serguéitch, qui prenait chaleureusement son parti, et le déclarait incapable de toute action vile. Enfin, sept ans après, le prince, devenu veuf, partait pour Saint-Pétersbourg.

Son arrivée fit quelque sensation dans la capitale. Jeune encore, beau, riche, doué d’une foule de brillantes qualités, incontestablement spirituel,

plein de goût, d'une gaieté intarissable, il fit son apparition, non pas comme un homme qui vient chercher protection et fortune, mais avec aplomb. Il possédait, disait—on, un certain prestige qui subjuguait et forçait l'admiration. Il plaisait excessivement aux femmes, et une liaison avec une belle mondaine lui avait valu la gloire d'un scandale. Il semait l'argent sans regret, lui jusque-là d'une économie frisant l'avarice ; il perdait au jeu, lorsqu'il jugeait utile de perdre, et cela sans que son visage trahit la moindre émotion, et quelque grande que fût la somme perdue.

Le comte Naïnsky, un parent haut placé, qui n'aurait pas daigné le remarquer s'il fût venu en vulgaire solliciteur, fut frappé de ses succès dans la société ; il jugea possible et convenable de porter sur lui son attention et lui fit l' honneur de prendre en sa maison son fils, âgé de sept ans, pour l'élever. C'est justement à cette époque que correspond le voyage du prince à Vassilievskoé et le temps où il fit connaissance avec les Ikhméniew.

Par l'entremise du comte le prince obtint un poste important auprès d'une des premières ambassades et partit pour l'étranger.

Certains bruits avaient couru sur son compte ; mais ils étaient toujours restés enveloppés de quelque obscurité : on avait parlé d'un événement désagréable qui lui serait arrivé à l'étranger ; mais personne n'aurait pu dire en quoi il consistait. On ne savait qu'une chose, c'est qu'il s'était trouvé subitement en état d'acheter quatre cents âmes, ce que j'ai déjà dit plus haut.

Au bout de quelques années, il rentra en Russie avec un rang élevé, et fut immédiatement revêtu d'un emploi considérable à Pétersbourg. On raconta à Ikhméniew qu'il allait faire un second mariage et s'allier à une maison puissante et riche. Nicolas Serguéitch se frottait les mains de satisfaction.

J'étais alors à Pétersbourg en train de faire mes études à l'université ; Ikhméniew m'écrivit tout exprès pour savoir si ces bruits de mariage étaient fondés. Il écrivit aussi au prince pour me recommander à lui ; mais sa lettre demeura sans réponse. De mon côté, tout ce que je parvins à savoir, c'est que son fils, élevé d'abord dans la maison du comte Naïnsky et plus tard au lycée impérial, venait de terminer ses études à l'âge de dix-neuf ans. Je l'écrivis à Ikhméniew, et j'ajoutai que le prince aimait son fils, le gâtait, et formait déjà pour lui des projets d'avenir, ce que je tenais d'un camarade d'université qui

connaissait le jeune homme.

Un beau matin, Ikhméniew reçut une lettre qui l'étonna extrêmement…

Le prince, qui jusque-là s'était mis vis-à-vis de son intendant sur un pied purement officiel, écrivait tout à coup d'un ton franc et amical au sujet de ses affaires de famille : il se plaignait de son fils, dont la conduite lui causait beaucoup de chagrin : il disait que, quoiqu'il ne convînt pas de donner à quelques polissonneries d'un garçon de cet âge (il s'efforçait évidemment d'atténuer la chose) plus d'importance qu'elles n'en méritaient, il avait résolu de le punir, de l'effrayer et, à cet effet, de l'envoyer passer quelque temps à la campagne, sous la garde tutélaire d'Ikhméniew. Le prince s'en remettait complétement à son honorable et excellent ami, ainsi qu'à son épouse, et les priait tous deux d'admettre son étourdi de fils dans leur famille, de lui faire entendre, dans la solitude, la voix de la raison, de l'aimer, si c'était possible, mais surtout de le corriger de sa légèreté de caractère et de lui inculquer les principes salutaires et rigoureux si indispensables dans la vie.

Le jeune prince arriva et fut accueilli comme un fils. Nicolas Serguéitch l'aima bientôt autant que sa Natacha ; et plus tard, après sa rupture avec le père, il se ressouvenait parfois avec joie de son Aliocha, ainsi qu'il avait coutume d'appeler le prince Alexis Pétrovitch.

C'était d'ailleurs un charmant garçon : joli, faible et nerveux comme une femme, en même temps plein de gaieté et de naïveté, doué d'une âme franche et accessible aux plus nobles sentiments, d'un cœur aimant, droit et reconnaissant, il devint l'idole des Ikhméniew.

Il était encore tout à fait enfant, malgré ses vingt ans, et l'on ne s'expliquait guère la raison pour laquelle son père, qui l'aimait beaucoup, disait-on, avait pu l'exiler. Il aurait, disait-on, mené à Pétersbourg une vie oisive et étourdie, et avait refusé d'entrer au service, ce qui avait fait beaucoup de chagrin à son père.

Ikhméniew ne lui lit aucune question, le prince ayant évidemment voulu taire dans sa lettre les véritables raisons de l'exil de son fils. D'après certains bruits, celui-ci se serait rendu coupable d'une étourderie impardonnable. On parlait d'une liaison, d'une provocation, d'une perte de jeu invraisemblable, même d'une somme d'argent qui n'appartenait pas au jeune homme et qu'il

aurait dépensée. D'autres attribuaient la résolution prise par le prince à des considérations particulières, à un calcul d'égoïsme personnel.

Nicolas Serguéitch repoussait tous ces rapports avec indignation, d'autant plus que le jeune homme était extrêmement attaché à son père, qu'il n'avait presque pas connu pendant son enfance et son adolescence, mais dont il ne parlait qu'avec transport et auquel il était entièrement soumis.

Aliocha parlait aussi parfois d'une comtesse, de rivalité entre son père et lui : il paraît que le fils avait été vainqueur dans cette lutte, ce qui avait furieusement fâché son père ; Aliocha racontait cette histoire avec animation, avec une gentillesse enfantine, un rire sonore et joyeux ; mais Ikhméniew l'interrompait dès les premiers mots. Aliocha confirma la nouvelle des projets de mariage de son père.

Il avait déjà passé environ un an en exil, écrivait de temps à autre à son père des lettres respectueuses et raisonnables, et s'était à la fin si bien acclimaté à Vassilievskoé que, lorsqu'au printemps le prince arriva lui-même pour affaires, ce dont il avait prévenu Ikhméniew, le proscrit le supplia de lui permettre de rester encore le plus longtemps possible, assurant qu'il se sentait une véritable vocation pour la vie de campagne.

Toutes les actions, tous les entraînements d'Aliocha provenaient de son impressionnabilité excessive et nerveuse, de son cœur bouillant, de sa légèreté, qui allait quelquefois jusqu'à l'absurde ; d'une disposition extraordinaire à subir toute influence extérieure et d'une absence complète de volonté.

Le prince accueillit la demande de son fils avec quelque défiance…

Ikhméniew avait peine à reconnaître son ancien ami : le prince était complètement changé. Il était tout à coup devenu chicaneur, et dans l'examen des comptes il se montra dégoûtamment avide, avare et méfiant. Cela chagrina fort l'excellent Ikhméniew, qui d'abord n'y croyait pas. Cependant tout allait au rebours de ce qui avait eu lieu la fois précédente, quatorze ans auparavant : il fit connaissance avec tous ses voisins, les plus importants, bien entendu, et ne mit pas les pieds chez Ikhméniew, qu'il traita comme un inférieur.

Tout à coup survint un événement inconcevable : sans la moindre cause

apparente, il y eut entre Ikhméniew et le prince une scène orageuse ; des paroles violentes furent échangées, des mots offensants prononcés de part et d'autre. Ikhméniew partit indigne ; mais l'affaire n'en resta pas là. Des commérages odieux se répandirent soudain dans tout le canton : Ikhméniew, après avoir bien étudié le caractère du jeune prince, avait formé le dessein de profiter de ses défauts ; sa fille Natacha (qui avait déjà dix-sept ans) avait su se faire aimer de cet adolescent, et tout en feignant de ne s'apercevoir de rien, les parents avaient favorisé cet amour ; Natacha, fille rusée et dépravée, avait complétement ensorcelé le jeune homme, qui, grâce à ses soins, n'avait pas vu, pendant presque toute une année, une seule des filles de distinction qui mûrissaient à foison dans les respectables familles des propriétaires voisins.

On allait jusqu'à assurer que les amants étaient déjà convenus d'aller se marier au village de Grigoriévo, à quinze verstes de Vassilievskoé, soi-disant à l'insu des parents de la demoiselle, lesquels cependant connaissaient jusqu'aux moindres détails de l'affaire et guidaient leur fille par leurs abominables conseils. Bref, un gros volume n'aurait pas suffi pour enregistrer tous les cancans que les commères des deux sexes du district réussirent à mettre en circulation.

Mais ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que le prince y ajoutait pleine et entière foi, si bien qu'il n'était venu à Vassilievskoé qu'à la suite d'un rapport anonyme qui lui avait été envoyé à Pétersbourg.

Certes, tous ceux qui connaissaient un peu Ikhméniew auraient dû, il semble, refuser de croire un mot de toutes ces accusations ; cependant, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, chacun s'agita, causa, censura, branla la tète et… prononça un jugement sans appel.

Ikhméniew avait trop de fierté pour justifier sa fille en face des commères, et il défendit sévèrement à sa femme d'entrer en quelque explication que ce fut avec les voisins. Natacha, si cruellement calomniée, ne sut pas pendant près d'une année le premier mot de ces mensonges et de ces calomnies, et elle continua d'être gaie et innocente comme une enfant de douze ans.

Pendant ce temps, la querelle s'envenimait de plus en plus. Les officieux ne s'endormaient pas. Il se trouva des dénonciateurs et des témoins qui

réussirent à prouver au prince que la manière dont Ikhméniew avait administré ses propriétés était loin de pouvoir offrir un modèle d'honnêteté. On alla même jusqu'à affirmer que trois ans auparavant, lors de la vente d'une forêt, Ikhméniew avait empoché douze mille roubles, ce qu'on pouvait établir par les témoignages les plus évidents, les plus légaux, et cela d'autant plus facilement que, n'ayant aucune procuration du prince pour cette opération, il avait agi de sa propre initiative, et avait su convaincre après coup le prince de la nécessité de cette vente, pour laquelle il avait porté en compte une somme de beaucoup inférieure à celle qu'il avait reçue en réalité.

C'étaient là de pures calomnies, ce fut prouvé plus tard ; mais le prince crut tout, et en présence de témoins il traita Ikhméniew de voleur. Celui-ci ne supporta pas un pareil affront et répliqua sur le même ton ; une scène effroyable suivit, et l'on entama un procès.

Ikhméniew vit bientôt sa cause perdue ; il lui manquait certains papiers, et, avant tout, des protections ; il était totalement inexpérimenté dans la marche de pareilles affaires : il perdit donc son procès, et sa propriété fut mise sous séquestre.

Le vieillard exaspéré quitta tout et transporta son domicile à Pétersbourg, afin de s'occuper de son affaire ; il laissa dans sa terre un homme entendu en qui il avait pleine confiance et alla s'établir dans la capitale.

Le prince s'aperçut bientôt, j'en suis sûr, qu'il avait gratuitement insulté Ikhméniew ; mais l'offense avait été si violente de part et d'autre qu'il n'y avait plus place pour une parole de conciliation, et le prince, irrité, fit tous ses efforts pour faire tourner la chose à son profit, ce qui équivalait à enlever à son ancien intendant son dernier morceau de pain.

V

Les Ikhmeniew vinrent donc à Saint-Pétersbourg. Je ne décrirai pas ma rencontre avec Natacha, que pendant ces quatre années de séparation je n'avais pas oubliée un instant. Je ne me rendais pas bien compte du sentiment que produisait en moi son souvenir ; mais en la revoyant, ma première pensée fut qu'elle m'était adjugée par le sort.

Il me sembla d'abord qu'elle s'était peu développée, et qu'elle était restée la même fillette d'avant notre séparation. Mais par la suite je découvris chaque jour en elle quelque chose de nouveau, que j'avais totalement ignoré jusqu'alors, comme si elle me l'eût caché à dessein, comme si la jeune fille avait voulu se dissimuler à mes yeux… et quelles jouissances pour moi que ces découvertes !

Pendant les premiers temps de son séjour dans la capitale, Ikhméniew était irritable, bilieux ; son affaire n'allait pas bien, il s'emportait, s'indignait, se plongeait dans ses paperasses et ne se souciait guère de nous.

Anna Andréievna, sa femme, était comme perdue et ne savait que devenir ; Pétersbourg lui faisait peur ; elle soupirait, tremblait, pleurait les lieux où elle avait vécu jusqu'alors, gémissait de ce que Natacha était en âge de se marier et qu'il n'y avait personne qui pensât à elle ; elle se laissait aller à une étrange franchise envers moi, faute d'avoir quelqu'un de mieux qualifié pour recevoir ses confidences.

Je venais d'achever mon premier roman, celui qui commença ma carrière littéraire et que, comme débutant, je ne savais où placer. Je n'en avais pas dit un mot aux Ikhméniew, qui étaient prêts à se brouiller avec moi parce que je vivais dans l'oisiveté, c'est-à-dire sans emploi et sans rien faire pour en obtenir un. Mon père adoptif me l'avait amèrement reproché, et comme ses reproches étaient dictés par l'affection paternelle, j'eus honte de lui avouer de quoi je m' occupais. En effet, comment lui déclarer tout droit que je ne voulais pas être fonctionnaire et que je faisais des romans ? Je le trompai donc en lui disant que je ne trouvais pas de place, quoique je fisse tout ce qui

était en mon pouvoir pour en obtenir une. Du reste, il n'avait guère le temps de me contrôler.

Un jour, Natacha, qui avait entendu un de nos entretiens, me prit à part et, les larmes aux yeux, me supplia de penser à mon avenir ; elle m'interrogea, cherchant à savoir à quoi je passais mon temps, et comme je ne m'ouvris pas à elle non plus, elle me fit jurer que je ne me rendrais pas malheureux par ma paresse et mon oisiveté. Je ne lui avouai pas mon genre de travail, et pourtant je suis sûr qu'un seul mot d'encouragement venant de sa part m'aurait causé plus de joie que les jugements les plus flatteurs que j'ai entendus par la suite.

Enfin mon roman parut. Longtemps déjà avant sa publication, on en avait parlé dans le monde littéraire. B… s'était réjoui comme un enfant en lisant mon manuscrit.

Si jamais j'ai été heureux, ce n'est point pendant les premiers moments d'ivresse de mes succès, mais lorsque je n'avais encore ni lu ni montré mon ouvrage à personne, pendant ces longues nuits passées au milieu de rêves et d'espérances enthousiastes, lorsque, travaillant avec passion, je vivais avec les personnages que j'avais créés, comme avec des parents, avec des êtres qui existaient véritablement : je les aimais, je prenais part à leur joie et à leur tristesse, et quelquefois même il m'est arrivé de verser de vraies larmes sur le peu de sagacité d'un de mes héros.

Je ne saurais décrire la joie que ressentirent le vieux Ikhméniew et sa femme au bruit de mes succès ; leur premier sentiment fut la surprise. Anna Andréievna ne voulait pas croire que ce nouvel écrivain, dont tout le monde faisait l'éloge, fût… ce même Vania qui, etc., etc., et elle se mettait à branler la tête. Le vieillard fut encore plus longtemps à se rendre, et lorsque les premiers bruits arrivèrent à son oreille, il fut tout effrayé ; il me dit que je perdais toutes chances de faire carrière au service de l'État et me parla de la vie déréglée que mènent la plupart des écrivains.

Mais des appréciations favorables qui parurent dans des journaux et quelques paroles élogieuses qu'il entendit prononcer sur mon compte par des gens en qui il avait une confiance frisant la vénération, le firent changer d'opinion. Lorsqu'il vit que j'avais de l'argent et qu'il sut comment le labeur littéraire peut être rétribué, ses derniers scrupules s'évanouirent. Prompt à

passer du doute à la plus entière confiance, joyeux comme un enfant à cause de mes succès, il s'abandonna tout à coup aux plus folles espérances, aux rêves les plus éblouissants sur mon avenir. Chaque jour il créait pour moi quelque nouvelle carrière et faisait quelque nouveau projet, et Dieu sait ce que ces projets n'embrassaient pas ! Il commença même à me témoigner une certaine déférence que je ne lui avais pas inspirée auparavant.

Pourtant ses doutes revenaient parfois tout à coup l'assiéger au beau milieu de ses fantaisies enthousiastes et le déconcertaient entièrement. Être auteur, poëte ! quelle singulière chose ! Les poètes avaient-ils jamais fait leur chemin ? arrivaient-ils aux honneurs ? Il n'y avait guère à attendre de tous ces gratte-papier.

Ces perplexités et ces doutes lui venaient le plus souvent à l'heure du crépuscule ; il était alors particulièrement nerveux, impressionnable et soupçonneux. Natacha et moi, nous le savions et nous nous en amusions d'avance. Je m'efforçais de l'amener à une appréciation moins pessimiste en lui racontant quelque anecdote sur Soumarokow, qui avait été fait général[1] Derjavine, qui avait reçu une tabatière pleine de pièces d'or ; je lui disais que l'impératrice Catherine avait fait une visite à Lomonossow, je lui parlais de Pouschkine, de Gogol.

— Je sais, mon ami, je sais tout cela, répondait-il, quoique peut-être il entendît ces histoires pour la première fois de sa vie. Quant à toi, ce qui me console un peu, c'est que ton fricot n'est pas écrit en vers. Les vers, mon cher, c'est absurde, ne me contredis pas, et crois-en un vieillard qui te veut du bien, c'est du temps perdu ! Que les collégiens fassent des vers, passe encore ; mais un jeune homme de ton âge, ça le mène tout droit à la maison des fous.

Pouschkine est un grand homme, personne ne dit le contraire ! Mais des vers et rien de plus ; tout cela est bien éphémère ! Du reste, je l'ai peu lu. La prose, c'est une autre affaire ; l'écrivain peut instruire, il peut parler d'amour de la patrie, de vertu… Je ne sais pas bien m'expliquer, mais tu me comprends. C'est l'amitié qui me fait parler. Du reste, voyons ce que tu vas nous lire, dit-il comme conclusion et d'un ton protecteur, le jour où j'avais enfin pu apporter mon ouvrage. Nous étions tous réunis, après le thé, autour d'une table ronde. Lis donc un peu ce que tu as griffonné là, ajouta-t~il, tu as

fais beaucoup parler de toi ! Voyons ce que c'est.

Je me disposai à lire. Mon roman avait paru le jour même, et aussitôt que j'en avais eu un exemplaire, j'étais accouru chez les Ikhméniew. Que j'avais été chagriné de ne pas pouvoir leur lire plus tôt ! Mais le manuscrit était déjà entre les mains de l'éditeur. Natacha en avait pleuré de dépit, elle m'avait fait une querelle et m'avait reproché que des étrangers liraient mon roman avant elle…

Enfin, nous voilà établis tous ensemble ; le père prend un air extraordinairement sérieux. Il se prépare porter le jugement le plus sévère, il veut s'assurer par lui-même, se faire une conviction.

La vieille dame, elle aussi, avait l'air plus solennel que de coutume ; elle avait même failli mettre un nouveau bonnet tout exprès pour la lecture. Depuis longtemps elle s'apercevait que je regardais sa chère Natacha avec un amour infini, que mon esprit était occupé d'elle, que ma vue se troublait lorsque je lui parlais, et que Natacha à son tour me regardait d'un regard plus brillant qu'autrefois. Le temps était enfin arrivé où le succès venait réaliser mes espérances dorées et m'apporter le bonheur.

Elle avait remarqué aussi que son mari s'était mis depuis quelque temps à me louer d'une manière excessive et à porter d'une façon toute particulière ses regards sur sa fille et sur moi… et soudain elle était prise de frayeur : je n'étais ni comte, ni prince, ni duc régnant ; si du moins j'avais été, faute de mieux, conseiller de collège sortant de l'école de droit, jeune, décoré et beau garçon ! Quand elle était en train de faire des souhaits, elle n'aimait pas s'arréter à mi-chemin.

[1] En russe, général se dit aussi pour les employés civils et correspond à conseiller privé actuel.

VI

Je lus mon roman en une seule séance, qui se prolongea jusqu'à deux heures du matin. Le vieillard avait d'abord froncé les sourcils : il s'attendait à quelque chose d'une hauteur inaccessible, que lui-même n'aurait peut-être pas été en état de comprendre, mais, dans tous les cas, à quelque chose d'élevé ; au lieu de cela, il trouvait tout à coup des événements de tous les jours et tout à fait connus, de point en point les mêmes faits qui se passent constamment autour de nous. Si encore j'avais eu pour héros une illustration ou un homme méritant un intérêt particulier, quelque personnage historique, comme Roslavliew ou bien Youri Miloslavsky ; mais non, je mettais en scène un pauvre diable d'employé, obscur et passablement niais, dont la redingote râpée perdait ses boutons, et tout cela simplement, dans le langage que nous parlons ordinairement nous-mêmes. C'était vraiment singulier ! Anna Andréievna regardait son mari d'un œil interrogateur et un peu boudeur, comme si elle s'était sentie blessée. Était-ce bien la peine d'imprimer et de lire pareilles misères, et qui plus est, de les acheter ? semblait-elle dire. Natacha était tout attention ; elle écoutait avec avidité, ne me quittait pas du regard, et à chaque mot que je prononçais, ses jolies lèvres remuaient avec les miennes. Eh bien, je n'étais pas arrivé à la moitié que je leur arrachais des larmes. La mère pleurait sincèrement, elle compatissait de toute son âme aux malheurs de mon héros et aurait naïvement voulu lui venir en aide, à juger par ses exclamations. Ikhméniew avait renoncé à ses rêves de grandeur et d'élévation. « Du premier mot, me dit-il, on voit que ce sera du pain bien long ; ce n'est pas mal ; une simple petite historiette, mais qui vous empoigne ; aussi toutes les circonstances accessoires sont-elles faciles à comprendre et à garder en mémoire, et l'on voit que le plus obscur des hommes est toujours un homme et porte le nom de frère. »

Natacha écoutait, pleurait et, à la dérobée, sous la table, me serrait la main avec force. La lecture achevée, elle se leva les joues en feu et les yeux gonflés de larmes ; elle saisit tout à coup ma main, la porta à ses lèvres et

s’enfuit en courant hors de la chambre. Le père et la mère échangèrent un regard.

— Hem ! quelle exaltée ! fit le vieux. Il n’y a pas de mal à cela, c’est une brave jeune fille…, ajouta-t-il en jetant un regard distrait sur sa femme, comme avec l’intention de justifier sa fille et moi-même en même temps. Mais Anna Andréievna, malgré l’émotion qu’elle avait éprouvée pendant la lecture, avait l’air moins enthousiaste. En la regardant, je me rappelai ce passage d’un de nos auteurs :

— Alexandre de Macédoine est un héros, d’accord ; mais ce n’est pas une raison de casser les chaises.

Natacha ne tarda pas à rentrer, joyeuse et heureuse, et en passant près de moi, elle me pinça légèrement. Ikhméniew se mit sérieusement à l’appréciation de mon ouvrage, mais sa joie lui fit oublier son caractère emprunté, et il ne tarda pas à s’enthousiasmer.

— C’est beau ! mon cher Vania, c’est très-beau ! tu m’as soulagé, tu m’as soulagé plus que je ne l’aurais attendu. Ce n’est pas élevé, ce n’est pas grand, évidemment… J’ai là Moscou sauvée… eh bien , dès les premières lignes on se sent enlevé dans les airs comme un aigle… tandis que chez toi c’est plus simple, plus facile à saisir. Ce qui me plaît, c’est justement que c’est plus compréhensible, plus proche ; il me semble que c’est à moi-même que tout cela est arrivé. Et à quoi bon ces choses sublimes qu’on ne comprend pas ? Cependant, tu ne ferais pas mal de changer un peu ton style ; je t’accorde tout éloge, mais tu diras ce que tu voudras, cela, manque un peu d’élévation… Du reste, il est déjà trop tard à présent : c’est imprimé. Peut-être pour la seconde édition… Qui sait ? il y aura peut-être une seconde édition… et de nouveau de l’argent… hem !

— Est-il vrai, Ivan Pétrovitch, que cela vous rapporte beaucoup ? demanda Anna Andréievna. Plus je vous regarde, et plus ça me semble incroyable. Ah ! mon Dieu ! à quoi l’on peut dépenser son argent !

— Vois-tu, Vania, continua Ikhméniew s’animant de plus en plus, cela ne vaut pas le service de l’État, mais pourtant c’est une carrière. Des gens haut placés te liront. Tu dis que Gogol avait une pension et qu’on l’envoya à l’étranger. Et qui sait si toi-même… ? Hé ? ou bien est-ce encore trop tôt ?

qu'en dis-tu ? c'est peut-être encore trop tôt ; il te faudra encore écrire autre chose. Dans ce cas, écris, mon ami, écris vite, vite ! Ne t'endors pas sur tes lauriers. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Il disait cela d'un air convaincu, avec une telle bonté de cœur, que je n'eus pas le courage de l'arrêter et de refroidir son enthousiasme.

— On te donnera une tabatière, reprit-il un instant après. Pourquoi pas ? pour t'encourager. Et qui sait ? peut-être seras-tu invité à la cour, ajouta-t-il à demi-voix et d'un air grave et en clignotant de l'œil gauche ; non ? c'est encore trop tôt pour arriver à la cour.

— Bon ! les voilà déjà à la cour, dit la mère avec quelque humeur.

— Vous allez bientôt me faire général, répondis-je en riant de tout mon cœur. Le vieux se mit aussi à rire : il était tout content.

— Mon général, ne voulez-vous pas manger un morceau ? dit Natacha, qui pendant ce temps avait préparé le souper.

Elle partit d'un éclat de rire et se jeta dans les bras de son père.

— Cher, excellent père ! s'écria-t-elle tout émue.

— Assez, assez, dit Ikhméniew gagné aussi par l'émotion ; bon, bon, je plaisantais. Général ou non, allons souper. Quel cœur sensible ! ajouta-t-il en frappant légèrement de la main les joues couvertes de rougeur de sa Natacha. D'ailleurs, vois-tu, Vania, c'est mon amitié pour toi qui me fait parier ainsi. Mettons que tu ne deviennes pas général, tu n'en es pas moins un homme connu ! un auteur !

— À présent, papa, on dit écrivain.

— Et non pas auteur ? Je l'ignorais. Bien, admettons écrivain ; mais j'ai voulu dire que si l'on ne devient pas gentilhomme de la chambre pour avoir écrit un roman (il ne faut pas y penser, c'est clair), on peut toujours arriver à être quelqu'un ; on peut être attaché à une ambassade, être envoyé à l'étranger, en Italie, pour raison de santé ou bien pour se perfectionner dans l'étude de l'art, ou encore recevoir un subside en argent. Naturellement, il faut que tout cela soit de ton côté, en tout bien tout honneur, que tu n'obtiennes argent ou distinctions que par ton travail et non par protection…

— Et alors tu ne deviendras pas fier, au moins, ajouta Anna Andréievna en riant.

— Non, papa, reprit Natacha, donnez-lui plutôt une étoile sur la poitrine ; attaché d'ambassade, quelle misère !

Elle me pinça le bras encore une fois.

— La voilà de nouveau qui se moque de moi, s'écria le vieillard en jetant un regard d'orgueil sur Natacha, dont les joues étaient en feu et dont les yeux brillaient comme deux étoiles. Je suis peut-être allé un peu trop loin, mes enfants ; j'ai toujours été ainsi ; et pourtant, vois-tu, Vania, quand je te regarde, je ne trouve en toi rien d'extraordinaire…

— Ah ! mon Dieu ! Comment voulez-vous donc qu'il soit, papa ?

— Mais non, ce n'est pas ce que je veux dire ; je veux dire que je ne trouve absolument rien de poétique dans ta figure… tu sais, on dit qu'ils sont pâles, les poètes, et puis, ils ont les cheveux ainsi, et les yeux ainsi, quelque chose… tu sais… un Gœthe ou un autre… j'ai lu ça dans un almanach. Mais quoi ! ai-je dit quelque sottise ? Voyez-vous, la friponne, qui s'égaye à mes dépens ! Mes amis, je ne suis pas lettré, mais j'ai du sentiment. Et quant à la figure, il n'y a pas de mal ; pour moi, ta figure est bien, elle me plaît beaucoup… Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire… Être honnête homme, homme de cœur, voilà le principal. Mène une vie honnête et n'aie pas une trop haute opinion de toi ! Un bel avenir t'attend. Acquitte-toi de ta mission : voilà ce que j'ai voulu dire, juste ce que j'ai voulu dire !

Quel heureux temps ! Je passais chez les Ikhméniew toutes mes soirées, tous mes moments de liberté. J'apportais au vieux des nouvelles du monde littéraire, des écrivains auxquels tout à coup, je ne sais pourquoi, il avait commencé à s'intéresser ; il se mit même à lire les articles d'un critique, dont je lui avais beaucoup parlé et qu'il ne comprenait guère, mais qu'il louait fort.

La vieille maman nous surveillait, Natacha et moi, mais nous avions su mettre sa vigilance en défaut ; nos cœurs s'étaient compris, elle m'avait avoué son amour ; les vieux parents le surent, conjecturèrent, réfléchirent, et la mère allait branlant la tête ; elle manquait de confiance.

— Vous avez eu un beau succès, me disait-elle ; mais si la prochaine fois vous ne réussissiez pas, ou s'il arrive quelque chose d'autre, que ferez-vous ? Si du moins vous aviez un emploi !

— Quant à moi, voici mon opinion, ajouta le vieillard après avoir réfléchi

un moment ; j'ai vu, je me suis aperçu et, je l'avoue, je me suis même réjoui de voir que toi et Natacha… Eh ! quel mal y aurait-il ? Mais vous êtes encore très-jeunes, ma femme a raison. Attendons : tu as du talent, beaucoup de talent, j'en conviens ; mais on allait trop loin quand on a crié au génie. Donc, tu as du talent (je viens de lire encore aujourd'hui une critique qui te malmène joliment) ; mais ça ne veut rien dire. Le talent, vois-tu, ce n'est pas encore des capitaux à la banque, et vous êtes pauvres tous deux. Attendons un an, un an et demi ; si tu vas bien, si tu t'affermis dans ta voie, Natacha est à toi ; si tu ne réussis pas, juge toi-même… Tu es honnête homme, réfléchis…

Voilà à quoi nous en étions restés, et voici à quoi nous en étions un an après.

Oui, c'était presque juste un an plus tard. Par une belle et claire journée de septembre, vers le soir, malade, et le désespoir dans l'âme, j'entrai chez mes vieux amis et je tombai sur une chaise à demi évanoui, si bien qu'ils en furent tout effrayés.

Et si la tête me tournait alors, et si j'avais le cœur plein d'angoisse, ce n'était point parce que j'étais venu dix fois jusqu'à leur porte et que dix fois je m'en étais retourné, ce n'était point parce que je n'avais pas encore réussi dans ma carrière et que je n'avais encore ni gloire, ni argent, que je n'étais pas attaché d'ambassade, et que j'étais encore bien loin du moment où l'on m'enverrait restaurer ma santé en Italie ; c'était parce qu'on peut vivre dix années en une et qu'en cette année-là ma Natacha avait, elle aussi, vécu dix ans. Un abîme s'était ouvert entre elle et moi…

La vieille maman me regardait avec une compassion peu dissimulée, trop empressée même, et semblait se dire : Voilà à qui j'aurais donné ma fille !

— Prendrez-vous une tasse de thé, Ivan Pétrovitch ? (Le samovar bouillait sur la table.) Comment allez-vous ? êtes-vous toujours malade ? me demanda-t-elle d'un ton plaintif, qui résonne encore à mon oreille.

Pendant qu'elle me parlait, ses yeux trahissaient de tout autres soucis, les mêmes sans doute que ceux qui assombrissaient le visage de son mari, assis immobile et perdu dans ses pensées. Ils avaient de vives inquiétudes sur l'issue de leur procès avec le prince. Cela rendait le vieillard presque malade.

Le jeune prince, cause première de tout ce procès, avait trouvé quelques

mois auparavant une occasion de venir les voir ; le vieux Ikhméniew, qui aimait son Aliocha comme un fils, qui parlait presque chaque jour de lui, l'avait accueilli avec joie. Sa femme s'était rappelé Vassilievskoé et s'était mise à pleurer. Les visites du jeune homme n'avaient pas tardé à devenir plus fréquentes, et Ikhméniew, qui était l'honnêteté, la franchise, la droiture mêmes, avait repoussé avec indignation toutes les mesures de précaution ; plein d'une noble fierté, il n'avait pas même voulu penser à ce que dirait le prince, dont les absurdes soupçons ne lui semblaient mériter que le mépris, s'il venait à savoir que son fils était reçu dans sa maison.

Les visites du jeune prince devinrent presque journalières : il passait des soirées entières avec les vieux époux, heureux d'être avec lui, et ne s'en allait que longtemps après minuit.

Le père fut naturellement instruit de tout, et cela donna naissance aux plus abominables commérages. Il écrivit à Nicolas Serguéitch une lettre d'injures, sur le thème d'autrefois, et défendit catégoriquement à son fils de voir les Ikhméniew. C'était juste quinze jours avant ma visite.

Le vieillard était dans une terrible affliction. Sa Natacha, cette enfant si pure, si innocente, on l'impliquait de nouveau dans cette sale calomnie ! Son nom était insulté par cet homme qui l'avait si horriblement outragé, lui !… Et il fallait supporter tout cela sans exiger satisfaction! Les premiers jours, le désespoir le rendit malade. Cette histoire avec tous ses détails était parvenue jusqu'à moi ; quoique malade et abattu par le chagrin, je n'eusse pas été chez eux pendant trois semaines. Mais je savais… Non ! je ne faisais encore que pressentir ; je savais, mais je n'osais pas croire qu'il y avait encore autre chose, qui devait les inquiéter plus que tout au monde, et je les regardais avec une poignante anxiété.

C'était un supplice ! j'avais peur de deviner, j'avais peur de croire, et je souhaitais de toutes les forces de mon âme d'éloigner le fatal moment. Et pourtant c'était pour elle que j'étais venu, je sentais que quelque chose m'attirait auprès d'elle ce soir-là !

— En effet, dit le vieux Ikhméniew comme réveillé tout à coup ; as-tu été malade, qu'on ne t'a pas vu depuis si longtemps ? J'ai des reproches à me faire ; je voulais aller te voir, mais il y a toujours eu… Et il retomba dans ses

réflexions.

— J'ai été un peu indisposé, répondis-je.

— Hem ! indisposé ! répéta-t-il au bout de quelques minutes, indisposé, je t'ai déjà dit de faire bien attention, tu n'as pas voulu m'écouter ! Cher Vania, de temps immémorial la muse a été reléguée au galetas, crevant de faim, et l'on voit qu'elle continue d'y être.

Il n'était pas de bonne humeur, le vieux.

Il fallait qu'il fût blessé au cœur, pour me parler ainsi. Je me mis à le considérer. Son visage était jaune, ses yeux exprimaient la perplexité ; on y lisait une pensée, une question qu'il n'avait pas la force de résoudre. Il était violent et bilieux plus que de coutume. Sa femme le regardait avec inquiétude et en branlant la tête ; elle profita d'un moment où il se tourna pour me faire un signe à la dérobée.

— Comment se porte Nathalia ? demandai-je. N'est-elle pas à la maison ?

— Si, elle est à la maison, dit la mère, que ma question parut embarrasser. Elle va venir et pourra se donner le plaisir de vous regarder. Croyez-vous que ce soit une plaisanterie ! voilà trois semaines que vous ne vous êtes vus ! Elle aussi est changée… c'est à n'y rien comprendre ; on ne sait ce qu'elle a, si elle est en bonne santé ou malade. Dieu lui vienne en aide, ajouta-t-elle en jetant sur son mari un regard craintif.

— Mais, non ! ce n'est rien, répliqua celui-ci d'une voix contrainte et saccadée, elle n'est pas malade. C'est de son âge, voilà tout. Qui peut comprendre quelque chose à ces chagrins, à ces caprices de jeune fille ?

— Bien ! voilà que tu parles déjà de caprices, répliqua la mère.

Le vieillard se tut et se mit à tambouriner sur la table. Y aurait-il déjà eu quelque chose entre eux ? me dis-je tout pensif.

— Et chez vous, quoi de neuf ? reprit Ikhméniew un instant après. B… s'occupe-t-il toujours de critique ?

— Oui, il continue d'écrire, répondis-je.

— Ah ! Vania, dit-il comme conclusion en agitant ses bras, à quoi sert toute cette critique ?

La porte s'ouvrit, et Natacha parut.

VII

Elle entra son chapeau à la main ; elle alla le poser sur le piano, puis s'avança vers moi et me tendit la main sans dire un mot. Un léger tressaillement agitait ses lèvres ; elle parut vouloir me dire quelque chose, une formule de politesse ; mais elle se tut.

Il y avait trois semaines que nous ne nous étions vus, et je fus effrayé du changement qui s'était opéré en elle ! Mon cœur se serra à la vue de ces joues pâles et creuses, de ces lèvres brûlées par la fièvre, et de ces yeux qui de dessous leurs cils sombres étincelaient d'un feu ardent et comme d'une résolution passionnée.

Mais qu'elle était belle ! Jamais je ne l'avais vue aussi belle que ce jour fatal. Était-ce bien cette Natacha qui, il y avait à peine un an, ne me quittait pas des yeux et dont les lèvres s'agitaient avec les miennes pendant la lecture de mon roman, qui insouciante riait et plaisantait avec son père et moi pendant le souper ? Était-ce cette même Natacha qui, dans la chambre voisine, les yeux baissés et les joues brûlantes de rougeur, m'avait dit : Oui !… La voix basse et grave d'une cloche qui appelait aux vêpres se fit entendre. La jeune fille tressaillit, et la mère se signa.

— On sonne les vêpres, Natacha, tu voulais y aller. Vas-y, va prier, mon enfant. Ce n'est pas loin, et ça te fera une petite promenade ; tu es toujours enfermée ! Tu es si pâle ! on dirait que quelqu'un t'a jeté un sort !

— Je n'irai… peut-être pas… aujourd'hui, dit-elle lentement et tout bas, presque en chuchotant. Je… ne me sens… pas bien. Et elle devint pâle comme une morte.

— Pourquoi n'irais-tu pas ? Tu voulais, il y a un instant, ta as déjà pris ton chapeau. Va prier, ma petite Natacha, va demander à Dieu qu'il te donne la santé, continua la mère d'un ton d'encouragement.

— Mais, oui, va donc ; et en même temps tu prendras un peu l'air, ajouta le vieillard en jetant, lui aussi, un regard inquiet sur le visage de sa fille. Ta mère a raison, Vania t'accompagnera.

Je vois encore le sourire amer qui passa sur les lèvres de Natalia. Elle alla prendre son chapeau et le mit ; sa main tremblait. Tous ses mouvements étaient comme instinctifs, elle semblait agir sans se rendre compte de ce qu'elle faisait. Le père et la mère la regardaient avec étonnement.

— Adieu, dit-elle d'une voix qu'on distinguait à peine.

— Pourquoi dire adieu, mon ange ? dit la mère, tu ne resteras pas longtemps ; le voyage n'est pas long. Tu auras au moins été un peu à l'air ; vois comme tu es pâlotte. Ah ! mon Dieu, j'ai oublié… (j'oublie pourtant tout !) je t'ai achevé le sachet, j'ai cousu une prière dedans, mon ange ; une nonne de Kiew m'a montré l'année passée comment il fallait faire ; une prière efficace, Natacha ! Mets-le, mon enfant, peut-être le bon Dieu t'enverra-t-il la santé. Nous n'avons que toi !

Et elle tira de sa boite à ouvrage la croix d'or que Natacha portait au cou ; le sachet qu'elle venait d'achever était suspendu au même ruban.

— Dieu t'accorde la santé ! dit-elle en lui passant le ruban autour du cou et en faisant le signe de la croix ; il fut un temps où je faisais ainsi tous les soirs, avant ton sommeil, je disais une prière, et tu la répétais avec moi ; mais maintenant tu n'es plus la même, et le bon Dieu ne te donne pas le calme de l'esprit. Ah ! Natacha ! Natacha ! Mes prières maternelles ne te sont d'aucun secours ! Et elle se mita pleurer.

Natacha baisa en silence la main de sa mère et fit un pas dans la direction de la porte ; mais, tout à coup, elle se retourna brusquement et s'approcha de son père, la poitrine tout agitée.

— Mon père, vous aussi, bénissez votre fille, dit-elle d'une voix étouffée, et elle tomba à genoux devant lui.

Nous étions tous dans un trouble étrange à cause de cette conduite si inattendue et par trop solennelle. Le père la regarda un instant tout éperdu.

— Natacha ! ma chère enfant, ma chère petite fille ! ma fille bien-aimée ! qu'as-tu donc ? s'écria-t-il enfin, en laissant couler ses larmes. Quel chagrin as-tu ? Pourquoi pleures-tu jour et nuit ? car, je m'en aperçois bien, je ne dors pas non plus et je t'entends bien. Dis-moi tout, Natacha. Confie tes chagrins à ton vieux père, et nous… Il n'acheva pas, il la prit et la serra dans ses bras. Elle se pressa convulsivement sur la poitrine du vieillard en cachant sa tête

sur son épaule.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ; seulement, je suis un peu indisposée, dit-elle étouffée par les larmes qu'elle retenait.

— Que Dieu te donne sa bénédiction comme je te donne la mienne, ma chère, ma précieuse enfant ! dit le père. Qu'il t'envoie désormais la paix de l'âme et te garde de tout mal. Prie Dieu, ma chérie, afin que ma prière de pécheur arrive jusqu'à lui.

— Et que ma bénédiction t'accompagne, ajouta la mère en fondant en larmes.

— Adieu ! murmura Natacha d'une voix faible.

Arrivée à la porte, elle s'arrêta, les regarda encore une fois, sembla vouloir dire quelque chose, mais n'en trouva pas la force, et sortit rapidement de la chambre. Je me précipitai après elle, avec le pressentiment de quelque malheur.

VIII

Elle marchait en silence, rapidement, la tête baissée et sans me regarder. Mais arrivée au bout de la rue, sur le quai de la Neva, elle s'arrêta tout à coup et me prit par la main.

— J'étouffe, dit-elle, j'étouffe !…

— Retournons à la maison, Natacha, m'écriai-je tout effrayé.

— Est-ce que tu ne vois pas que je m'enfuis pour ne pas revenir ? dit-elle en me regardant avec une angoisse inexprimable.

Le cœur me manqua. Je pressentais tout cela, mais ses paroles me firent l'effet de la foudre.

Nous cheminions tristement sur le quai. J'étais hors d'état de parler, je faisais des efforts pour penser ; j'étais complètement perdu. La tête me tournait. Cela me semblait si monstrueux, si impossible !

— Tu me trouves bien coupable, Vania, dit-elle enfin.

— Non, mais… je n'y crois pas ; cela ne peut pas être !… lui dis-je, sans savoir ce que je disais.

— Et pourtant cela est ! Je les quitte, et je ne sais ce qu'ils deviendront, je ne sais ce que je deviendrai moi-même.

— Tu vas chez lui.

— Oui, répondit-elle.

— Mais c'est impossible ! m'écriai-je avec exaltation ; tu sais que c'est impossible, Natacha, ma pauvre Natacha ; mais c'est insensé ! Tu les tues, eux, et tu cours à ta perte ! Ne le sais-tu pas, Natacha ?

— Je le sais ; mais je n'y puis rien, ce n'est pas ma volonté, dit-elle, et ses paroles trahissaient autant de désespoir que si elle eût marché au supplice.

— Retourne, retourne pendant qu'il est encore temps, suppliai-je avec toute l'insistance dont j'étais capable, quoique je reconnusse l'inutilité et l'absurdité de mes exhortations. As-tu pensé à ton père ? Tu sais bien que son père à lui est l'ennemi du tien, qu'il l'a insulté, qu'il l'a accusé de l'avoir volé, qu'il l'a appelé voleur !… Tu sais qu'ils sont en procès… Et quoi ! c'est

encore la dernière raison. Mais ne sais-tu pas, Natacha ! Si, bon Dieu ! tu le sais bien ! tu sais qu'il a soupçonné tes parents de t'avoir, eux-mêmes, à dessein, fait lier avec Aliocha, lorsqu'il était chez vous à la campagne. Souviens-toi combien ton père a souffert de ces calomnies ! Ses cheveux ont blanchi ! Je ne te parle même pas de ce qu'il leur en coûtera de te perdre, toi, leur trésor, tout ce qui leur est resté dans leur vieillesse, tu le sais bien toi-même ; mais souviens-toi que ton père te croit innocente et calomniée par ces gens hautains. L'ancienne animosité s'est rallumée depuis que vous avez reçu Aliocha dans votre maison. Son père a de nouveau insulté le tien, la colère bout encore dans l'âme du vieillard depuis cette nouvelle injure, et tout à coup, tout cela, toutes ces accusations se trouveront justifiées ! Tous ceux qui ont connaissance de la chose vont maintenant excuser le prince pour t'accuser, toi et ton père ! Que deviendra-t-il ? II en mourra ! C'est la honte, l'infamie, et de qui vient le coup ? De toi, de sa fille, de son unique, de sa précieuse enfant ! Et ta mère ? Crois-tu qu'elle survive au vieillard ? Natacha, Natacha ! que fais-tu ? reviens à toi ! retournons.

Elle se tut. Je lus une douleur si intense, une si grande souffrance dans son regard, que je compris, même en faisant complète abstraction de ce que je venais de lui dire, combien son cœur saignait. Je compris ce que lui avait coûté la résolution qu'elle avait prise et combien je venais de la torturer, de la déchirer par mes inutiles et tardives représentations ; pourtant je ne pus m'empêcher de poursuivre.

— Il y a un instant, tu disais à ta mère que, peut-être, tu ne sortirais pas, que tu n'irais pas à l'église. Tu avais donc le désir de rester, tu n'étais pas entièrement décidée ?

Elle sourit avec amertume. Pourquoi lui demandais-je cela ? Je pouvais bien voir que c'était irrévocablement résolu. Je ne me possédais plus.

— L'aimes-tu si fort ? m'écriai-je le cœur plein d'effroi et sans comprendre ma question.

— Que veux-tu que je te réponde, Vania ? tu le vois : il m'a dit de venir, et je suis venue et l'attends.

— Mais écoute, au moins, recommençai-je en me rattrapant à une paille ; tout peut encore se réparer, s'arranger autrement, tout autrement. Rien ne te

force à quitter la maison, je te dirai comment il faut faire, ma Natacha chérie. Je vous arrangerai tout, tout, et des rendez-vous et… tout. Mais ne déserte pas la maison ! Je vous ferai parvenir vos lettres, pourquoi ne le ferais-je pas ? Cela vaudra mieux que ce que tu veux faire à présent. Je saurai tout arranger, vous serez contents ; lu verras… Du moins tu ne te perdras pas, chère Natacha, car… tu te perds, tu te perds sans espoir ! Veux-tu, Natacha, tout ira bien et heureusement, et vous vous aimerez tant que vous voudrez. Et quand vos pères auront cessé de se quereller (car ils cesseront bien tôt ou tard), vous…

— Assez, Vania, arrête, interrompit-elle en me serrant la main avec force et en souriant à travers ses larmes. Mon bon, mon cher Vania, tu es si bon, si honnête ! Et tu ne dis pas un mot de toi ! Je t'ai trahi. et tu as tout pardonné, et tu ne penses plus qu'à mon bonheur ! Tu nous feras parvenir nos lettres !…

Elle se mit à pleurer.

— Je sais combien tu m'as aimée, combien tu m'aimes encore jusqu'à présent, et tu ne m'as pas fait un reproche, tu ne m'as pas dit une parole amère. Et moi, moi ! grand Dieu ! que je suis coupable envers toi ! Tu te souviens du temps que nous avons passé ensemble. Ah ! mieux vaudrait que je ne l'eusse jamais connu, jamais rencontré, lui ! J'aurais été heureuse avec toi, mon bon ami !… je ne te vaux pas ! Pourquoi te rappeler notre bonheur passé ? pourquoi raviver ce souvenir ? Tu as été trois semaines sans venir ; eh bien ! je le jure, il ne m'est pas venu une seule fois l'idée que tu pourrais me maudire et me haïr. Je savais que tu ne venais pas pour ne pas être un obstacle, un reproche ! Qu'il devait t'être pénible de nous voir ! Et pourtant, comme je t'attendais ! J'aime Aliocha d'un amour insensé, mais il me semble que je t'aime encore davantage, comme mon ami. Je ne saurais vivre sans toi, tu m'es nécessaire, il me faut ton cœur d'or… Oh ! quel temps pénible, plein d'amertume, s'approche !

Elle fondit en larmes.

— Quel besoin j'avais de te voir ! reprit-elle en étouffant ses larmes. Tu as maigri, tu es pâle, tu as été malade, Vania. Je ne te l'ai pas même demandé, je ne parle que de moi ; que fais-tu ? Ton roman avance-t-il ?

— Au diable mes romans ! Dis-moi plutôt si Aliocha a exigé que tu

t'enfuies…

— Non, c'est plutôt moi. Il m'a dit… c'est vrai… et moi… Tiens, je vais tout te raconter : on veut le marier avec une fille de famille immensément riche : son père, tu connais l'intrigant, veut absolument qu'il l'épouse, il mettra tout en œuvre, car pareille occasion ne se présente pas deux fois. Hautes relations, fortune colossale… et de plus jolie, bien élevée et un ange de bonté. Aliocha lui-même est séduit, et, comme son père tient à se débarrasser de lui le plus tôt possible, pour se marier lui-même, il veut, coûte que coûte, rompre notre liaison. Il craint l'influence que j'ai sur son fils…

— Est-ce qu'il connaît vos relations ? dis-je en l'interrompant.

— Il sait tout.

— Qui le lui a appris ?

— Aliocha lui a tout raconté.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que cela signifie ? il raconte tout à son père, et à quel moment !…

— Ne le blâme pas, ne te moque pas de lui. Il serait injuste de le juger comme on jugerait tout autre. C'est un enfant, qui a été élevé tout autrement que toi et moi. Crois-tu qu'il ait conscience de ce qu'il fait ? La première impression, la première influence venue suffit pour le distraire de tout ce à quoi il jurait d'appartenir un instant auparavant. Il manque totalement de caractère. Il se livre à vous, et, le même jour, avec la même bonne foi, il s'abandonne à un autre, et il est le premier à venir vous le raconter. Il peut commettre une mauvaise action, et l'on ne sait si l'on doit le blâmer ou le plaindre. Il est même capable d'abnégation ; mais cela ne dure que jusqu'à la prochaine impression, et, de nouveau, tout est oublié. Ainsi il m'oubliera si je ne suis pas constamment auprès de lui.

— Ce mariage n'est peut-être qu'un faux bruit. Comment veut-on qu'il se marie ? c'est encore un enfant.

— Le père a ses calculs personnels, te dis-je.

— Comment sais-tu que sa fiancée est si jolie et qu'elle lui plaît ?

— C'est lui qui me l'a dit.

— Comment ! il t'a dit qu'il pouvait en aimer une autre, et en même temps il te force à tout lui sacrifier !

— Non, non ! Tu le connais mal, tu l'as trop peu vu ; il faut mieux le connaître pour le juger ; il n'y a pas de cœur plus droit et plus pur que le sien. En vaudrait-il mieux s'il mentait ? Qu'il ait pu être séduit, ce n'est pas étonnant : s'il restait huit jours sans me voir, il m'aurait oubliée et en aimerait une autre ; mais dès qu'il me reverrait, il serait de nouveau à mes pieds. Il est heureux qu'il ne me cache rien, sinon je mourrais de jalousie. Mon parti est pris : si je ne suis pas constamment auprès de lui, il cessera de m'aimer, il m'oubliera et m'abandonnera : je le connais. Toute autre peut le séduire. Et que deviendrais-je alors ? J'en mourrais. Qu'importe ? la mort serait un bonheur pour moi. Mais vivre sans lui, c'est mille fois plus affreux que la mort, que les tourments ! Oh ! Vania, Vania ! Tu comprends bien qu'il faut que je l'aime pour que je quitte ainsi mon père et ma mère ! Ne me raisonne pas : c'est décidé ! Il faut qu'il soit auprès de moi, à toute heure, à tout instant, je ne puis retourner en arrière. Je sais que je me perds et que j'en perds d'autres avec moi… Ah ! Vania, reprit-elle soudain toute frissonnante, si vraiment il ne m'aimait déjà plus ! Si ce que tu viens de dire était vrai, s'il ne faisait que me tromper (je n'avais rien dit de semblable), s'il n'était droit et sincère qu'en apparence, si réellement il était méchant et vaniteux ! Voilà que je le défends contre toi au moment où peut-être il est avec une autre, et rit en lui-même, tandis que moi, vile créature, j'ai tout abandonné et vais le cherchant par les rues… Oh ! Vania !

Et elle laissa échapper des gémissements si douloureux, que j'en fus effrayé. Je compris qu'elle n'avait plus aucun empire sur elle-même. La jalousie la plus aveugle, la plus insensée, pouvait seule la pousser à une résolution aussi folle. Jaloux à mon tour, je ne pus me faire violence et me laissai entraîner par un vilain sentiment.

— Je ne comprends pas que tu puisses l'aimer après ce que tu viens de me dire de lui. Tu ne l'estimes pas, tu ne crois pas à son amour, et tu cours à lui, et lui sacrifies la vie de tous ceux qui te sont chers. Que faites-vous ? Vous vous préparez l'un à l'autre une vie pleine d'amertume. Tu es aveugle ! Je ne comprends pas un pareil amour.

— Oui, je l'aime en insensée, répondit-elle, pâle d'angoisse et de douleur. Je ne t'ai jamais aimé ainsi, Vania. Je vois bien que j'ai perdu la raison, que

je ne devrais pas l'aimer ainsi… Je sens et j'ai senti depuis longtemps, même dans les moments les plus heureux, que je n'aurais que peine et tourment. Mais qu'y puis-je, si les tourments qui me viennent de lui sont du bonheur pour moi ? Je sais d'avance ce qui m'attend et ce que j'aurai à souffrir. Il m'a juré de m'aimer, il m'a fait toutes les promesses, et je n'ai aucune foi en ses promesses ; je n'y crois pas, et je n'y croyais pas auparavant, alors même que je savais qu'il ne me mentait pas et qu'il n'était pas capable de mentir. Je lui ai dit, de mon plein gré, que je ne veux le lier en rien. Personne n'aime les liens, et je suis la première à les haïr. Et pourtant je suis heureuse d'être son esclave, son esclave volontaire, de tout souffrir de lui, pourvu qu'il soit avec moi, que je puisse le voir, le regarder. Il me semble que je pourrais lui permettre d'en aimer une autre, pourvu que je fusse là, à son côté… Quelle bassesse ! n'est-ce pas, Vania ? s'écria-t-elle tout à coup en me regardant d'un regard enflammé. Je sais que c'est une bassesse, et cependant, s'il m'abandonnait, je courrais après lui jusqu'au bout du monde, même s'il me repoussait, s'il me chassait. Tu m'exhortes à renoncer à ma résolution, à retourner en arrière. À quoi cela servirait-il ? Je m'en irais demain ; s'il me le dit, j'irai, il n'a qu'à m'appeler, à me siffler comme son chien, je le suivrai… Je ne crains pas les tourments, s'ils viennent de lui ! je saurai que ma douleur vient de lui… Ah ! Vania, j'ai honte de ce que je te dis !

— T'a-t-il dit qu'il voulait t'épouser ?

— Il me l'a promis, il a tout promis. Il m'a dit que nous irions demain, sans bruit, nous marier hors de la ville ; mais il ne sait pas lui-même ce qu'il fait ; il ne sait peut-être pas comment on fait pour se marier. Quel singulier mari ! Et si nous nous mariions, il me le reprocherait plus tard… Je ne veux pas qu'il ait jamais quelque reproche à me faire. Je n'exige rien de lui. S'il doit être malheureux pour m'avoir épousée, pourquoi ferais-je son malheur ?

— Et maintenant, tu vas tout droit chez lui ?

— Non, il a promis de venir me prendre ici.

Elle regarda avec impatience au loin ; mais on ne voyait personne.

— Et il n'est pas encore arrivé ! Tu es la première au rendez-vous ! m'écriai-je indigné.

Mon exclamation la fit tressaillir, et son visage prit une expression de

souffrance.

— Il ne viendra peut-être pas du tout, dit-elle avec un amer sourire. Il m'a écrit, avant-hier, que si je ne lui promettais pas de venir, il serait obligé de remettre à plus tard notre fuite et notre mariage, et que son père l'emmènerait chez sa fiancée. Vania ! s'il était auprès d'elle !

Je ne répondis pas ; elle me serrait la main avec force, et ses yeux étincelaient.

— Il est auprès d'elle, reprit-elle si bas que je l'entendis à peine. Il espérait que je ne viendrais pas, pour pouvoir aller chez elle et dire ensuite que c'était ma faute, que malgré son avis je n'étais pas venue. Je suis un ennui pour lui, et il m'abandonne. Oh ! mon Dieu ! folle que je suis ! Il me l'a dit, la dernière fois, que je l'ennuyais. Pourquoi est-ce que je l'attends ?

— Le voilà ! m'écriai-je tout à coup en l'apercevant de loin sur le quai.

Natacha frissonna, poussa un cri, à la vue d'Aliocha, puis elle lâcha ma main et courut à sa rencontre ; la rue était presque déserte. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre : Natacha riait et pleurait tout à la fois. Ses joues étaient devenues écarlate ; elle était comme clouée sur place. Aliocha m'aperçut et s'approcha de moi.

IX

Je le regardai comme si je le voyais pour la première fois, quoique je l'eusse vu souvent ; je cherchai son regard comme s'il eût dû dissiper toutes mes angoisses, et m'expliquer comment un enfant tel que lui avait pu ensorceler Natacha, lui inspirer un amour si insensé, un amour qui lui faisait oublier ses premiers devoirs, et sacrifier follement tout ce qu'elle avait eu de sacré jusqu'alors.

Il me serra les mains avec force, et son regard doux et serein m'alla au cœur. Je sentis que je pouvais m'être trompé sur son compte, par la seule et unique raison qu'il était mon ennemi.

Il était grand, mince, bien proportionné ; il avait le visage ovale, toujours pâle, les cheveux blonds, de grands yeux bleus, doux et rêveurs, qui étincelaient par moments de la joie la plus naïve, la plus enfantine. Ses lèvres vermeilles et charnues, admirablement bien dessinées, avaient presque constamment un certain pli sérieux, et le sourire qui y apparaissait tout à coup était si naïf et si ingénu que, de quelque humeur qu'on fut, on ressentait le besoin d'y répondre par un sourire. Sa mise était toujours élégante, et cette élégance, qu'il avait en toutes choses, ne lui coûtait aucun effort.

Il avait, il est vrai, certaines vilaines manières, certaines mauvaises habitudes de bon ton : de l'étourderie, de la suffisance et une impertinence pleine de politesse. Mais, doué d'une simplicité et d'une sérénité d'âme très-grandes, il était le premier â avouer ses défauts et à les tourner en ridicule. Je ne crois pas qu'il fût en état de mentir, même en plaisantant, ou, s'il mentait, il ne s'en apercevait pas. L'égoïsme même avait chez lui quelque chose d'attrayant, justement peut-être parce qu'il le montrait franchement : il était exempt de dissimulation.

Faible, confiant et timide de cœur, il n'avait aucune volonté. L'offenser, le tromper aurait fait peine ; ç'aurait été un péché comme tromper ou offenser un petit enfant. D'une naïveté incroyable pour son âge, il ne savait presque rien de la vie ; du reste, je crois qu'il n'en aurait pas su davantage à quarante

ans. Il y a des gens qui semblent condamnés à attendre éternellement leur majorité. Personne, je crois, ne pouvait s'empêcher de l'aimer : il savait vous prendre par ses caresses d'enfant. Natacha avait dit vrai : sous une influence quelconque, il était capable de faire une action mauvaise, mais je crois qu'il serait mort de repentir en apprenant les conséquences de cette action.

Natacha sentait instinctivement qu'elle serait sa souveraine, sa dominatrice, et qu'il finirait par être sa victime. Elle avait l'avant-goût du délice qu'il y a d'aimer jusqu'à la folie et de tourmenter jusqu'à la douleur celui que l'on aime, justement parce qu'on l'aime, et c'est pour cela peut-être qu'elle se hâtait de se sacrifier la première.

Ses yeux étincelaient d'amour, et il regardait dans une sorte d'extase Natacha, qui avait tout oublié : parents, adieux, soupçons jaloux… : elle était heureuse.

— Vania, s'écria-t-elle, je lui faisais tort, je ne suis pas digne de lui ! Oublie ma mauvaise pensée. Puis elle le regarda avec un amour indicible et ajouta : J'ai cru que tu ne viendrais pas. Aliocha lui baisa la main, puis s'adressant à moi :

— Il y a longtemps que je voulais vous embrasser comme un frère, me dit-il. Que de choses elle m'a dites de vous ! Nous nous sommes peu vus, nous nous sommes à peine parlé. Soyons amis et… pardonnez-nous, ajouta-t-il à demi-voix et en rougissant.

— Oui, oui, reprit Natacha, il est à nous, c'est un ami, un frère ; il nous a déjà pardonné, et nous ne saurions être heureux sans lui. Je te l'ai déjà dit. Ah ! que nous sommes cruels ! Vania, reprit-elle avec un tremblement dans la lèvre, retourne chez nous, auprès d'eux, ils connaissent si bien ton cœur d'or que, lors même qu'ils ne me pardonneront pas, quand ils verront que tu as pardonné, toi, ils s'apaiseront peut-être un peu envers moi. Dis-leur tout, avec des paroles que tu tireras de ton cœur… Défends-moi, sauve-moi ; dis-leur toutes les causes telles que tu les as comprises. Je ne me serais peut-être pas décidée si tu n'étais pas venu aujourd'hui ! En te voyant, j'ai eu l'espoir que tu saurais le leur annoncer d'une manière qui rendrait un peu moins rude la première épouvante. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Dis-leur de ma part, Vania, que je sais que le pardon est impossible : ils pardonneraient, que Dieu ne

pardonnerait pas ; et dussent-ils me maudire, je ne les en bénirai pas moins ; je prierai pour eux toute ma vie. Mon cœur est tout entier auprès d'eux. Ah ! pourquoi ne pouvons nous pas tous être heureux ? Pourquoi ?… Mon Dieu, qu'ai-je fait ? s'écria-t-elle tout à coup, comme si elle fût revenue à elle, et elle se couvrit le visage de ses mains. Aliocha la prit et la serra dans ses bras, et nous gardâmes le silence pendant quelques minutes.

— Et vous avez pu exiger un pareil sacrifice ? m'écriai-je en jetant à Aliocha un regard de reproche.

— Ne me condamnez pas, répliqua-t-il, tous ces malheurs ne dureront qu'un instant, j'en suis intimement persuadé. Il ne faut qu'un peu de fermeté pour supporter cet instant ; Natacha pense de même. Vous savez que la cause de tout, c'est cet orgueil de famille, ces querelles dont on aurait si bien pu se passer, ces procès… Mais… (j'y ai longuement réfléchi, je vous assure)… tout cela prendra fin, nous serons de nouveau tous réunis, et nos parents nous voyant si heureux se réconcilieront avec nous. Qui sait si notre mariage ne sera pas le commencement de leur réconciliation ? Je crois qu'il n'en saurait être autrement. Qu'en pensez-vous ?

— Vous parlez de mariage ; mais quand vous marierez-vous ? demandai-je en regardant Natacha.

— Demain ou après-demain, au plus tard ; je ne le sais pas encore bien moi-même, et je n'ai encore rien arrangé, c'est vrai. Je pensais que Natacha ne viendrait peut-être pas aujourd'hui. Outre cela, mon père voulait me conduire ce soir chez ma fiancée (vous savez qu'on veut me marier, Natacha vous l'a dit, n'est-ce pas ? Mais moi, je ne veux pas). Ainsi, je ne pouvais compter sur rien d'une manière certaine. Dans tous les cas, nous nous marierons après-demain. C'est, du moins, ce qu'il me semble, car cela ne peut pas être autrement. Demain nous partons par la route de Pskow ; j'ai un de mes camarades d'études du lycée, un excellent garçon, qui demeure par là. Nous trouverons un prêtre dans le village voisin ; du reste, je ne sais pas pour sûr s'il y en a un. Il m'aurait fallu m'informer d'avance, mais je n'ai pas eu le temps… Mais c'est là un détail. Nous pouvons en faire venir un d'un village voisin, n'est-ce pas ? Il est dommage que je n'aie pas eu le temps d'écrire quelques lignes, j'aurais dû prévenir… Mon ami n'est peut-être pas chez lui

en ce moment… Bah ! peu importe ! Pourvu qu'on ait de la résolution, le reste ira de soi. En attendant, jusqu'à demain, Natacha restera chez moi. J'ai loué un appartement que nous habiterons à notre retour, car vous comprenez que je ne veux pas retourner demeurer chez mon père. Vous viendrez nous voir, mes anciens camarades du lycée viendront, nous aurons des soirées…

Je le regardais avec angoisse ; le regard de Natacha semblait implorer pour lui ; elle suivait ses paroles avec un sourire triste, et en même temps elle l'admirait comme on admire un petit enfant, gentil et joyeux, dont on écoute le babil vide de sens, mais plein de gentillesse. Quant à moi, je le regardais d'un air de reproche, et je ressentais un intolérable chagrin.

— Mais, lui demandai-je, êtes-vous sûr que votre père pardonnera ?

— Certainement ; il n'aura pas d'autre alternative. Pour commencer, il me maudira, je le sais, et cela se comprend. Il est sévère. Il s'adressera peut-être à la justice, il voudra faire usage de son autorité paternelle. Mais tout cela ne sera pas sérieux. Il m'aime à la folie, il se fâchera d'abord, et pardonnera ensuite. Alors tout le monde se réconciliera. et nous serons tous heureux, et son père à elle aussi.

— Et s'il allait ne pas pardonner ? Y avez-vous pensé ?

— Il pardonnera, c'est certain, mais peut-être pas de si tôt. Eh quoi ! je lui prouverai que j'ai du caractère. Il ne fait que me reprocher d'en manquer, de n'être qu'un étourdi ; il verra si je suis étourdi ou non. Ce n'est pas une plaisanterie : quand on est marié… on n'est plus un petit garçon… je voulais dire, je veux être comme les autres… comme les hommes mariés. Je vivrai de mon travail. Natacha dit que ça vaut mieux que de vivre aux dépens d'autrui, ainsi que nous autres nous le faisons. Si vous saviez que de bonnes choses elle me dit que je n'aurais jamais su trouver ! je n'ai pas été élevé dans ces idées-là. Je sais bien que je suis étourdi et que je ne suis presque capable de rien ; mais il m'est venu il y a trois jours une merveilleuse idée. Quoique le moment ne soit pas bien choisi, je vous la dirai, car il faut aussi que j'en fasse part à Natacha ; vous nous conseillerez. Voici ce que c'est : je veux écrire comme vous des nouvelles pour les journaux. Vous m'aiderez à m'entendre avec les rédacteurs, n'est-ce pas ? je compte sur vous. La nuit dernière j'ai médité un roman, et cela peut donner quelque chose d'assez joli ; mon sujet

est emprunté à une comédie de Scribe… Maïs je vous raconterai cela plus tard. Le principal, c'est que cela rapporte de l'argent… on vous paye vos écrits, n'est-ce pas ?

Je ne pus retenir un sourire.

— Vous riez, s'écria-t-il en riant lui-même ; ne croyez pas que je sois ce que je parais être, dit-il avec une inconcevable naïveté ; je vous assure que j'ai à un degré extrême le don de l'observation, vous verrez vous-même. Pourquoi ne pas essayer ? Qui sait ?… Du reste, peut-être avez-vous raison, je ne sais rien de la vie réelle, Natacha me l'a déjà dit, et tout le monde aussi ; quel écrivain ferais-je ? Riez, riez, corrigez-moi : faites-le pour elle, puisque vous l'aimez. Vraiment, je suis loin de la valoir, je le sens ; cela me pèse, et je ne sais comment j'ai pu lui inspirer un pareil amour. Il me semble que je donnerais ma vie pour elle ; jusqu'ici, je n'ai eu aucune crainte, et je commence à avoir peur. Que faisons-nous ? Grand Dieu ! est-il possible que l'homme entièrement adonné à son devoir manque, comme par un fait exprès, de savoir-faire et de fermeté pour remplir ce devoir ? Venez à notre aide, vous le seul ami que nous ayons. Moi-même, je ne sais rien de rien. Pardonnez-moi de tant compter sur vous : je sais que vous êtes un noble cœur et que vous êtes beaucoup meilleur que moi ; mais soyez sûr que je saurai devenir digne d'elle et de vous.

Il me serra de nouveau la main. Son regard exprimait les plus grands et les plus beaux sentiments. Il me tendait la main avec tant de confiance ! il était si sur de mon amitié !

— Elle m'aidera à me corriger, reprit-il. N'ayez pas trop mauvaise opinion de nous et ne vous affligez pas trop. Je suis plein d'espoir, et au point de vue matériel nous serons complètement assurés. Si, par exemple, mon idée de roman ne réussit pas, je puis, à la rigueur, donner des leçons de musique. Je n'aurai pas honte de vivre de mon travail, j'ai à cet égard des idées tout à fait modernes. Puis j'ai quantité de bibelots qui ne servent à rien. Je les vendrai, et nous aurons là de quoi vivre, Dieu sait combien de temps. Enfin, au pis aller, je puis entrer dans l'administration ; mon père en sera enchanté, il m'a assez persécuté pour m'y forcer ; mais j'ai toujours allégué que j'étais d'une santé trop délicate. D'ailleurs, je suis inscrit quelque part au service.

Lorsqu'il verra que mon mariage m'a profité, m'a rendu plus sérieux, plus posé, et que je suis effectivement entré au service, il s'en réjouira et me pardonnera.

— Mais avez-vous réfléchi à ce qui va arriver entre votre père et le sien ? Que pensez-vous qui ait lieu ce soir chez eux ? ajoutai-je en lui montrant Natacha, pâle comme une morte à l'ouïe de mes paroles. J'étais impitoyable.

— Vous avez raison, dit-il, c'est affreux ; j'y ai déjà pensé, j'en suis navré… mais que faire ? Si du moins ses parents nous pardonnaient ! Je les aime tant, si vous saviez ; ils m'ont traité comme leur fils, et voilà comment je les récompense !… Oh ! ces querelles, ces procès ! Et pour quelle raison se querellent-ils ? Nous nous aimons tant ! et nous nous querellons. S'ils pouvaient se réconcilier ! vraiment, ils devraient bien le faire : tout serait fini. Vos paroles me font un étrange effet. Natacha, c'est effrayant, ce que nous faisons. Je l'ai déjà dit avant… C'est toi qui insistes… Mais, voyez, Vania, tout cela peut tourner pour le mieux, ne le croyez-vous pas ? Il faudra bien qu'ils finissent par se réconcilier ! C'est nous qui les réconcilierons : ils ne pourront pas résister à notre amour. Vous ne sauriez croire combien mon père a parfois bon cœur ; si vous saviez avec quelle tendresse il m'a parlé ce matin, comme il s'est efforcé de me persuader ! Et maintenant je vais contre sa volonté, c'est bien triste, et tout cela à cause de quelques vilains préjugés ! C'est tout bonnement de la folie : il suffirait qu'il la regardât bien et qu'il fût avec elle une demi-heure, pour qu'il donnât son consentement à tout, ajouta-t-il en fixant sur Natacha un regard plein de tendresse et de passion.

— Je me suis représenté mille fois avec délices, continua-t-il en reprenant son bavardage, combien il l'aimera lorsqu'il la connaîtra et combien elle les étonnera tous. Aucun d'eux n'a jamais vu une jeune fille semblable à elle. Mon père la juge comme la première intrigante venue. La réhabiliter dans son honneur est un devoir pour moi, et je saurai le remplir. Ah ! Natacha ! tout le monde t'aimera, ajouta-t-il triomphant ; tout le monde ! qui pourrait ne pas t'aimer ? ajouta-t-il avec enthousiasme… Et puis avons-nous besoin de beaucoup pour être heureux ? Je suis sûr que cette journée nous apportera à tous bonheur, paix et réconciliation. Que cette journée soit bénie ! N'est-ce pas, Natacha ? Mais qu'as-tu donc, mon Dieu ?

Elle semblait insensible et plongée dans une espèce d'assoupissement, dont les exclamations d'Aliocha la tirèrent tout à coup ; elle regarda tout autour d'elle et se jeta dans mes bras. Elle tira une lettre de sa poche et me la remit brusquement comme à l'insu d'Aliocha. C'était une lettre pour les siens, elle l'avait écrite la veille, elle me la remit en me jetant un regard désespéré que je vois encore aujourd'hui. L'effroi me saisit, moi aussi, je compris que ce n'était qu'en ce moment qu'elle sentait toute l'horreur de sa conduite ; elle voulut me dire quelque chose ; elle commença même, mais ses forces la trahirent, et je n'eus que le temps de la soutenir. Aliocha était pâle de frayeur, il lui frottait les tempes, lui baisait les mains ; au bout de quelques minutes elle reprit connaissance.

La voiture de louage qui avait amené Aliocha stationnait à quelque distance ; il la fit avancer. Quand nous l'y eûmes assise, elle saisit ma main et l'arrosa de larmes brûlantes. La voiture partit ; je restai longtemps cloué sur la place ; tout mon bonheur venait de s'abîmer, et ma vie était brisée… je repris lentement, pour retourner chez les vieux parents, le chemin par lequel nous étions venus. Je ne savais comment j'entrerais, ce que je dirais ; mes pensées étaient comme engourdies, mes jambes se dérobaient sous moi…

C'est là l'histoire de mon bonheur ; c'est ainsi que finit mon amour !

X

Cinq jours après la mort de Smith, je m'installai dans son logement ; ce fut pour moi une journée d'une tristesse insupportable ; le temps était froid, et une pluie mêlée de neige tomba toute la journée ; sur le soir seulement, le soleil se montra un instant, et un rayon égaré vint, sans doute par curiosité, regarder dans ma chambre. Je commençais à regretter d'être venu me loger là : ma chambre était grande, mais si basse, si enfumée, si imprégnée d'une odeur de renfermé et si désagréablement vide, malgré mes quelques meubles !

Je passai la matinée à mettre de l'ordre dans mes papiers, qu'à défaut de portefeuille j'avais transportés dans une taie d'oreiller. Puis je me mis à écrire ; mais la plume m'échappait des doigts ; j'avais la tête remplie d'autres choses…

Je jetai ma plume et m'approchai de la fenêtre. Il commençait à faire sombre, et ma tristesse ne faisait que s'accroître : diverses pensées pénibles venaient m'assiéger. J'avais le sentiment que je finirais par succomber dans cette immense ville. Le printemps approchait. Je reviendrais à la vie, pensais-je, si je pouvais m'arracher à ma carapace et m'en aller respirer la fraîche odeur des champs et des bois, que je n'ai pas vus depuis si longtemps…

Quel charme ce serait si je pouvais, par quelque enchantement ou par quelque miracle, oublier entièrement tout ce qui s'était passé, tout ce que j'avais vécu pendant les dernières années, et, l'esprit libre et frais, recommencer de vivre avec de nouvelles forces ! S'il le fallait, me disais-je enfin, j'entrerais dans la maison des fous, pour me retourner la cervelle et la disposer d'une autre façon, et me guérir ensuite. J'avais soif de vivre et de croire en la vie !… Je partis d'un éclat de rire ! Et après ma sortie de la maison des fous, que ferais-je ? Me remettrais-je à écrire des romans ?…

Je rêvais et m'affligeais, et, en attendant, le temps passait. La nuit tombait. J'avais promis à Natacha d'aller la voir ce soir-là ; elle m'en avait instamment prié par un billet qu'elle m'avait écrit la veille. Je me levai et me

préparai à sortir, car je sentais le besoin de m'arracher de quelque manière que ce fût à ce triste logis.

À mesure que l'obscurité augmentait, ma chambre me semblait devenir de plus en plus vaste. Je m'imaginai que chaque nuit je verrais Smith ; il serait là, immobile, assis à me regarder, comme il avait regardé à la confiserie Ivan Adamovitch, et Azor serait couché à ses pieds. J'en étais là de mes rêveries lorsqu'il m'arriva un fait qui m'a laissé une profonde impression.

J'avoue tout franchement que, soit que mes nerfs fussent détraqués, soit à cause des nouvelles impressions que produisait sur moi mon logement, soit à la suite du spleen qui m'avait pris pendant les derniers temps, je tombais peu à peu et par degrés, aussitôt que le crépuscule commençait, dans cette disposition de l'âme dans laquelle je me trouve si souvent la nuit, à présent que je suis malade, disposition que j'appellerai frayeur mystique. C'est la crainte la plus douloureuse de quelque chose que je ne saurais préciser, de quelque chose que je ne conçois pas, qui n'existe pas dans l'ordre des choses, mais qui peut certainement se réaliser à chaque instant, comme une ironie jetée à tous les arguments de la raison ; cette crainte se présente à moi et se dresse devant moi comme un fait irréfutable, affreux, difforme et inexorable ; elle s'accroît de plus en plus malgré tous les témoignages du jugement, de sorte qu'à la fin, l'esprit, malgré qu'il acquière pendant ces moments-là peut-être encore plus de lucidité, n'en perd pas moins toute faculté de s'opposer à ces sensations. Il n'est plus obéi, il est inutile, et cette division en deux vient encore augmenter la douleur craintive de l'attente.

J'étais debout devant ma table, tournant le dos à la porte, et j'allais prendre mon chapeau, lorsqu'il me vint tout à coup l'idée qu'au moment où je me retournerais je verrais immanquablement Smith : il ouvrirait la porte sans bruit, resterait sur le seuil et regarderait tout autour de la chambre ; puis, doucement, en baissant la tête, il viendrait se poster devant moi, attacherait sur moi son regard terne, et soudain me rirait au nez d'un long rire, à peine perceptible, qui agiterait longtemps son corps. Cette vision se peignit tout à coup avec une clarté et une précision extrêmes dans mon imagination, en même temps que s'emparait de moi la certitude la plus complète, la plus irréfutable, que tout cela avait lieu infailliblement, inévitablement, que si je

ne le voyais pas, ce n'était que parce que je tournais le dos à la porte et que, en réalité, dans ce moment la porte s'ouvrait. Je me retournai brusquement, et… la porte s'ouvrait en effet doucement, sans bruit, ainsi que je me l'étais représenté une minute auparavant. Je poussai un cri. Pendant un instant personne ne se montra, comme si la porte se fut ouverte d'elle-même ; tout à coup une créature étrange parut sur le seuil, je vis des yeux qui, autant que je pouvais distinguer dans l'obscurité, me regardaient, fixes et opiniâtres. Un froid glacial parcourut mes membres. Je reconnus avec épouvante que c'était un enfant, une petite fille, et si c'avait été Smith lui-même, il ne m'aurait peut-être pas autant effrayé que cette apparition étrange, inattendue, d'un enfant inconnu dans ma chambre à cette heure et à pareil moment. Elle avait ouvert la porte doucement et lentement, comme si elle avait eu peur d'entrer. Elle s'arrêta sur le seuil et me regarda avec stupéfaction ; enfin elle fit deux pas en avant et s'arrêta devant moi, sans avoir encore dit un seul mot.

Je la considérai de plus près : c'était une petite fille de douze à treize ans, maigre et pâle comme si elle venait de faire une cruelle maladie ; ses yeux grands et noirs brillaient d'autant plus. De la main gauche elle retenait un vieux mouchoir troué, qui recouvrait sa poitrine toute tremblante du froid du dehors ; ses vêtements n'étaient que des haillons, ses cheveux noirs étaient délissés et en désordre. Nous restâmes ainsi à nous regarder une ou deux minutes.

— Où est grand-papa ? demanda-t-elle enfin d'une voix enrouée et faible comme si elle avait eu la poitrine ou la gorge malade.

Ma frayeur mystique s'évanouit à cette question. On venait demander Smith ; ses traces apparaissaient tout à coup de cette manière inattendue.

— Ton grand-papa ! mais il est mort, dis-je brusquement, sans réfléchir à ma réponse, que je regrettai aussitôt.

Elle resta à peu près une minute dans sa première position et se mit tout à coup à trembler si fort que je crus qu'elle allait avoir une attaque de nerfs ; je me hâtai de la soutenir pour l'empêcher de tomber. Au bout de quelques minutes, elle se trouva mieux, quoiqu'il fût visible qu'elle faisait des efforts surhumains pour maîtriser son émotion.

— Pardonne-moi, pardonne-moi, ma petite-fille, pardonne-moi, mon

enfant, lui dis-je ; je te l'ai annoncé ainsi brusquement, ce n'est peut-être pas lui… pauvre petite !… qui cherches-tu ? le vieillard qui demeurait ici ?

— Oui, murmura-t-elle avec peine, en me regardant tout anxieuse.

— S'appelait-il Smith ?

— Oui !

— Alors c'est lui !… oui, il est mort… Mais ne pleure pas, mon enfant. Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? D'où viens-tu à présent ? On l'a enterré hier ; il est mort tout à coup, subitement… tu es sa petite-fille ?

Elle ne répondait pas à mes questions rapides et sans ordre ; elle se retourna sans rien dire et sortit doucement de la chambre. J'étais si abasourdi que je ne fis rien pour la retenir. Elle s'arrêta encore une fois sur le seuil et, à moitié tournée de mon côté, elle demanda :

— Azor est-il aussi mort ?

— Oui, il est mort aussi, répondis-je, surpris de l'étrangeté de la question. On aurait dit qu'elle était persuadée qu'Azor devait nécessairement mourir en même temps que le vieillard. Elle sortit de la chambre et forma la porte sur elle.

Une minute après, je me mis à sa poursuite, très-fâché de l'avoir laissée partir. Elle était sortie si doucement que je ne l'avais pas entendue ouvrir la porte qui donnait sur l'escalier. Elle n'a pas encore eu le temps de descendre, pensai-je, et je me mis à écouter sur le palier. Mais tout était silencieux, et l'on n'entendait pas le moindre bruit ; seulement une porte d'un étage inférieur se ferma, et tout retomba dans le silence.

Je courus en bas. L'escalier, à partir de mon logement, entre le cinquième et le quatrième, était un escalier tournant ; mais depuis le quatrième il descendait tout droit. Il était sale, noir et sombre, un de ces vieux escaliers qu'on trouve ordinairement dans les grandes constructions divisées en petits logements. À cette heure, il y régnait l'obscurité la plus complète. Je descendis jusqu'au quatrième, je m'arrêtai, et il me vint tout à coup à l'idée qu'il y avait là, sur le palier, quelqu'un qui se cachait. Je me mis à chercher en tâtonnant, la petite était là, dans le coin, la figure tournée contre la muraille, et pleurait en silence.

— Pourquoi as-tu peur ? lui dis-je. Je t'ai effrayée, j'ai eu tort. Ton grand-

père, quand il est mort, a parlé de toi ; c'a été sa dernière parole… Il est resté ici des livres, sans doute les siens. Comment t'appelles-tu ? Où demeures-tu ? Il a dit que tu demeurais à la sixième ligne…

Mais je n'achevai pas. Elle poussa un cri, arraché sans doute par l'idée que je savais où elle demeurait, me repoussa de sa main amaigrie, et se mit à descendre précipitamment l'escalier. Je la suivis, j'entendais le bruit de ses pas ; tout à coup ce bruit cessa… Quand j'arrivai en bas, elle avait disparu. J'allai jusqu'au bout de la rue, mais mes recherches furent vaines. Elle se sera cachée quelque part dans l'escalier, me dis-je.

XI

Tout à coup je me heurtai à un passant qui, la tête baissée et plongé dans ses rêveries, marchait d'un pas rapide. Mon étonnement fut grand lorsque je reconnus Ikhméniew. Ce soir-là était pour moi celui des rencontres inattendues. Ikhméniew avait été pris trois jours auparavant d'une forte indisposition, et tout à coup je le trouvais dans la rue par un si vilain temps, lui qui ne sortait presque jamais le soir, et qui était devenu encore plus casanier depuis le départ de Natacha. Il eut l'air d'être plus content que d'habitude de me voir ; on aurait dit un homme qui vient enfin de trouver un ami avec lequel il peut échanger ses idées ; il me prit la main, la serra avec force et, sans me demander où j'allais, m'entraîna avec lui.

Il avait quelque chose d'alarmé, de pressé, d'impétueux : Où a-t-il bien pu aller ? pensais-je. Le lui demander eût été inutile : il était devenu horriblement défiant et voyait parfois une allusion blessante ou une offense dans la question ou la remarque la plus naturelle.

Je le regardai à la dérobée : il avait beaucoup maigri, il n'était pas rasé, et son visage avait quelque chose de maladif. Ses cheveux, devenus tout à fait blancs, s'échappaient de son chapeau froissé et pendaient en longues mèches sur le col de son vieux paletot usé.

J'avais déjà remarqué précédemment qu'il avait des moments d'absence ; il lui arrivait d'oublier qu'il était seul dans la chambre et de se mettre à se parler à lui-même tout en gesticulant des mains. Il faisait alors peine à voir.

— Où vas-tu ? me demanda-t-il ; moi, je suis sorti pour mes affaires. Ça va-t-il mieux ?

— C'est à moi de m'informer de votre santé, répondis-je ; tout dernièrement encore vous étiez malade, et vous sortez !

Il ne répondit pas plus que s'il n'eût pas entendu.

— Comment va Anna Andréievna ?

— Elle va bien, elle va bien… quoiqu'elle soit aussi un peu indisposée. Je la trouve triste, chagrine… elle a parlé de toi à plusieurs reprises : pourquoi

ne viens-tu pas nous voir ? C'est peut-être chez nous que tu allais à présent ? Non ? Je t'empêche peut-être ; est-ce que je te détourne de ton chemin ? demanda-t-il en me regardant d'un œil méfiant. Je me hâtai donc de lui dire que j'allais justement faire une visite à Anna Andréievna, quoique je fusse persuadé que je serais en retard et n'aurais peut-être pas le temps d'aller chez Natacha.

— Voilà qui est très-bien, dit-il tranquillisé par ma réponse, c'est très-bien… et puis il se tut, pensif.

— Oui, c'est très-bien, répéta-t-il machinalement au bout de quelques minutes, comme se réveillant d'une profonde rêverie. Hem !… vois-tu, Vania, tu a toujours été pour nous comme un fils, Dieu ne nous a pas accordé de fils… mais il t'a envoyé à nous : j'ai toujours pensé ainsi, et ma vieille compagne aussi… oui ! Et tu as toujours été respectueux et tendre comme un fils bon et reconnaissant. Que Dieu t'en récompense par ses bénédictions, Vania, qu'il te bénisse comme nous deux vieux, nous te bénissons et nous t'aimons !…

Sa voix tremblait ; il se tut une minute.

— As-tu été malade ? Pourquoi es-tu resté si longtemps sans venir nous voir ?

Je lui racontai l'histoire de Smith, en m'excusant sur ce que cette affaire m'avait retenu ; j'ajoutai que j'avais manqué faire une maladie, et que tous les tracas que j'avais eus m'avaient empêché d'aller jusqu'à Vassili-Ostrow (c'est dans ce quartier qu'il demeurait). Je fus sur le point de laisser échapper que j'avais, malgré tout cela, trouvé l'occasion d'aller voir Natacha ; heureusement je m'arrêtai à temps.

L'histoire de Smith l'intéressa vivement, il suivit mon récit avec attention. Lorsqu'il apprit que mon nouveau logis était humide, plus mauvais peut-être encore que l'ancien, et qu'il coûtait six roubles par mois, il s'échauffa. Il était devenu excessivement impatient et emporté. Sa femme seule pouvait le calmer dans ces moments, et encore n'y parvenait-elle pas toujours.

— Hem !… c'est toujours ta littérature, Vania, s'écria-t-il avec irritation : elle t'a mené au galetas et elle te conduira au cimetière ! Je te l'ai déjà dit, je

te l'ai prédit… Et B… fait-il toujours de la critique ?

— Il est mort de la phtisie ; je croyais vous l'avoir déjà dit.

— Il est mort ! Hem… il est mort ! Oui, ce devait être ainsi. A-t-il laissé quelque chose à sa femme et à ses enfants ? Tu m'as dit, je crois, qu'il avait une femme… Pourquoi ces gens-là se marient-ils ?

— Il n'a rien laissé, répondis-je.

— Voilà ce que c'est ! s'écria-t-il avec autant d'emportement que s'il se fût agi d'un parent, d'un proche, de son propre frère. Vois-tu, Vania, je pressentais d'avance qu'il finirait ainsi. Il n'a rien laissé ! c'est facile à dire ! Hem !… mais la renommée. Il aurait même acquis une renommée impérissable, cela n'apaise pas la faim… Et pour toi aussi, Vania, j'ai tout deviné, mon cher ; je t'ai loué, mais, en moi-même, je devinais tout. Il est donc mort. Et comment ne pas mourir ? La vie est si belle… ce séjour est si beau… regarde !

Et d'un geste brusque, involontaire, de la main il me montra la vaporeuse perspective qu'offrait la rue faiblement éclairée par des réverbères perdus dans le brouillard humide, les maisons sales, les dalles mouillées du trottoir qui brillaient et les passants tristes, maussades et trempés par la pluie ; le tableau était couronné par la sombre coupole du ciel de Pétersbourg, qu'on aurait dit imbibé d'encre de Chine.

Nous arrivâmes sur la place : devant nous s'élevait dans les ténèbres la statue de l'empereur Nicolas éclairée d'en bas par les becs de gaz, et plus loin, derrière, se dressait la noire et immense masse de la cathédrale de Saint-Isaac, qui ne se détachait qu'en contours vagues sur le sombre coloris du ciel.

— Tu disais, Vania, que c'était un homme bon, généreux, sympathique, sensible, un homme de cœur. Et, tu vois, ils sont tous ainsi, tes gens sympathiques. La seule chose qu'ils sachent, c'est de multiplier les orphelins ! Hein… oui, et il devait être content de mourir !… Eh ! eh ! eh ! Plutôt s'en aller d'ici, aller où l'on voudra, même en Sibérie !… Que veux-tu, petite ? demanda-t-il tout à coup en voyant devant lui, sur le trottoir, une petite fille qui mendiait.

C'était une petite fille de sept à huit ans tout au plus, couverte de guenilles ; ses petits pieds sans bas étaient chaussés de souliers troués ; elle

s'efforçait de couvrir son petit corps tremblant de froid d'un semblant de vieille robe sans taille beaucoup trop étroite depuis longtemps. Son visage amaigri, pâle et maladif était tourné vers nous ; elle nous regardait, craintive et silencieuse, et nous tendait, avec une sorte de peur de refus pleine de résignation, sa petite main tremblante. Le vieillard, en la voyant, fut saisi d'un tel tremblement et se retourna si vivement vers elle qu'il l'effraya. Elle tressaillit et s'éloigna de lui.

— N'aie pas peur, petite, s'écria-t-il, tu demandes l'aumône ? Oui ? tiens, tiens, voilà… tiens !

Et, se démenant et tremblant d'émotion, il se mit à chercher dans sa poche, d'où il sortit deux ou trois pièces de monnaie. Mais cela lui parut trop peu, il tira de son porte-monnaie un rouble en papier, tout ce qu'il contenait, et le mit dans la main de la mendiante.

— Que Notre-Seigneur Jésus te garde, petite !… que les anges de Dieu te conduisent !

Et de sa main tremblotante il fit plusieurs fois le signe de la croix sur la malheureuse ; mais soudain, s'apercevant que j'étais là et que je le regardais, il fronça les sourcils et continua son chemin à grands pas.

— Vois-tu, Vania, commença-t-il après un silence plein de dépit qui dura assez longtemps, je ne puis voir ces innocentes petites créatures grelottant dans les rues… par la faute de leurs maudits pères et mères. Mais quelle mère pourrait envoyer une enfant comme celle-là pour une chose si affreuse, si elle n'était elle-même misérable !… Elle a sans doute encore là-bas, dans un coin, d'autres petits orphelins, celle-ci sera l'aînée : elle-même, elle est malade, la vieille ; et… hem ! ce ne sont pas des enfants de prince. Il y a beaucoup d'enfants dans le monde, Vania… qui ne sont pas fils de prince ! hem !

Et il se tut quelques instants.

— Vois-tu, Vania, j'ai promis à ma femme, reprit-il, troublé et s'embrouillant un peu, je lui ai promis… ou plutôt nous avons décidé, elle et moi, d'adopter une orpheline… la première venue… naturellement pauvre et encore toute petite. Nous nous ennuyons, nous deux vieux, comme ça tout seuls. Hem !… Mais elle s'est mise à me faire des objections. Parle-lui, je t'en prie, de toi-même sans que cela paraisse venir de moi… raisonne-la… tu

comprends ? Il y a longtemps que je voulais t'en prier… te demander de l'y faire consentir ; moi-même, cela m'est pénible, très-pénible ; mais à quoi bon en parler ? Qu'ai-je affaire d'avoir une petite fille ? Je n'en ai aucun besoin : ce serait pour entendre une voix d'enfant… et rien que pour ma vieille femme, pour la distraire un peu… Mais nous n'arriverons jamais ; prenons un fiacre : elle attend sans doute avec impatience. Il était sept heures et demie quand nous arrivâmes.

XII

Les époux Ikhméniew s'aimaient beaucoup : une longue habitude les avait attachés l'un à l'autre. Cela n'empêchait pas pourtant que le mari ne fût et n'eût été, même dans des temps plus heureux, parfois peu expansif vis-à-vis de sa compagne : il allait même quelquefois jusqu'à la brusquerie. Certaines natures délicates et sensibles sont dominées par une chaste retenue qui les empêche de donner essor à leurs sentiments pour une personne aimée, non seulement en public, mais aussi et peut-être encore davantage dans l'intimité. Tel avait toujours été le vieux Ikhméniew à l'égard de sa femme ; il l'estimait et l'aimait quoiqu'elle n'eût guère d'autre mérite que d'être bonne, qu'elle ne sût rien d'autre que l'aimer, et que parfois même, dans sa simplicité, son amour pour lui fût trop expansif. Leur affection s'était encore accrue après le départ de Natacha : le sentiment qu'ils étaient désormais seuls les tourmentait, et malgré les moments où le mari était sombre et morose, ils ne pouvaient se quitter sans peine et sans chagrin pour quelques heures.

Ils semblaient avoir fait un accord tacite de ne jamais parler de leur fille. La mère n'osait pas même faire allusion à la fugitive en présence de son mari, quoique cela lui fût extrêmement pénible ; son cœur avait déjà depuis longtemps pardonné, et il s'était établi entre nous une sorte de convention qu'à chacune de mes visites je lui donnerais des nouvelles de son enfant chérie, toujours présente à son esprit. Elle était malade lorsqu'elle restait quelque temps sans nouvelles, et quand je lui en apportais, elle s'intéressait aux moindres détails, me questionnait, fiévreuse, et mes récits la soulageaient ; elle faillit mourir de frayeur une fois que Natacha était tombée malade et fut sur le point d'aller la voir.

Elle avait des jours où elle se chagrinait, pleurait, nommait sa fille des noms les plus doux, se plaignait amèrement de son mari ; puis elle parlait en sa présence d'orgueil et de dureté de cœur ; elle allait même jusqu'à dire que Dieu ne pardonnerait pas à ceux qui n'auraient pas voulu pardonner ; mais elle n'osait pas aborder la question plus directement.

Dans ces moments, le vieux devenait triste et morne, il fronçait les sourcils sans rien dire ou bien mettait la conversation sur un autre sujet, d'autres fois il nous laissait et rentrait dans sa chambre, de sorte que la bonne femme pouvait déverser son chagrin en larmes et en lamentations. Il nous laissait seuls à chacune de mes visites et prenait à peine le temps de me saluer, de sorte que je pouvais dire à la mère ce que je savais de sa fille.

Il ne manqua pas de faire ce jour-là selon son habitude.

— Je suis trempé, dit-il à peine entré ; je m'en vais un peu chez moi. Assieds-toi, Vania. Il te racontera l'histoire qui lui est arrivée à propos de son nouveau logement, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme. Je reviens dans un instant…

Il nous quitta précipitamment et avec une espèce de fausse honte de nous avoir mis en communication, et comme dépité de son manque de fermeté et de sa condescendance.

— Voilà comme il fait toujours, me dit la pauvre Anna Andréievna ; et pourtant il sait bien que nous comprenons le manège. Pourquoi ruse-t-il avec nous ? Suis-je pour lui une étrangère ? Et ma Natacha, il pourrait lui pardonner, il le voudrait peut-être. Dieu seul peut lire dans sa pensée. La nuit, je l'entends pleurer. Mais quand il n'est plus seul, il est de pierre, l'orgueil le retient. Dis-moi vite d'où il vient.

— J'allais vous le demander…

— J'ai été effrayée quand je l'ai vu sortir par un pareil temps. Il faut qu'il ait quelque chose de bien important, me disais-je, et que pourrait-il avoir, sinon ce que vous savez ? Je crains, je n'ai pas le courage de le questionner, je vis dans des transes continuelles pour elle et pour lui. Je me dis qu'il est peut-être auprès d'elle, qu'il a résolu de pardonner. Il sait tout, même les choses les plus récentes, comment ? je l'ignore. Il s'est beaucoup tourmenté hier et aujourd'hui. Vous ne dites rien ? Est-il encore arrivé quelque chose là-bas ? Je vous ai attendu comme le Messie. Dites, est-ce que le scélérat abandonnerait Natacha ?

Je racontai ce que je savais avec la franchise dont j'usais d'ordinaire, et je lui dis qu'en effet il se préparait quelque chose comme une rupture, qu'il y avait des dissentiments plus sérieux qu'auparavant, et que Natacha m'avait

écrit pour me supplier d'aller la voir ce soir même, ce qui faisait que je ne serais pas venu la voir, elle, si son mari ne m'avait amené.

Je lui expliquai que la situation était critique : le prince, de retour de voyage, avait énergiquement entrepris son fils, et celui-ci paraissait avoir moins de répulsion pour la fiancée qu'on lui destinait ; on disait même qu'il en était amoureux. Natacha avait écrit dans un moment d'extrême agitation : elle disait que la soirée de ce jour devait décider de tout. Que signifiait cela ? Je n'en savais rien. C'est pourquoi je n'avais qu'à me rendre auprès d'elle à l'heure fixée, et je n'avais pas de temps à perdre.

— Va vite, cher ami, vas-y sans faute ; dès qu'il sera revenu, tu prendras une tasse de thé… Ah ! on n'apporte pas la bouilloire. Matriona ! et le samovar, coquine !… C'est entendu, tu vas prendre une tasse, puis trouve un prétexte plausible et te sauve. Et ne manque pas de venir tout me raconter demain, de bonne heure. Grand Dieu ! s'il allait lui arriver quelque nouveau malheur !

Mon mari est au courant de tout ce qui se passe, je le sens. Aujourd'hui, il est de mauvaise humeur, il a failli se fâcher et crier contre moi. Après avoir dîné, il est rentré dans sa chambre, soi-disant pour se reposer : mais par le trou de la serrure je l'ai vu priant à genoux devant l'image. Après le thé, au lieu de se coucher, il a pris son chapeau et s'en est allé. Je n'ai pas osé lui demander où il allait : il se serait mis à crier ; il crie souvent, contre Matriona, et aussi quelquefois contre moi ; quand il commence à crier, je sens mes jambes s'engourdir, il me semble qu'on m'arrache le cœur. Peux-tu me montrer ce que Natacha t'a écrit ?

Je lui montrai le billet que j'avais reçu. La pauvre femme avait une pensée qu'elle caressait secrètement au fond de son cœur : c'était qu'Aliocha, qu'elle appelait tour à tour scélérat, sans cœur, sot petit garçon, finirait pourtant par épouser Natacha, et que son père, le prince Pierre Alexandrovitch, donnerait son consentement. Elle s'était trahie plusieurs fois en ma présence, mais pour rien au monde elle ne se serait risquée à formuler cet espoir en présence d son mari. Il aurait maudit Natacha, je crois, et il l'aurait bannie à tout jamais de son cœur le jour où il aurait cru cette union possible. Telle était notre opinion à tous : il attendait sa fille, son âme

soupirait après elle ; mais il l'attendait seule, repentante, et ayant arraché de son cœur jusqu'au souvenir de son amant. C'était la condition absolue du pardon.

— Ce vilain petit garçon n'a pas plus de caractère que de cœur, je l'ai toujours dit, reprit Anna Andréievna : ils l'ont mal élevé, ils en ont fait un écervelé. Il va l'abandonner. Que deviendra-t-elle, la pauvre enfant ? Et qu'est-ce qu'il a donc trouvé de si extraordinaire dans l'autre ? c'est étonnant !

— On la dit charmante, et Natacha, elle aussi…

— Tais-toi !… Charmante ! pour vous autres griffonneurs de papier, le premier jupon venu est charmant. Si Natacha le dit, c'est pure noblesse d'âme. Elle ne sait pas le tenir, elle lui passe tout. Que de fois déjà il l'a trahie ! Le scélérat, le sans cœur ! L'épouvante m'accable quand je les vois tous dévorés d'orgueil. Si du moins le mien pouvait vaincre son ressentiment, s'il lui pardonnait, à ma colombe, s'il la ramenait ! Comme je l'embrasserais ! comme je la regarderais ! A-t-elle maigri ?

— Oui, passablement.

— Pauvre tourterelle ! Oh ! je suis bien malheureuse !… Jour et nuit je ne fais que pleurer… je te dirai plus tard… Que de fois j'ai été sur le point de lui demander de pardonner ! mais le cœur m'a manqué à la pensée qu'il se fâcherait et qu'il la maudirait. Ce serait épouvantable ! Dieu châtie l'enfant que son père a maudit ! Trembler constamment, voilà ma vie !… Et toi, qui as grandi dans notre maison, qui n'as eu de nous tous que des caresses, comment peux-tu penser qu'elle est charmante, l'autre ? Je sais de quoi il retourne ; une connaissance de notre Matriona, qui demeure chez le prince, m'a expliqué tous les tenants et aboutissants de la chose. Le père d'Aliocha a eu une liaison inavouable avec une comtesse qui lui a longtemps reproché de ne pas tenir la promesse qu'il lui avait faite de l'épouser ; mais il a toujours su se tirer d'affaire. Cette comtesse se distinguait déjà du vivant de son mari par sa honteuse conduite. Devenue veuve, elle partit pour l'étranger, et en avant, Italiens et Français ! on dit même qu'elle trouva quelques barons, et c'est là-bas qu'elle a raccroché le père d'Aliocha, le prince Alexandrovitch. La comtesse a une belle-fille que son mari avait eue d'un premier mariage, et

pendant que la belle-mère gaspillait sa fortune, la petite grandissait, et les deux millions que son père, fermier des eaux-de-vie, avait placés pour elle au mont-de-piété s'accroissaient aussi.

On dit qu'elle a maintenant trois millions ; le prince, qui n'est pas manchot, s'est dit : Marions Aliocha ! (Pas assez bête pour laisser échapper une si belle occasion.) Un de leurs parents, un comte, homme haut placé, est aussi d'accord : trois millions ! ce n'est pas une bagatelle ! Fort bien, dit-il, adressez-vous à la comtesse. Mais celle-ci n'entend pas de cette oreille et fait des pieds et des pains contre ce mariage. Il paraît que c'est une femme sans principes, et d'une insolence ! Elle n'est pas reçue partout, ici ; ce n'est pas comme à l'étranger. Pas de ça, dit-elle au prince, tu vas m'épouser, et Aliocha n'aura pas ma belle-fille. (Quant à celle-ci, il paraît qu'elle chérit sa belle-mère, et qu'elle lui est soumise en toutes choses : c'est, dit-on, un ange de douceur.) Comtesse, réplique le prince, du calme : tu as mangé ta fortune et tu es criblée de dettes. Si ta belle-fille épouse Aliocha, ils feront un couple des mieux assortis : c'est une innocente, et le mien est un grand benêt : nous les prenons sous notre direction, nous les tenons sous notre tutelle, et tu ne manqueras pas d'argent. Mais à quoi te servirait de m'épouser ? C'est un malin, un franc-maçon. Il y a six mois, la comtesse ne voulait pas ; à présent, on dit qu'ils ont fait ensemble un voyage à Varsovie et qu'ils sont d'accord. Voilà ce que je tiens de bonne source.

Ce récit était entièrement conforme à tout ce qu'Aliocha m'avait raconté, tout en jurant ses grands dieux que jamais il ne ferait un mariage d'argent. Cependant les qualités de Catherine Féodorovna l'avaient séduit. Il savait encore par lui que, bien qu'il démentit, afin de ne pas irriter la comtesse avant le temps, les bruits de mariage qui circulaient sur son compte, le prince avait vraiment l'intention de se marier. Aliocha chérissait son père et croyait en lui comme en un oracle.

— Elle n'est pas comtesse, tu sais, ta charmante ! reprit la bonne femme encore exaspérée des quelques mots d'éloge que j'avais dits sur la future fiancée. Natacha serait un meilleur parti pour lui ; elle est noble, d'ancienne noblesse, tandis que l'autre est fille d'un fermier des eaux-de-vie ! Hier au soir (j'ai oublié de te le dire), mon vieux a ouvert le coffre dans lequel il serre

ses papiers, et il a passé sa soirée à ranger nos vieux parchemins. Il était là assis tout sérieux ; moi, je tricotais et n'osais pas le regarder : il s'aperçoit que je ne dis rien, et le voilà qui se fâche, il m'appelle et se met à m'expliquer notre généalogie ; eh bien ! la noblesse des Ikhméniew date du règne d'Ivan le Terrible, et les Choumilow étaient déjà connus du temps d'Alexis Mikhaïlovitch : nous avons tous les documents, et Karamsine en fait mention dans son histoire. Tu vois, mon cher ami, que sous ce rapport on en vaut bien d'autres. Je n'ai d'abord pas compris ce qu'il avait dans l'idée en m'expliquant cela : il est probablement blessé de leur mépris pour Natacha. Ils n'ont d'autre avantage sur nous que leur richesse. Eh bien ! que ce brigand de prince coure après la fortune ! C'est un sans cœur, une âme cupide, chacun le sait ; on dit qu'il est secrètement entré dans l'Ordre des Jésuites, à Varsovie. Est-ce vrai ?

— Quelle absurdité ! répondis-je frappé, cependant de la persistance de ce bruit. Mais Ikhméniew compulsant ses parchemins, cela était étrange ; jamais auparavant il n'avait tiré gloire de sa généalogie.

— Ce sont tous des scélérats, des sans cœur, poursuivit-elle. Et ma pauvre petite colombe, que fait-elle ? elle se désole, elle pleure ! Ah ! il est temps que tu ailles la voir. Matriona, Matriona ! coquine de servante ! Est-ce qu'ils ne lui font pas des affronts ? dis, Vania.

Que pouvais-je lui répondre ? Elle se mit à pleurer ; je lui demandai quel était le nouveau malheur auquel elle avait fait allusion un moment auparavant.

— Ah ! cher ami, je ne suis pas encore au bout de mes misères ! J'avais un médaillon en or, avec le portrait de ma Natacha alors qu'elle était encore petite ; elle avait alors huit ans, mon petit ange. C'est un peintre de passage qui l'avait fait… un bon peintre, il l'avait représentée en Amour, ses petits cheveux blonds tout frisés, et une chemise de mousseline à travers laquelle on la voyait toute petite ; elle était si jolie, si jolie qu'on ne pouvait se rassasier de la regarder. J'aurais voulu qu'il lui mit de petites ailes, mais il refusa. Eh bien, cher ami, après toutes les horreurs que nous avons eu à souffrir, j'avais tiré ce médaillon de ma cassette, et je le portais à mon cou, avec ma croix, et je tremblais que mon mari ne le vit ; tu sais qu'il a fait jeter et brûler tout ce

qui était resté d'elle. Je pouvais au moins la regarder et pleurer ; c'était toujours un soulagement ; quand j'étais seule, je lui parlais, je la bénissais le soir avant de m'endormir. Je lui faisais des questions, et il me semblait qu'elle me répondait. J'étais heureuse qu'il ne sût rien de cela ; hier matin, plus de médaillon !… Mon cœur s'est glacé. J'ai cherché, cherché, cherché… Perdu, complètement perdu ! Où a-t-il dû passer ? J'ai tout retourné… Quelqu'un doit l'avoir trouvé ; mais qui aurait pu le trouver, sinon Matriona ou lui ?

Ce n'est pas Matriona ; elle me l'aurait rendu ; elle m'est dévouée corps et âme… (Matriona ! apporteras-tu bientôt la bouilloire ?) Alors je me dis : Si c'est lui qui l'a trouvé, qu'arrivera-t-il ? Et je suis là à me chagriner, à pleurer, pleurer sans pouvoir arrêter mes larmes. Lui, il est affable, caressant ; il me regarde tristement comme s'il savait pourquoi je pleure, comme si je lui faisais pitié. C'est lui qui aura trouvé le médaillon, il l'aura anéanti : il en est bien capable quand il est en colère, et maintenant il en a du regret. J'en ai pleuré toute la nuit. Cela présage certainement quelque malheur ! Je ne fais que pleurer, et je t'attendais, mon cher, mon bon ami, comme un ange du bon Dieu, pour me soulager au moins un peu le cœur.

Et elle se mit à sangloter.

— Ah ! oui, j'oubliais encore de te demander quelque chose ; t'a-t-il dit qu'il voulait adopter une petite fille ?

—Oui, il m'en a parlé, il m'a dit que c'était décidé entre vous.

— Je n'y songe même pas, mon ami, non ! elle ne ferait que me rappeler notre malheur. Hors ma Natacha, je ne veux personne. Je n'ai eu qu'une fille, je n'en aurai pas d'autre. D'où lui vient cette idée ? Il pense peut-être que cela me consolera ; c'est parce qu'il me voit pleurer ; ou bien veut-il chasser entièrement son enfant de son souvenir en s'attachant à une autre ? T'a-t-il parlé de moi ? L'as-tu trouvé sombre, fâché ?… Chut ! le voici… Tu me diras, après… et surtout n'oublie pas de venir demain…

XIII

Ikhméniew entra. Il nous jeta un regard scrutateur et s'assit.

— Et le samovar ? demanda-t-il ; pourquoi ne l'apporte-t-on pas ?

— On va l'apporter, mon ami, on va l'apporter, se hâta de répondre Anna Andréievna.

Matriona n'eut pas plus tôt vu Ikhméniew qu'elle parut avec la bouilloire, comme si elle eût attendu son arrivée pour l'apporter. C'était une vieille servante, éprouvée et dévouée, mais la grogneuse la plus capricieuse et la plus entêtée qui fût au monde.

— Hem !… ce n'est pas gai de rentrer trempé, et elles sont là qui ne veulent pas vous préparer le thé, grommela le vieillard.

Sa femme me jeta un regard significatif. Ikhméniew n'aimait pas ces clignements d'yeux à la dérobée, et bien qu'il s'efforçât de ne pas nous regarder, sa mine montra qu'il avait tout remarqué.

— Je suis sorti pour affaires, Vania, dit-il tout à coup. C'est une vilenie ! Ils me condamnent sur toute la ligne !Je n'ai pas de preuves, vois-tu ; il me faudrait des papiers que je n'ai pas, l'enquête a été faite d'une manière injuste et partiale… Ah !

Il parlait de son procès. Ne sachant guère que lui répondre, je me taisais, et il me regarda d'un air défiant.

— Bah ! s'écria-t-il tout à coup, comme agacé de notre silence, le plus tôt sera le mieux ! Ils auront beau me condamner, ils ne feront pas de moi un malhonnête homme. Ma conscience est pour moi ; qu'ils me condamnent tant qu'ils voudront. Au moins ce sera fini. Quand ils m'auront ruiné, ils me laisseront en paix… Je lâche tout et je m'en vais en Sibérie.

— Grand Dieu ! où veut-il aller ? pourquoi si loin ? ne put s'empêcher de s'écrier Anna Andréievna.

— Et de quoi sommes-nous près ici ? demanda-t-il rudement et comme satisfait qu'on lui donnât la réplique.

— Mais… des gens…, répondit Anna Andréievna, en me jetant un regard

plein d'anxiété.

— De quelles gens ? cria-t-il en nous regardant tour à tour d'un œil irrité, des voleurs, des calomniateurs, des Judas ?… Il y en a partout, sois sans inquiétude, nous en trouverons aussi en Sibérie. Du reste, si tu ne veux pas venir avec moi, tu peux rester, je ne te force pas.

— Mais, mon bon Nicolas, pour qui resterais-je ici, sans toi ? s'écria la pauvre bonne vieille. Hors toi, tu sais bien que je n'ai au monde per…

Elle s'embrouilla et me regarda tout effrayée, comme implorant mon secours ; mais le vieillard était irrité ; tout l'exaspérait ; il n'y avait pas moyen de le contredire.

— Calmez-vous, Anna Andréievna, lui dis-je : il ne fait pas si mauvais en Sibérie qu'on le pense. S'il vous arrive quelque malheur, si vous êtes forcés de vendre votre propriété, le projet de Nicolas Serguéitch est excellent. Il trouvera facilement une bonne place en Sibérie, et…

— À la bonne heure ! Voilà qui s'appelle parler. C'est à quoi j'ai pensé : je lâche tout et je pars !

— Voilà certainement à quoi je ne m'attendais pas de ta part, s'écria Anna Andréievna en joignant les mains. Ni de toi non plus, Vania !… Tu n'as pourtant jamais rien eu de nous que des caresses, et voilà que…

— Ah ! ah ! ah ! Et qu'est-ce que tu attendais donc ? De quoi veux-tu que nous existions ici ? penses-y un peu : notre argent est mangé, nous en sommes à nos derniers kopecks. Tu ne me conseilleras peut-être pas de m'en aller chez le prince Pierre Alexandrovitch et de lui demander pardon ?

En entendant le nom du prince, la bonne vieille se mit à trembler d'épouvante. Sa cuiller lui échappa des mains et frappa bruyamment sa soucoupe.

— C'est une idée ! reprit Ikhméniew, s'échauffant lui-même avec une joie maligne, qu'en dis-tu, Vania ? n'est-ce pas qu'il m'y faut aller ? Pourquoi partir pour la Sibérie ? Je m'en vais plutôt demain m'habiller, me peigner, me bichonner. Anna Andréievna me préparera une chemisette neuve (il faut ça pour aller chez un si haut personnage), j'achète des gants pour être tout à fait de bon ton, et j'arrive chez sa très-haute Excellence : Seigneur ! Excellence, mon bienfaiteur, mon père ! fais grâce et miséricorde ! donne-

moi un morceau de pain ! j'ai une femme et des enfants, de petits enfants !… Est-ce bien ainsi, Anna Andréievna ? est-ce là ce que tu veux ?

— Je ne veux rien, je n'ai fait que parler sans y penser, par bêtise ; pardonne-moi si je t'ai fait de la peine ; mais ne crie pas, dit-elle d'un ton suppliant.

Je suis persuadé qu'il avait l'âme navrée à la vue des larmes et de l'effroi de sa pauvre compagne, qu'il souffrait autant qu'elle et peut-être davantage ; mais il ne se possédait plus. C'est ce qu'on peut observer chez des natures excellentes, mais nerveuses : malgré toute leur bonté, elles se laissent parfois entraîner jusqu'à trouver une jouissance dans leur affliction et dans leur colère, qui se fait jour, coûte que coûte, fût-ce même en offensant un être entièrement innocent, et de préférence celui qui leur tient de plus près. Les femmes, par exemple, éprouvent parfois le besoin de se sentir malheureuses, offensées, alors qu'il n'y a ni offense, ni malheur. En cela beaucoup d'hommes ressemblent à des femmes, et même des hommes qui sont loin d'être faibles. Le vieux Ikhméniew sentait le besoin de quereller, quoiqu'il en souffrit lui-même.

Il me vint en ce moment l'idée qu'il avait peut-être vraiment fait ce jour-là une tentative dans le genre de celle que soupçonnait Anna Andréievna. Dieu lui avait peut-être suggéré une bonne pensée, il avait peut-être voulu aller auprès de Natacha et s'était ravisé en route, ou quelque chose était venu se mettre à la traverse, et il était rentré chez lui irrité, brisé, honteux de ses sentiments de tantôt, cherchant sur qui déchaîner la colère que lui inspirait sa propre faiblesse et choisissant justement celle qu'il soupçonnait le plus de former les mêmes vœux. Il se peut que désirant pardonner à sa fille, il s'était justement représenté l'extase et la joie de sa pauvre femme, et, en face d'un échec, il était naturel qu'elle fût la première à en pâtir.

Cependant il fut touché de la voir devant lui tremblante de frayeur ; il eut honte de sa colère et se contint un instant. Nous gardions le silence ; j'évitais son regard. Mais ce bon mouvement fut court. Il fallait que l'orage éclatât : il fallait une explosion, peut-être une malédiction…

— Vois-tu, me dit-il tout à coup, je n'aurais pas voulu, je regrette d'être obligé à parler ; mais le temps est venu où il faut m'expliquer ouvertement,

sans ambages, comme il sied à tout homme droit ; tu me comprends. Je suis bien aise que tu sois là pour que je puisse dire tout haut et en ta présence, afin que d'autres le sachent aussi, que toutes ces sottises, ces pleurs, ces soupirs, ces lamentations commencent à m'ennuyer. Ce que j'ai arraché de mon cœur en le déchirant et en le faisant saigner, peut-être, n'y rentrera jamais. Ce que j'ai dit, je le ferai. Je parle des événements d'il y a six mois, tu me comprends, et je le fais d'une manière directe, farouche, pour que tu ne puisses en aucune manière te méprendre sur le sens de mes paroles, ajouta-t-il en tournant vers moi ses yeux enflammés et en évitant les regards épouvantés de sa femme. Je ne veux plus de ces absurdités !… Ce dont j'enrage, c'est qu'ils me prennent pour un sot, pour un pleutre, et qu'ils me prêtent une faiblesse et une bassesse que je n'ai pas… c'est qu'ils croient que je suis fou de chagrin.. C'est absurde !… j'ai extirpé de mon cœur mes anciens sentiments, je les ai oubliés ! le souvenir n'existe plus pour moi !… non, non, non, non ! Il se leva de sa chaise et frappa du poing sur la table.

— Nicolas Serguéitch ! ayez pitié d'Anna Andréievna ! Voyez dans quel état vous la mettez, m'écriai-je indigné. Mais c'était verser de l'huile sur le feu.

— De la pitié ! continua-t-il tremblant de colère ; en a-t-on pour moi ? Non ! point de pitié, puisque à mon foyer il s'ourdit un complot contre moi en faveur d'une fille dépravée, digne de tous les châtiments et de toutes les malédictions !…

— Cher Nicolas Serguéitch, ne la maudis pas !… tout, tout excepté cela ! ne maudis pas ta fille ! s'écria Anna Andréievna.

— Je la maudis ! répéta le vieillard en criant encore plus fort, je la maudis, parce qu'on exige de moi, qui suis offensé, outragé, que j'aille chez cette maudite et que je lui demande pardon ! Oui, oui, c'est ainsi ! C'est avec cela qu'on me tourmente constamment, jour et nuit, chez moi, dans ma maison, par des larmes, par des soupirs, par de sottes allusions ! on veut m'attendrir, m'apitoyer !… Regarde, regarde, Vania, ajouta-t-il en tirant à la hâte et d'une main tremblante des papiers de la poche de son habit, voici les copies de notre affaire ; il en résulte que je suis un fourbe, un voleur, que j'ai dévalisé mon bienfaiteur !… Je suis déshonoré, je suis diffamé à cause d'elle,

tiens, vois, vois !…

Et il jeta pêle-mêle différents papiers sur la table. Dans sa précipitation il arracha de sa poche tout ce que sa main put y saisir, et tout à coup quelque chose de sonore et de lourd tomba sur la table… Anna Andréievna poussa un cri. C'était le médaillon qu'elle avait perdu !

Je pouvais à peine en croire mes yeux. Le vieillard frissonna. Le sang lui monta à la tête et colora ses joues. Sa femme était debout devant lui, les mains jointes, et le regardait d'un œil suppliant. La joie et la sérénité de l'espérance rayonnaient sur son visage. Celte rougeur, cette confusion du vieillard… Elle comprenait maintenant comment son médaillon avait disparu !

Elle comprenait que c'était lui qui l'avait trouvé, qu'il en avait été réjoui et que, peut-être, tremblant de plaisir, il l'avait jalousement caché à tous les regards, que seul en secret il avait contemplé avec un amour infini et sans pouvoir s'en rassasier le petit visage de son enfant bien-aimée, que peut-être, lui aussi, il s'était enfermé comme elle l'avait fait, la pauvre mère, pour s'entretenir avec sa Natacha chérie, pour lui faire lui-même des questions et y répondre, que la nuit, tourmenté, plein d'angoisse, la poitrine gonflée de sanglots, il avait peut-être couvert de baisers ces traits adorés, et qu'alors, au lieu de maudire, il avait appelé le pardon et la bénédiction céleste sur celle qu'en présence de tous il voulait renier et maudire. — Cher, cher ami ! tu l'aimes toujours ; s'écria Anna Andréievna, incapable de se contenir plus longtemps devant ce père courroucé qui venait de lui maudire sa Natacha.

À peine le vieillard eût-il entendu ce cri, que la colère étincela dans son regard : il saisit le médaillon, le jeta avec force contre le plancher et se mit à le piétiner avec rage.

— Qu'elle soit maudite à jamais, cria-t-il en râlant, à jamais, à jamais !

— Seigneur, mon Dieu ! s'écria la vieille ; elle ! elle ! ma Natacha ? son petit visage, il le foule aux pieds ! Tyran ! homme cruel ! orgueilleux au cœur de pierre !

En entendant les gémissements de sa femme, l'insensé vieillard s'arrêta, épouvanté de ce qu'il venait de faire. Il prit le médaillon et se précipita hors de la chambre ; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il s'affaissa sur ses

genoux, appuya ses mains sur un canapé qui se trouvait devant lui, et, à bout de forces, il y laissa retomber la tête.

Il pleurait comme un enfant. Les sanglots le suffoquaient, sa poitrine semblait vouloir éclater. En quelques secondes le terrible vieillard était devenu plus faible qu'un petit enfant. Oh ! il n'était plus en état de maudire, il n'avait plus honte devant nous, et dans un transport d'amour convulsif, il couvrit d'innombrables baisers ce portrait qu'il venait de rouler aux pieds. Toute sa tendresse pour sa fille, si longtemps emprisonnée dans son cœur, s'échappait avec une force irrésistible, et la violence du transport avait brisé tout son être.

— Pardonne, pardonne ! s'écria en sanglotant Anna Andréievna, et elle se pencha vers lui et l'embrassa. Permets-lui de revenir. Au jour du jugement, Dieu te tiendra compte de ton humilité et de ta clémence !…

— Non, non, jamais ! hurla-t-il d'une voix râlante et étranglée, jamais ! jamais !…

XIV

Ce ne fut que tard dans la soirée que j'arrivai chez Natacha. Elle demeurait alors au quai de la Fontanka, près du pont Séménow, au quatrième d'une grande maison malproprement tenue. Pendant les premiers temps après sa fuite hors de la maison paternelle, elle avait habité avec Aliocha un gentil logement, au troisième étage d'une maison située dans la Liteine. Mais les ressources du jeune prince avaient bientôt été épuisées ; il ne s'était pas fait maître de musique, avait fait des dettes comparativement énormes. Tout l'argent qu'il s'était procuré avait passé en frais d'installation et en cadeaux à Natacha, qui avait en vain protesté, réprimandé, pleuré même. Il se délectait une semaine d'avance à l'idée d'un présent à lui porter et à l'accueil qu'elle lui ferait, c'était pour lui une véritable fête ; aussi les réprimandes et les larmes de Natacha le jetaient dans une tristesse et un abattement qui faisaient peine à voir ; par la suite ils eurent de ce chef des scènes de reproches de toutes sortes, de chagrins et de querelles. Aliocha dépensait en outre beaucoup à l'insu de Natacha : il se laissait entraîner par d'anciens camarades d'études, il la trompait, allait voir une Joséphine ou une Bertha quelconque. Cependant il l'aimait toujours beaucoup ; son amour pour elle tenait du tourment : souvent il venait me voir triste et chagrin ; il me disait qu'il ne valait pas le petit doigt de Natacha, qu'il était grossier et méchant, incapable de la comprendre et indigne de son amour.

Il me confessait en pleurant ses escapades, me suppliait de n'en rien dire à Natacha et me priait de l'accompagner chez elle, m'assurant qu'il n'oserait pas la regarder après tous ses forfaits, si je n'étais pas avec lui. Du premier regard Natacha voyait de quoi il s'agissait. Elle était affreusement jalouse, et pourtant, chose difficile à expliquer, elle lui pardonnait toujours toutes ses fredaines. Voici comment les choses allaient ordinairement ; Aliocha parlait avec timidité et la regardait d'un air tendre. Elle devinait aussitôt qu'il était coupable ; mais elle n'en laissait rien paraître, ne lui adressait aucune question, mais redoublait de caresse et devenait plus tendre ; ce n'était point

là un jeu ou une ruse étudiée, non ! pour cette belle âme, pardonner était une jouissance infinie : elle semblait trouver un charme particulier, raffiné, dans le procès même du pardon. Il est vrai qu'il ne s'agissait encore alors que d'une Joséphine quelconque.

En la voyant douce et clémente, Aliocha n'y tenait plus et commençait aussitôt sa confession, sans être interrogé, uniquement pour se soulager le cœur, pour « être comme avant », selon son expression. Quand elle avait pardonné, ses transports ne connaissaient plus de bornes, il pleurait d'attendrissement, la prenait dans ses bras et la couvrait de baisers. Il était ensuite d'une gaieté intarissable et racontait ses aventures avec la naïveté d'un enfant, riait aux éclats, comblait Natacha d'éloges et de bénédictions, et la soirée se terminait heureuse et gaie.

Quand il fut à bout de son argent, il vendit différents objets. Sur les insistances de Natacha, ils prirent un logement plus petit et à meilleur marché. La vente des effets allait son train : Natacha vendit même des robes et chercha de l'ouvrage ; lorsque Aliocha l'apprit, il fut au désespoir : il se maudit, s'écria qu'il se méprisait lui-même, et ne fit cependant rien pour arranger les affaires. Dans les derniers temps, toutes autres ressources se trouvant épuisées, il ne restait plus que l'ouvrage, dont la rétribution était d'une modicité extrême.

Ils avaient d'abord demeuré ensemble, ce qui avait produit une sérieuse querelle entre Aliocha et son père. Le dessein que celui-ci avait de marier son fils avec la belle-fille de la comtesse n'existait alors qu'à l'état de projet ; mais le prince y travaillait avec beaucoup d'ardeur, il conduisait Aliocha chez celle qui devait être sa promise, l'exhortait à faire tout ce qui dépendrait de lui pour lui plaire, s'efforçait de le convaincre par la rigueur et par le raisonnement ; mais les choses s'étant gâtées à cause de la comtesse, le prince avait de nouveau fermé les yeux sur la liaison de son fils et résolu de laisser agir le temps ; il connaissait suffisamment l'étourderie et la légèreté du jeune homme pour avoir la conviction que son amour ne tarderait pas à se refroidir. Il avait même cessé de s'inquiéter de la possibilité d'un mariage entre son fils et Natacha. De leur côté, les amants avaient remis la chose jusqu'à formelle réconciliation entre leurs parents. Quelques paroles qu'Aliocha avait un jour

laissées échapper me donnèrent l'idée que son père trouvait peut-être un certain plaisir à toute cette histoire : ce qui lui plaisait, c'était l'abaissement d'Ikhméniew. Il continuait pour la forme de témoigner à son fils du mécontentement, il réduisit la somme, assez mince déjà, qu'il lui allouait mensuellement (il était excessivement ladre envers lui), et le menaça de la retrancher tout à fait ; il poursuivait toujours et sans relâche les projets de mariage pour son fils.

Celui-ci était certainement trop jeune pour se marier ; mais la fiancée était si riche qu'il était impossible de manquer une si belle occasion. Le prince fut désagréablement surpris de la persistance des sentiments du jeune homme, et, assiégé de craintes, il lui ordonna sévèrement de rompre avec Natacha ; mais il s'avisa bientôt d'un bien meilleur moyen, qui fut de conduire Aliocha chez la comtesse.

Catherine, la belle-fille de la comtesse, quoique presque encore enfant, était réputée pour sa beauté ; c'était un excellent cœur, une âme sereine et chaste ; elle était gaie, spirituelle et sensible.

Le prince ne s'était pas trompé. Aliocha, pour qui Natacha n'avait plus l'attrait de la nouveauté, fut effectivement sous le charme.

Le prince se montra alors très-affable pour son fils (sauf, toutefois, la question d'argent). Aliocha sentait bien qu'une résolution inflexible, irrévocable, se cachait sous toutes ces caresses ; il en éprouvait du chagrin, mais bien moins que s'il n'eût pas vu chaque jour Catherine Féodorovna.

Depuis cinq jours il ne s'était pas montré chez Natacha ; je le savais et, tout en me rendant chez elle au sortir de chez les Ikhméniew, je me demandais avec inquiétude ce qu'elle pouvait avoir à me dire. J'aperçus de loin une bougie sur sa fenêtre, signal convenu pour m'annoncer qu'elle avait absolument besoin de me voir ; comme je passais presque tous les jours devant chez elle, je pouvais toujours savoir si elle m'attendait et si elle avait besoin de moi. Elle mettait souvent la lumière sur la fenêtre depuis quelque temps !…

XV

Elle était seule, et se promenait en long et en large dans la chambre, les bras croisés et plongée dans une profonde rêverie. Le samovar était sur la table et s'était depuis longtemps éteint en m'attendant. Elle sourit et me tendit la main en silence ; son visage pâli exprimait la maladie, et son sourire était tendre et résigné. Ses yeux bleus et sereins me parurent plus grands qu'à l'ordinaire, ses cheveux plus épais ; sans doute l'effet de la pâleur et de la maladie.

— J'ai cru que tu ne viendrais pas, dit-elle ; j'allais envoyer Mavra pour savoir si tu n'étais pas malade.

— Non, je ne suis pas malade, j'ai été retenu, je te dirai cela après. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Rien, répondit-elle en feignant la surprise. Pourquoi cette question ?

— Parce que tu m'as écrit de venir juste à l'heure indiquée.

— Ah ! oui, c'est que je pensais qu'il viendrait.

— Comment ! il n'est toujours pas venu ?

— Non, et je me disais que s'il ne venait pas, il me faudrait te consulter, ajouta-t-elle après un moment de silence.

— Et tu l'attendais ce soir ?

— Non, je ne l'attendais pas ; le soir, il est là-bas.

— Penses-tu qu'il ne viendra plus ?

— Non, je suis sûre qu'il reviendra, répondit-elle, en me regardant avec un sérieux tout particulier.

La rapidité avec laquelle mes questions se succédaient lui déplaisait. Nous gardâmes un moment le silence, tout en continuant d'aller et venir par la chambre.

— Je suis là depuis longtemps à t'attendre, reprit-elle en souriant de nouveau, et sais-tu ce que je faisais ? Je me promenais en récitant des vers… Et elle se mit à dire une poésie pleine de tristesse et de mélancolie.

— Cher Vania… reprit-elle après quelques minutes de silence ; mais elle

s'arrêta tout à coup, comme si elle avait oublié ce qu'elle voulait dire ou qu'elle n'eût rien à dire.

Nous continuions notre promenade. Je remarquai qu'elle avait allumé la lampe suspendue devant l'image, quoique nous ne fussions pas à la veille d'une fête. Depuis quelque temps, elle donnait dans la dévotion.

— Mais assieds-toi, Vania, tu dois être fatigué. Veux-tu du thé ?

— Merci, j'en ai déjà pris.

— D'où viens-tu si tard ?

— Je viens de chez eux. (C'est ainsi que nous nous désignions ses parents.)

— De chez eux ? Comment as-tu encore trouvé le temps de venir me voir ? T'avaient-ils invité ?

Elle me fit subir un véritable interrogatoire. Je lui racontai ma rencontre avec le vieillard, ma conversation avec sa mère, la scène du médaillon, sans omettre aucun détail ; car je ne lui cachais jamais rien. Elle m'écoutait, fiévreuse, buvant mes paroles, et les yeux gonflés de larmes ; la scène du médaillon la jeta dans une violente émotion.

— Penses-tu vraiment qu'il ait voulu venir ici ? me demanda-t-elle après un moment de silence.

— Je ne sais, Natacha, je n'en ai pas la moindre idée. Je suis sûr qu'il t'aime et qu'il souffre de t'avoir perdue ; mais qu'il ait voulu venir te voir, ça…

— Et il a baisé le médaillon ? interrompit-elle. Et que disait-il ?

— Ce n'étaient que des paroles entrecoupées, des exclamations ; il te donnait les noms les plus tendres, t'appelait.

— Il m'a appelée !

Elle se mit à pleurer en silence.

— Pauvres parents ! dit-elle. S'il est instruit de tout, ajouta-t-elle après un moment de silence, ce n'est pas étonnant. Il a aussi appris beaucoup de choses sur le père d'Aliocha.

— Natacha, lui dis-je timidement, viens-y avec moi, veux-tu ?

— Quand cela ? s'écria-t-elle en pâlissant et en se soulevant de son fauteuil. Non, reprit-elle en me mettant les deux mains sur les épaules et avec

un sourire plein de tristesse ; non, cher ami ; tu y reviens tous les jours, n'en parlons plus… cela vaudra mieux.

— Cela ne finira donc jamais ! m'écriai-je désolé. As-tu trop d'orgueil pour faire le premier pas ? Ton père n'attend peut-être que cela pour pardonner… C'est à toi de commencer, c'est toi qui l'as offensé ! Respecte sa fierté, elle est juste, elle est naturelle ! Viens ! il te pardonnera sans condition. Sans condition ! ce n'est pas possible ; ne me fais pas de reproches inutiles. J'y ai pensé, j'y pense jour et nuit. Depuis que je les ai quittés, il ne s'est peut-être pas passé un seul jour sans que je n'y aie pensé. Et que de fois nous en avons parlé ensemble ! Tu sais bien que c'est impossible.

— Pourtant…

— Non, mon ami, je ne puis. Je ne ferais que l'irriter encore plus. On ne saurait ressusciter ce qui est mort sans retour. On ne saurait faire revivre ces heureux jours de mon enfance que j'ai passés avec eux. Quand même mon père me pardonnerait, il ne me reconnaîtrait plus à présent. Il aimait en moi la petite fille, l'enfant ; il s'extasiait sur ma naïveté, il me passait la main dans les cheveux comme lorsque j'étais une petite fille de sept à huit ans, et que, assise sur ses genoux, je lui chantais mes chansons enfantines. Depuis le jour de ma naissance jusqu'à celui où je les ai quittés, il n'a pas manqué un soir de venir près de mon lit pour me bénir avant mon sommeil. Quelque temps avant nos malheurs, il m'avait acheté des boucles d'oreilles ; il en faisait un secret, il se réjouissait d'avance à l'idée de la joie que j'aurais, et il se fâcha terriblement contre tout le monde et contre moi la première, lorsque je lui dis que je savais tout. Quelques jours avant mon départ, me voyant triste, il était chagriné lui-même au point d'en être malade, il imagina de me mener au théâtre pour me distraire. Vraiment ! il pensait me guérir par ce moyen ! Je le répète, il a connu et aimé la petite fille, et ne voulait pas même penser qu'un jour viendrait où elle serait femme… Cela ne lui est pas venu à l'esprit. Si je retournais à la maison, il ne me reconnaîtrait pas. S'il pardonnait, qui retrouverait-il aujourd'hui ? Je ne suis plus la même, je ne suis plus enfant, j'ai trop vécu. Si même il trouvait plaisir en moi, il n'en soupirerait pas moins après le bonheur passé, il ne s'en affligerait pas moins de ce que je ne suis plus du tout celle qu'il aimait jadis. Et ce qui a été autrefois nous semble

meilleur ! le souvenir en est un supplice ! Oh ! que le passé est beau ! s'écria-t-elle avec transport et s'interrompant elle-même par ce cri que la douleur arrachait à son cœur.

— Tout ce que tu dis là est vrai, Natacha. Il lui faut maintenant apprendre à te connaître et à t'aimer de nouveau. Le principal, c'est qu'il te connaisse, il t'aimera bien ensuite, va !

— Vania ! ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ; l'amour paternel, lui aussi, a sa jalousie : il est offensé de ce qu'il n'a rien vu, rien remarqué depuis le commencement de mes relations avec Aliocha jusqu'au dénoûment. Il n'a pas eu un pressentiment, et ce qui l'afflige le plus, c'est ma dissimulation, mon ingratitude, c'est que je ne lui aie pas confessé chaque mouvement de mon cœur, que j'aie, au contraire, tout recelé en moi, et me sois cachée à lui, et tu peux être sûr qu'il est en secret encore plus blessé, plus offensé de cela que de ma fuite. Admettons qu'il m'accueille à présent avec un amour et une tendresse de père, il n'en resterait pas moins un germe d'inimitié. Au bout de deux ou trois jours viendraient les mortifications, les doutes, puis les reproches. D'ailleurs, il ne pardonnera pas sans condition. Il me demanderait un dédommagement que je ne saurais lui donner : il voudrait que je maudisse mon passé, que je maudisse Aliocha et que je me repentisse de mon amour pour lui ; il voudrait faire revivre ce qui est mort à jamais et effacer de notre vie les derniers six mois. Mais moi, je ne maudirai personne, je ne puis me repentir… Ce qui a été devait être… Non, Vania, c'est impossible. Le temps n'est pas encore venu.

— Et quand viendra-t-il ?

— Je ne sais… Il faut achever de souffrir pour notre bonheur futur, l'acheter au prix de nouveaux tourments. La souffrance purifie tout…

Je la regardai tout pensif, sans rien dire.

— Qu'as-tu à me regarder ainsi, Aliocha ?… je voulais dire Vania, reprit-elle en souriant avec amertume. Que fais-tu à présent ? Comment vont les affaires ?

— Toujours la même chose : j'écris mon roman ; je n'avance qu'avec peine, ça ne va pas comme je voudrais : l'inspiration a tari. Je pourrais bien écrire à la diable, je ferais peut-être même quelque chose d'assez intéressant ;

mais je ne voudrais pas gâter une bonne idée. C'est une de ces idées qui plaisent. Il faudra pourtant avoir fini pour le terme fixé par la rédaction.

— Pauvre travailleur ! Je crois sérieusement que tu es malade : tu as les nerfs détraqués. N'as-tu pas revu Smith ? tu as des visions si étranges ! Ton logement est malsain, humide, n'est-ce pas ?

— Oui, il m'y est encore arrivé ce soir une… du reste, je te conterai cela plus tard, ajoutai-je en voyant qu'elle ne m'écoutait pas.

— Comment ai-je pu partir de chez eux ? reprit-elle interrompant sa rêverie, c'est la fièvre qui me faisait agir… Je t'ai demandé de venir pour te dire que je le quitte.

— Tu le quittes ou tu l'as quitté ?

— Il faut en finir, c'est assez de cette vie. Je t'ai appelé pour te dire tout ce que j'ai sur le cœur, tout ce que je t'ai caché jusqu'à présent. Elle commençait toujours ainsi lorsqu'elle voulait me faire quelque confidence, et presque toujours il se trouvait que je connaissais son secret depuis longtemps.

— Ah ! Natacha, je t'ai déjà entendue mille fois parler de la sorte. C'est quelque chose d'étrange que votre liaison : il n'y a rien de commun entre vous. Il est clair que vous ne pouvez continuer de vivre ensemble. Mais… auras-tu la force de le quitter ?

— Jusqu'à présent, ce n'était qu'un projet ; maintenant ma résolution est prise. Je l'aime d'un amour infini, et pourtant je suis sa plus grande ennemie et je ruine son avenir. Je veux lui rendre sa liberté. Il ne peut m'épouser ; il n'est pas assez fort pour aller contre le gré de son père. Je ne veux pas non plus le tenir lié, et je suis même bien aise qu'il se soit épris de la fiancée qu'on lui donne : la séparation lui sera moins pénible. Il est de mon devoir d'agir ainsi. Puisque je l'aime, il faut que je lui sacrifie tout, pour lui prouver mon amour. Ne penses-tu pas comme moi ?

— Mais pourras-tu le persuader ?

— Je n'essayerai pas de le faire. S'il entrait en ce moment, je serais pour lui comme toujours. Mais il faut trouver un moyen qui lui permette de me quitter sans remords. C'est là ce qui me tourmente, Vania ; aide-moi, ne peux-tu rien me conseiller ?

— C'est bien difficile ; tu connais bien son caractère. Voilà cinq jours

qu'il n'est pas venu : supposons qu'il t'a définitivement quittée ; tu n'as qu'à lui écrire que tu ne veux plus de lui, et tu le verras accourir sur-le-champ.

— Pourquoi le hais-tu, Vania ?

— Moi !

— Oui, toi, toi ! Tu le hais ! tu ne saurais parler de lui qu'avec un sentiment de haine, de vengeance, et je t'ai vu mille fois trouver un plaisir extrême à le noircir, oui, à le noircir !

— Tu me l'as répété mille fois, Natacha ; parlons d'autre chose.

— Je voudrais bien déménager d'ici, reprit-elle après un moment de silence. Vania, ne sois pas fâché.

— Je ne suis pas fâché. À quoi te servirait de déménager ? Il saurait bien te trouver.

— Qui sait ? l'amour est puissant : son nouvel amour peut le retenir. S'il revient à moi, ce ne sera que pour un instant. Qu'en penses-tu ?

— Je n'en sais rien, Natacha : en lui tout est inexplicable : il veut épouser l'autre et continuer de t'aimer ; je ne sais comment il accorde cela.

— Si j'étais sûre qu'il l'aime, je me déciderais… Vania ! ne me cache rien. Tu sais peut-être quelque chose que tu ne dis pas, ajouta-t-elle en me jetant un regard inquiet et scrutateur.

— Absolument rien, chère amie, je te jure : j'ai toujours été franc envers toi. Du reste, il n'est peut-être pas aussi amoureux de la belle-fille de la comtesse que nous le pensons. Ce n'est qu'un entraînement passager, peut-être.

— Vraiment ! Mon Dieu ! si je pouvais le savoir positivement ! Oh ! que je voudrais le voir en ce moment, rien qu'une minute ! Je lirais tout sur son visage. Et il ne vient pas ! il ne vient pas !

— Est-ce que tu l'attendrais, Natacha ?

— Non, il est chez elle, je le sais, j'ai envoyé aux informations. Que je voudrais la voir, elle… Écoute, Vania, c'est absurde, mais ne me serait-il pas possible de la voir ? ne pourrais-je pas la rencontrer quelque part, qu'en dis-tu ?

— À quoi cela servirait-il ?

— Si je la voyais, ce serait assez : je devinerais le reste. Ma tête se perd !

je suis ici à aller et venir par la chambre, seule, toujours seule avec mes pensées ; les idées tourbillonnent dans ma tête. Quel tourment ! Je me suis demandé si tu ne pourrais pas faire sa connaissance. Tu m'as dit que la comtesse avait fait l'éloge de ton roman, tu vas parfois dans un salon où elle va aussi. Tâche de lui être présenté. Tu pourrais me dire ensuite tout ce que je voudrais savoir.

— Nous en reparlerons, chère amie. Crois-tu que tu aurais assez de force pour rompre ?

— Oui, j'en aurai assez, dit-elle tout bas… Tout pour lui ! ma vie pour lui ! Mais ce qui est plus fort que moi, c'est l'idée qu'il est en ce moment auprès d'elle, qu'il m'oublie, qu'il est assis à côté d'elle, à raconter, à rire, comme il a si souvent été assis là… tu te rappelles… et qu'il ne lui vient pas à l'idée que je suis ici… avec toi…

Elle n'acheva pas et me regarda avec désespoir.

— Mais comment, Natacha, tu viens de dire…

— Que nous soyons ensemble, puis nous nous séparerons, s'écria-t-elle avec un regard étincelant. Je l'accompagnerai de mes bénédictions. Mais, Vania, quel tourment de penser qu'il m'oublie, lui, le premier… Ah ! quel supplice ! Je ne me comprends pas moi-même ; je ne puis accorder la raison et la réalité. Que vais-je devenir ?

— Calme-toi, Natacha ! calme-toi !…

— Et il y a cinq jours que cela dure. À toute heure, à chaque minute… que je dorme… que je rêve… je ne pense qu'à lui, toujours à lui… Viens ! je veux y aller, mène-moi !…

— Calme-toi, Natacha.

— Non, viens ! C'est pour cela que je t'attendais, Vania ; voilà trois jours que j'y pense, c'est l'affaire dont je te parlais dans mon billet… Il faut que tu m'y mènes, tu ne saurais me refuser cela… Je t'attends… depuis trois jours… là-bas… ce soir… il y est… viens !

Elle était comme égarée. J'entendis du bruit dans l'antichambre : il me sembla que Mavra se disputait avec quelqu'un.

— Chut, Natacha ! Quelqu'un vient. Écoute !

Un sourire incrédule se dessina sur son visage, qui devint d'une pâleur de

mort. Elle écouta.

— Grand Dieu ! Qui est-ce ? dit-elle d'une voix faible. Elle voulut me retenir, mais je me précipitai dans l'antichambre. J'avais deviné ! C'était Aliocha ! Il parlementait avec Mavra, qui d'abord ne voulait pas le laisser entrer.

— D'où est-ce que nous sortons ? lui demandait-elle. Où avons-nous rôdé ? Va, va ! tu ne m'amadoueras pas, moi ! Entre donc ! nous allons voir ce que tu as à répondre.

— Je n'ai peur de personne, répartit Aliocha, passablement embarrassé.

— Eh bien, va ! tu es joliment leste.

— Certainement que j'irai. Ah ! vous voilà aussi, fît-il en m'apercevant ; comme ça se rencontre bien ! maintenant comment vais-je faire ?…

— Entrez tout simplement, lui dis-je ; que craignez-vous ?

— Rien, je vous assure ; car, ma foi, ce n'est pas ma faute. Vous ne croyez pas ? Vous verrez. Natacha ! puis-je entrer ? demanda-t-il avec une assurance affectée en s'arrêtant devant la porte.

Personne ne répondit.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Mais rien, répondis-je, elle était là tout à l'heure ; serait-il arrivé…

Il ouvrit doucement la porte et jeta un regard discret dans la chambre. Il n'aperçut pas d'abord Natacha, qui, plus morte que vive, semblait s'être cachée dans une encoignure entre l'armoire et la fenêtre. Il s'approcha d'elle et la salua d'une voix timide et en la regardant avec inquiétude.

Elle était affreusement troublée ; on aurait dit que c'était elle qui était la vraie coupable.

— Natacha ! écoute, dit-il éperdu. Tu crois sans doute que je suis coupable… Non, je ne le suis pas ; tu vas voir, je vais te raconter…

— Mais pourquoi cela ? murmura-t-elle. C'est inutile… donne-moi la main, et que ce soit fini… comme toujours… Elle sortit de sa cachette, les joues rouges et les yeux baissés, comme si elle eût craint de regarder son amant.

—Grand Dieu ! s'écria celui-ci avec ravissement. Si j'étais coupable, je crois que je n'oserais pas même la regarder, après cela. Voyez ! continua-t-il

en se tournant vers moi, voyez : elle me croit coupable, tout parle contre moi, les apparences me condamnent ! Je reste cinq jours sans venir ! on lui dit que je suis chez ma fiancée… Eh bien ! elle m'a déjà pardonné ! Donnons-nous la main, et que ce soit fini !… Natacha ! mon amour, mon ange ! Je suis innocent, sache-le ; je n'ai pas ça à me reprocher !

— Mais… tu devrais maintenant être là-bas… ils t'attendaient… comment se fait-il que tu sois ici ?… quelle heure est-il ?…

— Dix heures et demie ! J'en viens… J'en viens… J'ai dit que j'étais indisposé, et je suis parti ; c'est la première fois pendant ces cinq jours que je suis libre, que j'ai pu m'échapper de chez eux pour venir auprès de toi. J'aurais pu venir plus tôt, c'est vrai ; mais c'est à dessein que je ne l'ai pas fait ; tu sauras pourquoi, c'est pour te l'expliquer que je suis venu ; mais je te jure que cette fois je n'ai rien, absolument rien à me reprocher.

Natacha leva les yeux sur lui. Le regard du jeune homme était si sincère, son visage si honnête, si radieux, qu'il était impossible de douter de ses paroles. Je m'attendais à les voir se jeter dans les bras l'un de l'autre, car j'avais été plus d'une fois témoin de scènes de réconciliation ; mais Natacha, comme suffoquée par le bonheur, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se mit tout à coup à pleurer en silence. Aliocha ne put plus se retenir. Il se précipita délirant à ses pieds, et se mit à lui baiser les mains et les genoux. Natacha chancela, j'approchai un fauteuil, et elle s'y laissa tomber.

SECONDE PARTIE

I

Un instant après, nous riions comme des fous.

— Mais laissez-moi vous raconter, s'écriait Aliocha, dont la voix sonore couvrit nos rires. J'ai des choses des plus intéressantes à vous dire. Finissez donc !

Il brûlait de nous communiquer ses importantes nouvelles. Mais sa gravité étudiée lui donnait un air si drôle que nous fûmes pris de fou rire, et plus il se fâchait, moins nous étions en état de le retenir. Son dépit, son désespoir enfantin, nous mirent dans cet état d'esprit où il suffit d'un geste du petit doigt pour vous forcer à vous tordre de rire.

À la fin, Natacha, s'apercevant que notre rire dépitait Aliocha, parvint à reprendre son sérieux.

— Nous sommes prêts à t'entendre, dit-elle.

— Je vais vous raconter tout ce qui a eu lieu et tout ce qui aura lieu, car je le sais déjà. Je vois, chers amis, que vous voudriez savoir où j'ai passé ces cinq jours, et je veux vous le raconter, mais vous ne me laissez pas commencer. D'abord, Natacha, sache que je te trompais, et depuis longtemps déjà ; voilà justement le principal.

— Tu me trompais !

— Oui, depuis un mois, je puis maintenant parler franchement. Il y a un mois, mon père m'a écrit une longue, longue épître, dont je ne vous ai rien dit. Il m'annonçait tout simplement, et d'un ton si sérieux que j'en fus effrayé, il m'annonçait que mon mariage était une affaire arrangée, que ma fiancée était charmante, que, tout indigne d'elle que j'étais, je devais l'épouser, et que, pour m'y préparer, la première chose que j'avais à faire, c'était d'oublier toutes les folies dont j'avais la tête farcie, etc., etc…. Ce qu'il entend par folies, c'est connu. Eh bien ! cette lettre, je vous en ai fait mystère.

— Pas le moins du monde, interrompit Natacha ; tu nous as tout raconté, dès le premier jour. Je te vois encore, tournant autour de moi, tendre et

caressant comme si tu avais quelque chose à te faire pardonner ; et morceau par morceau tu nous as dit tout le contenu de cette lettre.

— Ce n'est pas possible ; je ne vous ai du moins pas dit ce qu'elle contenait de plus important. Peut-être avez-vous deviné quelque chose à vous deux, cela vous regarde : quant à moi, je ne vous ai rien raconté. Je vous ai tout caché, et je souffrais horriblement.

— Mais enfin admettons que je vous ai effectivement tout raconté à cette époque, par fragments (ça me revient à présent). Mais le ton, le ton de la lettre, vous n'en avez rien su, et c'était justement là le principal. Voilà ce que je voulais dire.

— Eh bien ! comment était-il, ce ton ? demanda Natacha.

— Écoute, Natacha, tu as l'air de plaisanter. Ne plaisante pas. Je t'assure qu'il s'agit de choses tout à fait sérieuses. Les bras m'en tombaient ! jamais mon père ne m'avait parlé de la sorte !

— Voyons, raconte un peu. Pourquoi m'as-tu fait mystère de cette lettre ?

— Mais, mon Dieu ! pour ne pas t'effrayer, je pensais pouvoir tout arranger. Donc, après la réception de cette lettre, et aussitôt après l'arrivée de mon père, mes tourments commencèrent. Je m'étais préparé à lui répondre d'une manière claire, sérieuse et ferme ; mais l'occasion ne se présentait pas. Quant à lui, il ne me faisait plus la moindre question, le rusé ! Il avait l'air de croire que l'affaire était arrangée et qu'il ne pouvait y avoir entre nous aucune discussion, ni aucune question à résoudre. Je dis : qu'il ne pouvait y avoir ; quelle présomption ! Il était avec moi si caressant, si tendre, que j'en fus tout bonnement étonné. Quel esprit, Ivan Pétrovitch ! si vous le connaissiez ! Il a tout lu, il connaît tout ; il suffit qu'il vous voie une fois pour qu'il connaisse vos pensées comme les siennes ; c'est sans doute pourquoi on l'a appelé jésuite. Natacha n'aime pas m'entendre faire son éloge. Ne te fâche pas, Natacha ! Donc voilà que… mais, à propos, au commencement il ne me donnait pas d'argent, et hier il m'en a donné. Natacha, mon ange ! notre misère a pris fin ! Tiens, regarde ; tout ce qu'il m'avait retranché de ma pension pour me punir, pendant ces six mois, il me l'a donné hier : regarde un peu, je n'ai pas encore compté ; Mavra, regarde combien nous avons d'argent ; tu n'auras plus besoin d'aller porter des cuillers au mont-de-piété.

Il tira de sa poche un gros paquet de banknotes, plus de mille roubles qu'il jeta sur la table. Mavra regardait satisfaite et lui dit quelques paroles élogieuses ; Natacha le pressa de continuer.

— Voilà donc que je me demandais ce que je devais faire, reprit Aliocha. Faut-il aller contre sa volonté ? me disais-je, et je vous jure que s'il avait été méchant, je n'aurais pas hésité une seconde, je lui aurais dit tout droit que je ne voulais pas, que je n'étais plus un enfant, et, croyez-moi, je lui aurais tenu tête. Mais du moment qu'il prenait la chose ainsi, que lui dire ? Tu as l'air mécontente de moi, Natacha ! Qu'avez-vous à vous regarder ainsi ? Vous vous dites, sans doute : Le voilà pris du premier coup, et il ne lui reste déjà plus un brin de toute sa fermeté. Non pas ; j'en ai plus que vous ne pensez ; et la preuve, c'est que malgré l'embarras de ma position, je me suis dit : C'est ton devoir, il faut que tu lui dises tout ; et j'ai commencé ; je lui ai tout dit, et il m'a écouté jusqu'au bout.

— Que lui as-tu dit en définitive ? demanda Natacha tout inquiète.

— Je lui ai dit que j'avais une fiancée et que je n'en voulais pas d'autre. C'est-à-dire que je ne lui ai pas dit directement, mais je l'y ai préparé, et je lui dirai demain, c'est une chose décidée. Je lui ai dit qu'il était honteux et ignoble d'épouser quelqu'un pour son argent, et que c'était une sottise de notre part de nous considérer comme des aristocrates (je suis franc avec lui comme avec un frère). J'appartiens au tiers état, lui ai-je dit, et le tiers état, c'est l'essentiel. Je suis fier de ressembler à tout le monde et ne veux me distinguer de personne… Je parlais avec une chaleur, un entrain dont j'étais moi-même étonné ; je lui ai prouvé enfin, et même à son point de vue… Je lui ai dit tout droit : Qu'avons-nous de princier ? uniquement notre naissance, mais au fond, quels princes sommes-nous ? Nous ne sommes pas particulièrement riches, et pourtant la richesse, c'est le principal. De nos jours, le prince des princes, c'est Rothschild ; il y a joliment longtemps qu'on n'a plus entendu parler de nous dans le grand monde : le dernier qui ait fait quelque bruit a été mon oncle, Simon Valkovsky, et encore celui-là n'était-il connu qu'à Moscou et pour la seule raison qu'il a dissipé tout ce qui restait à notre famille, trois cents âmes ; et si son père n'avait pas amassé, ses petits-fils en seraient maintenant à bêcher la terre, ainsi qu'on voit tels princes le

faire. Nous n'avons donc aucun droit de nous enorgueillir. Bref, je lui ai dit tout ce que j'avais sur le cœur, avec force et avec franchise. Il ne m'a pas répliqué un seul mot, il m'a reproché de délaisser la maison du comte Naïnsky et m'a conseillé de tâcher de me mettre dans les bonnes grâces de la princesse K…, ma marraine, disant que si j'y parvenais, je serais bien accueilli partout, et que ma carrière serait faite, et il était lancé ! Nous rusons tous deux, nous nous épions, nous cherchons à nous attraper.

— Fort bien ; mais cela a-t-il fini ? qu'a-t-il décidé ? Quel bavard tu es pourtant, Aliocha !…

— Ce qu'il a décidé ? Dieu le sait ! Quant à moi, je n'y comprends absolument rien. Mais je ne suis point bavard, je dis les faits : il n'a rien répondu ; il a souri à tous mes raisonnements, comme s'il me plaignait ! Puis il a dit : Je suis tout à fait de ton avis ; allons-nous-en un peu chez le comte Naïnsky, et garde-toi de dire un mot de tout cela ; moi, je te comprends ; mais ils ne te comprendraient pas, eux.

Le comte m'a d'abord reçu froidement et du haut de sa grandeur, il avait l'air d'avoir oublié que j'ai grandi dans sa maison ; il a, ma foi ! fait semblant de recueillir ses souvenirs. Il était simplement fâché contre moi à cause de mon ingratitude ; mais véritablement il n'y a aucune ingratitude de ma part : on s'ennuie tellement chez lui ! Il a également fait un accueil glacial à mon père ; je ne comprends pas qu'il y retourne ; ça me révolte de le voir ainsi ployer l'échine ; je comprends que c'est pour moi qu'il le fait ; mais je trouve que c'est inutile. Je me suis dit que je les roulerais tous, et que je forcerais le comte à m'estimer. Et j'ai atteint mon but ; un seul jour a suffi pour tout changer : le comte est maintenant l'amabilité même, et j'ai fait ça tout seul, par ma seule malice, sans que mon père ait été obligé d'y mettre la main !…

— Tu ferais mieux de nous parler de l'affaire principale, dit Natacha avec impatience, au lieu de nous raconter tes prouesses chez le comte Naïnsky. En quoi peut-il m'intéresser, ton comte Naïnsky ?

— En quoi il peut t'intéresser ? Écoutez, Ivan Pétrovitch. Voici justement l'important de l'affaire. Tu vas voir que tout finira par s'éclaircir, mais il faut me laisser raconter. À la fin (pourquoi ne l'avouerais-je pas ?), il est possible que je sois parfois très-peu, très-peu raisonnable, admettons même (cela s'est

vu) tout simplement bête ; mais cette fois, je vous l'assure, j'ai montré beaucoup de ruse, même… de raison.

Natacha n'aimait pas qu'il s'accusât de sottise, et maintes fois elle m'avait boudé parce que je lui avais montré sans cérémonie qu'il avait fait quelque bêtise. C'était le point le plus sensible. Elle ne pouvait souffrir qu'il fût humilié, d'autant moins qu'en son for intérieur elle s'avouait probablement la médiocrité d'esprit de son amant.

— C'est assez, Aliocha ! dit-elle, tu es un peu étourdi, et c'est tout. Pourquoi t'estimerais-tu au-dessous de ta valeur ?

— C'est bon, c'est bon ! Donc, laissez-moi achever. Nous sortons de chez le comte ; mon père était furieux contre moi. Nous allons chez la princesse. Je savais qu'elle était presque tombée en enfance, tellement elle était vieille, qu'elle était sourde et qu'elle a toute une meute de petits chiens. Cela ne l'empêchait pas d'avoir une immense influence dans le monde, de sorte que le comte Naïnsky lui-même faisait antichambre chez elle. En route, j'élabore mon plan de campagne que je base sur la faculté que j'ai d'être aimé de tous les chiens. Vraiment ! j'en ai fait l'observation. Est-ce force magnétique, ou ça vient-il de ce que j'aime les animaux ? Je ne sais… À propos de magnétisme, nous avons été dernièrement chez un médium, nous avons évoqué des esprits ; c'est diantrement curieux ; j'ai évoqué Jules César…

— Ah ! mon Dieu ! Pourquoi justement Jules César ? s'écria Natacha en éclatant de rire. Mais raconte-nous donc ce que tu as fait chez la princesse.

— C'est que vous m'interrompez tout le temps. Nous arrivons donc chez la princesse, et je me mets à faire ma cour à Mimi. C'est une abominable petite chienne, vieille, entêtée et méchante. La princesse en est folle ; elles sont, je crois, aussi vieille l'une que l'autre. Je commence par bourrer Mimi de bonbons ; au bout de dix minutes, je lui avais appris à donner la patte, ce qu'on n'avait pu lui inculquer pendant toute sa longue existence. La princesse était aux anges, elle pleurait de joie : « Mimi sait donner la patte ! » Quelqu'un arrive : « Mimi, donne la patte ! C'est mon filleul qui lui a appris ! » Le comte Naïnsky entre : « Mimi sait donner la patte ! » Et elle me regarde, avec des larmes d'attendrissement. C'est une excellente vieille ; elle me faisait peine. Je continue de la flatter : sur un tabouret, auprès d'elle, je vois le

portrait d'une jeune dame, le sien, alors qu'elle était fiancée, il y a quelque soixante ans. Je le prends et, comme je ne savais rien, je m'écrie : Quelle charmante peinture ! quelle idéale beauté ! Pour le coup, la voilà en train de fondre tout à fait ; elle me parle de ceci et de cela, me demande où j'ai fait mes études, chez qui je vais, me dit que j'ai de beaux cheveux, et la voilà partie. De mon côté je l'égaye, je lui raconte une historiette scandaleuse : elle les adore ; aussi s'est-elle contentée de me menacer du doigt, et, du reste, elle a beaucoup ri.

Quand j'ai pris congé d'elle, elle m'a embrassé, elle m'a même fait le signe de la croix sur le front en guise de bénédiction, et elle a demandé ou plutôt exigé que j'aille la distraire tous les jours. Le comte m'a serré la main en me regardant d'un œil langoureux, et mon père, le meilleur, le plus honnête et le plus noble des hommes, mon père, croyez-le ou ne le croyez pas, il pleurait presque de joie pendant que nous retournions à la maison ; il m'a embrassé, m'a fait des révélations si mystérieuses à propos de carrière, de relations, d'argent, de mariage, si mystérieuses que je n'ai pas tout compris. C'est alors qu'il m'a donné de l'argent. Il est certainement le plus noble des hommes, ne pensez pas autrement ; et s'il cherche à m'éloigner de toi, Natacha, c'est qu'il est ébloui par les millions de Catherine, il les veut pour moi seul ; c'est parce qu'il ne te connaît pas qu'il est injuste envers toi. Quel est le père qui ne veut pas le bien de son fils ? Ce n'est pas sa faute s'il s'est accoutumé à voir le bonheur dans la richesse.

— Ainsi, tout ce qui t'est arrivé, c'est que tu as fait ta carrière chez la princesse, c'est en cela que consiste toute ta ruse, n'est-ce pas ? demanda Natacha.

— Comment ! À quoi penses-tu ? Ce n'est que le commencement… j'ai parlé de la princesse parce que c'est par elle que je veux forcer la main à mon père. Quant à l'histoire principale, elle n'a pas encore commencé.

— Mais raconte-la donc !

— Il m'est encore arrivé aujourd'hui une aventure très-étrange et dont je suis encore frappé jusqu'à présent. Il faut vous dire que, bien que notre mariage soit une affaire arrangée entre mon père et la comtesse, il n'y a encore absolument rien eu d'officiel, de sorte que nous pouvons nous séparer

à l'instant même, sans qu'il en résulte le moindre scandale. Mais venons-en au principal. Je connaissais déjà Catherine l'année dernière, mais j'étais alors encore enfant, et je ne comprenais pas grand'chose, c'est pourquoi je n'ai alors rien vu en elle…

— C'est plutôt parce que tu m'aimais davantage alors, dit Natacha, tandis qu'à présent…

— N'ajoute pas un mot, Natacha, s'écria Aliocha avec feu ; tu te trompes, tu me fais injure !… Je ne répondrai pas même à ce que tu viens de dire. Écoute-moi jusqu'au bout, et tu verras… Oh ! si tu la connaissais ! Si tu savais quelle âme tendre, sereine, innocente ! Mais tu le sauras ; laisse-moi achever. Il y a quinze jours, lorsque mon père me mena chez Katia, nous nous mîmes, elle et moi, à nous observer réciproquement ; mais je ne me décidai à faire plus intimement connaissance avec elle que le jour où je reçus la fameuse lettre de mon père. Je ne ferai pas son éloge, je dirai seulement qu'elle est une éclatante exception dans le cercle où elle vit. C'est une nature originale, une âme forte et droite, forte particulièrement par sa pureté et sa franchise ; je ne suis auprès d'elle qu'un enfant, un frère cadet, malgré qu'elle n'ait encore que dix-sept ans. Il y a dans son caractère quelque chose de mélancolique et de mystérieux ; elle a quelque chose de craintif, quelque chose d'effrayé. Elle semble avoir peur de mon père, et n'aime pas sa belle-mère, ce que j'avais deviné.

Il y a aujourd'hui quatre jours que, toutes mes observations achevées, mon projet bien arrêté, je résolus de le mettre à exécution, et c'est ce que j'ai fait ce soir même. Je voulais tout raconter à Katia, lui tout avouer, la gagner à notre cause et en finir du coup…

— Que voulais-tu lui raconter ? que voulais-tu avouer ? demanda Natacha tout inquiète.

— Tout, absolument tout, répondit Aliocha, et je bénis le ciel de m'avoir inspiré cette pensée. Je résolus de m'éloigner de vous et de tout terminer à moi seul. Si je vous avais vus, j'aurais hésité, je vous aurais écoutés, et je ne me serais peut-être pas décidé. Mais resté seul, j'ai pris mon grand courage et j'en ai fini ! J'ai décidé que je ne reviendrais auprès de vous qu'avec une solution, et… je l'apporte !

— Quoi ? quoi donc ? comment as-tu fait ? raconte vite !

— Le bonheur a voulu que je fusse seul avec Katia deux heures entières. Je lui ai simplement déclaré qu'en dépit de tous les projets de mariage qu'on faisait pour nous, notre union était une chose totalement impossible, que mon cœur était plein de sympathie pour elle, et qu'elle seule pouvait me sauver. Après cela, je lui ai tout confié. Imagine-toi qu'elle ignorait notre liaison. Si tu avais vu combien elle était émue, effrayée ! elle était toute pâle. Je lui ai raconté notre histoire, comment tu avais quitté tes parents, comment nous avons vécu et dans quels tourments nous sommes, que nous craignons tout et que nous avons recours à elle (car je parlais aussi en ton nom) afin qu'elle prenne elle-même notre parti et qu'elle déclare à sa belle-mère qu'elle ne veut pas m'épouser ; qu'en cela seul est notre salut, et que nous n'avons rien à attendre d'ailleurs. Elle m'écoutait avec intérêt, avec sympathie. Si tu avais vu ses yeux en ce moment ! Toute son âme semblait avoir passé dans son regard. Elle m'a remercié de la confiance que je lui témoignais et m'a promis de nous aider de tout son pouvoir. Elle m'a ensuite questionné sur ton compte, elle m'a dit qu'elle voudrait bien faire ta connaissance, m'a prié de te dire qu'elle t'aimait déjà comme une sœur, de te demander d'en faire autant pour elle, et lorsqu'elle a su que je ne t'avais pas vue depuis cinq jours, elle s'est empressée de m'envoyer auprès de toi…

Natacha était émue.

— Et tu as pu me raconter d'abord tes exploits auprès de ta princesse sourde ! s'écria Natacha d'un ton de reproche. Comment était Katia lorsque tu l'as quittée ? était-elle gaie, contente ?

— Oui… elle était contente d'avoir pu faire une noble action, et en même temps elle pleurait ; car, vois-tu, Natacha, elle m'aime, elle aussi. Elle m'a avoué qu'elle avait déjà commencé de m'aimer, qu'elle voyait peu de monde et que je lui avais plu depuis longtemps ; elle m'a surtout distingué parce que tout ce qui l'entoure n'est que ruse et mensonge, tandis que je lui ai paru sincère et honnête. Puis elle s'est levée et m'a dit : Dieu vous aide, Alexis Pétrovitch… pourtant, j'avais pensé… Elle n'a pas achevé, et s'est enfuie en pleurant. Nous sommes convenus qu'elle déclarera demain à sa belle-mère qu'elle ne veut pas m'épouser, et que moi, de mon côté, je dirai tout à mon

père et me montrerai ferme et courageux. Elle m'a reproché de n'avoir pas parlé plus tôt : « Un honnête homme ne doit rien craindre ! » a-t-elle dit. Elle est la noblesse même ! Quant à mon père, elle ne l'aime pas non plus ; elle dit qu'il est rusé et qu'il court après l'argent ; je l'ai défendu, mais elle n'a pas voulu me croire. Si je ne réussis pas demain auprès de mon père (elle est persuadée que j'échouerai), elle est aussi d'avis que dans ce cas je dois avoir recours à la protection de la princesse, à laquelle personne n'osera faire opposition. Nous nous sommes promis d'être désormais frère et sœur. Oh ! si tu savais son histoire, si tu savais combien elle est malheureuse, quel dégoût elle a de la vie qu'on mène dans la maison de sa belle-mère, de cette mise en scène !… Quelle admiration elle aurait pour toi, si elle te voyait, ma Natacha bien-aimée ! Vous êtes créées pour être sœurs : il faut que vous vous aimiez, c'est une pensée qui ne me quitte pas. Je voudrais vous voir ensemble, et être là, à vous regarder. Ne va pas t'imaginer quoi que ce soit, Natacha, et laisse-moi te parler d'elle. Quand je suis avec toi, j'ai le désir de parler d'elle, et avec elle, celui de parler de toi. Tu sais bien que je t'aime plus que toute autre, plus qu'elle… Tu es tout pour moi !

Natacha le regardait d'un œil doux, mais plein de tristesse. Ses paroles semblaient produire sur elle l'effet d'une caresse et en même temps la faire souffrir.

— Il y a déjà trois semaines que j'ai commencé à l'estimer à sa valeur, reprit Aliocha ; j'y allais tous les jours, et, de retour à la maison, je pensais à vous et je vous comparais.

— Et laquelle de nous l'emportait ? demanda Natacha en souriant.

— Quelquefois toi, quelquefois elle. Mais c'est toi qui finissais toujours par avoir l'avantage. Quand je lui parle, je sens que je deviens meilleur… Enfin, demain tout sera décidé.

— Ne la plains-tu pas ? Elle t'aime, dis-tu…

— Je la plains, Natacha ! mais nous nous aimerons bien tous, et puis…

— Et puis… adieu ! murmura tout bas Natacha comme se parlant à elle-même. Aliocha la regarda avec perplexité.

En ce moment, notre conversation fut interrompue de la manière la plus inattendue. Nous entendîmes du bruit dans la pièce qui servait à la fois de

cuisine et d'antichambre, et l'instant d'après Mavra ouvrit la porte et se mit à faire différents gestes à l'adresse d'Aliocha.

— On te demande, viens un peu voir, lut dit-elle d'un ton mystérieux.

— Qui peut me demander ? dit Aliocha en nous regardant avec inquiétude. Je suis de retour dans un instant.

C'était le valet de pied du prince. Ce dernier, en retournant chez lui, avait fait arrêter sa voiture devant la maison qu'habitait Natacha, et envoyait savoir si son fils y était.

— C'est singulier, dit Aliocha tout embarrassé. C'est la première fois ; qu'est-ce que cela veut dire ?

Natacha était en proie à la plus grande inquiétude. Tout à coup Mavra ouvrit de nouveau la porte.

— Le voici lui-même, le prince ! dit-elle en chuchotant avec volubilité, et elle disparut aussitôt.

Natacha se leva, toute pâle. Appuyée sur le rebord de la table et en proie à la plus vive agitation, elle fixait son regard sur la porte par laquelle l'hôte inattendu allait entrer.

— Ne crains rien, je suis avec toi et je ne permettrai pas qu'on t'offense, dit Aliocha, qui, malgré son trouble, faisait encore assez bonne contenance.

La porte s'ouvrit, et le prince Valkovsky parut.

II

Il nous enveloppa d'un regard rapide, attentif, et dans lequel on ne pouvait encore démêler s'il venait en ami ou en ennemi.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ ; ses traits beaux et réguliers changeaient d'expression d'après les circonstances ; et ces variations étaient brusques, complètes, allaient du plus agréable au plus sombre, comme si elles eussent été produites par la détente subite de quelque ressort. L'ovale de son visage un peu brun, ses dents superbes, ses lèvres petites et fines, son nez bien dessiné, droit et un peu allongé, son front haut sur lequel on n'apercevait pas encore la moindre ride, des yeux gris et assez grands, tout cela faisait de lui un bel homme ; et pourtant son visage ne produisait pas une impression agréable. Il repoussait surtout parce qu'il exprimait constamment quelque chose de feint, d'étudié, et vous donnait l'intime conviction que vous ne parviendriez jamais à connaître son expression véritable. En le regardant plus attentivement, vous commenciez à soupçonner sous ce masque permanent je ne sais quoi de méchant, de rusé et d'égoïste au plus haut degré.

Ce qui fixait surtout l'attention, c'étaient ses yeux ; ils étaient gris, mais beaux et largement ouverts. Seuls ils semblaient n'être pas entièrement soumis à sa volonté. Il s'efforçait de les rendre doux et caressants, mais les rayons de son regard se divisaient pour ainsi dire, et parmi ceux qui étaient doux et affables, on en voyait briller qui étaient durs, défiants, scrutateurs, méchants… Il était assez grand, bien proportionné, un peu maigre et loin de paraître son âge. Ses cheveux châtains et fins commençaient à peine à grisonner. Il avait les oreilles, les mains, les pieds d'une finesse surprenante, d'une beauté aristocratique. Il était mis avec une recherche dont certains détails rappelaient le jeune homme, ce qui ne lui allait pas mal, du reste. On aurait dit le frère aîné d'Aliocha.

Il s'avança vers Natacha :

— Ma venue chez vous à pareille heure et sans être annoncée est

singulière et en dehors des règles, dit-il ; mais croyez bien que j'ai pleinement conscience de l'excentricité de ma conduite. Je sais que vous avez autant de pénétration que de générosité. Si vous voulez bien m'accorder quelques minutes, je suis persuadé que vous me comprendrez et que vous m'absoudrez.

Il avait prononcé ces paroles poliment, mais avec force et fermeté.

— Veuillez vous asseoir, dit Natacha, qui ne parvenait pas encore à vaincre son agitation et sa frayeur. Il s'inclina légèrement et s'assit.

— Permettez-moi d'abord de dire deux mot à mon fils. Aliocha, continua-t-il, en se tournant vers celui-ci, à peine étais-tu parti sans m'attendre et sans prendre congé, qu'on est venu annoncer que Catherine Féodorovna se trouvait mal. La comtesse s'est aussitôt précipitée pour aller auprès d'elle, mais Catherine Féodorovna est arrivée tout à coup en proie à une vive émotion et à une agitation extraordinaires. Elle nous a déclaré qu'elle ne pouvait pas être ta femme, qu'elle irait au couvent, que tu lui avais avoué ton amour pour Natalie Nicolaïevna et que tu lui avais demandé son appui… Cet aveu si inattendu était, cela va sans dire, le résultat de l'étrange explication que tu as eue avec elle. Figure-toi ma surprise et mon effroi. En passant devant chez vous, continua-t-il en s'adressant à Natacha, j'ai vu vos fenêtres éclairées ; une pensée qui me poursuivait déjà depuis longtemps s'est si complètement emparée de moi que je n'ai pas résisté, et je suis monté, vous saurez tout à l'heure pourquoi ; mais je vous demande d'avance de ne pas vous étonner si mon explication a quelque chose de tranchant. Tout cela est si inattendu…

— J'espère que je comprendrai et que je saurai… apprécier comme je le dois ce que vous direz, répondit Natacha avec hésitation.

— Je compte en effet sur votre pénétration, continua-t-il ; et si je me suis permis de venir, c'est surtout parce que je sais à qui j'ai affaire. Il y a longtemps que je vous connais. Vous savez qu'il y a entre votre père et moi des désagréments qui ne datent pas d'aujourd'hui. Je ne me justifierai pas, j'ai peut-être envers lui plus de torts que je ne l'ai cru jusqu'à présent ; mais s'il en est ainsi, c'est que j'ai été trompé. Je suis méfiant, je le confesse, je soupçonne le mal plutôt que le bien ; c'est là un trait malheureux, qui

appartient en propre aux cœurs secs ; je n'ai pas l'habitude de dissimuler mes défauts. J'ai ajouté foi à toutes les calomnies, et lorsque vous avez quitté vos parents, j'ai tremblé pour Aliocha. Mais je ne vous connaissais pas encore, et les informations que j'ai recueillies peu à peu m'ont rendu courage. J'ai observé, étudié, et je me suis enfin convaincu que mes soupçons n'étaient pas fondés. J'ai appris que vous étiez brouillée avec votre famille, et que votre père s'oppose par tous les moyens à votre mariage avec mon fils ; le fait que vous avez sur Aliocha un si grand empire et que vous n'en avez pas profité pour le forcer à vous épouser vous montre sous un aspect extrêmement favorable. Néanmoins, je vous l'avoue franchement, j'avais pris la résolution de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour empêcher votre union avec mon fils. Je m'exprime trop sincèrement, je le sais, mais en ce moment la sincérité de ma part est plus nécessaire que toute autre chose ; vous en conviendrez quand vous m'aurez entendu. Bientôt après votre départ de la maison paternelle, je quittai Pétersbourg, et je ne craignais déjà plus pour Aliocha, car je comptais sur votre fierté ; j'avais compris que vous ne vouliez pas ce mariage avant que les inimitiés qui nous divisaient fussent apaisées ; vous ne vouliez pas troubler l'accord qui régnait entre mon fils et moi, car vous compreniez que je ne lui aurais jamais pardonné ; vous ne vouliez pas non plus qu'on dit que vous aviez cherché un fiancé qui fût prince. Vous avez au contraire laissé voir tout votre dédain pour nous, et vous attendiez peut-être le moment où je viendrais moi-même vous demander de nous faire l'honneur d'accorder votre main à mon fils.

Je ne suis pas moins resté obstiné dans ma malveillance. Sans vouloir justifier ma conduite, je ne puis vous cacher les motifs que j'avais d'agir ainsi. Les voici : vous n'appartenez pas à une grande famille et vous n'êtes pas riche ; quoique j'aie quelque fortune, il nous faut plus que nous n'avons ; notre blason est dédoré ; il nous faut des relations influentes et de l'argent, et si la belle-fille de la comtesse ne nous donne pas ces relations, elle est du moins puissamment riche. Si nous avions tardé, il n'aurait pas manqué de se présenter des prétendants qui nous auraient enlevé notre fiancée ; il était impossible de laisser échapper une si belle occasion, et malgré qu'Aliocha soit encore trop jeune, je me décidai à rechercher Catherine Féodorovna pour

lui. Je suis franc, vous, le voyez. Libre à vous de regarder avec mépris le père qui avoue lui-même que, poussé par l'intérêt et les préjugés, il a voulu faire commettre à son fils une mauvaise action ; car abandonner une généreuse jeune fille qui a tout sacrifié pour lui et envers laquelle il est si coupable, c'est, une mauvaise action ; encore une fois, je ne me justifie pas. La seconde raison que j'avais de désirer l'union de mon fils avec la belle-fille de la comtesse, c'est que cette jeune fille est digne au plus haut degré d'amour et de considération. Elle est jolie, bien élevée, d'un excellent naturel et pleine d'esprit, quoiqu'elle soit encore enfant en beaucoup de choses. Aliocha manque de caractère, il est étourdi, excessivement peu raisonnable, et tout à fait petit garçon, malgré ses vingt-deux ans ; son seul mérite est peut-être d'avoir le cœur bon, qualité qui, alliée à ses défauts, peut aisément devenir dangereuse.

Depuis longtemps déjà je remarquais que mon influence sur lui allait s'affaiblissant ; l'ardeur des entraînements de la jeunesse prenait le dessus, et l'emportait même sur certaines obligations. Je ne sais si je l'aime trop ; mais j'arrivai à la conviction que, seul, je n'étais pas assez fort pour le conduire : cependant il faut absolument qu'il soit assujetti à une influence constante et bienfaisante. Son naturel soumis, faible, aimant, préfère aimer et obéir à commander, et tel il restera sa vie durant. Vous pouvez vous imaginer combien je fus réjoui quand je rencontrai en Catherine Féodorovna l'idéal que j'avais rêvé. Mais c'était trop tard : – une autre influence régnait déjà sur lui, c'était la vôtre. À mon retour, il y a un mois, je me mis à l'observer, et je trouvai qu'il s'était opéré en lui, à ma grande satisfaction, un notable changement en mieux. Son étourderie, son caractère enfantin étaient demeurés presque les mêmes ; mais certains sentiments élevés s'étaient développés en lui ; il commençait à trouver de l'intérêt à autre chose qu'à des joujoux, à ce qui est grand, noble, honnête ; il lui restait bien encore des idées singulières, inconstantes, absurdes parfois, mais les aspirations, les penchants, le cœur étaient devenus meilleurs, et c'est là la base de tout.

Cet heureux changement, c'est incontestablement à vous qu'il en était redevable, vous avez refait son éducation. Je vous avoue qu'il me vint alors la pensée que vous pouviez mieux que nulle autre faire son bonheur ; mais je la

repoussai : je n'en voulais pas, il me fallait vous l'arracher coûte que coûte ; je me mis aussitôt à l'œuvre, et je pensais avoir atteint mon but ; je le croyais encore il y a une heure. Mais ce qui a eu lieu chez la comtesse est soudain venu renverser toutes mes prévisions, et j'ai été frappé surtout par un fait entièrement inattendu : Aliocha s'est montré singulièrement sérieux, et j'ai été surpris de la force, de la persistance, de la vivacité de son attachement pour vous : vous avez décidément refait son éducation, je le répète. Je me suis aperçu que les changements survenus en lui allaient plus loin que je ne le supposais ; il m'a donné aujourd'hui les indices d'une raison que j'étais loin de soupçonner en lui, en même temps qu'il faisait preuve d'une délicatesse de cœur, d'une pénétration extraordinaires. Il a choisi le plus sûr chemin pour sortir d'une situation qu'il trouvait embarrassante ; il a su éveiller la plus noble faculté du cœur humain, celles de pardonner et de rémunérer le mal par la générosité ; il s'est mis au pouvoir d'un être qu'il avait offensé et lui a demandé intérêt et secours ; il a su faire appel à la fierté d'une femme qui l'aimait déjà, en lui confessant qu'elle avait une rivale, et, en même temps qu'il lui inspirait de la sympathie pour cette rivale, il obtenait pour lui le pardon et la promesse de l'amour fraternel le plus désintéressé. Se lancer dans une pareille explication sans blesser, sans offenser, les plus habiles et les plus sages s'en montrent parfois incapables ; il n'y a que les cœurs jeunes, purs et bien dirigés, comme le sien, qui puissent y réussir. Je suis persuadé, Natalie Nicolaïevna, que vous n'avez participé ni en paroles ni en conseils à la démarche qu'il a faite aujourd'hui, et il est même possible que vous n'en ayez eu connaissance qu'à l'instant même et par lui. Me trompé-je ?

— Vous ne vous trompez pas, répondit Natacha, dont les joues brûlaient pendant que ses yeux avaient pris un éclat extraordinaire et comme inspiré.

La dialectique du prince commençait à faire son effet.

— Il y a cinq jours que je n'ai vu Aliocha, ajouta-t-elle. L'idée et l'exécution sont entièrement à lui.

— J'en étais sûr, reprit le prince ; néanmoins cette pénétration inattendue, cette force de résolution, cette conscience de son devoir, cette noble fermeté, tout enfin est un effet de l'influence que vous avez sur lui. J'y réfléchissais tout à l'heure, et je faisais entrer en ligne de compte toutes ces circonstances

en retournant chez moi, et, après y avoir bien réfléchi, je me suis senti la force de prendre une résolution. Nos projets d'alliance avec la maison de la comtesse sont anéantis et ne sauraient être repris ; en fût-il même autrement, ils n'en seraient pas moins abandonnés, car je suis convaincu que vous seule pouvez rendre mon fils heureux, que vous seule pouvez être son guide, et que vous avez déjà posé les fondements de son bonheur futur. Je ne vous ai rien caché tout à l'heure, et je ne vous cache rien à présent : j'aime tout ce qui s'appelle carrière, argent, distinctions, rang, quoique, en conscience, je considère une grande partie de tout cela comme des préjugés ; mais ces préjugés, je les aime, et je ne veux pas les fouler aux pieds. Pourtant il est des circonstances qui imposent silence à toutes les considérations, et j'aime ardemment mon fils… Bref, je suis arrivé à la conclusion qu'Aliocha ne doit pas se séparer de vous, parce que, sans vous, il serait perdu. Et, l'avouerai-je ? il y a déjà tout un mois que j'en suis arrivé là, mais ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai reconnu que cette conclusion était la vraie. J'aurais pu venir vous expliquer tout cela demain au lieu de venir vous déranger à minuit ; mais mon empressement doit vous prouver avec quelle ardeur et surtout avec quelle sincérité je me mets à l'œuvre.

Je ne suis pas un enfant, et je ne saurais, à mon âge, me décider à foire une démarche irréfléchie. Cependant je sens qu'il me faudra un certain temps pour vous persuader entièrement de ma sincérité. Je commence donc. Est-il nécessaire que je vous dise pourquoi je suis venu ? Je suis venu remplir un devoir que j'ai envers vous, et… je vous demande solennellement de ne pas abandonner mon fils et de lui accorder votre main. Oh ! ne voyez pas en moi un père sévère, qui a fini par se décider à pardonner à ses enfants et qui condescend généreusement à leur bonheur. Non ! vous me feriez injure. Ne croyez pas non plus que, sachant tout ce que vous avez sacrifié pour mon fils, j'aie été persuadé d'avance de votre consentement ; encore une fois, non ! Je suis le premier à proclamer qu'il ne vous vaut pas et… (il est sincère et bon) il l'avouera, lui aussi. Mais cela ne suffit pas : je me suis senti attiré ici, à cette heure, pour une autre raison encore… je suis venu… (il se leva respectueux et solennel) je suis venu pour devenir votre ami. Je n'ignore pas que je n'ai aucun droit à votre amitié, mais je vous demande de me permettre

de tâcher de la mériter.

Respectueusement incliné devant Natacha, il attendait sa réponse. Je l'avais attentivement observé tout le temps qu'il avait parlé, et il s'en était aperçu.

Son langage était froid, mais non sans quelque prétention dialectique ; par moments il affectait même une sorte de négligence de diction. Le ton ne répondait pas toujours à l'élan qui l'avait poussé à venir à une heure aussi indue pour une première visite, et surtout en tenant compte des relations existantes. Quelques-unes de ses paroles étaient évidemment préparées, et, à quelques endroits de son discours, étrange par sa longueur, il avait affecté des airs d'un bonhomme qui s'efforce d'étouffer ses sentiments, qui cherche à s'épancher sous un semblant d'humeur, de négligence et de plaisanterie. Mais ces idées ne me vinrent que plus tard ; je pensais alors tout différemment. Il avait prononcé les derniers mots avec tant d'animation, d'attendrissement, avec une si grande apparence de sincère estime pour Natacha, que nous étions séduits. Quelque chose qui ressemblait à des larmes brilla même dans ses yeux. Le cœur de Natacha était captivé. Elle se leva, et sans proférer un seul mot, en proie à la plus violente émotion, elle lui tendit la main. Il la prit et la baisa avec tendresse et sentiment. Aliocha débordait d'enthousiasme.

— Que t'ai-je dit, Natacha ? s'écria-t-il. Tu ne croyais pas que c'était le plus noble cœur qui fût au monde ! Tu vois » maintenant…

Il se jeta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. Celui-ci lui répondit de la même manière, mais il se hâta de mettre un terme à cette scène de sensibilité, comme s'il eut été confus de son attendrissement.

— C'est assez, dit-il en prenant son chapeau ; je me retire. Je vous ai demandé dix minutes, et je suis resté toute une heure, ajouta-t-il en souriant. Mais je pars avec la plus ardente impatience de vous revoir bientôt. Me permettez-vous de venir vous voir aussi souvent qu'il me sera possible ?

— Oh ! oui, oui ! répondit Natacha, le plus souvent que vous pourrez, je voudrais bien vite… vous aimer… ajoutât-elle toute confuse…

— Quelle honnête franchise ! dit le prince en souriant. Que vous êtes loin de ces gens rusés qui trouveraient une simple formule de politesse ! Votre sincérité m'est plus chère que toutes les feintes civilités, et je crains qu'il ne

me faille longtemps pour être digne de vôtre amitié !

— Oh ! de grâce ! pas d'éloges ! murmura Natacha toute rougissante. Dieu ! qu'elle était belle en cet instant !

— Restons-en là, conclut le prince ; un dernier mot, cependant. Représentez-vous combien je suis malheureux ! Je ne puis venir ni demain, ni après-demain. J'ai reçu ce soir une lettre qui réclame immédiatement ma participation à une affaire d'une grande importance et me force à quitter Pétersbourg demain matin. Ne croyez pas que je sois venu si tard justement parce que je n'en aurais pas eu le temps ces deux jours. Naturellement vous n'y pensiez pas : voyez comme je suis méfiant ! Pourquoi m'a-t-il semblé que vous deviez avoir cette idée-là ? Cette méfiance m'a beaucoup nui, et toutes mes discussions avec votre famille ne sont peut-être que le résultat de mon pitoyable caractère !… C'est aujourd'hui mardi, j'espère être de retour samedi, et le même jour je viendrai vous voir. Permettez-vous que je vienne passer la soirée avec vous ?

— Certainement, certainement ! s'écria Natacha. Je vous attendrai avec impatience.

— Que je suis aise ! j'apprendrai à mieux vous connaître ! mais… je pars. Je ne puis pourtant pas m'en aller sans vous avoir serré la main, continua-t-il en se tournant tout à coup vers moi. Je vous demande pardon ! nous parlons maintenant à bâtons rompus… J'ai déjà eu plusieurs fois le plaisir de vous rencontrer, et nous avons même été présentés l'un à l'autre ; il m'est infiniment agréable de renouveler connaissance.

— Nous nous sommes rencontrés, cela est vrai, lui répondis-je en prenant la main qu'il me tendait ; mais je ne me rappelle pas que nous ayons fait connaissance.

— Chez le prince de R…, l'année dernière.

— Pardon, je l'avais oublié. Mais je vous assure que cette fois je me souviendrai. Cette soirée restera particulièrement mémorable pour moi.

— Oui, vous avez raison. Et pour moi aussi. Je sais que vous êtes l'ami véritable et sincère de Natalie Nicolaïevna et de mon fils. J'ai l'espoir que vous m'admettrez comme quatrième, ajouta-t-il en s'adressant à Natacha.

— Oui, c'est un véritable ami ! Soyons-le tous ! s'écria Natacha,

emportée par la force des sentiments qui remplissaient son cœur. Pauvre fille ! son visage avait rayonné de joie quand elle avait vu que le prince n'oubliait pas de prendre congé de moi. Elle m'aimait tant !

— Je connais beaucoup d'admirateurs de votre talent, continua le prince, et, entre autres, deux admiratrices qui seraient enchantées de vous voir ; je veux dire la comtesse, ma meilleure amie, et sa belle-fille. Me permettrez-vous de vous présenter à ces dames ?

— J'en serai extrêmement flatté, quoique j'aie actuellement peu de connaissances…

— Vous me donnerez votre adresse. Où demeurez-vous ? J'aurai le plaisir…

— Je ne puis pas recevoir chez moi, prince, du moins pas en ce moment.

— Quoique je n'aie aucun droit à une exception, je…

— De grâce ! si vous l'exigez… je serai enchanté… je demeure ruelle… maison Klugen.

— Maison Klugen ! s'écria-t-il, comme frappé de quelque chose. Il y a longtemps ?

— Non, il n'y a pas longtemps, répondis-je en l'observant involontairement. Je loge au n° 44.

— 44 ! Vous… y demeurez seul ?

— Tout à fait seul.

— Ou… i ! C'est que… il me semble que je connais cette maison. C'est encore mieux !… Je passerai sans faute. J'ai quantité de choses à vous dire, et j'attends beaucoup de vous. J'ai un service à vous demander. Je commence bien, vous le voyez. Allons ! au revoir ; encore une fois, votre main.

Il nous serra la main, à son fils et à moi, appliqua encore une fois ses lèvres sur celle de Natacha et sortit.

Nous restâmes tout émus. Ce qui venait de se passer était si inattendu, si inopiné ! Nous sentions que tout était changé ; un clin d'œil avait suffit pour que quelque chose de nouveau, d'inconnu, commençât. Aliocha s'était approché de Natacha, lui baisait les mains en silence, et la regardait, attendant ce qu'elle allait dire.

— Aliocha, mon ami, tu iras, demain chez Catherine Féodorovna, lui dit-

elle enfin.

— J'y pensais, répondit-il ; je ne manquerai pas d'y aller,

— Mais il lui sera peut-être pénible de te voir… comment faire ?

— Je ne sais, ma chérie. J'y ai aussi pensé, j'y réfléchirai… il faudra voir… À présent, Natacha, tout est changé pour nous.

Elle sourit et le regarda longtemps avec tendresse.

— Quel tact, quelle délicatesse il a montrés ! Il a vu ton pauvre et misérable logement, et pas un mot…

— De quoi ?

— Mais… de ce qu'il faudrait en prendre un meilleur… ou quelque autre chose… ajouta-t-il en rougissant.

— Allons ! Aliocha ! et à quel propos ?

— Je voulais seulement faire remarquer sa délicatesse. Et comme il a fait ton éloge ! Je te l'avais bien dit ! Il est capable de tout comprendre et de tout sentir ! Quant à moi, il m'a un peu traité en petit garçon ; ils me regardent tous comme un enfant. Bah ! je le suis en effet !

— Tu es un enfant ; mais tu as plus de sagacité que nous tous, mon bon, mon cher Aliocha !

— Il a aussi dit que ma bonté de cœur ne peut que me nuire. Comment cela ? Je ne comprends pas. Mais, dis-moi, Natacha, ne ferai-je peut-être pas bien d'aller vite le rejoindre ? Je viendrai demain de grand matin.

— Va, va, mon ami. C'est une excellente idée. Demain tu viendras le plus tôt possible. À présent tu ne seras plus à courir des cinq journées entières loin de moi, ajouta-t-elle en lui jetant un regard langoureux et malicieux à la fois.

Nous étions tous remplis d'une joie douce et sereine.

— Venez-vous avec moi, Vania ? me dit Aliocha en sortant.

— Non, laisse-le ; il faut que je lui parle, dit Natacha. N'oublie pas ! demain de grand matin !

— De grand matin ! Adieu, Mavra.

Mavra était dans une grande agitation. Elle avait tout entendu, mais n'avait pas tout compris et aurait voulu savoir et interroger. En attendant, elle était sérieuse et rengorgée, devinant, elle aussi, qu'il était survenu un grand changement.

Nous restâmes seuls ; Natacha me prit la main et parait chercher un instant ce qu'elle voulait dire.

— Je suis fatiguée, dit-elle enfin d'une voix faible. Dis-moi, tu iras demain chez nous, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Dis-le à maman, mais pas à mon père.

— Tu sais bien que je ne lui parle jamais de toi.

— C'est vrai. Du reste, il l'apprendra. Tâche de savoir ce qu'il dira, comment il prendra la chose. Penses-tu qu'il me maudisse parce que je me marie ? Serait-ce possible ?

— C'est au prince à tout arranger ; il faut qu'il se réconcilie avec ton père, et tout s'accommodera.

— Ah ! mon Dieu ! Si cela pouvait arriver ! s'écria-t-elle avec l'accent de la prière.

— Sois sans inquiétude, Natacha. Tout ira pour le mieux, c'est évident.

— Vania, que penses-tu du prince ? demanda-t-elle après un moment de silence.

— S'il est sincère, c'est, selon moi, un parfait gentilhomme.

— Que veux-tu dire ? Pourrait-il se faire qu'il ne fût pas sincère ?

— Cela ne me semble pas possible, répondis-je. Puis je me dis, à part moi, que cette pensée lui était également venue. C'était singulier !

— Tu l'as regardé tout le temps… si fixement…

— Oui, il m'a paru un peu étrange.

— À moi aussi. Il a une façon de parler… Je suis fatiguée, mon ami. Laisse-moi et viens me voir demain, en sortant de chez eux. Ah ! dis-moi encore, n'était-ce pas blessant, ce que je lui ai dit, que je désirais l'aimer bien vite ?

— Non… pourquoi aurait-ce été blessant ?

— Et pas non plus trop… sot ? Je lui ai pourtant dit que je ne l'aimais pas encore.

— Nullement, c'était au contraire très-gentil. Tu étais ravissante en ce moment. C'est lui qui sera sot, si du haut de sa grandeur il ne peut pas comprendre cela.

— Tu as l'air fâché contre lui. Ah ! que je suis méchante et méfiante et vaine ! Ne ris pas ; tu sais que je ne te cache jamais rien. Ah ! bon et cher ami ! Si de nouveau je suis malheureuse, si le chagrin revient, tu seras auprès de moi ; peut-être y seras-tu seul ! Comment pourrais-je t'en récompenser ? Vania !… ne me maudis jamais…

Je rentrai chez moi et me couchai. Ma chambre était numide et sombre comme une cave. Je sentais fermenter en moi toutes sortes de pensées et de sentiments, et je fus longtemps sans pouvoir m'endormir,

Mais comme devait rire en ce moment un homme qui s'endormait dans son lit confortable, si toutefois il ne trouvait pas au-dessous de sa dignité de rire de nous ! Il est probable qu'il trouvait cela au-dessous de sa dignité !

III

Le lendemain matin, vers les dix heures, en sortant de chez moi pour courir à Vassili-Ostrow, chez les Ikhméniew, et de là chez Natacha, je me heurtai sur le seuil de ma porte à ma visiteuse de la veille, la petite fille de Smith. Je fus réjoui de cette rencontre, je ne sais trop pourquoi. Je n'avais pas eu le temps de la considérer bien attentivement la première fois, et elle m'étonna encore plus à la lumière du jour. En effet, il aurait été difficile de trouver une créature plus étrange, plus originale, pour l'extérieur du moins. Petite, avec des yeux noirs et étincelants qui n'avaient rien de russe, une épaisse chevelure noire tout en désordre, un regard muet, mais obstiné et scrutateur, elle aurait frappé l'attention de tout passant qui l'aurait rencontrée dans la rue.

Ce qui surprenait surtout en elle, c'était son regard : il étincelait d'intelligence, et en même temps il était soupçonneux et défiant. De jour, sa robe vieille et tachée ressemblait encore plus que la veille à une guenille. Elle me sembla minée par quelque maladie lente et opiniâtre, qui était en train de détruire graduellement, mais inexorablement, son organisme. Le teint de son visage maigre était d'un jaune basané, il avait quelque chose de bilieux qui n'était pas naturel. Et pourtant, malgré tout le hideux de la misère et de la maladie, elle n'était pas laide : elle avait surtout un beau front large, un peu bas, des lèvres magnifiquement dessinées, avec un pli qui indiquait la fierté et la hardiesse, mais pâles et presque incolores.

— Ah ! c'est toi ! m'écriai-je ; je pensais bien que tu reviendrais. Entre.

Comme la veille, elle franchit lentement le seuil en regardant autour d'elle avec défiance. Elle considéra attentivement la chambre où avait vécu son grand-père, comme si elle cherchait à se rendre compte des changements qu'y 'avait faits le nouveau locataire. Tel était le grand-père, telle est la petite fille, pensai-je à part moi. Elle est peut-être folle ! J'attendais qu'elle dit quelque chose, mais elle continuait de garder le silence.

— Chercher les livres, dit-elle enfin en baissant les yeux.

— Ah ! oui, les livres ; tiens, les voici : je les ai gardés exprès pour toi.

Elle me regarda avec curiosité et tordit la bouche d'une manière singulière, comme si elle voulait esquisser un sourire incrédule. Ce ne fut qu'une seconde, et son visage reprit son expression sévère et énigmatique.

— Grand-papa vous a-t-il parlé de moi ? demanda-t-elle en me regardant de la tête aux pieds avec quelque chose d'ironique.

— Non, il n'a pas parlé de toi, mais il…

— Et comment saviez-vous que je viendrais ? qui vous l'avait dit ? demanda-t-elle brusquement.

— Parce que j'ai pensé que ton grand-père ne pouvait pas vivre seul, abandonné de tous ; il était si vieux, si faible : je me suis dit que quelqu'un venait chez lui. Tiens, voici tes livres. Est-ce que tu t'en sers pour étudier ?

— Non.

— Qu'en fais-tu ?

— Grand-papa me faisait étudier, au commencement, lorsque je venais le voir.

— Et plus tard ?

— J'ai cessé de venir… j'ai été malade. Elle fit mine de s'en aller.

— Qui as-tu ? ton père ? ta mère ? une famille ?

Elle fronça soudain les sourcils et me regarda tout effrayée, puis elle se retourna et sortit doucement de la chambre sans me répondre, tout comme elle avait fait la veille. Je la suivis des yeux avec étonnement ; elle s'arrêta sur le seuil.

— De quoi est-il mort ? demanda-t-elle d'une voix saccadée et en se tournant un peu vers moi, avec le même geste et le même mouvement que je lui avais vu faire le soir d'avant, alors qu'elle me questionnait sur Azor.

Je m'approchai d'elle et lui racontai en quelques mots la mort de son grand-père. Elle m'écouta sans rien dire, la tête baissée et en me tournant le dos. Je lui dis que le vieillard en mourant avait parlé de la sixième ligne. J'ai deviné, ajoutai-je, que c'était là que demeurait quelqu'un qui lui était cher ; voilà pourquoi je m'attendais à ce qu'on viendrait le voir. Il t'aimait sans doute, puisqu'il a pensé à toi à sa dernière heure.

— Non, murmura-t-elle comme malgré elle, il ne m'aimait pas. Elle était

extrêmement agitée. Je croyais qu'elle faisait des efforts pour étouffer son émotion, comme par une espèce de fierté ; elle mordait sa lèvre inférieure avec rage, et les battements de son cœur étaient devenus si violents que je les entendais distinctement. Je m'attendais à la voir tout à coup fondre en larmes, comme la première fois ; mais elle se fit violence.

— Où est cette clôture près de laquelle il est mort ?

— Je te la montrerai… quand nous sortirons. Comment t'appelles-tu ?

— C'est inutile.

— Qu'est-ce qui est inutile ?

— C'est inutile, tout est inutile… je ne m'appelle d'aucun nom ! proféra-t-elle d'une voix entrecoupée en faisant un pas pour s'en aller. Je la retins.

— Attends donc, étrange petite fille ! Tu vois que je te veux du bien ; j'ai été attristé hier au soir, en te voyant pleurer, là, au coin, dans l'escalier… Ton grand-père est mort dans mes bras, c'est sûrement à toi qu'il pensait quand il a parlé de la sixième ligne ; c'est comme s'il t'avait confiée à moi. Il m'apparaît dans mon sommeil… je t'ai gardé tes livres… pourquoi es-tu si farouche ? As-tu peur de moi ? Tu es sans doute orpheline ; peut-être es-tu chez des étrangers ; dis-moi, en est-il ainsi ?

Je m'efforçais de la rassurer ; quelque chose m'attirait vers elle ; je ne savais quoi, mais c'était plus que de la pitié. Il me sembla que ce que je venais de lui dire l'avait touchée, son regard avait perdu de sa dureté, mais elle ne tarda pas à retomber dans sa rêverie.

— Hélène, dit-elle tout à coup.

— Tu t'appelles Hélène ?

— Oui…

— Viendras-tu me voir ?

— C'est impossible… je ne sais pas… je viendrai, dit-elle en chuchotant et en hésitant, comme si un combat se fut livré en elle. En ce moment, une horloge sonna quelque part dans un logement voisin. La petite tressaillit, et, me regardant avec une angoisse inexprimable, elle me demanda quelle heure c'était :

— Dix heures et demie, sans doute.

Elle poussa un cri d'effroi et se précipita vers l'escalier ; mais je la retins

encore une fois sur le palier.

— Je ne te laisserai pas partir ainsi, lui dis-je. Que crains-tu ? As-tu peur d'arriver trop tard ?.

— Oui, oui, je suis partie sans rien dire ! Laissez-moi ! Elle me battra ! s'écria-t-elle. Et elle s'efforçait de s'échapper de mes mains.

— Écoute donc, lui dis-je ; je vais aussi à Vassili-Ostrow, à la treizième ligne ; je suis en retard, je prendrai un fiacre ; viens avec moi, je te mènerai chez toi, tu y seras plus tôt qu'à pied…

— Vous ne pouvez pas venir chez moi, vous ne pouvez pas, s'écria-t-elle si effrayée que son visage se crispa.

— Je te dis qu'il faut que j'aille à la treizième ligne ; je n'irai pas chez toi, je ne te suivrai pas. Tu y seras plus tôt, viens !

Nous nous hâtâmes de descendre ; je pris le premier fiacre venu, ce que nous appelons communément une guitare… Il fallait qu'elle fût bien pressée, car elle consentit à monter avec moi. Je craignais de l'interroger : elle avait agité les bras et avait voulu se jeter en bas du fiacre, quand je lui avais demandé de qui elle avait une si terrible peur à la maison. Quel mystère y a-t-il là-dessous ? me dis-je.

Elle était mal assise ; chaque cahot la forçait de se retenir à mon paletot de sa main gauche, une main petite, sale et gercée. De l'autre, elle serrait avec force ses livres, auxquels elle semblait tenir beaucoup. En faisant un mouvement pour se mieux asseoir, elle découvrit son pied : ses souliers étaient vieux et troués, et elle n'avait pas de bas. Quoique j'eusse résolu de ne plus l'interroger, je m'écriai :

— Quoi ! tu n'as pas de bas ! Comment peux-tu sortir pieds nus par un temps si humide et si froid ?

— Je n'en ai point.

— Ah ! mon Dieu ! tu ne demeures pourtant pas seule ! Tu aurais dû en demander à quelqu'un, puisqu'il te fallait sortir,

— Je n'en veux pas.

— Mais tu tomberas malade, tu mourras !

— Eh bien ! je mourrai.

Je vis que mes questions l'irritaient, et j'y renonçai.

— Tiens, c'est ici qu'il est mort, lui dis-je en lui montrant la maison devant laquelle le vieillard avait rendu le dernier soupir.

Elle regarda fixement l'endroit, puis elle me dit d'un ton suppliant :

— Pour l'amour de Dieu ! ne me suivez pas. Je viendrai ! Je viendrai aussitôt que je pourrai.

— C'est bon ! je t'ai déjà dit que je n'irais pas chez toi ; mais dis-moi de quoi tu as peur. Tu es sans doute bien malheureuse. Tu me fais tant de peine…

— Je n'ai peur de personne, dit-elle d'une voix irritée.

— Mais pourquoi as-tu dit : Elle me battra ?

— Qu'elle me batte ! s'écria-t-elle. Qu'elle me batte ! qu'elle me batte ! répéta-t-elle. Ses yeux lançaient des éclairs, et sa lèvre tremblait, exprimant un amer dédain.

Nous arrivâmes à Vassili-Ostrow. Elle fit arrêter le fiacre à l'entrée de la sixième ligne, descendit et jeta un regard inquiet autour d'elle.

— Ne vous arrêtez pas, continuez ; je viendrai, je viendrai ! s'écria-t-elle avec une agitation extrême. Allez-vous-en vite, vite !

Je continuai ma route, mais un instant après je quittai mon fiacre et revins sur mes pas. Je pris l'autre côté de la rue, et je la vis qui s'éloignait rapidement : elle n'avait pas encore eu le temps de gagner beaucoup de chemin, quoiqu'elle marchât très-vite ; elle se retournait fréquemment, et s'arrêtait même pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie. Mais j'eus soin de me cacher sous les portes cochères ; elle ne m'aperçut pas et poursuivit son chemin.

IV

Elle courait presque. Arrivée enfin à l'autre bout de la rue, elle entra chez un épicier. Je me postai pour la voir sortir, pensant bien qu'elle n'y resterait pas longtemps.

Elle sortit en effet un instant après, sans livres, une é cuelle de terre à la main. Elle fit encore quelques pas et disparut sous la porte cochère d'une maison de mauvaise mine : c'était une maison en pierre, petite, vieille, à deux étages, badigeonnée à neuf d'une couleur jaune sale. À l'une des trois fenêtres de l'étage d'en bas, on voyait une petite bière peinte en rouge ; enseigne d'un fabricant de cercueils, qui n'avait pas l'air de faire de brillantes affaires. Les fenêtres de l'étage supérieur étaient carrées, très-petites, et à travers les vitres ternes, vertes et cassées, on apercevait des rideaux d'indienne rose. Je traversai la rue, et je lus sur une plaque de fer fixée au-dessus de la porte cochère : Maison de la bourgeoise Boubnow.

À peine avais-je eu le temps de déchiffrer cette inscription que j'entendis retentir dans la cour de la maison Boubnow des cris perçants bientôt suivis d'une interminable série d'injures, et je vis, dans la cour, sur le perron d'un escalier de bois, une grosse femme, vêtue comme une bourgeoise, avec un bandeau sur la tête et un châle vert sur les épaules. Son visage était rouge et dégoûtant ; ses yeux petits, noyés dans la graisse et injectés de sang, flamboyaient de méchanceté. Malgré l'heure matinale, elle était évidemment ivre. Elle criait contre la pauvre Hélène, debout devant elle comme pétrifiée avec son écuelle à la main. Une autre créature, les habits et les cheveux en désordre, et la figure maquillée de blanc et de rouge, regardait par derrière les épaules de la mégère.

La porte du sous-sol s'ouvrit un instant après, et une autre femme entre deux âges, pauvrement vêtue, mais d'un extérieur agréable et modeste, apparut aussi sur l'escalier ; d'autres locataires, un vieillard tout caduc et une jeune fille, entr'ouvraient leurs portes ; un moujik, robuste et de haute taille, le portier sans doute, était au milieu de la cour, appuyé sur son balai, et

observait nonchalamment toute cette scène.

— Ah ! maudite ! ah ! buveuse de sang ! glapissait la femme, lâchant en une salve tous les jurements qui s'étaient amassés en elle, et cela avec une espèce de hoquet pour toute ponctuation, c'est ainsi que tu me récompenses de mes soins, guenille ! Je l'envoie chercher des concombres, et la voilà qui s'échappe ! Mon cœur pressentait qu'elle allait s'évader, quand je l'ai envoyée : il était navré, navré ! Je lui ai déjà arraché hier au soir toute sa tignasse, et la voilà qui s'enfuit de nouveau aujourd'hui. Où peux-tu donc courir ? vagabonde, d'où viens-tu ? Chez qui vas-tu, maudite païenne, chez qui ? vermine, avec tes yeux écarquillés, venin ! chez qui vas-tu ? Parle, pourriture de marais ! parle, ou je t'étouffe sur la place !

Et la furie se jeta sur la pauvre petite ; mais elle s'arrêta tout à coup en voyant la locataire de l'étage d'en bas qui la regardait ; elle se tourna vers elle et poursuivit ses lamentations en criant encore plus qu'auparavant et en agitant ses bras, comme si elle la prenait à témoin du crime monstrueux de sa victime.

— Sa mère a crevé ! vous le savez, bonnes gens ; cette misérable est seule au monde. Je vous la vois sur les bras, pauvres gens qui vous-mêmes n'avez rien à manger ; allons ! que je me dis, il faut faire quelque chose pour être agréable à saint Nicolas ; je prendrai cette orpheline, je la prends ! Et qu'eussiez-vous pensé ? Voilà deux mois que je l'entretiens ; et voilà deux mois qu'elle me boit le sang, qu'elle me mange la chair ! Oh ! la sangsue ! le serpent à sonnettes ! Oh ! diable enragé ! Et elle ne dit mot : battez-la, ne la battez pas, elle se tait ; on dirait qu'elle a la bouche pleine d'eau ! Elle me déchire le cœur et… elle se tait ! Pour qui te comptes-tu, vilaine pimbêche, guenuche, avorton ? Sans moi, tu aurais crevé de faim dans la rue.

— Pourquoi vous échauffez-vous ainsi, Anna Triphonovna ? Qu'a-t-elle de nouveau fait ? demanda la femme.

— Ce qu'elle a fait ? bonne femme, ce qu'elle a fait ? Je ne veux pas qu'on aille contre ma volonté : ne fais pas bien à ta tête, fais plutôt mal d'après la mienne, voilà comme je suis, moi. Elle a failli aujourd'hui me mettre en terre : je l'envoie chercher des concombres, et elle revient au bout de trois heures ! Où est-elle allée ? Quels protecteurs a-t-elle trouvés ? Ne lui

ai-je pas fait assez de bien ? J'ai remis à sa païenne de mère une dette de quatorze roubles, je l'ai fait enterrer à mes frais, j'ai pris son petit diablotin pour l'élever, tu le sais, chère bonne femme, tu le sais bien ! N'ai-je pas des droits sur elle, après cela ? Si au moins elle le sentait, mais non, elle fait tout contre moi ! Je voulais son bonheur. Je voulais lui faire porter des robes de mousseline, je lui ai acheté des bottines, je l'ai habillée comme une poupée. Eh bien, bonnes gens, qu'en dites-vous ? En deux jours elle m'a déchiré toute sa robe, elle l'a déchirée en petits morceaux, en loques, et regardez-la à présent. Elle l'a déchirée exprès, je ne mens pas ; je l'ai vu moi-même : Je veux aller en robe d'indienne, qu'elle a dit, et je ne veux pas de robe de mousseline ! Alors, je me suis soulagé le cœur, je l'ai cognée ; puis j'ai fait chercher le médecin, je l'ai payé. Et au lieu de l'étouffer, pur toute punition, je la prive de lait pour une semaine ! je lui ai aussi fait laver les planchers, et elle lave, lave, la charogne ! elle m'échauffe le sang et elle continue de laver ! Alors je me dis : Elle va se sauver de chez moi ; ça n'a pas manqué ! Vous l'avez entendu vous-mêmes, bonnes gens, c'est pour cela que je l'ai battue hier, je m'y suis meurtri les mains. Après ça, je lui enlève ses souliers et ses bas : elle ne pourra pas s'en aller, me dis-je, et la voilà de nouveau partie. Où as-tu été ? dis-le donc ! Chez qui ? parle, graine d'ortie. À qui es-tu allée te plaindre ? Parle donc, bohémienne, parle !

Et dans sa rage elle se jeta sur la petite affolée par la frayeur ; elle s'accrocha à ses cheveux et la renversa par terre. L'écuelle aux concombres vola de côté et se brisa, ce qui augmenta la fureur de la mégère. Elle se mit à frapper sa victime au visage, à la tête ; mais Hélène ne laissait pas échapper un cri, une plainte. Je me précipitai dans la cour, et dans mon indignation je m'élançai tout droit sur la femme ivre de boisson et de colère.

— Que faites-vous ? de quel droit maltraitez-vous ainsi une pauvre orpheline ? m'écriai-je en saisissant cette furie par le bras.

— Qu'est-ce que c'est ? Qui es-tu donc ? se mit-elle à piailler, en lâchant sa proie et en se campant les poings sur les hanches devant moi. Que viens-tu faire dans ma maison ?

— J'ai que vous êtes sans pitié ! m'écriai-je. De quel droit tourmentez-vous ainsi cette pauvre enfant ? Elle n'est pas votre fille, pas même votre fille

adoptive, c'est une orpheline !…

— Seigneur Jésus ! qui es-tu donc, toi qui viens te jeter ainsi chez les gens ? Es-tu venu avec elle ? Je vais envoyer chercher le commissaire ! Que veux-tu ? Est-ce peut-être chez toi qu'elle va ? Qui est celui-là qui vient faire du tapage dans une maison étrangère ? Au secours ! au secours ! Elle se jeta sur moi le poing levé ; mais un cri perçant, qui n'avait rien d'humain, retentit. Je me retournai : Hélène gisait sans connaissance par terre et se débattait dans d'horribles convulsions. Sa figure était toute changée, ses traits contractés : elle avait une attaque d'épilepsie. La fille à l'extérieur en désordre et la femme d'en bas accoururent et l'emportèrent.

—Si elle pouvait crever, la maudite ! hurla la grosse femme, c'est la troisième attaque depuis un mois… Loin d'ici, mouchard !… Et elle fit de nouveau mine de se jeter sur moi. Puis s'adressant à son portier : Qu'est-ce que tu fais là planté ? À quoi me sert d'avoir un pareil dvornik ? pourquoi est-ce que je te donne des gages ?

— Va-t'en, va-t'en ! si tu ne veux pas que l'on te caresse la nuque, dit le dvornik comme pour la forme. Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas. Tire ta révérence et file !

Je n'avais rien de mieux à faire, et je m'éloignai, persuadé que mon intervention avait été totalement infructueuse. Mais je sentais l'indignation bouillir en moi. Debout sur le trottoir, en face de la porte cochère, je restai à regarder par le guichet. La grosse femme monta chez elle, et le dvornik, ayant achevé son travail, disparut à son tour. Un instant après, la femme qui avait aidé à transporter Hélène sortit sur le perron et se dirigeait vers son logement lorsqu'elle m'aperçut. Elle s'arrêta et me regarda d'un air intrigué. Son visage, qui respirait la douceur et la bonté, me donna du courage ; je rentrai dans la cour et m'approchai d'elle.

— Permettez-moi de vous demander ce qu'est ici cette petite fille et ce qu'en fait cette méchante femme, lui dis-je. Ce n'est pas pure curiosité de ma part : j'ai rencontré cette pauvre enfant, et il y a une circonstance qui fait que je m'intéresse beaucoup à elle.

— Si vous lui portez de l'intérêt, vous ferez mieux de la prendre chez vous ou de la placer quelque part plutôt que de la laisser se perdre ici, me dit-

elle. Il me semble qu'elle avait peur de parler et voulait s'éloigner de moi.

— Mais si vous ne m'instruisez pas, que voulez-vous que je fasse ? Je vous dis que je ne sais rien. C'est sans doute la Boubnow, la propriétaire de la maison, cette vilaine femme.

— Oui, c'est elle.

— Comment la petite fille se trouve-t-elle chez cette enragée ? Sa mère est-elle morte chez elle ?

— Ça devait être ainsi ! Mais cela ne nous regarde pas… Et elle fit de nouveau mine de s'en aller.

— Je vous en prie, je vous ai dit que cela m'intéresse beaucoup. Je pourrai peut-être faire quelque chose. Qu'est-ce que cette petite fille ? qui était sa mère ?

— C'était une étrangère, arrivée ici depuis peu : elle a demeuré chez nous, en bas ; elle était malade, elle est morte étique.

— Elle était sans doute bien pauvre, puisqu'elle n'avait qu'un coin dans un sous-sol.

— Hélas ! la malheureuse ! Elle faisait pitié. Nous avons déjà joliment de peine à vivre, et pourtant elle est restée nous devoir six roubles après les cinq mois qu'elle a demeuré chez nous. Nous l'avons enterrée ; mon mari a fait la bière.

— Et comment se fait-il que la Boubnow dise que c'est elle qui a payé l'enterrement ?

— Ce n'est pas elle qui l'a payé.

— Comment s'appelait-elle ?

— C'est un drôle de nom, sans doute allemand, je ne sais pas le prononcer.

— S'appelait-elle Smith ?

— Non, pas tout à fait ainsi. Anna Tiphonovna a pris l'orpheline chez elle, pour l'élever, qu'elle dit. Mais ce n'est pas bien…

— Elle a sans doute quelque but en vue ?

— Elle fait de vilaines choses, ajouta-t-elle avec quelque hésitation : je ne sais si je dois dire. Ça ne nous regarde pas, nous n'avons rien à voir là dedans…

— Et tu ferais mieux de tenir ta langue à l'attache, dit une grosse voix, qui retentit derrière nous. Je me retournai, et je vis un homme âgé, vêtu d'une robe dé chambre avec un cafetan par-dessus ; c'était le mari de mon interlocutrice.

— Eh ! mon cher monsieur, de quoi aurions-nous à causer avec vous ? Ce n'est pas notre affaire… dit-il en me regardant de travers. Et toi, rentre ! Serviteur, monsieur ; nous sommes fabricants de cercueils. Si vous avez besoin de quelque chose qui concerne le métier, avec plaisir… Mais à, part cela, nous n'avons rien à faire ensemble…

Je m'éloignai tout pensif et en proie à une violente agitation. Je ne pouvais rien faire, et pourtant il m'était pénible de laisser les choses dans le même état. Quelques-unes des paroles de la femme du fabricant de cercueils m'avaient particulièrement frappé ; il y avait sans doute quelque vilenie là-dessous.

Je cheminais la tête basse et plongé dans mes réflexions, lorsque j'entendis mon nom prononcé par une voix égrillarde ; je levai les yeux et trouvai devant moi un homme pris de vin, chancelant sur ses jambes, assez proprement vêtu, mais couvert d'un mauvais manteau et coiffé d'une casquette crasseuse. Cette figure ne m'était pas inconnue ; je me mis à l'examiner, pendant que de son côté il me regardait en faisant de petits yeux et avec un sourire ironique.

— Tu ne me reconnais pas ?

V

— Tiens, c'est toi, Masloboïew ! m'écriai-je en reconnaissant tout à coup un ancien camarade de collège. Quelle rencontre inattendue !

— Oui, une drôle de rencontre ! Il y a six ans que nous ne nous sommes vus, c'est-à-dire que nous nous sommes bien rencontrés, mais Votre Excellence n'a pas daigné m'honorer d'un regard. Nous sommes actuellement général… en littérature, s'entend. Et il me regardait avec un sourire moqueur.

— Quant à ça, mon cher Masloboïew, c'est de la frime. D'abord les généraux, même ceux de la littérature, sont faits tout autrement, et puis permets-moi de te dire que je me rappelle en effet t'avoir rencontré, mais que tu as fait semblant de ne pas me voir.

— De vrai ? Mais n'as-tu pas peur de te compromettre ? Je suis un peu,.. Bah ! laissons cette question. Vois-tu, Vania, tu as toujours été un bon diable. Te rappelles-tu cette fois que tu reçus une volée pour moi ? Tu ne dis pas le mot, tu ne me vendis pas, et moi, pour toute reconnaissance, je me moquai de toi toute la semaine. Âme candide ! Embrassons-nous ! (Nous nous embrassâmes.) Voilà déjà plusieurs années que je travaille et que je peine, prenant les jours comme ils viennent, mais je n'ai pas oublié l'ancien temps : ça ne s'oublie pas ! Et toi, que fais-tu ?

— Moi ? Mais je travaille aussi.

Il me regarda avec la tendresse de l'homme affaibli par le vin. C'était, du reste, un excellent garçon.

— Non, Vania, tu n'es pas comme moi ! s'écria-t-il tout à coup d'un ton tragique. Vois-tu, j'ai lu, Vania, j'ai lu, j'ai lu !… Voyons ! sans façons : es-tu pressé ?

— Oui, je suis pressé, et de plus terriblement tracassé par une affaire. Mais dis-moi plutôt où tu demeures, ça vaudra mieux.

— Je te le dirai ; mais ce qui vaudra mieux, c'est ça…

Et il me montra une enseigne à une dizaine de pas de l'endroit où nous

étions.

— « Confiseur-restaurateur », continua-t-il ; c'est un simple restaurant ; mais comme il faut un endroit convenable, et de l'eau-de-vie, mon cher, n'en parlons pas ! Elle vient tout droit de Kiew, à pied ! J'en ai bu, j'en ai bu souvent, je la connais ; et du reste on ne se permettrait pas de me donner quelque chose de mauvais : on connaît Philippe Philippitch. Philippe Philippitch, c'est moi ! Je fais la grimace ! Il est onze heures un quart ; eh bien, à onze heures trente-cinq, je te donne ma bénédiction. Nous aurons le temps de tuer le ver. Vingt minutes à ton vieil ami… ça va ?

— Va pour vingt minutes, car, vois-tu, mon cher, je te jure que j'ai à faire…

— Dès que ça va, ça va ! Seulement, un mot avant d'entrer : tu as mauvaise mine : tu as l'air vexé.

— Je le suis.

— Vois-tu, je l'avais deviné. Je me suis fait physionomiste ; c'est une occupation comme une autre. Entrons, et nous causerons. En vingt minutes j'ai le temps d'étrangler l'amiral Tchaïnsky1 ; je filtrerai un petit verre d'eau-de-vie de bouleau, un second de livèche, puis d'orange amère, ensuite de parfait amour, après quoi j'imaginerai encore quelque chose d'autre. Je bois sec, mon vieux ! Je suis à jeun les jours de fête avant la messe. Quant à toi, si tu ne veux pas boire, tu ne boiras pas, je tiens simplement à t'avoir, toi. Et si tu bois, ce sera magnanime ! Viens. Nous bavarderons un peu, puis nous nous quitterons de nouveau pour une dizaine d'années, car vois-tu, ami Vania, je ne suis pas ton égal.

— C'est bon ! ne dis pas des bêtises, et dépêchons-nous. Je t'ai donné vingt minutes, après quoi tu me lâcheras.

En grimpant l'escalier en bois qui menait au second, nous nous heurtâmes à deux messieurs complètement ivres, qui, lorsqu'ils nous aperçurent, se rangèrent en chancelant.

L'un d'eux était un tout jeune homme imberbe, sauf un semblant de moustache ; son visage exprimait la bêtise portée au plus haut degré. Il était vêtu en dandy, mais d'une manière un peu ridicule : ses habits avaient l'air de n'être pas à lui. Il avait des bagues aux doigts, une épingle à sa cravate ; ses

cheveux, drôlement peignés, se relevaient en toupet ; il souriait et riait sans interruption. Son compagnon, homme d'une cinquantaine d'années, gros, ventru, assez négligemment mis, et qui avait aussi une grosse épingle à sa cravate, était chauve, et sa figure était flétrie, grêlée et avinée ; son nez, en forme de bouton, était surmonté d'une paire de lunettes. Son visage exprimait la méchanceté et la sensualité. Ses yeux mauvais et méchants nageaient dans la graisse et avaient l'air de regarder à travers une crevasse. Tous deux ils connaissaient Masloboïew ; car le ventru fit une grimace de dépit, qui ne dura qu'une seconde, il est vrai, et le sourire du plus jeune devint doucereux et servile. Il ôta même sa casquette.

— Faites excuse, Philippe Philippovitch, bredouilla-t-il en regardant avec attendrissement mon compagnon.

— De quoi ?

— De ce que… Et il se donna quelques chiquenaudes sur le cou, près de la gorge, pour indiquer qu'il avait bu copieusement. Mitrochka est aussi là. Il est prouvé, Philippe Philippitch, que c'est un coquin.

— La belle affaire !

— C'est vrai… Mais lui (il montra son compagnon), la semaine dernière, dans un endroit peu comme il faut, grâce à Mitrochka, ils lui ont frotté la frimousse avec de la crème aigre… hi ! hi ! hi !

Son compagnon le poussa du coude avec dépit.

— Si vous vouliez, Philippe Philippitch, nous viderions quelques bouteilles ; oserais-je espérer… ?

— Non, mon vieux, impossible en ce moment, répondit Masloboïew : je ne suis pas libre.

— Hi, hi ! Et moi aussi, j'ai quelque petite affaire, même avec vous…

Son compagnon lui donna de nouveau un coup de coude.

— Nous verrons ça plus tard.

Nous entrâmes dans la première chambre, sur toute la longueur de laquelle s'étendait un buffet assez propre, encombré de hors-d'œuvre, de pâtés, de viandes et de carafons remplis de liqueurs de toutes les couleurs.

Masloboïew me prit brusquement dans un coin :

— Le jeune, me dit-il, c'est Sisobrioukhow, le fils d'un marchand de

farine très-connu. Son père lui a laissé cinq cent mille roubles, et maintenant il fait bombance ; il a été à Paris, où il a massacré immensément d'argent, et peut-être a-t-il tout lavé ; depuis, il a hérité de son oncle et il est en train de manger le reste. Dans un an il sera sur la paille. Bête comme une oie, il court les restaurants, les gargotes et les actrices, et veut entrer dans les hussards. L'autre, plus âgé, Archipow, c'est aussi une espèce de marchand ou d'intendant ; il s'est traîné dans les fermages d'eau-de-vie : il a fait deux banqueroutes : c'est un coquin, un fripon et le camarade actuel de Sisobrioukhow, Judas et Falstaf à la fois ; la sensualité dégoûtante de cette créature a parfois certains caprices… Je sais de lui une affaire au criminel. Il a su se dépêtrer. Sous un rapport, je ne suis pas fâché de l'avoir trouvé ici, je l'attendais… Il dépouille Sisobrioukhow ; il connaît toutes sortes de coins, ce qui le rend précieux pour des jeunes gens de ce genre. J'ai un vieux compte à régler avec lui, et Mitrochka, ce beau gars en costume russe, avec cette figure de bohémien, là-bas, près de la fenêtre, a aussi une dent contre lui. Ce Mitrochka fait le maquignon et connaît tous les hussards de la capitale. C'est un filou, mais un filou comme il y en a peu. Avec sa casaque de velours, il a l'air d'un slavophile ; eh bien ! mets-lui un frac et ce qui s'ensuit, mène-le au club anglais, donne-le pour un comte Tambourinow quelconque, il fera sa partie de whist, il causera en grand seigneur, et ils n'y verront que du feu ; il les mettra dedans. Cependant il finira mal. Je disais donc que Mitrochka a une rude dent contre le ventru ; c'est pourquoi il est facile à chauffer ; le ventru lui a enlevé Sisobrioukhow, et ne lui a pas laissé le temps de le plumer. S'ils se sont rencontrés tout à l'heure, il doit y avoir eu quelque chose. Je sais même quoi, et je devine que c'est Mitrochka qui m'a fait savoir qu'Archipow et Sisobrioukhow devaient venir ici, et qu'ils rôdent par là autour, pour quelque vilenie. Je fais mon profit de tout ça, j'ai mes raisons ; mais il ne faut pas que Mitrochka s'en aperçoive ; ne le regarde pas ; quand nous sortirons, il viendra lui-même me dire ce que j'ai besoin de savoir… Et maintenant, viens, entrons dans ce cabinet. Stépan ! Stépan ! dit-il au garçon, tu connais mes goûts.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! tu vas me servir.

— À l'instant, monsieur.

— Très-bien ! Assieds-toi, Vania ! Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Tu es étonné de me retrouver tel. Il ne faut pas t'étonner. Il y a dans la vie des choses auxquelles on n'a jamais pensé, pas même en rêve, surtout à cette époque où l'on est… oui, où nous étions ensemble à bûcher notre Cornélius Népos. Eh bien ! vois-tu, Vania, crois ceci : Masloboïew a beau être sorti de l'ornière, son cœur est resté le même ; les circonstances seules ont changé, et pour avoir les mains noires, on n'en vaut pas moins qu'un autre. J'avais commencé d'étudier la médecine, puis j'ai voulu me faire maître de langue, enseigner la littérature de ma patrie, j'ai écrit un article sur Gogol ; j'ai pensé aussi à me faire laveur d'or, j'ai été sur le point de me marier : elle était d'accord, quoiqu'il régnât dans la maison une abondance à n'y pas trouver de quoi allécher un chat hors de la chambre : j'allais me rendre à la cérémonie et je faisais des démarches pour emprunter des bottes, vu que les miennes avaient des trous depuis un an et demi déjà, et… je ne me suis pas marié. Elle a épousé un instituteur, et moi, je me suis placé dans une agence. Depuis lors, c'a été une autre chanson. Les années ont passé, et, quoique je ne sois pas à poste fixe, je gagne de l'argent sans trop me fouler la rate : je me laisse graisser la patte et je défends la bonne cause. Brave contre les brebis, et brebis contre les braves ! voilà ma devise. Je sais qu'on ne fait pas une omelette sans casser des œufs, et… mes affaires marchent. Je travaille dans le genre confidentiel, secret… comprends-tu ?

— Tu n'es pourtant pas mouchard ?

— Non, je ne suis pas un limier de police ; mais je m'occupe d'affaires, partie officiellement, partie pour mon compte. Vois-tu, Vania, je bois. Et comme il ne m'est jamais arrivé de noyer complètement ma raison dans l'eau-de-vie, je sais ce qui m'attend. C'est fini : à laver un nègre, on perd son savon. Mais ce qui est sûr, c'est que je ne t'aurais pas abordé aujourd'hui, si je ne sentais pas l'homme en moi. Je ne te vaux pas, et tu as dit vrai, Vania, si je l'ai fait aujourd'hui, c'est parce que j'étais gris. Mais assez causé de moi, parlons plutôt de toi. Eh bien, mon cher, je t'ai lu ! J'ai lu, lu d'un bout à l'autre ; je parle de ton premier-né. Après l'avoir lu, vois-tu, j'ai failli devenir un homme comme il faut. C'était presque fait ; mais j'ai réfléchi, et j'ai

préféré rester ce que je suis. Donc…

Il continua encore longtemps, s'attendrissant de plus en plus à mesure qu'il se grisait davantage. Il arriva presque aux larmes. C'avait toujours été un brave garçon, mais fin et développé au-dessus de son âge : rusé, sachant intriguer, s'insinuer, chicaner, déjà sur les bancs de l'école, il était devenu un homme qui ne manquait pas de cœur, et pourtant un homme perdu. Il y a beaucoup de ces gens-là parmi les Russes : ils ont parfois de grandes capacités ; mais celles-ci s'embrouillent, et comme ils sont, en outre, faibles sur certains points et peuvent aller, le sachant et le voulant, contre leur conscience, non-seulement ils se perdent toujours, mais ils le font à bon escient. La faiblesse de Masloboïew, c'était de se noyer dans le vin.

— Maintenant, mon ami, encore un mot, reprit-il. J'ai d'abord entendu retentir ta gloire, puis j'ai lu différentes critiques de ton ouvrage (ne crois pas que je ne lise pas) ; après cela je t'ai rencontré avec des bottes éculées, trottant dans la boue, avec un chapeau tout froissé, j'ai fait toutes sortes de conjectures. Tu fais à présent le métier de journaliste ?

— Oui.

— C'est-à-dire que tu es devenu cheval de fiacre.

— Oui, quelque chose dans ce genre.

— Eh bien ! à cet égard, vois-tu, mon ami, je dis qu'il vaut mieux boire ! Moi, je me grise, je m'étends sur mon canapé (j'en ai un excellent), et je m'imagine que je suis Homère ou Dante, ou bien encore Frédéric Barberousse, car je puis m'imaginer tout ce que je veux ; mais tu ne peux pas te croire Dante ou Barberousse, primo parce que tu veux être toi-même, et secundo parce que tout vouloir t'est interdit, vu que tu es cheval de fiacre. J'ai l'imagination ; toi, tu as la réalité. Écoute, franchement et sans détour, entre frères (autrement j'en serai mortifié pour dix ans), n'as-tu pas besoin d'argent ? J'en ai. Ne fais pas la grimace. Accepte ; tu régleras tes comptes avec tes éditeurs, tu quitteras ton collier, et tu te mettras hors de soucis pour toute une année de ta vie ; tu pourras alors t'emparer d'une idée quelconque et écrire un grand ouvrage ! Hem ! qu'en dis-tu ?

— Merci, Masloboïew ! J'apprécie l'offre fraternelle que tu me fois ; j'irai te voir, et nous en reparlerons. Mais, puisque tu es si franc envers moi,

je veux te demander conseil, d'autant plus que je veux passer maître en affaires de ce genre.

Je lui racontai l'histoire de Smith et de sa petite fille, en commençant par la confiserie, et, chose étrange, pendant que je parlais, je crus voir à ses yeux qu'il ne l'ignorait pas entièrement. Je l'interrogeai à cet égard.

— Non, ce n'est pas ça, répondit-il ; du reste, j'ai un peu entendu parler de ce Smith, et je savais qu'un vieillard était mort dans la confiserie. Quant à la dame Boubnow, je sais effectivement quelque chose d'elle ; je l'ai fait financer il y a deux mois : je prends mon bien où je le trouve, c'est la seule ressemblance que j'aie avec Molière. Elle a dû cracher au bassin ; mais je me suis promis que la prochaine fois ce ne serait plus cent roubles, mais cinq cents. C'est une gueuse, qui fait des choses inavouables ; mais elle va quelquefois trop loin dans la vilenie. Ne me prends pas pour un don Quichotte ; le fait est que j'y trouve mon profit, et j'ai été enchanté tout à l'heure de rencontrer Sisobrioukhow. Il est évident que c'est le ventru qui l'a amené ici, et, comme je connais l'industrie à laquelle il se livre de préférence, je conclus que… Mais je le pincerai !… Je suis bien aise que tu m'aies parlé de cette petite, me voici sur une autre piste. Vois-tu, mon cher, je me charge de toutes sortes de commissions, et si tu savais avec quelles gens je suis en relation ! Dernièrement j'ai une petite affaire pour un prince, et une petite affaire comme on ne l'aurait pas attendue de ce personnage. Si tu aimes mieux, je te raconterai l'histoire l'une femme mariée. Viens me voir, mon cher, je t'ai préparé des sujets, et quels sujets ! c'est à n'y pas croire.

— Comment s'appelle ce prince ? demandai-je avec un certain pressentiment.

— Qu'est-ce que ça te fait ? du reste, à ton gré : il s'appelle Valkovsky.

— Pierre ?

— Oui. Tu le connais ?

— Très-peu ; mais j'aurai peut-être à te parler plus d'une fois de ce monsieur, dis-je en me levant. Tu m'as terriblement intéressé.

— Vois-tu, mon vieux, tu peux demander tout ce que tu voudras. Je connais l'art de raconter des contes, mais je sais m'arrêter, tu comprends, n'est-ce pas ? Si j'agissais autrement, j'y perdrais crédit et honneur, en

affaires, bien entendu.

— Eh bien ! tu m'en diras autant que l'honneur te le permettra.

J'étais très-agité ; il s'en aperçut.

— Et que dis-tu de mon histoire ? As-tu trouvé quelque chose ?

— Pour ton histoire ? Attends-moi deux minutes ; je vais régler mon compte.

Il s'approcha du comptoir et se trouva tout à coup, comme par hasard, à côté du jeune homme au costume russe. Il le connaissait sans doute plus qu'il ne l'avouait, et ils ne se voyaient certainement pas pour la première fois. Mitrochka était un garçon assez original : casaque de velours sous laquelle on voyait une blouse de soie rouge, ses traits rudes, mais beaux, sa figure juvénile, son teint basané, ses yeux étincelant de hardiesse, tout cela attirait la curiosité et inspirait une certaine sympathie. Ses gestes étaient affectés ; il cherchait à se donner un air affairé, grave et sérieux.

— Vania, me dit Masloboïew en me rejoignant, viens me voir ce soir à sept heures, je pourrai peut-être déjà te dire quelque chose. Moi seul, vois-tu, je n'ai rien à signifier ; jadis, c'était autrement ; mais à présent je ne suis plus qu'un ivrogne, et j'ai renoncé aux affaires. Mais j'ai conservé des relations, je puis par-ci par-là attraper quelque information, flairer à droite et à gauche auprès de gens à l'esprit subtil : c'est ainsi que j'opère ; pendant mes moments de loisir, c'est-à-dire ceux où je ne suis pas gris, je m'occupe bien aussi un peu moi-même, toujours par l'intermédiaire de connaissances… surtout de recherches… Mais en voilà assez, voici mon adresse. Je commence à tourner à l'aigre, je m'en vais encore expédier un verre de liqueur d'or, et je rentre. Je fais un somme, tu arrives, tu fais connaissance avec Alexandra Simonovna, et, si nous avons le temps, nous parlerons poésie.

— Et nous parlerons aussi de l'affaire ?

— Peut-être bien.

— Soit, je viendrai, je n'y manquerai pas.

VI

Anna Andréievna. m'attendait depuis longtemps ; le billet de Natacha l'avait intriguée, et elle pensait me voir dès le matin, au plus tard vers les dix heures. Lorsque j'arrivai, à deux heures de l'après-midi, l'impatience de la bonne vieille était devenue de l'angoisse. Outre cela, elle brûlait de me faire part d'un nouveau projet et de me parler de son mari, qui, malgré qu'il fût malade et de mauvaise humeur, était d'une tendresse exceptionnelle. Elle me reçut avec froideur, en pinçant les lèvres et avec une indifférence affectée. Elle semblait vouloir me dire : « Pourquoi es-tu venu ? quel plaisir trouves-tu donc à flâner ainsi tous les jours ? » Mais j'étais pressé, et je lui racontai, sans aucun préambule, la scène de la veille. Quand je lui eus dit la visite du prince et la proposition qu'il avait solennellement faite, sa feinte mauvaise humeur fit place à une joie indescriptible : elle avait tout à fait perdu la tête, se signait, pleurait, s'agenouillait et se prosternait devant l'image, me sautait au cou, m'embrassait et voulut courir faire part de sa joie à son mari.

— Ce sont les humiliations et les offenses qui l'ont fait ce qu'il est, s'écria-t-elle : quand il saura que Natacha reçoit complète satisfaction, tout sera oublié. – J'eus de la peine à la faire changer d'avis. Elle connaissait mal son mari, malgré leurs vingt-cinq ans de mariage. Elle voulait aussi se rendre chez Natacha, mais je lui représentai que Nicolas Serguiévitch ne l'approuverait peut-être pas, et qu'il était à craindre qu'une pareille démarche ne nuisit à la chose. Enfin elle se ravisa, mais elle me retint encore une demi-heure inutilement, répétant toujours la même chose : « Comment vais-je rester maintenant, disait-elle, enfermée avec ma joie entre quatre murs ? » Elle se décida pourtant à me laisser partir, lorsqu'elle sut que Natacha m'attendait.

Elle me congédia avec force signes de croix sur le front, et me chargea de bénédictions pour sa fille. Elle faillit pleurer, lorsque je lui refusai catégoriquement de revenir le soir, à moins de complications inattendues. Je ne vis pas le mari : il n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit, s'était plaint

d'un violent mal de tête, de frissons, et dans ce moment il dormait dans son cabinet.

Natacha, elle aussi, m'attendait depuis le matin ; elle allait et venait en long et en large dans la chambre, les bras croisés et plongée dans ses réflexions.

Sans interrompre sa promenade, elle me demanda avec douceur pourquoi j'arrivais si tard ; je lui racontai brièvement les événements de la matinée ; mais elle était préoccupée et ne m'écoutait pas.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? lui demandai-je.

— Rien, répondit-elle d'un air qui me fit deviner qu'il y avait quelque chose qu'elle voulait me raconter, et qu'elle ne me dirait, selon son habitude, qu'au moment où je m'en irais. Je connaissais ce manège, je m'y prêtais même, et j'attendais.

Nous nous entretînmes de la veille ; nous nous accordions complètement dans l'impression que le prince avait produite sur nous ; il nous déplaisait encore plus que la veille. Pendant que nous repassions tous les détails de sa visite, Natacha me dit tout à coup :

— Lorsque quelqu'un déplaît d'abord, c'est presque toujours un indice qu'il deviendra sympathique par la suite, je l'ai remarqué.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi. Au surplus, tout pesé et considéré, le prince, malgré qu'il fasse peut-être le jésuite, n'en consent pas moins vraiment et sérieusement à votre mariage.

Natacha s'était arrêtée au milieu de la chambre et me jetait un regard sévère. Ses traits étaient altérés, et ses lèvres tremblaient.

— Aurait-il pu ruser et mentir dans une circonstance aussi sérieuse ? demanda-t-elle avec un mélange de hauteur et de perplexité.

— C'est justement ce que je me dis.

— Il va sans dire qu'il n'a pas menti, il ne faut pas même penser à pareille chose ; il n'y a aucune raison de le faire. Que serais-je à ses yeux s'il se permettait de se moquer de moi à un tel point ? Un homme ne fait pas un pareil affront !

— Mais non, mais non ! répondis-je ; et je me disais en moi-même : Tu ne penses probablement pas à autre chose qu'à cela à présent, en te

promenant par la chambre, ma pauvre amie, et peut-être as-tu encore plus de doutes que moi.

— Ah ! que je voudrais qu'il revint bientôt ! dit-elle. Il voulait passer toute une soirée avec moi… Il faut que ce soit une affaire bien importante pour qu'il ait ainsi tout laissé et qu'il soit parti. Tu ne sais pas ce que c'est ?

— Ma foi ! non. Il fait de l'argent ; on parle d'une entreprise à laquelle il prendrait part. Nous n'entendons rien aux affaires, Natacha.

— Absolument rien. Aliocha m'a parlé d'une lettre qu'il a reçue hier.

— Il est donc venu, Aliocha ?

— Oui, il est venu.

— De bonne heure ?

— À midi : il se lève tard. Il n'est resté qu'un instant : je l'ai expédié chez Catherine Féodorovna ; il ne pouvait faire autrement que d'y aller.

— Est-ce qu'il n'avait pas lui-même l'intention d'y aller ?

— Si, il se proposait…

Elle n'acheva pas. Son visage était triste ; j'aurais bien voulu l'interroger, mais, elle avait des moments où elle n'aimait pas du tout qu'on lui fit des questions.

— Quel étrange garçon ! dit-elle enfin, en tardant légèrement ses lèvres et en évitant mon regard.

— Avez-vous eu quelque chose ?

— Non, rien… Il était très-gentil… Seulement…

—— Le voilà maintenant au bout de tous ses chagrins et de tous ses soucis, ajoutai-je.

Elle me regarda fixement. Peut-être avait-elle envie de me dire que les chagrins et les soucis d'Aliocha n'avaient jamais été bien sérieux ; mais elle crut sans doute trouver cette idée dans mes paroles, et se mit à bouder.

Elle ne tarda pourtant pas à redevenir d'une amabilité inaccoutumée. Je passai plus d'une heure avec elle. Elle était très-inquiète ; le prince lui avait fait peur, elle aurait voulu savoir quelle impression elle avait produite sur lui, si elle avait pris l'attitude qu'elle devait, si elle n'avait pas donné trop librement cours à sa joie, si elle ne s'était pas montrée trop susceptible ou trop indulgente. Ne se moquerait-il pas d'elle ? Ne ressentirait-il pas du

mépris pour elle ?… Toutes ces questions la mettaient dans une violente agitation.

— Pourquoi t'inquiéter ainsi parce qu'un méchant homme pourrait penser quelque chose ? Qu'il pense ce qu'il voudra !

— Et pourquoi veux-tu donc qu'il soit méchant ? demandât-elle.

Elle était défiante, mais, chez cette âme d'élite, la défiance provenait d'une source pure. Sa fierté ne pouvait souffrir que ce qu'elle regardait comme au-dessus de tout fût exposé à là risée. Elle n'aurait naturellement répondu que par le mépris au mépris d'un homme vil ; mais, malgré cela, son cœur aurait souffert si quelqu'un se fût moqué de ce qu'elle considérait comme saint, quel que fût d'ailleurs le moqueur. Cela venait de son manque de connaissance du monde, du peu de rapports qu'elle avait eu avec la société, et de ce qu'elle était restée enfermée toute sa vie dans son coin, sans en sortir jamais. Elle avait à un haut degré un penchant qui est l'apanage des cœurs débonnaires et qu'elle tenait peut-être de son père, c'était de louer les hommes outre mesure, de s'exagérer leurs qualités et de les croire meilleurs qu'ils ne sont.

Je me levai pour m'en aller ; Natacha sembla étonnée, et je la vis prête à pleurer, quoiqu'elle m'eût montré depuis le moment de mon arrivée plus de froideur que d'habitude. Elle m'embrassa bien fort et me regarda fixement.

— Aliocha était très-drôle aujourd'hui, me dît-elle. Il était gentil et avait l'air tout heureux ; mais il voltigeait comme un papillon ; il a passé tout le temps à tourner devant la glace. Il est devenu par trop sans façon… il n'est pas resté longtemps. Figure-toi qu'il m'a apporté des bonbons.

— Des bonbons ! c'est très-gentil et ingénu. Ah ! quels drôles de gens vous êtes tous deux ! Vous vous observez, vous vous espionnez, vous cherchez à lire vos secrètes pensées sur le visage, et vous n'y entendez absolument rien ! Lui, il va encore ; il est gai comme auparavant ; mais toi !

Toutes les fois qu'elle se plaignait d'Aliocha, qu'elle voulait me soumettre une question délicate ou me confier quelque secret que je devais comprendre à demi-mot, elle me regardait en me montrant ses petites dents et attendait une réponse qui devait lui soulager le cœur à l'instant même. Je prenais toujours pour ces occasions un ton tranchant et sévère comme si je

réprimandais quelqu'un, et cela sans y penser. Ma sévérité et ma gravité venaient à propos : elles avaient plus d'autorité : l'homme sent parfois un besoin irrésistible d'être tancé. Natacha se trouvait généralement consolée et soulagée après une scène de ce genre.

— Vois-tu, Vania, reprit-elle en me posant une main sur l'épaule pendant que d'un regard caressant elle semblait vouloir me disposer en sa faveur, il m'a paru peu pénétré… il se donne des airs de mari ; il semblait vouloir jouer le rôle d'un homme marié depuis dix ans et encore aimable. Il riait, se tournait, posait. Il était pressé d'aller chez Catherine Féodorovna… n'écoutait pas ce que je lui disais, parlait d'autre chose ; tu sais, cette vilaine habitude de la haute société dont nous nous sommes efforcés de le corriger. Bref, il a été si… comment dire ?… si indifférent… Mais comme j'y vais ! Ah ! nous sommes bien exigeants ! quels despotes nous faisons ! Ge n'est qu'à présent que je m'en aperçois. Nous ne pardonnons pas un simple changement de visage, et encore Dieu sait d'où il provient ! Tu avais bien raison de me gronder. C'est ma faute. Nous nous créons des chagrins, puis nous nous plaignons… Merci, Vania, tu m'as réconfortée. Ah ! s'il pouvait venir aujourd'hui ! Mais quoi ! il se fâcherait peut-être à cause de tantôt.

— Comment ! vous avez déjà eu une querelle ! m'écriai-je tout étonné.

— Pas l'ombre ! Seulement j'étais un peu triste, et lui, de gai qu'il était d'abord, il est devenu rêveur ; il m'a semblé qu'il prenait congé de moi froidement. Mais je l'enverrai chercher… Tu devrais bien venir aussi.

— Je viendrai, si toutefois je ne suis pas retenu.

— Qu'est-ce qui pourrait te retenir ?

— Une affaire que je me suis mise sur les bras ! Mais je crois que je pourrai venir.

VII

À sept heures précises j'étais chez Masloboïew. Il occupait un appartement de trois pièces assez malpropres, mais bien meublées. Il y régnait une certaine aisance et en même temps l'absence la plus complète d'économie.

Une jeune fille qui pouvait avoir dix-neuf ans vint m'ouvrir la porte ; elle était très-jolie, avait des yeux qui exprimaient la bonté et la gaieté ; sa mise était simple, mais gentille et proprette. Je devinai à l'instant que c'était là cette Alexandra Simonovna dont il avait parlé. Lorsque j'eus dit qui j'étais, elle m'annonça que Masloboïew dormait dans sa chambre, mais qu'il m'attendait, et me mena auprès de lui. Masloboïew, couché sur un magnifique canapé, était couvert de son manteau crotté ; sa tête reposait sur un coussin de cuir tout râpé. Il dormait d'un sommeil très-léger, car il se réveilla à mon entrée.

— Ah ! le voilà ! s'écria-t-il. Je viens de te voir en rêve. Cela veut dire qu'il est temps ; en route !

— Où allons-nous ?

— Chez une dame.

— Chez quelle dame ? Pourquoi ?

— Chez madame Boubnow. Quelle belle femme ! poursuivit-il en s'adressant à Alexandra Simonovna, et il fit comme s'il envoyait de la main un baiser au souvenir de la Boubnow.

— Le voilà parti ! encore de ses inventions ! dit Alexandra Simonovna, qui se crut obligée de se fâcher un peu.

— Vous ne vous connaissez pas ? Alexandra Simonovna, je te présente un des généraux de la littérature ; on ne les voit gratis qu'une fois l'an, ces généraux ; le reste du temps, ce n'est qu'en payant.

— Voilà qu'il veut toujours m'attraper. Ne l'écoutez pas, je vous en prie ; il ne fait que se moquer de moi. De quels généraux parle-t-il ?

— Je vous dis justement que ce sont des généraux d'une catégorie à part. Et que Son Excellence ne nous prenne pas pour une sotte ; nous avons plus

d’esprit que nous n’en avons l’air.

— Ne l’écoutez pas ! il se moque toujours de moi en présence des gens comme il faut, ce sans vergogne ! Il ferait bien mieux de me mener une fois au théâtre.

— Alexandra Simonovna, aimez vos… Avez-vous oublié ce que vous devez aimer ? Auriez-vous oublié ce tout petit mot, que je vous ai appris ?

— Je ne l’ai certes pas oublié… Une absurdité quelconque !

— Eh bien ! quel est-il, ce petit mot ?

— Il veut me faire rougir en présence d’étrangers ! Il signifie peut-être quelque chose de vilain. Ma langue séchera plutôt que de le prononcer.

— Cela veut dire que vous l’avez oublié.

— Mais non, je ne l’ai pas oublié : pénates ! Aimez vos pénates… quelles idées il lui vient ! il n’y a peut-être jamais eu de pénates, et pourquoi devrais-je les aimer ? Il ment à tour de bras !

— À présent, chez madame Boubnow !…

— Fi donc ! avec ta Boubnow ! Et Alexandra Simonovna indignée quitta la chambre.

— Il est temps, allons ! Alexandra Simonovna, au revoir !

Nous sortîmes.

— D’abord prenons ce fiacre. C’est ça ! Depuis que nous nous sommes quittés, j’ai recueilli quelques données, pas des conjectures, mais des faits précis. Ce ventru est une atroce canaille, un être vil, dégoûtant, plein de lubies et de goûts infâmes, et la Boubnow est déjà connue depuis longtemps pour certaines manœuvres de ce genre. Elle a failli être attrapée dernièrement à propos d’une petite fille appartenant à une honnête famille. Cette robe de mousseline m’inquiétait, d’autant plus que j’avais déjà entendu quelque chose auparavant. Depuis, j’ai eu, par hasard, quelques renseignements qui me semblent sûrs. Quel âge a la petite ?

— Elle peut avoir treize ans, à juger d’après le visage.

— Et peut-être moins, d’après la taille. C’est ainsi qu’elle fait. Selon la nécessité, elle dit onze ou quinze. Et comme la pauvre enfant est sans famille, sans défense, elle…

— Est-ce possible ?

— Et que pensais-tu ? Croyais-tu que c'était par pure commisération que la Boubnow avait pris cette orpheline chez elle ? Si le ventru est déjà par là, la chose est certaine. Ils se sont vus ce matin de bonne heure, on a promis à ce butor de Sisobrioukhow la femme d'un employé qui a rang de colonel d'état-major : les fils de marchands en bamboche s'informent toujours du grade. C'est comme dans la grammaire latine : la signification l'emporte sur la terminaison. Ma foi ! je crois que je suis encore ivre de tantôt. C'est égal ! madame Boubnow, je t'apprendrai à faire de pareilles choses. Elle veut jouer un tour à la police. Blague ! Moi, elle me craint : elle sait que nous avons une histoire à régler… tu comprends.

J'étais abasourdi et n'avais qu'une crainte, celle d'arriver trop tard : je dis au cocher d'accélérer le pas.

— Sois tranquille, les mesures sont prises, me dit Masloboïew. Mitrochka est là ; Sisobrioukhow payera en argent ; le ventru, cette canaille, en nature. Nous avons décidé ça tantôt. Quant à la Boubnow, ça me regarde… ça lui apprendra…

Nous nous arrêtâmes au restaurant ; Mitrochka n'y était pas. Après avoir ordonné au cocher de nous attendre, nous nous rendîmes chez la Boubnow ; Mitrochka était posté près de la porte cochère. Une vive lumière éclairait les fenêtres, et l'on entendait le rire aviné de Sisobrioukhow.

— Ils sont là depuis un quart d'heure, dit Mitrochka. C'est le meilleur moment.

— Mais comment entrerons-nous ?

— Comme hôtes, répliqua Masloboïew. Elle me connaît, et Mitrochka aussi ; tout est fermé, mais pas pour nous. Il frappa doucement ; la porte cochère s'ouvrit aussitôt Le dvornik échangea un regard d'intelligence avec Mitrochka et nous laissa passer. Il nous conduisit sans bruit à un petit escalier, heurta à une porte et dit qu'il était seul ; on ouvrit, et nous entrâmes tous ensemble, pendant qu'il disparaissait.

—Aïe ! qui êtes-vous ? s'écria la Boubnow ivre et les vêtements en désordre, debout dans l'antichambre, une bougie à la main.

— Est-ce que vous ne nous reconnaissez pas, Anna Triphonovna ? vous ne reconnaissez pas vos estimables hôtes ? Qui serait-ce sinon nous ?…

Philippe Philippitch.

— Ah ! c'est vous… Comment avez-vous… je… non… veuillez entrer par ici.

Elle était tout effrayée.

— Où ça, par ici ? Derrière cette cloison ?… Non, vous allez nous recevoir mieux que ça ; nous boirons du frappé ; et vous aurez peut-être quelques petites chéries !

En un clin d'œil elle reprit contenance.

— Pour des convives aussi précieux, on en ferait sortir de dessous terre ; on en ferait venir de la Chine.

— Chère Anna Triphonovna ! deux mots : est-ce que Sisobrioukhow est ici ?

— Oui.

— J'ai besoin de lui. Comment se permet-y, le gredin, de foire la noce sans moi ?

— Il ne vous a sûrement pas oublié : il attend quelqu'un, vous sans doute.

Masloboïew poussa une porte, et nous nous trouvâmes dans une chambre de moyenne grandeur à deux fenêtres garnies de pots de géranium ; entre autres meubles il y avait un mauvais piano. Mitrochka avait disparu pendant que nous causions dans l'antichambre. Je sus plus tard qu'il n'était pas entré, mais qu'il avait attendu derrière la porte, pour ouvrir à quelqu'un. La femme fardée aux cheveux mal peignés, que j'avais vue le matin par-dessus l'épaule de la Boubnow, se trouvait être la commère de Mitrochka.

Sisobrioukhow était assis sur un étroit canapé en faux acajou, devant une table ronde sur laquelle il y avait deux bouteilles de Champagne et une bouteille de rhum, des assiettes de bonbons, de pain d'épice et de noix. À côté de lui était assise une hideuse créature d'une quarantaine d'années, marquée de la petite vérole, en robe de taffetas noir et parée de bracelets et d'une broche en cuivre doré. C'était la femme du colonel, évidemment une contre-façon. Sisobrioukhow était ivre et très-gai : le ventru, son compagnon, brillait par son absence.

— Est-ce qu'on agit de la sorte ? hurla Masloboïew ; il vous invite chez Dussaux, et il vient se soûler ici !

— Philippe Philippitch, je suis heureux de vous voir ! bredouilla Sisobrioukhow en se levant pour venir à notre rencontre.

— Tu bois tout seul !

— J'en demande bien pardon.

— Allons, ne t'excuse pas, verse-nous plutôt : nous sommes venus nous amuser avec toi, et j'ai amené un ami, dit-il en me désignant.

— Enchanté ! je veux dire bien heureux… Hi !

— Dire qu'ils appellent ça du Champagne ! dit Masloboïew. C'est du kislistchi[2].

— Vous nous faites injure !

— Si tu n'oses plus te montrer chez Dussaux, pourquoi invites-tu encore les gens ?

— Il vient de raconter qu'il a été à Paris, dit la colonelle, c'est sans doute une craque.

— Fédocia Titichna, c'est blessant ! nous y avons été, nous y fûmes.

— Bon ! qu'est-ce qu'un pareil moujik irait faire à Paris ?

— Nous y fûmes, nous nous y illustrâmes même, Karpe Vassilitch et moi. Vous connaissez Karpe Vassilitch ?

— J'ai bien besoin de connaître ton Karpe Vassilitch…

En ce moment, un cri perçant, un cri terrible retentit dans une pièce dont nous devions être séparés par plusieurs autres chambres. Je tressaillis et poussai aussi un cri : j'avais reconnu la voix d'Hélène. D'autres cris se succédèrent, accompagnés de jurements et de tout un remue-ménage, suivi enfin du bruit clair et sonore de soufflets bien appliqués. C'était Mitrochka qui se payait en nature. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Hélène, pâle, les yeux hagards, sa robe de mousseline blanche chiffonnée et déchirée, comme à la suite d'une lutte, se précipita dans la chambre. J'étais en face de la porte ; elle se jeta tout droit sur moi et m'enlaça de ses bras. Tous se levèrent brusquement, saisis de frayeur. On entendait des cris et des gémissements, et une seconde après, Mitrochka parut à la porte, traînant par les cheveux son ennemi ventru qu'il avait mis dans l'état le plus navrant qu'on pût s'imaginer. Il le tira jusqu'au seuil de la porte et nous le lança dans la chambre.

— Le voilà, prenez-le ! cria Mitrochka, le visage radieux.

— Mon cher, me dit Masloboïew, en me mettant la main sur l'épaule, prends le fiacre et emmène la petite ; nous n'avons plus besoin de toi. Nous verrons demain ce qui reste à faire.

Sans me le faire répéter, je conduisis Hélène hors de ce bouge. Je ne sais pas ce qui se passa ensuite ; la Boubnow était comme foudroyée. L'affaire avait été menée si rapidement qu'elle n'avait pas pu s'y opposer : personne ne mit obstacle à mon départ, je trouvai le fiacre qui attendait, et vingt minutes après j'étais chez moi.

Hélène était à demi morte. Je lui dégrafai sa robe, je lui aspergeai la figure avec de l'eau et la couchai sur mon canapé. Elle était secouée par la fièvre. En considérant sa petite figure pâle, ses lèvres incolores, ses cheveux noirs rabattus de côté, mais qui avaient été peignés avec soin, sa toilette, des rubans roses restés encore çà et là sur sa robe, je compris toute cette hideuse histoire.

Pauvre enfant ! La fièvre augmentait. Je résolus de ne pas la quitter et de ne pas aller chez Natacha. De temps à autre elle soulevait ses longs cils et me regardait fixement. Ce ne fut que longtemps après minuit qu'elle s'endormit. Je m'assoupis sur une chaise, auprès d'elle.

[2] Boisson aigre faite avec du pain.

VIII

Je me réveillai de bonne heure. Mon sommeil avait été interrompu presque toutes les demi-heures ; je m'approchai de ma petite malade. Elle avait toujours de la fièvre et un peu de délire, mais vers le matin elle se calma un peu et s'endormit profondément. C'est bon signe, me dis-je. Je résolus de profiter de son sommeil pour courir chez un médecin de ma connaissance, un vieux célibataire, bon comme le pain. De temps immémorial, il demeurait seul avec une vieille ménagère allemande. J'étais chez lui à huit heures, et il me promit de venir à dix.

J'avais grande envie de passer chez Masloboïew, mais je réfléchis qu'il ne serait pas encore levé après les fatigues de la veille, et que si Hélène se réveillait en mon absence, elle s'effrayerait de se trouver chez moi : dans son état, elle ne savait peut-être plus comment elle y était arrivée.

Elle se réveilla au moment où j'entrais dans la chambre, Je lui demandai comment elle se sentait. Ses yeux noirs pleins d'expression restèrent longtemps fixés sur moi. Il me sembla qu'elle se souvenait de tout et qu'elle avait toute sa connaissance. Ne pas répondre était son habitude ; la veille et l'avant-veille, elle n'avait pas non plus répondu à mes questions et m'avait regardé de ce regard fixe et obstiné qui exprimait à la fois la perplexité, la fierté et une curiosité farouche. Maintenant j'y voyais quelque chose de dur et de défiant. Je mis ma main sur son front ; elle l'écarta doucement et sans rien dire de sa petite main amaigrie, et se tourna vers la muraille.

Hélène s'était retournée et suivait tous mes mouvements. Je lui offris du thé, mais pour toute réponse elle se tourna de nouveau vers la muraille.

On aurait dit qu'elle était fâchée contre moi. Singulière enfant !

Mon vieux docteur vint, comme il l'avait promis, à dix heures. Il examina la malade avec son attention tout allemande et me donna le meilleur espoir ; quoiqu'elle eût de la fièvre, il n'y avait rien à craindre. Il ajouta que la petite devait avoir une autre maladie antérieure, des palpitations de cœur peut-être, qu'il faudrait l'observer, mais que, pour le moment, elle ne courait aucun

danger. Il prescrivit une potion et des poudres, plutôt par habitude que par nécessité, et se mit, tout en examinant mon logis avec curiosité, à me faire des questions sur sa présence chez moi, mais je lui dis que c'était une longue histoire. Ce petit vieux était affreusement babillard.

Hélène l'étonna beaucoup ; elle retira brusquement sa main pendant qu'il lui tâtait le pouls et ne voulut pas montrer sa langue. Elle ne répondit pas un mot à ses questions ; mais, tout le temps, son regard resta obstinément fixé sur une immense croix de Saint-Stanislas qu'il avait au cou. Je trouvai superflu de lui rien raconter.

— Si vous avez besoin de moi, faites-le-moi savoir, dit-il en partant. Maintenant, il n'y a pas de danger.

Je décidai de ne pas sortir et de quitter ma malade le moins possible jusqu'à sa complète guérison. J'écrivis donc à Natacha que je ne pouvais pas aller la voir, et je mis ma lettre à la boîte en allant à la pharmacie.

Hélène s'était rendormie ; il lui échappait pendant son sommeil de légers gémissements, de petits cris ; tout son corps frissonnait ; elle se réveillait et me jetait des regards irrités, comme si mon attention lui eût été à charge ; ce qui me faisait beaucoup de peine.

Vers onze heures, Masloboïew arriva. Il était préoccupé et distrait, et n'était venu qu'en passant.

— Je pensais bien que tu étais mal logé, me dit-il ; mais je ne m'attendais pas à te trouver dans un pareil coffre ; car c'est un coffre, et non un appartement. Mettons que c'est un détail ; cependant ces ennuis, ces embarras extérieurs ne font que te distraire de ton travail ; j'y réfléchissais pendant que nous allions chez la Boubnow. Moi, vois-tu, mon cher, j'appartiens par ma nature et ma position sociale au nombre de ces gens qui ne font rien de sensé et qui prêchent la raison aux autres. Je viendrai te voir demain ou après-demain, et je t'attends chez moi dimanche matin ; j'espère que ce qui concerne cette petite fille sera terminé jusque-là, et nous parlerons sérieusement, car je vois qu'il faut s'occuper sérieusement de toi. Est-il permis de vivre de la sorte ! Hier, je me suis contenté d'une allusion ; aujourd'hui, je te montrerai la chose au point de vue de la logique. Et enfin, dis-moi si tu crois déshonorant d'accepter pour quelque temps de l'argent de

moi.

— Ne te fâche pas, lui dis-je en l'interrompant. Dis-moi, comment les choses ont-elles fini hier ?

— Mais de la manière la plus simple, et nous avons atteint notre but. Tu comprends. Mais je suis pressé, je ne suis entré que pour te dire que j'ai beaucoup à faire, et te demander si tu penses la placer quelque part ou la garder chez toi : il te faut y réfléchir.

— Je ne sais rien encore de certain à cet égard, je t'attendais pour te consulter. Comment la garderais-je chez moi ?

— En qualité de servante.

— Plus bas, elle pourrait nous comprendre ; elle a tressailli en t'apercevant : elle se rappelle sans doute ce qui a eu lieu hier.

Je lui dis quelques mots du caractère de l'enfant. J'ajoutai que je la placerais peut-être chez des connaissances, et je parlai de mes deux vieux amis. Il parut intrigué, et je crus remarquer, non sans surprise, que l'histoire de Natacha ne lui était pas complètement inconnue.

— Il y a longtemps que j'ai entendu parler de ça, par hasard, à propos d'une autre affaire, me dit-il ; tu sais que je connais le prince Valkovsky. C'est une excellente idée que celle de mener la petite chez les deux vieux ; elle te gênerait beaucoup. À propos, il lui faudra un papier, un permis de séjour, je m'en charge. Adieu, viens donc me voir. Que fait-elle à présent ? dort-elle ?

— Je crois.

À peine était-il sorti qu'Hélène m'appela.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle. Sa voix tremblait, et elle continuait de me regarder de ce même regard fixe et hardi en même temps.

Je nommai Masloboïew, et je lui dis que c'était par lui que j'avais pu l'arracher de chez la Boubnow, qui avait de lui une sainte terreur. Ses joues se couvrirent d'une vive rougeur, probablement au souvenir de ce qui s'était passé.

— Elle ne viendra pas ici ? me demanda-t-elle en me regardant d'un œil inquiet.

Je la rassurai. Elle garda le silence, me prit la main entre ses petits doigts

brûlants ; mais comme si elle s'était ravisée, elle la lâcha aussitôt. Il ne se peut pas qu'elle ressente du dégoût pour moi, pensai-je ; c'est sans doute une manière à elle, ou… ou bien c'est tout simplement que la pauvre enfant a eu tant de malheurs, qu'elle n'a plus confiance en personne.

En retournant à la pharmacie, je passai chez un traiteur et je pris du bouillon ; mais la petite ne voulut rien manger. Je lui donnai sa potion, et je me mis à travailler. Je croyais qu'elle dormait, mais, m'étant retourné subitement, je m'aperçus qu'elle avait soulevé la tête et qu'elle suivait attentivement ce que je faisais. Je feignis de n'avoir rien remarqué.

À la fin, elle s'endormit d'un sommeil paisible, sans délire et sans plaintes. J'étais dans un grand embarras : Natacha, ignorant ce qui me retenait, pouvait être fâchée de ce que je n'allais pas la voir, ainsi que je le lui avais promis, et blessée de ce que je la laissais seule dans le moment où elle avait peut-être le plus besoin de moi.

Je savais encore moins comment je ferais pour m'excuser auprès de la mère. Je réfléchis, et résolus de courir chez l'une et chez l'autre. Mon absence ne durerait que deux heures ; Hélène dormait et ne m'entendrait pas sortir. Je me levai, jetai mon paletot sur mes épaules, pris ma casquette, et j'allais sortir, lorsqu'elle m'appela. J'en fus très-étonné. Avait-elle fait semblant de dormir ?

— Où voulez-vous me placer ? me demanda-t-elle.

Je ne m'attendais pas à cette question faite à brûle-pourpoint, et je ne répondis pas tout de suite.

— Vous avez dit tantôt à votre ami que vous vouliez me placer. Je ne veux aller chez personne.

Je me penchai sur elle ; elle avait de nouveau de la chaleur, la fièvre revenait. Je la rassurai, et lui dis que si elle voulait rester chez moi, je ne la placerais nulle part. Tout en parlant, je quittai mon paletot et ma casquette ; je ne pouvais me décider à la laisser seule.

— Non, allez, dit-elle, devinant que je voulais rester. J'ai sommeil, je vais dormir.

— Mais comment te laisser seule ?… demandai-je avec hésitation. Au surplus, je ne resterai pas longtemps…

— Allez seulement. Si j'étais malade toute une année, seriez-vous obligé de rester tout ce temps sans sortir ? dit-elle en essayant de sourire et en me regardant d'une manière étrange ; on aurait dit qu'elle luttait contre un bon sentiment qui parlait dans son cœur. Pauvrette ! Son bon et tendre petit cœur se montrait à découvert, malgré la haine qui devait déjà s'y être amassée et malgré son apparente insensibilité.

Je courus d'abord chez Anna Andréievna, qui m'attendait avec une impatience fiévreuse et m'accueillit avec force reproches. Elle était dans une inquiétude affreuse. Son mari était sorti. Je pressentais que la vieille femme n'avait pu y tenir, et que par ses allusions accoutumées elle avait tout raconté. Elle me l'avoua presque en me disant qu'elle n'avait pu s'empêcher de partager sa joie avec lui, qu'il était devenu plus noir qu'un nuage, n'avait pas dit un mot et était parti après le dîner. Elle tremblait de frayeur, et elle me conjura d'attendre avec elle le retour de son mari. Je m'excusai et lui dis qu'elle ne me verrait peut-être pas non plus le lendemain, et que j'étais venu l'en prévenir. Pour le coup, nous faillîmes nous quereller ; elle se mit à pleurer et m'accabla d'amers reproches. Mais quand je fus sur le point de la quitter, elle se jeta à mon cou et me conjura de n'être pas fâché contre son orpheline et d'oublier les paroles qu'elle m'avait dites.

Natacha était de nouveau toute seule, et elle me parut moins contente de me voir que la veille ; on aurait dit que je la dérangeais, que je l'ennuyais. Je lui demandai si Aliocha était venu.

— Oui, répondit-elle ; mais il n'est pas resté longtemps ; il a promis de revenir ce soir.

— Et hier au soir ?

— Non. Il a été retenu, ajouta-t-elle avec volubilité. Et toi, que fais-tu ?

Je vis qu'elle voulait changer de sujet de conversation, et qu'elle n'était pas dans son humeur habituelle, et j'en conclus qu'elle avait quelque nouveau chagrin qu'elle ne voulait pas avouer.

Pour répondre à la question qu'elle m'avait adressée sur ce que je faisais, je lui racontai l'histoire d'Hélène. Elle y prit beaucoup d'intérêt.

— Comment as-tu pu la laisser seule ? s'écria-t-elle lorsque j'eus fini.

Je lui expliquai que j'avais craint qu'elle ne fût fâchée ou qu'elle n'eût

besoin de moi.

— En effet, dit-elle comme si elle se parlait à elle-même tout en réfléchissant, j'ai en effet besoin de toi. Mais laissons cela pour une autre fois. As-tu été chez eux ?

Je lui racontai ma visite à sa mère.

— Oui, Dieu sait comment mon père prendra toutes ces nouvelles. Du reste, qu'y a-t-il à prendre ?

— Ce qu'il y a, lui dis-je, un pareil changement !

— C'est vrai… Où peut-il être allé ?… Si tu pouvais venir demain ! j'aurai peut-être quelque chose à te dire… mais j'ai conscience de t'importuner ainsi ; maintenant retourne auprès de ta malade : voilà deux heures que tu l'as quittée.

— C'est vrai. Adieu, Natacha. Comment Aliocha était-il aujourd'hui ?

— Comme d'habitude.

— Au revoir, chère amie.

— Au revoir !

Elle me tendit négligemment la main, évitant même mon regard. J'en fus surpris, puis je me dis qu'elle avait beaucoup de choses qui lui trottaient par la tête, et des choses qui étaient loin d'être des plaisanteries. Elle me dira tout demain, pensai-je.

Je retournai tristement à la maison ; il faisait déjà sombre quand j'arrivai. Je trouvai Hélène, assise sur le canapé, la tête penchée sur la poitrine, et plongée dans une profonde rêverie. Elle semblait assoupie. Je m'approchai, elle murmurait quelque chose que je ne compris pas, et il me vint aussitôt l'idée qu'elle avait de nouveau le délire.

— Hélène, mon enfant, qu'as-tu ? lui demandai-je en m'asseyant près d'elle et la prenant par la main.

— Je veux m'en aller d'ici… J'aime mieux aller chez elle, dit-elle sans lever la tête.

— Chez qui veux-tu aller ? lui demandai-je tout étonné.

— Chez elle, chez la Boubnow. Elle dit que je lui dois beaucoup d'argent, qu'elle a fait enterrer maman avec son argent… Je ne veux pas qu'elle insulte maman… Je veux travailler chez elle et la payer par mon travail… Puis je

m’en irai de chez elle, mais à présent je veux y retourner.

— Calme-toi, Hélène ; tu ne peux pas y aller, lui répondis-je, elle te tourmenterait, elle te perdrait…

— Qu’elle me perde ! qu’elle me tourmente ! reprit-elle avec feu. Une mendiante me l’a dit. Je suis pauvre, je veux être pauvre ; je serai pauvre toute ma vie ; ma mère me l’a ordonné, quand elle est morte. Je travaillerai… Je ne veux pas cette robe…

— Je t’en achèterai demain une autre et je t’apporterai tes livres. Tu demeureras avec moi, je ne te placerai chez personne, à moins que tu ne le désires toi-même, calme-toi…

— Je m’engagerai comme ouvrière.

— Bien, bien ! mais tranquillise-toi, couche-toi, dors ! Elle se mit bientôt à sangloter ; je ne savais que faire.

J’allai chercher de l’eau et je lui mouillai les tempes. Elle tomba enfin sans forces sur le canapé, et le frisson de la fièvre la reprit. Je la couvris de tout ce qui me tomba sous la main, et elle s’endormit, mais d’un sommeil agité et fréquemment interrompu. Quoique je n’eusse pas beaucoup marché pendant la journée, je n’en pouvais plus de fatigue, et je me couchai. De noirs présages tourbillonnaient dans mon esprit, et je pressentais que cette enfant me causerait beaucoup de peines et de chagrins. Mais Natacha m’inquiétait par-dessus tout. Il m’est rarement arrivé de m’endormir avec des pensées aussi lugubres que cette malheureuse nuit.

IX

Je m'éveillai le lendemain à neuf heures ; je me sentais tout malade ; la tête me tournait et me faisait atrocement mal. Je regardai le lit d'Hélène, il était vide. J'entendis frotter quelque chose sur le plancher, à droite de ma chambre ; je sortis, et je l'aperçus un petit balai à la main et relevant de l'autre sa robe parée qu'elle n'avait pas ôtée depuis l'avant-veille ; le bois préparé pour le poêle était rangé dans un coin ; sur la table bien essuyée se trouvait la théière, qu'elle avait rincée ; elle balayait le plancher ; bref, elle faisait le ménage.

— Hélène, m'écriai-je, qui t'a dit de balayer le plancher ? Je ne te le permets pas, tu es malade ; crois-tu être venue chez moi comme servante ?

— Qui balayera le plancher ? répondit-elle en se redressant et en me regardant. Je ne suis plus malade.

— Je ne t'ai pas prise pour te faire travailler, Hélène ; ce n'est pas comme chez la Boubnow. D'où as-tu ce vilain balai ?

— Il est à moi, je l'avais apporté pour balayer quand grand-papa demeurait ici, et je l'avais caché dans le poêle.

Je rentrai tout pensif dans la chambre, croyant comprendre que mon hospitalité lui était à charge et qu'elle voulait me montrer qu'elle n'entendait pas demeurer chez moi pour rien. Quelle fierté de caractère ! me dis-je. Un instant après, elle rentra et s'assit en silence. Elle me regardait comme si elle avait eu quelque question à me faire. Pendant ce temps j'avais préparé le thé ; je lui en versai une tasse que je lui donnai avec un morceau de pain blanc. Elle accepta sans rien dire. Elle n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures.

— Voilà que tu as sali ta jolie robe, lui dis-je en remarquant une grande raie sale sur le bas de la jupe.

Elle regarda la tache, posa sa tasse, et froidement, avec calme, elle prit des deux mains la jupe de mousseline et, d'un mouvement brusque, la déchira du haut en bas. Puis sans dire un mot, elle leva sur moi son regard fixe et brillant. Elle était devenue blême.

— Que fais-tu, Hélène ? m'écriai-je, persuadé que j'étais en présence d'une folle.

— C'est une vilaine robe, dit-elle presque suffoquée par l'émotion. Pourquoi avez-vous dit que c'était une jolie robe ? Je ne puis pas la porter, s'écria-t-elle tout à coup en se levant. Je veux la déchirer. Je ne lui ai pas demandé de me faire belle, c'est elle qui l'a voulu de force. J'en ai déjà déchiré une, je déchirerai celle-ci. Je veux la déchirer, la déchirer, la déchirer !…

Et en un clin d'œil, la malheureuse robe fut mise en loques. Lorsqu'elle eut fini, elle avait peine à se tenir debout. J'étais extrêmement surpris de cette exaspération, et la petite me jetait un regard provocateur, comme si, moi aussi, j'eusse été coupable envers elle. Du reste, il n'y avait pas grand mal ; je pensais lui acheter le jour même une robe neuve, et je ne voulus pas remettre de le faire : la douceur et la bonté pouvaient seules avoir prise sur cette pauvre petite créature que le malheur avait aigrie et effarouchée. On aurait dit qu'elle n'avait jamais vu de bonnes gens. Si elle avait, malgré l'attente d'un cruel châtiment, mis en lambeaux sa première robe, avec quelle exaspération ne devait-elle pas considérer celle-ci, qui lui rappelait un moment si peu éloigné et si affreux !

Il était facile d'acheter à la friperie et à bon marché une jolie petite robe toute simple ; mais j'étais presque sans argent pour le quart d'heure. Aussi avais-je pensé la veille au moyen de m'en procurer. Je pris mon chapeau, Hélène suivait tous mes mouvements, semblant s'attendre à quelque chose.

— M'enfermerez-vous de nouveau comme hier ? me demanda-t-elle en me voyant prendre la clef.

— Chère enfant, lui dis-je en m'avançant vers elle, ne sois pas fâchée contre moi ; je t'enferme parce que quelqu'un peut venir : tu es malade, tu pourrais avoir peur. Et Dieu sait qui peut venir, la Boubnow pourrait s'aviser de…

Je n'y croyais pas, je l'enfermais parce que je me méfiais d'elle : il me sembla qu'il lui venait tout à coup l'idée de s'enfuir, et je résolus de prendre mes précautions jusqu'à nouvel ordre. Elle se tut, et je l'enfermai cette fois encore.

Je connaissais un éditeur qui publiait un ouvrage en un grand nombre de volumes. J'avais quelquefois travaillé pour lui quand j'étais à court d'argent. Il m'avança vingt-cinq roubles sur un article que je m'engageai à lui faire dans les huit jours.

Je me rendis au marché, et j'eus bientôt trouvé une fripière, à laquelle je donnai approximativement la taille de la petite fille ; et, en un clin d'œil, elle m'eut choisi une petite robe d'indienne claire, qui n'avait été lavée qu'une fois et d'un prix très-modique. J'achetai aussi un fichu ; je me dis que l'enfant aurait besoin d'une petite pelisse, d'un manteau ou de quelque chose de ce genre, car il commençait à faire froid, et elle n'avait absolument rien ; mais je remis cet achat, à un autre jour. Elle était tellement susceptible et fière que je ne savais quel accueil elle ferait à la robe, que j'avais prise à dessein aussi simple, aussi peu voyante que possible. Je pris encore deux paires de bas de fil et une de laine ; je pouvais les lui donner sous prétexte qu'elle était malade et que la chambre était froide. Il lui fallait aussi du linge, mais je laissai cela jusqu'au moment où nous aurions fait plus ample connaissance. Enfin, je fis l'acquisition d'une vieille draperie pour la tendre devant le lit, chose indispensable, et dont elle serait sans doute très-satisfaite. À une heure, j'étais de retour avec toutes mes emplettes. La porte s'ouvrait presque sans bruit, de sorte qu'elle ne m'entendit pas rentrer. Elle était devant ma table à feuilleter mes livres et mes papiers ; en m'entendant, elle s'éloigna de la table en rougissant. Je regardai le livre qu'elle venait de poser ; c'était mon premier roman, et mon nom se trouvait sur le titre.

— Pourquoi m'avez-vous renfermé ? dit-elle d'un ton de taquinerie. Quelqu'un a frappé à la porte.

— C'était peut-être le médecin, lui dis-je ; n'as-tu pas répondu ?

— Non.

Je défis mon paquet, j'en tirai les vêtements.

— Chère petite amie, lui dis-je, tu ne peux pas rester ainsi déguenillée ; aussi t'ai-je acheté une robe de tous les jours, tout à fait bon marché, de sorte que tu n'as pas besoin d'avoir des scrupules à cet égard ; elle ne coûte qu'un rouble vingt-cinq kopecks.

Je posai la robe sur le canapé, elle rougit et me regarda étonnée et confuse

; mais quelque chose de doux, de tendre, brillait dans ses yeux. Voyant qu'elle se taisait, j'allai à ma table. Ma conduite lui causait évidemment une grande surprise, mais elle s'efforçait de la maîtriser et restait assise, les yeux baissés.

La tête me tournait et me faisait toujours plus mal ; l'air frais ne m'avait pas soulagé. Il me fallait cependant aller chez Natacha, au sujet de laquelle mon inquiétude ne faisait qu'augmenter. Tout à coup Hélène m'appela ; je me tournai vers elle.

— Quand vous sortez, ne m'enfermez pas, dit-elle en tirant de ses petits doigts la passementerie du canapé, sans me regarder, comme absorbée dans cette occupation. Je ne m'en irai pas.

— Très-bien, Hélène, j'y consens ; mais s'il vient quelqu'un ? Et Dieu sait qui peut venir !

— Laissez-moi la clef, je fermerai en dedans ; si quelqu'un frappe, je dirai que vous êtes sorti.

Et elle me regardait d'un œil malicieux comme pour me dire : Ce n'est pas plus difficile que ça.

— Qui est-ce qui blanchit votre linge ? me demanda-t-elle sans attendre ma réponse.

— Une femme qui demeure dans cette maison.

— Moi aussi je sais blanchir le linge. Et où avez-vous pris le dîner hier ?

— Chez le traiteur.

— Je sais faire la cuisine. Je vous ferai à manger.

— Assez, Hélène ! Tu plaisantes. Quelle cuisine saurais-tu faire ?

Elle se tut et baissa les yeux ; ma remarque lui avait fait de la peine. Nous gardâmes tous deux le silence pendant quelques minutes.

— De la soupe, dit-elle tout à coup, sans lever la tête.

— Que dis-tu ? fis-je tout étonné.

— Je sais faire la soupe, j'en faisais à maman quand elle était malade ; j'allais aussi au marché.

— Tu vois, Hélène, tu vois combien tu es fière ! lui dis-je en m'asseyant auprès d'elle. J'agis envers toi comme mon cœur me dit de le faire ; tu es seule, orpheline, malheureuse, je veux te secourir. Toi aussi, tu me secourrais

si j'étais malheureux ; cependant tu ne veux pas penser ainsi, et tu trouves pénible d'accepter une bagatelle, tu veux me payer, travailler pour moi, comme si j'étais la Boubnow, comme si je te reprochais quelque chose.

Ses lèvres s'agitèrent comme pour dire quelque mot, mais elle garda le silence.

Je me levai pour aller chez Natacha ; je lui laissai la clef et lui recommandai, si quelqu'un heurtait, de demander qui c'était. Je tremblais qu'il ne fût arrivé à Natacha quelque malheur qu'elle me cachait, ce qu'elle n'avait pas fait auparavant, et j'étais décidé à ne pas rester longtemps chez elle pour ne pas l'irriter ou l'importuner.

J'avais deviné juste : elle m'accueillit d'un regard dur et mécontent. Je voulus repartir sur-le-champ ; mais je sentis mes jambes me manquer.

— Je suis venu te demander conseil, lui dis-je. Que dois-je faire de ma petite pensionnaire ? Et je lui racontai ce qui s'était passé ; elle m'écouta en silence.

— Je ne sais ce que je te dois conseiller, répondit-elle. Ce que tu viens de me dire indique que c'est une étrange petite créature, qui a sans doute beaucoup souffert. Attends qu'elle se rétablisse. As-tu l'intention de la mener chez mes parents ?

— Elle dit qu'elle ne veut pas me quitter, et Dieu sait comment elle serait reçue ; je suis extrêmement embarrassé. Et toi, chère amie, comment vas-tu ? Tu avais l'air malade hier, ajoutai-je avec hésitation.

— Oui, et je ne me sens pas bien aujourd'hui non plus, répondit-elle. N'as-tu vu personne des nôtres ?

— Non, j'irai demain. C'est demain samedi, n'est-ce pas ?

— Oui, pourquoi cette question ?

— C'est samedi que le prince doit venir te voir…

— Oui ! croyais-tu que je l'avais oublié ?

— Non, je t'en ai parlé sans autre intention…

Elle se tint longtemps debout devant moi à me regarder d'un regard fixe et fiévreux.

— Vania, me dit-elle, laisse-moi ; je t'en prie…

Je me levai et la regardai avec surprise.

— Qu'as-tu, chère amie ? il est arrivé quelque chose ! m'écriai-je tout effrayé.

— Il n'est rien arrivé. Demain tu sauras tout ; mais j'ai besoin d'être seule, laisse-moi. Il m'est si pénible, si pénible de te voir !

— Mais dis-moi, au moins…

— Tu sauras tout demain ! Oh ! mon Dieu ! ne veux-tu pas t'en aller… ?

Je sortis stupéfait, sachant à peine ce que je faisais. Mavra me suivit sur le palier.

— Elle est furieuse, dit-elle ; moi, j'ai peur de l'approcher.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle a que le nôtre n'a pas montré son nez depuis trois jours.

— Comment ! il n'est pas venu depuis trois jours ? m'écriai-je ; mais elle m'a dit qu'il était venu hier matin et qu'il avait l'intention de venir le soir…

— Il n'est venu ni le matin ni le soir ; je te dis qu'il y a trois jours qu'on ne l'a pas aperçu. Est-il possible qu'elle ait dit cela ?

— Elle me l'a dit.

— Ma foi ! dit Mavra toute rêveuse, il faut que ce soit rude, si elle n'avoue pas qu'il n'est pas venu. Un gentil garçon !

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? m'écriai-je.

— Cela veut dire que je ne sais que faire d'elle, répliqua Mavra en levant les bras : hier au soir elle voulait encore m'envoyer chez lui, et elle m'a rappelée deux fois ; aujourd'hui, elle ne parle même pas. Tu devrais bien aller chez lui ; moi, je n'ose pas la quitter.

Je m'élançai dans l'escalier.

— Viendras-tu ce soir ? me cria Mavra.

— Nous verrons ça là-bas, lui répondis-je sans interrompre ma course. Je viendrai peut-être te demander des nouvelles, à moins que je ne sois plus vivant.

X

Je courus chez Aliocha. Il demeurait à la Petite Morskaïa, chez son père, qui avait un assez grand appartement. Aliocha occupait deux belles chambres. J'avais rarement été chez lui, une seule fois. Quant à lui, il était venu plus souvent chez moi, surtout au commencement de sa liaison avec Natacha. Il était sorti ; j'allai tout droit dans son cabinet et lui écrivis ce billet :

— Aliocha, avez-vous perdu la raison ? Lorsque, l'autre soir, votre père a demandé à Natacha de vous faire l'honneur de devenir votre femme, vous avez été transporté de joie, ce dont j'ai été témoin. Votre façon d'agir depuis lors est étrange, avouez-le. Savez-vous le mal que vous lui faites ? Que dans tous les cas ces lignes vous rappellent que votre conduite envers votre future femme est indigne et légère au plus haut degré. Je n'ignore pas que je n'ai aucun droit de vous faire des remontrances, mais c'est le moindre de mes soucis.

« P. S. — Elle ne sait absolument rien de cette lettre et ne m'a pas même parlé de vous. »

Je cachetai ce billet et le laissai sur sa table. Le domestique me dit qu'Aliocha n'était presque jamais chez lui et qu'il ne rentrerait que tard dans la nuit.

Je pus à peine retourner à la maison ; j'avais des éblouissements, et mes jambes fléchissaient sous moi. Je trouvai le vieux Ikhméniew assis devant ma table à m'attendre et regardant Hélène avec étonnement.

Hélène le regardait avec une surprise non moins grande et gardait un silence obstiné. Elle doit lui sembler bien singulière, pensai-je.

— Voilà une heure que je t'attends, dit-il, et je t'avoue que je ne pensais pas te trouver ainsi, ajouta-t-il en examinant la chambre et en clignant légèrement de l'œil du côté d'Hélène. Je remarquai qu'il jetait plus triste et plus agité qu'à l'ordinaire.

— Assieds-toi, continua-t-il, j'ai à te parler. Mais qu'as-tu donc ? Qu'est-ce que c'est que cette figure ? Es-tu malade ?

— Je ne me sens pas bien ; la tête me tourne depuis ce matin.

— Ah ! prends garde, il ne faut pas négliger ces choses-là. Tu auras pris froid.

— Non, c'est tout simplement un accès nerveux. Cela m'arrive fréquemment. Mais vous, vous n'êtes pas non plus bien portant.

— Ce n'est rien… J'ai des ennuis. Assieds-toi.

Je m'assis en face de lui. Il se pencha légèrement vers moi et me dit à demi-voix :

— Ne la regarde pas, et faisons semblant de parler d'autre chose. Qui est-ce ?

— Je vous le dirai après ; c'est une orpheline, la petite-fille de ce Smith qui demeurait dans cette chambre et qui est mort à la confiserie.

— Tiens ! il avait une petite fille ! Sais-tu qu'elle est très-drôle ? Elle a une manière de vous regarder ! Si tu avais tardé encore cinq minutes, je n'y tenais plus. Elle ne voulait pas m'ouvrir, et jusqu'à présent pas une syllabe. Comment est-elle chez toi ? Elle est sans doute venue chez son grand-père, ignorant qu'il était mort.

— Oui, elle était bien malheureuse. Le vieux a parlé d'elle en mourant.

— Hem ! Tel grand-père, telle petite-fille. Tu me raconteras ça après. Peut-être y aura-t-il moyen de l'aider, puisqu'elle est si malheureuse… Ne pourrait-elle pas nous laisser un peu ? j'ai à te parler d'affaires, de choses sérieuses.

— Où irait-elle ? elle demeure chez moi.

Je lui dis quelques mots pour le mettre au courant, et j'ajoutai que nous pouvions causer devant elle, que c'était encore une enfant.

— Oui, oui… c'est juste. Mais tu m'as abasourdi. Elle est tout à fait chez toi !

La petite restait silencieuse et la tête baissée, tiraillant de ses petits doigts la bordure du canapé ; elle sentait qu'elle faisait le sujet de notre conversation. Elle avait mis sa nouvelle robe, qui était tout à fait à sa taille, s'était peignée avec soin, et n'eût été la sauvagerie de son regard, c'aurait été une charmante petite fille.

— Pour être bref et clair, commença le vieillard, je te dirai que l'affaire

qui m'amène est excessivement grave…

Il s'était penché sur la table, le visage sombre et préoccupé, et, malgré la brièveté et la clarté qu'il m'avait annoncées, il ne savait par où entrer en matière.

Où veut-il en venir ? pensai-je.

— Je suis venu te demander un service, reprit-il. Mais il faut d'abord que je t'initie à quelques circonstances excessivement… délicates.

Il toussa en me regardant à la dérobée ; il rougit, puis se dépitant de son manque de présence d'esprit :

— Mais quel besoin avons-nous d'explications ? s'écria-t-il tout à coup ; tu comprendras aisément, car rien n'est plus simple : je veux me battre avec le prince, et je suis venu te demander de me servir de témoin…

Je me renversai sur le dossier de ma chaise et le regardai avec stupeur.

— Qu'as-tu à me regarder ainsi ? Tu te dis que je suis fou !

— Permettez, Nicolas Serguiévitch ; quelle raison ? dans quel but ? enfin, comment voulez-vous… ?

— Un prétexte ! un but ! Voilà qui est magnifique !…

— Bien, bien ! je sais ce que vous allez me dire ; mais à quoi cela portera-t-il remède ? à quoi aboutirez-vous ? je n'y comprends rien, je vous l'avoue.

— Je me l'étais bien dit ! Écoute. Notre procès est terminé, ou le sera un de ces jours ; il n'y a plus que quelques formalités sans importance ; je l'ai perdu, et je suis condamné à payer dix mille roubles ; telle est la sentence. Ma propriété d'Ikhménievskoé est sous séquestre, de sorte qu'à l'heure qu'il est cet infâme est sûr de son argent, et que moi, par la remise de ma propriété, je suis redevenu un étranger pour lui. C'est à présent que je relève la tête. Ainsi donc, noble prince ! deux ans durant, vous m'avez outragé, vous avez traîné mon nom dans la boue, vous avez déshonoré moi et les miens, et j'ai été forcé de le supporter ! je n'avais pas le droit de vous provoquer, car vous m'auriez dit en pleine figure : « Ah ! rusé compère, tu veux me tuer, afin de n'avoir pas à débourser l'argent que tu seras condamné à me payer tôt ou tard, tu le sais bien ! Non ! voyons d'abord comment se terminera notre procès ; tu pourras me provoquer ensuite. » À présent, très-noble prince, le procès est

jugé ; vous avez obtenu gain de cause, il ne reste donc plus la moindre difficulté ; vous aurez l'obligeance de venir faire un tour hors de la ville avec moi : voilà à quoi nous en sommes. Ou bien penses-tu que je n'aie pas le droit de me venger enfin de tout, de tout, de tout ?

Ses yeux lançaient des éclairs. Je le regardai longtemps en silence, cherchant à pénétrer sa pensée.

— Nicolas Serguiévitch, dis-je, décidé enfin à prononcer le mot important et sans lequel nous ne pouvions nous comprendre, pouvez-vous être entièrement franc envers moi ?

— Je le puis, répondit-il avec fermeté.

— Dites-moi sans détour si c'est uniquement un sentiment de vengeance qui vous pousse à le provoquer, ou bien si vous avez quelque autre mobile.

— Vania, reprit-il, tu sais que je ne permets à personne de toucher à certains points ; faisons exception pour cette fois, puisque tu as deviné dès le début qu'il n'y avait pas moyen d'éviter celui-là. Oui, j'ai un autre but, celui de sauver ma fille, qui court à sa perte.

— Comment ce duel la sauverait-il ?

— En renversant tout ce qu'ils machinent maintenant. Ne va pas penser que ce soit la tendresse paternelle ou quelque faiblesse de ce genre qui parle en moi. Ce sont là des absurdités. Je ne montre à personne ce qui est au fond de mon âme. Ma fille m'a quitté, elle s'est enfuie de ma maison avec son amant, et moi, je l'ai arrachée de mon cœur, je l'en ai arrachée à jamais, ce même soir, tu t'en souviens, n'est-ce pas ? Que tu m'aies vu sanglotant devant son portrait, il ne s'ensuit pas que je veuille lui pardonner. Je ne lui pardonnais pas non plus alors. Ce n'est pas elle que je pleurais ; je pleurais mon bonheur perdu, mes illusions évanouies. Je pleure peut-être souvent ; je n'ai pas honte d'en faire l'aveu, pas plus que je n'ai honte d'avouer que j'ai aimé mon enfant par-dessus tout. Cela semble en contradiction avec ma conduite. Tu me diras : Si c'est ainsi, si vous êtes devenu indifférent au sort de celle que vous avez cessé de regarder comme votre fille, pourquoi voulez-vous intervenir dans ce qui se trame en ce moment ? À quoi je te répondrai : D'abord, parce que je ne veux pas que cet homme vil et astucieux triomphe, et ensuite par un simple sentiment de la plus vulgaire philanthropie. Pour

n’être plus ma fille, elle n’en est pas moins un être faible et sans défense, que l’on trompe et que l’on trompera encore davantage pour la perdre définitivement. Je ne puis pas me jeter tout droit dans cette affaire, mais je le puis indirectement, en me battant. Si je suis tué, si mon sang coule, il n’est pas possible qu’elle passe sur mon cadavre pour aller s’unir au fils de mon assassin, comme la fille de ce roi (tu te rappelles ce livre dans lequel tu apprenais à lire) qui fit passer son char sur le corps de son père. Et d’ailleurs, s’il se bat, le prince lui-même ne voudra plus de ce mariage. En un mot, je ne veux pas de cette union, et je ferai tous mes efforts pour l’empêcher. Me comprends-tu maintenant ?

— Non. Si vous désirez le bien de Natacha, comment pouvez-vous vous résoudre à mettre empêchement à ce mariage, c’est-à-dire à la seule chose qui puisse la réhabiliter ?

— Fouler aux pieds l’opinion du grand monde, voilà comment elle doit penser ! Il faut qu’elle reconnaisse que ce mariage, cette alliance avec ces gens vils et lâches, avec cette triste société, est le comble de l’ignominie. Un noble orgueil, voilà quelle doit être sa réponse à ce monde. Il se peut alors que je consente à lui tendre la main, et nous verrons qui osera venir diffamer mon enfant !

J’étais stupéfié d’un idéalisme aussi désespéré ; je vis bien que le vieillard était hors de lui, et que c’était la colère qui parlait.

— C’est être par trop idéaliste, lui répondis-je, et en même temps trop cruel. Vous lui demandez une force que vous ne lui avez peut-être pas donnée avec la vie. Croyez-vous qu’elle veuille se marier pour devenir princesse ? Vous savez bien que c’est l’amour, la passion, la fatalité. En définitive, vous exigez d’elle qu’elle méprise l’opinion du monde, et vous même vous vous inclinez devant cette opinion. Le prince vous a offensé ; il vous a publiquement accusé de vouloir, par de vils motifs et par tromperie, vous allier à sa maison princière ; si elle refuse après une proposition formelle de leur part, ce sera la réfutation la plus manifeste et la plus complète de toutes les calomnies. Voilà ce que vous obtenez ! Vous courbez la tête devant l’opinion du prince lui-même, vous le forcez à avouer sa faute, vous voulez le rendre ridicule et vous venger, et vous sacrifiez le bonheur de votre fille.

N’est-ce pas du pur égoïsme ?

Il était assis, sombre et fronçant les sourcils, et resta longtemps sans me répondre.

— Tu es injuste envers moi, Vania, dit-il enfin, et une larme gonfla sa paupière ; je te jure que tu es injuste, mais laissons cela ! Je ne puis pas retourner mon cœur devant toi, continua-t-il en se levant et en prenant son chapeau ; mais un dernier mot : tu parlais tout à l’heure du bonheur de ma fille. Eh bien ! je n’y crois pas, à ce bonheur, sans compter que ce mariage n’aura jamais lieu, même sans mon intervention.

— Comment ! D’où vous vient cette pensée ? Savez-vous quelque chose ? m’écriai-je vivement intrigué.

— Je ne sais rien ; mais ce maudit renard n’a pas pu se résoudre à pareille chose. Tout cela est absurde, ce n’est qu’un leurre. J’en suis persuadé, et, rappelle-toi mes paroles, il en arrivera comme je te dis. Si ce mariage avait lieu, ce ne serait que dans le cas où ce misérable aurait quelque secret calcul qui tournerait à son profit, et je ne comprends décidément pas comment cela pourrait être. Tu n’as qu’à tirer la conclusion. Crois-tu qu’elle puisse être heureuse dans cette union ? Les reproches, les humiliations ne se feraient pas attendre ; elle serait la compagne d’un gamin à qui, maintenant déjà, son amour est à charge et qui, dès qu’elle sera sa femme, la méprisera, l’accablera d’offenses et d’humiliations : la passion s’accroîtra d’un côté à mesure qu’elle se refroidira de l’autre. Puis viendra la jalousie, les tourments, l’enfer, la séparation, le crime peut-être… Vania ! si c’est là ce que vous préparez, si tu y mets la main, tu en répondras devant Dieu ! mais ce sera trop tard ! Adieu !

Je le retins.

— Écoutez, décidons que nous attendrons. Soyez sûr qu’il n’y a pas que deux yeux qui observent cette affaire, et qu’il se peut qu’elle se dénoue pour le mieux, d’elle-même, sans qu’il y ait nécessité d’avoir recours aux moyens extrêmes, à un duel. Le temps est le meilleur faiseur de dénoûments ! D’ailleurs votre dessein est inexécutable. Avez-vous pu penser un instant que le prince se battrait avec vous ?

— Comment ! il refuserait ! tu es fou !

— Je vous jure qu'il ne se battra pas ; il trouvera un faux-fuyant parfaitement honorable, il mènera cette affaire avec une gravité pédantesque, et vous serez couvert de ridicule…

— De grâce, cher ami, de grâce ! Après cela je m'avoue vaincu. Comment ferait-il pour refuser ? On voit que tu es poëte. Trouves-tu qu'il soit messéant de se battre avec moi ? Je le vaux bien ; je suis un vieillard, un père outragé ; j'ai pour témoin un littérateur russe, donc un homme honorable… Je ne comprends vraiment pas ce qu'il te faut encore…

— Vous verrez. Il donnera telles raisons que vous, le premier, vous trouverez qu'il est impossible que vous vous battiez.

— Hem ! fort bien, mon ami, j'attendrai. Nous verrons ce que le temps amènera ; mais donne-moi ta parole d'honneur que tu ne diras rien de notre conversation, ni là-bas ni à ma femme.

— Je vous la donne.

— Puis, Vania, fais-moi la grâce de ne plus jamais revenir sur ce sujet.

— Je vous le promets.

— Encore une prière pour finir : tu t'ennuies chez nous, je le sais, mais viens nous voir plus souvent, je t'en prie : ma pauvre Anna Andréievna t'aime tant et… et… elle est si triste sans toi… tu comprends, n'est-ce pas, Vania ?

Et il me serrait la main à la briser. Je lui promis de tout mon cœur ce qu'il me demandait.

— Maintenant, Vania, il reste encore une question chatouilleuse. As-tu de l'argent ?

— De l'argent ? répétai-je tout étonné.

— Oui (il rougit et baissa Les yeux) ; à voir ton logement… les circonstances… tu peux avoir des dépenses imprévues (surtout à présent)… tiens, cher ami, voici cent cinquante roubles, en cas de besoin… pour la première occasion…

— Cent cinquante roubles, et encore pour la première occasion, au moment où vous venez de perdre votre procès !…

— Vania ! tu ne me comprends pas. Il peut se présenter des cas extraordinaires. Il y a certains moments où l'argent procure une situation

indépendante et permet de prendre librement une résolution. Tu n'en as peut-être pas besoin en ce moment ; mais tu peux en avoir besoin bientôt. Dans tous les cas, je te les laisse ; si tu ne les dépenses pas, tu me les rendras. Sur ce, au revoir ! Dieu ! que tu es pâle ! tu es vraiment malade…

Je pris l'argent : j'avais compris de reste pourquoi il me le laissait.

— Je puis à peine me tenir sur mes jambes, lui répondis-je.

— Il faut te soigner, cher ami ; ne sors plus aujourd'hui. Je dirai ton état à Anna Andréievna. Ne faudrait-il pas. appeler un médecin ? Je viendrai te voir demain, ou du moins je tâcherai si mes jambes peuvent me porter. Tu ferais bien de te coucher… Adieu donc ; adieu, petite fille. Pourquoi te détournes-tu ? Tiens, me dit-il à l'oreille, prends encore ces cinq roubles pour la petite. Mais ne lui dis pas que c'est de moi : achète-lui des souliers, du linge… il lui manque, sans doute, beaucoup de choses. Adieu, cher ami…

Je l'accompagnai jusqu'à la porte cochère, et j'envoyai le portier me chercher à manger. Hélène n'avait pas encore dîné…

XI

À peine étais-je remonté chez moi, que je vis la chambre tourner autour de moi, et je tombai de tout mon long sur le plancher. Hélène jeta un cri et se précipita pour me retenir, c'est tout ce que je me rappelle.

Je me retrouvai couché. Hélène me raconta plus tard qu'elle m'avait transporté sur le canapé avec l'aide du portier qui revenait avec le dîner. Je me réveillai à diverses reprises, et chaque fois je voyais penché sur moi le petit visage compatissant et soucieux de l'enfant, et la gentille image de la pauvre petite m'apparaissait comme une vision au milieu de mon assoupissement. Elle me donnait à boire, arrangeait mon lit ou bien, assise auprès de moi, triste et effrayée, elle lissait mes cheveux de ses petits doigts. Une fois je me souviens que je sentis ses lèvres sur mon front. Une autre fois je m'éveillai tout à coup, et, à la lueur de la chandelle qui achevait de se consumer sur ma table, je la vis la tête sur mon oreiller, dormant d'un sommeil inquiet ; ses lèvres pâles étaient entr'ouvertes, et elle tenait sa main sur sa joue brûlante. Cela dura jusque vers le matin. La chandelle s'était éteinte, et les rayons clairs et roses de l'aurore jouaient le long du mur. Hélène était assise sur une chaise, soutenant sa tête de son bras gauche, étendu sur la table, et dormait profondément ; je considérai cette petite figure d'enfant couverte, même pendant le sommeil, d'une expression de précoce tristesse, et d'une beauté étrange et maladive, ce petit visage tout pâle avec ses longs sourcils arqués, ces joues amaigries encadrées de cheveux noirs comme le jais qui, négligemment noués, retombaient épais et lourds sur son épaule : sa main droite reposait sur mon oreiller, je baisai doucement cette petite main toute maigre ; la pauvre enfant ne se réveilla pas ; mais il me sembla voir un sourire errer sur ses lèvres pâles. Je continuai longtemps à la regarder, et je m'endormis d'un sommeil paisible et réparateur.

Cette fois, je dormis jusqu'à midi, et à mon réveil j'étais à peu près guéri. Une faiblesse et une lourdeur dans les membres témoignaient seules encore de ma récente maladie. J'avais déjà eu auparavant de courtes attaques de

nerfs comme celle-là ; elles m'étaient bien connues. Le mal ne durait guère qu'une journée, ce qui ne l'empêchait pas d'être violent.

La première chose que je vis en me réveillant, ce fut, tendu sur un cordon en travers devant l'un des coins de la chambre, le rideau que j'avais acheté la veille : Hélène s'était arrangé un petit réduit. Elle était assise devant le poêle et préparait le thé. Quand elle me vit réveillé, elle sourit et s'approcha toute joyeuse.

— Chère amie, lui dis-je en lui prenant la main, tu m'as veillé toute la nuit. Je ne te savais pas si bonne.

— Comment savez-vous que j'ai veillé ? j'ai peut-être dormi toute la nuit, dit-elle en rougissant et en me regardant d'un air malicieux et timide.

— Je l'ai vu ; tu ne t'es endormie que vers le jour.

— Voulez-vous prendre le thé ? dit-elle comme pour couper court à cette conversation.

— Oui, donne-moi du thé ; tu n'as pas dîné hier ?

— Non, mais j'ai soupé ; ne vous agitez pas, restez tranquille ; vous êtes encore malade, ajouta-t-elle en m'apportant une tasse de thé et en s'asseyant sur mon lit.

— Je ne puis pas rester couché : il faut que je sorte ce soir ; d'ailleurs, j'ai le temps de me lever.

— Est-il bien nécessaire que vous sortiez ? Chez qui voulez-vous aller ? Chez cet homme qui est venu vous voir hier ?

— Non, pas chez lui.

— Je suis bien aise que ce ne soit pas chez lui ! C'est lui qui vous a rendu malade. Irez-vous chez sa fille ?

— Que sais-tu de sa fille ?

— J'ai tout entendu, dit-elle en baissant les yeux. C'est un méchant vieillard, ajouta-t-elle au bout d'une minute d'hésitation.

— Tu ne le connais pas. C'est, au contraire, un excellent homme.

— Non, non ! il est méchant ; j'ai tout entendu, répondit-elle avec animation.

— Qu'as-tu entendu ?

— Il ne veut pas pardonner à sa fille…

— Il l'aime pourtant. Elle est bien coupable envers lui, et, malgré cela, il s'inquiète d'elle, il se tourmente.

— Pourquoi ne lui pardonne-t-il pas ? À présent même, s'il pardonnait, sa fille devrait ne pas aller chez lui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne mérite pas que sa fille l'aime, s'écria-t-elle avec véhémence. Elle fera mieux de ne pas retourner chez lui, d'aller mendier afin qu'il la voie misérable et demandant l'aumône. Ses yeux étincelaient et ses joues étaient brûlantes. Je ne m'expliquais pas cette irritation.

— Est-ce chez lui que vous vouliez me placer ? reprit-elle après un moment de silence.

— Oui, Hélène.

— J'aime mieux m'engager comme servante.

— Ah ! que c'est mal de parler ainsi, Lénotchka ! Qui est-ce qui te prendra ? C'est absurde.

— Le premier moujik venu, répondit-elle impatientée et irritée, et en baissant toujours les yeux.

— Un moujik n'a que faire d'une servante comme toi, lui répondis-je en souriant.

— Eh bien ! j'irai chez des seigneurs.

— Avec ton caractère, comment pourrais-tu demeurer chez des seigneurs ?

— Oui, avec mon caractère. Et plus elle s'emportait, plus ses réponses étaient brusques.

— Tu n'y tiendrais pas.

— J'y tiendrai. On me grondera, et je me tairai ; on me battra, je me tairai, je me tairai toujours. Qu'on me batte ! pour rien au monde je ne pleurerai. Ils se trouveront encore plus mal de leur méchanceté quand ils verront que je ne pleure pas.

— Qu'as-tu donc, Hélène ? Pourquoi es-tu si irritée et si fière ? Tu as sans doute été bien malheureuse !

Je me levai et allai m'asseoir à table. Hélène, perdue dans ses pensées, tiraillait en silence la bordure du canapé.

Je dépaquetai machinalement les livres que j'avais apportés la veille pour mon article, et je me mis à les feuilleter et à écrire.

— Qu'est-ce que vous écrivez là ? me demanda Hélène avec un sourire timide, en s'approchant de ma table.

— Toutes sortes de choses, Lénotchka ; je gagne ma vie en écrivant.

Je lui expliquai que j'écrivais des histoires sur différents sujets, et que le résultat formait un livre appelé nouvelle ou roman. Elle m'écoutait avec curiosité.

— C'est vrai, ce que vous écrivez ?

— Non, je l'invente.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas quelque chose qui soit vrai ?

— Tiens, lui dis-je sans répondre à sa question, tu peux lire ce livre que tu regardais il y a un moment. Tu sais lire, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, lis ce livre, c'est moi qui l'ai écrit.

— Vous ? Oh ! je le lirai…

Elle avait envie de dire encore quelque chose ; mais elle était gênée, je le voyais ; elle était agitée, et ses questions cachaient quelque pensée qu'elle n'osait formuler.

— Gagnez-vous beaucoup d'argent pour ce que vous écrivez ? demanda-t-elle enfin.

— Ça dépend. Quelquefois beaucoup, et quelquefois rien du tout, parce que le travail ne veut pas aller. C'est un travail difficile.

— Alors vous n'êtes pas riche ?

— Non.

— Dans ce cas, je veux travailler et vous aider.

Elle me regarda, mais rougit et baissa de nouveau les yeux. Tout à coup elle se précipita sur moi, m'embrassa et pressa avec force son visage sur ma poitrine. J'étais stupéfait.

— Je vous aime… je ne suis pas fière, dit-elle. Vous m'avez dit que j'étais fière. Non, non… je ne suis pas fière… je vous aime. Vous êtes la seule personne au monde qui m'aime…

Elle suffoquait et se mit à sangloter comme pendant l'attaque de la veille.

Elle tomba à genoux devant moi, me baisa les mains, les genoux.

— Vous m'aimez ! répétait-elle ; vous seul, vous seul !

Et elle serrait convulsivement mes genoux dans ses bras. Ses sentiments, si longtemps contenus, se frayaient tout à coup une issue et s'échappaient en un torrent que rien n'aurait pu arrêter ; je compris alors l'étrange obstination de ce cœur qui s'était chastement caché jusqu'alors, et cela avec d'autant plus d'opiniâtreté et de rigueur que le besoin de se manifester, de se déverser, était plus violent jusqu'à cette explosion, devenue inévitable au moment où l'être tout entier, s'oubliant lui-même, s'abandonnait au besoin d'aimer, de montrer sa reconnaissance, de prodiguer ses caresses et de se soulager par les larmes. Elle se calma peu à peu, mais elle évitait de tourner son visage vers moi ; une ou deux, fois elle me jeta un regard rapide, doux et timide. Enfin elle rougit et se mit à sourire.

— Te sens-tu mieux, ma sensible petite Lénotchka, ma chère petite malade ? lui demandai-je.

— Non, pas Lénotchka, non… murmura-t-elle tout en continuant à me cacher son petit visage.

— Tu ne veux pas que je t'appelle Lénotchka ? Comment faut-il t'appeler ?

— Nelly.

— Nelly ? Pourquoi justement Nelly ? D'ailleurs, c'est un très-joli nom. Je t'appellerai donc Nelly, si tu le désires.

— C'est ainsi que maman m'appelait… personne ne m'a appelée ainsi, excepté elle… Je ne voulais pas que quelqu'un m'appelât ainsi, excepté maman… Mais vous, je veux que vous m'appeliez Nelly. Je veux… je vous aimerai toujours, toujours…

Petit cœur aimant et fier ! pensai-je ; que de temps il m'a fallu pour te gagner… Mais à présent, je sais que tu m'es dévoué pour toujours.

— Écoute, Nelly, lui dis-je aussitôt qu'elle fut plus calme, tu dis que ta maman seule t'aimait ; est-ce que ton grand-père ne t'aimait pas ?

— Non, il ne m'aimait pas…

— Et pourtant, tu as pleuré quand tu as appris sa mort ; tu te souviens, là, dans l'escalier ?

Elle réfléchit un instant.

— Non, il ne m'aimait pas… Il était méchant…, dit-elle, et une expression de souffrance se peignit sur son visage.

— C'est qu'il était complètement tombé en enfance. Il est mort comme un homme qui n'a plus sa raison ; tu sais, je t'ai raconté comment il est mort.

— Oui, mais ce n'est que le dernier mois qu'il était devenu ainsi et qu'il avait tout oublié. Il était assis là toute la journée, et si je n'étais pas venue, il serait resté ainsi un second jour et un troisième, sans boire, sans manger. Mais avant la mort de maman il n'était pas ainsi.

— Alors, c'est toi qui lui apportait son manger ?

— Oui.

— Et d'où l'avais-tu ? de chez la Boubnow ?

— Je n'ai jamais rien pris chez la Boubnow, dit-elle avec fermeté.

— D'où avais-tu ce que tu lui apportais ? Tu n'avais rien toi-même.

Elle hésita un instant.

— J'allais demander l'aumône dans les rues… dit-elle enfin d'une voix sourde ; quand j'avais reçu cinq kopecks, je lui achetais du pain et du tabac à priser.

— Et il le permettait ! Nelly ! chère Nelly !

— Au commencement, j'allais sans le lui dire. Lorsqu'il le sut, c'est lui qui m'envoya mendier. Je me tenais sur le pont, il m'attendait à quelque distance, et, quand on m'avait donné quelques kopecks, il se jetait sur moi et me les prenait, comme si je n'avais pas mendié pour lui, ajouta-t-elle avec un sourire plein d'amertume. C'était après la mort de maman ; il était comme fou.

— Il aimait donc ta maman ? Pourquoi ne demeurait-il pas avec elle ?

— Il ne l'aimait pas… Il était méchant et ne voulait pas lui pardonner… comme ce méchant vieillard d'hier, continua-t-elle en baissant la voix.

Je tressaillis : l'intrigue de tout un roman apparut étincelante à mon imagination. Cette malheureuse mourant dans un sous-sol chez un fabricant de cercueils, cette orpheline allant voir à de rares intervalles son grand-père qui avait maudit sa mère à elle, cet étrange vieillard privé de raison qui, après la mort de son chien, s'en était allé mourir au coin d'une rue.

— Azor avait d'abord appartenu à maman, reprit tout à coup Nelly ; grand-papa aimait beaucoup maman, et lorsqu'elle l'eut quitté, Azor resta chez lui, et il le prit en affection… Il n'a pas voulu pardonner à maman, et, quand Azor a été mort, il est mort aussi, ajouta-t-elle d'une voix rauque.

— Quelle profession avait-il, ton grand-papa ?

— Je ne sais pas ; mais je sais qu'il était riche et qu'il avait une fabrique ; maman me l'a dit. Elle ne me parlait que rarement de ces choses, pensant que j'étais encore trop petite ; elle me serrait dans ses bras et répétait sans cesse : Le temps viendra où tu sauras tout, pauvre, malheureuse enfant ! et elle m'appelait tout le temps pauvre et malheureuse. La nuit, quelquefois, lorsqu'elle me croyait endormie (je ne dormais pas, mais faisais semblant de dormir),.elle. pleurait, m'embrassait et redisait : Pauvre et malheureuse enfant !

— De quoi est-elle morte ?

— Elle est morte de la phthisie, il y a bientôt deux mois.

— Te rappelles-tu le temps où ton grand-père était riche ?

— Non, je n'étais pas encore née alors. Maman était déjà partie de chez lui quand je suis née.

— Avec qui est-elle partie ?

— Je ne sais pas, répondit-elle tout bas. Elle était allée à l'étranger, et c'est là que je suis née.

— Où es-tu née ?

— En Suisse. J'ai été aussi en Italie, et à Paris, et partout.

— Et tu te rappelles tout ce que tu as vu ?

— Je me rappelle beaucoup de choses.

— D'où vient que tu parles si bien le russe ?

— Maman me l'avait déjà appris là-bas. Elle était Russe, sa mère était Russe ; et grand-papa, quoiqu'il fût Anglais, était né ici, de sorte qu'il était pour ainsi dire Russe. Lorsque nous sommes revenus ici, maman et moi, il y a un an et demi, j'ai bien vite eu appris à parler. Maman était déjà malade, nous étions extrêmement pauvres ; elle ne faisait que pleurer… Nous avons longtemps cherché grand-papa ; maman disait toujours qu'elle était coupable envers lui, et pleurait beaucoup… Comme elle pleurait ! comme elle pleurait

!… Lorsqu'elle sut que grand-papa était pauvre, elle pleura encore davantage. Elle lui écrivait souvent des lettres, mais il ne lui répondait pas.

— Pourquoi ta maman est-elle revenue ici, uniquement pour retourner chez son père ?

— Je ne sais pas ; mais que la vie était belle là-bas ! Maman demeurait toute seule avec moi ; elle avait un ami, bon comme vous… qui l'avait connue déjà ici avant son départ. Il est mort, et c'est alors que nous sommes venus ici.

— Est-ce avec lui que ta maman est partie quand elle a quitté ton grand-père ?

— Non, pas avec lui. Maman est partie de chez grand-papa avec un autre, et c'est celui-là qui l'a abandonnée..

— Avec qui ?

Elle me regarda sans répondre. Évidemment elle savait avec qui sa mère était partie, et elle n'ignorait pas qui était son père ; mais il lui était pénible de me dire son nom.

Je ne voulus pas continuer de la tourmenter en lui adressant des questions. C'était un caractère étrange et ardent, mais qui refoulait ses élans ; sympathique, mais enfermé dans un cercle de fierté inaccessible.

C'était une étrange histoire que celle de cette femme abandonnée, survivant à son bonheur, malade, tourmentée et délaissée de tous, repoussée par le seul être en qui elle aurait dû pouvoir espérer, par sou père qu'elle avait offensé jadis et qui, à son tour, survivait à sa raison, à la suite d'humiliations et de souffrances intolérables. C'était l'histoire d'une femme réduite au désespoir, s'en allant avec sa fille, qui était restée pour elle une toute petite enfant, demander l'aumône par les rues froides et sales de Pétersbourg ; d'une femme qui avait lutté contre la mort des mois entiers dans un humide sous-sol, à qui son père avait refusé son pardon jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la dernière minute de sa vie, attendant le dernier moment pour revenir à de meilleurs sentiments et pour accourir et pardonner, mais ne trouvant plus qu'un cadavre déjà froid au lieu de celle qu'il avait aimée par-dessus tout. C'était l'étrange récit des relations mystérieuses, presque incompréhensibles, d'un vieillard vivant encore après la mort de sa raison, avec sa petite-fille qui

déjà comprenait, malgré qu'elle fût si jeune encore, bien des choses auxquelles l'intelligence d'autres enfants n'atteint pas pendant le cours de longues années d'une vie calme et exempte de soucis. C'était une sombre histoire, une de ces histoires ténébreuses et poignantes qui se déroulent si souvent, inaperçues et mystérieuses, sous le lourd ciel de Pé tersbourg, dans les rues obscures, tortueuses et cachées de l'immense cité, au milieu des effervescences étourdissantes de la vie, des égoïsmes stupides, des intérêts qui se heurtent, au milieu des dépravations et des crimes, au centre de cet enfer d'une vie absurde…

Mais, je le répète, cette histoire-là est encore loin devant nous.

TROISIÈME PARTIE

I

Il faisait nuit lorsque je sortis de mon cauchemar et me rappelai la réalité. — Nelly, dis-je à ma petite compagne, tu es agitée et malade, et pourtant il faut que je te laisse seule, avec ton émotion et tes larmes. Chère amie ! pardonne-moi et sache qu'il y a, ici près, un être aimé et à qui l'on n'a point pardonné, une malheureuse, une outragée, une abandonnée. Elle m'attend, et ce que tu m'as raconté m'a tellement bouleversé que je sens qu'il faut que je la voie sur-le-champ.

Je ne sais si elle comprit ce que je lui disais. J'étais agité à la suite de ce qu'elle m'avait raconté et à cause de ma récente indisposition ; je courus chez Natacha. Il était neuf heures quand j'y arrivai.

Je vis devant la porte cochère une voiture qui me sembla être celle du prince.

À peine fus-je dans l'escalier, que j'entendis, un étage plus haut, un homme qui montait à tâtons et qui, évidemment, ne connaissait pas les êtres. Je pensais que c'était le prince, mais je me dis bientôt que ce ne pouvait être lui. L'inconnu pestait, maudissant l'escalier avec une énergie qui augmentait à mesure qu'il s'élevait. Certes l'escalier était étroit, malpropre, roide, toujours obscur ; mais il me semblait impossible d'attribuer au prince des jurements pareils à ceux qui commencèrent à me parvenir à partir du troisième étage : le monsieur en train de monter jurait comme un cocher de fiacre. La rampe suivante était heureusement éclairée ; une petite lanterne brûlait près de la porte de Natacha. C'est là que je rejoignis mon inconnu, et l'on ne saurait s'imaginer mon étonnement quand je me vis en présence du prince. Il parut d'abord extrêmement contrarié de cette rencontre inattendue ; mais ce ne fut qu'un éclair, son regard, méchant et haineux, devint affable et joyeux, et il me tendit gaiement les deux mains.

— Ah ! c'est vous ! J'allais tomber à genoux pour prier Dieu de me sauver la vie. M'avez-vous entendu pester ?

Il riait du rire le plus débonnaire du monde ; mais soudain sa figure prit

une expression grave et soucieuse.

— Et dire qu'Aliocha a pu loger Natalie Nicolaïevna dans cette maison ! dit-il en branlant la tête. Voyez ! ces soi-disant bagatelles caractérisent l'homme. Je tremble pour lui. Il a le cœur noble et bon, et pourtant, prenez ce fait ; il est amoureux fou, et il loge celle qu'il aime dans un pareil bouge. Il m'est même revenu qu'on aurait parfois manqué de pain, ajouta-t-il tout bas pendant que sa main cherchait la sonnette. Le vertige me prend quand je pense à son avenir et surtout à l'avenir d'Anna Nicolaïevna lorsqu'elle sera sa femme…

Il se trompait de nom sans s'en apercevoir et se dépitait de ne pas trouver la sonnette. Comme il n'y en avait point, je tiraillai le bouton de la porte ; Mavra vint aussitôt nous ouvrir et nous reçut avec une mine affairée. De l'antichambre séparée de la cuisine par une cloison nous vîmes qu'on avait fait quelques préparatifs : on avait essuyé, nettoyé, poli partout ; j'aperçus même quelque vaisselle neuve ; bref, on nous attendait. Mavra nous débarrassa avec empressement de nos pardessus.

— Aliocha est-il ici ? lui demandai-je.

— On ne l'a pas revu, me dit-elle d'un air mystérieux.

Nous entrâmes chez Natacha. Rien n'était changé dans sa chambre, d'ailleurs toujours si proprette et si gentille, qu'il n'y avait absolument rien à arranger. Elle nous attendait debout sur le seuil, et je fus frappé de la maigreur maladive et de l'excessive pâleur de ses traits. Elle tendit la main au prince et garda le silence, visiblement embarrassée et troublée. Elle ne m'accorda pas un regard, et j'attendis sans rien dire.

— Me voici ! dit le prince d'un ton amical et joyeux ; je suis de retour depuis quelques heures ; et depuis mon départ je n'ai fait que penser à vous (il lui baisa courtoisement la main). J'ai tant de choses à vous dire… Mais nous pourrons parler de tout. D'abord mon étourneau qui, je le vois, n'est pas encore ici…

— Pardon, prince, dit Natacha en rougissant, permettez-moi de dire quelques mots à Ivan Pétrovitch.

Elle me prit par la main, et nous sortîmes dans l'antichambre.

— Vania, dit-elle, me pardonnes-tu ?

— Laisse donc…

— Non, non, Vania, tu as trop souvent et trop pardonné ; toute patience a un terme. Je sais que je puis compter sur ton amitié ; mais tu te diras que je suis ingrate ; hier et avant-hier j'ai été ingrate, égoïste, cruelle… Elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et fondit en larmes.

— Calme-toi, Natacha. Si je ne suis pas venu, c'est parce que j'ai été malade, et non pas que je sois fâché… Chère amie ! je sais bien ce qui se passe dans ton âme.

— Merci ! tu m'as pardonné, comme toujours, dit-elle en souriant à travers ses larmes et en me serrant la main à me faire mal. Le reste à plus tard. J'ai beaucoup de choses à te dire. Maintenant, allons le rejoindre…

— Oui, nous le laissons seul ainsi…

— Tu verras, tu verras ce qui va arriver, me dit-elle vite à l'oreille. Je sais tout, j'ai, tout deviné. Toute la faute est à lui, et cette soirée décidera de beaucoup de choses. Viens !

Je ne comprenais pas, mais ce n'était pas le moment de demander des explications. Le visage serein, elle s'approcha du prince qui était resté debout, son chapeau à la main. Elle s'excusa, le débarrassa de son chapeau, lui avança un fauteuil, et nous nous assîmes.

— J'avais commencé de parler de mon étourdi, reprit le prince ; je n'ai fait que l'entrevoir dans la rue. Il allait chez la comtesse, et figurez-vous qu'il était si pressé qu'il n'a pas même voulu rentrer une minute avec moi, après quatre jours de séparation ! S'il est en retard, c'est ma faute : ne pouvant pas aller ce soir chez la comtesse, je l'ai chargé d'une commission. Mais il ne tardera pas à arriver.

— Il vous a sans doute promis de venir aujourd'hui, dit Natacha en regardant le prince de l'air le plus ingénu du monde.

— Il ne manquerait plus qu'il ne vînt pas. Comme vous avez dit cela ! s'écria-t-il en la regardant avec surprise. Du reste, je comprends que vous soyez fâchée, c'est très-mal de sa part d'arriver le dernier ; mais c'est ma faute, je vous le répète. Il est léger, étourdi, je ne le justifie pas ; cependant des circonstances particulières exigent que, pour le moment, il ne néglige pas la maison de la comtesse, et de quelques autres connaissances qu'il doit voir

le plus possible. Et comme il ne sort probablement plus de chez vous et qu'il a oublié le reste de la terre, je vous demande la permission de vous l'enlever quelquefois, une heure ou deux, pour mes affaires. Je suis sûr qu'il n'est pas retourné chez la princesse K… depuis ce certain jour, je suis fâché de n'avoir pas eu le temps de le lui demander !…

Natacha écoutait le prince avec un sourire légèrement ironique ; mais il parlait avec tant de franchise et de naturel, qu'il semblait impossible de douter de sa sincérité.

— Vous ignoriez vraiment qu'il n'est pas venu me voir une seule fois pendant votre absence ? demanda Natacha d'une voix calme et douce, comme si elle eût parlé de la chose la plus simple du monde.

— Comment ! il n'est pas venu une seule fois ! que dites-vous ? s'écria le prince, qui parut stupéfait.

— Vous avez été ici mardi soir ; le lendemain matin, il est venu en passant, il est resté une demi-heure ; je ne l'ai pas revu depuis.

— Mais c'est incroyable ! (Sa surprise ne faisait qu'augmenter.) Et moi qui pensais qu'il était constamment chez vous. Je vous demande pardon, mais… c'est si étrange… c'est tout bonnement incroyable !

— Et cependant c'est vrai ! Quel dommage ! moi qui vous attendais justement pour savoir où il est !

— Ah ! mon Dieu ! Mais il va arriver. Je n'en reviens pas. J'aurais tout attendu de lui, je l'avoue, tout, excepté cela !…

— Votre surprise m'étonne ; je pensais que vous saviez d'avance ce qui arriverait.

— Moi ! que je le savais ! Mais je vous assure, Natalie Nicolaïevna, que je n'ai vu mon fils qu'un instant, et que je n'ai interrogé personne sur son compte ; je suis étonné que vous puissiez douter, ajouta-t-il en nous regardant tour à tour.

— À Dieu ne plaise ! s'écria Natacha, je suis persuadée que vous êtes sincère.

Et elle éclata de rire.

— Expliquez-vous, dit le prince embarrassé.

— Mais il n'y a rien à expliquer. J'ai parlé tout simplement, vous savez

qu'il est étourdi, oublieux ; aussitôt qu'il s'est senti libre, il se sera laissé entraîner.

— Mais il n'est pas permis de se laisser entraîner de la sorte ; il y a quelque chose là-dessous, et, aussitôt qu'il sera ici, nous tirerons l'affaire au clair. Ce qui me surprend le plus, c'est que vous sembliez rejeter la faute sur moi, qui étais absent de Pétersbourg. Du reste, Natalie Nicolaïevna, je vois que vous êtes irritée contre lui, et je le comprends ! ce n'est que justice, et… naturellement c'est moi qui suis le premier coupable, mais seulement en ce que je suis arrivé le premier, n'est-ce pas ? continua-t-il en se tournant vers moi avec un sourire agaçant.

Natacha devint toute rouge.

— Permettez-moi de continuer, Natalie Nicolaïevna, reprit le prince avec dignité : j'avoue ma faute ; mais mon unique tort est d'être parti le lendemain du jour où nous avons fait connaissance, de sorte que, comme vous avez le caractère un peu susceptible, vous avez eu le temps, les circonstances aidant, de changer d'opinion à mon égard. Si j'étais resté ici, vous me connaîtriez mieux, et Aliocha se trouvant sous ma surveillance n'aurait pas pu faire le volage. Vous entendrez ce que je lui dirai tantôt.

— C'est-à-dire que vous parviendrez à lui faire sentir que je lui suis à charge. Il est impossible qu'un homme de votre esprit croie m'être utile en agissant de la sorte.

— M'accuseriez-vous d'agir dans ce but, Natalie Nicolaïevna ? C'est me faire injure !

— Je me suis toujours efforcée d'éviter les allusions et de dire tout haut ce que je pense, répondit Natacha ; vous aurez peut-être aujourd'hui encore l'occasion de vous en convaincre. Je ne veux nullement vous blesser, et je n'ai aucune raison de le vouloir, car je sais que vous ne vous offenserez pas de mes paroles, quelles qu'elles soient ; j'en ai la persuasion, parce que je comprends parfaitement bien nos rapports mutuels : vous ne les prenez pas au sérieux, n'est-ce pas ? Mais si, malgré cela, je vous ai offensé, je suis prête à vous en demander pardon, afin de remplir envers vous tous les devoirs de… l'hospitalité.

Malgré le ton enjoué avec lequel elle avait prononcé cette phrase,

quoiqu'elle eût le sourire sur les lèvres, je ne l'avais encore jamais vue irritée à ce point, et c'est seulement alors que je compris combien son cœur avait saigné pendant ces trois jours. Les paroles énigmatiques qu'elle m avait dites un instant auparavant, qu'elle savait tout, qu'elle avait tout deviné, m'effrayaient : elles se rapportaient au prince. Elle avait changé d'opinion à son égard et le considérait comme son ennemi. Il était évident qu'elle attribuait à son influence la conduite d'Aliocha, et peut-être avait-elle certaines données pour le faire, de sorte que je craignais une scène violente. Le ton badin qu'elle employait était si peu masqué, les derniers mots qu'elle avait dits, pour accuser le prince de ne pas prendre leurs rapports au sérieux, la phrase qui mettait les excuses au nombre des devoirs de l'hospitalité, sa promesse, en forme de menace, de lui prouver, le soir même, qu'elle savait parler avec franchise, tout cela était si clair, si significatif, qu'il était impossible que le prince ne le comprit pas. Je le vis changer de visage ; mais il savait se maîtriser. Il feignit de n'avoir pas remarqué ces paroles, de n'en avoir pas saisi le véritable sens, et il se tira d'affaire par une plaisanterie.

— Dieu me garde de vouloir des excuses, dit-il en riant : rien n'est plus loin de ma pensée ; ce n'est pas dans mes habitudes. Lors de notre première entrevue, je vous ai déjà mis en garde contre mon caractère ; c'est pourquoi j'espère que vous ne m'en voudrez pas, si je fais une observation, d'autant plus qu'elle est générale et se rapporte à toutes les femmes. Vous serez probablement de mon avis, continua-t-il en s'adressant à moi avec amabilité. J'ai remarqué que c'est un trait du caractère de la femme que, lorsqu'elle a tort, elle sera plutôt prête à le faire oublier par mille caresses qu'à l'avouer et en demander pardon. Ainsi, à supposer que j'aie été offensé par vous, je refuse toute excuse en ce moment, vu que j'y gagnerai par la suite ; lorsque vous reconnaîtrez votre injustice, vous voudrez me la faire oublier… par mille caresses. Et vous êtes si bonne, si pure, si franche, que le moment où le repentir s'emparera de vous sera ravissant ! Mais j'aime mieux que vous me disiez comment je pourrais vous prouver aujourd'hui que je suis beaucoup plus sincère que vous ne le pensez.

Natacha rougit. Il me sembla aussi qu'il y avait dans le ton du prince une légèreté, une jovialité, une nonchalance qui frisait l'impertinence.

— Voulez-vous m'en donner une preuve ? demanda Natacha avec un air de défi.

— Certainement.

— S'il en est ainsi, faites ce que je vous demanderai.

— Je le promets d'avance.

— Voici ce que je désire. Aujourd'hui et demain vous ne direz pas un mot de moi à Aliocha, vous ne ferez aucune allusion, aucun reproche, aucune remontrance. J'irai à sa rencontre, tout comme s'il n'y avait rien eu entre nous. J'ai besoin que ce soit ainsi. Me donnez-vous votre parole ?

— Avec le plus grand plaisir, répondit le prince, et permettez-moi d'ajouter que j'ai rarement trouvé un jugement si raisonnable, si intelligent… Mais, si je ne me trompe, voici Aliocha.

En effet, nous entendîmes du bruit dans l'antichambre. Natacha tressaillit ; le prince, qui ne la quittait pas des yeux, prit une figure de circonstance, la porte s'ouvrit, et Aliocha se précipita dans la chambre.

II

Il entra le visage radieux : on voyait qu'il avait agréablement passé ces quatre jours.

— C'est moi ! s'écria-t-il, moi qui aurais dû être ici le premier. Mais vous saurez tout ! Quand nous nous sommes vus tout à l'heure, papa, je n'ai pas eu le temps de te rien dire, pourtant j'ai beaucoup de choses à te raconter. Ce n'est que dans ses bons moments qu'il me permet de le tutoyer, dit-il en se tournant vers nous. Il a des moments où il me le défend, et quelle tactique il emploie alors ! il commence lui-même par me dire vous. Mais désormais, je veux qu'il soit toujours dans ses bons moments. D'ailleurs, en ces quatre jours, j'ai entièrement changé ; je vous expliquerai cela après. À présent, je ne puis penser qu'à elle. La voilà, la voilà de nouveau, ma Natacha ! ma colombe, mon ange ! Je t'ai fait bien du chagrin tous ces jours, ajouta-t-il en s'asseyant à côté d'elle et en couvrant sa main de baisers ; mais que veux-tu ? Je n'ai pu faire autrement, ma chérie ! je crois que tu as maigri ! tu es pâle !…

Il recommençait à lui baiser les mains avec transport et la regardait comme s'il ne pouvait se rassasier de la voir. Moi aussi, je la regardais, et je m'aperçus que nous avions la même pensée : Aliocha était complètement innocent. De quoi cet innocent aurait-il pu être coupable ?

Une vive rougeur couvrit tout à coup les joues de Natacha, comme si tout son sang se fût porté à la tête ; ses yeux étincelaient, et elle regarda fièrement le prince.

— Mais où… as-tu été… si longtemps ? dit-elle d'une voix tremblante d'émotion. Sa respiration était pénible et inégale. Grand Dieu ! comme elle l'aimait !

— Voilà justement en quoi j'ai l'air d'avoir tort envers toi, et quand je dis : j'ai l'air, ce n'est pas que je crois n'avoir rien à me reprocher, je me le disais en venant. Katia m'a dit hier et aujourd'hui qu'une femme ne saurait pardonner qu'on la néglige ainsi que je l'ai fait pour toi. J'ai soutenu le

contraire, et je lui ai déclaré que la femme qui saurait pardonner, c'était Natacha, qu'il n'y en avait dans le monde entier qu'une seule qui lui fût comparable, que c'était Katia. Et je suis venu, sûr de ton pardon, mon ange ! Tu savais bien que si je ne venais pas, cela ne prouvait pas que je t'oubliais, que j'avais cessé de t'aimer. T'oublier ! Le pourrais-je ? Mon cœur souffrirait éloigné de toi. Je n'en suis pas moins coupable ; mais quand tu sauras tout, tu m'excuseras. Je vais tout vous raconter, j'ai besoin d'épancher mon cœur devant vous, c'est pour cela que je suis venu. Je voulais ce matin profiter d'un instant de liberté et voler auprès de toi, pour te donner un baiser ; je n'ai pu : Katia m'a fait chercher. C'était avant ton arrivée, papa : quand nous nous sommes rencontrés, je retournais chez elle, mandé par un billet, car nous avons des courriers qui font la navette toute la journée. Ce n'est qu'hier, Ivan Pétrovitch, que j'ai eu le temps de lire votre billet : vous avez parfaitement raison ; mais que voulez-vous, il y avait impossibilité matérielle ! Alors je me suis dit : Demain soir, je me justifierai sur tous les points, car je savais que je viendrais ce soir, ma Natacha.

— De quel billet parles-tu ? demanda Natacha.

— Ivan Pétrovitch a passé chez moi. Il ne m'a naturellement pas trouvé à la maison et m'a laissé un billet dans lequel il me tançait vertement de ce que je te délaissais : il avait parfaitement raison.

Natacha me regarda.

— Mais puisque tu avais le temps d'être du matin au soir chez Catherine Féodorovna… dit le prince.

— Je sais, je sais ce que tu vas me dire : si tu as trouvé moyen d'être chez Katia, tu avais deux fois plus de raisons d'être ici. Entièrement d'accord, et j'ajouterai même que j'avais non pas deux fois, mais un million de fois plus de raisons d'être ici. Mais il y a dans la vie des événements singuliers, imprévus, qui viennent tout embrouiller, tout mettre sens dessus dessous. Eh bien, il m'est arrivé un événement de ce genre. Je vous l'ai déjà dit, dans le courant de ces trois jours j'ai tout à fait changé, ce qui veut dire que je me suis trouvé dans des circonstances graves.

— Ah ! mon Dieu ! Ne nous fais pas languir, s'écria Natacha ; dis-nous vite ce qui t'est arrivé.

— C'est ce que je veux faire, reprit-il. Ah ! mes amis ! Ce que j'ai vu ! ce que j'ai fait ! quelles connaissances j'ai faites ! D'abord Katia, c'est la perfection même ! Je ne la connaissais pas du tout, mais pas du tout, jusqu'ici, et quoique je t'aie parlé d'elle, mardi dernier, tu te rappelles, Natacha, avec tant d'animation, je ne la connaissais que fort imparfaitement, elle ne s'était pas montrée ouvertement à moi, elle s'était pour ainsi dire cachée ; maintenant nous nous connaissons tout à fait, nous nous tutoyons. Je voudrais que tu eusses entendu comment elle m'a parlé de toi, Natacha, lorsque, mercredi dernier, je lui ai raconté ce qui avait eu lieu la veille !,.. À propos ! quelle sotte figure je faisais ce mercredi, quand j'ai passé chez toi, le matin ! Tu me reçois avec effusion ; toute pénétrée du sentiment de notre nouvelle situation, tu sens le besoin d'en parler, tu es à la fois triste et enjouée, et moi, je tranche de l'homme sérieux, sot que j'étais ! C'est que, ma foi, je voulais poser pour l'homme grave, qui va être marié, et je n'ai rien trouvé de mieux que de jouer ce rôle devant toi. Tu as bien dû te moquer de moi, et ce n'était que mérité.

Le prince ne disait mot ; il regardait son fils d'un air narquois, et semblait content de le voir si léger et si ridicule. Je l'observai toute la soirée avec attention, et j'acquis la persuasion que, malgré ses protestations d'amour paternel, il ne l'aimait pas.

— En sortant de chez toi, reprit Aliocha, j'allai chez Katia. C'est ce jour-là que j'ai appris à la connaître, et cela s'est fait en un clin d'œil : il a suffi de quelques paroles passionnées, de l'échange de quelques idées, et nous nous étions compris pour la vie. Il faut que tu fasses sa connaissance, Natacha ! Si tu l'avais entendue te raconter à moi, t'expliquer ! me montrer que tu es un trésor pour moi ! Puis elle m'a exposé sa manière d'envisager la vie, elle m'a parlé avec enthousiasme de nos devoirs, de notre mission, de l'obligation que nous avons tous de servir la cause de l'humanité. Au bout de quelques heures d'entretien, nous prenions l'engagement de travailler à la même œuvre toute notre vie.

— Et quel sera le cercle de votre action ? demanda le prince.

— Je suis changé à tel point, papa, que je comprends que tu en sois étonné, répondit solennellement Aliocha. Vous êtes des gens pratiques, qui

avez vos principes rigoureux, sévères, éprouvés ; vous vous défiez de tout ce qui est nouveau, jeune, frais, vous êtes toujours prêts à le tourner en ridicule. Je ne suis plus celui que tu as connu il y a quelques jours, je suis tout autre, et je regarde hardiment en face hommes et choses. Dès le moment que je saurai que ma conviction est juste, je la poursuivrai jusqu'à la dernière extrémité, et si je ne me laisse pas détourner de ma route, j'aurai été un honnête homme ; mais assez parlé de moi. Vous direz tout ce que vous voudrez : je suis convaincu.

— Oh ! oh ! fit le prince ironiquement.

Natacha nous regardait avec inquiétude. Elle craignait pour Aliocha ; elle n'aurait pas voulu qu'il se montrât sous un jour ridicule devant nous et surtout devant son père.

— C'est de la philosophie, dit-elle ; on t'a endoctriné… tu ferais mieux de nous dire ce qui t'est arrivé.

— C'est bien ce que je fais, reprit-il. Katia a deux cousins, Lévinka et Borinka3. Ce sont des jeunes gens remarquables. Ils ne vont jamais chez la comtesse, par principe. Quand nous nous sommes entretenus, Katia et moi, de la mission de l'homme et de toutes sortes de choses de ce genre, elle m'a parlé de ses cousins et m'a donné quelques lignes de recommandation. Je me suis empressé d'aller faire leur connaissance. Dès le premier soir nous nous sommes entièrement compris. Il y avait, chez eux une douzaine de personnes de diverses conditions : étudiants, officiers, artistes ; aussi un écrivain… ils vous connaissent tous, Ivan Pétrovitch, c'est-à-dire qu'ils ont lu vos ouvrages, et ils attendent beaucoup de vous pour l'avenir. Je leur ai dit que nous nous connaissions et que je vous présenterais. Ils m'ont accueilli à bras ouverts, comme un frère ; je leur ai dit que j'allais me marier. Ils demeurent au cinquième, dans les combles ; ils se réunissent le plus souvent possible, surtout les mercredis, chez Lévinka ou chez Borinka. C'est une jeunesse exubérante de sève, enflammée de l'amour de l'humanité ; nous avons parlé de la situation actuelle, de l'avenir, nous avons creusé sciences, littérature…Il y a aussi un collégien qui fréquente ces assemblées. Je n'avais jamais vu des gens pareils. Il te faut faire leur connaissance, Natacha. Katia les connaît tous, c'est presque avec vénération qu'ils parlent d'elle, et elle a promis que

lorsqu'elle aurait le droit de disposer de sa fortune, elle ferait don d'un million à la société.

— Et sans doute que Lévinka, Borinka et toute la compagnie seront chargés de régler l'emploi de ce million ? dit le prince.

— Non ! non ! c'est mal de parler ainsi, papa, s'écria Aliocha en s'emportant ; il a été décidé qu'on le consacrerait avant tout à propager l'instruction…

— Tu as raison, je connaissais mal Catherine Féodorovna, murmura le prince, comme à part soi et toujours avec le même sourire ironique.

— Que personne, s'écria Aliocha, n'ait encore sacrifié un million au bien public, et qu'elle le fasse ? Est-ce là ce qui t'étonne ? Et si elle ne veut pas vivre aux dépens d'autrui ? car vivre de ces millions-là, c'est vivre aux dépens d'autrui (ce n'est qu'à présent que j'ai appris à comprendre ces choses). Elle veut être utile à l'humanité, donner son obole pour contribuer au bien général. Pourquoi me regardes-tu ainsi ? On dirait que tu crois avoir un fou, un sot devant toi. N'importe ! je voudrais que tu eusses entendu, toi, Natacha, ce que Katia a dit à cet égard, « L'esprit n'est pas le principal, mais bien ce qui le dirige, ce qui le fait agir : le caractère, le cœur. » Mais ce qui est encore au-dessus, c'est la pensée originale qu'a trouvée un des amis de Lévinka et de Borinka, Bezmuiguine, notre chef, notre tête, une tête de génie ! Pas plus loin qu'hier il a dit dans notre réunion : « Un sot ayant conscience qu'il est un sot, n'est déjà plus un sot ! » Quelle vérité ! Et il trouve à chaque instant des pensées de cette force !

— Tout bonnement du génie, fit observer le prince.

— Raille tant que tu voudras ; jamais tu ne m'as dit quelque chose de pareil, ni toi ni aucun des nôtres. Au contraire, vous voulez tout cacher, tout rabaisser, et vous ne réfléchissez pas que c'est mille fois plus impossible que ce que nous disons et ce que nous pensons. Puis vous nous appelez des utopistes ! Si tu avais entendu tout ce qu'ils m'ont dit hier !…

— Je t'avoue que, jusqu'à présent, je ne comprends pas bien de quoi vous parlez, dit Natacha.

— Nous parlons de tout ce qui peut conduire à l'amour du progrès, de l'humanité, du prochain ; nous discutons les questions du jour ; nous nous

occupons des réformes récemment inaugurées ; nous nous entretenons des hommes d'action contemporains, nous les lisons, nous les analysons. Mais avant tout, nous nous sommes juré d'être francs les uns envers les autres et de nous faire part, sans gêne et sans détour, de tout ce qui nous concerne personnellement. La franchise et la droiture seules peuvent nous faire atteindre notre but ; aussi nous nous sommes tous donné parole d'agir avec droiture et honnêteté, toute notre vie, sous la direction de notre chef, et, quoi qu'on dise de nous, quel que soit le jugement qu'on porte sur nous, de ne nous laisser déconcerter par rien, de n'avoir pas honte de nos aspirations, de nos entraînements, de nos imperfections, mais de marcher le droit chemin. Pour être estimé, il faut que par l'estime de soi-même on force les autres à vous accorder la leur. C'est encore une sentence de Bezmiguine, et Katia pense de même.

— Dieu ! quel galimatias ! s'écria le prince avec inquiétude ; qui est ce Bezmiguine ? Il n'est pas possible de laisser cela ainsi…

— Qu'est-ce qu'on ne peut pas laisser ainsi ? reprit Aliocha. Écoute, papa, sais-tu pourquoi je dis tout cela, en ce moment, en ta présence ? C'est que je désire et que j'espère t'introduire dans notre cercle. J'en ai pris l'engagement. Tu ris ! Mais écoute jusqu'au bout, tu me comprendras. Tu ne les connais pas, tu ne les as jamais vus, jamais entendus, tu n'as pas été avec eux ; par conséquent tu ne peux les juger d'une manière équitable. Quand tu auras été avec eux, quand tu les auras entendus, je jure que tu seras des nôtres, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour te sauver, pour t'empêcher de te perdre avec la société.

Le prince avait écouté en silence cette brusque sortie ; son sourire sarcastique et méchant faisait sur Natacha une impression de dégoût, mais il feignait de ne pas s'en apercevoir. Il se renversa sur le dossier de sa chaise, et éclata de rire, mais d'un rire forcé, uniquement pour agacer Aliocha. Aliocha en fut blessé, et sa figure prit une expression de tristesse, et il attendit que l'accès d'hilarité de son père fût passé.

— Papa, dit-il alors avec chagrin, pourquoi te moques-tu de moi ? J'ai parlé en toute droiture et en toute franchise ; si, à ton avis, je dis des sottises, prouve-le-moi au lieu de rire. De quoi te moques-tu ? Il se peut que je sois

dans l'erreur, que tout cela soit faux, que je ne sois qu'un sot, ainsi que tu me l'as dit plusieurs fois. Mais si je me trompe, c'est de bonne foi, honnêtement. Je m'enflamme pour de hautes et nobles idées : il se peut qu'elles soient fausses, mais la base sur laquelle elles reposent est sainte.

Le prince changea immédiatement de ton.

— Je ne veux pas te blesser, mon cher ami, répondit-il : je te plains. Tu te prépares à un acte si sérieux, qu'il serait temps de cesser d'être l'étourdi que tu es : voilà ma pensée. J'ai ri malgré moi, et non dans l'intention de t'offenser.

— Pourquoi m'en a-t-il semblé autrement ? reprit Aliocha avec amertume. Pourquoi me semble-t-il depuis longtemps que tu me regardes en ennemi, en froid railleur, et non pas comme un père doit regarder son fils ? Pourquoi me semble-t-il que si j'étais à ta place, je ne me moquerais pas ainsi de mon fils, je ne le traiterais pas de cette manière ? Expliquons-nous franchement, une fois pour toutes, afin qu'il ne reste plus aucun malentendu. Lorsque je suis entré, je ne vous ai pas trouvés tels que je m'attendais à vous trouver : une certaine inquiétude était dans l'air. Me trompé-je ? Si je ne me trompe pas, ne vaut-il pas mieux que chacun de nous dise ce qu'il pense ? Que de mal on peut éviter par la franchise !

— Parle, Aliocha ! dit le prince : ce que tu proposes est très-sensé ; c'est peut-être par là que nous aurions dû commencer, ajouta-t-il en regardant Natacha.

— Tu me demandes d'être franc, répondit Aliocha, je le serai ; mais ne te formalise pas de ma franchise. Tu m'as donné ton consentement pour épouser Natacha, tu nous as donné le bonheur, et notre bonheur a exigé que tu te fisses violence à toi-même ; tu as été généreux, et nous apprécions ta noble conduite envers nous, mais pourquoi me faire continuellement sentir, avec un malin plaisir, que je ne suis qu'un ridicule petit garçon ? on dirait que tu veux m'humilier, me noircir aux yeux de Natacha. Tu te réjouis toutes les fois que tu peux me montrer sous un jour ridicule, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois. Tu sembles t'efforcer de nous prouver que notre union est absurde, que nous sommes un couple mal assorti. On dirait que tu ne crois pas à la réalisation de ce que tu as décidé pour nous, que ce n'est qu'une

plaisanterie, un divertissement, une… comédie… Et ce n'est pas seulement de tes paroles d'aujourd'hui que je tire cette conclusion. Mardi dernier, lorsque, en sortant d'ici, j'allai te rejoindre, tu t'es servi d'expressions singulières qui m'ont surpris et affligé. Le lendemain, en faisant allusion à notre situation, tu as parlé de Natacha, non pas d'une manière offensante, oh ! non, mais à la légère, sans amitié, ni estime, autrement que j'aurais voulu… Dis-moi que je suis dans l'erreur, rends-moi le courage et… à elle aussi ; car tu l'as blessée : je l'ai vu du premier regard quand je suis entré…

Il avait parlé avec chaleur et avec assurance ; Natacha l'avait écouté, sérieuse et les joues brûlantes d'émotion : deux fois elle avait murmuré : Oui ! c'est vrai ! Le prince était troublé.

— Cher ami, répondit-il, je ne puis me rappeler tout ce que je t'ai dit ; mais tu donnes à mes paroles une étrange interprétation, et je suis prêt à faire tout ce qui dépend de moi pour te tirer d'erreur. Si tout à l'heure j'ai ri, c'était uniquement pour cacher le sentiment d'amertume que je ressentais. Quand je pense que tu vas te marier, cela me paraît absurde, impossible, et, je t'en demande pardon, ridicule même. C'est peut-être ma faute, du moins en partie ; je t'ai peut-être trop peu observé depuis quelque temps : j'aurais appris plus tôt ce dont tu es capable. Je tremble en pensant à l'avenir, je me suis trop hâté ; je m'aperçois qu'il y a beaucoup de dissemblance entre nous : L'amour passe, et la dissemblance reste. Sans parler de ton sort à toi, tes intentions sont honnêtes, il te faut y réfléchir, car en courant à une perte certaine, tu y entraînes Natalie Nicolaïevna avec toi ! Voilà une heure que tu parles d'amour de l'humanité, de nobles convictions, de générosité… eh bien ! demande à Ivan Pétrovitch ce que je lui disais il y a quelques instants, lorsque, après avoir grimpé jusqu'au quatrième l'affreux escalier de cette maison, nous nous sommes arrêtés devant la porte, rendant grâces au ciel de nous avoir sauvé la vie et les jambes. Subitement, involontairement, je me suis demandé comment tu avais pu souffrir que Natacha Nicolaïevna fût ainsi logée. Comment n'as-tu pas senti que si tu n'es pas à la hauteur de tes devoirs, tu n'as pas non plus le droit d'être son époux, tu n'as pas le droit d'assurer la moindre obligation ? Il ne suffit pas d'aimer : il faut prouver son amour par ses actions ; mais toi, tu dis : « Dût-elle en être malheureuse, je

veux qu'elle partage ma vie. » Mais cela est inhumain, ignoble ! Parler d'amour du prochain, être feu et flamme pour les questions humanitaires, et commettre en même temps, sans le remarquer, un crime contre son amour !…

Ne m'interrogez pas, Natalie Nicolaïevna, laissez-moi achever : j'ai le cœur trop plein pour ne pas donner libre cours à mes sentiments. Tu dis, Aliocha, que pendant ces quelques jours tu t'es senti entraîné vers tout ce qui est noble, beau, honnête, et tu te plains que notre société ne cède pas à de pareils entraînements et ne connaisse que la froide raison ! Considère à présent ta conduite : tu t'enflammes pour tout ce qui est beau et grand, et, malgré les événements de mardi dernier, tu n'as pas le moindre égard pour celle qui, ce me semble, devrait être ce que tu as de plus cher au monde ! Tu viens nous raconter ta dispute avec Catherine Féodorovna, à laquelle tu soutenais que Natalie Nicolaïevna t'aime à tel point et qu'elle est si généreuse, qu'elle ne pourra faire autrement que te pardonner ta conduite. Tu comptes sur ce pardon, tu paries que tu l'obtiendras ; de quel droit ? Il ne t'est pas venu une seule fois à l'esprit à combien de tourments, d'amères pensées, de doutes, de soupçons, tu l'abandonnais pendant quatre jours ! Crois-tu que, parce que tu te laissais captiver par certaines idées nouvelles, tu étais en droit de négliger le premier de tes devoirs ? Veuillez me pardonner, Natalie Nicolaïevna, de ne pas tenir ma promesse ; la chose est trop sérieuse, vous le comprenez… Il faut que tu saches, Aliocha, que j'ai trouvé Natalie Nicolaïevna en proie à de si grandes souffrances que j'ai compris en quel enfer tu avais transformé pour elle ces moments qui auraient dû être les plus beaux de sa vie. D'un côté, de semblables actions, et de l'autre, des paroles, des paroles, et toujours des paroles… Et après cela, tu te crois en droit de m'accuser, toi, si coupable !

Il s'arrêta satisfait et triomphant après ce mouvement d'éloquence. Lorsqu'il avait parlé des souffrances de Natacha, Aliocha l'avait regardée avec une expression de douleur indicible. Mais Natacha avait déjà pris sa résolution.

— Ne te désole pas, Aliocha, le grand coupable, ce n'est pas toi. Reste assis et écoute ce que j'ai à répondre. Il est temps d'en finir !

— Expliquez-vous, Natalie Nicolaïevna, répliqua le prince, je vous en

supplie ; voici deux heures que vous faites des allusions qui sont autant d'énigmes pour moi ; cela devient intolérable, et j'avoue que je ne m'y étais pas attendu en venant ici.

— C'est possible ; vous avez peut-être, pensé que sous le charme de vos paroles nous ne nous douterions pas de vos secrets desseins. Que voulez-vous que je vous explique ? Vous comprenez le reste. Aliocha a raison. Vous saviez d'avance ce qui arriverait après cette soirée de mardi, vous aviez tout calculé, tout compté sur vos doigts. Je le répète, vous ne prenez au sérieux ni moi, ni la demande en mariage que vous avez faite ; vous vous moquez de nous ; vous avez un but connu de vous seul et vous jouez à coup sûr ; Aliocha a raison de considérer tout cela comme une comédie. Au lieu de le lui imputer à tort, vous devriez vous en réjouir ; car, sans se douter de rien, il a fait tout ce que vous attendiez de lui et peut-être même un peu plus !

J'étais stupéfait. Je m'attendais bien à une catastrophe, mais la franchise plus que tranchante de Natacha et le ton de mépris non dissimulé qui accompagnait ses paroles me surprirent au plus haut degré. Je me dis qu'elle devait avoir quelque donnée certaine, qu'elle avait irrévocablement résolu de rompre, et que peut-être elle avait attendu le prince avec impatience pour lui dire tout, en une fois, en pleine figure. Le prince avait légèrement pâli, et le visage d'Aliocha avait pris une expression de naïve frayeur et d'anxieuse attente.

— Souvenez-vous de l'accusation que vous venez de porter, s'écria le prince, pensez un peu à vos paroles… je ne comprends pas…

— Ah ! vous ne voulez pas comprendre en peu de mots ? dit Natacha. Aliocha vous a compris tout aussi bien que moi, et cependant nous ne nous sommes pas concertés, nous ne nous sommes pas même vus ! Il lui a semblé, à lui aussi, que vous jouiez avec nous un jeu indigne, et pourtant il vous aime, il a foi en vous comme en un dieu. Vous avez jugé inutile de ruser avec lui, vous avez compté qu'il ne se douterait de rien. Mais il a le cœur sensible, tendre, impressionnable, et vos paroles, votre ton, pour employer son expression, lui sont restés sur le cœur.

— Je n'y comprends absolument rien, répéta le prince en se tournant vers moi avec l'air de la plus grande surprise et comme me prenant à témoin de

son innocence. Il était furieux. Vous êtes défiante et inquiète, reprit-il en s'adressant à Natacha ; vous êtes jalouse de Catherine Féodorovna et, partant, prête à accuser le monde entier, et moi tout le premier ; mais… permettez-moi de vous le dire, vous risquez de me donner une étrange idée de votre caractère… Je ne suis pas habitué à des scènes de ce genre, et je ne resterais pas ici une minute de plus, n'étaient les intérêts de mon fils… J'attends encore que vous vouliez bien vous expliquer.

— Ainsi, quoique vous sachiez tout, vous vous obstinez à ne pas comprendre ce que j'ai résumé en deux mots. Soit ! Vous voulez absolument que je dise tout, sans détour ?

— C'est tout ce que je demande.

— Très-bien ! Écoutez-moi, s'écria-t-elle, les yeux étincelants de colère. Je dirai tout !…

III

Natalie se leva et commença d'une voix émue. Le prince s'était aussi levé, et la scène était devenue extrêmement solennelle.

— Vous rappelez-vous ce que vous avez dit mardi dernier ? demanda Natacha. Vous avez dit : « Il me faut de l'argent, des chemins battus, de l'importance dans le monde. » Vous vous en souvenez ?

— Je m'en souviens.

— Eh bien ! c'est pour rattraper cet argent, pour reconquérir ces succès qui venaient de vous glisser entre les doigts que vous êtes venu mardi et que vous avez imaginé votre demande en mariage, calculant que cette farce vous aiderait à rentrer en possession de ce qui vous échappait.

— Natacha ! m'écriai-je, pense à ce que tu dis !

— Farce ! calcul ! répéta le prince avec l'accent de la dignité blessée.

Aliocha, anéanti, regardait sans rien voir.

— Oui, oui ! Ah ! ne m'interrompez pas, j'ai juré que je dirais tout, reprit Natacha de plus en plus exaspérée. Résumons : Aliocha ne vous obéissait plus ; pendant six mois vous vous étiez donné toutes les peines du monde pour l'éloigner de moi, et vous aviez échoué ; le moment décisif arrive : si vous le laissez passer, la fiancée, l'argent… l'argent surtout, trois millions de dot, tout vous glisse entre les doigts. Restait un dernier moyen : si Aliocha s'éprenait de celle que vous lui destiniez, il se détacherait peut-être de moi… Vous aviez remarqué que votre fils commençait à être fatigué de son ancien attachement, qu'il était triste, qu'il restait cinq jours sans venir me voir, et vous vous disiez, en homme expert et rusé, qu'il finirait par se lasser de moi et me quitterait ; lorsque tout à coup, mardi dernier, sa conduite résolue est venue renverser tous vos projets. Que vous restait-il à faire ?…

— Permettez, s'écria le prince ; tout au contraire, ce fait…

— Laissez-moi parler, continua Natacha en l'interrompant ; ce soir-là, vous vous êtes demandé ce que vous aviez à faire, et vous avez décidé que vous donneriez votre consentement à notre mariage, non pas en réalité, mais

du bout des lèvres, dans l'unique but de tranquilliser votre fils. Vous vous êtes dit que le mariage pourrait être ajourné à volonté. Pendant ce temps, une nouvelle passion avait eu le temps d'éclore, vous vous en étiez aperçu et vous en avez fait la base de vos opérations ultérieures.

— Ô rêves de la solitude ! murmura le prince, ô lectures ! ô romans !

— Vous avez tout fondé sur cet amour naissant, continua Natacha sans faire attention aux exclamations du prince, et en s'emportant toujours davantage. Et quelles chances il avait, cet amour ! Il avait pris naissance alors qu'Aliocha ne connaissait pas encore toutes les perfections de cette jeune fille ! Ce certain soir, au même instant où il lui déclare qu'il ne saurait l'aimer parce que le devoir et un autre amour le lui défendent, elle dévoile tant de noblesse, tant de sympathie pour lui, tant de grandeur d'âme pour sa rivale, que lui, quoiqu'il eût admiré sa beauté, ne s'était pas même douté jusqu'à ce moment qu'elle fût aussi belle !

Il ne parle que d'elle, tant l'impression a été profonde. Il devait nécessairement le lendemain ressentir le besoin impérieux de revoir cette belle créature, ne fût-ce que par reconnaissance. Pourquoi ne volerait-il pas auprès d'elle ? l'autre, l'ancienne, ne souffre plus ; son sort est décidé, on lui a donné toute l'éternité, tandis qu'il ne s'agit ici que d'un instant… Elle serait bien ingrate, cette Natacha, si elle était jalouse pour si peu ! Et, insensiblement, on lui enlève, à cette Natacha, au lieu d'un instant, une journée, une seconde, une troisième… et pendant tout ce temps la jeune fille apparaît au jeune homme sous un aspect nouveau, inattendu : elle est toute noblesse, tout enthousiasme, et, en même temps, elle reste la naïve petite fille, en tout semblable à lui pour le caractère. Ils se jurent amitié, ils seront frère et sœur et ne se quitteront plus de toute leur vie. « Au bout de quelques heures d'entretien », son âme s'est ouverte à des sensations inconnues, son cœur s'abandonne tout entier… Enfin le moment arrive, vous dites-vous alors : il va comparer : d'un côté, tout est connu, habituel, sérieux, plein d'exigences, on est jalouse, on gronde, il y a des larmes… et si l'on plaisante, c'est comme avec un enfant… mais, et c'est le point important, rien que du connu, rien que du vieux… tandis que de l'autre…

Les larmes l'étouffaient ; cependant elle reprit presque aussitôt :

— Et puis le temps agira, l'époque du mariage n'est pas encore fixée : le temps change beaucoup de choses, il change tout… Il vous restait encore vos allusions, votre raisonnement, votre éloquence… On pourrait aussi calomnier un peu cette déplaisante Natacha, la montrer sous un jour défavorable, et… on ne sait comment cela finira ; mais la victoire sera à vous !…

Aliocha ! ne m'en veuille pas, mon ami ! Je sais bien que tu m'aimes et qu'en ce moment tu ne t'expliques peut-être pas mes plaintes. Je sais que je fais mal, très-mal, de dire ainsi ce que j'ai sur le cœur. Mais que veux-tu que j'y fasse, si c'est ainsi que je comprends les choses et si je t'aime toujours davantage… de toute la force de mon âme ?

Elle se couvrit le visage de ses mains, tomba sur sa chaise et se mit à sangloter comme un enfant. Aliocha jeta un cri et se précipita vers elle ; il ne pouvait la voir pleurer sans pleurer aussi.

Ces sanglots furent d'un grand secours au prince : l'emportement de Natacha pendant cette longue explication, l'âpreté de ses accusations dont il aurait dû se montrer blessé, ne fût-ce que par pure convenance, tout cela pouvait être attribué à un accès de jalousie, à l'amour offensé, à un état maladif. Il était même convenable qu'il témoignât quelque sympathie…

— Calmez-vous, Natalie Nicolaïevna, dit-il : ce sont là des visions, c'est l'effet de la solitude… La légèreté d'Aliocha vous a donné cette irritation ; mais vous savez que ce n'est que de l'étourderie de sa part, et sa conduite de mardi vous montre combien il vous aime…

— Oh ! ne me parlez pas, ne me tourmentez pas, à présent du moins ! s'écria Natacha en fondant en larmes, je pressentais tout cela depuis longtemps. Croyez-vous que je ne comprenne pas que son ancien amour n'existe plus ?… Pourquoi vouloir me tromper ? Croyez-vous que je n'aie pas essayé de me tromper moi-même ?… Que de fois je l'ai fait ! Je croyais entendre sa voix dans le plus léger bruit, j'avais appris à lire sur son visage, dans ses yeux… Maintenant tout est perdu, tout est mort, tout !… Ah ! malheureuse que je suis !…

Aliocha s'agenouilla devant elle.

— Pardonne, je suis seul coupable ; c'est moi qui suis cause de tout !… disait-il en sanglotant.

— Non ! ne t'accuse pas, Aliocha !… il y a quelqu'un d'autre… nous avons des ennemis. Ce sont eux… eux…

— Mais enfin, s'écria le prince avec impatience, permettez-moi de vous demander sur quoi vous vous fondez pour m'attribuer tous ces… crimes. Ce ne sont que des suppositions, il faudrait prouver que…

— Prouver ! s'écria Natacha en se levant brusquement de sa chaise, il vous faut des preuves ! Lorsque vous êtes venu me faire votre proposition, pouviez-vous agir autrement ? Ne vous fallait-il pas tranquilliser votre fils, endormir ses remords, afin qu'il pût, libre et sans inquiétude, se donner tout entier à Katia ? Sinon ne se serait-il pas toujours souvenu de moi ? se serait-il soumis à vous, qui vous ennuyiez d'attendre ?

— J'avoue, répondit le prince avec un sourire sarcastique, j'avoue que si j'avais voulu vous tromper, j'aurais effectivement fait le calcul que vous dites ; vous avez beaucoup de sagacité ; mais, quand on porte de pareilles accusations, il faut pouvoir les prouver…

— Il faut prouver ! Et votre conduite antérieure, lorsque vous vous efforciez de l'éloigner de moi, que prouve-t-elle ? Enseigner à son fils à se faire, pour des intérêts mondains, pour de l'argent, un jeu de ses obligations, c'est le dépraver. Vous parliez tout à l'heure de vilain escalier, de mauvais appartement. Ne lui avez-vous pas retranché l'argent que vous lui donniez chaque mois, afin de nous contraindre, par la misère et la faim, à nous séparer ? C'est vous qui avez voulu cet appartement et cet escalier, et maintenant vous le lui reprochez, homme à double face ! D'où vous venaient tout à coup, ce soir-là, cette ardeur, ces convictions, jusqu'alors inconnues ? Pourquoi avez-vous eu besoin de moi ? J'ai passé quatre jours à aller et venir par la chambre, réfléchissant à tout, pesant tout, chacune de vos paroles, chaque expression de votre visage, et je suis arrivée à la conviction que tout cela n'a été qu'un jeu mensonger, une inqualifiable comédie. Je vous connais, je vous connais depuis longtemps. Chaque fois qu'Aliocha venait d'auprès de vous, je devinais à son visage tout ce que vous lui aviez dit, suggéré, je voyais votre influence sur lui. Non, vous ne sauriez me tromper ! Il se peut que vous ayez encore d'autres calculs, il se peut que je n'aie pas encore découvert le principal ; mais, peu importe ! vous me trompiez, voilà l'important ! Voilà ce

qu'il fallait que je vous dise, tout droit et en face !…

— Est-ce tout ? Sont-ce là toutes vos preuves ? Mais réflé chissez donc, esprit exalté que vous êtes, que par la proposition que je vous ai faite mardi, je m'engageais trop, j'aurais vraiment fait preuve de trop de légèreté !…

— En quoi vous engagiez-vous ? Qu'est-ce à vos yeux que de me tromper, d'offenser une pauvre jeune fille, une pauvre fugitive, repoussée par son père, sans défense, qui s'est noircie elle-même, une créature immorale ? Vaut-il la peine d'y mettre quelque cérémonie ? Pourvu que cette force vous vaille un profit quelconque, quelque minime qu'il soit…

— Dans quelle position vous mettez-vous, Natalie Nicolaïevna, réfléchissez-y. Vous voulez absolument que je vous aie offensée. Mais l'offense dont vous m'accusez serait si grave, si avilissante, que je ne comprends pas même qu'on puisse la supposer, encore moins qu'on puisse la formuler avec tant d'insistance. Il faut être expert en toutes sortes de matières pour l'admettre, permettez-moi de le dire. J'ai le droit de vous faire des reproches, car vous armez mon fils contre moi, et bien que maintenant il ne prenne pas parti contre moi pour vous défendre, son cœur ne m'en est pas moins hostile.

— Non, non, père, non ! s'écria Aliocha ; si je ne me suis pas révolté contre toi, c'est parce que je crois que tu n'as pas pu l'offenser, et je ne puis pas croire non plus à la possibilité d'une semblable offense !

— Vous entendez, s'écria le prince.

— Natacha, c'est moi qui suis cause de tout ; ne l'accuse pas, lui ; c'est injuste, c'est affreux !

— Vous voyez ! Il est déjà contre moi, s'écria Natacha.

— Assez ! dit le prince ; il est temps de mettre fin à une scène aussi pénible. Cet aveugle et furieux transport de jalousie, qui ne connaît plus de bornes, peint votre caractère sous un point de vue tout nouveau pour moi. Je suis prévenu. Nous nous sommes trop hâtés. Vous ne remarquez pas même combien vous m'avez blessé ; cela vous est indifférent. Nous nous sommes trop hâtés… trop hâtés… ma parole est sacrée ; mais… je suis père, et je veux le bonheur de mon fils…

— Vous retirez votre parole, s'écria Natacha hors d'elle, vous ê tes

enchanté de pouvoir le faire ! Eh bien, sachez que, il y a deux jours, seule ici, j'ai pris la résolution de vous en libérer, et je le confirme maintenant, en présence de tous.

— C'est-à-dire que vous voulez peut-être raviver en lui ses anciennes inquiétudes, le sentiment du devoir, les « angoisses causées par ses obligations » (pour me servir de vos paroles), afin de l'attacher de nouveau à vous comme auparavant. Cela rentre dans votre théorie, c'est pourquoi je parle ainsi ; mais en voilà assez : le temps décidera, j'attendrai un moment plus calme pour m'expliquer avec vous, et j'espère que nos relations ne sont pas définitivement rompues. J'avais l'intention de vous faire part aujourd'hui de mes projets à l'égard de vos parents, et vous auriez pu vous apercevoir… Mais assez pour aujourd'hui… Ivan Pétrovitch, ajouta-t-il en s'avançant vers moi, maintenant plus que jamais, je tiens à ce que nous fassions plus intimement connaissance ; me permettez-vous de passer un de ces jours chez vous ?

Je fis un signe d'assentiment : je ne pouvais désormais l'éviter. Il me serra la main, s'inclina en silence devant Natacha, et sortit avec un air de dignité blessée.

IV

Nous gardâmes le silence pendant quelques minutes ; Natacha était triste et abattue ; toute son énergie l'avait quittée subitement ; elle regardait sans rien voir, tout droit devant elle, comme si elle avait oublié tout ce qui l'entourait. Elle tenait la main d'Aliocha, qui continuait de pleurer en lui jetant de temps en temps un regard craintif et curieux.

Il se mit enfin à la consoler timidement et la conjura de ne pas être fâchée, s'accusa de nouveau d'être la cause de tout le mal ; il commença plusieurs fois de justifier son père, mais il n'osa achever de crainte d'exciter de nouveau la colère de Natacha. Il lui jura un amour éternel, immuable, assura a plusieurs reprises qu'il aimait Katia comme une sœur, qu'il ne pourrait jamais quitter, ce qui serait d'ailleurs grossier et cruel de sa part ; il déclara que dès que Natacha la connaîtrait, elles seraient amies, et qu'elles ne voudraient plus se séparer. Le pauvre garçon était sincère ; il ne comprenait pas les appréhensions de Natacha et n'avait pas bien compris non plus ce qu'elle avait dit à son père quelques instants auparavant. Pour lui, c'était simplement une querelle ; pourtant cela lui pesait sur le cœur comme un rocher.

— Tu trouves que j'ai des torts envers ton père ? hit demanda Natacha.

— Comment le pourrais-je, répondit-il avec amertume, alors que c'est moi qui ai fait tout le mal ? C'est moi qui t'ai mise si fort en colère, et tu l'as accusé pour me justifier comme tu le fais toujours, quoique je ne le mérite pas. Il fallait un coupable, et tu as pensé que c'était lui. Mais tu te trompes, s'écria-t-il en s'animant. Est-ce pour cela qu'il est venu ici ? Est-ce là ce qu'il attendait ? Mais voyant que Natacha le regardait d'un regard triste et plein de reproche, il sentit de nouveau son courage s'évanouir.

— Non, je ne dirai plus rien, pardonne-moi, dit-il ; tout le mal vient de moi.

— Aliocha, dit-elle avec amertume, il a passé entre nous et il a détruit tout notre bonheur, toute notre vie. Tu as toujours eu plus de confiance en moi qu'en toute autre personne ; maintenant il a versé dans ton cœur la

défiance : tu me donnes tort. Il m'a pris la moitié de ton cœur.

— Ne parle pas ainsi, Natacha.

— Il t'a attiré à lui par une feinte bonté, par une fausse générosité, continua Natacha, et il s'efforcera de te détacher entièrement de moi.

— Je te jure que non, s'écria-t-il avec feu. C'est l'irritation qui lui a fait dire qu'il s'était trop hâté ; demain, un de ces jours, il sera revenu à d'autres sentiments ; mais fût-il irrité au point de ne vouloir plus de notre mariage, je te jure que je ne lui obéirais pas. J'en aurai la force… et Katia viendra à notre secours, s'écria-t-il tout à coup, enchanté de l'idée qui lui venait. Tu verras quelle ravissante créature ! Tu verras si elle veut être ta rivale et nous séparer ! Que tu étais injuste tantôt lorsque tu disais que je suis de ceux qui peuvent cesser d'aimer le lendemain du jour de leur mariage ! Quelle amertume pour moi de t'entendre parler ainsi ! Non, je ne suis pas de ceux-là, et si je suis allé souvent chez Katia…

— Assez, Aliocha, vas-y quand tu voudras. Ce n'est pas de cela que je parlais ; tu n'as pas bien compris ; sois heureux avec qui tu voudras, je n'exige pas de ton cœur plus qu'il ne saurait donner…

Mavra entra.

— Eh bien ! il faut servir le thé, quoi ? C'est amusant ! voilà deux heures que le samovar bout : il est bientôt minuit.

Mavra était de mauvaise humeur, et il y avait bien de quoi : depuis le mémorable mardi, elle avait vécu dans une sorte d'extase de ce que sa maîtresse, qu'elle adorait, allait se marier ; elle avait déjà eu le temps de publier la nouvelle dans la maison, dans le voisinage, chez l'épicier, chez le portier. Et voilà qu'à présent tout cela s'en allait subitement en fumée ! Le prince était parti furieux, on n'avait pas servi le thé, et à qui la faute, sinon à sa maîtresse ? Mavra l'avait entendue parler au prince sans le moindre égard.

— Oui, tu peux servir le thé, dit Na tacha.

— Et faut-il aussi servir à souper ?

— Sans doute, répondit Natacha toute troublée.

— On a préparé, préparé, marmottait Mavra ; depuis hier matin je ne sens plus mes jambes. Il a fallu courir, à droite et à gauche, acheter du vin, et à présent… Elle sortit en frappant la porte de colère.

Natacha rougit. On servit le thé et le souper : du gibier, du poisson, du vin, etc. Pourquoi a-t-elle préparé tout cela ? pensais-je.

— Tu vois comme je suis, Vania, dit-elle un peu embarrassée, j'avais le pressentiment que les choses iraient ainsi, et pourtant je pensais que ça finirait peut-être autrement : Aliocha arrivait, nous faisions la paix, mes soupçons se trouvaient injustes, on me détrompait, et… à tout hasard, j'avais préparé quelque chose à manger. Je m'étais dit que nous nous attarderions…

Pauvre Natacha ! Elle était toute confuse ! Aliocha était dans le ravissement.

— Tu vois que tu n'y croyais pas ; il y a deux heures, tu ne croyais pas à tes soupçons, s'écria-t-il. Il faut que tout cela s'arrange, c'est moi qui ai fait le mal ; c'est à moi de le réparer. Permets-moi d'aller sur-le-champ trouver mon père ; il faut que je le voie : il est blessé, offensé, il faut que j'aille le calmer ; je lui dirai tout, je lui parlerai en mon nom, tu n'y seras pour rien, et j'arrangerai tout… Il se justifiera, tu verras… Je viendrai demain de grand matin, et je resterai toute la journée avec toi, je n'irai pas chez Katia…

Elle ne le retint pas ; elle abonda même dans son sens et lui demanda seulement de ne rien dire en son nom. Elle s'efforçait de sourire ; au moment de la quitter, Aliocha lui prit les deux mains, s'assit à côté d'elle et la regarda avec une tendresse inexprimable.

— Natacha ! mon amie, mon ange ! ne sois pas fâchée contre moi, ne nous querellons plus jamais. Donne-moi ta parole que tu me croiras toujours, et moi, je te croirai aussi. Écoute, mon ange, ce que je vais te raconter.

Un jour, nous nous étions querellés, je ne sais plus pourquoi. J'avais tort, mais je ne voulais pas en convenir. J'errais triste et désolé dans les rues, j'entrais chez mes amis… il me vint alors à l'esprit cette idée : Que ferais-je maintenant si elle mourait ? Je fus subitement pris d'un désespoir aussi violent que si je t'avais effectivement perdue. Et les pensées se succédaient toujours plus douloureuses. Il me sembla ensuite que j'étais auprès de ta tombe, couché sans connaissance sur la terre qui te recouvrait, anéanti par la douleur. Je couvrais de baisers cette froide tombe ; je t'appelais, je te demandais d'en sortir au moins une minute ; je priais Dieu de faire un miracle et de te rappeler à la vie un instant devant moi ! Comme je me serais jeté dans

tes bras ! comme je t'aurais serrée sur mon cœur ! Je crois que je serais mort de félicité, si j'avais pu une seule minute te sentir dans mes bras comme auparavant. Et je pensai tout à coup : « Je te redemande à Dieu, et pourtant pendant les six mois que nous avons passes ensemble, que de fois nous nous sommes querellés ! que de fois nous ne nous sommes pas parlé et nous avons été brouillés des journées entières ! et maintenant je te demande de sortir un instant de la tombe, et cet instant, je suis prêt à le payer de ma vie ! » Alors je n'y tins plus, j'accourus, je volai auprès de toi ; tu m'attendais, et nous nous embrassâmes, et je te serrai dans mes bras aussi fort que si j'avais peur qu'on ne vint t'en arracher. Ne nous querellons jamais ! Si tu savais que de chagrin j'en ai ! Grand Dieu ! est-il possible de penser que je pourrais te quitter jamais !

Natacha pleurait ; ils s'embrassèrent, et Aliocha lui jura encore une fois que jamais il ne se séparerait d'elle ; puis il courut chez son père, bien sûr de tout arranger pour le mieux.

— Tout est fini ! dit Natacha en me serrant convulsivement les mains. Il m'aime, il ne m'oubliera pas ; mais il aime aussi Katia, et bientôt il l'aimera plus que moi. Ah ! cette vipère de prince veille, et…

— Natacha ! moi non plus, je ne crois pas qu'il agisse de bonne foi ; mais…

— Mais tu ne crois pas tout ce que je lui ai dit, je l'ai bien vu ; attendons, tu verras si j'avais raison ou non. J'ai parlé au point de vue général, mais Dieu sait ce qu'il machine encore, cet homme abominable ! J'ai deviné ses projets : il lui fallait alléger le cœur d'Aliocha de la tristesse qui l'oppressait, le relever de ses obligations envers moi. Sa demande en mariage avait encore un second but ; il se glissait entre nous avec tout l'ascendant qu'il a sur son fils et le mettait dans le ravissement par sa noble générosité. J'en suis sûre. Je connais Aliocha : tranquille et sans inquiétude à mon égard, il se serait dit : La voilà maintenant, ma femme, elle est avec moi pour l'éternité. Et sans qu'il s'en doutât, Katia, à qui le prince avait fait la leçon, le captivait de plus en plus. Ah ! Vania ! je n'ai plus d'espoir qu'en toi. Il veut te voir, faire ta connaissance, ne refuse pas, je t'en prie, cher ami, et tâche d'arriver à la comtesse. Tu feras la connaissance de Katia, tu l'observeras ; je veux avoir

ton opinion sur eux, toi seul peux me comprendre. Tu verras jusqu'à quel point ils sont amis, ce qui se passe entre eux… Cher ami, donne-moi cette nouvelle preuve de ton amitié ! Tu es mon seul, mon dernier espoir…

……..

Il était minuit passé lorsque j'arrivai chez moi. Nelly vint m'ouvrir à demi éveillée ; elle sourit et me regarda d'un air content. La pauvre petite s'en voulait d'avoir succombé au sommeil : elle avait voulu m'attendre ; mais un instant avant mon retour, la fatigue avait été plus forte qu'elle. Elle me dit qu'un étranger était venu me demander, qu'il était resté avec elle et qu'il avait laissé un billet sur ma table. C'était Masloboïew. Il me priait de passer chez lui le lendemain, à une heure. J'avais bien envie d'interroger Nelly, mais je remis mes questions au lendemain et j'insistai pour qu'elle allât se coucher : la pauvre enfant tombait de sommeil.

V

Le lendemain matin, Nelly me raconta des choses singulières à propos de la visite de la veille. Du reste, il était déjà surprenant que Masloboïew eût eu l'idée de venir me voir ce soir-là, car je lui avais dit que je ne serais pas à la maison.

Nelly n'avait d'abord pas voulu ouvrir ; il était déjà huit heures du soir, elle avait peur. Masloboïew l'en avait priée à travers la porte, assurant que s'il ne me laissait pas un billet, il y aurait quelque chose de très-mauvais pour moi le lendemain. Une fois entré, il avait écrit son billet et s'était assis à côté d'elle sur le canapé.

— Je me suis levée, dit Nelly ; je ne voulais pas lui répondre ; j'avais peur de lui. Il m'a parlé de la Boubnow, il m'a dit qu'elle était très-fâchée, mais qu'elle n'oserait pas venir me chercher ici ; puis il a fait votre éloge, il a dit que vous étiez bons amis depuis le temps où vous étiez petits. Alors j'ai causé avec lui. Il m'a offert des bonbons, et je les ai refusés ; il m'a assuré qu'il n'était pas méchant, qu'il chantait des chansons, qu'il dansait, et le voilà qui se lève tout à coup et qui se met à danser. C'était très-drôle ! Après cela, il a voulu vous attendre encore, disant que vous rentreriez peut-être bientôt, et il m'a demandé de n'avoir pas peur et de m'asseoir à côté de lui. Je l'ai fait, mais je ne voulais rien dire. Alors il m'a raconté qu'il avait connu maman et grand-papa, et… nous avons parlé. Il est resté longtemps.

— De quoi avez-vous parlé ?

— De maman… de la Boubnow… de grand-papa. Comme elle n'avait pas l'air de vouloir me raconter ce qu'ils s'étaient dit, je m'abstins de la questionner, pensant tout apprendre de Masloboïew. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il était venu à dessein pour la trouver seule, et je me demandais pourquoi.

Elle me montra en riant les bonbons qu'il lui avait donnés, des morceaux de sucre candi enveloppés de papier vert et rouge, de mauvais bonbons qu'il avait probablement achetés chez l'épicier du coin.

— Pourquoi ne les as-tu pas mangés ?

— Je n'en veux pas, répondit-elle toute sérieuse et en fronçant les sourcils. Je ne voulais pas les prendre, il les a laissés sur le canapé…

J'avais des courses à faire, je voulus prendre congé d'elle.

— T'ennuies-tu toute seule ? lui demandai-je au moment de sortir.

— Je m'ennuie et je ne m'ennuie pas ; je m'ennuie quand vous êtes longtemps sans revenir.

Elle me regardait d'un regard doux et tendre comme elle avait fait toute la matinée ; elle était gaie, caressante, et en même temps timide, comme si elle avait craint de m'importuner, de perdre mon affection, ou comme si elle était honteuse d'avoir été trop communicative.

— Tu dis que tu t'ennuies et que tu ne t'ennuies pas, repris-je en souriant. Quand est-ce que tu ne t'ennuies pas ?

— Ah ! je sais pourquoi vous me demandez cela, dit-elle en rougissant.

Nous étions sur le seuil, la porte ouverte. Nelly devant moi, les yeux baissés, avait posé une de ses mains sur mon bras, et de l'autre elle tiraillait la manche de mon habit.

— Ne peux-tu pas me le dire ? Est-ce un secret ?

— Non… C'est que je… j'ai commencé à lire votre livre, dit-elle à demi-voix en levant sur moi son regard tendre et pénétrant.

— Ah ! vraiment ! est-ce qu'il te plaît ? demandai-je avec l'embarras d'un auteur qui s'entend louer ; j'avais grande envie de l'embrasser, mais je n'osai…

— Pourquoi est-ce qu'il meurt ? demanda-t-elle tout à coup avec l'accent de la plus profonde affliction, et elle me jeta un regard rapide comme l'éclair, puis elle baissa de nouveau les yeux.

— Qui donc ?

— Le jeune, celui qui est malade de la phthisie… dans votre livre.

— Que faire ? Nelly, l'histoire le veut ainsi.

— Pas du tout, répondit-elle tout bas brusquement, presque avec irritation et en prenant une mine boudeuse.

Il se passa encore une minute.

— Et elle… les deux autres… la jeune fille et le vieux, reprit-elle en

tiraillant toujours plus fort la manche de mon habit, resteront-ils ensemble ? Est-ce qu'ils seront pauvres ?

— Non, la jeune fille s'en ira loin, bien loin ; elle épousera un propriétaire, et le père restera seul, répondis-je désolé de ne pouvoir lui dire quelque chose de plus consolant.

— C'est ainsi. Oh ! comme vous êtes… je ne lirai plus.

Elle repoussa ma main, me tourna le dos et s'éloigna les yeux baissés. Ses joues étaient brûlantes, et sa respiration inégale et oppressée.

— Pourquoi es-tu fâchée, Nelly ? lui dis-je en m'approchant ; tu sais, ce n'est pas la réalité, c'est une pure invention, il n'y a pas là de quoi se fâcher, sensible petite fille !

— Je ne suis pas fâchée, dit-elle timidement en levant sur moi un regard plein de tendre sérénité ; puis elle saisit ma main, pressa son visage sur ma poitrine et se mit à pleurer. Une seconde après, elle riait aux éclats à travers ses larmes. C'était plaisant et touchant à la fois ; je voulus lui faire découvrir son visage, mais tout en riant elle me serra encore plus fort.

Cette scène sentimentale prit cependant fin. J'étais pressé de sortir. Je pris congé d'elle. Les joues en feu, les yeux étincelants et toute confuse encore, elle courut après moi jusque dans l'escalier et me demanda de revenir bientôt. Je lui promis de rentrer pour le dîner.

J'allai d'abord chez les vieux, que je trouvai indisposés tous deux. Anna Andréievna était tout à fait malade. Nicolas Serguéitch était dans son cabinet, il m'entendit venir ; mais je savais que, selon son habitude, il nous laisserait seuls pour nous donner le temps de causer. Je ne voulais pas trop attrister Anna Andréievna ; c'est pourquoi je lui racontai avec force ménagements ce qui avait eu lieu la veille ; elle en fut très-affligée, mais moins surprise que je ne l'aurais attendu.

Je pensais que cela arriverait ainsi, et que ce mariage ne se ferait pas, dit-elle tristement. Nous n'avons pas mérité que Dieu nous fasse cette grâce, et puis cet homme est si vil qu'il n'y a rien de bon à attendre de lui. Il nous prend dix mille roubles, ce n'est pas une bagatelle, dix mille roubles ! et il les prend sans aucun droit, il le sait bien. Il nous enlève notre dernier morceau de pain, nous serons obligés de vendre notre terre. Ma petite Natacha a bien

raison de ne pas se fier à lui. Et si vous saviez, continuât-elle en baissant la voix, mon mari est tout à fait contre ce mariage ; il lui arrive de se trahir en parlant ; mais je ne veux pas raconter cela… J'ai cru d'abord qu'il divaguait, et pourtant c'était tout à fait sérieux. Que va-t-elle devenir, ma pauvre petite colombe ? Vois-tu, il la maudirait à jamais !… Elle me fit subir, comme d'habitude, un véritable interrogatoire, gémissant et soupirant à chacune de mes réponses.

Depuis quelque temps elle n'avait guère sa tête à elle : chaque nouvelle la secouait, et le chagrin qui lui venait de sa fille lui minait le cœur et la santé.

Le vieillard entra, en robe de chambre et en pantoufles ; il me dit qu'il avait la fièvre. Il regardait sa femme d'un œil plein de tendresse et d'émotion, et pendant tout le temps que je passai chez eux, il fut prévenant et aux petits soins. Il était effrayé de la voir malade : il sentait que s'il la perdait, il aurait tout perdu.

Je restai à peu près une heure avec eux ; Nicolas Serguéitch m'accompagna jusqu'à l'antichambre et me parla de Nelly. Il pensait sérieusement à la prendre dans sa maison comme fille adoptive, et il me demanda comment il devait manœuvrer pour avoir le consentement de sa femme. Il me fit toutes sortes de questions sur la petite, et je lui racontai grosso-modo son histoire, qui l'impressionna très-fort.

— Nous en reparlerons, me dit-il d'un ton résolu ; en attendant… du reste, je passerai aussitôt que je serai un peu mieux, et nous arrangerons la chose.

À midi précis j'étais chez Masloboïew, et grand fut mon étonnement quand, en entrant dans l'antichambre, je me trouvai nez à nez avec le prince en train de mettre son paletot. Masloboïew le secondait avec empressement dans cette opération. Quoique mon ancien condisciple m'eût déjà dit qu'il connaissait le prince, j'étais à cent lieues de m'attendre à cette rencontre.

Le prince me parut embarrassé.

— Ah ! c'est vous ! s'écria-t-il avec plus de chaleur que je n'aurais attendu ; voyez comme on se rencontre ! Du reste, M. Masloboïew vient de m'apprendre que vous vous connaissez. Enchanté ! j'avais justement le désir de vous voir, et je me propose de passer chez vous très-prochainement, si

vous le permettez : j'ai une prière à vous adresser, je veux vous demander de m'aider à éclaircir la situation. Vous savez ce que je veux dire… Vous êtes lié par l'amitié, vous avez suivi toute la marche de cette affaire, vous avez de l'influence… Je regrette que nous ne puissions pas causer en ce moment. Mais… que voulez-vous ? les affaires ! Un de ces jours, très-prochainement, j'aurai le plaisir de vous faire une visite. Au revoir pour aujourd'hui…

Il me serra la main cordialement, trop cordialement même, échangea un regard avec Masloboïew et sortit.

— Dis-moi pour l'amour de Dieu… commençai-je en entrant dans la chambre…

— Je te dirai juste rien du tout, dit Masloboïew en m'interrompant ; il prit en toute hâte sa casquette et se dirigea vers l'antichambre. J'ai à faire, mon vieux, il faut que je coure, je suis en retard !…

— Mais tu m'as écrit de venir à midi.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? Je t'ai écrit hier, et l'on m'a écrit aujourd'hui, et c'est pour une chose si grave que j'en ai la tête fendue. On m'attend, mille pardons, Vania ! La seule satisfaction que je puisse t'offrir, c'est de me rosser pour t'avoir dérangé inutilement. Si le cœur t'en dit, rosse-moi ; mais, au nom du ciel ! fais vite, ne me retiens pas, on m'attend…

— Pourquoi te rosserais-je ? Dès le moment que tu as à faire, vas-y vite : on ne saurait toujours prévoir… seulement…

— Non, c'est moi qui dirai seulement, répliqua-t-il en s'élançant dans l'antichambre et en mettant son manteau pendant que je faisais de même. J'ai à te parler d'une affaire, d'une affaire très-importante même, qui te concerne et touche à tes intérêts ; c'est pour cela que je t'avais prié de passer ; mais je ne puis pas te raconter la chose en une minute ; c'est pourquoi tu vas me promettre de venir ce soir à sept heures précises, ni plus tôt, ni plus tard ; je serai à la maison.

— Aujourd'hui, dis-je avec hésitation, c'est que je voulais aller ce soir…

— Eh bien, tu iras maintenant où tu voulais aller ce soir, et ce soir tu viendras. Si tu savais quelles choses j'ai à te communiquer !

— Dis-moi du moins de quoi il s'agit. Je serais curieux de savoir…

Pendant ce temps nous étions sortis et nous nous trouvions debout sur le

trottoir.

— Donc, tu viendras, fit-il avec insistance.

— Je t'ai déjà dit que je viendrais.

— Ça ne suffit pas, tu me le promets.

— Fi ! que tu es drôle ! Soit ! je te le promets.

— Très-bien. À présent, de quel côté vas-tu ?

— Par ici, répondis-je en montrant la droite.

— Et moi par là, dit-il en désignant la gauche. Adieu, Vania ! n'oublie pas ta promesse : ce soir à sept heures.

Je restai tout ébahi.

Je m'étais proposé d'aller ce soir-là chez Natacha ; je m'y rendis sur-le-champ. J'étais persuadé que j'y trouverais Aliocha ; il y était en effet et fut très-réjoui de ma venue.

Il était très-gentil, plein d'amabilité. Natacha faisait son possible pour paraître gaie ; mais on voyait bien que la tâche était au-dessus de ses forces. Elle était pâle et souffrante, et n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir toutes sortes de caresses pour Aliocha.

Celui-ci causait beaucoup, s'efforçait de l'égayer et de lui arracher un sourire ; il évitait de parler de son père et de Katia ; son essai de réconciliation de la veille avait probablement échoué.

— Il a effroyablement envie de partir, me dit Natacha pendant qu'il était allé dire quelque chose à la servante, mais il ne sait comment faire, et je crains de lui dire de s'en aller, parce qu'il se croira peut-être alors obligé de rester. En attendant, ce dont j'ai le plus peur, c'est qu'il ne s'ennuie et ne devienne tout à fait froid pour moi. Que me conseilles-tu ?

— Bon Dieu ! quelle drôle de position vous vous faites ! vous êtes défiants, vous vous surveillez l'un l'autre ! On s'explique, et c'est fini. Une pareille situation peut très-bien l'ennuyer.

— Que veux-tu que j'y fasse ? s'écria-t-elle avec angoisse.

— Attends, je m'en vais tout arranger…

— Prends bien garde, me dit Natacha.

À peine avais-je fermé la porte de la chambre qu'Aliocha v se précipita à ma rencontre, comme s'il m'eût attendu.

— Cher Ivan Pétrovitch, tirez-moi d'embarras. J'ai promis d'aller chez Katia, je devrais y être en ce moment, il faut que j'y aille. J'aime Natacha au delà de toute expression ; je me jetterais dans le feu pour elle ; mais, convenez-en, je ne puis pas les quitter tout à fait, eux, là-bas…

— Eh bien ! allez-y donc…

— Oui, mais cela fera de la peine à Natacha. Ivan Pétrovitch, aidez-moi…

— À mon avis, il vaut mieux aller. Vous savez combien Natacha vous aime ; elle s'apercevra que vous vous ennuyez auprès d'elle et que vous restez malgré vous. D'ailleurs, venez, je vous aiderai.

— Que vous êtes bon !

Nous rentrâmes.

— Je viens de voir votre père, dis-je un instant après à Aliocha.

— Où donc ? s'écria-t-il tout effrayé.

— Dans la rue, un instant. Il m'a proposé de faire plus ample connaissance. Il m'a demandé si je ne savais pas où vous étiez, il désirait vous voir.

— Ah ! va vite le rejoindre, dit Natacha, qui avait compris mon intention.

— Mais… où le trouverai-je à présent ? À la maison ?

— Non, il m'a dit qu'il allait chez la comtesse.

— Alors, comment faire ?… demanda-t-il naïvement en regardant Natacha.

— C'est bien embarrassant ! dit celle-ci. Est-ce que tu aurais le dessein de cesser de les voir pour me tranquilliser ? Quel enfantillage ! d'abord c'est impossible, et ensuite ce serait de l'ingratitude envers Katia : liés comme vous l'êtes, ce serait de la grossièreté de ta part. Tu me blesserais si tu me croyais jalouse à tel point. Vas-y, mon cher, vas-y sans tarder, je t'en prie. Cela tranquillisera ton père.

— Natacha, tu es un ange ! je ne vaux pas ton petit doigt, s'écria Aliocha extasié, quoiqu'il éprouvât quelque repentir. Tu es si bonne, tandis que moi… moi… bah ! il faut que tu le saches, je viens de prier Ivan Pétrovitch de m'aider à m'en aller, et c'est lui qui a trouvé cet expédient. Pardonne-moi, ange adoré ! Ne me crois pas plus coupable que je ne le suis ; je t'aime mille

fois plus que tout au monde. Il m'est venu une idée : je raconterai à Katia ce qui a eu lieu hier ici, et je lui dirai notre situation actuelle. Elle trouvera quelque moyen de nous sauver, car elle nous est dévouée de toute son âme…

— Eh bien ! va vite, fit Natacha en souriant. Je voudrais bien faire sa connaissance. Comment pourrait-on arranger cela ?

Cette proposition le combla de joie, et il se lança aussitôt dans toutes sortes de combinaisons. Selon lui, rien de plus facile, il fallait s'en remettre à Katia. Il prit feu et flamme pour cette idée et promit de rapporter la réponse au bout de quelques heures, et de passer la soirée avec Natacha.

— Viendras-tu pour sûr ? lui demanda Natacha, en l'accompagnant.

— En douterais-tu ? Adieu, Natacha ! adieu, ma bien-aimée, ma bien-aimée pour la vie ! Adieu, Vania ! Ah ! bon Dieu ! voilà que je vous ai appelé Vania tout court, sans y prendre garde. Ivan Pétrovitch, j'ai beaucoup d'amitié pour vous, pourquoi ne nous tutoierions-nous pas ? Le voulez-vous ?

— Je le veux bien.

— J'y ai souvent pensé ; mais je n'osais pas vous le proposer. Bon ! voilà que je vous dis vous ; c'est très-difficile à s'habituer à dire toi. Il y a une très-jolie scène dans un ouvrage du comte Tolstoï : deux personnes ont décidé de se tutoyer, et comme ni l'une ni l'autre ne veut commencer, elles évitent d'employer les pronoms. Natacha, nous relirons cela ensemble, n'est-ce pas ?

— Oui, mais va vite, lui dit-elle, et elle le chassa en riant.

— Adieu ! dans deux heures je suis de retour…

Il lui baisa la main et sortit en toute hâte.

— Tu vois, tu vois, Vania ! dit Natacha en fondant en larmes.

Je restai deux heures avec elle, m'efforçant de la consoler, et parvins à lui rendre un peu de calme. Hélas ! ses appréhensions n'étaient que trop fondées, et j'avais le cœur plein d'angoisse quand je pensais à sa situation ; je craignais tout pour elle ; mais le mal était sans remède.

Aliocha l'aimait autant qu'auparavant, peut-être même davantage, et avec un sentiment poignant qui tenait du repentir et de la reconnaissance.. Mais en même temps le nouvel amour s'était fortement établi dans son cœur. Il était difficile de prévoir comment tout cela finirait. J'étais extrêmement curieux de voir Katia, et Natacha me fit de nouveau promettre de faire sa connaissance.

Elle était devenue un peu plus gaie. Je lui parlai de Nelly, de Masloboïew et de la Boubnow, de ma rencontre avec le prince chez Masloboïew et enfin du rendez-vous que j'avais à sept heures avec ce dernier. Comme moi, elle fut étonnée d'apprendre que le prince était en relation avec Masloboïew, et qu'il eût un si vif désir de faire plus ample connaissance avec moi, quoique cela s'expliquât assez aisément par la situation du moment…

VI

J'arrivai chez Masloboïew à l'heure convenue. Il m'accueillit avec une joie bruyante et m'embrassa avec transport. Il était à moitié ivre. Je fus surtout surpris des préparatifs qui avaient été faits à mon intention, car, évidemment, on m'attendait. Un samovar de cuivre jaune bouillait sur une table ronde couverte d'une superbe nappe sur laquelle étincelait un service à thé de cristal, de porcelaine et d'argent. Une autre table, également couverte d'une nappe non moins belle, fermait un étalage de bonbons tout à fait appétissants, de confitures et de sirops de Kiew, de sucreries, de gelées, de fruits confits, d'oranges, de pommes, de noix, de noisettes et d'amandes ; en un mot, tout un magasin de fruits. Sur une troisième table, se trouvaient les hors-d'œuvre les plus variés : caviar, fromage, pâtés, saucisson, jambon fumé, poisson froid ; le tout flanqué de carafes et carafons du plus beau cristal, rangés en ordre de bataille et remplis d'eaux-de-vie de différentes espèces et des plus magnifiques couleurs : il y en avait de vertes, de brunes, d'autres qui é tincelaient comme des rubis ou qui brillaient comme de l' or.

Enfin un petit guéridon portait deux vases dans lesquels plongeaient deux bouteilles de Champagne, tandis que sur une dernière table devant le canapé se pavanaient trois bouteilles des meilleures et des plus chères de la cave Élisséiew, l'une de vin de Sauterne, l'autre de laffitte et la troisième de cognac.

Alexandra Séménovna était assise à la table où l'on devait prendre le thé ; sa toilette simple lui allait à ravir, elle le savait et ne pouvait s'empêcher d'en être un peu fière ; lorsqu'elle se leva gravement pour me recevoir, la satisfaction et la joie brillaient sur ses joues fraîches. Masloboïew était vêtu d'une superbe robe de chambre et chaussé de magnifiques pantoufles chinoises. Le jabot et les manchettes de sa chemise étaient garnis de boutons à la mode ; il y en avait partout où l'on avait pu en accrocher. Ses cheveux étaient peignés, pommadés et séparés par une raie sur le côté, aussi d'après la mode.

J’étais si ébahi que je restai au milieu de la chambre à regarder, la bouche grande ouverte, tantôt Masloboïew, tantôt Alexandra Séménovna, dont le contentement allait jusqu’à la béatitude.

— Qu’est-ce que cela signifie, Masloboïew ? As-tu aujourd’hui une soirée ? m’écriai-je enfin tout inquiet.

— Non, nous serons seuls, répondit-il avec majesté.

— Alors, pourquoi cela ? demandai-je en montrant les tables préparées. Il y a là de quoi nourrir tout un régiment.

— Et surtout de quoi l’abreuver…

— Et tout cela pour moi seul !

— Et pour Alexandra Séménovna, car c’est là son œuvre.

— Ah ! j’en étais sûre ! s’écria Alexandra Séménovna, qui rougit tout en conservant sa mine satisfaite. On ne peut recevoir convenablement un convive sans qu’il ait quelque reproche à me faire.

— Figure-toi que ce matin, depuis qu’elle a su que tu viendrais, elle n’a plus rien fait que s’agiter, qu’être dans des transes !…

— Quel mal y a-t-il à recevoir les gens convenablement ? Nous sommes toujours seuls, personne ne vient nous voir ; et pourtant nous ne manquons de rien. Il faut bien que les honnêtes gens voient que nous savons vivre comme tout le monde.

— Et surtout qu’ils sachent quelle excellente ménagère et quelle savante organisatrice nous sommes, ajouta Masloboïew. Figure-toi, mon cher, que j’ai dû y passer aussi : elle m’a collé une chemise de toile de Hollande, elle m’a fiché des boutons, mes pantoufles, ma robe de chambre chinoise ; elle m’a peigné et pommadé elle-même ; ça sent la bergamote ; elle voulait encore m’arroser d’une eau parfumée quelconque, de la crème brûlée, je crois ; mais je n’y ai plus tenu, je me suis révolté, j’ai fait appel à mon autorité maritale….

— Pas du tout de la bergamote, mais de l’excellente pommade de France, qu’on vend dans de petits pots de porcelaine avec une guirlande autour, répliqua Alexandra Séménovna, devenant écarlate. Jugez vous-même, Ivan Pétrovitch, reprit-elle, il ne me laisse aller ni au théâtre, ni au bal, et il me fait continuellement cadeau de robes ; que dois-je en faire ? Je fais toilette et je

me promène par la chambre. L'autre jour, il m'avait promis de me mener au théâtre, nous étions déjà prêts, je n'ai fait que me tourner pour mettre une broche, et le voilà devant le buffet : il prend un verre, un second, et il se grise : nous sommes restés à la maison. Personne ne vient nous voir, personne. En attendant, nous avons un beau samovar en tombac, un joli service, de belles tasses : des cadeaux qu'on nous a faits. Tout le temps je me dis : Il viendra des visites, de vraies visites : nous leur montrerons tout ce que nous avons, nous les accueillerons si bien qu'elles en seront satisfaites et que nous en aurons du plaisir nous-mêmes. Mais personne ! Pourquoi est-ce que je l'ai pommadé, l'imbécile ? il en vaut bien la peine ! Regardez cette robe de chambre, c'est un cadeau qu'on lui a fait : n'est-ce pas trop beau pour lui ? Se mettre dans les vignes, voilà ce qu'il lui faut. Vous allez voir qu'il demandera de l'eau-de-vie avant de prendre le thé.

— Tiens ! c'est juste ! Buvons, Vania, buvons un verre de dorée et un d'argentée et ensuite, l'âme réconfortée, nous attaquerons d'autres liquides.

— Je l'avais bien dit !

— Calmez-vous, Sachinka4 ; nous prendrons aussi de votre thé… avec du cognac, et à votre santé encore !

— Pensez donc ! s'écria-t-elle en levant les bras : du thé impérial, à six roubles la livre ! un cadeau qu'un marchand nous a fait, et il veut le prendre avec du cognac ! Ne l'écoutez pas, Ivan Pétrovitch, je vais vous en servir… vous verrez si vous en avez jamais pris de pareil.

Ils avaient compté me retenir toute la soirée ; Alexandra Séménovna attendait des visites depuis un an ; ma venue devait enfin satisfaire le plus ardent de ses désirs. Mais cela ne faisait pas mon compte.

— Vois-tu, Masloboïew, dis-je en m'asseyant, je ne suis pas venu en visite ; tu m'as promis…

— Oui ; mais quoique les affaires soient les affaires, cela n'empêche pas qu'on puisse aussi trouver un moment pour causer avec un ami.

— Non, mon cher, ne compte pas sur moi pour aujourd'hui ; à huit heures et demie, je te dis adieu. Il le faut, j'ai promis…

— Je n'en crois rien. D'ailleurs, considère un peu ta manière d'agir envers moi et surtout envers Alexandra Séménovna. Regarde un peu sa mine

effarée. Pourquoi m'aurait-elle mis dans la pommade ? Je suis à la bergamote, penses-y donc !

— Tu ne fais que plaisanter, Masloboïew. Je jure à Alexandra Séménovna que je viendrai dîner chez vous la semaine prochaine, ou plus tôt ; mais aujourd'hui, mon cher, j'ai promis, et il faut que j'aille, on m'attend. Dis-moi ce que tu as à me communiquer.

— Vous ne resterez vraiment que jusqu'à huit heures et demie ; s'écria Alexandra Séménovna d'une voix timide et plaintive, et prête à pleurer, en me présentant une tasse de son excellent thé.

— Tranquillisez-vous, Sachinka. Il restera ; il plaisante. Tu ferais mieux de me dire, Vania, pourquoi tu es toujours en l'air. Quelles affaires peux-tu bien avoir, sans indiscrétion ? Tu cours la ville et tu ne travailles pas…

— En quoi cela pourrait-il t'intéresser ? Du reste, je te le dirai peut-être plus tard. Mais explique-moi pourquoi tu es venu hier au soir chez moi, alors que je t'avais dit que je ne serais pas à la maison ?

— Je l'avais oublié, ce n'est que plus tard que je m'en suis souvenu. J'avais à te parler, mais je tenais surtout à tranquilliser Alexandra Séménovna, qui ne cessait de me répéter : « Maintenant que tu as quelqu'un, que tu as retrouvé un ami, pourquoi ne l'invites-tu pas ? » Et la voilà qui me bergamote depuis quatre jours, à ton intention. J'ai donc eu recours à la ruse, et je t'ai écrit qu'il y avait une chose si grave que si tu ne venais pas, tous nos vaisseaux allaient sombrer.

— Et pourquoi, m'écriai-je mécontent, t'es-tu enfui tantôt, lorsque je suis venu ?

— Toujours pour affaires, je ne mens pas d'un zeste.

— Avec le prince peut-être ?

— Comment trouvez-vous notre thé ? demanda Alexandra Séménovna d'une voix mielleuse.

Depuis cinq minutes elle attendait que je fisse l'éloge de son thé, et je n'y avais pas pensé.

— Excellent, Alexandra Séménovna, exquis ! Je n'en ai jamais pris d'aussi bon.

Elle rougit de plaisir et s'empressa de m'en verser une seconde tasse.

— Le prince ! s'écria Masloboïew ; le prince, mon bon, c'est un fripon, mais un fripon… vois-tu, quoique je sois un filou moi-même, je ne voudrais pas, par simple chasteté, être dans sa peau. Mais suffît, taisons-nous ! c'est tout ce que je puis dire de lui.

— Et moi qui suis justement venu te voir tout exprès pour te demander des renseignements sur son compte ! Mais laissons cela pour plus tard. Dis-moi à présent pourquoi tu es venu hier en mon absence donner des bonbons à ma petite Hélène et danser devant elle. De quoi as-tu bien pu lui parler pendant une heure et demie ?

— Hélène est une petite fille de onze à douze ans, qui, pour le moment, demeure chez Ivan Pétrovitch, dit Masloboïew en guise d'explication en s'adressant tout à coup à Alexandra Séménovna. Prends garde, Vania, prends garde, continua-t-il en me montrant du doigt sa compagne, tu vois comme elle a pris feu quand elle t'a entendu dire que j'avais porté des bonbons à une petite fille inconnue ; regarde-moi ces joues, regarde, elle tremble comme si l'on devait tiré un coup de pistolet… tu vois ces regards ; on dirait des aiguilles. Alexandra Séménovna, avouez-le, vous êtes jalouse ! Si je ne lui avais pas expliqué qu'il s'agit d'une fillette de onze ans, comme elle me prendrait au toupet ! La bergamote ne me sauverait pas !

— Elle ne te sauvera pas non plus à présent ! s'écria Alexandra Séménovna. Elle ne fit qu'un bond jusqu'à nous, et avant que Masloboïew eût eu le temps de se prémunir, elle l'avait pris par les cheveux et tirait de toutes ses forces.

— Tiens ! tiens ! ça t'apprendra à dire devant des étrangers que je suis jalouse ; je te le défends ! tiens ! tiens !

Ses joues étaient en feu, et quoiqu'elle plaisantât à moitié, Masloboïew fut joliment secoué.

— Voilà ma vie ! dit Masloboïew ; de l'eau-de-vie, conclut-il en remettant sa chevelure en ordre, et il tendit précipitamment le bras vers un carafon. Mais Alexandra Séménovna le prévint : elle s'empara du flacon et lui versa un verre qu'elle lui offrit en lui tapotant doucement et amicalement sur la joue. Masloboïew, tout fier de cette caresse, m'envoya un clignement de l'œil, fit claquer sa langue et avala gravement son verre.

— Quant aux bonbons, dit-il en s'asseyant à côté de moi sur le canapé, c'est assez difficile à expliquer. Je les avais achetés la veille, étant pompette, chez un épicier, je ne sais pourquoi ; peut-être dans l'unique but de soutenir l'industrie et le commerce nationaux ; je me souviens seulement que je me trouvais dans la rue, que j'avais roulé dans la boue, et que je m'étais mis à m'arracher les cheveux et à pleurer de n'être bon à rien. J'avais naturellement oublié les bonbons, et ils sont restés dans ma poche jusqu'au moment où je me, suis assis dessus, en m'asseyant sur ton canapé. Pour ce qui est de la danse, c'est de nouveau l'état dans lequel je me trouvais ; j'étais passablement gris, et dans ces moments, pour peu que je sois content de mon sort, il m'arrive quelquefois de danser. Voila tout, si ce n'est peut-être encore que cette petite orpheline m'a fait pitié ; puis elle ne voulait pas parler, elle avait l'air fâché, je me suis mis à danser pour l'égayer.

— N'était-ce pas plutôt pour savoir quelque chose d'elle ? Si tu es venu à dessein, sachant que je n'y étais pas, pour apprendre quelque fait qui t'intéresse, avoue-le franchement. Je sais que tu es resté une heure et demie avec elle, tu lui as dit avoir connu sa mère, tu l'as questionnée…

Masloboïew cligna des yeux et sourit d'un sourire fripon.

— L'idée n'aurait pas été mauvaise, dit-il. Mais tu te trompes, Vania. Au surplus, pourquoi ne pas se renseigner quand l'occasion s'en présente ? Cependant, ce n'est pas le cas ici. Écoute, mon vieux, quoique je sois passablement pochard, selon ma coutume, je tiens à ce que tu saches que Philippe ne te trompera jamais avec une intention malveillante, tu entends, je dis malveillante.

— Et sans intention méchante ?

— Ma foi !… non plus ! Mais au diable tout cela ! Buvons et parlons affaires. Ce n'est pas sérieux, reprit-il après avoir bu ; cette Boubnow n'avait pas le moindre droit de garder cette petite fille ; je me suis informé : il n'y a ni adoption, ni rien de ce genre. La Boubnow a beau être friponne et scélérate, elle est bête comme toutes les femmes de sa sorte : la défunte avait un passe-port comme il faut, donc la situation est nette. Hélène peut rester chez toi, mais ce serait un bonheur si quelque âme charitable, quelqu'un qui a une famille, la prenait pour lui donner quelque éducation. En attendant, elle

peut rester chez toi, j'arrangerai tout. La Boubnow n'osera pas remuer un doigt. Quant à la mère, je n'ai presque rien pu apprendre de précis sur son compte. Maintenant, reprit-il avec une certaine solennité, j'ai une prière à t'adresser, c'est de me raconter avec le plus de détails possible de quoi tu t'occupes, où tu vas, où tu passes des journées entières. Je sais peut-être bien quelque chose, mais il me faudrait en savoir davantage.

Ce ton solennel me surprit et m'inquiéta.

— Qu'est-ce que cela peut te faire, lui dis-je, et pourquoi ce ton solennel ?

— Écoute, Vania, pas de phrases ! je veux te rendre un service. Si je voulais faire le malin, j'arriverais à savoir ce que je voudrais, sans faire le solennel. Tu me soupçonnes de vouloir ruser avec toi. Eh bien ! sache que quand je te parle de ce ton sérieux, solennel, comme tu dis, cela signifie que je pense à tes intérêts et non pas aux miens. Ainsi ne doute pas de moi et parle franchement.

— Quel service veux-tu me rendre et pourquoi ne veux-tu pas me raconter quelque chose du prince ? J'ai besoin de différents renseignements ; c'est un service que tu peux me rendre.

— Sur le prince ! Hem !… Soit ! Je te dirai tout droit que c'est justement à l'occasion du prince que je t'interrogeais.

— Comment ?

— C'est bien simple : j'ai remarqué qu'il se mêlait un peu de tes affaires ; il s'est enquis de toi. Comment il a su que nous nous connaissions, cela n'a aucun intérêt pour toi. L'important est de te tenir sur tes gardes. C'est un traître, un Judas, et même pire. Aussi, lorsque je me suis aperçu qu'il s'informait de toi, j'ai eu des craintes. Du reste, je ne sais rien, c'est pourquoi je te prie de me mettre au courant de vos relations, afin que je puisse me faire une opinion. C'est dans ce but que je t'ai prié de venir aujourd'hui, je te l'avoue franchement.

— Mais dis-moi au moins quelque chose, explique-moi pourquoi je dois le craindre.

— Fort bien. Je m'occupe parfois de certaines affaires ; et tu peux bien penser que si l'on a confiance en moi, c'est parce que je ne suis pas bavard.

Comment faire pour t'accorder ce que tu demandes ? Ne t'offusque pas si je parle d'une manière générale, trop générale peut-être, et uniquement pour te montrer quelle canaille il est. Mais dis-moi d'abord ce que tu sais.

Je réfléchis que je n'avais absolument rien à dissimuler à Masloboïew. L'histoire de Natacha n'était pas un secret, et je pouvais d'ailleurs espérer quelque profit pour elle de mon entretien avec Masloboïew. Je la lui racontai donc. Il m'écouta avec attention, m'interrompit même pour m'adresser diverses questions.

— Hein ! c'est une forte tête, cette jeune fille ! fit Masloboïew quand j'eus achevé mon récit. Si elle n'a pas deviné parfaitement juste, elle a du moins, dès le début, compris à qui elle avait affaire et rompu toutes relations. C'est une brave fille ! À la santé de Natalie Nicolaïevna ! (Il vida son verre.) C'était peu que d'avoir de la tête, il fallait du cœur pour ne pas se laisser tromper. Sa cause est perdue, c'est évident ; le prince persistera dans son idée, et Aliocha la plantera là. Le seul qui me fasse de la peine, c'est Ikhméniew ; être obligé de payer dix mille roubles à ce misérable ! Qui donc s'est occupé de ses affaires ? qui est-ce qui a mené son procès ? lui-même peut-être ! ha ! ha ! ha ! ils sont tous ainsi, ces nobles cœurs ! Ce n'est pas ainsi qu'il fallait s'y prendre. C'est moi qui lui aurais trouvé un avocat… Et il frappa sur la table avec dépit.

— Eh bien, que me diras-tu du prince ?

— Tu n'as que ça à la bouche. Que veux-tu qu'on en dise ? Je suis fâché d'avoir entamé cette question, je ne voulais que te prévenir contre ce fourbe, ce fripon ; te garantir, si je puis dire ainsi, contre son influence. Quiconque a des rapports avec lui est en danger. Ainsi dresse l'oreille, c'est tout ce que j'ai à te dire. En attendant, tu as cru que j'allais te raconter Dieu sait quels mystères de Paris : tu es un romancier. Que veux-tu qu'on dise d'un fripon, sinon que c'est un fripon ?… Je te raconterai une toute petite de ses histoires comme spécimen ; naturellement tu ne peux pas t'attendre à une précision de calendrier, et je ne nommerai ni pays, ni ville, ni personnages.

— Tu sais que, dans sa première jeunesse, reprit Masloboïew, alors qu'il était réduit à vivre de ses appointements de petit employé, le prince avait épousé la fille d'un riche marchand. Il ne la traitait pas avec la plus grande

urbanité, et quoiqu'elle n'ait rien à faire ici, je te ferai remarquer, Vania, que c'est là le métier pour lequel il a eu le plus de goût toute sa vie. Veux-tu un second exemple ? Il part pour l'étranger. Là…

— Attends, Masloboïew, duquel de ses voyages veux-tu parler ? En quelle année ?

—Il y a juste quatre-vingt-dix-neuf ans et trois mois. Donc, à l'étranger, il fit connaissance d'un fabricant ou entrepreneur, je ne sais pas au juste, car ce que je te raconte ne repose que sur des raisonnements et des déductions de faits étrangers. Le prince avait trouvé moyen de se fourrer dans les affaires de cet homme et de lui emprunter de l'argent. Le vieux avait en sa possession les reçus des sommes qu'il avait prêtées, cela va sans dire ; mais le prince entendait avoir emprunté pour ne plus rendre ou, comme on dit tout simplement chez nous, pour voler. Le vieux avait une fille belle comme un ange, qu'aimait éperdument un jeune homme plein d'idéal, un frère de Schiller, poëte et marchand à la fois, un rêveur, un Allemand dans toute la force du terme, un certain Pfefferkuchen5.

— Il s'appelait Pfefferkuchen ?

— Il s'appelait peut-être autrement, mais le diable l'emporte ; ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Donc, le prince parvint à s'insinuer dans les bonnes grâces de la fille et fit si bien qu'elle s'affola de lui ; alors, comme les clefs de tous les coffres et tiroirs du vieux étaient entre les mains de sa fille, le prince résolut de faire d'une pierre deux coups : primo, d'avoir la demoiselle, et secundo, les reçus qu'il avait signés au papa. Celui-ci aimait sa fille d'un amour insensé, à tel point qu'il ne voulait pas la marier, qu'il était jaloux de tout prétendant, et qu'il avait chassé Pfefferkuchen, un drôle de corps, un Anglais…

— Anglais, dis-tu, où cela se passait-il ?

— J'ai dit Anglais, au hasard, et tu t'accroches tout de suite à cela. Cela se passait à Santa-Fé de Bogota ou peut-être à Cracovie, mais plus certainement dans le duché de Nassau ; tu sais, tu auras lu ce mot sur les étiquettes des bouteilles d'eau de Seltz ; eh bien ! c'était précisément là, à Nassau ; ça te suffit-il ? Il débauche donc la jeune fille et l'enlève, munie de certains papiers qu'il l'avait persuadée de prendre en partant. Jusqu'où

l'amour peut aller ! et dire que c'était une âme honnête, cette jeune fille ! Elle ne se connaissait peut-être pas beaucoup en paperasses : elle n'avait qu'une crainte : la malédiction paternelle. Le prince ne fut pas embarrassé pour si peu ; il signa un engagement formel, légal, de l'épouser, et il lui fit croire qu'ils s'en allaient faire un petit voyage, une promenade, et que lorsque le courroux du vieux serait apaisé, ils reviendraient mariés auprès de lui et vivraient toute leur vie à trois, heureux et amassant du bien, et ainsi de suite, aux siècles des siècles. Elle partit, le vieux la maudit et, par-dessus le marché, fit banqueroute. Frauenmilch6 aimait si éperdument la jeune fille qu'il abandonna son commerce et quitta tout pour lui courir après, à Paris…

— Attends ! qui est ce Frauenmilch ?

— Mais l'autre, comment ai-je dit ?… Feuerbach7… comment, diantre ?… Chose… Pfefferkuchen… Quant au mariage, le prince n'y songeait pas : qu'aurait dit la comtesse X… ? Quelle aurait été l'opinion du baron Z… ? Il fallait donc la duper, c'est ce qu'il fit avec une effronterie !… Il en vint à la rudoyer, presque à la battre, puis il invita Pfefferkuchen, qui vint la voir souvent et pleurnicher avec elle des soirées entières. Le prince avait arrangé tout ça à bon escient. Un soir il les surprit ensemble, il prétendit qu'ils avaient des relations intimes, chercha noise : il avait vu, vu de ses propres yeux ! Bref, il les prit tous deux au collet et les flanqua à la porte, après quoi il s'en alla faire un séjour à Londres. En attendant, la demoiselle donnait le jour à une fille… je voulais dire à un garçon, Volodka, car on le baptisa Voldemar. Pfefferkuchen fut parrain. Il n'avait qu'un petit pécule. Ils partirent ensemble, parcoururent la Suisse, l'Italie, les pays de la poésie et du soleil, comme cela se fait d'habitude. Elle ne faisait que pleurer, et Pfefferkuchen se lamentait avec elle ; ainsi s'écoulèrent plusieurs années, pendant lesquelles la petite fille grandissait. Quant au prince, tout était pour le mieux, une seule chose exceptée : il n'avait pas pu ravoir la promesse de mariage qu'il avait signée.

« Lâche, lui avait-elle dit en le quittant, tu m'as volé mon argent et mon honneur, et. maintenant tu m'abandonnes. Tu peux t'en aller ; mais ton engagement, je le garde. Non que je veuille t'épouser un jour ou l'autre, mais parce que tu as peur de ce papier ; aussi restera-t-il à jamais entre mes mains.

» Elle s'emportait, pendant que lui restait calme. En général c'est tout avantage pour ces infâmes d'avoir affaire à ce que l'on appelle de nobles cœurs ; ils sont si nobles qu'il est toujours aisé de les duper, après quoi ils se réfugient dans un hautain et superbe dédain au lieu d'avoir tout simplement recours au code, si toutefois le code est applicable. Cette mère peut servir d'exemple à l'appui : elle se sépare du prince avec la fierté du mépris, et quoiqu'elle eût conservé le papier compromettant, l'autre est sans inquiétude : il sait qu'elle ira plutôt se jeter à l'eau que d'en faire usage. Que deviendrait son petit Volodia si elle venait à mourir ? Elle n'y pensait pas. Bruderschaft8 l'encourageait dans cette voie et n'y pensait plus non plus : ils lisaient Schiller ?… Un beau matin Bruderschaft tourna à l'aigre et trépassa…

— Tu veux dire Pfefferkuchen.

— Mais oui, le diable l'emporte ! et elle…

— Attends. Combien de temps ont-ils voyagé ensemble ?

— Tout juste deux cents ans. Après cela elle retourna à Cracovie. Son père la repoussa et la maudit ; elle mourut, et le prince se signa de joie. J'y étais, j'y ai bu de l'hydromel, il me coulait sur les moustaches, et pas une goutte ne m'arrivai dans la bouche ; on m'a donné un bonnet de paysanne, et j'ai filé par-dessous la porte… Buvons, mon vieux ! buvons !

— Je soupçonne que c'est toi qu'il a chargé de cette affaire.

— Y tiens-tu beaucoup ?

— Cependant je ne comprends pas bien en quoi tu peux lui être utile.

— Ah ! vois-tu, quand, après dix ans d'absence, elle fut revenue à… Madrid, il fallut recueillir toutes sortes d'informations sur Bruderschaft, sur le vieux, sur elle, sur la petite ; savoir si effectivement elle était de retour, si elle était morte, s'il n'était pas resté quelques papiers, et ainsi de suite, jusqu'à l'infini, et puis encore autre chose. Oh ! le misérable ! prends bien garde, Vania ! quant à Masloboïew, voici comment il faut le juger : ne le tiens pas pour une canaille, quoiqu'il en soit une (d'après moi, tous les hommes en sont), mais jamais pour toi. Je suis rudement paf ; écoute pourtant : s'il te venait, quand que ce soit, de près ou de loin, à présent ou l'année prochaine, l'idée que Masloboïew a rusé avec toi (et je te prie de ne pas oublier ce mot ruser), sois sûr qu'il l'a fait sans intention méchante ; Masloboïew veille sur

toi ; ne le soupçonne pas, viens plutôt t'expliquer franchement et en frère avec lui. Veux-tu boire quelque chose ?

— Non.

— Mange un morceau.

— Non, mon cher, pardonne-moi…

— Dans ce cas, file : il est neuf heures moins un quart, il est temps que tu partes.

— Comment ? quoi ? Il s'est imbibé comme une éponge, et le voilà qui vous chasse. Il n'en fait pas d'autres, ce sans vergogne ! s'écria Alexandra Séménovna presque en larmes.

— Piéton et cavalier vont mal de compagnie ! Alexandra Séménovna, nous allons rester ensemble et nous aimer comme deux tourterelles. Mais lui, c'est un général ! Non, Vania ! j'en ai menti, tu n'es pas général ; c'est moi qui suis une canaille. Regarde de quoi j'ai l'air à présent. Que suis-je auprès de toi ? Pardonne-moi, Vania, ne me jette pas la pierre, et laisse-moi épancher…

Il m'embrassa en pleurant. Je me levai.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Alexandra Séménovna désespérée, moi qui vous avais préparé à souper ! Mais au moins vous viendrez vendredi ?

— Je viendrai, Alexandra Séménovna, je vous le promets.

— Oui ! vous avez peut-être de la répugnance à venir, parce qu'il… s'enivre ainsi… Ne le méprisez pas, Ivan Pétrovitch, il a bon cœur, et il vous aime beaucoup ; il ne cesse de me parler de vous, et il m'a acheté votre livre ; je ne l'ai pas encore lu, je commencerai demain. Que je serai heureuse quand vous viendrez ! je ne vois personne. Nous avons tout ce que le cœur désire, et nous sommes toujours seuls. J'ai été là tout le temps à vous écouter, j'étais si heureuse !… Ainsi, à vendredi !…

VII

Je me hâtai de retourner chez moi, vivement impressionné de ce que m'avait raconté Masloboïew ; toutes sortes d'idées se brouillaient dans ma tête, et, comme par un fait exprès, un événement qui devait me secouer comme une commotion électrique m'attendait à la maison.

J'avais à peine fait deux pas sous la porte cochère, qu'une figure étrange se détacha de la muraille et qu'une créature épouvantée, tremblante, à demi affolée, se jeta sur moi en poussant un cri et se cramponna à mon bras. Saisi d'effroi, je regardai : c'était Nelly !

— Nelly ! qu'as-tu ? m'écriai-je, que t'est-il arrivé ?

— Là, là-haut… il est là-haut… chez nous…

— Qui donc ? viens, nous irons ensemble.

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas aller. J'attendrai qu'il soit parti… j'attendrai dans l'escalier… je ne veux pas !…

Un singulier pressentiment s'empara de moi. Je montai, j'ouvris la porte et… j'aperçus le prince. Il était assis devant ma table et lisait, du moins il avait un livre ouvert devant lui.

— Ivan Pétrovitch ! s'écria-t-il tout joyeux. Enfin, c'est vous ! J'allais partir après vous avoir attendu plus d'une heure. J'ai promis à la comtesse de vous amener ce soir chez elle ; elle désire si ardemment faire votre connaissance, elle m'a demandé avec tant d'insistance de vous amener, que je suis venu vous prendre. Figurez-vous mon désappointement lorsque votre servante m'a dit que vous étiez sorti. Que faire ? J'avais promis. Je me suis dit que je vous attendrais un quart d'heure, j'ai ouvert votre roman, je me suis mis à lire, et adieu le quart d'heure ! Ivan Pétrovitch ! c'est charmant ! c'est parfait ! vous m'avez arraché des larmes ! et ce n'est pas facile…

— Vous voulez que j'aille chez la comtesse ; je ne demande pais mieux ; mais aujourd'hui je vous avoue que…

— Pour l'amour de Dieu ! venez. Dans quelle position vous me mettriez ! Il y a une heure et demie que je vous attends. D'ailleurs j'ai tellement,

tellement besoin de vous parler… vous comprenez, n'est-ce pas ? Peut-être arriverons-nous à une solution. De grâce ! ne me refusez pas…

Je réfléchis qu'il me faudrait aller une fois ou l'autre ; Natacha était seule en ce moment, et elle avait besoin de moi ; mais ne m'avait-elle pas prié de faire connaissance avec Katia le plus tôt possible ? bref, je me décidai à aller.

— Attendez, dis-je au prince, et je sortis dans l'escalier. Nelly était blottie dans le coin le plus obscur.

— Pourquoi ne veux-tu pas entrer, Nelly ? Que t'a-t-il fait ? que t'a-t-il dit ?

— Rien… Je ne veux pas… je ne veux pas… J'ai peur…

J'eus beau la prier, la supplier, rien n'y fit. Nous décidâmes qu'aussitôt que je serais parti avec le prince elle irait s'enfermer dans la chambre.

— Et tu ne laisseras entrer personne, Nelly, de quelque manière qu'on te le demande, entends-tu ?

— Oh ! non. Allez-vous avec lui ?

— Oui, nous sortons ensemble.

Elle tressaillit, et me prit la main comme pour me retenir ; mais elle ne dit mot, et je remis de l'interroger au lendemain.

Après quelques mots d'excuse que j'adressai au prince, je me mis à m'habiller. Il m'assura qu'il était inutile de faire la moindre toilette.

Nous sortîmes. Je le quittai dans l'escalier et rentrai dans la chambre, où Nelly s'était déjà glissée, et je pris encore une fois congé d'elle. Elle était horriblement agitée, son visage était blême ; je la quittai plein d'inquiétude.

— Quelle drôle de servante vous avez ! me dit le prince pendant que nous descendions. Cette petite fille est votre servante, n'est-ce pas ?

— Non… elle… demeure chez moi provisoirement.

— Une étrange petite fille ! Elle m'a fait l'effet d'une folle. Figurez-vous qu'elle m'a d'abord répondu raisonnablement ; mais ensuite, après m'avoir regardé, elle s'est jetée contre moi, s'est mise à crier, à trembler, elle s'est accrochée à moi… elle semblait vouloir dire quelque chose. J'ai été effrayé et j'allais prendre la fuite lorsque, grâce à Dieu, elle s'est enfuie elle-même. J'étais tout ahuri. Comment vous accommodez-vous de cela ?

— Elle est malade, elle a des attaques d'épilepsie.

— Dans ce cas, c'est moins étonnant…

Il me vint l'idée que la visite de Masloboïew, la veille, celle que je lui avais faite le jour même, le récit qu'il m'avait débité étant ivre et à son corps défendant, ses efforts pour me persuader de ne pas le croire malintentionné à mon égard et, enfin, la visite du prince m'attendant pendant deux heures et me sachant peut-être chez Masloboïew, tandis que Nelly s'enfuyait d'auprès de lui jusque dans la rue, il me vint l'idée, dis-je, que tout cela avait un lien, un rapport quelconque. Il y avait là de quoi réfléchir.

La voiture du prince l'attendait à la porte. Nous y montâmes et nous partîmes.

VIII

Nous n'avions pas loin à aller. Nous gardâmes le silence une minute, et je pensais à la manière dont il entamerait la conversation. Il me semblait qu'il voudrait me sonder, me faire causer ; mais il aborda tout droit la question.

— Il y a une chose qui m'inquiète beaucoup et sur laquelle je veux vous demander conseil, dit-il, pour commencer ; j'ai résolu de me désister du gain de mon procès et de renoncer aux dix mille roubles que doit me payer Ikhméniew. Comment dois-je m'y prendre ?

Impossible que tu ne saches pas comment t'y prendre, pensais-je. Tu veux sans doute te moquer de moi !

— Je ne sais, prince, lui dis-je aussi ingénument que je pus ; pour ce qui concerne Natalie Nicolaïevna, je puis vous donner tous les renseignements désirables ; mais ici vous savez mieux que moi comment vous devez agir.

— Au contraire, infiniment moins bien. Vous êtes lié avec eux et vous connaissez peut-être l'opinion de Natalie Nicolaïevna : c'est sur cette opinion que je voudrais me guider. Vous pouvez m'aider dans cette affaire, qui est excessivement embarrassante. Je suis prêt à me désister ; j'y suis décidé, quelle que soit d'ailleurs la tournure que prendront les choses à d'autres égards ; vous comprenez, n'est-ce pas ? Mais comment effectuer ce désistement ? voilà la question. Le vieillard est fier, il est capable de me faire un affront et de me jeter mon argent à la face…

— Mais permettez-moi de vous demander si vous considérez cet argent comme vôtre ou comme appartenant à Ikhméniew.

— J'ai gagné mon procès, par conséquent l'argent est à moi.

— D'après l'issue du procès, oui ; mais d'après votre conscience ?

— Je le considère aussi comme mien, cela va sans dire, répondit-il, piqué de mon peu de cérémonie. Du reste, je crois que vous ne connaissez pas le fond de cette affaire. Je n'accuse pas le vieillard de m'avoir sciemment trompé ; je ne l'ai jamais fait ; lui seul, de son plein gré, a voulu se voir outragé. Il s'est rendu coupable de négligence, de manque de surveillance

dans les affaires qui lui étaient confiées et dont, selon notre convention, il avait la responsabilité. Mais le plus grave, ce sont les chicanes, les affronts que nous nous sommes faits ; notre amour-propre est blessé. Je n'aurais peut-être pas fait attention à ces quelques misérables milliers de roubles, mais vous savez comment cette histoire a commencé. J'avoue que j'ai été méfiant peut-être à tort ; mais blessé de ses grossièretés, je n'ai pas voulu laisser échapper l'occasion, et j'ai entamé le procès. Vous trouverez peut-être que j'aurais pu agir plus noblement. Sans vouloir me justifier, je vous ferai remarquer que la colère et surtout l'amour-propre froissé ne prouvent pas encore le manque de noblesse ; je ne connaissais presque pas Ikhméniew, j'ai ajouté foi aux bruits qui circulaient, sur sa fille et sur Aliocha, et j'ai pu croire aussi qu'il m'avait volé sciemment… Mais l'important est de savoir ce que je dois faire à présent. Refuser l'argent et dire que je crois à mon droit, c'est dire que je lui en fais cadeau ; ajoutons à cela la position délicate dans laquelle nous nous trouvons à cause de Natalie Nicolaïevna… Il est plus que probable qu'il me jettera mon argent à la face…

— Si vous en êtes si persuadé, vous le tenez pour honnête homme, et, par conséquent, vous êtes sûr qu'il ne vous a pas volé. Dans ce cas, pourquoi n'iriez-vous pas lui déclarer franchement que vous considérez vos poursuites comme injustes ? Cela serait véritablement noble, et Ikhméniew ne serait pas gêné de reprendre ce qui lui appartient, l'argent.

— Hem !… ce qui lui appartient ! voilà justement la difficulté ! Vous voulez que j'aille lui dire que je regarde les poursuites comme injustes. Et pourquoi les avez-vous intentées ? me dira-t-on. C'est là un blâme que je n'ai pas mérité : le bon droit est de mon côté, je n'ai dit ni écrit nulle part qu'il m'ait volé, mais je suis convaincu jusqu'à présent qu'il n'a pas exercé une surveillance assez active, et qu'il a manqué de savoir-faire. Cet argent est positivement à moi, et il me serait pénible de me laisser imputer une fausse accusation ; je vous le répète, le vieillard a lui-même voulu se faire offenser, et vous voulez que je lui demande pardon de cette offense ! c'est difficile !

— Il me semble, à moi, que lorsque deux hommes veulent se réconcilier, ma foi !…

— Vous pensez que c'est facile ?

— Évidemment.

— Non, c'est parfois extrêmement difficile, d'autant plus…

— D'autant plus que d'autres circonstances y sont mêlées ; en cela je suis de votre avis, prince. La question concernant Natalie Nicolaïevna et votre fils doit être résolue dans tous les points qui dépendent de vous de manière à donner entière satisfaction à Ikhméniew : ce n'est qu'alors que vous pourrez vous expliquer loyalement avec lui sur tout ce qui a rapport au procès. Jusque-là, vous n'avez qu'une voie à suivre : avouer franchement et publiquement, s'il le faut, l'injustice de vos accusations : voilà mon opinion. Je vous parle à cœur ouvert, parce que vous m'avez demandé mon avis et que je ne crois pas que vous désiriez me voir jouer au plus fin avec vous. Et pourquoi vous faire tant de soucis pour cet argent ? Si vous croyez la justice de votre côté, pourquoi le rendriez-vous ? Je suis peut-être indiscret : mais tout cela se rattache à d'autres circonstances…

— Mais enfin, quelle est votre pensée à vous ? me demanda-t-il tout à coup, comme s'il n'avait pas entendu ma question ; êtes-vous persuadé que le vieux Ikhméniew refuse les dix mille roubles s'ils lui sont remis sans aucune excuse et… et… sans aucun adoucissement ?

— En douteriez-vous ? répliquai-je avec indignation.

Sa question était d'un scepticisme si insolent que je n'aurais pas été plus offensé s'il m'avait craché à la figure. J'étais encore blessé de cette manière hautaine, dédaigneuse, de répondre par une question à la question que je lui avais posée, comme s'il ne l'avait pas entendue, et voulait me faire sentir que je m'étais emballé, que j'étais trop familier. J'avais une aversion pour cette habitude du grand monde, et je m'étais appliqué à en corriger Aliocha.

— Hem !… vous êtes un peu vif ; il y a quantité de choses dans ce monde qui se font autrement que vous ne pensez, dit-il froidement pour répondre à mon exclamation. Au surplus, j'espère que Natalie Nicolaïevna résoudra cette question, et je vous prie de la lui soumettre : elle pourra nous conseiller.

— Je n'en ferai rien, lui répondis-je d'un ton rude ; d'ailleurs, Natalie Nicolaïevna comprendra très-bien que si vous rendez l'argent sans sincérité et sans ce que vous appelez des adoucissements, vous voulez lui payer sa fille, que vous voulez les indemniser avec de l'argent.

— Hem !… est-ce ainsi que vous me comprenez, excellent Ivan Pétrovitch ? Et il partit d'un éclat de rire. Nous avons encore beaucoup, beaucoup de choses à nous dire, reprit-il ; mais ce n'est pas le moment. Je vous demande seulement de bien vouloir comprendre une chose : c'est que cette affaire touche directement Natalie Nicolaïevna et son avenir, qui dépend en grande partie de ce que nous déciderons vous et moi. Votre concours est indispensable, vous le verrez. Donc, si vous avez de l'attachement pour elle, vous êtes tenu de vous expliquer avec moi, quelque peu de sympathie que vous ressentiez d'ailleurs pour ma personne. Nous voici arrivés… À bientôt.

IX

La comtesse était très-bien logée. Son appartement était meublé avec confort et avec goût, quoique sans luxe excessif ; cependant tout y rappelait une installation temporaire. C'était un appartement convenable pour un certain temps, et non la demeure constante, consacrée, d'une famille riche, avec ce déploiement de luxe seigneurial que l'on considère comme indispensable jusque dans ses moindres caprices.

On disait que la comtesse passerait la belle saison dans une propriété, grevée de plusieurs hypothèques, qu'elle avait dans le gouvernement de Simbirsk, et que le prince l'accompagnerait. Je pensais avec angoisse à ce que ferait Aliocha, lorsque Katia partirait. Je n'en avais pas soufflé mot à Natacha, et pour cause ; d'ailleurs, elle le savait peut-être ; mais elle se taisait et souffrait en silence. La comtesse me fit un charmant accueil et m'assura qu'elle avait depuis longtemps le désir de me voir. Elle était assise en face d'un samovar en argent et préparait le thé, qu'elle nous servit elle-même. Outre le prince et moi, il y avait encore un monsieur appartenant à la haute aristocratie. C'était un homme déjà sur le retour, décoré, et qui avait les manières empressées d'un diplomate. Il paraissait être l'objet d'une considération toute particulière.

Je cherchai des yeux Catherine Féodorovna : elle était avec Aliocha dans la chambre voisine, mais elle entra aussitôt qu'elle eut appris notre arrivée. Le prince lui baisa la main avec amabilité et me présenta à elle. C'était une délicate petite blonde, avec de beaux yeux bleus ; son visage d'un ovale bien dessiné avait une expression douce et placide ; ses traits étaient réguliers, sa chevelure épaisse : je m'étais attendu à un ensemble de toutes les perfections, je trouvai la beauté du diable, rien de plus. Elle me tendit la main sans dire un mot, se mit à me regarder avec une attention ingénue, naïve, persistante, qui produisit sur moi une impression étrange. Je me sentis en présence d'une âme d'élite.

Après m'avoir serré la main, elle me quitta avec une certaine précipitation

pour aller rejoindre Aliocha. Celui-ci vint me saluer et me dit tout bas : « Je ne suis ici que pour un instant, et je cours la rejoindre. »

On m'offrit une tasse de thé et l'on ne s'occupa plus de moi, ce dont je fus enchanté ; je me mis à observer la comtesse. La première impression lui fut favorable : elle me plut en dépit de moi-même ; elle n'était plus de la première jeunesse, cependant je lui donnai tout au plus vingt-huit ans ; son visage avait encore une certaine fraîcheur, et elle avait dû être très-jolie ; ses cheveux châtains étaient beaux et épais, son regard, qui exprimait la bonté, avait en même temps quelque chose de volage et d'espiègle qu'elle s'efforçait de dissimuler en ce moment. Son caractère me sembla être fait de légèreté, d'amour des plaisirs et d'une bonne dose d'un doux égoïsme. Elle était entièrement soumise à l'influence du prince.

Je savais qu'ils avaient eu une liaison intime, et j'avais même entendu parler du prince comme d'un amant trop débonnaire pendant leur séjour à l'étranger ; mais il me sembla que, outre cela, il devait y avoir entre eux quelque chose d'autre, quelque lien mystérieux, une obligation réciproque, un secret calcul… Elle le gênait, et cependant ils restaient en bons termes. Peut-être étaient-ce les projets et les vues qu'ils avaient sur Katia qui servaient de trait d'union, et en cela l'initiative devait sans contredit appartenir au prince. C'est là-dessus qu'il avait basé son refus d'épouser la comtesse, qui commençait à devenir exigeante, et qu'il l'avait persuadée de consentir au mariage d'Aliocha.

J'étais assis et j'écoutais, cherchant comment je ferais pour avoir un entretien avec Catherine Féodorovna. Le diplomate parlait de la situation et des réformes récemment inaugurées ; la comtesse lui avait demandé s'il y avait lieu, selon lui, d'en craindre les conséquences. Digne et grave, il développait avec finesse et habileté une idée qui en elle-même était révoltante ; il appuyait sur ce que cet esprit de réforme et de progrès ne porterait que trop tôt des fruits dont il était facile de prévoir la qualité ; qu'en présence de ces résultats, on redeviendrait raisonnable, et que la société (certaines classes, cela va de soi), s'apercevant de la faute qu'elle avait commise, repousserait cet esprit et retournerait avec un redoublement d'énergie à l'ancien état de choses ; que cette expérience, quelque triste qu'elle dût être, n'en serait pas

moins profitable, qu'elle prouverait la nécessité de maintenir l'ancien régime si salutaire, et qu'elle apporterait de nouvelles données ; il fallait donc souhaiter que les réformateurs allassent le plus tôt possible jusqu'au dernier degré d'imprévoyance. « Sans nous, dit-il comme conclusion, sans nous, on ne fera rien ; sans nous, aucune société n'a jamais existé ; nous n'y perdrons rien ; au contraire, nous ne ferons qu'y gagner : nous surnagerons, nous surnagerons toujours, et notre devise du moment doit être : Plus mal ça ira, mieux ça vaudra. » Le prince souriait avec une sympathie qui me dégoûtait à l'orateur, entièrement satisfait de lui-même. Quant à moi, je sentais mon cœur bouillonner, et j'aurais eu la sottise de répliquer si un regard du prince ne m'avait arrêté. Ce regard glissa de mon côté comme une flèche empoisonnée ; je crus voir que le prince s'attendait de ma part à une sortie empreinte d'étrangeté et de jeunesse de caractère, et qu'il se réjouissait d'avance de la confusion dont je me couvrirais. Persuadé d'ailleurs que le diplomate ne ferait aucune attention à ma réplique, ni peut-être à ma personne, je me sentais abominablement mal à l'aise, lorsque je fus tiré d'embarras par Aliocha, qui me toucha légèrement sur l'épaule et me chuchota à l'oreille qu'il avait deux mots à me dire. Je compris que Katia l'avait envoyé, et un instant après, j'étais assis auprès d'elle. Nous fûmes une minute sans trouver un mot pour entamer la conversation ; mais j'étais sûr qu'une fois la glace rompue, nous ne nous arrêterions plus. Aliocha attendait avec impatience ce que nous allions nous dire.

— Pourquoi vous taisez-vous ? dit-il en souriant. Avez-vous fait connaissance pour vous regarder en silence ?

— Vraiment, Aliocha, tu es singulier, lui dit Katia. Aie patience. Nous avons à parler de tant de choses, Ivan Pétrovitch, continua-t-elle en s'adressant à moi, que je ne sais par où commencer ; je regrette que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt ; mais je vous connais déjà, et j'avais si grande envie de vous voir que j'ai failli vous écrire…

— À quel propos ? lui demandai-je.

— Les sujets ne manquent pas, dit-elle d'un air très-sérieux. N'aurait-ce été, par exemple, que pour vous demander s'il est vrai que Natalie Nicolaïevna n'est pas offensée lorsque Aliocha la laisse seule, surtout à

présent. Est-il permis d'agir de la sorte ? Voyons, pourquoi es-tu ici en ce moment ?…

— Ah ! mon Dieu ! j'y cours. Je t'ai dit que je ne restais plus qu'une minute à vous regarder, à voir comment vous entamerez la conversation. Je pars.

— Il est toujours ainsi, dit-elle en rougissant. « Rien qu'une minute ! Et, sans qu'on s'en aperçoive, il reste jusqu'à minuit. » Elle n'est pas fâchée, elle est si bonne ! voilà son raisonnement. C'est bien, bien mal !

— Je pars, dit tristement Aliocha, mais j'aimerais tant rester avec vous !

— Nous n'avons que faire de toi ; au contraire, tu nous empêcherais de causer. Mais ne sois pas fâché, au moins.

— Je m'en vais, puisqu'il le faut… Je passerai chez Lévinka, et puis j'irai tout droit chez elle. À propos, Ivan Pétrovitch, dit-il en prenant son chapeau, vous savez que mon père ne veut pas accepter l'argent qu'il a gagné dans le procès contre Ikhméniew.

— Je le sais, il me l'a dit.

— Quelle noblesse de caractère ! Katia prétend qu'il n'en est rien ; causez-en avec elle. Adieu, Katia ! ne doute pas de mon amour pour Natacha, je t'en supplie. Pourquoi m'imposez-vous tous des conditions, pourquoi me faites-vous des reproches, pourquoi me poursuivez-vous… comme si j'étais sous votre surveillance ? Natacha connaît mon amour, elle est sûre de moi, et pourtant, demande à Ivan Pétrovitch, il te dira qu'elle est jalouse, égoïste.

— Comment ? demandai-je, ne pouvant en croire mes oreilles.

— Que dis-tu, Aliocha ? s'écria Katia en levant les bras de surprise.

— Ivan Pétrovitch le sait bien : elle voudrait que je fusse avec elle, je vois bien qu'il lui en coûte de me laisser aller, et c'est comme si elle me retenait. Si elle m'aimait autant que je l'aime, elle sacrifierait son plaisir au mien.

— Ce n'est pas ton langage simple et franc, répliqua Katia tout irritée. Ton père t'a fait la leçon, t'a endoctriné. Inutile de ruser ; je te connais trop bien. Ai-je bien deviné ?

— En effet, nous avons causé, répondit-il avec embarras. Il était extrêmement affable, et il l'a beaucoup louée, quoiqu'elle l'ait si fort offensé.

— Comment avez-vous pu vous laisser si facilement convaincre, vous à

qui elle a tout sacrifié ? lui dis-je. Tout à l'heure encore elle n'avait qu'une inquiétude, éviter que vous vous ennuyiez auprès d'elle et vous donner la possibilité de voir Catherine Féodorovna ; j'en ai été témoin.

— L'ingrat ! s'écria Katia en faisant un geste désespéré.

— Mais que me reprochez-vous, en définitive ? répliqua-t-il d'une voix plaintive. Je ne parle pas d'Ivan Pétrovitch ; mais toi, Katia, tu es toujours prête à voir les choses en mal… J'aime Natacha, et en l'accusant d'égoïsme, je veux dire qu'elle m'aime trop, que son amour m'est à charge. Mon père ne me fera pas agir contre mon gré, et il n'a jamais prétendu qu'elle fût égoïste dans la mauvaise acception de ce mot ; il pense qu'elle m'aime trop, que son amour devient un fardeau pour elle aussi bien que pour moi ; c'est parfaitement juste et nullement blessant pour Natacha.

Katia l'interrompit et lui fit de vifs reproches ; elle lui déclara que son père n'avait commencé l'éloge de Natacha que pour le tromper par son apparente bonté, et que son but était de rompre leur liaison. Elle lui démontra combien Natacha l'aimait, comment sa conduite envers elle était coupable, et que l'égoïste, c'était lui… Triste et repentant, il baissa la tête sans répondre. Je regardais cette étrange fille avec curiosité. C'était un enfant, mais un singulier enfant, un enfant à convictions, ayant de solides principes et un amour passionné, inné, pour tout ce qui est bon et juste. Elle était de la catégorie des enfants rêveurs, assez fréquents dans les familles russes.

Ce soir-là et par la suite, j'appris à la connaître assez bien. C'était un cœur ardent et impressionnable. Elle semblait dans certaines occasions dédaigner l'art de se dominer ; mettant la vérité avant tout, elle considérait toute contrainte comme un préjugé de convention, et, ainsi que beaucoup de caractères ardents, elle semblait fière de cette conviction. Elle aimait à penser, à rechercher la vérité ; mais elle le faisait avec si peu d'affectation, elle avait des sorties si enfantines qu'on passait sur ses étrangetés et qu'on les prenait en affection. Je me rappelai Lévinka et Borinka, et je n'eus pas de peine à comprendre leurs relations. Son visage, auquel je n'avais rien trouvé de particulier au premier abord, devenait à mesure que je le regardais plus beau et plus attrayant. Cette naïve dualité d'enfant et de femme pensante, cette soif enfantine et sincère de vérité et de justice, la foi inébranlable de ses

aspirations, tout cela donnait à son visage une clarté sereine, une beauté sublime toute spirituelle. Je compris qu'Aliocha avait dû s'attacher passionnément à elle. Incapable de raisonner et de juger, il aimait ceux qui pensaient, voire qui désiraient pour lui, et Katia l'avait pris en tutelle. Il se laissait subjuguer par tout ce qui est honnête et beau, et Katia lui était apparue avec toute sa sincérité d'enfant et toute sa sympathie. N'ayant pas le moindre vouloir, tandis qu'elle avait une volonté forte, enflammée, persévérante, Aliocha ne pouvait s'attacher qu'à quelqu'un qui pût le dominer et lui commander : c'avait été l'origine de son attachement pour Natacha. Katia avait d'ailleurs un immense avantage sur sa rivale : elle était enfant et paraissait devoir le rester longtemps encore. Cette qualité, jointe à la vivacité de son esprit, la rendait en quelque sorte plus l'égale d'Aliocha. Il le sentait bien, et c'était ce qui l'attirait de plus en plus. Je suis sur que lorsqu'ils s'entretenaient seuls, les sérieuses paroles de propagande de Katia n'empêchaient pas leur conversation d'arriver parfois au thème joujoux : et quoique Katia le réprimandât souvent, qu'elle le tint à la lisière, il était évidemment plus à l'aise avec elle qu'avec Natacha ; ils étaient plus égaux, plus semblables, et c'était là l'important. Aliocha se leva et tendit la main à Katia.

— Assez, Katia, assez, lui dit-il. Tu as toujours raison, et moi toujours tort. Je me rends sur-le-champ auprès de Natacha, sans passer chez Lévinka…

— Tu n'as rien à y faire, et tu es bien gentil de suivre mon conseil.

— Et toi, tu es mille fois plus gentille que toute autre, ajouta-t-il d'un ton triste. Ivan Pétrovitch, me dit-il à l'oreille, je voudrais vous dire deux mots.

— Je me suis conduit aujourd'hui d'une manière éhontée, me dit-il à l'oreille. Cette après-dînée mon père m'a fait faire la connaissance d'Alexandrine (une ravissante Française). Je me suis laissé entraîner et… c'est affreux ! Adieu, Ivan Pétrovitch.

— Commençons par faire nos conventions, me dit Katia quand Aliocha fut parti ; que pensez-vous du prince ?

— Je le crois profondément mauvais.

— Moi aussi. Nous voilà déjà d'accord sur un point, et nous aurons plus

de facilité à juger ensuite. Maintenant, parlons de Natalie Nicolaïevna… Ivan Pétrovitch, je suis comme dans les ténèbres, et je vous attendais comme la lumière ; il faut que vous m'éclairiez dans toute cette affaire, car sur presque tous les points je suis obligée de juger sur des conjectures, sur ce qu'Aliocha m'a raconté. Dites-moi d'abord, ce que vous pensez d'Aliocha et de Natacha. Croyez-vous qu'ils soient heureux ensemble ?

— Je ne crois pas qu'ils puissent être heureux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne se conviennent pas.

— C'est ce que je pensais, dit-elle avec tristesse. Je voudrais bien voir Natacha. Je me la représente quelquefois : elle doit être spirituelle, sérieuse, droite de caractère et, de plus, jolie. Est-elle ainsi ?

— Exactement.

— J'en étais sure. Maintenant, expliquez-moi comment elle a pu aimer un enfant comme Aliocha : je me le suis souvent demandé.

— Il y a des choses qu'on ne saurait expliquer, Catherine Féodorovna : pourquoi et comment devient-on amoureux ? Aliocha est un enfant, vous avez raison, mais vous savez aussi combien on peut aimer un enfant. (Elle me regardait avec une attention sérieuse et impatiente, je me sentais attendri.) Aliocha est droit, franc, effroyablement naïf, quelquefois avec une certaine grâce ; elle l'a peut-être aimé… comment dire cela ?… par une espèce de pitié : les cœurs généreux peuvent aimer par pitié… D'ailleurs, vous-même, ne l'aimez-vous pas ?

Je lui avais posé cette question hardiment ; mais je sentais que la promptitude que j'y avais mise ne troublerait pas la pureté de cette âme candide.

— Mon Dieu, je ne sais pas encore, répondit-elle tout bas en me regardant de son regard serein, il me semble que je l'aime…

— Vous voyez ! Maintenant, pourriez-vous expliquer pourquoi ?

— Il est tout franchise, tout sincérité, répondit-elle après avoir un peu réfléchi ; quand il me regarde tout droit dans les yeux, en me parlant, j'éprouve un vrai plaisir… Mais je vous dis des choses qui, pour une jeune fille… Est-ce que je fais bien ou non ?

— Quel mal y aurait-il à cela ?

— En effet ! Quel mal y aurait-il ? Mais eux, que voilà (elle indiqua d'un regard le groupe assis autour de la table), eux, ils diraient certainement que ce n'est pas bien. Ont-ils raison ?

— Nullement ! Vous ne sentez pas dans votre cœur que vous agissez mal ; cela prouve…

— Quand j'ai quelque doute, dit-elle en m'interrompant, je consulte aussitôt mon cœur. C'est ainsi qu'il faut toujours agir. Si je vous parle si franchement, c'est d'abord parce que je sais que vous êtes un excellent homme, et que je connais votre histoire et celle de Natacha, avant qu'elle aimât Aliocha ; j'ai pleuré lorsqu'on me l'a racontée.

— Qu'est-ce qui vous l'a racontée ?

— Aliocha, naturellement. Il pleurait en me la racontant. Il vous aime beaucoup. La seconde raison de ma franchise, c'est que vous êtes un homme de bon conseil et que vous pouvez me guider. Occupons-nous donc d'abord du plus important. Je suis la rivale de Natacha, je le sais, je le sens, que me conseillez-vous de faire ? C'est pour cette raison que je vous ai demandé si vous pensiez qu'ils seraient heureux ensemble ; cette pensée me tourmente. La position de Natacha est affreuse ! Il est évident qu'Aliocha a complètement cessé de l'aimer et qu'il m'aime toujours de plus en plus. N'est-ce pas votre avis ?

— Il me semble que c'est ainsi.

— Et pourtant il ne la trompe pas, il ignore encore qu'il ne l'aime plus. Combien elle doit souffrir !

— Que comptez-vous faire, Catherine Féodorovna ?

— J'ai quantité de projets, répondit-elle, je m'y embrouille, et je vous attendais avec impatience afin que vous m'aidiez à prendre une résolution. Vous connaissez la situation mieux que moi, je m'adresse à vous comme à un sauveur. Ma première idée a été : S'ils s'aiment, il faut qu'ils soient heureux, et mon devoir est de me sacrifier et de leur venir en aide. N'était-ce pas juste ?

— Je sais que vous étiez prête à tous les sacrifices.

— D'abord, oui ; mais ensuite, lorsqu'il est venu plus souvent et qu'il

s’est mis à m’aimer toujours davantage, j’ai réfléchi, et je me suis demandé si je devais persister ou non dans ce sacrifice. C’était bien mal de ma part, n’est-ce pas ?

— C’était naturel, répondis-je ; on ne saurait vous en faire un reproche.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, et je crois que c’est votre extrême bonté qui vous fait parler de la sorte. Quant à moi, j’attribue ces hésitations à ce que je n’ai pas la conscience tranquille ; sans cela, je saurais à quoi m’en tenir. Mieux informée ensuite sur leurs rapports par le prince, par maman et par Aliocha lui-même, j’en suis venue à l’idée qu’ils n’étaient pas faits l’un pour l’autre, ce que vous venez de confirmer. Je me suis alors encore plus demandé ce que j’avais à faire. Si effectivement ils doivent être malheureux, ne vaudrait-il pas mieux pour eux de se séparer ? ai-je pensé ; c’est alors que j’ai résolu de vous demander des informations plus détaillées et d’aller voir Natacha pour tout décider avec elle.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— Je lui dirai : Vous l’aimez par-dessus tout, vous devez donc mettre son bonheur au-dessus de toute autre chose et, par conséquent, vous séparer de lui.

— Fort bien ; comment accueillera-t-elle cette proposition ? Et supposé qu’elle soit d’accord avec vous, aura-t-elle la force de prendre une résolution si héroïque ?…

— C’est à quoi je pense jour et nuit, et… et…

Une larme roula sur sa joue.

— Vous ne sauriez croire combien je la plains, dit-elle tout bas.

Que pouvais-je ajouter ? J’avais presque envie de pleurer moi-même, et je me tus. Quelle charmante enfant ! Je n’eus pas le cœur de lui demander pourquoi elle se croyait capable de faire le bonheur d’Aliocha.

— Vous ne vous repentirez pas d’avoir fait connaissance, lui dis-je. Elle le désire beaucoup, et cela me semble indispensable. Ne vous chagrinez pas trop. Le temps se chargera de la solution. Vous passerez l’été à la campagne, n’est-ce pas ?

— Croyez-vous qu’Aliocha vous accompagne ?

— Oui, il nous accompagne, c’est justement à quoi je pensais. Grand

Dieu ! comment tout cela finira-t-il ?… Cher Ivan Pétrovitch, permettez-moi de vous écrire. Du reste, j'ai déjà commencé de vous tourmenter. Viendrez-vous nous voir souvent ?

— Je ne sais. Peut-être ne viendrai-je pas du tout.

— Pourquoi pas ?

— Pour différentes raisons : cela dépendra surtout de la nature des rapports que j'aurai avec le prince.

— Oh ! c'est un malhonnête homme, dit Katia avec l'accent de la conviction. Et si j'allais vous voir, Ivan Pétrovitch, ferais-je mal ?

— Qu'en pensez-vous vous-même ?

— Je ne pense pas qu'il y ait le moindre mal à cela. J'irai donc vous voir… ajouta-t-elle en souriant. Non-seulement je vous estime, mais je vous aime beaucoup… Que de choses je pourrai apprendre ! Et puis… je me sens vraiment de l'amitié pour vous… n'est-ce pas honteux de dire tout cela ainsi ?

— Nullement. Vous m'êtes déjà devenue aussi chère que si nous étions parents.

— Voulez-vous être mon ami ?

— Oh ! oui ! répondis-je.

Il me vint à ce moment à l'idée que le prince nous avait laissés seuls à dessein, afin que nous pussions parler tout à notre aise.

— Je sais bien, reprit-elle, que le prince n'en veut qu'à mon argent. Ils me croient encore enfant, ils me le disent même. Mais je ne suis pas de cet avis, moi. Drôles de gens ! ils sont eux-mêmes comme des enfants.

— Catherine Féodorovna, dites-moi, je vous en prie, qui sont ce Lévinka et ce Borinka chez qui Aliocha va si souvent.

— Des parents éloignés à moi. Ce sont des jeunes gens honnêtes et intelligents, mais… qui parlent un peu trop, ajouta-t-elle en souriant.

— Est-il vrai que vous ayez l'intention avec le temps de leur faire cadeau d'un million ?

— Eh bien ! tenez, ils ont déjà tant bavardé à ce sujet que cela devient insupportable. Je suis prête à faire des sacrifices pour toute chose utile ; mais pourquoi justement une somme aussi énorme ? Dieu sait quand je donnerai

quelque chose, et déjà ils sont en train de faire des parts, de juger, de crier et de se quereller sur l'emploi qu'ils en feront : c'est vraiment singulier ! Ils ont trop de fougue, mais ce n'en sont pas moins des jeunes gens sincères et… intelligents. Ils étudient, ce qui vaut certainement mieux que la manière de vivre de beaucoup d'autres, n'est-ce pas ?

Nous causâmes longtemps encore. Elle me raconta son histoire et écouta avec avidité ce que je lui dis de Natacha et d'Aliocha, sur lesquels elle me fit toutes sortes de questions. Il était minuit lorsque le prince s'approcha de moi et me fit comprendre qu'il était temps de nous retirer. Je pris congé ; Katia me serra la main avec force, la comtesse m'invita à venir la voir, et nous sortîmes.

Je ne puis m'empêcher de faire une remarque qui n'est pas peut-être directement en relation avec mon récit : j'emportai de mon long entretien avec Katia la conviction qu'elle était encore enfant, au point d'ignorer les rapports mystérieux qui existent entre l'homme et la femme. Cela donnait quelque chose de comique à quelques-uns de ses raisonnements et au ton plein de gravité avec lequel elle parlait de beaucoup de choses sérieuses.

X

Si nous allions souper, me dit le prince pendant que nous montions en voiture ; qu'en dites-vous ?

— Je ne sais, prince, répondis-je avec hésitation ; je ne soupe jamais…

— Voyons, décidez-vous ; nous causerons en soupant, ajouta-t-il en me regardant fixement et avec malice tout droit dans les yeux.

Comment ne pas comprendre ? Il veut m'expliquer sa manière de voir, pensai-je, c'est justement ce qu'il me faut. J'acceptai.

— Allons, vous venez, n'est-ce pas ? Grande-Morskaïa, chez Borel, dit-il au cocher.

— Nous allons au restaurant ? fis-je quelque peu embarrassé.

— Mais oui. Cela vous étonne ? Je soupe rarement chez moi ; vous me permettrez bien de vous inviter.

— Je vous ai déjà dit que je ne soupe jamais.

— Une fois n'est pas coutume. D'ailleurs, c'est moi qui vous invite.

C'est-à-dire, « c'est moi qui payerai pour toi » ; mais j'étais bien décidé à ne pas le souffrir.

Nous arrivâmes. Il demanda un cabinet, choisit deux ou trois plats en connaisseur. Il commanda une bouteille de vin fin. Tout cela n'était pas pour ma bourse. Je fis donner la carte et demandai une demi-gélinotte et un verre de laffitte. Le prince n'y tint plus.

— Vous ne voulez pas souper avec moi ! C'est ridicule, je vous assure. Je vous demande pardon, mon ami, mais c'est d'une susceptibilité blessante, d'un amour-propre mesquin. Je parie que vous mêlez là dedans des préoccupations de caste : franchement, vous m'offensez.

Je n'en restai pas moins inflexible.

— Du reste, à votre gré, ajouta-t-il ; je ne veux pas vous faire violence. Me permettez-vous de vous parler en ami ?

— Je vous en prie.

— Eh bien ! je vous dirai qu'à mon avis cette susceptibilité ne fait que

vous nuire, et que vous et vos confrères vous vous faites vraiment du tort en agissant de la sorte. Vous autres, littérateurs, vous devez connaître le monde, et vous n'allez nulle part. Ce n'est pas à cause de votre gelinotte que je vous dis cela, mais il est certain que vous ne voulez avoir aucun rapport avec notre cercle, et cela à votre grand détriment. Vous y perdez beaucoup… vous y perdez, disons le mot, ce qu'on appelle une carrière ; — outre cela, n'y aurait-il que la seule et unique raison que vous avez besoin de connaître, d'observer par vous-même ce que vous décrivez et qu'on trouve dans vos nouvelles des princes, des comtes et des boudoirs… du reste, que dis-je ? À l'heure qu'il est, vous ne voulez rien savoir que la misère.

— Pour ce qui me concerne, vous êtes dans l'erreur, prince ; si je ne fréquente pas ce que vous appelez votre monde, c'est que je trouve qu'on s'y ennuie, et surtout que je n'ai rien à y faire ; pourtant j'y vais quelquefois…

— Je sais, chez le prince R…, une fois l'an : je vous y ai rencontré. Mais le reste du temps vous croupissez dans votre fierté démocratique et vous vous consumez dans vos galetas ; il en est bien peu parmi vous qui n'agissent pas ainsi…

— Vous m'obligeriez, prince, si vous changiez de conversation et si vous laissiez nos galetas.

— Ah ! mon Dieu ! voilà que vous vous fâchez. Vous m'avez permis de vous parler en ami. Mais, veuillez m'excuser, je n'ai encore rien fait pour mériter votre amitié. Ce vin n'est pas mauvais ; goûtez un peu.

Il m'en versa un demi-verre.

— Voyez-vous, mon cher Ivan Pétrovitch, reprit-il, je comprends très-bien qu'il n'est pas bienséant d'imposer son amitié. Nous ne sommes pas tous grossiers et insolents envers vous, ainsi que vous vous l'imaginez ; d'ailleurs, je sais bien que vous n'êtes pas ici par pure sympathie pour moi, mais parce que je vous ai promis de causer. N'est-ce pas ?

Il éclata de rire.

— Et comme vous veillez aux intérêts d'une certaine personne, vous tenez à entendre ce que je dirai. N'est-ce pas ainsi ? ajouta-t-il avec un sourire méchant.

— Vous ne vous êtes pas trompé, répondis-je, je suis venu tout exprès

pour cela, sinon je ne resterais pas ici… si tard.

J'avais envie de dire : avec vous ; mais je n'achevai pas, non par crainte, mais à cause de ma maudite faiblesse et de ma délicatesse. Comment, en effet, lui dire en pleine figure les grossièretés qu'il méritait et que je voulais justement lui dire ? Il s'aperçut et se réjouit, je crois, de ma pusillanimité et me jeta un regard moqueur et agaçant qui semblait vouloir me dire : « Hem ! tu n'as pas osé, tu t'es enferré, l'ami ! » Il partit d'un éclat de rire et me frappa familièrement sur la cuisse : Tu m'amuses ! disait son regard. « Patience ! » me dis-je en moi-même.

— Je me sens tout guilleret, s'écria-t-il ; et vraiment, je ne sais trop pourquoi. Oui, mon ami ! je voulais justement vous parler de cette personne. Il nous faut enfin vider notre sac et arriver à un accord, et j'espère que cette fois vous me comprendrez entièrement. Je vous ai parlé tantôt de cet argent et de ce benêt de père, ce bambin sexagénaire… ce n'est pas la peine d'y revenir ; ce n'était qu'une frime… ha ! ha ! ha ! vous qui faites des romans, vous auriez dû vous en douter…

J'étais stupéfait : il ne pouvait pourtant pas être ivre…

— Quant à la jeune fille, j'ai vraiment de l'estime pour elle, de l'amitié même, je vous assure ; elle est un peu capricieuse, mais que voulez-vous ? il n'y a pas de roses sans épines ; les épines piquent, c'est là l'attrayant, et quoique mon Alexis soit un nigaud, je lui ai à moitié pardonné, parce qu'il a eu bon goût. Ces filles-là me plaisent, (il serra ses lèvres d'une manière qui voulait dire beaucoup de choses), j'ai mes vues à son égard… Mais laissons cela pour plus tard.

— Prince ! m'écriai-je, je ne comprends pas ces brusques soubresauts, mais… je vous prie de changer de conversation.

— Voilà que vous vous échauffez de nouveau ! Soit ! changeons de thème : je voudrais vous demander, mon bon ami, si vous l'estimez beaucoup.

— Cela va sans dire, lui répondis-je avec impatience.

— Fort bien ! et vous l'aimez ? continua-t-il en montrant ses dents et en clignotant des yeux d'une manière dégoûtante.

— Vous vous oubliez, m'écriai-je.

— Bien, calmez-vous ! Je suis étonnamment bien disposé aujourd'hui. Il y a longtemps que je ne me suis senti si gai. Si nous buvions un verre de Champagne, qu'en dites-vous, mon poëte ?

— Je n'en veux pas.

— Plaisanterie ! Il faut que vous me teniez compagnie. Je me sens d'excellente humeur et prêt à tourner au sentimental ; je ne saurais être heureux tout seul. Qui sait si, en trinquant, nous n'en viendrons pas à nous tutoyer, ha ! ha ! ha ! Non, mon jeune ami, vous ne me connaissez pas encore ! Je suis persuadé que vous me prendrez en amitié. Joie, chagrin, allégresse ou larmes, je veux tout partager avec vous aujourd'hui, quoique, pourtant, j'espère bien ne pas pleurer. En êtes-vous ? Réfléchissez bien que si vous ne remplissez pas mon désir, mon inspiration se perd, s'envole, s'évapore, et vous n'entendrez rien, vous qui êtes venu uniquement pour entendre. N'est-ce pas juste ? ajouta-t-il en clignotant de nouveau. À vous de choisir.

La menace me donna de nouveau à réfléchir. Je consentis. Voudrait-il peut-être me griser ? me demandai-je. Il m'était revenu des choses étranges sur son compte : on disait que tout convenable et élégant qu'il était en société, il lui arrivait parfois, la nuit, de s'enivrer comme un goujat et de se livrer en secret à la plus basse et à la plus dégoûtante débauche. Je n'avais pas voulu y croire ; maintenant j'attendais ce qui arriverait.

On apporta le Champagne, et il en remplit deux verres.

— Vraiment, un beau brin de fille, bien qu'elle m'ait un peu malmené, continua-t-il en dégustant son vin ; et c'est justement dans ces moments-là que ces gentilles créatures sont les plus gentilles… Elle a cru m'avoir couvert de confusion ce certain soir, vous vous rappelez, elle s'imaginait m'avoir pulvérisé ! Ha ! ha ! ha ! Et comme la rougeur lui allait bien ! Vous connaissez-vous en femmes ? Une subite rougeur va quelquefois admirablement bien aux joues pâles, n'avez-vous pas fait cette remarque ? Ah ! mon Dieu ! je crois que vous vous fâchez de nouveau !

— Certainement, m'écriai-je, ne pouvant plus me contenir. Je ne veux pas que vous parliez de Natacha Nicolaïevna… c'est-à-dire que vous parliez d'elle sur ce ton. Je… je vous le défends !

— Oh ! oh ! Très-bien ! Soit, je vous ferai le plaisir de changer de thème.

Je suis accommodant et mou comme pâte. Parlons de vous. J'ai de l'amitié pour vous, Ivan Pétrovitch, je vous porte un sincère intérêt…

— Prince, ne vaudrait-il pas mieux que nous parlions. affaires ?

— Vous voulez dire de notre affaire, n'est-ce pas ? Je vous comprends à demi-mot, mon ami, mais vous ne vous doutez pas que, en ce moment, où nous parlons de vous, nous y touchons de très-près, et si vous voulez bien ne pas m'interrompre… Je continue donc : je voulais vous dire, mon inappréciable Ivan Pétrovitch, que vivre comme vous vivez, c'est tout bonnement se perdre. Il faut que vous me permettiez d'effleurer cette matière délicate ; je ne le fais d'ailleurs que par amitié. Vous êtes pauvre, votre éditeur vous fait quelque avance, vous payez vos petites dettes ; de ce qui vous reste vous vous nourrissez uniquement de thé pendant six mois, et vous grelottez dans votre galetas en attendant que votre roman s'imprime ; c'est ainsi, n'est-ce pas ?

— Mettons que ce soit ainsi, c'est…

— Plus honorable que de voler, de courber l'échine, de faire du chantage, d'intriguer, etc., etc. Je sais, je sais ce que vous voulez dire : ce sont là des choses qu'on a même imprimées il y a longtemps.

— Vous n'avez aucun besoin de parler de mes affaires, prince ; est-ce à moi de vous enseigner la délicatesse ?

— Oh ! certainement non ! Mais que faire s'il n'y a pas moyen d'éviter cette question chatouilleuse ? D'ailleurs, laissons les galetas en paix, je ne les aime pas beaucoup, sauf certaines occasions (et il se mit à ricaner d'une façon dégoûtante). Mais ce qui me surprend, c'est de voir que vous trouvez du plaisir à jouer un rôle de comparse. Il est vrai qu'un de vos écrivains dit, si j'ai bonne mémoire, que le plus grand exploit d'un homme est peut-être de savoir se borner à jouer un rôle secondaire. C'était quelque chose dans ce genre ; mais, pour en revenir à la question, Aliocha vous soulève votre fiancée, je connais la chose, et vous, comme le premier Schiller venu, vous faites le magnanime, vous vous mettez en quatre pour eux… Je vous demande un millier de pardons, mon cher, mais c'est faire jouer à la générosité un vilain petit jeu… C'est étonnant que cela ne vous ennuie pas. J'en aurais honte ; il me semble que j'en crèverais de dépit.

— Prince, m'avez-vous amené ici pour m'insulter ? m'écriai-je hors de moi.

— Oh ! non, mon ami, pas du tout. Je suis tout bonnement à cette heure un homme pratique, je ne pense qu'à votre bien, et je voudrais tout arranger pour le mieux. Mais laissez-moi achever et tâchez d'être calme encore quelques minutes. Si vous vous mariiez ? qu'en dites-vous ? vous voyez que ça n'a rien à voir avec notre affaire ; pourquoi me regardez-vous avec tant de surprise ?

— J'attends que vous soyez au bout, répondis-je en le regardant en effet avec le plus vif étonnement.

— Mon Dieu ! je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Je voudrais savoir ce que vous auriez dit si quelqu'un de vos amis, qui voudrait véritablement, sincèrement, votre bonheur, non pas un bonheur éphémère, mais durable, vous avait proposé une jeune fille, jolie, mais… ayant déjà quelque expérience, je parle par allégorie ; tenez, dans le genre de Natalie Nicolaïevna, naturellement avec un dédommagement convenable… Remarquez bien que je parle d'une affaire tout à fait étrangère à la nôtre ; eh bien ! qu'auriez-vous dit ?

— Je vous dis que vous… êtes fou.

— Ha ! ha ! ha ! Bah ! mais vous avez l'air de vouloir me sauter à la gorge.

J'étais, en effet, prêt à le faire, je n'y tenais plus. Il me semblait être en présence d'une bête immonde, d'une énorme araignée que j'avais une envie terrible d'écraser. Il se délectait de ses railleries, il jouait avec moi comme le chat joue avec la souris, me croyant à sa merci. Il paraissait (et je me l'expliquai aisément), il paraissait trouver de la satisfaction, de la volupté même dans l'insolence, l'effronterie, le cynisme avec lequel il venait enfin d'arracher son masque. Il voulait jouir de ma surprise, de mon effroi. Il devait me mépriser sincèrement.

Tout cela était prémédité, préparé dans un but quelconque ; mais ma position me forçait à le subir jusqu'au bout, quoi qu'il dût m'en coûter : les intérêts, de Natacha l'exigeaient, je devais être prêt à tout entendre, à tout supporter, la situation pouvant arriver à une solution d'un instant à l'autre.

Mais comment supporter de sang-froid ces plaisanteries cyniques, infâmes, à l'adresse de Natacha ? Il voyait bien que j'étais obligé de l'écouter jusqu'à la fin, ce qui rendait l'insulte plus sanglante : « Du reste, me dis-je, lui aussi a besoin de moi. » Et je me mis à lui répliquer d'un ton tranchant et injurieux. Il comprit mon intention.

— Voyez, mon jeune ami, reprit-il en me regardant d'un air sérieux, nous ne pouvons pas continuer sur ce ton, faisons un accord, cela vaudra mieux. J'ai l'intention de vous dire le fond de ma pensée, encore faut-il que vous ayez l'amabilité d'être prêt à entendre n'importe quoi. Je veux pouvoir parler à ma guise, comme il me plaira, et, dans les circonstances actuelles, cela est indispensable. Ainsi, mon jeune ami, voulez-vous être patient ?

Je me fis violence et me lus, malgré que son regard sarcastique et moqueur semblât vouloir provoquer la plus violente protestation. Il comprit que je consentais à rester.

— Ne vous fâchez pas contre moi, mon ami, reprit-il ; pourquoi vous fâcheriez-vous ? Uniquement contre la forme de mon langage, n'est-il pas vrai ? Vous n'avez, au fond, pas attendu autre chose de moi, et que je vous parle avec une politesse parfumée ou bien comme à présent, le sens n'en reste pas moins absolument le même. Vous me méprisez, n'est-ce pas ? Voyez quelle dose d'ingénuité, de franchise, de bonhomie je possède, je vous dévoile jusqu'à mes caprices les plus enfantins. Vraiment, mon cher, si vous voulez bien y mettre aussi un peu plus de bonhomie, nous tomberons facilement d'accord. Ne vous étonnez pas à mon endroit : toutes ces innocences, toutes ces idylles d'Aliocha, toute cette poésie à la Schiller, toutes ces sublimités de cette maudite liaison avec cette Natacha (une charmante fille, d'ailleurs) m'ennuient à tel point que je suis pour ainsi dire malgré moi enchanté d'avoir l'occasion de faire quelques grimaces sur toute cette histoire. Je profite donc de l'occasion, et d'autant plus volontiers que j'ai besoin depuis longtemps d'épancher mon âme devant vous. Ha ! ha ! ha !

— Vous m'étonnez, prince, je ne vous reconnais pas ; vous tombez dans le ton de Polichinelle : cette franchise inattendue…

— Ha ! ha ! ha ! vous n'avez pas tout à fait tort ; quelle ravissante comparaison ! Ha ! ha ! ha ! Je fais la fête, mon ami, je suis content et joyeux,

et vous, mon poëte, il faut que vous m'accordiez toute l'indulgence dont vous êtes capable. Mais buvons plutôt, ajouta-t-il en remplissant son verre. Tenez, mon ami, cette absurde soirée, vous vous rappelez, chez Natacha, m'a exténué. Natacha était très-gentille, je l'avoue, mais je suis sorti de chez elle avec une effroyable animosité, et je ne veux ni l'oublier, ni le cacher. Certes, notre jour viendra aussi, et bientôt. Mais, bah ! il faut que je vous dise que j'ai en horreur ces naïvetés, ces idylles banales. Une de mes plus vives jouissances a toujours été de me jeter d'abord moi-même dans cet accord, de me mettre à l'unisson, de prodiguer mes caresses à un Schiller quelconque, éternellement jeune, et puis, tout à coup, brusquement, de le déconcerter en levant le masque, en transformant mon visage extasié en grimaces, juste au moment où il s'y attendait le moins. Quoi ? vous ne comprenez pas cela ? cela vous paraît vilain, absurde, ignoble peut-être.

— Cela va sans dire.

— Voilà qui est franc ! Mais que voulez-vous que j'y fasse si cela m'ennuie ? Moi aussi je suis sottement franc ; mais c'est mon caractère. Au surplus, j'ai envie de vous raconter quelques traits de ma vie. Vous me comprendrez mieux, et cela vous intéressera ; il est possible que je ressemble effectivement à Polichinelle, mais Polichinelle est franc, n'est-ce pas ?

— Écoutez, prince, il est tard, et vraiment…

— Dieu ! que vous êtes impatient ! Qu'avez-vous qui vous presse ? Restons encore un peu, causons en amis, sincèrement, le verre en main, cordialement. Vous croyez que je suis ivre ! à votre aise : ça vaut encore mieux. Ha ! ha ! ha ! Vraiment ! ces moments passés ensemble en amis restent ensuite si longtemps gravés dans la mémoire, on se les rappelle avec tant de délices ! Vous êtes un méchant homme, Ivan Pétrovitch, vous manquez de sentimentalité, de sensibilité ? Qu'est-ce qu'une heure ou deux accordées à un ami tel que moi ? Et d'ailleurs, vous savez bien que cela se rapporte à notre affaire… Comment ne pas le comprendre, vous qui êtes littérateur ? vous devriez bénir une pareille occasion. Je puis vous servir de type, ha ! ha ! ha ! Dieu ; je suis adorable de franchise !

Il se grisait, c'était visible : ses traits avaient pris une expression méchante : on y lisait le désir de blesser, de piquer, de mordre, de railler.

Mieux vaut peut-être qu'il soit ivre, me dis-je ; les ivrognes trahissent quelquefois leur pensée. Mais il avait toute sa raison.

— Mon ami, reprit-il, évidemment satisfait de lui-même, je vous ai fait tout à l'heure l'aveu, un peu déplacé peut-être, qu'il me vient à certains moments une envie irrésistible d'ôter mon masque. Pour récompenser cette naïve et débonnaire franchise, vous m'avez comparé à Polichinelle, ce qui m'a cordialement amusé. Mais si vous me reprochez d'être grossier, voire indécent à votre égard, de changer brusquement de ton, vous commettrez une injustice. Premièrement, il me plaît d'être ainsi ; secondement, je ne suis pas chez moi, mais avec vous… nous sommes en train de nocer ensemble, comme de bons amis, et troisièmement, j'aime les caprices à la folie. Savez-vous que, par caprice, j'ai été jadis métaphysicien et philanthrope, et que j'ai failli donner dans les mêmes idées que vous ? Il y a d'ailleurs terriblement longtemps ; c'était dans les jours dorés de ma jeunesse. J'étais arrivé dans mes propriétés avec des buts humanitaires, et je m'ennuyais à mort ; eh bien ! savez-vous ce qui m'arriva ? l'ennui me fit lier connaissance avec de jolies filles… Mais quoi ! Allez-vous de nouveau faire la grimace ? Oh ! mon jeune ami ! Quand voulez-vous donc qu'on se déboutonne, si ce n'est quand on fait la noce ? Je suis un vrai Russe, j'aime à me déboutonner, et je trouve qu'il faut savoir profiter de l'occasion et profiter de la vie. Je me mis donc à courtiser les petites paysannes. Je me souviens encore d'une gardeuse de troupeau qui avait pour mari un jeune et gentil petit moujik auquel je fis administrer une rude correction, et que je voulais faire soldat (ce sont là des espièglerie qui sont bien loin de nous, mon poëte) ; pourtant, je n'en fis rien ; il mourut dans mon hôpital… car j'avais organisé dans ma propriété un hôpital de vingt lits, magnifiquement arrangé, une propreté parfaite, des parquets partout… du reste, il y a longtemps que je l'ai fermé ; mais alors j'en étais tout fier : j'étais philanthrope. Eh bien ! il s'en fallut de peu que le petit moujik n'expirât sous le fouet à propos de sa femme… Voilà que vous froncez de nouveau les sourcils ! Cela vous dégoûte ? Cela révolte vos nobles sentiments ? Calmez-vous ; c'est de l'histoire ancienne, cela date de l'époque où je faisais du romantisme, où je rêvais d'être un bienfaiteur de l'humanité, où je voulais fonder une société philanthropique… je m'étais lancé dans cette

direction. Alors je faisais administrer le fouet, maintenant je ne le fais plus ; à l'heure qu'il est, il faut faire des grimaces, nous faisons tous des grimaces : c'est de notre époque… Mais ce qui m'amuse le plus, c'est ce fou d'Ikhméniew. Il a su toute cette histoire du petit moujik, j'en suis sûr… et, dans la bonté de son âme, faite, je crois, de mélasse, amouraché de moi et se chantant à lui-même mes louanges, comme il le faisait alors, il résolut de ne rien croire, et ne crut rien ; et pendant vingt ans il m'a défendu de toutes ses forces, ferme comme un roc aussi longtemps que cela ne l'a pas touché personnellement. Ha ! ha ! ha ! Mais tout ça est absurde ! Buvons, mon jeune ami. À propos, aimez-vous les femmes ?

Je ne répondis rien.

Il resta rêveur un instant, puis relevant tout à coup la tête, il reprit, en me regardant avec une expression singulière :

— Écoutez, mon poëte, il faut que je vous découvre un secret de la nature, dont vous n'avez probablement jamais entendu parler : je suis persuadé qu'en ce moment vous me regardez comme un homme pervers ; peut-être même m'appelez-vous infâme, monstre, homme perdu de vices. Mais remarquez bien ceci : s'il pouvait arriver (ce qui d'ailleurs, étant donné la nature humaine, ne saurait jamais avoir lieu), s'il pouvait arriver, dis-je, que chacun de nous dévoilât toutes ses secrètes pensées, et qu'il le fit sans crainte d'exposer non-seulement ce qu'il a peur d'avouer et ce que pour rien au monde il n'avouerait publiquement, non-seulement ce qu'il craint de dire à son meilleur ami, mais encore ce qu'il n'ose parfois s'avouer à lui-même ; si cela arrivait, dis-je, il y aurait sur la terre une puanteur telle que nous en serions tous asphyxiés. Voilà, soit dit par parenthèse, ce qui fait le prix de nos conventions et de nos convenances mondaines. Elles renferment une pensée profonde, je ne dis pas morale, mais préservatrice, commode, confortable, ce qui vaut encore mieux, puisque la moralité est au fond la même chose que le confort, et qu'elle a été inventée uniquement en vue du confort. Mais nous parlerons plus tard des convenances, rappelez-le-moi quand ce sera le moment ; à présent, elles ne font que m'embrouiller. Voici ma conclusion : vous m'accusez de vice, de débauche, d'immoralité, et je ne suis peut-être en ce moment condamnable que parce que je suis plus sincère que les autres,

parce que j'avoue ce que d'autres se cachent à eux-mêmes, comme je disais tout à l'heure… Je fais mal peut-être, tant pis ! Du reste, soyez sans inquiétude, ajouta-t-il avec un sourire moqueur, si je m'avoue coupable, cela ne veut pas dire que j'implore mon pardon.

— Vous radotez tout bonnement, lui dis-je en le regardant avec mépris.

— Je radote, ah ! ah ! ah ! Voulez-vous que je vous dise à quoi vous pensez en ce moment ? Vous vous demandez pourquoi je vous ai amené ici et pourquoi je me suis mis tout à coup, sans aucune raison, à faire de la franchise. Est-ce vrai ou non ?

— C'est tout à fait vrai.

— Eh bien ! vous le saurez plus tard.

— L'explication la plus simple est encore que vous avez vidé deux bouteilles et que vous êtes… ivre.

— Vous voulez dire soûl. « Ivre », c'est plus délicat. Oh ! homme plein de délicatesse ! C'est possible. Mais… il me semble que nous recommençons à nous quereller, et nous avions cependant entamé un sujet si intéressant ! Oui, mon poëte, s'il est quelque chose de beau et de doux au monde, ce sont les femmes. Voulez-vous que je vous mène chez mademoiselle Philiberte, après souper ?

— Je ne comprends pas pourquoi il vous est venu à l'idée de me choisir, justement moi, pour confident de vos secrets et de vos désirs.

— Hem !.. Ne vous ai-je pas dit que vous le sauriez plus tard ? Soyez sans inquiétude. Du reste, il se peut que ce soit venu de soi-même : vous êtes poëte, vous me comprendrez. Au surplus, je vous l'ai déjà dit, il y a une volupté toute particulière dans ce brusque arrachement du masque, dans ce cynisme avec lequel un homme se montre tout a coup à un autre homme dans un état tel qu'il ne daigne même pas avoir honte devant lui. Il faut que je vous raconte une anecdote : Il y avait à Paris un employé qui était devenu fou ; quand on fut bien convaincu qu'il avait le cerveau détraqué, on l'enferma dans une maison d'aliénés. Pendant que son esprit était en train de déménager, voici ce qu'il avait imaginé pour son amusement : il se mettait nu comme Adam, ne conservant que sa chaussure, il jetait sur ses épaules un ample manteau qui lui tombait sur les talons, s'enfonçait un chapeau sur les

yeux et sortait dans la rue, où il se mettait à se promener avec une majestueuse gravité. Pour qui le voyait en passant, c'était un homme comme tous les autres, qui trouvait plaisir à se promener avec un grand manteau.

Mais aussitôt qu'il lui arrivait de rencontrer un passant isolé, il se dirigeait silencieusement vers lui, sérieux et comme absorbé dans les pensées les plus profondes ; puis s'arrêtant tout à coup devant l'inconnu, il ouvrait son manteau et se montrait dans toute sa… candeur. Cela durait une seconde ; puis il s'enveloppait de nouveau, et, sans dire un mot, sans qu'un muscle de son visage eût remué, il glissait comme l'ombre d'Hamlet à côté du spectateur que l'étonnement clouait sur place. Il agissait de cette manière envers tout le monde, sans s'inquiéter du sexe ni de l'âge ; c'est en cela que consistait tout son plaisir. Eh bien ! moi aussi je trouve plaisir à déconcerter un Schiller quelconque, en lui tirant la langue au moment où il s'y attend le moins.

— Mais votre homme, c'était un fou, tandis que vous…

— Suis-je dans mon bon sens, moi ?

— Oui.

Il éclata de rire.

— Vous jugez tout à fait sainement, mon cher, ajouta-t-il en donnant à son visage l'expression la plus effrontée possible.

— Prince, m'écriai-je, irrité de son impudence, vous nous haïssez tous, et vous vous vengez sur moi ; vous avez un amour-propre mesquin, vous êtes méchant, petitement méchant. Nous vous avons irrité, et c'est peut-être ce certain soir qui vous cause le plus de colère. J'avoue que vous n'auriez pas pu vous venger plus cruellement sur moi que par ce mépris de ma personne ; vous ne croyez pas même devoir être poli. Vous voulez me montrer que vous ne daignez pas même rougir en enlevant devant moi si inopinément votre vilain masque, et en étalant un pareil cynisme de mœurs.

— Pourquoi parlez-vous ainsi ? Voulez-vous me montrer votre pénétration ? Excellente idée, mon cher, continua-t-il en reprenant son ton enjoué d'auparavant. Mais vous m'avez fait perdre le fil. Buvons, mon cher ami ! Je voulais justement vous raconter une aventure charmante et excessivement curieuse. Permettez que je vous verse.

J’ai connu jadis, reprit-il après avoir vidé son verre, une dame qui n’était plus de la première jeunesse, elle pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, mais d’une rare beauté. Un buste ! une prestance ! une démarche ! Son regard, un regard d’aigle, était toujours sévère. C’était une créature hautaine et inabordable. On la disait froide comme l’hiver à l’Épiphanie, et elle effrayait tout le monde par sa vertu inaccessible et redoutable, redoutable surtout. Il n’y avait pas dans tout son cercle de juge plus inflexible. Elle fustigeait non-seulement les vices des autres femmes, mais leurs moindres faiblesses, et son jugement irrévocable, sans appel, avait force de loi dans son entourage. Les vieilles les plus fières et les plus terribles par leur vertu l’estimaient et recherchaient sa faveur. Elle regardait tout le monde avec la cruelle impassibilité d’une abbesse de couvent du moyen âge. Les jeunes tremblaient devant son opinion et devant ses arrêts. Une remarque, une allusion suffisait pour perdre une réputation, tellement elle avait su prendre d’empire sur la société ; les hommes mêmes la craignaient. Elle finit par tourner au mysticisme. Eh bien ! il n’y avait pas de débauchée plus débauchée que cette femme, et j’eus le bonheur de mériter sa confiance, d’être son amant. Nos entrevues étaient si habilement, si magistralement combinées que personne n’en eut connaissance même parmi les gens de la maison ; seule une charmante camériste française y était initiée, et nous pouvions nous fier entièrement à elle, vu qu’elle participait à la chose, je dirai plus tard de quelle manière. Ce qu’il y avait de plus voluptueux dans cette liaison, c’était le mystère qui l’enveloppait, l’impudence de la tromperie. Cette raillerie de tout ce qu’elle prônait publiquement, comme sublime, inaccessible, inviolable, ce diabolique rire intérieur, enfin l’acte de fouler aux pieds, le sachant et le voulant, tout ce qui a droit au respect, c’est en cela que consistait la plus vive jouissance… Au bout d’un an, elle me donna un remplaçant. Si j’avais voulu lui nuire, personne ne m’aurait cru !… Quel caractère ! qu’en dites-vous, mon jeune ami ?

— Pouah ! quelle infamie ! fis-je avec dégoût.

— Vous ne seriez pas mon jeune ami si vous aviez répondu autrement. Je savais d’avance ce que vous diriez. Ha ! ha ! ha ! Patience, mon ami, vivez et vous comprendrez ; mais à présent… il vous faut encore du pain d’épice.

Non, après un pareil jugement, vous n'êtes pas poëte ; cette femme comprenait la vie et savait en profiter.

— Mais pourquoi tomber jusqu'à la bestialité ?

— Quelle bestialité ?

— Celle jusqu'où allait cette femme et vous avec elle.

— Ha ! vous appelez cela de la bestialité ? cela prouve que vous êtes encore à la lisière. Il est vrai que l'indépendance peut se montrer d'une manière tout opposée ; mais parlons simplement, mon ami, avouez que c'est absurde.

— Est-il quelque chose qui ne soit pas absurde, pour vous ?

— Ce qui ne l'est pas, c'est ma personnalité, c'est mon moi : tout est pour moi, c'est pour moi que le monde a été créé. Voyez, mon ami, je n'ai pas encore cessé de croire que l'on peut vivre joyeusement en ce monde, et je tiens cette croyance la meilleure de toutes, attendu que sans elle on ne pourrait pas même y vivre mal : il ne resterait qu'à s'empoisonner. On prétend que c'est ainsi que fit certain fou. Il s'enfonça dans sa philosophie jusqu'à la négation de tout, et lorsqu'il eut tout détruit, lorsqu'il ne resta plus rien debout, ni obligations, ni principes, ni devoirs, lorsqu'il se trouva en face du total : zéro, il proclama que ce qu'il y a de meilleur dans la vie, c'est l'acide prussique. Vous me direz : C'était Hamlet, c'était un désespoir immense, quelque chose de si profond que nous n'en approchons jamais, même en rêve. Mais vous êtes poëte, et moi simple mortel ; voilà pourquoi je dis qu'il faut envisager les choses à un point de vue pratique. Il y a longtemps que je me suis affranchi de toute entrave, de toute obligation. Pour moi, le devoir n'existe qu'en tant qu'il peut me rapproter un profit quelconque. Vous ne sauriez, cela se comprend, considérer les choses ainsi : vous avez des entraves aux pieds, et votre goût est malade. Vous parlez d'idéal, de vertu. Eh bien, mon ami, je serais enchanté d'admettre tout ce que vous voudrez, mais qu'y puis-je si je suis sincèrement convaincu que l'égoïsme est la base de toute vertu humaine ? Plus une action est vertueuse, plus elle contient d'égoïsme ; la vie est une transaction commerciale : ne jetez pas votre argent par les fenêtres ; mais payez, si bon vous semble, le plaisir qu'on vous fait, et vous aurez rempli tous vos devoirs envers votre prochain ; voilà ma morale,

si vous tenez à la connaître. Cependant je vous avoue qu'il vaut encore mieux, selon moi, ne pas payer son prochain, et savoir le faire travailler gratis. Je n'ai et ne veux pas avoir d'idéal. On vit si gaiement, si gentiment en ce monde sans idéal… et, en somme, je suis bien aise de pouvoir me passer d'acide prussique… Je lis sur votre visage le mépris que je vous inspire.

— Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je.

— Eh bien, admettons que vous ayez raison, vous aussi. Dans tous les cas, cela vaut mieux que l'acide prussique.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Vous avez tort, mon ami, et si vous étiez sincèrement philanthrope, vous souhaiteriez à tout homme raisonnable un goût comme le mien ; sinon les hommes d'esprit n'auraient bientôt plus rien à faire en ce monde, et il ne resterait que les sots. Quel bonheur pour ceux-ci ! Au surplus, n'avons-nous pas un proverbe qui dit que le bonheur est pour eux ? Eh bien ! sachez qu'il n'y a rien de plus agréable et de plus avantageux que de vivre avec les sots et de les approuver : c'est très-avantageux. Ne faites pas attention à ce que j'attache du prix aux préjugés, à ce que je me tiens à certaines conventions, que je recherche la considération ; je vois bien que je vis au milieu d'une société vaine et frivole ; mais jusqu'à présent, j'y suis au chaud, c'est pourquoi j'abonde en son sens et je feins de tenir ferme pour elle, ce qui ne m'empêchera pas de la lâcher à la première occasion. Je les connais, vos idées nouvelles, quoiqu'elles ne m'aient jamais rien coûté, et bien fou est celui qui souffre pour elles. Je n'ai jamais eu de remords, j'accepte tout, pourvu que je m'en trouve bien. Mes pareils et moi nous sommes légion et nous nous trouvons effectivement fort bien. Tout au monde peut périr, nous seuls ne périssons point. Nous vivons depuis que le monde existe. L'univers entier peut s'engloutir, nous remonterons à la surface, nous surnagerons toujours. À propos ! considérez un peu combien nous avons la vie dure : nous vivons exceptionnellement, phénoménalement longtemps ; cela ne vous a jamais frappé ? Nous atteignons quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans, signe que la nature elle-même nous prend sous sa protection, hé ! hé ! hé ! Quant à moi, je veux absolument arriver à quatre-vingt-dix ans. Je n'aime pas la mort, je la crains, et encore le diable sait sous quelle forme elle se présentera ! Mais

pourquoi parler de cela ? C'est ce philosophe au poison qui m'a exaspéré. Au diable la philosophie ! Buvons, mon cher ! Mais où allez-vous ?

— Je m'en vais, et il est temps que vous vous en alliez aussi.

— Mais non ! restez donc. Je viens pour ainsi dire de vous ouvrir mon âme, et vous demeurez froid en face d'un témoignage aussi éclatant de mon amitié. Hé ! hé ! hé ! Vous ne savez guère aimer, mon poëte ! Attendez un peu, j'ai envie de vider encore une bouteille.

— Comment, une troisième bouteille ?

— Oui, une troisième. En fait de vertu, mon jeune disciple (permettez-moi de vous donner ce doux nom ; qui sait ? mon enseignement vous profitera peut-être…), je vous disais donc que plus la vertu est vertueuse, plus grande est la dose d'égoïsme qu'elle contient. Je vous raconterai à ce sujet une ravissante anecdote : J'ai aimé une fois une jeune fille, et je l'aimais presque sincèrement. Elle avait fait de grands sacrifices pour moi…

— C'est celle que vous avez dévalisée, volée, lui dis-je grossièrement, ne voulant plus me contenir.

Il tressaillit, ses traits se contractèrent, exprimant la surprise et la rage, et il me jeta un regard foudroyant.

— Attendez, attendez ; laissez-moi un peu réfléchir. J'ai quelque peine à retrouver mes idées…

Il se tut et me regarda d'un œil scrutateur et avec animosité ; il retenait ma main dans la sienne, comme s'il avait craint de me voir partir. Je suis sûr que, pendant ce temps, il cherchait d'où je pouvais savoir ce fait qu'il croyait ignoré de tous, et s'il n'y avait pas quelque danger là-dessous. Cela ne dura qu'une minute, et son visage reprit son expression de raillerie et de gaieté qui provenait de l'ivresse.

— Ha ! ha ! ha ! Quel Talleyrand vous faites ! Eh bien ! quoi ? j'étais en effet devant elle comme un chien fouetté, lorsqu'elle me souffleta de l'accusation de l'avoir volée. Quels cris de paon ! quelles injures ! Elle était enragée, cette femme… et plus la moindre retenue. Mais jugez vous-même : d'abord, je ne l'ai pas du tout dévalisée, comme vous disiez tout à l'heure. L'argent m'appartenait : elle me l'avait donné. Supposons que vous me fassiez cadeau de votre meilleur habit (il jeta à la dérobée un regard sur mon

habit passablement râpé, confectionné, trois ans auparavant, par un mauvais petit tailleur) ; je l'accepte avec reconnaissance, et je le porte ; au bout d'un an, nous nous brouillons, et vous me le réclamez ; en attendant, je l'ai usé. Est-ce ainsi qu'on agit ? pourquoi me l'avoir donné ? Ajoutez ensuite que, quoique cet argent fût bien à moi, je n'aurais pas manqué de le restituer ; mais où devais-je prendre tout à coup une si forte somme ? Et puis j'abhorre les idylles et les pleurnicheries à la Schiller, je vous l'ai déjà dit, c'est ce qui a fait le reste. Si vous saviez quelle noble pose elle prenait devant moi lorsqu'elle s'est mise à me crier qu'elle me faisait don de cet argent (le mien, du reste) ! La colère me prit, et pourtant je jugeai du coup la situation, car la présence d'esprit ne m'abandonne jamais : je réfléchis que lui rendre cet argent serait faire son malheur. Je lui enlèverais la jouissance d'être complètement malheureuse à cause de moi et de me maudire sa vie durant.

Croyez-moi, mon ami, il y a dans un malheur de ce genre une certaine ivresse qui ne manque pas de grandeur ; c'est celle de se sentir innocent, généreux, et d'avoir sans aucune ressource le droit de traiter d'infâme et de lâche celui qui vous a offensé. Cette ivresse se rencontre dans les natures à la Schiller ; il est fort possible que cette femme ait manqué de pain par la suite, mais je suis persuadé qu'elle a été heureuse. Je n'ai pas voulu troubler son bonheur, c'est pourquoi je ne lui ai pas envoyé d'argent. C'est de cette manière que se trouve pleinement justifié mon précepte d'après lequel plus la générosité de l'homme est grande et bruyante, d'autant plus forte est la quantité d'égoïsme qu'elle contient… Est-il possible que vous ne compreniez pas cela… vous pensiez m'attraper, ha ! ha ! ha ! Voyons, avouez-le, vous vouliez m'attraper… Oh ! Talleyrand !

— Adieu, lui dis-je en me levant.

— Un instant ! Deux mots pour finir, s'écria-t-il en quittant son vilain ton pour en prendre un plus sérieux. Écoutez la dernière chose que j'ai à vous dire : de tout ce que vous venez d'entendre il résulte clairement (vous vous en êtes certainement aperçu) que jamais et pour personne au monde je ne laisserai échapper ce qui m'est avantageux. J'aime l'argent, il m'en faut ; Catherine Féodorovna en a beaucoup, son père ayant été pendant dix ans fermier des eaux-de-vie ; elle a trois millions, et ces trois millions peuvent

m'être d'une grande utilité. Aliocha et Katia vont parfaitement ensemble : ils sont tous deux sots au plus haut degré, et cela fait très-bien mon affaire. Je désire donc qu'ils se marient, et je veux que ce soit le plus tôt possible.

Dans quinze jours ou trois semaines la comtesse et Katia partiront pour la campagne, et Aliocha les accompagnera. Prévenez Natalie Nicolaïevna, afin que nous n'ayons pas d'élégies ou autres choses à la Schiller, afin qu'on ne vienne pas me contrecarrer : je suis vindicatif et méchant, et je sais me défendre. Je ne la crains pas, il n'y a aucun doute que tout ira selon ma volonté ; si je la préviens, c'est dans son intérêt. Veillez à ce qu'elle se conduise sagement, sinon elle aura lieu de s'en repentir. Elle me doit déjà de la reconnaissance de ce que je n'ai pas agi envers elle ainsi qu'il convenait d'après la loi. Vous n'ignorez pas, mon poëte, que la loi veille à la tranquillité des familles, qu'elle est pour le père un garant de la soumission de son fils, et qu'elle n'offre aucun encouragement à ceux qui détournent les enfants des obligations sacrées qu'ils ont envers leurs parents. Réfléchissez enfin que j'ai des relations, qu'elle n'en a aucunes, et… je serais étonné si vous ne compreniez pas ce que j'aurais pu faire d'elle… mais je ne l'ai pas fait, parce que jusqu'ici elle s'est conduite raisonnablement. Soyez tranquille, pendant le courant de ces six mois, des yeux perçants les ont observés continuellement, sans perdre un seul de leurs mouvements ; j'ai été tenu au courant de tout, jusqu'aux plus menus détails.

J'ai attendu tranquillement le moment où Aliocha en aurait assez, moment qui n'est plus éloigné ; en attendant, ç'aura été pour lui une agréable distraction. Je suis resté à ses yeux le plus humain des pères ; il fallait qu'il eût de moi cette opinion, ha ! ha ! ha ! Je me rappelle que j'ai failli lui faire compliment, à elle, ce certain soir, de ce qu'elle avait été assez généreuse, assez désintéressée pour ne pas s'être fait épouser : j'aurais bien voulu savoir comment elle s'y serait prise ! Quant à ma visite d'alors, elle n'avait d'autre but que de mettre fin à leur liaison, mais il me fallait d'abord voir les choses par moi-même. Cela vous suffit-il ? ou bien voulez-vous peut-être encore savoir pourquoi je vous ai amené ici, pourquoi je me suis donné tant de mal à faire devant vous toutes ces contorsions, et à jouer la franchise tandis qu'il eût été si simple de vous dire tout cela sans vous faire aucune confidence ?

Tenez-vous à le savoir ?

— Certainement.

Je me fis violence et l'écoutai. Je n'avais pas d'autre alternative.

— C'est uniquement, mon cher, parce que j'ai remarqué en vous un peu plus de raison et une manière de voir plus juste que chez nos deux nigauds. Vous auriez pu me connaître plus tôt, me deviner, faire des suppositions : j'ai voulu vous éviter cette peine et vous montrer clairement à qui vous avez affaire. Une impression vraie est d'une grande valeur. Vous me comprenez. Vous savez maintenant à quoi vous en tenir, vous aimez la jeune fille ; aussi j'espère que vous userez de toute votre influence (et vous en avez) pour lui éviter certains ennuis, sinon elle en aura, et vous pouvez être persuadé que ce ne sera pas pour rire. Enfin la dernière raison de ma franchise envers vous, c'est… (et vous l'avez sans doute deviné, mon cher), c'est que j'ai effectivement voulu baver sur toute cette histoire, et le faire en votre présence…

— Vous avez atteint votre but, répondis-je, frémissant de colère. Vous n'auriez pu me montrer d'une manière plus claire combien vous nous méprisez tous. Non-seulement vous n'avez pas craint de vous compromettre par vos confidences, vous avez voulu me montrer que la honte n'existe pas pour vous… Vous avez agi comme le fou au manteau, dont vous me parliez…

— Vous m'avez deviné, mon jeune ami, dit-il en se levant, vous m'avez compris ; on voit bien que vous êtes homme de lettres. Nous nous quittons en bons amis, n'est-ce pas ? Nous ne buvons pas le coup de la fraternité ?…

— Vous êtes ivre ; c'est l'unique raison pour laquelle je ne vous réponds pas comme il conviendrait…

— Encore une réticence… Ha ! ha ! ha ! Ne permettrez-vous pas que je règle votre compte ?…

— Non certes, je payerai moi-même.

— Je m'y attendais. Ferons-nous route ensemble ?

— Certainement pas.

— Dans ce cas, adieu, mon poëte. J'espère que vous m'avez compris…

Il sortit d'un pas mal assuré ; son valet de pied le mit en voiture. Je m'en

allai mon chemin ; il était deux heures, Il pleuvait, et il faisait noir comme dans un four…

QUATRIÈME PARTIE

I

Je n'essayerai pas de décrire mon exaspération. Je savais que l'on pouvait tout attendre de cet homme, et néanmoins j'étais frappé de stupeur comme s'il me fût inopinément apparu dans toute sa difformité. Mes idées s'embrouillaient, j'étais écrasé, meurtri, mon cœur saignait. Je tremblais pour Natacha, je pressentais que l'avenir lui réservait de grandes souffrances, et je cherchais avec angoisse le moyen de les lui épargner, de lui adoucir les moments qui précéderaient le dénoûment. Ce dénoûment ne souffrait plus l'ombre d'un doute : il approchait, et il était aisé de prévoir quel il serait.

J'étais si plein de ces amères pensées que j'arrivai chez moi sans savoir comment, malgré la pluie battante, qui n'avait pas cessé de tout le chemin. Il était trois heures du matin. J'allais frapper, lorsque j'entendis un gémissement, et ma porte s'ouvrit tout à coup, comme si Nelly avait guetté mon retour et m'avait attendu sur le seuil. Il y avait de la lumière ; je fus effrayé en voyant ma petite amie : ses traits étaient bouleversés, ses yeux, qui brillaient du feu de la fièvre, avaient une expression farouche ; elle semblait ne pas me reconnaître.

— Nelly ! Es-tu malade ? lui demandai-je en l'entourant de mon bras.

Tremblante de frayeur, elle se serra contre moi et bredouilla quelques paroles incohérentes dont je ne pus saisir le sens : elle avait le délire.

Je la conduisis à son lit ; elle continuait de se cramponner à moi, comme pour me demander de la défendre contre quelqu'un ; et lorsqu'elle fut enfin couchées elle saisit ma main et la retint serrée, craignant sans doute que je ne m'en allasse de nouveau. Moi aussi, j'étais malade ; mes nerfs étaient si ébranlés qu'en la voyant ainsi, je me mis à pleurer. À la vue de mes larmes, elle attacha sur moi son regard fixe, persistant, comme si elle avait cherché à comprendre, et l'on voyait que cela lui coûtait de grands efforts.

Enfin un rayon de pensée éclaira son visage : après ses attaques d'épilepsie, elle restait quelque temps sans recueillir ses idées et prononcer des paroles intelligibles. C'est ce qui arrivait en ce moment : après des efforts

extraordinaires pour parler, voyant que je ne la comprenais pas, elle étendit sa petite main vers moi, commença par essuyer mes larmes, puis elle passa ses bras autour de mon cou, m'attira à elle et m'embrassa.

Il était évident qu'elle avait eu une attaque pendant mon absence, et cela juste au moment où elle se trouvait près de la porte. Lorsque l'accès avait cessé, elle était sans doute restée longtemps avant de revenir à elle, et alors la réalité, se mêlant aux visions du délire, lui avait certainement représenté quelque chose de terrible, d'effrayant. Elle avait eu vaguement conscience que je rentrerais, que je frapperais à la porte ; elle s'était couchée sur le plancher, sur le seuil même, attendant avec anxiété mon retour, et s'était levée au moment où j'allais frapper.

Mais pourquoi se trouvait-elle comme à dessein derrière la porte ? me demandais-je, lorsque je m'aperçus tout à coup qu'elle avait mis la petite pelisse que je lui avais achetée la veille : elle se disposait donc à sortir, et c'était sans doute au moment où elle allait ouvrir la porte qu'elle s'était trouvée mal. Où voulait-elle aller ? Était-ce déjà le délire ?

Cependant la fièvre persistait, et la malade ne reprenait pas connaissance. C'était le troisième accès depuis qu'elle é tait chez moi, mais c'était le plus violent : les premiers n'avaient duré que quelques instants. Je restai encore quelque temps auprès d'elle, puis j'approchai des chaises que je rangeai devant le canapé, et me couchai dessus tout habillé, tout près d'elle, afin de me réveiller au moindre bruit. Je laissai brûler la lumière. Je la regardai bien des fois avant de m'endormir ; elle était toute pâle ; ses lèvres desséchées par la chaleur intérieure qui la consumait portaient encore des traces de sang : elle s'était sans doute blessée en tombant ; son visage avait conservé une expression de frayeur et de souffrance. Je résolus que si elle n'allait pas mieux le lendemain, j'irais de bonne heure chercher le médecin, car je craignais qu'elle ne fût sérieusement malade.

« C'est le prince qui l'aura effrayée », pensais-je en frémissant, et le récit de la femme qui lui avait jeté son argent à la figure me revint à la mémoire.

II

…Quinze jours s'étaient écoulés. Elle avait été très-malade et entrait en convalescence, elle commençait à se lever un peu ; c'était pendant la semaine sainte, qui cette année-là tombait vers la fin d'avril ; les jours étaient devenus plus longs et plus clairs.

Pauvre petit être ! Je ne me sens pas en état de continuer mon récit dans le même ordre qu'auparavant. Il s'est écoulé beaucoup de temps depuis lors jusqu'au moment où j'écris toutes ces choses passées ; mais jusqu'à présent ce n'est qu'avec un chagrin poignant, une douleur cuisante, que je me rappelle son petit visage pâle et maigre, et les regards perçants de ses yeux noirs, alors que nous étions seuls et que, couchée dans son lit, elle me regardait longtemps, longtemps, comme pour m'inviter à deviner sa pensée ; puis, lorsqu'elle voyait que je ne devinais pas, elle souriait avec une douceur ineffable, et d'un geste plein de caresse tendait vers moi sa petite main brûlante aux petits doigts amaigris. Et même à présent que tout est passé, que tout est connu, je ne puis encore pénétrer tous les replis de ce pauvre petit cœur ulcéré.

Je sens que je me laisse détourner de mon récit, mais je ne veux penser qu'à ma pauvre Nelly. Et, chose étrange, à présent que je suis seul, couché sur mon lit d'hôpital, abandonné de tous ceux que j'ai tant aimés, il m'arrive parfois, quand je me reporte à cette époque, qu'un détail alors insignifiant, laissé inaperçu ou bientôt oublié, revient tout à coup se dresser devant ma mémoire avec une importance dont je ne m'étais pas douté, et m'explique ce que je n'avais pu comprendre jadis.

Pendant les quatre premiers jours de la maladie de Nelly, je fus dans des transes terribles ; mais le cinquième jour, le médecin me déclara que le danger était passé, et qu'elle se rétablirait. C'était ce même médecin dont j'ai parlé, et que je connaissais depuis longtemps, un vieux garçon, bon et original. Il avait soigné Nelly dans sa première maladie, et le ruban de Saint-Stanislas, d'une largeur extraordinaire, qu'il portait au cou, l'avait vivement

impressionnée.

— Ainsi, il n'y a plus de danger, lui dis-je tout radieux.

— Pas pour le moment : elle se remettra ; mais elle ne vivra pas longtemps.

— Comment, pourquoi donc ? m'écriai-je tout abasourdi.

— Elle a un vice organique du cœur, et la moindre circonstance fâcheuse peut amener une nouvelle maladie. Il se peut qu'elle guérisse encore, mais elle retombera de nouveau malade, et enfin la mort viendra.

— Et il n'y a aucune possibilité de la sauver ? Cela me semble incroyable.

— Ce n'est que trop vrai. Si l'on parvenait à écarter les chances défavorables, à lui procurer une vie calme et douce, des distractions, le dénoûment pourrait être encore éloigné. Il y a même des cas… inattendus… étranges… anormaux… bref, le concours de diverses conjonctures favorables peut la sauver ; mais pour ce qui est d'une guérison radicale, jamais !

— Grand Dieu ! que faire alors ?

— Suivre mes prescriptions. Il lui faut une vie calme, et il est indispensable qu'elle prenne régulièrement ses poudres. J'ai remarqué que cette jeune personne a le caractère inégal.

— Vous avez raison, docteur ; c'est une singulière enfant ; cela provient de la maladie. Hier, elle a été très-obéissante, tandis qu'aujourd'hui, quand j'ai voulu lui donner sa médecine, elle a heurté la cuiller comme par mégarde et m'a fait répandre le contenu : puis lorsqu'elle a vu que j'en préparais une seconde, elle m'a arraché la botte des mains et l'a jetée violemment par terre, puis elle a fondu en larmes, mais je crois que ce n'est pas à cause de ses poudres qu'elle pleurait, ajoutai-je pensif.

— Il est bien naturel qu'elle ait de l'irritation, après toutes les souffrances qu'elle a endurées (je lui avais raconté l'histoire de Nelly, et mon récit l'avait vivement impressionné) ; c'est de là que provient sa maladie actuelle.

Nous passâmes de la cuisine, où avait eu lieu notre entretien, dans la chambre, et le docteur s'approcha du lit de la malade. Je crois qu'elle avait épié notre conversation, car, lorsque j'ouvris la porte, elle avait soulevé sa tête de dessus l'oreiller et semblait écouter encore.

Lorsque nous fûmes auprès d'elle, la petite friponne s'enfonça jusqu'aux yeux sous sa couverture et nous regarda avec un sourire malicieux. La pauvrette avait encore maigri pendant sa maladie ; ses yeux étaient enfoncés, et la chaleur persistait. Aussi l'expression espiègle qu'elle savait donner à son visage paraissait-elle encore plus étrange, et ses regards qui brillaient d'irritation étonnaient au plus haut degré mon vieux docteur, le plus excellent des Allemands de Pétersbourg.

Il commença d'un air très-sérieux et d'un ton tendre et caressant à lui expliquer la nécessité et l'effet salutaire de ses éternelles poudres, et conclut en disant que les prendre était un devoir. Pendant ce temps, il lui en préparait une dans une cuiller. Nelly avait levé la tête, et tout à coup, d'un brusque mouvement de la main, dû en apparence au hasard, elle accrocha la cuiller, et la médecine fut répandue une seconde fois sur le plancher. Je suis sûr qu'elle l'avait fait à dessein.

— Voilà un accident bien regrettable, dit tranquillement le médecin, et je suppose même que vous avez fait cela exprès, ce qui n'est pas du tout digne d'éloges ; mais… le mal n'est pas irréparable, et je vais délayer une seconde poudre.

Nelly lui rit au nez. Le docteur branla gravement la tête.

— C'est très-vilain, dit-il en continuant son opération ; c'est peu, bien peu digne d'éloges.

— Ne soyez pas fâché, dit Nelly en faisant de vains efforts pour réprimer un accès de fou rire. Je la prendrai, je vous le promets. Mais dites-moi si vous m'aimez.

— Je vous aimerai beaucoup, si vous voulez être sage.

— Et maintenant vous ne m'aimez pas ?

— Je vous aime déjà à présent.

— Et vous m'embrasseriez si je vous le demandais ?

— Je vous embrasserai quand vous l'aurez mérité.

Nelly n'y tint plus et éclata de rire encore une fois.

— Elle est gaie, notre malade, quoique tout ce qui lui arrive ne soit que nerfs et caprices, me dit le docteur à demi-voix et avec le plus grand sérieux.

— Je prendrai ma poudre, s'écria tout à coup Nelly de sa petite voix

faible, si vous me promettez d'être mon mari quand je serai grande ! Cette nouvelle espièglerie l'amusait sans doute beaucoup, car ses yeux brillaient de plaisir, et elle mordait sa petite lèvre pour ne pas éclater de rire en attendant la réponse du vieux docteur, un peu interloqué.

— Eh bien ! soit ! répondit celui-ci, en souriant malgré lui de cette nouvelle fantaisie, si toutefois vous voulez être sage, bien élevée, obéissante, et si vous voulez…

— Prendre mes poudres, s'écria Nelly en l'interrompant.

— C'est cela, prendre vos poudres. C'est une bonne enfant, me dit-il tout bas, bonne et intelligente… mais pourtant m'épouser !… quel étrange caprice !…

Il lui présenta la médecine. Cette fois-ci, elle ne prit même pas la peine de faire la rusée : elle donna tout simplement, du revers de la main, un léger coup à la cuiller, et le liquide rejaillit au visage et sur le jabot du pauvre vieux. Nelly partit d'un éclat de rire sonore, mais ce n'était plus le rire franc et joyeux de tout à l'heure, son visage avait pris une expression dure et méchante. Elle évitait mon regard, regardait fixement le médecin, et de sa mine railleuse, qui trahissait en même temps une certaine inquiétude, elle attendait ce qu'allait faire le drôle de petit vieux.

— Oh ! encore… Quel malheur ! Au reste, on peut y remédier, dit tranquillement le vieillard en s'épongeant avec son mouchoir. Ce calme fit beaucoup d'impression sur Nelly. Elle s'attendait à de la colère, à des reproches ; elle les désirait peut-être, sans s'en rendre compte, pour avoir le prétexte de pleurer, de crier, de jeter encore une fois la boîte aux poudres par terre, de casser quelque chose, le tout pour apaiser son pauvre petit cœur malade et endolori. Des caprices de ce genre ne se rencontrent pas exclusivement chez des malades ou chez des êtres aussi étranges que Nelly. Que de fois ne me suis-je pas promené de long en large dans ma chambre avec le désir inconscient d'être offensé ou, d'entendre une parole blessante qui m'aurait donné le droit d'exhaler ma souffrance ou ma mauvaise humeur ! Les femmes, par exemple, lorsqu'elles éprouvent le besoin de soulager leur cœur de cette façon, répandent les larmes les plus sincères, et celles qui sont très-impressionnables arrivent aux crises de nerfs.

Touchée de la bonté angélique du vieillard qu'elle venait d'offenser et de la patience avec laquelle il s'était de nouveau mis, sans lui adresser un mot de reproche, à préparer une nouvelle poudre, Nelly se calma soudain : le sourire moqueur s'envola de ses lèvres, la rougeur couvrit ses joues, et ses yeux s'humectèrent ; elle me jeta un regard comme l'éclair et se tourna du côté du mur. Le docteur lui présenta la médecine ; elle la prit avec la plus grande docilité, puis elle saisit la main rouge et bouffie du vieillard, et le regardant tout droit dans les yeux :

— Vous êtes fâché… parce que je suis méchante… dit-elle ; mais elle n'acheva pas, cacha sa tête sous la couverture et se mit à sangloter.

— Oh ! chère enfant, ne pleurez pas, s'écria le docteur. Ce n'est rien… cela vient des nerfs… tenez, prenez une gorgée d'eau fraîche.

Mais Nelly ne l'écoutait pas.

— Calmez-vous… ne vous désolez pas, reprit le bon vieillard prêt a pleurer avec elle, car c'était vraiment le meilleur des hommes. Je vous pardonne, et je vous épouserai quand vous serez grande, si vous voulez être une brave et honnête fille…

— Prendre mes poudres ? s'écria Nelly. Et un rire qui m'était bien connu, un rire nerveux, faible et argentin comme le son d'une clochette, entrecoupé de sanglots, retentit de dessous la couverture.

— Bonne et affectueuse enfant ! dit le docteur, qui, triomphant de ce bon mouvement de la petite, avait peine à retenir ses larmes ; pauvre petite fille !

À partir de ce moment s'établit entre eux une étonnante et étrange sympathie, tandis qu'avec moi Nelly devenait de plus en plus sombre, nerveuse et irritable. Je ne savais à quoi attribuer ce changement, d'autant plus surprenant qu'il avait été subit et inattendu : pendant les premiers jours de sa maladie, elle avait été tendre et caressante, elle semblait ne pouvoir se rassasier de me regarder, ne me permettait pas de m'éloigner, prenait ma main dans sa main brûlante, me faisait asseoir auprès d'elle ; lorsqu'elle me voyait triste ou agité, elle s'efforçait de m'égayer, plaisantait, jouait avec moi et me souriait, malgré la violence de ses souffrances.

Elle ne voulait pas me laisser travailler la nuit, ni veiller auprès d'elle, et se chagrinait de ce que je ne l'écoutais pas. Elle avait par moments l'air

soucieux, me questionnait, voulait savoir pourquoi j'étais triste et quelles étaient les pensées qui m'obsédaient. Et, chose étonnante ! dès que je parlais de Natacha, elle se taisait ou changeait de conversation.

Quand je rentrais, elle se réjouissait, et elle était toute triste quand elle voyait que je me disposais à sortir ; elle m'accompagnait alors d'un regard étrange plein de reproches.

Le quatrième jour de sa maladie, j'avais passé la soirée chez Natacha, et j'y étais resté longtemps après minuit. Je comptais rentrer de bonne heure, et je le lui avais promis ; du reste, j'étais sans inquiétude, car Alexandra Séménovna était auprès d'elle. Masloboïew lui avait dit que la petite était malade, que j'étais seul et ne savais où donner de la tête. Dieu ! que d'agitation, que de tracas pour la bonne Alexandra Séménovna !

— Alors il ne viendra pas dîner ! s'écria-t-elle. Ah ! mon Dieu ! et il n'a personne, le pauvre garçon, il est tout seul ! C'est le moment ou jamais de lui prouver notre amitié ; il faut profiter de l'occasion.

Et elle arriva aussitôt, traînant avec elle un énorme paquet ; elle me déclara qu'elle était venue m'aider, qu'elle s'établissait chez moi, et me défit son paquet, déballa des sirops, des confitures, des poulets pour le cas où la malade serait déjà convalescente, des pommes qu'elle voulait lui cuire, des oranges, des fruits confits de Kiew (pour lesquels il faudrait l'autorisation du médecin), du linge de lit, des serviettes, des chemises, des compresses, des bandes… bref, toute une infirmerie.

— Nous avons tout ce que nous voulons chez nous, disait-elle avec volubilité ; mais vous qui êtes garçon, où prendrez-vous tout cela ? Vous me permettrez donc… d'ailleurs, c'est Philippe Philippitch qui me l'a dit. Bien… maintenant… vite ! que faut-il faire ? Comment va-t-elle ? N'est-elle pas mal couchée ainsi ? Il faut lui arranger son oreiller, elle a la tête trop haut ; qu'en dites-vous ?… ne vaudrait-il pas mieux qu'elle eût un coussin de cuir ? C'est plus frais. Ah ! quelle sotte je suis ! il ne m'est pas venu à l'idée d'en apporter un. Je m'en vais le chercher. Faut-il faire du feu ? Je vous enverrai une bonne vieille que je connais. Vous n'avez personne… Mais que faut-il faire à présent ? qu'est-ce que ceci ? une herbe… est-ce le médecin qui l'a prescrite ? Une tisane, sans doute… je m'en vais vite faire du feu.

Je m'efforçai de la calmer, et elle fut étonnée, attristée, quand il se trouva beaucoup moins d'ouvrage qu'elle n'avait pensé. Elle n'en perdit cependant pas courage : elle devint bientôt une amie pour Nelly et me fut d'un grand secours pendant toute la durée de sa maladie. Elle venait presque tous les jours : elle arrivait effarée, ayant l'air de chercher quelque chose d'égaré, de vouloir rattraper quelque chose d'envolé. Elle ne tarda pas à être dans les bonnes grâces de Nelly, et elles s'aimèrent bientôt comme deux sœurs ; du reste, elle était en bien des choses aussi enfant que Nelly : elle lui racontait des histoires, l'amusait, la faisait rire, de sorte que la petite s'ennuyait quand elle ne l'avait pas auprès d'elle.

Cependant sa première apparition n'avait causé que de la surprise à Nelly, qui m'avait ensuite questionné et n'avait pas tardé à reprendre sa mine renfrognée et peu aimable.

— Pourquoi est-elle venue ? me demanda-t-elle d'un air mécontent, aussitôt qu'elle fut partie.

— Elle est venue te soigner.

— Pourquoi ?… Je n'ai jamais rien fait pour elle ?

— Les braves gens n'attendent pas qu'on leur fasse du bien, pour venir en aide à ceux qui ont besoin d'eux. Tranquillise-toi, Nelly ; il y a beaucoup de braves gens dans le monde ; ton malheur est que tu n'en aies pas rencontré quand il l'aurait fallu.

Elle ne répondit rien ; je m'éloignai ; mais un instant après elle m'appela de sa voix faible et demanda à boire. Tout à coup elle passa son bras autour de mon cou, appuya sa tête sur ma poitrine et me tint longtemps serré contre elle.

Le lendemain, lorsque Alexandra Séménovna arriva, elle l'accueillit avec un joyeux sourire ; cependant elle semblait encore ressentir quelque gêne en sa présence.

III

En rentrant de chez Natacha, je trouvai Nelly endormie et Alexandra Séménovna qui m'attendait auprès d'elle.

Nelly avait d'abord été extrêmement gaie et rieuse ; mais ensuite, voyant que je ne rentrais pas, elle était devenue silencieuse, rêveuse et triste. Elle s'est plainte de mal de tête, ajouta Alexandra Séménovna en chuchotant, puis elle s'est mise à pleurer si fort, si fort, que je ne savais que faire. Elle m'a questionnée sur Natalie Nicolaïevna ; mais comme je n'ai rien pu lui dire, elle se soit remise à pleurer, elle a pleuré jusqu'à ce qu'elle se soit endormie. À présent, elle est plus tranquille ; mais il faut que je rentre ; Philippe Philippitch m'a dit de rentrer bientôt. Il ne m'a laissée venir que pour deux heures, je suis restée sans permission. Mais ne vous faites pas d'inquiétude : je ne lui permets pas de se fâcher… Seulement il est bien possible que… Ah ! cher Ivan Pétrovitch, que faut-il faire ? il ne se passe plus un jour qu'il ne soit dans les vignes ; il y a quelque chose qui le tracasse, il ne me le dit pas, mais je vois bien qu'il a quelque chose, qu'il se chagrine, et tous les soirs il me revient dans le même état !… Je suis ici tout le temps à me dire qu'il rentre en ce moment et qu'il n'y a personne pour le faire coucher. Adieu, Ivan Pétrovitch, adieu ! il me faut vite aller.

Le lendemain, Nelly se réveilla triste et de mauvaise humeur ; elle ne voulait ni me parler ni répondre à mes questions, et semblait fâchée contre moi. Seulement, de temps à autre, elle me jetait à la dérobée un regard tendre et mélancolique.

Depuis ce jour-là, elle fut tout autre à mon égard ; ses singularités, ses caprices, parfois même quelque chose qui ressemblait à de la haine, tout cela continua jusqu'au jour où elle cessa de demeurer avec moi, jusqu'à la catastrophe qui forme le dénoûment de notre histoire. Mais n'anticipons pas.

De temps à autre elle redevenait tout à coup pour une heure ou deux la petite fille caressante d'autrefois. Elle semblait vouloir redoubler de caresses pendant ces instants, et souvent alors elle se mettait à pleurer à chaudes

larmes. Mais ces moments étaient courts ; elle redevenait bientôt triste et morose, et me regardait de nouveau avec inimitié ; elle était capricieuse comme elle l'avait été avec le docteur, ou, lorsqu'elle s'apercevait qu'une de ses espièglerie m'affligeait, elle était prise d'un accès de rire qui finissait presque toujours par des larmes.

Il lui arriva même de se quereller avec Alexandra Séménovna, à qui elle déclara qu'elle ne voulait rien avoir d'elle, et lorsque je me mis à lui faire des reproches en présence d'Alexandra Séménovna, elle se mit en colère et me répondit avec irritation ; après cela, elle resta deux jours sans prononcer une seule parole, ne voulant ni prendre sa médecine, ni boire ni manger, et ce ne fut que mon vieux docteur qui sut, par ses exhortations, la ramener à de meilleurs sentiments.

Nelly l'accueillait avec une vive sympathie, et elle l'avait si bien ensorcelé qu'il ne pouvait rester une journée entière sans entendre son rire et les plaisanteries, parfois très-amusantes, qu'elle lui disait. Il lui apportait des livres d'images, qu'il avait soin de choisir instructifs ou édifiants ; puis il lui acheta de jolies boîtes de bonbons. À l'air triomphant avec lequel il entrait, Nelly devinait qu'il avait quelque chose pour elle. Mais lui, il riait d'un air malicieux, s'asseyait à côté d'elle, et donnait à entendre que si certaine jeune demoiselle était bien sage et méritait toute son estime, pendant la durée de sa visite, cette jeune demoiselle serait digne d'une récompense. En disant cela, il la regardait avec tant de bonté et de franchise que la petite, tout en riant de lui de son rire le plus franc, le plus ouvert, lui exprimait, par son regard serein, un tendre et sincère attachement. Enfin le vieillard se levait solennellement, tirait de sa poche sa boite de bonbons et, la présentant à Nelly, ne manquait pas de dire : « Ceci est pour mon aimable et future femme. » Il était alors certainement plus heureux que Nelly.

Ils se mettaient ensuite à causer.

— Nous devons ménager notre santé, plus que toute autre chose, disait-il d'un ton dogmatique, d'abord, afin de rester au nombre des vivants, et secondement pour être heureux en ce monde. Si vous avez quelque affliction, ma chère enfant, il faut tâcher de n'y pas penser du tout. Si vous n'avez aucun chagrin, il faut vous efforcer de penser à quelque plaisir, à des choses

gaies, amusantes.

— Comment dois-je m'y prendre, pour penser à quelque chose de gai et d'amusant ? demandait Nelly.

Le docteur était au bout de son latin,

— Mais… à quelque jeu innocent, qui convienne à votre âge, ou bien… à quelque chose de ce genre…

— Je ne veux pas jouer, je n'aime pas jouer, répondait Nelly. J'aime mieux les belles robes.

— Les belles robes ! Hem ! Ce n'est déjà plus aussi bien. Nous devons savoir nous contenter de notre modeste lot ici-bas. Mais, du reste… Mettons qu'on puisse aussi aimer les belles robes.

— Est-ce que vous m'achèterez beaucoup de belles robes, quand je serai votre femme ?

— Quelle idée ! dit le docteur, qui fronçait déjà involontairement le sourcil.

Nelly souriait d'un air fripon, et même elle s'oublia et me regarda en continuant de sourire.

— Certainement, je vous en achèterai, si vous le méritez par votre conduite, répondit le docteur.

— Et faudra-t-il prendre tous les jours des poudres ? demanda Nelly.

— Oh ! alors, peut-être que non, dit-il en souriant.

Nelly mit fin à l'entretien par un éclat de rire. Le vieillard, tout heureux de la voir si gaie, se mit à rire avec elle.

— Quel esprit enjoué ! dit-il en se tournant vers moi. Cependant il reste encore une humeur capricieuse et fantasque, et une certaine irritabilité.

Il ne se trompait pas. Je ne savais décidément ce qui lui était arrivé ; elle, ne voulait plus me parler ; on aurait dit que j'avais quelque tort envers elle, et j'en étais extrêmement peiné. Je pris même un jour un air renfrogné et ne lui dis pas un mot de toute la journée. J'en eus la honte le lendemain. Elle pleurait souvent, et je ne savais que faire pour la consoler.

Un jour, elle rompit son silence opiniâtre ; j'étais rentré à la tombée de la nuit, et je la vis cacher un livre sous son oreiller. C'était mon roman qu'elle avait pris sur ma table et qu'elle avait lu pendant mon absence. Elle avait l'air

honteuse, je fis semblant de n'avoir rien remarqué. Elle profita d'un moment où j'étais allé un instant à la cuisine pour sauter vite hors de son lit et remettre le volume à sa place. Un instant après, elle m'appela d'une voix qui trahissait l'émotion. Elle était restée quatre jours presque sans m'adresser la parole.

— Irez-vous aujourd'hui… chez Natacha ? me demanda-t-elle.

— Oui, Nelly, il me faut absolument y aller.

Elle garda un moment le silence.

— Vous… l'aimez… beaucoup ? reprit-elle d'une voix faible.

— Oui, Nelly, je l'aime beaucoup.

— Moi aussi, je l'aime, ajouta-t-elle tout bas, après quoi elle se tut de nouveau. Je veux aller demeurer chez elle, dit-elle ensuite en me regardant d'un air timide.

— Ne te trouves-tu pas bien chez moi ? demandai-je tout étonné. Tu ne peux pas aller demeurer chez elle.

— Pourquoi ne pourrais-je pas ? demanda-t-elle en rougissant. Vous voulez que j'aille chez son père, mais je ne veux pas y aller. A-t-elle une servante ?

— Oui.

— Eh bien ! elle la renverra et me prendra à sa place ; elle ne me donnera pas de gages, et je ferai ce qu'elle voudra. Je l'aimerai beaucoup. Je ferai la cuisine. Dites-le-lui aujourd'hui.

— D'où te vient cette fantaisie, Nelly ? Quelle idée te fais-tu d'elle ? Penses-tu qu'elle voudrait te prendre comme cuisinière ? Si elle te prenait, ce serait comme son égale, comme une sœur.

— Je ne veux pas qu'elle me prenne comme son égale. Ce j n'est pas ainsi que je veux…

— Et pourquoi pas ?

Nouveau silence. Ses lèvres tremblaient, et les larmes gouttaient ses paupières.

— Celui qu'elle aime à présent s'en ira et la laissera toute seule, n'est-ce pas ? demanda-t-elle enfin.

— Comment le sais-tu ? demandai-je abasourdi.

— C'est vous qui me l'avez dit, et avant-hier, quand le mari d'Alexandra

Séménovna est venu pendant la matinée, je le lui ai demandé, et il m'a tout raconté.

— Masloboïew est venu ici avant-hier.

— Oui, répondit-elle en baissant les yeux.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Parce que…

Je devins rêveur. Que signifiaient ces allures mystérieuses de Masloboïew ? Que pouvait-il bien manigancer ?

— Eh bien, demandai-je à Nelly, qu'est-ce que cela te fait, qu'il la quitte ?

— Mais, puisque vous l'aimez, répondit-elle en baissant. les yeux, vous l'épouserez, quand il sera parti.

— Non, je ne l'épouserai pas, Nelly ; elle ne m'aime pas comme je l'aime, et puis je… non, Nelly, c'est impossible.

— Vous me prendriez comme servante ; vous demeureriez ensemble et vous seriez heureux, ajouta-t-elle sans lever les yeux sur moi et en chuchotant si bas qu'à peine je l'entendais.

Tout bouleversé, je me demandais ce qu'elle avait, ce que cela signifiait ; mais elle était retombée dans son mutisme ordinaire et ne rouvrit pas la bouche de toute la soirée ; elle se mit à pleurer quand je sortis et pleura longtemps, ainsi que je le sus d'Alexandra Séménovna, à mon retour. Elle dormait d'un sommeil agité, poussait des gémissements et prononçait des paroles incohérentes indiquant le délire.

Depuis ce soir-là, elle fut encore plus morose et plus taciturne, et cessa pour ainsi dire de me parler. Il est vrai que je saisissais de temps à autre un regard jeté à la dérobée, et que d'affection dans ce regard ! Mais ce mouvement de tendresse passait avec l'instant qui l'avait évoqué, et Nelly, qui semblait résister à cet élan, devenait d'heure en heure plus sombre, même pour le docteur, qui ne comprenait rien à ce changement de caractère. Cependant elle était presque entièrement rétablie, et le docteur lui permit enfin de se promener un peu au grand air. Le temps était beau, l'air doux et agréable ; je sortis dès le matin avec l'intention de rentrer bientôt et d'aller faire une promenade avec elle. En attendant, je la laissai seule.

Je ne saurais exprimer la violence du coup qui m'attendait à mon retour : la clef était dans la serrure, mais à l'extérieur ; j'ouvre la porte, j'entre : la chambre était vide. Un frisson parcourut mes membres. J'aperçus sur ma table une feuille de papier, j'y courus et je lus ces quelques mots écrits au crayon, d'une écriture grosse et irrégulière :

« Je suis partie de chez vous, et je ne reviendrai plus jamais. Mais je vous aime beaucoup.

« Votre sincère

« NELLY. »

Je poussai un cri et me précipitai dans l'escalier.

IV

Au moment où j'arrivais dans la rue et avant que j'eusse eu le temps d'examiner ce que j'avais à faire, je vis un fiacre s'arrêter devant la porte cochère. Alexandra Séménovna en descendit avec ma petite fugitive, qu'elle tenait par la main, bien fort, comme si elle avait eu peur qu'elle ne s'échappât. Je m'élançai à leur rencontre.

— Nelly, que t'arrive-t-il ? m'écriai-je, pourquoi t'es-tu enfuie ?

— Attendez donc, nous avons le temps ; montons d'abord, et vous saurez tout, dit vivement Alexandra Séménovna.

— Couche-toi un peu, Nelly, dit-elle à la petite quand nous fûmes dans la chambre ; va, tu es fatiguée : ce n'est pas une plaisanterie que de faire une telle course, et encore après une pareille maladie ! couche-toi, ma colombe, couche-toi un peu. Nous nous en irons pour que tu puisses t'endormir, ajouta-t-elle en clignant des yeux et me faisant signe d'aller à la cuisine.

Nelly ne voulut pas se coucher ; elle s'assit sur le canapé et se couvrit le visage de ses deux mains.

Nous la laissâmes seule, et Alexandra Séménovna se mit aussitôt à me raconter avec une grande volubilité ce qu'elle avait à m'apprendre. Je ne sus certains détails que par la suite. Voici comment les choses s'étaient passées :

Après avoir écrit le billet qu'on a lu plus haut, Nelly avait d'abord couru chez le vieux docteur, dont elle avait su se procurer l'adresse. Le vieillard me raconta plus tard qu'il avait été tout effrayé en la voyant, et que pendant tout le temps qu'elle avait été chez lui, il avait cru rêver. Maintenant encore je ne peux pas y croire, disait-il comme conclusion. Et pourtant, rien n'était plus vrai. Il était dans son cabinet, en robe de chambre, et prenait tranquillement son café, lorsque Nelly était entrée brusquement et s'était jetée à son cou avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître. Puis elle s'était mise à pleurer, à l'embrasser, à lui baiser les mains, le suppliant instamment et avec des paroles entrecoupées de la prendre chez lui ; elle lui avait dit qu'elle ne pouvait et ne voulait plus demeurer chez moi, que c'était pour cela qu'elle

était partie ; qu'elle ne se moquerait plus de lui, ne parlerait plus de belles robes et se conduirait bien ; qu'elle apprendrait à lui laver et à lui repasser ses chemisettes (elle avait probablement préparé son discours d'avance), qu'enfin elle serait soumise et obéissante, et prendrait chaque jour toutes les poudres qu'il voudrait. Et si elle avait dit auparavant qu'elle voulait devenir sa femme, ce n'était qu'en plaisantant ; elle n'y pensait pas du tout. Le vieil Allemand était tellement abasourdi qu'il était resté tout le temps bouche béante, à lever les bras, et avait même laissé s'éteindre son cigare.

— Mademoiselle, lui avait-il répliqué, aussitôt qu'il eut recouvré quelque peu sa langue, mademoiselle, autant que j'ai pu vous comprendre, vous demandez que je vous prenne chez moi. Mais c'est impossible ! Vous le voyez, je suis logé à l'étroit, mes revenus ne sont pas considérables… Et puis enfin, ainsi tout droit, sans réfléchir… c'est affreux ! Et enfin, autant que je puis le voir, vous vous êtes enfuie de votre maison. C'est fort blâmable, ça ne se fait pas… Et enfin, je ne vous ai permis qu'une petite promenade, quand le temps serait beau et sous la surveillance de votre bienfaiteur, et au lieu de cela vous le quittez et vous venez chez moi, tandis que vous devez ménager votre santé et… et… prendre vos poudres. Et enfin… enfin, je n'y comprends rien…

Nelly ne l'avait pas laissé achever, elle avait pleuré, supplié, mais en pure perte. La surprise du vieillard n'avait fait que s'accroître, et il avait continué, de plus en plus, à n'y rien comprendre. À la fin, Nelly l'avait laissé, en s'écriant : Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! et s'était élancée hors de la chambre. Le vieux docteur en avait été malade toute la journée, et même il avait été obligé de prendre un potion calmante le soir avant de se coucher.

Nelly avait alors couru chez les Masloboïew, qu'elle eut beaucoup de peine à trouver. Masloboïew était à la maison. Alexandra Séménovna leva les mains au ciel, quand Nelly les pria de la prendre chez eux. On lui avait demandé pourquoi elle agissait ainsi, si elle n'était pas bien chez moi. Au lieu de répondre, elle s'était jetée sur une chaise et s'était mise à pleurer. Elle sanglotait si fort, ajouta Alexandra Séménovna, que je craignais qu'elle n'étouffât. Elle voulait qu'on la prit comme cuisinière, comme servante : elle balayerait le plancher, elle apprendrait à blanchir le linge. (Il paraît qu'elle

avait fondé des espérances particulières sur ce blanchissage du linge, et qu'elle y voyait le motif d'engagement le plus séduisant.)

Alexandra Séménovna était d'avis de la garder jusqu'à ce que la chose fût tirée au clair, et de me prévenir en attendant ; mais Philippe Philippitch s'y opposa catégoriquement et lui ordonna de me ramener sur-le-champ la petite fugitive. Pendant la route, Alexandra Séménovna la serrait dans ses bras et la couvrait de baisers ; Nelly s'était alors mise à pleurer encore plus fort, ce que voyant, Alexandra Séménovna n'avait pu retenir ses larmes, de sorte qu'elles n'avaient fait que pleurer toutes deux, tout le long du chemin.

— Dis-moi pourquoi tu ne veux pas rester chez lui, Nelly ; est-ce qu'il est méchant envers toi ? avait-elle demandé.

— Non, il n'est pas méchant.

— Alors, pourquoi t'es-tu sauvée ?

— Je ne veux pas… je ne peux pas… demeurer chez lui… je suis toujours si méchante… et il est si bon… chez vous, je ne serai pas méchante, je travaillerai.

— Pourquoi es-tu si méchante avec lui, Nelly ?…

— Parce que…

— Et pas moyen de tirer d'elle autre chose que ce « parce que », dit Alexandra Séménovna en achevant son récit et en s'essuyant les yeux. Pourquoi est-elle si malheureuse ? C'est peut-être la maladie : qu'en dites-vous, Ivan Pétrovitch ?

Nous rentrâmes dans la chambre. Nelly était couchée et pleurait, le visage enfoncé dans son oreiller. Je m'agenouillai près d'elle, je pris ses mains dans les miennes, je les couvris de baisers, mais elle les retira et sanglota encore plus fort. Je ne savais que dire. En ce moment, le vieux Ikhméniew entra.

— Je suis venu pour affaires. Bonjour, Vania ! dit-il, tout étonné de me voir à genoux. Il était malade ; il était pâle et maigri ; mais il faisait le brave, traitait sa maladie de bagatelle, et continuait de sortir, malgré les exhortations et les supplications de sa femme.

— Adieu, en attendant, dit Alexandra Séménovna, en regardant fixement le vieillard. Philippe Philippitch m'a dit de revenir aussi vite que possible. J'ai à faire à la maison. Je reviendrai ce soir pour une heure ou deux.

— Qui est-ce ? me demanda le vieux à demi-voix, tout en pensant à autre chose. Je le lui dis.

— Hem ! je suis venu te parler.

Je savais bien pourquoi il venait, j'attendais sa visite. Il venait nous parler, à Nelly et à moi, pour me décider à la laisser aller demeurer chez eux. Anna Andréievna avait enfin consenti à se charger de l'orpheline ; c'était le résultat de quelques entretiens que j'avais eus secrètement avec elle : j'étais parvenu à vaincre sa résistance en lui disant que la vue de cette orpheline, dont la mère avait, elle aussi, été maudite par son père, ramènerait peut-être le cœur du vieillard à de meilleurs sentiments : c'était maintenant elle qui pressait son mari de prendre la petite. Le vieillard s'y prêta volontiers : il voulait avant tout lui complaire.

Le vieillard, on s'en souvient, n'avait pas plu à Nelly lors de leur première entrevue, et plus tard le visage de l'enfant prenait une expression haineuse rien qu'à l'ouïe du nom d'Ikhméniew. Il entra en matière sans préambule ; il alla droit à Nelly qui continuait à cacher son visage dans son oreiller, lui prit la main et lui demanda si elle voudrait aller demeurer chez lui et lui tenir lieu de fille.

— J'ai eu une fille que j'aimais plus que tout au monde, dit-il pour conclure ; mais je ne l'ai plus, elle est morte. Veux-tu la remplacer dans ma maison… et dans mon cœur ?

Et une larme brilla dans ses yeux desséchés et brûlés par la fièvre.

— Non, je ne veux pas, répondit Nelly, sans lever la tête.

— Et pourquoi, mon enfant ? Tu n'as personne au monde, Vania ne peut te garder éternellement avec lui, chez moi tu seras comme chez tes parents.

— Non, non, je ne veux pas ! parce que vous êtes méchant. Oui, méchant, méchant ! ajouta-t-elle relevant la tête et en le regardant en face. Moi aussi je suis méchante, je suis la plus méchante de tous, et pourtant vous êtes encore plus méchant que moi !… Ses yeux étincelaient, sa lèvre était blême et se contractait sous la violence de l'émotion. Le vieillard la regardait avec stupeur.

Oui, plus méchant que moi ; car vous ne voulez pas pardonner à votre fille, vous voulez l'oublier tout à fait et en prendre une autre ! Est-ce qu'on

peut oublier son enfant ? Est-ce que vous m'aimerez ? Vous n'aurez qu'à me regarder pour vous rappeler que je ne suis pas votre fille et que vous en avez eu une, mais que vous l'avez oubliée, parce que vous êtes un homme cruel. Non, je ne veux pas vivre avec des gens cruels, je ne veux pas, je ne veux pas !… C'est après-demain la fête de Pâques ; tous s'embrassent, se donnent des baisers, tous se réconcilient, se pardonnent… je le sais… Mais vous… vous seul… Oh ! homme cruel ! Allez-vous-en ;…

Et les larmes ruisselèrent sur ses joues.

Ikhméniew était comme foudroyé.

— Pourquoi tout le monde s'inquiète-t-il ainsi de moi ? Je ne le veux pas, je ne le veux pas ! s'écria Nelly tout à coup avec une exaltation qui tenait du délire. J'irai mendier !

— Nelly, calme-toi, ma chère Nelly, m'écriai-je ; mais mes paroles ne firent que l'exaspérer.

— Oui, j'irai plutôt demander l'aumône par les rues ; je ne veux pas rester ici, cria-t-elle à travers ses sanglots. Ma mère aussi est allée demander l'aumône : et lorsqu'elle est morte, elle m'a dit : Sois pauvre et va plutôt demander l'aumône que… Ce n'est pas une honte de demander l'aumône ; ce n'est pas à un homme que je demande, je demande à tout le monde, et tout le monde, ce n'est personne ; il est honteux de demander à un seul, mais non pas de demander à tous ; c'est ce que m'a dit une vieille mendiante. Je suis petite, je n'ai rien. J'irai demander à tout le monde. Je ne veux pas, je ne veux pas ! je suis méchante, je suis la plus méchante… Voyez, comme je suis méchante !

Et saisissant la tasse qui était sur la table, elle la jeta violemment sur le plancher.

— Maintenant, la voilà cassée ! s'écria-t-elle toute triomphante et avec un air de défi. Il n'y en avait que deux, je casserai aussi l'autre… Comment prendrez-vous le thé ?

Elle était comme affolée et semblait trouver une jouissance dans cette fureur. On aurait dit que, tout en s'avouant à elle-même que sa conduite était mauvaise et qu'elle devait en avoir honte, elle sentait le besoin de s'exciter à faire quelque nouvelle excentricité.

— Elle est malade, Vania, me dit le vieillard, ou bien… ou bien, ma foi ! je ne comprends pas ce que c'est que cet enfant. Adieu !

Il prit sa casquette et me serra la main. Il était tout abattu. Nelly l'avait horriblement blessé. J'étais hors de moi.

— Comment n'as-tu pas eu pitié de lui, Nelly ? m'écriai-je quand nous fûmes seuls ; quelle honte d'agir ainsi ! Tu es vraiment, vraiment une méchante fille ! Je m'élançai après lui. Je voulais au moins l'accompagner jusqu'à la rue et lui dire quelques mots de consolation. À mes reproches Nelly devint pâle comme une morte, et pendant que je descendais l'escalier quatre à quatre, j'avais encore son image devant les yeux. J'eus bientôt rejoint le vieillard.

— La pauvre enfant a le cœur ulcéré, me dit-il avec un sourire plein d'amertume ; et moi qui me mets à lui raconter mes malheurs ! Je n'ai fait que rouvrir la blessure. Adieu, Vania.

Je voulus essayer de lui parler d'autre chose, mais il m'arrêta d'un geste de découragement.

— Il n'y a pas à me consoler, veille plutôt à ce qu'elle ne s'enfuie pas de nouveau ; elle en a tout l'air, ajouta-t-il avec une certaine irritation, et il s'éloigna à grands pas en frappant de sa canne les dalles du trottoir.

Il ne pensait pas que son pressentiment fût si près de la réalité : je n'essayerai pas de dépeindre mon épouvante, ma stupeur, quand je vis que Nelly avait disparu. Je courus sur le palier, je cherchai dans l'escalier, j'appelai, j'allai frapper chez les voisins et demander si on ne l'avait pas vue ; je ne pouvais et ne voulais pas croire qu'elle se fut de nouveau enfuie. Comment aurait-elle pu le faire ? La maison n'ayant qu'une porte cochère, elle aurait nécessairement dû passer à côté de moi pendant que je m'entretenais avec Ikhméniew. Mais quelque désolante que fût cette pensée, je fus obligé de m'avouer que Nelly avait très-bien pu se cacher dans l'escalier et attendre que je fusse remonté pour s'éloigner. Toutefois elle ne pouvait pas être bien loin.

Je me mis plein d'inquiétude à sa recherche, laissant à tout hasard la porte ouverte.

Je courus d'abord chez les Masloboïew ; ils étaient sortis. Je leur laissai

quelques mots pour leur apprendre le nouveau malheur qui me frappait et leur demander de me faire avertir sans retard dans le cas où Nelly se réfugierait chez eux ; puis je me rendis chez le docteur. Lui non plus n'était pas à la maison, et sa servante me dit qu'il n'y avait eu d'autre visite que celle de la matinée. Ne sachant plus de quel côté me diriger, je me rendis chez la Boubnow, et j'appris de la femme du fabricant de cercueils que la maîtresse de la maison était consignée depuis la veille au bureau de police, et que depuis certain jour on n'avait pas revu l'enfant. Exténué de fatigue, je retournai chez Masloboïew ; il n'était pas rentré, et personne n'était venu ; mon billet était encore sur la table. J'étais au désespoir.

La soirée était avancée ; je repris dans une angoisse mortelle le chemin de la maison. Je devais aller ce soir-là chez Natacha ; je n'avais pas mangé de toute la journée, et les inquiétudes que Nelly m'avait causées ne m'avaient pas même laissé le temps d'y penser. Obsédé par les plus sombres pensées, je repris ma course désespérée. Ou faut-il la chercher, ô mon Dieu ? où est-elle à présent ? m'écriai-je. N'a-t-elle pas perdu la raison ?

À peine avais-je poussé cette exclamation, que je l'aperçus soudain à quelques pas devant moi. Elle était adossée à un réverbère et ne m'avait pas remarqué. Mon premier mouvement fut de courir à elle, mais je m'arrêtai : « Que fait-elle là ? » me demandai-je dans ma perplexité, et, bien sur cette fois qu'elle ne m'échapperait pas, je résolus d'attendre et d'observer. Il s'écoula une dizaine de minutes ; elle était toujours là immobile à regarder les passants. Tout à coup un petit vieillard bien mis vint à passer ; Nelly s'approcha de lui ; sans s'arrêter, il tira quelque chose de sa poche et le donna à l'enfant, qui remercia en s'inclinant. Je ne saurais exprimer ce que je ressentis en ce moment ; il me semblait que quelque chose qui m'était cher, que j'avais caressé et choyé avec amour, était en cet instant souillé et traîné dans la fange. Je ne pus retenir mes larmes.

Oui, je pleurais ma pauvre Nelly, et pourtant j'étais indigné de sa conduite : ce n'était pas le besoin qui la faisait mendier, elle n'était pas délaissée, abandonnée, jetée à la merci du sort ; elle ne s'était pas échappée des mains de cruels oppresseurs, mais de celles d'amis qui la chérissaient et n'avaient cessé de l'entourer de soins et de caresses. Elle semblait avoir

voulu étonner ou effrayer par cet exploit et en tirer gloire. Quelque chose de mystérieux couvait dans son âme… Oui ! le vieux Ikhméniew avait raison : c'était un cœur ulcéré, et sa plaie pouvait d'autant moins se fermer qu'elle s'efforçait de la rouvrir par cette concentration en elle-même, par cette méfiance envers tous. Elle semblait se complaire dans sa douleur, dans l'égoïsme de ses souffrances, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Ce besoin d'envenimer sa douleur, et la jouissance qu'on peut y trouver, étaient des choses compréhensibles pour moi : c'est la jouissance de beaucoup de cœurs humiliés et offensés qui se sentent victimes du destin et qui ont conscience de son injustice. Mais de quelle injustice Nelly avait-elle à se plaindre de notre part ? Voulait-elle nous jeter dans l'étonnement et l'effroi par une espèce d'héroïsme, par la bizarrerie de ses actions ? Était-elle poussée par une sorte d'orgueil à se montrer ainsi devant nous ?… Mais non ! elle était seule en ce moment, aucun de nous ne la voyait demandant l'aumône. Était-ce pour elle une jouissance ? Que voulait-elle faire de ce qu'elle mendiait ? pourquoi avait-elle besoin de cet argent ?

Elle s'éloigna du réverbère, se dirigea vers les fenêtres vivement éclairées d'un magasin et se mit à compter ce qu'elle avait reçu ; j'étais à une dizaine de pas. Elle avait la main pleine de pièces de monnaie : elle avait probablement mendié toute la journée. Elle ferma la main, traversa la rue et entra chez un épicier. Je m'approchai de la porte, qui était grande ouverte, pour voir ce qu'elle ferait.

Elle mit tout son argent sur le comptoir, et on lui donna une tasse toute simple qui pouvait coûter quinze kopecks, moins peut-être, et qui ressemblait beaucoup à celle qu'elle avait cassée quelques heures auparavant pour montrer à Ikhméniew et à moi combien elle était méchante. L'épicier l'enveloppa dans une feuille de papier, attacha un bout de ficelle autour et la remit à Nelly, qui sortit de la boutique d'un air tout satisfait.

— Nelly ! m'écriai-je quand elle arriva près de moi, Nelly !

Elle tressaillit, me regarda, la tasse lui échappa des mains, et se brisa sur le pavé. Quand elle comprit que j'avais vu, que je savais tout, une subite rougeur couvrit ses joues. Je la pris par la main et la ramenai à la maison. Ce n'était pas bien loin, et nous n'échangeâmes pas une parole pendant le

chemin. Arrivé chez moi, je m'assis. Nelly resta debout devant moi, pensive et troublée, pâle comme auparavant et la tête baissée. Elle n'osait pas lever les yeux sur moi.

— Nelly, tu es allée demander l'aumône, lui dis-je.

— Oui, répondit-elle d'une voix faible, et elle baissa les yeux encore davantage.

— Tu voulais avoir de l'argent afin d'acheter une tasse pour remplacer celle que tu as cassée ce matin, n'est-ce pas ?

— Oui…

— T'avais-je adressé un mot de reproche ? t'avais-je grondée ? Est-ce que tu ne vois pas, Nelly, combien de méchanceté, — de méchanceté à laquelle tu prends plaisir, il y a dans ta conduite ? Crois-tu que tu agis bien ? N'en as-tu pas honte ? Est-ce que…

— J'ai honte… dit-elle d'une voix si faible que je l'entendis à peine, et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

— Tu as honte… répétai-je après elle. Nelly, chère Nelly, si je t'ai fait de la peine, si j'ai quelque tort envers toi, pardonne-moi, et faisons la paix.

Elle me regarda et se jeta dans mes bras en fondant en larmes. Alexandra Séménovna entra en ce moment.

— Comment ! s'écria-t-elle, elle est de retour ? Ah ! Nelly, Nelly, que t'est-il arrivé ? C'est bien heureux, au moins, qu'elle soit retrouvée ! Où était-elle, Ivan Pétrovitch ?

Je lui fis comprendre qu'elle devait remettre ses questions à plus tard, je la priai de lui tenir compagnie jusqu'à mon retour ; puis, après avoir tendrement pris congé de Nelly qui continuait de pleurer, je me rendis en toute hâte chez Natacha ; j'étais en retard.

Nous avions beaucoup de choses à nous dire, Natacha et moi ; cependant je ne pus m'empêcher de lui parler de Nelly et de lui raconter l'événement de la journée. Mon récit l'intéressa et la surprit beaucoup.

— Veux-tu savoir ma pensée ? me dit-elle après avoir réfléchi un instant. Je crois qu'elle t'aime.

— Que dis-tu ? demandai-je tout étonné.

— Oui, c'est le commencement d'un amour, d'un amour féminin…

— Quelle idée ! Natacha, c'est encore une enfant !

— Qui va avoir quatorze ans. Son irritation provient de ce que tu ne comprends pas son amour, et peut-être ne se comprend-elle pas elle-même ; quoiqu'elle soit enfant en beaucoup de choses, sa douleur n'en est pas moins sérieuse et cruelle. Elle est jalouse de moi ; tu m'aimes tant que tu n'as sans doute, même auprès d'elle, d'autres soucis que pour moi, tu ne parles que de moi, tu ne penses qu'à moi, tu ne t'occupes guère d'elle ; elle s'en est aperçue, et elle en a été blessée. Elle voudrait peut-être te parler, t'ouvrir son cœur ; mais elle ne sait comment faire, elle attend l'occasion, le moment, et toi, au lieu de hâter ce moment, tu l'éloignes, tu la quittes pour venir ici, tu l'as laissée seule, malade, des journées entières. Voilà pourquoi elle pleure ; tu lui manques, et ce qui est plus douloureux pour elle, tu ne te doutes de rien. Et à cette heure, tu la laisses dans cet état pour venir me voir. Elle en sera malade demain. Comment as-tu pu la quitter ? Hâte-toi, retourne auprès d'elle…

— Je ne l'aurais pas laissée, mais…

— Oui, je comprends, je t'avais prié de venir. Mais va vite la rejoindre.

— J'irai, mais je ne crois pas que tu aies raison.

— Cela te paraît étrange. Rappelle-toi son histoire, examine et pèse les faits, et tu changeras d'avis. Son enfance n'a pas été comme la nôtre…

Je rentrai assez tard. Alexandra Séménovna me raconta que Nelly avait de nouveau beaucoup pleuré, comme la veille. — À présent, elle dort, ajouta-t-elle, mais je m'en vais. Philippe Philippitch m'attend, le pauvre garçon est tout seul.

Je la remerciai et m'assis au chevet de Nelly. Il m'était pénible de penser que j'avais pu la quitter dans un moment si critique. Je restai bien avant dans la nuit perdu dans mes pensées… Quel triste temps que celui dont je parle !

V

Après la soirée que j'avais passée avec le prince au restaurant Borel, soirée si mémorable pour moi, je fus quelques jours de suite dans des transes continuelles à l'égard de Natacha.

« De quoi ce maudit prince la menace-t-il et comment va-t-il se venger ? » me demandais-je à chaque instant, et je me perdais en conjectures. J'étais persuadé qu'il y avait sous ses menaces autre chose qu'une fanfaronnade et qu'il pouvait causer beaucoup de désagréments à Natacha, aussi longtemps qu'elle aurait des relations avec son fils. C'était un caractère vindicatif et méchant, calculant tout, et il était bien difficile qu'il oubliât l'offense qui lui avait été faite, et qu'il ne profitât pas de la première occasion favorable pour se venger. Il m'avait d'ailleurs particulièrement indiqué un point bien clair : il exigeait et il attendait de moi que je préparasse Natacha à une rupture prochaine, et cela de telle manière qu'il n'y eût « ni scènes, ni idylles, ni autres choses à la Schiller ». Son premier souci était naturellement que son fils continuât d'être content de lui et le considérât comme le plus tendre des pères : c'était indispensable pour pouvoir s'emparer par la suite de l'argent de Katia.

Mais un grand changement s'était produit chez Natacha : elle n'avait plus confiance en moi, mes consolations ne faisaient que l'aigrir, mes questions l'agaçaient, l'irritaient même. Je restais parfois de longs moments à la regarder aller et venir par la chambre, les bras croisés, le front sombre et soucieux ; elle semblait avoir oublié tout ce qui l'entourait ; lorsque son regard tombait involontairement sur moi, son visage prenait une expression de dépit et d'impatience, et elle se tournait brusquement. Je compris qu'elle méditait peut-être son plan à elle en vue de la rupture prochaine, imminente.

Malgré l'inquiétude et le tourment que me causaient sa froideur apparente et sa réserve, j'étais sûr de son cœur ; je voyais qu'elle souffrait le martyre et que toute immixtion étrangère ne pouvait qu'exciter en elle du dépit, de l'animosité. En pareilles circonstances, l'intervention de nos amis les plus

chers, initiés a nos secrets, est la chose qui nous est le plus à charge. Mais je savais qu'au dernier moment elle viendrait à moi et chercherait du soulagement dans mon cœur.

Je ne lui avais rien dit de mon entretien avec le prince pour ne pas l'agiter et la chagriner encore plus qu'elle ne l'était. Je lui avais dit en passant que j'avais été chez la comtesse et que j'étais convaincu que le prince n'était qu'une affreuse canaille ; elle ne m'avait pas interrogé, ce dont j'avais été bien aise ; en revanche le récit de mon entrevue avec Katia l'avait vivement intéressée et agitée, et pendant que je parlais, son visage, habituellement pâle, s'était couvert d'une vive rougeur. Je ne lui avais pas caché l'impression que la jeune fille avait produite sur moi. Pourquoi aurais-je agi autrement ? Elle se serait aperçue que je lui taisais quelque chose, et cela l'aurait irritée. Aussi lui avais-je donné tous les détails possibles, prévenant ses questions, car, dans la position où elle se trouvait, il devait lui être pénible de m'interroger, de s'enquérir des perfections de sa rivale.

Je pensais qu'elle ignorait encore qu'Aliocha devait partir avec la comtesse et Katia, je me demandais de quelle manière je m'y prendrais pour le lui annoncer, et pour amortir le coup que cette nouvelle devait lui porter. Mais, à mon grand étonnement, elle m'arrêta dès le premier mot et me dit qu'elle savait la chose depuis plusieurs jours déjà.

— Grand Dieu ! m'écriai-je ; et qui te l'a apprise ?

— Aliocha.

— Comment ! lui ?

— Oui ! et je suis résignée à tout, ajouta-t-elle d'un ton qui indiquait clairement que je n'avais pas à continuer cette conversation.

Aliocha venait la voir assez souvent ; mais il ne restait qu'un instant ; une seule fois il avait passé quelques heures avec elle. Il était triste, la regardait avec tendresse et timidité ; mais Natacha était si douce, si affable, qu'il ne tardait pas à devenir joyeux. Il venait aussi me voir presque tous les jours. Il était sincèrement affligé, ne pouvait rester un instant seul avec sa tristesse et venait chercher du soulagement auprès de moi.

Qu'aurais-je pu lui dire ? Il m'accusait de froideur, d'indifférence, d'animosité même ; il se chagrinait, versait des larmes et s'en allait chez

Katia, où enfin il se consolait.

Le jour où Natacha m'annonça qu'elle était instruite du départ (c'était une huitaine de jours après mon entretien avec le prince), il arriva chez moi tout désespéré, se jeta à mon cou, laissa tomber sa tête sur ma poitrine et se mit à sangloter. Je gardais le silence, attendant ce qu'il allait me dire.

— Je suis un homme vil, infâme, Vania, s'écria-t-il, sauve-moi de moi-même. Je ne pleure pas parce que je suis vil et infâme, mais parce que je suis cause que Natacha sera malheureuse, car je la voue au malheur… Vania, mon ami, décide à ma place, dis-moi celle que j'aime le plus de Katia ou de Natacha.

— Tu dois le savoir mieux que moi, lui répondis-je.

— Non, Vania, je ne le sais pas. Je m'interroge et ne puis répondre. Mais toi, qui es impartial, tu peux mieux juger que moi. Dis-moi ce que tu penses.

— Il me semble que c'est Katia que tu aimes davantage.

— Vraiment ! Eh bien ! non, non ! assurément non ! Tu te trompes : j'aime Natacha d'un amour sans bornes ; jamais, pour rien au monde je ne pourrai la quitter. Je l'ai dit à Katia, elle est de mon avis. Tu ne dis rien, tu souris. Ah ! Vania, je n'ai jamais trouvé en toi de consolation dans ces moments où je suis, comme à présent, accablé par le chagrin…

Là-dessus il sortit ou plutôt s'enfuit. Notre conversation avait vivement impressionné Nelly, qui était encore malade et gardait le lit. Pendant ses visites, Aliocha ne lui avait jamais adressé la parole et n'avait presque pas fait attention à elle.

Deux heures après, Aliocha revint le visage radieux,, il se jeta de nouveau à mon cou et m'embrassa.

— C'est fini ! toutes les irrésolutions sont tranchées ; en sortant d'ici j'ai couru tout droit chez Natacha ; j'étais tout désolé, et je ne pouvais être sans elle ; je me suis jeté à ses pieds. Elle m'a embrassé et s'est mise à pleurer en silence ; je lui ai alors dit tout droit que c'était Katia que j'aimais le plus…

— Et elle ?

— Elle n'a rien répondu, elle m'a fait des caresses, comme pour me consoler… moi qui venais de lui faire un pareil aveu ! Oh ! j'ai pleuré devant elle tout mon malheur, je lui ai ouvert mon cœur, je lui ai dit que, malgré tout

l'amour que j'ai pour Katia, je ne saurais vivre sans ma Natacha, que je mourrais sans elle. Non, Vania, il ne m'est pas possible de vivre un jour sans elle, je le sens ! C'est pourquoi nous avons décidé de nous marier incessamment. Avant mon départ c'est impossible, car nous sommes en carême, donc nous avons remis la chose à mon retour, au mois de juin. Mon père donnera son consentement, il n'y a pas à en douter. Pour ce qui concerne Katia, tant pis ! je ne puis vivre loin de Natacha… Quand nous serons mariés, nous irons rejoindre Katia…

Pauvre Natacha ! comme elle avait dû souffrir en consolant cet enfant, en restant à écouter ses aveux et à imaginer pour le soulagement de ce naïf égoïste la fable d'un prochain mariage ! Aliocha eut quelques jours de calme. Il n'avait couru chez Natacha que parce que son faible cœur ne pouvait supporter à lui seul sa tristesse. Néanmoins, lorsque le moment de la séparation approcha, il redevint inquiet, se remit à pleurer et revint chez moi gémir sur son malheur. Son affection pour Natacha devenait tous les jours plus grande, et jusqu'au dernier moment, il resta persuadé qu'il ne la quittait que pour quelques semaines, et que leur mariage aurait lieu à son retour. Quant à Natacha, elle comprenait parfaitement que le sort en était jeté, et que jamais il ne reviendrait auprès d'elle.

Le jour de la séparation arriva ; Natacha était malade. Pâle, le regard enflammé et les lèvres brûlées par la fièvre, elle pensait tout haut, me jetait de temps à autre un regard rapide et pénétrant ; ses yeux étaient secs, elle ne répondait pas à mes questions et elle se mit à trembler comme la feuille lorsqu'elle entendit la voix sonore d'Aliocha. Elle s'élança au-devant de lui, rouge d'émotion, le serra convulsivement sur sa poitrine, l'embrassa, se mit à rire… Aliocha la regardait fixement, s'informait de sa santé, la consolait, lui disait qu'il ne partait que pour peu de temps, et que leur mariage aurait lieu aussitôt après son retour. Natacha faisait des efforts inouïs pour se vaincre et pour étouffer ses larmes ; elle ne pleura pas en sa présence.

Son père lui avait promis une somme considérable pour le voyage, et il lui dit qu'elle pouvait être sans inquiétude – pour le temps que durerait son absence. Le visage de Natacha s'était assombri à cette communication, et lorsque nous fûmes seuls, je lui annonçai que j'avais cent cinquante roubles

pour elle. Elle ne demanda pas d'où venait cet argent. Cela se passait deux jours avant le départ d'Aliocha et la veille de la première et dernière entrevue qu'elle devait avoir avec Katia. Celle-ci lui avait envoyé par Aliocha quelques lignes pour lui demander la permission de venir la voir, et m'avait écrit pour me prier d'assister à l'entrevue. Je résolus de m'y rendre, malgré les obstacles ou les embarras qui pourraient se présenter, — et embarras et obstacles ne manquaient pas. Sans parler de Nelly, les Ikhméniew me donnaient beaucoup de soucis depuis une huitaine de jours. Un matin, Anna Andréievna m'avait envoyé chercher, me suppliant de tout quitter et de me rendre en toute hâte auprès d'elle, pour une chose de la plus haute importance et qui ne souffrait pas le moindre retard. Je la trouvai plus émue et plus épouvantée que jamais, attendant dans la plus grande anxiété le retour de son mari. Quoique chaque instant fût précieux, je fus, comme à l'ordinaire, assez longtemps avant de savoir de quoi il s'agissait. Elle me reprocha d'abord de les délaisser dans leur malheur, et me dit enfin que Nicolas Serguiévitch était depuis trois jours dans une si grande agitation qu'elle ne pouvait pas me la dépeindre.

— Je ne le reconnais plus, dit-elle, la nuit il se lève, va se mettre a genoux et prier devant l'image ; il divague pendant son sommeil, et, lorsqu'il est éveillé, il est comme à moitié fou ; je lui demande une chose, il me répond une autre. Il sort à chaque instant, toujours pour affaire, il dit qu'il va chez son avocat ; ce matin il s'est enfermé dans son cabinet, il a dit qu'il devait écrire un papier pour son procès. Quel papier écriras-tu, me suis-je dit, quand tu ne vois pas ta cuiller à côté de ton assiette ? J'ai regardé par le trou de la serrure : il était assis et écrivait, ses yeux étaient noyés de larmes. Que peut-il écrire ? me demandais-je ; ou bien est-ce à cause de notre propriété ? alors il est clair qu'elle est définitivement perdue pour nous ! Pendant que je faisais ces réflexions il jette sa plume et se lève tout à coup ; ses joues étaient en feu, ses yeux lançaient des éclairs ; il. prend sa casquette et sort de son cabinet. Je serai bientôt de retour, me dit-il. À peine est-il sorti que je vais à sa table ; elle est couverte d'innombrables papiers ayant trait à notre procès.

Je cherche ce qu'il venait d'écrire ; je savais qu'il ne l'avait pas emporté, qu'il l'avait glissé sous d'autres papiers. Eh bien ! regarde, regarde ce que j'ai

trouvé.

C'était une feuille de papier à lettres, à moitié couverte d'écriture raturée et indéchiffrable par endroits.

Pauvre vieillard ! Dès les premières lignes on pouvait deviner ce qu'il écrivait et à qui il écrivait. C'était une lettre à Natacha, à sa Natacha bien-aimée. Il commençait avec chaleur et avec tendresse, il lui pardonnait et la rappelait auprès de lui ; puis venaient des phrases, des mots biffés, de sorte que la plus grande partie était illisible ; mais on pouvait voir que le sentiment fougueux qui l'avait forcé de saisir la plume et d'écrire ces premières lignes si pleines de cœur et d'effusion s'était tout à coup refroidi et avait fait place a un autre tout différent : ce vieillard accablait sa fille de reproches, il lui rappelait avec indignation son opiniâtreté, l'accusait de manquer de cœur, de n'avoir peut-être pas une seule fois pensé à ce que deviendraient ses vieux parents. Il la menaçait des plus sévères châtiments et de sa malédiction pour son orgueil, et finissait par exiger d'elle qu'elle rentrât immédiatement et en toute humilité dans la maison paternelle ; alors, mais alors seulement, il se pourrait que ses parents, quand ils lui auraient vu mener une nouvelle vie, une vie de soumission, une vie exemplaire au sein de sa famille, lui accorderaient leur pardon.

La bonne vieille se tenait devant moi les mains jointes et attendait avec angoisse mon avis sur ce que je lisais.

Je lui dis franchement ma façon de penser : le vieillard ne se sentait plus la force de vivre sans sa fille, et leur prochaine réconciliation pouvait être considérée comme une nécessité ; cependant tout dépendait des circonstances. L'issue défavorable du procès avait été sans doute une rude secousse et avait vivement affecté le vieillard blessé dans son amour-propre par le triomphe du prince et indigné de la solution si malheureuse de cette affaire. Dans de semblables moments l'âme est obligée de chercher une autre âme qui compatisse avec elle ; c'était sans doute alors qu'il s'était souvenu plus vivement que jamais de celle qu'il avait toujours aimée par-dessus tout. Enfin (puisqu'il était au courant de tout ce qui concernait Natacha), il avait peut-être appris qu'Aliocha était sur le point de l'abandonner, il avait compris l'horreur de la situation et senti combien elle avait besoin de consolation. Et

pourtant il n'avait pas eu la force de se vaincre, parce qu'il se regardait comme humilié et offensé par sa fille ! Il s'était sans doute dit alors qu'elle ne viendrait néanmoins pas à lui la première, qu'elle ne pensait peut-être même plus aux siens et ne ressentait aucun besoin de réconciliation. C'est ainsi qu'il a dû penser, dis-je à la pauvre femme en finissant de lui exposer ma manière de voir, et c'est pourquoi il n'a pas achevé sa lettre ; tout cela peut être la source de nouvelles offenses plus sensibles encore que les précédentes, et Dieu sait si la réconciliation ne sera pas différée pour longtemps.

La bonne vieille pleurait en m'écoutant. Lorsque je lui dis que j'étais obligé d'aller chez Natacha et que j'étais en retard, elle sortit de son abattement et me dit qu'elle avait oublié de me parler de la chose la plus grave : elle avait eu le malheur de renverser l'encrier sur la lettre ; en effet, tout un coin était couvert d'encre, et elle craignait que son mari ne s'aperçût à cette tache qu'elle avait fouillé dans ses papiers et lu ce qu'il avait écrit. Sa frayeur n'était que trop fondée : rien que pour l'unique raison que nous étions instruits de son secret, le vieillard pouvait, honteux et dépité, redoubler d'animosité et s'obstiner à ne pas pardonner.

Mais après y avoir réfléchi, je lui dis qu'elle pouvait se tranquilliser : son mari était en proie à une si violente agitation pendant qu'il écrivait sa lettre qu'il ne se souviendrait certainement pas des détails et qu'il penserait que c'était lui-même qui avait fait la tache.

Nous remîmes soigneusement le papier où nous l'avions pris, et je me décidai à parler de Nelly. Il me semblait que la pauvre petite orpheline dont la mère avait été, elle aussi, sous le coup de la malédiction paternelle, pourrait par le triste et poignant récit de l'histoire de sa vie passée et de la mort de sa mère toucher le cœur du vieillard et le porter à des sentiments plus généreux. Il ne fallait plus qu'une impulsion, une occasion favorable, et cette occasion pouvait être amenée par Nelly. La bonne vieille m'écoutait avec une fiévreuse attention, un rayon d'espoir éclaira son visage. Elle se mit aussitôt à me demander pourquoi je ne lui en avais pas parlé plus tôt, elle me questionna sur Nelly, me promit solennellement que ce serait désormais elle qui demanderait l'adoption de l'orpheline. Elle l'aimait déjà sincèrement, s'apitoya sur sa maladie et courut chercher un bocal de confitures pour elle ;

elle voulut me donner cinq roubles dans la prévision que je n'avais peut-être pas de quoi payer le médecin. Sur mon refus d'accepter cet argent, elle entra dans une émotion et une agitation telles qu'à peine si je parvins à la calmer en lui disant que Nelly avait besoin de linge et de vêtements, et que, par conséquent, elle pouvait lui être utile d'une autre manière. Elle se mit aussitôt à fouiller dans un grand coffre et à déballer ses robes, afin d'en choisir une pour l'orpheline.

Je la quittai pour aller chez Natacha. En grimpant la dernière rampe de son escalier, qui, je l'ai déjà dit, était en spirale, j'aperçus quelqu'un devant la porte. L'inconnu allait frapper, mais il s'arrêta en entendant mes pas, puis, après un instant d'hésitation, il renonça subitement à son dessein et redescendit. Nous nous rencontrâmes sur la dernière marche, et à ma grande surprise je reconnus Ikhméniew. L'escalier était tout à fait sombre ; Ikhméniew se colla contre le mur pour me laisser passer, et je vois encore le singulier éclat de ses yeux qui me regardaient fixement. Il me sembla malgré l'obscurité qu'il avait rougi ; ce dont je suis sûr, c'est qu'il était extrêmement embarrassé.

— Tiens ! c'est toi, Vania ! dit-il d'une voix mal assurée. Je suis ici à chercher un individu… dont j'ai besoin… toujours mon procès… un scribe, il a déménagé, il n'y a pas longtemps… mais je crois que ce n'est pas ici. Je me serai trompé. Au revoir.

Et il descendit rapidement.

Je résolus de ne rien dire à Natacha de cette rencontre, ce jour-là du moins, et de ne lui en parler que lorsque Aliocha l'aurait quittée. J'attendis deux jours avant d'aller voir Ikhméniew ; il était tout triste, cependant il me reçut d'une manière assez dégagée.

— Chez qui allais-tu, l'autre jour, tu te rappelles, quand nous nous sommes rencontrés… Quand était-ce ? avant-hier, je crois, me demanda-t-il négligemment, en évitant mon regard.

— J'ai un ami qui demeure dans cette maison, répondis-je en faisant le même manège.

— Tiens ! Moi, j'étais à la recherche de mon scribe Astafiew ; on m'avait indiqué cette maison… Je m'étais trompé, ce n'était pas là… T'ai-je dit que

mon affaire est terminée ? le sénat a rendu son jugement…

Il était devenu tout rouge quand il avait commencé à parler d'affaires. Quand il nous eut laissés seuls, je racontai la chose à sa femme et la suppliai d'éviter de le regarder autrement que d'habitude, de ne pas soupirer, ni faire des allusions, en un mot de ne pas lui laisser remarquer qu'elle savait quelque chose. La bonne vieille était si émerveillée qu'elle ne voulut d'abord pas me croire. Elle me raconta à son tour qu'elle avait déjà fait allusion à l'orpheline, mais que Ikhméniew avait feint de ne pas comprendre. Nous résolûmes que le lendemain elle lui en ferait sans circonlocution la demande formelle. Mais le lendemain nous trouva tous les deux dans une épouvante et une inquiétude effroyables.

Pendant la matinée Ikhméniew avait eu une entrevue avec l'employé qui s'occupait de son procès. Cet employé lui avait communiqué qu'il avait vu le prince, et que celui-ci, bien qu'il voulût garder la propriété d'Ikhméniew, avait résolu, par suite de circonstances de famille, de l'indemniser en lui faisant don de dix mille roubles. Le vieillard était accouru tout droit chez moi ; il était effrayant à voir, la rage le suffoquait. Il m'appela, je ne savais pourquoi, dans l'escalier, et me conjura de me rendre immédiatement chez le prince pour le provoquer. J'étais si abasourdi que je fus quelque temps avant de pouvoir me rendre compte de la situation. J'essayai de le raisonner, mais il entra dans une telle colère qu'il se trouva mal. Je courus lui chercher un verre d'eau, mais quand je revins, il avait disparu. Je retournai chez lui, le lendemain ; il était déjà sorti et resta trois jours absent.

Ce ne fut que le troisième jour que nous apprîmes ce qui lui était arrivé. De chez moi il n'avait fait qu'un saut jusque chez le prince, et ne l'ayant pas trouvé à la maison, il lui avait laissé un billet dans lequel il lui disait que les paroles prononcées par lui lui avaient été rapportées, qu'il considérait ses paroles comme une injure sanglante et lui comme le dernier des lâches ; en conséquence de quoi il le demandait en duel, le prévenant que s'il avait l'audace de décliner cette provocation, il pouvait s'attendre à être insulté publiquement.

Il était rentré dans un état d'agitation et d'abattement tel qu'il avait dû se coucher. Quoiqu'il fût tendre et affectueux envers sa compagne, il répondait à

peine aux questions qu'elle lui adressait ; on voyait qu'il attendait quelque chose avec une impatience fiévreuse. Le lendemain, une lettre était arrivée par la petite poste ; après l'avoir lue, il s'était mis à pousser des cris tout en serrant sa tête avec ses deux mains, et aussitôt après il avait saisi son chapeau et sa canne, et s'était précipité hors de la maison.

La lettre était du prince. Il avisait Ikhméniew d'un ton sec, bref et poli, qu'il n'avait à rendre compte à personne des paroles qu'il avait dites, que bien qu'il plaignit beaucoup Ikhméniew d'avoir perdu son procès, il ne pouvait, à son grand regret, trouver juste que celui qui perdait sa cause eût le droit, pour se venger, de forcer son adversaire à se battre. Quant à ce qui était d'une insulte publique, le prince conseillait à Ikhméniew de s'épargner cette peine, vu qu'il n'y aurait et ne pouvait y avoir aucune insulte de ce genre, que la lettre dans laquelle on le menaçait allait être immédiatement présentée à qui de droit, et que la police préventive saurait prendre les mesures qu'il faudrait, Ikhméniew avait alors couru, sa lettre à la main, chez le prince, ne l'avait de nouveau pas trouvé. Le laquais lui ayant dit qu'il était probablement en ce moment chez le comte N., Ikhméniew sans réfléchir longtemps s'y était rendu. Le suisse lui avait barré le passage. Furieux, exaspéré, le vieillard l'avait frappé de sa canne et avait été aussitôt saisi, traîné sur le perron et remis à un sergent de ville, qui l'avait conduit chez le commissaire de police. La chose avait immédiatement été rapportée au comte, et lorsque le prince, qui se trouvait justement là en ce moment, eut expliqué qu'il s'agissait précisément du père de la jeune fille dont il lui avait déjà parlé (le prince avait plus d'une fois rendu au comte des services d'un certain genre), le vieux seigneur s'était mis à rire, et passant du courroux à la clémence, il avait ordonné de rendre au prisonnier sa liberté ; on ne l'avait pourtant relâché que le troisième jour, en lui disant (sur la recommandation du prince sans doute) que c'était lui qui avait intercédé en sa faveur. Quand le vieillard était rentré chez lui, il était comme fou ; il s'était jeté sur sont lit et était resté couché toute une heure sans faire le moindre mouvement ; à la fin il s'était levé, et, à la plus grande épouvante d'Anna Andréievna, il avait déclaré solennellement qu'il maudissait sa fille et la privait à jamais de sa bénédiction paternelle. Anna Andréievna, saisie d'effroi, et sachant à peine ce

qu'elle faisait, n'en avait pas moins dû porter secours au vieillard ; toute la journée et presque toute la nuit elle l'avait soigné, et lui avait appliqué des compresses d'eau fraîche et de vinaigre sur les tempes et le front. Lorsque je l'avais quitté, à deux heures du matin, le pauvre vieux avait le délire ; cependant il s'était levé et était venu chercher Nelly et l'emmener définitivement dans sa maison. J'ai déjà raconté la scène qui avait eu lieu entre Nelly et lui ; cette scène avait été une rude secousse pour lui, de sorte qu'aussitôt rentré, il avait dû se mettre au lit. Ces événements s'était passés le jour du vendredi saint, le même jour qui avait été fixé pour l'entrevue entre Katia et Natacha, la veille du départ d'Aliocha. J'avais assisté à cette entrevue : elle avait eu lieu le matin d'assez bonne heure, avant l'arrivée d'Ikhméniew chez moi et avant la première fuite de Nelly.

VI

Aliocha était allé prévenir Natacha une heure à l'avance ; quant à moi, j'arrivai juste en même temps que la voiture qui amenait Katia et la vieille dame de compagnie. Après force supplications d'un côté et d'hésitations de l'autre, celle-ci avait fini par consentir à accompagner Katia et même à la laisser monter seule chez Natacha, tandis qu'elle resterait dans la voiture à l'attendre. Katia m'appela et me pria de lui envoyer Aliocha. Je montai et trouvai Natacha en larmes et Aliocha pleurant avec elle. Quand elle eut appris que Katia allait venir, Natacha se leva, essuya ses larmes et, frémissante d'émotion, se plaça debout en face de la porte. Elle était vêtue de blanc ; ses cheveux châtains étaient peignés lisses et attachés en un gros nœud sur la nuque. J'aimais beaucoup la voir coiffée ainsi. Quand elle s'aperçut que j'étais resté auprès d'elle, elle me pria d'aller aussi à la rencontre de sa visiteuse.

— Combien de difficultés j'ai eu à vaincre ! me dit Katia, en montant l'escalier. C'était un espionnage continuel. Il m'a fallu quinze jours pour gagner madame Albert. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ? Je n'ai pu vous écrire : d'ailleurs, que peut-on expliquer dans une lettre ? Ah ! que j'aurais eu besoin de vous voir !… Mon Dieu ! vous ne sauriez, croire comme le cœur me bat en ce moment.

— L'escalier est très-roide, lui dis-je.

— Oui… l'escalier y est aussi pour quelque chose… mais dites-moi, croyez-vous que Natacha ne sera pas fâchée contre moi ?

— Pourquoi le serait-elle ?

— C'est vrai !… pourquoi ?… je vais d'ailleurs le voir moi-même ; à quoi bon vous le demander ?…

Son bras tremblait. Nous nous arrêtâmes pour reprendre haleine avant de nous engager dans la dernière rampe, puis elle me regarda et se mit résolument à monter.

Elle s'arrêta encore une fois devant la porte et me dit en chuchotant :

J'entrerai tout simplement et je lui dirai que j'ai eu tant de confiance en elle que je suis venue sans aucune appréhension… Au surplus, à quoi bon tant causer ? comme si je ne savais pas que Natacha est la plus noble des créatures humaines ! N'est-ce pas vrai ?

Elle entra, timide comme une coupable, et leva les yeux sur Natacha, qui l'accueillit en souriant. Elle s'avança alors vivement vers elle, la prit par la main et pressa ses lèvres potelées sur celles de Natacha. Puis elle se tourna vers Aliocha et le pria de nous laisser seuls pendant une demi-heure.

— Il ne faut pas que cela te fâche, Aliocha, ajouta-t-elle ; nous avons à nous entretenir de choses que tu ne dois pas entendre. Sois raisonnable et laisse-nous. Quant à vous, Ivan Pétrovitch, il faut que vous assistiez à notre entretien, je vous prie de rester.

— Asseyons-nous, dit-elle à Natacha aussitôt qu'Aliocha se fut éloigné ; je me mettrai ainsi, en face de vous, afin de commencer par vous bien regarder.

Elle s'assit vis-à-vis de Natacha et la regarda fixement. Natacha s'efforçait de sourire.

— J'ai déjà vu une photographie de vous, reprit-elle.

— Et trouvez-vous que je ressemble au portrait ?

— Vous êtes mieux, répondit Katia. J'en étais persuadée d'avance.

— Vraiment ? Moi, je vous regarde et je vous trouve si jolie !…

— Quelle idée ! À quoi pensez-vous… chère amie ? ajouta-t-elle en prenant dans sa main tremblante d'émotion celle de Natacha. Elles se regardèrent un instant en silence. Chère amie, reprit Katia, nous n'avons qu'une demi-heure à être ensemble ; c'est tout ce que j'ai pu obtenir de madame Albert, et nous avons tant de choses à nous dire !… Je voudrais… il faut… bah ! dites-moi d'abord si vous aimez beaucoup Aliocha.

— Oui, je l'aime beaucoup !

— S'il en est ainsi… si vous l'aimez beaucoup… vous devez… vous voulez son bonheur… ajouta-t-elle timidement et à voix basse.

— Oui, je désire qu'il soit heureux…

— C'est bien cela… il s'agit maintenant de savoir ce qui constitue son bonheur. S'il vous semble, et c'est ce que nous avons à décider, s'il vous

semble qu'il doive être plus heureux avec vous, dans ce cas…

— C'est tout décidé, vous le voyez bien, répondit Natacha tout bas et en baissant les yeux. Elle avait une peine inouïe à prolonger cet entretien.

Katia s'était préparée, je crois, à une longue explication sur la question de savoir laquelle devait céder la place à l'autre. Mais après cette réponse, elle comprit que la résolution de Natacha était déjà prise, et qu'il était inutile de continuer ; elle regardait tristement Natacha, qu'elle tenait toujours par la main.

— Et vous, l'aimez-vous beaucoup ? lui demanda Natacha.

— Oui, je l'aime beaucoup, et je voulais vous demander… c'est pour cela que je suis venue, je voulais vous demander de me dire pourquoi vous l'aimez tant.

— Je ne sais, répondit Natacha avec amertume.

— Est-ce parce que vous lui trouvez de l'esprit ?

— Non, je l'aime simplement parce que je l'aime.

— Et moi aussi. Il m'inspire un sentiment qui pourrait bien être de la pitié.

— À moi également, répondit Natacha.

— Que faire à présent ? Comment a-t-il pu vous délaisser pour s'éprendre de moi ? je ne le comprends pas, surtout depuis que je vous ai vue.

Natacha ne répondit pas et continua de rester les yeux baissés. Katia la regardait en silence ; tout à coup, elle se leva et l'embrassa avec tendresse. Ainsi enlacées, elles se mirent à pleurer toutes deux. Katia s'était assise sur le bras du fauteuil de Natacha, et la serrait dans ses bras.

— Si vous saviez combien je vous aime ! dit-elle en pleurant. Voulez-vous que nous soyons sœurs ? nous nous écrirons… et je vous aimerai toujours… je vous aimerai tant… tant…

— Vous a-t-il parlé de notre mariage au moins de juin ? demanda Natacha.

— Il m'en a parlé. Il m'a dit que vous aviez consenti. J'ai bien compris que c'était pour le calmer. Je vous écrirai. Vous retournerez… chez vos parents, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, Natacha l'embrassa avec effusion.

— Soyez heureux ! dit-elle enfin.

— Et vous… vous… aussi, dit Katia.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Aliocha entra. Les voyant ainsi embrassées et en larmes, il se mit à pleurer et tomba à genoux devant les deux jeunes filles.

— Pourquoi pleurer ? lui dit Natacha. Nous ne nous quittons que pour peu de temps ; tu seras de retour dans un mois.

— Et vous vous marierez, se hâta d'ajouter Katia.

— Je ne saurais vivre un seul jour sans toi ! Que deviendrai-je, Natacha, loin de toi ? Tu ne sais pas combien je t'aime…

— Eh bien ! voici comment tu peux faire, dit Natacha, s'animant tout à coup : vous vous arrêtez quelques jours à Moscou, n'est-ce pas ?

— Oui, une huitaine de jours, dit Katia.

— Huit jours ! c'est parfait ! tu pars demain, tu les conduis à Moscou, ce qui ne prend qu'une journée, tu reviens immédiatement me rejoindre, et dans huit jours nous nous disons adieu pour un mois.

— Oui, oui… vous pourrez ainsi passer encore quelques jours ensemble, s'écria triomphalement Katia en échangeant avec Natacha un regard d'intelligence.

Impossible de dépeindre l'enchantement d'Aliocha à cette proposition inattendue. Il se sentit tout à coup soulagé ; le visage radieux, il se jeta au cou de Natacha, couvrit de baisers les mains de Katia, m'embrassa… Natacha le regardait avec un amer sourire ; mais Katia ne put supporter cette vue ; en proie à la plus violente émotion, elle serra Natacha dans ses bras et se leva pour s'en aller. En ce moment, le domestique vint annoncer de la part de la dame de compagnie que le temps convenu était écoulé.

Natacha se leva, et elles restèrent un instant debout vis-à-vis l'une de l'autre, se tenant par la main ; on aurait dit qu'elles voulaient se communiquer par leurs regards tous les sentiments qui remplissaient leur âme.

— Nous ne nous reverrons jamais, dit Katia.

— Jamais ! répéta Natacha.

Elles s'embrassèrent.

— Ne me maudissez pas, dit tout bas Katia, et moi… toujours… soyez-en sûre… il sera heureux… Viens, Aliocha, accompagne-moi ! ajouta-t-elle en prenant son bras.

— Vania ! me dit Natacha, brisée par l'émotion quand ils furent sortis ; va avec elle, et… ne remonte pas. Aliocha sera avec moi jusqu'à huit heures ; puis je resterai seule… Reviens à neuf heures, je t'en prie !

Lorsqu'à neuf heures (après l'histoire de la tasse cassée) j'eus laissé Nelly avec Alexandra Séménovna et que j'arrivai chez Natacha, elle était seule et m'attendait avec impatience. Le thé était servi, elle m'en versa une tasse et me fit asseoir auprès d'elle.

— Maintenant, tout est fini, dit-elle en fixant sur moi un regard que je n'oublierai jamais. Notre amour a pris fin. En six mois toute une vie ! ajouta-t-elle en serrant ma main dans sa main brûlante. Je suis brisée… Demain je le verrai pour la dernière fois !… Il y a une demi-heure qu'il est sorti et que je suis ici à t'attendre, Vania, et je pensais, sais-tu à quoi ? sais-tu la question que je me posais ? Je me demandais si je l'ai aimé et ce qu'a été notre amour ! Ne trouves-tu pas plaisant, Vania, que j'aie attendu jusqu'à présent pour me demander cela ?

— Calme-toi, Natacha.

— Eh bien ! Vania, je suis arrivée à la conclusion que je ne l'aimais pas comme un égal, comme on aime un amant. Je l'aimais… presque comme une mère.

Son émotion devenait à chaque instant plus violente, plus fiévreuse ; elle sentait le besoin de parler, mais ses paroles étaient décousues et à demi articulées. Mon inquiétude augmentait.

— Il était à moi, continua-t-elle. Depuis la première fois que je l'avais vu, j'avais senti naître en moi un invincible désir qu'il fût mien, qu'il ne vît que moi. Je l'aimais tellement qu'il me semblait qu'il me faisait pitié… Quand je restais seule, j'étais constamment dévorée du désir irrésistible qu'il fût heureux plus que personne au monde, et ce désir pouvait aller jusqu'au tourment. Il m'était impossible de le regarder sans émotion : son visage avait des expressions (tu le sais, Vania) que nul autre ne saurait avoir ; quand il riait, un frisson parcourait tout mon corps.

— Natacha, écoute…

— On disait toujours, reprit-elle en m'interrompant, et tu disais, toi aussi, qu'il était sans caractère… que son esprit n'allait pas plus loin que celui d'un enfant. Eh bien ! c'est ce que j'aimais le plus en lui, le croirais-tu ? Je ne sais pas si je n'aimais justement que cela. Je l'aimais simplement tel qu'il était, et eût-il été tout autre, eût-il eu du caractère et de l'esprit, je ne l'aurais peut-être pas aimé autant. Tu te souviens que nous nous sommes querellés, il y a trois mois, alors qu'il avait été chez une certaine Minna… Je l'appris, je le surveillai, et, figure-toi ! je souffrais le martyre, et te l'avouerai-je ? en même temps j'éprouvais un sentiment doux, agréable… je ne sais pourquoi… peut-être rien que la pensée qu'il s'amusait… qu'il faisait comme les autres grands, qu'il courait avec eux les belles ! Que de délices je trouvai dans cette brouille !… puis… la réconciliation… Ah ! cher bien-aimé !

Elle me regarda et se mit à rire, d'un rire étrange ; puis elle retomba dans sa rêverie et parut rassembler ses souvenirs. Elle resta ainsi longtemps assise, le sourire aux lèvres, perdue dans le passé.

— J'aimais surtout à lui pardonner, reprit-elle ; lorsqu'il me délaissait, j'allais et je venais par la chambre, et dans ma désolation, dans mes larmes, je me disais que plus il serait coupable envers moi, mieux cela vaudrait… Oui ! vraiment ! je le voyais comme un tout petit enfant ; j'étais là assise, il mettait sa tête sur mes genoux, il s'endormait, et je le caressais doucement, je passais ma main sur ses cheveux… C'est ainsi que je le voyais quand il n'était pas auprès de moi…

Elle se tut un instant, puis reprit tout à coup :

— Quelle charmante jeune fille que Katia !

Je pensai qu'elle s'efforçait elle-même d'envenimer sa blessure, qu'elle sentait le besoin de se désespérer, de souffrir… comme cela arrive souvent lorsque le cœur est cruellement éprouvé.

— Je crois qu'elle le rendra heureux, continua-t-elle. Elle a de la fermeté de caractère, elle parle avec conviction ; elle est grave et sérieuse à son égard ; elle ne parle que de choses raisonnables : on dirait une grande personne, et c'est encore une véritable enfant ! Puissent-ils être heureux ! oui ! oui ! oui ! qu'ils soient heureux !

Les larmes et les sanglots s'échappèrent soudain de sa poitrine oppressée. Elle resta une demi-heure avant de revenir à elle et de retrouver un peu de calme. Pauvre ange ! Ce soir encore, malgré son malheur, elle voulut prendre sa part de mes chagrins, lorsque, voyant qu'elle était un peu plus tranquille, ou plutôt qu'elle était fatiguée, et pour la distraire un peu, je lui racontai les angoisses que j'avais eues pour Nelly… Je ne la quittai que fort tard, quand elle se fut endormie, et après avoir recommandé à Mavra de rester toute la nuit auprès d'elle.

Le lendemain, à neuf heures du matin, j'étais chez Natacha. Aliocha arriva en même temps que moi… pour prendre congé d'elle. Je ne dirai rien de cette entrevue, je ne veux pas raviver le souvenir de cette scène, Natacha s'était sans doute promis d'étouffer sa douleur, de paraître insouciante, gaie même, mais ses forces la trahirent. Elle serra convulsivement son amant dans ses bras, le regarda longtemps, en silence, d'un œil égaré, buvant ses paroles sans les comprendre, je crois. Aliocha lui demandait de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait, ses trahisons, ses sentiments pour Katia, son départ… par phrases entrecoupées, décousues. Les larmes le suffoquaient.

Puis, tout à coup, il la consolait, lui rappelait qu'il ne partait que pour un mois ou cinq semaines au plus, qu'il reviendrait, qu'ils se marieraient, et enfin, et surtout, qu'il serait de retour de Moscou le surlendemain, et qu'ils passeraient encore ensemble quatre journées entières ; ils ne se quittaient donc que pour un jour.

Chose étrange ! Il était parfaitement convaincu qu'il disait la vérité et qu'il reverrait Natacha le surlendemain… ! Qu'avait-il donc à tant pleurer et à se tourmenter si fort ? !

Enfin la pendule sonna onze heures. J'eus de la peine à le persuader de se mettre en route, je lui rappelai que le train partait à midi. Sur le seuil, Natacha lui fit le signe de croix sur le front, l'embrassa, se couvrit le visage de ses mains et se précipita dans sa chambre. Je fus obligé de conduire Aliocha jusqu'à la voiture, sinon il n'aurait pas manqué de rebrousser chemin et ne serait jamais parvenu à descendre l'escalier.

— Tout mon espoir est en toi, me dit-il en descendant. Cher ami, quoique j'aie eu bien des torts envers toi et que je sois indigne de ton amitié, sois pour

moi un frère jusqu'à la fin : aime-la, ne l'abandonne pas, donne-moi de ses nouvelles. Je serai de retour après demain, c'est sûr, tout à fait sûr ! mais ensuite, quand je serai reparti, tu m'écriras, n'est-ce pas ?

Je le fis monter en voiture. Après-demain ! me cria-t-il en partant ; après-demain, sans faute !

Je remontai chez Natacha le désespoir dans l'âme. Elle était debout au milieu de la chambre, les bras croisés ; ses yeux hagards semblaient ne pas me reconnaître ; ses cheveux s'étaient dénoués, son regard était farouche ; Mavra se tenait sur le seuil, folle de frayeur.

— Ah ! C'est toi ! c'est toi ! s'écria tout à coup Natacha. Te voilà maintenant resté seul ! Tu le haïssais ! Tu n'avais jamais pu lui pardonner mon amour !… Que viens-tu faire auprès de moi ? Viens-tu me consoler ? m'exhorter à retourner chez mon père qui m'a abandonnée et maudite ? Je m'y attendais, je le savais… il y a longtemps ! Je ne veux pas retourner ! non ! non !… Mol aussi, je les maudis ! Va-t'en ? … Te voir est un supplice… Va-t'en ! Va-t'en !

Dans l'état de surexcitation où elle se trouvait, ma vue la mettait hors d'elle : le mieux était de m'éloigner. Je m'assis sur la dernière marche de l'escalier et j'attendis. De temps en temps j'entr'ouvrais la porte pour interroger Mavra, qui ne faisait que pleurer.

Je restai ainsi plus d'une heure en proie au plus violent chagrin. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Natacha se précipita dans l'escalier. Elle avait l'air d'une folle. Elle avait mis son chapeau et son manteau, elle me dit plus tard qu'elle ne savait ni où elle voulait aller ni dans quel dessein.

Je n'eus pas le temps de me lever et de me dérober à sa vue, elle m'aperçut et s'arrêta comme foudroyée devant moi. Je me souvins tout à coup, me disait-elle plus tard, que j'avais pu, dans un accès de folie, te chasser, toi mon ami, mon frère, mon sauveur ! Et lorsque je te vis, pauvre ami que je venais d'offenser si cruellement, assis sur l'escalier, devant ma porte, attendant le moment où je te rappellerais ! Grand Dieu ! si tu savais ce que je ressentis alors : il me sembla qu'on m'enfonçait un poignard dans le cœur !

— Vania ! Vania ! s'écria-t-elle en tendant ses bras vers moi. C'est toi

!… et elle perdit connaissance.

Je me précipitai pour la soutenir, et je la portai dans la chambre. Lorsque je vis qu'elle ne reprenait pas ses sens, craignant qu'elle ne fut sérieusement malade, je résolus d'aller chercher mon vieux docteur, qui était ordinairement chez lui jusque vers les deux heures : je l'aurais bientôt amené ; je conjurai Mavra de ne pas quitter sa maîtresse une seconde, et je partis en toute hâte. Dieu me vint en aide ! un instant plus tard je n'aurais plus trouvé mon vieux docteur ; je le rencontrai à la porte, je le fis monter dans mon fiacre, et il n'avait pas eu le temps de se reconnaître que nous avions déjà fait la moitié du chemin.

Oui ! Dieu m'était venu en aide ! Pendant la demi-heure qu'avait duré mon absence, il s'était passé chez Natacha un événement si extraordinaire qu'il aurait pu achever de la tuer si nous avions tardé d'arriver.

Un instant après mon départ, le prince entrait chez elle ; il revenait tout droit de la gare. C'était sans doute une visite décidée d'avance et mûrement réfléchie. Natacha me raconta plus tard que, dans l'état d'agitation où elle se trouvait, l'arrivée du prince ne lui avait causé aucune surprise. Il s'était assis vis-à-vis d'elle et s'était mis à la regarder, d'un air affable et compatissant.

— Chère amie, lui avait-il dit en soupirant, je comprends votre douleur, je savais combien ce moment serait pénible ; aussi ai-je considéré comme un devoir de venir auprès de vous. Consolez-vous autant qu'il est possible par la pensée qu'en renonçant à Aliocha vous aurez fait son bonheur. Mais vous le savez mieux que moi, puisque vous vous êtes décidée de vous-même à ce généreux sacrifice…

Natacha écoutait sans comprendre et le regardait avec de grands yeux ; il lui avait pris la main et semblait éprouver un certain plaisir à la serrer dans la sienne. Natacha était dans un état d'insensibilité si grande qu'il ne lui vint pas même l'idée de la retirer.

— Vous avez compris, continua-t-il, que si Aliocha vous avait épousée, il aurait pu en venir plus tard à vous haïr ; vous avez eu assez de noble fierté pour vous l'avouer et pour prendre une résolution héroïque… mais je ne suis pas venu vous faire votre éloge. Je suis venu vous déclarer que vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi. Je compatis à votre douleur, je vous plains.

Ce n'est qu'à regret que je me suis mêlé de cette affaire ; j'ai fait mon devoir. Votre excellent et noble cœur le comprendra et me pardonnera… J'ai souffert plus que vous, peut-être…

— Assez, prince ! dit Natacha ; de grâce ! laissez-moi.

— Je ne vous ennuierai pas longtemps, répliqua-t-il ; mais je vous aime comme si vous étiez ma fille, j'espère que vous me permettrez de venir vous voir. Veuillez bien me regarder dès à présent comme un père, et soyez persuadée que je serais heureux de vous être utile, si vous vouliez bien le permettre.

— Je n'ai besoin de rien, laissez-moi, lui dit Natacha en l'interrompant.

— Vous êtes fière… Je le sais. Mais je vous parle à cœur ouvert. Quels sont vos desseins ? Que pensez-vous faire à présent ? Vous réconcilierez-vous avec votre famille ? Ce serait ce que vous pourriez faire de mieux ; mais votre père est injuste envers vous, il est plein d'orgueil, c'est un despote, je vous demande pardon de ma franchise, mais ce n'est que l'exacte vérité. Vous ne trouverez sous son toit que reproches et tourments… Il faut que vous soyez libre, indépendante, et c'est pour moi le plus sacré des devoirs de prendre soin de vous et de vous venir en aide. Aliocha m'a conjuré de ne pas vous abandonner, d'être votre ami, et il y a encore, outre moi, des gens qui vous sont sincèrement dévoués. Vous me permettrez, je l'espère, de vous présenter le comte N., un parent et le bienfaiteur de ma famille : il a énormément fait pour Aliocha, qui a toujours été plein de respect et d'amitié pour lui. C'est un homme influent, et, vu son âge, vous pourrez fort bien, quoique vous ne soyez pas mariée, le recevoir chez vous. Il pourra vous faire une position, il vous procurera une excellente place… auprès d'une de ses parentes. Il y a longtemps déjà que je lui ai franchement expliqué notre affaire, il a été touché de votre noble conduite et m'a demandé de vous être présenté le plus tôt possible… C'est un cœur d'or, sensible à tout ce qui est beau, vous pouvez m'en croire, un vieillard respectable, généreux, sachant apprécier le mérite. Tout dernièrement, dans une certaine circonstance, il a fort bien agi envers votre père…

Natacha se leva comme sous le coup d'une morsure : elle avait compris.

— Laissez-moi, laissez-moi sur-le-champ ! s'écria-t-elle.

— Mais, chère amie, vous oubliez que le comte peut être utile à votre père…

— Mon père ne veut rien avoir de vous. Laissez-moi !…

— Oh ! mon Dieu ! quelle impatience ! quelle méfiance ! Comment me la suis-je attirée ? demanda-t-il en jetant autour ne lui un regard inquiet. Dans tous les cas, continua-t-il en tirant un paquet de sa poche, vous me permettrez de vous laisser cette preuve de mon intérêt et de celui que vous porte le comte N., mon conseiller. Ce paquet contient dix mille roubles. Attendez, ma chérie, reprit-il en voyant Natacha se lever avec colère ; écoutez jusqu'au bout : vous savez que votre père a perdu son procès ; ces dix mille roubles seront une indemnité, que…

— Hors d'ici ! cria Natacha ; hors d'ici, vous et votre argent ! Je vous pénètre d'outre en outre… homme lâche et vil !

Le prince se leva pâle de colère. Il était probablement venu reconnaître la place ; il avait compté très-fort sur l'effet que produiraient ces dix mille roubles sur Natacha pauvre et abandonnée de tous… Le misérable avait plus d'une fois été chargé de missions analogues par le comte N., vieillard libertin. Il haïssait Natacha, et voyant qu'il ne réussirait pas, il changea subitement de ton.

— Vous vous emportez, ma chère ; ce n'est pas bien, dit-il ; pas bien du tout ! On vient vous offrir aide et protection, et nous relevons notre petit nez… Oubliez-vous que vous devez avoir pour moi la plus vive gratitude ? Il y a longtemps que j'aurais pu vous faire mettre dans une maison de correction, en ma qualité de père d'un jeune homme que vous avez dépravé, que vous avez dévalisé, et pourtant je n'en en ai rien fait… hé ! hé ! hé !

Nous étions dans l'antichambre. J'entendis une voix étrangère ; j'arrêtai le docteur une seconde et j'écoutai : la dernière phrase du prince, suivie d'un hideux éclat de rire, à travers lequel retentit un cri désespéré, parvint à mon oreille. J'ouvris la porte et je me jetai sur lui.

Je le souffletai et lui crachai à la face.

Il voulut riposter ; mais voyant que je n'étais pas seul, il s'enfuit, après avoir repris son paquet de billets de banque. Oui, il fit comme je le dis !

Je m'élançais à sa poursuite avec le premier objet qui me tomba sous la

main en traversant la cuisine…

Lorsque je revins dans la chambre, le docteur était en train de soutenir Natacha, qui se débattait dans une attaque de nerfs. Nous fûmes longtemps avant de pouvoir la calmer. À la fin, nous réussîmes à la mettre sur son lit : elle avait le délire.

— Docteur, est-ce grave ? demandai-je tout épouvanté.

— Attendez, répondit-il, laissez-moi réfléchir un peu… c'est assez sérieux. Ça pourrait donner une fièvre chaude… Du reste, nous allons prendre nos mesures…

Mais il m'était venu une autre idée. Je suppliai le médecin de rester encore deux ou trois heures auprès de la malade ; il me promit de ne pas la quitter, et je courus chez moi.

Nelly était assise dans un coin, morne et agitée ; elle me regarda avec surprise : je devais en effet avoir l'air étrange.

Je m'assis sur le canapé, l'attirai à moi et l'embrassai avec effusion. Elle rougit.

— Chère enfant, lui dis-je, veux-tu être un sauveur pour nous ? Veux-tu nous sauver tous ?

Elle me regarda tout anxieuse.

— Nelly, nous n'avons plus d'espoir qu'en toi ! Il y a un père, tu l'as vu, tu le connais, qui a maudit sa fille ; hier il est venu te demander d'aller chez lui et de lui en tenir lieu. Maintenant, cette fille (et tu m'as dit que tu l'aimais !) est abandonnée de celui pour qui elle avait quitté son père, c'est le fils du prince, de cet homme qui est venu ici un soir et devant lequel tu t'es enfuie. Tu ne l'as pas oublié, n'est-ce pas ? tu en fus malade ce jour-là et le lendemain… Tu le connais, n'est-ce pas, ce méchant homme ?

— Oui, répondit Nelly. Elle tressaillit et devint toute pâle.

— C'est un homme méchant ; il hait Natacha, parce que son fils voulait l'épouser. Aliocha est parti aujourd'hui, et une heure après, le père était déjà chez Natacha, il l'a insultée et l'a menacée de la faire mettre en prison, il a ri et s'est moqué d'elle. Me comprends-tu, Nelly ?

Ses yeux noirs étincelèrent ; mais presque aussitôt elle baissa la tête.

— Je comprends, dit-elle si bas que je l'entendis à peine.

— Natacha est seule et malade ; je l'ai laissée avec notre docteur, et je suis accouru auprès de toi. Viens, Nelly ! nous irons chez le père de Natacha : tu ne l'aimes pas, tu as refusé d'aller dans sa maison ; mais nous irons ensemble. Nous entrerons, et je lui dirai que tu consens à leur tenir lieu de fille. Le vieillard est malade, parce qu'il a maudit Natacha et parce que le père d'Aliocha l'a mortellement offensé. Il ne veut pas entendre parler de sa fille, et pourtant il l'aime, et il voudrait se réconcilier avec elle, je le sais, j'en suis sûr !… M'écoutes-tu, Nelly ?

— Oui, j'écoute, répondit-elle toujours à voix basse.

Pendant que je parlais, je ne pouvais retenir mes larmes.

— Crois-tu que ce que je te dis est vrai ?

— Oui.

— Eh bien ! je te conduirai chez eux, tu seras bien reçue ; ils te caresseront et t'adresseront des questions. Je ferai alors tourner la conversation de manière qu'ils t'interrogent sur ta vie passée, sur ta mère, sur ton grand-père. Tu leur raconteras tout, comme tu me l'as raconté, simplement et sans rien cacher. Tu leur raconteras comment ta mère a été abandonnée par un homme méchant, comment elle est morte dans le sous-sol de la maison Boubnow, comment vous alliez ensemble, ta mère et toi, par les rues demandant l'aumône, ce qu'elle te disait, ce qu'elle t'a demandé de faire alors qu'elle se mourait… Tu parleras .aussi de ton grand-père ; tu diras qu'il n'a pas voulu par donner à ta mère et comment elle t'a envoyée chez lui à l'heure de la mort, afin qu'il vint lui pardonner, comment il a refusé… et comment elle est morte. Tu leur diras tout cela. Et à mesure que tu le raconteras, le vieillard le ressentira dans son cœur. Il sait que sa fille est seule, humiliée et offensée sans secours, sans défense, en butte aux insultes de son ennemi. Il le sait… Nelly ! Viens la sauver ! Veux-tu ?….

— Oui, répondit-elle. Sa respiration était pénible, et elle me regardait d'un regard étrange, fixe et pénétrant, qui, je le sentis, contenait un reproche.

Je la pris par la main, et nous sortîmes. Il était deux heures de l'après-midi, le temps était couvert ; l'atmosphère était chaude et lourde. On entendait au loin les premiers grondements du tonnerre du printemps, et le vent soulevait la poussière des rues.

Nous montâmes en fiacre. Nelly garda le silence tout le long du chemin ; elle me regardait de temps en temps de ce même regard étrange et scrutateur. Sa poitrine était agitée, et j'entendais son petit cœur qui battait si fort qu'on aurait dit qu'il voulait s'échapper.

VII

Les Ikhméniew étaient seuls comme d'habitude ; le mari, agité et malade, était à demi couché sur un lit de repos, un mouchoir attaché autour du front. Sa compagne, assise auprès de lui, lui mouillait les tempes avec du vinaigre ; son regard anxieux et plein de souffrance ne le quittait pas un instant, et le vieillard, que cette sollicitude semblait inquiéter et ennuyer, se renfermait dans le silence le plus opiniâtre. Notre arrivée leur causa une vive surprise : Anna Andréievna parut même effrayée, comme si elle s'était tout à coup sentie prise en faute.

— Je vous amène ma Nelly, dis-je en entrant. Elle s'est ravisée : elle désire rester dans votre maison. Je vous demande de l'accueillir et de l'aimer…

Ikhméniew me jeta un regard méfiant ; je devinai qu'il -était au courant de tout ce qui s'était passé, et qu'il savait Natacha seule, abandonnée, délaissée, insultée peut-être.

Il nous regardait tour à tour d'un œil scrutateur, cherchant à pénétrer le secret motif de notre arrivée. Nelly tremblante baissait la tête et ne risquait que de temps à autre un regard craintif autour d'elle, comme un oiseau qui vient d'être pris.

Anna Andréievna ne fut pas longtemps à se reconnaître ; elle courut à Nelly, l'embrassa, et lui fit toutes sortes d'amitiés et de caresses ; puis émue jusqu'aux larmes, elle la fit asseoir auprès d'elle et la tint tendrement serrée contre elle ; l'enfant lui jetait à la dérobée des regards pleins de curiosité et de surprise.

Mais quand elle l'eut bien embrassée et caressée, la bonne femme ne sut plus que faire et se tourna vers moi dans une attente naïve. Nicolas Serguiévitch, tout renfrogné, semblait avoir deviné pourquoi j'avais amené Nelly. Il s'aperçut que je remarquais sa mine mécontente et son front ridé par la mauvaise humeur, il y porta la main et me dit d'une voix cassée :

— La tête me fait mal, Vania.

Nous restâmes un moment assis sans rien dire, et je cherchais une parole pour mettre fin à cette scène muette. Un gros nuage noir assombrissait le côté du ciel sur lequel donnaient les fenêtres, et nous étions dans une demi-obscurité. Un coup de tonnerre retentit.

— Il tonne de bonne heure cette année, dit Ikhméniew ; c'est rare ; pourtant je me souviens qu'en 37 nous avons eu un orage encore plus tôt.

— Anna Andréievna soupira à cette réminiscence.

— Faut-il faire préparer la bouilloire ? demanda-t-elle. Personne ne répondit à sa question ; elle se retourna vers Nelly.

— Comment t'appellerons-nous, ma petite colombe ? lui demanda-t-elle.

— Nelly, répondit l'enfant sans lever les yeux. Le regard du vieillard ne la quittait pas.

— Cela veut dire Hélène, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Nelly.

— Ma sœur Prascovie avait une nièce qui se nommait Hélène, dit Ikhméniew ; nous l'appelions aussi Nelly.

— Ainsi, petite chérie, tu n'as plus ni père, ni mère, ni personne, reprit Anna Andréievna.

— Non, dit Nelly, je n'ai personne.

— C'est ce que l'on m'a dit. Depuis quand ta mère est-elle morte ?

— Il n'y a pas longtemps.

— Chère petite colombe ! tu n'as plus personne ?poursuivit la bonne vieille en regardant l'enfant avec compassion, pendant que son mari tambourinait avec ses doigts sur la table.

— Sa mère était étrangère, n'est-ce pas, Ivan Pétrovitch ? me demanda-t-elle avec hésitation.

Nelly leva les yeux sur moi. Sa respiration était pénible et inégale.

— Sa mère, Anna Andréievna, dis-je comme introduction, sa mère était fille d'un Anglais et d'une Russe. Nelly est née à l'étranger.

— Sa mère était-elle allée à l'étranger avec son mari ? demanda Anna Andréievna.

À la rougeur qui couvrit subitement les joues de Nelly, la bonne vieille vit qu'elle avait effleuré une question délicate, qu'elle avait donné dans un

guêpier.

Son mari lui jeta un regard sévère qui la fit tressaillir, puis il se tourna vers la fenêtre.

— Sa mère a été trompée par un homme lâche et méchant, dit-il tout à coup en s'adressant à sa femme. Elle s'était enfuie avec lui de la maison paternelle et lui avait remis l'argent qu'elle avait emporté en partant et qui appartenait à son père ; son amant, après avoir obtenu cet argent à force de ruse et de mauvaise foi, l'avait emmenée à l'étranger, où il l'avait volée et abandonnée. Un homme de cœur la secourut et ne la délaissa pas jusqu'au moment où il mourut, il y a deux ans. La pauvre malheureuse voulut alors retourner chez son père. N'est-ce pas ainsi que tu m'as raconté, Vania ? demanda-t-il.

Nelly, en proie à la plus grande émotion, se leva et fit quelques pas dans la direction de la porte.

— Viens auprès de moi, Nelly, dit le vieillard en lui tendant enfin la main. Assieds-toi ici, près de moi. Il se pencha sur elle, la baisa au front et se mit à lui passer la main sur les cheveux. Nelly était toute tremblante, mais elle se fit violence. Anna Andréievna, remplie de joie et d'espoir, regardait son mari, qui s'était enfin laissé attendrir et caressait l'orpheline.

— Je sais, Nelly, que cet homme méchant et perverti a perdu ta mère ; je sais qu'elle aimait son père et qu'elle le respectait, reprit-il en proie à une violente émotion. Il continuait à caresser l'enfant en prononçant ces paroles, qu'il nous jeta comme une sorte de défi. Une légère rougeur colorait ses joues pâles jusqu'alors, et il évitait nos regards.

— Maman aimait grand-papa plus que grand-papa ne l'aimait, dit Nelly d'une voix sourde.

— Qu'en sais-tu ? demanda vivement le vieillard, qui ne se maîtrisait pas aussi bien que l'enfant.

— Je le sais : il n'a pas voulu revoir maman… il l'a chassée… reprit Nelly d'une voix saccadée.

Nicolas Serguiévitch voulut répliquer ; il aurait dit, sans doute, que le grand-père avait eu ses raisons de ne pas accueillir sa fille ; mais il nous regarda et se tut.

—— Où demeuriez-vous lorsque ton grand-papa a refusé de vous prendre chez lui ? demanda Anna Andréievna, qui voulait à tout prix que l'entretien continuât.

— À notre arrivée, nous avons longtemps cherché grand-papa, sans pouvoir le trouver, répondit Nelly. Autrefois il était très-riche, il avait même voulu établir une fabrique ; mais alors il était très-pauvre, parce que celui avec qui maman était partie lui avait pris tout l'argent de grand-papa et ne le lui avait pas rendu. C'est maman qui me l'a dit…

— Hem !… fit le vieillard.

— Elle m'a dit aussi, poursuivit Nelly qui s'animait de plus en plus et qui, tout en s'adressant à Anna Andréievna, semblait vouloir répondre à Nicolas Serguiévitch, elle m'a dit que grand-papa était extrêmement fâché contre elle, qu'elle avait tous les torts, qu'elle était bien coupable envers lui et qu'elle n'avait plus personne au monde, excepté lui. Pendant qu'elle me disait cela, elle ne cessait de pleurer… « Il ne me pardonnera pas, à moi, disait-elle quand nous étions en route pour revenir ici ; mais peut-être que, lorsqu'il t'aura vue, il t'aimera et me pardonnera à cause de toi. » Maman m'aimait beaucoup, elle ne cessait de m'embrasser en me disant cela ; elle avait horriblement peur d'aller chez grand-papa. Elle priait pour lui et m'avait aussi appris à le faire ; elle me racontait toutes sortes de choses du temps où elle demeurait encore avec lui ; grand-papa l'aimait alors plus que tout au monde. Elle jouait du piano ou lui faisait la lecture des soirées entières, et grand-papa l'embrassait et lui faisait des cadeaux… il aimait beaucoup lui faire des surprises, et une fois même ils avaient eu une querelle parce que maman avait su d'avance quel cadeau il lui ferait ; elle avait envie d'avoir des boucles d'oreilles, et grand-papa s'amusait à lui faire croire qu'il lui donnerait une broche. Quand il apporta les boucles d'oreilles et qu'il s'aperçut que maman savait déjà ce que c'était, il se fâcha et ne lui parla plus jusqu'au dîner ; mais après cela, ce fut lui qui alla l'embrasser et lui demanda pardon…

Nelly se laissait entraîner par son récit ; ses joues maigres étaient rouges et brûlantes.

La pauvre mère avait dû parler bien des fois à sa petite Nelly de cet

heureux temps, de ces jours de bonheur ! et lorsque, assise dans le caveau noir et malsain qui lui servait de demeure, elle tenait embrassée et couvrait de baisers sa fille, la seule consolation qui lui fût restée, et qu'elle pleurait sur elle, elle ne se doutait sans doute pas combien ses récits trouvaient d'écho dans le cœur impressionnable et trop tôt développé de son enfant malade.

Tout à coup Nelly sembla s'apercevoir qu'elle s'était laissé emporter par ses souvenirs ; elle regarda avec inquiétude autour d'elle et se tut. Le vieillard fronça les sourcils et se remit à tambouriner sur la table. Une larme brillait à l'œil d'Anna Andréievna.

— À notre arrivée ici, maman était très-malade, reprit Nelly d'une voix sourde ; elle avait des douleurs à la poitrine ; nous avions loué un coin dans un sous-sol.

— Grand Dieu ! malade comme elle l'était ! s'écria Anna Andréievna.

— Maman était très-pauvre, poursuivit Nelly, s'animant de plus en plus ; elle me disait que ce n'est pas un péché que d'être pauvre, mais que c'est un péché d'être riche et de faire du tort aux autres… et de les offenser… et que Dieu la punissait…

— Est-ce à Vassili-Ostrow, chez la Boubnow, que vous demeuriez ? demanda le vieillard en se tournant vers moi et en affectant un ton indifférent.

— Non… nous avons d'abord demeuré dans la Mestchanskaïa, un sous-sol humide et sombre, et maman y tomba gravement malade ; cependant elle pouvait encore se lever. Il y avait encore une vieille femme qui demeurait avec nous, la veuve d'un capitaine, et puis aussi un ancien employé, un vieux qui était toujours ivre et faisait du tapage toutes les nuits. J'avais horriblement peur, maman me prenait dans son lit et me serrait dans ses bras ; elle était toujours à trembler quand il criait et jurait. Une fois il voulait battre la veuve du capitaine, qui était si vieille qu'elle marchait avec un bâton ; maman prit sa défense, alors il frappa maman et moi, je me jetai sur lui… Elle s'arrêta suffoquée par l'émotion.

— Seigneur, mon Dieu ! s'écria Anna Andréievna qui n'avait pas cessé de regarder l'enfant et avait suivi ce récit avec un vif intérêt.

— Maman me prit par la main, poursuivit Nelly, et nous sortîmes, nous marchâmes jusqu'à la nuit par les rues. Maman ne cessait de pleurer. Nous

n’avions rien mangé et j’étais bien fatiguée. Maman se parlait tout le temps à elle-même, et elle me disait : « Sois pauvre, Nelly, et quand je serai morte, n’écoute personne, n’écoute rien. Ne va chez personne ; reste seule et travaille ; si tu ne trouves pas d’ouvrage, va demander l’aumône, mais ne va pas chez eux. » À la tombée de la nuit, au moment où nous passions par une grande rue, maman se mit tout à coup à crier : « Azor ! Azor ! » et un grand chien tout pelé courut à nous en aboyant et en sautant. Maman poussa un cri et tomba à genoux devant un grand vieillard qui marchait en s’appuyant sur une canne et la tête penchée vers la terre : c’était grand-papa. Il était extrêmement maigre, ses habits étaient vieux et usés… C’était la première fois que je le voyais. Il fut aussi effrayé que maman quand il la vit à genoux devant lui ; il la repoussa, frappa de sa canne les dalles du trottoir et s’éloigna avec précipitation. Azor continuait d’aboyer et de lécher les mains et le visage de maman ; puis il courut après grand-papa, et le tira par le pan de son habit pour le foire revenir sur ses pas ; grand-papa lui donna un coup avec sa canne. Azor revint encore une rois, mais grand-papa l’appela, et il partit en aboyant et en hurlant. Maman était tombée, je crus qu’elle était morte, la foule s’était rassemblée autour de nous, et des sergents de ville arrivèrent. Ils m’aidèrent à la relever, et quand elle fut debout, elle regarda autour d’elle et me laissa l’emmener à la maison ; la foule nous regarda partir, et quelques-uns s’en allaient en branlant la tête…

Nelly s’arrêta pour respirer. Elle était pâle comme un linge ; mais il y avait quelque chose de résolu dans son regard ; on voyait qu’elle était décidée à aller jusqu’au bout, à tout dire, et son visage avait pris une expression de défi.

— Il n’y a rien d’étonnant à cela, grommela Nicolas Serguiévitch d’une voix sourde et irritée ; ta maman l’avait cruellement offensé, il était en droit de…

— C’est aussi ce que me disait maman, répliqua vivement Nelly ; pendant que nous retournions à la maison, elle me disait : Nelly ! c’est ton grand-papa, j’ai de grands torts envers lui ; il m’a maudite, et à présent Dieu me punit. Toute la soirée et les jours suivants elle ne fit que me répéter cela, et lorsqu’elle parlait, on aurait dit qu’elle n’avait plus son bon sens…

— Avez-vous alors changé de logement ? demanda Anna Andréievna, en s'essuyant les yeux.

— Pendant la nuit, maman fut très-malade ; la veuve du capitaine trouva à nous loger chez la Boubnov ; le surlendemain nous déménagions tous les trois, maman resta trois semaines au lit, et c'est moi qui la soignais. Comme nous n'avions pas du tout d'argent, la veuve du capitaine nous aidait, et Ivan Alexandrovitch aussi.

— C'est le fabricant de cercueils, dis-je en guise d'explication.

— Quand maman put quitter le lit et un peu se promener dans la chambre, elle se mit à me parler d'Azor.

La petite s'arrêta. Ikhméniew sembla éprouver une sorte de soulagement de ce que la conversation passait sur Azor.

— Qu'est-ce qu'elle te dit d'Azor ? demanda-t-il en se courbant sur son fauteuil, comme s'il eût voulu cacher son visage.

— Pendant qu'elle était malade, même dans le délire, elle ne cessait de me parler de grand-papa ; quand elle commença d'aller mieux, elle se mit à me raconter sa vie d'autrefois… et c'est alors qu'elle me parla d'Azor ; elle l'avait acheté un jour à des enfants qui allaient le jeter dans la rivière ; maman leur donna de l'argent et prit le chien. Grand-papa le trouva drôle et rit beaucoup quand il le vit. Quelque temps après, Azor s'enfuit, et maman pleura tant que grand-papa en fut effrayé et promit cent roubles de récompense à celui qui le retrouverait. Le troisième jour on le ramena, grand-papa donna les cent roubles ; Azor avait appartenu à des comédiens ambulants qui lui avaient appris à faire le beau, à porter un singe sur le dos ; il faisait l'exercice avec un fusil, et savait encore beaucoup d'autres choses… Lorsque maman s'en alla de chez grand-papa, Azor resta avec lui, et il l'emmenait toujours quand il sortait, et lorsque maman l'aperçut dans la rue, elle pensa aussitôt que grand-papa devait aussi être là…

Ikhméniew, qui avait sans doute compté sur Azor pour faire diversion, était retombé dans son mutisme.

— Et depuis lors, n'as-tu pas revu ton grand-père ? demanda Anna Andréievna.

— Oh ! si. Lorsque maman commença à aller mieux, je le rencontrai une

seconde fois. J'allai acheter du pain ; tout à coup j'aperçus Azor, je regardai l'homme qu'il suivait et je reconnus grand-papa. Je me serrai contre le mur pour le laisser passer ; il me regarda longtemps, longtemps, j'eus peur de lui ; il passa à côté de moi et s'en alla. Azor me reconnut et se mit à sauter autour de moi et me lécha les mains. Je courus à la maison, et en me retournant je vis grand-papa qui entrait dans la boutique. Je me dis que sans doute il allait prendre des informations, et j'en fus j encore plus effrayée : je ne dis rien à maman pour ne pas ' la rendre de nouveau malade.

Le lendemain, je dis que j'avais mal à la tête pour n'avoir pas besoin d'aller à la boutique ; le surlendemain, je courus à toutes jambes, et je ne rencontrai personne. Le quatrième jour, comme je tournais le coin de la rue, je vis grand-papa devant moi, et Azor avec lui. Je m'enfuis dans une ruelle et j'entrai dans la boutique par la porte de derrière ; mais, au moment où je sortais, je me heurtai de nouveau à lui, et cette fois je fus si effrayée que je m'arrêtai, incapable de faire un pas. Grand-papa resta de nouveau longtemps à me regarder, puis il me passa la main sur la tête pour me caresser, et me prenant par la main, il m'emmena avec lui ; Azor nous suivait en agitant la queue. Je m'aperçus alors que grand-papa marchait tout courbé, en s'appuyant tout le temps sur son bâton, et que ses mains tremblaient. Il me conduisit à l'étalage d'un marchand en plein vent et m'acheta un coq et un poisson en pain d'épice, quelques bonbons et une pomme ; quand il ouvrit son porte-monnaie, ses mains tremblaient si fort qu'il laissa tomber une pièce de cinq kopecks ; je la ramassai et la lui présentai. Il m'en fit cadeau, et après m'avoir donné ce qu'il m'avait acheté, il passa sa main sur mes cheveux et s'éloigna sans m'avoir rien dit cette fois non plus.

Je racontai à maman ce qui venait de m'arriver ; elle ne voulut d'abord pas me croire ; puis elle se réjouit beaucoup et me fit différentes questions ; elle m'embrassait, pleurait, et lorsque j'eus fini de raconter, elle me dit que je ne devais plus avoir peur de lui, qu'il avait commencé à me prendre en affection et que sans doute il était venu tout exprès pour me voir ; enfin, elle me recommanda d'être gentille et caressante envers lui.

Le lendemain fut un jour de pluie. Maman m'envoya plusieurs fois pendant la matinée, quoique je lui eusse dit que grand-papa ne venait que sur

le soir ; elle me suivait de loin et se tenait cachée derrière l'angle d'une maison ; il en fut de même le jour suivant ; mais grand-papa ne vint pas. La pluie n'avait pas cessé : maman prit froid et fut de nouveau obligée de garder le lit.

Le huitième jour, grand-papa revint : il m'acheta de nouveau un poisson et une pomme, et comme les autres fois il ne me dit pas un mot. Quand il m'eut quittée, je le suivis tout doucement ; je voulais savoir où il demeurait pour le dire à maman. J'allais derrière lui, de l'autre côté de la rue, et il ne s'en aperçut pas. Il demeurait très-loin, non pas dans la maison où il a demeuré depuis, mais dans une autre rue, aussi dans une grande maison, au quatrième. Il était tard lorsque j'arrivai à la maison ; maman, qui ne savait pas ce que j'étais devenue, était très-inquiète. Quand je lui eus raconté ce que j'avais fait elle fut bien contente, et dit qu'elle irait chez grand-papa le lendemain matin ; mais le lendemain matin elle réfléchit, réfléchit et eut peur d'y aller ; cela dura trois jours ; à la fin elle renonça à cette idée, elle m'appela et me dit : Nelly, je suis trop malade pour aller chez grand-papa ; mais je lui ai écrit ; va lui porter cette lettre. Tu le regarderas pendant qu'il la lira, tu remarqueras bien ce qu'il dira et ce qu'il fera : ensuite tu te mettras à genoux devant lui et tu lui demanderas de pardonner à ta mère… Elle pleurait en me faisant ces recommandations ; elle me fit agenouiller auprès d'elle devant l'image, pria Dieu et fit le signe de la croix sur mon front ; malgré qu'elle fût malade, elle voulut m'accompagner jusque dans la rue et me suivit longtemps des yeux.

Je trouvai la porte ouverte. Grand-papa était assis à sa table et mangeait un morceau de pain sec. Azor le regardait manger en agitant la queue. Les fenêtres de sa chambre d'alors étaient toutes petites ; pour meubles il n'y avait qu'une table et une chaise. Quand il me vit, il fut effrayé et se mit à trembler de tous ses membres. J'eus peur aussi, et, sans dire un mot, je m'approchai de la table et je mis ma lettre dessus. Il ne ne l'eut pas plus tôt vue qu'il entra en colère ; il se leva brusquement, saisit son bâton et le leva au-dessus de ma tête ; mais il ne me battit pas. Il me conduisit sur le palier et me poussa dehors. Je n'avais pas encore eu le temps de descendre les premières marches de l'escalier qu'il rouvrit la porte et me jeta la lettre sans

l’avoir décachetée. Je retournai à la maison et racontai tout à maman, qui se mit de nouveau au lit.

VIII

En ce moment, le récit de Nelly fut interrompu par un violent coup de tonnerre, et de grosses gouttes de pluie vinrent fouetter les vitres. Nous nous trouvâmes tout à coup dans une obscurité complète, et Anna Andréievna se signa tout effrayée. Il y eut un moment de plus profond silence.

— Ça ne durera pas longtemps, dit Ikhméniew, qui s'était approché de la fenêtre ; puis il se mit à marcher de long en large par la chambre. Nelly, en proie à une agitation excessive, suivait des yeux tous ses mouvements en même temps qu'elle évitait mon regard.

— Continue, dit le vieillard, après s'être remis dans son fauteuil.

— Oui, oui ! continue, ma petite colombe, ajouta Anna Andréievna.

Nelly regarda toute timide autour d'elle.

— Ne l'as-tu plus revu ? demanda Ikhméniew.

— Je ne le revis pas pendant trois semaines, dit Nelly reprenant son récit. L'hiver était venu, et il avait neigé. Je le rencontrai de nouveau au même endroit, et je fus bien contente… car maman se désolait de ce qu'il ne venait plus. Aussitôt que je le vis, je courus de l'autre coté de la rue, pour lui faire voir que je le fuyais. Je me retournai et je le vis d'abord hâter le pas, puis courir pour me rattraper, en m'appelant : Nelly, Nelly ! Azor courait après lui. Grand-papa me fit peine, et je m'arrêtai. Il s'approcha, me prit par la main et m'emmena avec lui ; mais quand il vit que je pleurais, il s'arrêta, me regarda et se baissa pour m'embrasser. Il s'aperçut alors que mes souliers étaient troués et me demanda si je n'en avais point d'autres. Je lui dis que maman n'avait pas du tout d'argent, et que les maîtres du logement où nous demeurions nous nourrissaient par pitié. Il ne répondit rien, mais il me conduisit au marché, m'acheta des souliers qu'il me fit mettre, et puis il m'emmena chez lui ; en route, il entra dans une boutique et m'acheta un gâteau et des bonbons, et quand nous fûmes arrivés, il me dit de les manger et me regarda faire. Azor mit sa patte sur la table pour me demander du gâteau, je lui en donnai. Cela amusa grand-papa, qui m'attira à lui, me pressa la main

sur la tête et me demanda si j'avais appris quelque chose. Je lui dis ce que je savais, et il me commanda de venir chez lui tous les jours, à trois heures, prendre des leçons de lui.

Puis il m'ordonna de me tourner du côté de la fenêtre et de ne pas regarder en arrière jusqu'à ce qu'il me le dit. Je me tins comme il avait ordonné ; mais je tournai tout doucement la tête, et je vis qu'il décousait un coin de son oreiller et en retirait de l'argent. Il me donna quatre roubles en disant : « C'est pour toi seule. » Je les pris d'abord, mais après avoir réfléchi un peu je lui dis : « Si c'est pour moi seule, je ne les prendrai pas. » Il se fâcha et me dit : « Prends-les comme tu voudras et va-t'en », et il me laissa partir sans m'avoir embrassée.

Maman allait toujours plus mal ; un étudiant qui venait quelquefois chez le fabricant de cercueils la soignait et lui prescrivait des médecines.

Sur l'ordre de maman, je commençai à aller voir plus souvent grand-papa. Il m'avait acheté un Nouveau Testament et un livre de géographie, et me les faisait apprendre ; il me donnait des explications sur les différents pays et leurs habitants, sur les mers, sur les temps anciens, comment Jésus-Christ a pardonné aux hommes. Il était très-content lorsque je lui faisais quelque question ; il me racontait toutes sortes de choses et me parlait beaucoup du bon Dieu. Il y avait des jours où il ne me faisait pas étudier, et alors je jouais avec Azor, qui m'avait pris en amitié. Je le faisais sauter par-dessus un bâton, et grand-papa riait et me faisait des caresses. Mais il riait rarement : il avait des jours où, après avoir beaucoup parlé, il se taisait tout à coup et restait immobile, comme s'il eût été endormi, quoiqu'il eut les yeux ouverts ; il restait ainsi jusqu'à ce qu'il fît nuit, et alors il se levait effrayant, si vieux, si vieux… D'autres jours je le trouvais assis dans son fauteuil, réfléchissant et n'entendant rien, Azor couché à ses pieds. J'attendais, j'attendais, je toussais : il ne me jetait pas un regard, et je m'en allais. Quand j'arrivais auprès de maman qui m'attendait, je me mettais près de son lit, je lui racontais ce qui avait eu lieu, et la nuit venait que nous étions encore, moi à raconter et elle à écouter ce que je lui disais de grand-papa : ce qu'il avait fait ce jour-là, quelles histoires il m'avait racontées et quelle leçon il m'avait donné à apprendre. Je lui parlais d'Azor, je lui disais qu'il faisait des tours et que

grand-papa riait ; alors elle était toute joyeuse, elle riait aussi et me faisait recommencer, puis elle se mettait à prier Dieu.

Je me disais constamment : D'où vient que maman aime tant grand-papa et que lui ne l'aime pas ? et la fois suivante je lui dis que maman l'aimait beaucoup. Il m'écouta jusqu'au bout, mais il était tout fâché ; quand je vis qu'il se taisait, je lui demandai comment il se faisait que maman l'aimait tant, qu'elle demandait chaque jour de ses nouvelles, tandis que lui ne s'informait jamais d'elle. Il se mit en colère et me chassa ; je restai un moment derrière la porte, il ouvrit tout à coup et me rappela ; il était toujours fâché et ne disait mot.

Un moment après, nous lûmes ensemble le Nouveau Testament, et je lui demandai pourquoi, puisque Jésus-Christ avait dit que nous devions nous aimer les uns les autres et nous pardonner les uns aux autres, il ne voulait pas, lui, pardonner à maman. Il se leva brusquement, criant que c'était elle qui m'avait appris cela ; il me poussa dehors une seconde fois et me défendit de revenir. Je lui répondis que moi-même je ne voulais plus remettre le pied chez lui, et je m'en allai… Le lendemain, il avait quitté son logement…

— J'avais bien dit que la pluie ne durerait pas longtemps, dit Nicolas Serguievitch en se tournant vers moi ; regarde, Vania, voilà de nouveau le soleil.

Anna Andréievna regardait son mari avec une perplexité excessive. Soudain l'indignation brilla dans les yeux de la bonne vieille jusqu'alors douce et pleine d'effroi, Elle prit Nelly par la main et la fit asseoir sur ses genoux.

— Continue, mon petit ange, dit-elle ; viens, je t'écouterai, moi… Que ceux dont le cœur est dur et cruel…

Les larmes l'empêchèrent d'achever. Nelly m'interrogea du regard, car dans sa frayeur elle ne savait ce qu'elle devait faire. Le vieillard me regarda et haussa les épaules.

— Continue, dis-je à Nelly.

— Je restai trois jours sans aller chez grand-papa, dit-elle en reprenant son récit ; maman était plus mal, nous n'avions pas d'argent pour acheter de la médecine, et nous n'avions rien mangé, car les gens chez qui nous

demeurions n'avaient rien non plus et nous reprochaient de vivre à leurs dépens. Le matin du troisième jour, je me levai et m'habillai ; maman me demanda où je voulais aller, et je lui répondis : Chez grand-papa, lui demander de l'argent. Elle se réjouit beaucoup, car j'avais dit que je ne voulais plus aller chez lui, malgré qu'elle pleurât et fit son possible pour me persuader d'y retourner. J'allai, et ayant appris qu'il avait déménagé, je cherchai sa nouvelle demeure. Quand il me vit, il se leva brusquement et s'avança en frappant du pied ; sans perdre un instant, je lui dis : « Maman est très-malade, il faut cinquante kopecks pour la médecine, et nous n'avons rien à manger. » Il se mit à crier, me poussa dehors et ferma sa porte au verrou, Mais je lui criai que je resterais devant la porte, assise sur l'escalier, et que je ne m'en irais pas ayant qu'il m'eût donné de l'argent. Au bout d'un moment, il ouvrit, me vit et referma la porte. Il se passa ensuite beaucoup de temps, il ouvrit de nouveau et me retrouva toujours là : il s'enferma encore. Cela se répéta beaucoup de fois. Enfin, il sortit avec Azor, ferma sa porte, passa à côté de moi et partit sans me rien dire. Je ne lui parlai pas non plus et continuai de rester assise sur l'escalier. Cela dura jusqu'à la nuit.

— Ma douce petite colombe, s'écria Anna Andréievna, il devait faire bien froid dans l'escalier.

— J'étais en pelisse.

— Même en pelisse !… pauvre chérie ! combien tu as souffert ! Et ton grand-papa…

Un tremblement nerveux agita les lèvres de Nelly ; mais elle fit un effort surhumain et parvint à étouffer ses larmes.

— Il faisait nuit quand il rentra ; il se heurta contre moi en montant et cria : Qui est là ? Je répondis que c'était moi. Il me croyait sans doute partie depuis longtemps et resta un long moment debout devant moi. Tout à coup il se mit à frapper avec sa canne, courut ouvrir sa porte, et une minute après il m'apporta de la monnaie de cuivre, des pièces de cinq kopecks qu'il jeta sur le palier. « Tiens, cria-t-il, prends : c'est tout ce qui me restait, et dis à ta mère.. que je la maudis. » Puis il referma sa porte. Les pièces avaient roulé dans l'escalier ; je me mis à les chercher : il comprit sans doute qu'elles avaient roulé de tous côtés et qu'il me serait difficile de les trouver dans

l'obscurité ; il sortit avec sa chandelle, et je les eus bien vite ramassées. Il m'aida aussi, me dit qu'il y avait en tout soixante-dix kopecks et s'en alla. Lorsque j'arrivai à la maison, je donnai l'argent à maman et lui racontai ce qui était arrivé ; elle se trouva encore plus mal, et moi-même je fus malade toute la nuit, ainsi que le lendemain ; je ne pensais qu'à une seule chose ; j'étais fâchée contre lui, et quand je vis maman endormie, je sortis dans la rue, j'allai du côté où il demeurait et, avant d'y arriver, je m'arrêtai sur le pont. C'est alors que vint à passer celui…

— Il s'agit d'un certain Archipow dont je vous ai déjà parlé, Nicolas Serguiévitch ; le même qui était chez la Boubnow avec le jeune marchand et qui y fut roué de coups. Nelly le voyait alors pour la première fois… Continue, Nelly.

— Je l'arrêtai et le priai de me donner un rouble ; il me regarda et me fit répéter ma demande, après quoi il se mit à rire et me dit de le suivre. Je ne savais si je devais aller ou non, lorsque tout à coup un monsieur âgé, avec des lunettes d'or, qui m'avait entendue demander un rouble, voulut savoir pourquoi il me fallait justement autant. Je lui répondis que maman était malade et que cet argent était pour lui acheter de la médecine. Il s'informa de notre adresse, qu'il inscrivit, et me donna un rouble. J'entrai dans une boutique et je le changeai ; j'enveloppai trente kopecks dans du papier, je gardai les soixante-dix autres serrés dans mes mains, et j'allai chez grand-papa. Lorsque j'arrivai chez lui, j'ouvris la porte, je m'arrêtai sur le seuil, et lui jetai de toutes mes forces les grosses pièces de cuivre, qui roulèrent sur le plancher.

— Voilà votre argent ! lui dis-je ; tenez, reprenez-le : maman n'a pas besoin de votre argent, puisque vous la maudissez ! Puis je fermai violemment la porte et m'enfuis en courant.

Les yeux de l'enfant étincelaient, et elle lança au vieux Ikhméniew un regard naïvement provocateur.

— Tu as bien fait ! dit Anna Andréievna, en évitant de regarder son mari et en serrant Nelly avec force ; il l'avait mérité, son grand-papa, il était méchant et cruel…

— Hem ! fit Nicolas Serguiévitch.

— Et après ? raconte vite ce qui arriva ensuite, dit Anna Andréievna tout impatiente.

— Je ne retournai plus chez grand-papa, et lui aussi cessa de venir, répondit Nelly.

— Et comment avez-vous fait ensuite, ta mère et toi ? Ah ! pauvres gens !

Maman allait toujours plus mal ; elle ne se levait que très-rarement, reprit Nelly d'une voix émue. Nous n'avions plus d'argent, j'allai mendier avec la veuve du capitaine. Nous allions de maison en maison, arrêtant les braves gens dans la rue et demandant la charité. Cette femme me disait qu'elle n'était pas une mendiante, qu'elle avait des papiers comme quoi son mari avait été capitaine et qu'elle était pauvre. Elle montrait ces papiers, et on lui donnait de l'argent. Elle m'assurait qu'il n'y a rien de honteux à demander à tout le monde ; j'allais avec elle, et nous existions de ce que l'on nous donnait. Maman le sut par les gens avec qui nous demeurions qui lui reprochèrent d'être une mendiante. La Boubnow vint aussi la trouver et lui proposa de me laisser aller chez elle, plutôt que de m'envoyer mendier. Déjà auparavant elle avait apporté de l'argent, et maman ayant refusé, la Boubnow lui avait reproché sa fierté ; puis elle nous avait envoyé du manger. Mais lorsqu'elle proposa à maman de me prendre, maman se mit à pleurer et fut tout effrayée ; alors la Boubnow, qui était ivre, lui dit toutes sortes d'injures, cria que j'étais une mendiante, et le même soir elle chassa la veuve du capitaine de sa maison.

Après avoir beaucoup pleuré, maman se leva, s'habilla, me prit par la main et m'emmena avec elle. Le propriétaire du logement essaya de la retenir, mais elle ne voulut rien entendre, et nous sortîmes. Elle pouvait à peine marcher, et à chaque instant elle était obligée de s'asseoir ; elle me dit de la conduire chez grand-papa. Il faisait déjà nuit depuis longtemps.

Tout à coup nous nous trouvâmes dans une grande et belle rue, devant une maison à la porte de laquelle venaient s'arrêter de nombreuses voitures qui amenaient beaucoup de monde ; les fenêtres étaient toutes éclairées, et l'on entendait de la musique. Maman s'arrêta, et me saisissant avec force : « Nelly, s'écria-t-elle, reste pauvre toute ta vie ; mais ne va pas chez eux ; n'importe qui t'appellerait, n'importe qui viendrait te chercher, n'y va jamais.

Toi aussi tu aurais le droit d'être là, riche et avec de beaux habits, mais je ne le veux pas, parce qu'ils sont méchants et cruels. Écoute ce que je t'ordonne : Reste pauvre, travaille, demande l'aumône ; si l'un d'eux vient te chercher, dis-lui : Je ne veux pas aller chez vous !… » Voilà ce que me disait maman pendant qu'elle était malade, et je lui obéirai aussi longtemps que je vivrai, ajouta Nelly frémissante d'émotion et le visage enflammé ; je lui obéirai ; je veux servir et travailler, et c'est pour servir et pour travailler que je suis venue, et non pour être votre fille…

— Assez, assez, ma colombe chérie, assez ! s'écria la bonne vieille dame en serrant Nelly dans ses bras. Lorsqu'elle te parlait ainsi, elle était malade.

— Elle était folle, dit rudement le vieillard.

— Qu'elle fût folle ou non, répliqua Nelly en se tournant vivement vers lui, elle me l'a ordonné, et je ferai ainsi aussi longtemps que je vivrai… Après m'avoir dit cela, elle s'évanouit.

— Seigneur, mon Dieu ! s'écria Anna Andréievna, être ainsi malade, dans la rue et en hiver !…

— On voulut nous conduire à la police, mais un monsieur intervint ; il me demanda où nous demeurions, me donna dix roubles et ordonna à son cocher de nous reconduire chez nous. Depuis lors maman ne quitta plus le lit, et elle mourut, trois semaines après.

— Et son père ? il ne lui avait pas pardonné ! s'écria Anna Andréievna.

— Non ! il n'avait pas pardonné ! répondit l'enfant qui souffrait le martyre. Huit jours avant de mourir, elle me dit : « Nelly, va encore une dernière fois chez grand-papa, demande-lui de venir auprès de moi et de m'accorder son pardon ; dis-lui que je vais mourir et que je te laisse seule au monde ; dis-lui qu'il m'est pénible de mourir… » J'y allai, je frappai à la porte, il ouvrit, et quand il m'aperçut, il voulut refermer la porte : mais je m'y cramponnai et je lui criai : « Maman se meurt, elle vous appelle, venez !… » Il me poussa dehors et ferma la porte.

Je retournai à la maison, je me couchai auprès de maman… Elle m'entoura de ses bras et ne m'adressa aucune question…

En ce moment, Nicolas Serguiévitch appuya lourdement sa main sur la table et se leva ; mais après avoir promené sur nous son regard inquiet, un

regard étrange et indécis, il retomba inerte et sans forces dans son fauteuil. Anna Andréievna avait cessé de le regarder ; elle serrait Nelly dans ses bras en sanglotant.

— La veille de sa mort, maman m'appela de nouveau. « Nelly, me dit-elle, Nelly ! je vais mourir… » Elle voulut ajouter encore quelque chose, mais elle n'en eut pas la force. Je la regardai : elle semblait déjà ne plus me voir ; seulement elle avait pris ma main et la serrait avec force. Je la retirai, je sortis doucement et je courus chez grand-papa. Quand il me vit, il se leva brusquement de sa chaise ; il était pâle et tremblait de frayeur. Je saisis sa main et ne pus dire que ces mots : Elle se meurt. Alors il entra tout à coup dans une agitation excessive, il prit son bâton et courut après moi ; il oubliait même son chapeau, et pourtant il faisait très-froid. Je lui demandai de prendre un fiacre, mais il n'avait que sept kopecks pour tout argent. Il arrêta cependant des fiacres et se mit à marchander avec les cochers ; mais ceux-ci ne firent que rire de lui et d'Azor, qui courait avec nous.

Nous reprîmes notre course ; grand-papa était hors d'haleine ; il continuait cependant à courir. Tout à coup il tomba, et son chapeau roula sur le pavé. Je le relevai, lui remis son chapeau sur la tête, puis je le menai par la main. Nous arrivâmes ; maman était morte ! Quand il la vit, il joignit les mains, commença à trembler et se pencha sur elle, sans prononcer une seule parole. Alors je m'approchai du lit, je saisis grand-papa par la main, et je lui criai : « Regarde, homme méchant, homme cruel, regarde !… regarde !… » Il poussa un cri et tomba comme mort sur le plancher…

Nelly s'était brusquement débarrassée de l'étreinte d'Anna Andréievna ; elle s'était levée et se tenait debout devant nous, pâle et frissonnante d'émotion. Mais Anna Andréievna s'élança vers elle, l'enlaça de nouveau de ses bras et s'écria avec une sorte d'inspiration :

— C'est moi qui serai ta mère, Nelly, tu seras mon enfant ! viens, viens, quittons-les tous, ces cruels, ces méchants ! Laissons-les se faire un jeu des souffrances des autres. Dieu leur en tiendra compte… Viens, Nelly, viens ; allons-nous-en !…

Je ne l'avais jamais vue dans un pareil état et ne l'aurais pas crue capable d'une aussi violente émotion. Nicolas Serguiévitch se redressa dans son

fauteuil, se leva et demanda d'une voix entrecoupée :

— Où veux-tu aller ? Où vas-tu ?

— Chez elle, chez ma fille, chez Natacha ! s'écria-t-elle en entraînant Nelly vers la porte.

— Arrête, arrête… attends…

— Que veux-tu que j'attende, cœur de pierre ! il y a longtemps que j'attends, et elle aussi a longtemps attendu ! adieu…

Arrivée à la porte, elle se retourna encore une fois et s'arrêta stupéfaite ; Nicolas Serguiévitch avait pris son chapeau, et de ses mains tremblantes et sans force il se hâtait de mettre son manteau.

— Toi aussi… toi aussi, tu veux venir avec moi, s'écria-t-elle en joignant les mains et en le regardant d'un œil incrédule, n'osant croire à un pareil bonheur.

— Natacha ! où est ma Natacha ? où est ma fille ? où est-elle ? Rendez-la-moi, ma Natacha ; où est-elle ? Et en laissant jaillir ces paroles de sa poitrine, il saisit le bâton que je lui tendais et s'élança vers la porte.

— Il a pardonné ! il a pardonné ! s'écria Anna Andréievna.

Il n'alla pas jusqu'au seuil. La porte s'ouvrit brusquement, et Natacha, pâle, les yeux étincelants du feu de la fièvre, se précipita dans la chambre. Ses vêtements étaient froissés et trempés de pluie, le fichu qu'elle avait mis autour de sa tête s'était détaché, et de grosses gouttes de pluie brillaient sur les épaisses mèches à demi dénouées de ses cheveux.

Elle entra en courant, et voyant son père, elle jeta un cri et tomba à genoux, les mains tendues devant lui.

IX

Mais elle était déjà dans ses bras !…

Il l'avait soulevée comme il aurait fait d'un petit enfant, puis l'avait portée dans son fauteuil, et s'était mis à genoux devant elle. Il lui baisait les mains, les pieds, la serrait dans ses bras, puis la regardait comme pour se convaincre qu'elle lui était rendue, qu'il la voyait de nouveau, qu'il l'entendait, sa fille, sa Natacha !

Anna Andréievna, suffoquée par les sanglots, l'entourait de ses bras, pressait sa tête sur sa poitrine, et, comme anéantie dans cet embrassement, n'avait plus la force de proférer une parole.

— Mon amour !… ma joie !… ma vie !… s'écriait le vieillard d'une voix entrecoupée. Il lui avait pris les mains et regardait ce petit visage pâli, amaigri, mais toujours charmant, ces yeux dans lesquels brillaient des larmes. Ma joie ! mon enfant chéri ! répétait-il, puis il se taisait et la regardait avec ivresse. Que me disiez-vous qu'elle avait maigri ! reprenait-il avec un sourire timide et enfantin, et toujours à genoux devant elle. Elle a maigri, c'est vrai ; mais elle est toujours jolie ! plus jolie encore qu'autrefois ; oui ! plus jolie, ajouta-t-il ; il se tut, en proie à cette douleur de l'âme, cette douleur pleine de joie qui remplit le cœur tellement qu'il semble vouloir se rompre.

— Calme-toi, cher père, dit Natacha, ne reste pas ainsi ; viens, moi aussi je veux t'embrasser…

— Oh ! la chère enfant ! as-tu entendu, Annette, comme elle a bien dit cela ? Et il la prenait de nouveau convulsivement dans ses bras.

— Non, Natacha ! je resterai à tes pieds jusqu'à ce que mon cœur sente que tu m'as pardonné, car je ne pourrai jamais mériter ton pardon. Je t'ai repoussée, je t'ai maudite, entends-tu ? Natacha, je t'ai maudite… j'ai pu te maudire !… Et toi, ma Natacha, tu l'as cru ! Il ne fallait pas y croire, il ne le fallait pas. Cruel petit cœur ! Pourquoi n'es-tu pas venue à moi ? tu savais bien comment je t'accueillerais !… Ô Natacha ! tu te rappelles combien je t'aimais jadis ; eh bien ! pendant tout ce temps, je t'ai aimée mille fois

davantage ! Je t'aimais de toute la force de mon âme, je me serais arraché le cœur, je l'aurais jeté sanglant à tes pieds… ô ma fille !…

— Oui, embrassez-moi, cruel, sur les lèvres, sur le visage, comme maman m'embrasse ! s'écria Natacha d'une voix émue, faible et entrecoupée par les larmes.

— Et sur les yeux aussi ! sur les yeux ! comme autrefois, tu t'en souviens, reprit le vieillard. Ô Natacha ! Ne me voyais-tu pas quelquefois dans tes rêves ? Je te voyais chaque nuit, moi ! une fois je t'ai vue toute petite encore : tu avais dix ans, tu te rappelles, alors que tu commençais à étudier le piano ; tu avais une petite robe courte, de jolis souliers et des petites mains roses… car elle avait alors des petites menottes roses, n'est-ce pas, Annette ? Tu t'es assise sur mes genoux, et tu m'as entouré de tes petits bras… Et tu as pu penser, méchante petite fille ! tu as pu croire que je t'aurais maudite, que je te repousserais… Natacha ! Que de fois j'ai été près de toi, à l'insu de ta mère et de tout le monde ! Tantôt je me tenais sous ta fenêtre à attendre des heures entières devant la maison ! Je pensais que peut-être tu sortirais et que je pourrais te voir de loin ! Et le soir, souvent une lumière brillait à ta fenêtre : que de fois je suis allé pour voir au moins ta fenêtre éclairée, pour voir passer ton ombre sur le rideau, et pour te bénir avant ton sommeil ! Et toi, me nommais-tu dans ta prière ? Pensais-tu à moi ? Ton petit cœur sentait-il que j'étais là tout près, sous ta fenêtre ? Et que de fois, l'hiver, la nuit venue, que de fois j'ai monté ton escalier et je suis resté dans l'obscurité, écoutant à ta porte, si je n'entendrais pas ta petite voix chérie ou ton rire argentin ! Je t'aurais maudite, moi ! Et le soir où j'ai rencontré Vania, c'est chez toi que j'allais, ce n'est qu'arrivé devant ta porte que j'ai rebroussé chemin, ô ma Natacha !… Ma Natacha ! Il se leva, la prit dans ses bras et la serra bien fort sur son sein.

— Je l'ai de nouveau sur mon cœur ! s'écria-t-il. Merci, ô mon Dieu ! je te rends grâces pour tout ce que tu as fait, pour ton courroux et pour ta clémence ! pour ton soleil qui brille sur nous après l'orage ! Je te rends grâces pour ce moment de bonheur ! Oh ! qu'on nous humilie, qu'on nous offense ! nous sommes de nouveau réunis ! Que les orgueilleux, les arrogants qui nous ont offensés, qui nous ont humiliés, triomphent ! qu'ils nous jettent des

pierres ! Ne crains rien, ma Natacha ! nous irons la main dans la main, et je leur dirai : C'est ma fille, ma fille bien-aimée, que vous avez offensée et humiliée, mais que j'aime, moi, que j'aime et que je bénis à jamais !…

— Vania !… Vania !… dît Natacha d'une voix faible en me tendant la main pendant que son père continuait de la tenir embrassée.

Oh ! jamais je n'oublierai qu'elle se souvint de moi en ce moment !

— Où est Nelly ? demanda le vieillard en regardant autour de lui.

— Oui ! où est-elle, ma petite colombe ? s'écria la bonne vieille. Nous l'avons tous oubliée !

Elle n'était plus là : elle s'était glissée inaperçue dans la chambre à coucher. Nous y allâmes tous. À notre vue, elle se blottit tout effrayée derrière la porte.

— Nelly, qu'as-tu, mon enfant ? s'écria le vieillard, qui voulut la prendre dans ses bras.

— Maman ! où est maman ? s'écria-t-elle égarée et comme dans le délire. Où est maman ? répéta-t-elle entendant vers nous ses mains tremblantes. Soudain un cri affreux, terrible, s'échappa de sa poitrine, une convulsion crispa son visage, et elle tomba sur le plancher, en proie à une crise épouvantable.

ÉPILOGUE. DERNIERS SOUVENIRS.

Nous étions à la fin de juin ; la chaleur était suffocante ; le séjour de la ville était devenu presque impossible : l'atmosphère était chargée de poussière et de chaux provenant des maisons en construction, les pavés étaient brûlants, et l'air saturé de vapeurs empoisonnées… Mais, ô joie ! le tonnerre se fit entendre dans l'éloignement ; peu à peu, le ciel s'assombrit, et le vent se mit à souffler, chassant devant lui des tourbillons de poussière, et quelques grosses gouttes de pluie tombèrent pesamment sur les dalles des trottoirs. Un instant après, le ciel semblait s'être ouvert, et un déluge s'abattait sur la ville.

Au bout d'une demi-heure, le soleil brillait de nouveau : j'ouvris la fenêtre de ma chambre, et je respirai à pleins poumons. Dans mon ivresse, je fus sur le point de poser ma plume, de quitter ma table, et, oubliant mon éditeur, de courir chez mes amis, à Vassili-Ostrow. Mais quelque forte que fût la tentation, j'y résistai et me remis au travail avec une vraie rage. Il fallait achever, coûte que coûte, sinon pas d'argent. Je sais qu'on m'attend ; mais si je ne puis aller maintenant, du moins ce soir je serai libre, libre comme l'air, et la soirée d'aujourd'hui me dédommagera du labeur de deux jours et deux nuits pendant lesquels j'ai écrit trois feuilles d'impression.

Enfin mon travail est achevé !

Je courus chez mes amis. J'y arrivai bientôt. Du plus loin qu'elle me vit, Anna Andréievna me menaça du doigt, tout en m'avertissant de ne pas faire de bruit.

— Nelly dort ! me dit-elle en chuchotant ; ne la réveille pas ! elle est bien faible, ma pauvre petite colombe ; nous sommes bien inquiets. Le médecin dit qu'il n'y a pas de danger pour le moment, mais essaye de savoir quelque chose de sensé de ton docteur ! Nous t'avons attendu pour le dîner : tu n'es pas venu !… C'est bien mal à toi.

— J'ai prévenu que je serais deux jours sans venir, lui répondisse. Il m'a fallu finir mon travail…

— Tu avais promis de venir dîner avec nous, pourquoi n'es tu pas venu ?

Nelly s'est levée tout exprès, le cher petit ange ! Nous l'avons transportée dans son grand fauteuil. Je veux attendre Vania avec vous, disait-elle. Et Vania n'est pas venu. Il est bientôt six heures, où as-tu été, monsieur l'enjôleur ? Tu l'as tellement agitée que je ne savais comment la tranquilliser… Heureusement qu'elle s'est endormie, la chère enfant… Mon mari est sorti ; il rentrera pour le thé… On lui offre une place ; mais rien que l'idée que c'est à Perm me glace le cœur.

— Et Natacha ?

— Elle est au jardin ; va la rejoindre… Elle non plus n'est pas comme je la voudrais… Elle a quelque chose que je ne comprends pas… Ah ! je suis bien inquiète. Elle dit qu'elle est heureuse et contente ; mais je n'en crois rien… Tu pourras peut-être savoir ce qu'elle a… veux-tu ?

J'allai trouver Natacha. Le jardin, qui dépendait de la maison, avait vingt-cinq pas de long et autant de large : un vrai nid de verdure et de fraîcheur. Ikhméniew en était extasié. Nelly avait pris ce jardinet en affection ; on l'y transportait dans un fauteuil qu'on déposait dans le sentier.

Natacha vint toute joyeuse à ma rencontre. Elle aussi avait été malade.

— As-tu fini ton travail ? me demanda-t-elle.

— Fini et livré, m'écriai-je, de sorte que je suis libre toute la soirée.

— Dieu soit loué ! Mais ne t'es-tu pas trop hâté ? N'as-tu rien gâté, au moins ?

— Bah ! je ne crois pas : lorsque j'ai un travail qui exige une tension d'esprit excessive, je suis dans une irritation nerveuse toute particulière ; les images sont plus claires, je sens avec plus de vivacité, et la forme même, le style est docile et devient meilleur à mesure que la tension devient plus forte. Tout ira bien…

Elle soupira.

Depuis quelque temps Natacha était devenue horriblement jalouse de mes succès littéraires. Elle faisait le compte de ce que j'avais publié, elle me questionnait sur mes plans ultérieurs, lisait avec intérêt les critiques de mes ouvrages, se fâchait contre quelques-unes et aurait voulu me voir occuper dans les lettres un rang élevé.

— Tu t'épuises, Vania, me dit-elle, tu te surmènes et tu te ruines la santé.

Regarde, par exemple, S : il a mis deux ans pour écrire une nouvelle ; et N., il n'a produit qu'un roman en dix ans ; mais aussi comme c'est travaillé, ciselé ! pas la moindre chose à redire, pas une négligence à signaler.

— Oui, mais ces gens-lâ ont leur existence assurée, ils ne sont pas obligés de produire à date fixe, tandis que moi, je suis… cheval de fiacre ! Mais, bah ! laissons cela, chère amie. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Beaucoup de choses. D'abord une lettre de lui…

— Encore une lettre !

— Oui.

Et elle me tendit une lettre d'Aliocha ; c'est la troisième depuis son départ ; il avait écrit la première aussitôt après son arrivée à Moscou pendant une espèce de crise de nerfs. Il écrivait que les circonstances s'étaient modifiées de telle sorte qu'il lui était impossible de donner suite au projet de voyage qu'il avait formé en partant. Dans la seconde, il annonçait sa prochaine arrivée, qui serait immédiatement suivie de son mariage avec Natacha, chose décidée et qu'aucune force humaine ne pourrait empêcher. Cependant, on voyait clairement qu'il était au désespoir, que son entourage pesait sur lui et qu'il doutait lui-même de soi. Il disait que Katia était sa consolation, son soutien, sa providence,

La dernière lettre avait huit pages d'un style décousu et sans ordre, écrites à la hâte, illisibles, tachées d'encre et de larmes. Dès les premières lignes il renonçait à Natacha et l'exhortait à l'oublier ; il s'efforçait de lui prouver que leur union était impossible, que des influences étrangères, ennemies, l'emportaient sur toute autre chose, et qu'enfin ils n'auraient abouti qu'à être malheureux ensemble, étant trop peu faits l'un pour l'autre. Puis, tout à coup, n'y tenant plus, il abandonnait sa dialectique, et au lieu de déchirer sa lettre et d'en commencer une autre, il continuait en disant qu'il était criminel envers Natacha, qu'il était un homme perdu, trop faible pour se révolter contre la volonté paternelle. Il souffrait le martyre ; il se sentait tout à fait capable de rendre Natacha heureuse, et lui prouvait tout à coup qu'ils se convenaient parfaitement. Il réfutait avec animosité les arguments de son père, faisait dans son désespoir le tableau de la félicité dont ils jouiraient, Natacha et lui, s'ils pouvaient être unis, se maudissait pour sa lâcheté et… lui disait adieu à

jamais !

Natacha me remit ensuite une lettre de Katia qu'elle avait reçue cachetée sous la même enveloppe que celle d'Aliocha. Katia lui communiquait brièvement qu'Aliocha était extrêmement triste, pleurait beaucoup, se désespérait ; qu'il était même un peu malade, mais qu'elle était auprès de lui et qu'il serait heureux ; il lui faudrait du temps pour se consoler, car son affection pour Natacha était profonde. Il ne vous oubliera jamais, ajoutait-elle, il est impossible qu'il vous oublie, il vous aime et vous aimera toujours, et si jamais il cesse de vous aimer, s'il devient indifférent à votre souvenir, je cesserai de l'aimer.

Je rendis les lettres à Natacha, et nous restâmes un moment à nous regarder en silence. Nous évitions de parler du passé.

Ses souffrances étaient intolérables, je le savais ; mais elle se faisait violence même vis-à-vis de moi. Depuis son retour sous le toit paternel, elle avait été trois semaines malade. Nous ne parlions guère non plus des changements qui devaient avoir lieu bientôt, : son père avait une place, et nous allions être obligés de nous quitter. Elle était tendre et attentive, et prenait un vif intérêt à tout ce qui me concernait : elle semblait vouloir me dédommager de mes souffrances passées. Mais ce sentiment pénible se dissipa bientôt, et je ne tardai pas à m'apercevoir que son cœur en nourrissait un tout autre, que c'était tout bonnement de l'amour, un amour passionné ; je compris qu'elle ne pouvait vivre sans moi, qu'elle avait besoin de s'inquiéter, de tout ce qui me concernait, et je me dis que jamais sœur n'avait aimé son frère aussi ardemment qu'elle m'aimait.

L'idée de notre prochaine séparation la tourmentait ; elle aussi savait que je ne pouvais pas vivre sans elle, mais nous faisions taire ces sentiments, même lorsque nous causions des événements qui se préparaient !…

— Papa ne tardera pas à rentrer, dit-elle : il a promis d'être de retour pour le thé.

— Est-il allé faire quelque démarche pour la place qu'il veut obtenir ?

— Oui ; c'est du reste une affaire arrangée, et il me semble qu'il n'avait rien qui l'obligeât à sortir, ajouta-t-elle toute rêveuse ; il aurait aussi bien pu aller demain… il est sorti, parce que j'ai reçu cette lettre… Il est malade de

moi, il m'aime à tel point qu'il me fait peine ; il ne voit et ne rêve que moi ; il songe constamment à ce que je puis avoir, à ce que je pense, à ce que je fois. Chacun de mes chagrins trouve un écho dans son cœur. Je vois combien il lui coûte parfois pour se vaincre, pour refouler son chagrin et prendre un air joyeux, pour rire et nous égayer. Dans ces moments-là, maman aussi est tout autre, elle ne croit pas à cette joie et ne fait que soupirer… Elle ne sait pas dissimuler, cette âme pétrie de droiture ! Quand la lettre est arrivée, papa a tout de suite eu à courir je ne sais où, afin de ne pas rencontrer mon regard… Je l'aime plus que moi-même, plus que tout au monde, même plus que toi… Vania, ajouta-t-elle en baissant la tête et en serrant ma main. Nous fîmes deux fois le tour du jardin.

— Masloboïew est venu hier, et nous l'attendons aujourd'hui, reprit-elle après un instant de silence.

— Oui, il s'est beaucoup accoutumé à vous depuis quelque temps.

— Tu ne sais pas pourquoi il vient ? Maman a confiance en lui comme en nul autre. Elle pense qu'il est au courant des lois et règlements au point de pouvoir mener toute affaire à bonne fin. Tu ne devinerais pas la pensée qui l'occupe maintenant ? Elle regrette que je ne sois pas devenue princesse. Cette pensée ne la quitte pas, et je suppose qu'elle en a fait part à Masloboïew, croyant que peut-être il pourrait faire quelque chose en ayant recours à la loi. Masloboïew ne la contredit pas, à ce qu'il paraît, et elle… lui donne de l'eau-de-vie, ajouta-t-elle en souriant.

— Le farceur a su s'y prendre. Comment sais-tu la chose ?

— Par maman, qui ne peut pas s'empêcher de faire des allusions…

— Nelly ? comment va-t-elle ?

— Tu es étonnant, ce n'est qu'à présent que tu penses à elle ! me dit-elle d'un ton de reproche.

Nelly était l'idole de la maison. Natacha l'aimait avec passion, et Nelly avait fini par se donner à elle cœur et âme. Pauvre enfant ! elle ne s'attendait pas à rencontrer jamais pareilles gens, à trouver autant d'amour, et je voyais avec joie que son petit cœur irrité s'était attendri et que son âme s'était ouverte, Elle répondait à l'affection générale qui l'entourait avec une ardeur maladive diamétralement opposée à la défiance, à l'animosité et à

l'obstination d'autrefois. Elle avait résisté longtemps ; longtemps elle avait étouffé les larmes de réconciliation qui s'amassaient en elle ; mais elle avait fini par se rendre. Elle s'était d'abord attachée à Natacha, puis à Ikhméniew. Quant à moi, je lui étais devenu si nécessaire que son mal empirait lorsqu'elle était quelques jours sans me voir, et la dernière fois que je l'avais quittée, j'avais été obligé d'employer toutes sortes de détours, de faux-fuyants, pour la tranquilliser. Cependant elle éprouvait encore une certaine gêne, une espèce de honte à manifester d'une manière trop directe, trop libre, ses sentiments…

Elle nous donnait à tous beaucoup d'inquiétude. Sans que nous eussions échangé une parole, il était résolu qu'elle resterait désormais dans la maison des Ikhméniew. Cependant le moment du départ approchait, et son état empirait. Elle était malade depuis le jour où je l'avais amenée chez mes vieux amis, depuis le jour de leur réconciliation avec Natacha. Que dis-je ? elle avait toujours été malade, et la maladie gagnait graduellement du terrain ; mais à l'heure où nous étions, elle faisait des progrès effrayants : les accès étaient devenus plus fréquents ; ses forces diminuaient de jour en jour, et la fièvre la tenait dans une tension nerveuse constante. Et chose surprenante ! plus le mal l'accablait, plus elle était douce, caressante et confiante. À ma dernière visite, au moment où je passais auprès de son petit lit, elle m'avait saisi la main et attiré à elle. Nous étions seuls. Ses joues étaient brûlantes, ses yeux brillaient comme des flammes. Elle s'allongea vers moi d'un mouvement convulsif et passionné, et lorsque je me penchai sur elle, elle entoura mon cou de ses petites mains brunies et amaigries, et m'embrassa bien fort. Au bout d'un instant, elle demanda Natacha ; je l'appelai, et Nelly la fit asseoir sur son lit auprès d'elle.

— Laissez-moi vous regarder, lui dit-elle. Je vous ai vue hier en rêve, et je vous reverrai cette nuit… Je vous vois souvent… toutes les nuits…

Elle voulait évidemment donner libre essor à un sentiment qui l'oppressait et qu'elle ne comprenait pas elle-même, de sorte qu'elle ne savait comment s'y prendre.

Après moi, c'était Nicolas Serguiévitch qu'elle aimait le plus, et de son côté Nicolas Serguiévitch la chérissait presque à l'égal de Natacha. Il avait à

un degré surprenant le don de savoir l'égayer, l'amuser, et à peine était-il entré dans la chambre que le rire et les espièglerie commençaient. La petite malade s'en donnait alors à cœur joie, elle avait alors des coquetteries pour le vieillard, se moquait de lui, lui racontait ce qu'elle avait rêvé et imaginait continuellement quelque chose de nouveau ; puis elle le faisait raconter à son tour, et le vieillard était si joyeux, si content, lorsqu'il regardait sa petite fille Nelly, qu'il en était tous les jours plus extasié.

— C'est Dieu qui nous l'a envoyée pour nous dédommager de nos souffrances, disait-il.

Nous passions habituellement la soirée ensemble ; Masloboïev venait presque tous les jours, et le vieux docteur qui avait pris Ikhméniew en amitié venait aussi parfois passer quelques heures avec nous ; on amenait Nelly dans son grand fauteuil, et nous nous établissions autour de la grande table ronde. La porte du balcon était ouverte, et nous avions devant nous le petit jardin tout plein de verdure et éclairé par les rayons -du soleil couchant. Un doux parfum nous arrivait du vert feuillage et des lilas en fleur. Nelly écoutait notre conversation en nous regardant d'un œil plein de caresse ; quelquefois elle s'animait, elle aussi, et disait quelques paroles… mais nous ne pouvions pas l'écouter sans une certaine inquiétude, car elle avait dans ses souvenirs des sujets auxquels il ne fallait pas toucher, et nous sentions et nous avouions que nous avions été bien cruels envers elle le jour où elle avait dû, toute palpitante d'émotion, nous raconter l'histoire de sa vie. Le vieux docteur surtout se prononçait contre ces réminiscences, et dès que la conversation prenait cette direction, chacun s'efforçait de changer de thème. Nelly tâchait alors de ne pas laisser voir qu'elle comprenait nos intentions, et plaisantait et riait avec le docteur ou avec Nicolas Serguiévitch.

Cependant elle allait toujours plus mal. Elle était devenue excessivement impressionnable. Son cœur battait d'une manière irrégulière, et le médecin m'avait même prévenu que la mort pouvait survenir dans un temps très-rapproché ; mais je n'en avais rien dit aux Ikhméniew, pour ne pas les alarmer : Nicolas Serguiévitch était fermement persuadé qu'elle serait rétablie pour le moment du départ.

— Voilà papa de retour, me dit Natacha en entendant la voix de son père.

Rentrons.

À peine arrivé sur le seuil, Nicolas Serguiévitch commença à parler haut, comme d'habitude, mais il modéra sa voix quand il vit sa femme gesticuler des deux mains pour lut foire comprendre que Nelly dormait. Il nous raconta le résultat de ses courses : la place qu'il recherchait lui était assurée ; il était tout joyeux.

— Nous pouvons partir dans quinze jours, dit-il, en se frottant les mains et en jetant à la dérobée un regard soucieux à Natacha. Mais celle-ci lui répondit par un sourire et l'embrassa, de sorte que ses doutes s'évanouirent.

— Partons, partons, mes amis, s'écria-t-il tout joyeux, Mais toi, Vania, tu es le seul qu'il me sera pénible de quitter… (Je ferai remarquer qu'il ne m'avait pas une seule fois proposé de les accompagner, ce qu'il n'aurait certainement pas manqué de faire… dans d'autres circonstances, c'est-à-dire s'il ne s'était pas aperçu de mes sentiments pour Natacha.)

— C'est triste, mes amis ! Mais que faire ? Ce changement de séjour nous rendra la vie à tous… Autres lieux, autre vie ! ajouta-t-il en regardant encore une fois sa fille.

Il y croyait et il était heureux d'y croire.

— Et Nelly ? dit Anna Andréievna.

— Nelly ? Mais elle sera guérie, la chère petite ! elle va déjà mieux, n'est-ce pas, Vania ? dit-il, en me regardant avec inquiétude, comme s'il avait attendu de moi que je le tirerais de sa perplexité. Comment est-elle ? Il n'y a rien eu en mon absence ? Nous allons vite avancer la table sur la terrasse, tu feras apporter le samovar ; nos amis viendront, nous nous établirons tous ensemble, et nous transporterons aussi Nelly… Elle est peut-être éveillée ? Je vais voir. Ne crains rien, je ne ferai que la regarder… je ne la réveillerai pas, sois tranquille, ajouta-t-il en voyant Anna Andréievna qui recommençait à gesticuler.

Nelly était réveillée, nous l'amenâmes dans son fauteuil ;. à peine nous étions-nous installés comme à l'ordinaire, que le docteur arriva, puis Masloboïew avec un énorme bouquet de lilas. Ce soir-là, il avait l'air d'être de mauvaise humeur.

J'ai déjà dit qu'il venait presque tous les jours ; tout le monde l'avait pris

en amitié, surtout Anna Andréievna, mais on ne parlait jamais, ouvertement du moins, d'Alexandra Séménovna, et Masloboïew ne faisait jamais allusion à elle. Anna Andréievna, sachant qu'elle n'avait pas encore eu le temps de devenir épouse légitime, avait décidé à part soi qu'il était impossible de la recevoir et de parler d'elle, et il en était résulté, sans explication aucune, une sorte de convention que tout le monde observait, elle la première. Du reste, si Natacha n'eût pas été là et si ce qui avait eu lieu ne fût pas arrivé, il est bien possible qu'elle aurait été moins difficile.

Nelly semblait particulièrement triste et préoccupée ; on aurait dit qu'elle avait fait un rêve pénible et qu'elle continuait d'y penser : cependant le bouquet de Masloboïew lui avait causé une vive joie, et elle regardait avec un vrai délice les fleurs qu'on avait mises dans un vase devant elle.

— Aimes-tu beaucoup les fleurs, Nelly ? demanda le vieillard. Attends, ajouta-t-il avec animation ; demain… je… tu verras !

— Je les aime beaucoup, répondit Nelly, et je me souviens d'une surprise que nous avons faite à maman. Lorsque nous demeurions encore là-bas (là-bas signifiait à l'étranger), maman avait été plusieurs semaines malade. Henri et moi, nous avions décidé de garnir les chambres de fleurs la première fois qu'elle se lèverait. Un soir, elle nous dit qu'elle déjeunerait avec nous le lendemain. Nous nous levâmes de grand matin ; Henri alla chercher une grande quantité de fleurs, et nous nous mîmes à garnir la chambre de feuillage et de guirlandes. Il y avait du lierre, puis une autre plante à larges feuilles dont j'ai oublié le nom ; des fleurs blanches, des narcisses, ma fleur de prédilection, et des roses, des roses magnifiques ; enfin beaucoup, beaucoup de fleurs. Nous nous mîmes à les suspendre en guirlandes, à les disposer dans des pots ; il y avait des plantes qui étaient comme de vrais arbres, dans des caisses ; Henri les plaça dans les coins de la chambre et auprès du fauteuil, et quand maman entra, elle fut extrêmement surprise, et cela lui fit beaucoup de plaisir ; Henri aussi était très-content…

Nelly était, ce soir-là, plus faible et plus agitée qu'à l'ordinaire ; elle voulut cependant continuer, malgré les recommandations du médecin, qui était très-inquiet. Jusqu'à la nuit, elle parla de ses voyages et de sa vie là-bas, avec sa mère et Henri. Le souvenir du passé se retraçait vivement dans sa

mémoire ; elle parlait avec émotion du ciel bleu, des hautes montagnes couvertes de neige, des torrents et des cascades ; puis des lacs et des vallées de l'Italie, des fleurs et des arbres, des habitants des villages, de leurs costumes, de leurs yeux noirs et de leur teint basané. Elle se rappelait aussi les grandes villes, les palais et les églises avec leurs hauts clochers qui tout à coup s'illuminaient de feux de diverses couleurs ; enfin, plus au midi, elle avait vu encore une ville, avec un ciel et une mer d'azur… Jamais elle n'avait raconté ses souvenirs d'une marnière aussi détaillée, et nous étions suspendus à ses lèvres : nous ne connaissions encore que ses autres souvenirs, ceux de la sombre cité à l'atmosphère suffocante et abrutissante, à l'air empesté, aux palais toujours tachés de boue, au soleil terne et pâle, aux habitants méchants et à demi insensés dont elle et sa mère avaient eu tant à souffrir. Je me les représentais seules, enlacées sur leur grabat, se rappelant le passé et les merveilles des contrées lointaines… Puis je voyais Nelly se ressouvenant de tout cela, seule, cette fois, alors que sa mère n'était plus, alors que la Boubnow, à force de coups et de bestiale cruauté, voulait la briser et la livrer au vice…

Elle finit par se trouver mal, et il fallut la ramener dans la chambre. Le vieux Ikhméniew était tout effrayé et se reprochait de lui avoir permis de parler si longtemps. Elle eut un nouvel accès et s'évanouit. Quand elle fut revenue à elle, elle demanda à me voir : elle voulut me parler à moi seul, et elle y mit tant d'insistance que le vieux docteur fut d'avis qu'il fallait satisfaire ce désir. On nous laissa seuls.

— Vania, me dit-elle lorsque tout le monde fut sorti, ils pensent que je partirai avec eux, je le sais ; mais ils se trompent, je ne peux pas aller avec eux, je veux rester avec toi ; c'est ce que j'avais à te dire.

Je voulus la raisonner, je lui dis que les Ikhméniew l'aimaient, la chérissaient comme leur enfant, qu'ils seraient au désespoir. Je lui expliquai qu'il était difficile qu'elle restât avec moi et que malgré que je l'aimasse beaucoup, nous serions obligés de nous séparer.

— Non, c'est impossible ! reprit-elle avec fermeté ; c'est impossible ! Je vois souvent maman en rêve, et elle me dit de rester, de ne pas aller avec eux ; elle pleure et me dit que j'ai commis un grand péché en laissant grand-papa

tout seul. Je resterai et je prendrai soin de grand-papa.

— Tu sais bien qu'il est mort, lui dis-je stupéfait.

Elle sembla réfléchir et me regarda fixement.

— Raconte-moi encore une fois comment est-il mort.

Quoiqu'elle me parût n'être pas encore remise de son accès et n'avoir pas encore repris sa lucidité d'esprit, je me rendis à sa demande. La nuit était venue, et il faisait déjà sombre dans la chambre.

— Non, il n'est pas mort ! dit-elle avec conviction quand j'eus achevé. Maman me parle souvent de lui, et hier, lorsque je lui ai dit qu'il était mort, elle s'est mise à pleurer et m'a assuré qu'il vivait encore, qu'on m'avait fait croire à dessein qu'il était mort ; mais qu'il était encore en vie et s'en allait demandant l'aumône, « comme nous l'avons fait nous deux », a-t-elle ajouté ; « il retourne continuellement à l'endroit où nous l'avons rencontré pour la première fois, lorsque je suis tombée devant lui et qu'Azor m'a reconnue… ».

— C'est un rêve, Nelly, un rêve qui vient de ce que tu es encore malade.

— Moi aussi je pensais que c'était un rêve, et je n'en ai rien dit à personne ; je ne voulais le raconter qu'à toi seul. Mais aujourd'hui, pendant que tu tardais à venir, je me suis endormie, et j'ai aussi vu grand-papa. Il était assis dans sa chambre et m'attendait : il était si étrange, si maigre… il m'a dit qu'il n'avait rien mangé depuis deux jours, non plus qu'Azor ; il était fâché contre moi et m'a fait des reproches de ce que je n'étais pas allée le voir. Il m'a aussi dit qu'il n'avait plus de tabac et qu'il ne pouvait vivre sans priser. C'est tout à fait vrai, Vania : il me l'avait déjà dit une fois que j'étais allée chez lui après la mort de maman. Il était alors tout à fait malade et ne comprenait rien. Aujourd'hui, quand il m'a répété la même chose, j'ai pensé : J'irai sur le pont, je demanderai la charité, puis je lui achèterai du pain et du tabac. Alors il m'a semblé que j'étais sur le pont, que je mendiais : je le vois qui vient, il s'arrête un instant, puis il s'approche, regarde ce que j'ai reçu et le prend. Voilà pour du pain, dit-il ; maintenant il faut encore pour du tabac. Je recommence, et il vient de nouveau prendre ce que j'ai reçu. J'ai beau lui dire que je lui donnerai tout sans rien garder pour moi : « Non, dit-il, tu me voles ; la Boubnow m'a dit que tu étais une voleuse, c'est pourquoi je ne te

prendrai jamais chez moi. Tu dois avoir encore une pièce de cinq kopecks ; où est-elle ? » Je me suis mise à pleurer, mais lui ne m'écoutait pas et continuait à crier : « Tu m'as volé cinq kopecks ! » et il s'est mis à me battre. Il m'a fait bien mal, et j'ai beaucoup pleuré… Voilà, Vania, pourquoi je pense qu'il est vivant, qu'il s'en va tout seul et qu'il m'attend…

Je m'efforçai de nouveau de la raisonner et de la rassurer, et il me sembla, à la fin, que j'y étais parvenu. Elle me dit qu'elle craignait de s'endormir, parce qu'elle était sûre de voir son grand-père. Enfin elle passa ses bras autour de mon cou et m'embrassa.

— Et pourtant, je ne puis pas te quitter, Vania, reprit-elle en pressant son petit visage contre le mien, et si ce n'était grand-papa, je resterais toujours avec toi.

Toute la maison avait été effrayée de la crise qu'elle avait eue. Je racontai tout bas au docteur les rêves qui assiégeaient la pauvre petite, et lui demandai ce qu'en définitive il pensait de la maladie.

— Je ne puis encore rien dire de positif, me répondit-il ; je cherche, je réfléchis, j'observe… mais il n'y a encore rien de certain… Il n'y a pas de guérison à espérer. Elle ne vivra pas. Je ne le leur dis pas, à eux, parce que vous m'en avez prié, mais je proposerai demain une consultation. La maladie peut encore prendre une autre tournure. Elle me fait autant de peine que si c'était ma fille… cette chère, délicieuse enfant !

Nicolas Serguiévitch était extrêmement agité.

— Vania, me dit-il, elle aime beaucoup les fleurs ; préparons-lui pour son réveil demain une surprise comme celle qu'elle et Henri ont faite à sa mère, tu sais, ce qu'elle nous a raconté avec tant d'émotion…

— C'est justement ce qu'il faut éviter, les émotions, lui dis-je…

— D'accord ! mais les émotions agréables, c'est différent ; elles n'ont rien de dangereux, tu peux m'en croire : au contraire, elles peuvent avoir une heureuse influence, elles peuvent la guérir.

Il était si épris, si ravi de son idée que je n'eus pas le courage de le contredire. Je voulus en parler au docteur; mais Ikhméniew courait déjà arranger la chose.

— Il y a tout près d'ici, me dit-il, une magnifique serre où l'on peut avoir

des plantes et des fleurs très-bon marché, étonnamment bon marché… Explique la chose à ma femme, qu'elle n'aille pas tout de suite se fâcher à cause de la dépense… C'est entendu… Ah ! oui, encore un mot. Où veux-tu aller à présent ? Ton travail est terminé, tu es libre, tu n'as rien qui le presse de retourner chez toi. Reste ici, tu coucheras dans la chambre haute, tu sais, comme autrefois ; tu y retrouveras ton lit tel que tu l'as laissé et tu y dormiras comme un roi. Ça va ? tu restes ! Nous nous lèverons de bon matin, on nous apportera des fleurs, et à huit heures nous aurons garni la chambre ; Natacha nous aidera ; elle a plus de goût que nous deux ensemble… Voyons, décide-toi. Tu restes, n'est-ce pas ?

Je me décidai à rester ; le vieillard alla faire son achat de fleurs, le docteur et Masloboïew prirent congé et nous quittèrent. On se couchait tôt chez les Ikhméniew. En partant, Masloboïew avait l'air préoccupé et semblait vouloir me dire quelque chose ; mais il n'en fit rien. Lorsque j'eus grimpé dans ma chambrette, je fus tout surpris de l'y trouver assis devant la table et feuilletant un livre en m'attendant.

— J'ai rebroussé chemin, Vania ; j'ai à te parler, et je crois qu'il vaut mieux le faire tout de suite. Assieds-toi. Vois-tu, c'est une bêtise…

— De quoi s'agit-il ?

— De ta canaille de prince. Voilà quinze jours que je suis furieux contre lui.

—Comment ? as-tu encore des relations avec lui ?

— Te voilà tout de suite avec tes « Comment ? » Ne dirait-on pas qu'il est arrivé Dieu sait quoi ? Tu es exactement comme mon Alexandra Séménovna et en général comme toute cette insupportable engeance de femmes… toujours prêtes à causer comme des corbeaux…

— Inutile de te fâcher.

— Je ne me fâche pas ; mais il faut regarder chaque chose sous son véritable point de vue ; il ne faut pas tout grossir, voilà !

Il se tut un instant, comme s'il avait été irrité contre moi. J'attendis sans rien dire.

— Vois-tu, mon vieux, reprit-il, je suis tombé sur une piste… ou plutôt je ne suis pas tombé sur une piste si l'on veut, puisqu'il n'y en a pas ; mais il

m’a semblé… c’est-à-dire que je tire de différentes considérations la conclusion que Nelly… est peut-être… bref ! qu’elle est fille légitime du prince.

— Que dis-tu ?

— Bien ! te voilà de nouveau à brailler : « Que dis-tu ? » Pas moyen de parler à pareilles gens. T’ai-je rien dit de positif ? Évaporé ! t’ai-je dit qu’il fût prouvé qu’elle était fille légitime du prince ? Oui ou non ?…

— Écoute, mon cher, lui dis-je en l’interrompant au moment où il était le plus animé, au nom du ciel, explique-toi plus clairement et ne crie pas. Je saurai te comprendre ; mais comprends aussi à quel point la chose est importante et quelles conséquences…

— Des conséquences ! et de quoi ? Où sont les preuves ? Ce n’est pas ainsi qu’on traite les affaires, mon vieux, et c’est sous le sceau du secret que je te parle en ce moment. Je t’expliquerai plus tard pourquoi je mets cette question sur le tapis. Il fallait que ce fût ainsi. Fais-moi le plaisir de te taire, d’écouter, et surtout de la discrétion… Voici de quoi il s’agit : Pendant l’hiver, avant la mort de Smith, le prince, à peine de retour de Varsovie, avait entamé cette affaire ; il avait bien commencé plus tôt déjà l’année dernière ; mais ce n’était pas tout à fait la même chose, et, ce qui est très-important, il avait perdu le fil. Treize ans s’étaient écoulés depuis qu’il avait abandonné à Paris la fille de Smith, et pendant ces treize années il avait été tenu au courant de tout ce qui la concernait ; il savait qu’elle était avec cet Henri dont Nelly nous a parlé, qu’elle avait une petite fille, qu’elle était malade ; bref, il était instruit de tout, lorsque le fil se rompit tout à coup. Ce doit être peu de temps après la mort de Henri, lorsqu’elle est partie pour revenir ici.

À Pétersbourg, il l’aurait bientôt retrouvée sous quelque nom qu’elle fût rentrée en Russie, si ses agents à l’étranger ne l’avaient pas trompé par de faux rapports, assurant qu’elle habitait une petite ville perdue de l’Allemagne méridionale, et ils croyaient dire vrai, car, par suite d’un malentendu, ils l’avaient confondue avec une autre. Cela dura au moins un an, au bout duquel il lui vint des doutes. Il lui avait déjà semblé que ce n’était pas elle, et tout à coup surgit la question de savoir ce qu’elle était devenue. Il se dit alors (sans aucune donnée d’ailleurs) qu’elle était peut-être à Pétersbourg, et pendant que

les recherches allaient leur train à l'étranger, il en entamait d'autres ici ; mais comme il ne voulait pas les faire ouvertement et qu'on lui avait parlé de moi comme d'un amateur, etc., il s'arrangea de manière à faire ma connaissance. Voilà donc qu'il m'explique de quoi il s'agit, ce fils du diable, mais il le fait vaguement, d'une manière obscure et équivoque. Il se répétait, me donnait les mêmes faits sous différents aspects en un seul et même temps… On a beau être rusé, pas moyen de cacher toutes les ficelles, c'est connu ! Je m'étais mis à l'œuvre avec toute la candeur de mon âme ; j'étais dévoué comme un esclave. Mais conformément à une règle que je me suis imposée une fois pour toutes, et, en même temps, en vertu d'une loi naturelle (car c'est une loi naturelle), j'examinai : primo, si l'on m'avait dit ce dont on avait besoin, et secundo, s'il n'y avait pas là-dessous autre chose qu'on ne disait qu'à moitié. Dans ce dernier cas, tu pourras sans doute le comprendre, toi aussi, mon cher enfant, grâce à ta cervelle de poëte, j'étais volé ; car supposé que la chose que l'on m'avoue vaille un rouble et celle qu'on me cache quatre fois plus, je serais bien bête si je livrais pour un rouble ce qui en vaut quatre.

Je commençai mes investigations, et bientôt je trouvai différentes pistes : l'une sur laquelle je me fis mettre par lui, la seconde qui me fut indiquée par des gens étrangers à l'affaire, et la troisième que je ne dois qu'à mon propre mérite. Tu te demanderas peut-être comment j'ai eu l'idée de m'y prendre ainsi. C'est bien simple : il était trop inquiet, trop effrayé pour qu'il n'y eût pas quelque chose là-dessous. Qu'avait-il fait en définitive ? Il avait enlevé une jeune fille, elle était devenue enceinte et il l'avait abandonnée. Qu'y avait-il d'étonnant à cela ? C'était une charmante et agréable espièglerie, et rien de plus. Ce n'est pas un homme comme le prince qui va trembler pour si peu ! Et cependant, il avait peur… Cela me donna des soupçons. J'eus aussi quelques indices excessivement significatifs : par la femme d'un boulanger allemand d'ici qui s'est trouvée être une cousine de Henri. Elle l'avait éperdument aimé autrefois et n'avait pas cessé de brûler pour lui pendant une quinzaine d'années, malgré son gros boulanger de mari avec lequel elle a, sans y penser, procréé huit enfants. Henri était mort ; mais je découvris qu'il avait été en correspondance avec elle et lui envoyait, à la manière allemande, son journal ; avant de mourir il lui avait fait parvenir différents papiers. La

dinde ne comprenait pas leur importance et ne faisait attention qu'aux passages où il était question de la lune, de mon cher Augustin, du poëte Wieland… Moi, j'y trouvai les renseignements dont j'avais besoin, j'appris différentes choses sur Smith, sur l'argent que sa fille lui avait soustrait, sur le prince, qui avait pris ces capitaux entre ses mains ; enfin, au milieu de toutes sortes d'exclamations, de détours et d'allégories, la vérité vraie m'apparut dans ces lettres ; c'est-à-dire, tu comprends, Vania, rien de positif. Ce benêt de Henri avait à dessein parlé à mots couverts et par allusions ; eh bien ! de ces allusions, de tout cet ensemble se dégagea tout à coup pour moi une céleste harmonie : le prince avait épousé la fille de Smith ! Où ? comment ? quand ? Est-ce à l'étranger ou ici ? existe-t-il quelque document ? Nuit et mystère ! Ce qui veut dire, mon vieux, que je m'en suis arraché les cheveux de dépit et que j'ai cherché, cherché, mais cherché jour et nuit ! À la fin, j'étais parvenu à découvrir Smith, et ne voilà-t-il pas qu'il faut qu'il meure tout à coup ! avant que j'aie eu le temps de le voir vivant ! J'apprends par hasard qu'il vient de mourir à Vassili-Ostrow une femme au sujet de laquelle j'ai lieu de soupçonner quelque chose ; je cours à Vassili-Ostrow, tu te rappelles, c'est justement le jour que nous nous sommes rencontrés. J'appris alors pas mal de choses, et Nelly m'a été d'un grand secours…

— Penses-tu vraiment que Nelly sache…

— Quoi ?

— Qu'elle est la fille du prince ?

— Mais puisque tu le sais, toi aussi, me répondit-il avec un regard de malicieux reproche ; pourquoi me faire des questions superflues ? homme futile ! D'ailleurs, l'important, c'est que non-seulement elle est sa fille, mais sa fille légitime, comprends-tu ?

— Ce n'est pas possible ! m'écriai-je.

— Moi aussi je me disais que c'était impossible, et parfois je me le dis encore. Mais l'affaire est justement que c'est possible, et que, selon toutes les probabilités, cela est.

— Non, Masloboïew, cela ne saurait être, tu te fais des illusions. Comment la mère de Nelly, si elle avait eu quelque preuve en main, aurait-elle supporté un sort aussi cruel que celui qu'elle a enduré depuis son retour,

et laissé son enfant dans un pareil abandon ? C'est inadmissible.

— J'ai eu absolument les mêmes pensées, ou, pour mieux dire, je vois encore aujourd'hui les mêmes incertitudes se dresser devant moi. Mais il ne faut pas oublier que cette Smith était la femme la plus extravagante et la plus insensée que la terre ait portée ; le simple examen des circonstances te le prouvera : c'est du romantisme, ces sottises qui s'élèvent jusque par-dessus les étoiles et atteignent les dimensions les plus extravagantes.

Elle a commencé par rêver une sorte de ciel sur la terre, et ne voir ici-bas que des anges ; elle s'est livrée sans réserve à son amour, et je suis persuadé que si elle a ensuite perdu la raison, ce n'est point parce que son amant l'avait abandonnée, mais parce qu'elle s'était trompée en lui, parce que l'ange s'était fondu en boue et l'avait souillée et avilie. Son âme romantique et mal équilibrée ne put supporter cette métamorphose. Ajoute à cela l'affront qu'il lui a fait. Dans son épouvante et surtout dans sa fierté, elle s'est éloignée de cet homme avec un immense mépris. Elle a brisé tout ce qui l'attachait à lui, déchiré tous les papiers ; elle lui a jeté son argent à la face, et, oubliant même que cet argent n'était pas le sien, elle y a renoncé, n'en a pas fait plus de cas que si c'eût été de la poussière, de la boue, tout cela pour écraser par sa grandeur d'âme celui qui l'avait trahie, pour pouvoir le considérer comme un voleur et avoir toute sa vie le droit de le mépriser. Elle se sera dit alors qu'elle regarderait comme un déshonneur de s'appeler sa femme. Lé divorce n'existe pas chez nous ; mais, de fait, ils étaient divorcés ; comment aurait-elle pu ensuite lui demander de la secourir ? Souviens-toi de ce que, dans sa folie, elle disait à NelIy : Ne va pas chez eux, travaille, succombe ! mais ne va pas chez eux, quel que soit celui qui t'appelle. Elle présumait donc que l'on viendrait l'appeler, et que par conséquent il se présenterait une occasion de se venger, d'écraser sous le mépris celui qui appellerait ; bref, elle faisait de ses visions méchantes sa nourriture de tous les jours ! La phthisie rend d'une irritabilité extrême ; cependant je sais avec certitude, par une commère à moi, qu'elle a écrit au prince…

— Elle lui a écrit ! et la lettre est parvenue à son adresse ! m'écriai-je plein d'impatience.

— Je l'ignore ; un jour, elle s'était arrangée avec la commère en question

(tu te rappelles, cette fille fardée chez la Boubnow ; elle est maintenant dans une maison de correction) ; elle voulait l'envoyer porter sa lettre ; puis elle la reprit : c'était trois semaines avant sa mort… Ce fait est significatif : Si elle s'était décidée à envoyer sa lettre, peu importe qu'elle l'ait reprise : elle a pu l'envoyer une autre fois. Maintenant l'a-t-elle fait ? Je n'en sais rien. Mais je crois que non, car le prince n'a été positivement instruit de sa présence à Pétersbourg qu'après qu'elle a été morte. Comme il a dû se frotter les mains !

Vois-tu, j'ai la conviction morale la plus complète, mais aucune preuve positive ; il faudrait pouvoir faire des recherches à l'étranger. Où ? Nul ne le sait. J'ai vu que je ne pouvais que l'effrayer par des allusions, en feignant d'en savoir plus long que je n'en savais en réalité…

— Et le résultat ?…

—— Il a caponné, et si fort qu'il en tremble encore à l'heure qu'il est ; mais il n'a pas donné dans le piège ; nous avons eu plusieurs entrevues : quel air malheureux, quelle figure de Lazare il prenait ! Un jour, alors qu'il croyait que je savais tout, il s'est mis à me raconter lui-même toute l'histoire, franchement, en ami. Il parlait avec chaleur et sentiment… et mentait d'une manière indigne, naturellement ; c'est là que j'ai pu calculer à quel point il me craignait. J'ai posé pendant quelque temps pour un niais qui veut faire le rusé ; je l'ai effrayé d'une manière gauche et maladroite ; j'en suis venu ensuite aux grossièretés, aux menaces, tout cela pour qu'il me prit pour un crétin et se trahit. Le gredin a flairé la chose. Une autre fois j'ai feint d'être ivre, mais ça n'a pas pris non plus ; c'est un finaud.

— Et comment cela a-t-il fini ?

— Ça n'a abouti à rien. Il m'aurait fallu des preuves, des faits, et je n'en avais point. Ce qu'il a compris, c'est que je pouvais faire du scandale, et, comme de raison, c'est la seule chose qu'il redoute, d'autant plus qu'il est en train de nouer des relations. Tu sais qu'il se marie ?

— Non.

— Il se mariera l'année prochaine. Il a choisi, il y a un an déjà, une fiancée qui n'avait alors que quatorze ans. Je crois qu'elle porte encore des tabliers, la pauvrette ! Les parents sont enchantés. Tu comprends combien il avait besoin que sa femme mourût ! Sa future est fille de bonne famille, riche,

immensément riche… Mais ce que je ne lui pardonnerai jamais, s'écria-t-il en frappant un grand coup de poing sur la table, c'est de m'avoir mis dedans, comme il l'a fait il y a quinze jours… la canaille !

— Comment cela ?

— Voici comment : je voyais bien qu'il comprenait que je n'avais rien de positif, et je sentais que si la chose tirait en longueur, il s'apercevrait de mon impuissance. Je consentis alors à accepter de lui deux mille roubles.

— Tu as reçu de lui deux mille roubles !…

— Argent, mon cher Vania. J'ai rengainé ma colère et je les ai acceptés. Eh bien ! est-ce que ça ne valait que deux mille roubles ? Je les pris humblement. J'étais là devant, écrasé, conspué : « Masloboïew, me dit-il, je ne vous ai pas encore payé de vos peines d'auparavant (pourtant j'avais reçu depuis longtemps les cent cinquante roubles convenus) ; comme je pars, voici deux mille roubles, et j'espère que toutes nos affaires seront terminées. » Je lui ai répondu : « Entièrement terminées, prince. » En attendant, je n'osais pas le regarder en face, tellement il me semblait que je lirais écrit sur sa frimousse : « Hem ! tu t'attendais à mieux ! Ce n'est que par pure mansuétude envers un imbécile que je te donne cela. » Je ne me rappelle pas comment je suis sorti de chez lui.

— Mais c'était une lâcheté envers Nelly, Masloboïew !

— C'est lâche, c'est atroce, c'est abominable ! C'est… c'est… il n'y a pas de mot pour qualifier une telle action !

— Il devrait au moins assurer le sort de Nelly !

— Il devrait ! Comment l'y forcer ? Lui faire peur ? Il n'aura peur de rien : j'ai pris son argent. J'ai reconnu moi-même que toute la peur que je pouvais lui inspirer montait à deux milles roubles ; je me suis évalué à cette somme. Avec quoi l'effrayer à présent ?

— Est-il possible que la cause de Nelly soit tout à fait perdue ? m'écriai-je presque désespéré.

— Pour rien au monde ! répliqua Masloboïew avec feu. Je ne le lâche pas comme ça, Vania, et j'ai déjà décidé d'entamer une nouvelle campagne. Que j'aie pris deux mille roubles, je m'en moque pas mal. Je les ai pris pour l'affront qu'il m'a fait, parce qu'il m'a dupé, parce qu'il s'est moqué de moi.

Je ne permets pas qu'on se moque de moi !… Maintenant, c'est par Nelly que je vais commencer ; j'ai la conviction que par elle je parviendrai à démêler tout le reste. Elle sait tout… Sa mère lui a tout raconté ; elle a pu le faire dans la fièvre, dans ses angoisses, alors qu'elle n'avait à qui se plaindre. Peut-être trouverons-nous quelque document ; tu comprends, maintenant, pourquoi je rôde par là. C'est d'abord à cause de l'amitié que j'ai pour toi, mais surtout pour observer Nelly, et, bon gré, mal gré, il faut que tu m'aides, car tu as beaucoup d'influence sur elle !…

— Certes, je suis prêt à le faire, et j'espère que tu mettras tout en œuvre pour le bien de cette orpheline si injustement traitée, et que tu ne te laisseras pas diriger uniquement par ton intérêt personnel…

— Qu'est-ce que cela peut te faire à toi, âme bienheureuse, dans les intérêts de qui je vais me mettre en quatre ; l'important, c'est de réussir. Il est clair que les intérêts de l'orpheline passent avant tout, la philanthropie le veut ainsi. Mais ne me condamne pas si en même temps je tâche de tirer mon épingle du jeu ; je suis un pauvre diable ! qu'il laisse les pauvres diables en paix ! Voilà un gaillard qui me frustre de ce qui m'est dû, qui me dupe, et à ton avis, je devrais avoir des égards pour un pareil gredin ? « Demain matin ! » comme disent les Allemands.

……..

Notre « fête des fleurs » du lendemain ne réussit pas. Nelly allait plus mal ; il fut impossible de la transporter hors de sa chambre. Hélas ! elle ne devait plus en sortir !

Elle mourut quinze jours après, et pendant ces quinze jours d'agonie elle ne revint plus une seule fois entièrement à elle, et les étranges visions que son esprit s'était forgées ne la quittèrent plus. Sa raison était déjà en partie obscurcie, et jusqu'à son dernier soupir elle resta persuadée que son grand père l'appelait, et que, fâché de ce qu'elle ne se rendait pas à cet appel, il frappait de sa canne les dalles du trottoir et lui ordonnait d'aller mendier de quoi lui acheter du pain et du tabac ; souvent elle pleurait pendant son sommeil, et à son réveil elle racontait qu'elle avait vu sa mère.

Ce n'est qu'à de rares intervalles que la raison lui revenait. Un jour que j'étais resté seul auprès d'elle, ses petites mains affreusement amaigries et

brûlantes de lièvre cherchèrent la mienne, et elle me dit :

— Vania, quand je serai morte, épouse Natacha !

Je crois que cette idée la préoccupait depuis quelque temps. Je souris sans rien répondre, elle sourit aussi et me menaça du doigt d'un air espiègle, puis elle m'embrassa.

L'avant-veille de sa mort, par une splendide soirée d'été, elle nous pria de lever le store et d'ouvrir la fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle regarda longtemps l'épaisse verdure éclairée par les rayons du soleil couchant, puis elle demanda qu'on nous laissât seuls.

— Vania, me dit-elle d'une voix si faible que je l'entendais à peine, je vais bientôt mourir, et j'ai voulu te dire de ne pas m'oublier. Voici ce que je te laisse en souvenir de moi, continua-t-elle en me montrant un petit sachet qu'elle portait au cou avec sa croix. C'est maman qui me l'a donné à son lit de mort ; quand je serai morte, tu le prendras et tu liras ce qu'il y a dedans. Je dirai à tous aujourd'hui qu'on ne le donne qu'à toi. Quand tu auras lu, tu iras chez lui, et tu lui diras que je suis morte et que je ne lui ai pas pardonné. Tu lui diras que j'ai lu dans l'Évangile que nous devons pardonner à nos ennemis, et que si après avoir lu cela, je ne lui ai pourtant pas pardonné, c'est parce que les dernières paroles de maman ont été : « Je le maudis ! » Et moi aussi, je le maudis, non pas à cause de moi, mais à cause de maman… Raconte-lui comment elle est morte, comment elle m'a laissée seule ; raconte-lui dans quel état tu m'as vue chez la Boubnow, raconte-lui tout, tout, et dis-lui bien que j'aurais préféré rester chez la Boubnow plutôt que d'aller chez lui…

Pendant qu'elle parlait, son cœur battait avec violence ; elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller et resta quelques minutes sans pouvoir continuer.

— Appelles-les, Vania, dit-elle enfin d'une voix faible : je veux prendre congé d'eux. Adieu, Vania !

Elle me serra bien, bien fort dans ses bras une dernière lois. Tout le monde entra. Le vieillard ne pouvait pas comprendre qu'elle mourait, il ne pouvait pas admettre cette idée, et jusqu'au dernier moment il assura qu'elle recouvrerait la santé. Les soucis l'avaient tout à fait desséché : il avait passé

au chevet de Nelly des journées et des nuits entières… les dernières nuits, il n'avait littéralement pas fermé l'œil.

Il s'efforçait de prévenir ses moindres désirs, ses moindres caprices, et lorsqu'il sortait de la chambre il fondait en larmes, quitte à reprendre espoir l'instant d'après et à nous assurer qu'elle guérirait. Il lui apportait des fleurs ; un jour, il fit une longue course pour aller acheter un splendide bouquet de roses blanches et rouges, qu'il apporta à sa chère petite Nelly. Il l'agitait beaucoup. Elle ne savait comment répondre à l'amour dont elle était l'objet de la part de tout le monde.

Ce soir-là, le soir des adieux, le vieillard ne voulut jamais croire qu'ils se séparaient pour toujours. Nelly le regardait en souriant, et toute la soirée elle s'efforça d'être gaie ; elle plaisanta avec lui, et alla même jusqu'à rire… nous avions presque repris l'espoir, quand nous la quittâmes ; mais le lendemain elle ne pouvait plus parler, et deux jours après elle était morte !

Je vois encore le vieillard couvrir de fleurs le petit cercueil, je vois son désespoir devant ce petit visage amaigri et privé de vie, sur lequel flottait un sourire, ces petites mains posées en croix sur la poitrine. Il la pleurait comme il aurait pleuré son enfant. Natacha, moi, nous tous, nous faisions de notre mieux pour le consoler ; mais il était inconsolable, et il tomba gravement malade après l'enterrement de Nelly.

Anna Andréievna me remit le sachet qu'elle avait enlevé au cou de la petite morte. Il contenait une lettre de la mère de Nelly au prince. Je la lus le jour même de la mort de l'enfant. Elle le maudissait, lui disait qu'elle ne pouvait pas lui pardonner, lui décrivait toute la dernière période de sa vie, le sort épouvantable auquel elle abandonnait Nelly, le conjurant de faire quelque chose pour l'enfant. « C'est votre fille, disait-elle : vous savez bien qu'elle est véritablement votre fille. Je lui ai dit d'aller vous trouver quand je serai morte et de vous remettre cette lettre. Si vous ne repoussez pas Nelly, il se peut que je vous pardonne là-haut, et qu'au jour du jugement je me prosterne devant le trône de Dieu et supplie le Juge suprême de vous pardonner tout le mal que vous avez fait. Nelly connaît le contenu de cette lettre ; je la lui ai lue, je lui ai tout expliqué, elle sait tout. »

Mais Nelly n'avait pas exécuté la dernière volonté de sa mère : elle savait

tout, mais elle n'était pas allée chez lé prince, et elle était morte irréconciliée…

De retour de l'enterrement ; Natacha et moi, nous allâmes au jardin, il faisait une belle journée chaude et éclatante de lumière.

Le départ devait avoir lieu huit jours plus tard.

— Vania ! dit-elle tout à coup, n'est-ce pas ? c'était un rêve.

— Quoi ? Qu'est-ce qui était un rêve ?

— Tout cela, tout ce qui s'est passé depuis un an. Ah ! Vania ! pourquoi ai-je détruit ton bonheur ?

Et je lus dans ses yeux cette pensée :

« Nous aurions si bien pu être heureux ensemble pour toujours ! »

FIN.

Souvenirs de la maison des morts

Traduction par M. Neyroud.
- 1863 -

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I – LA MAISON DES MORTS.
II – PREMIÈRES IMPRESSIONS.
III – PREMIÈRES IMPRESSIONS (Suite).
IV – PREMIÈRES IMPRESSIONS (Suite)
V – LE PREMIER MOIS.
VI – LE PREMIER MOIS (Suite).
VII – NOUVELLES CONNAISSANCES. — PÉTROF.
VIII – LES HOMMES DÉTERMINÉS. — LOUKA.
IX – ISAÏ FOMITCH. — LE BAIN. — LE RÉCIT DE BAKLOUCHINE.
X – LA FÊTE DE NOËL.
XI – LA REPRÉSENTATION.

DEUXIÈME PARTIE

I – L'HÔPITAL.
II – L'HÔPITAL. (Suite).
III – L'HÔPITAL (Suite).
IV – LE MARI D'AKOULKA. (récit.)
V – LA SAISON D'ÉTÉ.
VI – LES ANIMAUX DE LA MAISON DE FORCE.
VII – LE «GRIEF».
VIII – MES CAMARADES.
IX – L'ÉVASION.
X – LA DÉLIVRANCE.

AVERTISSEMENT

On vient enfin de traduire les Souvenirs de la maison des morts, par le romancier russe Dostoïevsky. De courtes indications seront peut-être utiles pour préciser l'origine et la signification de ce livre.

Le public français connaît déjà Dostoïevsky par un de ses romans les plus caractéristiques, le Crime et le châtiment. Ceux qui ont lu cette œuvre ont du prendre leur parti d'aimer ou de haïr le singulier écrivain. On va nous donner des traductions de ses autres romans. Elles continueront de plaire à quelques curieux, aux esprits qui courent le monde en quête d'horizons nouveaux. Elles achèveront de scandaliser la raison commune, celle qu'on se procure dans les maisons de confections philosophiques; car ce temps est merveilleux pour tailler aux intelligences comme aux corps des vêtements uniformes, décents, à la portée de tous, un peu étriqués peut-être, mais qui évitent les tracas de la recherche et de l'invention. Ceux qui n'ont pas eu le courage d'aborder le monstre sont néanmoins renseignés sur sa façon de souffrir et de faire souffrir. On a beaucoup parlé de Dostoïevsky, depuis un an; un critique a expliqué en deux mots la supériorité du romancier russe. — «Il possède deux facultés qui sont rarement réunies chez nos écrivains: la faculté d'évoquer et celle d'analyser. »

Oui, avec cela tout le principal est dit. Prenez chez nous Victor Hugo et Sainte-Beuve comme les représentants extrêmes de ces deux qualités littéraires; derrière l'un ou l'autre, vous pourrez ranger, en deux familles intellectuelles, presque tous les maîtres qui ont travaillé sur l'homme. Les premiers le projettent dans l'action, ils ont toute puissance pour rendre sensible le drame extérieur, mais ils ne savent pas nous faire voir les mobiles secrets qui ont décidé le choix de l'âme dans ce drame. Les seconds étudient ces mobiles avec une pénétration infinie, ils sont incapables de reconstruire pour le mouvement tragique l'organisme délicat qu'ils ont démonté. Il y aurait une exception à faire pour Balzac; quant à Flaubert, il faudrait entrer dans des distinctions et des réserves sacrilèges; gardons-les pour le jour où

l'on mettra le dieu de Rouen au Panthéon. Toujours est-il que, dans le pays de Tourguénef, de Tolstoï et de Dostoïevsky, les deux qualités contradictoires se trouvent souvent réunies; cette alliance se paye, il est vrai, au prix de défauts que nous supportons malaisément: la lenteur et l'obscurité.

Mais ce n'est point des romans que je veux parler aujourd'hui. Les Souvenirs de la maison des morts n'empruntent rien à la fiction, sauf quelques précautions de mise en scène, nécessitées par des causes étrangères à l'art. Ce livre est un fragment d'autobiographie, mêlé d'observations sur un monde spécial, de descriptions et de récits très simples; c'est le journal du bagne, un album de croquis rassemblés dans les casemates de Sibérie. Avant de vous récrier sur l'éloge d'un galérien, écoutez comment Dostoïevsky fut précipité dans cette infâme condition.

Il avait vingt-sept ans en 1848, il commençait à écrire avec quelque succès. Sa vie, pauvre et solitaire, allait par de mauvais chemins; misère, maladie, tout lui donnait sur le monde des vues noires; ses nerfs d'épileptique lui étaient déjà de cruels ennemis. Avec cela, un malheureux cœur plein de pitié, d'où est sorti le meilleur de son talent; cette sensibilité contenue, vite aigrie, qui se change en folles colères devant les aspects d'injustice de l'ordre social. Il regardait autour de lui, cherchant l'idéal, le progrès, les moyens de se dévouer; il voyait la triste Russie, bien froide, bien immobile, bien dure, tout ulcérée de maux anciens. Sur cette Russie, les idées généreuses du moment passaient et ramassaient à coup sûr de telles âmes. Le jeune écrivain fut entraîné, avec beaucoup d'autres de sa génération littéraire, dans les conciliabules présidés par Pétrachevsky. Cette sédition intellectuelle n'alla pas bien loin; des récriminations, des menaces vagues, de beaux projets d'utopie. Il y a impropriété de mot à appeler cette effervescence d'idées, comme on le fait habituellement, la conspiration de Pétrachevsky; de conspiration, il n'y en eut pas, au sens terrible que ce terme a reçu depuis lors en Russie. En tout cas, Dostoïevsky y prit la moindre part; toute sa faute ne fut qu'un rêve défendu; l'instruction ne put relever contre lui aucune charge effective. Chez nous, il eut été au centre gauche; en Russie, il alla au bagne.

Englobé dans l'arrêt commun qui frappa ses complices, il fut jeté à la citadelle, condamné à mort, gracié sur l'échafaud, conduit en Sibérie; il y

purgea quatre ans de fers dans la «section réservée», celle des criminels d'État. Le romancier y laissa des illusions, mais rien de son honneur; vingt ans après, en des temps meilleurs, les condamnés et leurs juges parlaient de ces souvenirs avec une égale tristesse, la main dans la main; l'ancien forçat a fait une carrière glorieuse, remplie de beaux livres, et terminée récemment par un deuil quasi officiel. Il était nécessaire de préciser ces points, pour qu'on ne fit pas confusion d'époques; il n'y eut rien de commun entre le proscrit de 1848 et les redoutables ennemis contre lesquels le gouvernement russe sévit aujourd'hui de la même façon, mais à plus juste titre.

Un des compagnons d'infortune de l'exilé, Yastrjemsky, a consigné dans ses Mémoires le récit d'une rencontre avec Dostoïevsky, au début de leur pénible voyage. Le hasard les réunit une nuit dans la prison d'étapes de Tobolsk, où ils trouvèrent aussi un de leurs complices les plus connus, Dourof. Ce récit peint sur le vif l'influence bienfaisante du romancier.

«On nous conduisit dans une salle étroite, froide et sombre. Il y avait là des lits de planches avec des sacs bourrés de foin. L'obscurité était complète. Derrière la porte, sur le seuil, on entendait le pas lourd de la sentinelle, qui marchait en long et en large par un froid de 40 degrés.

«Dourof s'étendit sur le lit de camp, je me pelotonnai sur le plancher à côté de Dostoïevsky. À travers la mince cloison, un tapage infernal arrivait jusqu'à nous: un bruit de tasses et de verres, les cris de gens qui jouaient aux cartes, des injures, des blasphèmes. Dourof avait les doigts des pieds et des mains gelés; ses jambes étaient blessées par les fers. Dostoïevsky souffrait d'une plaie qui lui était venue au visage dans la casemate de la citadelle, à Pétersbourg. Pour moi, j'avais le nez gelé. — Dans cette triste situation, je me rappelai ma vie passée, ma jeunesse écoulée au milieu de mes chers camarades de l'Université; je pensai à ce qu'aurait dit ma sœur, si elle m'eût aperçu dans cet état. Convaincu qu'il n'y avait plus rien à espérer pour moi, je résolus de mettre fin à mes jours… Si je m'appesantis sur cette heure douloureuse, c'est uniquement parce qu'elle me donna l'occasion de connaître de plus près la personnalité de Dostoïevsky. Sa conversation amicale et secourable me sauva du désespoir; elle réveilla en moi l'énergie.

«Contre toute espérance, nous parvînmes à nous procurer une chandelle,

des allumettes et du thé chaud qui nous parut plus délicieux que le nectar. La plus grande partie de la nuit s'écoula dans un entretien fraternel. La voix douce et sympathique de Dostoïevsky, sa sensibilité, sa délicatesse de sentiment, ses saillies enjouées, tout cela produisit sur moi une impression d'apaisement. Je renonçai à ma résolution désespérée. Au matin, Dostoïevsky, Dourof et moi, nous nous séparâmes dans cette prison de Tobolsk, nous nous embrassâmes les larmes aux yeux, et nous ne nous revîmes plus.

«Dostoïevsky appartenait à la catégorie de ces êtres dont Michelet a dit que, tout en étant les plus forts mâles, ils ont beaucoup de la nature féminine. Par là s'explique tout un côté de ses œuvres, où l'on aperçoit la cruauté du talent et le besoin de faire souffrir. Étant donné cette nature, le martyre cruel et immérité qu'un sort aveugle lui envoya devait profondément modifier son caractère. Rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu nerveux et irritable au plus haut degré. Mais je ne crois pas risquer un paradoxe en disant que son talent bénéficia de ses souffrances, qu'elles développèrent en lui le sens de l'analyse psychologique.»

C'était l'opinion de l'écrivain lui-même, non-seulement au point de vue de son talent, mais de toute la suite de sa vie morale. Il parlait toujours avec gratitude de cette épreuve, où il disait avoir tout appris. Encore une leçon sur la vanité universelle de nos calculs! À quelques degrés de longitude plus à l'ouest, à Francfort ou à Paris, cette incartade révolutionnaire eût réussi à Dostoïevsky, elle l'eût porté sur les bancs d'un Parlement, où il eût fait de médiocres lois; sous un ciel plus rigoureux, la politique le perd, le déporte en Sibérie; il en revient avec des œuvres durables, un grand renom, et l'assurance intime d'avoir été remis malgré lui dans sa voie. Le destin rit sur nos revers et nos réussites; il culbute nos combinaisons et nous dispense le bien ou le mal en raison inverse de notre raison, Quand on écoute ce rire perpétuel, dans l'histoire de chaque homme et de chaque jour, on se trouve niais de souhaiter quelque chose.

Pourtant l'épreuve était cruelle, on le verra de reste en lisant les pages qui la racontent. Notre auteur feint d'avoir trouvé ce récit dans les papiers d'un ancien déporté, criminel de droit commun, qu'il nous représente comme un

repenti digne de toute indulgence. Plusieurs des personnages qu'il met en scène appartiennent à la même catégorie. C'étaient là des concessions obligées à l'ombrageuse censure du temps; cette censure n'admettait pas qu'il y eût des condamnés politiques en Russie. Il faut tenir compte de cette fiction, il faut se souvenir en lisant que le narrateur et quelques-uns de ses codétenus sont des gens d'honneur, de haute éducation. Cette transposition, que le lecteur russe fait de lui-même, est indispensable pour rendre tout leur relief aux sentiments, aux contrastes des situations. Ce qui n'est pas un hommage à la censure, mais un tour d'esprit particulier à l'écrivain, c'est la résignation, la sérénité, parfois même le goût de la souffrance avec lesquels il nous décrit ses tortures. Pas un mot enflé ou frémissant, pas une invective devant les atrocités physiques et morales où l'on attend que l'indignation éclate; toujours le ton d'un fils soumis, châtié par un père barbare, et qui murmure à peine: «C'est bien dur!» On appréciera ce qu'une telle contention ajoute d'épouvante à l'horreur des choses dépeintes.

Ah! Il faudra bander ses nerfs et cuirasser son cœur pour achever quelques-unes de ces pages! Jamais plus âpre réalisme n'a travaillé sur des sujets plus repoussants. Ressuscitez les pires visions de Dante, rappelez-vous, si vous avez pratiqué cette littérature, le Maleus maleficorum, les procès-verbaux de questions extraordinaires rapportés par Llorente, vous serez encore mal préparé à la lecture de certains chapitres; néanmoins, je conseille aux dégoûtés d'avoir bon courage et d'attendre l'impression d'ensemble; ils seront étonnés de trouver cette impression consolante, presque douce. Voici, je crois, le secret de cette apparente contradiction.

À son entrée au bagne, l'infortuné se replie sur lui-même: du monde ignoble où il est précipité, il n'attend que désespoir et scandale. Mais peu à peu, il regarde dans son âme et dans les âmes qui l'entourent, avec la minutieuse patience d'un prisonnier. Il s'aperçoit que la fatigue physique est saine, que la souffrance morale est salutaire, qu'elle fait germer en lui d'humbles petites fleurs aux bons parfums, la semence de vertu qui ne levait pas au temps du bonheur. Surtout il examine de très-près ses grossiers compagnons; et voici que, sous les physionomies les plus sombres, un rayon transparaît qui les embellit et les réchauffe. C'est l'accoutumance d'un

homme jeté dans les ténèbres: il apprend à voir, et jouit vivement des pâles clartés reconquises. Chez toutes ces bêtes fauves qui l'effrayaient d'abord, il dégage des parties humaines, et dans ces parties humaines des parcelles divines. Il se simplifie au contact de ces natures simples, il s'attache à quelques-unes, il apprend d'elles à supporter ses maux avec la soumission héroïque des humbles. Plus il avance dans son étude, plus il rencontre parmi ces malheureux d'excellents exemplaires de l'homme. L'horreur du supplice passe bientôt au second plan, adoucie et noyée dans ce large courant de pitié, de fraternité: que de bonnes choses ressuscitées dans la maison des morts! Insensiblement, l'enfer se transforme et prend jour sur le ciel. Il semble que l'auteur ait prévu cette transformation morale, quand il disait au début de son récit, en décrivant le préau de la forteresse: «Par les fentes de la palissade, … on aperçoit un petit coin de ciel, non plus de ce ciel qui est au-dessus de la prison, mais d'un autre ciel, lointain et libre.»

On comprend maintenant pourquoi cette douloureuse lecture laisse une impression consolante; beaucoup plus, je vous assure, que tels livres réputés très-gais, qui font rire en maint endroit, et qu'on referme avec une incommensurable tristesse; car ceux-ci nous montrent, dans l'homme le plus heureux, une bête désolée et stupide, ravalée à terre pour y jouir sans but. Dans un autre art, regardez le Martyre de saint Sébastien et l'Orgie romaine de Couture: quel est celui des deux tableaux qui vous attriste le plus? C'est que la joie et la peine ne résident pas dans les faits extérieurs, mais dans la disposition d'esprit de l'artiste qui les envisage; c'est qu'il n'y a qu'un seul malheur véritable, celui de manquer de foi et d'espérance. De ces trésors, Dostoïevsky avait assez pour enrichir toute la chiourme. Il les puisait dans l'unique livre qu'il posséda durant quatre ans, dans le petit évangile, que lui avait donné la fille d'un proscrit; il vous racontera comment il apprenait à lire à ses compagnons sur les pages usées. Et l'on dirait, en effet, que les Souvenirs ont été écrits sur les marges de ce volume; un seul mot définit bien le caractère do l'œuvre et l'esprit de celui qui la conçut: c'est l'esprit évangélique. La plupart de ces écrivains russes en sont pénétrés, mais nul ne l'est au même degré que Dostoïevsky, assez indifférent aux conséquences dogmatiques, il ne retient que la source de vie morale; tout lui vient de cette

source, même le talent d'écrire, c'est-à-dire de communiquer son cœur aux hommes, de leur répondre quand ils demandent un peu de lumière et de compassion.

En insistant sur ce trait capital, je dois mettre le lecteur en garde contre une assimilation trompeuse. Quelques-uns diront peut-être: Tout ceci n'est pas nouveau, c'est la fantaisie romantique sur laquelle nous vivons depuis soixante ans, la réhabilitation du forçat, une génération de plus dans la nombreuse famille qui va de Claude Gueux à Jean Valjean. — Qu'on regarde de plus près; il n'y a rien de commun entre les deux conceptions. Chez nous, ce parti pris est trop souvent un jeu d'antithèses qui nous laisse l'impression de quelque chose d'artificiel et de faux; car on grandit le forçat au détriment des honnêtes gens, comme la courtisane aux dépens des honnêtes femmes. Chez l'écrivain russe, pas l'ombre d'une antithèse; il ne sacrifie personne à ses clients, il ne fait pas d'eux des héros; il nous les montre ce qu'ils sont, pleins de vices et de misères; seulement, il persiste à chercher en eux le reflet divin, à les traiter en frères déchus, dignes encore de charité. Il ne les voit pas dans un mirage, mais sous le jour simple de la réalité; il les dépeint avec l'accent de la vérité vivante, avec cette juste mesure qu'on ne définit point à l'avance, mais qui s'impose peu a peu au lecteur et contente la raison.

Une autre catégorie de modèles pose devant le peintre: les autorités du bagne, fonctionnaires et gens de police, les tristes maîtres de ce triste peuple. On retrouvera dans leurs portraits la même sobriété d'indignation, la même équanimité. Rien ne trahit chez Dostoïevsky l'ombre d'un ressentiment personnel, ni ce que nous appellerions l'esprit d'opposition. Il explique, il excuse presque la brutalité et l'arbitraire de ces hommes par la perversion fatale qu'entraîne le pouvoir absolu. Il dit quelque part: «Les instincts d'un bourreau existent en germe dans chacun de nos contemporains.» L'habitude et l'absence de frein développent ces instincts, parallèlement à des qualités qui forcent la sympathie. Il en résulte un bourreau bon garçon, une réduction de Néron, c'est-à-dire un type foncièrement vrai. On remarquera dans ce genre l'officier Smékalof, qui prend tant de plaisir à voir administrer les verges; les forçats raffolent de lui, parce qu'il les fustige drôlement.

— C'est un farceur, un cœur d'or, disent-ils à l'envi.

Qui expliquera les folles contradictions de l'homme, surtout de l'homme russe, instinctif, prime-sautier, plus près qu'un autre de la nature?

J'ai rencontré un de ces tyranneaux des mines sibériennes. Au mois d'octobre 1878, je me trouvais au célèbre couvent de Saint-Serge, près de Moscou. Des religieux erraient indolemment dans les cours, sous la robe noire des basiliens. Mon guide, un petit frère lai très-dégourdi, m'indiqua, avec une nuance de respect, un vieux moine accoudé sur la galerie du réfectoire, d'où il émiettait le reste de son pain de seigle aux pigeons qui s'abattaient des bouleaux voisins. — «C'est le père un tel, un ancien maître de police en Sibérie.» — Je m'approchai du cénobite. Il reconnut un étranger et m'adressa la parole en français. Sa conversation, bien que très-réservée, dénotait une ouverture d'horizon fort rare dans le monde où il vivait. Je laissai tomber le nom d'un des proscrits de décembre 1825, dont l'histoire m'était familière, «L'auriez-vous rencontré en Sibérie? Demandai-je à mon interlocuteur. — Comment donc, il a été sous ma juridiction.» J'étais fixé. Je savais ce qu'avait été cette juridiction. Peu d'hommes dans tout l'empire eussent pu trouver dans leur mémoire les lourds secrets et les douloureuses images qui devaient hanter la conscience de ce moine. Quelle impulsion mystérieuse l'avait amené dans ce couvent, où il psalmodiait paisiblement les litanies depuis de longues années? Était-ce piété, remords, lassitude? — «En voilà un qui a beaucoup à expier, dis-je à mon guide: il a vu et fait des choses terribles; le repentir l'ai poussé ici, peut-être!» — Lepetit frère convers me regarda d'un air étonné; évidemment, la vocation de son ancien ne s'était jamais présentée à son esprit sous ce point de vue, — «Nous sommes tous pécheurs!» répondit-il. Il ajouta, en clignant de l'œil vers le vieillard avec une nuance encore plus marquée de respect et d'admiration: «Sans doute, qu'il se repent: on raconte qu'il a beaucoup aimé les femmes.»

Dostoïevsky parcourt en tous sens ces âmes complexes. Le grand intérêt de son livre, pour les lettrés curieux de formes nouvelles, c'est qu'ils sentiront les mots leur manquer, quand ils voudront appliquer nos formules usuelles aux diverses faces de ce talent. Au premier abord, ils feront appel à toutes les règles de notre catéchisme littéraire, pour y emprisonner ce réaliste, cet impassible, cet impressionniste; ils continueront, croyant l'avoir saisi, et

Protée leur échappera; son réalisme farouche découvrira une recherche inquiète de l'idéal, son impassibilité laissera deviner une flamme intérieure; cet art subtil épuisera des pages pour fixer un trait de physionomie et ramassera en une ligne tout le dessin d'une âme. Il faudra s'avouer vaincu, égaré sur des eaux troubles et profondes, dans un grand courant de vie qui porte vers l'aurore.

Je ne me dissimule point les défauts de Dostoïevsky, la lenteur habituelle du trait, le désordre et l'obscurité de la narration, qui revient sans cesse sur elle-même, l'acharnement de myope sur le menu détail, et parfois la complaisance maladive pour le détail répugnant. Plus d'un lecteur en sera rebuté, s'il n'a pas la flexibilité d'esprit nécessaire pour se plier aux procédés du génie russe, assez semblables à ceux du génie anglais. À l'inverse de notre goût, qui exige des effets rapides, pressés, pas bien profonds par exemple, vos consciencieux ouvriers du Nord, un Thackeray ou un Dostoïevsky, accumulent de longues pages pour préparer un effet tardif. Mais aussi quelle intensité dans cet effet, quand on a la patience de l'attendre! Comme le boulet est chassé loin par cette pesante charge de poudre, tassée grain à grain! Je crois pouvoir promettre de délicates émotions à ceux qui auront cette patience de lecture, si difficile à des Français.

Il y a bien un moyen d'apprivoiser le public; on ne l'emploie que trop. C'est d'étrangler les traductions de et ces œuvres étrangères, de les «adapter» à notre goût. On a impitoyablement écarté plusieurs de ces fantaisies secourables, on a attendu, pour nous offrir les Souvenirs de la maison des morts, une version qui fût du moins un décalque fidèle du texte russe. Eût-il été possible, tout en satisfaisant à ce premier devoir du traducteur, de donner au récit et surtout aux dialogues une allure plus conforme aux habitudes de notre langue? C'est un problème ardu que je ne veux pas examiner, n'ayant pas mission de juger ici la traduction de M.Neyroud. Je viens de parler de l'écrivain russe d'après les impressions que m'a laissées son œuvre originale; je n'ose espérer que ces impressions soient aussi fortes sur le lecteur qui va les recevoir par intermédiaire.

Mais j'ai hâte de laisser la parole à Dostoïevsky. Quelle que soit la fortune de ses Souvenirs, je ne regretterai pas d'avoir plaidé pour eux. C'est

si rare et si bon de recommander un livre ou l'on est certain que pas uneligne ne peut blesser une âme, que pas un mot ne risque d'éveiller une passion douteuse; un livre que chacun fermera avec une idée meilleure de l'humanité, avec un peu moins de sécheresse pour les misères d'autrui, un peu plus de courage contre ses propres misères. Voilà, si l'on veut bien y réfléchir, un divin mystère de solidarité. Une affreuse souffrance fut endurée, il y a trente ans, par un inconnu, dans une geôle de Sibérie, presque à nos antipodes; conservée en secret depuis lors, elle vit, elle sert, elle vient de si loin assainir et fortifier d'autres hommes. C'est la plante aux sucs amers, morte depuis longtemps dans quelque vallée d'un autre hémisphère, et dont l'essence recueillie guérit les plaies de gens qui ne l'ont jamais vue fleurir. Oui, nulle souffrance ne se perd, toute douleur fructifie, il en reste un arôme subtil qui se répand indéfiniment dans le monde. Je ne donne point cette vérité pour une découverte; c'est tout simplement l'admirable doctrine de l'Église sur le trésor des souffrances des saints. Ainsi de bien d'autres inventions qui procurent beaucoup de gloire à tant de beaux esprits; changez les mots, grattez le vernis de «psychologie expérimentale», reconnaissez la vieille vérité sous la rouille théologique; des philosophes vêtus de bure avaient aperçu tout cela, il y a quelques centaines d'années, en se relevant la nuit dans un cloître pour interroger leur conscience.

Enfin, ce n'est pas d'eux qu'il s'agit, mais de ce forçat sibérien, de ce petit apôtre laïque au corps ravagé, à l'âme endolorie, toujours agité entre d'atroces visions et de doux rêves. Je crois le voir encore dans ses accès de zèle patriotique, déblatérant contre l'abomination de l'Occident et la corruption française. Comme la plupart des écrivains étrangers, il nous jugeait sur les grimaces littéraires que nous leur montrons quelquefois. On l'eût bien étonné, si on lui eût prédit qu'il irait un matin dans Paris pour y réciter son étrange martyrologe! — Allez et ne craignez rien, Féodor Michaïlovitch. Quelque mal qu'on ait pu vous dire de notre ville, vous verrez comme on s'y fait entendre en lui parlant simplement, avec la vérité qu'on tire de son cœur.

Vicomte E. M.deVogüé.

PREMIÈRE PARTIE

Au milieu des steppes, des montagnes ou des forêts impraticables des contrées reculées de la Sibérie, on rencontre, de loin en loin, de petites villes d'un millier ou deux d'habitants, entièrement bâties en bois, fort laides, avec deux églises, — l'une au centre de la ville, l'autre dans le cimetière, — en un mot, des villes qui ressemblent beaucoup plus à un bon village de la banlieue de Moscou qu'à une ville proprement dite. La plupart du temps, elles sont abondamment pourvues de maîtres de police, d'assesseurs et autres employés subalternes. S'il fait froid en Sibérie, le service du gouvernement y est en revanche extraordinairement avantageux. Les habitants sont des gens simples, sans idées libérales; leurs mœurs sont antiques, solides et consacrées par le temps. Les fonctionnaires, qui forment à bon droit la noblesse sibérienne, sont ou des gens du pays, Sibériens enracinés, ou des arrivants de Russie. Ces derniers viennent tout droit des capitales, séduits par la haute paye, par la subvention extraordinaire pour frais de voyage et par d'autres espérances non moins tentantes pour l'avenir. Ceux qui savent résoudre le problème de la vie restent presque toujours en Sibérie et s'y fixent définitivement. Les fruits abondants et savoureux qu'ils récoltent plus tard les dédommagent amplement; quant aux autres, gens légers et qui ne savent pas résoudre ce problème, ils s'ennuient bientôt en Sibérie et se demandent avec regret pourquoi ils ont fait la bêtise d'y venir. C'est avec impatience qu'ils tuent les trois ans, — terme légal de leur séjour; — une fois leur engagement expiré, ils sollicitent leur retour et reviennent chez eux en dénigrant la Sibérie et en s'en moquant. Ils ont tort, car c'est un pays de béatitude, non seulement en ce qui concerne le service public, mais encore à bien d'autres points de vue. Le climat est excellent; les marchands sont riches et hospitaliers; les Européens aisés y sont nombreux. Quant aux jeunes filles, elles ressemblent à des roses fleuries; leur moralité est irréprochable. Le gibier court dans les rues et vient se jeter contre le chasseur. On y boit du champagne en quantité prodigieuse; le caviar est étonnant; la récolte rend quelquefois quinze pour

un. En un mot, c'est une terre bénie dont il faut seulement savoir profiter, et l'on en profite fort bien!

C'est dans l'une de ces petites villes, — gaies et parfaitement satisfaites d'elles-mêmes, dont l'aimable population m'a laissé un souvenir ineffaçable, — que je rencontrai un exilé, Alexandre Pétrovitch Goriantchikof, ci-devant gentilhomme-propriétaire en Russie. Il avait été condamné aux travaux forcés de la deuxième catégorie, pour avoir assassiné sa femme. Après avoir subi sa condamnation, — dix ans de travaux forcés, — il demeurait tranquille et inaperçu en qualité de colon dans la petite ville de K… À vrai dire, il était inscrit dans un des cantons environnants, mais il vivait à K…, où il trouvait à gagner sa vie en donnant des leçons aux enfants. On rencontre souvent dans les villes de Sibérie des déportés qui s'occupent d'enseignement. On ne les dédaigne pas, car ils enseignent la langue française, si nécessaire dans la vie, et dont on n'aurait pas la moindre idée sans eux, dans les parties reculées de la Sibérie. Je vis Alexandre Pétrovitch pour la première fois chez un fonctionnaire, Ivan Ivanytch Gvosdikof, respectable vieillard fort hospitalier, père de cinq filles qui donnaient les plus belles espérances. Quatre fois par semaine, Alexandre Pétrovitch leur donnait des leçons à raison de trente kopeks (argent) la leçon. Son extérieur m'intéressa. C'était un homme excessivement pâle et maigre, jeune encore, — âgé de trente-cinq ans environ, — petit et débile, toujours fort proprement habillé à l'européenne. Quand vous lui parliez, il vous fixait d'un air très-attentif, écoutait chacune de vos paroles avec une stricte politesse et d'un air réfléchi, comme si vous lui aviez posé un problème ou que vous vouliez lui extorquer un secret. Il vous répondait nettement et brièvement, mais en pesant tellement chaque mot, que l'on se sentait tout à coup mal à son aise, sans savoir pourquoi, et que l'on se félicitait de voir la conversation terminée. Je questionnai Ivan Ivanytch à son sujet; il m'apprit que Goriantchikof était de mœurs irréprochables, sans quoi, lui, Ivan Ivanytch, ne lui aurait pas confié l'instruction de ses filles, mais que c'était un terrible misanthrope, qui se tenait à l'écart de tous, fort instruit, lisant beaucoup, parlant peu et se prêtant assez mal à une conversation à cœur ouvert.

Certaines personnes affirmaient qu'il était fou, mais on trouvait que ce

n'était pas un défaut si grave; aussi les gens les plus considérables de la ville étaient-ils prêts à témoigner des égards à Alexandre Pétrovitch, car il pouvait être fort utile, au besoin, pour écrire des placets. On croyait qu'il avait une parenté fort honorable en Russie, — peut-être même dans le nombre y avait-il des gens haut placés, — mais on n'ignorait pas que depuis son exil il avait rompu toutes relations avec elle. En un mot, il se faisait du tort à lui-même. Tout le monde connaissait son histoire et savait qu'il avait tué sa femme par jalousie, — moins d'un an après son mariage, — et, qu'il s'était livré lui-même à la justice, ce qui avait beaucoup adouci sa condamnation. Des crimes semblables sont toujours regardés comme des malheurs, dont il faut avoir pitié. Néanmoins, cet original se tenait obstinément à l'écart et ne se montrait que pour donner des leçons.

Tout d'abord je ne fis aucune attention à lui; puis sans que j'en sus moi-même la cause, il m'intéressa: il était quelque peu énigmatique. Causer avec lui était de toute impossibilité. Certes, il répondait à toutes mes questions: il semblait même s'en faire un devoir, mais une fois qu'il m'avait répondu, je n'osais l'interroger plus longtemps; après de semblables conversations, on voyait toujours sur son visage une sorte de souffrance et d'épuisement. Je me souviens que par une belle soirée d'été, je sortis avec lui de chez Ivan Ivanytch. Il me vint brusquement à l'idée de l'inviter à entrer chez moi, pour fumer une cigarette; je ne saurais décrire l'effroi qui se peignit sur son visage; il se troubla tout à fait, marmotta des mots incohérents, et soudain, après m'avoir regardé d'un air courroucé, il s'enfuit dans une direction opposée. J'en fus fort étonné. Depuis, lorsqu'il me rencontrait, il semblait éprouver à ma vue une sorte de frayeur, mais je ne me décourageai pas. Il avait quelque chose qui m'attirait; un mois après, j'entrai moi-même chez Goriantchikof, sans aucun prétexte. Il est évident que j'agis alors sottement et sans la moindre délicatesse. Il demeurait à l'une des extrémités de la ville, chez une vieille bourgeoise dont la fille était poitrinaire. Celle-ci avait une petite enfant naturelle âgée de dix ans, fort jolie et très-joyeuse. Au moment où j'entrai, Alexandre Pétrovitch était assis auprès d'elle et lui enseignait à lire. En me voyant, il se troubla, comme si je l'avais surpris en flagrant délit. Tout éperdu, il se leva brusquement et me regarda fort étonné. Nous nous assîmes

enfin; il suivait attentivement chacun de mes regards, comme s'il m'eût soupçonné de quelque intention mystérieuse. Je devinai qu'il était horriblement méfiant. Il me regardait avec dépit, et il ne tenait à rien qu'il me demandât: — Ne t'en iras-tu pas bientôt?

Je lui parlai de notre petite ville, des nouvelles courantes; il se taisait ou souriait d'un air mauvais: je pus constater qu'il ignorait absolument ce qui se faisait dans notre ville et qu'il n'était nullement curieux de l'apprendre. Je lui parlai ensuite de notre contrée, de ses besoins: il m'écoutait toujours en silence en me fixant d'un air si étrange que j'eus honte moi-même de notre conversation. Je faillis même le fâcher en lui offrant, encore non coupés, les livres et les journaux que je venais de recevoir par la dernière poste. Il jeta sur eux un regard avide, mais il modifia aussitôt son intention et déclina mes offres, prétextant son manque de loisir. Je pris enfin congé de lui; en sortant, je sentis comme un poids insupportable tomber de mes épaules. Je regrettais d'avoir harcelé un homme dont le goût était de se tenir à l'écart de tout le monde. Mais la sottise était faite. J'avais remarqué qu'il possédait fort peu de livres; il n'était donc pas vrai qu'il lût beaucoup. Néanmoins, à deux reprises, comme je passais en voiture fort tard devant ses fenêtres, je vis de la lumière dans son logement. Qu'avait-il donc à veiller jusqu'à l'aube? Écrivait-il, et, si cela était, qu'écrivait-il?

Je fus absent de notre ville pendant trois mois environ. Quand je revins chez moi, en hiver, j'appris qu'Alexandre Pétrovitch était mort et qu'il n'avait pas même appelé un médecin. On l'avait déjà presque oublié. Son logement était inoccupé. Je fis aussitôt la connaissance de son hôtesse, dans l'intention d'apprendre d'elle ce que faisait son locataire et s'il écrivait. Pour vingt kopeks, elle m'apporta une corbeille pleine de papiers laissés par le défunt et m'avoua qu'elle avait déjà employé deux cahiers à allumer son feu. C'était une vieille femme morose et taciturne; je ne pus tirer d'elle rien d'intéressant. Elle ne sut rien me dire au sujet de son locataire. Elle me raconta pourtant qu'il ne travaillait presque jamais et qu'il restait des mois entiers sans ouvrir un livre ou toucher une plume: en revanche, il se promenait toute la nuit en long et en large dans sa chambre, livré à ses réflexions; quelquefois même, il parlait tout haut. Il aimait beaucoup sa petite

fille Katia, surtout quand il eut appris son nom; le jour de la Sainte-Catherine, il faisait dire à l'église une messe de Requiem pour l'âme de quelqu'un. Il détestait qu'on lui rendît des visites et ne sortait que pour donner ses leçons: il regardait même de travers son hôtesse, quand, une fois par semaine, elle venait mettre sa chambre en ordre; pendant les trois ans qu'il avait demeuré chez elle, il ne lui avait presque jamais adressé la parole. Je demandai à Katia si elle se souvenait de son maître. Elle me regarda en silence et se tourna du côté de la muraille pour pleurer. Cet homme s'était pourtant fait aimer de quelqu'un!

J'emportai les papiers et je passai ma journée à les examiner. La plupart n'avaient aucune importance: c'étaient des exercices d'écoliers. Enfin je trouvai un cahier assez épais, couvert d'une écriture fine, mais inachevé. Il avait peut-être été oublié par son auteur. C'était le récit — incohérent et fragmentaire — des dix années qu'Alexandre Pétrovitch avait passées aux travaux forcés. Ce récit était interrompu çà et là, soit par une anecdote, soit par d'étranges, d'effroyables souvenirs, jetés convulsivement, comme arrachés à l'écrivain. Je relus quelquefois ces fragments et je me pris à douter s'ils avaient été écrits dans un moment de folie. Mais ces mémoires d'un forçat, Souvenirs de la maison des morts, comme il les intitule lui-même quelque part dans son manuscrit, ne me semblèrent pas privés d'intérêt. Un monde tout à fait nouveau, inconnu jusqu'alors, l'étrangeté de certains faits, enfin quelques remarques singulières sur ce peuple déchu, — il y avait là de quoi me séduire, et je lus avec curiosité. Il se peut que je me sois trompé: je publie quelques chapitres de ce récit: que le public juge…

I – LA MAISON DES MORTS.

Notre maison de force se trouvait à l'extrémité de la citadelle, derrière le rempart. Si l'on regarde par les fentes de la palissade, espérant voir quelque chose, — on n'aperçoit qu'un petit coin de ciel et un haut rempart de terre, couvert des grandes herbes de la steppe. Nuit et jour, des sentinelles s'y promènent en long et en large; on se dit alors que des années entières s'écouleront et que l'on verra, par la même fente de palissade, toujours le même rempart, toujours les mêmes sentinelles et le même petit coin de ciel, non pas de celui qui se trouve au-dessus de la prison, mais d'un autre ciel, lointain et libre. Représentez-vous une grande cour, longue de deux cents pas et large de cent cinquante, enceinte d'une palissade hexagonale irrégulière, formée de pieux étançonnés et profondément enfoncés en terre: voilà l'enceinte extérieure de la maison de force. D'un côté de la palissade est construite une grande porte, solide et toujours fermée, que gardent constamment des factionnaires, et qui ne s'ouvre que quand les condamnés vont au travail. Derrière cette porte se trouvaient la lumière, la liberté; là vivaient des gens libres. En deçà de lapalissade on se représentait ce monde merveilleux, fantastique comme un conte de fées: il n'en était pas de même du nôtre, — tout particulier, car il ne ressemblait à rien; il avait ses mœurs, son costume, ses lois spéciales: c'était une maison morte-vivante, une vie sans analogue et des hommes à part. C'est ce coin que j'entreprends de décrire.

Quand on pénètre dans l'enceinte, on voit quelques bâtiments. De chaque côté d'une cour très-vaste s'étendent deux constructions de bois, faites de troncs équarris et à un seul étage: ce sont les casernes des forçats. On y parque les détenus, divisés en plusieurs catégories. Au fond de l'enceinte on aperçoit encore une maison, la cuisine, divisée en deux chambrées (artel[3]); plus loin encore se trouve une autre construction qui sert tout à la fois de cave, de hangar et de grenier. Le centre de l'enceinte, complètement nu, forme une place assez vaste. C'est là que les détenus se mettent en rang. On y

fait la vérification et l'appel trois fois par jour: le matin, à midi et le soir, et plusieurs fois encore dans la journée, si les soldats de garde sont défiants et habiles à compter. Tout autour, entre la palissade et les constructions, il reste une assez grande surface libre où quelques détenus misanthropes ou de caractère sombre aiment à se promener, quand on ne travaille pas: ils ruminent là, à l'abri de tous les regards, leurs pensées favorites. Lorsque je les rencontrais pendant ces promenades, j'aimais à regarder leurs visages tristes et stigmatisés, et à deviner leurs pensées. Un des forçats avait pour occupation favorite, dans les moments de liberté que nous laissaient les travaux, de compter les pieux de la palissade. Il y en avait quinze cents, il les avait tous comptés et les connaissait même par cœur. Chacun d'eux représentait un jour de réclusion: il décomptait quotidiennement un pieu et pouvait, de cette façon, connaître exactement le nombre de jours qu'il devait encore passer dans la maison de force. Il était sincèrement heureux quand il avait achevé un des côtés de l'hexagone: et pourtant, il devait attendre sa libération pendant de longues années; mais on apprend la patience à la maison de force. Je vis un jour un détenu qui avait subi sa condamnation et que l'on mettait en liberté, prendra congé de ses camarades. Il avait été vingt ans aux travaux forcés. Plus d'un forçat se souvenait de l'avoir vu arriver jeune, insouciant, ne pensant ni à son crime ni au châtiment: c'était maintenant un vieillard à cheveux gris, au visage triste et morose. Il fit en silence le tour de nos six casernes. En entrant dans chacune d'elles, il priait devant l'image sainte, saluait profondément ses camarades, en les priant de ne pas garder un mauvais souvenir de lui. Je me rappelle aussi qu'un soir on appela vers la porte d'entrée un détenu qui avait été dans le temps un paysan sibérien fort aisé. Six mois auparavant, il avait reçu la nouvelle que sa femme s'était remariée, ce qui l'avait fort attristé. Ce soir-là, elle était venue à la prison, l'avait fait appeler pour lui donner une aumône. Ils s'entretinrent deux minutes, pleurèrent tous deux et se séparèrent pour ne plus se revoir. Je vis l'expression du visage de ce détenu quand il rentra dans la caserne… Là, en vérité, on peut apprendre à tout supporter.

Quand le crépuscule commençait, on nous faisait rentrer dans la caserne, où l'on nous enfermait pour toute la nuit. Il m'était toujours pénible de quitter

la cour pour la caserne. Qu'on se figure une longue chambre, basse et étouffante, éclairée à peine par des chandelles et dans laquelle traînait une odeur lourde et nauséabonde. Je ne puis comprendre maintenant comment j'y ai vécu dix ans entiers. Mon lit de camp se composait de trois planches: c'était toute la place dont je pouvais disposer. Dans une seule chambre on parquait plus de trente hommes. C'était surtout en hiver qu'on nous enfermait de bonne heure; il fallait attendre quatre heures au moins avant que tout le monde fût endormi, aussi était-ce un tumulte, un vacarme de rires, de jurons, de chaînes qui sonnaient, une vapeur infecte, une fumée épaisse, un brouhaha de têtes rasées, de fronts stigmatisés, d'habits en lambeaux, tout cela encanaillé, dégoûtant; oui, l'homme est un animal vivace! On pourrait le définir: un être qui s'habitue à tout, et ceserait peut-être là la meilleure définition qu'on en ait donnée.

Nous étions en tout deux cent cinquante dans la maison de force. Ce nombre était presque invariable, car lorsque les uns avaient subi leur peine, d'autres criminels arrivaient, il en mourait aussi. Et il y avait là toute sorte de gens. Je crois que chaque gouvernement, chaque contrée de la Russie avait fourni son représentant. Il y avait des étrangers et même des montagnards du Caucase. Tout ce monde se divisait en catégories différentes, suivant l'importance du crime et par conséquent la durée du châtiment. Chaque crime, quel qu'il soit, y était représenté. La population de la maison de force était composée en majeure partie de déportés aux travaux forcés de la catégorie civile (fortement condamnés, comme disaient les détenus). C'étaient des criminels privés de tous leurs droits civils, membres réprouvés de la société, vomis par elle, et dont le visage marqué au fer devait éternellement témoigner de leur opprobre. Ils étaient incarcérés dans la maison de force pour un laps de temps qui variait de huit à douze ans; à l'expiration de leur peine, on les envoyait dans un canton sibérien en qualité de colons. Quant aux criminels de la section militaire, ils n'étaient pas privés de leurs droits civils, — c'est ce qui a lieu d'ordinaire dans les compagnies de discipline russes, — et n'étaient envoyés que pour un temps relativement court. Une fois leur condamnation purgée, ils retournaient à l'endroit d'où ils étaient venus, et entraient comme soldats dans les bataillons de ligne

sibériens[4]. Beaucoup d'entre eux nous revenaient bientôt pour des crimes graves, seulement ce n'était plus pour un petit nombre d'années, mais pour vingt ans au moins; ils faisaient alors partie d'une section qui se nommait «à perpétuité». Néanmoins, les perpétuels n'étaient pas privés de leurs droits. Il existait encoreune section assez nombreuse, composée des pires malfaiteurs, presque tous vétérans du crime, et qu'on appelait la «section particulière». On envoyait là des condamnés de toutes les Russies. Ils se regardaient à bon droit comme détenus à perpétuité, car le terme de leur réclusion n'avait pas été indiqué. La loi exigeait qu'on leur donnât des tâches doubles et triples. Ils restèrent dans la prison jusqu'à ce qu'on entreprit en Sibérie les travaux de force les plus pénibles. «Vous n'êtes ici que pour un temps fixe, disaient-ils aux autres forçats; nous, au contraire, nous y sommes pour toute notre vie.» J'ai entendu dire plus tard que cette section a été abolie. On a éloigné en même temps les condamnés civils, pour ne conserver que les condamnés militaires que l'on organisa en compagnie de discipline unique. L'administration a naturellement été changée. Je décris, par conséquent, les pratiques d'un autre temps et des choses abolies depuis longtemps…

Oui, il y a longtemps de cela; il me semble même que c'est un rêve, Je me souviens de mon entrée à la maison de force, un soir de décembre, à la nuit tombante. Les forçats revenaient des travaux: on se préparait à la vérification. Un sous-officier moustachu m'ouvrit la porte de cette maison étrange où je devais rester tant d'années, endurer tant d'émotions dont je ne pourrais me faire une idée même approximative si je ne les avais pas ressenties. Ainsi, par exemple, aurais-je jamais pu m'imaginer la souffrance poignante et terrible qu'il y a à ne jamais être seul même une minute pendant dix ans? Au travail sous escorte, à la caserne en compagnie de deux cents camarades, jamais seul, jamais! Du reste, il fallait que je m'y fisse.

Il y avait là des meurtriers par imprudence, des meurtriers de métier, des brigands et des chefs de brigands, de simples filous, maîtres dans l'industrie de trouver de l'argent dans la poche des passants ou d'enlever n'importe quoi sur une table. Il aurait pourtant été difficile de dire pourquoi et comment certains détenus se trouvaient à la maison de force. Chacun d'eux avait son histoire, confuse et lourde, pénible comme un lendemain d'ivresse. Les

forçats parlaient généralement fort peu de leur passé, qu'ils n'aimaient pas à raconter; ils s'efforçaient même de n'y plus penser. Parmi mes camarades de chaîne j'ai connu des meurtriers qui étaient si gais et si insouciants qu'on pouvait parier à coup sûr que jamais leur conscience ne leur avait fait le moindre-reproche; mais il y avait aussi des visages sombres, presque toujours silencieux. Il était bien rare que quelqu'un racontât son histoire, car cette curiosité-là n'était pas à la mode, n'était pas d'usage; disons d'un seul mot que cela n'était pas reçu. Il arrivait pourtant de loin en loin que par désœuvrement un détenu racontât sa vie à un autre forçat qui l'écoutait froidement. Personne, à vrai dire, n'aurait pu étonner son voisin. «Nous ne sommes pas des ignorants, nous autres!» disaient-ils souvent avec une suffisance cynique. Je me souviens qu'un jour un brigand ivre (on pouvait s'enivrer quelquefois aux travaux forcés) raconta comment il avait tué et tailladé un enfant de cinq ans: il l'avait d'abord attiré avec un joujou, puis il l'avait emmené dans un hangar où il l'avait dépecé. La caserne tout entière, qui, d'ordinaire, riait de ses plaisanteries, poussa un cri unanime; le brigand fut obligé de se taire. Si les forçats l'avaient interrompu, ce n'était nullement parce que son récit avait excité leur indignation, mais parce qu'il n'était pas reçu de parler de cela. Je dois dire ici que les détenus avaient un certain degré d'instruction. La moitié d'entre eux, — si ce n'est plus, — savaient lire et écrire. Où trouvera-t-on, en Russie, dans n'importe quel groupe populaire, deux cent cinquante hommes sachant lire et écrire? Plus tard, j'ai entendu dire et même conclure, grâce à ces données, que l'instruction démoralisait le peuple. C'est une erreur: l'instruction est tout à fait étrangère à cette décadence morale. Il faut néanmoins convenir qu'elle développa l'esprit de résolution dans le peuple, mais c'est loin d'être un défaut. — Chaque section avait un costume différent: l'une portait une veste de drap moitié brune, moitié grise, et un pantalon dont un canon était brun, l'autre gris. Un jour, comme nous étions au travail, une petite fille qui vendait des navettes de pain blanc (kalatchi) s'approcha des forçats; elle me regarda longtemps, puis éclata de rire: — «Fi! Comme ils sont laids! S'écria-t-elle. Ils n'ont pas même eu assez de drap gris ou de drap brun pour faire leurs habits.» D'autres forçats portaient une veste de drap gris uni, mais dont les manches étaient

brunes. On rasait aussi les têtes de différentes façons; le crâne était mis à nu tantôt en long, tantôt en large, de la nuque au front ou d'une oreille à l'autre.

Cette étrange famille avait un air de ressemblance prononcé que l'on distinguait du premier coup d'œil; même les personnalités les plus saillantes, celles qui dominaient involontairement les autres forçats, s'efforçaient de prendre le ton général de la maison. Tous les détenus, — à l'exception de quelques-uns qui jouissaient d'une gaieté inépuisable et qui, par cela même, s'attiraient le mépris général, — tous les détenus étaient moroses, envieux, effroyablement vaniteux, présomptueux, susceptibles et formalistes à l'excès. Ne s'étonner de rien était à leurs yeux une qualité primordiale, aussi se préoccupaient-ils fort d'avoir de la tenue. Mais souvent l'apparence la plus hautaine faisait place, avec la rapidité de l'éclair, à une plate lâcheté. Pourtant il y avait quelques hommes vraiment forts: ceux-là étaient naturels et sincères, mais, chose étrange! Ils étaient le plus souvent d'une vanité excessive et maladive. C'était toujours la vanité qui était au premier plan. La majorité des détenus était dépravée et pervertie, aussi les calomnies et les commérages pleuvaient-ils comme grêle. C'était un enfer, une damnation que notre vie, mais personne n'aurait osé s'élever contre les règlements intérieurs de la prison et contre les habitudes reçues; aussi s'y soumettait-on bon gré, mal gré. Certains caractères intraitables ne pliaient que difficilement, mais pliaient tout de même. Des détenus qui, encore libres, avaient dépassé toute mesure, qui, souvent poussés par leur vanité surexcitée, avaient commis des crimes affreux, inconsciemment, comme dans un délire, et qui avaient été l'effroi de villes entières, étaient matés en peu de temps par le régime de notre prison. Le nouveau qui cherchait à s'orienter remarquait bien vite qu'ici il n'étonnerait personne; insensiblement il se soumettait, prenait le ton général, une sorte de dignité personnelle dont presque chaque détenu était pénétré, absolument comme si la dénomination de forçat eût été un titre honorable. Pas le moindre signe de honte ou de repentir, du reste, mais une sorte de soumission extérieure, en quelque sorte officielle, qui raisonnait paisiblement la conduite à tenir. «Nous sommes des gens perdus, disaient-ils, nous n'avons pas su vivre en liberté, maintenant nous devons parcourir de toutes nos forces la rue verte[5], et nous faire compter et recompter comme des

bêtes.» «Tu n'as pas voulu obéir à ton père et à ta mère, obéis maintenant à la peau d'âne!» «Qui n'a pas voulu broder, casse des pierres à l'heure qu'il est.» Tout cela se disait et se répétait souvent en guise de morale, comme des sentences et des proverbes, sans qu'on les prît toutefois au sérieux. Ce n'étaient que des mots en l'air. Y en avait-il un seul qui s'avouât son iniquité? Qu'un étranger, — pas un forçat, — essaye de reprocher à un détenu son crime ou de l'insulter, les injures de part et d'autre n'auront pas de fin. Et quels raffinés que les forçats en ce qui concerne les injures! Ils insultent finement, en artistes. L'injure était une vraie science; ils ne s'efforçaient pas tant d'offenser par l'expression que par le sens, l'esprit d'une phrase envenimée. Leurs querelles incessantes contribuaient beaucoup au développement de cet art spécial.

Comme ils ne travaillaient que sous la menace du bâton, ils étaient paresseux et dépravés. Ceux qui n'étaient pas encore corrompus en arrivant à la maison de force, s'y pervertissaient bientôt. Réunis malgré eux, ils étaient parfaitement étrangers les uns aux autres. — «Le diable a usé trois paires de lapti[6] avant de nous rassembler», disaient-ils. Les intrigues, les calomnies, les commérages, l'envie, les querelles, tenaient le haut bout dans cette vie d'enfer. Pas une méchante langue n'aurait été en état de tenir tête à ces meurtriers, toujours l'injure à la bouche.

Comme je l'ai dit plus haut, parmi eux se trouvaient des hommes au caractère de fer, endurcis et intrépides, habitués à se commander. Ceux-là, on les estimait involontairement; bien qu'ils fussent fort jaloux de leur renommée, ils s'efforçaient de n'obséder personne, et ne s'insultaient jamais sans motif; leur conduite était en tous points pleine de dignité; ils étaient raisonnables et presque toujours obéissants, non par principe ou par conscience de leurs devoirs, mais comme par une convention mutuelle entre eux et l'administration, convention dont ils reconnaissaient tous les avantages. On agissait du reste prudemment avec eux. Je me rappelle qu'un détenu, intrépide et résolu, connu pour ses penchants de bête fauve, fut appelé un jour pour être fouetté. C'était pendant l'été; on ne travaillait pas. L'adjudant, chef direct et immédiat de la maison de force, était arrivé au corps de garde, qui se trouvait à côté de la grande porte, pour assister à la

punition. (Ce major était un être fatal pour les détenus, qu'il avait réduits à trembler devant lui. Sévère à en devenir insensé, il se «jetait» sur eux, disaient-ils; mais c'était surtout son regard, aussi pénétrant que celui du lynx, que l'on craignait. Il était impossible de rien lui dissimuler. Il voyait, pour ainsi dire, sans même regarder. En entrant dans la prison, il savait déjà ce qui se faisait à l'autre bout de l'enceinte; aussi les forçats l'appelaient-ils «l'homme aux huit yeux». Son système était mauvais, car il ne parvenait qu'à irriter des gens déjà irascibles; sans le commandant, homme bien élevé et raisonnable, qui modérait les sorties sauvages du major, celui-ci aurait causé de grands malheurs par sa mauvaise administration. Je ne comprends pas comment il put prendre sa retraite sain et sauf; il est vrai qu'il quitta le service après qu'il eut été mis en jugement.)

Le détenu blêmit quand on l'appela. D'ordinaire, il se couchait courageusement et sans proférer un mot, pour recevoir les terribles verges, après quoi, il se relevait en se secouant. Il supportait ce malheur froidement, en philosophe. Il est vrai qu'on ne le punissait qu'à bon escient, et avec toutes sortes de précautions. Mais cette fois, il s'estimait innocent. Il blêmit, et tout en s'approchant doucement de l'escorte de soldats, il réussit à cacher dans sa manche un tranchet de cordonnier. Il était pourtant sévèrement défendu aux détenus d'avoir des instruments tranchants, des couteaux, etc. Les perquisitions étaient fréquentes, inattendues et des plus minutieuses; toutes les infractions à cette règle étaient sévèrement punies; mais comme il est difficile d'enlever à un criminel ce qu'il veut cacher, et que, du reste, des instruments tranchants se trouvaient nécessairement dans la prison, ils n'étaient jamais détruits. Si l'on parvenait à les ravir aux forçats, ceux-ci s'en procuraient bien vite de nouveaux. Tous les détenus se jetèrent contre la palissade, le cœur palpitant, pour regarder à travers les fentes. On savait que cette fois-ci, Pétrof refuserait de se laisser fustiger et que la fin du major était venue. Mais au moment décisif, ce dernier monta dans sa voiture et partit, confiant le commandement de l'exécution à un officier subalterne: «Dieu l'a sauvé!» dirent plus tard les forçats. Quant à Pétrof, il subit tranquillement sa punition; une fois le major parti, sa colère était tombée. Le détenu est soumis et obéissant jusqu'à un certain point, mais il y a une limite qu'il ne faut pas

dépasser. Rien n'est plus curieux que ces étranges boutades d'emportement et de désobéissance. Souvent un homme qui supporte pendant plusieurs années les châtiments les plus cruels, se révolte pour une bagatelle, pour un rien. On pourrait même dire que c'est un fou… C'est du reste ce que l'on fait.

J'ai déjà dit que pendant plusieurs années je n'ai pas remarqué le moindre signe de repentance, pas le plus petit malaise du crime commis, et que la plupart des forçats s'estimaient dans leur for intérieur en droit d'agir comme bon leur semblait. Certainement la vanité, les mauvais exemples, la vantardise ou la fausse honte y étaient pour beaucoup. D'autre part, qui peut dire avoir sondé la profondeur de ces cœurs livrés à la perdition et les avoir trouvés fermés à toute lumière? Enfin il semble que durant tant d'années, j'eusse dû saisir quelque indice, fût-ce le plus fugitif, d'un regret, d'une souffrance morale. Je n'ai positivement rien aperçu. On ne saurait juger le crime avec des opinions toutes faites, et sa philosophie est un peu plus compliquée qu'on ne le croit. Il est avéré que ni les maisons de force, ni les bagnes, ni le système des travaux forcés, ne corrigent le criminel; ces châtiments ne peuvent que le punir et rassurer la société contre les attentats qu'il pourrait commettre. La réclusion et les travaux excessifs ne font que développer chez ces hommes une haine profonde, la soif des jouissances défendues et une effroyable insouciance. D'autre part, je suis certain que le célèbre système cellulaire n'atteint qu'un but apparent et trompeur. Il soutire du criminel toute sa force et son énergie, énerve son âme qu'il affaiblit et effraye, et montre enfin une momie desséchée et à moitié folle comme un modèle d'amendement et de repentir. Le criminel qui s'est révolté contre la société, la hait et s'estime toujours dans son droit: la société a tort, lui non. N'a-t-il pas du reste subi sa condamnation? Aussi est-il absous, acquitté à ses propres yeux. Malgré les opinions diverses, chacun reconnaîtra qu'il y a des crimes qui partout et toujours, sous n'importe quelle législation, seront indiscutablement crimes et que l'on regardera comme tels tant que l'homme sera homme. Ce n'est qu'à la maison de force que j'ai entendu raconter, avec un rire enfantin à peine contenu, les forfaits les plus étranges, les plus atroces. Je n'oublierai jamais un parricide, — ci-devant noble et fonctionnaire. Il avait fait le malheur de son père. Un vrai fils prodigue. Le vieillard essayait en vain

de le retenir par des remontrances sur la pente fatale où il glissait. Comme il était criblé de dettes et qu'on soupçonnait son père d'avoir, — outre une ferme, — de l'argent caché, il le tua pour entrer plus vite en possession de son héritage. Ce crime ne fut découvert qu'au bout d'un mois. Pendant tout ce temps, le meurtrier, qui du reste avait informé la justice de la disparition de son père, continua ses débauches. Enfin, pendant son absence, la police découvrit le cadavre du vieillard dans un canal d'égout recouvert de planches. La tête grise était séparée du tronc et appuyée contre le corps, entièrement habillé; sous la tête, comme par dérision, l'assassin avait glissé un coussin. Le jeune homme n'avoua rien: il fut dégradé, dépouillé de ses privilèges de noblesse et envoyé aux travaux forcés pour vingt ans. Aussi longtemps que je l'ai connu, je l'ai toujours vu d'humeur très-insouciante. C'était l'homme le plus étourdi et le plus inconsidéré que j'aie rencontré, quoiqu'il fût loin d'être sot. Je ne remarquai jamais en lui une cruauté excessive. Les autres détenus le méprisaient, non pas à cause de son crime, dont il n'était jamais question, mais parce qu'il manquait de tenue. Il parlait quelquefois de son père. Ainsi un jour, en vantant la robuste complexion héréditaire dans sa famille, il ajouta: «— Tenez, mon père, par exemple, jusqu'à sa mort, n'a jamais été malade.» Une insensibilité animale portée à un aussi haut degré semble impossible: elle est par trop phénoménale. Il devait y avoir là un défaut organique, une monstruosité physique et morale inconnue jusqu'à présent à la science, et non un simple délit. Je ne croyais naturellement pas à un crime aussi atroce, mais des gens de la même ville que lui, qui connaissaient tous les détails de son histoire, me la racontèrent. Les faits étaient si clairs, qu'il aurait été insensé de ne pas se rendre à l'évidence. Les détenus l'avaient entendu crier une fois, pendant son sommeil: «Tiens-le! Tiens-le! Coupe-lui la tête! La tête! La tête!»

Presque tous les forçats rêvaient à haute voix ou déliraient pendant leur sommeil; les injures, les mots d'argot, les couteaux, les haches revenaient le plus souvent dans leurs songes. «Nous sommes des gens broyés, disaient-ils, nous n'avons plus d'entrailles, c'est pourquoi nous crions la nuit.»

Les travaux forcés dans notre forteresse n'étaient pas une occupation, mais une obligation: les détenus accomplissaient leur tâche ou travaillaient le

nombre d'heures fixé par la loi, puis retournaient à la maison de force. Ils avaient du reste ce labeur en haine. Si le détenu n'avait pas un travail personnel auquel il se livre volontairement avec toute son intelligence, il lui serait impossible de supporter sa réclusion. De quelle façon ces gens, tous d'une nature fortement trempée, qui avaient largement vécu et désiraient vivre encore, qui avaient été réunis contre leur volonté, après que la société les avait rejetés, auraient-ils pu vivre d'une façon normale et naturelle?

Grâce à la seule paresse, les instincts les plus criminels, dont le détenu n'aurait jamais même conscience, se développeraient en lui.

L'homme ne peut exister sans travail, sans propriété légale et normale; hors de ces conditions il se pervertit et se change en bête fauve. Aussi chaque forçat, par une exigence toute naturelle et par instinct de conservation, avait-il chez nous un métier, une occupation quelconque. Les longues journées d'été étaient prises presque tout entières par les travaux forcés; la nuit était si courte qu'on avait juste le temps de dormir. Il n'en était pas de même en hiver; suivant le règlement, les détenus devaient être renfermés dans la caserne, à la tombée de la nuit. Que faire pendant les longues et tristes soirées, sinon travailler? Aussi chaque caserne, bien que fermée aux verrous, prenait-elle l'apparence d'un vaste atelier. À vrai dire, le travail n'était pas défendu, mais il était interdit d'avoir des outils, sans lesquels il est tout à fait impossible. On travaillait en cachette, et l'administration, semble-t-il, fermait les yeux. Beaucoup de détenus arrivaient à la maison de force sans rien savoir faire de leurs dix doigts, ils apprenaient un métier quelconque de leurs camarades, et, une fois libérés, devenaient d'excellents ouvriers. Il y avait là des cordonniers, des bottiers, des tailleurs, des sculpteurs, des serruriers et des doreurs. Un Juif même, Içaï Boumstein, était en même temps bijoutier et usurier. Tout le monde travaillait et gagnait ainsi quelques sous, car il venait beaucoup de commandes de la ville. L'argent est une liberté sonnante et trébuchante, inestimable pour un homme entièrement privé de la vraie liberté. S'il se sent quelque monnaie en poche, il se console de sa position, même quand il ne pourrait pas la dépenser. (Mais on peut partout et toujours dépenser son argent, d'autant plus que le fruit défendu est doublement savoureux. On peut se procurer de l'eau-de-vie même dans la maison de

force.) Bien que les pipes fussent sévèrement prohibées, tout le monde fumait. L'argent et le tabac préservaient les forçats du scorbut, comme le travail les sauvait du crime: sans lui, ils se seraient mutuellement détruits, comme des araignées enfermées dans un bocal de verre. Le travail et l'argent n'en étaient pas moins interdits: on pratiquait fréquemment pendant la nuit de sévères perquisitions, durant lesquelles on confisquait tout ce qui n'était pas légalement autorisé. Si adroitement que fussent cachés les pécules, il arrivait cependant qu'on les découvrait. C'était là une des raisons pour lesquelles on ne les conservait pas longtemps: on les échangeait bientôt contre de l'eau-de-vie; ce qui explique comment celle-ci avait du s'introduire dans la maison de force. Le délinquant était non-seulement privé de son pécule, mais encore cruellement fustigé!

Peu de temps après chaque perquisition, les forçats se procuraient de nouveau les objets qui avaient été confisqués, et tout marchait comme ci-devant. L'administration le savait, et bien que la condition des détenus fût assez semblable à celle des habitants du Vésuve, ils ne murmuraient jamais contre les punitions infligées pour ces peccadilles. Qui n'avait pas d'industrie manuelle, commerçait d'une manière quelconque. Les procédés d'achat et de vente étaient assez originaux. Les uns s'occupaient de brocantage et revendaient parfois des objets que personne autre qu'un forçat n'aurait jamais eu l'idée de vendre ou d'acheter, voire même de regarder comme ayant une valeur quelconque. Le moindre chiffon avait pourtant son prix et pouvait servir. Par suite de la pauvreté même des forçats, l'argent acquérait un prix supérieur à celui qu'il a en réalité. De longs et pénibles travaux, quelquefois fort compliqués, ne se payaient que quelques kopeks. Plusieurs prisonniers prêtaient à la petite semaine et y trouvaient leur compte. Le détenu, panier percé ou ruiné, portait à l'usurier les rares objets qui lui appartenaient et les engageait pour quelques liards qu'on lui prêtait à un taux fabuleux. S'il ne les rachetait pas au terme fixé, l'usurier les vendait impitoyablement aux enchères, et cela sans retard, L'usure florissait si bien dans notre maison de force qu'on prêtait même sur des objets appartenant à l'État: linge, bottes, etc., choses à chaque instant indispensables. Lorsque le prêteur sur gages acceptait de semblables dépôts, l'affaire prenait souvent une tournure

inattendue: le propriétaire allait trouver, aussitôt après avoir reçu son argent, le sous-officier (surveillant en chef de la maison de force) et lui dénonçait le recel d'objets appartenant à l'État, que l'on enlevait à l'usurier, sans même juger le fait digne d'être rapporté à l'administration supérieure. Mais jamais aucune querelle, — c'est ce qu'il y a de plus curieux, — ne s'élevait entre l'usurier et le propriétaire; le premier rendait silencieusement, d'un air morose, les effets qu'on lui réclamait, comme s'il s'y attendait depuis longtemps. Peut-être s'avouait-il qu'à la place du nantisseur, il n'aurait pas agi autrement. Aussi, si l'on s'insultait après cette perquisition, c'était moins par haine que par simple acquit de conscience.

Les forçats se volaient mutuellement sans pudeur. Chaque détenu avait son petit coffre, muni d'un cadenas, dans lequel il serrait les effets confiés par l'administration. Quoiqu'on eût autorisé ces coffres, cela n'empêchait nullement les vols. Le lecteur peut s'imaginer aisément quels habiles voleurs se trouvaient parmi nous. Un détenu qui m'était sincèrement dévoué, —je le dis sans prétention, — me vola ma Bible, le seul livre qui fût permis dans la maison de force; le même jour, il me l'avoua, non par repentir, mais parce qu'il eut pitié de me voir la chercher longtemps. Nous avions au nombre de nos camarades de chaîne plusieurs forçats, dits «cabaretiers», qui vendaient de l'eau-de-vie, et s'enrichissaient relativement à ce métier-là. J'en parlerai plus loin, car ce trafic est assez curieux, pour que je m'y arrête. Un grand nombre de détenus étaient déportés pour contrebande, ce qui explique comment on pouvait apporter clandestinement de l'eau-de-vie dans la maison de force, sous une surveillance aussi sévère qu'était la nôtre, et malgré les escortes inévitables. Pour le dire en passant, la contrebande constitue un crime à part. Se figurerait-on que l'argent, le bénéfice réel de l'affaire, n'a souvent qu'une importance secondaire pour le contrebandier? C'est pourtant un fait authentique. Il travaille par vocation: dans son genre, c'est un poète. Il risque tout ce qu'il possède, s'expose à des dangers terribles, ruse, invente, se dégage, se débrouille, agit même quelquefois avec une sorte d'inspiration. Cette passion est aussi violente que celle du jeu. J'ai connu un détenu de stature colossale, qui était bien l'homme le plus doux, le plus paisible et le plus soumis qu'il fût possible de voir. On se demandait comment il avait pu

être déporté: son caractère était si doux, si sociable, que pendant tout le temps qu'il passa à la maison de force, il n'eut jamais de querelle avec personne. Originaire de la Russie occidentale, dont il habitait la frontière, il avait été envoyé aux travaux forcés pour contrebande. Comme de juste, il ne résista pas au désir de transporter de l'eau-de-vie dans la prison. Que de fois ne fut-il pas puni j pour cela, et Dieu sait quelle peur il avait des verges! Ce métier si dangereux ne lui rapportait qu'un bénéfice dérisoire: c'était l'entrepreneur qui s'enrichissait à ses dépens. Chaque fois qu'il avait été puni, il pleurait comme une vieille femme et jurait ses grands dieux qu'on ne l'y reprendrait plus. Il tenait bon pendant tout un mois, mais il finissait par céder de nouveau à sa passion… Grâce à ces amateurs de contrebande, l'eau-de-vie ne manquait jamais dans la maison de force.

Un autre genre de revenu, qui, sans enrichir les détenus, n'en était pas moins constant et bienfaisant, c'était l'aumône. Les classes élevées de notre société russe ne savent pas combien les marchands, les bourgeois et tout notre peuple en général a de soins pour les «malheureux[7]». L'aumône ne faisait jamais défaut et consistait toujours en petits pains blancs, quelquefois en argent, — mais très-rarement. — Sans les aumônes, l'existence des forçats, et surtout celle des prévenus, qui sont fort mal nourris, serait par trop pénible. L'aumône se partage également entra tous les détenus. Si l'aumône ne suffit pas, on divise les petits pains par la moitié et quelquefois même en six morceaux, afin que chaque forçat en ait sa part. Je me souviens de la première aumône, — une petite pièce de monnaie, — que je reçus. Peu de temps après mon arrivée, un matin, en revenant du travail seul avec un soldat d'escorte, je croisai une mère et sa fille, une enfant de dix ans, jolie comme un ange. Je les avais déjà vues une fois. (La mère était veuve d'un pauvre soldat qui, jeune encore, avait passé au conseil de guerre et était mort dans l'infirmerie de la maison de force, alors que je m'y trouvais. Elles pleuraient à chaudes larmes quand elles étaient venues toutes deux lui faire leurs adieux.) En me voyant, la petite fille rougit et murmura quelques mots à l'oreille de sa mère, qui s'arrêta et prit dans un panier un quart de kopek qu'elle remit à la petite fille. Celle-ci courut après moi: — «Tiens, malheureux, me dit-elle, prends ce kopek au nom du Christ!» — Je pris la monnaie qu'elle me glissait dans la

main; la petite fille retourna tout heureuse vers sa mère. Je l'ai conservé longtemps, ce kopek-là!

II – PREMIÈRES IMPRESSIONS.

Les premières semaines et en général les commencements de ma réclusion se présentent vivement à mon imagination. Au contraire, les années suivantes se sont fondues et ne m'ont laissé qu'un souvenir confus. Certaines époques de cette vie se sont même tout à fait effacées de ma mémoire; je n'en ai gardé qu'une impression unique, toujours la même, pénible, monotone, étouffante.

Ce que j'ai vu et éprouvé pendant ces premiers temps de ma détention, il me semble que tout cela est arrivé hier. Il devait en être ainsi.

Je me rappelle parfaitement que, tout d'abord, cette vie m'étonna par cela même qu'elle ne présentait rien de particulier, d'extraordinaire, ou pour mieux m'exprimer, d'inattendu. Plus tard seulement, quand j'eus vécu assez longtemps dans la maison de force, je compris tout l'exceptionnel, l'inattendu d'une existence semblable, et je m'en étonnai. J'avouerai que cet étonnement ne m'a pas quitté pendant tout le temps de ma condamnation; je ne pouvais décidément me réconcilier avec cette existence.

J'éprouvai tout d'abord une répugnance invincible en arrivant à la maison de force, mais, chose étrange! La vie m'y sembla moins pénible que je ne me l'étais figuré en route.

En effet, les détenus, bien qu'embarrassés par leurs fers, allaient et venaient librement dans la prison; ils s'injuriaient, chantaient, travaillaient, fumaient leur pipe et buvaient de l'eau-de-vie (les buveurs étaient pourtant assez rares); il s'organisait même de nuit des parties de cartes en règle. Les travaux ne me parurent pas très-pénibles; il me semblait que ce n'était pas la vraie fatigue du bagne. Je ne devinai que longtemps après pourquoi ce travail était dur et excessif; c'était moins par sa difficulté que parce qu'il était forcé, contraint, obligatoire, et qu'on ne l'accomplissait que par crainte du bâton. Le paysan travaille certainement beaucoup plus que le forçat, car pendant l'été il peine nuit et jour; mais c'est dans son propre intérêt qu'il se fatigue, son but est raisonnable, aussi endure-t-il moins que le condamné qui exécute un travail forcé dont il ne retire aucun profit. Il m'est venu un jour à l'idée que si

l'on voulait réduire un homme à néant, le punir atrocement, l'écraser tellement que le meurtrier le plus endurci tremblerait lui-même devant ce châtiment et s'effrayerait d'avance, il suffirait de donner à son travail un caractère de complète inutilité, voire même d'absurdité. Les travaux forcés tels qu'ils existent actuellement ne présentent aucun intérêt pour les condamnés, mais ils ont au moins leur raison d'être: le forçat fait des briques, creuse la terre, crépit, construit; toutes ces occupations ont un sens et un but. Quelquefois même le détenu s'intéresse à ce qu'il fait. Il veut alors travailler plus adroitement, plus avantageusement; mais qu'on le contraigne, par exemple, à transvaser de l'eau d'une tine dans une autre, et vice versa, à concasser du sable ou à transporter un tas de terre d'un endroit à un autre pour lui ordonner ensuite la réciproque, je suis persuadé qu'au bout de quelques jours le détenu s'étranglera ou commettra mille crimes comportant la peine de mort plutôt que de vivre dans un tel abaissement et de tels tourments. Il va de soi qu'un châtiment semblable serait plutôt une torture, une vengeance atroce qu'une correction; il serait absurde, car il n'atteindrait aucun but sensé.

Je n'étais, du reste, arrivé qu'en hiver, au mois de décembre; les travaux avaient alors peu d'importance dans notre forteresse. Je ne me faisais aucune idée du travail d'été, cinq fois plus fatigant. Les détenus, pendant la saison rigoureuse, démolissaient sur l'Irtych de vieilles barques appartenant à l'État, travaillaient dans les ateliers, enlevaient la neige amassée par les ouragans contre les constructions, ou brûlaient et concassaient de l'albâtre, etc. Comme le jour était très-court, le travail cessait de bonne heure, et tout le monde rentrait à la maison de force où il n'y avait presque rien à faire, sauf le travail supplémentaire que s'étaient créé les forçats.

Un tiers a peine des détenus travaillaient sérieusement: les autres fainéantaient et rôdaient sans but dans les casernes, intriguant, s'injuriant. Ceux qui avaient quelque argent s'enivraient d'eau-de-vie ou perdaient au jeu leurs économies; tout cela par fainéantise, par ennui, par désœuvrement. J'appris encore à connaître une souffrance qui peut-être est la plus aiguë, la plus douloureuse qu'on puisse ressentir dans une maison de détention, à part la privation de liberté: je veux parler de la cohabitation forcée. La

cohabitation est plus ou moins forcée partout et toujours, mais nulle part elle n'est aussi horrible que dans une prison; il y a là des hommes avec lesquels personne ne voudrait vivre. Je suis certain que chaque condamné, — inconsciemment peut-être, — en a souffert.

La nourriture des détenus me parut passable. Ces derniers affirmaient même qu'elle était incomparablement meilleure que dans n'importe quelle prison de Russie. Je ne saurais toutefois le certifier, – car je n'ai jamais été incarcéré ailleurs. Beaucoup d'entre nous avaient, du reste, la faculté de se procurer la nourriture qui leur convenait; quoique la viande ne coûtât que trois kopeks, ceux-là seuls qui avaient toujours de l'argent se permettaient le luxe d'en manger: la majorité des détenus se contentaient de la ration réglementaire. Quand ils vantaient la nourriture de la maison de force, ils n'avaient en vue que le pain, que l'on distribuait par chambrée et non pas individuellement et au poids. Cette dernière condition aurait effrayé les forçats, car un tiers au moins d'entre eux, dans ce cas, aurait constamment souffert de la faim, tandis qu'avec le système en vigueur, chacun était content. Notre pain était particulièrement savoureux et même renommé en ville; on attribuait sa bonne qualité à une heureuse construction des fours de la prison. Quant à notre soupe de chou aigre (chichi), qui se cuisait dans un grand chaudron et qu'on épaississait de farine, elle était loin d'avoir bonne mine. Les jours ouvriers, elle était fort claire et maigre; mais ce qui m'en dégoûtait surtout, c'était la quantité de cancrelats qu'on y trouvait. Les détenus n'y faisaient toutefois aucune attention.

Les trois jours qui suivirent mon arrivée, je n'allai pas au travail; on donnait toujours quelque répit aux nouveaux déportés, afin de leur permettre de se reposer de leurs fatigues. Le lendemain, je dus sortir de la maison de force pour être ferré, Ma chaîne n'était pas «d'uniforme», elle se composait d'anneaux qui rendaient un son clair: c'est ce que j'entendis dire aux autres détenus. Elle se portait extérieurement, par-dessus le vêtement, tandis que mes camarades avaient des fers formés non d'anneaux, mais de quatre tringles épaisses comme le doigt et réunies entre elles par trois anneaux qu'on portait sous le pantalon. À l'anneau central s'attachait une courroie, nouée à son tour à une ceinture bouclée sur la chemise.

Je revois nettement la première matinée que je passai dans la maison de force. Le tambour battit la diane au corps de garde, près de la grande porte de l'enceinte; au bout de dix minutes le sous-officier de planton ouvrit les casernes. Les détenus s'éveillaient les uns après les autres et se levaient en tremblant de froid de leurs lits de planches, à la lumière terne d'une chandelle.

Presque tous étaient moroses. Ils bâillaient et s'étiraient, leurs fronts marqués au fer se contractaient; les uns se signaient; d'autres commençaient à dire des bêtises. La touffeur était horrible. L'air froid du dehors s'engouffrait aussitôt qu'on ouvrait la porte et tourbillonnait dans la caserne. Les détenus se pressaient autour des seaux pleins d'eau: les uns après les autres prenaient de l'eau dans la bouche, ils s'en lavaient la figure et les mains. Cette eau était apportée de la veille par le parachnik, détenu qui, d'après le règlement, devait nettoyer la caserne. Les condamnés le choisissaient eux-mêmes. Il n'allait pas au travail, car il devait examiner les lits de camp et les planchers, apporter et emporter le baquet pour la nuit, remplir d'eau fraîche les seaux de sa chambrée. Cette eau servait le matin aux ablutions; pendant la journée c'était la boisson ordinaire des forçats. Ce matin-là, des disputes s'élevèrent aussitôt au sujet de la cruche.

— Que fais-tu là, front marqué? Grondait un détenu de haute taille, sec et basané.

Il attirait l'attention par les protubérances étranges dont son crâne était couvert. Il repoussa un autre forçat tout rond, tout petit, au visage gai et rougeaud.

— Attends donc!

— Qu'as-tu à crier! Tu sais qu'on paye chez nous quand on veut faire attendre les autres. File toi-même. Regardez ce beau monument, frères,… non, il n'a point de farticultiapnost[8].

Ce mot farticultiapnost fit son effet: les détenus éclatèrent de rire, c'était tout ce que désirait le joyeux drille, qui tenait évidemment le rôle de bouffon dans la caserne. L'autre forçat le regarda d'un air de profond mépris.

— Hé! La petite vache!… marmotta-t-il, voyez-vous comme le pain blanc de la prison l'a engraissée.

— Pour qui te prends-tu? Pour un bel oiseau?

— Parbleu! Comme tu le dis.

— Dis-nous donc quel bel oiseau tu es.

— Tu le vois.

— Comment? Je le vois!

— Un oiseau, qu'on te dit!

— Mais lequel?

Ils se dévoraient des yeux. Le petit attendait une réponse et serrait les poings, en apparence prêt à se battre. Je pensais qu'une rixe s'ensuivrait. Tout cela était nouveau pour moi, aussi regardai-je cette scène avec curiosité. J'appris plus tard que de semblables querelles étaient fort innocentes et qu'elles servaient à l'ébaudissement des autres forçats, comme une comédie amusante: on n'en venait presque jamais aux mains. Cela caractérisait clairement les mœurs de la prison.

Le détenu de haute taille restait tranquille et majestueux. Il sentait qu'on attendait sa réponse; sous peine de se déshonorer, de se couvrir de ridicule, il devait soutenir ce qu'il avait dit, montrer qu'il était un oiseau merveilleux, un personnage. Aussi jeta-t-il un regard de travers sur son adversaire avec un mépris inexprimable, s'efforçant de l'irriter en le regardant par-dessus l'épaule, de haut en bas, comme il aurait fait pour un insecte, et lentement, distinctement, il répondit:

— Un kaghane!

C'est-à-dire qu'il était un oiseau kaghane[9]. Un formidable éclat de rire accueillit cette saillie et applaudit à l'ingéniosité du forçat.

— Tu n'es pas un kaghane, mais une canaille, hurla le petit gros qui se sentait battu à plates coutures; furieux de sa défaite, il se serait jeté sur son adversaire, si ses camarades n'avaient entouré les deux parties de crainte qu'une querelle sérieuse ne s'engageât.

— Battez-vous plutôt que de vous piquer avec la langue, cria de son coin un spectateur.

— Oui! Retenez-les! Lui répondit-on, ils vont se battre. Nous sommes des gaillards, nous autres, un contre sept nous ne boudons pas.

— Oh! Les beaux lutteurs! L'un est ici pour avoir chipé une livre de pain;

l'autre est un voleur de pots; il a été fouetté par le bourreau, parce qu'il avait volé une terrine de lait caillé à une vieille femme.

— Allons! Allons! Assez! Cria un invalide dont l'office était de maintenir l'ordre dans la caserne et qui dormait dans un coin, sur une couchette particulière.

— De l'eau, les enfants! De l'eau pour Névalide[10] Pétrovitch, de l'eau pour notre petit frère Névalide Pétrovitch! Il vient de se réveiller.

— Ton frère… Est-ce que je suis ton frère? Nous n'avons pas bu pour un rouble d'eau-de-vie ensemble! Marmotta l'invalide en passant les bras dans les manches de sa capote.

On se prépara à la vérification, car il faisait déjà clair; les détenus se pressaient en foule dans la cuisine. Ils avaient revêtu leurs demi-pelisses (polouchoubki) et recevaient dans leur bonnet bicolore le pain que leur distribuait un des cuisiniers «cuiseurs de gruau», comme on les appelait. Ces cuisiniers, comme les parachniki, étaient choisis par les détenus eux-mêmes: — il y en avait deux par cuisine, en tout quatre pour la maison de force. — Ils disposaient de l'unique couteau de cuisine autorisé dans la prison, qui leur servait à couper le pain et la viande.

Les détenus se dispersaient dans les coins et autour des tables, en bonnets, en pelisses, ceints de leur courroie, tout prêts à se rendre au travail. Quelques forçats avaient devant eux du kvass[11] dans lequel ils émiettaient leur pain et qu'ils avalaient ensuite.

Le tapage était insupportable; plusieurs forçats, cependant, causaient dans les coins d'un air posé et tranquille.

— Salut et bon appétit, père Antonytch! Dit un jeune détenu, en s'asseyant à côté d'un vieillard édenté et refrogné.

— Si tu ne plaisantes pas, eh bien, salut! Fit ce dernier sans lever les yeux, tout en s'efforçant de mâcher son pain avec ses gencives édentées.

— Et moi qui pensais que tu étais mort, Antonytch; vrai!…

— Meurs le premier, je te suivrai…

Je m'assis auprès d'eux. À ma droite, deux forçats d'importance avaient lié conversation, et tâchaient de conserver leur dignité en parlant.

— Ce n'est pas moi qu'on volera, disait l'un, je crains plutôt de voler

moi-même…

— Il ne ferait pas bon me voler, diable! Il en cuirait.

— Et que ferais-tu donc? Tu n'es qu'un forçat… Nous n'avons pas d'autre nom… Tu verras qu'elle te volera, la coquine, sans même te dire merci. J'en ai été pour mon argent. Figure-toi qu'elle est venue il y a quelques jours. Où nous fourrer? Bon! Je demande la permission d'aller chez Théodore le bourreau; il avait encore sa maison du faubourg, celle qu'il avait achetée de Salomon le galeux, tu sais, ce Juif qui s'est étranglé, il n'y a pas longtemps…

— Oui, je le connais, celui qui était cabaretier ici, il y a trois ans et qu'on appelait Grichka — le cabaret borgne, je sais…

— Eh bien! Non, tu ne sais pas… d'abord c'est un autre cabaret…

— Comment, un autre! Tu ne sais pas ce que tu dis. Je t'amènerai autant de témoins que tu voudras.

— Ouais! C'est bien toi qui les amèneras! Qui es-tu, toi? Sais-tu à qui tu parles?

— Parbleu!

— Je t'ai assez souvent rossé, bien que je ne m'en vante pas. Ne fais donc pas tant le fier!

— Tu m'as rossé? Qui me rossera n'est pas encore né, et qui m'a rossé est maintenant à six pieds sous terre.

— Pestiféré de Bender!

— Que la lèpre sibérienne te ronge d'ulcères!

— Qu'un Turc fende ta chienne de tête!

Les injures pleuvaient.

— Allons! Les voilà en train de brailler. Quand on n'a pas su se conduire, on reste tranquille… ils sont trop contents d'être venus manger le pain du gouvernement, ces gaillards-là!

On les sépara aussitôt. Qu'on «se batte de la langue» tant qu'on veut, cela est permis, car c'est une distraction pour tout le monde, mais pas de rixes! Ce n'est que dans les cas extraordinaires que les ennemis se battent. Si une rixe survient, on la dénonce au major, qui ordonne des enquêtes, s'en mêle lui-même, — et alors tout va de travers pour les détenus; aussi mettent-ils tout de

suite le holà à une querelle sérieuse. Et puis, les ennemis s'injurient plutôt par distraction, par exercice de rhétorique. Ils se montent, la querelle prend un caractère furieux, féroce: on s'attend à les voir s'égorger, il n'en est rien; une fois que leur colère a atteint un certain diapason, ils se séparent aussitôt. Cela m'étonnait fort, et si je raconte quelques-unes des conversations des forçats, c'est avec intention. Me serais-je figuré que l'on pût s'injurier par plaisir, y trouver une jouissance quelconque? Il ne faut pas oublier la vanité caressée: un dialecticien qui sait injurier en artiste est respecté. Pour peu on l'applaudirait comme un acteur.

Déjà, la veille au soir, j'avais remarqué quelques regards de travers à mon adresse. Par contre, plusieurs forçats rôdaient autour de moi, soupçonnant que j'avais apporté de l'argent; ils cherchèrent à entrer dans mes bonnes grâces, en m'enseignant à porter mes fers sans en être gêné; ils me fournirent aussi, — à prix d'argent, bien entendu, — un coffret avec une serrure pour y serrer les objets qui m'avaient été remis par l'administration et le peu de linge qu'on m'avait permis d'apporter avec moi dans la maison de force. Pas plus tard que le lendemain, ces mêmes détenus me volèrent mon coffre et burent l'argent qu'ils en avaient retiré. L'un d'eux me devint fort dévoué par la suite, bien qu'il me volât toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Il n'était pas le moins du monde confus de ses vols, car il commettait ces délits presque inconsciemment, comme par devoir; aussi ne pouvais-je lui garder rancune.

Ces forçats m'apprirent que l'on pouvait avoir du thé et que je ferais bien de me procurer une théière; ils m'en trouvèrent une que je louai pour un certain temps; ils me recommandèrent aussi un cuisinier qui, pour trente kopeks par mois, m'accommoderait les mets que je désirerais, si seulement j'avais l'intention d'acheter des provisions et de me nourrir à part… Comme de juste, ils m'empruntèrent de l'argent; le jour de mon arrivée, ils vinrent m'en demander jusqu'à trois fois.

Les ci-devant nobles[12] incarcérés dans la maison de force étaient mal vus de leurs codétenus. Quoiqu'ils fussent déchus de tous leurs droits, à l'égal des autres forçats, — ceux-ci ne les reconnaissaient pas pour des camarades. Il n'y avait dans cet éloignement instinctif aucune part de raisonnement. Nous

étions toujours pour eux des gentilshommes, bien qu'ils se moquassent souvent de notre abaissement.

— Eh, eh! C'est fini! La voiture de Mossieu écrasait autrefois du monde à Moscou, maintenant Mossieu corde du chanvre.

Ils jouissaient de nos souffrances que nous dissimulions le plus possible. Ce fut surtout quand nous travaillâmes en commun que nous eûmes beaucoup à endurer, car nos forces n'égalaient pas les leurs, et nous ne pouvions vraiment les aider. Rien n'est plus difficile que de gagner la confiance du peuple, à plus forte raison celle de gens pareils, et de mériter leur affection.

Il n'y avait que quelques ci-devant nobles dans toute la maison de force. D'abord cinq Polonais, — dont je parlerai plus loin en détail, — que les forçats détestaient, plus peut-être que les gentilshommes russes. Les Polonais (je ne parle que des condamnés politiques) étaient toujours avec eux sur un pied de politesse contrainte et offensante, ne leur adressaient presque jamais la parole et ne cachaient nullement le dégoût qu'ils ressentaient en pareille compagnie; les forçats le comprenaient parfaitement et les payaient de la même monnaie.

Il me fallut près de deux ans pour gagner la bienveillance de certains de mes compagnons, mais la majeure partie d'entre eux m'aimait et déclarait que j'étais un brave homme.

Nous étions en tout, — en me comptant, — cinq nobles russes dans la maison de force. J'avais entendu parler de l'un d'eux, même avant mon arrivée, comme d'une créature vile et basse, horriblement corrompue, faisant métier d'espion et de délateur; aussi, dès le premier jour, me refusai-je à entrer en relation avec cet homme. Le second était le parricide dont j'ai parlé dans ces mémoires. Quant au troisième, il se nommait Akim Akimytch: j'ai rarement rencontré un original pareil, le souvenir qu'il m'a laissé est encore vivant.

Grand, maigre, faible d'esprit et terriblement ignorant, il était raisonneur et minutieux comme un Allemand. Les forçats se moquaient de lui, mais ils le craignaient à cause de son caractère susceptible, exigeant et querelleur. Dès son arrivée, il s'était mis sur un pied d'égalité avec eux, il les injuriait et les battait. D'une honnêteté phénoménale, il lui suffisait de remarquer une

injustice pour qu'il se mêlât d'une affaire qui ne le regardait pas. Il était en outre excessivement naïf; dans ses querelles avec les forçats, il leur reprochait d'être des voleurs et les exhortait sincèrement à ne plus dérober. Il avait servi en qualité de sous-lieutenant au Caucase. Je me liai avec lui dès le premier jour, et il me raconta aussitôt son affaire. Il avait commencé par être junker (volontaire avec le grade de sous-officier) dans un régiment de ligne. Après avoir attendu longtemps sa nomination de sous-lieutenant, il la reçut enfin et fut envoyé dans les montagnes commander un fortin. Un petit prince tributaire du voisinage mit le feu à cette forteresse et tenta une attaque nocturne qui n'eut aucun succès. Akim Akimytch usa de finesse à son égard et fit mine d'ignorer qu'il fût l'auteur de l'attaque: on l'attribua à des insurgés qui rôdaient dans la montagne. Au bout d'un mois, il invita amicalement le prince à venir lui faire visite. Celui-ci arriva à cheval, sans se douter de rien; Akim Akimytch rangea sa garnison en bataille et découvrit devant les soldats la félonie et la trahison de son visiteur; il lui reprocha sa conduite, lui prouva qu'incendier un fort était un crime honteux, lui expliqua minutieusement les devoirs d'un tributaire; puis, en guise de conclusion à cette harangue, il fit fusiller le prince; il informa aussitôt ses supérieurs de cette exécution avec tous les détails nécessaires. On instruisit le procès d'Akim Akimytch; il passa en conseil de guerre et fut condamné à mort; on commua sa peine, on l'envoya en Sibérie comme forçat de la deuxième catégorie, c'est-à-dire, condamné à douze ans de forteresse. Il reconnaissait volontiers qu'il avait agi illégalement, que le prince devait être jugé civilement, et non par une cour martiale. Néanmoins, il ne pouvait comprendre que son action fût un crime.

— Il avait incendié mon fort, que devais-je faire? L'en remercier? — répondait-il à toutes mes objections.

Bien que les forçats se moquassent d'Akim Akimytch et prétendissent qu'il était un peu fou, ils l'estimaient pourtant à cause de son adresse et de son exactitude.

Il connaissait tous les métiers possibles, et faisait ce que vous vouliez: cordonnier, bottier, peintre, doreur, serrurier. Il avait acquis ces talents à la maison de force, car il lui suffisait de voir un objet pour l'imiter. Il vendait en ville, ou plutôt, faisait vendre des corbeilles, des lanternes, des joujoux.

Grâce à son travail, il avait toujours quelque argent, qu'il employait immédiatement à acheter du linge, un oreiller, etc.; il s'était arrangé un matelas. Comme il couchait dans la même caserne que moi, il me fut fort utile au commencement de ma réclusion.

Avant de sortir de prison pour se rendre au travail, les forçats se mettaient sur deux rangs devant le corps de garde: des soldats d'escorte les entouraient, le fusil chargé. Un officier du génie arrivait alors avec l'intendant des travaux et quelques soldats qui surveillaient les terrassements. L'intendant comptait les forçats et les envoyait par bandes aux endroits où ils devaient s'occuper.

Je me rendis, ainsi que d'autres détenus, à l'atelier du génie, maison de briques fort basse, construite au milieu d'une grande cour encombrée de matériaux. Il y avait là une forge, des ateliers de menuiserie, de serrurerie, de peinture. Akim Akimytch travaillait dans ce dernier: il cuisait de l'huile pour ses vernis, broyait ses couleurs, peignait des tables et d'autres meubles en faux noyer.

En attendant qu'on me mît de nouveaux fers, je lui communiquai mes premières impressions.

— Oui, dit-il, ils n'aiment pas les nobles, et surtout les condamnés politiques: ils sont heureux de leur nuire. N'est-ce pas compréhensible au fond? Vous n'êtes pas des leurs, vous ne leur ressemblez pas: ils ont tous été serfs ou soldats.

Dites-moi, quelle sympathie peuvent-ils avoir pour vous? La vie est dure ici, mais ce n'est rien en comparaison des compagnies de discipline en Russie. On y souffre l'enfer. Ceux qui en viennent vantent même notre maison de force; c'est un paradis en comparaison de ce purgatoire. Ce n'est pas que le travail soit plus pénible. On dit qu'avec les forçats de la première catégorie, l'administration, — elle n'est pas exclusivement militaire comme ici, — agit tout autrement qu'avec nous. Ils ont leur petite maison (on me l'a raconté, je ne l'ai pas vu); ils ne portent pas d'uniforme, on ne leur rase pas la tête; du reste, à mon avis, l'uniforme et les têtes rasées ne sont pas de mauvaises choses; c'est plus ordonné, et puis c'est plus agréable à l'œil! Seulement, ils n'aiment pas ça, eux. Et regardez-moi quelle Babel! Des enfants de troupe, des Tcherkesses, des vieux croyants, des orthodoxes, des

paysans qui ont quitté femme et enfants, des Juifs, des Tsiganes, enfin des gens venus de Dieu sait où! Et tout ce monde doit faire bon ménage, vivre côte à côte, manger à la même écuelle, dormir sur les mêmes planches. Pas un instant de liberté: on ne peut se régaler qu'à la dérobée, il faut cacher son argent dans ses bottes… et puis, toujours la maison de force et la maison de force!… Involontairement, des bêtises vous viennent en tête.

Je savais déjà tout cela. J'étais surtout curieux de questionner Akim Akimytch sur le compte de notre major. Il ne me cacha rien, et l'impression que me laissa son récit fut loin d'être agréable.

Je devais vivre pendant deux ans sous l'autorité de cet officier. Tout ce que me raconta sur lui Akim Akimytch n'était que la stricte vérité. C'était un homme méchant et désordonné, terrible surtout parce qu'il avait un pouvoir presque absolu sur deux cents êtres humains. Il regardait les détenus comme ses ennemis personnels, première faute très-grave. Ses rares capacités, et peut-être même ses bonnes qualités, étaient perverties par son intempérance et sa méchanceté. Il arrivait quelquefois comme une bombe dans les casernes, au milieu de la nuit; s'il remarquait un détenu endormi sur le dos ou sur le côté gauche, il le réveillait pour lui dire; «Tu dois dormir comme je l'ai ordonné. » Les forçats le détestaient et le craignaient comme la peste. Sa mauvaise figure cramoisie faisait trembler tout le monde. Chacun savait que le major était entièrement entre les mains de son brosseur Fedka et qu'il avait failli devenir fou quand son chien Trésor tomba malade; il préférait ce chien à tout le monde. Quand Fedka lui apprit qu'un forçat, vétérinaire de hasard, faisait des cures merveilleuses, il fit appeler sur-le-champ ce détenu et lui dit:

— Je te confie mon chien; si tu guéris Trésor, je te récompenserai royalement.

L'homme, un paysan sibérien fort intelligent, était en effet un excellent vétérinaire, mais avant tout un rusé moujik. Il raconta à ses camarades sa visite chez le major, quand cette histoire fut oubliée.

— Je regarde son Trésor; il était couché sur un divan, la tête sur un coussin tout blanc; je vois tout de suite qu'il a une inflammation et qu'il faut le saigner; je crois que je l'aurais guéri, mais je me dis: — Qu'arrivera-t-il, s'il crève? Ce sera ma faute. — Non, Votre Haute Noblesse, que je lui dis,

vous m'avez fait venir trop tard; si j'avais vu votre chien hier ou avant-hier, il serait maintenant sur pied; à l'heure qu'il est je n'y peux rien: il crèvera!

Et Trésor creva.

On me raconta un jour qu'un forçat avait voulu tuer le major. Ce détenu, depuis plusieurs années, s'était fait remarquer par sa soumission et aussi par sa taciturnité: on le tenait même pour fou. Comme il était quelque peu lettré, il passait ses nuits à lire la Bible. Quand tout le monde était endormi, il se relevait, grimpait sur le poêle, allumait un cierge d'église, ouvrait son Évangile et lisait. C'est de cette façon qu'il vécut toute une année.

Un beau jour, il sortit des rangs et déclara qu'il ne voulait pas aller au travail. On le dénonça au major, qui s'emporta et vint immédiatement à la caserne, Le forçat se rua sur lui, et lui lança une brique qu'il avait préparée à l'avance, mais il le manqua. On empoigna le détenu, on le jugea, on le fouetta; ce fut l'affaire de quelques instants; transporté à l'hôpital, il y mourut trois jours après. Il déclara pendant son agonie qu'il n'avait de haine pour personne, mais qu'il avait voulu souffrir. Il n'appartenait pourtant à aucune secte de dissidents. Quand on parlait de lui dans les casernes, c'était toujours avec respect.

On me mit enfin mes nouveaux fers. Pendant qu'on les soudait, des marchandes de petits pains blancs entrèrent dans la forge, l'une après l'autre. C'étaient pour la plupart de toutes petites filles, qui venaient vendre les pains que leurs mères cuisaient. Quand elles avançaient en âge, elles continuaient à rôder parmi nous, mais elles n'apportaient plus leur marchandise. On en rencontrait toujours quelqu'une. Il y avait aussi des femmes mariées. Chaque petit pain coûtait deux kopeks; presque tous les détenus en achetaient.

Je remarquai un forçat menuisier, déjà grisonnant, à la figure empourprée et souriante. Il plaisantait avec les marchandes de petits pains. Avant leur arrivée, il s'était noué un mouchoir rouge autour du cou. Une femme grasse, très-grêlée, posa son panier sur l'établi du menuisier. Ils causèrent:

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue hier? Lui demanda le forçat, avec un sourire satisfait.

— Je suis venue, mais vous aviez décampé, répondit hardiment la femme.

— Oui, on nous avait fait partir d'ici, sans quoi nous nous serions

certainement vus… Avant-hier, elles sont toutes venues me voir.

— Et qui donc?

— Parbleu! Mariachka, Khavroschka, Tchekoundà… La Dvougrochevaïa (Quatre-KopeKs) était aussi ici.

— Eh quoi, demandai-je à Akim Akimytch, est-il possible que…?

— Oui, cela arrive quelquefois, répondit-il en baissant les yeux, car c'était un homme fort chaste.

Cela arrivait quelquefois, mais très-rarement et avec des difficultés inouïes. Les forçats aimaient mieux employer leur argent à boire, malgré tout l'accablement de leur vie comprimée. Il était fort malaisé de joindre ces femmes; il fallait convenir du lieu, du temps, fixer un rendez-vous, chercher la solitude, et ce qui était le plus difficile, éviter les escortes, chose presque impossible, et dépenser des sommes folles — relativement. — J'ai été cependant quelquefois témoin de scènes amoureuses. Un jour, nous étions trois occupés à chauffer une briqueterie, dans un hangar au bord de l'Irtych; les soldats d'escorte étaient de bons diables. Deux souffleuses (c'est ainsi qu'on les appelait) apparurent bientôt.

— Où êtes-vous restées si longtemps? Leur demanda un détenu qui certainement les attendait; n'est-ce pas chez les Zvierkof que vous vous êtes attardées?

— Chez les Zvierkof? Il fera beau temps et les poules auront des dents quand j'irai chez eux, répondit gaiement une d'elles.

C'était bien la fille la plus sale qu'on pût imaginer; on l'appelait Tchekoundà; elle était arrivée en compagnie de son amie la Quatre-Kopeks (Dvougrochevaïa), qui était au-dessous de toute description.

— Hein! Il y a joliment longtemps qu'on ne vous voit plus, dit le galant en s'adressant à la Quatre-Kopeks, on dirait que vous avez maigri.

— Peut-être; — avant j'étais belle, grasse, tandis que maintenant on dirait que j'ai avalé des aiguilles.

— Et vous allez toujours avec les soldats, n'est-ce pas?

— Voyez les méchantes gens qui nous calomnient. Eh bien, quoi? Après tout; quand on devrait me rouer de coups, j'aime les petits soldats!

— Laissez-les, vos soldats; c'est nous que vous devez aimer, nous avons

de l'argent…

Représentez-vous ce galant au crâne rosé, les fers aux chevilles, en habit de deux couleurs et sous escorte…

Comme je pouvais retourner à la maison de force, — on m'avait mis mes fers, — je dis adieu à Akim Akimytch et je m'en allai, escorté d'un soldat. Ceux qui travaillent à la tâche reviennent les premiers; aussi, quand j'arrivai dans notre caserne, y avait-il déjà des forçats de retour.

Comme la cuisine n'aurait pu contenir toute une caserne à la fois, on ne dînait pas ensemble; les premiers arrivés mangeaient leur portion. Je goûtai la soupe aux choux aigres (chichi), mais par manque d'habitude je ne pus la manger et je me préparai du thé. Je m'assis au bout d'une table avec un forçat, ci-devant gentilhomme comme moi.

Les détenus entraient et sortaient. Ce n'était pas la place qui manquait, car ils étaient encore peu nombreux; cinq d'entre eux s'assirent à part, auprès de la grande table. Le cuisinier leur versa deux écuelles de soupe aigre, et leur apporta une lèchefrite de poisson rôti. Ces hommes célébraient une fête en se régalant. Ils nous regardaient de travers. Un des Polonais entra et vint s'asseoir à nos côtés.

— Je n'étais pas avec vous, mais je sais que vous faites ripaille, cria un forçat de grande taille en entrant, et en enveloppant d'un regard ses camarades.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, maigre et musculeux. Sa figure dénotait la ruse et aussi la gaieté; la lèvre inférieure, charnue et pendante, lui donnait une expression comique.

— Eh bien! Avez-vous bien dormi? Pourquoi ne dites-vous pas bonjour? Eh bien, mes amis de Koursk, dit-il en s'asseyant auprès de ceux qui festinaient: bon appétit! Je vous amène un nouveau convive.

— Nous ne sommes pas du gouvernement de Koursk.

— Alors! Amis de Tambof.

— Nous ne sommes pas non plus de Tambof. Tu n'as rien à venir nous réclamer; si tu veux faire bombance, adresse-toi à un riche paysan.

— J'ai aujourd'hui Ivane Taskoune et Maria Ikotichna (ikote, le hoquet) dans le ventre, autrement dit je crève de faim; mais où loge-t-il, votre paysan?

— Tiens, parbleu! Gazine; va-t'en vers lui.

— Gazine boit aujourd'hui, mes petits frères, il mange son capital.

— Il a au moins vingt roubles, dit un autre forçat; ça rapporte d'être cabaretier.

— Allons! Vous ne voulez pas de moi? Mangeons alors la cuisine du gouvernement.

— Veux-tu du thé? Tiens, demandes-en à ces seigneurs qui en boivent!

— Où voyez-vous des seigneurs? Ils ne sont plus nobles, ils ne valent pas mieux que nous, dit d'une voix sombre un forçat assis dans un coin, et qui n'avait pas risqué un mot jusqu'alors.

— Je boirais bien un verre de thé, mais j'ai honte d'en demander, car nous avons de l'amour-propre, dit le forçat à grosse lèvre, en nous regardant d'un air de bonne humeur.

— Je vous en donnerai, si vous le désirez, lui dis-je en l'invitant du geste; en voulez-vous?

— Comment? Si j'en veux? Qui n'en voudrait pas? Fit-il en s'approchant de la table.

— Voyez-vous ça! Chez lui, quand il était libre, il ne mangeait que de la soupe aigre et du pain noir, tandis qu'en prison il lui faut du thé! Comme un vrai gentilhomme! Continua le forçat à l'air sombre.

— Est-ce que personne ici ne boit du thé? Demandai-je à ce dernier; mais il ne me jugea pas digne d'une réponse.

— Des pains blancs! Des pains blancs! étrennez le marchand!

Un jeune détenu apportait en effet, passée dans une ficelle, toute une charge de kalatchi qu'il vendait dans les casernes. Sur dix pains vendus, la marchande lui en abandonnait un pour sa peine, c'était précisément sur ce dixième qu'il comptait pour son dîner.

— Des petits pains! Des petits pains! Criait-il en entrant dans la cuisine. Des petits pains de Moscou tout chauds! Je les mangerais bien tous, mais il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Allons! Enfants, il n'en reste plus qu'un! Que celui de vous qui a eu une mère…!

Cet appel à l'amour filial égaya tout le monde; on lui acheta quelques pains blancs.

— Eh bien, dit-il, Gazine fait une telle ribote, que c'est un vrai péché! Il a joliment choisi son moment, vrai Dieu! Si l'homme aux huit yeux (le major) arrive…

— On le cachera… Est-il saoul?

— Oui, mais il est méchant, il se rebiffe.

— Pour sûr on en viendra aux coups…

— De qui parlent-ils? Demandai-je au Polonais, mon voisin.

— De Gazine; c'est un détenu qui vend de l'eau-de-vie. Quand il a gagné quelque argent dans son commerce, il le boit jusqu'au dernier kopek. Une bête cruelle et méchante, quand il a bu! À jeun, il se tient tranquille; mais quand il est ivre, il se montre tel qu'il est: il se jette sur les gens avec un couteau jusqu'à ce qu'on le lui arrache.

— Comment y arrive-t-on?

— Dix hommes se jettent sur lui et le battent comme plâtre, atrocement, jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Quand il est à moitié mort de coups, on le couche sur son lit de planches et on le couvre de sa pelisse.

— Mais on pourrait le tuer!

— Un autre en mourrait, lui non! Il est excessivement robuste, c'est le plus fort de tous les détenus. Sa constitution est si solide que le lendemain il se relève parfaitement sain.

— Dites-moi! Je vous prie, continuai-je en m'adressant au Polonais, voilà des gens qui mangent à part, et qui pourtant ont l'air de m'envier le thé que je bois.

— Votre thé n'y est pour rien. C'est à vous qu'ils en veulent: n'êtes vous pas gentilhomme? Vous ne leur ressemblez pas; ils seraient heureux de vous chercher chicane pour vous humilier. Vous ne savez pas quels ennuis vous attendent. C'est un martyre pour nous autres que de vivre ici. Car notre vie est doublement pénible. Il faut une grande force de caractère pour s'y habituer. On vous fera bien des avanies et des désagréments à cause de votre nourriture et de votre thé, et pourtant ceux qui mangent à part et boivent quotidiennement du thé sont assez nombreux. Ils en ont le droit, tous, non.

Il s'était levé et avait quitté la table. Quelques instants plus tard ses prédictions se confirmaient déjà…

III – PREMIÈRES IMPRESSIONS (Suite).

À peine M—cki (le Polonais auquel j'avais parlé) fut-il sorti, que Gazine, complètement ivre, se précipita comme une masse dans la cuisine.

Voir un forçat ivre en plein jour, alors que tout le monde devait se rendre au travail, — étant donné la sévérité bien connue du major qui d'un instant à l'autre pouvait arriver à la caserne, la surveillance du sous-officier qui ne quittait pas d'une semelle la prison, la présence des invalides et des factionnaires, — tout cela déroutait les idées que je m'étais faites sur notre maison de force; il me fallut beaucoup de temps pour comprendre et m'expliquer des faits qui de prime abord me semblaient énigmatiques.

J'ai déjà dit que tous les forçats avaient un travail quelconque et que ce travail était pour eux une exigence naturelle et impérieuse. Ils aiment passionnément l'argent et l'estiment plus que tout, presque autant que la liberté. Le déporté est à demi consolé, si quelques kopeks sonnent dans sa poche. Au contraire, il est triste, inquiet et désespéré s'il n'a pas d'argent, il est prêt alors à commettre n'importe quel délit pour s'en procurer. Pourtant, malgré l'importance que lui donnent les forçats, cet argent ne reste jamais longtemps dans la poche de son propriétaire, car il est difficile de le conserver. On le confisque ou on le leur vole. Quand le major, dans ses perquisitions soudaines, découvrait un petit pécule péniblement amassé, il le confisquait; il se peut qu'il l'employât à l'amélioration de la nourriture des détenus, car on lui remettait tout l'argent enlevé aux prisonniers. Mais le plus souvent, on le volait; impossible de se fier à qui que ce soi. On découvrit cependant un moyen de préservation; un vieillard, Vieux-croyant originaire de Starodoub, se chargeait de cacher les économies des forçats. Je ne résiste pas au désir de dire quelques mots de cet homme, bien que cela me détourne de mon récit. Ce vieillard avait soixante ans environ, il était maigre, de petite taille et tout grisonnant. Dès le premier coup d'œil il m'intrigua fort, car il ne ressemblait nullement aux autres; son regard était si paisible et si doux que je voyais toujours avec plaisir ses yeux clairs et limpides, entourés d'une

quantité de petites rides. Je m'entretenais souvent avec lui, et rarement j'ai vu un être aussi bon, aussi bienveillant. On l'avait envoyé aux travaux forcés pour un crime grave. Un certain nombre de Vieux-croyants de Starodoub (province de Tchernigoff) s'étaient convertis à l'orthodoxie. Le gouvernement avait tout fait pour les encourager dans cette voie et engager les autres dissidents à se convertir de même. Le vieillard et quelques autres fanatiques avaient résolu de «défendre la foi». Quand on commença à bâtir dans leur ville une église orthodoxe, ils y mirent le feu. Cet attentat avait valu la déportation à son auteur. Ce bourgeois aisé (il s'occupait de commerce) avait quitté une femme et des enfants chéris, mais il était parti courageusement en exil, estimant dans son aveuglement qu'il souffrait «pour la foi». Quand on avait vécu quelque temps aux côtés de ce doux vieillard, on se posait involontairement la question: —Comment avait-il pu se révolter! — Je l'interrogeai à plusieurs reprises sur «sa foi». Il ne relâchait rien de ses convictions, mais je ne remarquai jamais la moindre haine dans ses répliques. Et pourtant il avait détruit une église, ce qu'il ne désavouait nullement: il semblait qu'il fût convaincu que son crime et ce qu'il appelait son «martyre» étaient des actions glorieuses. Nous avions encore d'autres forçats Vieux-croyants, Sibériens pour la plupart, très-développés, rusés comme de vrais paysans. Dialecticiens à leur manière, ils suivaient aveuglément leur loi, et aimaient fort à discuter. Mais ils avaient de grands défauts; ils étaient hautains, orgueilleux et fort intolérants. Le vieillard ne leur ressemblait nullement; très-fort, plus fort même en exégèse que ses coreligionnaires, il évitait toute controverse. Comme il était d'un caractère expansif et gai, il lui arrivait de rire, — non pas du rire grossier et cynique des autres forçats, — mais d'un rire doux et clair, dans lequel on sentait beaucoup de simplicité enfantine et qui s'harmonisait parfaitement avec sa tête grise. (Peut-être fais-je erreur, mais il me semble qu'on peut connaître un homme rien qu'à son rire; si le rire d'un inconnu vous semble sympathique, tenez pour certain que c'est un brave homme.) Ce vieillard s'était acquis le respect unanime des prisonniers, il n'en tirait pas vanité. Les détenus l'appelaient grand-père et ne l'offensaient jamais. Je compris alors quelle influence il avait pu prendre sur ses coreligionnaires. Malgré la fermeté avec laquelle il supportait la vie de la

maison de force, on sentait qu'il cachait une tristesse profonde, inguérissable. Je couchais dans la même caserne que lui. Une nuit, vers trois heures du matin, je me réveillai; j'entendis un sanglot lent, étouffé. Le vieillard était assis sur le poêle (à la place même où priait auparavant le forçat qui avait voulu tuer le major) et lisait son eucologe manuscrit. Il pleurait, je l'entendais répéter: «Seigneur, ne m'abandonne pas! Maître! Fortifie-moi! Mes pauvres petits enfants! Mes chers petits enfants! Nous ne nous reverrons plus.» Je ne puis dire combien je me sentis triste.

Nous remettions donc notre argent à ce vieillard. Dieu sait pourquoi le bruit s'était répandu dans notre caserne qu'on ne pouvait le voler; on savait bien qu'il cachait quelque part l'épargne qu'on lui confiait, mais personne n'avait pu découvrir son secret. Il nous le révéla, aux Polonais et à moi.

L'un des pieux de la palissade avait une branche qui, en apparence, tenait fortement à l'arbre, mais qu'on pouvait enlever, puis remettre adroitement en place. On découvrait alors un vide; c'était la cachette en question.

Je reprends le fil de mon récit. Pourquoi le détenu ne garde-t-il pas son argent? Non-seulement il lui est difficile de le garder, mais encore la prison est si triste! Le forçat, par sa nature même, a une telle soif de liberté! Par sa position sociale, c'est un être si insouciant, si désordonné, que l'idée d'engloutir son capital dans une ribote, de s'étourdir par le tapage et la musique, lui vient tout naturellement à l'esprit, ne fût-ce que pour oublier une minute son chagrin. Il était étrange de voir certains individus courbés sur leur travail, dans le seul but de dépenser en un jour tout leur gain jusqu'au dernier kopek; puis, ils se remettaient au travail jusqu'à une nouvelle bamboche, attendue pendant plusieurs mois. — Certains forçats aimaient les habits neufs plus ou moins singuliers, comme des pantalons de fantaisie, des gilets, des sibériennes; mais c'était surtout pour les chemises d'indienne que les détenus avaient un goût prononcé, ainsi que pour les ceinturons à boucle de métal.

Les jours de fête, les élégants s'endimanchaient: il fallait les voir se pavaner dans toutes les casernes. Le contentement de se sentir bien mis allait chez eux jusqu'à l'enfantillage. Du reste, pour beaucoup de choses, les forçats ne sont que de grands enfants. Ces beaux vêtements disparaissaient bien vite, souvent le soir même du jour où ils avaient été achetés, leurs

propriétaires les engageaient ou les revendaient pour une bagatelle. Les bamboches revenaient presque toujours à époque fixe; elles coïncidaient avec les solennités religieuses ou avec la fête patronale du forçat en ribote. Celui-ci plaçait un cierge devant l'image, en se levant, faisait sa prière, puis il s'habillait et commandait son dîner. Il avait fait acheter d'avance de la viande, du poisson, des petits pâtés; il s'empiffrait comme un bœuf, presque toujours seul; il était bien rare qu'un forçat invitât son camarade à partager son festin. C'est alors que l'eau-de-vie faisait son apparition: le forçat buvait comme une semelle de botte et se promenait dans les casernes titubant, trébuchant; il avait à cœur de bien montrer à tous ses camarades qu'il était ivre, qu'il «baladait», et de mériter par là une considération particulière.

Le peuple russe ressent toujours une certaine sympathie pour un homme ivre; chez nous, c'était une véritable estime. Dans la maison de force, une ribote était en quelque sorte une distinction aristocratique.

Une fois qu'il se sentait gai, le forçat se procurait un musicien; nous avions parmi nous un petit Polonais, ancien déserteur, assez laid, mais qui possédait un violon dont il savait jouer. Comme il n'avait aucun métier, il s'engageait à suivre le forçat en liesse, de caserne en caserne, en lui raclant des danses de toutes ses forces. Souvent son visage exprimait la lassitude et le dégoût que lui causait cette musique éternellement la même, mais au cri que poussait le détenu: «Joue, puisque tu as reçu de l'argent pour cela!» il se remettait à écorcher son violon de plus belle. Ces ivrognes étaient assurés qu'on veillerait sur eux, et que dans le cas où le major arriverait, on les cacherait à ses regards. Ce service était du reste tout désintéressé. De leur côté, le sous-officier et les invalides qui demeuraient dans la prison pour maintenir l'ordre étaient parfaitement tranquilles: l'ivrogne ne pouvait occasionner aucun désordre. À la moindre tentative de révolte ou de tapage, on l'aurait apaisé, ou même lié; aussi l'administration subalterne (surveillants, etc.) fermait-elle les yeux. Elle savait que si l'eau-de-vie était interdite, tout irait de travers. — Comment se procurait-on cette eau-de-vie?

On l'achetait dans la maison de force même, chez les cabaretiers, comme les forçats appelaient ceux qui s'occupaient de ce commerce, — fort avantageux, du reste, bien que les buveurs et les bambocheurs fussent peu

nombreux, car toute bombance coûtait cher, étant donné les maigres gains des clients. Le commerce commençait, continuait et finissait d'une manière assez originale. Un détenu qui ne connaissait aucun métier, ne voulait pas travailler, et qui pourtant désirait s'enrichir rapidement, se décidait, quand il possédait quelque argent, à acheter et revendre de l'eau-de-vie. L'entreprise était hardie: elle réclamait une grande audace, car on y risquait sa peau, sans compter la marchandise. Mais le cabaretier ne recule pas devant ces obstacles. Au début, comme il n'a que peu d'argent, il apporte lui-même l'eau-de-vie à la prison et s'en défait d'une façon avantageuse. Il répète cette opération une seconde, une troisième fois; s'il n'est pas découvert par l'administration, il possède bientôt un pécule qui lui permet de donner de l'extension à son commerce; il devient entrepreneur, capitaliste: il a des agents et des aides; il hasarde beaucoup moins et gagne beaucoup plus. Ses aides risquent pour lui.

La prison est toujours abondamment peuplée de détenus ruinés et sans métier, mais doués d'audace et d'adresse. Leur unique capital est leur dos; ils se décident souvent à le mettre en circulation, et proposent au cabaretier d'introduire de l'eau-de-vie dans les casernes. Il se trouve toujours en ville un soldat, un bourgeois ou même une fille, qui, pour un bénéfice convenu, — en général assez maigre, — achète de l'eau-de-vie avec l'argent du cabaretier et la cache dans un endroit connu du forçat-contrebandier, près du chantier où travaille celui-ci. Le fournisseur goûte presque toujours, en route, le précieux liquide et remplace impitoyablement ce qui manque par de l'eau pure, — c'est à prendre ou à laisser; le cabaretier ne peut pas faire le difficile; il doit s'estimer heureux si on ne lui a pas volé son argent et s'il reçoit de l'eau-de-vie telle quelle. — Le porteur, auquel le cabaretier a indiqué l'endroit du rendez-vous, arrive auprès du fournisseur avec des boyaux de bœuf, qui ont été préalablement lavés, puis remplis d'eau, et qui conservent ainsi leur souplesse et leur moiteur. Une fois les boyaux pleins, le contrebandier les enroule et les cache dans les parties les plus secrètes de son corps. C'est là que se montrent toute la ruse, toute l'adresse de ces hardis forçats. Son honneur est piqué au vif, il faut duper l'escorte et le corps de garde: il les dupera. Si le porteur est fin, son soldat d'escorte (c'est quelquefois une

recrue) ne voit que du feu dans son manège. Car le détenu l'a étudié à fond; il a en outre combiné l'heure et le lieu du rendez-vous. Si le déporté, — un briquetier, par exemple, — grimpe sur le four qu'il chauffe, le soldat d'escorte ne grimpera certainement pas avec lui pour surveiller ses mouvements. Qui donc verra ce qu'il fait? En approchant de la maison de force, il prépare à tout hasard une pièce de quinze ou vingt kopeks et attend à la porte le caporal de garde. Celui-ci examine, tâte et fouille chaque forçat à sa rentrée dans la caserne, puis lui ouvre la porte. Le porteur d'eau-de-vie espère qu'on aura honte de l'examiner et de le tâter trop en détail en certains endroits. Mais si le caporal est un rusé compère, c'est justement les places délicates qu'il tâte, et il trouve l'eau-de-vie apportée en contrebande. Il ne reste plus au forçat qu'une seule chance de salut: il glisse à la dérobée dans la main du sous-officier la piécette qu'il tient, et souvent, par suite d'une pareille manœuvre, l'eau-de-vie arrive sans encombre dans les mains du cabaretier. Mais quelquefois le truc ne réussit pas, et c'est alors que l'unique capital du contrebandier entre vraiment en circulation. On fait un rapport au major, qui ordonne de fustiger d'importance le capital malchanceux. Quant à l'eau-de-vie, elle est confisquée. Le contrebandier subit sa punition sans trahir l'entrepreneur, non parce que cette dénonciation le déshonorerait, mais parce qu'elle ne lui rapporterait rien: on le fouetterait tout de même; la seule consolation qu'il pourrait avoir, c'est que le cabaretier partagerait son châtiment; mais comme il a besoin de ce dernier, il ne le dénonce pas, quoiqu'il ne reçoive aucun salaire, s'il s'est laissé surprendre.

Du reste, la délation fleurit dans la maison de force. Loin de se fâcher contre un espion ou de le tenir à l'écart, on en fait souvent son ami; si quelqu'un s'était mis en tête de prouver aux forçats toute la bassesse qu'il y a à se dénoncer mutuellement, personne, dans la prison, ne l'aurait compris. Le ci-devant gentilhomme dont j'ai déjà parlé, cette lâche et vile créature avec laquelle j'avais rompu dès mon arrivée à la forteresse, était l'ami de Fedka, le brosseur du major; il lui racontait tout ce qui se faisait dans la maison de force; celui ci s'empressait naturellement de rapporter à son maître ce qu'il avait entendu. Tout le monde le savait, mais personne n'aurait eu l'idée de le châtier pour cela ou de lui reprocher sa conduite.

Quand l'eau-de-vie arrivait sans encombre à la maison de force, l'entrepreneur payait le contrebandier et faisait son compte. Sa marchandise lui coûtait déjà fort cher; aussi, pour que le bénéfice fût plus grand, il la transvasait en l'additionnant d'une moitié d'eau pure: il était prêt et n'avait plus qu'à attendre les acheteurs. Au premier jour de fête, voire même pendant la semaine, arrive un forçat: il a travaillé comme un nègre, pendant plusieurs mois, pour économiser, kopek par kopek, une petite somme qu'il se décide à dépenser d'un seul coup. Depuis longtemps ce jour de bombance est prévu et fixé: il en a rêvé pendant les longues nuits d'hiver, pendant ses durs travaux, et cette perspective l'a soutenu dans son lourd labeur. L'aurore de ce jour si impatiemment attendu vient de luire: il a son argent dans sa poche, on ne le lui a ni volé ni confisqué; il est libre de le dépenser, il porte ses économies au cabaretier, qui, tout d'abord, lui donne de l'eau-de-vie presque pure, — elle n'a été baptisée que deux fois; — mais, à mesure que la bouteille se vide, il la remplit avec de l'eau. Aussi le forçat paye-t-il une tasse d'eau-de-vie cinq ou six fois plus cher que dans un cabaret. On peut penser combien il faut de ces tasses et surtout combien le forçat doit dépenser d'argent avant d'être ivre. Cependant, comme il a perdu l'habitude de la boisson, le peu d'alcool qui se trouve dans le liquide l'enivre assez rapidement. Il boit alors jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien: il engage ou vend tous ses effets neufs, — le cabaretier est en même temps prêteur sur gages; — mais comme ses vêtements personnels sont peu nombreux, il engage bientôt les effets que lui fournit le gouvernement. Quand l'ivrogne a bu sa dernière chemise, son dernier chiffon, il se couche et se réveille le lendemain matin avec un fort mal de tête. Il supplie en vain le cabaretier de lui donner à crédit une goutte d'eau-de-vie pour dissiper ce malaise, il essuie tristement un refus; le jour même il se remet au travail. Pendant plusieurs mois de suite, il va s'échiner, tout en rêvant au bienheureux jour de ribote qui vient de disparaître dans le passé; peu à peu il reprend courage et attend un jour pareil, qui est encore bien loin, mais qui arrivera.

Quant au cabaretier, s'il a gagné une forte somme, — quelques dizaines de roubles, — il fait apporter de l'eau-de-vie, mais celle-là, il ne la baptise pas, car il se la destine: assez de trafic! Il est temps de s'amuser! Il boit,

mange, se paye de la musique. Ses moyens lui permettent de graisser la patte aux employés subalternes de la maison de force. Cette fête dure quelquefois plusieurs jours.

Quand sa provision d'eau-de-vie est épuisée, il s'en va boire chez les autres cabaretiers, qui s'y attendent: il boit alors son dernier kopek. Quelque minutieuse que soit l'attention des forçats à surveiller leurs camarades en goguettes, il arrive cependant que le major ou l'officier de garde s'aperçoivent du désordre. On entraîne alors l'ivrogne au corps de garde; on lui confisque son capital, — s'il a de l'argent sur lui, — et on le fouette. Le forçat se secoue comme un chien crotté, rentre dans la caserne et reprend son métier de cabaretier au bout de quelques jours.

Il se trouve quelquefois parmi les déportés des amateurs du beau sexe: pour une assez forte somme, ils parviennent, accompagnés d'un soldat qu'ils ont corrompu, à se glisser à la dérobée hors de la forteresse, dans un faubourg, au lieu d'aller au travail. Là, dans une maisonnette d'apparence tranquille, il se fait un festin où l'on dépense d'assez fortes sommes. L'argent des forçats n'est pas à dédaigner, aussi les soldats arrangent-ils parfois à l'avance de ces fugues, sûrs d'être généreusement récompensés. En général, ces soldats sont de futurs candidats aux travaux forcés. Ces escapades restent presque toujours secrètes. Je dois avouer qu'elles sont fort rares, car elles coûtent beaucoup, et les amateurs du beau sexe recourent à d'autres moyens moins onéreux.

Au commencement de mon séjour, un jeune détenu au visage régulier excita vivement ma curiosité. Son nom était Sirotkine: c'était un être énigmatique à beaucoup d'égards. Sa figure m'avait frappé; il n'avait pas plus de vingt-trois ans et appartenait à la section particulière, c'est-à-dire qu'il était condamné aux travaux forcés à perpétuité: on devait le regarder comme un des criminels militaires les plus dangereux. Doux et tranquille, il parlait peu et riait rarement. Ses yeux bleus, son teint pur, ses cheveux blond clair lui donnaient une expression douce que ne gâtait même pas son crâne rasé. Quoiqu'il n'eût aucun métier, il se procurait de temps à autre de l'argent par petites sommes. Par exemple, il était remarquablement paresseux et toujours vêtu comme un souillon. Si quelqu'un lui faisait généreusement

cadeau d'une chemise rouge, il ne se sentait pas de joie d'avoir un vêtement neuf, il le promenait partout. Sirotkine ne buvait ni ne jouait, et ne se querellait presque jamais avec les autres forçats. Il se promenait toujours les mains dans les poches, paisiblement, d'un air pensif. À quoi il pouvait penser, je n'en sais rien. Quand on l'appelait pour lui demander quelque chose, il répondait aussitôt avec déférence, nettement, sans bavarder comme les autres: il vous regardait toujours avec les yeux naïfs d'un enfant de dix ans. Quand il avait de l'argent, il n'achetait rien de ce que les autres estimaient indispensable; sa veste avait beau être déchirée, il ne la faisait pas raccommoder, pas plus qu'il n'achetait des bottes neuves. Ce qui lui plaisait, c'étaient les petits pains, les pains d'épice: il les croquait avec le plaisir d'un bambin de sept ans. Lorsqu'on ne travaillait pas, il errait habituellement dans les casernes. Quand tout le monde était occupé, il restait les bras ballants. Si on le plaisantait ou qu'on se moquât de lui, — ce qui arrivait assez souvent, — il tournait sur ses talons sans mot dire, et s'en allait ailleurs. Si la plaisanterie était trop forte, il rougissait. Je me demandais souvent pour quel crime il avait pu être envoyé aux travaux forcés. Un jour que j'étais malade et couché à l'hôpital, Sirotkine se trouvait étendu sur un grabat non loin de moi; je liai conversation avec lui; il s'anima et me raconta inopinément comment on l'avait fait soldat, comment sa mère l'avait accompagné en pleurant et quels tourments il avait endurés au service militaire. Il ajouta qu'il n'avait pu se faire à cette vie: tout le monde était sévère et courroucé pour un rien, ses supérieurs étaient presque toujours mécontents de lui…

— Mais pourquoi t'a-t-on envoyé ici? Et encore dans la section particulière. Ah! Sirotkine! Sirotkine!

— Oui, Alexandre Pétrovitch! Je n'ai été en tout qu'une année au bataillon: on m'a envoyé ici pour avoir tué mon capitaine, Grigori Pétrovitch.

— J'ai entendu raconter cela, mais je ne l'ai pas cru. Comment as-tu pu le tuer?

— Tout ce qu'on vous a dit est vrai. La vie m'était trop lourde.

— Mais les autres conscrits la supportent bien, cette vie! Bien sûr, c'est un peu dur au commencement, mais on s'y habitue, et l'on devient un excellent soldat. Ta mère a dû te gâter et te dorloter; je suis sur qu'elle t'a

nourri de pain d'épice et de lait de poule jusqu'à l'âge de dix-huit ans!

— Ma mère, c'est vrai, m'aimait beaucoup. Quand je suis parti, elle s'est mise au lit et elle y est restée… Comme alors la vie de soldat m'était pénible! Tout allait à l'envers. On ne cessait de me punir, et pourquoi? J'obéissais à tout le monde, j'étais exact, soigneux, je ne buvais pas, je n'empruntais à personne, — c'est mauvais, quand un homme commence à emprunter. Et pourtant tout le monde autour de moi était si cruel, si dur! Je me fourrais quelquefois dans un coin et je sanglotais, je sanglotais. Un jour, ou plutôt une nuit, j'étais de garde. C'était l'automne, il ventait fort et il faisait si sombre qu'on ne voyait pas un chat. Et j'étais si triste, si triste! J'enlève la baïonnette de mon fusil et je la pose à côté de moi; puis j'appuie le canon contre ma poitrine, et avec le gros orteil du pied, —j'avais ôté ma botte, —je presse la détente. Le coup rate: j'examine mon fusil, je mets une charge de poudre fraîche, enfin je casse un coin de mon briquet et je redresse le canon contre ma poitrine. Eh bien! Le coup rate de nouveau. — Que faire? Me dis-je; je remets ma botte, j'ajuste de nouveau ma baïonnette et je me promène de long en large, le fusil sur l'épaule. Qu'on m'envoie où l'on voudra, mais je ne veux plus être soldat. Au bout d'une demi-heure, arrive le capitaine qui faisait la grande ronde. Il vient droit sur moi:

— «Est-ce qu'on se tient comme ça quand on est de garde?» J'empoigne mon fusil et je lui plante la baïonnette dans le corps. On m'a fait faire quatre mille verstes à pied… C'est comme ça que je suis arrivé dans la section particulière.

Il ne mentait pas; je ne comprends pourtant pas pourquoi on l'y avait envoyé. Des crimes semblables entraînaient un châtiment beaucoup moins sévère. — Sirotkine était le seul des forçats qui fût vraiment beau; quant à ses camarades de la section particulière, — au nombre de quinze, — ils étaient horribles à voir; des physionomies hideuses, dégoûtantes. Les têtes grises étaient nombreuses. Je parlerai plus loin de cette bande. Sirotkine était souvent en bonne amitié avec Gazine, — le cabaretier dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre.

Ce Gazine était un être terrible. L'impression qu'il produisait sur tout le monde était effrayante, troublante. Il me semblait qu'il ne pouvait exister une

créature plus féroce, plus monstrueuse que lui. J'ai pourtant vu à Tobolsk Kamenef, le brigand, qui s'est rendu célèbre par ses crimes. Plus tard, j'ai vu Sokolof, forçat évadé, ancien déserteur, et qui était un féroce meurtrier. Mais ni l'un ni l'autre ne m'inspirèrent autant de dégoût que Gazine. Je croyais avoir sous les yeux une araignée énorme, gigantesque, de la taille d'un homme. Il était Tartare; il n'y avait pas de forçat qui fût plus fort que lui. C'étaient moins par sa taille élevée et sa constitution herculéenne, que par sa tête énorme et difforme qu'il inspirait la terreur. Les bruits les plus étranges couraient sur son compte: il avait été soldat, disait-on; d'autres prétendaient qu'il s'était évadé de Nertchinsk, qu'il avait été exilé plusieurs fois en Sibérie, mais qu'il s'était toujours enfui. Échoué enfin dans notre bagne, il y faisait partie de la section des perpétuels. À ce qu'il parait, il aimait à tuer les petits enfants qu'il parvenait à attirer dans un endroit écarté; il effrayait alors le bambin, le tourmentait, et après avoir pleinement joui de l'effroi et des palpitations du pauvre petit, il le tuait lentement, posément, avec délices. On avait peut-être imaginé ces horreurs, par suite de la pénible impression que produisait ce monstre, mais elles étaient vraisemblables et cadraient avec sa physionomie. Cependant lorsque Gazine n'était pas ivre, il se conduisait fort convenablement. Il était toujours tranquille, ne se querellait jamais, évitait les disputes par mépris pour son entourage, absolument comme s'il avait eu une haute opinion de lui-même. Il parlait fort peu. Tous ses mouvements étaient mesurés, tranquilles, résolus. Son regard ne manquait pas d'intelligence, mais l'expression en était cruelle et railleuse, comme son sourire. De tous les forçats marchands d'eau-de-vie, il était le plus riche. Deux fois par an il s'enivrait complètement, et c'est alors que se trahissait toute sa féroce brutalité. Il s'animait peu à peu, et taquinait les détenus de railleries envenimées, aiguisées longtemps à l'avance; enfin, quand il était tout à fait soûl, il avait des accès de rage furieuse; il empoignait un couteau et se ruait sur ses camarades. Les forçats, qui connaissaient sa vigueur d'Hercule, l'évitaient et se garaient, car il se jetait sur le premier venu. On trouva pourtant un moyen de le museler. Une dizaine de détenus s'élançaient tout à coup sur Gazine et lui portaient des coups atroces dans le creux de l'estomac, dans le ventre, sous le cœur, jusqu'à ce qu'il perdit connaissance. On aurait

tué n'importe qui avec un pareil traitement, mais Gazine en réchappait. Quand on l'avait bien roué de coups, on l'enveloppait dans sa pelisse et on le jetait sur son lit de planches. — «Qu'il cuve son eau-de-vie!» — Le lendemain, il se réveillait presque bien portant; il allait alors au travail, silencieux et sombre. Chaque fois que Gazine s'enivrait, tous les détenus savaient comment la journée finirait pour lui. Il le savait également, mais il buvait tout de même. Quelques années s'écoulèrent de la sorte. On remarqua que Gazine avait jeté sa gourme et qu'il commençait à faiblir. Il ne faisait que geindre, se plaignant de différentes maladies. Ses visites à l'hôpital étaient de plus en plus fréquentes. «Il se soumet enfin», disaient les détenus.

Ce jour-là, Gazine était entré dans la cuisine suivi du petit Polonais qui raclait du violon, et que les forçats en goguettes louaient pour égayer leur orgie. Il s'arrêta au milieu de la salle, silencieux, examinant du regard tous ses camarades, l'un après l'autre. Personne ne souffla mot. Quand il m'aperçut avec mon compagnon, il nous regarda de son air méchamment railleur et sourit, horriblement, de l'air d'un homme satisfait d'une bonne farce qu'il vient d'imaginer. Il s'approcha de notre table en trébuchant:

— Pourrais-je savoir, dit-il, d'où vous tenez les revenus qui vous permettent de boire ici du thé?

J'échangeai un regard avec mon voisin; je compris que le mieux était de nous taire et de ne rien répondre. La moindre contradiction aurait mis Gazine en fureur.

— Il faut que vous ayez de l'argent…, continua-t-il, il faut que vous en ayez gros pour boire du thé; mais, dites donc! êtes-vous aux travaux forcés pourboire du thé? Hein! êtes-vous venus ici pour en boire? Dites? Répondez un peu pour voir, que je vous…

Comprenant que nous nous taisions et que nous avions résolu de ne pas faire attention à lui, il accourut, livide et tremblant de rage. À deux pas se trouvait une lourde caisse, qui servait à mettre le pain coupé pour le dîner et le souper des forçats; son contenu suffisait pour le repas de la moitié des détenus. En ce moment elle était vide. Il l'empoigna des deux mains et la brandit au-dessus de nos têtes. Bien qu'un meurtre ou une tentative de meurtre fût une source inépuisable de désagréments pour les déportés (car

alors les enquêtes, les contre-enquêtes et les perquisitions ne cessaient pas), et que ceux-ci empêchassent les querelles dont les suites auraient pu être fâcheuses, tout le monde se tut et attendit…

Pas un mot en notre faveur! Pas un cri contre Gazine! — La haine des détenus contre les gentilshommes était si grande, que chacun d'eux jouissait évidemment de nous voir, de nous sentir en danger… Un incident heureux termina cette scène qui aurait pu devenir tragique; Gazine allait lâcher l'énorme caisse qu'il faisait tournoyer, quand un forçat accourut de la caserne où il dormait et cria:

— Gazine, on t'a volé ton eau-de-vie!

L'affreux brigand laissa choir la caisse avec un horrible juron et se précipita hors de la cuisine. — Allons! Dieu les a sauvés! — dirent entre eux les détenus; ils le répétèrent longtemps.

Je n'ai jamais pu savoir si on lui avait volé son eau-de-vie, ou si ce n'était qu'une ruse inventée pour nous sauver…

Ce même soir, avant la fermeture des casernes, comme il faisait déjà sombre, je me promenais le long de la palissade. Une tristesse écrasante me tombait sur l'âme; de tout le temps que j'ai passé dans la maison de force, je ne me suis jamais senti aussi misérable que ce soir-là. Le premier jour de réclusion est toujours le plus dur, où que ce soit, aux travaux forcés ou au cachot… Une pensée m'agitait, qui ne m'a pas laissé de répit pendant ma déportation, — question insoluble alors et insoluble maintenant encore. — je réfléchissais à l'inégalité du châtiment pour les mêmes crimes. On ne saurait, en effet, comparer un crime à un autre, même par à peu près. Deux meurtriers tuent chacun un homme, les circonstances dans lesquelles ces deux crimes ont été commis sont minutieusement examinées et pesées. On applique à l'un et à l'autre le même châtiment, et pourtant quel abîme entre les deux actions! L'un a assassiné pour une bagatelle, pour un oignon, — il a tué sur la grande route un paysan qui passait et n'a trouvé sur lui qu'un oignon.

— Eh bien, quoi! On m'a envoyé aux travaux forcés pour un paysan qui n'avait qu'un oignon.

— Imbécile que tu es! Un oignon vaut un kopek. Si tu avais tué cent paysans, tu aurais cent kopeks, un rouble, quoi! — Légende de prison.

L’autre criminel a tué un débauché qui tyrannisait ou déshonorait sa femme, sa sœur, sa fille. Un troisième, vagabond, à demi mort de faim, traqué par toute une escouade de police, a défendu sa liberté, sa vie. Sera-t-il l’égal du brigand qui assassine des enfants par jouissance, pour le plaisir de sentir couler leur sang chaud sur ses mains, de les voir frémir dans une dernière palpitation d’oiseau, sous le couteau qui déchire leur chair? Eh bien! Les uns et les autres iront aux travaux forcés. La condamnation n’aura peut-être pas une durée égale, mais les variétés de peines sont peu nombreuses, tandis qu’il faut compter les espèces de crimes par milliers. Autant de caractères, autant de crimes différents. Admettons qu’il soit impossible de faire disparaître cette première inégalité du châtiment, que le problème est insoluble, et qu’en matière de pénalité, c’est la quadrature du cercle. Admettons cela. Même si l’on ne tient pas compte de cette inégalité, il y en a une autre: celle des conséquences du châtiment… Voici un homme qui se consume, qui fond comme une bougie. En voilà au contraire un autre qui ne se doutait même pas, avant d’être exilé, qu’il put exister une vie si gaie, si fainéante, — où il trouverait un cercle aussi agréable d’amis. Des individus de cette dernière catégorie se rencontrent aux travaux forcés. Prenez maintenant un homme de cœur, d’un esprit cultivé et d’une conscience affinée. Ce qu’il ressent le tue plus douloureusement que le châtiment matériel. Le jugement qu’il a prononcé lui-même sur son crime est plus impitoyable que celui du plus sévère tribunal, de la loi la plus draconienne. Il vit côte à côte avec un autre forçat qui n’a pas réfléchi une seule fois au meurtre qu’il expie, pendant tout le temps de son séjour au bagne, qui, peut-être, se croit innocent. — N’y a-t-il pas aussi de pauvres diables qui commettent des crimes afin d’être envoyés aux travaux forcés et d’échapper ainsi à une liberté incomparablement plus pénible que la réclusion? La vie est misérable; on n’a peut-être jamais mangé à sa faim; on se tue de travail pour enrichir son patron…; au bagne, le travail sera moins ardu, moins pénible, on mangera tout son soûl, mieux qu’on ne peut l’espérer maintenant. Les jours de fête, on aura de la viande, et puis il y a les aumônes, le travail du soir qui fournira quelque argent. Et la société qu’on trouve à la maison de force, la comptez-vous pour rien? Les forçats sont des gens habiles, rusés, qui savent tout. C’est avec une admiration non

déguisée que le nouveau venu regardera ses camarades de chaîne, il n'a rien vu de pareil, aussi s'estimera-t-il dans la meilleure compagnie du monde.

Est-il possible que ces hommes si divers ressentent également le châtiment infligé? Mais à quoi bon s'occuper de questions insolubles? Le tambour bat, il faut rentrer à la caserne…

IV – PREMIÈRES IMPRESSIONS (Suite)

On nous contrôla encore une fois, puis on ferma les portes des casernes, chacune avec un cadenas particulier, et les détenus restèrent enfermés jusqu'à l'aube.

Le contrôle était fait par un sous-officier, accompagné de deux soldats. Quand, par hasard, un officier y assistait, on faisait ranger les forçats dans la cour; mais, le plus ordinairement, on les vérifiait dans les bâtiments mêmes. Comme les soldats se trompaient souvent, ils sortaient et rentraient pour nous recompter un à un, jusqu'à ce que leur compte fût exact. Ils fermaient alors les casernes. Chacune d'elles contenait environ trente détenus, aussi était-on fort à l'étroit sur les lits de camp. Comme il était trop tôt pour dormir, les forçats se mirent au travail.

Outre l'invalide dont j'ai parlé, qui couchait dans notre dortoir et représentait pendant la nuit l'administration de la prison, il y avait dans chaque caserne un «ancien» désigné par le major en récompense de sa bonne conduite. Il n'était pourtant pas rare que les anciens eux-mêmes commissent des délits pour lesquels ils subissaient la peine du fouet; ils perdaient alors leur rang et se voyaient immédiatement remplacés par ceux de leurs camarades dont la conduite était satisfaisante. Notre ancien était précisément Akim Akimytch; à mon grand étonnement, il tançait vertement les détenus, mais ceux-ci ne répondaient à ses remontrances que par des railleries. L'invalide, plus avisé, ne se mêlait de rien, et s'il ouvrait la bouche, ce n'était jamais que par respect des convenances, par acquit de conscience. Il restait assis, silencieux, sur sa couchette, occupé à rapetasser de vieilles bottes.

Ce jour-là, je fis une remarque dont je pus constater l'exactitude par la suite; c'est que tous ceux qui ne sont pas forçats et qui ont affaire à ces derniers, quels qu'ils soient, — à commencer par les soldats d'escorte et les factionnaires, — considèrent les forçats d'un point de vue faux et exagéré; ils s'attendent à ce que pour un oui, pour un non, ceux-ci se jettent sur eux, un couteau à la main. Les détenus, parfaitement conscients de la crainte qu'ils

inspirent, montrent une certaine arrogance. Aussi le meilleur chef de prison est-il précisément celui qui n'éprouve aucune émotion en leur présence. Malgré les airs qu'ils se donnent, les forçats eux-mêmes préfèrent qu'on ait confiance en eux. On peut même se les attacher en agissant ainsi. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer leur étonnement lors de l'entrée d'un chef sans escorte dans leur prison, et certainement cet étonnement n'a rien que de flatteur: un visiteur intrépide impose le respect aux gens du bagne; si un malheur arrive, ce ne sera jamais en sa présence. La terreur qu'inspirent les forçats est générale, et pourtant je n'y vois aucun fondement; est-ce l'aspect du prisonnier, sa mine de franc bandit, qui causent une certaine répulsion? Ne serait-ce pas plutôt le sentiment qui vous assaille, dès votre entrée dans la prison, à savoir que malgré tous les efforts, toutes les mesures prises, il est impossible de faire d'un homme vivant un cadavre, d'étouffer ses sentiments, sa soif de vengeance et de vie, ses passions et le besoin impérieux de les satisfaire? Quoi qu'il en soit, j'affirme qu'il n'y a pas lieu de craindre les forçats. Un homme ne se jette ni si vite ni si facilement sur son semblable, un couteau à la main. Si des accidents arrivent quelquefois, ils sont tellement rares qu'on peut déclarer le danger nul. Je ne parle bien entendu que des détenus déjà condamnés, qui subissent leur peine, et dont quelques-uns sont presque heureux de se trouver enfin au bagne: tant une nouvelle forme de vie a toujours d'attrait pour l'homme! Ceux-là vivent tranquilles et soumis. Quant aux turbulents, les forçats les maintiennent eux-mêmes en repos, et leur arrogance ne va jamais trop loin, Le détenu, si hardi et audacieux qu'il soit, a peur de tout en prison. Il n'en est pas de même du prévenu dont le sort n'est pas décidé. Celui-ci est parfaitement capable de se jeter sur n'importe qui, sans motif de haine, uniquement parce qu'il doit être fouetté le lendemain; en effet, s'il commet un nouveau crime, son affaire se complique, le châtiment est retardé, il gagne du temps. Cette agression s'explique, car elle a une cause, un but; le forçat, coûte que coûte, veut «changer son sort», et cela tout de suite. À ce propos, j'ai été témoin d'un fait psychologique bien étrange.

Dans la section des condamnés militaires se trouvait un ancien soldat envoyé pour deux ans aux travaux forcés, fieffé fanfaron et couard en même

temps. — En général, le soldat russe n'est guère vantard, car il n'en a pas le temps, alors même qu'il le voudrait. Quand il s'en trouve un dans le nombre, c'est toujours un lâche et un fripon. — Doutof, — c'était le nom du détenu dont je parle, — subit sa peine et rentra de nouveau dans un bataillon de ligne; mais comme tous ceux qu'on envoie se corriger à la maison de force, il s'y était complètement perverti. Ces chevaux de retour reviennent au bagne après deux ou trois semaines de liberté, non plus pour un temps relativement court, mais pour quinze ou vingt ans. Ainsi arriva-t-il pour Doutof. Trois semaines après sa mise en liberté, il vola avec effraction l'un de ses camarades et fit l'indiscipliné. Il passa en jugement, fut condamné à une sévère punition corporelle. Horriblement effrayé, comme un lâche qu'il était, par le châtiment prochain, il s'élança un couteau à la main sur l'officier de garde qui entrait dans son cachot, la veille du jour où il devait passer par les baguettes de sa compagnie. Il comprenait parfaitement que, par là, il aggravait son crime et augmentait la durée de sa condamnation. Mais tout ce qu'il voulait, c'était reculer de quelques jours, de quelques heures au moins, l'effroyable minute du châtiment. Il était si lâche qu'il ne blessa même pas l'officier avec le couteau qu'il brandissait; il n'avait commis cette agression que pour ajouter à son dossier un nouveau crime, lequel nécessiterait sa remise en jugement.

L'instant qui précède la punition est terrible pour le condamné aux verges. J'ai vu beaucoup de prévenus, la veille du jour fatal. Je les rencontrais d'ordinaire à l'hôpital quand j'étais malade, ce qui m'arrivait souvent. En Russie, les gens qui montrent le plus de compassion pour les forçats sont bien certainement les médecins; ils ne font jamais entre les détenus les distinctions dont sont coupables les autres personnes en rapport direct avec ceux-ci. Seul, peut-être, le peuple lutte de compassion avec les docteurs, car il ne reproche jamais au criminel le délit qu'il a commis, quel qu'il soit; il le lui pardonne en faveur de la peine subie.

Ce n'est pas en vain que le peuple, dans toute la Russie, appelle le crime un malheur et le criminel un malheureux. Cette définition est expressive, profonde, et d'autant plus importante qu'elle est inconsciente, instinctive. — Les médecins sont donc le recours naturel des forçats, surtout quand ceux-ci

ont à subir une punition corporelle… Le prévenu qui a passé en conseil de guerre sait à peu près à quel moment la sentence sera exécutée; pour y échapper, il se fait envoyer à l'hôpital, afin de reculer de quelques jours la terrible minute. Quand il se déclare rétabli, il n'ignore pas que, le lendemain de sa sortie de l'hôpital, cette minute arrivera; aussi les forçats sont-ils toujours émus ce jour-là. Quelques-uns, il est vrai, cherchent par amour-propre à cacher leur émotion, mais personne ne se laisse tromper par ce faux-semblant de courage. Chacun comprend la cruauté de ce moment, et se tait par humanité! J'ai connu un tout jeune forçat, ex-soldat condamné pour meurtre, qui devait recevoir le maximum de coups de verges. La veille du jour où il devait être fouetté, il résolut de boire une bouteille d'eau-de-vie, dans laquelle il avait fait infuser du tabac à priser. — Le détenu condamné aux verges a toujours bu, avant le moment critique, de l'eau-de-vie, qu'il s'est procurée longtemps à l'avance, souvent à un prix fabuleux: il se priverait du nécessaire pendant six mois plutôt que de ne pas en avaler un quart de litre avant l'exécution. Les forçats sont convaincus qu'un homme ivre souffre moins des coups de bâton ou de fouet que s'il est de sang-froid. — Je reviens à mon récit. Le pauvre diable tomba malade quelques instants après avoir bu sa bouteille d'eau-de-vie: il vomit du sang et fut emporté sans connaissance à l'hôpital. Sa poitrine fut si déchirée par cet accident qu'une phtisie se déclara et emporta le soldat au bout de quelques mois. Les docteurs qui le soignaient ne surent jamais la cause de sa maladie.

Si les exemples de pusillanimité ne sont pas rares parmi les détenus, il faut ajouter aussi qu'on en trouve dont l'intrépidité étonne. Je me souviens de plusieurs traits de fermeté qui allaient jusqu'à l'insensibilité. L'arrivée d'un effroyable bandit à l'hôpital est restée gravée dans ma mémoire. Par un beau jour d'été, le bruit se répandit dans notre infirmerie que le fameux brigand Orlof devait être fustigé le soir même et qu'on l'amènerait ensuite à l'ambulance. Les détenus qui se trouvaient à l'hôpital affirmaient que l'exécution serait cruelle, aussi tout le monde était-il ému; moi-même, je l'avoue, j'attendais avec curiosité l'arrivée de ce brigand dont on racontait des choses inouïes. C'était un malfaiteur comme il y en a peu, capable d'assassiner de sang-froid des vieillards et des enfants; il était doué d'une

force de volonté indomptable et plein d'une orgueilleuse conscience de sa force. Comme il était coupable de plusieurs crimes, il avait été condamné à passer par les baguettes. On l'amena ou plutôt on l'apporta vers le soir; la salle était déjà plongée dans l'obscurité, on allumait les chandelles. Orlof était excessivement pâle, presque sans connaissance, avec des cheveux épais et bouclés d'un noir mat, sans reflet. Son dos était tout écorché et enflé, bleu, avec des taches de sang. Les détenus le soignèrent pendant toute cette nuit; ils lui changèrent ses compresses, le couchèrent sur le côté, lui préparèrent la lotion ordonnée par le médecin, en un mot, ils eurent pour lui autant de sollicitude que pour un parent ou un bienfaiteur.

Le lendemain, il reprit entièrement ses sens, et fit un ou deux tours dans la salle. Cela m'étonna fort, car il était anéanti et sans force quand on l'avait apporté; il avait reçu la moitié du nombre de coups de baguettes fixé par l'arrêt. Le docteur avait fait cesser l'exécution, convaincu que si on la continuait, la mort d'Orlof devenait inévitable. Ce criminel était de constitution débile, affaibli par une longue réclusion. Qui a vu des détenus condamnés aux verges se souviendra toujours de leurs visages maigres et épuisés, de leurs regards enfiévrés. Orlof fut bientôt rétabli: sa puissante énergie avait évidemment aidé à remonter son organisme; ce n'était pas un homme ordinaire. Par curiosité je fis sa connaissance et je pus l'étudier à loisir pendant toute une semaine. De ma vie je n'ai rencontré un homme dont la volonté fût plus ferme, plus inflexible. J'avais vu à Tobolsk une célébrité du même genre, un ancien chef de brigands. Celui-là était une véritable bête fauve; en le frôlant, sans même le connaître, on pressentait en lui une créature dangereuse. Ce qui m'effrayait surtout, c'était sa stupidité; la matière en lui avait tellement pris le dessus sur l'esprit, qu'on voyait du premier regard que rien n'existait plus pour lui, si ce n'est la satisfaction brutale de ses besoins physiques. Je suis certain pourtant que Korenef, — ainsi s'appelait ce brigand, — se serait évanoui en s'entendant condamner à un châtiment corporel aussi rigoureux que celui d'Orlof; et il eût égorgé le premier venu sans sourciller. Orlof, au contraire, était une éclatante victoire de l'esprit sur la chair. Cet homme se commandait parfaitement: il n'avait que du mépris pour les punitions et ne craignait rien au monde. Ce qui dominait en lui,

c’était une énergie sans bornes, une soif de vengeance, une activité, une volonté inébranlables quand il s’agissait d’atteindre un but. Je fus étonné de son air hautain, il regardait tout du haut de sa grandeur, non pas qu’il prit la peine de poser; cet orgueil était inné en lui. Je ne pense pas que personne ait jamais eu quelque influence sur lui. Il regardait tout d’un œil impassible, comme si rien au monde ne pouvait l’étonner. Il savait fort bien que les autres déportés le respectaient, mais il n’en profitait nullement pour se donner de grands airs. Et pourtant la vanité et l’outrecuidance sont des défauts dont aucun forçat n’est exempt. Il était intelligent; sa franchise étrange ne ressemblait nullement à du bavardage. Il répondit sans détour à toutes les questions que je lui posai: il m’avoua qu’il attendait avec impatience son rétablissement, afin d’en finir avec la punition qu’il devait subir. — «Maintenant, me dit-il en clignant de l’œil, c’est fini! Je recevrai mon reste et l’on m’enverra à Nertchinsk avec un convoi de détenus, j’en profiterai pour m’enfuir. Je m’évaderai, pour sûr! Si seulement mon dos se cicatrisait plus vite!» Pendant cinq jours, il brûla d’impatience d’être en état de quitter l’hôpital. Il était quelquefois gai et de bonne humeur. Je profitai de ces éclaircies pour l’interroger sur ses aventures. Il fronçait légèrement les sourcils, mais il répondit toujours avec sincérité à mes questions. Quand il comprit que j’essayais de le pénétrer et de trouver en lui quelques traces de repentir, il me regarda d’un air hautain et méprisant, comme si j’eusse été un gamin un peu bête, auquel il faisait trop d’honneur en causant. Je surpris sur son visage une sorte de compassion pour moi. Au bout d’un instant il se mit à rire à gorge déployée, mais sans la moindre ironie; j’imagine que plus d’une fois, il a dû rire tout haut, quand mes paroles lui revenaient à la mémoire. Il se fit inscrire enfin pour la sortie, bien que son dos ne fût pas entièrement cicatrisé; comme j’étais presque rétabli, nous quittâmes ensemble l’infirmerie: je rentrai à la maison de force, tandis qu’on l’incarcérait au poste où il avait été enfermé auparavant. En me quittant, il me serra la main, ce qui à ses yeux était une marque de haute confiance. Je pense qu’il agit ainsi parce qu’il était bien disposé en ce moment-là. En réalité, il devait me mépriser, car j’étais un être faible, pitoyable sous tous les rapports, et qui se résignait à son sort. Le lendemain, il subit la seconde moitié de sa punition…

Quand on eut fermé sur nous les portes de notre caserne, elle prit, en moins de rien, un tout autre aspect, celui d'une demeure véritable, d'un foyer domestique. Alors seulement je vis mes camarades les forçats chez eux. Pendant la journée, les sous-officiers ou quelque autre supérieur pouvaient arriver à l'improviste, aussi leur contenance était-elle tout autre; toujours sur le qui-vive, ils n'avaient l'air rassuré qu'à demi. Une fois qu'on eut poussé les verrous et fermé la porte au cadenas, chacun s'assit à sa place et se mit au travail. La caserne s'éclaira d'une façon inattendue: chaque forçat avait sa bougie et son chandelier de bois. Les uns piquaient des bottes, les autres cousaient des vêtements quelconques.

L'air déjà méphitique se corrompait de plus en plus. Quelques détenus accroupis dans un coin jouaient aux cartes sur un tapis déroulé. Dans chaque caserne il y avait un détenu qui possédait un tapis long de quatre-vingts centimètres, une chandelle et des cartes horriblement poisseuses et graisseuses. Cela s'appelait «un jeu». Le propriétaire des cartes recevait des joueurs quinze kopeks par nuit; c'était là son commerce. On jouait d'ordinaire «aux trois feuilles», à la gorka, c'est-à-dire à des jeux de hasard. Chaque joueur posait devant lui une pile de monnaie de cuivre, — toute sa fortune, — et ne se relevait que quand il était à sec ou qu'il avait fait sauter la banque. Le jeu se prolongeait fort tard dans la nuit; l'aube se levait quelquefois sur nos joueurs qui n'avaient pas fini leur partie, souvent même elle ne cessait que quelques minutes avant l'ouverture des portes. Dans notre salle il y avait, — comme dans toutes les autres, du reste, — des mendiants ruinés par le jeu et la boisson, ou plutôt des mendiants «innés». Je dis «innés» et je maintiens mon expression. En effet, dans notre peuple et dans n'importe quelle condition, il y a et il y aura toujours de ces personnalités étranges et paisibles, dont la destinée est de rester toujours mendiants. Ils sont pauvres diables toute leur vie, hébétés et accablés, ils restent sous la domination, sous la tutelle de quelqu'un, principalement des prodigues et des parvenus enrichis. Tout effort, toute initiative est un fardeau pour eux. Ils ne vivent qu'à la condition de ne rien entreprendre eux-mêmes, mais de toujours servir, de toujours vivre par la volonté d'un autre; ils sont destinés à agir par et pour les autres. Nulle circonstance ne peut les enrichir, même la plus inattendue,

ils sont toujours mendiants. J'ai rencontré de ces gens dans toutes les classes de la société, dans toutes les coteries, dans toutes les associations, même dans le monde littéraire. On les trouve dans chaque prison, dans chaque caserne.

Aussitôt qu'un jeu se formait, on appelait un de ces mendiants qui était indispensable aux joueurs; il recevait cinq kopeks argent pour toute une nuit de travail, et quel travail! Cela consistait à monter la garde dans le vestibule, par un froid de trente degrés Réaumur, dans une obscurité complète pendant six ou sept heures. Le guetteur épiait là le moindre bruit, car le major ou les officiers de garde faisaient quelquefois leur ronde assez tard dans la nuit. Ils arrivaient en tapinois et surprenaient en flagrant délit de désobéissance les joueurs et les travailleurs, grâce à la lumière des chandelles que l'on pouvait distinguer de la cour. Quand on entendait la clef grincer dans le cadenas qui fermait la porte, il était trop tard pour se cacher, éteindre les chandelles et s'étendre sur les planches. De pareilles surprises étaient fort rares. Cinq kopeks étaient un salaire dérisoire, même dans notre maison de force, et néanmoins l'exigence et la dureté des joueurs m'étonnaient toujours en ce cas, ainsi que dans bien d'autres. — «Tu es payé, tu dois nous servir!» C'était là un argument qui ne souffrait pas de réplique. Il suffisait d'avoir payé quelques sous à quelqu'un pour profiter de lui le plus possible, et même exiger de la reconnaissance. Plus d'une fois, j'eus l'occasion de voir des forçats dépenser leur argent sans compter, à tort et à travers, et tromper leur «serviteur»; j'ai vu cela dans mainte prison à plusieurs reprises.

J'ai déjà dit qu'à part les joueurs tout le monde travaillait: cinq détenus seuls restèrent complètement oisifs, et se couchèrent presque immédiatement. Ma place sur les planches se trouvait près de la porte. Au-dessous de moi, celle d'Akim Akimytch; quand nous étions couchés, nos têtes se touchaient. Il travailla jusqu'à dix ou onze heures à coller une lanterne multicolore qu'un habitant de la ville lui avait commandée et pour laquelle il devait être grassement payé. Il excellait dans ce travail, qu'il exécutait méthodiquement, sans relâche; quand il eut fini, il serra soigneusement ses outils, déroula son matelas, fit sa prière et s'endormit du sommeil du juste. Il poussait l'ordre et la minutie jusqu'au pédantisme, et devait s'estimer dans son for intérieur un homme de tête, comme c'est le cas des gens bornés et médiocres. Il ne me

plut pas au premier abord, bien qu'il me donnât beaucoup à penser ce jour-là; je m'étonnais qu'un pareil homme se trouvât dans une maison de force au lieu d'avoir fait une brillante carrière. Je parlerai plus d'une fois d'Akim Akimytch dans la suite de mon récit.

Mais il me faut décrire le personnel de notre caserne. J'étais appelé à y vivre nombre d'années; ceux qui m'entouraient devaient être mes camarades de toutes les minutes. On conçoit que je les regardais avec une curiosité avide! À ma gauche, dormait une bande de montagnards du Caucase, presque tous exilés pour leurs brigandages, et condamnés à des peines différentes: il y avait là deux Lezghines, un Tcherkesse et trois Tartares du Daghestan. Le Tcherkesse était un être morose et sombre, qui ne parlait presque jamais et vous regardait en dessous, de son mauvais sourire de bête venimeuse. Un des Lezghines, un vieillard au nez aquilin, long et mince, paraissait un franc bandit. En revanche, l'autre Lezghine, Nourra, fit sur moi l'impression la plus favorable et la plus consolante. De taille moyenne, encore jeune, bâti en Hercule, avec des cheveux blonds et des yeux de pervenche, il avait le nez légèrement retroussé, les traits quelque peu finnois: comme tous les cavaliers, il marchait la pointe des pieds en dedans. Son corps était zébré de cicatrices, labouré de coups de baïonnette et de balles; quoique montagnard soumis du Caucase, il s'était joint aux rebelles, avec lesquels il opérait de continuelles incursions sur notre territoire.

Tout le monde l'aimait dans le bagne à cause, de sa gaieté et de son affabilité. Il travaillait sans murmurer, toujours paisible et serein; les vols, les friponneries et l'ivrognerie le dégoûtaient ou le mettaient en fureur; en un mot, il ne pouvait souffrir ce qui était malhonnête; il ne cherchait querelle à personne, il se détournait seulement avec indignation. Pendant sa réclusion, il ne vola ni ne commit aucune mauvaise action. D'une piété fervente, il récitait religieusement ses prières chaque soir, observait tous les jeûnes mahométans, en vrai fanatique, et passait des nuits entières à prier. Tout le monde l'aimait et le tenait pour sincèrement honnête. «Nourra est un lion!» disaient les forçats. Ce nom de Lion lui resta. Il était parfaitement convaincu qu'une fois sa condamnation purgée, on le renverrait au Caucase: à vrai dire, il ne vivait que de cette espérance: je crois qu'il serait mort, si on l'en avait privé. Je le

remarquai le jour même de mon arrivée à la maison de force. Comment n'aurait-on pas distingué cette douce et honnête figure au milieu des visages sombres, rébarbatifs ou sardoniques? Pendant la première demi-heure, il passa à côté de moi et me frappa doucement l'épaule en me souriant d'un air débonnaire. Je ne compris pas tout d'abord ce qu'il voulait me dire, car il parlait fort mal le russe; mais bientôt après, il repassa de nouveau et me tapa encore sur l'épaule avec son sourire amical. Pendant trois jours, il répéta cette manœuvre singulière; comme je le devinai par la suite, il m'indiquait par là qu'il avait pitié de moi et qu'il sentait combien devaient m'être pénibles ces premiers instants: il voulait me témoigner sa sympathie, me remonter le moral et m'assurer de sa protection. Bon et naïf Nourra!

Des trois Tartares du Daghestan, tous frères, les deux aînés étaient des hommes faits, tandis que le cadet, Aléi, n'avait pas plus de vingt-deux ans; à le voir, on l'aurait cru plus jeune. Il dormait à côté de moi. Son visage intelligent et franc, naïvement débonnaire, m'attira tout d'abord; je remerciai la destinée de me l'avoir donné pour voisin au lieu de quelque autre détenu. Son âme tout entière se lisait sur sa belle figure ouverte. Son sourire si confiant avait tant de simplicité enfantine, ses grands yeux noirs étaient si caressants, si tendres, que j'éprouvais toujours un plaisir particulier à le regarder, et cela me soulageait dans les instants de tristesse et d'angoisse. Dans son pays, son frère aîné (il en avait cinq, dont deux se trouvaient aux mines en Sibérie) lui avait ordonné un jour de prendre son yatagan, de monter à cheval et de le suivre. Le respect des montagnards pour leurs aînés est si grand que le jeune Aléi n'osa pas demander le but de l'expédition; il n'en eut peut-être même pas l'idée. Ses frères ne jugèrent pas non plus nécessaire de le lui dire. Ils allaient piller la caravane d'un riche marchand arménien, qu'ils réussirent en effet à mettre en déroute; ils assassinèrent le marchand et dérobèrent ses marchandises. Malheureusement pour eux, leur acte de brigandage fut découvert: on les jugea, on les fouetta, puis on les envoya en Sibérie, aux travaux forcés. Le tribunal n'admit de circonstances atténuantes qu'en faveur d'Aléi, qui fut condamné au minimum de la peine: quatre ans de réclusion. Ses frères l'aimaient beaucoup: leur affection était plutôt paternelle que fraternelle. Il était l'unique consolation de leur exil; mornes et tristes

d'ordinaire, ils lui souriaient toujours; quand ils lui parlaient, — ce qui était fort rare, car ils le tenaient pour un enfant auquel on ne peut rien dire de sérieux, — leur visage rébarbatif s'éclaircissait; je devinais qu'ils lui parlaient toujours d'un ton badin, comme à un bébé; lorsqu'il leur répondait, les frères échangeaient un coup d'œil et souriaient d'un air bonhomme. Il n'aurait pas osé leur adresser la parole, à cause de son respect pour eux. Comment ce jeune homme put conserver son cœur tendre, son honnêteté native, sa franche cordialité sans se pervertir et se corrompre, pendant tout le temps de ses travaux forcés, cela est presque inexplicable. Malgré toute sa douceur, il avait une nature forte et stoïque, comme je pus m'en assurer plus tard. Chaste comme une jeune fille, toute action vile, cynique, honteuse ou injuste, enflammait d'indignation ses beaux yeux noirs, qui en devenaient plus beaux encore. Sans être de ceux qui se seraient laissés impunément offenser, il évitait les querelles, les injures, et conservait toute sa dignité. Avec qui se serait-il querellé du reste? Tout le monde l'aimait et le caressait. Il ne fut tout d'abord que poli avec moi, mais peu à peu nous en vînmes à causer le soir; quelques mois lui avaient suffi pour apprendre parfaitement le russe, tandis que ses frères ne parvinrent jamais à parler correctement cette langue. Je vis en lui un jeune homme extraordinairement intelligent, en même temps que modeste et délicat, et fort raisonnable. Aléi était un être d'exception, et je me souviens toujours de ma rencontra avec lui comme d'une des meilleures fortunes de ma vie. Il y a de ces natures si spontanément belles, et douées par Dieu de si grandes qualités, que l'idée de les voir se pervertir semble absurde. On est toujours tranquille sur leur compte, aussi n'ai-je jamais rien craint pour Aléi. Où est-il maintenant?

Un jour, assez longtemps après mon arrivée à la maison de force, j'étais étendu sur mon lit de camp; de pénibles pensées m'agitaient. Aléi, toujours laborieux, ne travaillait pas en ce moment. L'heure du sommeil n'était pas encore arrivée. Les frères célébraient une fête musulmane, aussi restaient-ils inactifs. Aléi était couché, la tête entre ses deux mains, en train de rêver. Tout à coup il me demande:

— Eh bien, tu es très-triste?

Je le regardai avec curiosité; cette question d'Aléi, toujours si délicat, si

plein de tact, me parut étrange; mais je l'examinai plus attentivement, je remarquai tant de chagrin, de souffrance intime sur son visage, souffrance éveillée sans doute par les souvenirs qui se présentaient à sa mémoire, que je compris qu'en ce moment lui-même était désolé. Je lui en fis la remarque. Il soupira profondément et sourit d'un air mélancolique. J'aimais son sourire toujours gracieux et cordial: quand il riait, il montrait deux rangées de dents que la première beauté du monde eût pu lui envier.

— Tu te rappelais probablement, Aléi, comment on célèbre cette fête au Daghestan? Hein? Il fait bon là-bas?

— Oui, fit-il avec enthousiasme, et ses yeux rayonnaient. Comment as-tu pu deviner que je rêvais à cela?

— Comment ne pas le deviner? Est-ce qu'il ne fait pas meilleur là-bas qu'ici?

— Oh! Pourquoi me dis-tu cela?

— Quelles belles fleurs il y a dans votre pays, n'est-ce pas? C'est un vrai paradis?

— Tais-toi! Tais-toi! Je t'en prie. Il était vivement ému.

— Écoute, Aléi, tu avais une sœur?

— Oui, pourquoi me demandes-tu cela?

— Elle doit être bien belle, si elle te ressemble.

— Oh! Il n'y a pas de comparaison à faire entre nous deux. Dans tout le Daghestan, on ne trouvera pas une seule fille aussi belle. Quelle beauté que ma sœur! Je suis sûr que tu n'en as jamais vu de pareille. Et puis, ma mère était aussi très-belle.

— Et ta mère t'aimait?

— Que dis-tu? Assurément, elle est morte de chagrin; elle m'aimait tant! J'étais son préféré; oui, elle m'aimait plus que ma sœur, plus que tous les autres. Cette nuit, en songe, elle est venue vers moi; elle a versé des larmes sur ma tête.

Il se tut, et de toute la soirée il n'ouvrit pas la bouche; mais à partir de ce moment il rechercha ma compagnie et ma conversation, bien que, par respect, il ne se permit jamais de m'adresser le premier la parole. En revanche, il était heureux quand je m'entretenais avec lui. Il parlait souvent du Caucase, de sa

vie passée. Ses frères ne lui défendaient pas de causer avec moi, je crois même que cela leur était agréable. Quand ils virent que je me prenais d'affection pour Aléi, ils devinrent eux-mêmes beaucoup plus affables pour moi.

Aléi m'aidait souvent aux travaux; à la caserne il faisait ce qu'il croyait devoir m'être agréable et me procurer quelque soulagement; il n'y avait dans ces attentions ni servilité ni espoir d'un avantage quelconque, mais seulement un sentiment chaleureux et cordial qu'il ne cachait nullement. Il avait une aptitude extraordinaire pour les arts mécaniques; il avait appris à coudre fort passablement le linge, et à raccommoder les bottes; il connaissait même quelque peu de menuiserie, — ce qu'on en pouvait apprendre à la maison de force. Ses frères étaient fiers de lui.

— Écoute, Aléi, lui dis-je un jour, pourquoi n'apprends-tu pas à lire et à écrire le russe? Cela pourrait t'être fort utile plus tard ici en Sibérie.

— Je le voudrais bien, niais qui m'instruira?

— Ceux qui savent lire et écrire ne manquent pas ici. Si tu veux, je t'instruirai moi-même.

— Oh! Apprends-moi à lire, je t'en prie, fit Aléi en se soulevant. Il joignit les mains en me regardant d'un air suppliant.

Nous nous mîmes à l'œuvre le lendemain soir. J'avais avec moi une traduction russe du Nouveau Testament, l'unique livre qui ne fût pas défendu à la maison de force. Avec ce seul livre, sans alphabet, Aléi apprit à lire en quelques semaines. Au bout de trois mois il comprenait parfaitement le langage écrit, car il apportait à l'étude un feu, un entraînement extraordinaires.

Un jour, nous lûmes ensemble, en entier, le Sermon sur la montagne. Je remarquai qu'il lisait certains passages d'un ton particulièrement pénétré; je lui demandai alors si ce qu'il venait de lire lui plaisait. Il me lança un coup d'œil, et son visage s'enflamma d'une rougeur subite.

— Oh! Oui, Jésus est un saint prophète, il parle la langue de Dieu. Comme c'est beau!

— Mais dis-moi ce qui te plaît le mieux.

— Le passage où il est dit: «Pardonnez, aimez, aimez vos ennemis,

n’offensez pas.» Ah! Comme il parle bien!

Il se tourna vers ses frères, qui écoutaient notre conversation, et leur dit quelques mots avec chaleur. Ils causèrent longtemps, sérieusement, approuvant parfois leur jeune frère d’un hochement de tête, puis, avec un sourire grave et bienveillant, un sourire tout musulman (j’aime beaucoup la gravité de ce sourire), ils m’assurèrent que Isou (Jésus) était un grand prophète. Il avait fait de grands miracles, créé un oiseau d’un peu d’argile sur lequel il avait soufflé la vie, et cet oiseau s’était envolé… Cela était écrit dans leurs livres. Ils étaient convaincus qu’ils me feraient un grand plaisir en louant Isou; quant à Aléi, il était heureux de voir ses frères m’approuver et me procurer ce qu’il estimait être une satisfaction pour moi. Le succès que j’eus avec mon élève en lui apprenant à écrire fut vraiment admirable. Aléi s’était procuré du papier (à ses frais, car il n’avait pas voulu que je fisse cette dépense), des plumes, de l’encre; en moins de deux mois, il apprit à écrire. Les frères eux-mêmes furent étonnés d’aussi rapides progrès. Leur orgueil et leur contentement n’avaient plus e bornes; ils ne savaient trop comment me manifester leur reconnaissance. Au chantier, s’il nous arrivait de travailler ensemble, c’était à qui m’aiderait: ils regardaient cela comme un plaisir. Je ne parle pas d’Aléi; il nourrissait pour moi une affection aussi profonde que pour ses frères. Je n’oublierai jamais le jour où il fut libéré. Il me conduisit hors de la caserne, se jeta à mon cou et sanglota. Il ne m’avait jamais embrassé, et n’avait jamais pleuré devant moi.

— Tu as tant fait pour moi, tant fait! Disait-il, que ni mon père, ni ma mère n’ont été meilleurs à mon égard: «tu as fait de moi un homme, Dieu te bénira; je ne t’oublierai jamais, jamais…»

Où est-il maintenant? Où est mon bon, mon cher, cher Aléi?…

Outre les Circassiens, nous avions encore dans notre caserne un certain nombre de Polonais qui faisaient bande à part; ils n’avaient presque pas de rapports avec les autres forçats. J’ai déjà dit que grâce à leur exclusivisme, à leur haine pour les déportés russes, ils étaient haïs de tout le monde; c’étaient des natures tourmentées, maladives. Ils étaient au nombre de six; parmi eux se trouvaient des hommes instruits, dont je parlerai plus en détail dans la suite de mon récit. C’est d’eux que pendant les derniers temps de ma réclusion, je

tins quelques livres. Le premier ouvrage que je lus me fit une impression étrange, profonde… Je parlerai plus loin de ces sensations, que je considère comme très-curieuses; mois on aura de la peine à les comprendre, j'en suis certain, car on ne peut juger de certaines choses, si on ne les a pas éprouvées soi-même. Il me suffira de dire que les privations intellectuelles sont plus pénibles à supporter que les tourments physiques les plus effroyables. L'homme du peuple envoyé au bagne se retrouve dans sa société, peut-être même dans une société plus développée. Il perd beaucoup son coin natal, sa famille, mais son milieu reste le même. Un homme instruit, condamné par la loi à la même peine que l'homme du peuple, souffre incomparablement plus que ce dernier. Il doit étouffer tous ses besoins, toutes ses habitudes, il faut qu'il descende dans un milieu inférieur et insuffisant, qu'il s'accoutume à respirer un autre air…

C'est un poisson jeté sur le sable. Le châtiment qu'il subit, égal pour tous les criminels, suivant l'esprit de la loi, est souvent dix fois plus douloureux et plus poignant pour lui que pour l'homme du peuple. C'est une vérité incontestable, alors même qu'on ne parlerait que des habitudes matérielles qu'il lui faut sacrifier.

Mais ces Polonais formaient une bande à part. Ils vivaient ensemble; de tous les forçats de notre caserne, ils n'aimaient qu'un Juif, et encore, parce qu'il les amusait. Notre Juif était du reste généralement aimé, bien que tous se moquassent de lui. Nous n'en avions qu'un seul, et maintenant encore je ne puis me souvenir de lui sans rire. Chaque fois que je le regardais, je me rappelais le Juif Iankel que Gogol a dépeint dans Tarass Boulba, et qui, une fois déshabillé et prêt à se coucher avec sa Juive, dans une sorte d'armoire, ressemblait fort à un poulet. Içaï Fomitch et un poulet déplumé se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Il était déjà d'un certain âge, — cinquante ans environ, — petit et faible, rusé et en même temps fort bête, hardi, outrecuidant, quoique horriblement couard. Sa figure était criblée de rides; il avait sur le front et les joues les stigmates de la brûlure qu'il avait subie au pilori. Je n'ai jamais pu m'expliquer comment il avait pu supporter soixante coups de fouet, car il était condamné pour meurtre. Il portait sur lui une ordonnance médicale, qui lui avait été remise par d'autres Juifs, aussitôt

après son exécution au pilori. Grâce à l'onguent prescrit par cette ordonnance, les stigmates devaient disparaître en moins de deux semaines, mais il n'osait pas l'employer; il attendait l'expiration de ses vingt ans de réclusion après lesquels il devait devenir colon, pour utiliser son bienheureux onguent. — «Sans cela, ze ne pourrais pas me marier, et il faut absolument que ze me marie.» Nous étions de grands amis. Sa bonne humeur était intarissable, la vie de la maison de force ne lui semblait pas trop pénible. Orfèvre de son métier, il était assailli de commandes, car il n'y avait pas de bijoutier dans notre ville; il échappait ainsi aux gros travaux. Comme de juste, il prêtait sur gages, à la petite semaine, aux forçats, qui lui payaient de gros intérêts. Il était arrivé en prison avant moi; un des Polonais me raconta son entrée triomphale. C'est toute une histoire que je rapporterai plus loin, car je reviendrai sur le compte d'Içaï Fomitch.

Quant aux autres prisonniers, c'étaient d'abord quatre Vieux-croyants, parmi lesquels se trouvait le vieillard de Starodoub, deux ou trois Petits-Russiens, gens fort moroses, puis un jeune forçat au visage délicat et au nez fin, âgé de vingt-trois ans, et qui avait déjà commis huit assassinats; ensuite une bande de faux monnayeurs, dont l'un était le bouffon de notre caserne, et enfin quelques condamnés sombres et chagrins, rasés et défigurés, toujours silencieux et pleins d'envie: ils regardaient de travers tout ce qui les entourait et devaient encore regarder et envier, avec le même froncement de sourcils, pendant de longues années. Je ne fis qu'entrevoir tout cela, le soir désolé de mon arrivée à la maison de force, au milieu d'une fumée épaisse, d'un air méphitique, de jurements obscènes accompagnés de bruits de chaînes, d'insultes et de rires cyniques. Je m'étendis sur les planches nues, la tête appuyée sur mon habit roulé (je n'avais pas alors d'oreiller), et je me couvris de ma touloupe; mais par suite des pénibles impressions de cette première journée, je ne pus m'endormir tout de suite. Ma vie nouvelle ne faisait que commencer. L'avenir me réservait beaucoup de choses que je n'avais pas prévues, et auxquelles je n'avais jamais pensé.

V – LE PREMIER MOIS.

Trois jours après mon arrivée, je reçus l'ordre d'aller au travail. L'impression qui m'est restée de ce jour est encore très-nette, bien qu'elle n'ait rien présenté de particulier, si l'on ne prend pas en considération ce que ma position avait en elle-même d'extraordinaire. Mais c'étaient les premières sensations: à ce moment encore, je regardais tout avec curiosité. Ces trois premières journées furent certainement les plus pénibles de ma réclusion. — «Mes pérégrinations sont finies, me disais-je à chaque instant; me voici arrivé au bagne, mon port pour de longues années. C'est ici le coin où je dois vivre; j'y entre le cœur navré et plein de défiance… Qui sait? Quand il me faudra le quitter, peut-être le regretterai-je sincèrement», ajoutais-je, poussé par cette maligne jouissance qui vous excite à fouiller votre plaie, comme pour en savourer les souffrances; on trouve quelquefois une jouissance aiguë dans la conscience de l'immensité de son propre malheur. La pensée que je pourrais regretter ce séjour m'effrayait moi-même. Déjà alors je pressentais à quel degré incroyable l'homme est un animal d'accoutumance. Mais ce n'était que l'avenir, tandis que le présent qui m'entourait était hostile et terrible. Il me semblait du moins qu'il en était ainsi.

La curiosité sauvage avec laquelle m'examinaient mes camarades les forçats, leur dureté envers un ex-gentilhomme qui entrait dans leur corporation, dureté qui était parfois de la haine, — tout cela me tourmentait tellement que je désirais moi-même aller au travail, afin de mesurer d'un seul coup l'étendue de mon malheur, de vivre comme les autres et de tomber avec eux dans la même ornière. Beaucoup de faits m'échappaient, et je ne savais pas encore démêler de l'hostilité générale la sympathie que l'on me manifestait. Du reste, l'affabilité et la bienveillance que m'avaient témoignées certains forçats, me rendirent un peu de courage et me ranimèrent. Le plus aimable à mon égard fut Akim Akimytch. Je remarquai bientôt aussi quelques bonnes et douces figures dans la foule sombre et haineuse des autres. — «On trouve partout des méchants, mais, même parmi

les méchants, il y a du bon, me hâtai-je de penser en guise de consolation. Qui sait? Ces gens ne sont peut-être pas pires que les autres qui sont libres.» Tout en pensant ainsi, je hochais la tête, et pourtant, mon Dieu! Je ne savais pas combien j'avais raison.

Le forçat Souchiloff par exemple: un homme que je n'appris à connaître que beaucoup plus tard, quoiqu'il fût presque toujours dans mon voisinage pendant tout mon temps. Dès que je parle des forçats qui ne sont pas pires que les autres, involontairement je pense à lui. Il me servait, ainsi qu'un autre détenu nommé Osip, qu'Akim Akimytch m'avait recommandé dès mon entrée en prison: pour trente kopeks par mois, cet homme s'engageait à me cuisiner un dîner à part, au cas où l'ordinaire de la prison me dégoûterait et où je pourrais me nourrir à mon compte. Osip était un des quatre cuisiniers désignés par les détenus dans nos deux cuisines: entre parenthèses, ils pouvaient accepter ou refuser ces fonctions et les quitter quand bon leur semblait. Les cuisiniers n'allaient pas aux travaux de fatigue; leur emploi consistait à faire le pain et la soupe aux choux aigres. On les appelait cuisinières, non par mépris, car c'étaient toujours les hommes les plus intelligents et les plus honnêtes que l'on choisissait, mais par plaisanterie. Ce surnom ne les fâchait nullement. Depuis plusieurs années, Osip avait été constamment choisi comme cuisinière; il ne déclinait ses fonctions que quand il s'ennuyait trop ou lorsqu'il voyait une occasion d'apporter de l'eau-de-vie à la caserne. Bien qu'il eût été envoyé à la maison de force pour contrebande, il était d'une honnêteté et d'une débonnaireté rares (j'ai parlé de lui plus haut); horriblement poltron par exemple et craignant les verges sur toutes choses. D'un caractère paisible, patient, affable avec tout le monde, il ne se querellait jamais; mais, pour rien au monde, il n'aurait pu résister à la tentation d'apporter de l'eau-de-vie, malgré toute sa poltronnerie, par amour pour la contrebande. Comme tous les autres cuisiniers, il faisait le commerce d'eau-de-vie, mais dans une mesure infiniment plus modeste que Gazine, parce qu'il n'osait pas risquer souvent et beaucoup à la fois. Je vécus toujours en bons termes avec Osip.

Pour avoir sa nourriture à part, il ne fallait pas être très-riche: je me nourrissais à raison d'un rouble par mois, sauf, bien entendu, le pain, qui

nous était fourni; quelquefois, quand j'étais très-affamé, je me décidais à manger la soupe aux choux aigres des forçats, malgré le dégoût qu'elle m'inspirait; plus tard, ce dégoût disparut tout à fait. J'achetais d'ordinaire une livre de viande par jour, qui me coûtait deux kopeks. Les invalides qui surveillaient l'intérieur des casernes consentaient par bienveillance à se rendre journellement au marché pour les achats des forçats: ils ne recevaient aucune rétribution, si ce n'est de loin en loin quelque bagatelle. Ils le faisaient en vue de leur propre tranquillité, car leur vie à la maison de force eût été un tourment perpétuel, s'ils s'y étaient refusés. Ils apportaient du tabac, du thé, de la viande, enfin tout ce qu'on voulait, sauf pourtant de l'eau-de-vie. Du reste, on ne les en priait jamais, bien qu'ils se fissent régaler quelquefois.

Pendant plusieurs années, Osip me prépara le même morceau de viande rôtie; comment il parvenait à la faire cuire, c'était son secret. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que durant tout ce temps, je n'échangeai peut-être pas deux paroles avec lui: je tentai nombre de fois de le faire causer; mais il était incapable de soutenir une conversation; il ne savait que sourire et répondre oui et non à toutes les questions. C'était singulier, cet Hercule qui n'avait pas plus d'intelligence qu'un bambin de sept ans.

Souchiloff était aussi du nombre de ceux qui m'aidaient. Je ne l'avais ni appelé ni cherché. Il s'attacha à ma personne de son propre mouvement, je ne me souviens pas même à quel moment. Il avait pour occupation principale de nettoyer mon linge. — Il y avait à cette intention un bassin au milieu de la cour, autour duquel les forçats lavaient leur linge dans des baquets appartenant à l'État. — Souchiloff avait trouvé le moyen de me rendre une foule de petits services; il faisait bouillir ma théière, courait à droite et à gauche remplir les diverses commissions que je lui confiais; il me procurait tout ce qu'il me fallait, prenait le soin de faire raccommoder ma veste, graissait mes bottes quatre fois par mois. Il faisait tout cela avec zèle, d'un air affairé, comme s'il sentait quelles obligations pesaient sur lui; en un mot, il avait tout à fait lié son sort au mien et se mêlait de tout ce qui me regardait. Il n'aurait jamais dit, par exemple: «Vous avez tant de chemises… votre veste est déchirée», mais bien: «Nous avons tant de chemises… notre veste est déchirée.» Il ne voyait de beau que moi, et je crois même que j'étais devenu

le but unique de toute sa vie. Comme il ne connaissait aucun métier, il ne recevait d'autre argent que le mien, une misère, bien entendu, et pourtant il était toujours content, quelque somme que je lui donnasse. Il n'aurait pu vivre sans servir quelqu'un, il m'avait accordé la préférence parce que j'étais plus affable et surtout plus équitable que les autres en matière d'argent. C'était un de ces êtres qui ne s'enrichissent jamais, qui ne font jamais bien leurs affaires; de ces gens que les joueurs louaient pour veiller toute la nuit dans l'antichambre, aux écoutes du moindre bruit qui annoncerait l'arrivée du major; ils recevaient cinq kopeks pour une nuit entière. En cas de perquisition nocturne, ils ne recevaient rien; leur dos répondait au contraire de leur inattention. Ce qui caractérise cette sorte d'hommes, c'est leur absence complète de personnalité: ils la perdent partout et toujours, ils ne sont jamais qu'au second ou au troisième plan. Cela est inné en eux. Souchiloff était un pauvre hère, doux, ahuri; on eût dit qu'il venait d'être battu, il l'était de naissance; et pourtant personne dans notre caserne n'eût porté la main sur lui. J'ai toujours eu pitié de lui sans savoir pourquoi. Je ne pouvais le regarder sans éprouver une profonde compassion. — Pourquoi avais-je pitié de lui? Je ne saurais répondre à cette question. Je ne pouvais pas lui parler, car il ne savait pas causer: il s'animait seulement quand, pour mettre fin à la conversation, je lui donnais quelque chose à faire, quand je le priais de courir quelque part. J'acquis la conviction que je lui causais du plaisir en lui donnant un ordre. Ni grand, ni petit, ni laid, ni beau, ni bête, ni intelligent, ni vieux, ni jeune, il était difficile de dire quelque chose de défini, de certain, de cet homme au visage légèrement grêlé, aux cheveux blonds. Un point seulement me paraissait ressortir: il appartenait, autant que je pus le deviner, à la même compagnie que Sirotkine, il lui appartenait par son ahurissement et son irresponsabilité. Les détenus se moquaient quelquefois de lui parce qu'il s'était troqué en route, en venant en Sibérie, et qu'il s'était troqué pour une chemise rouge et un rouble d'argent. On riait de la somme infime pour laquelle il s'était vendu. Se troquer signifie échanger son nom contre celui d'un autre détenu, et, par conséquent, s'engager à subir la condamnation de ce dernier. Si étrange que cela paraisse, le fait est de toute authenticité; cette coutume, consacrée par les traditions, existait encore parmi les détenus qui

m'accompagnaient dans mon exil en Sibérie. Je me refusai tout d'abord à croire à une pareille chose, mais par la suite je dus me rendre à l'évidence.

Voici de quelle façon se pratique ce troc: un convoi de déportés se met en route pour la Sibérie; il y a là des condamnés de toute catégorie: aux travaux forcés, aux mines, à la simple colonisation. Chemin faisant, quelque part, dans le gouvernement de Perm, par exemple, un déporté désire troquer son sort contre celui d'un autre. Un Mikaïloff, condamné aux travaux forcés pour un crime capital, trouve désagréable la perspective de passer de nombreuses années privé de liberté; comme il est rusé et déluré, il sait ce qu'il doit faire; il cherche dans le convoi un camarade simple et bonasse, de caractère tranquille, et dont la peine soit moins rigoureuse; quelques années de mines et de travaux forcés, ou simplement l'exil. Il trouve enfin un Souchiloff, ancien serf, qui n'est condamné qu'à la colonisation. Celui-ci a fait déjà quinze cents verstes sans un kopek dans sa poche, par la bonne raison qu'un Souchiloff ne peut pas avoir d'argent à lui; il est fatigué, exténué, car il n'a pour se nourrir que la portion réglementaire, pour se couvrir que l'uniforme des forçats; il ne peut même pas s'accorder un bon morceau de temps à autre, et sert tout le monde pour quelques liards. Mikaïloff entame conversation avec Souchiloff; ils se conviennent, ils se lient; enfin, à une étape quelconque, Mikaïloff enivre son camarade. Puis il lui demande s'il veut «troquer son sort». — «Je m'appelle Mikaïloff, je suis condamné à des travaux forcés qui n'en sont pas, car je dois entrer dans une section particulière. Ce sont bien des travaux forcés, si tu veux, mais pas comme les autres, ma division est particulière, elle doit être probablement meilleure!»

Avant que la division particulière fût abolie, beaucoup de gens appartenant au monde officiel, voire même à Pétersbourg, ne se doutaient pas de son existence. Elle se trouvait dans un coin si retiré d'une des contrées les plus lointaines de la Sibérie qu'il était difficile d'en connaître l'existence; elle était d'ailleurs insignifiante par le nombre des condamnés (de mon temps, il y en avait en tout soixante-dix). J'ai rencontré plus tard des gens qui avaient servi en Sibérie, connaissaient parfaitement ce pays, et qui entendaient parler pour la première fois d'une «division particulière». Dans le Recueil des Lois, il n'y a en tout que six lignes sur cette institution: «Il est adjoint à la maison

de force de … une division particulière pour les criminels les plus dangereux, en attendant que les travaux les plus pénibles soient organisés.» Les détenus eux-mêmes ne savaient rien de cette division particulière; était-elle perpétuelle ou temporaire? En réalité, il n'y avait pas de terme fixe, ce n'était qu'un intérim qui devait se prolonger «jusqu'à l'ouverture des travaux les plus pénibles», c'est-à-dire pour longtemps. Ni Souchiloff, ni aucun des condamnés au convoi, ni Mikaïloff lui-même ne pouvaient deviner la signification de ces deux mots. Pourtant Mikaïloff soupçonnait le caractère véritable de cette division; il en jugeait par la gravité du crime pour lequel on lui faisait parcourir trois ou quatre mille verstes à pied. Certainement, on ne l'envoyait pas dans un endroit où il serait très-bien. Souchiloff devait être colon: que pouvait désirer de mieux Mikaïloff? — «Ne veux-tu pas te troquer?» Souchiloff est un peu ivre, c'est un cœur simple, plein de reconnaissance pour son camarade qui le régale, il n'ose lui refuser. Il a du reste entendu dire à d'autres condamnés qu'on peut se troquer, que d'autres l'ont fait, et qu'il n'y a par conséquent rien d'extraordinaire, d'inouï, dans cette proposition. On tombe d'accord; le rusé Mikaïloff, profitant de la simplicité de Souchiloff, lui achète son nom pour une chemise rouge et un rouble d'argent qu'il lui donne devant témoins. Le lendemain Souchiloff est dégrisé, mais on le fait boire de nouveau, aussi ne peut-il plus refuser: le rouble est bu; au bout de peu de temps, la chemise rouge a le même sort. — «Si tu ne consens plus au marché, rends-moi l'argent que je t'ai donné!» dit Mikaïloff. Où Souchiloff prendrait-il un rouble? S'il ne le rend pas, l'artel[13] le forcera à le rendre; les déportés sont chatouilleux sur ce point-là. Il faut qu'il tienne sa promesse, l'artel l'exige, sans quoi, malheur! On tue le malhonnête homme ou au moins on l'intimide sérieusement.

En effet, que l'artel montre une seule fois de l'indulgence pour ceux qui n'exécutent pas leur promesse, et c'en est fait de ces trocs de noms. Si l'on peut renier la parole donnée et rompre le marché conclu, après avoir touché la somme fixée, qui se tiendra lié par les conditions convenues? En un mot, c'est une question de vie ou de mort pour l'artel, une question qui les touche tous; aussi les déportés se montrent-ils fort sévères dans ce cas. —Souchiloff s'aperçoit enfin qu'il est impossible de reculer, que rien ne le sauvera, aussi

consent-il à ce qu'on exige de lui. On annonce alors le marché à tout le convoi, et si l'on craint les dénonciations, on régale convenablement ceux dont on n'est pas sûr. Cela leur est bien égal, aux autres! Que ce soit Mikaïloff ou Souchiloff qui aille au diable; ils ont bu de l'eau-de-vie, ils ont été régalés, aussi le secret est-il gardé par tous. À l'étape suivante, on fait l'appel; quand le tour de Mikaïloff arrive, Souchiloff dit: Présent! Mikaïloff répond: Présent! Pour Souchiloff, et l'on va plus loin. On ne parle même plus de la chose. À Tobolsk, on trie les prisonniers, Mikaïloff s'en ira coloniser le pays, tandis que Souchiloff est conduit à la division particulière sous une double escorte. Impossible de réclamer, de protester, que pourrait-on prouver? Combien d'années l'affaire traînerait-elle? Quel bénéfice en retirerait le plaignant? Où sont enfin les témoins? Ils se récuseraient, si même on en trouvait. — Voilà comment Souchiloff, pour un rouble d'argent et une chemise rouge, avait été envoyé à la section particulière.

Les détenus se moquaient de lui, non parce qu'il s'était troqué, bien qu'en général ils méprisent les sots qui ont eu la bêtise d'échanger un travail plus facile contre un plus pénible, mais parce qu'il n'avait rien reçu pour ce marché qu'une chemise rouge et un rouble, ce qui était une rétribution par trop dérisoire. On se troque d'ordinaire pour de grosses sommes, — relativement aux ressources des forçats; — on reçoit même pour cela quelques dizaines de roubles. Mais Souchiloff était si nul, si impersonnel, si insignifiant, qu'il n'y avait pas moyen de se moquer de lui.

Nous avons vécu longtemps ensemble, lui et moi; j'avais pris l'habitude de cet homme, et il avait conçu de l'attachement pour ma personne. Un jour cependant, — je ne me pardonnerai jamais ce que j'ai fait là, — il n'avait pas exécuté mes ordres; comme il vint me demander de l'argent, j'eus la cruauté de lut dire: «— Vous savez bien demander de l'argent, mais vous ne faites pas ce qu'on vous dit!» Souchiloff se tut et se hâta d'obéir, mais tout à coup devint très-triste. Deux jours se passèrent. Je ne pouvais croire qu'il pût s'affecter si fort de ce que je lui avais dit. Je savais qu'un détenu nommé Vassilief exigeait impérieusement de lui le payement d'une petite dette. Il était probablement à court d'argent, et n'osait pas m'en demander: «— Souchiloff, vous vouliez, je crois, me demander de l'argent pour payer

Antône Vassilief, tenez, en voici!» J'étais assis sur mon lit de camp. Souchiloff resta debout devant moi, fort étonné que je lui proposasse moi-même de l'argent et que je me fusse souvenu de sa position épineuse, d'autant plus que dans ces derniers temps, à son idée, il m'avait demandé beaucoup d'avances et qu'il n'osait pas espérer que je lui en donnasse. Il regarda le papier que je lui tendais, me regarda, se tourna brusquement et sortit. Cela m'étonna au dernier point. Je sortis après lui et le trouvai derrière les casernes. Il était debout, la figure appuyée contre la palissade, accoudé sur les pieux,

— Souchiloff, qu'avez-vous donc? Lui demandai-je. Il ne me répondit pas, et à ma grande stupéfaction je m'aperçus qu'il était prêt à pleurer.

— Vous… pensez… Alexandre… Pétrovitch… fit-il d'une voix tremblante, en tâchant de ne pas me regarder, que je vous… pour de l'argent… mais moi… je… eh!

Il se tourna de nouveau et frappa la palissade de son front; il se mit à sangloter. C'était la première fois, à la maison de force, que je voyais un homme pleurer. Je le consolai à grand'peine; il me servit désormais avec encore plus de zèle, si c'est possible, il «m'observait»; mais à des indices presque insaisissables, je pus deviner que son cœur ne me pardonnerait jamais mon reproche. Et cependant d'autres se moquaient de lui, le taquinaient chaque fois que l'occasion s'en présentait, l'insultaient même sans qu'il se fâchât; au contraire, il vivait avec eux en bonne amitié. Oui, il est difficile de connaître un homme, même après l'avoir fréquenté de longues années.

Voilà pourquoi la maison de force n'avait pas pour moi au premier abord la signification qu'elle devait prendre plus tard. Voilà pourquoi, malgré mon attention, je ne pouvais démêler beaucoup de faits qui me crevaient les yeux. Ceux qui me frappèrent tout d'abord étaient les plus saillants, mais mon point de vue étant faux, ils ne me laissaient qu'une impression lourde et désespérément triste. Ce qui contribua surtout à ce résultat, ce fut ma rencontre avec A—f, le détenu arrivé au bagne avant moi et qui m'avait si douloureusement étonné les premiers jours. Il empoisonna tout le début de ma réclusion et aggrava encore mes souffrances morales déjà si cruelles.

C’était l’exemple le plus repoussant de l’avilissement et de l’extrême lâcheté où peut glisser un homme dans lequel tout sentiment d’honneur a péri sans lutte et sans repentir. Ce jeune homme, un noble, — j’ai déjà parlé de lui, — rapportait à notre major tout ce qui se faisait dans les casernes, car il était lié avec le brosseur Fedka. Voici son histoire.

Arrivé à Pétersbourg avant d’avoir pu finir ses études, après une querelle avec ses parents, que sa vie débauchée effrayaient, il n’avait pas reculé pour se procurer de l’argent devant une dénonciation; il s’était décidé à vendre le sang de dix hommes, pour satisfaire la soif insatiable des plaisirs les plus grossiers et les plus déshonnêtes. Il était devenu si avide de ces jouissances de bas étage, il s’était si complètement perverti dans les tavernes et les maisons mal famées de Pétersbourg, qu’il n’hésita pas à se lancer dans une affaire qu’il savait être insensée, car il ne manquait pas d’intelligence: il fut condamné à l’exil et à dix ans de travaux forcés en Sibérie. Sa vie ne faisait que commencer; il semble que l’effroyable coup dont elle était frappée aurait dû le surprendre, éveiller en lui quelque résistance, provoquer une crise; mais il accepta son nouveau sort sans la moindre confusion; il ne s’effraya même pas: ce qui lui faisait peur, c’était l’obligation de travailler et de quitter pour toujours ses habitudes de débauche. Le nom de forçat n’avait fait que le disposer à de plus grandes bassesses et à des vilenies plus hideuses encore, «Je suis maintenant forçat, je puis donc ramper à mon aise, sans honte.» C’est ainsi qu’il envisageait sa situation. Je me souviens de cette créature dégoûtante comme d’un phénomène monstrueux. Pendant plusieurs années j’ai vécu au milieu de meurtriers, de débauchés et de scélérats avérés, mais de ma vie je n’ai rencontré un cas aussi complet d’abaissement moral, de corruption voulue et de bassesse effrontée. Parmi nous se trouvait un parricide d’origine noble, — j’ai déjà parlé de lui, — mais je pus me convaincre par différents traits que celui-ci était beaucoup plus convenable et plus humain que A—f. Pendant tout le temps de ma condamnation, il n’a jamais été autre chose à mes yeux qu’un morceau de chair, pourvu de dents et d’un estomac, avide des plus sales et des plus féroces jouissances animales, pour la satisfaction desquelles il était prêt à assassiner n’importe qui. Je n’exagère rien, car j’ai reconnu en A—f un des spécimens les plus complets

de l'animalité qui n'est contenu par aucun principe, par aucune règle. Combien son sourire éternellement moqueur me dégoûtait! C'était un monstre, un Quasimodo moral. Et il était intelligent, rusé, joli, quelque peu instruit, avec certaines capacités. Non! L'incendie, la peste, la famine, n'importe quel fléau est préférable à la présence d'un tel homme dans la société. J'ai déjà dit que dans la maison de force, l'espionnage et les dénonciations florissaient, comme le produit naturel de l'avilissement, sans que les détenus s'en formalisassent le moins du monde; au contraire, ils étaient en relations amicales avec A—f; on était plus affable pour lui que pour nous. Les bonnes dispositions de notre ivrogne de major à son égard lui donnaient une certaine importance et même une certaine valeur aux yeux des forçats. Plus tard cette lâche créature s'enfuit avec un autre forçat et un soldat d'escorte, mais je raconterai cette évasion en temps et lieu. — Tout d'abord il vint rôder autour de moi, pensant que je ne connaissais pas son histoire. Je le répète, il empoisonna les premiers temps de ma réclusion, à me rendre vraiment désespéré. J'étais effrayé de l'ignoble milieu de bassesse et de lâcheté dans lequel on m'avait jeté. Je supposais que tout était aussi vil et aussi lâche, mais je me trompais quand je jugeais tout le monde semblable à A—f.

Ces trois premières journées, je ne fis que rôder dans la maison de force, quand je ne restais pas étendu sur mon lit de camp. Je confiai à un détenu dont j'étais sûr la toile qui m'avait été délivrée par l'administration, afin qu'il m'en fit quelques chemises. Toujours sur le conseil d'Akim Akimytch, je me procurai un matelas pliant. Il était en feutre, couvert de toile, aussi mince qu'une galette et fort dur pour qui n'y était pas habitué. Akim Akimytch s'engagea à me procurer tous les objets de première nécessité et me fit de ses propres mains une couverture avec des morceaux de vieux drap de l'État, choisis et découpés dans les pantalons et dans les vestes hors d'usage que j'avais achetés à différents détenus. Les effets de l'État, quand ils ont été portés le temps réglementaire, deviennent la propriété des détenus, Ceux-ci les vendent aussitôt, car, si usée que soit une pièce d'habillement, elle a toujours une certaine valeur. Tout cela m'étonnait beaucoup, surtout au début, lors de mes premiers frottements avec ce monde-là. Je devins aussi

peuple que mes compagnons, aussi forçat qu'eux. Leurs habitudes, leurs idées, leurs coutumes déteignirent sur moi et devinrent miennes par le dehors, sans pénétrer toutefois dans mon for intérieur. J'étais étonné et confus, comme si je n'eusse jamais entendu parler de tout cela ni soupçonné rien de pareil, et pourtant je savais à quoi m'en tenir, du moins par ce qui m'avait été dit. Mais la réalité produisit une toute autre impression que les ouï-dire. Pouvais-je supposer que des chiffons délabrés eussent encore une valeur? Et pourtant ma couverture était cousue tout entière de guenilles! Il était difficile de qualifier le drap employé pour les habits des détenus: il ressemblait au drap gris épais, fabriqué pour les soldats, mais aussitôt qu'il avait été quelque peu porté, il montrait la corde et se déchirait abominablement. Un uniforme devait suffire pour une année entière, mais il ne durait jamais ce temps-là. Le détenu travaille, porte de lourds fardeaux, le drap s'use et se troue vite à ce métier-là. Les touloupes devaient être conservées trois ans; pendant tout ce temps elles servaient de vêtements, de couvertures et de coussins, mais elles étaient solides; à la fin de la troisième année, il n'était pourtant pas rare de les voir raccommodées avec de la toile ordinaire. Bien qu'elles fussent fort usées, on trouvait néanmoins moyen de les vendre à raison de quarante kopeks la pièce. Les mieux conservées allaient même au prix de soixante kopeks, ce qui était une grosse somme dans la maison de force.

L'argent, — je l'ai déjà dit, — a un pouvoir souverain dans la vie du bagne. On peut assurer qu'un détenu qui a quelques ressources souffre dix fois moins que celui qui n'a rien. — «Du moment que l'État subvient à tous les besoins du forçat, pourquoi aurait-il de l'argent?» Ainsi raisonnaient nos chefs. Néanmoins, je le répète, si les détenus avaient été privés de la faculté de posséder quelque chose en propre, ils auraient perdu la raison, ou seraient morts comme des mouches, ils auraient commis des crimes inouïs, — les uns par ennui, par chagrin, — les autres pour être plus vite punis et par suite «changer leur sort», comme ils disaient. Si le forçat qui a gagné quelques kopeks à la sueur sanglante de son corps, qui s'est engagé dans des entreprises périlleuses pour les acquérir, dépense cet argent à tort et à travers, avec une stupidité enfantine, cela ne signifie pas le moins du monde qu'il n'en sache pas le prix, comme on pourrait le croire au premier abord. Le

forçat est avide d'argent; il l'est à en perdre le jugement; mais s'il le jette par la fenêtre, c'est pour se procurer ce qu'il préfère à l'argent. Et que met-il au-dessus de l'argent? La liberté, ou du moins un semblant, un rêve de liberté! Les forçats sont tous de grands rêvasseurs. J'en parlerai plus loin, avec plus de détails, mais pour le moment je me bornerai à dire que j'ai vu des condamnés à vingt ans de travaux forcés me dire d'un air tranquille: «— Quand je finirai mon temps, si Dieu le veut, alors…» Le nom même de forçat indique un homme privé de son libre arbitre; — or, quand cet homme dépense son argent, il agit à sa guise. Malgré les stigmates et les fers, malgré la palissade d'enceinte qui cache le monde libre à ses yeux et l'enferme dans une cage comme une bête féroce, il peut se procurer de l'eau-de-vie, une fille de joie, et même quelquefois (pas toujours) corrompre ses surveillants immédiats, les invalides, voire les sous-officiers, qui fermeront les yeux sur les infractions à la discipline; il pourra même, — ce qu'il adore, — fanfaronner devant eux, c'est-à-dire montrer à ses camarades et se persuader à lui-même, pour un temps, qu'il jouit de plus de liberté qu'il n'en a en réalité; le pauvre diable veut, en un mot, se convaincre de ce qu'il sait être impossible: c'est la raison pour laquelle les détenus aiment à se vanter, à exagérer comiquement et naïvement leur pauvre personnalité, fut-elle même imaginaire. Enfin, ils risquent quelque chose dans ces bombances, par conséquent c'est un semblant de vie et de liberté, du seul bien qu'ils désirent. Un millionnaire auquel on mettrait la corde au cou ne donnerait-il pas tous ses millions pour une gorgée d'air?

Un détenu a vécu tranquillement pendant plusieurs années consécutives, sa conduite a été si exemplaire qu'on l'a même fait dizainier; tout à coup, au grand étonnement de ses chefs, cet homme se mutine, fait le diable à quatre, et ne recule pas devant un crime capital, tel qu'un assassinat, un viol, etc. On s'en étonne. La cause de cette explosion inattendue, chez un homme dont on n'attendait rien de pareil, c'est la manifestation angoissée, convulsive, de la personnalité, une mélancolie instinctive, un désir d'affirmer son moi avili, sentiments qui obscurcissent le jugement. C'est comme un accès d'épilepsie, un spasme: l'homme enterré vivant et qui se réveille tout à coup doit frapper aussi désespérément le couvercle de son cercueil; il tâche de le repousser, de

le soulever, bien que son raisonnement le convainque de l'inutilité de tous ses efforts, mais le raisonnement n'a rien à voir dans ces convulsions. Il ne faut pas oublier que presque toute manifestation volontaire de la personnalité des forçats est considérée comme on crime; aussi, que cette manifestation soit importante ou insignifiante, cela leur est parfaitement indifférent. Débauche pour débauche, risque pour risque, mieux vaut aller jusqu'au bout, voire jusqu'au meurtre. Il n'y a que le premier pas qui coûte; peu à peu l'homme s'affole, s'enivre, on ne le contient plus. C'est pourquoi il vaudrait mieux ne pas le pousser à de pareilles extrémités. Tout le monde serait plus tranquille.

Oui! Mais comment y arriver?

VI – LE PREMIER MOIS (Suite).

Lors de mon entrée à la maison de force, je possédais une petite somme d'argent, mais je n'en portais que peu sur moi, de peur qu'on ne me le confisquât. J'avais collé quelques assignats dans la reliure de mon évangile (seul livre autorisé au bagne). Cet évangile m'avait été donné à Tobolsk par des personnes exilées depuis plusieurs dizaines d'années et qui s'étaient habituées à voir un frère dans chaque «malheureux». Il y a en Sibérie des gens qui consacrent leur vie à secourir fraternellement les «malheureux»; ils ont pour eux la même sympathie qu'ils auraient pour leurs enfants; leur compassion est sainte et tout à fait désintéressée. Je ne puis m'empêcher de raconter en quelques mots une rencontre que je fis alors.

Dans la ville où se trouvait notre prison demeurait une veuve, Nastasia Ivanovna. Naturellement, personne de nous n'était en relations directes avec cette femme. Elle s'était donné comme but de son existence de venir en aide à tous les exilés, mais surtout à nous autres forçats. Y avait-il eu dans sa famille un malheur? Une des personnes qui lui étaient chères avait-elle subi un châtiment semblable au nôtre? Je l'ignore; toujours est-il qu'elle faisait pour nous tout ce qu'elle pouvait. Elle pouvait très-peu, car elle était elle-même fort pauvre.

Mais nous qui étions enfermés dans la maison de force, nous sentions que nous avions au dehors une amie dévouée. Elle nous communiquait souvent des nouvelles dont nous avions grand besoin (nous en étions fort pauvres); quand je quittai le bagne et partis pour une autre ville, j'eus l'occasion d'aller chez elle et de faire sa connaissance. Elle demeurait quelque part dans le faubourg, chez l'un de ses proches parents.

Nastasia lvanovna n'était ni vieille ni jeune, ni jolie ni laide; il était difficile, impossible même de savoir si elle était intelligente et bien élevée. Seulement dans chacune de ses actions on remarquait une bonté infinie, un désir irrésistible de complaire, de soulager, de faire quelque chose d'agréable. On lisait ces sentiments dans son bon et doux regard. Je passai une soirée

entière chez elle avec d'autres camarades de chaîne. Elle nous regardait en face, riait quand nous riions, consentait immédiatement à tout; quoi que nous disions, elle se hâtait d'être de notre avis, et se donnait beaucoup de mouvement pour nous régaler de son mieux.

Elle nous servit du thé et quelques friandises; si elle avait été riche, elle ne s'en fût réjouie, on le devinait, que parce qu'elle eût pu mieux nous agréer et soulager nos camarades, détenus dans la maison de force.

Quand nous prîmes congé d'elle, elle fit cadeau d'un porte-cigare de carton à chacun, en guise de souvenir; elle les avait confectionnés elle-même, — Dieu sait comme, — avec du papier de couleur, de ce papier dont on relie les manuels d'arithmétique pour les écoles. Tout autour, ces porte-cigares étaient ornés d'une mince bordure de papier doré, qu'elle avait peut-être acheté dans une boutique, et qui devait les rendre plus jolis.

— Comme vous fumez, ces porte-cigares vous conviendront peut-être, nous dit-elle en s'excusant timidement de son cadeau,

Il existe des gens qui disent (j'ai lu et entendu cela) qu'un très-grand amour du prochain n'est en même temps qu'un très-grand égoïsme. Quel égoïsme pouvait-il y avoir là? Je ne le comprendrai jamais.

Bien que je n'eusse pas beaucoup d'argent quand j'entrai au bagne, je ne pouvais cependant m'irriter sérieusement contre ceux des forçats qui, dès mon arrivée, venaient très-tranquillement, après m'avoir trompé une première fois, m'emprunter une seconde, une troisième et même plus souvent. Mais je l'avoue franchement, ce qui me fâchait fort, c'est que tous ces gens-là, avec leurs ruses naïves, devaient me prendre pour un niais et se moquer de moi, justement parce que je leur prêtais de l'argent pour la cinquième fois. Il devait leur sembler que j'étais dupe de leurs ruses et de leurs tromperies; si au contraire je leur avais refusé et que je les eusse renvoyés, je suis certain qu'ils auraient eu beaucoup plus de respect pour moi; mais, bien qu'il m'arrivât de me fâcher très-fort, je ne savais pas leur refuser.

J'étais quelque peu soucieux pendant les premiers jours de savoir sur quel pied je me mettrais dans la maison de force et quelle règle de conduite je tiendrais avec mes camarades. Je sentais et je comprenais parfaitement que ce milieu était tout à fait nouveau pour moi, que j'y marchais dans les ténèbres,

et qu'il serait impossible de vivre dix ans dans les ténèbres. Je décidai d'agir franchement, selon que ma conscience et mes sentiments me l'ordonneraient. Mais je savais aussi que ce n'était qu'un aphorisme bon en théorie, et que la réalité serait faite d'imprévu.

Aussi, malgré tous les soucis de détail que me causait mon établissement dans notre caserne, soucis dont j'ai déjà parlé, et dans lesquels m'engageait surtout Akim Akimytch, une angoisse terrible m'empoisonnait, me tourmentait de plus en plus, «La maison morte!» me disais-je quand la nuit tombait, en regardant quelquefois du perron de notre caserne les détenus revenus de la corvée, qui se promenaient dans la cour, de la cuisine à la caserne et vice versa. Examinant alors leurs mouvements, leurs physionomies, j'essayais de deviner quels hommes c'étaient et quel pouvait être leur caractère. Ils rôdaient devant moi le front plissé ou très-gais, — ces deux aspects se rencontrent et peuvent même caractériser le bagne, — s'injuriaient ou causaient tout simplement, ou bien encore vaguaient solitaires, plongés en apparence dans leurs réflexions; les uns avec un air épuisé et apathique; d'autres avec le sentiment d'une supériorité outrecuidante (eh quoi, même ici!), le bonnet sur l'oreille, la touloupe jetée sur l'épaule, promenant leur regard hardi et rusé, leur persiflage impudemment railleur.— «Voilà mon milieu, mon monde actuel, pensais-je, le monde avec lequel je ne veux pas, mais avec lequel je dois vivre…»

Je tentai de questionner Akim Akimytch, avec lequel j'aimais prendre le thé afin de n'être pas seul, et de l'interroger au sujet des différents forçats. Entre parenthèses, je dirai que le thé, au commencement de ma réclusion, fit presque ma seule nourriture. Akim Akimytch ne me refusait jamais de le prendre en ma compagnie et allumait lui-même notre piteux samovar de fer-blanc, fait à la maison de force et que M… m'avait loué.

Akim Akimytch buvait d'ordinaire un verre de thé (il avait des verres) posément, en silence, me remerciait quand il avait fini et se mettait aussitôt à la confection de ma couverture. Mais il ne put me dire ce que je désirais savoir et ne comprit même pas l'intérêt que j'avais à connaître le caractère des gens qui nous entouraient; il m'écouta avec un sourire rusé que j'ai encore devant les yeux. Non! Pensais-je, je dois moi-même tout éprouver et

non interroger les autres.

Le quatrième jour, les forçats s'alignèrent de grand matin sur deux rangs, dans la cour devant le corps de garde, près des portes de la prison. Devant et derrière eux, des soldats, le fusil chargé et la baïonnette au canon.

Le soldat a le droit de tirer sur le forçat, si celui-ci essaye de s'enfuir, mais en revanche, il répond de son coup de fusil, s'il ne l'a pas fait en cas de nécessité absolue; il en est de même pour les révoltes de prisonniers; mais qui penserait à s'enfuir ostensiblement?

Un officier du génie arriva accompagné du conducteur ainsi que des sous-officiers de bataillons, d'ingénieurs et de soldats préposés aux travaux. On fit l'appel; les forçats qui se rendaient aux ateliers de tailleurs partirent les premiers; ceux-là travaillaient dans la maison de force qu'ils habillaient tout entière. Puis les autres déportés se rendirent dans les ateliers, jusqu'à ce qu'enfin arriva le tour des détenus désignés pour la corvée. J'étais de ce nombre, — nous étions vingt. — Derrière la forteresse, sur la rivière gelée, se trouvaient deux barques appartenant à l'État, qui ne valaient pas le diable et qu'il fallait démonter, afin de ne pas laisser perdre le bois sans profit. À vrai dire, il ne valait pas grand'chose, car dans la ville le bois de chauffage était à un prix insignifiant. Tout le pays est couvert de forêts.

On nous donnait ce travail afin de ne pas nous laisser les bras croisés. On le savait parfaitement, aussi se mettait-on toujours à l'ouvrage avec mollesse et apathie; c'était tout juste le contraire quand le travail avait son prix, sa raison d'être, et quand on pouvait demander une tâche déterminée. Les travailleurs s'animaient alors, et bien qu'ils ne dussent tirer aucun profit de leur besogne, j'ai vu des détenus s'exténuer afin d'avoir plus vite fini; leur amour-propre entrait en jeu.

Quand un travail — comme celui dont je parlais — s'accomplissait plutôt pour la forme que par nécessité, on ne pouvait pas demander de tâche; il fallait continuer jusqu'au roulement du tambour, qui annonçait le retour à la maison de force à onze heures du matin.

La journée était tiède et brumeuse, il s'en fallait de peu que la neige ne fondit. Notre bande tout entière se dirigea vers la berge, derrière la forteresse, en agitant légèrement ses chaînes; cachées sous les vêtements, elles rendaient

un son clair et sec à chaque pas. Deux ou trois forçats allèrent chercher les outils au dépôt.

Je marchais avec tout le monde; je m'étais même quelque peu animé, car je désirais voir et savoir ce que c'était que cette corvée. En quoi consistaient les travaux forcés? Comment travaillerai-je pour la première fois de ma vie?

Je me souviens des moindres détails. Nous rencontrâmes en route un bourgeois à longue barbe, qui s'arrêta et glissa sa main dans sa poche. Un détenu se détacha aussitôt de notre bande, ôta son bonnet, et reçut l'aumône, — cinq kopeks, — puis revint promptement auprès de nous. Le bourgeois se signa et continua sa route. Ces cinq kopeks furent dépensés le matin même à acheter des miches de pain blanc, que l'on partagea également entre tous.

Dans mon escouade, les uns étaient sombres et taciturnes, d'autres indifférents et indolents; il y en avait qui causaient paresseusement. Un de ces hommes était extrêmement gai et content, — Dieu sait pourquoi! — il chanta et dansa le long de la route, en faisant résonner ses fers à chaque bond: ce forçat trapu et corpulent était le même qui s'était querellé le jour de mon arrivée à propos de l'eau des ablutions, pendant le lavage général, avec un de ses camarades qui avait osé soutenir qu'il était un oiseau kaghane. On l'appelait Skouratoff. Il finit par entonner une chanson joyeuse dont le refrain m'est resté dans la mémoire:

«On m'a marié sans mon consentement,
Quand j'étais au moulin.»

Il ne manquait qu'une balalaïka[14].

Sa bonne humeur extraordinaire fut comme de juste sévèrement relevée par plusieurs détenus, qui s'en montrèrent offensés.

— Le voilà qui hurle! Fit un forçat d'un ton de reproche, bien que cela ne le regardât nullement.

— Le loup n'a qu'une chanson, et ce Touliak (habitant de Toula) la lui a empruntée! Ajouta un autre, qu'à son accent on reconnaissait pour un Petit-Russien.

— C’est vrai, je suis de Toula, répliqua immédiatement Skouratoff; — mais vous, dans votre Poltava, vous vous étouffiez de boulettes de pâte à en crever.

— Menteur! Que mangeais-tu toi-même? Des sandales d’écorce de tilleul[15] avec des choux aigres!

— On dirait que le diable t’a nourri d’amandes, ajouta un troisième.

— À vrai dire, camarades, je suis un homme amolli, dit Skouratoff avec un léger soupir et sans s’adresser directement à personne, comme s’il se fût repenti en réalité d’être efféminé. — Dès ma plus tendre enfance, j’ai été élevé dans le luxe, nourri de prunes et de pains délicats; mes frères, à l’heure qu’il est, ont un grand commerce à Moscou; ils sont marchands en gros du vent qui souffle, des marchands immensément riches, comme vous voyez.

— Et toi, que vendais-tu?

— Chacun a ses qualités. Voilà; quand j’ai reçu mes deux cents premiers…

— Roubles? Pas possible? Interrompit un détenu curieux, qui fit un mouvement en entendant parler d’une si grosse somme.

— Non, mon cher, pas deux cents roubles; deux cents coups de bâton. Louka! Eh! Louka!

— Il y en a qui peuvent m’appeler Louka tout court, mais pour toi je suis Louka Kouzmitch[16], répondit de mauvaise grâce un forçat petit et grêle, au nez pointu.

— Eh bien, Louka Kouzmitch, que le diable t’emporte…

— Non! Je ne suis pas pour toi Louka Kouzmitch, mais un petit oncle (forme de politesse encore plus respectueuse).

— Que le diable t’emporte avec ton petit oncle! ça ne vaut vraiment pas la peine de t’adresser la parole. Et pourtant je voulais te parler affectueusement. — Camarades, voici comment il s’est fait que je ne suis pas resté longtemps à Moscou; on m’y donna mes quinze derniers coups de fouet et puis on m’envoya… Et voilà…

— Mais pourquoi t’a-t-on exilé? Fit un forçat qui avait écouté attentivement son récit.

— …Ne demande donc pas des bêtises! Voilà pourquoi je n’ai pas pu

devenir riche à Moscou. Et pourtant comme je désirais être riche! J'en avais tellement envie, que vous ne pouvez pas vous en faire une idée.

Plusieurs se mirent à rire, Skouratoff était un de ces boute-en-train débonnaires, de ces farceurs qui prenaient à cœur d'égayer leurs sombres camarades, et qui, bien naturellement, ne recevaient pas d'autre payement que des injures. Il appartenait à un type de gens particuliers et remarquables, dont je parlerai peut-être encore.

— Et quel gaillard c'est maintenant, une vraie zibeline! Remarqua Louka Kouzmitch. Rien que ses habits valent plus de cent roubles.

Skouratoff avait la touloupe la plus vieille et la plus usée qu'on pût voir; elle était rapetassée en différents endroits de morceaux qui pendaient. Il toisa Louka attentivement, des pieds à la tête.

— Mais c'est ma tête, camarades, ma tête qui vaut de l'argent! Répondit-il. Quand j'ai dit adieu à Moscou, j'étais à moitié consolé, parce que ma tête devait faire la route sur mes épaules.

Adieu, Moscou! Merci pour ton bain, ton air libre, pour la belle raclée qu'on m'a donnée! Quant à ma touloupe, mon cher, tu n'as pas besoin de la regarder.

— Tu voudrais peut-être que je regarde ta tête.

— Si encore elle était à lui! Mais on lui en a fait l'aumône, s'écria Louka Kouzmitch. — On lui en a fait la charité à Tumène, quand son convoi a traversé la ville.

— Skouratoff, tu avais un atelier?

— Quel atelier pouvait-il avoir? Il était simple savetier; il battait le cuir sur la pierre, fit un des forçats tristes.

— C'est vrai, fit Skouratoff, sans remarquer le ton caustique de son interlocuteur, j'ai essayé de raccommoder des bottes, mais je n'ai rapiécé en tout qu'une seule paire.

— Eh bien, quoi, te l'a-t-on achetée?

— Parbleu! J'ai trouvé un gaillard qui, bien sûr, n'avait aucune crainte de Dieu, qui n'honorait ni son père ni sa mère: Dieu l'a puni, — il m'a acheté mon ouvrage!

Tous ceux qui entouraient Skouratoff éclatèrent de rire.

— Et puis j'ai travaillé encore une fois à la maison de force, continua Skouratoff avec un sang-froid imperturbable. J'ai remonté l'empeigne des bottes de Stépane Fédorytch Pomortser, le lieutenant.

— Et il a été content?

— Ma foi, non! Camarades, au contraire. Il m'a tellement injurié, que cela peut me suffire pour toute ma vie; et puis il m'a encore poussé le derrière avec son genou. Comme il était en colère! — Ah! Elle m'a trompé, ma coquine de vie, ma vie de forçat!

le mari d'Akoulina est dans la cour,
En attendant un peu.

De nouveau il fredonna et se remit à piétiner le sol en gambadant.

— Ouh! Qu'il est indécent! Marmotta le Petit-Russien qui marchait à côté de moi, on le regardant de côté.

— Un homme inutile! Fit un autre d'un ton sérieux et définitif.

Je ne comprenais pas du tout pourquoi l'on injuriait Skouratoff, et pourquoi l'on méprisait les forçats qui étaient gais, comme j'avais pu en faire la remarque ces premiers jours. J'attribuai la colère du Petit-Russien et des autres à une hostilité personnelle, en quoi je me trompais; ils étaient mécontents que Skouratoff n'eût pas cet air gourmé de fausse dignité dont toute la maison de force était imprégnée, et qu'il fût, selon leur expression, un homme inutile. On ne se fâchait pas cependant contre tous les plaisants et on ne les traitait pas tous comme Skouratoff. Il s'en trouvait qui savaient jouer du bec et qui ne pardonnaient rien: bon gré, mal gré, on devait les respecter. Il y avait justement dans notre bande un forçat de ce genre, un garçon charmant et toujours joyeux; je ne le vis sous son vrai jour que plus tard; c'était un grand gars qui avait bonne façon, avec un gros grain de beauté sur la joue; sa figure avait une expression très-comique, quoique assez jolie et intelligente. On l'appelait «le pionnier», car il avait servi dans le génie: il faisait partie de la section particulière. J'en parlerai encore.

Tous les forçats «sérieux» n'étaient pas, du reste, aussi expansifs que le Petit-Russien, qui s'indignait de voir des camarades gais. Nous avions dans notre maison de force quelques hommes qui visaient à la prééminence, soit en raison de leur habileté au travail, soit à cause de leur ingéniosité, de leur

caractère ou de leur genre d'esprit. Beaucoup d'entre eux avaient de l'intelligence, de l'énergie, et atteignaient le but auquel ils tendaient, c'est-à-dire la primauté et l'influence morale sur leurs camarades. Ils étaient souvent ennemis à mort, — et avaient beaucoup d'envieux. Ils regardaient les autres forçats d'un air de dignité plein de condescendance et ne se querellaient jamais inutilement. Bien notés auprès de l'administration, ils dirigeaient en quelque sorte les travaux; aucun d'entre eux ne se serait abaissé à chercher noise pour des chansons: ils ne se ravalaient pas à ce point. Tous ces gens-là furent remarquablement polis envers moi, pendant tout le temps de ma détention, mais très-peu communicatifs. J'en parlerai aussi en détail.

Nous arrivâmes sur la berge. En bas, sur la rivière, se trouvait la vieille barque, toute prise dans les glaçons qu'il fallait démolir. Du l'autre côté de l'eau bleuissait la steppe, l'horizon triste et désert. Je m'attendais à voir tout le monde se mettre hardiment au travail; il n'en fut rien. Quelques forçats s'assirent nonchalamment sur des poutres qui gisaient sur le rivage; presque tous tirèrent de leurs bottes des blagues contenant du tabac indigène (qui se vendait en feuilles au marché, à raison de trois kopeks la livre) et des pipes de bois à tuyau court. Ils allumèrent leurs pipes, pendant que les soldats formaient un cercle autour de nous et se préparaient à nous surveiller d'un air ennuyé.

— Qui diable a eu l'idée de mettre bas cette barque? Fit un déporté à haute voix, sans s'adresser toutefois à personne. On tient donc bien à avoir des copeaux?

— Ceux qui n'ont pas peur de nous, parbleu, ceux-là ont eu cette belle idée, remarqua un autre.

— Où vont tous ces paysans? Fit le premier, après un silence.

Il n'avait même pas entendu la réponse qu'on avait faite à sa demande. Il montrait du doigt, dans le lointain, une troupe de paysans qui marchaient à la file dans la neige vierge. Tous les forçats se tournèrent paresseusement de ce côté, et se mirent à se moquer des passants par désœuvrement. Un de ces paysans, le dernier en ligne, marchait très-drôlement, les bras écartés, la tête inclinée de côté; il portait un bonnet très-haut, ayant la forme d'un gâteau de sarrasin. La silhouette se dessinait vivement sur la neige blanche.

— Regardez comme notre frérot Pétrovitch est habillé! Remarqua un de mes compagnons en imitant la prononciation des paysans.

Ce qu'il y avait d'amusant, c'est que les forçats regardaient les paysans du haut de leur grandeur, bien qu'ils fussent eux-mêmes paysans pour la plupart.

— Le dernier surtout…, un dirait qu'il plante des raves.

— C'est un gros bonnet…, il a beaucoup d'argent, dit un troisième.

Tous se mirent à rire, mais mollement, comme de mauvaise grâce. Pendant ce temps, une marchande de pains blancs était arrivée: c'était une femme vive, à la mine éveillée. On lui acheta des miches avec l'aumône de cinq kopeks reçue du bourgeois, et on les partagea par égales parties.

Le jeune gars qui vendait des pains dans la maison de force en prit deux dizaines et entama une vive discussion avec la marchande pour qu'elle lui fit une remise. Mais elle ne consentit pas à cet arrangement.

— Eh bien, et cela, tu ne me le donneras pas?

— Quoi?

— Tiens, parbleu, ce que les souris ne mangent pas?

— Que la peste t'empoisonne! Glapit la femme qui éclata de rire.

Enfin, le sous-officier préposé aux travaux arriva, un bâton à la main.

— Eh! Qu'avez-vous à vous asseoir! Commencez!

— Alors, donnez-nous des tâches, Ivane Matvieitch, dit un des «commandants» en se levant lentement.

— Que vous faut-il encore?… Tirez la barque, voilà votre tâche.

Les forçats finirent par se lever et par descendre vers la rivière, en avançant à peine. Différents «directeurs» apparurent, directeurs en paroles du moins. On ne devait pas démolir la barque à tort et à travers, mais conserver intactes les poutres et surtout les liures transversales, fixées dans toute leur longueur au fond de la barque au moyen de chevilles, — travail long et fastidieux.

— Il faut tirer avant tout cette poutrelle! Allons, enfants! Cria un forçat qui n'était ni «directeur» ni «commandant», mais simple ouvrier; cet homme paisible, mais un peu bête, n'avait pas encore dit un mot; il se courba, saisit à deux mains une poutre épaisse, attendant qu'on l'aidât. Mais personne ne

répondit à son appel.

— Va-t'en voir! Tu ne la soulèveras pas; ton grand-père, l'ours, n'y parviendrait pas, — murmura quelqu'un entre ses dents.

— Eh bien, frères, commence-t-on? Quant à moi, je ne sais pas trop…, dit d'un air embarrassé celui qui s'était mis en avant, en abandonnant la poutre et en se redressant.

— Tu ne feras pas tout le travail à toi seul?… qu'as-tu à t'empresser?

— Mais, camarades, c'est seulement comme ça que je disais…, s'excusa le pauvre diable désappointé.

— Faut-il décidément vous donner des couvertures pour vous réchauffer, ou bien faut-il vous saler pour l'hiver? Cria de nouveau le sous-officier commissaire, en regardant ces vingt hommes qui ne savaient trop par où commencer. — Commencez! Plus vite!

— On ne va jamais bien loin quand on se dépêche, Ivan Matvieitch!

— Mais tu ne fais rien du tout, eh! Savélief! Qu'as-tu à rester les yeux écarquillés? Les vends-tu, par hasard?… Allons, commencez!

— Que ferai-je tout seul?

— Donnez-nous une tâche, Ivan Matvieitch.

— Je vous ai dit que je ne donnerai point de tâches. Mettez bas la barque; vous irez ensuite à la maison. Commencez!

Les détenus se mirent à la besogne, mais de mauvaise grâce, indolemment, en apprentis. On comprenait l'irritation des chefs en voyant cette troupe de vigoureux gaillards, qui semblaient ne pas savoir par où commencer la besogne. Sitôt qu'on enleva la première liure, toute petite, elle se cassa net.

«Elle s'est cassée toute seule», dirent les forçats au commissaire, en manière de justification; on ne pouvait pas travailler de cette manière; il fallait s'y prendre autrement. Que faire? Une longue discussion s'ensuivit entre les détenus, peu à peu on en vint aux injures; cela menaçait même d'aller plus loin… Le commissaire cria de nouveau en agitant son bâton, mais la seconde liure se cassa comme la première. On reconnut alors que les haches manquaient et qu'il fallait d'autres instruments. On envoya deux gars sous escorte chercher des outils à la forteresse; en attendant leur retour, les

autres forçats s'assirent sur la barque le plus tranquillement du monde, tirèrent leurs pipes et se remirent à fumer. Finalement, le commissaire cracha de mépris.

— Allons, le travail que vous faites ne vous tuera pas! Oh! Quelles gens! Quelles gens! — grommela-t-il d'un air de mauvaise humeur; il fit un geste de la main et s'en fut à la forteresse en brandissant son bâton.

Au bout d'une heure arriva le conducteur. Il écouta tranquillement les forçats, déclara qu'il donnait comme tâche quatre liures entières à dégager, sans qu'elles fussent brisées, et une partie considérable de la barque à démolir; une fois ce travail exécuté, les détenus pouvaient s'en retourner à la maison. La tâche était considérable, mais, mon Dieu! Comme les forçats se mirent à l'ouvrage! Où étaient leur paresse, leur ignorance de tout à l'heure? Les haches entrèrent bientôt en danse et firent sortir les chevilles. Ceux qui n'avaient pas de haches glissaient des perches épaisses sous les liures, et en peu de temps les dégageaient d'une façon parfaite, en véritable artiste. À mon grand étonnement, elles s'enlevaient entières sans se casser. Les détenus allaient vite en besogne. On aurait dit qu'ils étaient devenus tout a coup intelligents. On n'entendait ni conversation ni injures, chacun savait parfaitement ce qu'il avait à dire, à faire, à conseiller, où il devait se mettre. Juste une demi-heure avant le roulement du tambour la tâche donnée était exécutée, et les détenus revinrent à la maison de force, fatigués, mais contents d'avoir gagné une demi-heure de répit sur le laps de temps indiqué par le règlement. Pour ce qui me concerne, je pus observer une chose assez particulière: n'importe où je voulus me mettre au travail et aider aux travailleurs, je n'étais nulle part à ma place, je les gênais toujours; on me chassa de partout en m'insultant presque.

Le premier déguenillé venu, un pitoyable ouvrier qui n'aurait osé souffler mot devant les autres forçats plus intelligents et plus habiles, croyait avoir le droit de jurer contre moi, si j'étais près de lui, sous le prétexte que je le gênais dans sa besogne. Enfin un des plus adroits me dit franchement et grossièrement: «— Que venez-vous faire ici? Allez-vous-en! Pourquoi venez-vous quand on ne vous appelle pas?»

— Attrape! Ajouta aussitôt un autre.

— Tu ferais mieux de prendre une cruche, me dit un troisième, et d'aller chercher de l'eau vers la maison en construction, ou bien à l'atelier où l'on émiette le tabac: tu n'as rien à faire ici.

Je dus me mettre à l'écart. Rester de côté quand les autres travaillent, semble honteux. Quand je m'en fus à l'autre bout de la barque, on m'injuria de plus belle: «Regarde quels travailleurs on nous donne! Rien à faire avec des gaillards pareils.»

Tout cela était dit avec intention; ils étaient heureux de se moquer d'un noble et profitaient de cette occasion.

On conçoit maintenant que ma première pensée en entrant au bagne ait été de me demander comment je me comporterais avec de pareilles gens. Je pressentais que de semblables faits devaient souvent se répéter, mais je résolus de ne pas changer ma ligne de conduite, quels que pussent être ces frottements et ces chocs. Je savais que mon raisonnement était juste. J'avais décidé de vivre avec simplicité et indépendance, sans manifester le moindre désir de me rapprocher de mes compagnons, mais aussi sans les repousser, s'ils désiraient eux-mêmes se rapprocher de moi; ne craindre nullement leurs menaces, leur haine, et feindre autant que possible de ne remarquer ni l'un ni l'autre. Tel était mon plan. Je devinai de prime abord qu'ils me mépriseraient si j'agissais autrement.

Quand je revins le soir à la maison de force après le travail de l'après-dînée, fatigué, harassé, une tristesse profonde s'empara de moi. «Combien de milliers de jours semblables m'attendent encore! Toujours les mêmes!» pensai-je alors. Je me promenais seul et tout pensif, à la nuit tombante, le long de la palissade derrière les casernes, quand je vis tout à coup notre Boulot qui accourait droit vers moi. Boulot était le chien du bagne; car le bagne a son chien, comme les compagnies, les batteries d'artillerie et les escadrons ont les leurs. Il y vivait depuis fort longtemps, n'appartenait à personne, regardait chacun comme son maître et se nourrissait des restes de la cuisine. C'était un assez grand mâtin noir, tacheté de blanc, pas très-âgé, avec des yeux intelligents et une queue fournie. Personne ne le caressait ni ne faisait attention à lui. Dès mon arrivée je m'en fis un ami en donnant un morceau de pain. Quand je le flattais, il restait immobile, me regardait d'un

air doux et, de plaisir, agitait doucement la queue. Ce soir là, ne m'ayant pas vu de tout le jour, moi, le premier qui, depuis bien des années, avais eu l'idée de le caresser, — il accourut en me cherchant partout, et bondit à ma rencontre avec un aboiement. Je ne sais trop ce que je sentis alors, mais je me mis à l'embrasser, je serrai sa tête contre moi: il posa ses pattes sur mes épaules et me lécha la figure. — «Voilà l'ami que la destinée m'envoie!» — pensai-je; et durant ses premières semaines si pénibles, chaque fois que je revenais des travaux, avant tout autre soin, je me hâtais de me rendre derrière les casernes avec Boulot qui gambadait de joie devant moi; je lui empoignais la tête, et je le baisais, je le baisais; un sentiment très-doux, en même temps que troublant et amer, m'étreignait le cœur. Je me souviens combien il m'était agréable de penser, — je jouissais en quelque sorte de mon tourment, — qu'il ne restait plus au monde qu'un seul être qui m'aimât, qui me fût attaché, mon ami, mon unique ami, — mon fidèle chien Boulot.

VII – NOUVELLES CONNAISSANCES. — PÉTROF.

Mais le temps s'écoulait, et peu à peu je m'habituais à ma nouvelle vie; les scènes que j'avais journellement devant les yeux ne m'affligeaient plus autant; en un mot, la maison de force, ses habitants, ses mœurs, me laissaient indifférent. Se réconcilier avec cette vie était impossible, mais je devais l'accepter comme un fait inévitable. J'avais repoussé au plus profond de mon être toutes les inquiétudes qui me troublaient. Je n'errais plus dans la maison de force comme un perdu, et ne me laissais plus dominer par mon angoisse. La curiosité sauvage des forçats s'était émoussée: on ne me regardait plus avec une insolence aussi affectée qu'auparavant: j'étais devenu pour eux un indifférent, et j'en étais très-satisfait. Je me promenais dans la caserne comme chez moi, je connaissais ma place pour la nuit; je m'habituai même à des choses dont l'idée seule m'eût paru jadis inacceptable. J'allais chaque semaine, régulièrement, me faire raser la tête. On nous appelait le samedi les uns après les autres au corps de garde; les barbiers de bataillon nous lavaient impitoyablement le crâne avec de l'eau de savon froide et le raclaient ensuite de leurs rasoirs ébréchés: rien que de penser à cette torture, un frisson me court sur la peau. J'y trouvai bientôt un remède; Akim Akimytch m'indiqua un détenu de la section militaire qui, pour un kopek, rasait les amateurs avec son propre rasoir; c'était là son gagne-pain. Beaucoup de déportés étaient ses pratiques, à la seule fin d'éviter les barbiers militaires, et pourtant ces gens-là n'étaient pas douillets. On appelait notre barbier le «major»; pourquoi, — je n'en sais rien; je serais même embarrassé de dire quels points de ressemblance il avait avec le major. En écrivant ces lignes, je revois nettement le «major» et sa figure maigre; c'était un garçon de haute taille, silencieux, assez bête, toujours absorbé par son métier; on ne le voyait jamais sans une courroie à la main sur laquelle il affilait nuit et jour un rasoir admirablement tranchant; il avait certainement pris ce travail pour le but suprême de sa vie. Il était en effet heureux au possible quand son rasoir était

bien affilé et que quelqu'un sollicitait ses services; son savon était toujours chaud; il avait la main très-légère, un vrai velours. Il s'enorgueillissait de son adresse, et prenait d'un air détaché le kopek qu'il venait de gagner; on eût pu croire qu'il travaillait pour l'amour de l'art et non pour recevoir cette monnaie. A—f fut corrigé d'importance par le major de place, un jour qu'il eut le malheur de dire: «le major», en parlant du barbier qui nous rasait. Le vrai major tomba dans un accès de fureur.

— Sais-tu, canaille, ce que c'est qu'un major? Criait-il, l'écume à la bouche, en secouant A—f selon son habitude; comprends-tu ce qu'est un major? Et dire qu'on ose appeler «major» une canaille de forçat, devant moi, en ma présence!

Seul A—f pouvait s'entendre avec un pareil homme.

Dès le premier jour de ma détention, je commençai de rêver à ma libération. Mon occupation favorite était de compter mille et mille fois, de mille façons différentes, le nombre de jours que je devais passer en prison. Je ne pouvais penser à autre chose, et tout prisonnier privé de sa liberté pour un temps fixe n'agit pas autrement que moi, j'en suis certain. Je ne puis dire si les forçats comptaient de même, mais l'étourderie de leurs espérances m'étonnait étrangement. L'espérance d'un prisonnier diffère essentiellement de celle que nourrit l'homme libre. Celui-ci peut espérer une amélioration dans sa destinée, ou bien la réalisation d'une entreprise quelconque, mais en attendant il vit, il agit: la vie réelle l'entraîne dans son tourbillon. Rien de semblable pour le forçat. Il vit aussi, si l'on veut; mais il n'est pas un condamné à un nombre quelconque d'années de travaux forcés qui admette son sort comme quelque chose de positif, de définitif, comme une partie de sa vie véritable. C'est instinctif, il sent qu'il n'est pas chez lui, il se croit pour ainsi dire en visite. Il envisage les vingt années de sa condamnation comme deux ans, tout au plus. Il est sur qu'à cinquante ans, quand il aura subi sa peine, il sera aussi frais, aussi gaillard qu'à trente-cinq. «Nous avons encore du temps à vivre», pense-t-il, et il chasse opiniâtrement les pensées décourageantes et les doutes qui l'assaillent. Le condamné à perpétuité lui-même compte qu'un beau jour un ordre arrivera de Pétersbourg: «Transportez un tel aux mines à Nertchinsk, et fixez un terme à sa détention.»

Ce serait fameux! D'abord parce qu'il faut près de six mois pour aller à Nertchinsk et que la vie d'un convoi est cent fois préférable à celle de la maison de force! Il finirait son temps à Nertchinsk, et alors… Plus d'un vieillard à cheveux gris raisonne de la sorte.

J'ai vu à Tobolsk des hommes enchaînés à la muraille; leur chaîne a deux mètres de long; à côté d'eux se trouve une couchette. On les enchaîne pour quelque crime terrible, commis après leur déportation en Sibérie. Ils restent ainsi cinq ans, dix ans. Presque tous sont des brigands. Je n'en vis qu'un seul qui eût l'air d'un homme de condition; il avait servi autrefois dans un département quelconque, et parlait d'un ton mielleux, en sifflant. Son sourire était doucereux. Il nous montra sa chaîne, et nous indiqua la manière la plus commode de se coucher. Ce devait être une jolie espèce! — Tous ces malheureux ont une conduite parfaite; chacun d'eux semble content, et pourtant le désir de finir son temps de chaîne le ronge. Pourquoi? Dira-t-on. Parce qu'il sortira alors de sa cellule basse, étouffante, humide, aux arceaux de briques, pour aller dans la cour de la maison de force, et… Et c'est tout. On ne le laissera jamais sortir de cette dernière; il n'ignore pas que ceux qui ont été enchaînés ne quittent jamais le bagne, et que lui il y finira ses jours, il y mourra dans les fers. Il sait tout cela, et pourtant il voudrait en finir avec sa chaîne. Sans ce désir, pourrait-il rester cinq ou six ans attaché à un mur, et ne pas mourir ou devenir fou? Pourrait-il y résister?

Je compris vite que, seul, le travail pouvait me sauver, fortifier ma santé et mon corps, tandis que l'inquiétude morale incessante, l'irritation nerveuse et l'air renfermé de la caserne les ruineraient complètement. Le grand air, la fatigue quotidienne, l'habitude de porter des fardeaux, devaient me fortifier, pensais-je; grâce à eux, je sortirais vigoureux, bien portant et plein de sève. Je ne me trompais pas: le travail et le mouvement me furent très-utiles.

Je voyais avec effroi un de mes camarades (un gentilhomme) fondre comme un morceau de cire. Et pourtant, quand il était arrivé avec moi à la maison de force, il était jeune, beau, vigoureux; quand il en sortit, sa santé était ruinée, ses jambes ne le portaient plus, l'asthme oppressait sa poitrine. Non, me disais-je en le regardant, je veux vivre et je vivrai. Mon amour pour le travail me valut tout d'abord le mépris et les moqueries acérées de mes

camarades. Mais je n'y faisais pas attention et je m'en allais allègrement où l'on m'envoyait, brûler et concasser de l'albâtre, par exemple. Ce travail, un des premiers que l'on me donna, est facile. Les ingénieurs faisaient leur possible pour alléger la corvée des nobles; ce n'était pas de l'indulgence, mais bien de la justice. N'eût-il pas été étrange d'exiger le même travail d'un manœuvre et d'un homme dont les forces sont moitié moindres, qui n'a jamais travaillé de ses mains? Mais cette «gâterie» n'était pas permanente; elle se faisait même en cachette, car on nous surveillait sévèrement. Comme les travaux pénibles n'étaient pas rares, il arrivait souvent que la tâche était au-dessus de la force des nobles, qui souffraient ainsi deux fois plus que leurs camarades. On envoyait d'ordinaire trois, quatre hommes concasser l'albâtre; presque toujours c'étaient des vieillards ou des individus faibles: — nous étions naturellement de ce nombre; — on nous adjoignait en outre un véritable ouvrier, connaissant ce métier. Pendant plusieurs années, ce fut toujours le même, Almazof; il était sévère, déjà âgé, hâlé et fort maigre, du reste peu communicatif, et difficile. Il nous méprisait profondément, mais il était si peu expansif, qu'il ne se donnait même pas la peine de nous injurier. Le hangar sous lequel nous calcinions l'albâtre était construit sur la berge escarpée et déserte de la rivière. En hiver, par un jour de brouillard, la vue était triste sur la rivière et la rive opposée, lointaine. Il y avait quelque chose de déchirant dans ce paysage morne et nu. Mais on se sentait encore plus triste quand un soleil éclatant brillait au-dessus de cette plaine blanche, infinie; on aurait voulu pouvoir s'envoler au loin dans cette steppe qui commençait à l'autre bord et s'étendait à plus de quinze cents verstes au sud, unie comme une nappe immense. Almazof se mettait au travail en silence, d'un air rébarbatif; nous avions honte de ne pouvoir l'aider efficacement, mais il venait à bout de son travail tout seul, sans exiger notre secours, comme s'il eût voulu nous faire comprendre tous nos torts envers lui, et nous faire repentir de notre inutilité. Ce travail consistait à chauffer le four, pour calciner l'albâtre que nous y entassions.

Le jour suivant, quand l'albâtre était entièrement calciné, nous le déchargions. Chacun prenait un lourd pilon et remplissait une caisse d'albâtre qu'il se mettait à concasser. Cette besogne était agréable. L'albâtre fragile se

changeait bientôt en une poussière blanche et brillante, qui s'émiettait vite et aisément. Nous brandissions nos lourds marteaux et nous assénions des coups formidables que nous admirions nous-mêmes. Quand nous étions fatigués, nous nous sentions plus légers: nos joues étaient rouges, le sang circulait plus rapidement dans nos veines. Almazof nous regardait alors avec condescendance, comme il aurait regardé de petits enfants; il fumait sa pipe d'un air indulgent, sans toutefois pouvoir s'empêcher de grommeler dès qu'il ouvrait la bouche. Il était toujours ainsi, d'ailleurs, et avec tout le monde; je crois qu'au fond c'était un brave homme.

On me donnait aussi un autre travail qui consistait à mettre en mouvement la roue du tour. Cette roue était haute et lourde; il me fallait de grands efforts pour la faire tourner, surtout quand l'ouvrier (des ateliers du génie) devait faire un balustre d'escalier ou le pied d'une grande table, ce qui exigeait un tronc presque entier. Comme un seul homme n'aurait pu en venir à bout, on envoyait deux forçats, —B…, un des ex-gentilshommes, et moi. Ce travail nous revint presque toujours pendant quelques années, quand il y avait quelque chose à tourner. B… était faible, vaniteux, encore jeune, et souffrait de la poitrine. On l'avait enfermé une année avant moi, avec deux autres camarades, des nobles également. — L'un d'eux, un vieillard, priait Dieu nuit et jour (les détenus le respectaient fort à cause de cela), il mourut durant ma réclusion. L'autre était un tout jeune homme, frais et vermeil, fort et courageux, qui avait porté son camarade B…, pendant sept cents verstes, ce dernier tombant de fatigue au bout d'une demi-étape. Aussi fallait-il voir leur amitié. B… était un homme parfaitement bien élevé, d'un caractère noble et généreux, mais gâté et irrité par la maladie. Nous tournions donc la roue à nous deux, et cette besogne nous intéressait. Quant à moi, je trouvais cet exercice excellent.

J'aimais particulièrement pelleter la neige, ce que nous faisions après les tourbillons assez fréquents en hiver. Quand le tourbillon avait fait rage tout un jour, plus d'une maison était ensevelie jusqu'aux fenêtres, quand elle n'était pas entièrement recouverte. L'ouragan cessait, le soleil reparaissait, et on nous ordonnait de dégager les constructions barricadées par des tas de neige. On nous y envoyait par grandes bandes, et quelquefois même tous les

forçats ensemble. Chacun de nous recevait une pelle et devait exécuter une tâche, dont il semblait souvent impossible de venir à bout; tous se mettaient allègrement au travail. La neige friable ne s'était pas encore tassée et n'était gelée qu'a la surface; on en prenait d'énormes pelletées, que l'on dispersait autour de soi. Elle se transformait dans l'air en une poudre brillante. La pelle s'enfonçait facilement dans la masse blanche, étincelante au soleil. Les forçats exécutaient presque toujours ce travail avec gaieté: l'air froid de l'hiver, le mouvement les animaient. Chacun se sentait plus joyeux: on entendait des rires, des cris, des plaisanteries. On se jetait des boules de neige, ce qui excitait au bout d'un instant l'indignation des gens raisonnables, qui n'aimaient ni le rire ni la gaieté; aussi l'entrain général finissait-il presque toujours par des injures.

Peu à peu le cercle de mes connaissances s'étendit, quoique je ne songeasse nullement à en faire: j'étais toujours inquiet, morose et défiant. Ces connaissances se firent d'elles-mêmes. Le premier de tous, le déporté Pétrof me vint visiter. Je dis visiter, et j'appuie sur ce mot. Il demeurait dans la division particulière, qui se trouvait être la caserne la plus éloignée de la mienne. En apparence, il ne pouvait exister entre nous aucune relation, nous n'avions et ne pouvions avoir aucun lien qui nous rapprochât. Cependant, durant la première période de mon séjour, Pétrof crut de son devoir de venir vers moi presque chaque jour dans notre caserne, ou au moins de m'arrêter pendant le temps du repos, quand j'allais derrière les casernes, le plus loin possible de tous les regards. Cette persistance me parut d'abord désagréable, mais il sut si bien faire que ses visites devinrent pour moi une distraction, bien que son caractère fût loin d'être communicatif. Il était de petite taille, solidement bâti, agile et adroit. Son visage assez agréable était pâle avec des pommettes saillantes, un regard hardi, des dents blanches, menues et serrées. Il avait toujours une chique de tabac râpé entre la gencive et la lèvre inférieure (beaucoup de forçats avaient l'habitude de chiquer). Il paraissait plus jeune qu'il ne l'était en réalité, car on ne lui aurait pas donné, à le voir, plus de trente ans, et il en avait bien quarante. Il me parlait sans aucune gêne et se maintenait vis-à-vis de moi sur un pied d'égalité, avec beaucoup de convenance et de délicatesse. Si, par exemple, il remarquait que je cherchais

la solitude, il s'entretenait avec moi pendant deux minutes et me quittait aussitôt; il me remerciait chaque fois pour la bienveillance que je lui témoignais, ce qu'il ne faisait jamais à personne. J'ajoute que ces relations ne changèrent pas, non-seulement pendant les premiers temps de mon séjour, mais pendant plusieurs années, et qu'elles ne devinrent presque jamais plus intimes, bien qu'il me fut vraiment dévoué. Je ne pouvais définir exactement ce qu'il recherchait dans ma société, et pourquoi il venait chaque jour auprès de moi. Il me vola quelquefois, mais ce fut toujours involontairement; il ne venait presque jamais m'emprunter: donc ce qui l'attirait n'était nullement l'argent ou quelque autre intérêt.

Je ne sais trop pourquoi, il me semblait que cet homme ne vivait pas dans la même prison que moi, mais dans une autre maison, en ville, fort loin; on eût dit qu'il visitait le bagne par hasard, pour apprendre des nouvelles, s'enquérir de moi, en un mot, pour voir comment nous vivions. Il était toujours pressé, comme s'il eût laissé quelqu'un pour un instant et qu'on l'attendit, ou qu'il eût abandonné quelque affaire en suspens. Et pourtant, il ne se hâtait pas. Son regard avait une fixité étrange, avec une légère nuance de hardiesse et d'ironie; il regardait dans le lointain, par-dessus les objets, comme s'il s'efforçait de distinguer quelque chose derrière la personne qui était devant lui. Il paraissait toujours distrait; quelquefois je me demandais où allait Pétrof en me quittant. Où l'attendait-on si impatiemment? Il se rendait d'un pas léger dans une caserne, ou dans la cuisine, et s'asseyait à côté des causeurs; il écoutait attentivement la conversation, à laquelle il prenait part avec vivacité, puis se taisait brusquement. Mais qu'il parlât ou qu'il gardât le silence, on lisait toujours sur son visage qu'il avait affaire ailleurs et qu'on l'attendait là-bas, plus loin. Le plus étonnant, c'est qu'il n'avait jamais aucune affaire; à part les travaux forcés qu'il exécutait, bien entendu, il demeurait toujours oisif. Il ne connaissait aucun métier, et n'avait presque jamais d'argent, mais cela ne l'affligeait nullement. — De quoi me parlait-il? Sa conversation était aussi étrange qu'il était singulier lui-même. Quand il remarquait que j'allais seul derrière les casernes, il faisait un brusque demi-tour de mon côté. Il marchait toujours vite et tournait court. Il venait au pas et pourtant il semblait qu'il fut accouru.

— Bonjour!

— Bonjour!

— Je ne vous dérange pas?

— Non.

— Je voulais vous demander quelque chose sur Napoléon. Je voulais vous demander s'il n'est pas parent de celui qui est venu chez nous en l'année douze,

Pétrof était fils de soldat et savait lire et écrire.

— Parfaitement.

— Et l'on dit qu'il est président? Quel président? De quoi? Ses questions étaient toujours rapides, saccadées, comme s'il voulait savoir le plus vite possible ce qu'il demandait.

Je lui expliquai comment et de quoi Napoléon était président, et j'ajoutai que peut-être il deviendrait empereur.

— Comment cela?

Je le renseignai autant que cela m'était possible, Pétrof m'écouta avec attention; il comprit parfaitement tout ce que je lui dis, et ajouta en inclinant l'oreille de mon côté:

— Hem!… Ah! Je voulais encore vous demander, Alexandre Pétrovitch, s'il y a vraiment des singes qui ont des mains aux pieds et qui sont aussi grands qu'un homme.

— Oui.

— Comment sont-ils?

Je les lui décrivis et lui dis tout ce que je savais sur ce sujet.

— Et où vivent-ils?

— Dans les pays chauds. On en trouve dans l'île Sumatra.

— Est-ce que c'est en Amérique? On dit que là-bas, les gens marchent la tête en bas?

— Mais non. Vous voulez parler des antipodes.

Je lui expliquai de mon mieux ce que c'était que l'Amérique et les antipodes. Il m'écouta aussi attentivement que si la question des antipodes l'eût fait seule accourir vers moi.

— Ah! Ah! J'ai lu, l'année dernière, une histoire de la comtesse de La

Vallière: — Aréfief avait apporté ce livre de chez l'adjudant, — Est-ce la vérité, ou bien une invention? L'ouvrage est de Dumas.

— Certainement, c'est une histoire inventée.

— Allons! Adieu. Je vous remercie.

Et Pétrof disparut; en vérité, nous ne parlions presque jamais autrement.

Je me renseignai sur son compte. M— crut devoir me prévenir, quand il eut connaissance de cette liaison. Il me dit que beaucoup de forçats avaient excité son horreur dès son arrivée, mais que pas un, pas même Gazine, n'avait produit sur lui une impression aussi épouvantable que ce Pétrof.

— C'est le plus résolu, le plus redoutable de tous les détenus, me dit M —. Il est capable de tout; rien ne l'arrête, s'il a un caprice; il vous assassinera, s'il lui en prend la fantaisie, tout simplement, sans hésiter et sans le moindre repentir. Je crois même qu'il n'est pas dans son bon sens.

Cette déclaration m'intéressa extrêmement, mais M— ne put me dire pourquoi il avait une semblable opinion sur Pétrof. Chose étrange! Pendant plusieurs années, je vis cet homme, je causais avec lui presque tous les jours; il me fut toujours sincèrement dévoué (bien que je n'en devinasse pas la cause), et pendant tout ce temps, quoiqu'il vécût très-sagement et ne fit rien d'extraordinaire, je me convainquis de plus en plus que M— avait raison, que c'était peut-être l'homme le plus intrépide et le plus difficile à contenir de tout le bagne. Et pourquoi? Je ne saurais l'expliquer.

Ce Pétrof était précisément le forçat qui, lorsqu'on l'avait appelé pour subir sa punition, avait voulu tuer le major; j'ai dit comment ce dernier, «sauvé par un miracle», était parti une minute avant l'exécution. Une fois, quand il était encore soldat, — avant son arrivée à la maison de force, — son colonel l'avait frappé pendant la manœuvre. On l'avait souvent battu auparavant, je suppose; mais ce jour-là, il ne se trouvait pas d'humeur à endurer une offense: en plein jour, devant le bataillon déployé, il égorgea son colonel. Je ne connais pas tous les détails de cette histoire, car il ne me la raconta jamais. Bien entendu, ces explosions ne se manifestaient que quand la nature parlait trop haut en lui, elles étaient très-rares. Il était habituellement raisonnable et même tranquille. Ses passions, fortes et ardentes, étaient cachées; — elles couvaient doucement comme des charbons sous la cendre.

Je ne remarquai jamais qu'il fût ni fanfaron ni vaniteux, comme tant d'autres forçats.

Il se querellait rarement, il n'était en relations amicales avec personne, sauf peut-être avec Sirotkine, et seulement quand il avait besoin de ce dernier. Je le vis pourtant un jour sérieusement irrité. On l'avait offensé en lui refusant un objet qu'il réclamait. Il se disputait à ce sujet avec un forçat de haute taille, vigoureux comme un athlète, nommé Vassili Antonof et connu pour son caractère méchant, chicaneur; cet homme, qui appartenait à la catégorie des condamnés civils, était loin d'être un lâche. Ils crièrent longtemps, et je pensais que cette querelle finirait comme presque toutes celles du même genre, par de simples horions; mais l'affaire prit un tour inattendu: Pétrof pâlit tout à coup; ses lèvres tremblèrent et bleuirent: sa respiration devint difficile. Il se leva, et lentement, très-lentement, à pas imperceptibles (il aimait aller pieds nus en été), il s'approcha d'Antonof. Instantanément, le vacarme et les cris firent place à un silence de mort dans la caserne; on aurait entendu voler une mouche. Chacun attendait l'événement. Antonof bondit au-devant de son adversaire: il n'avait plus figure humaine… Je ne pus supporter cette scène et je sortis de la caserne. J'étais certain qu'avant d'être sur l'escalier, j'entendrais les cris d'un homme qu'on égorge, mais il n'en fût rien. Avant que Pétrof eût réussi à s'approcher d'Antonof, celui-ci lui avait jeté l'objet en litige (un misérable chiffon, une mauvaise doublure). Au bout de deux minutes, Antonof ne manqua pas d'injurier quelque peu Pétrof, par acquit de conscience et par sentiment des convenances, pour montrer qu'il n'avait pas eu trop peur. Mais Pétrof n'accorda aucune attention à ses injures; il ne répondit même pas. Tout s'était terminé à son avantage, — les injures le touchaient peu, — il était satisfait d'avoir son chiffon. Un quart d'heure plus tard il rôdait dans la caserne, parfaitement désœuvré, cherchant une compagnie où il pourrait entendre quelque chose de curieux. Il semblait que tout l'intéressât, et, pourtant, il restait presque toujours indifférent à ce qu'il entendait, il errait oisif, sans but, dans les cours. On aurait pu le comparer à un ouvrier, à un vigoureux ouvrier, devant lequel le travail «tremble», mais qui pour l'instant n'a rien à faire et condescend, en attendant l'occasion de déployer ses forces, à jouer avec de

petits enfants. Je ne comprenais pas pourquoi il restait en prison, pourquoi il ne s'évadait pas. Il n'aurait nullement hésité à s'enfuir, si seulement il l'avait voulu. Le raisonnement n'a de pouvoir, sur des gens comme Pétrof, qu'autant qu'ils ne veulent rien. Quand ils désirent quelque chose, il n'existe pas d'obstacles à leur volonté. Je suis certain qu'il aurait su habilement s'évader, qu'il aurait trompé tout le monde, et qu'il serait resté des semaines entières sans manger, caché dans une forêt ou dans les roseaux d'une rivière. Mais cette idée ne lui était pas encore venue. Je ne remarquai en lui ni jugement, ni bon sens. Ces gens-là naissent avec une idée, qui toute leur vie les roule inconsciemment à droite et à gauche: ils errent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un objet qui éveille violemment leur désir; alors ils ne marchandent pas leur tête. Je m'étonnais quelquefois qu'un homme qui avait assassiné son colonel pour avoir été battu, se couchât sans contestation sous les verges. Car on le fouettait quand on le surprenait à introduire de l'eau-de-vie dans la prison: comme tous ceux qui n'avaient pas de métier déterminé, il faisait la contrebande de l'eau-de-vie. Il se laissait alors fouetter comme s'il consentait à cette punition et qu'il s'avouât en faute, autrement on l'aurait tué plutôt que de le faire se coucher. Plus d'une fois, je m'étonnai de voir qu'il me volait, malgré son affection pour moi. Cela lui arrivait par boutades. Il me vola ainsi ma Bible, que je lui avais dit de reporter à ma place. Il n'avait que quelques pas à faire, mais chemin faisant, il trouva un acheteur auquel il vendit le livre, et il dépensa aussitôt en eau-de-vie l'argent reçu. Probablement il ressentait ce jour-là un violent désir de boire, et quand il désirait quelque chose, il fallait que cela se fît. Un individu comme Pétrof assassinera un homme pour vingt-cinq kopeks, uniquement pour avoir de quoi boire un demi-litre; en toute autre occasion, il dédaignera des centaines de mille roubles. Il m'avoua le soir même ce vol, mais sans aucun signe de repentir ou de confusion, d'un ton parfaitement indifférent, comme s'il se fut agi d'un incident ordinaire. J'essayai de le tancer comme il le méritait, car je regrettais ma Bible. Il m'écouta sans irritation, très-paisiblement; il convint avec moi que la Bible est un livre très-utile, et regretta sincèrement que je ne l'eusse plus, mais il ne se repentit pas un instant de me l'avoir volée; il me regardait avec une telle assurance que je cessai aussitôt de le gronder. Il supportait mes reproches,

parce qu'il jugeait que cela ne pouvait se passer autrement, qu'il méritait d'être tancé pour une pareille action, et que par conséquent je devais l'injurier pour me soulager et me consoler de cette perte; mais dans son for intérieur, il estimait que c'étaient des bêtises, des bêtises dont un homme sérieux aurait eu honte de parler. Je crois même qu'il me tenait pour un enfant, pour un gamin qui ne comprend pas encore les choses les plus simples du monde. Si je lui parlais d'autres sujets que de livres ou de sciences, il me répondait, mais par pure politesse, et en termes laconiques. Je me demandais ce qui le poussait à m'interroger précisément sur les livres. Je le regardais à la dérobée pendant ces conversations, comme pour m'assurer s'il ne se moquait pas de moi. Mais non, il m'écoutait sérieusement, avec attention, bien que souvent elle ne fût pas très-soutenue; cette dernière circonstance m'irritait quelquefois. Les questions qu'il me posait étaient toujours nettes et précises, il ne paraissait jamais étonné de la réponse qu'elles exigeaient… Il avait sans doute décidé une fois pour toutes qu'on ne pouvait me parler comme à tout le monde, et qu'en dehors des livres je ne comprenais rien.

Je suis certain qu'il m'aimait, ce qui m'étonnait fort. Me tenait-il pour un enfant, pour un homme incomplet? Ressentait-il pour moi cette espèce de compassion qu'éprouve tout être fort pour un plus faible que lui? Me prenait-il pour… je n'en sais rien. Quoique cette compassion ne l'empêchât pas de me voler, je suis certain qu'en me dérobant, il avait pitié de moi. — «Eh! Quel drôle de particulier! Pensait-il assurément en faisant main basse sur mon bien, il ne sait pas même veiller sur ce qu'il possède!» Il m'aimait à cause de cela, je crois. Il me dit un jour, comme involontairement:

— Vous êtes trop brave homme, vous êtes si simple, si simple, que cela fait vraiment pitié: ne prenez pas ce que je vous dis en mauvaise part, Alexandre Pétrovitch, — ajouta-t-il au bout d'une minute; — je vous le dis sans mauvaise intention.

On voit quelquefois dans la vie des gens comme Pétrof se manifester et s'affirmer dans un instant de trouble ou de révolution; ils trouvent alors l'activité qui leur convient. Ce ne sont pas des hommes de parole, ils ne sauraient être les instigateurs et les chefs des insurrections, mais ce sont eux qui exécutent et agissent. Ils agissent simplement, sans bruit, se portent les

premiers sur l'obstacle, ou se jettent en avant la poitrine découverte, sans réflexion ni crainte; tout le monde les suit, les suit aveuglément, jusqu'au pied de la muraille, où ils laissent d'ordinaire leur vie. Je ne crois pas que Pétrof ait bien fini: il était marqué pour une fin violente, et s'il n'est pas mort jusqu'à ce jour, c'est que l'occasion ne s'est pas encore présentée. Qui sait, du reste? Il atteindra peut-être une extrême vieillesse et mourra très-tranquillement, après avoir erré sans but de çà et de là. Mais je crois que M— avait raison, et que ce Pétrof était l'homme le plus déterminé de toute la maison de force.

VIII – LES HOMMES DÉTERMINÉS. — LOUKA.

Il est difficile de parler des gens déterminés; au bagne comme partout, ils sont rares. On les devine à la crainte qu'ils inspirent, on se gare d'eux. Un sentiment irrésistible me poussa tout d'abord à me détourner de ces hommes, mais je changeai par la suite ma manière de voir, même à l'égard des meurtriers les plus effroyables. Il y a des hommes qui n'ont jamais tué, et pourtant ils sont plus atroces que ceux qui ont assassiné six personnes. On ne sait pas comment se faire une idée de certains crimes, tant leur exécution est étrange. Je dis ceci parce que souvent les crimes commis par le peuple ont des causes étonnantes.

Un type de meurtrier que l'on rencontre assez fréquemment est le suivant: un homme vit tranquille et paisible; son sort est dur, — il souffre. (C'est un paysan attaché à la glèbe, un serf domestique, un bourgeois ou un soldat.) Il sent tout à coup quelque chose se déchirer en lui: il n'y tient plus et plante son couteau dans la poitrine de son oppresseur ou de son ennemi. Alors sa conduite devient étrange, cet homme outre-passe toute mesure: il a tué son oppresseur, son ennemi: c'est un crime, mais qui s'explique; il y avait là une cause; plus tard il n'assassine plus ses ennemis seuls, mais n'importe qui, le premier venu; il tue pour le plaisir de tuer, pour un mot déplaisant, pour un regard, pour faire un nombre pair ou tout simplement: «Gare! ôtez-vous de mon chemin!» Il agit comme un homme ivre, dans un délire. Une fois qu'il a franchi la ligne fatale, il est lui-même ébahi de ce que rien de sacré n'existe plus pour lui; il bondit par-dessus toute légalité, toute puissance, et jouit de la liberté sans bornes, débordante, qu'il s'est créée, il jouit du tremblement de son cœur, de l'effroi qu'il ressent. Il sait du reste qu'un châtiment effroyable l'attend. Ses sensations sont peut-être celles d'un homme qui se penche du haut d'une tour sur l'abîme béant à ses pieds, et qui serait heureux de s'y jeter la tête la première, pour en finir plus vite. Et cela arrive avec les individus les plus paisibles, les plus ordinaires. Il y en a même qui posent dans cette extrémité: plus ils étaient hébétés, ahuris auparavant, plus il leur tarde de

parader, d'inspirer de l'effroi. Ce désespéré jouit de l'horreur qu'il cause, il se complaît dans le dégoût qu'il excite. Il fait des folies par désespoir, et le plus souvent il attend une punition prochaine, il est impatient qu'on résolve son sort, parce qu'il lui semble trop lourd de porter à lui tout seul le fardeau de ce désespoir. Le plus curieux, c'est que cette excitation, cette parade se soutiennent jusqu'au pilori; après, il semble que le fil est coupé: ce terme est fatal, comme marqué par des règles déterminées à l'avance. L'homme s'apaise brusquement, s'éteint, devient un chiffon sans conséquence. Sur le pilori, il défaille et demande pardon au peuple. Une fois à la maison de force, il est tout autre; on ne dirait jamais à le voir que cette poule mouillée a tué cinq ou six hommes. Il en est que le bagne ne dompte pas facilement. Ils conservent une certaine vantardise, un esprit de bravade. «Eh! Dites donc, je ne suis pas ce que vous croyez, j'en ai expédié six, d'âmes.» Mais il finit toujours par se soumettre. De temps en temps, il se divertit au souvenir de son audace, de ses déchaînements, alors qu'il était un désespéré; il aime à trouver un benêt devant lequel il se vantera, se pavanera avec une importance décente et auquel il racontera ses hauts faits, en dissimulant bien entendu le désir qu'il a d'étonner par son histoire. «Tiens, voilà l'homme que j'étais!»

Et avec quel raffinement d'amour-propre prudent il se surveille! Avec quelle négligence paresseuse il débite un pareil récit! Dans l'accent, dans le moindre mot perce une prétention apprise. Et où ces gens-là l'ont-ils apprise?

Pendant une des longues soirées des premiers jours de ma réclusion, j'écoutais l'une de ces conversations; grâce à mon inexpérience, je pris le conteur pour un malfaiteur colossal, au caractère de fer, alors que je me moquais presque de Pétrof. Le narrateur, Louka Kouzmitch, avait mis bas un major, sans autre motif que son bon plaisir. Ce Louka Kouzmitch était le plus petit et le plus fluet de toute notre caserne, il était né dans le Midi: il avait été serf, de ceux qui ne sont pas attachés à la glèbe, mais servent leur maître en qualité de domestique. Il avait quelque chose de tranchant et de hautain, «petit oiseau, mais avec bec et ongles». Les détenus flairent un homme d'instinct: on le respectait très-peu. Il était excessivement susceptible et plein d'amour-propre. Ce soir-là, il cousait une chemise, assis sur le lit de camp, car il s'occupait de couture. Tout auprès de lui se trouvait un gars borné et

stupide, mais bon et complaisant, une espèce de colosse, son voisin le détenu Kobyline. Louka se querellait souvent avec lui en qualité de voisin et le traitait du haut de sa grandeur, d'un air railleur et despotique, que, grâce à sa bonhomie, Kobyline ne remarquait pas le moins du monde. Il tricotait un bas et écoutait Louka d'un air indifférent. Celui-ci parlait haut et distinctement. Il voulait que tout le monde l'entendît, bien qu'il eût l'air de ne s'adresser qu'à Kobyline.

— Vois-tu, frère, on m'a renvoyé de mon pays, commnença-t-il en plantant son aiguille, pour vagabondage.

— Et y a-t-il longtemps de cela? Demanda Kobyline.

— Quand les pois seront mûrs, il y aura un an. Eh bien, nous arrivons à K—v, et l'on me met dans la maison de force. Autour de moi il y avait une douzaine d'hommes, tous Petits-Russiens, bien bâtis, solides et robustes, de vrais bœufs. Et tranquilles! La nourriture était mauvaise, le major de la prison en faisait ce qu'il voulait. Un jour se passe, un autre encore: tous ces gaillards sont des poltrons, à ce que je vois.

— Vous avez peur d'un pareil imbécile? Que je leur dis.

— Va-t'en lui parler, vas-y! Et ils éclatent de rire comme des brutes. Je me tais. Il y avait là un Toupet[17] drôle, mais drôle, — ajouta le narrateur en quittant Kobyline pour s'adresser à tout le monde. Il racontait comment on l'avait jugé au tribunal, ce qu'il leur avait dit, en pleurant à chaudes larmes: «J'ai des enfants, une femme», qu'il disait. C'était un gros gaillard épais et tout grisonnant: «Moi, que je lui dis, non! Et il y avait là un chien qui ne faisait rien qu'écrire, et écrire tout ce que je disais! Alors, que je me dis, que tu crèves……Et le voilà qui écrit, qui écrit encore. C'est là que ma pauvre tête a été perdue!»

— Donne-moi du fil, Vacia; celui de la maison est pourri.

— En voilà qui vient du bazar, répondit Vacia en donnant le fil demandé.

— Celui de l'atelier est meilleur. On a envoyé le Névalide en chercher il n'y a pas longtemps, mais je ne sais pas chez quelle poison de femme il l'a acheté, il ne vaut rien! Fit Louka en enfilant son aiguille à la lumière.

— Chez sa commère, parbleu!

— Bien sûr chez sa commère.

— Eh bien, ce major?… fit Kobyline, qu'on avait tout à fait oublié.

Louka n'attendait que cela, cependant il ne voulut pas continuer immédiatement son récit, comme si Kobyline ne valait pas une pareille marque d'attention. Il enfila tranquillement son aiguille, ramena paresseusement ses jambes sous son torse, et dit enfin: — J'émoustillai si bien mes Toupets, qu'ils réclamèrent le major. Le matin même, j'avais emprunté le coquin (couteau) de mon voisin, et je l'avais caché à tout événement. Le major était furieux comme un enragé. Il arrive. Dites donc, Petits-Russiens, ce n'est pas le moment d'avoir peur. Mais allez donc! Tout leur courage s'était caché au fin fond de la plante de leurs pieds: ils tremblaient. Le major accourt, tout à fait ivre.

— Qu'y a-t-il? Comment ose-ton…? Je suis votre tsar, je suis votre Dieu.

Quand il eut dit qu'il était le tsar et le Dieu, je m'approchai de lui, mon couteau dans ma manche.

— Non, que je lui dis, Votre Haute Noblesse, — et je m'approche toujours plus, — cela ne peut pas être, Votre Haute Noblesse, que vous soyez notre tsar et notre Dieu.

— Ainsi c'est toi! C'est toi! Crie le major, — c'est toi qui es le meneur.

— Non, que je lui dis (et je m'approche toujours), non, Votre Haute Noblesse, comme chacun sait, et comme vous-même le savez, notre Dieu tout-puissant et partout présent est seul dans le ciel. Et nous n'avons qu'un seul tsar, mis au-dessus de nous tous, par Dieu lui-même. Il est monarque, Votre Haute Noblesse. Et vous, Votre Haute Noblesse, vous n'êtes encore que major, vous n'êtes notre chef que par la grâce du Tsar et par vos mérites.

— Comment? Commment?? Commmment??? Il ne pouvait même plus parler, il bégayait, tant il était étonné.

— Voilà comment, que je lui dis: je me jette sur lui et je lui enfonce mon couteau dans le ventre, tout entier! C'avait été fait lestement. Il trébucha et tomba en gigotant. J'avais jeté mon couteau.

— Allons, vous autres, Toupets, ramassez-le maintenant!

Je ferai ici une digression hors de mon récit. Les expressions «je suis tsar, je suis Dieu» et autres semblables étaient malheureusement trop souvent employées, dans le bon vieux temps, par beaucoup de commandants. Je dois

avouer que leur nombre a singulièrement diminué, et que les derniers ont peut-être déjà disparu. Remarquons que ceux qui paradaient ainsi et affectionnaient de semblables expressions, étaient surtout des officiers sortant du rang. Le grade d'officier mettait sens dessus dessous leur cervelle. Après avoir longtemps peiné sous le sac, ils se voyaient tout à coup officiers, commandants et nobles par-dessus le marché; grâce au manque d'habitude et à la première ivresse de leur avancement, ils se faisaient une idée exagérée de leur puissance et de leur importance, relativement à leurs subordonnés. Devant leurs supérieurs, ces gens-là sont d'une servilité révoltante. Les plus rampants s'empressent même d'annoncer à leurs chefs qu'ils ont été des subalternes et qu'ils «se souviennent de leur place». Mais envers leurs subordonnés, ce sont des despotes sans mesure. Rien n'irrite plus les détenus, il faut le dire, que de pareils abus. Cette arrogante opinion de sa propre grandeur, cette idée exagérée de l'impunité, engendrent la haine dans le cœur de l'homme le plus soumis et pousse à bout le plus patient. Par bonheur, tout cela date d'un passé presque oublié; et, même alors, l'autorité supérieure reprenait sévèrement les coupables. J'en sais plus d'un exemple.

Ce qui exaspère surtout les subordonnés, c'est le dédain, la répugnance qu'on manifeste dans les rapports avec eux. Ceux qui croient qu'ils n'ont qu'à bien nourrir et entretenir le détenu, et qu'à agir en tout selon la loi, se trompent également. L'homme, si abaissé qu'il soit, exige instinctivement du respect pour sa dignité d'homme. Chaque détenu sait parfaitement qu'il est prisonnier, qu'il est un réprouvé, et connaît la distance qui le sépare de ses supérieurs, mais ni stigmate ni chaînes ne lui feront oublier qu'il est un homme. Il faut donc le traiter humainement. Mon Dieu! Un traitement humain peut relever celui-là même en qui l'image divine est depuis longtemps obscurcie. C'est avec les «malheureux» surtout, qu'il faut agir humainement: là est leur salut et leur joie. J'ai rencontré des commandants au caractère noble et bon, et j'ai pu voir quelle influence bienfaisante ils avaient sur ces humiliés. Quelques mots affables dits par eux ressuscitaient moralement les détenus. Ils en étaient joyeux comme des enfants, et aimaient sincèrement leur chef. Une remarque encore: il ne leur plaît pas que leurs chefs soient familiers et par trop bonhommes dans les rapports avec eux. Ils

veulent les respecter, et cela même les en empêche. Les détenus sont fiers, par exemple, que leur chef ait beaucoup de décorations, qu'il ait bonne façon, qu'il soit bien noté auprès d'un supérieur puissant, qu'il soit sévère, grave et juste, et qu'il possède le sentiment de sa dignité. Les forçats le préfèrent alors à tous les autres: celui-là sait ce qu'il vaut, et n'offense pas les gens: tout va pour le mieux.

— Il t'en a cuit, je suppose? Demanda tranquillement Kobyline.

— Hein! Pour cuire, camarades, je l'ai été, cuit, il n'y a pas à dire. Aléi! Donne-moi les ciseaux! Eh bien! Dites donc, ne jouera-t-on pas aux cartes ce soir?

— Il y a longtemps que le jeu a été bu, remarqua Vacia; si on ne l'avait pas vendu pour boire, il serait ici.

— Si!… Les si, on les paye cent roubles à Moscou, remarqua Louka.

— Eh bien, Louka, que t'a-t-on donné pour ton coup? Fit de nouveau Kobyline,

— On me l'a payé cent cinq coups de fouet, cher ami. Vrai (camarades, c'est tout juste s'ils ne m'ont pas tué, reprit Louka en dédaignant une fois encore son voisin Kobyline. — Quand on m'a administré ces cent cinq coups, on m'a mené en grand uniforme. Je n'avais jamais encore reçu le fouet. Partout une masse de peuple. Toute la ville était accourue pour voir punir le brigand, le meurtrier. Combien ce peuple-la est bête, je ne puis pas vous le dire, Timochka (le bourreau) me déshabille, me couche par terre et crie: «— Tiens-toi bien, je vais te griller!» J'attends. Au premier coup qu'il me cingle j'aurais voulu crier, mais je ne le pouvais pas; j'eus beau ouvrir la bouche, ma voix s'était étranglée. Quand il m'allongea le second coup, — vous ne le croirez pas si vous voulez, — mais je n'entendis pas comme ils comptèrent deux. Je reviens à moi et je les entends compter: dix-sept. On m'enleva quatre fois de dessus le chevalet, pour me laisser souffler une demi-heure et m'inonder d'eau froide. Je les regardais tous, les yeux me sortaient de la tête, je me disais: Je crèverai ici!

— Et tu n'es pas mort? Demanda naïvement Kobyline. Louka le toisa d'un regard dédaigneux: on éclata de rire.

— Un vrai imbécile…

— Il a du mal dans le grenier, remarqua Louka en ayant l'air de regretter d'avoir daigné parler à un pareil idiot.

— Il est un peu fou! Affirma de son côté Vacia.

Bien que Louka eût tué six personnes, nul n'eut jamais peur de lui dans la prison. Il avait pourtant le désir de passer pour un homme terrible.

IX – ISAÏ FOMITCH. — LE BAIN. — LE RÉCIT DE BAKLOUCHINE.

Les fêtes de Noël approchaient. Les forçats les attendaient avec une sorte de solennité, et rien qu'à les voir, j'étais moi-même dans l'expectative de quelque chose d'extraordinaire. Quatre jours avant les fêtes, on devait nous mener au bain (de vapeur[18]). Tout le monde se réjouissait et se préparait; nous devions nous y rendre après le dîner; à cette occasion, il n'y avait pas de travail dans l'après-midi. De tous les forçats, celui qui se réjouissait et se démenait le plus était bien certainement Isaï Fomitch Bumstein, le Juif, dont j'ai déjà parlé au chapitre IV de mon récit. Il aimait à s'étuver, jusqu'à en perdre connaissance; chaque fois qu'en fouillant le tas de mes vieux souvenirs, je me souviens du bain de la prison (qui vaut la peine qu'on ne l'oublie pas), la première figure qui se présente à ma mémoire est celle du très-glorieux et inoubliable Isaï Fomitch, mon camarade de bagne. Seigneur! Quel drôle d'homme c'était! J'ai déjà dit quelques mots de sa figure: cinquante ans, vaniteux, ridé, avec d'affreux stigmates sur les joues et au front, maigre, faible, un corps de poulet, tout blanc. Son visage exprimait une suffisance perpétuelle et inébranlable, j'ajouterai presque: la félicité. Je crois qu'il ne regrettait nullement d'avoir été envoyé aux travaux forcés. Comme il était bijoutier de son métier et qu'il n'en existait pas d'autre dans la ville, il avait toujours du travail qu'on lui payait tant bien que mal. Il n'avait besoin de rien, il vivait même richement, sans dépenser tout son gain néanmoins, car il faisait des économies et prêtait sur gages à toute la maison de force. Il possédait un samovar, un bon matelas, des tasses, un couvert. Les Juifs de la ville ne lui ménageaient pas leur protection. Chaque samedi, il allait sous escorte à la synagogue (ce qui était autorisé par la loi). Il vivait comme un coq en pâte; pourtant il attendait avec impatience l'expiration de sa peine pour «se marier». C'était un mélange comique de naïveté, de bêtise, de ruse, d'impertinence, de simplicité, de timidité, de vantardise et d'impudence. Le plus étrange pour moi, c'est que les déportés ne se moquaient nullement de

lui; s'ils le taquinaient, c'était pour rire. Isaï Fomitch était évidemment un sujet de distraction et de continuelle réjouissance pour tout le monde: «Nous n'avons qu'un seul Isaï Fomitch, n'y touchez pas!» disaient les forçats; et bien qu'il comprit lui-même ce qu'il en était, il s'enorgueillissait de son importance; cela divertissait beaucoup les détenus. Il avait fait son entrée au bagne de la façon la plus risible (elle avait eu lieu avant mon arrivée, mais on me la raconta). Soudain, un soir, le bruit se répandit dans la maison de force qu'on avait amené un Juif que l'on rasait en ce moment au corps de garde, et qu'il allait entrer immédiatement dans la caserne. Comme il n'y avait pas un seul Juif dans toute la prison, les détenus l'attendirent avec impatience, et l'entourèrent dès qu'il eut franchi la grande porte. Le sous-officier de service le conduisit à la prison civile et lui indiqua sa place sur les planches. Isaï Fomitch tenait un sac contenant les effets qui lui avaient été délivrés et ceux qui lui appartenaient. Il posa son sac, prit place sur le lit de camp et s'assit, les jambes croisées sous lui, sans oser lever les yeux. On se pâmait de rire autour de lui, les forçats l'assaillaient de plaisanteries sur son origine israélite. Soudain un jeune déporté écarta la foule et s'approcha de lui, portant à la main son vieux pantalon d'été, sale et déchiré, rapiécé de vieux chiffons. Il s'assit à côté d'Isaï Fomitch et lui frappa sur l'épaule.

— Eh! Cher ami, voilà six ans que je t'attends. Regarde un peu, me donneras-tu beaucoup de cette marchandise?

Et il étala devant lui ses haillons.

Isaï Fomitch était d'une timidité si grande, qu'il n'osait pas regarder cette foule railleuse, aux visages mutilés et effrayants, groupée en cercle compacte autour de lui. Il n'avait pu encore prononcer une parole, tant il avait peur. Quand il vit le gage qu'on lui présentait, il tressaillit et il se mit hardiment à palper les haillons. Il s'approcha même de la lumière. Chacun attendait ce qu'il allait dire.

— Eh bien! Est-ce que tu ne veux pas me donner un rouble d'argent? Ça vaut cela pourtant! Continua l'emprunteur, en clignant de l'œil du côté d'Isaï Fomitch.

— Un rouble d'argent, non! Mais bien sept kopeks!

Ce furent les premiers mots prononcés par Isaï Fomitch à la maison de

force. Un rire homérique s'éleva parmi les assistants.

— Sept kopeks! Eh bien, donne-les: tu as du bonheur, ma foi. Fais attention au moins à mon gage, tu m'en réponds sur ta tête!

— Avec trois kopeks d'intérêt, cela fera dix kopeks à me payer, dit le Juif d'une voix saccadée et tremblante, en glissant sa main dans sa poche pour en tirer la somme convenue et en scrutant les forçats d'un regard craintif. Il avait horriblement peur, mais l'envie de conclure une bonne affaire l'emporta.

— Hein, trois kopeks d'intérêt… par an?

— Non! Pas par an… par mois.

— Tu es diablement chiche! Comme t'appelle-t-on?

— Isaï Fomitz[19].

— Eh bien! Isaï Fomitch, tu iras loin! Adieu.

Le Juif examina encore une fois les guenilles sur lesquelles il venait de prêter sept kopeks, les plia et les fourra soigneusement dans son sac. Les forçats continuaient à se pâmer de rire.

En réalité, tout le monde l'aimait, et bien que presque chaque détenu fût son débiteur, personne ne l'offensait. Il n'avait, du reste, pas plus de fiel qu'une poule; quand il vit que tout le monde était bien disposé à son égard, il se donna de grands airs, mais si comiques qu'on les lui pardonna aussitôt,

Louka, qui avait connu beaucoup de Juifs quand il était en liberté, le taquinait souvent, moins par méchanceté que par amusement, comme on joue avec un chien, un perroquet ou des bêtes savantes. Isaï Fomitch ne l'ignorait pas, aussi ne s'offensait-il nullement, et donnait-il prestement la réplique.

— Tu vas voir, Juif! Je te rouerai de coups.

— Si tu me donnes un coup, je t'en rendrai dix, répondait crânement Isaï Fomitch.

— Maudit galeux!

— Que ze sois galeux tant que tu voudras.

— Juif rogneux.

— Que ze sois rogneux tant qu'il te plaira: galeux, mais risse. Z'ai de l'arzent!

— Tu as vendu le Christ.

— Tant que tu voudras.

— Fameux, notre Isaï Fomitch! Un vrai crâne! N'y touchez pas, nous n'en avons qu'un.

— Eh! Juif, empoigne un fouet, tu iras en Sibérie!

— Z'y suis dézà, en Sibérie!

— On t'enverra encore plus loin.

— Le Seigneur Dieu y est-il, là-bas?

— Parbleu, ça va sans dire.

— Alors comme vous voudrez! Tant qu'il y aura le Seigneur Dieu et de l'arzent, — tout va bien.

— Un crâne, notre Isaï Fomitch! Un crâne, on le voit! Crie-t-on autour de lui. Le Juif voit bien qu'on se moque de lui, mais il ne perd pas courage, il fait le bravache; les louanges dont on le comble lui causent un vif plaisir, et d'une voix grêle d'alto qui grince dans toute la caserne, il commence à chanter: La, la, la, la, la! Sur un motif idiot et risible, le seul chant qu'on lui ait entendu chanter pendant tout son séjour à la maison de force. Quand il eut fait ma connaissance, il m'assura en jurant ses grands dieux que c'était le chant et le motif que chantaient six cent mille Juifs, du plus petit au plus grand, en traversant la mer Rouge, et qu'il est ordonné à chaque Israélite de le chanter après une victoire remportée sur l'ennemi.

La veille de chaque samedi, les forçats venaient exprès des autres casernes dans la nôtre pour voir Isaï Fomitch célébrer le sabbat. Il était d'une vanité et d'une jactance si innocentes que cette curiosité générale le flattait doucement. Il couvrait sa petite table dans un coin avec un air d'importance pédantesque et outrée, ouvrait un livre, allumait deux bougies, marmottait quelques mots mystérieux et revêtait son espèce de chasuble, bariolée, sans manches, et qu'il conservait précieusement au fond de son coffre. Il attachait sur ses mains des bracelets de cuir; enfin, il se fixait sur le front, au moyen d'un ruban, une petite boîte[20]; on eût dit une corne qui lui sortait de la tête. Il commençait alors à prier. Il lisait en traînant, criait, crachait, se démenait avec des gestes sauvages et comiques. Tout cela était prescrit par les cérémonies de son culte; il n'y avait là rien de risible ou d'étrange, si ce n'est les airs que se donnait Isaï Fomitch devant nous, en faisant parade de ces cérémonies. Ainsi, il couvrait brusquement sa tête de ses deux mains et

commençait à lire en sanglotant… Ses pleurs augmentaient, et dans sa douleur il couchait presque sur le livre sa tête coiffée de l'arche, en hurlant; mais tout à coup, au milieu de ces sanglots désespérés, il éclatait de rire et récitait en nasillant un hymne d'une voix triomphante, comme attendrie et affaiblie par une surabondance de bonheur… — «On n'y comprend rien», se disaient parfois les détenus. Je demandai un jour à Isaï Fomitch ce que signifiaient ces sanglots et pourquoi il passait brusquement de la désolation au triomphe du bonheur et de la félicité. Isaï Fomitch aimait fort ces questions venant de moi. Il m'expliqua immédiatement que les pleurs et les sanglots sont provoqués par la perte de Jérusalem, et que la loi ordonne de gémir en se frappant là poitrine. Mais, au moment de la désolation la plus aiguë, il doit, tout à coup, lui, Isaï Fomitch, se souvenir, comme par hasard (ce «tout à coup» est prescrit par la loi), qu'une prophétie a promis aux Juifs le retour à Jérusalem; il doit manifester aussitôt une joie débordante, chanter, rire et réciter ses prières en donnant à sa voix une expression de bonheur, à son visage le plus de solennité et de noblesse possible. Ce passage soudain, l'obligation absolue de l'observer, plaisaient excessivement à Isaï Fomitch, il m'expliquait avec une satisfaction non déguisée cette ingénieuse règle de la loi. Un soir, au plus fort de la prière, le major entra, suivi de l'officier de garde et d'une escorte de soldats. Tous les détenus s'alignèrent aussitôt devant leurs lits de camp; seul, Isaï Fomitch continua à crier et à gesticuler. Il savait que son culte était autorisé, que personne ne pouvait l'interrompre, et qu'en hurlant devant le major, il ne risquait absolument rien. Il lui plaisait fort de se démener sous les yeux du chef. Le major s'approcha à un pas de distance: Isaï Fomitch tourna le dos à sa table et, droit devant l'officier, commença à chanter son hymne de triomphe, en gesticulant et en traînant sur certaines syllabes. Quand il dut donner à son visage une expression de bonheur et de noblesse, il le fit aussitôt en clignotant des yeux, avec des rires et un hochement de tête du côté du major. Celui-ci s'étonna tout d'abord, puis pouffa de rire, l'appela «benêt» et s'en alla, tandis que le Juif continuait à crier. Une heure plus tard, comme il était en train de souper, je lui demandai ce qu'il aurait fait si le major avait eu la mauvaise idée et la bêtise de se fâcher.

— Quel major?

— Comment? N'avez-vous pas vu le major?

— Non.

— Il était pourtant à deux pieds de vous, à vous regarder.

Mais Isaï Fomitch m'assura le plus sérieusement du monde qu'il n'avait pas vu le major, car à ce moment de la prière, il était dans une telle extase qu'il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

Je vois maintenant Isaï Fomitch baguenauder le samedi dans toute la prison, et chercher à ne rien faire, comme la loi le prescrit à tout Juif. Quelles anecdotes invraisemblables ne me racontait-il pas! Chaque fois qu'il revenait de la synagogue, il m'apportait toujours des nouvelles de Pétersbourg et des bruits absurdes qu'il m'assurait tenir de ses coreligionnaires de la ville, qui les tenaient eux-mêmes de première main.

Mais j'ai déjà trop parlé d'Isaï Fomitch.

Dans toute la ville, il n'y avait que deux bains publics. Le premier, tenu par un Juif, était divisé en compartiments pour lesquels on payait cinquante kopeks; l'aristocratie de la ville le fréquentait. L'autre bain, vieux, sale, étroit, était destiné au peuple; c'était là qu'on menait les forçats. Il faisait froid et clair: les détenus se réjouissaient de sortir de la forteresse et de parcourir la ville. Pendant toute la route, les rires et les plaisanteries ne discontinuèrent pas. Un peloton de soldats, le fusil chargé, nous accompagnait; c'était un spectacle pour la ville. Une fois arrivés, vu l'exiguïté du bain, qui ne permettait pas à tout le monde d'entrer à la fois, on nous divisa en deux bandes, dont l'une attendait dans le cabinet froid qui se trouve avant l'étuve, tandis que l'autre se lavait. Malgré cela, la salle était si étroite qu'il était difficile de se figurer comment la moitié des forçats pourrait y tenir, Pétrof ne me quitta pas d'une semelle; il s'empressa auprès de moi sans que je l'eusse prié de venir m'aider et m'offrit même de me laver. En même temps que Pétrof, Baklouchine, forçat de la section particulière, me proposa ses services. Je me souviens de ce détenu, qu'on appelait «pionnier», comme du plus gai et du plus avenant de tous mes camarades; ce qu'il était réellement. Nous nous étions liés d'amitié. Pétrof m'aida à me déshabiller, parce que je mettais beaucoup de temps à cette opération, à laquelle je n'étais pas encore habitué;

du reste, il faisait presque aussi froid dans le cabinet que dehors. Il est très-difficile pour un détenu novice de se déshabiller, car il faut savoir adroitement détacher les courroies qui soutiennent les chaînes. Ces courroies de cuir ont dix-sept centimètres de longueur et se bouclent par-dessus le linge, juste sous l'anneau qui enserre la jambe. Une paire de courroies coûte soixante kopeks; chaque forçat doit s'en procurer, car il serait impossible de marcher sans leur secours. L'anneau n'embrasse pas exactement la jambe, on peut passer le doigt entre le fer et la chair; aussi cet anneau bat et frotte contre le mollet, si bien qu'en un seul jour le détenu qui marche sans courroies se fait des plaies vives. Enlever les courroies ne présente aucune difficulté: il n'en est pas de même du linge; pour le retirer, il faut un prodige d'adresse. Une fois qu'on a enlevé le canon gauche du pantalon, il faut le faire passer tout entier entre l'anneau et la jambe elle-même, et le faire repasser en sens contraire sous l'anneau; la jambe gauche est alors tout à fait libre; le canon gauche du pantalon doit être ensuite glissé sous l'anneau de la jambe droite et repassé encore une fois en arrière avec le canon de la jambe droite. La même manœuvre a lieu quand on met du linge propre. Le premier qui nous l'enseigna fut Korenef, à Tobolsk, un ancien chef de brigands, condamné à cinq ans de chaîne. Les forçats sont habitués à cet exercice et s'en tirent lestement. Je donnai quelques kopeks à Pétrof, pour acheter du savon et un torchon de tille dont on se frotte dans l'étuve. On donnait bien aux forçats un morceau de savon, mais il était grand comme une pièce de deux kopeks et n'était pas plus épais que les morceaux de fromage que l'on sert comme entrée dans les soirées des gens de seconde main. Le savon se vendait dans le cabinet même, avec du sbitène (boisson faite de miel, d'épices et d'eau chaude), des miches de pain blanc et de l'eau bouillante, car chaque forçat n'en recevait qu'un baquet, selon la convention faite entre le propriétaire du bain et l'administration de la prison. Les détenus qui désiraient se nettoyer à fond pouvaient acheter pour deux kopeks un second baquet, que leur remettait le propriétaire par une fenêtre percée dans la muraille à cet effet.

Dès que je fus déshabillé, Pétrof me prit le bras, en me faisant remarquer que j'aurais de la peine à marcher avec mes chaînes. «Tirez-les en haut, sur vos mollets, me dit-il en me soutenant par-dessous les aisselles comme si

j'étais un vieillard. Faites attention ici, il faut franchir le seuil de la porte.» J'eus honte de ses prévenances, je l'assurai que je saurais bien marcher seul, mais il ne voulut pas me croire. Il avait pour moi les égards qu'on a pour un petit enfant maladroit, que chacun doit aider. Pétrof n'était nullement un serviteur; ce n'était surtout pas un domestique. Si je l'avais offensé, il aurait su comment agir avec moi. Je ne lui avais rien promis pour ses services, et lui-même ne m'avait rien demandé. Qu'est-ce qui lui inspirait cette sollicitude pour moi?

Quand nous ouvrîmes la porte de l'étuve, je crus que nous entrions en enfer[21]. Représentez-vous une salle de douze pas de long sur autant de large dans laquelle on empilerait cent hommes à la fois, ou tout au moins quatre-vingts, car nous étions en tout deux cents, divisés en deux sections. La vapeur nous aveuglait; la suie, la saleté et le manque de place étaient tels que nous ne savions où mettre le pied. Je m'effrayai et je voulus sortir: Pétrof me rassura aussitôt. À grand'peine, tant bien que mal, nous nous hissâmes jusqu'aux bancs en enjambant les têtes des forçats que nous priions de se pencher afin de nous laisser passer. Mais tous les bancs étaient déjà occupés. Pétrof m'annonça que je devais acheter une place et entra immédiatement en pourparlers avec un forçat, qui se trouvait à côté de la fenêtre. Pour un kopek celui-ci consentit à me céder sa place, après avoir reçu de Pétrof la monnaie que ce dernier serrait dans sa main et qu'il avait prudemment préparée à l'avance. Il se faufila juste au-dessous de moi dans un endroit sombre et sale: il y avait là au moins un demi-pouce de moisi; même les places qui se trouvaient au-dessous des banquettes étaient occupées: les forçats y grouillaient. Quant au plancher, il n'y avait pas un espace grand comme la paume de la main qui ne fût occupé par les détenus; ils faisaient jaillir l'eau de leurs baquets. Ceux qui étaient debout se lavaient en tenant à la main leur seille; l'eau sale coulait le long de leur corps et tombait sur les têtes rasées de ceux qui étaient assis. Sur la banquette et les gradins qui y conduisaient étaient entassés d'autres forçats qui se lavaient tout recroquevillés et ramassés, mais c'était le petit nombre. La populace ne se lave pas volontiers avec de l'eau et du savon; ils préfèrent s'étuver horriblement, et s'inonder ensuite d'eau froide; — c'est ainsi qu'ils prennent leur bain. Sur le plancher

on voyait cinquante balais de verges s'élever et s'abaisser à la fois, tous se fouettaient à en être ivres. On augmentait à chaque instant la vapeur[22]; aussi ce que l'on ressentait n'était plus de la chaleur, mais une brûlure comme celle de la poix bouillante. On criait, on gloussait, au bruit de cent chaînes, traînant sur le plancher… Ceux qui voulaient passer d'un endroit à l'autre embarrassaient leurs fers dans d'autres chaînes et heurtaient la tête des détenus qui se trouvaient plus bas qu'eux, tombaient, juraient en entraînant dans leur chute ceux auxquels ils s'accrochaient. Tous étaient dans une espèce de griserie, d'excitation folle; des cris et des glapissements se croisaient. Il y avait un entassement, un écrasement du coté de la fenêtre du cabinet par laquelle on délivrait l'eau chaude; elle jaillissait sur les têtes de ceux qui étaient assis sur le plancher, avant qu'elle arrivât à sa destination. Nous avions l'air d'être libres, et pourtant, de temps à autre, derrière la fenêtre du cabinet ou la porte entr'ouverte, on voyait la figure moustachue d'un soldat, le fusil au pied, veillant à ce qu'il n'arrivât aucun désordre. Les têtes rasées des forçats et leurs corps auxquels la vapeur donnait une couleur sanglante, paraissaient encore plus monstrueux. Sur les dos rubéfiés par la vapeur apparaissaient nettement les cicatrices des coups de fouet ou de verges appliqués autrefois, si bien que ces échines semblaient avoir été récemment meurtries. Étranges cicatrices! Un frisson me passa sous la peau, rien qu'en les voyant. On augmente encore la vapeur — et la salle du bain est couverte d'un nuage épais, brûlant, dans lequel tout s'agite, crie, glousse. De ce nuage ressortent des échines meurtries, des têtes rasées, des raccourcis de bras, de jambes; pour compléter le tableau, Isaï Fomitch hurle de joie à gorge déployée, sur la banquette la plus élevée. Il se sature de vapeur, tout autre tomberait en défaillance, mais nulle température n'est assez élevée pour lui; il loue un frotteur pour un kopek, mais au bout d'un instant, celui-ci n'y peut tenir, jette lebalai et court s'inonder d'eau froide. Isaï Fomitch ne perd pas courage et en loue un second, un troisième; dans ces occasions-là, il ne regarde pas à la dépense et change jusqu'à cinq fois de frotteur. — «Il s'étuve bien, ce gaillard d'Isaï Fomitch!» lui crient d'en bas les forçats. Le Juif sent lui-même qu'il dépasse tous les autres, qu'il les «enfonce»; il triomphe, de sa voix rêche et falote il crie son air: la, la, la, la, la qui couvre le tapage. Je

pensais que si jamais nous devions être ensemble en enfer, cela rappellerait le lieu où nous nous trouvions. Je ne résistai pas au désir de communiquer cette idée à Pétrof: il regarda tout autour de lui, et ne répondit rien. J'aurais voulu lui louer une place à côté de moi, mais il s'assit à mes pieds et me déclara qu'il se trouvait parfaitement à son aise. Baklouchine nous acheta pendant ce temps de l'eau chaude, qu'il nous apportait quand nous en avions besoin. Pétrof me signifia qu'il me nettoierait des pieds à la tête afin de «me rendre tout propre», et il me pressa de m'étuver. Je ne m'y décidai pas. Ensuite, il me frotta tout entier de savon. «Maintenant, je vais vous laver les petons», fit-il en manière de conclusion. Je voulais lui répondre que je pouvais me laver moi-même, mais je ne le contredis pas et m'abandonnai à sa volonté. Dans le diminutif: petons, qu'il avait employé, il n'y avait aucun sens servile; Pétrof ne pouvait appeler mes pieds par leur nom, parce que les autres, les vrais hommes, avaient des jambes; moi, je n'avais que des petons.

Après m'avoir rapproprié, il me reconduisit dans le cabinet, me soutenant et m'avertissant à chaque pas comme si j'eusse été de porcelaine. Il m'aida à passer mon linge, et quand il eut fini de me dorloter, il s'élança dans le bain pour s'étuver lui-même.

En arrivant à la caserne, je lui offris un verre de thé qu'il ne refusa pas. Il le but et me remercia. Je pensai à faire la dépense d'un verre d'eau-de-vie en son honneur. J'en trouvai dans notre caserne même. Pétrof fut supérieurement content, il lampa son eau-de-vie, poussa un grognement de satisfaction, et me fit la remarque que je lui rendais la vie; puis, précipitamment, il se rendit à la cuisine, comme si l'on ne pouvait y décider quelque chose d'important sans lui. Un autre interlocuteur se présenta: c'était Baklouchine, dont j'ai déjà parlé, et que j'avais aussi invité à prendre du thé.

Je ne connais pas de caractère plus agréable que celui de Baklouchine. À vrai dire, il ne pardonnait rien aux autres et se querellait même assez souvent; il n'aimait surtout pas qu'on se mêlât de ses affaires; — en un mot, il savait se défendre. Mais ses querelles ne duraient jamais longtemps, et je crois que tous les forçats l'aimaient. Partout où il allait, il était le bienvenu. Même en ville, on le tenait pour l'homme le plus amusant du monde. C'était un gars de haute taille, âgé de trente ans, au visage ingénu et déterminé, assez joli

homme avec sa barbiche. Il avait le talent de dénaturer si comiquement sa figure en imitant le premier venu que le cercle qui l'entourait se pâmait de rire. C'était un farceur, mais jamais il ne se laissait marcher sur le pied par ceux qui faisaient les dégoûtés et n'aimaient pas à rire; aussi personne ne l'accusait d'être un homme «inutile et sans cervelle». Il était plein de vie et de feu. Il fit ma connaissance dès les premiers jours et me raconta sa carrière militaire, enfant de troupe, soldat au régiment des pionniers, où des personnages haut placés l'avaient remarqué. Il me fit immédiatement un tas de questions sur Pétersbourg; il lisait même des livres. Quand il vint prendre le thé chez moi, il égaya toute la caserne en racontant comment le lieutenant Ch— avait malmené le matin notre major; il m'annonça d'un air satisfait, en s'asseyant à côté de moi, que nous aurions probablement une représentation théâtrale à la maison de force. Les détenus projetaient de donner un spectacle pendant les fêtes de Noël. Les acteurs nécessaires étaient trouvés, et peu à peu l'on préparait les décors. Quelques personnes de la ville avaient promis de prêter des habits de femme pour la représentation. On espérait même, par l'entremise d'un brosseur, obtenir un uniforme d'officier avec des aiguillettes. Pourvu seulement que le major ne s'avisât pas d'interdire le spectacle comme l'année précédente! Il était alors de mauvaise humeur parce qu'il avait perdu au jeu, et puis il y avait eu du grabuge dans la maison de force; aussi avait-il tout défendu dans un accès de mécontentement. Cette année peut-être, il ne voudrait pas empêcher la représentation. Baklouchine était exalté: on voyait bien qu'il était un des principaux instigateurs du futur théâtre; je me promis d'assister à ce spectacle. La joie ingénue que Baklouchine manifestait en parlant de cette entreprise me toucha. De fil en aiguille nous en vînmes à causer à cœur ouvert. Il me dit entre autres choses qu'il n'avait pas seulement servi à Pétersbourg; on l'avait envoyé à R… avec le grade de sous-officier, dans un bataillon de garnison.

— C'est de là qu'on m'a expédié ici, ajouta Baklouchine.

— Et pourquoi? Lui demandai-je.

— Pourquoi? Vous ne devineriez pas, Alexandre Pétrovitch. Parce que je fus amoureux.

— Allons donc! On n'exile pas encore pour ce motif, répliquai-je en

riant.

— Il est vrai de dire, reprit Baklouchine, qu'à cause de cela j'ai tué là-bas un Allemand d'un coup de pistolet. Mais était-ce bien la peine de m'envoyer aux travaux forcés pour un Allemand? Je vous en fais juge.

— Comment cela est-il arrivé? Racontez-moi l'histoire, elle doit être curieuse.

— Une drôle d'histoire, Alexandre Pétrovitch!

— Tant mieux. Racontez.

— Vous le voulez? Eh bien, écoutez…

Et j'entendis l'histoire d'un meurtre: elle n'était pas «drôle», mais en vérité fort étrange…

— Voici l'affaire, commença Baklouchine. — On m'avait envoyé à Riga, une grande et belle ville, qui n'a qu'un défaut: trop d'Allemands. J'étais encore un jeune homme bien noté auprès de mes chefs; je portais mon bonnet sur l'oreille, et je passais agréablement mon temps. Je faisais de l'œil aux Allemandes. Une d'elles, nommée Louisa, me plut fort. Elle et sa tante étaient blanchisseuses de linge fin, du plus fin. La vieille était une vraie caricature, elle avait de l'argent. Tout d'abord je ne faisais que passer sous les fenêtres, mais bientôt je me liai tout à fait avec la jeune fille. Louisa parlait bien le russe, en grasseyant un peu; — elle était charmante, jamais je n'ai rencontré sa pareille. Je la pressai d'abord vivement, mais elle me dit:

«— Ne demande pas cela, Sacha, je veux conserver mon innocence pour être une femme digne de toi!» Et elle ne faisait que me caresser, en riant d'un rire si clair… elle était très-proprette, je n'en ai jamais vu de pareille, je vous dis. Elle m'avait engagé elle-même à l'épouser. Et comment ne pas l'épouser, dites un peu! Je me préparais déjà à aller chez le colonel avec ma pétition… Tout à coup, — Louisa ne vient pas au rendez-vous, une première fois, une seconde, une troisième… Je lui envoie une lettre… elle n'y répond pas. Que faire? Me dis-je. Si elle me trompait, elle aurait su me jeter de la poudre aux yeux, elle aurait répondu à ma lettre et serait venue au rendez-vous. Mais elle ne savait pas mentir; elle avait rompu tout simplement. C'est un tour de la tante, pensai-je. Je n'osai pas aller chez celle-ci; quoiqu'elle connût notre liaison, nous faisions comme si elle l'ignorait… J'étais comme un possédé; je

lui écrivis une dernière lettre, dans laquelle je lui dis: «— Si tu ne viens pas, j'irai moi-même chez ta tante.» Elle eut peur et vint. La voilà qui se met à pleurer et me raconte qu'un Allemand, Schultz, leur parent éloigné, horloger de son état et d'un certain âge, mais riche, avait manifesté le désir de l'épouser, — afin de la rendre heureuse, comme il disait, et pour ne pas rester sans épouse pendant sa vieillesse; il l'aimait depuis longtemps, à ce qu'elle disait, et caressait cette idée depuis des années, mais il l'avait tue et ne se décidait jamais à parler. — Tu vois, Sacha, me dit-elle, que c'est mon bonheur, car il est riche; voudrais-tu donc me priver de mon bonheur? Je la regarde, elle pleure, m'embrasse, m'étreint…

— Eh! Me dis-je, elle a raison! Quel bénéfice d'épouser un soldat, même un sous-officier? — Allons, adieu, Louisa, Dieu te protège! Je n'ai pas le droit de te priver de ton bonheur. Et comment est-il de sa personne? Est-il joli? — Non, il est âgé, et puis il a un long nez. — Elle pouffa même de rire. Je la quittai: Allons, ce n'était pas ma destinée, pensé-je. Le lendemain je passe près du magasin de Schultz (elle m'avait indiqué la rue où il demeurait). Je regarde par le vitrage: je vois un Allemand qui arrange une montre. — Quarante-cinq ans, un nez aquilin, des yeux bombés, un frac à collet droit, très-haut. Je crachai de mépris en le voyant: à ce moment-là, j'étais prêt à casser les vitres de sa devanture… À quoi bon? Pensais-je. Il n'y a plus rien à faire, c'est fini et bien fini… J'arrive à la caserne à la nuit tombante, je m'étends sur ma couchette et, le croirez-vous, Alexandre Pétrovitch? Je me mets à sangloter, à sangloter…

Un jour se passe, puis un second, un troisième… Je ne vois plus Louisa. J'avais pourtant appris d'une vieille commère (blanchisseuse aussi, chez laquelle mon amante allait quelquefois) que cet Allemand connaissait notre amour, et que pour cette raison il s'était décidé à l'épouser le plus tôt possible. Sans quoi il aurait attendu encore deux ans. Il avait forcé Louisa à jurer qu'elle ne me verrait plus; il parait qu'à cause de moi, il serrait les cordons de sa bourse et qu'il les tenait dur toutes deux, la tante et Louisa. Peut-être changerait-il encore d'idée, car il n'était pas résolu. Elle me dit aussi qu'il les avait invitées à prendre le café chez lui le surlendemain, — un dimanche, et qu'il viendrait encore un autre parent, ancien marchand,

maintenant très-pauvre et surveillant dans un débit de liqueurs. Quand j'appris qu'ils décideraient cette affaire le dimanche, je fus si furieux que je ne pus reprendre mon sang-froid. Tout ce jour-là et le suivant, je ne fis que penser. J'aurais, dévoré cet Allemand, je crois.

Le dimanche matin, je n'avais encore rien décidé; sitôt la messe entendue, je sortis en courant, j'enfilai ma capote et je me rendis chez cet Allemand. Je pensais les trouver tous là. Pourquoi j'allais chez l'Allemand et ce que je voulais dire, je n'en savais rien moi-même. Je glissai un pistolet dans ma poche à tout hasard; un petit pistolet qui ne valait pas le diable, avec un chien de l'ancien système, — encore gamin je m'en servais pour tirer, — il n'était plus bon à rien. Je le chargeai cependant, parce que je pensais qu'ils me chasseraient, que cet Allemand me dirait des grossièretés, et qu'alors je tirerais mon pistolet pour les effrayer tous. J'arrive. Personne dans l'escalier, ils étaient tous dans l'arrière-boutique. Pas de domestique, l'unique servante était absente. Je traverse le magasin, je vois que la porte est fermée, une vieille porte retenue par un crochet. Le cœur me bat, je m'arrête et j'écoute: on parle allemand. J'enfonce d'un coup de pied la porte qui cède. Je regarde, la table est mise. Il y avait là une grande cafetière, une lampe à esprit-de-vin sur laquelle le café bouillait, et des biscuits. Sur un autre plateau, un carafon d'eau-de-vie, des harengs, de la saucisse et une bouteille de vin quelconque. Louisa et sa tante, toutes deux endimanchées, étaient assises sur le divan. En face d'elles l'Allemand s'étalait sur une chaise, comme un fiancé, quoi! Bien peigné, en frac et collet monté. De l'autre côté il y avait encore un Allemand, déjà vieux celui-là, gros et gris; il se taisait. Quand j'entrai, Louisa devint toute pâle. La tante se leva d'un bond et se rassit. L'Allemand se fâcha. Était-il colère! Il se leva et me dit en venant à ma rencontre:

— Que désirez-vous?

J'eusse perdu contenance, si la colère ne m'eût soutenu.

— Ce que je désire? Accueille donc un hôte, fais-lui boire de l'eau-de-vie. Je suis venu te faire une visite.

L'Allemand réfléchit un instant et me dit: Asseyez-vous! Je m'assis.

— Voici de l'eau-de-vie; buvez, je vous prie.

— Donne-moi de bonne eau-de-vie, toi! Dis donc. — Je me mettais

toujours plus en colère.

— C'est de bonne eau-de-vie.

J'enrageai de voir qu'il me regardait de haut en bas. Le plus affreux, c'est que Louisa contemplait cette scène. Je bus, et je lui dis:

— Or çà, l'Allemand, qu'as-tu donc à me dire des grossièretés? Faisons connaissance, je suis venu chez toi en bon ami.

— Je ne puis être votre ami, vous êtes un simple soldat.

Alors je m'emportai.

— Ah! Mannequin! Marchand de saucisses! Sais-tu que je puis faire de toi ce qui me plaira? Tiens, veux-tu que je te casse la tête avec ce pistolet?

Je tire mon pistolet, je me lève et je lui applique le canon à bout portant contre le front. Les femmes étaient plus mortes que vives; elles avaient peur de souffler; le vieux tremblait comme une feuille, tout blême.

L'Allemand s'étonna, mais il revint vite à lui.

— Je n'ai pas peur de vous et je vous prie, en homme bien élevé, de cesser immédiatement cette plaisanterie; je n'ai pas peur de vous du tout.

— Oh! Tu mens, tu as peur! Voyez-le! Il n'ose pas remuer la tête de dessous le pistolet.

— Non, dit-il, vous n'oserez pas faire cela.

— Et pourquoi donc ne l'oserais-je pas?

— Parce que cela vous est sévèrement défendu et qu'on vous punirait sévèrement.

Que le diable emporte cet imbécile d'Allemand! S'il ne m'avait pas poussé lui-même, il serait encore vivant.

— Ainsi tu crois que je n'oserai pas?…

— No-on!

— Je n'oserai pas?

— Vous n'oserez pas me faire…

— Eh bien! Tiens! Saucisse! — Je tire, et le voilà qui s'affaisse sur sa chaise. Les autres poussent des cris.

Je remis mon pistolet dans ma poche, et en rentrant à la forteresse, je le jetai dans les orties près de la grande porte.

J'arrive à la caserne, je m'allonge sur ma couchette et je me dis: «— On

va me pincer tout de suite!» Une heure se passe, une autre encore — on ne m'arrête pas. Vers le soir, je fus pris d'un tel chagrin que je sortis; je voulais à tout prix voir Louisa. Je passai devant la maison de l'horloger. Il y avait là un tas de monde, la police… Je courus chez la vieille commère, je lui dis: «— Va appeler Louisa!» Je n'attendis qu'un instant, elle accourut aussitôt, se jeta à mon cou en pleurant. — «C'est ma faute, me dit-elle, j'ai écouté ma tante.» Elle me raconta que sa tante, tout de suite après cette scène, était rentrée à la maison; elle avait eu tellement peur qu'elle en était malade et n'avait pas soufflé mot. La vieille n'avait dénoncé personne, au contraire, elle avait même ordonné à sa nièce de se taire parce qu'elle avait peur: «Qu'ils fassent ce qu'ils veulent. — Personne ne nous a vus depuis», me dit Louisa. L'horloger avait renvoyé sa servante, car il la craignait comme le feu; elle lui aurait sauté aux yeux, si elle avait su qu'il voulait se marier. Il n'y avait aucun ouvrier à la maison, il les avait tous éloignés. Il avait préparé lui-même le café et la collation. Quant au parent, comme il s'était tu toute sa vie, il avait pris son chapeau sans ouvrir la bouche, et s'en était allé le premier. —«Pour sûr il se taira», ajouta Louisa. C'est ce qui arriva. Pendant deux semaines, personne ne m'arrêta, on ne me soupçonnait pas le moins du monde. Ne le croyez pas si vous voulez, Alexandre Pétrovitch, mais ces deux semaines ont été tout le bonheur de ma vie. Je voyais Louisa chaque jour. Et comme elle s'était attachée à moi! Elle me disait en pleurant: «Si l'on t'exile, j'irai avec toi, je quitterai tout pour te suivre.» Je pensais déjà à en finir avec ma vie, tant elle m'avait apitoyé. Mais au bout des deux semaines, on m'arrêta. Le vieux et la tante s'étaient entendus pour me dénoncer.

— Mais, interrompis-je, Baklouchine, attendez! — pour cela, on ne pouvait vous infliger que dix à douze ans de travaux, le maximum de la peine, et encore dans la section civile; pourtant, vous êtes dans la «section particulière». Comment cela se fait-il?

— C'est une autre affaire, dit Baklouchine. Quand on me conduisit devant le conseil de guerre, le capitaine rapporteur commença à m'insulter devant le tribunal, à me dire des gros mots. Je n'y tins pas, je lui criai: «Pourquoi m'injuries-tu? Ne vois-tu pas, canaille, que tu te regardes dans un miroir?» Cela m'a fait une nouvelle affaire, on m'a remis en jugement, et

pour les deux choses j'ai été condamné à quatre mille coups de verges et à la «section particulière». Quand on me fit sortir pour subir ma punition dans la rue verte, on emmena le capitaine: il avait été cassé de son grade et envoyé au Caucase en qualité de simple soldat. — Au revoir, Alexandre Pétrovitch. Ne manquez pas de venir voir notre représentation.

X – LA FÊTE DE NOËL.

Les fêtes approchaient enfin. La veille du grand jour, les forçats n'allèrent presque pas au travail. Ceux qui travaillaient dans les ateliers de couture et autres s'y rendirent comme à l'ordinaire, les derniers s'en furent à la démonte, mais ils revinrent presque immédiatement à la maison de force, un à un ou par bandes; après le dîner, personne ne travailla. Depuis le matin la majeure partie des forçats n'étaient occupés que de leurs propres affaires et non de celles de l'administration: les uns s'arrangeaient pour faire venir de l'eau-de-vie ou en commandaient encore, tandis que les autres demandaient la permission de voir leurs compères et leurs commères, ou rassemblaient les petites sommes qu'on leur devait pour du travail exécuté auparavant. Baklouchine et les forçats qui prenaient part au spectacle cherchaient à décider quelques-unes de leurs connaissances, presque tous brosseurs d'officiers, à leur confier les costumes qui leur étaient nécessaires.

Les uns allaient et venaient d'un air affairé, uniquement parce que d'autres étaient pressés et affairés; ils n'avaient aucun argent à recevoir, et pourtant ils paraissaient attendre un payement; en un mot, tout le monde était dans l'expectative d'un changement, de quelque événement extraordinaire. Vers le soir, les invalides qui faisaient les commissions des forçats apportèrent toutes sortes de victuailles: de la viande, des cochons de lait, des oies. Beaucoup de détenus, même les plus simples et les plus économes, qui toute l'année entassaient leurs kopeks, croyaient de leur devoir de faire de la dépense ce jour-là et de célébrer dignement le réveillon. Le lendemain était pour les forçats une vraie fête, à laquelle ils avaient droit, une fête reconnue par la loi. Les détenus ne pouvaient être envoyés au travail ce jour-là: il n'y avait que trois jours semblables dans toute l'année.

Enfin, qui sait combien de souvenirs devaient tourbillonner dans les âmes de ces réprouvés à l'approche d'une pareille solennité? Dès l'enfance, le petit peuple garde vivement la mémoire des grandes fêtes. Ils devaient se rappeler avec angoisse et tourment ces jours où l'on se repose des pénibles travaux au

sein de la famille. Le respect des forçats pour ce jour-là avait quelque chose d'imposant; les riboteurs étaient peu nombreux, presque tout le monde était sérieux et pour ainsi dire occupé, bien qu'ils n'eussent rien à faire pour la plupart. Même ceux qui se permettaient de faire bamboche conservaient un air grave… Le rire semblait interdit. Une sorte de susceptibilité intolérante régnait dans tout le bagne, et si quelqu'un contrevenait au repos général, même involontairement, on le remettait bien vite à sa place, en criant et en jurant; on se fâchait, comme s'il eût manqué de respect à la fête elle-même. Cette disposition des forçats était remarquable et même touchante. Outre la vénération innée qu'ils ont pour ce grand jour, ils pressentent qu'en observant cette fête, ils sont en communion avec le reste du monde, qu'ils ne sont plus tout à fait des réprouvés, perdus et rejetés par la société, puisqu'à la maison de force on célèbre cette réjouissance comme au dehors. Ils sentaient tout cela, je l'ai vu et compris moi-même.

Akim Akimytch avait aussi fait de grands préparatifs pour la fête: il n'avait pas de souvenirs de famille, étant né orphelin dans une maison étrangère, et entré au service dès l'âge de quinze ans; il n'avait jamais ressenti de grandes joies, ayant toujours vécu régulièrement, uniformément, dans la crainte d'enfreindre les devoirs qui lui étaient imposés. Il n'était pas non plus fort religieux, car son formalisme avait étouffé tous ses dons humains, toutes ses passions et ses penchants, bons ou mauvais. Il se préparait par conséquent à fêter Noël sans se trémousser ou s'émouvoir particulièrement; il n'était attristé par aucun souvenir chagrin et inutile; il faisait tout avec cette ponctualité qui était suffisante pour accomplir convenablement ses devoirs ou pour célébrer une cérémonie fondée une fois pour toutes. D'ailleurs, il n'aimait pas trop à réfléchir. L'importance du fait lui-même n'avait jamais effleuré sa cervelle, tandis qu'il exécutait les règles qu'on lui imposait avec une minutie religieuse. Si on lui avait ordonné le jour suivant de faire tout le contraire de ce qu'il avait fait la veille, il aurait obéi avec la même soumission et le même scrupule qu'il avait montré le jour avant. Une fois dans sa vie, une seule fois, il avait voulu agir de sa propre impulsion — et il avait été envoyé aux travaux forcés. Cette leçon n'avait pas été perdue pour lui. Quoiqu'il fût écrit qu'il ne devait jamais comprendre sa

faute, il avait pourtant gagné à son aventure une règle de morale salutaire, — ne jamais raisonner, dans n'importe quelle circonstance, parce que son esprit n'était jamais à la hauteur de l'affaire à juger. Aveuglément dévoué aux cérémonies, il regardait avec respect le cochon de lait qu'il avait farci de gruau et qu'il avait rôti lui-même (car il avait quelques connaissances culinaires), absolument comme si ce n'avait pas été un cochon de lait ordinaire, que l'on pouvait acheter et rôtir en tout temps, mais bien un animal particulier, né spécialement pour la fête de Noël. Peut-être était-il habitué, depuis sa tendre enfance, à voir ce jour-là sur la table un cochon de lait, et en concluait-il qu'un cochon de lait était indispensable pour célébrer dignement la fête; je suis certain que si, par malheur, il n'avait pas mangé de cette viande-là, il aurait eu un remords toute sa vie de n'avoir pas fait son devoir. Jusqu'au jour de Noël il portait sa vieille veste et son vieux pantalon, qui, malgré leur raccommodage minutieux, montraient depuis longtemps la corde. J'appris alors qu'il gardait soigneusement dans son coffre le nouveau costume qui lui avait été délivré quatre mois auparavant, et qu'il ne l'avait pas touché à la seule fin de l'étrenner le jour de Noël. C'est ce qu'il fit. La veille, il sortit de son coffre les vêtements neufs, les déplia, les examina, les nettoya, souffla dessus pour enlever la poussière, et tout étant parfaitement en ordre, il les essaya préalablement. Le costume lui seyait parfaitement; toutes les pièces étaient convenables, la veste se boutonnait jusqu'au cou, le collet droit et roide comme du carton maintenait le menton très-haut; la taille rappelait de loin la coupe militaire; aussi Akim Akimytch sourit-il de satisfaction, en se tournant et retournant non sans braverie devant son tout petit miroir, orné depuis longtemps par ses soins d'une bordure dorée. Seule, une agrafe de la veste semblait ne pas être à sa place; Akim Akimytch la remarqua et résolut de la changer de place; quand il eut fini, il essaya de nouveau la veste, elle était irréprochable. Il replia alors son costume comme auparavant et, l'esprit tranquille, le serra dans son coffre jusqu'au lendemain. Son crâne était suffisamment rasé, mais après un examen attentif, Akim Akimytch acquit la certitude qu'il n'était pas absolument lisse; ses cheveux avaient imperceptiblement repoussé; il se rendit immédiatement près du «major» pour être rasé comme il faut, à l'ordonnance. En réalité personne

n’aurait songé à le regarder le lendemain, mais il agissait par acquit de conscience, afin de remplir tous ses devoirs ce jour-là. Cette vénération pour le plus petit bouton, pour la moindre torsade d’épaulette, pour la moindre ganse s’était gravée dans son esprit comme un devoir impérieux, et dans son cœur, comme l’image de la plus parfaite beauté que peut et doit atteindre un homme comme il faut. En sa qualité d’«ancien» de la caserne, il veilla à ce qu’on apportât du foin et à ce qu’on l’étendit sur le plancher. La même chose se faisait dans les autres casernes. Je ne sais pas pourquoi l’on jetait toujours du foin sur le sol le jour de Noël[23]. Une fois qu’Akim Akimytch eut terminé son travail, il dit ses prières, s’étendit sur sa couchette et s’endormit du sommeil tranquille de l’enfance, afin de se réveiller le plus tôt possible le lendemain. Les autres forçats firent de même, du reste. Tous les détenus se couchèrent beaucoup plus tôt que de coutume. Les travaux ordinaires furent délaissés ce soir-là; quant à jouer aux cartes, personne n’aurait même osé en parler. Tout le monde attendait le matin suivant.

Il arriva enfin, ce matin! De fort bonne heure, avant même qu’il fît jour, on battit la diane, et le sous-officier qui entra pour compter les forçats leur souhaita une heureuse fête. On lui répondit, d’un ton affable et aimable, par un souhait semblable. Akim Akimytch et beaucoup d’autres qui avaient leurs oies et leurs cochons de lait, s’en furent précipitamment à la cuisine, après avoir dit leurs prières à la hâte, pour voir à quel endroit se trouvaient leurs victuailles, et comme on les rôtissait. Par les petites fenêtres de notre caserne, à moitié cachées par la neige et la glace, on voyait dans les ténèbres flamber le feu vif des deux cuisines, dont les six poêles étaient allumés. Dans la cour encore sombre, les forçats, la demi-pelisse jetée sur les épaules ou complètement vêtus, se pressaient du côté de la cuisine. Quelques-uns cependant, — en petit nombre, — avaient réussi à visiter les cabaretiers. C’étaient les plus impatients. Tout le monde se conduisait avec décence, paisiblement, beaucoup mieux qu’à l’ordinaire. On n’entendait ni les querelles, ni les injures habituelles. Chacun comprenait que c’était un grand jour, une grande fête. Des forçats allaient même dans les autres casernes souhaiter une heureuse fête à leurs connaissances. Ce jour-là, il semblait qu’une sorte d’amitié existât entre eux. Je remarquerai en passant que les

forçats n'ont presque jamais de liaisons à la maison de force, ni communes, ni particulières; ainsi il était très-rare qu'un forçat se liât avec un autre, comme dans le monde libre. Nous étions en général durs et secs dans nos rapports réciproques, à quelques rares exceptions près; c'était un ton adopté une fois pour toutes. Je sortis aussi de la caserne; il commençait à faire clair; les étoiles pâlissaient, une légère buée congelée s'élevait de terre, les spirales de fumée des cheminées montaient en tournoyant. Plusieurs détenus que je rencontrai me souhaitèrent avec affabilité une bonne fête. Je les remerciai en leur rendant leurs souhaits. De ceux-là, quelques-uns ne m'avaient jamais encore adressé la parole. Près de la cuisine, un forçat de la caserne militaire, la touloupe sur l'épaule, me rejoignit. Du milieu de la cour, il m'avait aperçu et me criait: «Alexandre Pétrovitch! Alexandre Pétrovitch!» Il se hâtait en courant du côté de la cuisine. Je m'arrêtai pour l'attendre. C'était un jeune gars au visage rond, aux yeux doux, peu communicatif avec tout le monde; il ne m'avait pas encore parlé depuis mon entrée à la maison de force, et n'avait fait jusqu'alors aucune attention à moi: je ne savais même pas comment il se nommait. Il accourut tout essoufflé, et resta planté devant moi à me regarder en souriant bêtement, mais d'un air heureux.

— Que voulez-vous? Lui demandai-je non sans étonnement. Il resta devant moi souriant, à me regarder de tous ses yeux, sans toutefois entamer la conversation.

— Mais, comment donc?… c'est fête…, marmotta-t-il. Il comprit lui-même qu'il n'avait rien à me dire de plus, et me quitta pour se rendre précipitamment à la cuisine.

Je ferai la remarque qu'après cela nous ne nous rencontrâmes presque jamais, et que nous ne nous adressâmes pas la parole jusqu'à ma sortie de prison.

Autour des poêles flambants de la cuisine les forçats affairés se démenaient et se bousculaient. Chacun surveillait son bien, les cuisiniers préparaient l'ordinaire du bagne, car le dîner devait avoir lieu un peu plus tôt que de coutume. Personne n'avait encore mangé, du reste, bien que tous en eussent envie, mais on observait les convenances devant les autres. On attendait le prêtre, le carême ne cessait qu'après son arrivée. Il ne faisait pas

encore jour que l'on entendit déjà le caporal crier de derrière la porte d'entrée de la prison: «Les cuisiniers!» Ces appels se répétèrent, Ininterrompus, pendant deux heures. On réclamait les cuisiniers pour recevoir les aumônes apportées de tous les coins de la ville en quantité énorme: miches de pain blanc, talmouses, échaudés, crêpes, et autres pâtisseries au beurre. Je crois qu'il n'y avait pas une marchande ou une bourgeoise de toute la ville qui n'eût envoyé quelque chose aux «malheureux». Parmi ces aumônes, il y en avait d'opulentes, comme des pains de fleur de farine en assez grand nombre; il y en avait aussi de très-pauvres, une miche de pain blanc de deux kopeks et deux changhi noirs à peine enduits de crème aigre: c'était le cadeau du pauvre au pauvre, pour lequel celui-là avait dépensé son dernier kopek. Tout était accepté avec une égale reconnaissance, sans distinction de valeur ou de donateurs. Les forçats qui recevaient les dons ôtaient leurs bonnets, remerciaient en saluant les donateurs, leur souhaitaient de bonnes fêtes et emportaient l'aumône à la cuisine. Quand on avait rassemblé de grands tas de pains, on appelait les anciens de chaque caserne, qui partageaient le tout par égales portions entre toutes les sections. Ce partage n'excitait ni querelles ni injures, il se faisait honnêtement, équitablement. Akim Akimytch, aidé d'un autre détenu, partageait entre les forçats de notre caserne le lot qui nous était échu, de sa main, et remettait à chacun de nous ce qui lui revenait. Chacun était content, pas une réclamation ne se faisait entendre, aucune envie ne se manifestait; personne n'aurait eu l'idée d'une tromperie. Quand Akim Akimytch eut fini ses affaires à la cuisine, il procéda religieusement à sa toilette et s'habilla d'un air solennel, en boutonnant tous les crochets de sa veste sans en excepter un: une fois vêtu de neuf, il se mit à prier, ce qui dura assez longtemps. Beaucoup de détenus remplissaient leurs devoirs religieux, mais c'étaient, pour la plupart, des gens âgés: les jeunes ne priaient presque pas: ils se signaient tout au plus en se levant, et encore cela n'arrivait que les jours de fête. Akim Akimytch s'approcha de moi, une fois sa prière finie, pour me faire les souhaits d'usage. Je l'invitai à prendre du thé, il me rendit ma politesse en m'offrant de son cochon de lait. Au bout de quelque temps Pétrof accourut pour m'adresser ses compliments. Je crois qu'il avait déjà bu, et, bien qu'il fût tout essoufflé, il ne me dit pas grand'chose; il resta debout

devant moi pendant quelques instants et s'en retourna à la cuisine. On se préparait en ce moment dans la caserne de la section militaire à recevoir le prêtre. Cette caserne n'était pas construite comme les autres; les lits de camp étaient disposés le long de la muraille, et non au milieu de la salle comme dans toutes les autres, si bien que c'était la seule dont le milieu ne fût pas obstrué. Elle avait été probablement construite de cette façon afin qu'en cas de nécessité on put réunir les forçats. On dressa une petite table au milieu de la salle; on y plaça une image devant laquelle on alluma une petite lampe-veilleuse. Le prêtre arriva enfin avec la croix et l'eau bénite. Il pria et chanta devant l'image, puis se tourna du côté des forçats qui, tous, les uns après les autres, vinrent baiser la croix. Le prêtre parcourut ensuite toutes les casernes, qu'il aspergea d'eau bénite; quand il arriva à la cuisine, il vanta le pain de la maison de force qui avait de la réputation en ville; les détenus manifestèrent aussitôt le désir de lui envoyer deux pains frais encore tout chauds, qu'un invalide fut chargé de lui porter immédiatement. Les forçats reconduisirent la croix avec le même respect qu'ils l'avaient accueillie; presque tout de suite après, le major et le commandant arrivèrent. On aimait le commandant, on le respectait même. Il fit le tour des casernes en compagnie du major, souhaita un joyeux Noël aux forçats, entra dans la cuisine et goûta la soupe aux choux aigres. Elle était fameuse ce jour-là: chaque détenu avait droit à près d'une livre de viande; en outre, on avait préparé du gruau de millet, et certes le beurre n'y avait pas été épargné. Le major reconduisit le commandant jusqu'à la porte et ordonna aux forçats de dîner. Ceux-ci s'efforçaient de ne pas se trouver sous ses yeux. On n'aimait pas son regard méchant, toujours inquisiteur derrière ses lunettes, errant de droite et de gauche, comme s'il cherchait un désordre à réprimer, un coupable à punir.

On dîna. Le cochon de lait d'Akim Akimytch était admirablement rôti. Je ne pus m'expliquer comment cinq minutes après la sortie du major il y eut une masse de détenus ivres tandis qu'en sa présence tout le monde était encore de sang-froid. Les figures rouges et rayonnantes étaient nombreuses; des balalaïki[24] firent bientôt leur apparition. Le petit Polonais suivait déjà en jouant du violon un riboteur qui l'avait engagé pour toute la journée et auquel il raclait des danses gaies. La conversation devint de plus en plus bruyante et

tapageuse. Le dîner se termina cependant sans grands désordres. Tout le monde était rassasié. Plusieurs vieillards, des forçats sérieux, s'en furent immédiatement se coucher, ce que fit aussi Akim Akimytch qui supposait probablement qu'on devait absolument dormir après dîner les jours de fête. Le vieux-croyant de Starodoub, après avoir quelque peu sommeillé, grimpa sur le poêle, ouvrit son livre; il pria la journée entière et même fort tard dans la soirée, sans un instant d'interruption. Le spectacle de cette «honte» lui était pénible, comme il le disait. Tous les Tcherkesses allèrent s'asseoir sur le seuil; ils regardaient avec curiosité, mais avec une nuance de dégoût, tout ce monde ivre. Je rencontrai Nourra: «Aman, Aman, me dit-il dans un élan d'honnête indignation et en hochant la tête, — ouh! Aman! Allah sera fâché!» Isaï Fomitch alluma d'un air arrogant et opiniâtre une bougie dans son coin et se mit au travail, pour bien montrer qu'à ses yeux ce n'était pas fête. Par-ci par-là des parties de cartes s'organisaient. Les forçats ne craignaient pas les invalides, on plaça pourtant des sentinelles pour le cas où le sous-officier arriverait à l'improviste, mais celui-ci s'efforçait de ne rien voir. L'officier de garde fit en tout trois rondes; les détenus ivres se cachaient vite, les jeux de cartes disparaissaient en un clin d'œil; je crois qu'au fond il était bien résolu à ne pas remarquer les désordres de peu d'importance. Être ivre n'était pas un méfait ce jour-là. Peu à peu tout le monde fut en gaieté. Des querelles commencèrent. Le plus grand nombre cependant était de sang-froid, en effet il y avait de quoi rire rien qu'à voir ceux qui étaient sortis. Ceux-là buvaient sans mesure. Gazine triomphait, il se promenait d'un air satisfait près de son lit de camp, sous lequel il avait caché son eau-de-vie, enfouie à l'avance sous la neige derrière les casernes, dans un endroit secret; il riait astucieusement en voyant les consommateurs arriver en foule. Il était de sang-froid et n'avait rien bu du tout, car il avait l'intention de bambocher le dernier jour des fêtes, quand il aurait préalablement vidé les poches des détenus. Des chansons retentissaient dans les casernes. La soûlerie devenait infernale, et les chansons touchaient aux larmes. Les détenus se promenaient par bandes en pinçant d'un air crâne les cordes de leur balalaïka, la touloupe jetée négligemment sur l'épaule. Un chœur de huit à dix hommes s'était même formé dans la division particulière. Ils chantaient d'une façon

supérieure avec accompagnement de guitares et de balalaïki. Les chansons vraiment populaires étaient rares. Je ne me souviens que d'une seule, admirablement dite:

Hier, moi jeunesse
J'ai été au festin…

C'est au bagne que j'entendis une variante à moi inconnue auparavant. À la fin du chant étaient ajoutés quelques vers:

Chez moi jeunesse,
Tout est arrangé.
J'ai lavé les cuillers,
J'ai versé la soupe aux choux,
J'ai gratté les poteaux de porte,
J'ai cuit des pâtés.

Ce que l'on chantait surtout, c'étaient les chansons dites «de forçats». L'une d'elles, «Il arrivait…», tout humoristique, raconte comment un homme s'amusait et vivait en seigneur, et comme il avait été envoyé à la maison de force. Il épiçait son «bla-manger de Chinpagne», tandis que maintenant

On me donne des choux à l'eau

Que je dévore à me fendre les oreilles.
La chanson suivante, trop connue, était aussi à la mode:

Auparavant je vivais,
Gamin encore, je m'amusais
Et j'avais mon capital…
Mon capital, gamin encore, je l'ai perdu
Et j'en suis venu à vivre dans la captivité…

et cætera. Seulement on ne disait pas capital chez nous, mais copital, que l'on faisait dériver du verbe copit (amasser). Il y en avait aussi de mélancoliques.

L’une d’elles, assez connue, je crois, était une vraie chanson de forçats:

La lumière céleste resplendit,
Le tambour bat la diane,
L’ancien ouvre la porte,
Le greffier vient nous appeler.
On ne nous voit pas derrière les murailles
Ni comme nous vivons ici.
Dieu, le Créateur céleste, est avec nous,
Nous ne périrons pas ici… etc.

Une autre chanson encore plus mélancolique, mais dont la mélodie était superbe, se chantait sur des paroles fades et assez incorrectes. Je me rappelle quelques vers:

Mon regard ne verra plus le pays
Où je suis né;
À souffrir des tourments immérités
Je suis condamné toute ma vie.
Le hibou pleurera sur le toit
Et fera retentir la forêt.
J’ai le cœur navré de tristesse,
Je ne serai pas là-bas.

On la chante souvent, mais non pas en chœur, toujours en solo. Ainsi, quand les travaux sont finis, un détenu sort de la caserne, s’assied sur le perron; il réfléchit, son menton appuyé sur sa main, et chante en traînant sur un fausset élevé. On l’écoute, et quelque chose se brise dans le cœur. Nous avions de belles voix parmi les forçats.

Cependant le crépuscule tombait. L’ennui, le chagrin et l’abattement reparaissaient à travers l’ivresse et la débauche. Le détenu qui, une heure avant, se tenait les côtes de rire, sanglotait maintenant dans un coin, soûl outre mesure. D’autres en étaient déjà venus aux mains plusieurs fois ou rôdaient en chancelant dans les casernes, tout pâles, cherchant une querelle.

Ceux qui avaient l'ivresse triste cherchaient leurs amis pour se soulager et pleurer leur douleur d'ivrogne. Tout ce pauvre monde voulait s'égayer, passer joyeusement la grande fête, — mais, juste ciel! Comme ce jour fut pénible pour tous! Ils avaient passé cette journée dans l'espérance d'une félicité vague qui ne se réalisait pas. Pétrof accourut deux fois vers moi: comme il n'avait que peu bu, il était de sang-froid, mais jusqu'au dernier moment, il attendit quelque chose, qui devait arriver pour sûr, quelque chose d'extraordinaire, de gai et d'amusant. Bien qu'il n'en dit rien, on le devinait à son regard. Il courait de caserne en caserne sans fatigue… Rien n'arriva, rien à part la soûlerie générale, les injures idiotes des ivrognes et un étourdissement commun de ces têtes enflammées. Sirotkine errait aussi, paré d'une chemise rouge toute neuve, allant de caserne en caserne, joli garçon, comme toujours, fort propret; lui aussi, doucement, naïvement, il attendait quelque chose. Peu à peu le spectacle devint insupportable, répugnant, à donner des nausées; il y avait pourtant des choses visibles, mais j'étais tout triste sans motif. J'éprouvais une pitié profonde pour tous ces hommes, et je me sentais comme étranglé, étouffé au milieu d'eux. Ici deux forçats se disputent pour savoir lequel régalera l'autre. Ils discutent depuis longtemps; ils ont failli en venir aux mains. L'un d'eux surtout a de vieille date une dent contre l'autre: il se plaint en bégayant, et veut prouver à son camarade que celui-ci a agi injustement quand il a vendu l'année dernière une pelisse et caché l'argent. Et puis, il y avait encore quelque chose… Le plaignant est un grand gaillard, bien musclé, tranquille, pas bête, mais qui, lorsqu'il est ivre, veut se faire des amis et épancher sa douleur dans leur sein. Il injurie son adversaire en énonçant ses griefs, dans l'intention de se réconcilier plus tard avec lui. L'autre, un gros homme trapu, solide, au visage rond, rusé comme un renard, avait peut-être bu plus que son camarade, mais ne paraissait que légèrement ivre. Ce forçat a du caractère et passe pour être riche; il est probable qu'il n'a aucun intérêt à irriter son camarade, aussi le conduit-il vers un cabaretier; l'ami expansif assure que ce camarade lui doit de l'argent et qu'il est tenu de l'inviter à boire «s'il est seulement ce qu'on appelle un honnête homme».

Le cabaretier, non sans quelque respect pour le consommateur et avec une

nuance de mépris pour l'ami expansif, car celui-ci boit au compte d'autrui et se fait régaler, prend une tasse et la remplit d'eau-de-vie.

— Non, Stepka (Étiennet), c'est toi qui dois payer, parce que tu me dois de l'argent.

— Eh! Je ne veux pas me fatiguer la langue à te parler, répond Stepka.

— Non, Stepka, tu mens, assure le premier, en prenant la tasse que le cabaretier lui tend — tu me dois de l'argent; il faut que tu n'aies pas de conscience; tiens, tes yeux mêmes ne sont pas à toi, tu les as empruntés comme tu empruntes tout. Canaille, va! Stepka! En un mot, tu es une canaille!

— Qu'as-tu à pleurnicher? Regarde, tu répands ton eau-de-vie! Puisqu'on te régale, bois! Crie le cabaretier à l'ami expansif — je n'ai pas le temps d'attendre jusqu'à demain.

— Je boirai, n'aie pas peur, qu'as-tu à crier? Mes meilleurs souhaits à l'occasion de la fête, Stépane Doroféitch! Dit celui-ci poliment en s'inclinant, sa tasse à la main, du côté de Stepka, qu'une minute auparavant il avait traité de canaille. «Porte-toi bien et vis cent ans, sans compter ce que tu as déjà vécu!» Il boit, grogne un soupir de satisfaction et s'essuie. — En ai-je bu auparavant, de l'eau-de-vie! Dit-il avec un sérieux plein de gravité, en parlant à tout le monde sans s'adresser à personne en particulier — mais voilà, mon temps finit. Remercie-moi, Stépane Doroféitch!

— Il n'y a pas de quoi.

— Ah! Tu ne veux pas me remercier, alors je raconterai à tout le monde ce que tu m'as fait; outre que tu es une grande canaille, je te dirai…

— Eh bien, voilà ce que je te dirai, vilain museau d'ivrogne? Interrompt Stepka qui perd enfin patience. Écoute et fais bien attention, partageons le monde en deux, prends-en une moitié et moi l'autre, et laisse-moi tranquille.

— Ainsi tu ne me rendras pas mon argent.

— Quel argent veux-tu encore, soûlard?

— Quand tu… me le rendras dans l'autre monde, eh bien, je ne le prendrai pas. Notre argent, c'est la sueur de notre front, c'est le calus que nous avons aux mains. Tu t'en repentiras dans l'autre monde, tu rôtiras pour ces cinq kopeks.

— Va-t'en au diable!

— Qu'as-tu à me talonner? Je ne suis pas un cheval.

— File! Allons, file!

— Canaille!

— Forçat!

Et voilà les injures qui pleuvent, plus fort encore qu'avant la régalade.

Deux amis sont assis séparément sur deux lits de camp, l'un est de grande taille, vigoureux, charnu, un vrai boucher: son visage est rouge. Il pleure presque, car il est très-ému. L'autre, vaniteux, fluet, mince, avec un grand nez qui a toujours l'air d'être enrhumé et de petits yeux bleus fixés en terre. C'est un homme fin et bien élevé, il a été autrefois secrétaire et traite son ami avec un peu de dédain, ce qui déplaît à son camarade. Ils avaient bu ensemble toute la journée.

— Il a pris une liberté avec moi! Crie le plus gros, en secouant fortement de sa main gauche la tête de son camarade. «Prendre une liberté» signifie frapper. Ce forçat, ancien sous-officier, envie secrètement la maigreur de son voisin; aussi luttent-ils de recherche et d'élégance dans leurs conversations.

— Je te dis que tu as tort… dit d'un ton dogmatique le secrétaire, les yeux opiniâtrement fixés en terre d'un air grave, et sans regarder son interlocuteur.

— Il m'a frappé, entends-tu! Continue l'autre en tiraillant encore plus fort son cher ami. — Tu es le seul homme qui me reste ici-bas, entends-tu! Aussi je te le dis: il a pris une liberté.

— Et je te répéterai qu'une disculpation aussi piètre ne peut que te faire honte, mon cher ami! Réplique le secrétaire d'une voix grêle et polie — avoue plutôt, cher ami, que toute cette soûlerie provient de ta propre inconstance.

L'ami corpulent trébuche en reculant, regarde bêtement de ses yeux ivres le secrétaire satisfait, et tout à coup il assène de toutes ses forces son énorme poing sur la figure maigrelette de celui-ci. Ainsi se termine l'amitié de cette journée. Le cher ami disparaît sous les lits de camp, éperdu…

Une de mes connaissances entre dans notre caserne, c'est un forçat de la section particulière, extrêmement débonnaire et gai, un garçon qui est loin d'être bête, très-simple et railleur sans méchante intention: c'est précisément

celui qui, lors de mon arrivée à la maison de force, cherchait un paysan riche, déclarait qu'il avait de l'amour-propre et avait fini par boire mon thé. Il avait quarante ans, une lèvre énorme, un gros nez charnu et bourgeonné. Il tenait une balalaïka, dont il pinçait négligemment les cordes; un tout petit forçat à grosse tête, que je connaissais très-peu, auquel du reste personne ne faisait attention, le suivait comme son ombre. Ce dernier était étrange, défiant, éternellement taciturne et sérieux; il travaillait dans l'atelier de couture et s'efforçait de vivre solitaire, sans se lier avec personne, Maintenant qu'il était ivre, il s'était attaché à Varlamof comme son ombre, et le suivait, excessivement ému, en gesticulant, en frappant du poing la muraille et les lits de camp: il pleurait presque. Varlamof ne le remarquait pas plus que s'il n'eût pas existé. Le plus curieux, c'est que ces deux hommes ne se ressemblaient nullement; ni leurs occupations, ni leurs caractères n'étaient communs. Ils appartenaient à des sections différentes et demeuraient dans des casernes séparées. On appelait ce petit forçat: Boulkine.

Varlamof sourit en me voyant assis à ma place près du poêle. Il s'arrêta à quelques pas de moi, réfléchit un instant, tituba et vint de mon côté à pas inégaux, en se déhanchant crânement; il effleura les cordes de son instrument et fredonna en frappant légèrement le sol de sa botte sur un ton de récitatif:

Ma chérie
À la figura pleine et blanche
Chante comme une mésange;
Dans sa robe de satin
À la brillante garniture
Elle est très-belle.

Cette chanson mit Boulkine hors de lui, car il agita ses bras, et cria en s'adressant à tout le monde:

— Il ment, frères, il ment comme un arracheur de dents. Il n'y a pas une ombre de vérité dans tout ce qu'il dit.

— Mes respects au vieillard Alexandre Pétrovitch! Fit Varlamof en me regardant avec un rire fripon; je crois même qu'il voulait m'embrasser. Il

était gris. Quant à l'expression «Mes respects au vieillard un tel», elle est employée par le menu peuple de toute la Sibérie, même en s'adressant à un homme de vingt ans. Le mot de «vieillard» marque du respect, de la vénération ou de la flatterie, et s'applique à quelqu'un d'honorable, de digne.

— Eh bien, Varlamof, comment vous portez-vous?

— Couci-couça! Tout à la douce. Qui est vraiment heureux de la fête, est ivre depuis le grand matin. Excusez-moi! Varlamof parlait en traînant.

— Il ment, il ment de nouveau! Fit Boulkine en frappant les lits de camp dans une sorte de désespoir. On aurait juré que Varlamof avait donné sa parole d'honneur de ne pas faire attention à celui-ci, c'était précisément ce qu'il y avait de plus comique, car Boulkine ne quittait pas Varlamof d'une semelle depuis le matin, sans aucun motif, simplement parce que celui-ci «mentait» à ce qu'il lui semblait. Il le suivait comme son ombre, lui cherchait chicane pour chaque mot, se tordait les mains, battait des poings contre la muraille et sur les lits de planche, à en saigner, et souffrait, souffrait visiblement de la conviction qu'il avait que Varlamof «mentait comme un arracheur de dents». S'il avait eu des cheveux sur la tête, il se les serait certainement arrachés dans sa douleur, dans sa mortification profonde. On aurait pu croire qu'il avait pris l'engagement de répondre des actions de Varlamof, et que tous les défauts de celui-ci bourrelaient sa conscience. L'amusant était que le forçat continuait à ne pas remarquer la comédie de Boulkine.

— Il ment! Il ment! Il ment! Rien de vraisemblable!… criait Boulkine.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire? Répondirent les forçats en riant.

— Je vous dirai, Alexandre Pétrovitch, que j'étais très-joli garçon quand j'étais jeune et que les filles m'aimaient beaucoup, beaucoup… fit brusquement Varlamof de but en blanc.

— Il ment! Le voilà qui ment encore! L'interrompit Boulkine en poussant un gémissement. Les forçats éclatèrent de rire.

— Et moi, je faisais le beau devant elles; j'avais une chemise rouge, des pantalons larges, en peluche, je me couchais quand je voulais, comme le comte de la Bouteille; en un mot, je faisais tout ce que je pouvais seulement désirer.

— Il ment! Déclare résolument Boulkine.

— J'avais alors hérité de mon père une maison de pierre, à deux étages. Eh bien, en deux ans, j'ai mis bas les deux étages, il m'est resté tout juste une porte cochère sans colonnes ni montants. Que voulez-vous? L'argent, c'est comme les pigeons, il arrive et puis il s'envole.

— Il ment! Déclare Boulkine plus résolument encore…

— Alors, quand je suis arrivé, au bout de quelques jours, j'ai envoyé une pleurrade (lettre) à ma parenté pour qu'ils m'expédient de l'argent. Parce qu'on disait que j'avais agi contre la volonté de mes parents, j'étais irrespectueux. Voilà tantôt sept ans que je l'ai envoyée, ma lettre!

— Et pas de réponse? Demandai-je en souriant.

— Eh non! Fit-il en riant lui aussi et en approchant toujours plus son nez de mon visage. — J'ai ici une amoureuse, Alexandre Pétrovitch!…

— Vous? Une amoureuse?

— Onuphrief disait, il n'y a pas longtemps: La mienne est grêlée, laide tant que tu voudras, mais elle a beaucoup de robes; tandis que la tienne est jolie, mais c'est une mendiante, elle porte la besace.

— Est-ce vrai?

— Parbleu! Elle est mendiante! Dit-il. Il pouffait de rire sans bruit, tout le monde rit aussi. Chacun savait, en effet, qu'il était lié avec une mendiante à laquelle il donnait en tout dix kopeks chaque six mois,

— Eh bien! Que me voulez-vous? Lui demandai-je, car je désirais m'en débarrasser,

Il se tut, me regarda en faisant la bouche en cœur, et me dit tendrement:

— Ne m'octroierez-vous pas pour cette cause de quoi boire un demi-litre? Je n'ai bu que du thé aujourd'hui de toute la journée, ajouta-t-il d'un ton gracieux, en prenant l'argent que je lui donnai, et voyez-vous, ce thé me tracasse tellement que j'en deviendrai asthmatique; j'ai le ventre qui me grouille… comme une bouteille d'eau!

Comme il prenait l'argent que je lui tendis, le désespoir moral de Boulkine ne connut plus de limites; il gesticulait comme un possédé.

— Braves gens! Cria-t-il à toute la caserne ahurie, le voyez-vous? Il ment! Tout ce qu'il dit, tout, tout est mensonge.

— Qu'est-ce que ça peut te faire? Lui crièrent les forçats qui s'étonnaient de son emportement, tu es absurde!

— Je ne lui permettrai pas de mentir, continua Boulkine en roulant ses yeux et en frappant du poing de toutes ses forces sur les planches, je ne veux pas qu'il mente!

Tout le monde rit. Varlamof me salue après avoir pris l'argent, et se hâte, en faisant des grimaces, d'aller chez le cabaretier. Il remarqua seulement alors Boulkine.

— Allons! Lui dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la caserne, comme si ce dernier lui était indispensable pour l'exécution d'un projet.

— Pommeau! Ajouta-t-il avec mépris en faisant passer Boulkine devant lui; il recommença à tourmenter les cordes de sa balalaïka.

À quoi bon décrire cet étourdissement! Ce jour suffocant s'achève enfin. Les forçats s'endorment lourdement sur leurs lits de camp. Ils parlent et délirent pendant leur sommeil encore plus que les autres nuits. Par-ci par-là on joue encore aux cartes. La fête, si impatiemment et si longuement attendue, est écoulée. Et demain, de nouveau le labeur quotidien, de nouveau aux travaux forcés…

XI – LA REPRÉSENTATION.

Le soir du troisième jour des fêtes eut lieu la première représentation de notre théâtre. Les tracas n'avaient pas manqué pour l'organiser, mais les acteurs en avaient pris sur eux tout le souci, aussi les autres forçats ne savaient-ils pas où en était le futur spectacle, ni ce qui se faisait. Nous ne savions pas même au juste ce que l'on représenterait. — Les acteurs, pendant ces trois jours, en allant au travail, s'ingéniaient à rassembler le plus de costumes possible. Chaque fois que je rencontrais Baklouchine, il faisait craquer ses doigts de satisfaction, mais ne me communiquait rien. Je crois que le major était de bonne humeur. Nous ignorions du reste entièrement s'il avait eu veut du spectacle, s'il l'avait autorisé ou s'il avait résolu de se taire et de fermer les yeux sur les fantaisies des forçats, après s'être assuré que tout se passerait le plus convenablement possible. Je crois qu'il avait entendu parler de la représentation, mais qu'il ne voulait pas s'en mêler, parce qu'il comprenait que tout irait peut-être de travers, s'il l'interdisait; les soldats feraient les mutins ou s'enivreraient, il valait donc bien mieux qu'ils s'occupassent de quelque chose. Je prête ce raisonnement au major, uniquement parce que c'est le plus naturel. On peut même dire que si les forçats n'avaient pas eu de théâtre pendant les fêtes ou quelque chose dans cegenre, il aurait fallu que l'administration organisât une distraction quelconque. Mais comme notre major se distinguait par des idées directement opposées à celles du reste du genre humain, on conçoit que je prends sur moi une grande responsabilité en affirmant qu'il avait eu connaissance de notre projet et qu'il l'autorisait. Un homme comme lui devait toujours écraser, étouffer quelqu'un, enlever quelque chose, priver d'un droit, en un mot mettre partout de l'ordre. Sous ce rapport il était connu de toute la ville. Il lui était parfaitement égal que ces vexations causassent des rébellions. Pour ces délits on avait des punitions (il y a des gens qui raisonnent comme notre major); avec ces coquins de forçats on ne devait employer qu'une sévérité impitoyable et s'en tenir à l'application absolue de la loi — et voilà tout. Ces incapables exécuteurs de

la loi ne comprennent nullement qu'appliquer la loi sans en comprendre l'esprit, mène tout droit aux désordres. — «La loi le dit, que voulez-vous de plus?» Ils s'étonnent même sincèrement qu'on exige d'eux, outre l'exécution de la loi, du bon sens et une tête saine. La dernière condition surtout leur parait superflue, elle est pour eux d'un luxe révoltant, cela leur semble une vexation, de l'intolérance.

Quoi qu'il en soit, le sergent-major ne s'opposa pas à l'organisation du spectacle, et c'est tout ce qu'il fallait aux forçats. Je puis dire en toute vérité que si pendant toutes les fêtes il ne se produisit aucun désordre grave dans la maison, ni querelles sanglantes, ni vol, il faut l'attribuer à l'autorisation qu'avaient reçue les forçats d'organiser leur représentation. J'ai vu de mes yeux comment ils faisaient disparaître ceux de leurs camarades qui avaient trop bu, comme ils empêchaient les rixes, sous prétexte qu'on défendrait le théâtre. Le sous-officier demanda aux détenus leur parole d'honneur qu'ils se conduiraient bien et que tout se passerait tranquillement. Ceux-ci y consentirent avec joie et tinrent religieusement leur promesse: cela les flattait fort qu'on crût en leur parole d'honneur. Ajoutons que cette représentation ne coûtait rien, absolument rien à l'administration; elle n'avait pas de dépenses à faire. Les places n'avaient pas été marquées à l'avance, car le théâtre se montait et se démontait en moins d'un quart d'heure. Le spectacle devait durer une heure et demie et dans le cas où l'ordre de cesser la représentation serait arrivé à l'improviste, les décorations auraient disparu en un clin d'œil. Les costumes étaient cachés dans les coffres des forçats. Avant tout je dirai comment notre théâtre était construit, quels étaient les costumes, et je parlerai de l'affiche, c'est à dire des pièces que l'on se proposait de jouer.

À vrai dire, il n'y avait pas d'affiche écrite, on n'en fit que pour la seconde et la troisième représentation. Baklouchine la composa pour MM.Les officiers et autres nobles visiteurs qui daignaient honorer le spectacle de leur présence, à savoir: l'officier de garde qui vint une fois, puis l'officier de service préposé aux gardes, enfin un officier du génie; c'est en l'honneur deces nobles visiteurs que l'affiche fut écrite.

On supposait que la renommée de notre théâtre s'étendrait au loin dans la forteresse et même en ville, d'autant plus qu'il n'y avait aucun théâtre à N…;

des représentations d'amateurs et rien de plus. Les forçats se réjouissaient du moindre succès, comme de vrais enfants, ils se vantaient. «Qui sait — se disait-on — il se peut que les chefs apprennent cela, et qu'ils viennent voir; c'est alors qu'ils sauraient ce que valent les forçats, car ce n'est pas une représentation donnée par les soldats, avec des bateaux flottants, des ours et des boucs, mais bien des acteurs, de vrais acteurs qui jouent des comédies faites pour les seigneurs; dans toute la ville, il n'y a pas un théâtre pareil! Le général Abrocimof a eu une représentation chez lui, à ce qu'on dit, il y en aura encore une, eh bien! Qu'ils nous dament le pion avec leur costume, c'est possible! Quant à la conversation, c'est une chose à voir! Le gouverneur lui-même peut en entendre parler — et qui sait? Il viendra peut-être. Ils n'ont pas de théâtre, en ville!…»

En un mot, la fantaisie des forçats, surtout après le premier succès, alla presque jusqu'à s'imaginer qu'on leur distribuerait des récompenses ou qu'on diminuerait le chiffre des travaux forcés, l'instant d'après ils étaient les premiers à rire de bon cœur de leurs imaginations. En un mot, c'étaient des enfants, de vrais enfants, bien qu'ils eussent quarante ans. Je connaissais en gros le sujet de la représentation que l'on se proposait de donner, bien qu'il n'y eût pas d'affiche. Le titre de la première pièce était: Philatka et Mirachka rivaux. Baklouchine se vantait devant moi, une semaine au moins à l'avance, que le rôle de Philatka qu'il s'était adjugé serait joué de telle façon qu'on n'avait rien vu de pareil, même sur les scènes pétersbourgeoiscs. Il se promenait dans les casernes gonflé d'importance, effronté, l'air bonhomme malgré tout; s'il lui arrivait de dire quelques bouts de son rôle «à la théâtrale», tout le monde éclatait de rire, que le fragment fut amusant ou non, on riait parce qu'il s'était oublié. Il faut avouer que les forçats savaient se contenir et garder leur dignité; pour s'enthousiasmer des tirades de Baklouchine, il n'y avait que les plus jeunes… gens sans fausse honte, ou bien les plus importants, ceux dont l'autorité était si solidement établie qu'ils n'avaient pas peur d'exprimer nettement leurs sensations, quelles qu'elles fussent. Les autres écoutaient silencieux les bruits et les discussions, sans blâmer ni contredire, mais ils s'efforçaient de leur mieux de se comporter avec indifférence et dédain envers le théâtre. Ce ne fut qu'au dernier moment,

le jour même de la représentation, que tout le monde s'intéressa à ce qu'on verrait, à ce que feraient nos camarades. On se demandait ce que pensait le major. Le spectacle réussirait-il comme celui d'il y a deux ans? Etc., etc. Baklouchine m'assura que tous les acteurs étaient «parfaitement à leur place», et qu'il y aurait même un rideau. Le rôle de Philatka serait rempli par Sirotkine. — Vous verrez comme il est bien en habit de femme, disait-il eu clignant de l'œil et en faisant claquer sa langue contre son palais. La propriétaire bienfaisante devait avoir une robe avec des falbalas et des volants, une ombrelle, tandis que le propriétaire portait un costume d'officier avec des aiguillettes et une canne à la main. La pièce dramatique qui devait être jouée en second lieu portait le titre de Kedril le glouton. Ce titre m'intrigua fort, mais j'eus beau faire des questions, je ne pus rien apprendre à l'avance. Je sus seulement que cette pièce n'était pas imprimée; c'était une copie manuscrite, que l'on tenait d'un sous-officier en retraite du faubourg, lequel avait pour sûr participé autrefois à sa représentation sur une scène militaire quelconque. Nous avons en effet, dans les villes et les gouvernements éloignés, nombre de pièces de ce genre qui, je crois, sont parfaitement ignorées et n'ont jamais été imprimées, mais qui ont apparu d'elles-mêmes au temps voulu pour défrayer le théâtre populaire dans certaines zones de la Russie.

J'ai dit «théâtre populaire»: il serait très-bon que nos investigateurs de la littérature populaire s'occupassent de faire de soigneuses recherches sur ce théâtre, qui existe, et qui peut-être n'est pas si insignifiant qu'on le pense. Je ne puis croire que tout ce que j'ai vu dans notre maison de force fût l'œuvre de nos forçats. Il faut pour cela des traditions antérieures, des procédés établis et des notions transmises de génération en génération. Il faut les chercher parmi les soldats, les ouvriers de fabrique, dans les villes industrielles et même chez les bourgeois de certaines pauvres petites villes ignorées. Ces traditions se sont conservées dans certains villages et dans des chefs-lieux de gouvernement, chez la valetaille de quelques grandes propriétés foncières. Je crois même que les copies de beaucoup de vieilles pièces se sont multipliées, précisément grâce à cette valetaille de hobereaux. Les anciens propriétaires et les seigneurs moscovites avaient leurs propres théâtres sur lesquels jouaient

leurs serfs. C'est de là que provient notre théâtre populaire, dont les marques d'origine sont indiscutables. Quant à Kedril le glouton, malgré ma vive curiosité, je ne pus rien en savoir, si ce n'est que les démons apparaissaient sur la scène et emportaient Kedril en enfer. Mais que signifiait ce nom de Kedril? Pourquoi s'appelait-il Kedril, et non Cyrille? L'action était-elle russe ou étrangère? Je ne pus pas tirer au clair cette question. On annonçait que la représentation se terminerait par une «pantomime en musique». Tout cela promettait d'être fort curieux. Les acteurs étaient au nombre de quinze, tous gens vifs et décodés. Ils se donnaient beaucoup de mouvement, multipliaient les répétitions, qui avaient lieu quelquefois derrière les casernes, se cachaient, prenaient des airs mystérieux. En un mot, ou voulait nous surprendre par quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu.

Les jours de travail, on fermait les casernes de très-bonne heure, à la nuit tombante, mais on faisait une exception pour les fêtes de Noël; alors on ne mettait les cadenas aux portes qu'à la retraite du soir (neuf heures). Cette faveur avait été accordée spécialement en vue du spectacle. Pendant tout le temps des fêtes, chaque soir, on envoyait une députation prier très-humblement l'officier de garde de «permettre la représentation et ne pas fermer encore la maison de force», en ajoutant qu'il y avait eu représentation la veille, et que pourtant il ne s'était produit aucun désordre. L'officier de garde faisait le raisonnement suivant: Il n'y avait eu aucun désordre, aucune infraction à la discipline le jour du spectacle, et du moment qu'ils donnaient leur parole que la soirée d'aujourd'hui se passerait de la même manière, c'est qu'ils feraient leur police eux-mêmes; ce serait la plus rigoureuse de toutes. En outre, il savait bien que s'il s'était avisé de défendra la représentation, ces gaillards (qui peut savoir, des forçats!) auraient pu faire encore des sottises, qui mettraient dans l'embarras les officiers de garde. Enfin une dernière raison l'engageait à donner son consentement: monter la garde est horriblement ennuyeux; en autorisant la comédie, il avait sous la main un spectacle donné non plus par des soldats, mais par des forçats, gens curieux; ce serait à coup sur intéressant, et il avait tout droit d'y assister.

Dans le cas où l'officier de service arriverait et demanderait l'officier de garde, on lui répondrait que ce dernier était allé compter les forçats et fermer

les casernes; réponse exacte et justification aisée. Voilà pourquoi nos surveillants autorisèrent le spectacle pendant toute la durée des fêtes; les casernes ne se fermèrent chaque soir qu'à la retraite. Les forçats savaient d'avance que la garde ne s'opposerait pas à leur projet; ils étaient tranquilles de ce côté là.

Vers six heures Pétrof vint me chercher, et nous nous rendîmes ensemble dans la salle de spectacle. Presque tous les détenus de notre caserne y étaient, à l'exception du vieux-croyant de Tchernigof et des Polonais. Ceux-ci ne se décidèrent à assister au spectacle que le jour de la dernière représentation, le 4 janvier, et encore quand on les eut convaincus que tout était convenable, gai et tranquille. Le dédain des Polonais irritait nos forçats, aussi furent-ils reçus très-poliment le 4 janvier; on les fit asseoir aux meilleures places. Quant aux Tcherkesses et à Isaï Fomitch, la comédie était pour eux une véritable réjouissance. Isaï Fomitch donna chaque fois trois kopeks: le dernier jour, il posa dix kopeks sur l'assiette; la félicité se peignait sur son visage. Les acteurs avaient décidé que chaque spectateur donnerait ce qu'il voudrait. La recette devait servir à couvrir les dépenses et «donner du montant» aux acteurs. Pétrof m'assura qu'on me laisserait occuper une des premières places, si plein que fût le théâtre, d'abord parce qu'étant plus riche que les autres, il y avait des chances pour que je donnasse plus, et puis, parce que je m'y connaissais mieux, que personne. Sa prévision se réalisa. Je décrirai préalablement la salle et la construction du théâtre.

La caserne de la section militaire qui devait servir de salle de spectacle avait quinze pas de long. De la cour, on entrait par un perron dans une antichambre, et de là, dans la caserne elle-même. Cette longue caserne était de construction particulière, comme je l'ai dit plus haut: les lits de camp, rangés contre la muraille, laissaient un espace vide au milieu de la chambre. La première moitié de la caserne était destinée aux spectateurs, tandis que la seconde, qui communiquait avec un autre bâtiment, formait la scène. Ce qui m'étonna dès mon entrée, ce fut le rideau, qui coupait la caserne en deux sur une longueur de dix pas. C'était une merveille dont on pouvait s'étonner à juste titre; il était peint avec des couleurs à l'huile, et représentait des arbres, des tonnelles, des étangs, des étoiles. Il se composait de toiles neuves et

vieilles données par les forçats: chemises, bandelettes qui tiennent lieu de bas à nos paysans, tout cela cousu tant bien que mal et formant un immense drap; où la toile avait manqué, on l'avait remplacée par du papier, mendié feuille à feuille dans les diverses chancelleries et secrétaireries. Nos peintres (au nombre desquels se trouvait notre Brulof[25]) l'avaient décoré tout entier, aussi l'effet était-il remarquable. Ce luxueux appareil réjouissait les forçats, même les plus mornes et les plus exigeants; du reste ceux-ci, une fois le spectacle commencé, se montrèrent tous de vrais enfants, ni plus ni moins que les impatients et les enthousiastes. Tous étaient contents, avec un sentiment de vanité. L'éclairage consistait en quelques chandelles coupées en petits bouts. On avait apporté de la cuisine deux bancs, placés devant le rideau, ainsi que trois on quatre chaises empruntées à la chambre des sous-officiers. Elles avaient été mises là pour le cas où les officiers supérieurs assisteraient au spectacle. Quant aux bancs, ils étaient destinés aux sous-officiers, aux secrétaires du génie, aux directeurs des travaux, à tous les chefs immédiats des forçats qui n'avaient pas le grade d'officiers, et qui viendraient peut-être jeter un coup d'œil sur le théâtre. En effet, les visiteurs ne manquèrent pas; suivant les jours, ils vinrent en plus ou moins grand nombre, mais pour la dernière représentation, il ne restait pas une seule place inoccupée sur les bancs. Derrière se pressaient les forçats, debout et tête nue, par respect pour les visiteurs, en veste ou en pelisse courte, malgré la chaleur suffocante de la salle. Comme on pouvait s'y attendre, le local était trop exigu pour tous les détenus; entassés les uns sur les autres, surtout dans les derniers rangs, ils avaient encore occupé les lits de camp, les coulisses; il y avait même des amateurs qui disparaissaient constamment derrière la scène, dans l'autre caserne, et qui regardaient le spectacle de la coulisse du fond. On nous fit passer en avant, Pétrof et moi, tout près des bancs, d'où l'on voyait beaucoup mieux que du fond de la salle. J'étais pour eux un bon juge, un connaisseur qui avait vu bien d'autres théâtres: les forçats avaient remarqué que Baklouchine s'était souvent concerté avec moi et qu'il avait témoigné de la déférence pour mes conseils, ils estimaient qu'on devait par conséquent me faire honneur et me donner une des meilleures places. Ces hommes sont vaniteux, légers, mais c'est à la surface. Ils se moquaient de moi au travail,

car j'étais un piètre ouvrier. Almazof avait le droit de nous mépriser, nous autres gentilshommes, et de se vanter de son adresse à calciner l'albâtre; ces railleries et ces vexations avaient pour motif notre origine, car nous appartenions par notre naissance à la caste de ses anciens maîtres, dont il ne pouvait conserver un bon souvenir. Mais ici, au théâtre, ces mêmes hommes me faisaient place, car ils s'avouaient que j'étais plus entendu en cette matière qu'eux-mêmes. Ceux mêmes qui n'étaient pas bien disposés à mon égard désiraient m'entendre louer leur théâtre et me cédaient le pas sans la moindre servilité. J'en juge maintenant par mon impression d'alors. Je compris que dans cette décision équitable, il n'y avait aucun abaissement de leur part, mais bien plutôt le sentiment de leur propre dignité. Le trait le plus caractéristique de notre peuple, c'est sa conscience et sa soif de justice. Pas de fausse vanité, de sot orgueil à briguer le premier rang sans y avoir des titres, — le peuple ne connaît pas ce défaut. Enlevez-lui son écorce grossière; Vous apercevrez, en l'étudiant sans préjugés, attentivement et de près, des qualités dont vous ne vous seriez jamais douté. Nos sages n'ont que peu de chose à apprendre à notre peuple; je dirai même plus, ce sont eux au contraire qui doivent apprendre à son école.

Pétrof m'avait dit naïvement, quand il m'emmena au spectacle, qu'on me ferait passer devant parce que je donnerais plus d'argent. Les places n'avaient pas de prix fixe; chacun donnait ce qu'il voulait et ce qu'il pouvait. Presque tous déposèrent une pièce de monnaie sur l'assiette quand on fit la quête. Même si l'on m'eût laissé passer devant dans l'espérance que je donnerais plus qu'un autre, n'y avait-il pas là encore un sentiment profond de dignité personnelle? «Tu es plus riche que moi, va-t'en au premier rang; nous sommes tous égaux, ici, c'est vrai, mais tu payes plus, par conséquent un spectateur comme toi fait plaisir aux acteurs; — occupe la première place, car nous ne sommes pas ici pour notre argent, nous devons nous classer nous-mêmes!» Quelle noble fierté dans cette façon d'agir! Ce n'est plus le culte de l'argent qui est tout, mais en dernière analyse le respect de soi-même. On n'estimait pas trop la richesse chez nous. Je ne me souviens pas que l'un de nous se soit jamais humilié pour avoir de l'argent, même si je passe en revue toute la maison de force. On me quémandait, mais par polissonnerie, par

friponnerie, plutôt que dans l'espoir du bénéfice lui-même; c'était un trait de bonne humeur, de simplicité naïve. Je ne sais pas si je m'exprime clairement. J'ai oublié mon théâtre, j'y reviens.

Avant le lever du rideau, la salle présentait un spectacle étrange et animé. D'abord la cohue pressée, foulée, écrasée de tous côtés, mais impatiente, attendant, le visage resplendissant, le commencement de la représentation. Aux derniers rangs grouillait une masse confuse de forçats: beaucoup d'entre eux avaient apporté de la cuisine des bûches qu'ils dressaient contre la muraille et sur lesquelles ils grimpaient; ils passaient deux heures entières dans cette position fatigante, s'accotant des deux mains sur les épaules de leurs camarades, parfaitement contents d'eux-mêmes et de leur place. D'autres arc-boutaient leurs pieds contre le poêle, sur la dernière marche, et restaient tout le temps de la représentation, soutenus par ceux qui se trouvaient devant eux, au fond, près de la muraille. De côté, massée sur des lits de camp, se trouvait aussi une foule compacte, car c'étaient là les meilleures places. Cinq forçats, les mieux partagés, s'étaient hissés et couchés sur le poêle, d'où ils regardaient en bas: ceux-là nageaient dans la béatitude. De l'autre côté, fourmillaient les retardataires qui n'avaient pas trouvé de bonnes places. Tout le monde se conduisait décemment et sans bruit. Chacun voulait se montrer avantageusement aux seigneurs qui nous visitaient. L'attente la plus naïve se peignait sur ces visages rouges et humides de sueur, par suite de la chaleur étouffante. Quel étrange reflet de joie enfantine, de plaisir gracieux et sans mélange, sur ces figures couturées, sur ces fronts et ces joues marqués, sombres et mornes auparavant, et qui brillaient parfois d'un feu terrible! Ils étaient tous sans bonnets; comme j'étais à droite, il me semblait que leurs têtes étaient entièrement rasées. Tout à coup, sur la scène, on entend du bruit, un vacarme… Le rideau va se lever. L'orchestre joue… Cet orchestre mérite une mention. Sept musiciens s'étaient placés le long des lits de camp: il y avait là deux violons (l'un d'eux était la propriété d'un détenu; l'autre avait été emprunté hors de la forteresse; les artistes étaient des nôtres), trois balalaïki — faites par les forçats eux-mêmes, deux guitares et un tambour de basque qui remplaçait la contre-basse. Les violons ne faisaient que gémir et grincer, les guitares ne valaient rien; en

revanche les balalaïki étaient remarquables. L'agilité des doigts des artistes aurait fait honneur au plus habile prestidigitateur. Ils ne jouaient guère que des airs de danses: aux passages les plus entraînants, ils frappaient brusquement du doigt sur la planchette de leurs instruments: le ton, le goût, l'exécution, le rendu du motif, tout était original, personnel. Un des guitaristes possédait à fond son instrument. C'était le gentilhomme qui avait tué son père. Quant au tambour de basque, il exécutait littéralement des merveilles; ainsi il faisait tourner le disque sur un doigt ou traînait son pouce sur la peau d'âne, on entendait alors des coups répétés, clairs, monotones, qui soudain se brisaient et rejaillissaient en une multitude innombrable de petites notes sourdes, chuchotantes et rebondissantes. Deux harmonicas se joignirent enfin à cet orchestre. Vraiment, je n'avais jusqu'alors aucune idée du parti qu'on peut tirer de ces instruments populaires, si grossiers: je fus étonné; l'harmonie, le jeu, mais surtout l'expression, la conception même du motif étaient supérieurement rendus. Je compris parfaitement alors, — et pour la première fois, —la hardiesse souveraine et le fol abandon de soi-même qui se trahissent dans nos airs de danses populaires et dans nos chansons de cabaret. — Le rideau se leva enfin. Chacun fit un mouvement, ceux qui se trouvaient dans le fond se dressèrent sur la pointe des pieds; quelqu'un tomba de sa bûche; tous ouvrirent la bouche et écarquillèrent les yeux: un silence parfait régnait dans toute la salle… La représentation commença.

J'étais assis non loin d'Aléi, qui se trouvait au milieu du groupe que formaient ses frères et les autres Tcherkesses. Ils étaient passionnés pour le théâtre et y assistaient chaque soir. J'ai remarqué que tous les musulmans, Tartares, etc., sont grands amateurs de spectacles de tout genre. Près d'eux resplendissait Isaï Fomitch; dès le lever du rideau, il était tout oreilles et tout yeux; son visage exprimait une attente très-avide de miracles et de jouissances. J'aurais été désolé de voir son espérance trompée. La charmante figure d'Aléi brillait d'une joie si enfantine, si pure, que j'étais tout gai rien qu'en la regardant; involontairement, chaque fois qu'un rire général faisait écho à une réplique amusante, je me tournais de son côté pour voir son visage. Il ne me remarquait pas; il avait bien autre chose à faire que de penser à moi! Près de ma place, à gauche, se trouvait un forçat déjà âgé, toujours

sombre, mécontent et grondeur; lui aussi avait remarqué Aléi, et je vis plus d'une fois comme il jetait sur lui des regards furtifs en souriant à demi, tant le jeune Tcherkesse était charmant! Ce détenu l'appelait toujours «Aléi Sémionytch», sans que je susse pourquoi. — On avait commencé par Philatka et Mirochka. Philatka (Baklouchine) était vraiment merveilleux. Il jouait son rôle à la perfection. On voyait qu'il avait pesé chaque phrase, chaque mouvement. Il savait donner au moindre mot, au moindre geste, un sens, qui répondait parfaitement au caractère de son personnage. Ajoutez à cette étude consciencieuse une gaieté non feinte, irrésistible, de la simplicité, du naturel; si vous aviez vu Baklouchine, vous auriez certainement convenu que c'était un véritable acteur, un acteur de vocation et de grand talent. J'ai vu plus d'une fois Philatka sur les scènes de Pétersbourg et de Moscou, mats je l'affirme, pas un artiste des capitales n'était à la hauteur de Baklouchine dans ce rôle. C'étaient des paysans de n'importe quel pays, et non de vrais moujiks russes; leur désir de représenter des paysans était trop apparent. — L'émulation excitait Baklouchine, car on savait que le forçat Patsieikine devait jouer le rôle de Kedril dans la seconde pièce; je ne sais pourquoi, on croyait que ce dernier aurait plus de talent que Baklouchine. Celui-ci souffrait de cette préférence comme un enfant. Combien de fois n'était-il pas venu vers moi ces derniers jours, pour épancher ses sentiments! Deux heures avant la représentation, il était secoué par la fièvre. Quand on éclatait de rire et qu'on lui criait: — Bravo! Baklouchine! Tu es un gaillard! Sa figure resplendissait de bonheur, et une vraie inspiration brillait dans ses yeux. La scène des baisers entre Kirochka et Philatka, où ce dernier crie à la fille: «Essuie-toi» et s'essuie lui-même, fut d'un comique achevé. Tout le monde éclata de rire. Ce qui m'intéressait le plus, c'étaient les spectateurs; tous s'étaient déroidis et s'abandonnaient franchement à leur joie. Les cris d'approbation retentissaient de plus en plus nourris. Un forçat poussait du coude son camarade et lui communiquait à la hâte ses impressions, sans même s'inquiéter de savoir qui était à côté de lui. Lorsqu'une scène comique commençait, on voyait un autre se retourner vivement en agitant les bras, comme pour engager ses camarades à rire, puis faire aussitôt face à la scène. Un troisième faisait claquer sa langue contre son palais et ne pouvait rester

tranquille; comme la place lui manquait pour changer de position, il piétinait sur une jambe ou sur l'autre. Vers la fin de la pièce, la gaieté générale atteignit son apogée. Je n'exagère rien. Figurez-vous la maison de force, les chaînes, la captivité, les longues années de réclusion, de corvée, la vie monotone, qui tombe goutte à goutte pour ainsi dire, les jours sombres de l'automne: — tout à coup on permet à ces détenus comprimés de s'égayer, de respirer librement pendant une heure, d'oublier leur cauchemar, d'organiser un spectacle — et quel spectacle! Qui excite l'envie et l'admiration de toute la ville. «— Voyez-vous, ces forçats!» Tout les intéressait, les costumes par exemple. Il leur semblait excessivement curieux de voir VanKa, Nietsviétaef ou Baklouchine, dans un autre costume que celui qu'ils portaient depuis tant d'années.«C'est un forçat, un vrai forçat dont les chaînes sonnent quand il marche, et le voilà pourtant qui entre en scène en redingote, en chapeau rond et en manteau, comme un civil. Il s'est fait des cheveux, des moustaches. Il sort un mouchoir rouge de sa poche, le secoue comme un seigneur, un vrai seigneur.» L'enthousiasme était à son comble de ce chef. Le «propriétaire bienfaisant» arrive dans un uniforme d'aide de camp, très-vieux à la vérité, épaulettes, casquette à cocarde: l'effet produit est indescriptible. Il y avait deux amateurs pour ce costume, et — le croirait-on? — ils s'étaient querellés comme deux gamins, pour savoir qui jouerait ce rôle-là, car ils voulaient tous deux se montrer en uniforme d'officier avec des aiguillettes! Les autres acteurs les séparèrent; à la majorité des voix on confia ce rôle à Nietsviétaef, non pas qu'il fût mieux fait de sa personne que l'autre et qu'il ressemblât mieux à un seigneur, mais simplement parce qu'il leur avait assuré à tous qu'il aurait une badine, qu'il la ferait tourner et en fouetterait la terre, en vrai seigneur, en élégant à la dernière mode, ce que Vanka Ospiéty ne pouvait essayer, lui qui n'avait jamais connu de gentilshommes. En effet, quand Nietsviétaef entra en scène avec son épouse, il ne fit que dessiner rapidement des ronds sur le sol, de sa légère badine de bambou; il croyait certes que c'était là l'indice de la meilleure éducation, d'une suprême élégance. Dans son enfance encore, alors qu'il n'était qu'un serf va-nu-pieds, il avait probablement été séduit par l'adresse d'un seigneur à faire tourner sa canne; cette impression était restée ineffaçable pour toujours dans sa mémoire, si

bien que quelque trente ans plus tard, il s'en souvenait pour séduire et flatter à son tour les camarades de la prison, Nietsviétaef était tellement enfoncé dans cette occupation qu'il ne regardait personne; il donnait la réplique sans même lever les yeux; le plus important pour lui, c'était le bout de sa badine et les ronds qu'il traçait. La propriétaire bienfaisante était aussi très-remarquable; elle apparut en scène dans un vieux costume de mousseline usée, qui avait l'air d'une guenille, les bras et le cou nus, un petit bonnet de calicot sur la tête, avec des brides sous le menton, une ombrelle dans une main, et dans l'autre un éventail de papier de couleur dont elle ne faisait que s'éventer. Un fou rire accueillit cette grande dame, qui ne put contenir elle-même sa gaîté et éclata à plusieurs reprises. Ce rôle était rempli par le forçat Ivanof. Quant à Sirotkine, habillé en fille, il était très-joli. Les couplets furent fort bien dits. En un mot, la pièce setermina à la satisfaction générale. Pas la moindre critique ne s'éleva: comment du reste aurait-on pu critiquer?

On joua encore une fois l'ouverture, Siéni, moï siéni, et le rideau se releva. On allait maintenant représenter «Kedril le glouton». Kedril est une sorte de don Juan; on peut faire cette comparaison, car des diables emportent le maître et le serviteur en enfer à la fin de la pièce. Le manuscrit fut récité en entier, mais ce n'était évidemment qu'un fragment; le commencement et la fin de la pièce avaient dû se perdre, car elle n'avait ni queue ni tête. La scène se passe dans une auberge, quelque part en Russie. L'aubergiste introduit dans une chambre un seigneur en manteau et en chapeau rond déformé; le valet de ce dernier, Kedril, suit son maître, il porte une valise et une poule roulée dans du papier bleu. Il a une pelisse courte et une casquette de laquais. C'est ce valet qui est le glouton. Le forçat Potsieikine, le rival de Baklouchine, jouait ce rôle; tandis que le personnage du seigneur était rempli par Ivanof, le même qui faisait la grande dame dans la première pièce. L'aubergiste (Nietsviétaef) avertit le gentilhomme que cette chambre est hantée par des démons, et se retire. Le seigneur est triste et préoccupé, il marmotte tout haut qu'il le sait depuis longtemps et ordonne à Kedril de défaire les paquets, depréparer le souper. Kedril est glouton et poltron: quand il entend parler de diables, il pâlit et tremble comme une feuille, il voudrait se sauver, mais il a peur de son maître, et puis, il a faim. Il est voluptueux, bête,

rusé à sa manière, couard. À chaque instant il trompe son maître, qu'il craint pourtant connue le feu. C'est un remarquable type de valet, dans lequel on retrouve les principaux traits du caractère de Leporello, mais indistincts et fondus. Ce caractère était vraiment supérieurement rendu par Potsieikine, dont le talent était indiscutable et qui surpassait, à mon avis celui de Baklouchine lui-même. Quand, le lendemain, j'accostai Baklouchine, je lui dissimulais mon impression, car je l'aurais cruellement affligé.

Quant au forçat qui jouait le rôle du seigneur, il n'était pas trop mauvais: tout ce qu'il disait n'avait guère de sens et ne ressemblait à rien, mais sa diction était pure et nette, les gestes tout à fait convenables. Pendant que Kedril s'occupe de la valise, son maître se promène en long et en large, et annonce qu'à partir de ce jour il cessera de courir le monde. Kedril écoute, fait des grimaces, et réjouit les spectateurs par ses réflexions en aparté. Il n'a nullement pitié de son maître, mais il a entendu parler des diables: il voudrait savoir comme ils sont faits, et le voilà qui questionne le seigneur. Celui-ci lui déclare qu'autrefois, étant en danger de mort, il a demandé secours à l'enfer; les diables l'ont aidé et l'ont délivré, mais le terme de sa liberté est échu; si les diables viennent ce soir, c'est pour exiger son âme, ainsi qu'il a été convenu dans leur pacte. Kedril commence à trembler pour de bon, son maître ne perd pas courage et lui ordonne de préparer le souper. En entendant parler de mangeaille, Kedril ressuscite, il défait le papier dans lequel est enveloppée la poule, sort une bouteille de vin — qu'il entame brusquement lui-même, le public se pâme de rire. Mais la porte a grincé, le vent a agité les volets, Kedril tremble, et en toute hâte, presque inconsciemment, cache dans sa bouche un énorme morceau de poule qu'il ne peut avaler. On pouffe de nouveau. «Est-ce prêt?» lui crie son maître qui se promène toujours en long et en large dans la chambre. — Tout de suite, monsieur, je vous… le prépare, —dit Kedril qui s'assied et se met à bâfrer le souper. Lepublic est visiblement charmé par l'astuce de ce valet qui berne si habilement un seigneur. Il faut avouer que Potsiéikine méritait des éloges. Il avait prononcé admirablement les mots: «— Tout de suite, monsieur, je… vous… le prépare.» Une fois à table, il mange avec avidité, et, à chaque bouchée, tremble que son maître ne s'aperçoive de sa manœuvre; chaque fois que celui-ci se retourne, il se cache

sous la table en tenant la poule dans sa main. Sa première faim apaisée, il faut bien songer au seigneur. — «Kedril! As-tu bientôt fait?» crie celui-ci? — «C'est prêt!» répond hardiment Kedril, qui s'aperçoit alors qu'il ne reste presque rien: il n'y a en tout sur l'assiette qu'une seule cuisse. Le maître, toujours sombre et préoccupé, ne remarque rien et s'assied, tandis que Kedril se place derrière lui une serviette sur le bras. Chaque mot, chaque geste, chaque grimace du valet qui se tourne du côté du public, pour se gausser de son maître, excite un rire irrésistible dans la foule des forçats. Juste au moment où le jeune seigneur commence à manger, les diables font leur entrée: ici l'on ne comprend plus, car ces diables ne ressemblent à rien d'humain ni de terrestre; la porte de côté s'ouvre, et un fantôme apparaît tout habillé de blanc; en guise de tête, le spectre porte une lanterne avec une bougie; un autre fantôme le suit, portant aussi une lanterne sur la tête et une faux à la main. Pourquoi sont-ils habillés de blanc, portent-ils une faux et une lanterne? Personne ne put me l'expliquer; au fond on s'en préoccupait fort peu. Cela devait être ainsi pour sûr. Le maître fait courageusement face aux apparitions et leur crie qu'il est prêt, qu'ils peuvent le prendre. Mais Kedril, poltron comme un lièvre, se cache sous la table; malgré sa frayeur, il n'oublie pas de prendre avec lui la bouteille. Les diables disparaissent, Kedril sort de sa cachette, le maître se met à manger sa poule; trois diables entrent dans la chambre et l'empoignent pour l'entraîner en enfer. «Kedril, sauve-moi!» crie-t-il. Mais Kedril a d'autres soucis; il a pris cette fois la bouteille, l'assiette et même le pain en se fourrant dans sa cachette. Le voilà seul, les démons sont loin, son maître aussi. Il sort de dessous la table, regarde de tous côtés, et… un sourire illumine sa figure. Il cligne de l'œil en vrai fripon, s'assied à la place de son maître, et chuchote à demi-voix au public:

— Allons, je suis maintenant mon maître… sans maître…

Tout le monde rit de le voir sans maître; il ajoute, toujours à demi-voix d'un ton de confidence, mais en clignant joyeusement de l'œil:

— Les diables l'ont emporté!…

L'enthousiasme des spectateurs n'a plus de bornes! Cette phrase a été prononcée avec une telle coquinerie, avec une grimace si moqueuse et si triomphante, qu'il est impossible de ne pas applaudir. Mais le bonheur de

Kedril ne dure pas longtemps. À peine a-t-il pris la bouteille de vin et versé une grande lampée dans un verre qu'il porte à ses lèvres, que les diables reviennent, se glissent derrière lui et l'empoignent. Kedril hurle comme un possédé. Mais il n'ose pas se retourner. Il voudrait se défendre, il ne le peut pas: ses mains sont embarrassées de la bouteille et du verre dont il ne veut pas se séparer; les yeux écarquillés, la bouche béante d'horreur, il reste une minute à regarder le public, avec une expression si comique de poltronnerie qu'il est vraiment à peindre. Enfin on l'entraîne, on l'emporte, il gigote des bras et des jambes en serrant toujours sa bouteille, et crie, crie. Les hurlements se font encore entendre de derrière les coulisses. Le rideau tombe. Tout le monde rit, est enchanté. L'orchestre attaque la fameuse danse kamarinskaïa[26]. On commence tout doucement, pianissimo, mais peu à peu le motif se développe, se renforce, la mesure s'accélère, des claquements hardis retentissent sur la planchette des balalaïki. C'est la kamarinskaïa dons tout son emportement! Il aurait fallu que Glinka l'entendit jouer dans notre maison de force, La pantomime en musique commence. Pendant toute sa durée, on joue la kamarinskaïa. La scène représente l'intérieur d'une izba; un meunier et sa femme sont assis, l'un raccommode, l'autre file du lin. Sirotkine joue le rôle de la femme, Nietsviétaef celui du meunier.

Nos décorations étaient très-pauvres. Dans cette pièce comme dans les précédentes, il fallait suppléer par l'imagination à ce qui manquait à la réalité. Au lieu d'une muraille au fond de la scène, ou voyait un tapis ou une couverture; du côté droit, de mauvais paravents, tandis qu'à gauche, la scène qui n'était pas fermée laissait voir les lits de camp. Mais les spectateurs ne sont pas difficiles et consentent à imaginer tout ce qui manque; cela leur est facile, tous les détenus sont de grands rêveurs. Du moment que l'on dit: c'est un jardin, eh bien, c'est un jardin! Une chambre, une izba — c'est parfait, il n'y a pas à faire des cérémonies! Sirotkine était charmant en costume féminin. Le meunier achève son travail, prend son bonnet et son fouet, s'approche de sa femme et lui indique par signes que si pendant son absence elle a le malheur de recevoir quelqu'un, elle aura affaire à lui… et il lui montre son fouet. La femme écoute et secoue affirmativement la tête. Ce fouet lui est sans doute connu: la coquine en donne à porter! Le mari sort. À

peine a-t-il tourné les talons que sa femme lui montre le poing. On frappe: la porte s'ouvre; entre le voisin, meunier aussi de son état; c'est un paysan barbu en cafetan. Il apporte un cadeau, un mouchoir rouge. La jeune femme rit, mais dès que le compère veut l'embrasser, on entend frapper de nouveau à la porte. Où se fourrer? Elle le fait cacher sous la table, et reprend son fuseau. Un autre adorateur se présente: c'est le fourrier, eu uniforme de sous-officier. Jusqu'alors la pantomime avait très-bien marché, les gestes étaient irréprochables. Ou pouvait s'étonner de voir ces acteurs improvisés remplir leurs rôles d'une façon aussi correcte, et involontairement on se disait: Que de talents se perdent dans notre Russie, inutilisés dans les prisons et les lieux d'exil! Le forçat qui jouait le rôle du fourrier avait sans doute assisté à une représentation dans un théâtre de province ou d'amateurs; il estimait que tous nos acteurs, sans exception, ne comprenaient rien au jeu et ne marchaient pas comme il fallait. Il entra en scène comme les vieux héros classiques de l'ancien répertoire, en faisant un grand pas; avant d'avoir même levé l'autre jambe, il rejeta la tête et le corps en arrière, et lançant orgueilleusement un regard circulaire, il avança majestueusement d'une autre enjambée. Si une marche semblable était ridicule chez les héros classiques, elle l'était encore bien plus dans une scène comique jouée par un secrétaire. Mais le public la trouvait toute naturelle et acceptait l'allure triomphante du personnage comme un fait nécessaire, sans la critiquer. — Un instant après l'entrée du secrétaire, on frappe encore à la porte: l'hôtesse perd la tête. Où cacher le second galant? Dans le coffre, qui, heureusement, est ouvert. Le secrétaire y disparaît, la commère laisse retomber le couvercle. Le nouvel arrivant est un amoureux comme les autres, mais d'une espèce particulière. C'est un brahmine en costume. Un rire formidable des spectateurs accueille son entrée. Ce brahmine n'est autre que le forçat Kochkine, qui joue parfaitement ce rôle, car il a tout à fait la figure de l'emploi: il explique par gestes son amour pour la meunière, lève les bras au ciel, les ramène sur sa poitrine… — De nouveau on frappe à la porte: un coup vigoureux cette fois; il n'y a pas à s'y tromper, c'est le maître de la maison. La meunière effrayée perd la tête, le brahmine court éperdu de tous côtés, suppliant qu'on le cache. Elle l'aide à se glisser derrière l'armoire, et se met à filer, à filer, oubliant d'ouvrir la porte; elle file

toujours, sans entendre les coups redoublés de son mari, elle tord le fil qu'elle n'a pas dans la main et fait le geste de tourner le fuseau, qui gît à terre. Sirotkine représentait parfaitement cette frayeur. Le meunier enfonce la porte d'un coup de pied et s'approche de sa femme, son fouet à la main. Il a tout remarqué, car il épiait les visiteurs; il indique par signes à sa femme qu'elle a trois galants cachés chez lui. Puis il se met à les chercher. Il trouve d'abord le voisin, qu'il chasse de la chambre à coups de poing. Le secrétaire épouvanté veut s'enfuir, il soulève avec sa tête le couvercle du coffre, il se trahit lui-même. Le meunier le cingle de coups de fouet, et pour le coup, le galant secrétaire ne saute plus d'une manière classique. Reste le brahmine que le mari cherche longtemps; il le trouve dans son coin, derrière l'armoire, le salue poliment et le tire par sa barbe jusqu'au milieu de la scène. Le bramine veut se défendre et crie: «Maudit! Maudit!» (seuls mots prononcés pendant toute la pantomime) mais le mari ne l'écoute pas et règle le compte de sa femme. Celle-ci, voyant que son tour est arrivé, jette le rouet et le fuseau, et se sauve hors de la chambre; un pot dégringole: les forçats éclatent de rire. Aléi, sans me regarder, me prend la main et me crie: «Regarde! Regarde! Le brahmine!» Il ne peut se tenir debout tant il rit. Le rideau tombe, une autre scène commence. Il y en eut encore deux ou trois: toutes fort drôles et d'une franche gaieté. Les forçats ne les avaient pas composées eux-mêmes, mais ils y avaient mis du leur. Chaque acteur improvisait et chargeait si bien qu'il jouait le rôle de différentes manières tous les soirs. La dernière pantomime, du genre fantastique, finissait par un ballet, où l'on enterrait un mort. Le brahmine fait diverses incantations sur le cadavre du défunt, mais rien n'opère. Enfin on entend l'air: «Le soleil couchant…», le mort ressuscite, et tous dans leur joie commencent à danser. Le brahmine danse avec le mort et danse à sa façon, en brahmine. Le spectacle se termina par cette scène. Les forçats se séparèrent gais, contents, en louant les acteurs et remerciant le sous-officier. On n'entendait pas la moindre querelle. Ils étaient tous satisfaits, je dirais même heureux, et s'endormirent l'âme tranquille, d'un sommeil qui ne ressemble en rien à leur sommeil habituel. Ceci n'est pas un fantôme de mon imagination, mais bien la vérité, la pure vérité. On avait permis à ces pauvres gens de vivre quelques instants comme ils l'entendaient,

de s'amuser humainement, d'échapper pour une heure à leur condition de forçats — et l'homme change moralement, ne fût-ce que pour quelques minutes…

La nuit est déjà tout à fait sombre. J'ai un frisson et je me réveille par hasard: le vieux-croyant est toujours sur son poêle à prier, il priera jusqu'à l'aube. Aléi dort paisiblement à côté de moi. Je me souviens qu'en se couchant il riait encore et parlait du théâtre avec ses frères. Involontairement je regarde sa figure paisible. Peu à peu je me souviens de tout, de ce dernier jour, des fêtes de Noël, de ce mois tout entier… Je lève la tête avec effroi et je regarde mes camarades, qui dorment à la lueur tremblotante d'une chandelle donnée par l'administration. Je regarde leurs visages malheureux, leurs pauvres lits, cette nudité et cette misère — je les regarde — et je veux me convaincre que ce n'est pas un affreux cauchemar, mais bien la réalité. Oui, c'est la réalité: j'entends un gémissement. Quelqu'un replie lourdement son bras et fait sonner ses chaînes. Un autre s'agite dans un songe et parle, tandis que le vieux grand-père prie pour les «chrétiens orthodoxes»: j'entends sa prière régulière, douce, un peu traînante: «Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de nous!…»

— Je ne suis pas ici pour toujours, mais pour quelques années! Me dis-je, et j'appuie de nouveau ma tête sur mon oreiller.

DEUXIÈME PARTIE

I – L’HÔPITAL.

Peu de temps après les fêtes de Noël je tombai malade et je dus me rendre à notre hôpital militaire, qui se trouvait à l’écart, à une demi-verste environ de la forteresse. C’était un bâtiment à un seul étage, très-allongé et peint en jaune. Chaque été, on dépensait une grande quantité d’ocre à le rebadigeonner. Dans l’immense cour de l’hôpital se trouvaient diverses dépendances, les demeures des médecins-chefs et d’autres constructions nécessaires, tandis que le bâtiment principal ne contenait que les salles destinées aux malades: elles étaient en assez grand nombre; mais comme il n’y en avait que deux réservées aux détenus, ces dernières étaient presque toujours pleines, surtout l’été: il n’était pas rare qu’on fût obligé de rapprocher les lits. Ces salles étaient occupées par des «malheureux» de toute espèce: d’abord, par les nôtres, les détenus de la maison de force, par des prévenus militaires, incarcérés dans les corps de garde, et qui avaient été condamnés; il s’en trouvait d’autres encore sous jugement, ou de passage; on envoyait aussi dans nos salles les malades de la compagnie de discipline — triste institution où l’on rassemblait les soldats de mauvaise conduite pour les corriger; au bout d’un an ou deux, ils en revenaient les plus fieffés chenapans que la terre puisse porter. — Les forçats qui se sentaient malades avertissaient leur sous-officier dès le matin. Celui-ci les inscrivait sur un carnet qu’il leur remettait, et les envoyait à l’hôpital, accompagnés d’un soldat d’escorte: à leur arrivée, ils étaient examinés par un médecin qui autorisait les forçats à rester à l’hôpital, s’ils étaient vraiment malades. On m’inscrivit donc dans le livre, et vers une heure, quand tous mes compagnons furent partis pour la corvée de l’après-dînée, je me rendis à l’hôpital. Chaque détenu prenait avec lui autant d’argent et de pain qu’il pouvait (car il ne fallait pas espérer être nourri ce jour-là), une toute petite pipe, un sachet contenant du tabac, un briquet et de l’amadou. Ces objets se cachaient dans les bottes. Je pénétrai dans l’enceinte de l’hôpital, non sans éprouver un sentiment de curiosité pour cet aspect nouveau, inconnu, de la vie du bagne.

La journée était chaude, couverte, triste; — c'était une de ces journées où des maisons comme un hôpital prennent un air particulièrement banal, ennuyeux et rébarbatif. Mon soldat d'escorte et moi, nous entrâmes dans la salle de réception, où se trouvaient deux baignoires de cuivre; nous y trouvâmes deux condamnés qui attendaient la visite, avec leurs gardiens. Un feldscherr[27] entra, nous regarda d'un air nonchalant et protecteur, et s'en fut plus nonchalamment encore annoncer notre arrivée au médecin de service; il arriva bientôt, nous examina, tout en nous traitant avec affabilité, et nous délivra des feuilles où se trouvaient inscrits nos noms. Le médecin ordinaire des salles réservées aux condamnés devait faire le diagnostic de notre maladie, indiquer les médicaments à prendre, le régime alimentaire à suivre, etc. (J'avais déjà entendu dire que les détenus n'avaient pas assez de louanges pour leurs docteurs. «Ce sont de vrais pères!» me dirent-ils en parlant d'eux, quand j'entrai à l'hôpital. Nous nous déshabillâmes pour revêtir un autre costume. On nous enleva les habits et le linge que nous avions en arrivant, et l'on nous donna du linge de l'hôpital, auquel on ajouta de longs bas, des pantoufles, des bonnets de coton et une robe de chambre d'un drap brun très-épais, qui était doublée non pas de toile, mais bien plutôt d'emplâtres: cette robe de chambre était horriblement sale, mais je compris bientôt toute son utilité. On nous conduisit ensuite dans les salles des forçats qui se trouvaient au bout d'un long corridor, très-élevé et fort propre. La propreté extérieure était très-satisfaisante; tout ce qui était visible reluisait: du moins cela me sembla ainsi après la saleté de notre maison de force. Les deux prévenus entrèrent dans la salle qui se trouvait à gauche du corridor, tandis que j'allai à droite. Devant la porte fermée au cadenas se promenait une sentinelle, le fusil sur l'épaule; non loin d'elle, veillait son remplaçant. Le sergent (de la garde de l'hôpital) ordonna de me laisser passer. Soudain je me trouvai au milieu d'une chambre longue et étroite; le long des murailles étaient rangés des lits au nombre de vingt-deux. Trois ou quatre d'entre eux étaient encore inoccupés. Ces lits de bois étaient peints en vert, et devaient comme tous les lits d'hôpital, bien connus dans toute la Russie, être habités par des punaises. Je m'établis dans un coin, du côté des fenêtres.

Il n'y avait que peu de détenus dangereusement malades, et alités; pour la

plupart convalescents ou légèrement indisposés, mes nouveaux camarades étaient étendus sur leurs couchettes ou se promenaient en long et en large; entre les deux rangées de lits, l'espace était suffisant pour leurs allées et venues. L'air de la salle était étouffant, avec l'odeur particulière aux hôpitaux: il était infecté par différentes émanations, toutes plus désagréables les unes que les autres, et par l'odeur des médicaments, bien que le poêle fût chauffé presque tout le jour. Mon lit était couvert d'une housse rayée, que j'enlevai: il se composait d'une couverture de drap, doublée de toile, et de draps grossiers, d'une propreté plus que douteuse. À côté du lit, se trouvait une petite table avec une cruche et une tasse d'étain, sur laquelle était placée une serviette minuscule qui m'était confiée. La table avait encore un rayon, où ceux des malades qui buvaient du thé mettaient leur théière, le broc de bois pour le kwass, etc.; mais ces richards étaient fort peu nombreux. Les pipes et les blagues à tabac — car chaque détenu fumait, même les poitrinaires — se cachaient sous le matelas. Le docteur et les autres chefs ne faisaient presque jamais de perquisitions; quand ils surprenaient un malade la pipe à la bouche, ils faisaient semblant de n'avoir rien vu. Les détenus étaient d'ailleurs très-prudents, et fumaient presque toujours derrière le poêle. Ils ne se permettaient de fumer dans leurs lits que la nuit, parce que personne ne faisait de rondes, à part l'officier commandant le corps de garde de l'hôpital.

Jusqu'alors je n'avais jamais été dans aucun hospice en qualité de malade; aussi tout ce qui m'entourait me parut-il fort nouveau. Je remarquai que mon entrée avait intrigué quelques détenus: on avait entendu parler de moi, et tout ce monde me regardait sans façons, avec cette légère nuance de supériorité que les habitués d'une salle d'audience, d'une chancellerie, ont pour un nouveau venu ou un quémandeur. À ma droite était étendu un prévenu, ex-secrétaire, et fils illégitime d'un capitaine en retraite, accusé d'avoir fabriqué de la fausse monnaie: il se trouvait à l'hôpital depuis près d'une année; il n'était nullement malade, mais il assurait aux docteurs qu'il avait un anévrysme. Il les persuada si bien qu'il ne subit ni les travaux forcés, ni la punition corporelle à laquelle il avait été condamné; on l'envoya une année plus tard à T—k, où il fut attaché à un hospice. C'était un vigoureux gaillard de vingt-huit ans, trapu, fripon avoué, plus ou moins jurisconsulte. Il

était intelligent et de manières fort aisées, mais très-présomptueux et d'un amour-propre maladif. Convaincu qu'il n'y avait pas au monde d'homme plus honnête et plus juste que lui, il ne se reconnaissait nullement coupable; il garda cette assurance toute sa vie. Ce personnage m'adressa la parole le premier et m'interrogea avec curiosité; il me mit au courant des mœurs de l'hôpital; bien entendu, avant tout, il m'avait déclaré qu'il était le fils d'un capitaine. Il désirait fort que je le crusse gentilhomme, ou au moins «de la noblesse». Bientôt après, un malade de la compagnie de discipline vint m'assurer qu'il connaissait beaucoup de nobles, d'anciens exilés; pour mieux me convaincre, il me les nomma par leur prénom et leur nom patronymique. Rien qu'à voir la figure de ce soldat grisonnant, on devinait qu'il mentait abominablement. Il s'appelait Tchékounof. Il venait me faire sa cour, parce qu'il soupçonnait que j'avais de l'argent; quand il aperçut un paquet de thé et de sucre, il m'offrit aussitôt ses services pour faire bouillir l'eau et me procurer une théière. M—kski m'avait promis, de m'envoyer la mienne le lendemain, par un des détenus, qui travaillaient dans l'hôpital, mais Tchékounov s'arrangea pour que j'eusse tout ce qu'il me fallait. Il se procura une marmite de fonte, où il fit bouillir l'eau pour le thé; en un mot, il montra un zèle si extraordinaire, que cela lui attira aussitôt quelques moqueries acérées de la part d'un des malades, un poitrinaire dont le lit se trouvait vis-à-vis du mien. Il se nommait Oustiantsef. C'était précisément le soldat condamné aux verges, qui, par peur du fouet, avait avalé une bouteille d'eau-de-vie dans laquelle il avait fait infuser du tabac, et gagné ainsi le germe de la phtisie: j'ai parlé de lui plus haut. Il était resté silencieux jusqu'alors, étendu sur son lit et respirant avec difficulté tout en me dévisageant, d'un air très-sérieux. Il suivait des yeux Tchékounof, dont la servilité l'irritait. Sa gravité extraordinaire rendait comique son indignation. Enfin il n'y tint plus:

— Eh! Regardez-moi ce valet qui a trouvé son maître! Dit-il avec des intervalles, d'une voix étranglée par sa faiblesse, car c'était peu de temps avant sa fin.

Tchékounof, mécontent, se tourna:

— Qui est ce valet? Demanda-t-il en regardant Oustiantsef avec mépris.

— Toi! Tu es un valet, lui répondit celui-ci, avec autant d'assurance que

s'il avait eu le droit de gourmander Tchékounof et que c'eût été un devoir impérieux pour lui.

— Moi, un valet?

— Oui, un vrai valet! Entendez-vous, braves gens, il ne veut pas me croire. Il s'étonne le gaillard!

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire? Tu vois bien qu'ils ne savent[28] pas se servir de leurs mains. Ils ne sont pas habitués à être sans serviteur. Pourquoi ne le servirais-je pas? Farceur au museau velu.

— Qui a le museau velu?

— Toi!

— Moi, j'ai le museau velu?

— Oui, un vrai museau velu et poilu!

— Tu es joli, toi! Va… Si j'ai le museau velu, tu as la figure comme un œuf de corbeau, toi!

— Museau poilu! Le bon Dieu t'a réglé ton compte, tu ferais bien mieux de rester tranquille à crever!

— Pourquoi? J'aimerais mieux me prosterner devant une botte que devant une sandale. Mon père ne s'est jamais prosterné et ne m'a jamais commandé de le faire. Je… je…

Il voulait continuer, mais une quinte de toux le secoua pendant quelques minutes; il crachait le sang. Une sueur froide, causée par son épuisement, perla sur son front déprimé. Si la toux ne l'avait pas empêché de parler, il eût continué à déblatérer, on le voyait à son regard, mais dans son impuissance, il ne put qu'agiter la main… si bien que Tchékounof ne pensa plus à lui.

Je sentais bien que la haine de ce poitrinaire s'adressait plutôt à moi qu'à Tchékounof. Personne n'aurait eu l'idée de se fâcher contre celui-ci ou de le mépriser à cause des services qu'il me rendait et des quelques sous qu'il essayait de me soutirer. Chaque malade comprenait très-bien qu'il ne faisait tout cela que pour se procurer de l'argent. Le peuple n'est pas du tout susceptible à cet endroit-là et sait parfaitement ce qu'il en est. J'avais déplu à Oustiantsef, comme mon thé lui avait déplu; ce qui l'irritait, c'est que, malgré tout, j'étais un seigneur, même avec mes chaînes, que je ne pouvais me passer de domestique; et pourtant je ne désirais et ne recherchais aucun

serviteur. En réalité, je tenais à faire tout moi-même, afin de ne pas paraître un douillet aux mains blanches, et de ne pas jouer au grand seigneur. J'y mettais même un certain amour-propre, pour dire la vérité. Malgré tout, — je n'y ai jamais rien compris, — j'étais toujours entouré d'officieux et de complaisants, qui s'attachaient à moi de leur propre mouvement et qui finirent par me dominer: c'était plutôt moi qui étais leur valet; si bien que pour tout le monde, bon gré, mal gré, j'étais un seigneur qui ne pouvait se passer des services des autres et qui faisait l'important. Cela m'exaspérait. Oustiantsef était poitrinaire et partant irascible; les autres malades ne me témoignèrent que de l'indifférence avec une nuance de dédain. Ils étaient tous occupés d'une circonstance qui me revient à la mémoire: j'appris, en écoutant leurs conversations, qu'on devait apporter ce soir même à l'hôpital un condamné auquel on administrait en ce moment les verges. Les détenus attendaient ce nouveau avec quelque curiosité. On disait du reste que la punition était légère: cinq cents coups.

Je regardai autour de moi. La plupart des vrais malades étaient — autant que je pus le remarquer alors — atteints du scorbut et de maux d'yeux, particuliers à cette contrée: c'était la majorité. D'autres souffraient de la fièvre, de la poitrine et d'autres misères. Dans la salle des détenus, les diverses maladies n'étaient pas séparées; toutes étaient réunies dans la même chambre. J'ai parlé des vrais malades, car certains forçats étaient venus comme ça, pour «se reposer». Les docteurs les admettaient par pure compassion, surtout s'il y avait des lits vacants. La vie dans les corps de garde et dans les prisons était si dure en comparaison de celle de l'hôpital, que beaucoup de détenus préféraient rester couchés, malgré l'air étouffant qu'on respirait et la défense expresse de sortir de la salle. Il y avait même des amateurs de ce genre d'existence: ils appartenaient presque tous à la compagnie de discipline. J'examinai avec curiosité mes nouveaux camarades; l'un d'eux m'intrigua particulièrement. Il était phtisique et agonisait; son lit était un peu plus loin que celui d'Oustiantsef et se trouvait presque en face du mien. On l'appelait Mikaïlof; je l'avais vu à la maison de force deux semaines auparavant; déjà alors il était gravement malade; depuis longtemps il aurait dû se soigner, mais il se roidissait contre son mal avec une

opiniâtreté inutile; il ne s'en alla à l'hôpital que vers les fêtes de Noël, pour mourir trois semaines après d'une phtisie galopante; il semblait que cet homme eût brûlé comme une bougie. Ce qui m'étonna le plus, ce fut son visage qui avait terriblement changé — car je l'avais remarqué dès mon entrée en prison, — il m'avait pour ainsi dire sauté aux yeux. À côté de lui était couché un soldat de la compagnie de discipline, un vieil homme de mauvaise mine et d'un extérieur dégoûtant. Mais je ne veux pas énumérer tous tes malades… Je viens de me souvenir de ce vieillard, simplement parce qu'il fit alors impression sur moi et qu'il m'initia d'emblée à certaines particularités de la salle des détenus. Il avait un fort rhume de cerveau, qui le faisait éternuer à tout moment (il éternua une semaine entière) même pendant son sommeil, comme par salves, cinq ou six fois de suite, en répétant chaque fois: «— Mon Dieu! Quelle punition!» Assis sur sou lit, il se bourrait avidement le nez de tabac, qu'il puisait dans un cornet de papier afin d'éternuer plus fort et plus régulièrement. Il éternuait dans un mouchoir de coton à carreaux qui lui appartenait, tout déteint à force d'être lavé. Son petit nez se plissait alors d'une façon particulière, en se rayant d'une multitude innombrable de petites rides, et laissait voir des dents ébréchées, toutes noires et usées, avec des gencives rouges, humides de salive. Quand il avait éternué, il dépliait son mouchoir, regardait la quantité de morve qu'il avait expulsée et l'essuyait aussitôt à sa robe de chambre brune, si bien que toute la morve s'attachait à cette dernière, tandis que le mouchoir était à peine humide. Cette économie pour un effet personnel, aux dépens de la robe de chambre appartenant à l'hôpital, n'éveillait aucune protestation du côté des forçats, bien que quelques-uns d'entre eux eussent été obligés de revêtir plus tard cette même robe de chambre. On aurait peine à croire combien notre menu peuple est peu dégoûté sous ce rapport. Cela m'agaça si fort que je me mis à examiner involontairement, avec curiosité et répugnance, la robe de chambre que je venais d'enfiler. Elle irritait mon odorat par une exhalaison très-forte; réchauffée au contact de mon corps, elle sentait les emplâtres et les médicaments; on eût dit qu'elle n'avait jamais quitté les épaules des malades depuis un temps immémorial. On avait peut-être lavé une fois la doublure, mais je n'en jurerais pas; en tout cas au moment où je la portais elle était

saturée de tous les liquides, épithèmes et vésicatoires imaginables, etc. Les condamnés aux verges qui avaient subi leur punition venaient directement à l'hôpital, le dos encore sanglant; comme on les soignait avec des compresses ou des épithèmes, la robe de chambre qu'ils revêtaient sur la chemise humide prenait et gardait tout. Pendant tout mon temps de travaux forcés, chaque fois que je devais me rendre à l'hôpital (ce qui arrivait souvent) j'enfilais toujours avec une défiance craintive la robe de chambre que l'on me délivrait.

Dès que Tchékounof m'eut servi mon thé (par parenthèses, je dirai que l'eau de notre salle, apportée pour toute la journée, se corrompait vite sous l'influence de l'air fétide), laporte s'ouvrit, et le soldat qui venait de recevoir les verges fut introduit sous double escorte. Je voyais pour la première fois un homme qui venait d'être fouetté. Plus tard, on en amenait souvent, on les apportait même quand la punition était trop forte: chaque fois cela procurait une grande distraction aux malades. On accueillait ces malheureux avec une expression de gravité composée: la réception qu'on leur faisait dépendait presque toujours de l'importance du crime commis, et par conséquent du nombre de verges reçues. Les condamnés les plus cruellement fouettés et qui avaient une réputation de bandits consommés jouissaient de plus de respect et d'attention qu'un simple déserteur, une recrue, comme celui qu'on venait d'amener. Pourtant, ni dans l'un ni dans l'autre cas on ne manifestait de sympathie particulière; on s'abstenait aussi de remarques irritantes: on soignait le malheureux en silence, et on l'aidait à se guérir, surtout s'il était incapable de se soigner lui-même. Les feldschers eux-mêmes savaient qu'ils remettaient les patients entre des mains adroites et exercées. La médication usuelle consistait à appliquer très-souvent sur le dos du fouetté une chemise ou un drap trempé dans de l'eau froide; il fallait encore retirer adroitement des plaies les échardes laissées par les verges qui s'étaient cassées sur le dos du condamné. Cette dernière opération était particulièrement douloureuse pour les patients; le stoïcisme extraordinaire avec lequel ils supportaient leurs souffrances me confondait. J'ai vu beaucoup de condamnés fouettés, et cruellement, je vous assure; eh bien! Je ne me souviens pas que l'un d'eux ait poussé un gémissement. Seulement, après une pareille épreuve, le visage se déforme et pâlit, les yeux brillent, le regard est égaré, les lèvres tremblent si

fort que les patients les mordent quelquefois jusqu'au sang. —Le soldat qui venait d'entrer avait vingt-trois ans; il était solidement musclé, assez bel homme, bien fait et de haute taille, avec la peau basanée: son échine — découverte jusqu'à la ceinture — avait été sérieusement fustigée; son corps tremblait de fièvre sous le drap humide qui lui couvrait le dos; pendant une heure et demie environ, il ne fit que se promener en long et en large dans la salle. Je regardai son visage: il semblait qu'il ne pensât à rien; ses yeux avaient une étrange expression, sauvage et fuyante, ils ne s'arrêtaient qu'avec peine sur un objet. Je crus voir qu'il regardait fixement mon thé bouillant; une vapeur chaude montait de la tasse pleine: le pauvre diable grelottait et claquait des dents, aussi l'invitai-je à boire. Il se tourna de mon côté sans dire un mot, tout d'une pièce, prit la lasse de thé qu'il avala d'un trait, debout, sans la sucrer; il s'efforçait de ne pas me regarder. Quand il eut bu, il reposa la tasse en silence, sans même me faire un signe de tête, et recommença à se promener de long en large: il souffrait trop pour avoir l'idée de me parler ou de me remercier. Quant aux détenus, ils s'abstinrent de le questionner; une fois qu'ils lui eurent appliqué ses compresses, ils ne firent plus attention à lui, ils pensaient probablement qu'il valait mieux le laisser tranquille et ne pas l'ennuyer par leurs questions et par leur «compassion»; le soldat sembla parfaitement satisfait de cette décision.

La nuit tombait pendant ce temps, on alluma la lampe. Quelques malades possédaient en propre des chandeliers, mais ceux-là étaient rares, Le docteur fit sa visite du soir, après quoi le sous-officier de garde compta les malades et ferma la salle, dans laquelle on avait apporté préalablement un baquet pour la nuit… J'appris avec étonnement que ce baquet devait rester toute la nuit dans notre infirmerie; pourtant le véritable cabinet se trouvait à deux pas de la porte. Mais c'était l'usage. De jour, on ne laissait sortir les détenus qu'une minute au plus; de nuit, il n'y fallait pas penser. L'hôpital pour les forçats ne ressemblait pas à un hôpital ordinaire: le condamné malade subissait malgré tout son châtiment. Par qui cet usage avait-il été établi, je l'ignore; ce que je sais bien, c'est que cette mesure était parfaitement inutile et que jamais le formalisme pédant et absurde ne s'était manifesté d'une façon aussi évidente que dans ce cas. Cette mesure n'avait pas été imposée par les docteurs, car, je

le répète, les détenus ne pouvaient pas assez se louer de leurs médecins: ils les regardaient comme de vrais pères et les respectaient; ces médecins avaient toujours un mot agréable, une bonne parole pour les réprouvés, qui les appréciaient d'autant plus qu'ils en sentaient toute la sincérité.

Oui, ces bonnes paroles étaient vraiment sincères, car personne n'aurait songé à reprendre les médecins, si ceux-ci avaient été grossiers et inhumains: ils étaient bons avec les détenus par pure humanité. Ils comprenaient parfaitement qu'un forçat malade a autant de droits à respirer un air pur que n'importe quel patient, ce dernier fût-il un grand personnage. Les convalescents des autres salles avaient le droit de se promener librement dans les corridors, de faire de l'exercice, de respirer un air moins empesté que celui de notre infirmerie, puant le renfermé, et toujours saturé d'émanations délétères.

Durant plusieurs années, un fait inexplicable m'irrita comme un problème insoluble, sans que je pusse en trouver la solution. Il faut que je m'y arrête avant de continuer ma description: je veux parler des chaînes, dont aucun forçat n'est délivré, si gravement malade qu'il puisse être. Les poitrinaires eux-mêmes ont expiré sous mes yeux, les jambes chargées de leurs fers. Tout le monde y était habitué et admettait cela comme un fait naturel, inéluctable. Je crois que personne, pas même les médecins, n'aurait eu l'idée de réclamer le déferrement des détenus gravement malades ou tout au moins des poitrinaires. Les chaînes, à vrai dire, n'étaient pas excessivement lourdes, elles ne pesaient en général que huit à douze livres, ce qui est un fardeau très-supportable pour un homme valide. On me dit pourtant qu'au bout de quelques années les jambes des forçats enchaînés se desséchaient et dépérissaient; je ne sais si c'est la vérité, mais j'incline à le croire. Un poids, si petit qu'il soit, voire même de dix livres, s'il est fixé à la jambe pour toujours, augmente la pesanteur générale du membre d'une façon anormale, et, au bout d'un certain temps, doit avoir une influence désastreuse sur le développement de celui-ci… Pour un forçat en bonne santé, cela n'est rien, mais en est-il de même pour un malade? Pour les détenus gravement atteints, pour les poitrinaires, dont les mains et les jambes se dessèchent d'elles-mêmes, le moindre fétu est insupportable. Si l'administration médicale

réclamait cet allègement pour les seuls poitrinaires, ce serait un vrai, un grand bienfait, je vous assure… On me dira que les forçats sont des malfaiteurs, indignes de toute compassion; mais faut-il redoubler de sévérité pour celui sur lequel le doigt de Dieu s'est déjà appesanti? On ne saurait croire que cette aggravation ait pour but de châtier le forçat. Les poitrinaires sont affranchis des punitions corporelles par le tribunal. Il doit y avoir là une raison mystérieuse, importante, une précaution salutaire, mais laquelle? Voilà ce qui est impossible à comprendre. On ne croit pas, on ne peut pas croire, en effet, que le poitrinaire s'enfuira. À qui cette idée pourrait-elle venir, surtout si la maladie a atteint un certain degré? Il est impossible de tromper les docteurs et de leur faire prendre un détenu bien portant pour un poitrinaire; c'est là une maladie que l'on reconnaît du premier coup d'œil. Et du reste (disons-le puisque l'occasion s'en présente), les fers peuvent-ils empêcher le forçat de s'enfuir? Pas le moins du monde. Les fers sont une diffamation, une honte, un fardeau physique et moral, — c'est du moins ce que l'on pense, — car ils ne sauraient embarrasser personne dans une évasion. Le forçat le plus maladroit, le moins intelligent, saura les scier ou briser le rivet à coups de pierre, sans trop de peine. Les fers sont donc une précaution inutile, et si on les met aux forçats comme châtiment de leur crime, ne faut-il pas épargner ce châtiment à un agonisant?

En écrivant ces lignes, une physionomie se détache vivement dans ma mémoire, la physionomie d'un mourant, d'un poitrinaire, de ce même Mikaïlof qui était couché presque en face de moi, non loin d'Oustiantsef, et qui expira, je crois, quatre jours après mon arrivée à l'hôpital. Quand j'ai parlé plus haut des poitrinaires, je n'ai fait que rendre involontairement les sensations et reproduire les idées qui m'assaillirent à l'occasion de cette mort. Je connaissais peu ce Mikaïlof. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans au plus, de petite taille, mince et d'une très-belle figure. Il était de la «section particulière» et se faisait remarquer par une taciturnité étrange, mais douce et triste: on aurait dit qu'il «avait séché» dans la maison de force, comme s'exprimaient les forçats, qui gardèrent de lui un bon souvenir. Je me rappelle qu'il avait de très-beaux yeux — je ne sais vraiment pourquoi je m'en souviens si bien. Il mourut à trois heures de l'après-midi, par un jour clair et

sec. Le soleil dardait ses rayons éclatants et obliques à travers les vitres verdâtres, congelées de notre salle: un torrent de lumière inondait ce malheureux, qui avait perdu connaissance et qui agonisa pendant quelques heures. Dès le matin ses yeux se troublèrent et ne lui permirent pas de reconnaître ceux qui s'approchaient de lui. Les forçats auraient voulu le soulager, car ils voyaient qu'il souffrait beaucoup; sa respiration était pénible, profonde, enrouée; sa poitrine se soulevait violemment, comme s'il manquait d'air. Il rejeta d'abord sa couverture et ses vêtements loin de lui, puis il commença à déchirer sa chemise, qui semblait lui être un fardeau intolérable. On la lui enleva. C'était effrayant de voir ce corps démesurément long, aux mains et aux jambes décharnées, au ventre flasque, à la poitrine soulevée, et dont les côtes se dessinaient aussi nettement que celles d'un squelette. Il ne restait sur ce squelette qu'une croix avec un sachet, et les fers, dont ses jambes desséchées auraient pu se dégager sans peine. Un quart d'heure avant sa mort, le bruit s'apaisa dans notre salle; on ne parlait plus qu'en chuchotant. Les forçats marchaient sur la pointe des pieds, discrètement. De temps à autre, ils échangeaient leurs réflexions sur des sujets étrangers et jetaient un coup d'œil furtif sur le mourant. Celui-ci râlait toujours plus péniblement. Enfin, d'une main tremblante et mal assurée, il tâta sa croix sur sa poitrine et fit le geste de l'arracher: elle aussi lui pesait, le suffoquait. On la lui enleva. Dix minutes plus tard il mourut. On frappa alors à la porte, afin d'avertir la sentinelle. Un gardien entra, regarda le mort d'un air hébété et s'en alla quérir le feldscher. Celui-ci était un bon garçon, un peu trop occupé peut-être de son extérieur, assez agréable du reste; il arriva bientôt; il s'approcha du cadavre à grands pas, ce qui fit un bruit dans la salle muette, et lui tâta le pouls avec une mine dégagée qui semblait avoir été composée pour la circonstance; il fit un geste vague de la main et sortit. On prévint le poste, car le criminel était d'importance (il appartenait à la section particulière); aussi pour le déclarer dûment mort fallait-il quelques formalités. Pendant que nous attendions l'entrée du poste de l'hôpital, un des détenus dit à demi-voix qu'il ne serait pas mal de fermer les yeux au défunt. Un autre écouta ce conseil, s'approcha en silence de Mikaïlof et lui ferma les yeux; apercevant sur le coussin la croix qu'on avait détachée du cou, il la prit, la regarda, la remit et se signa. Le

visage du mort s'ossifiait; un rayon de lumière blanche jouait à la surface et éclairait deux rangées de dents blanches et jeunes, qui brillaient entre les lèvres minces, collées aux gencives de la bouche entr'ouverte. Le sous-officier de garde arriva enfin, sous les armes et casque en tête, accompagné de deux soldats. Il s'approcha en ralentissant le pas, incertain; il examinait du coin de l'œil les détenus silencieux, qui le regardaient d'un air sombre. À un pas du mort, il s'arrêta net, comme cloué sur place par une gêne subite. Ce corps nu et desséché, chargé de ses fers, l'impressionnait: il défit sa jugulaire, enleva son casque (ce qu'il n'avait nullement besoin de faire) et fit un grand signe de croix. C'était une figure sévère, grisonnante, une tête de soldat qui avait beaucoup servi. Je me souviens qu'à côté de lui se trouvait Tchékounof, un vieillard grisonnant lui aussi; il regardait tout le temps le sous-officier, et suivait tous les mouvements de ce dernier avec une attention étrange. Leurs regards se croisèrent, et je vis que la lèvre inférieure de Tchékounof tremblait. Il la mordit, serra les dents et dit au sous-officier, comme par hasard, avec un mouvement de tête qui lui montrait le mort:

— Il avait pourtant une mère, lui aussi…

Ces mots me pénétrèrent… Pourquoi les avait-il dits, et comment cette idée lui était-elle venue? On souleva le cadavre avec sa couchette; la paille craqua, les chaînes traînèrent à terre avec un bruit clair… On les releva et l'on emporta le corps. Brusquement tous parlèrent à haute voix. On entendit encore le sous-officier, déjà dans le corridor, qui criait à quelqu'un d'aller chercher le forgeron. Il fallait déferrer le mort…

Mais j'ai fait une digression hors de mon sujet…

II – L'HÔPITAL. (Suite).

Les docteurs visitaient les salles le matin; vers onze heures, ils apparaissaient tous ensemble, faisant cortège au médecin en chef: une heure et demie avant eux, le médecin ordinaire de notre salle venait faire sa ronde; c'était un tout jeune homme, toujours affable et gai, que les détenus aimaient beaucoup, et qui connaissait parfaitement son art; ils ne lui trouvaient qu'un seul défaut, celui d'être «trop doux». En effet, il était peu communicatif, il semblait même confus devant nous, rougissait parfois et changeait la quantité de nourriture à la première réclamation des malades; je crois qu'il aurait consenti à leur donner les médicaments qu'ils désiraient: un excellent homme, du reste! Beaucoup de médecins en Russie jouissent de l'affection et du respect du peuple, et cela à juste titre, autant que j'ai pu le remarquer. Je sais que mes paroles sembleront un paradoxe, surtout si l'on prend en considération la défiance que ce même peuple a pour la médecine et les médicaments étrangers. En effet, il préfère, alors même qu'il souffrirait d'une grave maladie, s'adresser pendant plusieurs années de suite à une sorcière, ou employer des remèdes de bonne femme (qu'il ne faut pas mépriser, du reste), plutôt que de consulter un docteur ou d'aller à l'hôpital. À vrai dire, il faut surtout attribuer cette prévention à une cause profonde et qui n'a aucun rapport avec la médecine, à savoir la défiance du peuple pour tout ce qui porte un caractère administratif, officiel: il ne faut pas oublier non plus que le peuple est effrayé et prévenu contre les hôpitaux par les récits souvent absurdes des horreurs fantastiques dont les hospices seraient le théâtre. (Ces récits ont pourtant un fond de vérité.) Mais ce qui lui répugne le plus, ce sont les habitudes allemandes des hôpitaux, c'est l'idée que des étrangers le soigneront pendant sa maladie, c'est la sévérité de la diète, enfin les récits qu'on lui fait de la dureté persévérante des feldschers et des docteurs, de la dissection et de l'autopsie des cadavres, etc. Et puis, le bas peuple se dit que ce seront des seigneurs qui le soigneront (car pour eux, les médecins sont tout de même des seigneurs). Une fois la connaissance faite avec ces derniers (il y

a sans doute des exceptions, mais elles sont rares), toutes les craintes s'évanouissent: il faut attribuer ce succès à nos docteurs, principalement aux jeunes, qui savent pour la plupart gagner le respect et l'affection du peuple. Je parle du moins de ce que j'ai vu et éprouvé à plusieurs reprises, dans différents endroits, et je ne pense pas que les choses se passent autrement ailleurs. Dans certaines localités reculées les médecins prennent des pots-de-vin, abusent de leurs hôpitaux et négligent leurs malades; souvent même ils oublient complètement leur art. Cela arrive, mais je parle de la majorité, inspirée par cet esprit, par cette tendance généreuse qui est en train de régénérer l'art médical. Quant aux apostats, aux loups dans la bergerie, ils auront beau s'excuser et rejeter la faute sur le milieu qui les entoure, qui les a déformés, ils resteront inexcusables, surtout s'ils ont perdu toute humanité. Et c'est précisément l'humanité, l'affabilité, la compassion fraternelle pour le malade qui sont quelquefois les remèdes les plus actifs. Il serait temps que nous cessions de nous lamenter apathiquement sur le milieu qui nous a gangrené. Il y a du vrai, mais un rusé fripon qui sait se tirer d'affaire ne manque pas d'accuser le milieu dans lequel il se trouve pour se faire pardonner ainsi ses faiblesses, surtout quand il manie la plume ou la parole avec éloquence. Je me suis écarté de nouveau de mon sujet: je voulais me borner à dire que le petit peuple est défiant et antipathique plutôt à l'égard de la médecine administrative que des médecins eux-mêmes. Quand il les voit à l'œuvre, il perd beaucoup de ses préjugés.

Notre médecin s'arrêtait ordinairement devant le lit de chaque malade, l'interrogeait sérieusement et attentivement, puis prescrivait les remèdes, les potions. Il remarquait quelquefois que le prétendu malade ne l'était pas du tout; ce détenu était venu se reposer des travaux forcés et dormir sur un matelas dans une chambre chauffée, préférable à des planches nues dans un corps de garde humide, où sont entassés et parqués une masse de prévenus pâles et abattus. (En Russie, les malheureux détenus en prison préventive sont presque toujours pâles et abattus, ce qui démontre que leur entretien matériel et leur état moral sont encore plus pitoyables que ceux des condamnés.) Aussi notre médecin inscrivait le faux malade sur son carnet comme affecté d'une «febris catharalis» et lui permettait quelquefois de rester une semaine à

l'hôpital. Tout le monde se moquait de cette «febris catharalis», car on savait bien que c'était la formule admise par une conspiration tacite entre le docteur et le malade pour indiquer une maladie feinte, les «coliques de rechange», comme les appelaient les détenus, qui traduisaient ainsi «febris catharalis»; souvent même, le malade imaginaire abusait de la compassion du docteur pour rester à l'hôpital jusqu'à ce qu'on le renvoyât de force. C'était alors qu'il fallait voir notre médecin. Confus de l'entêtement du forçat, il ne se décidait pas à lui dire nettement qu'il était guéri et à lui conseiller de demander son billet de sortie, bien qu'il eût le droit de le renvoyer sans la moindre explication, en écrivant sur sa feuille: «Sanat est»: il lui insinuait tout d'abord qu'il était temps de quitter la salle, et le priait avec instances: «Tu devrais filer, dis donc, tu es guéri maintenant; les places manquent; on est à l'étroit, etc.», jusqu'à ce que le soi-disant malade se piquât d'amour-propre et demandât enfin à sortir. Le docteur chef, bien que très-compatissant et honnête (les malades l'aimaient aussi beaucoup), était incomparablement plus sévère et plus résolu que notre médecin ordinaire; dans certains cas, il montrait une sévérité impitoyable qui lui attirait le respect des forçats. Il arrivait toujours dans notre salle, accompagné de tous les médecins de l'hôpital, quand son subordonné avait fait sa tournée, et diagnostiquait sur chaque cas en particulier; il s'arrêtait plus longtemps auprès de ceux qui étaient gravement atteints et savait leur dire un mot encourageant, qui les remontait et laissait toujours la meilleure impression. Il ne renvoyait jamais les forçats qui arrivaient avec des coliques de rechange, mais, si l'un d'eux s'obstinait à rester à l'hôpital, il l'inscrivait bon pour la sortie: «— Allons, camarade, tu t'es reposé, va-t'en maintenant, il ne faut abuser de rien.» Ceux qui s'entêtaient à rester étaient surtout les forçats excédés de la corvée, pendant les grosses chaleurs de l'été, ou bien des condamnés qui devaient être fouettés. Je me souviens que l'on fut obligé d'employer une sévérité particulière, de la cruauté même pour expulser l'un d'eux. Il était venu se faire soigner d'une maladie des yeux qu'il avait tout rouges: il se plaignait de ressentir une douleur lancinante aux paupières. On le traita de différentes manières, on employa des vésicatoires, des sangsues, on lui injecta les yeux d'une solution corrosive, etc., etc., mais rien n'y fit, le mal ne diminuait pas,

et l'organe malade était toujours dans le même état. Les docteurs devinèrent enfin que cette maladie était feinte, car l'inflammation n'empirait ni ne guérissait: le cas était suspect. Depuis longtemps les détenus savaient que ce n'était qu'une comédie et qu'il trompait les docteurs, bien qu'il ne voulût pas l'avouer. C'était un jeune gaillard, assez bien de sa personne, mais qui produisait une impression désagréable sur tous ses camarades: il était dissimulé, soupçonneux, sombre, regardait toujours en dessous, ne parlait avec personne et restait à l'écart comme s'il se fût défié de nous. Je me rappelle que plusieurs craignaient qu'il ne fît un mauvais coup: étant soldat, il avait commis un vol de conséquence; on l'avait arrêté et condamné à recevoir mille coups de baguettes, puis à passer dans une compagnie de discipline. Pour reculer le moment de la punition, les condamnés se décident quelquefois, comme je l'ai dit plus haut, à d'effroyables coups de tête; la veille du jour fatal, ils plantent un couteau dans le ventre d'un chef ou d'un camarade, pour qu'on les remette en jugement, ce qui retarde leur châtiment d'un mois ou deux: leur but est atteint. Peu leur importe que leur condamnation soit doublée ou triplée au bout de ces trois mois; ce qu'ils désirent, c'est reculer temporairement la terrible minute, quoi qu'il puisse leur en coûter, tant le cœur leur manque pour l'affronter.

Plusieurs malades étaient d'avis de surveiller le nouveau venu, parce qu'il pouvait fort bien, de désespoir, assassiner quelqu'un pendant la nuit. On s'en tint aux paroles cependant, personne ne prit aucune précaution, pas même ceux qui dormaient à côté de lui. On avait pourtant remarqué qu'il se frottait les yeux avec du plâtre de la muraille et quelque chose d'autre encore, afin qu'ils parussent rouges au moment de la visite. Enfin le docteur chef menaça d'employer des orties pour le guérir. Quand une maladie d'yeux résiste à tous les moyens scientifiques, les médecins se décident à essayer un remède héroïque et douloureux: on applique les orties au malade, ni plus ni moins qu'à un cheval. Mais le pauvre diable ne voulait décidément pas guérir. Il était d'un caractère ou trop opiniâtre ou trop lâche; si douloureuses que soient les orties, on ne peut pas les comparer aux verges. L'opération consiste à empoigner le malade près de la nuque, par la peau du cou, à la tirer en arrière autant que possible, et à y pratiquer une double incision large et longue, dans

laquelle on passe une chevillière de coton, de la largeur du doigt; chaque jour, à heure fixe, on tire ce ruban en avant et en arrière, comme si l'on fendait de nouveau la peau, afin que la blessure suppure continuellement et ne se cicatrise pas. Le pauvre diable endura cette torture, qui lui causait des souffrances horribles, pendant plusieurs jours; enfin il consentit à demander sa sortie. En moins d'un jour ses yeux devinrent parfaitement sains, et dès que son cou se fut cicatrisé, on l'envoya au corps de garde, qu'il quitta le lendemain pour recevoir ses mille coups de baguettes.

Pénible est cette minute qui précède le châtiment, si pénible que j'ai peut-être tort de nommer pusillanimité et lâcheté la peur que ressentent les condamnés. Il faut qu'elle soit terrible pour que les forçats se décident à risquer une punition double ou triple, simplement pour la reculer. J'ai pourtant parlé de condamnés qui demandaient eux-mêmes à quitter l'hôpital, avant que les blessures causées par les premières baguettes se fussent cicatrisées, afin de recevoir les derniers coups et d'en finir avec leur état préventif; car la vie au corps de garde est certainement pire que n'importe quels travaux forcés. L'habitude invétérée de recevoir des verges et d'être châtié contribue aussi à donner de l'intrépidité et de la décision à quelques condamnés. Ceux qui ont été souvent fouettés ont le dos et l'esprit tannés, racornis; ils finissent par regarder la punition comme une incommodité passagère, qu'ils ne craignent plus. Un de nos forçats de la section particulière, Kalmouk baptisé, qui portait le nom d'Alexandre ou d'Alexandrine, comme on l'appelait en riant à la maison de force (un gaillard étrange, fripon en diable, intrépide et pourtant bonhomme), me raconta comment il avait reçu quatre mille coups de verges. Il ne parlait jamais de cette punition qu'en riant et en plaisantant, mais il me jura très-sérieusement que, s'il n'avait pas été élevé dans sa horde à coups de fouet dès sa plus tendre enfance, — les cicatrices dont son dos était couvert et qui n'avaient pas réussi à disparaître, étaient là pour le certifier, — il n'aurait jamais pu supporter ces quatre mille coups de verges. Il bénissait cette éducation à coups de lanières. «On me battait pour la moindre chose, Alexandre Pétrovitch! Me dit-il un soir que nous étions assis sur ma couchette, devant le feu, — on m'a battu sans motifs pendant quinze ans de suite, du plus loin que

je me souvienne, plusieurs fois par jour: me rossait qui voulait, si bien que je m'habituai tout à fait aux baguettes.» Je ne sais plus par quel hasard il était devenu soldat (au fond, il mentait peut-être, car il avait, toujours déserté et vagabondé). Il me souvient du récit qu'il nous fit un jour de la peur qu'il eut, quand on le condamna à recevoir quatre mille coups de verges pour avoir tué son supérieur: «Je me doutais bien qu'on me punirait sévèrement, je me disais que, si habitué que je fusse au fouet, je crèverais peut-être sur place — diable! Quatre mille verges, ce n'est pas une petite, affaire, et puis tous mes chefs étaient d'une humeur de chien à cause de cette histoire. Je savais très-bien que cela ne se passerait pas à l'eau de roses; je croyais même que je resterais sous les verges. J'essayai tout d'abord de me faire baptiser, je me disais peut-être qu'on me pardonnerait, essayons voir; on m'avait pourtant averti — les camarades — que ça ne servirait à rien, mais je pensais: — Tout de même, ils me pardonneront, qui sait? Ils auront plus de compassion pour un baptisé que pour un mahométan. On me baptisa et l'on me donna le nom d'Alexandre; malgré tout, je dus recevoir mes baguettes; ils ne m'en auraient pas fait grâce d'une seule. Cela me taquina à la fin. Je me dis: — Attendez, je m'en vais tous vous mettre dedans de la belle manière. Et parbleu, Alexandre Pétrovitch, le croirez-vous? Je les ai mis dedans! Je savais très-bien faire le mort, non pas que j'eusse l'air tout à fait crevé, non! Mais on aurait juré que j'allais rendre l'âme. On me conduit devant le front du bataillon, je reçois mon premier mille; ça me brûle, je commence à hurler: on me donne mon second mille, je me dis: Voilà ma fin qui arrive; ils m'avaient fait perdre la tête, j'avais les jambes comme rompues… crac! Me voilà à terre! Avec les yeux d'un mort, la figure toute bleue, la bouche pleine d'écume; je ne soufflais plus. Le médecin arrive et dit que je vais mourir. On me porte à l'hôpital; je reviens tout de suite a moi. Deux fois encore on me donna les verges. Comme ils étaient fâchés! Oh! Comme ils enrageaient! Mais je les ai tout de même mis dedans ces deux fois encore: je reçois mon troisième mille, je crève de nouveau; mais, ma foi, quand ils m'ont administré le dernier mille, chaque coup aurait dû compter pour trois, c'était comme un couteau droit dans le cœur, ouf! Comme ils m'ont battu! Ils étaient acharnés après moi! Oh! Cette charogne de quatrième mille (que le……!), il valait les

trois premiers ensemble, et si je n'avais pas fait le mort quand il ne m'en restait plus que deux cents à recevoir, je crois qu'ils m'auraient fini pour de bon; mais je ne me suis pas laissé démonter, je les flibuste encore une fois et je fais le mort: ils ont cru de nouveau que j'allais crever, et comment ne l'auraient-ils pas cru? Le médecin lui-même en était sûr; mais après ces deux cents qui me restaient, ils eurent beau taper de toute leur force (ça en valait deux mille), va te faire fiche! Je m'en moquais pas mal, ils ne m'avaient tout de même pas esquinté, et pourquoi? Parce que, étant gamin, j'avais grandi sous le fouet. Voilà pourquoi je suis encore en vie! Oh! M'a-t-on assez battu dans mon existence!» répéta-t-il, d'un air pensif, en terminant son récit; et il semblait se ressouvenir et compter les coups qu'il avait reçus, «Eh bien, non! Ajoutait-il après un silence, on ne les comptera pas, on ne pourrait pas les compter! On manquerait de chiffres!» Il me regarda alors et partit d'un éclat de rire si débonnaire que je ne pus m'empêcher de lui répondre par un sourire. «Savez-vous, Alexandre Pétrovitch, quand je rêve la nuit, eh bien, je rêve toujours qu'on me rosse; je n'ai pas d'autres songes.» Il parlait en effet dans son sommeil et hurlait à gorge déployée, si bien qu'il réveillait les autres détenus: «Qu'as-tu à brailler, démon?» — Ce solide gaillard, de petite taille, âgé de quarante-cinq ans, agile et gai, vivait en bonne intelligence avec tout le monde, quoiqu'il aimât beaucoup à faire main basse sur ce qui ne lui appartenait pas, et qu'on le battit souvent pour cela; mais lequel de nos forçats ne volait pas et n'était pas battu pour ses larcins?

J'ajouterai à ces remarques que je restai toujours stupéfait de la bonhomie extraordinaire, de l'absence de rancune avec lesquelles ces malheureux parlaient de leur châtiment et des chefs chargés de l'appliquer. Dans ces récits, qui souvent me donnaient des palpitations de cœur, on ne sentait pas l'ombre de haine ou de rancune. Ils en riaient de bon cœur, comme des enfants. Il n'en était pas de même de M—tski, par exemple, quand il me racontait son châtiment; comme il n'était pas noble, il avait reçu cinq cents verges. Il ne m'en avait jamais parlé; quand je lui demandai si c'était vrai, il me répondit affirmativement, en deux mots brefs, avec une souffrance intérieure, sans me regarder; il était devenu tout rouge; au bout d'un instant, quand il leva les yeux, j'y vis briller une flamme de haine; ses lèvres

tremblaient d'indignation. Je sentis qu'il n'oublierait, qu'il ne pourrait jamais oublier cette page de son passé. Nos camarades, au contraire (je ne garantis pas qu'il n'y eût pas des exceptions), regardaient d'un tout autre œil leur aventure. — Il est impossible, pensais-je quelquefois, qu'ils aient le sentiment de leur culpabilité et de la justice de leur peine, surtout quand ce n'est pas contre leurs camarades, mais contre leurs chefs qu'ils ont péché. La plupart ne s'avouaient nullement coupables. J'ai déjà dit que je n'observai en eux aucun remords, même quand le crime avait été commis sur des gens de leur condition. Quant aux crimes commis contre leurs chefs, je n'en parle pas. Il m'a semblé qu'ils avaient, pour ces cas-là, une manière de voir à eux, toute pratique et empirique; on excusait ces accidents par sa destinée, par la fatalité, sans raisonnement, d'une façon inconsciente, comme par l'effet d'une croyance quelconque. Le forçat se donne toujours raison dans les crimes commis contre ses chefs, la chose ne fait pas question pour lui; mais pourtant, dans la pratique, il s'avoue que ses chefs ne partagent pas son avis et que, par conséquent, il doit subir un châtiment, qu'alors seulement il sera quitte.

La lutte entre l'administration et le prisonnier est également acharnée. Ce qui contribue à justifier le criminel à ses propres yeux, c'est qu'il ne doute nullement que la sentence du milieu dans lequel il est né et il a vécu ne l'acquitte; il est sûr que le menu peuple ne le jugera pas définitivement perdu, sauf pourtant si le crime a été commis précisément contre des gens de ce milieu, contre ses frères. Il est tranquille de ce côté-là; fort de sa conscience, il ne perdra jamais son assurance morale, et c'est le principal. Il se sent sur un terrain solide, aussi ne hait-il nullement le knout qu'on lui administre, il le considère seulement comme inévitable, il se console en pensant qu'il n'est ni le premier, ni le dernier à le recevoir, et que cette lutte passive, sourde et opiniâtre durera longtemps. Le soldat déteste-t-il le Turc qu'il combat? Nullement, et pourtant celui-ci le sabre, le hache, le tue.

Il ne faut pas croire pourtant que tous ces récits fussent faits avec indifférence et sang-froid. Quand on parlait du lieutenant Jérébiatnikof, c'était toujours avec une indignation contenue. Je fis la connaissance de ce lieutenant Jérébiatnikof, lors de mon premier séjour à l'hôpital — par les

récits des détenus, bien entendu. — Je le vis plus tard une fois qu'il commandait la garde à la maison de force. Agé de trente ans, il était de taille élevée, très-gras et très-fort, avec des joues rougeaudes et pendantes de graisse, des dents blanches et le rire formidable de Nosdrief[29]. À le voir, on devinait que c'était l'homme du monde le moins apte à la réflexion. Il adorait fouetter et donner les verges, quand il était désigné comme exécuteur. Je me hâte de dire que les autres officiers tenaient Jérébiatnikof pour un monstre, et que les forçats avaient de lui la même opinion. Il y avait dans le bon vieux temps, qui n'est pas si éloigné, dont «le souvenir est vivant, mais auquel on croit difficilement», des exécuteurs qui aimaient leur office. Mais d'ordinaire on faisait donner les verges sans entraînement, tout bonnement.

Ce lieutenant était une exception, un gourmet raffiné, connaisseur en matière d'exécutions. Il était passionné pour son art, il l'aimait pour lui-même. Comme un patricien blasé de la Rome impériale, il demandait à cet art des raffinements, des jouissances contre nature, afin de chatouiller et d'émouvoir quelque peu son âme envahie et noyée dans la graisse. — On conduit un détenu subir sa peine; c'est Jérébiatnikof qui est l'officier exécuteur; la vue seule de la longue ligne de soldats armés de grosses verges l'inspire: il parcourt le front d'un air satisfait et engage chacun à accomplir son devoir en toute conscience, sans quoi… Les soldats savaient d'avance ce que signifiait ce sans quoi… Le criminel est amené; s'il ne connaît pas encore Jérébiatnikof et s'il n'est pas au courant du mystère, le lieutenant lui joue le tour suivant (ce n'est qu'une des inventions de Jérébiatnikof, très-ingénieux pour ce genre de trouvailles). Tout détenu dont on dénude le torse et que les sous-officiers attachent à la crosse du fusil, pour lui faire parcourir ensuite la rue verte tout entière, prie d'une voix plaintive et larmoyante l'officier exécuteur de faire frapper moins fort et de ne pas doubler la punition par une sévérité superflue. — «Votre Noblesse, crie le malheureux, ayez pitié, soyez paternel, faites que je prie Dieu toute ma vie pour tous, ne me perdez pas, compatissez…» Jérébiatnikof attendait cela; il suspendait alors l'exécution, et entamait la conversation suivante avec le détenu, d'un ton sentimental et pénétré:

— Mais, mon cher, disait-il, que dois-je faire? Ce n'est pas moi qui te

punis, c'est la loi!

— Votre Noblesse! Vous pouvez faire ce que vous voulez; ayez pitié de moi!…

— Crois-tu que je n'aie vraiment pas pitié de toi? Penses-tu que ce soit un plaisir pour moi de te voir fouetter? Je suis un homme pourtant. Voyons, suis-je un homme, oui ou non?

— C'est certain, Votre Noblesse! On sait bien que les officiers sont nos pères, et nous leurs enfants. Soyez pour moi un véritable père! Criait le détenu qui entrevoyait une possibilité d'échapper au châtiment.

— Ainsi, mon ami, juge toi-même, tu as une cervelle pour réfléchir; je sais bien que, par humanité, je dois te montrer de la condescendance et de la miséricorde, à toi, pécheur.

— Votre Noblesse ne dit que la pure vérité.

— Oui, je dois être miséricordieux pour toi, si coupable que tu sois. Mais ce n'est pas moi qui te punis, c'est la loi! Pense un peu: je sers Dieu et ma patrie, et par conséquent je commets un grave péché si j'atténue la punition fixée par la loi, penses-y!

— Votre Noblesse!…

— Allons, que faire? Passe pour cette fois! Je sais que je vais faire une faute, mais il en sera comme tu le désires… Je te fais grâce, je te punirai légèrement. Mais si j'allais te rendre un mauvais service par cela même? Je te ferai grâce, je te punirai légèrement, et tu penseras qu'une autre fois je serai aussi miséricordieux, et tu feras de nouveau des bêtises, hein? Ma conscience pourtant…

— Votre Noblesse! Dieu m'en préserve… Devant le trône du créateur céleste, je vous…

— Bon! Bon! Et tu me jures que tu te conduiras bien?

— Que le Seigneur me fasse mourir sur l'heure et que dans l'autre monde…

— Ne jure pas ainsi, c'est un péché. Je te croirai si tu me donnes ta parole…

— Votre Noblesse!

— Eh bien! écoute! Je te fais grâce à cause de tes larmes d'orphelin; tu es

orphelin, n'est-ce pas?

— Orphelin de père et de mère, Votre Noblesse; je suis seul au monde…

— Eh bien, à cause de tes larmes d'orphelin, j'ai pitié de toi; mais fais attention, c'est la dernière fois… Conduisez-le, ajoutait-il d'une voix si attendrie que le détenu ne savait comment remercier Dieu de lui avoir envoyé un si bon officier instructeur. La terrible procession se mettait en route; le tambour battait un roulement, les premiers soldats brandissaient leurs verges… — «Rossez-le! Hurlait alors Jérébiatnikof à gorge déployée; brûlez-le! Tapez! Tapez dessus! Écorchez-le! Enlevez-lui la peau! Encore, encore, tapez plus fort sur cet orphelin, donnez-lui-en, à ce coquin! Plus fort, abîmez-le, abîmez-le!» Les soldats assènent des coups de toutes leurs forces, à tour de bras, sur le dos du malheureux, dont les yeux lancent des étincelles, et qui hurle, tandis que Jérébiatnikof court derrière lui, devant la ligne, en se tenant les côtes de rire; il pouffe, il se pâme et ne peut pas se tenir droit, si bien qu'il fait pitié, ce cher homme. C'est qu'il est heureux; il trouve ça burlesque; de temps à autre on entend son rire formidable, franc et bien timbré; il répète: «Tapez! Rossez-le! écorchez-moi ce brigand! Abîmez-moi cet orphelin!…»

Il avait encore composé des variations sur ce motif. On amène un détenu pour lui faire subir sa punition; celui-ci se met à supplier le lieutenant d'avoir pitié de lui. Cette fois, Jérébiatnikof ne fait pas le bon apôtre, et sans simagrées, il dit franchement au condamné:

— Vois-tu, mon cher, je vais te punir comme il faut, car tu le mérites. Mais je puis te faire une grâce: je ne te ferai pas attacher à la crosse du fusil. Tu iras tout seul, à la nouvelle mode: tu n'as qu'à courir de toutes tes forces devant le front! Bien entendu chaque verge te frappera, mais tu en auras plus vite fini, n'est-ce pas? Voyons, qu'en penses-tu? Veux-tu essayer?

Le détenu, qui l'a écouté plein de défiance et d'incertitude, se dit: «Qui sait? Peut-être bien que cette manière-là est plus avantageuse que l'autre; si je cours de toutes mes forces, ça durera cinq fois moins, et puis, les verges ne m'atteindront peut-être pas toutes.»

— Bien, Votre Noblesse, je consens.

— Et moi aussi, je consens. — Allons! Ne bayez pas aux corneilles, vous autres! Crie le lieutenant aux soldats. — Il sait d'avance que pas une verge

n’épargnera le dos de l’infortuné; le soldat qui manquerait son coup serait sûr de son affaire. Le forçat essaye de courir dans la rue verte, mais il ne passe pas quinze rangs, car les verges pleuvent comme grêle, comme l’éclair, sur sa pauvre échine; le malheureux tombe en poussant un cri, on le croirait cloué sur place ou abattu par une balle. — Eh! Non, Votre Noblesse, j’aime mieux qu’on me fouette d’après le règlement, dit-il alors en se soulevant péniblement, pâle et effrayé, tandis que Jérébiatnikof, qui savait d’avance l’issue de cette farce, se tient les côtes et éclate de rire. Mais je ne puis rapporter tous les divertissements qu’il avait inventés et tout ce qu’on racontait de lui.

On parlait aussi dans notre salle d’un lieutenant Smékalof, qui remplissait les fonctions de commandant de place, avant l’arrivée de notre major actuel. On parlait de Jérébiatnikof avec indifférence, sans haine, mais aussi sans vanter ses hauts faits; on ne le louait pas, en un mot, on le méprisait: tandis qu’au nom de Smékalof, la maison de force était unanime dans ses éloges et son enthousiasme. Ce lieutenant n’était nullement un amateur passionné des baguettes, il n’y avait rien en lui du caractère de Jérébiatnikof; pourtant il ne dédaignait pas les verges; comment se fait-il qu’on se rappelât chez nous ses exécutions, avec une douce satisfaction?—il avait su complaire aux forçats. Pourquoi cela? Comment s’était-il acquis une pareille popularité? Nos camarades, comme le peuple russe tout entier, sont prêts à oublier leurs tourments, si on leur dit une bonne parole (je parle du fait lui-même, sans l’analyser ni l’examiner). Aussi n’est-il pas difficile d’acquérir l’affection de ce peuple et de devenir populaire. Le lieutenant Smékalof avait acquis une popularité particulière — aussi, quand on mentionnait ses exécutions, c’était toujours avec attendrissement. «Il était bon comme un père», disaient parfois les forçats, qui soupiraient en comparant leur ancien chef intérimaire avec le major actuel, — «un petit cœur! Quoi!» — C’était un homme simple, peut-être même bon à sa manière. Et pourtant, il y a des chefs qui sont non-seulement bons, mais miséricordieux, et que l’on n’aime nullement, dont on se moque, tandis que Smékalof avait si bien su faire, que tous les détenus le tenaient pour leur homme; c’est un mérite, une qualité innée, dont ceux qui la possèdent ne se rendent souvent pas compte. Chose étrange: il y a des gens

qui sont loin d'être bons et qui pourtant ont le talent de se rendre populaires. Ils ne méprisent pas le peuple qui leur est subordonné; je crois que c'est là la cause de cette popularité. On ne voit pas en eux des grands seigneurs, ils n'ont pas d'esprit de caste, ils ont en quelque sorte une odeur de peuple, ils l'ont de naissance, et le peuple la flaire tout de suite. Il fera tout pour ces gens-là! Il changera de gaieté de cœur l'homme le plus doux et le plus humain contre un chef très-sévère, si ce dernier possède cette odeur particulière. Et si cet homme est en outre débonnaire, à sa manière, bien entendu, oh! Alors, il est sans prix. Le lieutenant Smékalof, comme je l'ai dit, punissait quelquefois très-rudement, mais il avait l'air de punir de telle façon que les détenus ne lui en gardaient pas rancune; au contraire, on se souvenait de ses histoires de fouet en riant. Elles étaient du reste peu nombreuses, car il n'avait pas beaucoup d'imagination artistique. Il n'avait inventé qu'une farce, une seule, dont il s'était réjoui près d'une année entière dans notre maison de force; elle lui était chère, probablement parce qu'elle était unique, et ne manquait pas de bonne humeur. Smékalof assistait lui-même à l'exécution, en plaisantant et en raillant le détenu, qu'il questionnait sur des choses étrangères, par exemple sur ses affaires personnelles de forçat; il faisait cela sans intention, sans arrière-pensée, mais tout simplement parce qu'il désirait être au courant des affaires de ce forçat. On lui apportait une chaise et les verges qui devaient servir au châtiment du coupable: le lieutenant s'asseyait, allumait sa longue pipe. Le détenu le suppliait… «Eh! Non, camarade! Allons, couche-toi! Qu'as-tu encore?…» Le forçat soupire et s'étend à terre, «Eh bien! Mon cher, sais-tu lire couramment?» — «Comment donc, Votre Noblesse, je suis baptisé, on m'a appris à lire dès mon enfance!» — «Alors, lis.» Le forçat sait d'avance ce qu'il va lire et comment finira cette lecture, parce que cette plaisanterie s'est répétée plus de trente fois. Smékalof, lui aussi, sait que le forçat n'est pas dupe de son invention, non plus que les soldats qui tiennent les verges levées sur le dos de la malheureuse victime. Le forçat commence à lire: les soldats, armés de verges, attendent immobiles: Smékalof lui-même cesse de fumer, lève la main et guette un mot prévu. Le détenu lit et arrive enfin au mot: «aux cieux.» C'est tout ce qu'il faut. «Halte!» crie le lieutenant, qui devient tout rouge, et brusquement, avec un

geste inspiré, il dit à l'homme qui tient sa verge levée: «Et toi, fais l'officieux!»

Et le voilà qui crève de rire. Les soldats debout autour de l'officier sourient; le fouetteur sourit, le fouetté même, Dieu me pardonne! Sourit aussi, bien qu'au commandement de «fais l'officieux» la verge siffle et vienne couper comme un rasoir son échine coupable. Smékalof est très-heureux, parce que c'est lui qui a inventé cette bonne farce, c'est lui qui a trouvé ces deux mots «cieux» et «officieux», qui riment parfaitement. Il s'en va satisfait, comme le fustigé lui-même, qui est aussi très-content de soi et du lieutenant, et qui va raconter au bout d'une demi-heure à toute la maison de force, pour la trente et unième fois, la farce de Smékalof. «En un mot, un petit cœur! Un vrai farceur!». On entendait souvent chanter avec attendrissement les louanges du bon lieutenant.

— Quelquefois, quand on s'en allait au travail, — raconte un forçat dont le visage resplendit au souvenir de ce brave homme, — on le voyait à sa fenêtre en robe de chambre, en train de boire le thé, la pipe à la bouche. J'ôte mon chapeau. — Où vas-tu, Axénof?

— Au travail, Mikail Vassilitch, mais je dois aller avant à l'atelier. — Il riait comme un bienheureux. Un vrai petit cœur! Oui, un petit cœur.

— On ne les garde jamais bien longtemps, ceux-là! Ajoute un des auditeurs.

III – L'HÔPITAL (Suite)[30].

J'ai parlé ici des punitions et de ceux qui les administraient, parce que j'eus une première idée bien nette de ces choses-là pendant mon séjour à l'hôpital. Jusqu'alors, je ne les connaissais que par ouï-dire. Dans notre salle étaient internés tous les condamnés des bataillons qui devaient recevoir les schpizruten[31], ainsi que les détenus des sections militaires établies dans notre ville et dans l'arrondissement qui en dépendait. Pendant les premiers jours, je regardais ce qui se faisait autour de moi avec tant d'avidité, que ces mœurs étranges, ces prisonniers fouettés ou qui allaient l'être me laissaient une impression terrible. J'étais ému, épouvanté. En entendant les conversations ou les récits des autres détenus sur ce sujet, je me posais des questions, que je cherchais à résoudre. Je voulais absolument connaître tous les degrés des condamnations et des exécutions, toutes leurs nuances, et apprendre l'opinion des forçats eux-mêmes: je tâchai de me représenter l'état psychologique des fustigés. J'ai déjà dit qu'il était bien rare qu'un détenu fût de sang-froid avant le moment fatal, même s'il avait été battu à plusieurs reprises. Le condamné éprouve une peur horrible, mais purement physique, une peur inconsciente qui étourdit son moral. Durant mes quelques années de séjour à la maison de force, je pus étudier à loisir les détenus qui demandaient leur sortie de l'hôpital, où ils étaient restés quelque temps pour soigner leurs échines endommagées par la première moitié de leur punition; le lendemain ils devaient recevoir l'autre moitié. Cette interruption dans le châtiment est toujours provoquée par le médecin qui assiste aux exécutions. Si le nombre des coups à recevoir est trop grand pour qu'on puisse les administrer en une fois au détenu, on partage le nombre en deux ou en trois, suivant l'avis formulé par le docteur pendant l'exécution elle-même; il dit si le condamné est en état de subir toute sa punition, ou si sa vie est en danger. Cinq cents, mille et même quinze cents baguettes sont administrées en une seule fois; mais s'il s'agit de deux ou trois mille verges, on, divise la condamnation en deux ou en trois. Ceux dont le dos était guéri et qui devaient subir le reste de

leur punition étaient tristes, sombres, taciturnes, la veille et le jour de leur sortie. On remarquait en eux une sorte d'abrutissement, de distraction affectée. Ces gens-là n'entamaient aucune conversation et demeuraient presque toujours silencieux: trait singulier, les détenus évitent d'adresser la parole à ceux qui doivent être punis et ne font surtout pas allusion à leur châtiment. Ni consolations, ni paroles superflues: on ne fait même pas attention à eux, ce qui certainement est préférable pour le condamné.

Il y avait pourtant des exceptions, par exemple le forçat Orlof, dont j'ai déjà parlé. Il était fâché que son dos ne guérit pas plus vite, car il lui tardait de demander sa sortie, d'en finir avec les verges, et d'être versé dans un convoi de condamnés, pour s'enfuir pendant le voyage. C'était une nature passionnée et ardente, occupée uniquement du but à atteindre: un rusé compère! Il semblait très-content lors de son arrivée et dans un état d'excitation anormale; bien qu'il dissimulât ses impressions, il craignait de rester sur place et de mourir sous les verges avant même la première moitié de sa punition. Il avait entendu parler des mesures prises à son égard par l'administration, alors qu'il était encore en jugement; aussi se préparait-il à mourir. Une fois qu'il eut reçu ses premières verges, il reprit courage. Quand il arriva à l'hôpital, je n'avais jamais vu encore de plaies semblables, mais il était tout joyeux: il espérait maintenant rester en vie, les bruits qu'on lui avait rapportés étaient mensongers, puisque on avait interrompu l'exécution; après sa longue réclusion préventive, il commençait à rêver du voyage, de son évasion future, de la liberté, des champs, de la forêt… Deux jours après sa sortie de l'hôpital, il y revint pour mourir sur la même couchette qu'il avait occupée pendant son séjour; il n'avait pu supporter la seconde moitié. Mais j'ai déjà parlé de cet homme.

Tous les détenus sans exception, même les plus pusillanimes, ceux que tourmentait nuit et jour l'attente de leur châtiment, supportaient courageusement leur peine. Il était bien rare que j'entendisse des gémissements pendant la nuit qui suivait l'exécution; en général, le peuple sait endurer la douleur. Je questionnai beaucoup mes camarades au sujet de cette douleur, afin de la déterminer exactement et de savoir à quelle souffrance on pouvait la comparer. Ce n'était pas une vaine curiosité qui me

poussait. Je le répète, j'étais ému et épouvanté. Mais j'eus beau interroger, je ne pus tirer de personne une réponse satisfaisante. Ça brûle comme le feu, — me disait-on généralement: ils répondaient tous la même chose. Tout d'abord, j'essayai de questionner M—tski: «— Cela brûle comme du feu, comme un enfer; il semble qu'on ait le dos au-dessus d'une fournaise ardente.» Ils exprimaient tout par ce mot. Je fis un jour une étrange remarque, dont je ne garantis pas le bien fondé, quoique l'opinion des forçats eux-mêmes confirme mon sentiment, c'est que les verges sont le plus terrible des supplices en usage chez nous. Il semble tout d'abord que ce soit absurde, impossible, et pourtant cinq cents verges, quatre cents même, suffisent pour tuer un homme; au dessus de cinq cents la mort est presque certaine. L'homme le plus robuste ne sera pas en état de supporter mille verges tandis qu'on endure cinq cents-baguettes sans en être trop incommodé et sans risquer le moins du monde de perdre la vie. Un homme de complexion ordinaire supporte mille baguettes sans danger; deux mille baguettes ne peuvent tuer un homme de force moyenne, bien constitué. Tous les détenus assuraient que les verges étaient pires que les baguettes. «Les verges cuisent plus et tourmentent davantage», disaient-ils. Elles torturent beaucoup plus que les baguettes, cela est évident, car elles irritent et agissent fortement sur le système nerveux qu'elles surexcitent outre mesure. Je ne sais s'il existe encore de ces seigneurs, — mais il n'y a pas longtemps il y en avait encore — auxquels fouetter une victime procurait une jouissance qui rappelait le marquis de Sade et la Brinvilliers. Je crois que cette jouissance consiste dans une défaillance de cœur, et que ces seigneurs doivent jouir et souffrir en même temps. Il y a des gens qui sont comme des tigres, avides du sang qu'ils peuvent lécher. Ceux qui ont possédé cette puissance illimitée sur la chair, le sang et l'âme de leur semblable, de leur frère selon la loi du Christ, ceux qui ont éprouvé cette puissance et qui ont eu la faculté d'avilir par l'avilissement suprême un autre être, fait à l'image de Dieu, ceux-là sont incapables de résister à leurs désirs, à leur soif de sensations. La tyrannie est une habitude, capable de se développer, et qui devient à la longue une maladie. J'affirme que le meilleur homme du monde peut s'endurcir et s'abrutir à tel point que rien ne le distinguera d'une bête fauve. Le sang et la puissance enivrent: ils aident au

développement de la dureté et de la débauche; l'esprit et la raison deviennent alors accessibles aux phénomènes les plus anormaux, qui leur semblent des jouissances. L'homme et le citoyen disparaissent pour toujours dans le tyran, et alors le retour à la dignité humaine, le repentir, la résurrection morale deviennent presque irréalisables. Ajoutons que la possibilité d'une pareille licence agit contagieusement sur la société tout entière: un tel pouvoir est séduisant. La société qui regarde ces choses d'un œil indifférent est déjà infectée jusqu'à la moelle. En un mot le droit accordé à un homme de punir corporellement ses semblables est une des plaies de notre société, c'est le plus sûr moyen pour anéantir en elle l'esprit de civisme, et ce droit contient en germe les éléments d'une décomposition inévitable, imminente.

La société méprise le bourreau de métier, mais non le bourreau-seigneur. Chaque fabricant, chaque entrepreneur doit ressentir un plaisir irritant en pensant que l'ouvrier qu'il a sous ses ordres dépend de lui avec sa famille tout entière. J'en suis sûr, une génération n'extirpe pas si vite ce qui est héréditaire en elle; l'homme ne peut pas renoncer à ce qu'il a dans le sang, à ce qui lui a été transmis avec le lait. Ces révolutions ne s'accomplissent pas si vite. Ce n'est pas tout que de confesser sa faute, son péché originel, c'est peu, très-peu, il faut encore l'arracher, le déraciner, et cela ne se fait pas vite.

J'ai parlé du bourreau. Les instincts d'un bourreau sont en germe presque dans chacun de nos contemporains; mais les instincts animaux de l'homme ne se développent pas uniformément. Quand ils étouffent toutes les autres facultés, l'homme devient un monstre hideux. Il y a deux espèces de bourreaux: les bourreaux de bonne volonté et les bourreaux par devoir, par fonction. Le bourreau de bonne volonté est, sous tous les rapports, au-dessous du bourreau payé, qui répugne pourtant si fort au peuple, et qui lui inspire un dégoût, une peur irréfléchie, presque mystique. D'où provient cette horreur quasi superstitieuse pour le dernier, tandis qu'on n'a que de l'indifférence et de l'indulgence pour les premiers? Je connais des exemples étranges de gens honnêtes, bons, estimés dans leur société; ils trouvaient nécessaire qu'un condamné aux verges hurlât, suppliât et demandât grâce. C'était pour eux une chose admise, et reconnue inévitable; si la victime ne se décidait pas à crier, l'exécuteur, que je tenais en toute autre occasion pour un bon homme,

regardait cela comme une offense personnelle. Il ne voulait tout d'abord qu'une punition légère, mais du moment qu'il n'entendait pas les supplications habituelles, «Votre Noblesse! Ayez pitié! Soyez un père pour moi! Faites que je remercie Dieu toute ma vie, etc.», il devenait furieux et ordonnait d'administrer cinquante coups en plus, espérant arriver ainsi à entendre les cris et les supplications, et il y arrivait, «Impossible autrement; il est trop insolent», me disait-il très-sérieusement. Quant au bourreau par devoir, c'est un déporté que l'on désigne pour cette fonction; il fait son apprentissage auprès d'un ancien, et une fois qu'il sait son métier, il reste toujours dans la maison de force, où il est logé à part; il a une chambre qu'il ne partage avec personne, quelquefois même il a son ménage particulier, mais il se trouve presque toujours sous escorte. Un homme n'est pas une machine; bien qu'il fouette par devoir, il entre quelquefois en fureur et rosse avec un certain plaisir; néanmoins, il n'a aucune haine pour sa victime. Le désir de montrer son adresse, sa science dans l'art de fouetter, aiguillonnent son amour-propre. Il travaille pour l'art. Il sait très-bien qu'il est un réprouvé, qu'il excite partout un effroi superstitieux; il est impossible que cette condition n'exerce pas une influence sur lui, qu'elle n'irrite pas ses instincts bestiaux. Les enfants eux-mêmes savent que cet homme n'a ni père ni mère. Chose étrange! Tous les bourreaux que j'ai connus étaient des gens développés, intelligents, doués d'un amour-propre excessif. L'orgueil se développait en eux par suite du mépris qu'ils rencontraient partout, et se fortifiait peut-être par la conscience qu'ils avaient de la crainte inspirée à leurs victimes ou par le sentiment de leur pouvoir sur les malheureux. La mise en scène et l'appareil théâtral de leurs fonctions publiques contribuent peut-être à leur donner une certaine présomption. J'eus pendant quelque temps l'occasion de rencontrer et d'observer de près un bourreau de taille ordinaire; c'était un homme d'une quarantaine d'années, musculeux, sec, avec un visage agréable et intelligent, chargé de cheveux bouclés; son allure était grave, paisible, son extérieur convenable; il répondait aux questions qu'on lui posait, avec bon sens et netteté, avec une sorte de condescendance, comme s'il se prévalait de quelque chose devant moi. Les officiers de garde lui adressaient la parole avec un certain respect dont il avait parfaitement

conscience; aussi, devant ses chefs, redoublait-il de politesse, de sécheresse et de dignité. Plus ceux-ci étaient aimables, plus il semblait inabordable, sans pourtant se départir de sa politesse raffinée; je suis sûr qu'à ce moment il s'estimait incomparablement supérieur à son interlocuteur: cela se lisait sur son visage. On l'envoyait quelquefois sous escorte, en été, quand il faisait très-chaud, tuer les chiens de la ville avec une longue perche très-mince; ces chiens errants se multipliaient avec une rapidité prodigieuse, et devenaient dangereux pendant la canicule; par décision des autorités, le bourreau était chargé de leur destruction. Cette fonction avilissante ne l'humiliait nullement; il fallait voir avec quelle gravité il parcourait les rues de la ville, accompagné de son soldat d'escorte fatigué et épuisé, comment d'un seul regard il épouvantait les femmes et les enfants, et comment il regardait les passants du haut de sa grandeur. Les bourreaux vivent à leur aise; ils ont de l'argent, voyagent confortablement, boivent de l'eau-de-vie. Ils tirent leurs revenus des pots-de-vin que les condamnés civils leur glissent dans la main avant l'exécution. Quand ils ont affaire à des condamnés à leur aise, ils fixent eux-mêmes une somme proportionnelle aux moyens du patient; ils exigent jusqu'à trente roubles, quelquefois plus. Le bourreau n'a pas le droit d'épargner sa victime, sa propre échine répond de lui; mais, pour un pot-de-vin convenable, il s'engage à ne pas frapper trop fort. On consent presque toujours à ses exigences, car, si l'on refuse de s'y prêter, il frappe en vrai barbare, ce qui est en son pouvoir. Il arrive même qu'il exige une forte somme d'un condamné très-pauvre; alors toute la parenté de ce dernier, se met en mouvement; ils marchandent, quémandent, supplient; malheur à eux, s'ils ne parviennent pas à le satisfaire: en pareille occurrence, la crainte superstitieuse qu'inspirent les bourreaux leur est d'un puissant secours. On me raconta d'eux des traits de sauvagerie. Les forçats m'affirmèrent que d'un seul coup le bourreau peut tuer son homme. Est-ce un fait d'expérience? Peut-être! Qui sait? Leur ton était trop affirmatif pour que cela ne fût pas vrai. Le bourreau lui-même m'assura qu'il pouvait le faire. On me raconta aussi qu'il peut frapper à tour de bras l'échine du criminel, sans que celui-ci ressente la moindre douleur et sans laisser de balafre. Même dans le cas où le bourreau reçoit un pot-de-vin pour ne pas châtier trop sévèrement, il donne le

premier coup de toutes ses forces, à bras raccourci. C'est l'usage; puis il administre les autres coups avec moins de dureté, surtout si on l'a bien payé. Je ne sais pourquoi ils agissent ainsi: est-ce pour habituer tout d'abord le patient aux coups suivants, qui paraîtront beaucoup moins douloureux si le premier a été cruel, ou bien désirent-ils effrayer le condamné, afin qu'il sache à qui il a affaire? Veulent-ils faire montre et tirer vanité de leur vigueur? En tout cas, le bourreau est légèrement excité avant l'exécution, il a conscience de sa force, de sa puissance: il est acteur à ce moment-là, le public l'admire et ressent de l'effroi; aussi n'est-ce pas sans satisfaction qu'il crie à sa victime: «Gare! Il va t'en cuire!» paroles habituelles et fatales qui précèdent le premier coup. On se représente difficilement jusqu'à quel point un être humain peut se dénaturer.

Les premiers temps de mon séjour à l'hôpital, j'écoutais attentivement ces récits des forçats, qui rompaient la monotonie des longues journées de lit, si uniformes, si semblables les unes aux autres. Le matin, la tournée des docteurs nous donnait une distraction, puis venait le dîner. Comme on pense, le manger était une affaire capitale dans notre vie monotone. Les portions étaient différentes, suivant la nature des maladies: certains détenus ne recevaient que du bouillon au gruau; d'autres, du gruau; d'autres, enfin, de la semoule, pour laquelle il y avait beaucoup d'amateurs. Les détenus s'amollissaient à la longue et devenaient gourmets. Les convalescents recevaient un morceau de bouilli, «du bœuf», comme disaient mes camarades. La meilleure nourriture était réservée aux scorbutiques: on leur donnait delà viande rôtie avec de l'oignon, du raifort et quelquefois même un peu d'eau-de-vie. Le pain était, suivant la maladie, noir ou bis. L'exactitude observée dans la distribution des rations faisait rire les malades. Il y en avait qui ne prenaient absolument rien: on troquait les portions, si bien que très-souvent la nourriture destinée à un malade était mangée par un autre. Ceux qui étaient à la diète ou qui n'avaient qu'une petite ration achetaient celle d'un scorbutique, d'autres se procuraient de la viande à prix d'argent; il y en avait qui mangeaient deux portions entières, ce qui leur revenait assez cher, car on les vendait d'ordinaire cinq kopeks. Si personne n'avait de viande à vendre dans notre salle, on envoyait le gardien dans l'autre section, et s'il

n’en trouvait pas, on le priait d’en aller chercher dans les infirmeries militaires «libres», comme nous disions. Il y avait toujours des malades qui consentaient à vendre leur ration. La pauvreté était générale, mais ceux qui possédaient quelques sous envoyaient acheter des miches de pain blanc ou des friandises, au marché. Nos gardiens exécutaient toutes ces commissions d’une façon désintéressée. Le moment le plus pénible était celui qui suivait le dîner: les uns dormaient s’ils ne savaient que faire, les autres bavardaient, se chamaillaient, ou faisaient des récits à haute voix. Si l’on n’amenait pas de nouveaux malades, l’ennui était insupportable. L’entrée d’un nouveau faisait toujours un certain remue-ménage, surtout quand personne ne le connaissait. On l’examinait, on s’informait de son histoire. Les plus intéressants étaient les malades de passage; ceux-là avaient toujours quelque chose à raconter; bien entendu, ils ne parlaient jamais de leurs petites affaires; si le détenu n’entamait pas ce sujet lui-même, personne ne l’interrogeait. On lui demandait seulement d’où il venait, avec qui il avait fait la route, dans quel état était celle-ci, où on le menait, etc. Piqués au jeu par les récits des nouveaux, nos camarades racontaient à leur tour ce qu’ils avaient vu et fait; on parlait surtout des convois, des exécuteurs, des chefs de convois. À ce moment aussi, vers le soir, apparaissaient les forçats qui avaient été fouettés: ils produisaient toujours une certaine impression, comme je l’ai dit; mais on n’en amenait pas tous les jours, et l’on s’ennuyait à mort quand rien ne venait stimuler la mollesse et l’indolence générales; il semblait alors que les malades fussent exaspérés de voir leurs voisins: parfois on se querellait. — Nos forçats se réjouissaient quand on amenait un fou à l’examen médical; quelquefois les condamnés aux verges feignaient d’avoir perdu l’esprit, afin d’être graciés. On les démasquait, ou bien ils se décidaient eux-mêmes à renoncer à leur subterfuge; des détenus qui, pendant deux ou trois jours, avaient fait des extravagances, redevenaient subitement des gens très-sensés, se calmaient et demandaient d’un air sombre à sortir de l’hôpital. Ni les forçats, ni les docteurs ne leur reprochaient leur ruse ou ne leur rappelaient leurs folies: on les inscrivait en silence, on les reconduisait en silence; après quelques jours, ils nous revenaient le dos ensanglanté. En revanche, l’arrivée d’un véritable aliéné était un malheur pour toute la salle. Ceux qui étaient

gais, vifs, qui criaient, dansaient, chantaient, étaient accueillis d'abord avec enthousiasme par les forçats. «Ça va être amusant!» disaient-ils en regardant ces infortunés grimacer et faire des contorsions. Mais le spectacle était horriblement pénible et triste. Je n'ai jamais pu regarder les fous de sang-froid.

On en garda un trois semaines dans notre salle: nous ne savions plus où nous cacher. Juste à ce moment on en amena un second. Celui-là me fit une impression profonde.

La première année, ou plus exactement les premiers mois de mon exil, j'allais au travail, avec une bande de poêliers, à la tuilerie qui se trouvait à deux verstes de notre prison: nous travaillions à réparer les poêles dans lesquels on cuisait des briques pendant l'été. Ce matin-là, M—tski et B. Me firent faire la connaissance du sous-officier surveillant la fabrique, Ostrojski. C'était un Polonais déjà âgé — il avait soixante ans au moins, — de haute taille, maigre, d'un extérieur convenable et même imposant. Il était depuis longtemps au service en Sibérie, et bien qu'il appartint au bas peuple — c'était un soldat de l'insurrection de 1830 — M—tski et B. L'aimaient et l'estimaient. Il lisait toujours la Vulgate. Je lui parlai: sa conversation était aimable et sensée; il avait une façon de raconter très-intéressante, et il était honnête et débonnaire. Je ne le revis plus pendant deux ans, j'appris seulement qu'il se trouvait sous le coup d'une enquête, un beau jour on l'amena dans notre salle: il était devenu fou. Il entra en glapissant, en éclatant de rire, et se mit à danser au milieu de la chambre, avec des gestes indécents et qui rappelaient la danse dite Kamarinskaïa… Les forçats étaient enthousiasmés, mais je ne sais pourquoi, je me sentis très-triste… Trois jours après, nous ne savions que devenir; il se querellait, se battait, gémissait, chantait au beau milieu de la nuit; à chaque instant ses incartades dégoûtantes nous donnaient la nausée. Il ne craignait personne: on lui mit la camisole de force, mais notre position ne s'améliora pas, car il continua à se quereller et à se battre avec tout le monde. Au bout de trois semaines, la chambrée fut unanime pour prier le docteur en chef de le transférer dans l'autre salle destinée aux forçats. Mais après deux jours, sur la demande des malades qui occupaient cette salle, on le ramena dans notre infirmerie. Comme nous

avions deux fous à la fois, tous deux querelleurs et inquiétants, les deux salles ne faisaient que se les renvoyer mutuellement et finirent par changer de fou. Tout le monde respira plus librement quand on les emmena loin de nous, quelque part…

Je me souviens encore d'un aliéné très-étrange. On avait amené un jour, pendant l'été, un condamné qui avait l'air d'un solide et vigoureux gaillard, âgé de quarante-cinq ans environ; son visage était sombre et triste, défiguré par la petite vérole, avec de petits yeux rouges tout gonflés. Il se plaça à côté de moi: il était excessivement paisible, ne parlait à personne et réfléchissait sans cesse à quelque chose qui le préoccupait. La nuit tombait: il s'adressa à moi sans préambule, il me raconta à brûle-pourpoint, en ayant l'air de me confier un grand secret, qu'il devait recevoir deux mille baguettes, mais qu'il n'avait rien à craindre, parce que la fille du colonel G. Faisait des démarches en sa faveur. Je le regardai avec surprise et lui répondis qu'en pareil cas, à mon avis, la fille d'un colonel ne pouvait rien. Je n'avais pas encore deviné à qui j'avais affaire, car on l'avait amené à l'hôpital comme malade de corps et non d'esprit. Je lui demandai alors de quelle maladie il souffrait; il me répondit qu'il n'en savait rien, qu'on l'avait envoyé chez nous pour certaine affaire, mais qu'il était en bonne santé, et que la fille du colonel était tombée amoureuse de lui: deux semaines avant, elle avait passé en voiture devant le corps de garde au moment où il regardait par sa lucarne grillée, et elle s'était amourachée de lui rien qu'à le voir. Depuis ce moment-là, elle était venue trois fois au corps de garde sous différents prétextes: la première fois avec son père, soi-disant pour voir son frère, qui était officier de service; la seconde, avec sa mère, pour distribuer des aumônes aux prisonniers; en passant devant lui, elle lui avait chuchoté qu'elle l'aimait et qu'elle le ferait sortir de prison. Il me racontait avec des détails exacts et minutieux cette absurdité, née de pied en cap dans sa pauvre tête dérangée. Il croyait religieusement qu'on lui ferait grâce de sa punition. Il parlait fort tranquillement et avec assurance de l'amour passionné qu'il avait inspiré à cette demoiselle. Cette invention étrange et romanesque, l'amour d'une jeune fille bien élevée pour un homme de près de cinquante ans, affligé d'un visage aussi triste, aussi monstrueux, indiquait bien ce que l'effroi du châtiment

avait pu sur cette timide créature. Peut-être avait-il vraiment vu quelqu'un de sa lucarne, et la folie, que la peur grandissante avait fait germer en lui, avait trouvé sa forme. Ce malheureux soldat, qui sans doute n'avait jamais pensé aux demoiselles, avait inventé tout à coup son roman, et s'était cramponné à cette espérance. Je l'écoutai en silence et racontai ensuite l'histoire aux autres forçats. Quand ceux-ci le questionnèrent curieusement, il garda un chaste silence. Le lendemain, le docteur l'interrogea; comme le fou affirma qu'il n'était pas malade, on l'inscrivit bon pour la sortie. Nous apprîmes que le médecin avait griffonné «Sanat est» sur sa feuille, quand il était déjà trop tard pour l'avertir. Nous aussi, du reste, nous ne savions pas au juste ce qu'il avait. La faute en était à l'administration, qui nous l'avait envoyé sans indiquer pour quelle cause elle jugeait nécessaire de le faire entrer à l'hôpital: il y avait là une négligence impardonnable. Quoi qu'il en soit, deux jours plus tard, on mena ce malheureux sous les verges. Il fut, paraît-il, abasourdi par cette punition inattendue; jusqu'au dernier moment il crut qu'on le gracierait; quand on le conduisit devant le front du bataillon, il se mit à crier au secours. Comme la place et les couchettes manquaient dans notre salle, on l'envoya à l'infirmerie; j'appris que pendant huit jours entiers il ne dit pas un mot et qu'il demeura confus, très-triste… Quand son dos fut guéri, on l'emmena… Je n'entendis plus jamais parler de lui.

En ce qui concerne les remèdes et le traitement des malades, ceux qui étaient légèrement indisposés n'observaient jamais les prescriptions des docteurs et ne prenaient point de médicaments, tandis qu'en général les malades exécutaient ponctuellement les ordonnances; ils prenaient leurs mixtures, leurs poudres; en un mot, ils aimaient à se soigner, mais ils préféraient les remèdes externes; les ventouses, les sangsues, les cataplasmes, les saignées, pour lesquelles le peuple nourrit une confiance si aveugle, étaient en grand honneur dans notre hôpital: on les endurait même avec plaisir. Un fait étrange m'intéressait fort: des gens qui supportaient sans se plaindre les horribles douleurs causées par les baguettes et les verges, se lamentaient, grimaçaient et gémissaient pour le moindre bobo, une ventouse qu'on leur appliquait. Je ne puis dire s'ils jouaient la comédie. Nous avions des ventouses d'une espèce particulière. Comme la machine avec laquelle on

pratique des incisions instantanées dans la peau était gâtée, on devait se servir de la lancette. Pour une ventouse, il faut faire douze incisions, qui ne sont nullement douloureuses si l'on emploie une machine, car elle les pratique instantanément; avec la lancette, c'est une tout autre affaire, elle ne coupe que lentement et fait souffrir le patient; si l'on doit poser dix ventouses, cela fait cent vingt piqûres qui sont très-douloureuses. Je l'ai éprouvé moi-même; outre le mal, cela irritait et agaçait; mais la souffrance n'était pas si grande qu'on ne pût contenir ses gémissements. C'était risible de voir de solides gaillards se crisper et hurler. Ou aurait pu les comparer à certains hommes qui sont fermes et calmes quand il s'agit d'une affaire importante, mais qui, à la maison, deviennent capricieux et montrent de l'humeur pour un rien, parce qu'on ne sert pas leur dîner; ils récriminent et jurent: rien ne leur va, tout le monde les fâche, les offense; — en un mot, le bien-être les rend inquiets et taquins; de pareils caractères, assez communs dans le menu peuple, n'étaient que trop nombreux dans notre prison, à cause de la cohabitation forcée. Parfois, les détenus raillaient ou insultaient ces douillets, qui se taisaient aussitôt; on eût dit qu'ils n'attendaient que des injures pour se taire. Oustiantsef n'aimait pas ce genre de pose, et ne laissait jamais passer l'occasion de remettre à l'ordre un délinquant. Du reste, il aimait à réprimander: c'était un besoin engendré par la maladie et aussi par sa stupidité. Il vous regardait d'abord fixement et se mettait à vous faire une longue admonestation d'un ton calme et convaincu. On eût dit qu'il avait mission de veiller à l'ordre et à la moralité générale.

— Il faut qu'il se mêle de tout, disaient les détenus en riant, car ils avaient pitié de lui et évitaient les querelles.

— A-t-il assez bavardé? Trois voitures ne seraient pas de trop pour charrier tout ce qu'il a dit.

— Qu'as-tu à parler? On ne se met pas en frais pour un imbécile. Qu'a-t-il à crier pour un coup de lancette?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire?

— Non! Camarades, interrompt un détenu; les ventouses, ce n'est rien; j'en ai goûté, mais le mal le plus ennuyeux, c'est quand on vous tire longtemps l'oreille, il n'y a pas à dire.

Tous les détenus partent d'un éclat de rire.

— Est-ce qu'on te les a tirées?

— Parbleu! C'est connu.

— Voilà pourquoi elles se tiennent droites comme des perches.

Ce forçat, Chapkine, avait en effet de très-longues oreilles toutes droites. Ancien vagabond, encore jeune, intelligent et paisible, il parlait avec une bonne humeur cachée sous une apparence sérieuse, ce qui donnait beaucoup de comique à ses récits.

— Comment pourrais-je savoir qu'on t'a tiré l'oreille, cerveau borné? Recommençait Oustiantsef en s'adressant avec indignation à Chapkine. Chapkine ne prêtait aucune attention à l'aigre interpellation de son camarade.

— Qui donc t'a tiré les oreilles? Demanda quelqu'un.

— Le maître de police, parbleu! Pour cause de vagabondage, camarades. Nous étions arrivés à K… moi et un autre vagabond, Ephime. (Il n'avait pas de nom de famille, celui-là.) En route, nous nous étions refaits un peu dans le hameau de Tolmina; oui, il y a un hameau qui s'appelle comme ça: Tolmina. Nous arrivons dans la ville et nous regardons autour de nous, pour voir s'il n'y aurait pas un bon coup à faire, et puis filer ensuite. Vous savez, en plein champ on est libre comme l'air, tandis que ce n'est pas la même chose en ville. Nous entrons tout d'abord dans un cabaret: nous jetons un coup d'œil en ouvrant la porte. Voilà un gaillard tout hâlé, avec des coudes troués à son habit allemand, qui s'approche de nous. On parle de choses et d'autres. — Permettez-moi, qu'il nous dit, de vous demander si vous avez un document[32].

— Non! Nous n'en avons pas.

— Tiens, et nous non plus. J'ai encore avec moi deux camarades qui sont au service du général Coucou[33]. Nous avons un peu fait la vie, et pour le moment nous sommes sans le sou: oserai-je vous prier de bien vouloir commander un litre d'eau-de-vie?

— Avec grand plaisir, que nous lui disons. — Nous buvons ensemble. Ils nous indiquent alors un endroit où l'on pourrait faire un bon coup. C'était dans une maison à l'extrémité de la ville, qui appartenait à un riche bourgeois. Il y avait là un tas de bonnes choses, aussi nous décidons de tenter

l'affaire pendant la nuit. Dès que nous essayons de faire notre coup à nous cinq, voilà qu'on nous attrape et qu'on nous mène au poste, puis chez le maître de police. — Je les interrogerai moi-même, qu'il dit. Il sort avec sa pipe, on lui apporte une tasse de thé: c'était un solide gaillard, avec des favoris. En plus de nous cinq, il y avait encore là trois vagabonds qu'on venait d'amener. Vous savez, camarades, qu'il n'y a rien de plus comique qu'un vagabond, parce qu'il oublie tout ce qu'il fait; on lui taperait sur la tête avec un gourdin, qu'il répondrait tout de même qu'il ne sait rien, qu'il a tout oublié. — Le maître de police se tourne de mon côté et me demande carrément: — Qui es-tu? Je réponds ce que tous les autres disent: — Je ne me souviens de rien, Votre Haute Noblesse.

— Attends, j'ai encore à causer avec toi: je connais ton museau. Et le voilà qui me regarde bien fixement. Je ne l'avais pourtant vu nulle part. Il demande au second: Qui es-tu?

— File-d'ici, Votre Haute Noblesse!

— On t'appelle File-d'ici?

— On m'appelle comme ça, Votre Haute Noblesse.

— Bien, tu es File-d'ici! Et toi? Fait-il au troisième.

— Avec-lui, Votre Haute Noblesse!

— Mais comment t'appelle-t-on?

— Moi? Je m'appelle «Avec-lui», Votre Haute Noblesse.

— Qui t'a donné ce nom-là, canaille?

— De braves gens, Votre Haute Noblesse! Ce ne sont pas les braves gens qui manquent sur la terre, Votre Haute Noblesse le sait bien.

— Mais qui sont ces braves gens?

— Je l'ai un peu oublié, Votre Haute Noblesse, pardonnez-moi cela généreusement!

— Ainsi tu les as tous oubliés, ces braves gens?

— Tous oubliés, Votre Haute Noblesse.

— Mais tu avais pourtant des parents, un père, une mère. Te souviens-tu d'eux?

— Il faut croire que j'en ai eu, des parents, Votre Haute Noblesse, mais cela aussi, je l'ai un peu oublié… peut-être bien que j'en ai eu, Votre Haute

Noblesse.

— Mais où as-tu vécu jusqu'à présent?

— Dans la forêt, Votre Haute Noblesse.

— Toujours dans la forêt?

— Toujours dans la forêt!

— Et en hiver?

— Je n'ai point vu d'hiver, Votre Haute Noblesse.

— Allons! Et toi, comment t'appelle-t-on?

— Des Haches (Toporof), Votre Haute Noblesse.

— Et toi?

— Aiguise-sans-bâiller, Votre Haute Noblesse.

— Et toi?

— Affile-sans-peur, Votre Haute Noblesse.

— Et tous, vous ne vous rappelez rien du tout?

— Nous ne nous souvenons de rien du tout.

Il reste debout à rire; les autres se mettent aussi à rire, rien qu'à le voir. Ça ne se passe pas toujours comme ça; quelquefois ils vous assènent des coups de poing à vous casser toutes les dents. Ils sont tous joliment forts et joliment gros, ces gens-là! «Conduisez-les à la maison de force, dit-il; je m'occuperai d'eux plus tard. Toi, reste!» qu'il me fait. — «Va-t'en là, assieds-toi!» Je regarde, je vois du papier, une plume, de l'encre. Je pense: Que veut-il encore faire?» Assieds-toi, qu'il me répète, prends la plume et écris!» Et le voilà qui m'empoigne l'oreille et qui me la tire. Je le regarde du même air que le diable regarde un pope: «Je ne sais pas écrire, Votre Haute Noblesse!» — «Écris!»

«— Ayez pitié de moi, Votre Haute Noblesse!» — «Écris comme tu pourras, écris donc!» Et il me tire toujours l'oreille; il me la tire et me la tord. Oh! Camarades, j'aurais mieux aimé recevoir trois cents verges, un mal d'enfer; mais non: «Écris!» et voilà tout.

— Était-il devenu fou? Quoi?…

— Ma foi, non! Peu de temps avant, un secrétaire avait fait un coup à Tobolsk: il avait volé la caisse du gouvernement, et s'était enfui avec l'argent: il avait aussi de grandes oreilles. Alors, vous comprenez, on a fait

savoir ça partout. Je répondais au signalement; voilà pourquoi il me tourmentait avec son «Écris!» Il voulait savoir si je savais écrire et comment j'écrivais.

— Un vrai finaud! Et ça faisait mal?

— Ne m'en parlez pas!

Un éclat de rire unanime retentit.

— Eh bien! Tu as écrit?…

— Qu'est-ce que j'aurais écrit? J'ai promené ma plume sur le papier, je l'ai tant promenée qu'il a cessé de me tourmenter. Il m'a allongé une douzaine de gifles, comme de juste, et puis m'a laissé aller… en prison, bien entendu.

— Est-ce que tu sais vraiment écrire?

— Oui, je savais écrire, comment donc? Mais depuis qu'on a commencé à se servir de plumes, j'ai tout à fait oublié!…

Grâce aux bavardages des forçats qui peuplaient l'hôpital, le temps s'écoulait. Mon Dieu! Quel ennui! Les jours étaient longs, étouffants et monotones, tant ils se ressemblaient. Si seulement j'avais eu un livre! Et pourtant, j'allais souvent à l'infirmerie, surtout au commencement de mon exil, soit parce que j'étais malade, soit pour me reposer, pour sortir de la maison de force. La vie était pénible là-bas, encore plus pénible qu'à l'hôpital, surtout au point de vue moral. Toujours cette envie, cette hostilité querelleuse, ces chicanes continuelles qu'on nous cherchait, à nous autres gentilshommes, toujours ces visages menaçants, haineux! Ici, à l'ambulance, on vivait au moins sur un pied d'égalité, en camarades. Le moment le plus triste de toute la journée, c'était la soirée et le commencement de la nuit. On se couchait de bonne heure… Une veilleuse fumeuse scintille au fond de la salle, près de la porte, comme un point brillant. Dans notre coin, nous sommes dans une obscurité presque complète. L'air est infect et étouffant. Certains malades ne peuvent pas s'endormir, ils se lèvent et restent assis une heure entière sur leurs lits, la tête penchée, ils ont l'air de réfléchir à quelque chose, Je les regarde, je cherche à deviner ce qu'ils pensent, afin de tuer le temps. Et je me mets à songer, je rêve au passé, qui se présente en tableaux puissants et larges à mon imagination; je me rappelle des détails qu'en tout

autre temps j'aurais oublié et qui ne m'auraient jamais fait une impression aussi profonde que maintenant. Et je rêve de l'avenir: Quand sortirai-je de la maison de force? Où irai-je? Que m'arrivera-t-il alors? Reviendrai-je dans mon pays natal?… Je pense, je pense, et l'espérance renaît dans mon âme… Une autre fois, je me mets à compter: un, deux, trois, etc., afin de m'endormir en comptant. J'arrivais quelquefois jusqu'à trois mille, sans pouvoir m'assoupir. Quelqu'un se retourne sur son lit. Oustiantsef tousse, de sa toux de poitrinaire pourri, puis gémit faiblement, et balbutie chaque fois: «Mon Dieu, j'ai péché!» Qu'elle est effrayante à entendre, cette voix malade, défaillante et brisée, au milieu du calme général! Dans un coin, des malades qui ne dorment pas encore causent à voix basse, étendus sur leurs couchettes. L'un d'eux raconte son passé, des choses lointaines, enfuies; il parle de son vagabondage, de ses enfants, de sa femme, de ses anciennes habitudes. Et l'on devine à l'accent de cet homme que rien de tout cela ne reviendra plus, n'existera jamais pour lui, et que c'est un membre coupé, rejeté; un autre l'écoute. On perçoit un chuchotement trèsfaible, comme de l'eau qui murmure quelque part, là-bas, bien loin… Je me souviens qu'une fois, pendant une interminable nuit d'hiver, j'entendis un récit qui, au premier abord, me parut un songe balbutié dans un cauchemar, rêvé dans un trouble fiévreux, dans un délire…

IV – LE MARI D'AKOULKA. (récit.)

C'était tard dans la nuit, vers onze heures. Je dormais depuis quelque temps, je me réveillai en sursaut. La lueur terne et faible de la veilleuse éloignée éclairait à peine la salle… Presque tout le monde dormait, même Oustiantsef: dans le calme de la nuit, j'entendais sa respiration difficile et les glaires qui roulaient dans sa gorge à chaque aspiration. Dans l'antichambre retentirent les pas lourds et lointains de la patrouille qui s'approchait. Une crosse de fusil frappa sourdement le plancher. La salle s'ouvrit, et le caporal compta les malades en marchant avec précaution. Au bout d'une minute, il referma la porte, après y avoir placé un nouveau factionnaire; la patrouille s'éloigna, le silence régna de nouveau. Alors seulement je remarquai non loin de moi deux détenus qui ne dormaient pas et semblaient chuchoter quelque chose. Il arrive quelquefois que deux malades couchés côte à côte, et qui n'ont pas échangé une parole pendant des semaines, des mois entiers, entament une conversation à brûle-pourpoint, au milieu de la nuit, et que l'un d'eux étale son passé devant l'autre.

Ils parlaient probablement depuis longtemps. Je n'entendis pas le commencement, et je ne pus pas tout saisir du premier coup, mais peu à peu je m'habituai à ce chuchotement et je compris tout. Je n'avais pas envie de dormir: que pouvais-je faire d'autre, sinon écouter? L'un d'eux racontait avec chaleur, à demi couché sur son lit, la tête levée et tendue vers son camarade. Il était visiblement échauffé et surexcité: il désirait parler. Son auditeur, assis d'un air sombre et indifférent sur sa couchette, les jambes à plat sur le matelas, marmottait de temps à autre quelques mots en réponse à son camarade, plus par convenance qu'autrement, et se bourrait à chaque instant le nez de tabac qu'il puisait dans une tabatière de corne: c'était le soldat Tchérévine, de la compagnie de discipline, un pédant morose, froid, raisonneur, un imbécile avec de l'amour-propre, tandis que le conteur Chichkof, âgé de trente ans environ, était un forçat civil, auquel jusqu'alors je n'avais guère fait attention; pendant tout mon temps de bagne je ne ressentis

jamais le moindre intérêt pour lui, car c'était un homme vain et étourdi. Il se taisait quelquefois pendant des semaines, d'un air bourru et grossier; soudain il se mêlait d'une affaire quelconque, faisait des cancans, s'échauffait pour des futilités, racontait Dieu sait quoi, de caserne en caserne, calomniait, paraissait hors de lui. On le battait, alors il se taisait de nouveau. Comme il était poltron et lâche, on le traitait avec dédain. C'était un homme de petite taille, assez maigre, avec des yeux égarés ou bien stupidement réfléchis. Quand il racontait quelque chose, il s'échauffait, agitait les bras et tout à coup s'interrompait ou passait à un autre sujet, se perdait dans de nouveaux détails, et oubliait finalement de quoi il parlait. Il se querellait souvent; quand il injuriait son adversaire, Chichkof parlait d'un air sentimental et pleurait presque… Il ne jouait pas mal de la balalaïka, pour laquelle il avait un faible; il dansait même les jours de fête, et fort bien, quand d'autres l'y engageaient… (On pouvait très-vite le forcer à faire ce qu'on voulait… Non pas qu'il fût obéissant, mais il aimait à se faire des camarades et à leur complaire.)

Pendant longtemps je ne pus comprendre ce que Chichkof racontait. Il me semblait qu'il abandonnait continuellement son sujet pour parler d'autre chose. Il avait peut-être remarqué que Tchérévine prêtait peu d'attention à son récit, mais je crois qu'il voulait ignorer cette indifférence pour ne pas s'en formaliser.

— …Quand il allait au marché, continuait-il, tout le monde le saluait, l'honorait… un richard, quoi!

— Tu dis qu'il avait un commerce?

— Oui, un commerce! Notre classe marchande est très-pauvre: c'est la misère nue. Les femmes vont à la rivière, et apportent l'eau de très-loin, pour arroser leurs jardins; elles s'éreintent, s'éreintent, et pourtant, quand vient l'automne, elles n'ont même pas de quoi faire une soupe aux choux. Une ruine! Mais celui-là possédait un gros lopin de terre que ses ouvriers — il en avait trois — labouraient; et puis un rucher, dont il vendait le miel; il faisait le commerce du bétail, enfin on le tenait en honneur chez nous. Il était fort âgé et tout gris, ses soixante-dix ans étaient bien lourds pour ses vieux os. Quand il venait au marché dans sa pelisse de renard, tout le monde le saluait. —

«Bonjour, petit père Ankoudim Trophimytch!» — Bonjour! Qu'il répondait. «Comment te portes-tu?» Il ne méprisait personne. — «Vivez longtemps, Ankoudim Trophimytch!» — «Comment vont tes affaires?» — «Elles sont aussi bonnes que la suie est blanche. Et les vôtres, petit père?» — «Nous vivons pour nos péchés, nous fatiguons la terre.» — «Vivez longtemps, Ankoudim Trophimytch.» Il ne méprisait personne. Ses conseils étaient bons; chaque mot de lui valait un rouble. C'était un grand liseur, car il était savant; il ne faisait que lire des choses du bon Dieu. Il appelait sa vieille femme et lui disait: «Écoute, femme, saisis bien ce que je te dis.» Et le voilà qui lui explique. La vieille Maria Stépanovna n'était pas vieille, si vous voulez, c'était sa seconde femme; il l'avait épousée pour avoir des enfants, sa première femme ne lui en ayant point donné — il avait deux garçons encore jeunes, car le cadet Vacia était né quand son père touchait à soixante ans; Akoulka sa fille avait dix-huit ans, elle était l'aînée.

— Ta femme, n'est-ce pas?

— Attends un moment; Philka Marosof commence alors à faire du tapage. Il dit à Ankoudim: «Partageons, rends-moi mes quatre cents roubles; je ne suis pas ton homme de peine, je ne veux plus trafiquer avec toi et je ne veux pas épouser ton Akoulka. Je veux faire la fête. Maintenant que mes parents sont morts, je boirai tout mon argent, puis je me louerai, c'est-à-dire je m'engagerai comme soldat, et dans dix ans je reviendrai ici feld-maréchal!» Ankoudim lui rendit son argent, tout ce qu'il avait à lui, parce qu'autrefois, ils trafiquaient à capital commun avec le père de Philka, — «Tu es un homme perdu!» qu'il lui dit. — «Que je sois perdu ou non, vieille barbe grise, tu es le plus grand ladre que je connaisse. Tu veux faire fortune avec quatre kopeks, tu ramasses toutes les saletés imaginables pour t'en servir. Je veux cracher là-dessus. Tu amasses, tu enfouis, diable sait pourquoi. Moi, j'ai du caractère. Je ne prendrai tout de même pas ton Akoulka; j'ai déjà dormi avec elle…»

— Comment oses-tu déshonorer un honnête père, une honnête fille? Quand as-tu dormi avec elle, lard de serpent, sang de chien que tu es? Lui dit Ankoudim eu tremblant de colère. (C'est Philka qui l'a raconté plus tard.)

— Non-seulement je n'épouserai pas ta fille, mais je ferai si bien que

personne ne l'épousera, pas même Mikita Grigoritch, parce qu'elle est déshonorée. Nous avons fait la vie ensemble depuis l'automne dernier. Mais pour rien au monde je n'en voudrais. Non! Donne-moi tout ce que tu voudras, je ne la prendrai pas!…

Là-dessus, il fit une fière noce, ce gaillard. Ce n'était qu'un cri, qu'une plainte dans toute la ville. Il s'était procuré des compagnons, car il avait une masse d'argent, il ribota pendant trois mois, une noce à tout casser! Il liquida tout. «Je veux voir la fin de cet argent, je vendrai la maison, je vendrai tout, et puis je m'engagerai ou bien je vagabonderai!» Il était ivre du matin au soir et se promenait dans une voiture à deux chevaux avec des grelots. C'étaient les filles qui l'aimaient! Car il jouait bien du théorbe…

— Alors, c'est vrai qu'il avait eu des affaires avec cette Akoulka?

— Attends donc. Je venais d'enterrer mon père; ma mère cuisait des pains d'épice; on travaillait pour Ankoudim, ça nous donnait de quoi manger, mais on vivait joliment mal; nous avions du terrain derrière la forêt, on y semait du blé; mais quand mon père fut mort, je fis la noce. Je forçais ma mère à me donner de l'argent en la rossant moi aussi…

— Tu avais tort de la battre. C'est un grand péché!

— J'étais quelquefois ivre toute la sainte journée. Nous avions une maison couci couça toute pourrie si tu veux, mais elle nous appartenait. Nous crevions la faim; il y avait des semaines entières où nous mâchions des chiffons… Ma mère m'agonisait de sottises, mais ça m'était bien égal… Je ne quittais pas Philka Marosof, nous étions ensemble nuit et jour. «Joue-moi de la guitare, me disait-il, et moi je resterai couché; je te jetterai de l'argent parce que je suis l'homme le plus riche du monde!» Il ne savait qu'inventer. Seulement il ne prenait rien de ce qui avait été volé. «Je ne suis pas un voleur, je suis un honnête homme!» — «Allons barbouiller de goudron[34] la porte d'Akoulka, parce que je ne veux pas qu'elle épouse Mikita Grigoritch! J'y tiens plus que jamais.» Il y avait déjà longtemps que le vieillard voulait donner sa fille à Mikita Grigoritch: c'était un homme d'un certain âge qui trafiquait aussi et qui portait des lunettes. Quand il entendit parler de la mauvaise conduite d'Akoulka, il dit au vieux: «— Ce sera une grande honte pour moi, Ankoudim Trophimytch; au reste je ne veux pas me marier,

maintenant j'ai passé l'âge.» Alors, nous barbouillâmes la porte d'Akoulka avec du goudron. On la rossa à la maison pour cela, jusqu'à la tuer. Sa mère, Maria Stépanovna, criait: «J'en mourrai!» — tandis que le vieux disait: «Si nous étions au temps des patriarches, je l'aurais hachée sur un bûcher; mais maintenant tout est pourriture et corruption ici-bas.» Les voisins entendaient quelquefois hurler Akoulka d'un bout de la rue à l'autre. On la fouettait du matin au soir. Et Philka criait sur le marché à tout le monde: —Une fameuse fille que la Akoulka, pour bien boire ensemble. Je leur ai tapé sur le museau, aux autres, ils se souviendront de moi. Un jour, je rencontre Akoulka qui allait chercher de l'eau dans des seaux, je lui crie: «Bonjour, Akoulina Koudimovna! Un effet de votre bonté! Dis-moi avec qui tu vis et où tu prends de l'argent pour être si brave!» Je ne lui dis rien d'autre; elle me regarda avec ses grands yeux; elle était maigre comme une bûche. Elle n'avait fait que me regarder; sa mère, qui croyait qu'elle plaisantait avec moi, lui cria du seuil de sa porte: «Qu'as-tu à causer avec lui, éhontée!» Et ce jour-là on recommença de nouveau à la battre. On la rossait quelquefois une heure entière. «Je la fouette, disait-elle, parce qu'elle n'est plus ma fille.»

— Elle était donc débauchée!

— Écoute donc ce que je te raconte, petit oncle! Nous ne faisions que nous enivrer avec Philka; un jour que j'étais couché, ma mère arrive et me dit: «— Pourquoi restes-tu couché? Canaille, brigand que tu es!» Elle m'injuria tout d'abord, puis elle me dit: «— Épouse Akoulka. Ils seront contents de te la donner en mariage, et ils lui feront une dot de trois cents roubles.» Moi, je lui réponds: «Mais maintenant tout le monde sait qu'elle est déshonorée.» — «Imbécile! Tout cela disparaît sous la couronne de mariage; tu n'en vivras que mieux, si elle tremble devant toi toute sa vie. Nous serions à l'aise avec leur argent; j'ai déjà parlé de ce mariage à Maria Stépanovna: nous sommes d'accord.» Moi, je lui dis: «— Donnez-moi vingt roubles tout de suite, et je l'épouse.» Ne le crois pas, si tu veux, mais jusqu'au jour de mon mariage j'ai été ivre. Et puis Philka Marosof ne faisait que me menacer. «Je te casserai les côtes, espèce de fiancé d'Akoulka; si je veux, je dormirai toutes les nuits avec ta femme. — Tu mens, chien que tu es!» Il me fit honte devant tout le monde dans la rue. Je cours à la maison! Je ne veux plus me

marier, si l'on ne me donne pas cinquante roubles tout de suite.

— Et on te l'a donnée en mariage?

— À moi? Pourquoi pas? Nous n'étions pas des gens déshonorés. Mon père avait été ruiné par un incendie, un peu avant sa mort; il avait même été plus riche qu'Ankoudim Trophimytch. «Des gens sans chemise comme vous devraient être trop heureux d'épouser ma fille!» que le vieil Ankoudim me dit. — «Et votre porte, n'a-t-elle pas été assez barbouillée de goudron?» lui répondis-je. — «Qu'est-ce que tu me racontes? Prouve-moi qu'elle est déshonorée… Tiens, si tu veux, voilà la porte, tu peux t'en aller. Seulement, rends-moi l'argent que je t'ai donné!» Nous décidâmes alors avec Philka Marosof d'envoyer Mitri Bykof au père Ankoudim pour lui dire que je lui ferais honte devant tout le monde. Jusqu'au jour de mon mariage, je ne dessoûlai pas. Ce n'est qu'à l'église que je me dégrisai. Quand on nous amena de l'église, on nous fit asseoir, et Mitrophane Stépanytch, son oncle à elle, dit: «Quoique l'affaire ne soit pas honnête, elle est pourtant faite et finie.» Le vieil Ankoudim était assis, il pleurait; les larmes coulaient dans sa barbe grise. Moi, camarade, voilà ce que j'avais fait: j'avais mis un fouet dans ma poche, avant d'aller à l'église, et j'étais résolu à m'en servir à cœur joie, afin qu'on sût par quelle abominable tromperie elle se mariait et que tout le monde vît bien si j'étais un imbécile…

— C'est ça, et puis tu voulais qu'elle comprit ce qui l'attendait…

— Tais-toi, oncle! Chez nous, tout de suite après la cérémonie du mariage, on mène les époux dans une chambre à part, tandis que les autres restent à boire en les attendant. On nous laisse seuls avec Akoulka: elle était pâle, sans couleurs aux joues, tout effrayée. Ses cheveux étaient aussi fins, aussi clairs que du lin, — ses yeux très-grands. Presque toujours elle se taisait; on ne l'entendait jamais, on aurait pu croire qu'elle était muette; très-singulière, cette Akoulka. Tu peux te figurer la chose; mon fouet était prêt, sur le lit. — Eh bien! Elle était innocente, et je n'avais rien, mais rien à lui reprocher!

— Pas possible!

— Vrai! Honnête comme une fille d'une honnête maison. Et pourquoi, frère, pourquoi avait-elle enduré cette torture? Pourquoi Philka Marosof

l'avait-il diffamée?

— Oui, pourquoi?

— Alors je suis descendu du lit et je me suis mis à genoux devant elle, en joignant les mains: — Petite mère, Akoulina Koudimovna! Que je lui dis, pardonne-moi d'avoir été assez sot pour croire toutes ces calomnies. Pardonne-moi, je suis une canaille! — Elle était assise sur le lit à me regarder; elle me posa les deux mains sur les épaules, et se mit à rire, et pourtant les larmes lui coulaient le long des joues: elle sanglotait et riait en même temps… Je sortis alors et je dis à tous les gens de la noce: «Gare à Philka Marosof, si je le rencontre, il ne sera bientôt plus de ce monde.» Les vieux ne savaient trop que dire dans leur joie; la mère d'Akoulka était prête à se jeter aux pieds de sa fille et sanglotait. Alors le vieux dit: «— Si nous avions su et connu tout cela, notre fille bien-aimée, nous ne t'aurions pas donné un pareil mari, » — Il t'aurait fallu voir comme nous étions habillés le premier dimanche après notre mariage, quand nous sortîmes de l'église; moi, en cafetan de drap fin, en bonnet de fourrure avec des braies de peluche; elle, en pelisse de lièvre toute neuve, la tête couverte d'un mouchoir de soie; nous nous valions l'un l'autre. Tout le monde nous admirait. Je n'étais pas mal, Akoulinouchka non plus; on ne doit pas se vanter, mais il ne faut pas non plus se dénigrer: quoi! On n'en fait pas à la douzaine, des gens comme nous…

— Bien sûr.

— Allons, écoute! Le lendemain de mon mariage, je me suis enfui loin de mes hôtes, quoique ivre, et je courais dans la rue en criant: «Qu'il vienne ici, ce chenapan de Philka Marosof, qu'il vienne seulement, la canaille!» Je hurlais cela sur le marché. Il faut dire que j'étais ivre-mort; on me rattrapa pourtant près de chez les Vlassof: on eut besoin de trois hommes pour me ramener de force au logis. Tout le monde parlait de cela en ville. Les filles se disaient en se rencontrant au marché: «— Eh bien, vous savez la nouvelle, Akoulka était vierge.» Peu de temps après, je rencontre Philka Marosof qui me dit en public, devant des étrangers: «— Vends ta femme, tu auras de quoi boire. Tiens, le soldat Jachka ne s'est marié que pour cela; il n'a pas même dormi une fois avec sa femme, mais au moins il a eu de quoi se soûler

pendant trois ans.» Je lui réponds: «— Canaille!» — «Imbécile, qu'il me fait. Tu t'es marié quand tu n'avais pas ton bon sens. Pouvais-tu seulement comprendre quelque chose à cela?» J'arrive à la maison et je leur crie: «Vous m'avez marié quand j'étais ivre.» La mère d'Akoulka voulut alors s'accrocher à moi, mais je lui dis: «Petite mère, tu ne comprends que les affaires d'argent. Amène-moi Akoulka!» C'est alors que je commençai à la battre. Je la battis, camarade, je la battis deux heures entières, jusqu'à ce que je roulasse moi-même par terre; de trois semaines, elle ne put quitter le lit.

— C'est sûr! Remarqua Tchérévine avec flegme, — si on ne les bat pas, elles… L'as-tu trouvée avec son amant?

— Non, à vrai dire, je ne l'ai jamais pincée, fit Chichkof après un silence, en parlant avec effort. — Mais j'étais offensé, très-offensé, parce que tout le monde se moquait de moi. La cause de tout, c'était Philka. — «Ta femme est faite pour que les autres la regardent.» Un jour, il nous invita chez lui, et le voilà qui commence: «— Regardez un peu quelle bonne femme il a: elle est tendre, noble, bien élevée, affectueuse, bienveillante pour tout le monde. Aurais-tu oublié par hasard, mon gars, que nous avons barbouillé ensemble leur porte de goudron?» J'étais soûl à ce moment: il m'empoigna alors par les cheveux, si fort qu'il m'allongea à terre du premier coup, «Allons! Danse, mari d'Akoulka, je te tiendrai par les cheveux, et toi, tu danseras pour me divertir!» — «Canaille!» que je lui fais. «— Je viendrai en joyeuse compagnie chez toi et je fouetterai ta femme Akoulka sous tes yeux, autant que cela me fera plaisir.» Le croiras-tu? Pendant tout un mois, je n'osais pas sortir de la maison, tant j'avais peur qu'il n'arrivât chez nous et qu'il ne fit un scandale à ma femme. Aussi, ce que je la battis pour cela!…

— À quoi bon la battre? On peut lier les mains d'une femme, mais pas sa langue. Il ne faut pas non plus trop les rosser. Bats-la d'abord, puis fais-lui une morale, et caresse-la ensuite. Une femme est faite pour ça.

Chichkof resta quelques instants silencieux.

— J'étais très-offensé, continua-t-il, — je repris ma vieille habitude, je la battais du matin au soir pour un rien, parce qu'elle ne s'était pas levée comme je l'entendais, parce qu'elle ne marchait pas comme il faut! Si je ne la rossais pas, je m'ennuyais. Elle restait quelquefois assise près de la fenêtre à pleurer

silencieusement… cela me faisait mal quelquefois de la voir pleurer, mais je la battais tout de même… Sa mère m'injuriait quelquefois à cause de cela. — «Tu es un coquin, un gibier de bagne!» — «Ne me dis pas un mot, ou je t'assomme! Vous me l'avez fait épouser quand j'étais ivre; vous m'avez trompé.» Le vieil Ankoudim voulut d'abord s'en mêler; il me dit un jour: «— Fais attention, tu n'es pas un tel prodige qu'on ne puisse te mettre à la raison!» Mais il n'en mena pas large. Maria Stépanovna était devenue très-douce; une fois, elle vint vers moi tout en larmes et me dit: «— J'ai le cœur tout angoissé, Ivan Sémionytch, ce que je te demanderai n'a guère d'importance pour toi, mais j'y tiens beaucoup; laisse-la partir, te quitter, petit père.» Et la voilà qui se prosterne. «Apaise-toi! Pardonne-lui! Les méchantes gens la calomnient; tu sais bien qu'elle était honnête quand tu l'as épousée.» Elle se prosterna encore une fois et pleura. Moi, je fis le crâne: «Je ne veux rien entendre, que je lui dis; ce que j'aurai envie de vous faire, je vous le ferai parce que je suis hors de moi; quant à Philka Marosof, c'est mon meilleur et mon plus cher ami…»

— Vous avez recommencé à riboter ensemble?…

— Parbleu! Plus moyen de l'approcher: il se tuait à force de boire. Il avait bu tout ce qu'il possédait, et s'était engagé comme soldat, remplaçant d'un bourgeois de la ville. Chez nous, quand un gars se décide à en remplacer un autre, il est le maître de la maison et de tout le monde, jusqu'au moment où il est appelé. Il reçoit la somme convenue le jour de son départ, mais en attendant il vit dans la maison de son patron, quelquefois six mois entiers: il n'y a pas d'horreur que ces gaillards-là ne commettent. C'est vraiment à emporter les images saintes loin de la maison. Du moment qu'il consent à remplacer le fils de la maison, il se considère comme un bienfaiteur et estime que l'on doit avoir du respect pour lui; sans quoi il se dédit. Aussi Philka Marosof faisait-il les cent coups chez ce bourgeois, il dormait avec la fille, empoignait le maître de la maison par la barbe après dîner; enfin, il faisait tout ce qui lui passait par la tête. On devait lui chauffer le bain (de vapeur) tous les jours, et encore fallait-il qu'on augmentât la vapeur avec de l'eau-de-vie et que les femmes le menassent au bain en le soutenant par-dessous les bras[35]. Quand il revenait chez le bourgeois après avoir fait la noce, il

s'arrêtait au beau milieu la rue et beuglait: «— Je ne veux pas entrer par la porte, mettez bas la palissade!» Si bien qu'on devait abattre la barrière, tout à côté de la porte, rien que pour le laisser passer. Cela finit pourtant, le jour où on l'emmena au régiment; ce jour-là, on le dégrisa. Dans toute la rue, la foule se pressait: «On emmène Philka Marosof!» Lui, il saluait de tous côtés, à droite, à gauche. En ce moment Akoulka revenait du jardin potager. Dès que Philka l'aperçut, il lui cria: «— Arrête!» il sauta à bas de la télègue et se prosterna devant elle. — «Mon âme, ma petite fraise, je t'ai aimée deux ans, maintenant on m'emmène au régiment avec de la musique. Pardonne-moi, fille honnête d'un père honnête, parce que je suis une canaille, coupable de tout ton malheur.» Et le voilà qui se prosterne une seconde fois devant elle. Tout d'abord, Akoulka s'était effrayée, mais elle lui fit un grand salut qui la plia en deux: «Pardonne-moi aussi, bon garçon, mais je ne suis nullement fâchée contre toi!» Je rentre à la maison sur ses talons. — «Que lui as-tu dit? Viande de chien que tu es!» Crois-le, ne le crois pas, comme tu voudras, elle me répondit en me regardant franchement:

«— Je l'aime mieux que tout au monde.»

— Tiens!…

— Ce jour-là, je ne soufflai pas mot. Seulement, vers le soir, je lui dis: «— Akoulka! Je te tuerai maintenant.» Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, j'allai boire du kvas dans l'antichambre; quand le jour se leva, je rentrai dans la maison. — «Akoulka, prépare-toi à venir aux champs.» Déjà auparavant je me proposais d'y aller; ma femme le savait. — «Tu as raison, me dit-elle, c'est le moment de la moisson; on m'a dit que depuis deux jours l'ouvrier est malade et ne fait rien.» J'attelai la télègue sans dire un mot. En sortant de la ville, on trouve une forêt qui a quinze verstes de long et au bout de laquelle était situé notre champ. Quand nous eûmes fait trois verstes sous bois, j'arrêtai le cheval. — «Allons, lève-toi, Akoulka, ta fin est arrivée.» Elle me regarde tout effrayée, se lève silencieuse. «Tu m'as assez tourmenté, que je lui dis, fais ta prière!» Je l'empoignai par les cheveux — elle avait des tresses longues, épaisses; je les enroule autour de mon bras, je la maintiens entre mes genoux, je sors mon couteau, je lui renverse la tête en arrière, et je lui fends la gorge… Elle crie, le sang jaillit; moi, alors, je jette mon couteau, je l'étreins

dans mes bras, je l'étends à terre et je l'embrasse en hurlant de toutes mes forces. Je hurle, elle crie, palpite, se débat; le sang — son sang — me saute à la figure, jaillit sur mes mains, toujours plus fort.

Je pris peur alors, je la laissai, je laissai mon cheval, et je me mis à courir, à courir jusqu'à la maison; j'y entrai par derrière et me cachai dans la vieille baraque du bain, toute déjetée et hors de service: je me couchai sous la banquette et j'y restai caché jusqu'à la nuit noire.

— Et Akoulka?

— Elle se releva pour retourner aussi à la maison. On la retrouva plus tard à cent pas de l'endroit.

— Tu ne l'avais pas achevée, alors?

— …Non! — Chichkof s'arrêta un instant.

— Oui, fit Tchérévine, il y a une veine… si on ne la coupe pas du premier coup, l'homme se débattra, le sang aura beau couler, eh bien! Il ne mourra pas.

— Elle est morte tout de même. On la trouva le soir, déjà froide. On avertit qui de droit et l'on se mit à ma recherche. On me trouva pendant la nuit dans ce vieux bain… Et voilà, je suis ici depuis quatre ans déjà, ajouta-t-il après un silence.

— Oui, si on ne les bat pas, on n'arrive à rien, remarqua sentencieusement Tchérévine, en sortant de nouveau sa tabatière. Il prisa longuement, avec des pauses.

— Pourtant, mon garçon, tu as agi très-bêtement. Moi aussi, j'ai surpris ma femme avec un amant. Je la fis venir dans le hangar, je pliai alors un licol en deux et je lui dis: «À qui as-tu juré d'être fidèle? À qui as-tu juré à l'église, hein?» Je l'ai rossée, rossée, avec mon licol, tellement rossée et rossée, pendant une heure et demie, qu'à la fin, éreintée, elle me cria: «Je te laverai les pieds et je boirai cette eau!» On l'appelait Avdotia.

V – LA SAISON D'ÉTÉ.

Avril a déjà commencé; la semaine sainte n'est pas loin. On se met aux travaux d'été. Le soleil devient de jour en jour plus chaud et plus éclatant; l'air fleure le printemps et agit sur l'organisme nerveux. Le forçat enchaîné est troublé, lui aussi, par l'approche des beaux jours; ils engendrent en lui des désirs, des aspirations, une tristesse nostalgique. On regrette plus ardemment sa liberté, je crois, par une journée ensoleillée, que pendant les jours pluvieux et mélancoliques de l'automne et de l'hiver. C'est un fait à remarquer chez tous les forçats: s'ils éprouvent quelque joie d'un beau jour bien clair, ils deviennent en revanche plus impatients, plus irritables. J'ai observé qu'au printemps les querelles étaient plus fréquentes dans notre maison de force. Le tapage, les cris empiraient, les rixes se multipliaient; durant les heures du travail, on surprenait parfois un regard méditatif, obstinément perdu dans le lointain bleuâtre, quelque part, là-bas, de l'autre côté de l'Irtych, où commençait la plaine incommensurable, fuyant à des centaines de verstes, la libre steppe kirghize; on entendait de longs soupirs, exhalés du fond de la poitrine, comme si cet air lointain et libre eût engagé les forçats à respirer, comme s'il eût soulagé leur âme prisonnière et écrasée. — Ah! Fait enfin le condamné, et brusquement, comme pour secouer ces rêveries, il empoigne furieusement sa bêche ou ramasse les briques qu'il doit porter d'un endroit à un autre. Au bout d'un instant il a oublié cette sensation fugitive et se remet à rire ou à injurier, suivant son humeur; il s'attaque à la tâche imposée, avec une ardeur inaccoutumée, il travaille de toutes ses forces, comme s'il désirait étouffer par la fatigue une douleur qui l'étrangle. Ce sont des gens vigoureux, tous dans la fleur de l'âge, en pleine possession de leurs forces… Comme les fers sont lourds pendant cette saison! Je ne fais pas de sentimentalisme et je certifie l'exactitude de mon observation. Pendant la saison chaude, sous un soleil de feu, quand on sent dans toute son âme, dans tout son être, la nature qui renaît autour de vous avec une force inexprimable, on a plus de peine à supporter la prison, la surveillance de l'escorte, la tyrannie d'une volonté

étrangère.

En outre, c'est au printemps, avec le chant de la première alouette, que le vagabondage commence dans toute la Sibérie, dans toute la Russie: les créatures de Dieu s'évadent des prisons et se sauvent dans les forêts. Après la fosse étouffante, les barques, les fers, les verges, ils vagabondent où bon leur semble, à l'aventure, où la vie leur semble plus agréable et plus facile; ils boivent et mangent ce qu'ils trouvent, au petit bonheur, et s'endorment tranquilles la nuit dans la forêt ou dans un champ, sans souci, sans l'angoisse de la prison, comme des oiseaux du bon Dieu, disant bonne nuit aux seules étoiles du ciel, sous l'œil de Dieu. Tout n'est pas rosé: on souffre quelquefois la faim et la fatigue «au service du général Coucou». Souvent ces vagabonds n'ont pas un morceau de pain à se mettre sous la dent pendant des journées entières; il faut se cacher de tout le monde, se terrer comme des marmottes, il faut voler, piller et quelquefois même assassiner. «Le déporté est un enfant, il se jette sur tout ce qu'il voit», dit-on des exilés en Sibérie. Cet adage peut être appliqué dans toute sa force et avec plus de justesse encore aux vagabonds. Ce sont presque tous des bandits et des voleurs, par nécessité plus que par vocation. Les vagabonds endurcis sont nombreux; il y a des forçats qui s'enfuient après avoir purgé leur condamnation, alors qu'ils sont déjà colons. Ils devraient être heureux de leur nouvelle condition, d'avoir leur pain quotidien assuré. Eh bien! Non, quelque chose les soulève et les entraîne. Cette vie dans les forêts, misérable et terrible, mais libre, aventureuse, a pour ceux qui l'ont éprouvée un charme séduisant, mystérieux; — parmi ces fuyards, on s'étonne de voir des gens rangés, tranquilles, qui promettaient de devenir des hommes posés, de bons agriculteurs. Un forçat se mariera, aura des enfants, vivra pendant cinq ans au même endroit, et tout à coup, un beau matin, il disparaîtra, abandonnant femme et enfants, à la stupéfaction de sa famille et de l'arrondissement tout entier. On me montra un jour au bagne un de ces déserteurs du foyer domestique. Il n'avait commis aucun crime, ou du moins on n'avait aucun soupçon sur son compte, mais il avait déserté, déserté toute sa vie. Il avait été à la frontière méridionale de l'Empire, de l'autre côté du Danube, dans la steppe kirghize, dans la Sibérie orientale, au Caucase — en un mot, partout. Qui sait? Dans d'autres conditions, cet homme eût été

peut-être un Robinson Crusoë, avec sa passion pour les voyages. Je tiens ces détails d'autres forçats, car il n'aimait pas à parler et n'ouvrait la bouche qu'en cas d'absolue nécessité. C'était un tout petit paysan d'une cinquantaine d'années, très-paisible, au visage tranquille et même hébété, d'un calme qui ressemblait à l'idiotisme. Il se plaisait à demeurer assis au soleil et marmottait entre les dents une chanson quelconque, mais si doucement qu'à cinq pas on n'entendait plus rien. Ses traits étaient pour ainsi dire pétrifiés; il mangeait peu, surtout du pain noir; jamais il n'achetait ni pain blanc ni eau-de-vie; je crois même qu'il n'avait jamais eu d'argent, et qu'il n'aurait pas su le compter. Il était indifférent à tout. Il nourrissait quelquefois les chiens de la maison de force de sa propre main, ce que personne ne faisait jamais. (En général le Russe n'aime pas nourrir les chiens.) On disait qu'il avait été marié, deux fois même, qu'il avait quelque part des enfants… Pourquoi l'avait-on envoyé au bagne, je n'en sais rien. Les nôtres croyaient toujours qu'il s'évaderait, mais soit que son heure ne fût pas venue, soit qu'elle fût passée, il subissait sa peine tranquillement. Il n'avait aucunes relations avec l'étrange milieu dans lequel il vivait; il était trop concentré en lui-même pour cela. Il n'eût pas fallu se fier à ce calme apparent; et pourtant qu'aurait-il gagné en s'évadant?

Si l'on compare la vie vagabonde dans les forêts à celle de la maison de force, c'est une félicité paradisiaque. La destinée du vagabond est malheureuse, mais libre du moins. Voilà pourquoi tout prisonnier, en quelque endroit de la Russie qu'il se trouve, devient inquiet avec les premiers rayons souriants du printemps. Tous n'ont pas l'intention de fuir; par crainte des obstacles et du châtiment possible, il n'y a guère qu'un prisonnier sur cent qui s'y décide, mais les quatre-vingt-dix-neuf autres ne font que rêver où et comment ils pourraient s'enfuir. Avec ce désir, l'idée seule d'une chance quelconque les soulage; ils se rappellent une ancienne évasion. Je ne parle que des forçats déjà condamnés, car ceux qui n'ont pas encore subi leur peine se décident beaucoup plus facilement. Les condamnés ne s'évadent qu'au commencement de leur réclusion. Une fois qu'ils ont passé deux ou trois ans au bagne, ils en tiennent compte, et conviennent qu'il vaut mieux finir légalement son temps et devenir colon, plutôt que de risquer sa perte en cas

d'échec, et un échec est toujours possible. Il n'y a guère qu'un forçat sur dix qui réussisse à changer son sort. Ceux-là sont presque toujours les condamnés à une réclusion indéfinie. Quinze, vingt ans semblent une éternité. Enfin, la marque est un grand obstacle aux évasions. Changer son sort est un terme technique. Si l'on surprend un forçat en flagrant délit d'évasion, il répondra à l'interrogatoire qu'on lui fait subir qu'il voulait «changer son sort». Cette expression quelque peu littéraire dépeint parfaitement l'acte qu'elle désigne. Aucun évadé n'espère devenir tout à fait libre, car il sait que c'est presque l'impossible, mais il veut qu'on l'envoie dans un autre établissement, qu'on lui fasse coloniser le pays, qu'on le juge à nouveau pour un crime commis pendant son vagabondage — en un mot, qu'on l'envoie n'importe où, pourvu que ce ne soit pas la maison de force où il a déjà été enfermé, et qui lui est devenue intolérable. Tous ces fuyards, s'ils ne trouvent pas pendant l'été un gîte inespéré où ils puissent passer l'hiver, s'ils ne rencontrent personne qui ait un intérêt quelconque à les cacher, si enfin ils ne se procurent pas, par un assassinat quelquefois, un passe-port qui leur permette de vivre partout sans inquiétude, tous ces fuyards apparaissent en foule pendant l'automne dans les villes et dans les maisons de force; ils avouent leur état de vagabondage et passent l'hiver dans les prisons, avec la secrète espérance de fuir l'été suivant.

Sur moi aussi, le printemps exerça son influence. Je me souviens de l'avidité avec laquelle je regardais l'horizon par les fentes de la palissade; je restais longtemps, la tête collée contre les pieux, à contempler avec opiniâtreté et sans pouvoir m'en rassasier l'herbe qui verdissait dans le fossé de l'enceinte, le bleu du ciel lointain qui s'épaississait toujours plus. Mon angoisse et ma tristesse s'aggravaient de jour en jour, la maison de force me devenait odieuse. La haine que ma qualité de gentilhomme inspirait aux forçats pendant ces premières années, empoisonnait ma vie tout entière, Je demandais souvent à aller à l'hôpital sans nécessité, simplement pour ne plus être à la maison de force, pour m'affranchir de cette haine obstinée, implacable. «Vous autres nobles, vous êtes des becs de fer, vous nous avez déchirés à coups de bec quand nous étions serfs», nous disaient les forçats. Combien j'enviais les gens du bas peuple qui arrivaient au bagne! Ceux-là,

du premier coup, devenaient les camarades de tout le monde. Ainsi le printemps, le fantôme de liberté entrevue, la joie de toute la nature, se traduisaient en moi par un redoublement de tristesse et d'irritation nerveuse. Vers la sixième semaine du grand carême, je dus faire mes dévotions, car les forçats étaient divisés par le sous-officier en sept sections — juste le nombre de semaines du carême — qui devaient faire leurs dévotions à tour de rôle. Chaque section se composait de trente hommes environ. Cette semaine fut pour moi un soulagement; nous allions deux et trois fois par jour à l'église, qui se trouvait non loin du bagne. Depuis longtemps je n'avais pas été à l'église. L'office de carême, que je connaissais très-bien depuis ma tendre enfance, pour l'avoir entendu à la maison paternelle, les prières solennelles, les prosternations — tout cela remuait en moi un passé lointain, très-lointain, réveillait mes plus anciennes impressions; j'étais très-heureux, je m'en souviens, quand le matin nous nous rendions à la maison de Dieu, en marchant sur la terre gelée pendant la nuit, accompagnés d'une escorte de soldats aux fusils chargés; cette escorte n'entrait pas à l'église. Une fois à l'intérieur, nous nous massions près de la porte, si bien que nous n'entendions guère que la voix profonde du diacre; de temps à autre nous apercevions une chasuble noire ou le crâne nu du prêtre. Je me souvenais comment, étant enfant, je regardais le menu peuple qui se pressait à la porte en masse compacte, et qui reculait servilement devant une grosse épaulette, un seigneur ventru, une dame somptueusement habillée, mais très-dévote, pressée de gagner le premier rang et prête à se quereller pour avoir l'honneur d'occuper les premières places. C'était là, à cette entrée de l'église, me semblait-il alors, que l'on priait avec ferveur, avec humilité, en se prosternant jusqu'à terre, avec la pleine conscience de son abaissement. Et maintenant j'étais à la place de ce menu peuple, non, pas même à sa place, car nous étions enchaînés et avilis; on s'écartait de nous, on nous craignait, et on nous faisait l'aumône; je me souviens que je trouvais là une sensation raffinée, un plaisir étrange. «Qu'il en soit ainsi!» pensais-je. Les forçats priaient avec ardeur; ils apportaient tous leur pauvre kopek pour un petit cierge ou pour la collecte en faveur de l'église, «Et moi aussi je suis un homme», se disaient-ils peut-être en déposant leur offrande: «devant Dieu tous sont égaux… » Nous

communiâmes après la messe de six heures. Quand le prêtre, le ciboire à la main, récita les paroles: «Aie pitié de moi comme du brigand que tu as sauvé…» — presque tous les forçats se prosternèrent en faisant sonner leurs chaînes, je crois qu'ils prenaient à la lettre ces mots pour eux-mêmes.

La semaine sainte arriva. L'administration nous délivra un œuf de Pâques et un morceau de pain de farine de froment.

La ville nous combla d'aumônes. Comme à Noël, visite du prêtre avec la croix, visite des chefs, les choux gras, et aussi l'enivrement et la flânerie générale, avec cette seule différence que l'on pouvait déjà se promener dans la cour et se chauffer au soleil. Tout semblait plus clair, plus large qu'en hiver, mais plus triste aussi. Le long jour d'été sans fin paraissait plus particulièrement insupportable les jours de fête. Les jours ouvriers, au moins, la fatigue le rendait plus court. Les travaux d'été étaient sans comparaison beaucoup plus pénibles que les travaux d'hiver; on s'occupait surtout des constructions ordonnées par les ingénieurs. Les forçats bâtissaient, creusaient la terre, posaient des briques, ou bien vaquaient aux réparations des bâtiments de l'État, en ce qui concernait les ouvrages de serrurerie, menuiserie et peinture. D'autres allaient à la briqueterie cuire des briques, ce que nous regardions comme la corvée la plus pénible; cette fabrique se trouvait à quatre verstes environ de la forteresse; pendant tout l'été on y envoyait chaque matin à six heures une bande de forçats, au nombre de cinquante. On choisissait de préférence les ouvriers qui ne connaissaient aucun métier et qui n'appartenaient à aucun atelier. Ils prenaient avec eux leur pain de la journée; à cause de la grande distance, ils ne pouvaient revenir dîner en même temps que les autres, ni faire huit verstes inutiles; ils mangeaient le soir, quand ils rentraient à la maison de force. On leur donnait des tâches pour toute la journée, mais si considérables que c'était à peine si un homme pouvait en venir à bout. Il fallait d'abord bêcher et emporter l'argile, l'humecter et la piétiner soi-même dans la fosse, et enfin faire une quantité respectable de briques, deux cents, voire même deux cent cinquante. Je n'ai été que deux fois à la briqueterie. Les forçats envoyés à ce travail revenaient le soir harassés, et ne cessaient de reprocher aux autres de leur laisser le travail le plus pénible. Je crois que ces reproches leur étaient un plaisir, une

consolation. Quelques-uns avaient du goût pour cette corvée, d'abord parce qu'il fallait aller hors de la ville, au bord de l'Irtych, dans un endroit découvert, commode; les alentours étaient plus agréables à voir que ces affreux bâtiments de l'État. On pouvait y fumer en toute liberté, rester même couché une demi-heure avec la plus grande satisfaction!

Quant à moi, j'allais ou travailler dans un atelier, ou concasser de l'albâtre, ou porter les briques que l'on employait pour les constructions. Cette dernière besogne m'échut pendant deux mois de suite. Je devais transporter ma charge de briques des bords de l'Irtych à une distance de cent quarante mètres environ, et traverser le fossé de la forteresse avant d'arriver à la caserne que l'on construisait. Ce travail me convenait fort, bien que la corde avec laquelle je portais mes briques me sciât les épaules; ce qui me plaisait surtout, c'est que mes forces se développaient sensiblement. Tout d'abord je ne pouvais porter que huit briques à la fois; chacune d'elles pesait environ douze livres, J'arrivai à en porter douze et même quinze, ce qui me réjouit beaucoup. Il ne me fallait pas moins de force physique que de force morale pour supporter toutes les incommodités de cette vie maudite.

Et je voulais vivre encore, après ma sortie du bagne!

Je trouvais du plaisir à porter des briques, non-seulement parce que ce travail fortifiait mon corps, mais parce que nous étions toujours au bord du l'Irtych. Je parle souvent de cet endroit; c'était le seul d'où l'on vit le monde du bon Dieu, le lointain pur et clair, les libres steppes désertes, dont la nudité produisait toujours sur moi une impression étrange. Tous les autres chantiers étaient dans la forteresse ou aux environs, et cette forteresse, dès les premiers jours, je l'eus en haine, surtout les bâtiments. La maison du major de place me semblait un lieu maudit, repoussant, et je la regardais toujours avec une haine particulière quand je passais devant, tandis que sur la rive, on pouvait au moins s'oublier en regardant cet espace immense et désert, comme un prisonnier s'oublie à regarder le monde libre par la lucarne grillée de sa prison. Tout m'était cher et gracieux dans cet endroit: et le soleil, brillant dans l'infini du ciel bleu, et la chanson lointaine des Kirghiz qui venait de la rive opposée.

Je fixe longtemps la pauvre hutte enfumée d'un baïyouch quelconque;

j’examine la fumée bleuâtre qui se déroule dans l’air, la Kirghize qui s’occupe de ses deux moutons… Ce spectacle était sauvage, pauvre, mais libre. Je suis de l’œil le vol d’un oiseau qui file dans l’air transparent et pur; il effleure l’eau, il disparaît dans l’azur, et brusquement il reparaît, grand comme un point minuscule… Même la pauvre fleurette qui dépérit dans une crevasse de la rive et que je trouve au commencement du printemps, attire mon attention en m’attendrissant… La tristesse de cette première année de travaux forcés était intolérable, énervante. Cette angoisse m’empêcha d’abord d’observer les choses qui m’entouraient; je fermais les yeux et je ne voulais pas voir. Entre les hommes corrompus au milieu desquels je vivais, je ne distinguais pas les gens capables de penser et de sentir, malgré leur écorce repoussante. Jene savais pas non plus entendre et reconnaître une parole affectueuse au milieu des ironies empoisonnées qui pleuvaient, et pourtant cette parole était dite tout simplement sans but caché, elle venait du fond du cœur d’un homme qui avait souffert et supporté plus que moi. Mais à quoi bon m’étendre là-dessus?

La grande fatigue était pour moi une source de satisfaction, car elle me faisait espérer un bon sommeil; pendant l’été, le sommeil était un tourment, plus intolérable que l’infection de l’hiver. Il y avait, à vrai dire, de très-belles soirées. Le soleil qui ne cessait d’inonder pendant la journée la cour de la maison de force finissait par se cacher. L’air devenait plus frais, et la nuit, une nuit de la steppe devenait relativement froide. Les forçats, en attendant qu’on les enfermât dans les casernes, se promenaient par groupes, surtout du côté de la cuisine, car c’était là que se discutaient les questions d’un intérêt général, c’était là que l’on commentait les bruits du dehors, souvent absurdes, mais qui excitaient toujours l’attention de ces hommes retranchés du monde; ainsi, on apprenait brusquement qu’on avait chassé notre major. Les forçats sont aussi crédules que des enfants; ils savent eux-mêmes que cette nouvelle est fausse, invraisemblable, que celui qui l’a apportée est un menteur fieffé, Kvassof; cependant ils s’attachent à ce commérage, le discutent, s’en réjouissent, se consolent, et finalement sont tout honteux de s’être laissé tromper par un Kvassof.

— Et qui le mettra à la porte? Crie un forçat, n’aie pas peur! C’est un

gaillard, il tiendra bon!

— Mais pourtant il a des supérieurs! Réplique un autre, ardentcontroversiste, et qui a vu du pays.

— Les loups ne se mangent pas entre eux! Dit un troisième d'unair morose, comme à part soi: c'est un vieillard grisonnant qui mange sa soupe aux choux aigres dans un coin.

— Crois-tu que ses chefs viendront te demander conseil, pour savoir s'il faut le mettre à la porte ou non? Ajoute un quatrième, parfaitement indifférent, en pinçant sa balalaïka.

— Et pourquoi pas? Réplique le second avec emportement; si l'on vous interroge, répondez franchement. Mais non, chez nous, on crie tant qu'on veut, et sitôt qu'il faut se mettre résolument à l'œuvre, tout le monde se dédit.

— Bien sûr! Dit le joueur de balalaïka. Les travaux forcés sont faits pour cela.

— Ainsi, ces jours derniers, reprend l'autre sans même entendre ce qu'on lui répond, — il est resté un peu de farine, des raclures, une bagatelle, quoi! Ou voulait vendre ces rebuts; eh bien, tenez! On les lui a rapportés; il les a confisqués, par économie, vous comprenez! Est-ce juste, oui ou non?

— Mais à qui te plaindras-tu?

— À qui? Au léviseur (réviseur) qui va arriver.

— À quel léviseur?

— C'est vrai, camarades, un léviseur va bientôt arriver, dit un jeune forçat assez développé, qui a lu la Duchesse de La Vallière ou quelque autre livre dans ce genre, et qui a été fourrier dans un régiment; c'est un loustic; mais comme il a des connaissances, les forçats ont pour lui un certain respect. Sans prêter la moindre attention au débat qui agite tout le monde, il s'en va tout droit vers la cuisinière lui demander du foie. (Nos cuisiniers vendaient souvent des mets de ce genre; par exemple, ils achetaient un foie entier, qu'ils coupaient et vendaient au détail aux autres forçats.)

— Pour deux kopeks ou pour quatre? Demande le cuisinier.

— Coupe-m'en pour quatre; les autres n'ont qu'à m'envier! Répond le forçat. — Oui, camarades, un général, un vrai général arrive de Pétersbourgpour réviser toute la Sibérie. Vrai. On l'a dit chez le commandant.

La nouvelle produit une émotion extraordinaire. Pendant un quart d'heure, on se demande qui est ce général, quel titre il a, s'il est d'un rang plus élevé que les généraux de notre ville. Les forçats adorent parler grades, chefs, savoir qui a la primauté, qui peut faire plier l'échine des autres fonctionnaires et qui courbe la sienne; ils se querellent et s'injurient en l'honneur de ces généraux, il s'ensuit même quelquefois des rixes. Quel intérêt peuvent-ils bien y avoir? En entendant les forçats parler de généraux et de chefs, on mesure le degré de développement et d'intelligence de ces hommes tels qu'ils étaient dans la société, avant d'entrer au bagne. Il faut dire aussi que chez nous, parler des généraux et de l'administration supérieure est regardé comme la conversation la plus sérieuse et la plus élégante.

— Vous voyez bien qu'on vient de mettre à la porte notre major, remarque Kvassof — un tout petit homme rougeaud, emporté et borné. C'est lui qui avait annoncé que le major allait être remplacé.

— Il leur graissera la patte! Fait d'une voix saccadée le vieillard morose qui a fini sa soupe aux choux aigres.

— Parbleu qu'il leur graissera la patte, fait un autre. — Il a assez volé d'argent, le brigand. Et dire qu'il a été major de bataillon avant de venir ici! Il a mis du foin dans ses bottes, il n'y a pas longtemps, il s'est fiancé à la fille de l'archiprêtre.

— Mais il ne s'est pas marié: on lui a montré la porte, ça prouve qu'il est pauvre. Un joli fiancé! Il n'a rien que les habits qu'il porte: l'année dernière, à Pâques, il a perdu aux cartes tout ce qu'il avait. C'est Fedka qui me l'a dit.

— Eh, eh! Camarade, moi aussi j'ai été marié, mais il ne fait pas bon se marier pour un pauvre diable; on a vite fait de prendre femme, mais le plaisir n'est pas long! Remarque Skouratof qui vient se mêler à la conversation générale.

— Tu crois qu'on va s'amuser à parler de toi! Fait le gars dégourdi qui a été fourrier de bataillon. — Quant à toi, Kvassof, je te dirai que tu es un grand imbécile. Si tu crois que le major peut graisser la patte à un général-réviseur, tu te trompes joliment; t'imagines-tu qu'on l'envoie de Pétersbourg spécialement pour inspecter ton major! Tu es encore fièrement benêt, mon gaillard, c'est moi qui te le dis.

— Et tu crois que parce qu'il est général il ne prend pas de pots-de-vin? Remarque d'un ton sceptique quelqu'un dans la foule.

— Bien entendu! Mais s'il en prend, il les prend gros.

— C'est sûr, ça monte avec le grade.

— Un général se laisse toujours graisser la patte, dit Kvassof d'un ton sentencieux.

— Leur as-tu donné de l'argent, toi, pour en parler aussi sûrement? Interrompt tout à coup Baklouchine d'un ton de mépris. — As-tu même vu un général dans ta vie?

— Oui, monsieur.

— Menteur!

— Menteur toi-même!

— Eh bien, enfants, puisqu'il a vu un général, qu'il nous dise lequel il a vu! Allons, dis vite; je connais tous les généraux.

— J'ai vu le général Zibert, fait Kvassof d'un ton indécis.

— Zibert! Il n'y a pas de général de ce nom-là. Il t'a probablement regardé le dos, ce général-là, quand on te donnait les verges. Ce Zibert n'était probablement que lieutenant-colonel, mais tu avais si peur à ce moment-là que tu as cru voir un général.

— Non! écoutez-moi, crie Skouratof, — parce que je suis un homme marié. Il y avait en effet à Moscou un général de ce nom-là, Zibert, un Allemand, mais sujet russe. Il se confessait chaque année au pope des méfaits qu'il avait commis avec de petites dames, et buvait de l'eau comme un canard. Il buvait au moins quarante verres d'eau de la Moskva. Il se guérissait ainsi de je ne sais plus quelle maladie: c'est son valet de chambre qui me l'a dit.

— Eh bien! Et les carpes ne lui nageaient pas dans le ventre? Remarque le forçat à la balalaïka.

— Restez donc tranquilles: on parle sérieusement, et les voilà qui commencent à dire des bêtises… Quel léviseur arrive, camarades? S'informe un forçat toujours affairé, Martynof, vieillard qui a servi dans les hussards.

— Voilà des gens menteurs! Fait un des sceptiques. Dieu sait d'où ils tiennent cette nouvelle! Tout ça, c'est des blagues.

— Non, ce ne sont pas des blagues! Remarque d'un ton dogmatique Koulikof, qui a gardé jusqu'alors un silence majestueux. C'est un homme de poids, âgé de cinquante ans environ, au visage très-régulier et avec des manières superbes et méprisantes, dont il tire vanité. Il est Tsigane, vétérinaire, gagne de l'argent en ville en soignant les chevaux et vend du vin dans notre maison de force: pas bête, intelligent même, avec une mémoire très-meublée, il laisse tomber ses paroles avec autant de soin que si chaque mot valait un rouble.

— C'est vrai, continue-t-il d'un ton tranquille; je l'ai entendu dire encore la semaine dernière: c'est un général à grosses épaulettes qui va inspecter toute la Sibérie. On lui graisse la patte, c'est sûr, mais en tout cas, pas notre huit-yeux de major: il n'osera pas se faufiler près de lui, parce que, voyez-vous, camarades, il y a généraux et généraux, comme il y a fagots et fagots. Seulement, c'est moi qui vous le dis, notre major restera en place. Nous sommes sans langue, nous n'avons pas le droit de parler, et quant à nos chefs, ce ne sont pas eux qui iront le dénoncer, Le réviseur arrivera dans notre maison de force, jettera un coup d'œil et repartira tout de suite; il dira que tout était en ordre.

— Oui, mais toujours est-il que le major a eu peur; il est ivre depuis le matin.

— Et ce soir, il a fait emmener deux fourgons… C'est Fedka qui l'a dit.

— Vous avez beau frotter un nègre, il ne deviendra jamais blanc. Est-ce la première fois que vous le voyez, ivre, hein?

— Non! Ce sera une fière injustice si le général ne lui fait rien, disent entre eux les forçats qui s'agitent et s'émeuvent.

La nouvelle de l'arrivée du réviseur se répand dans le bagne. Les détenus rodent dans la cour avec impatience en répétant la grande nouvelle. Les uns se taisent et conservent leur sang-froid, pour se donner un air d'importance, les autres restent indifférents. Sur le seuil des portes des forçats s'asseyent pour jouer de la balalaïka, tandis que d'autres continuent à bavarder. Des groupes chantent en traînant, mais en général la cour entière est houleuse et excitée.

Vers neuf heures on nous compta, on nous parqua dans les casernes, que

l'on ferma pour la nuit. C'était une courte nuit d'été; aussi nous réveillait-on à cinq heures du matin, et pourtant personne ne parvenait à s'endormir avant onze heures du soir, parce que jusqu'à ce moment les conversations, le va-et-vient ne cessaient pas; il s'organisait aussi quelquefois des parties de cartes comme pendant l'hiver. La chaleur était intolérable, étouffante. La fenêtre ouverte laisse bien entrer la fraîcheur de la nuit, mais les forçats ne font que s'agiter sur leurs lits de bois, comme dans un délire. Les puces pullulent. Nous en avions suffisamment l'hiver; mais quand venait le printemps, elles se multipliaient dans des proportions si inquiétantes, que je n'y pouvais croire avant d'en souffrir moi-même. Et plus l'été s'avançait, plus elles devenaient mauvaises. On peut s'habituer aux puces, je l'ai observé, mais c'est tout du même un tourment si insupportable qu'il donne la fièvre; on sent parfaitement dans son sommeil qu'on ne dort pas, mais qu'on délire. Enfin, vers le matin, quand l'ennemi se fatigue et qu'on s'endort délicieusement dans la fraîcheur de l'aube, l'impitoyable diane retentit tout à coup. On écoute en les maudissant les coups redoublés et distincts des baguettes, on se blottit dans sa demi-pelisse, et involontairement l'idée vous vient qu'il en sera de même demain, après-demain, pendant plusieurs années de suite, jusqu'au moment où l'on vous mettra en liberté. Quand viendra-t-elle, cette liberté? Où est-elle? Il faut se lever, on marche autour de vous, le tapage habituel recommence… Les forçats s'habillent, se hâtent d'aller au travail. On pourra, il est vrai, dormir encore une heure à midi!

Ce qu'on avait dit du réviseur n'était que la pure vérité. Les bruits se confirmaient de jour en jour, enfin on sut qu'un général, un haut fonctionnaire, arrivait de Pétersbourg pour inspecter toute la Sibérie, qu'il était déjà à Tobolsk. On apprenait chaque jour quelque chose de nouveau: ces rumeurs venaient de la ville: on racontait que tout le monde avait peur, chacun faisait ses préparatifs pour se montrer sous le meilleur jour possible. Les autorités organisaient des réceptions, des bals, des fêtes de toutes sortes. On envoya des bandes de forçats égaliser les rues de la forteresse, arracher les mottes de terre, peindre les haies et les poteaux, plâtrer, badigeonner, réparer tout ce qui se voyait et sautait aux yeux. Nos détenus comprenaient parfaitement le but de ce travail, et leurs discussions s'animaient toujours

plus ardentes et plus fougueuses. Leur fantaisie ne connaissait plus de limites. Ils s'apprêtaient même à manifester des exigences quand le général arriverait, ce qui ne les empêchait nullement de s'injurier et de se quereller. Notre major était sur des charbons ardents, Il venait continuellement visiter la maison de force, criait et se jetait encore plus souvent qu'à l'ordinaire sur les gens, les envoyait pour un rien au corps de garde attendre une punition et veillait sévèrement à la propreté et à la bonne tenue des casernes, À ce moment arriva une petite histoire, qui n'émut pas le moins du monde cet officier, comme on aurait pu s'y attendre, qui lui causa, au contraire, une vive satisfaction. Un forçat en frappa un autre avec une allène en pleine poitrine, presque droit au cœur.

Le délinquant s'appelait Lomof; la victime portait dans notre maison de force le nom de Gavrilka: c'était un des vagabonds endurcis dont j'ai parlé plus haut; je ne sais pas s'il avait un autre nom, je ne lui en ai jamais connu d'autre que celui de Gavrilka.

Lomof avait été un paysan aisé du gouvernement de T… district de K… Ils étaient cinq, qui vivaient ensemble: les deux frères Lomof et trois fils. C'étaient de riches paysans, on disait dans tout le gouvernement qu'ils avaient plus de trois cent mille roubles assignats. Ils labouraient et corroyaient des peaux, mais s'occupaient surtout d'usure, de receler les vagabonds et les objets volés, enfin d'un tas de jolies choses. La moitié des paysans du district leur devait de l'argent et se trouvait ainsi entre leurs grilles. Ils passaient pour être intelligents et rusés, ils prenaient de très-grands airs. Un grand personnage de leur contrée s'étant arrêté chez le père, ce fonctionnaire l'avait pris en affection à cause de sa hardiesse et de sa rouerie. Ils s'imaginèrent alors qu'ils pouvaient faire ce que bon leur semblait et s'engagèrent de plus en plus dans des entreprises illégales. Tout le monde murmurait contre eux, on désirait les voir disparaître à cent pieds sous terre, mais leur audace allait croissant, Les maîtres de police du district, les assesseurs des tribunaux ne leur faisaient plus peur. Enfin la chance les trahit; ils furent perdus non pas par leurs crimes secrets, mais par une accusation calomnieuse et mensongère. Ils possédaient à dix verstes de leur hameau une ferme, où vivaient pendant l'automne six ouvriers kirghizes, qu'ils avaient

réduit en servitude depuis longtemps. Un beau jour, ces Kirghizes furent trouvés assassinés. On commença une enquête qui dura longtemps, et grâce à laquelle on découvrit une foule de choses fort vilaines. Les Lomof furent accusés d'avoir assassiné leurs ouvriers. Ils avaient raconté eux-mêmes leur histoire, connue de tout le bague: on les soupçonnait de devoir beaucoup d'argent aux Kirghizes, et comme ils étaient très-avares et avides, malgré leur grande fortune, on crut qu'ils avaient assassinés les six Kirghizes afin de ne pas payer leur dette. Pendant l'enquête et le jugement leur bien fondit et se dissipa. Le père mourut; les fils furent déportés: un de ces derniers et leur oncle se virent condamner à quinze ans de travaux forcés; ils étaient parfaitement innocents du crime qu'on leur imputait. Un beau jour, Gavrilka, un fripon fieffé, connu aussi comme vagabond, mais très-gai et très-vif, s'avoua l'auteur de ce crime. Je ne sais pas au fond s'il avait fait lui-même l'aveu, mais toujours est-il que les forçats le tenaient pour l'assassin des Kirghizes: ce Gavrilka, alors qu'il vagabondait encore, avait eu une affaire avec les Lomof. (Il n'était incarcéré dans notre maison de force que pour un laps de temps très-court, en qualité de soldat déserteur et de vagabond.) Il avait égorgé les Kirghizes avec trois autres rôdeurs, dans l'espérance de se refaire quelque peu par le pillage de la ferme.

On n'aimait pas les Lomof chez nous, je ne sais trop pourquoi. L'un d'eux, le neveu, était un rude gaillard, intelligent et d'humeur sociable; mais son oncle, celui qui avait frappé Gavrilka avec une allène, paysan stupide et emporté, se querellait continuellement avec les forçats, qui le battaient comme plâtre. Toute la maison de force aimait Gavrilka, à cause de son caractère gai et facile. Les Lomof n'ignoraient pas qu'il était l'auteur du crime pour lequel ils avaient été condamnés, mais jamais ils ne s'étaient disputés avec lui; Gavrilka ne faisait aucune attention à eux. La rixe avait commencé à cause d'une fille dégoûtante, qu'il disputait à l'oncle Lomof: il s'était vanté de la condescendance qu'elle lui avait montrée; le paysan, affolé de jalousie, avait fini par lui planter une allène dans la poitrine. Bien que les Lomof eussent été ruinés par le jugement qui leur avait enlevé tous leurs biens, ils passaient dans le bagne pour très-riches; ils avaient de l'argent, un samovar, et buvaient du thé. Notre major ne l'ignorait pas et haïssait les deux

Lomof, il ne leur épargnait aucune vexation. Les victimes de cette haine l'expliquaient par le désir qu'avait le major de se faire graisser la patte, mais ils ne voulaient pas s'y résoudre.

Si l'oncle Lomof avait enfoncé d'une ligne plus avant son allène dans la poitrine de Gavrilka, il l'aurait certainement tué, mais il ne réussit qu'à lui faire une égratignure. On rapporta l'affaire au major. Je le vois encore arriver tout essoufflé, mais avec une satisfaction visible. Il s'adressa à Gavrilka d'un ton affable et paternel, comme s'il eût parlé à son fils.

— Eh bien, mon ami, peux-tu aller toi-même à l'hôpital ou faut-il qu'on t'y mène? Non, je crois qu'il vaut mieux faire atteler un cheval. Qu'on attelle immédiatement! Cria-t-il au sous-officier d'une voix haletante.

— Mais je ne sens rien, Votre Haute Noblesse. Il ne m'a que légèrement piqué là, Votre Haute Noblesse.

— Tu ne sais pas, mon cher ami, tu ne sais pas; tu verras… C'est à une mauvaise place qu'il t'a frappé. Tout dépend de la place… Il t'a atteint juste au-dessous du cœur, le brigand! Attends, attends! Hurla-t-il en s'adressant a Lomof. — Je te la garde bonne!… Qu'on le conduise au corps de garde!

Il tint ce qu'il avait promis. On mit en jugement Lomof, et quoique la blessure fût très-légère, la préméditation étant évidente, on augmenta sa condamnation aux travaux forcés de plusieurs années et on lui infligea un millier de baguettes. Le major fut enchanté… Le réviseur arriva enfin.

Le lendemain de son arrivée en ville, il vint faire son inspection à la maison de force. C'était justement un jour de fête; depuis quelques jours tout était propre, luisant, minutieusement lavé; les forçats étaient rasés de frais, leur linge très-blanc n'avait pas la moindre tache. (Comme l'exigeait le règlement, ils portaient pendant l'été des vestes et des pantalons de toile. Chacun d'eux avait dans le dos un rond noir cousu à la veste, de huit centimètres de diamètre.) Pendant une heure on avait fait la leçon aux détenus, ce qu'ils devaient répondre et dans quels termes, si ce haut fonctionnaire s'avisait de les saluer. On avait même procédé à des répétitions; le major semblait avoir perdu la tête. Une heure avant l'arrivée du réviseur, tous les forçats étaient à leur poste, immobiles comme des statues, le petit doigt à la couture du pantalon. Enfin, vers une heure de l'après-midi, le

réviseur fit son entrée. C'était un général à l'air important, si important même que le cœur de tous les fonctionnaires de la Sibérie occidentale devait tressauter d'effroi, rien qu'à le voir. Il entra d'un air sévère et majestueux, suivi d'un gros de généraux et de colonels, ceux qui remplissaient des fonctions dans notre ville. Il y avait encore un civil de haute taille, à figure régulière, en frac et en souliers; ce personnage gardait une allure indépendante et dégagée, et le général s'adressait à lui à chaque instant avec une politesse exquise. Ce civil venait aussi de Pétersbourg. Il intrigua fort tous les forçats, à cause de la déférence qu'avait pour lui un général si important! On apprit son nom et ses fonctions par la suite, mais avant de les connaître, on parla beaucoup de lui. Notre major, tiré à quatre épingles, en collet orange, ne fit pas une impression trop favorable au général, à cause de ses yeux injectés de sang et de sa figure violacée et couperosée. Par respect pour son supérieur, il avait enlevé ses lunettes et restait à quelque distance, droit comme un piquet, attendant fiévreusement le moment où l'on exigerait quelque chose de lui, pour courir exécuter le désir de Son Excellence; mais le besoin de ses services ne se fit pas sentir. Le général parcourut silencieusement les casernes, jeta un coup d'œil dans la cuisine, où il goûta la soupe aux choux aigres. On me montra à lui, en lui disant que j'étais ex-gentilhomme, que j'avais fait ceci et cela.

— Ah! Répondit le général. — Et quelle est sa conduite?

— Satisfaisante pour le moment, Votre Excellence, satisfaisante.

Le général fit un signe de tête et sortit de la maison de force au bout de deux minutes. Les forçats furent éblouis et désappointés, ils demeurèrent perplexes. Quant à se plaindre du major, il ne fallait pas même y penser. Celui-ci était rassuré d'avance à cet égard.

VI – LES ANIMAUX DE LA MAISON DE FORCE.

L'achat de Gniédko (cheval bai), qui eut lieu peu de temps après, fut une distraction beaucoup plus agréable et plus intéressante pour les forçats que la visite du haut personnage dont je viens de parler. Nous avions besoin d'un cheval dans le bagne pour transporter l'eau, pour emmener les ordures, etc. Un forçat devait s'en occuper, et le conduisait, — sous escorte, bien entendu. — Notre cheval avait passablement à faire matin et soir; c'était une bonne bête, mais déjà usée, car il servait depuis longtemps. Un beau matin, la veille de la Saint-Pierre, Gniédko (Bai), qui amenait un tonneau d'eau, s'abattit et creva au bout de quelques instants. On le regretta fort; aussi tous les forçats se rassemblèrent autour de lui pour discuter et commenter sa mort. Ceux qui avaient servi dans la cavalerie, les Tsiganes, les vétérinaires et autres prouvèrent une connaissance approfondie des chevaux en général, et se querellèrent à ce sujet; tout cela ne ressuscita pas notre cheval bai, qui était étendu mort, le ventre boursouflé; chacun croyait de son devoir de le tâter du doigt; on informa enfin le major de l'accident arrivé par la volonté de Dieu; il décida d'en faire acheter immédiatement un autre.

Le jour de la Saint-Pierre, de bon matin, après la messe, quand tous les forçats furent réunis, on amena des chevaux pour les vendre. Le soin de choisir un cheval était confié aux détenus, car il y avait parmi eux de vrais connaisseurs, et il aurait été difficile de tromper deux cent cinquante hommes dont le maquignonnage avait été la spécialité. Il arriva des Tsiganes, des Kirghizes, des maquignons, des bourgeois. Les forçats attendaient avec impatience l'apparition de chaque nouveau cheval, et se sentaient gais comme des enfants. Ce qui les flattait surtout, c'est qu'ils pouvaient acheter une bête comme des gens libres, comme pour eux, comme si l'argent sortait de leur poche. On amena et emmena trois chevaux avant qu'on eût fini de s'entendre sur l'achat du quatrième. Les maquignons regardaient avec étonnement et une certaine timidité les soldats d'escorte qui les accompagnaient. Deux cents hommes rasés, marqués au fer, avec des chaînes

aux pieds, étaient bien faits pour inspirer une sorte de respect, d'autant plus qu'ils étaient chez eux, dans leur nid de forçats, où personne ne pénétrait jamais. Les nôtres étaient inépuisables en ruses qui devaient leur faire connaître la valeur du cheval qu'on venait de leur amener; ils l'examinaient, le tâtaient avec un air affairé, sérieux, comme si la prospérité de la maison de force eût dépendu de l'achat de cette bête, Les Circassiens sautèrent même sur sa croupe; leurs yeux brillaient, ils babillaient rapidement dans leur dialecte incompréhensible, en montrant leurs dents blanches et en faisant mouvoir les narines dilatées du leurs nez basanés et crochus. Il y avait des Russes qui prêtaient une vive attention à leur discussion, et semblaient prêts à leur sauter aux yeux; ils ne comprenaient pas les paroles que leurs camarades échangeaient, mais on voyait qu'ils auraient voulu deviner par l'expression des yeux, savoir si le cheval était bon ou non. Qu'importait à un forçat, et surtout à un forçat hébété et dompté, qui n'aurait pas même osé prononcer un mot devant ses autres camarades, que l'on achetait un cheval ou un autre, comme s'il l'eût acquis pour son compte, comme s'il ne lui était pas indifférent qu'on choisit celui-là ou un autre? Outre les Circassiens, ceux des condamnés auxquels on accordait de préférence les premières places et la parole étaient les Tsiganes et les ex-maquignons. Il y eut une espèce de duel entre deux forçats — le Tsigane Koulikof, ancien maquignon et voleur de chevaux, et un vétérinaire par vocation, rusé paysan sibérien qui avait été envoyé depuis peu de temps aux travaux forcés et qui avait réussi à enlever à Koulikof toutes ses pratiques en ville. —Il faut dire que l'on prisait fort les vétérinaires sans diplôme de la prison, et que non-seulement les bourgeois et les marchands, mais les hauts fonctionnaires de la ville s'adressaient à eux quand leurs chevaux tombaient malades, de préférence à plusieurs vétérinaires patentés. Jusqu'à l'arrivée de Iolkine, le paysan sibérien, Koulikof avait eu force clients dont il recevait des preuves sonnantes de reconnaissance; on ne lui connaissait pas de rival. Il agissait en vrai Tsigane, dupait et trompait, car il ne savait pas son métier aussi bien qu'il s'en vantait. Ses revenus avaient fait de lui une espèce d'aristocrate parmi les forçats de notre prison: on l'écoutait et on lui obéissait, mais il parlait peu, et ne se prononçait que dans les grandes occasions. C'était un fanfaron, mais qui

disposait d'une énergie réelle: il était d'âge mûr, très-beau et surtout très-intelligent. Il nous parlait, à nous autres gentilshommes, avec une politesse exquise, tout en conservant une dignité parfaite. Je suis sûr que si on l'avait habillé convenablement et amené dans un club de capitale sous le titre de comte, il aurait tenu son rang, joué au whist, et parlé à ravir en homme de poids, qui sait se taire quand il faut: de toute la soirée personne n'eût deviné que ce comte était un simple vagabond. Il avait probablement beaucoup vu; quant à son passé, il nous était parfaitement inconnu — il faisait partie de la section particulière. — Sitôt que Iolkine, — simple paysan vieux-croyant, mais rusé comme le plus rusé moujik, — fut arrivé, la gloire vétérinaire de Koulikof pâlit sensiblement. En moins de deux mois, le Sibérien lui enleva presque tous ses clients de la ville, car il guérissait en très-peu de temps des chevaux que Koulikof avait déclarés incurables, et dont les vétérinaires patentés avaient abandonné la cure. Ce paysan avait été condamné aux travaux forcés pour avoir fabriqué de la fausse monnaie. Quelle mouche l'avait piqué de se mêler d'une pareille industrie? Il nous raconta lui-même en se moquant comment il leur fallait trois pièces d'or authentiques pour en faire une fausse. Koulikof était quelque peu offusqué des succès du paysan, tandis que sa gloire déclinait rapidement. Lui qui avait eu jusqu'alors une maîtresse dans le faubourg, qui portait une camisole de peluche, des bottes à revers, il fut subitement obligé de se faire cabaretier; aussi tout le monde s'attendait a une bonne querelle lors de l'achat du nouveau cheval. La curiosité était excitée, chacun d'eux avait ses partisans; les plus ardents s'agitaient et échangeaient déjà des injures. Le visage rusé de Iolkine était contracté par un sourire sarcastique; mais il en fut autrement que l'on ne pensait: Koulikof n'avait nulle envie de disputer, il agit très-habilement sans en venir là. Il céda tout d'abord, écouta avec déférence les avis critiques de son rival, mais l'attrapa sur un mot, lui faisant remarquer d'un air modeste et ferme qu'il se trompait. Avant que Iolkine eût eu le temps de se reprendre et de se raviser, son rival lui démontra qu'il avait commis une erreur. En un mot, Iolkine fut battu à plate couture, d'une façon inattendue et très-habile, si bien que le parti de Koulikof resta satisfait.

— Eh! Non, enfants, il n'y a pas à dire, on ne le prend pas en défaut, il

sait ce qu'il fait; eh! Eh! Disaient les uns.

— Iolkine en sait plus long que lui! Faisaient remarquer les autres, mais d'un ton conciliant. Les deux partis étaient prêts à faire des concessions.

— Et puis, outre qu'il en sait autant que l'autre, il a la main plus légère… Oh! Pour tout ce qui concerne le bétail, Koulikof ne craint personne.

— Lui non plus.

— Il n'a pas son pareil.

On choisit enfin le nouveau cheval, qui fut acheté. C'était un hongre excellent, jeune, vigoureux, d'apparence agréable. Une bête irréprochable sous tous les points de vue. On commença à marchander: le propriétaire demandait trente roubles, les forçats ne voulaient en donner que vingt-cinq. On marchanda longtemps et avec chaleur, en ajoutant et en cédant de part et d'autre. Finalement, les forçats se mirent eux-mêmes à rire.

— Est-ce que tu prends l'argent de ta propre bourse? Disaient les uns, à quoi bon marchander?

— As-tu envie de faire des économies pour le trésor? Criaient les autres.

— Mais tout de même, camarades, c'est de l'argent commun.

— Commun! On voit bien qu'on ne sème pas les imbéciles, mais qu'ils naissent tout seuls!

Enfin l'affaire se conclut pour vingt-huit roubles; on fit le rapport au major, qui autorisa l'achat. On apporta immédiatement du pain et du sel, et l'on conduisit triomphalement le nouveau pensionnaire à la maison de force. Il n'y eut pas de forçat, je crois, qui ne lui flattât le cou ou nelui caressa le museau. Le jour même de son acquisition, on lui fit amener de l'eau: tous les détenus le regardaient avec curiosité traîner son tonneau. Notre porteur d'eau, le forçat Romane, regardait sabête avec une satisfaction béate. Cet ex-paysan, âgé de cinquante ans environ, était sérieux et taciturne comme presque tous les cochers russes, comme si vraiment le commerce constant des chevaux donnait de la gravité et du sérieux au caractère. Romane était calme, affable avec tout le monde, peu parleur; il prisait du tabac qu'il tenait dans une tabatière; depuis des temps immémoriaux, il avait eu affaire aux chevaux de la maison de force; celui qu'on venait d'acheter était le troisième qu'il soignait depuis qu'il était au bagne.

La place de cocher revenait de droit à Romane, et personne n'aurait eu l'idée de lui contester ce droit. Quand Bai creva, personne ne songea à accuser Romane d'imprudence, pas même le major: c'était la volonté de Dieu, tout simplement; quant à Romane, c'était un bon cocher. Le cheval bai devint bientôt le favori de la maison de force; tout insensibles que fussent nos forçats, ils venaient souvent le caresser. Quelquefois, quand Romane, de retour de la rivière, fermait la grande porte que venait de lui ouvrir le sous-officier, Gniedko restait immobile à attendra son conducteur, qu'il regardait de côté. — «Va tout seul!» lui criait Romane, — et Gniedko s'en allait tranquillement jusqu'à la cuisine où il s'arrêtait, attendant queles cuisiniers et les garçons de chambre vinssent puiser l'eau avec des seaux. — «Quel gaillard que notre Gniedko! Lui criait-on, il a amené tout seul son tonneau! Il obéit, que c'est un vrai plaisir!…»

— C'est vrai! Ce n'est qu'un animal, et il comprend ce qu'on lui dit.

— Un crâne cheval que Gniedko!

Le cheval secouait alors la tête et s'ébrouait comme s'il eût entendu et apprécié les louanges; quelqu'un lui apportait du pain et du sel; quand il avait fini, il secouait de nouveau sa tête comme pour dire: — Je te connais, je te connais! Je suis un bon cheval, et tu es un brave homme!

J'aimais aussi à régaler Gniedko de pain. Je trouvais du plaisir à regarder son joli museau et à sentir dans la paume de ma main ses lèvres chaudes et molles, qui happaient avidement mon offrande.

Nos forçats aimaient les animaux, et si on le leur avait permis, ils auraient peuplé les casernes d'oiseaux et d'animaux domestiques.

Quelle occupation pourrait mieux ennoblir et adoucir le caractère sauvage des détenus? Mais on ne l'autorisait pas. Ni le règlement, ni l'espace ne le permettaient.

Pourtant, de mon temps, quelques animaux s'étaient établis à la maison de force. Outre Gniedko, nous avions des chiens, des oies, un bouc, Vaska, et un aigle, qui ne resta que quelque temps.

Notre chien était, comme je l'ai dit auparavant, Boulot; une bonne bête intelligente, avec laquelle j'étais en amitié; mais comme le peuple tient le chien pour un animal impur, auquel il ne faut pas faire attention, personne ne

le regardait. Il demeurait dans la maison de force, dormait dans la cour, mangeait les débris de la cuisine et n'excitait en aucune façon la sympathie des forçats qu'il connaissait tous pourtant et qu'il regardait comme ses maîtres. Quand les hommes de corvée revenaient du travail, au cri de «Caporal!» il accourait vers la grande porte, et accueillait gaiement la bande en frétillant de la queue, en regardant chacun des arrivants dans les yeux, comme s'il en attendait quelque caresse; mais pendant plusieurs années ses façons engageantes furent inutiles; personne, excepté moi, ne le caressait; aussi me préférait-il à tout le monde. Je ne sais plus de quelle façon nous acquîmes un autre chien, Blanchet. Quant au troisième, Koultiapka, je l'apportai moi-même à la maison de force encore tout petit.

Notre Blanchet était une étrange créature. Un télègue l'avait écrasé et lui avait courbé l'épine dorsale en dedans. À qui le voyait courir de loin, il semblait que ce fussent deux chiens jumeaux qui seraient nés joints ensemble. Il était en outre galeux, avec des yeux chassieux, une queue dépoilue pendante entre les jambes.

Maltraité par le sort, il avait résolu du rester impassible en toute occasion; aussi n'aboyait-il contre personne, comme s'il avait eu peur de se voir abîmer de nouveau. Il restait presque toujours derrière les casernes, et si quelqu'un s'approchait de lui, il se roulait aussitôt sur le dos comme pour dire: «Fais de moi ce que tu voudras, je ne pense nullement à te résister.» Et chaque forçat, quand il faisait la culbute, lui donnait un coup de botte en passant, comme par devoir. «Ouh! La sale bête!» Mais Blanchet n'osait même pas gémir, et s'il souffrait par trop, il poussait un glapissement sourd et étouffé. Il faisait aussi la culbute devant Boulot ou tout autre chien, quand il venait chercher fortune aux cuisines. Il s'allongeait à terre quand un mâtin se jetait sur lui en aboyant. Les chiens aiment l'humilité et la soumission chez leurs semblables; aussi la bête furieuse s'apaisait tout de suite et restait en arrêt réfléchie, devant l'humble suppliant étendu devant elle, puis lui flairait curieusement toutes les parties du corps. Que pouvait bien penser en ce moment Blanchet, tout fris sonnant de peur? «Ce brigand-là me mordra-t-il?» devait-il se demander. Une fois qu'il l'avait flairé, le mâtin l'abandonnait aussitôt, n'ayant probablement rien découvert en lui de curieux, Blanchet sautait immédiatement sur ses

pattes et se mettait à suivre une longue bande de ses congénères qui donnaient la chasse à une loutchka quelconque.

Blanchet savait fort bien que jamais cette loutchka ne s'abaisserait jusqu'à lui, qu'elle était bien trop fière pour cela, mais boiter de loin à sa suite le consolait quelque peu de ses malheurs. Quant à l'honnêteté, il n'en avait plus qu'une notion très-vague; ayant perdu toute espérance pour l'avenir, il n'avait d'autre ambition que celle d'avoir le ventre plein, et il en faisait montre avec cynisme. J'essayai une fois de le caresser. Ce fut là pour lui une nouveauté si inattendue qu'il s'affaissa à terre, allongé sur ses quatre pattes, et frissonna de plaisir en poussant un jappement. Comme j'en avais pitié, je le caressais souvent; aussi, dès qu'il me voyait, il se mettait à japper d'un ton plaintif et larmoyant du plus loin qu'il m'apercevait. Il creva derrière la maison de forces dans le fossé, déchiré par d'autres chiens.

Koultiapka était d'un tout autre caractère. Je ne sais pas pourquoi je l'avais apporté d'un des chantiers, où il venait de naître; je trouvais du plaisir à le nourrir et à le voir grandir. Boulot prit aussitôt Koultiapka sous sa protection et dormit avec lui. Quand le jeune chien grandit, il eut pour lui des faiblesses, il lui permettait delui mordre les oreilles, de le tirer par le poil; il jouait avec lui comme les chiens adultes jouent avec les jeunes chiens. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Koultiapka ne grandissait nullement en hauteur, mais seulement en largeur et en longueur: il avait un poil touffu, de la couleur de celui d'une souris; Une de ses oreilles pendait, tandis que l'autre restait droite. De caractère ardent et enthousiaste, comme tous les jeunes chiens, qui jappent de plaisir en voyant leur maître et lui sautent au visage pour le lécher, il ne dissimulait pas ses autres sentiments. «Pourvu que la joie soit remarquée, les convenances peuvent aller au diable!» se disait-il. Où que je fusse, au seul appel de: «Koultiapka!» il sortait brusquement d'un coin quelconque, de dessous terre, et accourait vers moi, dans son enthousiasme tapageur, en roulant comme une boule et faisant la culbute. J'aimais beaucoup ce petit monstre: il semblait que la destinée ne lui eut réservé que contentement et joie dans ce bas monde, mais un beau jour le forçat Neoustroïef, qui fabriquait des chaussures de femmes et préparait des peaux, le remarqua: quelque chose l'avait évidemment frappé, car il appela

Koultiapka, tâta son poil et le renversa amicalement à terre. Le chien, qui ne se doutait de rien, aboyait de plaisir, mais le lendemain il avait disparu. Je le cherchai longtemps, mais en vain; enfin, au bout de deux semaines, tout s'expliqua. Le manteau de Koultiapka avait séduit Neoustroïef, qui l'avait écorché pour coudre avec sa peau des bottines de velours fourrées, commandées par la jeune femme d'un auditeur. Il me les montra quand elles furent achevées: le poil de l'intérieur était magnifique. Pauvre Koultiapka!

Beaucoup de forçats s'occupaient de corroyage, et amenaient souvent avec eux à la maison de force des chiens à joli poil qui disparaissaient immédiatement. On les volait ou on les achetait. Je me rappelle qu'un jour, je vis deux forçats derrière les cuisines, en train de se consulter et de discuter. L'un d'eux tenait en laisse un très-beau chien noir de race excellente. Un chenapan de laquais l'avait enlevé à son maître et vendu à nos cordonniers pour trente kopeks. Ils s'apprêtaient à le pendre: cette opération était fort aisée, on enlevait la peau et l'on jetait le cadavre dans une fosse d'aisances, qui se trouvait dans le coin le plus éloigné de la cour, et qui répandait une puanteur horrible pendant les grosses chaleurs de l'été, car on ne la curait que rarement. Je crois que la pauvre bête comprenait le sort qui lui était réservé. Elle nous regardait d'un air inquiet et scrutateur les uns après les autres; de temps à autre seulement, elle osait remuer sa queue touffue qui lui pendait entre les jambes, comme pour nous attendrir par la confiance qu'elle nous montrait. Je me hâtai de quitter les forçats, qui terminèrent leur opération sans encombre.

Quant aux oies de notre maison de force, elles s'y étaient établies par hasard. Qui les soignait? À qui appartenaient-elles? Je l'ignore; toujours est-il qu'elles divertissaient nos forçats, et qu'elles acquirent une certaine renommée en ville. Elles étaient nées à la maison de force et avaient pour quartier général la cuisine, d'où elles sortaient en bandes au moment où les forçats allaient aux travaux. Dès que le tambour roulait et que les détenus se massaient vers la grande porte, les oies couraient après eux en jacassant et battant des ailes, puis sautaient l'une après l'autre par-dessus le seuil élevé de la poterne; pendant que les forçats travaillaient, elles picoraient à une petite distance d'eux. Aussitôt que ceux-ci s'en revenaient à la maison de force,

elles se joignaient de nouveau au convoi.«Tiens, voilà les détenus qui passent avec leurs oies!» disaient les passants. «Comment leur avez-vous enseigné à vous suivre?» nous demandait quelqu'un. «Voici de l'argent pour vos oies!» faisait un autre en mettant la main à la poche. Malgré tout leur dévouement, on les égorgea en l'honneur de je ne sais plus quelle fin de carême.

Personne ne se serait décidé à tuer notre bouc Vaska sans une circonstance particulière. Je ne sais pas comment il se trouvait dans notre prison, ni qui l'avait apporté: c'était un cabri blanc et très-joli. Au bout de quelques jours, tout le monde l'avait pris en affection, il était devenu un sujet de divertissement et de consolation. Comme il fallait un prétexte pour le garder à la maison de force, on assura qu'il était indispensable d'avoir un bouc à l'écurie[36]; ce n'était pourtant point là qu'il demeurait, mais bien à la cuisine; et finalement il se trouva chez lui partout dans la prison. Ce gracieux animal était d'humeur folâtre, il sautait sur les tables, luttait avec les forçats, accourait quand on l'appelait, toujours gai et amusant. Un soir, le Lesghine Babaï, qui était assis sur le perron de la caserne au milieu d'une foule d'autres détenus, s'avisa de lutter avec Vaska, dont les cornes étaient passablement longues. Ils heurtèrent longtemps leurs fronts l'un contre l'autre, — ce qui était l'amusement favori des forçats; — tout à coup Vaska sauta sur la marche la plus élevée du perron, et dès que Babaï se fut garé, il se leva brusquement sur ses pattes de derrière, ramena ses sabots contre son corps et frappa le Lesghine à la nuque de toutes ses forces, tant et si bien que celui-ci culbuta du perron, à la grande joie de tous les assistants et de Babaï lui-même. En un mot, nous adorions notre Vaska. Quand il atteignit l'âge de puberté, on lui fit subir, après une conférence générale et fort sérieuse, une opération que nos vétérinaires de la maison de force exécutaient à la perfection, «Au moins il ne sentira pas le bouc», dirent les détenus. Vaska se mit alors à engraisser d'une façon surprenante; il faut dire qu'on le nourrissait à bouche que veux-tu. Il devint un très-beau bouc, avec de magnifiques cornes, et d'une grosseur remarquable; il arrivait même quelquefois qu'il roulait lourdement à terre en marchant. Il nous accompagnait aussi aux travaux, ce qui égayait les forçats comme les passants, car tout le monde connaissait le Vaska de la maison de force. Si l'on travaillait au bord de l'eau,

les détenus coupaient des branches de saule et du feuillage, cueillaient dans le fossé des fleurs pour en orner Vaska; ils entrelaçaient des branches et des fleurs dans ses cornes, et décoraient son torse de guirlandes. Vaska revenait alors en tête du convoi pimpant et paré; les nôtres le suivaient et s'enorgueillissaient de le voir si beau. Cet amour pour notre bouc alla si loin que quelques détenus agitèrent la question enfantine de dorer les cornes de Vaska. Mais ce ne fut qu'un projet en l'air, on ne l'exécuta pas. Je demandai à Akim Akimytch, le meilleur doreur de la maison de force après Isaï Fomitch, si l'on pouvait vraiment dorer les cornes d'un bouc. Il examina attentivement celles de Vaska, réfléchit un instant et me répondit qu'on pouvait le faire, mais que ce ne serait pas durable et parfaitement inutile. La chose en resta là. Vaska aurait vécu encore de longues années dans notre maison de force, et serait certainement mort asthmatique, si un jour, en revenant de la corvée en tête des forçats, il n'avait pas rencontré le major assis dans sa voiture. Le bouc était paré et bichonné. «Halte! Hurla le major, à qui appartient ce bouc?» On le lui dit. «Comment, un bouc dans la maison de force, et cela sans ma permission! Sous-officier!» Le sous-officier reçut l'ordre de tuer immédiatement le bouc, de l'écorcher et de vendre la peau au marché; la somme reçue devait être remise à la caisse de la maison de force; quant à la viande, il ordonna de la faire cuire avec la soupe aux choux aigres des forçats. On parla beaucoup de l'événement dans la prison, on regrettait le bouc, mais personne n'aurait osé désobéir au major. Vaska fut égorgé près de la fosse d'aisances. Un forçat acheta la chair en bloc, il la paya un rouble cinquante kopeks. Avec cet argent on fit venir du pain blanc pour tout le monde; celui qui avait acheté le bouc le revendit au détail sous forme de rôti. La chair en était délicieuse.

Nous eûmes aussi pendant quelque temps dans notre prison un aigle des steppes, d'une espèce assez petite. Un forçat l'avait apporté blessé et à demi mort. Tout le monde l'entoura, il était incapable de voler, son aile droite pendait impuissante; une de ses jambes était démise. Il regardait d'un air courroucé la foule curieuse, et ouvrait son bec crochu, prêt à vendre chèrement sa vie. Quand on se sépara après l'avoir assez regardé, l'oiseau boiteux alla, en sautillant sur sa patte valide et battant de l'aile, se cacher dans

la partie la plus reculée de la maison de force, il s'y pelotonna dans un coin et se serra contre les pieux. Pendant les trois mois qu'il resta dans notre cour, il ne sortit pas de son coin. Au commencement, on venait souvent le regarder et lancer contre lui Boulot, qui se jetait en avant avec furie, mais craignait de s'approcher trop, ce qui égayait les forçats. — «Une bête sauvage! ça ne se laisse pas taquiner, hein?» Mais Boulot cessa d'avoir peur de lui, et se mit à le harceler; quand on l'excitait, il attrapait l'aile malade de l'aigle qui se défendait du bec et des serres, et se serrait dans son coin, d'un air hautain et sauvage, comme un roi blessé, en fixant les curieux. On finit par s'en lasser; on l'oublia tout à fait; pourtant quelqu'un déposait chaque jour près de lui un lambeau de viande fraîche et un tesson avec de l'eau. Au début et durant plusieurs jours, l'aigle ne voulut rien manger; il se décida enfin à prendre ce qu'on lui présentait, mais jamais il ne consentit à recevoir quelque chose de la main ou en public. Je réussis plusieurs fois à l'observer de loin. Quand il ne voyait personne et qu'il croyait être seul, il se hasardait à quitter son coin et à boiter le long de la palissade une douzaine de pas environ, puis revenait, retournait et revenait encore, absolument comme si on lui avait ordonné une promenade hygiénique. Aussitôt qu'il m'apercevait, il regagnait le plus vite possible son coin en boitant et sautillant; la tête renversée en arrière, le bec ouvert, tout hérissé, il semblait se préparer au combat. J'eus beau le caresser, je ne parvins pas à l'apprivoiser: il mordait et se débattait, sitôt qu'on le touchait; il ne prit pas une seule fois la viande que je lui offrais, il me fixait de son regard mauvais et perçant tout le temps que je restais auprès de lui. Solitaire et rancunier, il attendait la mort en continuant à défier tout le monde et à rester irréconciliable. Enfin les forçats se souvinrent de lui, après deux grands mois d'oubli, et l'on manifesta une sympathie inattendue à son égard. On s'entendit pour l'emporter: «Qu'il crève, mais qu'au moins il crève libre», disaient les détenus.

— C'est sûr; un oiseau libre et indépendant comme lui ne s'habituera jamais à la prison, ajoutaient d'autres.

— Il ne nous ressemble pas, fit quelqu'un.

— Tiens! C'est un oiseau, tandis que nous, nous sommes des gens.

— L'aigle, camarades, est le roi des forêts… commença Skouratof, mais

ce jour-là personne ne l'écouta. Une après-midi, quand le tambour annonça la reprise des travaux, on prit l'aigle, on lui lia le bec, car il faisait mine de se défendre, et on l'emporta hors de la prison, sur le rempart. Les douze forçats qui composaient la bande étaient fort intrigués de savoir où irait l'aigle. Chose étrange, ils étaient tous contents comme s'ils avaient reçu eux-mêmes la liberté.

— Eh! La vilaine bête, on lui veut du bien, et il vous déchire la main pour vous remercier! Disait celui qui le tenait, en regardant presque avec amour le méchant oiseau.

— Laisse-le s'envoler, Mikitka!

— Ça ne lui va pas d'être captif. Donne-lui la liberté, la jolie petite liberté.

On le jeta du rempart dans la steppe. C'était tout à la fin de l'automne, par un jour gris et froid. Le vent sifflait de la steppe nue et gémissait dans l'herbe jaunie, desséchée. L'aigle s'enfuit tout droit, en battant de son aile malade, comme pressé de nous quitter et de se mettre à l'abri de nos regards. Les forçats attentifs suivaient de l'œil sa tête qui dépassait l'herbe.

— Le voyez-vous, hein? Dit un d'eux, tout pensif.

— Il ne regarde pas en arrière! Ajouta un autre. Il n'a pas même regardé une fois derrière lui.

— As-tu cru par hasard qu'il reviendrait nous remercier? Fit un troisième,

— C'est sûr, il est libre. Il a senti la liberté.

— Oui, la liberté.

— On ne le reverra plus, camarades.

— Qu'avez-vous à rester là? En route, marche! Crièrent les soldats d'escorte, et tous s'en allèrent lentement au travail.

VII – LE «GRIEF».

Au commencement de ce chapitre, l'éditeur des Souvenirs de feu Alexandre Pétrovitch Goriantchikof croit de son devoir de faire aux lecteurs la communication suivante:

«Dans le premier chapitre des Souvenirs de la Maison des morts il est dit quelques mots d'un parricide, noble de naissance, pris comme exemple de l'insensibilité avec laquelle les condamnés parlent des crimes qu'ils ont commis. Il a été dit aussi qu'il n'avait rien voulu avouer devant le tribunal, mais que, grâce aux récits de personnes connaissant tous les détails de son histoire, l'évidence de sa culpabilité était hors de doute. Ces personnes avaient raconté à l'auteur de ces Souvenirs que le criminel était un débauché criblé de dettes, et qui avait assassiné son père pour recevoir plus vite son héritage. Du reste, toute la ville dans laquelle servait ce parricide racontait son histoire de la même manière, ce dont l'éditeur des présents Souvenirs est amplement informé. Enfin il a été dit que cet assassin, même à la maison de force, était de l'humeur la plus joyeuse et la plus gaie, que c'était un homme inconsidéré et étourdi, quoique intelligent, et que l'auteur des Souvenirs ne remarqua jamais qu'il fût particulièrement cruel, à quoi il ajoute: «Aussi ne lai-je jamais cru coupable.»

«Il y a quelque temps, l'éditeur des Souvenirs de la Maison des morts a reçu de Sibérie la nouvelle que ce parricide était innocent, et qu'il avait subi pendant dix ans les travaux forcés sans les mériter, son innocence ayant été officiellement reconnue. Les vrais criminels avaient été découverts et avaient avoué, tandis que le malheureux recevait sa liberté. L'éditeur ne saurait douter de l'authenticité de ces nouvelles…

«Il est inutile de rien ajouter. À quoi bon s'étendre sur ce qu'il y a de tragique dans ce fait? à quoi bon parler de cette vie brisée par une telle accusation? Le fait parle trop haut de lui-même.

«Nous pensons aussi que si de pareilles erreurs sont possibles, leur seule possibilité ajoute à notre récit un trait saillant et nouveau, elle aide à

compléter et à caractériser les scènes que présentent les Souvenirs de la Maison des morts.»

Et maintenant continuons…

J'ai déjà dit que je m'étais accoutumé enfin à ma condition, mais cet «enfin» avait été pénible et long à venir. Il me fallut en réalité près d'une année pour m'habituer à la prison, et je regarderai toujours cette année comme la plus affreuse de ma vie; c'est pourquoi elle s'est gravée tout entière dans ma mémoire, jusqu'en ses moindres détails. Je crois même que je me souviens de chaque heure l'une après l'autre. J'ai dit aussi que les autres détenus ne pouvaient pas davantage s'habituer à leur vie. Pendant toute cette première année, je me demandais s'ils étaient vraiment calmes, comme ils paraissaient l'être. Ces questions me préoccupaient fort. Comme je l'ai mentionné plus haut, tous les forçats se sentaient étrangers dans le bagne; ils n'y étaient pas chez eux, mais bien plutôt comme à l'auberge, de passage, à une étape quelconque. Ces hommes, exilés pour toute leur vie, paraissaient, les uns agités, les autres abattus, mais chacun d'eux rêvait à quelque chose d'impossible. Cette inquiétude perpétuelle, qui se trahissait a peine, mais que l'on remarquait, l'ardeur et l'impatiencede leurs espérances involontairement exprimées, mais tellement irréalisables qu'elles ressemblaient à du délire, tout donnait un air et un caractère extraordinaires à cet endroit, si bien que toute son originalité consistait peut-être en ces traits. On sentait en y entrant que hors du bagne, il n'y avait rien de pareil. Ici tout le monde rêvassait; cela sautait aux yeux; cette sensation était hyperesthésique, nerveuse, justement parce que cette rêverie constante donnait à la majorité des forçats un aspect sombre et morose, un air maladif. Presque tous, ils étaient taciturnes et irascibles; ils n'aimaient pas à manifester leurs espérances secrètes. Aussi méprisait-on l'ingénuité et la franchise. Plus les espérances étaient impossibles, plus le forçat rêvasseur s'avouait à lui-même leur impossibilité, plus il les enfouissait jalousement au fond de son être, sans pouvoir y renoncer. En avaient-ils honte? Le caractère russe est si positif et si sobre dans sa manière de voir, si railleur pour ses propres défauts!…

Peut-être était-ce ce mécontentement de soi-même qui causait cette intolérance dans leurs rapports quotidiens et cette cruauté railleuse pour les

autres forçats. Si l'un d'eux, plus naïf ou plus impatient que les autres, formulait tout haut ce que chacun pensait tout bas, et se lançait dans le monde des châteaux en Espagne et des rêves, on l'arrêtait grossièrement, on le poursuivait, on l'assaillait de moqueries. J'estime que les plus acharnés persécuteurs étaient justement ceux qui l'avaient peut-être dépassé dans leurs rêves insensés et dans leurs folles espérances. J'ai déjà dit que les gens simples et naïfs étaient regardés chez nous comme de stupides imbéciles, pour lesquels on n'avait que du mépris. Les forçats étaient si aigris et si susceptibles qu'ils haïssaient les gens de bonne humeur, dépourvus d'amour-propre. Outre ces bavards ingénus, les autres détenus se divisaient en bons et en méchants, en gais et en moroses. Les derniers étaient en majorité; si par hasard il s'en trouvait parmi eux qui fussent bavards, c'étaient toujours de fieffés calomniateurs et des envieux, qui se mêlaient de toutes les affaires d'autrui, bien qu'ils se gardassent de mettre à jour leur propre âme et leurs idées secrètes; ceci n'était pas admis, pas à la mode. Quant aux bons — en très-petit nombre — ils étaient paisibles et cachaient silencieusement leurs espérances; ils avaient plus de foi dans leurs illusions que les forçats sombres. Il me semble qu'il y avait pourtant encore dans notre bagne une autre catégorie de déportés: les désespérés, comme le vieillard de Starodoub, mais ils étaient très peu nombreux.

En apparence, ce vieillard était tranquille, mais à certains signes j'avais tout lieu de supposer que sa situation morale était intolérable, horrible; il avait un recours, une consolation: la prière et l'idée qu'il était un martyr. Le forçat toujours plongé dans la lecture du la Bible, dont j'ai parlé plus haut, qui devint fou et qui se jeta surle major une brique à la main, était probablement aussi un de ceux que tout espoir a abandonnés; comme il est parfaitement impossible de vivre sans espérances, il avait cherché la mort dans un martyre volontaire. Il déclara qu'il s'était jeté sur le major sans le moindre grief, simplement pour souffrir. Qui sait quelle opération psychologique s'était accomplie dans son âme? Aucun homme ne vit sans un but quelconque et sans un effort pour atteindre ce but. Une fois que le but et l'espérance ont disparu, l'angoisse fait souvent de l'homme un monstre… Notre but à tous était la liberté et la sortie de la maison de force.

J’essaye de faire rentrer nos forçats dans différentes catégories: est-ce possible? La réalité est si infiniment diverse qu’elle échappe aux déductions les plus ingénieuses de la pensée abstraite; elle ne souffre pas de classifications nettes et précises.

La réalité tend toujours au morcellement, à la variété infinie. Chacun de nous avait sa vie propre, intérieure et personnelle, en dehors de la vie officielle, réglementaire.

Mais comme je l’ai déjà dit, je ne sus pas pénétrer la profondeur de cette vie intérieure au commencement de ma réclusion, car toutes les manifestations extérieures me blessaient et me remplissaient d’une tristesse indicible. Il m’arrivait quelquefois de haïr ses martyrs qui souffraient autant que moi. Je les enviais, parce qu’ils étaient au milieu des leurs, parce qu’ils se comprenaient mutuellement; en réalité cette camaraderie sans le fouet et le bâton, cette communauté forcée leurinspirait autant d’aversion qu’à moi-même, et chacun s’efforçait de vivre à l’écart. Cette envie, qui me hantait dans les instants d’irritation, avait ses motifs légitimes, car ceux qui assurent qu’un gentilhomme, un homme cultivé ne souffre pas plus aux travaux forcés qu’un simple paysan, ont parfaitement tort. J’ai lu et entendu soutenir cette allégation. En principe, l’idée paraît juste et généreuse: tous les forçats sont des hommes; mais elle est par trop abstraite: il ne faut pas perdre de vue une quantité de complications pratiques que l’on ne saurait comprendre si on ne les éprouve pas dans la vie réelle. Je ne veux pas dire par là que le gentilhomme, l’homme cultivé ressentent plus délicatement, plus vivement parce qu’ils sont plus développés. Faire passer l’âme de tout le monde sous un niveau commun est impossible; l’instruction elle-même ne saurait fournir le patron sur lequel on pourrait tailler les punitions.

Tout le premier je suis prêt à certifier que parmi ces martyrs, dans le milieu le moins instruit, le plus abject, j’ai trouvé des traces d’un développement moral. Ainsi, dans notre maison de force, il y avait des hommes que je connaissais depuis plusieurs années, que je croyais être des bêtes sauvages et que je méprisais comme tels; tout à coup, au moment le plus inattendu, leur âme s’épanchait involontairement à l’extérieur avec une telle richesse de sentiment et de cordialité, avec une compréhension si vive

des souffrances d'autrui et des leurs, qu'il semblait que les écailles vous tombassent des yeux; au premier instant, la stupéfaction était telle qu'on hésitait à croire ce qu'on avait vu et entendu. Le contraire arrivait aussi: l'homme cultivé se signalait quelquefois par une barbarie, par un cynisme à donner des nausées; avec la meilleure volonté du monde, on ne trouvait ni excuse ni justification en sa faveur.

Je ne dirai rien du changement d'habitudes, de genre de vie, de nourriture, etc., qui est plus pénible pour un homme de la haute société que pour un paysan, lequel souvent a crevé defaim quand il était libre, tandis qu'il est toujours rassasié à la maison de force. Je ne discuterai pas cela. Admettons que pour un homme qui possède quelque force de caractère, c'est une bagatelle en comparaison d'autres privations: et pourtant, changer ses habitudes matérielles n'est pas chose facile ni de peu d'importance. Mais la condition de forçat a des horreurs devant lesquelles tout pâlit, même la fange qui vous entoure, même l'exiguïté et la saleté de la nourriture, les étaux qui vous étouffent et vous broient. Le point capital, c'est qu'au bout de deux heures, tout nouvel arrivé à la maison de force est au même rang que les autres; il est chez lui, il jouit d'autant de droit dans la communauté des forçats que tous les autres camarades; on le comprend et il les comprend, et tous le tiennent pour un des leurs, ce qui n'a pas lieu avec le gentilhomme. Si juste, si bon, si intelligent que soit ce dernier, tous le haïront et le mépriseront pendant des années entières, ils ne le comprendront pas et surtout — ne le croiront pas. — Il ne sera ni leur ami ni leur camarade, et s'il obtient enfin qu'on ne l'offense pas, il n'en demeurera pas moins un étranger, il s'avouera douloureusement, perpétuellement, sa solitude et son éloignement de tous. Ce vide autour de lui se fait souvent sans mauvaise intention de la part des détenus, inconsciemment. Il n'est pas de leur bande — et voilà tout. —Rien de plus horrible que de ne pas vivre dans son milieu. Le paysan que l'on déporte de Taganrog au port de Pétropavlovsk retrouvera là-bas des paysans russes comme lui, avec lesquels il s'entendra et s'accordera; en moins de deux heures ils se lieront et vivront paisiblement dans la même izba ou dans la même baraque. Rien de pareil pour les nobles; un abîme sans fond les sépare du petit peuple; cela ne se remarque bien que quand un noble perd ses

droits primitifs et devient lui-même peuple. Et quand même vous seriez toute votre vie en relations journalières avec le paysan, quand même pendant quarante ans vous auriez affaire à lui chaque jour, par votre service, par exemple, dans des fonctions administratives, alors que vous seriez un bienfaiteur et un père pour ce peuple — vous ne le connaîtrez jamais à fond. — Tout ce que vous croirez savoir ne sera qu'illusion d'optique, et rien de plus. Ceux qui me liront diront certainement que j'exagère, mais je suis convaincu que ma remarque est exacte. J'en suis convaincu non pas théoriquement, pour avoir lu cette opinion quelque part, mais parce que la vie réelle m'a laissé tout le temps désirable pour contrôler mes convictions. Peut-être tout le monde apprendra-t-il jusqu'à quel point ce que je dis est fondé.

Dès les premiers jours les événements confirmèrent mes observations et agirent maladivement sur mon organisme. Pendant le premier été, j'errai solitaire dans la maison de force. J'ai déjà dit que j'étais dans une situation morale qui ne me permettait ni de juger ni de distinguer les forçats qui pouvaient m'aimer par la suite, sans toutefois être jamais avec moi sur un pied d'égalité. J'avais des camarades, des ex-gentilshommes, mais leur compagnie ne me convenait pas. J'aurais voulu ne voir personne, mais où me retirer? Voici un des incidents qui du premier coup me firent comprendre toute ma solitude et l'étrangeté de ma position au bagne. Un jour du mois d'août, un beau jour très-chaud, vers une heure de l'après-midi, moment où d'ordinaire tout le monde faisait la sieste avant la reprise des travaux, les forçats se levèrent comme un seul homme et se massèrent dans la cour de la maison de force. Je ne savais rien encore à ce moment-là. J'étais si profondément plongé dans mes propres pensées que je ne remarquai presque pas ce qui se faisait autour de moi. Depuis trois jours pourtant les forçats s'agitaient sourdement. Cette agitation avait peut-être commencé beaucoup plus tôt, comme je le supposai plus tard, en me rappelant des bribes de conversations et surtout la mauvaise humeur plus marquée des détenus, la continuelle irritation dans laquelle ils se trouvaient depuis quelque temps. J'attribuais cela aux pénibles travaux de la saison d'été, aux journées accablantes par leur longueur, aux rêveries involontaires de forêts et de liberté, aux nuits trop courtes, pendant lesquelles on ne pouvait prendre qu'un

reposinsuffisant. Peut-être tout cela s'était-il fondu en un gros mécontentement qui cherchait à faire explosion et dont le prétexte était la nourriture. Depuis quelques jours, les forçats s'en plaignaient tout haut et grondaient dans les casernes, surtout quand ils se trouvaient réunis à la cuisine pour dîner et pour souper; on avait bien essayé de changer un des cuisiniers, mais au bout de deux jours on chassa le nouveau pour rappeler l'ancien. En un mot, tout le monde était d'une humeur inquiète.

— On s'éreinte à travailler, et on ne nous donne à manger que des horreurs, grommelait quelqu'un dans la cuisine.

— Si ça ne te plaît pas, commande du blanc-manger, riposta un autre.

— De la soupe aux choux aigres, mais c'est très-bon, j'adore cela — exclama un troisième — c'est succulent.

— Et si l'on ne te nourrissait rien qu'avec de la panse de bœuf, la trouverais-tu longtemps fameuse?

— C'est vrai, on devrait nous donner de la viande — dit un quatrième; — on s'esquinte à la fabrique; et, ma foi, quand on a fini sa tâche, on a faim: de la panse, ça ne vous rassasie guère.

— Quand on ne nous donne pas des boyaux, on nous bourre de saletés!

— C'est vrai, la nourriture ne vaut pas le diable.

— Il remplit ses poches, n'aie pas peur.

— Ce n'est pas ton affaire.

— Et de qui donc? Mon ventre est à moi. Si nous nous plaignions tous, vous verriez bien.

— Nous plaindre?

— Oui.

— Avec ça qu'on ne nous a pas assez battu pour ces plaintes! Buse que tu es!

— C'est vrai, ajoute un autre d'un air de mauvaise humeur; — ce qui se fait vite n'est jamais bien fait. Eh bien? De quoi te plaindras-tu, dis-le-nous d'abord.

— Je le dirai, parbleu. Si tout le monde y allait, j'irais aussi, car je crève de faim. C'est bon pour ceux qui mangent à part de rester assis, mais ceux qui mangent l'ordinaire…

— A-t-il des yeux perçants, cet envieux-la! Ses yeux brillent rien que de voir ce qui ne lui appartient pas.

— Eh bien, camarades, pourquoi ne nous décidons-nous pas? Assez souffert: ils nous écorchent, les brigands! Allons-y.

— À quoi bon? Il faudrait te mâcher les morceaux et te les fourrer dans la bouche, hein! Voyez-vous ce gaillard, il ne mangerait que ce qu'on voudrait bien lui mâcher. Nous sommes aux travaux forcés.

— Voilà la cause de tout.

— Et comme toujours, le peuple crève de faim, et les chefs se remplissent la bedaine.

— C'est vrai. Notre Huit-yeux a joliment engraissé. Il s'est acheté une paire de chevaux gris.

— Il n'aime pas boire, dit un forçat d'un ton ironique.

— Il s'est battu il y a quelque temps aux cartes avec le vétérinaire. Pendant deux heures il a joué sans avoir un sou dans sa poche. C'est Fedka qui l'a dit.

— Voilà pourquoi on nous donne de la soupe aux choux avec de la panse.

— Vous êtes tous des imbéciles! Est-ce que cela nous regarde?

— Oui, si nous nous plaignons tous, nous verrons comment il se justifiera. Décidons-nous.

— Se justifier? Il t'assénera son poing sur la caboche, et rien de plus.

— On le mettra en jugement.

Tous les détenus étaient fort agités, car en effet notre nourriture était exécrable. Ce qui mettait le comble au mécontentement général, c'était l'angoisse, la souffrance perpétuelle, l'attente. Le forçat est querelleur et rebelle de tempérament, mais il est bien rare qu'il se révolte en masse, car ils ne sont jamais d'accord; chacun de nous le sentait très-bien, aussi disait-on plus d'injures qu'on n'agissait réellement. Cependant, cette fois-là, l'agitation ne fut pas sans suites. Des groupes se formaient dans les casernes, discutaient, injuriaient, rappelaient haineusement la mauvaise administration de notre major et en sondaient tous les mystères. Dans toute affaire pareille, apparaissent des meneurs, des instigateurs. Les meneurs dans ces occasions, sont des gens très-remarquables, non-seulement dans les bagnes, mais dans

toutes les communautés de travailleurs, dans les détachements, etc. Ce type particulier est toujours et partout le même: ce sont des gens ardents, avides de justice, très-naïfs et honnêtement convaincus de la possibilité absolue de réaliser leurs désirs; ils ne sont pas plus bêtes que les autres, il y en a même d'une intelligence supérieure, mais ils sont trop ardents pour être rusés et prudents. Si l'on rencontre des gens qui savent diriger les masses et gagner ce qu'ils veulent, ils appartiennent déjà à un autre type de meneurs populaires excessivement rare chez nous. Ceux dont je parle, chefs et instigateurs de révoltes, arrivent presque toujours à leur but, quitte à peupler par la suite les travaux forcés et les prisons. Grâce à leur impétuosité, ils ont toujours le dessous, mais c'est cette impétuosité qui leur donne de l'influence sur la masse: on les suit volontiers, car leur ardeur, leur honnête indignation agissent sur tout le monde: les plus irrésolus sont entraînés. Leur confiance aveugle dons le succès séduit même les sceptiques les plus endurcis, bien que souvent cette assurance qui en impose ait des fondements si incertains, si enfantins, que l'on s'étonne même qu'on ait pu y croire. Le secret de leur influence, c'est qu'ils marchent les premiers sans avoir peur de rien. Ils se jettent en avant la tête baissée, souvent sans même connaître ce qu'ils entreprennent, sans ce jésuitisme pratique grâce auquel souvent un homme abject et vil a gain de cause, atteint son but, et sort blanc d'un tonneau d'encre. Il faut qu'ils se brisent le crâne. Dans la vie ordinaire, ce sont des gens bilieux, irascibles, intolérants et dédaigneux, souvent même excessivement bornés, ce qui du reste fait aussi leur force. Le plus fâcheux, c'est qu'ils ne s'attaquent jamais à l'essentiel, à ce qui est important, ils s'arrêtent toujours à des détails, au lieu d'aller droit au but, ce qui les perd. Mais la masse les comprend, ils sont redoutables à cause de cela.

Je dois dire en quelques mots ce que signifie le mot: «grief.»

Quelques forçats avaient précisément été déportés pour un grief; c'étaient les plus agités, entre autres un certain Martinof qui avait servi auparavant dans les hussards et qui, tout ardent, inquiet et colère qu'il fût, n'en était pas moins honnête et véridique. Un autre, Vassili Antonof, s'irritait et se montait à froid; il avait un regard effronté avec un sourire sarcastique, mais il était aussi honnête et véridique — un homme fort développé du reste. — J'en

passe, car ils étaient nombreux; Pétrof faisait la navette d'un groupe à l'autre; il parlait peu, mais bien certainement il était aussi excité, car il bondit le premier hors de la caserne quand les autres se massèrent dans la cour.

Notre sergent, qui remplissait les fonctions de sergent major, arriva aussitôt tout effrayé. Une fois en rang, nos gens le prièrent poliment de dire au major que les forçats désiraient lui parler et l'interroger sur certains points. Derrière le sergent arrivèrent tous les invalides qui se mirent en rang de l'autre côté et firent face aux forçats. La commission que l'on venait de confier au sergent était si extraordinaire qu'elle le remplit d'effroi, mais il n'osait pas ne pas faire son rapport au major, parce que si les forçats se révoltaient, Dieu sait ce qui pourrait arriver, — Tous nos chefs étaient excessivement poltrons dans leurs rapports avec les détenus, — et puis, même si rien de pire n'arrivait, si les forçats se ravisaient et se dispersaient, le sous-officier devait néanmoins avertir l'administration de tout ce qui s'était passé. Pâle et tremblant de peur, il se rendit précipitamment chez le major, sans même essayer de raisonner les forçats. Il voyait bien que ceux-ci ne s'amuseraient pas à discuter avec lui.

Parfaitement ignorant de ce qui se passait, je me mis aussi en rang (je n'appris que plus tard les détails de cette histoire). Je croyais qu'on allait procéder à un contrôle, mais ne voyant pas les soldats d'escorte qui vérifiaient le compte, je m'étonnai et regardai autour de moi. Les visages étaient émus et exaspérés; il y en avait qui étaient blêmes. Préoccupés et silencieux, nos gens réfléchissaient à ce qu'il leur faudrait dire au major. Je remarquai que beaucoup de forçats étaient stupéfaits de me voir à leurs côtés, mais bientôt après ils se détournèrent de moi. Ils trouvaient étrange que je me fusse mis en rang et qu'à mon tour je voulusse prendre part à leur plainte, ils n'y croyaient pas. Ils se tournèrent de nouveau de mon côté d'un air interrogateur.

— Que viens-tu faire ici? Me dit grossièrement et à haute voix Vassili Antonof, qui se trouvait à côté de moi, à quelque distance des autres, et qui m'avait toujours dit vous avec la plus grande politesse.

Je le regardais tout perplexe, en m'efforçant de comprendre ce que cela signifiait; je devinais déjà qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans

notre maison de force.

— Eh! Oui, qu'as-tu à rester ici? Va-t'en à la caserne, me dit un jeune gars, forçat militaire, que je ne connaissais pas jusqu'alors et qui était un bon garçon paisible. Cela ne te regarde pas.

— On se met en rang, lui répondis-je; est-ce qu'on ne va pas nous contrôler?

— Il est venu s'y mettre aussi, cria un déporté.

— Nez-de-fer[37]! Fit un autre.

— Écraseur de mouches! Ajouta un troisième avec un mépris inexprimable pour ma personne. Ce nouveau surnom fit pouffer de rire tout le monde.

— Ils sont partout comme des coqs en pâte, ces gaillards-là. Nous sommes au bagne, n'est-ce pas? Eh bien! Ils se payent du pain blanc et des cochons de lait comme des grands seigneurs! N'as-tu pas ta nourriture à part? Que viens-tu faire ici?

— Votre place n'est pas ici, me dit Koulikof sans gêne, en me prenant par la main et me faisant sortir des rangs.

Il était lui-même très-pâle; ses yeux noirs étincelaient; il s'était mordu la lèvre inférieure jusqu'au sang, il n'était pas de ceux qui attendaient de sang-froid l'arrivée du major.

J'aimais fort à regarder Koulikof en pareille occurrence, c'est-à-dire quand il devait se montrer tout entier avec ses qualités et ses défauts. Il posait, mais il agissait aussi. Je crois même qu'il serait allé à la mort avec une certaine élégance, en petit-maître. Alors que tout le monde me tutoyait et m'injuriait, il avait redoublé de politesse envers moi, mais il parlait d'un ton ferme et résolu, qui ne permettait pas de réplique.

— Nous sommes ici pour nos propres affaires, Alexandre Pétrovitch, et vous n'avez pas à vous en mêler. Allez où vous voudrez, attendez… Tenez, les vôtres sont à la cuisine, allez-y.

— Ils sont au chaud là-bas.

J'entrevis en effet par la fenêtre ouverte nos Polonais qui se trouvaient dans la cuisine, ainsi que beaucoup d'autres forçats. Tout embarrassé, j'y entrai, accompagné de rires, d'injures et d'une sorte de gloussement qui

remplaçait les sifflets et les huées à la maison de force.

— Ça ne lui plaît pas!… tiou-tiou-tiou!… attrapez-le.

Je n'avais encore jamais été offensé aussi gravement depuis que j'étais à la maison de force. Ce moment fut très-douloureux à passer, mais je pouvais m'y attendre; les esprits étaient par trop surexcités. Je rencontrai dans l'antichambre T—vski, jeune gentilhomme sans grande instruction, mais au caractère ferme et généreux; les forçats faisaient exception pour lui dans leur haine pour les forçats nobles; ils l'aimaient presque; chacun de ses gestes dénotait un homme brave et vigoureux.

— Que faites-vous, Goriantchikof? Me cria-t-il; venez donc ici!

— Mais que se passe-t-il?

— Ils veulent se plaindre, ne le savez-vous pas? Cela ne leur réussira pas, qui croira des forçats? On va rechercher les meneurs, et si nous sommes avec eux, c'est sur nous qu'on mettra la faute. Rappelez-vous pourquoi nous avons été déportés! Eux, on les fouettera tout simplement, tandis qu'on nous mettra en jugement. Le major nous déteste tous et sera trop heureux de nous perdre; nous lui servirons de justification.

— Les forçats nous vendront pieds et poings liés, ajouta M—tski, quand nous entrâmes dans la cuisine.

Ils n'auront jamais pitié de nous, ajouta T—vski.

Outre les nobles, il y avait encore dans la cuisine une trentaine de détenus, qui ne désiraient pas participer à la plainte générale, les uns par lâcheté, les autres, par conviction absolue de l'inutilité de cette démarche. Akim Akymitch — ennemi naturel de toutes plaintes et de tout ce qui pouvait entraver la discipline et le service — attendait avec un grand calme la fin de cette affaire, dont l'issue ne l'inquiétait nullement; il était parfaitement convaincu du triomphe immédiat de l'ordre et de l'autorité administrative. Isaï Fomitch, le nez baissé, dans une grande perplexité, écoutait ce que nous disions avec une curiosité épouvantée; il était excessivement inquiet. Aux nobles polonais s'étaient joints des roturiers de même nationalité, ainsi que quelques Russes, natures timides, gens toujours hébétés et silencieux, qui n'avaient pas osé se liguer avec les autres et attendaient tristement l'issue de l'affaire. Il y avait enfin quelques forçats moroses et mécontents qui étaient

restés dans la cuisine, non par timidité, mais parce qu'ils estimaient absurde cette quasi-révolte, parce qu'ils ne croyaient pas à son succès; je crus remarquer qu'ils étaient mal à leur aise en ce moment, et que leur regard n'était pas assuré. Ils sentaient parfaitement qu'ils avaient raison, que l'issue de la plainte serait celle qu'ils avaient prédite, mais ils se tenaient pour des renégats, qui auraient trahi la communauté et vendu leurs camarades au major. Iolkine, — ce rusé paysan sibérien envoyé aux travaux forcés pour faux monnayage, qui avait enlevé à Koulikof ses pratiques en ville, — était aussi là, comme le vieillard de Starodoub. Aucun cuisinier n'avait quitté son poste, probablement parce qu'ils s'estimaient partie intégrante de l'administration, et qu'à leur avis, il n'eût pas été décent de prendre parti contre celle-ci.

— Cependant, dis-je à M—tski d'un ton mal assuré, — à part ceux-ci, tous les forçats y sont.

— Qu'est-ce que cela peut bien nous faire? Grommela D…

— Nous aurions risqué beaucoup plus qu'eux, en les suivant; et pourquoi? Je hais tes brigands[38]. Croyez-vous même qu'ils sauront se plaindre? Je ne vois pas le plaisir qu'ils trouvent à se mettre eux-mêmes dans le pétrin.

— Cela n'aboutira à rien, affirma un vieillard opiniâtre et aigri. Almazof, qui était aussi avec nous, se hâta de conclure dans le même sens.

— On en fouettera une cinquantaine, et c'est à quoi tout cela aura servi.

— Le major est arrivé! Cria quelqu'un. Tout le monde se précipita aux fenêtres.

Le major était arrivé avec ses lunettes, l'air mauvais, furieux, tout rouge. Il vint sans dire un mot, mais résolument sur la ligne des forçats. En pareille circonstance, il était vraiment hardi et ne perdait pas sa présence d'esprit: il faut dire qu'il était presque toujours gris. En ce moment, sa casquette graisseuse à parement orange et ses épaulettes d'argent terni avaient quelque chose de sinistre. Derrière lui venait le fourrier Diatlof, personnage très-important dans le bagne, car au fond c'était lui qui l'administrait; ce garçon, capable et très-rusé, avait une grande influence sur le major; ce n'était pas un méchant homme, aussi les forçats en étaient-ils généralement contents. Notre

sergent le suivait avec trois ou quatre soldats, pas plus; — il avait déjà reçu une verte semonce et pouvait en attendre encore dix fois plus. — Les forçats qui étaient restés tête nue depuis qu'ils avaient envoyé chercher le major, s'étaient redressés, chacun d'eux se raffermissant sur l'autre jambe; ils demeurèrent immobiles, à attendre le premier mot ou plutôt le premier cri de leur chef suprême.

Leur attente ne fut pas longue. Au second mot, le major se mit à vociférer à gorge déployée; il était hors de lui. Nous le voyons de nos fenêtres courir le long de la ligne des forçats, et se jeter sur eux en les questionnant. Comme nous étions assez éloignés, nous ne pouvions entendre ni ses demandes ni les réponses des forçats. Nous l'entendîmes seulement crier, avec une sorte de gémissement ou de grognement:

— Rebelles!… sous les verges!… Meneurs!… Tu es un des meneurs! Tu es un des meneurs! Dit-il en se jetant sur quelqu'un.

Nous n'entendîmes pas la réponse, mais une minute après nous vîmes ce forçat quitter les rangs et se diriger vers le corps de garde… Un autre le suivit, puis un troisième.

— En jugement!… tout le monde! Je vous… Qui y a-t-il encore à la cuisine? Bêla-t-il en nous apercevant aux fenêtres ouvertes. Tous ici! Qu'on les chasse tous!

Le fourrier Diatlof se dirigea vers la cuisine. Quand nous lui eûmes dit que nous n'avions aucun grief, il revint immédiatement faire son rapport au major.

— Ah! Ils ne se plaignent pas, ceux-là! Fit-il en baissant la voix de deux tons, tout joyeux. — Ça ne fait rien, qu'on les amène tous!

Nous sortîmes: je ressentais une sorte de honte; tous, du reste, marchaient tête baissée.

— Ah! Prokofief! Iolkine aussi, et toi aussi, Almazof! Ici! Venez ici, en tas, nous dit le major d'une voix haletante, mais radoucie; son regard était même devenu affable. — M—tski, tu en es aussi… Prenez les noms! Diatlof! Prenez les noms de tout le monde, ceux des satisfaits et ceux des mécontents à part, tous sans exception; vous m'en donnerez la liste… Je vous ferai tous passer en conseil… Je vous… brigands!

La liste fit son effet.

— Nous sommes satisfaits! Cria un des mécontents, d'une voix sourde, irrésolue.

— Ah! Satisfaits! Qui est satisfait? Que ceux qui sont satisfaits sortent du rang!

— Nous! Nous! Firent quelques autres voix.

— Vous êtes satisfaits de la nourriture? On vous a donc excités? Il y a eu des meneurs, des mutins? Tant pis pour eux…

— Seigneur! Qu'est-ce que ça signifie? Fit une voix dans la foule.

— Qui a crié cela? Qui a crié? Rugit le major en se jetant du côté d'où venait la voix. — C'est toi qui as crié, Rastorgouïef? Au corps de garde!

Rastorgouïef, un jeune gars joufflu et de haute taille, sortit des rangs et se rendit lentement au corps de garde. Ce n'était pas lui qui avait crié; mais comme on l'avait désigné, il n'essayait pas de contredire.

— C'est votre graisse qui vous rend enragés! Hurla le major.

— Attends, gros museau, dans trois jours, tu ne…! Attendez, je vous rattraperai tous. Que ceux qui ne se plaignent pas, sortent!

— Nous ne nous plaignons pas, Votre Haute Noblesse! Dirent quelques forçats d'un air sombre; les autres se taisaient obstinément. Mais le major n'en désirait pas plus: il trouvait son profit à finir cette affaire au plus vite et d'un commun accord.

— Ah! Maintenant, personne ne se plaint plus! Fit-il en bredouillant. Je l'ai vu… je le savais. Ce sont les meneurs… Il y a, parbleu, des meneurs! Continua-t-il en s'adressant à Diatlof; — il faut les trouver tous. Et maintenant… maintenant il est temps d'aller aux travaux. Tambour, un roulement!

Il assista en personne à la formation des détachements. Les forçats se séparèrent tristement, sans parler, heureux de pouvoir disparaître. Tout de suite après la formation des bandes, le major se rendit au corps de garde, où il prit ses dispositions à l'égard des «meneurs», mais il ne fut pas trop cruel. On voyait qu'il avait envie d'en finir au plus vite avec cette affaire. Un d'eux raconta ensuite qu'il avait demandé pardon, et que l'officier l'avait fait relâcher aussitôt. Certainement notre major n'était pas dans son assiette; il

avait peut-être eu peur, car une révolte est toujours une chose épineuse, et bien que la plainte des forçats ne fût pas en réalité une révolte (ou ne l'avait communiquée qu'au major, et non au commandant), l'affaire n'en était pas moins désagréable. Ce qui le troublait le plus, c'est que les détenus avaient été unanimes à se soulever; il fallait par conséquent étouffer à tout prix leur réclamation. On relâcha bientôt les «meneurs». Le lendemain, la nourriture fut passable, mais cette amélioration ne dura pas longtemps; les jours suivants, le major visita plus souvent la maison de force, et il avait toujours des désordres à punir. Notre sergent allait et venait, tout désorienté et préoccupé, comme s'il ne pouvait revenir de sa stupéfaction. Quant aux forçats, ils furent longtemps avant de se calmer, mais leur agitation ne ressemblait plus à celle des premiers jours: ils étaient inquiets, embarrassés. Les uns baissaient la tête et se taisaient, tandis que d'autres parlaient de cette échauffourée en grommelant et comme malgré eux. Beaucoup se moquaient d'eux-mêmes avec amertume comme pour se punir de leur mutinerie.

— Tiens, camarade, prends et mange! Disait l'un d'eux.

— Où est la souris qui a voulu attacher la sonnette à la queue du chat?

— On ne nous persuade qu'avec un gourdin, c'est sûr. Félicitons-nous qu'il ne nous ait pas tous fait fouetter.

— Réfléchis plus et bavarde moins, ça vaudra mieux!

— Qu'as-tu à venir me faire la leçon? Es-tu maître d'école, par hasard?

— Bien sûr qu'il faut te reprendre.

— Qui es-tu donc?

— Moi, je suis un homme; toi, qui es-tu?

— Un rogaton pour les chiens! Voilà ce que tu es!

— Toi-même…

— Allons, assez! Qu'avez-vous à «brailler»? Leur criait-on de tous côtés.

Lesoir même de la rébellion, je rencontrai Pétrof derrière les casernes, après le travail de la journée. Il me cherchait. Il marmottait deux ou trois exclamations incompréhensibles en s'approchant, il se tut bientôt et se promena machinalement avec moi. J'avais encore le cœur gros de toute cette histoire, et je crus que Pétrof pourrait me l'expliquer.

— Dites donc, Pétrof, lui demandai-je, les vôtres ne sont pas fâchés

contre nous?

— Qui se fâche? Me dit-il comme revenant à lui.

— Les forçats… contre nous, contre les nobles?

— Et pourquoi donc se fâcheraient-ils?

— Parbleu, parce que nous ne les avons pas soutenus.

— Et pourquoi vous seriez vous mutinés? Me répondit-il en s'efforçant de comprendre ce que je lui disais, — vous mangez à part, vous!

— Mon Dieu! Mais il y en a des vôtres qui ne mangent pas l'ordinaire et qui se sont mutinés avec vous. Nous devions vous soutenir… par camaraderie.

— Allons donc! êtes-vous nos camarades? Me demanda-t-il avec étonnement.

Je le regardai; il ne me comprenait pas et ne saisissait nullement ce que je voulais de lui: moi, en revanche, je le compris parfaitement. Pour la première fois, une idée qui remuait confusément dans mon cerveau et qui me hantait depuis longtemps s'était définitivement formulée; je conçus alors ce que je devinais mal jusque-là. Je venais de comprendre que jamais je ne serais le camarade des forçats, quand même je serais forçat à perpétuité, forçat de la «section particulière», La physionomie de Pétrof à ce moment-là m'est restée gravée dans la mémoire. Dans sa question: «Allons donc! êtes-vous nos camarades?» il y avait tant de naïveté franche, tant d'étonnement ingénu, que je me demandai si elle ne cachait pas quelque ironie, quelque méchanceté moqueuse. Non! Je n'étais pas leur camarade, et voilà tout. Va-t'en à droite, nous irons à gauche: tu as tes affaires à toi, nous les nôtres.

Je croyais vraiment qu'après la rébellion ils nous déchireraient sans pitié, et que notre vie deviendrait un enfer; rien de pareil ne se produisit: nous n'entendîmes pas le plus petit reproche, pas la moindre allusion méchante. On continua à nous taquiner comme auparavant, quand l'occasion s'en présentait, et ce fut tout. Personne ne garda rancune à ceux qui n'avaient pas voulu se mutiner et qui étaient restés dans la cuisine, pas plus qu'à ceux qui avaient crié les premiers qu'ils ne se plaignaient pas. Personne ne souffla mot sur ce sujet. J'en demeurai stupéfait.

VIII – MES CAMARADES.

Comme on peut le penser, ceux qui m'attiraient le plus, c'étaient les miens, c'est-à-dire les «nobles», surtout dans les premiers temps; mais des trois ex-nobles russes qui se trouvaient dans notre maison de force; Akim Akimytch, l'espion A—v et celui que l'on croyait parricide, je ne connaissais qu'Akim Akimytch et je ne parlais qu'à lui seul. À vrai dire, je ne m'adressais à lui qu'en désespoir de cause, dans les moments de tristesse les plus intolérables, quand je croyais que je n'approcherais jamais de personne autre. Dans le chapitre précédent, j'ai essayé de diviser nos forçats en diverses catégories; mais en me souvenant d'Akim Akimytch, je crois que je dois ajouter une catégorie à ma classification. Il est vrai qu'il était seul à la former. Cette série est celle des forçats parfaitement indifférents, c'est-à-dire ceux auxquels il est absolument égal de vivre en liberté ou aux travaux forcés, ce qui était et ne pouvait être chez nous qu'une exception. Il s'était établi à la maison de force comme s'il devait y passer sa vie entière: tout ce qui lui appartenait, son matelas, ses coussins, ses ustensiles, était solidement et définitivement arrangé à demeure. Rien qui eût pu faire croire à une vie temporaire, à un bivouac. Il devait rester de nombreuses années aux travaux forcés, mais je doute qu'il pensât à sa mise en liberté: s'il s'était réconcilié avec la réalité, c'était moins de bon cœur que par esprit de subordination, ce qui revenait au même pour lui. C'était un brave homme, il me vint en aide les premiers temps par ses conseils et ses services, mais quelquefois, j'en fais l'aveu, il m'inspirait une tristesse profonde, sans pareille, qui augmentait et aggravait encore mon penchant à l'angoisse. Quand j'étais par trop désespéré, je m'entretenais avec lui; j'aimais entendre ses paroles vivantes: eussent-elles été haineuses, enfiellées, nous nous serions du moins irrités ensemble contre notre destinée; mais il se taisait, collait tranquillement ses lanternes, en racontant qu'ils avaient eu une revue en 18.., que leur commandant divisionnaire s'appelait ainsi et ainsi, qu'il avait été content des manœuvres, que les signaux pour les tirailleurs avaient été changés, etc. Tout cela d'une

voix posée et égale, comme de l'eau qui serait tombée goutte à goutte. Il ne s'animait même pas quand il me contait que dans je ne sais plus quelle affaire au Caucase, on l'avait décoré du ruban de Sainte-Anne à l'épée. Seulement sa voix devenait plus grave et plus posée; il la baissait d'un ton, quand il prononçait le nom de «Sainte-Anne» avec un certain mystère; pendant trois minutes au moins, il restait silencieux et sérieux… Pendant toute cette première année, j'avais des passes absurdes où je haïssais cordialement Akim Akimytch, sans savoir pourquoi, des bouffées de désespoir durant lesquelles je maudissais la destinée qui m'avait donné un lit de camp où sa tête touchait la mienne. Une heure après, je me reprochais ces sorties. Du reste, je ne fus en proie à ces actes que pendant la première année de ma réclusion. Par la suite je me fis au caractère d'Akim Akimytch et j'eus honte de mes bourrasques antérieures. Je ne crois pas me souvenir que nous nous fussions jamais ouvertement querellés.

De mon temps, outre les trois nobles russes dont j'ai parlé, il y en avait encore huit autres: j'étais sur un pied d'amitié étroite avec quelques-uns d'entre eux, mais pas avec tous. Les meilleurs étaient maladifs, exclusifs et intolérants au plus haut degré. Je cessai même de parler à deux d'entre eux. Il n'y en avait que trois qui fussent instruits, B—ski, M—tski et le vieillard J—ki, qui avait été autrefois professeur de mathématiques, — brave homme, grand original et très-borné intellectuellement, malgré son érudition. — M—tski et B—ski étaient tout autres. Du premier coup, nous nous entendîmes avec M—tski: je ne me querellai pas une seule fois avec lui, je l'estimai fort, mais sans l'aimer ni m'attacher à lui; je ne pus jamais y arriver. Il était profondément aigri et défiant, avec beaucoup d'empire sur lui-même: justement cela me déplaisait, on sentait que cet homme n'ouvrirait jamais son âme à personne: il se peut pourtant que je me trompasse. C'était une forte et noble nature… Son scepticisme invétéré se trahissait dans une habileté extraordinaire, dans la prudence de son commerce avec son entourage. Il souffrait de cette dualité de son âme, car il était en même temps sceptique et profondément croyant, d'une foi inébranlable en certaines espérances et convictions. Malgré toute son habileté pratique, il était en guerre ouverte avec B—ski et son ami T—ski.

Le premier, B—ski, était un homme malade, avec une prédisposition à la phtisie, irascible et nerveux, mais bon et généreux. Son irritabilité nerveuse le rendait capricieux comme un enfant: je ne pouvais supporter un caractère semblable, et je cessai de voir B—ski, sans toutefois cesser de l'aimer. C'était tout juste le contraire pour M—tski, avec lequel je ne me brouillai jamais, mais que je n'aimais pas. En rompant toutes relations avec B—ski, je dus rompre aussi avec T—ski, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, ce que je regrettai fort, car, s'il était peu instruit, il avait bon cœur; c'était un excellent homme, très-courageux. Il aimait et respectait tant B—ski, il le vénérait si fort, que ceux qui rompaient avec son ami devenaient ses ennemis; ainsi il se brouilla avec M—tski à cause de B—ski, pourtant il résista longtemps. Tous ces gens-là étaient bilieux, quinteux, méfiants, et souffraient d'hyperesthésie morale. Cela se comprend; leur position était très-pénible, beaucoup plus dure que la nôtre, car ils étaient exilés de leur patrie et déportés pour dix, douze ans; ce qui rendait surtout douloureux leur séjour à la maison de force, c'étaient les préjugés enracinés, la manière de voir toute faite avec lesquels ils regardaient les forçats; ils ne voyaient en eux que des bêtes fauves et se refusaient à admettre rien d'humain en eux. La force des circonstances et leur destinée les engageaient dans cette vue. Leur vie à la maison de force était un tourment. Ils étaient aimables et affables avec les Circassiens, avec les Tartares, avec Isaï Fomitch, mais ils n'avaient que du mépris pour les autres détenus. Seul, le vieillard vieux-croyant avait conquis tout leur respect. Et pourtant, pendant tout le temps que je passai aux travaux forcés, pas un seul détenu ne leur reprocha ni leur extraction, ni leur croyance religieuse, ni leurs convictions, toutes choses habituelles au bas peuple, dans ses rapports avec les étrangers, surtout les Allemands. Au fond, on ne fait que se moquer de l'Allemand, qui est pour le peuple russe un être bouffon et grotesque. Nos forçats avaient beaucoup plus de respect pour les nobles polonais que pour nous autres Russes; ils ne touchaient pas à ceux-là; mais je crois que les Polonais ne voulaient pas remarquer ce trait et le prendre en considération. — Je parlais de T—ski; je reviens à lui. Quand il quitta avec son camarade leur première station d'exil pour passer dans notre forteresse, il avait porté presque tout le temps son ami B…, faible de constitution et de

santé, épuisé au bout d'une demi-étape. Ils avaient été exilés tout d'abord à Y—gorsk, où ils se trouvaient fort bien; la vie y était moins dure que dans notre forteresse. Mais à la suite d'une correspondance innocente avec les déportés d'une autre ville, on avait jugé nécessaire de les transporter dans notre maison de force pour qu'ils y fussent directement surveillés par la haute administration. Jusqu'à leur arrivée, M—tski avait été seul. Combien il avait dû languir, pendant cette première année de son exil!

J—ki était ce vieillard qui se livrait toujours à la prière, et dont j'ai parlé plus haut. Tous les condamnés politiques étaient des hommes jeunes, très-jeunes même, tandis que J—ki était âgé de cinquante ans au moins.

Il était certainement honnête, mais étrange. Ses camarades T—ski et B—ski le détestaient et ne lui parlaient pas; ils le déclaraient entêté et tracassier, je puis témoigner qu'ils avaient raison. Je crois que dans un bagne, — comme dans tout lieu où les gens sont rassemblés de force et non de bon gré, — on se querelle et l'on se hait plus vite qu'en liberté. Beaucoup de causes contribuent à ces continuelles brouilleries. J—ki était vraiment désagréable et borné; aucun de ses camarades n'était bien avec lui; nous ne nous brouillâmes pas, mais jamais nous ne fûmes sur un pied amical. Je crois qu'il était bon mathématicien. Il m'expliqua un jour dans son baragouin demi-russe, demi-polonais, un système d'astronomie qu'il avait inventé; on me dit qu'il avait écrit un ouvrage sur ce sujet, dont tout le monde savant s'était moqué; son jugement était un peu faussé, je crois. Il priait à genoux des journées entières, ce qui lui attira le respect des forçats; il le conserva jusqu'à sa mort, car il mourut sous mes yeux, à la maison de force, à la suite d'une pénible maladie. Dès son arrivée il avait gagné la considération des détenus, à la suite d'une histoire avec le major. En les amenant d'Y— gorsk par étapes à notre forteresse, on ne les avait pas rasés, aussi leurs cheveux et leurs barbes avaient-ils démesurément cru; quand on les présenta au major, celui-ci s'emporta comme un beau diable; il était indigné d'une semblable infraction à la discipline, où il n'y avait pourtant pas de leur faute.

— Ils ont l'air de Dieu sait quoi! Rugit-il, ce sont des vagabonds, des brigands.

J—ski, qui comprenait fort mal le russe, crut qu'on leur demandait s'ils

étaient des brigands ou des vagabonds, et répondit:

— Nous sommes des condamnés politiques, et non des vagabonds.

— Co-oomment? Tu veux faire l'insolent? Le rustre? Hurla le major. — Au corps de garde! Et cent verges tout de suite! à l'instant même!

On punit le vieillard: il se coucha à terre sous les verges, sans opposer de résistance, maintint sa main entre ses dents et endura son châtiment sans une plainte, sans un gémissement, immobile sous les coups. B— ski et T—ski arrivaient à ce moment à la maison de force, où M—ski les attendait à la porte d'entrée; il se jeta à leur cou, bien qu'il ne les eût jamais vus. Révoltés de l'accueil du major, ils lui racontèrent la scène cruelle qui venait d'avoir lieu. M—ski me dit plus tard qu'il était hors de lui en apprenant cela: — Je ne me sentais plus de rage, je tremblais de fièvre. J'attendis J—ski à la grande porte, car il devait venir tout droit du corps de garde après sa punition. La poterne s'ouvrit, et je vis passer devant moi J—ski les lèvres tremblantes et toutes blanches, le visage pâle; il ne regardait personne et traversa les groupes de forçats rassemblés au milieu de la cour — ils savaient qu'on venait de punir un noble — entra dans la caserne, alla droit à sa place et, sans mot dire, s'agenouilla et pria. Les détenus furent surpris et même émus. Quand je vis ce vieillard à cheveux blancs, qui avait laissé dans sa patrie une femme et des enfants, quand je le vis, après cette honteuse punition, agenouillé et priant, — je m'enfuis de la caserne, et pendant deux heures je fus comme fou: j'étais comme ivre… Depuis lors, les forçats furent pleins de déférence et d'égards pour J—ski; ce qui leur avait particulièrement plu, c'est qu'il n'avait pas crié sous les verges.

Il faut pourtant être juste et dire la vérité: on ne saurait juger par cet exemple des relations de l'administration avec les déportés nobles, quels qu'ils soient, Russes ou Polonais. Mon anecdote montre qu'on peut tomber sur un méchant homme: si ce méchant homme est commandant absolu d'une maison de force, s'il déteste par hasard un exilé, le sort de celui-ci est loin d'être enviable. Mais l'administration supérieure des travaux forcés en Sibérie, qui donne le ton et les directions aux commandants subordonnés, est pleine de discernement à l'égard des déportés nobles et même, en certains cas, leur montre plus d'indulgence qu'aux autres forçats de basse condition.

Les causes en sont claires: d'abord ces chefs sont eux-mêmes gentilshommes, et puis on citait des cas où des nobles avaient refusé de se coucher sous les verges et s'étaient jetés sur leurs exécuteurs; les suites de ces rébellions étaient toujours fâcheuses; enfin — et je crois que c'est la cause principale — il y avait déjà longtemps de cela, trente-cinq ans au moins, on avait envoyé d'un coup en Sibérie une masse de déportés nobles[39]; ils avaient su si bien se poser et se recommander que les chefs des travaux forcés regardaient, par une vieille habitude, les criminels nobles d'un tout autre œil que les forçats ordinaires. Les commandants subalternes s'étaient réglés sur l'exemple de leurs chefs, et obéissaient aveuglément à cette manière de voir. Beaucoup d'entre eux critiquaient et déploraient ces dispositions de leurs supérieurs; ils étaient très-heureux quand on leur permettait d'agir comme bon leur semblait, mais on ne leur donnait pas trop de latitude; j'ai tout lieu de le croire, et voici pourquoi. La seconde catégorie des travaux forcés, dans laquelle je me trouvais et qui se composait de forçats serfs, soumis à l'autorité militaire — était beaucoup plus dure que la première (les mines) et la troisième (travail de fabrique). Elle était plus dure non-seulement pour les nobles, mais aussi pour les autres forçats, parce que l'administration et l'organisation en étaient toutes militaires, et ressemblaient fort à celles des bagnes de Russie. Les chefs étaient plus sévères, les habitudes plus rigoureuses que dans les deux autres catégories: on était toujours dans les fers, toujours sous escorte, toujours enfermé, ce qui n'existait pas ailleurs, à ce que disaient du moins nos forçats, et certes il y avait des connaisseurs parmi eux. Ils seraient tous partis avec bonheur pour les travaux des mines, que la loi déclarait être la punition suprême; ils en rêvaient. Tous ceux qui avaient été dans les bagnes russes en parlaient avec horreur et assuraient qu'il n'y avait pas d'enfer semblable à celui-là, que la Sibérie était un vrai paradis, comparée à la réclusion dans les forteresses en Russie. Si donc on avait un peu plus d'égards pour nous autres nobles dans notre maison de force qui était directement surveillée par le général gouverneur, et dont l'administration était toute militaire, on devait avoir encore plus de bienveillance pour les forçats de la première et de la troisième catégorie. Je puis parler sciemment de ce qui se faisait dans toute la Sibérie: les récits que j'ai entendu faire par

des déportés de la première et de la troisième catégorie confirment ma conclusion. On nous surveillait beaucoup plus étroitement que nulle part ailleurs: nous n'avions aucune immunité en ce qui concernait les travaux et la réclusion: mêmes travaux, mêmes fers, même séquestration que les autres détenus; il était parfaitement impossible de nous protéger, car je savais que dans un bon vieux temps très-rapproché les dénonciations, les intrigues, minant le crédit des personnes en place, s'étaient tellement multipliées, que l'administration craignait les délations, et dans ce temps-là, montrer de l'indulgence à une certaine classe de forçats était un crime!… Aussi chacun avait-il peur pour lui-même: nous étions donc ravalés au niveau des autres forçats, on ne faisait exception que pour les punitions corporelles, — et encore nous aurait-on fouettés si nous avions commis un délit quelconque, car le service exigeait que nous fussions égaux devant le châtiment, — mais on ne nous aurait pas fouettés à la légère et sans motif, comme les autres détenus. Quand notre commandant eut connaissance du châtiment infligé à J—ski, il se fâcha sérieusement contre le major et lui ordonna de faire plus d'attention désormais. Tout le monde en fut instruit. On sut aussi que le général gouverneur, qui avait grande confiance en notre major et qui l'aimait à cause de son exactitude à observer la loi et de ses qualités d'employé, lui fit une verte semonce, quand il fut informé de cette histoire. Et notre major en prit bonne note. Il aurait bien voulu, par exemple, se donner la satisfaction de fouetter M—ski, qu'il détestait sur la foi des calomnies de A—f, mais il ne put y arriver; il avait beau chercher un prétexte, le persécuter et l'espionner, ce plaisir lui fut refusé. L'affaire de J—ski se répandit en ville, et l'opinion publique fut défavorable au major; les uns lui firent des réprimandes, d'autres lui infligèrent des affronts.

Je me rappelle maintenant ma première rencontre avec le major. On nous avait épouvantés — moi et un autre déporté noble— encore à Tobolsk, par les récits sur le caractère abominable de cet homme. Les anciens exilés (condamnés jadis à vingt-cinq ans de travaux forcés), nobles comme nous, qui nous avaient visités avec tant de bonté pendant notre séjour à la prison de passage, nous avaient prévenus contre notre futur commandant; ils nous avaient aussi promis de faire tout ce qu'ils pourraient en notre faveur auprès

de leurs connaissances et de nous épargner ses persécutions. En effet, ils écrivirent aux trois filles du général gouverneur, qui intercédèrent, je crois, en notre faveur. Mais que pouvait-il faire? Il se borna à dire au major d'être équitable dans l'application de la loi. — Vers trois heures de l'après-dînée nous arrivâmes, mon camarade et moi, dans cette ville; l'escorte nous conduisit directement chez notre tyran. Nous restâmes dans l'antichambre à l'attendre, pendant qu'on allait chercher le sous-officier de la prison. Dès que celui-ci fut arrivé, le major entra. Son visage cramoisi, couperosé et mauvais fit sur nous une impression douloureuse: il semblait qu'une araignée allait se jeter sur une pauvre mouche se débattant dans sa toile.

— Comment t'appelle-t-on? Demanda-t-il à mon camarade. Il parlait d'une voix dure, saccadée, et voulait produire sur nous de l'impression.

Mon camarade se nomma.

— Et toi? Dit-il en s'adressant à moi, en me fixant par derrière ses lunettes.

Je me nommai.

— Sergent! Qu'on les mène à la maison de force, qu'on les rase au corps de garde, en civils… la moitié du crâne, et qu'on les ferre demain! Quelles capotes avez-vous là? D'où les avez-vous? Nous demanda-t-il brusquement en apercevant les capotes grises à ronds jaunes cousus dans le dos, qu'on nous avait délivrées à Tobolsk, — C'est un nouvel uniforme, pour sûr c'est un nouvel uniforme… On projette encore… Ça vient de Pétersbourg… dit-il en nous examinant tour à tour. — Ils n'ont rien avec eux? Fit-il soudain au gendarme qui nous escortait.

— Ils ont leurs propres habits, Votre Haute Noblesse, répondit celui-ci en se mettant au port d'armes, non sans tressauter légèrement. Tout le monde le connaissait et le craignait.

— Enlevez-leur tout ça! Ils ne doivent garder que leur linge, le linge blanc; enlevez le linge de couleur s'il y en a, et vendez-le aux enchères. On inscrira le montant aux recettes. Le forçat ne possède rien, continua-t-il en nous regardant d'un œil sévère. — Faites attention! Conduisez-vous bien! Que je n'entende pas de plaintes! Sans quoi… punition corporelle! — Pour le moindre délit — les v-v-verges!

Je fus presque malade ce soir-là de cet accueil auquel je n'étais pas habitué: l'impression était d'autant plus douloureuse que j'entrais dans cet enfer! Mais j'ai déjà raconté tout cela.

J'ai déjà dit que nous n'avions aucune immunité, aucun allégement dans notre travail quand les autres forçats étaient présents; on essaya pourtant de nous venir en aide en nous envoyant pendant trois mois, B—ski et moi, à la chancellerie des ingénieurs en qualité de copistes, mais en secret; tous ceux qui devaient le savoir le savaient, mais faisaient semblant de ne rien voir. C'étaient les chefs ingénieurs qui nous avaient valu cette bonne aubaine, pendant le peu de temps que le lieutenant-colonel G—kof fut notre commandant. Ce chef (qui ne resta pas plus de six mois, car il repartit bientôt pour la Russie) nous sembla un bienfaiteur envoyé par le ciel et fit une profonde impression sur tous les forçats. Ils ne l'aimaient pas, ils l'adoraient, si l'on peut employer ce mot. Je ne sais trop ce qu'il avait fait, mais il avait conquis leur affection du premier coup. «C'est un vrai père!» disaient à chaque instant les déportés pendant tout le temps qu'il dirigea les travaux du génie. C'était un joyeux viveur. De petite taille, avec un regard hardi et sûr de lui-même, il était aimable et gracieux avec tous les forçats, qu'il aimait paternellement. Pourquoi les aimait-il? Je ne saurais trop le dire, mais il ne pouvait voir un détenu sans lui adresser un mot affable, sans rire et plaisanter avec lui. Il n'y avait rien d'autoritaire dans ses plaisanteries, rien qui sentit le maître, le chef. C'était leur camarade, leur égal. Malgré cette condescendance, je ne me souviens pas que les forçats se soient jamais permis d'être irrespectueux ou familiers. Au contraire. Seulement la figure du détenu s'éclairait subitement quand il rencontrait le commandant; il souriait largement, le bonnet à la main, rien que de le voir approcher. Si le commandant lui adressait la parole, c'était un grand honneur. — Il y a de ces gens populaires! — G—kof avait l'air crâne, marchait à grands pas, très-droit: «un aigle», disaient de lui les forçats. Il ne pouvait pas leur venir en aide, car il dirigeait les travaux du génie, qui sous tous les commandants étaient exécutés dans les formes légales établies une fois pour toutes. Quand par hasard il rencontrait une bande de forçats dont le travail était terminé, il les laissait revenir avant le roulement du tambour. Les détenus l'aimaient

pour la confiance qu'il leur témoignait, pour son horreur des taquineries et des mesquineries, toujours si irritantes quand on a des rapports avec les chefs. Je suis sûr que s'il avait perdu mille roubles en billets, le voleur le plus fieffé de notre prison les lui aurait rendus. Oui, j'en suis convaincu. Comme tous les détenus lui furent sympathiques, quand ils apprirent qu'il était brouillé à mort avec notre major détesté! Cela arriva un mois après son arrivée; leur joie fut au comble. Le major avait été autrefois son frère d'armes; quand ils se rencontrèrent après une longue séparation, ils menèrent d'abord joyeuse vie ensemble, mais bientôt ils cessèrent d'être intimes. Ils s'étaient querellés, et G—kof devint l'ennemi juré du major. On raconta même qu'ils s'étaient battus à coups de poing, et il n'y avait pas là de quoi étonner ceux qui connaissaient notre major: il aimait à se battre. Quand les forçats apprirent cette querelle, ils ne se tinrent plus de joie: «C'est notre Huit-yeux qui peut s'entendre avec le commandant! Celui-là est un aigle, tandis que notre honi…» Ils étaient fort curieux de savoir qui avait eu le dessus dans cette lutte, et lequel des deux avait rossé l'autre. Si ce bruit eût été démenti, nos forçats en auraient éprouvé un cruel désappointement. — «Pour sur, c'est le commandant qui l'a éreinté, disaient-ils; tout petit qu'il soit, il est audacieux; l'autre se sera fourré sous un lit, tant il aura eu peur.» Mais G—kof repartit bientôt, laissant de vifs regrets dans le bagne. Nos ingénieurs étaient tous de braves gens: on les changea trois ou quatre fois de mon temps. — «Nos aigles ne restent jamais bien longtemps, disaient les détenus, surtout quand ils nous protègent.»

C'est ce G—kof qui nous envoya, B—ski et moi, travailler à sa chancellerie, car il aimait les déportés nobles. Quand il partit, notre condition demeura plus tolérable, car il y avait un ingénieur qui nous témoignait beaucoup de sympathie. Nous copiions des rapports depuis quelque temps, ce qui perfectionnait notre écriture, quand arriva un ordre supérieur qui enjoignait de nous renvoyer à nos travaux antérieurs. On avait déjà eu le temps de nous dénoncer. Au fond, nous n'en fûmes pas trop mécontents, car nous étions las de ce travail de copistes. Pendant deux ans entiers, je travaillai sans interruption avec B—ski, presque toujours dans les ateliers. Nous bavardions et parlions de nos espérances, de nos convictions, Celles de

l'excellent B—ski étaient étranges, exclusives: il y a des gens très-intelligents dont les idées sont parfois trop paradoxales, mais ils ont tant souffert, tant enduré pour elles, ils les ont gardées au prix de tant de sacrifices, que les leur enlever serait impossible et cruel, B—ski souffrait de toute objection et y répondait par des violences. Il avait peut-être raison, plus raison que moi sur certains points, mais nous fûmes obligés de nous séparer, ce dont j'éprouvai un grand regret, car nous avions déjà beaucoup d'idées communes.

Avec les années M—tski devenait de plus en plus triste et sombre. Le désespoir l'accablait. Durant les premiers temps de ma réclusion, il était plus communicatif, il laissait mieux voir ce qu'il pensait. Il achevait sa deuxième année de travaux forcés quand j'y arrivai. Tout d'abord, il s'intéressa fort aux nouvelles que je lui apportai, car il ne savait rien de ce qui se faisait au dehors: il me questionna, m'écouta, s'émut, mais peu à peu il se concentra de plus en plus, ne laissant rien voir de ce qu'il pensait. Les charbons ardents se couvrirent de cendre. Et pourtant il s'aigrissait toujours plus. «Je hais ces brigands[40]», me répétait-il en parlant des forçats que j'avais déjà appris à connaître; mes arguments en leur faveur n'avaient aucune prise sur lui. Il ne comprenait pas ce que je lui disais, il tombait quelquefois d'accord avec moi, mais distraitement: le lendemain il me répétait de nouveau: «Je hais ces brigands.» (Nous parlions souvent français avec lui; aussi un surveillant des travaux, le soldat du génie Dranichnikof, nous appelait toujours aides-chirurgiens», Dieu sait pourquoi!) M—tski ne s'animait que quand il parlait de sa mère. «Elle est vieille et infirme — me disait-il — elle m'aime plus que tout au monde, et je ne sais même pas si elle est vivante. Si elle apprend qu'on m'a fouetté…» — M-tski n'était pas noble, et avait été fouetté avant sa déportation. Quand ce souvenir lui revenait, il grinçait des dents et détournait les yeux. Vers la fin de sa réclusion, il se promenait presque toujours seul. Un jour, à midi, on l'appela chez le commandant, qui le reçut le sourire aux lèvres.

— Eh bien! M—tski, qu'as-tu rêvé cette nuit? Lui demanda-t-il.

«Quand il me dit cela, je frissonnai, nous raconta plus tard M—tski; il me sembla qu'on me perçait le cœur.»

— J'ai rêvé que je recevais une lettre de ma mère, répondit-il.

— Mieux que ça, mieux que ça! Répliqua le commandant. Tu es libre. Ta mère a supplié l'Empereur… et sa prière a été exaucée. Tiens, voilà sa lettre, voilà l'ordre de te mettre en liberté. Tu quitteras la maison de force à l'instant même.

Il revint vers nous, pâle et croyant à peine à son bonheur.

Nous le félicitâmes. Il nous serra la main de ses mains froides et tremblantes. Beaucoup de forçats le complimentèrent aussi; ils étaient heureux de son bonheur.

Il devint colon et s'établit dans notre ville, où peu de temps après on lui donna une place. Il venait souvent à la maison de force et nous communiquait différentes nouvelles, quand il le pouvait. C'était les nouvelles politiques qui l'intéressaient surtout.

Outre les quatre Polonais, condamnés politiques dont j'ai parlé, il y en avait encore deux tout jeunes, déportés pour un laps de temps très-court; ils étaient peu instruits, mais honnêtes, simples et francs. Un autre, A—tchoukovski, était par trop simple et n'avait rien de remarquable, tandis que B—m, un homme déjà âgé, nous fit la plus mauvaise impression. Je ne sais pas pourquoi il avait été exilé, bien qu'il le racontât volontiers: c'était un caractère mesquin, bourgeois, avec les idées et les habitudes grossières d'un boutiquier enrichi. Sans la moindre instruction, il ne s'intéressait nullement à ce qui ne concernait pas son métier de peintre au gros pinceau; il faut reconnaître que c'était un peintre remarquable; nos chefs entendirent bientôt parler de ses talents, et toute la ville employa B—m à décorer les murailles et les plafonds. En deux ans, il décora presque tous les appartements des employés, qui lui payaient grassement son travail; aussi ne vivait-il pas trop misérablement. On l'envoya travailler avec trois camarades, dont deux apprirent parfaitement son métier; l'un d'eux, T—jevski, peignait presque aussi bien que lui. Notre major, qui habitait un logement de l'État, fit venir B—m et lui ordonna de peindre les murailles et les plafonds. B—m se donna tant de peine que l'appartement du général gouverneur semblait peu de chose en comparaison de celui du major. La maison était vieille et décrépite, à un étage, très-sale, tandis que l'intérieur était décoré comme un palais; notre major jubilait… Il se frottait les mains et disait à tout le monde qu'il allait se

marier. — «Comment ne pas se marier, quand on a un pareil appartement?» faisait-il très-sérieusement. Il était toujours plus content de B—m et de ceux qui l'aidaient. Ce travail dura un mois. Pendant tout ce temps, le major changea d'opinion à notre sujet et commença même à nous protéger, nous autres condamnés politiques. Un jour, il fit appeler J—ki.

— J—ki, lui dit-il, je t'ai offensé, je t'ai fait fouetter sans raison. Je m'en repens. Comprends-tu? Moi, moi, je me repens!

J—ki répondit qu'il comprenait parfaitement.

— Comprends-tu que moi, moi, ton chef, je t'aie fait appeler pour te demander pardon? Imagines-tu cela? Qui es-tu pour moi? Un ver! Moins qu'un ver de terre: tu es un forçat, et moi, par la grâce de Dieu[41], major… Major, comprends-tu cela?

J—ki répondit qu'il comprenait aussi cela.

— Eh bien! Je veux me réconcilier avec toi. Mais conçois-tu bien ce que je fais? Conçois-tu toute la grandeur de mon action? Es-tu capable de la sentir et de l'apprécier?

Imagine-toi: moi, moi, major!… etc.

J—ki me raconta cette scène. Un sentiment humain existait donc dans cette brute toujours ivre, désordonnée et tracassière! Si l'on prend en considération ses idées et son développement intellectuel, on doit convenir que cette action était vraiment généreuse. L'ivresse perpétuelle dans laquelle il se trouvait y avait peut-être contribué!

Le rêve du major ne se réalisa pas; il ne se maria pas, quoiqu'il fut décidé à prendre femme sitôt qu'on aurait fini de décorer son appartement. Au lieu de se marier, il fut mis en jugement; on lui enjoignit de donner sa démission. De vieux péchés étaient revenus sur l'eau: il avait été, je crois, maître de police de notre ville… Ce coup l'assomma inopinément. Tous les forçats se réjouirent, quand ils apprirent la grande nouvelle; ce fut une fête, une solennité. On dit que le major pleurnichait comme une vieille femme et hurlait. Mais que faire? Il dut donner sa démission, vendre ses deux chevaux gris et tout ce qu'il possédait; il tomba dans la misère. Nous le rencontrions quelquefois — plus tard — en habit civil tout râpé avec une casquette à cocarde. Il regardait les forçats d'un air mauvais. Mais son auréole et son

prestige avaient disparu avec son uniforme de major. Tant qu'il avait été notre chef, c'était un dieu habillé en civil; il avait tout perdu, il ressemblait à un laquais.

Pour combien entre l'uniforme dans l'importance de ces gens-là!

IX – L’ÉVASION.

Peu de temps après que le major eut donné sa démission, on réorganisa notre maison de force de fond en comble. Les travaux forcés y furent abolis et remplacés par un bagne militaire sur le modèle des bagnes de Russie. Par suite, on cessa d’y envoyer les déportés de la seconde catégorie, qui devait se composer désormais des seuls détenus militaires, c’est-à-dire de gens qui conservaient leurs droits civiques. C’étaient des soldats comme tous les autres, mais qui avaient été fouettés; ils n’étaient détenus que pour des périodes très-courtes (six ans au plus); une fois leur condamnation purgée, ils rentraient dans leurs bataillons en qualité de simples soldats, comme auparavant. Les récidivistes étaient condamnés à vingt ans de réclusion. Jusqu’alors nous avions eu dans notre prison une division militaire, mais simplement parce qu’on ne savait où mettre les soldats. Ce qui était l’exception devint la règle. Quant aux forçats civils, privés de tous leurs droits, marqués au fer et rasés, ils devaient rester dans la forteresse pour y finir leur temps; comme il n’en venait plus de nouveaux et que les anciens étaient mis en liberté les uns après les autres, elle ne devait plus contenir un seul forçat au bout de dix ans. La division particulière fut aussi maintenue; de temps à autre arrivaient encore des criminels militaires d’importance, qui étaient écroués dans notre prison, en attendant qu’on commençât les travaux pénibles en Sibérie orientale. Notre genre de vie ne fut pas changé. Les travaux, la discipline étaient les mêmes qu’auparavant; seule, l’administration avait été renouvelée et compliquée. Un officier supérieur, commandant de compagnie, avait été désigné comme chef de la prison; il avait sous ses ordres quatre officiers subalternes qui étaient de garde à leur tour. Les invalides furent renvoyés et remplacés par douze sous-officiers et un surveillant d’arsenal. On divisa les sections de détenus en dizaines, et l’on choisit des caporaux parmi eux; ils n’avaient, bien entendu, qu’un pouvoir nominal sur leurs camarades. Comme de juste, Akim Akimytch fut du nombre. Ce nouvel établissement fut confié au commandant, qui resta chef de la prison. Les

changements n'allèrent pas plus loin. Tout d'abord les forçats s'agitèrent beaucoup; ils discutaient, cherchaient à pénétrer leurs nouveaux chefs; mais quand ils virent qu'au fond tout était comme auparavant, ils se tranquillisèrent, et notre vie reprit son cours ordinaire. Nous étions au moins délivrés du major; tout le monde respira et reprit courage. L'épouvante avait disparu; chacun de nous savait qu'en cas de besoin, il avait droit de se plaindre à son chef, et qu'on ne pouvait plus le punir s'il avait raison, sauf les cas d'erreur. On continua à apporter de l'eau-de-vie comme auparavant, bien qu'au lieu d'invalides nous eussions maintenant des sous-officiers. C'étaient tous des gens honnêtes et avisés, qui comprenaient leur situation. Il y en eut bien qui voulurent faire les fanfarons et nous traiter comme des soldats, mais ils entrèrent bientôt dans le courant général. Ceux qui mirent par trop de temps à comprendre les habitudes de notre prison furent instruits par nos forçats eux-mêmes. Il y eut quelques histoires assez vives. On tentait un sous-officier avec de l'eau-de-vie, on l'enivrait, puis, quand il était dégrisé, on lui expliquait, de façon qu'il comprit bien, que comme il avait bu avec les détenus, par conséquent… Les sous-officiers finirent par fermer les yeux sur le commerce de l'eau-de-vie. Ils allaient au marché comme les invalides et apportaient aux détenus du pain blanc, de la viande, enfin tout ce qui pouvait être introduit sans risque; aussi ne puis-je pas comprendre pourquoi tout avait été changé et pourquoi la maison de force était devenue une prison militaire. Cela arriva deux ans avant ma sortie. Je devais vivre encore deux ans sous ce régime…

Dois-je décrire dans ces mémoires tout le temps que j'ai passé au bagne? Non. Si je racontais par ordre tout ce que j'ai vu, je pourrais doubler et tripler le nombre des chapitres, mais une semblable description serait par trop monotone. Tout ce que je raconterais rentrerait forcément dans les chapitres précédents, et le lecteur s'est déjà fait en les parcourant une idée de la vie des forçats de la seconde catégorie. J'ai voulu représenter notre maison de force et ma vie d'une façon exacte et saisissante, je ne sais trop si j'ai atteint mon but. Je ne puis juger moi-même mon travail. Je crois pourtant que je puis le terminer ici. À remuer ces vieux souvenirs, la vieille souffrance remonte et m'étouffe. Je ne puis d'ailleurs me souvenir de tout ce que j'ai vu, car les

dernières années se sont effacées de ma mémoire; je suis sûr que j'ai oublié beaucoup de choses. Ce dont je me rappelle, par exemple, c'est que ces années se sont écoulées lentement, tristement, que les journées étaient longues, ennuyeuses, et tombaient goutte à goutte. Je me rappelle aussi un ardent désir de ressusciter, de renaître dans une vie nouvelle qui me donnât la force de résister, d'attendre et d'espérer. Je m'endurcis enfin: j'attendis: je comptais chaque jour; quand même il m'en restait mille à passer à la maison de force, j'étais heureux le lendemain de pouvoir me dire que je n'en avais plus que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, et non plus mille. Je me souviens encore qu'entouré de centaines de camarades, j'étais dans une effroyable solitude, et que j'en vins à aimer cette solitude. Isolé au milieu de la foule des forçats, je repassais ma vie antérieure, je l'analysais dans les moindres détails, j'y réfléchissais et je me jugeais impitoyablement; quelquefois même je remerciais la destinée qui m'avait octroyé cette solitude, sans laquelle je n'aurai pu ni me juger ni me replonger dans ma vie passée. Quelles espérances germaient alors dans mon cœur! Je pensais, je décidais, je me jurais de ne plus commettre les fautes que j'avais commises, et d'éviter les chutes qui m'avaient brisé. Je me fis le programme de mon avenir, en me promettant d'y rester fidèle. Je croyais aveuglément que j'accomplirais, que je pouvais accomplir tout ce que je voulais… J'attendais, j'appelais avec transport ma liberté… Je voulais essayer de nouveau mes forces dans une nouvelle lutte. Parfois une impatience fiévreuse m'étreignait… Je souffre rien qu'à réveiller ces souvenirs. Bien entendu, cela n'intéresse que moi… J'écris ceci parce que je pense que chacun me comprendra, parce que chacun sentira de même, qui aura le malheur d'être condamné et emprisonné, dans la fleur de l'âge, en pleine possession de ses forces.

Mais à quoi bon!… je préfère terminer mes mémoires par un récit quelconque, afin de ne pas les finir trop brusquement.

J'y pense; quelqu'un demandera peut-être s'il est impossible de s'enfuir de la maison de force, et si, pendant tout le temps que j'y ai passé, il n'y eut pas de tentative d'évasion. J'ai déjà dit qu'un détenu qui a subi deux ou trois ans commence à tenir compte de ce chiffre, et calcule qu'il vaut mieux finir son temps sans encombre, sans danger, et devenir colon après sa mise en

liberté. Mais ceux qui calculent ainsi sont les forçats condamnés pour un temps relativement court: ceux dont la condamnation est longue sont toujours prêts à risquer… Pourtant les tentatives d'évasion étaient rares. Fallait-il attribuer cela à la lâcheté des forçats, à la sévérité de la discipline militaire, ou bien à la situation de notre ville qui ne favorisait guère les évasions (car elle était en pleine steppe découverte)? Je n'en sais rien. Je crois que tous ces motifs avaient leur influence… Il était difficile de s'évader de notre prison: de mon temps, deux forçats l'essayèrent: c'étaient des criminels d'importance.

Quand notre major eut donné sa démission, A—v (l'espion du bagne) resta seul et sans protection. Jeune encore, son caractère prenait de la fermeté avec l'âge: il était effronté, résolu et très-intelligent. Si on l'avait mis en liberté, il eût certainement continué à espionner et à battre monnaie par tous les moyens possibles, si honteux qu'ils fussent, mais il ne se serait plus laissé reprendre; il avait gagné de l'expérience au bagne. Il s'exerçait à fabriquer de faux passe-ports. Je ne l'affirme pourtant pas, car je tiens ce fait d'autres forçats. Je crois qu'il était prêt à tout risquer dans l'unique espérance de changer son sort. J'eus l'occasion de pénétrer dans son âme et d'en voir toute la laideur: son froid cynisme était révoltant et excitait en moi un dégoût invincible. Je crois que s'il avait eu envie de boire de l'eau-de-vie, et que le seul moyen d'en obtenir eût été d'assassiner quelqu'un, il n'aurait pas hésité un instant, à condition toutefois que son crime restât secret. Il avait appris à tout calculer dans notre maison de force. C'est sur lui que le Koulikof de la «section particulière» arrêta son choix.

J'ai déjà parlé de Koulikof. Il n'était plus jeune, mais plein d'ardeur, de vie et de vigueur, et possédait des facultés extraordinaires. Il se sentait fort, et voulait vivre encore: ces gens-là veulent vivre quand même la vieillesse a déjà fait d'eux sa proie. J'eusse été bien surpris si Koulikof n'avait pas tenté de s'évader. Mais il était déjà décidé. Lequel des deux avait le plus d'influence sur l'autre, Koulikof ou A—f, je n'en sais rien; ils se valaient, et se convenaient de tout point; aussi se lièrent-ils bientôt. Je crois que Koulikof comptait sur A—f pour lui fabriquer un passe-port; d'ailleurs ce dernier était un noble, il appartenait à la bonne société — cela promettait d'heureuses

chances, s'ils parvenaient à regagner la Russie. Dieu sait comme ils s'entendirent et quelles étaient leurs espérances; en tout cas, elles devaient sortir de la routine des vagabonds sibériens. Koulikof était un comédien qui pouvait remplir divers rôles dans la vie, il avait droit d'espérer beaucoup de ses talents. La maison de force étrangle et étouffe de pareils hommes. Ils complotèrent donc leur évasion.

Mais il était impossible de fuir sans un soldat d'escorte, il fallait gagner ce soldat. Dans l'un des bataillons casernes à la forteresse se trouvait un Polonais d'un certain âge, homme énergique et digne d'un meilleur sort, sérieux, courageux. Quand il était arrivé en Sibérie, tout jeune, il avait déserté, car le mal du pays le minait. Il fut repris et fouetté; pendant deux ans, il fit partie des compagnies de discipline. Rentré dans son bataillon, il s'était mis avec zèle au service; on l'en avait récompensé en lui donnant le grade de caporal. Il avait de l'amour-propre, et parlait du ton d'un homme qui se tient en haute estime.

Je le remarquai quelquefois parmi les soldats qui nous surveillaient, car les Polonais m'avaient parlé de lui. Je crus voir que le mal du pays s'était changé en une haine sourde, irréconciliable. Il n'aurait reculé devant rien, et Koulikof, eut du flair en le choisissant comme complice de son évasion. Ce caporal s'appelait Kohler. Il se concerta avec Koulikof, et ils fixèrent le jour. On était au mois de juin, pendant les grandes chaleurs. Le climat de notre ville était assez égal, surtout l'été, ce qui est très-favorable aux vagabonds. Il ne fallait pas penser à s'enfuir directement de la forteresse, car la ville est située sur une colline, dans un lieu découvert, les forêts qui l'entourent sont à une assez grande distance. Un déguisement était indispensable, et pour se le procurer il fallait gagner le faubourg, où Koulikof s'était ménagé un repaire depuis longtemps. Je ne sais si ses bonnes connaissances du faubourg étaient dans le secret. Il faut croire que oui, quoique ce point soit resté incertain. Cette année-là, une jeune demoiselle de conduite légère, d'extérieur très-agréable, nommée Vanika-Tanika, venait de s'établir dans un coin du faubourg; elle donnait déjà de grandes espérances, qu'elle devait entièrement justifier par la suite. On l'appelait aussi «feu et flamme»; je crois qu'elle était d'intelligence avec les fugitifs, car Koulikof avait fait des folies pour elle

pendant toute une année. Quand on forma les détachements, le matin, nos gaillards s'arrangèrent pour se faire envoyer avec le forçat Chilkine — poêlier-plâtrier de son métier — recrépir des casernes vides que les soldats du camp avaient abandonnées. A—f et Koulikof devaient l'aider à transporter les matériaux nécessaires. Kohler se fit admettre dans l'escorte; comme pour trois détenus le règlement exigeait deux soldats d'escorte, on lui confia une jeune recrue, auquel il devait apprendre le service en sa qualité de caporal. Il fallait que nos fuyards eussent une bien grande influence sur Kohler pour qu'il se décidât à les suivre, lui, un homme sérieux, intelligent et calculateur, qui n'avait plus que quelques années à passer sous les drapeaux.

Ils arrivèrent aux casernes vers six heures du matin. Ils étaient complètement seuls. Après avoir travaillé une heure environ, Koulikof et A—f dirent à Chilkine qu'ils allaient à l'atelier voir quelqu'un et prendre un outil dont ils avaient besoin. Ils durent user de ruse avec Chilkine et lui conter cela du ton le plus naturel. C'était un Moscovite, poêlier de son métier, rusé, pénétrant, peu causeur, d'aspect débile et décharné. Cet homme qui aurait du passer sa vie en gilet et en cafetan, dans quelque boutique de Moscou, se trouvait dans la «section particulière», au nombre des plus redoutables criminels militaires, après de longues pérégrinations; ainsi l'avait voulu sa destinée. Qu'avait-il fait pour mériter un châtiment si dur? Je n'en sais rien; il ne manifestait jamais la moindre aigreur et vivait paisiblement; de temps à autre, il s'enivrait comme un savetier; à part cela, sa conduite était excellente. On ne l'avait pas mis dans le secret comme de juste, et il fallait le dérouter. Koulikof lui dit en clignant de l'œil qu'ils allaient chercher de l'eau-de-vie, cachée dans l'atelier depuis la veille, ce qui intéressa fort Chilkine; il ne se douta de rien et resta seul avec la jeune recrue, pendant que Koulikof, A—f et Kohler se rendaient au faubourg.

Une demi-heure se passa; les absents ne revenaient pas. Chilkine se mit à réfléchir: un éclair lui traversa l'esprit. Il se rappela que Koulikof paraissait avoir quelque chose d'extraordinaire, qu'il chuchotait avec A—f en clignant de l'œil; il l'avait vu; maintenant il se souvenait de tout. Kohler avait également frappé son attention; en partant avec les deux forçats, le caporal avait expliqué à la recrue ce qu'elle devait faire pendant son absence, ce qui

n’était pas dans ses habitudes. Plus Chilkine scrutait ses souvenirs, plus ses soupçons augmentaient. Le temps s’écoulait, les forçats ne revenaient pas; son inquiétude était extrême, car il comprenait que l’administration le soupçonnerait de connivence avec les fugitifs: il risquait sa peau par conséquent. On pouvait croire qu’il était leur complice, et qu’il les avait laissés partir, connaissant leur intention; s’il tardait à dénoncer leur disparition, ces soupçons prendraient encore plus de consistance. Il n’avait pas de temps à perdre. Il se rappela alors que Koulikof et A—f étaient devenus intimes depuis quelque temps, qu’ils complotaient souvent derrière les casernes, à l’écart. Il se souvint encore que cette idée lui était déjà venue, qu’ils se concertaient… Il regarda son soldat d’escorte; celui-ci bâillait, accoudé sur son fusil, et se grattait le nez le plus innocemment du monde; aussi Chilkine ne jugea-t-il pas nécessaire de lui communiquer ses pensées: il lui dit tout simplement de venir avec lui à l’atelier du génie. Il voulait demander là si on n’avait pas aperçu ses camarades; mais personne ne les avait vus. Les soupçons de Chilkine se confirmaient. — S’ils avaient été simplement s’enivrer ou bambocher au faubourg, comme Koulikof le faisait souvent… mais cela était impossible, pensait Chilkine. Ils le lui auraient dit, car à quoi bon lui cacher cela? Chilkine quitta son travail, et sans même retourner à la caserne où il travaillait, il s’en fut tout droit à la maison de force.

Il était près de neuf heures quand il arriva chez le sergent-major, auquel il communiqua ses soupçons. Celui-ci eut peur, et tout d’abord ne voulut pas le croire, Chilkine ne lui avait communiqué son idée que sous forme de soupçon. Le sergent-major courut chez le major, qui courut à son tour chez le commandant. Au bout d’un quart d’heure, toutes les mesures nécessaires étaient prises. On fit un rapport au général gouverneur. Comme les forçats étaient d’importance, on pouvait recevoir une réprimande sévère de Pétersbourg. A.—f était classé parmi les condamnés politiques, à tort ou à raison; Koulikof était forçat de la «section particulière», c’est-à-dire archicriminel, et de plus, ancien militaire. On se rappela alors qu’aux termes du règlement, chaque forçat de la division particulière devait avoir deux soldats d’escorte quand il allait au travail; or cette règle n’avait pas été

observée, ce qui pouvait faire du tort à tout le monde. On envoya aussitôt des exprès dans tous les chefs-lieux de bailliage, dans toutes les petites villes environnantes, pour avertir les autorités de l'évasion de deux forçats et donner leur signalement. On expédia des Cosaques à leur recherche; on écrivit dans tous les arrondissements, dans les gouvernements voisins… Enfin, on eut une peur horrible.

L'agitation n'était pas moindre dans notre maison de force; à mesure que les détenus revenaient du travail, ils apprenaient la grande nouvelle, qui courait de bouche en bouche; chacun l'accueillait avec une joie cachée et profonde. Le cœur des forçats bondissait d'émotion… Outre que cela rompait la monotonie de la maison de force et les divertissait, c'était une évasion, une évasion qui trouvait un écho sympathique dans toutes les âmes et faisait vibrer des cordes depuis longtemps assoupies; une sorte d'espérance, d'audace, remuait tous ces cœurs, en leur faisant croire à la possibilité de changer leur sort, «Eh bien! Ils se sont enfuis tout de même! Pourquoi donc nous, ne…» Et chacun, à cette pensée, se redressait et regardait ses camarades d'un air provocateur. Tous les forçats prirent un air hautain et dévisagèrent les sous-officiers du haut de leur grandeur. Comme on peut penser, nos chefs accoururent. Le commandant lui-même arriva. Les nôtres regardaient tout le monde avec hardiesse, avec une nuance de mépris et de gravité sévère: «Hein? Nous savons nous tirer d'affaire, quand nous le voulons?» Tout le monde s'attendait à une visite générale des chefs; on savait d'avance qu'on procéderait à une enquête et qu'on ferait des perquisitions; aussi avait-on tout caché, car on n'ignorait pas que notre administration avait de l'esprit après coup. Ces prévisions furent justifiées: il y eut un grand remue-ménage; on mit tout sens dessus dessous, on fouilla partout — et comme de juste, on ne trouva rien.

Quand vint l'heure des travaux de l'après-dînée, on nous y conduisit sous double escorte. Le soir, les officiers et sous-officiers de garde venaient à chaque instant nous surprendre: on nous compta une fois de plus qu'à l'ordinaire; on se trompa aussi deux fois de plus qu'à l'ordinaire, ce qui causa un nouveau désordre; on nous chassa dans la cour, pour nous recompter de nouveau. Puis, une fois encore, on nous vérifia dans les casernes.

Les forçats ne s'inquiétaient guère de ce remue-ménage. Ils se donnaient des airs indépendants, et comme toujours en pareil cas, ils se conduisirent très-convenablement toute la soirée. «On ne pourra pas nous chercher chicane du moins.» L'administration se demandait s'il n'y avait pas parmi nous des complices des évadés, elle ordonna de nous surveiller et d'espionner nos conversations, mais sans résultat. — «Pas si bête que de laisser derrière soi des complices!» — «On cache son jeu quand on tente un pareil coup!» — «Koulikof et A—f sont des gaillards assez rusés pour avoir su cacher leur piste. Ils ont fait ça en vrais maîtres, sans que personne s'en doute. Ils se sont évaporés, les coquins; ils passeraient à travers des portes fermées!» En un mot, la gloire de Koulikof et de A—f avait grandi de cent coudées. Tous étaient fiers d'eux. On sentait que leur exploit serait transmis à la plus lointaine postérité, qu'il survivrait à la maison de force.

— De crânes gaillards! Disaient les uns.

— Eh bien! On croyait qu'on ne pouvait pas s'enfuir… ils se sont pourtant évadés! Ajoutaient les autres.

— Oui! Faisait un troisième en regardant ses camarades avec condescendance. — Mais qui s'est évadé?… Êtes-vous seulement dignes de dénouer les cordons de leurs souliers?

En toute autre occasion, le forçat interpellé de cette façon aurait répondu au défi et défendu son honneur, mais il garda un silence modeste. «C'est vrai! Tout le monde n'est pas Koulikof et A—f; il faut faire ses preuves d'abord…»

— Au fond, camarades, pourquoi restons-nous ici? Interrompit brusquement un détenu, assis auprès de la fenêtre de la cuisine; sa voix était traînante, mais secrètement satisfaite, il se frottait la joue de la paume de la main. —Que faisons-nous ici? Nous vivons sans vivre, nous sommes morts sans mourir. Eeeh!

— Parbleu, on ne quitte pas la maison de force comme une vieille botte… Elle vous tient aux jambes. Qu'as-tu à soupirer?

— Mais, tiens, Koulikof, par exemple… commença un des plus ardents, un jeune blanc-bec.

— Koulikof? Riposta un autre, en regardant de travers le blanc-bec; —

Koulikof!… Les Koulikof, on ne les fait pas à la douzaine!

— Et A—f! Camarades, quel gaillard!

— Eh! Eh! Il roulera Koulikof quand et tant qu'il voudra. C'est un fin matois.

— Sont-ils loin? Voilà ce que j'aimerais savoir…

Et les conversations s'engageaient: — Sont-ils déjà à une grande distance de la ville? De quel côté se sont-ils enfuis? De quel côté ont-ils plus de chance? Quel est le canton le plus proche? Comme il y avait des forçats qui connaissaient les environs, on les écouta avec curiosité.

Quand on vint à parler des habitants des villages voisins, on décida qu'ils ne valaient pas le diable. Près de la ville, c'étaient tous des gens qui savaient ce qu'ils avaient à faire; pour rien au monde, ils n'aideraient les fugitifs; au contraire, ils les traqueraient pour les livrer.

— Si vous saviez quels méchants paysans! Oh! Quelles vilaines bêtes!

— Des paysans de rien.

— Le Sibérien est mauvais comme tout. Il vous tue un homme pour rien.

— Oh! Les nôtres…

— Bien entendu, c'est à savoir qui sera le plus fort. Les nôtres ne craignent rien.

— En tout cas, si nous ne crevons pas, nous entendrons parler d'eux.

— Crois-tu par hasard qu'on les pincera?

— Je suis sûr qu'on ne les attrapera jamais! Riposte un des plus excités, en donnant un grand coup de poing sur la table.

— Hum! C'est suivant comme ça tournera.

— Eh bien! Camarades, dit Skouratof— si je m'évadais, de ma vie on ne me pincerait!

— Toi?

Et tout le monde part d'un éclat de rire; d'autres font semblant de ne pas même vouloir l'écouter. Mais Skouratof est en train.

— De ma vie on ne me pincerait — fait-il avec énergie. Camarades, je me le dis souvent, et ça m'étonne même. Je passerais par un trou de serrure plutôt que de me laisser pincer.

— N'aie pas peur, quand la faim te talonnerait, tu irais bel et bien

demander du pain à un paysan!

Nouveaux éclats de rire.

— Du pain? Menteur!

— Qu'as-tu donc à blaguer? Vous avez tué, ton oncle Vacia et toi, la mort bovine[42], c'est pour ça qu'on vous a déportés.

Les rires redoublèrent. Les forçats sérieux avaient l'air indignés.

— Menteur! Cria Skouratof — c'est Mikitka qui vous a raconté cela; il ne s'agissait pas de moi, mais de l'oncle Vacia, et vous m'avez confondu avec lui. Je suis Moscovite, et vagabond dès ma plus tendre enfance. Tenez, quand le chantre m'apprenait à lire la liturgie, il me pinçait l'oreille en me disant: Répète: «Aie pitié de moi, Seigneur, par ta grande bonté», etc. Et je répétais avec lui: «On m'a emmené à la police par ta grande bonté», etc. Voilà ce que j'ai fait depuis ma plus tendre enfance.

Tous éclatèrent de rire. C'est tout ce que Kouratof désirait, il fallait qu'il fît le bouffon. On en revint bientôt aux conversations sérieuses, surtout les vieillards et les connaisseurs en évasions. Les autres forçats plus jeunes, ou plus calmes de caractère, écoutaient tout réjouis, la tête tendue; une grande foule s'était rassemblée à la cuisine. Il n'y avait naturellement pas de sous-officiers, sans quoi l'on n'aurait point parlé devant eux à cœur ouvert. Parmi les plus joyeux je remarquai un Tartare de petite taille, aux pommettes saillantes, et dont la figure était très-comique. Il s'appelait Mametka, ne parlait presque pas le russe et ne comprenait guère ce que les autres disaient, mais il allongeait tout de même la tête dans la foule, et écoutait, écoutait avec béatitude.

— Eh bien! Mametka, iakchi.

— Iakchi, oukh iakchi! Marmottait Mametka, en secouant sa tête grotesque. — Iakchi.

— On ne les attrapera pas? Iok.

— Ioi, iok! Et Mametka branlait et hochait la tête, en brandissant les bras.

— Tu as donc menti, et moi je n'ai pas compris, hein?

— C'est ça, c'est ça, iakchi! Répondait Mametka.

— Allons, bon, iakch, aussi.

Skouratof lui donna une chiquenaude qui lui enfonça son bonnet jusque

sur les yeux, et sortit de très-bonne humeur, laissant Mametka abasourdi.
Pendant une semaine entière, la discipline fut extrêmement sévère dans la maison de force; on se livrait à des battues minutieuses dans les environs. Je ne sais comment cela se faisait, mais les détenus étaient toujours au courant des dispositions que prenait l'administration pour retrouver les fugitifs. Les premiers jours, les nouvelles leur étaient très-favorables: ils avaient disparu sans laisser de traces. Nos forçats ne faisaient que se moquer des chefs, et n'avaient plus aucune inquiétude sur le sort de leurs camarades. «On ne trouvera rien, vous verrez qu'on ne les pincera pas», disaient-ils avec satisfaction.

On savait que tous les paysans des environs étaient sur pied et qu'ils surveillaient les endroits suspects, comme les forêts et les ravins.

— Des bêtises! Ricanaient les nôtres, pour sûr ils sont cachés chez un homme à eux.

— Pour sûr! — ce sont des gaillards qui ne se hasardent pas sans avoir tout préparé à l'avance.

Les suppositions allèrent plus loin; on disait qu'ils étaient peut-être encore cachés dans le faubourg, dans une cave, en attendant que la panique eût cessé et que leurs cheveux eussent repoussé. Ils y resteraient peut-être six mois, et alors ils s'en iraient tout tranquillement plus loin…

Bref, tous les détenus étaient d'humeur romanesque et fantastique. Tout à coup, huit jours après l'évasion, le bruit se répandit qu'on avait trouvé la piste. Ce bruit fut naturellement démenti avec mépris, mais vers le soir il prit de la consistance. Les forçats s'émurent. Le lendemain matin, on disait déjà en ville qu'on avait arrêté les fugitifs et qu'on les ramenait. Après le dîner, on eut de nouveaux détails: ils avaient été arrêtés à soixante-dix verstes de la ville, dans un hameau. Enfin on reçut une nouvelle authentique. Le sergent-major, qui revenait de chez le major, assura qu'ils seraient amenés au corps de garde le soir même. Ils étaient pris, il n'y avait plus à en douter. Il est difficile de rendre l'impression que fit cette annonce sur les forçats; ils s'exaspérèrent tout d'abord, puis se découragèrent. Bientôt je remarquai chez eux une tendance à la moquerie. Ils bafouèrent, non plus l'administration, mais les fugitifs maladroits. Ce fut d'abord le petit nombre, puis tous firent

chorus, sauf quelques forçats graves et indépendants, que des moqueries ne pouvaient émouvoir. Ceux-là regardèrent avec mépris les masses étourdies et gardèrent le silence.

Autant on avait glorifié auparavant Koulikof et A—f, autant on les dénigra ensuite. On les dénigrait même avec plaisir, comme s'ils avaient offensé leurs camarades en se laissant prendre. On disait avec dédain qu'ils avaient eu probablement très-faim, et que ne pouvant supporter leurs souffrances, ils étaient venus dans un hameau demander du pain aux paysans, ce qui est le dernier abaissement pour un vagabond. Ces récits étaient faux, car on avait suivi les fugitifs à la piste; quand ils étaient entrés sous bois, on avait fait cerner la forêt dans laquelle ils se trouvaient. Voyant qu'il n'y avait plus moyen de se sauver, ils se rendirent. Ils n'avaient rien d'autre à faire.

On les amena le soir, pieds et poings liés, escortés de gendarmes; tous les forçats se jetèrent sur la palissade pour voir ce qu'on leur ferait. Ils ne virent que les équipages du major et du commandant qui attendaient devant le corps de garde. On mit les évadés au secret, après les avoir referrés; le lendemain ils passèrent en jugement. Les moqueries et le mépris des détenus pour leurs camarades cessèrent d'eux-mêmes, quand on sut les détails: on apprit alors qu'ils avaient été obligés de se rendre, parce qu'ils étaient cernés de tous côtés; tout le monde s'intéressa cordialement au cours de l'affaire.

— On leur en donnera au moins un millier.

— Oh! Oh! Ils les fouetteront à mort. A—f peut-être ne recevra que mille baguettes, mais l'autre, on le tuera pour sûr, parce que, vois-tu, il est de la section particulière.

Les forçats se trompaient. A—f fut condamné à cinq cents coups de baguettes; sa conduite antérieure lui valut les circonstances atténuantes, et puis, c'était son premier délit. Koulikof reçut, je crois, mille cinq cents coups. Comme on voit, la punition fut assez bénigne. En gens de bon sens, ils n'impliquèrent personne dans leur affaire et déclarèrent nettement qu'ils s'étaient enfuis de la forteresse sans entrer nulle part. J'avais surtout pitié de Koulikof: il avait perdu sa dernière espérance, sans compter les deux mille verges qu'il reçut. On l'envoya plus tard dans une autre maison de force. A—f fut à peine châtié; on l'épargna, grâce aux médecins. Mais une fois à

l’hôpital, il fit le fanfaron et déclara que maintenant il ne reculerait devant rien et ferait encore parler de lui. Koulikof resta le même homme, convenable et posé; une fois de retour à la maison de force, après son châtiment, il eut l’air de ne l’avoir jamais quittée. Mais les forçats ne le regardaient plus du même œil: bien qu’il n’eût pas changé, ils avaient cessé de l’estimer dans leur for intérieur, ils le traitèrent désormais de pair à compagnon.

Depuis cette tentative d’évasion, l’étoile de Koulikof pâlit sensiblement. Le succès signifie tout dans ce monde…

X – LA DÉLIVRANCE.

Cette tentative eut lieu pendant ma dernière année de travaux forcés. Je me souviens aussi bien de cette dernière période que de la première, mais à quoi bon accumuler les détails? Malgré mon impatience de finir mon temps, cette année fut la moins pénible de ma déportation. J'avais beaucoup d'amis et de connaissances parmi les forçats, qui avaient décidé que j'étais un brave homme. Beaucoup d'entre eux m'étaient dévoués et m'aimaient sincèrement. Le pionnier avait envie de pleurer lorsqu'il nous accompagna, mon compagnon et moi, hors de la maison de force; et quand nous fûmes définitivement en liberté, il vint presque tous les jours nous voir dans un logement de l'État qui nous avait été assigné, pendant le mois que nous passâmes en ville. Il y avait pourtant des physionomies dures et rébarbatives, que je n'avais pu gagner. Dieu sait pourquoi! Nous étions pour ainsi dire séparés par une barrière.

J'eus plus d'immunités pendant cette dernière année. Je retrouvai parmi les fonctionnaires militaires de notre ville des connaissances et même d'anciens camarades d'école avec lesquels je renouai des relations. Grâce à eux, je pouvais recevoir de l'argent, écrire à ma famille et même posséder des livres. Depuis plusieurs années, je n'avais pas eu un seul livre; aussi est-il difficile de se rendre compte de l'impression étrange et de l'émotion qu'excita en moi le premier volume que je pus lire à la maison de force. Je commençai à le dévorer le soir, quand on ferma les portes, et je lus toute la nuit, jusqu'à l'aube. Ce numéro de Revue me parut être un messager de l'autre monde: ma vie antérieure se dessinait avec relief et netteté devant mes yeux: je tâchai de deviner si j'étais resté bien en arrière, s'ils avaient beaucoup vécu là-bas sans moi; je me demandais ce qui les agitait, quelles questions les occupaient. Je m'attachais anxieusement aux mots, je lisais entre les lignes, je m'efforçais de trouver le sens mystérieux, les allusions au passé qui m'était connu; je recherchais les traces de ce qui causait de l'émotion dans mon temps; comme je fus triste quand je dus m'avouer que

j'étais étranger à la vie nouvelle, que j'étais maintenant un membre rejeté de la société! J'étais en retard; il me fallait faire connaissance avec la nouvelle génération. Je me jetai sur un article, au bas duquel je trouvai le nom d'un homme qui m'était cher… Mais les autres noms m'étaient inconnus pour la plupart; de nouveaux travailleurs étaient entrés en scène; je me hâtais de faire connaissance avec eux, je me désespérais d'avoir si peu de livres sous la main et tant de difficulté à me les procurer. Auparavant, du temps de notre ancien major, on risquait beaucoup à apporter des livres à la maison de force. Si l'on en trouvait un lors des perquisitions, c'était toute une histoire; on vous demandait d'où vous le teniez. — «Tu as sans doute des complices?» Et qu'aurais-je répondu? Aussi avais-je vécu sans livres, renfermé en moi-même, me posant des questions, que j'essayais de résoudre, et dont la solution me tourmentait souvent… Mais je ne pourrai jamais exprimer tout cela…

Comme j'étais arrivé en hiver, je devais être libéré en hiver, le jour anniversaire de celui où j'étais entré. Avec quelle impatience j'attendais ce bienheureux hiver! Avec quelle satisfaction je voyais l'été finir, les feuilles jaunir sur les arbres, et l'herbe se dessécher dans la steppe! L'été est passé… le vent d'automne hurle et gémit, la première neige tombe en tournoyant… Cet hiver, si longtemps attendu, est enfin arrivé! Mon cœur bat sourdement et précipitamment dans le pressentiment de la liberté. Chose étrange! Plus le temps passait, plus le terme s'approchait, plus je devenais calme et patient. Je m'étonnais moi-même et je m'accusais de froideur, d'indifférence. Beaucoup de forçats, que je rencontrais dans la cour quand les travaux étaient finis, s'entretenaient avec moi et me félicitaient.

— Allons, petit père Alexandre Pétrovitch! Vous allez bientôt être mis en liberté! Vous nous laisserez seuls, comme de pauvres diables.

— Eh bien! Martynof, avez-vous encore longtemps à attendre? Lui demandai-je.

— Moi? Eh! Eh! Sept ans à trimer!…

Il soupire, s'arrête et regarde au loin d'un air distrait, comme s'il regardait dans l'avenir… Oui, beaucoup de mes camarades me félicitaient sincèrement et cordialement. Il me sembla même qu'on avait plus d'affabilité pour moi, je

ne leur appartenais déjà plus, je n'étais plus leur pareil; aussi me disaient-ils adieu. K— tchinski, jeune noble polonais, de caractère doux et paisible, aimait à se promener comme moi dans la cour de la prison. Il espérait conserver sa santé en prenant de l'exercice et en respirant l'air frais, pour compenser le mal que lui faisaient les nuits étouffantes des casernes. «J'attends avec impatience votre mise en liberté, me dit-il un jour en souriant, comme nous nous promenions. Quand vous quitterez le bagne, je saurai alors qu'il me reste juste une année de travaux forcés.»

Je dirai ici en passant que, grâce à la perpétuelle idéalisation, la liberté nous semblait plus libre que la liberté telle qu'elle est en réalité. Les forçats exagéraient l'idée de la liberté; cela est commun à tous les prisonniers. L'ordonnance déguenillée d'un officier nous semblait être une espèce de roi, l'idéal de l'homme libre, relativement aux forçats; il n'avait pas de fers, il n'avait pas la tête rasée, et allait où il voulait, sans escorte.

La veille de ma libération, au crépuscule, je fis pour la dernière fois le tour de notre maison de force. Que de milliers de fois j'avais tourné autour de cette palissade pendant ces dix ans! J'avais erré là derrière les casernes pendant toute la première année, solitaire et désespéré. Je me souviens comme je comptais les jours que j'y devais passer. Il y en avait plusieurs milliers. Dieu! Comme il y a longtemps de cela! Dans ce coin avait végété notre aigle prisonnier; je rencontrais souvent Pétrof à cet endroit. Maintenant il ne me quittait plus; il accourait auprès de moi, et comme s'il devinait mes pensées, il se promenait silencieusement à mes côtés et s'étonnait à part lui, Dieu sait de quoi. Je disais adieu mentalement aux noires poutres équarries de nos casernes. Combien de jeunesse, de forces inutiles étaient enterrées et perdues dans ces murailles, sans profit pour personne! Il faut bien le dire: tous ces gens-là étaient peut-être les mieux doués, les plus forts de notre peuple. Mais ces forces puissantes étaient perdues sans retour. À qui la faute?

Oui, à qui la faute?

Le lendemain de cette soirée, de bon matin, avant qu'on se mit en rang pour aller au travail, je parcourus toutes les casernes, pour dire adieu aux forçats. Bien des mains calleuses et solides se tendirent vers moi avec bienveillance. Quelques-uns me donnaient des poignées de main en

camarades, mais c'était le petit nombre. Les autres comprenaient parfaitement que j'étais devenu un tout autre homme, que je n'étais plus un des leurs. Ils savaient que j'avais des connaissances en ville, que je m'en irais tout de suite chez des messieurs, que je m'assiérais à leur table, que je serais leur égal. Ils comprenaient cela, et bien que leur poignée de main fût affable et cordiale, ce n'était plus celle d'un égal; j'étais devenu pour eux un monsieur. D'autres me tournaient durement le dos et ne répondaient pas à mes adieux. Quelques-uns même me regardaient avec haine.

Le tambour battit, et tous les forçats se rendirent aux travaux. Je restai seul. Souchilof s'était levé avant tout le monde, et se trémoussait afin de me préparer une dernière fois mon thé. Pauvre Souchilof! Il pleura quand je lui donnai mes vêtements, mes chemises, mes courroies pour les fers et quelque peu d'argent. — «Ce n'est pas cela… ce n'est pas cela… disait-il, en mordant ses lèvres tremblantes. — C'est vous que je perds, Alexandre Pétrovitch! Que ferai-je maintenant sans vous?…» Je dis adieu aussi à Akim Akimytch.

— Votre tour de partir arrivera bientôt! Lui dis-je.

— Je dois rester ici longtemps, très-longtemps encore, murmura-t-il en me serrant la main. Je me jetai à son cou, et nous nous embrassâmes.

Dix minutes après la sortie des forçats, nous quittâmes le bagne, mon camarade et moi — pour n'y jamais revenir. Nous allâmes à la forge où l'on devait briser nos fers. Nous n'avions point d'escorte armée; nous nous y rendîmes en compagnie d'un sous-officier. Ce furent des forçats qui brisèrent nos fers, dans l'atelier du génie. J'attendis qu'on déferrât mon camarade, puis je m'approchai de l'enclume. Les forgerons me firent tourner le dos, m'empoignèrent la jambe et l'allongèrent sur l'enclume… Ils se démenaient, s'agitaient; ils voulaient faire cela lestement, habilement. — Le rivet! Tourne d'abord le rivet, commanda le maître forgeron. — Mets-le comme ça, bien!… Donne maintenant un coup de marteau…

Les fers tombèrent. Je les soulevai… Je voulais les tenir dans ma main, les regarder encore une fois. J'étais tout surpris qu'un moment avant ils fussent à mes jambes.

— Allons, adieu! Adieu! Me dirent les forçats de leurs voix grossières et saccadées, mais qui semblaient joyeuses.

Oui, adieu! La liberté, la vie nouvelle, la résurrection d'entre les morts… Ineffable minute!

FIN

[3] Association coopérative d'artisans possédant un fonds commun.

[4] Dostoïevsky devint lui-même soldat en Sibérie quand il eut subi sa peine.

[5] Allusion aux deux rangées de soldats armés de verges vertes entre lesquelles devaient et doivent passer les forçats condamnés aux verges. Ce châtiment n'existe plus que pour les c ondamnés privés de tous leurs droits civils.

[6] Chaussure légère en écorce de tilleul que portent les paysans de la Russie centrale et septentrionale.

[7] C'est ainsi que le peuple appelle les condamnés aux travaux forcés et les exilés.

[8] Ce mot ne signifie rien ; le forçat a défiguré le mot de particularité, qu'il emploie à tort dans le sens de savoir-vivre.

[9] Il n'existe aucun oiseau de ce nom : le forçat, pour se tirer d'embarras, invente un nom d'oiseau. Toute cette conversation est littéralement intraduisible en français.

[10] Les forçats ont fait du mot invalide un prénom qu'ils donnent par moquerie au vieux soldat.

[11] Bière de seigle.

[12] Les nobles condamnés aux travaux forcés perdent leurs privilèges. Ce n'est que par une grâce de l'empereur qu'ils peuvent être réintégrés dans leurs droits.

[13] Association coopérative. Le principe en est si répandu en Russie qu'on trouve même chez les forçats des essais embryonnaires d'organisation coopérative.

[14] Instrument de musique

[15] En temps de disette, les paysans mêlaient de l'écorce de tilleul à leur farine.

[16] Appeler quoiqu'on par son seul nom de baptême constitue en Russie une grave impolitesse, surtout dans le peuple. On ajoute le nom du père.

[17] Toupet. Sobriquet donné par les Grands-Russiens aux Petits-Russiens ; ceux-ci portaient autrefois — au dix-septième siècle — un toupet de cheveux sur l'occiput, tandis que le reste du crâne était rasé.

[18] Les bains russes diffèrent totalement des nôtres : ce sont de grandes étuves dans lesquelles on reste soumis à l'action de la vapeur qui débarrasse la peau de toutes les substances grasses qui la couvrent.

[19] Les Juifs russes zézayent presque tous, et sont d'une poltronnerie inouïe.

[20] Cette boite cubique, appelée téphil en hébreu, représente le temple de Salomon ; les dix commandements de la loi de Moïse y sont écrits.

[21] Voici ce que Tourguénief dit à propos du passage suivant dans une de ses lettres : « Le tableau du bain, c'est vraiment de Dante. »

[22] On jette à cet effet des gouttes d'eau sur le four ardent.

[23] En Pologne, à l'heure qu'il est, entre la nappe et le bois de la table sur laquelle sont disposés les mets, on dispose du foin qui doit rappeler aux fidèles que Jésus-Christ est né dans une crèche.

[24] Espèce de guitare.

[25] Peintre russe célèbre dans la première moitié du siècle.

[26] Cette danse composée par le célèbre compositeur Glinka, l'auteur de la Vie pour le Tsar, est une des plus entraînantes que nous connaissions, et ne rentre dans aucun genre connu. C'est la danse russe par excellence.

[27] Aide-chirurgien d'armée.

[28] Le peuple, en Russie, emploie très-souvent la troisième personne du pluriel par politesse en parlant de quelqu'un.

[29] Type du roman de N. Gogol : les Âmes mortes.

[30] Tout ce que je raconte des punitions corporelles existait de mon temps. Maintenant, à ce que j'ai entendu dire, tout est changé et change encore. (Note de Dostoïevski.)

[31] Les schpitzruten sont des verges dont l'usage était très-fréquent en Allemagne au siècle dernier, et qui, du reste, y ont été inventées.

[32] Un passe-port. (Note de Dostoïevski.)

[33] C'est-à-dire qui sont dans la forêt, où chante le coucou. Il entend par la que ce sont aussi des vagabonds. (Note de Dostoïevski.)

[34] Barbouiller la porte cochère de la maison où demeure une jeune fille indique que celle-ci a perdu son innocence.

[35] C'est une marque de respect qui s'accordait autrefois en Russie, mais maintenant cette habitude est tombée en désuétude.

[36] Pour écarter des chevaux la vermine qui les dévore souvent Russie, on n'étrille que les chevaux de luxe.

[37] Injure dont le vrai sens est intraduisible.

[38] Cette phrase est en français dans l'original.

[39] Les décembristes.

[40] Sic. Cette phrase est en français dans l'original.

[41] Notre major n'était pas le seul à employer cette expression, bien d'autres commandants militaires l'imitaient, de mon temps, surtout ceux qui sortaient du rang. (Note de Dostoïevski.)

[42] C'est-à-dire qu'ils ont tué un paysan ou une femme, qu'ils soupçonnaient de jeter un sort sur le bétail. Nous avions dans notre maison de force un meurtrier de cette catégorie. (Note de Dostoïevski.)

L’esprit souterrain (Les Carnets du sous-sol)

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE KATIA
- I
- II
- III
- IV
- V
- VI

DEUXIÈME PARTIE LISA
- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII
- IX
- X
- XI
- XII
- XIII
- XIV
- XV
- XVI
- XVII

XVIII
XIX
XX

PREMIÈRE PARTIE

KATIA[345]

I

Ordinov se décida enfin à changer de chambre. Sa logeuse, pauvre veuve d'un fonctionnaire d'État, avait été par des circonstances imprévues contrainte de quitter Pétersbourg pour se retirer au fond de sa province, chez ses parents, avant même l'échéance des loyers en cours. Le jeune homme, qui pensait attendre la fin de son terme, regrettait de quitter si brusquement son vieux coin. Et puis!… il était pauvre, et les logements coûtent cher. Cependant, dès le lendemain du départ de sa logeuse, il prit son chapeau et alla flâner dans les rues, en examinant les écriteaux qui annoncent les locations, choisissant les maisons les plus délabrées et les plus habitées, – celles où il pouvait le plus vraisemblablement trouver un propriétaire presque aussi pauvre que lui-même.

Il cherchait depuis longtemps déjà, tout à son projet: mais peu à peu il se sentait envahi par des sensations inconnues. Distraitement d'abord, puis attentivement et enfin avec une extrême curiosité, il se mit à regarder autour de lui. La foule, la vie extérieure, le bruit, le mouvement, la variété des spectacles, toute cette médiocrité des choses de la rue, tout ce quotidien de la vie qui fatigue tant les affairés de Pétersbourg toujours en quête – si vainement, mais si activement! – du repas à conquérir par le travail ou autrement, toute cette banale prose et tout cet ennui évoquaient dans l'esprit d'Ordinov une joie sereine. Ses joues, pâles à l'ordinaire, se coloraient d'une faible rougeur, ses yeux s'illuminaient d'un soudain espoir; il respirait avec avidité l'air frais et froid; il était extraordinairement léger.

Il menait une existence monotone et solitaire. Trois ans auparavant, ayant obtenu un grade universitaire et s'étant ainsi rendu relativement indépendant, il était allé chez un certain vieillard qu'il ne connaissait encore que de nom. Les domestiques en livrée l'avaient longtemps fait attendre avant de consentir à l'annoncer pour la seconde fois; enfin il était entré dans un salon vaste, obscur et presque sans meubles, tel qu'on en trouve encore dans les anciennes maisons du temps des châteaux. Là, il avait aperçu un personnage tout

chamarré de décorations et la tête couverte de cheveux gris: l'ami et le collègue du père d'Ordinov et le tuteur de celui-ci. Le vieillard lui remit une somme insignifiante, reliquat d'un héritage vendu aux enchères. Ordinov reçut cette somme avec indifférence, fit ses derniers adieux à son tuteur et sortit. – C'était un soir d'automne, morne et triste. Ordinov réfléchissait. Il se sentait le cœur plein d'une désolation sans cause, ses yeux brillaient de fièvre, et il avait des frissons sans cesse alternés de chaud et de froid. Il calculait qu'il pourrait, avec cette somme, vivre deux ou trois ans, quatre peut-être en faisant la part de la faim… Mais l'heure s'avançait, la pluie tombait; il loua la première chambre venue et en une heure y fut installé. Ce fut pour lui une façon d'ermitage: il y vécut dans un isolement absolu. Deux ans après il était devenu tout à fait sauvage.

Il était devenu sauvage sans s'en douter. Il ne se rendait point compte qu'il y eût une autre existence, extérieure, bruyante, mouvementée, toujours renouvelée et qui vous appelle sans cesse et fatalement vous reprend tôt ou tard. Il ne pouvait sans doute l'ignorer tout à fait, mais il ne savait rien d'elle et ne s'en était jamais soucié. Dès l'enfance il s'était fait un vague isolement intérieur: à cette heure, l'isolement s'était précisé, défini et fortifié par la plus profonde des passions, celle qui épuise toutes les forces vitales sans laisser à des êtres comme Ordinov aucune préoccupation de la banalité pratique de l'existence, cette passion entre toutes inassouvible: la science. Elle minait sa jeunesse comme un poison lent et comme une lente ivresse, détruisait son sommeil, le dégoûtait de la nourriture saine et même de l'air frais qui ne pénétrait jamais dans son étroite retraite. Et Ordinov, dans son exaltation, ne voulait point remarquer tout cela. Jeune, il ne rêvait, pour l'instant, nul autre bonheur que celui de contenter cette passion qui faisait de lui un enfant pour la conduite de la vie et le rendait incapable de se concilier la sympathie des gens et d'arriver parmi eux à quelque situation. Car la science, chez les habiles, est un capital; mais la passion d'Ordinov était une arme qu'il tournait contre lui-même.

C'était, d'ailleurs, plutôt une sorte d'enthousiasme hasardeux qu'un dessein raisonné d'apprendre et de savoir. Dès l'enfance il s'était fait une réputation de singularité. Il n'avait pas connu ses parents, son caractère

étrange et «à part» lui attirait du fait de ses camarades de mauvais traitements et des brutalités. Ainsi délaissé, il devint morose, plus «à part» encore et peu à peu tout à fait exclusif. C'est dans de telles dispositions qu'il s'était laissé séduire par sa passion, et il s'y livrait solitairement, sans ordre ni système arrêté. Ce n'avait été jusqu'alors que la première fougue et la première fièvre d'un artiste. Mais en lui maintenant se dressait une idée, et il la contemplait avec amour, toute vague encore et confuse qu'elle fût. Il la voyait peu à peu prendre corps et s'éclairer: il lui semblait que cette apparence implorait une réalisation. Ce désir dévorait l'âme d'Ordinov, mais il ne sentait encore que trop peu nettement l'originalité de son idée, sa vérité et sa personnalité. La création se manifestait déjà, elle se limitait et se condensait, mais le terme était encore loin, très-loin peut-être: peut-être ne devait-il jamais venir!…

Et il allait à travers les rues comme un réfractaire, ou plutôt comme un ascète qui aurait brusquement quitté sa muette solitude pour entrer dans une ville agitée et retentissante. Tout était pour lui bizarre et nouveau, et (tant il était étranger à ces bruyantes foules, à ce monde en ébullition) il ne pouvait même pas s'étonner de son étonnement. Il ne remarquait pas davantage sa propre sauvagerie, pris au contraire d'une joie et d'une ivresse comparables à celles d'un affamé qui romprait un long jeûne. – N'était-il pourtant pas bien curieux qu'un changement de logement, un accident si mince, pût émouvoir et troubler un Pétersbourgeois, fût-il Ordinov? – Il est vrai qu'il n'avait jamais eu l'occasion de sortir pour affaires.

Il se complaisait de plus en plus en sa flânerie d'observateur.

Fidèle à ses habitudes d'esprit, il lisait dans les tableaux qui se déroulaient clairement en lui comme entre les lignes d'un livre. Tout l'intéressait, il ne perdait pas une impression. Avec ses yeux intérieurs il examinait les visages des passants, regardait attentivement la physionomie des choses, tout en écoutant avec sympathie le langage du peuple, comme s'il eût contrôlé les conclusions où l'avaient amené les calmes méditations de ses nuits solitaires. Souvent quelque futilité l'arrêtait, lui suggérant une idée, et pour la première fois il se dépitait de s'être ainsi retranché du monde dans une cellule. Tout ici, en lui comme en dehors de lui, allait plus vite; son pouls battait largement et vivement; son esprit, qu'avait comprimé la solitude,

aiguisé maintenant, élevé par l'exaltation de l'activité, travaillait avec précision, calme et énergie. Maintenant il aurait voulu s'introduire dans cette vie qu'il ne connaissait pas encore ou, pour mieux dire, qu'il ne connaissait qu'en artiste. Son cœur battit involontairement dans une angoisse de sympathie universelle. Il se prit à considérer plus attentivement les gens qui le frôlaient: mais c'étaient des passants absorbés et inquiets!… et peu à peu son insouciance disparaissait, la réalité l'oppressait déjà, lui donnant une sorte d'horreur et en même temps d'estime pour la vie, et il commençait à se lasser de cette extraordinaire abondance d'impressions nouvelles, comme un malade qui fait ses premiers pas et qui tombe, ébloui par la clarté du jour, étourdi par l'effervescence de l'activité humaine, envertiginé par le bruit et la variété de la foule qui s'agite autour de lui. Tout à coup il fut saisi d'une morne tristesse. Il en venait à douter de la direction de sa vie et même de son avenir. Une pensée encore acheva de le troubler: il revit tout son passé, isolé, sans échange d'affection… Quelques passants avec lesquels il avait d'abord essayé d'engager la conversation s'étaient détournés de lui avec un air brutal et étrange. On le prenait pour un fou, du moins pour quelque grand original, – en quoi l'on ne se trompait guère. Et Ordinov se rappela que sa confiance avait toujours été ainsi repoussée, et que pendant son enfance tout le monde le fuyait à cause de son entêtement et de son allure absorbée, que sa sympathie n'avait jamais su se révéler que par des dehors ambigus et pénibles, sans égalité morale. Ç'avait été la grande souffrance de son enfance de constater qu'il ne ressemblait pas à ses petits camarades. Et il était obsédé par le sentiment de cette incurable solitude.

Distraitement il s'échoua dans un endroit très-excentrique. Après avoir dîné dans un restaurant médiocre, il reprit sa promenade errante. De nouveau les rues et les places se succédèrent. Puis il longea de hauts murs gris et jaunes: là s'arrêtaient les maisons riches. C'était maintenant un contraste de vieilles petites baraques et de grands bâtiments, fabriques énormes aux murs rongés et noircis, aux cheminées monumentales. Personne dans les chemins, tout était morne et hostile.

Le soir tombait. Par une longue ruelle, Ordinov parvint à une place où se dressait une église. Il y entra presque sans remarquer ce qu'il faisait. L'office

finissait à peine, et l'église était presque vide. Deux femmes seulement restaient encore agenouillées près du seuil. Le bedeau, un petit vieux, éteignait les cierges. Les rayons du soleil couchant coulaient par larges ondes à travers les étroits vitraux de la coupole, inondant une des nefs d'un océan de clartés. Elles allaient faiblissant, et plus s'épaississait l'ombre, – cette ombre qui s'amasse sous les arceaux, – plus étincelaient les images dorées aux lueurs intermittentes des lampes et des cierges. En proie à une angoisse profondément troublante et à une grandissante oppression, Ordinov s'accota au mur, dans un des coins les plus sombres, et s'oublia dans ses pensées. Le pas régulier et sourd de deux paroissiens le rappela à lui. Il les regarda, et une indéfinissable curiosité s'empara de son esprit. C'étaient un vieillard et une jeune femme. Le vieillard, de haute taille, droit encore et énergique, mais amaigri et maladivement pâle, eût pu passer pour un marchand venu d'une province reculée. Il portait un long et noir cafetan fourré, déboutonné, et, sous ce cafetan, une redingote russe exactement serrée du haut en bas. Son cou nu était négligemment entouré d'un foulard écarlate; à la main il tenait une toque fourrée. Une longue barbe à demi blanche tombait sur sa poitrine, et, sous ses sourcils épais et froncés, le regard brillait d'un éclat fiévreux, un hautain, un pénétrant regard. La femme pouvait avoir vingt ans. Une beauté merveilleuse! Elle était vêtue d'une riche fourrure bleu clair; un fichu en satin blanc couvrait sa tête et se nouait sous le menton. Elle marchait les yeux baissés, et une sorte de gravité réfléchie s'affirmait nettement et tristement dans les lignes douces et tendres de son visage d'enfant. Il y avait quelque chose d'étrange dans la soudaine apparition de ce couple.

Le vieillard s'arrêta au milieu de l'église et salua des quatre côtés, bien qu'il n'y eût plus personne. Sa compagne l'imita, puis il la prit par la main et la conduisit vers la grande image de la Vierge, patronne de l'église. Cette image étincelait, près de l'autel, d'un feu aveuglant qui se reflétait parmi l'or et les pierreries des ornements. Le bedeau salua avec déférence l'étranger, qui lui rendit légèrement son salut. Sa compagne tomba à genoux devant l'image; le vieillard prit l'extrémité de la nappe d'église et lui en couvrit la tête. De sourds sanglots retentirent.

Intrigué par la solennité de cette scène, Ordinov en attendait

impatiemment la fin. Deux minutes après, la femme releva la tête, et de nouveau son beau visage fut éclairé par la vive lumière de la lampe. Ordinov tressaillit et fit en avant deux pas. Elle avait déjà repris le bras du vieillard, et tous deux lentement se dirigeaient vers la porte. Les larmes brûlaient ses sombres yeux bleus dont les longs cils baissés tranchaient sur la blancheur laiteuse de son teint. Les larmes coulaient sur ses joues pâlies. Ses lèvres souriaient, mais son visage conservait les traces d'une terreur puérile et mystérieuse. Toute frémissante d'émotion, elle se serrait avec confiance contre le vieillard.

Agité, comme fouetté par une sensation inconnue, douce et excitante, Ordinov les suivit vivement, et, sur le parvis, passa devant eux. Le vieillard lui adressa un regard hostile. Elle aussi le regarda, mais sans prendre garde à lui, comme enfouie dans ses pensées. Sans se rendre exactement compte des mobiles de son action, Ordinov continua à les suivre, de loin, dans l'ombre maintenant très-avancée du crépuscule. Le couple s'engagea dans une large et sale rue d'artisans, pleine de magasins de farines et d'auberges, et qui aboutissait aux remparts de la ville. De là, il tourna dans une ruelle étroite et longue, bordée de hautes barrières; au bout se dressait le grand mur sombre d'une maison de quatre étages dont l'allée communiquait de cette ruelle à une autre. Ils approchaient tous trois de la maison, quand le vieillard se retourna et dévisagea Ordinov avec impatience. Le jeune homme s'arrêta, comme cloué sur place; son entraînement lui parut à lui-même inconvenant. Le vieillard se retourna une fois encore, sans doute pour se convaincre que sa menace silencieuse avait produit son effet, puis, avec la jeune femme, pénétra dans la cour de la maison. Ordinov reprit le chemin de son logement.

Il était de très-mauvaise humeur et se reprochait cette fatigante journée, gaspillée sans profit et qu'il avait terminée par une sottise, en prêtant à une circonstance plus que banale les couleurs d'une aventure.

Malgré le mécontentement que lui avait causé, le matin de ce même jour, la constatation de sa sauvagerie, son esprit conservait l'habitude de fuir instinctivement tout ce qui pouvait le distraire ou l'émouvoir sans ébranlement utile pour la pensée. Et il se prit à songer tristement et avec une sorte de repentir à son vieux coin où il était si sûrement à l'abri de semblables

accidents; puis une angoisse s'empara de lui à la pensée des tracas d'un déménagement et de l'ennui d'être encore dans l'indécision à ce sujet. En même temps il se trouvait humilié de tant s'occuper d'une telle vétille. Enfin fourbu, incapable de lier deux idées, il remarqua avec surprise qu'il avait dépassé sa maison sans s'en apercevoir. Étourdi, hochant la tête en songeant à cette anormale distraction, il l'attribua à la fatigue, et, gravissant l'escalier, entra dans sa mansarde. Là, il alluma une bougie; mais aussitôt l'image de la jeune femme éplorée s'offrit très-nettement à son imagination. Si ardente et si forte fut cette impression, son cœur suivait avec une telle prédilection les doux et tendres traits de ce visage bouleversé par une terreur et un attendrissement mystérieux, baigné par des larmes d'exaltation ou de puéril repentir, que les yeux d'Ordinov se troublèrent et qu'il sentit un feu s'allumer dans ses veines. Mais l'apparition s'évanouit. Après le transport vint la réflexion, puis le dépit, puis une sorte de colère impuissante; sans se déshabiller, il s'enveloppa dans sa couverture et se jeta sur son rude lit…

La matinée était avancée quand il s'éveilla, à la fois accablé et confus. Il fit rapidement sa toilette en s'efforçant de penser à ces soins quotidiens, et sortit, en prenant la direction opposée à celle qu'il avait prise la veille. Pour en finir, il choisit un logement chez un pauvre Allemand nommé Schpis, qui demeurait avec sa fille Tinchen. Schpis, aussitôt les arrhes reçues, ôta l'écriteau cloué à la porte et félicita Ordinov pour son amour de la science. Il lui promit de s'occuper lui-même de son service. Ordinov déclara qu'il emménagerait dans la soirée, puis il reprit le chemin de son ancienne chambre. Mais en route il réfléchit et tourna du côté opposé. L'audace lui revenait, et il sourit en lui-même de sa curiosité. La route, dans son impatience, lui parut très-longue. Il parvint enfin à l'église de la veille. On officiait. Il choisit une place d'où il pût voir tous les fidèles: mais ceux qu'il cherchait n'y étaient pas. Après une longue attente, il sortit, un peu honteux. Il s'entêta fortement à tâcher de fixer son esprit sur des sentiments indifférents pour changer le cours de ses pensées. Et comme il réfléchissait aux banalités de la vie, il vint à songer que c'était l'heure du dîner. Effectivement, il avait faim. Il entra donc dans le restaurant où il avait déjà dîné la veille: plus tard il ne se souvint pas comment il en était sorti.

Longtemps et inconsciemment il erra à travers les rues, les ruelles pleines de gens et les places vides, et parvint à un endroit complètement désert, sans maisons et où s'étendaient des champs jaunissants. Le calme mortel du lieu, en lui donnant une sensation nouvelle ou dès longtemps oubliée, le rappela à lui. La journée était sèche, il gelait: un véritable octobre pétersbourgeois. À quelque distance, on voyait une izba, tout auprès deux meules de foin; un petit cheval crépu, la tête basse et la lèvre pendante, se tenait, dételé, près d'une charrette et semblait méditer. Un chien de garde, en grondant, rongeait un os auprès d'une roue cassée. Un enfant de trois ans, vêtu seulement d'une chemise, en grattant sa tête blonde et touffue, considérait avec étonnement le citadin égaré dans ces parages. Derrière l'izba s'étendaient des champs et des potagers. Au bout des cieux bleus, des bois sombres; du côté opposé accouraient des nuages de neiges amoncelées: on eût dit qu'ils chassaient devant eux des bandes d'oiseaux migrateurs, sans cri, et l'un après l'autre enfilant le ciel. Tout était calme, tout était empreint d'une tristesse solennelle, tout souffrait de la secrète et navrante venue de la nuit… Ordinov s'en alla plus loin, plus loin encore. Mais enfin la solitude lui pesa. Il rentra dans la ville, et soudain il entendit les puissants accents de la cloche appelant à la prière du soir. Il doubla le pas, et bientôt il entra de nouveau dans l'église qui depuis un jour lui était si familière.

L'inconnue s'y trouvait déjà.

Elle était agenouillée près de l'entrée, dans la foule des fidèles. Ordinov se fraya un chemin à travers les rangs serrés des mendiants, des vieilles femmes déguenillées, des malades et des infirmes qui attendaient l'aumône à la porte, et s'agenouilla à côté de la jeune femme. Leurs vêtements se touchaient. Il entendait la respiration inégale qui s'échappait avec une ardente prière de ses lèvres entr'ouvertes. Ses traits, comme la veille, trahissaient une émotion et une piété infinies. Comme la veille, des larmes ne cessaient de couler et de se consumer sur les joues brûlantes, comme pour laver quelque terrible crime. L'endroit était sombre. Par instants seulement la flamme d'une lampe agitée par le vent éclairait d'une intermittente lueur le visage de l'inconnue dont chaque trait se gravait dans la mémoire d'Ordinov, dans son regard et dans son cœur. Enfin, n'y tenant plus, la poitrine convulsivement

oppressée, il éclata en sanglots et heurta de sa tête en feu les dalles glacées. Il n'entendit, il ne sentit rien, sauf au cœur, comme s'il allait cesser de battre, un spasme très-douloureux.

Était-ce la solitude qui avait développé en lui cette extrême impressionnabilité et laissé ainsi ses sens sans défense, comme à découvert? S'était-elle amassée, cette effervescence, dans l'angoisse des insomnies sans bruit et sans air? Avait-il fallu tous ces efforts désordonnés et toutes ces impatientes émotions de l'esprit pour qu'enfin le cœur pût s'ouvrir, trouver une issue et prendre son élan? Ou bien était-ce simplement que l'heure eût sonné et que les choses dussent s'accomplir ainsi, soudainement, comme dans un jour de chaleur étouffante le ciel s'obscurcit tout à coup, puis se décharge sur la terre altérée en pluie chaude qui suspend des perles aux branches vermeilles, et froisse l'herbe des champs, et courbe au ras du sol les corolles délicates des fleurs: mais au premier rayon du soleil tout renaît, tout se relève, tout s'élance au-devant de la lumière et solennellement lui envoie jusqu'au ciel, pour fêter cette renaissance, d'abondants et doux effluves de joie et de santé… Ordinov ne pouvait se rendre compte de son état, il avait à peine conscience de lui-même… Il ne s'aperçut presque pas de la fin de l'office. Alors pourtant il se releva et suivit la jeune femme à travers la foule des paroissiens qui se portaient vers l'entrée. Il rencontra plus d'une fois son regard tranquille tout ensemble et étonné. Plus d'une fois arrêtée par les reflux de la foule, elle se retourna vers lui; son étonnement s'accroissait visiblement, et tout à coup ses joues s'empourprèrent. Alors se montra le vieillard qui la prit par la main. Ordinov subit de nouveau le regard moqueur et menaçant, et une sorte d'étrange rancune lui serra le cœur, Mais bientôt il perdit de vue les deux inconnus, et, rassemblant toute son énergie dans un effort surnaturel, il s'élança en avant et sortit de l'église.

L'air frais put à peine le rafraîchir. Sa respiration était difficile, il suffoquait. Son cœur battait lentement et fortement à lui rompre la poitrine. Il chercha en vain à retrouver ses inconnus: ni dans la rue ni dans la ruelle, personne. Mais en sa tête naissait une pensée et se formait un de ces plans décisifs et bizarres qui, bien qu'insensés, réussissent toujours en de telles circonstances.

Le lendemain matin, à huit heures, il vint par la ruelle à la maison qu'habitaient le vieillard et la jeune femme, et entra dans une cour étroite, sale, infecte comme une fosse d'ordures. Le dvornik, petit de taille, d'origine tartare, un homme d'environ vingt-cinq ans avec un visage vieilli et ridé, travaillait dans cette cour. Il s'arrêta, appuya son menton sur le manche de sa pelle en apercevant Ordinov, le regarda des pieds à la tête et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je cherche un logement, répondit Ordinov, d'un ton bref.

— Lequel? Demanda le dvornik avec un sourire.

Il regardait Ordinov comme s'il eût été au courant de ses pensées.

— Je cherche une sous-location, répondit encore Ordinov.

— Sur cette cour-là il n'y en a pas, dit le dvornik en indiquant d'un regard malicieux une cour voisine.

— Et ici?

— Ici non plus.

Et le dvornik se remit à son travail.

— Peut-être y en a-t-il tout de même, reprit Ordinov en lui glissant dans la main une pièce de vingt kopecks.

Le Tartare regarda Ordinov, prit la pièce, se remit de nouveau au travail et, après un silence, déclara:

— Non, il n'y a pas de logement.

Mais le jeune homme ne l'écoutait plus. Il se dirigeait, en marchant sur les planches fléchissantes et à demi pourries qu'on avait jetées sur les flaques d'eau, vers l'unique entrée qui donnât sur cette cour noire, dégoûtante et croupie dans la boue. Au rez-de-chaussée vivait un pauvre fabricant de cercueils. Dépassant l'atelier de ce «garçon d'esprit», Ordinov s'engagea dans un escalier tournant, ruineux et glissant, et parvint à l'étage supérieur. En tâtonnant dans l'ombre, il trouva une porte épaisse en bois non équarri et couverte de nattes d'osier en loques. Il chercha le loquet et le tourna. Il ne s'était pas trompé: devant lui se tenait le vieillard qui le regardait fixement, au comble de la surprise.

— Que veux-tu? Demanda-t-il d'une voix rude et basse.

— Y a-t-il un logement? Murmura Ordinov sans savoir exactement ce

qu'il disait: derrière les épaules du vieux il venait d'apercevoir la jeune femme.

Le vieillard, sans répondre, se mit à fermer la porte en poussant Ordinov dehors. Mais tout à coup Ordinov entendit la voix caressante de la jeune femme murmurer:

— Il y a une chambre.

— Je n'ai besoin que de très-peu de place, dit Ordinov en se hâtant de rentrer et en s'adressant à la belle.

Mais il s'arrêta, stupéfait, en regardant son futur logeur. Sous ses yeux se jouait un drame muet. Le vieillard était mortellement pâle, prêt à tomber inanimé. Il faisait peser sur la jeune femme un regard de plomb, immobile et perçant. Elle aussi pâlit d'abord, mais brusquement tout son sang lui monta au visage, et ses yeux brillèrent d'un étrange éclat.

Elle conduisit Ordinov dans la pièce voisine.

Tout le logement se composait d'une seule et vaste chambre divisée par deux cloisons en trois parties. Du vestibule on passait dans une très-petite pièce. En face, dans la cloison, s'ouvrait une porte qui menait évidemment à la chambre à louer. Elle était étroite, avec deux fenêtres basses très-rapprochées l'une de l'autre. Tout était embarrassé par les menus objets essentiels à un ménage. Tout était pauvre, mesquin, mais extrêmement propre. Une table en bois blanc, deux chaises vulgaires, deux bancs le long du mur formaient tout le mobilier. Dans un coin l'on avait mis une grande image pieuse ornée d'une couronne dorée et soutenue par une planche. Devant l'image brûlait une lampe. La chambre à louer partageait avec la pièce voisine un grand et incommode poêle russe. Il était clair que trois personnes ne pouvaient vivre dans un tel logement.

Ils discutèrent les conditions. Mais leurs voix étaient entrecoupées, ils se comprenaient à peine. Ordinov, à deux pas d'elle, entendait battre son cœur. Elle était tremblante, et à son émotion se mêlait une sorte de terreur. Enfin l'accord se fit. Le jeune homme déclara qu'il emménagerait aussitôt et revint au vieillard. Il se tenait encore près de la porte, debout et toujours très-pâle, mais un sourire calme, un sourire réfléchi s'était fait jour sur ses lèvres. En apercevant Ordinov, il fronça de nouveau le sourcil.

— As-tu un passe-port? Lui demanda-t-il brusquement, d'une voix haute et dure, tout en ouvrant la porte.

— Oui, répondit Ordinov un peu déconcerté.

— Qui es-tu?

— Vassili Ordinov, noble, sans emploi. Je m'occupe de certains travaux, répliqua Ordinov, sur le même ton que le vieillard.

— Et moi aussi; je suis Ilia Mourine, mechtchanine[347]. C'est assez, va-t'en.

Une heure plus tard, Ordinov était installé, à son propre étonnement, – et à celui de M. Schpis, qui commençait à soupçonner, avec sa douce Tinchen, que son locataire s'était moqué de lui. Ordinov ne comprenait guère comment tout cela avait pu arriver, mais il ne tenait pas à le comprendre.

II

Son cœur battait si fort que ses yeux se troublaient et sa tête tournait. Machinalement il entreprit de mettre ses affaires en ordre. Il dénoua le paquet de ses hardes; puis il ouvrit sa malle de livres et voulut les ranger. Mais bientôt ce travail le lassa. À chaque instant s'offrait à ses yeux éblouis l'image de cette jeune femme dont l'apparition avait bouleversé son âme et vers qui tout son cœur se portait dans un irrésistible élan. Tant de bonheur désorientait sa pâle existence, ses pensées s'obscurcissaient; il éprouvait comme une agonie d'incertitude et d'espérance.

Il prit son passe-port et le porta au logeur, espérant voir la jeune femme. Mais Mourine entr'ouvrit à peine la porte, prit le papier et dit:

— C'est bien; vis en paix. Et la porte se referma.

Ordinov resta un instant étonné. Sans s'expliquer pourquoi l'aspect de ce vieillard, au regard empreint de haine et de méchanceté, lui était pénible. Mais l'impression désagréable se dissipa bientôt. Depuis trois jours, Ordinov vivait dans un véritable tourbillon, qui contrastait singulièrement avec son ancienne tranquillité. Il ne pouvait ni ne voulait réfléchir. C'était une sorte de confusion. Il sentait sourdement que sa vie venait de se briser en deux parts. Maintenant il n'avait qu'un désir, qu'une passion, et nulle autre pensée ne pouvait le troubler.

Il rentra dans sa chambre et y trouva près du poêle où cuisait le dîner une petite vieille bossue, si sale et si déguenillée qu'il fut pris de compassion pour elle. Elle paraissait très-méchante. De temps à autre elle marmonnait, en remuant sa bouche édentée et son nez. C'était la domestique. Ordinov essaya de lui parler, mais elle se tut évidemment par malice. À l'heure du dîner, elle sortit du poêle des stchi[348], des pâtés, de la viande, et les porta chez ses maîtres, puis elle en apporta autant à Ordinov. Après le dîner, un silence complet régna dans la maison.

Ordinov prit un livre et le feuilleta, s'efforçant de comprendre et n'y parvenant pas malgré plusieurs lectures. Impatienté, il jeta le livre et de

nouveau voulut mettre ses affaires en ordre. Enfin il prit son chapeau, son manteau, et sortit. Il allait au hasard, sans voir la route, tâchant de se recueillir, de concentrer quelques pensées éparses et de se rendre compte de sa situation. Mais cet effort ne réussit qu'à augmenter ses souffrances. Le froid et le chaud l'envahissaient alternativement, et il avait parfois de tels battements de cœur qu'il était obligé de s'appuyer au mur. «Non, mieux vaut la mort», pensait-il, «mieux vaut la mort», murmura-t-il de ses lèvres tremblantes et enflammées, sans songer à ce qu'il disait.

Il marcha très-longtemps. Enfin il s'aperçut qu'il était mouillé jusqu'aux os et remarqua pour la première fois que la pluie tombait à verse. Il retourna chez lui. Non loin de la maison il aperçut le dvornik et crut voir que le Tartare le regardait fixement et avec 0curiosité, puis fit mine de s'éloigner en voyant qu'Ordinov l'avait aperçu.

— Bonsoir, lui dit Ordinov en l'atteignant. Comment t'appelle-t-on?

— On m'appelle dvornik, répondit l'autre en souriant.

— Y a-t-il longtemps que tu es dvornik ici?

— Longtemps.

— Mon logeur est un mechtchanine?

— Mechtchanine, s'il te l'a dit.

— Que fait-il?

— Il est malade, il vit, il prie Dieu.

— C'est sa femme?…

— Quelle femme?

— Celle qui habite avec lui.

— Sa fa-a-me, s'il te l'a dit. Adieu, barine.

Le Tartare toucha sa casquette et pénétra dans sa loge.

Ordinov rentra chez lui. La vieille, en marmonnant et en grognant toute seule, lui ouvrit la porte, la ferma au verrou et monta sur le poêle où elle achevait son siècle[350]. La nuit venait. Ordinov alla chercher de la lumière, mais la porte des logeurs était fermée à clef. Il appela la vieille qui, dressée sur son coude, le regardait fixement et paraissait inquiète de le voir près de cette serrure. Elle lui jeta sans rien dire un paquet d'allumettes, et il entra dans sa chambre. Pour la centième fois il essaya de mettre en ordre ses effets

et ses livres. Mais bientôt, sans s'expliquer ce qui lui arrivait, il fut obligé de s'asseoir sur un banc et tomba dans un bizarre engourdissement. Par instants, il revenait à lui et se rendait compte que son sommeil n'était pas un sommeil, mais une torpeur maladive. Il entendit une porte s'ouvrir et comprit que les logeurs rentraient de la prière du soir. Il lui vint à l'esprit qu'il avait quelque chose à leur demander, il se leva et eut la sensation qu'il marchait, mais il fit un faux pas et tomba sur un tas de bois que la vieille avait jeté dans la chambre. Il resta là, inanimé, et quand il ouvrit les yeux, longtemps après, il s'étonna d'être couché sur le banc, tout habillé: sur lui, avec une tendre sollicitude, se penchait un visage de femme, un adorable visage tout humide de larmes douces et comme maternelles. Il sentit qu'on déposait un oreiller sous sa tête, qu'on le couvrait de quelque chose de chaud et qu'une main fraîche touchait son front brûlant. Il aurait voulu dire: Merci! Il aurait voulu prendre cette main, la porter à ses lèvres arides, l'arroser de ses larmes et l'embrasser, l'embrasser toute une éternité! Il aurait voulu dire bien des choses, mais il ne savait quoi. Surtout il aurait voulu mourir en cet instant. Ses mains étaient de plomb, il ne pouvait les mouvoir, il était inerte et entendait seulement son sang battre dans ses artères avec une extraordinaire violence. Il sentit encore qu'on lui mouillait les tempes… Enfin il s'évanouit.

Le soleil cinglait d'une gerbe de rayons d'or les carreaux de la chambre quand Ordinov s'éveilla, vers huit heures du matin. Une sensation délicieuse de calme, de repos, de bien-être, caressait ses membres. Puis il lui sembla que quelqu'un était naguère auprès de lui, et il acheva de s'éveiller en cherchant anxieusement cet être invisible. Il aurait tant voulu étreindre son amie et lui dire pour la première fois de la vie: «Salut à toi, mon amour!»

— Mais que tu dors longtemps! Dit une légère voix de femme.

Ordinov tourna la tête, et le visage de sa belle logeuse se pencha vers lui avec un affable sourire, clair comme le jour.

— Tu as été longtemps malade! Reprit-elle. Mais c'est assez, lève-toi. Pourquoi rester ainsi en prison? La liberté est meilleure que le pain, plus belle que le soleil. Allons, lève-toi, mon mignon, lève-toi.

Ordinov saisit et serra fortement la main de la jeune fille. Il pensait rêver encore.

— Attends, dit-elle, je vais te faire du thé. En veux-tu? Prends-en, va, ça te fera du bien: je le sais, moi, j'ai été malade aussi.

— Oui, donne-moi à boire, dit Ordinov d'une voix faible en se levant. Il était sans forces. Un frisson lui parcourut le dos; tous ses membres étaient endoloris, comme rompus. Mais il avait le cœur en fête, et le soleil l'échauffait comme un feu de joie. Une vie nouvelle, puissante, inconnue, commençait pour lui. La tête lui tournait faiblement.

— On t'appelle Vassili, n'est-ce pas? Demanda-t-elle. J'ai mal entendu, ou c'est le nom que le logeur te donnait hier.

— Oui, Vassili, et toi? Dit Ordinov.

Il voulut s'approcher d'elle, mais il se soutenait à peine et chancela. Elle le retint par la main, en riant.

— Moi, je m'appelle Catherine.

De ses grands et clairs yeux bleus elle plongeait au fond du regard d'Ordinov. Tous deux se tenaient fortement les mains, sans plus parler.

— Tu as quelque chose à me demander, dit-elle enfin.

— Oui… Je ne sais, répondit Ordinov, et il eut un éblouissement.

— Comme tu es, vois! Assez, mon mignon, ne te chagrine pas. Mets-toi ici, au soleil, près de la table… Reste tranquille et ne me suis pas, ajouta-t-elle en le voyant faire un mouvement pour la retenir. Je vais revenir, tu auras tout le temps de me voir.

Un instant après, elle apporta le thé, le posa sur la table et s'assit en face d'Ordinov.

— Prends, dit-elle, bois. Eh bien! As-tu toujours mal à la tête?

— Non, maintenant, non… Je ne sais pas, peut-être ai-je mal… Mais je ne veux plus… J'en ai assez!… Ah! Je ne sais pas ce que j'ai, ajouta-t-il, suffoqué; et reprenant la main de Catherine: Reste ici, ne t'éloigne pas. Donne, donne-moi tes mains… Tu m'éblouis, je te regarde comme un soleil! S'écria-t-il comme arrachant ces mots de son cœur. Les sanglots lui serraient la gorge.

— Mon pauvre! Tu n'as probablement pas vécu avec de bonnes gens. Tu es seul, tout seul? N'as-tu pas de parents?

— Non, personne. Je suis seul… Mais ça m'est égal. Maintenant ça va

mieux… Je suis bien, maintenant! Dit Ordinov avec le ton du délire.

Il lui semblait que la chambre tournait autour de lui.

— Moi aussi j'ai longtemps vécu toute seule… Comme tu me regardes!… dit-elle après un silence. Eh bien… et après? On dirait que mes yeux te brûlent! Tu sais, quand on aime quelqu'un… Moi, dès le premier moment je t'ai pris dans mon cœur. Si tu es malade, je te soignerai comme moi. Mais il ne faut plus être malade, non, Quand tu iras mieux, nous vivrons comme frère et sœur, veux-tu? Une sœur, c'est difficile à trouver quand Dieu ne vous en a pas donné.

— Qui es-tu? D'où es-tu? Murmura Ordinov.

— Je ne suis pas d'ici… De quoi t'occupes-tu?… Tu sais ce conte: il y avait une fois douze frères dans une grande forêt. Une jolie fille s'y égara; elle entra dans leur maison, y mit tout en ordre, y imprégna toutes choses de sa tendresse. À leur retour, les frères devinèrent qu'une sœur leur était venue, et ils l'appelèrent, et elle se montra. Tous l'appelèrent sœur et lui laissèrent sa chère liberté. Elle fut leur sœur et leur égale… Connaissais-tu ce conte?

— Je le connais, dit Ordinov.

— Il fait bon vivre. Est-ce que tu aimes la vie?

— Oui! Oui! S'écria Ordinov, longtemps, longtemps, tout un siècle de vie!

— Eh bien! Je ne sais pas, dit pensivement Catherine, moi, je voudrais mourir. C'est pourtant bon d'aimer la vie et les braves gens, oui… Regarde, te voilà redevenu blanc comme la farine!

— Oui, la tête me tourne…

— Attends, je vais t'apporter un matelas et un autre oreiller. Je te les mettrai là, tu t'endormiras en rêvant de moi, et le mal passera… Notre vieille bonne aussi est malade…

Elle parlait tout en faisant le lit, et parfois elle regardait Ordinov et lui souriait par-dessus l'épaule.

— Que de livres tu as! Dit-elle en soulevant la malle.

Elle vint au jeune homme, le prit par la main, le mena au lit et le couvrit d'une couverture.

— On dit que les livres corrompent l'homme, continua-t-elle en hochant

la tête d'un air capable. Tu aimes lire dans les livres?

— Oui, dit au hasard Ordinov, sans savoir s'il dormait ou s'il veillait, et en serrant fortement la main de Catherine pour s'assurer qu'il ne dormait pas.

— Chez mon patron aussi il y a beaucoup de livres. Veux-tu les voir? Il dit que ce sont des livres de piété, et il m'y lit toujours. Je te les montrerai plus tard, et tu m'expliqueras ce qu'il m'y lit.

— Parle-moi encore, murmura Ordinov en la regardant fixement.

— Aimes-tu prier? Demanda-t-elle après un silence. Sais-tu, moi, j'ai toujours peur, j'ai peur…

Elle n'acheva pas et parut s'abîmer dans une profonde rêverie. Ordinov porta sa main à ses lèvres.

— Pourquoi baises-tu ma main? Dit-elle en rougissant. Eh bien! Prends, baise-les, continua-t-elle en riant et en lui donnant ses deux mains. Puis, en retirant une, elle la posa sur le front brûlant du jeune homme et se mit à lui lisser et à lui caresser les cheveux. Elle rougissait de plus en plus. Enfin elle s'assit par terre, près du lit, et colla sa joue à la joue d'Ordinov, lui caressant le visage de son haleine humide et tiède. Tout à coup il sentit des larmes abondantes et brûlantes tomber comme du plomb fondu des yeux de la jeune fille sur ses joues. Il devenait de plus en plus faible, ses mains ne pouvaient plus se mouvoir. À ce moment on entendit heurter à la porte et le verrou grincer. Ordinov put encore se rendre compte de la présence du vieillard derrière la cloison. Il vit, assez nettement, Catherine se lever, sans hâte, sans embarras, et faire sur lui un signe de croix. Il venait de fermer les yeux quand un chaud et long baiser lui brûla les lèvres. Il ressentit comme un coup de couteau en plein cœur, poussa un gémissement et s'évanouit de nouveau.

Alors commença pour lui une vie étrange.

Parfois, dans une confuse conscience, il se voyait condamné à vivre dans une sorte d'inéluctable rêve, un singulier cauchemar de luttes stériles. Épouvanté, il essayait de réagir contre cette fatalité, mais dans le moment le plus désespéré d'une lutte acharnée, une puissance inconnue le terrassait de nouveau; de nouveau il sentait qu'il perdait connaissance, de nouveau un abîme d'obscurité profonde, sans limites, sans rien devant lui, et il s'y précipitait en criant d'angoisse et de désespoir. Parfois, au contraire, c'étaient

des instants de bonheur qui dépassaient ses forces et l'anéantissaient. Alors son corps avait acquis une vivacité convulsive; le passé s'éclairait, l'heure présente n'était que joie et victoire; il rêvait éveillé un bonheur inouï. Qui a connu de tels instants? Une ineffable espérance vivifie l'âme comme une rosée, on voudrait pleurer de joie, et bien que l'organisme soit vaincu par tant de sensations extrêmes, bien qu'on sente le tissu de la vie se déchirer, on s'applaudit d'une régénération et d'une résurrection. Parfois encore il s'assoupissait, et revivait alors, tous ensemble, les événements des derniers jours: mais ce n'étaient que des apparitions étranges et problématiques. Et parfois enfin le malade perdait le souvenir et s'étonnait de ne plus être dans son vieux coin, chez son ancienne logeuse; il s'étonnait que la vieille ne vînt plus, comme elle en avait l'habitude aux heures tardives du crépuscule, vers le poêle, qui s'éteignait et jetait encore des lueurs intermittentes dont s'illuminaient les angles de la pièce, chauffer ses mains osseuses et tremblantes, sans cesser de radoter à mi-voix, et en jetant parfois des regards de surprise à son locataire qu'elle considérait comme un maniaque à cause de son acharnement au travail. – Et d'autres fois enfin, il se rappelait qu'il avait déménagé. Mais comment cela s'était-il fait? Qu'était-il devenu? Pourquoi ce déménagement? Il ne savait, tout son être s'était abstrait de sa propre personnalité dans une tension irrésistible et constante. Où donc l'appelait-on et qui est-ce qui l'appelait? Qui avait mis dans son sang ce feu insupportable qui le consumait? Il ne pouvait s'en rendre compte, il avait oublié. Souvent il croyait voir passer une ombre et s'efforçait de la saisir; souvent il croyait entendre tout près de son lit le froissement de pas légers et le murmure de paroles tendres et caressantes, douces comme une musique. Un souffle humide et haletant glissait sur son visage, et tout son être frémissait d'amour. Des larmes ardentes brûlaient ses joues enfiévrées, et un soudain, un long et tendre baiser aspirait ses lèvres; alors il lui semblait que sa vie s'éteignait, il lui semblait que le monde, autour de lui, s'était arrêté, que le monde était mort pour des siècles et des siècles, qu'une nuit dix fois séculaire enténébrait l'étendue.

Mais, à d'autres heures, le souvenir lui revenait de ses années d'enfance. Il revivait ces années sans trouble et leurs joies sereines, et leur bonheur

perpétuel, et ce premier étonnement – si doux! – de la vie, alors qu'un essaim d'esprits bienfaisants sortait de chaque fleur qu'il cueillait, et jasait avec lui sur le pré luxuriant, devant la petite maisonnette nichée dans un bouquet d'acacias. Les doux esprits lui souriaient de l'extrémité du grand lac transparent au bord duquel il se plaisait à rester durant des heures entières, à écouter le bruit des vagues. Et c'étaient les esprits qui l'endormaient au frémissement de leurs ailes, dans des rêves colorés et riants, à l'heure où sa mère se penchait sur son petit lit, lui faisait au front le signe de la croix, l'embrassait et le berçait de chansons de nourrice durant les longues nuits paisibles. Mais voilà qu'apparaissait un être qui lui causait des terreurs au-dessus de son âge et versait dans sa vie les premiers poisons du chagrin. Il sentait confusément que cet être, ce vieillard inconnu pèserait sur tout son avenir, et il le regardait en tremblant et ne pouvait détourner de lui ses yeux un seul instant. Ce maudit vieillard le poursuivait partout. Au jardin, il l'épiait et le saluait hypocritement en hochant la tête derrière chaque arbuste. À la maison, il se transformait en chacune des poupées de l'enfant, et riait, et le harcelait, grimaçant dans ses mains comme un méchant gnome. À l'école, il excitait contre lui ses camarades inhumains, ou bien, prenant place sur le banc, il lui apparaissait, blotti dans chacune des lettres de sa grammaire. Et pendant la nuit il s'asseyait à son chevet… Il chassait l'essaim des esprits bienfaisants qui jadis battaient de leurs ailes d'or et de saphir autour de la couchette. Il chassait aussi loin de l'enfant, et pour toujours, sa pauvre mère, et, durant des nuits interminables, il murmurait un conte fantastique, incompréhensible pour le pauvre petit, mais qui le déchirait et l'agitait de terreurs et de passions prématurées. Et sourd aux sanglots, sourd aux prières, le vieux continuait jusqu'à ce que sa victime tombât dans une torpeur voisine de l'évanouissement… Tout à coup l'enfant se réveillait homme fait: des années avaient passé, il retombait brusquement dans sa situation actuelle, et brusquement il comprenait qu'il était seul et étranger dans le monde entier, seul parmi des gens mystérieux et sujets à caution, parmi des ennemis toujours réunis dans un coin de la chambre obscure, et chuchotant entre eux, et échangeant des signes d'intelligence avec la vieille accroupie auprès du feu, qui leur montrait du geste le malade et puis se remettait à chauffer ses

mains ridées. Une extrême inquiétude s'emparait de lui. Il cherchait à savoir quels étaient ces gens et pourquoi il se trouvait chez eux; et il soupçonnait qu'il s'était égaré dans un repaire de malfaiteurs où quelque puissance inconnue l'avait entraîné sans lui laisser la liberté d'examiner l'aspect des habitants et du maître. Et la peur le prenait tandis que, dans les ténèbres, la vieille à tête blanche et tremblante accroupie devant le feu qui s'éteignait commençait un long récit, à voix basse. Et à son immense terreur le conte prenait corps devant lui; c'étaient des gestes, des visages, il revoyait tout, depuis les rêves confus de son enfance jusqu'à ses plus récentes pensées; et toutes ses actions, et toutes ses lectures, et tout ce qu'il avait oublié dès longtemps; tout s'anime, prend une apparence, atteint à des hauteurs vertigineuses et tourbillonne autour de lui. Il voit s'ouvrir devant ses yeux des jardins magiques et fastueux, naître et mourir des villes entières, des cimetières entiers lui envoyer leurs morts ressuscités, des races entières grandir et décroître, et chacune de ses pensées se matérialisait autour de son chevet de malade, chaque rêve prenait corps en naissant, de telle sorte qu'il n'avait plus d'idées spirituelles, mais des mondes physiques et des constructions tangibles d'idées. Et il se voyait lui-même perdu comme un grain de sable dans cet étrange univers, infranchissable, infini, et il sentait la vie peser de tout son poids sur son indépendance et le poursuivre sans trêve comme une éternelle ironie. Et il se voyait mourir et tomber en poussière sans espérance de résurrection pour l'éternité. Et il cherchait où s'enfuir, sans trouver un coin pour se cacher dans cet abominable monde. Enfin, éperdu d'horreur, il réunit ses forces, jeta un cri et s'éveilla…

Il s'éveilla baigné d'une sueur glaciale. Autour de lui régnait un silence de mort. La nuit était profonde. Mais il lui semblait que quelque part se continuait encore le merveilleux conte, qu'une voix enrouée ressassait l'interminable récit qu'il croyait reconnaître. Et cela parlait de forêt sombre, de brigands audacieux, d'un gaillard déterminé presque semblable à Stegnka Razine, et de joyeux compagnons, et de bourlakis[351], et d'une jolie fille, et de la mère Volga[352]. N'était-ce pas une illusion? Entendait-il vraiment? Une heure entière il resta ainsi aux écoutes, les yeux ouverts, immobile, dans une torpeur douloureuse. Enfin il s'assit avec précaution, et se réjouit de se sentir

assez fort, d'une force que sa terrible maladie n'avait pas épuisée. Le délire avait cessé, la réalité recommençait. Il s'aperçut qu'il était encore vêtu comme lors de sa conversation avec Catherine et en conclut qu'il ne devait pas s'être écoulé beaucoup de temps depuis le matin où elle l'avait quitté. Une sorte de fièvre de volonté enflammait son sang. En tâtant le long du mur il trouva un grand clou fiché en haut de la cloison contre laquelle était rangé son lit, et s'y suspendant de tout le poids de son corps il se dressa et parvint avec peine jusqu'à une certaine fente qui filtrait dans la chambre une très-faible lumière. Il appliqua un de ses yeux à cette fente et se mit à regarder en retenant sa respiration.

Dans un coin de la chambrette des logeurs il y avait un lit, et, devant le lit, une table couverte d'un tapis encombré de livres de grand et antique format, reliés comme des missels. Contre le mur était clouée une image aussi vieille que celle qu'Ordinov avait dans sa propre chambre. Devant l'image brûlait une lampe. Le vieux Mourine était étendu sur son lit, malade, pâle comme la laine, couvert d'une fourrure. Il tenait un livre ouvert sur ses genoux. Catherine était couchée sur un banc près du lit, un bras autour de la poitrine du vieillard, la tête penchée sur son épaule. Elle le regardait avec des yeux attentifs, tout brillants d'un étonnement enfantin, et semblait écouter avec une curiosité infinie ce qu'il lui racontait. Par moments, la voix du conteur s'élevait, l'animation se peignait sur sa figure blême, il fronçait le sourcil, ses yeux jetaient des éclairs, et Catherine semblait frissonner de terreur. Alors quelque chose qui ressemblait à un sourire apparaissait sur les traits du vieillard, et Catherine aussi souriait, doucement. Par moments les larmes brillaient dans ses yeux, et le vieillard la caressait comme un enfant, et elle l'étreignait plus fortement de son bras nu, si blanc! Et laissait amoureusement rouler sa tête sur la poitrine du malade.

Ordinov se demandait si tout cela n'était pas un rêve. Il parvenait à s'en convaincre, mais le sang lui montait à la tête, et les veines de ses tempes se gonflaient. Il lâcha le clou, se leva de son lit, et en chancelant, sans comprendre lui-même son action, marcha comme un somnambule jusqu'à la porte des logeurs et se laissa violemment tomber contre cette porte. Le verrou rouillé céda avec fracas, et Ordinov se trouva au milieu de la chambre à

coucher des logeurs. Il vit Catherine tressaillir et se lever en sursaut; il vit la fureur étinceler dans les yeux du vieillard, sous ses sourcils énormes violemment contractés, et tout à coup sa figure devenir affreuse. Il vit encore le vieillard saisir, sans le quitter des yeux, le fusil pendu au mur. Il vit enfin la lueur du canon braqué droit sur lui, d'une main mal assurée et que la fureur faisait trembler… Un coup de feu retentit, puis un cri surhumain, sauvage, lui succéda, et quand la fumée fut dissipée, Ordinov aperçut un terrible spectacle. Frémissant d'horreur, il se pencha sur le vieillard. Mourine gisait par terre, tordu dans des convulsions, absolument défiguré et les lèvres blanches d'écume. Ordinov comprit que le malheureux était en proie à une épouvantable attaque d'épilepsie. Il aida Catherine à le soigner.

III

Ce fut une nuit d'angoisse.

Le lendemain, de bonne heure, malgré sa faiblesse et la fièvre qui ne l'avait pas quitté, Ordinov sortit. Dans la cour il rencontre le dvornik. Cette fois, le Tartare, du plus loin qu'il le vit, ôta sa casquette et le regarda sans dissimuler sa curiosité. Puis, comme s'il eût regretté ce mouvement, il reprit son balai tout en surveillant en dessous Ordinov qui venait à pas lents. Ordinov commença: — N'as-tu rien entendu, cette nuit?

— Oui, j'ai entendu.

— Qu'est-ce que cet homme? Que fait-il?

— Tu as loué tout seul, hein? Renseigne-toi donc tout seul, ça ne me regarde pas.

— Parleras-tu, à la fin! S'écria Ordinov hors de lui dans un accès d'impressionnabilité maladive.

— Que t'ai-je fait?… C'est ta faute aussi: pourquoi as-tu fait peur à ton logeur?… Tu sais, le fabricant de cercueils qui est en bas, il est sourd; eh bien, il a tout entendu! Et sa femme, qui est sourde aussi, a tout entendu, comme lui! Et dans l'autre cour, c'est loin, hein? On a tout entendu! Me voilà obligé d'aller chez le commissaire.

— J'irai moi-même, répondit Ordinov en se dirigeant vers la porte cochère.

— Eh! Comme tu voudras, c'est toi qui as loué… Barine, barine, attends!

Ordinov se retourna. Le dvornik, avec politesse, toucha le bord de sa casquette.

— Eh bien?

— Si tu y vas, j'irai chez le propriétaire.

— C'est-à-dire?

— Vaut mieux t'en aller.

— Imbécile! Dit Ordinov, et il reprit son chemin.

— Barine, barine, attends!

Le dvornik toucha de nouveau sa casquette et rit en montrant ses dents.

— Écoute, barine, modère-toi. Pourquoi tourmenter un pauvre homme? C'est un péché, Dieu ne le veut pas, entends-tu?

— Entends toi-même: prends cela et dis-moi ce que c'est que cet homme.

— Ce que c'est?

— Oui.

— Je te l'aurais dit sans argent.

Le dvornik prit son balai, l'agita une ou deux fois, puis, attentivement et solennellement, regarda Ordinov.

— Tu es un bon barine, mais si tu ne peux pas t'entendre avec un brave homme, fais à ta guise, voilà mon avis.

Le Tartare donna à son regard une expression plus intense, presque courroucée, et reprit son balai. Enfin, il s'approcha mystérieusement d'Ordinov, et accompagnant ses paroles d'un geste très-expressif: — Voilà ce qu'il est.

— Quoi? Comment?

— La tête n'y est plus.

— Comment?…

— C'est parti! Oui, c'est parti, répéta-t-il avec un air de plus en plus mystérieux. Il est malade… Il avait une barque, une grande barque, et une autre, et encore une autre. Il naviguait sur le Volga. (Moi aussi je suis du Volga.) Il avait aussi une fabrique, mais elle a brûlé, et voilà! La tête n'y est plus.

— Il est fou?

— Non!… Non!… reprit-il après une pose. Pas fou, très-fort au contraire. Il sait tout, il a lu! Il a lu! Il a lu! Il a tout lu… Il disait l'avenir, oui; quelqu'un venait: c'est deux roubles, trois roubles, quarante roubles; puis il regardait le livre, le feuilletait et disait toute la vérité. Mais l'argent sur la table, d'abord l'argent: sans argent rien.

Et le Tartare, qui semblait entrer de grand cœur dans les intérêts de Mourine, se mit à rire de joie.

— Alors c'est un sorcier? Il dit la bonne aventure?

— Hum!… grogna le dvornik en hochant affirmativement de la tête avec

vivacité, – oui, il dit la vérité, et il prie Dieu, il prie beaucoup, et puis tout à coup son mal le prend…

Et le Tartare répéta son geste expressif. En ce moment quelqu'un l'appela de l'autre cour, et bientôt après parut un petit homme vêtu d'une touloupe[353], voûté, les cheveux gris. Il toussotait, trébuchait, regardait la terre et parlait tout seul. On aurait pu le croire tombé en enfance.

— Le maître! Le maître! Murmura vivement le dvornik en saluant Ordinov, et arrachant sa casquette, il courut vers le petit vieux dont le visage ne semblait pas inconnu à Ordinov. Du moins, il pensait l'avoir déjà rencontré. Mais ne trouvant dans cette circonstance rien d'étonnant, il sortit. Le dvornik lui faisait l'effet d'être un coquin de première force. – Le farceur rusait avec moi, pensait-il, Dieu sait ce qui se cache ici…

Il était déjà loin dans la rue. Peu à peu le cours de ses pensées changea. Le jour était gris et froid, la neige voltigeait. Ordinov se sentait transi. Il lui semblait que la terre vacillait sous ses pieds. Tout à coup une voix connue, une voix doucereuse et agréable lui souhaita le bonjour.

— Yaroslav Iliitch! Dit Ordinov.

Devant lui se tenait un homme d'une trentaine d'années, fort, les joues colorées, petit de taille, avec de petits yeux gris languissants, le sourire aux lèvres, et vêtu… comme doit être vêtu un Yaroslav Iliitch. Il tendit obséquieusement la main à Ordinov. – Ils s'étaient connus juste un an auparavant, dans la rue, par hasard. À ce caractère si facilement liant Yaroslav Iliitch joignait la faculté extraordinaire de trouver partout des gens nobles et bons, possédant les manières de la plus haute société, instruits surtout et doués au moins de talent. Mais quoique Yaroslav Iliitch eût une voix de ténor extrêmement doucereuse, il avait dans ses intonations, en causant même avec ses plus intimes amis, quelque chose d'aigu et d'impératif qui éloignait toute contradiction et n'était peut-être, en somme, que la conséquence d'une habitude.

— Par quel hasard? S'écria Yaroslav Iliitch avec l'expansion de la joie la plus sincère.

— Je demeure ici.

— Depuis longtemps? Continua Yaroslav Iliitch en élevant déjà sa note,

je n'en savais rien. Mais je suis votre voisin! Moi aussi je demeure dans ce quartier depuis un mois que je suis revenu du gouvernement de Riazan. Et je vous tiens, mon noble ami, le plus ancien de mes amis! – Et il se mit à rire avec bonhomie. – Sergeev, cria-t-il tout à coup, attends-moi chez Tarassov et dis au dvornik d'Olsoufiev de se rendre immédiatement au bureau. J'y serai dans une heure…

En donnant ces ordres d'un ton bref, le fin Yaroslav Iliitch prit Ordinov sous le bras et l'emmena dans un traktir.

— Il faut bien causer un peu après un si long temps passé sans nous voir. Eh bien, comment vont vos affaires? Ajouta-t-il en affectant un ton respectueux et en baissant mystérieusement la voix. – Toujours dans les sciences?

— Oui, toujours, répondit Ordinov distraitement.

— Ah! Que c'est noble! Vassili Mikhaïlovitch, que c'est noble! (Ici Yaroslav Iliitch serra fortement la main d'Ordinov.) Vous serez l'ornement de notre société. Que Dieu vous aide dans la carrière que vous avez choisie!… Mon Dieu, que je suis content de vous avoir rencontré! Que de fois j'ai pensé à vous! Que de fois je me suis dit: Où est notre bon, notre généreux, notre pénétrant Vassili Mikhaïlovitch?

Ils prirent un cabinet particulier, Yaroslav Iliitch commanda une zakouska[354], de la vodka[355], puis s'assit et se mit à contempler Ordinov avec affection.

— J'ai beaucoup lu, commença-t-il d'une voix insinuante. J'ai lu tout Pouchkine.

Ordinov, toujours distrait, le regarda.

— Quelle étonnante connaissance de la passion! Mais avant tout permettez-moi de vous remercier. Vous m'avez fait tant de bien en me suggérant avec votre noblesse naturelle des pensées justes!…

— Vous exagérez.

— Non pas! Non pas! J'aime la justice, et je suis fier d'avoir au moins gardé ce sentiment.

— Voyons, vous n'êtes pas juste pour vous-même! Et quant à moi, ma foi…

— Non, c'est la vérité même! Répliqua chaleureusement Yaroslav Iliitch. Que suis-je en comparaison de vous, voyons?

— Oh! Oh!…

— Mais si!

Il y eut un silence.

— D'après vos conseils, j'ai abandonné de mauvaises relations, j'ai un peu adouci mes manières brutales, reprit Yaroslav Iliitch avec affabilité. Pendant mon temps libre je reste le plus souvent chez moi; le soir, je fais une lecture utile et… je n'ai qu'un désir, Vassili Mikhaïlovitch: être utile à ma patrie…

— Je vous ai toujours tenu pour une noble nature, Yaroslav Iliitch.

— Comme vous savez mettre du baume dans le cœur!… Noble jeune homme!…

Yaroslav Iliitch serra avec effusion la main d'Ordinov.

— Mais vous ne buvez pas, remarqua-t-il quand son émotion fut calmée.

— Je ne puis, je suis malade.

— Malade? Oui, en effet. Et depuis quand? Voulez-vous que je vous indique un médecin qui vous guérirait? Voulez-vous? Je vais aller moi-même chez lui… Un très-habile homme…

Yaroslav Iliitch prenait déjà son chapeau.

— Merci, je n'aime pas à me soigner, et j'ai peur des médecins.

— Comment peut-on parler ainsi! Mais je vous répète que c'est un très-habile homme, continua Yaroslav Iliitch d'un ton suppliant. Dernièrement, – permettez-moi de vous raconter cela, mon cher Vassili Mikhaïlovitch, – vint chez lui un pauvre serrurier. Il dit: «Voilà… Je me suis percé la main avec mon outil, guérissez-moi.» Semen Pafnoutyitch, voyant le malheureux menacé de la gangrène, se décida à lui couper le bras. Il a opéré devant moi, mais d'une telle façon, si noble… je veux dire si merveilleuse, que, je vous l'avoue, n'était la pitié pour la souffrance humaine, j'aimerais ce spectacle, tant c'est simple, curieux… Mais où et quand êtes-vous tombé malade?

— En déménageant. Je viens de me lever.

— Mais vous êtes encore très-mal, vous ne devriez pas sortir. Et alors vous n'êtes plus dans votre ancien logement. Pourquoi donc?

— Ma logeuse a quitté Saint-Pétersbourg.

— Douma Savischna! Vraiment? La bonne et noble vieille! Savez-vous que j'avais pour elle une estime presque filiale? Il y avait quelque chose de noble, d'antique dans cette vie finissante. On voyait en elle une sorte d'incarnation de notre bon vieux temps… c'est-à-dire de ce… quelque chose de… de poétique!… s'écria enfin Yaroslav Iliitch, confus et rougissant jusqu'aux oreilles.

— Oui, c'était une brave femme.

— Mais permettez-moi de vous demander: Où habitez-vous maintenant?

— Tout près d'ici, dans la maison de Korschmarov.

— Je le connais, un respectable vieillard. Je suis avec lui, j'ose le dire, sur un pied d'intimité. La belle vieillesse!

Les lèvres d'Yaroslav Iliitch tremblaient d'attendrissement. Il demanda un second verre de vodka et une pipe.

— Ce n'est pas une sous-location? Vous êtes dans vos meubles?

— Non, chez des locataires.

— Qui donc? Je les connais peut-être.

— Chez Mourine, un mechtchanine, un grand vieillard…

— Mourine… Mourine… Mais permettez, c'est sur la cour de derrière, au-dessus du fabricant de cercueils.

— Précisément.

— Hum!… et vous êtes tranquille?

— Mais je viens d'emménager.

— Hum!… Je voulais seulement dire… Hum!… Et vous n'avez rien remarqué d'insolite?

— Ma foi…

— C'est-à-dire, oui, vous êtes évidemment très-bien si votre chambre vous plaît… Ce n'est pas ce que je voulais dire, j'allais vous prévenir, mais connaissant votre caractère… Comment le trouvez-vous, ce vieux mechtchanine?

— Il me semble très-malade.

— Oui, il souffre beaucoup… et alors vous n'avez rien remarqué… Lui avez-vous parlé?

— Très-peu. Il est si taciturne et si rogue!…

— Hum!…

Yaroslav Iliitch resta pensif.

— Un malheureux homme, dit-il après un silence.

— Lui?

— Oui, malheureux, et en même temps étrange et intéressant au delà du possible. Du reste, puisqu'il ne vous inquiète pas, pardon d'avoir attiré votre attention sur ce sujet, mais j'aurais voulu savoir…

— Mais vous piquez ma curiosité. Dites-moi ce qu'il est. D'ailleurs, demeurant chez lui, j'ai intérêt à…

— Voyez-vous, on dit que cet homme a été très-riche. Il était commerçant, comme vous l'avez sans doute entendu dire. Mais il a été ruiné. Pendant un orage plusieurs de ses barques chargées de marchandises ont coulé. Sa fabrique, confiée, je crois, à un de ses plus proches parents, a été incendiée, et ce parent a péri dans l'incendie. Convenez que voilà de terribles malheurs! Alors, dit-on, Mourine est tombé dans un grand désespoir. On craignit pour sa raison, et, en effet, dans une querelle avec un autre marchand qui avait aussi des barques sur le Volga, il se montra tout à coup si bizarre que tout ce qu'il fit par la suite fut attribué à la folie. Avis que je partagerais volontiers. J'ai entendu parler avec détail de quelques-unes de ses singularités. Enfin il lui arriva un dernier malheur, une vraie fatalité qu'on ne peut expliquer que par l'influence maligne de la destinée.

— Quoi donc?

— On dit que, dans une crise de folie, il a attenté à la vie d'un jeune marchand que jusqu'alors il affectionnait beaucoup. Il en fut si désolé quand il revint à lui qu'il était au moment de se donner la mort. Voilà du moins ce qu'on raconte. J'ai moins de renseignements sur ce qu'il fit ensuite. On croit cependant qu'il se soumit pendant de longues années à une pénitence religieuse… Mais qu'avez-vous, Vassili Mikhaïlovitch? Mon récit vous fatigue…

— Non, non! Au nom du ciel! Continuez, continuez… Vous disiez qu'il a fait une pénitence religieuse. Mais il n'est pas seul…

— Je ne sais pas. On dit qu'il était seul. Du moins nul autre n'était mêlé à

cette affaire. Du reste, à part cela, je ne sais plus rien, si ce n'est…

— Si ce n'est?…

— Je sais seulement… c'est-à-dire… non, je n'ai plus rien à ajouter… Je voulais seulement vous prévenir que si vous trouviez en lui quelque chose d'extraordinaire, sortant du cours normal des choses, eh bien! Il faudrait penser que tout cela est une conséquence de ses nombreux malheurs.

— Il est très-religieux, un vrai bigot.

— Je ne pense pas, Vassili Mikhaïlovitch. Il a tant souffert! Moi, je crois qu'il a bon cœur.

— Il n'est plus fou, maintenant, n'est-ce pas? Il est sain d'esprit.

— Oh! Certes. Je puis vous le garantir, j'en jurerais, il a le plein usage de ses facultés. Seulement, comme vous l'avez remarqué avec justesse, il est très-étrange et très-religieux. C'est même un homme fort intelligent. Il parle bien, avec franchise, avec adresse. Sa vie tourmentée est écrite sur son visage. Ah! C'est un curieux homme, très-versé dans les livres.

— Ne lit-il pas sans cesse des livres de piété?

— Oui-da! C'est un mystique.

— Comment?

— Oui, c'est un mystique. Je vous dis cela entre nous, et je puis même ajouter qu'on l'a sévèrement surveillé pendant un certain temps. Cet homme avait une influence redoutable sur ceux qui venaient le consulter.

— Quelle influence?

— Vous me croirez si vous voulez… Il ne vivait pas encore dans ce quartier. Alexandre Ignatiévitch, un citoyen honorable, un bourgeois estimé, occupant une haute situation et jouissant de la considération universelle, vint un jour le voir par curiosité avec un certain lieutenant. Il frappe à la porte. Mourine ouvre et, l'étrange homme! Le regarde fixement au visage. (C'est sa manière: quand il veut bien être utile, il regarde fixement les gens au visage; autrement, il les renvoie.) Puis il dit brutalement: – Que voulez-vous, messieurs? – Votre art doit vous l'apprendre sans que nous ayons besoin de vous le dire, répond Alexandre Ignatiévitch. – Venez donc avec moi dans une autre chambre, reprit Mourine, en s'adressant sans hésiter juste à celui des deux qui venait le consulter. Alexandre Ignatiévitch ne m'a pas dit ce qui se

passa ensuite, mais il sortit pâle comme un linge. La même chose arriva à une dame du grand monde. Elle aussi sortit pâle comme un linge, tout en larmes, étonnée de l'éloquence de cet homme et effrayée de ses prédictions.

— C'est étrange. Mais maintenant il ne s'occupe plus de cela?

— On le lui a sévèrement défendu. Et il y a d'autres curieux exemples!… Un jour, un jeune sous-lieutenant, la fleur et l'espérance d'une grande famille, se moquait de lui: «De quoi ris-tu? Lui dit le vieillard courroucé, sais-tu ce que tu seras dans trois jours?» Et il croisa ses mains l'une sur l'autre, signifiant ainsi un cadavre.

— Eh bien?

— Je n'ose pas le croire, mais on dit que la prédiction se réalisa. Il a un don, voyez-vous, Vassili Mikhaïlovitch… Vous riez? Je sais que vous êtes bien plus savant que moi, mais je crois en lui, ce n'est pas un charlatan. Pouchkine lui-même rapporte une histoire pareille…

— Hum! Je ne veux pas vous contredire… Vous avez dit, je crois, qu'il demeure seul.

— Je ne sais pas… Il a, je crois, avec lui sa fille.

— Sa fille?

— Oui, ou peut-être sa femme. Je sais qu'il y a une femme chez lui. Je l'ai entrevue, mais sans prêter attention…

— Hum! C'est étrange…

Ordinov resta rêveur. Yaroslav Iliitch aussi se mit à rêver. Il était ému par la rencontre de son ami et aussi par la satisfaction que lui causaient les intéressants récits qu'il venait de faire en si bon style. Et il restait là, fumant sa pipe et contemplant Vassili Mikhaïlovitch. Mais tout à coup il se leva et prit un air affairé.

— Déjà une heure! Je m'oublie… Mon cher Vassili Mikhaïlovitch, je bénis encore une fois le sort pour cette heureuse rencontre. Mais il est temps. Permettez-moi d'aller vous voir dans votre cabinet de savant.

— Je vous en prie, vous me ferez plaisir. J'irai aussi vous voir quand j'aurai le temps.

— Faut-il croire cette bonne promesse? Vraiment vous me rendriez service, vous me rendriez un grand service. Vous ne pouvez vous imaginer

quelle joie vous m'avez causée.

Ils sortirent du traktir. Sergeev volait déjà à leur rencontre et expliqua précipitamment à Yaroslav Iliitch que Wiern Emelienovitch daignait venir. En effet, bientôt arrivèrent deux bons et rapides chevaux attelés à une poletka[356]; le cheval de côté[357] était le plus remarquable. Yaroslav Iliitch serra comme dans un étau la main «d'un de ses meilleurs amis», toucha son chapeau et partit à la rencontre du drojki[358]. Tout en marchant, il se retourna deux fois, saluant Ordinov et lui faisant des signes de tête.

Ordinov se sentait une telle fatigue, une telle détente morale et physique qu'il pouvait à peine se traîner. Il eut du mal à parvenir jusqu'à sa maison. Sur le seuil de la porte cochère il rencontra encore le dvornik, qui avait attentivement observé les adieux d'Ordinov et d'Yaroslav Iliitch. D'assez loin encore le Tartare fit au jeune homme un signe comme pour l'inviter à venir lui parler. Mais Ordinov passa sans le regarder.

Dans l'escalier il se heurta assez rudement contre une petite figure grise qui sortait de chez Mourine les yeux baissés.

— Que Dieu me pardonne mes péchés! Dit tout bas la petite figure en s'aplatissant contre le mur avec l'élasticité d'un bouchon.

— Ne vous ai-je point fait mal?

— Non, je vous remercie humblement pour votre attention… Ô mon Dieu! ô mon Dieu!…

Et le petit homme, tout en toussotant et en soupirant, et en murmurant des patenôtres, acheva de descendre avec précaution. C'était le propriétaire que le dvornik semblait tant redouter. Alors seulement Ordinov se rappela l'avoir déjà vu, lors de son emménagement, chez Mourine. Il se sentait irrité et agité, et, sachant son imagination et son impressionnabilité tendues jusqu'aux dernières limites, il résolut de se méfier de lui-même. Peu à peu, il tomba dans une sorte de torpeur. Il était oppressé. Son cœur angoissé et meurtri était comme noyé de larmes intérieures.

Il se jeta sur son lit, qu'on avait fait, et se mit à écouter. Il entendit deux respirations, l'une lourde, maladive, saccadée, l'autre légère, mais inégale, comme si elle aussi était oppressée, comme si un autre cœur battait là du même élan, de la même passion que son cœur à lui. Il surprenait parfois le

froissement d'une robe ou le bruit léger de pas légers, et ce bruit résonnait en lui doucement et douloureusement. Enfin, il entendit ou crut entendre des sanglots, un soupir et une prière. Et alors il se la représenta, agenouillée devant l'image, les mains désespérément jointes et tendues… – Qu'a-t-elle donc? Pour qui prie-t-elle? À quelle invincible passion est assujetti son cœur? Pourquoi donc ce cœur est-il devenu une inépuisable fontaine de larmes?…

Tout ce qu'elle lui avait dit résonnait encore dans ses oreilles comme une musique, et à chacune de ses paroles qu'il se rappelait, qu'il se répétait pieusement, son cœur répondait par un battement sourd… Eh quoi! Tout cela, n'était-ce pas un songe?… Mais aussitôt toute la scène dernière entre elle et lui revint à sa mémoire, se rejoua devant son imagination, et il revit Catherine si triste, oh! Si triste! Il crut de nouveau sentir sur ses lèvres cette chaude haleine, – et ces baisers!…

Il ferma les yeux et s'oublia dans une sorte de demi-sommeil…

…Une horloge sonna au loin. Il était tard. La nuit tombait…

Tout à coup, dans son demi-sommeil, il lui sembla qu'elle se penchait encore sur lui, qu'elle le regardait avec ses yeux merveilleusement clairs, étincelants de larmes de joie, ses yeux doux et clairs comme la coupole azurée du ciel immense par une belle journée. Et tout son visage était si lumineux, son sourire brillait d'un bonheur si profond, elle se penchait avec un élan si enfantin et si amoureux à la fois sur les épaules d'Ordinov que, succombant à la joie, il poussa un gémissement. Elle lui parla, elle lui dit de tendres paroles, et il reconnut cette musique qui vibrait dans son cœur. Et il aspirait avidement l'air échauffé, électrisé par l'haleine de la jeune fille. Il tendit les bras, soupira, ouvrit les yeux…

Elle était là, penchée sur lui, éplorée, frémissante d'émotion, pâle de terreur. Elle lui parlait, elle implorait de lui quelque chose, tantôt en joignant les mains, tantôt en le caressant de ses bras nus. Il la saisit, l'attira contre lui, et elle s'abattit toute frémissante sur sa poitrine.

IV

— Qu'as-tu? Qu'est-ce? Dit Ordinov, complètement revenu à lui et tenant toujours la jeune fille serrée dans une étroite étreinte. Qu'as-tu, Catherine? Qu'as-tu, mon amour?

Elle sanglotait doucement, les yeux baissés, le visage caché dans la poitrine du jeune homme. Longtemps encore elle fut incapable de parler, toute secouée par un tremblement nerveux.

— Je ne sais pas! Dit-elle enfin, suffoquée par les larmes, je ne sais pas, répéta-t-elle d'une voix à peine intelligible. Je ne me rappelle pas comment je suis entrée chez toi… – Et elle se blottit plus étroitement encore contre lui, et comme contrainte par une influence irrésistible, elle lui baisa les épaules, les mains et la poitrine, puis, terrassée par le désespoir, elle se laissa tomber à genoux, couvrit son visage de ses mains et appuya sa tête sur les genoux du jeune homme.

Il se hâta de la relever, la fit asseoir auprès de lui; mais le visage de la jeune fille restait comme inondé de honte, et, des yeux, elle suppliait Ordinov de ne pas la regarder; un sourire pénible effleurait ses lèvres, elle semblait au moment de succomber à une nouvelle crise de désespoir. Ses terreurs revenaient, maintenant elle écartait Ordinov avec méfiance, évitait son regard et à toutes ses questions ne répondait qu'à mi-voix, la tête baissée.

— Tu as eu un cauchemar peut-être? Lui demandait Ordinov, tu as rêvé?… Ou bien lui, lui, n'est-ce pas? T'aura fait peur… Il a le délire? Il est sans connaissance? Peut-être aura-t-il dit des choses que tu ne dois pas entendre… Est-ce cela?

— Non, je n'ai pas rêvé, répondit Catherine maîtrisant avec peine son agitation, je n'ai même pas pu dormir. Lui, il est longtemps resté sans rien dire… Une seule fois il m'a appelée, je me suis approchée de lui, mais il dormait; je lui ai parlé, il ne m'a pas répondu, il ne m'entendait pas. Quelle crise il a eue! Ah! Que Dieu lui soit en aide! J'avais le cœur plein d'une si amère angoisse!… et j'ai prié longtemps!… et j'ai prié longtemps!…

— Ma Catherine! Ma vie!… C'est hier que tu auras eu peur…

— Non, je n'ai pas eu peur.

— Cela est-il déjà arrivé?

— Oui, cela arrive…

Elle frémit et se serra contre Ordinov comme un enfant.

— Écoute, dit-elle en cessant brusquement de pleurer, je ne suis pas venue chez toi pour rien. Ce n'est pas pour rien qu'il m'était si pénible de rester seule… Ne pleure plus, ne pleure plus pour le chagrin des autres! Garde tes larmes pour tes «jours noirs[359]», quand tu seras malheureux et seul, sans personne pour te consoler… Écoute: as-tu une liouba[360]?

— Non… Je n'en avais pas… avant toi.

— Avant moi?… Tu m'appelles ta liouba, alors?

Sa physionomie exprimait le plus profond étonnement. Elle voulut parler, puis y renonça et baissa les yeux. Elle rougissait, ses yeux s'éclairaient plus étincelants à travers les larmes qui perlaient encore à ses cils. Avec une sorte de malice mêlée de honte elle jeta un coup d'œil sur Ordinov et aussitôt baissa de nouveau les yeux.

— Non, ce n'est pas moi qui serai ta première liouba, dit-elle. Non, non, répéta-t-elle, pensive, tandis qu'un sourire entr'ouvrait ses lèvres. Non! Dit-elle encore en riant, cette fois, franchement, ce n'est pas moi, frère, qui serai ta liouboushka.

Elle leva les yeux; à sa gaieté soudaine avait succédé une mélancolie si désespérée, elle était de nouveau en proie à une telle agitation qu'une immense pitié, la pitié irraisonnée qu'excitent les malheurs inconnus, s'empara d'Ordinov, et il considéra Catherine avec une ineffable angoisse.

— Écoute ce que je veux te dire, dit-elle en prenant dans ses mains celles du jeune homme et en s'efforçant de réprimer ses sanglots, écoute bien, écoute, ma joie! Retiens ton cœur, aime-moi, mais autrement. Tu t'épargneras ainsi bien des malheurs, tu te sauveras d'un ennemi terrible, et tu auras une sœur au lieu d'une liouba. Je viendrai chez toi si tu veux, et je te caresserai, et je ne regretterai jamais de t'avoir connu. Sais-tu? Depuis deux jours que tu es malade je ne t'ai pas quitté! Prends-moi donc pour ta petite sœur. Ce n'est pas en vain que je t'ai appelé frère! Ce n'est pas en vain que j'ai prié pour toi

la Vierge en pleurant! Tu ne trouveras jamais une sœur pareille. Ah! Une liouba! Puisque c'est une liouba que ton cœur demande… tu pourrais chercher dans le monde entier, tu ne trouverais pas une telle liouba. Et je t'aimerais toujours comme maintenant; je t'aimerais parce que ton âme est pure, claire, transparente, parce que, dès le premier jour, j'ai compris que tu serais l'hôte de ma maison, l'hôte désiré! (Et ce n'était pas inutilement que tu demandais à entrer chez nous!) que je t'aimerais parce que tes yeux, quand tu me regardes, sont aimants et disent ton cœur. Quand ils parlent, tes yeux, je sais tout ce qui se passe en toi. Et c'est pourquoi je voudrais te donner pour ton amour ma vie et la chère petite liberté[361], car il est doux d'être même l'esclave de celui dont on a le cœur… Mais ma vie n'est plus à moi, et la chère petite liberté est perdue. Prends-moi pour ta sœur et sois mon frère. Que je puisse être près de ton cœur si de nouveau les chagrins et la maladie t'accablent. Seulement fais que je puisse venir sans honte et sans regret chez toi, et passer avec toi, comme aujourd'hui, toute la longue nuit… M'as-tu entendue? M'as-tu ouvert ton cœur comme à une sœur? M'as-tu comprise?…

Elle voulait parler encore, elle le regarda, mit une main sur l'épaule du jeune homme et enfin, épuisée, tomba sur sa poitrine. Sa voix mourut dans un sanglot passionné. Son sein s'agitait, son visage rayonnait comme l'étoile du soir.

— Ma vie!… murmura Ordinov.

Sa vue se troublait, la respiration lui manquait.

— Ma joie!…

Il ne savait quel mot dire, il tremblait de voir son bonheur se dissiper en fumée; il se croyait le jouet d'une hallucination, tout se troublait devant ses yeux.

— Ma reine!… Je ne puis te comprendre, je ne sais plus ce que tu viens de me dire, mes idées se perdent, mon cœur me fait mal…

Sa voix s'éteignit. Catherine se serra plus près de lui. Il se leva, et, accablé, brisé, épuisé, il tomba à genoux. Sa poitrine était soulevée par les sanglots, et sa voix, sortant droit de son cœur, tremblait comme une corde de violon, de toute la plénitude d'un transport inconnu, d'un transport et d'un bonheur inconnus!

— Qui es-tu, ma chérie? D'où viens-tu, ma colombe? Disait-il en s'efforçant de retenir ses sanglots. De quel ciel as-tu volé dans le mien? Il me semble vivre dans un songe, je ne puis croire à ton être… Mais ne me fais pas de reproches, laisse-moi parler, laisse-moi tout te dire, tout… Il y a longtemps que je voulais te parler!… Qui es-tu, qui es-tu, ma joie?… Comment as-tu trouvé le chemin de mon cœur? Y a-t-il longtemps que tu es ma sœur?… Dis-moi toute ton histoire, comment tu as vécu jusqu'à cette heure, le nom de l'endroit où tu habitais, qui tu as d'abord aimé, quelles étaient tes joies et tes tristesses… Vivais-tu dans un pays chaud, sous un ciel pur?… Qui aimais-tu? Qui t'aimait avant moi? Vers qui pour la première fois ton âme a-t-elle crié?… Avais-tu une mère? Te caressait-elle quand tu étais petite fille? Ou, comme les miens, tes premiers regards se sont-ils perdus dans un désert? As-tu toujours vécu comme aujourd'hui? Quelles étaient tes espérances? Quel avenir rêvais-tu? Lesquels de tes désirs ont été réalisés et lesquels trompés?… Dis-moi tout!… Pour qui ton cœur de jeune fille se troubla-t-il pour la première fois? à qui l'as-tu donné?… Et que faut-il donner pour l'obtenir? Que faut-il donner pour t'avoir?… Dis-moi, ma lioubouschka, ma lumière, ma petite sœur, dis-moi comment je pourrai arriver à toucher ton cœur!…

Ici sa voix se brisa de nouveau, et il pencha son front. Mais quand il leva les yeux, une terreur muette le glaça subitement, et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête.

Catherine était blême, immobile, les lèvres bleues comme celles d'une morte, le regard fixe et voilé. Elle se leva lentement, fit deux pas, et avec un cri déchirant tomba devant l'image. Des paroles sans suite s'échappèrent de sa bouche, enfin elle s'évanouit. Ordinov, épouvanté, la releva et la porta sur son lit, et il resta près d'elle, interdit, ne sachant que faire. Un instant après, elle ouvrit les yeux, se souleva sur le lit, regarda autour d'elle, puis, saisissant la main d'Ordinov, elle l'attira à elle en s'efforçant de parler. Mais la voix lui manqua. Enfin elle éclata en sanglots. Ses larmes brûlaient la main d'Ordinov.

— J'ai mal, oh! Que j'ai mal! Bégaya-t-elle avec une peine infinie. Oh! Je vais mourir…

Elle voulait parler encore, mais sa langue se roidit et ne put articuler un seul mot. Elle regarda avec désespoir Ordinov, qui ne la comprenait pas. Il s'approcha davantage et tâcha d'écouter… Enfin, il entendit qu'elle disait d'une voix basse, mais nette:

— Ensorcelée! On m'a ensorcelée! Perdue!

Ordinov leva la tête et considéra la jeune fille avec un étonnement farouche. Une pensée terrible lui traversa l'esprit et se traduisit sur son visage par un frémissement convulsif.

— Oui, ensorcelée, continua-t-elle, le méchant homme m'a ensorcelée, lui, c'est lui qui m'a perdue!… Je lui ai vendu mon âme… Pourquoi donc, pourquoi m'as-tu rappelé ma mère? Pourquoi me tourmenter, toi aussi? Que Dieu te juge et te pardonne!

Elle se remit à pleurer.

— Il dit, – reprit-elle tout bas avec un accent mystérieux, – que quand il sera mort, il viendra chercher mon âme pécheresse… Je suis à lui, il m'a pris mon âme… et il me tourmente! Il me lit dans les livres… Tiens, regarde, voici son livre! Voici son livre!… Il dit que j'ai commis un péché mortel… Regarde, regarde donc…

Elle lui tendait un livre. Ordinov ne remarqua pas d'où elle le tirait, il le prit machinalement et l'ouvrit. C'était un volume comparable à ceux des vieux Raskolniki[362]. Mais il ne pouvait fixer son attention, le livre lui tomba des mains. Il étreignit doucement Catherine et s'efforça de la calmer.

— Allons, disait-il, on t'a fait peur, mais je suis auprès de toi maintenant, repose-toi de tout sur moi, ma sœur, mon amour, ma lumière.

— Tu ne sais rien, rien! – répondit-elle en crispant ses mains autour de celles d'Ordinov, – je suis toujours ainsi!… J'ai toujours peur… Et alors je vais chez lui. Parfois, pour me rassurer, il fait des incantations, parfois il prend son livre, le plus grand, et lit sur moi. Ce sont toujours des choses graves, terribles! Je ne sais trop quoi, je ne comprends pas toujours, mais ma peur redouble. Il me semble que ce n'est pas lui qui parle, mais quelqu'un de méchant, qu'on implorerait en vain, que rien ne pourrait apaiser, et je me sens un poids, un poids sur le cœur!… Et je souffre plus alors, bien plus qu'auparavant!

— Ne va donc pas chez lui! Pourquoi y vas-tu?

— Et pourquoi suis-je venue chez toi? Je ne le sais pas davantage… Il me dit: Prie! Prie! Et je me lève, dans le noir de la nuit, et je prie longtemps, longtemps, des heures entières. Souvent je meurs de sommeil, mais la peur me tient éveillée, et alors il me semble qu'un orage s'amoncelle contre moi, qu'un malheur me menace, que les méchants veulent me tuer, et que les saints et les anges refusent de me défendre… et je me remets à prier, à prier, jusqu'à ce que l'image de la Madone me regarde avec miséricorde. Alors je vais me coucher, comme morte. Mais quelquefois je m'endors par terre, à genoux devant l'image, et quelquefois aussi c'est lui qui me réveille: il m'appelle, il me caresse, il me rassure, et je me sens mieux, je me sens forte auprès de lui et je ne crains plus le malheur. Car il a la puissance! Il y a une vertu dans sa parole!

— Mais quel malheur peux-tu craindre? Quel malheur?

Catherine pâlit encore. Ordinov crut voir un condamné à mort qui n'attend plus de grâce.

— Moi? Je suis une fille maudite! J'ai tué une âme! Ma mère m'a maudite! J'ai fait le malheur de ma propre mère!…

Ordinov l'étreignit en silence. Elle se serra contre lui avec un tremblement convulsif.

— Je l'ai enfouie dans la terre humide[363], reprit-elle en frissonnant aux visions de l'irrémissible passé. – Il y a longtemps que je veux parler. Mais il me le défend toujours; il me supplie de me taire, et pourtant, par ses reproches, par ses colères, c'est lui-même quelquefois qui ranime toutes mes souffrances. C'est mon ennemi, mon bourreau. Et dans la nuit tout me revient, comme à présent… Écoute, écoute! – Il y a longtemps déjà que tout cela est arrivé, il y a bien longtemps! Je ne sais même plus quand, et pourtant je revois tout comme si c'était d'hier, comme un rêve de la veille qui m'aurait serré le cœur durant toute la nuit. Le chagrin abrège le temps… Mets-toi, mets-toi plus près de moi. Je te dirai tout mon malheur, et si tu peux m'absoudre, moi qu'une mère a maudite, je te donnerai ma vie.

Ordinov voulut l'interrompre, mais elle joignit les mains en lui demandant de l'écouter au nom de son amour, et, dominée par une toujours

croissante inquiétude, elle se mit à parler. Ce fut un récit sans suite, le flux et le reflux d'une âme en tempête. Mais Ordinov comprit tout, car leurs vies s'étaient mêlées, et leurs malheurs; et dans chacune des paroles de Catherine, il voyait, reconnaissait son propre ennemi. N'était-ce pas le vieillard de ses rêves d'enfant, – Ordinov le croyait, – qui tyrannisait cette pauvre âme de naïve jeune fille et la profanait avec une inépuisable méchanceté?

— … C'était une nuit comme celle-ci, mais plus orageuse. Le vent hurlait dans notre forêt!… Je ne l'avais jamais entendu si fort, ou bien me semblait-il qu'il en fût ainsi, parce que cette nuit devait être celle de mon malheur?… Sous notre fenêtre un chêne fut rompu. C'était un arbre splendide: un vieux mendiant disait que, déjà dans son enfance, il l'avait vu tel, aussi grand, aussi beau. Dans cette même nuit… oh! Oui, je me rappelle tout comme si c'était hier!… Dans cette même nuit les barques de mon père furent détruites sur la rivière, et lui, quoique malade, il alla, aussitôt que les pêcheurs vinrent le prévenir, à la fabrique, voir lui-même le désastre. Nous restâmes seules, ma mère et moi. Je sommeillais. Elle était triste, et pleurait à chaudes larmes… ah! Je sais bien pourquoi! Elle venait d'être malade, elle était toute pâle encore et me disait de lui préparer son linceul… Tout à coup, à minuit, on entend frapper à la porte; je sursaute sur mon lit, ma mère jette un cri, je la regarde en tremblant, puis je prends la lanterne, et vais, toute seule, ouvrir la porte cochère… C'était lui! Ma peur redouble. J'avais toujours eu peur de lui, toujours, aussi loin que je puis me rappeler! Il n'avait pas encore les cheveux blancs, sa barbe était noire comme du goudron; ses yeux, deux charbons ardents! Et pas une seule fois encore il ne m'avait regardée avec douceur.

— Ta mère est-elle à la maison? Me demanda-t-il.

— Mon père n'y est pas, dis-je, et je fermai la petite porte.

— Je le sais bien…

Et tout à coup il me regarda, il me regarda d'une telle façon!…

C'était la première fois qu'il me regardait ainsi. Je fis quelques pas, il restait immobile.

— Pourquoi ne venez-vous pas?

— Je réfléchis[364].

Nous allions entrer dans la chambre.

— Pourquoi m'as-tu dit que ton père n'est pas à la maison, quand je t'ai demandé si ta mère y était?

Je ne répondis pas… Ma mère parut effrayée et se jeta vers lui: il la regarda à peine. – Je remarquais tout cela. – Il était mouillé, il grelottait; l'orage l'avait poursuivi pendant vingt verstes. D'où venait-il? Où habitait-il? Ma mère ne le savait pas plus que moi. Il y avait déjà neuf semaines que nous ne l'avions vu… Il jeta son bonnet, ôta ses gants. Mais il ne pria pas devant l'image, ne salua personne et s'assit auprès du feu…

Catherine passa la main devant ses yeux comme pour écarter une apparition pénible, mais un instant après elle releva la tête et poursuivit:

— Il se mit à parler avec ma mère en langue tartare. Je ne connais pas cette langue. – D'ordinaire, quand il venait, on me renvoyait. Mais, cette nuit-là, ma pauvre mère n'osa dire un mot à son propre enfant, et moi, moi, dont déjà l'esprit immonde envahissait l'âme, j'avais une sorte de mauvaise joie à voir l'horrible embarras de ma mère… Je vois qu'on me regarde, qu'on parle de moi. Elle se met à pleurer. Tout à coup je le vois prendre son couteau… (Et ce n'était pas la première fois: depuis quelque temps il menaçait souvent ma mère…) Je me lève, je me pends à sa ceinture, je cherche à lui arracher son couteau: il grince des dents, veut me repousser, me frapper dans la poitrine, mais sans réussir à se défaire de moi. Je pense que ma dernière heure est venue, mes yeux se convulsent, je tombe par terre, mais sans crier. Alors je le vois ôter sa ceinture, retrousser sa manche, et me tendant le couteau et me montrant son bras nu, il me dit: «Coupe donc! Je t'ai offensée, venge-toi, orgueilleuse fille, et je te saluerai jusqu'à terre.» Je prends le couteau et le jette, les yeux baissés et en souriant sans desserrer les lèvres. Puis je regarde les yeux tristes de ma mère, je la regarde impudemment, et mon insolent sourire ne quitte pas mes lèvres. Ma mère était pâle comme une morte…

Ordinov écoutait attentivement cet incohérent récit. Mais peu à peu l'intensité même de ses souvenirs calma la pauvre fille. Comme un flot dans la mer, son angoisse actuelle se dispersait dans son ancien malheur.

— Il remit son bonnet sur sa tête, sans saluer. Je repris la lanterne pour l'accompagner, au lieu de ma mère qui, toute malade, voulait le suivre. Nous

gagnons sans parler la porte cochère. J'ouvre la petite porte, et je repousse les chiens. Alors je le vois ôter son chapeau et me saluer. Puis il tire de sa poche une petite boîte en cuir rouge, il l'ouvre, et j'y vois briller une quantité de diamants: «J'ai, me dit-il, dans le faubourg une liouba, et je voulais les lui offrir. Mais c'est toi qui les auras, belle fille. Ornes en ta beauté, prends-les, fût-ce pour les fouler aux pieds.» Je les pris, je ne les foulai pas aux pieds (dans ma pensée, je ne voulais pas lui faire tant d'honneur…). Je les pris par méchanceté, sachant bien ce que j'en voulais faire, et, rentrée dans la chambre, je les mis sur la table devant ma mère. Elle resta un moment silencieuse, comme si elle eut redouté de me parler. Puis elle pâlit encore et me dit:

— Qu'est-ce donc, Katia?

— C'est pour toi, ma mère; le marchand t'a apporté cela, je ne sais rien de plus.

Des larmes lui jaillirent des yeux, la respiration lui manqua.

— Ce n'est pas pour moi, Katia, ce n'est pas pour moi, méchante fille, ce n'est pas pour moi!…

Je me rappelle avec quelle amertume, oh! Avec quelle amertume! Elle me dit cela. Toute son âme pleurait! Je la regardai, j'eus un instant l'envie de me jeter à ses pieds, mais le mauvais esprit me ressaisit aussitôt.

— Eh bien! Dis-je, si ce n'est pas pour toi, c'est sans doute pour mon père. À son retour je lui donnerai cette boîte et je lui dirai: Des marchands sont venus et ont oublié chez nous leur marchandise.

Alors ma mère pleura de plus belle, ma pauvre mère!

— Je lui dirai moi-même quels marchands sont venus et quelle marchandise ils venaient prendre… Je lui apprendrai quel est ton père, fille sans cœur! Tu n'es plus ma fille, tu es un serpent… tu es maudite!

Je garde le silence, les larmes ne me viennent pas… Ah! C'était comme si tout fût mort en moi à ce moment… Je rentrai dans ma chambre, et toute la nuit j'entendis l'orage, et en moi aussi, il y avait un orage.

Cependant cinq jours se passent. Vers le soir du cinquième jour arrive mon père, morne, menaçant. Il dit qu'il est tombé malade en route. Mais je vois sa main bandée de linge, je comprends qu'il a rencontré un ennemi sur

sa route, et quelle est sa maladie. Je devine aussi quel est cet ennemi; je m'explique tout. Il ne parle pas à ma mère, ne me demande pas, appelle tous les ouvriers, ordonne d'arrêter le travail dans la fabrique et de s'apprêter à défendre la maison… Mauvais signes, tout cela… Et nous attendons, et la nuit commence, – encore une nuit d'orage. J'ouvre ma fenêtre, je pleure, et mon cœur me brûle. Je voudrais m'échapper de ma chambre, m'en aller loin, loin, au bout du monde, là où naissent l'éclair et l'orage… et ma poitrine de jeune fille s'agite violemment. Tout à coup, déjà tard, – étais-je assoupie, au plutôt mes pensées s'étaient-elles égarées? – j'entends frapper à la vitre.

— Ouvre!

Je vois un homme escalader ma fenêtre au moyen d'une corde, et je reconnais aussitôt cet hôte inattendu. J'ouvre, et je le laisse entrer dans ma chambre. Sans ôter son bonnet, il s'assied sur le banc, haletant, presque sans respiration, comme un homme poursuivi, et qui a couru longtemps. Je m'écarte, et sans savoir pourquoi je me sens pâlir.

— Le père est à la maison?

— Oui.

— Et la mère?

— Ma mère aussi.

— Alors, tais-toi, écoute: entends-tu?

— J'entends.

— Quoi?

— Siffler sous la fenêtre.

— Eh bien! Belle fille, veux-tu faire tomber la tête d'un ennemi? Appelle ton père et damne ton âme! Je t'obéirai. Prends cette corde et lie-moi si le cœur t'en dit. C'est une occasion de te venger.

Je garde le silence.

— Parle donc!

— Que veux-tu?

— Je veux me délivrer d'un ennemi, faire, comme je le dois, mes adieux à mon ancienne liouba, et à la nouvelle, à la jeune, à toi, belle fille, donner mon âme!

Je me mis à rire. Je ne puis m'expliquer comment j'avais pu comprendre

son cynique langage.

— Laisse-moi donc, belle fille, entrer dans la maison, saluer les maîtres…

Je frémis, mes dents claquent. Pourtant je vais ouvrir la porte, je le laisse entrer dans la maison, et seulement sur le seuil, réunissant mes forces, je lui dis:

— Prends donc tes diamants et ne me fais plus de cadeau… Et je lui jetai la boîte.

Ici Catherine s'arrêta pour reprendre haleine. Elle frissonnait comme une feuille. Le sang lui montait au visage, ses yeux étincelaient à travers ses larmes, et une respiration sifflante soulevait sa poitrine. Puis elle pâlit de nouveau et reprit d'une voix basse, tremblante, triste, inquiète:

— Alors je suis restée seule. Il me semblait que l'orage m'enserrait de toutes parts. Tout à coup un cri retentit, puis un bruit de pas précipités dans la cour, et j'entendis cette clameur: La fabrique est en feu!… Je me blottis dans un coin. Tout le monde partit. Il ne restait dans notre maison que ma mère et moi, et je savais qu'elle était mourante. Depuis trois jours elle ne quittait plus le lit où elle devait mourir. Et je le savais, fille maudite!… Un nouveau cri… au-dessous de ma chambre… un cri faible comme celui d'un enfant qui rêve… puis le silence. J'éteins ma bougie, mon sang se glace, je cache mon visage dans mes mains, j'ai peur de regarder. Encore une clameur, toute proche: les ouvriers reviennent de la fabrique. Je me penche à la fenêtre, je vois mon père porté sur une civière, mort, j'entends qu'ils disent entre eux: «Il a fait un faux pas. Il est tombé de l'échelle dans la cave chauffée à blanc, c'est le diable qui l'y a poussé…» Je me jette sur mon lit et j'attends, toute roide, sans savoir qui ni quoi j'attends. Combien de temps restai-je ainsi? Je ne m'en souviens plus. Je sais seulement que je me sentais comme balancée, la tête lourde; la fumée me piquait les yeux, et j'étais heureuse de penser que j'allais bientôt mourir. Tout à coup, je sens qu'on me soulève par les épaules, je regarde autant que la fumée me le permet: lui! Lui tout brûlé, son cafetan plein de cendres!…

— Je viens te chercher, belle fille. Sauve-moi, puisque c'est toi qui m'as perdu. Je me suis damné pour toi! Car comment jamais expier cette nuit maudite?… Peut-être, si nous priions ensemble…

Et il riait, l'homme épouvantable!

— Montre-moi par où il faut sortir pour éviter les gens.

Je pris son bras et le conduisis. Nous passâmes le corridor, – j'avais les clefs, – j'ouvris la porte d'un cabinet noir, et lui montrai la fenêtre: elle donnait sur le jardin. Il me saisit entre ses bras puissants et sauta avec moi de la fenêtre. Nous courûmes longtemps en nous tenant par la main, et nous atteignîmes une forêt épaisse et sombre. Là il s'arrêta pour écouter.

— On nous poursuit, Katia, on nous poursuit, belle fille! Mais l'heure de la mort n'est pas encore venue. Embrasse-moi, belle fille, pour le bonheur et l'amour éternel!

— Et pourquoi vos mains sont-elles ensanglantées?

— J'ai coupé la gorge de vos chiens, ma chère. Ils aboyaient contre l'hôte tardif… Allons!

Nous nous remettons à courir. Au détour d'un sentier nous apercevons le cheval de mon père. Il avait rompu sa bride et s'était sauvé de l'écurie: il n'avait pas voulu se laisser brûler!…

— Monte avec moi, Katia, Dieu nous envoie un aide… Tu ne veux pas? Tu as peur de moi? Je ne suis pas un hérétique, un impur; je vais me signer si tu veux!

Et il se signa. Je montai, il me serra contre lui, sur sa poitrine, et je m'oubliai, comme dans un rêve… Quand je revins à moi, nous étions au bord d'un large fleuve. Nous descendîmes, il s'avança dans l'oseraie, et j'aperçus bientôt une petite barque qu'il y avait cachée.

— Adieu, dit-il, adieu, bon cheval! Cherche un nouveau maître, les anciens t'abandonnent tous.

Je me jetai vers le cheval de mon père et je l'embrassai. Puis nous nous assîmes dans la barque, il prit les rames, et bientôt nous perdîmes de vue le bord. Alors il leva les rames et regarda tout autour sur l'eau.

— Salut! Cria-t-il, Volga, ma mère, mon beau fleuve orageux, la fontaine inépuisable où boivent tous les enfants de Dieu! Ma mère nourricière! As-tu surveillé mon bien pendant mon absence? Mes marchandises sont-elles en bon état?… Eh! Prends tout, si tu veux, l'orageux, l'insatiable! Mais permets-moi de garder, de caresser ma perle sans prix!… Et toi, dis donc un mot, belle

fille, un seul mot! Éclaire l'orage, soleil! Lumière, dissipe la nuit!

Il parlait et riait à la fois, pour me rassurer; mais je ne pouvais supporter son regard. Je brûlais de honte. Il m'était impossible de parler. Il le comprit.

— Soit! Dit-il, – sa voix était pleine de tristesse, – soit! On ne peut rien contre la nécessité. Que Dieu te pardonne, ma colombe, orgueilleuse et belle fille! Mais se peut-il que tu me haïsses à ce point? Suis-je donc si répugnant, déjà!

J'écoutais, et la colère me prenait, – mais c'était la colère d'amour!

— Que je te haïsse ou non, cela ne te regarde pas! Où aurais-tu trouvé une autre jeune fille assez insensée, assez effrontée pour t'ouvrir sa chambre dans le noir de la nuit? Je t'ai vendu mon âme par un péché mortel! Mon cœur était fou, je n'ai pu le retenir! Je me suis préparé bien des larmes!… Mais toi, ne te réjouis pas du malheur d'autrui comme un voleur! Ne te ris pas d'un cœur de jeune fille!…

Je dis tout cela malgré moi et j'éclatai en sanglots. Il me regarda silencieusement, et son regard me fit trembler.

— Écoute donc, belle fille! Me dit-il, et ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel. Ce n'est pas une vaine parole que je vais te dire. Tant que tu voudras me donner du bonheur, tu seras à moi. Mais s'il t'arrive de ne plus m'aimer, ne parle pas, ne dépense pas de mots inutiles. Pas de contrainte! Mais fronce seulement tes sourcils de zibeline, détourne seulement ton œil noir, remue seulement ton petit doigt, et je te rendrai ton amour avec ta chère petite liberté dorée. Mais alors, ô ma beauté orgueilleuse, je mourrai!

Et je sentis toute ma chair sourire à ces paroles.

Une émotion profonde interrompit Catherine. Mais elle reprenait déjà haleine tout en souriant à une nouvelle pensée et se disposait à continuer, quand son regard rencontra le regard enflammé d'Ordinov rivé sur elle. Elle tressaillit, voulut parler, mais le sang lui afflua au visage. Comme prise de folie, elle se jeta sur l'oreiller… Ordinov était plein d'un trouble infini. Il lui semblait que du poison brûlait son sang. Et c'était une souffrance aiguë qui augmentait avec chaque mot du récit de Catherine. Il se sentait saisi d'un emportement sans but, d'une passion vaine et invincible. Par moments il voulait crier à la jeune fille: «Tais-toi!» Il voulait se jeter à ses pieds, la

supplier de lui rendre la douceur de ses premières souffrances, alors qu'il ignorait tout d'elle, de lui rendre ses premiers élans, si vagues et si purs, ses premières larmes déjà depuis longtemps séchées. Et maintenant ses larmes ne pouvaient plus couler, le sang inondait son cœur; il ne comprenait plus ce que lui disait Catherine, il avait peur d'elle. À cette heure, il maudissait son amour; il suffoquait, ce n'était plus du sang, mais du plomb fondu qui coulait dans ses veines.

— Ah! Ce n'est pas cela mon plus grand chagrin, dit Catherine en relevant subitement la tête, ce n'est pas cela mon chagrin, ce n'est pas cela! Répéta-t-elle d'une voix changée, tout le visage contracté et les yeux secs, ce n'est pas cela! Ce n'est pas cela! On n'a qu'une mère et je n'en ai plus, et pourtant que m'importe ma mère! Que m'importe la malédiction de son atroce dernière heure! Que m'importe ma vie de jadis! Et ma chambrette chaude! Et ma liberté de jeune fille! Séduction, trafic de mon âme et le péché éternel pour un instant de bonheur, que m'importe! Ce n'est pas cela! Ce n'est pas cela, quoique cela soit ma perte! Mon plus grand chagrin, celui qui me rend l'âme amère, c'est que je suis l'esclave enchantée de ma honte, c'est que j'aime mon opprobre, c'est que je me complais comme en un bonheur au souvenir de mon déshonneur! Voilà ma misère! Mon cœur est sans force et sans colère contre mon péché…

La respiration lui manqua, un sanglot hystérique lui serra la gorge, un souffle saccadé desséchait ses lèvres, sa poitrine se soulevait et s'abaissait profondément, une indignation étrange enflammait son regard. Mais en ce même moment tant de charme était répandu sur son visage, chaque ligne de ses traits vibrait d'une telle beauté, tant de passion y éclatait que les pensées noires d'Ordinov se dissipèrent et qu'il ne se sentit plus qu'un désir: presser son cœur contre le cœur de la jeune fille, et laisser son cœur tout oublier près de ce cœur et battre du même rhythme orageux. Leurs regards se rencontrèrent, elle sourit et il se sentit pris entre un double courant de feu…

— Pitié! Grâce! – soupira-t-il. Sa voix tremblait, il était si près d'elle que leurs souffles se confondaient. – À ton tour tu m'as ensorcelé. Je ne sais pas ton chagrin, mais je vois que mon âme a perdu son repos… Oublie-le, ton chagrin! Et dis-moi ce que tu voudras, ordonne, je t'obéirai! Mais viens avec

moi! Ne me laisse pas mourir!

Catherine le regardait sans bouger. Elle voulut l'interrompre, prit sa main, mais les paroles lui manquèrent. Un singulier sourire apparut lentement sur ses lèvres, et l'on eût dit que le rire voulait percer sous ce sourire.

— Je ne t'ai pas tout dit, reprit-elle enfin, d'une voix exaltée, j'ai bien des choses encore à te conter. Mais voudras-tu les entendre, voudras-tu les entendre, cœur ardent? Écoute ta sœur, tu n'as sans doute pas encore compris tout son malheur. Je pourrais te dire comment j'ai vécu avec lui tout un an, mais je ne te le dirai pas… et quand l'année fut écoulée, il descendit avec ses amis vers le fleuve, et je restai seule, à l'attendre, chez celle qu'il appelait sa mère. Je l'attendis un mois, deux mois. Puis, un jour, je rencontre dans le faubourg un jeune marchand. Je le regarde, et le souvenir de mes années jolies, de mes premières années, me revient.

— Lioubouchska, sœur, me dit-il après avoir échangé avec moi quelques paroles, je suis Alioscha, ton fiancé. Te souviens-tu que les vieillards nous ont fiancés quand nous étions encore enfants? M'as-tu oublié? Rappelle-toi, je suis de ton pays…

— Et que dit-on de moi dans notre pays?

Alioscha sourit.

— On raconte que tu te conduis mal, me répondit-il, que tu as oublié ta vertu de jeune fille et que tu vis avec un brigand, un preneur d'âmes.

— Et toi, que dis-tu de moi?

Il tressaillit.

— Je ne disais rien de bon, je ne disais rien de bon… Mais je me tais depuis que je te vois. Ah! Tu m'as perdu! Achète-moi donc, toi aussi, mon âme, prends-la, prends mon cœur, belle fille, joue-toi de mon amour. Je suis orphelin, maintenant, je suis mon maître, mon âme n'appartient qu'à moi. Je n'ai pas fait comme une certaine fille qui a tué en elle le souvenir, je n'ai pas vendu mon âme. Et que disais-je: Achète-la! Elle n'est pas à vendre, je la donne pour rien: c'est par-dessus le marché!

Je me mis à rire, et ce n'est pas une seule fois ni deux qu'il me tint ce langage. Il demeura tout un mois à la campagne, abandonnant ses marchandises, ses amis. Il vécut seul, tout seul. J'eus pitié de ses larmes

d’orphelin. Un matin je lui dis:

— Alioscha, aujourd’hui à la tombée de la nuit, attends-moi auprès de la berge. Nous irons ensemble chez toi. J’en ai assez, de ma vie de misère.

La nuit vient. Je fais un petit paquet de mes hardes. J’avais le cœur triste à la fois et joyeux. Tout à coup, je vois entrer mon patron. – Je ne l’attendais pas.

— Bonjour!… Viens vite, il y aura un orage sur la rivière, et le temps passe.

Je le suivis. Nous prenons le chemin de la rivière. Il y avait loin! Nous apercevons un petit bateau. Un rameur que je connais bien y est assis: on devine à son attitude qu’il attend quelqu’un.

— Bonjour, Alioscha. Dieu te soit en aide! Quoi? Tu t’es attardé et tu vas maintenant te hâter pour rejoindre tes barques? Emmène-nous, mon bon garçon, ma femme et moi, vers nos amis. Il y a loin, j’ai laissé partir le bateau, et je ne pourrais faire toute cette distance à la nage.

— Viens donc, dit Alioscha.

Toute mon âme tressaillit en entendant sa voix.

— Assieds-toi, continua-t-il, le vent est à tout le monde, et tout le monde aura sa place dans mon palais de planches.

Nous montons. La nuit est sombre; pas d’étoiles, grand vent; les vagues s’élèvent, et nous sommes déjà à une verste du bord.

Personne encore n’a parlé.

— Un orage, dit mon patron, un orage sérieux. Depuis que je me connais, je n’en ai pas encore vu de pareil sur la rivière. Ce sera tout à l’heure une vraie tempête. Ce bateau est trop chargé, et nous ne pourrons y tenir trois.

— Non, nous ne pourrons y tenir trois; il paraît que l’un de nous est de trop.

En prononçant ces mots, la voix d’Alioscha tremblait comme une corde de violon.

— Eh bien, Alioscha, je t’ai connu petit enfant. J’étais le camarade de ton père, et nous mangions ensemble le pain et le sel. Dis-moi donc, Alioscha, ne pourrais-tu pas atteindre le bord sans le bateau, ou préfères-tu perdre pour rien ton âme?

— Non, je n'irai pas. Et toi, brave homme? S'il t'arrive de boire un coup de trop en route, eh bien, c'est un mauvais moment à passer.

— Je n'irai pas non plus, la rivière ne me porterait pas. Or, écoute maintenant, toi, Catherinouschka, mon trésor. Je me rappelle une nuit semblable. Seulement les vagues étaient moins grosses, et les étoiles brillaient, et la lune. Je veux tout simplement te demander si tu as oublié cette nuit-là.

— Je m'en souviens, dis-je.

— Tu te souviens donc aussi, n'est-ce pas? D'un certain pacte; comment un homme de cœur expliqua à une belle fille de quelle manière, quand il ne lui plairait plus, elle pourrait lui reprendre sa chère liberté?

— Je m'en souviens aussi.

Je ne savais plus si je vivais ou si j'étais morte.

— Tu t'en souviens aussi? Eh bien, voici que nous sommes un de trop dans ce bateau. L'heure de l'un de nous a sonné. Dis-nous donc, ma chère, dis-nous, ma colombe, duquel des deux c'est l'heure, ne dis qu'un mot…

Je n'ai pas dit ce mot…

Catherine n'acheva pas.

— Catherine! Appela derrière eux une voix, une voix sourde et enrouée.

Ordinov tressaillit. Mourine était à la porte. À peine couvert d'une fourrure, horriblement pâle, il les couvrait d'un regard presque fou. Catherine pâlit et le regarda aussi, fixement, comme fascinée.

— Viens chez moi, Catherine, dit le malade d'une voix à peine intelligible, et il sortit de la chambre.

Catherine continuait à regarder le seuil comme si le vieillard était encore devant elle. Mais tout à coup son sang brûla ses joues pâles, elle se leva lentement.

Ordinov se rappela leur première rencontre.

— À demain donc, mes larmes! – dit-elle avec un bizarre sourire. Rappelle-toi où j'en suis restée: «Choisis des deux, belle fille, qui te plaît et qui te déplaît!» T'en souviendras-tu? Attendras-tu encore une petite nuit?

Elle posa ses mains sur les épaules du jeune homme et le regarda tendrement.

— Catherine, n'y va pas, n'achève pas ton malheur! Il est fou…

— Catherine! Cria-t-on derrière la cloison.

— Eh bien, quoi! Il me tuera peut-être! Répondit Catherine avec le même sourire. Bonne nuit à toi que je ne me lasserais jamais de contempler, mon pauvre frère!…

Sa tête roulait sur la poitrine d'Ordinov, et de nouvelles larmes arrosaient son visage.

— Ce sont mes dernières larmes! Endors ton chagrin, mon doux ami. Demain tu te réveilleras plus joyeux… – Et elle l'embrassa passionnément.

— Catherine! Catherine! Murmura Ordinov en tombant à genoux devant elle, et en s'efforçant de la retenir, – Catherine!

Elle se retourna, lui fit un signe de tête en souriant, et sortit de la chambre. Ordinov l'entendit entrer chez Mourine. Il retint son souffle et écouta; le vieillard se taisait, ou peut-être avait-il de nouveau perdu connaissance. Ordinov n'entendit plus rien. Il voulut aller lui-même chez le vieillard, mais ses jambes se dérobèrent, et il s'affaissa sur le lit.

V

Longtemps après qu'il se fut éveillé, Ordinov ne put se rendre compte de l'heure. Était-ce le crépuscule du matin ou celui du soir? Combien de temps avait duré son sommeil? En tout cas, il sentait que ce sommeil avait été morbide. Il passa la main sur son visage comme pour écarter les fantômes de la nuit. Mais quand il voulut se lever, ses membres brisés lui refusèrent leur service. La tête lui tournait, il frissonnait. En même temps que la conscience, la mémoire lui revenait, et il tressaillit en revivant en un seul éclair de souvenir toute la nuit précédente. Ses sensations étaient si vivantes qu'il ne pouvait se croire séparé de cette nuit par de longues heures: n'était-ce pas à l'instant même? Catherine ne venait-elle pas de le quitter? Ses yeux étaient mouillés de larmes: étaient-ce les larmes de cette nuit terrible, ou des larmes nouvelles? Et, chose étrange, sa souffrance lui était douce, quoiqu'il sentît clairement que son organisme ébranlé ne pourrait supporter une seconde secousse semblable. Un instant, se croyant près de mourir, – tant ses impressions s'exaltaient! – il s'apprêtait à recevoir la mort comme un hôte désiré. Puis un si puissant transport envahit son âme que son activité vitale se tendit à se rompre. Son âme brûlait, flambait à se consumer en un moment, à s'éteindre pour toujours.

Soudain une voix chanta. C'était une harmonie comparable à ces musiques intérieures familières à l'âme aux heures de joie. Tout près de lui, presque au-dessus de sa tête, la voix claire et ferme de Catherine chantait une chanson douce et monotone. La voix montait, s'abaissait, puis expirait en une plainte, comme si elle s'absorbait en l'angoisse intime d'un désir inassouvi, maîtrisé, dérobé sans issue au fond d'un cœur languissant. Puis elle reprenait en roulades de rossignol, parfait symbole d'une invincible passion, et s'épandait en une mer d'harmonies puissantes comme les premières heures de l'amour. On distinguait aussi les paroles, simples, sentimentales, merveilleusement appropriées à la mélodie. Mais Ordinov les oubliait. La musique seule le touchait. Au simple et naïf récitatif, il substituait d'autres

paroles qui répondaient mieux aux détours cachés, – cachés à lui-même! – de sa propre passion, des paroles toutes pleines d'elle! Et c'était tantôt le dernier gémissement de la passion sans espérance, tantôt, au contraire, le cri de joie du cœur qui a enfin brisé ses chaînes et se livre, libre et serein, à un noble amour. Et tantôt, c'étaient les premiers serments de l'amante, la pudeur parfumée des premières rougeurs, et l'éclair des larmes, et les chuchotements mystérieux et timides; tantôt le désir stérile d'une vestale, orgueilleuse et joyeuse de sa force, sans voiles, sans mystères, et qui, avec un rire lumineux, ouvre largement ses yeux enivrés…

Ordinov n'attendit pas la fin de la chanson, il se leva, et la chanson s'interrompit aussitôt.

— Ce n'est plus ni bon matin, ni bonjour qu'on peut te dire, mon désiré. Bonsoir! Lève-toi, viens chez nous, viens pour que je me réjouisse. Nous t'attendons, le patron et moi, tous deux prêts à te servir. Éteins ta haine dans ton amour, si le ressentiment de l'offense habite encore ton cœur. Dis une bonne parole.

Ordinov suivit Catherine. Il comprenait à peine qu'il allait chez le logeur. La porte s'ouvrit devant lui, et clair comme le soleil lui apparut le sourire de sa merveilleuse logeuse. Il ne vit, il n'entendit qu'elle, et son cœur déborda de joie.

— Il y a deux aubes de passées depuis que nous nous sommes vus, dit-elle en lui tendant la main. La deuxième soirée s'achève, regarde le ciel. Ce sont les deux aubes de l'âme d'une jeune fille, – ajouta-t-elle en riant, – celle qui fait rougir de la première honte son visage, quand son âme seulette parle pour la première fois, et la seconde, l'aube brûlante qui fait monter à son front son sang vermeil. Viens chez nous, viens, bon garçon. Pourquoi rester sur le seuil? Honneur et amour à toi! Reçois le salut du patron.

Avec un rire musical, elle prit Ordinov par la main et le fit entrer.

Il baissa les yeux, craignant de la regarder. Il sentait qu'elle était si merveilleusement belle qu'il ne pourrait supporter sa vue. Et jamais, en effet, elle n'avait été si belle! Le rire d'une joie réelle étincelait pour la première fois sur son visage. Sa main frémissait dans celle d'Ordinov, et, s'il avait levé les yeux, il aurait vu un sourire vainqueur illuminer ceux de la jeune fille.

— Lève-toi donc, vieillard! Dit-elle enfin comme si elle revenait à elle. Dis à notre hôte une parole affable. Un hôte est un frère. Lève-toi, homme altier, orgueilleux vieillard. Salue ton hôte, et prends-le par sa main blanche[366].

Pour la première fois Ordinov pensa à Mourine. Les yeux du vieillard semblaient s'éteindre dans une angoisse suprême. Il regardait fixement Ordinov, avec ce même regard chagrin et fou qu'Ordinov n'avait pas oublié. Mourine était couché, mais à demi vêtu, et, sans doute, il était déjà sorti dans la matinée. Son cou était couvert d'un foulard rouge. Il portait des pantoufles. Évidemment la maladie commençait à le quitter, mais il était encore terriblement pâle et jaune. Catherine, auprès de lui, s'appuyait d'une main à la table, et les observait attentivement. Mais le sourire ne quittait pas ses lèvres. Il semblait que tout se fît par sa volonté.

— Ah! C'est toi, dit Mourine se levant, et s'asseyant sur son lit, c'est toi, mon locataire. J'ai des torts envers toi, barine, je t'ai offensé sans le savoir, j'ai joué du fusil. Mais qui diable eût pu croire que tu étais épileptique? Moi aussi, – ajouta-t-il d'une voix enrouée en fronçant le sourcil, et en détournant involontairement les yeux. – Quand le malheur vient, il ne frappe pas à la porte, il entre comme un voleur. N'ai-je pas failli, l'autre jour, lui mettre un couteau dans le cœur, à elle-même! Je suis malade, j'ai des crises. Maintenant, tu sais tout. Assieds-toi, et sois mon hôte.

Ordinov le regardait à son tour fixement.

— Assieds-toi donc, assieds-toi! Cria le vieillard avec impatience, assieds-toi, puisqu'elle le veut! Alors vous voilà devenus frère et sœur? Vous vous aimez comme deux amoureux…

Ordinov s'assit.

— Regarde donc ta sœur, – continua le vieillard en riant, et en découvrant ses deux rangées de dents blanches, dont pas une ne manquait. À votre aise! Est-elle belle, ta sœur, barine? Réponds-moi. Regarde donc comme ses joues sont roses! Regarde-la donc, rends hommage à sa beauté, montre que ton cœur saigne pour elle!

Ordinov jeta au vieillard un regard irrité. Mourine tressaillit sous ce regard. Une rage sourde bouillonnait dans la poitrine du jeune homme. Une

sorte d'instinct animal l'avertissait qu'il était en présence de son ennemi mortel. Mais il ne s'expliquait pas le comment et le pourquoi de cette rencontre. Son esprit était comme paralysé.

— Ne regarde pas… dit une voix derrière lui.

Il se retourna.

— Ne regarde pas, ne regarde pas, te dis-je, puisque le mauvais esprit te tente. Aie pitié de ta liouba!

Et soudain, tout en souriant, elle couvrit de sa main, par derrière, les yeux du jeune homme. Puis aussitôt, elle ôta ses mains, et en couvrit son propre visage. Mais elle sentit que le rouge de ses joues se voyait entre ses doigts, et elle voulut affronter sans crainte les rires et les regards des deux hommes. Tous deux la considéraient en silence, Ordinov avec une sorte d'étonnement amoureux, comme s'il voyait pour la première fois une si redoutable beauté, le vieillard attentivement et froidement. On ne pouvait rien lire sur son visage impassible, seulement ses lèvres bleuissaient et frémissaient légèrement.

Catherine s'approcha de la table, enleva les livres, les papiers, et posa le tout sur la fenêtre. Elle respirait précipitamment, avec saccades, et parfois elle aspirait l'air avec avidité, comme s'il allait lui manquer. Sa poitrine ronde s'enflait, et s'abaissait comme une vague près du bord. Elle avait les yeux, baissés, et ses cils noirs brillaient, comme des aiguillons fraîchement aiguisés, sur ses joues claires.

— Fille de czar! Dit le vieux.

— Ma reine!… murmura Ordinov. Mais aussitôt, il reprit sa présence d'esprit en sentant peser sur lui le regard du vieillard, un regard tout étincelant de méchanceté et de froid mépris. Ordinov voulut se lever. Mais une force invincible clouait ses pieds au sol. Il se rassit en crispant ses poings. Il ne pouvait croire que tout cela fût réel. Il s'imaginait être la proie d'un cauchemar, et que le sommeil morbide pesait encore sur ses paupières. Et, chose étrange, il n'avait pas le désir de s'éveiller.

Catherine ôta le vieux tapis, ouvrit un coffre, y prit un tapis précieux tout brodé de soie écarlate et or, et en couvrit la table. Puis, d'un antique nécessaire de voyage en argent, elle sortit trois gobelets du même métal, et, d'un regard solennel et presque rêveur, elle invita le vieillard et l'hôte.

— Qui de nous, dit-elle, n'a pas les sympathies des autres? En tout cas, il a la mienne, et boira avec moi, car vous me plaisez tous deux, vous êtes tous deux mes frères. Buvons donc à tous pour l'amour et pour la concorde.

— Oui, dit le vieillard d'une voix émue, buvons et noyons dans le vin les pensées noires! Verse, Catherine.

— Et toi, ordonnes-tu de verser? Demanda Catherine à Ordinov.

Il tendit silencieusement son gobelet.

— Un instant!… Que celui de nous qui a, à cette minute même, un désir, le voie réalisé! Dit le vieillard en levant la main.

Ils trinquèrent et burent.

— À nous deux maintenant, vieillesse! – dit Catherine s'adressant au patron. – Si tu as encore, au fond du cœur, de la tendresse pour moi, buvons! Buvons à notre bonheur vécu! Saluons les années finies, saluons-les! Ordonne donc de verser, si tu m'aimes.

— Ton vin est fort, ma colombe, et toi, tu ne fais que mouiller tes lèvres… dit le vieillard en souriant, et il tendit de nouveau son gobelet.

— Eh bien! Je vais y goûter, mais tu boiras jusqu'au fond!… Pourquoi vivre, vieillard, avec une pensée pénible? Une pensée pénible rend le cœur languissant. Penser, c'est se chagriner: il faut vivre sans pensées, c'est le bonheur. Bois, vieillard, noie tes pensées.

— As-tu donc tant de chagrin, toi-même, que tu saches si bien le seul moyen de le conjurer? Allons! Je bois à toi, Katia, ma blanche colombe! – Et toi, barine, si tu me permets de te le demander, as-tu du chagrin?

— Si j'en ai, je le garde, murmura Ordinov sans quitter des yeux Catherine.

— As-tu entendu, vieillard? Moi aussi, il n'y a pas longtemps que je sais voir en moi-même. Je n'avais pas de souvenirs, et soudain, quand l'heure est venue, je me suis tout rappelé. Tout ce qui est passé, je l'ai revécu dans mon âme insatiable.

— Il est amer de commencer à se contenter du passé, dit le vieillard mélancoliquement. Le passé, c'est comme le vin bu. Qu'y a-t-il de bon dans le passé? C'est un cafetan usé: on le jette!

— Et il en faut un nouveau, – saisit au vol Catherine en riant avec effort,

tandis que deux grosses larmes se suspendaient à ses cils comme des diamants. – On ne peut vivre seul, fût-ce un instant. Le cœur d'une jeune fille est vivace, et le tien ne battra pas toujours à l'unisson. As-tu compris, vieillard?… Tiens, regarde, une de mes larmes est tombée dans ton verre.

— Est-ce par beaucoup de bonheur qu'on t'a payé ton chagrin? Dit Ordinov d'une voix tremblante d'émotion.

— Il est probable, barine, que tu as beaucoup de bonheur à vendre, riposta le vieillard. Pourquoi interviens-tu quand on ne te parle pas? Et il se mit à rire d'un rire amer et silencieux en regardant insolemment Ordinov.

— J'en ai eu pour mon argent, – dit Catherine d'une voix un peu aigre et mécontente. Ce qui paraît beaucoup à l'un est peu de chose pour l'autre. L'un veut donner tout sans rien prendre, l'autre prend et ne donne pas. Et toi, pas de reproches! Ajouta-t-elle en regardant Ordinov presque durement. Un homme est ainsi, un autre est autrement. Sais-tu donc quelqu'un pour qui la vie soit douce?… – Vieillard, verse dans ton gobelet, verse! Bois au bonheur de ta fille bien-aimée, ta douce esclave soumise dès le premier jour, verse et bois!

— Soit! Bois donc aussi, dit le vieillard en prenant le vin.

— Arrête, vieillard, attends! Laisse-moi d'abord te dire un mot.

Catherine s'accouda sur la table. Ses yeux passionnés plongeaient au fond de ceux du vieillard. Une résolution singulière se lisait sur son visage. Ses mouvements étaient brusques, inattendus. Elle paraissait enflammée, quelque chose d'étrange se passait en elle. Mais sa beauté augmentait avec son animation. Ses lèvres entr'ouvertes par un sourire laissaient éclater la blancheur de ses dents. Son souffle était saccadé. Ses narines palpitaient. Sa natte, trois fois nouée sur sa nuque, tombait négligemment sur son oreille gauche. Une sueur légère perlait à ses tempes.

— Dis-moi l'avenir, vieillard, dis-moi mon avenir avant d'avoir noyé ton esprit dans le vin. Voici ma main blanche… Ce n'est pas pour rien qu'on t'appelle sorcier. Tu as étudié dans les livres et tu connais toutes les sciences diaboliques. Regarde donc, vieillard, regarde et dis-moi tous les malheurs qui me menacent. Mais ne va pas mentir! Dis comme tu sais. Ta fille sera-t-elle heureuse? Lui pardonneras-tu ou appelleras-tu sur son chemin le malheur?

Dis-moi, aurai-je une chaude retraite ou, toute ma vie[367], comme un oiseau errant, serai-je orpheline parmi les bonnes âmes, cherchant vainement ma place? Qui me hait? Qui m'aime? Qui veut me nuire? Mon cœur sera-t-il solitaire? Lui si jeune! Lui si chaud! Solitaire tout son siècle et mort avant sa mort? Ou bien trouvera-t-il son égal, celui qui doit battre avec lui à l'unisson, joyeusement… jusqu'au nouveau chagrin? Sous quels cieux bleus, par delà quelles mers et quelles forêts est mon hardi fiancé? M'aimera-t-il bien? Se fatiguera-t-il vite de moi? Me sera-t-il fidèle? Dis-moi aussi, vieillard, allons-nous longtemps encore vivre ensemble nous deux, dans notre coin sombre, parmi les livres noirs? Quand faudra-t-il, vieillard, te saluer bien bas, te souhaiter la santé, le repos, et te dire adieu? Te remercier pour ton pain et ton sel, pour le boire et le manger, et pour les jolis contes que tu me contais?… Fais bien attention, dis-moi toute la vérité, ne mens pas, montre ta science.

Son animation allait croissant jusqu'au dernier mot, et brusquement sa voix s'éteignit. Ses yeux étincelaient, sa lèvre supérieure tremblait. Il y avait une raillerie cruelle dans ses paroles, mais sa voix était pleine de sanglots. Elle se pencha sur la table et regarda le vieillard en face, fixement. On entendait son cœur battre.

Ordinov s'écria de transport, et il allait se lever. Mais un regard oblique et rapide du vieillard cloua de nouveau le jeune homme en place.

Il y avait du mépris, de l'ironie, de l'inquiétude, du dépit et en même temps une curiosité malicieuse dans ce regard oblique qui chaque fois faisait tressaillir Ordinov, et réduisait à l'impuissance ses plus ardentes colères.

Rêveur, avec une sorte de résignation triste, le vieillard sourit quand Catherine s'arrêta. Il n'avait cessé de la regarder tant qu'elle avait parlé. Maintenant son cœur était blessé, les paroles fatales avaient été dites.

— Tu veux beaucoup savoir en une seule fois, petit oiseau qui te sens des ailes et qui brûles de les essayer. Verse donc, verse-moi plus vite un plein gobelet, que je boive d'abord à la liberté. Car autrement je ne pourrais peut-être détourner de mes souhaits le mauvais œil. Le diable est fort, le péché n'est pas loin.

Il leva son verre et le vida. Plus il buvait, plus il pâlissait. Ses yeux rougissaient comme des braises: leur éclat fiévreux, l'effrayante pâleur de son

visage présageaient une nouvelle crise.

Le vin était fort: un seul gobelet avait troublé la vue d'Ordinov, son sang s'enflammait, son esprit vacillait. Il se versa de nouveau à boire, sans savoir ce qu'il faisait, pensant vaguement peut-être calmer ainsi son agitation, mais le sang se précipita dans ses veines plus violemment encore. Il eut un vertige, et dès lors, en concentrant toute son attention, c'est à peine s'il put suivre ce qui se passa autour de lui.

Le vieillard reposa sa tasse en la heurtant violemment contre la table.

— Verse, Catherine! S'écria-t-il, verse encore, méchante fille, verse-moi jusqu'à la mort! Verse le long sommeil au vieillard et délivre-toi de lui. Mais buvons ensemble. Pourquoi ne bois-tu pas? Crois-tu que je ne l'aie pas remarqué?

Ordinov n'entendit pas la réponse de Catherine. D'ailleurs, Mourine ne la laissa pas finir. Comme s'il ne pouvait se contenir davantage, il lui saisit la main. Son visage était blême, ses yeux s'éteignaient et se rallumaient presque instantanément. Ses lèvres blanches tremblèrent, et d'une voix inégale il commença:

— Donne-moi ta petite main, ma beauté, donne: je vais te dire l'avenir. Je suis en effet un sorcier, tu ne t'es pas trompée, Catherine, ton cœur d'or ne t'a pas menti, car je suis en effet son sorcier, je lui dirai la vérité, à lui, le simple et le naïf. Tu n'as oublié qu'une chose: je puis dire la vérité, mais je ne puis donner l'intelligence et la sagesse. L'intelligence n'est pas le lot d'une fille: elle entend la vérité, mais elle ne la comprend pas. Elle a dans la tête un serpent rusé, quoique son cœur soit baigné de larmes. Elle saura trouver son chemin toute seule. Elle rampera entre les malheurs, et l'astucieuse réussira, tantôt par l'adresse, tantôt par la toute-puissance de sa beauté. Car avec un regard elle sait enivrer un esprit. La beauté brise la force, elle partage en deux un cœur de fer. Si tu auras du chagrin, des malheurs?… Il n'y a pas de malheurs pour les cœurs faibles. Le malheur veut un cœur puissant! Il aime à se baigner silencieusement de larmes sanglantes. Les gens ne l'entendent jamais se plaindre! Toi, fille, ton malheur est une trace sur le sable: ça se lave à la pluie, ça se sèche au soleil, ça s'emporte au vent d'orage. – Si tu seras aimée?… Tu ne seras pas l'esclave de celui qui t'aimera. C'est toi qui lui

prendras sa liberté pour ne jamais la lui rendre. Mais quand tu voudras l'aimer à ton tour, tu ne le pourras. C'est un grain que tu auras semé, et un ravisseur viendra, et il prendra tout l'épi. – Ô ma tendre enfant, ma petite tête d'or, tu as laissé tomber une de tes larmes dans mon gobelet, et aussitôt tu as répandu cent autres larmes encore, tout en parlant. Ah! Elles couleront en abondance, tes larmes, quand, durant une nuit longue, une nuit désespérée, le malheur tombera sur toi et t'investira de mauvaise pensée. Tu te souviendras alors de cette larme d'aujourd'hui: mais ce ne sera plus qu'une larme étrangère, une larme empoisonnée, lourde comme du plomb fondu. Elle brûlera jusqu'au sang ta blanche poitrine, et toute la nuit, toute la nuit, jusqu'à ce morne matin des mauvais jours, tu t'agiteras dans ton petit lit, et de deux jours entiers ta plaie ne se fermera pas… Allons! Verse encore, Catherine, ma colombe, verse! Verse pour me payer mon sage conseil, et ne dépensons plus de paroles inutiles.

Sa voix tremblait. On eût cru qu'un sanglot allait sortir de sa poitrine. Il se versa du vin, but avidement un nouveau gobelet et le heurta violemment contre la table. Son regard flamboyait.

— Et vis au gré de la vie! S'écria-t-il. Ce qui est passé, jette-le par-dessus ton épaule… et verse toujours! Courbe sous les effets du vin la tête violente, et que mon âme périsse! Couche le vieillard pour la longue nuit sans réveil, sans souvenir. Tout est bu! Tout est vécu! La marchandise a trop longtemps dormi chez le marchand: il la donne pour rien… Et pourtant! Il ne l'aurait pas laissée, en son temps, à plus bas prix qu'elle ne valait! Il y aurait eu du sang d'ennemi versé, et du sang innocent, et l'acheteur aurait encore donné son âme pour conclure le marché!… Verse, Catherine!

Mais sa main s'immobilisa. Il respira avec effort et involontairement pencha sa tête. Une fois encore il dirigea son regard terne sur Ordinov, mais son regard même s'éteignit, et ses paupières se fermèrent brusquement. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Ses lèvres remuèrent comme s'il avait voulu parler encore, et tout à coup une larme se suspendit à ses cils et roula lentement le long de sa joue.

Ordinov ne pouvait supporter davantage une telle situation. Il se leva, fit un pas en chancelant, s'approcha de Catherine et lui prit la main. Mais elle ne

le regarda même pas, comme si elle avait oublié qu'il fût là, comme si elle ne le connaissait plus.

D'ailleurs, elle semblait avoir perdu le sentiment de la réalité, elle était visiblement en proie à une idée fixe. Elle se laissa tomber auprès du vieillard endormi, l'enlaça de ses bras, et fixement, comme rivée à lui, se mit à le contempler. Elle ne semblait pas s'apercevoir qu'Ordinov lui tenait la main. Soudain elle lui jeta un long et pénétrant regard, et un sourire amer plissa ses lèvres.

— Va, va-t'en, – dit-elle à voix basse, tu es ivre et méchant, tu n'es plus mon hôte!…

Puis elle se retourna vers le vieillard, épiant son souffle et caressant du regard son sommeil, retenant elle-même sa respiration.

Un désespoir doublé de rage serra le cœur d'Ordinov.

— Catherine! Catherine! – murmura-t-il en serrant la main de la jeune fille.

La souffrance crispa ses traits, elle releva la tête: mais il y avait sur son visage tant de raillerie, de mépris et d'effronterie qu'Ordinov eut peine à supporter son regard. Puis elle lui montra le vieillard endormi, et Ordinov crut retrouver toute la haine dédaigneuse de son ennemi dans les yeux de la jeune fille, tant ce regard était blessant et glacial.

— Il te tuera! – dit-il, ne pouvant plus contenir sa rage.

Mais en ce même instant une pensée sinistre s'empara de lui, et ce fut comme si le diable lui-même lui murmurait à l'oreille que cette pensée était précisément celle de Catherine…

— Je vais donc t'acheter, ma beauté, chez ton marchand, puisqu'il faut que l'acheteur donne son âme pour conclure le marché. Et le sang qui sera versé, ce n'est pas le marchand qui le versera!…

Un rire immobile, un rire qui mettait à Ordinov la mort dans l'âme, ne quittait pas le visage de Catherine. Hors de lui, presque inconscient, il s'appuya d'une main au mur et décrocha un antique poignard. De l'étonnement, mais aussi – et pour la première fois – du défi apparurent dans les yeux de Catherine, et il sembla à Ordinov que quelqu'un lui saisissait la main et la poussait à consommer l'acte de folie. Il dégaina le poignard.

Catherine l'observait, sans bouger, sans respirer.

Il regarda le vieillard.

Et il crut voir que le vieillard ouvrait un œil, lentement, et qu'il y avait un rire moqueur au fond de cet œil. Leurs regards se rencontrèrent. Ordinov se tenait immobile. Tout à coup, il lui sembla que le rire avait gagné tout le visage; il lui sembla que ce rire glacial et meurtrier éclatait dans la chambre… Il tressaillit, le poignard glissa de ses mains à terre et retentit en tombant. Catherine jeta un cri, comme si elle s'éveillait d'un cauchemar. Mourine se leva, sans hâte, et repoussa du pied le poignard dans un coin de la chambre. Catherine, sans un mouvement, se tint droite, les yeux fermés, le visage convulsé; puis elle étreignit sa tête dans ses mains et tomba presque inerte, en criant d'une voix déchirante:

— Alioscha! Alioscha!…

Mourine la saisit dans ses bras puissants et la serra contre sa poitrine avec une incroyable violence. Mais, quand elle eut caché sa tête sur le cœur de cet homme, chacun des traits du visage du vieillard se mit à rire d'un rire si effronté, si cynique, que tout l'être d'Ordinov en frémit. L'esprit de trahison et de supercherie, la tyrannie systématique et jalouse, voilà ce que révélait clairement l'impudence de ce rire…

— Folle! Murmura-t-il.

Et il se hâta de sortir de la maison.

VI

Quand Ordinov, bouleversé encore par les événements de la veille, ouvrit, le lendemain, vers huit heures du matin, la porte d'Yaroslav Iliitch (chez qui d'ailleurs il venait sans savoir pourquoi), il recula stupéfait et resta comme cloué au sol en apercevant Mourine. Le vieillard semblait se tenir à peine debout. Pourtant, malgré les instances d'Yaroslav Iliitch, il avait refusé de s'asseoir. – Yaroslav Iliitch poussa un cri de joie en reconnaissant Ordinov. Mais sa joie fut courte, la confusion le prit, et il se mit à aller et venir de la table à la chaise voisine, ne sachant que dire ni que faire. Il sentait fort bien qu'il était fort indélicat de continuer à sucer sa pipe en un pareil moment, et de négliger son visiteur: et pourtant, – si grand était son trouble! Il suçait toujours sa pipe, et il la suçait de toutes ses forces, comme si il y eût cherché une inspiration.

Ordinov entra enfin dans la chambre. Il jeta à Mourine un regard aussitôt détourné. Quelque chose qui rappelait le mauvais rire de la veille parcourut le visage du vieillard. Ordinov tressaillit. Mais immédiatement la physionomie de Mourine perdit toute expression hostile et redevint impénétrable. Il salua très-bas son locataire.

Cette scène muette permit à Ordinov de se ressaisir lui-même, et, cherchant à se rendre compte de la situation, il regarda fixement Yaroslav Iliitch. Mais Yaroslav Iliitch n'avait pas encore recouvré son sang-froid.

— Entrez donc, entrez, dit-il, mon précieux ami Vassili Mikhaïlovitch. Éclairez de votre présence, marquez de votre sceau… tous ces objets vulgaires. – Et montrant de la main un coin de la chambre, il devint rouge comme un coquelicot, honteux de s'embrouiller ainsi, fâché d'avoir dépensé en pure perte une de ses plus nobles phrases. Il roula bruyamment une chaise au milieu de la chambre.

— Je ne vous dérange pas, Yaroslav Iliitch? Je voulais… pour deux minutes…

— Mais tant que vous voudrez! Et comment pourriez-vous me déranger,

Vassili Mikhaïlovitch?… Une tasse de thé, n'est-ce pas? Eh! Garçon!… Vous ne refuserez pas une seconde petite tasse, continua Yaroslav Iliitch en s'adressant à Mourine, qui accepta. Yaroslav Iliitch commanda très-sévèrement au garçon qui entrait: «Encore trois verres!» et s'assit auprès d'Ordinov. Il fut quelques instants à tourner sa tête, comme un chien de faïence, tantôt à droite et tantôt à gauche, de Mourine à Ordinov, et d'Ordinov à Mourine. Sa situation était très-désagréable. Il aurait voulu parler, mais ce qu'il avait à dire lui semblait extraordinairement difficile; il ne pouvait trouver un mot. De son côté, Ordinov semblait de nouveau stupéfait. Il y eut un instant où tous deux commencèrent à parler ensemble… Le silencieux Mourine, qui les observait curieusement, éclata de rire en montrant toute ses dents.

— Je suis venu vous apprendre, – commença Ordinov, – que, par suite de circonstances malheureuses, je suis obligé de quitter mon logement, et…

— Quelle étrange coïncidence! Interrompit Yaroslav Iliitch. Je vous avoue que j'ai été tout surpris quand ce vénérable vieillard m'a déclaré ce matin votre décision. Mais…

— Il vous a déclaré ma décision? Répéta Ordinov, et il regarda Mourine avec étonnement.

Mourine se caressa la barbe pour rire dans sa manche.

— Oui, continua Yaroslav Iliitch. Du reste, – je puis me tromper, – mais je dois vous dire franchement, je vous donne ma parole d'honneur que, dans le discours de ce vénérable vieillard, il n'y avait pas l'ombre d'une offense à votre intention.

Ici, Yaroslav Iliitch rougit et maîtrisa avec effort son émotion. Mourine, ayant sans doute assez ri de la confusion du maître et de l'hôte, fit un pas en avant.

— Oui, Votre Noblesse, commença-t-il en saluant poliment Ordinov, nous avons parlé de vous. Certes, barine, vous savez bien vous-même que, ma patronne et moi, nous serions bien aises de laisser les choses continuer ainsi. Nous n'aurions pas soufflé mot… Mais ma vie, barine, vous savez ce qu'elle est, vous en avez vu quelque chose. Et pourtant, ce que nous demandons avant tout à la volonté sainte, c'est de nous conserver notre vie.

Jugez-en vous-même, barine. Faut-il vous prier en pleurant? Que faut-il faire?

Ici, Mourine se caressa de nouveau la barbe.

Ordinov se sentait mal à l'aise.

— Oui, oui, je vous l'avais dit moi-même. Il est malade. C'est le malheur… C'est-à-dire… je voulais m'exprimer en français, mais excusez-moi, je ne suis pas très-habile… C'est-à-dire…

— Oui…

— C'est-à-dire oui…

Ordinov et Yaroslav Iliitch se saluèrent l'un et l'autre, un peu de côté, sans se lever; puis tous deux, pour couvrir leur maladresse, se mirent à rire. Le grave Yaroslav reprit le premier sa présence d'esprit.

— J'ai, du reste, demandé des détails à cet honnête homme, poursuivit-il, et il m'a dit que la maladie de cette femme…

Probablement pour dissimuler son embarras, Yaroslav Iliitch regarda Mourine d'un air interrogatif.

— Oui, de la patronne.

Le délicat Yaroslav Iliitch n'insista pas.

— De la patronne, c'est-à-dire de votre ancienne patronne… Eh bien, oui, elle est malade, voyez-vous. Il dit qu'elle vous dérange dans vos occupations, et lui-même… Vous m'avez caché une importante circonstance, Vassili Mikhaïlovitch.

— Laquelle?

— À propos du fusil.

Yaroslav Iliitch prononça ces derniers mots très-bas, très-doucement, et c'est à peine si la millionième partie d'un reproche sonna dans son affectueuse voix de ténor.

— Mais, ajouta-t-il vivement, je sais tout, il m'a tout raconté. Vous avez noblement agi, Vassili Mikhaïlovitch. Il est si beau de pardonner! D'honneur, j'en ai vu, des larmes, dans ses yeux.

Il rougit de nouveau, ses yeux brillèrent, et il remua légèrement sur sa chaise.

— Ah! Monsieur, ah! Votre Noblesse, combien je… c'est-à-dire nous, moi et ma patronne, combien nous allons prier Dieu pour vous!

Yaroslav Iliitch luttait contre une émotion inaccoutumée, tout en regardant fixement Mourine.

— Vous le savez vous-même, barine, c'est une baba maladive et naïve. Moi-même, c'est à peine si je me tiens debout…

— Mais je suis tout prêt, interrompit Ordinov avec impatience. Assez là-dessus, je vous en prie. Finissons-en aujourd'hui même, tout de suite si vous voulez…

— Non… c'est-à-dire… Barine, nous sommes très-contents de vous avoir. (Mourine salua très-bas.) Mais ce n'est pas de cela que je veux parler, barine, il faut que je vous dise une chose. Elle m'est un peu parente, de bien loin! Au quinzième degré, comme on dit… C'est-à-dire… mais ne méprisez pas notre langage, barine, nous sommes des gens obscurs… Or, depuis son enfance, elle est comme vous l'avez vu. Une petite tête malade! Ça a vécu dans la forêt, grandi avec les bourlakis, une fille de moujik. Leur maison prit feu. Sa mère, barine, mourut dans l'incendie, et son père aussi. Je vous dis cela, parce qu'elle pourrait vous avoir raconté je ne sais quoi… Moi, je la laisse dire tout ce qu'elle veut. Elle a été examinée par le conseil chi-rur-gi-cal à Moscou… Pour tout dire, barine, la tête n'y est plus… Je lui donne l'hospitalité. Nous vivons, nous prions Dieu, nous espérons en la bonté suprême. Je tâche de ne la contredire en rien.

Le visage d'Ordinov s'altérait. Yaroslav Iliitch regardait tantôt l'un, tantôt l'autre avec inquiétude.

— Mais ce n'est pas encore là, barine, ce que je voulais vous dire, reprit Mourine en hochant la tête. – Cette fille-là, c'est un vrai coup de vent, une perpétuelle tempête. Quelle tête aimante, ardente! Il lui faut toujours un bon ami, si j'ose ainsi dire, un amoureux. C'est ce qui l'a rendue folle. Je l'ai un peu calmée en lui racontant des histoires, c'est-à-dire… Ah! Oui, je l'ai bien calmée! Eh bien, barine, j'ai parfaitement vu – excusez la naïveté de mon langage, continua Mourine en s'inclinant très-bas et en essuyant sa barbe avec sa manche, – j'ai parfaitement vu qu'elle était amoureuse de vous. Et vous, je veux dire Votre Altesse, c'est bien aussi par amour que vous vouliez rester près d'elle…

Yaroslav Iliitch regarda Mourine: évidemment il désapprouvait ses

incohérents discours.

Ordinov se contint à peine.

— Non, barine, je ne voulais pas dire cela: mais, barine, un simple moujik!… Car nous sommes des gens bien obscurs, nous, barine; nous sommes vos serviteurs. (Mourine salua très-bas.) Et comme nous allons prier Dieu pour vous, ma femme et moi!… Que nous faut-il? Du pain et de la santé. Mais dans le cas présent, barine, que faire? Faut-il me pendre? Jugez-en vous-même, barine, c'est une affaire très-simple. Que voulez-vous que nous devenions si elle prend un amant? Le mot est un peu vif, barine, passez-le-moi: n'oubliez pas que c'est un moujik qui parle à un barine. Vous êtes jeune, Votre Altesse, vif, ardent; elle aussi est jeune, monsieur, c'est une enfant naïve: en faut-il beaucoup pour un péché? Songez donc que c'est une belle baba, forte, rouge, et moi, je suis un vieillard épileptique… Mais je saurai la calmer par des contes quand Votre Grâce sera partie; oui, oui, je saurai la calmer. Et combien, ma femme et moi, nous allons prier Dieu pour Votre Grâce!… Non, je ne puis dire combien! Et quand vous l'aimeriez, monsieur, ce n'en serait pas moins une femme de moujik, une baba mal décrassée! Et ce n'est pas votre affaire, mon petit père barine, une femme de moujik… et comme nous allons prier Dieu pour vous!… comme nous allons prier pour vous!…

Mourine salua très-bas, très-bas, et resta longtemps ainsi, n'en finissant plus d'essuyer sa barbe.

Yaroslav Iliitch ne savait où se mettre.

— Le brave homme! – risqua-t-il pour dissimuler son trouble. – Comment avez-vous pu avoir un malentendu avec lui, Vassili Mikhaïlovitch!… Mais on m'a dit que vous avez encore été malade, ajouta-t-il les larmes aux yeux et en regardant Ordinov avec un embarras infini.

— Oui… Combien vous dois-je? Demanda vivement Ordinov à Mourine.

— Voyez, barine, mon petit père, voyez! Nous ne sommes pas les vendeurs du Christ! Pourquoi tant vous offenser, monsieur? N'en avez-vous pas honte? En quoi vous avons-nous donc offensé, nous, moi et ma femme? Voyons!

— Pourtant, cela ne se fait pas, mon ami: il a loué chez vous. Comprenez

donc que votre refus l'offense, intervint Yaroslav Iliitch se considérant comme obligé de démontrer à Mourine toute l'indélicatesse de son procédé.

— Voyons, voyons, monsieur, barine! En quoi donc, je vous le demande une fois de plus, en quoi donc avons-nous offensé votre honneur? Nous avons pris tant de peine pour vous servir que nous sommes fatigués! Allez, allez, monsieur, allez, barine, que le Christ vous pardonne! Sommes-nous donc des infidèles, des maudits? Mais vous auriez vécu chez nous, vous auriez (pour votre santé, par exemple) partagé notre nourriture de moujik, vous auriez habité sous notre toit, et nous n'aurions rien trouvé à blâmer en tout cela, rien… Nous n'aurions pas dit un seul mot! Mais le diable vous a poussé, je suis tombé malade, voilà ma patronne malade aussi, que faire? Il n'y aurait personne pour vous servir! Et pourtant nous aurions tant voulu!… Mais aussi comme nous allons prier Dieu pour Votre Grâce, la patronne et moi, comme nous allons prier!

Mourine salua jusqu'à la ceinture.

Des larmes d'enthousiasme jaillirent des yeux d'Yaroslav Iliitch.

— Quel noble trait! S'écria-t-il: ô sainte hospitalité de la terre de Russie!

Ordinov le regarda des pieds à la tête d'un air farouche.

— Parole! Monsieur, – dit Mourine saisissant au vol le dernier mot d'Yaroslav Iliitch, – nous n'estimons rien tant que l'hospitalité! Au fait, monsieur (ici Mourine couvrit entièrement sa barbe de sa manche), que je vous prie de rester encore un peu chez nous. Et pardi! Vous resterez, – continua-t-il en s'approchant d'Ordinov, – vous resterez, cela m'irait assez; vous resteriez un jour, deux jours, je ne dirais rien. Mais voilà, la patronne est malade!… Ah! Si ce n'était pas la patronne! Si par exemple j'étais seul! Comme je vous aurais soigné! C'est-à-dire, là, comme je vous aurais soigné! Je vous aurais comblé d'honneurs, comblé! Je sais bien un moyen… Par Dieu, vous resterez chez nous, je vous le jure par Dieu! Voilà un grand mot!… Vous resteriez chez nous si…

— En effet, n'y aurait-il pas un moyen?… observa Yaroslav Iliitch, et il n'acheva pas.

Ordinov avait eu tort de jeter un regard si farouche à Yaroslav Iliitch. C'était le plus honnête et le plus noble des hommes. Mais la situation

d'Ordinov était si difficile! Pour tout dire, Yaroslav Iliitch avait une folle démangeaison d'éclater de rire. À coup sûr, il n'aurait pu se retenir s'il avait été tête à tête avec Ordinov, – de pareils amis! – et il aurait démesurément ri. En tout cas, il aurait serré avec effusion, après avoir ri, la main d'Ordinov, l'aurait assuré sincèrement qu'il sentait pour lui une double estime, qu'il lui pardonnait… enfin qu'il ne lui reprochait pas ses écarts de jeunesse. Mais son extrême délicatesse ne lui permettait pas, en l'état des choses, de choisir librement son attitude, et il ne savait où se cacher.

— Un moyen, un remède… – reprit Mourine (tous les traits de son visage avaient bougé, à la maladroite exclamation d'Yaroslav Iliitch). Voici ce que je puis vous dire, barine, dans ma stupidité de moujik, voici, – continua-t-il en faisant encore deux pas en avant: – vous avez beaucoup trop lu, monsieur, vous êtes devenu trop intelligent. Comme on dit en russe, chez nous autres moujiks, vous êtes intelligent à devenir fou…

— Assez! Interrompit sévèrement Yaroslav Iliitch.

— Je m'en vais, dit Ordinov. Merci, Yaroslav Iliitch. Je viendrai certainement vous voir, – répondit-il aux politesses de Yaroslav Iliitch qui n'était pas de force à le retenir plus longtemps, – adieu, adieu.

— Adieu, Votre Noblesse, adieu, barine, ne nous oubliez pas, visitez-nous aussi, nous autres moujiks…

Mais Ordinov ne l'entendait plus. Il sortit, comme halluciné.

Il ne pouvait se soutenir. Il était comme tué. Sa conscience était insensibilisée. Il suffoquait, mais il sentit comme un grand froid intérieur qui lui prenait toute la poitrine. Il aurait bien voulu mourir! Ses jambes flageolaient; il s'assit près d'une haie, sans faire attention aux passants, à la foule qui commençait à s'amasser autour de lui, ni aux questions des curieux qui l'entouraient.

Tout à coup, parmi les voix il distingua celle de Mourine.

Ordinov leva la tête. Le vieillard se tenait devant lui. Son visage pâle était solennel et rêveur. Ce n'était plus l'homme qui l'avait si grossièrement raillé chez Yaroslav Iliitch. Ordinov se leva, Mourine le prit par la main et le tira de la foule.

— Il faut encore prendre tes hardes, dit-il en regardant de côté Ordinov.

Ne te désole pas, barine, tu es jeune, pourquoi te désoler?

Ordinov ne répondit pas.

— Tu es offensé, barine, tu es irrité: pourquoi? Chacun défend son bien.

— Je ne vous connais pas, dit Ordinov, je ne veux rien savoir de vos mystères. Mais elle, elle!…

Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Il les essuya du revers de sa main. Son geste, son regard, les frémissements convulsifs de ses lèvres blanchies, tout en lui présageait la folie.

— Je t'ai déjà dit, – répondit Mourine en fronçant les sourcils, – qu'elle est presque folle. Pourquoi et comment?… Que t'importe! Telle qu'elle est, je l'aime, je l'aime plus que ma vie et ne la céderai à personne, comprends-tu maintenant?

Une flamme brilla dans les yeux d'Ordinov.

— Mais pourquoi… pourquoi suis-je comme mort? Pourquoi mon cœur me fait-il souffrir? Pourquoi ai-je connu Catherine?

— Pourquoi?

Mourine sourit et resta rêveur.

— Pourquoi? Je ne sais, – dit-il enfin. – Un cœur de femme n'a pas la profondeur de la mer. Tu l'apprendras par toi-même!… et c'est vrai, barine, qu'elle voulait s'enfuir avec vous de chez moi, c'est vrai, elle méprisait le vieillard, elle pensait lui avoir pris tout ce qu'il avait de vie… Est-ce que vous lui avez plu tout d'abord, ou le simple besoin de changement? Pourtant je ne la contredis en rien: si elle voulait du lait d'oiseau[369], je lui en donnerais. Elle a de l'orgueil. Elle voudrait être libre, mais elle ne saurait que faire de sa liberté. Il vaut donc mieux, en somme, que les choses restent comme elles sont. Hé! Barine, vous êtes trop jeune, vous avez le cœur trop chaud: vous voilà comme une fille abandonnée qui essuie ses larmes avec sa manche. Oui, vous n'avez pas d'expérience, vous ne savez pas qu'un cœur faible est incapable de se conduire. Donnez-lui tout: il viendra et vous le rendra. Donnez-lui un royaume: il viendra se cacher dans votre bottine… Oui, il se fera assez petit pour cela. Donnez-lui la liberté, il se forgera lui-même de nouvelles chaînes. La liberté n'est pas faite pour les cœurs faibles… Je vous dis tout cela parce que vous êtes si jeune! Qui êtes-vous pour moi?

Venu, parti, vous ou un autre, que m'importe? Dès le premier jour j'ai su comment tout cela allait se passer. Mais la contredire, je ne le devais pas: il ne faut pas risquer un seul mot de travers si l'on tient à son bonheur. Pourtant, barine, tout cela se dit, continua Mourine, en train de philosopher, – mais que fait-on? Vous le savez vous-même, dans un moment de colère on prend un poignard! Ou encore, on attaque son ennemi dans son sommeil et on lui déchire la gorge avec les dents! Mais si alors on te mettait le poignard entre les mains et si ton ennemi t'ouvrait de lui-même sa poitrine, va! Tu reculerais!…

Ils entraient dans la cour; le Tartare aperçut de loin Mourine et ôta sa casquette tout en regardant malicieusement Ordinov.

— Ta mère est-elle chez moi? Lui cria Mourine.

— Oui.

— Dis-lui qu'elle aide le barine à sortir ses hardes. Et toi aussi, remue-toi.

Ils montèrent.

La vieille qui servait chez Mourine, et qui était la mère du dvornik, noua, tout en bougonnant, les effets d'Ordinov dans un grand paquet.

— Attends, j'ai encore quelque chose à t'apporter…

Mourine entra chez lui, puis revint et donna à Ordinov un riche coussin brodé de soie et de laine, celui-là même que Catherine lui avait mis sous la tête quand il avait été malade.

— C'est elle qui te l'envoie. Et maintenant, va en paix, porte-toi bien… Mais prends garde, ne rôde pas autour d'ici, ça tournerait mal…

Il dit cela à demi-voix, d'un ton paternel, on sentait qu'il ne voulait pas offenser Ordinov. Pourtant son dernier regard n'exprimait qu'un ressentiment infini, et ce fut presque avec dégoût qu'il ferma la porte derrière le jeune homme.

Deux heures après, Ordinov emménageait chez l'Allemand Schpis. Tinchen fit: Ah! En le voyant. Elle lui demanda aussitôt de ses nouvelles, et, apprenant qu'il «ne se sentait pas bien», elle promit de le soigner. Schpis fit constater à son locataire qu'il n'avait pas encore remis l'écriteau à sa porte: «mais il l'aurait remis dans la journée, car c'était ce jour-là même, en comptant à dater de la location, que les arrhes étaient consommés jusqu'au

dernier kopeck». Schpis saisit cette occasion de célébrer l'exactitude et l'honnêteté allemandes.

Ce même jour, Ordinov tomba malade. Il ne se releva que trois mois après.

Petit à petit, la santé lui revint. Il commença à sortir. Sa vie chez Schpis était uniforme, sans incidents. L'Allemand avait bon caractère; la jolie Tinchen était tout ce qu'on peut rêver de mieux. Mais la vie, aux yeux d'Ordinov, avait perdu tout son charme. Il était devenu irritable, maladivement impressionnable. Peu à peu il tomba dans une très-sombre hypocondrie. Ses livres restaient fermés durant des semaines entières. Il ne songeait plus à l'avenir. Son argent s'épuisait, et il laissait aller les choses, sans soin du lendemain. Parfois sa fièvre du travail, son ardeur de jadis, tous les mirages du temps passé s'imposaient nettement à sa pensée: mais la pensée ne se transformait pas en acte. Ordinov se sentait stérilisé, et ses visions lui semblaient comme exprès, comme pour railler son impuissance, prendre dans son imagination des proportions gigantesques. Aux heures de tristesse, il se comparait lui-même à l'élève étourdi du sorcier: l'élève, au moyen d'un mot qu'il a volé au maître, ordonne au balai d'apporter de l'eau dans la chambre, et il s'y noie, ne sachant comment il faut dire: Cesse. – Peut-être Ordinov avait-il conçu une idée originale, peut-être avait-il un bel avenir, du moins il l'avait cru, et une foi sincère est elle-même le premier gage de l'avenir. Mais maintenant, il riait de ses convictions et se désintéressait de tous ses grands projets.

Six mois auparavant il vivait dans sa création, tantôt y travaillant, tantôt, aux heures de fatigue, fondant sur elle – qu'il était jeune! – d'immatérielles espérances. Son œuvre était une histoire de l'Église, et avec quel ardent fanatisme il en avait esquissé l'ébauche! Maintenant il relisait ses plans, les remaniait; il fit quelques recherches, puis il abandonna son idée, sans rien fonder sur ses propres ruines. Une sorte de mysticisme, de mystérieux fatalisme, envahissait son âme. Il souffrait, et implorait de Dieu le terme de ses souffrances.

La servante du logeur, une Russe, une vieille dévote, racontait avec délices comment son locataire priait Dieu, comment il restait, des heures

entières, comme inanimé sur les dalles de l'église…

Il n'avait confié à personne son malheur. Mais souvent, à l'heure du crépuscule, quand les cloches lui rappelaient le moment inoubliable où il s'était agenouillé auprès d'elle dans le temple de Dieu, écoutant battre le cœur de la jeune fille et baignant de joyeuses larmes cette espérance qui traversait sa vie solitaire, – alors un orage se levait dans son âme à jamais meurtrie. Son esprit chavirait, toutes les tortures de l'amour recommençaient pour lui; il souffrait! Il souffrait! Et il sentait que son amour augmentait avec sa souffrance. Les heures et les heures passaient: il restait immobile sur sa chaise, oubliait tout, et le monde, et sa pâle existence, et lui-même, morne, abandonné, et il pleurait silencieusement et parfois se surprenait à murmurer: «Catherine! Ma sœur solitaire!…»

Une pensée terrible s'ajouta à toutes ses tortures. Elle le poursuivit longtemps, et chaque jour elle progressait, devenant une probabilité, une réalité. Il lui semblait, – et il finit par y croire, – il lui semblait que l'esprit de Catherine était sain et que pourtant Mourine avait raison de l'appeler «cœur faible». Il lui semblait qu'un mystère inavouable la liait au vieillard, mais qu'elle n'avait pas la conscience du crime et qu'elle se soumettait innocemment à cette domination infâme. Qu'étaient-ils l'un pour l'autre?… Son cœur battait d'une colère impuissante en songeant à la tyrannie qui pesait sur ce pauvre être. Les yeux épouvantés de son âme tout à coup voyante suivaient la pauvre fille dans la chute progressive qu'on lui avait savamment et traîtreusement ménagée: comme on l'avait torturé, le faible cœur! Comme on avait méchamment interprété contre lui les textes immuables! Comme on l'avait parfaitement aveuglé! Comme on avait avec adresse exploité la fougue de sa nature! Et, peu à peu, voilà qu'on avait coupé les ailes de cette âme née libre et maintenant incapable de prendre son essor vers la vie vraie…

Ordinov devint plus sauvage encore. (Il faut avouer que ses Allemands ne le gênèrent en rien.) Il aimait errer par les rues, longtemps, sans but, choisissant surtout les heures obscures et les lieux éloignés et déserts.

Un triste soir de printemps morbide, et dans un de ces lieux funestes, il rencontra Yaroslav Iliitch.

Yaroslav Iliitch a visiblement maigri. Ses yeux si doux sont ternes. Il

semble tout accablé. D'ailleurs, il est pressé, il court pour une affaire, ses vêtements sont mouillés et tachés de boue, et de toute la soirée la pluie n'a cessé de prendre pour une gouttière le nez, toujours honnête, mais un peu bleui, d'Yaroslav Iliitch. De plus, il a laissé pousser ses favoris. Précisément ces favoris imprévus et cette affectation d'éviter un ancien ami intriguèrent Ordinov. Il se sentit offensé, blessé, lui qui pourtant fuyait la pitié. Il aurait préféré qu'Yaroslav Iliitch fût encore cet homme d'autrefois, simple, naïf, un peu bête, avouons-le, mais qui, du moins, ne posait pas pour la désillusion et n'annonçait aucun projet de devenir plus intelligent. Et n'est-ce pas très-désagréable de retrouver tout à coup intelligent un sot que nous avons aimé autrefois précisément peut-être pour sa sottise? D'ailleurs, la méfiance d'Yaroslav Iliitch ne dura pas. Tout désillusionné qu'il fût, il ne pouvait avoir perdu son caractère véritable, ce manteau que les vivants ne quittent que dans la tombe. Avec délices il fouilla comme autrefois dans l'âme de son ami. Il lui fit d'abord remarquer qu'il avait beaucoup à faire, puis «qu'il y avait longtemps qu'on ne s'était vu». Mais soudain la conversation prit une étrange tournure. Yaroslav Iliitch parla de l'hypocrisie des gens en général, de l'instabilité du bonheur en ce monde et de cette futilité qu'est la vie. En passant il ne manqua pas de nommer Pouchkine, mais avec une indifférence très-marquée. Il parla de ses «bons amis» avec cynisme et s'emporta même contre la fausseté, contre le mensonge de ceux qui, dans le monde, s'appellent amis, alors que l'amitié sincère n'existe pas et n'a jamais existé. – Oui, vraiment, Yaroslav Iliitch est devenu intelligent. Ordinov ne le contredisait pas, mais il se sentait très-triste. Il lui semblait qu'il enterrait son meilleur ami.

— Ah! Imaginez-vous… j'allais oublier de vous dire… – s'écria Yaroslav Iliitch comme s'il se rappelait quelque chose de très-intéressant, – nous avons une nouvelle. Mais c'est un secret que je vous confie. Vous rappelez-vous la maison où vous demeuriez?

Ordinov tressaillit et pâlit.

— Eh bien, imaginez-vous qu'on y a découvert dernièrement une bande de voleurs! Oui, monsieur mon ami, une bande, un repaire: contrebandiers, escrocs, malfaiteurs divers, que sais-je!… Quelques-uns sont coffrés, on

poursuit les autres. De sévères instructions sont données. Mais voici qui passe toute imagination: vous souvenez-vous du propriétaire? Un homme pieux, honorable, d'extérieur si noble!…

— Eh bien?

— Jugez d'après cela de toute l'humanité: c'était le chef de la bande! N'est-ce pas incroyable?

Yaroslav Iliitch était très-animé. Et il jugeait vraiment de toute l'humanité d'après cela: il ne pouvait faire autrement, c'était dans son caractère.

— Et les autres? Et Mourine? – demanda Ordinov à voix basse.

— Ah! Mourine! Mourine! Ce vénérable vieillard, si noble… mais permettez, vous m'éclairez d'une nouvelle lumière…

— Quoi donc? En était-il aussi?

L'impatience faisait bondir dans sa poitrine le cœur d'Ordinov.

— Mais non, que dites-vous là? – reprit Yaroslav Iliitch en fixant sur Ordinov un regard de plomb (signe qu'il réfléchissait): Mourine ne pouvait en être, puisque trois semaines auparavant il était parti avec sa femme pour son pays… J'ai appris cela du dvornik… le petit Tartare, vous vous rappelez?

DEUXIÈME PARTIE

LISA

Cette mélancolique aventure d'un amour sans espoir et jamais guéri devait avoir sur le caractère et la vie d'Ordinov une triste influence. Ce cœur ardent, cette âme de poëte furent aigris et stérilisés; il vécut inutile aux autres, insupportable à lui-même, et mourut à soixante ans, seul, pauvre, laissant aux rares personnes qui l'avaient connu le souvenir d'un homme singulier, – ce qui est bien la pire injure parmi les honnêtes gens, – singulier et même bizarre, c'est-à-dire capricieux et quinteux, et, pour tout dire, très-désagréable.

Un an environ après sa dernière rencontre avec Yaroslav Iliitch, il avait quitté Saint-Pétersbourg et s'était mis à voyager, espérant peut-être trouver quelque distraction, quelque diversion à ses éternels ennuis, dans la variété des paysages. Mais au bout de deux mois il revint à Saint-Pétersbourg, las, énervé, toujours aussi triste. D'ailleurs, il n'avait à peu près plus d'argent. Il sollicita et obtint un emploi dans l'administration civile des provinces. Mais, bientôt, dégoûté de la grossièreté des moujiks avec lesquels ses fonctions le mettaient en rapport, il permuta pour un poste moins lucratif à Saint-Pétersbourg.

Il retourna chez Schpis, son ancien logeur. Il loua un appartement très-exigu et prit un domestique.

Un petit héritage sur lequel il ne comptait plus lui rendit l'indépendance. Et sa vie, dès lors, s'écoula morne et grise jusqu'à son dernier jour.

Il eut pourtant une aventure encore, une seconde velléité d'amour. Mais il ne pouvait plus aimer! Et d'ailleurs quel triste amour la fatalité lui offrait!…

Il a lui-même écrit cette douloureuse histoire. Je connaissais son habitude de noter, pour lui seul, des pensées qu'ensuite il jetait dans un tiroir. Je n'espérais pourtant pas un récit aussi circonstancié, et ma surprise fut grande quand j'ouvris le manuscrit que j'avais acheté à Apollon. – (Apollon était le domestique d'Ordinov. Ordinov le détestait, et c'est sans doute pour ce motif qu'il l'avait institué son héritier.)

Le récit était précédé d'une assez longue et un peu désordonnée discussion qu'Ordinov supposait entre lui-même et des lecteurs imaginaires. Je n'ai pas cru devoir retrancher ces pages qui jettent de vives lumières sur

l’âme de cet homme extraordinaire.

C’est donc le manuscrit même d’Ordinov qu’on va lire. – Il se considérait, et n’avait pas tort, comme exilé du monde en soi-même, loin du mouvement et de la lumière, loin de la vie. Aussi retrouvera-t-on souvent dans ces notes le mot «souterrain». Il vivait, en effet, en une sorte de souterrain spirituel, il avait un ESPRIT SOUTERRAIN, toujours agitant d’obscurs problèmes, toujours sondant les ténèbres de sa pensée, toujours creusant plus avant et plus profond dans les mystères de sa conscience: «la conscience, cette maladie!» écrit-il quelque part. Du temps déjà de son amour pour Catherine, il avait le germe de cette maladie: le malheur en fit éclore la fleur empoisonnée et immortellement vivace. – C’est donc bien du Souterrain qu’il pouvait dater cette histoire lugubre d’un homme victime de sa trop vive clairvoyance intime. Car cet homme se vit et se connut, et son destin est une triste réponse à l’antique maxime: «Connais-toi.» – Non, il n’est pas bon à l’homme de se connaître lui-même.

I

Je suis malade… Je suis méchant, très-désagréable. Je dois avoir mal au foie, mais je n'entends goutte à mon malaise, et je ne sais pas précisément où je suis attaqué. Je ne me soigne pas… Je ne me suis jamais soigné, malgré une très-réelle estime pour la médecine et les médecins. De plus, je suis extrêmement superstitieux: puisque j'estime la médecine! (Je suis instruit, et pourtant je suis superstitieux, c'est ainsi.) Non, je ne me soignerai pas, par méchanceté: cela vous semble inexplicable? C'est très-simple; non que je puisse dire à qui nuira cette méchanceté; hélas! Pas même aux médecins! Je sais mieux que personne que je serai moi-même ma seule victime; et c'est pourtant et tout de même par méchanceté que je ne me soigne pas. Si c'est du foie que je souffre, eh bien! Puissé-je en souffrir encore davantage!

Et il y a longtemps que je vis ainsi, une vingtaine d'années. J'ai quarante ans. J'ai été fonctionnaire. J'étais un méchant fonctionnaire, grossier, et qui prenais plaisir à l'être. Voyons: je n'acceptais pas de pots-de-vin: il me fallait bien trouver ailleurs mes petits bénéfices! (Pas fameux, mon trait, pourtant je ne le bifferai pas. En l'écrivant je le croyais très-fin, et maintenant je vois bien qu'il est pitoyable, et c'est pour cela que je ne le bifferai pas.)

Quand un solliciteur entrait dans mon bureau et me demandait quelque renseignement, je me tournais vers lui en grinçant des dents, et c'était pour moi un triomphe si je réussissais à lui causer une visible gêne: et j'y réussissais presque toujours. La plupart de ces gens-là sont timides; cela va sans dire, des solliciteurs! Mais il y avait aussi des dandies, que je détestais; un entre autres, un officier. Il faisait avec son sabre un bruit insupportable et ne voulait jamais se soumettre à une observation. Nous eûmes, à propos de ce sabre, une guerre de dix-huit mois. C'est moi qui vainquis.

Mais savez-vous, messieurs, quel était le motif réel de ma méchanceté? Eh bien, ma méchanceté consistait précisément – et c'est bien ce qu'il peut y avoir de plus dégoûtant, – en ceci que, même aux pires heures de ma vie, je m'avouais en rougissant que non-seulement je ne suis pas méchant, mais que

je ne suis pas même aigri, et que c'est tout au plus si mes accès de rage pourraient faire peur aux moineaux. J'ai l'écume à la bouche? Donnez-moi du thé sucré: me voilà calmé. Je m'attendris même, quitte à en faire une maladie, quitte à en avoir des mois d'insomnie, des mois de honte. Voilà comme je suis.

Et je mentais en disant que j'ai été un fonctionnaire méchant. Eh! C'est par méchanceté que je mentais. En réalité je m'amusais avec les solliciteurs, avec cet officier principalement. Et vraiment je n'avais pas la faculté d'être méchant. À chaque instant, je constatais en moi des éléments incompatibles avec un tempérament méchant; je les sentais grouiller en moi, ces éléments, et je savais qu'ils grouillaient en moi depuis toujours, et qu'ils s'efforçaient de se manifester à la vie extérieure, de sortir de l'ombre où je les maintenais; mais je ne les laissais pas sortir, non, je ne les laissais pas! Exprès! Je ne les laissais pas sortir, exprès! J'en souffrais, j'en rougissais. J'en avais des convulsions, et à la fin j'en étais las, oh! Comme j'en étais las! – Dites donc, messieurs, est-ce que je ne vous fais pas l'effet d'avoir quelque regret, quelque repentir, et de vous demander, en quelque sorte, de me pardonner?… N'est-ce pas? Cela vous paraît certainement tel… Mais je vous assure que cela m'est indifférent…

Devenir méchant! Mais puis-je seulement devenir quelque chose? Ni méchant ni bon, ni coquin, ni honnête, ni héros ni goujat. Maintenant j'achève de vivre dans mon coin, et j'achève aussi de m'enrager avec cette consolation: que sérieusement un homme d'esprit ne peut être ni coquin, ni honnête, ni rien, et qu'il n'y a que les sots qui puissent être quelque chose. Oui, un homme du dix-neuvième siècle a pour premier devoir d'être une créature quelconque, surtout sans caractère: car un homme à caractère, un homme d'action est essentiellement borné. Voilà l'enseignement expérimental de mes quarante ans. Quarante ans! Mais quarante ans, c'est tout une vie, c'est la plus extrême vieillesse. Dépasser la quarantaine est impoli, banal, immoral. Qui vit plus de quarante ans? Répondez-moi franchement. Mais je vais vous le dire: les sots et les coquins, je le dis en plein visage à tous les vieillards, à tous ces honorables vieillards, à ces vieillards aux cheveux d'argent; je le dis à tout le monde, et j'ai le droit de le

dire, car je vivrai moi-même jusqu'à soixante ans, – jusqu'à soixante-dix! Jusqu'à quatre-vingts!… Attendez, laissez-moi respirer…

Croiriez-vous par hasard que je cherche à vous faire rire? Quelle erreur! Je ne suis pas un homme plaisant, comme cela vous semble, c'est-à-dire comme cela vous semble peut-être. D'ailleurs, si mon bavardage vous irrite (et vous êtes irrités, je le sens) et si vous pensez à me demander: Qui êtes-vous? Je vous répondrai: Je suis un fonctionnaire de telle classe. J'ai pris cet emploi pour vivre (pas uniquement pour vivre), et quand, l'année dernière, un de mes parents éloignés est mort juste à point pour me laisser six mille roubles en héritage, je me suis hâté de donner ma démission. – Et maintenant, je reste dans mon coin, j'y ai élu domicile: j'y vivais déjà quand j'étais fonctionnaire, mais maintenant j'y ai élu domicile. Ma chambre est triste, dégoûtante, dans la banlieue. J'ai pour domestique un sot, un scélérat qui fait de ma vie une torture constante. On prétend que le climat de Pétersbourg ne me vaut rien, et qu'avec mes rentes insignifiantes la vie ici est trop chère pour moi. Je sais tout cela, je le sais mieux que tous les donneurs de conseils, si expérimentés et sages qu'ils puissent être, et je reste; et je ne quitterai jamais Pétersbourg, parce que… Mais que j'y reste ou non, que vous importe?

Pourtant… De quoi les gens «comme il faut» parlent-ils le plus volontiers?

Réponse: D'eux-mêmes.

Eh bien, je parlerai de moi-même.

II

Maintenant donc, messieurs, je vais vous conter – que vous le désiriez ou non – pourquoi je suis incapable d'être même un goujat. Je vous déclare solennellement que j'ai plusieurs fois essayé de devenir un goujat. J'ai échoué. C'est une maladie que d'avoir une conscience trop aiguë de ses pensées et de ses actions, une vraie maladie. Une conscience ordinaire, médiocre, suffirait, et au delà, aux besoins quotidiens de l'humanité; ce serait assez de la moitié, du quart de la conscience commune aux hommes cultivés de notre malheureux dix-neuvième siècle et qui ont de plus la malechance d'habiter à Pétersbourg, la plus abstraite ville du monde, la plus abstraite et la plus spéculative. (Car il y a des villes spéculatives et des villes antispéculatives.) On pourrait se contenter, par exemple, de ce que possèdent de conscience les hommes d'action et tous ceux qu'on appelle des individus de premier mouvement.

Je parie que vous me trouvez prétentieux pour avoir osé écrire cela, pour avoir osé railler les hommes d'action, prétentieux et d'un goût médiocre: je fais du bruit avec mon sabre, comme le petit officier. Mais quoi? Se vante-t-on de sa propre maladie? Y a-t-il à cela la moindre arrogance?…

Qu'est-ce que je dis? Tout le monde en est là, et c'est toujours de ses maladies qu'on se vante. Peut-être seulement le fais-je plus que les autres. J'en conviens donc, mon objection était stupide. Il n'en est pas moins vrai que non-seulement un excès de conscience est maladif, mais que la conscience elle-même, en soi et en principe, est une maladie, je le soutiens… Laissons cela de côté pour l'instant.

Dites-moi: comment se pouvait-il faire que, juste aux heures (oui, juste à ces heures-là!) où je concevais le plus précisément toutes les délicatesses «du Beau et du Grand», comme on disait jadis, il m'arrivât, non plus de projeter, mais d'accomplir des actions si viles, si viles que…? Plus j'approfondissais le Bien et «le Beau et le Grand», plus je m'enfonçais dans ma fange et plus j'étais tenté de m'y perdre tout à fait. Mais le point capital, c'est qu'il n'y

avait dans mon cas rien d'apparemment anormal: il me semblait que c'était tout naturel. C'était un état de santé ordinaire, sans aucun élément morbifique. De sorte qu'à la fin j'ai cessé de lutter. J'ai failli croire (et peut-être l'ai-je cru en effet) que c'était là une destinée fatale. J'ai d'abord beaucoup souffert. Je croyais ma situation unique, et je cachais tous ces phénomènes intérieurs comme des secrets. J'en avais honte (n'en ai-je pas encore honte maintenant?), mais je goûtais de secrètes délices, monstrueuses et viles, à songer en rentrant dans mon coin par une de ces sales nuits pétersbourgeoises, à songer, dis-je, que «aujourd'hui encore j'avais fait une action honteuse, et que ce qui était fait était irréparable», et à aigrir mes remords et à me scier l'esprit et à irriter ma plaie à tel point que ma douleur se transformait en une sorte d'ignoble plaisir maudit, mais réel et tangible. Oui, en plaisir! Oui, en plaisir! J'y tiens. Je relate cette observation exprès pour savoir si d'autres ont connu ce singulier plaisir. Écoutez-moi: le plaisir consistait justement en une intense conscience de la dégradation, justement en ceci que je me sentais descendre au dernier degré de l'avilissement, et qu'il n'y avait plus d'issue, et que s'il m'était accordé encore assez de temps et de foi pour me transformer en un homme meilleur, assurément je n'en aurais pas voulu prendre la peine. L'eussé-je même voulu, je n'aurais pas fait le moindre effort pour y parvenir, car me transformer… en quoi?… Mais assez!… Hé! Qu'est-ce que je dis là! Quel mystère voulais-je donc expliquer?…

Je vais pourtant essayer de vous dire en quoi consistait ce délice. Je vais vous le dire, vous le dire par le menu, car c'est précisément pour cela que j'ai pris la plume…

J'ai beaucoup d'amour-propre. Je suis toujours en méfiance et je m'offense facilement, comme un bossu ou un nain. Eh bien, à certaines heures, n'importe quoi, d'injurieux ou de douloureux, voire un soufflet, m'eût rendu heureux. Je parle sérieusement: cela m'eût causé un réel plaisir, il va sans dire un plaisir amer et désespéré, mais c'est dans le désespoir que sont les plaisirs les plus ardents, surtout quand on a conscience de ce désespoir… Quoi qu'il m'arrivât, c'est toujours moi qui paraissais le principal coupable, et le plus désolant, c'est que j'étais à la fois coupable et

innocent, ayant agi, pour ainsi dire, d'après ma loi naturelle. J'étais coupable d'abord, parce que je suis plus intelligent que tous ceux qui m'entourent (je me suis toujours estimé plus intelligent que les autres, et parfois, croyez-moi, j'en étais même honteux; c'est pourquoi j'ai, durant toute ma vie, regardé obliquement les gens, jamais en face). Et puis j'étais innocent parce que… Eh bien! Parce que j'étais innocent!…

III

Comment font les gens qui savent se venger et en général se défendre? Quand l'esprit de vengeance les domine, ils ne sont plus accessibles à aucun autre sentiment. L'homme offensé va droit à son but comme va un taureau furieux, les cornes baissées, et qui ne s'arrête qu'au pied d'un mur. Voilà sa force.

(À propos, au pied du mur, les gens de premier mouvement s'arrêtent. Pour eux le mur n'est pas un obstacle qu'on peut tourner, comme pour nous autres, gens qui pensons et par conséquent n'agissons pas. Non, ils s'arrêtent et se retirent franchement, le mur les calme, c'est une solution décisive et définitive, quelque chose même de mystique… Mais nous reviendrons au mur.)

Donc l'homme de premier mouvement est, à mon sens, l'homme vrai, normal, tel que le souhaitait sa tendre mère, la Nature. Je suis jaloux de cet homme au dernier point. Il est bête, j'en conviens, mais qui sait? L'homme normal, peut-être, doit être bête. Peut-être même est-ce une beauté, cette bêtise. Pour ma part j'en suis d'autant plus convaincu que si, par exemple, je prends, par antithèse, pour homme normal celui qui a la conscience intense, qui est sorti, cela va sans dire, non de la matrice naturelle, mais d'une cornue (ça, c'est presque du mysticisme, messieurs, mais je le sais), eh bien, cet homunculus se sent parfois si inférieur à son contraire qu'il se considère lui-même, en dépit de toute son intensité de conscience, comme un rat plutôt qu'un homme, – un rat doué d'une intense conscience, mais tout de même un rat, – tandis que l'autre est un homme, et par conséquent, etc.… Surtout n'oublions pas que c'est lui-même, lui-même qui se considère comme un rat, personne ne l'en prie, – et c'est là un point important.

Voyons maintenant le rat aux prises avec l'action. Supposons par exemple qu'il soit offensé (il l'est presque toujours): il veut se venger. Il est peut-être plus capable de ressentiment que l'homme de la nature et de la vérité[370]. Ce vif désir de tirer vengeance de l'offenseur et de lui causer le tort même qu'il a causé à l'offensé, est plus vif peut-être chez notre rat que chez

l'homme de la nature et de la vérité. Car l'homme de la nature et de la vérité, par sa sottise naturelle, considère la vengeance comme une chose juste, et le rat, à cause de sa conscience intense, nie cette justice. On arrive enfin à l'acte de la vengeance. Le misérable rat, depuis son premier désir, a déjà eu le temps, par ses doutes et ses réflexions, d'accroître, d'exaspérer son désir. Il embarrasse la question primitive de tant d'autres questions insolubles, que, malgré lui, il s'enfonce dans une bourbe fatale, une bourbe puante composée de doutes, d'agitations personnelles, et de tous les mépris que crachent sur lui les hommes de premier mouvement, qui s'interposent entre lui et l'offenseur comme juges absolus et se moquent de lui à gorge déployée. Il ne lui reste évidemment qu'à faire, de sa petite patte, un geste dédaigneux, et à se dérober honteusement dans son trou avec un sourire de mépris artificiel auquel il ne croit pas lui-même. Là, dans son souterrain infect et sale, notre rat offensé et raillé se cache aussitôt dans sa méchanceté froide, empoisonnée, éternelle.

Quarante années de suite il va se rappeler jusqu'aux plus honteux détails de son offense et, chaque fois il ajoutera des détails plus honteux encore, en s'irritant de sa perverse fantaisie, inventant des circonstances aggravantes sous prétexte qu'elles auraient pu avoir lieu, et ne se pardonnant rien. Il essayera même, peut-être, de se venger, mais d'une manière intermittente, par des petitesses, de derrière le poêle[371], incognito, sans croire ni à la justice de sa cause, ni à son succès, car il sait d'avance que de tous ces essais de vengeance il souffrira lui-même cent fois plus que son ennemi.

Sur son lit de mort, il se rappellera encore, avec les intérêts accumulés et… Mais c'est précisément en ce dernier désespoir, en cette foi boiteuse, en ce conscient ensevelissement de quarante ans dans le souterrain, en ce poison des désirs inassouvis, en cette turbulence fiévreuse des décisions prises pour l'éternité et en un moment révisées que consiste l'essence de ce plaisir étrange dont je parlais. Il est si subtil et parfois si difficile à soumettre aux analyses de la conscience que les gens tant soit peu bornés ou même tout simplement en possession d'un système nerveux en bon état n'y comprendront rien. Peut-être, ajoutez-vous en souriant, ceux aussi qui n'ont jamais reçu de soufflet n'y comprendront rien, voulant me faire par là poliment entendre que j'ai dû faire l'expérience du soufflet, et que, par

conséquent, j'en parle en connaisseur: je gage que c'est là votre pensée. Mais tranquillisez-vous, messieurs, je n'ai pas fait cette expérience, – quoiqu'il me soit bien égal que vous ayez de moi telle ou telle autre opinion. Je regrette bien plutôt de n'avoir pas moi-même donné assez de soufflets… Mais suffit, assez sur ce thème qui vous intéresse trop.

Je reviens donc paisiblement aux gens doués d'un bon système nerveux et qui ne comprennent pas les plaisirs d'une certaine acuité. Ces gens-là, si on les offense, beuglent comme des taureaux, à leur grand honneur, mais s'apaisent immédiatement devant l'impossibilité, – vous savez, le mur. Quel mur? Mais cela va sans dire, les lois de la nature, les conclusions des sciences naturelles, la mathématique. Qu'on vous démontre que l'homme descend du singe, il faut vous rendre à l'évidence, «il n'y a pas à tortiller». Qu'on vous prouve qu'une parcelle de votre propre peau est plus précieuse que des centaines de milliers de vos proches, et qu'au bout du compte toutes les vertus, tous les devoirs et autres rêveries ou préjugés doivent s'effacer devant cela; eh bien! Qu'y faire? Il faut encore se rendre, car deux fois deux… c'est la mathématique! Essayez donc de trouver une objection.

«Mais permettez, dira-t-on, il n'y a en effet rien à dire: deux fois deux font quatre. La nature ne demande pas votre autorisation. Elle n'a pas à tenir compte de vos préférences, il faut la prendre comme elle est. Un mur? C'est un mur! Et ainsi de suite… et ainsi de suite…»

Mon Dieu! Que m'importe la nature? Que m'importe l'arithmétique? Etc., s'il ne me plaît pas que deux et deux fassent quatre?…

IV

— Ah! Ah! Ah! Ah! Mais ne trouvez-vous pas quelque délice aussi dans une rage de dents? Me demandez-vous en guise de raillerie.

Pourquoi pas? Répondrai-je. Mais oui, il peut y avoir du plaisir même à souffrir des dents. J'en ai souffert tout un mois, et je sais ce qu'il en est; on ne reste pas silencieux, on geint; mais tous les gémissements ne sont pas également sincères, il y a de la comédie: et voilà une jouissance, ce gémissement hypocrite est un plaisir, pour le malade. S'il n'y prenait pas plaisir, il ne gémirait pas. Vous m'avez fourni un excellent exemple, messieurs, et je veux le creuser à fond.

Ce gémissement, que signifie-t-il? Le malade se plaint de l'inutilité humiliante de la maladie, il en a conscience, et pourtant il a conscience aussi de la légitimité de la nature qui vous torture, cette légitimité que vous méprisez et dont vous souffrez tout de même tandis que la nature n'en souffre pas. Il n'y a devant vous aucun ennemi visible, mais le mal existe pourtant. Vous avez le sentiment que vous êtes esclave de vos dents, que si la grande Inconnue le permettait, votre douleur cesserait à l'instant, et que si elle le veut, vous souffrirez encore trois mois. Refusez-vous de vous soumettre? Protestez-vous? Justifiez-vous donc vous-même, c'est tout ce que vous avez à faire.

Donc, c'est avec cette humiliation sanglante que commence le plaisir; il continue avec ces dérisions on ne sait de qui, et s'élève parfois jusqu'au délice suprême. Je vous en prie, messieurs, consultez un esprit éclairé du dix-neuvième siècle quand cet esprit-là a mal aux dents; choisissez le second ou le troisième jour de sa maladie, quand il met dans ses gémissements moins de violence que le premier jour, quand il commence à ne plus penser uniquement à son mal. Je ne parle pas d'un grossier moujik, je parle de quelque personnage faussé par l'éducation du temps, par les raffinements de la civilisation européenne, et qui geint en homme élevé au-dessus du niveau

naturel et des principes populaires, comme on dit aujourd'hui. Ses gémissements sont méchants, hargneux, et ne cessent ni nuit ni jour: il sait bien que cela ne lui sert à rien et qu'il ferait bien de se taire; il sait mieux que tout autre qu'il s'irrite vainement lui-même et irrite son entourage. Et je le répète, c'est dans la conscience de tout cet avilissement que consiste le vrai délice.

Vous ne comprenez pas encore, messieurs? Non, je vois qu'il faut prodigieusement s'aiguiser l'esprit pour comprendre tous les détours de ce singulier plaisir. Vous riez? J'en suis bien aise! Mes boutades, certes, sont de mauvais goût, sans mesure, folles? – Mais ne comprenez-vous pas que je n'ai aucun souci de ce que je peux dire, n'ayant aucune estime de moi-même? Est-ce qu'un homme conscient peut s'estimer?

V

Peut-il avoir la moindre considération pour soi-même, celui qui commet le sacrilège de prendre plaisir à sa propre humiliation? Et je ne dis point cela par quelque hypocrite repentir. Je n'ai jamais pu prendre sur moi-même de prononcer les mots: «Pardon, papa, je ne le ferai plus.» Non que j'eusse été incapable de le dire: mais au contraire parce que je n'y avais que trop de penchant.

…Observez-vous mieux vous-mêmes, et vous me comprendrez, messieurs. Que de fois j'ai imaginé des aventures et composé ma vie comme un livre! Que de fois il m'est arrivé, par exemple, de m'offenser d'un rien, exprès, sans motif! Mais on se monte si facilement et si bien qu'à la fin on se croit véritablement offensé. J'ai bien souvent joué ce jeu, de telle sorte que j'ai fini par m'y prendre et que je n'étais plus maître de moi-même. D'autres fois, j'ai voulu me rendre amoureux de force. J'ai bien souffert, je vous jure…

Je n'ai connu de pires souffrances que celles – pourtant mêlées de douceurs – que j'endurai quand Katia me laissa voir qu'elle pourrait m'aimer et presque aussitôt m'abandonna. Pourtant, si j'avais su vouloir, je l'aurais retenue! J'aurais écarté le vieillard, l'horrible mechtchanine!… Mais à quoi bon réveiller des souvenirs qui me tuent! D'ailleurs, c'est une histoire que vous ignorez…

Ô messieurs, ne serait-ce pas précisément parce que je n'ai jamais rien pu finir ni commencer que je me considère comme un homme intelligent? Soit, je suis un bavard inoffensif, – comme tout le monde! – Mais quoi? Ce bavardage, n'est-ce pas la destinée unique de tout homme intelligent, – ce bavardage, c'est-à-dire l'action de verser le rien dans le vide?

VI

Si je n'agissais jamais que par paresse – comprenez-vous? Dieu! Que je m'estimerais! Car c'est là une qualité positive et assurée. Quand on me demanderait: Qu'es-tu? Je pourrais au moins répondre: Un paresseux. C'est une manière d'être, cela. Je ne plaisante pas, c'est, dis-je, une manière d'être, et qui me donnerait le droit d'entrer dans le premier cercle à la mode. – J'ai connu un homme qui mettait toute sa gloire à savoir reconnaître le château-laffitte de tout autre vin. Il est mort avec une conscience tranquille: certes, il avait raison. Et, à son exemple, je pourrais, si j'étais l'homme que je rêve, je pourrais boire sans souci à l'honneur de tout ce qui est grand et beau, – et tout pour moi, même les plus insignifiantes choses, même les plus vides, tout serait beau et grand. Et je vivrais en paix, et je mourrais avec majesté, – quelle splendide destinée! Et je prendrais du ventre, un triple menton, et mon nez deviendrait si caractéristique que rien qu'à me voir chacun pourrait dire: Celui-ci est un sage, c'est-à-dire un homme positif. Vous direz tout ce qu'il vous plaira, cela est toujours agréable à entendre dans ce siècle de négation.

VII

Mais tout ça, c'est un rêve d'or!…

Qui donc a le premier prétendu que l'homme ne commet des actions mauvaises que parce qu'il ignore ses véritables intérêts, et que si on les lui enseignait, il cesserait aussitôt d'être la chose honteuse et vile qu'il est: car, comprenant ses véritables intérêts, il les trouverait dans la vertu? Et l'on sait que personne n'agit délibérément contre ses véritables intérêts: il ferait donc par nécessité des exploits de saint ou de héros. – Quel enfant, l'auteur de cet apophthegme! Quel enfant naïf et bien intentionné! Quand donc, depuis qu'il y a un monde, l'homme a-t-il agi exclusivement par intérêt? Que fait-on donc de ces innombrables documents qui témoignent que les hommes font exprès sans se leurrer sur leurs véritables intérêts, sans y être poussés par rien, pour se détourner exprès, dis-je, de la voie droite, en cherchant à tâtons le mauvais chemin, des actions absurdes et mauvaises? C'est que ce libertinage leur convient mieux que toute considération d'intérêt réel… L'intérêt! Mais qu'est-ce donc que l'intérêt? Qui me le définira avec exactitude? Que direz-vous si je vous prouve que parfois l'intérêt réel consiste en un certain mal, un mal nuisible, un mal assuré, qu'on préfère à un bien? Et alors, la règle disparaît. Mais vous pensez qu'il n'y a pas de cas semblables. Et vous riez. Riez, mais répondez. A-t-on bien calculé tous les intérêts humains? N'y en a-t-il pas un qui échappe à toutes vos classifications? Vous établissez vos listes d'intérêts sur des moyennes fournies par les statistiques et les résultats de l'économie politique: ce sont le bonheur, la richesse, la liberté, le repos, etc., etc.… De sorte qu'un homme qui ne voudrait pas tenir compte de vos listes serait un obscurantiste, un arriéré, un fou, n'est-ce pas? Pourquoi, cependant, vos statisticiens en énumérant les intérêts en ont-ils toujours oublié un? Par malheur, celui-là précisément est insaisissable; il est réfractaire à toutes vos belles ordonnances. Par exemple, j'ai un ami… (d'ailleurs c'est l'ami de tout le monde). S'il a un projet qui lui tienne à cœur, il l'expose très-sagement et selon toutes les lois de la saine logique; il vous parlera avec passion des

intérêts de l'humanité, rira de ces sots, de ces myopes qui ne comprennent pas la vraie signification de la vertu, et, juste un quart d'heure après, sans aucun prétexte visible, mais poussé par une force intime qui prime tous les intérêts, fait juste ce que condamnent toutes ses théories. – Il y a donc quelque chose, en cet homme, de plus puissant et de plus précieux que tous les intérêts, quelque chose qui est le plus intéressant des intérêts et dont justement on ne tient pas compte.

— Mais ce n'est pas moins par intérêt qu'il agit, me direz-vous.

Permettez, ne jouons pas sur les mots: le principal ici, c'est que cet intérêt spécial renverse vos systèmes, met vos listes sans dessus dessous, ne peut se loger sous aucune rubrique et vous désoriente.

Avant de vous donner le nom de cet intérêt, je veux vous déclarer insolemment, au risque de me compromettre, que ces beaux systèmes qui tendent à prouver à l'homme qu'il doit être vertueux par intérêt ne sont que vaines subtilités de dialectique. Ce système de la régénération de l'humanité par l'intelligence de ses intérêts vaut la théorie qui prétend que la civilisation rend l'homme moins sanguinaire. L'homme a un tel goût pour les conclusions a priori qu'il dénature volontiers les faits pour l'harmonie de son système… Mais regardez donc autour de vous: le sang coule à flots, et joyeusement! Il pétille comme du champagne! Voilà notre dix-neuvième siècle, voilà Napoléon, – le grand et l'autre, – voilà les États-Unis, et leur éternelle union: où donc est cet adoucissement des mœurs par la civilisation? Elle développe en l'homme la faculté de sentir, lui ajoute de nouvelles sensations: voilà toute son œuvre; elle a particulièrement donné à l'homme la faculté de jouir à la vue du sang. Avez-vous remarqué que les plus grands verseurs de sang sont les plus civilisés des hommes? Attila et Stegnka Razine[372] ne leur sont pas comparables. Ceux-ci semblent plus violents, plus éclatants, mais c'est que nos modernes Attilas sont si nombreux, si normaux, qu'on ne les distingue plus. Il est incontestable que nous sommes devenus plus bassement sanguinaires grâce aux bienfaits de la civilisation. Jadis on versait le sang pour un motif, – et pour un motif qu'on croyait juste, – on pouvait tuer avec tranquillité: aujourd'hui nous sommes convaincus que le meurtre est vil, et nous le commettons pourtant à la légère: qui préférez-vous?

Attila ou Napoléon?

— Mais la science nous transformera, nous guidera à la vraie et idéale nature humaine. Volontairement alors l'homme pratiquera la vertu et sera par conséquent rendu au sentiment de ses vrais intérêts. La science nous enseignera que l'homme n'a et n'a jamais eu ni désir ni caprice; il n'est qu'une touche de piano sous les doigts de la nature. Il n'y a donc qu'à bien connaître les lois naturelles: toutes les actions humaines seront alors calculées d'après une certaine table de logarithmes morale au 0,108.000, et inscrite dans un calendrier. Mieux encore: on en fera des éditions commodes, comme les lexiques d'aujourd'hui, où tout sera calculé et défini de telle sorte que le hasard et la liberté seront supprimés.

Ainsi – c'est toujours vous qui parlez – s'établiront des relations économiques nouvelles, et toutes les réponses seront faites d'avance à toutes les questions: alors sera fondé le Temple du Bonheur, alors… en un mot, c'est alors que sera venu l'âge d'or.

Certes, on ne peut garantir que cet état de choses permettra d'être bien gai, – c'est moi qui vous demande la parole, s'il vous plaît, – puisqu'il n'y aura plus d'imprévu. Mais quelle sagesse! Par malheur, l'homme est sot; quoi qu'on fasse pour lui, il est ingrat, ingrat à un tel point que… qu'on ne peut imaginer une ingratitude pire que la sienne. Je ne serais donc pas étonné que, parmi toute cette sagesse, se levât quelque gentleman arriéré qui se camperait, les poings sur les hanches, pour vous dire: «Si nous envoyions au diable toute cette sagesse et si nous nous remettions à vivre selon notre fantaisie?» Et cela n'est rien encore, mais je suis sûr que ce sot gentleman aura des partisans. L'homme est ainsi fait! Il veut être libre, il veut pouvoir agir contre son intérêt, il prétend que parfois c'est un devoir. (Cette idée m'est personnelle…) Mon propre vouloir, mon caprice, ma fantaisie la plus folle, voilà le plus intéressant des intérêts, cet intérêt particulier dont je vous parlais, qui refuse d'entrer dans vos classifications et les fait éclater. Où prenez-vous que l'homme aime la sagesse et s'en tienne à ne rechercher que ce qui lui est utile? Ce qu'il faut à l'homme, c'est l'indépendance, à n'importe quel prix.

VIII

— Ah! Ah! Ah! Ah! Mais il n'y a pas d'indépendance! Me répondez-vous en riant. La science a disséqué l'homme, et vous savez par elle que la volonté, la liberté ne sont autre chose que…

— Un instant! C'est précisément ce que je voulais dire, quand vous m'avez interrompu. Oui, c'est vrai, mais voilà le hic… Excusez-moi, j'ai un peu trop philosophé. J'ai quarante ans de souterrain… Voyez-vous, le raisonnement est bon, c'est certain. Mais il ne satisfait que l'intelligence: la volonté est cette particulière manifestation de toutes les facultés vitales. Que vaut l'intelligence? Elle n'est qu'une collection de maximes apprises. La nature humaine veut agir par toutes ses forces, consciemment ou inconsciemment, artificiellement même, mais vitalement toujours. Je vous répète pour la centième fois qu'il y a un cas unique, mais certain – où l'homme veut se réserver le droit d'accomplir la plus sotte action et n'être pas obligé de ne faire que des choses bonnes et raisonnables. Car, à tout dire, c'est notre propre individualité qui est intéressée ici.

IX

Messieurs, – je plaisante, et très-maladroitement, mais tout n'est pas plaisant dans ma plaisanterie. Je serre les dents peut-être… Messieurs! Plusieurs mystères m'inquiètent: expliquez-les-moi! Vous voulez transformer l'homme, selon les exigences de la science et du bon sens. Mais comment savez-vous qu'on puisse transformer l'homme, et qu'on le doive? Comment savez-vous que cette transformation soit utile à l'homme? C'est une supposition gratuite. C'est logique, mais ce n'est pas humain. – Vous pensez que je suis fou?…

L'homme aime à construire, c'est certain: mais pourquoi aime-t-il aussi à détruire? Ne serait-ce pas qu'il a une horreur instinctive d'atteindre le but, d'achever ses constructions? Peut-être n'arrive-t-il à construire que de loin, en projet; peut-être aussi se plaît-il à faire des maisons pour ne pas les habiter, les abandonnant ensuite aux fourmis et aux bêtes familières. Les fourmis ont d'autres goûts que les hommes. Elles bâtissent pour l'éternité leurs fourmilières, c'est le but de toute leur existence et leur unique idéal, ce qui fait grand honneur à leur constance comme à leur esprit positif. L'homme, au contraire, esprit léger, est un perpétuel joueur d'échecs: il aime les moyens plus que le but, et, qui sait? N'est-ce pas le but, les moyens? La vie humaine ne consiste-t-elle pas plutôt en un certain mouvement vers un certain but; qu'est ce but lui-même? Et ce but, il va sans dire, ne peut être qu'une formule, 2 fois 2 font 4, et ce 2 fois 2 font 4 n'est déjà plus la vie, messieurs, c'est le commencement de la mort. Supposons que l'homme consacre toute sa vie à chercher cette formule; il traverse des océans, il s'expose à tous les dangers, il sacrifie sa vie à cette recherche: mais y parvenir, y réellement parvenir, je vous assure qu'il en a horreur. Il sent bien que quand il aura trouvé, il n'aura plus rien à chercher. Les ouvriers, quand ils ont achevé leur travail, reçoivent leur argent, s'en vont au cabaret et de là au violon: voilà de l'occupation pour toute la semaine. Mais l'homme, où ira-t-il? Atteindre à la formule, quelle dérision! En un mot, l'homme est une

risible machine; il transpire le calembour. Je conviens que 2 fois 2 font 4 est une bien jolie chose; mais, au fond, 2 fois 2 font 5 n’est pas mal non plus…

X

Mais…

Nous autres, habitants du souterrain, il faut nous tenir en bride. Nous pouvons garder un silence de quarante ans. Mais, si nous ouvrons la bouche, nous parlons, parlons, parlons…

XI

Il n'y a rien de mieux au monde qu'une inertie consciente. Vive donc le souterrain!

Ah! Pourquoi en suis-je jamais sorti? Pourquoi n'y suis-je pas né? – Car j'ai voulu essayer de vivre, je vous l'ai dit: j'ai essayé d'être goujat. – Peut-être même ai-je aussi essayé d'être héros. Rien, il n'y a rien dans le monde pour moi. Mon passé est une perpétuelle et ironique négation. Hélas! J'ai rêvé, je n'ai pas vécu! Et pourtant je vais bientôt mourir. De cela je ne me plains pas trop. Pourtant, messieurs, avouez vous-mêmes que ce n'est pas juste!

J'ai rêvé la vie au loin, sur les bords de la mère Volga, avec la si belle, la si étrange fille, dont je n'ai pas eu la force de m'emparer quand elle m'était offerte, elle ma vraie vie, ma seule vie, et depuis ce jour-là je suis mort avant la mort, tué par une apparition farouche, une ombre de vieux satyre qui n'a peut-être jamais existé, et je disserte…

Je vous jure, messieurs, que je ne crois pas un traître mot de tout ce que je viens d'écrire, – c'est-à-dire, peut-être bien au contraire j'y crois très-vivement, – et pourtant quelque chose me dit que je mens comme un cordonnier.

— Pourquoi donc avez-vous écrit tout cela?

— Je voudrais bien, messieurs, vous voir condamnés à quarante ans de néant, et je voudrais bien ensuite savoir ce que vous seriez devenus!

— Imaginez un peu cela, je vous prie: vous n'avez pas eu d'existence réelle, et dans un caveau où ne pénètre qu'une lumière de crépuscule finissant, une aube d'agonie, vous vous demandez ce que c'est que la vie, et ce que c'est que le jour. Je vous ai donné quarante ans pour vous faire une opinion sur ces graves sujets, et aujourd'hui, premier jour de la quarante et unième année, je vous interroge: «Qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que…?» Mais vous ne me laissez pas finir. Vous avez tant pensé, tant réfléchi, que vous éclatez en paroles, un peu incohérentes, mais non pas tout à fait dénuées

d’un certain sens, – qui, je l’avoue, n’est peut-être pas le sens commun.

XII

Quand, de la nuit de sa perte, Par un mot d'ardente persuasion, J'ai sauvé ton âme égarée

Et qui débordait de douleur, Tu as maudit en te tordant les mains Le vice qui t'avait investie, Et la conscience, qui allait te fuir, Te châtia par le souvenir,

Et tu commençais à me conter Tout ce qui t'était arrivé avant moi Quand soudain, cachant ton visage dans tes mains, Pleine de honte et de terreur, Tu fondis en larmes,

Révoltée, désespérée…

(D'un poëme de Nekrassov.)

La neige tombe, aujourd'hui, presque fondue; jaune, sale. Voilà bien des jours qu'il neige. – Et il me semble que c'est la neige fondue qui me remet en mémoire une histoire de ma jeunesse. Contons donc cette histoire à propos de la neige fondante.

J'avais trente ans. Ma vie était déjà triste, désordonnée, solitaire jusqu'à la sauvagerie. Je n'avais pas d'amis, j'évitais toute relation, et je me blottissais de plus en plus dans mon coin. À mon bureau, je ne regardais personne; mes collègues me traitaient comme un original, et même avaient pour moi une certaine répulsion. Je me suis demandé bien souvent pourquoi j'étais seul l'objet de cette répulsion… Ainsi l'un d'eux avait un visage dégoûtant, couturé de petite vérole, et dans la physionomie quelque chose de répugnant, – un visage à n'oser le regarder. Un autre était sale, puant. Pourtant ni l'un ni l'autre ne paraissaient supposer qu'on pût avoir du dégoût pour eux; ni l'un ni l'autre ne semblaient avoir d'autre préoccupation que celle-ci: être considérés par leurs chefs. Et maintenant je vois bien que c'est mon maladif et exigeant amour-propre qui m'inspirait à moi-même du dégoût pour moi-même et qui me faisait supposer dans les yeux d'autrui ce dégoût que je portais en moi. Car je me détestais. Mon visage me semblait infâme,

j'en trouvais l'expression vile; à mon bureau je m'éloignais le plus possible des autres fonctionnaires pour leur laisser croire que je pouvais avoir une physionomie noble. «Que je sois laid, qu'importe? Pensais-je, mais que du moins ma laideur soit noble et extrêmement intelligente.» Mais le plus terrible, c'est que mon visage me semblait celui d'un sot. J'aurais préféré qu'il fût ignoble, si à ce prix j'avais pu obtenir qu'il exprimât une extraordinaire intelligence.

Naturellement, je haïssais tous mes collègues, du premier au dernier; j'avais à la fois peur et mépris. Il m'est arrivé, quand la peur prenait le dessus, de les considérer comme bien supérieurs à moi; c'était une impression soudaine; et soudaine était la revanche…

Mon développement intellectuel était morbide, comme est celui de tout homme cultivé de notre temps. Eux, au contraire, stupides, étaient pareils entre eux comme les moutons d'un troupeau. J'étais peut-être seul dans mon bureau à trouver ma condition celle d'un lâche esclave, et c'est pourquoi je pouvais me croire seul développé, et c'était réel, j'étais un lâche et un esclave, je le dis sans détours, car tout homme digne du nom d'homme moderne est et doit être un esclave: c'est son état normal. J'en suis convaincu, c'est une chose fatale. Et que disais-je «moderne»? Toujours, dans tous les temps, un homme digne de ce nom a dû être un lâche et un esclave. C'est la loi de la nature pour tout honnête homme. Et si cet honnête homme commet, comme malgré lui, quelque action d'éclat, qu'il ne s'en réjouisse pas, qu'il n'y puise pas de consolations pour les mauvaises heures, car cette mémorable action ne l'empêchera pas de faire banqueroute à l'honneur dans quelque autre circonstance: telle est l'unique conclusion. La suffisance et le contentement de soi sont le propre des ânes.

Ce qui me faisait le plus souffrir, c'est que j'étais différent de tous: «Je suis seul, et eux ils sont le monde», pensais-je, et je méditais là-dessus à perte de vue. – J'ai essayé de me lier avec certains de mes collègues, jouant aux cartes, buvant de la vodka, et discutant sur les chances d'avancement.

Mais ici permettez-moi une petite digression.

Nous autres, Russes, nous n'avons jamais eu de ces romantiques éthérés comme les Allemands et surtout les Français qui ne peuvent plus descendre

du ciel, la France s'abîmât-elle sous les barricades et les tremblements de terre. – Je parle des romantiques: c'est que je me faisais parfois le reproche de romantisme… – Eh bien! Dis-je, les Français sont des sots, – et nous n'en avons pas de tels sur notre terre russe. Chacun sait cette vérité: c'est par là surtout que nous nous distinguons des pays étrangers. Nous sommes très-peu éthérés, nous ne sommes pas de purs esprits. Notre romantisme, à nous, est tout à fait opposé à celui de l'Europe: et le sien et le nôtre ne peuvent avoir de communes mesures. (Je dis romantisme; permettez-le-moi. C'est un petit mot qui a fait humblement son service, il est vieux, et tout le monde le connaît.) Notre romantisme à nous comprend tout, voit tout, et voit souvent avec une clarté incomparablement plus vive que celle des esprits les plus positifs… Ne faire de compromis avec rien ni personne, ni rien dédaigner; ne jamais perdre de vue l'utile et le pratique (comme, par exemple, le logement aux frais de l'État, la pension et la décoration); ne voir que ce but à travers tous les enthousiasmes et tous les lyrismes, tout en conservant par devers soi intact – comme soi-même! – l'idéal du beau et du grand, précieux bijou de joaillier: voilà les lois de notre romantisme… C'est un grand coquin, je vous assure, le premier des coquins, vous pouvez m'en croire. Mais c'est un coquin honnête homme: puisqu'il passe pour tel! – Eh bien, je n'ai jamais pu me hausser jusqu'à cet idéal de la pure, vertueuse et honnête coquinerie. Je n'ai jamais pu réussir à me faire loger par l'État, je n'ai jamais pu sauvegarder en moi l'idéal du beau et du grand, je dis de ce beau et de ce grand acceptés et patentés, qui ont cours et ne sont jamais protestés. C'est un grand bonheur que je ne me sois pas jeté dans la littérature. Quelle piètre figure j'y eusse faite! Pourtant on aurait pu me décréter d'utilité publique, car n'aurais-je pas contribué à l'égayement de mes contemporains… Mais non, mes contemporains sont des gens graves, de décents et corrects gentlemen qui ne veulent ni rire ni pleurer, – et il est à croire qu'ils ont raison.

XIII

Ah çà! Trêve de spéculations! Ne voulais-je pas conter une histoire? – Ah! Oui, une réjouissante histoire! Écoutez donc.

J'avais un ami, un certain Simonov, un ancien camarade d'école, un garçon calme, froid. Pourtant j'avais aimé en lui de l'indépendance et de l'honnêteté. Je crois même qu'il n'était pas tout à fait sot. Nous avions jadis passé ensemble de bons moments, mais ils furent courts, et un voile de brume tomba vite sur ces beaux matins. Je soupçonnais que je devais lui être très-désagréable, pourtant je le visitais.

Un jeudi soir, ne pouvant plus supporter mon isolement, je me souvins de Simonov. En montant à son quatrième étage, je songeai que je lui étais pénible et que j'avais tort de l'aller voir. Mais cette réflexion était précisément de celles qui m'encourageaient dans mes mauvaises pensées; j'entrai chez lui. Il y avait près d'un an que nous ne nous étions vus.

Je trouvai chez lui deux autres anciens camarades d'école. Ils discutaient visiblement quelque importante affaire. Mon arrivée n'intéressa personne, chose étrange, car je ne les avais pas vus depuis des années. Je fis l'effet insignifiant d'une mouche dans une chambre. Même à l'école, quoique je n'y fusse aimé de personne, on ne me traitait pas ainsi. Ma position médiocre, mon vêtement plus médiocre excitaient sans doute leur mépris; mais je ne l'aurais pas cru tel. Simonov parut même s'étonner de me voir. (D'ailleurs, il s'était toujours étonné de me voir.) Tout cela me mit mal à l'aise. Je m'assis, j'avais l'humeur chagrine, j'écoutai la discussion sans y prendre part.

On discutait passionnément à propos d'un dîner d'adieu que ces messieurs voulaient offrir en commun à leur ami l'officier Zvierkov qui partait pour une destination lointaine.

Môssieur Zvierkov était encore un de mes camarades d'école. Je l'avais pris en haine dans les dernières années de nos études communes. C'était un joli garçon, arrogant et dominateur, que tout le monde aimait. Je détestais le timbre de sa voix haute et prétentieuse; je détestais ses bons mots, – très-

mauvais! Je détestais son joli visage, très-joli et encore plus bête. (J'aurais pourtant volontiers changé mon intelligent visage contre le sien.) Nous nous étions perdus de vue. Il avait fait son chemin, tandis que moi…

Des deux hôtes de Simonov l'un était Ferfitchkine, un Allemand-Russe, petit de taille, avec un visage de singe, un sot moqueur, mon pire ennemi dès nos premières classes, vil, insolent, vaniteux, ambitieux, lâche. C'était un des fervents adorateurs de Zvierkov, à qui il empruntait de l'argent et rendait des courbettes. – L'autre, Troudolioubov, était un militaire, haut de taille, l'extérieur froid, assez honnête, mais qui avait le culte de tous les succès, et qui ne pouvait parler que de promotions. Il était parent de Zvierkov. Il en tirait du prestige. Pour moi, il me mettait au-dessous de rien, et n'avait avec moi ni politesse ni insolence, comme avec les choses.

— Eh bien, sept roubles par personne, dit Troudolioubov, cela fait vingt et un roubles. On peut faire à ce prix un bon dîner. Zvierkov, cela va sans dire, ne paye pas.

— Parbleu! Puisque nous l'invitons! S'écria Simonov.

— Pensez-vous donc, dit Ferfitchkine avec l'insolence d'un valet qui croit porter les décorations de son général, qu'il nous permettra de payer pour lui? Il acceptera par délicatesse, mais il nous offrira certainement une demi-douzaine de bouteilles de champagne.

— Quoi? Une demi-douzaine pour quatre? Remarqua Troudolioubov que le chiffre seul avait étonné.

— Donc, tous quatre, vingt et un roubles, à l'hôtel de Paris, demain à cinq heures, conclut Simonov qui semblait être l'organisateur de la fête.

— Comment, vingt et un roubles? Dis-je avec agitation et comme si je me sentais offensé. Si vous me comptez, ce sera vingt-huit roubles.

Il me semblait que m'offrir ainsi à l'improviste était de ma part très-adroit et ne pouvait manquer de me conquérir l'estime universelle.

— Vous voulez donc…, remarqua Simonov avec mécontentement en évitant mon regard.

Il me connaissait par cœur, c'est pourquoi il évitait toujours mon regard.

J'étais furieux de cela, qu'il me connût par cœur…

— Et pourquoi pas? Je suis aussi un camarade, et je pourrais m'offenser

d'avoir été oublié, bredouillai-je.

— Où fallait-il aller vous chercher? Fit grossièrement Ferfitchkine.

— Vous n'étiez pas déjà si bons amis, Zvierkov et vous, ajouta Troudolioubov en fronçant les sourcils.

Mais je me cramponnai à mon idée.

— Il me semble que personne n'a le droit de juger entre nous, dis-je avec une voix tremblante. C'est précisément parce que jadis nous nous entendions mal que je tiens à le revoir maintenant.

— Et qui comprendra vos idées transcendantales? Dit Troudolioubov en souriant.

— On vous inscrira, décida Simonov. Demain, cinq heures, hôtel à Paris, ne vous trompez pas.

— Et l'argent… allait commencer Ferfitchkine à voix basse en me désignant de coin de l'œil. Mais il s'interrompit, cette grossièreté avait déplu même à Simonov.

— Assez, dit Troudolioubov en se levant. Puisqu'il y tient, qu'il vienne.

— Mais ce n'est qu'un cercle d'amis, persistait Ferfitchkine en prenant aussi son chapeau. Ce n'est pas une réunion officielle…

Ils partirent. Ferfitchkine ne me salua pas. Troudolioubov ne m'accorda qu'un très-léger salut, sans me regarder. Simonov, avec qui je restai tête à tête, paraissait dépité et me regardait obliquement. Il restait debout et ne m'invitait pas à m'asseoir.

— Hum!… Oui… donc, demain. Donnez-vous l'argent tout de suite? Je dis cela… pour savoir, balbutia-t-il avec embarras.

J'étais au moment d'éclater de colère. Mais aussitôt je me rappelai que depuis des temps incalculables je devais à Simonov quinze roubles. Je ne l'avais jamais oublié; mais je ne rendais jamais non plus.

— Convenez vous-même, Simonov, que je ne pouvais savoir en entrant ici… Je regrette d'ailleurs d'avoir négligé…

— Bon, bon, vous payerez demain, pendant le dîner… C'était à titre de renseignement… Je vous en prie…

Il n'acheva pas et se mit à marcher à travers la chambre avec une irritation croissante. Tout en marchant il frappait du talon.

— Non, dit-il… C'est-à-dire… oui. Il faut que je sorte. Je ne vais pas loin, ajouta-t-il, comme pour s'excuser.

— Et pourquoi ne le disiez-vous pas? M'écriai-je en saisissant mon chapeau.

— Non, pas très-loin… Il n'y a que deux pas, répétait Simonov en m'accompagnant jusqu'à sa porte avec un air affairé qui ne lui allait pas du tout. Donc à demain à cinq heures! Me cria-t-il pendant que je descendais. – Cela signifiait qu'il était très-content de me voir partir. Moi, j'étais furieux.

Que le diable les emporte! Pensai-je tout en marchant. Quel besoin avais-je de me mettre encore cette affaire sur les bras? Quoi? Pour fêter cet imbécile de Zvierkov? Parbleu! Je n'irai pas. Non! Je ne dois pas y aller. Dès demain j'écrirai à Simonov.

XIV

Ce qui me rendait encore plus furieux, c'est que je savais que malgré tout j'irais, exprès. Plus il y avait d'inconséquence de ma part à m'imposer à ces «anciens amis», plus je m'entêtais à le faire.

Il y avait pourtant une difficulté: je n'avais pas d'argent. J'avais en tout neuf roubles, mais je devais le lendemain en donner sept à Apollon, mon domestique, qui, sur ces sept roubles, se nourrissait lui-même.

Ne pas lui donner ses gages, c'était impossible. Mais je dirai plus loin pourquoi, je reviendrai en détail à cette canaille, à cette plaie de ma vie.

Du reste, je savais bien que pourtant je ne les lui donnerais pas afin de pouvoir aller au dîner de Zvierkov.

J'eus, cette nuit-là, de terribles cauchemars.

Le lendemain matin, je sautai de mon lit, tout agité, comme si quelque chose d'extraordinaire allait se passer. J'étais sûr que ce jour-là marquerait dans ma vie un changement radical. (C'était d'ailleurs la pensée que m'inspirait le moindre événement.) Je revins de mon bureau deux heures plus tôt que d'ordinaire, pour m'habiller. Je me promis de ne pas arriver le premier, pour qu'on ne pensât pas que je fusse ravi de l'occasion et que j'eusse hâte d'en profiter. Je cirai mes bottes, car Apollon pour rien au monde n'aurait ciré mes bottes deux fois par jour. Je dus lui voler subrepticement les brosses, ayant horriblement peur qu'il me méprisât un peu plus s'il savait que, pourtant, je cirais moi-même mes bottes. Puis j'examinai mes habits: vieux et usés! Mon uniforme était passable, mais va-t-on dîner en uniforme? J'avais juste sur un genou une grande tache jaune. Je pressentis que cela seul m'enlèverait les neuf dixièmes de ma dignité. Eh! Cette vile pensée! Mais c'était ainsi. «Et c'est la réalité pourtant», pensais-je, et le courage me manquait. Je me représentais avec fureur comment ces gens-là allaient me toiser. Mieux certes eût valu rester chez moi. Mais c'est impossible. Je n'aurais cessé ensuite de me railler moi-même en me disant: Ah! Tu as eu peur de la réalité! – Il fallait leur prouver ma supériorité, leur imposer

l’admiration, leur donner à choisir entre Zvierkov et moi, et triompher. Pourtant… pourquoi faire? D’eux tous je n’eusse pas donné un demi-kopeck. Oh! Je priais Dieu que cette journée n’eût qu’une heure! – Je m’accoudai à la fenêtre et je me mis à considérer la neige qui tombait épaisse et fondante…

Enfin ma mauvaise horloge sonna cinq coups. Je pris mon chapeau, j’évitai Apollon qui attendait ses gages depuis le matin, mais par sottise ne voulait pas en parler le premier. Je me glissai dehors, et une voiture – pour mes derniers kopecks – m’amena comme un barine à l’hôtel de Paris.

XV

Dès la veille j'avais prévu que j'arriverais le premier. Non-seulement il n'y avait encore personne, mais c'est à peine si je pus me faire conduire dans le cabinet qui nous était réservé. La table n'était pas encore mise. Qu'est-ce que cela signifiait? À la fin, le garçon voulut bien m'apprendre que le dîner était pour six heures et non pour cinq. Il n'était que cinq heures vingt-cinq. – Évidemment on aurait dû me prévenir. La poste est faite pour cela. C'était donc exprès qu'on m'avait infligé la «honte» à mes propres yeux et… aux yeux du garçon, d'arriver ainsi, seul, sans savoir l'heure, comme un intrus. J'ai rarement passé des moments plus insupportables. Quand, à six heures précises, ils arrivèrent tous ensemble, j'eus d'abord quelque plaisir à les voir, ils étaient pour moi des libérateurs, et j'en oubliais presque que je devais me considérer comme offensé.

Zvierkov marchait en avant des autres, comme un chef. Tous étaient joyeux. En m'apercevant, Zvierkov prit de grands airs, s'approcha de moi à pas lents, et me tendit la main affablement, avec l'amabilité d'un général pour un inférieur.

— J'ai appris avec étonnement votre désir de participer à notre fête, commença-t-il en traînant sur les syllabes, habitude que je ne lui connaissais pas. Nous nous sommes rencontrés si rarement! Vous nous fuyiez. Je l'ai souvent regretté. Nous ne sommes pas aussi terribles que vous le pensez. En tout cas, je suis très-content de re-nou-ve-ler…

Et il posa machinalement son chapeau sur la fenêtre.

— Attendez-vous depuis longtemps? Me demanda Troudolioubov.

— Je suis arrivé juste à cinq heures, comme il était entendu hier, répondis-je à haute voix, avec une irritation sourde qui promettait une explosion prochaine.

— Tu ne l'as donc pas prévenu que l'heure était changée? Dit Troudolioubov à Simonov.

— Non, j'ai oublié, répondit-il, sans même s'excuser.

— Alors vous êtes ici depuis une heure? Pauvre ami! S'écria Zvierkov avec une intention railleuse.

Il semblait trouver cela très-plaisant.

Ferfitchkine éclata de rire avec son fausset de roquet. Lui aussi trouvait ma situation extrêmement drôle.

— Il n'y a pas de quoi rire, criai-je à Ferfitchkine. On ne m'a pas prévenu, c'est… c'est… c'est tout simplement stupide!

— C'est non-seulement stupide, mais quelque chose de plus, murmura Troudolioubov qui prenait naïvement mon parti. Vous êtes bien bon, c'est une grossièreté.

— Si l'on m'avait joué le même tour, remarqua Ferfitchkine, j'aurais…

— Mais vous auriez dû vous faire apporter quelque chose, dit Zvierkov, ou même dîner sans nous attendre.

— Certes, j'aurais pu le faire sans en demander la permission, fis-je d'un ton sec. Si j'ai attendu, c'est que…

— Allons! Asseyons-nous, messieurs, dit Simonov qui rentrait. Je réponds du champagne, il est très-correctement frappé… Je ne savais pas votre adresse, ni où vous prendre! Me dit-il tout à coup, toujours sans me regarder.

Il avait visiblement une rancune contre moi.

Tous s'assirent. Je fis comme eux. À ma gauche était Troudolioubov, à droite Simonov. Zvierkov était en face de moi; Ferfitchkine entre lui et Troudolioubov.

— Dites-moi (il traînait toujours), vous… vous êtes dans un ministère? Dit Zvierkov qui décidément prenait de l'intérêt à mes affaires, ou plutôt tâchait de me mettre à mon aise.

«Veut-il que je lui jette une bouteille à la tête?» pensais-je.

— Je suis au bureau de ***, répondis-je sèchement en regardant mon assiette.

— Et… ça vous convient? Dîtes-moi, qu'est-ce qui vous a fôrcé d'abandonner vos anciennes fonctions?

— Qu'est-ce qui m'a fôrcé? Répétai-je en traînant trois fois plus que Zvierkov, presque sans le vouloir. Mais tout simplement j'ai quitté mes

anciennes fonctions parce qu'il m'a plu de les quitter.

Ferfitchkine ricana furtivement. Simonov me regarda d'un air ironique. Troudolioubov resta la fourchette en l'air, et me contempla curieusement.

Zvierkov se sentit froissé, mais il ne voulut pas le laisser voir.

— Eh bien, et votre traitement?

— Quel traitement?

— Mais, vos appointements.

— Est-ce un interrogatoire que vous me faites subir?

D'ailleurs, je dis aussitôt le chiffre de mon traitement, non sans rougir.

— Pas riche, pas bien riche, observa Zvierkov avec importance.

— Oui, il n'y a pas de quoi dîner tous les jours dans les bons endroits, ajouta Ferfitchkine.

— C'est-à-dire que c'est la pauvreté même, conclut Troudolioubov.

— Comme vous avez maigri! Vous avez beaucoup changé depuis que… continua Zvierkov non sans méchanceté en m'examinant, moi et mon costume.

— Allons! S'écria Ferfitchkine en souriant, c'est assez, nous gênons ce bon ami.

— Monsieur, sachez qu'il n'est pas en votre pouvoir de me gêner, entendez-vous? Je dîne ici au restaurant pour mon argent, et non pas pour celui des autres, remarquez-le, monsieur Ferfitchkine.

— Comment? Et qui donc mange ici pour l'argent des autres? Vous semblez… dit Ferfitchkine, rouge comme une écrevisse cuite et me regardant avec fureur dans le blanc des yeux.

— Comment? – Com-me ça.

(Je sentais bien que j'allais trop loin, mais je ne pouvais me retenir.)

— Mais nous ferions mieux, continuai-je, de parler de choses plus intéressantes.

— Ah! Vous cherchez l'occasion de nous montrer vos hautes facultés!

— N'ayez pas peur, ce serait tout à fait inutile ici.

— Que dites-vous? Hé! Ne seriez-vous pas devenu fou dans votre bureau?

— Assez, messieurs, assez! Cria impérativement Zvierkov.

— Que c'est bête! Murmura Simonov.

— En effet, c'est stupide. Nous nous réunissons amicalement pour passer ensemble quelques instants avant le départ de notre ami, et vous querellez! Dit Troudolioubov en s'adressant grossièrement à moi seul. Vous avez voulu prendre part à notre réunion, au moins ne la troublez pas…

— Assez! Assez! Criait Zvierkov, cessez donc, messieurs. Laissez-moi vous conter comment, il y a trois jours, j'ai failli me marier…

Et il commença une histoire scabreuse et mensongère: d'ailleurs, du mariage, nulle question. Il ne s'agissait que de généraux assaisonnés de femmes, et le beau rôle était toujours à Zvierkov.

Tout le monde rit en chœur. On ne s'occupait plus de moi. Je buvais sans y songer de grands verres de xérès. Je fus bientôt gris; mon irritation augmenta d'autant. Je regardais insolemment la compagnie; mais on m'avait tout à fait oublié. Zvierkov parlait d'une certaine dame qui lui avait confessé son amour, – le hâbleur! Et d'un certain Kolia, un prince de trois mille âmes, son meilleur ami, qui l'aidait dans cette affaire.

— Comment donc ce Kolia de trois mille âmes n'est-il pas avec nous pour fêter vos adieux? Dis-je tout à coup.

On fit silence.

— Vous êtes ivre, dit Troudolioubov.

Zvierkov me regardait sans rien dire. Je baissai les yeux. Simonov se hâta de verser le champagne.

Troudolioubov leva son verre; tous firent comme lui, excepté moi.

— À ta santé et bon voyage! Cria-t-il à Zvierkov. Le bon vieux temps passé, messieurs, à notre avenir, hourra!

Tous burent, puis ils embrassèrent Zvierkov. Je ne bougeai pas, mon verre restait plein.

— Et vous? Vous ne buvez pas? Hurla Troudolioubov menaçant en s'adressant à moi.

— Je vais faire un discours d'abord, et ensuite je boirai, monsieur Troudolioubov.

— Quel méchant homme! Murmura Simonov.

Je me levai, pris mon verre fiévreusement, sans savoir encore ce que

j'allais dire.

— Silence! Cria Ferfitchkine. Nous allons avoir un dessert de choses géniales.

Zvierkov attendait, très-grave; il semblait comprendre ce qui allait se passer.

— Monsieur le lieutenant Zvierkov, commençai-je. Sachez que je hais les phrases, les phraseurs et les tailles fines. Voilà mon premier point. Voici le second.

Un mouvement se fit.

— Second point. Je hais les polissons et les polissonneries, surtout les polissons. Troisième point. J'aime la vérité, la franchise et l'honnêteté, continuai-je presque machinalement, ne comprenant plus ce que je disais… J'aime la pensée, monsieur Zvierkov, j'aime la véritable camaraderie, l'égalité et non… hum! J'aime… et pourtant, je boirai à votre santé, monsieur Zvierkov. Faites la conquête des Tcherkess, tuez les ennemis de la patrie, et… et… à votre santé, monsieur Zvierkov.

Zvierkov se leva, me salua et me dit:

— Merci.

Il était très-irrité, extrêmement pâle.

— Que diable! Hurla Troudolioubov en frappant du poing sur la table.

— Non, c'est par un soufflet qu'il fallait répondre, piaula Ferfitchkine.

— Il faut le mettre à la porte, murmura Simonov.

— Pas un mot, messieurs, pas un geste! Cria solennellement Zvierkov apaisant l'indignation générale. Je vous remercie tous, mais je saurai lui prouver moi-même quel cas je fais de ses paroles.

— Monsieur Ferfitchkine, dès demain vous me rendrez raison de vos paroles, dis-je très-haut.

— Un duel? Je l'accepte, répondit l'autre.

J'étais probablement si ridicule, et cette idée de duel allait si mal à mon extérieur, que tous, et après eux Ferfitchkine, éclatèrent de rire.

— Eh! Laissons-le tranquille! Il est tout à fait ivre! Fit Troudolioubov avec dégoût.

— Je ne me pardonnerai jamais de l'avoir inscrit, murmura encore

Simonov.

«Voilà le moment de leur jeter les bouteilles à la figure», pensai-je. Je pris une bouteille, et… je me versai un plein verre.

«Je vais rester et boire… et chanter, si ça me plaît, oui, chanter. J'en ai le droit!… Hum…»

Mais je ne chantai pas. Je ne regardais personne et je prenais les poses les plus indépendantes, attendant avec impatience que quelqu'un me parlât le premier. Mais, hélas! Personne ne me parlait.

L'horloge sonna huit heures, enfin neuf heures. On sortit de table; tous les quatre s'assirent sur le divan. Zvierkov commanda les bouteilles de champagne prévues, mais il ne m'invita pas.

Je souriais avec mépris et je marchai de long en large de l'autre côté de la chambre, tâchant d'attirer l'attention, mais vainement, et cela dura jusqu'à onze heures: jusqu'à onze heures je me promenai de la table au poêle et du poêle à la table!…

«Je marche, et personne n'a le droit de m'en empêcher.»

Pendant ces deux heures la tête me tourna plus d'une fois; il me semblait que j'avais le délire. Et cette pensée me torturait que je ne cesserais plus désormais, dussé-je vivre encore dix, vingt, quarante ans, de revivre cette heure affreuse, ridicule et dégoûtante, la plus dégoûtante et la plus affreuse de toute ma vie.

Onze heures.

— Messieurs, cria Zvierkov en se levant, allons, là-bas! (Et il expliqua sa pensée par un geste obscène…)

— Oui, oui, dirent tous les autres.

Je me tournai vers Zvierkov. J'étais si fatigué, si brisé, que je me décidai à m'enfuir. J'avais la fièvre, mes cheveux se collaient sur mes tempes.

— Zvierkov, je vous demande pardon! Dis-je, d'un air décidé. Ferfitchkine, à vous aussi, et à tous, car tous je vous ai offensés.

— Ah! Ah! Un duel, ce n'est pas chose agréable, siffla Ferfitchkine.

Je me sentis comme un coup de poignard au cœur.

— Non, Ferfitchkine, ce n'est pas le duel que je crains. Je suis prêt à me battre avec vous demain après nous être réconciliés. Je l'exige même, et vous

ne pouvez vous y refuser. Vous tirerez le premier, et je tirerai en l'air.

— Il s'amuse, remarqua Simonov.

— Non, il a fait une gaffe, dit Troudolioubov.

— Mais laissez-nous passer! Que faites-vous là? Dit Zvierkov avec mépris.

Ils étaient tous rouges, leurs yeux étincelaient. Ils avaient bu sec!

— Je vous demande votre amitié, Zvierkov, je vous ai offensé, mais…

— Offensé? Vous, moi? Sachez, monsieur, que jamais et en aucun cas vous ne pourrez m'offenser.

— En voilà assez! Dit Troudolioubov, allons!

— Olympia est à moi, messieurs, je vous en préviens! Cria Zvierkov.

— Nous te la laissons, lui répondit-on en riant.

Je restai, dévoré de honte. La bande sortit bruyamment. Troudolioubov se mit à chanter quelque sottise. Simonov resta un moment pour donner le pourboire au garçon.

— Simonov, donnez-moi six roubles, dis-je avec décision et désespoir.

Il me regarda avec un profond étonnement, avec des yeux, d'idiot. Il était ivre aussi.

— Allez-vous donc là avec nous?

— Oui.

— Je n'ai pas d'argent, dit-il brusquement.

Il sourit avec mépris et se dirigea vers la porte.

Je saisis son manteau. Il me semblait que j'étais en proie à un cauchemar.

— Simonov, j'ai vu de l'argent chez vous. Pourquoi me refusez-vous? Suis-je donc un malhonnête homme? Ne me refusez pas, prenez garde! Si vous saviez, si vous saviez pourquoi je vous demande cet argent! Tout mon avenir en dépend, toute ma vie…

Simonov tira sa bourse de sa poche et me jeta presque les six roubles.

— Prenez, si vous en avez le cœur! Me dit-il, et il sortit.

J'étais seul, – seul avec le désordre de la table, miettes, verres cassés, vin répandu, seul avec mon ivresse et mon désespoir, seul avec le garçon qui avait tout vu, tout entendu, et qui me considérait avec curiosité.

«Allons-y donc aussi!» m'écriai-je. «Ah! Qu'ils s'agenouillent tous

devant moi, en embrassant mes pieds, en me demandant de leur donner mon amitié, ou bien… Et je souffletterai Zvierkov.»

XVI

«Le voilà enfin, le voilà, ce choc avec la réalité!» murmurai-je en descendant.

«Tu es un vaurien», me dis-je tout à coup. «Eh! Soit! Tout est perdu pour moi, qu'importe donc?»

Ils étaient déjà partis, mais je connaissais le chemin.

Près de la porte il y avait un vagnka[373] solitaire, enveloppé d'un cafetan tout couvert par la neige fondante.

Il bruinait, il faisait lourd.

Le petit cheval était aussi tout blanc de neige et toussait. Je me le rappelle très-bien. Je me jetai dans le traîneau.

«Il faut beaucoup pour racheter tout cela; pourtant je le rachèterai ou je me ferai tuer sur place. En route!»

Les pensées tourbillonnaient dans ma tête.

«S'agenouiller à mes pieds, non, je n'obtiendrai pas cela d'eux. C'est un mirage banal, dégoûtant, romantique et fantastique. Il faut donc que je donne à Zvierkov un soufflet. C'est décidé, j'y vole! Fouette, cocher!»

Vagnka tira les guides.

«À peine entré, je donne le soufflet… Faut-il dire d'abord quelques mots, en guise de préface? Non. J'entre tout simplement et je donne le soufflet. Ils seront tous dans le salon, et lui sur le divan avec Olympia. Cette maudite Olympia! Elle s'est une fois moquée de mon visage et m'a refusé… Je tirerai à Olympia les cheveux et à Zvierkov les oreilles… Ou plutôt, je le prendrai par une seule oreille et je le promènerai dans tout le salon. Peut-être se jetteront-ils tous sur moi, ils me battront! Ils me mettront à la porte, c'est sûr, et puis? J'aurai tout de même donné le soufflet, j'aurai pris l'initiative, et il sera obligé de se battre! Et ces têtes de mouton seront pour la première fois en face d'une âme vraiment tragique, la mienne!… Fouette, cocher, fouette! Criai-je au vagnka qui tressaillit et donna un coup de fouet. – Et où prendre le pistolet? Baste! Je me ferai faire une avance sur mon traitement et j'achèterai le pistolet. La poudre et les balles, c'est l'affaire des témoins… Les témoins?

Où prendrai-je un témoin? Je n'ai pas un seul ami. Folies! Le premier passant sera mon témoin…»

À ce moment, il me parut que mes réflexions étaient celles d'un fou, mais…

— Fouette, cocher, fouette! Fouette donc, animal!

— Eh! Barine! Répondit la force de la terre[374].

Le froid me saisit.

«Ne vaudrait-il pas mieux… ne vaudrait-il pas mieux… rentrer chez moi? Ô mon Dieu! Pourquoi donc ai-je tenu à prendre part à ce maudit dîner? Et ma promenade pendant deux heures de la table au poêle! Non, il faut qu'ils me payent cette promenade, il faut qu'ils lavent cette honte!… Fouette!… Et si Zvierkov refuse de se battre, je le tuerai! Et je dirai: «Voyez tous à quoi le désespoir peut réduire un homme!» – Après cela tout sera fini, mon bureau n'existera plus pour moi, on me saisira, on me jugera, on me mettra en prison, on m'enverra en Sibérie, et que m'importe? Quinze ans après, quand je serai sorti de prison, j'irai, dans mes loques, demander l'aumône à Zvierkov… Dans quelque ville de province, un homme heureux, riche, marié, père d'une belle jeune fille: ce sera lui. J'irai à lui et je lui dirai: «Regarde-moi, monstre! Vois mes joues creuses et mes haillons. J'ai tout perdu, position, bonheur, art, science, la femme aimée!…, (Qu'est-ce que je dis là?…) Et tout cela à cause de toi! Vois: j'ai deux pistolets dans les mains, je suis venu pour te tuer, et… eh bien! Je te pardonne!» – Alors je tirerai en l'air, et l'on n'entendra plus parler de moi…»

Je pleurais. Pourtant, je savais très-bien, en ce moment même, que c'était là une scène de Silvio ou de Bal masqué de Fermastor. Et soudain je me sentis si honteux… si honteux que j'arrêtai le cheval, descendis du traîneau, et restai dans la rue, au milieu de la neige.

Vagnka me regardait avec étonnement et soupirait en me regardant.

«Que faire? Y aller? Quelle sottise! En rester là? C'est impossible! Après tant d'offenses! Non! – Et je remontai dans le traîneau. – C'est fatal. Fouette! Fouette!» Et, d'impatience, je donnai un coup de poing sur la nuque du cocher.

— Et pourquoi me battre? Cria le petit moujik tout en fouettant sa rosse si

fort qu'elle rua.

La neige fondante tombait à flocons. Je me découvris, sans réflexion, oubliant tout le reste, définitivement décidé à donner le soufflet. Et je sentais avec terreur que cela devait arriver absolument et tout de suite, qu'aucune force ne pourrait plus me retenir.

Des réverbères isolés couraient derrière moi – le traîneau allait vite! – dans le brouillard de la neige, mornes comme des torches d'enterrement. La neige glissait sous mon manteau, sous ma redingote, sous ma cravate, et y achevait de fondre. Je n'y prenais pas garde. Tout m'était indifférent.

Enfin nous arrivâmes. Je sortis du traîneau comme un fou et montai en courant. Je frappai à la porte des pieds et des poings. On ouvrit trop vite, comme si l'on m'eût attendu. En effet, Simonov avait prévenu qu'il en viendrait encore un: car, dans ces sortes de maisons secrètes, il est bon de prévenir…

C'était un de ces magasins de mode, si fréquents alors, et qui ont été depuis fermés par la police. Tout le jour c'était en effet un magasin de mode; mais le soir ceux qui avaient «une recommandation» pouvaient y venir passer un moment.

Je traversai rapidement la boutique (qu'on n'éclairait pas) et parvins au salon qui m'était déjà familier.

Une seule bougie.

— Où sont-ils? Demandai-je.

Mais ils étaient déjà partis.

Je ne vis d'abord que la patronne elle-même, qui me connaissait un peu, une femme au sourire idiot. Puis une porte s'ouvrit, et une autre personne entra. Sans faire attention à personne, je marchai à travers la chambre en parlant tout seul. Je me sentais comme sauvé de la mort. Certes, j'aurais certainement, absolument donné le soufflet. Mais ils ne sont plus là, et… tout se transformait pour moi. Je jetai des regards vagues autour de moi, je ne pouvais encore assembler mes pensées. Machinalement je regardai la personne qui venait d'entrer: un visage frais, jeune, un peu pâle, avec des sourcils droits et noirs, une physionomie sérieuse et étonnée. Cela me plut aussitôt. Je l'aurais détestée si elle avait souri. Je la regardai avec plus

d'attention, avec une sorte de contention. Il y avait de la bonté, de la naïveté dans ce visage sérieux jusqu'à en être étrange. Assurément elle ne devait pas attirer les imbéciles, et par conséquent, dans ce lieu, personne ne devait la remarquer. Du reste, elle ne pouvait passer pour belle, quoique grande, forte et bien faite.

Un mauvais sentiment s'empara de moi. J'allai droit à elle.

Je jetai par hasard un coup d'œil dans la glace; mon visage bouleversé me parut extrêmement repoussant: méchant et vil, le teint blême, les cheveux en désordre. «Tant pis! – pensai-je. – Je serais content de lui paraître dégoûtant, oui, précisément, ça me va.»

*

* *

…Quelque part derrière la cloison, une pendule, comme écrasée, comme étranglée, râla longtemps, avant de sonner, puis fit entendre un son imprévu, aigu, perçant, désagréable: deux heures. Je repris aussitôt pleine possession de moi-même. Non que j'eusse dormi, mais je m'étais assoupi légèrement.

Il faisait très-sombre dans cette chambre étroite, basse, encombrée d'une armoire énorme, de cartons, de chiffons, de hardes. Le bout de chandelle qui brûlait sur la table, dans un coin, s'éteignait en jetant des étincelles. Bientôt l'obscurité allait être complète.

J'avais dans la tête une sorte de brouillard. Je voyais des choses vagues flotter au-dessus de moi, près de moi, me frôler. J'étais inquiet, d'une humeur noire. La bile me tourmentait. – Tout à coup, j'aperçus à mes côtés deux yeux grands ouverts qui me regardaient fixement et curieusement. Le regard était froid, indifférent, morne, comme étranger à cette femme elle-même.

Je me sentis mal à l'aise.

Une pensée aigre me traversa l'esprit, et me communiqua par tout le corps une sensation désagréable, comparable à celle qu'on éprouve en entrant dans l'atmosphère fade d'une cave humide. Il me parut anormal que ce fût précisément en ce moment que ces deux yeux se missent à me regarder. Je me rappelai que depuis deux heures que j'étais avec elle, je n'avais pas adressé un mot à la créature. Eh bien? Je n'avais pas cru nécessaire de lui parler: il m'avait plu ainsi. Mais maintenant la débauche, qui commence

brutalement et effrontément par où le véritable amour se couronne, me semblait absurde et dégoûtante.

Et nous nous regardâmes longtemps ainsi. Elle ne baissa pas les yeux, son regard ne changeait pas. Mon malaise redoubla.

— Comment t'appelles-tu? – demandai-je brusquement pour faire cesser cette situation.

— Lisa, répondit-elle à voix presque basse, sans empressement, et en détournant son regard.

Je gardai quelque temps le silence.

— Le temps, aujourd'hui… la neige… Il fait mauvais…

Je parlais presque pour moi-même. Je mis mes mains derrière ma tête, paresseusement, et je regardai le plafond.

Elle ne dit rien. Tout cela était dégoûtant.

— Tu es d'ici? – demandai-je, l'instant d'après, presque avec colère en me retournant vers elle.

— Non.

— D'où?

— De Riga, – répondit-elle tout à fait de mauvaise grâce.

— Allemande?

— Russe.

— Il y a longtemps que tu es ici?

— Où?

— Dans cette maison?

— Quinze jours.

Ses réponses étaient de plus en plus brèves.

La chandelle s'éteignit. Je ne pouvais plus voir le visage de Lisa.

— Tu as ton père et ta mère?

— Oui… non… oui, je les ai.

— Où sont-ils?

— Là-bas… À Riga.

— Que font-ils?

— Quelque chose.

— Comment, quelque chose! Quoi? Quelle situation ont-ils?…

— Mechtchanines.

— Tu as toujours vécu avec eux?

— Oui.

— Quel âge as-tu?

— Vingt.

— Pourquoi les as-tu quittés?

— Parce que.

Ce «parce que» signifiait: Laisse-moi tranquille, j'en ai assez.

Nous nous tûmes.

Dieu sait pourquoi je ne m'en allais pas. Je me sentais moi-même de plus en plus dégoûtant et navré. Les images de tous les menus événements de cette journée défilaient en désordre et malgré moi dans ma mémoire. Je me rappelai tout à coup un incident dont j'avais été témoin, dans la rue, le matin, tandis que je me hâtais d'aller à mon bureau.

— Aujourd'hui, j'ai vu des hommes qui portaient un cercueil, et qui ont failli le laisser tomber par terre, – dis-je à haute voix, comme par hasard.

— Un cercueil?

— Oui, sur la Sennaïa. On le faisait sortir d'une cave.

— D'une cave?

— Pas d'une cave, si tu veux, mais d'un sous-sol… Eh! Tu sais bien… là en bas… de la mauvaise maison. Il y avait de la boue tout autour, des ordures… ça puait… C'était horrible.

Un silence.

— Un mauvais temps pour un enterrement, – repris-je pour faire cesser un silence pénible.

— Pourquoi mauvais?

— La neige… l'humidité… (Je bâille.)

— Qu'est-ce que ça fait? Dit-elle après un court silence.

— Eh bien! C'est un mauvais temps… (Je bâille encore.) Les fossoyeurs sacraient, la neige les mouillait, et il y avait certainement de l'eau dans la fosse.

— Pourquoi de l'eau dans la fosse? – demanda-t-elle avec une certaine curiosité, mais d'une voix plus brusque et brutale qu'auparavant.

Je ne sais quelle irritation me prit.

— Il y a nécessairement de l'eau au fond de six verschoks[375]. Dans le cimetière de Volkovo, il n'y a pas une fosse qu'on puisse creuser à sec.

— Pourquoi?

— Comment, pourquoi? C'est un endroit humide, un vrai marais. Et l'on y met les morts dans l'eau. Je l'ai vu moi-même… plusieurs fois…

(Je ne l'avais pas vu une seule fois, je ne suis jamais allé à Volkovo; j'en parlais par ouï-dire.) — Est-ce que ça ne te fait rien de mourir?

— Mais pourquoi mourrais-je? – répondit-elle comme si elle se défendait.

— Mais tu mourras certainement un jour, et tu mourras précisément comme celle dont je te parlais. C'était aussi une fille, elle est morte de phthisie…

— Une fille meurt à l'hôpital…

(Elle le sait donc déjà, pensai-je, et elle a dit: une fille, et non pas: une jeune fille.) — Elle devait de l'argent à sa patronne, repris-je, de plus en plus surexcité par la discussion. Elle l'a servie jusqu'à la fin, quoique phthisique. C'est ce que les cochers d'alentour, probablement ses anciens amis, racontaient à des soldats. Et ils riaient! Ils s'apprêtaient à aller au cabaret pour solenniser l'enterrement.

(Ici encore, j'inventais un peu.)

Un silence. Un profond silence. Elle ne remuait même pas.

— Est-ce donc mieux de mourir à l'hôpital?

— C'est la même chose. Mais pourquoi mourrai-je? – ajouta-t-elle, irritée.

— Pas maintenant, plus tard.

— Eh bien, plus tard…

— Attends, attends. Te voilà maintenant jeune, belle, fraîche. On te cote en conséquence: mais encore un an de cette vie, et tu seras fanée.

— Dans un an?

— En tout cas, dans un an, ton prix aura baissé, – continuai-je avec perversité. – Tu sortiras d'ici, tu tomberas plus bas, dans une autre maison. Un an après, dans une troisième, toujours plus bas, plus bas, et dans sept ans, tu rouleras dans la cave de la Sennaïa. Et cela, c'est encore ce que tu peux

rêver de mieux. Mais il peut très-bien arriver que tu attrapes quelque maladie, une pneumonie, un chaud et froid ou quelque autre chose. Avec la vie que tu mènes on se guérit difficilement. La maladie se cramponne, on ne s'en défait pas, et voilà! On meurt.

— Eh bien! Je mourrai! – dit-elle tout à fait exaspérée, et en faisant un mouvement de violente impatience.

— Mais ne regrettes-tu pas cela?

— Quoi?

— Eh! La vie!

Un silence.

— Est-ce que tu avais un fiancé? Hé!

— Qu'est-ce que ça vous fait?

— Oh! Je ne te force pas à répondre. Oui, qu'est-ce que ça me fait? Il n'y a pas de quoi te fâcher. Tu as sans doute des ennuis, mais ça ne me regarde pas, seulement je plains…

— Qui?

— Toi, je te plains.

— N'en faut pas!… – dit-elle d'une voix à peine distincte, et elle fit un nouveau mouvement d'impatience.

Cela m'excita davantage encore. Comment! Je lui parlais avec douceur, et elle!

— Mais à quoi penses-tu? Te trouves-tu donc heureuse? Hé!

— Je ne pense à rien.

— C'est justement le mal. Reviens à toi pendant qu'il en est temps. Car il en est temps encore. Tu es jeune, assez belle, tu pourrais aimer, te marier et…

— Tous les gens mariés ne sont pas heureux, – interrompit-elle vivement.

— Pas tous, certes, mais cela vaut toujours mieux que ta vie, beaucoup mieux même. Et crois-tu que l'amour ne supplée pas à tous les autres bonheurs? Pourvu qu'on aime, on est heureux, n'importe où, n'importe comment, même dans la tristesse. Tandis qu'ici, qu'as-tu, sauf peut-être… le vice… Fi!

Je me détournai avec dégoût. Je ne pouvais plus raisonner froidement, je m'étais pris moi-même au piège de ma morale, et déjà le besoin me dominait

de communiquer certaines idées favorites, mûries dans la solitude.

— Ne me dis pas: Vous y êtes bien, ici! Il n'y a rien de commun entre toi et moi, quoique je sois peut-être pire que toi. D'ailleurs j'étais saoul, quand je suis entré (me hâtai-je de dire pour m'excuser). De plus, un homme et une femme ne peuvent être jugés de même. C'est une autre affaire. Que je me salisse et m'avilisse, je ne suis du moins l'esclave de personne. Je viens, je pars, et c'est comme si je n'étais pas venu. Je tourne la tête, et me voilà changé. Tandis que toi, d'abord, tu es une esclave. Oui, une esclave. Tu donnes tout, et avant tout ta liberté. Qu'un jour tu veuilles rompre tes chaînes, elles se resserreront de plus en plus. Ce sont des chaînes maudites, va! Il y a des choses que je ne peux te dire, tu ne me comprendrais probablement pas, mais voyons: tu dois sans doute déjà à ta patronne? Eh bien! Tu vois! – ajoutai-je quoiqu'elle ne m'eût pas répondu, mais elle m'écoutait silencieusement, et de toutes ses forces. – Voilà ta chaîne! Et tu ne la briseras jamais. C'est comme si tu avais vendu ton âme au diable… Et moi, d'ailleurs, peut-être ne suis-je que malheureux… Peux-tu me comprendre? Peut-être est-ce par chagrin que je me roule ainsi dans la boue. Il y en a qui boivent par chagrin: eh bien, moi, je viens ici par chagrin. Pourtant, qu'y a-t-il de bon ici? Nous voilà tous deux… ensemble… Nous venons de nous rencontrer, et nous ne nous sommes pas dit un mot, et tout à l'heure? Nous nous regardions comme deux sauvages. Est-ce ainsi qu'on aime? Est-ce ainsi que deux êtres humains devraient s'unir? C'est tout simplement ignoble, voilà.

— Oui!

Elle dit ce mot avec une étrange vivacité. Ce oui, cette hâte… Je demeurai étonné. Cela signifie, pensai-je, que la même idée traversait son esprit, tout à l'heure, quand elle m'examinait. Cela signifie qu'elle est aussi capable de penser!… Diable! Diable! Voilà qui est curieux. Nous avons cela de commun… J'avais envie de me frotter les mains joyeusement, et comment, d'ailleurs, avec une âme si jeune ne pas arriver à une certaine entente?

Mais par-dessus tout j'étais pris par le jeu que je jouais avec elle.

Elle tourna sa tête vers moi, se rapprocha, et, autant que j'en pus juger dans l'obscurité, s'accouda et appuya sa tête sur sa main. Peut-être cherchait-

elle à m'observer. Que je regrettais de ne pouvoir lire dans ses yeux! Je sentais sa respiration profonde…

— Pourquoi es-tu venue ici? Repris-je, continuant mon enquête.

— Parce que.

— Comme tu serais mieux dans la maison paternelle! Tu serais au chaud, libre, tu aurais ton nid.

— Et si c'est pis encore?

(Il faut chercher le ton, pensai-je. La sentimentalité ne prend pas. Du reste, cette pensée ne fit que traverser mon esprit. Parole! Cette fille m'intéressait vraiment. Et puis j'étais las, et il est si facile d'accorder la méchanceté et la sentimentalité!) — Certes, me hâtai-je de reprendre, tout est possible, mais je suis sûr qu'on a été cruel pour toi et qu'ils sont plus coupables envers toi que tu n'es toi-même coupable envers eux. Je ne sais rien de ton histoire, mais il est bien évident qu'une jeune fille comme toi n'entre pas ici par sa propre volonté…

— Quelle jeune fille suis-je donc?

(Elle dit cela très-bas, mais je l'entendis. – Diable! Je la flatte! C'est dégoûtant…, et peut-être adroit.) Elle se tut.

— Écoute, Lisa, je vais te parler de moi. Si j'avais eu une famille, quand j'étais enfant, je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui. J'y pense souvent. Si mal qu'on soit dans sa famille, c'est toujours un père, c'est toujours une mère, ce ne sont pas des ennemis, des étrangers. Et les parents vous prouvent leur amour au moins une fois par an. Et puis, vous savez malgré tout que vous êtes chez vous. Mais moi, j'ai grandi sans famille. C'est pour cela peut-être que je suis devenu un aussi… insensible personnage.

J'attendis de nouveau.

Peut-être ne comprend-elle pas, pensai-je. C'est ridicule: je moralise!

— Si j'étais père et que j'eusse une fille, je crois que j'aimerais mieux ma fille que mon fils, parole! Repris-je, changeant de conversation pour la distraire.

(J'avoue que je me sentis rougir.)

— Et pourquoi?

(Ah! Elle écoute!)

— Parce que… Mon Dieu! Je ne sais pas, Lisa. Je connais un père, un homme sévère et grave: il s'agenouille devant sa fille, lui baise les mains, les pieds, et n'a jamais fini de la contempler. Toute la soirée, quand elle danse, il reste assis, la suivant des yeux. Il en devient fou. Mais je le comprends. La nuit, elle est fatiguée, elle s'endort; mais lui, il se relève et va l'embrasser dans son sommeil et faire sur elle le signe de la croix. Il porte une petite veste râpée, et c'est un avare: mais pour elle il n'y a pas de cadeaux trop chers, il dépense pour elle son argent jusqu'aux derniers sous, et qu'il est heureux quand pour un cadeau il obtient un sourire! Un père aime toujours plus qu'une mère sa fille… Oui, il y a des jeunes filles heureuses d'être chez leurs parents… Moi, il me semble que je n'aurais jamais marié ma fille.

— Et pourquoi donc? – demanda-t-elle en riant faiblement.

— Par Dieu! Je serais jaloux ï Comment? Elle va embrasser un autre homme? Aimer plus un étranger qu'un père! C'est douloureux à imaginer seulement… Certes, ce sont des bêtises, et tout le monde finit par revenir au bon sens. Mais rien que le souci de la donner m'aurait fatigué à la mort, il me semble. J'aurais réformé tous les fiancés… pour arriver quand même à la donner à l'homme qu'elle aurait aimé. Mais justement celui qu'elle aime semble le pire de tous au père. C'est toujours ainsi, et c'est la cause de fréquents malheurs dans les familles.

— Il y en a qui sont heureux de vendre leur fille au lieu de la donner honnêtement, – dit-elle tout à coup.

(Ah! Ah! C'est donc cela!)

— Lisa, cela n'arrive que dans les familles maudites, sans religion et sans amour, – repris-je avec chaleur. Et où il n'y a pas d'amour il n'y a pas de sagesse. Je sais qu'il existe de pareilles familles, mais je ne parlais pas d'elles. Pour parler ainsi il faut que tu n'aies pas eu une bonne famille, Lisa. Tu as dû souffrir. Hum!… C'est le plus souvent par pauvreté que cela arrive.

— Est-ce donc mieux chez les bourgeois? Il y a des gens pauvres qui vivent honnêtement.

— Hum!… oui, peut-être… Mais, Lisa, l'homme aime à ressasser ses malheurs, et pour ses bonheurs, il les oublie. S'il était juste, pourtant, il conviendrait qu'il y a des uns et des autres pour tout le monde. Que tout aille

bien dans la famille, Dieu distribue à tous ses bénédictions. Le mari est un bon garçon, aimant, fidèle, et tout le monde est heureux autour de lui. Même dans le chagrin on est heureux. Et puis, où n'y a-t-il pas de chagrin? Tu te marieras peut-être, tu le sauras toi-même. Par exemple, les premières semaines du mariage d'une jeune fille avec l'homme qu'elle aime, quel bonheur! Que de bonheurs! Partout! Toujours! Même les disputes finissent bien durant ces semaines bénies. – Il y a des femmes… plus elles aiment, plus elles querellent, parole! J'en connaissais une de ce genre: «Je t'aime! C'est par amour que je te tourmente; devine-le donc!» Sais-tu qu'on peut tourmenter un homme par amour? Les femmes sont ainsi! Et elles pensent en elles-mêmes: «Mais en revanche combien l'aimerai-je après! Je le caresserai tant que je peux bien le piquer un peu maintenant…» Et dans la maison tout se ressent de votre bonheur, tout est gai, bon, paisible, honnête… D'autres femmes sont jalouses. J'en connaissais une ainsi. Si son mari sortait, elle ne pouvait se tenir tranquille, au milieu de la nuit il fallait qu'elle sortit, qu'elle allât voir: n'est-il pas là? Ou dans cette maison-ci? Ou avec cette femme-là?… Cela, c'est mal, elle le sait mieux que personne, et elle en souffre plus que personne, et cette souffrance est sa première punition: mais elle aime! Toujours l'amour!… Et comme il est doux de se réconcilier après la dispute! Elle reconnaît elle-même, devant lui, ses torts, et ils se pardonnent l'un l'autre, avec une joie égale. Et ils sont si heureux tous deux! C'est comme un renouveau de la première rencontre, comme un second mariage, une renaissance de l'amour. Et personne, personne ne doit savoir ce qui se passe entre mari et femme, s'ils s'aiment vraiment. Ils peuvent se quereller: la propre mère de la femme ne doit pas être appelée comme arbitre, elle ne doit même pas se douter de la querelle. Le mari et la femme sont leurs propres juges. L'amour est le secret des deux. Il doit demeurer caché à tous, quoi qu'il arrive. C'est mieux, c'est plus religieux, on s'en estime davantage. Or, beaucoup de choses naissent de l'estime. Et si l'amour est venu une bonne fois, si c'est bien par amour qu'on s'est marié, pourquoi passerait-il? Ne peut-on le stimuler? Pourquoi pas? Il est bien rare qu'on n'y parvienne. Et pourquoi l'amour passerait-il, si le mari est bon et honnête? La première rage d'amour des premières semaines ne peut durer sans doute, mais un autre

amour lui succède, meilleur encore. Alors ce sont les âmes qui s'aiment, toutes les affaires sont communes. Pas un secret entre le mari et la femme, et si les enfants viennent, même les plus difficiles moments ont une douceur. Il suffit de s'aimer d'un cœur fort. Alors le travail est gai. On épargne sur son propre pain pour les enfants. Et l'on est heureux, on se dit que les enfants vous rendront en amour toute votre peine, et que c'est encore pour soi qu'on travaille. Les enfants grandissent, et vous sentez que vous leur servez d'exemple, que vous êtes le soutien, et que, quand vous serez mort, ils garderont, toute leur vie, dans leur cœur, vos sentiments et vos pensées tels qu'ils les ont reçus de; vous, qu'ils conserveront fidèlement votre image… Mais quel lourd devoir cela vous impose! Comment alors pour le mieux porter ne pas s'unir plus étroitement? On dit qu'il est pénible d'avoir des enfants. Eh! Qui dit cela? C'est un bonheur divin. Aimes-tu les petits enfants, Lisa? Moi, je les adore! Tu sais, un petit enfant qui serait pendu à ton sein… Quel est le mari qui pourrait avoir une pensée d'amertume contre sa femme en la voyant assise avec son enfant dans les bras? Un tout petit, rose, potelé, qui s'étale, se frotte, les petits pieds et les petites mains tout gonflés de lait, les ongles proprets, et petits, si petits que c'est risible à voir!… Et ses petits yeux si intelligents! Dirait-on pas qu'il comprend déjà tout? Regarde-le téter: il agite le sein, il joue avec… Mais le père s'approche, le baby lâche le sein, se renverse tout entier en arrière, regarde son père, et se met à rire, – il y a bien de quoi, Dieu le sait! – Puis il reprend le sein et le mord quelquefois quand les dents lui viennent: et il regarde de travers sa mère tout en mordant: «Tu vois! Je t'ai mordue…» N'est-ce pas le bonheur absolu quand tous les trois sont ensemble, le mari, la femme et l'enfant? Que ne donnerait-on pour de tels instants! Non, Lisa, vois-tu, il faut d'abord apprendre à vivre, et il est toujours temps d'accuser le sort!

(C'est par ces petits tableaux qu'il faut te prendre, – pensai-je. Et pourtant, ma parole, j'avais parlé avec sincérité.) Mais tout à coup je rougis: «Et si elle éclatait de rire, où me mettrais-je?» Cette idée m'enragea. Vers la fin du discours, je m'étais en effet échauffé, et maintenant mon amour-propre était en jeu. Le silence se prolongea. J'avais envie de la pousser du coude.

— Qu'est-ce donc qui vous prend?… – commença-t-elle, puis elle

s’arrêta.

Mais j’avais tout compris: un nouveau sentiment faisait trembler sa voix. Elle n’avait plus cette intonation de naguère, brusque, brutale, entêtée. Maintenant sa voix était douce et timide, si timide que je me troublais moi-même et que je me sentis coupable envers elle.

— Quoi donc? Demandai-je avec une curiosité attendrie.

— Mais vous…

— Eh bien?…

— On dirait… que vous lisez dans un livre, dit-elle, et une sorte de raillerie vibra dans sa voix.

Ce mot me vexa, me vexa fortement.

Et je ne sus pas comprendre le sens véritable de cette raillerie, ordinaire et dernière défense des cœurs timides et encore exempts de vices, quand ils résistent avec fierté, jusqu’au dernier moment, aux efforts qu’on fait avec une indiscrète insistance pour pénétrer en eux, et tâchent de donner le change sur leurs sentiments réels. Ses seules réticences, quand elle essayait sa raillerie et n’y parvenait pas, auraient dû m’éclairer. Mais je ne sus pas voir, j’étais aveuglé par un mauvais sentiment.

«Attendez un peu», pensai-je.

XVII

— Dans un livre, Lisa? Pourquoi me parler ainsi lorsque moi-même je me sens sincèrement ému de tout cela comme si j'y étais personnellement intéressé? Dans un livre!… Mais tout ce que je t'ai dit est sorti de mon âme!… Est-il donc possible, est-il donc vrai que tu ne sentes pas l'horreur de vivre ici? Telle est la force de l'habitude! Ah! Le diable sait ce que l'habitude peut faire d'un être humain! Penses-tu donc sérieusement que tu ne vieilliras jamais, que tu seras toujours belle et qu'on te laissera ici durant des éternités? Je ne parle même pas de l'ignominie de cette maison!… Et en ce qui concerne ta vie même ici, vois un peu: tu es jeune, attrayante, belle, tu as du sentiment; eh bien, sais-tu que tout à l'heure, quand je suis revenu à moi, j'ai eu du dégoût à me voir auprès de toi? Il faut être ivre pour oser entrer ici! Mais si tu étais ailleurs, si tu menais une vie honnête, peut-être te ferais-je la cour, peut-être t'aimerais-je. Chacun de tes regards alors serait un bonheur pour moi. Et chacune de tes paroles! Je t'épierais à ta porte, je serais fier de toi, je te considérerais comme ma fiancée, et ce serait mon plus cher honneur. Je n'aurais pas, je ne pourrais avoir à propos de toi une seule pensée impure. Mais ici! Je sais trop que je n'ai qu'à siffler, que bon gré, mal gré, il faut que tu me suives, que ce n'est pas ta volonté que je consulte, mais que tu es d'avance soumise à la mienne. Le dernier moujik qui se loue comme manœuvre n'est pourtant pas un esclave, il sait que sa tâche aura un terme: où est le terme pour toi? Réfléchis donc: qu'est-ce que tu cèdes ici? Qu'est-ce que tu asservis? – Ton âme! Ton âme dont tu n'as pas le droit de disposer, tu l'asservis à ton corps! Tu livres ton amour à la profanation des ivrognes! L'amour! Mais c'est tout au monde, c'est le plus précieux des diamants, c'est le trésor des vierges! L'amour! Pour le mériter il y en a qui donnent leur âme, leur vie… Mais maintenant, ton amour, que vaut-il? Tu t'es vendue tout entière. Quel niais viendrait parler d'amour où tout y est permis sans amour? Mais quelle pire offense que celle-là pour une femme? Me comprends-tu? Je sais comment on vous amuse, comment on vous permet d'avoir des

amoureux même ici. Ce n'est qu'un jeu, une supercherie! Vous vous y laissez prendre, et l'on se rit de vous. Qu'est-ce, en effet, que ton amoureux? T'aime-t-il? Jamais! Comment pourrait-il t'aimer sachant que tu vas être obligée de le quitter à l'instant! C'est un malpropre, voilà tout. T'estime-t-il le moins du monde? Y a-t-il quelque chose de commun entre toi et lui? Il se moque de toi, il te vole: voilà son amour. Estime-toi heureuse qu'il ne te batte pas… Eh! Qui sait? Il te bat peut-être… Demande-lui un peu s'il veut t'épouser, il te rira au nez[376] s'il ne te crache pas au visage et si – cette fois au moins! – il ne te bat pas. Et pourtant il ne vaut peut-être pas deux kopecks hors d'usage… – Quand on y pense! Pourquoi donc as-tu enseveli ta vie ici? Est-ce parce qu'on te donne du café et qu'on te nourrit bien? Mais dans quel but te nourrit-on? Chez une honnête fille un pareil morceau ne passerait pas le gosier! Elle verrait toujours le secret motif de toute cette abondance!… Tu dois ici, et tu y devras toujours, jusqu'à la fin des fins, jusqu'au moment où les clients ne voudront plus de toi. Et cela viendra bientôt. Ne te fie pas trop à ta jeunesse, ici les années comptent triple, on te jettera dehors; et longtemps avant de te jeter dehors ce seront des chicanes, des disputes, des reproches, comme si tu n'avais pas donné à ta patronne ta jeunesse et ta santé, comme si tu n'avais pas perdu ici – pour rien! – ton âme, comme si c'était toi qui l'eusses dépouillée, réduite à la mendicité, comme si tu l'avais volée. Et n'espère pas qu'on te soutienne: pour plaire à la patronne, tes camarades aussi tomberont sur toi, car toutes sont esclaves comme toi, et il y a longtemps qu'elles ont perdu la conscience et la pitié! C'est à qui sera la plus immonde, la plus vile, la plus outrageante. Elles savent des injures que nulle part ailleurs on ne soupçonne. Tu perdras tout ici, tout ce que tu as de plus sacré, ta santé, ta beauté, ta jeunesse, tes dernières espérances. À vingt-deux ans tu en auras trente-cinq, et si tu n'es pas malade, estime-toi heureuse, rends grâces à Dieu! Tu penses peut-être qu'au moins tu ne travailles pas, que tu fais la fête? Malheureuse! Il n'existe pas au monde une besogne plus horrible que la tienne! Il n'y a pas de travaux forcés comparables à ta vie. Cette seule pensée ne devrait-elle pas dissoudre ton cœur dans les larmes? Et quand on te chassera d'ici, tu n'oseras dire un mot ni un demi-mot, tu t'en iras comme une coupable. Tu iras dans une autre maison, puis dans une

troisième, puis ailleurs encore. Enfin tu tomberas à la Sennaïa. Là on te battra: ce sont les amabilités de l'endroit, les clients y confondent les caresses et les coups. Mais tu ne peux t'imaginer l'horreur de ce bouge! Vas-y voir une fois, peut-être en croiras-tu tes yeux. Un soir de nouvel an, j'y ai vu une femme à la porte. Pour se moquer d'elle, ses camarades l'avaient mise dehors parce qu'elle pleurait trop. On voulait la faire geler un peu, et l'on avait fermé la porte derrière elle. À neuf heures du matin elle était déjà ivre, débraillée, à demi nue, toute meurtrie de coups; son visage fardé et ses yeux pochés faisaient un étrange contraste. Ses gencives et son nez suaient le sang: c'était un cocher qui venait de lui administrer une correction. Elle avait dans les mains un poisson salé. Elle s'assit sur une marche de pierre et se mit à hurler en pleurant. Tout en se lamentant sur sa destinée, elle frappait avec son poisson les degrés de l'escalier, et sur le perron s'amassaient des cochers et des soldats ivres qui l'excitaient. – Tu ne veux pas croire que tu deviendras ainsi? Je ne voudrais pas le croire moi non plus, mais qu'en savons-nous? Peut-être, dix ou huit ans auparavant, la femme au poisson salé est-elle arrivée ici, fraîche comme un chérubin, innocente, pure, ignorant le mal, rougissant à chaque mot. Peut-être était-elle fière comme toi, comme toi extrêmement sensible, toute différente des autres, et ne soupçonnant pourtant pas quel bonheur attendait celui qui l'aurait aimée et qu'elle aurait aimé. Vois comment elle a fini! Si pourtant alors, quand, ivre et débraillée, elle frappait de son poisson les degrés fangeux, si pourtant elle s'était rappelé les années de son passé pur, la maison de son père, l'école, la route où le fils du voisin l'attendait pour lui jurer qu'il l'aimerait toujours, qu'il lui consacrerait tout son avenir, et l'heure où ils décidèrent qu'ils s'aimeraient éternellement et s'épouseraient dès qu'ils auraient l'âge!… Non, Lisa, ce serait pour toi le bonheur si tu mourais demain quelque part, dans une cave, dans un coin, comme la phthisique. À l'hôpital, dis-tu? Oui, on t'y mènera. Mais… et ta dette à la patronne. Une phthisie n'est pas une maladie comme une fièvre chaude, qui laisse jusqu'au dernier moment à la malade l'espoir de la guérison. Elle se leurre elle-même, se croit en bonne santé, et cela fait les affaires de la patronne. Mais toi, tu mourras lentement, tu te verras mourir, et tous t'abandonneront: qu'auras-tu à dire? Tu as vendu ton âme, c'est vrai,

mais tu dois de l'argent! Et l'on te laissera toute seule, car que faire de toi? On te reprochera même de tenir de la place pour rien et de traîner ta mort. Tu auras soif? On te donnera de l'eau, – et des injures avec: «Quand donc crèveras-tu, salope? Tu nous empêches de dormir avec tes gémissements, et tu dégoûtes les clients!…» – J'ai moi-même entendu ces paroles. – Enfin, toute mourante, on te jettera dans un coin puant de la cave, dans l'obscurité, dans l'humidité… Que penseras-tu, toute seule, durant les nuits interminables? Et tu mourras. Une main mercenaire t'ensevelira, impatiemment; au lieu de prières, on n'entendra autour de ton cadavre que d'ignobles jurons. Personne pour te bénir, personne pour te plaindre. On te mettra dans une bière pareille à celle de la phthisique, puis on ira au cabaret parler de toi. Et tu reposeras dans la boue, dans la fange, dans la neige fondue. Mais faire des cérémonies pour toi? – Descends-la, Vamoukha[377]. Même ici elle a les pieds en l'air! C'était sa destinée… C'est une telle. Ne dépense pas trop de corde, ça ira comme ça. – Oui, ça ira comme ça… – Non, pourtant, ça penche d'un côté. C'était tout de même un être humain… Ah bien, tant pis! Vas-y!… Et l'on ne se chamaillera pas longtemps en ton honneur. Le plus vite possible on te jettera quelques pelletées d'argile humide et bleuâtre, – et au cabaret!… Voilà ton avenir. Les autres femmes sont accompagnées au cimetière par leurs enfants, leur père, leur mari. Mais toi! Pas une larme, pas un soupir, pas un regret. Personne au monde, personne jamais ne viendra prier sur ta tombe. Ton nom disparaîtra de la face de la terre comme si tu n'avais jamais existé, comme si tu n'étais jamais née. De la boue à la boue! Et la nuit, quand les morts soulèveront leurs couvercles, tu leur crieras: «Laissez-moi, bonnes gens, encore un peu vivre dans le monde! J'ai vécu et je n'ai pas vu la vie. Ma vie a servi de torchon aux autres! On a bu ma vie dans le bouge de la Sennaïa! Laissez-moi, bonnes gens, encore un peu vivre dans le monde!…»

J'arrivais au pathos, des spasmes commençaient à me serrer la gorge et… Tout à coup je m'arrêtai, la peur me prit, je me soulevai avec terreur, et, le cœur battant, je me penchai et me mis à écouter.

Le cas était embarrassant!

Depuis longtemps je sentais bien que mes paroles devaient bouleverser

Lisa jusqu'au fond de l'âme, mais plus cette conviction s'imposait à moi, plus j'avais hâte d'obtenir l'effet le plus intense possible. Le jeu! Le jeu m'entraînait, – et aussi autre chose… Et j'avais parlé en calculant tous mes mots en vue de l'effet, comme dans un livre. Oui, elle avait raison: on eût vraiment dit que je lisais «dans un livre». Mais cela ne me gênait pas: je savais, je pressentais que j'étais compris, et ce procédé livresque ne pouvait, à mon sens, qu'aider au succès. Mais maintenant que j'avais obtenu «l'effet», j'en avais subitement peur, je reculais devant ma propre action.

Non, jamais, jamais encore je n'avais vu un tel désespoir. Lisa cachait sa tête dans l'oreiller, s'y enfonçant avec force et le tenant embrassé dans ses bras. Un tremblement convulsif secouait tout son corps. Longtemps les sanglots l'oppressèrent, et tout à coup ils éclatèrent avec des cris et des gémissements. Alors elle se serra plus violemment encore contre l'oreiller, pour que personne dans la maison, pour qu'aucune âme vivante ne l'entendît pleurer. Elle déchirait le linge avec ses dents, elle mordait ses mains jusqu'au sang (je m'en aperçus ensuite), elle s'accrochait des deux mains à ses nattes défaites, puis elle restait immobile, retenant sa respiration, serrant les dents. Je voulus d'abord lui parler, essayer de la calmer, mais je n'en eus pas le courage, et tout frissonnant moi-même je me jetai à tâtons en bas du lit pour m'habiller et m'en aller. Il faisait sombre. Malgré tous mes efforts, je ne pouvais aller vite. Enfin je trouvai une boîte d'allumettes et un chandelier avec une bougie entière. Aussitôt que la lumière éclaira la chambre, Lisa se leva vivement, s'assit au bord du lit, toute défigurée, et me regarda d'un regard inconscient en souriant comme une folle. Je m'assis auprès d'elle, je lui pris la main: elle parut reprendre le sentiment de l'événement et de l'heure, fit un mouvement vers moi comme pour m'enlacer, mais n'osa pas et baissa doucement la tête.

— Lisa, ma chère, commençai-je, je ne voulais pas… pardon…

Mais elle me serra fortement les mains: je compris que ce n'était pas cela qu'il fallait dire, et je me tus.

— Voici mon adresse, Lisa, viens me voir.

— Je viendrai… murmura-t-elle, indécise, la tête toujours baissée.

— Et maintenant je m'en vais. Adieu… Au revoir.

Je me levai, elle se leva. Tout à coup je la vis rougir, tressaillir. Elle saisit un châle qui traînait sur une chaise, le jeta sur ses épaules et s'en couvrit jusqu'au menton. Puis elle me regarda bizarrement, avec un sourire maladif. Cela me fit souffrir, je me hâtai de m'en aller, de disparaître.

— Attendez! Dit-elle inopinément, comme nous étions déjà dans le vestibule, près de la porte, en m'arrêtant par mon manteau. Elle posa vivement la bougie et s'enfuit.

«Elle se sera rappelé quelque chose qu'elle veut me montrer», pensai-je.

En me quittant elle était toute rouge, ses yeux brillaient, son sourire était changé. Qu'est-ce que tout cela pouvait signifier? J'attendis. Bientôt, elle revint, une prière, une excuse dans le regard. En général ce n'était plus le même visage que quelques heures auparavant. Ce n'étaient plus ces yeux mornes, méfiants et obstinés. Maintenant son regard était suppliant, doux, et si confiant, si tendre, si timide! Les enfants regardent ainsi ceux qu'ils aiment et dont ils espèrent quelque chose. – Elle avait des yeux gris clair, de beaux yeux vifs aussi bien faits pour exprimer l'amour que la haine.

Sans rien m'expliquer, comme si j'étais un être supérieur qui devais tout deviner, elle me tendit un papier. Son visage était tout éclairé, naïvement et presque puérilement triomphant. J'ouvris le papier. C'était une lettre d'un étudiant en médecine (ou quelque chose d'analogue), une lettre très-ampoulée, d'un style haut en couleur, mais très-respectueuse, une déclaration. J'ai oublié les termes, mais je me souviens très-nettement qu'en dépit des fioritures de style on devinait dans cette lettre un sentiment véritable, ce quelque chose qu'on ne peut feindre. Quand j'eus fini cette lecture, je rencontrai le regard de Lisa, un regard ardent, curieux, impatient comme un regard d'enfant. Et comme je tardais à lui parler, elle me raconta en quelques mots, précipitamment, mais avec une sorte de fierté joyeuse, comment elle était un soir à un bal de famille, «chez des gens très-convenables, en famille, chez des gens qui ne savent encore rien, rien du tout, car ici elle est toute nouvelle… et c'est seulement… comme ça… et elle n'a pas du tout l'intention d'y rester, et elle s'en ira dès qu'elle se sera acquittée… Eh bien, à ce même bal se trouvait un étudiant, et ils avaient dansé et causé toute la soirée, et cet étudiant l'avait connue toute petite fille, à Riga, – mais il y a

bien longtemps! – et il avait aussi connu ses parents, mais de cela il ne sait rien, rien, rien, il ne s'en doute même pas. – Et voilà! Le lendemain du bal (il y a trois jours), il envoya cette lettre par un ami avec lequel elle était venue à cette soirée… et… eh bien, voilà tout.»

Elle baissa les yeux, toute confuse.

Pauvre fille! Elle conservait cette lettre comme une chose précieuse, et elle avait tenu à me montrer cet unique trésor, ne voulant pas me laisser m'en aller sans savoir qu'on pouvait, elle aussi, l'aimer honnêtement et sincèrement, et qu'on lui parlait avec respect. La destinée de cette lettre était sans doute de jaunir dans un coffret, sans autre conséquence. Mais n'importe, je suis certain qu'elle l'aura toujours conservée comme un trésor, comme son orgueil palpable et sa palpable excuse. Et dans un pareil moment, elle avait songé à m'apporter cette pauvre lettre, pour étaler naïvement son orgueil devant moi, pour se réhabiliter à mes yeux, pour que je la félicite… Mais je ne lui dis rien, je lui serrai la main et je sortis. J'avais si grande hâte de m'en aller!

Je fis tout le chemin à pied malgré que la neige tombât à gros flocons. J'étais fatigué, écrasé, étonné: mais déjà sous l'étonnement la vérité se faisait jour, – une sale vérité.

XVIII

Je ne voulus pas l'accepter tout de suite, cette vérité. Le matin, en m'éveillant, après quelques heures d'un sommeil lourd et profond, je me rappelai immédiatement toute la journée de la veille et je m'étonnai de ma sentimentalité avec Lisa. «Qu'est-ce que tout ce fatras compatissant? J'ai donc mal aux nerfs comme une femme? Pouah!… Et pourquoi lui ai-je donné mon adresse? Et si elle vient?… Eh bien! Qu'elle vienne! Qu'est-ce que cela me fait!»

Je sortis dans la soirée pour me promener un peu. Il me restait, comme conséquence de la veille, une forte migraine, et la tête me tournait. Plus la soirée s'avançait, plus augmentait l'obscurité, et plus changeaient et s'embrouillaient mes pensées. Il y avait en moi, dans les profondeurs de mon cœur et de ma conscience, quelque chose qui ne voulait pas mourir, un sentiment mystérieux qui me faisait souffrir matériellement, comme une brûlure. Je dirigeai ma promenade vers les endroits les plus fréquentés, les rues les plus commerçantes, le mechtchanskaïa, la Sadovoüa, le jardin Voussoupov. J'avais pris l'habitude de faire cette promenade, à la tombée de la nuit, à l'heure où la foule des petits commerçants et des ouvriers, avec leurs visages soucieux jusqu'à la méchanceté, devient plus compacte, à cette heure où le travail quotidien est fini. C'étaient précisément ces soucis infimes des infimes bénéfices qui me plaisaient, et précisément cette prose éhontée! Mais ce soir-là, le coudoiement de la rue ne fit que m'exaspérer davantage. Je ne pouvais parvenir à joindre les fils de mes idées. Sans cesse une inquiétude se levait en moi et ne voulait pas s'apaiser. Déconcerté, je repris le chemin de mon logement. Il me semblait qu'un crime pesait sur ma conscience.

La pensée que Lisa pouvait venir ne cessait de me torturer.

«Si elle venait!… Eh bien! Qu'elle vienne!… Hum!… Mais il ne faut pas qu'elle voie comment je vis. Hier j'ai dû lui paraître un tel… héros! Et maintenant… Hum! Pourquoi donc me suis-je à ce point désintéressé de mes propres affaires? C'est très-misérable, chez moi: mon divan de toile cirée

crache sa paille, ma robe de chambre refuse de me couvrir… Quelles loques! Et elle verra tout cela, et elle verra Apollon, mon domestique. Cet animal ne manquera pas de l'offenser, il trouvera quelque chose de désagréable à lui dire pour me causer des ennuis, et moi, évidemment, je serai lâche comme à l'ordinaire, je me ferai petit devant elle, j'essayerai de me draper dans ma robe de chambre, je sourirai, je mentirai… Fi! Quel dégoût! Et ce n'est pas encore là ce qu'il y a de plus dégoûtant, il y a pis, plus sale, plus vil, oui, plus vil. Toujours, toujours me couvrir d'un masque de mensonge et de malhonnêteté!»

Cette pensée m'enflamma.

Mais, «malhonnêteté», pourquoi? Quelle malhonnêteté? Je parlais sincèrement hier, je sentais vivement ce que je disais. Oui, je voulais réveiller en elle les sentiments nobles, je savais que cela lui ferait du bien, de pleurer, que cela lui serait salutaire…

Mais, quoi que je fisse, je ne pouvais parvenir à me tranquilliser.

Et toute la soirée, même après neuf heures, quoique je fusse sûr, d'après mes calculs, que Lisa ne pouvait plus venir, je la vis, elle fut devant mes yeux, et toujours dans la même attitude. Car, de toute la précédente soirée, un instant s'était particulièrement gravé dans ma mémoire: c'était quand j'avais aperçu, à la clarté de l'allumette, le visage pâle et défait de Lisa, et son regard de martyre. Et quel sourire pitoyable, anormal, «inutile», elle avait sur les lèvres! – Et je ne savais pas alors que quinze ans après, Lisa serait encore devant mes yeux intérieurs avec ce même pitoyable, anormal et inutile sourire.

Le lendemain, j'étais disposé à considérer tout cela comme des futilités, un relâchement du système nerveux, et surtout des «exagérations». Je m'étais toujours reconnu cette faiblesse, et j'en craignais beaucoup des effets: «J'exagère toujours, et c'est là ce qui me perd», me disais-je à chaque instant.

«Du reste, Lisa viendra peut-être quand même…» Ce refrain concluait toutes mes réflexions, et cette inquiétude m'enrageait.

«Elle viendra certainement!» criais-je en courant à travers la chambre»; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, mais elle viendra. Ô maudit romantisme des cœurs purs! Quel dégoût! Quelle sottise! Ô l'imprévoyance des âmes

dégoûtantes de sentimentalisme! – Eh! Au fond, comment ne pas comprendre? Pourquoi pas comprendre?…»

Ici je m'arrêtais, dans une étrange perplexité.

Et qu'il a fallu peu de paroles, – observais-je en passant, – qu'il a fallu peu d'idylle (et d'idylle livresque, artificielle, factice) pour retourner toute mon âme! Ah! La persistante virginité! Ah! Le perpétuel renouveau de l'argile humaine!

Parfois, la pensée me venait d'aller chez elle, «de lui dire tout», de la supplier de ne pas venir. Mais alors une telle colère se levait en moi qu'il me semblait que j'aurais écrasé cette «maudite» Lisa, si elle avait été à ma portée! Oui, je l'aurais outragée, conspuée, chassée, battue!

Cependant, une journée se passa, une autre encore, et encore une troisième. Lisa ne venait pas, et je commençais à me rassurer. Surtout passé neuf heures du soir j'étais tout à fait courageux, et je me promenais en liberté. Je me mis même à réfléchir moins amèrement à toute cette aventure: «Voyons, je vais sauver Lisa (puisqu'elle ne vient pas!): je lui parle, je développe son esprit, j'entreprends son éducation. Je vois enfin qu'elle m'aime, qu'elle m'aime passionnément, mais je fais semblant de ne pas la comprendre. (Je ne sais pourtant pas pourquoi je fais semblant… C'est peut-être plus beau.) Puis, un soir, toute confuse, très-belle, elle se jette à mes pieds en tremblant, et en pleurant, elle me dit que je suis son sauveur, qu'elle m'aime plus que tout au monde… Je lui marque quelque étonnement, mais… «Lisa, lui dis-je, peux-tu donc penser que je n'aie pas compris ton amour? J'ai tout vu, tout deviné, mais je n'osais pas attenter à ton cœur. Je connaissais mon influence sur toi: je craignais que, par reconnaissance, tu fisses effort pour répondre à mon amour; et cela, je ne le veux pas, ce serait… du despotisme… Ce ne serait pas délicat. (Ici je me lançais dans des subtilités européennes à la George Sand, des sentiments d'une inexprimable noblesse.) Mais maintenant tu es à moi, maintenant tu es ma création, maintenant tu es pure et belle, tu es ma femme,

«Et dans ma maison, librement et hardiment,

Entre et règne[378].»

Puis, nous commençons une vie charmante, nous allons à l'étranger, etc.,

etc., etc.…

Je me faisais honte à moi-même, et je finissais par me tirer la langue.

Mais on ne la laissera pas partir, «la dégoûtante!» – pensai-je. On ne les laisse pas trop se promener, il me semble, surtout le soir. (Il me semblait, je ne sais pourquoi, qu'elle viendrait précisément le soir, et précisément à sept heures.) Oui, mais, ne m'a-t-elle pas dit qu'elle n'est pas encore tout à fait esclave, qu'elle a des droits? Cela veut dire… Hum!… Que le diable l'emporte! Elle viendra, elle viendra certainement!

Je devais encore m'estimer heureux, que les grossièretés d'Apollon m'eussent un peu distrait pendant tout ce temps. Cet homme a usé ma patience! C'était ma plaie, ma croix. Nous nous disputions du matin au soir depuis des années, et je le haïssais. Mon Dieu! Comme je le haïssais! Jamais encore je n'avais haï personne à ce point. C'était un homme déjà sur le retour, de mine imposante. Outre mon service, il faisait le métier de tailleur à ses moments perdus. Mais je ne sais pourquoi il me méprisait! Car il me méprisait, et un peu plus que de raison, et me regardait du haut de sa grandeur. Du reste, il traitait tout le monde de même. Rien qu'à voir cette tête blondasse, ces cheveux bien lissés, ce toupet qu'il ramenait sur le haut de son front et graissait avec de l'huile d'olive, cette grande bouche, ces lèvres qui affectaient la forme d'un ijitsa[379], on se sentait en présence d'un être qui ne doutait jamais de lui. C'était un insupportable pédant, le plus grand pédant de toute la terre. Avec cela, un amour-propre qu'on eût à peine pardonné à Alexandre de Macédoine. Il était amoureux de chacun des boutons de son habit et de chacun de ses ongles, positivement amoureux. Il me traitait très-despotiquement, me parlait très-peu, et quand il me regardait, c'était avec une inexpugnable suffisance, une hauteur inaccessible, et toujours avec une mimique railleuse qui parfois m'exaspérait. Il semblait faire son service par pure complaisance. Du reste, il ne faisait presque rien pour moi, et ne se croyait obligé à aucun travail. Très-certainement, il me considérait comme le dernier des sots, et «s'il me souffrait auprès de lui», c'est seulement qu'il trouvait agréable de toucher chaque mois ses gages: il consentait à ne rien faire pour sept roubles par mois. – Il me sera beaucoup pardonné à cause de lui! – Notre haine mutuelle devenait telle parfois que je me sentais au

moment de prendre une attaque de nerfs, rien que pour avoir entendu le bruit de son pas. Ce qui me dégoûtait plus que tout, c'est un certain sifflement qu'il avait en parlant: il devait avoir la langue trop longue ou quelque autre vice de conformation qui le faisait sucer ses lèvres et siffler, et il me semble qu'il en était très-fier, s'imaginant peut-être que cela le faisait ressortir. Il parlait bas, lentement, les mains derrière le dos, les yeux baissés. Il m'enrageait surtout quand il se mettait à lire ses psaumes. (Nous n'étions séparés que par une cloison.) Nous avons eu bien des combats à cause des psaumes. Mais c'était sa passion! Tous les soirs, il se mettait à lire les psaumes, d'une voix calme, égale, en chantonnant, comme s'il veillait un mort. – Il est curieux que ce soit ainsi qu'il ait fini: il se loue maintenant pour lire les psaumes auprès des morts! Le reste de son temps est partagé entre les deux professions de preneur de rats et de cireur de bottes. – Mais en ce temps-là, je ne pouvais le chasser: il était soudé à mon existence, chimiquement. D'ailleurs, il n'aurait pour rien au monde consenti à s'en aller. De mon côté, je n'aurais pu vivre dans une chambre garnie: mon logement était isolé; c'était ma gaine, la boîte, où je m'enfermais loin de toute l'humanité. Or, Apollon, le diable sait pourquoi! Me paraissait faire corps avec ce logement, et, sept ans durant, je ne pus me décider à le chasser.

Quant à lui retenir ses gages seulement deux ou trois jours, c'était impossible. Il faisait alors de telles histoires que je ne savais où me fourrer. Mais, cette fois, j'étais tellement exaspéré contre le monde entier que je me résolus, – j'ignore pourquoi, – à punir Apollon, à lui faire attendre ses gages pendant quinze jours entiers. Il y avait déjà longtemps, près de deux ans, que je m'étais promis de faire cela, n'eût-ce été que pour lui prouver qu'il n'avait pas à faire le fier avec moi, et qu'en somme j'étais son maître. J'arrêtai en moi-même que je ne lui dirais rien, afin de le forcer à me parler de ses gages le premier: alors je sortirais les sept roubles de ma tirelire, je lui montrerais qu'ils sont là, mis à part, tout exprès pour lui, mis que «je ne veux pas, je-ne-veux-pas les lui donner, tout simplement je ne veux pas, et je ne veux pas parce que je ne veux pas, parce que c'est ma volonté de maître, parce qu'il est insolent, grossier: mais s'il demande respectueusement, alors peut-être m'adoucirai-je; autrement il attendra encore quinze jours, trois semaines, un

mois entier».

Et pourtant, malgré toute ma résolution, c'est finalement encore lui qui est resté vainqueur! Je ne pus soutenir la lutte plus de quatre jours. Il commença par son manège ordinaire dans ces occasions. – J'avais déjà fait la même tentative quelque trois ans auparavant, et je prévoyais comment les choses allaient se passer; je savais par cœur sa vile tactique! C'était d'abord un regard extrêmement sévère et prolongé, surtout quand il me rencontrait dans la rue, ou qu'il sortait en même temps que moi. Si je tenais bon ou si je faisais semblant de ne pas remarquer ce regard, il inaugurait de nouvelles et toujours silencieuses persécutions. Sans être appelé, inopinément, il entrait sans bruit, sur la pointe du pied, dans ma chambre pendant que je lisais ou que je marchais, s'arrêtait sur le seuil, mettait une main derrière son dos, avançait un pied, et me jetait un regard, non plus sévère, mais plein de mépris. Si je lui demandais brusquement ce qu'il voulait, il ne me répondait pas, me regardait dans le blanc des yeux quelques instants encore, puis, tout en suçant ses lèvres d'une façon très-particulière, très-significative, tournait sur ses talons, lentement, et lentement rentrait dans sa chambre. Deux heures après il revenait. Incapable de me posséder davantage, je ne lui demandais plus ce qu'il voulait, mais je levais brusquement et impérieusement la tête, et je le regardais fixement, à bout portant: il nous est arrivé de nous regarder pendant deux minutes. Enfin, il finissait par tourner lentement sur ses talons, comme la première fois, avec dignité, et s'en allait de nouveau pour deux heures.

Si cela ne suffisait pas pour me réduire, si j'osais continuer ma révolte, il se mettait alors à soupirer en me regardant, à soupirer longuement, profondément, comme s'il voulait mesurer de ses soupirs toute la profondeur de ma chute morale. Il va sans dire qu'il finissait par me vaincre. J'étais hors de moi, j'écumais de rage, et je n'en passais pas moins par où il voulait.

Mais cette fois dès le «regard sévère» je sortis de mes gonds, je me précipitai sur Apollon. – (J'étais déjà assez irrité sans cela!)

— Halte! Lui criai-je, reste ici!

Mais lui, lentement, silencieusement, dignement, s'en allait déjà, sa main derrière son dos.

— Reviens ici! Reviens! Criai-je en le poursuivant.

Ma voix, devait atteindre un diapason surnaturel, car Apollon se retourna et même se mit à me considérer avec un certain étonnement. Mais il s'obstinait à se taire, et c'est cela surtout qui m'exaspérait.

— Comment oses-tu entrer chez moi sans rien demander? Comment oses-tu me regarder ainsi? Réponds!

Il me regarda tranquillement pendant une demi-minute, puis il se retourna de nouveau.

— Halte! Hurlai-je en courant à lui. Ne bouge pas, tiens-toi là, et réponds-moi! Qu'es-tu venu faire ici?

— Si vous avez quelque chose à m'ordonner…? – dit-il doucement et posément après un silence, tout en suçant ses lèvres et en balançant tranquillement sa tête d'une épaule sur l'autre. Et sa voix, son attitude, tout en lui exprimait une placidité qui m'affolait.

— Ce n'est pas cela, bourreau! Ce n'est pas ce que je te demande! M'écriai-je tremblant de colère. – Je vais te dire moi-même, bourreau, pourquoi tu viens ici. Tu vois que je ne te donne pas tes gages, tu ne veux pas, par vanité, condescendre à me les demander, et c'est pourquoi tu viens, avec tes regards bêtes, me punir, me torturer, et tu ne soup-çon-nes-pas, - bourreau, comme c'est bête, bête, bête, bête, bête!…

Il recommençait déjà à tourner sur ses talons, mais je le saisis par le bras.

— Écoute: voici l'argent, tu le vois? Il est là (je tirai la somme de mon tiroir), les sept roubles y sont: mais tu ne les auras pas, tu-ne-les-au-ras-pas, tant que tu ne seras pas venu respectueusement, la tête basse, me demander pardon.

— Cela ne se peut pas, répondit-il avec une assurance surnaturelle.

— Ça suffit, criai-je, je te jure que tu ne les auras pas!

— Il n'y a pas de quoi vous demander pardon, – continua-t-il comme s'il ne s'apercevait même pas de mes cris, – c'est vous qui m'avez appelé «bourreau», et je pourrais aller porter plainte chez le commissaire.

— Vas-y donc, hurlai-je, vas-y tout de suite, à la minute, à la seconde, bourreau! Bourreau! Bourreau!

Mais il me regarda à peine, gagna la porte, et sans plus m'écouter, sans se

retourner, rentra tranquillement chez lui.

— Sans Lisa, rien de tout cela ne serait arrivé, pensai-je.

Je restai un moment immobile, dans une pose digne et solennelle; mais mon cœur battait faiblement tant j'étais ému. Puis j'allai moi-même chez Apollon.

— Apollon, lui dis-je d'une voix basse et contenue, – mais j'étouffais de rage, – va tout de suite et sans attendre un seul moment chez le commissaire.

Il s'était déjà assis à sa table, avait mis ses lunettes et cousait. En entendant mon ordre, il éclata de rire.

— À l'instant! Vas-y à l'instant, ou tu ne sais pas ce qui va arriver.

— Vous n'êtes vraiment pas dans votre assiette, observa-t-il sans même lever la tête, en se suçant lentement les lèvres et en enfilant son aiguille. – Où a-t-on vu cela, qu'un homme envoie chercher l'autorité contre lui-même! Et quant à m'effrayer, ce n'est pas la peine de vous donner tant de mal, vous n'y réussirez pas.

— Mais vas-y donc!

Je jappais comme un roquet. J'avais déjà saisi Apollon par l'épaule, j'allais le…

C'est alors que la porte d'entrée s'ouvrit, et lentement, doucement, une «figure» apparut, vint à nous, s'arrêta et nous regarda avec étonnement. – J'étais comme anéanti de honte! Je me précipitai dans ma chambre, et là, saisissant des deux mains mes cheveux, je me jetai contre le mur et restai ainsi, sans me retourner.

Deux minutes après j'entendis le pas lent d'Apollon.

— Voici une personne qui vous demande, – dit-il en me regardant avec une incroyable sévérité.

Il s'effaça, et laissa passer Lisa. Mais il ne faisait pas mine de s'en aller, il restait là, avec son sourire moqueur.

— Va-t'en! Va-t'en! Lui commandai-je, éperdu…

En cet instant, la pendule grinça avec effort, siffla, puis sonna sept coups.

XIX

«Et dans ma maison, librement et hardiment,

Entre et règne.»

(Même poëme.)

Je restais devant elle comme tué, intimement déshonoré, – salement embarrassé. Je souriais, il me semble, et je tâchais de me draper dans ma robe de chambre épilée, juste comme j'avais, dans mes mauvaises heures, imaginé que je ferais. Elle aussi était toute confuse. – Je n'avais pas prévu cela. – Et c'était mon propre embarras qui la gagnait.

— Assieds-toi, lui dis-je machinalement.

Je plaçai une chaise pour elle auprès de la table et m'assis moi-même sur le divan. Elle m'obéit aussitôt, s'assit et se mit à me regarder «de tous ses yeux», attendant évidemment que je lui dise quelque chose. Cette attente naïve me mit hors de moi; mais je me retins.

Elle devrait pourtant faire semblant de ne rien remarquer, comme si tout se passait normalement, et voilà qu'elle…! Et je me jurai vaguement qu'elle me payerait cher pour tout cela.

— Tu m'as trouvé dans une étrange situation, Lisa, – commençai-je tout en sachant que c'était précisément ainsi qu'il ne fallait pas commencer. – Non, non, je ne parle pas de mon mobilier! M'écriai-je en la voyant tout à coup rougir. Je n'ai pas honte de ma pauvreté… Au contraire, j'en suis fier. Je suis pauvre, mais je suis honnête… Car on peut être pauvre et honnête. (Je balbutiais.) Du reste… Veux-tu du thé?

— Non… commençait-elle; mais…

— Attends.

Je me levai vivement et courus chez Apollon. (Il fallait bien me cacher quelque part!)

— Apollon, – bredouillai-je avec une précipitation fiévreuse en lui jetant les sept roubles que j'avais durant tout ce temps gardés dans ma main, – voici tes gages, tu vois? Je te les donne. En revanche, sauve-moi! Va tout de suite

chercher au traktir du thé et dix soukhars[380]. Si tu n'y vas pas, tu me désespéreras. Tu ne sais pas qui est cette femme… C'est… tout! Tu t'imagines peut-être… Mais c'est que tu ne vois pas qui est cette femme!…

Apollon, qui s'était déjà remis au travail et qui avait déjà repris ses lunettes, loucha d'abord vers l'argent, sans quitter son aiguille; puis, sans me prêter la moindre attention, sans me répondre, il continua à se disputer avec son fil qui faisait des difficultés pour passer par le trou de l'aiguille. J'attendis trois minutes, debout devant lui, les mains croisées à la Napoléon. J'avais les tempes mouillées de sueur, j'étais très-pâle et je le sentais. Mais enfin, Dieu merci, il eut pitié de moi. Laissant là son fil, il se leva lentement, recula lentement sa chaise, ôta lentement ses lunettes, compta lentement son argent, et, m'ayant demandé par-dessus son épaule combien il fallait prendre de thé, sortit lentement. – En retournant auprès de Lisa, je pensais que je ferais mieux de m'enfuir comme j'étais, dans ma robe de chambre, n'importe où…

Et je m'assis de nouveau.

Elle me regardait avec inquiétude. Il y eut un silence de quelques instants.

— Je le tuerai! M'écriai-je tout à coup en frappant du poing sur la table si violemment que l'encre jaillit de l'encrier.

— Qu'avez-vous? Dit-elle, toute tremblante.

— Je le tuerai! Je le tuerai!…

J'avais repris mon jappement de roquet, et je continuais à frapper la table, quoique je sentisse fort bien la stupidité de mon emportement.

— Tu ne peux savoir, Lisa, comme il me torture! C'est mon bourreau… Il est allé chercher des soukhars… Lisa!…

Et tout à coup je fondis en larmes. C'était une crise. Que j'avais honte de ma faiblesse! Mais j'étais incapable de me dominer.

Elle s'effraya.

— Mais qu'avez-vous? Qu'avez-vous donc? – disait-elle en s'agitant autour de moi.

— De l'eau!… donne-moi de l'eau… – balbutiai-je à voix basse. (J'avais très-nettement conscience que cette eau me serait tout à fait inutile, et que rien ne m'obligeait à balbutier à voix basse.) – C'est par là… (Quoique la crise fût réelle, je peux dire que je jouais la comédie pour sauver les

apparences.)

Elle me donna de l'eau. Elle était comme éperdue. – En ce moment Apollon apporta le thé, et il me sembla que ce thé banal et prosaïque était une chose terriblement inconvenante et misérable après tout ce qui venait de se passer, et je rougis. Lisa considérait Apollon avec un air craintif. Quant à lui, il sortit sans nous regarder.

— Lisa, tu me méprises… – dis-je en la regardant fixement, frémissant d'impatience de savoir ce qu'elle pensait.

Elle était si confuse qu'elle ne put même pas me répondre.

— Prends du thé, – dis-je avec colère.

J'étais irrité contre moi-même, mais il va sans dire qu'elle devait tout supporter. Une horrible colère me soulevait le cœur contre elle, il me semblait que je l'aurais tuée avec plaisir. Et pour me venger je me jurai mentalement que je ne lui dirais plus un mot.

C'est elle qui est la cause de tout! Pensai-je.

Le silence dura sept minutes. Le thé restait sur la table, nous n'y touchions pas. Exprès – tant la perversité me gouvernait! – je ne voulais pas boire le premier pour rendre plus pénible la position de Lisa, puisqu'il ne convenait pas qu'elle commençât. Elle me regardait à la dérobée, avec étonnement, avec tristesse. Je m'obstinais à me taire. Certes, le principal bourreau, c'était moi, et j'avais pleine conscience de toute la dégoûtante bassesse de ma sottise et de ma méchanceté; mais je ne m'appartenais plus.

— Je viens de là… Je veux… en sortir tout à fait, – commença-t-elle pour rompre d'une façon quelconque ce silence intolérable. Mais la pauvre! Elle aussi, elle commençait précisément comme elle ne devait pas commencer! À un tel moment, à un tel homme parler d'abord de cela! Mon cœur se serra de pitié pour sa franchise inutile et pour sa maladresse. Mais aussitôt un sentiment de méchanceté refoula en moi la pitié. Cette velléité même de compassion redoubla ma cruauté. «Eh! Que tout aille au diable!» me dis-je. – Encore sept minutes de silence.

Elle se leva en disant d'une voix à peine intelligible:

— Je vous dérange?…

Il y avait dans sa voix de la dignité offensée et de la lassitude. Aussitôt

ma colère déborda; je me levai aussi, tremblant, suffoquant de rage:

— Pourquoi es-tu venue chez moi, dis-moi, je t'en prie?

Je ne tenais même plus compte de l'ordre logique de mes paroles, je voulais tout lâcher d'un seul coup, et je ne savais par où commencer.

— Pourquoi es-tu venue? Réponds! Réponds!… Ah! Je vais te le dire, «ma petite mère», je vais te le dire, pourquoi tu es venue! C'est parce que je t'ai dit, l'autre jour, des mots de pitié, cela t'a touchée, et tu es venue chercher encore des mots de pitié! Eh bien! écoute, sache que je me suis moqué de toi! Et maintenant encore je me moque de toi!… Eh! Oui: je me-mo-quais… On m'avait offensé, dans la soirée, à un dîner, des gens… des camarades… et je venais dans votre maison pour provoquer l'un d'eux, un officier, qui avait dû y venir avant moi. Mais je ne l'ai pas rencontré: il fallait bien me venger sur quelqu'un, «reprendre ce qu'on m'avait pris»: tu es tombée sous ma main, et j'ai bavé sur toi toute ma colère, toute mon ironie. On m'avait humilié, je t'ai humiliée. On m'avait tordu comme un torchon: j'ai voulu à mon tour user de ma force… Voilà! Et toi, tu croyais déjà que je venais te sauver! N'est-ce pas? Tu l'as cru? Tu l'as cru?

Je savais que quelques détails pourraient lui échapper, mais j'étais sûr qu'elle comprendrait très-bien l'ensemble de mes paroles. Je ne me trompais pas. Elle devint pâle comme un mouchoir, voulut parler, mais ses lèvres se convulsèrent, et elle s'affaissa sur sa chaise comme si elle venait de recevoir un coup de hache, et, aussi longtemps que je parlai, elle m'écouta, la bouche béante, les yeux démesurément ouverts, dans une saisissante attitude d'épouvante. Le cynisme de mes paroles la comblait de stupeur.

— Te sauver! – continuai-je en me mettant à courir de long en large dans la chambre, – et te sauver de quoi? Mais je suis pire que toi peut-être! Que pensais-tu, l'autre jour, quand je te faisais de la morale? «Et toi-même, pourquoi es-tu ici, avec toute ta morale?…» Voilà ce que tu pensais… Prouver ma force! Prouver ma force! Voilà ce qu'il me fallait alors. Tes larmes, ton humiliation, ton hystérie, voilà ce qu'il me fallait! D'ailleurs, une fois que j'eus obtenu ce que je voulais, j'en ai été moi-même atterré, parce que je suis une femmelette, et le diable sait quelle sotte pensée m'a fait te donner mon adresse! Je le regrettais déjà en rentrant chez moi, et je

t’accablais d’injures à cause de cette maudite adresse, et je te détestais déjà! Car, avec mes mots de pitié, je t’avais menti. Des phrases! Des phrases! Rêver l’action et la traduire en phrases, voilà ma vie. Quant à l’action réelle, sais-tu ce que je veux? Que tout soit anéanti, tout, tout! Il me faut la paix, et pour l’avoir, je donnerais le monde entier pour un kopeck. Si l’on me donnait à choisir entre le thé et l’humanité, je choisirais le thé. Comprends-tu? Eh! Je le sais: je suis un vaurien, un cochon, un égoïste, un lâche… Sais-tu? Voilà trois jours que je tremble en songeant qu’à chaque instant tu peux venir. Et sais-tu encore ce qui m’inquiétait le plus? C’est que, l’autre jour, tu m’as pris pour un héros, et qu’aujourd’hui tu me vois dans ma petite chambre, dans ma misérable et dégoûtante chambre! Je te disais tout à l’heure que je n’avais pas honte de ma pauvreté… Je mentais, j’en ai honte, honte, plus que de toute autre chose: j’aurais moins honte de voler! J’ai tant d’amour-propre qu’il me semble, à la plus légère offense, qu’on m’a écorché et que l’air même qui me baigne me blesse. Ne comprends-tu pas, maintenant au moins, que je ne te pardonnerai jamais de m’avoir vu me jeter comme un roquet sur Apollon? Ce sauveur, ce héros qui se jette comme un chien galeux sur son domestique! – et son domestique qui s’en rit! Et les larmes de tout à l’heure, ces larmes honteuses que j’ai versées devant toi comme une baba[381], je ne te les pardonnerai jamais! Et tout ce que je t’avoue en cet instant même, je ne te le pardonnerai jamais, à toi! Oui, toi, toi seule, tu payeras pour tout cela! Pourquoi t’es-tu trouvée sur mon chemin? Ou pourquoi suis-je un vaurien, le plus dégoûtant, le plus ridicule, le plus mesquin, le plus sot, le plus jaloux de tous les vers de terre, qui ne sont pas meilleurs que moi, mais qui du moins – le diable sait pourquoi! – n’ont jamais honte d’être ce qu’ils sont? Mais moi, toute ma vie, chaque vilenie que j’ai commise a eu pour conséquence une terrible chiquenaude sur mon âme! C’est par là que je diffère des autres hommes. Tu ne comprends rien à tout cela, n’est-ce pas? Et que m’importe! Que m’importe que tu te perdes ou que tu te sauves! Qu’es-tu pour moi? Mais comprends-tu, mon Dieu! Comprends-tu que je te hais, parce que tu es ici et que tu as entendu ce que je viens de te dire? Un homme ne se confesse qu’une fois dans la vie, et pour le faire il faut qu’il ait une crise d’hystérie!… Et que veux-tu encore? Pourquoi es-tu encore ici, devant moi, à me torturer

au lieu de t'en aller?…

Mais ici se passa une chose étrange.

J'ai une habitude à ce point invétérée de penser et de réfléchir d'après les livres et de me représenter tout au monde comme si je l'imaginais moi-même dans mes rêves, que cette chose étrange, je ne la compris pas aussitôt. Outragée, écrasée par moi, Lisa avait compris beaucoup plus profondément que je ne pouvais le supposer. De tout cela, elle avait compris ce qu'une femme comprendra toujours avant toute chose si elle aime sincèrement: c'est que l'homme qui lui parlait ainsi était lui-même malheureux.

La frayeur et le ressentiment avaient disparu de son visage, qui n'exprimait plus qu'une surprise désolée. Quand je me traitai de vaurien et de cochon, et quand mes larmes recommencèrent à couler, – car je pleurais en débitant toute cette tirade! – ses traits se crispèrent convulsivement, elle voulut se lever et m'interrompre. Et quand j'eus fini, elle ne s'arrêta pas à mes cris, elle ne parut pas entendre que je lui reprochais d'être encore là, mais sa physionomie exprimait avec évidence qu'elle sentait seulement combien je devais moi-même souffrir en lui disant tout cela. Et d'ailleurs, la pauvre créature était tellement humiliée, elle s'estimait si incomparablement inférieure à moi qu'il ne lui venait pas même à l'esprit de s'offenser. Dans une sorte d'élan à la fois irrésistible et timide, elle fit un pas vers moi, puis, n'osant s'approcher davantage, me tendit les bras… Mon cœur se serra. Elle vit ma physionomie changer, se jeta vers moi, enlaça mon cou de ses mains et se mit à pleurer. Je n'y pus tenir moi-même, et je sanglotai comme jamais cela ne m'était arrivé.

— On ne me laisse pas… je ne puis pas… être bon, – murmurai-je d'une voix entrecoupée. Et me laissant tomber sur le divan, je sanglotai pendant un quart d'heure dans une crise de véritable hystérie. Lisa se serra contre moi, m'étreignit dans ses bras et parut s'oublier dans cette étreinte.

Mais la crise passa. (J'écris ici, qu'on ne l'oublie pas, la plus sale réalité.) Et voilà, couché à plat ventre sur le divan, le visage enfoui dans un misérable oreiller de cuir, voilà que, peu à peu, de très-loin, involontairement, mais irrésistiblement, je commençai à sentir qu'il serait maintenant bien gênant de relever la tête et de regarder dans les yeux de Lisa. De quoi avais-je honte? Je

ne sais, mais j'avais honte. Il me vint aussi à l'idée que les rôles avaient définitivement changé; qu'elle était devenue l'héroïne, et que j'étais moi-même devenu l'être humilié et offensé qu'elle était devant moi quatre jours auparavant… Et je pensais cela tout en restant couché sur le divan.

Mon Dieu! Est-il vraiment possible que j'aie, en ce moment, été jaloux de Lisa? – Je ne sais, maintenant encore je ne puis me rendre compte de cela. Il m'a toujours été impossible de vivre sans tyranniser quelqu'un, et… Mais les raisonnements n'expliquent rien, et pourquoi raisonner?

Pourtant je repris le dessus. Je levai la tête. (Il aurait bien toujours fallu lever la tête un jour ou l'autre!…)

Or, je suis maintenant certain que c'est précisément parce que j'avais honte de la regarder que s'alluma soudainement un sentiment imprévu: le sentiment de la domination – et de la possession. Mes yeux s'enflammèrent passionnément, je serrai avec force les mains de Lisa dans les miennes…

Comme je la haïssais en ce moment! Mais comme cette haine m'attirait étrangement vers elle! La haine doublait l'amour, et cela ressemblait presque à de la vengeance…

Un immense étonnement bouleversa ses traits, un étonnement tout voisin de la terreur. Mais ce fut court, et elle se hâta de m'étreindre avec une ardeur passionnée.

XX

Un quart d'heure après, je courais de long en large dans la chambre avec une impatience fébrile. À chaque instant, je m'approchais du paravent, et, à travers une petite fente, je regardais Lisa. Elle était assise par terre, la tête appuyée au lit, et paraissait pleurer. Mais elle ne s'en allait pas, et cela m'irritait. Maintenant elle savait tout. Je l'avais suprêmement outragée, mais… Que sert de raconter? Elle savait maintenant que mon bref désir était né d'une pensée de vengeance, du besoin de lui imposer une humiliation nouvelle, et qu'à ma haine pour ainsi dire sans corps s'était substituée une haine personnelle, réelle et fondée sur la jalousie… D'ailleurs, je n'affirme pas qu'elle ait compris tout cela nettement. Ce qui est certain, c'est qu'elle me tenait désormais pour un homme parfaitement vil et surtout incapable d'aimer.

Je sais bien! On me dira qu'il est impossible d'être méchant et bête à ce point. On ajoutera peut-être qu'il est impossible de ne pas aimer une telle femme, impossible au moins de ne pas apprécier son amour. – Baste! Qu'y a-t-il d'impossible? D'abord je ne pouvais plus aimer (dans le sens qu'on attribue à ce mot): aimer, pour moi, ne signifiait plus que tyranniser et dominer moralement. Je n'ai même jamais pu concevoir un autre amour, et je suis allé si loin en ce sens qu'aujourd'hui je crois fermement que l'amour consiste en ce droit de tyrannie concédé par l'être aimé. Même dans mes rêves souterrains, je ne me représentais l'amour que comme un duel commencé par la haine et fini par un asservissement moral: mais après? Je n'aurais su que faire de l'objet asservi! Et, encore une fois, qu'y a-t-il d'impossible? Ne m'étais-je pas dépravé invraisemblablement? N'avais-je point perdu la notion de la «vie vivante» au point d'avoir osé faire honte à Lisa d'être venue écouter des «mots de pitié»? – Et pourtant! Elle était venue pour m'aimer!… Car, pour une femme, c'est dans l'amour qu'est toute résurrection, tout salut de n'importe quel naufrage. C'est par l'amour et seulement par l'amour qu'elle peut être régénérée. Mais était-ce bien de la

haine que j'avais pour Lisa à cette heure où je courais à travers la chambre et m'arrêtais à chaque instant pour regarder derrière le paravent? Je ne crois pas; il m'était seulement insupportable de la sentir là, j'aurais voulu qu'elle disparût, j'aurais désiré de la «tranquillité», de la solitude. Je n'avais plus l'habitude de la «vie vivante»; elle m'écrasait, ma respiration même en était gênée…

Quelques instants se passèrent encore; elle ne se levait pas, abîmée dans sa stupeur: et j'eus l'imprudence de frapper légèrement au paravent pour la rappeler à elle-même… Elle se secoua brusquement, se hâta de se lever et de prendre son châle, son chapeau, sa fourrure, comme si elle eût voulu se sauver de moi quelque part. Deux minutes après, elle sortit lentement de derrière le paravent, fit quelques pas dans la chambre et laissa tomber sur moi un regard lourd. (J'avais un méchant sourire, mais forcé, un sourire de convenance, et j'évitais son regard.)

— Adieu, – dit-elle, et elle se dirigea vers la porte.

Je courus à elle, je lui pris la main, l'ouvris, et lui mis… puis la fermai, et aussitôt lui tournant le dos, je me reculai avec une singulière vivacité dans un coin, – pour ne pas la voir au moins!…

J'allais mentir, prétendre que j'ai fait cela sans réflexion, par folie, par sottise. Mais je ne veux pas mentir, et je dis franchement que, si je lui ouvris la main pour y mettre…, ce fut par méchanceté. Cette idée m'étais venue tandis que je courais de long en large par la chambre et que Lisa restait derrière le paravent. Je puis toutefois dire sincèrement que, si je fis cette atrocité exprès, ce fut plutôt par «malice cérébrale» que par «dépravation sentimentale». Une atrocité, soit, mais artificielle, combinée, livresque; et quand ce fut fait, je ne pus supporter la pensée de l'action que j'avais commise. Je me reculai dans un coin, puis, presque aussitôt, je me précipitai, affolé de honte et de désespoir: Lisa était déjà partie. J'ouvris la porte et criai dans l'escalier (mais timidement, à mi-voix): «Lisa! Lisa!»

Pas de réponse. Il me sembla entendre des pas sur les marches.

— Lisa! Criai-je plus haut.

Pas de réponse. La porte de la rue s'ouvrit en grinçant et se referma lourdement. Ce bruit monta jusqu'au sommet de l'escalier.

— Partie!…

Je rentrai dans ma chambre en réfléchissant. Mon cœur me pesait.

Je restais debout devant la table auprès de laquelle Lisa s'était assise, et je regardais inconsciemment. Un moment se passa. Tout à coup je tressaillis: juste devant moi, sur la table, j'aperçus… oui, j'aperçus le billet bleu de cinq roubles, tout chiffonné, le même billet que je lui avais mis dans la main. C'était bien lui, ce ne pouvait être un autre, je n'en avais qu'un… Elle avait donc profité du moment où je m'étais détourné pour le jeter sur la table.

Eh bien! J'aurais dû prévoir cela. Hein? J'aurais dû le prévoir? Non! J'étais trop égoïste, je méprisais trop les gens pour imaginer qu'elle pût être capable de cela.

Mais cela me fut insupportable. Je m'habillai en toute hâte, prenant les premiers vêtements qui se trouvèrent sous ma main, et je me précipitai à sa poursuite. – Elle n'avait pas pu faire plus de deux cents pas.

Un temps calme. La neige tombait presque perpendiculairement et formait un matelas sur les trottoirs de la rue déserte. Aucun bruit. La lumière inutile des réverbères me parut singulièrement triste. Je fis en courant deux cents pas jusqu'au plus prochain coin de rue, et là je m'arrêtai.

Où avait-elle pu aller?

Mais… pourquoi lui courais-je après?

Pourquoi? Tomber à genoux devant elle? Pleurer encore? Baiser ses pieds? Lui demander pardon? Oui, je l'aurais fait. Quel moment! Jamais, – jamais! – je ne me le rappellerai avec indifférence. «Mais à quoi bon? Dès demain ne la haïrai-je pas précisément parce que aujourd'hui je lui aurai baisé les pieds? Suis-je capable de la rendre heureuse? N'ai-je pas constaté aujourd'hui pour la centième fois ce que je vaux? Ne la tourturerais-je pas sans cesse?»

Je restais debout dans la neige, poursuivant mes méditations au fond de l'ombre des rues, là-bas… «Ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi? – continuai-je à songer, déjà rentré dans ma chambre, – n'est-ce pas mieux? Ne vaut-il vraiment pas mieux qu'elle emporte pour l'éternité son offense? L'offense! Mais c'est une purification! C'est la plus douloureuse et la plus profonde conscience de la dignité humaine. Dès demain, oui, j'aurais sali son

âme et blessé son cœur. Tandis que désormais l'outrage ne périra pas en elle; malgré toute l'horreur de la boue qui l'attend, l'outrage l'élèvera et la purifiera… par la haine… Hum!… peut-être par le pardon. – Et pourtant! En sera-t-elle plus heureuse?…»

Et je me posais philosophiquement cette question (à étudier aux heures de loisir): Que vaut-il mieux, un bonheur médiocre ou des souffrances supérieures? Hein? Que vaut-il mieux?

C'est à l'étude de ce problème que j'ai consacré cette soirée d'agonie. Jamais je n'avais tant souffert.

(Je crois néanmoins que, au moment même où je sortis pour rejoindre Lisa, je savais que je rentrerais au bout de deux cents pas.)

Jamais plus je n'ai revu Lisa, jamais plus je n'ai rien su d'elle.

J'ajouterai que je fus longtemps très-satisfait de ma phrase sur l'utilité de l'outrage et de la haine.

Pourtant je faillis tomber malade de chagrin.

Ah! Même aujourd'hui, que ces souvenirs me sont amers! Oui, oui, finissons là ces maudites notes: elles n'ont été pour moi qu'une nouvelle cause de souffrance, de honte. Quel absurde roman! Dirait-on pas que j'aie rassemblé en moi, exprès, tous les traits d'un antihéros? L'effet doit en être très-désagréable.

Assez donc! Je ne veux plus écrire de mon Souterrain.

Maintenant d'ailleurs tout est fini. Katia! Lisa! – et quarante ans!

FIN.

Crime et châtiment
(Version intégrale)

Crime et châtiment
Tome 1

Table des matières

Première partie

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII

Deuxième partie

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII

Troisième partie

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI

Première partie

I

Au commencement de juillet, par une soirée excessivement chaude, un jeune homme sortit de la petite chambre meublée qu'il occupait sous le toit d'une grande maison de cinq étages, dans le péréoulok S…, et, lentement, d'un air irrésolu, il se dirigea vers le pont de K…

Dans l'escalier, il eut la chance de ne pas rencontrer sa logeuse. Elle habitait à l'étage au-dessous, et sa cuisine, dont la porte était presque constamment ouverte, donnait sur l'escalier. Quand il avait à sortir, le jeune homme était donc obligé de passer sous le feu de l'ennemi, et chaque fois il éprouvait une maladive sensation de crainte qui l'humiliait et lui faisait froncer le sourcil. Il devait pas mal d'argent à sa logeuse et avait peur de la rencontrer.

Ce n'était pas que le malheur l'eût intimidé ou brisé, loin de là; mais depuis quelque temps il se trouvait dans un état d'agacement nerveux voisin de l'hypocondrie. S'isolant, se renfermant en lui-même, il en était venu à fuir non pas seulement la rencontre de sa logeuse, mais tout rapport avec ses semblables. La pauvreté l'écrasait; toutefois il avait cessé, en dernier lieu, d'y être sensible. Il avait complètement renoncé à ses occupations journalières. Au fond, il se moquait de sa logeuse et des mesures qu'elle pouvait prendre contre lui. Mais être arrêté dans l'escalier, entendre toutes sortes de sottises dont il n'avait cure, subir des réclamations, des menaces, des plaintes, répondre par des défaites, des excuses, des mensonges, — non, mieux valait s'esquiver sans être vu de personne, se glisser comme un chat le long de l'escalier.

Cette fois, du reste, la crainte de rencontrer sa créancière l'étonna lui-même lorsqu'il fut dans la rue.

« Quand je projette un coup si hardi, faut-il que de pareilles niaiseries m'effrayent! » pensa-t-il avec un sourire étrange. « Hum… oui… l'homme a tout entre les mains, et il laisse tout lui passer sous le nez, uniquement par poltronnerie… c'est un axiome… Je serais curieux de savoir de quoi les gens

ont le plus peur; je crois qu'ils craignent surtout ce qui les sort de leurs habitudes… Mais je bavarde beaucoup trop. C'est parce que je bavarde que je ne fais rien. Il est vrai que je pourrais dire de même: C'est parce que je ne fais rien que je bavarde. Voilà tout un mois que j'ai pris l'habitude de bavarder, couché durant des journées entières dans un coin, l'esprit occupé de fadaises. Allons, pourquoi fais-je maintenant cette course? Est-ce que je suis capable de cela? Est-ce que cela est sérieux? Ce n'est pas sérieux du tout. Ce sont des billevesées qui amusent mon imagination, de pures chimères! »

Dans la rue régnait une chaleur étouffante. La foule, la vue de la chaux, des briques, des échafaudages, et cette puanteur spéciale si connue du Pétersbourgeois qui n'a pas le moyen de louer une campagne pendant l'été, tout contribuait à irriter encore les nerfs déjà excités du jeune homme. L'insupportable odeur des cabarets, très-nombreux dans cette partie de la ville, et les ivrognes qu'on rencontrait à chaque pas, bien que ce fût un jour ouvrable, achevaient de donner au tableau un coloris repoussant. Les traits fins de notre héros trahirent, durant un instant, une impression d'amer dégoût. Disons, à ce propos, que les avantages physiques ne lui faisaient pas défaut: d'une taille au-dessus de la moyenne, mince et bien fait de sa personne, il avait des cheveux châtains et de beaux yeux de couleur foncée. Mais, peu après, il tomba dans une profonde rêverie ou plutôt dans une sorte de torpeur intellectuelle. Il marchait sans remarquer ce qui l'entourait et même sans vouloir le remarquer. De loin en loin seulement, il murmurait quelques mots à part soi; car, comme lui-même le reconnaissait tout à l'heure, il avait l'habitude des monologues. En ce moment, il s'apercevait que ses idées s'embrouillaient parfois et qu'il était très-faible: depuis deux jours, il n'avait, pour ainsi dire, rien mangé.

Il était si misérablement vêtu qu'un autre se fût fait scrupule de sortir en plein jour avec de pareils haillons. À la vérité, le quartier autorisait n'importe quel costume. Dans les environs du Marché-au-Foin, dans ces rues du centre de Pétersbourg où habite une population d'ouvriers, la mise la plus hétéroclite n'a rien qui puisse éveiller l'étonnement. Mais tant de farouche dédain s'était amassé dans l'âme du jeune homme que, nonobstant une pudibonderie parfois fort naïve, il n'éprouvait nulle honte à exhiber ses

guenilles dans la rue.

C'eût été autre chose s'il avait rencontré quelque connaissance, quelqu'un des anciens camarades dont, en général, il évitait l'approche… Néanmoins, il s'arrêta net en s'entendant désigner à l'attention des passants par ces mots prononcés d'une voix gouailleuse: « Hé, le chapelier allemand! » Celui qui venait de proférer cette exclamation était un homme ivre qu'on emmenait dans une grande charrette, nous ne savons où ni pourquoi.

Par un geste convulsif, l'interpellé ôta son chapeau et se mit à l'examiner. C'était un chapeau à haute forme acheté chez Zimmermann, mais déjà fatigué par l'usage, tout roussi, tout troué, couvert de bosses et de taches, privé de ses bords, affreux en un mot. Cependant, loin de se sentir atteint dans son amour-propre, le possesseur de cette coiffure éprouva une impression qui était bien plutôt de l'inquiétude que de l'humiliation.

« Je m'en doutais! Murmura-t-il dans son trouble, — je l'avais pressenti! Voilà le pire! Une misère comme celle-là, une niaiserie insignifiante peut gâter toute l'affaire! Oui, ce chapeau fait trop d'effet… Il fait de l'effet précisément parce qu'il est ridicule… Il faut absolument une casquette pour aller avec mes loques; une vieille galette quelconque vaudra toujours mieux que cette horreur. Personne ne porte de pareils chapeaux; on remarquera celui-ci à une verste à la ronde, on se le rappellera… plus tard, on y repensera, et ce sera un indice. Il s'agit maintenant d'attirer le moins possible l'attention… Les petites choses ont leur importance, c'est toujours par elles qu'on se perd… »

Il n'avait pas loin à aller; il savait même la distance exacte qui séparait sa demeure de l'endroit où il se rendait: juste sept cent trente pas. Il les avait comptés quand son projet n'était encore qu'à l'état de rêve vague dans son esprit. À cette époque, lui-même ne croyait pas qu'il dût passer de l'idée à l'action; il se bornait à caresser en imagination une chimère à la fois épouvantable et séduisante. Mais depuis ce temps-là un mois s'était écoulé, et déjà il commençait à considérer les choses autrement. Bien que, dans tous ses soliloques, il se reprochât son manque d'énergie, son irrésolution, néanmoins il s'était peu à peu, malgré lui en quelque sorte, habitué à regarder comme possible la réalisation de son rêve, tout en continuant à douter de lui-même.

En ce moment, il venait faire la répétition de son entreprise, et, à chaque pas, son agitation allait croissant.

Le cœur défaillant, les membres secoués par un tremblement nerveux, il s'approcha d'une immense maison qui donnait d'un côté sur le canal, de l'autre sur la rue… Cet immeuble, divisé en une foule de petits logements, avait pour locataires des industriels de toutes sortes: tailleurs, serruriers, cuisinières, Allemands de diverses catégories, filles publiques, petits fonctionnaires, etc. Une fourmilière de gens entraient et sortaient par les deux portes. Trois ou quatre dvorniks étaient attachés au service de cette maison. À sa grande satisfaction, le jeune homme n'en rencontra aucun; après avoir franchi le seuil sans être aperçu, il prit immédiatement l'escalier de droite.

Il connaissait déjà cet escalier sombre et étroit dont l'obscurité était loin de lui déplaire: il y faisait si noir qu'on n'avait pas à craindre les regards curieux. « Si j'ai déjà si peur maintenant, que sera-ce quand je viendrai ici pour de bon? Ne put-il s'empêcher de penser en arrivant au quatrième étage. Là, le chemin lui fut barré: d'anciens soldats devenus hommes de peine déménageaient le mobilier d'un logement occupé — le jeune homme le savait — par un fonctionnaire allemand et sa famille. « Grâce au départ de cet Allemand, il n'y aura plus pendant quelque temps sur ce palier d'autre locataire que la vieille. Cela est bon à savoir… à tout hasard… » Pensa-t-il, et il sonna chez la vieille. La sonnette retentit faiblement, comme si elle avait été en fer-blanc et non en cuivre. Dans ces maisons, telles sont généralement les sonnettes des petits appartements.

Il avait oublié ce détail; le tintement particulier de la sonnette dut lui rappeler soudain quelque chose, car il eut un frisson; ses nerfs étaient très-affaiblis. Au bout d'un moment, la porte s'entrebâilla, et, par l'étroite ouverture, la maîtresse du logis examina l'arrivant avec une évidente défiance; ses petits yeux apparaissaient seuls comme des points lumineux dans l'obscurité. Mais, apercevant du monde sur le carré, elle se rassura et ouvrit la porte toute grande. Le jeune homme entra dans une sombre antichambre coupée en deux par une cloison derrière laquelle se trouvait une petite cuisine. Debout devant lui, la vieille se taisait et l'interrogeait du regard. C'était une femme de soixante ans, petite et maigre, avec un petit nez

pointu et des yeux pétillants de méchanceté.

Elle avait la tête nue, et ses cheveux qui commençaient à grisonner étaient reluisants d'huile. Un chiffon de flanelle s'enroulait autour de son cou long et mince comme une patte de poule; malgré la chaleur, elle portait sur les épaules une fourrure dépilée et jaunâtre. La vieille toussait à chaque instant. Il est probable que le jeune homme la regarda d'un air singulier, car ses yeux reprirent brusquement leur expression de défiance.

— Raskolnikoff, étudiant. Je suis venu chez vous il y a un mois, se hâta de dire le visiteur en s'inclinant à demi: il avait réfléchi qu'il fallait être plus aimable.

— Je m'en souviens, batuchka, je m'en souviens très-bien, répondit la vieille, qui ne cessait pas de le considérer d'un œil soupçonneux.

— Eh bien, voici… je viens encore pour une petite affaire du même genre, continua Raskolnikoff, quelque peu troublé et surpris de la méfiance qu'on lui témoignait.

« Après tout, peut-être qu'elle est toujours comme cela, mais l'autre fois je ne m'en étais pas aperçu », pensait-il, désagréablement impressionné.

La vieille resta quelque temps silencieuse: elle paraissait réfléchir. Ensuite, elle montra la porte de la chambre à son visiteur et lui dit en s'effaçant pour le laisser passer devant elle:

— Entrez, batuchka.

La petite pièce dans laquelle le jeune homme fut introduit était tapissée de papier jaune; il y avait des géraniums et des rideaux de mousseline aux fenêtres; le soleil couchant jetait sur tout cela une lumière crue. « Alors, sans doute, le soleil éclairera de la même manière!… » Se dit tout à coup Raskolnikoff, et il promena rapidement ses yeux autour de lui pour se rendre compte des objets environnants et les graver dans sa mémoire. Mais la chambre ne renfermait rien de particulier. Les meubles, en bois jaune, étaient tous très-vieux. Un divan avec un grand dossier renversé, une table de forme ovale vis-à-vis du divan, une toilette et une glace adossées au trumeau, des chaises le long des murs, deux ou trois gravures sans valeur qui représentaient des demoiselles allemandes avec des oiseaux dans les mains, — voilà à quoi se réduisait l'ameublement.

Dans un coin, devant une petite image, brûlait une lampe. Mobilier et parquet reluisaient de propreté. « C'est Élisabeth qui fait le ménage », pensa le jeune homme. On n'aurait pu découvrir un grain de poussière dans tout l'appartement. « Il faut aller chez ces méchantes vieilles veuves pour voir une propreté pareille », continua à part soi Raskolnikoff, et il regarda avec curiosité le rideau d'indienne qui masquait la porte donnant accès à une seconde petite pièce: dans cette dernière, où il n'avait jamais mis le pied, se trouvaient le lit et la commode de la vieille. Tout le logement se composait de ces deux chambres.

— Que voulez-vous? Demanda sèchement la maîtresse du logis, qui, après avoir suivi son visiteur, vint se planter vis-à-vis de lui pour l'examiner face à face.

— Je suis venu engager quelque chose, voilà!

Sur quoi, il tira de sa poche une montre en argent, vieille et plate. Un globe était gravé sur la cuvette. La chaîne était en acier.

— Mais vous ne m'avez pas remboursé la somme que je vous ai prêtée déjà! Le terme est échu depuis avant-hier.

— Je vous payerai encore l'intérêt pour un mois: patientez un peu.

— Je suis libre, batuchka, de patienter ou de vendre votre objet dès maintenant, si cela me fait plaisir.

— Qu'est-ce que vous me donnerez sur cette montre, Aléna Ivanovna?

— Mais c'est une misère que vous m'apportez là, batuchka, cela ne vaut, pour ainsi dire, rien. La fois passée, je vous ai prêté deux petits billets sur votre anneau, et pour un rouble et demi on peut en acheter un neuf chez un joaillier.

— Donnez-moi quatre roubles, je la dégagerai; elle me vient de mon père. Je dois bientôt recevoir de l'argent.

— Un rouble et demi, et je prends l'intérêt d'avance.

— Un rouble et demi! Se récria le jeune homme.

— C'est à prendre ou à laisser.

Sur ce, la vieille lui tendit la montre. Le visiteur la reprit, et, dans son irritation, il allait se retirer, quand il réfléchit que la prêteuse sur gages était sa dernière ressource: d'ailleurs, il était venu pour autre chose encore.

— Allons, donnez! Dit-il d'un ton brutal.

La vieille chercha ses clefs dans sa poche et passa dans l'autre pièce. Resté seul au milieu de la chambre, le jeune homme prêta une oreille attentive, tout en se livrant à diverses inductions. Il entendit l'usurière ouvrir la commode. « Ce doit être le tiroir d'en haut », supposa-t-il. « Je sais maintenant qu'elle porte ses clefs dans la poche droite… Elles sont réunies toutes ensemble par un anneau d'acier… Il y en a une qui est trois fois plus grosse que les autres et dont le panneton est dentelé; celle-là, sans doute, n'ouvre pas la commode… Par conséquent, il y a encore quelque caisse ou quelque coffre-fort… Voilà qui est curieux. Les clefs des coffres-forts ont généralement cette forme… Mais, du reste, comme tout cela est ignoble… »

La vieille reparut.

— Voici, batuchka: si je prends une grivna[43] par mois et par rouble, sur un rouble et demi j'ai à prélever quinze kopecks, l'intérêt étant payable d'avance. De plus, comme vous me demandez d'attendre encore un mois pour le remboursement des deux roubles que je vous ai déjà prêtés, vous me devez, de ce chef, vingt kopecks, ce qui porte la somme totale à trente-cinq. J'ai donc à vous remettre, sur votre montre, un rouble quinze kopecks. Voici, prenez.

— Comment! Ainsi vous ne me donnez maintenant qu'un rouble quinze kopecks?

— Vous n'avez rien de plus à recevoir.

Sans discuter, le jeune homme prit l'argent. Il regardait la vieille et ne se hâtait pas de s'en aller. Il semblait avoir envie de dire ou de faire encore quelque chose, mais lui-même ne paraissait pas savoir au juste quoi…

— Peut-être, Aléna Ivanovna, vous apporterai-je prochainement un autre objet… un porte-cigarettes… en argent… très joli… quand un ami à qui je l'ai prêté me l'aura rendu…

Il prononça ces mots d'un air fort embarrassé.

— Eh bien, alors, nous en recauserons, batuchka.

— Adieu… Et vous êtes toujours seule chez vous, votre sœur ne vous tient pas compagnie? Demanda-t-il du ton le plus indifférent qu'il put prendre, au moment où il entrait dans l'antichambre.

— Mais que vous importe ma sœur, batuchka?

— C'est vrai. Je faisais cette question sans y attacher d'importance. Tout de suite vous… Adieu, Aléna Ivanovna! Raskolnikoff sortit fort troublé. En descendant l'escalier, il s'arrêta plusieurs fois, comme vaincu par la violence de ses émotions. Enfin, arrivé dans la rue, il s'écria: « Ô mon Dieu! Que tout cela soulève le cœur! Se peut-il, se peut-il que je… Non, c'est une sottise, une absurdité! Ajouta-t-il résolument. Et une idée si épouvantable a pu me venir à l'esprit? De quelle infamie faut-il que je sois capable? Cela est odieux, ignoble, repoussant!… Et pendant tout un mois, je… »

Mais les paroles et les exclamations étaient impuissantes à exprimer l'agitation qu'il éprouvait. La sensation d'immense dégoût qui avait commencé à l'oppresser tandis qu'il se rendait chez la vieille, atteignait maintenant une intensité telle, qu'il ne savait que faire pour échapper à ce supplice. Il cheminait sur le trottoir comme un homme ivre, ne remarquant pas les passants et se heurtant contre eux. Dans la rue suivante, il reprit ses esprits. En regardant autour de lui, il s'aperçut qu'il était près d'un cabaret; un escalier situé en contrebas du trottoir donnait accès dans le sous-sol de cet établissement. Raskolnikoff en vit sortir au même instant deux ivrognes qui se soutenaient l'un l'autre, tout en se disant des injures.

Le jeune homme hésita à peine une minute, puis il descendit l'escalier. Jamais encore il n'était entré dans un cabaret, mais en ce moment la tête lui tournait, et il était en outre tourmenté par une soif ardente. Il avait envie de boire de la bière fraîche, d'autant plus qu'il attribuait sa faiblesse au vide de son estomac. Après s'être assis dans un coin sombre et malpropre, devant une petite table poisseuse, il se fit servir de la bière et en but un premier verre avec avidité.

Aussitôt un grand soulagement se manifesta en lui, ses idées s'éclaircirent: « Tout cela est absurde », se dit-il, réconforté, « et il n'y avait pas là de quoi se troubler! C'est simplement un malaise physique! Un verre de bière, un morceau de biscuit, et en un instant j'aurai recouvré la force de mon intelligence, la netteté de ma pensée, la vigueur de mes résolutions! Oh! Que tout cela est insignifiant! » Nonobstant cette conclusion dédaigneuse, il avait l'air gai comme s'il eût été soudain déchargé d'un poids terrible, et il

promenait un regard amical sur les personnes présentes. Mais, en même temps, il soupçonnait confusément que ce retour d'énergie était lui-même factice.

Il ne restait alors que peu de monde dans le cabaret. À la suite des deux hommes ivres dont nous avons parlé, était sortie une bande de cinq musiciens. Après leur départ, l'établissement devint silencieux, car il ne s'y trouva plus que trois personnes. Un individu légèrement pris de boisson, et dont l'extérieur dénotait un petit bourgeois, était assis devant une bouteille de bière. Près de lui, sommeillait sur un banc, dans un état complet d'ivresse, un grand et gros homme vêtu d'une longue redingote et porteur d'une barbe blanche.

De loin en loin, ce dernier avait l'air de se réveiller brusquement; il se mettait alors à faire claquer ses doigts en écartant ses bras et en imprimant des mouvements rapides à son buste, sans pour cela se lever du banc sur lequel il était couché. Cette gesticulation accompagnait quelque chanson inepte, dont il s'évertuait à retrouver les vers dans sa mémoire:

Pendant un an j'ai caressé ma femme,
Pendant un an j'ai ca-res-sé ma femme…

Ou bien:
Dans la Podiatcheskaïa
J'ai retrouvé mon ancienne…

Mais personne ne prenait part au bonheur du mélomane. Son camarade lui-même écoutait toutes ces roulades en silence et avec une mine mécontente. Le troisième consommateur paraissait être un ancien fonctionnaire. Assis à l'écart, il portait de temps à autre son verre à ses lèvres et regardait autour de lui. Il semblait, lui aussi, en proie à une certaine agitation.

II

Raskolnikoff n'était pas habitué à la foule, et, comme nous l'avons dit, depuis quelque temps surtout, il fuyait le commerce de ses semblables. Mais maintenant il se sentait attiré tout à coup vers les hommes. Une sorte de révolution semblait s'opérer en lui, l'instinct de sociabilité reprenait ses droits. Livré pendant tout un mois aux rêves malsains qu'engendre la solitude, notre héros était si fatigué de son isolement qu'il voulait se retrouver, ne fût-ce qu'une minute, dans un milieu humain. Aussi, quelque sale que fût ce cabaret, il s'y attabla avec un vrai plaisir.

Le maître de l'établissement se tenait dans une autre pièce, mais il faisait de fréquentes apparitions dans la salle. Dès le seuil, ses belles bottes à larges revers rouges attiraient tout d'abord le regard. Il portait une paddiovka, un gilet de satin noir horriblement taché de graisse, et pas de cravate. Tout son visage était comme frotté d'huile. Un garçon de quatorze ans était assis au comptoir, un autre plus jeune servait les clients. Les victuailles exposées en montre étaient des tranches de concombre, des biscuits noirs et du poisson coupé en petits morceaux. Le tout exhalait une odeur infecte. La chaleur était insupportable et l'atmosphère si chargée de vapeurs alcooliques qu'il semblait qu'on dût devenir ivre après cinq minutes passées dans cette salle.

Il nous arrive parfois de rencontrer des inconnus auxquels nous nous intéressons de but en blanc, à première vue, avant d'avoir même échangé un mot avec eux. Ce fut exactement cet effet que produisit sur Raskolnikoff l'individu qui avait l'air d'un ancien fonctionnaire. Plus tard, en se rappelant cette première impression, le jeune homme l'attribua à un pressentiment. Il ne quittait pas des yeux le fonctionnaire, sans doute aussi parce que ce dernier ne cessait pas non plus de le considérer et paraissait très-désireux de lier conversation avec lui. Les autres consommateurs et le patron lui-même, le fonctionnaire les regardait d'un air ennuyé et quelque peu hautain: c'étaient évidemment des gens trop au-dessous de lui par la condition sociale et l'éducation pour qu'il daignât leur adresser la parole.

Cet homme, qui avait déjà dépassé la cinquantaine, était de taille moyenne et de complexion robuste. Sa tête, en grande partie chauve, ne conservait plus que quelques cheveux gris. Le visage bouffi, jaune ou plutôt verdâtre, accusait des habitudes d'intempérance; sous les paupières gonflées brillaient de petits yeux rougeâtres, mais pleins de vivacité. Ce qui frappait le plus dans cette physionomie, c'était le regard où la flamme de l'intelligence et de l'enthousiasme alternait avec une expression de folie. Ce personnage portait un vieux frac noir tout déchiré: ennemi du débraillé, il avait correctement passé dans la boutonnière le seul bouton qui restât à son habit. Le gilet de nankin laissait voir un plastron fripé et couvert de taches. L'absence de barbe décelait le fonctionnaire, mais il devait s'être rasé à une époque déjà ancienne, car un duvet assez épais commençait à bleuir ses joues. Quelque chose de la gravité bureaucratique se retrouvait aussi dans ses manières; toutefois, en ce moment, il paraissait ému. Il ébouriffait ses cheveux, et, de temps à autre, s'accoudant sur la table poisseuse sans craindre de salir ses manches trouées, il mettait sa tête dans ses deux mains. Enfin, il commença d'une voix haute et ferme, en dirigeant son regard sur Raskolnikoff:

— Est-ce une indiscrétion de ma part, monsieur, que d'oser entrer en conversation avec vous? C'est que, malgré la simplicité de votre mise, mon expérience distingue en vous un homme bien élevé et non un pilier de cabaret. Personnellement, j'ai toujours fait grand cas de l'éducation unie aux qualités du cœur. J'appartiens, du reste, au tchin; permettez-moi de me présenter: Marméladoff, conseiller titulaire. Puis-je vous demander si vous servez?

— Non, j'étudie… répondit le jeune homme un peu surpris de ce langage poli, et néanmoins blessé de voir un inconnu lui adresser ainsi la parole à brûle-pourpoint. Quoiqu'il se trouvât pour le quart d'heure en veine de sociabilité, sur le moment il sentit se réveiller la mauvaise humeur qu'il éprouvait d'ordinaire dès qu'un étranger tentait de se mettre en rapport avec lui.

— Alors, vous êtes étudiant ou vous l'avez été! Reprit vivement le fonctionnaire; c'est bien ce que je pensais! J'ai du flair, monsieur, un flair dû

à une longue expérience!

Et il porta son doigt à son front, montrant par ce geste l'opinion qu'il avait de ses capacités cérébrales:

— Vous avez fait des études! Mais permettez…

Il se leva, prit sa consommation et alla s'asseoir près du jeune homme. Quoiqu'il fût ivre, il parlait distinctement et sans trop d'incohérence. À le voir se jeter sur Raskolnikoff comme sur une proie, on aurait pu supposer que lui aussi, depuis un mois, n'avait pas ouvert la bouche.

— Monsieur, déclara-t-il avec une sorte de solennité, la pauvreté n'est pas un vice, cela est vrai. Je sais que l'ivrognerie n'est pas non plus une vertu, et c'est tant pis. Mais l'indigence, monsieur, l'indigence est un vice. Dans la pauvreté, vous conservez encore la fierté native de vos sentiments; dans l'indigence, vous ne conservez rien. L'indigent, ce n'est pas même à coups de bâton qu'on le chasse de la société humaine, c'est à coups de balai, ce qui est encore plus humiliant. Et l'on a raison; car l'indigent est tout le premier disposé à s'avilir lui-même. Et voilà ce qui explique le cabaret! Monsieur, il y a un mois, M. Lébéziatnikoff a battu ma femme. Or, toucher à ma femme, n'est-ce pas m'atteindre à l'endroit le plus sensible? Comprenez-vous? Permettez-moi de vous faire encore une question, oh! Par simple curiosité: Avez-vous quelquefois passé la nuit sur la Néva, dans les bateaux de foin?

— Non, cela ne m'est jamais arrivé, répondit Raskolnikoff. Pourquoi?

— Eh bien, moi, voilà déjà la cinquième nuit que je couche là.

Il remplit son verre, le vida et devint songeur. En effet, des brins de foin se voyaient çà et là sur ses vêtements et même dans ses cheveux. Selon toute apparence, depuis cinq jours il ne s'était ni déshabillé ni lavé. Ses grosses mains rouges, aux ongles en deuil, étaient particulièrement sales.

La salle entière l'écoutait, assez négligemment du reste. Les garçons riaient derrière le comptoir. Le patron était descendu dans le sous-sol, exprès, sans doute, pour entendre ce « drôle de corps »; assis à quelque distance, il bâillait d'un air important. Évidemment, Marméladoff était connu depuis longtemps dans la maison. Selon toute probabilité, il devait son bagout à l'habitude de causer au cabaret avec divers interlocuteurs de rencontre. Cette habitude devient un besoin chez certains ivrognes, ceux surtout qui au logis

sont traités sévèrement par des épouses peu endurantes: la considération qui leur manque dans leur intérieur, ils cherchent à l'acquérir à la taverne parmi leurs compagnons d'orgie.

— Drôle de corps! Fit d'une voix forte le cabaretier. — Mais pourquoi ne travailles-tu pas, pourquoi ne sers-tu pas, puisque tu es fonctionnaire?

— Pourquoi je ne sers pas, monsieur? Reprit Marméladoff, s'adressant exclusivement à Raskolnikoff, comme si la question lui avait été faite par ce dernier, — pourquoi je ne sers pas? Mais est-ce que mon inutilité n'est pas un chagrin pour moi? Quand, il y a un mois, M. Lébéziatnikoff a, de ses propres mains, battu ma femme et que j'assistais ivre-mort à cette scène, est-ce que je ne souffrais pas? Permettez, jeune homme, vous est-il arrivé… hum… vous est-il arrivé de solliciter un prêt sans espoir?

— Oui… c'est-à-dire, qu'entendez-vous par ces mots: sans espoir?

— Je veux dire: sachant parfaitement d'avance que vous n'obtiendriez rien. Par exemple, vous avez la certitude que cet homme, ce citoyen utile et bien intentionné, ne vous prêtera pas d'argent, car pourquoi, je vous prie, vous en prêterait-il? Il sait que vous ne le lui rendrez pas. Par pitié? Mais M. Lébéziatnikoff, partisan des idées nouvelles, a expliqué l'autre jour que la pitié, à notre époque, est même défendue par la science, et que telle est la doctrine régnante en Angleterre où fleurit l'économie politique. Pourquoi donc, je le répète, cet homme vous prêterait-il de l'argent? Vous êtes bien sûr qu'il ne le fera pas, néanmoins vous vous mettez en route, et…

— Pourquoi donc aller, en ce cas? Interrompit Raskolnikoff.

— Mais parce qu'il faut bien aller quelque part, parce qu'on est à bout de voie! Un temps vient où l'homme se décide, bon gré, mal gré, à n'importe quelle démarche! Quand ma fille unique est allée se faire inscrire à la police, j'ai dû alors aller aussi… (Car ma fille a le billet jaune…) ajouta-t-il entre parenthèses, en regardant le jeune homme d'un air un peu inquiet. — Cela m'est égal, monsieur, cela m'est égal, se hâta-t-il de déclarer aussitôt après, avec un flegme apparent, tandis que les deux garçons, derrière le comptoir, cachaient mal leur envie de rire et que le patron lui-même souriait. — Peu m'importe! Je ne m'inquiète pas de leurs hochements de tête, car tout cela est connu de tout le monde, et tous les secrets se découvrent; ce n'est pas avec

dédain, mais avec résignation que j'envisage la chose. Soit! Soit! Ecce homo! Permettez, jeune homme: pouvez-vous ou plutôt osez-vous, en fixant maintenant les yeux sur moi, affirmer que je ne suis pas un cochon?

Le jeune homme ne répondit pas un mot.

L'orateur attendit d'un air plein de dignité la fin des rires provoqués par ses dernières paroles, puis il reprit:

— Allons, soit, je suis un cochon, mais elle, c'est une dame! J'ai sur moi le sceau de la bête, mais Catherine Ivanovna, mon épouse, est une personne bien élevée, fille d'un officier supérieur. J'admets que je sois un drôle, mais ma femme possède un grand cœur, des sentiments élevés, de l'éducation. Et pourtant… oh! Si elle avait pitié de moi! Monsieur, monsieur, tout homme a besoin de trouver quelque part de la pitié! Mais Catherine Ivanovna, nonobstant sa grandeur d'âme, est injuste… Et bien que je comprenne moi-même que quand elle me tire les cheveux, c'est au fond par intérêt pour moi (car, je ne crains pas de le répéter, elle me tire les cheveux, jeune homme, insista-t-il avec un redoublement de dignité en entendant de nouveaux éclats de rire), pourtant, mon Dieu! Si, ne fût-ce qu'une fois, elle… Mais non, non, laissons cela, il est inutile d'en parler!… pas une seule fois je n'ai obtenu ce que je désirais, pas une seule fois je n'ai été pris en pitié, mais… tel est mon caractère, je suis une vraie brute!

— Je crois bien! Observa en bâillant le cabaretier.

Marméladoff frappa du poing sur la table.

— Tel est mon caractère! Savez-vous, savez-vous, monsieur, que je lui ai bu même ses bas? Je ne dis pas ses souliers, cela se comprendrait encore jusqu'à un certain point, mais ses bas, ses bas, je les lui ai bus! J'ai bu aussi son petit fichu de poil de chèvre, un cadeau qu'on lui avait fait, un objet qu'elle possédait avant de m'épouser, qui était sa propriété et non la mienne! Et nous habitons dans une pièce froide; cet hiver elle a pris un catarrhe, elle tousse et crache le sang. Nous avons trois petits enfants, et Catherine Ivanovna travaille depuis le matin jusqu'au soir, elle fait la lessive, elle débarbouille les babies, car dès son jeune âge elle a été habituée à la propreté. Malheureusement elle a la poitrine faible, une prédisposition à la phtisie, et je sens cela. Est-ce que je ne le sens pas? Et plus je bois, plus je le sens. C'est

pour sentir et souffrir davantage que je me livre à la boisson… Je bois parce que je veux souffrir doublement! — Et il pencha sa tête sur la table, avec une expression de désespoir.

— Jeune homme, reprit-il ensuite en se redressant, — je crois lire un certain chagrin sur votre visage. Dès que vous êtes entré, j'ai eu cette impression, et voilà pourquoi je vous ai tout de suite adressé la parole. Si je vous raconte l'histoire de ma vie, ce n'est pas pour m'offrir à la risée de ces oisifs qui, d'ailleurs, sont déjà instruits de tout: non, c'est parce que je cherche la sympathie d'un homme bien élevé. Sachez donc que ma femme a fait son éducation dans un pensionnat aristocratique de province, et qu'à sa sortie de cet établissement elle a dansé en châle devant le gouverneur et les autres personnages officiels, tant elle était contente d'avoir obtenu une médaille d'or et un diplôme.

La médaille… nous l'avons vendue… depuis longtemps déjà… hum… Quant au diplôme, mon épouse le conserve dans un coffre, et dernièrement encore elle le montrait à notre logeuse. Quoiqu'elle soit à couteaux tirés avec cette femme, elle était bien aise de pouvoir étaler aux yeux de quelqu'un ses succès passés. Je ne lui en fais pas un crime, car sa seule joie est maintenant de se rappeler les beaux jours d'autrefois, tout le reste s'est évanoui! Oui, oui, elle a une âme ardente, fière, intraitable. Elle lave elle-même le parquet, mange du pain noir, mais ne souffre pas qu'on lui manque. Aussi n'a-t-elle pas toléré la grossièreté de M. Lébéziatnikoff, et quand, pour se venger d'avoir été remis à sa place, ce dernier l'a battue, elle a dû prendre le lit, ressentant plus vivement encore l'insulte faite à sa dignité que les coups qu'elle avait reçus.

Quand je l'ai épousée, elle était veuve avec trois petits enfants sur les bras. Elle avait été mariée en premières noces à un officier d'infanterie, avec qui elle s'était enfuie de chez ses parents. Elle aimait extrêmement son mari, mais il s'adonna au jeu, eut maille à partir avec la justice et mourut. Dans les derniers temps, il la battait. Je tiens de bonne source qu'elle n'était pas d'humeur facile avec lui, ce qui ne l'empêche pas de pleurer maintenant encore au souvenir du défunt et d'établir sans cesse entre lui et moi des comparaisons peu flatteuses pour mon amour-propre. Moi, j'en suis bien aise,

cela me fait plaisir qu'elle se figure en imagination avoir été heureuse jadis.

Après la mort de son mari, elle se trouva seule avec trois jeunes enfants, dans un district lointain et sauvage. C'est là que je la rencontrai. Son dénuement était tel, que moi, qui en ai pourtant vu de toutes les sortes, je ne me sens pas la force de le décrire. Tous ses proches l'avaient abandonnée; d'ailleurs, sa fierté ne lui eut pas permis de faire appel à leur pitié… Et alors, monsieur, alors, moi, qui étais veuf aussi et qui avais d'un premier mariage une fille de quatorze ans, j'offris ma main à cette pauvre femme, tant j'étais peiné de la voir souffrir.

Instruite, bien élevée, issue d'une famille honorable, elle consentit néanmoins à m'épouser: vous pouvez vous représenter par là dans quelle misère elle vivait. Elle n'accueillit ma demande qu'en pleurant, en sanglotant, en se tordant les mains, mais elle l'accueillit, car elle n'avait plus où aller. Comprenez-vous, comprenez-vous, monsieur, ce que, signifient ces mots: n'avoir plus où aller? Non? Vous ne comprenez pas encore cela!…

Pendant une année entière, j'accomplis mon devoir honnêtement, saintement, sans toucher à cela (il montra du doigt la demi-bouteille placée devant lui), car j'ai des sentiments. Mais je n'y gagnai rien; sur ces entrefaites, je perdis ma place, sans qu'il y eût de ma faute: des changements administratifs entraînèrent la suppression de mon emploi, et c'est alors que je me mis à boire!…

Il va y avoir dix-huit mois qu'après bien des déboires et des pérégrinations nous nous sommes fixés dans cette capitale magnifique et peuplée d'innombrables monuments. Ici, j'avais réussi à me recaser, mais j'ai de nouveau perdu mon emploi. Cette fois, ç'a été de ma faute, c'est mon penchant pour la boisson qui m'a valu ma disgrâce… Nous occupons à présent une chambre chez Amalia Fédorovna Lippevechzel. Mais de quoi nous vivons et avec quoi nous payons, je l'ignore. Il y a là beaucoup de locataires, sans nous compter. C'est une vraie pétaudière que cette maison… hum… oui… Et pendant ce temps-là grandissait la fille que j'ai eue de ma première femme. Ce que sa belle-mère lui a fait souffrir, j'aime mieux le passer sous silence.

Quoique remplie de sentiments nobles, Catherine Ivanovna est une dame

irascible et incapable de se contenir dans l'emportement de sa colère… Oui! Allons, il est inutile de parler de cela! Ainsi que vous pouvez le supposer, Sonia n'a pas reçu beaucoup d'instruction. Il y a quatre ans, j'ai essayé de lui apprendre la géographie et l'histoire universelle; mais comme moi-même je n'ai jamais été très-fort sur ces matières, et que, de plus, je n'avais aucun bon manuel à ma disposition, ses études n'ont pas été poussées bien loin. Nous nous sommes arrêtés à Cyrus, roi de Perse. Plus tard, parvenue à l'âge adulte, elle a lu quelques romans. M. Lébéziatnikoff lui a prêté, il n'y a pas encore longtemps, la Physiologie de Ludwig, vous connaissez cet ouvrage? Elle l'a trouvé très-intéressant et même nous en a lu plusieurs passages à haute voix: à cela se borne toute sa culture intellectuelle.

Maintenant, monsieur, je m'adresse à votre sincérité: croyez-vous, en conscience, qu'une jeune fille pauvre, mais honnête, puisse vivre de son travail?… Si elle ne possède aucun talent particulier, elle gagnera quinze kopecks dans sa journée, monsieur, et encore, pour atteindre ce chiffre, elle ne devra pas perdre une seule minute! Que dis-je? Sonia a fait une demi-douzaine de chemises en toile de Hollande pour le conseiller d'État Ivan Ivanovitch Klopstock, vous avez entendu parler de lui? Eh bien, non-seulement elle attend toujours son salaire, mais il l'a mise à la porte avec force injures sous prétexte qu'elle n'avait pas bien pris la mesure du col.

Cependant les enfants meurent de faim, Catherine Ivanovna se promène dans la chambre en se tordant les mains, et des taches rouges se montrent sur ses joues, comme il arrive toujours dans cette maladie-là: « Paresseuse, dit-elle, n'as-tu pas honte de vivre chez nous à rien faire? Tu bois, tu manges, tu es au chaud! » Je vous demande un peu ce que la pauvre fille pouvait boire et manger, quand depuis trois jours les enfants eux-mêmes n'avaient pas vu une croûte de pain! J'étais couché alors… allons, autant vaut le dire! J'étais ivre. J'entends ma Sonia répondre timidement de sa voix douce (elle est blonde avec une petite mine toujours pâle et souffreteuse): « Mais, Catherine Ivanovna, est-ce que je peux me conduire ainsi? »

Il faut vous dire que trois fois déjà Daria Frantzovna, une mauvaise femme bien connue de la police, lui avait fait des ouvertures par l'entremise de la propriétaire, « Eh bien, quoi! Reprend ironiquement Catherine

Ivanovna, voilà un bien beau trésor pour le garder avec tant de soin! » Mais ne l'accusez pas, monsieur, ne l'accusez pas! Elle n'avait pas conscience de la portée de ses paroles; elle était agitée, malade, elle voyait pleurer ses enfants affamés, et ce qu'elle en disait, c'était plutôt pour vexer Sonia que pour l'exciter à la débauche… Catherine Ivanovna est comme cela: dès qu'elle entend ses enfants crier, elle se met aussitôt à les battre, alors même que c'est la faim qui leur arrache ces cris. Il était alors plus de cinq heures, je vois Sonetchka se lever, mettre son bournous et sortir de notre logement.

À huit heures passées, elle revient. En arrivant, elle va droit à Catherine Ivanovna et, silencieusement, sans proférer la moindre parole, dépose trente roubles d'argent sur la table, devant ma femme. Cela fait, elle prend notre grand mouchoir vert en drap de dame (c'est un mouchoir qui sert pour toute la famille), elle s'en enveloppe la tête et se couche sur son lit, le visage tourné du côté du mur; mais ses épaules et son corps étaient agités d'un frisson continuel… Moi, j'étais toujours dans le même état… Et à ce moment, jeune homme, j'ai vu Catherine Ivanovna, silencieusement, elle aussi, venir s'agenouiller près du petit lit de Sonetchka: elle a passé toute la soirée à genoux, baisant les pieds de ma fille et refusant de se relever. Ensuite, toutes deux se sont endormies ensemble, dans les bras l'une de l'autre… toutes deux… toutes deux… oui… et moi, j'étais toujours là, terrassé par l'ivresse.

Marméladoff se tut, comme si la voix lui eût manqué. Puis il se versa brusquement à boire, vida son verre et reprit après un silence:

— Depuis ce temps-là, monsieur, par suite d'une circonstance malheureuse et sur une dénonciation émanant de personnes malveillantes — Daria Frantzovna a eu la principale part à cette affaire; elle voulait se venger d'un prétendu manque de respect — depuis ce temps-là, ma fille Sophie Séménovna a été mise en carte, ce qui l'a obligée à nous quitter. Notre logeuse, Amalia Fédorovna, s'est montrée inflexible sur ce chapitre, oubliant qu'elle-même avait naguère favorisé les intrigues de Daria Frantzovna.

M. Lébéziatnikoff s'est joint à elle… Hum… c'est à propos de Sonia que Catherine Ivanovna a eu avec lui cette histoire dont je vous parlais tout à l'heure. Au commencement il était fort empressé auprès de Sonetchka, mais tout à coup son amour-propre s'est rebiffé:

« Est-ce qu'un homme éclairé comme moi, a-t-il dit, peut habiter dans la même maison qu'une pareille créature? » Catherine Ivanovna a pris vivement fait et cause pour Sonia, et cela a fini par des coups… A présent, ma fille vient le plus souvent nous voir à la chute du jour, et elle aide de son mieux Catherine Ivanovna. Elle loge chez Kapernaoumoff, un tailleur qui est boiteux et bègue.

Il a une nombreuse famille, et tous ses enfants bégayent comme lui. Sa femme a aussi un défaut de langue… Ils demeurent tous dans la même pièce, mais Sonia a sa chambre à part qu'une cloison sépare de leur logement… Hum, oui… Des gens très-pauvres et affectés de bégayement… oui… Alors, un matin, je me suis levé, j'ai revêtu mes haillons, j'ai tendu mes mains vers le ciel, et je suis allé voir Son Excellence Ivan Afanasiévitch. Connaissez-vous Son Excellence Ivan Afanasiévitch? Non. Eh bien, vous ne connaissez pas un homme de Dieu! C'est une cire… une cire devant la face du Seigneur.

Mon récit, qu'il a daigné écouter jusqu'au bout, lui a fait venir les larmes aux yeux. « Allons, Marméladoff, m'a-t-il dit, une fois déjà tu as trompé mon attente… Je te prends encore une fois sous ma responsabilité personnelle », — c'est ainsi qu'il s'est exprimé, — « tâche de t'en souvenir; tu peux te retirer! » J'ai baisé la poussière de ses bottes, mentalement, bien entendu, car il n'aurait pas souffert que je le fisse en réalité: c'est un homme trop pénétré des idées modernes pour accepter de pareils hommages. Mais, Seigneur, quel accueil j'ai reçu chez moi quand j'ai annoncé que je rentrais au service et que j'allais toucher un traitement…

L'émotion obligea de nouveau Marméladoff à s'arrêter. En ce moment, le cabaret fut envahi par une bande d'individus déjà pris de boisson. Un orgue de Barbarie se faisait entendre à la porte de l'établissement, et la voix grêle d'un enfant de sept ans chantait la Petite Ferme. La salle devenait bruyante. Le patron et ses garçons s'empressaient autour des nouveaux venus. Sans faire attention à cet incident, Marméladoff poursuivit son récit. Les progrès de l'ivresse rendaient le fonctionnaire de plus en plus expansif. En se rappelant sa récente rentrée au service, il avait comme un rayon de joie sur le visage. Raskolnikoff ne perdait aucune de ses paroles.

— Il y a de cela cinq semaines, monsieur. Oui… Dès que Catherine

Ivanovna et Sonetchka eurent appris la nouvelle, Seigneur, je me trouvai comme transporté dans le paradis. Autrefois, je n'entendais que des injures: « Couche-toi, brute! » A présent, on marchait sur la pointe du pied, on faisait taire les enfants: « Chut! Simon Zakharitch est revenu fatigué du service, il faut le laisser reposer! » Avant que je sortisse pour aller à mon bureau, on me faisait boire du café à la crème! On se procurait de la vraie crème, vous entendez! Et où purent-elles trouver onze roubles cinquante kopecks pour remonter ma garde-robe? Je n'y comprends rien! Toujours est-il qu'elles me requinquèrent des pieds à la tête: j'eus des bottes, des plastrons en calicot superbe, un uniforme; le tout, parfaitement conditionné, leur coûta onze roubles et demi.

Il y a six jours, quand j'ai rapporté intégralement à la maison mes premiers honoraires: vingt-trois roubles quarante kopecks, ma femme m'a pincé la joue en m'appelant: petit poisson. « Ah! M'a-t-elle dit, quel petit poisson tu es! » Cela, en tête-à-tête, naturellement. Eh bien! Était-ce assez gentil?

Marméladoff s'interrompit, il essaya de sourire, mais un tremblement subit agita son menton. Du reste, il se rendit maître de son émotion. Raskolnikoff ne savait que penser à la vue de cet ivrogne en bordée depuis cinq jours, couchant dans les bateaux de foin et, malgré tout, nourrissant une affection maladive pour sa famille. Le jeune homme écoutait de toutes ses oreilles, mais avec une sensation de malaise. Il s'en voulait d'être entré dans ce cabaret.

— Monsieur, monsieur! S'excusa Marméladoff, — oh! Monsieur, peut-être trouvez-vous comme les autres cela risible, peut-être ne fais-je que vous ennuyer en vous racontant tous ces sots et misérables détails de mon existence domestique, mais pour moi ce n'est pas drôle, car moi je puis sentir tout cela… Durant toute cette journée bénie, je fis des rêves enchanteurs: je songeais au moyen d'organiser notre vie, d'habiller les enfants, de procurer du repos à ma femme, de retirer du bourbier ma fille unique… Que de projets ne formais-je pas! Eh bien, monsieur (Marméladoff tressaillit tout à coup, leva la tête et regarda en face son interlocuteur), le lendemain même — il y a juste cinq jours de cela — après avoir caressé tous ces rêves, j'ai dérobé,

comme un voleur nocturne, la clef de Catherine Ivanovna et j'ai pris dans son coffre ce qui restait de l'argent rapporté par moi. Combien y avait-il encore? Je ne me le rappelle pas. Voilà, regardez-moi tous! Depuis cinq jours j'ai quitté ma demeure, on ne sait chez moi ce que je suis devenu; j'ai perdu mon emploi, j'ai laissé mon uniforme dans un cabaret près du pont Égipetsky, et l'on m'a donné cette défroque à la place… tout est fini! Marméladoff se donna un coup de poing sur le front, serra les dents et, fermant les yeux, s'accouda sur la table… Mais, au bout d'une minute, son visage changea brusquement d'expression, il regarda Raskolnikoff avec un cynisme de commande et dit en riant:

— Aujourd'hui, j'ai été chez Sonia; je suis allé lui demander de l'argent pour boire! Hé! Hé! Hé!

— Elle t'en a donné? Cria avec un gros rire un des consommateurs qui faisait partie de la bande récemment entrée dans le cabaret.

— Cette demi-bouteille a été payée avec son argent, reprit Marméladoff en s'adressant exclusivement à Raskolnikoff. — Elle est allée chercher trente kopecks et me les a remis de ses propres mains; c'était tout ce qu'elle avait, je l'ai vu moi-même… Elle n'a rien dit, elle s'est bornée à me regarder en silence… Un regard qui n'appartient pas à la terre, un regard comme en ont les anges qui pleurent sur les fautes humaines, mais ne les condamnent pas! Cela est bien plus triste, quand on ne reçoit pas de reproches!… Trente kopecks, oui. Et maintenant elle en a besoin, sans doute! Qu'en pensez-vous, mon cher monsieur? À présent, il faut qu'elle se tienne bien. Cette propreté qui est indispensable dans son métier coûte de l'argent. Vous comprenez? On doit avoir de la pommade, des jupons empesés, de jolies bottines qui fassent valoir le pied, s'il y a une flaque d'eau à enjamber. Comprenez-vous, comprenez-vous, monsieur, l'importance de cette propreté? Eh bien, voilà, moi son père selon la nature, je suis allé lui prendre ces trente kopecks pour les boire! Et je les bois! Et ils sont déjà bus!… Allons, qui donc aura pitié d'un homme comme moi? À présent, monsieur, pouvez-vous me plaindre? Parlez, monsieur, avez-vous pitié de moi, oui ou non? Hé, hé, hé, hé!

Il allait se verser à boire, quand il s'aperçut que la demi-bouteille était vidée.

— Mais pourquoi avoir pitié de toi? Cria le cabaretier.

Des rires éclatèrent, des injures même s'y joignirent. Ceux qui n'avaient pas entendu les paroles de l'ex-fonctionnaire faisaient chorus avec les autres, rien qu'à voir sa figure.

Il semblait que Marméladoff n'eût attendu que l'interpellation du cabaretier pour lâcher la bride à son éloquence; il se leva soudain, et, le bras tendu en avant:

— Pourquoi avoir pitié de moi! Répliqua-t-il avec exaltation, — pourquoi avoir pitié de moi, dis-tu? C'est vrai, il n'y a pas lieu! Il faut me crucifier, me mettre en croix et non me plaindre! Crucifie-moi, juge, mais en me crucifiant aie pitié de moi! Et alors j'irai moi-même au-devant de mon supplice, car je n'ai pas soif de joie, mais de douleur et de larmes!… Penses-tu, marchand, que ta demi-bouteille m'ait procuré du plaisir? J'ai cherché la tristesse, la tristesse et les larmes au fond de ce flacon, je les y ai trouvées et savourées; mais Celui qui a eu pitié de tous les hommes, Celui qui a tout compris, Celui-là aura pitié de nous; Il est le seul juge. Il viendra au dernier jour et Il demandera: « Où est la fille qui s'est sacrifiée pour une marâtre haineuse et phthisique, pour des enfants qui n'étaient pas ses frères? Où est la fille qui a eu pitié de son père terrestre et ne s'est point détournée avec horreur de ce crapuleux ivrogne? » Et Il dira: « Viens! Je t'ai déjà pardonné une fois… Je t'ai pardonné une fois… Maintenant encore tous tes péchés te sont remis parce que tu as beaucoup aimé… » Et Il pardonnera à ma Sonia, Il lui pardonnera, je le sais… Tantôt je l'ai senti dans mon cœur quand j'étais chez elle!… Tous seront jugés par Lui, et Il pardonnera à tous: aux bons et aux méchants, aux sages et aux doux… Et quand Il aura fini avec les autres, alors notre tour viendra: « Approchez, vous aussi, nous dira-t-Il; approchez, les ivrognes; approchez, les lâches; approchez, les impudiques! » Et nous approcherons tous sans crainte. Et Il nous dira: « Vous êtes des cochons! Vous avez sur vous le signe de la bête; mais venez tout de même! » Et les sages, les intelligents diront: « Seigneur, pourquoi reçois-Tu ceux-là? » Et Il répondra: « Je les reçois, sages, je les reçois, intelligents, parce qu'aucun d'eux ne s'est cru digne de cette faveur… » Et Il nous tendra ses bras, et nous nous y précipiterons… et nous fondrons en larmes… et nous comprendrons

tout… Alors tout sera compris de tout le monde… Et Catherine Ivanovna comprendra, elle aussi… Seigneur, que ton règne arrive!

Épuisé, il se laissa tomber sur le banc sans regarder personne, comme s'il avait oublié ce qui l'entourait, et s'absorba dans une profonde rêverie. Ses paroles produisirent une certaine impression; pendant un moment le bruit cessa, mais bientôt recommencèrent les rires mêlés aux invectives:

— Puissamment raisonné!

— Radoteur!

— Bureaucrate!

Etc., etc.

— Allons-nous-en, monsieur, dit brusquement Marméladoff en relevant la tête et en s'adressant à Raskolnikoff. — Ramenez-moi… maison Kozel, dans la cour. Il est temps de retourner… chez Catherine Ivanovna…

Depuis longtemps le jeune homme avait envie de s'en aller, l'idée lui était déjà venue d'offrir ses services à Marméladoff. Ce dernier avait les jambes beaucoup moins fermes que la voix; aussi s'appuyait-il lourdement sur son compagnon. La distance à parcourir était de deux à trois cents pas. À mesure que l'ivrogne approchait de son domicile, il paraissait de plus en plus troublé et inquiet.

— Ce n'est pas de Catherine Ivanovna que j'ai peur maintenant, balbutiait-il dans son émoi, — je sais bien qu'elle commencera par me tirer les cheveux, mais qu'est-ce que les cheveux?… Cela ne signifie rien! Et même il vaut mieux qu'elle me les tire, ce n'est pas ce qui m'effraye… Je crains… ses yeux… oui… ses yeux… Je crains aussi les taches rouges de ses joues… J'ai peur encore de sa respiration… As-tu remarqué comme on respire dans cette maladie-là… quand on est en proie à une émotion violente? Je crains aussi les pleurs des enfants… Parce que, si Sonia ne les a pas nourris, je ne sais pas ce qu'ils auront mangé… je ne le sais pas! Mais les coups, je n'en ai pas peur… Sache, en effet, monsieur, que, loin de me faire souffrir, ces coups sont une jouissance pour moi… Je ne puis même pas m'en passer. Cela vaut mieux. Qu'elle me batte, qu'elle se soulage le cœur… cela vaudra mieux… Mais voici la maison. Maison Kozel. Le propriétaire est un serrurier allemand, un homme riche… Accompagne-moi!

Après avoir traversé la cour, ils se mirent en devoir d'atteindre le quatrième étage. Il était près de onze heures, et, quoiqu'il n'y eût pas alors, à proprement parler, de nuit à Pétersbourg, plus ils montaient, plus l'escalier devenait sombre, pour se perdre tout en haut dans une obscurité complète.

La petite porte enfumée qui donnait sur le palier était ouverte. Un bout de chandelle éclairait une chambre fort pauvre, longue de dix pas. Cette pièce que, du vestibule, l'œil embrassait tout entière, était dans le plus grand désordre; des linges d'enfants traînaient de différents cotés. Un drap troué était tendu de façon à masquer l'un des coins les plus éloignés de la porte. Derrière ce paravent improvisé se trouvait probablement un lit. La chambre même ne contenait que deux chaises et un mauvais divan en toile cirée faisant face à une vieille table de cuisine en sapin, non vernie et privée de tapis. Sur la table était posé un chandelier de fer dans lequel un bout de chandelle achevait de brûler. Marméladoff avait son installation particulière, non dans un coin, mais dans un couloir. La porte donnant accès chez les autres locataires d'Amalia Lippevechzel était entr'ouverte. Il y avait là des gens bruyants. Sans doute ils étaient en train de jouer aux cartes et de boire du thé. On entendait leurs cris, leurs éclats de rire et leurs paroles parfois très-décolletées.

Raskolnikoff reconnut immédiatement Catherine Ivanovna. C'était une femme mince, assez grande et assez bien faite, mais à l'aspect extrêmement maladif. Elle avait encore de beaux cheveux châtains, et, comme l'avait dit Marméladoff, ses pommettes étaient colorées de rouge. Les lèvres sèches, les mains pressées contre sa poitrine, elle se promenait de long en large dans sa petite chambre. Sa respiration était courte et inégale. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, mais leur regard était dur et immobile. Éclairé par la lumière mourante du bout de chandelle, ce visage phtisique et agité produisait une impression pénible. Raskolnikoff jugea que Catherine Ivanovna ne devait pas avoir plus de trente ans; elle était, de fait, beaucoup plus jeune que son mari… Elle ne remarqua pas l'arrivée des deux hommes: il semblait qu'elle eût perdu la faculté de voir ou d'entendre.

Une chaleur étouffante régnait dans la chambre, et de l'escalier montaient des exhalaisons infectes; cependant elle ne songeait ni à ouvrir la fenêtre, ni à

fermer la porte du carré; la porte intérieure, simplement entrebâillée, livrait passage à une épaisse fumée de tabac qui la faisait tousser, mais dont elle ne cherchait pas à se garantir.

La plus jeune fille, enfant de six ans, dormait assise sur le plancher, la tête appuyée contre le divan; le petit garçon, d'un an plus âgé qu'elle, tremblait dans un coin et pleurait: on venait, apparemment, de le battre. L'aînée de la famille, une fillette de neuf ans, mince et grandelette, portait une chemise toute trouée; sur ses épaules nues était jeté un vieux bournous en drap de dame qui avait dû être fait pour elle deux ans auparavant, car à présent il ne lui descendait même plus jusqu'aux genoux.

Debout dans le coin, à côté de son petit frère, elle avait passé son long bras, maigre comme une allumette, autour du cou de l'enfant, et elle lui parlait tout bas, sans doute pour le faire taire. En même temps, elle suivait sa mère d'un regard craintif. Ses grands yeux sombres, élargis par la frayeur, paraissaient plus grands encore sur ce petit visage décharné. Marméladoff, au lieu d'entrer dans la chambre, s'agenouilla près de la porte, mais il invita du geste Raskolnikoff à s'avancer. La femme, à la vue d'un inconnu, s'arrêta distraitement devant lui, et, durant une seconde, elle essaya de s'expliquer sa présence. « Que vient faire ici cet homme? » se demandait-elle. Mais bientôt elle crut comprendre qu'il se rendait chez quelque autre locataire, la chambre des Marméladoff étant un lieu de passage. Aussi, sans plus faire attention à l'étranger, se préparait-elle à aller ouvrir la porte de communication, quand un cri soudain lui échappa: elle venait d'apercevoir son mari à genoux sur le seuil.

— Ah! Tu es revenu! Fit-elle d'une voix vibrante de colère. Scélérat! Monstre! Mais où est l'argent? Qu'as-tu dans ta poche? Montre un peu! Et ce n'est pas là ton vêtement! Qu'as-tu fait de tes habits? Qu'est devenu l'argent? Parle!…

Elle se hâta de le fouiller. Loin d'opposer aucune résistance, Marméladoff écarta aussitôt les bras des deux côtés pour faciliter la visite de ses poches. Il n'avait plus sur lui un seul kopeck.

— Où est donc l'argent? Criait-elle. Oh! Seigneur, se peut-il donc qu'il ait tout bu! Il y avait encore douze roubles dans le coffre!…

Prise d'un soudain accès de rage, elle saisit son mari par les cheveux et le tira violemment dans la chambre. La patience de Marméladoff ne se démentit pas, il suivit docilement sa femme en se traînant à genoux derrière elle.

— Cela me fait plaisir! Ce n'est pas une douleur pour moi, mais une jouissance, monsieur! Criait-il, tandis que Catherine Ivanovna lui secouait la tête avec force; une fois même il heurta du front contre le parquet. L'enfant qui dormait par terre s'éveilla et se mit à pleurer. Le petit garçon, debout dans le coin, ne put supporter ce spectacle. Il commença à frissonner, à pousser des cris, et s'élança vers sa sœur. Il semblait pris de convulsions, tant il était effrayé. La fille aînée tremblait comme une feuille.

— Il a tout bu! Il a tout bu, tout! Vociférait Catherine Ivanovna au désespoir, — et ce ne sont pas là ses vêtements! Ils ont faim! Ils ont faim (et en se tordant les mains elle montrait les enfants)! Ô vie trois fois maudite! Et vous, comment n'êtes-vous pas honteux de venir ici au sortir du cabaret? Ajouta-t-elle en prenant soudain à partie Raskolnikoff. Tu as bu avec lui, n'est-ce pas? Tu as bu avec lui? Va-t'en!

Le jeune homme ne se fit pas répéter cet ordre et se retira sans dire un mot. La porte intérieure s'ouvrit toute grande, et sur le seuil apparurent plusieurs curieux au regard effronté et moqueur. Ils étaient coiffés de calottes et fumaient, qui la pipe, qui la cigarette. Les uns étaient en robe de chambre, les autres avaient un costume léger jusqu'à l'indécence; quelques-uns tenaient des cartes à la main. Ce qui les amusait surtout, c'était d'entendre Marméladoff, traîné par les cheveux, crier que cela lui faisait plaisir.

Déjà les locataires commençaient à envahir la chambre. Tout à coup retentit une voix irritée: c'était Amalia Lippevechzel elle-même qui, se frayant un passage à travers la foule, venait rétablir l'ordre à sa manière. Pour la centième fois, la logeuse signifia à la pauvre femme qu'elle eût à vider les lieux le lendemain. Comme on le devine, ce congé fut donné en termes fort insultants. Raskolnikoff avait sur lui la monnaie du rouble qu'il avait changé au cabaret. Avant de sortir, il prit dans sa poche une poignée de cuivre et, sans être vu, la déposa sur la croisée. Puis, quand il fut dans l'escalier, il se repentit de sa générosité. Peu s'en fallut qu'il ne remontât chez les Marméladoff.

« Allons, quelle sottise j'ai faite! Pensait-il: eux, ils ont Sonia, et moi, je n'ai personne. » Mais il se dit qu'il ne pouvait pas reprendre son argent, et que lors même qu'il le pourrait, il ne le ferait pas. Sur cette réflexion, il se décida à continuer son chemin. « Il faut de la pommade à Sonia, poursuivit-il avec un sourire amer en marchant dans la rue: cette propreté-là coûte de l'argent… Hum! Il paraît que Sonia n'a pas casqué aujourd'hui. Au fait, la chasse à l'homme, c'est comme la chasse à la bête fauve: on risque souvent d'en revenir bredouille… Donc ils seraient demain dans de vilains draps s'ils n'avaient pas mon argent… Ah! Oui, Sonia! Tout de même, ils ont trouvé là une bonne vache à lait! Et ils en profitent! Cela ne leur fait plus rien, ils y sont faits. Ils ont un peu pleurniché d'abord, et puis l'habitude est venue. L'homme est lâche, il s'accoutume à tout! »

Raskolnikoff devint songeur.

— Eh bien, si j'ai menti, s'écria-t-il ensuite, — si l'homme n'est pas nécessairement lâche, il doit fouler aux pieds toutes les craintes, tous les préjugés qui l'arrêtent!…

III

Il s'éveilla tard le lendemain, après un sommeil agité qui ne lui rendit pas de forces. À son réveil, il se sentit de très-méchante humeur et regarda sa chambre d'un air courroucé. Cette petite pièce, longue de six pas, offrait l'aspect le plus piteux, avec sa tapisserie jaunâtre, poudreuse et délabrée; de plus, elle était si basse qu'un homme de haute taille s'y trouvait mal à l'aise et craignait sans cesse de se cogner au plafond. Le mobilier répondait au local: trois vieilles chaises plus ou moins boiteuses, dans un coin une table en bois peint, sur laquelle traînaient des livres et des cahiers couverts de poussière, preuve évidente qu'on n'y avait pas touché depuis longtemps; enfin un grand vilain sofa dont l'étoffe s'en allait en lambeaux.

Ce sofa, qui occupait près de la moitié de la chambre, servait de lit à Raskolnikoff. Le jeune homme s'y couchait souvent tout habillé, sans draps; il étendait sûr lui en guise de couverture son vieux paletot d'étudiant et se faisait un oreiller d'un petit coussin sous lequel il mettait, pour l'exhausser un peu, tout ce qu'il possédait de linge propre ou sale. Une petite table était placée devant le sofa.

La misanthropie de Raskolnikoff s'accommodait très-bien de la malpropreté qui régnait dans ce taudis. Il avait pris en aversion tout visage humain, à ce point que la vue même de la bonne chargée de faire les chambres lui causait une sorte d'exaspération. C'est ce qui arrive à certains monomanes préoccupés d'une idée fixe.

Depuis quinze jours, la logeuse avait coupé les vivres à son pensionnaire, et celui-ci n'avait pas encore songé à aller s'expliquer avec elle.

Quant à Nastasia, la cuisinière et l'unique servante de la maison, elle n'était pas trop fâchée de voir le locataire dans cet état d'esprit, car il en résultait pour elle une diminution d'ouvrage: elle avait complètement cessé de ranger et d'épousseter chez Raskolnikoff: tout au plus venait-elle, une fois par semaine, donner un coup de balai dans son logement. En ce moment elle le réveilla.

— Lève-toi; qu'as-tu à dormir ainsi, lui cria-t-elle. Il est neuf heures. Je t'apporte du thé, en veux-tu une tasse? Quelle mine de déterré tu as!

Le locataire ouvrit les yeux, se secoua et reconnut Nastasia.

— C'est la logeuse qui m'envoie ce thé? Demanda-t-il, tandis qu'il faisait un effort pénible pour se mettre sur son séant.

— Pas de danger que ce soit elle!

La servante plaça devant lui sa propre théière où il restait encore du thé, et déposa sur la table deux petits morceaux de sucre jaune.

— Nastasia, prends ceci, je te prie, dit Raskolnikoff en fouillant dans sa poche d'où il tira une poignée de menue monnaie (cette fois encore il s'était couché tout habillé) — et va me chercher un petit pain blanc. Tu passeras aussi chez le charcutier, et tu m'achèteras un peu de saucisson, à bon marché.

— Dans une minute je t'apporterai le petit pain blanc, mais au lieu du saucisson ne prendrais-tu pas bien du chtchi? On en a fait hier, il est très-bon. Je t'en avais déjà gardé une portion hier au soir, mais tu es rentré si tard! Il est très-bon.

Elle alla chercher le chtchi; puis, lorsque Raskolnikoff se fut mis à manger, elle s'assit sur le sofa à côté de lui et commença à bavarder, en vraie fille de la campagne qu'elle était.

— Prascovie Pavlovna veut se plaindre de toi à la police, dit-elle.

Le visage du jeune homme s'assombrit.

— À la police? Pourquoi?

— Tu ne la payes pas, et tu ne veux pas t'en aller. Voilà pourquoi.

— Ah! Diable! Il ne manquait plus que cela! Grommela-t-il entre ses dents; — voilà qui tombe fort mal à propos pour moi… Elle est sotte, ajouta-t-il à haute voix — Je passerai chez elle aujourd'hui, je lui parlerai.

— Pour sotte, elle l'est tout comme moi; mais toi qui es intelligent, pourquoi restes-tu là couché comme un propre à rien? Pourquoi ne voit-on jamais de ton argent? Il paraît qu'autrefois tu allais donner des leçons, pourquoi maintenant ne fais-tu plus rien?

— Je fais quelque chose… répondit sèchement, et comme malgré lui, Raskolnikoff.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Un travail…

— Quel travail?

— Je pense, répondit-il sérieusement, après un silence.

Nastasia se tordit. Elle était d'un caractère gai; mais quand elle riait, c'était d'un rire silencieux qui secouait toute sa personne et finissait par lui faire mal.

— Ça te rapporte beaucoup d'argent, de penser? Demanda-t-elle lorsqu'elle put parler.

— On ne peut pas aller donner des leçons, quand on n'a pas de bottes. D'ailleurs, je crache là-dessus.

— Prends garde que ton crachat ne te retombe sur la face.

— Pour ce qu'on gagne à donner des leçons! Qu'est-ce qu'on peut faire avec quelques kopecks? Reprit-il d'un ton aigre en s'adressant plutôt à lui-même qu'à son interlocutrice.

— Tu voudrais acquérir tout d'un coup une fortune?

Il la regarda d'un air étrange et resta un moment silencieux.

— Oui, une fortune, dit-il ensuite avec force.

— Doucement, tu me fais peur; c'est que tu es terrible! Faut-il t'aller chercher un petit pain blanc?

— Comme tu voudras.

— Tiens, j'oubliais! Il est venu une lettre pour toi en ton absence.

— Une lettre! Pour moi? De qui?

— De qui, je n'en sais rien. J'ai donné de ma poche trois kopecks au facteur. J'ai bien fait, n'est-ce pas?

— Apporte-la donc, pour l'amour de Dieu! Apporte-la! S'écria Raskolnikoff très-agité, — Seigneur!

Une minute après, la lettre était entre ses mains. Il ne s'était pas trompé: elle venait de sa mère et portait le timbre du gouvernement de R… Il ne put s'empêcher de pâlir en la recevant. Depuis longtemps déjà, il était sans nouvelles des siens; toutefois, en ce moment, autre chose encore lui serra brusquement le cœur.

— Nastasia, va-t'en, de grâce! Voici tes trois kopecks, mais, pour l'amour de Dieu, va-t'en bien vite!

La lettre tremblait dans ses doigts; il ne voulait pas la décacheter en présence de Nastasia, il attendait pour en commencer la lecture que la servante fût partie. Resté seul, il porta vivement le pli à ses lèvres et le baisa. Puis il se remit à considérer longuement l'adresse; il reconnut les caractères tracés par une main chérie: c'était l'écriture fine et un peu penchée de sa mère, qui jadis lui avait appris à lire et à écrire. Il hésitait, semblait même éprouver une certaine crainte. À la fin, il rompit le cachet: la lettre était fort longue; deux grandes feuilles de papier de poste avaient été remplies de chaque côté.

« Mon cher Rodia, écrivait la mère, voilà déjà plus de deux mois que je ne me suis entretenue par lettre avec toi, ce dont j'ai moi-même souffert au point d'en perdre souvent le sommeil. Mais sans doute tu me pardonnes mon silence involontaire. Tu sais comme je t'aime; Dounia et moi nous n'avons que toi, tu es tout pour nous, tout notre espoir, tout notre bonheur dans l'avenir. Que suis-je devenue quand j'ai appris que tu avais dû depuis plusieurs mois quitter l'Université faute de moyens d'existence, et que tu n'avais plus ni leçons ni ressources d'aucune sorte!

« Comment pouvais-je te venir en aide avec mes cent vingt roubles de pension annuelle? Les quinze roubles que je t'ai fait parvenir, il y a quatre mois, je les avais empruntés, comme tu le sais toi-même, à un marchand de notre ville, Afanase Ivanovitch Vakhrouchine. C'est un brave homme, et il était l'ami de ton père. Mais lui ayant donné procuration pour toucher ma pension à ma place, je ne pouvais rien t'envoyer avant qu'il fût remboursé, et il vient seulement de l'être.

« À présent, grâce à Dieu, je crois être en mesure de t'expédier encore de l'argent. Du reste, je m'empresse de te dire que nous avons lieu maintenant de nous louer de la fortune. D'abord, une chose dont tu ne te doutes probablement pas, cher Rodia, c'est que ta sœur habite avec moi depuis six semaines déjà, et qu'elle ne me quittera plus. Dieu soit loué! Ses tourments ont pris fin; mais procédons par ordre, car je veux que tu saches comment tout s'est passé et ce que nous t'avions dissimulé jusqu'ici.

« Il y a deux mois, tu m'écrivais que tu avais entendu parler de la triste situation faite à Dounia dans la famille Svidrigaïloff, et tu me demandais des

éclaircissements à ce sujet. Que pouvais-je te répondre alors? Si je t'avais mis au courant des faits, tu aurais tout quitté pour venir nous retrouver, lors même qu'il t'eût fallu faire la route à pied; car, avec le caractère et les sentiments que je te connais, tu n'aurais pas laissé insulter ta sœur. Moi-même j'étais au désespoir, mais qu'y avait-il à faire? Moi non plus, je ne connaissais pas alors toute la vérité. Le pire était que Dounetchka, entrée l'année dernière comme institutrice dans cette maison, avait reçu d'avance cent roubles qu'elle devait rembourser à l'aide d'une retenue mensuelle sur ses honoraires: force lui était donc de rester en place jusqu'à l'extinction de sa dette.

« Cette somme (aujourd'hui, je puis tout t'expliquer, très-cher Rodia), elle se l'était fait avancer surtout pour t'envoyer les soixante roubles dont tu avais alors un si grand besoin et que tu as reçus de nous l'an passé. À cette époque, nous t'avons trompé en t'écrivant que cet argent provenait d'anciennes économies amassées par Dounetchka. C'était un mensonge; à présent, je te découvre toute la vérité, parce que Dieu a permis que les choses prissent subitement une meilleure tournure, et aussi pour que tu saches combien Dounia t'aime et quel cœur d'or elle possède.

« Le fait est que M. Svidrigaïloff commença par se montrer très-grossier avec elle; à table, il ne cessait de lui prodiguer les impolitesses et les sarcasmes… Mais à quoi bon m'étendre sur ces pénibles détails qui ne feraient que t'irriter inutilement, puisque tout cela est passé? Bref, bien que traitée avec beaucoup d'égards et de bonté par Marfa Pétrovna, la femme de Svidrigaïloff, et par les autres personnes de la maison, Dounetchka avait grandement à souffrir, surtout quand M. Svidrigaïloff, qui a pris au régiment l'habitude de boire, se trouvait sous l'influence de Bacchus. Encore si tout s'était borné à cela! Mais figure-toi que sous les dehors de la grossièreté et du mépris, cet insensé cachait une passion pour Dounia!

« À la fin, il leva le masque, c'est-à-dire qu'il fit à Dounetchka des propositions déshonorantes; il essaya de la séduire par diverses promesses, se déclarant prêt à planter là son ménage et à aller vivre avec elle soit dans un autre village, soit à l'étranger. Tu peux te représenter toutes les souffrances de Dounia. Non-seulement la question pécuniaire, dont je t'ai parlé, ne lui permettait pas de résigner immédiatement ses fonctions; mais, de plus, elle

eut craint, en le faisant, d'éveiller les soupçons de Marfa Pétrovna et d'introduire la discorde dans la famille.

« Le dénouement arriva à l'improviste. Marfa Pétrovna surprit inopinément son mari dans le jardin au moment où il obsédait Dounia de ses instances, et, comprenant mal la situation, elle attribua tous les torts à la pauvre fille. Une scène terrible eut lieu entre elles. Madame Svidrigaïloff ne voulut rien entendre; elle cria pendant une heure contre sa prétendue rivale, s'oublia même jusqu'à la frapper, et finalement la fit ramener chez moi dans une simple charrette de paysan, sans même lui laisser le temps de faire sa malle.

« Toutes les affaires de Dounia: linge, vêtements, etc., furent jetées pêle-mêle dans la télègue. La pluie tombait à torrents, et, après avoir subi de tels affronts, Dounia dut faire dix-sept verstes en compagnie d'un moujik dans une charrette non couverte. Dis-moi, maintenant, que pouvais-je t'écrire en réponse à la lettre reçue de toi il y a deux mois? J'étais au désespoir; je n'osais t'apprendre la vérité, parce qu'elle t'aurait causé trop de chagrin et d'irritation; d'ailleurs, Dounia me l'avait défendu. Quant à écrire pour ne remplir ma lettre que de riens, je m'en sentais incapable, ayant le cœur si gros. À la suite de cette histoire, nous fûmes durant un grand mois la fable de la ville, et les choses en vinrent au point que Dounia et moi ne pouvions plus aller à l'église sans entendre les gens chuchoter sur notre passage d'un air méprisant.

« Tout cela par la faute de Marfa Pétrovna, laquelle n'avait rien eu de plus pressé que d'aller partout diffamer Dounia. Elle connaît tout le monde chez nous, et, durant ce mois, elle vint ici presque chaque jour. Or, comme elle est un peu bavarde et qu'elle aime surtout à se plaindre à tout venant de son mari, elle eut bientôt fait de répandre l'histoire non-seulement dans la ville, mais dans le district tout entier. Ma santé n'y résista pas; Dounetchka se montra plus forte que moi. Loin de faiblir devant la calomnie, c'était elle qui me consolait et s'efforçait de me rendre du courage. Si tu l'avais vue alors! C'est un ange!

« Mais la miséricorde divine fit cesser nos infortunes. M. Svidrigaïloff rentra en lui-même, et, prenant sans doute en pitié le sort de la jeune fille

qu'il avait compromise, il mit sous les yeux de Marfa Pétrovna les preuves les plus convaincantes de l'innocence de Dounia.

« Justement, il avait conservé une lettre que, dès avant la scène du jardin, elle s'était vue forcée de lui écrire pour décliner une demande de rendez-vous. Dans cette lettre précisément, elle lui reprochait l'indignité de sa conduite à l'égard de sa femme, lui rappelait ses devoirs de père et d'époux; enfin, lui représentait ce qu'il y avait de vil à persécuter une jeune fille malheureuse et sans défense.

« Dès lors, il ne resta plus à Marfa Pétrovna aucun doute sur l'innocence de Dounetchka. Le lendemain, qui était un dimanche, elle se rendit chez nous, et, après nous avoir tout raconté, elle se jeta dans les bras de Dounia, à qui elle demanda pardon en pleurant. Puis elle alla dans toutes les maisons de la ville, et partout rendit le plus éclatant hommage à l'honnêteté de Dounetchka, ainsi qu'à la noblesse de ses sentiments et de sa conduite. Non contente de cela, elle montrait à tout le monde et lisait à haute voix la lettre autographe de Dounia à M. Svidrigaïloff; elle en fit même tirer plusieurs copies (ce que, pour mon compte, je trouve excessif). Du moins, elle a pleinement réhabilité Dounetchka; par contre, son mari sort de cette aventure couvert d'un déshonneur ineffaçable; je ne puis même m'empêcher de plaindre ce pauvre fou si sévèrement puni.

« Dounia a aussitôt reçu des offres de leçons dans différentes maisons; mais elle les a refusées. Tout le monde, en général, s'est mis soudain à lui témoigner une considération particulière, et le retour de l'estime publique a été la principale cause de l'événement inattendu qui, je puis le dire, va changer notre destinée.

« Apprends, cher Rodia, qu'un parti s'est présenté pour ta sœur, et qu'elle a donné déjà son consentement, ce dont j'ai hâte de t'informer. Tu nous pardonneras, à Dounia et à moi, d'avoir pris cette décision sans te consulter, quand tu sauras que l'affaire ne souffrait pas de remise et qu'il nous était impossible d'attendre, pour donner notre réponse, que nous eussions reçu la tienne. D'ailleurs, n'étant pas sur les lieux, tu n'aurais pu juger en connaissance de cause.

« Voici comment les choses se sont passées. Le futur, Pierre Pétrovitch

Loujine, est un conseiller de cour, parent éloigné de Marfa Pétrovna, qui a agi puissamment dans cette circonstance. C'est elle qui l'a introduit chez nous. Il a été convenablement reçu, a pris du café et, le lendemain même, nous a adressé une lettre très-polie, dans laquelle il faisait sa demande, en sollicitant une réponse prompte et catégorique. Ce monsieur est un homme d'affaires fort occupé; il est à la veille de se rendre à Pétersbourg, de sorte qu'il n'a pas une minute à perdre.

« Naturellement, nous sommes restées tout d'abord stupéfaites, tant nous nous attendions peu à une mise en demeure si brusque. Ta sœur et moi nous avons examiné la question ensemble durant toute la journée. Pierre Pétrovitch est dans une belle position; il sert en deux endroits et possède déjà de la fortune. À la vérité, il a quarante-cinq ans, mais son extérieur est assez agréable, et il peut encore plaire aux femmes. C'est un homme très-posé et très-convenable, je le trouve seulement un peu froid et hautain; toutefois, les apparences peuvent être trompeuses.

« Tu es prévenu, cher Rodia: lorsque tu le verras à Pétersbourg, ce qui ne tardera guère, ne le juge pas trop vite et ne le condamne pas sans appel, comme tu as l'habitude de le faire, si, à première vue, tu te sens peu de sympathie pour lui. Je te dis cela à tout hasard: au fond, je suis persuadée qu'il produira sur toi une impression favorable. Du reste, en général, pour connaître quelqu'un, il faut l'avoir pratiqué longuement et observé avec soin; sinon, on commet des erreurs d'appréciation qu'il est ensuite très-difficile de rectifier.

« Mais en ce qui concerne Pierre Pétrovitch, tout donne à croire que c'est un homme très-respectable. Dès sa première visite, il nous a déclaré qu'il était un homme positif: « Toutefois, a-t-il ajouté en propres termes, je partage sur bien des points les idées de nos générations modernes, et je suis l'ennemi de tous les préjugés. » Il en a dit beaucoup plus long, car il est, semble-t-il, un tantinet vaniteux et phraseur, ce qui, somme toute, ne constitue pas un cas pendable.

« Moi, naturellement, je n'ai pas compris grand'chose à ses paroles, je me bornerai donc à te citer l'opinion de Dounia: « Quoique médiocrement instruit, m'a-t-elle dit, il est intelligent et paraît bon. » Tu connais le caractère

de ta sœur, Rodia. C'est une jeune fille courageuse, sensée, patiente et magnanime, bien qu'elle possède un cœur ardent, ainsi que j'ai pu m'en convaincre. Assurément il ne s'agit ici, ni pour l'un, ni pour l'autre, d'un mariage d'amour; mais Dounia n'est pas seulement une jeune fille intelligente, elle est en même temps une créature d'une noblesse angélique, et si son mari s'applique à la rendre heureuse, elle se fera un devoir de le payer de retour.

« En homme avisé qu'il est, Pierre Pétrovitch doit comprendre que le bonheur de sa femme sera la meilleure garantie du sien propre; Par exemple, il m'a d'abord fait l'effet d'être un peu roide, mais cela tient probablement à ce qu'il est sans détours. Ainsi, dans sa seconde visite, lorsque sa demande était déjà agréée, il nous a dit en causant qu'avant même de connaître Dounia il était résolu à n'épouser qu'une jeune fille honnête, mais sans dot et ayant déjà éprouvé la pauvreté: selon lui, en effet, l'homme ne doit avoir aucune obligation à sa femme, et il vaut beaucoup mieux que celle-ci voie dans son époux un bienfaiteur.

« Ce ne sont pas tout à fait les termes dont il s'est servi, je dois reconnaitre qu'il s'est exprimé d'une façon plus délicate, mais je ne me rappelle que l'idée. D'ailleurs, il a dit cela sans préméditation; évidemment la phrase lui est échappée dans le feu de la conversation; il a même essayé ensuite d'en atténuer la portée. Néanmoins, j'ai trouvé cela quelque peu roide, et j'en ai fait plus tard l'observation à Dounia. Mais elle m'a répondu avec humeur que les paroles ne sont que des paroles, ce qui, après tout, est juste. Durant la nuit qui a précédé sa détermination, Dounetchka n'a pas fermé l'œil. Me croyant endormie, elle a quitté le lit pour se promener de long en large dans la chambre. Finalement, elle s'est mise à genoux, et, après une longue et fervente prière devant l'image, elle m'a déclaré le lendemain matin que sa résolution était prise.

« Je t'ai déjà dit que Pierre Pétrovitch allait se rendre incessamment à Pétersbourg. De graves intérêts l'y appellent, et il veut s'établir avocat dans cette ville. Depuis longtemps, il s'occupe de procédure; il vient de gagner une cause importante, et son voyage à Pétersbourg est motivé par une affaire considérable qu'il doit suivre au Sénat. Dans ces conditions, cher Rodia, il est

en mesure de te rendre les plus grands services, et nous avons déjà pensé, Dounia et moi, que tu pourrais dès maintenant commencer sous ses auspices ta future carrière. Ah! Si cela se réalisait! L'avantage serait tel pour toi qu'il faudrait l'attribuer à une faveur marquée de la divine Providence.

« Dounia n'a pas autre chose en tête. Nous avons déjà touché un mot de la question à Pierre Pétrovitch. Il s'est exprimé avec réserve: « Sans doute, a-t-il dit, comme j'ai besoin d'un secrétaire, j'aime mieux confier cet emploi à un parent qu'à un étranger, pourvu qu'il soit capable de le remplir (il ne manquerait plus que cela que tu en fusses incapable!); il paraît craindre seulement qu'avec ta besogne universitaire tu n'aies pas le temps de t'occuper de son cabinet. Pour cette fois, la conversation en est restée là, mais Dounia n'a plus maintenant que cette idée dans l'esprit. Son imagination échauffée te voit déjà travaillant sous la direction de Pierre Pétrovitch et même associé à ses affaires, d'autant plus que tu es dans la faculté juridique. Quant à moi, Rodia, je pense tout à fait comme elle, et les projets qu'elle forme pour ton avenir me semblent très-réalisables.

« Malgré la réponse évasive de Pierre Pétrovitch, laquelle se comprend très-bien, puisqu'il ne te connait pas encore, Dounia compte fermement sur sa légitime influence d'épouse pour arranger les choses au gré de nos communs désirs. Bien entendu, nous n'avons eu garde de laisser entendre à Pierre Pétrovitch que tu pourrais un jour devenir son associé. C'est un homme positif, et il aurait sans doute fait mauvais accueil à ce qui ne lui eût paru qu'un simple rêve.

« Sais-tu une chose, très-cher Rodia? Pour certaines raisons qui, du reste, n'ont nullement trait à Pierre Pétrovitch et ne sont peut-être que des lubies de vieille femme, je crois qu'après le mariage je ferai bien de continuer à habiter chez moi, au lieu d'aller demeurer avec eux. Il sera, j'en suis persuadée, assez reconnaissant et assez délicat pour m'engager à ne point me séparer de ma fille; s'il n'en a encore rien dit jusqu'à présent, c'est, naturellement, que cela est sous-entendu. Mais j'ai l'intention de refuser.

« Si c'est possible, je me fixerai dans votre voisinage, car, Rodia, j'ai gardé le plus agréable pour la fin. Apprends donc, mon cher ami, que d'ici à très-peu de temps, nous nous reverrons tous trois, et qu'il nous sera donné de

nous embrasser de nouveau après avoir été séparés pendant près de trois ans! Il est d'ores et déjà décidé que Dounia et moi allons nous rendre à Pétersbourg. Quand? Je ne le sais pas au juste; mais, en tout cas, ce sera bientôt, peut-être dans huit jours. Tout est subordonné aux arrangements de Pierre Pétrovitch, qui nous enverra ses instructions dès qu'il se sera un peu organisé là-bas. Il tient, pour certaines raisons, à hâter le plus possible la cérémonie nuptiale: s'il y a moyen, il désire que le mariage soit célébré pendant ces jours gras ou, au plus tard, après le carême de l'Assomption. Oh! Avec quelle joie je te presserai sur mon cœur!

« Dounia est tout émue à l'idée de te revoir, et elle m'a dit une fois en plaisantant que, ne fût-ce que pour cela, elle épouserait volontiers Pierre Pétrovitch. C'est un ange! Elle n'ajoute rien à ma lettre, parce qu'elle aurait, dit-elle, trop de choses à te communiquer, et qu'en pareil cas, ce n'est pas la peine d'écrire quelques lignes; elle me charge de mille embrassements pour toi. Bien que nous soyons à la veille d'être tous réunis, je compte néanmoins t'envoyer incessamment le plus d'argent que je pourrai. Dès qu'on a su ici que Dounetchka allait épouser Pierre Pétrovitch, mon crédit s'est relevé tout d'un coup, et je sais de science certaine qu'Afanase Ivanovitch est tout prêt à m'avancer jusqu'à soixante-dix roubles, remboursables sur ma pension.

« Je vais donc t'expédier d'ici à quelques jours vingt-cinq ou trente roubles. Je t'enverrais même une plus grosse somme, si je ne craignais de me trouver à court d'argent pour le voyage. Il est vrai que Pierre Pétrovitch a la bonté de prendre à sa charge une partie de nos dépenses de route; il doit notamment nous procurer à ses frais une grande caisse pour emballer nos effets; mais il faut que nous payions nos coupons jusqu'à Pétersbourg, et nous ne pouvons pas non plus arriver sans le sou dans la capitale.

« Dounia et moi nous avons déjà tout calculé: le voyage ne nous reviendra pas cher. De chez nous au chemin de fer il n'y a que quatre-vingt-dix verstes, et nous avons traité avec un paysan de notre connaissance qui nous prendra dans sa carriole pour nous conduire à la gare; ensuite, nous monterons avec une grande satisfaction dans un compartiment de troisième classe. Bref, tout compte fait, c'est trente roubles et non vingt-cinq que je vais avoir le plaisir de t'envoyer.

« Maintenant, mon très-cher Rodia, je t'embrasse en attendant notre prochaine réunion, et je t'envoie ma bénédiction maternelle. Aime Dounia, ta sœur, Rodia; sache qu'elle t'aime infiniment plus qu'elle-même, et paye-la de retour. C'est un ange, et toi, Rodia, tu es tout pour nous, – tout notre espoir, tout notre futur bonheur. Pourvu que tu sois heureux, nous le serons aussi. Adieu! Ou plutôt au revoir! Je t'embrasse mille fois.

« À toi jusqu'au tombeau.

« Pulchérie Raskolnikoff. »

Les larmes mouillèrent souvent les yeux du jeune homme pendant la lecture de cette lettre; mais, lorsqu'il l'eut terminée, un sourire fielleux se montra sur son visage pâle et convulsé. Appuyant la tête sur son coussin nauséabond et malpropre, il resta longtemps pensif. Son cœur battait avec force, et le trouble régnait dans ses idées. À la fin, il se sentit à l'étroit, comme étouffé dans cette petite chambre jaune qui ressemblait à une armoire ou à une malle. Son être physique et moral avait besoin d'espace.

Il prit son chapeau et sortit, sans craindre cette fois de rencontrer qui que ce fût dans l'escalier. Il ne songeait plus à la logeuse. Il se dirigea vers Vassili Ostroff par la perspective V. Sa marche était rapide comme celle de quelqu'un qui se rend à une besogne pressée; mais, selon son habitude, il ne remarquait rien sur la route, marmottait à part soi et même monologuait tout haut, ce qui étonnait fort les passants. Beaucoup le prenaient pour un homme ivre.

IV

La lettre de sa mère l'avait fort agité. Mais, quant au point principal, il n'avait pas eu une minute d'hésitation. Dès le premier moment, avant même qu'il eût achevé la lecture de la lettre, sa résolution était prise: « Tant que je serai vivant, ce mariage n'aura pas lieu; que M. Loujine aille au diable! »

« C'est que l'affaire est trop claire », murmurait-il à part soi en souriant d'un air vainqueur comme si déjà le succès lui eût été acquis. « Non, maman, non, Dounia, vous ne réussirez pas à me tromper!… Et elles s'excusent encore de ne m'avoir point consulté et d'avoir décidé la chose en dehors de moi! Je crois bien! Elles pensent qu'à présent il n'y a plus moyen de rompre l'union projetée: nous verrons un peu s'il n'y a plus moyen! Quelle raison elles allèguent: « Pierre Pétrovitch est un homme si occupé, qu'il ne peut se marier qu'à la vapeur! »

« Non, Dounetchka, je comprends tout, je sais ce que tu voulais me communiquer, je sais à quoi tu as pensé toute la nuit en te promenant dans la chambre, et ce que tu as demandé à Notre-Dame de Kazan dont l'image est dans la chambre à coucher de maman. Le Golgotha est dur à monter. Hum!… Ainsi, voilà qui est définitivement réglé: vous épousez, Avdotia Romanovna, un positif homme d'affaires qui possède déjà de la fortune (la remarque a son prix), qui sert en deux endroits et qui partage, à ce que dit maman, les idées de nos générations modernes. Dounetchka elle-même observe qu'il « paraît » bon. Ce paraît est grand comme le monde! C'est sur la foi de cette apparence que Dounetchka va l'épouser!… Admirable!… Admirable!…

« …Mais je serais curieux de savoir pourquoi maman a parlé, dans sa lettre, des « générations modernes ». Est-ce simplement pour caractériser le personnage, ou a-t-elle eu une arrière-pensée, celle de concilier mes sympathies à M. Loujine? Oh! La belle rusée! Il y a encore une circonstance que je serais bien aise d'éclaircir: jusqu'à quel point ont-elles été franches l'une avec l'autre durant ce jour et cette nuit qui ont précédé la résolution de Dounetchka? Y a-t-il eu une explication formelle et verbale entre elles, ou se

sont-elles mutuellement comprises sans presque avoir besoin d'échanger leurs idées? À en juger d'après la lettre, je pencherais plutôt vers cette dernière supposition: maman l'a trouvé quelque peu roide, et, dans sa naïveté, elle a fait part de cette observation à Dounia. Mais celle-ci, naturellement, s'est fâchée et a répondu « avec humeur ».

« Je crois bien! Du moment que la chose était décidée, qu'il n'y avait plus à y revenir, la remarque de maman était au moins inutile. Et pourquoi m'écrit-elle: « Aime Dounia, Rodia, elle t'aime plus qu'elle-même! ». Sa conscience ne lui reprocherait-elle pas sourdement d'avoir sacrifié sa fille à son fils? « Tu es notre bonheur dans l'avenir, tu es tout pour nous! ». Oh! Maman!… »

L'irritation de Raskolnikoff grandissait d'instant en instant, et si alors il avait rencontré M. Loujine, il l'aurait probablement tué.

« Hum! C'est vrai, continua-t-il en suivant au vol les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête, c'est vrai que « pour connaître quelqu'un il faut l'avoir pratiqué longuement et observé avec soin »; mais M. Loujine n'est pas difficile à déchiffrer. Avant tout, « c'est un homme d'affaires, et il paraît bon »; ce qui suit a l'air d'une plaisanterie: « il veut bien nous procurer à ses frais une grande caisse »; allons, comment après cela douter de sa bonté? Sa future et sa belle-mère vont se mettre en route dans une charrette de paysan où elles ne seront abritées contre la pluie que par une mauvaise bâche (je suis payé pour la connaître, cette charrette!).

« Qu'importe! Le trajet jusqu'à la gare n'est que de quatre-vingt-dix verstes; « ensuite, nous monterons avec une grande satisfaction dans un compartiment de troisième classe », pour faire mille verstes. Elles ont raison: il faut tailler le manteau selon le drap; mais vous, monsieur Loujine, à quoi pensez-vous? Voyons, c'est de votre future qu'il s'agit… Et comment pouvez-vous ignorer que, pour faire ce voyage, la mère doit emprunter sur sa pension? Sans doute, avec votre esprit mercantile, vous avez considéré cela comme une affaire entreprise de compte à demi, où, par conséquent, chaque associé doit fournir sa quote-part; mais vous avez un peu trop tiré la couverture de votre côté: il n'y a aucune parité entre la dépense d'une grande malle et celle du voyage.

« Est-ce qu'elles ne voient pas cela, ou feignent-elles de ne pas le voir? Le fait est qu'elles paraissent contentes! Cependant, quels fruits peut-on attendre après de pareilles fleurs? Ce qui me révolte dans un tel procédé, c'est moins encore la lésinerie que le mauvais ton: le soupirant donne la note de ce que sera le mari… Et maman, qui jette l'argent par les fenêtres, avec quoi arrivera-t-elle à Pétersbourg? Avec trois roubles d'argent ou deux « petits billets », comme dit cette… vieille femme… hum! Sur quelles ressources compte-t-elle donc pour vivre ici? Certains indices lui ont donné à comprendre qu'après le mariage elle ne pourrait pas rester avec Dounia; quelque mot échappé à cet aimable homme aura sans doute été un trait de lumière pour maman, bien qu'elle s'efforce de fermer ses yeux à l'évidence.

« J'ai l'intention de refuser », dit-elle. Eh bien, alors, sur quels moyens d'existence compte-t-elle? Sur ses cent vingt roubles de pension dont il faudra défalquer la somme prêtée par Afanase Ivanovitch? Là-bas, dans notre petite ville, elle fatigue ses pauvres yeux à tricoter des fichus de laine et à broder des manchettes, mais je sais que ce travail ne rapporte pas plus de vingt roubles par an. Donc, malgré tout, c'est dans les sentiments généreux de M. Loujine qu'elle met son espoir: « Il m'engagera lui-même à ne pas me séparer de ma fille. » Crois ça et bois de l'eau!

« Passe encore pour maman, elle est ainsi, c'est dans sa nature, mais Dounia?

« Il est impossible qu'elle ne comprenne pas cet homme, et elle consent à l'épouser! Sa liberté morale, son âme lui sont autrement chères que le bien-être; plutôt que d'y renoncer, elle mangerait du pain noir et boirait de l'eau; elle ne les donnerait pas pour tout le Sleswig-Holstein, à plus forte raison pour M. Loujine. Non, la Dounia que j'ai connue n'était point cela, et sans doute elle est restée la même… Que dire? Il est pénible d'habiter chez des Svidrigaïloff! Rouler de province en province, passer toute sa vie à donner des leçons moyennant deux cents roubles par an, certes cela est dur; pourtant, je sais que ma sœur irait travailler chez un planteur d'Amérique ou chez un Allemand de Lithuanie plutôt que de s'avilir en enchaînant, par pur intérêt personnel, son existence à celle d'un homme qu'elle n'estime pas et avec qui elle n'a rien de commun! M. Loujine serait en or pur ou en diamant, qu'elle

ne consentirait pas encore à devenir la concubine légitime de M. Loujine! Pourquoi donc s'y résout-elle à présent?

« Où est le mot de cette énigme? Eh! La chose est claire: pour elle-même, pour se procurer le bien-être ou même pour échapper à la mort, elle ne se vendrait pas; mais pour un autre, pour un être aimé, adoré, elle se vend! Voilà tout le mystère expliqué: c'est pour son frère, pour sa mère qu'elle se vend! Elle vend tout! Oh! En pareil cas, nous faisons violence même à notre sentiment moral; nous portons au marché notre liberté, notre repos, notre conscience elle-même, tout, tout! Périsse notre vie, pourvu que les chères créatures soient heureuses! Bien plus, nous empruntons aux jésuites leur casuistique subtile, nous transigeons avec nos scrupules, nous en arrivons à nous persuader qu'il faut agir ainsi, que l'excellence du but justifie notre conduite! Voilà comme nous sommes, et tout cela est limpide. Il est clair qu'ici, au premier plan, se trouve Rodia Romanovitch Raskolnikoff. Ne faut-il pas assurer son bonheur, lui fournir le moyen d'achever ses études universitaires, de devenir l'associé de M. Loujine, de parvenir à la fortune, à la renommée, à la gloire, si c'est possible? Et la mère? Elle ne voit ici que son cher Rodia, son premier-né. Comment ne sacrifierait-elle pas même sa fille à ce fils, objet de ses prédilections? Cœurs tendres et injustes!

« Mais quoi! C'est le sort de Sonetchka que vous acceptez! Sonetchka, Sonetchka Marméladoff, l'éternelle Sonetchka qui durera aussi longtemps que le monde! Avez-vous bien mesuré toutes deux l'étendue de votre sacrifice? Savez-vous, Dounetchka, que vivre avec M. Loujine, c'est vous ravaler au niveau de Sonetchka? « Ici, il ne peut y avoir d'amour », écrit maman. Eh bien, s'il ne peut y avoir ni amour, ni estime, si, au contraire, il n'y a qu'éloignement, répulsion, dégoût, en quoi donc ce mariage diffère-t-il de la prostitution? Encore Sonetchka est-elle plus excusable, elle qui s'est vendue non pour se procurer un supplément de bien-être, mais parce qu'elle voyait la faim, la vraie faim à son logis!…

« Et si plus tard le fardeau se trouve au-dessus de vos forces, si vous regrettez ce que vous avez fait, que de douleur, que de malédictions, que de larmes secrètement versées, car vous n'êtes pas une Marfa Pétrovna! Et maman, que deviendra-t-elle alors? Maintenant déjà elle est inquiète,

tourmentée: que sera-ce quand elle verra les choses comme elles sont? Et moi?… Pourquoi donc, au fait, n'avez-vous pas pensé à moi? Je ne veux pas de votre sacrifice, Dounetchka, je n'en veux pas, maman! Aussi longtemps que je vivrai, ce mariage n'aura pas lieu! »

Il rentra tout à coup en lui-même et s'arrêta.

« Il n'aura pas lieu? Mais que feras-tu donc pour l'empêcher? Tu opposeras ton veto? De quel droit? Que peux-tu leur promettre de ton côté pour prendre ce droit-là? Tu t'engageras à leur consacrer toute ta vie, tout ton avenir, quand tu auras fini tes études et trouvé une place? C'est le futur, cela, mais le présent? Il s'agit de faire quelque chose dès maintenant, comprends-tu? Or, pour le moment, qu'est-ce que tu fais? Tu les gruges. Tu forces l'une à emprunter sur sa pension, l'autre à demander une avance d'honoraires aux Svidrigaïloff! Sous prétexte que tu seras millionnaire plus tard, tu prétends aujourd'hui disposer souverainement de leur sort, mais peux-tu actuellement subvenir à leurs besoins? Dans dix ans tu le pourras! En attendant, ta mère se sera perdu les yeux à tricoter des fichus et peut-être à pleurer; les privations auront ruiné sa santé; et ta sœur? Allons, songe un peu aux risques qui menacent ta sœur durant ce laps de dix ans! Saisis-tu? »

Il éprouvait un âcre plaisir à se poser ces poignantes questions qui, du reste, n'étaient pas nouvelles pour lui. Depuis longtemps elles le tourmentaient, le harcelaient sans relâche, exigeant impérieusement des réponses qu'il se sentait incapable de leur donner. À présent, la lettre de sa mère venait de le frapper comme d'un coup de foudre. Il comprenait que le temps des lamentations stériles était passé, qu'en ce moment il ne s'agissait plus, pour lui, de raisonner sur son impuissance, mais de faire quelque chose dans le plus bref délai. Coûte que coûte, il lui fallait prendre une résolution quelconque, ou…

« Ou renoncer à la vie! S'écria-t-il brusquement, accepter une fois pour toutes la destinée comme elle est, refouler en moi-même toutes mes aspirations, abdiquer définitivement le droit d'agir, de vivre et d'aimer!… »

Raskolnikoff se rappela soudain les paroles dites la veille par Marméladoff: « Comprenez-vous, comprenez-vous, monsieur, ce que signifient ces mots: n'avoir plus où aller?… »

Tout à coup il frissonna: une pensée qu'il avait eue aussi la veille venait de se présenter de nouveau à son esprit. Ce n'était pas le retour de cette pensée qui lui donnait le frisson. Il savait d'avance, il avait pressenti qu'elle reviendrait infailliblement, et il l'attendait. Mais cette idée n'était plus tout à fait celle de la veille, et voici en quoi consistait la différence: ce qui, il y a un mois et hier encore, n'était qu'un rêve, surgissait maintenant sous une forme nouvelle, effrayante, méconnaissable. Le jeune homme avait conscience de ce changement… Des bourdonnements se produisaient dans son cerveau, et un nuage couvrait ses yeux.

Il se hâta de regarder autour de lui, cherchant quelque chose. Il avait envie de s'asseoir, et ce qu'il cherchait, c'était un banc. Il se trouvait alors sur le boulevard de K… à cent pas de distance, un banc s'offrit à sa vue. Il se mit à marcher aussi vite que possible, mais en chemin lui arriva une petite aventure qui pendant quelques minutes l'occupa exclusivement.

Tandis qu'il regardait dans la direction du banc, il aperçut une femme marchant à vingt pas devant lui. D'abord il ne fit pas plus attention à elle qu'aux différents objets qu'il avait jusqu'alors rencontrés sur sa route. Bien des fois, par exemple, il lui était arrivé de rentrer chez lui sans se rappeler aucunement le chemin qu'il avait suivi; il marchait habituellement sans rien voir. Mais la femme avait quelque chose de si bizarre à première vue que Raskolnikoff ne put s'empêcher de la remarquer. Peu à peu succéda à la surprise une curiosité contre laquelle il essaya d'abord de lutter, mais qui devint bientôt plus forte que sa volonté. Le désir lui vint tout à coup de savoir ce qu'il y avait de si particulièrement étrange dans cette femme. Selon toute apparence, la promeneuse devait être une toute jeune fille; par cette chaleur, elle marchait tête nue, sans ombrelle et sans gants, en brandillant les bras d'une façon ridicule. Elle avait au cou un petit fichu noué de travers et portait une légère robe de soie, d'ailleurs fort singulièrement mise, à peine agrafée et déchirée par derrière à la naissance de la jupe; un lambeau détaché oscillait à droite et à gauche. Pour comble, la jeune fille, fort peu ferme sur ses jambes, festonnait de côté et d'autre. Cette rencontre finit par éveiller toute l'attention de Raskolnikoff. Il rejoignit la promeneuse au moment où celle-ci arrivait au banc; elle s'y coucha plutôt qu'elle ne s'y assit, renversa sa tête sur le dossier

et ferma les yeux comme une personne brisée de fatigue. En l'examinant, il devina aussitôt qu'elle était complètement ivre. La chose paraissait si étrange qu'il se demanda même s'il ne se trompait pas. Il avait devant lui un petit visage presque enfantin, n'accusant guère que seize ans, peut-être seulement quinze. Cette figure, encadrée de cheveux blonds, était jolie, mais échauffée et comme un peu enflée. La jeune fille semblait avoir l'esprit absent; elle avait croisé ses jambes l'une sur l'autre dans une attitude fort immodeste, et tous les indices donnaient à penser qu'elle se rendait à peine compte du lieu où elle se trouvait.

Raskolnikoff ne s'asseyait pas, ne voulait pas s'en aller et restait debout en face d'elle, sans savoir à quoi se résoudre. Il était alors plus d'une heure, et il faisait très-chaud; aussi n'y avait-il presque personne sur ce boulevard où, en tout temps, il passe fort peu de monde. Toutefois, à quinze pas de distance, se tenait à l'écart, sur la bordure de la chaussée un monsieur qui, évidemment, aurait bien voulu s'approcher de la jeune fille avec certaines intentions. Lui aussi, sans doute, l'avait aperçue de loin et s'était mis à la suivre; mais la présence de Raskolnikoff le gênait. Il jetait, à la dérobée, il est vrai, des regards irrités sur ce dernier et attendait avec impatience le moment où ce va-nu-pieds lui céderait la place. Rien n'était plus clair. Ce monsieur, fort élégamment vêtu, était un homme de trente ans, gros, solide, au teint vermeil, aux lèvres roses et surmontées de fines moustaches. Raskolnikoff entra dans une violente colère; l'idée lui vint tout à coup d'insulter ce gros cocodès. Il quitta pour un instant la jeune fille et s'approcha du monsieur.

— Hé, Svidrigaïloff! Qu'est-ce que vous faites là? Cria-t-il en serrant les poings, tandis qu'un rire sardonique entr'ouvrait ses lèvres qui commençaient à se couvrir d'écume.

L'élégant fronça les sourcils, et sa physionomie prit un air d'étonnement hautain.

— Qu'est-ce que cela signifie? Demanda-t-il d'un ton rogue.

— Cela signifie qu'il faut décamper, voilà!

— Comment oses-tu, canaille!…

Et il leva sa cravache. Raskolnikoff, les poings fermés, s'élança sur le gros monsieur sans même songer que ce dernier aurait eu facilement raison

de deux adversaires comme lui. Mais en ce moment quelqu'un par derrière saisit avec force le jeune homme. C'était un sergent de ville qui venait mettre le holà.

— Cessez, messieurs, ne vous battez pas sur la voie publique. Qu'est-ce qu'il vous faut? Qui êtes-vous? Demanda-t-il sévèrement à Raskolnikoff dont il venait de remarquer la mise sordide.

Raskolnikoff regarda avec attention celui qui lui parlait. Le sergent de ville, avec ses moustaches et ses favoris blancs, avait une figure de brave soldat; de plus, il paraissait intelligent.

— C'est justement de vous que j'ai besoin, cria le jeune homme, et il le prit par le bras.

— Je suis un ancien étudiant, je m'appelle Raskolnikoff… Vous pouvez aussi savoir cela, ajouta-t-il en s'adressant au monsieur; — vous, venez avec moi, je vais vous montrer quelque chose…

Et, tenant toujours le sergent de ville par le bras, il l'entraîna vers le banc.

— Voilà, regardez, elle est en état complet d'ivresse, tout à l'heure elle se promenait sur le boulevard: il est difficile de deviner sa position sociale, mais elle n'a pas l'air d'une coureuse de profession. Le plus probable, c'est qu'on l'a fait boire quelque part et qu'on a abusé d'elle… elle en est à ses débuts… vous comprenez? Ensuite, ivre comme elle était, on l'a jetée sur la rue. Voyez comme sa robe est déchirée, voyez comme elle est mise: la jeune fille ne s'est pas habillée elle-même, on l'a habillée, et ce sont des mains inexpérimentées, des mains d'homme qui ont fait la besogne. À présent, regardez par ici: ce beau monsieur avec qui je voulais me colleter tout à l'heure, je ne le connais pas, je le vois pour la première fois; mais il l'a remarquée, lui aussi, sur son chemin; il a vu qu'elle était ivre, qu'elle n'avait plus conscience de rien, et il voudrait profiter de son état pour l'emmener dans quelque maison de passe… C'est certain, soyez sûr que je ne me trompe pas. J'ai vu moi-même comme il la reluquait, comme il la suivait; seulement je l'ai dérangé dans ses projets, et maintenant il attend que je m'en aille. Voyez, il s'est retiré un peu à l'écart, et il roule une cigarette pour se donner une contenance… Comment lui arracher cette jeune fille? Comment la faire rentrer chez elle? Pensez-y un peu!

Le sergent de ville comprit immédiatement la situation et se mit à

réfléchir. Il ne pouvait exister aucun doute sur les desseins du gros monsieur, restait la fillette. Le soldat se pencha sur elle pour l'examiner de plus près, et une sincère compassion se montra sur son visage.

— Ah! Quel malheur! Dit-il en hochant la tête, — elle est encore tout à fait comme une enfant. On l'a attirée dans un piège, c'est sûr… Écoutez, mademoiselle, où demeurez-vous?

La jeune fille souleva ses paupières appesanties, regarda les deux hommes d'un air hébété et fit un geste comme pour les repousser.

Raskolnikoff fouilla dans sa poche et en retira vingt kopecks.

— Tenez, dit-il au sergent de ville, prenez un fiacre et reconduisez-la chez elle. Seulement il faudrait savoir son adresse.

— Mademoiselle, eh! Mademoiselle! Fit de nouveau le soldat après avoir pris l'argent, — je vais appeler un cocher et je vous ramènerai moi-même à votre domicile. Où faut-il vous conduire? Hein? Où habitez-vous?

— Ah! Mon Dieu!… ils s'accrochent à moi!… murmura la jeune fille avec le même mouvement que tout à l'heure.

— Ah! Que c'est ignoble! Quelle infamie! Dit le soldat ému de pitié et d'indignation. — Voilà la difficulté! Acheva-t-il en s'adressant à Raskolnikoff qu'il considéra pour la seconde fois des pieds à la tête. Ce déguenillé si prompt à offrir de l'argent lui paraissait fort énigmatique.

— Vous l'avez rencontrée loin d'ici? Demanda-t-il.

— Je vous répète qu'elle marchait devant moi, en chancelant, là, sur le boulevard. À peine arrivée à cet endroit, elle s'est affaissée sur le banc.

— Ah! Quelles vilaines choses il se fait maintenant dans le monde, Seigneur! Une jeunesse pareille qui est ivre! On l'a trompée, pour sûr! Sa petite robe est déchirée… Ah! Que de vice il y a aujourd'hui!… Ses parents sont peut-être des nobles ruinés… À présent, il y en a beaucoup… À la voir, on la prendrait pour une demoiselle de bonne famille. — Et il se pencha de nouveau vers elle.

Peut-être lui-même était-il père de jeunes filles bien élevées qu'on aurait prises aussi pour des demoiselles de bonne famille.

— L'essentiel, reprit Raskolnikoff, — c'est de ne pas la laisser tomber entre les mains de ce drôle! Il a évidemment un projet très-arrêté, le coquin!

Il est toujours là!

En prononçant ces mots, le jeune homme avait élevé la voix, et il indiquait du geste le monsieur. Celui-ci, entendant ce qu'on disait de lui, fit d'abord mine de se fâcher, mais il se ravisa et se borna à jeter sur son ennemi un regard méprisant. Puis, sans se presser, il s'éloigna encore de dix pas, après quoi il s'arrêta de nouveau.

— On ne la lui laissera pas prendre, répondit d'un air pensif le sous-officier. — Voilà, si elle disait où elle demeure, sans cela… Mademoiselle, eh! Mademoiselle! Ajouta-t-il en se courbant encore une fois vers la jeune fille.

Soudain elle ouvrit tout à fait les yeux, regarda attentivement, et une sorte de lumière parut se faire dans son esprit; elle se leva et reprit en sens inverse le chemin par où elle était venue. — Fi, les impudents, ils s'accrochent à moi! Dit-elle en agitant de nouveau le bras comme pour écarter quelqu'un. Elle allait vite, mais d'un pas toujours mal assuré. L'élégant se mit en marche derrière elle; quoiqu'il eût pris une autre allée, il ne la perdait pas de vue.

— Soyez tranquille, il ne l'aura pas, dit résolument le sergent de ville, et il partit à leur suite.

— Ah! Que de vice il y a maintenant! Répéta-t-il avec un soupir.

En ce moment, un revirement aussi complet que soudain s'opéra dans les dispositions de Raskolnikoff.

— Écoutez, eh! Cria-t-il au sous-officier.

Celui-ci se retourna.

— Laissez cela! De quoi vous mêlez-vous? Qu'il s'amuse (il montrait l'élégant). Qu'est-ce que cela vous fait?

Le soldat ne comprit rien à ce langage et regarda ébahi Raskolnikoff qui se mit à rire.

— Eh! Fit le sergent de ville en agitant le bras, puis il continua à suivre le beau monsieur et la jeune fille. Probablement il prenait Raskolnikoff pour un fou ou pour quelque chose de pire encore.

« Il a emporté mes vingt kopecks, se dit avec colère le jeune homme resté seul. — Eh bien, il se fera donner aussi de l'argent par l'autre, il lui laissera prendre la jeune fille, et ce sera fini ainsi… Quelle idée avais-je de me poser

ici en bienfaiteur? Est-ce à moi de venir en aide à quelqu'un? En ai-je le droit? Que les gens se dévorent tout vifs les uns les autres, qu'est-ce que cela me fait? Et comment me suis-je permis de donner ces vingt kopecks? Est-ce qu'ils étaient à moi? »

Nonobstant ces étranges paroles, il avait le cœur très-gros. Il s'assit sur le banc délaissé. Ses pensées étaient incohérentes. Il lui était même pénible en ce moment de penser à quoi que ce fût. Il aurait voulu s'endormir profondément, tout oublier, puis se réveiller et commencer une vie nouvelle…

« Pauvrette! Dit-il en considérant le coin du banc où la jeune fille était assise tout à l'heure… Revenue à elle, elle pleurera, ensuite sa mère apprendra son aventure… d'abord elle la battra, puis elle lui donnera le fouet pour ajouter l'humiliation à la douleur, peut-être la mettra-t-elle à la porte… Et lors même qu'elle ne la chasserait pas, une Daria Frantzovna quelconque flairera ce gibier, et voilà dès lors ma fillette se mettant à rouler çà et là jusqu'à ce qu'elle entre à l'hôpital, ce qui ne tardera guère (il en est toujours ainsi pour les jeunes filles obligées de faire leurs farces en cachette parce qu'elles ont des mères très-honnêtes); guérie, elle recommencera à faire la noce, puis ce sera de nouveau l'hôpital… la boisson… les cabarets… et encore toujours l'hôpital… après deux ou trois années de cette vie-là, à dix-huit ou dix-neuf ans, elle sera impotente. Combien j'en ai vu finir ainsi qui ont commencé comme celle-ci commence! Mais bah! C'est nécessaire, dit-on; c'est un tant pour cent annuel, une prime d'assurance qui doit être payée… au diable, sans doute… pour garantir le repos des autres. Un tant pour cent! Ils ont vraiment de jolis petits mots, cela vous a une tournure scientifique qui fait bien. Quand on a dit: tant pour cent, c'est fini, il n'y a plus à s'inquiéter. Si la chose était appelée d'un autre nom, on s'en préoccuperait peut-être davantage… Et, qui sait? Dounetchka ne peut-elle pas être comprise dans le tant pour cent de l'année prochaine, sinon dans celui de cette année?…

« Mais où vais-je donc? Pensa-t-il soudain. C'est étrange. J'avais pourtant un but en sortant de chez moi. À peine la lettre lue, je suis parti… Ah! Oui, à présent, je me rappelle: c'était chez Razoumikhine, dans Vassili Ostroff, que

je voulais me rendre. Mais pourquoi donc? Comment ai-je pu avoir l'idée de faire visite à Razoumikhine? Voilà qui est curieux! »

Il ne se comprenait pas lui-même. Razoumikhine était un de ses anciens camarades d'Université. Chose à noter, lorsque Raskolnikoff suivait les cours de l'école de droit, il vivait fort isolé, n'allait chez aucun de ses condisciples et n'aimait pas à recevoir leur visite. Ceux-ci, du reste, ne tardèrent pas à lui rendre la pareille. Jamais il ne prenait part ni aux réunions ni aux plaisirs des étudiants. On l'estimait à cause de son ardeur au travail, mais personne ne l'aimait. Il était très-pauvre, très-fier et très-concentré en lui-même; sa vie semblait cacher quelque secret. Ses camarades trouvaient qu'il avait l'air de les regarder avec dédain, comme s'ils eussent été des enfants, ou, du moins, des êtres fort inférieurs à lui sous le rapport du savoir, des idées et du développement intellectuel.

Cependant il s'était lié avec Razoumikhine, ou, pour mieux dire, il s'ouvrait plus volontiers à lui qu'à tout autre. Il est vrai que la nature franche et primesautière de Razoumikhine appelait irrésistiblement la confiance. Ce jeune homme était extrêmement gai, expansif et bon jusqu'à la naïveté. Cela, d'ailleurs, n'excluait pas chez lui des qualités sérieuses. Les plus intelligents de ses camarades reconnaissaient son mérite, et tous l'aimaient. Il était loin d'être bête, quoiqu'il fût parfois un peu simple. Ses cheveux noirs, son visage toujours mal rasé, sa haute taille et sa maigreur attiraient à première vue l'attention.

Mauvaise tête à ses heures, il passait pour un Hercule. Une nuit qu'il courait les rues de Pétersbourg en compagnie de quelques amis, il avait terrassé d'un seul coup de poing un sergent de ville dont la taille mesurait deux archines et douze verchoks[44]. Il pouvait se livrer aux plus grands excès de boisson, comme il savait observer, à l'occasion, la sobriété la plus stricte. S'il lui arrivait parfois de commettre d'inexcusables fredaines, en d'autres temps il se montrait d'une sagesse exemplaire. Ce qu'il y avait encore de remarquable chez Razoumikhine, c'est que le découragement n'avait point de prise sur lui, et que jamais il ne se laissait abattre par aucun revers. Il eût logé sur un toit, enduré les pires horreurs du froid et de la faim sans se départir un instant de sa bonne humeur accoutumée. Très-pauvre, réduit à se tirer

d’affaire tout seul, il trouvait moyen de gagner sa vie tant bien que mal, car c’était un garçon débrouillard, et il connaissait une foule d’endroits où il lui était toujours possible de se procurer de l’argent, en travaillant, bien entendu.

On l’avait vu passer tout un hiver sans feu; il assurait que cela lui était plus agréable, parce qu’on dort mieux quand on a froid. En ce moment, il avait dû, lui aussi, quitter l’Université faute de ressources, mais il comptait bien reprendre ses études le plus tôt possible; aussi ne négligeait-il rien pour améliorer sa situation pécuniaire. Raskolnikoff n’avait pas été chez lui depuis quatre mois, et Razoumikhine ne connaissait même pas son adresse. Ils s’étaient rencontrés dans la rue deux mois auparavant, mais Raskolnikoff était passé aussitôt sur l’autre trottoir pour n’être pas aperçu de Razoumikhine. Celui-ci remarqua fort bien son ami, mais, ne voulant pas le gêner, il feignit de ne pas le voir.

V

« En effet, il n'y a pas encore longtemps je me proposais d'aller chez Razoumikhine, je voulais le prier de me procurer soit des leçons, soit un travail quelconque… se disait Raskolnikoff, — mais maintenant en quoi peut-il m'être utile? Je suppose qu'il me procure des leçons, je suppose même que, se trouvant en possession de quelques kopecks, il se saigne à blanc pour me fournir de quoi acheter les bottes et les vêtements décents qui sont indispensables à un répétiteur… hum… Eh bien, après? Que ferai-je avec quelques piataks[45]? Est-ce de cela que j'ai besoin à présent? Vraiment, je suis bien sot d'aller chez Razoumikhine… »

La question de savoir pourquoi il se rendait en ce moment chez Razoumikhine le tourmentait plus encore qu'il ne se l'avouait à lui-même; il cherchait anxieusement quelque sens sinistre pour lui dans cette démarche en apparence la plus simple du monde.

« Est-il possible que, dans mes embarras, j'aie mis tout mon espoir en Razoumikhine? Est-ce que, vraiment, je n'attendrais mon salut que de lui? » Se demandait-il avec surprise.

Il réfléchissait, se frottait le front, et, tout à coup, après qu'il se fut mis longtemps l'esprit à la torture, une idée très-étrange jaillit à l'improviste dans son cerveau.

« Hum… oui, j'irai chez Razoumikhine, dit-il soudain du ton le plus calme, comme s'il eut pris une résolution définitive, — j'irai chez Razoumikhine à coup sûr… mais pas maintenant… J'irai le voir… le lendemain, quand cela sera fini et que mes affaires auront changé de face… »

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il fit un brusque retour sur lui-même. « Quand cela sera fini! S'écria-t-il avec un sursaut qui l'arracha du banc sur lequel il était assis, — mais est-ce que cela aura lieu? Est-ce que c'est possible? »

Il quitta le banc et s'éloigna d'un pas rapide. Son premier mouvement était de retourner chez lui, mais quoi! Rentrer dans cette affreuse petite

chambre où il venait de passer plus d'un mois à préméditer tout cela! À cette pensée, le dégoût s'empara de lui, et il se mit à marcher à l'aventure.

Son tremblement nerveux avait pris un caractère fébrile; il se sentait frissonner; nonobstant l'élévation de la température, il avait froid. Presque à son insu, cédant à une sorte de nécessité intérieure, il s'efforçait de fixer son attention sur les divers objets qu'il rencontrait, pour échapper à l'obsession d'une idée troublante. Mais vainement il essayait de se distraire, à chaque instant il retombait dans sa rêverie. Quand il avait levé la tête pour promener ses regards autour de lui, il oubliait une minute après ce à quoi il venait de penser et le lieu même où il était. Ce fut ainsi que Raskolnikoff traversa tout Vassili Ostroff, déboucha sur la Petite-Néva, passa le pont et arriva aux îles.

La verdure et la fraîcheur réjouirent d'abord ses yeux accoutumés à la poussière, à la chaux, aux lourds entassements de moellons. Ici plus d'étouffement, plus d'exhalaisons méphitiques, plus de cabarets. Mais bientôt ces sensations nouvelles perdirent elles-mêmes leur charme et firent place à un agacement maladif. Parfois le jeune homme s'arrêtait devant quelque villa coquettement enchâssée au milieu d'une végétation riante; il regardait par la grille, voyait sur les terrasses et les balcons des femmes élégamment vêtues, ou des enfants qui couraient dans le jardin. Il remarquait surtout les fleurs: c'étaient elles qui attiraient le plus ses regards. De temps à autre passaient à côté de lui des cavaliers, des amazones, de superbes équipages; il les suivait d'un œil curieux et les oubliait avant qu'il eût cessé de les apercevoir.

À un moment donné, il s'arrêta et compta son argent; il se trouva posséder environ trente kopecks. « J'en ai donné vingt au sergent de ville, trois à Nastasia pour la lettre, se dit-il; par conséquent, c'est quarante-sept ou cinquante kopecks que j'ai laissés hier chez les Marméladoff. » Il avait eu un motif pour vérifier l'état de ses finances; mais, un instant après, il ne se rappelait plus pourquoi il avait tiré son argent de sa poche. Ce souvenir lui revint un peu plus tard, comme il passait devant une gargote. Son estomac criait famine.

Il entra dans la gargote, avala un petit verre d'eau-de-vie et mangea quelques bouchées d'un pâté qu'il emporta pour l'achever tout en se promenant. Depuis fort longtemps il n'avait pas pris de spiritueux. Le peu

d'eau-de-vie qu'il venait de boire agit immédiatement sur lui. Ses jambes s'appesantirent, et il commença à éprouver une forte envie de dormir. Il voulut retourner chez lui, mais, arrivé à Pétrovsky Ostroff, il se sentit incapable d'aller plus loin.

Quittant donc la route, il pénétra dans les taillis, se coucha sur l'herbe et s'endormit à l'instant même.

Dans l'état maladif, les songes se distinguent souvent par un relief extraordinaire et une ressemblance frappante avec la réalité. Le tableau est quelquefois monstrueux, mais la mise en scène et toute la suite de la représentation sont néanmoins si vraisemblables, les détails sont si fins et offrent, dans leur imprévu, un agencement si ingénieux que le songeur, fût-il même un artiste comme Pouchkine ou Tourguéneff, serait, à l'état de veille, incapable d'inventer aussi bien. Ces songes maladifs laissent toujours un long souvenir et affectent profondément l'organisme, déjà détraqué, de l'individu.

Raskolnikoff fit un rêve affreux. Il se revit enfant dans la petite ville qu'il habitait alors avec sa famille. Il a sept ans, et, un jour de fête, vers le soir, il se promène extra muros, accompagné de son père. Le temps est gris, l'air est lourd, les lieux sont exactement tels que sa mémoire les lui rappelait, il retrouve même en songe plus d'un détail qui s'était effacé de son esprit. La petite ville apparaît absolument à découvert, aux environs pas même un saule blanc; quelque part, bien loin, tout au bout de l'horizon, un petit bois forme une tache noire. À quelques pas du dernier jardin de la ville se trouve un cabaret, un grand cabaret près duquel l'enfant ne pouvait jamais passer, en se promenant avec son père, sans éprouver une impression très-désagréable et même un sentiment de frayeur. Il y avait toujours là une telle foule, des gens qui braillaient, riaient, s'injuriaient, se battaient, ou chantaient d'une voix enrouée de si vilaines choses; aux environs erraient toujours des hommes ivres, et leurs figures étaient si affreuses… À leur approche, Rodion se serrait étroitement contre son père et tremblait de tout son corps. Le chemin de traverse qui longe le cabaret est toujours couvert d'une poussière noire. À trois cents pas de là, il fait un coude à droite et contourne le cimetière de la ville. Au milieu du cimetière, s' élève une église de pierre surmontée d'une coupole verte, où l'enfant allait deux fois par an entendre la messe avec son

père et sa mère, lorsqu'on célébrait l'office pour le repos de l'âme de sa grand'mère, morte depuis longtemps déjà et qu'il n'avait jamais connue. Dans ces occasions, ils emportaient toujours un gâteau de riz sur lequel une croix était figurée avec des raisins secs. Il aimait cette église, ses vieilles images pour la plupart sans garnitures, et son vieux prêtre à la tête branlante. À côté de la pierre marquant la place où reposaient les restes de la vieille femme, il y avait une petite tombe, celle du frère cadet de Rodion, enfant mort à six mois. Il ne l'avait pas connu non plus, mais on lui avait dit qu'il avait eu un petit frère; aussi, chaque fois qu'il visitait le cimetière, il faisait pieusement le signe de la croix au-dessus de la petite tombe, s'inclinait avec respect et la baisait. Voici maintenant son rêve: il suit avec son père le chemin qui conduit au cimetière; tous deux passent devant le cabaret; il tient son père par la main et jette des regards craintifs sur l'odieuse maison où semble régner une animation plus grande encore que de coutume. Il y a là force bourgeoises et paysannes endimanchées, leurs maris, et toute sorte de gens appartenant à la lie du peuple. Tous sont ivres, tous chantent des chansons. Devant le perron du cabaret stationne un de ces énormes chariots dont on se sert habituellement pour le transport des marchandises et des fûts de vin; d'ordinaire on y attelle de vigoureux chevaux aux grosses jambes, à la longue crinière, et Raskolnikoff avait toujours plaisir à contempler ces robustes bêtes traînant derrière elles les plus pesants fardeaux sans en éprouver la moindre fatigue. Mais maintenant à ce lourd chariot était attelé un petit cheval rouan d'une maigreur lamentable, une de ces rosses auxquelles les moujiks font parfois tirer de grosses charrettes de bois ou de foin, et qu'ils accablent de coups, allant jusqu'à les fouetter sur les yeux et sur le museau, quand les pauvres bêtes s'épuisent en vains efforts pour dégager le véhicule embourbé. Ce spectacle dont Raskolnikoff avait été souvent témoin lui faisait toujours venir les larmes aux yeux, et sa maman ne manquait jamais, en pareil cas, de l'éloigner de la fenêtre. Soudain se produit un grand tapage: du cabaret sortent, en criant, en chantant, en jouant de la guitare, des moujiks complètement ivres; ils ont des chemises rouges et bleues, leurs sarraus sont jetés négligemment sur leurs épaules. « Montez, montez tous! Crie un homme jeune encore, au gros cou, au visage charnu et d'un rouge carotte, — je vous

emmène tous, montez! » Ces paroles provoquent aussitôt des rires et des exclamations:

— Une rosse pareille faire la route!

— Il faut que tu aies perdu l'esprit, Mikolka, pour atteler cette petite jument à un pareil chariot!

— Pour sûr, mes amis, la jument rouanne marche sur ses vingt ans!

— Montez, j'emmène tout le monde! Crie de nouveau Mikolka qui saute le premier dans le chariot, saisit les guides et se dresse de toute sa taille sur le devant du véhicule. — Le cheval bai est parti tantôt avec Matviéi, et cette jument, mes amis, est un vrai crève-cœur pour moi; je crois que je devrais la tuer, elle ne gagne pas sa nourriture. Montez, vous dis-je! Je la ferai galoper! Oh! Elle galopera!

Ce disant, il prend son fouet, déjà heureux à l'idée de fouetter la jument rouanne.

— Mais montez donc, voyons! Puisqu'on vous dit qu'elle va galoper! Ricane-t-on dans la foule.

— Elle n'a sans doute pas galopé depuis dix ans.

— Elle ira bon train!

— Ne la ménagez pas, mes amis, prenez chacun un fouet, préparez-vous tous!

— C'est cela! On la fouettera!

Tous grimpent dans le chariot de Mikolka en riant et en faisant des plaisanteries. Six hommes sont déjà montés, et il reste encore de la place. Ils prennent avec eux une grosse paysanne au visage rubicond. Cette commère, vêtue d'une saraphane de coton rouge, a sur la tête une sorte de bavolet orné de verroteries; elle croque des noisettes et rit de temps à autre. Dans la foule qui entoure l'équipage on rit aussi, et, en vérité, comment ne pas rire à l'idée qu'une pareille rosse emportera au galop tout ce monde-là? Deux des gars qui sont dans le chariot prennent aussitôt des fouets pour aider Mikolka. « Allez! » crie ce dernier. Le cheval tire de toutes ses forces, mais, bien loin de galoper, c'est à peine s'il peut avancer d'un pas; il piétine, gémit et plie le dos sous les coups que les trois fouets font pleuvoir sur lui, dru comme grêle. Les rires redoublent dans le chariot et dans la foule, mais Mikolka se fâche, et,

dans sa colère, il tape de plus belle sur la jument, comme si vraiment il espérait la faire galoper.

— Laissez-moi aussi monter, mes amis, crie parmi les spectateurs un jeune homme qui brûle de se mêler à la bande joyeuse.

— Monte! Répond Mikolka, — montez tous, elle emmènera tout le monde, je vais la faire marcher!

Là-dessus, il fouette, fouette, et, dans sa fureur, ne sait déjà plus avec quoi frapper sa bête.

— Papa, papa, crie l'enfant a son père, — papa, qu'est-ce qu'ils font? Papa, ils battent le pauvre petit cheval!

— Marchons, marchons! Dit le père, — ce sont des ivrognes qui s'amusent, des imbéciles; viens, ne fais pas attention à eux! — Et il veut l'emmener, mais Rodion se dégage des mains paternelles et, ne se connaissant plus, accourt auprès du cheval. Déjà le malheureux animal n'en peut plus. Il halète, après un instant d'arrêt recommence à tirer, et peu s'en faut qu'il ne s'abatte.

— Fouettez-la jusqu'à ce que mort s'ensuive! Hurle Mikolka, — il n'y a plus que cela à faire. Je vais m'y mettre!

— Pour sûr tu n'es pas chrétien, loup-garou! Crie un vieillard dans la foule.

— A-t-on jamais vu un petit cheval pareil traîner un lourd chariot comme cela? Ajoute un autre.

— Vaurien! Vocifère un troisième.

— Ce n'est pas à toi! C'est mon bien! Je fais ce que je veux. Montez encore, montez tous! Il faut absolument qu'elle galope!…

Soudain, la voix de Mikolka est couverte par de bruyants éclats de rire: la jument accablée de coups a fini par perdre patience et, nonobstant sa faiblesse, s'est mise à ruer. L'hilarité générale gagne le vieillard lui-même. Il y a vraiment de quoi rire en effet: un cheval qui peut à peine se tenir sur ses jambes et qui rue!

Deux gars se détachent de la foule, s'arment de fouets et courent cingler l'animal, l'un à droite, l'autre à gauche.

— Fouettez-la sur le museau, sur les yeux, sur les yeux! Vocifère

Mikolka.

— Une chanson, mes amis! Crie quelqu'un du chariot. Aussitôt toute la bande entonne une chanson grossière, un tambour de basque fait l'accompagnement. La paysanne croque des noisettes et rit.

…Rodion s'est approché du cheval, il le voit fouetté sur les yeux, oui, sur les yeux! Il pleure. Son cœur se soulève, ses larmes coulent. Un des bourreaux lui effleure le visage avec son fouet; il ne le sent pas. Il se tord les mains, pousse des cris. Il s'élance vers le vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, qui hoche la tête et condamne tout cela. Une femme prend l'enfant par la main et veut l'emmener loin de cette scène, il se dégage et se hâte de revenir auprès de la jument. Celle-ci est à bout de forces, néanmoins elle essaye encore de ruer.

— Ah, loup-garou! Vocifère Mikolka exaspéré. Il abandonne son fouet, se baisse et ramasse dans le fond du chariot un long et lourd brancard; le tenant par un bout dans ses deux mains, il le brandit avec effort au-dessus de la jument rouanne.

— Il va l'assommer! Crie-t-on autour de lui.

— Il la tuera!

— C'est mon bien! Crie Mikolka, et le brancard, manié par deux bras vigoureux, tombe avec fracas sur le dos de l'animal.

— Fouettez-la, fouettez! Pourquoi vous arrêtez-vous? Font entendre des voix dans la foule.

De nouveau le brancard s'élève dans l'air, de nouveau il s'abat sur l'échine de la malheureuse haridelle. Sous la violence du coup, elle faiblit, néanmoins elle prend son élan, et avec tout ce qui lui reste de force, elle tire, elle tire en divers sens, pour échapper à ce supplice, mais de tous côtés elle rencontre les six fouets de ses persécuteurs. Une troisième, une quatrième fois, Mikolka frappe sa victime avec le brancard. Il est furieux de ne pouvoir la tuer d'un seul coup.

— Elle a la vie dure! Crie-t-on dans son entourage.

— Elle n'en a certes plus pour longtemps, mes amis, sa dernière heure est arrivée! Observe dans la foule un amateur.

— Qu'on prenne une hache! C'est le moyen d'en finir tout de suite avec

elle, suggère un troisième.

— Place! Fait Mikolka; ses mains lâchent le brancard, il fouille de nouveau dans le chariot et y prend un levier de fer. Gare! Crie-t-il ensuite, et il assène un violent coup de cette arme au pauvre cheval. La jument chancelle, s'affaisse, elle veut encore tirer, mais un second coup du levier l'étend sur le sol, comme si on lui avait tranché instantanément les quatre membres.

— Achevons-la! Hurle Mikolka, qui, hors de lui, saute en bas du chariot. Quelques gars rouges et avinés saisissent ce qui leur tombe sous la main — des fouets, des bâtons, le brancard, et courent au cheval expirant. Mikolka, debout à côté de la bête, la frappe sans relâche à coups de levier. La jument allonge la tête et rend le dernier soupir.

— Elle est morte! Crie-t-on dans la foule.

— Mais pourquoi ne voulait-elle pas galoper!

— C'est mon bien! Crie Mikolka, tenant toujours le levier dans ses mains. Ses yeux sont injectés de sang. Il semble regretter que la mort lui ait enlevé sa victime.

— Eh bien, vrai! Tu n'es pas chrétien! Répliquent avec indignation plusieurs des assistants.

Mais le pauvre petit garçon ne se connaît plus. Tout en criant, il se fraye un chemin à travers la foule qui entoure la jument rouanne; il prend la tête ensanglantée du cadavre; et la baise, la baise sur les yeux, sur les lèvres… Puis, dans un soudain transport de colère, il serre ses petits poings et se jette sur Mikolka. En ce moment, son père, qui depuis longtemps déjà était à sa recherche, le découvre enfin et l'emmène hors de la foule.

— Allons-nous-en, allons-nous-en! Lui dit-il, — rentrons à la maison!

— Papa! Pourquoi ont-ils… tué… le pauvre cheval?… sanglote l'enfant; mais la respiration lui manque, et de sa gorge serrée ne sortent que des sons rauques.

— Ce sont des polissonneries de gens ivres, cela ne nous regarde pas, partons! Dit le père. Rodion le presse dans ses bras, mais il a un tel fardeau sur la poitrine… Il veut respirer, crier, et s'éveille.

Raskolnikoff se réveilla haletant, le corps moite, les cheveux trempés de

sueur. Il s'assit sous un arbre et respira longuement.

« Grâce à Dieu, ce n'est qu'un songe! Se dit-il. Mais quoi?

Est-ce que je commencerais une fièvre? Un si vilain rêve me le donnerait à penser! »

Il avait les membres comme brisés; son âme était pleine d'obscurité et de confusion. Appuyant ses coudes sur ses genoux, il laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Mon Dieu! S'écria-t-il, se peut-il, en effet, que je prenne une hache et que j'aille fracasser le crâne de cette femme!… Se peut-il que je marche dans le sang tiède et gluant, que j'aille forcer la serrure, voler, puis me cacher tremblant, ensanglanté… avec la hache… Seigneur, est-ce que c'est possible?

En prononçant ces mots, il tremblait comme une feuille.

— Mais à quoi vais-je penser! Continua-t-il d'un ton de profonde surprise. – Voyons, je savais bien que je n'en serais pas capable; pourquoi donc me suis-je ainsi tourmenté jusqu'à ce moment? Hier déjà, hier, quand je suis allé faire cette… répétition, hier, j'ai parfaitement compris que cela était au-dessus de mes forces. D'où vient donc que j'ai l'air de me tâter encore à présent? Hier, en descendant l'escalier, je disais moi-même que c'était ignoble, odieux, repoussant… La seule pensée d'une chose pareille me terrifiait…

— Non, je n'en aurai pas le courage, cela dépasse mes forces! Lors même que tous mes raisonnements ne laisseraient place à aucun doute, lors même que toutes les conclusions auxquelles je suis arrivé durant ce mois seraient claires comme le jour, exactes comme l'arithmétique, n'importe, je ne saurais me décider à cela! J'en suis incapable!… Pourquoi donc, pourquoi maintenant encore…

Il se leva, regarda d'un air étonné autour de lui, comme s'il eut été surpris de se trouver là, et prit le pont T… Il était pâle, ses yeux brillaient, l'affaiblissement se manifestait dans tout son être, mais il commençait à respirer plus à l'aise. Déjà il se sentait délivré de l'affreux poids qui l'avait si longtemps oppressé, et la paix rentrait dans son âme soulagée. « Seigneur! Pria-t-il, — montre-moi ma route, et je renoncerai à ce rêve maudit! »

En traversant le pont, il regardait tranquillement la rivière et le

flamboyant coucher du soleil. Malgré sa faiblesse, il ne sentait même pas la fatigue. On eût dit que l'abcès qui s'était formé dans son cœur depuis un mois venait de crever subitement. À présent, il était libre! Le charme était rompu! L'horrible maléfice avait cessé d'agir!

Plus tard, Raskolnikoff se rappela, minute par minute, l'emploi de son temps durant ces jours de crise: une circonstance, entre autres, lui revenait souvent à la pensée, et, bien qu'elle n'eût par elle-même rien de particulièrement extraordinaire, il n'y songeait jamais qu'avec une sorte d'effroi superstitieux, vu l'action décisive qu'elle avait exercée sur sa destinée.

Voici le fait qui restait toujours pour lui une énigme: comment, alors que fatigué, harassé, il aurait dû, ce semble, retourner chez lui par le chemin le plus court et le plus direct, comment l'idée lui était-elle venue de prendre par le Marché-au-Foin, où rien, absolument rien ne l'appelait? Sans doute, ce détour n'allongeait pas beaucoup sa route, mais il était parfaitement inutile. À la vérité, il lui était arrivé des dizaines de fois de regagner sa demeure sans faire attention à l'itinéraire qu'il suivait. « Mais pourquoi donc, se demandait-il toujours, pourquoi la rencontre si importante, si décisive pour moi, et en même temps si fortuite, que j'ai faite sur le Marché-au-Foin (où je n'avais aucun motif pour me rendre), pourquoi cette rencontre a-t-elle eu lieu à l'heure même, au moment précis où, étant données les dispositions dans lesquelles je me trouvais, elle devait avoir les suites les plus graves et les plus irréparables? » Il était tenté de voir dans cette fatale coïncidence l'effet d'une prédestination.

Il était près de neuf heures quand le jeune homme arriva sur le Marché-au-Foin. Les boutiquiers fermaient leurs boutiques, les étalagistes se préparaient à retourner chez eux, et les chalands faisaient de même. Des ouvriers et des loqueteux de toute sorte grouillaient aux abords des gargotes et des cabarets qui, sur le Marché-au-Foin, occupent le rez-de-chaussée de la plupart des maisons. Cette place et les péréouloks voisins étaient les lieux que Raskolnikoff fréquentait le plus volontiers, quand il sortait sans but de chez lui. Là, en effet, ses haillons n'offusquaient les regards de personne, et l'on pouvait se promener accoutré n'importe comment. Au coin du péréoulok de

K…, un marchand et sa femme vendaient des articles de mercerie étalés sur deux tables.

Bien qu'ils se disposassent aussi à regagner leur demeure, ils s'étaient attardés à causer avec une de leurs connaissances qui venait de s'approcher d'eux. Cette personne était Élisabeth Ivanovna, sœur cadette d'Aléna Ivanovna, l'usurière chez qui Raskolnikoff était allé la veille mettre sa montre en gage et faire sa répétition… Depuis longtemps déjà il était renseigné sur le compte de cette Élisabeth; elle-même le connaissait un peu. C'était une grande et gauche fille de trente-cinq ans, timide, douce et presque idiote. Elle tremblait devant sa sœur, qui la traitait littéralement en esclave, la faisait travailler jour et nuit pour elle et même la battait. En ce moment, sa physionomie exprimait l'indécision, tandis que, debout, un paquet à la main, elle écoutait attentivement les propos du marchand et de sa femme. Ceux-ci lui expliquaient quelque chose et mettaient dans leurs paroles une chaleur particulière. Quand Raskolnikoff aperçut tout à coup Élisabeth, il éprouva une sensation étrange qui ressemblait à une profonde surprise, bien que cette rencontre n'eût rien d'étonnant.

— Il faut que vous soyez là pour traiter l'affaire, Élisabeth Ivanovna, dit avec force le marchand. Venez donc demain entre six et sept heures. Ils viendront aussi de leur côté.

— Demain? Fit d'une voix traînante Élisabeth, qui semblait avoir peine à se décider.

— Vous avez peur d'Aléna Ivanovna? Dit vivement la marchande, qui était une gaillarde. J'aurai l'œil sur vous, car vous êtes vraiment comme un petit enfant. Est-il possible que vous vous laissiez dominer à ce point par une personne qui n'est, après tout, que votre demi-sœur?

— Pour cette fois, ne dites rien à Aléna Ivanovna, interrompit le mari, – voilà ce que je vous conseille; venez chez nous sans en demander la permission. Il s'agit d'une affaire avantageuse. Votre sœur pourra elle-même s'en convaincre ensuite.

— Est-ce que je viendrai?

— Demain, entre six et sept heures; on viendra aussi de chez eux; il faut que vous soyez présente pour décider la chose.

— Et nous aurons une tasse de thé à vous offrir, ajouta la marchande.

— C'est bien, je viendrai, répondit Élisabeth toujours pensive; et lentement elle se mit en devoir de prendre congé.

Raskolnikoff avait déjà dépassé le groupe formé par ces trois personnes, et il n'en entendit pas davantage. Il avait, sans en avoir l'air, ralenti son pas, s'efforçant de ne perdre aucun mot de cet entretien. À la surprise du premier moment avait insensiblement succédé chez lui une frayeur qui le faisait frissonner. Le hasard le plus imprévu venait de lui apprendre que demain, à sept heures précises du soir, Élisabeth, la sœur et l'unique compagne de la vieille, serait absente, et que, par conséquent, demain soir à sept heures précises, la vieille se trouverait seule chez elle.

Le jeune homme n'était plus qu'à quelques pas de son logement. Il rentra chez lui, comme s'il avait été condamné à mort. Il ne pensa à rien et, du reste, ne pouvait pas penser: il sentit subitement dans tout son être qu'il n'avait plus ni volonté, ni libre arbitre, et que tout était définitivement décidé.

Certes, il aurait pu attendre des années entières une occasion favorable, essayer même de la faire naître, sans en trouver une aussi propice que celle qui venait d'elle-même s'offrir à lui. En tout cas, il lui aurait été difficile de savoir la veille, de science certaine, et cela sans courir le moindre risque, sans se compromettre par des questions dangereuses, — que demain, à telle heure, telle vieille femme, qu'il voulait tuer, serait toute seule chez elle.

VI

Raslnolnikoff apprit plus tard pourquoi le marchand et la marchande avaient invité Élisabeth à venir chez eux. L'affaire était fort simple. Une famille étrangère se trouvant dans la gêne voulait se défaire d'effets qui consistaient surtout en vêtements et linges à l'usage des femmes. Ces gens cherchaient donc à se mettre en rapport avec une revendeuse à la toilette; or, Élisabeth exerçait ce métier. Elle avait une nombreuse clientèle parce qu'elle était fort honnête et disait toujours le dernier prix: avec elle, il n'y avait pas à marchander. En général, elle parlait peu; comme nous l'avons déjà dit, elle était fort douce et fort craintive…

Mais, depuis quelque temps, Raskolnikoff était devenu superstitieux, et, par la suite, quand il réfléchissait à toute cette affaire, il inclinait toujours à y voir l'action de causes étranges et mystérieuses. L'hiver dernier, un étudiant de sa connaissance, Pokorieff, sur le point de se rendre à Kharkoff, lui avait donné, en causant, l'adresse de la vieille Aléna Ivanovna, pour le cas où il aurait besoin de faire un emprunt. Il fut longtemps sans aller chez elle, parce que le produit de ses leçons lui permettait de vivoter. Six semaines avant les événements que nous racontons, il se ressouvint de l'adresse; il possédait deux objets sur lesquels on pouvait lui prêter quelque chose: une vieille montre en argent qui lui venait de son père, et un petit anneau d'or, orné de trois petites pierres rouges, que sa sœur lui avait donné comme souvenir au moment ou ils s'étaient quittés.

Raskolnikoff se décida à porter la bague chez Aléna Ivanovna. À première vue, et avant qu'il sût rien de particulier sur son compte, cette vieille femme lui inspira une violente aversion. Après avoir reçu d'elle deux « petits billets », il entra dans un mauvais traktir qu'il rencontra sur son chemin. Là, il demanda du thé, s'assit et se mit à réfléchir. Une idée étrange, encore à l'état embryonnaire dans son esprit, l'occupait exclusivement.

À une table voisine de la sienne, un étudiant qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu était assis avec un officier. Les deux jeunes gens venaient

de jouer au billard, et ils étaient maintenant en train de boire du thé. Tout à coup Raskolnikoff entendit l'étudiant donner à l'officier l'adresse d'Aléna Ivanovna, veuve d'un secrétaire de collège et prêteuse sur gages. Cela seul parut déjà quelque peu étrange à notre héros: on parlait d'une personne chez qui justement il s'était rendu peu d'instants auparavant. Sans doute; c'était un pur hasard, mais en ce moment il luttait contre une impression dont il ne pouvait triompher, et voici que, comme à point nommé, quelqu'un venait fortifier en lui cette impression; l'étudiant communiquait, en effet, à son ami divers détails sur Aléna Ivanovna.

— C'est une fameuse ressource, disait-il, il y a toujours moyen de se procurer de l'argent chez elle. Riche comme un Juif, elle peut prêter cinq mille roubles d'un coup, et, néanmoins, elle accepte en nantissement des objets d'un rouble. Elle est une providence pour beaucoup des nôtres. Mais quelle horrible mégère!

Et il se mit à raconter qu'elle était méchante, capricieuse, qu'elle n'accordait même pas vingt-quatre heures de répit, et que tout gage non retiré au jour fixé était irrévocablement perdu pour le débiteur; elle prêtait sur un objet le quart de sa valeur et prenait cinq et même six pour cent d'intérêt par mois, etc. L'étudiant, en veine de bavardage, ajouta que cette affreuse vieille était toute petite, ce qui ne l'empêchait pas de battre à chaque instant et de tenir dans une dépendance complète sa sœur Élisabeth, qui, elle, avait au moins deux archines huit verchoks de taille.

— Voilà encore un phénomène! S'écria-t-il, et il se mit à rire.

L'entretien roula ensuite sur Élisabeth. L'étudiant parlait d'elle avec un plaisir marqué et toujours en riant. L'officier écoutait son ami avec beaucoup d'intérêt, et le pria de lui envoyer cette Élisabeth pour raccommoder son linge. Raskolnikoff ne perdit pas un mot de cette conversation; il apprit ainsi une foule de choses. Plus jeune qu'Aléna Ivanovna, dont elle n'était que la sœur consanguine, Élisabeth avait trente-cinq ans. Elle travaillait nuit et jour pour la vieille. Outre qu'elle cumulait dans la maison l'emploi de cuisinière et celui de blanchisseuse, elle faisait des travaux de couture qu'elle vendait, allait laver des parquets au dehors, et tout ce qu'elle gagnait, elle le donnait à sa sœur. Elle n'osait accepter aucune commande, aucun travail qu'après avoir

obtenu l'autorisation d'Aléna Ivanovna. Celle-ci, — Élisabeth le savait, — avait déjà fait son testament, aux termes duquel sa sœur n'héritait que de son mobilier. Désireuse d'avoir à perpétuité des prières pour le repos de son âme, la vieille avait légué toute sa fortune à un monastère du gouvernement de N… Élisabeth appartenait à la classe bourgeoise, et non au tchin. C'était une fille démesurément grande et dégingandée, avec de longs pieds toujours chaussés de souliers avachis, d'ailleurs fort propre sur sa personne. Ce qui, surtout, étonnait et faisait rire l'étudiant, c'est qu'Élisabeth était continuellement enceinte…

— Mais tu prétends que c'est un monstre? Observa l'officier.

— Elle est fort brune de peau, à la vérité; on dirait un soldat habillé en femme, mais, tu sais, ce n'est pas tout à fait un monstre. Il y a tant de bonté dans sa physionomie, et ses yeux ont une expression si sympathique… La preuve, c'est qu'elle plaît à beaucoup de gens. Elle est si tranquille, si douce, si patiente, elle a un caractère tellement facile… Et puis, son sourire même est fort beau.

— Est-ce que par hasard elle te plairait? Demanda en riant l'officier.

— Elle me plaît par son étrangeté. Mais quant à cette maudite vieille, je t'assure que je la tuerais et dépouillerais sans le moindre scrupule de conscience, ajouta avec vivacité l'étudiant.

L'officier se remit à rire, mais Raskolnikoff frissonna. Les paroles qu'il entendait faisaient si étrangement écho à ses propres pensées!

— Permets, je vais te poser une question sérieuse, reprit l'étudiant de plus en plus échauffé. — Tout à l'heure, sans doute, je plaisantais, mais regarde: d'un côté, une vieille femme maladive, bête, stupide, méchante, un être qui n'est utile à personne et qui, au contraire, nuit à tout le monde, qui ne sait pas lui-même pourquoi il vit, et qui mourra demain de sa mort naturelle. Comprends-tu? Comprends-tu?

— Allons, je comprends, répondit l'officier, qui, en voyant son ami s'emballer de la sorte, le considérait attentivement.

— Je poursuis. De l'autre côté, des forces jeunes, fraîches, qui s'étiolent, se perdent faute de soutien, et cela par milliers, et cela partout! Cent, mille œuvres utiles qu'on pourrait, les unes créer, les autres améliorer avec l'argent

légué par cette vieille à un monastère! Des centaines d'existences, des milliers peut-être mises dans le bon chemin, des dizaines de familles sauvées de la misère, de la dissolution, de la ruine, du vice, des hôpitaux vénériens, — et tout cela avec l'argent de cette femme! Qu'on la tue et qu'on fasse ensuite servir sa fortune au bien de l'humanité, crois-tu que le crime, si crime il y a, ne sera pas largement compensé par des milliers de bonnes actions? Pour une seule vie — des milliers de vies arrachées à leur perte; pour une personne supprimée, cent personnes rendues à l'existence, — mais, voyons, c'est une question d'arithmétique! Et que pèse dans les balances sociales la vie d'une vieille femme cacochyme, bête et méchante? Pas plus que la vie d'un pou ou d'une blatte; je dirai même moins, car cette vieille est une créature malfaisante, un fléau pour ses semblables. Dernièrement, dans un transport de colère, elle a mordu le doigt d'Élisabeth, et il s'en est fallu de peu qu'elle ne l'ait coupé net avec ses dents!

— Sans doute, elle est indigne de vivre, remarqua l'officier, — mais que veux-tu? La nature…

— Eh! Mon ami, la nature, on la corrige; on la redresse, sans cela on resterait enseveli dans les préjugés. Sans cela il n'y aurait pas un seul grand homme. On parle du devoir, de la conscience, — je ne veux rien dire là contre, mais comment comprenons-nous ces mots-là? Attends, je vais encore te faire une question. Écoute!

— Non, maintenant, c'est à mon tour de t'interroger. Laisse-moi te demander une chose.

— Eh bien?

— Voici: tu es là à pérorer, à faire de l'éloquence; mais dis-moi seulement ceci: Tueras-tu toi-même cette vieille, oui ou non?

— Non, naturellement! Je me place ici au point de vue de la justice… Il ne s'agit pas de moi…

— Eh bien, à mon avis, puisque toi-même tu ne te décides pas à la tuer, c'est que la chose ne serait pas juste! Allons faire encore une partie!

Raskolnikoff était en proie à une agitation extraordinaire. Certes, cette conversation n'avait, en soi, rien qui dût l'étonner. Plus d'une fois lui-même avait entendu des jeunes gens échanger entre eux des idées analogues; le

thème seul différait. Mais comment l'étudiant se trouvait-il exprimer précisément les pensées qui, à cette minute même, venaient de s'éveiller dans le cerveau de Raskolnikoff? Et par quel hasard celui-ci, juste au sortir de chez la vieille, entendait-il parler d'elle? Une telle coïncidence lui parut toujours étrange. Il était écrit que cette insignifiante conversation de café aurait une influence prépondérante sur sa destinée…

…….

Revenu du Marché-au-Foin, il se jeta sur son divan, où il resta assis sans bouger, durant une heure entière. L'obscurité régnait dans la chambre; il n'avait pas de bougie, et d'ailleurs l'idée ne lui serait même pas venue d'en allumer une. Jamais il ne put se rappeler si pendant ce temps il avait pensé à quelque chose. À la fin, le frisson fiévreux de tantôt le reprit, et il songea avec satisfaction qu'il pouvait tout aussi bien se coucher sur le divan… Un sommeil de plomb ne tarda pas à s'abattre, pour ainsi dire, sur lui.

Il dormit beaucoup plus longtemps que de coutume et sans faire de rêves. Nastasia, qui entra chez lui le lendemain à dix heures, eut grand'peine à le réveiller. La servante lui apportait du pain et, comme la veille, le restant de son propre thé.

— Il n'est pas encore levé! S'écria-t-elle avec indignation. Peut-on dormir ainsi!

Raskolnikoff se souleva avec effort. Il avait mal à la tête. Il se mit debout, fit un tour dans sa chambre, puis se laissa de nouveau tomber sur le divan.

— Encore! Cria Nastasia, mais tu es donc malade?

Il ne répondit pas.

— Veux-tu du thé?

— Plus tard, articula-t-il péniblement; après quoi, il ferma les yeux et se tourna du côté du mur. Nastasia, debout au-dessus de lui, le contempla pendant quelque temps.

— Au fait, il est peut-être malade, dit-elle avant de se retirer.

À deux heures, elle revint avec de la soupe. Elle trouva Raskolnikoff toujours couché sur le divan. Il n'avait pas touché au thé. La servante se fâcha et se mit à secouer violemment le locataire.

— Qu'as-tu donc à dormir ainsi? Gronda-t-elle en le regardant d'un air de

mépris.

Il se mit sur son séant, mais ne répondit pas un mot et resta les yeux fixés à terre.

— Es-tu malade ou ne l'es-tu pas? Demanda Nastasia.

Cette seconde question n'obtint pas plus de réponse que la première.

— Tu devrais sortir, dit-elle après un silence; le grand air te ferait du bien. Tu vas manger, n'est-ce pas?

— Plus tard, répondit-il d'une voix faible; — va-t'en! Et il la congédia du geste.

Elle resta encore un moment, le considéra avec une expression de pitié et finit par sortir.

Au bout de quelques minutes, il leva les yeux, examina longuement le thé et la soupe, et commença à manger.

Il avala trois ou quatre cuillerées sans appétit, presque machinalement. Son mal de tête s'était un peu calmé. Quand il eut terminé son léger repas, il s'étendit de nouveau sur le divan, mais il ne put se rendormir et resta immobile, couché à plat ventre, le visage enfoncé dans l'oreiller. Sa rêverie évoquait sans cesse des tableaux bizarres; le plus souvent, il se figurait être en Afrique; il faisait partie d'une caravane arrêtée dans une oasis; des palmiers croissaient autour du campement, les chameaux se reposaient de leurs fatigues, les voyageurs étaient en train de dîner; lui-même se désaltérait dans le courant d'une claire fontaine: l'eau bleuâtre et délicieusement fraîche laissait apercevoir au fond du ruisseau des cailloux de diverses couleurs et des sables aux reflets dorés.

Tout à coup, une sonnerie d'horloge arriva distinctement à son oreille. Ce bruit le fit tressaillir. Rendu au sentiment de la réalité, il leva la tête, regarda vers la fenêtre, et, après avoir calculé l'heure qu'il pouvait être, se leva précipitamment. Ensuite, marchant sur la pointe du pied, il s'approcha de la porte, l'ouvrit tout doucement et se mit à écouter sur le carré. Son cœur battait avec violence. Mais l'escalier était parfaitement silencieux. On aurait dit que tout le monde dormait dans la maison… « Comment ai-je pu ainsi me laisser acculer au dernier moment? Depuis hier, comment n'ai-je encore rien fait, rien préparé? » Se demandait-il, ne comprenant rien à une pareille

négligence… Et pourtant, c'étaient peut-être six heures qui venaient de sonner.

À l'inertie et à la torpeur succéda brusquement chez lui une activité fébrile extraordinaire. Du reste, les préparatifs n'exigeaient pas beaucoup de temps. Il s'efforçait de penser à tout, de ne rien oublier; mais son cœur continuait à battre avec une telle force que sa respiration devenait difficile. D'abord, il devait faire un nœud coulant et l'adapter à son paletot; c'était l'affaire d'une minute. Il chercha dans le linge qu'il avait fourré sous l'oreiller une vieille chemise sale, d'ailleurs trop usée pour être encore mettable. Puis, au moyen de lambeaux arrachés à cette chemise, il confectionna une chevillière large d'un verchok et longue de huit.

Après l'avoir pliée en double, il ôta son paletot d'été qui était fait d'une épaisse et solide étoffe de coton (c'était le seul vêtement de dessus qu'il possédât), et il se mit à coudre intérieurement, sous l'aisselle gauche, les deux bouts de la chevillière. Ses mains tremblaient pendant qu'il exécutait ce travail; il l'accomplit néanmoins avec un tel succès que, quand il eut remis son paletot, aucune trace de couture n'apparut du côté extérieur. L'aiguille et le fil, il se les était procurés depuis longtemps déjà, et il n'eut qu'à les prendre dans le tiroir de sa petite table.

Quant au nœud coulant, destiné à assujettir la hache, c'était un truc fort ingénieux, dont l'idée lui était venue quinze jours auparavant. Se montrer dans la rue avec une hache à la main était impossible. D'autre part, cacher l'arme sous son paletot, c'était se condamner à avoir continuellement la main dessus, et cette attitude aurait attiré l'attention, tandis que, étant donné le nœud coulant, il lui suffisait d'y introduire le fer de la hache, et celle-ci restait suspendue sous son aisselle tout le temps de la route, sans danger de tomber. Il pouvait même l'empêcher de ballotter: pour cela il n'avait qu'à tenir l'extrémité du manche avec sa main fourrée dans la poche de côté de son paletot. Vu l'ampleur de ce vêtement, – un vrai sac, – la manœuvre de la main à l'intérieur ne pouvait être remarquée du dehors.

Cette besogne achevée, Raskolnikoff étendit le bras sous son divan « turc » et, introduisant ses doigts dans une fente du parquet, retira de cette cachette le gage dont il avait eu soin de se munir à l'avance. À vrai dire, ce gage n'en

était pas un: c'était tout bonnement une petite éclisse de bois poli, ayant à peu près la longueur et la grosseur qu'aurait pu avoir un porte-cigarette en argent. Pendant une de ses promenades, le jeune homme avait trouvé par hasard ce morceau de bois dans une cour dépendant d'un atelier de menuiserie. Il y joignit une petite plaque de fer, mince et polie, mais de dimensions moindres, qu'il avait aussi ramassée dans la rue. Après avoir croisé l'une contre l'autre l'éclisse et la plaque de fer, il les attacha solidement ensemble à l'aide d'un fil, puis il enveloppa le tout dans un morceau de papier blanc.

Ce petit paquet, auquel il avait tâché de donner un aspect aussi élégant que possible, fut ensuite lié de telle sorte que le nœud fut assez difficile à défaire. C'était un moyen d'occuper momentanément l'attention de la vieille: pendant qu'elle s'escrimerait sur le nœud, le visiteur pourrait saisir l'instant propice. La plaque de fer avait été ajoutée pour donner plus de poids au prétendu gage, afin que, dans le premier moment du moins, l'usurière ne se doutât pas qu'on lui apportait un simple morceau de bois. Raskolnikoff venait à peine de mettre l'objet dans sa poche qu'il entendit soudain quelqu'un crier du dehors:

— Six heures sont sonnées depuis longtemps!

— Depuis longtemps! Mon Dieu!

Il s'élança vers la porte, prêta l'oreille et se mit à descendre ses trente marches, sans faire plus de bruit qu'un chat. Restait le plus important: aller prendre la hache qui se trouvait dans la cuisine. Depuis longtemps il avait décidé qu'il devait se servir d'une hache. Il avait bien chez lui une sorte de sécateur, mais cet instrument ne lui inspirait aucune confiance, et surtout il se défiait de ses forces; ce fut donc sur la hache que son choix se porta définitivement. Notons, à ce propos, une particularité singulière: à mesure que ses résolutions prenaient un caractère déterminé, il en sentait de plus en plus l'absurdité et l'horreur. Malgré la lutte affreuse qui se livrait au dedans de lui, jamais il ne pouvait admettre un seul instant qu'il en viendrait à exécuter ses projets.

Bien plus, si toutes les questions avaient été tranchées, tous les doutes levés, toutes les difficultés aplanies, il aurait probablement renoncé sur l'heure à son dessein comme à une chose absurde, monstrueuse et impossible.

Mais il restait encore une foule de points à vider, de problèmes à résoudre. Pour ce qui était de se procurer la hache, cette niaiserie n'inquiétait nullement Raskolnikoff, car rien n'était plus facile. Le fait est que Nastasia, le soir surtout, n'était presque jamais à la maison. Elle sortait sans cesse pour aller voisiner chez des amies ou chez des boutiquiers, et les querelles que lui faisait sa maîtresse n'avaient jamais d'autre cause.

Le moment venu, il suffirait donc d'entrer tout doucement dans la cuisine et de prendre la hache, quitte à aller la remettre au même endroit une heure après (quand tout serait fini). Mais cela n'irait peut-être pas tout seul: « Supposons, se disait le jeune homme, que, dans une heure, quand je viendrai rapporter la hache, Nastasia soit rentrée. Naturellement, en ce cas, je devrai attendre pour pénétrer dans la cuisine une nouvelle sortie de la servante. Mais si, pendant ce temps-là, elle remarque l'absence de la hache, elle se mettra à la chercher, elle bougonnera, qui sait? Elle jettera peut-être l'émoi dans la maison, – et voilà une circonstance qui sera relevée contre moi ou, du moins, qui pourra l'être! »

Toutefois, ce n'étaient encore là que des détails, auxquels il ne voulait pas penser; d'ailleurs, il n'en avait pas le temps. Il songeait au principal, décidé à ne s'occuper de l'accessoire que quand il aurait lui-même pris son parti sur le fond. Cette dernière condition, la plus essentielle de toutes, lui semblait décidément irréalisable. Ainsi, il ne pouvait s'imaginer qu'à un moment donné il cesserait de penser, se lèverait et – irait là carrément… Même dans sa récente répétition (c'est-à-dire dans la visite qu'il avait faite à la vieille pour tâter définitivement le terrain), il s'en était fallu de beaucoup qu'il eût répété sérieusement. Acteur sans conviction, il n'avait pu soutenir son rôle et s'était enfui indigné contre lui-même.

Pourtant, au point de vue moral, Raskolnikoff avait lieu de considérer la question comme résolue. Sa casuistique, aiguisée comme un rasoir, avait tranché toutes les objections, mais, n'en rencontrant plus dans son esprit, il s'efforçait d'en trouver au dehors. On eût dit qu'entraîné par une puissance aveugle, irrésistible, surhumaine, il cherchait désespérément un point fixe auquel il pût se raccrocher. Les incidents si imprévus de la veille agissaient sur lui d'une façon presque absolument automatique. Tel un homme qui a

laissé prendre le pan de son habit dans une roue d'engrenage est bientôt saisi lui-même par la machine.

La première question qui l'occupait, et à laquelle, du reste, il avait songé bien des fois, était celle-ci: Pourquoi presque tous les crimes sont-ils si facilement découverts, et pourquoi retrouve-t-on si aisément les traces de presque tous les coupables?

Il arriva peu à peu à diverses conclusions curieuses. Selon lui, la principale raison du fait était moins dans l'impossibilité matérielle de cacher le crime que dans la personnalité même du criminel: presque toujours ce dernier se trouvait éprouver, au moment du crime, une diminution de la volonté et de l'entendement; c'est pourquoi il se conduisait avec une étourderie enfantine, une légèreté phénoménale, alors même que la circonspection et la prudence lui étaient le plus nécessaires.

Raskolnikoff assimilait cette éclipse du jugement et cette défaillance de la volonté à une affection morbide qui se développait par degrés, atteignait son maximum d'intensité peu avant la perpétration du crime, subsistait sous la même forme au moment du crime et encore quelque temps après (plus ou moins longtemps suivant les individus), pour cesser ensuite, comme cessent toutes les maladies. Un point à éclaircir était celui de savoir si la maladie détermine le crime ou si le crime lui-même, en vertu de sa nature propre, n'est pas toujours accompagné de quelque phénomène morbide; mais le jeune homme ne se sentait pas encore capable de résoudre cette question.

En raisonnant de la sorte, il se persuada que lui, personnellement, il était à l'abri de semblables bouleversements moraux, qu'il conserverait la plénitude de son intelligence et de sa volonté pendant toute la durée de son entreprise, par cette seule raison que son entreprise « n'était pas un crime »… Nous ne rapporterons pas la série des arguments qui l'avaient conduit à cette dernière conclusion. Bornons-nous à dire que, dans ses préoccupations, le côté pratique, les difficultés purement matérielles d'exécution restaient tout à fait à l'arrière-plan. « Que je conserve seulement ma présence d'esprit, ma force de volonté, et, quand le moment d'agir sera venu, je triompherai de tous les obstacles… » Mais il ne se mettait pas à l'œuvre. Moins que jamais il croyait à la persistance finale de ses résolutions, et, quand l'heure sonna, il se réveilla

comme d'un rêve.

Il n'était pas encore au bas de l'escalier qu'une circonstance fort insignifiante vint le dérouter. Arrivé sur le palier où habitait sa logeuse, il trouva grande ouverte, comme toujours, la porte de la cuisine et jeta discrètement un coup d'œil dans cette pièce: en l'absence de Nastasia, la logeuse elle-même n'était-elle pas là, et, si elle n'y était pas, avait-elle bien fermé la porte de sa chambre? Ne pouvait-elle pas le voir de chez elle, lorsqu'il entrerait pour prendre la hache? Voilà ce dont il voulait s'assurer. Mais quelle ne fut pas sa stupeur en constatant que cette fois Nastasia était dans sa cuisine! Qui plus est, elle était occupée: elle tirait du linge d'un panier et l'étendait sur des cordes. À l'apparition du jeune homme, la servante, interrompant son travail, se tourna vers lui et le regarda jusqu'à ce qu'il se fût éloigné.

Il détourna les yeux et passa sans avoir l'air de rien remarquer. Mais c'était une affaire finie; il n'avait point de hache! Cette déconvenue lui porta un coup terrible.

« Et où avais-je pris, pensait-il en descendant les dernières marches de l'escalier, où avais-je pris que juste à ce moment-là Nastasia serait infailliblement sortie? Comment, m'étais-je mis cela dans la tête? »

Il était écrasé, comme anéanti. Dans son dépit, il éprouvait un besoin de se moquer de lui-même. Une colère sauvage bouillonnait dans tout son être.

Il s'arrêta indécis sous la porte cochère. Aller dans la rue, sortir sans but, pour la frime, il n'en avait pas la moindre envie, mais il lui était encore plus désagréable de remonter chez lui. « Dire que j'ai perdu pour toujours une si belle occasion! » grommelait-il, debout en face de l'obscure loge du dvornik, laquelle était ouverte aussi.

Tout à coup, il tressaillit. Dans la loge, à deux pas de Raskolnikoff, quelque chose brillait sous un banc à gauche … Le jeune homme regarda autour de lui, – personne. Il s'approcha tout doucement de la loge, descendit deux petites marches et appela d'une voix faible le dvornik. « Allons, il n'est pas chez lui! Du reste, il ne doit pas être allé loin, puisqu'il a laissé sa porte ouverte. » Prompt comme l'éclair, il s'élança vers la hache (c'en était une) et la tira de dessous le banc où elle reposait entre deux bûches. Ensuite, il passa

l'arme dans le nœud coulant, fourra ses mains dans ses poches et sortit de la loge. Personne ne le remarqua! « Ce n'est pas l'intelligence qui m'a aidé ici, c'est le diable! » pensa-t-il avec un sourire étrange. L'heureuse chance qui venait de lui échoir contribua puissamment à l'encourager.

Une fois dans la rue, il marcha tranquillement, gravement, sans se hâter, de peur d'éveiller des soupçons. Il ne regardait guère les passants, il s'efforçait même de ne fixer les yeux sur personne et d'attirer le moins possible l'attention. Soudain il repensa à son chapeau. « Mon Dieu! Avant-hier j'avais de l'argent, j'aurais si bien pu acheter une casquette! » Une imprécation jaillit du fond de son âme.

Un coup d'œil jeté par hasard dans une boutique où il y avait une horloge adossée au mur lui apprit qu'il était déjà sept heures dix. Le temps pressait, et pourtant il lui fallait faire un détour, car il ne voulait pas être vu arrivant de ce côté à la maison.

Naguère, lorsqu'il essayait de se représenter par avance la situation qui était maintenant la sienne, il se figurait parfois qu'il serait très-effrayé. À présent, contrairement à son attente, il n'avait pas peur du tout. Des pensées étrangères à son entreprise occupaient son esprit, mais ce n'était jamais pour longtemps. Tandis qu'il passait devant le jardin Ioussoupoff, il se disait qu'on ferait bien d'établir sur toutes les places publiques des fontaines monumentales pour rafraîchir l'atmosphère. Puis, par une série de transitions insensibles, il en vint à songer que si le Jardin d'Été prenait toute l'étendue du Champ de Mars et allait même se rejoindre au jardin du palais Michel, Pétersbourg y trouverait force profit et agrément…

« C'est ainsi sans doute que les gens conduits au supplice arrêtent leur pensée sur tous les objets qu'ils rencontrent en chemin. » Cette idée lui vint à l'esprit, mais il se hâta de la chasser… Cependant, il approche: voici la maison, voici la grand'porte. Soudain il entend une horloge sonner un seul coup. « Comment! Est-ce qu'il serait sept heures et demie? C'est impossible; elle avance certainement! »

Cette fois encore, le hasard servit à souhait Raskolnikoff. Comme par un fait exprès, au moment même où il arrivait devant la maison, une énorme charrette de foin entrait par la porte cochère, dont elle occupait presque toute

la largeur. Le jeune homme put donc franchir le seuil sans être vu, en se glissant dans l'étroit passage resté libre entre la charrette et le mur.

Quand il fut dans la cour, il prit vivement à droite. De l'autre côté de la charrette, des gens se disputaient: il les entendait crier. Mais nul ne le remarqua, et il ne rencontra personne. Plusieurs des fenêtres qui donnaient sur cette immense cour carrée étaient alors ouvertes; cependant il ne leva pas la tête, — il n'en avait pas la force. Son premier mouvement fut de gagner l'escalier de la vieille, lequel se trouvait à droite.

Reprenant haleine et tenant la main appuyée sur son cœur pour en comprimer les battements, il se mit en devoir de gravir les marches, non sans s'être assuré que sa hache était bien assujettie par le nœud coulant. À chaque minute, il prêtait l'oreille. Mais l'escalier était complètement désert, toutes les portes étaient fermées; il ne rencontra pas une âme. Au second étage, il est vrai, un logement inhabité, était ouvert, et des peintres y travaillaient. Ceux-ci, du reste, ne virent pas Raskolnikoff. Il s'arrêta un instant, réfléchit et continua son ascension. « Sans doute mieux vaudrait qu'ils ne fussent pas là, mais… au-dessus d'eux il y a encore deux étages. »

Voici le quatrième étage, voici la porte d'Aléna Ivanovna; le logement d'en face est inoccupé. Au troisième, l'appartement situé juste au-dessous de celui de la vieille est vide aussi, selon toute apparence: la carte de visite qui était clouée sur la porte n'y est plus, les locataires sont partis!… Raskolnikoff étouffait. Il eut une seconde d'hésitation: « Ne ferais-je pas mieux de m'en aller? » Mais, sans répondre à cette question, il se mit aux écoutes: aucun bruit ne venait de chez l'usurière. Dans l'escalier, même silence. Après avoir longuement prêté l'oreille, le jeune homme jeta un dernier regard autour de lui et tâta de nouveau sa hache. « Ne suis-je point trop pâle? Pensa-t-il, — n'ai-je pas l'air trop agité? Elle est défiante… Si j'attendais encore un peu… pour laisser à mon émotion le temps de se calmer?… »

Mais, loin de s'atténuer, les pulsations de son cœur devenaient de plus en plus violentes… Il n'y put tenir davantage, et, avançant lentement la main vers le cordon de la sonnette, il le tira à lui. Au bout d'une demi-minute, il sonna de nouveau, cette fois un peu plus fort.

Pas de réponse. Carillonner comme un sourd eut été inutile, maladroit

même. À coup sûr, la vieille était chez elle; mais, naturellement soupçonneuse, elle devait l'être d'autant plus en ce moment qu'elle se trouvait seule. Raskolnikoff connaissait en partie les habitudes d'Aléna Ivanovna. Et, derechef, il appliqua son oreille contre la porte. La circonstance avait-elle développé chez lui une acuité particulière de sensation (ce qui, en général, est difficile à admettre), ou bien, en effet, le bruit était-il aisément perceptible?

Quoi qu'il en soit, son ouïe distingua soudain qu'une main se posait avec précaution sur le bouton de la serrure et qu'une robe frôlait la porte. Quelqu'un, à l'intérieur, se livrait exactement au même manège que lui sur le palier. Quelqu'un, debout près de la serrure, écoutait en s'efforçant de dissimuler sa présence, et probablement aussi avait l'oreille collée contre la porte.

Ne voulant pas avoir l'air de se cacher, le jeune homme fit exprès de remuer quelque peu bruyamment et de grommeler assez haut; puis il sonna pour la troisième fois, mais doucement, posément, sans que son coup de sonnette trahit la moindre impatience. Cette minute laissa à Raskolnikoff un souvenir ineffaçable. Quand, plus tard, il y songeait, jamais il ne parvenait à comprendre comment il avait pu déployer tant de ruse, alors surtout que l'émotion le troublait au point de lui ôter par instants la possession de ses facultés intellectuelles et physiques… Au bout d'un moment, il entendit qu'on tirait le verrou.

VII

Comme lors de sa précédente visite, Raskolnikoff vit la porte s'entre-bâiller tout doucement et, par l'étroite ouverture, deux yeux brillants se fixer sur lui avec une expression de défiance. Alors le sang-froid l'abandonna, et il commit une faute qui aurait pu tout gâter.

Craignant qu'Aléna Ivanovna n'eût peur de se trouver seule avec un visiteur dont l'aspect devait être peu rassurant, il saisit la porte et la tira à lui, pour que la vieille ne s'avisât point de la refermer. L'usurière ne l'essaya pas, mais elle ne lâcha pas non plus le bouton de la serrure, si bien qu'elle faillit être projetée de l'antichambre sur le carré, lorsque Raskolnikoff tira la porte à lui. Comme elle restait debout sur le seuil et s'obstinait à ne point lui livrer passage, il marcha droit sur elle. Effrayée, elle fit un saut en arrière, voulut parler, mais ne put prononcer un mot, et regarda le jeune homme en ouvrant ses yeux tout grands.

— Bonjour, Aléna Ivanovna, commença-t-il du ton le plus dégagé qu'il put prendre, mais vainement il affectait l'insouciance, sa voix était entrecoupée et tremblante; – je vous apporte… un objet… mais entrons… pour en juger, il faut le voir à la lumière… Et, sans attendre qu'on l'invitât à entrer, il pénétra dans la chambre. La vieille le rejoignit vivement, sa langue s'était dénouée.

— Seigneur! Mais que voulez-vous?… Qui êtes-vous? Qu'est-ce qu'il vous faut?

— Voyons, Aléna Ivanovna, vous me connaissez bien… Raskolnikoff… Tenez, je vous apporte le gage dont je vous ai parlé l'autre jour… Et il lui tendit l'objet.

Aléna Ivanovna allait l'examiner, quand soudain elle se ravisa et, relevant les yeux, attacha un regard perçant, irrité et soupçonneux sur le visiteur qui s'était introduit chez elle avec si peu de cérémonie. Elle le considéra ainsi durant une minute. Raskolnikoff crut même apercevoir une sorte de moquerie dans les yeux de la vieille, comme si déjà elle eût tout deviné. Il sentait qu'il

perdait contenance, qu'il avait presque peur, et que si cette inquisition muette se prolongeait encore pendant une demi-minute, il allait sans doute prendre la fuite.

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, comme si vous ne me reconnaissiez pas? Dit-il tout à coup, se fâchant à son tour. Si vous voulez de cet objet, prenez-le; si vous n'en voulez pas, c'est bien, je m'adresserai ailleurs; il est inutile de me faire perdre mon temps.

Ces paroles lui échappèrent sans qu'il les eût aucunement préméditées.

Le langage résolu du visiteur fit une excellente impression sur la vieille.

— Mais pourquoi donc êtes-vous si pressé, batuchka? Qu'est-ce que c'est? Demanda-t-elle en regardant le gage.

— Un porte-cigarette en argent: je vous l'ai dit la fois passée.

Elle tendit la main.

— Que vous êtes pâle! Vos mains tremblent! Vous êtes malade, batuchka?

— J'ai la fièvre, répondit-il d'une voix saccadée. Comment pourrait-on ne pas être pâle… quand on n'a pas de quoi manger? Acheva-t-il non sans peine. Ses forces l'abandonnaient de nouveau. Mais la réponse paraissait vraisemblable; la vieille prit le gage.

— Qu'est-ce que c'est? Interrogea-t-elle pour la seconde fois; et, tout en soupesant le gage, elle regarda encore fixement son interlocuteur.

— Un objet… un porte-cigarette… en argent… voyez.

— Tiens, mais on ne dirait pas que c'est en argent!… Oh! Comme cela est ficelé!

Tandis qu'Aléna Ivanovna s'efforçait de défaire le petit paquet, elle s'était approchée de la lumière (toutes ses fenêtres étaient fermées, malgré l'étouffante chaleur); dans cette position, elle tournait le dos à Raskolnikoff, et durant quelques secondes elle ne s'occupa plus du tout de lui. Le jeune homme déboutonna son paletot et dégagea la hache, du nœud coulant, mais sans la retirer encore tout à fait; il se borna à la tenir de la main droite sous son vêtement. Une terrible faiblesse envahissait ses membres; lui-même sentait, que d'instant en instant ils s'engourdissaient davantage. Il craignait que ses doigts ne laissassent échapper la hache… tout à coup la tête

commença à lui tourner.

— Mais qu'est-ce qu'il a donc fourré là dedans? S'écria avec colère Aléna Ivanovna, et elle fit un mouvement dans la direction de Raskolnikoff.

Il n'y avait plus un instant à perdre. Il retira la hache de dessous son paletot, l'éleva en l'air en la tenant des deux mains et, par un geste mou, presque machinalement, car il n'avait plus de forces, la laissa retomber sur la tête de la vieille. Toutefois, à peine eut-il frappé que l'énergie physique lui revint.

Aléna Ivanovna, selon son habitude, avait la tête nue. Ses cheveux grisonnants, clairsemés, et, comme toujours, gras d'huile, étaient rassemblés en une mince tresse, dite queue de rat, fixée sur la nuque par un morceau de peigne de corne. Le coup atteignit juste le sinciput, ce à quoi contribua la petite taille de la victime. Elle poussa à peine un faible cri et soudain s'affaissa sur le parquet; toutefois elle eut encore la force de lever les deux bras vers sa tête. Dans l'une de ses mains elle tenait toujours le « gage ». Alors Raskolnikoff, dont le bras avait retrouvé toute sa vigueur, asséna deux nouveaux coups de hache sur le sinciput de l'usurière. Le sang jaillit à flots, et le corps s'abattit lourdement par terre. Au moment de la chute, le jeune homme s'était reculé; sitôt qu'il eut vu la vieille gisant sur le plancher, il se pencha vers son visage; elle était morte. Les yeux grands ouverts semblaient vouloir sortir de leurs orbites, les convulsions de l'agonie avaient donné à toute la figure une expression grimaçante.

Le meurtrier déposa la hache sur le parquet et, séance tenante, se mit en devoir de fouiller le cadavre, en prenant les précautions les plus méticuleuses pour éviter les taches de sang; il se souvenait d'avoir vu, la dernière fois, Aléna Ivanovna chercher ses clefs dans la poche droite de sa robe. Il avait la pleine possession de son intelligence; il n'éprouvait ni étourdissements, ni vertiges, mais ses mains continuaient à trembler. Plus tard, il se rappela qu'il avait été très-prudent, très-attentif, qu'il avait appliqué tous ses soins à ne pas se salir… Les clefs ne furent pas longues à trouver; comme l'autre jour, elles étaient toutes réunies ensemble par un anneau d'acier.

Après s'en être emparé, Raskolnikoff passa aussitôt dans la chambre à coucher. Cette pièce était fort petite; on y voyait d'un côté une grande vitrine

remplie d'images pieuses, de l'autre un grand lit très-propre avec une courte-pointe en soie doublée d'ouate et faite de pièces rapportées. Au troisième panneau était adossée une commode. Chose étrange: à peine le jeune homme eut-il entrepris d'ouvrir ce meuble, à peine eut-il commencé à se servir des clefs, qu'une sorte de frisson parcourut tout son corps. L'idée lui revint tout à coup de renoncer à sa besogne et de s'en aller, mais cette velléité ne dura qu'un instant: il était trop tard pour s'en aller.

Il souriait même d'avoir pu songer à cela quand, soudain, il fut pris d'une inquiétude terrible: si, par hasard, la vieille n'était pas encore morte, si elle reprenait ses sens? Laissant là les clefs et la commode, il courut vivement auprès du corps, saisit la hache et s'apprêta à en porter un nouveau coup à sa victime, mais l'arme déjà levée ne s'abattit point: il n'y avait pas à douter qu'Aléna Ivanovna fût morte. En se penchant de nouveau vers elle pour l'examiner de plus près; Raskolnikoff constata que le crâne était fracassé. Une mare de sang s'était formée sur le parquet. Remarquant tout à coup un cordon au cou de la vieille, le jeune homme le tira violemment, mais le cordon ensanglanté était solide et ne se rompit point.

L'assassin essaya alors de l'enlever en le faisant glisser le long du corps. Il ne fut pas plus heureux dans cette seconde tentative, le cordon rencontra un obstacle et se refusa à glisser. Impatienté, Raskolnikoff brandit la hache, prêt à en frapper le cadavre pour trancher du même coup ce maudit lacet; toutefois, il ne put se résoudre à procéder avec cette brutalité. Enfin, après deux minutes d'efforts, qui lui rougirent les mains, il parvint à couper le cordon avec le tranchant de la hache, sans entamer le corps de la morte. Ainsi qu'il l'avait supposé, c'était une bourse que la vieille portait au cou. Il y avait encore, suspendues au cordon, une petite médaille émaillée et deux croix, l'une en bois de cyprès, l'autre en cuivre. La bourse crasseuse, — un petit sac en peau de chamois, — était absolument bondée. Raskolnikoff la mit dans sa poche sans s'assurer du contenu; il jeta les croix sur la poitrine de la vieille, et, prenant cette fois la hache avec lui, il rentra en toute hâte dans la chambre à coucher.

Son impatience était extrême, il saisit les clefs et se remit à la besogne. Mais ses tentatives pour ouvrir la commode restaient infructueuses, ce qu'il

fallait attribuer moins encore au tremblement de ses mains qu'à ses méprises continuelles; il voyait, par exemple, que telle clef n'allait pas à la serrure, et il s'obstinait cependant à l'y faire entrer. Tout à coup il se rappela une conjecture qu'il avait déjà faite lors de sa précédente visite: cette grosse clef à panneton dentelé, qui figurait avec les petites autour du cercle d'acier, devait être celle non de la commode, mais de quelque caisse où la vieille avait peut-être serré toutes ses valeurs. Sans plus s'occuper de la commode, il chercha aussitôt sous le lit, sachant que les vieilles femmes ont coutume de cacher leur trésor en cet endroit.

Effectivement, là se trouvait un coffre long d'un peu plus d'une archine et couvert en maroquin rouge. La clef dentelée allait parfaitement à la serrure. Quand Raskolnikoff eut ouvert cette caisse, il aperçut, posée sur un drap blanc, une pelisse en peau de lièvre à garniture rouge; sous la fourrure il y avait une robe de soie, puis un châle; le fond ne semblait guère contenir que des chiffons. Le jeune homme commença par essuyer sur la garniture rouge ses mains ensanglantées. « Sur du rouge le sang se verra moins. » Puis il se ravisa tout à coup: « Seigneur, est-ce que je deviens fou? » pensa-t-il avec effroi.

Mais à peine avait-il touché à ces hardes que de dessous la fourrure glissa une montre en or. Il se mit à retourner de fond en comble le contenu du coffre. Parmi les chiffons se trouvaient des objets en or, qui tous, probablement, avaient été déposés comme gages entre les mains de l'usurière, – des bracelets, des chaînes, des pendants d'oreilles, des épingles de cravate, etc. Les uns étaient renfermés dans des écrins, les autres noués avec une faveur dans un fragment de journal plié en deux.

Raskolnikoff n'hésita pas, il fit main basse sur ces bijoux dont il remplit les poches de son pantalon et de son paletot sans ouvrir les écrins ni défaire les paquets; mais il fut bientôt interrompu dans sa besogne…

Des pas se faisaient entendre dans la chambre où gisait la vieille. Il s'arrêta, glacé de terreur. Cependant, le bruit ayant cessé de se produire, il croyait déjà avoir été dupe d'une hallucination de l'ouïe, quand soudain il perçut distinctement un léger cri ou plutôt une sorte de gémissement faible et entrecoupé. Au bout d'une ou deux minutes, tout retomba dans un silence de

mort. Raskolnikoff s'était assis par terre près du coffre et attendait, respirant à peine. Tout à coup il bondit, saisit la hache et s'élança hors de la chambre à coucher.

Au milieu de la chambre, Élisabeth, un grand paquet dans les mains, contemplait d'un œil effaré le cadavre de sa sœur; pâle comme un linge, elle semblait n'avoir pas la force de crier. À la brusque apparition du meurtrier, elle se mit à trembler de tous ses membres, et des frissons parcoururent son visage: elle essaya de lever le bras, d'ouvrir la bouche, mais elle ne proféra aucun cri, et, reculant lentement, le regard toujours attaché sur Raskolnikoff, elle alla se blottir dans un coin. La pauvre femme opéra cette retraite toujours sans crier, comme si le souffle eût manqué à sa poitrine. Le jeune homme s'élança sur elle, la hache haute: les lèvres de la malheureuse prirent l'expression plaintive qu'on remarque chez les tout petits enfants quand ils commencent à avoir peur de quelque chose, regardent fixement l'objet qui les effraye et sont sur le point de crier.

L'épouvante avait si complètement hébété cette infortunée Élisabeth que, menacée par la hache, elle ne songea même pas à garantir son visage en portant ses mains devant sa tête par ce geste machinal que suggère en pareil cas l'instinct de conservation. Elle souleva à peine son bras gauche et l'étendit lentement dans la direction de l'assassin comme pour écarter ce dernier. Le fer de la hache pénétra dans le crâne, fendit toute la partie supérieure du front et atteignit presque le sinciput. Élisabeth tomba roide morte. Ne sachant plus ce qu'il faisait, Raskolnikoff prit le paquet que la victime tenait à la main, puis il l'abandonna et courut à l'antichambre.

Il était de plus en plus terrifié, surtout depuis ce second meurtre qui n'avait été nullement prémédité par lui. Il avait hâte de s'esquiver; si alors il avait été en état de se rendre mieux compte des choses, s'il avait seulement pu calculer toutes les difficultés de sa position, la voir aussi désespérée, aussi laide, aussi absurde qu'elle l'était, comprendre combien il lui restait encore d'obstacles à surmonter, peut-être même de crimes à commettre pour s'arracher de cette maison et rentrer chez lui, il aurait très-vraisemblablement renoncé à la lutte et fût allé sur-le-champ se dénoncer; ce n'est même pas la pusillanimité qui l'y aurait poussé, mais l'horreur de ce qu'il avait fait. Cette

impression allait se fortifiant de minute en minute. Pour rien au monde il n'aurait voulu à présent s'approcher de la caisse, ni même rentrer dans l'appartement.

Cependant peu à peu son esprit se laissa distraire par d'autres pensées, et il tomba dans une sorte de rêverie; par moments l'assassin semblait s'oublier ou plutôt oublier le principal pour s'attacher à des niaiseries. Du reste, un regard jeté dans la cuisine lui ayant fait découvrir sur un banc un seau à demi rempli d'eau, il eut l'idée de laver ses mains et sa hache. Le sang rendait ses mains gluantes. Après avoir plongé dans l'eau le tranchant de la hache, il prit un petit morceau de savon qui se trouvait sur l'appui de la fenêtre et commença à faire ses ablutions. Quand il se fut lavé les mains, il se mit en devoir de nettoyer le fer de son arme; ensuite, il passa trois minutes à savonner le bois qui avait aussi reçu des éclaboussures de sang.

Puis il essuya le tout avec un linge qui séchait sur une corde tendue à travers la cuisine. Cette besogne terminée, il s'approcha de la fenêtre pour se livrer à un examen attentif et prolongé de la hache. Les traces accusatrices avaient disparu, mais le bois était encore humide. Raskolnikoff cacha soigneusement l'arme sous son paletot en la remettant dans le nœud coulant; après quoi, il fit une inspection minutieuse de ses vêtements, autant du moins que le lui permit la faible lumière qui éclairait la cuisine. À première vue, le pantalon et le pardessus n'offraient rien de suspect, mais il y avait des taches sur les bottes. Il les enleva à l'aide d'un chiffon trempé dans l'eau.

Cependant ces précautions ne le rassuraient qu'à demi, car il savait qu'il y voyait mal et qu'il pouvait fort bien n'avoir pas remarqué certaines souillures. Il restait irrésolu au milieu de la chambre, en proie à une pensée sombre, angoissante: la pensée qu'il devenait fou, qu'en ce moment il était hors d'état de prendre une détermination et de veiller à sa sûreté, que sa manière d'agir n'était peut-être pas celle qu'il eût fallu dans la circonstance présente… « Mon Dieu! Je dois m'en aller, m'en aller au plus vite! » Murmura-t-il, et il s'élança dans l'antichambre où l'attendait la pire terreur qu'il eût encore éprouvée.

Il demeura immobile, n'osant en croire ses yeux: la porte du logement, la porte extérieure qui donnait accès sur le carré, celle-là même où il avait sonné

tantôt et par laquelle il était entré, il la trouva ouverte: jusqu'à ce moment, elle était restée entrebâillée; par précaution, peut-être, la vieille ne l'avait pas refermée; on n'avait ni donné un tour de clef, ni tiré le verrou! Mais, mon Dieu! Il avait bien vu ensuite Élisabeth! Comment donc ne s'était-il pas douté qu'elle s'était introduite par la porte? Elle ne pouvait pas avoir pénétré dans le logement en traversant la muraille.

Il ferma la porte et la verrouilla.

— Mais non, ce n'est pas encore cela! Il faut partir, partir… Il tira le verrou et, après avoir ouvert la porte, se mit aux écoutes sur l'escalier.

Il prêta longtemps l'oreille. En bas, probablement sous la porte cochère, deux voix bruyantes échangeaient des injures. « Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? » Il attendit patiemment. Enfin les vociférations cessèrent de se faire entendre: les deux braillards étaient partis chacun de son côté. Déjà le jeune homme allait sortir quand, à l'étage au dessous, une porte s'ouvrit avec fracas sur l'escalier et quelqu'un se mit à descendre en fredonnant un air. « Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à faire tant de bruit? » pensa-t-il, et, refermant de nouveau la porte sur lui, il attendit encore. Finalement le silence se rétablit; mais au moment où Raskolnikoff s'apprêtait à descendre, son oreille perçut tout à coup un nouveau bruit.

C'étaient des pas encore fort éloignés qui résonnaient sur les premières marches de l'escalier; toutefois, il n'eut pas plus tôt commencé à les entendre qu'il devina immédiatement la vérité: on se rendait sans aucun doute ici, au quatrième étage, chez la vieille. D'où lui venait ce pressentiment? Qu'y avait-il de particulièrement significatif dans le bruit de ces pas? Ils étaient lourds, réguliers et plutôt lents que pressés.

Voici qu'il est déjà arrivé au premier étage, il monte encore… On l'entend de mieux en mieux… Il souffle comme un asthmatique en gravissant les marches… Eh! Il est en train de gagner le troisième étage… Ici!

Et Raskolnikoff eut soudain la sensation d'une paralysie générale comme il arrive dans un cauchemar où vous vous croyez poursuivi par des ennemis: ils sont sur le point de vous atteindre, ils vont vous tuer, et vous restez cloué sur place, incapable de mouvoir un membre.

L'étranger commençait à monter l'escalier du quatrième étage.

Raskolnikoff, que l'épouvante avait jusqu'alors tenu immobile sur le carré, put enfin secouer sa torpeur et rentra en toute hâte dans l'appartement, dont il ferma la porte sur lui. Ensuite il tira le verrou, en ayant soin de faire le moins de bruit possible. L'instinct plus que le raisonnement le guida en cette circonstance. Quand il eut tout fini, il se blottit contre la porte, où il resta aux écoutes, osant à peine respirer. Déjà le visiteur était sur le palier. Il n'y avait entre les deux hommes que l'épaisseur de la porte. L'inconnu se trouvait vis-à-vis de Raskolnikoff dans la situation où ce dernier s'était trouvé tantôt vis-à-vis de la vieille.

Le visiteur respira à plusieurs reprises avec effort. « Il doit être gros et grand », pensa le jeune homme en serrant dans sa main le manche de sa hache. Tout cela ressemblait à un songe. Le visiteur donna un fort coup de sonnette.

Aussitôt il crut s'apercevoir qu'un certain mouvement se produisait dans la chambre. Pendant quelques secondes il écouta attentivement, puis il sonna de nouveau, attendit encore un peu, et soudain, pris d'impatience, se mit à tirer de toutes ses forces le bouton de la porte. Raskolnikoff contemplait avec effroi le verrou qui tremblait dans le crampon, et il s'attendait à l'en voir sortir d'un instant à l'autre, tant étaient violentes les secousses imprimées à la porte. Il eut l'idée de retenir le verrou avec la main, mais l'homme aurait pu se douter de la chose. La tête commençait derechef à lui tourner. « Je vais me perdre! » se dit-il; toutefois il recouvra subitement sa présence d'esprit lorsque l'inconnu rompit le silence.

— Est-ce qu'elles dorment, ou quelqu'un les a-t-il étranglées? Trois fois maudites créatures! Grondait d'une voix de basse le visiteur. — Eh! Aléna Ivanovna, vieille sorcière! Élisabeth Ivanovna, beauté indescriptible! Ouvrez! Oh! Les maudites! Est-ce qu'elles dorment?

Exaspéré, il sonna dix fois de suite et le plus fort qu'il put. Sans doute cet homme avait ses habitudes dans la maison et y faisait la loi.

Au même moment, des pas légers et rapides retentirent sur l'escalier. C'était encore quelqu'un qui montait au quatrième étage. Raskolnikoff ne s'aperçut pas d'abord de l'arrivée du nouveau venu.

— Est-il possible qu'il n'y ait personne? Et celui-ci d'une voix sonore et

gaie en s'adressant au premier visiteur qui continuait à tirer la sonnette. — Bonjour, Koch!

« À en juger par la voix, ce doit être un tout jeune homme », pensa subitement Raskolnikoff.

— Le diable le sait, peu s'en est fallu que je n'aie brisé la serrure, répondit Koch. — Mais vous, comment me connaissez-vous?

— Cette question! Avant-hier, à Gambrinus, je vous ai gagné trois parties de suite au billard.

— A-a-ah!…

— Ainsi, elles n'y sont pas? C'est étrange. Je dirai même que c'est bête. Où la vieille serait-elle allée? J'ai à lui parler.

— Et moi aussi, batuchka, j'ai à lui parler.

— Eh bien, que faire? Alors, il n'y a plus qu'à s'en retourner. E-eh! Moi qui étais venu pour lui emprunter de l'argent! S'écria le jeune homme.

— Sans doute, il ne reste plus qu'à s'en aller; mais, en ce cas, pourquoi donner un rendez-vous? Elle-même, la sorcière, m'avait indiqué cette heure-ci. C'est, qu'il y a une jolie trotte d'ici chez moi. Et où diable a-t-elle pu courir ainsi? Je n'y comprends rien. Elle ne bouge pas de toute l'année, la sorcière; elle moisit sur place, ses jambes sont malades, et voilà que tout d'un coup elle prend la clef des champs!

— Si nous questionnions le dvornik?

— Pourquoi?

— Pour savoir où elle est allée et quand elle reviendra.

— Hum… diable… questionner… Mais elle ne va jamais nulle part… Et il tira encore une fois à lui le bouton de la serrure. — Diable, il n'y a rien à faire, il faut s'en aller!

— Attendez! Cria tout à coup le jeune homme, — regardez: voyez-vous comme la porte résiste quand on tire?

— Eh bien?

— Cela prouve qu'elle est fermée non à la clef, mais au verrou! Entendez-vous comme il résonne?

— Eh bien?

— Mais comment donc ne comprenez-vous pas? C'est la preuve que

l'une d'elles est à la maison. Si toutes deux étaient sorties, elles auraient fermé la porte en dehors, à la clef, et n'auraient pas tiré le verrou intérieurement. Tenez, entendez-vous le bruit qu'il fait? Or, pour s'enfermer au verrou, il faut être chez soi, comprenez-vous? Donc elles sont chez elles, seulement elles n'ouvrent pas!

— Bah! Mais oui, au fait! S'écria Koch étonné. — Ainsi elles sont là!

Et il se mit à ébranler furieusement la porte.

— Attendez! Reprit le jeune homme, — ne tirez pas comme cela. Il y a ici quelque chose de louche… Vous avez sonné, vous avez tiré de toutes vos forces sur la porte, — elles n'ouvrent pas; donc, ou toutes deux sont évanouies, ou…

— Quoi?

— Voici ce qu'il y a à faire: faisons monter le dvornik pour qu'il les réveille lui-même.

— C'est une idée!

Tous deux se mirent en devoir de descendre.

— Attendez! Restez ici; moi, j'irai chercher le dvornik.

— Pourquoi rester?

— Mais qui sait ce qui peut arriver?

— Soit…

— Voyez-vous, je me prépare à être juge d'instruction! Il y a ici quelque chose qui n'est pas clair, cela est évident, é-vi-dent! Fit avec chaleur le jeune homme, et il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier.

Resté seul, Koch sonna encore une fois, mais doucement; puis il se mit, d'un air songeur, à tourmenter le bouton de la serrure, faisant aller et venir le pêne, pour bien se convaincre que la porte n'était fermée qu'au verrou. Ensuite, soufflant comme un homme poussif, il se baissa pour regarder par le trou de la serrure, mais en dedans la clef y avait été mise, de sorte qu'on ne pouvait rien voir.

Debout, de l'autre côté de la porte, Raskolnikoff tenait la hache dans ses mains.

Il était comme en délire et s'apprêtait à livrer bataille aux deux hommes quand ils pénétreraient dans l'appartement. Plus d'une fois, en les entendant

cogner et se concerter entre eux, il eut l'idée d'en finir tout de suite et de les interpeller à travers la porte. Par moments, il éprouvait une envie de les injurier, de les narguer, en attendant qu'ils fissent invasion dans le local. « Plus tôt ce sera fini, mieux cela vaudra! » pensait-il de temps en temps.

— Quel diable pourtant!…

Le temps se passait, personne ne venait. Koch commença à perdre patience.

— Quel diable!… vociféra-t-il de nouveau, et, ennuyé d'attendre, il abandonna sa faction pour aller en bas retrouver le jeune homme. Peu à peu, le bruit de ses bottes qui résonnaient lourdement sur l'escalier cessa de se faire entendre.

— Seigneur! Que faire?

Raskolnikoff tira le verrou et entrebâilla la porte. Rassuré par le silence qui régnait dans la maison, et, d'ailleurs, presque hors d'état de réfléchir en ce moment, il sortit, ferma derrière lui la porte du mieux qu'il put et enfila l'escalier.

Il avait déjà descendu plusieurs marches quand soudain un grand bruit se produisit au-dessous de lui; où se fourrer? Il n'y avait moyen de se cacher nulle part. Il remonta en toute hâte.

— Eh! Liéchi, diable! Arrête!

Celui qui poussait ces cris venait de faire irruption d'un logement situé à l'un des étages inférieurs, et il descendait l'escalier de toute la vitesse de ses jambes en vociférant à tue-tête:

— Mitka! Mitka! Mitka! Mitka! Mitka! Que le diable enlève le fou!

L'éloignement ne permit pas d'en entendre davantage; l'homme qui proférait ces exclamations était déjà loin de la maison. Le silence se rétablit; mais à peine cette alarme avait-elle pris fin qu'une autre lui succéda: plusieurs individus qui s'entretenaient ensemble à haute voix montaient tumultueusement l'escalier. Ils étaient trois ou quatre. Raskolnikoff distingua la voix sonore du jeune homme. « Ce sont eux! »

N'espérant plus leur échapper, il alla carrément à leur rencontre: « Advienne que pourra! Se dit-il; s'ils m'arrêtent, c'est fini; s'ils me laissent passer, c'est fini encore: ils se souviendront de m'avoir croisé dans l'escalier.

» Ils allaient le joindre, un étage seulement le séparait d'eux – et tout d'un coup voilà le salut! À quelques marches de lui, à droite, un appartement était vide et grand ouvert, ce même logement du second étage où travaillaient des peintres, mais, comme par un fait exprès, ils venaient de le quitter.

C'étaient sans doute eux qui tout à l'heure étaient partis en poussant ces cris. On voyait que la peinture des parquets était toute fraîche, au milieu de la chambre les ouvriers avaient laissé leurs ustensiles: un cuveau, un tesson avec de la couleur et une grosse brosse. En un clin d'œil, Raskolnikoff se glissa dans le logement inoccupé et se dissimula de son mieux contre le mur. Il était temps: déjà ses persécuteurs arrivaient sur le palier, mais ils ne s'y arrêtèrent pas et montèrent au quatrième étage en causant bruyamment. Après avoir attendu qu'ils se fussent un peu éloignés, il sortit sur la pointe du pied et descendit précipitamment.

Personne dans l'escalier! Personne non plus sous la porte cochère! Il franchit lestement le seuil et, une fois dans la rue, prit à gauche.

Il savait très-bien, il savait parfaitement que ceux qui le cherchaient étaient en ce moment dans le logis de la vieille et s'étonnaient de trouver ouverte la porte qui tantôt était fermée. « Ils sont en train de considérer le cadavre, pensait-il; sans doute il ne leur faudra pas plus d'une minute pour deviner que le meurtrier a réussi à se dissimuler à leur regards pendant qu'ils montaient l'escalier; peut-être même soupçonneront-ils qu'il se tenait caché dans le logement vide du second étage, alors qu'eux se rendaient au quatrième. » Mais, tout en se faisant ces réflexions, il n'osait hâter sa marche, quoiqu'il eût encore cent pas à faire avant d'arriver au premier coin de rue. « Si je me glissais sous une porte cochère, dans quelque rue écartée, et que j'attendisse là pendant un moment? Non, mauvais! Si j'allais jeter ma hache quelque part? Si je prenais une voiture? Mauvais! Mauvais! »

Enfin, un péréoulok s'offrit à lui; il s'y engagea plus mort que vif. Là, il était à moitié sauvé, et il le comprenait: en cet endroit, les soupçons ne pouvaient guère se porter sur lui; d'autre part, il lui était plus facile de se dérober à l'attention au milieu des passants. Mais toutes ces angoisses l'avaient tellement affaibli qu'il se tenait difficilement sur ses jambes. De grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son visage; il avait le cou tout moite:

« Je crois que tu as ton compte! » lui cria, comme il débouchait sur le canal, quelqu'un qui le prenait pour un homme ivre.

Il n'avait plus sa tête à lui; plus il allait, plus ses idées s'obscurcissaient. Toutefois, quand il arriva sur le quai, il s'effraya d'y voir si peu de monde, et, craignant qu'on ne le remarquât dans un lieu si solitaire, il regagna le péréoulok. Bien qu'il eût à peine la force de marcher, il ne laissa pas de faire un long détour pour retourner chez lui.

Lorsqu'il franchit le seuil de sa demeure, il n'avait pas encore pleinement recouvré sa présence d'esprit; du moins la pensée de la hache ne lui revint que quand il était déjà sur l'escalier. Cependant la question qu'il avait à résoudre était des plus sérieuses: il s'agissait de reporter la hache où il l'avait prise, et de faire cela sans attirer aucunement l'attention. Plus capable de raisonner sa situation, il aurait assurément compris qu'au lieu de remettre l'arme à son ancienne place il eût peut-être beaucoup mieux valu s'en débarrasser en la jetant dans la cour de quelque maison étrangère.

Néanmoins, tout réussit à souhait. La porte de la loge était fermée, mais non à la clef; donc, selon toute apparence, le dvornik était chez lui. Mais Raskolnikoff avait si bien perdu toute faculté de combiner un plan quelconque, qu'il alla droit à la loge et l'ouvrit. Si le dvornik lui avait demandé: « Que voulez-vous? » peut-être lui eut-il tout bonnement tendu la hache. Mais, comme la première fois, le dvornik était absent, ce qui donna toute facilité au jeune homme pour replacer la hache sous le banc, à l'endroit où il l'avait trouvée.

Ensuite il monta l'escalier et arriva jusqu'à sa chambre sans rencontrer personne; la porte du logement de la propriétaire était fermée. Rentré chez lui, il se jeta tout habillé sur son divan. Il ne dormit pas, mais il resta dans une sorte d'inconscience. Si quelqu'un était alors entré dans son logis, il se fut brusquement levé en criant. Sa tête fourmillait d'idées à peine distinctes: il avait beau faire, il ne pouvait en suivre aucune…

Deuxième partie

I

Raskolnikoff resta ainsi couché pendant fort longtemps. Parfois il semblait sortir de ce demi-sommeil, et alors il remarquait que la nuit était déjà avancée; mais l'idée de se lever ne lui venait pas à l'esprit. Enfin, il s'aperçut que le jour commençait à poindre. Étendu à la renverse sur le divan, il n'avait pas encore secoué l'espèce de léthargie qui s'était abattue sur lui. Des cris terribles, désespérés, montant de la rue, arrivèrent à ses oreilles; c'étaient, du reste, ceux que chaque nuit, vers deux heures, il entendait sous sa fenêtre. Cette fois, le bruit le réveilla. — « Ah! Voilà déjà les ivrognes qui sortent des cabarets », pensa-t-il, — « il est deux heures », et il eut un brusque sursaut comme si quelqu'un l'avait arraché de dessus le divan. — « Comment! Il est déjà deux heures! » Il s'assit sur le divan et soudain se rappela tout!

Dans le premier moment, il crut qu'il allait devenir fou. Il éprouvait une terrible sensation de froid, mais ce froid provenait aussi de la fièvre qui l'avait saisi pendant son sommeil. Maintenant il grelottait à un tel point que ses dents claquaient presque les unes contre les autres. Il ouvrit la porte et se mit à écouter: dans la maison tout dormait. Il promena un regard étonné sur sa personne et autour de sa chambre: comment, la veille, en rentrant chez lui, avait-il oublié de fermer sa porte au crochet? Comment avait-il pu se jeter sur son divan, non-seulement sans se déshabiller, mais même sans ôter son chapeau? Ce dernier avait roulé par terre et se trouvait sur le parquet à côté de l'oreiller. — « Si quelqu'un entrait ici, que penserait-il? Que je suis ivre, mais… »

Il courut à la fenêtre. Il faisait assez clair, le jeune homme s'examina des pieds à la tête pour voir s'il n'y avait pas de taches sur ses vêtements. Mais il n'y avait pas lieu de se fier à une inspection ainsi faite: toujours frissonnant, il se déshabilla et visita de nouveau ses habits, en regardant partout avec le plus grand soin. Pour surcroît de précaution, il recommença cet examen trois fois de suite. Il ne découvrit rien, sauf quelques gouttes de sang coagulé sur le bas du pantalon, dont les bords étaient frangés de déchirures. Il prit un grand

couteau pliant et coupa les franges. Tout à coup, il se rappela que la bourse et les objets qu'il avait pris dans le coffre de la vieille étaient toujours dans ses poches! Il n'avait pas encore pensé à les en retirer et à les cacher quelque part! Il n'y avait même pas songé tout à l'heure, tandis qu'il examinait ses vêtements! Cela était-il possible?

En un clin d'œil, il vida ses poches et en déposa le contenu sur la table. Puis, après avoir retourné ses poches pour bien s'assurer qu'il n'y restait plus rien, il porta le tout dans un coin de la chambre. En cet endroit, la tapisserie délabrée se détachait du mur; ce fut là, sous le papier, qu'il fourra les bijoux et la bourse. « Ça y est! Ni vu, ni connu! » Pensa-t-il avec joie en se relevant à demi et en regardant d'un air hébété dans l'angle où la tapisserie déchirée bâillait plus fort que jamais. Soudain, la frayeur agita tous ses membres: — « Mon Dieu! Murmura-t-il avec désespoir, — qu'est-ce que j'ai? Est-ce que cela est caché? Est-ce ainsi qu'on cache quelque chose? »

À la vérité, ce butin n'était pas celui qu'il avait espéré, il ne comptait s'approprier que l'argent de la vieille; aussi la nécessité de cacher ces bijoux le prenait-elle au dépourvu.

« Mais maintenant, maintenant ai-je lieu de me réjouir? Pensait-il. Est-ce ainsi qu'on cache quelque chose? Vraiment, la raison m'abandonne! »

Épuisé, il s'assit sur le divan, et aussitôt un violent frisson secoua de nouveau tous ses membres. Machinalement il tira à lui un vieux paletot d'hiver, tout en loques, qui se trouvait sur une chaise, et il s'en couvrit. Un sommeil mêlé de délire le saisit incontinent. Il perdit conscience de lui-même.

Cinq minutes après, il s'éveillait encore en sursaut, et son premier mouvement était de se pencher avec angoisse sur ses vêtements. « Comment ai-je pu me rendormir alors que rien n'est fait! Car je n'ai rien fait, le nœud coulant est toujours à la place où je l'ai cousu! Je n'avais pas pensé à cela! Une pareille pièce de conviction! » Il arracha la chevillière et la réduisit aussitôt en petits morceaux qu'il fourra sous l'oreiller avec son linge. — « Ces chiffons de toile ne peuvent en aucun cas éveiller des soupçons, à ce qu'il me semble, du moins, à ce qu'il me semble », répétait-il debout au milieu de la chambre, et, avec une attention que l'effort rendait douloureuse,

il regardait tout autour de lui, cherchant à s'assurer qu'il n'avait plus rien oublié.

Il souffrait cruellement de cette conviction que tout, même la mémoire, même la plus élémentaire prudence l'abandonnait.

« Quoi! Est-ce que déjà le châtiment commencerait? Voilà! Voila! En effet! »

Effectivement, les franges qu'il avait coupées au bas de son pantalon traînaient encore sur le plancher, au milieu de la chambre, exposées à la vue du premier venu. — « Mais où ai-je donc la tête? » s'écria-t-il comme anéanti.

Alors une idée étrange lui vint à l'esprit: il pensa que ses vêtements étaient peut-être tout ensanglantés, et que l'affaiblissement de ses facultés l'avait seul empêché d'apercevoir les taches… Tout à coup il se rappela qu'il y avait aussi du sang sur la bourse. « Bah! Alors il doit y avoir également du sang dans ma poche, car la bourse était encore humide quand je l'y ai mise! » Aussitôt il retourna sa poche, et, en effet, il trouva des taches sur la doublure. « La raison ne m'a donc pas encore quitté tout à fait; je n'ai donc pas perdu la mémoire et la réflexion, puisque j'ai fait de moi-même cette remarque! » pensa-t-il triomphant, tandis qu'un soupir de satisfaction sortait du fond de sa poitrine; « j'ai simplement eu une minute de fièvre qui m'a enlevé l'usage de mon intelligence. »

Sur ce, il arracha toute la doublure de la poche gauche du pantalon. En ce moment, un rayon de soleil éclaira sa botte gauche: sur la pointe il lui sembla apercevoir des indices révélateurs. Il ôta sa botte: « En effet, ce sont des indices! Tout le bout de ma botte est teint de sang. » Sans doute il avait alors posé imprudemment son pied dans cette mare… « Mais que faire maintenant de cela? Comment me débarrasser de cette botte, de ces franges, de cette doublure? »

Il restait debout au milieu de la chambre, tenant à la main toutes ces pièces de conviction si accablantes pour lui.

« Si je les jetais dans le poêle? Mais c'est dans le poêle qu'on cherchera tout d'abord. Si je les brûlais? Et avec quoi les brûler? Je n'ai même pas d'allumettes. Non, il vaut mieux aller jeter tout cela quelque part. Le mieux

est d'aller jeter tout cela! » Répétait-il en se rasseyant sur le divan, — « et tout de suite, à l'instant, sans une minute de retard!… » Mais, au lieu d'exécuter cette résolution, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller; le frisson le reprit, et, transi de froid, il s'enveloppa de nouveau dans son manteau. Pendant longtemps, pendant plusieurs heures, cette idée se présenta presque sans cesse à son esprit: « Il faut au plus tôt jeter cela quelque part! » À diverses reprises il s'agita sur le divan, voulut se lever et n'y put! Réussir. À la fin, des coups violents frappés à sa porte le tirèrent de sa torpeur.

C'était Nastasia qui cognait ainsi.

— Ouvre donc, si tu n'es pas mort! Criait la servante; — il dort tout le temps! Il roupille comme un chien, durant des journées entières! C'est, d'ailleurs, un vrai chien! Ouvre, te dit-on. Il est dix heures passées.

— Mais il n'est peut-être pas chez lui! Fit une voix d'homme. « Bah! C'est la voix du dvornik… Qu'est-ce qu'il veut? » Il tressaillit et s'assit sur le divan. Son cœur battait à lui faire mal.

— Et qui donc aurait fermé la porte au crochet? Répliqua Nastasia. — Monsieur s'est enfermé! Il se prend sans doute pour une pièce rare, et il a peur qu'on ne l'emporte! Ouvre donc, éveille-toi!

« Qu'est-ce qu'ils veulent? Pourquoi le dvornik est-il monté? Tout est découvert. Faut-il résister ou bien ouvrir? Peste soit d'eux… »

Il se leva à demi, se pencha en avant et défit le crochet. Sa chambre était si petite qu'il pouvait ouvrir la porte sans quitter le divan.

Il aperçut devant lui Nastasia et le dvornik.

La servante considéra Raskolnikoff d'un air étrange. Le jeune homme regarda avec une audace désespérée le dvornik qui, silencieusement, lui tendit un papier gris, plié en deux et cacheté de cire grossière.

— C'est une assignation, cela vient du commissariat, dit-il ensuite.

— De quel commissariat?

— Du commissariat de police, naturellement. On sait bien duquel il s'agit.

— Je suis appelé devant la police!… Pourquoi?…

— Comment puis-je le savoir? On vous y appelle, allez-y.

Il examina attentivement le locataire, puis regarda autour de lui et se

prépara à se retirer.

— Tu as l'air d'aller encore plus mal? Observa Nastasia, qui ne quittait pas des yeux Raskolnikoff. À ces mots, le dvornik retourna la tête. — Depuis hier, il a la fièvre, ajouta-t-elle.

Il ne répondait pas et tenait toujours le pli dans ses mains sans le décacheter.

— Mais reste couché, poursuivit la servante prise de pitié en voyant qu'il s'apprêtait à se lever. Tu es malade; eh bien, n'y va pas. Il n'y a rien qui presse. Qu'est-ce que tu as dans les mains?

Le jeune homme regarda: il tenait dans sa main droite les franges de son pantalon, sa bottine et la doublure de la poche qu'il avait arrachée. Il avait dormi avec cela. Plus tard, cherchant à s'expliquer le fait, il se rappela qu'il s'était à demi réveillé dans un transport fiévreux, et qu'après avoir étreint fortement tous ces objets dans sa main, il s'était rendormi sans desserrer les doigts.

— Il a ramassé des loques, et il dort avec comme si c'était un trésor… En achevant ces mots, Nastasia se tordit, prise du rire nerveux et maladif qui lui était habituel. Raskolnikoff cacha précipitamment sous son manteau tout ce qu'il avait dans les mains et attacha un regard pénétrant sur la servante. Quoiqu'il fût alors fort peu en état de réfléchir, il sentait qu'on ne s'adresse pas ainsi à un homme quand on vient pour l'arrêter; – « mais… la police? »

— Tu boiras bien du thé? Veux-tu que je t'en apporte? Il en reste…

— Non… je vais y aller, j'y vais tout de suite, balbutia-t-il.

— Mais sauras-tu seulement descendre l'escalier?

— Je vais y aller…

— Comme tu voudras.

Elle sortit sur les pas du dvornik. Aussitôt il alla examiner au jour la pointe de la bottine et les franges: — « Il y a des taches, mais elles ne sont pas très-visibles: la boue et le frottement ont fait disparaître la couleur. Quelqu'un qui ne saurait pas déjà la chose n'y verrait rien. Par conséquent, Nastasia, de l'endroit où elle était, n'a rien pu remarquer, grâce à Dieu! » Alors, d'une main tremblante, il décacheta le pli et en commença la lecture; il lut longtemps et à la fin comprit. C'était une assignation rédigée dans la

forme ordinaire: le commissaire de police du quartier invitait Raskolnikoff à se présenter à son bureau aujourd'hui à neuf heures et demie.

« Mais quand donc cela est-il arrivé? Personnellement, je n'ai rien à démêler avec la police! Et pourquoi justement aujourd'hui? » Se demandait-il, en proie à une douloureuse anxiété. « Seigneur, que cela finisse le plus tôt possible! » Au moment où il allait s'agenouiller pour prier, il se mit à rire, — non de la prière, mais de lui-même. Il commença à s'habiller vivement. — « Je me perds, eh bien, tant pis, cela m'est égal! Je vais mettre cette botte!… Après tout, grâce à la poussière de la route, les traces se verront de moins en moins. » Mais à peine l'eut-il à son pied que, pris de crainte et de dégoût, il la retira soudain.

Ensuite, réfléchissant qu'il n'avait pas d'autre botte, il la remit avec un nouveau rire. — « Tout cela est conditionnel, tout cela est relatif, il y a là, tout au plus, des présomptions et rien d'autre »; cette idée, à laquelle il se raccrochait sans conviction, ne l'empêchait pas de trembler de tout son corps. — « Allons, voilà que je suis chaussé; j'ai fini par y arriver! » À l'instant même son hilarité fit place à l'abattement. — « Non, c'est au-dessus de mes forces… » Pensa-t-il. Ses jambes fléchissaient. — « C'est de peur », songeait-il intérieurement.

La chaleur lui donnait la migraine. — « C'est un piège! Ils ont eu recours à la ruse pour m'attirer là, et, quand j'y serai, ils démasqueront subitement leurs batteries », continuait-il à part soi, en approchant de l'escalier. — « Le pire, c'est que je suis comme en démence… je puis lâcher quelque sottise… »

Sur l'escalier, il songea que les objets dérobés chez la vieille se trouvaient bien mal cachés sous la tapisserie. — « Peut-être me mandent-ils exprès pour pouvoir faire une perquisition ici en mon absence », pensa-t-il. Mais il était si désespéré, il acceptait sa perte avec un tel cynisme, si l'on peut ainsi parler, que cette appréhension l'arrêta à peine une minute.

« Pourvu seulement que cela soit vite fini!… »

Arrivé au coin de la rue qu'il avait prise la veille, il jeta furtivement un regard inquiet dans la direction de la maison… Mais à l'instant même il détourna les yeux.

« S'ils m'interrogent, j'avouerai peut-être », se dit-il comme il approchait

du bureau de police.

Le commissariat avait été transféré depuis peu au quatrième étage d'une maison située à un quart de verste de sa demeure. Avant que la police se fût installée dans ce nouveau local, le jeune homme avait eu une fois affaire à elle; mais c'était pour une chose sans importance, et il y avait fort longtemps de cela. En pénétrant sous la porte cochère, il aperçut à droite un escalier que descendait un moujik, tenant un livre à la main: « Ce doit être un dvornik; par conséquent, c'est là que se trouve le bureau. » Et il monta à tout hasard. Il ne voulait demander aucun renseignement à personne.

« J'entrerai, je me mettrai à genoux et je raconterai tout… », Pensait-il, tandis qu'il montait au quatrième étage.

L'escalier était étroit, roide et tout ruisselant d'eaux sales. Aux quatre étages, les cuisines de tous les appartements donnaient sur cet escalier, et elles étaient ouvertes presque toute la journée. Aussi était-on suffoqué par la chaleur; on voyait monter et descendre des dvorniks avec leurs livrets sous le bras, des agents de police et divers individus des deux sexes ayant affaire au commissariat. La porte du bureau était aussi toute grande ouverte.

Raskolnikoff entra et s'arrêta dans l'antichambre, où attendaient des moujiks. Là, comme dans l'escalier, il faisait une chaleur étouffante; de plus, le local, fraîchement peint, exhalait une odeur d'huile qui donnait la nausée. Après avoir attendu un moment, le visiteur se décida à passer dans la pièce suivante. C'était une enfilade de chambres petites et basses. Le jeune homme était de plus en plus impatient de savoir à quoi s'en tenir. Personne ne faisait attention à lui. Dans la seconde chambre travaillaient des scribes à peine un peu mieux vêtus qu'il ne l'était. Tous ces gens avaient un air assez étrange. Il s'adressa à l'un d'eux.

— Qu'est-ce qu'il te faut?

Il montra la citation envoyée par le commissariat.

— Vous êtes étudiant? Demanda le scribe, après avoir jeté les yeux sur le papier.

— Oui, ancien étudiant.

L'employé examina son interlocuteur, du reste sans aucune curiosité. C'était un homme aux cheveux ébouriffés qui paraissait dominé par une idée

fixe.

« De celui-là il n'y a rien à apprendre, parce que tout lui est égal », se dit Raskolnikoff.

— Adressez-vous là, au chef de la chancellerie, reprit le scribe en indiquant du doigt la dernière pièce.

Raskolnikoff y entra. Cette chambre (la quatrième) était étroite et regorgeait de monde. Ici se trouvaient des gens vêtus un peu plus proprement que ceux qu'il venait de voir. Parmi les visiteurs, il y avait deux dames. L'une d'elles était en deuil. Sa mise dénotait la pauvreté. Assise en face du chef de la chancellerie, elle écrivait quelque chose sous la dictée de ce fonctionnaire.

L'autre dame avait des formes très-opulentes, un visage très-rouge et une toilette des plus luxueuses; elle portait, notamment, sur la poitrine une broche de dimensions extraordinaires; cette personne se tenait debout, un peu à l'écart, dans une attitude expectante. Raskolnikoff remit son papier au chef de la chancellerie. Celui-ci y jeta un rapide coup d'œil, dit: « Attendez un peu », et reprit le cours de sa dictée à la dame en deuil.

Le jeune homme respira plus librement. « Sans doute, ce n'est pas pour cela qu'on m'a appelé! » Peu à peu, il reprenait courage, du moins il tâchait autant que possible de se remonter le moral.

« La moindre sottise, la plus petite imprudence suffit pour me trahir! Hum… c'est dommage qu'il n'y ait pas d'air ici, ajouta-t-il, on étouffe… La tête me tourne plus que jamais… et l'esprit fait de même… »

Il sentait un malaise terrible dans tout son être et craignait de ne pouvoir rester maître de lui-même. Il cherchait à fixer sa pensée sur quelque objet tout à fait indifférent, mais il n'y réussissait guère. Son attention était captivée exclusivement par le chef de la chancellerie; il s'ingéniait à déchiffrer le visage de cet employé. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, dont la figure basanée et mobile paraissait plus vieille que cet âge. Vêtu avec l'élégance d'un petit maître, il avait les cheveux partagés sur l'occiput par une raie artistement faite; quantité de bagues brillaient à ses doigts très-soignés, et des chaînes d'or serpentaient sur son gilet. À un étranger qui se trouvait là, il dit même deux mots en français, et il s'en tira d'une façon très-

satisfaisante.

— Louise Ivanovna, asseyez-vous donc, dit-il à la dame en grande toilette qui restait toujours debout comme si elle n'eût pas osé s'asseoir, quoiqu'elle eût une chaise à côté d'elle.

— Ich danke, répondit-elle, et elle s'assit en faisant ballonner avec un léger froufrou ses jupes imprégnées de parfums. Déployée autour de sa chaise, sa robe de soie bleu clair garnie de dentelles blanches occupait près de la moitié de la chambre. Mais la dame paraissait honteuse de sentir si bon et de tenir tant de place. Elle souriait d'un air à la fois craintif et effronté; pourtant son inquiétude était visible.

La dame en deuil à la fin se leva, ayant terminé son affaire. Soudain entra avec bruit un officier aux allures très-crânes, qui marchait en remuant les épaules à chaque pas; il jeta sur la table sa casquette ornée d'une cocarde et prit place sur un fauteuil.

En l'apercevant, la dame luxueusement vêtue se leva vivement et s'inclina avec un respect particulier, mais l'officier ne fit pas la moindre attention à elle, et elle n'osa plus se rasseoir en sa présence. Ce personnage était l'adjoint du commissaire de police; il avait de longues moustaches roussâtres, disposées horizontalement, et des traits extrêmement fins, mais d'ailleurs peu expressifs et ne dénotant guère qu'une certaine impudence. Il regarda Raskolnikoff de travers et non sans quelque indignation: si modeste que fût la contenance de notre héros, son attitude contrastait avec la pauvreté de sa mise. Oubliant la prudence, le jeune homme soutint si hardiment le regard de l'officier que celui-ci en fut blessé.

— Qu'est-ce que tu veux? Cria-t-il, étonné sans doute qu'un tel va-nu-pieds ne baissât point les yeux devant son regard chargé d'éclairs.

— On m'a fait venir… j'ai été cité… balbutia Raskolnikoff.

— C'est l'étudiant à qui l'on réclame de l'argent, se hâta de dire le chef de la chancellerie en s'arrachant à ses paperasses. — Voici! Et il tendit un cahier à Raskolnikoff en lui désignant un certain endroit: — Lisez!

« De l'argent? Quel argent? » Pensait le jeune homme, — « mais… ainsi ce n'est pas pour cela! » Et il tressaillit de joie. Il éprouvait un soulagement immense, inexprimable.

— Mais à quelle heure vous avait-on écrit de venir, monsieur? Cria le lieutenant, dont la mauvaise humeur ne faisait que s'accroître. — On vous convoque pour neuf heures, et maintenant il est déjà plus de onze heures!

— On m'a apporté ce papier il y a un quart d'heure, répliqua vivement Raskolnikoff, pris, lui aussi, d'une colère subite à laquelle il s'abandonnait même avec un certain plaisir. — Malade, ayant la fièvre, c'est déjà bien gentil de ma part d'être venu!

— Ne criez pas!

— Je ne crie pas, je parle très-posément, c'est vous qui criez; je suis étudiant, et je ne permets pas qu'on le prenne sur ce ton avec moi.

Cette réponse irrita à un tel point l'officier, que, dans le premier moment, il ne put proférer un mot; des sons inarticulés s'échappèrent seuls de ses lèvres. Il bondit sur son siège.

— Taisez-vous! Vous êtes à l'audience. Ne faites pas l'insolent, monsieur.

— Vous aussi, vous êtes à l'audience, reprit violemment Raskolnikoff, — et, non content de crier, vous fumez une cigarette; par conséquent, vous nous manquez à tous.

Il prononça ces paroles avec une satisfaction indicible.

Le chef de la chancellerie regardait en souriant les deux interlocuteurs. Le fougueux lieutenant resta un instant bouche béante.

— Ce n'est pas votre affaire! Répondit-il enfin, en affectant de parler très-haut pour cacher son embarras. — Faites la déclaration qu'on vous demande, voilà! Montrez-lui, Alexandre Grigorievitch. Il y a des plaintes contre vous! Vous ne payez pas vos dettes! Voilà un hardi faucon!

Mais Raskolnikoff ne l'écoutait plus; il avait vivement saisi le papier, impatient de découvrir le mot de cette énigme. Il lut une fois, deux fois, et ne comprit pas.

— Qu'est-ce que c'est? Demanda-t-il au chef de la chancellerie.

— C'est un billet dont on vous réclame le payement. Vous devez ou le solder avec tous les frais d'amende, etc., ou déclarer par écrit à quelle date vous pourrez payer. Il faut en même temps prendre l'engagement de ne point quitter la capitale, de ne point vendre ni dissimuler votre avoir jusqu'à ce que

vous ayez payé. Quant au créancier, il est libre de vendre vos biens et de vous traiter selon la rigueur des lois.

— Mais je… je ne dois rien à personne!

— Ce n'est pas notre affaire. Il a été remis entre nos mains une lettre de change protestée: c'est un effet de cent quinze roubles que vous avez souscrit, il y a neuf mois, à la dame Zarnitzine, veuve d'un assesseur de collège, et que la veuve Zarnitzine a passé en payement au conseiller de cour Tchébaroff: nous vous avons donc appelé pour recevoir votre déclaration.

— Mais puisque c'est ma logeuse!

— Et qu'importe que ce soit votre logeuse?

Le chef de la chancellerie considérait avec un sourire de pitié indulgente et en même temps de triomphe ce novice qui allait apprendre à ses dépens la procédure usitée à l'égard des débiteurs. Mais qu'importait maintenant à Raskolnikoff la lettre de change? Que lui importait la réclamation de sa logeuse? Cela valait-il la peine qu'il s'en inquiétât ou même qu'il y fît quelque attention? Il était là lisant, écoutant, répondant, questionnant parfois, mais il faisait tout cela d'une façon machinale. Le bonheur de se sentir sauf, la satisfaction d'avoir échappé à un danger imminent, — voilà ce qui, en ce moment, remplissait tout son être.

Pour l'instant, toute préoccupation de l'avenir, tout souci était loin de lui. Ce fut une minute de joie pleine, immédiate, purement instinctive. Mais alors même une tempête éclata dans le bureau de police. Le lieutenant n'avait pas encore digéré l'affront fait à son prestige, et son amour-propre blessé cherchait évidemment une revanche. Aussi se mit-il tout à coup à malmener rudement la « belle dame » qui, depuis qu'il était entré, ne cessait de le regarder avec un sourire fort bête.

— Et toi, drôlesse, vociféra-t-il à tue-tête (la dame en deuil était déjà partie), que s'est-il passé chez toi la nuit dernière? Hein? Te voilà encore à causer du scandale dans toute la rue! Toujours des rixes et des scènes d'ivresse! Tu veux donc être envoyée dans un pénitencier? Voyons, je t'ai dit, je t'ai prévenue dix fois qu'à la onzième je perdrai patience! Mais tu es incorrigible!

Raskolnikoff lui-même laissa tomber le papier qu'il tenait à la main et

regarda d'un air étonné la belle dame qu'on traitait avec si peu de cérémonie. Toutefois, il ne tarda pas à comprendre de quoi il s'agissait, et cette histoire commença à l'amuser. Il écoutait avec plaisir et éprouvait une violente envie de rire… Tous ses nerfs étaient fort agités.

— Ilia Pétrovitch! Fit le chef de la chancellerie, mais il reconnut aussitôt que son intervention en ce moment serait inopportune: il savait par expérience que, quand le fougueux officier était ainsi lancé, il n'y avait pas moyen de l'arrêter.

Quant à la belle dame, l'orage déchaîné sur sa tête l'avait d'abord fait trembler; mais, chose étrange, à mesure qu'elle s'entendait invectiver davantage, son visage prenait une expression plus aimable, et elle mettait plus de séduction dans les sourires qu'elle ne cessait d'adresser au terrible lieutenant. À chaque instant elle faisait des révérences et attendait impatiemment qu'on lui permit de placer un mot.

— Il n'y a eu chez moi ni tapage, ni rixe, monsieur le capitaine, se hâta-t-elle de dire dès qu'elle eut enfin trouvé l'occasion de parler (elle s'exprimait en russe sans hésitation, bien qu'avec un accent allemand très-prononcé), il ne s'est produit aucun scandale. Cet homme est arrivé ivre, et il a demandé trois bouteilles; ensuite il s'est mis à jouer du piano avec son pied, ce qui est assez déplacé dans une maison convenable, et il a cassé les cordes du piano. Je lui ai fait observer qu'on ne se conduisait pas ainsi; là-dessus, il a saisi une bouteille et a commencé à en frapper tout le monde. Aussitôt j'appelle Karl, le dvornik: il frappe Karl sur les yeux; il en fait autant à Henriette, et il m'applique cinq coups sur la joue. C'est ignoble de se comporter de la sorte dans une maison convenable, monsieur le capitaine.

J'appelle au secours; il ouvre la fenêtre, qui donne sur le canal, et pousse des cris comme un petit cochon. N'est-ce pas honteux? Comment peut-on aller se mettre à la croisée pour crier comme un petit cochon? Foui-foui-foui! Karl, en le tirant par derrière pour lui faire quitter la fenêtre, lui a, il est vrai, arraché une des basques de son habit. Alors il a réclamé quinze roubles en réparation du dommage causé à son vêtement. Et je lui ai payé de ma poche cinq roubles pour cette basque, monsieur le capitaine. C'est ce visiteur mal élevé, monsieur le capitaine, qui a fait tout le scandale!

— Allons, allons, assez! Je t'ai déjà dit, je t'ai répété…

— Ilia Pétrovitch! Dit de nouveau d'un ton significatif le chef de la chancellerie. Le lieutenant jeta sur lui un rapide regard et le vit hocher légèrement la tête.

— … Eh bien, en ce qui te concerne, voici mon dernier mot, respectable Louise Ivanovna, continua le lieutenant: — Si à l'avenir il se produit encore un seul scandale dans ton honorable maison, je te fais coffrer, comme on dit dans le grand style. Entends-tu? Maintenant tu peux t'en aller, mais j'aurai l'œil sur toi, fais-y attention!

Avec une amabilité empressée, Louise Ivanovna se mit à saluer de tous côtés; mais, tandis qu'elle se dirigeait à reculons vers la porte tout en continuant à faire des révérences, elle heurta du dos un bel officier, au visage frais et ouvert, porteur de superbes favoris blonds et bien fournis. C'était le commissaire de police, Nikodim Fomitch en personne. Louise Ivanovna se hâta de s'incliner jusqu'à terre, et quitta le bureau d'un petit pas sautillant.

— Encore la foudre, encore le tonnerre, les éclairs, la trombe, l'ouragan! Dit d'un ton amical Nikodim Fomitch à son adjoint; — on t'a encore échauffé la bile, et tu t'es emporté! Je l'ai entendu de l'escalier.

— Mais comment donc! Fit négligemment Ilia Pétrovitch en se transportant avec ses papiers à une autre table; — voici un monsieur, un étudiant, ou plutôt un ancien étudiant; il ne paye pas ses dettes, fait des lettres de change, refuse d'évacuer son logement; on se plaint continuellement de lui, et c'est ce monsieur qui se formalise parce que j'allume une cigarette en sa présence! Avant de trouver qu'on lui manque de respect, ne devrait-il pas se respecter davantage lui-même? Tenez, regardez-le; ne voilà-t-il pas des dehors bien faits pour attirer la considération?

— Pauvreté n'est pas vice, mon ami, mais quoi! On sait bien, poudre, que tu prends facilement la mouche. Sans doute, quelque chose dans sa manière d'être vous aura froissé, et vous-même vous n'aurez pas su vous contenir, poursuivit Nikodim Fomitch en s'adressant d'un ton aimable à Raskolnikoff, mais vous avez eu tort: c'est un ex-cel-lent homme, je vous assure, seulement il est vif, emporté! Il s'échauffe, s'enflamme, et quand il a jeté son feu, c'est fini, il ne reste plus qu'un cœur d'or! Au régiment, on l'avait surnommé: « le

lieutenant poudre »…

— Et encore quel régiment c'était! S'écria Ilia Pétrovitch, très-sensible aux délicates flatteries de son supérieur, mais boudant toujours néanmoins.

Raskolnikoff voulut soudain leur dire à tous quelque chose d'extraordinairement agréable.

— Pardonnez-moi, capitaine, commença-t-il du ton le plus dégagé, en s'adressant à Nikodim Fomitch, — mettez-vous à ma place… Je suis prêt à lui faire mes excuses, si de mon côté je me suis donné des torts envers lui. Je suis un étudiant malade, pauvre, accablé par la misère. J'ai quitté l'Université parce que je suis à présent sans moyen d'existence; mais je dois recevoir de l'argent… Ma mère et ma sœur habitent le gouvernement de… Elles vont m'envoyer des fonds, et je… je payerai. Ma logeuse est une brave femme; mais comme je ne donne plus de leçons et que depuis quatre mois je ne la paye pas, elle s'est fâchée et refuse même de m'envoyer à dîner… Je ne comprends rien à cet effet! Ainsi, elle exige que je solde maintenant cette lettre de change: est-ce que je le puis? Jugez-en vous-même…

— Mais ce n'est pas notre affaire… observa de nouveau le chef de la chancellerie.

— Permettez, permettez, je suis tout à fait de votre avis; mais souffrez que je vous explique…, reprit Raskolnikoff en s'adressant toujours à Nikodim Fomitch et non au chef de la chancellerie; il cherchait aussi à attirer l'attention d'Ilia Pétrovitch, bien que ce dernier affectât dédaigneusement de ne pas l'écouter et parût exclusivement occupé de ses paperasses; — laissez-moi vous dire que je vis chez elle depuis près de trois ans, depuis que je suis arrivé de province, et que dans le temps… après tout, pourquoi ne l'avouerais-je pas?… tout au début je m'étais engagé à épouser sa fille, j'avais fait cette promesse verbalement… C'était une jeune fille… du reste, elle me plaisait… quoique je n'en fusse pas amoureux… en un mot, j'étais jeune, je veux dire que ma logeuse m'a ouvert alors un large crédit, et que j'ai mené une vie… j'ai été fort léger…

— On ne vous demande pas d'entrer dans ces détails intimes, monsieur, et nous n'avons pas le temps de les entendre, interrompit grossièrement Ilia Pétrovitch; mais Raskolnikoff poursuivit avec chaleur, quoiqu'il lui fut

soudain devenu extrêmement pénible de parler:

— Permettez-moi cependant de vous raconter à mon tour comment l'affaire s'est passée, quoique — je le reconnais avec vous — cela soit inutile. Il y a un an, cette demoiselle est morte du typhus; je suis resté locataire de madame Zarnitzine, et quand ma logeuse est allée demeurer dans la maison où elle habite aujourd'hui, elle m'a dit… amicalement… qu'elle avait toute confiance en moi… mais que néanmoins elle serait bien aise que je lui fisse un billet de cent quinze roubles, chiffre auquel elle évaluait le montant de ma dette. Permettez: elle m'a positivement assuré qu'une fois en possession de ce papier, elle continuerait à me faire crédit autant que je le voudrais, et que jamais, jamais — telles ont été ses propres paroles — elle ne mettrait cet effet en circulation… Et maintenant que j'ai perdu mes leçons, maintenant que je n'ai pas de quoi manger, voilà qu'elle exige le payement de cette lettre de change… Que dire de cela?

— Tous ces détails pathétiques, monsieur, ne nous concernent pas, répliqua insolemment Ilia Pétrovitch, — vous devez nous donner la déclaration et l'engagement qu'on vous a demandés; quant à l'histoire de vos amours et à tous ces lieux communs tragiques, nous n'en avons que faire.

— Oh! Tu es dur… murmura Nikodim Fomitch qui avait pris place devant son bureau et s'était mis aussi à parapher des papiers. Il semblait éprouver une certaine honte.

— Écrivez donc, dit le chef de la chancellerie à Raskolnikoff.

— Quoi écrire? Demanda celui-ci d'un ton brutal.

— Je vais vous dicter.

Raskolnikoff crut s'apercevoir que, depuis sa confession, le chef de la chancellerie le prenait avec lui sur un ton plus dédaigneux; mais, chose étrange, il était soudain devenu tout à fait indifférent à l'opinion qu'on pouvait avoir de lui, et ce changement s'était opéré en un clin d'œil, instantanément. S'il avait voulu réfléchir un peu, il se serait sans doute étonné d'avoir pu, une minute auparavant, causer de la sorte avec les fonctionnaires de la police et même les forcer à entendre ses confidences. Maintenant, au contraire, si, au lieu d'être pleine de policiers, la chambre se fût brusquement remplie de ses amis les plus chers, il n'aurait probablement

pas trouvé une seule parole humaine à leur dire, tant son cœur s'était tout à coup vidé.

Il n'éprouvait plus que l'impression douloureuse d'un immense isolement. Ce n'était pas la confusion d'avoir rendu Ilia Pétrovitch témoin de ses épanchements, ce n'était pas la morgue insolente de l'officier qui avait subitement produit cette révolution dans son âme. Oh! Que lui importait maintenant sa propre bassesse? Que lui importaient les airs hautains, les lieutenants, les lettres de change, les bureaux de police, etc., etc.? Si en ce moment on l'avait condamné à être brûlé vif, il n'aurait pas bronché; à peine eût-il écouté jusqu'au bout le prononcé du jugement.

Un phénomène tout nouveau, sans précédent jusqu'alors, s'accomplissait en lui. Il comprenait ou plutôt — chose cent fois pire — il sentait dans tout son être qu'il était désormais retranché de la communion humaine, que toute expansion sentimentale comme celle de tout à l'heure, bien plus, que toute conversation quelconque lui était interdite, non-seulement avec ces gens du commissariat, mais avec ses parents les plus proches. Jamais encore il n'avait éprouvé une sensation aussi cruelle.

Le chef de la chancellerie commença à lui dicter la formule de la déclaration usitée en pareil cas: « Je ne puis pas payer, je promets de m'acquitter à telle date, je ne sortirai pas de la ville, je ne ferai aucune vente ni cession de mon avoir, etc. »

— Mais vous ne pouvez pas écrire, la plume tremble dans votre main, — observa le chef de la chancellerie qui considérait avec curiosité Raskolnikoff. — Vous êtes malade?

— 0ui… la tête me tourne… continuez!

— Mais c'est tout; signez.

Le chef de la chancellerie prit le papier et s'occupa des autres visiteurs.

Raskolnikoff rendit la plume, mais, au lieu de s'en aller, il s'accouda sur la table et serra sa tête dans ses mains. Il éprouvait le même supplice que si on lui eût enfoncé un clou dans le sinciput. Une idée étrange lui vint tout à coup: se lever à l'instant, s'approcher de Nikodim Fomitch et lui raconter toute l'affaire de la veille, tout jusqu'au dernier détail, ensuite se rendre avec lui à son logement et lui montrer les objets cachés dans le trou de la

tapisserie. Ce projet s'empara si bien de son esprit que déjà il s'était levé pour le mettre à exécution. — « Ne ferais-je pas bien d'y réfléchir une minute? » pensa-t-il un instant. — « Non, mieux vaut agir d'inspiration, secouer au plus tôt ce fardeau! » Mais soudain il resta cloué à sa place: entre Nikodim Fomitch et Ilia Pétrovitch avait lieu une conversation animée qui arrivait aux oreilles de Raskolnilnoff.

— Ce n'est pas possible, on les relâchera tous deux. D'abord tout cela fourmille d'invraisemblances; jugez: s'ils avaient fait le coup, pourquoi auraient-ils appelé le dvornik? Pour se dénoncer eux-mêmes? Ou bien par ruse? Non, ce serait trop rusé! Enfin l'étudiant Pestriakoff a été vu par les deux dvorniks et par une bourgeoise près de la porte cochère au moment même où il entrait dans la maison: il est arrivé avec trois amis qui l'ont quitté à la porte, et, avant de s'éloigner, ses amis l'ont entendu demander aux dvorniks où demeurait la vieille. Aurait-il fait cette question, s'il était venu avec un semblable dessein? Pour ce qui est de Koch, celui-ci a passé une demi-heure chez l'orfèvre du rez-de-chaussée avant de se rendre chez la vieille; il était juste huit heures moins un quart quand il l'a quitté pour monter au quatrième étage. Maintenant, examinez…

— Mais, permettez, il y a dans leurs dires quelque chose qui ne s'explique pas: ils affirment eux-mêmes qu'ils ont cogné et que la porte était fermée; or, trois minutes après, quand ils sont revenus avec le dvornik, la porte était ouverte!

— C'est ici que gît le lièvre: il est hors de doute que l'assassin se trouvait dans le logement de la vieille et s'était enfermé au verrou: ils l'auraient infailliblement découvert, si Koch n'avait fait la sottise d'aller lui-même chercher le dvornik. C'est pendant ce temps-là que le meurtrier a réussi à se faufiler dans l'escalier et à leur glisser sous le nez. Koch fait de grands signes de croix: « Ah! Si j'étais resté là, dit-il, il serait sorti tout à coup et m'aurait tué avec sa hache. » Il veut faire chanter un Te Deum, — hé! Hé!…

— Et personne n'a même vu l'assassin?

— Mais comment l'aurait-on vu? Cette maison-là, c'est l'arche de Noé, observa le chef de la chancellerie, qui, de sa place, écoutait la conversation.

— L'affaire est claire, l'affaire est claire! Répéta avec vivacité Nikodim

Fomitch.

— Non, l'affaire est très-obscure, soutint Ilia Pétrovitch.

Raskolnikoff prit son chapeau et se dirigea vers la sortie, mais il n'arriva pas jusqu'à la porte…

Quand il reprit ses sens, il se vit assis sur une chaise: quelqu'un, à droite, le soutenait; à gauche, un autre tenait un verre jaune, rempli d'une eau jaune; Nikodim Fomitch, debout en face de lui, le regardait fixement; le jeune homme se leva.

— Eh bien! Vous êtes malade? Demanda d'un ton assez roide le commissaire de police.

— Tout à l'heure, quand il a écrit sa déclaration, il pouvait à peine tenir la plume, dit le chef de la chancellerie en se rasseyant devant son bureau, où il se remit à examiner ses paperasses.

— Et y a-t-il longtemps que vous êtes malade? Cria de sa place Ilia Pétrovitch, qui feuilletait aussi des papiers. Naturellement, il s'était, comme les autres, approché de Raskolnikoff au moment où ce dernier s'était évanoui; mais en le voyant revenir à lui, il avait aussitôt regagné sa place.

— Depuis hier, balbutia le jeune homme.

— Mais hier vous êtes sorti de chez vous?

— Oui.

— Malade?

— Oui.

— À quelle heure?

— Entre sept heures et huit heures du soir.

— Et où êtes-vous allé? Permettez-moi de vous le demander.

— Dans la rue.

— Court et clair.

Pâle comme un linge, Raskolnikoff avait fait ces réponses d'un ton bref et saccadé; ses yeux noirs et enflammés ne s'étaient pas baissés devant le regard du lieutenant.

— Il peut à peine se tenir sur ses jambes, et tu…, voulut faire observer Nikodim Fomitch.

— N'importe! Répondit énigmatiquement Ilia Pétrovitch.

Le commissaire de police voulait encore ajouter quelque chose; mais en jetant les yeux sur le chef de la chancellerie, il rencontra le regard de ce fonctionnaire fixement attaché sur lui, et garda le silence. Tous se turent brusquement, ce qui ne laissa pas d'être étrange.

— Allons, c'est bien, finit par dire Ilia Pétrovitch; — nous ne vous retenons pas.

Raskolnikoff se retira; il n'était pas encore sorti de la salle que déjà la conversation avait repris, vive et animée, entre les policiers. Au-dessus de toutes les autres s'élevait la voix de Nikodim Fomitch en train de poser des questions… Dans la rue, le jeune homme recouvra tout à fait ses esprits.

« Ils vont faire une perquisition, une perquisition immédiate! » répétait-il en se dirigeant à grands pas vers sa demeure; — « les brigands! Ils ont des soupçons! » Sa frayeur de tantôt le ressaisit des pieds à la tête.

II

« Et si la perquisition était déjà commencée? Si, en arrivant, je les trouvais chez moi? »

Voici sa chambre. Tout est en ordre; personne n'est venu. Nastasia elle-même n'a touché à rien. Mais, Seigneur! Comment a-t-il pu tantôt laisser toutes ces affaires dans une pareille cachette?

Il courut au coin, et, introduisant sa main sous la tapisserie, il retira les bijoux, qui se trouvèrent former un total de huit pièces. Il y avait deux petites boîtes contenant des boucles d'oreilles ou quelque chose de ce genre, — il ne remarqua pas bien quoi, — puis quatre petits écrins en maroquin. Une chaîne de montre était simplement enveloppée dans un lambeau de journal. Il en était de même d'un autre objet qui devait être une décoration…

Raskolnikoff mit le tout dans ses poches, en faisant son possible pour qu'elles ne parussent pas trop gonflées. Il prit aussi la bourse, puis il sortit de sa chambre, dont il laissa cette fois la porte grande ouverte.

Il marchait d'un pas rapide et ferme; quoiqu'il se sentit tout brisé, la présence d'esprit ne lui faisait pas défaut. Il avait peur d'une poursuite, il craignait que dans une demi-heure, dans un quart d'heure peut-être, on ne commençât une instruction contre lui; par conséquent, il fallait faire disparaître au plus tôt les pièces de conviction. Il devait s'acquitter de cette tâche pendant qu'il lui restait encore un peu de force et de sang-froid… Mais où aller?

Cette question était déjà résolue depuis longtemps: « Je jetterai tout dans le canal, et du même coup l'affaire tombera à l'eau »; voilà ce qu'il avait décidé déjà la nuit précédente, dans ces moments de délire où plusieurs fois il avait eu envie de se lever et d'aller « tout jeter bien vite ». Mais l'exécution de ce projet n'était pas chose si facile.

Pendant une demi-heure, peut-être davantage, il erra sur le quai du canal Catherine; il examinait, au fur et à mesure qu'il les rencontrait, les divers escaliers conduisant au bord de l'eau. Malheureusement, toujours quelque

obstacle s'opposait à la réalisation de son dessein. Ici c'était un bateau de blanchisseuses, là des canots amarrés à la rive. D'ailleurs, le quai était couvert de promeneurs qui n'auraient pas manqué de remarquer un fait aussi insolite; un homme ne pouvait, sans éveiller des soupçons, descendre exprès au bord de l'eau, s'y arrêter et jeter quelque chose dans le canal. Et si, comme cela était à prévoir, les écrins surnageaient au lieu de disparaître sous l'eau? Chacun s'en apercevrait. Déjà même Raskolnikoff se croyait l'objet de l'attention générale; il se figurait que tout le monde s'occupait de lui.

Finalement, le jeune homme se dit qu'il ferait peut-être mieux d'aller jeter ces objets dans la Néva: là, en effet, il y avait moins de foule sur le quai, il risquerait moins d'être remarqué, et, considération importante, il serait plus loin de son quartier. « Comment se fait-il, se demanda tout à coup avec étonnement Raskolnikoff, comment se fait-il que depuis une demi-heure je sois là à errer anxieusement dans des lieux qui ne sont pas sûrs pour moi? Les objections qui se présentent maintenant à mon esprit, est-ce que je n'aurais pas pu me les faire plus tôt? Si je viens de perdre une demi-heure à chercher l'accomplissement d'un projet insensé, c'est uniquement parce que ma résolution a été prise dans un moment de délire! » Il devenait singulièrement distrait et oublieux, et il le savait. Décidément il fallait se hâter!

Il se dirigea vers la Néva par la perspective de V…; mais, chemin faisant, une autre idée lui vint tout à coup: « Pourquoi aller à la Néva? Pourquoi jeter ces objets à l'eau? Ne vaudrait-il pas mieux aller quelque part, bien loin, dans une île, par exemple? Là, je chercherais un endroit solitaire, un bois, et j'enterrerais tout cela au pied d'un arbre que j'aurais soin de remarquer attentivement pour pouvoir le reconnaître plus tard. » Quoiqu'il se sentit alors peu capable de prendre une détermination judicieuse, cette idée lui parut pratique, et il résolut de la mettre à exécution.

Mais le hasard en décida autrement. Comme Raskolnikoff débouchait de la perspective de V… sur la place, il remarqua soudain à gauche l'entrée d'une cour qui était de tous côtés entourée de grands murs, et dont le sol était couvert d'une poussière noire. Au fond se trouvait un hangar qui dépendait évidemment d'un atelier quelconque; il devait y avoir là un établissement de menuiserie, de sellerie ou quelque chose de semblable.

Ne voyant personne dans la cour, Raskolnikoff franchit le seuil de la porte, et, après avoir promené ses regards autour de lui, se dit qu'aucun lieu ne lui offrirait plus de facilités pour l'accomplissement de son projet. Justement, contre le mur ou plutôt la clôture en bois qui bordait la rue à gauche de la porte était adossée une énorme pierre non équarrie, du poids de soixante livres environ.

De l'autre côté de la clôture c'était le trottoir, et le jeune homme entendait le bruit des passants toujours assez nombreux en cet endroit; mais du dehors personne ne pouvait l'apercevoir; il aurait fallu pour cela que quelqu'un pénétrât dans la cour, ce qui, du reste, n'avait rien d'impossible; aussi devait-il se hâter.

Il se courba vers la pierre, la saisit des deux mains par le haut, et, en réunissant toutes ses forces, parvint à la renverser. Le sol, à l'endroit qu'elle occupait, s'était légèrement déprimé: il jeta aussitôt dans le creux tout ce qu'il avait en poche. La bourse fut mise par-dessus les bijoux, néanmoins le creux ne se trouva pas entièrement comblé. Ensuite il releva la pierre et réussit à la replacer juste où elle était auparavant; tout au plus paraissait-elle un peu exhaussée. Mais il tassa avec son pied de la terre contre les bords. On ne pouvait rien remarquer.

Alors il sortit et se dirigea vers la place. Comme tantôt au bureau de police, une joie intense, presque impossible à supporter, s'empara encore de lui pour un instant. « Enterrées les pièces de conviction! À qui l'idée viendra-t-elle d'aller chercher sous cette pierre? Elle est peut-être là depuis qu'on a bâti la maison voisine, et Dieu sait combien de temps elle y restera encore! Et quand même on découvrirait ce qui est caché là-dessous, qui peut soupçonner que c'est moi qui l'ai caché? Tout est fini! Il n'y a pas de preuves! » Et il se mit à rire. Oui, il se rappela plus tard qu'il avait traversé la place en riant tout le temps, d'un petit rire nerveux, muet, prolongé. Mais quand il arriva au boulevard de K…, cette hilarité cessa subitement.

Toutes ses pensées tournaient maintenant autour d'un point principal dont lui-même s'avouait toute l'importance; il sentait qu'à présent, pour la première fois depuis deux mois, il restait en tête-à-tête avec cette question.

« Mais que le diable emporte tout cela! Se dit-il dans un brusque accès de

colère. Allons, le vin est tiré, il faut le boire; peste soit de la nouvelle vie! Que cela est bête, Seigneur!… Et que de mensonges j'ai débités, que de bassesses j'ai commises aujourd'hui! Quelles honteuses platitude tantôt pour me concilier la bienveillance de l'exécrable Ilia Pétrovitch! Mais, du reste, peu m'importe! Je me moque d'eux tous et des lâchetés que j'ai pu commettre! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit! Pas du tout!… »

Il s'arrêta soudain, dérouté, abasourdi par une question nouvelle, tout à fait inattendue et excessivement simple:

« Si réellement tu as agi dans toute cette affaire en homme intelligent et non en imbécile, si tu avais un but nettement tracé et fermement poursuivi, comment se fait-il donc que jusqu'ici tu n'aies pas même regardé ce qu'il y a dans la bourse? Comment en es-tu encore à ignorer ce que te rapporte l'acte dont tu n'as pas craint d'assumer le danger et l'infamie? Ne voulais-tu pas tout à l'heure jeter à l'eau cette bourse et ces bijoux auxquels tu as à peine donné un coup d'œil?… À quoi cela ressemble-t-il? »

Arrivé sur le quai de la petite Néva, dans Vassili Ostroff, il s'arrêta brusquement près du pont. « C'est ici, c'est dans cette maison qu'il demeure, pensa-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire? Il paraît que mes jambes m'ont conduit d'elles-mêmes au logis de Razoumikhine! Encore la même histoire que l'autre jour… Mais c'est très curieux: je marchais sans but, et le hasard m'a amené ici! N'importe; je disais… avant-hier… que j'irais le voir après cela, le lendemain; eh bien, je vais le voir! Est-ce que maintenant je ne pourrais plus faire une visite?… »

Il monta au cinquième étage, où habitait son ami.

Ce dernier était dans sa chambrette, en train d'écrire, et il alla ouvrir lui-même. Les deux jeunes gens ne s'étaient pas vus depuis quatre mois. Vêtu d'une robe de chambre toute déchirée, les pieds nus dans des pantoufles, les cheveux ébouriffés, Razoumikhine n'était ni rasé, ni lavé. L'étonnement se peignit sur son visage.

— Tiens! C'est toi? S'écria-t-il en examinant des pieds à la tête le nouveau venu; puis il se tut et commença à siffler.

— Est-il possible que les affaires aillent si mal? Le fait est que tu surpasses encore en élégance ton serviteur, continua-t-il après avoir jeté les

yeux sur les haillons de son camarade. Mais assieds-toi donc, je vois que tu es fatigué! Et quand Raskolnikoff se fut laissé tomber sur un divan turc recouvert de toile cirée et encore plus piteux que le sien, Razoumikhine s'aperçut tout à coup que son visiteur était souffrant.

— Tu es sérieusement malade, sais-tu cela? Il voulut lui tâter le pouls; Raskolnikoff retira vivement sa main.

— C'est inutile, dit-il, je suis venu… voici pourquoi: je n'ai pas de leçons… je voulais… du reste, je n'ai pas du tout besoin de leçons…

— Sais-tu une chose? Tu radotes! Observa Razoumikhine, qui considérait attentivement son ami.

— Non, je ne radote pas, répondit en se levant Raskolnikoff. Lorsqu'il était monté chez Razoumikhine, il n'avait pas pensé qu'il allait se trouver face à face avec son ami. Or, un tête-à-tête avec qui que ce fût était en ce moment la chose du monde qui lui répugnait le plus. Gonflé de fiel, il faillit étouffer de colère contre lui-même dès qu'il eut franchi le seuil de Razoumikhine.

— Adieu! Dit-il brusquement, et il se dirigea vers la porte.

— Mais reste donc, que tu es drôle!

— C'est inutile!… répéta-t-il en dégageant sa main que son ami avait saisie.

— Alors, pourquoi diable es-tu venu? Est-ce que tu as perdu l'esprit? Voyons, c'est presque une offense que tu me fais. Je ne te laisserai pas partir comme cela.

— Eh bien, écoute: je suis venu chez toi parce que je ne connais que toi qui puisses m'aider… à commencer… parce que tu es meilleur qu'eux tous, c'est-à-dire plus intelligent, et que tu peux apprécier… Mais maintenant, je vois qu'il ne me faut rien, tu entends, rien du tout… Je n'ai besoin ni des services ni des sympathies de personne… Je me suffis à moi-même! Qu'on me laisse en repos!

— Mais attends une minute, ramoneur! Tu es tout à fait fou! Tu auras beau dire, c'est mon opinion. Vois-tu, je n'ai pas de leçons, non plus, mais je m'en moque, j'ai un libraire, Khérouvimoff, qui, dans son genre, est une leçon. Je ne le troquerais pas contre cinq leçons chez des marchands. Il publie

de petits livres sur les sciences naturelles, et cela s'enlève comme du pain! Le tout est de trouver des titres! Tu prétendais toujours que j'étais bête: eh bien, mon ami, il y a plus bête que moi! Mon éditeur, qui, personnellement, ne sait ni a ni b, s'est mis au ton du jour; moi, bien entendu, je l'encourage.

Voilà, par exemple, ces deux feuilles et demie de texte allemand: c'est, selon moi, du charlatanisme le plus sot; l'auteur examine la question de savoir si la femme est un homme; naturellement il tient pour l'affirmative et la démontre d'une façon triomphante. Je traduis cette brochure pour Khérouvimoff, qui la juge d'actualité dans un moment où l'on s'occupe de la question des femmes. Nous ferons six feuilles avec les deux feuilles et demie de l'original allemand, nous ajouterons un titre ronflant qui prendra une demi-page, et nous vendrons cela cinquante kopecks. Ce sera un succès! Ma traduction m'est payée à raison de six roubles par feuille, ce qui fait pour le tout quinze roubles, et j'en ai touché six d'avance.

Allons, veux-tu traduire la seconde feuille? Si oui, emporte le texte, prends des plumes, du papier, — tout cela est aux frais de l'État, — et permets-moi de t'offrir trois roubles: comme j'ai moi-même reçu six roubles d'arrhes pour la première et la seconde feuille, c'est trois roubles qui te reviennent, et tu en auras encore autant à toucher quand ta traduction sera finie. Surtout ne va pas te figurer que tu m'as quelque obligation pour cela. Au contraire, dès que tu es entré, j'ai pensé tout de suite à t'utiliser. D'abord je ne suis pas fort sur l'orthographe, et, en second lieu, j'ai une connaissance pitoyable de l'allemand, en sorte que le plus souvent j'invente au lieu de traduire. Je me console par la pensée que j'ajoute ainsi des beautés au texte, mais, qui sait? Je me fais peut-être illusion. Eh bien, c'est dit, tu acceptes?

Raskolnikoff prit en silence les feuillets de la brochure allemande ainsi que les trois roubles; puis il sortit sans proférer une parole. Razoumikhine le suivit d'un regard étonné. Mais, arrivé au premier coin de rue, Raskolnikoff revint brusquement sur ses pas et remonta chez son ami. Il déposa sur la table les pages de la brochure et les trois roubles; après quoi, il sortit de nouveau sans dire un mot.

— Mais c'est de l'aliénation mentale! Vociféra Razoumikhine à la fin pris de colère. — Quelle comédie joues-tu là? Même moi, tu me fais sortir de

mon calme… Pourquoi donc es-tu venu alors, diable?

— Je n'ai pas besoin… de traductions… murmura Raskolnikoff, déjà en train de descendre l'escalier.

— Alors de quoi, diable! As-tu besoin? Lui cria sur le palier Razoumikhine.

Le visiteur continuait à descendre en silence.

— Eh! Dis donc! Où demeures-tu?

Cette question n'obtint pas de réponse.

— Eh bien! Va-t'en au diable!

Mais Raskolnikoff était déjà dans la rue.

Le jeune homme arriva chez lui vers le soir, sans qu'il eût pu dire par où il était revenu. Tremblant de tout son corps comme un cheval harassé, il se déshabilla, s'étendit sur le divan et, après avoir placé son manteau sur lui, s'endormit tout de suite…

L'obscurité était déjà complète, lorsqu'il fut réveillé par un bruit terrible. Quelle scène affreuse se passait, mon Dieu! C'étaient des cris, des gémissements, des grincements de dents, des larmes, des coups, des injures, comme il n'en avait jamais entendu ni vu. Épouvanté, il s'assit sur son lit; sa frayeur croissait de minute en minute, car à chaque instant le retentissement des coups frappés, les plaintes, les invectives arrivaient plus nettement à ses oreilles. Et voilà que, à son extrême surprise, il reconnaissait tout à coup la voix de sa logeuse.

La pauvre femme geignait, suppliait d'un ton dolent. Impossible de comprendre ce qu'elle disait, mais sans doute elle demandait qu'on cessât de la battre, car on la battait impitoyablement dans l'escalier. Le brutal qui la maltraitait ainsi vociférait d'une voix sifflante, étranglée par la colère, de sorte que ses paroles étaient, elles aussi, inintelligibles. Soudain Raskolnikoff se mit à trembler comme une feuille: il venait de reconnaître cette voix; c'était celle d'Ilia Pétrovitch. « Ilia Pétrovitch est ici, et il bat la logeuse! Il lui donne des coups de pied, il lui cogne la tête contre les marches, — c'est clair, je ne me trompe pas, le bruit des coups, les cris de la victime indiquent bien de quelles voies de fait il s'agit! Qu'est-ce que c'est que cela? Le monde est-il sens dessus dessous? »

De tous les étages on accourait sur l'escalier; des voix, des exclamations se faisaient entendre; des gens montaient, des portes étaient violemment heurtées ou fermées avec fracas. « Mais pourquoi donc? Pourquoi donc? Comment cela est-il possible? » Répétait-il, croyant sérieusement que la folie prenait possession de son cerveau. Mais non, il percevait trop distinctement ces bruits!… « Eh bien, alors, s'il en est ainsi, on va venir chez moi, car… tout cela, assurément, c'est pour la chose… d'hier… Seigneur! » Il voulut s'enfermer au crochet, mais il n'eut pas la force de lever le bras… D'ailleurs, il sentait que cela ne servirait à rien! La frayeur glaçait son âme…

Après avoir duré dix bonnes minutes, tout ce vacarme cessa peu à peu. La patronne gémissait. Ilia Pétrovitch continuait à vomir des injures et des menaces… À la fin, lui-même se tut, du moins on ne l'entendit plus. « Est-ce qu'il serait parti? Seigneur! » Oui, voilà que la patronne s'en va aussi, elle pleure et elle gémit encore… La porte de sa chambre se referme bruyamment… Les locataires quittent l'escalier pour regagner leurs appartements respectifs; — ils poussent des « ah! » ils discutent, ils s'appellent les uns les autres, tantôt criant, tantôt parlant à voix basse. Ils devaient être fort nombreux; la maison tout entière, ou peu s'en faut, était accourue. « Mais, mon Dieu, est-ce que tout cela est possible? Et pourquoi, pourquoi est-il venu ici? »

Raskolnikoff tomba sans force sur le divan, mais il ne put plus fermer l'œil; pendant une demi-heure, il resta en proie à une épouvante telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de semblable. Tout à coup, une vive lumière éclaira sa chambre: c'était Nastasia qui entrait avec une bougie et une assiette de soupe. La servante le regarda attentivement, et, s'étant convaincue qu'il ne dormait pas, elle posa sa bougie sur la table, puis elle commença à se débarrasser de ce qu'elle avait apporté: du pain, du sel, une assiette, une cuiller.

— Je crois que tu n'as pas mangé depuis hier. Tu traînes sur le pavé toute la journée avec la fièvre dans le corps.

— Nastasia… pourquoi a-t-on battu la patronne?

Elle le regarda fixement.

— Qui a battu la patronne?

— Tout à l'heure… il y a une demi-heure, Ilia Pétrovitch, l'adjoint du commissaire de police, l'a battue sur l'escalier… Pourquoi l'a-t-il ainsi maltraitée? Et pourquoi est-il venu?…

Nastasia fronça le sourcil sans rien dire et examina longuement le locataire. Ce regard inquisiteur le troubla.

— Nastasia, pourquoi gardes-tu le silence? Demanda-t-il enfin d'une voix timide et faible.

— C'est le sang, murmura-t-elle comme se parlant à elle-même.

— Le sang!… Quel sang?… balbutia-t-il, devenu pâle, et il se recula contre le mur.

Nastasia continuait à l'observer silencieusement.

— Personne n'a battu la patronne, reprit-elle ensuite d'un ton péremptoire.

Il la regarda, respirant à peine.

— Je l'ai entendu moi-même… je ne dormais pas… j'étais assis sur le divan, dit-il d'une voix plus craintive que jamais. — J'ai écouté longtemps… L'adjoint du commissaire de police est venu… De tous les logements, tout le monde est accouru sur l'escalier…

— Personne n'est venu. Mais c'est le sang qui crie en toi. Quand il n'a pas d'issue et qu'il commence à former des caillots, alors on a la berlue… Tu vas manger?

Il ne répondait pas; Nastasia ne quittait point la chambre, et le regardait toujours d'un œil curieux.

— Donne-moi à boire… Nastasiouchka.

Elle descendit et revint deux minutes après, rapportant de l'eau dans un petit pot d'argile; mais à partir de ce moment s'arrêtaient les souvenirs de Raskolnikoff. Il se rappelait seulement qu'il avait lampé une gorgée d'eau froide. Ensuite il s'était évanoui.

III

Toutefois, tant que dura sa maladie, jamais il ne fut tout à fait privé de sentiment: c'était un état fiévreux avec délire et demi-inconscience. Plus tard, il se rappela beaucoup de choses. Tantôt il lui semblait que plusieurs individus étaient réunis autour de lui, voulaient le prendre et l'emporter quelque part, discutaient vivement et se querellaient à son sujet. Tantôt il se voyait tout à coup seul dans sa chambre, tout le monde était parti, on avait peur de lui, de temps à autre seulement on ouvrait la porte pour l'examiner à la dérobée; les gens le menaçaient, tenaient conseil entre eux, riaient, le mettaient en colère. Il constatait souvent la présence de Nastasia à son chevet; il remarquait aussi un homme qui devait lui être bien connu, mais qui était-ce? Jamais il ne parvenait à mettre un nom sur cette figure, et cela le désolait au point de lui arracher des larmes.

Parfois il se figurait être alité depuis un mois déjà; à d'autres moments, tous les incidents de sa maladie lui paraissaient se produire dans une seule et même journée. Mais cela, — cela, il l'avait absolument oublié; à chaque instant, il est vrai, il se disait qu'il avait oublié une chose dont il aurait dû se souvenir, — il se tourmentait, faisait de pénibles efforts de mémoire, gémissait, devenait furieux, ou était pris d'une terreur indicible. Alors il se dressait sur son lit, voulait s'enfuir, mais toujours quelqu'un le retenait de force. Ces crises l'affaiblissaient et se terminaient par l'évanouissement. À la fin, il recouvra tout à fait l'usage de ses sens.

Il était alors dix heures du matin. Quand le temps était beau, le soleil entrait toujours dans la chambre à cette heure-là, plaquant une longue bande de lumière sur le mur de droite et éclairant le coin près de la porte. Nastasia se trouvait devant le lit du malade avec un individu qu'il ne connaissait pas du tout, et qui l'observait très-curieusement. C'était un jeune garçon à la barbe naissante, vêtu d'un cafetan et paraissant être un artelchtchik[46]. Par la porte entrebâillée, la logeuse regardait. Raskolnikoff se souleva un peu.

— Qui est-ce, Nastasia? Demanda-t-il en montrant le jeune homme.

— Tiens, il est revenu à lui! Dit la servante.

— Il est revenu à lui! Fit à son tour l'artelchtchik.

À ces mots, la logeuse ferma la porte et disparut. Sa timidité lui rendait toujours pénibles les entretiens et les explications. Cette femme, âgée de quarante ans, avait des yeux et des sourcils noirs, un embonpoint prononcé et, somme toute, un extérieur fort agréable. Bonne, comme le sont les personnes grasses et paresseuses, elle était avec cela excessivement pudibonde.

— Qui… êtes-vous? Continua à demander Raskolnikoff, en s'adressant cette fois à l'artelchtchik. Mais en ce moment la porte se rouvrit et livra passage à Razoumikhine, qui pénétra dans la chambre en se courbant un peu, à cause de sa haute taille.

— Quelle cabine de vaisseau! S'écria-t-il en entrant, je me cogne toujours la tête contre le plafond; et l'on appelle cela un logement! Eh bien, mon ami, tu as recouvré tes esprits, à ce que m'a appris tout à l'heure Pachenka?

— Il vient de reprendre ses sens, dit Nastasia.

— Il vient de reprendre ses sens, répéta comme un écho l'artelchtchik avec un petit sourire.

— Mais vous-même, qui êtes-vous? Lui demanda brusquement Razoumikhine. — Moi, voyez-vous, je m'appelle Razoumikhine, je suis étudiant, fils de gentilhomme, et monsieur est mon ami. Allons, vous, dites-moi qui vous êtes.

— Je suis employé chez le marchand Chélopaieff, et je viens ici pour affaire.

— Asseyez-vous sur cette chaise; ce disant, Razoumikhine prit lui-même un siège et s'assit de l'autre côté de la table.

— Mon ami, tu as bien fait de revenir à toi, poursuivit-il en s'adressant à Raskolnikoff.

— Depuis quatre jours, tu n'as, pour ainsi dire, rien bu ni rien mangé. À peine prenais-tu un peu de thé qu'on te donnait à la cuiller. Je t'ai amené deux fois Zosimoff. Te souviens-tu de Zosimoff? Il t'a examiné attentivement, et il a déclaré que tout cela n'était rien. Ta maladie, a-t-il dit, est un simple affaiblissement nerveux, résultat d'une mauvaise alimentation, mais elle n'a aucune gravité. Un fameux gaillard, Zosimoff! Il traite déjà

supérieurement. Mais je ne veux pas abuser de votre temps, ajouta Razoumikhine, en s'adressant de nouveau à l'artelchtchik. — Veuillez faire connaître le motif de votre visite. Remarque, Rodia, qu'on vient déjà pour la seconde fois de chez eux. Seulement, la première fois ce n'était pas celui-ci. Qui est-ce qui est venu ici avant vous?

— Vous voulez sans doute parler de celui qui est venu avant-hier: c'est Alexis Séménovitch; il est aussi employé chez nous.

— Il a la langue mieux pendue que vous. N'est-ce pas votre avis?

— Oui; c'est un homme plus capable.

— Modestie digne d'éloges! Allons, continuez.

— Voici: à la demande de votre maman, Afanase Ivanovitch Vakhrouchine, dont vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois, vous a envoyé de l'argent, que notre maison est chargée de vous remettre, commença l'artelchtchik, en s'adressant directement à Raskolnikoff. — Si vous avez votre connaissance, veuillez prendre livraison de ces trente-cinq roubles, que Sémen Séménovitch a reçus pour vous d'Afanase Ivanovitch, agissant à la demande de votre maman. On a dû vous donner avis de cet envoi?

— Oui… je me rappelle… Vakhrouchine… dit Raskolnikoff d'un air pensif.

— Voulez-vous me donner un reçu?

— Il va signer. Vous avez là votre livre? Dit Razoumikhine.

— Oui. Voici,

— Donnez ici. Allons, Rodia, un petit effort; tâche de te mettre sur ton séant. Je te soutiendrai; prends la plume et dépêche-toi d'écrire ton nom, car, mon ami, à notre époque, l'argent, c'est le miel de l'humanité.

— Je n'en ai pas besoin, dit Raskolnikoff en repoussant la plume.

— Comment, tu n'en a pas besoin?

— Je ne signerai pas.

— Mais il faut bien que tu donnes un reçu?

— Je n'ai pas besoin… d'argent…

— Tu n'as pas besoin d'argent! Pour cela, mon ami, tu mens, j'en suis témoin! Ne vous inquiétez pas, je vous prie, il ne sait ce qu'il dit… il est

encore reparti pour le pays des rêves. Du reste, cela lui arrive même à l'état de veille… Vous êtes un homme de sens, nous allons guider sa main, et il signera. Allons, venez à mon aide…

— Mais, du reste, je puis repasser.

— Non, non; pourquoi vous déranger? Vous êtes un homme raisonnable… Allons, Rodia, ne retiens pas plus longtemps ce visiteur… tu vois qu'il attend, — et, sérieusement, Razoumikhine s'apprêtait à conduire la main de Raskolnikoff.

— Laisse, je ferai cela moi-même… dit ce dernier; il prit la plume et écrivit son reçu sur le livre. L'artelchtchik remit l'argent et se retira.

— Bravo! Et maintenant, mon ami, veux-tu manger?

— Oui, répondit Raskolnikoff.

— Il y a de la soupe?

— Il en reste d'hier, répondit Nastasia, qui n'avait pas quitté la chambre durant toute cette scène.

— De la soupe au riz et aux pommes de terre?

— Oui.

— J'en étais sûr. Va chercher la soupe, et donne-nous du thé.

— Bien.

Raskolnikoff regardait tout avec une profonde surprise et une frayeur hébétée. Il résolut de se taire et d'attendre ce qui arriverait. « Il me semble que je n'ai plus le délire », pensait-il, — « tout cela m'a l'air d'être bien réel… »

Au bout de dix minutes, Nastasia revint avec le potage et annonça qu'on allait avoir le thé. Avec la soupe se montrèrent deux cuillers, deux assiettes et tout un service de table: sel, poivre, moutarde pour manger avec le bœuf, etc.; le couvert n'avait pas été aussi bien mis depuis longtemps. La nappe même était propre.

— Nastasiouchka, dit Razoumikhine, Prascovie Pavlovna ne ferait pas mal de nous envoyer deux petites bouteilles de bière. Nous en viendrons bien à bout.

— Tu ne te laisses manquer de rien, toi! Marmotta la servante. Et elle alla faire la commission.

Le malade continuait à tout observer avec une attention inquiète. Pendant ce temps, Razoumikhine était venu s'asseoir à côté de lui sur le divan. Avec une grâce d'ours, il tenait appuyée contre son bras gauche la tête de Raskolnikoff, qui n'avait aucun besoin de ce secours, tandis que de la main droite il lui portait à la bouche une cuillerée de soupe, après avoir soufflé dessus plusieurs fois pour que son ami ne se brulât pas en l'avalant. Pourtant, le potage était presque froid. Raskolnikoff en absorba avidement trois cuillerées, mais ensuite Razoumikhine suspendit brusquement son office, déclarant que pour le surplus il fallait consulter Zosimoff.

Sur ces entrefaites, Nastasia apporta les deux bouteilles de bière.

— Veux-tu du thé?

— Oui.

— Va vite chercher le thé, Nastasia, car, en ce qui concerne ce breuvage, m'est avis que la permission de la Faculté n'est pas nécessaire. Mais voilà la bière!

Il alla se rasseoir sur sa chaise, approcha de lui la soupière ainsi que le bœuf, et se mit à dévorer avec autant d'appétit que s'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

— Maintenant, ami Rodia, je dîne ainsi chez vous tous les jours, murmurait-il la bouche pleine, – c'est Pachenka, ton aimable logeuse, qui me régale de la sorte: elle a beaucoup de considération pour moi. Naturellement, je me laisse faire. À quoi bon protester? Mais voilà Nastasia qui arrive avec le thé. Elle est expéditive. Nastenka, veux-tu de la bière?

— Est-ce que tu te moques de moi?

— Mais du thé, tu en prendras bien?

— Du thé, oui.

— Sers-toi. Ou plutôt, non, attends, je vais te servir moi-même, Mets-toi à table.

Entrant aussitôt dans son rôle d'amphitryon, il remplit successivement deux tasses; puis il laissa là son déjeuner et alla se rasseoir sur le divan. Comme tout à l'heure quand il s'était agi de la soupe, ce fut encore avec les attentions les plus délicates que Razoumikhine fit boire le thé à Raskolnikoff. Ce dernier se laissait dorloter sans mot dire, bien qu'il se sentit parfaitement

en état de rester assis sur le divan sans le secours de personne, de tenir en main la tasse ou la cuiller et peut-être même de marcher. Mais, avec un machiavélisme étrange et presque instinctif, il s'était soudain avisé de feindre momentanément la faiblesse, de simuler même au besoin une certaine inintelligence, tout en ayant l'œil et l'oreille au guet. Du reste, le dégoût fut plus fort que sa résolution: après avoir avalé dix cuillerées de thé, le malade dégagea sa tête par un mouvement brusque, repoussa capricieusement la cuiller et se laissa retomber sur son oreiller. Ce mot n'était plus une métaphore. Raskolnikoff avait maintenant à son chevet un bon oreiller de duvet, avec une taie propre; ce détail, qu'il avait aussi remarqué, n'était pas sans l'intriguer,

— Il faut que Pachenka nous envoie aujourd'hui même de la gelée de framboise pour faire de la boisson à Rodia, dit Razoumikhine en se remettant à sa place et en reprenant son repas interrompu.

— Et où prendra-t-elle de la framboise? Demanda Nastasia, qui, tenant sa soucoupe sur ses cinq doigts écartés, faisait glisser le thé dans sa bouche "à travers le sucre".

— Ma chère, elle prendra de la framboise dans une boutique. Vois-tu, Rodia, il s'est passé ici toute une histoire dont tu n'as pas connaissance. Lorsque tu t'es sauvé de chez moi comme un voleur sans me dire où tu demeurais, j'en ai été si fâché que j'ai résolu de te retrouver pour tirer de toi une vengeance exemplaire. Dès le jour même, je me suis mis en campagne. Ce que j'ai couru, ce que j'ai questionné! J'avais oublié ton adresse actuelle, et cela pour une bonne raison: je ne l'avais jamais sue. Quant à ton ancien logement, je me rappelais seulement que tu habitais aux Cinq Coins, maison Kharlamoff. Je me lance sur cette piste, je découvre la maison Kharlamoff, qui, en fin de compte, n'est pas la maison Kharlamoff, mais la maison Boukh. Voilà comme on s'embrouille parfois dans les noms propres! J'étais furieux; je vais le lendemain au bureau des adresses, ne comptant guère sur le résultat de cette démarche. Eh bien! Figure-toi qu'en deux minutes on m'a donné l'indication de ton domicile. Tu es inscrit là.

— Je suis inscrit?

— Je crois bien; et ils n'ont pas pu donner l'adresse du général Kobéleff à

quelqu'un qui la demandait. J'abrège. À peine suis-je arrivé ici que j'ai été initié à toutes tes affaires: oui, mon ami, à toutes. Je sais tout; Nastasia te le dira. J'ai fait la connaissance de Nikodim Fomitch, on m'a montré Ilia Pétrovitch, je suis entré en rapport avec le dvornik, avec Alexandre Grigoriévitch Zamétoff, le chef de la chancellerie, et enfin avec Pachenka elle-même, ç'a été le bouquet; tu peux demander à Nastasia…

— Tu l'as enjôlée, murmura la servante avec un sourire finaud.

— Le malheur, mon cher, c'est que dès le début tu t'y es mal pris. Il ne fallait pas procéder ainsi avec elle. Son caractère est des plus bizarres! Du reste, nous parlerons plus tard du caractère… Mais comment, par exemple, as-tu pu l'amener à te couper les vivres? Et cette lettre de change! Il fallait vraiment que tu fusses fou pour la souscrire! Et ce projet de mariage, du vivant de sa fille Nathalie Egorovna!… Je suis au courant de tout! Je vois d'ailleurs que je touche là une corde délicate et que je suis un âne; pardonne-moi. Mais, à propos de sottise, ne trouves-tu pas que Prascovie Pavlovna est moins bête qu'on ne pourrait le supposer à première vue, hein?

— Oui… balbutia, en regardant de côté, Raskolnikoff: il ne comprenait pas qu'il aurait mieux valu soutenir la conversation.

— N'est-ce pas? S'écria Razoumikhine, mais elle n'est pas non plus une femme intelligente, hein? C'est un type tout à fait particulier! Je t'assure, mon ami, que je m'y perds… Elle va avoir quarante ans, elle n'en avoue que trente-six, et elle y est pleinement autorisée. Du reste, je te le jure, je ne puis guère la juger qu'au point de vue intellectuel, car nos relations sont ce qu'il y a de plus singulier au monde! Je n'y comprends rien! Pour revenir à nos moutons, elle a vu que tu avais quitté l'Université, que tu étais sans leçons et sans vêtements; d'autre part, depuis la mort de sa fille, elle n'avait plus lieu de te considérer comme un des siens: dans ces conditions, l'inquiétude l'a prise; toi, de ton côté, au lieu de conserver avec elle les rapports d'autrefois, tu vivais retiré dans ton coin, voilà pourquoi elle a voulu te faire partir. Elle y songeait depuis longtemps, mais tu lui avais donné une lettre de change, et, de plus, tu lui assurais que ta maman payerait…

— J'ai fait une bassesse en disant cela… Ma mère est elle-même presque réduite à la mendicité… Je mentais pour que l'on continuât à me loger et… à

me nourrir, déclara Raskolnikoff d'une voix nette et vibrante.

— Oui, tu avais parfaitement raison de parler ainsi. Ce qui a tout gâté, c'est l'intervention de M. Tchébaroff, conseiller de cour et homme d'affaires. Sans lui, Pachenka n'aurait rien entrepris contre toi: elle est bien trop timide pour cela. Mais l'homme d'affaires, lui, n'est pas timide, et tout d'abord, naturellement, il a posé la question: Le signataire de la lettre de change est-il solvable? Réponse: Oui, car sa maman, bien qu'elle ne possède qu'une pension de cent vingt-cinq roubles, se priverait de manger pour tirer Rodion d'embarras, et il a une sœur qui se vendrait comme esclave pour son frère. M. Tchébaroff s'est réglé là-dessus… Pourquoi t'agites-tu? À présent, mon ami, j'ai compris ton arrière-pensée. Tu n'avais pas tort de t'épancher dans le sein de Pachenka, au temps où elle pouvait voir en toi un futur gendre; mais voilà! Tandis que l'homme honnête et sensible se laisse aller aux confidences, l'homme d'affaires les recueille et en fait son profit. Bref, elle a passé son billet en payement à ce Tchébaroff, qui ne s'est pas gêné pour te mener rondement. Lorsque j'ai su tout cela, je voulais, pour l'acquit de ma conscience, traiter aussi l'homme d'affaires par l'électricité; mais sur ces entrefaites l'harmonie s'est établie entre Pachenka et moi, et j'ai fait arrêter la procédure en répondant de ta dette. Tu entends, mon ami? Je me suis porté garant pour toi. On a fait venir Tchébaroff, on lui a mis dix roubles dans la bouche, et il a rendu le papier, que j'ai l'honneur de te présenter. — Maintenant tu n'es plus qu'un débiteur sur parole. Tiens, prends-le.

— C'est toi que je ne reconnaissais pas, pendant que j'avais le délire? Demanda Raskolnikoff après un moment de silence.

— Oui, et même ma présence t'a occasionné des crises, surtout la fois où j'ai amené Zamétoff.

— Zamétoff?… Le chef de la chancellerie?… Pourquoi l'as-tu amené?…

En prononçant ces mots, Raskolnikoff avait vivement changé de position, et maintenant il tenait ses yeux fixés sur Razoumikhine.

— Mais qu'as-tu donc?… Pourquoi te troubles-tu? Il désirait faire ta connaissance; c'est lui-même qui a voulu venir, parce que nous avions beaucoup causé de toi ensemble… Autrement, de qui donc aurais-je appris tant de choses sur ton compte? C'est un excellent garçon, mon ami; il est

merveilleux… dans son genre, naturellement. À présent, nous sommes amis; nous nous voyons presque chaque jour. Je viens, en effet, de transporter mes pénates dans ce quartier-ci. Tu ne le savais pas encore? J'ai déménagé tout récemment. Je suis allé deux fois chez Louise avec lui. Tu te rappelles Louise… Louise Ivanovna?

— J'ai battu la campagne pendant que j'avais la fièvre?

— Je crois bien! Tu ne t'appartenais plus.

— Qu'est-ce que je disais?

— Ce que tu disais? On sait bien ce que peut dire un homme qui n'a plus sa tête… Allons, à présent, il ne s'agit plus de perdre son temps; occupons-nous de nos affaires.

Il se leva et prit sa casquette.

— Qu'est-ce que je disais?

— Tu tiens décidément à le savoir? Tu as peur d'avoir laissé échapper quelque secret? Rassure-toi: tu n'as pas soufflé mot de la comtesse. Mais tu as beaucoup parlé d'un bouledogue, de pendants d'oreilles, de chaînes de montre, de l'île Krestovsky, d'un dvornik; Nikodim Fomitch et Ilia Pétrovitch, l'adjoint du commissaire de police, revenaient souvent aussi dans tes propos. De plus, tu étais très préoccupé d'une de tes bottes. « Donnez-la-moi! » ne cessais-tu de dire en larmoyant. Zamétoff l'a cherchée lui-même dans tous les coins, et il t'a apporté cette ordure qu'il n'avait pas craint de prendre dans ses blanches mains parfumées et couvertes de bagues. Alors seulement tu t'es calmé, et pendant vingt-quatre heures tu as gardé cette saleté dans tes mains: on ne pouvait pas te l'arracher, elle doit être encore quelque part sous ta couverture.

Tu demandais aussi les franges d'un pantalon, et avec quelles larmes! Nous aurions bien voulu savoir quel intérêt ces franges avaient pour toi, mais impossible de rien comprendre à tes paroles… Allons! Maintenant, à notre affaire! Voici trente-cinq roubles, j'en prends dix, et dans deux heures je viendrai te rendre compte de l'emploi que j'en aurai fait. Entre temps, je passerai chez Zosimoff; il devrait être ici depuis longtemps, car il est onze heures passées. En mon absence, Nastenka, veillez à ce que votre locataire ne manque de rien, et occupez-vous notamment de lui préparer à boire… Du

reste, je vais donner moi-même mes instructions à Pachenka. Au revoir!

— Il l'appelle Pachenka! Ah! L'affreux scélérat! Fit la servante, au moment où il tournait les talons; ensuite elle sortit et se mit à écouter derrière la porte; mais au bout d'un instant elle n'y put tenir et descendit elle-même à la hâte, très curieuse de savoir de quoi Razoumikhine s'entretenait avec la logeuse: Nastasia, cela était hors de doute, éprouvait une véritable admiration pour l'étudiant.

À peine eut-elle refermé la porte en s'en allant, que le malade rejeta vivement sa couverture et sauta, comme affolé, à bas du lit. Il avait attendu avec une impatience fiévreuse le moment où il serait seul, pour se mettre incontinent à la besogne. Mais à quelle besogne? Voilà ce dont maintenant il ne se souvenait plus. « Seigneur! Dis-moi seulement une chose: savent-ils tout ou l'ignorent-ils encore? Peut-être qu'ils savent déjà, mais ils font semblant de rien parce que je suis malade en ce moment; ils se réservent de jeter le masque des qu'ils me verront rétabli: alors ils me diront qu'ils étaient instruits de tout depuis longtemps… Que faire donc à présent? C'est comme un fait exprès: je l'ai oublié et j'y pensais encore il y a une minute!… »

Il était debout au milieu de la chambre et regardait autour de lui, en proie à une douloureuse perplexité. Il s'approcha de la porte, l'ouvrit et prêta l'oreille; mais ce n'était pas cela. Tout à coup la mémoire parut lui revenir: il courut au coin où la tapisserie était déchirée, introduisit sa main dans le trou et se mit à tâter; mais ce n'était pas cela non plus. Il alla ouvrir le poêle et fouilla parmi les cendres: les franges du pantalon et la doublure de la poche se trouvaient toujours là comme quand il les y avait jetées: donc personne n'avait regardé dans le poêle!

Alors il se rappela la botte dont Razoumikhine venait de lui parler. À la vérité, elle était sur le divan, sous la couverture; mais depuis le crime elle avait subi tant de frottements et ramassé tant de boue que, sans doute, Zamétoff n'avait rien pu remarquer.

« Bah! Zamétoff!… le bureau de police! Mais pourquoi m'appelle-t-on à ce bureau? Où est la citation? Bah! Je confondais: c'est l'autre jour qu'on m'a fait venir! Ce jour-là aussi j'ai examiné la botte, mais maintenant… maintenant j'ai été malade. Mais pourquoi Zamétoff est-il venu ici? Pourquoi

Razoumikhine l'a-t-il amené?… » Murmurait Raskolnikoff en se rasseyant, épuisé, sur le divan. — « Qu'est-ce donc qui se passe? Ai-je toujours le délire, ou bien les choses sont-elles comme je les vois? Il me semble que je ne rêve pas… Ah! À présent, je me rappelle: il faut partir, partir au plus vite, il le faut absolument! Oui…, mais où aller? Et où sont mes vêtements? Pas de bottes! Ils les ont prises! Ils les ont cachées! Je comprends! Ah! Voilà mon paletot — il a échappé à leur attention! Voilà de l'argent sur la table, grâce à Dieu! La lettre de change est là aussi… Je vais prendre l'argent et je m'en irai, je louerai un autre logement, ils ne me trouveront pas!… Oui, mais le bureau des adresses? Ils me découvriront! Razoumikhine saura bien me dénicher. Il vaut mieux quitter le pays, m'en aller au loin… en Amérique: là je me moquerai d'eux! Il faut aussi emporter la lettre de change… elle me servira là-bas. Que prendrai-je encore? Ils me croient malade! Ils pensent que je ne suis pas en état de marcher, hé, hé, hé!… J'ai lu dans leurs yeux qu'ils savent tout! Je n'ai que l'escalier à descendre! Mais si la maison était gardée, si, en bas, j'allais trouver des agents de police? Qu'est-ce que cela? Du thé? Ah! Il est resté aussi de la bière, cela va me rafraîchir! »

Il prit la bouteille qui contenait encore la valeur d'un grand verre et la vida d'un trait avec une véritable jouissance, car sa poitrine était en feu. Mais, moins d'une minute après, la bière lui occasionna des bourdonnements dans la tête et un frisson léger, agréable même, parcourut son dos. Il se coucha et tira la couverture sur lui. Ses idées, déjà auparavant maladives et incohérentes, commencèrent à s'embrouiller de plus en plus. Bientôt ses paupières devinrent lourdes. Il posa voluptueusement sa tête sur l'oreiller, s'enveloppa plus étroitement dans la molle couverture ouatée qui avait remplacé son méchant manteau et s'endormit d'un profond sommeil.

En entendant un bruit de pas, il se réveilla et aperçut Razoumikhine qui venait d'ouvrir la porte, mais hésitait à pénétrer dans la chambre et restait debout sur le seuil. Raskolnikoff se souleva vivement et regarda son ami de l'air d'un homme qui cherche à se rappeler quelque chose.

— Puisque tu ne dors plus, me voilà! Nastasia, monte ici le paquet, cria Razoumikhine à la servante qui se trouvait en bas. – Je vais te rendre mes comptes…

— Quelle heure est-il? Demanda le malade en promenant autour de lui un regard effaré.

— Tu t'en es donné, mon ami; le jour baisse, il va être six heures. Ton sommeil a duré plus de six heures.

— Seigneur! Comment ai-je pu dormir si longtemps!

— De quoi te plains-tu? Cela te fait du bien! Quelle affaire pressante avais-tu donc? Un rendez-vous peut-être? À présent tout notre temps est à nous. J'attendais ton réveil depuis trois heures; j'ai déjà passé deux fois chez toi, tu dormais. J'ai été aussi deux fois chez Zosimoff; il était absent, mais n'importe, il viendra. En outre, j'ai eu à m'occuper pour mon propre compte, j'ai changé de domicile aujourd'hui, il m'a fallu tout déménager, y compris mon oncle. C'est que, vois-tu, j'ai à présent mon oncle chez moi… Allons, assez causé, maintenant à notre affaire!… Donne ici le paquet, Nastasia. Nous allons tout de suite… Mais comment te sens-tu, mon ami?

— Je me porte bien; je ne suis pas malade… Razoumikhine, il y a longtemps que tu es ici?

— Je viens de te dire que j'attendais ton réveil depuis trois heures.

— Non, mais avant?

— Comment, avant?

— Depuis quand viens-tu ici?

— Mais, voyons, je te l'ai dit tantôt: est-ce que tu ne t'en souviens plus?

Raskolnikoff fit appel à ses souvenirs. Les incidents de la journée lui apparaissaient comme dans un songe. Ses efforts de mémoire restant infructueux, il interrogea du regard Razoumikhine.

— Hum! Fit celui-ci: tu l'as oublié. J'avais déjà remarqué tantôt que tu n'étais pas encore dans ton assiette… À présent, le sommeil t'a fait du bien… Vraiment, tu as beaucoup meilleure mine. Allons, qu'importe? Cela va te revenir tout à l'heure. Regarde donc par ici, cher homme.

Il se mit à défaire le paquet qui, évidemment, était l'objet de toutes ses préoccupations.

— Cela, mon ami, me tenait particulièrement au cœur. C'est qu'il faut faire de toi un homme. Nous allons nous y mettre. Commençons par le haut. Vois-tu cette casquette? Dit-il en prenant dans le paquet une casquette assez

jolie, quoique fort ordinaire et de peu de valeur. Veux-tu me permettre de te l'essayer?

— Pas maintenant, plus tard, fit Raskolnikoff en repoussant son ami avec un geste d'impatience.

— Non, tout de suite, ami Rodia, laisse-toi faire, plus tard il serait trop tard; d'ailleurs l'inquiétude me tiendrait éveillé toute la nuit, car j'ai acheté au jugé, n'ayant pas la mesure de ta tête. Elle va parfaitement! S'écria-t-il triomphant, après avoir essayé la casquette à Raskolnikoff: – c'est tout à fait cela, on jurerait qu'elle a été faite sur commande! Devine un peu ce que je l'ai payée, Nastasiouchka, dit-il à la servante en voyant que son ami gardait le silence.

— Deux grivnas, sans doute, répondit Nastasia.

— Deux grivnas, tu es folle! Cria Razoumikhine vexé: — à présent pour deux grivnas on ne pourrait même pas t'acheter, — huit grivnas! Et encore c'est parce qu'elle a déjà été portée. Passons maintenant à la culotte, je te préviens que j'en suis fier!

Sur ce, il étala devant Raskolnikoff un pantalon gris, d'une légère étoffe d'été.

— Pas un trou, pas une tache, et très-mettable, quoiqu'il ait aussi été porté; le gilet est de la même couleur que le pantalon, comme l'exige la mode. Du reste, si ces effets ne sont pas neufs, à dire vrai, ils n'en sont que meilleurs: ils ont acquis par l'usage plus de douceur, plus de moelleux… Vois-tu, Rodia, selon moi, pour faire son chemin dans le monde, il faut toujours se régler sur la saison. Les gens raisonnables ne mangent pas d'asperges au mois de janvier: j'ai suivi ce principe dans mes emplettes. Nous sommes en été, j'ai donc acheté des vêtements d'été. Vienne l'automne, il te faudra des vêtements plus chauds, et tu abandonneras ceux—ci… d'autant plus que, d'ici là, ils auront eu le temps de s'user. Eh bien, devine ce que cela a coûté! Combien, selon toi? — Deux roubles vingt-cinq kopecks! À présent, parlons des bottes; comment les trouves-tu? On voit qu'elles ont déjà été portées, mais elles feront encore très-bien leur office pendant deux mois, parce qu'elles ont été confectionnées à l'étranger: un secrétaire de l'ambassade britannique s'en est défait la semaine dernière; il ne les avait que

depuis six jours, mais il était très à court d'argent. Prix: un rouble cinquante kopecks. C'est pour rien.

— Mais elles n'iront peut-être pas à son pied! Observa Nastasia.

— Elles n'iront pas à son pied! Et cela, qu'est-ce que c'est?» Répliqua Razoumikhine en tirant de sa poche une vieille botte de Raskolnikoff, laquelle était toute trouée et toute sale: j'avais pris mes précautions; ils ont relevé la mesure sur cette horreur. Tout cela a été fait très consciencieusement. Mais, pour le linge, il y a eu du tirage avec la marchande. Enfin, tu as là trois chemises de toile avec des devants à la mode… Maintenant, récapitulons: casquette, huit grivnas; pantalon et gilet, deux roubles vingt-cinq kopecks; bottes, un rouble cinquante kopecks; linge, cinq roubles; total: neuf roubles cinquante-cinq kopecks. J'ai donc à te remettre quarante-cinq kopecks; tiens, prends-les; et, de la sorte, te voilà tout requinqué; car, à mon avis, ton paletot non-seulement peut encore servir, mais possède beaucoup de distinction: on voit qu'il a été fait chez Charmer! Pour ce qui est des chaussettes, etc., je t'ai laissé le soin de les acheter toi-même. Il nous reste vingt-cinq roubles, et tu n'as pas à t'inquiéter de Pachenka, ni du payement de ton loyer. Je te l'ai dit: on te fait un crédit illimité. À présent, mon ami, permets qu'on te change de linge; c'est nécessaire, car la maladie est dans ta chemise…

— Laisse-moi donc! Je ne veux pas! Répondit en le repoussant Raskolnikoff dont le visage était resté morne tant qu'avait duré le récit enjoué de Razoumikhine.

— Il le faut, mon ami; pourquoi donc ai-je éculé mes bottes? Insista ce dernier. — Nastasiouchka, ne faites pas la prude et venez à mon aide, là! Et, malgré la résistance de Raskolnikoff, il réussit à le changer de linge.

Le malade retomba sur son oreiller et ne dit pas un mot pendant deux minutes.

« Est-ce qu'ils ne vont pas à la fin me laisser en repos? Pensait-il. — Avec quel argent tout cela a-t-il été acheté? Demanda-t-il ensuite, en regardant le mur.

— Voilà une question! Mais avec ton propre argent. Ta maman t'a fait envoyer par Vakhrouchine trente-cinq roubles qui t'ont été apportés tantôt,

est-ce que tu l'as oublié?

— À présent, je m'en souviens… dit Raskolnikoff après être resté pensif et sombre pendant assez longtemps. Razoumikhine, les sourcils froncés, le considérait avec inquiétude.

La porte s'ouvrit, et un homme de haute taille entra dans la chambre. Sa façon de se présenter indiquait un visiteur accoutumé de Raskolnikoff.

— Zosimoff! Enfin! S'écria joyeusement Razoumikhine.

IV

Le nouveau venu était un grand et gros homme de vingt-sept ans, au visage bouffi, blême et soigneusement rasé. Ses cheveux d'un blond presque blanc se tenaient droits sur sa tête. Il avait des lunettes, et à l'index de son épaisse main brillait un gros anneau d'or. On voyait qu'il aimait à être à l'aise dans ses vêtements, d'ailleurs d'une élégance cossue. Il portait un ample paletot en drap léger et un large pantalon d'été d'une couleur claire. Son linge était irréprochable, et une lourde chaîne de montre en or se jouait sur son gilet. Il y avait dans ses allures quelque chose de lent et de flegmatique, quelques efforts qu'il fit pour se donner un air dégagé. Du reste, en dépit de sa surveillance sur lui-même, la prétention perçait continuellement dans ses manières. Toutes ses connaissances le trouvaient insupportable, mais faisaient grand cas de lui en tant que médecin.

— J'ai passé deux fois chez toi, mon ami… Tu vois, il a repris ses sens! Cria Razoumikhine.

— Je le vois, je le vois; eh bien, comment nous sentons-nous aujourd'hui, hein? Demanda Zosimoff à Raskolnikoff qu'il regarda avec attention.

En même temps, il s'installait au bout du divan, près des pieds du malade, s'efforçant de trouver là une place suffisante pour son énorme personne.

— Mais il est toujours hypocondriaque, poursuivit Razoumikhine; tout à l'heure, quand nous l'avons changé de linge, il s'est presque mis à pleurer.

— La chose se comprend; on pouvait faire cela plus tard, il n'était pas nécessaire de le contrarier… Le pouls est excellent. Nous avons toujours un peu mal à la tête, hein?

— Je me porte bien, je me porte parfaitement! Dit Raskolnikoff avec irritation. En prononçant ces mots, il s'était tout à coup soulevé sur le divan, et ses yeux étincelaient; mais, moins d'une seconde après, il retomba sur son oreiller et se tourna du côté du mur. Zosimoff le considérait attentivement.

— Très-bien… rien de particulier à noter… déclara-t-il négligemment. — A-t-il mangé quelque chose?

On raconta le repas fait par le malade, et l'on demanda ce qu'on pouvait lui donner.

— Mais on peut lui donner n'importe quoi… de la soupe, du thé… Naturellement, les champignons et les concombres lui sont interdits; il ne faut pas non plus qu'il mange de bœuf, ni… Mais c'est là du bavardage superflu… — Il échangea un regard avec Razoumikhine. — Plus de potions, plus de médicaments, et demain je viendrai voir… On aurait pu aujourd'hui… Allons, c'est bien…

— Demain soir, je lui ferai faire une promenade! Décida Razoumikhine. — Nous irons ensemble au jardin Ioussoupoff et ensuite au Palais de Cristal.

— Demain ce serait peut-être un peu tôt, mais une petite sortie… D'ailleurs, d'ici là, nous verrons.

— Ce qui me vexe, c'est qu'aujourd'hui justement je pends la crémaillère à deux pas d'ici; je voudrais qu'il fût des nôtres, quand il devrait rester couché sur un divan! Tu viendras, toi? Demanda brusquement Razoumikhine à Zosimoff; — tu as promis, ne va pas me manquer de parole.

— Soit, mais je ne pourrai venir qu'assez tard. Tu donnes une fête?

— Oh! Rien du tout; il y aura simplement du thé, de l'eau-de-vie, des harengs et un pâté. C'est une petite réunion d'amis.

— Quels seront tes hôtes?

— Des camarades, des jeunes gens, plus un vieil oncle à moi qui est venu pour affaires a Pétersbourg: il n'est ici que depuis hier; nous nous voyons une fois tous les cinq ans.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il a végété toute sa vie dans un district où il était maitre de poste… il touche une petite pension, il a soixante-cinq ans, ce n'est même pas la peine d'en parler… Je l'aime, du reste. Il y aura chez moi Porphyre Pétrovitch, le juge d'instruction du quartier… un juriste. Mais tu le connais, au fait…

— Il est aussi ton parent?

— Très-éloigné. Mais pourquoi fronces-tu le sourcil? Parce qu'un jour vous vous êtes chamaillés ensemble, tu es dans le cas de ne pas venir?

— Oh! Je me moque pas mal de lui…

— C'est ce que tu peux faire de mieux. Bref, j'aurai des étudiants, un

professeur, un employé, un musicien, un officier; Zamétoff…

— Dis-moi, je te prie, ce que toi ou lui — Zosimoff montra d'un signe de tête Raskolnikoff — vous pouvez avoir de commun avec un Zamétoff.

— Eh bien! Oui, si tu veux que je te le dise, il y a quelque chose de commun entre Zamétoff et moi: nous avons entrepris une affaire ensemble.

— Je serais curieux de savoir quoi.

— Mais c'est toujours à propos du peintre en bâtiments… Nous travaillons à sa mise en liberté. À présent, du reste, cela ira tout seul. L'affaire est maintenant parfaitement claire! Notre intervention aura seulement pour effet de presser le dénouement.

— De quel peintre en bâtiments s'agit-il?

— Comment, est-ce que je ne t'en ai pas déjà parlé? Ah! C'est vrai, je ne t'ai raconté que le commencement… voilà, c'est au sujet du meurtre de la vieille prêteuse sur gages… eh bien, on a arrêté le peintre comme auteur du crime…

— Oui, avant ton récit, j'avais déjà entendu parler de cet assassinat, et même l'affaire m'intéresse… jusqu'à un certain point… j'en ai lu quelque chose dans les journaux. Ah! Voilà…

— On a aussi tué Élisabeth! Fit tout à coup Nastasia en s'adressant à Raskolnikoff.

Elle n'avait pas quitté la chambre et, debout près de la porte, prêtait l'oreille à la conversation.

— Élisabeth? Balbutia le malade d'une voix presque inintelligible.

— Oui, Élisabeth, la revendeuse à la toilette, est-ce que tu ne la connaissais pas? Elle venait ici en bas. Elle t'a même fait une chemise.

Raskolnikoff se tourna du côté du mur et se mit à fixer avec toute l'attention possible une des petites fleurs blanches semées sur le papier qui tapissait sa chambre. Il sentait ses membres s'engourdir, mais il n'essayait pas de se remuer, et son regard restait obstinément attaché sur la petite fleur.

— Eh bien, ce peintre qui est impliqué dans l'affaire, on a relevé des charges contre lui, sans doute? Dit Zosimoff, interrompant avec une impatience marquée le bavardage de Nastasia qui soupira et se tut.

— Oui, mais des charges qui n'en sont pas, et voilà précisément ce qu'il

s'agit de démontrer! La police fait fausse route ici, comme elle s'est déjà trompée au début quand elle a soupçonné Koch et Pestriakoff! Pour si désintéressé qu'on soit dans la question, on se sent révolté en voyant une enquête si bêtement, conduite! Pestriakoff viendra peut-être chez moi ce soir… À propos, Rodia, tu connais cette histoire, elle est arrivée avant ta maladie, justement la veille du jour où tu as eu un évanouissement au bureau de police pendant qu'on en parlait…

Zosimoff regarda curieusement Raskolnikoff qui ne bougea pas.

— Il faudra que j'aie l'œil sur toi, Razoumikhine: tu t'emballes joliment pour une affaire qui ne te regarde pas, observa le docteur.

— C'est possible, mais n'importe! Nous tirerons ce malheureux des griffes de la justice! S'écria Razoumikhine, en frappant du poing sur la table. — Ce ne sont pas les bévues de ces gens-là qui m'irritent le plus: il est permis de se tromper, l'erreur est chose excusable car par elle on arrive à la vérité. Non, ce qui me fâche, c'est que, tout en se trompant, ils continuent à se croire infaillibles. J'estime Porpyre, mais… Tiens, sais-tu, par exemple, ce qui les a déroutés tout d'abord? La porte était fermée: or, quand Koch et Pestriakoff sont arrivés avec le dvornik, elle était ouverte: donc Koch et Pestriakoff sont les assassins! Voilà leur logique!

— Ne t'échauffe pas: on les a arrêtés, on ne pouvait pas faire autrement… À propos: j'ai eu l'occasion de rencontrer ce Koch, il paraît qu'il était en relation d'affaires avec la vieille, il lui rachetait les objets non dégagés à l'échéance?

— Oui, c'est un aigrefin, un personnage véreux! Il rachète aussi les lettres de change. Sa mésaventure ne m'émeut en aucune façon. Je m'emporte contre les agissements idiots d'une procédure démodée… C'est le cas ici d'ouvrir une nouvelle voie et de renoncer à une routine qui a fait son temps Les seules données psychologiques peuvent mettre sur la vraie piste. « Nous avons des faits! » disent-ils. Mais les faits ne sont pas tout; la manière de les interpréter est pour moitié au moins dans le succès d'une instruction!

— Et toi, tu sais interpréter les faits?

— Vois-tu, il est impossible de se taire quand on sent, quand on a l'intime conviction qu'on pourrait aider à la découverte de la vérité, si… Eh!… Tu

connais les détails de l'affaire?

— Tu m'avais parlé d'un peintre en bâtiments: j'attends toujours son histoire.

— Eh bien, écoute. Le surlendemain du meurtre, dans la matinée, tandis que la police instruisait encore contre Koch et Pestriakoff, malgré les explications parfaitement catégoriques fournies par eux, surgit tout à coup un incident des plus inattendus. Un certain Douchkine, paysan qui tient un cabaret en face de la maison du crime, apporta au commissariat un écrin renfermant des boucles d'oreilles en or, et il raconta toute une histoire: « Avant-hier soir, un peu après huit heures », — remarque cette coïncidence! — « Mikolai, un ouvrier peintre qui fréquente mon établissement, est venu me prier de lui prêter deux roubles sur les boucles d'oreilles, contenues dans cette petite boîte. À ma question: Où as-tu pris cela? Il a répondu qu'il l'avait ramassé sur le trottoir. Je ne lui en ai pas demandé davantage », — c'est Douchkine qui parle, — « et je lui ai donné un petit billet », — c'est-à-dire un rouble, — car, me suis-je dit, si je ne prends pas cet objet, un autre le prendra, et il vaut mieux qu'il soit entre mes mains: si l'on vient à le réclamer, si j'apprends qu'il a été volé, j'irai le porter à la police. »

Bien entendu, en parlant ainsi, il mentait effrontément: je connais ce Douchkine, c'est un recéleur, et quand il a subtilisé à Mikolai un objet de trente roubles, il n'avait nullement l'intention de le remettre à la police; il ne s'est décidé à cette démarche que sous l'influence de la peur. Mais laissons Douchkine poursuivre son récit: — « Ce paysan qui s'appelle Mikolai Démentieff, je le connais depuis l'enfance: il est, comme moi, du gouvernement de Riazan et du district de Zaraïsk. Sans être un ivrogne, il boit quelquefois un peu trop.

« Nous savions qu'il faisait des travaux de peinture dans cette maison avec Mitréi, qui est de son pays. Après avoir reçu le petit billet, Nikolaï a bu coup sur coup deux verres, échangé son rouble pour payer et est parti en emportant la monnaie. Je n'ai pas vu Mitréi avec lui à cette heure-là. Le lendemain, nous avons entendu dire qu'on avait tué à coups de hache Aléna Ivanovna et sa sœur Élisabeth Ivanovna. Nous les connaissions, et alors un doute m'est venu au sujet des boucles d'oreilles, parce que nous savions que

la vieille prêtait de l'argent sur des objets de ce genre. Pour éclaircir mes soupçons, je me suis rendu dans cette maison sans faire semblant de rien, et tout d'abord j'ai demandé si Mikolai était là. Mitréi m'a répondu que son camarade faisait la noce: Mikolai était rentré chez lui, ivre, à la première heure du jour, et au bout de dix minutes environ il était sorti de nouveau; depuis ce temps, Mitréi ne l'avait plus vu, et il achevait seul le travail.

« L'escalier qui conduit chez les victimes dessert aussi le logement où travaillent les deux ouvriers, ce logement est situé au second étage. Ayant appris tout cela, je n'ai rien dit à personne », — c'est Douchkine qui parle, — « mais j'ai recueilli le plus de renseignements possible sur les circonstances de l'assassinat, et je suis revenu chez moi, toujours préoccupé du même doute. Or, ce matin, à huit heures », — c'est-à-dire le surlendemain du crime, tu comprends? — « je vois Mikolai entrer dans mon établissement; il avait bu, mais il n'était pas trop ivre et pouvait comprendre ce qu'on lui disait. Il s'assied en silence sur un banc.

« Quand il est arrivé, il n'y avait dans mon cabaret qu'un seul client, un habitué qui dormait sur un autre banc; je ne parle pas de mes deux jeunes garçons. — As-tu vu Mitréi? Demandé-je à Mikolai. — Non, dit-il, je ne l'ai pas vu. — Et tu n'es pas venu travailler ici? — Je ne suis pas venu depuis avant-hier, répond-il. — Mais, cette nuit, où as-tu couché? — Aux Sables, chez les Kolomensky. — Et où as-tu pris les boucles d'oreilles que tu m'as apportées l'autre jour? — Je les ai trouvées sur un trottoir, fait-il d'un air tout drôle en évitant de me regarder. — As-tu entendu dire que ce même soir, vers la même heure, il s'est passé telle et telle chose dans le corps de bâtiment où tu travaillais? — Non, dit-il, je n'en savais rien.

« Je lui raconte les faits qu'il écoute en écarquillant les yeux. Tout à coup je le vois devenir blanc comme un morceau de craie; il prend son bonnet et se lève. Je veux le retenir: — Attends un peu, Mikolai, lui dis-je, est-ce que tu ne boiras pas un verre? En même temps, je fais signe à mon garçon d'aller se placer devant la porte, et je quitte mon comptoir. Mais, devinant sans doute mes intentions, il s'élance hors de la maison, prend sa course et, un instant après, disparaît au tournant d'une rue. Dès lors, je n'ai plus douté qu'il ne fût coupable. »

— Je crois bien!… dit Zosimoff.

— Attends! Écoute la fin! Naturellement, la police s'est mise à chercher Nikolaï de tous côtés: on s'est assuré de Douchkine et de Mitréi; on a fait des perquisitions chez eux: on a aussi tout retourné chez les Kolomensky; mais c'est avant-hier seulement que Mikolai lui-même a été arrêté dans une auberge de la barrière de ***, à la suite de circonstances curieuses. Arrivé dans cette auberge, il avait ôté sa croix, qui était en argent, l'avait remise au patron et s'était fait servir un chkalik[47] d'eau-de-vie. Quelques minutes après, une paysanne vient traire les vaches, et, en regardant par une fente dans une remise voisine de l'étable, elle aperçoit le pauvre diable en train de se pendre: il avait fait un nœud coulant à sa ceinture, avait attaché celle-ci à une solive du plafond et, monté sur un bloc de bois, essayait de passer son cou dans le nœud coulant…

« Aux cris poussés par la femme, les gens accourent: « Ainsi, voilà à quoi tu passes ton temps? » — « Conduisez-moi, dit-il, à tel bureau de police, j'avouerai tout. »

« On fait droit à sa demande et, avec tous les honneurs dus à son rang, on l'emmène au bureau de police indiqué, c'est-à-dire à celui de notre quartier. Là, commence l'interrogatoire d'usage:

« Qui es-tu? Quel âge as-tu? » — « Vingt-deux ans », etc. Demande: « — Pendant que tu travaillais avec Mitréi, vous n'avez vu personne dans l'escalier entre telle et telle heure? » Réponse: « — Il est peut-être passé des gens, mais nous ne les avons pas remarqués. » — « Et vous n'avez entendu aucun bruit? » — « Nous n'avons rien entendu de particulier. » — « Mais toi, Mikolai, as-tu su ce jour-là qu'à telle heure on avait tué et dévalisé telle veuve et sa sœur? » — « Je n'en savais absolument rien; j'en ai eu la première nouvelle avant-hier, au cabaret, par Afanase Pavlitch. » — « Et où as-tu pris les boucles d'oreilles? » — « Je les ai trouvées sur le trottoir. » — « Pourquoi le lendemain n'es-tu pas allé travailler avec Mitréi? » — « Parce que j'ai fait la noce. » — « Où as-tu fait la noce? » — « En différents endroits. » — « Pourquoi t'es-tu sauvé de chez Douchkine? » — « Parce que j'avais peur. » — « De quoi avais-tu peur? » — « Je craignais de passer en jugement. » — « Comment donc pouvais-tu craindre cela si tu ne te sens

coupable de rien?… »

Eh bien, tu le croiras ou tu ne le croiras pas, Zosimoff, cette question a été posée et littéralement en ces termes-là, je le sais positivement, on m'a fait le compte rendu textuel de l'interrogatoire! Hein! Comment la trouves-tu?

— Mais, enfin, les preuves sont là.

— Il ne s'agit pas des preuves en ce moment, il s'agit de la question faite à Nicolas, de la manière dont les gens de la police comprennent la nature humaine! Allons, c'est bien, laissons cela! En résumé, ils ont tellement tourmenté ce malheureux qu'il a fini par avouer: — « Ce n'est pas sur le trottoir que j'ai trouvé ces boucles d'oreilles, mais dans l'appartement ou je travaillais avec Mitréi. » — « Comment as-tu fait cette trouvaille? » — « Mitréi et moi nous avions peint toute la journée; il était huit heures, et nous allions partir, quand Mitréi prend un pinceau, me le passe sur la figure et se sauve après m'avoir ainsi barbouillé.

« Je m'élance à sa poursuite, je descends les escaliers quatre à quatre en criant comme un perdu; mais au moment où j'arrivais en bas de toute la vitesse de mes jambes, je bouscule le dvornik et des messieurs qui se trouvaient là aussi, je ne me rappelle plus combien il y en avait. Là-dessus, le dvornik me dit des injures, un autre dvornik m'injurie également, la femme du premier sort de sa loge et fait chorus avec eux. Enfin un monsieur qui entrait dans la maison avec une dame nous invective à son tour, Mitka et moi, parce que nous étions étendus en travers de la porte et barrions le passage. J'avais saisi Mitka par les cheveux, je l'avais jeté à terre et je lui donnais des coups de poing. Il m'avait pris aussi par les cheveux et me cognait de son mieux tout en étant sous moi. Nous faisions cela sans méchanceté, histoire de rire. Ensuite Mitka se dégagea et fila dans la rue, je courus après lui, mais je ne pus le rattraper et je retournai seul à l'appartement, parce que j'avais mes affaires à mettre en ordre. Tandis que je les rangeais, j'attendais Mitka, je croyais qu'il allait revenir. Et voilà que dans le vestibule, au coin, près de la porte, je marche sur quelque chose, je regarde: c'était un objet enveloppé dans du papier. J'enlève le papier et je trouve une boîte renfermant des boucles d'oreilles… »

— Derrière la porte? Elle était derrière la porte? Derrière la porte? S'écria

tout à coup Raskolnikoff en regardant avec effroi Razoumikhine, tandis qu'il faisait effort pour se soulever sur le divan.

— Oui… eh bien, quoi? Qu'est-ce que tu as? Pourquoi es-tu ainsi? Dit Razoumikhine, en se levant, lui aussi, de son siège.

— Ce n'est rien!… eut à peine la force de répondre Raskolnikoff, qui se laissa retomber sur l'oreiller et se tourna de nouveau du côté du mur.

Tous restèrent quelque temps silencieux.

— Il était à moitié endormi, sans doute, dit enfin Razoumikhine en interrogeant du regard Zosimoff; celui-ci fit de la tête un petit signe négatif.

— Eh bien! Continue donc, dit le docteur, — après?

— Tu sais le reste. Dès qu'il s'est vu en possession de ces boucles d'oreilles, il n'a plus pensé ni à sa besogne ni à Mitka: il a pris son bonnet et est allé immédiatement chez Douchkine. Comme je te l'ai dit, il s'est fait donner un rouble par ce cabaretier et lui a faussement raconté qu'il avait trouvé la boîte sur le trottoir. Ensuite, il est parti faire la noce. Mais, en ce qui concerne le meurtre, son langage ne varie pas: « Je ne sais rien, répète-t-il toujours, je n'ai appris la chose que le surlendemain seulement. » — « Mais pourquoi donc as-tu disparu tous ces temps-ci? » — « Parce que je n'osais pas me montrer. » — « Et pourquoi voulais-tu te pendre? » — « Parce que j'avais peur. » — « De quoi avais-tu peur? » — « D'être mis en jugement. » Voilà toute l'histoire. Maintenant, quelle conclusion en ont-ils tirée, penses-tu?

— Que veux-tu que je pense? Il y a une présomption, discutable peut-être, mais qui n'en existe pas moins. Il y a un fait. Fallait-il qu'ils rendissent la liberté à ton peintre en bâtiments?

— Mais c'est qu'ils l'ont carrément inculpé d'assassinat! Il ne leur reste plus le moindre doute…

— Voyons, ne t'échauffe pas. Tu oublies les boucles d'oreilles. Le même jour, peu d'instants après le meurtre, des boucles d'oreilles qui se trouvaient dans le coffre de la victime ont été vues entre les mains de Nicolas: conviens-en toi-même, on doit nécessairement se demander comment il se les est procurées. C'est une question que le magistrat instructeur ne peut négliger d'éclaircir.

— Comment il se les est procurées! S'écria Razoumikhine, — comment il se les est procurées! Voyons, docteur, tu es tenu, avant tout, d'étudier l'homme; tu as, plus que tout autre, l'occasion d'approfondir la nature humaine, — eh bien, se peut-il que tu ne voies point, d'après toutes ces données, quelle est la nature de ce Nicolas? Comment ne sens-tu pas, à priori, que toutes les déclarations faites par lui au cours de ses interrogatoires sont la vérité la plus pure? Il s'est procuré les boucles d'oreilles exactement comme il le dit. Il a marché sur la boîte, et il l'a ramassée.

— La vérité la plus pure! Pourtant lui-même a reconnu qu'il avait menti la première fois.

— Écoute-moi, écoute attentivement: le dvornik, Koch, Pestriakoff, l'autre dvornik, la femme du premier, la marchande qui se trouvait alors avec elle dans la loge, le conseiller de cour Krukoff qui en ce moment même venait de descendre de voiture et entrait dans la maison avec une dame à son bras, tous, c'est-à-dire huit ou dix témoins, déposent d'une commune voix que Nicolas a jeté Dmitri par terre, et, le tenant sous lui, l'a bourré de coups de poing, tandis que Dmitri avait pris son camarade par les cheveux et lui rendait la pareille. Ils sont couchés en travers de la porte et interceptent le passage; on les injurie de tous côtés, et eux, « comme de petits enfants » (c'est l'expression textuelle des témoins), crient, se gourment, poussent des éclats de rire et se poursuivent l'un l'autre dans la rue, ainsi que l'eussent fait des gamins. Tu entends? À présent, remarque ceci: en haut, gisent deux cadavres non encore refroidis, note qu'ils étaient encore chauds quand on les a découverts.

Si le crime a été commis par les deux ouvriers ou par Nicolas tout seul, permets-moi de te poser une question: Comprend-on une telle insouciance, une telle liberté d'esprit chez des gens qui viennent de commettre un assassinat suivi de vol? N'y a-t-il pas incompatibilité entre ces cris, ces rires, cette lutte enfantine et la disposition morale dans laquelle auraient dû se trouver les meurtriers? Quoi! Cinq ou dix minutes après avoir tué — car, je le répète, on a trouvé les cadavres encore chauds — ils s'en vont sans même fermer la porte de l'appartement où gisent leurs victimes, et, sachant que des gens montent chez la vieille, ils folâtrent sous la porte cochère au lieu de fuir

au plus vite, ils barrent le passage, ils rient, ils attirent sur eux l'attention générale, ainsi que dix témoins sont unanimes à le déclarer!

— Sans doute, c'est étrange, cela paraît impossible, mais…

— Il n'y a pas de « mais », mon ami. Je reconnais que les boucles d'oreilles, trouvées entre les mains de Nicolas peu d'instants après le crime, constituent à sa charge un fait matériel sérieux — fait d'ailleurs expliqué d'une façon plausible par les déclarations de l'accusé et, comme tel, sujet à discussion », — encore faut-il aussi prendre en considération les faits justificatifs, d'autant plus que ceux-ci sont « hors de discussion ». Malheureusement, étant donné l'esprit de notre jurisprudence, nos magistrats sont incapables d'admettre qu'un fait justificatif, fondé sur une pure impossibilité psychologique, puisse détruire des charges matérielles, quelles qu'elles soient. Non, ils n'admettront jamais cela, par la raison qu'ils ont trouvé la boîte et que l'homme a voulu se pendre, « ce à quoi il n'aurait pu songer s'il ne s'était pas senti coupable! — Voilà la question capitale, voilà pourquoi je m'échauffe! Comprends-tu?

— Oui, je vois bien que tu t'échauffes. Attends un peu, il y a une chose que j'avais oublié de te demander: qu'est-ce qui prouve que l'écrin renfermant les boucles d'oreilles a été pris en effet chez la vieille?

— Cela est prouvé, reprit en rechignant Razoumikhine; — Koch a reconnu l'objet et a indiqué celui qui l'avait mis en gage. De son côté, ce dernier a prouvé péremptoirement que l'écrin lui appartenait.

— Tant pis. Encore une question: quelqu'un n'a-t-il pas vu Nicolas pendant que Koch et Pestriakoff montaient au quatrième étage, et son alibi ne peut-il pas être établi?

— Le fait est que personne ne l'a vu, répondit d'un ton fâché Razoumikhine, — voilà ce qu'il y a de désolant! Koch et Pestriakoff eux-mêmes n'ont pas aperçu les ouvriers en montant l'escalier; d'ailleurs, à présent, leur témoignage ne signifierait pas grand'chose. « Nous avons vu, disent-ils que l'appartement était ouvert et qu'on y travaillait probablement, mais nous avons passé sans faire attention, et nous ne nous rappelons pas s'il s'y trouvait ou non des ouvriers en ce moment. »

— Hum! Ainsi toute la justification de Nicolas repose sur les rires et les

coups de poing qu'il échangeait avec son camarade. Soit, c'est une forte preuve à l'appui de son innocence, mais… Permets-moi maintenant de te demander comment tu te rends compte du fait: en tenant pour vraie la version de l'accusé, comment expliques-tu la trouvaille des boucles d'oreilles?

— Comment je l'explique? Mais qu'y a-t-il à expliquer ici? L'affaire est claire. Du moins, la route est clairement indiquée à l'instruction, et indiquée précisément par l'écrin. Le vrai coupable a laisse tomber ces boucles d'oreilles. Il était en haut quand Koch et Pestriakoff ont cogne à la porte; il s'était enfermé au verrou. Koch a fait la bêtise de descendre; alors l'assassin s'est esquivé de l'appartement et est descendu, lui aussi, attendu qu'il n'avait pas d'autre moyen de s'échapper. Sur l'escalier, il s'est dérobé à la vue de Koch, de Pestriakoff et du dvornik, en se réfugiant dans le logement du second étage juste au moment ou les ouvriers venaient d'en sortir.

Il s'est caché derrière la porte pendant que le dvornik et les autres montaient chez la vieille, il a attendu que le bruit de leurs pas cessât de se faire entendre, et il est arrivé fort tranquillement au bas de l'escalier, à l'instant même où Dmitri et Nicolas à sa suite s'élançaient dans la rue. Comme tout le monde s'était dispersé, il n'a rencontré personne sous la porte cochère. Il se peut même qu'on l'ait vu, mais on ne l'a pas remarqué: est-ce qu'on fait attention à toutes les personnes qui entrent dans une maison ou qui en sortent? Quant à l'écrin, il l'a laissé tomber de sa poche pendant qu'il se tenait derrière la porte, et il ne s'en est pas aperçu, parce qu'il avait alors d'autres chats à fouetter. L'écrin démontre donc clairement que le meurtrier s'est caché dans le logement vide du second étage. Voilà tout le mystère expliqué!

— C'est ingénieux, mon ami! Cela fait honneur à ton imagination. C'est surtout ingénieux.

— Mais pourquoi donc? Pourquoi?

— Parce que tous les détails sont trop bien agencés, toutes les circonstances se présentent avec trop d'à-propos… C'est exactement comme au théâtre.

Razoumikhine allait de nouveau protester, mais soudain la porte s'ouvrit, et les trois jeunes gens virent apparaître un visiteur qu'aucun d'eux ne

connaissait.

V

C'était un monsieur déjà d'un certain âge, au maintien gourmé, à la physionomie réservée et sévère. Il s'arrêta d'abord sur le seuil, promenant ses yeux autour de lui avec une surprise qu'il ne cherchait pas à dissimuler et qui n'en était que plus désobligeante. « Où donc me suis-je fourré? » avait-il l'air de se demander. C'était avec défiance et même avec une affectation de frayeur qu'il contemplait la pièce étroite et basse où il se trouvait. Son regard conserva la même expression d'étonnement lorsqu'il se porta ensuite sur Raskolnikoff. Le jeune homme, dans une tenue très-négligée, était couché sur son misérable divan. Il ne fit pas un mouvement et se mit à considérer à son tour le visiteur. Puis ce dernier, gardant toujours sa mine hautaine, examina la barbe inculte et les cheveux ébouriffés de Razoumikhine, qui, de son côté, sans bouger de sa place, le dévisagea avec une curiosité impertinente. Durant une minute régna un silence gênant pour tout le monde. À la fin, comprenant sans doute que ses grands airs n'en imposaient à personne, le monsieur s'humanisa un peu et, poliment quoique avec une certaine raideur, s'adressa à Zosimoff.

— Rodion Romanovitch Raskolnikoff, un monsieur qui est étudiant ou ancien étudiant? Demanda-t-il en pesant sur chaque syllabe.

Zosimoff se souleva lentement, et peut-être aurait-il répondu si Razoumikhine, à qui la question n'était point faite, ne se fut empressé de le prévenir:

— Le voilà, il est sur le divan! Mais vous, qu'est-ce qu'il vous faut?

Le sans gêne de ces derniers mots froissa le monsieur aux airs importants; il ébaucha un mouvement dans la direction de Razoumikhine, mais il se retint à propos et se retourna vivement vers Zosimoff.

— Voilà Raskolnikoff! Dit négligemment le docteur en montrant le malade d'un signe de tête; puis il bâilla à se décrocher la mâchoire, tira de son gousset une énorme montre en or, la regarda et la remit dans sa poche.

Quant à Raskolnikoff, toujours couché sur le dos, il ne disait mot et ne

cessait de tenir ses yeux fixés sur le nouveau venu, mais toute pensée était absente de son regard. Depuis qu'il s'était arraché à la contemplation de la petite fleur, son visage, excessivement pâle, trahissait une souffrance extraordinaire. On eût dit que le jeune homme venait de subir une opération douloureuse ou d'être soumis au supplice de la question. Peu à peu, toutefois, la présence du visiteur éveilla en lui un intérêt croissant: ce fut d'abord de la surprise, puis de la curiosité, et, finalement, une sorte de crainte. Lorsque le docteur l'eut montré en disant: « Voilà Raskolnikoff », notre héros se souleva tout à coup, s'assit sur le divan, et, d'une voix faible et entrecoupée, mais où perçait comme un accent de défi:

— Oui! Déclara-t-il, je suis Raskolnikoff! Que voulez-vous?

Le monsieur le considéra avec attention et répondit d'un ton digne:

— Pierre Pétrovitch Loujine. J'ai lieu d'espérer que mon nom ne vous est plus tout à fait inconnu.

Mais Raskolnikoff, qui s'était attendu à toute autre chose, se contenta de regarder son interlocuteur silencieusement et d'un air hébété, comme si le nom de Pierre Pétrovitch eut pour la première fois frappé ses oreilles.

— Comment? Se peut-il que vous n'ayez pas encore entendu parler de moi? Demanda Loujine un peu déconcerté.

Pour toute réponse, Raskolnikoff s'affaissa lentement sur l'oreiller, mit ses mains derrière sa tête et fixa les yeux au plafond. L'embarras était visible sur la figure de Pierre Pétrovitch. Zosimoff et Razoumikhine l'observaient avec une curiosité de plus en plus grande, ce qui acheva de le décontenancer.

— Je présumais, je comptais, balbutia-t-il, qu'une lettre mise à la poste il y a dix jours, peut-être même quinze…

— Écoutez, pourquoi toujours rester près de la porte? Interrompit brusquement Razoumikhine: si vous avez quelque chose à expliquer, eh bien, asseyez-vous; mais Nastasia et vous, vous ne pouvez pas tenir tous les deux sur le seuil: il est trop étroit. Nastasiouchka, range-toi, laisse passer! Avancez, voici une chaise ici! Faufilez-vous!

Il écarta sa chaise de la table, laissa un petit espace libre entre celle-ci et ses genoux, puis attendit, dans une position assez gênante, que le visiteur « se faufilât » dans ce passage. Il n'y avait pas moyen de refuser. Pierre Pétrovitch

se glissa, non sans peine, jusqu'à la chaise et, après s'être assis, regarda d'un air défiant Razoumikhine.

— Du reste, ne vous gênez pas, dit celui-ci d'une voix forte; — Rodia est malade depuis cinq jours déjà, et il a eu le délire pendant trois jours, mais maintenant la connaissance lui est revenue, il a même mangé avec appétit. Voilà son médecin. Moi, je suis un camarade de Rodia, ancien étudiant comme lui, et en ce moment je lui sers de garde-malade: ainsi ne faites pas attention à nous et continuez votre entretien comme si nous n'étions pas là.

— Je vous remercie. Mais ma présence et ma conversation n'auront-elles pas pour effet de fatiguer le malade? Demanda Pierre Pétrovitch en s'adressant à Zosimoff.

— Non, au contraire, ce sera une distraction pour lui, répondit d'un ton indifférent le docteur, et il bâilla de nouveau.

— Oh! Il a recouvré l'usage de ses facultés depuis longtemps déjà, depuis ce matin! Ajouta Razoumikhine dont la familiarité respirait une bonhomie si franche que Pierre Pétrovitch commença à se sentir plus à l'aise. Et puis, après tout, cet homme incivil et mal vêtu se recommandait de la qualité d'étudiant.

— Votre maman…

— Hum! Fit bruyamment Razoumikhine.

Loujine le regarda d'un air surpris.

— Rien, c'est un tic; continuez…

Loujine haussa les épaules.

— … Votre maman avait commencé une lettre pour vous déjà avant mon départ. Arrivé ici, j'ai exprès différé ma visite de quelques jours pour être bien sur que vous seriez instruit de tout. Mais, maintenant, je vois avec étonnement…

— Je sais, je sais! Répliqua brusquement Raskolnikoff, dont le visage exprima une violente irritation. — C'est vous qui êtes le futur? Eh bien, je le sais, en voilà assez!

Ce langage blessa décidément Pierre Pétrovitch, mais il garda le silence, se demandant ce que tout cela signifiait. La conversation fut momentanément interrompue. Cependant Raskolnikoff, qui, pour lui répondre, s'était

légèrement tourné de son côté, se remit soudain à l'examiner avec une attention marquée, comme s'il n'avait pas eu le temps de le bien voir tantôt, ou que quelque chose de nouveau l'eut frappé dans la personne du visiteur. Il se souleva donc sur le divan pour le considérer plus à son aise. Le fait est que tout l'extérieur de Pierre Pétrovitch offrait un je ne sais quoi de particulier qui semblait justifier l'appellation de « futur » si cavalièrement appliquée tout à l'heure à ce personnage.

D'abord on voyait, et même on voyait trop, que Pierre Pétrovitch s'était empressé d'utiliser son séjour dans la capitale pour « se faire beau », en prévision de l'arrivée prochaine de sa fiancée. Cela, du reste, n'avait rien que de fort excusable. Peut-être laissait-il trop deviner la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir réussi dans son dessein; mais on pouvait encore pardonner à un prétendu cette petite faiblesse. Loujine était entièrement habillé de neuf, et son élégance ne donnait prise à la critique qu'en un point: elle était de trop fraîche date et accusait trop un certain but. De quels respectueux égards le visiteur n'entourait-il pas l'élégant chapeau rond qu'il venait d'acheter? Quels soins n'avait-il pas de ses jolis gants Jouvin qu'il n'avait pas osé mettre et se contentait de tenir à la main pour la montre? Dans son costume dominaient les tons clairs; il portait un coquet veston havane léger, un pantalon d'été de nuance tendre et un gilet de la même couleur que le pantalon. Son linge, tout neuf, était d'une exquise finesse, et une mince cravate de batiste à raies roses ornait son cou; Pierre Pétrovitch avait, ajoutons-le, fort bonne mine sous ces vêtements et paraissait beaucoup plus jeune que son âge.

Son visage, très-frais et non dépourvu de distinction, était agréablement encadré de favoris foncés taillés en côtelettes, qui faisaient ressortir l'éclatante blancheur d'un menton soigneusement rasé. Ses cheveux grisonnaient à peine, et son coiffeur avait réussi à le friser sans lui faire, comme il arrive presque toujours, la tête ridicule d'un marié allemand. Si dans cette physionomie sérieuse et assez belle il y avait quelque chose de déplaisant et d'antipathique, cela tenait à d'autres causes. Après avoir impoliment dévisagé M. Loujine, Raskolnikoff sourit d'un air moqueur, se renversa sur son oreiller et se remit à contempler le plafond.

Mais M. Loujine semblait résolu à ne se formaliser de rien, et il feignit de ne point remarquer ces façons étranges. Il fit même un effort pour renouer la conversation:

— Je regrette infiniment de vous trouver dans cet état. Si j'avais su que vous étiez souffrant, je serais venu plus tôt. Mais, vous savez, je suis si affairé!… J'ai de plus un procès très-important à suivre au Sénat. Je ne parle pas des démarches et des préoccupations que vous devinez vous-même. J'attends votre famille, c'est-à-dire votre maman et votre sœur, d'un moment à l'autre…

Raskolnikoff parut vouloir dire quelque chose; son visage exprima une certaine agitation. Pierre Pétrovitch s'arrêta un instant, attendit; mais, voyant que le jeune homme restait silencieux, il continua:

— … D'un moment à l'autre. En prévision de leur prochaine arrivée, je leur ai cherché un logement…

— Où? Demanda d'une voix faible Raskolnikoff.

— À très-peu de distance d'ici, maison Bakaléieff…

— C'est dans le péréoulok Voznésensky, interrompit Razoumikhine; — il y a deux étages loués en garni par le marchand Iouchine; j'y suis allé.

— Oui, on y loue des appartements meublés.

— — C'est un taudis ignoblement sale et, de plus, mal famé; il s'y est passé de vilaines histoires; le diable sait qui habite là dedans!… Moi-même, j'ai été amené là par une aventure scandaleuse. Du reste, les logements n'y sont pas chers.

— Naturellement, je ne pouvais savoir tout cela, vu que j'arrive de province, répliqua d'un ton piqué Pierre Pétrovitch; — quoi qu'il en soit, les deux chambres que j'ai retenues sont très-propres, et, comme c'est pour un temps très-court… J'ai déjà arrêté notre futur logement, poursuivit-il en s'adressant à Raskolnikoff, — on est en train de l'arranger; pour le moment, je loge moi-même en garni. J'habite à deux pas d'ici, chez madame Lippevechzel, dans l'appartement d'un jeune ami à moi, André Séménitch Lébéziatnikoff; c'est lui qui m'a indiqué la maison Bakaléieff.

— Lébéziatnikoff? Fit lentement Raskolnikoff, comme si ce nom lui eut rappelé quelque chose.

— Oui, André Séménitch Lébéziatnikoff qui est employé dans un ministère. Vous le connaissez?

— Oui… non…, répondit Raskolnikoff.

— Excusez-moi, votre question m'avait fait supposer qu'il ne vous était pas inconnu. J'ai été autrefois son tuteur… C'est un jeune homme très-gentil… et qui professe des idées très-avancées. Je fréquente volontiers les jeunes gens: par eux on apprend ce qu'il y a de nouveau.

En achevant ces mots, Pierre Pétrovitch regarda ses auditeurs avec l'espoir de saisir sur leur physionomie quelque signe d'approbation.

— À quel point de vue? Demanda Razoumikhine.

— Au point de vue le plus sérieux, je veux dire au point de vue de l'activité sociale, — répondit Loujine, enchanté qu'on lui eût fait cette question. — Voyez-vous, je n'avais pas visité Pétersbourg depuis dix ans. Toutes ces nouveautés, toutes ces réformes, toutes ces idées ont bien pénétré jusque chez nous autres provinciaux; mais pour voir plus clairement et pour tout voir, il faut être à Pétersbourg. Or, selon moi, c'est en observant nos jeunes générations qu'on se renseigne le mieux. Et, je l'avoue, j'ai été charmé…

— De quoi donc?

— Votre question est vaste. Je puis me tromper, mais je crois avoir remarqué des vues plus nettes, un esprit plus critique, une activité plus raisonnée…

— C'est la vérité, laissa tomber négligemment Zosimoff.

— N'est-ce pas? Reprit Pierre Pétrovitch, qui récompensa le docteur d'un regard aimable. Vous conviendrez vous-même, poursuivit-il en s'adressant à Razoumikhine; qu'il y a progrès au moins dans l'ordre scientifique et économique…

— Lieu commun!

— Non, ce n'est pas un lieu commun! Par exemple, si l'on me dit: « Aime tes semblables, » et que je mette ce conseil en pratique, qu'en résultera-t-il? Se hâta de répondre Loujine avec un empressement peut-être trop visible; — je déchirerai mon manteau en deux, j'en donnerai la moitié à mon prochain, et nous resterons tous deux à demi nus. Comme dit le proverbe

russe: « Chassez plusieurs lièvres à la fois, vous n'en attraperez pas un » La science, elle, m'ordonne de n'aimer que moi, attendu que tout dans le monde est fondé sur l'intérêt personnel. Si vous n'aimez que vous, vous ferez convenablement vos affaires, et votre manteau restera entier. L'économie politique ajoute que plus il s'élève de fortunes privées dans une société, en d'autres termes, plus il s'y trouve de manteaux entiers, plus aussi cette société est solidement assise et heureusement organisée. Donc, en travaillant uniquement pour moi, je travaille aussi, par le fait, pour tout le monde, et il en résulte que mon prochain reçoit un peu plus qu'une moitié de manteau, et cela, non grâce à des libéralités privées et individuelles, mais par suite du progrès général. L'idée est simple; malheureusement elle a mis beaucoup de temps à faire son chemin, à triompher de la chimère et du rêve; pourtant, il ne faut pas, semble-t-il, beaucoup d'esprit pour comprendre…

— Pardon, j'appartiens à la catégorie des imbéciles, interrompit Razoumikhine. Ainsi, brisons là. J'avais un but en commençant cet entretien; mais, depuis trois ans, j'ai les oreilles tellement rebattues de tout ce bavardage, de toutes ces banalités, que je rougis d'en parler et même d'en entendre parler devant moi. Naturellement, vous vous êtes empressé de nous exhiber vos théories, c'est très-excusable, et je ne vous en blâme pas. Je voulais seulement savoir qui vous êtes, parce que, voyez-vous, dans ces derniers temps, une foule de faiseurs se sont rués sur les affaires publiques, et, ne cherchant jamais que leur intérêt propre, ils ont gâté tout ce à quoi ils ont touché. Allons, assez!

— Monsieur, reprit Loujine piqué au vif, est-ce une manière de me dire que, moi aussi, je…

— Oh! Jamais de la vie… Comment donc!… Allons, assez! Répondit Razoumikhine, et, sans plus faire attention à lui, il reprit avec Zosimoff la conversation qu'avait interrompue l'arrivée de Pierre Pétrovitch.

Ce dernier eut le bon esprit d'accepter telle quelle l'explication de l'étudiant. D'ailleurs, il était décidé à s'en aller au bout de deux minutes.

— Maintenant que nous avons fait connaissance, dit-il à Raskolnikoff, j'espère que nos relations continueront après votre retour à la santé et deviendront plus intimes, grâce aux circonstances que vous connaissez… Je

vous souhaite un prompt rétablissement.

Raskolnikoff n'eut même pas l'air de l'avoir entendu. Pierre Pétrovitch se leva.

— C'est assurément un de ses débiteurs qui l'a tuée! Affirma Zosimoff.

— Assurément! Répéta Razoumikhine. Porphyre ne dit pas ce qu'il pense, mais il interroge ceux qui avaient déposé des objets en gage chez la vieille.

— Il les interroge? Demanda d'une voix forte Raskolnikoff.

— Oui, eh bien?

— Rien.

— Comment peut-il les connaître? Voulut savoir Zosimoff.

— Koch en a désigné quelques-uns; on a trouvé les noms de plusieurs autres sur le papier qui enveloppait les objets; enfin il y en a qui se sont présentés d'eux-mêmes quand ils ont appris…

— Le coquin qui a fait le coup doit être un gaillard adroit et expérimenté! Quelle décision! Quelle audace!

— Eh bien, non, c'est ce qui te trompe et c'est ce qui vous trompe tous! Répliqua Razoumikhine. Je soutiens, moi, qu'il n'est ni adroit, ni expérimenté, et que ce crime est très-probablement son début. Dans l'hypothèse où le meurtrier serait un scélérat consommé, rien ne s'explique plus, tout fourmille d'invraisemblances. Si, au contraire, on le suppose novice, il faut admettre que le hasard seul lui a permis de s'échapper, mais que ne fait pas le hasard? Qui sait? L'assassin n'a peut-être même pas prévu les obstacles! Et comment mène-t-il son affaire? Il prend des objets de dix ou vingt roubles et en bourre ses poches, il fouille dans le coffre où la vieille mettait ses chiffons; or, dans le tiroir supérieur de la commode, on a trouvé une cassette renfermant quinze cents roubles en espèces métalliques, sans parler des billets! Il n'a même pas su voler, il n'a su que tuer! Je le répète, c'est un début; il a perdu la tête! Et s'il n'a pas été pris, il doit en remercier le hasard plus que son adresse!

Pierre Pétrovitch s'apprêtait à prendre congé; mais, avant de sortir, il voulut encore prononcer quelques paroles profondes; il tenait à laisser de lui une impression avantageuse, et la vanité l'emporta sur le jugement.

— Il s'agit sans doute de l'assassinat récemment commis sur la personne d'une vieille femme, veuve d'un secrétaire de collège? Demanda-t-il en s'adressant à Zosimoff.

— Oui. Vous en avez entendu parler?

— Comment donc! Dans la société…

— Vous connaissez les détails?

— Pas précisément; mais cette affaire m'intéresse surtout par la question générale qu'elle soulève. Je ne parle même pas de l'augmentation croissante des crimes dans la basse classe durant ces cinq dernières années; je laisse de côté la succession ininterrompue des pillages et des incendies. Je suis surtout frappé de ce fait que, dans les hautes classes, la criminalité suit une progression en quelque sorte parallèle.

— Mais de quoi vous inquiétez-vous? Observa brusquement Raskolnikoff. Tout cela, c'est la mise en pratique de votre théorie.

— Comment, de ma théorie?

— La conclusion logique du principe que vous posiez tout à l'heure, c'est qu'on peut égorger les gens…

— Allons donc! Se récria Loujine.

— Non, ce n'est pas cela, remarqua Zosimoff.

Raskolnikoff était pâle et respirait avec effort; un frisson agitait sa lèvre supérieure.

— En tout, il y une mesure, poursuivit d'un ton hautain Pierre Pétrovitch: l'idée économique n'est pas encore, que je sache, une provocation à l'assassinat, et de ce qu'on pose en principe…

— Est-il vrai, interrompit soudain Raskolnikoff d'une voix tremblante de colère, est-il vrai que vous ayez dit à votre future femme… à l'heure même où elle venait d'agréer votre demande, que ce qui vous plaisait le plus en elle… c'était sa pauvreté… parce qu'il est préférable d'épouser une femme pauvre, pour la dominer ensuite et lui reprocher les bienfaits dont on l'a comblée?…

— Monsieur! S'écria Loujine, bégayant de fureur, — monsieur… dénaturer ainsi ma pensée! Pardonnez-moi; mais je dois vous déclarer que les bruits arrivés jusqu'à vous ou, pour mieux dire, portés à votre connaissance,

n'ont pas l'ombre de fondement, et je… soupçonne qui… en un mot… cette flèche… en un mot, votre maman… Déjà elle m'avait paru, nonobstant toutes ses excellentes qualités, avoir l'esprit légèrement exalté et romanesque; cependant, j'étais à mille lieues de supposer qu'elle pût se méprendre à ce point sur le sens de mes paroles et les citer en les altérant de la sorte… Et enfin… enfin…

— Savez-vous une chose? Vociféra le jeune homme en se soulevant sur son oreiller, tandis que ses yeux lançaient des flammes, — savez-vous une chose?

— Quoi?

Sur ce mot, Loujine s'arrêta et attendit d'un air de défi. Il y eut quelques secondes de silence.

— Eh bien, si vous vous permettez encore… de dire un seul mot… au sujet de ma mère… je vous jette en bas de l'escalier!

— — Qu'est-ce que tu as? Cria Razoumikhine.

— Ah! C'est ainsi!

Loujine pâlit et se mordit la lèvre. Il étouffait de rage, bien qu'il fît tous ses efforts pour se contenir.

— Écoutez, monsieur, commença-t-il après une pause, — l'accueil que vous m'avez fait tantôt quand je suis entré ici ne m'avait guère laissé de doute sur votre inimitié; cependant j'ai prolongé ma visite exprès pour être plus complètement édifié à cet égard. J'aurais pu pardonner beaucoup à un malade et à un parent, mais à présent… jamais… je ne…

— Je ne suis pas malade! Cria Raskolnikoff.

— Tant pis…

— Allez-vous-en au diable!

Mais Loujine n'avait pas attendu cette invitation pour s'en aller. Il s'était hâté de sortir sans regarder personne et sans même saluer Zosimoff, qui depuis longtemps lui faisait signe de laisser le malade en repos.

— Est-ce qu'on peut se conduire ainsi? Dit en hochant la tête Razoumikhine intrigué.

— Laissez-moi, laissez-moi tous! S'écria Raskolnikoff dans un transport de colère. Mais allez-vous me laisser enfin, bourreaux! Je n'ai pas peur de

vous! Je ne crains personne, personne, maintenant! Retirez-vous! Je veux être seul, seul, seul!

— Allons-nous-en! Dit Zosimoff en faisant un signe de tête à Razoumikhine.

— Mais, est-ce qu'on peut l'abandonner dans cet état?

— Allons-nous-en! Répéta avec insistance le docteur, et il sortit.

Razoumikhine réfléchit un instant, puis se décida à le suivre.

— Notre résistance à ses désirs ne pourrait que lui nuire, dit Zosimoff déjà sur l'escalier. Il ne faut pas l'irriter.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Une secousse qui l'arracherait à ses préoccupations lui ferait le plus grand bien. Il a quelque souci, quelque idée fixe qui l'obsède… C'est ce qui m'inquiète beaucoup.

— Ce monsieur Pierre Pétrovitch est peut-être pour quelque chose là dedans. D'après la conversation qu'ils viennent d'avoir ensemble, il paraît que ce personnage va épouser la sœur de Rodia, et que notre ami a reçu une lettre à ce sujet très-peu de temps avant sa maladie.

— Oui, c'est le diable qui a amené ce monsieur dont la visite a peut-être gâté toute l'affaire. Mais as-tu remarqué qu'un seul sujet de conversation fait sortir le malade de son apathie et de son mutisme? Dès qu'on parle de ce meurtre, cela le surexcite…

— Oui, oui, je m'en suis bien aperçu, répondit Razoumikhine; il devient alors attentif, inquiet. C'est que, le jour même où sa maladie a commencé, on lui a fait peur au bureau de police, il a eu un évanouissement.

— — Tu me raconteras cela plus en détail ce soir, et, à mon tour, je te dirai quelque chose. Il m'intéresse, beaucoup même! Dans une demi-heure je reviendrai m'informer de son état… Du reste, l'inflammation n'est pas à craindre…

— Merci à toi! Maintenant, je vais passer un moment chez Pachenka, et je le ferai surveiller par Nastasia… Raskolnikoff, laissé seul, regardait la servante avec impatience et ennui; mais elle hésitait encore à s'en aller.

— Boiras-tu ton thé maintenant? Demanda-t-elle.

— Plus tard! Je veux dormir! Laisse-moi…

Il se tourna par un mouvement convulsif du côté du mur; Nastasia se retira.

VI

Mais, dès qu'elle fut sortie, il se leva, ferma la porte au crochet et se mit à revêtir les effets que Razoumikhine lui avait apportés peu auparavant. Chose bizarre, un apaisement complet semblait avoir tout à coup succédé chez Raskolnikoff à la frénésie de tantôt et à la terreur panique de ces derniers jours. C'était la première minute d'une tranquillité étrange, soudaine. Nets et précis, les mouvements du jeune homme dénotaient une résolution énergique. « Aujourd'hui même, aujourd'hui même!… » Murmurait-il à part soi. Il comprenait pourtant qu'il était encore faible, mais l'extrême tension morale à laquelle il devait son calme lui donnait des forces et de l'assurance; d'ailleurs, il espérait ne pas tomber dans la rue. Après s'être complètement habillé de neuf, il regarda l'argent placé sur la table, réfléchit un instant et le mit dans sa poche.

La somme se montait à vingt-cinq roubles. Il prit aussi toute la monnaie de cuivre qui restait sur les dix roubles dépensés par Razoumikhine pour l'achat des vêtements. Ensuite, il ouvrit tout doucement la porte, sortit de sa chambre et descendit l'escalier. En passant devant la cuisine grande ouverte, il y jeta un coup d'œil: Nastasia lui tournait le dos, elle était en train de souffler sur le samovar de la logeuse, et elle n'entendit rien. D'ailleurs, qui aurait pu prévoir cette fugue? Un instant après, il se trouvait dans la rue.

Il était huit heures, le soleil s'était couché. Quoique l'atmosphère fût étouffante comme la veille, Raskolnikoff respirait avec avidité l'air poussiéreux empoisonné par les exhalaisons méphitiques de la grande ville. La tête commençait à lui tourner légèrement; ses yeux enflammés, son visage maigre et livide exprimaient une énergie sauvage. Il ne savait où aller et ne se le demandait même pas; il savait seulement qu'il fallait en finir avec tout « cela » aujourd'hui même, tout d'un coup, tout de suite; qu'autrement il ne rentrerait pas chez lui, « parce qu'il ne voulait pas vivre ainsi ». Comment en finir? Il n'avait pas d'idée là-dessus, et il s'efforçait d'écarter cette question qui le tourmentait. Il sentait et savait seulement qu'il fallait que tout changeât

d’une façon ou d’une autre, « coûte que coute », répétait-il avec une résolution désespérée.

Par une vieille habitude, il se dirigea vers le Marché-au-Foin. Avant d’y arriver, il rencontra, stationnant sur la chaussée en face d’une petite boutique, un joueur d’orgue, jeune homme aux cheveux noirs, en train de moudre une mélodie très-sentimentale. Le musicien accompagnait sur son instrument une jeune fille de quinze ans debout en face de lui sur le trottoir; celle-ci, vêtue comme une demoiselle, avait une crinoline, une mantille, des gants et un chapeau de paille orné d’une plume couleur de feu; tout cela était vieux et fripé. D’une voix fêlée, mais assez forte et assez agréable, elle chantait une romance en attendant que, de la boutique, on lui jetât une pièce de deux kopecks. Deux ou trois personnes s’étaient arrêtées; Raskolnikoff fit comme elles, et, après avoir écouté un moment, il tira de sa poche un piatak qu’il mit dans la main de la jeune fille. Elle s’interrompit net sur la note la plus haute et la plus émue. « Assez! » cria la chanteuse à son compagnon, et tous deux s’acheminèrent vers la boutique suivante.

— Aimez-vous les chansons des rues? Demanda brusquement Raskolnikoff à un passant, déjà d’un certain âge, qui avait écouté à côté de lui les musiciens ambulants, et qui avait l’air d’un flâneur. L’interpellé regarda avec surprise celui qui lui faisait cette question. — Moi, poursuivit Raskolnikoff, mais à le voir on eût cru qu’il parlait de toute autre chose que de la musique des rues, — j’aime à entendre chanter au son de l’orgue par une froide, sombre, et humide soirée d’automne, surtout quand il fait humide, lorsque tous les passants ont des figures verdâtres et maladives; ou, mieux encore, quand la neige tombe en ligne droite, sans être chassée par le vent, vous savez? Et que les réverbères brillent à travers la neige…

— Je ne sais pas… Excusez-moi… balbutia le monsieur, effrayé, et de la question, et de l’air étrange de Raskolnikoff; puis il passa de l’autre côté de la rue.

Le jeune homme continua sa marche et arriva au coin du Marché-au-Foin, à l’endroit où l’autre jour un bourgeois et sa femme causaient avec Élisabeth; mais ils n’étaient plus là. Reconnaissant le lieu, il s’arrêta, regarda autour de lui et s’adressa à un jeune gars en chemise rouge, qui bâillait à l’entrée d’un

magasin de farine.

— Il y a un bourgeois qui vend dans ce coin-la avec sa femme, n'est-ce-pas?

— Tout le monde vend, répondit le gars en toisant avec dédain Raskolnikoff.

— Comment l'appelle-t-on?

— On l'appelle par son nom.

— Mais toi, n'es-tu pas de Zaraïsk? De quelle province es-tu?

Le gars jeta de nouveau les yeux sur son interlocuteur.

— Altesse, nous ne sommes pas d'une province, mais d'un district; mon frère est parti, et moi, je suis resté à la maison, en sorte que je ne sais rien… Que Votre Altesse me pardonne généreusement.

— C'est une gargote qu'il y a là-haut?

— C'est un traktir, avec un billard; on y trouve même des princesses… c'est très-bien fréquenté!

Raskolnikoff gagna un autre angle de la place ou stationnait une foule compacte, exclusivement composée de moujiks. Il se glissa au plus épais du rassemblement, jetant un coup d'œil sur chacun et désireux d'adresser la parole à tout le monde. Mais les paysans ne faisaient pas attention à lui, et, répartis en petits groupes, causaient bruyamment de leurs affaires. Après un moment de réflexion, il quitta le Marché-au-Foin et s'engagea dans le péréoulok…

Souvent déjà il avait suivi cette petite rue qui fait un coude et conduit de la place à la Sadovaïa. Depuis quelque temps il aimait à aller flâner dans tous ces endroits-là, quand il commençait à s'ennuyer, « afin de s'ennuyer encore plus ». Maintenant il s'y rendait sans aucun dessein. La se trouve une grande maison dont tout le rez-de-chaussée est occupé par des débits de boisson et des gargotes; de ces établissements sortaient à chaque minute des femmes en cheveux et très-négligemment vêtues. Elles se groupaient sur deux ou trois points du trottoir, surtout près des escaliers qui donnent accès à divers sous-sols mal famés. Dans l'un de ceux-ci régnait en ce moment un joyeux vacarme: on chantait, on jouait de la guitare, le bruit s'entendait d'un bout de la rue à l'autre. Le plus grand nombre des femmes était réuni à l'entrée de ce

bouge; les unes étaient assises sur les marches, les autres sur le trottoir, d'autres enfin étaient debout et causaient. Un soldat ivre, la cigarette à la bouche, battait le pavé en proférant des imprécations: on aurait dit qu'il avait envie d'entrer quelque part, mais qu'il ne se rappelait plus où. Deux individus déguenillés échangeaient des injures. Un homme ivre-mort était couché tout de son long en travers de la rue. Raskolnikoff s'arrêta près du principal groupe de femmes. Elles causaient avec des voix fortes; toutes avaient des robes d'indienne, des chaussures en peau de bouc, et étaient nu-tête. Plusieurs avaient dépassé la quarantaine, mais d'autres n'accusaient pas plus de dix-sept ans; presque toutes avaient les yeux pochés.

Le chant et tout le bruit qui montait du sous-sol captivèrent l'attention de Raskolnikoff. Au milieu des éclats de rire et des clameurs joyeuses, une aigre voix de fausset se mariait aux sons d'une guitare, tandis que quelqu'un dansait furieusement en battant la mesure avec ses talons. Le jeune homme penché à l'entrée de l'escalier écoutait sombre et rêveur.

Mon beau et robuste petit homme,
Ne me bats pas sans raison!

Faisait entendre l'aigre fausset du chanteur. Raskolnikoff aurait bien voulu ne pas perdre un mot de cette chanson, comme si la chose eût été pour lui de la plus haute importance.

« Si j'entrais? » pensait-il. « Ils rient, ils sont ivres. Eh bien, si je m'enivrais? »

— Vous n'entrez pas, cher barine? Demanda une des femmes d'une voix assez bien timbrée et conservant encore quelque fraîcheur. La personne était jeune, et, seule de tout le groupe, elle n'était pas repoussante.

— Oh! La jolie fille! Répondit-il en relevant la tête et en la regardant.

Elle sourit; le compliment lui avait fait plaisir.

— Vous êtes très-joli aussi, dit-elle.

— Joli, un décati pareil! Observa d'une voix de basse une autre femme: — pour sûr, il sort de l'hôpital!

Brusquement s'approcha un moujik en goguettes, au sarrau déboutonné, au visage rayonnant d'une gaieté narquoise.

— Paraît que ce sont des filles de généraux, et cela ne les empêche pas d'avoir le nez camus! Fit-il. — Oh! Quel charme!

— Entre, puisque tu es venu!

— Je vais entrer, ma beauté!

Et il descendit dans le bouge.

Raskolnikoff fit mine de s'éloigner.

— Écoutez, barine! Lui cria la jeune fille, comme il tournait les talons.

— Quoi?

— Cher barine, je serai toujours heureuse de passer une heure avec vous, mais maintenant je me sens comme gênée en votre présence. Donnez-moi six kopecks pour boire un coup, aimable cavalier!

Raskolnikoff fouilla au hasard dans sa poche et en retira trois piataks.

— Ah! Quel bon barine!

— Comment t'appelles-tu?

— Vous demanderez Douklida.

— Eh bien, c'est du propre! Remarqua brusquement une des femmes qui se trouvaient dans le groupe, en montrant Douklida d'un signe de tête. — Je ne sais pas comment on peut demander ainsi! Moi, je n'oserais jamais, je crois que je mourrais plutôt de honte…

Raskolnikoff eut la curiosité de regarder celle qui parlait de la sorte. C'était une fille de trente ans, grêlée, toute couverte d'ecchymoses, et dont la lèvre supérieure était un peu enflée. Elle avait formulé son blâme d'un ton calme et sérieux.

« Où ai-je donc lu, pensait Raskolnikoff en s'éloignant, ce propos qu'on prête à un condamné à mort une heure avant l'exécution? S'il lui fallait vivre sur une cime escarpée, sur un rocher perdu au milieu de l'océan et où il n'aurait que juste la place pour poser ses pieds; s'il devait passer ainsi toute son existence, mille ans, l'éternité, debout sur un espace d'un pied carré, dans la solitude, dans les ténèbres, exposé à toutes les intempéries de l'air, — il préférerait encore cette vie-là à la mort! Vivre n'importe comment, mais vivre!… Que c'est vrai! Mon Dieu, que c'est vrai! L'homme est lâche! Et lâche aussi celui qui à cause de cela l'appelle lâche », ajouta-t-il au bout d'un instant.

Depuis longtemps déjà il marchait au hasard, quand son attention fut attirée par l'enseigne d'un café: « Tiens! Le Palais de Cristal! Tantôt Razoumikhine en a parlé. Mais qu'est-ce que je voulais faire? Ah! Oui, lire!… Zosimoff disait avoir lu dans les journaux… »

— Avez-vous des journaux? Demanda-t-il en entrant dans un établissement très-spacieux et même proprement tenu, où, d'ailleurs, il y avait peu de monde. Deux ou trois consommateurs prenaient du thé. Dans une salle éloignée, quatre individus attablés ensemble buvaient du champagne. Raskolnikoff crut reconnaître parmi eux Zamétoff, mais la distance ne lui permettait pas de bien voir.

— Après tout, qu'importe? Se dit-il.

— Voulez-vous de l'eau-de-vie? Demanda le garçon.

— Donne-moi du thé. Et apporte-moi les journaux, les anciens, ceux des cinq derniers jours; tu auras un bon pourboire.

— Bien. Voici ceux d'aujourd'hui. Voulez-vous aussi de l'eau-de-vie?

Quand on eut placé sur sa table le thé et les vieux journaux, Raskolnikoff se mit à chercher: « Izler — Izler — les Aztèques — les Aztèques — Izler — Bartola — Massimo — les Aztèques — Izler… Oh! Quelle scie! Ah! Voilà les faits divers: une femme a fait une chute dans un escalier — un marchand échauffé par le vin — l'incendie des Sables — l'incendie de la Péterbourgskaïa — encore l'incendie de la Péterbourgskaïa — Izler — Izler — Izler — Izler — Massimo… Ah! Voilà… »

Ayant enfin découvert ce qu'il cherchait, il commença sa lecture; les lignes dansaient devant ses yeux; Il put néanmoins lire le « fait divers » jusqu'au bout et se mit à chercher avidement les « nouveaux détails » dans les numéros suivants. Une impatience fiévreuse faisait trembler ses mains, tandis qu'il feuilletait les journaux. Tout à coup quelqu'un s'assit à côté de lui, à sa table. Raskolnikoff regarda. — C'était Zamétoff, Zamétoff en personne et dans la même toilette qu'au bureau de police: il avait toujours ses bagues, ses chaînes, ses cheveux noirs frisés, pommadés et artistement séparés sur le milieu de la tête, son élégant gilet, sa redingote un peu usée et son linge défraîchi.

Le chef de la chancellerie était gai, du moins il souriait avec beaucoup de

gaieté et de bonhomie. Une certaine rougeur, effet du champagne qu'il avait bu, se montrait sur son visage basané.

— Comment! Vous ici? Commença-t-il d'un air étonné et du ton qu'il aurait pris pour aborder un vieux camarade; mais, hier encore, Razoumikhine m'a dit que vous étiez toujours sans connaissance. Voilà qui est étrange! Dites donc, j'ai été chez vous…

Raskolnikoff se doutait bien que le chef de la chancellerie viendrait causer avec lui. Il mit les journaux de côté et se tourna vers Zamétoff avec un sourire dans lequel perçait un vif agacement.

— On m'a appris votre visite, répondit-il. — Vous avez cherché ma botte… Mais, vous savez, Razoumikhine est fou de vous. Vous êtes allé, paraît-il, avec lui chez Louise Ivanovna, celle dont vous essayiez de prendre la défense l'autre jour, vous vous rappelez? Vous faisiez des signes au lieutenant Poudre, et il ne comprenait pas vos clignements d'yeux. Pourtant il ne fallait pas être bien malin pour les comprendre; l'affaire était claire… hein?

— Il est joliment tapageur!

— Poudre?

— Non, votre ami, Razoumikhine…

— Mais vous vous la coulez douce, monsieur Zamétoff: vous avez vos entrées gratuites dans des lieux enchanteurs! Qui est-ce qui tout à l'heure vous a régalé de champagne?

— Pourquoi voulez-vous qu'on m'ait régalé?

— À titre d'honoraires! Vous tirez profit de tout! Ricana Raskolnikoff. — Ne vous fâchez pas, excellent garçon! Ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Zamétoff. — Ce que je vous en dis, c'est sans méchanceté, histoire de rire, comme disait, à propos des coups de poing donnés par lui à Mitka, l'ouvrier arrêté pour l'affaire de la vieille.

— Mais vous, comment savez-vous cela?

— Eh! J'en sais peut-être plus que vous.

— Que vous êtes étrange!… Vraiment, vous êtes encore fort malade. Vous avez eu tort de sortir…

— Vous me trouvez étrange?

— Oui. Qu'est-ce que vous lisez là?

— Des journaux.

— Il est beaucoup question d'incendies.

— Non, je ne m'occupe pas des incendies. Il regarda Zamétoff d'un air singulier, et un sourire moqueur fit de nouveau grimacer ses lèvres. Non, ce ne sont pas les incendies qui m'intéressent, continua-t-il avec un clignement d'yeux. Mais avouez, cher jeune homme, que vous avez une envie terrible de savoir ce que je lisais.

— Je n'y tiens pas du tout; je vous demandais cela pour dire quelque chose. Est-ce que je ne pouvais pas vous le demander? Pourquoi toujours…

— Écoutez, vous êtes un homme instruit, lettré, n'est-ce pas?

— J'ai fait mes études au gymnase jusqu'à la sixième classe inclusivement, répondit avec un certain orgueil Zamétoff.

— Jusqu'à la sixième classe! Ah! Le gaillard! Et il a une belle raie, des bagues, — c'est un homme riche! Oh! Est-il assez joli! Là-dessus, Raskolnikoff éclata de rire au nez de son interlocuteur. Celui-ci se recula, pas précisément blessé, mais très-surpris.

— Que vous êtes étrange! Répéta d'un ton très-sérieux Zamétoff. — M'est avis que vous avez toujours le délire.

— J'ai le délire? Tu plaisantes, mon gaillard!… Ainsi je suis étrange? C'est-à-dire que je vous parais curieux, hein? Curieux?

— Oui.

— Alors, vous désirez savoir ce que je lisais, ce que je cherchais dans les journaux? Voyez combien de numéros je me suis fait apporter! Cela donne grandement à penser, n'est-ce pas?

— Allons, dites.

— Vous croyez avoir trouvé la pie au nid?

— Quelle pie au nid?

— Plus tard je vous le dirai; maintenant, mon très-cher, je vous déclare… ou plutôt, « j'avoue »… Non, ce n'est pas encore cela; « je fais une déposition et vous la notez » — voilà! Eh bien, je dépose que j'ai lu, que j'étais curieux de lire, que j'ai cherche et que j'ai trouvé… — Raskolnikoff cligna les yeux et attendit: — c'est même pour cela que je suis venu ici — les

détails relatifs au meurtre de la vieille prêteuse sur gages.

En prononçant ces derniers mots, il avait baissé la voix et rapproché extrêmement son visage de celui de Zamétoff. Ce dernier le regarda fixement sans bouger et sans écarter la tête. Ce qui ensuite parut le plus étrange au chef de la chancellerie, c'est que durant toute une minute ils s'étaient ainsi regardés l'un l'autre, sans proférer une parole.

— Eh bien! Que m'importe ce que vous avez lu? S'écria soudain le policier impatienté par ces façons énigmatiques. Qu'est-ce que cela peut me faire?

— Vous savez, continua, toujours à voix basse, Raskolnikoff, sans prendre garde à l'exclamation de Zamétoff, il s'agit de cette même vieille dont on parlait, l'autre jour, au bureau de police, quand je me suis évanoui. Comprenez-vous maintenant?

— Quoi donc? Que voulez-vous dire par ce « Comprenez-vous? » fit Zamétoff presque effrayé.

Le visage immobile et sérieux de Raskolnikoff changea instantanément d'expression, et, tout à coup, il éclata de nouveau d'un rire nerveux, comme s'il eut été absolument hors d'état de se retenir. C'était une sensation identique avec celle qu'il avait éprouvée le jour du meurtre quand, assiégé dans l'appartement de la vieille par Koch et Pestriakoff, il s'était senti soudain l'envie de les interpeller, de leur dire des gros mots, de les narguer, de leur rire au nez.

— Ou bien vous êtes fou, ou… commença Zamétoff, et il s'arrêta comme frappé d'une idée subite.

— Ou, quoi? Qu'allez-vous dire? Achevez donc!

— Non, répliqua Zamétoff: tout cela est absurde!

Ils se turent. Après son soudain accès d'hilarité, Raskolnikoff était devenu tout à coup sombre et soucieux. Accoudé sur la table, la tête dans sa main, il semblait avoir complètement oublié la présence de Zamétoff. Le silence dura assez longtemps.

— Pourquoi ne prenez-vous pas votre thé? Il va se refroidir, observa le policier.

— Hein! Quoi? Le thé?… soit… Raskolnikoff porta son verre à ses

lèvres, mangea une bouchée de pain et, en jetant les yeux sur Zamétoff, secoua brusquement ses préoccupations: sa physionomie reprit l'expression moqueuse qu'elle avait eue d'abord. Il continua à boire son thé.

— Ces gredineries sont fort nombreuses à présent, remarqua Zamétoff. Tenez, dernièrement encore, je lisais dans les Moskovskia viédomosti qu'on avait arrêté à Moscou une bande de faux-monnayeurs. Toute une société. Ils se livraient à la contrefaçon des billets de banque.

— Oh! C'est du vieux! Il y a déjà un mois que j'ai lu cela, répondit flegmatiquement Raskolnikoff. — Ainsi, selon vous, ce sont des escrocs? Ajouta-t-il en souriant.

— Comment n'en seraient-ils pas?

— Eux? Ce sont des enfants, des blancs-becs, et non des escrocs! Ils se réunissent à cinquante pour cet objet! Cela a-t-il le sens commun? En pareil cas, trois, c'est déjà beaucoup, et encore faut-il que chaque membre de l'association soit plus sûr de ses coassociés que de lui-même. Autrement, que l'un d'entre eux, pris de boisson, vienne à dire un mot de trop, et tout est flambé. Des blancs-becs! Ils envoient des gens dont ils ne peuvent répondre changer leurs billets dans les maisons de banque: est-ce qu'on charge le premier venu d'une commission semblable? D'ailleurs, supposons que, malgré tout, les blancs-becs aient réussi, supposons que l'opération ait rapporté un million à chacun d'eux; après? Les voilà tous, leur vie durant, dans la dépendance les uns des autres! Mieux vaut se pendre que de vivre ainsi! Mais ils n'ont même pas su écouler leur papier: un de leurs agents se présente à cet effet dans un bureau, on lui donne la monnaie de cinq mille roubles, et ses mains tremblent. Il recompte les quatre premiers mille: quant au cinquième, il le prend de confiance, le fourre dans sa poche sans vérifier, tant il est pressé de s'enfuir. C'est ainsi qu'il a éveillé des soupçons, et toute l'affaire a raté par la faute d'un seul imbécile. Vraiment, est-ce concevable?

— Que ses mains aient tremblé? Reprit Zamétoff, certainement cela se conçoit, et je trouve même la chose très-naturelle. Dans certains cas, on n'est pas maître de soi. Tenez, sans aller plus loin, en voici une preuve toute récente: l'assassin de cette vieille femme doit être un coquin très-résolu, pour n'avoir pas hésité à commettre son crime en plein jour et dans les conditions

les plus hasardeuses; c'est miracle qu'il n'ait pas été pris. Eh bien! Malgré cela, ses mains tremblaient: il n'a pas su voler, la présence d'esprit l'a abandonné; les faits le démontrent clairement…

Ce langage froissa Raskolnikoff.

— Vous croyez? Eh bien, mettez donc la main sur lui! Découvrez-le donc maintenant! Vociféra-t-il en prenant un malin plaisir à taquiner le chef de la chancellerie.

— N'ayez pas peur, on le découvrira.

— Qui? Vous? C'est vous qui le découvrirez? Allons donc, vous y perdrez vos peines. Pour vous, toute la question est de savoir si un homme fait ou non de la dépense. Un tel qui ne possédait rien s'est mis tout à coup à jeter l'argent — par les fenêtres: donc il est coupable. En se réglant là-dessus, un enfant, s'il le voulait, se déroberait à vos recherches.

— Le fait est que tous se conduisent de la sorte, répondit Zamétoff: après avoir déployé souvent beaucoup d'adresse et de ruse dans la perpétration d'un assassinat, ils se font pincer au cabaret. Ce sont leurs dépenses qui les trahissent. Ils ne sont pas tous aussi malins que vous. Vous, naturellement, vous n'iriez pas au cabaret?

Raskolnikoff fronça le sourcil et regarda fixement Zamétoff.

— Vous voulez aussi, paraît-il, savoir comment j'agirais en pareil cas? Demanda-t-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Je le voudrais, reprit avec force le chef de la chancellerie.

— Vous y tenez beaucoup?

— Oui.

— Bien. Voici ce que je ferais, commença Raskolnikoff en baissant soudain la voix et en rapprochant de nouveau son visage de celui de son interlocuteur, qu'il regarda dans les yeux. Cette fois, Zamétoff ne put s'empêcher de frissonner. Voici ce que je ferais: je prendrais l'argent et les bijoux, puis, au sortir de la maison, je me rendrais, sans une minute de retard, dans un endroit clos et solitaire, une cour ou un jardin potager, par exemple. Je me serais assuré, au préalable, que, dans un coin de cette cour, contre une clôture, se trouvait une pierre du poids de quarante ou soixante livres. Je soulèverais cette pierre sous laquelle le sol doit être déprimé, et dans ce creux

je déposerais l'argent et les bijoux. Après quoi je remettrais la pierre à sa place, je tasserais de la terre contre les bords et je m'en irais. Pendant un an, pendant deux ans, pendant trois ans, je laisserais là les objets volés — eh bien, cherchez maintenant!

— Vous êtes fou, répondit Zamétoff. Sans que nous puissions dire pourquoi, il avait aussi prononcé ces mots à voix basse, et il s'écarta brusquement de Raskolnikoff. Les yeux de celui-ci étincelaient, son visage était affreusement pâle, un tremblement convulsif agitait sa lèvre supérieure. Il se pencha le plus possible vers le policier et se mit à remuer les lèvres sans proférer aucune parole. Ainsi se passa une demi-minute. Notre héros savait ce qu'il faisait, mais il ne pouvait se contenir. L'épouvantable aveu était sur le point de lui échapper!

— Et si j'étais l'assassin de la vieille et d'Élisabeth? Dit-il tout à coup, puis le sentiment du danger lui revint.

Zamétoff le regarda d'un air étrange et devint pâle comme la nappe. Son visage grimaça un sourire.

— Mais est-ce que c'est possible? Fit-il d'une voix qui put à peine être entendue.

Raskolnikoff fixa sur lui un regard méchant.

— Avouez que vous l'avez cru. — Oui? N'est-ce pas que vous l'avez cru?

— Pas du tout! Je le crois maintenant moins que jamais! Se hâta de protester Zamétoff.

— Enfin, ça y est! Vous êtes pris, mon gaillard! Ainsi vous l'avez cru auparavant, puisque maintenant « vous le croyez moins que jamais »?

— Mais pas du tout! S'écria le chef de la chancellerie visiblement confus. C'est vous qui m'avez effrayé pour m'amener à cette idée!

— Alors, vous ne le croyez pas? Et de quoi vous êtes-vous mis à causer l'autre jour au moment où je suis sorti du bureau? Et pourquoi le lieutenant Poudre m'a-t-il interrogé après mon évanouissement? Eh! Combien dois-je? Cria-t-il au garçon en se levant et en prenant sa casquette.

— Trente kopecks, répondit celui-ci en accourant à l'appel du consommateur.

— Tiens, voilà, en outre, vingt kopecks de pourboire. Voyez un peu combien j'ai d'argent! Poursuivit-il en montrant à Zamétoff une poignée de papier-monnaie: des billets rouges, des billets bleus, vingt-cinq roubles. D'où cela me vient-il? Et comment suis-je maintenant habillé de neuf? Vous savez, en effet, que je n'avais pas un kopeck! Je gage que vous avez déjà questionné ma logeuse… Allons, assez causé!… Au plaisir de vous revoir!…

Il sortit tout secoué par une sensation étrange à laquelle se mêlait un âcre plaisir; d'ailleurs, il était sombre et terriblement las. Son visage convulsé semblait celui d'un homme qui vient d'avoir une attaque d'apoplexie. Bientôt la fatigue l'accabla de plus en plus. À présent, sous le coup d'une excitation vive, il retrouvait soudain des forces; mais lorsque ce stimulant factice avait cessé d'agir, elles faisaient place à la faiblesse.

Reste seul, Zamétoff demeura longtemps encore assis à l'endroit où la conversation précédente avait eu lieu. Le chef de la chancellerie était pensif. Raskolnikoff avait inopinément bouleversé toutes ses idées sur un certain point, et il se sentait dérouté.

« Ilia Pétrovitch est une bête! » décida-t-il enfin.

À peine Raskolnikoff avait-il ouvert la porte de la rue qu'il se rencontra nez à nez sur le perron avec Razoumikhine qui entrait. À un pas de distance, les deux jeunes gens ne s'étaient pas encore aperçus, et peu s'en fallut qu'ils ne se heurtassent l'un contre l'autre. Pendant quelque temps ils se mesurèrent du regard. Razoumikhine était plongé dans la plus complète stupéfaction, mais tout à coup la colère, une véritable colère, étincela dans ses yeux.

— Ainsi, voilà où tu es! Fit-il d'une voix tonnante. — Il s'est échappé de son lit! Et moi qui l'ai cherché jusque sous le divan. On est même allé voir après lui au grenier. Il est cause que j'ai failli battre Nastasia… Et voilà où il était! Rodka! Qu'est-ce que cela signifie? Dis toute la vérité! Avoue! Tu entends?

— Cela signifie que vous m'ennuyez tous mortellement et que je veux être seul, répondit froidement Raskolnikoff.

— Seul? Quand tu ne peux pas encore marcher, quand tu es pâle comme un linge, quand tu n'as pas le souffle! Imbécile!… Qu'est-ce que tu as fait au Palais de Cristal? Avoue tout de suite!

— Laisse-moi passer! Reprit Raskolnikoff, et il voulut s'éloigner.

Cela acheva de mettre Razoumikhine hors de lui; il empoigna violemment son ami par l'épaule:

— Laisse-moi passer! Tu oses dire: Laisse-moi passer! Mais sais-tu ce que je vais faire à l'instant même? Je vais te prendre sous mon bras et te rapporter comme un paquet dans ta chambre, où je t'enfermerai à clef!

— Écoute, Razoumikhine, commença Raskolnikoff sans élever la voix et du ton le plus calme en apparence; comment ne vois-tu pas que je n'ai que faire de tes bienfaits? Et quelle est cette manie d'obliger les gens malgré eux, au mépris de leur plus expresse volonté? Pourquoi, dès le début de ma maladie, es-tu venu t'installer à mon chevet? Sais-tu si je n'aurais pas été fort heureux de mourir? Est-ce que je ne t'ai pas suffisamment déclaré aujourd'hui que tu me martyrisais, que tu m'étais insupportable? Il y a donc un grand plaisir à tourmenter les gens! Je t'assure même que tout cela nuit sérieusement à ma guérison, en m'entretenant dans une irritation continuelle. Tu as vu que tantôt Zosimoff est parti pour ne pas m'irriter, laisse-moi donc aussi, pour l'amour de Dieu!

Razoumikhine resta un moment pensif, puis il lâcha le bras de son ami.

— Eh bien, va-t'en au diable! Dit-il d'une voix qui avait perdu toute véhémence.

Mais, au premier pas que fit Raskolnikoff, il reprit avec un emportement soudain:

— Arrête! Écoute-moi! Tu sais que je pends ma crémaillère aujourd'hui; mes invités sont peut-être déjà arrivés, mais j'ai laissé là mon oncle pour les recevoir en mon absence. Ainsi, voila, si tu n'étais pas un imbécile, un plat imbécile, un fieffé imbécile… vois-tu, Rodia, je reconnais que tu ne manques pas d'intelligence, mais tu es un imbécile! — Ainsi voilà, si tu n'étais pas imbécile, tu viendrais passer la soirée chez moi au lieu d'user tes bottes à vaguer sans but dans les rues. Puisque tu as tant fait que de sortir, autant vaut te rendre à mon invitation! Je te ferai monter un fauteuil moelleux, mes logeurs en ont… Tu prendras une tasse de thé, tu te trouveras en compagnie… Si tu ne veux pas d'un fauteuil, tu pourras t'étendre sur une couchette, au moins tu seras avec nous… Et j'aurai Zosimoff. Tu viendras?

— Non.

— C'est absurde de dire cela! Répliqua avec vivacité Razoumikhine: — qu'en sais-tu? Tu ne peux pas répondre de toi… Moi aussi j'ai mille fois craché sur la société, et après l'avoir quittée, je n'ai rien eu de plus pressé que de revenir à elle… On a honte de sa misanthropie et l'on retourne parmi les hommes. Ainsi, n'oublie pas: maison Potchinkoff, troisième étage…

— Je n'irai pas, Razoumikhine! — Sur ces mots, Raskolnikoff s'éloigna.

— Je parie que tu viendras! Lui cria son ami. Sinon, tu… sinon, je ne veux plus te connaître! Attends un peu, eh! Zamétoff est là?

— Oui.

— Il t'a vu?

— Oui.

— Et il t'a parlé?

— Oui.

— De quoi? Allons, c'est bien, ne le dis pas, si tu ne veux pas le dire! Maison Potchinkoff, n° 47, logement Babouchkine, rappelle-toi!

Raskolnikoff arriva à la Sadovaïa et tourna au coin. Après l'avoir suivi d'un regard soucieux, Razoumikhine se décida enfin à entrer dans la maison, mais, au milieu de l'escalier, il s'arrêta.

« Peste soit de lui! » continua-t-il presque à voix haute; « il parle avec lucidité et comme… Imbécile que je suis! Est-ce que les fous déraisonnent toujours? Zosimoff, à ce qu'il m'a semblé, craint aussi cela! » Il appliqua le doigt sur son front. « Eh quoi, si… comment l'abandonner maintenant à lui-même? Il est dans le cas d'aller se noyer… Allons, j'ai fait une sottise! Il n'y pas à hésiter! » Et il courut à la recherche de Raskolnikoff. Mais il ne put le retrouver, et force lui fut de revenir à grands pas au Palais de Cristal pour interroger au plus tôt Zamétoff.

Raskolnikoff alla droit au pont ***, s'arrêta au milieu et, s'étant accoudé sur le parapet, se mit à regarder au loin. Depuis qu'il avait quitté Razoumikhine, sa faiblesse s'était accrue à un tel point qu'il avait pu à grand'peine se traîner jusque-là. Il aurait voulu s'asseoir ou se coucher quelque part, dans la rue. Penché au-dessus de l'eau, il contemplait d'un œil distrait le dernier reflet du soleil couchant et la rangée des maisons

qu'obscurcissait l'approche de la nuit.

« Allons, soit! » décida-t-il, et, quittant le pont, il prit la direction du bureau de police. Son cœur était comme vide. Il ne voulait pas penser, il n'éprouvait même plus d'angoisse; une apathie complète avait remplacé l'énergie qui s'était manifestée chez lui tantôt quand il était sorti de sa demeure « pour en finir avec tout cela! »

« Après tout, c'est une issue! » songeait-il tandis qu'il suivait lentement le quai du canal. — « Au moins, le dénouement est-il le fait de ma volonté… Quelle fin, cependant! Est-il possible que ce soit la fin? Avouerai-je ou n'avouerai-je pas? Eh… diable! Mais je n'en puis plus: je voudrais bien me coucher ou m'asseoir quelque part! Ce qui me rend le plus honteux, c'est la bêtise de la chose. Allons, il faut cracher là-dessus! Oh! Quelles idées bêtes on a quelquefois!… »

Pour se rendre au commissariat, il devait aller tout droit et prendre la seconde rue à gauche: une fois là, il était à deux pas du bureau de police. Mais arrivé au premier tournant, il s'arrêta, se consulta un instant et entra dans le péréoulok. Puis il erra successivement dans deux autres rues, — peut-être sans aucun but, peut-être pour gagner une minute et se donner le loisir de la réflexion. Il marchait les yeux fixés à terre. Tout à coup il lui sembla que quelqu'un lui murmurait quelque chose à l'oreille. Il leva la tête et s'aperçut qu'il était devant la porte de cette maison. Il n'était pas venu en cet endroit depuis le soir du crime.

Cédant à une envie aussi irrésistible qu'inexplicable, Raskolnikoff entra dans la maison, prit l'escalier à droite et se mit en devoir de monter au quatrième étage. Il faisait très-sombre dans l'escalier roide et étroit. Le jeune homme s'arrêtait sur chaque palier et regardait curieusement autour de lui. Sur le carré du premier étage on avait remis une vitre à la fenêtre: « Ce carreau n'était pas là alors », pensa-t-il. Voilà le logement du second étage, celui où travaillaient Nikolachka et Mitka: « Il est fermé; la porte est repeinte, sans doute l'appartement est loué. » Voici le troisième étage… et le quatrième… « C'est ici! » Il eut un moment d'hésitation; la porte du logement de la vieille était grande ouverte, il y avait là des gens, on les entendait parler; Raskolnikoff n'avait pas prévu cela. Néanmoins, sa

résolution fut bientôt prise: il monta les dernières marches et pénétra dans l'appartement.

On était aussi en train de remettre ce local à neuf; des ouvriers s'y trouvaient, ce qui parut causer un étonnement extrême à Raskolnikoff. Il s'était attendu à retrouver le logement tel exactement qu'il l'avait quitté; peut-être même se figurait-il que les cadavres gisaient encore sur le parquet. Maintenant, à sa grande surprise, les murs étaient nus, les chambres démeublées! Il s'approcha de la croisée et s'assit sur l'appui de la fenêtre.

Il n'y avait que deux ouvriers, deux jeunes gens dont l'un était un peu plus âgé que l'autre. Ils remplaçaient l'ancienne tapisserie jaune tout usée par du papier blanc semé de petites fleurs violettes. Cette circonstance — nous ignorons pourquoi — déplut fort à Raskolnikoff. Il regardait avec colère le papier neuf, comme si tous ces changements l'eussent contrarié. Les tapissiers se préparaient à retourner chez eux. Ils firent à peine attention à la présence du visiteur et continuèrent leur conversation.

Raskolnikoff se leva et passa dans l'autre chambre qui contenait auparavant le coffre, le lit et la commode; cette pièce, vide de meubles, lui parut extrêmement petite. La tapisserie n'avait pas été changée; on pouvait encore reconnaître dans le coin la place occupée naguère par l'armoire aux images pieuses. Après avoir satisfait sa curiosité, Raskolnikoff revint s'asseoir sur l'appui de la fenêtre. Le plus âgé des deux ouvriers le regarda de travers, et tout à coup s'adressant à lui:

— Qu'est-ce que vous faites là? Demanda-t-il.

Au lieu de répondre, Raskolnikoff se leva, passa dans le vestibule et se mit à tirer le cordon. C'était la même sonnette, le même son de fer-blanc! Il sonna une seconde, une troisième fois, prêtant l'oreille et rappelant ses souvenirs. L'impression terrible qu'il avait ressentie l'autre jour à la porte de la vieille lui revenait avec une netteté, une vivacité croissantes; il frissonnait à chaque coup et y prenait un plaisir de plus en plus grand.

— Mais qu'est-ce qu'il vous faut? Qui êtes-vous? Cria l'ouvrier en se dirigeant vers lui.

Raskolnikoff rentra alors dans l'appartement.

— Je veux louer un logement, je suis venu visiter celui-ci, répondit-il.

— Ce n’est pas la nuit qu’on visite des logements, et, d’ailleurs, vous auriez du être accompagné du dvornik.

— On a lavé le parquet; on va le mettre en couleur? Poursuivit Raskolnikoff. Il n’y a pas de sang?

— Comment, du sang?

— Mais la vieille et sa sœur ont été assassinées. Il y avait là une grande mare de sang.

— Quelle espèce d’homme es-tu donc? Cria l’ouvrier pris d’inquiétude.

— Moi?

— Oui.

— Tu veux le savoir?… Allons ensemble au bureau de police, là je le dirai.

Les deux tapissiers le considérèrent avec stupéfaction.

— Il est temps de nous en aller. Partons, Alechka. Il faut fermer, dit le plus âgé à son camarade.

— Eh bien, partons! Reprit d’un ton indifférent Raskolnikoff. Il sortit le premier et, précédant les deux hommes, descendit lentement l’escalier. — Holà! Dvornik! Cria-t-il quand il fut arrivé à la grand’porte.

Plusieurs personnes se tenaient à l’entrée de la maison et regardaient les passants. Il y avait la les deux dvorniks, une paysanne, un bourgeois en robe de chambre et quelques autres individus. Raskolnikoff alla droit à eux.

— Qu’est-ce qu’il vous faut? Demanda un des dvorniks.

— Tu as été au bureau de police?

— Je viens d’y aller. Qu’est-ce qu’il vous faut?

— Ils sont encore là?

— Oui.

— L’adjoint du commissaire est là aussi?

— Il y était tout à l’heure. Qu’est-ce qu’il vous faut?

Raskolnikoff ne répondit pas et resta pensif.

— Il est venu visiter le logement, dit en s’approchant le plus âgé des deux ouvriers.

— Quel logement?

— Celui où nous travaillons. « Pourquoi a-t-on lavé le sang? A-t-il dit. Il

s'est commis un meurtre ici, et je viens pour louer l'appartement. » Il s'est mis à sonner, et pour un peu il aurait cassé le cordon de la sonnette. « Allons au bureau de police, a-t-il ajouté, là je dirai tout. »

Le dvornik, intrigué, examina Raskolnikoff en fronçant le sourcil.

— Qui êtes-vous? Interrogea-t-il en élevant la voix avec un accent de menace.

— Je suis Rodion Romanovitch Raskolnikoff, ancien étudiant, et j'habite près d'ici, dans le péréoulok voisin, maison Chill, logement n° 11. Questionne le dvornik… il me connaît.

Raskolnikoff donna tous ces renseignements de l'air le plus indifférent et le plus tranquille; il regardait obstinément la rue et ne tourna pas une seule fois la tête vers son interlocuteur.

— Qu'êtes-vous venu faire dans ce logement?

— Je suis venu le visiter.

— Qu'avez-vous à voir là?

— Ne faudrait-il pas le prendre et l'emmener au bureau de police? Proposa soudain le bourgeois.

Raskolnikoff le regarda attentivement par-dessus son épaule.

— Partons! Dit-il avec insouciance.

— Oui, il faut l'emmener chez le commissaire! Reprit avec plus d'assurance le bourgeois. Pour qu'il soit allé là, il faut qu'il ait quelque chose sur la conscience…

— Dieu sait s'il est ivre ou non, murmura l'ouvrier.

— Mais qu'est-ce que tu veux? Cria de nouveau le dvornik, qui commençait à se fâcher sérieusement: pourquoi viens-tu là nous ennuyer?

— Tu as peur d'aller chez le commissaire? Ricana Raskolnikoff.

— Pourquoi aurais-je peur? Voyons, tu nous ennuies…

— C'est un filou! Cria la paysanne.

— À quoi bon discuter avec lui? Cria à son tour l'autre dvornik; c'était un énorme moujik vêtu d'un sarrau déboutonné et qui portait un trousseau de clefs pendu à sa ceinture. Pour sûr, c'est un filou! Allons, décampe, et plus vite que ça!

Et saisissant Raskolnikoff par l'épaule, il le lança dans la rue. Le jeune

homme faillit être jeté par terre, cependant il ne tomba point. Quand il eut repris son équilibre, il regarda silencieusement tous les spectateurs, puis s'éloigna.

— C'est un drôle d'homme, observa l'ouvrier.

— Les gens sont devenus drôles à présent, dit la paysanne.

— N'importe, il aurait fallu le conduire au bureau de police, ajouta le bourgeois.

« Irai-je ou n'irai-je pas? » pensait Raskolnikoff en s'arrêtant au milieu d'un carrefour et en promenant ses regards autour de lui, comme s'il eût attendu un conseil de quelqu'un. Mais sa question ne reçut aucune réponse; tout était sourd et sans vie, comme les pierres qu'il foulait… Soudain, à deux cents pas de lui, au bout d'une rue, il distingua, à travers l'obscurité, un rassemblement d'où partaient des cris, des paroles animées… La foule entourait une voiture… Une faible lumière brillait au milieu du pavé. « Qu'est-ce qu'il y a là? » Raskolnikoff tourna à droite et alla se mêler à la foule. Il semblait vouloir se raccrocher au moindre incident, et cette puérile disposition le faisait sourire, car son parti était pris, et il se disait que, dans un instant, « il en finirait avec tout cela ».

VII

Au milieu de la rue était arrêtée une élégante voiture de maître, attelée de deux fringants chevaux gris: il n'y avait personne dans l'intérieur, et le cocher lui-même était descendu de son siège; on tenait les chevaux par le mors. Autour de l'équipage se pressaient une foule de gens contenus par des policiers. L'un de ceux-ci avait une petite lanterne à la main, et, baissé vers le sol, éclairait quelque chose qui se trouvait sur le pavé, tout près des roues. Tout le monde parlait, criait, paraissait consterné; le cocher, embarrassé, ne savait que répéter de temps à autre:

— Quel malheur! Seigneur, quel malheur!

Raskolnikoff se fraya tant bien que mal un passage à travers les curieux, et vit enfin ce qui avait occasionné ce rassemblement. Sur la chaussée gisait, ensanglanté et privé de sentiment, un homme qui venait d'être foulé aux pieds par les chevaux. Quoiqu'il fût fort mal vêtu, sa mise n'était pas celle d'un homme du peuple. Le crâne et le visage étaient couverts d'affreuses blessures par lesquelles s'échappaient des flots de sang. On voyait qu'il ne s'agissait pas ici d'un accident pour rire.

— Mon Dieu! Ne cessait de dire le cocher, comment aurais-je pu empêcher cela? Si j'avais mis mes chevaux au galop ou si je ne l'avais pas averti, ce serait ma faute; mais non, la voiture n'allait pas vite, tout le monde l'a bien vu. Malheureusement un homme ivre ne fait attention à rien, c'est connu!… Je le vois traverser la rue en festonnant, — une fois, deux fois, trois fois, je lui crie: Gare! Je retiens même les chevaux; mais il va droit à leur rencontre! On aurait dit qu'il le faisait exprès. Les bêtes sont jeunes, ombrageuses; elles se sont élancées, et il a crié, ce qui les a encore effarées davantage… Voilà comment le malheur est arrivé.

— Oui, c'est bien ainsi que les choses se sont passées, confirma quelqu'un qui avait été témoin de cette scène.

— En effet, à trois reprises, il lui a crié de se garer, dit un autre.

— Parfaitement, il a crié trois fois, tout le monde l'a entendu, ajouta un

troisième.

Du reste, le cocher ne semblait pas trop inquiet des conséquences que cette aventure pouvait avoir pour lui. Évidemment, le propriétaire de l'équipage était un homme riche et important qui attendait quelque part l'arrivée de sa voiture; cette dernière circonstance éveillait surtout la sollicitude empressée des agents de police. Pourtant il fallait transporter le blessé à l'hôpital. Personne ne savait son nom.

Sur ces entrefaites, Raskolnikoff, à force de jouer des coudes, avait réussi à s'approcher davantage. Soudain, un jet de lumière, éclairant le visage du malheureux, le lui fit reconnaître.

— Je le connais, je le connais! S'écria-t-il, tandis que, bousculant ceux qui l'entouraient, il arrivait au premier rang de la foule; c'est un ancien fonctionnaire, le conseiller titulaire Marméladoff! Il demeure ici près, maison Kozel… Vite, un médecin! Je payerai, voilà!

Il tira de l'argent de sa poche et le montra à un agent de police. Il était en proie à une agitation extraordinaire.

Les policiers furent bien aises de savoir qui avait été écrasé. Raskolnikoff se nomma à son tour, donna son adresse et insista de toutes ses forces pour qu'on transportât au plus vite le blessé à son domicile. Le jeune homme n'aurait pas montré plus de zèle s'il se fût agi de son propre père.

— C'est ici, à trois maisons de distance, qu'il habite, disait-il, chez Kozel, un Allemand riche… Sans doute il regagnait sa demeure, étant en état d'ivresse… Je le connais… C'est un ivrogne… Il vit là, en famille, il a une femme et des enfants. Avant de le mener à l'hôpital, il faut le faire examiner par un médecin, il doit y en avoir un près d'ici. Je payerai, je payerai!… Son état exige des soins immédiats; si on ne le secourt pas tout de suite, il mourra avant d'arriver à l'hôpital.

Il glissa même à la dérobée quelque argent dans la main d'un agent de police. D'ailleurs, ce qu'il demandait était parfaitement légitime et s'expliquait très-bien. On releva Marméladoff, et des hommes de bonne volonté s'offrirent pour le transporter chez lui. La maison Kozel était située à trente pas de l'endroit où l'accident avait eu lieu. Raskolnikoff marcha derrière, soutenant avec précaution la tête du blessé et montrant le chemin.

— Ici, ici! Dans l'escalier, faites attention à ce qu'il n'ait pas la tête en bas: tournez… c'est cela! Je payerai, je vous remercie, murmurait-il.

En ce moment même, Catherine Ivanovna, comme cela lui arrivait toujours dès qu'elle avait une minute de liberté, se promenait de long en large dans sa petite chambre; elle allait de la fenêtre au poêle et vice versa, les bras croisés sur sa poitrine, se parlant à elle-même et toussant. Depuis quelque temps elle causait de plus en plus volontiers avec sa fille aînée, Polenka. Bien que cette enfant, âgée de dix ans, ne comprit pas encore grand'chose, cependant elle se rendait très-bien compte du besoin que sa mère avait d'elle; aussi ses grands yeux intelligents étaient-ils sans cesse fixés sur Catherine Ivanovna, et dès que celle-ci lui adressait la parole, elle faisait tous ses efforts pour comprendre ou du moins pour en avoir l'air.

Maintenant Polenka déshabillait son jeune frère qui avait été souffrant toute la journée et qu'on allait coucher. En attendant qu'on lui ôtât sa chemise pour la laver pendant la nuit, le petit garçon, la mine sérieuse, était assis sur une chaise, silencieux et immobile. Il écoutait en faisant de grands yeux ce que sa maman disait à sa sœur. La petite Lidotchka, vêtue de véritables guenilles, attendait son tour, debout près du paravent. La porte donnant sur le carré était ouverte pour laisser sortir la fumée de tabac qui arrivait de l'appartement voisin et, à chaque instant, faisait cruellement tousser la pauvre poitrinaire. Catherine Ivanovna semblait aller plus mal encore depuis huit jours, et les sinistres taches de ses joues avaient pris un éclat plus vif que jamais.

— Tu ne peux t'imaginer, Polenka, disait-elle en se promenant dans la chambre, quelle existence gaie et brillante on menait chez papa, et combien nous sommes malheureux tous par le fait de cet ivrogne: Papa avait dans le service civil un emploi correspondant au grade de colonel; il était presque gouverneur, il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver à ce poste; aussi tout le monde lui disait: « Nous Vous considérons déjà, Ivan Mikhaïlitch, comme notre gouverneur… » Kkhe-kkhe-kkhe… Ô vie trois fois maudite!

Elle cracha et pressa ses mains contre sa poitrine.

— Est-ce que l'eau est prête? Allons, donne la chemise; et les bas?… Lida, ajouta-t-elle en s'adressant à la petite fille, pour cette nuit tu coucheras

sans chemise… Mets les bas à côté… On lavera le tout ensemble… Et cet ivrogne, est-ce qu'il ne va pas rentrer?… Je voudrais pourtant laver sa chemise avec le reste, pour ne pas avoir à me fatiguer deux nuits de suite! Seigneur! Kkhe-kkhe-kkhe! Encore! Qu'est-ce que c'est? S'écria-t-elle en voyant le vestibule se remplir de monde et des gens pénétrer dans la chambre avec une sorte de fardeau. — Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'on apporte? Seigneur!

— Où faut-il le mettre? Demanda un agent de police, en regardant autour de lui, tandis qu'on introduisait dans la chambre Marméladoff sanglant et inanimé.

— Sur le divan! Étendez-le tout de son long sur le divan… la tête ici, indiqua Raskolnikoff.

— C'est un homme ivre qui a été écrasé dans la rue! Cria quelqu'un du vestibule.

Catherine Ivanovna, toute pâle, respirait péniblement. Les enfants étaient terrifiés. La petite Lidotchka courut en criant vers sa sœur aînée et, tremblante, la serra dans ses bras.

Après avoir aidé à coucher Marméladoff sur le divan, Raskolnikoff s'approcha de Catherine Ivanovna:

— Pour l'amour de Dieu, calmez-vous, ne vous effrayez pas! Dit-il vivement; — il traversait la rue, une voiture l'a écrasé; ne vous inquiétez pas, il va reprendre ses sens, je l'ai fait porter ici… Je suis déjà venu chez vous, peut-être ne vous en souvenez-vous pas… Il reviendra à lui, je payerai!

— Il n'en reviendra pas! Dit avec désespoir Catherine Ivanovna, et elle s'élança vers son mari.

Raskolnikoff s'aperçut bientôt que cette femme n'était pas de celles qui sont promptes à l'évanouissement. En un instant, un oreiller se trouva sous la tête du malheureux, — ce à quoi personne n'avait encore pensé. Catherine Ivanovna se mit à déshabiller Marméladoff, à visiter ses blessures, à lui prodiguer des soins intelligents. L'émotion ne lui enlevait pas la présence d'esprit; s'oubliant elle-même, elle mordait ses lèvres tremblantes et refoulait dans sa poitrine les cris prêts à s'en échapper.

Pendant ce temps, Raskolnikoff décida quelqu'un à aller chercher un

médecin. Il y en avait un qui habitait dans une maison voisine.

— J'ai envoyé chercher un médecin, dit-il à Catherine Ivanovna; ne vous inquiétez pas, je payerai. N'avez-vous pas d'eau?… Donnez-moi aussi une serviette, un essuie-mains, quelque chose bien vite; on ne peut pas encore juger de la gravité des blessures… Il est blessé, mais il n'est pas tué, soyez-en convaincue… Attendons ce que dira le docteur…

Catherine Ivanovna courut à la fenêtre; là, dans le coin, était placée sur une mauvaise chaise une grande cuvette pleine d'eau, qu'elle avait préparée pour laver pendant la nuit le linge de son mari et de ses enfants. Cette lessive nocturne, Catherine Ivanovna la faisait de ses propres mains au moins deux fois par semaine, quand ce n'était pas plus souvent, car les Marméladoff en étaient arrivés à un tel état de misère que le linge de rechange leur manquait presque absolument: chaque membre de la famille n'avait guère d'autre chemise que celle qu'il portait sur le corps; or, Catherine Ivanovna ne pouvait souffrir la malpropreté, et, plutôt que de la voir régner chez elle, la pauvre phtisique préférait encore se fatiguer à blanchir nuitamment le linge des siens, pour qu'ils le trouvassent lavé et repassé le lendemain à leur réveil.

Sur la demande de Raskolnikoff, elle prit la cuvette et la lui apporta, mais peu s'en fallut qu'elle ne tombât avec son fardeau. Le jeune homme, ayant réussi à trouver un essuie-mains, le trempa dans l'eau et lava le visage ensanglanté de Marméladoff. Catherine Ivanovna, debout à côté de lui, respirait avec effort et tenait ses mains pressées contre sa poitrine. Des soins médicaux lui eussent été nécessaires à elle-même. « J'ai peut-être eu tort de faire transporter le blessé à son domicile », commençait à se dire Raskolnikoff.

Le sergent de ville ne savait non plus que décider.

— Polia! Cria Catherine Ivanovna, cours chez Sonia, vite. Dis-lui que son père a été écrasé par une voiture, qu'elle vienne ici immédiatement. Si tu ne la trouves pas chez elle, n'importe, tu diras aux Kapernaoumoff de lui faire la commission dès qu'elle sera rentrée. Dépêche-toi, Polia! Tiens, mets ce mouchoir sur ta tête!

Sur ces entrefaites, la chambre s'était tellement remplie de monde qu'une pomme n'y serait pas tombée par terre. « Les agents de police se retirèrent;

un seul resta momentanément et tâcha de refouler le public sur le carré. Mais, tandis qu'il s'employait à cette besogne, par la porte de communication intérieure pénétrèrent dans l'appartement presque tous les locataires de madame Lippevechzel: d'abord massés sur le seuil, ils envahirent bientôt la chambre elle-même. Catherine Ivanovna entra dans une violente colère:

— Vous devriez au moins le laisser mourir en repos! Cria-t-elle à cette foule. Vous venez ici comme à un spectacle! Vous fumez des cigarettes! Kkhe-kkhe-kkhe!… Vous vous permettez d'entrer le chapeau sur la tête!… Allez-vous-en!… Ayez au moins le respect de la mort!

La toux qui l'étranglait l'empêcha d'en dire davantage, mais cette sévère admonestation produisit son effet. Évidemment on avait une certaine peur de Catherine Ivanovna: les locataires filèrent l'un après l'autre vers la porte, emportant dans leurs cœurs cet étrange sentiment de satisfaction que l'homme même le plus compatissant ne peut s'empêcher d'éprouver à la vue du malheur d'autrui.

Du reste, quand ils furent sortis, leurs voix se firent entendre de l'autre coté de la porte: ils disaient hautement qu'il fallait envoyer le blessé à l'hôpital, qu'il était inconvenant de troubler la tranquillité de la maison.

— Il est inconvenant de mourir! Vociféra Catherine Ivanovna, et déjà elle se préparait à les foudroyer de son indignation, mais, comme elle allait ouvrir la porte, elle se croisa avec madame Lippevechzel en personne. La logeuse venait d'apprendre le malheur, et elle accourait rétablir l'ordre. C'était une Allemande excessivement tracassière et mal élevée.

— Ah! Mon Dieu! Dit-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre; votre mari étant ivre s'est fait écraser par une voiture. Qu'il aille à l'hôpital! Je suis la propriétaire!

— Amalia Ludvigovna! Je vous prie de songer à ce que vous dites, commença d'un ton rogue Catherine Ivanovna. (C'était toujours de ce ton qu'elle parlait à la logeuse, pour la rappeler au « sentiment des convenances », et, même dans un semblable moment, elle ne put se refuser ce plaisir.) Amalia Ludvigovna…

— Je vous ai dit une fois pour toutes de ne jamais m'appeler Amalia Ludvigovna; je suis Amalia Ivanovna!

— Vous n'êtes pas Amalia Ivanovna, mais Amalia Ludvigovna, et comme je n'appartiens pas au groupe de vos vils flatteurs tels que M. Lébéziatnikoff qui rit maintenant derrière la porte (« Les voilà qui s'empoignent! Kss! Kss! » Ricanait-on en effet dans la pièce voisine), je vous appellerai toujours Amalia Ludvigovna, bien que je ne puisse, décidément, comprendre pourquoi cette appellation vous déplaît. Vous voyez vous-même ce qui est arrivé à Sémen Zakharovitch: il va mourir. Je vous prie de fermer tout de suite cette porte et de ne laisser entrer personne ici.

Permettez-lui au moins de mourir en paix! Sinon, je vous assure que dès demain le gouverneur général lui-même sera instruit de votre conduite. Le prince me connaît depuis ma jeunesse, et il se souvient fort bien de Sémen Zakharovitch, à qui il a plus d'une fois rendu service. Tout le monde sait que mon mari avait beaucoup d'amis et de protecteurs; lui-même, ayant conscience de son malheureux défaut, a cessé de les voir, par un sentiment de noble délicatesse; mais maintenant, ajouta-t-elle en montrant Raskolnikoff, nous avons trouvé un appui dans ce magnanime jeune homme qui possède de la fortune, des relations, et qui est lié depuis son enfance avec Sémen Zakharovitch. Soyez persuadée, Amalia Ludvigovna…

Tout ce discours fut débité avec une rapidité croissante, mais la toux interrompit brusquement l'éloquence de Catherine Ivanovna. En ce moment, Marméladoff, revenant à lui, poussa un gémissement. Elle courut auprès de son mari. Celui-ci avait ouvert les yeux, et, sans se rendre encore compte de rien, regardait Raskolnikoff debout à son chevet. Sa respiration était rare et pénible; on apercevait du sang au bord de ses lèvres; la sueur perlait sur son front. Ne reconnaissant pas Raskolnikoff, il le considérait d'un air inquiet. Catherine Ivanovna fixa sur le blessé un regard affligé, mais sévère, puis les larmes jaillirent des yeux de la pauvre femme.

— Mon Dieu! Il a la poitrine tout écrasée! Que de sang, que de sang! Dit-elle, désolée. Il faut lui ôter tous ses vêtements de dessus! Tourne-toi un peu, Sémen Zakharovitch, si cela t'est possible, lui cria-t-elle.

Marméladoff la reconnut.

— Un prêtre! Proféra-t-il d'une voix rauque.

Catherine Ivanovna s'approcha de la fenêtre, appuya son front contre le

châssis et s'écria avec désespoir:

— Ô vie trois fois maudite!

— Un prêtre! Répéta le moribond après une minute de silence.

— Chut! Lui cria Catherine Ivanovna; il obéit et se tut. Ses yeux cherchaient sa femme avec une expression timide et anxieuse. Elle revint se placer à son chevet. Il se calma un peu, mais ce ne fut pas pour longtemps. Bientôt il aperçut dans le coin la petite Lidotchka (sa favorite), qui tremblait comme si elle eût été prise de convulsions et le regardait avec ses grands yeux fixes d'enfant étonné.

— Ah!… ah!… fit-il avec agitation en montrant la fillette. On voyait qu'il voulait dire quelque chose.

— Quoi encore? Cria Catherine Ivanovna.

— Elle n'a pas de chaussures, pas de chaussures! Murmura-t-il, et son regard affolé ne quittait pas les petits pieds nus de l'enfant.

— Tais-toi! Répliqua d'un ton irrité Catherine Ivanovna: tu sais toi-même pourquoi elle n'a pas de chaussures.

— Dieu soit loué, voilà le docteur! S'écria joyeusement Raskolnikoff.

Entra un petit vieillard allemand, aux allures méthodiques, qui regardait autour de lui d'un air défiant. Il s'approcha du blessé, lui tâta le pouls, examina attentivement la tête; puis, avec le secours de Catherine Ivanovna, il défit la chemise toute trempée de sang et mit à nu la poitrine. Elle était affreusement broyée; à droite, plusieurs côtes étaient brisées; à gauche, à l'endroit du cœur, on voyait une grande tache d'un noir jaunâtre, due à un violent coup de pied de cheval. Le docteur fronça le sourcil. L'agent de police lui avait raconté que l'individu écrasé avait été pris dans une roue et traîné sur la chaussée l'espace de trente pas.

— Il est étonnant qu'il soit encore en vie, murmura le docteur à voix basse en s'adressant à Raskolnikoff.

— Que pensez-vous de lui? Demanda ce dernier.

— Il est perdu.

— N'y a-t-il plus aucun espoir?

— Pas le moindre! Il va rendre le dernier soupir… D'ailleurs, il a une blessure très-dangereuse à la tête… Hum! Soit, on peut faire une saignée…

mais… ce sera inutile. Dans cinq ou six minutes, il mourra infailliblement.

— Essayez toujours la saignée.

— Soit… Du reste, je vous en avertis, cela ne servira absolument à rien.

Sur ces entrefaites, un nouveau bruit de pas se fit entendre, la foule qui encombrait le vestibule s'ouvrit, et un ecclésiastique à cheveux blancs apparut sur le seuil. Il apportait l'extrême-onction au mourant. Le docteur céda aussitôt la place au prêtre, avec qui il échangea un coup d'œil significatif. Raskolnikoff pria le médecin de rester encore un moment. Il y consentit en haussant les épaules.

Tous se retirèrent à l'écart. La confession dura fort peu de temps. Marméladoff n'était guère en état de comprendre quelque chose; il ne pouvait proférer que des sons entrecoupés et inintelligibles. Catherine Ivanovna alla se mettre à genoux dans le coin près du poêle et fit agenouiller devant elle les deux enfants. Lidotchka ne faisait que trembler. Le petit garçon, à genoux en pans volants, imitait les grands signes de croix de sa mère et se prosternait contre le parquet qu'il frappait du front; cela semblait lui procurer un plaisir particulier. Catherine Ivanovna se mordait les lèvres et retenait ses larmes. Elle priait tout en rajustant de temps à autre la chemise du baby; sans interrompre sa prière et sans même se lever, elle réussit à prendre dans la commode un mouchoir de cou qu'elle jeta sur les épaules trop nues de la petite fille. Cependant la porte de communication avait été ouverte de nouveau par des curieux. Le flot des spectateurs grossissait aussi dans le vestibule; tous les locataires des divers étages se trouvaient là; mais ils ne franchissaient pas le seuil de la chambre. Toute cette scène n'était éclairée que par un bout de bougie.

En ce moment, Polenka, qui était allée chercher sa sœur, traversa vivement la foule massée dans le couloir. Elle entra, pouvant à peine respirer, tant elle avait couru. Après s'être débarrassée de son mouchoir, elle chercha des yeux sa mère, s'approcha d'elle et lui dit: « Elle vient! Je l'ai rencontrée dans la rue! » Catherine Ivanovna la fit agenouiller à côté d'elle. Sonia se fraya timidement et sans bruit un passage au milieu de la foule. Dans ce logement qui offrait l'image de la misère, du désespoir et de la mort, son apparition soudaine produisit un effet étrange. Quoique fort pauvrement

vêtue, elle était mise avec le chic tapageur qui distingue les raccrocheuses de trottoir. Arrivée à l'entrée de la chambre, la jeune fille ne dépassa pas le seuil et jeta dans l'appartement un regard effaré.

Elle n'avait plus conscience de rien, semblait-il; elle avait oublié sa robe de soie, achetée d'occasion, dont la couleur criarde et la queue démesurément longue étaient fort déplacées ici, son immense crinoline qui occupait toute la largeur de la porte, ses bottines voyantes, l'ombrelle qu'elle tenait à la main, quoiqu'elle n'en eût pas besoin; enfin, son ridicule chapeau de paille, orné d'une plume d'un rouge éclatant. Sous ce chapeau, crânement posé sur le côté, on apercevait un petit visage maladif, pâle et effrayé, avec une bouche ouverte et des yeux immobiles de terreur. Sonia avait dix-huit ans; elle était blonde, de petite taille et un peu maigre, mais assez jolie; ses yeux clairs étaient remarquables. Elle tenait ses regards fixés sur le lit, sur l'ecclésiastique; comme Polenka, elle était essoufflée par une marche rapide. À la fin, quelques mots chuchotés dans la foule arrivèrent probablement à ses oreilles. Baissant la tête, elle franchit le seuil et pénétra dans la chambre, mais resta à proximité de la porte.

Quand le moribond eut reçu les sacrements, sa femme revint auprès de lui. Avant de se retirer, le prêtre crut devoir adresser quelques paroles de consolation à Catherine Ivanovna.

— Et qu'est-ce qu'ils vont devenir? Interrompit-elle avec aigreur en montrant ses enfants.

— Dieu est miséricordieux; espérez dans le secours du Très-Haut, reprit l'ecclésiastique.

— E-eh! Il est miséricordieux, mais pas pour nous!

— C'est un péché, madame, un péché, observa le pope en hochant la tête.

— Et cela, n'est-ce pas un péché? Répliqua vivement Catherine Ivanovna en montrant le moribond.

— Ceux qui vous ont involontairement privée de votre soutien vous offriront peut-être une indemnité, pour réparer au moins le préjudice matériel…

— Vous ne me comprenez pas! Cria d'un ton irrité Catherine Ivanovna. Pourquoi m'indemniserait-on? C'est lui-même qui, étant ivre, est allé se jeter

sous les pieds des chevaux! Lui un soutien! Il n'a jamais été pour moi qu'une cause de chagrin. Il buvait tout! Il nous dépouillait pour aller dissiper au cabaret l'argent du ménage! Dieu fait bien de nous débarrasser de lui! C'est une vraie délivrance pour nous!

— Il faudrait pardonner à un mourant; de tels sentiments sont un péché, madame, un grand péché!

Tout en causant avec l'ecclésiastique, Catherine Ivanovna ne cessait de s'occuper du blessé: elle lui donnait à boire, essuyait la sueur et le sang qui inondaient sa tête, arrangeait ses oreillers. Les dernières paroles du prêtre la mirent dans une sorte de fureur.

— Eh! Batuchka! Ce sont la des mots, rien que des mots! Pardonner! Aujourd'hui, s'il n'avait pas été écrasé, il serait rentré ivre. Comme il n'a pas d'autre chemise que la sale loque qu'il porte sur le corps, il m'aurait fallu la laver pendant son sommeil, ainsi que le linge des enfants. Ensuite j'aurais fait sécher tout cela pour le raccommoder à l'aurore, voilà l'emploi de mes nuits!… Que venez-vous donc me parler de pardon? D'ailleurs, je lui ai pardonné!

Un violent accès de toux l'empêcha d'en dire plus long. Elle cracha dans un mouchoir, qu'elle étala ensuite sous les yeux de l'ecclésiastique, tandis que, de sa main gauche, elle pressait douloureusement sa poitrine. Le mouchoir était tout ensanglanté.

Le pope baissa la tête et ne dit plus mot.

Marméladoff était à l'agonie; ses yeux ne quittaient pas le visage de sa femme, qui s'était de nouveau penchée vers lui. Il avait toujours envie de lui dire quelque chose, essayait de parler, remuait la langue avec effort, mais ne parvenait à proférer que des sons inarticulés. Catherine Ivanovna, comprenant qu'il voulait lui demander pardon, lui cria d'un ton impérieux:

— Tais-toi! C'est inutile!… Je sais ce que tu veux dire!…

Le blessé se tut, mais au même instant ses yeux s'égarèrent dans la direction de la porte, et il aperçut Sonia…

Jusqu'alors il ne l'avait pas remarquée dans le coin sombre où elle se trouvait.

— Qui est là? Qui est la? Fit-il tout à coup d'une voix rauque et étranglée;

en même temps il montrait des yeux, avec une expression d'effroi, la porte près de laquelle sa fille était debout, et il essayait de se mettre sur son séant.

— Reste couché! Ne bouge pas! Cria Catherine Ivanovna.

Mais, par un effort surhumain, il réussit à s'arc-bouter sur le divan. Pendant quelque temps, il considéra sa fille d'un air étrange. Il semblait ne pas la reconnaître; d'ailleurs, c'était la première fois qu'il la voyait dans ce costume.

Timide, humiliée et rougissante sous ses oripeaux de prostituée, la malheureuse attendait humblement qu'il lui fut permis de dire le dernier adieu à son père. Soudain il la reconnut, et une souffrance immense se peignit sur son visage.

— Sonia! Ma fille! Pardonne! Cria-t-il. Il voulut lui tendre la main et, perdant son point d'appui, roula lourdement sur le plancher. On s'empressa de le relever, on le remit sur le divan; mais c'en était fait. Sonia, presque défaillante, poussa un faible cri, courut à son père et l'embrassa. Il expira entre les bras de la jeune fille.

— Il est mort! Cria Catherine Ivanovna à la vue du cadavre de son mari. Eh bien! Que faire, maintenant? Avec quoi l'enterrerai-je? Avec quoi, demain, nourrirai-je mes enfants?

Raskolnikoff s'approcha de la veuve.

— Catherine Ivanovna, lui dit-il, la semaine dernière votre défunt mari m'a raconté toute sa vie et toutes les circonstances… Soyez sûre qu'il parlait de vous avec une estime enthousiaste. Dès ce soir-là, en voyant combien il vous était dévoué à tous, combien surtout il vous honorait et vous aimait, Catherine Ivanovna, malgré sa malheureuse faiblesse, dès ce soir-là, je suis devenu son ami… Permettez-moi donc maintenant… de vous aider… à rendre les derniers devoirs à mon ami défunt. Voici… vingt roubles, et si ma présence peut vous être de quelque utilité… je… en un mot, je viendrai, je viendrai vous voir certainement… peut-être viendrai-je encore demain… Adieu!

Et il sortit vivement de la chambre; mais, en traversant le vestibule, il rencontra tout à coup dans la foule Nikodim Fomitch qui avait appris l'accident et venait prendre les dispositions d'usage en pareil cas. Depuis la

scène qui s'était passée au bureau de police, le commissaire n'avait pas revu Raskolnikoff; néanmoins, il le reconnut tout de suite.

— Ah! C'est vous? Lui demanda-t-il.

— Il est mort, répondit Raskolnikoff. Il a eu les secours d'un médecin, d'un prêtre; rien ne lui a manqué. Ne troublez pas trop la pauvre femme; elle était déjà phtisique: ce nouveau malheur l'achève. Réconfortez-la, si vous le pouvez… Vous êtes un bon homme, je le sais… ajouta-t-il avec un sourire, tandis qu'il regardait en face le commissaire.

— Mais vous avez du sang sur vous, observa Nikodim Fomitch, qui venait de remarquer quelques taches fraîches sur le gilet de Raskolnikoff.

— Oui, il en a coulé sur moi… je suis tout en sang! Dit le jeune homme d'un air un peu étrange; puis il sourit, salua son interlocuteur d'un signe de tête et s'éloigna.

Il descendait l'escalier lentement, sans se presser. Une sorte de fièvre agitait tout son être. Il sentait affluer brusquement en lui une vie nouvelle et puissante. Cette sensation pouvait être comparée à celle d'un condamné à mort qui reçoit inopinément sa grâce. Au milieu de l'escalier, il se rangea pour laisser passer devant lui l'ecclésiastique qui regagnait sa demeure. Les deux hommes échangèrent un silencieux salut. Mais, comme Raskolnikoff descendait les dernières marches, il entendit soudain des pas rapides derrière lui. Quelqu'un cherchait à le rejoindre. C'était Polenka qui courait après lui en criant: « Écoutez! Écoutez! »

Il se retourna vers elle. La petite fille descendit à la hâte le dernier escalier et s'arrêta en face du jeune homme, à une marche au-dessus de lui. Une faible lumière venait de la cour. Raslnolnikoff examina le visage maigre, mais pourtant joli, de Polenka; celle-ci lui souriait et le regardait avec une gaieté enfantine. Elle était chargée d'une commission qui, évidemment, lui plaisait beaucoup à elle-même.

— Écoutez, comment vous appelle-t-on?… Ah! Encore: où demeurez-vous? Demanda-t-elle précipitamment.

Il lui mit ses deux mains sur les épaules et la considéra avec une sorte de bonheur. Pourquoi éprouvait-il un tel plaisir à la contempler? Lui-même n'en savait rien.

— Qui est-ce qui vous a envoyée?

— C'est ma sœur Sonia qui m'a envoyée, répondit la petite fille en souriant plus gaiement encore.

— Je me doutais bien que vous veniez de la part de votre sœur Sonia.

— Je viens aussi de la part de maman. C'est ma sœur Sonia qui m'a envoyée la première, mais ensuite maman m'a dit: « Cours vite, Polenka! »

— Vous aimez votre sœur Sonia?

— Je l'aime plus que n'importe qui! Déclara avec une énergie particulière Polenka, et son sourire prit soudain une expression plus sérieuse.

— Et moi, m'aimerez-vous?

Au lieu de répondre, la petite fille approcha de lui son visage et tendit naïvement ses lèvres pour l'embrasser. Tout à coup ses petits bras, minces comme des allumettes, serrèrent Raskolnikoff avec force, et, inclinant sa tête sur l'épaule du jeune homme, elle se mit à pleurer sans bruit.

— Pauvre papa! Dit-elle au bout d'une minute, en relevant son visage humide de larmes qu'elle essuya avec sa main. — On ne voit plus que des malheurs comme cela à présent, ajouta-t-elle inopinément, avec cette gravité particulière que les enfants affectent quand l'envie leur vient de parler « comme les grandes personnes ».

— Votre papa vous aimait?

— Il aimait surtout Lidotchka, répondit-elle du même ton sérieux (son sourire avait disparu), — il avait une prédilection pour elle, parce que c'est la plus jeune et aussi parce qu'elle est maladive; il lui apportait toujours des cadeaux. Nous autres, nous prenions avec lui des leçons de lecture, et à moi il enseignait la grammaire et la loi divine, ajouta-t-elle avec dignité. Maman ne disait rien, mais nous savions que cela lui faisait plaisir, et papa le savait aussi. Maman veut m'apprendre le français, parce qu'il est déjà temps de commencer mon éducation.

— Mais vous savez prier?

— Comment donc, si nous savons! Depuis longtemps! Moi, comme je suis la plus grande, je prie en mon particulier, Kolia et Lidotchka disent leurs prières tout haut avec maman. Ils récitent d'abord les litanies de la Sainte Vierge, ensuite une autre prière: « Dieu, accorde ton pardon et ta bénédiction

à notre sœur Sonia », et puis; « Dieu, accorde ton pardon et ta bénédiction à notre autre papa », car il faut vous dire que notre ancien papa est mort depuis longtemps; celui-ci c'était un autre, mais nous prions aussi pour le premier.

— Poletchka, on m'appelle Rodion; nommez-moi quelquefois dans vos prières: « Pardonne aussi à ton serviteur Rodion », — rien de plus.

— Toute ma vie, je prierai pour vous, répondit chaleureusement la petite fille, qui tout à coup se remit à rire, et de nouveau l'embrassa avec tendresse.

Raskolnikoff lui dit son nom, donna son adresse et promit de revenir le lendemain sans faute. L'enfant le quitta, enchantée de lui. Il était dix heures sonnées quand il sortit de la maison.

« Assez! » se dit-il en s'éloignant, « arrière les spectres, les vaines frayeurs, les fantômes! La vie ne m'a pas abandonné! Est-ce que je ne vivais pas tout à l'heure? Ma vie n'est pas morte avec la vieille femme! Dieu fasse paix à votre âme, matouchka, mais il est temps aussi que vous laissiez la mienne en repos! À présent que j'ai recouvré l'intelligence, la volonté, la force, nous allons bien voir! À nous deux, maintenant! » Ajouta-t-il comme s'il eût adressé un défi à quelque puissance invisible.

« …Je suis très-faible en ce moment, mais… je crois que je ne suis plus du tout malade. Quand je suis sorti de chez moi tantôt, je savais bien que ma maladie se passerait. À propos: la maison Potchinkoff est à deux pas d'ici. Je vais aller chez Razoumikhine… Qu'il gagne son pari!… Qu'il s'amuse même à mes dépens; n'importe!… La force est nécessaire, sans elle on ne fait rien; mais c'est la force qui procure la force, voilà ce qu'ils ne savent pas », acheva-t-il avec assurance. Son audace, sa confiance en lui-même grandissaient de minute en minute. C'était une sorte de changement à vue qui s'opérait en lui.

Il trouva sans peine la demeure de Razoumikhine; dans la maison Potchinkoff on connaissait déjà le nouveau locataire, et le dvornik indiqua tout de suite à Raskolnikoff le logement de son ami. Le bruit d'une réunion nombreuse et animée arrivait jusqu'au milieu de l'escalier. La porte donnant sur le carré était grande ouverte, on entendait des éclats de voix et des vociférations.

La chambre de Razoumikhine était assez vaste, la société se composait

d'une quinzaine de personnes. Le visiteur s'arrêta dans l'antichambre. Là, derrière la cloison, il y avait deux grands samovars, des bouteilles, des assiettes, des plats charges de pâtés et de hors-d'œuvre; deux servantes de la logeuse se trémoussaient au milieu de tout cela. Raskolnikoff fit demander Razoumikhine. Celui-ci arriva tout joyeux. Au premier coup d'œil on voyait qu'il avait extraordinairement bu, et quoique, en général, il fût presque impossible à Razoumikhine de s'enivrer, cette fois son extérieur prouvait qu'il ne s'était pas ménagé.

— Écoute, commença aussitôt Raskolnikoff, je suis venu à seule fin de te dire que tu as gagné ton pari et que personne en effet ne sait ce qui peut lui arriver. Quant à entrer chez toi, non, je suis trop faible; c'est à peine si je me tiens sur mes jambes. Ainsi, bonjour et adieu! Mais, demain, passe chez moi…

— Sais-tu ce que je vais faire? Je vais te reconduire! Puisque, de ton propre aveu, tu es faible, eh bien…

— Et tes invités? Quel est cet homme à tête frisée qui vient d'entr'ouvrir la porte?

— Celui-là? Le diable le sait! Ce doit être un ami de mon oncle ou peut-être un monsieur quelconque venu sans invitation… Je leur laisserai mon oncle; c'est un homme inappréciable; je regrette que tu ne puisses faire sa connaissance aujourd'hui. Du reste, que le diable les emporte tous! Je n'ai que faire d'eux à présent; j'ai besoin de prendre l'air, aussi es-tu arrivé fort à propos, mon ami: deux minutes plus tard, j'allais tomber sur eux à bras raccourcis! Ils disent de telles stupidités… Tu ne saurais t'imaginer de quelles divagations un homme est capable! Après tout, si, tu peux te l'imaginer! Est-ce que nous-mêmes nous ne divaguons pas? Allons, qu'ils débitent leurs sornettes, ils ne les débiteront pas toujours… Attends une petite minute, je vais t'amener Zosimoff.

Ce fut avec un empressement extrême que le docteur se rendit auprès de Raskolnikoff. À la vue de son client, une curiosité particulière se manifesta sur son visage, qui, du reste, s'éclaircit bientôt.

— Il faut aller vous coucher tout de suite, dit-il au malade, et vous devriez prendre quelque chose pour vous procurer un sommeil paisible.

Tenez, voici une poudre que j'ai préparée tantôt. Vous la prendrez?

— Certainement, répondit Raskolnikoff.

— Tu fais très-bien de l'accompagner, observa Zosimoff en s'adressant à Razoumikhine; nous verrons demain comment il sera, mais aujourd'hui il ne va pas mal: le changement est notable depuis tantôt. À mesure qu'on vit, on apprend…

— Sais-tu ce que me disait tout bas Zosimoff il y a un instant? Commença d'une voix pâteuse Razoumikhine, dès que les deux amis furent dans la rue. Il me recommandait de causer avec toi en chemin, de te faire causer et de lui rapporter ensuite tes paroles, parce qu'il a l'idée… que tu… es fou ou sur le point de le devenir. T'imagines-tu cela? D'abord, tu es trois fois plus intelligent que lui; secondement, puisque tu n'es pas fou, tu peux te moquer de sa sotte opinion, et en troisième lieu ce gros morceau de viande dont la spécialité est la chirurgie n'a plus en tête, depuis quelque temps, que les maladies mentales; mais la conversation que tu as eue aujourd'hui avec Zamétoff a complètement modifié sa manière de voir sur ton compte.

— Zamétoff t'a tout raconté?

— Tout, et il a très-bien fait. J'ai maintenant compris toute l'histoire, et Zamétoff l'a comprise aussi… Allons, oui, en un mot, Rodia… le fait est… À présent je suis un peu gris… Mais cela ne fait rien… le fait est que cette pensée… comprends-tu? Cette pensée avait, en effet, pris naissance dans leur esprit… comprends-tu? C'est-à-dire qu'aucun d'eux n'osait la formuler tout haut, parce que c'était une absurdité trop criante, et, surtout depuis qu'ils ont arrêté ce peintre en bâtiment, tout cela s'est évanoui pour toujours. Mais pourquoi donc sont-ils des imbéciles? J'ai alors quelque peu cogné Zamétoff, — ceci entre nous, mon ami; je t'en prie, ne laisse pas entendre que tu le sais; j'ai remarqué qu'il est susceptible; c'est chez Louise que cela a eu lieu, — mais aujourd'hui tout est éclairci. C'était surtout cet Ilia Pétrovitch! Il avait pris texte de ton évanouissement au bureau de police, mais lui-même a eu honte ensuite d'une pareille supposition; je sais…

Raskolnikoff écoutait avec avidité. Sous l'influence de la boisson, Razoumikhine bavardait inconsidérément.

— Je me suis évanoui alors parce qu'il faisait très-chaud dans la salle et

que cette odeur de peinture m'avait suffoqué, dit Raskolnikoff.

— Il cherche une explication! Mais il n'y avait pas que la peinture: l'inflammation couvait depuis un grand mois; Zosimoff est là pour le dire. Seulement, ce que ce blanc-bec de Zamétoff est confus à présent, tu ne peux pas te l'imaginer. « Je ne vaux pas, dit-il, le petit doigt de cet homme-là. » C'est de toi qu'il parle ainsi. Il a quelquefois de bons sentiments. Mais la leçon que tu lui as donnée aujourd'hui au Palais de Cristal, c'est le comble de la perfection. Tu as commencé par lui faire peur, par lui donner le frisson. Tu l'avais presque amené à admettre de nouveau cette monstrueuse sottise, quand, tout d'un coup, tu lui as montré que tu te moquais de lui: « Attrape ce pied de nez! » Parfait! À présent il est écrasé, anéanti. Tu es un maître, vraiment, et il en faut comme cela. Quel dommage que je n'aie pas été là! Zamétoff est maintenant chez moi, où il aurait bien voulu te voir. Porphyre désire aussi faire ta connaissance…

— Ah!… celui-là aussi… Mais pourquoi me considérait-on comme un fou?

— C'est-à-dire, pas comme un fou. Mon ami, je crois que j'ai un peu trop jasé avec toi. Vois-tu, ce qui l'a frappé tantôt, c'est que ce seul point t'intéresse; maintenant il comprend pourquoi cela t'intéresse: instruit de toutes les circonstances… sachant quel énervement cela t'a causé alors et comment cette affaire est liée à ta maladie… Je suis un peu ivre, mon ami; tout ce que je puis te dire, c'est qu'il a son idée… Je te le répète: il ne rêve plus que maladies mentales. Tu n'as pas à t'inquiéter de cela…

Pendant une demi-minute tous deux restèrent silencieux.

— Écoute, Razoumikhine, fit ensuite Raskolnikoff, — je veux te parler franchement: je viens de chez un mort, le défunt était un fonctionnaire… j'ai donné là tout mon argent… et, en dehors de cela, tout à l'heure j'ai été embrassé par une créature qui, lors même que j'aurais tué quelqu'un… bref, j'ai encore vu là une autre créature… avec une plume couleur de feu… mais je divague; je suis très-faible, soutiens-moi… voilà l'escalier…

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu as? Demanda Razoumikhine inquiet.

— J'ai la tête qui tourne un peu, mais cela, ce n'est rien; le malheur, c'est

que je suis si triste, si triste! Comme une femme… vraiment! Regarde: qu'est-ce que cela? Regarde! Regarde!

— Quoi donc?

— Est-ce que tu ne vois pas? Il y a de la lumière dans ma chambre, vois-tu? Dans la fente…

Ils étaient sur l'avant-dernier palier, près de la porte de la logeuse, et de là on pouvait remarquer qu'en effet la chambre de Raskolnikoff était éclairée.

— C'est étrange! Nastasia y est peut-être, observa Razoumikhine.

— Jamais elle ne vient chez moi à cette heure-ci, d'ailleurs elle est couchée depuis longtemps, mais… cela m'est égal! Adieu!

— Que dis-tu? Je t'accompagne, nous allons monter ensemble!

— Je sais que nous monterons ensemble, mais je veux te serrer la main ici et te dire adieu ici. Allons, donne-moi la main, adieu!

— Qu'est-ce que tu as, Rodia?

— Rien; montons, tu seras témoin…

Pendant qu'ils montaient l'escalier, l'idée vint à Razoumikhine que Zosimoff avait peut-être raison.

« Eh! Je lui aurai troublé l'esprit avec mon bavardage! » Se dit-il à part soi.

Soudain, comme ils approchaient de la porte, ils entendirent des voix dans la chambre.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ici? S'écria Razoumikhine.

Raskolnikoff, le premier, saisit la porte et l'ouvrit toute grande; puis il demeura sur le seuil, comme pétrifié.

Sa mère et sa sœur, assises sur son divan, l'attendaient depuis une demi-heure.

Comment leur visite le prenait-elle à l'improviste? Comment n'y avait-il pas songé du tout, quand, dans la journée même, on lui avait cependant annoncé leur arrivée prochaine, imminente, à Pétersbourg? Depuis une demi-heure, les deux femmes ne cessaient de questionner Nastasia qui se trouvait encore là devant elles. Déjà, la servante leur avait raconté tous les détails possibles sur Raskolnikoff. En apprenant qu'il était sorti aujourd'hui de la maison, malade et assurément dans un transport de fièvre, à en croire

Nastasia, Pulchérie Alexandrovna et Avdotia Romanovna épouvantées l'avaient cru perdu: que de larmes n'avaient-elles point versées! Par quelles angoisses n'avaient-elles point passé durant cette demi-heure d'attente!

Des cris de joie saluèrent l'apparition de Raskolnikoff. Sa mère et sa sœur s'élancèrent vers lui. Mais il restait immobile et comme privé de vie; une pensée subite et insupportable avait glacé tout son être. Il ne put même leur tendre les bras. Les deux femmes le pressèrent contre leurs poitrines, le couvrirent de baisers, riant et pleurant à la fois… Il fit un pas, chancela et tomba évanoui sur le parquet.

Alarme, cris de frayeur, gémissements. Razoumikhine, resté jusqu'alors sur le seuil, s'élança dans la chambre, saisit le malade dans ses bras vigoureux et, en un clin d'œil, le coucha sur le divan.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! Dit-il vivement à la mère et à la sœur: — c'est un évanouissement, cela n'a pas d'importance! Le médecin disait tout à l'heure encore qu'il allait beaucoup mieux, qu'il était tout à fait rétabli! De l'eau! Allons, voilà déjà qu'il reprend ses sens, tenez, voyez-vous comme il revient à lui?…

Ce disant, il étreignit avec une rudesse inconsciente le bras de Dounetchka et la força à se baisser vers le divan pour constater qu'en effet son frère « revenait à lui ». Aux yeux de la mère et de la sœur, qui le regardaient avec une reconnaissance attendrie, Razoumikhine apparaissait comme une véritable providence. Nastasia leur avait déjà appris de quel dévouement avait fait preuve, pendant la maladie de leur Rodia, « ce jeune homme déluré », ainsi que l'appelait ce même soir, dans une conversation intime avec Dounia, Pulchérie Alexandrovna elle-même.

Troisième partie

I

Raskolnikoff se leva à demi et s'assit sur le divan.

Il invita par un léger signe Razoumikhine à suspendre le cours de son éloquence consolatrice, puis, prenant par la main sa mère et sa sœur, il les contempla alternativement durant deux minutes, sans proférer un mot. Son regard, empreint d'une sensibilité douloureuse, avait en même temps quelque chose de fixe et d'insensé. Pulchérie Alexandrovna s'en effraya et se mit à pleurer.

Avdotia Romanovna était pâle; sa main tremblait dans celle de son frère.

— Retournez chez vous… avec lui, dit-il d'une voix entrecoupée, en montrant Razoumikhine, — à demain; demain tout… Depuis quand êtes-vous arrivées?

— Nous sommes arrivées ce soir, Rodia, répondit Pulchérie Alexandrovna. Le train était fort en retard; mais, Rodia, pour rien au monde je ne consentirais à me séparer de toi maintenant! Je passerai la nuit ici, auprès de…

— Ne me tourmentez pas! Répliqua-t-il avec un geste d'irritation.

— Je resterai avec lui! Dit vivement Razoumikhine; je ne le quitterai pas une minute, et que mes invités aillent au diable! Qu'ils se fâchent si bon leur semble! D'ailleurs, mon oncle est là pour faire fonction d'amphitryon.

— Comment, comment vous remercier! Commença Pulchérie Alexandrovna en pressant de nouveau les mains de Razoumikhine; mais son fils lui coupa la parole.

— Je ne puis pas, je ne puis pas… répétait-il d'un ton agacé, — ne me tourmentez pas! Assez, allez-vous-en… Je ne puis pas!…

— Retirons-nous, maman, fit à voix basse Dounia inquiète, — sortons de la chambre au moins pour un instant, il est évident que notre présence le tue.

— Et il ne me sera pas donné de passer un moment avec lui après une séparation de trois ans! Gémit Pulchérie Alexandrovna.

— Attendez un peu! Leur dit Raskolnikoff, — vous m'interrompez

toujours, et je perds le fil de mes idées… Avez-vous vu Loujine?

— Non, Rodia, mais il est déjà instruit de notre arrivée. Nous avons appris, Rodia, que Pierre Pétrovitch avait eu la bonté de venir te voir aujourd'hui, ajouta avec une certaine timidité Pulchérie Alexandrovna.

— Oui… il a eu cette bonté… Dounia, j'ai dit tantôt à Loujine que j'allais le jeter en bas de l'escalier, et je l'ai envoyé au diable…

— Rodia, que dis-tu? Vraiment, tu… ce n'est pas possible! Commença la mère saisie d'effroi, mais un regard jeté sur Dounia la décida à n'en pas dire davantage.

Avdotia Romanovna, les yeux fixés sur son frère, attendait qu'il s'expliquât plus longuement. Déjà informées de la querelle par Nastasia qui la leur avait racontée à sa façon et comme elle avait pu la comprendre, les deux dames étaient en proie à une cruelle perplexité.

— Dounia, poursuivit avec effort Raskolnikoff, — je ne veux pas de ce mariage: par conséquent, donne congé dès demain à Loujine, et qu'il ne soit plus question de lui.

— Mon Dieu! S'écria Pulchérie Alexandrovna.

— Mon frère, pense un peu à ce que tu dis! Observa avec véhémence Avdotia Romanovna, mais elle se contint aussitôt. Tu n'es peut-être pas, en ce moment, dans ton état normal: tu es fatigué, acheva-t-elle doucement.

— J'ai le délire? Non… Tu épouses Loujine à cause de moi. Mais je n'accepte pas ce sacrifice. Donc, demain, écris-lui une lettre… pour te dégager vis-à-vis de lui… Tu me la feras lire dans la matinée, et ce sera fini!

— Je ne puis faire cela! S'écria la jeune fille blessée. De quel droit…

— Dounetchka, toi aussi tu t'emportes! Cesse, demain… Est-ce que tu ne vois pas… balbutia la mère avec effroi, en s'élançant vers sa fille. Ah! Allons-nous-en, cela vaudra mieux!

— Il bat la campagne! Se mit à crier Razoumikhine d'une voix qui trahissait l'ivresse: autrement, est-ce qu'il se serait permis… Demain il sera raisonnable… Mais aujourd'hui, en effet, il l'a mis à la porte; le monsieur s'est fâché… Il pérorait ici, il étalait ses théories, tout de même il est parti la queue basse…

— Ainsi, c'est vrai? S'écria Pulchérie Alexandrovna.

— À demain, frère, dit d'un ton de compassion Dounia, — partons, maman… Adieu, Rodia!

Il fit un dernier effort pour lui adresser encore quelques paroles.

— Tu entends, ma sœur, je n'ai pas le délire; ce mariage serait une infamie. Que je sois infâme, toi, du moins, tu ne dois pas l'être… c'est assez d'un… Mais, quelque misérable que je sois, je te renierais pour ma sœur, si tu contractais une pareille union. Ou moi, ou Loujine! Allez-vous-en…

— Mais tu as perdu l'esprit! Tu es un despote! Vociféra Razoumikhine.

Raskolnikoff ne répondit pas; peut-être n'était-il plus en état de répondre. À bout de forces, il s'étendit sur le divan et se tourna du côté du mur. Avdotia Romanovna regarda curieusement Razoumikhine, ses yeux noirs étincelèrent; l'étudiant tressaillit même sous ce regard. Pulchérie Alexandrovna paraissait consternée.

— Jamais je ne pourrai me résoudre à m'en aller! Murmura-t-elle, avec une sorte de désespoir, à l'oreille de Razoumikhine, je resterai ici quelque part… Reconduisez Dounia.

— Et vous gâterez toute l'affaire! Répondit sur le même ton bas le jeune homme hors de lui: — sortons du moins de la chambre. Nastasia, éclaire-nous! Je vous jure, continua-t-il à demi-voix, lorsqu'ils furent dans l'escalier, que tantôt il a été sur le point de nous battre, le docteur et moi! Comprenez-vous cela? Le docteur lui-même! D'ailleurs, il est impossible que vous laissiez Avdotia Romanovna loger seule dans ce garni! Songez un peu dans quelle maison vous êtes descendues! Ce coquin de Pierre Pétrovitch n'aurait-il pas pu vous trouver un logement plus convenable?… Du reste, vous savez, j'ai un peu bu, et voilà pourquoi… mes expressions sont un peu vives; ne faites pas attention…

— Eh bien! Reprit Pulchérie Alexandrovna, — je vais aller trouver la logeuse de Rodia, et je la prierai de nous donner à Dounia et à moi un coin pour cette nuit. Je ne puis l'abandonner en cet état, je ne le puis pas!

Cette conversation avait lieu sur le palier, devant la porte même de la logeuse. Nastasia se tenait sur la dernière marche, avec la lumière. Razoumikhine était extraordinairement animé. Une demi-heure auparavant, quand il avait reconduit Raskolnikoff chez lui, il bavardait outre mesure,

comme lui-même le reconnaissait; mais il avait la tête fort libre, nonobstant l'énorme consommation de vin qu'il avait faite dans la soirée. Maintenant il était plongé dans une sorte d'extase, et l'inf1uence capiteuse de la boisson agissait doublement sur lui. Il avait pris les deux dames chacune par une main, les haranguait dans un langage d'une désinvolture étonnante, et, sans doute pour les mieux convaincre, appuyait presque chaque mot d'une formidable pression sur les phalanges de ses interlocutrices. En même temps, avec le plus grand sans gêne, il dévorait des yeux Avdotia Romanovna.

Parfois, vaincues par la douleur, les pauvres femmes essayaient de dégager leurs doigts emprisonnés dans cette grosse main osseuse, mais il n'en avait cure et continuait de plus belle à leur serrer les mains sans songer qu'il leur faisait mal. Si elles lui avaient demandé, comme un service à leur rendre, de se jeter la tête la première en bas de l'escalier, il n'eût pas balancé une seconde à satisfaire leur désir. Pulchérie Alexandrovna sentait bien que Razoumikhine était fort excentrique et surtout qu'il avait une poigne terrible; mais, toute à la pensée de son Rodia, elle fermait les yeux sur les façons bizarres du jeune homme qui était maintenant une providence pour elle.

Quant à Avdotia Romanovna, bien qu'elle partageât les préoccupations de sa mère et qu'elle ne fût pas naturellement craintive, cependant c'était avec surprise et même avec une sorte d'inquiétude qu'elle voyait se fixer sur elle les regards enflammés de l'ami de son frère. N'était la confiance sans bornes que les récits de Nastasia lui avaient inspirée à l'égard de cet homme singulier, elle n'aurait pas résisté à la tentation de s'enfuir en entraînant sa mère avec elle. D'ailleurs, elle comprenait aussi qu'en ce moment elles ne pouvaient se passer de lui. La jeune fille fut, du reste, grandement rassurée au bout de dix minutes: dans quelque disposition d'esprit que se trouvât Razoumikhine, un des propres de son caractère était de se révéler tout entier à première vue, de sorte qu'on savait bien vite à qui l'on avait affaire.

— Vous ne pouvez pas demander cela à la logeuse, c'est le comble de l'absurdité répliqua-t-il vivement à Pulchérie Alexandrovna; vous avez beau être la mère de Rodia, si vous restez, vous allez l'exaspérer, et alors Dieu sait ce qui arrivera. Écoutez, voici ce que je propose: Nastasia va le veiller pour le moment, et moi, je vous ramènerai toutes deux chez vous, car ici, à

Pétersbourg, il est imprudent à deux femmes seules de s'aventurer la nuit dans les rues. Après vous avoir reconduites, je reviendrai en deux temps ici, et, dans un quart d'heure, je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée que je viendrai vous faire mon rapport, vous dire comment il va, s'il dort, etc. Ensuite, écoutez! Ensuite, je courrai jusqu'à mon logement; — il y a du monde chez moi, mes invités sont tous ivres, — je prendrai Zosimoff, — c'est le médecin qui soigne Rodia, il est chez moi en ce moment, mais il n'est pas ivre, lui, il ne boit jamais. Je l'amènerai auprès du malade et de là chez vous. Dans l'espace d'une heure, vous recevrez donc deux fois des nouvelles de votre fils: par moi d'abord, et puis par le docteur lui-même, ce qui est autrement sérieux! S'il va mal, je vous jure que je vous ramènerai ici; s'il va bien, vous vous coucherez. Moi, je passerai toute la nuit ici, dans le vestibule, il ne le saura pas, et je ferai coucher Zosimoff chez la logeuse pour l'avoir sous la main en cas de besoin. En ce moment, je crois, la présence du docteur peut être plus utile à Rodia que la vôtre. Ainsi, retournez chez vous! Quant à loger chez la propriétaire, c'est impossible; moi, je le puis, mais pas vous: elle ne consentirait pas à vous donner asile, parce que… parce qu'elle est sotte. Si vous voulez le savoir, elle m'aime; elle serait jalouse d'Avdotia Romanovna, et de vous aussi… mais à coup sur d'Avdotia Romanovna. C'est un caractère tout à fait étrange, tout à fait! Du reste, je suis moi-même un imbécile… Allons, tenez! Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas? Avez-vous confiance en moi, oui ou non?

— Partons, maman, dit Avdotia Romanovna, — ce qu'il promet, il le fera certainement. C'est à ses soins que mon frère doit la vie, et si le docteur consent, en effet, à passer la nuit ici, que pouvons-nous désirer de mieux?

— Voilà, vous… vous me comprenez, parce que vous êtes un ange: s'écria Razoumikhine avec exaltation. — Partons! Nastasia, monte tout de suite en haut et reste là auprès de lui avec de la lumière; je reviens dans un quart d'heure…

Bien qu'elle ne fût pas encore pleinement convaincue, Pulchérie Alexandrovna ne fit plus d'objection. Razoumikhine prit les deux dames chacune par un bras, et, moitié de gré, moitié de force, leur fit descendre l'escalier. La mère n'était Pas sans inquiétude: « Assurément il sait se

remuer, et il est bien disposé pour nous; mais peut-on compter sur ses promesses dans l'état où il se trouve?… »

Le jeune homme devina cette pensée.

— Ah! Je comprends, vous me croyez sous l'influence de la boisson! Dit-il, tandis qu'il arpentait le trottoir à grands pas sans remarquer que les deux dames pouvaient à peine le suivre. — Cela ne signifie rien! C'est-à-dire… j'ai bu comme une brute, mais il ne s'agit pas de cela; ce n'est pas le vin qui m'enivre. Dès que je vous ai aperçues, j'ai reçu comme un coup sur la tête… Ne faites pas attention: je dis des sottises; je suis indigne de vous… je suis au plus haut degré indigne de vous!… Dès que je vous aurai remises à domicile, j'irai au canal, ici près, je me verserai deux seaux d'eau sur la tête, et il n'y paraîtra plus… Si vous saviez seulement comme je vous aime toutes deux!… Ne riez pas et ne vous mettez pas en colère!… Fâchez-vous contre tout le monde, mais pas contre moi! Je suis son ami et, par conséquent, le vôtre. Je le veux… Je pressentais cela… l'an dernier, il y a eu un moment… Mais non, je ne pressentais rien du tout, attendu que vous êtes, pour ainsi dire, tombées du ciel. Mais je ne dormirai pas de toute la nuit… Ce Zosimoff craignait tantôt qu'il ne devînt fou… Voilà pourquoi il ne faut pas l'irriter!…

— Que dites-vous? S'écria la mère.

— Est-il possible que le docteur lui-même ait dit cela? Demanda Avdotia Romanovna effrayée.

— Il l'a dit, mais il se trompe; il se trompe complètement. Il avait aussi donné un médicament à Rodia, une poudre, je l'ai vue; mais, sur ces entrefaites, vous êtes arrivées… Eh!… vous auriez mieux fait de n'arriver que demain! Nous avons eu raison de nous retirer. Dans une heure, Zosimoff lui-même viendra vous donner des nouvelles de sa santé. Il n'est pas ivre, lui, et moi j'aurai cessé de l'être. Mais pourquoi me suis-je ainsi échauffé? Parce qu'ils m'ont fait discuter, les maudits! Je m'étais juré de ne plus prendre part à ces discussions!… Ils disent de telles balivernes! Un peu plus, j'allais me colleter avec eux! J'ai laissé mon oncle chez moi pour présider la réunion… Eh bien, le croiriez-vous? Ils sont partisans de l'impersonnalité complète; pour eux, le suprême progrès, c'est de ressembler le moins possible à soi—même. Il nous a plu, à nous autres Russes, de vivre des idées d'autrui, et nous

en sommes saturés! Est-ce vrai? Est-ce vrai, ce que je dis? Cria Razoumikhine, en serrant les mains des deux dames.

— Oh! Mon Dieu, je ne sais pas, dit la pauvre Pulchérie Alexandrovna.

— Oui, oui… quoique je ne sois pas d'accord avec vous sur tous les points, ajouta d'un ton sérieux Avdotia Romanovna.

À peine venait-elle de prononcer ces mots qu'il lui échappa un cri de douleur provoqué par un énergique shake hand de Razoumikhine.

— Oui? Vous dites: Oui? Eh bien, après cela, vous… vous êtes… vociféra le jeune homme transporté de joie, — vous êtes une source de bonté, de pureté, de raison et… de perfection! Donnez-moi votre main, donnez… vous aussi donnez-moi la vôtre, je veux vous baiser les mains ici, tout de suite, à genoux!

Et il s'agenouilla au milieu du trottoir, qui, par bonheur, était désert en ce moment.

— Assez, je vous prie, que faites-vous? S'écria Pulchérie Alexandrovna, alarmée au dernier point.

— Levez-vous, levez-vous! Dit Dounia, qui riait, mais ne laissait pas d'être inquiète, elle aussi.

— Jamais de la vie, pas avant que vous m'ayez donné vos mains! Là, maintenant c'est assez, me voilà relevé, marchons! Je suis un malheureux imbécile, indigne de vous, et, en ce moment, pris de boisson, je rougis… Je suis indigne de vous aimer, mais s'incliner, se prosterner devant vous est le devoir de quiconque n'est pas une brute complète! Aussi me suis-je prosterné… Voici votre demeure, et déjà, rien que pour cela, Rodion a bien fait tantôt de mettre à la porte votre Pierre Pétrovitch! Comment a-t-il osé vous loger dans ce garni? C'est scandaleux! Savez-vous quelle espèce de gens habite là? Et vous êtes sa fiancée! Oui? Eh bien! Je vous déclare qu'après cela votre futur époux est un drôle!

— Écoutez, monsieur Razoumikhine, vous oubliez… commença Pulchérie Alexandrovna.

— Oui, oui, vous avez raison, je me suis oublié, j'en ai honte, s'excusa l'étudiant, — mais… mais… vous ne pouvez pas m'en vouloir de mes paroles. J'ai parlé ainsi parce que je suis franc et non parce que… Hum! Ce

serait ignoble; en un mot, ce n'est pas parce que je vous… Hum! Je n'ose achever!… Mais, tantôt, lors de sa visite, nous avons tous compris que cet homme n'était pas de notre monde. Allons, assez, tout est pardonné. N'est-ce pas, vous m'avez pardonné? Eh bien, marchons! Je connais ce corridor, j'y suis déjà venu; tenez, ici, au numéro trois, il s'est passé un scandale… Où logez-vous ici? Quel numéro? Huit? Alors vous ferez bien de vous enfermer pour la nuit, ne laissez entrer personne. Dans un quart d'heure je vous apporterai des nouvelles, et, une demi-heure plus tard, vous me verrez revenir avez Zosimoff. Adieu, je me sauve!

— Mon Dieu, Dounetchka, que va-t-il advenir? Dit anxieusement Pulchérie Alexandrovna à sa fille.

— Tranquillisez-vous, maman, répondit Dounia en se débarrassant de son chapeau et de sa mantille, Dieu lui-même nous a envoyé ce monsieur: quoiqu'il vienne de prendre part à une orgie, on peut compter sur lui, je vous l'assure. Et tout ce qu'il a déjà fait pour mon frère…

— Ah! Dounetchka, Dieu sait s'il reviendra! Et comment ai-je pu me résoudre à quitter Rodia!… Combien peu je m'attendais à le trouver ainsi! Quel accueil il nous a fait! On dirait que notre arrivée le contrarie…

Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Non, ce n'est pas cela, maman. Vous ne l'avez pas bien vu, vous pleuriez toujours. Il a été très-éprouvé par une grave maladie, voilà la cause de tout.

— Ah! Cette maladie! Qu'arrivera-t-il de tout cela? Et comme il t'a parlé, Dounia! Reprit la mère; elle cherchait timidement à lire dans les yeux de sa fille. Mais déjà elle était à demi consolée parce que Dounia prenait la défense de son frère, et, par conséquent, lui avait pardonné. — Je sais bien que demain il sera d'un autre avis, ajouta-t-elle, voulant pousser son enquête jusqu'au bout.

— Et moi, je sais bien que demain il dira encore la même chose… à ce sujet, répliqua Avdotia Romanovna.

La question était si délicate à traiter que Pulchérie Alexandrovna n'osa pas poursuivre l'entretien. Dounia alla embrasser sa mère. Celle-ci, sans rien dire, la serra avec force dans ses bras. Ensuite elle s'assit et attendit, dans des

transes cruelles, l'arrivée de Razoumikhine. Elle suivait d'un œil timide sa fille qui, pensive et les bras croisés, se promenait de long en large dans la chambre. C'était chez Avdotia Romanovna une habitude d'aller ainsi d'un coin à l'autre, quand quelque chose la préoccupait, et, en pareil cas, sa mère se gardait bien de la troubler dans ses réflexions. Razoumikhine, pris de boisson et s'amourachant à brûle-pourpoint d'Avdotia Romanovna, prêtait assurément au ridicule. Toutefois, en contemplant la jeune fille, maintenant surtout que, rêveuse et attristée, elle se promenait, les bras croisés, dans la chambre, beaucoup, peut-être, auraient excusé l'étudiant, sans même qu'il fût besoin d'invoquer à son profit la circonstance atténuante de l'ivresse. L'extérieur d'Avdotia Romanovna méritait d'attirer l'attention: grande, forte, remarquablement bien faite, elle trahissait dans chacun de ses gestes une confiance en elle-même qui, d'ailleurs, n'ôtait rien ni à la grâce ni à la délicatesse de ses mouvements. Son visage ressemblait à celui de son frère, mais on pouvait dire d'elle que c'était une beauté. Ses cheveux châtains étaient un peu plus clairs que ceux de Rodion. La fierté se lisait dans le regard brillant de ses yeux presque noirs qui témoignaient aussi, par moments, d'une bonté extraordinaire. Elle était pâle, mais sa pâleur n'avait rien de maladif; son visage rayonnait de fraîcheur et de santé. Elle avait la bouche assez petite; sa lèvre inférieure, d'un rouge vif, se projetait un peu en avant, de même que le menton; cette irrégularité, la seule qu'on remarquât dans ce beau visage, lui donnait une expression particulière de fermeté et presque de hauteur. Sa physionomie était, d'ordinaire, plutôt grave et pensive qu'enjouée; en revanche, quel charme n'avait pas cette figure habituellement sérieuse quand un rire gai et juvénile venait l'animer! Razoumikhine n'avait jamais rien vu de pareil; il était ardent, sincère, honnête, quelque peu naïf, avec cela fort comme un ancien preux et très-échauffé par le vin: dans ces conditions, le coup de foudre s'explique parfaitement. De plus, le hasard voulut qu'il aperçut pour la première fois Dounia dans un moment où la tendresse, la joie de revoir Rodia avait en quelque sorte transfiguré les traits de la jeune fille. Ensuite il la vit superbe d'indignation devant les ordres insolents de son frère, — et il ne put y tenir.

Du reste, il avait dit vrai quand, dans ses propos d'homme ivre, il avait

tantôt laissé entendre que l'excentrique logeuse de Raskolnikoff, Prascovie Pavlovna, serait jalouse non seulement d'Avdotia Romanovna, mais peut-être de Pulchérie Alexandrovna elle-même. Bien que cette dernière eût quarante-trois ans, elle conservait encore des traces d'ancienne beauté; en outre, elle paraissait beaucoup plus jeune que son âge, particularité souvent observée chez les femmes qui ont gardé jusqu'aux approches de la vieillesse la lucidité de l'esprit, la fraîcheur des impressions, la pure et honnête chaleur du cœur. Ses cheveux commençaient déjà à blanchir et à devenir rares; de petites rides se montraient depuis longtemps autour de ses yeux; les soucis et les chagrins avaient creusé ses joues; malgré tout, son visage était beau. C'était le portrait de Dounetchka, avec vingt ans de plus et sans la saillie de la lèvre inférieure qui caractérisait la physionomie de la jeune fille. Pulchérie Alexandrovna avait l'âme tendre, mais elle ne poussait pas la sensibilité jusqu'à la sensiblerie; naturellement timide et disposée à céder, elle savait pourtant s'arrêter dans la voie des concessions, dès que son honnêteté, ses principes et ses plus chères convictions lui en faisaient un devoir.

Juste vingt minutes après le départ de Razoumikhine, deux coups légers furent frappés à la porte: le jeune homme était de retour.

— Je n'entrerai pas, je n'ai pas le temps! Se hâta-t-il de dire quand on lui eut ouvert. — Il dort comme un bienheureux, son sommeil est le plus tranquille du monde, et Dieu veuille qu'il dorme ainsi dix heures! Nastasia est auprès de lui; elle a ordre de rester là jusqu'à ce que je revienne. Maintenant, je vais chercher Zosimoff; il viendra vous faire son rapport, et ensuite vous vous coucherez, car je vois que vous tombez de fatigue.

À peine avait-il prononcé ces mots, qu'il prenait sa course à travers le corridor.

— Quel jeune homme déluré et… dévoué! S'écria Pulchérie Alexandrovna toute joyeuse.

— Il paraît avoir une excellente nature! Répondit avec une certaine chaleur Avdotia Romanovna, et elle recommença à se promener de long en large dans la chambre.

Environ une heure plus tard, des pas retentirent dans le corridor, et l'on frappa de nouveau à la porte. Cette fois les deux femmes attendaient avec une

entière confiance l'exécution de la promesse faite par Razoumilnhine: il revint, en effet, accompagné de Zosimoff. Ce dernier n'avait pas hésité à quitter immédiatement le banquet pour aller visiter Raskolnikoff; mais ce ne fut pas sans peine qu'il se décida à se rendre chez les dames, car il n'ajoutait guère foi aux paroles de son ami, qui lui paraissait avoir laissé une partie de sa raison au fond des verres. Du reste, l'amour-propre du docteur ne tarda pas à être rassuré et même flatté: Zosimoff comprit qu'il était effectivement attendu comme un oracle. Pendant les dix minutes que dura sa visite, il réussit à tranquilliser pleinement Pulchérie Alexandrovna. Il témoigna le plus grand intérêt pour le malade, tout en s'exprimant avec un sérieux et une réserve extrêmes, comme il sied à un médecin de vingt-sept ans appelé dans une circonstance grave. Il ne se permit pas la plus petite digression hors de son sujet et ne manifesta pas le moindre désir d'entrer en relations suivies avec ses interlocutrices. Ayant remarqué dès son entrée la beauté d'Avdotia Romanovna, il s'efforçait de ne faire aucune attention à la jeune fille et s'adressait toujours exclusivement à Pulchérie Alexandrovna.

Tout cela lui procurait un indicible contentement intérieur. En ce qui concernait Raskolnikoff, il déclara l'avoir trouvé dans un état très-satisfaisant. Selon lui, la maladie de son client était due en partie aux mauvaises conditions matérielles dans lesquelles celui-ci avait vécu depuis plusieurs mois, mais elle avait aussi d'autres causes d'un caractère moral: « c'était, pour ainsi dire, le produit complexe d'influences multiples, soit physiques, soit psychologiques, telles que: préoccupations, soucis, craintes, inquiétudes, rêveries, etc. » S'étant aperçu, sans en avoir l'air, qu'Avdotia Romanovna l'écoutait avec une attention marquée, Zosimoff s'étendit complaisamment sur ce thème.

Comme Pulchérie Alexandrovna lui demandait d'une voix timide et inquiète s'il n'avait pas remarqué quelques symptômes de folie chez son fils, il répondit avec un calme et franc sourire qu'on avait fort exagéré la portée de ses paroles, que sans doute on pouvait constater chez le malade une idée fixe, quelque chose comme une monomanie, — d'autant plus que lui, Zosimoff, étudiait maintenant d'une façon spéciale cette branche si intéressante de la médecine. — « Mais, ajouta-t-il, il faut considérer que jusqu'à ce jour le

malade a eu presque continuellement le délire, et assurément l'arrivée de sa famille sera une distraction pour lui, contribuera à lui rendre des forces et exercera une action salutaire… si toutefois on peut lui éviter de nouvelles secousse », acheva-t-il d'un ton significatif. Puis il se leva, et, après avoir salué d'une façon à la fois cérémonieuse et cordiale, il sortit au milieu des actions de grâces, des bénédictions, des effusions de reconnaissance. Avdotia Romanovna lui tendit même sa petite main qu'il n'avait nullement cherché à serrer. Bref, le docteur se retira enchanté de sa visite et encore plus de lui-même.

— Demain nous causerons, maintenant couchez-vous tout de suite, il est temps que vous preniez du repos! Ordonna Razoumikhine qui sortit avec Zosimoff. Demain, à la première heure, je viendrai vous donner des nouvelles.

— Quelle ravissante jeune fille, tout de même, que cette Avdotia Romanovna! Observa avec l'accent le plus sincère Zosimoff, quand tous deux furent dans la rue.

— Ravissante? Tu as dit ravissante! Hurla Razoumikhine, et, s'élançant sur le docteur, il le prit à la gorge. — Si tu oses jamais… Comprends-tu? Comprends-tu? Cria-t-il, tandis qu'il le tenait par le collet et le poussait contre le mur. — Tu as entendu?

— Mais laisse-moi donc, diable d'ivrogne! Fit Zosimoff en essayant de se dégager; puis, quand Razoumikhine l'eut lâché, il le regarda fixement et partit soudain d'un éclat de rire. L'étudiant restait debout devant lui, les bras ballants, sa figure s'était rembrunie.

— Naturellement, je suis un âne, dit-il d'un air sombre, — mais… toi aussi, tu en es un.

— Non, mon ami, je n'en suis pas un. Je ne rêve pas à des bêtises.

Ils continuèrent leur route sans se rien dire, et ce fut seulement quand ils arrivèrent près de la demeure de Raskolnikoff que Razoumikhine, très-préoccupé, rompit le silence.

— Écoute, dit-il à Zosimoff, tu es un excellent garçon, mais tu possèdes une jolie collection de vices: tu es, notamment, un voluptueux, un ignoble sybarite. Tu aimes tes aises, tu engraisses, tu ne sais rien te refuser. — Or je

dis que cela est ignoble parce que cela mène droit à des saletés. Efféminé comme tu l'es, je ne comprends même pas comment tu peux être néanmoins un bon médecin et même un médecin dévoué. Il couche sur la plume (un docteur!) et il se relève la nuit pour aller voir un malade! Dans trois ans, on aura beau sonner à ta porte, tu ne quitteras plus ton lit… Mais il ne s'agit pas de cela, voici ce que je voulais te dire: je vais coucher dans la cuisine, et toi, tu passeras la nuit dans l'appartement de la logeuse (j'ai réussi non sans peine à obtenir son consentement!): ce sera une occasion pour toi de faire plus intimement connaissance avec elle! Ce n'est pas ce que tu penses! Ici, mon ami, il n'y a pas ombre de cela…

— Mais je ne pense rien du tout.

— C'est, mon ami, une créature pudique, silencieuse, timide, d'une chasteté à toute épreuve, et avec cela si sensible, si tendre! Débarrasse-moi d'elle, je t'en supplie par tous les diables! Elle est très-avenante!… Mais à présent, j'en ai assez. Je demande un remplaçant!

Zosimoff se mit à rire de plus belle.

— On voit bien que tu ne t'es pas ménagé: tu ne sais plus ce que tu dis! Mais pourquoi lui ferais-je la cour?

— Je t'assure que tu n'auras pas de peine à gagner ses bonnes grâces; tu n'as qu'à bavarder n'importe sur quoi; il suffit que tu t'asseyes près d'elle et que tu lui parles. De plus, tu es médecin, commence par la guérir de quelque chose. Je te jure que tu n'auras pas à t'en repentir. Elle a un clavecin; moi, tu sais, je chante un peu; je lui ai chanté une petite chanson russe: « Je pleurs à chaudes larmes! »… Elle aime les mélodies sentimentales! Eh bien! Cela a été le point de départ; mais toi, tu es un maître sur le piano, un virtuose de la force de Rubinstein… Je t'assure que tu ne le regretteras pas!

— Mais à quoi cela me mènera-t-il?

— Il paraît que je ne sais pas me faire comprendre! Vois-tu, vous vous convenez à merveille l'un à l'autre! Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que j'ai pensé à toi… Puisque tu finiras par là, qu'importe pour toi que ce soit plus tôt ou plus tard? Ici, mon ami, tu auras le lit de plume et mieux encore! Tu trouveras le port, le refuge, la fin des agitations, de bons blines[48], de savoureux pâtés de poisson, le samovar du soir, la bassinoire pour la nuit; tu

seras comme un mort, et cependant tu vivras: double avantage! Mais trêve de bavardage, il est temps de se coucher! Écoute: il m'arrive parfois de m'éveiller la nuit; en ce cas, j'irai voir comment va Rodion; si tu m'entends monter, ne t'inquiète pas. Si le cœur t'en dit, tu peux aussi l'aller voir une petite fois; dans le cas où tu remarquerais chez lui quelque chose d'insolite, il faudrait aussitôt m'éveiller. Du reste, je crois bien que ce ne sera pas nécessaire…

II

Le lendemain, à sept heures passées, Razoumikhine se réveilla en proie à des soucis qui, jusqu'alors, n'avaient jamais troublé son existence. Il se rappela tous les incidents de la soirée et comprit qu'il avait subi une impression bien différente de toutes celles qu'il avait pu éprouver précédemment. Il sentait en même temps que le rêve qui avait traversé sa tête était irréalisable au plus haut point. Cette chimère lui parut même tellement absurde qu'il eut honte d'y songer. Aussi se hâta-t-il de passer aux autres questions, plus pratiques celles-ci, que lui avait en quelque sorte léguées la maudite journée de la veille.

Ce qui le désolait le plus, c'était de s'être montré hier sous les dehors d'un « goujat ». Non-seulement on l'avait vu ivre, mais de plus, abusant de l'avantage que sa position de bienfaiteur lui donnait sur une jeune fille obligée d'avoir recours à lui, il avait vilipendé par un sentiment de sotte et subite jalousie le prétendu de cette jeune fille, sans savoir quelles relations existaient entre elle et lui, ni même ce qu'était au juste ce monsieur. Quel droit avait-il de juger si témérairement Pierre Pétrovitch? Et qui lui demandait son avis? D'ailleurs, est-ce qu'une créature telle qu'Avdotia Romanovna pouvait épouser par intérêt un homme indigne d'elle? Donc Pierre Pétrovitch devait avoir du mérite. Il y avait bien la question du logement, mais comment pouvait-il savoir ce qu'était cette maison? Du reste, ces dames ne se trouvaient la que provisoirement, on leur préparait une autre demeure… Oh! Que tout cela était misérable! Et pouvait-il se justifier en alléguant son ivresse? Cette sotte excuse ne faisait que l'avilir davantage! La vérité est dans le vin, et voilà que, sous l'influence du vin, il avait révélé toute la vérité, c'est-à-dire la bassesse d'un cœur grossièrement jaloux! Est-ce qu'un tel rêve lui était le moins du monde permis, à lui, Razoumikhine? Qu'était-il, comparé à cette jeune fille, lui l'ivrogne hâbleur et brutal d'hier? Quoi de plus odieux et de plus ridicule à la fois que l'idée d'un rapprochement entre deux êtres si dissemblables?

Le jeune homme, déjà tout honteux d'une pensée si folle, se rappela soudain avoir dit la veille sur l'escalier que la logeuse l'aimait et qu'elle serait jalouse d'Avdotia Romanovna… Ce souvenir arriva juste à point pour mettre le comble à sa confusion. C'en était trop: il déchargea un grand coup de poing sur le poêle de la cuisine, se fit mal à la main et cassa une brique.

« Sans doute, murmura-t-il au bout d'une minute, avec un sentiment de profonde humiliation, — sans doute, à présent c'en est fait, il n'y a pas moyen d'effacer toutes ces turpitudes… Inutile donc de penser à cela; je me présenterai sans rien dire, je m'acquitterai silencieusement de ma tâche et… je ne ferai pas d'excuses, je ne dirai rien… Maintenant il est trop tard, le mal est fait! »

Toutefois il apporta un soin particulier à sa mise. Il n'avait qu'un seul costume, et, lors même qu'il en eût possédé plusieurs, peut-être eût-il néanmoins conservé celui de la veille « pour n'avoir pas l'air de faire toilette exprès… » Cependant une malpropreté cynique aurait été du plus mauvais goût; il n'avait pas le droit de blesser les sentiments d'autrui, alors surtout que, dans l'espèce, il s'agissait de gens qui avaient besoin de lui et l'avaient eux-mêmes prié de venir les voir. En conséquence, il brossa soigneusement ses habits. Quant au linge, Razoumikhine n'en pouvait souffrir que du propre sur sa personne.

Ayant trouvé du savon chez Nastasia, il procéda consciencieusement à ses ablutions, se lava les cheveux, le cou et particulièrement les mains. Quand le moment fut venu de décider s'il se ferait la barbe (Prascovie Pavlovna possédait d'excellents rasoirs, héritage de son défunt mari, M. Zarnitzine), il résolut la question négativement et même avec une sorte de brusquerie irritée: « Non, se dit-il, je resterai comme je suis là! Elles se figureraient peut-être que je me suis rasé pour… Jamais de la vie! » Ces monologues furent interrompus par l'arrivée de Zosimoff. Après avoir passé la nuit dans l'appartement de Prascovie Pavlovna, le docteur était rentré pour un instant chez lui, et maintenant il revenait visiter le malade. Razoumikhine lui apprit que Raskolnikoff dormait comme une marmotte. Zosimoff défendit qu'on l'éveillât et promit de revenir entre dix et onze heures.

— Pourvu toutefois qu'il soit chez lui, ajouta-t-il. — Avec un client si

sujet aux fugues, on ne peut compter sur rien! Sais-tu s'il doit aller chez elles, ou si elles viendront ici?

— Je présume qu'elles viendront, répondit Razoumikhine, comprenant pourquoi cette question lui était adressée: — ils auront, sans doute, à s'entretenir de leurs affaires de famille. Je m'en irai. Toi, en ta qualité de médecin, tu as, naturellement, plus de droits que moi.

— Je ne suis pas un confesseur; d'ailleurs j'ai autre chose à faire que d'écouter leurs secrets; je m'en irai aussi.

— Une chose m'inquiète, reprit Razoumikhine en fronçant le sourcil: — hier, j'étais ivre, et, tandis que je reconduisais Rodion ici, je n'ai pas su retenir ma langue: entre autres sottises, je lui ai dit que tu craignais chez lui une prédisposition à la folie…

— Tu as dit la même chose hier aux dames. — Je sais que j'ai fait une bêtise! Bats-moi, si tu veux! Mais, entre nous, sincèrement, quelle est ton opinion sur son compte?

— Que veux-tu que je te dise? Toi-même, tu me l'as représenté comme un monomane quand tu m'as amené auprès de lui… Et hier, nous lui avons encore plus troublé l'esprit; je dis nous, mais c'est toi qui as fait cela avec tes récits à propos du peintre en bâtiments; voila une belle conversation à tenir devant un homme dont le dérangement intellectuel vient peut-être de cette affaire! Si j'avais connu alors dans tous ses détails la scène qui s'est passée au bureau de police, si j'avais su qu'il s'était vu là en butte aux soupçons d'une canaille, je t'aurais arrêté hier au premier mot. Ces monomanes font un océan d'une goutte d'eau, les billevesées de leur imagination leur apparaissent comme des réalités… La moitié de la chose m'est expliquée maintenant par ce que Zamétoff nous a raconté à ta soirée. À propos, ce Zamétoff est un charmant garçon, seulement, hum… il a en tort hier de dire tout cela. C'est un terrible bavard!

— Mais à qui donc a~t-il fait ce récit? À toi et à moi.

— Et à Porphyre.

— Eh bien! Qu'importe qu'il ait raconté cela à Porphyre!

— Pendant que j'y pense: tu as quelque influence sur la mère et la sœur? Elles feront bien d'être circonspectes avec lui aujourd'hui…

— Je le leur dirai! Répondit d'un air contrarié Razoumikhine.

— Au revoir; remercie de ma part Prascovie Pavlovna pour son hospitalité. Elle s'est enfermée dans sa chambre, je lui ai crié: Bonjour! À travers la porte, et elle n'a pas répondu. Cependant elle est levée depuis sept heures; j'ai vu dans le corridor qu'on lui portait son samovar de la cuisine… Elle n'a pas daigné m'admettre en sa présence…

À neuf heures précises, Razoumikhine arrivait à la maison Bakaléieff. Les deux dames l'attendaient depuis longtemps avec une impatience fiévreuse. Elles s'étaient levées avant sept heures. Il entra sombre comme la nuit, salua sans grâce et aussitôt après s'en voulut amèrement de s'être présenté de la sorte. Il avait compté sans son hôte: Pulchérie Alexandrovna courut immédiatement à sa rencontre, lui prit les deux mains, et pour un peu les aurait baisées. Le jeune homme regarda timidement Avdotia Romanovna, mais au lieu des airs moqueurs, du dédain involontaire et mal dissimulé qu'il s'attendait à rencontrer sur ce fier visage, il y vit une telle expression de reconnaissance et d'affectueuse sympathie que sa confusion ne connut plus de bornes. Il aurait été moins gêné à coup sûr, si on l'avait accueilli avec des reproches. Par bonheur, il avait un sujet de conversation tout indiqué, et il l'aborda au plus vite.

En apprenant que son fils n'était pas encore éveillé, mais que son état ne laissait rien à désirer, Pulchérie Alexandrovna déclara que c'était pour le mieux, parce qu'elle avait grand besoin de conférer au préalable avec Razoumikhine. La mère et la fille demandèrent ensuite au visiteur s'il avait déjà pris son thé, et, sur sa réponse négative, l'invitèrent à le prendre avec elles, car elles avaient attendu son arrivée pour se mettre a table.

Avdotia Romanovna agita la sonnette; à cet appel se montra un domestique déguenillé; on lui ordonna d'apporter le thé qui fut enfin servi, mais d'une façon si peu convenable et si malpropre que les deux dames se sentirent toutes honteuses. Razoumikhine pesta énergiquement contre une pareille « boîte », puis, pensant à Loujine, il se tut, perdit contenance et fut fort heureux d'échapper à sa situation embarrassante, grâce aux questions que Pulchérie Alexandrovna fit pleuvoir sur lui dru comme grêle.

Interrogé à chaque instant, il parla pendant trois quarts d'heure et raconta

tout ce qu'il savait concernant les principaux faits qui avaient rempli la vie de Rodion Romanovitch depuis une année. Il termina par le récit circonstancié de la maladie de son ami. Comme de juste, d'ailleurs, il passa sous silence ce qu'il fallait taire; par exemple, la scène du commissariat et ses conséquences. Les deux femmes l'écoutaient avidement, et lorsqu'il crut leur avoir donné tous les détails susceptibles de les intéresser, leur curiosité ne se tint pas encore pour satisfaite.

— Dites-moi, dites-moi, comment pensez-vous… ah! Pardon! Je ne sais pas encore votre nom? Fit vivement Pulchérie Alexandrovna.

— Dmitri Prokofitch.

— Eh bien! Dmitri Prokotitch, j'aurais grande envie de savoir… comment, en général… il envisage maintenant les choses, ou, pour mieux m'exprimer, ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas. Est-il toujours si irritable? Quels sont ses désirs, ses rêves, si vous voulez? Sous quelle influence particulière se trouve-t-il en ce moment?

— Que vous dirai-je? Je connais Rodion depuis dix-huit mois: il est morose, sombre, fier et hautain. Dans ces derniers temps (mais peut-être cette disposition existait-elle chez lui d'ancienne date), il est devenu soupçonneux et hypocondriaque. Il est bon et généreux. Il n'aime pas à révéler ses sentiments, et il lui en coûte moins de blesser les gens que de se montrer expansif. Parfois, du reste, il n'est pas du tout hypocondriaque, mais seulement froid et insensible jusqu'à l'inhumanité. On dirait vraiment qu'il y a en lui deux caractères opposés qui se manifestent tour a tour. À de certains moments, il est d'une taciturnité extrême. Tout lui est à charge, tout le monde le dérange, et il reste couché sans rien faire! Il n'est pas moqueur, non que son esprit manque de causticité, mais plutôt parce qu'il dédaigne le persiflage comme un passe-temps trop frivole. Il n'écoute pas jusqu'au bout tout ce qu'on lui dit. Jamais il ne s'intéresse aux choses qui, à un moment donné, intéressent tout le monde. Il a une très-haute opinion de lui-même, et je crois qu'en cela il n'a pas tout à fait tort. Qu'ajouterai-je? Il me semble que votre arrivée exercera une action des plus salutaires sur lui.

— Ah! Dieu le veuille! S'écria Pulchérie Alexandrovna, fort inquiétée par ces révélations sur le caractère de son Rodia.

À la fin, Razoumikhine osa regarder un peu plus hardiment Avdotia Komanovna. Pendant qu'il parlait, il l'avait souvent examinée, mais à la dérobée, en détournant aussitôt les yeux. Tantôt la jeune fille s'asseyait près de la table et écoutait attentivement, tantôt elle se levait, et, selon sa coutume, se promenait de long en large dans la chambre, les bras croisés, les lèvres serrées, faisant de temps à autre une question sans interrompre sa marche. Elle avait aussi l'habitude de ne pas écouter jusqu'au bout ce qu'on disait. Elle portait une robe légère d'une étoffe foncée et avait un petit fichu blanc autour du cou. À divers indices, Razoumikhine reconnut vite que les deux femmes étaient très-pauvres. Si Avdotia Romanovna avait été mise comme une reine, il est probable qu'elle ne l'aurait nullement intimidé; maintenant, peut-être par cela même qu'elle était fort pauvrement vêtue, il éprouvait une grande crainte vis-à-vis d'elle et surveillait avec un soin extrême chacune de ses expressions, chacun de ses gestes, ce qui, naturellement, ajoutait encore à la gêne d'un homme déjà peu sûr de lui.

— Vous avez donné beaucoup de détails curieux sur le caractère de mon frère, et… vous les avez donnés impartialement. C'est bien; je pensais que vous étiez en admiration devant lui, observa Avdotia Romanovna avec un sourire. — Je crois qu'il doit y avoir une femme dans son existence, ajouta-t-elle, rêveuse.

— Je n'ai pas dit cela, mais il se peut que vous ayez raison, seulement…

— Quoi?

— Il n'aime personne; peut-être même n'aimera-t-il jamais, reprit Razoumikhine.

— C'est-à-dire qu'il est incapable d'aimer?

— Mais savez-vous, Avdotia Romanovna, que vous-même vous ressemblez terriblement à votre frère, je dirai même sous tous les rapports! Lâcha étourdiment le jeune homme. Puis il se rappela soudain le jugement qu'il venait de porter sur Raskolnikoff, se troubla et devint rouge comme une écrevisse. Avdotia Romanovna ne put s'empêcher de sourire en le regardant.

— Vous pourriez bien vous tromper tous deux sur le compte de Rodia, remarqua Pulchérie Alexandrovna un peu piquée. — Je ne parle pas du présent, Dounetchka. Ce que Pierre Pétrovitch écrit dans cette lettre… et ce

que nous avons supposé, toi et moi, peut n'être pas vrai, mais vous ne sauriez vous imaginer, Dmitri Prokotitch, combien il est fantasque et capricieux. Même quand il n'avait que quinze ans, son caractère était pour moi une surprise continuelle. Maintenant encore, je le crois capable de faire tel coup de tête qui ne viendrait à l'esprit d'aucun autre homme… Sans aller plus loin, savez-vous qu'il y a dix-huit mois il a failli causer ma mort, quand il s'est avisé de vouloir épouser cette… la fille de cette dame Zarnitzine, sa logeuse?

— Connaissez-vous les détails de cette histoire? Demanda Avdotia Romanovna.

— Vous croyez, poursuivit la mère avec animation, — qu'il aurait eu égard à mes supplications, à mes larmes, que ma maladie, la crainte de me voir mourir, notre misère l'auraient touché? Non, il eut le plus tranquillement du monde donné suite à son projet, sans se laisser arrêter par aucune considération. Et pourtant, se peut-il qu'il ne nous aime pas?

— Lui-même ne m'a jamais rien dit à ce propos, répondit avec réserve Razoumikhine, — mais j'ai eu quelque connaissance de cela par madame Zarnitzine, qui n'est pas non plus très-causeuse, et ce que j'ai appris ne laisse pas d'être assez étrange.

— Eh bien, qu'avez-vous appris? Demandèrent d'une commune voix les deux femmes.

— Oh! Rien de particulièrement intéressant, à vrai dire! Tout ce que je sais, c'est que ce mariage, qui était déjà une affaire convenue et qui allait avoir lieu quand la future est morte, déplaisait extrêmement à madame Zarnitzine elle-même… D'autre part, on prétend que la jeune fille n'était pas belle, ou, pour mieux dire, qu'elle était laide; de plus, elle était, dit-on, fort maladive et… bizarre. Cependant il paraît qu'elle avait certaines qualités. Elle devait, à coup sûr, en avoir: autrement ce serait à n'y rien comprendre…

— Je suis convaincue que cette jeune fille avait du mérite, observa laconiquement Avdotia Romanovna.

— Que Dieu me le pardonne, mais je me suis réjouie de sa mort, et pourtant je ne sais auquel des deux ce mariage aurait été le plus funeste, conclut la mère; puis, timidement, après force hésitations et en jetant sans cesse les yeux sur Dounia, à ce qui ce manège paraissait déplaire beaucoup,

elle se mit à interroger de nouveau Razoumikhine sur la scène de la veille entre Rodia et Loujine. Cet incident semblait l'inquiéter par-dessus tout et lui causer une véritable épouvante. Le jeune homme refit le récit détaillé de l'altercation dont il avait été témoin, mais en y ajoutant cette fois sa conclusion: il accusa ouvertement Raskolnikoff d'avoir insulté de propos délibéré Pierre Pétrovitch, et n'invoqua plus guère la maladie pour excuser la conduite de son ami.

— Avant qu'il fût malade, il avait déjà prémédité cela, acheva-t-il.

— Je le pense aussi, dit Pulchérie Alexandrovna, la consternation peinte sur le visage. Mais elle fut très-surprise de voir que cette fois Razoumikhine avait parlé de Pierre Pétrovitch dans les termes les plus convenables et même avec une sorte d'estime. Cela frappa également Avdotia Romanovna.

— Ainsi, telle est votre opinion sur Pierre Pétrovitch? Ne put s'empêcher de demander Pulchérie Alexandrovna.

— Je ne puis en avoir une autre sur le futur mari de votre fille, répondit d'un ton ferme et chaleureux Razoumikhine, et ce n'est point une politesse banale qui me fait parler ainsi; je dis cela parce que… parce que… eh bien! Il suffit que cet homme soit celui qu'Avdotia Romanovna elle-même a librement honoré de son choix. Si, hier, je me suis exprimé en termes injurieux sur son compte, c'est que, hier, j'étais abominablement ivre, et, de plus… insensé; oui, insensé, j'avais perdu la tête, j'étais complètement fou… et aujourd'hui j'en suis honteux!…

Il rougit et se tut. Les joues d'Avdotia Romanovna se colorèrent, mais elle resta silencieuse. Depuis qu'il était question de Loujine, elle n'avait pas dit un mot.

Cependant, privée du secours de sa fille, Pulchérie Alexandrovna se trouvait dans un embarras visible. À la fin, elle prit la parole d'une voix hésitante, et, levant à chaque instant les yeux vers Dounia, elle dit qu'une circonstance, en ce moment, la préoccupait au plus haut point.

— Voyez-vous, Dmitri Prokotitch, commença-t-elle. Je serai tout à fait franche avec Dmitri Prokotitch, Dounetchka?

— Sans doute, maman, répondit d'un ton d'autorité Avdotia Romanovna.

— Voici de quoi il s'agit, se hâta de dire la mère, comme si l'on eût ôté

une montagne de dessus sa poitrine, en lui permettant de communiquer son chagrin. — Ce matin, à la première heure, nous avons reçu une lettre de Pierre Pétrovitch en réponse à celle que nous lui avions écrite hier pour lui faire part de notre arrivée. Voyez-vous, il devait venir hier nous chercher à la gare, comme il l'avait promis. À sa place, nous avons trouvé, au chemin de fer, un domestique qui nous a conduites ici et nous a annoncé pour ce matin la visite de son maître. Or, voici qu'au lieu de venir, Pierre Pétrovitch nous a adressé ce billet… Le mieux est que vous le lisiez vous-même; il y a la un point qui m'inquiète fort… Vous verrez tout de suite vous-même quel est ce point… et vous me direz franchement votre avis, Dmitri Prokotitch! Vous connaissez mieux que personne le caractère de Rodia, et mieux que personne vous pourrez nous conseiller. Je vous préviens que Dounetchka a, du premier coup, décidé la question; mais moi, je ne sais encore quel parti prendre, et… je vous attendais toujours.

Razoumikhine déplia la lettre, datée de la veille, et lut ce qui suit:

« Madame Pulchérie Alexandrovna, j'ai l'honneur de vous informer que des empêchements imprévus ne m'ont pas permis d'aller à votre rencontre au chemin de fer; c'est pourquoi je me suis fait remplacer par un homme sûr. Les affaires que je suis au Sénat me priveront également de l'honneur de vous voir demain matin: d'ailleurs, je ne veux pas gêner votre entrevue maternelle avec votre fils, ni celle d'Avdotia Romanovna avec son frère. C'est donc seulement à huit heures précises du soir que j'aurai l'honneur d'aller vous saluer demain dans votre logement. Je vous prie instamment de vouloir bien m'épargner durant cette entrevue la présence de Rodion Romanovitch, car il m'a insulté de la façon la plus grossière lors de la visite que je lui ai faite hier pendant qu'il était malade. Indépendamment de cela, je tiens à avoir avec vous une explication personnelle au sujet d'un point que nous n'interprétons peut-être pas de la même manière l'un et l'autre. J'ai l'honneur de vous prévenir d'avance que si, malgré mon désir formellement exprimé, je rencontre chez vous Rodion Romanovitch, je serai forcé de me retirer sur-le-champ, et alors vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même.

« Je vous écris ceci, ayant lieu de croire que Rodion Romanovitch, qui

paraissait si malade lors de ma visite, a soudain recouvré la santé deux heures après et peut, par conséquent, aller chez vous. Hier, en effet, je l'ai vu de mes propres yeux dans le logement d'un ivrogne qui venait d'être écrasé par une voiture; sous prétexte de payer les funérailles, il a donné vingt-cinq roubles à la fille du défunt, jeune personne d'une inconduite notoire. Cela m'a fort étonné, car je sais au prix de quelles peines vous vous étiez procuré cette somme. Sur ce, je vous prie de transmettre mes hommages empressés à l'honorée Avdotia Romanovna, et de souffrir que je me dise, avec un respectueux dévouement,

« Votre obéissant serviteur,

P. Loujine. »

— Que faire maintenant, Dmitri Prokotitch? Demanda Pulchérie Alexandrovna, qui avait presque les larmes aux yeux. Comment dire à Rodia de ne pas venir? Hier, il insistait si vivement pour qu'on donnât congé à Pierre Pétrovitch, et voilà qu'à présent c'est lui-même qu'il m'est défendu de recevoir! Mais il est dans le cas de venir exprès dès qu'il saura cela, et… qu'arrivera-t-il alors?

— Suivez l'avis d'Avdotia Romanovna, répondit tranquillement et sans la moindre hésitation Razoumikhine.

— Ah! Mon Dieu, elle dit… Dieu sait ce qu'elle dit, elle ne m'explique pas son but! Selon elle, il vaut mieux ou plutôt il est absolument indispensable que Rodia vienne ce soir à huit heures et qu'il se rencontre ici avec Pierre Pétrovitch… Moi, je préférerais ne pas lui montrer la lettre et user d'adresse pour l'empêcher de venir, je comptais y réussir avec votre concours… Je ne vois pas non plus de quel ivrogne mort et de quelle fille il peut être question dans ce billet; je ne puis comprendre qu'il ait donné à cette personne les dernières pièces d'argent… qui…

— Qui représentent pour vous tant de sacrifices, maman, acheva la jeune fille.

— Hier, il n'était pas dans son état normal, dit d'un air pensif Razoumikhine. Si vous saviez à quel passe-temps il s'est livré hier dans un traktir; du reste, il a fort bien fait, hum! Il m'a, en effet, parlé hier d'un mort et d'une jeune fille, pendant que je le reconduisais chez lui; mais je n'ai pas

compris un mot… Il est vrai que hier j'étais moi-même…

— Le mieux, maman, c'est d'aller chez lui, et là, je vous assure, nous verrons tout de suite ce qu'il y a à faire. D'ailleurs, il est temps. Seigneur! Dix heures passées! S'écria Avdotia Romanovna en regardant une superbe montre en or émaillé, qui était suspendue à son cou par une mince chaîne de Venise et qui jurait singulièrement avec l'ensemble de sa toilette.

« C'est un cadeau de son prétendu », pensa Razoumikhine.

— Ah! Il est temps de partir!… Il est grand temps, Dounetchka! Fit Pulchérie Alexandrovna tout effarée. — il va penser que nous lui gardons rancune de son accueil d'hier; c'est ainsi qu'il s'expliquera notre retard. Ah! Mon Dieu!

Tout en parlant, elle se hâtait de mettre son chapeau et sa mantille. Dounetchka se préparait aussi à sortir. Ses gants étaient non-seulement défraîchis, mais troués, ce que remarqua Razoumikhine; toutefois, ce costume dont la pauvreté sautait aux yeux donnait aux deux dames un cachet parti culier de dignité, comme il arrive toujours aux femmes qui savent porter d'humbles vêtements.

— Mon Dieu! S'écria Pulchérie Alexandrovna, — aurais-je jamais cru que je redouterais tant une entrevue avec mon fils, avec mon cher Rodia!… J'ai peur, Dmitri Prokotitch! Ajouta-t-elle en regardant timidement le jeune homme.

— Ne craignez pas, maman, dit Dounia en embrassant sa mère, — croyez plutôt en lui. Moi, j'ai confiance.

— Ah! Mon Dieu, moi aussi, et pourtant je n'ai pas dormi de la nuit, reprit la pauvre femme.

Tous trois sortirent de la maison.

— Sais-tu, Dounetchka, que, ce matin, au point du jour, je venais seulement de m'assoupir quand j'ai vu en songe la défunte Marfa Pétrovna?… Elle était toute vêtue de blanc… Ah! Mon Dieu! Dmitri Prokotitch, vous ne savez pas encore que Marfa Pétrovna est morte?

— Non, je ne le savais pas; quelle Marfa Pétrovna?

— Elle est morte subitement! Et figurez-vous…

— Plus tard, maman, intervint Dounia; il ne sait pas encore de quelle

Marfa Pétrovna il s'agit.

— Ah! Vous ne la connaissez pas? Je pensais vous avoir déjà tout dit. Excusez-moi, Dmitri Prokotitch, j'ai l'esprit si bouleversé depuis deux jours! Je vous considère comme notre providence, voilà pourquoi j'étais persuadée que vous étiez déjà au courant de toutes nos affaires. Je vous regarde comme un parent… Ne vous fâchez pas de ce que je vous dis. Ah! Mon Dieu! Qu'avez-vous donc à la main? Vous vous êtes blessé?

— Oui, je me suis blessé, murmura Razoumikhine tout heureux.

— Je suis quelquefois trop expansive, et Dounia m'en fait des reproches… Mais, mon Dieu, dans quel trou il habite!… Pourvu seulement qu'il soit éveillé!… Et cette femme, sa logeuse, appelle cela une chambre! Écoutez, vous dites qu'il n'aime pas à ouvrir son cœur; il se peut donc que je l'ennuie avec mes… faiblesses?… Ne me donnerez-vous pas quelques indications, Dmitri Prokotitch? Comment dois-je me comporter avec lui? Vous savez, je suis toute désorientée.

— Ne l'interrogez pas trop, si vous voyez qu'il fronce le sourcil; évitez surtout de multiplier les questions relatives à sa santé: il n'aime pas cela.

— Ah! Dmitri Prokotitch, que la position d'une mère est parfois pénible! Mais voilà encore cet escalier… Quel affreux escalier!

— Maman, vous êtes pâle, calmez-vous, ma chérie, dit Dounia en caressant sa mère, — pourquoi vous tourmenter ainsi quand ce doit être pour lui un bonheur de vous voir? Ajouta-t-elle avec un éclair dans les yeux.

— Attendez, je vous précède pour m'assurer s'il est éveillé.

Razoumikhine ayant pris les devants, les dames montèrent tout doucement l'escalier après lui. Arrivées au quatrième étage, elles remarquèrent que la porte de la logeuse était entrebâillée, et que par l'étroite ouverture deux yeux noirs et perçants les observaient. Quand les regards se rencontrèrent, la porte se referma soudain avec un tel bruit que Pulchérie Alexandrovna faillit pousser un cri d'effroi.

III

— Il va bien, il va bien! Cria gaiement Zosimoff en voyant entrer les deux femmes. Le docteur se trouvait là depuis dix minutes et occupait sur le divan la même place que la veille. Raskolnikoff, assis à l'autre coin, était tout habillé; il avait même pris la peine de se débarbouiller et de se coiffer, chose qu'il ne faisait plus depuis quelque temps déjà. Bien que l'arrivée de Razoumikhine et des deux dames y eût eu pour effet de remplir la chambre, Nastasia réussit néanmoins à se faufiler à leur suite, et elle resta pour écouter la conversation.

Effectivement Raskolnikoff allait bien, surtout en comparaison de la veille, mais il était fort pâle et plongé dans une morne rêverie.

Quand Pulchérie Alexandrovna entra avec sa fille, Zosimoff remarqua avec surprise le sentiment qui se révéla dans i la physionomie du malade. Ce n'était pas de la joie, mais une sorte de stoïcisme résigné; le jeune homme semblait faire appel à son énergie pour supporter pendant une heure ou deux une torture à laquelle il n'y avait pas moyen d'échapper. Après que la conversation se fut engagée, le docteur observa que presque chaque mot paraissait rouvrir une blessure dans l'âme de son client; mais, en même temps, il s'étonna de voir ce dernier relativement maître de lui-même: le monomane furieux de la veille savait maintenant se posséder jusqu'à un certain point et dissimuler ses impressions.

— Oui, je vois moi-même à présent que je suis presque guéri, dit Raskolnikoff en embrassant sa mère et sa sœur avec une cordialité qui mit un rayonnement de joie sur le visage de Pulchérie Alexandrovna, et je ne dis plus cela comme hier, ajouta-t-il en s'adressant à Razoumikhine, dont il serra affectueusement la main.

— J'ai même été étonné de le trouver si bien portant aujourd'hui, commença Zosimoff. D'ici à trois ou quatre jours, si cela continue, il sera tout à fait comme auparavant, c'est-à-dire comme il était il y a un mois ou deux… ou peut-être trois. Car cette maladie couvait depuis longtemps, hein?

Avouez maintenant que peut-être vous y étiez pour quelque chose? Acheva avec un sourire contenu le docteur, qui semblait craindre encore d'irriter son client.

— C'est bien possible, répondit froidement Raskolnikoff.

— Maintenant qu'on peut causer avec vous, poursuivit Zosimoff, je voudrais vous convaincre qu'il est nécessaire d'écarter les causes premières auxquelles est dû le développement de votre état maladif: si vous faites cela, vous guérirez; sinon, le mal ne fera que s'aggraver. Ces causes premières, je les ignore, mais vous devez les connaître. Vous êtes un homme intelligent, et, sans doute, vous vous êtes observé vous-même. Il me semble que votre santé a commencé à s'altérer depuis que vous êtes sorti de l'Université. Vous ne pouvez pas rester sans occupation; il vous serait donc fort utile, selon moi, de vous mettre au travail, de vous fixer un but et de le poursuivre avec ténacité.

— Oui, oui, vous avez parfaitement raison… je vais rentrer le plus tôt possible à l'Université, et alors tout ira… comme sur des roulettes…

Le docteur avait donné ses sages conseils en partie pour produire de l'effet devant les dames. Quand il eut fini, il jeta les yeux sur son client et fut sans doute quelque peu désappointé en s'apercevant que le visage de celui-ci n'exprimait qu'une franche moquerie. Du reste, Zosimoff fut bientôt consolé de sa déception. Pulchérie Alexantlrovna s'empressa de le remercier et lui témoigna en particulier sa reconnaissance pour la visite qu'il avait faite la nuit dernière aux deux dames.

— Comment, il est allé chez vous cette nuit? Demanda Raskolnikoff d'une voix inquiète. — Ainsi, vous ne vous êtes même pas reposées après un voyage si fatigant?

— Oh! Rodia, il n'était pas encore deux heures. Chez nous, Dounia et moi, nous ne nous couchons jamais plus tôt.

— Je ne sais non plus comment le remercier, continua Raskolnikoff, qui, brusquement, fronça les sourcils et baissa la tête. En laissant de côté la question d'argent, — pardonnez-moi d'y faire allusion, dit-il à Zosimoff, — je ne sais même pas ce qui a pu me mériter de votre part un tel intérêt. Je n'y comprends rien… et… je dirai même que cette bienveillance me pèse, parce qu'elle est inintelligible pour moi: vous voyez que je suis franc.

— Ne vous tourmentez donc pas, répondit Zosimoff, en affectant de rire; supposez que vous êtes mon premier client! Or, nous autres, docteurs, quand nous débutons, nous aimons nos premiers malades comme s'ils étaient nos propres enfants; certains d'entre nous en deviennent presque amoureux. Et moi, voyez-vous, je n'ai pas encore une nombreuse clientèle.

— Je ne parle pas de lui, reprit Raskolnikoff en montrant Razoumikhine, — je n'ai fait que l'injurier et lui causer de l'embarras.

— Quelles bêtises tu dis! Tu es, paraît-il, en disposition sentimentale aujourd'hui! Cria Razoumikhine.

Plus perspicace, il aurait vu que, loin d'être sentimental, son ami se trouvait dans une disposition toute différente. Mais Avdotia Romanovna ne s'y trompa point, et, inquiète, se mit à observer attentivement son frère.

— De vous, maman, j'ose à peine parler, fit encore Raskolnikoff, qui avait l'air de réciter une leçon apprise depuis le matin; — aujourd'hui seulement j'ai pu comprendre combien vous avez dû souffrir hier soir en attendant mon retour.

À ces mots, il sourit et tendit brusquement la main à sa sœur. Ce geste ne fut accompagné d'aucune parole, mais le sourire du jeune homme exprimait cette fois un sentiment vrai; la feinte n'y avait point de part. Joyeuse et reconnaissante, Dounia saisit aussitôt la main qui lui était tendue et la serra avec force. C'était la première marque d'attention qu'il lui donnait depuis leur altercation de la veille. Témoin de cette réconciliation muette et définitive du frère avec la sœur, Pulchérie Alexandrovna devint radieuse.

Razoumikhine s'agita vivement sur sa chaise.

— Rien que pour cela, je l'aimerais! Murmura-t-il, avec sa tendance à tout exagérer. — Voilà des mouvements comme il en a!…

« Et qu'il a bien fait cela! Pensait à part soi la mère, quels nobles élans il a! Ce simple fait de tendre ainsi la main à sa sœur en la regardant avec affection, n'était-ce pas la manière la plus franche et la plus délicate de mettre fin au malentendu de la veille?… »

— Ah! Rodia, dit-elle, s'empressant de répondre à l'observation de son fils, — tu ne saurais croire à quel point hier Dounetchka et moi avons été… malheureuses! Maintenant que tout est fini et que nous sommes tous

redevenus heureux, on peut le dire. Figure-toi: presque au sortir du wagon nous accourons ici pour t'embrasser, et cette femme, — tiens, mais la voilà! Bonjour, Nastasia!… Elle nous apprend tout d'un coup que tu étais au lit avec la fièvre, que tu viens de t'enfuir dans la rue, ayant le délire, et qu'on est à ta recherche. Tu ne peux t'imaginer dans quel état cela nous a mises!

— Oui, oui… tout cela est assurément fâcheux… murmura Raskolnikoff, mais il fit cette réponse d'un air si distrait, pour ne pas dire si indifférent, que Dounetchka le regarda avec surprise.

— Qu'est-ce que je voulais encore vous dire? Continua-t-il en s'efforçant de rappeler ses souvenirs: — oui, je vous en prie, maman, et toi, Dounia, ne croyez pas que je me sois refusé à aller vous voir le premier aujourd'hui, et que j'aie attendu votre visite préalable.

— Mais pourquoi dis-tu cela, Rodia? S'écria Pulchérie Alexandrovna, cette fois non moins étonnée que sa fille.

« On dirait qu'il nous répond par simple politesse, pensait Dounetchka; il fait la paix, il demande pardon comme s'il s'acquittait d'une pure formalité ou récitait une leçon. »

— À peine éveillé, je voulais me rendre chez vous; mais je n'avais pas de vêtements à mettre; j'aurais dû dire hier à Nastasia de laver ce sang… j'ai pu seulement m'habiller tout à l'heure.

— Du sang! Quel sang? Demanda Pulchérie Alexandrovna alarmée.

— Ce n'est rien… ne vous inquiétez pas. Hier, pendant que j'avais le délire, en flânant dans la rue, je me suis heurté contre un homme qui venait d'être écrasé… un employé; c'est comme cela que mes habits ont été ensanglantés…

— Pendant que tu avais le délire? Mais tu te rappelles tout! Interrompit Razoumikhine.

— C'est vrai, répondit Raskolnikoff soucieux; je me rappelle tout, jusqu'au plus petit détail, mais voici ce qui est étrange: je ne parviens pas à m'expliquer pourquoi j'ai fait ceci, pourquoi j'ai dit cela, pourquoi je suis allé à tel endroit.

— C'est un phénomène bien connu, observa Zosimoff; l'acte est parfois accompli avec une adresse, une habileté extraordinaires; mais le principe

d'où il émane est altéré chez l'aliéné et dépend de diverses impressions morbides.

Le mot « aliéné » jeta un froid; Zosimoff l'avait laissé échapper sans y prendre garde, tout entier qu'il était au plaisir de pérorer sur son thème favori. Raskolnikoff, absorbé dans une sorte de rêverie, parut ne faire aucune attention aux paroles du docteur. Un étrange sourire flottait sur ses lèvres pâles.

— Eh bien! Mais cet homme écrasé? Je t'ai interrompu tout à l'heure se hâta de dire Razoumikhine.

— Quoi? Fit Raskolnikoff comme quelqu'un qui se réveille; oui… eh bien, je me suis couvert de sang en aidant à le transporter chez lui… À propos, maman, j'ai fait hier une chose impardonnable; il fallait vraiment que j'eusse perdu la tête. Tout l'argent que vous m'aviez envoyé, je l'ai donné hier… à sa veuve… Pour l'enterrement. La pauvre femme est fort à plaindre… Elle est phtisique… Elle reste avec trois petits enfants sur les bras, et elle n'a pas de quoi les nourrir… Il y a encore une fille… Peut-être que vous-même vous auriez fait comme moi, si vous aviez vu cette misère. Du reste, je le reconnais, je n'avais nullement le droit d'agir ainsi, surtout sachant combien vous aviez eu de peine à me procurer cet argent.

— Laisse donc, Rodia, je suis convaincue que tout ce que tu fais est très-bien! Répondit la mère.

— N'en soyez pas si convaincue que ça, répliqua-t-il en grimaçant un sourire.

La conversation resta suspendue pendant quelque temps. Paroles, silence, réconciliation, pardon, tout avait quelque chose de forcé, et chacun le sentait.

— Sais-tu, Rodia, que Marfa Pétrovna est morte? Fit tout à coup Pulchérie Alexandrovna.

— Quelle Marfa Pétrovna?

— Ah! Mon Dieu, mais Marfa Pétrovna Svidrigaïloff! Je t'ai si longuement parlé d'elle dans ma dernière lettre!

— A-a-ah! Oui, je me rappelle. Ainsi elle est morte? Ah! En effet, dit-il avec le tressaillement subit d'un homme qui s'éveille. Est-il possible qu'elle soit morte? De quoi donc?

— Figure-toi qu'elle a été enlevée tout d'un coup! Se hâta de répondre Pulchérie Alexandrovna, encouragée à poursuivre par la curiosité que manifestait son fils.

— Elle est morte le jour même où je t'ai envoyé cette lettre. À ce qu'il paraît, cet affreux homme a été la cause de sa mort. On dit qu'il l'a rouée de coups!

— Est-ce qu'il se passait des scènes pareilles dans leur ménage? Demanda Raskolnikoff en s'adressant à sa sœur.

— Non, au contraire, il se montrait toujours très-patient, très-poli même avec elle. Dans beaucoup de cas, il faisait preuve d'une trop grande indulgence, et cela a duré sept ans… La patience lui a échappé tout d'un coup.

— Ainsi, ce n'était pas un homme si terrible, puisqu'il a patienté pendant sept ans! Tu as l'air de l'excuser, Dounetchka?

La jeune fille fronça les sourcils.

— Si, si, c'est un homme terrible! Je ne puis rien me représenter de plus affreux, répondit-elle, presque frissonnante, et elle devint pensive.

— Ils avaient eu cette scène ensemble dans la matinée, continua Pulchérie Alexandrovna. Après cela, elle a immédiatement donné ordre d'atteler, parce qu'elle voulait se rendre à la ville aussitôt après le dîner, comme elle avait coutume de le faire dans ces occasions-là; à table, elle a mangé, dit-on, avec beaucoup d'appétit…

— Toute rouée de coups?

— … C'était chez elle une habitude. En sortant de table, elle est allée prendre son bain, afin d'être plus tôt prête à partir… Vois-tu, elle se traitait par l'hydrothérapie; il y a une source, chez eux, et elle s'y baignait régulièrement chaque jour. À peine entrée dans l'eau, elle a eu une attaque d'apoplexie.

— Ce n'est pas étonnant! Observa Zosimoff.

— Et elle avait été sérieusement battue par son mari?

— Mais qu'importe cela? Fit Avdotia Romanovna.

— Hum! Du reste, maman, je ne vois pas pourquoi vous racontez de pareilles sottises, dit Raskolnikoff avec une irritation soudaine.

— Mais, mon ami, je ne savais de quoi parler, avoua naïvement Pulchérie Alexandrovna.

— Il semble que vous ayez toutes deux peur de moi? Reprit-il avec un sourire amer.

— C'est la vérité, répondit Dounia, qui fixa sur lui un regard sévère. En montant l'escalier, maman a même fait le signe de la croix, tant elle était effrayée…

Les traits du jeune homme s'altérèrent, comme s'il eût été pris de convulsions.

— Ah! Que dis-tu là, Dounia? Ne te fâche pas, je t'en prie, Rodia… Comment peux-tu parler ainsi, Dounia? S'excusa toute confuse Pulchérie Alexandrovna; — ce qui est vrai, c'est qu'en wagon je n'ai cessé de penser, durant toute la route, au bonheur de te revoir et de m'entretenir avec toi… Je m'en faisais une telle fête que je ne me suis même pas aperçue de la longueur du voyage! Et maintenant je suis heureuse, heureuse de me retrouver avec toi, Rodia…

— Assez, maman, murmura-t-il avec agitation, et, sans regarder sa mère, il lui serra la main, — nous avons le temps de causer!

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il se troubla et pâlit: de nouveau il sentait un froid mortel au fond de son âme, de nouveau il s'avouait qu'il venait de faire un affreux mensonge, car désormais il ne lui était plus permis de causer à cœur ouvert ni avec sa mère, ni avec personne. Sur le moment, l'impression de cette cruelle pensée fut si vive, qu'oubliant la présence de ses hôtes, le jeune homme se leva et se dirigea vers la porte.

— Qu'est-ce que tu fais? Cria Razoumikhine en le saisissant par le bras.

Raskolnikoff se rassit et promena silencieusement les yeux autour de lui. Tous le regardaient avec stupeur.

— Mais que vous êtes tous ennuyeux! S'écria-t-il tout à coup: dites donc quelque chose! Pourquoi rester comme des muets? Parlez donc! Ce n'est pas pour se taire qu'on se réunit; eh bien, causons!

— Dieu soit loué! Je pensais qu'il allait avoir encore un accès comme hier, dit Pulchérie Alexandrovna, qui avait fait le signe de la croix.

— Qu'est-ce que tu as, Rodia? Demanda avec inquiétude Avdotia

Romanovna.

— Rien, c'est une bêtise qui m'était revenue à l'esprit, répondit-il, et il se mit à rire.

— Allons, si c'est une bêtise, tant mieux! Mais, moi-même, je craignais… Murmura Zosimoff en se levant. Il faut que je vous quitte; je tâcherai de repasser dans la journée…

Il salua et sortit.

— Quel brave homme! Observa Pulchérie Alexandrovna.

— Oui, c'est un brave homme, un homme de mérite, instruit, intelligent… Dit Raskolnikoff, qui prononça ces mots avec une animation inaccoutumée, — je ne me rappelle plus où je l'ai rencontré avant ma maladie… Je crois bien l'avoir rencontré quelque part… Voici encore un excellent homme! Ajouta-t-il en montrant d'un signe de tête Razoumikhine; mais ou vas-tu donc?

Razoumikhine venait, en effet, de se lever.

— Il faut que je m'en aille aussi… J'ai affaire…, dit-il.

— Tu n'as rien à faire du tout, reste! C'est parce que Zosimoff est parti que tu veux nous quitter à ton tour. Ne t'en va pas… Mais quelle heure est-il? Il est midi? Quelle jolie montre tu as, Dounia! Pourquoi donc vous taisez-vous encore? Il n'y a que moi qui parle!…

— C'est un cadeau de Marfa Pétrovna, répondit Dounia.

— Et elle a coûté très-cher, ajouta Pulchérie Alexandrovna.

— Je croyais que cela venait de Loujine.

— Non, il n'a encore rien donné à Dounetchka.

— A-a-ah! Vous rappelez-vous, maman, que j'ai été amoureux et que j'ai voulu me marier? Fit-il brusquement en regardant sa mère frappée de la tournure imprévue qu'il venait de donner à la conversation et du ton dont il parlait.

— Ah! Oui, mon ami! Répondit Pulchérie Alexandrovna en échangeant un regard avec Dounetchka et Razoumikhine.

— Hum! Oui! Mais que vous dirai-je? Je ne me souviens plus guère de cela. C'était une jeune fille maladive, toute souffreteuse, continua-t-il d'un air rêveur en tenant les yeux baissés. — Elle aimait à faire l'aumône aux pauvres

et pensait toujours à entrer dans un monastère; un jour je l'ai vue fondre en larmes pendant qu'elle me parlait de cela, oui, oui… Je m'en souviens… Je m'en souviens très-bien. Elle était plutôt laide que jolie. Vraiment, je ne sais pourquoi je m'étais alors attaché à elle, peut-être l'affectionnais-je parce qu'elle était toujours malade… Si elle avait été, par surcroît, boiteuse ou bossue, il me semble que je l'aurais encore plus aimée… (Il eut un sourire pensif.) Cela n'avait pas d'importance… C'était une folie de printemps…

— Non, ce n'était pas seulement une folie de printemps, observa avec conviction Dounetchka. Raskolnikoff regarda très-attentivement sa sœur, mais il n'entendit pas bien ou même ne comprit pas les paroles de la jeune fille. Puis, d'un air mélancolique, il se leva, alla embrasser sa mère et revint s'asseoir à sa place.

— Tu l'aimes, encore? Dit d'une voix émue Pulchérie Alexandrovna.

— Elle? Encore? Ah! Oui… Vous parlez d'elle! Non. Tout cela est maintenant loin de moi… Et depuis longtemps. J'ai, d'ailleurs, la même impression pour tout ce qui m'entoure…

Il considéra avec attention les deux femmes.

— Tenez, vous êtes ici… Eh bien, il me semble que je vous vois à une distance de mille verstes… Mais le diable sait pourquoi nous parlons de cela! Et à quoi bon m'interroger? Ajouta-t-il avec colère; puis silencieusement il commença à se ronger les ongles et retomba dans sa rêverie.

— Quel vilain logement tu as, Rodia! On dirait un tombeau, fit brusquement Pulchérie Alexandrovna pour rompre un silence pénible; je suis sûre que cette chambre est pour moitié dans ton hypocondrie.

— Cette chambre? Reprit-il d'un air distrait. — Oui, elle a beaucoup contribué… C'est aussi ce que j'ai pensé… Si vous saviez pourtant, maman, quelle idée étrange vous venez d'exprimer! Ajouta-t-il soudain avec un sourire énigmatique.

Raskolnikoff était à peine en état de supporter la présence de cette mère et de cette sœur dont il avait été séparé pendant trois ans, mais avec lesquelles il sentait que tout entretien lui était impossible. Toutefois, il y avait une affaire qui ne souffrait pas de remise; tantôt en se levant il s'était dit qu'elle devait être décidée aujourd'hui même d'une façon ou d'une autre. En ce moment, il

fut heureux de trouver dans cette affaire un moyen de sortir d'embarras.

— Voici ce que j'ai à te dire, Dounia, commença-t-il d'un ton plein de sécheresse, — naturellement je te fais mes excuses pour l'incident d'hier, mais je crois de mon devoir de te rappeler que je maintiens les termes de mon dilemme: ou moi ou Loujine. Je puis être infâme, mais toi, tu ne dois pas l'être. C'est assez d'un. Si donc tu épouses Loujine, je cesse à l'instant de te considérer comme une sœur.

— Rodia! Rodia! Te voilà encore à parler comme hier! S'écria Pulchérie Alexandrovna désolée, — pourquoi te traites-tu toujours d'infâme? Je ne puis supporter cela! Hier aussi tu tenais ce langage…

— Mon frère, répondit Dounia d'un ton qui ne le cédait ni en sécheresse ni en roideur à celui de Raskolnikoff, — le malentendu qui nous divise provient d'une erreur dans laquelle tu te trouves. J'y ai réfléchi cette nuit, et j'ai découvert en quoi elle consiste. Tu supposes que je me sacrifie pour quelqu'un. Or, c'est là ce qui te trompe. Je me marie tout bonnement pour moi-même, parce que ma situation personnelle est difficile. Sans doute, par la suite, je serai bien aise s'il m'est donné d'être utile à mes proches, mais tel n'est pas le motif principal de ma résolution…

« Elle ment! Pensait à part soi Raskolnikoff, qui, de colère, se rongeait les ongles. — L'orgueilleuse! Elle ne consent pas à avouer qu'elle veut être ma bienfaitrice! Quelle arrogance! Oh! Les caractères bas! Leur amour ressemble à de la haine… Oh! Que je… Les déteste tous! »

— En un mot, continua Dounetchka, — j'épouse Pierre Pétrovitch, parce que de deux maux je choisis le moindre. J'ai l'intention de remplir loyalement tout ce qu'il attend de moi; par conséquent, je ne le trompe pas… Pourquoi as-tu souri tout à l'heure?

Elle rougit, et un éclair de colère brilla dans ses yeux.

— Tu rempliras tout? Demanda-t-il en souriant avec amertume.

— Jusqu'à une certaine limite. Par la manière dont Pierre Pétrovitch a demandé ma main, j'ai vu tout de suite ce qu'il lui faut. Il a peut-être une trop haute opinion de lui-même; mais j'espère qu'il saura aussi m'apprécier… Pourquoi ris-tu encore?

— Et toi, pourquoi rougis-tu de nouveau? Tu mens, ma sœur; tu ne peux

pas estimer Loujine: je l'ai vu et j'ai causé avec lui. Donc, tu te maries par intérêt; tu fais, dans tous les cas, une bassesse, et je suis bien aise de voir qu'au moins tu sais encore rougir!

— Ce n'est pas vrai, je ne mens pas!… S'écria la jeune fille perdant tout sang-froid; je ne l'épouserai pas sans être sûre qu'il m'apprécie et fait cas de moi; je ne l'épouserai pas sans être pleinement convaincue que je puis moi-même l'estimer. Heureusement, j'ai le moyen de m'en assurer d'une façon péremptoire, et, qui plus est, aujourd'hui même. Ce mariage n'est pas une bassesse, comme tu le dis! Mais, lors même que tu aurais raison, lors même qu'en effet je me serais décidée à une bassesse, ne serait-ce pas une cruauté de ta part que de me parler ainsi? Pourquoi exiger de moi un héroïsme que tu n'as peut-être pas? C'est de la tyrannie, c'est de la violence! Si je fais du tort à quelqu'un, ce ne sera qu'à moi… Je n'ai encore tué personne!… Qu'as-tu à me regarder ainsi? Pourquoi pâlis-tu? Rodia, qu'est-ce que tu as? Rodia, cher!…

— Seigneur! Il s'évanouit, et c'est toi qui en es cause! S'écria Pulchérie Alexandrovna.

— Non, non, ce n'est rien, une bêtise!… La tête m'a un peu tourné. Je ne me suis pas évanoui du tout… C'est bon pour vous, les évanouissements… Hum! Oui… Qu'est-ce que je voulais dire? Ah! Comment te convaincras-tu aujourd'hui même que tu peux estimer Loujine et qu'il… T'apprécie, car c'est cela, n'est-ce pas? Que tu disais tout à l'heure, ou bien ai-je mal entendu?

— Maman, montrez à mon frère la lettre de Pierre Pétrovitch, dit Dounetchka.

Pulchérie Alexandrovna tendit la lettre d'une main tremblante. Raskolnikoff la lut attentivement par deux fois. Tous s'attendaient à quelque éclat. La mère, surtout, était fort inquiète.

Après être resté pensif un instant, le jeune homme lui rendit la lettre.

— Je n'y comprends rien, commença-t-il sans s'adresser à personne en particulier: il plaide, il est avocat, il vise même au beau langage dans sa conversation, et il écrit comme un illettré.

Ces paroles causèrent une stupéfaction générale; ce n'était pas du tout ce

qu'on attendait.

— Du moins il n'écrit pas très-littérairement, si son style n'est pas tout à fait celui d'un illettré; il manie la plume comme un homme d'affaires, ajouta Raskolnikoff.

— Pierre Pétrovitch, d'ailleurs, ne cache pas qu'il a reçu peu d'instruction, et il s'enorgueillit d'être le fils de ses œuvres, dit Avdotia Romanovna, un peu froissée du ton que venait de prendre son frère.

— Eh bien, il a de quoi s'enorgueillir, je ne dis pas le contraire. Tu parais fâchée, ma sœur, parce que je n'ai trouvé à faire qu'une observation frivole au sujet de cette lettre, et tu crois que j'insiste exprès sur de pareilles niaiseries pour te taquiner? Loin de la; en ce qui concerne le style, j'ai fait une remarque qui, dans le cas présent, est loin d'être sans importance. Cette phrase: « Vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même », ne laisse rien à désirer sous le rapport de la clarté. En outre, il annonce l'intention de se retirer sur-le-champ, si je vais chez vous. Cette menace de s'en aller revient à dire que, si vous ne lui obéissez pas, il vous plantera là toutes deux, après vous avoir fait venir à Pétersbourg. Eh bien, qu'en penses-tu? Venant de Loujine, ces mots peuvent-ils offenser autant qu'ils offenseraient s'ils avaient été écrits par lui (il montra Razoumikhine), par Zosimoff ou par l'un de nous?

— Non, répondit Dounetchka, — j'ai bien compris qu'il avait rendu trop naïvement sa pensée, et que peut-être il n'est pas très-habile à se servir de la plume… Ta remarque est très-judicieuse, mon frère. Je ne m'attendais même pas…

— Étant donné qu'il écrit comme un homme d'affaires, il ne pouvait pas s'exprimer autrement, et ce n'est peut-être pas sa faute s'il s'est montré aussi grossier. Du reste, je dois te désenchanter un peu: dans cette lettre il y a une autre phrase qui contient une calomnie à mon adresse, et une calomnie assez vile. J'ai donné hier de l'argent à une veuve phtisique et accablée par le malheur, non pas, comme il l'écrit, « sous prétexte de payer les funérailles », mais bien pour les funérailles; et cette somme, c'est à la veuve elle-même que je l'ai remise, et non à la fille du défunt, — cette jeune fille « d'une inconduite notoire », dit-il, que d'ailleurs j'ai vue hier pour la première fois

de ma vie. Dans tout cela, je ne découvre que l'envie de me noircir à vos yeux et de me brouiller avec vous. Ici encore, il écrit dans le style juridique, c'est-à-dire qu'il révèle très-clairement son but et le poursuit sans y mettre aucunes formes. Il est intelligent; mais pour se conduire avec sagesse, l'intelligence seule ne suffit pas. Tout cela peint l'homme, et… Je ne crois pas qu'il t'apprécie beaucoup. Ceci soit dit pour ton édification, car je souhaite sincèrement ton bien.

Dounetchka ne répondit pas; son parti était pris depuis tantôt, elle n'attendait plus que le soir.

— Eh bien, Rodia, que décides-tu? Demanda Pulchérie Alexandrovna; son inquiétude n'avait fait que s'accroître depuis qu'elle entendait son fils discuter posément, comme un homme d'affaires.

— Que voulez-vous dire par là?

— Tu vois ce qu'écrit Pierre Pétrovitch: il désire que tu ne viennes pas chez nous ce soir, et il déclare qu'il s'en ira… Si tu viens. C'est pour cela que je te demande ce que tu comptes faire.

— Je n'ai rien à décider. C'est à vous et à Dounia de voir si cette exigence de Pierre Pétrovitch n'a rien de blessant pour vous. Moi, je ferai comme il vous plaira, ajouta-t-il froidement.

— Dounetchka a déjà résolu la question, et je suis pleinement de son avis, se hâta de répondre Pulchérie Alexandrovna.

— Selon moi, il est indispensable que tu viennes à cette entrevue, Rodia, et je te prie instamment d'y assister, dit Dounia; viendras-tu?

— Oui.

— Je vous prie aussi de venir chez nous à huit heures, continua-t-elle en s'adressant à Razoumikhine. Maman, je fais la même invitation à Dmitri Prokotitch.

— Et tu as raison, Dounetchka. Allons, qu'il soit fait selon votre désir, ajouta Pulchérie Alexandrovna. Pour moi-même, d'ailleurs, c'est un soulagement; je n'aime pas à feindre et à mentir; mieux vaut une franche explication… Libre à Pierre Pétrovitch de se fâcher maintenant, si bon lui semble!

IV

En ce moment, la porte s'ouvrit sans bruit; une jeune fille entra dans la chambre en promenant des regards timides autour d'elle. Son apparition causa une surprise générale, et tous les yeux se fixèrent sur elle avec curiosité. Raskolnikoff ne la reconnut pas tout d'abord. C'était Sophie Séménovna Marméladoff. Il l'avait vue la veille pour la première fois, mais au milieu de circonstances et dans un costume qui avaient laissé d'elle une tout autre image dans son souvenir. Maintenant, c'était une jeune fille à la mise modeste et même pauvre, aux manières convenables et réservées, à la physionomie craintive. Elle portait une petite robe fort simple et un vieux chapeau passé de mode. De ses ajustements de la veille, il ne lui restait rien, sauf qu'elle avait encore son ombrelle à la main. En apercevant tout ce monde, qu'elle ne s'était pas attendue à trouver là, sa confusion fut extrême, et elle fit même un pas pour se retirer.

— Ah!… C'est vous?… Dit Raskolnikoff au comble de l'étonnement, et tout à coup lui-même se troubla.

Il songea que la lettre de Loujine, lue par sa mère et sa sœur, renfermait une allusion à certaine jeune personne « d'une inconduite notoire ». Il venait de protester contre la calomnie de Loujine, et de déclarer qu'il avait vu cette jeune fille la veille pour la première fois; or, voilà qu'elle-même arrivait chez lui! Il se rappela aussi qu'il avait laissé passer sans protestations les mots « d'une inconduite notoire ». En un clin d'œil, toutes ces pensées traversèrent pêle-mêle son esprit. Mais, en observant plus attentivement la pauvre créature, il la vit si écrasée de honte, que soudain il en eut pitié. Au moment où, effrayée, elle allait quitter la chambre, une sorte de révolution s'opéra en lui.

— Je ne vous attendais pas du tout, se hâta-t-il de dire, en l'invitant du regard à rester. Faites-moi le plaisir de vous asseoir. Vous venez sans doute de la part de Catherine Ivanovna. Permettez, pas là; tenez, asseyez-vous ici…

À l'arrivée de Sonia, Razoumikhine, assis tout près de la porte sur une

des trois chaises qui se trouvaient dans la chambre, s'était levé à demi pour laisser passer la jeune fille. Le premier mouvement de Raskolnikoff avait été d'indiquer à celle-ci le coin du divan ou Zosimoff était assis tout à l'heure; mais songeant au caractère intime de ce meuble, qui lui servait de lit a lui-même, il se ravisa et montra à Sonia la chaise de Razoumikhine.

— Toi, mets-toi ici, dit-il à son ami en lui faisant prendre la place précédemment occupée par le docteur.

Sonia s'assit presque tremblante de frayeur, et regarda timidement les deux dames. Il était visible qu'elle-même ne comprenait pas comment elle avait l'audace de s'asseoir à leurs côtés. Cette pensée lui causa un tel émoi qu'elle se leva brusquement, et, toute troublée, s'adressa à Raskolnikoff:

— Je… Je suis venue pour une minute. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, fit-elle d'une voix hésitante. C'est Catherine Ivanovna qui m'a envoyée, elle n'avait personne sous la main… Catherine Ivanovna vous prie instamment de vouloir bien assister demain matin… Au service funèbre… à Saint-Mitrophane, et ensuite de venir chez nous… Chez elle… Manger un morceau… Elle espère que vous lui ferez cet honneur.

Après ces quelques mots péniblement articulés, Sonia se tut.

— Je tâcherai certainement… Je ferai mon possible, balbutia à son tour Raskolnikoff, qui s'était aussi levé à demi. — Ayez la bonté de vous asseoir, ajouta-t-il brusquement, — je vous en prie… Vous êtes peut-être pressée?… Je voudrais causer un instant avec vous; faites-moi la grâce de m'accorder deux minutes…

En même temps il l'invitait du geste à se rasseoir. Sonia obéit; elle porta de nouveau un regard timide sur les deux dames et baissa soudain les yeux. Les traits de Raskolnikoff se contractèrent, son visage pâle devint cramoisi, ses yeux lancèrent des flammes.

— Maman, dit-il d'une voix vibrante, c'est Sophie Séménovna Marméladoff, la fille de ce malheureux M. Marméladoff qui, hier, a été écrasé devant moi par une voiture, et dont je vous ai déjà parlé…

Pulchérie Alexandrovna regarda Sonia et cligna légèrement les yeux. Malgré la crainte qu'elle éprouvait vis-à-vis de son fils, elle ne put se refuser cette satisfaction. Dounetchka se tourna vers la pauvre jeune fille et se mit à

l'examiner d'un air sérieux. En s'entendant nommer par Raskolnikoff, Sonia leva de nouveau les yeux, mais son embarras ne fit que s'accroître.

— Je voulais vous demander, se hâta de lui dire le jeune homme, comment les choses se sont passées chez vous aujourd'hui… On ne vous a pas tracassées? Vous n'avez pas eu d'ennuis avec la police?

— Non, il n'y a rien eu… La cause de la mort n'était d'ailleurs que trop évidente, on nous a laissées tranquilles; seulement les locataires sont fâchés.

— Pourquoi?

— Ils trouvent que le corps reste trop longtemps dans la maison… À présent, il fait chaud, l'odeur… De sorte qu'aujourd'hui, à l'heure des vêpres, on le transportera à la chapelle du cimetière, où il restera jusqu'à demain. D'abord Catherine Ivanovna ne voulait pas, mais elle a fini par comprendre qu'on ne pouvait pas faire autrement…

— Ainsi la levée du corps a lieu aujourd'hui?

— Catherine Ivanovna espère que vous nous ferez l'honneur d'assister demain aux obsèques, et que vous viendrez ensuite chez elle prendre part au repas funèbre.

— Elle donne un repas?

— Oui, une collation: elle m'a chargée de vous transmettre tous ses remerciements pour le secours que vous nous avez donné hier… Sans vous, nous n'aurions pas pu faire les frais des funérailles.

Un tremblement subit agita les lèvres et le menton de la jeune fille, mais elle se rendit maîtresse de son émotion et fixa de nouveau ses yeux à terre.

Durant ce dialogue, Raskolnikoff l'avait considérée attentivement. Sonia avait une figure maigre et pâle; son petit nez et son menton offraient quelque chose d'anguleux et de pointu; l'ensemble était assez irrégulier, on ne pouvait pas dire qu'elle fût jolie. En revanche, ses yeux bleus étaient si limpides et, quand ils s'animaient, donnaient à sa physionomie une telle expression de bonté, qu'involontairement on se sentait attiré vers elle. En outre, une autre particularité caractéristique se faisait remarquer sur son visage comme dans toute sa personne: elle paraissait beaucoup plus jeune que son âge, et, bien qu'elle eût dix-huit ans, on l'aurait presque prise pour une fillette. Cela prêtait même parfois à rire dans certains de ses mouvements.

— Mais est-il possible que Catherine Ivanovna se tire d'affaire avec de si faibles ressources? Et elle pense encore à donner une collation?… Demanda Raskolnikoff.

— Le cercueil sera fort simple… Tout sera fait modestement, de sorte que cela ne coûtera pas cher… Tantôt Catherine Ivanovna et moi avons calculé la dépense; tous frais payés, il restera de quoi donner un repas… Et Catherine Ivanovna tient beaucoup à ce qu'il y en ait un. Il n'y a rien à dire là contre… C'est une consolation pour elle… Vous savez comme elle est…

— Je comprends, je comprends… Sans doute… Vous regardez ma chambre? Maman dit aussi qu'elle ressemble à un tombeau.

— Hier, vous vous êtes dépouillé de tout pour nous! Répondit Sonetchka d'une voix sourde et rapide, en baissant de nouveau les yeux. Ses lèvres et son menton recommencèrent à s'agiter. Dès son arrivée, elle avait été frappée de la pauvreté qui régnait dans le logement de Raskolnikoff, et ces mots lui échappèrent spontanément. Il y eut un silence. Les yeux de Dounetchka s'éclaircirent, et Pulchérie Alexandrovna elle-même regarda Sonia d'un air affable.

— Rodia, dit-elle en se levant, — il est entendu que nous dînons ensemble. Dounetchka, partons… Mais, Rodia, tu devrais sortir, faire une petite promenade; ensuite tu te reposeras un peu et tu viendras chez nous le plus tôt possible… Je crains que nous ne t'ayons fatigué…

— Oui, oui, je viendrai, s'empressa-t-il de répondre en se levant aussi… — Du reste, j'ai quelque chose à faire…

— Voyons, vous n'allez pas dîner séparément, se mit à crier Razoumikhine, en regardant avec étonnement Raskolnikoff; — tu ne peux pas faire cela!

— Non, non, je viendrai, certainement, certainement… Mais toi, reste une minute. Vous n'avez pas besoin de lui tout de suite, maman? Je ne vous en prive pas?

— Oh! Non, non! Vous aussi, Dmitri Prokotitch, veuillez être assez bon pour venir dîner chez nous!

— Je vous en prie, venez, ajouta Dounia.

Razoumikhine s'inclina rayonnant. Durant un instant, tous éprouvèrent

une gêne étrange.

— Adieu, Rodia, c'est-à-dire au revoir; je n'aime pas à dire « adieu » Adieu, Nastasia… Allons, voilà que je le dis encore!…

Pulchérie Alexandrovna avait l'intention de saluer Sonia, mais, malgré toute sa bonne volonté, elle ne put s'y résoudre et sortit précipitamment de la chambre.

Il n'en fut pas de même d'Avdotia Romanovna, qui semblait avoir attendu ce moment avec impatience. Quand, après sa mère, elle passa à côté de Sonia, elle fit à celle-ci un salut dans toutes les règles. La pauvre fille se troubla, s'inclina avec un empressement craintif, et son visage trahit même une impression douloureuse, comme si la politesse d'Avdotia Romanovna l'avait péniblement affectée.

— Dounia, adieu! Cria Raskolnikoff dans le vestibule. Donne-moi donc la main!

— Mais je te l'ai déjà donnée, est-ce que tu l'as oublié? Répondit Dounia en se tournant vers lui d'un air affable, bien qu'elle se sentît gênée.

— Eh bien, donne-la-moi encore une fois!

Et il serra avec force les petits doigts de sa sœur. Dounetchka lui sourit en rougissant, puis elle se hâta de dégager sa main et suivit sa mère. Elle aussi était tout heureuse, sans que nous puissions dire pourquoi.

— Allons, voilà qui est très-bien! Dit le jeune homme en revenant auprès de Sonia restée dans la chambre. En même temps, il la regardait d'un air serein. Que le Seigneur fasse paix aux morts, mais qu'il laisse vivre les vivants! N'est-ce pas?

Sonia remarqua avec surprise que le visage de Raskolnikoff s'était tout à coup éclairci; pendant quelques instants, il la considéra en silence: tout ce que Marméladoff lui avait raconté au sujet de sa fille lui revenait soudain à l'esprit…

— Voici l'affaire dont j'ai à te parler… Fit Raskolnikoff en attirant Razoumikhine dans l'embrasure de la fenêtre…

— Ainsi, je dirai à Catherine Ivanovna que vous viendrez?…

En prononçant ces mots, Sonia se préparait à prendre congé.

— Je suis à vous tout de suite, Sophie Séménovna, nous n'avons pas de

secrets, vous ne nous gênez pas… Je voudrais vous dire encore deux mots…

Et, s'interrompant soudain, il s'adressa à Razoumikhine:

— Tu connais ce… Comment l'appelle-t-on donc?… Porphyre Pétrovitch?

— Si je le connais! C'est mon parent! Eh bien? Répondit Razoumikhine, fort intrigué par cette entrée en matière.

— Hier, ne disiez-vous pas qu'il instruisait… Cette affaire… L'affaire à propos de ce meurtre?

— Oui… Eh bien? Demanda Razoumikhine en ouvrant de grands yeux.

— Il interrogeait, disiez-vous, les gens qui ont mis des objets en gage chez la vieille: or, j'ai moi-même engagé là quelque chose; cela mérite à peine qu'on en parle: une petite bague que ma sœur m'a donnée quand je suis parti pour Pétersbourg, et une montre en argent qui a appartenu à mon père. Le tout vaut de cinq à six roubles, mais j'y tiens en tant que souvenir. Que dois-je faire à présent? Je ne veux pas que ces objets soient perdus, surtout la montre. Je tremblais tantôt que ma mère ne demandât à la voir, lorsqu'on a parlé de celle de Dounetchka. C'est la seule chose que nous ayons conservée de mon père. Si elle est perdue, maman en fera une maladie! Les femmes! Ainsi apprends-moi comment je dois m'y prendre! Je sais qu'il faudrait faire une déclaration à la police. Mais ne vaut-il pas mieux que je m'adresse à Porphyre lui-même? Qu'en penses-tu? J'ai hâte d'arranger cette affaire. Tu verras qu'avant le dîner, maman m'aura déjà demandé des nouvelles de la montre.

— Ce n'est pas à la police qu'il faut aller, c'est chez Porphyre! Cria Razoumikhine, en proie à une agitation extraordinaire. — Oh! Que je suis content! Mais nous pouvons y aller tout de suite, c'est à deux pas d'ici; nous sommes sûrs de le trouver!

— Soit… Partons…

— Il sera positivement enchanté de faire ta connaissance! Je lui ai beaucoup parle de toi à différentes reprises… Hier encore. Partons!… Ainsi, tu connaissais la vieille? Tout cela se rencontre admirablement! Ah! Oui… Sophie Ivanovna…

— Sophie Séménovna, rectifia Raskolnikoff. — Sophie Séménovna, c'est

mon ami, Razoumikhine, un brave homme.

— Si vous avez à sortir… Commença Sonia, que cette présentation avait rendue plus confuse encore et qui n'osait lever les yeux sur Razoumikhine.

— Eh bien, partons! Décida Raskolnikoff: je passerai chez vous dans la journée, Sophie Séménovna, dites-moi seulement où vous demeurez.

Il prononça ces mots, non pas précisément d'un air embarrassé, mais avec une certaine précipitation et en évitant les regards de la jeune fille. Celle-ci donna son adresse non sans rougir. Tous trois sortirent ensemble.

— Tu ne fermes pas ta porte? Demanda Razoumikhine tandis qu'ils descendaient l'escalier.

— Jamais!… Du reste, voilà déjà deux ans que je veux toujours acheter une serrure, dit négligemment Raskolnikoff. — Heureux, n'est-ce pas? Les gens qui n'ont rien à mettre sous clef? Ajouta-t-il gaiement en s'adressant à Sonia.

Sur le seuil de la grand'porte, ils s'arrêtèrent.

— Vous allez à droite, Sophie Séménovna? À propos: comment avez-vous découvert mon logement?

On voyait que ce qu'il disait n'était pas ce qu'il aurait voulu dire; il ne cessait de considérer les yeux clairs et doux de la jeune fille.

— Mais vous avez donné hier votre adresse à Poletchka.

— Quelle Poletchka? Ah! Oui… C'est la petite… C'est votre sœur? Ainsi je lui ai donné mon adresse?

— Est-ce que vous l'aviez oublié?

— Non… Je m'en souviens…

— J'avais déjà entendu parler de vous par le défunt… Seulement je ne savais pas alors votre nom, et il ne le savait pas lui-même… Maintenant je suis venue… Et quand j'ai appris hier votre nom… J'ai demandé aujourd'hui: C'est ici qu'habite M. Raskolnikoff?… Je ne savais pas que vous viviez aussi en garni… Adieu… Je dirai à Catherine Ivanovna…

Fort contente de pouvoir enfin s'en aller, Sonia s'éloigna d'un pas rapide et en tenant les yeux baissés. Il lui tardait d'atteindre le premier coin de rue à droite, pour échapper à la vue des deux jeunes gens et réfléchir sans témoins à tous les incidents de cette visite. Jamais elle n'avait rien éprouvé de

semblable. Tout un monde ignoré surgissait confusément dans son âme. Elle se rappela soudain que Raskolnikoff avait spontanément manifesté l'intention de l'aller voir aujourd'hui: peut-être viendrait-il dans la matinée, peut-être tout à l'heure!

— Puisse-t-il ne pas venir aujourd'hui! Murmura-t-elle angoissée. — Seigneur! Chez moi… Dans cette chambre… Il verra… Ô Seigneur!

Elle était trop préoccupée pour remarquer que, depuis sa sortie de la maison, elle était suivie par un inconnu. Au moment ou Raskolnikoff, Razoumikhine et Sonia s'étaient arrêtés sur le trottoir pour causer durant une minute, le hasard avait voulu que ce monsieur passât à côté d'eux. Les mots de Sonia: « J'ai demandé: c'est ici qu'habite M. Raskolnikoff? » arrivèrent fortuitement à ses oreilles et le firent presque tressaillir. Il regarda à la dérobée les trois interlocuteurs, et en particulier Raskolnikoff, à qui la jeune fille s'était adressée; puis il examina la maison pour pouvoir la reconnaître au besoin. Tout cela fut fait en un clin d'œil et aussi peu ostensiblement que possible; après quoi, le monsieur s'éloigna en ralentissant le pas, comme s'il eût attendu quelqu'un. C'était Sonia qu'il attendait; bientôt il la vit prendre congé des deux jeunes gens et s'acheminer vers son logis.

« Où demeure-t-elle? J'ai vu ce visage-là quelque part, pensa-t-il; il faut que je le sache. »

Quand il eut atteint le coin de la rue, il passa sur l'autre trottoir, se retourna et s'aperçut que la jeune fille marchait dans la même direction que lui: elle ne remarquait rien. Quand elle fut arrivée au tournant de la rue, elle prit de ce côté. Il se mit à la suivre, tout en cheminant sur le trottoir opposé, et ne la quitta point des yeux. Au bout de cinquante pas, il traversa la chaussée, rattrapa la jeune fille et marcha derrière elle à une distance de cinq pas.

C'était un homme de cinquante ans, mais fort bien conservé et paraissant beaucoup plus jeune que son âge. D'une taille au-dessus de la moyenne, d'une corpulence respectable, il avait les épaules larges et un peu voûtées. Vêtu d'une façon aussi élégante que confortable, ganté de frais, il tenait à la main une belle canne qu'il faisait résonner à chaque pas sur le trottoir. Tout dans sa personne décelait un gentilhomme. Son visage large était assez agréable; en même temps l'éclat de son teint et ses lèvres vermeilles ne

permettaient pas de le prendre pour un Pétersbourgeois. Ses cheveux encore très-épais étaient restés très-blonds et commençaient à peine à grisonner; sa barbe, longue, large, bien fournie, était d'une couleur plus claire encore que ses cheveux. Ses yeux bleus avaient un regard froid, sérieux et fixe.

L'inconnu avait eu assez longtemps la faculté d'observer Sonia pour remarquer que la jeune fille était distraite et rêveuse. Arrivée devant sa maison, elle en franchit le seuil: le barine qui se trouvait derrière elle continua à la suivre, tout en paraissant un peu étonné. Après être entrée dans la cour, Sonia prit l'escalier à droite, — celui qui conduisait à son logement. « Bah! » fit à part soi le monsieur, et il monta l'escalier à sa suite. Alors seulement Sonia remarqua la présence de l'inconnu. Parvenue au troisième étage, elle s'engagea dans un couloir et sonna au numéro 9 où on lisait sur la porte ces deux mots écrits à la craie: Kapernaoumoff, tailleur. « Bah! » répéta l'inconnu surpris de cette coïncidence, et il sonna à coté, au numéro 8. Les deux portes étaient à six pas l'une de l'autre.

— Vous demeurez chez Kapernaoumoff? Dit-il en riant à Sonia. — Il m'a raccommodé hier un gilet. Moi, je loge ici, près de chez vous, dans l'appartement de madame Resslich, Gertrude Karlovna. Comme cela se trouve!

Sonia le regarda avec attention.

— Nous sommes voisins, continua-t-il d'un ton enjoué. — Je ne suis à Pétersbourg que depuis avant-hier. Allons, jusqu'au plaisir de vous revoir!

Sonia ne répondit pas. La porte s'ouvrit, et la jeune fille entra vivement chez elle. Elle se sentait intimidée, honteuse…

Razoumikhine était fort animé, pendant qu'il se rendait chez Porphyre avec son ami.

— C'est parfait, mon cher, répéta-t-il plusieurs fois, — et je suis enchanté, enchanté! Je ne savais pas que toi aussi tu avais mis quelque chose en gage chez la vieille. Et… Et… Il y a longtemps de cela? Je veux dire, il y a longtemps que I tu as été chez elle?

— Quand donc?… Fit Raskolnikoff en ayant l'air d'interroger ses souvenirs: — c'est, je crois, l'avant-veille de sa mort que je suis allé chez elle. Du reste, il ne s'agit pas pour moi de dégager maintenant ces objets,

s’empressa-t-il d’ajouter, comme si cette question l’eût vivement préoccupé; — je me trouve n’avoir plus qu’un rouble… grâce aux folies que j’ai faites hier sous l’influence de ce maudit délire!

Il appuya d’une façon particulière sur le mot « délire ».

— Allons, oui, oui, oui, se hâta de dire Razoumikhine répondant à une pensée qui lui était venue, — ainsi c’est pour cela qu’alors tu… La chose m’avait frappé… Vois-tu? Pendant que tu battais la campagne, tu ne parlais que de bagues et de chaînes de montre!… Allons, oui, oui… C’est clair, maintenant tout s’explique.

« Voilà! Cette idée s’est glissée dans leur esprit! J’en ai maintenant la preuve: cet homme se ferait crucifier pour moi, et il est très-heureux de pouvoir s’expliquer pourquoi je parlais de bagues durant mon délire! Mon langage a dû les confirmer tous dans leurs soupçons!… »

— Mais le trouverons-nous? Demanda-t-il à haute voix.

— Certainement, nous le trouverons, répondit sans hésiter Razoumikhine. C’est un fameux gaillard, mon ami, tu verras! Un peu gauche, il est vrai; je n’entends point dire par la qu’il manque d’usage; non, c’est à un autre point de vue que je le trouve gauche. Il est loin d’être bête, il est même fort intelligent; seulement, il a un tour d’esprit particulier… Il est incrédule, sceptique, cynique… Il aime à mystifier son monde… Avec cela, fidèle au vieux jeu, c’est-à-dire n’admettant que les preuves matérielles… Mais il sait son métier. L’an dernier, il a débrouillé une affaire de meurtre dans laquelle presque tous les indices faisaient p défaut! Il a le plus grand désir de faire ta connaissance!

— Pourquoi y tient-il tant que cela?

— Oh! Ce n’est pas que… Vois-tu, dans ces derniers temps, pendant que tu étais malade, nous avons eu souvent l’occasion de parler de toi… Il assistait à nos conversations… Quand il a appris que tu étais étudiant en droit et que tu avais été forcé de quitter l’Université, il a dit: « Quel dommage! » J’en ai conclu… C’est-à-dire que je ne me suis pas fondé là-dessus seulement, mais sur bien d’autres choses. Hier, Zamétoff… Écoute, Rodia: quand je t’ai ramené hier chez toi, j’étais ivre, et je bavardais à tort et à travers; je crains que tu n’aies pris mes paroles trop au sérieux…

— Qu'est-ce que tu m'as dit? Qu'ils me considèrent comme un fou? Eh bien, mais ils ont peut-être raison, répondit Raskolnikoff avec un sourire forcé.

Ils se turent. Razoumikhine était aux anges, et Raskolnikoff le remarquait avec colère. Ce que son ami venait de lui dire au sujet du juge d'instruction ne laissait pas non plus de l'inquiéter.

— Dans cette maison grise, dit Razoumikhine.

« L'essentiel est de savoir, pensa, Raskolnikoff, si Porphyre est instruit de ma visite d'hier au logement de cette sorcière et de la question que j'ai faite à propos du sang. Il faut que je sois tout d'abord fixé là-dessus; il faut que dès le premier moment, dès mon entrée dans la chambre, je lise cela sur son visage; autrement… Dussé-je me perdre, j'en aurai le cœur net. »

— Sais-tu une chose? Dit-il brusquement en s'adressant à Razoumikhine avec un sourire finaud: — il me semble, mon ami, que tu es depuis ce matin dans une agitation extraordinaire. Est-ce vrai?

— Comment? Pas du tout! Répondit Razoumikhine vexé.

— Je ne me trompe pas, mon ami. Tantôt, tu étais assis sur le bord de ta chaise, ce qui ne t'arrive jamais, et l'on aurait dit que tu avais des crampes. Tu sursautais à chaque instant. Ton humeur variait sans cesse; tu te mettais en colère pour devenir, un moment après, tout miel et tout sucre. Tu rougissais même; c'est surtout quand on t'a invité à dîner que tu es devenu rouge.

— Mais non, c'est absurde, pourquoi dis-tu cela?

— Vraiment, tu as des timidités d'écolier! Diable, voilà qu'il rougit encore!

— Tu es insupportable.

— Mais pourquoi cette confusion, Roméo? Laisse faire, aujourd'hui, je raconterai cela quelque part, ha, ha, ha! Je vais bien amuser maman… Et une autre personne encore…

— Écoute un peu, écoute, écoute, c'est sérieux; vois-tu, c'est… Après cela, diable… Bredouilla Razoumikhine glacé de crainte. Que leur raconteras-tu? Mon ami, je… Oh! Quel cochon tu es!

— Une vraie rose de printemps! Et si tu savais comme cela te va! Un Roméo de deux archines douze verchoks! Mais j'espère que tu t'es lavé

aujourd'hui! Tu as même nettoyé tes ongles, pas vrai? Quand cela a-t-il eu lieu? Dieu me pardonne, je crois que tu t'es pommadé! Baisse donc ta tête, que je la flaire!

— Cochon!!!

Raskolnikoff s'esclaffa de rire, et cette hilarité, qu'il semblait impuissant à maîtriser, durait encore lorsque les deux jeunes gens arrivèrent chez Porphyre Pétrovitch. De l'appartement, on pouvait entendre les rires du visiteur dans l'antichambre, et Raskolnikoff comptait bien qu'ils seraient entendus.

— Si tu dis un mot, je t'assomme! Murmura Razoumikhine furieux, en saisissant son ami par l'épaule.

V

Raskolnikoff entra chez le juge d'instruction avec la physionomie d'un homme qui fait tout son possible pour garder son sérieux, mais qui n'y réussit qu'à grand'peine. Derrière lui marchait d'un air gauche Razoumikhine, rouge comme une pivoine, les traits bouleversés par la colère et par la honte. La personne dégingandée et la mine déconfite de ce grand garçon étaient alors assez drôles pour justifier l'hilarité de son camarade. Porphyre Pétrovitch, debout au milieu de la chambre, interrogeait du regard les deux visiteurs. Raskolnikoff s'inclina devant le maître de la maison, échangea une poignée de main avec lui et parut faire un violent effort pour étouffer son envie de rire pendant qu'il déclinerait ses noms et qualités. Mais à peine venait-il de recouvrer son sang-froid et de balbutier quelques mots, qu'au beau milieu de la présentation ses yeux rencontrèrent comme par hasard Razoumikhine. Dès lors, il n'y put tenir, et son sérieux fit place à une hilarité d'autant plus bruyante qu'elle avait été plus comprimée. Razoumikhine servit à son insu les vues de son ami, car ce « fou rire » le mit dans une colère qui acheva de donner à toute cette scène une apparence de gaieté franche et naturelle.

— Oh! Le gredin! Hurla-t-il avec un violent mouvement du bras. Ce geste brusque eut pour effet de renverser un petit guéridon sur lequel se trouvait un verre qui avait contenu du thé.

— Mais pourquoi détériorer le mobilier, messieurs? C'est un préjudice que vous causez à l'État! S'écria gaiement Porphyre Pétrovitch. Raskolnikoff riait à un tel point que, pendant quelques instants, il oublia sa main dans celle du juge d'instruction; mais il aurait été peu naturel de l'y laisser trop longtemps, aussi la retira-t-il au moment voulu pour rester dans la vraisemblance de son rôle. Quant à Razoumikhine, il était plus confus que jamais depuis qu'il avait fait choir une table et cassé un verre: après avoir considéré d'un air sombre les conséquences de son emportement, il se dirigea vers la croisée et là, tournant le dos au public, se mit à regarder par la fenêtre sans, du reste, rien voir. Porphyre Pétrovitch riait par convenance, mais

évidemment il attendait des explications. Dans un coin, sur une chaise, était assis Zamétoff: à l'apparition des visiteurs, il s'était levé à demi en ébauchant un sourire; toutefois il ne semblait pas dupe de cette scène et observait Raskolnikoff avec une curiosité particulière. Ce dernier ne s'était pas attendu à trouver là le policier, dont la présence lui causa une désagréable surprise.

« Voilà encore une chose à considérer », pensa-t-il.

— Excusez-moi, je vous prie, commença-t-il avec un embarras simulé. Raskolnikoff…

— Allons donc, vous m'avez fait grand plaisir, vous êtes entré d'une façon si agréable… Eh bien, il ne veut pas même dire bonjour? Ajouta Porphyre Pétrovitch en montrant d'un signe de tête Razoumikhine.

— Je ne sais pas, vraiment, pourquoi il est fâché contre moi. Je lui ai seulement dit en chemin qu'il ressemblait à Roméo, et… Et je le lui ai prouvé, il n'y a rien eu de plus.

— Cochon! Cria Razoumikhine sans retourner la tête.

— Il a dû avoir des motifs très-sérieux pour prendre en si mauvaise part cette petite plaisanterie, observa en riant Porphyre Pétrovitch.

— Voilà bien le juge d'instruction… Toujours sondeur!… Allons, que le diable vous emporte tous! Répliqua Razoumikhine, qui se mit lui-même à rire; il avait soudain recouvré toute sa bonne humeur, et il s'approcha gaiement de Porphyre Pétrovitch.

— Trêve de sottises! À notre affaire: je te présente mon ami Rodion Romanovitch Raskolnikoff, qui a beaucoup entendu parler de toi et désire faire ta connaissance; ensuite il a une petite affaire à traiter avec toi. Bah! Zamétoff! Par quel hasard es-tu ici? Vous vous connaissez donc? Depuis quand?

« Que veut dire encore cela? » se demanda avec inquiétude Raskolnikoff.

La question de Razoumikhine parut gêner un peu Zamétoff; toutefois, il se remit vite.

— C'est hier chez toi que nous avons fait connaissance, dit-il d'un air dégagé.

— Alors la main de Dieu a tout fait. Figure-toi, Porphyre, que la semaine passée il m'avait témoigné un très-vif désir de t'être présenté, mais il paraît

que vous n'avez pas eu besoin de moi pour entrer en relation l'un avec l'autre… Tu as du tabac?

Porphyre Pétrovitch était en négligé du matin: robe de chambre, pantoufles éculées, linge très-propre. C'était un homme de trente-cinq ans, d'une taille au-dessous de la moyenne, gros et même légèrement ventru. Il ne portait ni barbe ni moustaches, et avait les cheveux coupés ras. Sa grosse tête ronde présentait une rotondité particulière dans la région de la nuque. Son visage bouffi, rond et un peu camard ne manquait ni de vivacité, ni même d'enjouement, bien que le teint, d'un jaune foncé, fut loin d'annoncer la sante. On aurait pu trouver de la bonhomie dans cette figure sans l'expression des yeux qui, abrités sous des cils presque blancs, semblaient toujours clignoter comme pour adresser des signes d'intelligence à quelqu'un. Le regard de ces yeux donnait un démenti étrange au reste de la physionomie. À première vue, le physique du juge d'instruction offrait quelque analogie avec celui d'une paysanne, mais ce masque ne trompait pas longtemps un observateur attentif.

Dès qu'il eut appris que Raskolnikoff avait une « petite affaire » à traiter avec lui, Porphyre Pétrovitch l'invita à prendre place sur le divan, s'assit lui-même à l'autre bout et se mit à sa disposition avec le plus grand empressement. D'ordinaire, nous nous sentons un peu gênés quand un homme que nous connaissons à peine manifeste une telle curiosité de nous entendre; notre embarras est plus vif encore si l'objet dont nous avons à parler se trouve être, à nos propres yeux, peu digne de l'extrême attention qu'on nous témoigne. Néanmoins, Raskolnikoff, en quelques mots courts et précis, exposa nettement son affaire; il put même, chemin faisant, observer assez bien Porphyre Pétrovitch,

Celui-ci, de son côté, ne le quittait pas des yeux. Razoumikhine, assis en face d'eux, écoutait avec impatience, et ses regards allaient sans cesse de son ami au juge d'instruction et vice versa, ce qui passait un peu la mesure.

« L'imbécile! » pestait intérieurement Raskolnikoff.

— Il faut faire une déclaration à la police, répondit de l'air le plus indifférent Porphyre Pétrovitch: — vous exposerez comme quoi, informé de tel événement, c'est-à-dire de ce meurtre, vous désirez faire savoir au juge

d'instruction chargé de cette affaire que tels objets vous appartiennent et que vous voulez les dégager… Ou… Mais, du reste, on vous écrira.

— Par malheur, reprit Raskolnikoff avec une confusion jouée, je suis loin d'être en fonds pour le moment… Et mes moyens ne me permettent même pas de dégager ces niaiseries… Voyez-vous, je voudrais me borner actuellement à déclarer que ces objets sont à moi et que, quand j'aurai de l'argent…

— Cela ne fait rien, répondit Porphyre Pétrovitch, qui accueillit froidement cette explication financière; du reste, vous pouvez, si vous voulez, m'écrire directement, vous déclarerez qu'instruit de telle chose, vous désirez me faire savoir que tels objets vous appartiennent et que…

— Je puis écrire cette lettre sur papier libre? Interrompit Raskolnikoff, affectant toujours de ne voir que le côté pécuniaire de la question.

— Oh! Sur n'importe quel papier!

Porphyre Pétrovitch prononça ces mots d'un air franchement moqueur, en faisant un petit signe des yeux à Raskolnikoff. Du moins, le jeune homme aurait juré que ce clignement d'yeux s'adressait à lui et trahissait le diable savait quelle arrière-pensée. Peut-être, après tout, se trompait-il, car cela dura à peine l'espace d'une seconde.

« Il sait! » se dit-il instantanément.

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangé pour si peu de chose, reprit-il assez déconcerté, — ces objets valent en tout cinq roubles, mais leur provenance me les rend particulièrement chers, et j'avoue que j'ai été fort inquiet quand j'ai appris…

— C'est pour cela que tu as été si secoué hier en m'entendant dire à Zosimoff que Porphyre interrogeait les propriétaires des objets mis en gage! Remarqua avec une intention évidente Razoumikhine.

C'en était trop. Raskolnikoff n'y put tenir et lança au malencontreux bavard un regard flamboyant de colère. Aussitôt après il comprit qu'il venait de faire une imprudence, et il s'efforça de la réparer.

— Tu as l'air de te moquer de moi, mon ami, dit-il à Razoumikhine en affectant une vive contrariété. Je reconnais que je me préoccupe peut-être trop de choses absolument insignifiantes à tes yeux; mais ce n'est pas une

raison pour me regarder comme un homme égoïste et avide: ces misères peuvent n'être pas sans valeur pour moi. Comme je te le disais tout à l'heure, cette montre en argent, qui vaut un groch, est tout ce qui me reste de mon père. Libre à toi de te moquer de moi, mais ma mère est venue me voir — ce disant, il s'était tourné vers Porphyre — et si elle savait, continua-t-il en s'adressant de nouveau à Razoumikhine d'une voix aussi tremblante que possible, si elle savait que je ne suis plus en possession de cette montre, je te jure qu'elle serait au désespoir. Les femmes!

— Mais pas du tout! Ce n'est pas ainsi que je l'entendais! Tu t'es tout à fait mépris sur ma pensée! Protestait Razoumikhine désolé.

« Est-ce bien? Est-ce naturel? N'ai-je pas forcé la note? » Se demandait anxieusement Raskolnikoff. « Pourquoi ai-je dit: les femmes? »

— Ah! Votre mère est venue vous voir? Questionna Porphyre Pétrovitch.

— Oui.

— Quand donc est-elle arrivée?

— Hier soir.

Le juge d'instruction resta un moment silencieux; il paraissait réfléchir.

— Vos affaires ne pouvaient en aucun cas être perdues, reprit-il d'un ton calme et froid. Depuis longtemps déjà j'attendais votre visite.

En achevant ces mots, il approcha vivement le cendrier de Razoumikhine, qui secouait impitoyablement sur le tapis la cendre de sa cigarette. Raskolnikoff frissonna, mais le juge d'instruction n'eut pas l'air de s'en apercevoir, tout occupé qu'il était à préserver son tapis.

— Comment, tu attendais sa visite? Mais est-ce que tu savais qu'il avait engagé quelque chose là? Cria Razoumikhine.

Sans lui répondre, Porphyre Pétrovitch s'adressa à Raskolnikoff:

— Vos affaires: une bague et une montre, se trouvaient chez elle, roulées dans un morceau de papier, et sur ce papier votre nom était lisiblement écrit au crayon avec l'indication du jour où elle avait reçu de vous ces objets…

— Quelle mémoire vous avez pour tout cela! Fit Raskolnikoff avec un sourire contraint; il s'efforçait surtout de regarder avec assurance le juge d'instruction; toutefois il ne put s'empêcher d'ajouter brusquement:

— J'ai fait cette observation parce que, les propriétaires des objets mis en

gage étant sans doute fort nombreux, vous deviez, me semblait-il, avoir peine à vous les rappeler tous… Or, je vois au contraire que vous n'en oubliez pas un, et… Et…

« Faible! Idiot! Quel besoin avais-je d'ajouter cela? »

— Mais presque tous se sont déjà fait connaître; vous seul n'étiez pas encore venu, répondit Porphyre avec une nuance presque imperceptible de raillerie.

— Je ne me portais pas très-bien.

— Je l'ai entendu dire. On m'a même appris que vous aviez été très-souffrant. Maintenant encore vous êtes pâle…

— Pas du tout, je ne suis pas pâle… Au contraire, je vais très-bien! Répliqua Raskolnikoff d'un ton devenu tout à coup brutal et violent. Il sentait bouillonner en lui une colère qu'il ne pouvait maîtriser. « L'emportement va me faire lâcher quelque sottise! » pensa—t-il. « Mais pourquoi m'exaspèrent-ils? »

— « Il ne se portait pas très-bien! » voilà un euphémisme, par exemple! S'écria Razoumikhine. — La vérité, c'est que jusqu'à hier il a été presque tout le temps sans connaissance… Le croiras-tu, Porphyre? Hier, pouvant à peine se tenir sur ses jambes, il a profité du moment où Zosimoff et moi venions de le quitter pour s'habiller, s'esquiver en catimini et aller flâner, Dieu sait où, jusqu'à minuit… Cela en état complet de délire. Peux-tu t'imaginer une chose pareille? C'est un cas des plus remarquables!

— Bah! Vraiment! En état complet de délire? Fit Porphyre Pétrovitch avec le hochement de tête propre aux paysannes russes.

— C'est absurde! Ne le croyez pas! Du reste, je n'ai pas besoin de vous dire cela, votre conviction est faite! Laissa échapper Raskolnikoff, emporté par la colère. Mais Porphyre Pétrovitch ne parut pas entendre ces étranges paroles.

— Comment donc serais-tu sorti, si tu n'avais pas eu le délire? Reprit en s'échauffant Razoumikhine. Pourquoi cette sortie? Dans quel but? Et surtout quelle idée de filer ainsi en cachette! Voyons, conviens-en, tu n'avais pas ta raison! Maintenant que tout danger est passé, je te le dis carrément!

— Ils m'avaient extrêmement ennuyé hier, dit Raskolnikoff, en

s'adressant au juge d'instruction avec un sourire qui ressemblait à un défi, et, voulant me débarrasser d'eux, je suis sorti pour louer un logement ou ils ne pussent me découvrir; j'avais pris, à cet effet, une certaine somme. Monsieur Zamétoff a vu l'argent entre mes mains. Eh bien! Monsieur Zamétoff, étais-je dans mon bon sens hier ou avais-je le délire? Soyez juge de notre querelle.

Il aurait volontiers étranglé en ce moment le policier, qui l'irritait par son mutisme et l'expression équivoque de son regard.

— Selon moi, vous parliez fort sensément et même avec beaucoup de finesse; seulement vous étiez trop irascible, déclara sèchement Zamétoff.

— Et aujourd'hui, ajouta Porphyre Pétrovitch, — Nikodim Fomitch m'a dit vous avoir rencontré hier à une heure fort avancée de la soirée dans le logement d'un fonctionnaire qui venait d'être écrasé par une voiture…

— Eh bien, cela même vient encore à l'appui de ce que j'avance! Reprit Razoumikhine: ne t'es-tu pas conduit comme un fou chez ce fonctionnaire? Tu t'es dépouillé de toutes tes ressources pour payer l'enterrement! J'admets que tu aies voulu venir en aide à la veuve, mais tu pouvais lui donner quinze roubles, vingt même, à la rigueur, et garder quelque chose pour toi: au lieu de cela, tu lâches tout, tu y vas de tes vingt-cinq roubles!

— Mais j'ai peut-être trouvé un trésor, qu'en sais-tu! Hier, j'étais en humeur de faire des largesses… M. Zamétoff ici présent sait que j'ai trouvé un trésor!… Pardon de vous avoir ennuyé pendant une demi-heure par un bavardage aussi oiseux, poursuivit-il, les lèvres frémissantes, en s'adressant à Porphyre. — Vous êtes excédé, n'est-ce pas?

— Que dites-vous donc? Au contraire, au contraire! Si, vous saviez comme vous m'intéressez! Je vous trouve si curieux à voir et à entendre… J'avoue que je suis enchanté d'avoir enfin reçu votre visite…

— Donnenous donc du thé! Nous avons le gosier sec! Cria Razoumikhine.

— Excellente idée!… Mais, avant le thé, tu prendrais peut-être bien quelque chose de plus solide?

— Sauve-toi!

Porphyre Pétrovitch sortit pour aller commander le thé. Toutes sortes de pensées tourbillonnaient dans le cerveau de Raskolnikoff. Il était fort excité.

« Ils ne se donnent même pas la peine de feindre; ils n'y vont pas par quatre chemins avec moi: voilà le point principal! Puisque Porphyre ne me connaissait pas du tout, à quel propos s'est-il entretenu de moi avec Nikodim Fomitch? Ils dédaignent donc de cacher qu'ils sont à mes trousses comme une meute de chiens! Ils me crachent ouvertement à la face! Se disait-il tremblant de rage. Eh bien! Allez-y carrément, mais ne jouez pas avec moi comme le chat avec la souris. C'est de l'impolitesse, Porphyre Pétrovitch, je ne permets peut-être pas encore cela!… Je me lèverai, je vous jetterai à tous la vérité au visage, et vous verrez comme je vous méprise!… »

Il respira avec effort. « Mais quoi! Si tout cela n'existait que dans mon imagination? Si c'était un mirage? Si j'avais mal interprété les choses? Tâchons de soutenir notre vilain rôle et n'allons pas nous perdre, comme un étourneau, par une aveugle colère! Est-ce que je leur prêterais des intentions qu'ils n'ont pas? Leurs paroles n'ont en soi rien d'extraordinaire, c'est ce qu'on peut toujours dire; mais là-dessous doivent se cacher des sous-entendus. Pourquoi Porphyre a-t-il dit simplement « chez elle », en parlant de la vieille? Pourquoi Zamétoff a-t-il observé que j'avais parlé avec beaucoup de finesse? Pourquoi ont-ils un pareil ton? Oui, c'est ce ton… Comment tout cela n'a-t-il pas frappé Razoumikhine? Ce nigaud ne s'aperçoit jamais de rien! Voilà que j'ai encore la fièvre! Est-ce que Porphyre m'a fait un clignement d'œil tantôt, ou ai-je été dupe d'une apparence? C'est absurde, assurément; pourquoi aurait-il cligné les yeux? Peut-être veulent-ils m'agacer les nerfs, me pousser à bout? Ou tout cela est de la fantasmagorie, ou ils savent!…

« Zamétoff même est insolent. Il aura fait ses réflexions depuis hier. Je me doutais bien qu'il changerait d'avis! Il est ici comme chez lui, et il y vient pour la première fois! Porphyre ne le considère pas comme un étranger, il s'assied en lui tournant le dos. Ces deux hommes-là sont devenus une paire d'amis, et c'est certainement à mon sujet que leurs relations ont pris naissance! Je suis sur qu'ils causaient de moi quand nous sommes arrivés!… Connaissent-ils ma visite à l'appartement de la vieille? Il me tarde bien de le savoir!… Quand j'ai dit que j'étais sorti pour aller louer un logement, Porphyre n'a pas relevé la chose… Mais j'ai bien fait de dire cela: plus tard,

cela pourra servir!… Quant au délire, le juge d'instruction n'a pas l'air de couper là dedans… Il est parfaitement renseigné sur l'emploi de ma soirée! Il ignorait l'arrivée de ma mère!… Et cette sorcière, qui avait noté au crayon la date de l'engagement!… Non, non, l'assurance que vous affectez ne me trompe pas: jusqu'ici, vous n'avez pas de faits, vous vous fondez sur de vagues conjectures! Citez-moi donc un fait, si vous pouvez en alléguer un seul contre moi! Cette visite que j'ai faite chez la vieille ne prouve rien, on peut l'expliquer par le délire; je me rappelle ce que j'ai dit aux ouvriers et au dvornik… Savent-ils que je suis allé là? Je ne m'en irai pas avant d'être fixé là-dessus! Pourquoi suis-je venu? Mais voilà que je me fâche à présent, c'est cela qui est à craindre! Ah! Que je suis irritable! Après tout, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi: je reste dans mon rôle de malade… Il va me harceler et me faire perdre la tête. Pourquoi suis-je venu? »

Toutes ces idées traversèrent son esprit avec la rapidité de l'éclair.

Au bout d'un instant revint Porphyre Pétrovitch. Il paraissait de très-bonne humeur.

— Hier, au sortir de chez toi, mon ami, j'avais vraiment mal aux cheveux, commença-t-il en s'adressant à Razoumikhine avec un enjouement qu'il n'avait pas montré jusqu'alors, — mais à présent c'est passé…

— Eh bien, est-ce que la soirée a été intéressante? Je vous ai quittés au plus beau moment; à qui est restée la victoire?

— Mais à personne, naturellement. Ils ont ergoté à qui mieux mieux sur leurs vieilles thèses.

— Figure-toi, Rodia, que la discussion roulait hier sur cette question: Y a-t-il des crimes ou n'y en a-t-il pas? Et ce qu'ils ont débité de sottises à ce propos!…

— Qu'est-ce qu'il y a là d'extraordinaire? C'est une question sociale qui n'a pas le mérite de la nouveauté, répondit distraitement Raskolnikoff.

— La question n'était pas formulée comme cela, observa Porphyre.

— Pas tout à fait comme cela, c'est vrai, reconnut aussitôt Razoumikhine, qui s'était emballé selon son habitude.

— Écoute, Rodia, et dis-nous ton opinion, je le veux. Hier, ils m'avaient mis hors de moi, et je t'attendais toujours, je leur avais promis ta visite… Les

socialistes ont commencé par exposer leur théorie. On sait en quoi elle consiste: le crime est une protestation contre un ordre social mal organisé — rien de plus. Quand ils ont dit cela, ils ont tout dit; ils n'admettent pas d'autre cause des actes criminels; pour eux, l'homme est poussé au crime par l'influence irrésistible du milieu et par elle seule. C'est leur phrase favorite.

— À propos de crime et de milieu, dit Porphyre Pétrovitch en s'adressant à Raskolnikoff, je me rappelle un travail de vous qui m'a vivement intéressé; je parle de votre article: Sur le crime… Je ne me souviens plus bien du titre. J'ai eu le plaisir de le lire, il y a deux mois, dans la Parole périodique.

— Mon article? Dans la Parole périodique? Demanda avec étonnement Raskolnikoff; en effet, il y a six mois, à l'époque où je suis sorti de l'Université, j'ai écrit un article à propos d'un livre, mais je l'ai porté à la Parole hebdomadaire, et non à la Parole périodique.

— Et c'est dans celle-ci qu'il a vu le jour.

— Sur ces entrefaites, la Parole hebdomadaire a cessé de paraître, voila comment mon article n'a pas été publié alors…

— C'est vrai, mais en cessant de paraître, la Parole hebdomadaire s'est fondue avec la Parole périodique, et c'est ainsi qu'il y a deux mois ce dernier journal a publié votre article. Vous ne le saviez pas?

Raskolnikoff l'ignorait.

— Eh bien, vous pouvez aller toucher le prix de votre copie! Quel caractère est le vôtre pourtant! Vous vivez si retiré que les choses mêmes qui vous intéressent directement n'arrivent pas à votre connaissance! C'est un fait.

— Bravo, Rodia! Moi non plus, je ne le savais pas! S'exclama Razoumikhine. — Aujourd'hui même, je vais aller demander le numéro au cabinet de lecture! Il y a deux mois que l'article a été inséré? À quelle date? N'importe, je chercherai! En voilà une farce! Et il ne le disait pas!

— Mais comment avez-vous su que l'article était de moi? Je l'avais signé d'une initiale.

— Je l'ai appris par hasard, dernièrement. Le rédacteur en chef est de mes amis, c'est lui qui a trahi le secret de votre anonymat… Cet article m'avait beaucoup intéressé.

— J'examinais, je m'en souviens, l'état psychologique du coupable durant l'accomplissement de son crime.

— Oui, et vous vous appliquiez à démontrer que le criminel, au moment où il accomplit son crime, est toujours un malade. C'est un point de vue très-original, mais… Ce n'est pas cette partie de votre travail qui m'a le plus intéressé; j'ai remarqué surtout une pensée qui se trouvait à la fin de l'article et que, par malheur, vous vous êtes contenté d'indiquer d'une façon un peu trop sommaire… En un mot, si vous vous le rappelez, vous donniez à entendre qu'il existe sur la terre des hommes qui peuvent, ou, pour mieux dire, qui ont le droit absolu de commettre toutes sortes d'actions coupables et criminelles; des hommes pour qui, en quelque sorte, la loi n'est point faite.

À cette perfide interprétation de sa pensée, Raskolnikoff sourit.

— Comment? Quoi? Le droit au crime? N'a-t-il pas plutôt voulu dire que le criminel est poussé au crime par « l'influence irrésistible du milieu »? Demanda Razoumikhine avec une sorte d'inquiétude.

— Non, non, il ne s'agit pas de cela, répondit Porphyre. Dans l'article en question les hommes sont divisés en « ordinaires » et « extraordinaires ». Les premiers doivent vivre dans l'obéissance et n'ont pas le droit de violer la loi, attendu qu'ils sont des hommes ordinaires; les seconds ont le droit de commettre tous les crimes et de transgresser toutes les lois, par cette raison que ce sont des hommes extraordinaires. C'est bien cela que vous dites, si je ne me trompe?

— Mais comment? Il est impossible que ce soit cela! Balbutia Razoumikhine, stupéfait.

Raskolnikoff sourit de nouveau. Il avait compris tout de suite qu'on voulait lui arracher une déclaration de principes, et, se rappelant son article, il n'hésita pas à l'expliquer.

— Ce n'est pas tout à fait cela, commença-t-il d'un ton simple et modeste. J'avoue, du reste, que vous avez reproduit à peu près exactement ma pensée; si vous voulez, je dirai même, très-exactement… (Il prononça ces derniers mots avec un certain plaisir). Seulement, je n'ai pas dit, comme vous me le faites dire, que les gens extraordinaires sont absolument tenus de commettre toujours toutes sortes d'actions criminelles. Je crois même que la

censure n'aurait pas laissé paraître un article conçu dans ce sens. Voici tout bonnement ce que j'ai avancé: l'homme extraordinaire a le droit, non pas officiellement, mais par lui-même, d'autoriser sa conscience à franchir certains obstacles, dans le cas seulement où l'exige la réalisation de son idée (laquelle peut être parfois utile à tout le genre humain). Vous prétendez que mon article n'est pas clair, je vais essayer de vous l'expliquer: peut-être ne me trompé-je pas en supposant que tel est votre désir.

Selon moi, si les inventions de Kepler et de Newton, par suite de certaines circonstances, n'avaient pu se faire connaître que moyennant le sacrifice d'une, de dix, de cent et d'un nombre plus grand de vies qui eussent été des obstacles à ces découvertes, Newton aurait eu le droit, bien plus, il aurait été obligé de supprimer ces dix, ces cent hommes, afin que ses découvertes fussent connues du monde entier. Cela, d'ailleurs, ne veut pas dire que Newton avait le droit d'assassiner à son gré n'importe qui ou de commettre chaque jour des vols au marché.

Dans la suite de mon article, j'insiste, je m'en souviens, sur cette idée que tous les législateurs et les guides de l'humanité, en commençant par les plus anciens, pour continuer par Lycurgue, Solon, Mahomet, Napoléon, etc., que tous, sans exception, ont été des criminels, car en donnant de nouvelles lois, ils ont par cela même violé les anciennes, observées fidèlement par la société et transmises par les ancêtres; certainement ils ne reculaient pas non plus devant l'effusion du sang, dès qu'elle pouvait leur être utile.

Il est même à remarquer que presque tous ces bienfaiteurs et ces guides de l'espèce humaine ont été terriblement sanguinaires. En conséquence, non-seulement tous les grands hommes, mais tous ceux qui s'élèvent tant soit peu au-dessus du niveau commun, qui sont capables de dire quelque chose de nouveau, doivent, en vertu de leur nature propre, être nécessairement des criminels, — plus ou moins, bien entendu. Autrement, il leur serait difficile de sortir de l'ornière; quant à y rester, ils ne peuvent certainement pas y consentir et, à mon avis, leur devoir même le leur défend.

En un mot, vous voyez que jusqu'ici il n'y a rien de particulièrement neuf dans mon article. Cela a été dit et imprimé mille fois. Quant à ma division des gens en ordinaires et extraordinaires, je reconnais qu'elle est un peu

arbitraire, mais je laisse de côté la question de chiffres dont je fais bon marché. Je crois seulement qu'au fond ma pensée est juste. Elle revient à dire que la nature partage les hommes en deux catégories: l'une inférieure, celle des hommes ordinaires, sortes de matériaux ayant pour seule mission de reproduire des êtres semblables à eux; l'autre supérieure, comprenant les hommes qui possèdent le don ou le talent de faire entendre dans leur milieu un mot nouveau. Les subdivisions, naturellement, sont innombrables, mais les deux catégories présentent des traits distinctifs assez tranchés. À la première appartiennent d'une façon générale les conservateurs, les hommes d'ordre, qui vivent dans l'obéissance et qui l'aiment. À mon avis, ils sont même tenus d'obéir, parce que c'est leur destination et que cela n'a rien d'humiliant pour eux. Le second groupe se compose exclusivement d'hommes qui violent la loi ou tendent, suivant leurs moyens, à la violer. Leurs crimes sont, naturellement, relatifs et d'une gravité variable. La plupart réclament la destruction de ce qui est au nom de ce qui doit être. Mais si, pour leur idée, ils doivent verser le sang, passer par-dessus des cadavres, ils peuvent en conscience faire l'un et l'autre, — dans l'intérêt de leur idée, du reste, — notez cela. C'est en ce sens que mon article leur reconnaît le droit au crime. (Vous vous rappelez que notre point de départ a été une question juridique.) D'ailleurs, il n'y a pas lieu de s'inquiéter beaucoup: presque jamais la masse ne leur concède ce droit, elle les décapite et les pend (plus ou moins), et par là elle remplit très-justement sa mission conservatrice jusqu'au jour, il est vrai, ou cette même masse érige des statues aux suppliciés et les vénère (plus ou moins). Le premier groupe est toujours le maître du présent, le second groupe est le maître de l'avenir. L'un conserve le monde et en multiplie les habitants, l'autre meut le monde et le conduit au but. Ceux-ci et ceux-là ont absolument le même droit à l'existence, et — vive la guerre éternelle, — jusqu'à la Jérusalem Nouvelle, bien entendu!

— Ainsi vous croyez à la Jérusalem Nouvelle?

— J'y crois, répondit avec force Raskolnikoff, qui, pendant toute sa longue tirade, avait tenu les yeux baissés, regardant obstinément un point du tapis.

— Et… Croyez-vous en Dieu? Pardonnez-moi cette curiosité.

— J’y crois, répéta le jeune homme en levant les yeux sur Porphyre.

— Et… Et à la résurrection de Lazare?

— Oui. Pourquoi me demandez-vous tout cela?

— Vous y croyez littéralement?

— Littéralement.

— Excusez-moi de vous avoir fait ces questions, cela m’intéressait. Mais, permettez; — je reviens au sujet dont nous parlions tout à l’heure, — on ne les exécute pas toujours; il y en a au contraire qui…

— Qui triomphent de leur vivant? Oh! Oui, cela arrive à quelques-uns, et alors…

— Ce sont eux qui livrent les autres au supplice?

— S’il le faut, et, à vrai dire, c’est le cas le plus fréquent. D’une façon générale, votre observation est pleine de justesse.

— Je vous remercie. Mais dites-moi: comment peut-on distinguer ces hommes extraordinaires des hommes ordinaires? Apportent-ils en naissant certains signes? Je suis d’avis qu’il faudrait ici un peu plus de précision, une délimitation plus apparente, en quelque sorte: excusez cette inquiétude naturelle chez un homme pratique et bien intentionné, mais ne pourraient-ils, par exemple, porter un vêtement particulier, un emblème quelconque?… Car, convenez-en, s’il se produit une confusion, si un individu d’une catégorie se figure qu’il appartient à l’autre et se met, selon votre heureuse expression, à « supprimer tous les obstacles », alors…

— Oh! Cela a lieu très-souvent! Cette seconde remarque est même plus fine encore que la première…

— Je vous remercie.

— Il n’y a pas de quoi: mais songez que l’erreur est possible seulement dans la première catégorie, c’est-à-dire chez ceux que j’ai appelés, peut-être fort mal à propos, les hommes « ordinaires ». Nonobstant leur tendance innée à l’obéissance, beaucoup d’entre eux, par suite d’un jeu de la nature, aiment à se prendre pour des hommes d’avant-garde, pour des « destructeurs », ils se croient appelés à faire entendre un « mot nouveau », et cette illusion est très-sincère chez eux. En même temps, ils ne remarquent pas d’ordinaire les véritables novateurs, ils les méprisent même comme des gens arriérés et sans

élévation d'esprit. Mais, selon-moi, il ne peut pas y avoir là un sérieux danger, et vous n'avez pas à vous inquiéter, car ils ne vont jamais bien loin. Sans doute, on pourrait parfois les fouetter pour les punir de leur égarement et les remettre à leur place, mais c'est tout, encore n'est-il pas besoin ici de déranger l'exécuteur: eux-mêmes se donnent la discipline parce que ce sont des gens très-moraux, tantôt ils se rendent ce service les uns aux autres, tantôt ils se fouettent de leurs propres mains… On les voit s'infliger diverses pénitences publiques, ce qui ns laisse pas d'être édifiant; en un mot, vous n'avez pas à vous préoccuper d'eux.

— Allons, de ce côté, au moins, vous m'avez un peu rassuré; mais voici encore une chose qui me tracasse: dites-moi, s'il vous plaît, y a-t-il beaucoup de ces gens « extraordinaires » qui ont le droit d'égorger les autres? Sans doute, je suis tout prêt à m'incliner devant eux; mais s'ils sont fort nombreux, avouez que ce sera désagréable, hein?

— Oh! Que cela ne vous inquiète pas non plus, poursuivit sur le même ton Raskolnikoff. En général, il naît un nombre singulièrement restreint d'hommes ayant une idée nouvelle, ou même capables de dire quoi que ce soit de nouveau. Il est évident que la répartition des naissances dans les diverses catégories et subdivisions de l'espèce humaine doit être strictement déterminée par quelque loi de la nature. Cette loi, bien entendu, nous est cachée aujourd'hui, mais je crois qu'elle existe et qu'elle pourra même être connue plus tard. Une énorme masse de gens n'est sur la terre que pour mettre finalement au monde, à la suite de longs et mystérieux croisements de races, un homme qui, entre mille, possédera quelque indépendance. À mesure que le degré d'indépendance augmente, on ne rencontre plus qu'un homme sur dix mille, sur cent mille (ce sont là des chiffres approximatifs). On compte un génie sur plusieurs millions d'individus, et des milliers de millions d'hommes peut-être passent sur la terre avant que surgisse une de ces hautes intelligences qui renouvellent la face du monde. Bref, je ne suis pas allé regarder dans la cornue où tout cela s'opère. Mais il y a certainement et il doit y avoir une loi fixe; le hasard ne peut exister ici.

— Mais, voyons, vous plaisantez tous les deux? — s'écria enfin Razoumikhine, — vous vous mystifiez réciproquement, n'est-ce pas? Ils sont

là à s'amuser aux dépens l'un de l'autre! Est-ce que tu parles sérieusement, Rodia?

Sans lui répondre, Raskolnikoff leva vers lui son visage pâle et comme souffrant. En considérant la physionomie calme et attristée de son ami, Razoumikhine trouva étrange le ton caustique, provocant et impoli qu'avait pris Porphyre.

— Eh bien, mon cher, si, en effet, c'est sérieux… Sans doute, tu as raison de dire que ce n'est pas neuf et que cela ressemble à tout ce que nous avons lu et entendu mille fois; mais ce qu'il y a de réellement original là dedans, ce qui n'appartient réellement qu'à toi, je suis désolé de le dire, c'est ce droit moral de verser le sang que tu accordes et que tu défends, pardonne-moi, avec tant de fanatisme… Voilà, par conséquent, la pensée principale de ton article. Cette autorisation morale de tuer est, à mon avis, quelque chose de plus épouvantable que ne le serait l'autorisation officielle, légale…

— C'est très-juste, — c'est quelque chose de plus épouvantable en effet, observa Porphyre.

— Non, l'expression a dépassé ta pensée, ce n'est pas cela que tu as voulu dire! Je lirai ton article… En causant, quelquefois on se laisse entraîner! Tu ne peux pas penser cela… Je lirai.

— Il n'y a rien de tout cela dans mon article, j'ai à peine touché à la question, dit Raskolnikoff.

— Oui, oui, reprit Porphyre, maintenant je comprends à peu près votre façon d'envisager le crime, mais… Excusez mon insistance: si un jeune homme s'imagine être un Lycurgue ou un Mahomet… Futur, cela va sans dire, il commencera par supprimer tous les obstacles qui l'empêcheraient d'accomplir sa mission… « J'entreprends une longue campagne, se dira-t-il, et pour une campagne il faut de l'argent… » Là-dessus, il se procurera des ressources… Vous devinez de quelle manière?

Zamétoff, à ces mots, renifla brusquement dans son coin. Raskolnikoff ne leva même pas les yeux sur lui.

— Je suis obligé de reconnaître, répondit-il avec calme, que de tels cas doivent, en effet, se rencontrer. C'est un piège que l'amour-propre tend aux vaniteux et aux sots; les jeunes gens surtout s'y laissent prendre.

— Vous voyez, eh bien?

— Eh bien, quoi? Reprit en riant Raskolnikoff, ce n'est pas ma faute. Cela se voit et se verra toujours. Tout à l'heure il me reprochait d'autoriser le meurtre, ajouta-t-il en montrant Razoumikhine. — Qu'importe? Est-ce que la société n'est pas suffisamment protégée par les transportations, les geôles, les juges d'instruction, les galères? Pourquoi donc s'inquiéter? Cherchez le voleur!…

— Et si nous le trouvons?

— Tant pis pour lui.

— Au moins vous êtes logique. Mais sa conscience, que lui dira-t-elle?

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— C'est une question qui intéresse le sentiment humain.

— Celui qui a une conscience souffre en reconnaissant son erreur. C'est sa punition, — indépendamment des galères.

— Ainsi, demanda en fronçant le sourcil Razoumikhine, les hommes de génie, ceux à qui est donné le droit de tuer, ne doivent ressentir aucune souffrance, même lorsqu'ils versent le sang?

— Que vient faire ici le mot « doivent »? La souffrance ne leur est ni permise ni défendue. Libre à eux de souffrir, s'ils ont pitié de leur victime… La souffrance accompagne toujours une intelligence large et un cœur profond. Les hommes vraiment grands doivent, me semble-t-il, éprouver une grande tristesse sur la terre, ajouta Raskolnikoff, pris d'une soudaine mélancolie qui contrastait avec l'allure de la conversation précédente.

Il leva les yeux, regarda tous les assistants d'un air rêveur, sourit et prit sa casquette. Il était trop calme, comparativement à l'attitude qu'il avait tantôt en entrant, et il se rendait compte de cela. Tous se levèrent.

Porphyre Pétrovitch revint encore à la charge.

— Allons, vous m'injurierez ou non, vous vous fâcherez ou vous ne vous fâcherez pas, mais c'est plus fort que moi, il faut que je vous adresse encore une petite question… Vraiment, je suis confus d'abuser ainsi… Pendant que j'y pense, et pour ne pas l'oublier, je voudrais vous faire part d'une petite idée qui m'est venue…

— Bien, dites votre petite idée, répondit Raskolnikoff debout, pâle et

sérieux, en face du juge d'instruction.

— Voici… Vraiment, je ne sais comment m'exprimer… C'est une idée fort bizarre… Psychologique… En composant votre article, il est infiniment probable, hé! Hé! Que vous vous considériez vous-même comme un de ces hommes « extraordinaires » dont vous parliez… Voyons, n'est-ce pas vrai?

— C'est fort possible, répondit dédaigneusement Raskolnikoff. Razoumikhine fit un mouvement.

— S'il en est ainsi, ne seriez-vous pas décidé vous-même, – soit pour triompher d'embarras matériels, soit pour faire progresser l'humanité, – ne seriez-vous pas décidé à franchir l'obstacle?… Par exemple, à tuer et à voler?…

En même temps, il clignait de l'œil gauche et riait silencieusement, tout à fait comme tantôt.

— Si j'étais décidé à cela, sans doute je ne vous le dirais pas, répliqua Raskolnikoff avec un accent de défi hautain.

— Ma question n'avait qu'un but de curiosité littéraire; je vous l'ai faite à seule fin de mieux pénétrer le sens de votre article…

« Oh! Que le piège est grossier! Quelle malice cousue de fil blanc! » Pensa Raskolnikoff écœuré.

— Permettez-moi de vous faire observer, répondit-il sèchement, que je ne me crois ni un Mahomet, ni un Napoléon… Ni aucun personnage de ce genre: par conséquent, je ne puis vous renseigner sur ce que je ferais si j'étais à leur place.

— Allons donc! Qui est-ce qui chez nous, en Russie, ne se prend pas maintenant pour un Napoléon? Fit avec une brusque familiarité le juge d'instruction. Cette fois, l'intonation même de sa voix trahissait une arrière-pensée.

— Ne serait-ce pas un futur Napoléon qui aurait escoffié notre Aléna Ivanovna la semaine dernière? Lâcha tout à coup, de son coin, Zamétoff.

Sans prononcer un mot, Raskolnikoff fixa sur Porphyre un regard ferme et pénétrant. Les traits de Razoumikhine se refrognèrent. Depuis un certain temps déjà, il semblait se douter de quelque chose. Il promena autour de lui un regard irrité. Pendant une minute régna un sombre silence. Raskolnikoff se

prépara à sortir.

— Vous partez déjà! Dit gracieusement Porphyre en tendant la main au jeune homme avec une extrême amabilité. — Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. Et quant à votre requête, soyez tranquille. Écrivez dans le sens que je vous ai indiqué. Ou plutôt, faites mieux: venez vous-même me trouver… Un de ces jours… Demain, par exemple. Je serai là, sans faute, à onze heures. Nous arrangerons tout… Nous causerons un peu… Comme vous êtes un des derniers qui soient allés là, vous pourriez peut-être nous dire quelque chose, ajouta-t-il d'un air bonhomme.

— Vous voulez m'interroger dans les règles? Demanda d'un ton roide Raskolnikoff.

— Pourquoi donc? Il ne s'agit pas de cela pour le moment. Vous ne m'avez pas compris. Voyez-vous, je profite de toutes les occasions, et… Et j'ai déjà causé avec tous ceux qui avaient mis des objets en gage chez la victime… Plusieurs m'ont fourni d'utiles renseignements… Et comme vous êtes le dernier… À propos! S'écria-t-il avec une joie subite, c'est bien heureux que j'y pense, j'allais encore l'oublier!… (Ce disant, il se tournait vers Razoumikhine.) Tu me rebattais les oreilles l'autre jour au sujet de ce Nikolachka… Eh bien, je suis moi-même certain, je suis convaincu de son innocence, poursuivit-il en s'adressant de nouveau à Raskolnikoff. Mais que faire? Il a fallu aussi inquiéter Mitka… Or, voici ce que je voulais vous demander: en montant alors l'escalier… Permettez, c'est entre sept et huit heures que vous êtes venu dans la maison?

— Oui, répondit Raskolnikoff, et aussitôt après il regretta cette réponse qu'il aurait pu ne pas faire.

— Eh bien! En montant l'escalier entre sept et huit heures, n'avez-vous pas vu, au second étage, dans un logement dont la porte était ouverte, vous vous souvenez? N'avez-vous pas vu deux ouvriers, ou tout au moins l'un d'eux? Ils mettaient l'appartement en couleur; est-ce que vous ne les avez pas remarqués? C'est très-important pour eux!…

— Des peintres? Non, je n'en ai pas vu… Répondit lentement Raskolnikoff en ayant l'air de chercher dans ses souvenirs; durant une seconde, il tendit violemment tous les ressorts de son esprit pour découvrir au

plus vite quel piège cachait la question faite par le juge d'instruction. — Non, je n'en ai pas vu, et je n'ai même pas remarqué de logement ouvert, continua-t-il, tout heureux d'avoir éventé la mèche; mais, au quatrième étage, je me rappelle que l'employé qui logeait en face d'Aléna Ivanovna était en train de déménager; je m'en souviens fort bien… Je me suis rencontré avec des soldats qui emportaient un divan, et j'ai du me ranger contre le mur… Mais des peintres, non, je ne me rappelle pas en avoir vu… Je n'ai même aucun souvenir d'un logement dont la porte fût ouverte. Non, je n'en ai pas vu…

— Mais qu'est-ce que tu dis donc? Cria tout à coup Razoumikhine, qui jusqu'alors avait écouté en paraissant réfléchir: — c'est le jour même de l'assassinat que les peintres travaillaient dans cet appartement, et lui, c'est deux jours auparavant qu'il est venu dans la maison! Pourquoi donc lui demandes-tu cela?

— Tiens, c'est vrai, j'ai embrouille les dates! S'écria Porphyre en se frappant le front. — Le diable m'emporte! Cette affaire me fait perdre la tête! Ajouta-t-il en manière d'excuse, en s'adressant à Raskolnikoff; il est si important pour nous de savoir si quelqu'un les a vus dans l'appartement entre sept et huit heures que, sans y réfléchir davantage, j'avais cru pouvoir obtenir de vous cet éclaircissement… J'avais tout à fait confondu les jours!

— Il faudrait faire plus d'attention, grommela Razoumikhine.

Ces derniers mots furent dits dans l'antichambre; Porphyre reconduisit très-aimablement ses visiteurs jusqu'à la porte. Ceux-ci étaient sombres et moroses lorsqu'ils sortirent de la maison, et ils firent plusieurs pas sans échanger une parole. Raskolnikoff respirait comme un homme qui vient de traverser une épreuve pénible…

VI

— … Je ne le crois pas! Je ne puis pas le croire! Répétait Razoumikhine, qui faisait tous ses efforts pour repousser les conclusions de Raskolnikoff. Ils étaient déjà près de la maison Bakaléieff, où, depuis longtemps, les attendaient Pulchérie Alexandrovna et Dounia. Dans la chaleur de la discussion, Razoumikhine s'arrêtait à chaque instant au milieu de la rue; il était fort agité, car c'était la première fois que les deux jeunes gens s'entretenaient de cela autrement qu'à mots couverts.

— Ne le crois pas, si tu veux! Répondit Raskolnikoff avec un sourire froid et indifférent: — toi, selon ton habitude, tu n'as rien remarqué, mais moi, j'ai pesé chaque mot.

— Tu es enclin à la défiance, voilà pourquoi tu découvres partout des arrière-pensées… Hum… En effet, je reconnais que le ton de Porphyre était assez étrange, et c'est surtout ce coquin de Zamétoff… Tu as raison, il y avait en lui un je ne sais quoi… Mais comment cela se fait-il, comment?…

— Il aura changé d'avis depuis hier.

— Non, tu te trompes! S'ils avaient cette stupide idée, ils auraient, au contraire, pris soin de la dissimuler; ils auraient caché leur jeu pour t'inspirer une fallacieuse confiance, en attendant le moment de démasquer leurs batteries… Dans l'hypothèse où tu te places, leur façon d'agir aujourd'hui serait aussi maladroite qu'effrontée!

— S'ils avaient des faits, j'entends des faits sérieux, ou des présomptions quelque peu fondées, alors sans doute ils s'efforceraient de cacher leur jeu dans l'espoir d'obtenir de nouveaux avantages sur moi (d'ailleurs, ils auraient fait depuis longtemps une perquisition à mon domicile). Mais ils n'ont pas de preuves, pas une seule; tout se réduit pour eux à des conjectures gratuites, à des suppositions qui ne s'appuient sur rien de réel, c'est pourquoi ils ont recours à l'effronterie. Peut-être ne faut-il voir en cela que le dépit de Porphyre qui enrage de n'avoir point de preuves. Peut-être aussi a-t-il ses intentions… Il paraît intelligent… Il se peut qu'il ait voulu m'effrayer… Il a

sa psychologie à lui, mon ami… Du reste, toutes ces questions sont répugnantes à éclaircir. Laissons cela!

— C'est odieux, odieux! Je te comprends! Mais… Puisque nous avons abordé franchement ce sujet (et je trouve que nous avons bien fait), je n'hésiterai plus à t'avouer que depuis longtemps j'avais remarqué cette idée chez eux. Bien entendu, elle osait à peine se formuler, elle flottait dans leur esprit à l'état de doute vague, mais c'est déjà trop qu'ils aient pu l'accueillir même sous cette forme!

Et qu'est-ce qui a éveillé de si abominables soupçons? Si tu savais dans quelle fureur cela m'a mis! Quoi! Voilà un pauvre étudiant aux prises avec la misère et l'hypocondrie, à la veille d'une maladie grave qui déjà peut-être existe chez lui; voilà un jeune homme défiant, rempli d'amour-propre, ayant conscience de sa valeur, depuis six mois renfermé dans sa chambre ou il ne voit personne; il se présente vêtu de haillons, chaussé de bottes sans semelles, devant de misérables policiers dont il subit les insolences; on lui réclame à brûle-pourpoint le payement d'une lettre de change protestée; la salle est bourrée de monde, il y fait une chaleur de trente degrés Réaumur, l'odeur de la couleur à l'huile achève de rendre l'atmosphère insupportable; le malheureux entend parler de l'assassinat d'une personne chez qui il est allé la veille, et il a l'estomac vide! Mais, dans de telles conditions, comment ne s'évanouirait-on pas! Et c'est sur cette syncope que tout repose! Voilà le point de départ de l'accusation! Que le diable les emporte! Je comprends que cela soit vexant; mais à ta place, Rodia, je leur rirais au nez à tous, ou mieux: je leur enverrais mon mépris en pleine figure sous forme de jets de salive; c'est ainsi que j'en finirais avec eux. Courage! Crache là-dessus! C'est honteux!

« Il a pourtant débité sa tirade avec conviction! » pensa Raskolnikoff.

— Cracher là-dessus? C'est bon à dire; mais demain encore un interrogatoire! — répondit-il tristement; — faudra-t-il que je m'abaisse jusqu'à leur donner des explications! Je m'en veux déjà d'avoir consenti à causer avec Zamétoff hier au traktir…

— Que le diable les emporte! J'irai moi-même chez Porphyre! C'est mon parent, j'en profiterai pour lui tirer les vers du nez; il faudra qu'il me fasse sa

confession complète! Et quant à Zamétoff…

« Enfin, le poisson a mordu! » se dit Raskolnikoff.

— Attends! Cria Razoumikhine en saisissant tout à coup son ami par l'épaule, — attends! Tu divaguais tout à l'heure! Réflexion faite, je suis convaincu que tu divaguais! Où vois-tu une ruse? Tu dis que la question relative aux ouvriers cachait un piège? Raisonne un peu: si tu avais fait cela, aurais-tu été assez sot pour dire que tu avais vu les peintres travailler dans le logement du second? Au contraire: lors même que tu les aurais vus, tu l'aurais nié! Qui donc fait des aveux destinés à le compromettre?

— Si j'avais fait cette chose, je n'aurais pas manqué de dire que j'avais vu les ouvriers, reprit Raskolnikoff, qui semblait ne poursuivre cette conversation qu'avec un violent dégoût.

— Mais pourquoi donc dire des choses nuisibles à sa cause?

— Parce qu'il n'y a que les moujiks et les gens les plus bornés qui nient tout de parti pris. Un prévenu tant soit peu intelligent avoue autant que possible tous les faits matériels dont il essayerait vainement de détruire la réalité; seulement il les explique d'une autre manière, il en modifie la signification, il les présente sous un jour nouveau. Selon toute probabilité, Porphyre comptait que je répondrais ainsi; il croyait que, pour donner plus de vraisemblance à mes déclarations, j'avouerais avoir vu les ouvriers, sauf à expliquer ensuite le fait dans un sens favorable à ma cause.

— Mais il t'aurait répondu tout de suite que l'avant-veille du crime les ouvriers n'avaient pas pu se trouver là, et que, par conséquent, tu avais été dans la maison le jour même de l'assassinat, entre sept et huit heures. Tu aurais été collé!

— Il comptait que je n'aurais pas le temps de réfléchir et que, pressé de répondre de la façon la plus vraisemblable, j'oublierais cette circonstance; l'impossibilité de la présence des ouvriers dans la maison l'avant-veille du crime.

— Mais comment oublier cela?

— Rien de plus facile! Ces points de détail sont l'écueil des malins; c'est en répondant là-dessus qu'ils se coupent dans les interrogatoires. Plus un homme est fin, moins il soupçonne le danger des questions insignifiantes.

Porphyre le sait bien: il est loin d'être aussi bête que tu le crois…

— S'il en est ainsi, c'est un coquin!…

Raskolnikoff ne put s'empêcher de rire. Mais au même instant il s'étonna d'avoir donné la dernière explication avec un véritable plaisir, lui qui, jusqu'alors, n'avait soutenu la conversation qu'à contrecœur et parce que le but à atteindre lui en faisait une nécessité.

« Est-ce que je prendrais goût à ces questions? » pensa-t-il.

Mais, presque en même temps, il fut saisi d'une inquiétude soudaine qui devint bientôt intolérable. Les deux jeunes gens se trouvaient déjà à la porte de la maison Bakaléieff.

— Entre seul, dit brusquement Raskolnikoff, je vais revenir tout de suite.

— Où vas-tu? Nous voici arrivés!

— J'ai une course à faire… Je serai ici dans une demi-heure… Tu le leur diras…

— Eh bien, je t'accompagne!

— Ah ça! As-tu juré, toi aussi, de me persécuter jusqu'à la mort?

Cette exclamation fut proférée avec un tel accent de fureur et d'un air si désespéré que Razoumikhine n'osa insister. Il resta quelque temps sur le perron, suivant d'un regard sombre Raskolnikoff qui marchait à grands pas dans la direction de son péréoulok. Enfin, après avoir grincé des dents, serré ses poings et s'être promis de pressurer Porphyre comme un citron aujourd'hui même, il monta chez les dames pour rassurer Pulchérie Alexandrovna déjà inquiète de cette longue absence.

Quand Raskolnikoff arriva devant sa maison, ses tempes étaient humides de sueur et il respirait péniblement. Il monta l'escalier quatre à quatre, entra dans sa chambre qui était restée ouverte, et immédiatement s'y enferma au crochet. Ensuite, éperdu de frayeur, il courut il sa cachette, fourra sa main sous la tapisserie et explora le trou en tous sens. N'y trouvant rien, après avoir tâté dans tous les coins et recoins, il se releva et poussa un soupir de soulagement. Tantôt, au moment où il approchait de la maison Bakaléieff, l'idée lui était venue tout à coup qu'un des objets volés avait pu se glisser dans une fente du mur: si un jour on allait retrouver là une chaîne de montre, un bouton de manchette, ou même un des papiers qui enveloppaient les

bijoux et qui portaient des annotations écrites de la main de la vieille, quelle terrible pièce de conviction ce serait contre lui!

Il restait comme plongé dans une vague rêverie, et un sourire étrange, presque hébété, errait sur ses lèvres. À la fin, il prit sa casquette et sortit sans bruit de la chambre. Ses idées s'embrouillaient. Pensif, il descendit l'escalier et arriva sous la porte cochère.

— Tenez, le voilà! Cria une voix forte.

Le jeune homme leva la tête.

Le dvornik, debout sur le seuil de sa loge, montrait Raskolnikoff à un homme de petite taille et de tournure bourgeoise. Cet individu portait une sorte de khalat et un gilet; de loin, on l'eût pris pour une paysanne. Sa tête, coiffée d'une casquette graisseuse, s'inclinait sur sa poitrine, et il paraissait tout voûté. À en juger par son visage ridé et flétri, il devait avoir dépassé la cinquantaine. Ses petits yeux avaient quelque chose de dur et de mécontent.

— Qu'est-ce qu'il y a? Demanda Raskolnikoff en s'approchant du dvornik.

Le bourgeois le regarda de côté, l'examina longuement, puis, sans proférer une parole, tourna le dos et s'éloigna de la maison.

— Mais qu'est-ce que c'est? Cria Raskolnikoff.

— Eh bien, c'est un homme qui est venu s'informer si un étudiant ne demeurait pas ici; il vous a nommé et a demandé chez qui vous logiez. Pendant ce temps-là, vous êtes descendu, je vous ai montré et il est parti: voilà!

Le dvornik était aussi un peu étonné, pas trop, du reste. Après avoir réfléchi un moment, il rentra dans sa loge.

Raskolnikoff s'élança sur les traces du bourgeois. À peine sorti de la maison, il l'aperçut longeant l'autre coté de la rue; l'inconnu marchait d'un pas lent et régulier, il tenait les yeux fixés à terre et semblait songeur. Le jeune homme l'eut bientôt rattrapé, mais pendant quelque temps il se borna à lui emboîter le pas; à la fin, il se plaça à ses côtés et regarda obliquement son visage. Le bourgeois le remarqua aussitôt, lui lança un coup d'œil rapide, puis baissa de nouveau les yeux. Pendant une minute, tous deux cheminèrent ainsi côte à côte, sans se rien dire.

— Vous m'avez demandé… Chez le dvornik? Commença Raskolnikoff sans élever la voix.

Le bourgeois ne fit aucune réponse et ne regarda même pas celui qui lui parlait. Il y eut un nouveau silence.

— Vous êtes venu… Me demander… Et vous vous taisez… Qu'est-ce que cela veut dire? Reprit Raskolnikoff d'une voix entrecoupée: on eût dit que les mots avaient peine à sortir de sa bouche.

Cette fois le bourgeois leva les yeux et regarda le jeune homme d'un air sinistre.

— Assassin! Dit-il brusquement d'une voix basse, mais nette et distincte…

Raskolnikoff marchait à côté de lui. Il sentit tout à coup ses jambes faiblir et un froid lui courir dans le dos; durant une seconde, son cœur eut comme une défaillance, puis se mit à battre avec une violence extraordinaire. Les deux hommes firent ainsi une centaine de pas à côté l'un de l'autre sans proférer un seul mot.

Le bourgeois ne regardait pas son compagnon de route.

— Mais qu'est-ce que vous… Quoi?… Qui est un assassin? Balbutia Raskolnikoff d'une voix presque inintelligible.

— C'est toi qui es un assassin, prononça l'autre en accentuant cette réplique avec plus de netteté et d'énergie que jamais; en même temps il semblait avoir sur les lèvres le sourire de la haine triomphante, et il regardait fixement le visage pâle de Raskolnikoff, dont les yeux étaient devenus vitreux.

Tous deux approchaient alors d'un carrefour. Le bourgeois prit une rue à gauche et continua sa route sans regarder derrière lui. Raskolnikoff le laissa s'éloigner, mais le suivit longtemps des yeux. Après avoir fait cinquante pas, l'inconnu se retourna pour observer le jeune homme toujours cloué à la même place. La distance ne permettait pas de bien voir, toutefois Raskolnikoff crut remarquer que cet individu le regardait encore avec son sourire de haine froide et triomphante.

Transi d'effroi, les jambes tremblantes, il regagna tant bien que mal sa demeure et monta dans sa chambre. Quand il eut déposé sa casquette sur la

table, il resta debout, immobile, pendant dix minutes. Puis, à bout de forces, il se coucha sur son divan et s'y étendit languissamment avec un faible soupir.

Au bout d'une demi-heure, des pas pressés se firent entendre, en même temps Raskolnikoff perçut la voix de Razoumikhine; il ferma les yeux et fit semblant de dormir. Razoumikhine ouvrit la porte et, pendant quelques minutes, resta sur le seuil, paraissant ne savoir à quoi se résoudre. Ensuite il entra tout doucement dans la chambre et s'approcha avec précaution du divan.

— Ne l'éveille pas, laisse-le dormir tout son soûl, il mangera plus tard, dit à voix basse Nastasia.

— Tu as raison, répondit Razoumikhine.

Ils sortirent sur la pointe des pieds et poussèrent la porte. Une demi-heure s'écoula encore, puis Raskolnikoff ouvrit les yeux, se replaça sur le dos par un brusque mouvement et mit ses mains derrière sa tête…

« Qui est-il? Quel est cet homme sorti de dessous terre? Où était-il et qu'a-t-il vu? Il a tout vu, c'est indubitable. Où se trouvait-il donc alors et de quel endroit a-t-il vu cette scène? Comment se fait-il qu'il n'ait pas donné plus tôt signe de vie? Et comment a-t-il pu voir? Est-ce que c'est possible?… Hum!… Continua Raskolnikoff, pris d'un frisson glacial, — et l'écrin que Nicolas a trouvé derrière la porte: est-ce qu'on pouvait aussi s'attendre à cela? »

Il sentait qu'il s'affaiblissait, que ses forces physiques l'abandonnaient, et il en éprouva un violent dégoût de lui-même:

« Je devais savoir cela, pensa-t-il avec un sourire amer; comment ai-je osé, me connaissant, prévoyant ce qui m'arriverait, comment ai-je osé prendre une hache et verser le sang? J'étais tenu de savoir cela d'avance… Et d'ailleurs je le savais!… » Murmura-t-il désespéré.

Par moments il s'arrêtait devant une pensée:

« Non, ces gens-là ne sont pas ainsi bâtis: le vrai maître, à qui tout est permis, canonne Toulon, massacre à Paris, oublie une armée en Égypte, perd un demi-million d'hommes dans la campagne de Moscou, et se tire d'affaire à Vilna par un calembour; après sa mort, on lui dresse des statues, — c'est donc que tout lui est permis. Non, ces gens-là ne sont pas faits de chair, mais

de bronze! »

Une idée qui lui vint brusquement à l'esprit le fit presque rire:

« Napoléon, les Pyramides, Waterloo, — et une vieille femme, veuve d'un registrateur de collège, une ignoble usurière qui a un coffre en maroquin rouge sous son lit, — comment Porphyre Pétrovitch digérerait-il un pareil, rapprochement?… L'esthétique s'y oppose: « Est-ce que Napoléon se serait glissé sous le lit d'une vieille femme? » dirait-il. Eh! Quelle niaiserie! »

De temps à autre il sentait qu'il délirait presque; il était dans un état d'exaltation fiévreuse.

« La vieille ne signifie rien, se disait-il par accès: — mettons que la vieille soit une erreur, il ne s'agit pas d'elle! La vieille n'a été qu'un accident… Je voulais sauter le pas au plus tôt… Ce n'est pas une créature humaine que j'ai tuée, c'est un principe! J'ai bien tué le principe, mais je n'ai pas su passer par-dessus, je suis resté en deçà… Je n'ai su que tuer! Et encore n'y ai-je pas trop bien réussi, à ce qu'il paraît… Un principe? Pourquoi tantôt cet imbécile de Razoumikhine attaquait-il les socialistes? Ce sont de laborieux hommes d'affaires; « ils s'occupent du bonheur commun » Non, je n'ai qu'une vie, je ne veux pas attendre « le bonheur universel ». Je veux vivre moi-même, autrement mieux vaut ne pas exister. Je ne veux pas passer à côté d'une mère affamée en serrant mon rouble dans ma poche, sous prétexte qu'un jour tout le monde sera heureux. « J'apporte, dit-on, ma pierre à l'édifice du bonheur universel, et cela suffit pour mettre mon cœur en paix. » Ha! Ha! Pourquoi donc m'avez-vous oublié? Puisque je n'ai qu'un temps à vivre, je veux ma part de bonheur tout de suite… Eh! Je suis une vermine esthétique, rien de plus, ajouta-t-il soudain en riant comme un aliéné, et il s'attacha à cette idée, il prit un âcre plaisir à la fouiller en tous sens, à la retourner sous toutes ses faces. — Oui, en effet, je suis une vermine, par cela seul d'abord que je médite maintenant sur la question de savoir si j'en suis une; ensuite parce que pendant tout un mois j'ai ennuyé la divine Providence, la prenant sans cesse à témoin que je me décidais à cette entreprise, non pour me procurer des satisfactions matérielles, mais en vue d'un but grandiose, — ha! Ha! En troisième lieu, parce que, dans l'exécution, j'ai voulu procéder avec autant de justice que possible: entre toutes les vermines j'ai choisi la

plus nuisible, et, en la tuant, je comptais prendre chez elle juste ce qu'il me fallait pour assurer mes débuts dans la vie, ni plus ni moins (le reste serait allé au monastère à qui elle avait légué sa fortune, — ha! Ha!)… Je suis définitivement une vermine, ajouta-t-il en grinçant des dents, — parce que je suis peut-être encore plus vil et plus ignoble moi-même que la vermine tuée, et parce que je pressentais: qu'après l'avoir tuée, je me dirais cela! Y a-t-il rien de comparable à une pareille terreur? Oh! Platitude! Oh! Platitude!… Oh! Comme je comprends le Prophète à cheval, le cimeterre au poing! Allah le veut, obéis, « tremblante » créature! Il a raison, il a raison, le Prophète, quand il range une belle troupe en travers de la rue et qu'il frappe indistinctement sur le juste et le coupable, sans même daigner s'expliquer! Obéis, tremblante créature, et garde-toi de vouloir, parce que ce n'est pas ton affaire!… Oh! Jamais, jamais je ne pardonnerai à la vieille! »

Ses cheveux étaient trempés de sueur, ses lèvres desséchées s'agitaient, son regard immobile ne quittait pas le plafond.

« Ma mère, ma sœur, combien je les aimais! D'où vient que maintenant je les déteste? Oui, je les déteste, je les hais physiquement, je ne puis les supporter auprès de moi… Tantôt je me suis approché de ma mère et je l'ai embrassée, je m'en souviens… L'embrasser et se dire que si elle savait… Oh! Combien je hais à présent la vieille! Je crois que, si elle revenait à la vie, je la tuerais encore une fois! Pauvre Élisabeth, pourquoi le hasard l'a-t-il amenée là? C'est étrange pourtant, je pense à peine à elle, comme si je ne l'avais pas tuée… Élisabeth! Sonia! Pauvres, douces créatures aux yeux doux… Chères!… Pourquoi ne pleurent-elles pas? Pourquoi ne gémissent-elles pas?… Victimes résignées, elles acceptent tout en silence… Sonia, Sonia! Douce Sonia!… »

Il perdit conscience de lui-même et, à sa grande surprise, s'aperçut qu'il était dans la rue. La soirée était déjà avancée. Les ténèbres s'épaississaient, la pleine lune brillait d'un éclat de plus en plus vif, mais l'atmosphère était étouffante. On rencontrait quantité de gens dans les rues; les ouvriers et les hommes occupés regagnaient leurs logis, les autres se promenaient; il y avait dans l'air comme une odeur de chaux, de poussière, d'eau croupissante. Raskolnikoff marchait chagrin et préoccupé: il se rappelait fort bien qu'il

était sorti de chez lui avec un but, qu'il avait à faire quelque chose d'urgent, mais quoi? Il l'avait oublié. Brusquement il s'arrêta et remarqua que sur l'autre trottoir un homme lui faisait un signe de la main. Il traversa la rue pour le rejoindre, mais soudain cet homme fit volte-face et, comme si de rien n'était, continua sa marche la tête baissée, sans se retourner, sans paraître appeler Raskolnikoff. « Me serais-je trompé? » pensa ce dernier; toutefois il se mit à le suivre. Avant d'avoir fait dix pas, il le reconnut tout à coup et fut saisi de frayeur: c'était le bourgeois de tantôt, toujours aussi voûté, toujours vêtu de la même robe de chambre. Raskolnikoff, dont le cœur battait avec force, marchait à quelque distance; ils entrèrent dans un péréoulok. — L'homme ne se retournait toujours pas. « Sait-il que je suis derrière lui? » se demandait Raskolnikoff. Le bourgeois franchit le seuil d'une grande maison. Raskolnikoff s'avança vivement vers la porte et se mit à regarder, pensant que peut-être ce mystérieux personnage se retournerait et l'appellerait. Effectivement, quand le bourgeois fut dans la cour, il se retourna brusquement et parut encore appeler du geste le jeune homme. Celui-ci se hâta d'entrer dans la maison, mais, arrivé dans la cour, il n'y trouva plus le bourgeois. Présumant que cet homme avait dû prendre le premier escalier, Raskolnikoff s'y engagea après lui. En effet, deux étages plus haut, on entendait résonner sur les marches des pas lents et réguliers. Chose étrange, il lui semblait reconnaître cet escalier! Voilà la fenêtre du premier étage; à travers la vitre filtrait, mystérieuse et triste, la lumière de la lune; voici le second étage. Bah! C'est l'appartement où travaillaient les peintres… Comment donc n'avait-il pas reconnu tout de suite la maison? Les pas de l'homme qui le précédait cessèrent de se faire entendre: « Il s'est, par conséquent, arrêté ou caché quelque part. Voici le troisième étage: monterai-je plus haut? Et quel silence! Ce silence est même effrayant… » Néanmoins il poursuivit l'ascension de l'escalier. Le bruit de ses propres pas lui faisait peur. « Mon Dieu, qu'il fait sombre! Le bourgeois s'est assurément caché ici dans un coin. Ah! » Le logement qui donnait sur le carré était grand ouvert; Raskolnikoff réfléchit un instant, puis entra. L'antichambre était complètement vide et fort obscure. Le jeune homme passa dans le salon en marchant sur la pointe des pieds. La lumière de la lune donnait en plein sur

cette pièce et l'éclairait tout entière; l'ameublement n'avait pas changé; Raskolnikoff retrouva à leurs anciennes places les chaises, la glace, le divan jaune et les dessins encadrés. Par la fenêtre on apercevait la lune dont l'énorme face ronde était d'un rouge cuivré. Il attendit longtemps au milieu d'un profond silence. Tout à coup il entendit un bruit sec comme celui que fait un copeau qu'on brise, puis tout redevint silencieux. Une mouche éveillée vint en volant se heurter contre la vitre, et se mit à bourdonner plaintivement. Au même instant, dans le coin, entre la petite armoire et la fenêtre, il crut remarquer qu'un manteau de femme était pendu au mur. — « Pourquoi ce manteau est-il là? Pensa-t-il: — il n'y était pas auparavant… » Il s'approcha tout doucement et soupçonna que derrière ce vêtement quelqu'un devait être caché. Écartant avec précaution le manteau, il vit qu'il y avait la une chaise: sur cette chaise, dans le coin, était assise la vieille; elle était comme pliée en deux, et tenait la tête tellement baissée, qu'il ne put pas apercevoir son visage, mais c'était bien Aléna Ivanovna. « Elle a peur! » se dit Raskolnikoff; il dégagea tout doucement sa hache du nœud coulant et, à deux reprises, en frappa la vieille sur le sinciput. Mais, chose étrange, elle ne chancela même pas sous les coups, on eût dit qu'elle était en bois. Stupéfait, le jeune homme se pencha vers elle pour l'examiner, mais elle baissa encore plus la tête. Il se courba alors jusqu'au plancher, la regarda de bas en haut et, en apercevant son visage, fut épouvanté: la vieille riait, oui, elle riait d'un rire silencieux, faisant tous ses efforts pour qu'on ne l'entendît pas. Tout à coup il sembla à Raskolnikoff que la porte de la chambre à coucher était ouverte, et que là aussi on riait, on chuchotait. La rage s'empara de lui: de toute sa force il commença à frapper sur la tête de la vieille, mais, à chaque coup de hache, les rires et les chuchotements de la chambre à coucher se percevaient plus distinctement; quant à la vieille, elle se tordait. Il voulut s'enfuir, mais toute l'antichambre était déjà pleine de gens, la porte donnant sur le carré était ouverte; sur le palier, sur l'escalier, depuis le haut jusqu'en bas, se trouvaient quantité d'individus; tous regardaient, mais tous s'étaient cachés et attendaient en silence… Son cœur se serra, ses pieds semblaient cloués au plancher… Il voulut crier et s'éveilla.

Il respira avec effort, mais il crut n'avoir point cessé de rêver, lorsqu'il

aperçut, debout sur le seuil de sa porte grande ouverte, un homme qu'il ne connaissait nullement et qui le considérait avec attention.

Raskolnikoff n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir tout à fait les yeux qu'il les referma soudain. Couché sur le dos, il ne bougea pas. « Est-ce la continuation de mon rêve? » pensa-t-il, et il souleva presque imperceptiblement ses paupières pour jeter un timide regard sur l'inconnu. Celui-ci, toujours à la même place, ne cessait pas de l'observer. Tout à coup, il franchit le seuil, ferma tout doucement la porte derrière lui, s'approcha de la table et, après avoir attendu une minute, s'assit sans bruit sur une chaise près du divan. Durant tout ce temps, il n'avait pas quitté des yeux Raskolnikoff. Ensuite, il déposa son chapeau par terre, à côté de lui, appuya ses deux mains sur la pomme de sa canne et laissa tomber son menton sur ses mains comme quelqu'un qui se prépare à attendre longtemps. Autant que Raskolnikoff avait pu en juger par un regard furtif, cet homme n'était plus jeune; il avait l'air robuste et portait une barbe épaisse, d'un blond presque blanc…

Dix minutes s'écoulèrent ainsi. On voyait encore clair, mais il se faisait tard. Dans la chambre régnait le plus profond silence. De l'escalier même ne venait aucun bruit. On n'entendait que le bourdonnement d'une grosse mouche qui, en volant, s'était heurtée contre la fenêtre. À la fin, cela devenait insupportable. Raskolnikoff n'y put tenir et s'assit tout à coup sur son divan.

— Allons, parlez; qu'est-ce que vous voulez?

— Je savais bien que votre sommeil n'était qu'une frime, répondit l'inconnu avec un sourire tranquille. — Permettez-moi de me présenter: Arcade Ivanovitch Svidrigaïloff…

Fin du tome premier.

Crime et châtiment
Tome 2

Traduction par Victor Derély.
- 1866 -

Table des matières

Quatrième partie

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI

Cinquième partie

- I
- II
- III
- IV
- V

Sixième partie

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII

Epilogue I

Epilogue II

Quatrième partie

I

« Suis-je bien éveillé? » pensa de nouveau Raskolnikoff, qui considérait d'un œil défiant le visiteur inattendu.

— Svidrigaïloff? Allons donc, cela ne se peut pas! Dit-il enfin tout haut, n'osant en croire ses oreilles.

Cette exclamation parut ne causer aucune surprise à l'étranger.

— Je suis venu chez vous pour deux raisons: d'abord, je désirais personnellement faire votre connaissance, ayant depuis longtemps entendu beaucoup parler de vous et dans les termes les plus flatteurs; ensuite, j'espère que vous ne me refuserez peut-être pas votre concours dans une entreprise qui touche directement aux intérêts de votre sœur, Avdotia Romanovna. Seul, sans recommandation, j'aurais peine à être reçu par elle, maintenant qu'elle est prévenue contre moi; mais, présenté par vous, je présume qu'il en sera autrement.

— Vous avez eu tort de compter sur moi, répliqua Raskolnikoff.

— C'est hier seulement que ces dames sont arrivées? Permettez-moi de vous faire cette question.

Raskolnikoff ne répondit pas.

— C'est hier, je le sais. Moi-même je ne suis ici que depuis avant-hier. Eh bien, voici ce que je vous dirai à ce propos, Rodion Romanovitch; je crois superflu de me justifier, mais permettez-moi de vous le demander: qu'y a-t-il, au fait, dans tout cela, de si particulièrement criminel de ma part, bien entendu, si l'on apprécie les choses sainement, sans préjugés?

Raskolnikoff continuait à l'examiner en silence.

— Vous me direz, n'est-ce pas? Que j'ai persécuté dans ma maison une jeune fille sans défense et que je l'ai « insultée par des propositions déshonorantes »? (Je vais moi-même au-devant de l'accusation!) — Mais considérez seulement que je suis homme, et nihil humanum… En un mot, que je suis susceptible de subir un entraînement, de devenir amoureux (chose sans doute indépendante de notre volonté), alors tout s'expliquera de la façon

la plus naturelle. Toute la question est celle-ci. Suis-je un monstre ou ne suis-je pas plutôt une victime? Et, certes, je suis une victime! Quand je proposais à l'objet de ma flamme de s'enfuir avec moi en Amérique ou en Suisse, je nourrissais peut-être à son égard les sentiments les plus respectueux et je songeais à assurer notre commun bonheur!… La raison n'est que l'esclave de la passion; c'est à moi surtout que j'ai nui…

— Il ne s'agit nullement de cela, répliqua avec dégoût Raskolnikoff: — que vous ayez raison ou tort, vous m'êtes tout simplement odieux; je ne veux pas vous connaître, et je vous chasse. Sortez!…

Svidrigaïloff partit d'un éclat de rire.

— Pas moyen de vous entortiller! Dit-il avec une franche gaieté: — je voulais faire le malin, mais non, avec vous ça ne prend pas!

— Encore en ce moment vous cherchez à m'entortiller.

— Eh bien, quoi? Eh bien, quoi? Répéta Svidrigaïloff on riant de tout son cœur: — c'est de bonne guerre, comme on dit en français, cette malice-là est bien permise!… Mais vous ne m'avez pas laissé achever: pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, il ne se serait rien passé de désagréable sans l'incident du jardin. Marfa Pétrovna…

— On dit aussi que vous avez tué Marfa Pétrovna? Interrompit brutalement Raskolnikoff.

— Ah! On vous a déjà parlé de cela? Du reste, ce n'est pas étonnant… Eh bien, pour ce qui est de la question que vous me faites, je ne sais vraiment que vous dire, bien que j'aie la conscience parfaitement tranquille à cet égard. N'allez pas croire que je redoute les suites de cette affaire: toutes les formalités d'usage ont été accomplies de la façon la plus minutieuse, l'enquête médicale a prouvé que la défunte est morte d'une attaque d'apoplexie provoquée par un bain qu'elle a pris au sortir d'un plantureux repas où elle avait bu près d'une bouteille de vin; on n'a rien pu découvrir d'autre… Non, ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Mais plusieurs fois, surtout pendant que je roulais en wagon vers Pétersbourg, je me suis demandé si je n'avais pas contribué moralement à ce… Malheur, soit en causant de l'irritation à ma femme, soit de quelque autre manière semblable. J'ai fini par conclure qu'il n'avait pu en être ainsi.

Raskolnikoff se mit à rire.

— De quoi vous préoccupez-vous là!

— Qu'avez-vous à rire? Je lui ai donné seulement deux petits coups de cravache, ils n'ont pas même laissé de marques… Ne me considérez pas, je vous prie, comme un cynique; je sais parfaitement que c'est ignoble de ma part, etc., mais je sais aussi que mes accès de brutalité ne déplaisaient pas à Marfa Pétrovna. Quand est arrivée l'affaire avec votre sœur, ma femme a été tambouriner cette histoire dans toute la ville, elle a ennuyé toutes ses connaissances avec sa fameuse lettre (vous avez su sans doute qu'elle en donnait lecture à tout le monde?). C'est alors que ces deux coups de cravache sont tombés comme du ciel!

Un moment Raskolnikoff songea à se lever et à sortir pour couper court à l'entretien. Mais une certaine curiosité et même une sorte de calcul le décidèrent à patienter un peu.

— Vous aimez à jouer de la cravache? Demanda-t-il d'un air distrait.

— Non, pas trop, répondit tranquillement Svidrigaïloff. Je n'avais presque jamais de querelles avec Marfa Pétrovna. Nous vivions en fort bon accord, et elle était toujours contente de moi. Pendant nos sept ans de vie commune je ne me suis servi de la cravache que deux fois (je laisse de côté un troisième cas, du reste, fort ambigu); la première fois, ce fut deux mois après notre mariage, au moment où nous venions de nous installer à la campagne, la seconde et dernière fois, c'est dans la circonstance que je rappelais tout à l'heure. — Vous me preniez déjà pour un monstre, pour un rétrograde, pour un partisan du servage? Hé! Hé!…

Dans la conviction de Raskolnikoff, cet homme avait quelque projet fermement arrêté, et c'était un fin matois.

— Vous devez avoir passé plusieurs jours consécutifs sans parler à personne? Demanda le jeune homme.

— Il y a du vrai dans votre conjecture. Mais vous vous étonnez, n'est-ce pas? De me trouver un si bon caractère?

— Je trouve même que vous l'avez trop bon.

— Parce que je ne me suis pas formalisé de la grossièreté de vos questions? Eh bien, quoi? Pourquoi me blesserais-je? Comme vous m'avez

interrogé, je vous ai répondu, reprit Svidrigaïloff avec une singulière expression de bonhomie. En vérité, je ne m'intéresse pour ainsi dire à rien, continua-t-il d'un air pensif. Maintenant, surtout, rien ne m'occupe… Du reste, libre à vous de penser que je cherche dans des vues intéressées à gagner vos bonnes grâces, d'autant plus que j'ai affaire à votre sœur, comme je vous l'ai déclaré moi-même. Mais je vous le dis franchement: je m'ennuie beaucoup! Depuis trois jours surtout, en sorte que j'étais bien aise de vous voir… Ne vous fâchez pas, Rodion Romanovitch, si je vous avoue que vous-même me paraissez fort étrange. Vous aurez beau dire, il y a en vous quelque chose d'extraordinaire; et maintenant surtout, c'est-à-dire, pas en ce moment même, mais depuis quelque temps… Allons, allons, je me tais, ne froncez pas le sourcil! Je ne suis pas si ours que vous le croyez.

— Peut-être même n'êtes-vous pas ours du tout, dit Raskolnikoff. Je dirai plus; il me semble que vous êtes un homme de fort bonne société, ou, du moins, que vous savez à l'occasion être comme il faut.

— Je ne me soucie de l'opinion de personne, répondit Svidrigaïloff d'un ton sec et légèrement nuancé de dédain; dès lors pourquoi ne pas prendre les façons d'un homme mal élevé, dans un pays où elles sont si commodes et… Et surtout quand on y a une propension naturelle? Ajouta-t-il en riant.

Raskolnikoff le regardait d'un air sombre.

— J'ai entendu dire que vous connaissiez beaucoup de monde ici. Vous n'êtes pas ce qu'on appelle « un homme sans relations ». Cela étant, que venez-vous faire chez moi, si vous n'avez pas quelque but?

— Il est vrai, comme vous le dites, que j'ai ici des connaissances, reprit le visiteur, sans répondre à la principale question qui lui était adressée; depuis trois jours que je flâne sur le pavé de la capitale, j'en ai déjà rencontré plusieurs; je les ai reconnues, et je crois qu'elles m'ont reconnu aussi. J'ai une mise convenable, et je suis censé être dans l'aisance: l'abolition du servage ne nous a pas ruinés; cependant… Je ne tiens pas à renouer mes anciennes relations; déjà autrefois elles m'étaient insupportables. Je suis ici depuis avant-hier, et je ne me suis encore rappelé au souvenir de personne. Non, il faudra que le monde des cercles et les habitués du restaurant Dussaud se passent de ma présence. D'ailleurs, quel plaisir y a-t-il à tricher au jeu?

— Ah! Vous trichiez au jeu?

— Eh, sans doute! Il y a huit ans, nous étions toute une société, — des hommes très comme il faut, des capitalistes, des poètes, — qui passions le temps à jouer aux cartes et à nous tricher de notre mieux. Avez-vous remarqué qu'en Russie les gens du meilleur ton sont des filous? Mais à cette époque un grec de Niéjine, à qui je devais 70,000 roubles, me fit enfermer à la prison pour dettes. C'est alors que se montra Maria Pétrovna. Elle entra en arrangement avec mon créancier et, moyennant 30,000 roubles qu'elle lui paya, obtint ma mise en liberté. Nous nous unîmes en légitime mariage; après quoi, elle se hâta de m'enfouir à sa campagne, comme un trésor. Elle était de cinq ans plus âgée que moi et m'aimait beaucoup. Pendant sept ans je n'ai pas bougé du village. Notez que toute sa vie elle a gardé par devers soi, à titre de précaution contre moi, la lettre de change que j'avais souscrite au grec et qu'elle avait fait racheter par un prête-nom: si j'avais essayé de secouer le joug, elle m'aurait immédiatement fait coffrer! Oh! Malgré toute son affection pour moi, elle n'aurait pas hésité! Les femmes ont de ces contradictions.

— Si elle ne vous avait pas tenu de la sorte, vous l'auriez plantée là?

— Je ne sais comment vous répondre. Ce document ne me gênait pas beaucoup. Je n'avais envie d'aller nulle part. Deux fois Marfa Pétrovna elle-même, voyant que je m'ennuyais, m'engagea à faire un voyage à l'étranger. Mais quoi! J'avais déjà visité l'Europe, et toujours je m'y étais affreusement déplu. Là, sans doute, les grands spectacles de la nature sollicitent votre admiration, mais, tandis que vous contemplez un lever de soleil, la mer, la baie de Naples, vous vous sentez triste, et le plus vexant, c'est que vous ne savez pas pourquoi. Non, on est mieux chez nous. Ici, du moins, on accuse les autres de tout, et l'on se justifie à ses propres yeux. Maintenant je partirais peut-être pour une expédition au pôle nord, parce que le vin qui était ma seule ressource a fini par me dégoûter. Je ne peux plus boire. J'ai essayé. Mais on dit qu'il y a une ascension aérostatique dimanche au jardin Ioussoupoff: Berg tente, paraît-il, un grand voyage aérien, et il consent à prendre des compagnons de route, moyennant un certain prix, est-ce vrai?

— Vous avez envie de partir en ballon?

— Moi? Non… Oui… Murmura Svidrigaïloff, qui semblait devenu rêveur.

« Qu'est-ce bien que cet homme-là? » pensa Raskolnikoff.

— Non, la lettre de change ne me gênait pas, continua Svidrigaïloff; c'est de mon plein gré que je restais au village. Il y aura bientôt un an, Marfa Pétrovna, à l'occasion de ma fête, m'a rendu ce papier en y joignant une somme importante à titre de cadeau. Elle avait beaucoup d'argent. « Voyez quelle confiance j'ai en vous, Arcade Ivanovitch », m'a-t-elle dit. Je vous assure qu'elle s'est exprimée ainsi; vous ne le croyez pas? Mais, vous savez, je remplissais fort bien mes devoirs de propriétaire rural; on me connaît dans le pays. De plus, pour m'occuper, je faisais venir des livres; Marfa Pétrovna, dans le principe, approuvait mon goût pour la lecture, mais plus tard elle craignit que je ne me fatiguasse par trop d'application.

— Il semble que la mort de Marfa Pétrovna vous ait laissé un vide?

— À moi? Peut-être. Vraiment, c'est possible. À propos, croyez-vous aux apparitions?

— À quelles apparitions?

— Aux apparitions, dans le sens ordinaire du mot.

— Vous y croyez, vous?

— Oui et non, je n'y crois pas si vous voulez, pourtant…

— Vous en voyez?

Svidrigaïloff regarda son interlocuteur d'un air étrange.

— Maria Pétrovna vient me visiter, dit-il, et sa bouche se tordit en un sourire indéfinissable.

— Comment, elle vient vous visiter?

— Oui, elle est déjà venue trois fois. La première fois, je l'ai vue le jour même de l'enterrement, une heure après être revenu du cimetière. C'était la veille de mon départ pour Pétersbourg. Je l'ai revue ensuite pendant mon voyage: elle m'est apparue avant-hier, au point du jour, à la station de Malaïa Vichéra; la troisième fois, c'est il y a deux heures, dans une chambre de l'appartement où je loge, j'étais seul.

— Vous étiez éveillé?

— Parfaitement. J'étais éveillé les trois fois. Elle vient, elle cause une

minute et elle s'en va par la porte, toujours par la porte. Il me semble l'entendre marcher.

— Je me disais bien qu'il devait arriver, en effet, des choses de ce genre, fit brusquement Raskolnikoff, et au même instant il s'étonna d'avoir prononcé cette parole. Il était fort agité.

— Vraiment? Vous vous disiez cela? Demanda Svidrigaïloff surpris: – est-ce possible? Eh bien, n'avais-je pas raison de dire qu'il y a entre nous un point commun, hein?

— Jamais vous n'avez dit cela! Répliqua avec irritation Raskolnikoff.

— Je ne l'ai pas dit?

— Non.

— Je croyais l'avoir dit. Tantôt, quand je suis entré ici et que je vous ai vu couché, les yeux fermés, et faisant semblant de dormir, j'ai pensé à part moi: « C'est celui-là même! »

— « Celui-là même! » Que voulez-vous dire par là? À quoi faites-vous allusion? S'écria Raskolnikoff.

— À quoi? Vraiment, je ne sais pas… Balbutia d'un air embarrassé Svidrigaïloff.

Pendant une minute, ils se regardèrent silencieusement entre les deux yeux.

— Tout cela ne signifie rien! Reprit avec colère Raskolnikoff, qu'est-ce qu'elle vous dit, quand elle vient vous voir?

— Elle? Figurez-vous qu'elle me parle de niaiseries, de choses tout à fait insignifiantes, et voyez ce que c'est que l'homme: cela me fâche. Lors de sa première apparition, j'étais fatigué; le service funèbre, le Requiem, le dîner, tout cela ne m'avait pas laissé respirer, — enfin je me trouvais seul dans mon cabinet, je fumais un cigare en m'abandonnant à mes réflexions, quand je la vois entrer par la porte: « Arcade Ivanovitch, me dit-elle, aujourd'hui, avec le tracas que vous avez eu, vous avez oublié de remonter la pendule de la salle à manger. » (C'était moi, en effet, qui depuis sept ans remontais cette pendule chaque semaine, et quand je l'oubliais, ma femme m'y faisait toujours penser. Le lendemain, je me mets en route pour Pétersbourg. Au point du jour, arrivé à une station, je descends et j'entre au buffet de la gare. J'avais

mal dormi, mes yeux étaient appesantis, je me fais servir une tasse de café. Tout à coup, qui vois-je? Marfa Pétrovna assise à côté de moi. Elle tenait entre les mains un jeu de cartes: « Voulez-vous que je vous prédise ce qui vous arrivera pendant votre voyage, Arcade Ivanovitch? » me demande-t-elle. Elle tirait fort bien les cartes. Je ne me pardonne pas, vraiment, de ne pas m'être fait dire la bonne aventure par elle. Je m'enfuis, effrayé, d'ailleurs la sonnette appelait les voyageurs. Aujourd'hui, après un dîner détestable que je ne parvenais pas à digérer, j'étais assis dans ma chambre et j'avais allumé un cigare quand je vois arriver de nouveau Marfa Pétrovna, cette fois, en grande toilette; elle avait une robe neuve en soie verte avec une très-longue traîne: « Bonjour, Arcade Ivanovitch! Comment trouvez-vous ma robe? Aniska n'en fait pas de pareilles. » (Aniska, c'est une couturière de notre village, une ancienne serve qui a été en apprentissage à Moscou — un beau brin de fille.) Je jette un coup d'œil sur la robe, puis je regarde attentivement ma femme en pleine figure, et je lui dis: « Il est inutile que vous vous dérangiez, Marfa Pétrovna, pour venir me parler de semblables bagatelles. » — « Ah! Mon Dieu, batuchka, il n'y a pas moyen de te faire peur. » — « Je vais me marier, Marfa Pétrovna », reprends-je, voulant la taquiner un peu. « Libre à vous, Arcade Ivanovitch; vous vous ferez peu d'honneur en vous remariant sitôt après avoir perdu votre femme; fissiez-vous même un bon choix, vous ne vous attirerez que le mépris des braves gens. » Sur ce, elle sortit, et je crus même entendre le froufrou de sa traîne. N'est-ce pas que c'est drôle?

— Mais peut-être ne dites-vous que des mensonges? Observa Raskolnikoff.

— Il est rare que je mente, répondit Svidrigaïloff d'un air rêveur et sans paraître remarquer le moins du monde la grossièreté de la question.

— Et, avant cela, vous n'aviez jamais vu de revenants?

— Si, mais cela ne m'était arrivé qu'une seule fois, il y a six ans. J'avais un domestique nommé Philka; on venait de l'enterrer; par distraction je criai comme de coutume: « Philka, ma pipe! » Il entra et alla droit à l'armoire où se trouvaient mes ustensiles de fumeur. « Il m'en veut », pensai-je en moi-même, car, peu avant sa mort, nous avions eu ensemble une vive altercation. — « Comment oses-tu, lui dis-je, te présenter devant moi avec un vêtement

troué aux coudes? Va-t'en, maraud! « Il fit demi-tour, sortit et ne revint plus. Je n'en ai pas parlé à Marfa Pétrovna. Mon intention était d'abord de faire dire une messe pour lui, mais j'ai réfléchi ensuite que ce serait de l'enfantillage.

— Allez voir un médecin.

— Votre observation est superflue, je comprends moi-même que je suis malade, bien que, à la vérité, je ne sache pas de quoi; selon moi, je me porte cinq fois mieux que vous. Je ne vous ai pas demandé: croyez-vous qu'on voie des apparitions? Ma question était celle-ci: Croyez-vous qu'il y ait des apparitions?

— Non, certes, je ne le crois pas! Répliqua vivement et même avec colère le jeune homme.

— Que dit-on ordinairement? Murmura en manière de soliloque Svidrigaïloff, qui, la tête un peu inclinée, regardait de côté. — Les gens vous disent: « Vous êtes malade, par conséquent ce qui vous apparaît n'est qu'un rêve dû au délire. » Ce n'est pas raisonner avec une logique sévère. J'admets que les apparitions ne se montrent qu'aux malades, mais cela prouve seulement qu'il faut être malade pour les voir, et non qu'elles n'existent pas en soi.

— Certainement, elles n'existent pas! Reprit violemment Raskolnikoff.

Svidrigaïloff le considéra longuement.

— Elles n'existent pas? C'est votre avis? Mais ne pourrait-on pas se dire ceci: « Les apparitions sont, en quelque sorte, des fragments, des morceaux d'autres mondes. L'homme sain, naturellement, n'a pas de raison pour les voir, attendu que l'homme sain est surtout un homme matériel, par conséquent il doit, pour être dans l'ordre, vivre de la seule vie d'ici—bas. Mais dès qu'il vient à être malade, dès que se détraque l'ordre normal, terrestre, de son organisme, aussitôt commence à se manifester la possibilité d'un autre monde; à mesure que sa maladie s'aggrave, ses contacts avec l'autre monde se multiplient jusqu'à ce que la mort l'y fasse entrer de plain-pied. » Il y a longtemps que je me suis fait ce raisonnement, et, si vous croyez à la vie future, rien ne vous empêche de l'admettre.

— Je ne crois pas à la vie future, répondit Raskolnikoff.

Svidrigaïloff restait songeur.

— S'il n'y avait là que des araignées ou d'autres choses semblables? Fit-il tout à coup.

« C'est un fou », pensa Raskolnikoff.

— Nous nous représentons toujours l'éternité comme une idée qu'on ne peut pas comprendre, quelque chose d'immense, d'immense! Mais pourquoi donc serait-elle nécessairement ainsi? Au lieu de tout cela, figurez-vous une petite chambre, comme qui dirait un cabinet de bain, noircie par la fumée, avec des araignées dans tous les coins, et voilà toute l'éternité. Moi, vous savez, c'est de cette façon que je l'imagine parfois.

— Quoi! Se peut-il que vous ne vous en fassiez pas une idée plus consolante et plus juste! S'écria Raskolnikoff avec un sentiment de malaise.

— Plus juste? Qui sait? Ce point de vue est peut-être le vrai, et il le serait certainement si cela dépendait de moi! Répondit Svidrigaïloff avec un vague sourire.

Cette sinistre réponse fit courir un frisson dans tous les membres de Raskolnikoff. Svidrigaïloff releva la tête, regarda fixement le jeune homme et soudain éclata de rire.

— Est-ce assez curieux! S'écria-t-il: — il y a une demi-heure, nous ne nous étions pas encore vus, nous nous considérons comme des ennemis, une affaire reste à vider entre nous; nous avons laissé de côté cette affaire, et nous nous sommes mis à philosopher ensemble! Eh bien, quand je vous le disais, que nous sommes deux plantes du même champ!

— Pardon, reprit Raskolnikoff agacé, — veuillez, s'il vous plaît, m'expliquer sans plus de retard pourquoi vous m'avez fait l'honneur de votre visite… Je suis pressé, j'ai à sortir…

— Soit. Votre sœur, Avdotia Romanovna, va épouser M. Loujine, Pierre Pétrovitch?

— Je vous prierais de laisser ma sœur en dehors de cet entretien et de ne pas prononcer son nom. Je ne comprends même pas que vous osiez la nommer en ma présence, si vous êtes en effet Svidrigaïloff.

— Mais puisque je suis venu pour vous parler d'elle, comment ne pas la nommer?

— C’est bien, parlez, mais dépêchez-vous!

— Ce monsieur Loujine est mon parent par alliance. Je suis sûr que votre opinion est déjà faite sur son compte, si vous l’avez vu, ne fût-ce qu’une demi-heure, ou si quelque personne digue de foi vous a parlé de lui. Ce n’est pas un parti convenable pour Avdotia Romanovna. Selon moi, dans cette affaire, votre sœur se sacrifie d’une façon aussi magnanime qu’inconsidérée: elle s’immole pour… Pour sa famille. D’après tout ce que je savais de vous, je présumais que vous verriez avec grand plaisir la rupture de ce mariage, si elle pouvait se faire sans préjudice pour les intérêts de votre sœur. Maintenant que je vous connais personnellement, je n’ai plus aucun doute à cet égard.

— De votre part, tout cela est fort naïf; pardonnez-moi, je voulais dire: fort effronté, répliqua Raskolnikoff.

— C’est-à-dire que vous me supposez des vues intéressées? Soyez tranquille, Rodion Romanovitch, si je travaillais pour moi, je cacherais mieux mon jeu; je ne suis pas absolument un imbécile. Je vais, à ce propos, vous découvrir une singularité psychologique. Tantôt, je m’excusais d’avoir aimé votre sœur, en disant que j’avais été moi-même une victime. Eh bien, sachez qu’à présent je n’éprouve plus aucun amour pour elle. C’est à ce point que je m’en étonne moi-même, car j’avais été sérieusement épris…

— C’était un caprice d’homme désœuvré et vicieux, interrompit Raskolnikoff.

— En effet, je suis un homme vicieux et désœuvré. Du reste, votre sœur possède assez de mérite pour faire impression même sur un libertin comme moi. Mais tout cela n’était qu’un feu de paille, je le vois maintenant moi-même.

— Depuis quand vous en êtes-vous aperçu?

— Je m’en doutais depuis quelque temps déjà et je m‘en suis définitivement convaincu avant-hier, presque au moment de mon arrivée à Pétersbourg. Mais, à Moscou encore, j’étais décidé à obtenir la main d’Avdotia Romanovna et à me poser en rival de M. Loujine.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mais ne pourriez-vous abréger et passer immédiatement à l’objet de votre visite? Je vous le répète, je suis pressé, j’ai des courses à faire…

— Très-volontiers. Décidé maintenant à entreprendre un certain… Voyage, je voudrais, au préalable, régler différentes affaires. Mes enfants demeurent chez leur tante; ils sont riches et n'ont aucun besoin de moi. D'ailleurs, me voyez-vous dans le rôle de père? Je n'ai emporté que la somme dont Marfa Pétrovna m'a fait cadeau, il y a un an. Cet argent me suffit. Excusez-moi, j'arrive au fait. Avant de me mettre en route, je tiens à en finir avec M. Loujine. Ce n'est pas que je le déteste précisément, mais il a été cause de ma dernière querelle avec ma femme: je me suis fâché quand j'ai su qu'elle avait manigancé ce mariage. Maintenant je m'adresse à vous pour obtenir accès auprès d'Avdotia Romanovna; vous pouvez, si bon vous semble, assister à notre entrevue. Je désirerais d'abord mettre sous les yeux de votre sœur tous les inconvénients qui résulteront pour elle d'un mariage avec M. Loujine; ensuite je la prierais de me pardonner tous les ennuis que je lui ai causés, et je lui demanderais la permission de lui offrir dix mille roubles, ce qui la dédommagerait d'une rupture avec M. Loujine, rupture à laquelle, j'en suis persuadé, elle-même ne répugnerait pas, si elle en entrevoyait la possibilité.

— Mais vous êtes fou, positivement fou! S'écria Raskolnikoff avec plus de surprise encore que de colère. Comment osez-vous tenir ce langage?

— Je savais bien que vous alliez vous récrier, mais je commencerai par vous faire observer que, tout en n'étant pas riche, je puis parfaitement disposer de ces dix mille roubles, je veux dire qu'ils ne me sont nullement nécessaires. Si Avdotia Romanovna ne les accepte pas, Dieu sait quel sot usage j'en ferai. En second lieu, ma conscience est tout à fait tranquille; mon offre est exempte de tout calcul. Croyez-le ou ne le croyez pas, l'avenir vous le prouvera, à vous et à Avdotia Romanovna. En résumé, je me suis donné beaucoup de torts envers votre très-honorée sœur, j'en éprouve un sincère regret et je désire vivement, non pas réparer par une compensation pécuniaire les désagréments que je lui ai occasionnés, mais lui rendre un petit service pour qu'il ne soit pas dit que je ne lui ai fait que du mal. Si ma proposition cachait quelque arrière-pensée, je ne la ferais pas si franchement, et je ne me bornerais pas à offrir dix mille roubles aujourd'hui, quand j'ai offert davantage il y a cinq semaines. D'ailleurs, je vais peut-être épouser une jeune

fille d'ici à très-peu de temps, et, dans ces conditions, je ne puis être soupçonné de vouloir séduire Avdotia Romanovna. En fin de compte, je vous dirai que, si elle devient la femme du M. Loujine, Avdotia Romanovna recevra cette même somme, seulement d'un autre côté… Mais ne vous fâchez pas, Rodion Romanovitch, jugez avec calme et sang-froid.

Svidrigaïloff avait lui-même prononcé ces paroles avec un flegme extraordinaire.

— Je vous prie de cesser, dit Raskolnikoff. Cette proposition est d'une insolence impardonnable.

— Pas du tout. Après cela, l'homme, dans ce monde, ne peut que faire du mal à son semblable; en revanche, il n'a pas le droit de lui faire le moindre bien; les convenances sociales s'y opposent. C'est absurde. Par exemple, si je venais à mourir et que je laissasse par testament cette somme à votre sœur, est-ce qu'alors encore elle la refuserait?

— C'est très-possible.

— N'en parlons plus. Quoi qu'il en soit, je vous prie de transmettre ma demande à Avdotia Romanovna.

— Je n'en ferai rien.

— En ce cas, Rodion Romanovitch, il faudra que je tâche de me trouver en tête-à-tête avec elle, ce que je ne pourrai faire sans l'inquiéter.

— Et si je lui communique votre proposition, vous ne chercherez pas à la voir en particulier?

— Je ne sais vraiment que vous dire. Je désirerais fort me rencontrer une fois avec elle.

— Ne l'espérez pas.

— Tant pis. Du reste, vous ne me connaissez pas. Peut-être que des relations amicales s'établiront entre nous.

— Vous croyez?

— Pourquoi pas? Fit en souriant Svidrigaïloff, qui se leva et prit son chapeau; ce n'est pas que je veuille m'imposer à vous, et même, en venant ici, je ne comptais pas trop… ce matin, j'ai été frappé…

— Où m'avez-vous vu, ce matin? Demanda avec inquiétude Raskolnikoff.

— Je vous ai aperçu par hasard… Il me semble toujours que nous sommes deux fruits du même arbre…

— Allons, c'est bien. Permettez-moi de vous demander si vous comptez bientôt vous mettre en route.

— Pour quel voyage?

— Mais celui dont vous parliez tout à l'heure.

— Je vous ai parlé d'un voyage? Ah! Oui, en effet… Si vous saviez, pourtant, quelle question vous venez de soulever! Ajouta-t-il avec un rire sec. Peut-être qu'au lieu de faire ce voyage, je me marierai. On est en train de négocier un mariage pour moi.

— Ici?

— Oui.

— Vous n'avez pas perdu de temps, depuis votre arrivée à Pétersbourg.

— Allons, au revoir… Ah! Oui! J'allais l'oublier! Dites à votre sœur, Rodion Romanovitch, que Marfa Pétrovna lui a légué trois mille roubles. C'est l'exacte vérité. Marfa Pétrovna a fait ses dispositions testamentaires en ma présence huit jours avant sa mort. D'ici à deux ou trois semaines, Avdotia Romanovna pourra entrer en possession de ce legs.

— Vous dites vrai?

— Oui. Dites-le-lui. Allons, votre serviteur. J'habite à une très-petite distance de chez vous.

En sortant, Svidrigaïloff se croisa sur le seuil avec Razoumikhine.

II

Il était près de huit heures; les deux jeunes gens partirent aussitôt pour la maison Bakaléieff, voulant y arriver avant Loujine.

— Eh bien, qui est-ce donc qui sortait de chez toi quand j'y suis entré? Demanda Razoumikhine dès qu'ils se trouvèrent dans la rue.

— C'était Svidrigaïloff, ce même propriétaire chez qui ma sœur a été institutrice, et dont elle a dû quitter la maison, parce qu'il lui faisait la cour; Marfa Pétrovna, la femme de ce monsieur, l'a mise à la porte. Plus tard, cette Maria Pétrovna a demandé pardon à Dounia, et ces jours derniers elle est morte subitement. C'est d'elle que ma mère parlait tantôt. Je ne sais pourquoi, j'ai grand'peur de cet homme. Il est fort étrange et a quelque résolution fermement arrêtée. On dirait qu'il sait quelque chose… Il est arrivé ici aussitôt après l'enterrement de sa femme… Il faut protéger Dounia contre lui… Voilà ce que je voulais te dire, tu entends?

— La protéger! Que peut-il donc contre Avdotia Romanovna? Allons, je te remercie, Rodia, de m'avoir dit cela… Nous la protégerons, sois tranquille!… Où demeure-t-il?

— Je n'en sais rien.

— Pourquoi ne le lui as-tu pas demandé? C'est fâcheux! Du reste, je le reconnaîtrai!

— Tu l'as vu? Questionna Raskolnikoff après un certain silence.

— Eh, oui, je l'ai remarqué très-bien remarqué.

— Tu en es sûr? Tu l'as vu distinctement? Insista Raskolnikoff.

— Sans doute, je me rappelle son visage et je le reconnaîtrai entre mille, j'ai la mémoire des physionomies.

Ils se turent de nouveau.

— Hum… Tu sais…je pensais… Il me semble toujours… Que je suis peut-être dupe d'une illusion, balbutia Raskolnikoff.

— À propos de quoi dis-tu cela? Je ne te comprends pas très-bien.

— Voici, poursuivit Raskolnikoff avec une grimace qui voulait être un

sourire: vous dites tous que je suis fou, eh bien, tout à l'heure l'idée m'était venue que vous aviez peut-être raison et que j'avais seulement vu un spectre.

— Quelle supposition!

— Qui sait? Peut-être suis-je fou en effet, et tous les événements de ces jours derniers n'ont-ils eu lieu que dans mon imagination.

— Eh, Rodia, on t'a encore troublé l'esprit!… Mais qu'est-ce qu'il t'a dit? Pourquoi est-il venu chez toi?

Raskolnikoff ne répondit pas, Razoumikhine réfléchit un instant.

— Allons, écoute mon compte rendu, commença-t-il. J'ai passé chez toi, tu dormais. Ensuite nous avons dîné, après quoi je suis allé voir Porphyre. Zamétoff était encore chez lui. J'ai voulu commencer et n'ai pas été heureux dans mon début. Je ne pouvais jamais entrer en matière. Ils avaient toujours l'air de ne pas comprendre, sans, d'ailleurs, témoigner aucun embarras. J'emmène Porphyre près de la fenêtre et je me mets à lui parler, mais je ne réussis pas mieux. Il regarde d'un côté, et moi de l'autre. À la fin, j'approche mon poing de sa figure, et je lui dis que je vais le démolir. Il se contente de me regarder en silence. Je crache et je m'en vais, voilà tout. C'est fort bête. Avec Zamétoff je n'ai pas échangé un mot: Je m'en voulais fort de ma stupide conduite, quand une réflexion soudaine m'a consolé; en descendant l'escalier, je me suis dit: Est-ce la peine pour toi et pour moi de nous préoccuper ainsi? Évidemment, si quelque danger te menaçait, ce serait autre chose. Mais, dans l'espèce, qu'as-tu à craindre? Tu n'es pas coupable, donc tu n'as pas à t'inquiéter d'eux. Plus tard nous nous moquerons de leur bévue, et, à ta place, moi, je me ferais un plaisir de les mystifier. Quelle honte ce sera pour eux de s'être si grossièrement trompés! Crache là-dessus; ensuite, on pourra aussi les cogner un peu; mais, pour le moment, il n'y a qu'à rire de leur sottise!

— C'est juste! Répondit Raskolnikoff. « Mais que diras-tu demain? » fit-il à part soi. Chose étrange, jusqu'alors il n'avait pas une seule fois songé à se demander: « Que pensera Razoumikhine quand il saura que je suis coupable? » À cette idée, il regarda fixement son ami. Le récit de la visite à Porphyre l'avait fort peu intéressé: d'autres objets le préoccupaient en ce moment.

Dans le corridor ils rencontrèrent Loujine: il était arrivé à huit heures

précises, mais il avait perdu du temps à chercher le numéro, de sorte que tous trois entrèrent ensemble, sans toutefois se regarder ni se saluer. Les jeunes gens se montrèrent les premiers; Pierre Pétrovitch, toujours fidèle observateur des convenances, s'attarda un moment dans l'antichambre pour ôter son paletot. Pulchérie Alexandrovna s'avança aussitôt au-devant de lui. Dounia et Raskolnikoff se souhaitèrent le bonjour.

En entrant, Pierre Pétrovitch salua les dames d'une façon assez aimable, quoique avec une gravité renforcée. Du reste, il avait l'air quelque peu déconcerté. Pulchérie Alexandrovna, qui semblait gênée, elle aussi, s'empressa de faire asseoir tout son monde autour de la table sur laquelle se trouvait le samovar. Dounia et Loujine prirent place en face l'un de l'autre aux deux bouts de la table. Razoumikhine et Raskolnikoff s'assirent en face de Pulchérie Alexandrovna: le premier à côté de Loujine, le second près de sa sœur.

Il y eut un instant de silence. Pierre Pétrovitch tira lentement un mouchoir de batiste parfumé et se moucha. Ses manières étaient celles d'un homme bienveillant sans doute, mais un peu blessé dans sa dignité et fermement résolu à exiger des explications. Dans l'antichambre, au moment d'ôter son paletot, il s'était déjà demandé si le meilleur châtiment à infliger aux deux dames ne serait pas de se retirer immédiatement. Toutefois, il n'avait pas donné suite à cette idée, car il aimait les situations nettes; or, ici, un point demeurait obscur pour lui. Puisqu'on avait si ouvertement bravé sa défense, il devait y avoir une raison à cela. Quelle raison? Mieux valait tirer d'abord la chose au clair: il aurait toujours le temps de sévir, et la punition, pour être retardée, n'en serait pas moins sûre.

— J'espère que votre voyage s'est bien passé? Demanda-t-il par convenance à Pulchérie Alexandrovna.

— Grâce à Dieu, Pierre Pétrovitch.

— Je suis bien aise de l'apprendre. Et Avdotia Romanovna n'a pas été fatiguée non plus?

— Moi, je suis jeune et forte, je ne me fatigue pas, mais pour maman ce voyage a été fort pénible, répondit Dounia.

— Que voulez-vous? Nos routes nationales sont très-longues, la Russie

est grande… Quelque désir que j'en eusse, je n'ai pas pu aller hier à votre rencontre. J'espère pourtant que vous n'avez pas eu trop d'embarras?

— Oh! Pardonnez-moi, Pierre Pétrovitch, nous nous sommes trouvées dans une situation fort difficile, se hâta de répondre avec une intonation particulière Pulchérie Alexandrovna, et si Dieu lui-même, je crois, ne nous avait envoyé hier Dmitri Prokofitch, nous n'aurions su vraiment que devenir. Permettez-moi de vous présenter notre sauveur: Dmitri Prokofitch Razoumikhine, ajouta-t-elle.

— Comment donc, j'ai déjà eu le plaisir… Hier, balbutia Loujine en jetant au jeune homme un regard oblique et malveillant; puis il fronça le sourcil et se tut.

Pierre Pétrovitch était de ces gens qui s'efforcent de se montrer aimables et sémillants en société, mais qui, sous l'influence de la moindre contrariété, perdent subitement tous leurs moyens, au point de ressembler plutôt à des sacs de farine qu'à de fringants cavaliers. Le silence régna de nouveau: Raskolnikoff s'enfermait dans un mutisme obstiné, Avdotia Romanovna jugeait que le moment n'était pas venu pour elle de parler, Razoumikhine n'avait rien à dire, si bien que Pulchérie Alexandrovna se vit encore dans la pénible nécessité de renouer la conversation.

— Marfa Pétrovna est morte, le saviez-vous? Commença-t-elle, recourant à sa suprême ressource en pareil cas.

— Comment donc! J'en ai été informé tout de suite, et je puis même vous apprendre qu'aussitôt après l'enterrement de sa femme, Arcade Ivanovitch Svidrigaïloff s'est rendu en toute hâte à Pétersbourg. Je tiens cette nouvelle de bonne source.

— À Pétersbourg? Ici? Demanda d'une voix alarmée Dounia, et elle échangea un regard avec sa mère.

— Parfaitement. Et l'on doit supposer qu'il n'est pas venu sans intentions; la précipitation de son départ et l'ensemble des circonstances précédentes le donnent à croire.

— Seigneur! Est-il possible qu'il vienne relancer Dounetchka jusqu'ici? S'écria Pulchérie Alexandrovna.

— Il me semble que vous n'avez, ni l'une ni l'autre, à vous inquiéter

beaucoup de sa présence à Pétersbourg, du moment, bien entendu, que vous voulez vous-mêmes éviter toute espèce de relations avec lui. Pour moi, j'ai l'œil ouvert, et je saurai bientôt où il est descendu…

— Ah! Pierre Pétrovitch, vous ne vous imaginez pas à quel point vous m'avez fait peur! Reprit Pulchérie Alexandrovna. Je ne l'ai vu que deux fois, et il m'a paru terrible, terrible! Je suis sûre qu'il a causé la mort de la pauvre Maria Pétrovna.

— Les renseignements précis qui me sont parvenus n'autorisent pas cette conclusion. Du reste, je ne nie pas que ses mauvais procédés n'aient pu, dans une certaine mesure, hâter le cours naturel des choses. Mais, quant à la conduite et, en général, à la caractéristique morale du personnage, je suis d'accord avec vous. — J'ignore s'il est riche maintenant et ce que Marfa Pétrovna a pu lui laisser; je le saurai à bref délai. Ce qui est certain, c'est que se trouvant ici à Pétersbourg, il ne tardera pas à reprendre son ancien genre de vie, pour peu qu'il possède de ressources pécuniaires. C'est l'homme le plus perdu de vices, le plus dépravé qu'il y ait! Je suis fondé à croire que Marfa Pétrovna, qui avait eu le malheur de s'amouracher de lui et qui a payé ses dettes il y a huit ans, lui a encore été utile sous un autre rapport. À force de démarches et de sacrifices, elle a étouffé en germe une affaire criminelle qui pouvait bel et bien envoyer M. Svidrigaïloff en Sibérie. Il s'agissait d'un assassinat commis dans des conditions particulièrement épouvantables et, pour ainsi dire, fantastiques. Voilà ce qu'est cet homme, si vous désirez le savoir.

— Ah! Seigneur! S'écria Pulchérie Alexandrovna.

Raskolnikoff écoutait attentivement.

— Vous parlez, dites-vous, d'après des renseignements certains? Demanda d'un ton sévère Dounia.

— Je me borne à répéter ce que je tiens de la bouche même de Marfa Pétrovna. Il faut remarquer qu'au point de vue juridique cette affaire est très-obscure. À cette époque habitait ici — et il paraît qu'elle y habite encore — une certaine Resslich, une étrangère qui prêtait à la petite semaine et exerçait divers autres métiers. Des relations aussi intimes que mystérieuses existaient depuis longtemps entre cette femme et M. Svidrigaïloff. Elle avait avec elle

une parente éloignée, une nièce, je crois, jeune fille de quinze ans, sinon même de quatorze, qui était sourde-muette. La Resslich ne pouvait souffrir cette fillette, elle lui reprochait chaque morceau de pain et la battait avec la dernière inhumanité. Un jour, la malheureuse fut trouvée pendue dans le grenier. L'enquête d'usage aboutit à une constatation de suicide, et tout semblait devoir en rester là, quand la police reçut avis que l'enfant avait été… Violée par Svidrigaïloff. À la vérité, tout cela était obscur: la dénonciation émanait d'une autre Allemande, femme d'une immoralité notoire, et dont le témoignage ne pouvait peser d'un grand poids. Bref, il n'y eut pas de procès, Marfa Pétrovna se mit en campagne, prodigua l'argent et réussit à empêcher les poursuites. Mais les bruits les plus fâcheux n'en coururent pas moins sur le compte de M. Svidrigaïloff. Pendant que vous étiez chez lui, Avdotia Romanovna, on vous a sans doute raconté aussi l'histoire de son domestique Philippe, mort victime de ses mauvais traitements. Cela est arrivé il y a six ans, le servage existait encore à cette époque.

— J'ai entendu dire, au contraire, que ce Philippe s'était pendu.

— Parfaitement, mais il a été réduit ou, pour mieux dire, poussé à se donner la mort par les brutalités incessantes et les vexations systématiques de son maître.

— J'ignorais cela, répondit sèchement Dounia, — j'ai seulement entendu raconter à ce propos une histoire fort étrange: ce Philippe était, paraît-il, un hypocondriaque, une sorte de domestique philosophe; ses camarades prétendaient que la lecture lui avait troublé l'esprit; à les en croire, il se serait pendu pour échapper non aux coups, mais aux railleries de M. Svidrigaïloff. J'ai toujours vu celui-ci traiter fort humainement ses serviteurs: il était aimé d'eux, quoiqu'ils lui imputassent, en effet, la mort de Philippe.

— Je vois, Avdotia Romanovna, que vous avez une tendance à le justifier, reprit Loujine avec un sourire miel et vinaigre. Le fait est que c'est un homme habile à s'insinuer dans le cœur des dames; la pauvre Maria Pétrovna, qui vient de mourir dans des circonstances si étranges, en est une lamentable preuve. J'ai voulu seulement vous avertir, vous et votre maman, en prévision des tentatives qu'il ne manquera pas de renouveler. Quant à moi, je suis fermement convaincu que cet homme finira dans la prison pour dettes.

Marfa Pétrovna songeait trop à l'intérêt de ses enfants pour qu'elle ait jamais eu l'intention d'assurer à son mari une part sérieuse de sa fortune. Il se peut qu'elle lui ait laissé de quoi vivre dans une modeste aisance; mais, avec ses goûts de dissipation, il aura tout mangé avant un an.

— Je vous en prie, Pierre Pétrovitch, ne parlons plus de M. Svidrigaïloff, dit Dounia. Cela m'est désagréable.

— Il est venu chez moi tout à l'heure, dit brusquement Raskolnikoff, qui jusqu'alors n'avait pas prononcé un mot.

Tous se tournèrent vers lui avec des exclamations de surprise. Pierre Pétrovitch lui-même parut intrigué.

— Il y a une demi-heure, pendant que je dormais, il est entré, m'a réveillé et s'est nommé, poursuivit Raskolnikoff. — Il était assez à son aise et assez gai; il espère beaucoup que je me lierai avec lui. Entre autres choses, il sollicite vivement une entrevue avec toi, Dounia, et il m'a prié de lui servir de médiateur à cet effet. Il a une proposition à te faire et il m'a dit en quoi elle consiste. D'autre part, il m'a positivement assuré que Marfa Pétrovna, huit jours avant sa mort, t'avait légué par testament trois mille roubles, et que tu pourrais toucher cette somme dans un très-bref délai.

— Dieu soit loué! S'écria Pulchérie Alexandrovna, et elle fit le signe de la croix. — Prie pour elle, Dounia, prie.

— Le fait est vrai, ne put s'empêcher de reconnaître Loujine.

— Eh bien, ensuite? Demanda vivement Dounetchka.

— Ensuite, il m'a dit que lui-même n'était pas riche, et que toute la fortune passait à ses enfants, qui se trouvent maintenant chez leur tante. Il m'a aussi appris qu'il demeurait non loin de chez moi, mais où? — je l'ignore, je ne le lui ai pas demandé…

— Qu'est-ce qu'il veut donc proposer à Dounia? Demanda avec inquiétude Pulchérie Alexandrovna. Il te l'a dit?

— Oui.

— Eh bien?

— Je le dirai plus tard.

Après avoir fait cette réponse, Raskolnikoff se mit à boire son thé.

Pierre Pétrovitch regarda sa montre.

— Une affaire urgente m'oblige de vous quitter, et de la sorte je ne gênerai pas votre entretien, ajouta-t-il d'un air un peu piqué; en prononçant ces mots, il se leva.

— Restez, Pierre Pétrovitch, dit Dounia, — vous aviez l'intention de nous donner votre soirée. De plus, vous avez vous-même écrit que vous désiriez avoir une explication avec maman.

— C'est vrai, Avdotia Romanovna, répondit d'un ton pincé Pierre Pétrovitch, qui se rassit à demi, tout en gardant son chapeau à la main; — je désirais en effet m'expliquer avec votre honorée mère et avec vous sur quelques points d'une haute gravité. Mais comme votre frère ne peut s'expliquer devant moi sur certaines propositions de M. Svidrigaïloff, je ne puis ni ne veux moi-même m'expliquer… Devant des tiers… Sur certains points d'une extrême importance. D'ailleurs, j'avais exprimé dans les termes les plus formels un désir dont il n'a pas été tenu compte…

La physionomie de Loujine était devenue dure et hautaine.

— Vous aviez demandé, en effet, que mon frère n'assistât pas à notre entrevue, et, s'il n'a pas été fait droit à votre demande, c'est uniquement sur mes instances, répondit Dounia. Vous nous avez écrit que vous aviez été insulté par mon frère; selon moi, il faut qu'aucun malentendu ne subsiste entre vous, et que vous vous réconciliiez ensemble. Si réellement Rodia vous a offensé, il doit vous faire des excuses, et il vous les fera.

En entendant ces paroles, Pierre Pétrovitch se sentit moins que jamais disposé aux concessions.

— Avec toute la bonne volonté du monde, Avdotia Romanovna, on ne peut oublier certaines injures. En tout il y a une limite qu'il est dangereux de dépasser, car, une fois qu'on l'a franchie, le retour en arrière est impossible.

— Ah! Bannissez cette vaine susceptibilité, Pierre Pétrovitch, interrompit Dounia d'une voix émue; — soyez l'homme intelligent et noble que j'ai toujours vu, que je veux toujours voir en vous. Je vous ai fait une grande promesse, je suis votre future femme; fiez-vous donc à moi dans cette affaire et croyez que je puis juger avec impartialité. Le rôle d'arbitre que je m'attribue en ce moment n'est pas une surprise moindre pour mon frère que pour vous. Quand aujourd'hui, après votre lettre, je l'ai prié avec instances de

venir à notre entrevue, je ne lui ai nullement fait part de mes intentions. Comprenez que si vous refusez de vous réconcilier, je serai forcée d'opter pour l'un de vous à l'exclusion de l'autre. C'est ainsi que la question se trouve posée par votre fait à tous deux. Je ne veux ni ne dois me tromper dans mon choix. Pour vous, il faut que je rompe avec mon frère; pour mon frère, il faut que je rompe avec vous. Je veux et je puis être édifiée à présent sur vos sentiments à mon égard. Je vais savoir: d'une part si j'ai dans Rodia un frère, de l'autre si j'ai en vous un mari qui m'aime et m'apprécie.

— Avdotia Romanovna, reprit Loujine vexé, votre langage comporte trop d'interprétations diverses; je dirai plus, je le trouve offensant, eu égard à la situation que j'ai l'honneur d'occuper vis-à-vis de vous. Sans parler de ce qu'il y a de blessant pour moi à me voir mis sur la même ligne qu'un… Orgueilleux jeune homme, vous semblez admettre comme possible la rupture du mariage convenu entre nous. Vous dites que vous devrez choisir entre votre frère et moi; par cela même vous montrez combien peu je compte à vos yeux… Je ne puis accepter cela, étant donnés nos relations et… Nos engagements réciproques.

— Comment! S'écria Dounia dont le front se couvrit de rougeur: — je mets votre intérêt en balance avec tout ce que j'ai eu jusqu'ici de plus cher dans la vie, et vous vous plaignez de compter pour peu à mes yeux!

Raskolnikoff eut un sourire caustique, Razoumikhine fit la grimace, mais la réponse de la jeune fille ne calma point Loujine, qui, à chaque instant, devenait plus rogue et plus intraitable.

— L'amour pour l'époux, pour le futur compagnon de la vie, doit l'emporter sur l'amour fraternel, déclara-t-il sentencieusement, — et en tout cas je ne puis être mis sur la même ligne… Quoique j'aie dit tout à l'heure que je ne voulais ni ne pouvais m'expliquer en présence de votre frère sur le principal objet de ma visite, il est un point, très-important pour moi, que je désirerais éclaircir dès maintenant avec votre honorée mère. Votre fils, continua-t-il en s'adressant à Pulchérie Alexandrovna, — hier, en présence de M. Razsoudkine (n'est-ce pas ainsi que vous vous appelez? Excusez-moi, j'ai oublié votre nom, dit-il à Razoumikhine en lui faisant un salut aimable), m'a offensé par la manière dont il a altéré une phrase prononcée dernièrement par

moi pendant que je prenais le café chez vous. J'avais dit que, selon moi, une jeune fille pauvre et déjà éprouvée par le malheur présentait à un mari plus de garanties de moralité et de bonheur qu'une personne ayant toujours vécu dans l'aisance. Votre fils a, de propos délibéré, prêté un sens absurde à mes paroles, il m'a attribué des intentions odieuses, et je présume qu'il s'est fondé, pour le faire, sur votre propre correspondance. Ce serait un grand apaisement pour moi, Pulchérie Alexandrovna, si vous pouviez me prouver que je me trompe. Dites-moi donc exactement dans quels termes vous avez reproduit ma pensée en écrivant à Rodion Romanovitch.

— Je ne m'en souviens pas, répondit avec embarras Pulchérie Alexandrovna, mais je l'ai reproduite comme je l'avais comprise moi-même. Je ne sais comment Rodia vous a répété cette phrase. Il se peut qu'il en ait forcé les termes.

— Il n'a pu le faire qu'en s'inspirant de ce que vous lui avez écrit.

— Pierre Pétrovitch, répliqua avec dignité Pulchérie Alexandrovna, — la preuve que Dounia et moi n'avons pas pris vos paroles en trop mauvaise part, c'est que nous sommes ici.

— Bien, maman! Approuva la jeune fille.

— Ainsi, c'est moi qui ai tort! Fit Loujine blessé.

— Voyez-vous, Pierre Pétrovitch, vous accusez toujours Rodion: or, vous-même, dans votre lettre de tantôt, vous avez mis à sa charge un fait faux, poursuivit Pulchérie Alexandrovna grandement réconfortée par le satisfecit que venait de lui délivrer sa fille.

— Je ne me souviens pas d'avoir rien écrit de faux.

— D'après votre lettre, déclara d'un ton âpre Raskolnikoff, sans se tourner vers Loujine, l'argent que j'ai donné hier à la veuve d'un homme écrasé par une voiture, je l'aurais donné à sa fille (que je voyais alors pour la première fois). Vous avez écrit cela dans l'intention de me brouiller avec ma famille, et, pour y mieux réussir, vous avez qualifié de la façon la plus ignoble la conduite d'une jeune fille que vous ne connaissez pas. C'est de la basse diffamation.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit Loujine tremblant de colère: si, dans ma lettre, je me suis étendu sur ce qui vous concerne, c'est uniquement

parce que votre mère et votre sœur m'avaient prié de leur faire savoir comment je vous aurais trouvé et quelle impression vous auriez produite sur moi. D'ailleurs, je vous défie de relever une seule ligne mensongère dans le passage auquel vous faites allusion. Nierez-vous, en effet, que vous ayez gaspillé votre argent, et, quant à la malheureuse famille dont il s'agit, oseriez-vous garantir l'honorabilité de tous ses membres?

— Selon moi, avec toute votre honorabilité, vous ne valez pas le petit doigt de la pauvre jeune fille à qui vous jetez la pierre.

— Ainsi, vous n'hésiteriez pas à l'introduire dans la société de votre mère et de votre sœur?

— Je l'ai même déjà fait, si vous désirez le savoir. Je l'ai invitée aujourd'hui à prendre place à côté de maman et de Dounia.

— Rodia! S'écria Pulchérie Alexandrovna.

Dounetchka rougit; Razoumikhine fronça le sourcil. Loujine eut sur les lèvres un sourire méprisant.

— Jugez vous-même, Avdotia Romanovna, dit-il, si l'accord est possible. J'espère maintenant que c'est une affaire finie et qu'il n'en sera plus question. Je me retire pour ne pas gêner plus longtemps votre réunion de famille; d'ailleurs, vous avez des secrets à vous communiquer. (Il se leva et prit son chapeau.) Mais laissez-moi vous dire, avant de m'en aller, que je souhaite n'être plus exposé désormais à de pareilles rencontres. C'est à vous particulièrement, très-honorée Pulchérie Alexandrovna, que je fais cette demande, d'autant plus que ma lettre était adressée à vous et non à aucun autre.

Pulchérie Alexandrovna se sentit un peu froissée.

— Vous vous croyez donc tout à fait notre maître, Pierre Pétrovitch! — Dounia vous a dit pourquoi votre désir n'a pas été satisfait: elle n'avait que de bonnes intentions. Mais, vraiment, vous m'écrivez d'un style bien impérieux. Faut-il que nous regardions tout désir de vous comme un ordre? Je vous dirai, au contraire, que maintenant surtout vous devez nous traiter avec égard et ménagement, car notre confiance en vous nous a fait tout quitter pour venir ici, et, par conséquent, vous nous avez déjà à votre discrétion.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, Pulchérie Alexandrovna, surtout en ce

moment où vous connaissez le legs fait par Marfa Pétrovna à votre fille. Ces trois mille roubles arrivent fort à propos, paraît-il, à en juger par le ton nouveau que vous prenez avec moi, ajouta aigrement Loujine.

— Cette observation donnerait à supposer que vous aviez spéculé sur notre dénuement, remarqua d'une voix irritée Dounia.

— Mais à présent, du moins, je ne puis pas spéculer là-dessus, et surtout je ne veux pas vous empêcher d'entendre les propositions secrètes qu'Arcade Ivanovitch Svidrigaïloff a chargé votre frère de vous transmettre. À ce que je vois, ces propositions ont pour vous une signification capitale et, peut-être même, fort agréable.

— Ah! Mon Dieu! S'écria Pulchérie Alexandrovna.

Razoumikhine s'agitait impatiemment sur sa chaise.

— Et tu n'es pas honteuse à la fin, ma sœur? Demanda Raskolnikoff.

— Si, Rodia, répondit la jeune fille. — Pierre Pétrovitch, sortez! Dit-elle, pâle de colère, à Loujine.

Ce dernier ne s'attendait pas du tout à un pareil dénouement. Il avait trop présumé de lui-même, trop compté sur sa force et sur l'impuissance de ses victimes. Maintenant encore, il ne pouvait en croire ses oreilles.

— Avdotia Romanovna, dit-il, blême et les lèvres frémissantes, si je sors en ce moment, tenez pour certain que je ne reviendrai jamais. Réfléchissez-y! Je n'ai qu'une parole!

— Quelle impudence! S'écria Dounia, bondissant de dessus son siège; mais je ne veux pas non plus que vous reveniez!

— Comment? Ainsi, c'est comme cela! Vociféra Loujine d'autant plus déconcerté que jusqu'à la dernière minute il avait cru impossible une semblable rupture. — Ah! C'est ainsi! Mais savez-vous, Avdotia Romanovna, que je pourrais protester…

— De quel droit lui parlez-vous ainsi? Fit avec véhémence Pulchérie Alexandrovna, — comment pouvez-vous protester? Quels sont vos droits? Oui, n'est-ce pas? J'irai donner ma Dounia à un homme comme vous! Allez-vous-en, laissez-nous désormais en repos! Nous avons eu tort nous-mêmes de consentir à une chose malhonnête, et moi surtout, je…

— Pourtant, Pulchérie Alexandrovna, répliqua Pierre Pétrovitch exaspéré,

vous m'avez lié en me donnant une parole que vous retirez à présent… Et enfin… Enfin, cela m'a occasionné des frais…

Cette dernière récrimination était si bien dans le caractère de Loujine, que Raskolnikoff, malgré la fureur à laquelle il était en proie, ne put l'entendre sans éclater de rire. Mais il n'en fut pas de même de Pulchérie Alexandrovna.

— Des frais? Reprit-elle violemment. — S'agirait-il, par hasard, de la malle que vous nous avez envoyée? Mais vous en avez obtenu le transport gratuit. Seigneur! Vous prétendez que nous vous avons lié! Peut-on ainsi renverser les situations! C'est nous qui étions à votre merci, Pierre Pétrovitch, et non vous qui étiez à la nôtre!

— Assez, maman, assez, je vous prie! Dit Avdotia Romanovna. — Pierre Pétrovitch, faites-moi le plaisir de vous retirer!

— Je m'en vais; un dernier mot seulement, répondit-il, presque hors de lui. Votre maman paraît avoir complètement oublié que j'ai demandé votre main au moment où de mauvais bruits couraient sur vous dans toute la contrée. En bravant pour vous l'opinion publique, en rétablissant votre réputation, j'avais lieu d'espérer que vous m'en sauriez gré, j'étais même en droit de compter sur votre reconnaissance… Mes yeux sont maintenant dessillés! Je vois que ma conduite a été fort inconsidérée, et que j'ai peut-être eu grand tort de mépriser la voix publique…

— Mais il veut donc se faire casser la tête! S'écria Razoumikhine, qui s'était déjà levé pour châtier l'insolent.

— Vous êtes un homme bas et méchant! Dit Dounia.

— Pas un mot! Pas un geste! Fit vivement Raskolnikoff en arrêtant Razoumikhine; puis il s'approcha de Loujine, et lui parlant presque dans la figure:

— Veuillez vous en aller! Dit-il d'une voix basse, mais parfaitement distincte: et pas un mot de plus, autrement…

Pierre Pétrovitch, le visage pâle et contracté par la colère, le regarda pendant quelques secondes; ensuite, il tourna sur ses talons et disparut, emportant dans son cœur une haine mortelle contre Raskolnikoff, à qui seul il imputait sa disgrâce. Chose à noter, tandis qu'il descendait l'escalier, il s'imaginait encore que tout n'était pas perdu sans remède, et qu'un

raccommodement avec les deux dames n’avait rien d’impossible.

III

Durant cinq minutes, tous furent très-joyeux, leur satisfaction se traduisit même par des rires. Seule Dounetchka pâlissait de temps à autre et fronçait le sourcil au souvenir de la scène précédente. Mais de tous le plus enchanté était Razoumikhine. Sa joie, qu'il n'osait pas encore manifester ouvertement, se trahissait malgré lui dans le tremblement fiévreux de toute sa personne. À présent, il avait le droit de donner toute sa vie aux deux dames, de se consacrer à leur service… Toutefois, il refoulait ces pensées au plus profond de lui-même et craignait de donner carrière à son imagination. Quant à Raskolnikoff, immobile et maussade, il ne prenait aucune part à l'allégresse générale; on eût même dit qu'il avait l'esprit ailleurs. Après avoir tant insisté pour qu'on rompit avec Loujine, il semblait être celui que cette rupture, maintenant consommée, intéressait le moins. Dounia ne put s'empêcher de penser qu'il était toujours fâché contre elle, et Pulchérie Alexandrovna le regarda avec inquiétude.

— Qu'est-ce que t'a donc dit Svidrigaïloff? Demanda la jeune fille en s'approchant de son frère.

— Ah! Oui, oui! Fit vivement Pulchérie Alexandrovna.

Raskolnikoff releva la tête.

— Il tient absolument à te faire cadeau de dix mille roubles, et il désire te voir une fois en ma présence.

— La voir! Jamais de la vie! S'écria Pulchérie Alexandrovna. Et comment ose-t-il lui offrir de l'argent?

Ensuite Raskolnikoff rapporta (assez sèchement) son entretien avec Svidrigaïloff.

Dounia fut extrêmement saisie quand elle sut en quoi consistaient les propositions de Svidrigaïloff. Elle resta longtemps pensive.

— Il a conçu quelque affreux dessein! Murmura-t-elle à part soi, presque frissonnante.

Raskolnikoff remarqua cette excessive frayeur.

— Je crois que j'aurai encore plus d'une fois l'occasion de le voir, dit-il à sa sœur.

— Nous retrouverons ses traces! Je le découvrirai! Cria énergiquement Razoumikhine. — Je ne le perdrai pas de vue! Rodia me l'a permis. Lui-même m'a dit tantôt « Veille sur ma sœur. » Vous y consentez, Avdotia Romanovna?

Dounia sourit et tendit la main au jeune homme, mais son visage était toujours soucieux. Pulchérie Alexandrovna jeta sur elle un regard timide; du reste, les trois mille roubles l'avaient notablement tranquillisée.

Un quart d'heure après, on causait avec animation. Raskolnikoff lui-même, quoique silencieux, prêta pendant quelque temps une oreille attentive à ce qui se disait. Le dé de la conversation était tenu par Razoumikhine.

— Et pourquoi, je vous le demande, pourquoi vous en aller? S'écriait-il avec conviction. Que ferez-vous dans votre méchante petite ville? Mais le principal point à considérer, c'est qu'ici vous êtes tous ensemble; or vous êtes tous nécessaires les uns aux autres. Comprenez-le, vous ne pouvez vous séparer. Allons, restez au moins un certain temps… Acceptez-moi comme ami, comme associé, et je vous assure que nous monterons une excellente affaire. Écoutez, je vais vous expliquer mon projet dans tous ses détails. Cette idée m'était déjà venue à l'esprit ce matin, quand rien n'était encore arrivé… Voici la chose: j'ai un oncle (je vous ferai faire sa connaissance; c'est un vieillard fort gentil et fort respectable); cet oncle possède un capital de 1,000 roubles dont il n'a que faire, car il touche une pension qui suffit à ses besoins. Depuis deux ans, il ne cesse de m'offrir cette somme à 6 pour 100 d'intérêt. Je vois le truc: c'est un biais qu'il prend pour me venir en aide. L'année dernière, je n'avais pas besoin d'argent; mais, cette année, je n'attendais que l'arrivée du vieillard pour lui faire connaître mon acceptation. Aux 1,000 roubles de mon oncle vous en joignez 1,000 des vôtres, et voilà l'association formée! Qu'est-ce que nous allons entreprendre?

Alors Razoumikhine se mit à développer son projet: selon lui, la plupart de nos libraires et de nos éditeurs faisaient de mauvaises affaires parce qu'ils connaissaient mal leur métier; mais, avec de bons ouvrages, il y avait de l'argent à gagner. Le jeune homme, qui depuis deux ans déjà travaillait pour

diverses maisons de librairie, était au courant de la partie, et il connaissait assez bien trois langues européennes. Six jours auparavant, il avait dit à Raskolnikoff qu'il savait mal l'allemand, mais il avait parlé ainsi pour décider son ami à collaborer à une traduction qui devait lui rapporter quelques roubles. Raskolnikoff n'avait pas été dupe de ce mensonge.

— Pourquoi donc négligerions-nous une bonne affaire, quand nous possédons un des moyens d'action les plus essentiels: l'argent? Continua en s'échauffant Razoumikhine. Sans doute, il faudra beaucoup travailler, mais nous travaillerons; nous nous mettrons tous à l'œuvre: vous, Avdotia Romanovna; moi, Rodion… Il y a des publications qui procurent à présent de fameux revenus! Nous aurons surtout cet avantage de savoir au juste ce qu'il faut traduire. Nous serons à la fois traducteurs, éditeurs et professeurs. Maintenant, je puis être utile, parce que j'ai de l'expérience. Voilà bientôt deux ans que je suis fourré chez les libraires, je sais le fond et le tréfonds du métier: ce n'est pas la mer à boire, croyez-le bien! Quand l'occasion s'offre de gagner quelque chose, pourquoi n'en pas profiter? Je pourrais citer deux ou trois livres étrangers dont la publication serait une affaire d'or. Si je les indiquais à l'un de nos éditeurs, rien que pour cela je devrais toucher quelque cinq cents roubles, mais pas de danger que je les leur signale! D'ailleurs, ils seraient encore capables d'hésiter, les imbéciles! Quant à la partie matérielle de l'entreprise: impression, papier, vente, vous m'en chargerez! Cela me connaît! Nous commencerons modestement, peu à peu nous nous organiserons sur un plus grand pied, et, en tout cas, nous sommes sûrs de nouer les deux bouts.

Dounia avait les yeux brillants.

— Ce que vous proposez me plaît beaucoup, Dmitri Prokofitch, dit-elle.

— Moi, naturellement, je n'y entends rien, ajouta Pulchérie Alexandrovna, – cela est peut-être bon, Dieu le sait. Sans doute, nous sommes forcées de rester ici au moins pendant un certain temps… Acheva-t-elle en jetant les yeux sur son fils.

— Qu'en penses-tu, mon frère? Demanda Dounia.

— Je trouve son idée excellente, répondit Raskolnikoff. Bien entendu, on n'improvise pas du jour au lendemain une grande maison de librairie; mais il

y a cinq ou six livres dont le succès serait assuré. Moi-même j'en connais un qui se vendrait certainement. D'un autre coté, vous pouvez avoir toute confiance dans les capacités de Razoumikhine, il sait son affaire… Du reste, vous avez encore le temps de reparler de cela…

— Hurrah! Cria Razoumikhine: — maintenant, attendez, il y a ici, dans cette même maison, un appartement tout à fait distinct et indépendant du local où se trouvent ces chambres; il ne coûte pas cher, et il est meublé… Trois petites pièces. Je vous conseille de le louer. Vous serez là très-bien, d'autant plus que vous pourrez vivre tous ensemble, avoir Rodia avec vous… Mais on vas-tu donc, Rodia?

— Comment, Rodia, tu t'en vas déjà? Demanda avec inquiétude Pulchérie Alexandrovna.

— Dans un pareil moment! Cria Razoumikhine.

Dounia regarda son frère avec surprise et défiance. Il avait sa casquette à la main, se préparant à sortir.

— On dirait vraiment qu'il s'agit d'une séparation éternelle! Voyons, vous ne m'enterrez pas! Dit-il d'un air étrange.

Il souriait, mais de quel sourire!

— Après tout, qui sait? C'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons, ajouta-t-il tout d'un coup.

Ces mots jaillirent spontanément de ses lèvres.

— Mais qu'est-ce que tu as? Fit anxieusement la mère.

— Où vas-tu, Rodia? Demanda Dounia, qui mit dans cette question un accent particulier.

— Il faut que je m'en aille, répondit-il. Sa voix était hésitante, mais son visage pâle exprimait une résolution bien arrêtée.

— Je voulais dire… En venant ici… Je voulais vous dire, maman, et te dire aussi, Dounia, que nous ferions mieux de nous séparer pour quelque temps. Je ne me sens pas bien, j'ai besoin de repos… Je viendrai plus tard, je viendrai moi-même quand… Ce sera possible. Je garderai votre souvenir et je vous aimerai… Laissez-moi! Laissez-moi seul! C'était déjà mon intention auparavant… Ma résolution à cet égard est irrévocable… Quoi qu'il advienne de moi, perdu ou non, je veux être seul. Oubliez-moi complètement. Cela

vaut mieux… Ne vous informez pas de moi. Quand il le faudra, je viendrai moi-même chez vous ou… Je vous appellerai. Peut-être que tout s'arrangera!… Mais, en attendant, si vous m'aimez, renoncez à me voir… Autrement, je vous haïrai, je le sens… Adieu!

— Seigneur! Gémit Pulchérie Alexandrovna.

Une frayeur terrible s'était emparée des deux femmes ainsi que de Razoumikhine.

— Rodia, Rodia! Réconcilie-toi avec nous, soyons amis comme par le passé! S'écriait la pauvre mère.

Raskolnikoff se dirigea lentement vers la porte; avant qu'il l'eût atteinte, Dounia le rejoignit.

— Mon frère! Comment peux-tu agir ainsi avec notre mère! Murmura la jeune fille, et son regard était flamboyant d'indignation.

Il fit un effort pour tourner les yeux vers elle.

— Ce n'est rien, je reviendrai! Balbutia-t-il à demi-voix, comme un homme qui n'a pas pleinement conscience de ce qu'il dit, et il sortit de la chambre.

— Égoïste, cœur dur et sans pitié! Vociféra Dounia.

— Ce n'est pas un égoïste, c'est un a-lié-né! Il est fou, vous dis-je! Est-il possible que vous ne le voyiez pas? C'est vous qui êtes sans pitié en ce cas, murmura vivement Razoumikhine, en se penchant à l'oreille de la jeune fille, dont il serra la main avec force.

— Je reviens tout de suite! Cria-t-il à Pulchérie Alexandrovna presque défaillante, et il s'élança hors de la chambre.

Raskolnikoff l'attendait au bout du corridor.

— Je savais bien que tu courrais après moi, dit-il. Va les retrouver et ne les quitte pas… Reste auprès d'elles demain… Et toujours. Je… Je reviendrai peut-être… S'il y a moyen. Adieu!

Il allait s'éloigner sans tendre la main à Razoumikhine.

— Mais où vas-tu? Balbutia ce dernier, stupéfait. Qu'est-ce que tu as? Comment peut-on agir ainsi?…

Raskolnikoff s'arrêta de nouveau.

— Une fois pour toutes: ne m'interroge jamais sur rien, je n'ai rien à te

répondre… Ne viens pas chez moi. Peut-être viendrai-je encore ici… Laisse-moi, mais elles… Ne les quitte pas. Tu me comprends?

Le corridor était sombre; ils se trouvaient près d'une lampe. Pendant une minute, tous deux se regardèrent en silence. Razoumikhine se rappela toute sa vie cette minute. Le regard fixe et enflammé de Raskolnikoff semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme. Tout à coup Razoumikhine frissonna et devint pâle comme un cadavre: l'horrible vérité venait de lui apparaître.

— Comprends-tu, maintenant? Dit soudain Raskolnikoff, dont les traits étaient affreusement altérés… — Retourne auprès d'elles, ajouta-t-il, et d'un pas rapide il sortit de la maison.

Inutile de décrire la scène qui suivit le retour de Razoumikhine chez Pulchérie Alexandrovna. Comme on le devine, le jeune homme mit tout en œuvre pour tranquilliser les deux dames. Il leur assura que Rodia étant malade avait besoin de repos, il leur jura que Rodia ne manquerait pas de venir chez elles, qu'elles le verraient chaque jour, qu'il avait le moral très-affecté, qu'il ne fallait pas l'irriter; il promit de veiller sur son ami, de le confier aux soins d'un bon médecin, du meilleur; si c'était nécessaire, il appellerait en consultation les princes de la science… Bref, à partir de ce soir-là, Razoumikhine fut pour elles un fils et un frère.

IV

Raskolnikoff se rendit droit au canal, où habitait Sonia. La maison, à trois étages, était une vieille bâtisse peinte en vert. Le jeune homme trouva non sans peine le dvornik et en obtint de vagues indications sur le logement du tailleur Kapernaoumoff. Après avoir découvert dans un coin de la cour l'entrée d'un escalier étroit et sombre, il monta au second étage, puis suivit la galerie qui faisait face à la cour. Tandis qu'il errait dans l'obscurité, se demandant par où l'on pouvait entrer chez Kapernaoumoff, une porte s'ouvrit à trois pas de lui; il saisit le battant par un geste machinal.

— Qui est là? Demanda une peureuse voix de femme.

— C'est moi… Je viens vous voir, répondit Raskolnikoff, et il pénétra dans une petite antichambre. Là, sur une mauvaise table, était une chandelle fichée dans un chandelier de cuivre déformé.

— C'est vous, Seigneur! Fit faiblement Sonia, qui semblait n'avoir pas la force de bouger de place.

— Où est votre logement? Ici?

Et Raskolnikoff passa vivement dans la chambre en s'efforçant de ne pas regarder la jeune fille.

Au bout d'une minute, Sonia le rejoignit avec la chandelle et resta debout devant lui, en proie à une agitation inexprimable. Cette visite inattendue la troublait, l'effrayait même. Tout à coup son visage pâle se colora, et des larmes lui vinrent aux yeux… Elle éprouvait une extrême confusion à laquelle se mêlait une certaine douceur… Raskolnikoff se détourna par un mouvement rapide et s'assit sur une chaise près de la table. En un clin d'œil, il put inventorier tout ce qui se trouvait dans la chambre.

Cette pièce, grande, mais excessivement basse, était la seule louée par les Kapernaoumoff; dans le mur de gauche se trouvait une porte donnant accès chez eux. Du côté opposé, dans le mur de droite, il y avait encore une porte, celle-ci toujours fermée. Là était un autre logement, sous un autre numéro. La chambre de Sonia ressemblait à un hangar, elle affectait la forme d'un

rectangle très-irrégulier, et cette disposition lui donnait quelque chose de monstrueux. Le mur percé de trois fenêtres, qui était en façade sur le canal, la coupait en écharpe, formant ainsi un angle extrêmement aigu, au fond duquel on ne pouvait rien distinguer, vu la faible clarté que répandait la chandelle. Par contre, l'autre angle était démesurément obtus. Cette vaste pièce ne renfermait presque pas de meubles. Dans le coin à droite se trouvait le lit; entre le lit et la porte, une chaise; du même côté, juste en face de la porte du logement voisin, était placée une table de bois blanc recouverte d'une nappe bleue; près de la table il y avait deux chaises de jonc. Contre le mur opposé, dans le voisinage de l'angle aigu, était adossée une petite commode en bois non verni, qui semblait perdue dans le vide. Voilà à quoi se réduisait tout l'ameublement. Le papier jaunâtre et usé avait pris dans tous les coins des tons noirs, effet probable de l'humidité et de la fumée de charbon. Tout, dans ce local, dénotait la pauvreté; il n'y avait même pas de rideaux au lit.

Sonia considérait en silence le visiteur qui examinait sa chambre si attentivement et avec un tel sans gène; à la fin, elle se mit à trembler de frayeur, comme si elle se fût trouvée devant l'arbitre de son sort.

— Je viens chez vous pour la dernière fois, dit d'un air morne Raskolnikoff, paraissant oublier que c'était aussi la première fois qu'il y venait; peut-être que je ne vous verrai plus…

— Vous… Allez partir?

— Je ne sais pas… Demain, tout…

— Ainsi, vous n'irez pas demain chez Catherine Ivanovna? Fit Sonia d'une voix tremblante.

— Je ne sais pas. Demain matin tout… Il ne s'agit pas de cela: je suis venu vous dire un mot. Il leva sur elle son regard rêveur et remarqua soudain qu'il était assis, tandis qu'elle se tenait toujours debout devant lui.

— Pourquoi restez-vous debout? Asseyez-vous, dit-il d'une voix devenue tout à coup douce et caressante.

Elle obéit. Durant une minute, il la considéra d'un œil bienveillant, presque attendri.

— Que vous êtes maigre! Quelle main vous avez! On voit le jour à travers. Vos doigts ressemblent à ceux d'une morte.

Il lui prit la main. Sonia eut un faible sourire.

— J'ai toujours été ainsi, dit-elle.

— Même quand vous viviez chez vos parents?

— Oui.

— Eh, sans doute! Fit-il avec brusquerie; un subit changement s'était opéré de nouveau dans l'expression de son visage et dans le son de sa voix. Il promena encore une fois ses yeux autour de lui.

— C'est chez Kapernaoumoff que vous logez?

— Oui…

— Ils demeurent là, derrière cette porte?

— Oui… Leur chambre est toute pareille à celle-ci.

— Ils n'ont qu'une pièce pour eux tous?

— Oui.

— Moi, dans une chambre comme la vôtre, j'aurais peur la nuit, observa-t-il d'un air sombre.

— Mes logeurs sont de très-bonnes gens, très affables, répondit Sonia, qui ne semblait pas encore avoir recouvré sa présence d'esprit, et tout le mobilier, tout… Leur appartient. Ils sont fort bons, leurs enfants viennent souvent chez moi.

— Ce sont des bègues?

— Oui… Le père est bègue et boiteux; la mère aussi… Ce n'est pas qu'elle bégaye, mais elle a un défaut de langue. C'est une très bonne femme. Kapernaoumoff est un ancien serf. Ils ont sept enfants… Ce n'est que l'aîné qui bégaye, les autres sont maladifs, mais ils ne bégayent pas… Mais comment se fait-il que vous sachiez cela? Ajouta-t-elle avec un certain étonnement.

— Votre père m'a tout raconté autrefois. J'ai appris par lui toute votre histoire… Il m'a dit que vous étiez sortie à six heures, qu'à huit heures passées vous étiez rentrée, et que Catherine Ivanovna s'était mise à genoux près de votre lit.

Sonia se troubla.

— Je crois l'avoir vu aujourd'hui, fit-elle avec hésitation.

— Qui?

— Mon père. J'étais dans la rue, au coin près d'ici, entre neuf et dix heures; il paraissait marcher devant moi. J'aurais juré que c'était lui. Je voulais même l'aller dire à Catherine Ivanovna…

— Vous vous promeniez?

— Oui, murmura Sonia, qui baissa les yeux d'un air confus.

— Catherine Ivanovna vous battait quand vous étiez chez votre père?

— Oh! Non, comment pouvez-vous dire cela? Non! Se récria la jeune fille en regardant Raskolnikoff avec une sorte de frayeur.

— Ainsi vous l'aimez?

— Elle? Mais comment donc! Reprit Sonia d'une voix lente et plaintive, puis elle joignit brusquement les mains avec une expression de pitié. — Ah! Vous la… Si seulement vous la connaissiez! Voyez-vous, elle est en tout comme un enfant… Elle a en quelque sorte l'esprit égaré… Par le malheur. Mais qu'elle était intelligente!… Qu'elle est bonne et généreuse! Vous ne savez rien, rien… Ah!

Sonia mit dans ces paroles un accent presque désespéré. Elle était en proie à une agitation extrême, se désolait, se tordait les mains. Ses joues pâles s'étaient colorées de nouveau, et la souffrance se lisait dans ses yeux. Évidemment on venait de toucher en elle une corde très-sensible, et elle avait à cœur de parler, de disculper Catherine Ivanovna. Soudain une compassion insatiable, si l'on peut s'exprimer ainsi, se manifesta dans tous les traits de son visage.

— Elle me battre! Mais que dites-vous donc, Seigneur! Elle me battre! Et quand même elle m'aurait battue, eh bien! Quoi? Vous ne savez rien, rien… Elle est si malheureuse, ah! Qu'elle est malheureuse! Et malade… Elle cherche la justice… Elle est pure… Elle croit que la justice doit régner en tout, et elle la réclame… Vous aurez beau la maltraiter, elle ne fera rien d'injuste. Elle ne s'aperçoit pas qu'il est impossible que la justice existe dans le monde, et elle s'irrite… Comme un enfant, comme un petit enfant! Elle est juste, juste!

— Et vous, qu'allez-vous devenir?

Sonia l'interrogea des yeux.

— Les voilà à votre charge. Il est vrai qu'avant c'était déjà la même

chose: le défunt venait vous demander de l'argent pour l'aller boire. Mais, maintenant, que va-t-il arriver?

— Je ne sais pas, répondit-elle tristement.

— Ils resteront là?

— Je ne sais pas. Ils doivent à leur logeuse, et elle a dit aujourd'hui, paraît-il, qu'elle voulait les mettre à la porte; de son côté, Catherine Ivanovna dit qu'elle ne restera pas la une minute de plus.

— D'où lui vient son assurance? C'est sur vous qu'elle compte?

— Oh! Non, ne dites pas cela! Nous faisons bourse commune, nos intérêts sont les mêmes! Reprit vivement Sonia, dont l'irritation en ce moment ressemblait à l'inoffensive colère d'un petit oiseau. — D'ailleurs, comment pourrait-elle faire? Demanda-t-elle en s'animant de plus en plus. — Et combien, combien a-t-elle pleuré aujourd'hui! Elle a l'esprit troublé, vous ne l'avez pas remarqué? Son intelligence est atteinte. Tantôt elle s'inquiète puérilement de ce qu'il Y a à faire pour demain, afin que tout soit convenable, le dîner et le reste… Tantôt elle se tord les mains, crache le sang, pleure, se cogne la tête au mur avec désespoir. Ensuite elle se console, elle met son espoir en vous, elle dit que vous allez être maintenant son soutien; elle parle d'emprunter de l'argent quelque part et de retourner dans sa ville natale avec moi: là, elle fondera un pensionnat pour les jeunes filles nobles, et me confiera les fonctions d'inspectrice dans sa maison; « une vie toute nouvelle, une vie heureuse commencera pour nous », me dit-elle en m'embrassant. Ces pensées la consolent, elle croit si fermement à ses imaginations! Est-ce qu'on peut la contredire, je vous le demande? Elle a passé toute la journée d'aujourd'hui à laver, à mettre son logement en ordre; toute faible qu'elle est, elle a monté une auge dans la chambre, puis, n'en pouvant plus, elle est tombée sur son lit. Dans la matinée, nous avions visité des boutiques ensemble, nous voulions acheter des chaussures à Poletchka et à Léna, parce que les leurs ne valent plus rien. Malheureusement, nous n'avions pas assez d'argent, il s'en fallait de beaucoup, et elle avait choisi de si jolies petites bottines, car elle a du goût, vous ne savez pas… Elle s'est mise à pleurer, là, en pleine boutique, devant les marchands, parce qu'elle n'avait pas de quoi faire cet achat… Ah! Que cela était triste à voir!

— Allons, on comprend après cela que vous… Viviez ainsi, observa Raskolnikoff avec un sourire amer.

— Et vous, est-ce que vous n'avez pas pitié d'elle? S'écria Sonia: — vous-même, je le sais, vous vous êtes dépouillé pour elle de vos dernières ressources, et pourtant vous n'aviez encore rien vu. Mais si vous aviez tout vu, ô Seigneur! Et que de fois, que de fois je l'ai fait pleurer! La semaine dernière encore! Huit jours avant la mort de mon père, j'ai agi durement. Et combien de fois je me suis conduite ainsi! Ah! Quel chagrin ç'a été pour moi, toute cette journée, de me rappeler cela!

Sonia se tordait les mains, tant ce souvenir lui était douloureux.

— C'est vous qui êtes dure?

— Oui, moi! Moi! J'étais allée les voir, continua-t-elle en pleurant, et mon père me dit: « Sonia, j'ai mal à la tète, lis-moi quelque chose… Voilà un livre. » C'était un volume appartenant à André Séménitch Lébéziatnikoff, qui nous prêtait toujours des livres fort drôles. « Il faut que je m'en aille », répondis-je; je n'avais pas envie de lire, j'étais passée chez eux surtout pour montrer à Catherine Ivanovna une emplette que je venais de faire. Élisabeth, la marchande, m'avait apporté des manchettes et des cols, de jolis cols à ramages, presque neufs: je les avais eus à bon marché. Ils plurent beaucoup à Catherine Ivanovna, elle les essaya, se regarda dans la glace et les trouva très-beaux. « Donne-les-moi, Sonia, je t'en prie! » me dit-elle. Ils lui étaient bien inutiles, mais elle est ainsi: elle se rappelle toujours l'heureux temps de sa jeunesse! Elle se contemple devant un miroir, et elle n'a plus ni robes, ni rien, depuis combien d'années! Du reste, jamais elle ne demande quoi que ce soit à personne, elle est fière, elle donnerait plutôt elle-même tout le peu qu'elle possède; pourtant elle me demanda ces cols, tellement ils lui plaisaient! Moi, il m'en coûtait de les donner: « Quel besoin en avez-vous, Catherine Ivanovna? » lui dis-je. Oui, je lui ai dit cela. Je n'aurais pas dû lui parler ainsi! Elle m'a regardée d'un air si affligé que cela faisait peine à voir… Et ce n'était pas les cols qu'elle regrettait, non, ce qui la désolait, c'était mon refus, je l'ai bien vu. Ah! Si je pouvais maintenant retirer tout cela, faire que toutes ces paroles n'aient pas été prononcées!… Oh, oui!… Mais quoi! Tout cela vous est égal!

— Vous connaissiez cette Élisabeth, la marchande?

— Oui… Et vous, est-ce que vous la connaissiez aussi? Demanda Sonia un peu étonnée.

— Catherine Ivanovna est phtisique au dernier degré; elle mourra bientôt, dit Raskolnikoff après un silence et sans répondre à la question.

— Oh! Non, non, non! Et Sonia, inconsciente de ce qu'elle faisait, saisit les deux mains du visiteur, comme si le sort de Catherine Ivanovna eût dépendu de lui.

— Mais ce sera tant mieux si elle meurt.

— Non, ce ne sera pas tant mieux, non, non, pas du tout! Fit la jeune fille avec effroi.

— Et les enfants? Qu'en ferez-vous alors, puisque vous ne pouvez pas les avoir chez vous?

— Oh! Je ne sais pas! S'écria-t-elle avec un accent de désolation navrante, et elle se prit la tête. Il était clair que bien souvent cette pensée avait dû la préoccuper.

— Mettons que Catherine Ivanovna vive encore quelque temps, vous pouvez tomber malade, et quand vous aurez été transportée à l'hôpital, qu'arrivera-t-il? Poursuivit impitoyablement Raskolnikoff.

— Ah! Que dites-vous? Que dites-vous? C'est impossible!

L'épouvante avait rendu méconnaissable le visage de Sonia.

— Comment, c'est impossible? Reprit-il avec un sourire sarcastique: — vous n'êtes pas assurée contre la maladie, je suppose? Alors que deviendront-ils? Toute la smala se trouvera sur la rue, la mère demandera l'aumône en toussant, en se frappant la tête contre les murs, comme aujourd'hui, les enfants pleureront… Catherine Ivanovna tombera sur le pavé, on la transportera au poste, puis à l'hôpital où elle mourra, et les enfants…

— Oh, non!… Dieu ne permettra pas cela! Proféra enfin Sonia d'une voix étranglée.

Jusqu'alors elle avait écouté en silence, les yeux fixés sur Raskolnikoff, et les mains jointes dans une prière muette, comme s'il eût pu conjurer les malheurs qu'il prédisait.

Le jeune homme se leva et commença à marcher dans la chambre. Une

minute s'écoula. Sonia restait debout, les bras pendants, la tête baissée, en proie à une souffrance atroce.

— Et vous ne pouvez pas faire des économies, mettre de l'argent de côté pour les mauvais jours? Demanda-t-il en s'arrêtant soudain devant elle.

— Non, murmura Sonia.

— Non, naturellement! Mais avez-vous essayé? Ajouta-t-il non sans une certaine ironie.

— J'ai essayé.

— Et vous n'avez pas réussi! Allons, oui, cela se comprend! Inutile de le demander.

Et il reprit sa promenade dans la chambre, puis, après une seconde minute de silence:

— Vous ne gagnez pas d'argent tous les jours? Fit-il.

À cette question, Sonia se troubla plus que jamais, ses joues s'empourprèrent.

— Non, répondit-elle à voix basse avec un douloureux effort.

— Sans doute il en sera de même de Poletchka, dit-il brusquement.

— Non, non! Ce n'est pas possible, non! S'écria Sonia, atteinte au cœur par ces paroles comme par un coup de poignard. Dieu, Dieu ne permettra pas une telle abomination!…

— Il en permet bien d'autres.

— Non, non! Dieu la protégera, Dieu!… répéta-t-elle, hors d'elle-même.

— Mais peut-être qu'il n'y a pas de Dieu, répliqua d'un ton haineux Raskolnikoff, qui se mit à rire en regardant la jeune fille.

Un brusque changement s'opéra dans la physionomie de Sonia: tous les muscles de sa face se contractèrent. Elle fixa sur son interlocuteur un regard chargé de reproches et voulut parler, mais aucun mot ne sortit de ses lèvres, et elle se mit à sangloter en couvrant son visage de ses mains.

— Vous dites que Catherine Ivanovna a l'esprit trouble, le vôtre l'est aussi, dit-il après un silence.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Il se promenait toujours de long en large sans parler, sans la regarder. À la fin, il s'approcha d'elle. Il avait les yeux étincelants, les lèvres tremblantes.

Lui mettant ses deux mains sur les épaules, il jeta un regard enflammé sur ce visage mouillé de larmes… Tout à coup, il se baissa jusqu'à terre et baisa le pied de la jeune fille. Celle-ci recula effrayée, comme elle eût fait devant un fou. Du reste, la physionomie de Raskolnikoff en ce moment était celle d'un aliéné.

— Que faites-vous? Devant moi! Balbutia Sonia en pâlissant; son cœur était douloureusement serré.

Il se releva aussitôt.

— Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné, mais devant toute la souffrance humaine, dit-il d'un air étrange, et il alla s'accouder à la fenêtre. — Écoute, poursuivit-il en revenant vers elle un instant après, j'ai dit tantôt à un insolent personnage qu'il ne valait pas seulement ton petit doigt et que j'avais fait honneur aujourd'hui à ma sœur en l'invitant à s'asseoir près de toi.

— Ah! Comment avez-vous pu dire cela! Et devant elle? S'écria Sonia stupéfaite: — s'asseoir près de moi, un honneur! Mais je suis… Une créature déshonorée… Ah! Pourquoi avez-vous dit cela?

— En parlant ainsi, je ne songeais ni à ton déshonneur ni à tes fautes, mais à ta grande souffrance. Sans doute tu es coupable, continua-t-il avec une émotion croissante, mais tu l'es surtout de t'être immolée en pure perte. Je le crois, certes, que tu es malheureuse! Vivre dans cette boue que tu détestes et en même temps savoir (car tu ne peux te faire d'illusions là-dessus) que cela ne sert à rien et que ton sacrifice ne sauvera personne! Mais dis-moi donc enfin, acheva-t-il en s'exaltant de plus en plus, comment, avec tes délicatesses d'âme, tu te résignes à un pareil opprobre? Il vaudrait mille fois mieux se jeter à l'eau et en finir tout d'un coup!

— Et eux, que deviendront-ils? Demanda faiblement Sonia en levant sur lui le regard d'une martyre, mais en même temps elle ne semblait nullement étonnée du conseil qu'on lui donnait. Raskolnikoff la considéra avec une curiosité singulière.

Ce seul regard lui avait tout appris. Ainsi elle-même avait déjà eu cette idée. Bien des fois peut-être, dans l'excès de son désespoir, elle avait pensé à en finir tout d'un coup; elle y avait même songé si sérieusement, qu'à présent

elle n'éprouvait aucune surprise de s'entendre proposer cette solution. Elle ne remarqua pas ce qu'il y avait de cruel dans ces paroles; le sens des reproches du jeune homme lui échappa aussi, comme bien on pense; le point de vue particulier sous lequel il envisageait son déshonneur restait lettre close pour elle, ainsi que Raskolnikoff s'en aperçut. Mais il comprenait parfaitement combien la torturait l'idée de sa situation infamante, et il se demandait ce qui avait pu jusqu'ici l'empêcher d'en finir avec la vie. La seule réponse à cette question était dans le dévouement de la jeune fille à ces pauvres petits enfants et à Catherine Ivanovna, la malheureuse femme phtisique et presque folle qui se cognait la tête aux murs.

Néanmoins, il était clair pour lui que Sonia, avec son caractère et son éducation, ne pouvait rester ainsi indéfiniment. Déjà même il avait peine à s'expliquer qu'à défaut du suicide, la folie ne l'eût pas encore arrachée à une pareille existence. Sans doute il voyait bien que la position de Sonia était un phénomène social exceptionnel, mais n'était-ce pas une raison de plus pour que la honte la tuât dès son entrée dans une voie dont tout devait l'éloigner, son passé honnête aussi bien que sa culture intellectuelle relativement élevée? Qu'est-ce donc qui la soutenait? Si c'était le goût même de la débauche? Non, son corps seul était livré à la prostitution, le vice n'avait pas pénétré jusqu'à son âme. Raskolnikoff le voyait; il lisait à livre ouvert dans le cœur de la jeune fille.

« Son sort est réglé, pensait-il, elle a devant elle le canal, la maison de fous ou… L'abrutissement. » Il lui répugnait surtout d'admettre cette dernière éventualité; mais, sceptique comme il l'était, il ne pouvait s'empêcher de la croire la plus probable.

« Se peut-il pourtant qu'il en soit ainsi? Se disait-il en lui-même, se peut-il que cette créature qui conserve encore la pureté de l'âme finisse par s'enfoncer délibérément dans la fange? N'y a-t-elle pas déjà mis le pied, et si jusqu'à présent elle a pu supporter une telle vie, n'est-ce pas parce que le vice a déjà perdu pour elle de sa hideur? Non, non! C'est impossible! S'écria-t-il à part soi, comme s'était écriée tout à l'heure Sonia: — non, ce qui jusqu'à ce moment l'a empêchée de se jeter dans le canal, c'est la crainte de commettre un péché et l'intérêt qu'elle leur porte… Si même elle n'est pas encore

devenue folle… Mais qui dit qu'elle ne l'est point? Est-ce qu'elle jouit de toutes ses facultés? Est-ce qu'on peut parler comme elle? Est-ce qu'une personne d'un jugement sain raisonnerait comme elle raisonne? Peut-on aller à sa perte avec cette tranquillité et fermer ainsi l'oreille aux avertissements? C'est donc un miracle qu'elle attend? Oui, sans doute. Est-ce que ce ne sont pas la autant de signes d'aliénation mentale?

Il s'arrêtait obstinément à cette idée. Sonia folle: cette perspective lui déplaisait moins que tout autre. Il se mit à examiner attentivement la jeune fille.

— Ainsi tu pries beaucoup Dieu, Sonia? Lui demanda-t-il.

Elle se taisait; debout à côté d'elle, il attendit une réponse.

— Qu'est-ce que je serais sans Dieu? Fit-elle d'une voix basse, mais énergique, et, jetant à Raskolnikoff un rapide regard de ses yeux brillants, elle lui serra la main avec force.

« Allons, je ne me trompais pas! » se dit-il.

— Mais qu'est-ce que Dieu fait pour toi? Interrogea-t-il, désireux d'éclaircir ses doutes plus complètement encore.

Sonia resta longtemps silencieuse, comme si elle eût été hors d'état de répondre. L'émotion gonflait sa faible poitrine.

— Taisez-vous! Ne me questionnez pas! Vous n'en avez pas le droit… Vociféra-t-elle soudain en le regardant avec colère.

« C'est cela, c'est bien cela! » pensa-t-il.

— Il fait tout! Murmura-t-elle rapidement en reportant ses yeux à terre.

« Voilà l'explication trouvée! » décida-t-il mentalement, et il considéra Sonia avec une avide curiosité.

Il éprouvait une sensation nouvelle, étrange, presque maladive, en contemplant ce petit visage pâle, maigre, anguleux, ces yeux bleus et doux qui pouvaient lancer de telles flammes et exprimer une passion si véhémente, enfin ce petit corps tout tremblant encore d'indignation et de colère: tout cela lui semblait de plus en plus étrange, presque fantastique. « Elle est folle! Folle! » Se répétait-il à part soi.

Un livre se trouvait sur la commode. Raskolnikoff l'avait remarqué à plusieurs reprises durant ses allées et venues dans la chambre. À la fin il le

prit et l'examina. C'était une traduction russe du Nouveau Testament, un vieux livre relié en peau.

— D'où vient cela? Cria-t-il à Sonia d'un bout à l'autre de la chambre.

La jeune fille était toujours à la même place, à trois pas de la table.

— On me l'a prêté, répondit-elle, comme à contre cœur et sans lever les yeux sur Raskolnikoff.

— Qui te l'a prêté?

— Élisabeth; je le lui avais demandé.

« Élisabeth! C'est étrange! » Pensa-t-il. Tout chez Sonia prenait à ses yeux d'instant en instant un aspect plus extraordinaire. Il s'approcha de la lumière avec le livre et se mit à le feuilleter.

— Où est-il question de Lazare? Demanda-t-il brusquement.

Sonia, les yeux obstinément fixés à terre, garda le silence; elle s'était un peu détournée de la table.

— Où est la résurrection de Lazare? Cherche-moi cet endroit, Sonia.

Elle regarda du coin de l'œil son interlocuteur.

— Il n'est pas là… C'est dans le quatrième évangile… Fit-elle sèchement, sans bouger de sa place.

— Trouve ce passage et lis-le-moi, dit-il, puis il s'assit, s'accouda contre la table, appuya sa tête sur sa main, et, regardant de côté d'un air sombre, se disposa à écouter.

Sonia hésita d'abord à s'approcher de la table. L'étrange désir manifesté par Raskolnikoff lui semblait peu sincère. Néanmoins, elle prit le livre.

— Est-ce que vous ne l'avez pas lu? Lui demanda-t-elle en le regardant de travers. Sa voix devenait de plus en plus dure.

— Autrefois… Quand j'étais enfant. Lis!

— Vous ne l'avez pas entendu à l'église?

— Je… Je n'y vais pas. Toi, tu y vas souvent?

— N…on, balbutia Sonia.

Raskolnikoff sourit.

— Je comprends… Alors tu n'assisteras pas demain aux obsèques de ton père?

— Si. J'ai même été à l'église la semaine dernière… J'ai assisté à une

messe de requiem.

— Pour qui?

— Pour Élisabeth. On l'a tuée à coups de hache.

Les nerfs de Raskolnikoff étaient de plus en plus irrités.

La tête commençait à lui tourner.

— Tu étais liée avec Élisabeth?

— Oui… Elle était juste… Elle venait chez moi… Rarement… Elle n'était pas libre. Nous faisions des lectures ensemble et… Nous causions. Elle voit Dieu.

Raskolnikoff devint songeur: que pouvaient bien être les mystérieux entretiens de deux idiotes comme Sonia et Élisabeth?

« Ici je deviendrais fou moi-même! On respire la folie dans cette chambre! » Pensa-t-il. — Lis! Cria-t-il soudain avec un accent irrité.

Sonia hésitait toujours. Son cœur battait avec force. Il semblait qu'elle eût peur délire. Il regarda avec une expression presque douloureuse « la pauvre aliénée ».

— Que vous importe cela? Puisque vous ne croyez pas?… Murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Lis, je le veux! Insista-t-il: tu lisais bien à Élisabeth!

Sonia ouvrit le livre et chercha l'endroit. Ses mains tremblaient, la parole s'arrêtait dans son gosier. Deux fois elle essaya de lire et ne put articuler la première syllabe.

« Un certain Lazare, de Béthanie, était malade »… Proféra-t-elle enfin avec effort, mais tout à coup, au troisième mot, sa voix devint sifflante et se brisa comme une corde trop tendue. Le souffle manquait à sa poitrine oppressée.

Raskolnikoff s'expliquait en partie l'hésitation de Sonia à lui obéir, et, à mesure qu'il la comprenait mieux, il réclamait plus impérieusement la lecture. Il sentait combien il en coûtait à la jeune fille de lui ouvrir en quelque sorte son monde intérieur. Évidemment elle ne pouvait sans peine se résoudre à mettre un étranger dans la confidence des sentiments qui, depuis son adolescence peut-être, l'avaient soutenue, qui avaient été son viatique moral, alors qu'entre un père ivrogne et une marâtre affolée par le malheur, au

milieu d'enfants affamés, elle n'entendait que des reproches et des clameurs injurieuses. Il voyait tout cela, mais il voyait aussi que, nonobstant cette répugnance, elle avait grande envie de lire, de lire pour lui, surtout maintenant, — « quoi qu'il dût arriver ensuite »!… Les yeux de la jeune fille, l'agitation à laquelle elle était en proie le lui apprirent… Par un violent effort sur elle-même, Sonia se rendit maîtresse du spasme qui lui serrait la gorge et continua à lire le onzième chapitre de l'évangile selon saint Jean. Elle arriva ainsi au verset 19:

« Beaucoup de Juifs étaient venus chez Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant appris que Jésus venait alla au-devant de Lui, mais Marie resta dans la maison. Alors Marthe dit à Jésus: Seigneur, si Tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que présentement même Dieu T'accordera tout ce que Tu Lui demanderas. »

Là elle fit une pause, pour triompher de l'émotion qui faisait de nouveau trembler sa voix…

« Jésus lui dit: Ton frère ressuscitera. Marthe Lui dit: Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour. Jésus lui répondit: Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en Moi, quand il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en Moi ne mourra pas dans l'éternité. Crois-tu cela? Elle lui dit:

(Et, bien qu'elle eût peine à respirer, Sonia éleva la voix, comme si, en lisant les paroles de Marthe, elle faisait elle-même sa propre profession de foi.)

« Oui, Seigneur, je crois que Tu es le Christ, fils de Dieu, venu dans ce monde. »

Elle s'interrompit, leva rapidement les yeux sur lui, mais les abaissa bientôt après sur son livre et se remit à lire. Raskolnikoff écoutait sans bouger, sans se retourner vers elle, accoudé contre la table et regardant de côté · La lecture se poursuivit ainsi jusqu'au verset 32.

« Lorsque Marie fut venue au lieu ou était Jésus, L'ayant vu, elle se jeta à ses pieds et Lui dit: Seigneur, si Tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort, Jésus, voyant qu'elle pleurait et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit et se troubla Lui-même. Et Il dit: Où

l'avez-vous mis? Ils Lui répondirent: Seigneur, viens et vois. Alors Jésus pleura. Et les Juifs dirent entre eux: Voyez comme Il l'aimait. Mais il y en eut quelques-uns qui dirent: Ne pouvait-Il pas empêcher que cet homme ne mourût, Lui qui a rendu la vue à un aveugle? »

Raskolnikoff se tourna vers elle et la regarda avec agitation: Oui, c'est bien cela! Elle était toute tremblante, en proie à une véritable fièvre. Il s'y attendait. Elle approchait du miraculeux récit, et un sentiment de triomphe s'emparait d'elle. Sa voix raffermie par la joie avait des sonorités métalliques. Les lignes se confondaient devant ses yeux devenus troubles, mais elle savait ce passage par cœur. Au dernier verset: « Ne pouvait-Il, Lui qui a rendu la vue à un aveugle… » elle baissa la voix, donnant un accent passionné au doute, au blâme, au reproche de ces Juifs incroyants et, aveugles qui, dans une minute, allaient, comme frappés de la foudre, tomber à genoux, sangloter et croire… « Et lui, lui qui est aussi un aveugle, un incrédule, lui aussi dans un instant il entendra, il croira! Oui, oui! Tout de suite, tout maintenant », songeait-elle, toute secouée par cette joyeuse attente.

« Jésus donc frémissant de nouveau en Lui-même vint au sépulcre. C'était une grotte, et on avait mis une pierre par-dessus. Jésus leur dit: Ôtez la pierre. Marthe, sœur du mort, Lui dit: Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est dans le tombeau. »

Elle appuya avec force sur le mot quatre.

« Jésus lui répondit: Ne t'ai-Je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus levant les yeux en haut dit: Mon Père, Je Te rends grâce de ce que Tu M'as exaucé. Pour Moi, Je savais que Tu M'exauces toujours, mais Je dis ceci pour ce peuple qui M'environne, afin qu'il croie que c'est Toi qui M'as envoyé. Ayant dit ces mots, Il cria d'une voix forte: Lazare, sors dehors. Et le mort sortit, (En lisant ces lignes, Sonia frissonnait comme si elle eût été elle-même témoin du miracle.) ayant les mains liées de bandes, et son visage était enveloppé d'un linge. Jésus leur dit: Déliez-le et le laissez aller.

« Alors plusieurs des Juifs qui étaient venus chez Marie et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en Lui.

Elle n'en lut pas plus, cela lui aurait été impossible; elle ferma le livre et

se leva vivement:

— C'est tout pour la résurrection de Lazare, dit-elle d'une voix basse et saccadée sans se tourner vers celui à qui elle parlait. Elle semblait craindre de lever les yeux sur Raskolnikoff. Son tremblement fiévreux durait encore. Le bout de chandelle qui achevait de se consumer éclairait vaguement cette chambre basse où un assassin et une prostituée venaient de lire ensemble le saint livre. Il s'écoula cinq minutes au plus.

Tout à coup, Raskolnikoff se leva et s'approcha de Sonia.

— Je suis venu pour te parler d'une affaire, dit-il d'une voix forte.

En parlant ainsi, il fronçait le sourcil. La jeune fille leva silencieusement les yeux sur lui; elle vit que son regard, d'une dureté particulière, exprimait quelque résolution farouche.

— Aujourd'hui, poursuivit-il, j'ai renoncé à tous rapports avec ma mère et ma sœur. Je n'irai plus chez elles désormais. La rupture entre moi et les miens est consommée.

— Pourquoi? Demanda Sonia stupéfaite. Sa rencontre de tantôt avec Pulchérie Alexandrovna et Dounia lui avait laissé une impression extraordinaire, bien qu'obscure pour elle—même. Une sorte d'effroi la saisit à la nouvelle que le jeune homme avait rompu avec sa famille.

— À présent je n'ai plus que toi, ajouta-t-il. — Partons ensemble… Je suis venu pour te proposer cela. Nous sommes maudits tous deux, eh bien! Partons ensemble! Ses yeux étincelaient. « On dirait qu'il est fou! » pensa à son tour Sonia.

— Pour aller où? Demanda-t-elle épouvantée, et, involontairement, elle recula.

— Comment puis-je le savoir? Je sais seulement que la route et le but sont les mêmes pour toi et pour moi; de cela, j'en suis sûr!

Elle le regarda sans comprendre. Une seule idée se dégageait clairement pour elle des paroles de Raskolnikoff, c'est qu'il était excessivement malheureux.

— Aucun d'eux ne te comprendra si tu leur parles, continua-t-il; mais moi, je t'ai comprise. Tu m'es nécessaire, voilà pourquoi je suis venu vers toi.

— Je ne comprends pas… Balbutia Sonia.

— Tu comprendras plus tard. Est-ce que tu n'as pas agi… Comme moi? Toi aussi tu t'es mise au-dessus de la règle… Tu as eu ce courage. Tu as porté la main sur toi, tu as détruit une vie… La tienne (cela revient au même!). Tu aurais pu vivre par l'esprit, par la raison, et tu finiras sur le Marché-au-Foin… Mais tu ne pourras pas y tenir, et, si tu restes seule, tu perdras la raison; moi aussi, d'ailleurs. Maintenant déjà, tu es comme une folle. Il faut donc que nous marchions ensemble, que nous suivions la même route! Partons!

— Pourquoi? Pourquoi dites-vous cela? Reprit Sonia étrangement troublée par ce langage.

— Pourquoi? Parce que tu ne peux pas rester ainsi: voilà pourquoi! Il faut enfin raisonner sérieusement et voir les choses sous leur vrai jour, au lieu de pleurer comme un enfant et de se reposer de tout sur Dieu! Qu'arrivera-t-il, je te le demande, si demain on te transporte à l'hôpital? Catherine Ivanovna, presque folle et phtisique, mourra bientôt; que deviendront ses enfants? La perte de Poletchka n'est-elle pas certaine?

— Que faire donc? Que faire? Répéta en pleurant Sonia, qui se tordait les mains.

— Ce qu'il faut faire? Il faut couper le câble une fois pour toutes et aller de l'avant, advienne que pourra. Tu ne comprends pas? Plus tard, tu comprendras… La liberté et la puissance, mais surtout la puissance! Régner sur toutes les créatures tremblantes, sur toute la fourmilière!… Voilà le but! Rappelle-toi cela! C'est le testament que je te laisse. Peut-être que je te parle pour la dernière fois. Si je ne viens pas demain, tu apprendras tout toi-même, et alors souviens-toi de mes paroles. Plus tard, d'ici à quelques années, avec l'expérience de la vie, tu comprendras peut-être ce qu'elles signifiaient. Si je viens demain, je te dirai qui a tué Elisabeth. Adieu!

Sonia frissonna et le regarda avec égarement.

— Mais est-ce que vous savez qui l'a tuée? Demanda-t-elle glacée de terreur.

— Je le sais et je le dirai… À toi, à toi seule! Je t'ai choisie. Je ne viendrai pas te demander pardon, mais simplement te dire cela. Il y a

longtemps que je t'ai choisie. Dès le moment où ton père m'a parlé de toi, du vivant même d'Élisabeth, cette idée m'est venue. Adieu. Ne me donne pas la main. À demain!

Il sortit, laissant à Sonia l'impression d'un fou; mais elle-même était comme une folle et elle le sentait. La tête lui tournait. « Seigneur! Comment sait-il qui a tué Élisabeth? Que signifiaient ces paroles? C'est étrange! » Pourtant elle n'eut pas le moindre soupçon de la vérité… « Oh! Il doit être terriblement malheureux!… Il a quitte sa mère et sa sœur. Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a eu? Et quelles sont ses intentions? Que m'a-t-il dit? Il m'a baisé le pied et il m'a dit… Il m'a dit (oui, il s'est bien exprimé ainsi) qu'il ne pouvait plus vivre sans moi… Ô Seigneur! »

Derrière la porte condamnée se trouvait une pièce inoccupée depuis longtemps qui dépendait du logement de Gertrude Karlovna Resslich. Cette chambre était à louer, comme l'indiquaient un écriteau placé à l'extérieur de la grand'porte et des papiers collés sur les fenêtres donnant sur le canal. Sonia savait que personne n'habitait là. Mais, pendant toute la scène précédente, M. Svidrigaïloff, caché derrière la porte, n'avait cessé de prêter une oreille attentive à la conversation. Lorsque Raskolnikoff fut sorti, le locataire de madame Resslich réfléchit un moment, puis il rentra sans bruit dans sa chambre qui était contiguë à la pièce vide, y prit une chaise et vint la placer tout contre la porte. Ce qu'il venait d'entendre l'avait intéressé au plus haut point; aussi apporta-t-il cette chaise pour pouvoir écouter la fois prochaine, sans être forcé de rester sur ses jambes pendant une heure.

V

Quand, le lendemain, à onze heures précises, Raskolnikoff se présenta chez le juge d'instruction, il s'étonna d'avoir à faire antichambre assez longtemps. D'après ce qu'il présumait, on aurait dû le recevoir tout de suite; or, dix minutes au moins s'écoulèrent avant qu'il pût voir Porphyre Pétrovitch. Dans la pièce d'entrée, où il attendit d'abord, des gens allaient et venaient sans paraître s'occuper de lui le moins du monde. Dans la pièce suivante, qui ressemblait à une chancellerie, travaillaient quelques scribes, et il était évident qu'aucun d'eux n'avait même l'idée de ce que pouvait être Raskolnikoff.

Le jeune homme promena un regard défiant autour de lui: ne se trouvait-il pas la quelque sbire, quelque argus mystérieux chargé de le surveiller et, le cas échéant, d'empêcher sa fuite? Mais il ne découvrit rien de semblable: les scribes étaient tout à leur besogne, et les autres ne faisaient aucune attention à lui. Le visiteur commença à se rassurer. « Si en effet, pensa-t-il, ce mystérieux personnage d'hier, ce spectre, sorti de dessous terre, savait tout et avait tout vu, eh bien, est-ce qu'on me laisserait faire le pied de grue comme cela? Et même est-ce qu'on ne m'aurait pas arrêté déjà au lieu d'attendre que je vinsse ici de mon propre gré? Donc, ou cet homme n'a encore fait aucune révélation contre moi, ou… Ou tout simplement il ne sait rien et n'a rien vu (d'ailleurs, comment aurait-il pu voir?), par conséquent j'ai eu la berlue, et tout ce qui m'est arrivé hier n'était qu'une illusion de mon imagination malade. » Il trouvait de plus en plus vraisemblable cette explication qui déjà la veille s'était offerte à son esprit au moment où il était le plus inquiet.

En réfléchissant à tout cela et en se préparant à une nouvelle lutte, Raskolnikoff s'aperçut tout à coup qu'il tremblait, — et il s'indigna même à la pensée que c'était la peur d'une entrevue avec l'odieux Porphyre Pétrovitch qui le faisait trembler. Le plus terrible pour lui était de se retrouver de nouveau en présence de cet homme: il le haïssait au delà de toute mesure et il craignait même de se trahir par sa haine. Son indignation fut si forte

qu'elle arrêta net son tremblement; il s'apprêta à entrer d'un air froid et assuré, se promit de parler le moins possible, de se tenir toujours sur le qui-vive, enfin de dominer à tout prix son naturel irascible. Sur ces entrefaites, on l'introduisit auprès de Porphyre Pétrovitch.

Celui-ci se trouvait alors seul dans son cabinet. Cette pièce, de dimensions moyennes, contenait une grande table faisant face à un divan recouvert en toile cirée, un bureau, une armoire placée dans une encoignure et quelques chaises; tout ce mobilier, fourni par l'État, était en bois jaune. Dans le mur ou plutôt la cloison du fond, il y avait une porte fermée, ce qui donnait à penser qu'il devait se trouver d'autres pièces derrière la cloison.

Dès que Porphyre Pétrovitch eut vu Raskolnikoff pénétrer dans son cabinet, il alla fermer la porte par laquelle le jeune homme était entré, et tous deux restèrent en tête-à-tête. Le juge d'instruction fit à son visiteur l'accueil en apparence le plus gai et le plus affable; ce fut seulement au bout de quelques minutes que Raskolnikoff s'aperçut des façons légèrement embarrassées du magistrat: il semblait qu'on l'eût dérangé au milieu d'une occupation clandestine.

— Ah! Très-respectable! Vous voilà… Dans nos parages… Commença Porphyre en lui tendant les deux mains. Allons, asseyez-vous donc, batuchka! Mais, peut-être, vous n'aimez pas qu'on vous appelle très-respectable et… Batuchka, ainsi « tout court »? Ne regardez pas cela, je vous prie, comme une familiarité… Ici, sur le divan.

Raskolnikoff s'assit, sans quitter des yeux le juge d'instruction.

« Ces mots « dans nos parages », ces excuses pour sa familiarité, cette expression française « tout court », qu'est-ce que tout cela veut dire? Il m'a tendu les deux mains sans m'en donner aucune, il les a retirées à temps », pensa Raskolnikoff mis en défiance. Tous deux s'observaient l'un l'autre, mais dès que leurs regards se rencontraient, ils détournaient les yeux avec la rapidité de l'éclair.

— Je suis venu vous apporter ce papier… Au sujet de la montre… Voilà. Est-ce bien ainsi, ou faut-il faire une autre lettre?

— Quoi? Quel papier? Oui, oui… Ne vous inquiétez pas, c'est très-bien, répondit avec une sorte de précipitation Porphyre qui prononça ces mots

avant même d'avoir examiné le papier, puis, quand il y eut jeté un rapide coup d'œil: — Oui, c'est très-bien, c'est tout ce qu'il faut, continua-t-il, parlant toujours aussi vite, et il déposa le papier sur la table. Une minute après, il le serra dans son bureau, tout en causant d'autre chose.

— Vous avez hier, me semble-t-il, témoigné le désir de m'interroger… Dans les formes… Au sujet de mes relations avec la… Victime? Reprit Raskolnikoff.

« Allons, pourquoi ai-je dit: me semble-t-il? » pensa tout à coup le jeune homme. « Eh bien, qu'importe ce mot? De quoi vais-je là m'inquiéter? » Ajouta-t-il mentalement presque aussitôt après.

Par ce fait seul qu'il se trouvait en présence de Porphyre avec qui il avait à peine échangé deux mots, sa défiance avait pris des proportions insensées; il s'en aperçut soudain et comprit que cette disposition d'esprit était extrêmement dangereuse: son agitation, l'agacement de ses nerfs ne feraient qu'augmenter. « Mauvais! Mauvais!… Je vais encore lâcher quelque sottise. »

— Oui, oui! Ne vous inquiétez pas! Nous avons le temps, nous avons le temps, murmura Porphyre Pétrovitch qui, sans aucune intention apparente, allait et venait dans la chambre, s'approchant tantôt de la fenêtre, tantôt du bureau, pour revenir ensuite près de la table; parfois, il évitait le regard soupçonneux de Raskolnikoff; parfois, il s'arrêtait brusquement et regardait son visiteur en plein visage. C'était un spectacle extraordinairement bizarre qu'offrait en ce moment ce petit homme gros et rond dont les évolutions rappelaient celles d'une balle ricochant d'un mur à l'autre.

— Rien ne presse, rien ne presse!… Mais vous fumez? Avez-vous du tabac? Tenez, voici une cigarette, continua-t-il en offrant un paquitos au visiteur… Vous savez, je vous reçois ici, mais mon logement est là, derrière cette cloison… C'est l'État qui me le fournit… Je ne suis ici qu'en camp volant, parce qu'il y avait quelques arrangements à faire dans mon appartement. À présent tout est prêt ou peu s'en faut… Savez-vous que c'est une fameuse chose qu'un logement fourni par l'État, hein, qu'en pensez-vous?

— Oui, c'est une fameuse chose, répondit Raskolnikoff en le regardant

d’un air presque moqueur.

— Une fameuse chose, une fameuse chose… Répéta Porphyre Pétrovitch qui semblait avoir l’esprit occupé d’un tout autre objet, — oui! Une fameuse chose! Fit-il brusquement d’une voix presque tonnante en s’arrêtant à deux pas de Raskolnikoff qu’il fixa tout à coup. L’incessante et sotte répétition de cette phrase qu’un logement fourni par l’État était une fameuse chose contrastait par sa platitude avec le regard sérieux, profond, énigmatique qu’il dirigeait maintenant sur son visiteur.

La colère de Raskolnikoff s’en accrut, il ne put s’empêcher d’adresser au juge d’instruction un défi moqueur et assez imprudent.

— Vous savez, commença-t-il, en le regardant presque insolemment et en se complaisant dans cette insolence, c’est, paraît-il, une règle juridique, un principe pour tous les juges d’instruction, de mettre d’abord l’entretien sur des niaiseries, ou même sur une chose sérieuse, étrangère à la question, afin d’enhardir celui qu’ils interrogent, ou plutôt afin de le distraire, d’endormir sa prudence; puis brusquement, à l’improviste, ils lui assènent en plein sinciput la question la plus dangereuse: n’est-ce pas? C’est une coutume pieusement observée dans votre profession?

— Ainsi vous pensez que si je vous ai parlé de logement fourni par l’État, c’était pour…

En disant cela, Porphyre Pétrovitch cligna les yeux, son visage prit pour un instant une expression de gaieté malicieuse, les petites rides de son front s’aplanirent, ses petits yeux devinrent plus étroits encore, les traits de son visage se dilatèrent, et, regardant Raskolnikoff entre les deux yeux, il éclata d’un rire nerveux, prolongé, qui secoua toute sa personne. Le jeune homme se mit à rire lui-même, en se forçant un peu; à cette vue, l’hilarité de Porphyre Pétrovitch redoubla, à tel point que le visage du juge d’instruction devint presque cramoisi. Raskolnikoff éprouva alors un dégoût qui lui fit oublier toute prudence: il cessa de rire, fronça le sourcil, et, tout le temps que Porphyre s’abandonna à cette gaieté qui semblait un peu factice, il attacha sur lui un regard haineux. L’un, du reste, ne s’était pas plus observé que l’autre. Porphyre s’était mis à rire au nez de son visiteur qui avait très mal pris la chose, et il paraissait se soucier fort peu du mécontentement de Raskolnikoff.

Cette dernière circonstance donna fort à penser au jeune homme: il crut comprendre que son arrivée n'avait nullement dérangé le juge d'instruction: c'était, au contraire, lui, Raskolnikoff, qui était tombé dans un traquenard; évidemment il y avait quelque piège, quelque embûche qu'il ne connaissait pas, la mine était déjà chargée peut-être et allait éclater dans un moment…

Allant droit au fait, il se leva et prit sa casquette:

— Porphyre Pétrovitch, déclara-t-il d'un ton résolu, mais où perçait une assez vive irritation, – hier vous avez témoigné le désir de me faire subir un interrogatoire. (Il appuya particulièrement sur le mot: interrogatoire.) Je suis venu me mettre à votre disposition: si vous avez des questions à m'adresser, questionnez-moi, sinon, permettez-moi de me retirer. Je ne puis pas perdre mon temps ici, j'ai autre chose à faire… il faut que j'aille à l'enterrement de ce fonctionnaire qui a été écrasé par une voiture et dont… Vous avez aussi entendu parler… Ajouta-t-il, et aussitôt il s'en voulut d'avoir ajoute cette phrase. Puis il poursuivit avec une colère croissante: Tout cela m'ennuie, entendez-vous? Et il y a trop longtemps que cela dure… C'est, en partie, ce qui m'a rendu malade… En un mot, continua-t-il d'une voix de plus en plus irritée, car il sentait que la phrase sur sa maladie était encore plus déplacée que l'autre, en un mot, veuillez m'interroger ou souffrez que je m'en aille à l'instant même… Mais si vous m'interrogez, que ce soit dans la forme voulue par la procédure; autrement, je ne vous le permets pas; d'ici là, adieu, puisque, pour le moment, nous n'avons rien à faire ensemble.

— Seigneur! Mais que dites-vous donc? Mais sur quoi vous interroger? Reprit le juge d'instruction qui cessa instantanément de rire, ne vous inquiétez pas, je vous prie.

Il invitait Raskolnikoff à se rasseoir, tandis que lui-même continuait d'aller et de venir dans la chambre.

— Nous avons le temps, nous avons le temps, et tout cela n'a pas d'importance! Au contraire, je suis si content que vous soyez venu chez nous… C'est comme visiteur que je vous reçois. Quant à ce maudit rire, batuchka, Rodion Romanovitch, excusez-moi… Je suis un homme nerveux, vous m'avez beaucoup amusé par la finesse de votre observation; il y a des fois où, vraiment, je me mets à bondir comme une balle élastique, et cela

pendant une demi-heure… Je suis rieur. Mon tempérament me fait même craindre l'apoplexie. Mais asseyez-vous donc, pourquoi restez-vous debout?… Je vous en prie, batuchka, autrement je croirai que vous êtes fâché…

Les sourcils toujours froncés, Raskolnikoff se taisait, écoutait et observait. Cependant il s'assit.

— En ce qui me concerne, batuchka, Rodion Romanovitch, je vous dirai une chose qui servira à vous expliquer mon caractère, reprit Porphyre Pétrovitch qui continuait à se trémousser dans la chambre et, comme toujours, évitait de rencontrer les yeux de son visiteur. – Je vis seul, vous savez, je ne vais pas dans le monde et je suis inconnu, ajoutez que je suis un homme sur le retour, déjà fini et… et… avez-vous remarqué, Rodion Romanovitch, que chez nous, c'est-à-dire en Russie, et surtout dans les cercles pétersbourgeois, quand viennent à se rencontrer deux hommes intelligents qui ne se connaissent pas encore bien, mais qui s'estiment réciproquement, comme vous et moi, par exemple, en ce moment, ils ne peuvent rien trouver à se dire pendant une demi-heure entière, – ils restent comme pétrifiés vis-à-vis l'un de l'autre? Tout le monde a un sujet de conversation, les dames, par exemple, les gens du monde, les personnes de la haute société… dans tous ces milieux on a de quoi causer, c'est de rigueur; mais les gens de la classe moyenne, comme nous, sont gênés et taciturnes. D'où cela vient-il, batuchka? N'avons-nous pas d'intérêts sociaux? Ou bien cela tient-il à ce que nous sommes des gens trop honnêtes qui ne veulent pas se tromper l'un l'autre? Je n'en sais rien. Eh bien, quel est votre avis? Mais débarrassez-vous donc de votre casquette, on dirait que vous voulez vous en aller, et cela me fait de la peine… Je suis, au contraire, si heureux…

Raskolnikoff déposa sa casquette. Il ne se départait point de son mutisme et, les sourcils froncés, prêtait l'oreille au vain bavardage de Porphyre. « Sans doute, il ne débite toutes ces sottises que pour distraire mon attention. »

— Je ne vous offre pas de café, ce n'est pas le lieu, mais – ne pouvez-vous passer cinq minutes avec un ami, histoire de lui procurer une distraction? Poursuivit l'intarissable Porphyre. Vous savez, toutes ces obligations du service… Ne vous formalisez pas, batuchka, si vous me voyez

ainsi aller et venir; excusez-moi, batuchka, j'ai grand'peur de vous blesser, mais le mouvement m'est si nécessaire! Je suis toujours assis, et c'est pour moi un si grand bonheur de pouvoir me remuer pendant cinq minutes… J'ai des hémorroïdes… J'ai toujours l'intention de me traiter par la gymnastique; le trapèze est, dit-on, en grande faveur parmi les conseillers d'État, les conseillers d'État actuels, et même les conseillers intimes. De nos jours, la gymnastique est devenue une véritable science… Quant à ces devoirs de notre charge, à ces interrogatoires et à tout ce formalisme… C'est vous-même, batuchka, qui en parliez tantôt… eh bien, vous savez, en effet, batuchka, Rodion Romanovitch, ces interrogatoires déroutent parfois le magistrat plus que le prévenu… Vous l'avez fait remarquer tout à l'heure avec autant d'esprit que de justesse. (Raskolnikoff n'avait fait aucune observation semblable.) On s'embrouille, vrai, on perd le fil! Pour ce qui est de nos coutumes juridiques, je suis pleinement d'accord avec vous. Quel est, dites-moi, l'accusé, fût-il le moujik le plus obtus, qui ignore qu'on commencera par lui poser des questions étrangères pour l'endormir (selon votre heureuse expression), puisqu'on lui assénera brusquement un coup de hache en plein sinciput, hé, hé, hé! En plein sinciput (pour me servir de votre ingénieuse métaphore), hé, hé! Ainsi vous avez pensé qu'en vous parlant de logement je voulais vous… Hé, hé! Vous êtes un homme caustique. Allons, je ne reviens pas là-dessus! Ah! Oui, à propos, un mot en appelle un autre, les pensées s'attirent mutuellement, — tantôt vous parliez de la forme en ce qui concerne le magistrat instructeur… Mais qu'est-ce que la forme? Vous savez, en bien des cas, la forme ne signifie rien. Parfois une simple conversation, un entretien amical conduit plus surement a un résultat. La forme ne disparaîtra jamais, permettez-moi de vous rassurer à cet égard; mais qu'est-ce, au fond, que la forme, je vous le demande? On ne peut pas obliger le juge d'instruction à la traîner sans cesse à son pied. La besogne de l'enquêteur est, dans son genre, un art libéral ou quelque chose d'approchant, hé! Hé!

Porphyre Pétrovitch s'arrêta un instant pour reprendre haleine. Il parlait sans interruption, tantôt débitant de pures âneries, tantôt glissant au milieu de ces fadaises de petits mots énigmatiques, après quoi il recommençait à dire des riens. Sa promenade autour de la chambre ressemblait maintenant à une

course, il mouvait ses grosses jambes de plus en plus vite et tenait toujours les yeux baissés, sa main droite était fourrée dans la poche de sa redingote, tandis qu'avec la main gauche il esquissait continuellement divers gestes qui n'avaient aucun rapport avec ses paroles. Raskolnikoff remarqua ou crut remarquer qu'en courant autour de la chambre il s'était arrêté deux fois près de la porte et avait paru écouter durant un instant… « Est-ce qu'il attend quelque chose? »

— Vous avez parfaitement raison, reprit gaiement Porphyre en regardant le jeune homme avec une bonhomie qui mit aussitôt ce dernier en défiance, — nos coutumes juridiques méritent, en effet, vos spirituelles railleries, hé! Hé! Ces procédés, prétendument inspirés par une profonde psychologie, sont fort ridicules et souvent même stériles…

Pour en revenir à la forme, eh bien! Supposons que je sois chargé de l'instruction d'une affaire, je sais ou plutôt je crois savoir que le coupable est un certain monsieur… Ne vous préparez-vous pas à suivre la carrière du droit, Rodion Romanovitch?

— Oui, j'étudiais…

— Eh bien, voici un petit exemple qui pourra vous servir plus tard, — c'est-à-dire, ne croyez pas que je me permette de trancher du professeur avec vous; à Dieu ne plaise que je prétende enseigner quoi que ce soit à un homme qui traite dans les journaux les questions de criminalité! Non, je prends seulement la liberté de vous citer un petit fait à titre d'exemple, — je suppose donc que j'aie cru découvrir le coupable: pourquoi, je vous le demande, l'inquiéterais-je prématurément, lors même que j'aurais des preuves contre lui? Sans doute, un autre, qui n'aurait pas le même caractère, je le ferais arrêter tout de suite, mais celui-ci, pourquoi ne le laisserais-je pas se promener un peu dans la ville, hé! Hé! Non, je vois que vous ne comprenez pas très-bien; je vais m'expliquer plus clairement.

Si, par exemple, je me presse trop de lancer un mandat d'arrêt contre lui, eh bien, par là je lui fournis, pour ainsi dire, un point d'appui moral, hé! Hé! Vous riez? (Raskolnikoff ne pensait même pas à rire; il tenait ses lèvres serrées, et son regard enflammé ne quittait pas les yeux de Porphyre Pétrovitch.) Pourtant, dans l'espèce, cela est ainsi, car les gens sont très-

divers, quoique, malheureusement, la procédure soit la même pour tous. — Mais, du moment que vous avez des preuves? Allez-vous me dire. — Eh! Mon Dieu, batuchka, vous savez ce que c'est que les preuves: les trois quarts du temps les preuves sont à deux fins, et moi, juge d'instruction, je suis homme, partant sujet à l'erreur.

Or, je voudrais donner à mon enquête la rigueur absolue d'une démonstration mathématique; je voudrais que mes conclusions fussent aussi claires, aussi indiscutables que deux fois deux font quatre! Donc, si je fais arrêter ce monsieur avant le temps voulu, j'aurai beau être convaincu que c'est lui, — je me retire à moi-même les moyens ultérieurs d'établir sa culpabilité. Et comment cela? Mais parce que je lui donne en quelque sorte une situation définie; en le mettant en prison, je le calme, je le fais rentrer dans son assiette psychologique; désormais il m'échappe, il se replie sur lui-même: il comprend enfin qu'il est un détenu. Si, au contraire, je laisse parfaitement tranquille le coupable présumé, si je ne le fais pas arrêter, si je ne l'inquiète pas, mais qu'à toute heure, à toute minute, il soit obsédé par la pensée que je sais tout, que je ne le perds de vue ni le jour ni la nuit, qu'il est de ma part l'objet d'une surveillance infatigable, — qu'arrivera-t-il dans ces conditions? Infailliblement il sera pris de vertige, il viendra lui-même chez moi, il me fournira quantité d'armes contre lui et me mettra en mesure de donner aux conclusions de mon enquête un caractère d'évidence mathématique, ce qui ne manque pas de charme.

Si ce procédé peut réussir avec un moujik inculte, il n'est pas non plus sans efficacité quand il s'agit d'un homme éclairé, intelligent, distingué même à certains égards! Car l'important, mon cher ami, c'est de deviner dans quel sens un homme est développé. Celui-ci est intelligent, je suppose, mais il a des nerfs, des nerfs qui sont excités, malades!… Et la bile, la bile que vous oubliez, quel rôle elle joue chez tous ces gens-là! Je vous le répète, il y a là une vraie mine de renseignements! Et que m'importe qu'il se promène en liberté dans la ville? Je puis bien le laisser jouir de son reste, je sais qu'il est ma proie et qu'il ne m'échappera pas! En effet, où irait-il? À l'étranger, allez-vous dire? Un Polonais se sauvera à l'étranger, mais pas lui, d'autant plus que je le surveille et que mes mesures sont prises en conséquence. Se retirera-t-il

dans l'intérieur du pays? Mais là habitent des moujiks grossiers, des Russes primitifs, dépourvus de civilisation; cet homme éclairé aimera mieux aller en prison que de vivre dans un pareil milieu, hé! Hé! D'ailleurs, tout cela ne signifie rien encore, c'est l'accessoire, le côté extérieur de la question. Il ne s'enfuira pas, non-seulement parce qu'il ne saurait ou aller, mais encore, et surtout, parce que, psychologiquement, il m'appartient, hé! Hé! Comment trouvez-vous cette expression? En vertu d'une loi naturelle, il ne fuira pas, lors même qu'il pourrait le faire. Avez-vous vu le papillon devant la chandelle? Eh bien, il tournera sans cesse autour de moi comme cet insecte autour de la flamme; la liberté n'aura plus de douceur pour lui; il deviendra de plus en plus inquiet, de plus en plus ahuri; que je lui en laisse le temps, et il se livrera à des agissements tels que sa culpabilité en ressortira claire comme deux et deux font quatre!… Et toujours, toujours il tournera autour de moi, décrivant des cercles de plus en plus resserrés, jusqu'à ce qu'enfin, paf! Il volera dans ma bouche et je l'avalerai; c'est fort agréable, hé! Hé! Vous ne croyez pas?

Raskolnikoff gardait le silence; pâle et immobile, il continuait à observer le visage de Porphyre avec un pénible effort d'attention.

« La leçon est bonne! » pensait-il, terrifié. « Ce n'est même plus, comme hier, le chat jouant avec la souris. Sans doute il ne me parle pas ainsi pour le seul plaisir de me montrer sa force, il est bien trop intelligent pour cela… Il doit avoir un autre but, quel est-il? Va donc, mon ami, tout ce que tu en dis, c'est pour m'effrayer! Tu n'as pas de preuves, et l'homme d'hier n'existe pas! Tu veux tout bonnement me dérouter, tu veux me mettre en colère et frapper le grand coup, quand tu me verras dans cet état; seulement tu te trompes, tu en seras pour tes peines! Mais pourquoi parle-t-il ainsi à mots couverts?… Il spécule sur l'agacement de mon système nerveux!… Non, mon ami, cela ne prendra pas, quoi que tu aies manigancé… Nous allons voir un peu ce que tu as préparé là. »

Et il s'apprêta à affronter bravement la terrible catastrophe qu'il prévoyait. De temps à autre, il avait envie de s'élancer sur Porphyre et de l'étrangler séance tenante. Dès son entrée dans le cabinet du juge d'instruction, sa grande crainte était de ne pouvoir maîtriser sa colère. Il

sentait son cœur battre avec violence, ses lèvres devenir sèches et l'écume s'y figer. Cependant il résolut de se taire, comprenant que, dans sa position, c'était la meilleure tactique: de la sorte, en effet, non-seulement il ne se compromettrait pas, mais il réussirait peut-être à irriter son ennemi et à lui arracher quelque parole imprudente. Du moins, tel était l'espoir de Raskolnikoff.

— Non, je vois que vous ne le croyez pas, vous pensez que je plaisante, reprit Porphyre; le juge d'instruction était de plus en plus gai, il ne cessait de faire entendre son petit rire, et il s'était remis à sa promenade autour de la chambre, — sans doute vous avez raison; Dieu m'a donné une figure qui n'éveille chez les autres que des idées comiques; je suis un bouffon; mais excusez le langage d'un vieillard; vous, Rodion Romanovitch, vous êtes dans la fleur de l'âge, et, comme tous les jeunes gens, vous appréciez au delà de tout l'intelligence humaine. Le piquant de l'esprit et les déductions abstraites de la raison vous séduisent.

Pour en revenir au cas particulier dont nous parlions tout à l'heure, je vous dirai, monsieur, qu'il faut compter avec la réalité, avec la nature. C'est une chose importante, et comme elle triomphe parfois de l'habileté la plus consommée! Écoutez un vieillard, je parle sérieusement, Rodion Romanovitch (en prononçant ces mots, Porphyre Pétrovitch, qui comptait à peine trente-cinq ans, semblait, en effet, avoir vieilli tout d'un coup: une métamorphose soudaine s'était produite dans toute sa personne et jusque dans sa voix); de plus, je suis un homme franc… Suis-je ou non un homme franc? Qu'en pensez-vous? Il me semble qu'on ne peut pas l'être davantage: je vous confie de pareilles choses et je ne demande même pas de récompense, hé! Hé!

Eh bien! Je continue: la finesse d'esprit est, à mon avis, une fort belle chose, c'est, pour ainsi dire, l'ornement de la nature, la consolation de la vie, et, avec cela, on peut, semble-t-il, jobarder facilement un pauvre juge d'instruction qui lui-même est, d'ailleurs, souvent trompé par sa propre imagination, car il est homme! Mais la nature vient en aide au pauvre juge d'instruction, voilà le malheur! Et c'est à quoi ne songe pas la jeunesse confiante dans son intelligence, la jeunesse « qui foule aux pieds tous les

obstacles » (comme vous l'avez dit d'une façon si fine et si ingénieuse).

Dans le cas particulier qui nous occupe, le coupable, je l'admets, mentira supérieurement; mais, quand il croira n'avoir plus qu'à recueillir le fruit de son adresse, crac! Il s'évanouira dans l'endroit même ou un pareil accident doit être le plus commenté. Mettons qu'il puisse expliquer sa syncope par un état maladif, par l'atmosphère étouffante de la salle; n'importe, il n'en a pas moins donné matière aux soupçons! Il a menti d'une façon incomparable, mais il n'a pas su prendre ses précautions contre la nature. Voilà où est le piège!

Une autre fois, entraîné par son humeur moqueuse, il s'amusera à mystifier quelqu'un qui le soupçonne et, par jeu, il fera semblant d'être le criminel recherché par la police; mais il entrera trop bien dans la peau du bonhomme, il jouera sa comédie prétendue avec trop de naturel, et ce sera encore un indice. Sur le moment, son interlocuteur pourra être dupe; mais si ce dernier n'est pas un niais, il se ravisera dès le lendemain. Notre homme se compromettra ainsi à chaque instant! Que dis-je? Il viendra de lui-même là ou il n'est pas appelé, et il se répandra en paroles imprudentes, en allégories dont le sens n'échappera à personne, hé! Hé! Il viendra demander pourquoi on ne l'a pas encore arrêté, hé! Hé! Et cela peut arriver à un personnage d'un esprit très-fin, voire à un psychologue et à un littérateur! La nature est le miroir le plus transparent, il suffit de le contempler! Mais pourquoi pâlissez-vous ainsi, Rodion Romanovitch! Vous avez peut-être trop chaud: voulez-vous qu'on ouvre la fenêtre?

— Oh! Ne vous inquiétez pas, je vous en prie, cria Raskolnikoff, et tout à coup il se mit à rire. — Je vous en prie, ne faites pas attention!

Porphyre s'arrêta en face de lui, attendit un moment et soudain partit lui-même d'un éclat de rire. Raskolnikoff, dont l'hilarité s'était subitement calmée, se leva.

— Porphyre Pétrovitch! Dit-il d'une voix nette et forte, bien qu'il eût peine à se tenir sur ses jambes tremblantes, je n'en puis plus douter, vous me soupçonnez positivement d'avoir assassiné cette vieille et sa sœur Élisabeth. De mon côté, je vous déclare que depuis longtemps j'en ai assez, de tout cela. Si vous croyez avoir le droit de me poursuivre, de me faire arrêter,

poursuivez-moi, mettez-moi en état d'arrestation. Mais je ne permets pas qu'on se moque de moi et qu'on me martyrise…

Tout à coup ses lèvres commencèrent à frémir, ses yeux lancèrent des flammes, et sa voix, jusqu'alors contenue, atteignit le diapason le plus élevé.

— Je ne le permets pas! Cria-t-il brusquement, et il asséna un vigoureux coup de poing sur la table. — Entendez-vous cela, Porphyre Pétrovitch? Je ne le permets pas!

— Ah! Seigneur! Mais qu'est-ce qui vous prend? S'écria le juge d'instruction en apparence fort inquiet. — Batuchka! Rodion Romanovitch! Mon bon ami! Mais qu'est-ce que vous avez?

— Je ne le permets pas! Répéta Raskolnikoff.

— Batuchka, un peu plus bas! On va vous entendre, on viendra, et alors qu'est-ce que nous dirons? Pensez un peu à cela! Murmura d'un air effrayé Porphyre Pétrovitch, qui avait approché son visage de celui de son visiteur.

— Je ne le permets pas, je ne le permets pas! Poursuivit machinalement Raskolnikoff; mais cette fois il avait baissé le ton, de façon à n'être entendu que de Porphyre.

Celui-ci courut ouvrir la fenêtre.

— Il faut aérer la chambre! Mais si vous buviez un peu d'eau, mon cher ami? Voyez-vous, c'est un petit accès!

Déjà il s'élançait vers la porte pour donner des ordres à un domestique, quand il aperçut dans un coin une carafe d'eau.

— Batuchka, buvez, murmura-t-il en s'approchant vivement du jeune homme avec la carafe, — cela vous fera peut-être du bien…

La frayeur et même la sollicitude de Porphyre Pétrovitch semblaient si peu feintes que Raskolnikoff se tut et se mit à l'examiner avec une curiosité morne. Du reste, il refusa l'eau qu'on lui offrait.

— Rodion Romanovitch! Mon cher ami! Mais, si vous continuez ainsi, vous vous rendrez fou, je vous l'assure! Buvez donc, buvez au moins quelques gouttes!

Il lui mit presque de force le verre d'eau dans la main. Machinalement, Raskolnikoff le portait à ses lèvres, quand soudain il se ravisa et le déposa avec dégoût sur la table.

— Oui, vous avez eu un petit accès! Vous en ferez tant, mon cher ami, que vous aurez une rechute de votre maladie, observa du ton le plus affectueux le juge d'instruction, qui paraissait toujours fort troublé. — Seigneur! Est-il possible de se ménager si peu? C'est comme Dmitri, Prokofitch qui est venu hier chez moi, — je reconnais que j'ai l'humeur caustique, que mon caractère est affreux, mais, Seigneur! Quelle signification on a donnée à d'inoffensives saillies! Il est venu hier, après votre visite; nous étions en train de dîner, il a parlé, parlé. Je me suis contenté d'écarter les bras, mais en moi-même je me disais: « Ah! Mon Dieu… » C'est vous qui l'avez envoyé, n'est-ce pas? Asseyez-vous donc, batuchka; asseyez-vous, pour l'amour du Christ!

— Non, ce n'est pas moi! Mais je savais qu'il était allé chez vous et pourquoi il vous avait fait cette visite, répondit sèchement Raskolnikoff.

— Vous le saviez?

— Oui. Eh bien! Qu'en concluez-vous?

— J'en conclus, batuchka, Rodion Romanovitch, que je connais encore bien d'autres de vos faits et gestes; je suis informé de tout! Je sais qu'à la nuit tombante vous êtes allé pour louer l'appartement, vous Vous êtes mis à tirer le cordon de la sonnette, vous avez fait une question au sujet du sang, vos façons ont stupéfié les ouvriers et les dvorniks. Oh! Je comprends dans quelle situation morale vous vous trouviez alors… Mais il n'en est pas moins vrai que toutes ces agitations vous rendront fou! Une noble indignation bouillonne en vous, vous avez à vous plaindre de la destinée d'abord, et des policiers ensuite. Aussi allez-vous ici et là pour forcer en quelque sorte les gens à formuler tout haut leurs accusations. Ces commérages stupides vous sont insupportables, et vous voulez en finir au plus tôt avec tout cela. Est-ce vrai? Ai-je bien deviné à quels sentiments vous obéissez?… Seulement vous ne vous contentez pas de vous mettre la tête à l'envers, vous la faites perdre aussi à mon pauvre Razoumikhine, et c'est vraiment dommage d'affoler un si brave garçon! Sa bonté l'expose plus que tout autre à subir la contagion de votre maladie… Quand vous serez calmé, batuchka, je vous raconterai… Mais asseyez-vous donc, batuchka, pour l'amour du Christ! Je vous en prie, reprenez vos esprits, vous êtes tout défait; asseyez-vous donc.

Raskolnikoff s'assit; un tremblement fiévreux agitait tout son corps. Il écoutait avec une profonde surprise Porphyre Pétrovitch qui lui prodiguait des démonstrations d'intérêt. Mais il n'ajoutait aucune foi aux paroles du juge d'instruction, quoiqu'il eût une tendance étrange à y croire. Il avait été extrêmement impressionné en entendant Porphyre lui parler de sa visite au logement de la vieille: « Comment donc sait-il cela et pourquoi me le raconte-t-il lui-même? » pensait le jeune homme.

— Oui, il s'est produit dans notre pratique judiciaire un cas psychologique presque analogue, un cas morbide, continua Porphyre. Un homme s'est accusé d'un meurtre qu'il n'avait pas commis. Et ce n'est rien de dire qu'il s'est déclare coupable: il a raconté toute une histoire, une hallucination dont il avait été le jouet, et son récit était si vraisemblable, paraissait tellement d'accord avec les faits, qu'il défiait toute contradiction. Comment s'expliquer cela? Sans qu'il y eût de sa faute, cet individu avait été, en partie, cause d'un assassinat. Quand il apprit qu'il avait, à son insu, facilité l'œuvre de l'assassin, il en fut si désolé que sa raison s'altéra, et il s'imagina être lui-même le meurtrier! À la fin, le Sénat dirigeant examina l'affaire, et l'on découvrit que le malheureux était innocent. Tout de même, sans le Sénat dirigeant, c'en était fait de ce pauvre diable! Voilà ce qui vous pend au nez, batuchka! On peut aussi devenir monomane quand on va la nuit tirer des cordons de sonnette et faire des questions au sujet du sang! Voyez-vous, dans l'exercice de ma profession, j'ai eu l'occasion d'étudier toute cette psychologie. C'est un attrait du même genre qui pousse parfois un homme à se jeter par la fenêtre ou du haut d'un clocher… Vous êtes malade, Rodion Romanovitch! Vous avez eu tort de trop négliger, au début, votre maladie. Vous auriez dû consulter un médecin expérimenté, au lieu de vous faire traiter par ce gros Zosimoff!… Tout cela est, chez vous, l'effet du délire!…

Pendant un instant, Raskolnikoff crut voir tous les objets tourner autour de lui. « Est-il possible qu'il mente encore en ce moment? » se demandait-il. Et il s'efforçait de bannir cette idée, pressentant à quel excès de rage folle elle pourrait le pousser.

— Je n'étais pas en délire, j'avais toute ma raison! Cria-t-il, tandis qu'il mettait son esprit à la torture pour tâcher de pénétrer le jeu de Porphyre.

J’avais toute ma raison, entendez-vous?

— Oui, je comprends et j’entends. Vous avez déjà dit hier que vous n’aviez pas le délire, vous avez même insisté particulièrement sur ce point! Je comprends tout ce que vous pouvez dire! Hé! Hé!… Mais permettez-moi de vous soumettre encore une observation, mon cher Rodion Romanovitch. Si, en effet, vous étiez coupable ou que vous ayez pris une part quelconque à cette maudite affaire, je vous le demande, est-ce que vous soutiendriez que vous avez fait tout cela non en délire, mais en pleine connaissance? À mon avis, ce serait tout le contraire. Si vous sentiez votre cas véreux, vous devriez précisément soutenir mordicus que vous avez agi sous l’influence du délire! Est-ce vrai?

Le ton de la question laissait soupçonner un piège. En prononçant ces derniers mots, Porphyre s’était penché vers Raskolnikoff; celui-ci se renversa sur le dossier du divan et, silencieusement, regarda son interlocuteur en face.

— C’est comme pour la visite de M. Razoumikhine. Si vous étiez coupable, vous devriez dire qu’il est venu chez moi de lui-même et cacher qu’il a fait cette démarche à votre instigation. Or, loin de cacher cela, vous affirmez au contraire que c’est vous qui l’avez envoyé!

Raskolnikoff n’avait jamais affirmé cela. Un froid lui courut le long de l’épine dorsale.

— Vous mentez toujours, dit-il d’une voix lente et faible en ébauchant un sourire pénible. Vous voulez encore me montrer que vous lisez dans mon jeu, que vous savez d’avance toutes mes réponses, continua-t-il, sentant lui-même que déjà il ne pesait plus ses mots comme il l’aurait dû; vous voulez me faire peur… Ou simplement vous vous moquez de moi…

En parlant ainsi, Raskolnikoff ne cessait de regarder fixement le juge d’instruction. Tout à coup, une colère violente fit de nouveau étinceler ses yeux.

— Vous ne faites que mentir! S’écria-t-il. — Vous savez parfaitement vous-même que la meilleure tactique pour un coupable, c’est d’avouer ce qu’il lui est impossible de cacher. Je ne vous crois pas!

— Comme vous savez vous retourner! Ricana Porphyre: — mais avec cela, batuchka, vous êtes fort entêté; c’est l’effet de la monomanie. Ah! Vous

ne me croyez pas? Et moi, je vous dis que vous me croyez déjà un peu, et je ferai si bien que vous me croirez tout à fait, car je vous aime sincèrement, et je vous porte un véritable intérêt.

Les lèvres de Raskolnikoff commencèrent à s'agiter.

— Oui, je vous veux du bien, poursuivit Porphyre en prenant amicalement le bras du jeune homme un peu au-dessus du coude; je vous le dis définitivement: soignez votre maladie. De plus, voilà que votre famille s'est maintenant transportée à Pétersbourg; songez un peu à elle. Vous devriez faire le bonheur de vos parents, et, au contraire, vous ne leur causez que des inquiétudes…

— Que vous importe? Comment savez-vous cela? De quoi vous mêlez-vous? Ainsi, vous me surveillez et vous tenez à me le faire savoir?

— Batuchka! Mais, voyons, c'est de vous, de vous-même que j'ai tout appris! Vous ne remarquez même pas que, dans votre agitation, vous parlez spontanément de vos affaires, et à moi et aux autres. Plusieurs particularités intéressantes m'ont été aussi communiquées hier par M. Razoumikhine. Non, vous m'avez interrompu, j'allais vous dire que, malgré tout votre esprit, vous avez perdu la vue saine des choses par suite de votre humeur soupçonneuse. Tenez, par exemple, cet incident du cordon de sonnette: voilà un fait précieux, un fait inappréciable pour un magistrat enquêteur! Je vous le livre naïvement, moi juge d'instruction, et cela ne vous ouvre pas les yeux? Mais si je vous croyais, le moins du monde coupable, est-ce ainsi que j'aurais agi? Ma ligne de conduite en ce cas était toute tracée: j'aurais dû, au contraire, commencer par endormir votre défiance, faire semblant d'ignorer ce fait, attirer votre attention sur un point opposé; puis brusquement je vous aurais, selon votre expression, asséné sur le sinciput la question suivante: « Qu'êtes-vous donc allé faire, monsieur, à dix heures du soir, au domicile de la victime? Pourquoi avez-vous tiré le cordon de la sonnette? Pourquoi avez-vous questionné au sujet du sang? Pourquoi avez-vous abasourdi les dvorniks en demandant qu'on vous conduisit au bureau de police? » Voilà comme j'aurais nécessairement procédé, si j'avais quelque soupçon à votre endroit. J'aurais dû vous soumettre à un interrogatoire en règle, ordonner une perquisition, m'assurer de votre personne… Puisque j'ai agi autrement, c'est

donc que je ne vous soupçonne pas! Mais vous avez perdu le sens exact des choses, et vous ne voyez rien, je le répète!

Raskolnikoff trembla de tout son corps, ce dont Porphyre Pétrovitch put facilement s'apercevoir.

— Vous mentez toujours! Vociféra le jeune homme. Je ne sais quelles sont vos intentions, mais vous mentez toujours… Tout à l'heure, vous ne parliez pas dans ce sens-là, et il m'est impossible de me faire illusion… Vous mentez!

— Je mens! Répliqua Porphyre avec une apparence de vivacité; du reste, le juge d'instruction conservait l'air le plus enjoué et semblait n'attacher aucune importance à l'opinion que Raskolnikoff pouvait avoir de lui. — Je mens?… Mais comment en ai-je usé avec vous tantôt! Moi, juge d'instruction, je vous ai suggéré les arguments psychologiques que vous pouviez faire valoir « la maladie, le délire, les souffrances d'amour-propre, l'hypocondrie, l'affront reçu au bureau de police, etc. » N'est-ce pas? Hé, hé, hé! Il est vrai, soit dit en passant, que ces moyens de défense ne se tiennent pas debout; ils sont à deux fins; on peut les retourner contre vous. Si vous dites: « J'étais malade, j'avais le délire, je ne savais ce que je faisais, je ne me souviens de rien », on vous répondra: « Tout cela est fort bien, batuchka; mais pourquoi donc le délire affecte-t-il toujours chez vous le même caractère? Il pourrait se manifester sous d'autres formes! » Pas vrai? Hé, hé, hé!

Raskolnikoff se leva, et le regardant d'un air plein de mépris:

— En fin de compte, dit-il avec force, je veux savoir si, oui ou non, je suis pour vous en état de suspicion. Parlez, Porphyre Pétrovitch, expliquez-vous sans ambages et tout de suite, à l'instant!

— Ah! Mon Dieu! Vous voilà comme les enfants qui demandent la lune! Reprit Porphyre toujours goguenard.

— Mais qu'avez-vous besoin d'en savoir tant, puisqu'on vous a laissé jusqu'ici parfaitement tranquille? Pourquoi vous inquiétez-vous ainsi? Pourquoi venez-vous de vous-même chez nous quand on ne vous appelle pas? Quelles sont vos raisons, hein? Hé, hé, hé!

— Je vous répète, cria Raskolnikoff furieux, que je ne puis plus

supporter…

— Quoi? L'incertitude? Interrompit le juge d'instruction.

— Ne me poussez pas à bout! Je ne veux pas!… Je vous dis que je ne veux pas!… Je ne le puis ni ne le veux!… Vous entendez! Reprit d'une voix de tonnerre Raskolnikoff en déchargeant un nouveau coup de poing sur la table.

— Plus bas, plus bas! On va vous entendre! Je vous donne un avertissement sérieux: prenez garde à vous! Murmura Porphyre.

Le juge d'instruction n'avait plus ce faux air de paysanne qui simulait la bonhomie sur son visage; il fronçait le sourcil, parlait en maître et semblait sur le point de lever le masque. Mais cette attitude nouvelle ne dura qu'un instant. D'abord intrigué, Raskolnikoff entra soudain dans un transport de colère; cependant, chose étrange, cette fois encore, bien qu'il fût au comble de l'exaspération, il obéit à l'ordre de baisser la voix. D'ailleurs, il sentait qu'il ne pouvait faire autrement, et cette pensée contribua encore à l'irriter.

— Je ne me laisserai pas martyriser! Murmura-t-il, — arrêtez-moi, fouillez-moi, faites des perquisitions, mais agissez selon la forme et ne jouez pas avec moi! N'ayez pas l'audace…

— Eh! Ne vous inquiétez donc pas de la forme, interrompit Porphyre de son ton narquois tandis qu'il contemplait Raskolnikoff avec une sorte de jubilation, — c'est familièrement, batuchka, c'est tout à fait en ami que je vous ai invité à venir me voir!

— Je ne veux pas de votre amitié et je crache dessus! Entendez-vous? Et maintenant je prends ma casquette et je m'en vais. Qu'est-ce que vous direz, si vous avez l'intention de m'arrêter?

Au moment où il approchait de la porte, Porphyre lui saisit de nouveau le bras un peu au-dessus du coude.

— Ne voulez-vous pas voir une petite surprise? Ricana le juge d'instruction; il paraissait de plus en plus gai, de plus en plus goguenard, ce qui mit décidément Raskolnikoff hors de lui.

— Quelle petite surprise? Que voulez-vous dire? Demanda le jeune homme en s'arrêtant soudain et en regardant Porphyre avec inquiétude.

— Une petite surprise qui est la derrière la porte, hé, hé, hé! (Il montrait

du doigt la porte fermée qui donnait accès à son logement situé derrière la cloison.)

— Je l'ai même enfermée à la clef pour qu'elle ne s'en aille pas.

— Qu'est-ce que c'est? Où? Quoi?…

Raskolnikoff s'approcha de la porte et voulut l'ouvrir, mais il ne le put.

— Elle est fermée, voici la clef!

Ce disant, le juge d'instruction tirait la clef de sa poche et la montrait à son visiteur.

— Tu mens toujours! Hurla celui-ci, qui ne se possédait plus; tu mens, maudit polichinelle!

En même temps, il voulut se jeter sur Porphyre; ce dernier fit retraite vers la porte, sans témoigner, du reste, aucune frayeur.

— Je comprends tout, tout! Vociféra Raskolnikoff. Tu mens et tu m'irrites, pour que je me trahisse…

— Mais vous n'avez plus à vous trahir, batuchka, Rodion Romanovitch. — Voyez dans quel état vous êtes! Ne criez pas, ou j'appelle.

— Tu mens, il n'y aura rien! Appelle tes gens! Tu savais que j'étais malade, et tu as voulu m'exaspérer, me pousser à bout pour m'arracher des aveux, voilà quel était ton but! Non, produis tes preuves! J'ai tout compris! Tu n'as pas de preuves, tu n'as que de misérables suppositions, les conjectures de Zamétoff!… Tu connaissais mon caractère, tu as voulu me mettre hors de moi, afin de faire ensuite apparaître brusquement les popes et les délégués… Tu les attends? Hein? Qu'est-ce que tu attends? Où sont-ils? Montre-les!

— Que parlez-vous de délégués, batuchka! Voilà des idées! La forme même, pour employer votre langage, ne permet pas d'agir ainsi; vous ne connaissez pas la procédure, mon cher ami… Mais la forme sera observée, vous le verrez vous-même!… Murmura Porphyre, qui s'était mis à écouter à la porte.

Un certain bruit se produisait, en effet, dans la pièce voisine.

— Ah! Ils viennent, s'écria Raskolnikoff; tu les as envoyé chercher!… Tu les attendais! Tu avais compté… Eh bien! Introduis-les tous: délégués, témoins; fais entrer qui tu voudras! Je suis prêt!

Mais alors eut lieu un incident étrange et si en dehors du cours ordinaire des choses, que sans doute ni Raskolnikoff ni Porphyre Pétrovitch n’eussent pu le prévoir.

VI

Voici le souvenir que cette scène laissa dans l'esprit de Raskolnikoff:

Le bruit qui se faisait dans la chambre voisine augmenta tout à coup, et la porte s'entrouvrit.

— Qu'est-ce qu'il y a? Cria avec colère Porphyre Pétrovitch. — J'ai prévenu…

Il n'y eut pas de réponse, mais la cause du tapage se laissait deviner en partie: quelqu'un voulait pénétrer dans le cabinet du juge d'instruction, et on s'efforçait de l'en empêcher.

— Qu'est-ce qu'il y a donc là? Répéta Porphyre inquiet.

— C'est l'inculpé Nicolas qu'on a amené, fit une voix.

— Je n'ai pas besoin de lui! Je ne veux pas le voir! Emmenez-le! Attendez un peu!… Comment l'a-t-on conduit ici? Quel désordre! Gronda Porphyre en s'élançant vers la porte.

— Mais c'est lui qui…, reprit la même voix, et elle s'arrêta soudain.

Durant deux secondes, on entendit le bruit d'une lutte entre deux hommes; puis l'un d'eux repoussa l'autre avec force et, brusquement, fit invasion dans le cabinet.

Le nouveau venu avait un aspect fort étrange. Il regardait droit devant lui, mais ne semblait voir personne. La résolution se lisait dans ses yeux étincelants, et, en même temps, son visage était livide comme celui d'un condamné que l'on mène à l'échafaud. Ses lèvres, toutes blanches, tremblaient légèrement.

C'était un homme fort jeune encore, maigre, de taille moyenne et vêtu comme un ouvrier; il portait les cheveux coupés en rond; ses traits étaient fins et secs. Celui qu'il venait de repousser s'élança après lui dans la chambre et le saisit par l'épaule: c'était un gendarme; mais Nicolas réussit encore une fois à se dégager.

Sur le seuil se groupèrent plusieurs curieux. Quelques-uns avaient grande envie d'entrer. Tout cela s'était passé en beaucoup moins de temps que nous

n’en avons mis à le raconter.

— Va-t’en, il est encore trop tôt! Attends qu’on t’appelle!… Pourquoi l’a-t-on amené si tôt? Grommela Porphyre Pétrovitch, aussi irrité que surpris. Mais tout à coup Nicolas se mit à genoux.

— Qu’est-ce que tu fais? Cria le juge d’instruction de plus en plus étonné.

— Pardon! Je suis coupable! Je suis l’assassin! Dit brusquement Nicolas d’une voix assez forte, malgré l’émotion qui l’étranglait.

Il y eut durant dix secondes un silence aussi profond que si tous les assistants étaient tombés en catalepsie; le gendarme n’essaya plus de reprendre son prisonnier et se dirigea machinalement vers la porte où il resta immobile.

— Qu’est-ce que tu dis? Cria Porphyre Pétrovitch quand sa stupéfaction lui eut permis de parler.

— Je suis… L’assassin… Répéta Nicolas après s’être tu un instant.

— Comment… Tu… Comment… Qui as-tu assassiné?

Le juge d’instruction était visiblement déconcerté.

Nicolas attendit encore un instant avant de répondre.

— J’ai… Assassiné… à coups de hache Aléna Ivanovna et sa sœur Élisabeth Ivanovna. J’avais l’esprit égaré… Ajouta-t-il brusquement, puis il se tut, mais il restait toujours agenouillé.

Après avoir entendu cette réponse, Porphyre Pétrovitch parut réfléchir profondément; ensuite, d’un geste violent, il invita les témoins à se retirer. Ceux-ci obéirent aussitôt, et la porte se referma.

Raskolnikoff, debout dans un coin, contemplait Nicolas d’un air étrange. Durant quelques instants les regards du juge d’instruction allèrent du visiteur au détenu et vice versa. A la fin, il s’adressa à Nicolas avec une sorte d’emportement:

— Attends qu’on t’interroge, avant de me dire que tu as eu l’esprit égaré! Fit-il d’une voix presque irritée. Je ne t’ai pas encore demandé cela… Parle maintenant: tu as tué?

— Je suis l’assassin… J’avoue… Répondit Nicolas.

— E-eh! Avec quoi as-tu tué?

— Avec une hache. Je l’avais apportée pour cela.

— Oh! Comme il se presse! Seul?

Nicolas ne comprit pas la question.

— Tu n'as pas eu de complices?

— Non. Mitka est innocent, il n'a pris aucune part au crime.

— Ne te presse donc pas d'innocenter Mitka; est-ce que je t'ai questionné à son sujet?… Pourtant, comment se fait-il que les dvorniks vous aient vus tous deux descendre l'escalier en courant?

— J'ai fait exprès de courir après Mitka… C'était une feinte pour détourner les soupçons, répondit Nicolas.

— Allons, c'est bien, en voilà assez! Cria Porphyre avec colère; il ne dit pas la vérité! Grommela-t-il ensuite comme à part soi, et soudain ses yeux rencontrèrent Raskolnikoff, dont il avait évidemment oublié la présence durant ce dialogue avec Nicolas. En apercevant son visiteur, le juge d'instruction parut se troubler… Il s'avança aussitôt vers lui.

— Rodion Romanovitch, batuchka! Excusez-moi… Je vous prie… Vous n'avez plus rien à faire ici… Moi-même… vous voyez quelle surprise!… Je vous prie…

Il avait pris le jeune homme par le bras et lui montrait la porte.

— Il paraît que vous ne vous attendiez pas à cela? Observa Raskolnikoff.

Naturellement, ce qui venait de se passer était encore pour lui une énigme; cependant il avait recouvré en grande partie son assurance.

— Mais vous ne vous y attendiez pas non plus, batuchka. Voyez donc comme votre main tremble! Hé! Hé!

— Vous tremblez aussi, Porphyre Pétrovitch.

— C'est vrai; je ne m'attendais pas à cela!…

Ils se trouvaient déjà sur le seuil de la porte. Le juge d'instruction avait hâte d'être débarrassé de son visiteur.

— Alors vous ne me montrerez pas la petite surprise? Demanda brusquement celui-ci.

— C'est à peine s'il a retrouvé la force de parler, et il fait déjà de l'ironie! Hé! Hé! Vous êtes un homme caustique! Allons, au revoir!

— Je crois qu'il faudrait plutôt dire adieu!

— Ce sera comme Dieu voudra! Balbutia Porphyre avec un sourire forcé.

En traversant la chancellerie, Raskolnikoff remarqua que plusieurs des employés le regardaient fixement. Dans l'antichambre, il reconnut, au milieu de la foule, les deux dvorniks de cette maison-là, ceux à qui il avait proposé, l'autre soir, de le mener chez le commissaire de police. Ils paraissaient attendre quelque chose. Mais à peine était-il arrivé sur le carré qu'il entendit de nouveau derrière lui la voix de Porphyre Pétrovitch. Il se retourna et aperçut le juge d'instruction qui s'essoufflait à courir après lui.

— Un petit mot, Rodion Romanovitch; il en sera de cette affaire comme Dieu voudra, mais pour la forme j'aurai à vous demander quelques renseignements… Ainsi nous nous reverrons encore, certainement!

Et Porphyre s'arrêta en souriant devant le jeune homme.

— Certainement! Fit-il une seconde fois.

On pouvait supposer qu'il aurait encore voulu dire quelque chose, mais il n'ajouta rien.

— Pardonnez-moi ma manière d'être de tantôt, Porphyre Pétrovitch… J'ai été un peu vif, commença Raskolnikoff, qui avait recouvré tout son aplomb et qui même éprouvait une irrésistible envie de gouailler le magistrat.

— Laissez donc, ce n'est rien, reprit Porphyre d'un ton presque joyeux. Je suis moi-même… J'ai un caractère fort désagréable, je le confesse. Mais nous nous reverrons. Si Dieu le permet, nous nous reverrons souvent!…

— Et nous ferons définitivement connaissance ensemble dit Raskolnikoff.

— Et nous ferons définitivement connaissance ensemble, répéta comme un écho Porphyre Pétrovitch, et, clignant de l'œil, il regarda très-sérieusement son interlocuteur. — Maintenant vous allez à un dîner de fête?

— À un enterrement.

— Ah! C'est juste! Ayez soin de votre santé…

— De mon côté je ne sais quels vœux faire pour vous! Répondit Raskolnikoff; il commençait déjà à descendre l'escalier, mais soudain il se retourna vers Porphyre: — Je vous souhaiterais volontiers plus de succès que vous n'en avez eu aujourd'hui: voyez pourtant comme vos fonctions sont comiques!

À ces mots, le juge d'instruction, qui s'apprêtait déjà à regagner son appartement, dressa l'oreille.

— Qu'est-ce qu'elles ont de comique? Demanda-t-il.

— Mais comment donc! Voilà ce pauvre Mikolka; combien vous avez dû le tourmenter, l'obséder, pour lui arracher des aveux! Jour et nuit sans doute vous lui avez répété sur tous les tons: « Tu es l'assassin, tu es l'assassin… » Vous l'avez persécuté sans relâche selon votre méthode psychologique. Or, maintenant qu'il se reconnaît coupable, vous recommencez à le turlupiner en lui chantant une autre gamme: « Tu mens, tu n'es pas l'assassin, tu ne peux pas l'être, tu ne dis pas la vérité. » Eh bien, après cela, n'ai-je pas le droit de trouver comiques vos fonctions?

— Hé! Hé! Hé! Ainsi vous avez remarqué que tout à l'heure j'ai fait observer à Nicolas qu'il ne disait pas la vérité?

— Comment ne l'aurais-je pas remarqué?

— Hé! Hé! Vous avez l'esprit subtil, rien ne vous échappe. Et, en outre, vous cultivez la facétie, vous avez la corde humoristique, hé! Hé! C'était, dit-on, le trait distinctif de notre écrivain Gogol?

— Oui, de Gogol.

— En effet, de Gogol… Au plaisir de vous revoir.

— Au plaisir de vous revoir…

Le jeune homme retourna directement chez lui. Arrivé à son domicile, il se jeta sur son divan, et, durant un quart d'heure, il tâcha de mettre un peu d'ordre dans ses idées, qui étaient fort confuses. Il n'essaya même pas de s'expliquer la conduite de Nicolas, sentant qu'il y avait là-dessous un mystère dont, pour le moment, il chercherait en vain la clef. Du reste, il ne se faisait pas d'illusions sur les suites probables de l'incident: les aveux de l'ouvrier ne tarderaient pas à être reconnus mensongers, et alors les soupçons se porteraient de nouveau sur lui, Raskolnikoff. Mais, en attendant, il était libre et il devait prendre ses mesures en prévision du danger qu'il jugeait imminent.

Jusqu'à quel point, toutefois, était-il menacé? La situation commençait à s'éclaircir. Le jeune homme frissonnait encore en se rappelant son entretien de tout à l'heure avec le juge d'instruction. Sans doute il ne pouvait pénétrer toutes les intentions de Porphyre, mais ce qu'il en devinait était plus que suffisant pour lui faire comprendre à quel terrible péril il venait d'échapper.

Un peu plus, et il se perdait sans retour. Connaissant l'irritabilité nerveuse de son visiteur, le magistrat s'était engagé à fond sur cette donnée et avait trop hardiment découvert son jeu, mais il jouait presque à coup sûr. Certes Raskolnikoff ne s'était déjà que trop compromis tantôt, cependant les imprudences qu'il se reprochait ne constituaient pas encore une preuve contre lui; cela n'avait qu'un caractère relatif. Ne se trompait-il pas, toutefois, en pensant ainsi? Quel était le but visé par Porphyre? Celui-ci avait-il réellement machiné quelque chose aujourd'hui, et, s'il y avait un coup monté, en quoi consistait-il? Sans l'apparition inattendue de Nicolas, comment cette entrevue aurait-elle fini?

Raskolnikoff était assis sur le divan, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains. Un tremblement nerveux continuait à agiter tout son corps. À la fin, il se leva, prit sa casquette et, après avoir réfléchi un moment, se dirigea vers la porte.

Il se disait que, pour aujourd'hui du moins, il n'avait rien à craindre. Tout à coup, il éprouva une sorte de joie: l'idée à lui vint de se rendre au plus tôt chez Catherine Ivanovna. Bien entendu, il était trop tard pour aller à l'enterrement, mais il arriverait à temps pour le dîner, et là il verrait Sonia.

Il s'arrêta, réfléchit, et un sourire maladif se montra sur ses lèvres.

« Aujourd'hui! Aujourd'hui! Répéta-t-il: oui, aujourd'hui même! Il le faut… »

Au moment où il allait ouvrir la porte, elle s'ouvrit d'elle-même. Il recula épouvanté en voyant paraître l'énigmatique personnage de la veille, l'homme sorti de dessous terre.

Le visiteur s'arrêta sur le seuil et, après avoir regardé silencieusement Raskolnikoff, fit un pas dans la chambre. Il V était vêtu exactement comme la veille, mais son visage n'était plus le même. Il semblait fort affligé et poussait de profonds soupirs.

— Que voulez-vous? Demanda Raskolnikoff, pâle comme la mort.

L'homme ne répondit pas et tout à coup s'inclina presque jusqu'à terre. Du moins, il toucha le parquet avec l'anneau qu'il portait à la main droite.

— Qui êtes-vous? S'écria Raskolnikoff.

— Je vous demande pardon, dit l'homme à voix basse.

— De quoi?

— De mes mauvaises pensées.

Ils se regardèrent l'un l'autre.

— J'étais fâché. Quand vous êtes venu l'autre jour, ayant peut—être l'esprit troublé par la boisson, vous avez questionné à propos du sang et demandé aux dvorniks de vous conduire au bureau de police. J'ai vu avec regret qu'ils ne tenaient pas compte de vos paroles, vous prenant pour un homme ivre. Cela m'a tellement contrarié que je n'ai pas pu dormir. Mais je me rappelais votre adresse, et hier je suis venu ici…

— C'est vous qui êtes venu? Interrompit Raskolnikoff.

La lumière commençait à se faire dans son esprit.

— Oui. Je vous ai insulté.

— Vous étiez donc dans cette maison-là?

— Oui, je me trouvais sous la porte cochère lors de votre visite. Est-ce que vous l'avez oublié? J'habite là depuis fort longtemps, je suis pelletier…

Raskolnikoff se remémora soudain toute la scène de l'avant-veille: en effet, indépendamment des dvorniks, il y avait encore sous la porte cochère plusieurs personnes, des hommes et des femmes. Quelqu'un avait proposé de le conduire immédiatement chez le commissaire de police. Il ne pouvait se rappeler le visage de celui qui avait émis cet avis, et maintenant même il ne le reconnaissait pas, mais il se souvenait de lui avoir répondu quelque chose, de s'être tourné vers lui.

Ainsi s'expliquait, le plus simplement du monde, l'effrayant mystère de la veille. Et, sous l'impression de l'inquiétude que lui causait une circonstance aussi insignifiante, il avait failli se perdre! Cet homme n'avait rien pu raconter, sinon que Raskolnikoff s'était présenté pour louer l'appartement de la vieille et avait questionné au sujet du sang. Donc, sauf cette démarche d'un malade en délire, sauf cette psychologie à deux fins, Porphyre ne savait rien; il n'avait point de faits, rien de positif. « Par conséquent, pensait le jeune homme, s'il ne surgit point de nouvelles charges (et il n'en surgira pas, j'en suis sûr!), qu'est-ce que l'on peut me faire? Lors même que l'on m'arrêterait, comment établir définitivement ma culpabilité? »

Une autre conclusion ressortait pour Raskolnikoff des paroles de son

visiteur: c'était tout à l'heure seulement que Porphyre avait eu connaissance de sa visite au logement de la victime.

— Vous avez dit aujourd'hui à Porphyre que j'étais allé là? Demanda-t-il frappé d'une idée subite.

— À quel Porphyre?

— Au juge d'instruction.

— Je le lui ai dit. Comme les dvorniks n'étaient pas allés chez lui, je m'y suis rendu.

— Aujourd'hui?

— Je suis arrivé une minute avant vous. Et j'ai tout entendu, je sais qu'il vous a fait passer un vilain quart d'heure.

— Où? Quoi? Quand?

— Mais j'étais chez lui, dans la pièce contiguë à son cabinet; je suis resté là tout le temps.

— Comment? Ainsi, c'est vous qui étiez la surprise? Mais comment donc cela a-t-il pu arriver? Parlez, je vous prie!

— Voyant, commença le bourgeois, — que les dvorniks refusaient d'aller prévenir la police sous prétexte qu'il était trop tard et qu'ils trouveraient le bureau fermé, j'en éprouvai un vif mécontentement et je résolus de me renseigner sur votre compte; le lendemain, c'est-à-dire hier, je pris mes renseignements, et aujourd'hui je me suis rendu chez le juge d'instruction. La première fois que je me suis présenté, il était absent. Une heure après je suis revenu et n'ai pas été reçu; enfin, la troisième fois, on m'a introduit. J'ai raconté les choses de point en point comme elles s'étaient passées; en m'écoutant, il bondissait dans la chambre et se frappait la poitrine: « Voilà comme vous faites votre service, brigands! S'écriait-il; si j'avais su cela plus tôt, je l'aurais fait chercher par la gendarmerie! » Ensuite il est sorti précipitamment, a appelé quelqu'un et a causé avec lui dans un coin; puis il est revenu vers moi et s'est mis à me questionner, tout en proférant force imprécations. Je ne lui ai rien laissé ignorer; je lui ai dit que vous n'aviez pas osé répondre à mes paroles d'hier et que vous ne m'aviez pas reconnu. Il continuait à se frapper la poitrine, à vociférer et à bondir dans là chambre. Sur ces entrefaites, on vous a annoncé: « Retire-toi derrière la cloison, m'a-t-il dit

alors en m'apportant une chaise, et reste là sans bouger, quoi que tu entendes; il se peut que je t'interroge encore. » Puis il a fermé la porte sur moi. Quand on a amené Nicolas, il vous a congédié et m'a ensuite fait sortir: « J'aurai à te questionner encore », a-t-il dit.

— Est-ce qu'il a questionné Nicolas devant toi?

— Je suis sorti aussitôt après vous, et c'est alors seulement qu'a commencé l'interrogatoire de Nicolas.

Son récit terminé, le bourgeois salua de nouveau jusqu'à terre.

— Pardonnez-moi ma dénonciation et le tort que je vous ai fait.

— Que Dieu te pardonne! Répondit Raskolnikoff.

À ces mots, le bourgeois s'inclina encore, mais seulement jusqu'à la ceinture, puis il se retira d'un pas lent.

« Pas d'inculpations précises, rien que des preuves à deux fins! » pensa Raskolnikoff renaissant à l'espérance, et il sortit de la chambre.

« À présent nous pouvons encore lutter », se dit-il avec un sourire de colère, tandis qu'il descendait l'escalier. C'était à lui-même qu'il en voulait; il songeait avec humiliation à sa « pusillanimité ».

Cinquième partie

I

Le lendemain du jour fatal où Pierre Pétrovitch avait eu son explication avec les dames Raskolnikoff, ses idées s'éclaircirent, et, à son extrême chagrin, force lui fut de reconnaître que la rupture, à laquelle il ne voulait pas croire la veille encore, était bel et bien un fait accompli. Le noir serpent de l'amour-propre blessé lui avait mordu le cœur pendant toute la nuit. Au saut du lit, le premier mouvement de Pierre Pétrovitch fut d'aller se regarder dans la glace: il craignait que, durant la nuit, un épanchement de bile ne se fût produit chez lui.

Heureusement, cette appréhension n'était pas fondée. En considérant son visage pale et distingué, il se consola même un instant par la pensée qu'il ne serait pas gêné de remplacer Dounia, et, qui sait? Peut-être avantageusement. Mais il ne tarda pas à bannir cet espoir chimérique, et il lança de côté un vigoureux jet de salive, ce qui amena un sourire moqueur sur les lèvres de son jeune ami et compagnon de chambre, André Séménovitch Lébéziatnikoff.

Pierre Pétrovitch remarqua cette raillerie muette et la porta au compte de son jeune ami, compte qui était passablement chargé depuis quelque temps. Sa colère redoubla lorsqu'il eut réfléchi qu'il n'aurait pas dû parler de cette histoire à André Séménovitch. C'était la seconde sottise que l'emportement lui avait fait commettre hier soir: il avait cédé au besoin d'épancher le trop plein de son irritation.

Durant toute cette matinée, la malchance s'ingénia à persécuter Loujine. Au Sénat même, l'affaire dont il s'occupait lui réservait un déboire. Ce qui le vexait surtout, c'était de ne pouvoir faire entendre raison au propriétaire du logement qu'il avait arrêté en vue de son prochain mariage. Cet individu, Allemand d'origine, était un ancien ouvrier à qui la fortune avait souri. Il n'acceptait aucune transaction et réclamait le payement entier du dédit stipulé dans le contrat, bien que Pierre Pétrovitch lui rendît l'appartement presque remis à neuf. Le tapissier ne se montrait pas moins roide. Il prétendait garder jusqu'au dernier rouble des arrhes qu'il avait touchées sur la vente d'un

mobilier dont Pierre Pétrovitch n'avait pas encore pris livraison. « Va-t-il falloir que je me marie exprès pour mes meubles? » se disait en grinçant des dents le malheureux homme d'affaires. En même temps un dernier espoir traversait son âme: « Est-il possible que le mal soit sans remède? N'y a-t-il plus rien à tenter? » Le souvenir des charmes de Dounetchka s'était enfoncé dans son cœur comme une épine. Ce fut pour lui un dur moment à passer, et sans doute, s'il avait pu, par un simple désir, faire mourir Raskolnikoff, Pierre Pétrovitch l'eût tué immédiatement. « Une autre sottise de ma part a été de ne pas leur donner d'argent », pensait-il tandis qu'il regagnait tristement la chambrette de Lébéziatnikoff; « pourquoi, diable, ai-je été si juif? C'était un mauvais calcul!… En les laissant momentanément dans la gêne, je croyais les préparer à voir ensuite en moi une providence, et voilà qu'elles me glissent entre les doigts!… Non, si je leur avais donné, par exemple, quinze cents roubles, de quoi se monter un trousseau, si je leur avais acheté quelques cadeaux au Magasin Anglais, cette conduite aurait été à la fois plus noble et… Plus habile! Elles ne m'auraient pas lâché aussi facilement qu'elles l'ont fait! Avec leurs principes, elles se seraient certainement crues obligées de me rendre, en cas de rupture, cadeaux et argent, mais cette restitution leur aurait été pénible et difficile! Et puis, ç'aurait été pour elles une affaire de conscience: comment, se seraient-elles dit, mettre ainsi à la porte un homme qui s'est montré si généreux et si délicat?… Hum! J'ai fait une boulette! »

Pierre Pétrovitch eut un nouveau grincement de dents et se traita d'imbécile… dans son for intérieur, bien entendu.

Arrivé à cette conclusion sur lui-même, il rapporta au logis beaucoup plus de mauvaise humeur et de mécontentement qu'il n'en avait emporté. Cependant, sa curiosité fut attirée jusqu'à un certain point par le remue-ménage auquel donnaient lieu, chez Catherine Ivanovna, les préparatifs du dîner. La veille déjà, il avait entendu parler de ce repas; il se rappelait même qu'on l'y avait invité, mais ses préoccupations personnelles l'avaient empêché de faire attention à cela.

En l'absence de Catherine Ivanovna (alors au cimetière), madame Lippevechzel s'empressait autour de la table sur laquelle le couvert était mis.

En causant avec la logeuse, Pierre Pétrovitch apprit qu'il s'agissait d'un véritable dîner de cérémonie, on avait invité presque tous les locataires de la maison, et parmi eux plusieurs qui n'avaient pas connu le défunt; André Séménovitch Lébéziatnikoff lui-même avait reçu une invitation, nonobstant sa brouille avec Catherine Ivanovna. Enfin on s'estimerait très-heureux si Pierre Pétrovitch consentait à honorer ce repas de sa présence, attendu qu'il était de tous les locataires le personnage le plus qualifié.

Catherine Ivanovna, oubliant tous ses griefs contre sa logeuse, avait cru devoir adresser à celle-ci une invitation en règle; aussi était-ce avec une sorte de joie qu'Amalia Ivanovna s'occupait en ce moment du dîner. De plus, madame Lippevechzel avait fait grande toilette, et, quoiqu'elle fût vêtue de deuil, elle trouvait un vif plaisir à exhiber une belle robe de soie toute neuve. Instruit de tous ces détails, Pierre Pétrovitch eut une idée, et il rentra pensif dans sa chambre ou plutôt dans celle d'André Séménovitch Lebéziatnikoff: il venait d'apprendre que Raskolnikoff figurait au nombre des invités.

Ce jour-là, pour une raison ou pour une autre, André Séménovitch passa toute la matinée chez lui. Entre ce monsieur et Pierre Pétrovitch existaient de bizarres relations, assez explicables du reste: Pierre Pétrovitch le haïssait et le méprisait au delà de toute mesure, presque depuis le jour où il était venu lui demander l'hospitalité; avec cela, il semblait le craindre un peu.

En arrivant à Pétersbourg, Loujine était descendu chez Lébéziatnikoff d'abord et surtout par économie, mais aussi pour un autre motif. Dans sa province, il avait entendu parler d'André Séménovitch, son ancien pupille, comme d'un des jeunes progressistes les plus avancés de la capitale et même comme d'un homme occupant une place en vue dans certains cercles passés à l'état légendaire. Cette circonstance frappa Pierre Pétrovitch. Depuis longtemps il éprouvait une crainte vague à l'endroit de ces cercles puissants qui savaient tout, ne respectaient personne et faisaient la guerre à tout le monde.

Inutile d'ajouter que l'éloignement ne lui permettait pas d'avoir à cet égard une vue bien nette des choses. Comme les autres, il avait entendu dire qu'il existait à Pétersbourg des progressistes, des nihilistes, des redresseurs de torts, etc., etc.; mais dans son esprit, comme dans l'esprit du plus grand

nombre, ces mots avaient pris une signification exagérée jusqu'à l'absurde. Ce qu'il redoutait particulièrement, c'étaient les enquêtes dirigées contre telle ou telle individualité par le parti révolutionnaire. Certains souvenirs qui remontaient aux premiers temps de sa carrière ne contribuaient pas peu à fortifier en lui cette crainte devenue très-vive depuis surtout qu'il caressait le rêve de s'établir à Pétersbourg.

Deux personnages d'un rang assez élevé qui avaient protégé ses débuts s'étaient vus en butte aux attaques des radicaux, et cela avait fort mal fini pour eux. Voilà pourquoi, dès son arrivée dans la capitale, Pierre Pétrovitch tenait à s'assurer d'où soufflait le vent et, en cas de besoin, à gagner les bonnes grâces de « nos jeunes générations ». Il comptait sur André Séménovitch pour l'y aider. La conversation de Loujine, lors de sa visite à Raskolnikoff, nous a montré qu'il avait déjà réussi à s'approprier en partie le langage des réformateurs…

André Séménovitch était employé dans un ministère. Petit, malingre, scrofuleux, il avait des cheveux d'un blond presque blanc et des favoris en côtelettes dont il était très-fier. De plus, il avait presque toujours mal aux yeux. Quoique assez bon homme au fond, il montrait dans son langage une présomption souvent poussée jusqu'à l'outrecuidance, ce qui contrastait ridiculement avec son chétif extérieur.

Il passait, du reste, pour un des locataires les plus comme il faut de la maison, parce qu'il ne s'enivrait pas et payait régulièrement son loyer. Réserve faite de ces mérites, André Séménovitch était, en réalité, assez bête. Un entraînement irréfléchi l'avait porté à s'enrôler sous la bannière du progrès. C'était un de ces innombrables niais qui s'engouent de l'idée à la mode et discréditent par leur sottise une cause à laquelle ils sont parfois très-sincèrement attachés.

Du reste, nonobstant son bon caractère, Lébéziatnikoff en était venu à trouver insupportable son hôte et ancien tuteur, Pierre Pétrovitch. Des deux côtés, l'antipathie était réciproque. En dépit de sa simplicité, André Séménovitch commençait à s'apercevoir qu'au fond Pierre Pétrovitch le méprisait et qu'« il n'y avait rien à faire avec cet homme-là ». Il avait essayé de lui exposer le système de Fourier et la théorie de Darwin, mais Pierre

Pétrovitch, qui s'était contenté d'abord d'écouter d'un air moqueur, ne se gênait plus maintenant pour dire des paroles blessantes à son jeune catéchiste. Le fait est que Loujine avait fini par soupçonner Lébéziatnikoff d'être non pas seulement un imbécile, mais un hâbleur dépourvu de toute importance dans son propre parti. Sa fonction spéciale était la propagande, et encore ne devait-il pas être très-ferré là-dessus, car il pataugeait souvent dans ses explications; décidément, qu'y avait-il à craindre d'un pareil individu?

Notons en passant que, depuis son installation chez André Séménovitch (surtout dans les premiers temps), Pierre Pétrovitch acceptait avec plaisir ou du moins sans protestation les compliments fort étranges de son hôte: quand celui-ci, par exemple, lui prêtait un grand zèle pour l'établissement d'une nouvelle commune dans la rue des Bourgeois, quand il lui disait: « Vous êtes trop intelligent pour vous ficher si votre femme prend un amant un mois après votre mariage; un homme éclairé comme vous ne fera pas baptiser ses enfants », etc., etc., Pierre Pétrovitch ne sourcillait pas en s'entendant louer de la sorte, tant l'éloge, quel qu'il fût, lui était agréable.

Il avait négocié quelques titres dans la matinée, et maintenant, assis devant la table, il recomptait la somme qu'il venait de recevoir. André Séménovitch, qui n'avait presque jamais d'argent, se promenait dans la chambre, affectant de considérer ces liasses de billets de banque avec une indifférence méprisante. Naturellement, Pierre Pétrovitch ne croyait pas du tout que ce dédain fût sincère. De son côté, Lébéziatnikoff devinait non sans chagrin la pensée sceptique de Loujine, et il se disait que ce dernier était peut-être bien aise d'étaler devant lui son argent pour l'humilier et lui rappeler la distance que la fortune avait mise entre eux.

Cette fois, Pierre Pétrovitch était plus mal disposé et plus inattentif que jamais, bien que Lébéziatnikoff développât son thème favori: l'établissement d'une nouvelle « commune » d'un genre particulier. L'homme d'affaires n'interrompait ses comptes que pour lâcher de temps à autre quelque observation moqueuse et impolie. Mais André Séménovitch n'en avait cure. La mauvaise humeur de Loujine s'expliquait, à ses yeux, par le dépit d'un amoureux mis à la porte. Aussi avait-il hâte d'aborder ce sujet de conversation, ayant à émettre sur ce chapitre quelques vues progressistes qui

pourraient consoler son respectable ami et, en tout cas, contribuer à son développement ultérieur.

— Il paraît que l'on prépare un dîner d'enterrement chez cette… Chez la veuve? Demanda à brûle-pourpoint Loujine qui interrompit André Séménovitch à l'endroit le plus intéressant de son exposé.

— Comme si vous ne le saviez pas! Je vous ai parlé hier à ce sujet, et je vous ai fait connaître mon avis sur toutes ces cérémonies… Elle vous a aussi invité, à ce que j'ai entendu dire. Vous-même vous avez causé hier avec elle…

— Je n'aurais jamais cru que, dans la misère ou elle est, cette imbécile irait dépenser pour un dîner tout l'argent qu'elle a reçu de cet autre imbécile… Raskolnikoff. Tout à l'heure, quand je suis rentré, j'ai même été stupéfait en voyant tous ces préparatifs, tous ces vins!… Elle a invité plusieurs personnes, — le diable sait ce que c'est! Continua Pierre Pétrovitch, qui semblait avoir mis avec intention l'entretien sur ce sujet. — Quoi? Vous dites qu'elle m'a aussi invité? Ajouta-t-il tout à coup en levant la tête. Quand donc cela? Je ne me le rappelle pas. Je n'irai pas, du reste. Qu'est-ce que je ferais là? Je ne la connais que pour avoir causé une minute avec elle hier; je lui ai dit que, comme veuve d'employé, elle pourrait obtenir un secours momentané. Serait-ce pour cela qu'elle m'a invité? Hé! Hé!

— Je n'ai pas non plus l'intention d'y aller, dit Lébéziatnikoff.

— Il ne manquerait plus que cela! Vous l'avez battue de vos propres mains. On comprend que vous vous fassiez scrupule d'aller dîner chez elle.

— Qui ai-je battu? De qui parlez-vous? Reprit Lébéziatnikoff, troublé et rougissant.

— Je vous parle de Catherine Ivanovna que vous avez battue il y a un mois! J'ai appris cela hier… Les voilà avec leurs convictions!… Voilà leur manière de résoudre la question des femmes! Hé! Hé! Hé!

Après cette saillie, qui parut lui avoir un peu soulagé le cœur, Pierre Pétrovitch se remit à compter son argent.

— C'est une sottise et une calomnie! Répliqua vivement Lébéziatnikoff, qui n'aimait pas qu'on lui rappelât cette histoire, les choses ne se sont pas du tout passées ainsi! Ce qu'on vous a raconté est faux. Dans la circonstance à

laquelle vous faites allusion, je me suis borné à me défendre. C'est Catherine Ivanovna elle-même, qui la première, s'est élancée sur moi pour me griffer… Elle a arraché un de mes favoris… Tout homme, je pense, a le droit de défendre sa personnalité. D'ailleurs, je suis ennemi de la violence, d'où qu'elle vienne, et cela par principe, parce que c'est presque du despotisme. Que devais-je donc faire? Fallait-il que je la laissasse me brutaliser tout à son aise? Je me suis contenté de la repousser.

— Hé! Hé! Hé! Continuait à ricaner Loujine.

— Vous me cherchez chicane parce que vous êtes de mauvaise humeur, mais cela ne signifie rien et n'a aucun rapport avec la question des femmes. Je m'étais même fait ce raisonnement: S'il est admis que la femme est l'égale de l'homme en tout, même en force (ce que l'on commence déjà à soutenir), alors l'égalité doit exister ici aussi. Naturellement j'ai réfléchi ensuite qu'au fond il n'y avait pas lieu de poser la question, car il ne doit pas y avoir de voies de fait dans la société future où les occasions de querelles seront impossibles… Par conséquent, il est absurde de chercher l'égalité dans la lutte. Je ne suis pas si bête… Quoique, du reste, il y ait des querelles… c'est-à-dire que plus tard il n'y en aura plus, mais pour le moment il y en a encore… Ah, diable! Avec vous on s'embrouille! Ce n'est pas cette affaire qui m'empêche d'accepter l'invitation de Catherine Ivanovna. Si je ne vais pas dîner chez elle, c'est simplement par principe, pour ne pas sanctionner par ma présence l'idiote coutume des repas d'enterrement, voilà pourquoi! Du reste, je pourrais y aller pour m'en moquer… Malheureusement il n'y aura pas de popes; s'il devait y en avoir, j'irais à coup sûr.

— C'est-à-dire que vous iriez vous asseoir à sa table pour cracher sur elle et sur son hospitalité, n'est-ce pas?

— Non pas pour cracher, mais pour protester, et cela dans un but utile. Je puis indirectement aider à la propagande civilisatrice qui est le devoir de tout homme. Peut-être remplit-on cette tâche d'autant mieux qu'on y met moins de formes. Je puis semer l'idée, le grain… De ce grain naîtra un fait. Est-ce blesser les gens que d'agir ainsi? D'abord, ils se froissent, mais ensuite ils comprennent eux-mêmes qu'on leur a rendu service…

— Allons, soit! Interrompit Pierre Pétrovitch, — mais dites-moi donc:

vous connaissez la fille du défunt, cette petite maigrichonne…, est-ce vrai, ce qu'on dit d'elle, hein?

— Eh bien, quoi? Selon moi, c'est-à-dire selon ma conviction personnelle, sa situation est la situation normale de la femme. Pourquoi pas? C'est-à-dire, distinguons. Dans la société actuelle, sans doute, ce genre de vie n'est pas tout à fait normal, parce qu'il est forcé; mais dans la société future il sera absolument normal, parce qu'il sera libre. Maintenant même elle avait le droit de s'y livrer: elle était malheureuse; pourquoi n'aurait-elle pas disposé librement de ce qui est son capital? Bien entendu, dans la société future, le capital n'aura aucune raison d'être, mais le rôle de la femme galante recevra un autre sens et sera réglé d'une façon rationnelle. Quant à Sophie Semenov, dans le temps présent, je regarde ses actes comme une énergique protestation contre l'organisation de la société, et je l'estime profondément à cause de cela; je dirai plus, je la contemple avec bonheur!

— Pourtant, on m'a raconté que vous l'avez fait mettre à la porte de cette maison!

Lébéziatnikoff se fâcha.

— C'est encore un mensonge! Répliqua-t-il avec force. — L'affaire ne s'est nullement passée comme cela! Catherine Ivanovna a raconté toute cette histoire de la façon la plus inexacte, parce qu'elle n'y a rien compris! Je n'ai jamais recherche les faveurs de Sophie Séménovna! Je me bornais purement et simplement à la développer, sans aucune arrière-pensée personnelle, m'efforçant d'éveiller en elle l'esprit de protestation… Je ne voulais pas autre chose; elle a senti elle-même qu'elle ne pouvait plus demeurer ici!

— Vous l'avez invitée à faire partie de la commune?

— Oui, à présent, je m'efforce de l'attirer dans la commune. Seulement, elle y sera dans de tout autres conditions qu'ici! Pourquoi riez-vous? Nous voulons fonder notre commune sur des bases plus larges que les précédentes. Nous allons plus loin que nos devanciers, nous nions plus de choses! Si Dobroliouboff et Biélinsky sortaient du tombeau, ils m'auraient pour adversaire! En attendant, je continue à développer Sophie Séménovna. C'est une belle, très-belle nature!

— Et vous profitez de cette belle nature? Hé, hé!

— Non, non, pas du tout! Au contraire!

— Au contraire! Dit-il. Hé! Hé! Hé!

— Vous pouvez m'en croire: pour quelles raisons, je vous prie, me cacherais-je de vous? Au contraire, il y a même une chose qui m'étonne: avec moi elle semble gênée, elle a comme une pudeur craintive!

— Et, bien entendu, vous la développez… Hé! Hé! Vous lui prouvez que toutes ces pudeurs sont idiotes?

— Pas du tout! Pas du tout! Oh! Quel sens grossier, bête même — pardonnez-moi — vous donnez au mot: développement! Ô mon Dieu, que vous êtes encore… Peu avancé! Vous ne comprenez rien! Nous cherchons la liberté de la femme, et vous ne pensez qu'à la bagatelle… En laissant de côté la question de la chasteté et de la pudeur féminine, choses en elles-mêmes inutiles et même absurdes, j'admets parfaitement sa réserve vis-à-vis de moi, attendu qu'en cela elle ne fait qu'user de sa liberté, exercer son droit. Assurément, si elle me disait elle-même: « Je veux t'avoir », j'en serais très-heureux, car cette jeune fille me plaît beaucoup; mais dans l'état présent des choses personne, sans doute, ne s'est jamais montré plus poli et plus convenable avec elle que moi; personne n'a jamais rendu plus de justice à son mérite… j'attends et j'espère — voilà tout!

— Faites-lui plutôt un petit cadeau. Je parie que vous n'avez pas encore pensé à cela.

— Vous ne comprenez rien, je vous l'ai déjà dit! Sans doute sa situation semble autoriser vos sarcasmes, mais la question est tout autre! Vous n'avez que du mépris pour elle. Vous fondant sur un fait qui vous paraît à tort déshonorant, vous refusez de considérer avec humanité une créature humaine. Vous ne savez pas encore quelle nature c'est!

— Dites-moi, reprit Loujine, pouvez-vous… ou, pour mieux dire, êtes-vous assez lié avec la jeune personne susmentionnée pour la prier de venir une minute ici? Ils doivent être tous revenus du cimetière… Je crois les avoir entendus monter l'escalier. Je voudrais voir un instant cette personne.

— Mais pourquoi? Demanda avec étonnement André Séménovitch.

— Il faut que je lui parle. Je dois m'en aller d'ici aujourd'hui ou demain, et j'ai quelque chose à lui communiquer… Du reste, vous pourrez assister à

notre entretien, et même cela vaudra mieux. Autrement, Dieu sait ce que vous penseriez.

— Je ne penserais rien du tout… Je vous ai fait cette question sans y attacher d'importance. Si vous avez affaire à elle, il n'y a rien de plus facile que de la faire venir. Je vais la chercher tout de suite, et, soyez-en sûr, je ne vous gênerai pas.

Effectivement, cinq minutes après, Lébéziatnikoff ramena Sonetchka. Elle arriva, extrêmement surprise et troublée. En pareille circonstance, elle était toujours fort intimidée, les nouveaux visages lui faisaient grand'peur. C'était chez elle une impression d'enfance, et l'âge avait encore accru cette sauvagerie… Pierre Pétrovitch se montra poli et bienveillant. Recevant, lui homme sérieux et respectable, une créature si jeune et, en un sens, si intéressante, il crut devoir l'accueillir avec une nuance de familiarité enjouée. Il se hâta de la « rassurer » et l'invita à prendre un siège en face de lui. Sonia s'assit; elle regarda successivement Lébéziatnikoff et l'argent placé sur la table; puis tout à coup ses yeux se reportèrent sur Pierre Pétrovitch, dont ils ne purent se détacher; on eût dit qu'elle subissait une sorte de fascination. Lébéziatnikoff se dirigea vers la porte. Loujine se leva, fit signe à Sonia de se rasseoir et retint André Séménovitch au moment où celui-ci allait sortir.

— Raskolnikoff est là? Il est arrivé? Lui demanda-t-il à voix basse.

— Raskolnikoff? Oui. Eh bien, quoi? Oui, il est là… Il vient d'arriver, je l'ai vu… Eh bien?

— En ce cas, je vous prie instamment de rester ici et de ne pas me laisser en tête-à-tête avec cette… Demoiselle. L'affaire dont il s'agit est insignifiante, mais Dieu sait quelles conjectures on ferait. Je ne veux pas que Raskolnikoff aille raconter là… Vous comprenez pourquoi je vous dis cela?

— Ah! Je comprends, je comprends! Répondit Lébéziatnikoff. Oui, vous êtes dans votre droit. Sans doute, dans ma conviction personnelle, vos craintes sont fort exagérées, mais… N'importe, vous êtes dans votre droit. Soit, je resterai. Je vais me mettre près de la fenêtre, et je ne vous gênerai pas. À mon avis, c'est votre droit.

Pierre Pétrovitch revint s'asseoir en face de Sonia et la considéra attentivement. Puis son visage prit soudain une expression très-grave, presque

sévère même: « Vous non plus, mademoiselle, n'allez pas vous figurer des choses qui ne sont pas », avait-il l'air de dire. Sonia perdit définitivement contenance.

— D'abord, excusez-moi, je vous prie, Sophie Séménovna, auprès de votre très-honorée maman… Je ne me trompe pas en m'exprimant ainsi? Catherine Ivanovna vous tient lieu de mère? Commença Pierre Pétrovitch d'un ton très-sérieux, mais, du reste, assez aimable. Évidemment, il avait les intentions les plus amicales.

— Oui, en effet, oui, elle me tient lieu de mère, se hâta de répondre la pauvre Sonia.

— Eh bien, veuillez lui dire combien je regrette que des circonstances indépendantes de ma volonté ne me permettent pas d'accepter sa gracieuse invitation.

— Oui, je vais le lui dire, tout de suite. Et Sonetchka se leva aussitôt.

— Ce n'est pas encore tout, continua Pierre Pétrovitch, qui sourit en voyant la naïveté de la jeune fille et son ignorance des usages mondains, vous ne me connaissez guère, très-chère Sophie Séménovna, si vous croyez que, pour un motif aussi futile et qui n'intéresse que moi, je me serais permis de déranger une personne telle que vous. J'ai un autre but.

Sur un geste de son interlocuteur, Sonia s'était empressée de se rasseoir. Les billets de banque multicolores placés sur la table s'offrirent de nouveau à sa vue, mais elle détourna vivement ses yeux et les leva sur Pierre Pétrovitch: regarder l'argent d'autrui lui paraissait d'une extrême inconvenance, surtout dans sa position. Elle considéra tour à tour le lorgnon à monture d'or que Pierre Pétrovitch tenait dans sa main gauche, puis le gros anneau rehaussé d'une pierre jaune, qui brillait au médius de cette main. À la fin, ne sachant que faire de ses yeux, elle les fixa sur le visage même de Loujine. Ce dernier, après avoir gardé durant quelques instants un majestueux silence, poursuivit:

— Hier, il m'est arrivé d'échanger deux mots, en passant, avec la malheureuse Catherine Ivanovna. Cela m'a suffi pour apprendre qu'elle se trouve dans un état — antinaturel, — si l'on peut s'exprimer ainsi…

— Oui… Antinaturel, répéta docilement Sonia.

— Ou, pour parler plus simplement et plus intelligiblement — maladif.

— Oui, plus simplement et plus intel… Oui, elle est malade.

— Oui. Alors, par un sentiment d'humanité et… Et… Et, pour ainsi dire, de compassion, je voudrais, de mon côté, lui être utile, prévoyant qu'elle va inévitablement se trouver dans une position fort triste. À présent, paraît-il, toute cette pauvre famille n'a plus que vous pour soutien.

Sonia se leva brusquement:

— Permettez-moi de vous demander si vous ne lui avez pas dit qu'elle pourrait recevoir une pension. C'est qu'hier, elle m'a dit que vous vous étiez chargé de la lui faire obtenir. Est-ce vrai?

— Pas du tout, et même, en un sens, c'est absurde. Je me suis borné à lui faire entendre que, comme veuve d'un fonctionnaire mort au service, elle pourrait obtenir un secours temporaire, si, toutefois, elle avait des protections. Mais il paraît que, loin d'avoir servi assez longtemps pour s'être créé des droits à une retraite, votre feu père n'était même plus au service quand il est mort. En un mot, on peut toujours espérer, mais l'espoir est très-peu fondé, car, dans l'espèce, il n'existe pas de droit à un secours, au contraire… Ah! Elle rêvait déjà d'une pension, hé! Hé! Hé! C'est une dame qui ne doute de rien!

— Oui, elle rêvait d'une pension… Elle est crédule et bonne, sa bonté lui fait tout croire, et… Et… Son esprit est… Oui… excusez-la, dit Sonia, qui se leva de nouveau pour partir.

— Permettez, vous n'avez pas encore tout entendu.

— Je n'ai pas encore tout entendu, balbutia la jeune fille.

— Eh bien, asseyez-vous donc.

Sonia, toute confuse, se rassit pour la troisième fois.

— La voyant dans une telle situation avec des enfants en bas âge, je voudrais, comme je l'ai déjà dit, lui être utile dans la mesure de mes moyens, comprenez-moi bien, dans la mesure de mes moyens, rien de plus. On pourrait, par exemple, organiser à son profit une souscription, une tombola… Ou quelque chose d'analogue, comme le font toujours en pareil cas les gens qui désirent venir en aide soit à des proches, soit à des étrangers. C'est une chose possible.

— Oui, c'est bien… Pour cela Dieu vous… Bégaya Sonia, les yeux fixés

sur Pierre Pétrovitch.

— On le pourrait, mais… Nous parlerons de cela plus tard… C'est-à-dire, on pourrait commencer aujourd'hui même. Nous nous verrons ce soir, nous causerons et nous poserons les fondements, pour ainsi dire. Venez me trouver ici à sept heures. André Séménovitch voudra bien, je l'espère, assister à notre conférence… Mais… Il y a un point qui doit être soigneusement examiné au préalable. C'est pour cela que j'ai pris sur moi de vous déranger en vous faisant prier de venir ici. Selon moi, il ne faut pas remettre l'argent en mains propres à Catherine Ivanovna, et il y aurait même danger à le faire; je n'en veux d'autre preuve que le dîner d'aujourd'hui. Elle n'a pas de chaussures, sa subsistance n'est même pas assurée pour deux jours, et elle achète du rhum de la Jamaïque, du madère, du café. Je l'ai vu en passant. Demain, toute la famille retombera à votre charge, vous devrez lui procurer jusqu'au dernier morceau de pain; c'est absurde. Aussi suis-je d'avis qu'on organise la souscription à l'insu de la malheureuse veuve, et que vous seule ayez la disposition de l'argent. Qu'en pensez-vous?

— Je ne sais pas. C'est seulement aujourd'hui qu'elle est ainsi… Cela n'arrive qu'une fois dans la vie… Elle tenait beaucoup à honorer la mémoire du défunt… Mais elle est fort intelligente. Du reste, ce sera comme il vous plaira, je vous serai très, très… Ils vous seront tous… Et Dieu vous… Et les orphelins…

Sonia n'acheva pas et fondit en larmes.

— Ainsi, c'est une affaire entendue. Maintenant veuillez accepter pour votre parente cette somme qui représente ma souscription personnelle, Je désire vivement que mon nom ne soit pas prononcé à cette occasion. Voici… Ayant moi-même, en quelque sorte, des embarras pécuniaires, je regrette de ne pouvoir faire plus…

Et Pierre Pétrovitch tendit à Sonia un billet de dix roubles, après l'avoir déplié avec soin. La jeune fille reçut l'assignat en rougissant, balbutia quelques mots inintelligibles et se hâta de prendre congé. Pierre Pétrovitch la reconduisit jusqu'à la porte. À la fin, elle sortit de la chambre et revint chez Catherine Ivanovna, en proie à une agitation extraordinaire.

Pendant toute cette scène, André Séménovitch, ne voulant pas troubler la

conversation, était resté près de la fenêtre ou avait marché dans la chambre. Aussitôt que Sonia fut partie, il s'approcha de Pierre Pétrovitch et lui tendit la main par un geste solennel:

— J'ai tout entendu et tout vu, dit-il en appuyant avec intention sur le dernier mot. — C'est noble, c'est humain, veux-je dire, car je n'admets pas le mot noble. Vous avez voulu échapper aux remerciements, je l'ai vu! Et quoique, à dire vrai, je sois, par principe, ennemi de la bienfaisance privée qui, loin d'extirper radicalement la misère, en favorise les progrès, je ne puis pourtant m'empêcher de reconnaître que j'ai vu votre acte avec plaisir, — oui, oui, cela me plaît.

— Eh! C'est la moindre des choses! Murmura Loujine un peu embarrassé, et il regarda Lébéziatnikoff avec une attention particulière.

— Non, ce n'est pas la moindre des choses! Un homme qui, ulcéré comme vous par un affront récent, est encore capable de s'intéresser au malheur d'autrui, — un tel homme peut agir à l'encontre de la saine économie sociale, il n'en est pas moins digne d'estime! Je n'attendais même pas cela de vous, Pierre Pétrovitch, d'autant plus qu'étant donnée votre manière de voir… Oh! Que vous êtes encore empêtré dans vos idées! Comme vous êtes troublé notamment par cette affaire d'hier! S'écria le brave André Séménovitch qui éprouvait un retour de vive sympathie pour Pierre Pétrovitch, et quel besoin, en vérité, avez-vous de vous marier, de vous marier légalement, très-noble, très-cher Pierre Pétrovitch? Que vous importe l'union légale? Battez-moi si vous voulez, mais je me réjouis de votre échec, je suis bien aise de penser que vous êtes libre, que vous n'êtes pas encore tout à fait perdu pour l'humanité… Vous voyez, je suis franc!

— Je tiens au mariage légal parce que je ne veux pas porter de cornes, ni élever des enfants dont je ne serais pas le père, comme cela arrive avec votre mariage libre, répondit, pour dire quelque chose, Pierre Pétrovitch. Il était pensif et ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos de son interlocuteur.

— Les enfants? Vous avez fait allusion aux enfants? Reprit André Séménovitch en s'animant tout à coup comme un cheval de combat qui a entendu le son de la trompette: — les enfants, c'est une question sociale qui sera tranchée ultérieurement. Plusieurs même les nient sans restriction,

comme tout ce qui concerne la famille. Nous parlerons des enfants plus tard, maintenant occupons-nous des cornes! Je vous avoue que c'est mon faible. Ce mot, bas et grossier, mis en circulation par Pouchkine, ne figurera pas dans le dictionnaire de l'avenir. Qu'est-ce en résumé que les cornes? Oh! Le vain épouvantail! Oh! Que cela est insignifiant! Au contraire, dans le mariage libre, précisément, le danger que vous redoutez n'existera pas. Les cornes ne sont que la conséquence naturelle et, pour ainsi dire, le correctif du mariage légal, une protestation contre un lien indissoluble; envisagées à ce point de vue, elles n'ont même rien d'humiliant… Et si jamais, chose absurde à supposer, je contractais un mariage légal, je serais enchanté de porter ces cornes dont vous avez si grand'peur; je dirais alors à ma femme: « Jusqu'à présent, ma chère, je n'avais eu que de l'amour pour toi; maintenant je t'estime parce que tu as su protester! » Vous riez? C'est parce que vous n'avez pas la force de rompre avec les préjugés! Le diable m'emporte! Je comprends que, dans l'union légitime, il soit désagréable d'être trompé, mais c'est là l'effet misérable d'une situation qui dégrade également les deux époux. Quand les cornes se dressent ouvertement sur votre front, comme dans le mariage libre, alors elles n'existent plus, elles cessent d'avoir un sens et même de porter le nom de cornes. Au contraire, votre femme vous prouve par là qu'elle vous estime, puisqu'elle vous croit incapable de mettre obstacle à son bonheur, et trop éclairé pour vouloir tirer vengeance d'un rival. Vraiment, je pense parfois que si j'étais marié (librement ou légitimement, peu importe), et que ma femme tardât à prendre un amant, je lui en procurerais un moi-même. « Ma chère, lui dirais-je, je t'aime, mais je tiens surtout à ce que tu m'estimes, – voilà! » Est-ce que je n'ai pas raison?

Ces paroles firent à peine rire Pierre Pétrovitch; sa pensée était ailleurs, et il se frottait les mains d'un air soucieux. André Séménovitch se rappela plus tard la préoccupation de son ami…

II

Il serait difficile de dire au juste comment l'idée de ce repas insensé prit naissance dans la cervelle détraquée de Catherine Ivanovna. Elle dépensa, de fait, pour le dîner en question, plus de la moitié de l'argent qu'elle avait reçu de Raskolnikoff pour les obsèques de Marméladoff. Peut-être Catherine Ivanovna se croyait-elle tenue d'honorer « convenablement » la mémoire de son mari, pour prouver à tous les locataires, et en particulier à Amalia Ivanovna, que le défunt « valait autant qu'eux, si pas plus ». Peut-être obéissait-elle à cette fierté des pauvres qui, dans certaines circonstances de la vie: baptême, mariage, enterrement, etc., pousse les malheureux à sacrifier leurs dernières ressources, à seule fin de « faire les choses aussi bien que les autres ». Il est encore permis de supposer qu'au moment même ou elle se voyait réduite à la plus extrême misère, Catherine Ivanovna voulait montrer à tous ces « gens de rien », non-seulement qu'elle « savait vivre et recevoir », mais que, fille d'un colonel, élevée « dans une maison noble, aristocratique même, pouvait-on dire », elle n'était pas faite pour laver son parquet de ses propres mains et blanchir nuitamment le linge de ses mioches.

Les bouteilles de vin n'étaient ni très-nombreuses, ni de marques très-variées, et le madère faisait défaut. Pierre Pétrovitch avait exagéré les choses. Cependant, il y avait du vin. On s'était procuré de l'eau-de-vie, du rhum et du porto, le tout de qualité très-inférieure, mais en quantité suffisante. Le menu, préparé dans la cuisine d'Amalia Ivanovna, comprenait, outre le koutia, trois ou quatre plats, notamment des blines. De plus, deux samovars furent tenus prêts pour ceux des convives qui voudraient prendre du thé et du punch après le dîner. Catherine Ivanovna s'occupa elle-même des achats avec l'aide d'un locataire de la maison, un Polonais famélique qui habitait, Dieu sait dans quelles conditions! Chez madame Lippevechzel.

Dès le premier moment, ce pauvre diable se mit à la disposition de la veuve, et, durant trente-six heures, il se prodigua en courses avec un zèle qu'il ne perdait d'ailleurs aucune occasion de faire ressortir. À chaque

instant, pour la moindre vétille, il accourait, tout affairé, demander les instructions de la « panna Marméladoff ». Après avoir déclaré d'abord que, sans l'obligeance de « cet homme serviable et magnanime », elle n'aurait su que devenir, Catherine Ivanovna finit par trouver son factotum absolument insupportable. Il était dans ses habitudes de s'engouer à brûle-pourpoint du premier venu; elle le voyait sous les couleurs les plus brillantes et lui prêtait mille mérites qui n'existaient que dans son imagination, mais auxquels elle croyait de tout son cœur. Puis à l'enthousiasme succédait brusquement la désillusion: alors elle chassait avec force paroles injurieuses celui que, peu d'heures auparavant, elle avait comblé des louanges les plus excessives.

Amalia Ivanovna prit aussi une soudaine importance aux yeux de Catherine Ivanovna et grandit considérablement dans son estime, peut-être par cette seule raison que la logeuse avait donné tous ses soins à l'organisation du repas: ce fut elle en effet qui se chargea de mettre la table, de fournir la vaisselle, le linge, etc., et de cuisiner le dîner.

En partant pour le cimetière, Catherine Ivanovna lui délégua ses pouvoirs, et madame Lippevechzel se montra digne de cette confiance. Le couvert se trouva même dressé assez convenablement. Sans doute la vaisselle, les verres, les tasses, les fourchettes, les couteaux, empruntés à différents locataires, trahissaient par d'étranges disparates leurs origines diverses, mais, à l'heure dite, chaque chose était à sa place.

Quand on revint à la maison mortuaire, on put remarquer une expression de triomphe sur le visage d'Amalia Ivanovna. Fière d'avoir si bien rempli sa mission, la logeuse se pavanait dans sa robe de deuil toute neuve; elle avait aussi rajeuni la garniture de son bonnet. Cet orgueil, quelque légitime qu'il fût, ne plut pas à Catherine Ivanovna: « Comme si, vraiment, on n'aurait pas su mettre la table sans Amalia Ivanovna! » Le bonnet enrubanné à neuf lui déplut de même; « Ne voilà-t-il pas cette sotte Allemande qui fait ses embarras? Elle, la logeuse, a daigné par bonté d'âme venir en aide à de pauvres locataires! Par bonté d'âme! Voyez-vous cela! Chez le papa de Catherine Ivanovna, qui était colonel, il y avait quelquefois quarante personnes à dîner, et l'on n'aurait pas reçu, même à l'office, une Amalia Ivanovna ou, pour mieux dire, Ludwigovna… » Catherine Ivanovna ne

voulut pas manifester sur l'heure ses sentiments, mais elle se promit de remettre à sa place aujourd'hui même cette impertinente.

Une autre circonstance contribua encore à irriter la veuve: à l'exception du Polonais qui alla jusqu'au cimetière, presque aucun des locataires invités à assister à l'enterrement ne s'y rendit; en revanche, quand il s'agit de se mettre à table, on vit arriver tout ce qu'il y avait de plus pauvre et de moins recommandable parmi les habitants de la maison; quelques-uns se présentèrent même dans une tenue plus que négligée. Les locataires un peu propres semblaient s'être donné le mot pour ne pas venir, à commencer par Pierre Pétrovitch Loujine, le plus comme il faut d'entre eux. Cependant, la veille au soir, Catherine Ivanovna avait dit merveilles de lui à tout le monde, c'est- à-dire à madame Lippevechzel, à Poletchka, à Sonia et au Polonais: c'était, assurait-elle, un homme très-noble et très-magnanime, avec cela puissamment riche et possédant des relations superbes; d'après elle, il avait été l'ami de son premier mari, il fréquentait autrefois chez son père et il avait promis d'user de tout son crédit pour lui obtenir une pension importante. Notons à ce propos que, quand Catherine Ivanovna vantait la fortune et les relations de quelqu'une de ses connaissances, elle le faisait toujours sans calcul d'intérêt personnel et seulement pour rehausser le prestige de celui qu'elle louait.

Après Loujine et, probablement, « a son exemple », s'abstint aussi de paraître « ce polisson de Lébéziatnikoff ». Quelle idée celui-là se faisait-il donc de lui-même? Catherine Ivanovna avait été bien bonne de l'inviter, et encore s'y était-elle décidée uniquement parce que Pierre Pétrovitch et lui habitaient ensemble: du moment qu'on faisait une politesse à l'un, il fallait la faire à l'autre. On remarqua également l'absence d'une femme du monde et de sa fille « qui montait en graine ». Ces deux personnes ne demeuraient que depuis quinze jours chez madame Lippevechzel; cependant, elles avaient déjà fait plusieurs fois des observations au sujet du bruit qui se produisait dans la chambre des Marméladoff, surtout lorsque le défunt rentrait ivre au logis. Comme bien on pense, la logeuse s'était empressée de porter ces plaintes à la connaissance de Catherine Ivanovna; au cours de ses incessants démêlés avec sa locataire, Amalia Ivanovna menaçait de mettre tous les Marméladoff à la

porte, « attendu, criait-elle, qu'ils troublaient le repos de personnes distinguées dont ils ne valaient pas les pieds ». Dans la circonstance présente, Catherine Ivanovna avait tenu tout particulièrement à inviter ces deux dames dont « elle ne valait pas les pieds », d'autant plus que, quand elle se rencontrait dans l'escalier avec la femme du monde, celle-ci se détournait d'un air dédaigneux. C'était une façon de montrer à cette pimbêche combien Catherine Ivanovna lui était supérieure par les sentiments, elle qui oubliait les mauvais procédés; d'un autre côté, la mère et la fille pourraient se convaincre, pendant ce repas, qu'elle n'était pas née pour la condition dans laquelle elle se trouvait. Elle était bien décidée à leur expliquer cela à table, à leur apprendre que son papa avait rempli les fonctions de gouverneur, et que, par conséquent, il n'y avait pas lieu de détourner la tête quand on la rencontrait. Un gros lieutenant-colonel (en réalité, capitaine d'état-major retiré du service) fit aussi faux bond à Catherine Ivanovna. Celui-là, il est vrai, avait une excuse: depuis la veille, la goutte le clouait sur son fauteuil.

En revanche, outre le Polonais, arriva d'abord, vêtu d'un frac graisseux, un clerc de chancellerie, laid, bourgeonné, sentant mauvais et silencieux comme un poisson; puis un ancien employé des postes, petit vieillard sourd et presque aveugle dont quelqu'un payait le loyer chez Amalia Ivanovna depuis un temps immémorial. Ces deux individus furent suivis d'un lieutenant en retraite, ou, pour mieux dire, d'un ancien riz-pain-sel. Ce dernier, pris de boisson, fit son entrée en riant aux éclats de la façon la plus indécente et « figurez-vous », sans gilet! Un invité alla de but en blanc se mettre à table sans même saluer Catherine Ivanovna. Un autre, faute de vêtements, se présenta en robe de chambre. Pour le coup, c'en était trop, et ce monsieur sans gêne fut expulsé par Amalia Ivanovna, aidée du Polonais. Celui-ci avait, du reste, amené deux de ses compatriotes qui n'avaient jamais logé chez madame Lippevechzel et que personne ne connaissait dans la maison.

Tout cela causa un vif mécontentement à Catherine Ivanovna: « C'était bien la peine de faire tant de préparatifs Pour recevoir de pareilles gens! » De crainte que la table qui occupait cependant toute la largeur de la chambre ne se trouvât trop petite, on avait été jusqu'a dresser le couvert des enfants sur une malle, dans un coin; Poletchka, comme l'aînée, devait avoir soin des

deux plus jeunes, les faire manger et leur moucher le nez. Dans ces conditions, Catherine Ivanovna ne put s'empêcher d'accueillir son monde avec une hauteur presque insolente. Rendant, nous ne savons pourquoi, Amalia Ivanovna responsable de l'absence des principaux invités, elle le prit soudain sur un ton si désobligeant avec la logeuse, que celle-ci le remarqua tout de suite et en fut extrêmement froissée. Le repas s'annonçait sous de fâcheux auspices. À la fin, on se mit à table.

Raskolnikoff parut, comme on arrivait à peine du cimetière. Catherine Ivanovna fut enchantée de le voir, d'abord parce que, de toutes les personnes présentes, il était le seul homme cultivé (elle le présenta à ses invités comme devant, d'ici à deux ans, occuper une chaire de professeur à l'Université de Pétersbourg), ensuite parce qu'il s'excusa respectueusement de n'avoir pu, malgré tout son désir, assister aux obsèques. Elle s'empressa de le faire asseoir à sa gauche, Amalia Ivanovna ayant pris place à sa droite; puis elle engagea à demi-voix avec le jeune homme une conversation aussi suivie que le lui permettaient ses devoirs de maîtresse de maison.

D'autre part, la maladie dont elle souffrait avait pris depuis deux jours un caractère plus alarmant que jamais, et la toux qui lui déchirait la poitrine l'empêchait souvent de terminer ses phrases; cependant elle était heureuse d'avoir à qui confier l'indignation qu'elle éprouvait devant cette réunion de figures hétéroclites. Au début, sa colère se traduisit par des moqueries à l'adresse des invités, et surtout de la propriétaire elle-même.

— Tout cela, c'est la faute de cette imbécile. Vous comprenez de qui je parle. — Et Catherine Ivanovna montra d'un signe de tête la logeuse. — Regardez-la: elle écarquille ses yeux, elle devine que nous parlons d'elle, mais elle ne peut pas comprendre ce que nous disons, voilà pourquoi elle fait des yeux en boule de loto. Oh! La chouette! Ha! Ha! Ha!… Hi! Hi! Hi! Et qu'est-ce qu'elle prétend prouver avec son bonnet? Hi, hi, hi! Elle veut faire croire à tout le monde qu'elle m'honore beaucoup en s'asseyant à ma table! Je l'avais priée d'inviter des gens un peu comme il faut et, de préférence, ceux qui avaient connu le défunt; or, vous voyez quelle collection de malotrus et de goujats elle m'a recrutée! Regardez, celui-là ne s'est pas lavé, il est dégoûtant! Et ces malheureux Polonais… Ha! Ha! Ha! Hi! Hi! Hi!

Personne ne les connait ici, c'est la première fois que je les vois; pourquoi sont-ils venus, je vous le demande? Ils sont là en rang d'oignons à côté l'un de l'autre. — Eh, pan! Cria-t-elle à l'un d'eux: — avez-vous pris des blines? Prenez-en encore! Buvez de la bière! Voulez-vous de l'eau-de-vie? Tenez, voyez: il s'est levé, il salue! Ce sont sans doute des pauvres diables, des meurt-de-faim! Tout ça m'est égal, du moment qu'ils mangent! Au moins ils ne font pas de bruit, seulement… Seulement j'ai peur pour les couverts d'argent de la logeuse!… Amalia Ivanovna! Dit-elle presque à haute voix en s'adressant à madame Lippevechzel, — si, par hasard, on vole vos cuillers, je vous préviens que je n'en réponds pas!

Après cette satisfaction donnée à son ressentiment, elle se tourna de nouveau vers Raskolnikoff et ricana en lui montrant la logeuse:

— Ha! Ha! Ha! Elle n'a pas compris! Elle ne comprend jamais! Elle reste là bouche béante! Voyez donc: c'est une vraie chouette, une chouette fraîchement enrubannée, ha! Ha! Ha!

Ce rire se termina en un accès de toux qui dura cinq minutes. Elle porta son mouchoir à ses lèvres, puis le montra silencieusement à Raskolnikoff: il était taché de sang. Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Catherine Ivanovna; ses pommettes se coloraient de rouge, et sa respiration devenait des plus difficiles; néanmoins elle continua de causer à voix basse avec une animation extraordinaire.

— Je lui avais confié la mission, fort délicate, on peut le dire, d'inviter cette dame et sa fille…, vous savez de qui je veux parler? Il fallait procéder ici avec beaucoup de tact; eh bien! Elle s'y est prise de telle façon que cette sotte étrangère, cette pecque provinciale qui est venue ici pour solliciter une pension comme veuve d'un major, et qui court du matin au soir les chancelleries avec un pied de fard sur le visage, à cinquante-cinq ans passés… Bref, cette mijaurée a refusé mon invitation sans même s'excuser, comme la plus vulgaire politesse commande de le faire en pareil cas! Je ne puis comprendre pourquoi Pierre Pétrovitch n'est pas venu non plus. Mais ou est donc Sonia? Qu'est-elle devenue? Ah! La voilà, enfin! Eh bien! Sonia, où étais-tu? C'est étrange que même un jour comme aujourd'hui tu sois si peu exacte! Rodion Romanovitch, laissez-la se placer à côté de vous. Voilà ta

place, Sonia… prends ce que tu veux; Je te recommande le caviar, il est bon. On va t'apporter les blines. Mais en a-t-on donné aux enfants? Poletchka, on ne vous oublie pas là-bas? Allons, c'est bien. Sois sage, Léna, et toi, Kolia, n'agite pas ainsi tes jambes; tiens-toi comme doit se tenir un enfant de bonne famille. Qu'est-ce que tu dis, Sonetchka?

Sonia se hâta de transmettre à sa belle-mère les excuses de Pierre Pétrovitch, en s'efforçant de parler haut pour que tous pussent l'entendre. Non contente de reproduire les formules polies dont Loujine s'était servi, elle fit exprès de les amplifier encore. Pierre Pétrovitch, ajouta-t-elle, l'avait chargée de dire à Catherine Ivanovna qu'il viendrait la voir aussitôt que possible pour causer d'affaires et s'entendre avec elle sur la marche à suivre ultérieurement, etc., etc.

— Sonia savait que cela tranquilliserait Catherine Ivanovna et surtout que son amour-propre y trouverait une satisfaction. La jeune fille s'assit à côté de Raskolnikoff qu'elle salua à la hâte en lui jetant un regard rapide et curieux. Mais, pendant le reste du dîner, elle parut éviter de le regarder et de lui adresser la parole. Elle semblait même distraite, bien qu'elle tînt les yeux, fixes sur le visage de Catherine Ivanovna pour deviner les désirs de sa belle-mère.

Faute de vêtements, aucune des deux femmes n'était en deuil. Sonia portait un costume cannelle foncée; la veuve avait mis une robe d'indienne de couleur sombre, la seule qu'elle possédât. Les excuses de Pierre Pétrovitch furent très-bien accueillies.

Après avoir écouté d'un air gourmé le récit de Sonia, Catherine Ivanovna prit un ton important pour s'informer de la santé de Pierre Pétrovitch. Ensuite, sans trop s'inquiéter des autres invités qui pouvaient l'entendre, elle fit observer à Raskolnikoff qu'un homme aussi considéré et aussi respectable que Pierre Pétrovitch eut été fort dépaysé au milieu d'une société si « extraordinaire »; elle comprenait donc qu'il ne fut point venu, malgré les vieux liens d'amitié qui l'unissaient à sa famille.

— Voilà pourquoi, Rodion Romanovitch, je vous sais un gré tout particulier de n'avoir pas dédaigné mon hospitalité, même offerte dans de pareilles conditions, ajouta-t-elle presque à haute voix; du reste, j'en suis

convaincue, c'est seulement votre amitié pour mon pauvre défunt qui vous a décidé à tenir votre parole.

Puis, Catherine Ivanovna se remit à plaisanter sur le compte de ses hôtes. Tout à coup, s'adressant avec une sollicitude particulière au vieillard sourd, elle lui cria d'un bout de la table à l'autre: « Voulez-vous encore du rôti? Vous a-t-on donné du porto? » Le convive ainsi interpellé ne répondit pas et fut longtemps sans comprendre ce qu'on lui demandait, bien que ses voisins essayassent en riant de le lui expliquer. Il regardait autour de lui et restait bouche béante, ce qui ajouta encore à l'hilarité générale.

— Quel butor! Regardez! Et pourquoi l'a-t-on invité? Dit Catherine Ivanovna à Raskolnikoff; quant à Pierre Pétrovitch, j'ai toujours compté sur lui; certes, poursuivit-elle en s'adressant à Amalia Ivanovna avec un regard sévère qui intimida la logeuse, certes, il ne ressemble pas à vos chipies endimanchées; celles-là, papa n'en aurait pas voulu pour cuisinières, et si mon défunt mari leur avait fait l'honneur de les recevoir, ce n'eut été que par suite de son excessive bonté.

— Oui, il aimait à boire, il avait un faible pour la bouteille! Cria soudain l'ancien employé aux subsistances, comme il vidait son douzième verre d'eau-de-vie.

Catherine Ivanovna releva vertement cette parole inconvenante.

— En effet, mon défunt mari avait ce défaut, tout le monde le sait; mais c'était un homme bon et noble qui aimait et respectait sa famille. On ne pouvait lui reprocher que l'excès de sa bonté. Il acceptait trop facilement pour amis toutes sortes de gens débauchés, et Dieu sait avec qui il n'a pas bu! Les individus qu'il fréquentait ne valaient pas la plante de ses pieds! Figurez-vous, Rodion Romanovitch, qu'on a trouvé dans sa poche un petit coq en pain d'épice: au plus fort de l'ivresse il n'oubliait pas ses enfants.

— Un petit coq? Vous avez dit: un petit coq? Cria le riz-pain-sel.

Catherine Ivanovna ne daigna pas lui répondre. Devenue rêveuse, elle poussa un soupir.

— Vous croyez sans doute, comme tout le monde, que j'ai été trop dure avec lui, reprit-elle en s'adressant à Raskolnikoff. C'est une erreur! Il m'estimait, il avait pour moi le plus grand respect! Son âme était bonne! Et

parfois il m'inspirait tant de pitié! Quand, assis dans un coin, il levait les yeux sur moi, je me sentais si attendrie que j'avais peine à cacher mon émotion, mais je me disais: « Si tu faiblis, il va se remettre à boire ». On ne pouvait le tenir un peu que par la sévérité.

« Oui, on le tirait par les cheveux, cela est arrivé plus d'une fois, brailla le riz-pain-sel, et il but encore un verre d'eau-de-vie.

— Il y a certains imbéciles qu'on devrait non pas seulement tirer par les cheveux, mais chasser à coups de balai. Je ne parle pas du défunt en ce moment, répliqua avec véhémence Catherine Ivanovna.

Ses joues s'empourpraient, sa poitrine haletait de plus en plus. Encore un moment, et elle allait faire un scandale. Beaucoup riaient, trouvant cela drôle. On excitait l'employé aux subsistances, on lui parlait tout bas, c'était à qui verserait de l'huile sur le feu.

— Permettez-moi de vous demander de qui vous parlez. À qui en avez-vous? Fit l'employé d'une voix menaçante. Mais non, c'est inutile! La chose n'a pas d'importance! Une veuve! Une pauvre veuve! Je lui pardonne! Passe!

Et il avala un nouveau verre d'eau-de-vie.

Raskolnikoff écoutait en silence. Ce qu'il éprouvait était une sensation de dégoût. Par politesse seulement et pour ne pas désobliger Catherine Ivanovna, il touchait du bout des dents aux mets dont elle couvrait à chaque instant son assiette.

Le jeune homme tenait les yeux fixés sur Sonia. Celle-ci, de plus en plus soucieuse, suivait avec inquiétude les progrès de l'exaspération chez Catherine Ivanovna. Elle pressentait que le dîner finirait mal. Entre autres choses, Sonia savait qu'elle-même était la principale cause qui avait empêché les deux provinciales d'assister à ce repas. Elle avait appris de la propre bouche d'Amalia Ivanovna qu'en recevant l'invitation la mère blessée avait demandé « comment elle pourrait faire asseoir sa fille à côté de cette demoiselle ».

La jeune fille se doutait que sa belle-mère était déjà instruite de cette avanie. Or, une insulte qui atteignait Sonia, c'était pour Catherine Ivanovna pis qu'un affront fait à elle-même, à ses enfants ou à la mémoire de son papa, c'était un mortel outrage. Sonia devinait que Catherine Ivanovna n'avait plus

à présent qu'une chose à cœur: prouver à ces chipies qu'elles étaient toutes deux, etc. Justement, un convive assis à l'autre bout de la table fit passer à Sonia une assiette sur laquelle se trouvaient, façonnés avec de la mie de pain, deux cœurs percés d'une flèche. Catherine Ivanovna, enflammée de colère, déclara aussitôt d'une voix retentissante que l'auteur de cette plaisanterie était assurément un « âne ivre ».

Ensuite elle annonça son dessein de se retirer, des qu'elle aurait obtenu sa pension, à T…, sa ville natale, où elle ouvrirait une maison d'éducation à l'usage des jeunes filles nobles. Tout à coup se trouva entre ses mains l'« attestation honorifique » dont feu Marméladoff avait parlé à Raskolnikoff, lors de leur rencontre au cabaret. Dans la circonstance présente, ce document devait établir le droit de Catherine Ivanovna à ouvrir un pensionnat, mais elle s'en était munie surtout dans le but de confondre les deux « chipies », si celles-ci avaient accepté son invitation: elle leur aurait démontré avec pièces à l'appui que « la fille d'un colonel, la descendante d'une famille noble, pour ne pas dire aristocratique, valait un peu mieux que les chercheuses d'aventures dont le nombre est devenu si grand aujourd'hui ». L'attestation honorifique eut bientôt fait le tour de la table, les convives avinés se la passaient de main en main sans que Catherine Ivanovna s'y opposât, car ce papier la désignait, en toutes lettres, comme fille d'un conseiller de cour, ce qui l'autorisait, ou à peu près, à se dire fille d'un colonel.

Puis la veuve s'étendit sur les charmes de l'existence heureuse et tranquille qu'elle se promettait de mener à T…; elle ferait appel au concours des professeurs du gymnase; parmi eux se trouvait un vieillard respectable, M. Mangot, qui lui avait jadis appris le français; il n'hésiterait pas à venir donner des leçons chez elle et se montrerait coulant sur le prix. Enfin, elle annonça l'intention d'emmener Sonia à T… Et de lui confier la haute main dans son établissement. À ces mots, quelqu'un éclata de rire au bout de la table.

Catherine Ivanovna feignit de n'avoir rien entendu; mais élevant aussitôt la voix, elle déclara que Sophie Séménovna possédait toutes les qualités requises pour la seconder dans sa tâche. Après avoir vanté la douceur de la jeune fille, sa patience, son abnégation, sa culture intellectuelle et sa noblesse

de sentiments, elle lui tapota doucement la joue et l'embrassa à deux reprises avec effusion. Sonia rougit, et tout à coup Catherine Ivanovna fondit en larmes.

— J'ai les nerfs très-agités, dit-elle, comme pour s'excuser, et je n'en puis plus de fatigue; aussi bien le repas est fini, on va servir le thé.

Amalia Ivanovna, très-vexée de n'avoir pu placer un seul mot durant la conversation précédente, choisit ce moment pour risquer une dernière tentative, et fit observer fort judicieusement à la future maîtresse de pension qu'elle devrait donner la plus grande attention au linge de ses élèves et empêcher celles-ci de lire des romans pendant la nuit. La fatigue et l'agacement rendaient Catherine Ivanovna peu endurante; aussi prit-elle fort mal ces sages conseils: à l'en croire, la logeuse n'entendait rien aux choses dont elle parlait; dans un pensionnat de jeunes filles nobles, le soin du linge regardait la femme de charge, et non la directrice de l'établissement; quant à l'observation relative à la lecture des romans, c'était une simple inconvenance; bref, Amalia Ivanovna était priée de, se taire.

Au lieu de se rendre à cette prière, la logeuse répondit aigrement qu'elle n'avait parlé que « pour un bien », qu'elle avait toujours eu les meilleures intentions, et que depuis longtemps Catherine Ivanovna ne lui payait pas un sou. « Vous mentez en parlant de vos bonnes intentions, reprit la veuve; pas plus tard qu'hier, quand le défunt était exposé sur la table, vous êtes venue me faire une scène à propos du loyer. » Là-dessus, la logeuse observa avec beaucoup de logique qu'elle « avait invité ces dames, mais que ces dames n'étaient pas venues, parce que ces dames étaient nobles et ne pouvaient pas aller chez une dame qui n'était pas noble ». À quoi son interlocutrice objecta qu'une cuisinière n'avait pas qualité pour juger de la véritable noblesse.

Amalia Ivanovna piquée au vif répliqua que « son Vater était un homme très, très-important à Berlin, qu'il se promenait les deux mains dans ses poches et faisait toujours: Pouff! Pouff! » Pour donner une idée plus exacte de son Vater, madame Lippevechzel se leva, fourra ses mains dans ses poches et, gonflant ses joues, se mit à imiter le bruit d'un soufflet de forge. Ce fut un rire général parmi tous les locataires, qui, dans l'espoir d'une bataille entre les deux femmes, se plaisaient à exciter Amalia Ivanovna.

Catherine Ivanovna, perdant alors toute mesure, déclara à très-haute voix que peut-être Amalia Ivanovna n'avait jamais eu de Vater, que c'était tout simplement une Finnoise de Pétersbourg qui avait dû être jadis cuisinière ou même quelque chose de pire. Riposte furieuse d'Amalia Ivanovna: c'était peut-être Catherine Ivanovna elle-même qui n'avait pas eu de Vater; quant à elle, son Vater était un Berlinois qui portait de longues redingotes et faisait toujours: Pouff! Pouff! Catherine Ivanovna répondit d'un ton méprisant que sa naissance était connue de tout le monde, et que cette même attestation honorifique, en caractères imprimés, la désignait comme fille d'un colonel, tandis qu'Amalia Ivanovna (à supposer qu'elle eût un père) devait avoir reçu le jour de quelque marchand de lait finnois; mais, selon toute apparence, elle n'avait pas de père du tout, attendu qu'on ne savait pas encore quel était son nom patronymique, si elle s'appelait Amalia Ivanovna ou Amalia Ludwigovna. La logeuse, hors d'elle-même, s'écria en frappant du poing sur la table qu'elle était Ivanovna et non Ludwigovna, que son Vater s'appelait Iohann et qu'il était bailli, ce que n'avait jamais été le Vater de Catherine Ivanovna. Celle-ci se leva aussitôt, et d'une voix calme que démentaient la pâleur de son visage et l'agitation de son sein:

— Si vous osez encore une fois, dit-elle, mettre votre misérable Vater en parallèle avec mon papa, je vous arrache votre bonnet et je le foule aux pieds.

À ces mots, Amalia Ivanovna commença à courir dans la chambre en criant de toutes ses forces qu'elle était la propriétaire, et que Catherine Ivanovna s'en irait de chez elle à l'instant même; puis elle se hâta d'enlever les couverts d'argent qui se trouvaient sur la table. Il s'ensuivit une confusion, un vacarme indescriptible; les enfants se mirent à pleurer, Sonia s'élança vers sa belle-mère pour l'empêcher de se porter à quelque violence; mais Amalia Ivanovna ayant soudain lâché tout haut une allusion au billet jaune, Catherine Ivanovna repoussa la jeune fille et marcha droit à la logeuse, prête à lui arracher son bonnet. En ce moment la porte s'ouvrit, et sur le seuil apparut tout à coup Pierre Pétrovitch Loujine. Il promena un regard sévère sur toute la société. Catherine Ivanovna courut à lui.

III

— Pierre Pétrovitch! Cria-t-elle, protégez-moi! Faites comprendre à cette sotte créature qu'elle n'a pas le droit de parler ainsi à une dame noble et malheureuse, que cela n'est pas permis… Je me plaindrai au gouverneur général lui-même… Elle aura à répondre… En souvenir de l'hospitalité que vous avez reçue chez mon père, venez en aide à des orphelins.

— Permettez, madame… Permettez, permettez, madame, dit Pierre Pétrovitch en faisant un geste pour écarter la solliciteuse, – je n'ai jamais eu l'honneur, comme vous le savez vous-même, de connaître votre papa… permettez, madame (quelqu'un se mit à rire bruyamment)! Et je n'ai pas l'intention de prendre parti dans vos continuels démêlés avec Amalia Ivanovna… Je viens ici pour une affaire qui m'est personnelle… je désire avoir une explication immédiate avec votre belle-fille, Sophie… Ivanovna… C'est ainsi, je crois, qu'elle se nomme? Permettez-moi d'entrer…

Et laissant là Catherine Ivanovna, Pierre Pétrovitch se dirigea vers le coin de la chambre où se trouvait Sonia.

Catherine Ivanovna resta comme clouée à sa place. Elle ne pouvait comprendre que Pierre Pétrovitch niât avoir été l'hôte de son papa. Cette hospitalité, qui n'existait que dans son imagination, était devenue pour elle article de foi. Ce qui la frappait aussi, c'était le ton sec, hautain et même menaçant de Loujine. À l'apparition de ce dernier, le silence se rétablit peu à peu. La tenue correcte de l'homme de loi jurait trop avec le débraillé des locataires de madame Lippevechzel; chacun sentait qu'un motif d'une gravité exceptionnelle pouvait seul expliquer la présence de ce personnage dans un pareil milieu; aussi tous s'attendaient-ils à un événement. Raskolnikoff, qui se trouvait à côté de Sonia, se rangea pour laisser passer Pierre Pétrovitch; celui-ci n'eut pas l'air de remarquer le jeune homme. Un instant après, Lébéziatnikoff se montra à son tour; mais au lieu d'entrer dans la chambre, il resta sur le seuil, écoutant avec curiosité sans parvenir à comprendre de quoi il s'agissait.

— Pardonnez-moi de troubler votre réunion, mais j'y suis forcé par une affaire assez importante, commença Pierre Pétrovitch sans s'adresser à personne en particulier; je suis même bien aise de pouvoir m'expliquer devant une nombreuse société. Amalia Ivanovna, en votre qualité de propriétaire, je vous prie très-humblement de prêter l'oreille à l'entretien que je vais avoir avec Sophie Ivanovna. Puis, prenant à partie la jeune fille extrêmement surprise et déjà effrayée, il ajouta:

— Sophie Ivanovna, aussitôt après votre visite, j'ai constaté la disparition d'un billet de la Banque nationale représentant une valeur de cent roubles qui se trouvait sur une table dans la chambre de mon ami André Séménovitch Lébéziatnikoff. Si vous savez ce qu'est devenu ce billet et si vous me le dites, je vous donne, en présence de toutes ces personnes, ma parole d'honneur que l'affaire n'aura pas de suite. Dans le cas contraire, je serai forcé de recourir à des mesures très-sérieuses, et alors… Vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même.

Un profond silence suivit ces paroles. Les enfants mêmes cessèrent de pleurer. Sonia, pâle comme la mort, regardait Loujine sans pouvoir répondre. Elle semblait ne pas avoir encore compris. Quelques secondes s'écoulèrent.

— Eh bien, que répondez-vous? Demanda Pierre Pétrovitch en observant attentivement la jeune fille.

— Je ne sais pas… Je ne sais rien… Prononça-t-elle enfin d'une voix faible.

— Non? Vous ne savez pas? Questionna Loujine, et il laissa encore s'écouler quelques secondes; ensuite il reprit d'un ton sévère: — Pensez-y, mademoiselle, faites vos réflexions, je veux bien vous en donner le temps. Voyez-vous, si j'étais moins sûr de mon fait, je me garderais bien de lancer contre vous une accusation si formelle: j'ai trop l'expérience des affaires pour m'exposer à une poursuite en diffamation. Ce matin, je suis allé négocier plusieurs titres représentant une valeur nominale de trois mille roubles. De retour au logis, j'ai recompté l'argent, — André Séménovitch en a été témoin. — Après avoir compté deux mille trois cents roubles, je les ai serrés dans un portefeuille que j'ai mis dans la poche de côté de ma redingote. Sur la table restaient environ cinq cents roubles en billets de banque; il y avait,

notamment, trois billets de cent roubles chacun. C'est alors que sur mou invitation vous vous êtes rendue chez moi, et, durant tout le temps de votre visite, vous avez été en proie à une agitation extraordinaire. À trois reprises même, vous vous êtes levée pour sortir, quoique notre conversation ne fût pas encore terminée. André Séménovitch peut attester tout cela.

Vous ne nierez pas, je crois, mademoiselle, que je vous aie fait appeler par André Séménovitch dans le seul but de m'entretenir avec vous de la situation malheureuse de votre parente Catherine Ivanovna (chez qui je ne pouvais aller dîner) et des moyens de lui venir en aide par voie de souscription, de loterie ou autrement. Vous m'avez remercié les larmes aux yeux (j'entre dans tous ces détails pour vous prouver que pas une circonstance n'est sortie de ma mémoire). Ensuite, j'ai pris sur la table un billet de dix roubles et je vous l'ai remis comme premier secours à votre parente. André Séménovitch a vu tout cela. Puis, je vous ai reconduite jusqu'à la porte, et vous vous êtes retirée en donnant les mêmes signes d'agitation que précédemment.

Après votre départ, j'ai causé pendant dix minutes environ avec André Séménovitch. Finalement il m'a quitté; je me suis approché de la table pour serrer le reste de mon argent, et, à ma grande surprise, j'ai constaté l'absence d'un billet de cent roubles. Maintenant jugez: soupçonner André Séménovitch, je ne le puis pas! Il m'est impossible même d'en concevoir l'idée. Je n'ai pas pu non plus me tromper dans mes comptes, car, une minute avant votre visite, je venais de les vérifier. Vous en conviendrez vous-même: en me rappelant votre agitation, votre promptitude à sortir et ce fait que vous avez eu pendant un certain temps les mains sur la table, enfin en considérant votre position sociale et les habitudes qu'elle implique, j'ai dû, malgré moi, en dépit de ma propre volonté, m'arrêter à un soupçon cruel, sans doute, mais légitime!

Si convaincu que je sois de votre culpabilité, je vous répète que je sais à quoi je m'expose en portant cette accusation contre vous. Cependant, je n'hésite pas à le faire et je vous dirai pourquoi: c'est uniquement, mademoiselle, à cause de votre noire ingratitude! Comment? Je vous appelle auprès de moi parce que je m'intéresse à votre infortunée parente; je vous fais

pour elle un don de dix roubles, et c'est ainsi que vous me récompensez! Non, cela n'est pas bien! Il vous faut une leçon. Réfléchissez, rentrez en vous-même: je vous y engage comme votre meilleur ami, car c'est en ce moment ce que vous pouvez faire de mieux! Sinon, je serai inflexible! Eh bien, avouez-vous?

— Je ne vous ai rien pris, murmura Sonia épouvantée; — vous m'avez donné dix roubles, les voici, reprenez-les.

La jeune fille sortit son mouchoir de sa poche, délit un nœud qu'elle y avait fait et en retira un billet de dix roubles qu'elle tendit à Loujine.

— Ainsi vous persistez à nier le vol des cent roubles? Fit-il d'un ton de reproche, sans prendre l'assignat.

Sonia promena ses yeux autour d'elle et ne surprit sur tous les visages qu'une expression sévère, irritée ou moqueuse. Elle regarda Raskolnikoff… Debout contre le mur, le jeune homme avait les bras croisés et fixait sur elle des yeux ardents.

— Oh! Seigneur! Gémit-elle.

— Amalia Ivanovna, il faudra prévenir la police; en conséquence je vous prierai très-humblement de faire monter le dvornik, dit Loujine d'une voix douce et même caressante.

— Gott der Barmherzig! — Je savais bien que c'était une voleuse! S'écria madame Lippevechzel, en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Vous le saviez? Reprit Pierre Pétrovitch: c'est donc que déjà auparavant certains faits vous avaient autorisée à tirer cette conclusion. Je vous prie, très-honorée Amalia Ivanovna, de vous rappeler les paroles que vous venez de prononcer. Du reste, il y a des témoins.

De tous côtés on causait bruyamment. L'assistance était devenue houleuse.

— Comment! S'écria Catherine Ivanovna sortant tout à coup de sa stupeur, et, par un mouvement rapide, elle s'élança vers Loujine; — comment! Vous l'accusez de vol? Elle, Sonia? Oh! Lâche, lâche! Puis elle s'approcha vivement de la jeune fille qu'elle serra avec force dans ses bras décharnés.

— Sonia! Comment as-tu pu accepter dix roubles de lui! Oh! Bête!

Donne-les ici! Donne tout de suite cet argent. — Tiens!

Catherine Ivanovna prit le billet des mains de Sonia, le froissa dans ses doigts et le jeta à la figure de Loujine. Le papier roulé en boule atteignit Pierre Pétrovitch et ricocha ensuite sur le parquet. Amalia Ivanovna se hâta de le ramasser. L'homme d'affaires se fâcha.

— Contenez cette folle! Cria-t-il.

En ce moment plusieurs personnes vinrent se placer sur le seuil à côté de Lébéziatnikoff; parmi elles on remarquait les deux dames de province.

— Folle, dis-tu? C'est moi que tu traites de folle, imbécile? Vociféra Catherine Ivanovna. — Toi-même, tu es un imbécile, un vil agent d'affaires, un homme bas! Sonia, Sonia lui avoir pris de l'argent! Sonia une voleuse! Mais elle t'en donnerait plutôt, de l'argent, imbécile! Et Catherine Ivanovna éclata d'un rire nerveux. — Avez-vous vu cet imbécile? Ajouta-t-elle, allant d'un locataire à l'autre et montrant Loujine à chacun d'eux; tout à coup elle aperçut Amalia Ivanovna, et sa colère ne connut plus de bornes!

— Comment! Toi aussi, charcutière, toi aussi, infâme Prussienne, tu prétends qu'elle est une voleuse! Ah! Si c'est possible! Mais elle n'a pas quitté la chambre: en sortant de chez toi, coquin, elle est venue immédiatement se mettre à table avec nous, tous l'ont vue! Elle a pris place à côté de Rodion Romanovitch!… Fouille-là! Puisqu'elle n'est allée nulle part, elle doit avoir l'argent sur elle! Cherche donc, cherche, cherche! Seulement, si tu ne trouves pas, mon cher, tu auras à répondre de ta conduite! Je me plaindrai à l'empereur, au tzar miséricordieux; j'irai me jeter à ses pieds aujourd'hui même. Je suis orpheline! On me laissera entrer. Tu crois qu'on ne me recevra pas? Tu te trompes, j'obtiendrai une audience. Parce qu'elle est douce, tu pensais n'avoir rien à craindre, tu avais compté sur sa timidité, n'est-ce pas? Mais si elle est timide, moi, mon ami, je n'ai pas peur, et ton calcul sera déçu! Cherche donc! Cherche, voyons, dépêche-toi!

En même temps, Catherine Ivanovna saisissait Loujine par le bras et l'entraînait vers Sonia.

— Je suis prêt, je ne demande pas mieux… Mais calmez-vous, madame, calmez-vous, balbutiait-il, – je vois bien que vous n'avez pas peur!… C'est au bureau de police qu'il faudrait faire cela… Du reste, il y a ici un nombre

plus que suffisant de témoins… Je suis prêt… Toutefois, il est assez délicat pour un homme… à cause du sexe… Si Amalia Ivanovna voulait prêter son concours… Pourtant, ce n'est pas ainsi que les choses se font…

— Faites-la fouiller par qui vous voulez! Cria Catherine Ivanovna; — Sonia, montre-leur tes poches! Voilà! Voilà! Regarde, monstre, tu vois qu'elle est vide; il y avait là un mouchoir, rien de plus, comme tu peux t'en convaincre! À l'autre poche maintenant! Voilà, voilà! Tu vois!

Non contente de vider les poches de Sonia, Catherine Ivanovna les retourna l'une après l'autre, de dedans en dehors. Mais au moment où elle mettait ainsi à découvert la doublure de la poche droite, il s'en échappa un petit papier qui, décrivant une parabole dans l'air, alla tomber aux pieds de Loujine. Tous le virent, plusieurs poussèrent un cri. Pierre Pétrovitch se baissa vers le parquet, ramassa le papier entre deux doigts et le déplia coram populo. C'était un billet de cent roubles, plié en huit. Pierre Pétrovitch l'exhiba à la vue de tous, pour ne laisser subsister aucun doute sur la culpabilité de Sonia..

— Voleuse! Hors d'ici! La police, la police! Hurla madame Lippevechzel: il faut qu'on l'envoie en Sibérie! À la porte!

De toutes parts volaient des exclamations. Raskolnikoff, silencieux, ne cessait de considérer Sonia que pour jeter de temps à autre un regard rapide sur Loujine. La jeune fille, immobile à sa place, semblait hébétée plus encore que surprise. Tout à coup, elle rougit et couvrit son visage de ses mains.

— Non, ce n'est pas moi! Je n'ai rien pris! Je ne sais pas! S'écria-t-elle d'une voix déchirante, et elle se précipita vers Catherine Ivanovna, qui ouvrit ses bras comme un asile inviolable à la malheureuse créature.

— Sonia, Sonia, je ne le crois pas! Tu vois, je ne le crois pas! Répétait Catherine Ivanovna rebelle à l'évidence; ces mots étaient accompagnés de mille caresses: elle prodiguait les baisers à la jeune fille, lui prenait les mains, la balançait dans ses bras comme un enfant. Toi, avoir pris quelque chose! Mais que ces gens sont bêtes! Ô Seigneur! Vous êtes bêtes, bêtes! Criait-elle à toutes les personnes présentes, vous ne savez pas encore ce qu'est ce cœur, ce qu'est cette jeune fille! Elle, voler! Elle! Mais elle vendra son dernier vêtement, elle ira pieds nus plutôt que de vous laisser sans secours si vous

vous trouvez dans le besoin; voilà comme elle est! Elle a été jusqu'à recevoir le billet jaune parce que mes enfants mouraient de faim, elle s'est vendue pour nous! Ah! Mon pauvre défunt, mon pauvre défunt! Seigneur! Mais défendez-la donc, vous tous, au lieu de rester impassibles! Rodion Romanovitch, pourquoi ne prenez-vous pas sa défense? Est-ce que, vous aussi, vous la croyez coupable? Tous tant que vous êtes, vous ne valez pas son petit doigt! Seigneur! Défends-la donc enfin!

Les larmes, les supplications, le désespoir de la pauvre Catherine Ivanovna parurent faire une profonde impression sur le publie. Ce visage phtisique, ces lèvres sèches, cette voix éteinte exprimaient une souffrance si poignante qu'il était difficile de n'en être pas touché. Pierre Pétrovitch revint aussitôt à des sentiments plus doux:

— Madame! Madame! Fit-il avec solennité, — cette affaire ne vous concerne en rien! Personne ne songe à vous accuser de complicité; d'ailleurs, c'est vous-même qui en retournant les poches avez fait découvrir l'objet volé: cela suffit pour établir votre complète innocence. Je suis tout disposé à me montrer indulgent pour un acte auquel la misère a pu porter Sophie Séménovna, mais pourquoi donc, mademoiselle, ne vouliez-vous pas avouer? Vous craigniez le déshonneur? C'était votre premier pas? Peut-être aviez-vous perdu la tête? La chose se comprend, elle se comprend très-bien… Voyez pourtant à quoi vous vous exposiez! Messieurs! Dit-il aux assistants, mu par un sentiment de pitié, je suis prêt à pardonner maintenant encore, malgré les injures personnelles qui m'ont été adressées. Puis il ajouta, en se tournant de nouveau vers Sonia: Mademoiselle, que l'humiliation d'aujourd'hui vous serve de leçon pour l'avenir; je ne donnerai aucune suite à cette affaire, les choses en resteront là. Cela suffit.

Pierre Pétrovitch jeta un regard en dessous à Raskolnikoff. Leurs yeux se rencontrèrent, ceux du jeune homme lançaient des flammes. Quant à Catherine Ivanovna, elle semblait n'avoir rien entendu et continuait à embrasser Sonia avec une sorte de frénésie. À l'exemple de leur mère, les enfants serraient la jeune fille dans leurs petits bras; Poletchka, sans comprendre de quoi il était question, sanglotait à fendre l'âme; son joli visage, tout en larmes, était appuyé sur l'épaule de Sonia. Tout à coup sur le

seuil retentit une voix sonore:

— Que cela est bas! Pierre Pétrovitch se retourna vivement.

— Quelle bassesse! Répéta Lébéziatnikoff, en regardant fixement Loujine.

Ce dernier eut comme un frisson. Tous le remarquèrent (ils s'en souvinrent ensuite). Lébéziatnikoff entra dans la chambre.

— Et vous avez osé invoquer mon témoignage? Dit-il en s'approchant de l'homme d'affaires.

— Qu'est-ce que cela signifie, André Séménovitch? De quoi parlez-vous? Balbutia Loujine.

— Cela signifie que vous êtes un… calomniateur, voilà ce que veulent dire mes paroles! Répliqua avec emportement Lébéziatnikoff. Il était en proie à une violente colère, et, tandis qu'il fixait Pierre Pétrovitch, ses petits yeux malades avaient une expression de dureté inaccoutumée. Raskolnikoff écoutait avidement, le regard attaché sur le visage du jeune socialiste.

Il y eut un silence. Dans le premier moment, Pierre Pétrovitch fut presque déconcerté.

— Si c'est à moi que vous… bégaya-t-il, — mais qu'est-ce que vous avez? Êtes-vous dans votre bon sens?

— Oui, je suis dans mon bon sens, et vous êtes… un fourbe! Ah! Que c'est bas! J'ai tout entendu, et si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que je voulais tout comprendre; il y a encore, je l'avoue, des choses que je ne m'explique pas bien… Je me demande pourquoi vous avez fait tout cela.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait? Aurez-vous bientôt fini de parler par énigmes? Vous avez bu, peut-être?

— Homme bas, si l'un de nous deux a bu, c'est plutôt vous que moi! Je ne prends jamais d'eau-de-vie, parce que cela est contraire à mes principes! Figurez-vous que c'est lui, lui-même, qui a, de sa propre main, donné ce billet de cent roubles à Sophie Séménovna, — je l'ai vu, j'en ai été témoin, je le déclarerai sous la foi du serment! C'est lui, lui! Répétait Lébéziatnikoff, en s'adressant à tous et à chacun.

— Êtes-vous fou, oui ou non, blanc-bec? Reprit violemment Loujine. Elle-même ici, il y a un instant, a affirmé devant vous, devant tout le monde,

n’avoir reçu de moi que dix roubles. Comment donc se peut-il que je lui aie donné davantage?

— Je l’ai vu, je l’ai vu! Répéta avec énergie André Séménovitch: — et quoique ce soit en opposition avec mes principes, je suis prêt à en faire le serment devant la justice: je vous ai vu lui glisser cet argent à la dérobée! Seulement j’ai cru, dans ma sottise, que vous agissiez ainsi par générosité! Au moment où vous lui disiez adieu sur le seuil de la porte, et tandis que vous lui offriez la main droite, vous avez tout doucement introduit dans sa poche un papier que vous teniez de la main gauche. Je l’ai vu! Je l’ai vu!

Loujine pâlit.

— Quel conte nous débitez-vous là? Répliqua-t-il insolemment; étant près de la fenêtre, comment avez-vous pu apercevoir ce papier? Vos mauvais yeux ont été le jouet d’une illusion… vous avez eu la berlue, voilà!

— Non, je n’ai pas eu la berlue! Et, malgré la distance, j’ai fort bien vu tout, tout! De la fenêtre, en effet, il était difficile de distinguer le papier, — sous ce rapport votre observation est juste, — mais, par suite d’une circonstance particulière, je savais que c’était précisément un billet de cent roubles. Quand vous avez donné dix roubles à Sophie Séménovna, j’étais alors près de la table, et je vous ai vu prendre en même temps un billet de cent roubles. Je n’ai pas oublié ce détail parce qu’en ce moment il m’était venu une idée. Après avoir plié l’assignat, vous l’avez tenu serré dans le creux de votre main. Ensuite je l’ai oublié, mais quand vous vous êtes levé, vous avez fait passer le papier de votre main droite dans votre main gauche, et vous avez failli le laisser tomber. Je me suis aussitôt rappelé la chose, car la même idée m’était revenue, à savoir que vous vouliez obliger Sophie Séménovna à mon insu. Vous pouvez vous imaginer avec quelle attention je me suis mis à observer vos faits et gestes — eh bien, j’ai vu que vous avez fourré ce papier dans sa poche. Je l’ai vu, je l’ai vu, je l’attesterai par serment!

Lébéziatnikoff était presque suffoqué d’indignation. De tous côtés s’entrecroisèrent des exclamations diverses; la plupart exprimaient l’étonnement, mais quelques-unes étaient proférées sur un ton de menace. Les assistants se pressèrent autour de Pierre Pétrovitch. Catherine Ivanovna

s'élança vers Lébéziatnikoff.

— André Séménovitch! Je vous avais méconnu! Vous la défendez! Seul, vous prenez parti pour elle! C'est Dieu qui vous a envoyé au secours de l'orpheline! André Séménovitch, mon cher ami, batuchka!

Et Catherine Ivanovna, sans presque avoir conscience de ce qu'elle faisait, tomba à genoux devant le jeune homme.

— Ce sont des sottises! Vociféra Loujine transporté de colère, — vous ne dites que des stupidités, monsieur. — « J'ai oublié, je me suis rappelé, je me suis rappelé, j'ai oublie »; — qu'est-ce que cela signifie? Ainsi, à vous en croire, je lui aurais exprès glissé cent roubles dans la poche? Pourquoi? Dans quel but? Qu'ai-je de commun avec cette…

— Pourquoi? Voilà ce que je ne comprends pas moi-même, je me borne à raconter le fait tel qu'il s'est passé, sans prétendre l'expliquer, et, dans ces limites, j'en garantis l'entière exactitude! Je me trompe si peu, vil criminel, que je me rappelle m'être posé cette question au moment même où je vous félicitais en vous serrant la main. Je me suis demandé pour quelle raison vous aviez fait ce cadeau d'une façon clandestine. Peut-être, me suis-je dit, a-t-il tenu à me cacher sa bonne action, sachant que je suis par principe l'ennemi de la charité privée, que je la regarde comme un vain palliatif. Puis, j'ai pensé que vous aviez voulu faire une surprise à Sophie Séménovna: il y a, en effet, des personnes qui aiment à donner à leurs bienfaits la saveur de l'imprévu. Ensuite, une autre idée m'est venue: votre intention était peut-être d'éprouver la jeune fille; vous vouliez savoir si, quand elle aurait trouvé ces cent roubles dans sa poche, elle viendrait vous remercier. Ou bien n'aviez-vous en vue que de vous soustraire à sa reconnaissance, suivant ce précepte que la main droite doit ignorer… Bref, Dieu sait toutes les suppositions qui se sont offertes à mon esprit! Votre conduite m'intriguait tellement que je me proposais d'y réfléchir plus tard à loisir; en attendant, j'aurais cru manquer à la délicatesse si je vous avais laissé voir que je connaissais votre secret. Sur ces entrefaites, une crainte m'est venue: Sophie Séménovna, n'étant pas instruite de votre générosité, pouvait par hasard perdre le billet de banque. Voilà pourquoi je me suis décidé à me rendre ici, je voulais la prendre à part et lui dire que vous aviez mis cent roubles dans sa poche. Mais, auparavant,

je suis entré chez les dames Kobyliatnikoff pour leur remettre une Vue générale de la méthode positive et leur recommander particulièrement l'article de Pidérit (celui de Wagner n'est pas non plus sans valeur). Un moment après, j'arrivais ici et j'étais témoin de cette affaire! Voyons, est-ce que j'aurais pu avoir toutes ces idées, me faire tous ces raisonnements, si je ne vous avais pas vu glisser les cent roubles dans la poche de Sophie Séménovna?

Quand André Séménovitch termina son discours, il n'en pouvait plus de fatigue, et son visage était ruisselant de sueur. Hélas! Même en russe, il avait peine à s'exprimer convenablement, quoique, du reste, il ne connût aucune autre langue. Aussi cet effort oratoire l'avait-il épuisé. Ses paroles produisirent néanmoins un effet extraordinaire. L'accent de sincérité avec lequel il les avait prononcées porta la conviction dans l'âme de tous les auditeurs. Pierre Pétrovitch sentit que le terrain devenait mauvais pour lui.

— Que m'importent les sottes questions qui vous sont venues à l'esprit! S'écria-t-il; ce n'est pas une preuve! Vous pouvez avoir rêvé toutes ces balivernes! Je vous dis que vous mentez, monsieur! Vous mentez et vous me calomniez pour assouvir une rancune! La vérité est que vous m'en voulez, parce que je me suis rebiffé devant le radicalisme impie de vos doctrines antisociales!

Mais, loin de tourner au profit de Pierre Pétrovitch, cette attaque ne fit que provoquer de violents murmures autour de lui.

— Ah! Voilà tout ce que tu trouves à répondre! Ce n'est pas fort! Répliqua Lébéziatnikoff. — Appelle la police, je prêterai serment! Une seule chose reste obscure pour moi, c'est le motif qui l'a poussé à commettre une action si basse! Oh! Le misérable, le lâche!

Raskolnikoff sortit de la foule.

— Je puis expliquer sa conduite, et, s'il le faut, moi aussi, je prêterai serment! Dit-il d'une voix ferme.

À première vue, la tranquille assurance du jeune homme prouva au public qu'il connaissait le fond de l'affaire, et que cet imbroglio touchait au dénouement.

— Maintenant, je comprends tout, poursuivit Raskolnikoff, qui s'adressa

directement à Lébéziatnikoff. — Dès le début de l'incident, j'avais flairé là-dessous quelque ignoble intrigue, mes soupçons se fondaient sur certaines circonstances connues de moi seul, et que je vais révéler, car elles montrent cette affaire sous son vrai jour. C'est vous, André Séménovitch, qui, par votre précieuse déposition, avez définitivement porté la lumière dans mon esprit. Je prie tout le monde d'écouter. Ce monsieur, continua-t-il en désignant du geste Pierre Pétrovitch, a demandé dernièrement la main de ma sœur, Avdotia Romanovna Raskolnikoff. Arrivé depuis peu à Pétersbourg, il est venu me voir avant-hier. Mais, des notre première entrevue, nous nous sommes pris de querelle ensemble, et je l'ai mis à la porte de chez moi, ainsi que deux témoins peuvent le déclarer. Cet homme est très-méchant… Avant-hier, je ne savais pas encore qu'il logeait chez vous, André Séménovitch; grâce à cette circonstance que j'ignorais, avant-hier, c'est-à-dire le jour même de notre querelle, il s'est trouvé présent au moment où, comme ami de feu M. Marméladoff, j'ai donné un peu d'argent à sa femme Catherine Ivanovna pour parer aux dépenses des funérailles. Aussitôt il a écrit à ma mère que j'avais donné cet argent non à Catherine Ivanovna, mais à Sophie Séménovna; en même temps, il qualifiait cette jeune fille dans les termes les plus outrageants, et donnait à entendre que j'avais avec elle des relations intimes. Son but, vous le comprenez, était de me brouiller avec ma famille en lui insinuant que je dépense en débauches l'argent dont elle se prive pour subvenir à mes besoins. Hier soir, dans une entrevue avec ma mère et ma sœur, entrevue à laquelle il assistait, j'ai rétabli la vérité des faits dénaturés par lui. « Cet argent, ai-je dit, je l'ai donné à Catherine Ivanovna pour payer l'enterrement de son mari, et non à Sophie Séménovna, dont le visage même m'était inconnu jusqu'à ce jour. » Furieux de voir que ses calomnies n'obtenaient pas le résultat espéré, il a grossièrement insulté ma mère et ma sœur. Une rupture définitive s'en est suivie, et on l'a mis à la porte. Tout cela s'est passé hier soir. Maintenant, réfléchissez, et vous comprendrez quel intérêt il avait, dans la circonstance présente, à établir la culpabilité de Sophie Séménovna. S'il eût réussi à la convaincre de vol, c'était moi qui devenais coupable aux yeux de ma mère et de ma sœur, puisque je n'avais pas craint de compromettre celle-ci dans la société d'une voleuse; lui, au contraire, en

s’attaquant à moi, sauvegardait la considération de ma sœur, sa future femme. Bref, c’était pour lui un moyen de me brouiller avec les miens et de rentrer en grâce auprès d’eux. Du même coup il se vengeait aussi de moi, ayant lieu de penser que je m’intéresse vivement à l’honneur et à la tranquillité de Sophie Séménovna. Voilà le calcul qu’il a fait! Voilà comme je comprends la chose! Telle est l‘explication de sa conduite, et il ne peut y en avoir une autre!

Raskolnikoff termina sur ces mots son discours fréquemment interrompu par les exclamations d’un public, du reste, fort attentif. Mais, en dépit des interruptions, sa parole conserva jusqu’au bout un calme, une assurance, une netteté imperturbables. Sa voix vibrante, son accent convaincu et son visage sévère remuèrent profondément l’auditoire.

— Oui, oui, c’est cela! S’empressa de reconnaitre Lébéziatnikoff. — Vous devez avoir raison, car, au moment même où Sophie Séménovna est entrée dans notre chambre, il m’a précisément demandé si vous étiez ici, si je vous avais vu parmi les hôtes de Catherine Ivanovna. Il m’a attiré dans l’embrasure d’une fenêtre pour m’adresser tout bas cette question. Donc, il avait besoin que vous fussiez là! Oui, c’est cela!

Loujine, très-pâle, restait silencieux et souriait dédaigneusement. Il semblait chercher dans sa tête un moyen de se tirer d’affaire. Peut-être se fût-il volontiers esquivé séance tenante, mais, à ce moment, la retraite était presque impossible: s’en aller, c’eût été reconnaître implicitement le bien fondé des accusations portées contre lui, s’avouer coupable de calomnie à l’égard de Sophie Séménovna.

D’un autre côté, l’attitude du public excité par de copieuses libations n’était rien moins que rassurante. L’employé aux subsistances, quoiqu’il n’eût pas une idée bien nette de l’affaire, criait plus haut que tout le monde et proposait certaines mesures fort désagréables pour Loujine. D’ailleurs, il n’y avait pas là que des gens ivres; cette scène avait attiré dans la chambre nombre de locataires qui n’avaient pas dîné chez Catherine Ivanovna. Les trois Polonais, très-échauffés, ne cessaient de proférer dans leur langue des menaces contre Pierre Pétrovitch.

Sonia écoutait avec une attention soutenue, mais ne semblait pas avoir encore recouvré toute sa présence d’esprit; on eût dit que la jeune fille sortait

d'un évanouissement. Elle ne quittait pas des yeux Raskolnikoff, sentant qu'en lui était tout son appui. Catherine Ivanovna paraissait fort souffrante; chaque fois qu'elle respirait, un son rauque s'échappait de sa poitrine.

La plus sotte figure était celle d'Amalia Ivanovna. La logeuse avait l'air de ne rien comprendre et, la bouche grande ouverte, regardait ébahie. Elle voyait seulement que Pierre Pétrovitch était dans une mauvaise passe. Raskolnikoff voulut de nouveau prendre la parole, mais il dut y renoncer, faute de pouvoir se faire entendre. De toutes parts pleuvaient les injures et les menaces à l'adresse de Loujine, autour de qui s'était formé un groupe aussi hostile que compact. L'homme d'affaires fit bonne contenance. Comprenant que la partie était définitivement perdue pour lui, il eut recours à l'effronterie.

— Permettez, messieurs, permettez, ne vous pressez pas comme cela, laissez-moi passer, dit-il en essayant de s'ouvrir un chemin à travers la foule. — Il est inutile, je vous assure, de chercher à m'intimider par vos menaces, je ne m'effraye pas pour si peu. C'est vous, au contraire, messieurs, qui répondrez en justice de la protection dont vous couvrez un acte criminel. Le vol est plus que prouvé, et je porterai plainte. Les juges sont des gens éclairés et… Point ivres: ils récuseront le témoignage de deux impies, de deux révolutionnaires avérés qui m'accusent dans un but de vengeance personnelle, comme ils ont eux-mêmes la sottise de le reconnaître… Oui, permettez!

— Je ne veux plus respirer le même air que vous, et je vous prie de quitter ma chambre, tout est fini entre nous! Quand je pense que depuis quinze jours j'ai sué sang et eau à lui exposer…

— Mais, tantôt déjà, André Séménovitch, je vous ai annoncé moi-même mon départ, quand vous faisiez des instances pour me retenir; maintenant je me bornerai à vous dire que vous êtes un imbécile. Je vous souhaite la guérison de votre esprit et de vos yeux. Permettez, messieurs!

Il réussit à se frayer un passage; mais l'employé aux subsistances, trouvant que des injures n'étaient pas une punition suffisante, prit un verre sur la table et le lança de toutes ses forces dans la direction de Pierre Pétrovitch. Par malheur, le projectile destiné à l'homme d'affaires atteignit Amalia Ivanovna, qui se mit à pousser des cris perçants. En brandissant le

verre, le riz-pain-sel perdit l'équilibre et roula lourdement sous la table. Loujine rentra chez Lébéziatnikoff et, une heure après, quitta la maison.

Naturellement timide, Sonia, avant cette aventure, savait déjà que sa situation l'exposait à toutes les attaques et que le premier venu pouvait l'outrager presque impunément. Toutefois, jusqu'alors elle avait espéré désarmer la malveillance à force de circonspection, de douceur, d'humilité devant tous et devant chacun. À présent, cette illusion lui échappait. Sans doute, elle avait assez de patience pour supporter même cela avec résignation et presque sans murmure, mais sur le moment la déception était trop cruelle. Quoique son innocence eût triomphé de la calomnie, quand sa première frayeur fut passée, quand elle fut en état de se rendre compte des choses, son cœur se serra douloureusement à la pensée de son abandon, de son isolement dans la vie. La jeune fille eut une crise nerveuse. À la fin, ne se possédant plus, elle s'enfuit de la chambre et revint chez elle en toute hâte. Son départ eut lieu peu d'instants après celui de Loujine.

L'accident survenu à Amalia Ivanovna avait causé une hilarité générale, mais la logeuse prit très-mal la chose et tourna sa colère contre Catherine Ivanovna, qui, vaincue par la souffrance, avait du se coucher sur son lit:

— Allez-vous-en d'ici! Tout de suite! En avant, marche!

Tandis qu'elle prononçait ces mots d'une voix irritée, madame Lippevechzel saisissait tous les objets appartenant à sa locataire et les jetait en tas sur le plancher. Brisée, presque défaillante, la pauvre Catherine Ivanovna sauta à bas de son lit et s'élança sur Amalia Ivanovna. Mais la lutte était trop inégale; la logeuse n'eut aucune peine à repousser cet assaut.

— Comment! Ce n'est pas assez d'avoir calomnié Sonia, cette créature s'en prend maintenant à moi! Quoi! Le jour de l'enterrement de mon mari on m'expulse, après avoir reçu mon hospitalité, on me jette dans la rue avec mes enfants! Mais où irai-je? Sanglotait la malheureuse femme. Seigneur! S'écria-t-elle tout à coup, en roulant des yeux étincelants, se peut-il donc qu'il n'y ait pas de justice? Qui défendras-tu, si tu ne nous défends, nous qui sommes orphelins? Mais nous verrons! Il y a sur la terre des juges et des tribunaux, je m'adresserai à eux! Attends un peu, créature impie! Poletchka, reste avec les enfants, je vais revenir. Si l'on vous met à la porte, attendez-moi dans la rue!

Nous verrons s’il y a une justice dans ce monde!

Catherine Ivanovna mit sur sa tète ce même mouchoir vert en « drap de dame » dont il avait été question dans le récit de Marméladoff; puis elle fendit la foule avinée et bruyante des locataires qui continuaient à encombrer la chambre et, le visage inondé de larmes, descendit dans la rue avec la résolution d’aller, coûte que coûte, chercher justice quelque part. Poletchka, épouvantée, serra contre elle son petit frère et sa petite sœur; les trois enfants, blottis dans le coin près du coffre, attendirent en tremblant le retour de leur mère.

IV

Raskolnikoff avait vaillamment plaidé la cause de Sonia contre Loujine, quoiqu'il eût lui-même sa grosse part de soucis et de chagrins. Indépendamment de l'intérêt qu'il portait à la jeune fille, il avait saisi avec joie, après la torture du matin, l'occasion de secouer des impressions devenues insupportables. D'un autre côté, sa prochaine entrevue avec Sonia le préoccupait, l'effrayait même par moments: il devait lui révéler qui avait tué Élisabeth, et, pressentant tout ce que cet aveu aurait de pénible pour lui, il s'efforçait d'en détourner sa pensée.

Quand, au sortir de chez Catherine Ivanovna, il s'était écrié: « Eh bien! Sophie Séménovna, que direz-vous maintenant? » C'était le combattant excité par la lutte, tout chaud encore de sa victoire sur Loujine, qui avait prononcé cette parole de défi. Mais, chose singulière, lorsqu'il arriva au logement de Kapernaoumoff, son assurance l'abandonna tout à coup, pour faire place à la crainte. Il s'arrêta indécis devant la porte et se demanda: « Faut-il dire qui a tué Élisabeth? » La question était étrange, car au moment où il se la posait, il sentait l'impossibilité non-seulement de ne pas faire cet aveu, mais même de le différer d'une minute.

Il ne savait pas encore pourquoi cela était impossible, il le sentait seulement, et il était presque écrasé par cette douloureuse conscience de sa faiblesse devant la nécessité. Pour s'épargner de plus longs tourments, il se hâta d'ouvrir la porte, et, avant de franchir le seuil, regarda Sonia. Elle était assise, les coudes appuyés sur sa petite table et le visage caché dans ses mains. En apercevant Raskolnikoff, elle se leva aussitôt et alla au-devant de lui, comme si elle l'eût attendu.

— Que serait-il advenu de moi sans vous! Dit-elle vivement, tandis qu'elle l'introduisait au milieu de la chambre. Selon toute apparence, elle ne songeait alors qu'au service que le jeune homme lui avait rendu, et elle était pressée de l'en remercier. Ensuite elle attendit.

Raskolnikoff s'approcha de la table et s'assit sur la chaise que la jeune

fille venait de quitter. Elle resta debout à deux pas de lui, exactement comme la veille.

— Eh bien, Sonia? Dit-il, et soudain il s'aperçut que sa voix tremblait: – toute l'accusation se basait sur votre « position sociale et les habitudes qu'elle implique ». Avez-vous compris cela tantôt?

Le visage de Sonia prit une expression de tristesse.

— Ne me parlez plus comme hier! Répondit-elle. Je vous en prie, ne recommencez pas. J'ai déjà assez souffert…

Elle se hâta de sourire, craignant que ce reproche n'eût blessé le visiteur.

— Tout à l'heure je suis partie comme une folle. Que se passe-t-il là maintenant? Je voulais y retourner, mais je pensais toujours que… Vous viendriez.

Il lui apprit qu'Amalia Ivanovna avait mis les Marméladoff à la porte de leur logement, et que Catherine Ivanovna était allée « chercher justice » quelque part.

— Ah! Mon Dieu! S'écria Sonia: — allons vite…

Et elle saisit aussitôt sa mantille.

— Toujours la même chose! Répliqua Raskolnikoff vexé. — Vous ne pensez jamais qu'à eux! Restez un moment avec moi.

— Mais… Catherine Ivanovna?

— Eh bien! Catherine Ivanovna passera elle-même chez vous, soyez-en sûre, répondit-il d'un ton fâché. — Si elle ne vous trouve pas, ce sera votre faute…

Sonia s'assit en proie à une cruelle perplexité. Raskolnikoff, les yeux baissés, réfléchissait.

— Aujourd'hui Loujine voulait simplement vous perdre de réputation, je l'admets, commença-t-il sans regarder Sonia. Mais s'il lui avait convenu de vous faire arrêter, et que ni Lébéziatnikoff ni moi ne nous fussions trouvés là, vous seriez maintenant en prison, n'est-ce pas?

— Oui, dit-elle d'une voix faible; oui, répéta-t-elle machinalement, distraite de la conversation par l'inquiétude qu'elle éprouvait.

— Or, je pouvais fort bien ne pas être là, et c'est aussi tout à fait par hasard que Lébéziatnikoff s'y est trouvé.

Sonia resta silencieuse.

— Eh bien, si l'on vous avait mise en prison, que serait-il arrivé? Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit hier?

Elle continua à se taire, il attendit un moment la réponse.

— Je pensais que vous alliez encore vous écrier: « Ah! Ne parlez pas de cela, cessez! » Reprit Raskolnikoff avec un rire un peu forcé. Eh bien, vous vous taisez toujours? Demanda-t-il au bout d'une minute. — Il faut donc que j'entretienne la conversation. Tenez, je serais curieux de savoir comment vous résoudriez une « question », comme dit Lébéziatnikoff. (Son embarras commençait à devenir visible.) Non, je parle sérieusement. Supposez, Sonia, que vous soyez instruite à l'avance de tous les projets de Loujine, que vous sachiez ces projets destinés à assurer la perte de Catherine Ivanovna et de ses enfants, sans compter la vôtre (car vous vous comptez pour rien); supposez que, par suite, Poletchka soit condamnée à une existence comme la vôtre: cela étant, s'il dépendait de vous, ou de faire périr Loujine, c'est-à-dire de sauver Catherine Ivanovna et sa famille, ou de laisser Loujine vivre et accomplir ses infâmes desseins, à quoi vous décideriez-vous, je vous le demande?

Sonia le regarda avec inquiétude: sous ces paroles prononcées d'une voix hésitante elle devinait quelque arrière-pensée lointaine.

— Je m'attendais à quelque question semblable, dit-elle en l'interrogeant des yeux.

— C'est possible, mais n'importe, à quoi vous décideriez-vous?

— Quel intérêt avez-vous à savoir ce que je ferais dans une circonstance qui ne peut pas se présenter? Répondit Sonia avec répugnance.

— Ainsi, vous laisseriez plutôt Loujine vivre et commettre des scélératesses? Pourtant vous n'avez pas le courage de vous prononcer dans ce sens?

— Mais, voyons, je ne suis pas dans les secrets de la divine Providence… Et à quoi bon me demander ce que je ferais dans un cas impossible? Pourquoi ces vaines questions? Comment peut-il se faire que l'existence d'un homme dépende de ma volonté? Et qui m'a érigée en arbitre de la vie et de la mort des gens?

— Du moment qu'on fait intervenir la divine Providence, c'est fini, répliqua d'un ton aigre Raskolnikoff.

— Dites-moi plutôt franchement ce que vous avez à me dire! S'écria Sonia angoissée; vous voilà encore à user de faux-fuyants!… N'êtes-vous donc venu que pour me tourmenter?

Elle ne put y tenir et fondit en larmes. Pendant cinq minutes, il la considéra d'un air sombre.

— Tu as raison, Sonia, dit-il enfin à voix basse. Un brusque changement s'était opéré en lui; son aplomb factice, le ton cassant qu'il affectait tout à l'heure avaient soudain disparu; maintenant on l'entendait à peine.

— Je t'ai dit hier que je ne viendrais pas demander pardon, et c'est presque par des excuses que j'ai commencé cet entretien… En te parlant de Loujine, je m'excusais, Sonia…

Il voulut sourire, mais, quoi qu'il fît, sa physionomie resta morne. Il baissa la tête et couvrit son visage de ses mains.

Tout à coup, il crut s'apercevoir qu'il détestait Sonia. Surpris, effrayé même d'une découverte si étrange, il releva soudain la tête et considéra attentivement la jeune fille: celle-ci fixait sur lui un regard anxieux dans lequel il y avait de l'amour. La haine disparut aussitôt du cœur de Raskolnikoff. Ce n'était pas cela; il s'était trompé sur la nature du sentiment qu'il éprouvait. Cela signifiait seulement que la minute fatale était arrivée.

De nouveau, il cacha son visage dans ses mains et baissa la tête. Soudain, il pâlit, se leva, et, après avoir regardé Sonia, il alla machinalement s'asseoir sur son lit, sans proférer un mot.

L'impression de Raskolnikoff était alors exactement celle qu'il avait éprouvée quand, debout derrière la vieille, il avait détaché la hache du nœud coulant et s'était dit: « Il n'y a plus un instant à perdre! »

— Qu'avez-vous? Demanda Sonia interdite.

Il ne put répondre. Il avait compté s'expliquer dans des conditions tout autres, et lui-même ne comprenait pas ce qui se passait maintenant en lui. Elle s'approcha tout doucement de Raskolnikoff, s'assit sur le lit à côté de lui et attendit sans le quitter des yeux. Son cœur battait à se rompre. La situation devenait insupportable: il tourna vers la jeune fille son visage d'une pâleur

mortelle; ses lèvres se tordirent dans un effort pour parler. L'épouvante s'empara de Sonia.

— Qu'avez-vous? Répéta-t-elle en s'écartant un peu de lui.

— Rien, Sonia, ne t'effraye pas… Cela n'en vaut pas la peine, vraiment, c'est une bêtise, murmura-t-il comme un homme dont l'esprit est absent. — Seulement, pourquoi suis-je venu te tourmenter? Ajouta-t-il tout à coup en regardant son interlocutrice. — Oui, pourquoi? Je ne cesse de me poser cette question, Sonia…

Il se l'était peut-être posée un quart d'heure auparavant, mais en ce moment sa faiblesse était telle qu'il avait à peine conscience de lui-même, un tremblement continuel agitait tout son corps.

— Oh! Que vous souffrez! Fit d'une voix émue la jeune fille en jetant les yeux sur lui.

— Ce n'est rien!… Voici de quoi il s'agit, Sonia (durant deux secondes un pâle sourire se montra sur ses lèvres): — Te rappelles-tu ce que je voulais te dire hier?

Sonia attendait, inquiète.

— Je t'ai dit en te quittant que peut-être je te faisais mes adieux pour toujours, mais que si je venais aujourd'hui, je t'apprendrais… Qui a tué Élisabeth.

Elle commença à trembler de tous ses membres.

— Eh bien, voilà pourquoi je suis venu.

— En effet, c'est bien ce que vous m'avez dit hier… Fit-elle d'une voix mal assurée: comment donc savez-vous cela? Ajouta-t-elle vivement.

Sonia respirait avec effort. Son visage devenait de plus en plus pâle.

— Je le sais.

— On l'a trouvé? Demanda-t-elle timidement après une minute de silence.

— Non, on ne l'a pas trouvé.

Pendant une minute encore elle resta silencieuse.

— Alors comment savez-vous cela? Questionna-t-elle ensuite d'une voix presque inintelligible.

Il se tourna vers la jeune fille et la regarda avec une fixité singulière,

tandis qu'un faible sourire flottait sur ses lèvres.

— Devine, dit-il.

Sonia se sentit comme prise de convulsions.

— Mais vous me… Pourquoi donc m'effrayez-vous ainsi? Demanda-t-elle avec un sourire d'enfant.

— Puisque je sais cela, c'est donc que je suis fort lié avec lui, reprit Raskolnikoff, dont le regard restait toujours attaché sur elle, comme s'il n'eût pas eu la force de détourner les yeux. – Cette Élisabeth… Il ne voulait pas l'assassiner… Il l'a tuée sans préméditation… Il voulait tuer la vieille… quand celle-ci serait seule… Et il est allé chez elle… Mais sur ces entrefaites Élisabeth est entrée… Il était là… Et il l'a tuée…

Un silence lugubre suivit ces paroles. Durant une minute, tous deux continuèrent à se regarder l'un l'autre.

— Ainsi tu ne peux pas deviner? Demanda-t-il brusquement avec la sensation d'un homme qui se jetterait du haut d'un clocher.

— Non, balbutia Sonia d'une voix à peine distincte.

— Cherche bien.

Au moment où il prononçait ces mots, Raskolnikoff éprouva de nouveau, au fond de lui-même, cette impression de froid glacial qui lui était si connue: il regardait Sonia et venait soudain de retrouver sur son visage l'expression qu'offrait celui d'Élisabeth, quand la malheureuse femme reculait devant le meurtrier s'avançant vers elle, la hache levée. À cette heure suprême, Élisabeth avait projeté le bras en avant, comme font les petits enfants lorsqu'ils commencent à avoir peur, et que, prêts à pleurer, ils fixent d'un regard effaré et immobile l'objet qui les épouvante. De même le visage de Sonia exprimait une terreur indicible; elle aussi étendit le bras en avant, repoussa légèrement Raskolnikoff en lui touchant la poitrine de la main et s'écarta peu à peu de lui, sans cesser de le regarder fixement. Son effroi se communiqua au jeune homme qui, lui-même, se mit à la considérer d'un air effaré.

— As-tu deviné? Murmura-t-il enfin.

— Seigneur! S'écria Sonia, Puis elle tomba sans forces sur le lit, et son visage s'enfonça dans l'oreiller. Mais, un instant après, elle se releva par un

mouvement rapide, s'approcha de lui, et, le saisissant par les deux mains, que ses petits doigts serrèrent comme des tenailles, elle attacha sur lui un long regard. Ne s'était-elle pas trompée? Elle l'espérait encore; mais elle n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le visage de Raskolnikoff que le soupçon dont son âme avait été traversée se changea en certitude.

— Assez, Sonia, assez! Épargne-moi! Supplia-t-il d'une voix plaintive.

L'événement contrariait toutes ses prévisions, car ce n'était certes pas ainsi qu'il comptait faire l'aveu de son crime.

Sonia semblait hors d'elle-même; elle sauta à bas de son lit et alla jusqu'au milieu de la chambre en se tordant les mains, puis elle revint brusquement sur ses pas et se rassit à côté du jeune homme, le touchant presque de l'épaule. Tout à coup elle frissonna, poussa un cri et, sans savoir elle-même pourquoi, tomba à genoux devant Raskolnikoff.

— Vous vous êtes perdu! Fit-elle avec un accent désespéré.

Et, se relevant soudain, elle se jeta à son cou, l'embrassa, lui prodigua des témoignages de tendresse.

Raskolnikoff se dégagea et, avec un triste sourire, considéra la jeune fille:

— Je ne te comprends pas, Sonia. Tu m'embrasses après que je t'ai dit cela… Tu n'as pas conscience de ce que tu fais.

Elle n'entendit pas cette remarque.

— Non, il n'y a pas maintenant sur la terre un homme plus malheureux que toi! S'écria-t-elle dans un élan de pitié, et tout à coup elle éclata en sanglots.

Raskolnikoff sentait son âme s'amollir sous l'influence d'un sentiment que, depuis longtemps déjà, il ne connaissait plus. Il n'essaya pas de lutter contre cette impression: deux larmes jaillirent de ses yeux et se suspendirent à ses cils.

— Ainsi, tu ne m'abandonneras pas, Sonia? Fit-il avec un regard presque suppliant.

— Non, non; jamais, nulle part! S'écria-t-elle, je te suivrai, je te suivrai partout! Oh! Seigneur!… Oh! Malheureuse que je suis!… Et pourquoi, pourquoi ne t'ai-je pas connu plus tôt? Pourquoi n'es-tu pas venu auparavant? Oh! Seigneur!

— Tu vois bien que je suis venu.

— Maintenant! Oh! Que faire maintenant?… Ensemble, ensemble! Répéta-t-elle avec une sorte d'exaltation, et elle se remit à embrasser le jeune homme. J'irai avec toi aux galères!

Ces derniers mots causèrent à Raskolnikoff une sensation pénible; un sourire amer et presque hautain parut sur ses lèvres:

— Je n'ai peut-être pas encore envie d'aller aux galères, Sonia, dit-il.

Sonia tourna rapidement ses yeux vers lui.

Jusqu'alors elle n'avait éprouvé qu'une immense pitié pour un homme malheureux. Cette parole et le ton dont elle fut prononcée rappelèrent brusquement à la jeune fille que ce malheureux était un assassin. Elle jeta sur lui un regard étonné. Elle ne savait encore ni comment, ni pourquoi il était devenu criminel. En ce moment, toutes ces questions se présentaient à son esprit, et de nouveau elle se prit à douter: « Lui, lui, un meurtrier! Mais est-ce que c'est possible? »

— Mais, non! Ce n'est pas vrai! Où suis-je donc? Fit-elle comme si elle se fût crue le jouet d'un songe. Comment, vous, étant ce que vous êtes, avez-vous pu vous résoudre à cela?… Mais pourquoi?

— Eh bien, pour voler! Cesse, Sonia! Répondit-il d'un air las et quelque peu agacé.

Sonia resta stupéfaite; mais tout à coup un cri lui échappa:

— Tu avais faim?… C'était pour venir en aide à ta mère? Oui?

— Non, Sonia, non, balbutia-t-il en baissant la tête, — je n'étais pas dans un tel dénuement… Je voulais en effet aider ma mère, mais… Ce n'est pas cela non plus qui est la vraie raison… Ne me tourmente pas, Sonia!

La jeune fille frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Se peut-il donc que tout cela soit réel? Seigneur, est-ce possible? Quel moyen de le croire? Comment! Vous avez tué pour voler, vous qui vous dépouillez de tout en faveur des autres! Ah!… S'écria-t-elle soudain: — cet argent que vous avez donné à Catherine Ivanovna… Cet argent… Seigneur, se pourrait-il que cet argent…

— Non, Sonia, interrompit-il vivement, cet argent ne vient pas de là, rassure-toi. C'est ma mère qui me l'a envoyé pendant que j'étais malade, par

l'entremise d'un marchand, et je venais de le recevoir quand je l'ai donné… Razoumikhine l'a vu… Il en a même pris livraison pour moi… Cet argent était bien ma propriété.

Sonia écoutait perplexe et s'efforçait de comprendre.

— Quant à l'argent de la vieille… Du reste, je ne sais même pas s'il y avait là de l'argent, ajouta-t-il avec hésitation, — j'ai détaché de son cou une bourse en peau de chamois qui paraissait bien garnie… Mais je n'en ai pas vérifié le contenu, sans doute parce que je n'ai pas eu le temps… J'ai pris différentes choses, des boutons de manchettes, des chaînes de montre… Ces objets, ainsi que la bourse, je les ai cachés, le lendemain matin, sous une grosse pierre, dans une cour qui donne sur la perspective de V… Tout est encore là…

Sonia écoutait avidement.

— Mais pourquoi donc n'avez-vous rien pris, puisque vous dites que vous avez tué pour voler? Répliqua-t-elle, se raccrochant à un dernier et bien vague espoir.

— Je ne sais pas… Je n'ai pas encore décidé si je prendrais ou non cet argent, répondit Raskolnikoff de la même voix hésitante; puis il sourit: – Quelle bête d'histoire je viens de te raconter, hein?

« Ne serait-il pas fou? » se demanda Sonia. Mais elle repoussa aussitôt cette idée: non, il y avait autre chose. Décidément elle n'y comprenait rien!

— Sais-tu ce que je vais te dire, Sonia? Reprit-il d'un ton pénétré: si le besoin seul m'avait conduit à l'assassinat, poursuivit-il en appuyant sur chaque mot, et son regard, bien que franc, avait quelque chose d'énigmatique, je serais maintenant… Heureux! Sache cela!

— Et que t'importe le motif, puisque j'ai avoué tout à l'heure que j'avais mal agi? S'écria-t-il avec désespoir, un moment après. À quoi bon ce sot triomphe sur moi? Ah! Sonia, est-ce pour cela que je suis venu chez toi?

Elle voulait encore parler, mais elle se tut.

— Hier je t'ai proposé de faire route avec moi, parce que je n'ai plus que toi.

— Pourquoi voulais-tu m'avoir avec toi? Demanda timidement la jeune fille.

— Pas pour voler ni pour tuer, sois tranquille, répondit Raskolnikoff avec un sourire caustique; nous ne sommes pas gens du même bord… Et, sais-tu, Sonia? J'ai seulement compris tout à l'heure pourquoi je t'invitais hier à venir avec moi. Quand je t'ai fait cette demande, je ne savais pas encore à quoi elle tendait. Je le vois maintenant, je n'ai qu'un désir, c'est que tu ne me quittes pas. Tu ne me quitteras pas, Sonia?

Elle lui serra la main.

— Et pourquoi, pourquoi lui ai-je dit cela? Pourquoi lui ai-je fait cet aveu? S'écria-t-il au bout d'une minute; il la regardait avec une infinie compassion, et sa voix exprimait le plus profond désespoir; tu attends de moi des explications, Sonia, je le vois, mais que te dirais-je? Tu n'y comprendrais rien, et je ne ferais que t'affliger encore! Allons, voilà que tu pleures, tu recommences à m'embrasser. Pourquoi m'embrasses-tu? Parce que, faute de courage pour porter mon fardeau, je m'en suis déchargé sur un autre, parce que j'ai cherché dans la souffrance d'autrui un adoucissement à ma peine? Et tu peux aimer un pareil lâche?

— Mais est-ce que tu ne souffres pas aussi? S'écria Sonia.

Il eut, durant une seconde, un nouvel accès de sensibilité.

— Sonia, j'ai le cœur mauvais, fais-y attention: cela peut expliquer bien des choses. C'est parce que je suis méchant que je suis venu. Il y a des gens qui ne l'auraient pas fait. Mais je suis lâche et… Infâme. Pourquoi suis-je venu? Jamais je ne me pardonnerai cela!

— Non, non, tu as bien fait de venir! S'écria Sonia; il vaut mieux que je sache tout, beaucoup mieux!

Raskolnikoff la regarda douloureusement.

— J'ai voulu devenir un Napoléon: voilà pourquoi j'ai tué. Eh bien, tu t'expliques la chose maintenant?

— Non, répondit naïvement Sonia d'une voix timide, mais parle, parle… Je comprendrai, je comprendrai tout!

— Tu comprendras? Allons, c'est bien, nous verrons!

Pendant quelque temps Raskolnikoff recueillit ses idées.

— Le fait est que je me suis un jour posé cette question: Si Napoléon, par exemple, avait été à ma place, s'il n'avait eu, pour commencer sa carrière, ni

Toulon, ni l'Égypte, ni le passage du mont Blanc, mais qu'au lieu de tous ces brillants exploits il se fût trouvé en présence d'un meurtre à commettre pour assurer son avenir, aurait-il répugné à l'idée d'assassiner une vieille femme et de lui voler trois mille roubles? Se serait-il dit qu'une telle action était trop dépourvue de prestige et trop… Criminelle? Je me suis longtemps creusé la tête sur cette « question » et n'ai pu m'empêcher d'éprouver un sentiment de honte quand à la fin j'ai reconnu que non-seulement il n'aurait pas hésité, mais qu'il n'aurait même pas compris la possibilité d'une hésitation. Toute autre issue lui étant fermée, il n'aurait pas fait le raffiné, il serait allé de l'avant sans le moindre scrupule. Dès lors, moi non plus, je n'avais pas à hésiter, j'étais couvert par l'autorité de Napoléon!… Tu trouves cela risible? Tu as raison, Sonia.

La jeune fille ne se sentait aucune envie de rire.

— Dites-moi plutôt franchement… Sans exemples, fit-elle d'une voix plus timide encore et à peine distincte.

Il se tourna vers elle, la considéra avec tristesse et lui prit les mains.

— Tu as encore raison, Sonia. Tout cela est absurde, ce n'est guère que du bavardage! Vois-tu? Ma mère, comme tu le sais, est presque sans ressource. Le hasard a permis que ma sœur reçût de l'éducation, et elle est condamnée au métier d'institutrice. Toutes leurs espérances reposaient exclusivement sur moi. Je suis entré à l'Université, mais, faute de moyens d'existence, j'ai dû interrompre mes études. Supposons même que je les aie continuées: en mettant les choses au mieux, j'aurais pu dans dix ou quinze ans être nommé professeur de gymnase ou obtenir une place d'employé avec mille roubles de traitement…. (Il avait l'air de réciter une leçon.) Mais d'ici là les soucis et les chagrins auraient ruiné la santé de ma mère, et ma sœur…. Peut-être lui serait-il arrivé pis encore. Se priver de tout, laisser sa mère dans le besoin, souffrir le déshonneur de sa sœur, — est-ce une vie! Et tout cela pour arriver à quoi? Après avoir enterré les miens, j'aurais pu fonder une nouvelle famille, quitte à laisser en mourant ma femme et mes enfants sans une bouchée de pain! Eh bien… Eh bien, je me suis dit qu'avec l'argent de la vieille je cesserais d'être à la charge de ma mère, je pourrais rentrer à l'Université et ensuite assurer mes débuts dans la vie… Eh bien, voilà tout…

Naturellement j'ai eu tort de tuer la vieille… Allons, assez!

Raskolnikoff paraissait à bout de forces et baissa la tête avec accablement.

— Oh! Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela! S'écria Sonia d'une voix lamentable, — est-ce que c'est possible… Non, il y a autre chose!

— Tu juges toi-même qu'il y a autre chose! Pourtant je t'ai dit la vérité!

— La vérité! Oh! Seigneur!

— Après tout, Sonia, je n'ai tué qu'une vermine ignoble, malfaisante…

— Cette vermine, c'était une créature humaine!

— Eh! Je sais bien que ce n'était pas une vermine dans le sens littéral du mot, reprit Raskolnikoff en la regardant d'un air étrange. Du reste, ce que je dis n'a pas le sens commun, ajouta-t-il; — tu as raison, Sonia, ce n'est pas cela. Ce sont de tout autres motifs qui m'ont fait agir!… Depuis longtemps je ne cause avec personne, Sonia… Cette conversation m'a donné un violent mal de tête.

Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Le délire s'était presque emparé de lui, un sourire inquiet errait sur ses lèvres. Sous son animation factice perçait une extrême lassitude. Sonia comprit combien il souffrait. Elle aussi commençait à perdre la tête. « Quel langage étrange! Présenter de pareilles explications comme plausibles! » Elle n'en revenait pas et se tordait les mains dans l'excès de son désespoir.

— Non, Sonia, ce n'est pas cela! Poursuivit-il en relevant tout à coup la tête; ses idées avaient pris soudain une nouvelle tournure et il semblait y avoir puisé un regain de vivacité: – ce n'est pas cela! Figure-toi plutôt que je suis rempli d'amour-propre, envieux, méchant, vindicatif et, de plus, enclin à la folie. Je t'ai dit tout à l'heure que j'avais dû quitter l'Université. Eh bien, peut-être aurais-je pu y rester. Ma mère aurait payé mes inscriptions, et j'aurais gagné par mon travail de quoi m'habiller et me nourrir, j'y serais arrivé! J'avais des leçons rétribuées cinquante kopecks. Razoumikhine travaille bien, lui! Mais j'étais exaspéré et je n'ai pas voulu. Oui, j'étais exaspéré, c'est le mot! Alors je me suis renfermé chez moi comme l'araignée dans son coin. Tu connais mon taudis, tu y es venue… Sais-tu, Sonia, que l'âme étouffe dans les chambres basses et étroites? Oh! Que je haïssais ce

taudis! Et pourtant je ne voulais pas en sortir. J'y restais des journées entières, toujours couché, ne voulant pas travailler, ne me souciant même pas de manger.

« Si Nastenka m'apporte quelque chose, je mangerai, me disais-je; sinon, je me passerai de dîner. » J'étais trop irrité pour rien demander! J'avais renoncé à l'étude et vendu tous mes livres; il y a un pouce de poussière sur mes notes et sur mes cahiers. Le soir, je n'avais pas de lumière: pour avoir de quoi acheter de la bougie, il aurait fallu travailler, et je ne le voulais pas; j'aimais mieux rêvasser, couché sur mon divan. Inutile de dire quelles étaient mes songeries. Alors j'ai commencé à penser… Non, ce n'est pas cela! Je ne raconte pas encore les choses comme elles sont! Vois-tu? Je me demandais toujours: Puisque tu sais que les autres sont bêtes, pourquoi ne cherches-tu pas à être plus intelligent qu'eux? Ensuite j'ai reconnu, Sonia, que si l'on attendait le moment où tout le monde sera intelligent, on devrait s'armer d'une trop longue patience. Plus tard encore je me suis convaincu que ce moment même n'arriverait jamais, que les hommes ne changeraient pas et qu'on perdait son temps à essayer de les modifier! Oui, c'est ainsi! C'est leur loi… Je sais maintenant, Sonia, que le maître chez eux est celui qui possède une intelligence puissante. Qui ose beaucoup a raison à leurs yeux. Qui les brave et les méprise s'impose à leur respect! C'est ce qui s'est toujours vu et se verra toujours! Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir!

Tandis qu'il parlait, Raskolnikoff regardait Sonia, mais il ne s'inquiétait plus de savoir si elle le comprenait. Il était en proie à une sombre exaltation. Depuis longtemps, en effet, il n'avait causé avec personne. La jeune fille sentit que ce farouche catéchisme était sa foi et sa loi.

— Alors je me suis convaincu, Sonia, continua-t-il en s'échauffant de plus en plus, — que le pouvoir n'est donné qu'à celui qui ose se baisser pour le prendre. Tout est là: il suffit d'oser. Du jour où cette vérité m'est apparue, claire comme le soleil, j'ai voulu oser et j'ai tué… j'ai voulu seulement faire acte d'audace, Sonia, tel a été le mobile de mon action!

— Oh! Taisez-vous, taisez-vous! S'écria la jeune fille hors d'elle-même. — Vous vous êtes éloigné de Dieu, et Dieu vous a frappé, il vous a livré au diable!…

— À propos, Sonia, quand toutes ces idées venaient me visiter dans l'obscurité de ma chambre, c'était le diable qui me tentait, eh?

— Taisez-vous! Ne riez pas, impie, vous ne comprenez rien! Oh! Seigneur! Il ne comprendra rien!

— Tais-toi, Sonia, je ne ris pas du tout; je sais fort bien que le diable m'a entraîné. Tais-toi, Sonia, tais-toi! Répéta-t-il avec une sombre insistance. — Je sais tout. Tout ce que tu pourrais me dire, je me le suis dit mille fois, pendant que j'étais couché dans les ténèbres… Que de luttes intérieures j'ai subies! Que tous ces rêves m'étaient insupportables et que j'aurais voulu m'en débarrasser à jamais! Crois-tu que je sois allé la comme un étourdi, comme un écervelé? Loin de là, je n'ai agi qu'après mûres réflexions, et c'est ce qui m'a perdu! Penses-tu que je me sois fait illusion? Quand je m'interrogeais sur le point de savoir si j'avais droit à la puissance, je sentais parfaitement que mon droit était nul par cela même que je le mettais en question. Lorsque je me demandais si une créature humaine était une vermine, je me rendais très-bien compte qu'elle n'en était pas une pour moi, mais pour l'audacieux qui ne se serait pas demandé cela, et aurait suivi son chemin sans se tourmenter l'esprit à ce sujet… Enfin le seul fait de me poser ce problème: « Napoléon aurait-il tué cette vieille? » suffisait pour me prouver que je n'étais pas un Napoléon… Finalement j'ai renoncé à chercher des justifications subtiles: j'ai voulu tuer sans casuistique, tuer pour moi, pour moi seul! Même dans une pareille affaire j'ai dédaigné de ruser avec ma conscience. Si j'ai tué, ce n'est ni pour soulager l'infortune de ma mère, ni pour consacrer au bien de l'humanité la puissance et la richesse que, dans ma pensée, ce meurtre devait m'aider à conquérir. Non, non, tout cela était loin de mon esprit. Dans ce moment-là, sans doute, je ne m'inquiétais pas du tout de savoir si je ferais jamais du bien à quelqu'un ou si je serais toute ma vie un parasite social!… Et l'argent n'a pas été pour moi le principal mobile de l'assassinat, une autre raison m'y a surtout déterminé… Je vois cela maintenant… Comprends-moi: si c'était à refaire, peut-être ne recommencerais-je pas. Mais alors il me tardait de savoir si j'étais une vermine comme les autres ou un homme dans la vraie acception du mot, si j'avais ou non en moi la force de franchir l'obstacle, si j'étais une créature

tremblante ou si j'avais le droit…

— Le droit de tuer? S'écria Sonia stupéfaite.

— Eh, Sonia! Fit-il avec irritation; une réponse lui vint aux lèvres, mais il s'abstint dédaigneusement de la formuler. Ne m'interromps pas, Sonia! Je voulais seulement te prouver une chose: le diable m'a conduit chez la vieille, et ensuite il m'a fait comprendre que je n'avais pas le droit d'y aller, attendu que je suis une vermine ni plus ni moins que les autres! Le diable s'est moqué de moi, voilà qu'à présent je suis venu chez toi! Si je n'étais pas une vermine, est-ce que je t'aurais fait cette visite? Écoute: quand je me suis rendu chez la vieille, je ne voulais que faire une expérience… Sache cela!

— Et vous avez tué! Vous avez tué!

— Mais, voyons, comment ai-je tué? Est-ce ainsi qu'on tue? S'y prend-on comme je m'y suis pris, quand on va assassiner quelqu'un? Je te raconterai un jour les détails… Est-ce que j'ai tué la vieille? Non, c'est moi que j'ai tué, que j'ai perdu sans retour!… Quant à la vieille, elle a été tuée par le diable, et non par moi… Assez, assez, Sonia, assez! Laisse-moi, s'écria-t-il tout à coup d'une voix déchirante, laisse-moi!

Raskolnikoff s'accouda sur ses genoux et pressa convulsivement sa tête dans ses mains.

— Quelle souffrance! Gémit Sonia.

— Eh bien, que faire maintenant? Dis-le-moi, demanda-t-il en relevant soudain la tête.

Ses traits étaient affreusement décomposés.

— Que faire! S'écria la jeune fille; elle s'élança vers lui, et ses yeux, jusqu'alors pleins de larmes, s'allumèrent tout à coup. Lève-toi! (Ce disant, elle saisit Raskolnikoff par l'épaule; il se souleva un peu et regarda Sonia d'un air surpris.) Va tout de suite, à l'instant même, au prochain carrefour, prosterne-toi et baise la terre que tu as souillée, ensuite incline-toi de chaque côté en disant tout haut à tout le monde: « J'ai tué! » Alors, Dieu te rendra la vie. Iras-tu? Iras-tu? Lui demanda-t-elle toute tremblante, tandis qu'elle lui serrait les mains avec une force décuplée et fixait sur lui des yeux enflammés.

Cette subite exaltation de la jeune fille plongea Raskolnikoff dans une stupeur profonde.

— Tu veux donc que j'aille aux galères, Sonia? Il faut que je me dénonce, n'est-ce pas? Fit-il d'un air sombre.

— Il faut que tu acceptes l'expiation et que par elle tu te rachètes.

— Non, je n'irai pas me dénoncer, Sonia.

— Et vivre! Comment vivras-tu? Répliqua-t-elle avec force. – Est-ce possible à présent? Comment pourras-tu soutenir l'aspect de ta mère? (Oh! Que deviendront-elles maintenant?) Mais que dis-je? Déjà tu as quitté ta mère et ta sœur. Voilà pourquoi tu as rompu tes liens de famille! Oh! Seigneur! S'écria-t-elle: il comprend déjà lui-même tout cela! Eh bien, comment rester hors de la société humaine? Que vas-tu devenir maintenant?

— Sois raisonnable, Sonia, dit doucement Raskolnikoff. Pourquoi irais-je me présenter à la police? Que dirais-je à ces gens-là? Tout cela ne signifie rien… Ils égorgent eux-mêmes des millions d'hommes, et ils s'en font un mérite. Ce sont des coquins et des lâches, Sonia!… Je n'irai pas. Qu'est-ce que je leur dirais? Que j'ai commis un assassinat, et que, n'osant profiter de l'argent volé, je l'ai caché sous une pierre? Ajouta-t-il avec un sourire fielleux. Mais ils se moqueront de moi, ils diront que je suis un imbécile de n'en avoir pas fait usage. Un imbécile et un poltron! Eux, Sonia, ne comprendraient rien, ils sont incapables de comprendre. Pourquoi irais-je me livrer? Je n'irai pas. Sois raisonnable, Sonia…

— Porter un pareil fardeau! Et cela toute la vie, toute la vie!

— Je m'y habituerai… Répondit-il d'un air farouche. Écoute, poursuivit-il un moment après, assez pleuré; il est temps de parler sérieusement; je suis venu te dire qu'à présent on me cherche, on va m'arrêter…

— Ah! Fit Sonia épouvantée.

— Eh bien, qu'as-tu donc? Puisque toi-même tu désires que j'aille aux galères, de quoi t'effrayes-tu? Seulement voici: ils ne m'ont pas encore. Je leur donnerai du fil à retordre et, en fin de compte, ils n'aboutiront à rien. Ils n'ont pas d'indices positifs. Hier, j'ai couru un grand danger et j'ai bien cru que c'en était fait de moi. Aujourd'hui, le mal est réparé. Toutes leurs preuves sont à deux fins, c'est-à-dire que les charges produites contre moi, je puis les expliquer dans l'intérêt de ma cause, comprends-tu? Et je ne serai pas embarrassé pour le faire, car maintenant j'ai acquis de l'expérience… Mais

on va certainement me mettre en prison. Sans une circonstance fortuite, il est même très-probable qu'on m'aurait déjà coffré aujourd'hui, et je risque encore d'être arrêté avant la fin du jour… Seulement ce n'est rien, Sonia: ils m'arrêteront, mais ils seront forcés de me relâcher, parce qu'ils n'ont pas une preuve véritable, et ils n'en auront pas, je t'en donne ma parole. Sur de simples présomptions comme les leurs, on ne peut pas condamner un homme. Allons, assez… Je voulais seulement te prévenir… Quant à ma mère et à ma sœur, je vais m'arranger de façon qu'elles ne s'inquiètent pas. Il paraît que ma sœur est maintenant à l'abri du besoin; je puis donc me rassurer aussi en ce qui concerne ma mère… Eh bien, voilà tout. Du reste, sois prudente. Tu viendras me voir quand je serai en prison?

— Oh! Oui, oui! Ils étaient assis côte à côte, tristes et abattus comme deux naufragés jetés par la tempête sur un rivage désert. En regardant Sonia, Raskolnikoff sentit combien elle l'aimait, et, chose étrange, cette tendresse immense dont il se voyait l'objet lui causa soudain une impression douloureuse. Il s'était rendu chez Sonia, se disant que son seul refuge, son seul espoir était en elle; il avait cédé à un besoin irrésistible d'épancher son chagrin; maintenant que la jeune fille lui avait donné tout son cœur, il s'avouait qu'il était infiniment plus malheureux qu'auparavant.

— Sonia, dit-il, – il vaut mieux que tu ne viennes pas me voir pendant ma détention.

Sonia ne répondit pas, elle pleurait. Quelques minutes s'écoulèrent.

— As-tu une croix sur toi? Demanda-t-elle inopinément, comme frappée d'une idée subite.

D'abord il ne comprit pas la question.

— Non, tu n'en as pas? Eh bien, prends celle-ci, elle est en bois de cyprès. J'en ai une autre en cuivre, qui me vient d'Élisabeth. Nous avons fait un échange, elle m'a donné sa croix et je lui ai donné une image. Je vais porter maintenant la croix d'Élisabeth, et toi, tu porteras celle-ci. Prends-la… C'est la mienne! Insista-t-elle. Nous irons ensemble à l'expiation, ensemble nous porterons la croix.

— Donne! Dit Raskolnikoff pour ne pas lui faire de peine, et il tendit la main, mais presque aussitôt il la retira.

— Pas maintenant, Sonia. Plus tard, cela vaudra mieux, ajouta-t-il en manière de concession.

— Oui, oui, plus tard, répondit-elle avec chaleur, – je te la donnerai au moment de l'expiation. Tu viendras chez moi, je te la mettrai au cou, nous ferons une prière, et puis nous partirons.

Au même instant, trois coups furent frappés à la porte.

— Sophie Séménovna, peut-on entrer? Fit une voix affable et bien connue.

Sonia, inquiète, courut ouvrir. Le visiteur n'était autre que Lébéziatnikoff.

V

André Séménovitch avait la figure bouleversée.

— Je viens vous trouver, Sophie Séménovna. Excusez-moi… Je m'attendais bien à vous rencontrer ici, dit-il brusquement à Raskolnikoff, — c'est-à-dire je ne m'imaginais rien de mal… Ne croyez pas… Mais justement je pensais… Catherine Ivanovna est revenue à son logis, elle est folle, acheva-t-il en s'adressant de nouveau à Sonia.

La jeune fille poussa un cri.

— Du moins, elle en a l'air. Au reste… Nous sommes là sans savoir que faire, voilà! On l'a chassée de l'endroit où elle était allée, peut-être même l'a-t-on mise à la porte avec des coups… Du moins c'est ce qu'il semble… Elle a couru chez le chef de Simon Zakharitch et ne l'a pas trouvé, il dînait chez un de ses collègues. Eh bien, le croirez-vous? Elle s'est rendue aussitôt au domicile de cet autre général et a insisté pour voir le chef de Simon Zakharitch, qui était encore à table. Naturellement, on l'a mise à la porte. Elle raconte qu'elle l'a accablé d'injures et lui a même jeté quelque chose à la tête. Comment ne l'a-t-on pas arrêtée? Je n'en sais rien! Elle expose maintenant ses projets à tout le monde, y compris Amalia Ivanovna! Seulement son agitation est telle qu'on ne saisit pas grand'chose dans ce flux de paroles… Ah! Oui; elle dit que, comme il ne lui reste plus aucune ressource, elle va jouer de l'orgue dans la rue, ses enfants chanteront et danseront pour solliciter la charité des passants; tous les jours, elle ira se placer sous les fenêtres du général… « On verra, dit-elle, les enfants d'une famille noble demander l'aumône dans les rues! » Elle bat tous ses enfants et les fait pleurer. Elle apprend la « Petite Ferme » à Léna, en même temps elle donne des leçons de danse au petit garçon ainsi qu'à Pauline Mikhaïlovna. Elle massacre leurs vêtements pour en faire des costumes de saltimbanques; à défaut d'instrument de musique, elle veut emporter une cuvette sur laquelle elle frappera… Elle ne souffre aucune observation… Vous ne pouvez pas vous imaginer cela!

Lébéziatnikoff aurait parlé longtemps encore, mais Sonia, qui l'avait écouté en respirant à peine, prit tout à coup son chapeau et sa mantille, puis s'élança hors de la chambre. Elle s'habilla tout en marchant. Les deux jeunes gens sortirent après elle.

— Elle est positivement folle! Dit André Séménovitch à Raskolnikoff. – Pour ne pas effrayer Sophie Séménovna, j'ai dit seulement qu'elle en avait l'air; mais le doute n'est plus possible. Il paraît que chez les phtisiques il se forme des tubercules dans le cerveau; c'est dommage que je ne sache pas la médecine. J'ai, du reste, essayé de convaincre Catherine Ivanovna, mais elle n'écoute rien.

— Vous lui avez parlé de tubercules?

— C'est-à-dire, pas précisément de tubercules. D'abord, elle n'y aurait rien compris. Mais voici ce que je dis: si, à l'aide de la logique, vous persuadez à quelqu'un qu'au fond il n'a pas lieu de pleurer, il ne pleurera plus. C'est clair. Pourquoi continuerait-il à pleurer, selon vous?

— S'il en était ainsi, la vie serait trop facile, répondit Raskolnikoff.

Arrivé devant sa demeure, il salua Lébéziatnikoff d'un signe de tête et rentra chez lui.

Quand il fut dans sa chambrette, Raskolnikoff se demanda pourquoi il y était revenu. Ses yeux considéraient la tapisserie jaunâtre et délabrée, la poussière, le divan qui lui servait de lit… De la cour arrivait sans cesse un bruit sec, semblable à celui du marteau: enfonçait-on des clous quelque part? Il s'approcha de la fenêtre, se dressa sur la pointe des pieds et regarda longuement dans la cour avec une attention extraordinaire. Mais il n'aperçut personne. À gauche, quelques fenêtres étaient ouvertes; il y avait des pots de géraniums sur les croisées, au dehors pendait du linge… Il avait vu tout cela cent fois. Il quitta son poste d'observation et s'assit sur le divan.

Jamais encore il n'avait éprouvé une aussi terrible sensation d'isolement! Oui, il sentait de nouveau que peut-être, en effet, il détestait Sonia et qu'il la détestait après avoir ajouté à son malheur. Pourquoi était-il allé faire couler ses larmes? Quel besoin avait-il donc d'empoisonner sa vie? Ô lâcheté!

« Je resterai seul! Se dit-il résolument, et elle ne viendra pas me voir en prison! » Cinq minutes après, il releva la tète et sourit à une idée bizarre qui

lui était venue tout à coup: « Peut-être, en effet, vaut-il mieux que j'aille aux travaux forcés » pensait-il.

Combien de temps dura cette rêverie? Il ne put jamais se le rappeler. Soudain la porte s'ouvrit, livrant passage à Avdotia Romanovna. D'abord, la jeune fille s'arrêta sur le seuil et de là le regarda comme tantôt il avait regardé Sonia. Puis elle s'approcha et s'assit en face de lui sur une chaise, à la même place que la veille. Il la considéra en silence et sans qu'aucune idée se pût lire dans ses yeux.

— Ne te fâche pas, mon frère, je ne viens que pour une minute, dit Dounia. Sa physionomie était sérieuse, mais non sévère; son regard avait une limpidité douce. Le jeune homme comprit que la démarche de sa sœur était dictée par l'affection.

— Mon frère, à présent je sais tout, tout. Dmitri Prokofitch m'a tout raconté. On te persécute, on te tourmente, tu es sous le coup de soupçons aussi insensés qu'odieux… Dmitri Prokofitch prétend qu'il n'y a rien à craindre et que tu as tort de t'affecter à ce point. Je ne suis pas de son avis: je m'explique très-bien le débordement d'indignation qui s'est produit en toi, et je ne serais pas surprise que ta vie entière n'en ressentît le contrecoup. C'est ce que je crains. Tu nous as quittées. Je ne juge pas ta résolution, je n'ose pas la juger, et je te prie de me pardonner les reproches que je t'ai adressés. Je sens moi-même que si j'étais à ta place, je ferais comme toi, je me bannirais du monde. Je laisserai maman ignorer cela, mais je lui parlerai sans cesse de toi et je lui dirai de ta part que tu ne tarderas pas à la venir voir. Ne t'inquiète pas d'elle, je la rassurerai, mais toi, de ton côté, ne lui fais pas de peine, — viens, ne fût-ce qu'une fois; songe qu'elle est ta mère! Mon seul but, en te faisant cette visite, était de te dire, acheva Dounia en se levant, — que si, par hasard, tu avais besoin de moi pour quoi que ce soit, je suis à toi à la vie et à la mort… Appelle-moi, je viendrai. Adieu!

Elle tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— Dounia! Fit Raskolnikoff, qui se leva et s'avança vers elle: — ce Razoumikhine, Dmitri Prokofitch, est un excellent homme.

Dounia rougit légèrement.

— Eh bien? Demanda-t-elle après une minute d'attente.

— C'est un homme actif, laborieux, honnête et capable d'un solide attachement… Adieu, Dounia!

La jeune fille était devenue toute rouge, mais ensuite elle fut prise d'une crainte soudaine.

— Mais est-ce que nous nous quittons pour toujours, mon frère? C'est comme un testament que tu me laisses!

— N'importe… Adieu…

Il s'éloigna d'elle et se dirigea vers la fenêtre. Elle attendit un moment, le regarda avec inquiétude et se retira toute troublée.

Non, ce n'était pas de l'indifférence qu'il éprouvait à l'égard de sa sœur. Il y avait eu un moment (le dernier) ou il s'était senti une violente envie de la serrer dans ses bras, de lui faire ses adieux et de lui tout dire; cependant, il n'avait pu se résoudre même à lui tendre la main.

« Plus tard, elle frissonnerait à ce souvenir, elle dirait que je lui ai volé un baiser! »

« Et puis, supporterait-elle un pareil aveu? » ajouta-t-il mentalement quelques minutes après. « Non, elle ne le supporterait pas; ces femmes-là ne savent rien supporter… »

Et sa pensée se reporta vers Sonia.

De la fenêtre venait une fraîcheur. Le jour baissait. Raskolnikoff prit brusquement sa casquette et sortit.

Sans doute il ne pouvait ni ne voulait s'occuper de sa santé. Mais ces terreurs, ces angoisses continuelles devaient avoir leurs conséquences, et si la fièvre ne l'avait pas encore terrassé, c'était peut-être grâce à la force factice que lui prêtait momentanément cette agitation morale.

Il se mit à errer sans but. Le soleil s'était couché. Depuis quelque temps Raskolnikoff éprouvait une souffrance qui, sans être particulièrement aiguë, se présentait surtout avec un caractère de durée. Il entrevoyait de longues années à passer dans une anxiété mortelle, « l'éternité sur un espace d'un pied carré ». D'ordinaire, c'était le soir que cette pensée l'obsédait le plus. « Avec ce stupide malaise physique qu'amène le coucher du soleil, comment s'empêcher de faire des sottises! J'irais non pas seulement chez Sonia, mais chez Dounia? » Murmurait-il d'une voix irritée.

S’entendant appeler, il se retourna: Lébéziatnikoff courait après lui.

— Figurez-vous que j’ai été chez vous; je vous cherche. Imaginez-vous, elle a mis son programme à exécution, elle est partie avec ses enfants! Sophie Séménovna et moi nous avons eu grand’peine à les trouver. Elle frappe sur une poêle et fait danser ses enfants. Les pauvres petits sont en larmes. Ils s’arrêtent dans les carrefours et devant les boutiques. Ils ont à leurs trousses un tas d’imbéciles. Dépêchons-nous.

— Et Sonia?… Demanda avec inquiétude Raskolnikoff qui se hâta de suivre André Séménovitch.

— Elle a tout à fait perdu la tête. C’est-à-dire, ce n’est pas Sophie Séménovna qui a perdu la tête, mais Catherine Ivanovna; du reste, on peut en dire autant de Sophie Séménovna. Quant à Catherine Ivanovna, c’est de la folie pure. Je vous assure qu’elle est positivement atteinte d’aliénation mentale. On va les conduire au poste, et vous pouvez vous représenter l’effet que cela produira sur elle. Ils sont maintenant sur le canal, près du pont***, pas loin de chez Sophie Séménovna. Nous allons y arriver. Sur le canal, à peu de distance du pont, stationnait une foule composée en grande partie de petits garçons et de petites filles. La voix rauque, éraillée, de Catherine Ivanovna s’entendait déjà du pont. De fait, le spectacle était assez étrange pour attirer l’attention des passants. Coiffée d’un mauvais chapeau de paille, vêtue de sa vieille robe sur laquelle elle avait jeté un châle en drap de dame, Catherine Ivanovna ne justifiait que trop les paroles de Lébéziatnikoff. Elle était épuisée, haletante. Son visage phtisique exprimait plus de souffrance que jamais (d’ailleurs, les poitrinaires, au soleil, dans la rue, ont toujours plus mauvaise mine que chez eux), mais, nonobstant sa faiblesse, elle était en proie à une excitation qui ne faisait que croître de minute en minute.

Elle s’élançait vers ses enfants, les gourmandait avec vivacité, s’occupait là, devant tout le monde, de leur éducation chorégraphique et musicale, leur rappelait pourquoi il leur fallait danser et chanter; puis, désolée de les voir si peu intelligents, elle se mettait à les battre.

Elle interrompait ces exercices pour s’adresser au public; apercevait-elle dans la foule un homme vêtu à peu près convenablement, elle s’empressait de lui expliquer à quelle extrémité étaient réduits les enfants « d’une famille

noble, on pouvait même dire aristocratique ». Si elle entendait des rires ou des propos moqueurs, aussitôt elle prenait à partie les insolents et commençait à se quereller avec eux.

Le fait est que plusieurs ricanaient, d'autres hochaient la tête, tous, en général, regardaient curieusement cette folle entourée d'enfants effrayés. Lébéziatnikoff s'était trompé en parlant de poêle, du moins Raskolnikoff n'en vit pas. Pour faire l'accompagnement, Catherine Ivanovna frappait dans ses mains en cadence, tandis que Poletchka chantait, que Léna et Kolia dansaient. Parfois elle-même essayait de chanter; mais régulièrement, dès la seconde note, elle était interrompue par un accès de toux; alors elle se désespérait, maudissait sa maladie et ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Ce qui surtout la mettait hors d'elle-même, c'étaient les larmes et la frayeur de Kolia et de Léna. Ainsi que l'avait dit Lébéziatnikoff, elle avait tâché d'habiller ses enfants comme s'habillent les chanteurs et les chanteuses des rues. Le petit garçon était coiffé d'une sorte de turban rouge et blanc pour représenter un Turc. Manquant d'étoffe pour faire un costume à Léna, sa mère s'était bornée à lui mettre sur la tête la chapka rouge ou, pour mieux dire, le bonnet de nuit de feu Simon Zakharitch. Cette coiffure était ornée d'une plume d'autruche blanche, qui avait jadis appartenu à la grand'mère de Catherine Ivanovna et que celle-ci avait conservée jusqu'alors dans son coffre comme un précieux souvenir de famille. Poletchka portait sa robe de tous les jours. Elle ne quittait pas sa mère dont elle devinait le dérangement intellectuel, et, la regardant d'un œil timide, cherchait à lui dérober la vue de ses larmes. La petite fille était épouvantée de se trouver ainsi dans la rue, au milieu de cette foule. Sonia s'était attachée aux pas de Catherine Ivanovna et sans cesse la suppliait en pleurant de retourner chez elle. Mais Catherine Ivanovna restait inflexible.

— Tais-toi, Sonia, vociférait-elle en toussant. Tu ne sais pas toi-même ce que tu demandes, tu es comme un enfant. Je t'ai déjà dit que je ne reviendrais pas chez cette ivrognesse allemande. Que tout le monde, que tout Pétersbourg voie réduits à la mendicité les enfants d'un noble père qui a loyalement servi toute sa vie et qui, on peut le dire, est mort au service. (Catherine Ivanovna avait déjà réussi à se fourrer cette idée dans la tête, et il aurait été impossible

maintenant de l'en faire démordre.) Que ce vaurien de général soit témoin de notre détresse! Mais tu es bête, Sonia! Et manger? Nous t'avons assez exploitée, je ne veux plus! Ah! Rodion Romanovitch, c'est vous! S'écria-t-elle en apercevant Raskolnikoff, et elle s'élança vers lui; faites comprendre, je vous prie, à cette petite imbécile que c'est pour nous le parti le plus sage! On fait bien l'aumône aux joueurs d'orgue, on n'aura pas de peine à nous distinguer d'eux; on reconnaîtra tout de suite en nous une famille noble tombée dans la misère, et ce vilain général perdra sa place, vous verrez! Nous irons chaque jour sous ses fenêtres, l'empereur passera, je me jetterai à ses genoux et je lui montrerai mes enfants: « Père, protège-nous! » lui dirai-je. Il est le père des orphelins, il est miséricordieux, il nous protégera, vous verrez, et cet affreux général… Léna, tenez-vous droite! Toi, Kolia, tu vas tout de suite recommencer ce pas. Qu'as-tu à pleurnicher? Cela ne finira donc jamais? Voyons, de quoi as-tu peur, petit imbécile? Seigneur! Que faire avec eux, Rodion Romanovitch? Si vous saviez comme ils sont bouchés! Il n'y a moyen d'en rien faire!

Elle-même avait presque les larmes aux yeux (ce qui, du reste, ne l'empêchait pas de parler sans relâche), tandis qu'elle montrait à Raskolnikoff ses enfants éplorés. Le jeune homme chercha à lui persuader de regagner son logis; croyant agir sur son amour-propre, il lui fit même observer qu'il n'était pas convenable de rouler dans les rues comme les joueurs d'orgue, quand on se proposait d'ouvrir un pensionnat pour les jeunes filles nobles…

— Un pensionnat, ha! Ha! Ha! La bonne plaisanterie! S'écria Catherine Ivanovna qui, après avoir ri, eut un violent accès de toux: — non, Rodion Romanovitch, le rêve s'est évanoui! Tout le monde nous a abandonnés! Et ce général… Vous savez, Rodion Romanovitch, je lui ai lancé à la figure l'encrier qui se trouvait sur la table de l'antichambre à côté de la feuille où les visiteurs s'inscrivent. Après avoir inscrit mon nom, j'ai jeté l'encrier et je me suis sauvée. Oh! Les lâches! Les lâches! Mais je m'en moque, maintenant je nourrirai moi-même mes enfants, je ne ferai de courbettes à personne! Nous l'avons assez martyrisée! Ajouta-t-elle en montrant Sonia. — Poletchka, combien avons-nous recueilli d'argent? Fais voir la recette! Comment! Deux

kopecks en tout! Oh! Les ladres! Ils ne donnent rien, ils se contentent de nous suivre en nous tirant la langue! Eh bien! Pourquoi ce crétin rit-il? (Elle montrait quelqu'un dans la foule.) C'est toujours la faute de ce Kolia, son inintelligence est cause qu'on se moque de nous! Qu'est-ce que tu veux, Poletchka? Parle-moi en français. Je t'ai donné des leçons, tu sais quelques phrases!… Sans cela comment reconnaîtra-t-on que vous appartenez à une famille noble, que vous êtes des enfants bien élevés, et non de vulgaires musiciens ambulants? Nous laisserons de côté les chansons triviales, nous ne chanterons que de nobles romances… Ah! Oui, au fait, qu'allons-nous chanter? Vous m'interrompez toujours, et nous… Voyez-vous, Rodion Romanovitch, nous nous sommes arrêtés ici pour choisir notre répertoire, car, comme bien vous pensez, nous avons été pris au dépourvu, 1 nous n'avions rien de prêt, il nous faut une répétition préalable; ensuite nous nous rendrons sur la perspective Newsky où il y a beaucoup plus de gens de la haute société, là on nous remarquera immédiatement. Léna sait la « Petite Ferme ». Seulement la « Petite Ferme » commence à devenir une scie, on n'entend que cela partout. Il faudrait quelque chose de plus distingué… Eh bien, Polia, donne-moi une idée, tâche un peu de venir en aide à ta mère! Moi, je n'ai plus de mémoire! Au fait, ne pourrions-nous pas chanter le « Hussard appuyé sur son sabre »? Non; voici qui vaudra mieux: chantons en français « Cinq sous »! Je vous l'ai apprise, celle-là, vous la savez. Et puis, comme c'est une chanson française, on verra tout de suite que vous appartenez à la noblesse, et ce sera beaucoup plus touchant… Nous pourrions même y joindre: « Malbrough s'en va-t-en guerre! » d'autant plus que cette chansonnette est absolument enfantine et qu'on s'en sert dans toutes les maisons aristocratiques pour endormir les babies:

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra…

Commença-t-elle à chanter… — Mais non, « Cinq sous! » cela vaut mieux. Allons, Kolia, la main sur la hanche, vivement, et toi, Léna, mets-toi en face de lui, Poletchka et moi nous ferons l'accompagnement!

Cinq sous, cinq sous,

Pour monter notre ménage…

H-hi! H-hi! H-hi! Poletchka, remonte ta robe, elle glisse en bas de tes épaules, remarqua-t-elle pendant qu'elle toussait. — Maintenant il s'agit de vous tenir convenablement et d'accuser la finesse de votre pied pour qu'on voie bien que vous êtes des enfants de gentilhomme. Encore un soldat! Eh bien, qu'est-ce qu'il te faut?

Un sergent de ville se frayait un passage à travers la foule. Mais en même temps s'approcha un monsieur d'une cinquantaine d'années et d'un extérieur imposant, qui portait sous son manteau un uniforme de fonctionnaire. Le nouveau venu, dont le visage exprimait une sincère compassion, avait un ordre au cou, circonstance qui fit grand plaisir à Catherine Ivanovna et ne laissa pas de produire aussi son effet sur le sergent de ville. Il tendit silencieusement à Catherine Ivanovna un billet de trois roubles. En recevant cette offrande, elle s'inclina avec la politesse cérémonieuse d'une femme du monde.

— Je vous remercie, monsieur, commença-t-elle d'un ton plein de dignité, – les causes qui nous ont amenés… Prends l'argent, Poletchka. Tu vois, il y a des hommes généreux et magnanimes, tout prêts à secourir une dame noble tombée dans le malheur. Les orphelins que vous avez devant vous, monsieur, sont de race noble, on peut même dire qu'ils sont apparentés à la meilleure aristocratie… Et ce général était en train de manger des gélinottes… Il a frappé du pied parce que je m'étais permis de le déranger… « Excellence, lui ai-je dit, vous avez beaucoup connu Simon Zakharitch; prenez la défense des orphelins qu'il a laissés après lui; le jour de son enterrement, sa fille a été calomniée par le dernier des drôles… « Encore ce soldat! Protégez-moi! S'écria-t-elle en s'adressant au fonctionnaire. – Pourquoi ce soldat s'acharne-t-il après moi? On nous a déjà chassés de la rue des Bourgeois… Qu'est-ce que tu veux, imbécile?

— Il est défendu de causer du scandale dans les rues. Ayez, je vous prie, une tenue plus convenable.

— C'est toi qui es inconvenant! Je suis dans le même cas que les joueurs d'orgue, laisse-moi tranquille!

— Les joueurs d'orgue doivent avoir une autorisation, vous n'en avez pas et vous provoquez des attroupements dans les rues. Où demeurez-vous?

— Comment, une autorisation! Vociféra Catherine Ivanovna. J'ai enterré mon mari aujourd'hui, c'est une autorisation, cela, j'espère!

— Madame, madame, calmez-vous, intervint le fonctionnaire; venez, je vais vous reconduire… Vous n'êtes pas à votre place dans cette foule… Vous êtes souffrante…

— Monsieur, monsieur, vous ne savez rien! Cria Catherine Ivanovna; nous devons aller sur la perspective Newsky… Sonia, Sonia! Mais où est-elle donc? Elle pleure aussi! Mais qu'est-ce que vous avez tous?… Kolia, Léna, où êtes-vous? Fit-elle avec une inquiétude soudaine. – Oh! Sots enfants! Kolia, Léna! Mais où sont-ils donc?…

En voyant un soldat qui voulait les arrêter, Kolia et Léna, déjà fort effrayés par la présence de la foule et les excentricités de leur mère, avaient été saisis d'une terreur folle et s'étaient enfuis à toutes jambes. La pauvre Catherine Ivanovna, pleurant, gémissant, s'élança à leur poursuite. Sonia et Poletchka coururent après elle.

— Fais-les revenir, Sonia, rappelle-les! Oh! Quels enfants bêtes et ingrats!… Polia! Rattrape-les… C'est pour vous que je…

Dans sa course, son pied buta contre un obstacle, et elle tomba.

— Elle s'est blessée, elle est tout en sang! Oh! Seigneur! S'écria Sonia en se penchant sur sa belle-mère.

Un rassemblement ne tarda pas à se former autour des deux femmes. Raskolnikoff et Lébéziatnikoff furent des premiers à accourir, ainsi que le fonctionnaire et le sergent de ville.

— Allez-vous-en, allez-vous-en! Ne cessait de dire ce dernier, cherchant à faire circuler les curieux. Mais en examinant bien Catherine Ivanovna, on découvrit qu'elle ne s'était nullement blessée, comme l'avait pensé Sonia, et que le sang qui rougissait le pavé avait jailli de sa poitrine par la gorge.

— Je connais cela, murmura le fonctionnaire à l'oreille des deux jeunes gens, c'est la phtisie; le sang jaillit ainsi et amène l'étouffement. Il n'y a pas encore longtemps j'en ai vu un exemple chez une de mes parentes: elle a rendu comme cela un verre et demi de sang… Tout d'un coup… Que faire?

Elle va mourir…

— Ici, ici, chez moi! Supplia Sonia; voilà où je demeure! La seconde maison… Chez moi, vite, vite! Faites chercher un médecin… Oh! Seigneur! Répétait-elle effarée en allant de l'un à l'autre.

Grâce à l'active intervention du fonctionnaire, cette affaire s'arrangea; le sergent de ville aida même à transporter Catherine Ivanovna. Celle-ci était comme morte quand on la déposa sur le lit de Sonia. L'hémorragie continua encore quelque temps, mais peu à peu la malade parut revenir à elle. Dans la chambre entrèrent, outre Sonia, Raskolnikoff, Lébéziatnikoff et le fonctionnaire. Le sergent de ville les y rejoignit après avoir au préalable dispersé les curieux, dont plusieurs avaient accompagné le triste cortège jusqu'à la porte.

Poletchka arriva, ramenant les deux fugitifs qui tremblaient et pleuraient. On vint aussi de chez les Kapernaoumoff: le tailleur, boiteux et borgne, était un type étrange avec ses cheveux et ses favoris raides comme des soies de porc; sa femme avait l'air effrayé, mais c'était sa physionomie accoutumée; le visage de leurs enfants n'exprimait qu'une surprise hébétée. Parmi les personnes présentes se montra tout à coup Svidrigaïloff. Ignorant qu'il habitait cette maison et ne se souvenant pas de l'avoir vu dans la foule, Raskolnikoff fut fort étonné de le rencontrer là.

On parla d'appeler un médecin et un prêtre. Le fonctionnaire jugeait les secours de l'art inutiles dans la circonstance, et il le dit tout bas à Raskolnikoff; néanmoins, il fit le nécessaire pour les procurer à la malade. Ce fut Kapernaoumoff lui-même qui se chargea d'aller chercher un médecin.

Cependant Catherine Ivanovna était un peu plus calme, et l'hémorragie avait momentanément cessé. L'infortunée attacha un regard maladif, mais fixe et pénétrant, sur la pauvre Sonia, qui, pâle et tremblante, lui épongeait le front avec un mouchoir. À la fin, elle demanda à être mise sur son séant. On l'assit sur le lit en la soutenant de chaque côté.

— Où sont les enfants? Questionna-t-elle d'une voix faible. Tu les as ramenés, Polia? Oh! Les imbéciles!… Eh bien! Pourquoi vous étiez-vous enfuis?… Oh!

Le sang couvrait encore ses lèvres desséchées. Elle promena ses yeux

autour de la chambre.

— Ainsi, voila comme tu vis, Sonia!… Je n'étais pas venue une seule fois chez toi… Il a fallu cela pour m'y amener…

Elle jeta sur la jeune fille un regard de pitié.

— Nous t'avons grugée, Sonia… Polia, Léna, Kolia, venez ici… Allons, les voilà, Sonia, prends-les tous… Je les remets entre tes mains… Moi, j'en ai assez!… Le bal est fini! Ah!… Lâchez-moi, laissez-moi mourir tranquillement.

On lui obéit; elle se laissa retomber sur l'oreiller.

— Quoi, un prêtre?… Je n'en ai pas besoin… Est-ce que vous avez un rouble de trop, par hasard?… Je n'ai pas de péchés sur la conscience!… Et quand même, Dieu doit me pardonner… Il sait combien j'ai souffert!… S'il ne me pardonne pas, tant pis!…

Ses idées se troublaient de plus en plus. Parfois elle tressaillait, regardait autour d'elle et reconnaissait durant une minute ceux qui l'entouraient, mais aussitôt après le délire la reprenait. Elle respirait péniblement, on entendait comme un bouillonnement dans son gosier.

— Je lui dis: « Excellence!… » Criait-elle en s'arrêtant, après chaque mot: — Cette Amalia Ludwigovna… Ah! Léna, Kolia! La main sur la hanche, vivement, vivement, glissez, glissez, pas de basque! Frappe des pieds… Sois un gracieux enfant.

Du hast Diamanten und Perlen[49]…

Qu'est-ce qu'il y a ensuite? Voilà ce qu'il faudrait chanter…

Du hast die schönsten Augen,

Mädchen was willst du mehr[50]?…

Eh! Oui, que veut-elle de plus, l'imbécile?… Ah! Voici encore:

Dans une vallée du Daghestan

Que le soleil brûle de ses feux…

Ah! Que je l'aimais!… J'aimais cette romance à l'adoration, Poletchka!… Ton père la chantait avant notre mariage… Ô jours!… Voilà ce que nous devrions chanter! Eh bien! Comment donc, comment donc? Tiens, j'ai oublié… Mais rappelez-moi donc la suite!…

En proie à une agitation extraordinaire, elle s'efforçait de se soulever sur

le lit. À la fin, d'une voix rauque, brisée, sinistre, elle commença, en respirant après chaque mot, tandis que son visage exprimait une frayeur croissante:

Dans une vallée… du Daghestan…

Que le soleil… brûle de ses feux,

Une balle dans la poitrine…

Puis, tout à coup, Catherine Ivanovna fondit en larmes, et, avec une désolation poignante:

— Excellence! S'écria-t-elle, protégez des orphelins! En souvenir de l'hospitalité reçue chez feu Simon Zakharitch!… On peut même dire aristocratique!… Ha! Frissonna-t-elle soudain, et, comme cherchant à se rappeler où elle était, elle regarda avec une sorte d'angoisse tous les assistants; mais elle reconnut aussitôt Sonia et parut surprise de la voir devant elle.

— Sonia! Sonia! Fit-elle d'une voix douce et tendre: Sonia, chère, tu es ici?

On la souleva de nouveau.

— Assez!… C'est fini!… La bête est crevée!… Cria la malade avec l'accent d'un amer désespoir, et elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Elle s'assoupit encore une fois, mais ce ne fut pas pour longtemps. Son visage jaunâtre et décharné se rejeta en arrière, sa bouche s'ouvrit, ses jambes se tendirent convulsivement. Elle poussa un profond soupir et mourut.

Sonia, plus morte que vive elle-même, se précipita sur le cadavre, le serra dans ses bras et appuya sa tête sur la poitrine amaigrie de la défunte. Poletchka se mit, en sanglotant, à baiser les pieds de sa mère. Trop jeunes pour comprendre ce qui était arrivé, Kolia et Léna n'en avaient pas moins le sentiment d'une catastrophe terrible. Ils passèrent leurs bras autour du cou l'un de l'autre, et, après s'être regardés dans les yeux, commencèrent à crier. Les deux enfants étaient encore costumés en saltimbanques: l'un avait son turban, l'autre son bonnet de nuit orné d'une plume d'autruche.

Par quel hasard « l'attestation honorifique » se trouva-t-elle tout à coup sur le lit, à côté de Catherine Ivanovna? Elle était là, sur l'oreiller; Raskolnikoff la vit.

Le jeune homme se dirigea vers la fenêtre. Lébéziatnikoff s'empressa de

l'y rejoindre.

— Elle est morte! Dit André Séménovitch.

Svidrigaïloff s'approcha d'eux.

— Rodion Romanovitch, je voudrais vous dire deux mots.

Lébéziatnikoff céda aussitôt la place et s'effaça discrètement. Néanmoins, Svidrigaïloff crut devoir emmener dans un coin Raskolnikoff que ces façons intriguaient fort.

— Toutes ces affaires, c'est-à-dire l'inhumation et le reste, je m'en charge. Vous savez, cela va coûter de l'argent, et, comme je vous l'ai dit, j'en ai qui ne me sert pas. Cette Poletchka et ces deux mioches, je les ferai entrer dans un orphelinat où ils seront bien, et je placerai une somme de quinze cents roubles sur la tête de chacun d'eux jusqu'à leur majorité, pour que Sophie Séménovna n'ait pas à s'occuper de leur entretien. Quant à elle, je la retirerai du bourbier, car c'est une brave fille, n'est-ce pas? Eh bien, vous pouvez dire à Avdotia Romanovna quel emploi j'ai fait de son argent.

— Dans quel but êtes-vous si généreux? Demanda Raskolnikoff.

— E-eh! Sceptique que vous êtes! Répondit en riant Svidrigaïloff; je vous ai dit que cet argent ne m'était pas nécessaire. Eh bien, j'agis simplement par humanité. Est-ce que vous n'admettez pas cela? Après tout, ajouta-t-il en indiquant du doigt le coin où reposait la défunte, cette femme-là n'était pas une « vermine », comme certaine vieille usurière. Convenez-en, valait-il mieux « qu'elle mourût et que Loujine vécût pour commettre des infamies »? Sans mon aide, Poletchka, par exemple, serait condamnée à la même existence que sa sœur…

Son ton gaiement malicieux était plein de sous-entendus, et, pendant qu'il parlait, il ne quittait pas des yeux le visage de Raskolnikoff. Ce dernier pâlit et se sentit frissonner en entendant les expressions presque textuelles dont il s'était servi dans sa conversation avec Sonia. Il recula brusquement et regarda Svidrigaïloff d'un air étrange:

— Comment… savez-vous cela? Balbutia-t-il.

— Mais j'habite là, de l'autre côté du mur, dans le logement de madame Resslich, ma vieille et excellente amie. Je suis le voisin de Sophie Séménovna.

— Vous?

— Moi, continua Svidrigaïloff qui riait à se tordre, — et je vous donne ma parole d'honneur, très-cher Rodion Romanovitch, que vous m'avez étonnamment intéressé. Je vous avais dit que nous nous retrouverions, j'en avais le pressentiment; — eh bien! Nous nous sommes retrouvés. Et vous verrez quel homme accommodant je suis. Vous verrez qu'on peut encore vivre avec moi…

Sixième partie

I

La situation de Raskolnikoff était étrange: on eût dit qu'une sorte de brouillard l'enveloppait et l'isolait du reste des hommes. Quand, dans la suite, il se rappelait cette époque de sa vie, il devinait qu'il avait dû perdre parfois la conscience de lui-même, et que cet état avait duré, avec certains intervalles lucides, jusqu'à la catastrophe définitive. Il était positivement convaincu qu'il avait commis alors beaucoup d'erreurs; par exemple, que la succession chronologique des événements lui avait souvent échappé. Du moins, lorsque plus tard il voulut rassembler et mettre en ordre ses souvenirs, force lui fut de recourir à des témoignages étrangers pour apprendre nombre de particularités sur lui-même.

Il confondait, notamment, un fait avec un autre, ou bien il considérait tel incident comme la conséquence d'un autre qui n'existait que dans son imagination. Quelquefois il était dominé par une crainte maladive qui dégénérait même en terreur panique. Mais il se souvint aussi qu'il y avait eu des moments, des heures et peut-être même des jours où, par contre, il était plongé dans une apathie morne, comparable seulement à l'indifférence de certains moribonds.

En général, dans ces derniers temps, loin de chercher à se rendre un compte exact de sa situation, il s'efforçait de n'y point songer. Certains faits de la vie courante, qui ne souffraient pas d'ajournement, s'imposaient malgré lui à son attention; en revanche, il négligeait à plaisir les questions dont l'oubli, dans une position comme la sienne, ne pouvait que lui être fatal.

Il avait surtout peur de Svidrigaïloff. Depuis que ce dernier lui avait répété les paroles prononcées par lui dans la chambre de Sonia, les pensées de Raskolnikoff avaient pris comme une direction nouvelle. Mais, bien que cette complication imprévue l'inquiétât extrêmement, le jeune homme ne se pressait pas de tirer la chose au clair. Parfois, quand il avait égaré ses pas dans quelque quartier lointain et solitaire de la ville, quand il se voyait attablé seul dans un méchant traktir sans se rappeler par quel hasard il était entré là,

il songeait tout à coup à Svidrigaïloff: il se promettait d'avoir le plus tôt possible une explication décisive avec cet homme dont la pensée l'obsédait.

Un jour qu'il était allé se promener quelque part au delà de la barrière, il se figura même qu'il avait donné rendez-vous à Svidrigaïloff en cet endroit. Une autre fois, en s'éveillant avant l'aurore, il fut fort étonné de se trouver couché par terre au milieu d'un taillis. Du reste, pendant les deux ou trois jours qui suivirent la mort de Catherine Ivanovna, Raskolnikoff eut deux fois l'occasion de rencontrer Svidrigaïloff: d'abord dans la chambre de Sonia, ensuite dans le vestibule, près de l'escalier conduisant chez la jeune fille.

Dans ces deux circonstances, ils se bornèrent à échanger quelques mots très-brefs et s'abstinrent d'aborder le point capital, comme si, par un accord tacite, ils se fussent entendus pour écarter momentanément cette question. Le cadavre de Catherine Ivanovna était encore sur la table. Svidrigaïloff prenait les dispositions relatives aux funérailles. Sonia était aussi fort occupée. Dans la dernière rencontre, Svidrigaïloff apprit à Raskolnikoff que ses démarches en faveur des enfants de Catherine Ivanovna avaient été couronnées de succès: grâce à certains personnages de sa connaissance, il avait pu, dit-il, obtenir l'admission des trois enfants dans des asiles très-bien tenus; les quinze cents roubles placés sur la tête de chacun d'eux n'avaient pas nui à ce résultat, car on recevait beaucoup plus volontiers les orphelins possédant un petit capital que ceux qui étaient tout à fait sans ressource. Il ajouta quelques mots au sujet de Sonia, promit de passer lui-même un de ces jours chez Raskolnikoff et laissa entendre qu'il y avait certaines affaires dont il désirait vivement s'entretenir avec lui… Pendant qu'il parlait, Svidrigaïloff ne cessait d'observer son interlocuteur. Tout à coup il se tut, puis il demanda en baissant la voix:

— Mais qu'avez-vous donc, Rodion Romanovitch? On dirait que vous n'êtes pas dans votre assiette. Vous écoutez, vous regardez et vous n'avez pas l'air de comprendre! Reprenez vos esprits. Voilà, il faudra que nous causions un peu ensemble; malheureusement, je suis fort occupé tant par mes propres affaires que par celles des autres… Eh! Rodion Romanovitch, ajouta-t-il brusquement, à tous les hommes il faut de l'air, de l'air, de l'air… avant tout!

Il se rangea vivement pour laisser passer un prêtre et un sacristain qui

s'apprêtaient à monter l'escalier. Ils venaient célébrer l'office des morts. Svidrigaïloff avait tenu à ce que cette cérémonie eut lieu régulièrement deux fois par jour. Il s'éloigna, et Raskolnikoff, après un moment de réflexion, suivit le pope chez Sonia.

Il resta sur le seuil. Le service commença avec la tranquille et triste solennité d'usage. Depuis son enfance, Raskolnikoff éprouvait une sorte de terreur mystique devant l'appareil de la mort; aussi évitait-il le plus souvent d'assister aux panikhidas. D'ailleurs, celle-ci avait pour lui un caractère particulièrement émouvant. Il regarda les enfants: tous trois étaient agenouillés près du cercueil, Poletchka pleurait. Derrière eux, Sonia priait en cherchant à cacher ses larmes. Tous ces jours-ci, elle n'a pas levé une seule fois les yeux sur moi et ne m'a pas dit un seul mot! Pensa-t-il tout à coup. Le soleil jetait une vive lumière dans la chambre, où la fumée de l'encens montait en tourbillons épais.

Le prêtre lut la prière accoutumée: « Donne-lui, Seigneur, le repos éternel! » Raskolnikoff resta jusqu'à la fin. En donnant la bénédiction et en prenant congé, l'ecclésiastique regarda autour de lui d'un air étrange. Après l'office, Raskolnikoff s'approcha de Sonia. Elle lui prit aussitôt les deux mains et inclina sa tête sur l'épaule du jeune homme. Cette démonstration d'amitié causa un profond étonnement à celui qui en était l'objet. Quoi! Sonia ne manifestait pas la moindre aversion, pas la moindre horreur pour lui, sa main ne tremblait pas le moins du monde! C'était le comble de l'abnégation personnelle. Du moins, ce fut ainsi qu'il en jugea. La jeune fille ne dit pas un mot. Raskolnikoff lui serra la main et sortit.

Il éprouvait un insupportable malaise. S'il lui avait été possible en ce moment de trouver quelque part la solitude, cette solitude dut-elle durer toute sa vie, il se serait estimé heureux. Hélas! Depuis quelque temps, quoiqu'il fût presque toujours seul, il ne pouvait pas se dire qu'il l'était. Il lui arrivait de se promener hors la ville, de s'en aller sur un grand chemin; une fois même il s'enfonça dans un bois. Mais plus le lieu était solitaire, plus Raskolnikoff sentait près de lui un être invisible dont la présence l'effrayait moins encore qu'elle ne l'irritait. Aussi se hâtait-il de regagner la ville; il se mêlait à la foule, entrait dans les traktirs et dans les cabarets, allait au Tolkoutchii ou à la

Siennaïa. Là il se trouvait plus à l'aise et même plus seul.

À la tombée de la nuit, on chantait des chansons dans une gargote. Il passa une heure entière à les écouter et y prit même un grand plaisir. Mais, à la fin, l'inquiétude le ressaisit de nouveau; une pensée poignante comme un remords se mit à le torturer:

« Je suis là à écouter des chansons, est-ce pourtant ce que je dois faire? » se dit-il. Du reste, il devinait que ce n'était pas la son unique souci: une autre question devait être tranchée sans retard; mais elle avait beau s'imposer à son attention, il ne pouvait se résoudre à lui donner une forme précise. « Non, mieux vaudrait la lutte! Mieux vaudrait me retrouver encore en face de Porphyre… Ou de Svidrigaïloff… Oui, oui, plutôt un adversaire quelconque, une attaque à repousser! »

Sur cette réflexion, il quitta précipitamment la gargote. Soudain, la pensée de sa mère et de sa sœur le jeta dans une sorte de terreur panique. Il passa cette nuit-là couché dans les taillis de Krestowsky-Ostroff; avant l'aurore, il se réveilla tremblant la fièvre et prit le chemin de sa demeure, où il arriva de grand matin. Après quelques heures de sommeil, la fièvre disparut, mais il s'éveilla tard, — à deux heures de l'après-midi.

Raskolnikoff se rappela que c'était le jour fixé pour les obsèques de Catherine Ivanovna, et il se félicita de n'y avoir pas assisté. Nastasia lui apporta son repas. Il mangea et but de bon appétit, presque avec avidité. Sa tête était plus fraîche, il goûtait un calme qui lui était inconnu depuis trois jours. Un instant même, il s'étonna des accès de terreur panique auxquels il avait été en proie. La porte s'ouvrit, entra Razoumikhine.

— Ah! Il mange, par conséquent il n'est pas malade! Dit le visiteur, qui prit une chaise et s'assit près de la table, en face de Raskolnikoff. Il était fort agité et ne cherchait pas à le cacher. Il parlait avec une colère visible, mais sans se presser et sans élever extrêmement la voix. On pouvait supposer que quelque motif sérieux l'avait amené. — Écoute, commença-t-il d'un ton décidé, je vous lâche tous, parce que je vois maintenant, je vois de la façon la plus claire que votre jeu est indéchiffrable pour moi. Ne crois pas, je te prie, que je sois venu t'interroger. Je m'en moque! Je ne me soucie pas de te tirer les vers du nez. Maintenant, tu me dirais toi-même tout, tous vos secrets, il

est bien probable que je ne voudrais pas les entendre: je cracherais et je m'en irais. Je suis venu à seule fin de m'édifier d'abord personnellement sur ton état mental. Vois-tu? Il y a des gens qui te croient fou ou à la veille de l'être. Je t'avoue que j'étais moi-même très-disposé à partager cette opinion, vu que ta manière d'agir est stupide, assez vilaine et parfaitement inexplicable. D'autre part, que penser de ta récente conduite à l'égard de ta mère et de ta sœur? Quel homme, à moins d'être une canaille ou un fou, se serait comporté avec elles comme tu l'as fait? Donc, tu es fou…

— Quand les as-tu vues?

— Tout à l'heure. Et toi, tu ne les vois plus? Dis-moi, je te prie, ou tu roules ainsi toute la journée, j'ai déjà passé trois fois chez toi. Depuis hier, ta mère est sérieusement malade. Elle a voulu venir te voir. Avdotia Romanovna s'est efforcée de l'en détourner, mais Pulchérie Alexandrovna n'a rien voulu entendre: « S'il est malade, s'il a l'esprit dérangé, a-t-elle dit, qui lui donnera des soins, sinon sa mère? » Pour ne pas la laisser aller seule, nous nous sommes tous rendus ici, et durant la route nous la suppliions sans cesse de se calmer. Quand nous sommes arrivés, tu étais absent. Tiens, voilà la place ou elle s'est assise, elle est restée là dix minutes; debout à côté d'elle, nous nous taisions. « S'il sort, a-t-elle dit en se levant, c'est qu'il n'est pas malade et qu'il oublie sa mère; il est donc inconvenant à moi d'aller mendier les caresses de mon fils. » Elle est retournée chez elle et s'est mise au lit; à présent elle a la fièvre: « Je le vois bien, dit-elle, c'est à elle qu'il donne tout son temps. » Elle suppose que Sophie Séménovna est ta fiancée ou ta maîtresse. Je suis allé aussitôt chez cette jeune fille, parce que, mon ami, il me tardait d'être fixé là-dessus. J'entre, et que vois-je? Un cercueil, des enfants qui pleurent et Sophie Séménovna qui leur essaye des vêtements de deuil. Tu n'étais pas là. Après t'avoir cherché des yeux, j'ai fait mes excuses, je suis sorti et j'ai été raconter à Avdotia Romanovna le résultat de ma démarche. Décidément, tout cela ne signifie rien, il ne s'agit pas ici d'amourette: reste donc, comme la plus probable, l'hypothèse de la folie. Or, voici que je te trouve en train de dévorer du bœuf bouilli, comme si tu n'avais rien pris depuis quarante-huit heures! Sans doute, être fou n'empêche pas de manger; mais, quoique tu ne m'aies pas encore dit un mot…, non, tu n'es pas

fou, j'en mettrais ma main au feu! C'est pour moi un point hors de discussion. Aussi, je vous envoie tous au diable, attendu qu'il y a là un mystère et que je n'ai pas l'intention de me casser la tête sur vos secrets. J'étais venu seulement pour te faire une scène et me soulager le cœur. Quant au reste, je sais maintenant ce que j'ai à faire!

— Que vas-tu faire?

— Que t'importe?

— Tu vas te mettre à boire?

— Comment as-tu deviné cela?

— Avec ça que c'était difficile à deviner!

Razoumikhine resta un moment silencieux.

— Tu as toujours été fort intelligent, et jamais, jamais tu n'as été fou, observa-t-il tout à coup avec vivacité. Tu as dit vrai: je vais me mettre à boire. Adieu!

Et il fit un pas vers la porte.

— Avant-hier, si je me rappelle bien, j'ai parlé de toi à ma sœur, dit Raskolnikoff.

Razoumikhine s'arrêta soudain.

— De moi! Mais… Ou donc as-tu pu la voir avant-hier? Demanda-t-il en pâlissant un peu. Le trouble qui l'agitait ne pouvait faire l'objet d'un doute.

— Elle est venue ici, seule, s'est assise à cette place et a causé avec moi.

— Elle?

— Oui, elle.

— Que lui as-tu donc dit… De moi, bien entendu?

— Je lui ai dit que tu étais un excellent homme, honnête et laborieux. Je ne lui ai pas dit que tu l'aimais, parce qu'elle le sait.

— Elle le sait?

— Tiens, parbleu! Où que j'aille, quoi qu'il arrive de moi, tu devrais rester leur providence. Je les remets, pour ainsi dire, entre tes mains, Razoumikhine. Je te dis cela, parce que je sais très-bien que tu l'aimes, et je suis convaincu de la pureté de tes sentiments. Je sais aussi qu'elle peut t'aimer, si même elle ne t'aime déjà. Maintenant, décide si tu dois ou non te mettre à boire.

— Rodia… Tu vois… Eh bien… Ah! Diable! Mais toi, où veux-tu aller? Vois-tu? Du moment où tout cela est un secret, eh bien, n'en parlons plus! Mais je… Je saurai ce qui en est… Et je suis convaincu qu'il n'y a là rien de sérieux, que ce sont des niaiseries dont ton imagination se fait des monstres. Du reste, tu es un excellent homme! Un excellent homme!

— Je voulais ajouter – mais tu m'as interrompu – que tu avais parfaitement raison tout à l'heure quand tu déclarais renoncer à connaître ces secrets. Ne t'en inquiète pas. Les choses se découvriront en leur temps, et tu sauras tout quand le moment sera venu. Hier, quelqu'un m'a dit qu'il fallait à l'homme de l'air, de l'air, de l'air! Je vais aller tout de suite lui demander ce qu'il entend par là.

Razoumikhine réfléchissait, une idée lui vint:

« C'est un conspirateur politique, à coup sûr! Et il est à la veille de quelque tentative audacieuse, cela est certain! Il ne peut pas en être autrement, et… Et Dounia le sait… » Se dit-il soudain.

— Ainsi, Avdotia Romanovna vient chez toi, reprit-il en scandant chaque mot; et toi-même tu veux voir quelqu'un qui dit qu'il faut plus d'air… Il est probable que la lettre a aussi été envoyée par cet homme-là, acheva-t-il comme en aparté.

— Quelle lettre?

— Elle a reçu aujourd'hui une lettre qui l'a beaucoup inquiétée. J'ai voulu lui parler de toi, elle m'a prié de me taire. Ensuite… Ensuite elle m'a dit que nous nous séparerions peut-être dans un très-bref délai, et m'a adressé de chaleureux remerciements. Après quoi, elle est allée s'enfermer dans sa chambre.

— Elle a reçu une lettre? Demanda de nouveau Raskolnikoff devenu soucieux.

— Oui. Est-ce que tu ne le savais pas? Hum…

Tous deux se turent pendant une minute.

— Adieu, Rodion… Moi, mon ami… Il y a eu un temps… Allons, adieu! Je dois aussi m'en aller. Pour ce qui est de m'adonner à la boisson, non, je n'en ferai rien; c'est inutile…

Il sortit vivement, mais il venait à peine de refermer la porte sur lui qu'il

la rouvrit tout à coup et dit en regardant de côté:

— À propos! Tu te rappelles ce meurtre, l'assassinat de cette vieille femme? Eh bien! Sache qu'on a découvert le meurtrier, il s'est reconnu coupable et a fourni toutes les preuves à l'appui de ses dires. C'est, figure-toi, un de ces peintres dont j'avais pris si chaudement la défense! Le croiras-tu? La poursuite des deux ouvriers courant l'un après l'autre dans l'escalier pendant que montaient le dvornik et les deux témoins, les gourmades qu'ils s'administraient en riant, tout cela n'était qu'un truc imaginé par l'assassin pour détourner les soupçons! Quelle astuce, quelle présence d'esprit chez ce drôle! On a peine à y croire, mais il a lui-même tout expliqué, il a fait les aveux les plus complets. Et comme je m'étais fourvoyé! Eh bien, à mon avis, cet homme est le génie de la dissimulation et de la ruse, – après cela il ne faut s'étonner de rien! Est-ce qu'il ne peut pas y avoir de pareilles gens? S'il n'a pas soutenu son rôle jusqu'au bout, s'il est entré dans la voie des aveux, je n'en suis que plus porté à admettre la vérité de ce qu'il dit. Cela rend la chose plus vraisemblable… Mais m'étais-je assez mis le doigt dans l'œil! En ai-je rompu, des lances, en faveur de ces deux hommes-là!

— Dis-moi, je te prie: comment as-tu appris cela, et pourquoi cette affaire t'intéresse-t-elle tant? Demanda Raskolnikoff visiblement agité.

— Pourquoi elle m'intéresse? Voilà une question!… Quant aux faits, je les tiens de plusieurs personnes, notamment de Porphyre. C'est lui qui m'a presque tout appris.

— Porphyre?

— Oui.

— Eh bien… Qu'est-ce qu'il t'a dit? Demanda Raskolnikoff inquiet.

— Il m'a expliqué cela à merveille, en procédant par la méthode psychologique, selon son habitude.

— Il t'a expliqué cela? Lui-même?

— Lui-même, lui-même; adieu! Plus tard je te dirai encore quelque chose, mais maintenant je suis forcé de te quitter… Il y a eu un temps où j'ai pensé… Allons, je te raconterai cela un autre jour!… Qu'ai-je besoin de boire à présent? Tes paroles ont suffi pour m'enivrer. En ce moment, Rodia, je suis ivre, ivre sans avoir bu une goutte de vin… Adieu, à bientôt!

Il sortit.

« C'est un conspirateur politique, cela est positif, positif! » conclut définitivement Razoumikhine, tandis qu'il descendait l'escalier. « Et il a entraîné sa sœur dans son entreprise; cette conjecture est très-probable, étant donné le caractère d'Avdotia Romanovna. Ils ont eu des entretiens… Elle m'avait déjà laissé supposer, d'après certaines paroles… Maintenant je comprends à quoi se rapportaient ces petits mots… Ces allusions… Oui, c'est bien cela! D'ailleurs, où trouver une autre explication de ce mystère? Hum! Et il m'était venu à l'esprit… Ô Seigneur! Que m'étais-je imaginé! Oui, j'ai eu une défaillance de jugement, et je me suis rendu coupable envers lui! L'autre soir, dans le corridor, en considérant son visage éclairé par la lumière de la lampe, j'ai eu une minute d'égarement. Pouah! Quelle horrible idée j'ai pu concevoir! Mikolka a joliment bien fait d'avouer!… Oui, à présent, tout le passé s'explique: la maladie de Rodion, l'étrangeté de sa conduite, cette humeur sombre et farouche qu'il manifestait déjà au temps où il était étudiant… Mais que signifie cette lettre? D'où vient-elle? Il y a encore là quelque chose. Je soupçonne… Hum… Non, j'aurai le fin mot de tout cela. »

À la pensée de Dounetchka, il sentait son cœur se glacer et restait comme cloué à sa place. Il dut faire un violent effort sur lui-même pour continuer sa marche. Aussitôt après le départ de Razoumikhine, Raskolnikoff se leva; il s'approcha de la fenêtre, puis se promena d'un coin à l'autre, paraissant avoir oublié les dimensions exiguës de sa chambrette. À la fin, il se rassit sur le divan. Une rénovation complète semblait s'être opérée en lui; il allait avoir encore à lutter: c'était une issue!

Oui, une issue! Un moyen d'échapper à la situation pénible, aux conditions d'étouffement dans lesquelles il vivait depuis l'apparition de Mikolka chez Porphyre. Après ce dramatique incident, le même jour, avait eu lien la scène chez Sonia, scène dont les péripéties et le dénouement avaient tout à fait trompé les prévisions de Raskolnikoff. Il s'était montré faible; il avait reconnu, d'accord avec la jeune fille, et reconnu sincèrement qu'il ne pouvait plus porter seul un pareil fardeau! Et Svidrigaïloff?… Svidrigaïloff était une énigme qui l'inquiétait, mais pas de la même façon. Il y avait peut-être moyen de se débarrasser de Svidrigaïloff, tandis que Porphyre, c'était

une autre affaire.

« Ainsi, c'est Porphyre lui-même qui a expliqué à Razoumikhine la culpabilité de Mikolka en procédant par la méthode psychologique! » continuait à se dire Raskolnikoff. « Il a encore fourré là sa maudite psychologie! Porphyre? Mais comment Porphyre a-t-il pu croire un seul instant Mikolka coupable après la scène qui venait de se passer entre nous et qui n'admet qu'une explication? Durant ce tête-à-tête, ses paroles, ses gestes, ses regards, le son de sa voix, tout chez lui attestait une conviction si invincible qu'aucun des prétendus aveux de Mikolka n'a dû l'ébranler.

« Mais quoi? Razoumikhine lui-même commençait à se douter de quelque chose. L'incident du corridor lui a, sans doute, fait faire des réflexions. Il a couru chez Porphyre… Mais pourquoi ce dernier l'a-t-il ainsi mystifié? Quel but poursuit-il en abusant Razoumikhine sur le compte de Mikolka? Évidemment, il n'a pas fait cela sans motif, il doit avoir ses intentions, mais quelles sont-elles? À la vérité, il s'est déjà écoulé bien du temps depuis ce matin, et je n'ai encore ni vent ni nouvelle de Porphyre. Qui sait, pourtant, si ce n'est pas plutôt mauvais signe?… »

Raskolnikoff prit sa casquette et, après avoir tenu conseil avec lui-même, se décida à sortir. Ce jour-là, pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentait en pleine possession de ses facultés intellectuelles. « Il faut en finir avec Svidrigaïloff, pensait-il, et, coûte que coûte, expédier cette affaire le plus tôt possible; d'ailleurs, il paraît attendre ma visite. » En cet instant, une telle haine déborda tout à coup de son cœur que, s'il avait pu tuer l'un ou l'autre de ces deux êtres détestés: Svidrigaïloff ou Porphyre, il n'aurait sans doute pas hésité à le faire.

Mais à peine venait-il d'ouvrir la porte, qu'il se rencontra nez à nez dans le vestibule avec Porphyre lui-même. Le juge d'instruction venait chez lui. Tout d'abord Raskolnikoff resta stupéfait, mais il se remit presque aussitôt. Chose étrange, cette visite ne l'étonna pas trop et ne lui causa presque aucune frayeur. « C'est peut-être le dénouement! Mais pourquoi a-t-il amorti le bruit de ses pas? Je n'ai rien entendu. Peut-être écoutait-il derrière la porte? »

— Vous n'attendiez pas ma visite, Rodion Romanovitch! Fit gaiement Porphyre Pétrovitch. Je me proposais depuis longtemps d'aller vous voir, et,

en passant devant votre maison, j'ai pensé à vous dire un petit bonjour. Vous étiez sur le point de sortir? Je ne vous retiendrai pas. Cinq minutes seulement, le temps de fumer une petite cigarette, si vous permettez…

— Mais asseyez-vous, Porphyre Pétrovitch, asseyez-vous, dit Raskolnikoff en offrant un siège au visiteur d'un air si affable et si satisfait, que lui-même en aurait été surpris s'il avait pu se voir. Toute trace de ses impressions précédentes avait disparu. Ainsi parfois l'homme qui, aux prises avec un brigand, a passé durant une demi-heure par des angoisses mortelles, n'éprouve plus aucune crainte quand il sent le poignard sur sa gorge.

Le jeune homme s'assit en face de Porphyre et fixa sur lui un regard assuré. Le juge d'instruction cligna les yeux et commença par allumer une cigarette.

« Eh bien, parle donc, parle donc! » lui criait mentalement Raskolnikoff.

II

— Oh! Ces cigarettes! Commença enfin Porphyre Pétrovitch: – c'est ma mort, et je ne puis y renoncer! Je tousse, j'ai un commencement d'irritation dans le gosier, et je suis asthmatique. J'ai été consulter dernièrement Botkine; il examine chaque malade une demi-heure au minimum. Après m'avoir longuement ausculté, percuté, etc., il m'a dit entre autres choses: Le tabac ne vous vaut rien, vous avez les poumons dilatés. Oui, mais comment abandonner le tabac? Par quoi le remplacer? Je ne bois pas, voilà le malheur, hé! Hé! Hé! Tout est relatif, Rodion Romanovitch!

« Voilà encore un préambule qui sent sa rouerie juridique! » maugréait à part soi Raskolnikoff. Son entretien récent avec le juge d'instruction lui revint brusquement à l'esprit, et à ce souvenir la colère se réveilla dans son cœur.

— J'ai déjà passé chez vous avant-hier soir, vous ne le saviez pas? Continua Porphyre Pétrovitch en promenant ses regards autour de lui: – je suis entré dans cette même chambre. Je me trouvais par hasard dans votre rue comme aujourd'hui, et l'idée m'est venue de vous faire une petite visite. Votre porte était ouverte, je suis entré, je vous ai attendu un moment, et puis je suis parti sans laisser mon nom à votre servante. Vous ne fermez jamais?

La physionomie de Raskolnikoff s'assombrissait de plus en plus. Porphyre Pétrovitch devina sans doute à quoi il pensait.

— Je suis venu m'expliquer, cher Rodion Romanovitch! Je vous dois une explication, poursuivit-il avec un sourire et en frappant légèrement sur le genou du jeune homme; mais, presque au même instant, son visage prit une expression sérieuse, triste même, au grand étonnement de Raskolnikoff, à qui le juge d'instruction se montrait ainsi sous un jour fort inattendu. La dernière fois que nous nous sommes vus, il s'est passé une scène étrange entre nous, Rodion Romanovitch. J'ai eu peut-être de grands torts envers vous, je le sens. Vous vous rappelez comme nous nous sommes quittés: nous avions les nerfs très-excités, vous et moi. Nous avons manqué aux convenances les plus élémentaires, et pourtant nous sommes des gentlemen.

« Où veut-il en venir? » se demandait Raskolnikoff, qui ne cessait de considérer Porphyre avec une curiosité inquiète.

— J'ai pensé que nous ferions mieux désormais d'agir avec sincérité, reprit le juge d'instruction en détournant un peu la tête et en baissant les yeux comme s'il eut craint cette fois de troubler par ses regards son ancienne victime: – il ne faut pas que de pareilles scènes se renouvellent. L'autre jour, sans l'arrivée de Mikolka, je ne sais pas jusqu'où les choses seraient allées. Vous êtes naturellement très-irascible, Rodion Romanovitch; c'est là-dessus que j'avais tablé, car, poussé à bout, un homme laisse parfois échapper ses secrets. « Si je pouvais, me disais-je, lui arracher une preuve quelconque, fût-elle la plus mince, mais une preuve réelle, tangible, palpable, autre chose enfin que toutes ces inductions psychologiques! » Voilà le calcul que j'avais fait. On réussit quelquefois à l'aide de ce procédé, seulement cela n'arrive pas toujours, comme j'ai eu alors l'occasion de m'en convaincre. J'avais trop présumé de votre caractère.

— Mais vous… Pourquoi maintenant me dites-vous tout cela? Balbutia Raskolnikoff sans trop se rendre compte de la question qu'il posait. « Est-ce que par hasard il me croirait innocent? » se demandait-il.

— Pourquoi je vous dis cela? Mais je considère comme un devoir sacré de vous expliquer ma conduite. Parce que je vous ai soumis, je le reconnais, à une cruelle torture, je ne veux pas, Rodion Romanovitch, que vous me preniez pour un monstre. Je vais donc, pour ma justification, vous exposer les antécédents de cette affaire. Au début ont circulé des bruits sur la nature et l'origine desquels je crois superflu de m'étendre, inutile aussi de vous dire à quelle occasion votre personnalité y a été mêlée. Quant à moi, ce qui m'a donné l'éveil, c'est une circonstance, d'ailleurs purement fortuite, dont je n'ai pas non plus à parler. De ces bruits et de ces circonstances accidentelles s'est dégagée pour moi la même conclusion. Je l'avoue franchement, car, à dire vrai, c'est moi qui le premier vous ai mis en cause. Je laisse de côté les annotations jointes aux objets qu'on a trouvés chez la vieille. Cet indice et bien d'autres du même genre ne signifient rien. Sur ces entrefaites, j'ai eu l'occasion de connaître l'incident survenu au commissariat de police. Cette scène m'a été racontée dans le plus grand détail par quelqu'un qui y avait

joué le principal rôle et qui, à son insu, l'avait menée supérieurement. Eh bien, dans ces conditions, comment ne pas se tourner d'un certain côté? Cent lapins ne font pas un cheval, cent présomptions ne font pas une preuve, dit le proverbe anglais, c'est la raison qui parle ainsi, mais essayez donc de lutter contre les passions! Or, le juge d'instruction est homme et par conséquent passionné. Je me suis aussi rappelé alors le travail que vous avez publié dans une revue. J'avais beaucoup goûté, – en amateur, s'entend, – ce premier essai de votre jeune plume. On y reconnaissait une conviction sincère, un enthousiasme ardent. Cet article a dû être écrit d'une main fiévreuse pendant une nuit sans sommeil. « L'auteur ne s'en tiendra pas là! » avais-je pensé en le lisant. Comment, je vous le demande, ne pas rapprocher cela de ce qui a suivi? La pente était irrésistible. Ah! Seigneur, est-ce que je dis quelque chose? Est-ce que j'affirme à présent quoi que ce soit? Je me borne à vous signaler une réflexion qui m'est venue alors. Qu'est-ce que je pense maintenant? Rien, c'est-à-dire à peu près rien. Pour le moment, j'ai entre les mains Mikolka, et il y a des faits qui l'accusent, – on aura beau dire, il y a des faits! Si je vous découvre à présent tout cela, c'est, je le répète, pour que, jugeant dans votre âme et conscience, vous ne m'imputiez pas à crime ma conduite de l'autre jour. Pourquoi, me demanderez-vous, n'êtes-vous pas venu alors faire une perquisition chez moi? J'y suis allé, hé! Hé! J'y suis allé quand vous étiez ici malade dans votre lit. Pas comme magistrat, pas avec un caractère officiel, mais je suis venu. Votre logement, dès les premiers soupçons, a été fouillé de fond en comble, mais – umsonst! Je me dis: Maintenant, cet homme va venir chez moi, il viendra lui-même me trouver, et d'ici à très-peu de temps; s'il est coupable, il ne peut manquer de venir. Un autre ne viendrait pas, celui-ci viendra. Et vous rappelez-vous les bavardages de M. Razoumikhine? Nous lui avions exprès fait part de nos conjectures dans l'espoir qu'il vous mettrait la puce à l'oreille, car nous savions que M. Razoumikhine ne pourrait contenir son indignation. M. Zamétoff avait été surtout frappé de votre audace, et, certes, il en fallait pour oser dire ainsi tout à coup en plein traktir: « J'ai tué! » C'était vraiment trop risqué! Je vous attends avec une impatience confiante, et voilà que Dieu vous envoie! Ce que mon cœur a battu quand je vous ai vu paraître! Voyons, quel besoin aviez-

vous de venir alors? Si vous vous en souvenez, vous êtes entré en riant aux éclats. Votre rire m'a donné grandement à penser; mais si je n'avais pas eu l'esprit prévenu en ce moment, je n'y aurais pas fait attention. Et M. Razoumikhine, alors, – ah! La pierre, la pierre, vous vous rappelez, la pierre sous laquelle les objets sont cachés? Il me semble la voir d'ici, elle est quelque part dans un jardin potager, – c'est bien d'un jardin potager que vous avez parlé à Zamétoff? Ensuite, lorsque la conversation s'est engagée sur votre article, derrière chacune de vos paroles nous croyions saisir un sous-entendu. Voilà comment, Rodion Romanovitch, ma conviction s'est formée peu à peu. « Sans doute, tout cela peut s'expliquer d'une autre manière, me disais-je cependant, et ce sera même plus naturel, j'en conviens. Mieux vaudrait une petite preuve. » Mais, en apprenant l'histoire du cordon de sonnette, je n'ai plus eu de doute, je croyais tenir la petite preuve si désirée, et je n'ai voulu réfléchir à rien. En ce moment-là, j'aurais volontiers donné mille roubles de ma poche pour vous voir de mes yeux, faisant cent pas côte à côte avec un bourgeois qui vous avait traité d'assassin sans que vous eussiez osé lui répondre!… Certes, il n'y a pas lieu d'attacher grande importance aux faits et gestes d'un malade qui agit sous l'influence d'une sorte de délire. Néanmoins, comment vous étonner après cela, Rodion Romanovitch, de la façon dont j'en ai usé envers vous? Et pourquoi, juste en ce moment, êtes-vous venu chez moi? Quelque diable, assurément, vous y a poussé, et, en vérité, si Mikolka ne nous avait séparés… Vous vous rappelez l'arrivée de Mikolka? Ç'a été comme un coup de foudre! Mais quel accueil lui ai-je fait? Je n'ai pas ajouté la moindre foi à ses dires, vous l'avez vu! Après votre départ, j'ai continué à l'interroger, il m'a répondu sur certains points d'une façon si topique que j'en ai été moi-même étonné; malgré cela, ses déclarations m'ont laissé totalement incrédule, je suis resté aussi inébranlable qu'un roc.

— Razoumikhine m'a dit tout à l'heure qu'à présent vous étiez convaincu de la culpabilité de Mikolka, vous-même lui auriez assuré que…

Il ne put achever, le souffle lui manqua.

— M. Razoumikhine! S'écria Porphyre Pétrovitch, qui semblait bien aise d'avoir entendu enfin une observation sortir de la bouche de Raskolnikoff: –

hé! Hé! Hé! Mais il s'agissait pour moi de me débarrasser de M. Razoumikhine, qui venait chez moi avec des airs éplorés, et qui n'a rien à voir dans cette affaire. Laissons-le de côté, si vous le voulez bien. Quant à Mikolka, vous plaît-il de savoir ce qu'il est ou du moins quelle idée je me fais de lui? Avant tout, c'est comme un enfant, il n'a pas atteint sa majorité. Sans être précisément une nature poltronne, il est impressionnable comme un artiste. Ne riez pas, si je le caractérise de la sorte. Il est naïf, sensible, fantasque. Dans son village, il chante, il danse, et il narre des contes que viennent entendre les paysans des campagnes voisines. Il lui arrive de boire jusqu'à perdre la raison, non qu'il soit à proprement parler un ivrogne, mais parce qu'il ne sait pas résister à l'entraînement de l'exemple, quand il se trouve avec des camarades. Il ne comprend pas qu'il a commis un vol en s'appropriant l'écrin ramassé par lui: « Puisque je l'ai trouvé par terre, dit-il, j'avais bien le droit de le prendre. » Au dire des gens de Zaraïsk, ses compatriotes, il avait une dévotion exaltée, passait les nuits à prier Dieu et lisait sans cesse les livres saints, « les vieux, les vrais ». Pétersbourg a fortement déteint sur lui; une fois ici, il s'est adonné au vin et aux femmes, ce qui lui a fait oublier la religion. J'ai su qu'un de nos artistes s'était intéressé à lui et avait commencé à lui donner des leçons. Sur ces entrefaites arrive cette malheureuse affaire. Le pauvre garçon prend peur et se passe une corde au cou. Que voulez-vous? Notre peuple ne peut s'ôter de l'esprit cette idée que tout homme recherché par la police est un homme condamné. En prison, Mikolka est revenu au mysticisme de ses premières années; à présent il a soif d'expiation, et c'est ce motif seul qui l'a décidé à s'avouer coupable. Ma conviction à cet égard est basée sur certains faits que lui-même ne connaît pas. Du reste, il finira par me confesser toute la vérité. Vous croyez qu'il soutiendra son rôle jusqu'au bout? Attendez un peu, vous verrez qu'il rétractera ses aveux. D'ailleurs, s'il a réussi à donner, sur certains points, un caractère de vraisemblance à ses déclarations, en revanche, sur d'autres, il se trouve en complète contradiction avec les faits, et il ne s'en doute pas! Non, batuchka Rodion Romanovitch, le coupable n'est pas Mikolka. Nous sommes ici en présence d'une affaire fantastique et sombre; ce crime a bien la marque contemporaine, il porte au plus haut point le cachet d'une époque qui fait

consister toute la vie dans la recherche du confort. Le coupable est un théoricien, une victime du livre; il a déployé, pour son coup d'essai, beaucoup d'audace, mais cette audace est d'un genre particulier, c'est celle d'un homme qui se précipite du haut d'une montagne ou d'un clocher. Il a oublié de refermer la porte sur lui, et il a tué, tué deux personnes pour obéir à une théorie. Il a tué et il n'a pas su s'emparer de l'argent; ce qu'il a pu emporter, il est allé le cacher sous une pierre. Il ne lui a pas suffi des angoisses endurées dans l'antichambre, pendant qu'il entendait les coups frappés à la porte et le tintement répété de la sonnette; non, cédant à un irrésistible besoin de retrouver le même frisson, il est allé plus tard visiter le logement vide et tirer le cordon de la sonnette. Mettons cela sur le compte de la maladie, d'un demi-délire, soit; mais voici encore un point à noter: il a tué, et il ne s'en regarde pas moins comme un homme honorable, il méprise les gens, il a des allures d'ange pâle. Non, il ne s'agit pas ici de Mikolka, cher Rodion Romanovitch, ce n'est pas lui le coupable!

Ce coup droit était d'autant plus inattendu qu'il arrivait après l'espèce d'amende honorable faite par le juge d'instruction. Raskolnikoff trembla de tout son corps.

— Alors… Qui donc… A tué? Balbutia-t-il d'une voix entrecoupée.

Le juge d'instruction se renversa sur le dossier de sa chaise, dans l'étonnement que parut lui causer une semblable question.

— Comment, qui a tué?… Reprit-il comme s'il n'eût pu en croire ses oreilles: mais c'est vous, Rodion Romanovitch, qui avez tué! C'est vous… Ajouta-t-il presque tout bas et d'un ton profondément convaincu.

Raskolnikoff se leva par un brusque mouvement, resta debout quelques secondes, puis se rassit sans proférer un seul mot. De légères convulsions agitaient tous les muscles de son visage.

— Voilà encore votre lèvre qui tremble comme l'autre jour, remarqua d'un air d'intérêt Porphyre Pétrovitch. Vous n'avez pas bien saisi, je crois, l'objet de ma visite, Rodion Romanovitch, poursuivit-il après un moment de silence; de là votre stupéfaction. Je suis venu précisément pour tout dire et mettre la vérité eu pleine lumière.

— Ce n'est pas moi qui ai tué, bégaya le jeune homme, se défendant

comme le fait un petit enfant pris en faute.

— Si, c'est vous, Rodion Romanovitch, c'est vous, et vous seul, répliqua sévèrement le juge d'instruction.

Tous deux se turent, et, chose étrange, ce silence se prolongea durant dix minutes.

Accoudé contre la table, Raskolnikoff fourrageait sa chevelure. Porphyre Pétrovitch attendait sans donner aucun signe d'impatience. Tout à coup le jeune homme regarda avec mépris le magistrat:

— Vous revenez à vos anciennes pratiques, Porphyre Pétrovitch! Ce sont toujours les mêmes procédés: comment cela ne vous ennuie-t-il pas, à la fin?

— Eh! Laissez donc mes procédés! Ce serait autre chose si nous étions en présence de témoins, mais nous causons ici en tête-à-tête. Vous le voyez vous-même, je ne suis pas venu pour vous chasser et vous prendre comme un gibier. Que vous avouiez ou non, en ce moment cela m'est égal. Dans un cas comme dans l'autre, ma conviction est faite.

— S'il en est ainsi, pourquoi êtes-vous venu? Demanda avec irritation Raskolnikoff. – Je vous répète la question que je vous ai déjà faite: si vous me croyez coupable, que ne lancez-vous un mandat d'arrêt contre moi?

— Voilà une question! Je vous répondrai point par point: d'abord, votre arrestation ne me servirait à rien.

— Comment, elle ne vous servirait à rien! Du moment où vous êtes convaincu, vous devez…

— Eh! Qu'importe ma conviction? Jusqu'à présent elle ne repose que sur des nuages. Et pourquoi vous mettrais-je en repos? Vous le savez vous-même, puisque vous demandez vous-même à y être mis. Je suppose que, confronté avec le bourgeois, vous lui disiez: « Avais-tu bu, oui ou non? Qui m'a vu avec toi? Je t'ai simplement pris pour un homme ivre, ce que tu étais », – que pourrai-je répliquer, d'autant plus que votre réponse sera plus vraisemblable que sa déposition qui est de pure psychologie, et qu'en outre dans l'espèce vous tomberez juste, car le drôle est connu pour être un ivrogne? Plusieurs fois déjà je vous ai moi-même avoué avec franchise que toute cette psychologie est à deux fins, et qu'en dehors d'elle je n'ai rien contre vous pour le moment. Sans doute je vous ferai arrêter, – j'étais venu

pour vous en donner avis, – et pourtant je n'hésite pas à vous déclarer que cela ne me servira à rien. Le second objet de ma visite…

— Eh bien, quel est-il? Fit Raskolnikoff haletant.

— … Je vous l'ai déjà appris. Je tenais à vous expliquer ma conduite, ne voulant point passer à vos yeux pour un monstre, alors surtout que je suis des mieux disposés en votre faveur, que vous le croyiez ou non. Vu l'intérêt que je vous porte, je vous engage franchement à aller vous dénoncer. J'étais encore venu pour vous donner ce conseil. C'est de beaucoup le parti le plus avantageux que vous puissiez prendre, et pour vous et pour moi, qui serai ainsi débarrassé de cette affaire. Eh bien, suis-je assez franc?

Raskolnikoff réfléchit une minute.

— Écoutez, Porphyre Pétrovitch: d'après vos propres paroles, vous n'avez contre moi que de la psychologie, et cependant vous aspirez à l'évidence mathématique. Qui vous dit qu'actuellement vous ne vous trompez pas?

— Non, Rodion Romanovitch, je ne me trompe pas. J'ai une preuve. Cette preuve, je l'ai trouvée l'autre jour: Dieu me l'a envoyée!

— Quelle est-elle?

— Je ne vous le dirai pas, Rodion Romanovitch. Mais en tout cas, maintenant, je n'ai plus le droit de temporiser; je vais vous faire arrêter. Ainsi jugez: quelque résolution que vous preniez, à présent peu m'importe; tout ce que je vous en dis, c'est donc uniquement dans votre intérêt. La meilleure solution est celle que je vous indique, soyez-en sûr, Rodion Romanovitch!

Raskolnikoff eut un sourire de colère.

— Votre langage est plus que ridicule, il est impudent. Voyons: à supposer que je sois coupable (ce que je ne reconnais nullement), pourquoi irais-je me dénoncer, puisque vous dites vous-même que là, en prison, je serai en repos?

— Eh! Rodion Romanovitch, ne prenez pas ces mots trop à la lettre: vous pouvez trouver là le repos, comme vous pouvez ne pas le trouver. Je suis d'avis, sans doute, que la prison calme le coupable, mais ce n'est qu'une théorie, et une théorie qui m'est personnelle: or, suis-je une autorité pour vous? Qui sait si, en ce moment même, je ne vous cache pas quelque chose?

Vous ne pouvez exiger que je vous livre tous mes secrets, hé! Hé! Quant au profit que vous retirerez de cette conduite, il est incontestable. Vous y gagnerez à coup sûr de voir votre peine notablement diminuée. Songez un peu dans quel moment vous viendrez vous dénoncer: au moment où un autre a assumé le crime sur lui et a jeté le trouble dans l'instruction! Pour ce qui est de moi, je prends devant Dieu l'engagement formel de vous laisser vis-à-vis de la cour d'assises tout le bénéfice de votre initiative. Les juges ignoreront, je vous le promets, toute cette psychologie, tous ces soupçons dirigés contre vous, et votre démarche aura à leurs yeux un caractère absolument spontané. On ne verra dans votre crime que le résultat d'un entraînement fatal, et, au fond, ce n'est pas autre chose. Je suis un honnête homme, Rodion Romanovitch, et je tiendrai ma parole.

Raskolnikoff baissa la tête et réfléchit longtemps; à la fin, il sourit de nouveau, mais cette fois son sourire était doux et mélancolique.

— Je n'y tiens pas! Dit-il, sans paraître s'apercevoir que ce langage équivalait presque à un aveu, que m'importe la diminution de peine dont vous me parlez! Je n'en ai pas besoin!

— Allons, voilà ce que je craignais! S'écria comme malgré lui Porphyre: je me doutais bien, hélas! Que vous dédaigneriez notre indulgence.

Raskolnikoff le regarda d'un air grave et triste.

— Eh! Ne faites pas fi de la vie! Continua le juge d'instruction: – elle est encore longue devant vous. Comment, vous ne voulez pas d'une diminution de peine! Vous êtes bien difficile!

— Qu'aurai-je désormais en perspective?

— La vie! Êtes-vous prophète pour savoir ce qu'elle vous réserve? Cherchez, et vous trouverez. Dieu vous attendait peut-être là. D'ailleurs, vous ne serez pas condamné à perpétuité…

— J'obtiendrai des circonstances atténuantes… Fit en riant Raskolnikoff.

— C'est, à votre insu peut-être, une honte bourgeoise qui vous empêche de vous avouer coupable; il faut vous mettre au-dessus de cela.

— Oh! Je m'en moque! Murmura d'un ton méprisant le jeune homme. Il fit encore mine de se lever, puis se rassit, en proie à un abattement visible.

— Vous êtes défiant et vous pensez que je cherche grossièrement à vous

leurrer, mais avez-vous déjà beaucoup vécu? Que savez-vous de l'existence? Vous avez imaginé une théorie, et elle a abouti en pratique à des conséquences dont le peu d'originalité maintenant vous fait honte! Vous avez commis un crime, c'est vrai, mais vous n'êtes pas, il s'en faut de beaucoup, un criminel perdu sans retour. Quelle est mon opinion sur votre compte? Je vous considère comme un de ces hommes qui se laisseraient arracher les entrailles en souriant à leurs bourreaux, pourvu seulement qu'ils aient trouvé une foi ou un Dieu. Eh bien, trouvez-les, et vous vivrez. D'abord, il y a longtemps que vous avez besoin de changer d'air. Ensuite, la souffrance est une bonne chose. Souffrez. Mikolka a peut-être raison de vouloir souffrir. Je sais que vous êtes un sceptique, mais, sans raisonner, abandonnez-vous au courant de la vie: il vous portera quelque part. Où? Ne vous en inquiétez pas, vous aborderez toujours à un rivage. Lequel? Je l'ignore, je crois seulement que vous avez encore longtemps à vivre. Sans doute à présent vous vous dites que je joue mon jeu de juge d'instruction; mais peut-être plus tard vous vous rappellerez mes paroles et vous en ferez votre profit; voilà pourquoi je vous tiens ce langage. C'est encore bien heureux que vous n'ayez tué qu'une méchante vieille femme. Avec une autre théorie, vous auriez commis une action cent millions de fois pire. Vous pouvez encore remercier Dieu: qui sait? Peut-être a-t-il des desseins sur vous. Ayez donc du courage et ne reculez point, par pusillanimité, devant ce qu'exige la justice. Je sais que vous ne me croyez pas, mais avec le temps vous reprendrez goût à la vie. Aujourd'hui il vous faut seulement de l'air, de l'air, de l'air!

Raskolnikoff eut un frisson.

— Mais qui êtes-vous, s'écria-t-il, pour me faire ces prophéties? Quelle haute sagesse vous permet de deviner mon avenir?

— Qui je suis? Je suis un homme fini, rien de plus. Un homme sensible et compatissant à qui l'expérience a peut-être appris quelque chose, mais un homme complètement fini. Vous, c'est une autre affaire: vous êtes au début de l'existence, et cette aventure, qui sait? Ne laissera peut-être aucune trace dans votre vie. Pourquoi tant redouter le changement qui va s'opérer dans votre situation? Est-ce le bien-être qu'un cœur comme le vôtre peut regretter? Vous affligez-vous de vous voir pour longtemps confiné dans l'obscurité?

Mais il dépend de vous que cette obscurité ne soit pas éternelle. Devenez un soleil, et tout le monde vous apercevra. Pourquoi souriez-vous encore? Vous vous dites que ce sont là propos de juge d'instruction? C'est bien possible, hé! Hé! Hé! Je ne vous demande pas de me croire sur parole, Rodion Romanovitch, – je fais mon métier, j'en conviens; seulement voici ce que j'ajoute: l'événement vous montrera si je suis un fourbe ou un honnête homme!

— Quand comptez-vous m'arrêter?

— Je puis encore vous laisser un jour et demi ou deux jours de liberté. Faites vos réflexions, mon ami; priez Dieu de vous inspirer. Le conseil que je vous donne est le meilleur à suivre, croyez-le bien.

— Et si je prenais la clef des champs? Demanda Raskolnikoff avec un sourire étrange.

— Vous ne la prendrez pas. Un moujik s'enfuira; un révolutionnaire du jour, valet de la pensée d'autrui, s'enfuira, parce qu'il a un credo aveuglément accepté pour toute la vie. Mais vous, vous ne croyez plus à votre théorie; qu'emporteriez-vous donc en vous en allant? Et, d'ailleurs, quelle existence ignoble et pénible que celle d'un fugitif! Si vous prenez la fuite, vous reviendrez de vous-même. Vous ne pouvez vous passer de nous. Quand je vous aurai fait arrêter, – au bout d'un mois ou deux, mettons trois si vous voulez, vous vous rappellerez mes paroles et vous avouerez. Vous y serez amené insensiblement, presque à votre insu. Je suis même persuadé qu'après avoir bien réfléchi, vous vous déciderez à accepter l'expiation. En ce moment, vous ne le croyez pas, mais vous verrez. C'est qu'en effet, Rodion Romanovitch, la souffrance est une grande chose. Dans la bouche d'un gros homme qui ne se prive de rien, ce langage peut prêter à rire. N'importe, il y a une idée dans la souffrance. Mikolka a raison. Non, vous ne prendrez pas la fuite, Rodion Romanovitch.

Raskolnikoff se leva et prit sa casquette.

Porphyre Pétrovitch en fit autant.

— Vous allez vous promener? La soirée sera belle, pourvu seulement qu'il n'y ait pas d'orage. Du reste, ce serait tant mieux, cela rafraîchirait la température.

— Porphyre Pétrovitch, dit le jeune homme d'un ton sec et pressant, – n'allez pas vous figurer, je vous prie, que je vous ai fait des aveux aujourd'hui. Vous êtes un homme étrange, et je vous ai écouté par pure curiosité. Mais je n'ai rien avoué… N'oubliez pas cela.

— Suffit, je ne l'oublierai pas, – eh, comme il tremble! Ne vous inquiétez pas, mon cher, je prends bonne note de votre recommandation. Promenez-vous un peu, seulement ne dépassez pas certaines limites. À tout hasard, j'ai encore une petite demande à vous faire, ajouta-t-il en baissant la voix, – elle est un peu délicate, mais elle a son importance: au cas, d'ailleurs improbable selon moi, où durant ces quarante-huit heures la fantaisie vous viendrait d'en finir avec la vie (pardonnez-moi cette absurde supposition), eh bien, laissez un petit billet, rien que deux lignes, et indiquez l'endroit où se trouve la pierre: ce sera plus noble. Allons, au revoir… Que Dieu vous envoie de bonnes pensées!

Porphyre se retira en évitant de regarder Raskolnikoff. Celui-ci s'approcha de la fenêtre et attendit avec impatience le moment où, selon son calcul, le juge d'instruction serait déjà assez loin de la maison. Ensuite il sortit lui-même en toute hâte.

III

Il était pressé de voir Svidrigaïloff. Ce qu'il pouvait espérer de cet homme, – lui-même l'ignorait. Mais cet homme avait sur lui un mystérieux pouvoir. Depuis que Raskolnikoff s'en était convaincu, l'inquiétude le dévorait, et à présent il n'y avait plus lieu de reculer le moment d'une explication.

En chemin, une question le préoccupait surtout: Svidrigaïloff était-il allé chez Porphyre?

Autant qu'il en pouvait juger, – non, Svidrigaïloff n'y était pas allé! Raskolnikoff l'aurait juré. En repassant dans son esprit toutes les circonstances de la visite de Porphyre, il arrivait toujours à la même conclusion négative.

Mais si Svidrigaïloff n'était pas encore allé chez le juge d'instruction, est-ce qu'il n'irait pas?

Sur ce point encore, le jeune homme était porté à se répondre négativement. Pourquoi? Il n'aurait pu donner les raisons de sa manière de voir, et lors même qu'il eût pu se l'expliquer, il ne se serait pas cassé la tête là-dessus. Tout cela le tracassait et en même temps le laissait à peu près indifférent. Chose étrange, presque incroyable: si critique que fût sa situation actuelle, Raskolnikoff n'en avait qu'un assez faible souci; ce qui le tourmentait, c'était une question bien plus importante, une question qui l'intéressait personnellement, mais qui n'était pas celle-là. En outre, il éprouvait une immense lassitude morale, quoiqu'il fût alors plus en état de raisonner que les jours précédents.

Après tant de combats déjà livrés, fallait-il encore engager une nouvelle lutte pour triompher de ces misérables difficultés? Était-ce la peine, par exemple, d'aller faire le siège de Svidrigaïloff, d'essayer de le circonvenir, dans la crainte qu'il ne se rendît chez le juge d'instruction?

Oh! Que tout cela l'énervait!

Pourtant il avait hâte de voir Svidrigaïloff; attendait-il de lui quelque chose de nouveau, un conseil, un moyen de se tirer d'affaire? Les noyés se

raccrochent à un fétu de paille! Était-ce la destinée ou l'instinct qui poussait ces deux hommes l'un vers l'autre? Peut-être Raskolnikoff faisait-il cette démarche simplement parce qu'il ne savait plus à quel saint se vouer? Peut-être avait-il besoin d'un autre que de Svidrigaïloff, et prenait-il ce dernier comme pis aller? Sonia? Mais pourquoi maintenant irait-il chez Sonia? Pour la faire pleurer encore? D'ailleurs, Sonia l'effrayait; Sonia, c'était pour lui l'arrêt irrévocable, la décision sans appel. En ce moment surtout il ne se sentait pas en état d'affronter la vue de la jeune fille. Non, ne valait-il pas mieux faire une tentative auprès de Svidrigaïloff? Malgré lui, il s'avouait intérieurement que depuis longtemps déjà Arcade Ivanovitch lui était en quelque sorte nécessaire.

Cependant que pouvait-il y avoir de commun entre eux? Leur scélératesse même n'était pas faite pour les rapprocher. Cet homme lui déplaisait beaucoup: il était évidemment très-débauché, à coup sur cauteleux et fourbe, peut-être fort méchant. Des légendes sinistres couraient sur son compte. À la vérité, il s'occupait des enfants de Catherine Ivanovna; mais savait-on pourquoi il agissait ainsi? Chez un être pareil il fallait toujours supposer quelque ténébreux dessein.

Depuis plusieurs jours une autre pensée encore ne cessait d'inquiéter Raskolnikoff, quoiqu'il s'efforçât de la chasser, tant elle lui était pénible. « Svidrigaïloff tourne toujours autour de moi, se disait-il souvent, Svidrigaïloff a découvert mon secret, Svidrigaïloff a eu des intentions sur ma sœur; peut-être en a-t-il encore, c'est même le plus probable. Si, maintenant qu'il possède mon secret, il cherchait à s'en faire une arme contre Dounia? »

Cette pensée qui parfois le troublait jusque dans son sommeil ne s'était jamais offerte à lui avec autant de clarté qu'en ce moment où il se rendait chez Svidrigaïloff. D'abord, l'idée lui vint de tout dire à sa sœur, ce qui changerait singulièrement la situation. Puis il songea qu'il ferait bien d'aller se dénoncer pour prévenir une démarche imprudente de la part de Dounetchka. La lettre? Ce matin Dounia avait reçu une lettre! Qui, à Pétersbourg, pouvait lui avoir écrit? (Ne serait-ce pas Loujine?) À la vérité, Razoumikhine faisait bonne garde, mais Razoumikhine ne savait rien. « Ne devrais-je pas aussi tout dire à Razoumikhine? » se demanda avec un

soulèvement de cœur Raskolnikoff.

« En tout cas, il faut voir au plus tôt Svidrigaïloff. Grâce à Dieu, les détails ici importent moins que le fond de l'affaire; mais si Svidrigaïloff a l'audace d'entreprendre quelque chose contre Dounia, eh bien, je le tuerai », décida-t-il.

Un sentiment pénible l'oppressait; il s'arrêta au milieu de la rue et promena ses regards autour de lui: quel chemin avait-il pris? Où était-il? Il se trouvait sur la perspective***, à trente ou quarante pas du Marché-au-Foin qu'il avait traversé. Le second étage de la maison à gauche était occupé tout entier par un traktir. Toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes. À en juger par les têtes qui y apparaissaient, l'établissement devait être rempli de monde. Dans la salle on chantait des chansons, on jouait de la clarinette, du violon et du tambour turc. Des cris de femmes se faisaient entendre. Surpris de se voir en cet endroit, le jeune homme allait rebrousser chemin, quand tout à coup, à l'une des fenêtres du traktir, il aperçut Svidrigaïloff, la pipe aux dents, assis devant une table à thé. Cette vue lui causa un étonnement mêlé de crainte. Svidrigaïloff le considérait en silence, et, chose qui étonna plus encore Raskolnikoff, il fit mine de se lever, comme s'il voulait s'éclipser tout doucement avant qu'on eût remarqué sa présence. Aussitôt Raskolnikoff feignit de ne le point voir et se mit à regarder de côté tout en continuant à l'examiner du coin de l'œil. L'inquiétude faisait battre son cœur. Évidemment Svidrigaïloff tenait à n'être point aperçu. Il ôta sa pipe de sa bouche, et voulut se dérober aux regards de Raskolnikoff; mais en se levant et en écartant sa chaise, il reconnut sans doute qu'il était trop tard. C'était entre eux à peu près le même jeu de scène qu'au début de leur première entrevue dans la chambre de Raskolnikoff. Chacun d'eux se savait observé par l'autre. Un sourire malicieux, de plus en plus accusé, se montrait sur le visage de Svidrigaïloff. À la fin, celui-ci partit d'un bruyant éclat de rire.

— Eh bien, entrez, si vous voulez, je suis ici! Cria-t-il de la fenêtre.

Le jeune homme monta.

Il trouva Svidrigaïloff dans une toute petite pièce attenant à une grande salle, où quantité de consommateurs: marchands, fonctionnaires et autres, étaient en train de boire du thé en écoutant des choristes qui faisaient un

vacarme épouvantable. Dans une chambre voisine, on jouait au billard. Svidrigaïloff avait devant lui une bouteille de champagne entamée et un verre à demi plein; il était en compagnie de deux musiciens ambulants: un petit joueur d'orgue et une chanteuse. Celle-ci, jeune fille de dix-huit ans, fraîche et bien portante, avait une jupe d'une étoffe rayée et un chapeau tyrolien orné de rubans. Accompagnée par l'orgue, elle chantait, d'une voix de contralto assez forte, une chanson triviale, au milieu du bruit qui arrivait de l'autre pièce.

— Allons, c'est assez! L'interrompit Svidrigaïloff, lorsque Raskolnikoff entra.

La jeune fille s'arrêta aussitôt et attendit dans une attitude respectueuse. Tout à l'heure, pendant qu'elle faisait entendre ses inepties mélodiques, il y avait aussi une nuance de respect dans l'expression sérieuse de sa physionomie.

— Eh! Philippe, un verre! Cria Svidrigaïloff.

— Je ne boirai pas de vin, dit Raskolnikoff.

— Comme vous voudrez. Bois, Katia. À présent, je n'ai plus besoin de toi, tu peux t'en aller.

Il versa un grand verre de vin à la jeune fille et lui donna un petit billet de couleur jaunâtre. Katia but le verre à petites gorgées, comme les femmes boivent le vin, et, après avoir pris l'assignat, elle baisa la main de Svidrigaïloff, qui accepta de l'air le plus sérieux ce témoignage de respect servile. Puis, la chanteuse se retira, suivie du petit joueur d'orgue.

Il n'y avait pas huit jours que Svidrigaïloff était à Pétersbourg, et déjà on l'eût pris pour un vieil habitué de la maison. Le garçon, Philippe, le connaissait et lui témoignait des égards particuliers. La porte donnant accès à la salle était fermée. Svidrigaïloff se trouvait comme chez lui dans cette petite pièce où il passait peut-être les journées entières. Le traktir, sale et ignoble, n'appartenait même pas à la catégorie moyenne des établissements de ce genre.

— J'allais chez vous, commença Raskolnikoff; — mais comment se fait-il qu'en quittant le Marché-au-Foin j'aie pris la perspective ***? Je ne passe jamais par ici. Je prends toujours à droite au sortir du Marché-au-Foin. Ce

n’est pas non plus le chemin pour aller chez vous. À peine ai-je tourné de ce côté que je vous aperçois! C’est étrange!

— Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite: C’est un miracle?

— Parce que ce n’est peut-être qu’un hasard.

— C’est un pli que tout le monde a ici! Reprit en riant Svidrigaïloff — lors même qu’au fond on croit à un miracle, on n’ose pas l’avouer! Vous dites vous-même que ce n’est « peut-être » qu’un hasard. Combien peu l’on a ici le courage de son opinion, vous ne pouvez vous l’imaginer, Rodion Romanovitch! Je ne dis pas cela pour vous. Vous possédez une opinion personnelle, et vous n’avez pas craint de l’affirmer. C’est même par là que vous avez attiré ma curiosité.

— Par la seulement?

— C’est bien assez.

Svidrigaïloff était dans un visible état d’excitation, bien qu’il n’eût bu qu’un demi-verre de vin.

— Quand vous êtes venu chez moi, me semble-t-il, vous ignoriez encore si je pouvais avoir ce que vous appelez une opinion personnelle, observa Raskolnikoff.

— Alors c’était autre chose. Chacun a ses affaires. Mais quant au miracle, je vous dirai que vous avez apparemment dormi tous ces jours-ci. Je vous ai moi-même donné l’adresse de ce traktir, et il n’est pas étonnant que vous y soyez venu tout droit. Je vous ai indiqué le chemin à suivre et les heures où l’on peut me trouver ici. Vous en souvenez-vous?

— Je l’ai oublié, répondit Raskolnikoff avec surprise.

— Je le crois. À deux reprises, je vous ai donné ces indications. L’adresse s’est gravée machinalement dans votre mémoire, et elle vous a guidé à votre insu. Du reste, pendant que je vous parlais, je voyais bien que vous aviez l’esprit absent. Vous ne vous observez pas assez, Rodion Romanovitch. Mais voici encore quelque chose: je suis convaincu qu’à Pétersbourg nombre de gens cheminent en se parlant à eux-mêmes. C’est une ville de demi-fous. Si nous avions des savants, les médecins, les juristes et les philosophes pourraient faire ici des études très-curieuses, chacun dans sa spécialité. Il n’y a guère de lieu où l’âme humaine soit soumise à des influences si sombres et

si étranges. L'action seule du climat est déjà funeste. Malheureusement, Pétersbourg est le centre administratif du pays, et son caractère doit se refléter sur toute la Russie. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant, je voulais vous dire que je vous ai déjà vu plusieurs fois passer dans la rue. En sortant de chez vous, vous tenez la tête droite. Après avoir fait vingt pas, vous la baissez et vous vous croisez les mains derrière le dos. Vous regardez, et il est évident que ni devant vous, ni à vos côtés, vous ne voyez rien. Finalement vous vous mettez à remuer les lèvres et à converser avec vous-même; parfois alors vous gesticulez, vous déclamez, vous vous arrêtez au milieu de la voie publique pour un temps plus ou moins long. Voilà qui ne vaut rien du tout. D'autres que moi peut-être vous remarquent, et cela n'est pas sans danger. Au fond, peu m'importe; je n'ai pas la prétention de vous guérir, mais vous me comprenez, sans doute.

— Vous savez qu'on me suit? Demanda Raskolnikoff en attachant un regard sondeur sur Svidrigaïloff.

— Non, je n'en sais rien, reprit celui-ci d'un air étonné.

— Eh bien! Alors ne parlons plus de moi, grommela en fronçant le sourcil Raskolnikoff.

— Soit, nous ne parlerons plus de vous.

— Répondez plutôt à ceci: s'il est vrai qu'à deux reprises vous m'ayez indiqué ce traktir comme un endroit où je pouvais vous rencontrer, pourquoi donc tout à l'heure, quand j'ai levé les yeux vers la fenêtre, vous êtes-vous caché et avez-vous essayé de vous esquiver? J'ai fort bien remarqué cela.

— Hé! Hé! Mais pourquoi l'autre jour, quand je suis entré dans votre chambre, avez-vous fait semblant de dormir, quoique vous fussiez parfaitement éveillé? J'ai fort bien remarqué cela.

— Je pouvais avoir… Des raisons… Vous le savez vous-même.

— Et moi, je pouvais avoir aussi mes raisons, bien que vous ne les connaissiez pas.

Depuis une minute, Raskolnikoff considérait attentivement le visage de son interlocuteur. Cette figure lui causait toujours un nouvel étonnement. Quoique belle, elle avait quelque chose de profondément antipathique. On l'eût prise pour un masque: le teint était trop frais, les lèvres trop vermeilles,

la barbe trop blonde, les cheveux trop épais, les yeux trop bleus et leur regard trop fixe. Svidrigaïloff portait un élégant costume d'été; son linge était d'une blancheur et d'une finesse irréprochables. Un gros anneau rehaussé d'une pierre de prix se jouait à l'un de ses doigts.

— Entre nous les tergiversations ne sont plus de mise, dit brusquement le jeune homme: quoique vous soyez peut-être en mesure de me faire beaucoup de mal si vous avez envie de me nuire, je vais vous parler franc et net. Sachez donc que si vous avez toujours les mêmes vues sur ma sœur et si vous comptez vous servir, pour arriver à vos fins, du secret que vous avez surpris dernièrement, je vous tuerai avant que vous m'ayez fait mettre en prison. Je vous en donne ma parole d'honneur. En second lieu, j'ai cru remarquer ces jours-ci que vous désiriez avoir un entretien avec moi: si vous avez quelque chose à me communiquer, dépêchez-vous, car le temps est précieux, et bientôt peut-être il sera trop tard.

— Qu'est-ce donc qui vous presse tant? Demanda Svidrigaïloff en le regardant avec curiosité.

— Chacun a ses affaires, répliqua d'un air sombre Raskolnikoff.

— Vous venez de m'inviter à la franchise, et, à la première question que je vous adresse, vous refusez de répondre, observa avec un sourire Svidrigaïloff. Vous me supposez toujours certains projets; aussi me regardez-vous d'un œil défiant. Dans votre position, cela se comprend fort bien. Mais quelque désir que j'aie de vivre en bonne intelligence avec vous, je ne prendrai pas la peine de vous détromper. Vraiment le jeu n'en vaut pas la chandelle, et je n'ai rien de particulier à vous dire.

— Alors, que me voulez-vous? Pourquoi êtes-vous toujours à tourner autour de moi?

— Tout simplement parce que vous êtes un sujet curieux à observer. Vous m'avez plu par le côté fantastique de votre situation, voilà! En outre, vous êtes le frère d'une personne qui m'a beaucoup intéressé; elle m'a parlé de vous bien des fois, et son langage m'a donné à penser que vous avez une grande influence sur elle: est-ce que ce ne sont pas la des raisons suffisantes? Hé! Hé! Hé! Du reste, je l'avoue, votre question est pour moi fort complexe, et il m'est difficile d'y répondre. Tenez, vous, par exemple, si vous êtes venu

me trouver à présent, ce n'est pas seulement pour affaire, mais dans l'espoir que je vous dirais quelque chose de nouveau, n'est-ce pas? N'est-ce pas? Répéta avec un sourire finaud Svidrigaïloff: — eh bien, figurez-vous que moi-même, en me rendant à Pétersbourg, je comptais aussi que vous me diriez quelque chose de nouveau, j'espérais pouvoir vous emprunter quelque chose! Voilà comme nous sommes, nous autres riches!

— M'emprunter quoi?

— Est-ce que je sais? Vous voyez dans quel misérable traktir je suis toute la journée, reprit Svidrigaïloff; ce n'est pas que je m'y amuse, mais il faut bien passer son temps quelque part. Je me distrais avec cette pauvre Katia qui vient de sortir… Si j'avais la chance d'être un goinfre, un gastronome de club, mais non: voila tout ce que je peux manger! (Il montrait du doigt, sur une petite table placée dans un coin, un plat de fer-blanc qui contenait les restes d'un mauvais beefsteak aux pommes.) À propos, avez-vous dîné? Quant au vin, je n'en bois pas, à l'exception du champagne, et encore un verre me suffit pour toute la soirée. Si j'ai demandé cette bouteille aujourd'hui, c'est parce que je dois aller quelque part tout à l'heure: j'ai voulu, au préalable, me monter un peu la tête. Vous me voyez dans une disposition d'esprit particulière. Tantôt je me suis caché comme un écolier, parce que j'appréhendais dans votre visite un dérangement pour moi; mais je crois pouvoir passer une heure avec vous, il est maintenant quatre heures et demie, ajouta-t-il après avoir regardé sa montre. — Le croiriez-vous? Il y a des moments où je regrette de n'être rien, ni propriétaire, ni père de famille, ni uhlan, ni photographe, ni journaliste!… C'est parfois ennuyeux de n'avoir aucune spécialité. Vraiment, je pensais que vous me diriez quelque chose de nouveau.

— Qui êtes-vous, et pourquoi êtes-vous venu ici?

— Qui je suis? Vous le savez: je suis gentilhomme, j'ai servi deux ans dans la cavalerie, après quoi j'ai flâné sur le pavé de Pétersbourg; ensuite j'ai épousé Marfa Pétrovna, et je suis allé demeurer à la campagne. Voilà ma biographie!

— Vous êtes joueur, paraît-il?

— Moi, joueur? Non, dites plutôt que je suis un grec.

— Ah! Vous trichiez au jeu?

— Oui.

— Vous avez dû quelquefois recevoir des gifles?

— Cela m'est arrivé en effet. Pourquoi?

— Eh bien, vous pouviez vous battre en duel; cela procure des sensations.

— Je n'ai pas d'objection à vous faire, d'ailleurs, je ne suis pas fort sur la discussion philosophique. Je vous avoue que si je suis venu ici, c'est surtout pour les femmes.

— Tout de suite après avoir enterré Marfa Pétrovna?

Svidrigaïloff sourit.

— Eh bien, oui, répondit-il avec une franchise déconcertante. — Vous avez l'air scandalisé de ce que je vous dis?

— Vous vous étonnez que la débauche me scandalise?

— Pourquoi me gênerais-je, je vous prie? Pourquoi renoncerais-je aux femmes, puisque je les aime? C'est au moins une occupation.

Raskolnikoff se leva. Il se sentait mal à l'aise et regrettait d'être venu là.

Svidrigaïloff lui apparaissait comme le scélérat le plus dépravé qu'il y eût au monde.

— E-eh! Restez donc encore un moment, faites-vous apporter du thé. Allons, asseyez-vous. Je vous raconterai quelque chose. Voulez-vous que je vous apprenne comment une femme a entrepris de me convertir? Ce sera même une réponse à votre première question, attendu qu'il s'agit ici de votre sœur. Puis-je raconter? Nous tuerons le temps.

— Soit, mais j'espère que vous…

— Oh! N'ayez pas peur! Du reste, même à un homme aussi vicieux que moi Avdotia Romanovna ne peut inspirer que la plus profonde estime. Je crois l'avoir comprise, et je m'en fais honneur. Mais, vous savez, quand on ne connaît pas encore bien les gens, on est sujet à se tromper, et c'est ce qu'il m'est arrivé avec votre sœur. Le diable m'emporte, pourquoi donc est-elle si belle? Ce n'est pas ma faute! En un mot, cela a commencé chez moi par un caprice libidineux des plus violents. Il faut vous dire que Maria Pétrovna m'avait permis les paysannes. Or on venait de nous amener comme femme de chambre une jeune fille d'un village voisin, une nommée Paracha. Elle était

fort jolie, mais sotte à un point incroyable: ses larmes, les cris dont elle remplit toute la cour occasionnèrent un véritable scandale. Un jour, après le dîner, Avdotia Romanovna me prit à part, et, me regardant avec des yeux étincelants, exigea de moi que je laissasse la pauvre Paracha en repos. C'était peut-être la première fois que nous causions en tête-à-tête. Naturellement, je m'empressai d'obtempérer à sa demande, j'essayai de paraître ému, troublé; bref, je jouai mon rôle en conscience. À partir de ce moment, nous eûmes fréquemment des entretiens secrets durant lesquels elle me faisait de la morale, me suppliait, les larmes aux yeux, de changer de vie, oui, les larmes aux yeux! Voilà jusqu'où va, chez certaines jeunes filles, la passion de la propagande! Bien entendu, j'imputais tous mes torts à la destinée, je me donnais pour un homme altéré de lumière, et, finalement, je mis en œuvre un moyen qui ne rate jamais son effet sur le cœur des femmes: la flatterie. J'espère que vous ne vous fâcherez pas si j'ajoute qu'Avdotia Romanovna elle-même ne fut pas tout d'abord insensible aux éloges dont je l'accablai. Malheureusement, je gâtai toute l'affaire par mon impatience et ma sottise. En causant avec votre sœur, j'aurais dû modérer l'éclat de mes yeux: leur flamme l'inquiéta et finit par lui devenir odieuse. Sans entrer dans les détails, il me suffira de vous dire qu'une rupture eut lieu entre nous. À la suite de cela, je fis de nouvelles sottises. Je me répandis en grossiers sarcasmes à l'adresse des convertisseuses. Paracha rentra en scène et fut suivie de beaucoup d'autres; en un mot, je commençai à mener une existence absurde. Oh! Si vous aviez vu alors, Rodion Romanovitch, les yeux de votre sœur, vous sauriez quels éclairs ils peuvent parfois lancer! Je vous assure que ses regards me poursuivaient jusque dans mon sommeil; j'en étais venu à ne plus pouvoir supporter le froufrou de sa robe. Je croyais vraiment que j'allais avoir une attaque d'épilepsie. Jamais je n'aurais supposé que l'affolement put s'emparer de moi à un tel point. Il fallait de toute nécessité que je me réconciliasse avec Avdotia Romanovna, et la réconciliation était impossible! Imaginez-vous ce que j'ai fait alors! À quel degré de stupidité la rage peut-elle conduire un homme! N'entreprenez jamais rien dans cet état, Rodion Romanovitch. Songeant qu'Avdotia Romanovna était au fond une pauvresse (oh! Pardon! Je ne voulais pas dire cela… Mais le mot n'y fait rien), qu'enfin

elle vivait de son travail, qu'elle avait à sa charge sa mère et vous (ah! Diable! Vous froncez encore le sourcil…), je me décidai à lui offrir toute ma fortune (je pouvais alors réaliser trente mille roubles) et à lui proposer de s'enfuir avec moi à Pétersbourg. Une fois là, bien entendu, je lui aurais juré un amour éternel, etc., etc. Le croirez-vous? J'étais tellement toqué d'elle à cette époque, que si elle m'avait dit: « Assassine ou empoisonne Marfa Pétrovna et épouse-moi », je l'aurais fait immédiatement! Mais tout cela a fini par la catastrophe que vous connaissez, et vous pouvez juger combien j'ai été irrité en apprenant que ma femme avait négocié un mariage entre Avdotia Romanovna et ce misérable chicaneau de Loujine, car, à tout prendre, autant eût valu pour votre sœur accepter mes offres que donner sa main à un pareil homme. Est-ce vrai? Est-ce vrai? Je remarque que vous m'avez écouté avec beaucoup d'attention… Intéressant jeune homme…

Svidrigaïloff donna un violent coup de poing sur la table. Il était très-rouge, et, quoiqu'il eût bu à peine deux verres de champagne, l'ivresse commençait à se manifester chez lui. Raskolnikoff s'en aperçut et résolut de mettre à profit cette circonstance pour découvrir les intentions secrètes de celui qu'il considérait comme son ennemi le plus dangereux.

— Eh bien, après cela, je ne doute plus que vous ne soyez venu ici pour ma sœur, déclara-t-il d'autant plus hardiment qu'il voulait pousser à bout Svidrigaïloff.

Ce dernier essaya aussitôt d'effacer l'effet produit par ses paroles:

— Eh! Laissez donc, ne vous ai-je pas dit… D'ailleurs votre sœur ne peut pas me souffrir.

— J'en suis persuadé, mais il ne s'agit pas de cela.

— Vous êtes persuadé qu'elle ne peut pas me souffrir? Reprit Svidrigaïloff en clignant de l'œil et en souriant d'un air moqueur. Vous avez raison, elle ne m'aime pas; mais ne répondez jamais de ce qui se passe entre un mari et sa femme ou entre un amant et sa maîtresse. Il y a toujours un petit coin qui reste caché à tout le monde et n'est connu que des intéressés. Oseriez-vous affirmer qu'Avdotia Romanovna me voyait avec répugnance?

— Certains mots de votre récit me prouvent que maintenant encore vous avez d'infâmes desseins sur Dounia et que vous vous proposez de les mettre à

exécution dans le plus bref délai.

— Comment! J'ai pu laisser échapper de pareils mots? Fit Svidrigaïloff devenu soudain fort inquiet; du reste, il ne se formalisa nullement de l'épithète dont on qualifiait ses desseins.

— Mais en ce moment même vos arrière-pensées se trahissent, Pourquoi donc avez-vous si peur? D'où vient cette crainte subite que vous témoignez à présent?

— J'ai peur? Peur de vous? Quel conte me faites-vous là? C'est plutôt vous, cher ami, qui devriez me craindre… Du reste, je suis ivre, je le vois; un peu plus, j'allais encore lâcher une sottise. Au diable le vin! Eh! De l'eau!

Il prit la bouteille et, sans plus de façon, la jeta par la fenêtre. Philippe apporta de l'eau.

— Tout cela est absurde, dit Svidrigaïloff en mouillant un essuie-main qu'il passa ensuite sur son visage, et je puis, d'un mot, réduire à néant tous vos soupçons. Savez-vous que je vais me marier?

— Vous me l'avez déjà dit.

— Je vous l'ai dit? Je l'avais oublié. Mais quand je vous ai annoncé mon prochain mariage, je ne pouvais vous en parler que sous une forme dubitative, car alors il n'y avait encore rien de fait. Maintenant, c'est une affaire décidée, et si j'étais libre en ce moment, je vous conduirais chez ma future; je serais bien aise de savoir si vous approuvez mon choix. Ah! Diable! Je n'ai plus que dix minutes. Du reste, je vais vous raconter l'histoire de mon mariage, elle est assez curieuse… Eh bien! Vous voulez encore vous en aller?

— Non, à présent je ne vous quitte plus.

— Plus du tout? Nous verrons un peu! Sans doute, je vous ferai voir ma future, mais pas maintenant, car nous devrons bientôt nous dire adieu. Vous allez à droite, et moi a gauche. Vous avez peut-être entendu parler de cette dame Resslich, chez qui je loge actuellement? C'est elle qui m'a cuisiné tout cela. « Tu t'ennuies, me disait-elle, ce sera pour toi une distraction momentanée. » Je suis, en effet, un homme chagrin et maussade. Vous croyez que je suis gai? Détrompez-vous, j'ai l'humeur fort sombre: je ne fais de mal à personne, mais je reste quelquefois trois jours de suite dans un coin, sans dire mot à qui que ce soit. D'ailleurs, cette friponne de Resslich a son idée:

elle compte que je serai vite dégoûté de ma femme, que je la planterai là, et alors elle la lancera dans la circulation. J'apprends par elle que le père, ancien fonctionnaire, est infirme: depuis trois ans, il a perdu l'usage de ses jambes et ne quitte plus son fauteuil; la mère est une dame fort intelligente; le fils sert quelque part en province et ne vient pas en aide à ses parents; la fille aînée est mariée et ne donne pas de ses nouvelles. Les braves gens ont sur les bras deux neveux en bas âge; leur plus jeune fille a été retirée du gymnase avant d'avoir fini ses études; elle aura seize ans dans un mois; c'est d'elle qu'il est question pour moi. Muni de ces renseignements, je me présente à la famille comme un propriétaire, veuf, de bonne naissance, ayant des relations, de la fortune. Mes cinquante ans ne suscitent pas la plus légère objection. Il aurait fallu me voir causant avec le papa et la maman, c'était d'un drôle! La jeune fille arrive vêtue d'une robe courte et me salue en rougissant comme une pivoine (sans doute, on lui avait fait la leçon). Je ne connais pas votre goût en fait de visages féminins, mais, selon moi, ces seize ans, ces yeux encore enfantins, cette timidité, ces petites larmes pudiques, tout cela a plus de charme que la beauté; d'ailleurs, la fillette est fort jolie avec ses cheveux clairs, ses boucles capricieuses, ses lèvres purpurines et légèrement bouffies, ses petits petons… Bref, nous avons fait connaissance, j'ai expliqué que des affaires de famille m'obligeaient à hâter mon mariage, et le lendemain, c'est-à-dire avant-hier, on nous a fiancés. Depuis lors, quand je vais la voir, je la tiens assise sur mes genoux pendant tout le temps de ma visite et je l'embrasse à chaque minute. Elle rougit, mais elle se laisse faire: sa maman lui a sans doute donné à entendre qu'un futur époux peut se permettre ces privautés. Ainsi compris, les droits du fiancé ne sont guère moins agréables à exercer que ceux du mari. C'est, on peut le dire, la nature et la vérité qui parlent dans cette enfant! J'ai causé deux fois avec elle, la fillette n'est pas sotte du tout; elle a une façon de me regarder à la dérobée qui incendie tout mon être. Sa physionomie ressemble un peu à celle de la Madone Sixtine. Vous avez remarqué l'expression fantastique que Raphaël a donnée à cette tête de vierge? Il y a quelque chose de cela. Dès le lendemain des fiançailles, j'ai apporté à ma future pour quinze cents roubles de cadeaux: des diamants, des perles, un nécessaire de toilette en argent; le petit visage de la madone

rayonnait. Hier, je ne me suis pas gêné pour la prendre sur mes genoux, — elle a rougi, et j'ai vu dans ses yeux de petites larmes qu'elle essayait de cacher. On nous a laissés seuls ensemble; alors elle m'a jeté ses bras autour du cou et en m'embrassant m'a juré qu'elle serait pour moi une épouse bonne, obéissante et fidèle, qu'elle me rendrait heureux, qu'elle me consacrerait tous les instants de sa vie, et qu'en retour elle ne voulait de moi que mon estime, rien de plus: « Je n'ai pas besoin de cadeaux! » m'a-t-elle dit. Entendre un petit ange, de seize ans, les joues colorées par une pudeur virginale, vous faire une semblable déclaration avec des larmes d'enthousiasme dans les yeux, convenez-en vous-même, n'est-ce pas délicieux?… Allons, écoutez: je vous conduirai chez ma fiancée… Seulement je ne peux pas vous la montrer tout de suite!

— En un mot, cette monstrueuse différence d'âge aiguillonne votre sensualité! Est-il possible que vous pensiez sérieusement à contracter un pareil mariage?

— Quel austère moraliste! Ricana Svidrigaïloff. Où la vertu va-t-elle se nicher? Ha! Ha! Savez-vous que vous m'amusez beaucoup avec vos exclamations indignées?

Puis il appela Philippe, et, après avoir payé sa consommation, il se leva.

— Je regrette vivement, continua-t-il, de ne pouvoir m'entretenir plus longtemps avec vous, mais nous nous reverrons… Vous n'avez qu'à prendre patience…

Il sortit du traktir. Raskolnikoff le suivit. L'ivresse de Svidrigaïloff se dissipait à vue d'œil; il fronçait le sourcil et paraissait très-préoccupé, comme un homme qui est à la veille d'entreprendre une chose extrêmement importante. Depuis quelques minutes, une sorte d'impatience se trahissait dans ses allures, en même temps que son langage devenait caustique et agressif. Tout cela semblait justifier de plus en plus les appréhensions de Raskolnikoff, qui résolut de s'attacher aux pas de l'inquiétant personnage.

Ils se retrouvèrent sur le trottoir.

— Nous nous quittons ici: vous allez à droite et moi à gauche, ou réciproquement. Adieu, mon bon, au plaisir de vous revoir!

Et il partit dans la direction du Marché-au-Foin.

IV

Raskolnikoff se mit à lui emboîter le pas.

— Qu'est-ce que cela signifie? S'écria en se retournant Svidrigaïloff. Je croyais vous avoir dit…

— Cela signifie que je suis décidé à vous accompagner.

— Quoi?

Tous deux s'arrêtèrent et pendant un instant se mesurèrent des yeux.

— Dans votre demi-ivresse, répliqua Raskolnikoff, vous m'en avez dit assez pour me convaincre que, loin d'avoir renoncé à vos odieux projets contre ma sœur, vous en êtes plus occupé que jamais. Je sais que ce matin ma sœur reçu une lettre. Vous n'avez pas perdu votre temps depuis votre arrivée à Pétersbourg. Qu'au cours de vos allées et venues vous vous soyez trouvé une femme, c'est possible, mais cela ne signifie rien. Je désire m'assurer personnellement…

De quoi? C'est bien au plus si Raskolnikoff aurait su le dire.

— Vraiment! Voulez-vous que j'appelle la police?

— Appelez-la!

Ils s'arrêtèrent de nouveau en face l'un de l'autre. À la fin, le visage de Svidrigaïloff changea d'expression. Voyant que la menace n'intimidait nullement Raskolnikoff, il reprit soudain du ton le plus gai et le plus amical:

— Que vous êtes drôle! J'ai fait exprès de ne pas vous parler de votre affaire, nonobstant la curiosité bien naturelle qu'elle a éveillée chez moi. Je voulais remettre cela à un autre moment; mais, en vérité, vous feriez perdre patience à un mort… Allons, venez avec moi; seulement, je vous en avertis, je ne rentre que pour prendre de l'argent; ensuite, je sortirai, je monterai en voiture et j'irai passer toute la soirée dans les Îles. Eh bien, quel besoin avez-vous de me suivre?

— J'ai affaire dans votre maison; mais ce n'est pas chez vous que je vais, c'est chez Sophie Séménovna: je dois m'excuser auprès d'elle de n'avoir pas assisté aux obsèques de sa belle-mère.

— Comme il vous plaira; mais Sophie Séménovna est absente. Elle est allée conduire les trois enfants chez une vieille dame que je connais depuis longtemps et qui est à la tête de plusieurs orphelinats. J'ai fait le plus grand plaisir à cette dame en lui remettant de l'argent pour les babies de Catherine Ivanovna, plus un don pécuniaire au profit de ses établissements; enfin, je lui ai raconté l'histoire de Sophie Séménovna, sans omettre aucun détail. Mon récit a produit un effet indescriptible. Voilà pourquoi Sophie Séménovna a été invitée à se rendre aujourd'hui même à l'hôtel***, où la barinia en question loge provisoirement depuis son retour de la campagne.

— N'importe, je passerai tout de même chez elle.

— Libre à vous, seulement je ne vous y accompagnerai pas: à quoi bon? Dites donc, je suis sûr que si vous vous défiez de moi, c'est parce que j'ai eu jusqu'ici la délicatesse de vous épargner des questions scabreuses… Vous devinez à quoi je fais allusion? Je gagerais que ma discrétion vous a paru extraordinaire! Soyez donc délicat pour en être ainsi récompensé!

— Vous trouvez délicat d'écouter aux portes?

— Ha! Ha! J'aurais été bien surpris que vous n'eussiez pas fait cette observation! Répondit en riant Svidrigaïloff. Si vous croyez qu'il n'est pas permis d'écouter aux portes, mais qu'on peut à son gré assassiner les vieilles femmes, comme les magistrats pourraient n'être pas de cet avis, vous ferez bien de filer au plus tôt en Amérique! Partez vite, jeune homme! Il est peut-être encore temps. Je vous parle en toute sincérité. Est-ce l'argent qui vous manque? Je vous en donnerai pour le voyage.

— Je ne pense nullement à cela, reprit avec dégoût Raskolnikoff.

— Je comprends: vous vous demandez si vous avez agi selon la morale, comme il sied à un homme et à un citoyen. Vous auriez dû vous poser la question plus tôt, à présent elle est un peu intempestive, eh! Eh! Si vous croyez avoir commis un crime, brûlez-vous la cervelle; n'est-ce pas ce que vous avez envie de faire?

— Vous vous appliquez, me semble-t-il, à m'agacer dans l'espoir que je vous débarrasserai de ma présence…

— Original que vous êtes, mais nous sommes arrivés, donnez-vous la peine de monter l'escalier. Tenez, voici l'entrée du logement de Sophie

Séménovna, regardez, il n'y a personne! Vous ne le croyez pas? Demandez aux Kapernaoumoff; elle leur laisse sa clef. Voici justement madame Kapernaoumoff elle-même. Eh bien? Quoi? (Elle est un peu sourde.) Sophie Séménovna est sortie? Où est-elle allée? Êtes-vous fixé à présent? Elle n'est pas ici et elle ne reviendra peut-être que fort tard dans la soirée. Allons, maintenant venez chez moi. N'aviez-vous pas l'intention de me faire aussi une visite? Nous voici dans mon appartement. Madame Resslich est absente. Cette femme-là a toujours mille affaires en train, mais c'est une excellente personne, je vous l'assure; peut-être vous serait-elle utile si vous étiez un peu plus raisonnable. Vous voyez: je prends dans mon secrétaire un titre de cinq pour cent (regardez combien il m'en restera encore!); celui-ci va être aujourd'hui converti en espèces. Vous avez bien vu? Je n'ai plus rien à faire ici, je ferme mon secrétaire, je ferme mon logement, et nous revoici sur l'escalier. Si vous voulez, nous allons prendre une voiture, je vais aux Îles. Est-ce qu'une petite promenade en calèche ne vous dit rien? Vous entendez, j'ordonne à ce cocher de me conduire à la pointe d'Élaguine. Vous refusez? Vous en avez assez? Allons, laissez-vous tenter. La pluie menace, mais qu'à cela ne tienne, nous relèverons la capote…

Svidrigaïloff était déjà en voiture. Quelque éveillée que fût la défiance de Raskolnikoff, ce dernier pensa qu'il n'y avait pas péril en la demeure. Sans répondre un mot, il fit volte-face et rebroussa chemin dans la direction du Marché-au-Foin. S'il avait retourné la tête, il aurait pu voir que Svidrigaïloff, après avoir fait cent pas en voiture, mettait pied à terre et payait son cocher. Mais le jeune homme marchait sans regarder derrière lui. Il eut bientôt tourné le coin de la rue. Comme toujours quand il se trouvait seul, il ne tarda pas à tomber dans une profonde rêverie. Arrivé sur le pont, il s'arrêta devant la balustrade et tint ses yeux fixés sur le canal. Debout, à peu de distance de Raskolnikoff, Avdotia Romanovna l'observait. En montant sur le pont, il avait passé près d'elle, mais il ne l'avait pas remarquée. À la vue de son frère, Dounetchka éprouva un sentiment de surprise et même d'inquiétude. Elle resta un moment à se demander si elle l'accosterait. Tout à coup elle aperçut du côté du Marché-au-Foin Svidrigaïloff qui se dirigeait rapidement vers elle.

Mais celui-ci semblait avancer avec prudence et mystère. Il ne monta pas

sur le pont et s'arrêta sur le trottoir, s'efforçant d'échapper à la vue de Raskolnikoff. Depuis longtemps déjà il avait remarqué Dounia et il lui faisait des signes. La jeune fille crut comprendre qu'il l'appelait auprès de lui et l'engageait à ne pas attirer l'attention de Rodion Romanovitch.

Docile à cette invitation muette, Dounia s'éloigna sans bruit de son frère et rejoignit Svidrigaïloff.

— Allons plus vite, lui dit tout bas ce dernier. — Je tiens à ce que Rodion Romanovitch ignore notre entrevue. Je vous préviens qu'il est venu me trouver tout à l'heure dans un traktir près d'ici, et que j'ai eu beaucoup de peine à me débarrasser de lui. Il sait que je vous ai écrit une lettre, et il soupçonne quelque chose. Assurément, ce n'est pas vous qui lui avez parlé de cela; mais si ce n'est pas vous, qui est-ce donc?

— Voici que nous avons tourné le coin de la rue, interrompit Dounia, à présent mon frère ne peut plus nous voir. Je vous déclare que je n'irai pas plus loin avec vous. Dites-moi tout ici; tout cela peut se dire même en pleine rue.

— D'abord ce n'est pas sur la voie publique que peuvent se faire de pareilles confidences, ensuite vous devez entendre aussi Sophie Séménovna; en troisième lieu, il faut que je vous montre certains documents… Enfin, si vous ne consentez pas à venir chez moi, je refuse tout éclaircissement et je me retire à l'instant même. D'ailleurs n'oubliez pas, je vous prie, qu'un secret très-curieux qui intéresse votre bien-aimé frère se trouve absolument entre mes mains.

Dounia s'arrêta indécise et attacha un regard perçant sur Svidrigaïloff.

— Que craignez-vous donc observa tranquillement celui-ci; la ville n'est pas la campagne. Et, à la campagne même, vous m'avez fait plus de mal que je ne vous en ai fait…

— Sophie Séménovna est prévenue?

— Non, je ne lui ai pas dit un mot, et même je ne suis pas sûr qu'elle soit maintenant chez elle. Du reste, elle doit y être. Elle a enterré aujourd'hui sa belle-mère: ce n'est pas un jour où l'on fait des visites. Pour le moment, je ne veux parler de cela à personne, et je regrette même, jusqu'à un certain point, de m'en être ouvert à vous. En pareil cas, la moindre parole prononcée à la

légère équivaut à une dénonciation. Je demeure ici près, vous voyez, dans cette maison. Voici notre dvornik; il me connait très-bien; voyez-vous? Il salue. Il voit que je suis avec une dame, et sans doute il a pu déjà remarquer votre visage. Cette circonstance doit vous rassurer, si vous vous défiez de moi. Pardonnez-moi de vous parler aussi crûment. J'habite ici en garni. Il n'y a qu'un mur entre le logement de Sophie Séménovna et le mien. Tout l'étage est occupé par différents locataires. Pourquoi donc avez-vous peur comme un enfant? Qu'ai-je de si terrible?

Svidrigaïloff, essaya d'esquisser un sourire débonnaire, mais son visage refusa de lui obéir. Son cœur battait avec force, et sa poitrine était oppressée. Il affectait d'élever la voix pour cacher l'agitation croissante qu'il éprouvait. Précaution superflue d'ailleurs, car Dounetchka ne remarquait chez lui rien de particulier: les derniers mots de Svidrigaïloff avaient trop irrité l'orgueilleuse jeune fille pour qu'elle songeât à autre chose qu'à la blessure de son amour-propre.

— Quoique je sache que vous êtes un homme… sans honneur, je ne vous crains pas du tout. Conduisez-moi, dit-elle d'un ton calme que démentait, il est vrai, l'extrême pâleur de son visage. Svidrigaïloff s'arrêta devant le logement de Sonia.

— Permettez-moi de m'assurer si elle est chez elle. Non, elle n'y est pas. Cela tombe mal! Mais je sais qu'elle reviendra peut-être d'ici à très-peu de temps. Elle n'a pu s'absenter que pour aller voir une dame au sujet des orphelins à qui elle s'intéresse. Je me suis aussi occupé de cette affaire. Si Sophie Séménovna n'est pas rentrée dans dix minutes et que vous teniez absolument à lui parler, je l'enverrai chez vous aujourd'hui même. Voici mon appartement; il se compose de ces deux pièces. Derrière cette porte habite ma propriétaire, madame Resslich. Maintenant, regardez par ici, je vais vous montrer mes principaux documents: de ma chambre à coucher la porte que voici conduit à un appartement de deux pièces, lequel est entièrement vide. Voyez… il faut que vous preniez une connaissance exacte des lieux…

Svidrigaïloff occupait deux chambres garnies assez grandes. Dounetchka regardait autour d'elle avec défiance; mais elle ne découvrit rien de suspect ni dans l'ameublement, ni dans la disposition du local. Cependant elle aurait pu

remarquer, par exemple, que Svidrigaïloff logeait entre deux appartements en quelque sorte inhabités. Pour arriver chez lui, il fallait traverser deux pièces à peu près vides, qui faisaient partie du logement de sa propriétaire. Ouvrant la porte qui, de sa chambre à coucher, donnait accès à l'appartement non loué, il montra aussi ce dernier à Dounetchka. La jeune fille s'arrêta sur le seuil, ne comprenant pas pourquoi on l'invitait à regarder; mais l'explication fut bientôt donnée par Svidrigaïloff:

— Voyez cette grande chambre, la seconde. Remarquez cette porte fermée à la clef. À côté se trouve une chaise, la seule qu'il y ait dans les deux pièces. C'est moi qui l'ai apportée de mon logement, pour écouter dans des conditions plus confortables. La table de Sophie Séménovna est placée juste derrière cette porte. La jeune fille était assise là et causait avec Rodion Romanovitch, tandis qu'ici, sur ma chaise, je prêtais l'oreille à leur conversation. Je suis resté à cette place deux soirs de suite, et chaque fois pendant deux heures. J'ai donc pu apprendre quelque chose; qu'en pensez-vous?

— Vous étiez aux écoutes?

— Oui; maintenant rentrons chez moi; ici l'on ne peut même pas s'asseoir.

Il ramena Avdotia Romanovna dans sa première chambre qui lui servait de « salle » et offrit à la jeune fille un siège près de la table. Quant à lui, il prit place à distance respectueuse, mais ses yeux brillaient probablement du même feu qui naguère avait tant effrayé Dounetchka. Celle-ci frissonna, malgré l'assurance qu'elle s'efforçait de montrer, et promena de nouveau un regard défiant autour d'elle. La situation isolée du logement de Svidrigaïloff finit par attirer son attention. Elle voulut demander si, du moins, la propriétaire était chez elle, mais sa fierté ne lui permit pas de formuler cette question. D'ailleurs, l'inquiétude relative à sa sûreté personnelle n'était rien au prix de l'autre anxiété qui torturait son cœur.

— Voici votre lettre, commença-t-elle en la déposant sur la table. Ce que vous m'avez écrit est-il possible? Vous laissez entendre que mon frère aurait commis un crime. Vos insinuations sont trop claires, n'essayez pas maintenant de recourir à des subterfuges. Sachez qu'avant vos prétendues

révélations j'avais déjà entendu parler de ce conte absurde dont je ne crois pas un mot. L'odieux ici ne le cède qu'au ridicule. Ces soupçons me sont connus, et je n'ignore pas non plus ce qui les a fait naître. Vous ne pouvez avoir aucune preuve. Vous avez promis de prouver: parlez donc! Mais je vous préviens que je ne vous crois pas.

Dounetchka prononça ces paroles avec une extrême rapidité, et, pendant un instant, l'émotion qu'elle éprouvait fit monter le rouge à ses joues.

— Si vous ne me croyiez pas, auriez-vous pu vous résoudre à venir seule chez moi? Pourquoi donc êtes-vous venue? Par pure curiosité?

— Ne me tourmentez pas, parlez, parlez!

— Il faut en convenir, vous êtes une vaillante jeune fille. Je croyais, vraiment, que vous auriez prié M. Razoumikhine de vous accompagner. Mais j'ai pu me convaincre que s'il n'est pas venu avec vous, il ne vous a pas non plus suivie à distance. C'est crâne de votre part; vous avez voulu sans doute ménager Rodion Romanovitch. Du reste, en vous tout est divin… En ce qui concerne votre frère, que vous dirai-je? Vous l'avez vu vous-même tout à l'heure. Comment le trouvez-vous?

— Ce n'est pas là-dessus seulement que vous fondez votre accusation?

— Non, ce n'est pas là-dessus, mais sur les propres paroles de Rodion Romanovitch. Il est venu deux jours de suite passer la soirée ici chez Sophie Séménovna. Je vous ai indiqué où ils étaient assis. Il a fait sa confession complète à la jeune fille. C'est un assassin. Il a tué une vieille usurière chez qui lui-même avait mis des objets en gage. Peu d'instants après le meurtre, la sœur de la victime, une marchande nommée Élisabeth, est entrée par hasard, et il l'a tuée également. Il s'est servi, pour égorger les deux femmes, d'une hache qu'il avait apportée avec lui. Son intention était de voler, et il a volé; il a pris de l'argent et divers objets… Voilà, mot pour mot, ce qu'il a raconté à Sophie Séménovna. Elle seule connaît ce secret, mais elle n'a eu aucune part à l'assassinat. Loin de là, en entendant ce récit, elle a été tout aussi épouvantée que vous l'êtes maintenant. Soyez tranquille, ce n'est pas elle qui dénoncera votre frère.

— C'est impossible! Balbutièrent les lèvres blêmes de Dounetchka haletante; c'est impossible! Il n'avait pas la moindre raison, pas le plus petit

motif de commettre ce crime… C'est un mensonge!

— Le vol révèle la cause du meurtre. Il a pris des valeurs et des bijoux. Il est vrai que, de son aveu même, il n'a tiré profit ni des unes ni des autres, et qu'il est allé les cacher sous une pierre où ils sont encore. Mais c'est parce qu'il n'a pas osé en faire usage.

— Est-il vraisemblable qu'il ait volé? Peut-il seulement avoir eu cette pensée? S'écria Dounia qui se leva vivement. Vous le connaissez, vous l'avez vu: est-ce qu'il vous fait l'effet d'un voleur?

— Cette catégorie, Avdotia Romanovna, renferme un nombre infini de variétés. En général, les filous ont conscience de leur infamie; j'ai cependant entendu parler d'un homme plein de noblesse qui avait dévalisé un courrier. Que sait-on? Votre frère pensait peut-être accomplir une action louable. Moi-même assurément j'aurais comme vous refusé d'ajouter foi à cette histoire, si je l'avais apprise par voie indirecte; mais force m'a été de croire au témoignage de mes oreilles… Où allez-vous donc, Avdotia Romanovna?

— Je veux voir Sophie Séménovna, répondit d'une voix faible Dounetchka. Où est l'entrée de son logement? Elle est peut-être revenue; je veux absolument la voir tout de suite. Il faut qu'elle…

Avdotia Romanovna ne put achever, elle étouffait littéralement.

— Selon toute apparence, Sophie Séménovna ne sera pas de retour avant la nuit. Son absence devait être très-courte. Puisqu'elle n'est pas encore rentrée, il sera probablement fort tard…

— Ah! C'est ainsi que tu mens! Je le vois, tu as menti… Tu n'as dit que des mensonges!… Je ne te crois pas! Non, je ne te crois pas!… S'écria Dounetchka, dans un transport de colère qui lui ôtait la possession d'elle-même. Presque défaillante, elle tomba sur une chaise que Svidrigaïloff s'était hâté de lui avancer.

— Avdotia Romanovna, qu'avez-vous? Reprenez vos esprits! Voici de l'eau. Buvez-en une gorgée.

Il lui jeta de l'eau au visage. La jeune fille tressaillit et revint à elle.

— Cela a produit de l'effet, murmurait à part soi Svidrigaïloff en fronçant le sourcil. Avdotia Romanovna, calmez-vous! Sachez que Rodion Romanovitch a des amis. Nous le sauverons, nous le tirerons d'affaire.

Voulez-vous que je l'emmène à l'étranger? J'ai de l'argent; d'ici à trois jours, j'aurai réalisé tout mon avoir. Quant au meurtre, votre frère fera un tas de bonnes actions qui effaceront cela, soyez tranquille. Il peut encore devenir un grand homme. Eh bien, qu'avez-vous? Comment vous sentez-vous?

— Le méchant! Il faut encore qu'il se moque! Laissez-moi…

— Où voulez-vous donc aller?

— Auprès de lui. Où est-il? Vous le savez. Pourquoi cette porte est-elle fermée? C'est par là que nous sommes entrés, et maintenant elle est fermée à la clef. Quand l'avez-vous fermée?

— Il n'était pas nécessaire que toute la maison entendît de quoi nous parlions ici. Dans l'état où vous êtes, pourquoi aller trouver votre frère? Voulez-vous causer sa perte? Votre démarche le mettra en fureur, et il ira lui-même se dénoncer. Sachez d'ailleurs qu'on a déjà l'œil sur lui, et que la moindre imprudence de votre part lui serait funeste. Attendez un moment: je l'ai vu, et je lui ai parlé tout à l'heure; on peut encore le sauver. Asseyez-vous; nous allons examiner ensemble ce qu'il y a à faire. C'est pour traiter cette question en tête-à-tête que je vous ai invitée à venir chez moi. Mais asseyez-vous donc!

— Comment parviendrez-vous à le sauver? Est-ce que c'est possible?

Dounia s'assit. Svidrigaïloff prit place à côté d'elle.

— Tout cela dépend de vous, de vous seule, commença-t-il d'un ton bas. Ses yeux étincelaient, et son agitation était telle qu'il pouvait à peine parler.

Dounia, effrayée, se recula à quelque distance de lui.

— Vous… Un seul mot de vous, et il est sauvé! Continua-t-il, tremblant de tout son corps. Je…je le sauverai. J'ai de l'argent et des amis. Je le ferai partir immédiatement pour l'étranger, je lui procurerai un passeport. J'en prendrai deux: un pour lui et un pour moi. J'ai des amis sur le dévouement et l'intelligence desquels je puis compter… Voulez-vous? Je prendrai aussi un passeport pour vous… Pour votre mère… Que vous importe Razoumikhine? Mon amour vaut bien le sien… Je vous aime infiniment. Laissez-moi baiser le bas de votre robe! Je vous en prie! Le bruit que fait votre vêtement me met hors de moi! Ordonnez: j'exécuterai tous vos ordres, quels qu'ils soient. Je ferai l'impossible. Toutes vos croyances seront les miennes. Ne me regardez

pas ainsi! Savez-vous que vous me tuez?…

Il commençait à délirer. On eût dit qu'il venait d'être atteint d'aliénation mentale. Dounia ne fit qu'un saut jusqu'à la porte, qu'elle se mit à secouer de toutes ses forces.

— Ouvrez! Ouvrez! Cria-t-elle, espérant qu'on l'entendrait du dehors. Ouvrez donc! Est-ce qu'il n'y a personne dans la maison?

Svidrigaïloff se leva. Il avait recouvré en partie son sang-froid. Un sourire amèrement moqueur errait sur ses lèvres encore tremblantes.

— Il n'y a personne ici, dit-il lentement; ma logeuse est sortie, et vous avez tort de crier de la sorte; vous vous donnez là une peine bien inutile.

— Où est la clef? Ouvre la porte tout de suite, tout de suite, homme bas!

— J'ai perdu la clef, je ne puis pas la trouver.

— Ah! Ainsi, c'est un guet-apens! Vociféra Dounia, pâle comme la mort, et elle s'élança dans un coin, où elle se barricada en plaçant devant elle une petite table que le hasard mit sous sa main. Puis elle se tut, mais sans cesser de tenir les yeux fixés sur son ennemi, dont elle surveillait les moindres mouvements. Debout, en face d'elle, à l'autre extrémité de la chambre, Svidrigaïloff ne bougeait pas de sa place. Extérieurement, du moins, il était redevenu maître de lui-même. Toutefois, son visage restait pâle, et son sourire continuait à narguer la jeune fille.

— Vous avez prononcé tout à l'heure le mot de guet-apens, Avdotia Romanovna. Si guet-apens il y a, vous devez bien penser que mes mesures sont prises. Sophie Séménovna n'est pas chez elle; cinq pièces nous séparent du logement des Kapernaoumoff. Enfin, je suis au moins deux fois plus fort que vous, et, indépendamment de cela, je n'ai rien à craindre, car si vous portez plainte contre moi, votre frère est perdu. D'ailleurs, personne ne vous croira: toutes les apparences déposent contre une jeune fille qui se rend seule au domicile d'un homme. Aussi, lors même que vous vous résoudriez à sacrifier votre frère, vous ne pourriez rien prouver: il est fort difficile de faire la preuve d'un viol, Avdotia Romanovna.

— Misérable! Fit Dounia d'une voix basse, mais vibrante d'indignation.

— Soit; mais remarquez que jusqu'ici j'ai simplement raisonné au point de vue de votre hypothèse. Personnellement, je suis de votre avis, et je trouve

que le viol est un crime abominable. Tout ce que j'en ai dit, c'était pour rassurer votre conscience dans le cas où vous… dans le cas où vous consentiriez de bon gré à sauver votre frère, comme je vous le propose. Vous pourrez vous dire que vous n'avez cédé qu'aux circonstances, à la force, s'il faut absolument employer ce mot. Pensez-y; le sort de votre frère et de votre mère est entre vos mains. Je serai votre esclave… toute ma vie… je vais attendre ici…

Il s'assit sur le divan, à huit pas de Dounia. La jeune fille ne doutait nullement que la résolution de Svidrigaïloff ne fût inébranlable. D'ailleurs, elle le connaissait…

Tout à coup elle tira de sa poche un revolver, l'arma et le plaça sur la table, à portée de sa main.

À cette vue, Svidrigaïloff poussa un cri de surprise et fit un brusque mouvement en avant.

— Ah! C'est ainsi! Dit-il avec un méchant sourire; eh bien, voilà qui change la situation du tout au tout! Vous m'allégez singulièrement la tâche, Avdotia Romanovna! Mais où vous êtes-vous procuré ce revolver? M. Razoumikhine vous l'aurait-il prêté? Tiens, c'est le mien, je le reconnais! Je l'avais cherché, en effet, sans pouvoir le retrouver… Les leçons de tir que j'ai eu l'honneur de vous donner à la campagne n'auront pas été inutiles…

— Ce revolver n'était pas à toi, mais à Marfa Pétrovna que tu as tuée, scélérat! Rien ne t'appartenait dans sa maison. Je l'ai pris lorsque j'ai commencé à soupçonner de quoi tu étais capable. Si tu fais un seul pas, je jure que je te tuerai!

Dounia exaspérée s'apprêtait à mettre, le cas échéant, sa menace à exécution.

— Eh bien, et votre frère? C'est par curiosité que je vous fais cette question, dit Svidrigaïloff toujours debout à la même place.

— Dénonce-le si tu veux! N'avance pas, ou je tire! Tu as empoisonné ta femme, je le sais, tu es toi-même un assassin!…

— Êtes-vous bien sûre que j'aie empoisonné Marfa Pétrovna?

— Oui! C'est toi-même qui me l'as donné à entendre; tu m'as parlé de poison… Je sais que tu t'en étais procuré… C'est toi… C'est certainement

toi… Infâme!

— Lors même que ce serait vrai, j'aurais fait cela pour toi… Tu en aurais été la cause.

— Tu mens! Je t'ai toujours détesté, toujours…

— Vous paraissez avoir oublié, Avdotia Romanovna, comment, dans votre zèle pour ma conversion, vous vous penchiez vers moi avec des regards langoureux… Je lisais dans vos yeux; vous rappelez-vous? Le soir, au clair de la lune, pendant que le rossignol chantait…

— Tu mens! (La rage mit un éclair dans les prunelles de Dounia.) Tu mens, calomniateur!

— Je mens? Allons, soit, je mens. J'ai menti. Les femmes n'aiment pas qu'on leur rappelle ces petites choses-là, reprit-il en souriant. — Je sais que tu tireras, joli petit monstre. Eh bien, vas-y! Dounia le coucha en joue, n'attendant qu'un mouvement de lui pour faire feu. Une pâleur mortelle couvrait le visage de la jeune fille; sa lèvre inférieure était agitée par un tremblement de colère, et ses grands yeux noirs lançaient de flammes. Jamais Svidrigaïloff ne l'avait vue aussi belle. Il avança d'un pas. Une détonation retentit. La balle lui effleura les cheveux, et alla s'enfoncer dans le mur derrière lui. Il s'arrêta.

— Une piqûre de guêpe! Dit-il avec un léger rire. C'est à la tête qu'elle vise… Qu'est-ce que cela? Je saigne!

Il tira son mouchoir pour essuyer un mince filet de sang qui coulait le long de sa tempe droite: la balle avait frôlé la peau du crâne. Dounia abaissa son arme et regarda Svidrigaïloff avec une sorte de stupeur. Elle semblait ne pas comprendre ce qu'elle venait de faire.

— Eh bien, quoi! Vous m'avez manqué, recommencez, j'attends, poursuivit Svidrigaïloff, dont la gaieté avait quelque chose de sinistre: si vous tardez, j'aurai le temps de vous saisir avant que vous vous soyez mise en état de défense.

Frissonnante, Dounetchka arma rapidement le revolver, et en menaça de nouveau son persécuteur.

— Laissez-moi! Dit-elle avec désespoir: je jure que je vais encore tirer… Je… Je vous tuerai!…

— À trois pas, il est impossible, en effet, que vous me manquiez. Mais si vous ne me tuez pas, alors…

Dans les yeux étincelants de Svidrigaïloff on pouvait lire le reste de sa pensée.

Il fit encore deux pas en avant.

Dounetchka tira; le revolver fit long feu.

— L'arme n'a pas été bien chargée. N'importe, cela peut se réparer; vous avez encore une capsule. J'attends.

Debout à deux pas de la jeune fille, il fixait sur elle un regard enflammé qui exprimait la résolution la plus indomptable. Dounia comprit qu'il mourrait plutôt que de renoncer à son dessein. « Et… Et, sans doute, elle le tuerait maintenant qu'il n'était plus qu'à deux pas d'elle!… »

Tout à coup elle jeta le revolver.

— Vous refusez de tirer! Dit Svidrigaïloff étonné, et il respira longuement. La crainte de la mort n'était peut-être pas le plus lourd fardeau dont il sentait son âme délivrée; toutefois il lui aurait été difficile de s'expliquer à lui-même la nature du soulagement qu'il éprouvait.

Il s'approcha de Dounia et la prit doucement par la taille. Elle ne résista point, mais, toute tremblante, le regarda avec des yeux suppliants. Il voulut parler, sa bouche ne put proférer aucun son.

— Lâche-moi! Pria Dounia.

S'entendant tutoyer d'une voix qui n'était plus celle de tout à l'heure, Svidrigaïloff frissonna.

— Ainsi tu ne m'aimes pas? Demanda-t-il d'un ton bas.

Dounia fit de la tête un signe négatif.

— Et… Tu ne pourras pas m'aimer?… Jamais? Continua-t-il avec l'accent du désespoir.

— Jamais! Murmura-t-elle.

Durant un instant une lutte terrible se livra dans l'âme de Svidrigaïloff. Ses yeux étaient fixés sur la jeune fille avec une expression indicible. Soudain il retira le bras qu'il avait passé autour de la taille de Dounia, et, s'éloignant rapidement de celle-ci, il alla se poster devant la fenêtre.

— Voici la clef! Dit-il après un moment de silence. (Il la prit dans la

poche gauche de son paletot et la mit derrière lui sur la table, sans se retourner vers Avdotia Romanovna.) Prenez-la, partez vite!…

Il regardait obstinément par la fenêtre. Dounia s'approcha de la table pour prendre la clef.

— Vite! Vite! Répéta Svidrigaïloff.

Il n'avait pas changé de position, ne regardait pas celle à qui il parlait; mais ce mot « vite » était prononcé d'un ton sur la signification duquel il n'y avait pas à se tromper.

Dounia saisit la clef, bondit jusqu'à la porte, l'ouvrit en toute hâte et sortit vivement de la chambre. Un instant après, elle courait comme une folle le long du canal, dans la direction du pont***.

Svidrigaïloff resta encore trois minutes près de la fenêtre. À la fin, il se retourna lentement, promena ses yeux autour de lui et passa sa main sur son front. Ses traits défigurés par un sourire étrange exprimaient le plus navrant désespoir. S'apercevant qu'il avait du sang sur sa main, il le regarda avec colère; puis il mouilla un linge et lava sa blessure. Le revolver jeté par Dounia avait roulé jusqu'à la porte. Il le ramassa et se mit à l'examiner. C'était un petit revolver à trois coups, d'ancien modèle; il y restait encore deux charges et une capsule. Après un moment de réflexion, il fourra l'arme dans sa poche, prit son chapeau et sortit.

V

Jusqu'à dix heures du soir, Arcade Ivanovitch Svidrigaïloff courut les bouges et les traktirs. Ayant retrouvé Katia dans un de ces endroits, il lui paya des consommations ainsi qu'au joueur d'orgue, aux garçons et à deux petits clercs vers qui l'avait attiré une sympathie bizarre: il avait remarqué que ces deux jeunes gens avaient le nez de travers, et que le nez de l'un était tourné à droite, tandis que celui de l'autre regardait à gauche. Finalement, il se laissa entraîner par eux dans un « jardin de plaisance » où il paya leur entrée. Cet établissement, décoré du nom de Waux-Hall, n'était au fond qu'un café chantant de bas étage. Les clercs y rencontrèrent quelques « collègues » et se prirent de querelle avec eux. Peu s'en fallut que l'on n'en vînt aux mains. Svidrigaïloff fut choisi comme arbitre. Après avoir écouté pendant un quart d'heure les récriminations confuses des parties en cause, il crut comprendre qu'un des clercs avait volé quelque chose et l'avait vendu à un Juif, mais sans vouloir partager avec ses camarades le produit de cette opération commerciale. À la fin, il se trouva que l'objet volé était une cuiller à thé appartenant au Waux-Hall. Elle fut reconnue par les gens de l'établissement, et l'affaire menaçait de prendre une tournure grave si Svidrigaïloff n'avait désintéressé les plaignants. Il se leva ensuite et sortit du jardin. Il était alors près de dix heures.

Pendant toute la soirée il n'avait pas bu une goutte de vin; au Waux-Hall, il s'était borné à demander du thé, et encore parce que les convenances l'obligeaient à se faire servir quelque chose. La température était étouffante, et de noirs nuages s'épaississaient dans le ciel. Vers dix heures éclata un violent orage. Svidrigaïloff arriva chez lui trempé jusqu'aux os. Il s'enferma dans son logement, ouvrit son secrétaire d'où il retira tous ses fonds, et déchira deux ou trois papiers. Après avoir mis son argent en poche, il pensa à changer de vêtements; mais, comme la pluie continuait à tomber, il jugea que cela n'en valait pas la peine, prit son chapeau et sortit sans fermer la porte de son appartement. Il se rendit droit au domicile de Sonia, qu'il trouva chez

elle.

La jeune fille n'était pas seule, elle avait autour d'elle quatre petits enfants appartenant à la famille Kapernaoumoff. Sophie Séménovna leur faisait boire du thé. Elle accueillit respectueusement le visiteur, regarda avec surprise ses vêtements mouillés, mais ne dit pas un mot. À la vue d'un étranger, tous les enfants s'enfuirent aussitôt, saisis d'une frayeur indescriptible.

Svidrigaïloff s'assit près de la table et invita Sonia à prendre place à côté de lui. Elle se prépara timidement à écouter ce qu'il avait à lui dire.

— Sophie Séménovna, commença-t-il, je vais peut-être me rendre en Amérique, et comme, selon toute probabilité, nous nous voyons pour la dernière fois, je suis venu régler quelques affaires. Eh bien, vous êtes allée aujourd'hui chez cette dame? Je sais ce qu'elle vous a dit, inutile de me le raconter. (Sofia fit un mouvement et rougit.) Ces gens-là ont leurs préjugés. Pour ce qui est de vos sœurs et de votre frère, leur sort est assuré, l'argent que je destinais à chacun d'eux a été remis par moi en mains sûres. Voici les récépissés: à tout hasard, prenez-les. Maintenant, voici pour vous personnellement trois titres de cinq pour cent représentant une somme de trois mille roubles. Je désire que cela reste entre nous et que personne n'en ait connaissance. Cet argent vous est nécessaire, Sophie Séménovna, car vous ne pouvez continuer à vivre ainsi.

— Vous avez eu tant de bontés pour les orphelins, pour la défunte et pour moi… Balbutia Sonia, — si je vous ai à peine remercié jusqu'à présent, ne croyez pas…

— Allons, assez, assez!

— Quant à cet argent, Arcade Ivanovitch, je vous suis bien reconnaissante, mais je n'en ai pas besoin maintenant. N'ayant plus que moi à nourrir, je me tirerai toujours d'affaire. Ne m'accusez pas d'ingratitude si je refuse votre offre. Puisque vous êtes si charitable, cet argent…

— Prenez-le, Sophie Séménovna, et, je vous en prie, ne me faites pas d'objections, je n'ai pas le temps de les entendre. Rodion Romanovitch n'a que le choix entre deux alternatives: se loger une balle dans le front ou aller en Sibérie…

À ces mots, Sonia se mit à trembler et regarda avec effarement son interlocuteur.

— Ne vous inquiétez pas, poursuivit Svidrigaïloff. J'ai tout appris de sa propre bouche, et je ne suis pas bavard; je ne le dirai à personne. Vous avez été bien inspirée en lui conseillant d'aller se dénoncer. C'est de beaucoup le parti le plus avantageux qu'il puisse prendre. Eh bien, quand il ira en Sibérie, vous l'y accompagnerez, n'est-ce pas? En ce cas, vous aurez besoin d'argent; il vous en faudra pour lui, comprenez-vous? La somme que je vous offre, c'est à lui que je la donne par votre entremise. De plus, vous avez promis à Amalia Ivanovna d'acquitter ce qui lui est dû. Pourquoi donc, Sophie Séménovna, assumez-vous toujours si légèrement de pareilles charges? La débitrice de cette Allemande, ce n'était pas vous, c'était Catherine Ivanovna: vous auriez dû envoyer l'Allemande à tous les diables. Il faut plus de calcul dans la vie… Allons, si demain ou après-demain quelqu'un vous interroge à mon sujet, ne parlez pas de ma visite et ne dites à personne que je vous ai donné de l'argent. Et maintenant au revoir. (Il se leva.) Saluez de ma part Rodion Romanovitch. À propos: vous ferez bien, en attendant, de confier l'argent à M. Razoumikhine. Vous connaissez sans doute M. Razoumikhine? C'est un brave garçon. Portez-le-lui demain ou… Quand vous en aurez l'occasion. Mais, d'ici là, tâchez qu'on ne vous le prenne pas.

Sonia s'était levée aussi et fixait un regard inquiet sur le visiteur. Elle avait grande envie de dire quelque chose, de faire quelque question, mais elle était intimidée et ne savait par où commencer.

— Ainsi vous… Ainsi vous allez vous mettre en route par un temps pareil?

— Quand on part pour l'Amérique, est-ce qu'on s'inquiète de la pluie? Adieu, chère Sophie Séménovna! Vivez et vivez longtemps, vous êtes utile aux autres. À propos… Faites donc mes compliments à M. Razoumikhine. Dites-lui qu'Arcade Ivanovitch Svidrigaïloff le salue. N'y manquez pas.

Quand il l'eut quittée, Sonia resta oppressée par un vague sentiment de crainte.

Le même soir, Svidrigaïloff fit une autre visite fort singulière et fort inattendue. La pluie tombait toujours. À onze heures vingt, il se présenta tout

trempé chez les parents de sa future, qui occupaient un petit logement dans Vassili-Ostroff. Il eut grand'peine à se faire ouvrir, et son arrivée à une heure aussi indue causa dans le premier moment une stupéfaction extrême. On crut d'abord à une frasque d'homme ivre, mais cette impression ne dura qu'un instant; car, quand il le voulait, Arcade Ivanovitch avait les manières les plus séduisantes. L'intelligente mère roula auprès de lui le fauteuil du père infirme et engagea aussitôt la conversation par des questions détournées. Jamais cette femme n'allait droit au fait: voulait-elle savoir, par exemple, quand il plairait à Arcade Ivanovitch que le mariage fût célébré, elle commençait par l'interroger curieusement sur Paris, sur le high life parisien, pour le ramener peu à, peu à Vassili-Ostroff.

Les autres fois, ce petit manège réussissait très-bien; mais, dans la circonstance présente, Svidrigaïloff se montra plus impatient que de coutume et demanda à voir sur-le-champ sa future, quoiqu'on lui eût dit qu'elle était déjà couchée. Bien entendu, on s'empressa de le satisfaire. Arcade Ivanovitch dit à la jeune fille qu'une affaire urgente l'obligeant à s'absenter pour quelque temps de Pétersbourg, il lui avait apporté quinze mille roubles, et qu'il la priait d'accepter cette bagatelle, dont il avait depuis longtemps l'intention de lui faire cadeau avant le mariage. Il n'y avait guère de liaison logique entre ce présent et le départ annoncé; il ne semblait pas non plus que cela nécessitât absolument une visite au milieu de la nuit, par une pluie battante. Néanmoins, si louches qu'elles pussent paraître, ces explications furent parfaitement accueillies; à peine même si les parents témoignèrent quelque surprise devant des agissements aussi étranges; fort sobres de questions et d'exclamations étonnées, ils se répandirent par contre en remerciements des plus chaleureux auxquels l'intelligente mère mêla ses larmes. Svidrigaïloff se leva, embrassa sa fiancée, lui tapota doucement la joue et assura qu'il serait bientôt de retour. La fillette le regardait d'un air intrigué; on lisait dans ses yeux plus qu'une simple curiosité enfantine. Arcade Ivanovitch remarqua ce regard; il embrassa de nouveau sa future et se retira en songeant avec un réel dépit que son cadeau serait à coup sûr conservé sous clef par la plus intelligente des mères.

À minuit, il rentrait en ville par le pont de ***. La pluie avait cessé, mais

le vent faisait rage. Pendant près d'une demi-heure, Svidrigaïloff battit le pavé de l'immense perspective ***, paraissant chercher quelque chose. Peu de temps auparavant, il avait remarqué, sur le côté droit de la perspective, un hôtel qui, autant qu'il s'en souvenait, s'appelait l'Hôtel d'Andrinople. À la fin, il le trouva. C'était un long bâtiment en bois où, malgré l'heure avancée, on voyait, encore briller de la lumière. Il entra et demanda une chambre à un domestique en haillons qu'il rencontra dans le corridor. Après un coup d'œil jeté sur Svidrigaïloff, le domestique le conduisit à une petite chambre située tout au bout du corridor, sous l'escalier. C'était la seule qui fut disponible.

— Avez-vous du thé? Demanda Svidrigaïloff.

— On peut vous en faire.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Du veau, de l'eau-de-vie, des hors-d'œuvre.

— Apporte-moi du veau et du thé.

— Vous ne voulez pas autre chose? Demanda avec une sorte d'hésitation le laquais.

— Non.

L'homme en haillons s'éloigna fort désappointé.

« Ce doit être quelque chose de propre que cette maison, pensa Svidrigaïloff; — du reste, moi-même j'ai sans doute l'air d'un homme qui revient d'un café chantant et qui a eu une aventure en chemin. Je serais pourtant curieux de savoir quelle espèce de gens loge ici. »

Il alluma la bougie et se livra à un examen plus détaillé de la chambre. Elle était fort étroite et si basse qu'un homme de la taille de Svidrigaïloff pouvait à peine s'y tenir debout. Le mobilier se composait d'un lit très-sale, d'une table en bois verni et d'une chaise. La tapisserie délabrée était si poudreuse qu'on en distinguait difficilement la couleur primitive. L'escalier coupait en biais le plafond, ce qui donnait à cette pièce l'apparence d'une mansarde. Svidrigaïloff déposa la bougie sur la table, s'assit sur le lit et devint pensif. Mais un incessant bruit de voix qui se faisait entendre dans la pièce voisine finit par attirer son attention. Il se leva, prit sa bougie et alla regarder par une fente du mur.

Dans une chambre un peu plus grande que la sienne il aperçut deux

individus, l'un debout, l'autre assis sur une chaise. Le premier, en manches de chemise, était rouge et avait des cheveux crépus. Il objurguait son compagnon avec des larmes dans la voix: « Tu n'avais pas de position, tu étais dans la dernière misère; je t'ai tiré du bourbier, et il ne tient qu'à moi de t'y replonger. » L'ami à qui s'adressaient ces paroles avait l'air d'un homme qui voudrait bien éternuer et qui n'y peut réussir. De temps à autre il jetait un regard hébété sur l'orateur: évidemment, il ne comprenait pas un mot de ce qu'on lui disait, peut-être même ne l'entendait-il pas. Sur la table où la bougie achevait de se consumer, il y avait une carafe d'eau-de-vie presque vide, des verres de dimensions diverses, du pain, des concombres et un service à thé. Après avoir considéré attentivement ce tableau, Svidrigaïloff quitta son poste d'observation et revint s'asseoir sur le lit.

En apportant le thé et le veau, le garçon ne put s'empêcher de demander encore une fois s'il ne fallait pas autre chose. Sur la réponse négative qu'il reçut, il se retira définitivement. Svidrigaïloff se hâta de boire un verre de thé pour se réchauffer, mais il lui fut impossible de manger. La fièvre qui commençait à l'agiter lui coupait l'appétit. Il ôta son paletot et sa jaquette, s'enveloppa dans la couverture du lit et se coucha. Il était vexé. « Mieux vaudrait pour cette fois être bien portant », se dit-il avec un sourire. L'atmosphère était étouffante, la bougie éclairait faiblement, le vent grondait au dehors, dans un coin se faisait entendre le bruit d'une souris, du reste une odeur de souris et de cuir remplissait toute la chambre. Étendu sur le lit, Svidrigaïloff rêvait plutôt qu'il ne pensait, ses idées se succédaient confusément, il aurait voulu arrêter son imagination sur quelque chose. « C'est sans doute un jardin qu'il y a sous la fenêtre, les arbres sont agités par le Vent. Que je déteste ce bruit d'arbres la nuit, dans la tempête et dans les ténèbres! » Il se rappela que tout à l'heure, en passant à côté du parc Pétrowsky, il avait éprouvé la même impression pénible. Ensuite il songea à la Petite-Néva, et il eut de nouveau le frisson qui l'avait saisi tantôt quand, debout sur le pont, il contemplait la rivière. « Jamais de ma vie je n'ai aimé l'eau, même dans les paysages », pensa-t-il, et tout à coup une idée étrange le fit sourire: « Il me semble qu'à présent je devrais me moquer de l'esthétique et du confort, pourtant me voici devenu aussi difficile que l'animal qui a

toujours soin de choisir sa place… En pareille occurrence. Si j'étais allé tantôt à Pétrowsky Ostroff? Apparemment j'ai eu peur du froid et de l'obscurité, hé! Hé! Il me faut des sensations agréables!… Mais pourquoi ne pas éteindre la bougie? » (Il la souffla.) « Mes voisins sont couchés », ajouta-t-il, ne voyant point de lumière dans la fente de la cloison. « C'est maintenant, Marfa Pétrovna, que votre visite aurait de l'à-propos. Il fait noir, le lieu est propice, la situation est exceptionnelle. Et, justement, vous ne viendrez pas… »

Le sommeil continuait à le fuir. Peu à peu l'image de Dounetchka se dressa devant lui, et un tremblement soudain agita ses membres au souvenir de la scène qu'il avait eue avec la jeune fille peu d'heures auparavant. « Non, ne pensons plus à cela. Chose bizarre, je n'ai jamais beaucoup haï personne, je n'ai même jamais éprouvé un vif désir de me venger de qui que ce soit, c'est mauvais signe, mauvais signe! Jamais non plus je n'ai été ni querelleur, ni violent — voilà encore un mauvais signe! Mais que de promesses je lui ai faites tantôt! Elle m'aurait mené loin… » Il se tut et serra les dents. Son imagination lui montra de nouveau Dounetchka, telle exactement qu'elle était quand, après avoir lâché le revolver, incapable désormais de résistance, elle fixait sur lui un regard épouvanté. Il se rappela quelle pitié il avait eue d'elle en ce moment, comme il s'était senti le cœur oppressé… « Au diable! Encore ces pensées! Ne songeons plus à tout cela. »

Déjà il s'assoupissait, son tremblement fiévreux avait cessé; tout à coup il lui sembla que sous la couverture quelque chose courait le long de son bras et de sa jambe. Il tressaillit: « Diable! C'est sans doute une souris », pensa-t-il. « J'ai laissé le veau sur la table… » Craignant de prendre froid, il ne voulait pas se découvrir ni se lever, mais soudain un nouveau contact désagréable lui effleura le pied. Il rejeta la couverture et alluma la bougie, puis, frissonnant, il se pencha sur le lit et l'examina sans y rien découvrir. Il secoua la couverture, et brusquement une souris sauta sur le drap. Il essaya aussitôt de la prendre, mais, tout en restant sur le lit, elle décrivait des zigzags de divers côtés et glissait sous les doigts qui cherchaient à la saisir; tout à coup la souris se fourra sous l'oreiller. Svidrigaïloff jeta l'oreiller par terre, mais au même instant il sentit que quelque chose avait sauté sur lui et se promenait sur son

corps par-dessous la chemise. Un tremblement nerveux s'empara de lui, et il s'éveilla. L'obscurité régnait dans la chambre, il était couché sur le lit, enveloppé, comme tantôt, dans la couverture; le vent grondait toujours au dehors: « C'est crispant! » se dit-il avec colère.

Il se leva et s'assit sur le bord du lit, le dos tourné à la fenêtre. « Il vaut mieux ne pas dormir », décida-t-il. De la croisée venait un air froid et humide; sans quitter sa place, Svidrigaïloff tira à lui la couverture et s'en enveloppa. Il n'alluma pas la bougie. Il ne pensait à rien et ne voulait pas penser, mais des rêves, des idées incohérentes traversaient son cerveau. Il était comme tombé dans un demi-sommeil. Était-ce l'effet du froid, des ténèbres, de l'humidité ou du vent qui agitait les arbres? Toujours est-il que ses songeries avaient pris une tournure fantastique, — des fleurs s'offraient sans cesse à son imagination. Il lui semblait avoir sous les yeux un riant paysage; c'était le jour de la Trinité, le temps était superbe. Au milieu des plates-bandes fleuries apparaissait un élégant cottage dans le goût anglais; des plantes grimpantes s'enroulaient autour du perron, des deux côtés de l'escalier couvert d'un riche tapis s'étageaient des potiches chinoises contenant des fleurs rares. Aux fenêtres, dans des vases à demi pleins d'eau plongeaient des bouquets de jacinthes blanches qui s'inclinaient sur leurs hampes d'un vert cru et répandaient un parfum capiteux. Ces bouquets attiraient particulièrement l'attention de Svidrigaïloff, et il aurait voulu ne pas s'en éloigner; cependant il monta l'escalier et entra dans une salle grande et haute; là encore, partout, aux fenêtres, près de la porte donnant accès à la terrasse comme sur la terrasse elle-même, partout il y avait des fleurs. Les parquets étaient jonchés d'une herbe fraîchement fauchée et exhalant une odeur suave; par les croisées ouvertes pénétrait dans la chambre une brise délicieuse, les oiseaux gazouillaient sous les fenêtres. Mais, au milieu de la salle, sur une table couverte d'une nappe de satin blanc était placé un cercueil. Des guirlandes de fleurs l'entouraient de tous côtés, et à l'intérieur il était capitonné de gros de Naples et de ruche blanche. Dans cette bière reposait sur un lit de fleurs une fillette vêtue d'une robe de tulle blanc; ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et on les aurait pris pour ceux d'une statue de marbre. Ses cheveux d'un blond clair étaient en désordre et mouillés; une

couronne de roses ceignait sa tête. Le profil sévère et déjà roidi de son visage semblait aussi découpé dans le marbre; mais le sourire de ses lèvres pâles exprimait une tristesse navrante, une désolation qui n'appartient pas à l'enfance. Svidrigaïloff connaissait cette fillette; il n'y avait près du cercueil ni images pieuses, ni flambeaux allumés, ni prières. La défunte était une suicidée, — une noyée. À quatorze ans, elle avait eu le cœur brisé par un outrage qui avait terrifié sa conscience enfantine, rempli son âme angélique d'une honte imméritée et arraché de sa poitrine un suprême cri de désespoir, cri étouffé par les mugissements du vent, au milieu d'une sombre et humide nuit de dégel…

Svidrigaïloff s'éveilla, quitta son lit et s'approcha de la croisée. Après avoir cherché à tâtons l'espagnolette, il ouvrit la fenêtre, exposant son visage et son torse à peine protégé par la chemise aux atteintes du vent glacial qui s'engouffrait dans l'étroite chambre. Sous la fenêtre il devait y avoir en effet un jardin, probablement un jardin de plaisance; la sans doute, pendant le jour, on chantait des chansonnettes et on servait du thé sur de petites tables. Mais maintenant tout était plongé dans les ténèbres, et les objets ne se désignaient à l'œil que par des taches noires à peine distinctes. Durant cinq minutes, Svidrigaïloff accoudé sur l'appui de la croisée regarda au-dessous de lui, dans l'obscurité. Au milieu de la nuit retentirent deux coups de canon.

« Ah! C'est un signal! La Néva monte », pensa-t-il; — « ce matin les parties basses de la ville vont être inondées, les rats seront noyés dans les caves; les locataires des rez-de-chaussée, ruisselants d'eau, maugréant, opéreront au milieu de la pluie et du vent le sauvetage de leurs bibelots; ils devront les transporter aux étages supérieurs… Mais quelle heure est-il? » Au moment même ou il se posait cette question, une horloge voisine sonna trois coups. — « Eh! Dans une heure il fera jour! Pourquoi attendre? Je vais partir tout de suite et me rendre dans l'Île Pétrowsky… » Là-dessus, il ferma la fenêtre, alluma la bougie et s'habilla; puis, le chandelier à la main, il sortit de la chambre pour aller éveiller le garçon, régler sa note et quitter ensuite l'hôtel. — « C'est le moment le plus favorable, on ne peut pas en choisir un meilleur. »

Il erra longtemps dans le corridor long et étroit; ne trouvant personne, il

allait appeler à haute voix, quand tout à coup, dans un coin sombre, entre une vieille armoire et une porte, il découvrit un objet étrange, quelque chose qui semblait vivant. En se penchant avec la lumière, il reconnut que c'était une petite fille de cinq ans environ; elle tremblait et pleurait; sa petite robe était trempée comme une lavette. La présence de Svidrigaïloff ne parut pas l'effrayer, mais elle fixa sur lui ses grands yeux noirs avec une expression de surprise hébétée. De temps à autre elle sanglotait encore, comme il arrive aux enfants qui, après avoir longtemps pleuré, commencent à se consoler. Son visage était pâle et défait; elle était transie de froid, mais — « par quel hasard se trouvait-elle là? Sans doute elle s'était cachée dans ce coin et n'avait pas dormi de toute la nuit ». Il se mit à l'interroger. S'animant tout à coup, la fillette commença d'une voix enfantine et grasseyante un récit interminable où il était question de « maman » et de « tasse cassée ». Svidrigaïloff crut comprendre que c'était une enfant peu aimée: sa mère, probablement une cuisinière de l'hôtel, s'adonnait à la boisson et la maltraitait sans cesse. La petite fille avait cassé une tasse, et, craignant une correction, elle s'était, dans la soirée de la veille, enfuie de la maison par une pluie battante. Après être restée longtemps dehors, elle avait fini par rentrer secrètement, s'était cachée derrière l'armoire et avait passé toute la nuit là, tremblant, pleurant, effrayée de se voir dans l'obscurité, plus effrayée encore à la pensée qu'elle serait cruellement battue, et pour la tasse cassée, et pour la fugue dont elle s'était rendue coupable. Svidrigaïloff la prit dans ses bras, la porta à sa chambre et, l'ayant déposée sur son lit, se mit en devoir de la déshabiller. Elle n'avait pas de bas, et ses chaussures trouées étaient aussi humides que si elles avaient trempé toute la nuit dans une mare. Quand il lui eut ôté ses vêtements, il la coucha et l'enveloppa avec soin dans la couverture. Elle s'endormit aussitôt. Ayant tout fini, Svidrigaïloff retomba dans ses pensées moroses.

« De quoi me mêlé-je encore! » se dit-il avec un sentiment de colère. — « Quelle bêtise! » Dans son irritation, il prit la bougie pour se mettre à la recherche du garçon et quitter au plus tôt l'hôtel. « Peuh, une gamine! » fit-il en lâchant un juron au moment où il ouvrait la porte, mais il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil sur la petite fille, s'assurer si elle dormait et comment elle dormait. Il souleva avec précaution la couverture qui cachait la

tête. L'enfant dormait d'un profond sommeil. Elle s'était réchauffée dans le lit, et ses joues pâles avaient déjà repris des couleurs. Toutefois, chose étrange, l'incarnat de son teint était beaucoup plus vif que celui qui se remarque à l'état normal chez les enfants. « C'est la rougeur de la fièvre », pensa Svidrigaïloff. On aurait dit qu'elle avait bu. Ses lèvres purpurines paraissaient brûlantes. Soudain il croit voir cligner légèrement les longs cils noirs de la petite dormeuse; sous les paupières mi-closes se laisse deviner un jeu de prunelle malicieux, sournois, nullement enfantin. La fillette ne dormirait-elle pas et ferait-elle semblant de dormir? En effet, ses lèvres sourient, leurs extrémités frémissent comme quand on étouffe une envie de rire. Mais voilà qu'elle cesse de se contraindre, elle rit franchement; quelque chose d'effronté, de provocant, rayonne sur ce visage qui n'a plus rien de l'enfance; c'est le visage d'une prostituée, d'une cocotte française. Voilà que les deux yeux s'ouvrent tout grands: ils enveloppent Svidrigaïloff d'un regard lascif et passionné, ils l'appellent, ils rient… Rien de répugnant comme cette figure enfantine dont tous les traits respirent la luxure. « Quoi! À cinq ans! » murmure-t-il en proie à une véritable épouvante: « est-ce possible? » Mais voilà qu'elle tourne vers lui son visage enflammé, elle lui tend les bras… « Ah! Maudite! » S'écrie avec horreur Svidrigaïloff; il lève la main sur elle et au même instant s'éveille.

Il se retrouva couché sur son lit, enveloppé dans la couverture; la bougie n'était pas allumée, le jour se levait déjà.

« J'ai eu le cauchemar toute cette nuit! » Il se mit sur son séant et s'aperçut avec colère qu'il était tout courbaturé, tout brisé. Au dehors régnait un épais brouillard au travers duquel on ne pouvait rien distinguer. Il était près de cinq heures; Svidrigaïloff avait dormi trop longtemps! Il se leva, remit ses vêtements encore humides, et, sentant le revolver dans sa poche, il le prit pour s'assurer si la capsule était bien placée. Ensuite il s'assit, et sur la première page de son carnet écrivit quelques lignes en gros caractères. Après les avoir relues, il s'accouda sur la table et s'absorba dans ses réflexions. Les mouches se régalaient de la portion de veau restée intacte. Il les regarda longtemps, puis se mit à leur donner la chasse. À la fin, il s'étonna de l'occupation à laquelle il se livrait, et, recouvrant tout à coup la conscience de

sa situation, il sortit vivement de la chambre. Un instant après, il était dans la rue.

Un épais brouillard couvrait la ville. Svidrigaïloff cheminait dans la direction de la Petite-Néva. Tandis qu'il marchait sur le glissant pavé de bois, il voyait en imagination l'Île Pétrowsky avec ses petits sentiers, ses gazons, ses arbres, ses taillis… Pas un piéton, pas un fiacre sur toute l'étendue de la perspective. Les petites maisons jaunes, aux volets fermés, avaient l'air sale et triste. Le froid et l'humidité commençaient à donner le frisson au promeneur matinal. De loin en loin, quand il apercevait l'enseigne d'une boutique, il la lisait machinalement.

Arrivé au bout du pavé de bois, à la hauteur de la grande maison de pierre, il vit un chien fort laid qui traversait la chaussée en serrant sa queue entre ses jambes. Un homme ivre-mort gisait au milieu du trottoir, le visage contre terre. Svidrigaïloff regarda un instant l'ivrogne et passa outre. À gauche, un beffroi s'offrit à sa vue. « Bah! Pensa-t-il, voilà une place, à quoi bon aller dans l'Île Pétrowsky? Comme cela, la chose pourra être officiellement constatée par un témoin… » Souriant à cette nouvelle idée, il prit la rue ***.

Là se trouvait le bâtiment que surmontait le beffroi. Contre la porte était appuyé un petit homme enveloppé dans un manteau de soldat et coiffé d'un casque grec. En voyant Svidrigaïloff s'approcher, il lui jeta du coin de l'œil un regard maussade. Sa physionomie avait cette expression de tristesse hargneuse qui est la marque séculaire des visages israélites. Pendant quelque temps, tous deux s'examinèrent en silence. À la fin, il parut étrange au factionnaire qu'un individu qui n'était pas ivre s'arrêtât ainsi à trois pas de lui et le fixât sans dire un seul mot.

— Qu'est-ce que vous voulez? Demanda-t-il, toujours adossé contre la porte.

— Mais rien, mon ami, bonjour! Répondit Svidrigaïloff.

— Passez votre chemin.

— Mon ami, je vais à l'étranger.

— Comment, à l'étranger?

— En Amérique.

— En Amérique?

Svidrigaïloff prit le revolver dans sa poche et l'arma. Le soldat releva les sourcils.

— Dites donc, ce ne sont pas des plaisanteries à faire ici!

— Pourquoi pas?

— Parce que ce n'est pas le lieu.

— N'importe, mon ami, la place est bonne tout de même; si l'on t'interroge, tu répondras que je suis parti pour l'Amérique.

Il appuya le canon de son revolver contre sa tempe droite.

— On ne peut pas faire cela ici, ce n'est pas le lieu! Reprit le soldat en ouvrant des yeux de plus en plus grands.

Svidrigaïloff pressa la détente…

VI

Ce même jour, entre six et sept heures du soir, Raskolnikoff se rendit chez sa mère et sa sœur. Les deux femmes habitaient maintenant dans la maison Bakaléieff l'appartement dont Razoumikhine leur avait parlé. En montant l'escalier, Raskolnikoff semblait encore hésiter. Toutefois pour rien au monde il n'aurait rebroussé chemin; il était décidé à faire cette visite. « D'ailleurs, elles ne savent encore rien », pensait-il, « et elles sont déjà habituées à voir en moi un original. » Ses vêtements étaient souillés de boue et déchirés; d'autre part, la fatigue physique, jointe à la lutte qui se livrait en lui depuis près de vingt-quatre heures, avait rendu son visage presque méconnaissable. Le jeune homme avait passé la nuit entière Dieu sait où. Mais, du moins, son parti était pris.

Il frappa à la porte, sa mère lui ouvrit. Dounetchka était sortie, et la servante n'était pas non plus à la maison en ce moment. Pulchérie Alexandrovna resta d'abord muette de surprise et de joie; puis elle prit son fils par la main et l'entraîna dans la chambre.

— Ah! Te voilà! Dit-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler. — Ne te fâche pas, Rodia, si j'ai la sottise de t'accueillir avec des larmes, c'est le bonheur qui les fait couler. Tu crois que je suis triste? Non, je suis gaie, je ris, seulement j'ai cette sotte habitude de verser des larmes. Depuis la mort de ton père, je pleure comme cela à propos de tout. Assieds-toi, mon chéri, tu es fatigué, je le vois. Ah! Que tu es sale!

— J'ai reçu la pluie hier, maman… Commença Raskolnikoff.

— Laisse donc! L'interrompit vivement Pulchérie Alexandrovna. Tu pensais que j'allais t'interroger avec ma curiosité de vieille femme? Sois tranquille, je comprends, je comprends tout; maintenant, je suis déjà un peu initiée aux usages de Pétersbourg, et, vraiment, je vois moi-même qu'on est plus intelligent ici que chez nous. Je me suis dit, une fois pour toutes, que je n'avais pas besoin de m'immiscer dans tes affaires et de te demander des comptes. Pendant que, peut-être, tu as l'esprit occupé Dieu sait de quelles

pensées, j'irais, moi, te troubler par mes questions importunes!… Ah! Seigneur!… Vois-tu, Rodia? Je suis en train de lire pour la troisième fois l'article que tu as publié dans une revue, Dmitri Prokofitch me l'a apporté. Ç'a été une révélation pour moi; dès lors, en effet, je me suis tout expliqué et j'ai reconnu combien j'avais été bête. « Voilà ce qui l'occupe, me suis-je dit; il roule dans sa tête des idées nouvelles, et il n'aime pas qu'on l'arrache à ses réflexions; tous les savants sont ainsi. » Malgré l'attention avec laquelle je te lis, il y a dans ton article, mon ami, bien des choses qui m'échappent; mais, ignorante comme je suis, je n'ai pas lieu de m'étonner si je ne comprends pas tout.

— Montrez-le-moi donc, maman.

Raskolnikoff prit le numéro de la revue et jeta un rapide coup d'œil sur son article. Un auteur éprouve toujours un vif plaisir à se voir imprimé pour la première fois, surtout quand cet auteur n'a que vingt-trois-ans. Bien qu'en proie aux plus cruels soucis, notre héros ne put se soustraire à cette impression, mais elle ne dura chez lui qu'un instant. Après avoir lu quelques lignes, il fronça le sourcil, et une affreuse souffrance lui serra le cœur. Cette lecture lui avait soudain rappelé toutes les agitations morales des derniers mois. Ce fut avec un sentiment de violente répulsion qu'il jeta la brochure sur la table.

— Mais, toute bête que je suis, Rodia, je puis néanmoins juger que d'ici à très-peu de temps tu occuperas une des premières places, sinon la première, dans le monde de la science. Et ils ont osé penser que tu étais fou! Ha! Ha! Ha! Tu ne sais pas que cette idée leur était venue? Ah! Les pauvres gens! Du reste, comment pourraient-ils comprendre ce que c'est que l'intelligence? Dire pourtant que Dounetchka, oui, Dounetchka elle-même, n'était pas trop éloignée de le croire! Est-ce possible! Il y a six ou sept jours, Rodia, je me désolais en voyant comme tu es logé, habillé et nourri. Mais, maintenant, je reconnais que c'était encore une sottise de ma part: en effet, dès que tu le voudras, avec ton esprit et ton talent tu arriveras d'emblée à la fortune. Pour le moment, sans doute, tu n'y tiens pas, tu t'occupes de choses beaucoup plus importantes…

— Dounia n'est pas ici, maman?

— Non, Rodia. Elle est très-souvent dehors, elle me laisse seule. Dmitri Prokofitch a la bonté de venir me voir, et il me parle toujours de toi. Il t'aime et t'estime, mon ami. Pour ce qui est de ta sœur, je ne me plains pas du peu d'égards qu'elle me témoigne. Elle a son caractère comme j'ai le mien. Il lui plaît de me laisser ignorer ses affaires, libre à elle! Moi, je n'ai rien de caché pour mes enfants. Sans doute, je suis persuadée que Dounia est fort intelligente, que, de plus, elle a beaucoup d'affection pour moi et pour toi… Mais je ne sais à quoi aboutira tout cela… Je regrette qu'elle ne puisse profiter de la bonne visite que tu me fais. À son retour, je lui dirai: « En ton absence, ton frère est venu; où étais-tu pendant ce temps-là? » Toi, Rodia, ne me gâte pas trop: passe chez moi quand tu pourras le faire sans te déranger; si tu n'es pas libre, ne te gêne pas, je prendrai patience. Il me suffira de savoir que tu m'aimes. Je lirai tes ouvrages, j'entendrai parler de toi par tout le monde, et, de temps en temps, je recevrai ta visite. Que puis-je désirer de plus? Aujourd'hui, tu es venu consoler ta mère, je le vois…

Brusquement, Pulchérie Alexandrovna fondit en larmes.

— Me voilà encore! Ne fais pas attention à moi, je suis folle! Ah! Seigneur, mais je ne pense à rien! S'écria-t-elle en se levant tout à coup. — Il y a du café, et je ne t'en offre pas! Tu vois ce que c'est que l'égoïsme des vieilles gens. Tout de suite, tout de suite!

— Ce n'est pas la peine, maman, je vais m'en aller. Je ne suis pas venu ici pour cela. Écoutez-moi, je vous en prie.

Pulchérie Alexandrovna s'approcha timidement de son fils.

— Maman, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez dire de moi, m'aimerez-vous comme maintenant? Demanda-t-il soudain.

Ces paroles jaillirent spontanément du fond de son cœur avant qu'il eût eu le temps d'en mesurer la portée.

— Rodia, Rodia, qu'as-tu? Comment peux-tu donc me faire cette question? Qui osera jamais me dire du mal de toi? Si quelqu'un se permettait cela, je refuserais de l'entendre et le chasserais de ma présence.

— Le but de ma visite était de vous assurer que je vous ai toujours aimée, et maintenant je suis bien aise que nous soyons seuls, bien aise même que Dounetchka ne soit pas ici, poursuivit-il avec le même élan; — peut-être

serez-vous malheureuse, sachez cependant que votre fils vous aime maintenant plus que lui-même, et que vous avez eu tort de mettre en doute sa tendresse. Jamais je ne cesserai de vous aimer… Allons, assez; j'ai cru que je devais, avant tout, vous donner cette assurance…

Pulchérie Alexandrovna embrassa silencieusement son fils, le pressa contre sa poitrine et pleura sans bruit.

— Je ne sais ce que tu as, Rodia, dit-elle enfin. Jusqu'ici j'avais cru tout bonnement que notre présence t'ennuyait; à présent, je vois qu'un grand malheur te menace, et que tu vis dans l'anxiété. Je m'en doutais, Rodia. Pardonne-moi de te parler de cela; j'y pense toujours, et j'en perds le sommeil. La nuit dernière, ta sœur a eu le délire, et dans les paroles qu'elle prononçait ton nom revenait sans cesse. J'ai entendu quelques mots, mais je n'y ai rien compris. Depuis ce matin jusqu'au moment de ta visite, j'ai été comme un condamné qui attend l'exécution; j'avais le pressentiment de quelque chose! Rodia, Rodia, où vas-tu donc? Car tu es sur le point de partir, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je l'avais deviné! Mais je puis aller avec toi, si tu dois partir. Dounia nous accompagnera; elle t'aime, elle t'aime beaucoup. S'il le faut, eh bien, nous prendrons aussi avec nous Sophie Séménovna; vois-tu? Je suis toute prête à l'accepter pour fille. Dmitri Prokofitch nous aidera dans nos préparatifs de départ… mais… où vas-tu donc?

— Adieu, maman.

— Quoi! Aujourd'hui même! S'écria-t-elle, comme s'il se fut agi d'une séparation éternelle.

— Je ne puis pas rester, il faut absolument que je vous quitte…

— Et je ne puis pas aller avec toi?…

— Non, mais mettez-vous à genoux et priez Dieu pour moi. Il entendra peut-être votre prière.

— Puisse-t-il l'entendre! Je vais te donner ma bénédiction… Oh! Seigneur!

Oui, il était bien aise que sa sœur n'assistât pas à cette entrevue. Pour s'épancher en liberté, sa tendresse avait besoin du tête-à-tête, et un témoin

quelconque, fût-ce Dounia, l'aurait gêné. Il tomba aux pieds de sa mère et les baisa. Pulchérie Alexandrovna et son fils s'embrassèrent en pleurant; la première ne fit plus aucune question. Elle avait compris que le jeune homme traversait une crise terrible, et que son sort allait se décider dans un moment.

— Rodia, mon chéri, mon premier-né, dit-elle à travers ses sanglots, te voilà maintenant tel que tu étais dans ton enfance; c'est ainsi que tu venais m'offrir tes caresses et tes baisers. Jadis, du vivant de ton père, lui et moi n'avions, au milieu de nos malheurs, d'autre consolation que ta présence, et depuis que je l'ai enterré, combien de fois n'avons-nous pas, toi et moi, pleuré sur sa tombe, en nous tenant embrassés comme à présent! Si je pleure depuis longtemps, c'est que mon cœur maternel avait des pressentiments sinistres. Le soir où nous sommes arrivés à Pétersbourg, dès notre première entrevue, ton visage m'a tout appris, et aujourd'hui, quand je t'ai ouvert la porte, j'ai pensé, en te voyant, que l'heure fatale était venue. Rodia, Rodia, tu ne pars pas tout de suite?

— Non.

— Tu viendras encore?

— Oui… je viendrai.

— Rodia, ne te fâche pas, je n'ose t'interroger; dis-moi seulement deux mots: tu vas loin d'ici?

— Fort loin.

— Tu auras là un emploi, une position?

— J'aurai ce que Dieu m'enverra… priez seulement pour moi…

Raskolnikoff voulait sortir, mais elle se cramponna à lui et le regarda en plein visage avec une expression de désespoir.

— Assez, maman, dit le jeune homme, qui, témoin de cette douleur navrante, regrettait profondément d'être venu.

— Tu ne pars pas pour toujours? Tu ne vas pas te mettre en route tout de suite? Tu viendras demain?

— Oui, oui, adieu.

Il réussit enfin à s'échapper.

La soirée était chaude sans être étouffante; depuis le matin, le temps s'était éclairci. Raskolnikoff regagna vivement sa demeure. Il voulait avoir

tout fini avant le coucher du soleil. Pour le moment toute rencontre lui eût été fort désagréable. En montant à sa chambre, il remarqua que Nastasia, alors occupée à préparer le thé, avait interrompu sa besogne, et le suivait d'un œil curieux.

« Est-ce qu'il y aurait quelqu'un chez moi? » se dit-il, et malgré lui il songea à l'odieux Porphyre. Mais quand il ouvrit la porte de son logement, il aperçut Dounetchka. La jeune fille, assise sur le divan, était pensive; sans doute elle attendait son frère depuis longtemps. Il s'arrêta sur le seuil. Elle eut un mouvement d'effroi, se redressa et le regarda longuement. Une immense désolation se lisait dans les yeux de Dounia. Ce seul regard prouva à Raskolnikoff qu'elle savait tout.

— Dois-je m'avancer vers toi ou me retirer? Demanda-t-il avec hésitation.

— J'ai passé toute la journée à t'attendre chez Sophie Séménovna; nous comptions t'y voir.

Raskolnikoff entra dans la chambre et se laissa tomber avec accablement sur une chaise.

— Je me sens faible, Dounia; je suis très-fatigué, et, en ce moment surtout, j'aurais besoin de toutes mes forces.

Il jeta sur sa sœur un regard défiant.

— Où as-tu donc été durant toute la nuit dernière?

— Je ne m'en souviens pas bien; vois-tu, ma sœur? Je voulais prendre un parti définitif, et plusieurs fois je me suis approché de la Néva; cela, je me le rappelle. Mon intention était d'en finir ainsi… mais… je n'ai pu m'y résoudre… acheva-t-il à voix basse en cherchant à lire sur le visage de Dounia l'impression produite par ses paroles.

— Dieu soit loué! C'était précisément ce que nous craignions, Sophie Séménovna et moi! Ainsi tu crois encore à la vie, Dieu soit loué!

Raskolnikoff eut un sourire amer.

— Je n'y croyais pas, mais tout à l'heure j'ai été chez notre mère, et nous nous sommes embrassés en pleurant; je suis incrédule, et pourtant je lui ai demandé de prier pour moi. Dieu sait comment cela se fait, Dounetchka; moi-même, je ne comprends rien à ce que j'éprouve. — Tu as été chez notre

mère? Tu lui as parlé? S'écria Dounia épouvantée. Se peut-il que tu aies eu le courage de lui dire cela?

— Non, je ne le lui ai pas dit… verbalement; mais elle se doute de quelque chose. Elle t'a entendue rêver tout haut la nuit dernière. Je suis sûr qu'elle a déjà deviné la moitié de ce secret. J'ai peut-être eu tort d'aller la voir. Je ne sais même pourquoi je l'ai fait. Je suis un homme bas, Dounia.

— Oui, mais un homme prêt à aller au-devant de l'expiation. Tu iras, n'est-ce pas?

— À l'instant. Pour fuir ce déshonneur, je voulais me noyer, Dounia; mais au moment où j'allais me jeter à l'eau, je me suis dit qu'un homme fort ne doit pas avoir peur de la honte. C'est de l'orgueil, Dounia?

— Oui, Rodia!

Une sorte d'éclair s'alluma dans ses yeux ternes; il semblait heureux de penser qu'il avait conservé son orgueil.

— Tu ne penses pas, ma sœur, que j'aie eu simplement peur de l'eau? Demanda-t-il avec un sourire désagréable.

— Oh! Rodia, assez! Répondit la jeune fille blessée de cette supposition.

Tous deux restèrent silencieux pendant dix minutes. Raskolnikoff tenait les yeux baissés; Dounetchka le considérait avec une expression de souffrance. Tout à coup il se leva:

— L'heure s'avance, il est grand temps de partir. Je vais me livrer, mais je ne sais pourquoi je fais cela.

De grosses larmes jaillirent sur les joues de Dounetchka.

— Tu pleures, ma sœur; mais peux-tu me tendre la main?

— En doutais-tu?

Elle le serra avec force contre sa poitrine.

— Est-ce qu'en t'offrant à l'expiation tu n'effaceras pas la moitié de ton crime? S'écria-t-elle; en même temps elle embrassait son frère.

— Mon crime? Quel crime? Répliqua-t-il dans un soudain accès de colère: celui d'avoir tué une vermine sale et malfaisante, une vieille usurière nuisible à tout le monde, un vampire qui suçait le sang des pauvres? Mais un tel meurtre devrait obtenir l'indulgence pour quarante péchés! Je n'y pense pas et ne songe nullement à l'effacer. Qu'ont-ils tous à me crier de tous côtés:

« Crime! Crime! » Maintenant que je me suis décidé à affronter gratuitement ce déshonneur, maintenant seulement l'absurdité de ma lâche détermination m'apparaît dans tout son jour! C'est simplement par bassesse et par impuissance que je me résous à cette démarche, à moins que ce ne soit aussi par intérêt, comme me le conseillait ce… Porphyre.

— Frère, frère, que dis-tu? Mais tu as versé le sang! Répondit Dounia, consternée.

— Eh bien, quoi! Tout le monde le verse, poursuivit-il avec une véhémence croissante; il a toujours coulé à flots sur la terre; les gens qui le répandent comme du champagne montent ensuite au Capitole et sont proclamés bienfaiteurs de l'humanité. Examine les choses d'un peu plus près avant de les juger. Je voulais faire, moi aussi, du bien aux hommes; des centaines, des milliers de bonnes actions eussent amplement racheté cette unique sottise, et, quand je dis sottise, je devrais dire plutôt maladresse, car l'idée n'était pas si sotte qu'elle en a l'air maintenant: après l'insuccès, les desseins les mieux concertés paraissent idiots. Je ne voulais, par cette bêtise, que me créer une situation indépendante, assurer mes premiers pas dans la vie, me procurer des ressources; ensuite j'aurais pris mon essor… Mais j'ai échoué, c'est pourquoi je suis un misérable! Si j'avais réussi, on me tresserait des couronnes, tandis qu'à présent je ne suis plus bon qu'à jeter aux chiens!

— Mais non, il ne s'agit pas de cela! Mon frère, que dis-tu?

— Il est vrai que je n'ai pas procédé selon les règles de l'esthétique! Décidément je ne comprends pas pourquoi il est plus glorieux de lancer des bombes contre une ville assiégée que d'assassiner quelqu'un à coups de hache! La crainte de l'esthétique est le premier signe de l'impuissance! Jamais je ne l'ai mieux senti qu'à présent, et moins que jamais je comprends quel est mon crime! Jamais je n'ai été plus fort, plus convaincu qu'en ce moment!

Son visage pâle et défait s'était subitement coloré. Mais comme il venait de proférer cette dernière exclamation, ses yeux rencontrèrent par hasard ceux de Dounia; elle le regardait avec tant de tristesse que son exaltation tomba tout à coup. Il ne put s'empêcher de se dire qu'en somme il avait fait le malheur de ces deux pauvres femmes…

— Dounia, chère! Si je suis coupable, pardonne-moi (quoique je ne mérite aucun pardon, si réellement je suis coupable). Adieu! Ne disputons pas ensemble! Il est temps, grand temps de partir! Ne me suis pas, je t'en supplie, j'ai encore une visite à faire… Va à l'instant retrouver notre mère et reste auprès d'elle; je te le demande en grâce, c'est la dernière prière que je t'adresse. Ne la quitte pas; je l'ai laissée fort inquiète, et je crains qu'elle ne résiste pas à son chagrin: ou elle mourra, ou elle deviendra folle. Veille donc sur elle! Razoumikhine ne vous abandonnera pas; je lui ai parlé… Ne pleure pas sur moi: quoiqu'assassin, je tâcherai d'être toute ma vie courageux et honnête. Peut-être entendras-tu un jour parler de moi. Je ne vous déshonorerai pas, tu verras; je prouverai encore… Maintenant, au revoir, se hâta-t-il d'ajouter en remarquant une étrange expression dans les yeux de Dounia, tandis qu'il faisait ces promesses. — Pourquoi pleures-tu ainsi? Ne pleure pas, nous ne nous quittons pas pour toujours!… Ah! Oui! Attends, j'oubliais…

Il alla prendre sur la table un gros livre couvert de poussière, l'ouvrit et en tira une petite aquarelle peinte sur ivoire. C'était le portrait de la fille de sa logeuse, la jeune personne qu'il avait aimée. Pendant un instant il considéra ce visage expressif et souffreteux, puis il baisa le portrait et le remit à Dounetchka.

— J'ai bien des fois causé de cela avec elle, avec elle seule, dit-il rêveusement, — j'ai fait confidence à son cœur de ce projet qui devait avoir une issue si lamentable. Sois tranquille, continua-t-il en s'adressant à Dounia, — elle en a été révoltée tout autant que toi, et je suis bien aise qu'elle soit morte.

Puis, revenant à l'objet principal de ses préoccupations:

— L'essentiel maintenant, dit-il, — est de savoir si j'ai bien calculé ce que je vais faire et si je suis prêt à en accepter toutes les conséquences. On prétend que cette épreuve m'est nécessaire. Est-ce vrai? Quelle force morale aurai-je acquise quand je sortirai du bagne, brisé par vingt années de souffrances? Sera-ce alors la peine de vivre? Et je consens à porter le poids d'une existence pareille! Oh! J'ai senti que j'étais lâche, ce matin, au moment de me jeter dans la Néva!

À la fin, tous deux sortirent. Dounia n'avait été soutenue durant cette pénible entrevue que par son amour pour son frère. Ils se quittèrent dans la rue. Après avoir fait cinquante pas, la jeune fille se retourna pour voir une dernière fois Raskolnikoff. Lorsqu'il fut arrivé au coin de la rue, lui-même se retourna aussi, Leurs yeux se rencontrèrent, mais, remarquant que le regard de sa sœur était fixé sur lui, il fit un geste d'impatience et même de colère pour l'inviter à continuer son chemin; ensuite il disparut au tournant de la rue.

VII

La nuit commençait à tomber quand il arriva chez Sonia. Pendant toute la journée la jeune fille l'avait attendu avec anxiété. Dès le matin, elle avait reçu la visite de Dounia. Celle-ci était allée la voir, ayant appris la veille, par Svidrigaïloff, que Sophie Séménovna « savait cela ». Nous ne rapporterons pas en détail la conversation des deux femmes: bornons-nous à dire qu'elles pleurèrent ensemble et se lièrent d'une étroite amitié. De cette entrevue Dounia emporta du moins la consolation de penser que son frère ne serait pas seul: c'était Sonia qui la première avait reçu sa confession, c'était à elle qu'il s'était adressé lorsqu'il avait senti le besoin de se confier à un être humain; elle l'accompagnerait en quelque lieu que la destinée l'envoyât. Sans avoir fait de questions à cet égard, Avdotia Romanovna en était sûre; elle considérait Sonia avec une sorte de vénération qui rendait la pauvre fille toute confuse, car celle-ci se croyait indigne de lever les yeux sur Dounia. Depuis sa visite chez Raskolnikoff, l'image de la charmante personne qui l'avait si gracieusement saluée ce jour-là était restée dans son âme comme une des visions les plus belles et les plus ineffaçables de sa vie.

À la fin, Dounetchka se décida à aller attendre son frère au domicile de ce dernier, se disant qu'il ne pourrait faire autrement que d'y passer. Sonia ne fut pas plutôt seule que la pensée du suicide probable de Raskolnikoff lui ôta tout repos. C'était aussi la crainte de Dounia. Mais, en causant ensemble, les deux jeunes filles s'étaient donné l'une à l'autre toutes sortes de raisons pour se tranquilliser, et elles y avaient en partie réussi.

Dès qu'elles se furent quittées, l'inquiétude se réveilla chez chacune d'elles. Sonia se rappela ce que Svidrigaïloff lui avait dit la veille: « Raskolnikoff n'a que le choix entre deux alternatives: aller en Sibérie ou… » De plus, elle connaissait l'orgueil du jeune homme et son absence de sentiments religieux. « Est-il possible qu'il se résigne à vivre, uniquement par pusillanimité, par crainte de la mort? » pensait-elle avec désespoir. Déjà elle ne doutait plus que le malheureux n'eût mis fin à ses jours, quand il entra

chez elle.

Un cri de joie s'échappa de la poitrine de la jeune fille. Mais lorsqu'elle eut observé plus attentivement le visage du visiteur, elle pâlit soudain.

— Allons, oui! Dit en riant Raskolnikoff, je viens chercher tes croix, Sonia. C'est toi qui m'as engagé à aller au carrefour; maintenant que je vais m'y rendre, d'où vient que tu as peur?

Sonia le considéra avec étonnement. Ce ton lui paraissait étrange; un frisson parcourut son corps; mais, au bout d'une minute, elle comprit que cette assurance était feinte. Raskolnikoff, en lui parlant, regardait dans le coin et semblait craindre de fixer ses yeux sur elle.

— Vois-tu, Sonia? J'ai jugé que cela vaudrait mieux. Il y a ici une circonstance… ce serait trop long à raconter, et je n'en ai pas le temps. Sais-tu ce qui m'irrite? Je me sens furieux à la pensée que, dans un instant, toutes ces brutes m'entoureront, braqueront leurs yeux sur moi, me poseront de stupides questions auxquelles il faudra répondre, me montreront du doigt… Tu sais, je n'irai pas chez Porphyre; il m'est insupportable. Je préfère aller trouver mon ami Poudre. Ce que celui-là sera surpris! Je puis compter sur un joli succès d'étonnement. Mais il faudrait avoir plus de sang-froid; dans ces derniers temps je suis devenu fort irritable. Le croiras-tu? Peu s'en est fallu tantôt que je n'aie montré le poing à ma sœur, et cela parce qu'elle s'était retournée pour me voir une dernière fois. Suis-je tombé assez bas! Eh bien, où sont les croix?

Le jeune homme ne semblait pas dans son état normal. Il ne pouvait ni rester une minute en place ni fixer sa pensée sur un objet; ses idées se succédaient sans transition, ou, pour mieux dire, il battait la campagne; ses mains tremblaient légèrement.

Sonia gardait le silence. Elle tira d'une boîte deux croix: l'une en cyprès, l'autre en cuivre, puis elle se signa et, après avoir répété la même cérémonie sur la personne de Raskolnikoff, lui passa au cou la croix de cyprès.

— C'est une manière symbolique d'exprimer que je me charge d'une croix, hé! Hé! Comme si d'aujourd'hui seulement je commençais à souffrir! La croix de cyprès, c'est celle des petites gens; la croix de cuivre appartenait à Élisabeth; tu la gardes pour toi, montre-la un peu! Ainsi, elle la portait… à

ce moment-là? Je connais deux autres objets de piété: une croix d'argent et une image. Je les ai jetés alors sur la poitrine de la vieille. Voilà ce que je devrais maintenant me mettre au cou… Mais je ne dis que des fadaises et j'oublie mon affaire, je suis distrait!… Vois-tu, Sonia? Je suis venu surtout pour te prévenir, afin que tu saches… Eh bien, voilà tout… Je ne suis venu que pour cela. (Hum! Je croyais pourtant avoir autre chose à te dire.) Voyons, tu as toi-même exigé de moi cette démarche, je vais être mis en prison, et ton désir sera satisfait; pourquoi donc pleures-tu? Toi aussi! Cesse, assez; oh! Que tout cela m'est pénible!

À la vue de Sonia en larmes, son cœur se serrait: « Que suis-je pour elle? » se disait-il à part soi; « pourquoi s'intéresse-t-elle à moi comme pourrait le faire ma mère ou Dounia? Elle sera ma niania! »

— Fais le signe de la croix, dis une petite prière, supplia d'une voix tremblante la jeune fille.

— Oh! Soit, je prierai tant que tu voudras! Et de bon cœur, Sonia, de bon cœur…

Ce n'était pas tout ce qu'il avait envie de dire.

Il fit plusieurs signes de croix. Sonia noua autour de sa tête un mouchoir vert en drap de dame, le même, probablement, dont Marméladoff avait parlé naguère au cabaret et qui servait alors à toute la famille. Cette pensée traversa l'esprit de Raskolnikoff, mais il s'abstint de questionner à ce sujet. Il commençait à s'apercevoir qu'il avait des distractions continuelles et qu'il était extrêmement troublé. Cela l'inquiétait. Tout à coup il remarqua que Sonia se préparait à sortir avec lui.

— Qu'est-ce que tu fais? Où vas-tu? Reste, reste! Je veux être seul, s'écria-t-il d'une voix irritée, et il se dirigea vers la porte. — Quel besoin d'aller là avec toute une suite! Grommela-t-il en sortant.

Sonia n'insista point. Il ne lui dit même pas adieu, il l'avait oubliée. Une seule idée l'occupait maintenant:

« Est-ce que réellement c'en est fait? Se demandait-il tout en descendant l'escalier: n'y a-t-il pas moyen de revenir en arrière, de tout arranger… Et de ne pas aller là? »

Néanmoins il poursuivit sa marche, comprenant soudain que l'heure des

hésitations était passée. Dans la rue il se rappela qu'il n'avait pas dit adieu à Sonia, qu'elle s'était arrêtée au milieu de la chambre, qu'un ordre de lui l'avait comme clouée à sa place. Il se posa alors une autre question qui, depuis quelques minutes, hantait son esprit sans se formuler nettement:

« Pourquoi lui ai-je fait cette visite? Je lui ai dit que je venais pour affaire: quelle affaire? Je n'en ai absolument aucune. Pour lui apprendre que « je vais là »? Cela était bien nécessaire! Pour lui dire que je l'aime? Allons donc! Je viens tout à l'heure de la repousser comme un chien. Quant à sa croix, quel besoin en avais-je? Oh! Que je suis tombé bas! Non, ce qu'il me fallait, c'étaient ses larmes; ce que je voulais, c'était jouir des déchirements de son cœur! Peut-être aussi n'ai-je cherché, en allant la voir, qu'à gagner du temps, à retarder un peu le moment fatal! Et j'ai osé rêver de hautes destinées, je me suis cru appelé à faire de grandes choses, moi si vil, si misérable, si lâche! »

Il cheminait le long du quai et n'avait plus loin à aller; mais quand il arriva au pont, il suspendit un instant sa marche, puis se dirigea brusquement vers le Marché-au-Foin.

Ses regards se portaient avidement à droite et à gauche, il s'efforçait d'examiner chaque objet qu'il rencontrait et ne pouvait concentrer son attention sur rien. « Dans huit jours, dans un mois », songeait-il, « je repasserai sur ce pont; une voiture cellulaire m'emportera quelque part; de quel œil alors contemplerai-je ce canal? Remarquerai-je encore l'enseigne que voici? Le mot Compagnie est écrit là: le lirai-je alors comme je le lis aujourd'hui? Quelles seront mes sensations et mes pensées?… Mon Dieu, que toutes ces préoccupations sont mesquines! Sans doute cela est curieux… Dans son genre… (Ha! Ha! Ha! De quoi vais-je m'inquiéter!) Je fais l'enfant, je pose vis-à-vis de moi—même; pourquoi, au fait, rougirais-je de mes pensées? Oh! Quelle cohue! Ce gros homme — un Allemand selon toute apparence — qui vient de me pousser, sait-il à qui il a donné un coup de coude? Cette femme qui tient un enfant par la main et qui demande l'aumône me croit peut-être plus heureux qu'elle. Ce serait drôle. Je devrais bien lui donner quelque chose, pour la curiosité du fait. Bah! Je me trouve avoir cinq kopecks en poche, par quel hasard? Tiens, prends, matouchka! »

— Que Dieu te conserve! Fit la mendiante d'un ton pleurard.

Le Marché-au-Foin était alors rempli de monde. Cette circonstance déplaisait fort à Raskolnikoff; toutefois il se dirigea précisément du coté où la foule était le plus compact. Il aurait acheté la solitude à n'importe quel prix, mais il sentait en lui-même qu'il n'en pourrait jouir une seule minute. Arrivé au milieu de la place, le jeune homme se rappela tout à coup les paroles de Sonia: « Va au carrefour, salue le peuple, baise la terre que tu as souillée par ton péché et dis tout haut, à la face du monde: — Je suis un assassin! »

À ce souvenir, il trembla de tout son corps. Les angoisses des jours précédents avaient tellement desséché son âme qu'il fut heureux de la trouver encore accessible à une sensation d'un autre ordre et s'abandonna tout entier à celle-ci. Un immense attendrissement s'empara de lui, ses yeux se remplirent de larmes. Il se mit à genoux au milieu de la place, se courba jusqu'à terre et baisa avec joie le sol boueux. Après s'être relevé, il s'agenouilla de nouveau.

— En voilà un qui ne s'est pas ménagé! Remarqua un gars à côté de lui.

Cette observation fut accueillie par des éclats de rire.

— C'est un pèlerin qui va à Jérusalem, mes amis; il prend congé de ses enfants, de sa patrie; il salue tout le ' monde, il donne le baiser d'adieu à la ville de Pétersbourg et au sol de la capitale, ajouta un bourgeois légèrement pris de boisson.

— Il est encore tout jeune, dit un troisième.

— C'est un noble, observa sérieusement quelqu'un.

— Au jour d'aujourd'hui on ne distingue plus les nobles de ceux qui ne le sont pas.

En se voyant l'objet de l'attention générale, Raskolnikoff perdit un peu de son assurance, et les mots: « J'ai tué », qui allaient peut-être sortir de sa bouche, expirèrent sur ses lèvres. Les exclamations, les lazzis de la foule le laissèrent, d'ailleurs, indifférent, et ce fut avec calme qu'il prit la direction du commissariat de police. Chemin faisant, une seule vision attirait ses regards; du reste, il s'était attendu à la rencontrer sur sa route, et elle ne l'étonna pas.

Au moment où, sur le Marché-au-Foin, il venait de se prosterner pour la seconde fois jusqu'à terre, il avait aperçu à cinquante pas de lui Sonia. La jeune fille avait essayé d'échapper à sa vue en se cachant derrière une des

baraques en bois qui se trouvent sur la place. Ainsi, elle l'accompagnait, tandis qu'il gravissait ce Calvaire! Dès cet instant, Raskolnikoff acquit la conviction que Sonia était à lui pour toujours et le suivrait partout, dût sa destinée le conduire au bout du monde.

Le voici arrivé au lieu fatal. Il entra dans la cour d'un pas assez ferme. Le bureau de police était situé au troisième étage. « Avant que je sois monté là-haut, j'ai encore le temps de me retourner », pensait le jeune homme. Tant qu'il n'avait pas avoué, il aimait à se dire qu'il pouvait changer de résolution.

Comme lors de sa première visite, il trouva l'escalier couvert d'ordures, empuanti par les exhalaisons que vomissaient les cuisines ouvertes sur chaque palier. Ses jambes se dérobaient sous lui, tandis qu'il montait les marches. Un instant il s'arrêta pour reprendre haleine, se remettre, préparer son entrée. « Mais à quoi bon? Pourquoi? » Se demanda-t-il tout à coup. « Puisqu'il faut vider cette tasse, peu importe comment je la boirai. Plus elle sera amère, mieux cela vaudra. » Puis s'offrit à son esprit l'image d'Ilia Pétrovitch, le lieutenant Poudre. « Au fait, est-ce à lui que je vais parler? Ne pourrais-je m'adresser à un autre, à Nikodim Fomitch, par exemple? Si j'allais de ce pas trouver le commissaire de police à son domicile personnel et lui raconter la chose dans une conversation privée?… Non, non! Je parlerai à Poudre, ce sera plus vite fini… »

Frissonnant, ayant à peine conscience de lui-même, Raskolnikoff ouvrit la porte du commissariat. Cette fois, il n'aperçut dans l'antichambre qu'un dvornik et un homme du peuple. L'appariteur ne fit même pas attention à lui. Le jeune homme passa dans la pièce suivante où travaillaient deux scribes. Zamétoff n'était pas là, Nikodim Fomitch non plus.

— Il n'y a personne? Fit le visiteur en s'adressant à l'un des employés.

— Qui demandez-vous?

— A… A… Ah! Sans entendre ses paroles, sans voir son visage, j'ai deviné la présence d'un Russe… comme il est dit dans je ne sais plus quel conte… Mon respect! Jeta brusquement une voix connue.

Raskolnikoff tressaillit: Poudre était devant lui; il venait de sortir d'une troisième chambre. « La destinée l'a voulu », pensa le visiteur, « comment est-il ici? »

— Vous chez nous? À quelle occasion? S'écria Ilia Pétrovitch qui paraissait de très-bonne humeur et même un peu lancé. Si vous êtes venu pour affaire, il est encore trop tôt. C'est même par hasard que je me trouve ici… Du reste, en quoi puis-je… J'avoue que je ne vous… Comment? Comment? Pardonnez-moi…

— Raskolnikoff.

— Eh! Oui: Raskolnikoff! Avez-vous pu croire que je l'avais oublié! Je vous en prie, ne me croyez pas si… Rodion… Ro… R… Rodionitch, n'est-ce pas?

— Rodion Romanitch.

— Oui, oui, oui! Rodion Romanitch, Rodion Romanitch! Je l'avais sur la langue. Je vous avoue que je regrette sincèrement la façon dont nous avons agi avec vous dans le temps… Plus tard, on m'a expliqué les choses; j'ai appris que vous étiez un jeune écrivain, un savant même… J'ai su que vous débutiez dans la carrière des lettres… Eh! Mon Dieu! Quel est le littérateur, quel est le savant qui, à ses débuts, n'a pas mené plus ou moins la vie de bohème? Ma femme et moi, nous estimons l'un et l'autre la littérature; mais, chez ma femme, c'est une passion! Elle raffole des lettres et des arts!… Sauf la naissance, tout le reste peut s'acquérir par le talent, le savoir l'intelligence, le génie! Un chapeau, par exemple, qu'est-ce que cela signifie? Un chapeau est une galette, je l'achète chez Zimmermann; mais ce qui s'abrite sous le chapeau, cela, je ne l'achète pas!… J'avoue que je voulais même me rendre chez vous pour vous fournir des explications; mais j'ai pensé que peut-être vous… Avec tout cela je ne vous demande pas quel est l'objet de votre visite. Il paraît que votre famille est maintenant à Pétersbourg?

— Oui, ma mère et ma sœur.

— J'ai même eu l'honneur et le plaisir de rencontrer votre sœur, — c'est une personne aussi charmante que distinguée. Vraiment, je déplore de tout mon cœur l'altercation que nous avons eue ensemble autrefois. Quant aux conjectures fondées sur votre évanouissement, on en a reconnu, depuis, l'éclatante fausseté. Je comprends l'indignation que vous en avez ressentie. À présent que votre famille habite Pétersbourg, vous allez peut-être changer de logement?

— N-non, pas pour le moment. J'étais venu demander… Je croyais trouver ici Zamétoff.

— Ah! C'est vrai! Vous vous étiez lié avec lui; je l'ai entendu dire. Eh bien, Zamétoff n'est plus chez nous. Oui, nous avons perdu Alexandre Grigoriévitch! Il nous a quittés depuis hier; il y a même eu, avant son départ, un échange de gros mots entre lui et nous… C'est un petit galopin sans consistance, rien de plus; il avait donné quelques espérances, mais il a eu le malheur de fréquenter notre brillante jeunesse, et il s'est mis en tête de passer des examens pour pouvoir faire de l'embarras et trancher du savant. Bien entendu, Zamétoff n'a rien de commun avec vous, par exemple, ou avec M. Razoumikhine, votre ami. Vous autres, vous avez embrassé la carrière de la science, et les revers n'ont aucune prise sur vous. À vos yeux, les agréments de la vie ne sont rien; vous menez l'existence austère, ascétique, monacale, de l'homme d'étude. Un livre, une plume derrière l'oreille, une recherche scientifique à faire, cela suffit à votre bonheur! Moi-même, jusqu'à un certain point… Avez-vous lu la correspondance de Livingstone?

— Non.

— Moi, je l'ai lue. Maintenant, du reste, le nombre des nihilistes s'est considérablement accru, et ce n'est pas étonnant, à une époque comme la nôtre. De vous à moi… Sans doute, vous n'êtes pas nihiliste? Répondez franchement, franchement!

— N-non…

— Vous savez, n'ayez pas peur d'être franc avec moi comme vous le seriez avec vous-même! Autre chose est le service, autre chose… Vous croyiez que j'allais dire: l'amitié, vous vous êtes trompé! Pas l'amitié, mais le sentiment de l'homme et du citoyen, le sentiment de l'humanité et de l'amour pour le Tout-Puissant. Je puis être un personnage officiel, un fonctionnaire; je n'en dois pas moins sentir toujours en moi l'homme et le citoyen. Vous parliez de Zamétoff: eh bien, Zamétoff est un garçon qui copie le chic français, qui fait du tapage dans les mauvais lieux quand il a bu un verre de champagne ou de vin du Don, — voilà ce qu'est votre Zamétoff! J'ai peut-être été un peu vif avec lui; mais si mon indignation m'a emporté trop loin, elle avait sa source dans un sentiment élevé: le zèle pour les intérêts du

service. D'ailleurs, je possède un rang, une situation, une importance sociale! Je suis marié, père de famille. Je remplis mon devoir d'homme et de citoyen, tandis que lui, qu'est-il, permettez-moi de vous le demander? Je m'adresse à vous comme à un homme favorisé du bienfait de l'éducation. Tenez, les sages-femmes se sont aussi multipliées au delà de toute mesure.

Raskolnikoff regarda le lieutenant d'un air ahuri. Les paroles d'Ilia Pétrovitch qui, évidemment, sortait de table résonnaient pour la plupart à ses oreilles comme des mots vides de sens. Toutefois, il en comprenait tant bien que mal une partie. En ce moment, il questionnait des yeux son interlocuteur et ne savait comment tout cela finirait.

— Je parle de ces jeunes filles qui portent les cheveux coupés à la Titus, continua l'intarissable Ilia Pétrovitch, — je les appelle des sages-femmes, et le nom me parait très-bien trouvé. Hé! Hé! Elles suivent des cours de médecine, elles étudient l'anatomie; allons, dites-moi, que je vienne à être malade, est-ce que je me ferai traiter par une demoiselle? Hé! Hé!

Ilia Pétrovitch se mit à rire, enchanté de son esprit.

— J'admets la soif de l'instruction; mais ne peut-on pas s'instruire sans donner dans tous ces excès? Pourquoi être insolent? Pourquoi insulter de nobles personnalités, comme le fait ce vaurien de Zamétoff? Pourquoi m'a-t-il injurié, je vous le demande?… Une autre épidémie qui fait de terribles progrès, c'est celle du suicide. On mange tout ce qu'on a, et ensuite on se tue. Des fillettes, des jouvenceaux, des vieillards se donnent la mort!… Tenez! Nous avons encore appris tantôt qu'un monsieur, récemment arrivé ici, venait de mettre fin à ses jours. Nil Pavlitch, eh! Nil Pavlitch! Comment se nommait le gentleman qui s'est brûlé la cervelle ce matin dans la Péterbourgskaïa?

— Svidrigaïloff, répondit d'une voix enrouée quelqu'un qui se trouvait dans la pièce voisine.

Raskolnikoff frissonna.

— Svidrigaïloff! Svidrigaïloff s'est brûlé la cervelle! S'écria-t-il.

— Comment! Vous connaissiez Svidrigaïloff?

— Oui… Je le connaissais… Il était arrivé depuis peu ici…

— Oui, en effet, il était arrivé depuis peu; il avait perdu sa femme, c'était un débauché. Il s'est tiré un coup de revolver dans des conditions

particulièrement scandaleuses. On a trouvé sur son cadavre un carnet où il avait écrit quelques mots: « Je meurs en possession de mes facultés intellectuelles, qu'on n'accuse personne de ma mort… » Cet homme-là avait, dit-on, de la fortune. Comment donc le connaissiez-vous?

— Je… Ma sœur avait été institutrice chez lui.

— Bah! Bah! Bah!… Mais alors vous pouvez donner des renseignements sur lui. Vous n'aviez aucun soupçon de son projet?

— Je l'ai vu hier… Il buvait du vin… Je ne me suis douté de rien.

Raskolnikoff sentait comme une montagne sur sa poitrine.

— Voilà que vous pâlissez encore, semble-t-il. L'atmosphère de cette pièce est si étouffante…

— Oui, il est temps que je m'en aille, balbutia le visiteur, excusez-moi, je vous ai dérangé…

— Allons donc, je suis toujours à votre disposition! Vous m'avez fait plaisir, et je suis bien aise de vous déclarer…

En prononçant ces mots, Ilia Pétrovitch tendit la main au jeune homme.

— Je voulais seulement… J'avais affaire à Zamétoff…

— Je comprends, je comprends… Charmé de votre visite.

— Je… Suis enchanté… Au revoir… Fit Raskolnikoff avec un sourire.

Il sortit d'un pas chancelant. La tête lui tournait. Il pouvait à peine se porter, et, en descendant l'escalier, force lui fut de s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Il lui sembla qu'un dvornik, qui se rendait au bureau de police, le heurtait en passant; qu'un chien aboyait quelque part au premier étage, et qu'une femme criait pour faire taire l'animal. Arrivé au bas de l'escalier, il entra dans la cour. Debout, non loin de la porte, Sonia, pâle comme la mort, le considérait d'un air étrange. Il s'arrêta en face d'elle. La jeune fille frappa ses mains l'une contre l'autre; sa physionomie exprimait le plus affreux désespoir. À cette vue, Raskolnikoff sourit, mais de quel sourire! Un instant après, il rentrait au bureau de police.

Ilia Pétrovitch était en train de fouiller dans des paperasses. Devant lui se tenait ce même moujik qui tout à l'heure en montant l'escalier avait heurté Raskolnikoff.

— A-a-ah! Vous revoilà! Vous avez oublié quelque chose?… Mais

qu’avez-vous? Les lèvres blêmes, le regard fixe, Raskolnikoff s’avança lentement vers Ilia Pétrovitch. S’appuyant de la main à la table devant laquelle le lieutenant était assis, il voulut parler, mais ne put proférer que des sons inintelligibles.

— Vous êtes souffrant, une chaise! Voilà, asseyez-vous! De l’eau!

Raskolnikoff se laissa tomber sur le siège qu’on lui offrait, mais ses yeux ne quittaient pas Ilia Pétrovitch, dont le visage exprimait une surprise fort désagréable. Pendant une minute tous deux se regardèrent en silence. On apporta de l’eau.

— C’est moi… Commença Raskolnikoff.

— Buvez.

Le jeune homme repoussa du geste le verre qui lui était présenté, et, d’une voix basse, mais distincte, il fit, en s’interrompant à plusieurs reprises, la déclaration suivante:

— C’est moi qui ai assassiné à coups de hache, pour les voler, la vieille prêteuse sur gages et sa sœur Élisabeth.

Ilia Pétrovitch appela. De tous côtés on accourut.

Raskolnikoff renouvela ses aveux…

Epilogue I

La Sibérie. Au bord d'un fleuve large et désert s'élève une ville, un des centres administratifs de la Russie; dans la ville il y a une forteresse, dans la forteresse une prison. Dans la prison est détenu depuis neuf mois Rodion Romanovitch Raskolnikoff, condamné aux travaux forcés (deuxième catégorie). Près de dix-huit mois se sont écoulés depuis le jour où il a commis son crime.

L'instruction de son affaire ne rencontra guère de difficultés. Le coupable renouvela ses aveux avec autant de force que de netteté et de précision, sans embrouiller les circonstances, sans en adoucir l'horreur, sans pallier les faits, sans oublier le moindre détail. Il fit un récit complet de l'assassinat: il éclaircit le mystère du gage trouvé dans les mains de la vieille (on se rappelle que c'était un morceau de bois joint à un morceau de fer); il raconta comment il avait pris les clefs dans la poche de la victime, il décrivit ces clefs, il décrivit le coffre et en indiqua le contenu; il expliqua le meurtre d'Élisabeth resté jusqu'alors une énigme; il raconta comme quoi Koch était venu et avait frappé à la porte, comme quoi après lui était arrivé un étudiant; il rapporta de point en point la conversation qui avait eu lieu entre ces deux hommes: ensuite lui, l'assassin, s'était élancé dans l'escalier, il avait entendu les cris de Mikolka et de Mitka, s'était caché dans le logement vide, puis avait regagné sa demeure. Enfin, quant aux objets volés, il fit connaître qu'il les avait enfouis sous une pierre dans une cour donnant sur la perspective de l'Ascension: on les y retrouva en effet. Bref, la lumière fut faite sur tous les points. Ce qui, entre autres choses, étonnait beaucoup les enquêteurs et les juges, c'était qu'au lieu de profiter des dépouilles de sa victime, l'assassin fut allé les cacher sous une pierre; ils comprenaient moins encore que non-seulement il ne se souvînt pas exactement de tous les objets volés par lui, mais que même il se trompât sur leur nombre. On trouvait surtout invraisemblable qu'il n'eût pas ouvert une seule fois la bourse et qu'il en ignorât le contenu. (Elle renfermait trois cent dix-sept roubles et trois pièces

de vingt kopecks; par suite du long séjour sous la pierre, les plus gros assignats qui étaient placés au-dessus des autres avaient été considérablement détériorés.) Pendant longtemps on s'ingénia à deviner pourquoi sur ce seul point l'accusé mentait, alors que sur tout le reste il avait dit spontanément la vérité. À la fin quelques-uns (surtout parmi les psychologues) admirent comme possible qu'en effet il n'eût pas visité la bourse, et que dès lors il s'en fût débarrassé sans savoir ce qu'elle contenait; mais ils en tirèrent aussitôt la conclusion que le crime même avait été nécessairement commis sous l'influence d'une folie momentanée: le coupable, dirent-ils, a cédé à la monomanie maladive de l'assassinat et du vol, sans but ultérieur, sans calcul intéressé. C'était l'occasion ou jamais de mettre en avant la théorie moderne de l'aliénation temporaire, théorie à l'aide de laquelle on cherche si souvent aujourd'hui à expliquer les actes de certains malfaiteurs. D'ailleurs, l'affection hypocondriaque dont souffrait Raskolnikoff était attestée par de nombreux témoins: le docteur Zosimoff, les anciens camarades de l'accusé, sa logeuse, les gens de service. Tout cela donnait fortement à penser que Raskolnikoff n'était pas tout à fait un assassin ordinaire, un vulgaire escarpe, mais qu'il y avait autre chose dans son cas. Au grand dépit des partisans de cette opinion, le coupable lui-même n'essaya guère de se défendre; interrogé sur les motifs qui avaient pu le pousser au meurtre et au vol, il déclara avec une brutale franchise qu'il y avait été amené par la misère: il espérait, dit-il, trouver chez sa victime au moins trois mille roubles, et il comptait avec cette somme assurer ses débuts dans la vie; son caractère léger et bas, aigri par les privations et les revers, avait fait de lui un assassin. Quand on lui demanda pourquoi il était allé se dénoncer, il répondit carrément qu'il avait joué la comédie du repentir. Tout cela était presque cynique…

Cependant l'arrêt fut moins sévère qu'on n'aurait pu le présumer, eu égard au crime commis; peut-être sut-on gré au prévenu de ce que loin de chercher à s'innocenter, il s'était au contraire plutôt appliqué à se charger lui-même. Toutes les particularités étranges de la cause furent prises en considération. L'état de maladie et de détresse ou se trouvait le coupable avant l'accomplissement du crime ne pouvait faire le moindre doute. Comme il n'avait pas profité des objets volés, on supposa, ou que le remords l'en

avait empêché, ou que ses facultés intellectuelles n'étaient pas absolument intactes lorsqu'il avait consommé son forfait. Le meurtre, nullement prémédité, d'Élisabeth fournit même un argument à l'appui de cette dernière conjecture: un homme commet deux assassinats, et en même temps il oublie que la porte est ouverte! Enfin, il était allé se dénoncer, et cela au moment où les faux aveux d'un fanatique à l'esprit détraqué (Nicolas) venaient de dévoyer complètement l'instruction, alors que la justice était a cent lieues de soupçonner le vrai coupable (Porphyre Pétrovitch tint religieusement sa parole): toutes ces circonstances contribuèrent à tempérer la sévérité du verdict.

D'autre part, les débats mirent brusquement en lumière plusieurs faits tout à l'honneur de l'accusé. Des documents produits par l'ancien étudiant Razoumikhine établirent qu'étant à l'Université, Raskolnikoff avait, six mois durant, partagé ses maigres ressources avec un camarade pauvre et malade de la poitrine; ce dernier était mort laissant dans le dénuement un père infirme dont il était, depuis l'âge de treize ans, l'unique soutien; Raskolnikoff avait fait entrer le vieillard dans une maison de santé, et, plus tard, il avait pourvu aux frais de son enterrement. Le témoignage de la veuve Zarnitzine fut aussi très-favorable à l'accusé. Elle déposa qu'à l'époque où elle habitait aux Cinq-Coins avec son locataire, un incendie s'étant déclaré la nuit dans une maison, Raskolnikoff avait, au péril de sa vie, sauvé des flammes deux petits enfants; il s'était même grièvement brûlé en accomplissant cet acte de courage. Une enquête eut lieu au sujet de ce fait, et de nombreux témoins en certifièrent l'exactitude. Bref, la cour, tenant compte au coupable de ses aveux ainsi que de ses bons antécédents, le condamna seulement à huit années de travaux forcés (deuxième catégorie).

Dès l'ouverture des débats, la mère de Raskolnikoff était tombée malade. Dounia et Razoumikhine trouvèrent moyen de l'éloigner de Pétersbourg pendant toute la durée du procès. Razoumikhine choisit une ville desservie par le chemin de fer et située à peu de distance de la capitale; dans ces conditions, il pouvait suivre assidûment les audiences et voir assez souvent Avdotia Romanovna. La maladie de Pulchérie Alexandrovna était une affection nerveuse assez étrange, avec dérangement, au moins partiel, des

facultés mentales. De retour au logis, après sa dernière entrevue avec son frère, Dounia avait trouvé sa mère très-souffrante, en proie à la fièvre et au délire. Ce même soir, elle convint avec Razoumikhine des réponses à faire, lorsque Pulchérie Alexandrovna demanderait des nouvelles de Rodion: ils inventèrent toute une histoire, comme quoi Raskolnikoff avait été envoyé fort loin, au bout de la Russie, avec une mission qui devait lui rapporter beaucoup d'honneur et de profit. Mais, à leur grande surprise, ni alors ni plus tard la vieille ne les questionna à ce sujet. Elle-même d'ailleurs s'était mis dans la tête un roman pour expliquer la brusque disparition de son fils: elle racontait en pleurant la visite d'adieu qu'il lui avait faite; à cette occasion elle laissait entendre qu'elle seule connaissait plusieurs circonstances mystérieuses et fort graves: Rodion était obligé de se cacher parce qu'il avait des ennemis très-puissants; du reste, elle ne doutait pas que son avenir ne fût très-brillant, dès que certaines difficultés seraient écartées; elle assurait à Razoumikhine qu'avec le temps son fils deviendrait un homme d'État, elle en avait la preuve dans l'article qu'il avait écrit et qui dénotait un talent littéraire si remarquable. Cet article, elle le lisait sans cesse, parfois même à haute voix, on pouvait presque dire qu'elle couchait avec, et pourtant elle ne demandait guère où se trouvait maintenant Rodia, quoique le soin même qu'on prenait d'éviter ce sujet d'entretien eût pu déjà lui paraître suspect. Le silence étrange de Pulchérie Alexandrovna sur certains points finit par inquiéter Avdotia Romanovna et Razoumikhine. Ainsi elle ne se plaignait même pas que son fils ne lui écrivît point, tandis qu'autrefois, dans sa petite ville, elle attendait toujours avec une extrême impatience les lettres de son bien-aimé Rodia. Cette dernière circonstance était tellement inexplicable que Dounia en fut alarmée. L'idée vint à la jeune fille que sa mère avait le pressentiment d'un malheur terrible survenu à Rodia, et qu'elle n'osait questionner de peur d'apprendre quelque chose de pire encore. En tout cas, Dounia voyait très-bien que Pulchérie Alexandrovna avait le cerveau dérangé.

Deux fois, du reste, celle-ci conduisit elle-même la conversation de telle façon qu'il fut impossible de lui répondre sans indiquer où se trouvait présentement Rodia. À la suite des réponses nécessairement louches et embarrassées qu'on lui donna, elle tomba dans une profonde tristesse;

pendant fort longtemps on la vit sombre et taciturne comme elle ne l'avait jamais été. Dounia s'aperçut enfin que les mensonges, les histoires inventées allaient contre leur but, et que le mieux était de se renfermer dans un silence absolu sur certains points; mais il devint de plus en plus évident pour elle que Pulchérie Alexandrovna soupçonnait quelque chose d'affreux. Dounia savait notamment — son frère le lui avait dit — que sa mère l'avait entendue parler en rêve dans la nuit qui avait suivi son entrevue avec Svidrigaïloff: les mots échappés au délire de la jeune fille n'avaient-ils pas porté une sinistre lumière dans l'esprit de la pauvre femme? Souvent, parfois après des jours, des semaines même de sombre mutisme et de larmes silencieuses, une sorte d'exaltation hystérique se produisait chez la malade, elle se mettait soudain à parler tout haut, presque sans discontinuer, de son fils, de ses espérances, de l'avenir… Ses imaginations étaient quelquefois fort étranges. On faisait semblant d'être de son avis (peut-être n'était-elle pas dupe de cet assentiment). Néanmoins elle ne cessait pas de parler…

Le jugement fut rendu cinq mois après l'aveu fait par le criminel à Ilia Pétrovitch. Dès que cela fut possible, Razoumikhine alla voir le condamné dans la prison, Sonia le visita aussi. Arriva enfin le moment de la séparation; Dounia jura à son frère que cette séparation ne serait pas éternelle. Razoumikhine tint le même langage. L'ardent jeune homme avait un projet fermement arrêté dans son esprit: on amasserait quelque argent pendant trois ou quatre ans, puis on se transporterait en Sibérie, pays où tant de richesses n'attendent pour être mises en valeur que des capitaux et des bras; là on se fixerait dans la ville où serait Rodia, et… on commencerait ensemble une vie nouvelle. Tous pleurèrent en se disant adieu. Depuis quelques jours Raskolnikoff se montrait fort soucieux, il multipliait les questions au sujet de sa mère, s'inquiétait constamment d'elle. Cette excessive préoccupation de son frère faisait peine à Dounia. Quand il eut été renseigné avec plus de détails sur l'état maladif de Pulchérie Alexandrovna, il devint extrêmement sombre. Avec Sonia il était toujours fort taciturne. Munie de l'argent que Svidrigaïloff lui avait remis, la jeune fille était depuis longtemps décidée à accompagner le convoi de prisonniers dont Raskolnikoff ferait partie. Jamais un mot n'avait été échangé à ce propos entre elle et lui, mais tous deux

savaient qu'il en serait ainsi. Au moment des derniers adieux, le condamné eut un sourire étrange en entendant sa sœur et Razoumikhine lui parler en termes chaleureux de l'avenir prospère qui s'ouvrirait pour eux après sa sortie de prison; il prévoyait que la maladie de sa mère ne tarderait pas à la conduire au tombeau. Enfin eut lieu le départ de Raskolnikoff et de Sonia.

Deux mois après, Dounetchka épousa Razoumikhine. Ce fut une noce tranquille et triste. Parmi les invités se trouvèrent Porphyre Pétrovitch et Zosimoff. Depuis quelque temps tout dénotait chez Razoumikhine un homme ayant pris une résolution énergique. Dounia croyait aveuglément qu'il mettrait à exécution tous ses desseins, et elle ne pouvait pas ne pas le croire, car on voyait en lui une volonté de fer. Il commença par rentrer à l'Université afin de terminer ses études. Les deux époux élaboraient sans cesse des plans d'avenir, ils avaient l'un et l'autre la ferme intention d'émigrer en Sibérie dans un délai de cinq ans. En attendant, ils comptaient sur Sonia pour les remplacer là-bas…

Pulchérie Alexandrovna accorda avec bonheur la main de sa fille à Razoumikhine; mais après ce mariage elle parut devenir plus soucieuse et plus triste encore. Pour lui procurer un moment agréable, Razoumikhine lui apprit la belle conduite de Raskolnikoff à l'égard de l'étudiant et de son vieux père; il lui raconta aussi comment, l'année précédente, Rodia avait exposé ses jours pour sauver deux petits enfants sur le point de périr dans un incendie. Ces récits exaltèrent au plus haut degré l'esprit déjà troublé de Pulchérie Alexandrovna. Elle ne parla plus que de cela, dans la rue même elle faisait part de ces nouvelles aux passants (quoique Dounia l'accompagnât toujours). Dans les voitures publiques, dans les magasins, partout où elle rencontrait un auditeur bénévole, elle mettait la conversation sur son fils, l'article de son fils, la bienfaisance de son fils à l'égard d'un étudiant, le courageux dévouement dont son fils avait fait preuve dans un incendie, etc. Dounetchka ne savait comment la faire taire. Cette excitation maladive n'était pas sans danger: outre qu'elle épuisait les forces de la pauvre femme, il pouvait très-bien se faire que quelqu'un, entendant nommer Raskolnikoff, se mit à parler du procès. Pulchérie Alexandrovna se procura même l'adresse de la femme dont les enfants avaient été sauvés par son fils, et voulut absolument aller la

voir. À la fin, son agitation atteignit les dernières limites. Parfois elle fondait brusquement en larmes, souvent elle avait des accès de fièvre durant lesquels elle battait la campagne. Un matin, elle déclara nettement que, d'après ses calculs, Rodia devait bientôt revenir, car quand il était venu lui faire ses adieux, il lui avait annoncé son retour dans un délai de neuf mois. Elle commença donc à tout préparer dans le logement en vue de l'arrivée prochaine de son fils; lui destinant sa propre chambre, elle se mit en devoir de l'arranger, épousseta les meubles, lava le parquet, changea les rideaux, etc. Dounia était désolée, mais elle ne disait rien et même aidait sa mère dans ces diverses occupations. Après une journée remplie tout entière de visions folles, de rêves joyeux et de larmes, Pulchérie Alexandrovna fut prise d'une fièvre chaude. Elle mourut au bout de quinze jours. Plusieurs paroles prononcées par la malade durant son délire donnèrent à croire qu'elle avait presque entièrement deviné l'affreux secret dont son entourage s'était efforcé de lui dérober la connaissance.

Raskolnikoff ignora longtemps la mort de sa mère, quoique depuis son arrivée en Sibérie, il reçut régulièrement des nouvelles de sa famille par l'entremise de Sonia. Chaque mois la jeune fille envoyait une lettre à l'adresse de Razoumikhine, et chaque mois on lui répondait de Pétersbourg. Les lettres de Sonia parurent d'abord à Dounia et à Razoumikhine quelque peu sèches et insuffisantes; mais plus tard tous deux comprirent qu'il était impossible d'en écrire de meilleures, attendu qu'en somme ils y trouvaient les données les plus complètes et les plus précises sur la situation de leur malheureux frère. Sonia décrivait d'une façon très-simple et très-nette toute l'existence de Raskolnikoff en prison. Elle ne parlait ni de ses propres espérances, ni de ses conjectures quant à l'avenir, ni de ses sentiments personnels. Au lieu de chercher à expliquer l'état moral, la vie intérieure du condamné, elle se bornait à citer des faits, c'est-à-dire les paroles mêmes prononcées par lui; elle donnait des nouvelles détaillées de sa santé, elle disait quels désirs il lui avait manifestés, quelles questions il lui avait faites, de quelles commissions il l'avait chargée au cours de leurs entrevues, etc.

Mais ces renseignements, quelque circonstanciés qu'ils fussent, n'étaient guère, dans les premiers temps surtout, d'une nature consolante. Dounia et

son mari apprenaient par la correspondance de Sonia que leur frère était toujours sombre et taciturne: quand la jeune fille lui communiquait les nouvelles reçues de Pétersbourg, il y faisait à peine attention; parfois il s'informait de sa mère, et lorsque Sonia, voyant qu'il devinait la vérité, lui avait enfin annoncé la mort de Pulchérie Alexandrovna, elle avait remarqué, à sa grande surprise, qu'il était resté à peu près impassible. « Bien qu'il paraisse entièrement absorbé en lui-même et comme étranger à tout ce qui l'entoure, écrivait entre autres choses Sonia, il envisage très-franchement sa vie nouvelle, il comprend très-bien sa situation, n'attend rien de mieux d'ici à longtemps, ne se berce d'aucun espoir frivole et n'éprouve presque aucun étonnement dans ce milieu nouveau qui diffère tant de l'ancien… Sa santé est satisfaisante. Il va au travail sans répugnance et sans empressement. Il est presque indifférent à la nourriture, mais, sauf les dimanches et les jours de fête, cette nourriture est si mauvaise qu'à la fin il a consenti à accepter de moi quelque argent pour se procurer du thé tous les jours. Quant au reste, il me prie de ne pas m'en inquiéter, car, assure-t-il, il lui est désagréable qu'on s'occupe de lui. » « En prison, lisait-on dans une autre lettre, il est logé avec les autres détenus; je n'ai pas visité l'intérieur de la forteresse, mais j'ai lieu de penser qu'on y est fort mal, fort à l'étroit et dans des conditions insalubres. Il couche sur un lit de camp recouvert d'un tapis de feutre, il ne veut rien d'autre. S'il refuse tout ce qui pourrait rendre son existence matérielle moins dure et moins grossière, ce n'est nullement par principe, en vertu d'une idée préconçue, mais simplement par apathie, par indifférence. » Sonia avouait qu'au commencement surtout, ses visites, loin de faire plaisir à Raskolnikoff, lui causaient une sorte d'irritation: il ne sortait de son mutisme que pour dire des grossièretés à la jeune fille. Plus tard, il est vrai, ces entrevues étaient devenues pour lui une habitude, presque un besoin, à ce point qu'il avait été fort triste lorsqu'une indisposition de quelques jours avait obligé Sonia d'interrompre ses visites. Les jours fériés, ils se voyaient soit à la porte de la prison, soit au corps de garde où l'on envoyait pour quelques minutes le prisonnier quand elle le faisait appeler; en temps ordinaire, elle allait le trouver au travail, dans les ateliers, dans les briqueteries, dans les hangars établis sur les bords de l'Irtych. En ce qui la concernait, Sonia disait qu'elle

avait réussi à se créer des relations dans sa nouvelle résidence, qu'elle s'occupait de couture, et que, la ville ne possédant presque aucune modiste, elle s'était déjà fait une assez jolie clientèle. Ce qu'elle ne disait pas, c'était qu'elle avait appelé sur Raskolnikoff l'intérêt de l'autorité, que grâce à elle on le dispensait des travaux les plus pénibles, etc. Enfin Razoumikhine et Dounia reçurent avis que Raskolnikoff fuyait tout le monde, que ses compagnons de captivité ne l'aimaient pas, qu'il restait silencieux durant des journées entières et devenait fort pâle. Déjà Dounia avait remarqué une certaine inquiétude dans les dernières lettres de Sonia. Soudain celle-ci écrivit que le condamné était tombé gravement malade, et qu'il avait été mis à l'hôpital de la prison…

Epilogue II

Il était malade depuis longtemps déjà; mais ce qui avait brisé ses forces, ce n'étaient ni les horreurs de la captivité, ni le travail, ni la nourriture, ni la honte d'avoir la tête rasée et d'être vêtu de haillons: oh! Que lui importaient toutes ces tribulations, toutes ces misères? Loin de là, il était même bien aise d'avoir à travailler: la fatigue physique lui procurait, du moins, quelques heures de sommeil paisible. Et que signifiait pour lui la nourriture, — cette mauvaise soupe aux choux où l'on trouvait des blattes? Jadis, étant étudiant, il aurait été quelquefois bien heureux d'avoir cela à manger. Ses vêtements étaient chauds et appropriés à son genre de vie. Quant à ses fers, il n'en sentait même pas le poids. Restait l'humiliation d'avoir la tête rasée et de porter la livrée du bagne. Mais devant qui, aurait-il rougi? Devant Sonia? Elle avait peur de lui, comment aurait-il rougi devant elle?

Pourtant la honte le prenait vis-à-vis de Sonia elle-même; c'était pour cela qu'il se montrait grossier et méprisant, dans ses rapports avec la jeune fille. Mais cette honte ne venait ni de sa tète rasée ni de ses fers: son orgueil avait été cruellement blessé; Raskolnikoff était malade de cette blessure. Oh! Qu'il aurait été heureux s'il avait pu s'accuser lui-même! Alors il aurait tout supporté, même la honte et le déshonneur. Mais il avait beau s'examiner sévèrement, sa conscience endurcie ne trouvait dans son passé aucune faute particulièrement effroyable, il ne se reprochait que d'avoir échoué, chose qui pouvait arriver à tout le monde. Ce qui l'humiliait, c'était de se voir, lui Raskolnikoff, perdu sottement, perdu sans retour, par un arrêt de l'aveugle destinée, et il devait se soumettre, se résigner à l'« absurdité » de cet arrêt, s'il voulait retrouver un peu de calme.

Une inquiétude sans objet et sans but dans le présent, un sacrifice continuel et stérile dans l'avenir — voilà ce qui lui restait sur la terre. Vaine consolation pour lui de se dire que dans huit ans il n'en aurait que trente-deux, et qu'à cet âge on pouvait encore recommencer la vie! Pourquoi vivre? En vue de quoi? Vers quel objet tendre? Vivre pour exister? Mais de tout

temps il avait été prêt à donner son existence pour une idée, pour une espérance, pour une fantaisie même. Il avait toujours fait peu de cas de l'existence pure et simple; il avait toujours voulu davantage. Peut-être la force seule de ses désirs lui avait-elle fait croire jadis qu'il était de ces hommes à qui il est plus permis qu'aux autres.

Encore si la destinée lui avait envoyé le repentir, — le repentir poignant qui brise le cœur, qui chasse le sommeil, le repentir dont les tourments sont tels que l'homme se pend ou se noie pour y échapper! Oh! Il l'aurait accueilli avec bonheur! Souffrir et pleurer — c'est encore vivre. Mais il ne se repentait pas de son crime. Du moins il aurait pu s'en vouloir de sa sottise, comme il s'était reproché autrefois les actions stupides et odieuses qui l'avaient conduit en prison. Mais maintenant que dans le loisir de la captivité il réfléchissait à nouveau sur toute sa conduite passée, il ne la trouvait plus, à beaucoup près, aussi odieuse ni aussi stupide qu'elle le lui avait paru dans ce temps-là.

« En quoi, pensait-il, mon idée était-elle plus bête que les autres idées et théories qui se livrent bataille dans le monde depuis que le monde existe? Il suffit d'envisager la chose à un point de vue large, indépendant, dégagé des préjugés du jour, et alors, certainement, mon idée ne paraîtra plus aussi… étrange. Ô esprits soi-disant affranchis, philosophes de cinq kopecks, pourquoi vous arrêtez-vous à mi-chemin? »

« Et pourquoi ma conduite leur paraît-elle si laide? Se demandait-il. Parce que c'est un crime? Que signifie le mot crime? Ma conscience est tranquille. Sans doute j'ai commis un acte illicite, j'ai violé la lettre de la loi et versé le sang; eh bien, prenez ma tête… Voilà tout! Certes, en ce cas, plusieurs même des bienfaiteurs de l'humanité, de ceux à qui le pouvoir n'est pas venu par héritage, mais qui s'en sont emparés de vive force, auraient dû dès leur début être livrés au supplice. Mais ces gens-là sont allés jusqu'au bout, et c'est ce qui les justifie, tandis que moi, je n'ai pas su poursuivre, par conséquent je n'avais pas le droit de commencer. »

Il ne se reconnaissait qu'un seul tort: celui d'avoir faibli, d'être allé se dénoncer.

Une pensée aussi le faisait souffrir: pourquoi alors ne s'était-il pas tué? Pourquoi, plutôt que de se jeter à l'eau, avait-il préféré se livrer à la police?

L’amour de la vie était-il donc un sentiment si difficile à vaincre? Svidrigaïloff pourtant en avait triomphé!

Il se posait douloureusement cette question et ne pouvait comprendre que, quand en face de la Néva il songeait au suicide, alors même peut-être il pressentait en lui et dans ses convictions une erreur profonde. Il ne comprenait pas que ce pressentiment pouvait contenir en germe une nouvelle conception de la vie, que ce pouvait être le prélude d’une révolution dans son existence, le gage de sa résurrection.

Il admettait plutôt qu’il avait alors cédé, par lâcheté et défaut de caractère, à la force brutale de l’instinct. Le spectacle offert par ses compagnons de captivité l’étonnait: combien tous ils aimaient aussi la vie! Combien ils l’appréciaient! Il semblait même à Raskolnikoff que ce sentiment était plus vif chez le prisonnier que chez l’homme libre. Quelles affreuses souffrances n’enduraient pas certains de ces malheureux, les vagabonds, par exemple! Se pouvait-il qu’un rayon de soleil, un bois sombre, une fontaine fraîche eussent tant de prix à leurs yeux? À mesure qu’il les observa davantage, il découvrit des faits plus inexplicables encore.

Dans la prison, dans le milieu qui l’entourait, bien des choses, sans doute, lui échappaient; d’ailleurs, il ne voulait fixer son attention sur rien. Il vivait, pour ainsi dire, les yeux baissés, trouvant insupportable de regarder autour de lui. Mais à la longue plusieurs circonstances le frappèrent et, malgré lui en quelque sorte, il commença à remarquer ce qu’il n’avait même pas soupçonné auparavant. En général, ce qui l’étonnait le plus, c’était l’abîme effrayant, infranchissable, qui existait entre lui et tous ces gens-là. On eût dit qu’ils appartenaient, eux et lui, à des nations différentes. Ils se regardaient avec une défiance et une hostilité réciproques. Il savait et comprenait les causes générales de ce phénomène, mais jamais jusqu’alors il ne les avait supposées si fortes, ni si profondes. Indépendamment des criminels de droit commun, il y avait dans la forteresse des Polonais envoyés en Sibérie pour cause politique. Ces derniers considéraient leurs codétenus comme des brutes et n’avaient pour eux que du dédain; mais Raskolnikoff ne pouvait partager cette manière de voir: il s’apercevait fort bien que sous plusieurs rapports ces brutes étaient beaucoup plus intelligentes que les Polonais eux-mêmes. Là

aussi se trouvaient des Russes — un ancien officier et deux séminaristes, qui méprisaient la plèbe de la prison: Raskolnikoff remarquait également leur erreur.

Quant à lui, on ne l'aimait pas, on l'évitait. On finit même par le haïr, — pourquoi? Il l'ignorait. Des malfaiteurs cent fois plus coupables que lui le méprisaient, le raillaient; son crime était l'objet de leurs sarcasmes.

— Toi, tu es un barine! Lui disaient-ils. — Est-ce que tu devais assassiner à coups de hache? Ce n'est pas là l'affaire d'un barine.

Dans la seconde semaine du grand carême, il dut assister aux offices religieux avec sa chambrée. Il alla à l'église et pria comme les autres. Un jour, sans qu'il sut lui-même à quel propos, ses compagnons faillirent lui faire un mauvais parti. Il se vit brusquement assailli par eux:

i

— Tu es un athée! Tu ne crois pas en Dieu! Criaient tous ces forcenés. — Il faut te tuer.

Jamais il ne leur avait parlé ni de Dieu ni de la religion, et pourtant ils, voulaient le tuer comme athée. Il ne leur répondit pas un mot. Un prisonnier au comble de l'exaspération s'élançait déjà sur lui; Raskolnikoff calme et silencieux l'attendait sans sourciller, sans qu'aucun muscle de son visage tressaillit. Un garde-chiourme se jeta à temps entre lui et l'assassin, — un instant plus tard le sang aurait coulé.

Il y avait encore une question qui restait insoluble pour lui: pourquoi tous aimaient-ils tant Sonia? Elle ne cherchait pas à gagner leurs bonnes grâces; ils n'avaient pas souvent l'occasion de la rencontrer; parfois seulement ils la voyaient au chantier ou à l'atelier, lorsqu'elle venait passer une minute auprès de lui. Et cependant tous la connaissaient, ils n'ignoraient pas qu'elle l'avait suivi, ils savaient comment elle vivait, où elle vivait. La jeune fille ne leur donnait pas d'argent, ne leur rendait guère, à proprement parler, de services. Une fois seulement, à la Noël, elle apporta un cadeau pour toute la prison: des pâtés et des kalazchi[51]. Mais peu à peu entre eux et Sonia s'établirent certains rapports plus intimes: elle écrivait pour eux des lettres à leurs familles et les mettait à la poste. Quand leurs parents venaient à la ville, c'était entre les mains de Sonia que, sur la recommandation des prisonniers,

ils remettaient les objets et même l'argent destinés à ceux-ci. Les femmes et les maîtresses des détenus la connaissaient et allaient chez elle. Lorsqu'elle visitait Raskolnikoff en train de travailler au milieu de ses camarades, ou qu'elle rencontrait un groupe de prisonniers se rendant à l'ouvrage, tous ôtaient leurs bonnets, tous s'inclinaient: « Matouchka; Sophie Séménovna, tu es notre mère tendre et bien-aimée! » disaient ces galériens brutaux à la petite et chétive créature. Elle les saluait en souriant, et tous étaient heureux de ce sourire. Ils aimaient jusqu'à sa manière de marcher, et se retournaient pour la suivre des yeux lorsqu'elle s'en allait. Et que de louanges ils lui donnaient! Ils lui savaient gré même d'être si petite, ils ne savaient quels éloges faire d'elle. Ils allaient jusqu'à la consulter dans leurs maladies.

Raskolnikoff passa à l'hôpital toute la fin du carême et la semaine de Pâques. En revenant à la santé, il se rappela les songes qu'il avait faits pendant qu'il était en proie au délire. Il lui semblait alors voir le monde entier désolé par un fléau terrible et sans précédents, qui, venu du fond de l'Asie, s'était abattu sur l'Europe. Tous devaient périr, sauf un très-petit nombre de privilégiés. Des trichines d'une nouvelle espèce, des êtres microscopiques, s'introduisaient dans le corps des gens. Mais ces êtres étaient des esprits doués d'intelligence et de volonté. Les individus qui en étaient infectés devenaient à l'instant même fous furieux. Toutefois, chose étrange, jamais hommes ne s'étaient crus aussi sages, aussi sûrement en possession de la vérité que ne croyaient l'être ces infortunés. Jamais ils n'avaient eu plus de confiance dans l'infaillibilité de leurs jugements, dans la solidité de leurs conclusions scientifiques et de leurs principes moraux. Des villages, des villes, des peuples entiers étaient atteints de ce mal et perdaient la raison. Tous étaient agités et hors d'état de se comprendre les uns les autres. Chacun croyait posséder seul la vérité et, en considérant ses semblables, se désolait, se frappait la poitrine, pleurait et se tordait les mains. On ne pouvait s'entendre sur le bien et sur le mal, on ne savait qui condamner, qui absoudre. Les gens s'entre-tuaient sous l'impulsion d'une colère absurde. Ils se réunissaient de façon à former de grandes armées, mais, une fois la campagne commencée, la division se mettait brusquement dans ces troupes, les rangs étaient rompus, les guerriers se jetaient les uns sur les autres, s'égorgeaient et

se dévoraient. Dans les villes on sonnait le tocsin toute la journée, l'alarme était donnée, mais par qui et à quel propos? Personne ne le savait, et tout le monde était en émoi. On abandonnait les métiers les plus ordinaires, parce que chacun proposait ses idées, ses réformes, et l'on ne pouvait pas se mettre d'accord; l'agriculture était délaissée. Çà et là les gens se réunissaient en groupes, s'entendaient pour une action commune, juraient de ne pas se séparer, — mais un instant après ils oubliaient la résolution qu'ils avaient prise, ils commençaient à s'accuser les uns les autres, à se battre, à se tuer. Les incendies, la famine complétaient ce triste tableau. Hommes et choses, tout périssait. Le fléau étendait de plus en plus ses ravages. Dans le monde entier pouvaient seuls être sauvés quelques hommes purs prédestinés à refaire le genre humain, à renouveler la vie et à purifier la terre; mais personne ne voyait ces hommes nulle part, personne n'entendait leurs paroles et leur voix.

Ces songes absurdes laissèrent dans l'esprit de Raskolnikoff une impression pénible qui fut longue à s'effacer. Arriva la deuxième semaine après Pâques. Le temps était chaud, serein, vraiment printanier; on ouvrit les fenêtres de l'hôpital (des fenêtres grillées sous lesquelles se promenait un factionnaire). Pendant toute la maladie de Raskolnikoff, Sonia n'avait pu lui faire que deux visites; chaque fois il fallait demander une autorisation qui était difficile à obtenir. » Mais souvent, surtout à la chute du jour, elle venait dans la cour de l'hôpital et, durant une minute, restait là à regarder les fenêtres. Un jour, vers le soir, le prisonnier, déjà presque entièrement guéri, s'était endormi; à son réveil, il s'approcha par hasard de la croisée et aperçut Sonia qui, debout près de la porte de l'hôpital, semblait attendre quelque chose. À cette vue, il eut comme le cœur percé, il frissonna et s'éloigna vivement de la fenêtre. Le lendemain Sonia ne vint pas, le surlendemain non plus; il remarqua qu'il l'attendait avec anxiété. Enfin il quitta l'hôpital. Lorsqu'il revint à la prison, ses codétenus lui apprirent que Sophie Séménovna était malade et gardait la chambre.

Il fut fort inquiet, envoya demander des nouvelles de la jeune fille. Il sut bientôt que sa maladie n'était pas dangereuse. De son côté, Sonia, voyant qu'il était si préoccupé de son état, lui écrivit au crayon une lettre où elle l'informait qu'elle allait beaucoup mieux, qu'elle avait pris un léger

refroidissement, et qu'elle ne tarderait pas à l'aller voir au travail. À la lecture de cette lettre, le cœur de Raskolnikoff battit violemment.

La journée était encore sereine et chaude. À six heures du matin, il alla travailler au bord du fleuve, où l'on avait établi sous un hangar un four à cuire l'albâtre. Trois ouvriers seulement furent envoyés là. L'un d'eux, accompagné du garde-chiourme, alla chercher un instrument à la forteresse, un autre commença à chauffer le four. Raskolnikoff quitta le hangar, s'assit sur un banc de bois et se mit à contempler le fleuve large et désert. De cette rive élevée on découvrait une grande étendue de pays. Au loin, de l'autre coté de l'Irtych, retentissaient des chants dont un vague écho arrivait aux oreilles du prisonnier. Là, dans l'immense steppe inondée de soleil, apparaissaient comme de petits points noirs les tentes des nomades. Là c'était la liberté, là vivaient d'autres hommes qui ne ressemblaient nullement à ceux d'ici; la on eût dit que le temps n'avait pas marché depuis l'époque d'Abraham et de ses troupeaux. Raskolnikoff rêvait, les yeux fixés sur cette lointaine vision; il ne pensait à rien, mais une sorte d'inquiétude l'oppressait.

Tout à coup il se trouva en présence de Sonia. Elle s'était approchée sans bruit et s'assit à côté de lui. La fraîcheur du matin se faisait encore un peu sentir. Sonia avait son pauvre vieux bournous et son mouchoir vert. Son visage pâle et amaigri témoignait de sa récente maladie. En abordant le prisonnier, elle lui sourit d'un air aimable et content, mais ce fut, selon son habitude, avec timidité qu'elle lui tendit la main.

Elle la lui tendait toujours timidement; parfois même elle n'osait la lui offrir, comme si elle eût craint de la voir repoussée. Il semblait toujours prendre cette main avec répugnance; toujours il avait l'air fâché quand la jeune fille arrivait, et quelquefois celle-ci ne pouvait obtenir de lui une seule parole. Il y avait des jours où elle tremblait devant lui et se retirait profondément affligée. Mais cette fois leurs mains se confondirent dans une longue étreinte; Raskolnikoff regarda rapidement Sonia, ne proféra pas un mot et baissa les yeux. Ils étaient seuls, personne ne les voyait. Le garde-chiourme s'était momentanément éloigné.

Soudain et sans que le prisonnier sut lui-même comment cela était arrivé, une force invisible le jeta aux pieds de la jeune fille. Il pleura, lui embrassa

les genoux. Dans le premier moment elle fut fort effrayée, et son visage devint livide. Elle se leva vivement et, toute tremblante, regarda Raskolnikoff. Mais il lui suffit de ce regard pour tout comprendre. Un bonheur immense se lut dans ses yeux rayonnants; il n'y avait plus de doute pour elle qu'il ne l'aimât, qu'il ne l'aimât d'un amour infini; enfin ce moment était donc arrivé…

Ils voulurent parler et ne le purent. Ils avaient des larmes dans les yeux. Tous deux étaient pâles et défaits, mais sur leurs visages maladifs brillait déjà l'aurore d'une rénovation, d'une renaissance complète. L'amour les régénérait, le cœur de l'un renfermait une inépuisable source de vie pour le cœur de l'autre.

Ils résolurent d'attendre, de prendre patience. Ils avaient sept ans de Sibérie à faire: de quelles souffrances intolérables et de quel bonheur infini ce laps de temps devait être rempli pour eux! Mais Raskolnikoff était ressuscité, il le savait, il le sentait dans tout son être, et Sonia — Sonia ne vivait que de la vie de Raskolnikoff.

Le soir, après qu'on eut bouclé les prisonniers, le jeune homme se coucha sur son lit de camp et pensa à elle. Il lui semblait même que ce jour-là tous les détenus, ses anciens ennemis, l'avaient regardé d'un autre œil. Il leur avait adressé la parole le premier, et ils lui avaient répondu avec affabilité.

Il se rappelait cela maintenant, mais d'ailleurs il devait en être ainsi: est-ce que maintenant tout ne devait pas changer?

Il pensait à elle. Il songeait aux chagrins dont il l'avait continuellement abreuvée; il revoyait en esprit son petit visage pâle et maigre. Mais à présent ces souvenirs étaient à peine un remords pour lui: il savait par quel amour sans bornes il allait désormais racheter ce qu'il avait fait souffrir à Sonia.

Oui, et qu'était-ce que toutes ces misères du passé? Dans cette première joie du retour à la vie, tout, même son crime, même sa condamnation et son envoi en Sibérie, tout lui apparaissait comme un fait extérieur, étranger; il semblait presque douter que cela lui fût réellement arrivé. Du reste, ce soir-là, il était incapable de réfléchir longuement, de concentrer sa pensée sur un objet quelconque, de résoudre une question en connaissance de cause; il n'avait que des sensations. La vie s'était substituée chez lui au raisonnement.

Sous son chevet se trouvait un évangile. Il le prit machinalement. Ce livre appartenait à Sonia, c'était dans ce volume qu'elle lui avait lu autrefois la résurrection de Lazare. Au commencement de sa captivité, il s'attendait à une persécution religieuse de la part de la jeune fille, il croyait qu'elle allait lui jeter sans cesse l'Évangile à la tête. Mais, à son grand étonnement, pas une seule fois elle ne mit la conversation sur ce sujet, pas une seule fois même elle ne lui offrit le saint livre. Ce fut lui-même qui le lui demanda peu de temps avant sa maladie, et elle le lui apporta sans mot dire. Jusqu'alors il ne l'avait pas ouvert.

Maintenant encore il ne l'ouvrit pas, mais une pensée traversa rapidement son esprit: « Ses convictions peuvent-elles à présent n'être point les miennes? Puis-je du moins avoir d'autres sentiments, d'autres tendances qu'elle?… »

Durant toute cette journée, Sonia fut, elle aussi, fort agitée, et, dans la nuit, elle eut même une rechute de sa maladie. Mais elle était si heureuse, et ce bonheur était une si grande surprise pour elle, qu'elle s'en effrayait presque. Sept ans, seulement sept ans! Dans l'ivresse des premières heures, peu s'en fallait que tous deux ne considérassent ces sept ans comme sept jours. Raskolnikoff ignorait que la nouvelle vie ne lui serait pas donnée pour rien, et qu'il aurait à l'acquérir au prix de longs et pénibles efforts.

Mais ici commence une seconde histoire, l'histoire de la lente rénovation d'un homme, de sa régénération progressive, de son passage graduel d'un monde à un autre. Ce pourrait être la matière d'un nouveau récit, — celui que nous avons voulu offrir au lecteur est terminé.

Fin du tome second.

Le Joueur

Table des matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII

I

Je suis enfin revenu de mon absence de deux semaines. Les nôtres étaient depuis trois jours à Roulettenbourg. Je pensais qu'ils m'attendaient avec Dieu sait quelle impatience, mais je me trompais. Le général me regarda d'un air très indépendant, me parla avec hauteur et me renvoya à sa sœur. Il était clair qu'ils avaient gagné quelque part de l'argent. Il me semblait même que le général avait un peu honte de me regarder.

Maria Felipovna était très affairée et me parla à la hâte. Elle prit pourtant l'argent, le compta et écouta tout mon rapport. On attendait pour le dîner Mézentsov, le petit Français et un Anglais. Comme ils ne manquaient pas de le faire quand ils avaient de l'argent, en vrais Moscovites qu'ils sont, mes maîtres avaient organisé un dîner d'apparat. En me voyant, Paulina Alexandrovna me demanda pourquoi j'étais resté si longtemps, et disparut sans attendre ma réponse. Évidemment elle agissait ainsi à dessein. Il faut pourtant nous expliquer; j'ai beaucoup de choses à lui dire.

On m'assigna une petite chambre au quatrième étage de l'hôtel. – On sait ici que j'appartiens à la suite du général. – Le général passe pour un très riche seigneur. Avant le dîner, il me donna entre autres commissions celle de changer des billets de mille francs. J'ai fait de la monnaie dans le bureau de l'hôtel; nous voilà, aux yeux des gens, millionnaires au moins durant toute une semaine.

Je voulus d'abord prendre Nicha et Nadia pour me promener avec eux. Mais de l'escalier on m'appela chez le général: il désirait savoir où je les menais. Décidément, cet homme ne peut me regarder en face. Il s'y efforce; mais chaque fois je lui réponds par un regard si fixe, si calme qu'il perd aussitôt contenance. En un discours très pompeux, par phrases étagées solennellement, il m'expliqua que je devais me promener avec les enfants dans le parc. Enfin, il se fâcha tout à coup, et ajouta avec roideur:

— Car vous pourriez bien, si je vous laissais faire, les mener à la gare, à la roulette. Vous en êtes bien capable, vous avez la tête légère. Quoique je ne

sois pas votre mentor, – et c'est un rôle que je n'ambitionne point, – j'ai le droit de désirer que… en un mot… que vous ne me compromettiez pas…

— Mais pour perdre de l'argent il faut en avoir, répondis-je tranquillement, et je n'en ai point.

— Vous allez en avoir, dit-il un peu confus.

Il ouvrit son bureau, chercha dans son livre de comptes et constata qu'il me devait encore cent vingt roubles.

— Comment faire ce compte? Il faut l'établir en thalers… Eh bien, voici cent thalers en somme ronde; le reste ne sera pas perdu.

Je pris l'argent en silence.

— Ne vous offensez pas de ce que je vous ai dit. Vous êtes si susceptible!… Si je vous ai fait cette observation, c'est… pour ainsi dire… pour vous prévenir, et j'en ai bien le droit…

En rentrant, avant le dîner, je rencontrai toute une cavalcade.

Les nôtres allaient visiter quelques ruines célèbres dans les environs: mademoiselle Blanche dans une belle voiture avec Maria Felipovna et Paulina; le petit Français, l'Anglais et notre général à cheval. Les passants s'arrêtaient et regardaient: l'effet était obtenu. Seulement, le général n'a qu'à se bien tenir. J'ai calculé que, des cinquante-quatre mille francs que j'ai apportés, – en y ajoutant même ce qu'il a pu se procurer ici, – il ne doit plus avoir que sept ou huit mille francs; c'est très peu pour mademoiselle Blanche.

Elle habite aussi dans notre hôtel, avec sa mère. Quelque part encore, dans la même maison, loge le petit Français, que les domestiques appellent «Monsieur le comte». La mère de mademoiselle Blanche est une «Madame la comtesse». Et pourquoi ne seraient-ils pas comte et comtesse?

À table, M.le comte ne me reconnut pas. Certes, le général ne songeait pas à nous présenter l'un à l'autre; et quant à M.le comte, il a vécu en Russie et sait bien qu'un outchitel[52] n'est pas un oiseau de haut vol. – Il va sans dire qu'il m'a réellement très bien reconnu. – Je crois d'ailleurs qu'on ne s'attendait même pas à me voir au dîner. Le général a sans doute oublié de donner des ordres à cet effet, mais son intention était certainement de m'envoyer dîner à la table d'hôte. Je compris cela au regard mécontent dont il m'honora. La bonne Maria Felipovna m'indiqua aussitôt ma place. Mais

M.Astley m'aida à sortir de cette situation désagréable, et, malgré le général, M.le comte et madame la comtesse, je parvins à être de leur société. J'avais fait la connaissance de cet Anglais en Prusse, dans un wagon où nous étions assis l'un près de l'autre. Je l'avais revu depuis en France et en Suisse. Je ne vis jamais d'homme aussi timide; timide jusqu'à la bêtise, mais seulement apparente, car il s'en faut de beaucoup qu'il soit sot. Il est d'un commerce doux et agréable. Il était allé durant l'été au cap Nord et désirait assister à la foire de Nijni-Novgorod. Je ne sais comment il a fait la connaissance du général. Il me semble éperdument amoureux de Paulina. Il était très content que je fusse à table auprès de lui et me traitait comme son meilleur ami.

Le petit Français dirigeait la conversation. Hautain avec tout le monde, il parlait finances et politique russes et ne se laissait contredire que par le général, qui le faisait d'ailleurs avec une sorte de déférence.

J'étais dans une très étrange disposition d'esprit. Dès avant le milieu du dîner, je me posai ma question ordinaire: «Pourquoi me traîner encore à la suite de ce général et ne l'avoir pas depuis longtemps quitté?» Je regardai Paulina Alexandrovna; mais elle ne faisait pas la moindre attention à moi. Je finis par me fâcher et me décidai à être grossier.

De but en blanc je me mêlai à la conversation; j'avais la démangeaison de chercher querelle au petit Français. Je m'adressai au général et, tout à coup, lui coupant la parole, je lui fis observer que les Russes ne savent pas dîner à une table d'hôte. Le général me regarda avec étonnement.

— Par exemple, dis-je, un homme considérable ne manque pas dans ces occasions de s'attirer une affaire. À Paris, sur le Rhin, en Suisse, les tables d'hôte sont pleines de petits Polonais et de petits Français qui ne cessent de parler et ne tolèrent pas qu'un Russe place un seul mot.

Je dis cela en français.

Le général me regardait toujours avec étonnement, ne sachant s'il devait se fâcher.

— Cela signifie qu'on vous aura donné une leçon quelque part, dit le petit Français avec un nonchalant mépris.

— À Paris, je me suis querellé avec un Polonais, répondis-je, puis avec un officier français qui soutenait le Polonais; une partie des Français passa de

mon côté quand je leur racontai que j'avais voulu cracher dans le café d'un «Monseigneur».

— Cracher! S'exclama le général avec un étonnement plein d'importance.

Le petit Français me jeta un regard méfiant.

— Précisément, répondis-je. Comme j'étais convaincu que, deux jours après, je serais obligé d'aller à Rome pour nos affaires, je m'étais rendu à l'ambassade du Saint-Père pour faire viser mon passeport. Là, je rencontrai un petit abbé d'une cinquantaine d'années, sec, à la figure compassée. Il m'écouta avec politesse, mais me pria très sèchement d'attendre. J'étais pressé; je m'assis pourtant et me mis à lire L'Opinion nationale. Je tombai sur une terrible attaque contre la Russie. Pourtant j'entendis de la chambre voisine quelqu'un entrer chez le Monsignore. J'avise mon abbé et je lui demande si ce ne sera pas bientôt mon tour. Encore plus sèchement il me prie d'attendre. Survient un Autrichien, on l'écoute et on l'introduit aussitôt. Alors je me mets en colère, je me lève, et, m'approchant de l'abbé, je lui dis avec fermeté: «Puisque Monseigneur reçoit, introduisez-moi!» L'abbé fait un geste d'extraordinaire étonnement. Qu'un simple Russe prétendît être traité comme les autres, cela dépassait la jugeote du frocard. Il me regarda des pieds à la tête et me dit d'un ton provocant, comme s'il se réjouissait de m'offenser: «C'est cela! Monseigneur va laisser refroidir son café pour vous!» C'est alors que je me mis à crier d'une voix de tonnerre: «Je crache dans le café de Monseigneur, et si vous n'en finissez pas tout de suite avec mon passeport, j'entrerai malgré vous! – Comment! Mais il y a un cardinal chez Monseigneur!» s'écria le petit abbé en frémissant d'horreur, et, se jetant sur la porte, il se tourna le dos contre elle, les bras en croix, me montrant ainsi qu'il mourrait plutôt que de me laisser passer. Alors je répondis que j'étais hérétique et barbare, et que je me moquais des archevêques et des cardinaux. L'abbé me regarda avec le plus singulier des sourires, un sourire qui exprimait une rancune et une colère infinies, puis arracha de mes mains le passeport. Un instant après il était visé.

— Pourtant vous… commença le général.

— Ce qui vous a sauvé, remarqua le petit Français en souriant, c'est le mot «hérétique». Hé, hé! Ce n'était pas si bête.

— Vaut-il mieux imiter nos Russes? Ils ne se remuent jamais, n'osent proférer un mot et sont tout prêts à renier leur nationalité. On me traita avec plus d'égards quand on connut ma prouesse avec l'abbé. Un gros pane[53], mon plus grand ennemi à la table d'hôte, me marqua dès lors de la considération. Les Français mêmes ne m'interrompirent pas quand je racontai que deux ans auparavant, en 1812, j'avais vu un homme contre lequel un soldat français avait tiré, uniquement pour décharger son fusil. Cet homme n'était alors qu'un enfant de dix ans.

— Cela ne se peut! S'écria le petit Français. Un soldat français ne tire pas sur un enfant.

— Pourtant cela est, répondis-je froidement.

Le Français se mit à parler beaucoup et vivement. Le général essaya d'abord de le soutenir, mais je lui recommandai de lire les notes du général Perovsky, qui était en 1812 prisonnier des Français. Enfin, Maria Felipovna se mit à parler d'autre chose pour interrompre cette conversation. Le général était très mécontent de moi, et, de fait, le Français et moi, nous ne parlions plus, nous criions, je crois. Cette querelle avec le Français parut plaire beaucoup à M.Astley.

Le soir, j'eus un quart d'heure pour parler à Paulina, pendant la promenade. Tous les nôtres étaient à la gare. Paulina s'assit sur un banc en face de la fontaine. Les enfants jouaient à quelques pas, nous étions seuls. Nous parlâmes d'abord d'affaires. Paulina se fâcha net, quand je lui remis sept cents guldens[54]. Elle comptait qu'on m'en eût donné deux mille comme prêt sur ses diamants…

— Il me faut de l'argent coûte que coûte ou je suis perdue.

Je lui demandai ce qui s'était passé durant mon absence.

— Rien, sauf qu'on a reçu de Pétersbourg deux nouvelles; d'abord que la grand'mère était au plus mal, puis, deux jours après, qu'elle était morte. Cette dernière nouvelle émanait de Timothée Petrovitch, un homme très sûr.

— Ainsi tout le monde est dans l'attente.

— Depuis six mois on n'attendait que cela.

— Avez-vous des espérances personnelles?

— Je ne suis pas parente, je ne suis que la belle-fille du général. Pourtant,

je suis sûre qu'elle ne m'a pas oubliée dans son testament.

— Je crois même qu'elle vous aura beaucoup avantagée, répondis-je affirmativement.

— Oui, elle m'aimait. Mais pourquoi avez-vous cette idée?

Je lui répondis par une question:

— Notre marquis n'est-il pas dans ce secret de famille?

— En quoi cela vous intéresse-t-il?

— Mais, si je ne me trompe, dans le temps, le général a dû lui emprunter de l'argent.

— En effet.

— Eh bien! Aurait-il donné de l'argent s'il n'avait pu compter sur la babouschka? Avez-vous remarqué qu'à table, à trois reprises, en parlant de la grand'mère il l'a appelée la babouschka? Quelles relations intimes et familières!

— Oui, vous avez raison. Mais dès qu'il apprendra que j'ai une part dans le testament, il me demandera en mariage. C'est cela, n'est-ce pas, que vous voulez savoir?

— Seulement alors? Je croyais que c'était déjà fait.

— Vous savez bien que non! Dit avec impatience Paulina… Où avez-vous rencontré cet Anglais? Reprit-elle après un silence.

— Je me doutais bien que vous m'interrogeriez à son sujet.

Je lui racontai ma rencontre avec M.Astley.

— Il est amoureux de vous, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et il est dix fois plus riche que le Français? Qui sait même si le Français a de la fortune!

— Pas sûr. Un château quelque part.

— À votre place, j'épouserais l'Anglais.

— Pourquoi?

— Le Français est mieux, mais plus vil; l'Anglais est honnête et dix fois plus riche! Dis-je d'un ton tranchant.

— Le Français est marquis et plus intelligent.

— Qu'en savez-vous?

Mes questions déplaisaient à Paulina. Je voyais qu'elle voulait m'irriter par l'impertinence de ses réponses. Je lui exprimai aussitôt cette pensée.

— Je m'amuse en effet de vos colères, répliqua-t-elle. Il faut que vous me payiez l'impertinence de vos questions.

— J'estime, en effet, que j'ai le droit de vous poser toute sorte de questions, répondis-je très tranquillement, puisque je suis prêt à payer mes impertinences et à vous donner ma vie pour rien.

Paulina se mit à rire à gorge déployée.

— Dernièrement, à Schlagenberg, vous étiez prêt, sur une parole de moi, à vous jeter, tête baissée, dans le précipice; et il avait, je crois, mille coudées. Je la dirai quelque jour, cette parole que vous attendiez, et nous verrons comment vous vous exécuterez. Je vous hais pour toutes les libertés de langage que je vous ai laissé prendre avec moi, et davantage encore parce que j'ai besoin de vous. D'ailleurs, soyez tranquille, je vous ménagerai tant que vous me serez nécessaire.

Elle se leva; elle parlait avec irritation; depuis quelque temps, nos conversations finissaient toujours ainsi.

— Permettez-moi de vous demander quelle personne est mademoiselle Blanche?

— Vous le savez bien. Rien n'est survenu depuis votre départ. Mademoiselle Blanche sera certainement «madame la générale», si le bruit de la mort de la babouschka se confirme; car mademoiselle Blanche, sa mère et le marquis (son cousin au troisième degré) savent très bien que nous sommes ruinés.

— Et le général est amoureux fou?

— Il ne s'agit pas de cela. Tenez, voici sept cents florins, allez à la roulette et gagnez pour moi le plus possible. Il me faut de l'argent.

Elle me quitta et rejoignit à la gare toute notre société. Moi, je pris un sentier et me promenai en réfléchissant. L'ordre d'aller jouer à la roulette me laissait abasourdi. J'avais bien des choses en tête, et pourtant je perdais mon temps à analyser mes sentiments pour Paulina. Parole, je regrettais mes quinze jours d'absence. Je m'ennuyais alors, j'étais agité comme quelqu'un qui manque d'air, mais j'avais des souvenirs et une espérance.

Un jour, cela se passait en Suisse, dormant dans un wagon, je me surpris à parler haut à Paulina. Ce furent, je crois, les rires de mes voisins qui m'éveillèrent.

Et une fois de plus, je me demandai: «L'aimé-je?» et, pour la centième fois, je me répondis: «Je la hais.» Parfois, surtout à la fin de nos conversations, j'aurais donné, pour pouvoir l'étrangler, toutes les années qu'il me reste à vivre. Oh! Si j'avais pu enfoncer lentement dans sa poitrine mon couteau bien aiguisé! Il me semble que je l'aurais fait avec plaisir. Et pourtant, je puis jurer aussi que si, là-haut, sur le Schlagenberg, la montagne à la mode, elle m'avait dit: «Jetez-vous en bas!», je l'aurais fait avec bonheur. D'une ou d'autre façon, il faut que cela finisse. Elle se rend très bien compte de tout ce qui se passe en moi. Elle sait que j'ai conscience de l'absolue impossibilité de réaliser le rêve dont elle est le terme, et je suis sûr que cette pensée lui procure une joie extrême. Et c'est pourquoi elle est avec moi si franche, si familière. C'est un peu l'impératrice antique qui se déshabillait devant un esclave. Un outchitel n'est pas un homme…

Pourtant, j'avais mission de gagner à la roulette. Dans quel but? Il était évident que durant les quinze jours de mon absence, une foule d'événements étaient survenus dont je n'avais pas connaissance. Il fallait tout deviner, et je n'avais pas seulement le temps de réfléchir. Je devais aller à la roulette.

II

Cela m'était très désagréable. J'étais décidé à jouer, mais non pas pour le compte des autres. Même cela dérangeait mes plans. J'eus, en entrant dans le salon de jeu, une sensation de dépit, et, du premier regard, tout me déplut. Je ne puis supporter cet esprit de laquais qui dicte tous les feuilletons dans le monde entier, surtout chez nous, et qui, chaque printemps, impose au feuilletoniste ces deux thèmes: «La magnificence des salons de jeu dans les villes à roulette des bords du Rhin, et les tas d'or amoncelés sur les tables…» Les feuilletonistes ne sont pourtant pas payés pour dire cela. C'est pure servilité. En réalité, ces salons sont dégoûtants, et, pour des tas d'or, on n'en voit guère. Je sais bien que, parfois, un riche étranger, Anglais, Asiatique, Turc, s'arrête deux jours dans la ville, couche au salon et y perd ou gagne des sommes énormes; mais quant au mouvement normal, il se compose de quelques florins, et il n'y a que très peu d'argent sur les tables.

Une fois entré, – c'était ma première soirée de jeu, – je fus quelque temps sans oser me mettre à jouer. Il y avait beaucoup de monde; mais eussé-je été seul, je crois que je n'aurais pas été plus courageux. Mon cœur battait fort, et je n'avais pas de sang-froid.

J'étais sûr depuis longtemps que je ne quitterais pas Roulettenbourg sans qu'il m'y fût arrivé quelque chose de décisif. Il le faut et ce sera. Ce sera peut-être du ridicule? Qu'est-ce que ça me fait? En tout cas, l'argent n'est jamais ridicule. Il n'y en a qu'un sur cent qui gagne, mais il y en a un. Je résolus toutefois de bien examiner et de ne rien commencer de sérieux ce soir-là. Dût-il m'arriver ce soir même quelque chose d'important, j'étais résolu à le considérer comme négligeable.

J'avais décidé cela. De plus, ne fallait-il pas étudier le jeu lui-même? Car, malgré les traités de roulette que j'avais lus avec avidité, je ne compris les combinaisons du jeu qu'en les pratiquant moi-même. Mais d'abord tout me parut sale, repoussant. Je ne parle pas des visages inquiets qui se pressaient autour des tables par dizaines, par centaines, attendu que je ne vois rien de

repoussant dans le désir de gagner par le plus court moyen la plus grosse somme possible. Cette pensée d'un moraliste bien repu qui disait à un joueur, arguant de ce qu'il n'exposait que peu de chose: «C'est donc une cupidité médiocre», m'a toujours paru stupide. N'est-ce pas? C'est une affaire d'appréciation: une cupidité médiocre et une grande cupidité; un zéro pour Rothschild, un million pour moi! Qu'y a-t-il de mauvais dans le système équilibré des gains et des pertes?

Ce qui me parut, à moi, réellement laid et vil, – surtout au premier abord, – dans toute cette canaille qui compose le public de la roulette, c'est l'intolérable gravité des gens assis autour des tables. Il y a deux jeux: celui des gentlemen et celui de la crapule. On les distingue très sévèrement, et pourtant, à vrai dire, quelle sottise que cette distinction! Un gentleman risque cinq ou dix louis, rarement plus, quoiqu'il puisse, s'il est très riche, jouer mille francs, mais pour l'amour du jeu seulement, pour s'amuser, pour étudier le processus du gain et de la perte. Quant au gain lui-même, c'est chose indifférente. En ramassant son gain, il convient que le gentleman fasse à quelqu'un de ses voisins une plaisanterie. Il peut rejouer son gain, le doubler même, mais uniquement par curiosité, pour voir les chances, pour faire des combinaisons, jamais pour le désir plébéien de réaliser un profit. Il ne doit voir, dans le salon de jeu, qu'un amusement. Et ne devrait-ce pas être la pensée aussi de toute cette canaille qui l'entoure? Elle aussi, ne devrait-elle pas jouer pour le plaisir? Ce dédain des questions d'intérêt serait, de sa part, très aristocratique… Je vis des mamans donner des pièces d'or à de gracieuses jeunes filles de quinze à seize ans et leur apprendre à jouer.

Notre général s'approcha solennellement de la table. Les laquais se précipitèrent pour lui donner une chaise; mais il négligea de les voir. Il prit trois cents francs en or dans sa bourse, les posa sur le noir et gagna. Il fit paroli; le noir sortit de nouveau. Mais, au troisième coup, le rouge sortit, et il perdit douze cents francs d'un coup. Il s'en alla avec un sourire et tint bon. – Je dois dire que, devant moi, un Français gagna et perdit gaiement trente mille francs. Un gentleman doit tout perdre sans agitation; l'argent lui est si inférieur qu'il ne peut s'en apercevoir. De plus, il est très aristocratique de ne pas remarquer combien tout cet entourage est vulgaire et crapuleux. Il serait

pourtant tout aussi aristocratique de le remarquer et de l'examiner avec une lorgnette; le tout à titre de distraction. La vie est-elle autre chose que l'amusement des gentlemen? Le gentleman ne vit que pour observer la foule. La trop regarder pourtant ne convient pas. C'est un spectacle qui ne mérite pas une grande attention. Eh! Quel spectacle mérite l'attention des gentlemen? Seulement, je parle pour les gentlemen, car, personnellement, j'estime que tout cela vaut un examen attentif, non seulement pour l'observateur, mais aussi pour les acteurs de ce petit drame, pour ceux qui, franchement et simplement, se mêlent à toute cette canaille. Mais mes convictions personnelles n'ont que faire ici. J'ai dit par conscience ce qu'il en était; voilà l'important. Depuis quelque temps, il m'est très désagréable de conformer mes actions et mes pensées aux règles de morale. Je suis une autre direction…

La canaille jouait en canaille. Je ne suis pas loin de croire que ce prétendu jeu cache de simples vols. Les croupiers, au bout des tables, vérifient les mises et font les comptes. Voilà encore de la canaille! Des Français pour la plupart. Si je note ces observations, ce n'est pas pour décrire la roulette, c'est pour moi-même, pour me tracer une ligne de conduite. Il n'est pas rare, il est très commun, veux-je dire, qu'une main s'étende à travers la table et prenne ce que vous avez gagné. Une discussion s'élève, on crie, et, je vous prie, le moyen de prouver à qui appartient la mise?

D'abord, tout cela était pour moi de l'hébreu. Je comprenais seulement qu'on pontait sur des chiffres, sur pair et impair et sur des couleurs. Je me décidai à ne risquer ce soir-là que deux cents des florins de Paulina.

La pensée que je débutais par jouer pour un autre me troublait. C'était une sensation très désagréable. Je voulais en finir tout de suite. Il me semblait qu'en jouant pour Paulina je ruinais mes propres chances. Il suffit donc de toucher à une table de jeu pour devenir superstitieux! Je déposai cinquante florins sur pair. La roue tourna et le chiffre treize sortit. Maladivement, pour en finir plus vite, je mis encore cinquante florins sur le rouge. Le rouge sortit. Je laissai les cent florins sur le rouge, qui sortit encore. Je laissai le tout et je gagnai derechef. Je mis deux cents florins sur la douzaine du milieu, sans savoir ce que cela pourrait me donner. On me paya deux fois ma mise. Je

gagnai donc sept cents florins. J'étais en proie à d'étranges sentiments. Plus je gagnais, plus j'avais hâte de m'en aller. Il me semblait que je n'aurais pas joué ainsi pour moi. Je mis pourtant les huit cents florins sur pair.

— Quatre, dit le croupier.

On me donna encore huit cents florins; et, prenant le tout, je m'en allai trouver Paulina.

Ils se promenaient tous dans le parc, et je ne pus la voir qu'au souper. Le Français n'était pas là, et le général put profiter de cette absence pour me dire tout ce qu'il avait sur le cœur. Entre autres choses, il me fit observer qu'il ne désirait pas me voir à la table de jeu. D'après lui, il était très dangereux pour moi que j'y parusse.

— Et en tout cas, moi, je serais compromis, répéta-t-il avec importance. Je n'ai pas le droit de régler votre conduite. Mais, comprenez vous-même…

Ici, selon son habitude, il ne finit pas. Je lui répondis très sèchement que j'avais fort peu d'argent et que je ne risquais pas d'en perdre beaucoup. En rentrant chez moi, j'eus le temps d'apprendre son gain à Paulina, et je lui déclarai que désormais je ne jouerais plus pour elle.

— Pourquoi donc? Demanda-t-elle avec inquiétude.

— Cela me dérange… je veux jouer pour moi.

— Vous avez raison. La roulette est votre salut! Dit-elle avec un sourire moqueur.

— Pré-ci-sé-ment.

Quant à l'espoir de gagner toujours, c'est peut-être ridicule, j'en conviens. Et puis?… Je demande seulement qu'on me laisse tranquille.

Paulina Alexandrovna m'offrit de partager le gain du jour, en me proposant de continuer à jouer dans ces conditions. Je refusai; je déclarai qu'il était impossible de jouer pour les autres, que je sentais que je perdrais, que je perdrais sûrement.

— Et pourtant, tout sot que cela soit, moi aussi je n'ai d'espoir que dans la roulette. Il faut donc absolument jouer pour moi. Et je veux que vous partagiez. Vous le ferez.

Elle sortit sans écouter davantage mes observations.

III

Hier, de toute la journée, elle ne me dit pas un mot à propos du jeu. Elle évitait d'ailleurs de me parler. Ses manières étaient changées. Elle me traitait négligemment, me marquant à peine son mépris. Je compris qu'elle se trouvait offensée. Mais, comme elle m'en a averti, elle me ménage encore parce que je lui suis encore nécessaire. Étranges relations, incompréhensibles souvent pour moi, eu égard surtout à son orgueil ordinaire. Elle sait que je l'aime à la folie. Elle me permet même de lui parler de mon amour. Quelle plus profonde marque de mépris que celle-là!

«Tes sentiments me sont si indifférents, que tu peux me les dire ou les taire, cela m'est égal!»

N'est-ce pas?

Elle m'entretient souvent de ses propres affaires, mais jamais avec une entière franchise. C'est encore un raffinement de dédain. Elle me sait au courant de certaines circonstances de sa vie, de celles qui l'inquiètent le plus. Elle-même m'a donné certains détails, juste assez pour pouvoir m'utiliser, m'employer comme commissionnaire. Quant à l'enchaînement des événements, je l'ignorerai toujours. Pourtant, si elle me voit inquiet de ses propres inquiétudes, elle daigne me tranquilliser par des demi-franchises, voire par des trois quarts de franchises. Comme si elle ne devait pas, m'employant à des commissions très dangereuses, être avec moi d'une sincérité absolue!

Je connaissais depuis trois semaines son intention de me faire jouer à la roulette, car il n'était pas convenable qu'elle jouât elle-même. À sa physionomie je compris qu'il ne s'agissait pas d'un désir vague, mais d'un besoin très sérieux de gagner de l'argent. Pourtant, à quoi peut donc lui servir l'argent? Elle doit avoir un but, quelque projet qui m'échappe, c'est-à-dire que j'entrevois, mais dont je ne suis pas sûr. Certes, l'humiliant esclavage qu'elle m'impose me donne le droit de la questionner catégoriquement. Puisque je suis pour elle si peu de chose, elle ne peut s'offenser de ma

grossière curiosité. Mais elle me permet bien de la questionner; seulement, elle ne me répond pas. Quelquefois, elle ne paraît même pas s'apercevoir que je l'interroge.

Hier, nous avons beaucoup parlé du télégramme envoyé, il y a quatre jours, à Pétersbourg et qui est resté jusqu'ici sans réponse. Le général était visiblement inquiet et pensif; il s'agit évidemment de la babouschka. Le Français s'inquiète aussi. Hier soir, après le dîner, il s'est entretenu longuement et sérieusement avec le général. Avec nous tous il a un ton extraordinairement hautain et méprisant. Vous connaissez le proverbe: «Quand on te permet de t'asseoir à table, tu y mets les pieds.» Même avec Paulina, il montre un sans-gêne qui va jusqu'à la grossièreté. Pourtant, il prend part avec plaisir aux promenades communes, aux cavalcades, aux excursions hors de la ville. Il est lié depuis longtemps avec le général. En Russie, ils avaient le projet d'exploiter ensemble une fabrique. Je ne sais si ce projet est tombé dans l'eau ou s'ils y songent encore. De plus, et c'est un secret de famille que j'ai surpris par hasard, le Français a tiré le général d'embarras, l'an dernier, en lui prêtant trente mille roubles qui lui manquaient. Certes, le général était alors entre ses mains; il lui fallait une certaine somme pour obtenir le droit d'abandonner son emploi, et sans de Grillet… Mais, maintenant, c'est mademoiselle Blanche qui tient le rôle principal.

Qui est cette mademoiselle Blanche? Une Française du très grand monde, dit-on; sa mère et elle posséderaient une fortune colossale. On la dit aussi parente de notre marquis, mais parente très éloignée, quelque chose comme… sœur au troisième degré. On dit qu'avant mon voyage à Paris, mademoiselle Blanche et le Français avaient des rapports plus cérémonieux. Enfin, leurs relations étaient délicates. Tandis que, maintenant, leur connaissance, ou leur amitié, ou leur parenté, est plus libre et, par conséquent, plus intime. Est-ce le mauvais état de nos affaires qui leur fait juger inutile de dissimuler davantage?

Il y a trois jours, j'ai remarqué que M.Astley examinait attentivement mademoiselle Blanche et sa mère. Il semble les connaître. Il me semble aussi que l'Anglais et le Français ne sont pas inconnus l'un à l'autre. Du reste,

M.Astley est un homme si discret qu'il attire les confidences; on devine qu'il garde les secrets par tempérament. C'est à peine si le Français l'a salué. Il ne le craint donc pas. Cela se comprend encore. Mais pourquoi mademoiselle Blanche affecte-t-elle aussi de ne pas le regarder, d'autant plus que le marquis s'est trahi hier soir? Pendant la conversation générale, je ne sais à quel propos, il a dit que M.Astley est immensément riche, «qu'il le sait». Ce serait donc pour mademoiselle Blanche le moment de regarder M.Astley… Le général ne cache plus son inquiétude. Il attend le télégramme de Saint-Pétersbourg.

Paulina m'évite comme avec préméditation. Moi-même j'affecte l'indifférence. Je pensais toujours qu'elle finirait par se rapprocher de moi. En revanche, hier et aujourd'hui, j'ai porté toute mon attention sur mademoiselle Blanche. Pauvre général! Il est tout à fait perdu.

Devenir amoureux à cinquante-cinq ans et si éperdument, lui, veuf, père de trois enfants, accablé de dettes, complètement ruiné, et amoureux d'une telle femme, c'est bien le pire des malheurs. Mademoiselle Blanche est jolie, mais me comprendra-t-on si je dis qu'elle a un de ces visages dont on peut avoir peur? J'ai du moins toujours eu peur de ce genre de beauté. Elle peut avoir vingt-cinq ans; haute de taille, large d'épaules, la gorge opulente, le teint doré, des cheveux très noirs et très abondants, de quoi coiffer deux têtes; la sclérotique des yeux jaunâtre et la prunelle noire, le regard insolent; des dents très blanches, les lèvres toujours peintes. Le musc est son odeur favorite; elle s'habille avec beaucoup de richesse et de goût; elle a des mains et des pieds ravissants; sa voix est un contralto un peu enroué. Quelquefois elle éclate de rire en montrant toutes ses dents, mais elle est plus souvent silencieuse, surtout devant Paulina. Elle est sans instruction, sans esprit peut-être, mais très rusée; je crois qu'elle a dû avoir beaucoup d'aventures. Le marquis n'est pas son parent, et quant à sa mère!… Pourtant, il est certain qu'à Berlin elle frayait avec le vrai monde. Quant au marquis, quoique je doute de sa noblesse, il est certainement du monde, comme on dit à Moscou. Je ne sais ce qu'il est en France. On prétend qu'il y possède un château. Avant quinze jours bien des événements se seront passés; mais je ne crois pas que rien de décisif ait été conclu jusqu'ici entre mademoiselle Blanche et le

général. Que, par exemple, on apprenne que la babouschka est morte, mademoiselle Blanche… Comme tout cela me dégoûte! Comme je les planterais là volontiers, tous! Mais puis-je laisser Paulina? Puis-je cesser d'espionner autour d'elle pour essayer de la sauver? L'espionnage, certes, est vil: qu'est-ce que ça me fait?

M.Astley m'a paru aussi très anxieux. Il est certainement amoureux de Paulina. Que de choses parfois peut dire le regard d'un homme timide quand l'amour l'a touché! C'est curieux et risible. Assurément, cet homme préférerait se cacher sous terre que de laisser entendre par un mot ce que son regard dit si clairement. M.Astley nous rencontre souvent à la promenade, il se découvre et passe, bien qu'il meure, cela va sans dire, du désir de se joindre à nous. L'invite-t-on, il refuse aussitôt. À la gare, à la musique, il s'arrête à quelque distance de nous, et si on lève les yeux pour regarder autour de soi, on est sûr de découvrir, dans le sentier le plus voisin ou derrière quelque bouquet d'arbres, un morceau de M.Astley.

Jusqu'ici, je pensais qu'il cherchait depuis longtemps l'occasion de me parler. Ce matin, nous nous sommes rencontrés et nous avons échangé quelques mots. Sans même m'avoir dit bonjour, il a commencé par cette phrase:

— J'ai vu beaucoup de femmes comme mademoiselle Blanche.

Il se tut et me regarda significativement. Que voulait-il dire? Je ne sais! Car à ma question: Qu'entendez-vous par là? Il hocha la tête d'un air fin et répondit:

— C'est comme ça… Mademoiselle Paulina aime beaucoup les fleurs?

— Je n'en sais rien.

— Comment! Vous ne savez même pas cela?

— Mon Dieu, non!

— Hum! Cela me donne à penser.

Puis il me salua de la tête et s'éloigna.

IV

Une journée absurde. Il est onze heures du soir. Je reste dans ma chambre. Je repasse mes souvenirs.

Ce matin, il a fallu aller jouer à la roulette pour Paulina. J'ai pris ses seize cents florins, mais à deux conditions: que je ne consens pas à partager le gain, et qu'elle m'expliquera ce soir même pourquoi elle veut de l'argent et combien elle en veut, car c'est évidemment dans un but particulier. Elle m'a promis des explications, et je suis parti.

Il y avait foule au salon de jeu. Oh! Les avides et insolentes créatures! Je me suis faufilé jusqu'auprès du croupier, puis j'ai commencé timidement, en risquant deux ou trois pièces. Cependant je faisais des observations. À proprement parler, il n'y a pas de calcul dans ce jeu. Du moins, le calcul n'y a pas l'importance que lui attribuent les joueurs de profession, qui ne manquent pas de noter les coups sur un petit papier, de faire d'interminables calculs de probabilités et de perdre comme les simples mortels qui jouent au hasard. M.Astley m'a donné beaucoup d'explications sur les sortes de rythmes qu'affecte le hasard, en s'obstinant à préférer tantôt le rouge au noir, tantôt le noir au rouge, pendant des suites incroyables de coups. Chaque matin, M.Astley s'assied à une table de jeu, mais sans jamais rien risquer lui-même.

J'ai perdu toute la somme et assez vite. D'abord j'ai joué sur le pair deux cents florins, et j'ai gagné, puis rejoué et regagné trois fois.

C'était le moment de m'en aller. Mais un étrange désir s'empara de moi. J'avais comme un besoin de provoquer la destinée, de lui donner une chiquenaude, de lui tirer la langue. J'ai risqué la plus grosse somme permise, quatre mille florins, et j'ai perdu. Alors j'ai mis tout ce qui me restait sur pair et j'ai quitté la table comme étourdi. Je ne pus apprendre à Paulina cette perte qu'un instant avant le dîner, ayant jusque-là erré tout le temps dans le parc.

À dîner j'étais très surexcité. Le Français et mademoiselle Blanche étaient là. On connaissait mon aventure. Mademoiselle Blanche se trouvait le matin dans le salon de jeu. Elle me marqua cette fois plus d'attention. Le Français

vint droit à moi et me demanda tout simplement si c'était mon propre argent que j'avais perdu. Il me semble qu'il soupçonne Paulina. J'ai répondu affirmativement.

Le général fut très étonné. Où avais-je pu trouver tant d'argent? J'expliquai que j'avais commencé par cent florins. Que six ou sept coups de suite en doublant m'avaient amené à cinq ou six mille et que j'avais perdu le tout en deux coups. Tout cela était assez vraisemblable. En donnant ces explications je regardai Paulina, mais je ne pus rien lire sur son visage. Pourtant, elle ne m'interrompit pas, et j'en conclus que je devais cacher nos conventions. En tout cas, pensais-je, elle me doit une explication, elle me l'a promise. Le général ne me fit pas d'autres observations. Je soupçonne qu'il venait d'avoir avec le Français une chaude discussion. Ils s'étaient enfermés dans une pièce voisine d'où on les entendait parler avec beaucoup d'animation. Le Français en était sorti, laissant voir une grande irritation.

Il me dit, dans le courant de la soirée, qu'il fallait être plus sage, et ajouta:

— D'ailleurs, la plupart des Russes sont incapables de jouer.

— Je crois, au contraire, que les Russes seuls savent jouer! Répondis-je.

Il me jeta un regard de mépris.

— Remarquez, ajoutai-je, que la vérité doit être de mon côté, car, en vantant les Russes comme joueurs, je les maltraite plus que je ne les loue.

— Mais sur quoi fondez-vous votre opinion? Demanda-t-il.

— Sur ce fait, que le catéchisme des vertus de l'homme occidental a pour premier commandement qu'il faut savoir acquérir des capitaux. Or le Russe non seulement est incapable d'acquérir des capitaux, mais il les dissipe sans système et d'une manière révoltante. Pourtant, il a besoin d'argent comme tout le monde, et les moyens, comme celui de la roulette, de s'enrichir en deux heures le séduisent. Mais il joue tout à fait au hasard et il perd.

— C'est juste! Dit le Français.

— Non, ce n'est pas juste, et vous devriez être honteux d'avoir une telle opinion de vos compatriotes! Observa sévèrement le général.

— Mais, de grâce, lui répondis-je, la négligence des Russes n'est-elle pas plus noble que la sueur honnête des Allemands?

— Quelle absurde pensée! S'écria le général.

— Quelle pensée russe! Ajouta le Français.

J'étais très content, je voulais les exaspérer tous deux. Je repris:

— Pour moi, j'aimerais mieux errer toute ma vie et coucher sous la tente des Khirghiz que de m'agenouiller devant l'idole des Allemands.

— Quelle idole? Demanda le général, qui commençait à se fâcher pour de bon.

— L'enrichissement! Il n'y a pas longtemps que je suis né; mais ce que j'ai vu chez ces gens-là révolte ma nature tartare. Par Dieu! Je ne veux pas de telles vertus! J'ai eu le temps de faire dans les environs un bout de promenade vertueux. Eh bien, c'est tout à fait comme dans les petits livres de morale, vous savez, ces petits livres allemands, avec des images? Ils ont dans chaque maison un vater très vertueux et extraordinairement honnête, si honnête et si vertueux qu'on ne l'approche qu'avec effroi; le soir, on lit en commun des livres de morale. Autour de la maison, on entend le bruit du vent dans les châtaigniers; le soleil couchant enflamme le toit et tout est extraordinairement poétique et familial… Ne vous fâchez pas, général. Permettez-moi de prendre le ton le plus touchant possible. Je me souviens moi-même que feu mon père, sous les tilleuls, dans son jardinet, pendant les beaux soirs, nous lisait aussi, à ma mère et à moi, de pareils livres… Eh bien! Chaque famille ici est réduite par son vater à l'esclavage absolu. Tous travaillent comme des bœufs, tous épargnent comme des Juifs. Le vater a déjà amassé un certain nombre de florins qu'il compte transmettre à son fils aîné avec sa terre; pour ne rien détourner du magot, il ne donne pas de dot à sa fille, à sa pauvre fille qui vieillit vierge. De plus, le fils cadet est vendu comme domestique ou comme soldat, et c'est autant d'argent qu'on ajoute au capital. Ma parole! C'est ainsi; je me suis informé. Tout cela se fait par honnêteté, par triple et quadruple honnêteté; le fils cadet raconte lui-même que c'est par honnêteté qu'on l'a vendu. Quoi de plus beau? La victime se réjouit d'être menée à l'abattoir! D'ailleurs, le fils aîné n'est pas plus heureux. Il a quelque part une Amalchen avec laquelle il est uni par le cœur, mais il ne peut pas l'épouser parce qu'il n'a pas assez de florins. Et ils attendent tous deux sincèrement et vertueusement. Ils vont à l'abattoir avec le sourire sur les lèvres; les joues de l'Amalchen commencent à se creuser; elle

sèche sur pied. Encore un peu de patience; dans vingt ans la fortune sera faite, les florins seront honnêtement et vertueusement amassés. Alors, le vater bénira son fils, un jeune homme de quarante ans, et l'Amalchen, une jeunesse de trente-cinq, à la poitrine plate et au nez rouge. À ce propos, il pleurera, il lira de la morale et puis… il mourra. L'aîné deviendra à son tour un vater vertueux, et la même histoire recommencera. Dans cinquante ou soixante-dix ans, le petit-fils du premier vater continuera l'œuvre, amassera un gros capital et alors… le transmettra à son fils; celui-ci au sien, et, après cinq ou six générations, naît enfin le baron de Rothschild, ou Hoppe et Cie, ou le diable sait qui. Quel spectacle grandiose! Voilà le résultat de deux siècles de patience, d'intelligence, d'honnêteté, de caractère, de fermeté… et la cigogne sur le toit! Que voulez-vous de plus? Ces gens vertueux sont dans leur droit quand ils disent: ces scélérats! En parlant de tous ceux qui n'amassent pas, à leur exemple. Eh bien! J'aime mieux faire la fête à la russe; je ne veux pas être Hoppe et Cie dans cinq générations; j'ai besoin d'argent tout de suite; je me préfère à mon capital… Après ça, j'ai peut-être tort, mais telles sont mes convictions.

— Cela m'est égal, remarqua pensivement le général. Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous posez horriblement. Pour peu qu'on vous laisse vous oublier…

Comme d'ordinaire, il n'acheva pas. Le Français l'écoutait négligemment; il ne m'avait certainement pas compris. Paulina me regardait avec une indifférence hautaine, elle n'écoutait ni moi ni personne.

V

Elle était très absorbée; dès qu'on se leva de table, elle m'ordonna de sortir avec elle. Nous prîmes les enfants et nous allâmes dans le parc. J'étais très énervé; je ne pus me retenir de faire à Paulina cette sotte question:

— Pourquoi votre marquis de Grillet, le petit Français, ne vous accompagne-t-il plus quand vous sortez et passe-t-il des jours sans vous adresser la parole?

— C'est un misérable! Dit-elle d'une voix étrange.

Je ne l'avais jamais entendue s'exprimer sur le marquis; je n'insistai pas, je craignais de trop comprendre.

— Et avez-vous remarqué qu'il est en bons termes aujourd'hui avec le général?

— Vous voulez tout savoir? Le général est entre ses mains; tout est au Français, et si la babouschka ne se dépêche pas de mourir, le Français deviendra propriétaire de toutes les valeurs que le général lui a engagées.

— Je l'avais entendu dire, je ne croyais pourtant pas qu'il s'agissait de choses si graves. Mais, alors, adieu, mademoiselle Blanche; elle ne sera pas «madame la générale»; elle abandonnera le général, et il se tuera.

— Possible!

— Comme c'est bien! Quelle franchise! Au moins elle n'aura pas dissimulé qu'elle ne l'eût épousé que pour son argent. Pas de cérémonies. Et la babouschka! «Es-tu morte?» Télégramme sur télégramme. Qu'en pensez-vous?

— Vous êtes bien gai! Est-ce votre perte d'argent qui vous rend si gai?

— Ne me l'aviez-vous pas donné pour le perdre? Je ne puis jouer pour les autres, moins pour vous que pour personne. Je vous avais prévenue que nous ne réussirions pas. Dites-moi, vous êtes très en peine d'avoir tout perdu? Et pourquoi voulez-vous tant d'argent?

— Et pourquoi ces questions?

— Mais vous avez promis de m'expliquer… Écoutez! Je suis absolument

convaincu que si je joue pour moi je gagnerai. J'ai cent vingt florins. Et alors vous prendrez tout ce que vous voudrez…

Elle fit une moue dédaigneuse.

— Que mon offre ne vous offense pas. Je suis pour vous si peu de chose que vraiment vous pouvez accepter de moi même de l'argent! Un présent de moi est sans conséquence. D'ailleurs, j'ai perdu votre argent.

Elle me jeta un rapide coup d'œil. Mon ton sarcastique l'irritait; elle interrompit la conversation.

— Mes affaires ne vous regardent pas. Si vous exigez des renseignements, j'ai des dettes, voilà tout. J'ai emprunté, il faut que je rende. J'avais la folle pensée qu'en jouant je gagnerais à coup sûr. Pourquoi? Je ne le sais pas moi-même, mais je le croyais. Qui sait? C'était peut-être ma dernière chance, je n'avais peut-être pas le choix.

— Peut-être vous fallait-il gagner comme il faut qu'un noyé se raccroche à une paille flottante. Mais ce n'est qu'au moment de se noyer qu'on prend les pailles pour des poutres.

— Pourquoi donc y comptez-vous vous-même? Il y a quinze jours, vous me répétiez sur tous les tons que vous gagneriez «nécessairement», qu'il ne fallait pas vous prendre pour un fou, que c'était très sérieux. Et, en effet, vous parliez sérieusement et on ne pouvait rien trouver de plaisant dans vos paroles.

— C'est vrai, répondis-je, absorbé. Je suis sûr de gagner quand je jouerai pour moi.

— Pourquoi cette certitude?

— Peut-être parce qu'il faut que je gagne! C'est peut-être aussi ma seule issue.

— Il vous faut donc aussi beaucoup d'argent? Mais quelle croyance superstitieuse!

— N'est-ce pas? Que puis-je faire de beaucoup d'argent, moi?

— Cela m'est égal! Mais si vous voulez, eh bien! Oui. Quel motif sérieux pouvez-vous avoir de désirer une fortune? Qu'en feriez-vous? Vous êtes un homme sans ordre, instable; je ne vous ai jamais vu sérieux.

— À propos! Interrompis-je, vous avez une dette, et une jolie dette! Au

Français, n'est-ce pas?…

— Vous êtes particulièrement insupportable aujourd'hui! N'êtes-vous pas ivre?

— Vous savez qu'il m'est permis de vous parler très franchement et même de vous interrompre. Je vous le répète, je suis votre esclave, et on ne rougit pas devant un esclave.

— Quelle sottise! Je n'admets pas du tout votre théorie.

— Je ne vous ai pas dit, remarquez-le, que je suis heureux d'être votre esclave. J'en parle comme d'un fait indépendant de ma volonté.

— Soyez franc! Pourquoi avez-vous besoin d'argent?

— Pourquoi avez-vous besoin de le savoir?

— Comme vous voudrez!

Elle releva la tête avec une inexprimable fierté.

— Vous n'acceptez pas ma théorie de l'esclavage, mais vous la pratiquez: «Réponds et ne raisonne pas!» Soit! Vous me demandez pourquoi j'ai besoin d'argent? Parce que l'argent est la seule puissance irrésistible.

— Je comprends. Mais, prenez garde! Vous allez devenir fou. Vous allez jusqu'au fatalisme. Il y a d'ailleurs certainement un but plus particulier. Parlez sans ambages, je le veux.

Elle paraissait près de se fâcher et cela me plaisait infiniment; j'étais ravi qu'elle me questionnât avec tant d'insistance.

— Oui, j'ai un but, dis-je, mais je ne puis vous dire lequel. Ou plutôt… c'est tout simplement parce que, avec de l'argent, je deviendrai, même pour vous, un homme!

— Bah! Comment cela?

— Comment? Vous ne comprenez pas comment je pourrais parvenir à être pour vous autre chose qu'un esclave?

— Ne me disiez-vous pas que cet esclavage faisait votre bonheur? Moi-même je le pensais.

— Ah! Vous le pensiez? M'écriai-je avec une joie étrange. Qu'une telle naïveté me plaît de votre part! Eh bien, oui, cet esclavage fait ma joie. Il existe, il est réel, ce délice de descendre au dernier degré de l'avilissement. Je pense souvent que le knout doit receler de mystérieuses jouissances. Mais je

veux essayer d'autres plaisirs. Tout à l'heure, à table, devant vous, le général me faisait des remontrances. Les sept cents roubles par an, qu'il ne me payera peut-être pas, lui en donnent le droit. Le marquis de Grillet lève très haut les sourcils quand il me voit, tout en faisant semblant de ne pas me remarquer. Mais savez-vous que j'ai une envie folle de le tirer un jour par le nez?

— Quelle gaminerie! Il n'y a pas de situation où l'on ne puisse se tenir avec dignité. La douleur doit nous relever au lieu de nous avilir.

— Le beau cliché! Mais êtes-vous bien sûre que je puisse me tenir avec dignité? Je suis peut-être un homme digne; mais me tenir avec dignité, c'est autre chose. Tous les Russes sont ainsi, parce qu'ils sont trop richement et trop universellement doués pour trouver aussitôt l'attitude exigée par les circonstances. C'est une question de place publique. Il nous faut du génie pour concentrer nos facultés et les fixer dans l'attitude qu'il faut. Et le génie est rare. Il n'y a peut-être que les Français qui sachent paraître dignes sans l'être. C'est pourquoi, chez eux, la place publique a tant d'importance. Un Français laisse passer une offense réelle, une offense de cœur, sans la relever, pourvu qu'elle soit secrète; mais une pichenette sur le nez, voilà ce qu'il ne tolère jamais, car cela constitue une dérogation aux lois des convenances. C'est pourquoi nos jeunes filles aiment tant les Français, c'est à cause de leur jolie attitude. Le coq gaulois! Pour moi, vous savez, cette attitude-là… Du reste, je ne suis pas une femme, et peut-être le coq a-t-il du bon. Mais est-ce que je ne vais pas trop loin? Aussi, vous ne m'arrêtez pas! Quand je vous parle, je voudrais vous dire tout, tout, tout, et je perds un peu le respect. Je n'ai pas d'attitude, moi, je vous le confesse; je n'ai même aucune qualité. Tout est arrêté en moi; tout est mort, vous savez pourquoi. Je n'ai aucune pensée humaine dans la tête; je ne sais plus ce qu'on fait sur la terre, ni en Russie, ni ici. Je viens de Dresde, n'est-ce pas? Eh bien! Je n'ai pas vu cette ville; vous savez ce qui m'occupe. Comme je n'ai aucune espérance, comme je suis à vos yeux un zéro, je ne crains pas de vous parler franchement. Je ne vois que vous partout, et le reste m'est égal. Sans que je sache pourquoi, je vous aime; il se peut très bien que vous ne soyez pas jolie du tout. Imaginez-vous que je ne sais vraiment pas si vous êtes jolie ou laide. Pour le cœur, il est certainement mauvais, et pour l'intelligence elle est sans noblesse.

— C’est sans doute pour cela que vous comptez m’acheter.

— Vous acheter! M’écriai-je; que dites-vous?

— Vous vous êtes oublié. Si ce n’est pas moi que vous voulez acheter avec les grosses sommes que vous gagnerez à la roulette, c’est au moins ma considération.

— Ce n’est pas tout à fait cela. Je vous ai déjà dit qu’il m’est difficile de m’expliquer. Ne vous fâchez pas de mon bavardage; vous savez bien qu’on ne se fâche pas avec moi, je ne suis qu’un fou; et puis… fâchez-vous s’il vous plaît. Chaque soir, là-haut, dans ma chambre, il me suffit de me rappeler le frôlement de votre robe pour être près de me ronger les poings. Cela vous fâche encore? Bon! Je suis votre esclave. Profitez-en, profitez… Il est probable que je vous tuerai un jour. Je vous tuerai, non pas parce que j’aurai cessé de vous aimer, ou parce que je serai jaloux, mais simplement parce que j’ai parfois envie de vous manger. Vous riez!

— Je ne ris pas du tout, dit-elle avec indignation, et je vous ordonne de vous taire.

Elle s’arrêta, suffoquée par la colère. Ô Dieu! Je ne sais pas si elle est jolie; mais que j’aime à la voir, droite, immobile ainsi devant moi, tout irritée! Et c’est pourquoi je me plais souvent à provoquer sa colère. Peut-être l’avait-elle remarqué et peut-être se fâchait-elle par complaisance. Je lui soumis aussitôt cette observation:

— Vous êtes un être de boue! S’écria-t-elle avec dégoût.

— Ça m’est égal! Mais savez-vous qu’il est dangereux pour vous de vous promener seule avec moi? Je suis souvent tenté de vous battre, de vous estropier, de vous étrangler. Croyez-vous que j’en viendrai là? Ou bien j’aurai un accès de fièvre chaude. Que peut me faire votre colère? J’aime sans espoir, et, si je vous tue, il faudra que je me tue aussi. Je me tuerais alors le plus lentement possible, pour avoir à moi, je veux dire pour ne pas partager avec vous, au moins, cette douleur. Après cela, comment ne serais-je pas fataliste? Vous vous rappelez que, sur le Schlagenberg, je vous ai dit: Un mot de vous et je me jette en bas. Croyez-vous que je m’y serais jeté?

— Quel bavardage stupide!

— Stupide ou spirituel, c’est tout un, pourvu que je parle. Car auprès de

vous il faut que je parle, que je parle… Quand vous êtes là, je perds tout orgueil.

— Pourquoi vous aurais-je forcé à vous précipiter du Schlagenberg? C'était tout à fait inutile.

— Oh! Quelle superbe intonation! Comme vous avez bien dit cela! Que d'offense dans ce magnifique «inutile»! Je vous comprends très bien. Inutile, dites-vous? Mais le plaisir est toujours utile. Et n'est-ce pas un plaisir que l'abus du pouvoir? On écrase une mouche, on jette un homme du haut du Schlagenberg, voilà des plaisirs. L'homme est despote par nature et la femme bourreau. Vous, particulièrement, vous aimez beaucoup à torturer.

Elle m'observait avec une attention profonde. Ma physionomie exprimait sans doute toutes les sensations absurdes qui me possédaient. Je sentais mes yeux se gonfler de sang et l'écume mouiller mes lèvres. Certes, je me serais jeté du Schlagenberg! Certes! Certes! Si ses lèvres avaient prononcé le mot «faites», sans que sa conscience s'en fût doutée, eh! Je me serais jeté… Je me rappelle mot pour mot cette conversation.

— Pourquoi vous croirais-je? Dit-elle sur un ton où il y avait tant de mépris, de ruse et de vanité que, mon Dieu! Mon Dieu! Je l'aurais tuée sans peine, en ce moment. Je l'aurais très volontiers assassinée.

— N'êtes-vous pas très lâche? Reprit-elle tout à coup.

— Peut-être bien. Je ne me suis jamais demandé cela.

— Si je vous disais: «Tuez cet homme!» le tueriez-vous?

— Qui?

— Qui je voudrais.

— Hum! Le petit Français, n'est-ce pas?

— Ne m'interrogez pas, répondez! Tueriez-vous celui que je vous désignerais? Je veux savoir si vous parliez sérieusement tout à l'heure.

Elle attendait si sérieusement, avec tant d'impatience, ma réponse que je me sentis troublé.

— Me direz-vous enfin ce qui se passe ici! M'écriai-je. Avez-vous peur de moi! Je vois très bien qu'une catastrophe est imminente. Vous êtes la belle-fille d'un homme ruiné, fou et avili par une passion irrésistible; et vous voilà sous l'influence mystérieuse de ce misérable Français! Et maintenant

vous me posez sérieusement une pareille question… Encore faut-il que je sache… Ne pouvez-vous me parler une fois avec franchise?

— Il ne s'agit pas de cela; Je vous pose une question, répondez-moi.

— Eh bien! Oui, oui, oui; certainement oui, je tuerais… mais… l'ordonnez-vous aujourd'hui?

— Qu'en pensez-vous? Croyez-vous que j'aurais pitié de vous? Non, je donnerai l'ordre, et je resterai cachée. Acceptez-vous? Pourrez-vous supporter cela? Ah! Pas vous, pas un être comme vous!… Vous tuerez peut-être si je vous l'ordonne, mais ensuite vous perdrez la tête. Une si faible tête! Et puis vous me tuerez pour avoir osé vous envoyer…

Quelque chose comme un coup me frappa au cerveau. Certes, même alors, je considérais sa question comme une plaisanterie, comme une provocation. Et pourtant, elle avait parlé trop sérieusement. J'étais tout de même stupéfait qu'elle en fût venue à s'avouer à ce point son pouvoir sur moi, à oser me dire: «Cours à ta perte! Moi, je resterai dans l'ombre.» Il y avait dans ces paroles un cynisme vraiment inouï. Mais comment se comporterait-elle ensuite avec moi? Une telle complicité élève l'esclave jusqu'au maître et, quoique notre conversation me parût chimérique, mon cœur tressaillait.

Tout à coup elle éclata de rire. Nous étions assis sur un banc, les enfants jouaient auprès de nous, non loin des équipages qui stationnaient. La foule circulait devant nous.

— Voyez-vous cette grosse femme, reprit Paulina. C'est la baronne Wourmergelm; il n'y a que trois jours qu'elle est arrivée. Voyez-vous son mari, ce Prussien long et sec, armé d'une canne? Vous rappelez-vous comme il nous toisait avant-hier? Allez tout de suite aborder cette baronne, ôtez votre chapeau et dites-lui quelque chose en français.

— Pour quoi faire?

— Vous juriez de vous jeter du Schlagenberg! Vous juriez que vous étiez prêt à tuer qui je voudrais! Au lieu de toutes ces tragédies, je ne vous demande qu'une comédie. Allez, sans aucun prétexte, je veux voir le baron vous donner des coups de canne.

— Vous me défiez, vous pensez que je ne le ferai pas?

— Oui! Je vous défie. Allez! Je le veux.

— C'est une fantaisie ridicule, mais j'y vais. Pourvu que cela ne cause pas des désagréments au général et que le général ne vous ennuie pas à cause de cela! Ma parole, j'y vais. Mais quelle fantaisie! Aller offenser une femme!

— Je vois bien que vous n'êtes qu'un bavard! Dit-elle avec mépris. Vous avez les yeux gonflés de sang, et c'est tout. Peut-être avez-vous trop bu à dîner. Croyez-vous donc que je ne comprenne pas combien c'est bête et que le général se fâchera? Mais je veux rire, voilà tout. Vous faire offenser une femme, oui; et vous faire battre, oui, je le veux.

Lentement, j'allai accomplir ma mission. Certes, c'était très bête, mais pouvais-je ne pas me soumettre?

En m'approchant de la baronne, un souvenir me revint. Et puis j'étais comme ivre… un écolier ivre, comprenez-vous.

VI

Voilà deux jours de passés depuis cette fameuse sottise. Que de bruit! Que de cris! Et je suis la cause de tout cela! Mais j'y ai trouvé mon profit. Que j'ai ri! Je ne puis pourtant m'expliquer comment tout cela est arrivé. Suis-je fou? Je le crois. Et puis, je ne suis pas encore bien loin des bancs de l'école, et j'ai pris plaisir, je suppose, à cette grossière espièglerie.

Cette Paulina! Toujours elle!

Peut-être ai-je agi par désespoir. En somme, qu'est-ce que j'aime en elle? Elle me semble jolie. Elle est svelte, un peu trop mince peut-être; on pourrait la ployer en deux et la nouer comme un ruban; elle a tout ce qui fait souffrir, précisément tout ce qui fait souffrir! Ses cheveux sont d'un blond roux. Ses yeux sont de véritables yeux de chat; mais quelle fierté dans son regard!

Il y a quatre mois, quand je suis entré dans la famille, un soir, elle causait seule dans le salon avec de Grillet, et elle le regardait avec un tel air que… quand je suis rentré chez moi pour me coucher, je me suis imaginé qu'elle venait de le souffleter. C'est depuis ce soir-là que je l'aime.

Mais, arrivons au fait. Je descends donc dans le sentier, je m'arrête au beau milieu, attendant la baronne et le baron. À cinq pas, j'ôte mon chapeau et je salue.

Je me rappelle que la baronne portait une robe de soie gris perle d'une ampleur extraordinaire, avec des volants, une crinoline et une traîne. Toute petite, cette baronne, très grosse, avec un menton si prodigieux qu'il couvrait toute sa gorge. Le visage rouge, les yeux petits, méchants, insolents. Elle marchait comme si elle faisait honneur à la terre en la touchant du pied. Le baron a un visage composé de mille petites rides, des lunettes, quarante-cinq ans; ses jambes commencent à sa poitrine, signe de race. Orgueilleux comme un paon et maladroit. Type de mouton.

Je vis tout cela en trois secondes; mon salut et mon coup de chapeau arrêtèrent à peine leur attention. Le baron fronça légèrement le sourcil, la baronne venait droit à moi sans me voir.

— Madame la baronne, dis-je très distinctement, très haut et en détachant chaque mot, j'ai l'honneur d'être votre esclave.

Puis je saluai, je remis mon chapeau sur ma tête, et, en passant auprès du baron, je tournai poliment mon visage vers lui et lui adressai un sourire significatif.

Paulina m'avait ordonné d'ôter mon chapeau, mais l'espièglerie était de mon initiative. Le diable sait qui me poussait. Je me sentais comme précipité d'une montagne.

— Hein? Grogna le baron en se tournant vers moi avec un étonnement mêlé de colère.

Je m'arrêtai en continuant de sourire. Il était stupéfait et levait ses sourcils jusqu'à la racine des cheveux. La baronne se retourna aussi de mon côté, très surprise, encore plus courroucée. Les passants commençaient à s'attrouper.

— Hein? Grogna de nouveau le baron en redoublant d'étonnement et de colère.

— Ja wohl! (c'est cela!) traînai-je en continuant à le regarder dans le blanc des yeux.

— Sind Sie rasend? (êtes-vous fou?) s'écria-t-il en brandissant sa canne. Mais il resta le bras en l'air, plus tremblant de peur que de colère.

C'était, je crois, ma toilette qui l'embarrassait. J'étais mis à la dernière mode, comme un homme du meilleur monde.

— Ja wa-o-o-hl! Criai-je tout à coup et de toutes mes forces, en appuyant à la façon des Berlinois qui emploient à chaque instant dans la conversation cette locution et qui traînent sur la lettre a pour exprimer les différentes nuances de leur pensée.

Le baron et la baronne se retournèrent vivement et s'enfuirent épouvantés.

Je revins sur mes pas et allai, sans me presser, vers Paulina. Mais, cent pas avant de l'atteindre, je la vis se lever avec les enfants et se diriger vers l'hôtel.

Je la rejoignis près du perron.

— J'ai accompli la… bêtise! Lui dis-je.

— Eh bien! Maintenant, débrouillez-vous! Répondit-elle sans me

regarder, et elle disparut dans le corridor.

Toute la soirée je me promenai dans la forêt; dans une petite izba je mangeai une omelette. On me prit pour cette idylle un thaler et demi.

À onze heures seulement je rentrai. On me demanda aussitôt de la part du général; il m'attendait dans la grande chambre, celle où il y a un piano. Il se tenait debout; de Grillet était nonchalamment assis sur le divan.

— Qu'avez-vous fait, monsieur? Commença le général en prenant une attitude très majestueuse. Permettez-moi de vous le demander.

— Abordez donc directement l'affaire, général; vous parlez probablement de ma rencontre d'aujourd'hui avec un Allemand?

— Avec un Allemand! Mais le baron Wourmergelm est un personnage important, et vous avez offensé sa femme.

— Pas le moins du monde.

— Vous leur avez fait peur, monsieur! S'écria le général.

— Pas le moins du monde. Déjà, à Berlin, mon oreille s'était habituée à cet interminable ja wohl, qu'ils traînent d'une manière si dégoûtante. En rencontrant dans l'allée cette nichée de barons, je ne sais pourquoi le ja wohl me revint à l'esprit et m'enragea… De plus, voilà déjà trois fois que la baronne me rencontre, et trois fois qu'elle marche droit vers moi comme si je devais nécessairement m'effacer sur son passage. Eh! J'ai mon amour-propre… J'ai ôté mon chapeau très poliment, très poliment, je vous jure, et j'ai dit: «Madame la baronne, je suis votre esclave!» Et quand le baron s'est mis à crier: «Hein?» je n'ai pu faire autrement que de me mettre à hurler: Ja wohl! Et je l'ai dit deux fois, la première fois très simplement et la seconde en criant de toutes mes forces.

J'étais ravi de mon explication, j'avais plaisir à tartiner toute cette histoire aussi stupidement que possible, et plus ça durait, plus j'y prenais goût.

— Ah çà! S'écria le général, vous moquez-vous de moi?

Il expliqua en français à de Grillet que décidément je cherchais une affaire. De Grillet sourit avec mépris et haussa les épaules.

— Pour Dieu! N'ayez pas cette pensée. J'ai fait une sottise, j'en conviens! C'est une inconvenante espièglerie, mais ce n'est rien de plus. Je m'en repens d'ailleurs, mais j'ai une excuse. Voilà deux ou trois semaines

que je ne vais pas bien. Je me sens nerveux, irrité, fantasque, malade, et je perds tout empire sur moi-même. Ma parole, j'ai parfois envie de prendre à partie le marquis de Grillet, qui est là, et… mais je ne terminerai pas; ça pourrait l'offenser. En un mot, ce sont des symptômes morbides. J'ignore si la baronne voudra bien accepter ces excuses, car j'ai l'intention de lui faire des excuses. Je ne pense même pas, entre nous, qu'elle les accepte, d'autant plus que, ces derniers temps, on a beaucoup abusé, au point de vue criminel, de la maladie comme circonstance atténuante. L'avocat et le médecin s'entendent pour découvrir un fou sous le masque d'un meurtrier. Mais le baron et la baronne sont de l'ancien temps. De plus, ce sont de grands seigneurs; ils ignorent les progrès de la science juridico-médicale, et de telles explications seraient malvenues auprès d'eux. Qu'en pensez-vous, général?

— Assez, monsieur. Je vais une fois pour toutes me débarrasser de vous. Je vous défends de faire aucune excuse à la baronne; ce serait de votre part une nouvelle offense. Le baron a appris que vous étiez de ma maison, et nous nous sommes expliqués ensemble. Un peu plus, il me demandait satisfaction. Comprenez-vous à quoi vous m'exposiez, monsieur? Je lui ai donné ma parole qu'aujourd'hui même vous auriez cessé de m'appartenir.

— Permettez, général. Est-ce bien lui qui exige que vous… vous défassiez de moi, puisque je suis de votre maison, comme vous daignez l'avouer?

— Non, mais je me suis cru en devoir de lui fournir cette réparation, et il s'en est contenté. Nous nous séparons, monsieur. Je vous devais encore quarante-trois florins, les voici; adieu. À partir d'aujourd'hui, nous sommes l'un pour l'autre des étrangers. Excepté des ennuis, je n'ai rien eu de vous. Je vais avertir le majordome que dorénavant je ne répondrai plus de vos dépenses à l'hôtel. J'ai l'honneur d'être votre serviteur.

Je pris l'argent, je saluai le général et lui dis très sérieusement:

— Général, la chose ne peut se terminer ainsi. Je regrette beaucoup de vous avoir causé des désagréments, mais veuillez observer que vous avez eu tort de répondre de moi devant le baron. Que signifie l'expression: «Cet homme est de ma maison?» Je suis précepteur chez vous; je ne suis ni votre fils ni votre pupille; vous n'avez pas à répondre de mes actions. J'ai vingt-

cinq ans; je suis licencié et noble; je vous suis étranger; je constitue moi-même une individualité juridiquement responsable. Il faut tout le cas que je fais de vos innombrables qualités pour que je renonce à vous demander, à vous-même et tout de suite, une réparation pour l'audace que vous avez eue de répondre pour moi.

Le général était tellement abasourdi qu'il ouvrit la bouche, fit effort pour parler, étendit les mains, puis tout à coup se tourna vers le Français et lui expliqua que je parlais de le provoquer en duel. Le Français se mit à ricaner.

— Mais quant au baron, continuai-je sans me laisser déconcerter par l'attitude de M.deGrillet, je n'ai pas du tout l'intention de laisser passer les choses ainsi. Et puisque vous vous êtes mêlé de cette affaire, général, en consentant à écouter les plaintes du baron, j'ai l'honneur de vous annoncer que, pas plus tard que demain matin, j'irai demander au baron, en mon nom, pourquoi, ayant affaire à moi, il s'est adressé à une autre personne, comme si je n'étais pas digne de lui répondre.

Ce que je pressentais arriva. Ce nouveau projet mit le comble à l'effroi du général.

— Comment! Vous avez l'intention de continuer cette maudite affaire! N'ayez pas cette audace, monsieur, ou bien je vous jure… Il y a des autorités ici, et moi… moi… en un mot, mon rang… et celui du baron… enfin, on vous ar-rê-te-ra, on vous expulsera par voie de police, comprenez-vous?

— Général; répondis-je toujours calme, on ne peut pas m'arrêter sans motif. Vous ne savez pas encore dans quels termes je parlerai au baron; vous vous inquiétez inutilement.

— Pardieu! Pardieu! Alexis Ivanovitch, renoncez à cette intention ridicule! Dit le général, devenu tout à coup suppliant, – il avait même pris mes mains dans les siennes, – qu'en sortira-t-il? Des désagréments! Convenez vous-même que je suis forcé de me tenir ici d'une certaine façon, surtout maintenant que… enfin, surtout maintenant! Oh! Vous ne connaissez pas, vous ne pouvez connaître ma position!… Quand nous partirons d'ici, je suis tout disposé à vous reprendre chez moi, mais pour l'instant… Eh bien! En un mot, vous comprenez la chose!… s'écria-t-il en faisant un geste de désespoir, Alexis Ivanovitch, vous comprenez la chose!…

Je me retirai en priant le général de ne pas s'inquiéter, en l'assurant que tout se passerait très bien.

À l'étranger, les Russes sont quelquefois lâches; ils craignent trop le qu'en-dira-t-on. Ils s'inquiètent beaucoup de savoir si une chose est convenable ou non. Ils ont l'âme dans un corset, surtout ceux qui prétendent à une situation en vue. Mais le général m'a laissé entendre que sa situation personnelle est particulièrement difficile. C'est précisément à cause de cette situation particulièrement difficile qu'il était devenu tout à coup si lâche et avait changé de ton avec moi. Mais le lendemain ce sot pouvait changer encore et s'adresser aux autorités; il fallait donc me tenir sur mes gardes. Je n'avais d'ailleurs aucun intérêt à irriter le général. Mais je voulais me venger de Paulina et l'amener à me prier elle-même de m'arrêter, car mes imprudences pouvaient finir par la compromettre… De plus, je ne voulais pas, devant elle, reculer et passer pour une poule mouillée. Ce n'était pas au baron à se servir de sa canne avec moi. Je tenais à me moquer d'eux tous et à me tirer en homme de cette affaire.

VII

Ce matin j'ai appelé le garçon et demandé que désormais on fît un compte à part pour moi. J'ai conservé ma chambre, qui n'était pas trop chère. D'ailleurs, je possède six cents florins, et… qui sait?… peut-être une fortune. Chose étrange! Je n'ai encore rien gagné, et je ne puis m'empêcher d'avoir des pensées de millionnaire.

Je me proposais, malgré l'heure matinale, d'aller chez M.Astley, à l'hôtel d'Angleterre, quand de Grillet entra chez moi. C'était la première fois qu'il me faisait tant d'honneur. Pendant ces derniers temps, nous avions eu des rapports un peu tendus. Il me méprisait et je le détestais. J'avais des motifs particuliers pour le détester. Sa visite m'étonna donc beaucoup.

Il me salua très poliment, me fit des compliments banals sur mon installation, et, me voyant le chapeau à la main, me demanda si j'allais me promener. Je lui répondis que je me rendais chez M.Astley pour affaires. Aussitôt son visage devint soucieux.

De Grillet est, comme tous les Français, gai, aimable quand il le faut ou quand cela rapporte, et terriblement ennuyeux quand la gaieté et l'amabilité ne sont pas nécessaires. Le Français est très rarement aimable par tempérament; il ne l'est presque jamais que par calcul. S'il sent la nécessité d'être original, sa fantaisie est ridicule et affectée; au naturel, c'est l'être le plus banal, le plus mesquin, le plus ennuyeux du monde. Il faut être une jeune fille russe, je veux dire quelque chose de très neuf et de très naïf, pour s'éprendre d'un Français. Il n'y a pas d'esprit sérieux qui ne soit choqué par l'affreux chic de garnison qui fait le fond de ces manières convenues une fois pour toutes, par cette amabilité mondaine, par ce faux laisser-aller et cette insupportable gaieté.

— Je viens pour affaires, commença-t-il d'un ton dégagé, je suis l'envoyé ou, si vous préférez, l'intermédiaire du général. Il m'a expliqué la chose en détail, et je vous avoue…

— Écoutez, monsieur de Grillet, interrompis-je, je vous agrée comme

intermédiaire: je ne suis qu'un outchitel, je ne suis pas l'ami de la maison, et l'on ne me fait pas de confidences. Mais, dites-moi, êtes-vous de la famille? Car enfin, vous prenez intérêt à tout et à tous, vous êtes mêlé à tout, et tout de suite c'est vous qu'on choisit pour l'intermédiaire!…

Ma question lui déplut.

— Je suis lié avec le général par des intérêts communs et par d'autres considérations particulières, dit-il sèchement. Le général m'a envoyé vous prier de renoncer à vos intentions d'hier. Vos inventions sont très spirituelles, mais aussi très malencontreuses. Le baron ne vous recevra pas, et ce ne sont pas les moyens de se débarrasser de vous qui lui manqueront. Dès lors, pourquoi vous entêter? Le général vous a promis hier de vous reprendre à la première occasion favorable; il vous autorise aujourd'hui à lui réclamer vos appointements sans le servir. C'est assez convenable, n'est-ce pas?

Je lui répondis avec calme qu'il se trompait, que le baron m'écouterait. Je le priai ensuite de me dire franchement s'il était venu chez moi dans un autre but encore, et s'il ne désirait pas apprendre quel parti j'avais pris.

— Mais sans doute, il est assez naturel que le général veuille savoir comment vous agirez.

Et, pour m'écouter, il s'assit dans une position très commode, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil. Je fis tous mes efforts pour lui laisser croire que je prenais la chose au sérieux; je lui expliquai que le baron m'avait offensé en s'adressant au général comme si je n'étais qu'un domestique, qu'il m'avait fait priver de ma place, que, naturellement, je me sentais blessé, mais que je savais comprendre les différences de position sociale et d'âge… Je me tenais à grand'peine pour ne pas éclater de rire.

— Je ne veux pas commettre une légèreté de plus, ajoutai-je. Je n'irai pas demander réparation au baron; mais je crois avoir le droit d'offrir mes excuses à la baronne. Pourtant, je renonce même à cela, les procédés offensants du général et du baron ne me le permettant plus. Tout le monde croirait que j'ai fait des excuses dans le but de rattraper ma place. Tout compte fait, il faudra donc que j'exige, moi, des excuses du baron; mais dans une forme assez modérée. Par exemple, qu'il me dise: «Je n'ai pas voulu vous offenser.» Et alors, à mon tour, les mains libres et le cœur ouvert, je lui

offrirai mes excuses. En un mot, terminai-je, je demande que le baron me délie les mains.

— Fi! Quelle subtilité! Quelle finesse exagérée! Mais avouez donc, monsieur, que vous faites tout cela pour ennuyer le général… ou peut-être avez-vous quelque autre projet, mon cher monsieur… monsieur… pardon; monsieur Alexis, n'est-ce pas?…

— Mais, mon cher marquis, en quoi cela vous intéresse-t-il?

— Eh bien! Le général…

— Et le général, en quoi cela l'intéresse-t-il? Il manifestait hier quelque inquiétude; mais comme il ne m'a rien expliqué…

— Il y a ici… il existe ici une circonstance particulière, interrompit M.deGrillet sur un ton suppliant où le mécontentement perçait de plus en plus. Vous connaissez mademoiselle de Comminges?

— C'est-à-dire mademoiselle Blanche?

— Mademoiselle Blanche de Comminges et sa mère, madame veuve de Comminges. Vous savez que le général est amoureux et que le mariage est proche. Imaginez l'effet désastreux d'un scandale, d'une histoire…

— Je ne vois ici ni scandale ni histoire concernant ce mariage.

— Mais le baron est si irascible! Un caractère prussien, vous savez; il fera une querelle d'Allemand.

— Alors, cela ne me regarde plus. Je ne suis plus de la maison du général.

Je faisais tout mon possible pour qu'il ne comprît rien à ce que je lui disais.

— Et d'ailleurs, s'il est entendu que mademoiselle Blanche épouse le général, qu'attend-on? Et pourquoi cachait-on ce projet aux gens de la maison?

— Je ne peux pas vous… enfin, ce n'est pas encore… enfin… vous savez qu'on attend des nouvelles de Russie. Le général a besoin d'arranger ses affaires.

— Ah! La babouschka!

De Grillet me regarda avec haine.

— En tout cas, reprit-il, je compte sur votre obligeance, sur votre esprit, sur votre tact… Certainement, vous ferez cela pour cette famille, où vous êtes

aimé comme un parent, estimé…

— Mais enfin, j'ai été chassé. Vous prétendez maintenant que c'est pour la forme; mais convenez que si on vous disait: «Je ne veux pas te tirer les oreilles, mais tu dois dire partout que je te les ai tirées», vous n'en seriez pas très flatté.

— Alors, si aucune prière n'a d'effet sur vous, reprit-il sévèrement et avec hauteur, permettez-moi de vous dire qu'on prendra d'autres mesures. Il y a ici un gouvernement; on vous chassera aujourd'hui même, que diable! Un blanc-bec tel que vous provoquer en duel un personnage comme le baron! Et soyez convaincu que personne ici ne vous craint. Mais, j'en suis sûr, vous ne croyez pas que le général ose jamais vous faire jeter à la porte par ses laquais?

— D'abord, je ne m'y exposerai pas! Répondis-je avec un calme extraordinaire. Vous vous trompez, monsieur de Grillet, tout se passera mieux que vous ne pensez. J'irai chez M.Astley, je le prierai d'être mon second; il m'aime et ne refusera pas. Il ira chez le baron, qui le recevra. Je ne suis qu'un outchitel, un subalterne, mais M.Astley est le neveu de lord Peebrock, tout le monde sait cela, et lord Peebrock est ici. Soyez sûr que le baron sera poli avec M.Astley. D'ailleurs, s'il manquait aux convenances, M.Astley en ferait une affaire personnelle, et vous savez comme les Anglais sont entêtés. Il enverra au baron un ami, et vous savez qu'il a de très bons amis. Quant à maintenant…

De Grillet avait tout à fait peur; car ce que je disais était très vraisemblable et prouvait que j'avais vraiment l'intention d'avoir une affaire.

— Mais je vous en supplie, laissez donc cela, reprit-il très doucement. On croirait vraiment que ça vous amuse! Ce n'est pas une satisfaction, c'est un scandale que vous cherchez. Je conviens d'ailleurs que c'est amusant et spirituel; c'est peut-être même ce qui vous plaît. Mais, enfin, se hâta-t-il d'ajouter en voyant que je prenais mon chapeau, j'ai une lettre à vous remettre de la part d'une personne… Lisez. On m'a enjoint d'attendre la réponse.

Et il me remit un petit billet plié et cacheté où je reconnus l'écriture de Paulina.

«Il me revient, m'écrivait-elle, que vous avez l'intention d'éterniser cette histoire. Je vous prie d'y renoncer. Tout cela, sottises! J'ai besoin de vous et vous avez juré de m'obéir. Souvenez-vous du Schlagenberg. Obéissez, je vous prie. S'il le faut, je vous l'ordonne.

«Votre

«P.

«P.-S.: Si je vous ai offensé hier, pardonnez-moi.»

Tout était changé. Je me sentais pâlir et trembler. Le Français me regardait en dessous et évitait de rencontrer mon regard pour ne pas ajouter à ma confusion. J'aurais préféré qu'il recommençât à se moquer de moi.

— Bien! Dites à mademoiselle Paulina qu'elle se tranquillise. Mais permettez-moi de vous demander pourquoi vous m'avez fait attendre si longtemps ce billet. Au lieu de tant bavarder, il me semble que vous auriez mieux fait de commencer par là…

— Oh! Je voulais… Tout cela est si étrange que vous devez m'excuser! Je pensais connaître plus vite vos intentions… En tout cas, j'ignore la teneur du billet et je pensais que j'aurais toujours le temps de vous le remettre.

— Allons donc! On vous a dit de ne me remettre ce billet qu'à la dernière extrémité, et vous pensiez tout arranger de vive voix. C'est cela, n'est-ce pas? Parlez franchement, monsieur de Grillet.

— Peut-être! Dit-il en me regardant d'un air très singulier.

Je pris mon chapeau; il s'inclina et sortit. Il me sembla voir un sourire sur ses lèvres.

— Nous réglerons un jour nos comptes, Frantsouzichka[55]! Grognai-je en descendant.

Je ne pouvais réfléchir à rien. Il me semblait qu'on venait de me frapper à la tête. L'air me rafraîchit un peu.

Deux minutes après, deux pensées me saisirent. La première, qu'on faisait une tragédie de toutes ces bagatelles, pourquoi? La seconde, que le petit Français avait décidément sur Paulina une étrange influence. Il suffit d'un mot de lui, elle fait tout ce qu'il veut. Elle écrit, elle descend jusqu'à me prier; naturellement, leurs relations sont très mystérieuses. Elles ont été telles dès le premier jour, mais, depuis quelque temps, j'observe que Paulina me

méprise davantage; son mépris va jusqu'au dégoût. Et j'ai observé aussi que de Grillet la regarde à peine; il est tout juste poli; cela signifie tout simplement qu'il la tient, qu'il la domine, qu'il l'a enchaînée…

VIII

À la promenade, comme on dit ici, c'est-à-dire dans l'allée des Châtaigniers, j'ai rencontré mon Anglais.

— Oh! Oh! Fit-il en m'apercevant, j'allais chez vous et vous alliez chez moi! Vous avez donc quitté les vôtres?

— Dites-moi d'abord comment vous êtes au courant de cette affaire? Tout le monde s'en occupe donc?

— Oh! Non, il n'y a pas de quoi occuper tout le monde. Personne n'en parle.

— Comment le savez-vous, alors?

— Un hasard… Et où pensez-vous aller? Je vous aime, et voilà pourquoi j'allais chez vous.

— Vous êtes un excellent homme, M.Astley, lui dis-je. (J'étais pourtant très intrigué de le voir si bien informé.) Au fait, je n'ai pas encore pris mon café, j'espère que vous ne refuserez pas d'en prendre avec moi? Allons donc au café de la gare. Nous causerons en fumant, je vous conterai tout, et… vous me conterez aussi…

Le café était à cent pas. Nous nous installâmes, j'allumai une cigarette. M.Astley ne m'imita pas, et, me regardant bien en face, se disposa à m'écouter.

— Je ne pars pas, commençai-je.

— J'étais sûr que vous resteriez, dit M.Astley avec un air d'approbation.

En allant chez lui, je n'avais pas du tout l'intention de lui parler de mon amour pour Paulina. Je m'étais depuis longtemps aperçu de l'effet qu'elle avait produit sur lui, mais jamais il ne la nommait devant moi. Pourtant, chose étrange, aussitôt qu'il se fut assis, aussitôt qu'il eut fixé sur moi son regard de plomb, il me vint le désir de lui confier mon amour et toutes ses subtilités si compliquées. Je lui en parlai donc, pendant toute une heure, et cela me fut extrêmement agréable, car c'était ma première confidence à ce sujet. Je m'aperçus qu'aux moments où je me laissais emporter par ma

passion, il ne pouvait dissimuler une certaine gêne; et je ne sais pourquoi, en vérité, cela m'excitait à exagérer encore l'ardeur de mon récit. Je ne regrette qu'une chose: peut-être ai-je un peu trop parlé du Français.

M.Astley m'avait écouté jusque-là immobile, taciturne, en me regardant dans le fond des yeux. Mais quand je vins à parler du Français, il m'arrêta net et me demanda sévèrement de quel droit je faisais des suppositions oiseuses sur un point indifférent au sujet de mon récit.

— Vous avez raison, lui dis-je.

— Car vous n'avez le droit de faire sur ce marquis et sur miss Paulina que des suppositions, n'est-ce pas?

M.Astley posait toujours ses questions d'une manière très étrange. Mais, cette fois, une question si catégorique m'étonna de la part d'un être aussi timide.

— En effet, répondis-je.

— Vous avez donc mal agi, non seulement en me communiquant vos suppositions, mais même en les concevant.

— Bien, bien! J'en conviens, mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit, interrompis-je encore étonné.

Je lui racontai ensuite l'histoire de la veille dans tous ses détails, la sortie de Paulina, mon aventure avec le baron, ma démission, la lâcheté extraordinaire du général, et enfin je lui fis part de la visite du marquis de Grillet et lui montrai le billet.

— Qu'en pensez-vous? Lui demandai-je. Je venais précisément vous demander votre opinion. Quant à moi, j'ai envie de tuer ce petit Français. Hé! Je le tuerai peut-être… Qu'en pensez-vous?

— Je suis de votre avis. Quant à miss Paulina… vous savez qu'on est parfois obligé d'avoir des rapports avec des gens qu'on déteste… Il y a des nécessités… Il est vrai que sa sortie d'hier est étrange; non pas que je croie qu'elle ait voulu se défaire de vous en vous ordonnant d'offenser ce baron armé d'une canne dont il n'a pas su se servir, mais parce que cette excentricité ne convient pas à l'excellente distinction de ses manières. Il est d'ailleurs évident qu'elle pensait que vous n'accompliriez pas ses ordres à la lettre…

— Savez-vous, m'écriai-je tout à coup en regardant fixement M.Astley, je suis convaincu que vous connaissiez déjà cette histoire, et que vous la tenez… de mademoiselle Paulina elle-même!

Il me regarda avec étonnement.

— Vos yeux sont étincelants et j'y lis un soupçon, reprit-il en se maîtrisant aussitôt. Mais vous n'avez pas le moindre droit de me marquer des soupçons de cette nature, je ne vous en donne aucun droit, entendez-vous? Et je me refuse absolument à vous répondre.

— Bien! Assez! C'est inutile… m'écriai-je avec agitation, sans pouvoir m'expliquer comment cette pensée m'était venue.

En effet, où et quand Paulina aurait-elle pu prendre M.Astley pour confident? Il est vrai que, ces temps derniers, je voyais moins M.Astley et que Paulina était devenue pour moi de plus en plus énigmatique, – énigmatique au point que, en racontant mon amour à M.Astley, je n'avais rien pu dire de précis sur mes relations avec elle. Tout y était fantastique, bizarre, anormal.

— Je suis confus, dis-je encore, je ne puis rien comprendre nettement à toute cette affaire…

— Je suffoquais. Du reste, je vous tiens pour un très galant homme… Autre chose: je vais vous demander non pas un conseil, mais votre opinion…

Je me tus, puis, après quelques instants, je repris:

— Que dites-vous de la lâcheté du général? Il a fait toute une affaire de mon escapade, toute une affaire! De Grillet lui-même, qui ne s'occupe que de choses graves, s'en est mêlé; il a daigné me faire une visite, me prier, me supplier, lui! Moi! Enfin, remarquez ceci: il est venu chez moi à neuf heures du matin, et il avait déjà entre les mains le billet de mademoiselle Paulina. Quand donc avait-elle écrit ce billet? L'avait-on réveillée pour cela? Elle obéit à toutes les suggestions qui émanent de lui, et, s'il le veut, elle descend jusqu'à me demander pardon; mais je ne vois pas quel intérêt la pousse. Pourquoi ont-ils peur de ce baron, et qu'est-ce que cela leur fait que le général épouse mademoiselle Blanche de Comminges? Ils disent qu'ils doivent, pour ce motif, avoir une tenue particulière; mais convenez que tout cela est déjà beaucoup trop particulier. Qu'en dites-vous? Je lis dans vos yeux

que vous êtes mieux informé que moi.

M.Astley sourit et hocha la tête en signe d'affirmation.

— Oui, dit-il, je suis mieux informé que vous. Mademoiselle Blanche est l'unique cause de tous ces ennuis, voilà toute la vérité.

— Mais quoi! Mademoiselle Blanche!… m'écriai-je avec impatience, car j'espérais apprendre quelque chose de précis sur Paulina.

— Ne vous semble-t-il pas que mademoiselle Blanche a un intérêt particulier à éviter une rencontre avec le baron, comme si cette rencontre devait nécessairement être désagréable ou, pis encore, scandaleuse?

— Et puis? Et puis?

— Il y a trois ans, mademoiselle Blanche était déjà ici, à Roulettenbourg. J'y étais aussi. Elle ne s'appelait pas encore mademoiselle de Comminges, et la veuve de Comminges n'existait pas; du moins personne n'en parlait. De Grillet n'y était pas non plus. Je suis convaincu qu'il n'y a aucune parenté entre eux et qu'ils ne se connaissent que depuis peu de temps. Je suis même fondé à croire que le marquisat de De Grillet est assez récent; son nom de de Grillet doit être de la même date. Je connais ici quelqu'un qui l'a rencontré jadis sous un autre nom.

— Il a pourtant des relations très sérieuses.

— Qu'importe? Mademoiselle Blanche aussi!… Or, il y a trois ans, sur la demande de la baronne en question, mademoiselle Blanche a été invitée par la police à quitter la ville, – et c'est ce qu'elle fit.

— Comment?…

— Elle était arrivée ici avec un certain prince italien décoré d'un nom historique, – quelque chose comme… Barbarini, – un homme tout constellé de bijoux, de pierreries très authentiques. Il sortait dans un magnifique attelage. Mademoiselle Blanche jouait au trente-et-quarante, d'abord avec succès, puis avec chance contraire. Un soir, elle perdit une grosse somme. Mais le vrai malheur, c'est que le lendemain matin le prince disparut, et avec lui disparurent chevaux et voitures. La note de l'hôtel s'élevait à un chiffre énorme. Mademoiselle Zelma, – au lieu de madame Barbarini, elle était devenue mademoiselle Zelma, – était dans un désespoir extrême. Elle pleurait, criait, et, dans sa rage, déchirait ses vêtements. Il y avait dans le

même hôtel un comte polonais. À l'étranger, tous les Polonais sont comtes. Mademoiselle Zelma, qui lacérait ses robes et se déchirait le visage de ses ongles roses et parfumés, produisit sur lui une certaine impression. Ils eurent un entretien, et, à l'heure du dîner, elle était consolée. Le soir, le comte polonais se montra dans les salons de jeu ayant à son bras mademoiselle Zelma. Elle riait très haut, comme à l'ordinaire, plus libre même que d'habitude dans ses manières. Elle était de la catégorie de ces joueuses qui, à la roulette, écartent de vive force les gens assis, pour se faire place. C'est le chic particulier de ces dames; vous l'aurez certainement remarqué.

— Oh! Oui.

— Elle joua et perdit plus encore que la veille… Pourtant ces dames sont ordinairement heureuses au jeu, comme vous le savez. Elle eut un sang-froid étonnant… D'ailleurs, mon histoire finit là. Le comte disparut comme le prince, un beau matin, sans prendre congé. Le soir de ce jour-là, mademoiselle Zelma vint seule au jeu et ne rencontra pas de cavalier de bonne volonté. En deux jours elle fut «nettoyée». Quand elle eut perdu son dernier louis, elle regarda autour d'elle et aperçut à ses côtés le baron Wourmergelm, qui la considérait très attentivement et avec une indignation profonde. Elle ne prit pas garde à cette indignation, décocha au baron un sourire de circonstance et le pria de mettre pour elle dix louis sur la rouge. La baronne se plaignit, et, le soir même, mademoiselle Zelma recevait la défense de paraître désormais à la roulette. Vous vous étonnez que je sois au fait de toute cette chronique scandaleuse? Je la tiens d'un de mes parents, M.Fider, qui conduisit mademoiselle Zelma, dans sa voiture, de Roulettenbourg à Spa. Maintenant, elle veut devenir «générale», probablement! Pour éviter les notifications de la police. Elle ne joue plus, elle doit prêter sur gages aux joueurs. C'est beaucoup plus lucratif. Je soupçonne même que le pauvre général est son débiteur, et peut-être aussi de Grillet, à moins que ce dernier ne soit, au contraire, son associé. Vous comprenez maintenant qu'elle doit éviter, au moins jusqu'à son mariage, d'attirer l'attention de la baronne et du baron.

— Non, je ne comprends pas! Criai-je en frappant de toutes mes forces sur la table, de sorte qu'un garçon accourut tout effaré. Dites-moi, monsieur

Astley, si vous saviez depuis longtemps toute cette histoire et, par conséquent, qui est mademoiselle Blanche de Comminges, pourquoi n'avez-vous prévenu ni moi, ni le général, ni surtout, surtout, mademoiselle Paulina, qui se montre à la gare, en public, avec mademoiselle Blanche, bras dessus bras dessous? Est-ce admissible?

— Je n'avais pas à vous prévenir, vous ne pouviez rien changer à la situation, répondit tranquillement M.Astley; du reste, de quoi vous prévenir? Le général connaît peut-être miss Blanche mieux que je ne la connais, et il se promène pourtant avec elle et avec miss Paulina. C'est un bien pauvre homme, ce général. J'ai vu hier miss Blanche sur un beau cheval, en compagnie de De Grillet et du prince russe, tandis que le général suivait à quelque distance. Le matin, je lui avais entendu dire qu'il avait mal aux jambes; il se tenait bien en selle pourtant. D'ailleurs, tout cela ne me regarde pas; il n'y a pas longtemps que j'ai l'honneur de connaître miss Paulina. Enfin, je vous ai déjà dit que je ne vous reconnais pas le droit de me poser certaines questions, quoique je vous aime sincèrement.

— Bien! Dis-je en me levant. Il est pour moi clair comme le jour que mademoiselle Paulina sait tout ce qui concerne mademoiselle Blanche, mais qu'elle ne peut se séparer de son Français, et que c'est pour cette raison qu'elle consent à la compagnie de mademoiselle Blanche. Aucune autre influence ne peut l'y déterminer; et c'est sous cette influence aussi qu'elle me suppliait de ne pas toucher le baron, après m'avoir pourtant elle-même excité contre lui! Du diable si j'y comprends quelque chose!

— Vous oubliez d'abord que cette miss de Comminges est la fiancée du général et que miss Paulina a un frère et une sœur, les enfants du général dont elle est la pupille. Ces enfants sont abandonnés par ce fou et ne manqueront pas d'être exploités.

— Oui, oui, c'est cela. Abandonner les enfants, c'est les perdre; rester, c'est veiller à leurs intérêts, et sauver peut-être une partie de leur fortune. Oui, oui; mais tout de même… Oh! Je comprends maintenant qu'ils s'intéressent tous à la santé de la babouschka.

— De qui parlez-vous?

— De cette vieille sorcière de Moscou qui se meurt. On attend

impatiemment une dépêche annonçant que c'est chose faite, que la vieille est morte.

— En effet, tout l'intérêt se concentre sur elle. Tout gît dans l'héritage. Aussitôt que le testament sera ouvert, le général se mariera, miss Paulina sera libre et de Grillet…

— Eh bien! De Grillet?

— On lui payera tout ce qu'on lui doit, et il ne reste ici que pour être payé.

— Seulement pour être payé? Vous pensez?

— Je ne sais rien de plus.

— Eh bien! Moi, j'en sais davantage! Il attend aussi sa part de l'héritage, car alors Paulina aura une dot et se jettera aussitôt à son cou. Toutes les femmes sont ainsi; les plus orgueilleuses deviennent les plus viles esclaves. Paulina n'est capable que d'aimer passionnément; voilà mon opinion sur elle. Regardez-la, quand elle est seule, plongée dans ses pensées. Il y a en elle quelque chose de fatal, d'irrémédiable, de maudit. Elle est capable de tous les excès de la passion… Elle… elle… Mais qui m'appelle? M'écriai-je tout à coup. Qui est-ce qui crie? J'ai entendu crier en russe: Alexeï Ivanovitch! Une voix de femme, entendez-vous? Entendez-vous?

En ce moment, nous approchions de l'hôtel. Nous avions quitté le café depuis longtemps sans nous en apercevoir.

— En effet, j'ai entendu une voix de femme, mais je ne sais qui elle appelle. Maintenant je vois d'où viennent ces cris, dit M.Astley en m'indiquant notre hôtel. C'est une femme assise dans un grand fauteuil que plusieurs laquais viennent de déposer sur le perron. On apporte des malles. Elle vient sans doute d'arriver.

— Mais pourquoi m'appelle-t-elle? Voyez, elle crie encore et elle fait des signes.

— Je vois, dit M.Astley.

— Alexeï Ivanovitch! Alexeï Ivanovitch! Ah! Dieu! Quel imbécile!

Ces cris venaient du perron de l'hôtel.

Nous nous mîmes à courir. Mais, en arrivant, les bras me tombèrent de stupéfaction et je demeurai cloué sur place.

IX

Sur le perron de l'hôtel se tenait la babouschka! On l'avait apportée dans un fauteuil. Elle était entourée de valets et de servantes. Le majordome était allé en personne à la rencontre de la nouvelle venue, qui amenait ses domestiques personnels et des voitures encombrées de bagages. – Oui, c'était elle-même, la terrible, la riche Antonida Vassilievna Tarassevitcheva, avec ses soixante-quinze ans; c'était bien la pomiestchitsa[56], la barina de Moscou, la baboulinka, pour qui l'on avait tant fait jouer le télégraphe, toujours mourante, jamais morte. Elle arrivait à l'improviste, comme il pleut, comme il neige. Privée de l'usage de ses jambes, elle était venue, dans son fauteuil, que depuis cinq ans elle n'avait jamais quitté, vivante pourtant, contente d'elle-même, se tenant droite, le verbe haut et impératif, grondant toujours, toujours en colère; en un mot, tout à fait la même personne que j'avais eu déjà l'honneur de voir deux fois depuis que j'étais au service du général en qualité d'outchitel.

Je me tenais devant elle immobile, comme pétrifié. Elle me regardait de ses yeux perçants. Elle m'avait reconnu et m'avait appelé par mon nom et celui de mon père.

Et c'était cette vivace créature qu'on croyait déjà dans la bière et qu'on ne considérait plus que comme un héritage! Elle nous enterrera tous, pensais-je, et l'hôtel avec nous! Et les nôtres, maintenant, que deviendront-ils? – Le général? – Elle va mettre tout l'hôtel sens dessus dessous…

— Eh bien, mon petit père, pourquoi te tiens-tu ainsi devant moi, les yeux écarquillés? Me cria la babouschka. Tu ne sais donc pas souhaiter la bienvenue? Ou bien ne m'as-tu pas reconnue? Entends-tu, Potapitch? – dit-elle à un petit vieillard orné d'une cravate blanche étalée sur un frac, et d'un crâne déplumé, son majordome, qu'elle avait emmené avec ses bagages. – Entends-tu? Il ne me reconnaît pas! On m'a déjà couchée dans mon tombeau!… On envoyait télégramme sur télégramme: «Morte? Ou: Pas encore?» Je sais tout. Pourtant je suis encore de ce monde.

— Mais permettez, Antonida Vassilievna, pourquoi souhaiterais-je votre mort? Répondis-je assez gaiement et revenu de ma stupeur. J'étais seulement étonné…

— Qu'y a-t-il donc de si étonnant? J'ai pris le train; je suis partie. On est très bien dans le train. Tu es allé te promener?

— Oui, je reviens de la gare.

— Il fait bon ici, et chaud. Et quels beaux arbres! J'aime cela… Les nôtres sont-ils à la maison? Où est le général?

— À la maison certainement, à cette heure-ci.

— Ah! Ah! Ils ont leurs heures! Que de cérémonie! C'est le grand genre. N'ont-ils pas leur voiture, ces grands seigneurs? Une fois leur fortune gaspillée, ils sont allés à l'étranger. Et Praskovia aussi est avec eux?

— Oui, Paulina Alexandrovna est ici.

— Et le petit Français? Enfin, je les verrai tous moi-même. Alexis Ivanovitch, montre-moi le chemin, mène-moi vers eux. Et toi, te trouves-tu bien ici?

— Comme ci, comme ça, Antonida Vassilievna.

— Et toi, Potapitch, dis à cet imbécile de maître d'hôtel qu'on me donne un appartement commode, pas trop haut. Tu y feras porter les bagages… Eh! Qu'ont-ils tous à vouloir me porter? Tas d'esclaves!… Qui est avec toi?

— M.Astley, répondis-je.

— Quel M.Astley?

— Un voyageur, un de mes amis. Il connaît aussi le général.

— Un Anglais? C'est bien ça, il ne lève pas les yeux de dessus ma personne et ne desserre pas les dents. D'ailleurs, je ne déteste pas les Anglais… Maintenant, portez-moi à l'appartement du général.

On enleva la babouschka. Je m'engageai le premier dans le large escalier de l'hôtel. Notre marche était très solennelle. Tous ceux qui nous rencontraient s'arrêtaient sur notre passage et nous regardaient de tous leurs yeux. Notre hôtel passait pour le meilleur, le plus cher et le plus aristocratique de l'endroit. Dans le corridor nous passions auprès de dames élégantes et de richissimes lords. Plusieurs demandaient au maître d'hôtel des renseignements sur l'inconnue qui semblait elle-même très impressionnée. Il

ne manquait pas de répondre que c'était «une étrangère de marque, une Russe, une comtesse, une grande dame, qui allait prendre l'appartement occupé huit jours auparavant par la duchesse de N…» La mine orgueilleuse de la babouschka produisait surtout grand effet. Elle regardait du haut en bas, curieusement, tous ceux qui passaient auprès d'elle, les toisait, et demandait à haute voix: «Qui est-ce?» Elle était de haute taille (cela se devinait, quoiqu'elle ne se levât pas de son fauteuil). Son dos était droit comme une planche et ne touchait pas le dossier. Sa tête grise, aux traits accentués, se dressait orgueilleusement sur son cou. Il y avait de l'arrogance et même de la provocation dans son regard. Mais, ni dans son regard ni dans son geste, on ne démêlait aucun artifice. Malgré ses soixante-quinze ans, elle avait le visage frais, et presque toutes ses dents. Elle portait une robe de soie noire et un bonnet blanc.

— Elle m'intéresse extrêmement, me dit tout bas M.Astley en montant à côté de moi.

— Elle connaît l'histoire des télégrammes, lui répondis-je. Elle connaît aussi de Grillet, mais très peu mademoiselle Blanche.

Méchant homme que je suis! Une fois mon premier étonnement passé, j'étais tout au plaisir du coup de foudre que nous allions ménager au général. J'étais aiguillonné, et j'allais en avant, tout joyeux.

La famille du général occupait un appartement au troisième étage. Je ne fis prévenir personne, je ne frappai même pas aux portes; j'ouvris brusquement, et la babouschka fut introduite comme en triomphe. Le hasard fit bien les choses. Ils étaient tous réunis dans le cabinet du général. Il était midi; on se disposait pour une partie de plaisir. Les uns devaient aller en voiture, les autres à cheval. Tout le monde était là; sans compter Paulina, les enfants et leurs bonnes et le général lui-même, il y avait de Grillet, mademoiselle Blanche en amazone, sa mère, madame veuve de Comminges, le petit prince et un savant, un Allemand que je voyais ce jour-là pour la première fois.

On déposa le fauteuil de la babouschka juste au milieu du cabinet, à trois pas de son neveu. Dieu! Je n'oublierai jamais cette scène! Le général était en train de faire un récit que de Grillet rectifiait. Depuis deux ou trois jours,

j'avais remarqué que mademoiselle Blanche et de Grillet faisaient la cour au petit prince à la barbe du pauvre vieux. Tout le monde était de bonne humeur, – factice pourtant.

À la vue de la babouschka, le général resta comme foudroyé, et, la bouche bée, s'arrêta au milieu d'un mot les yeux agrandis, comme fasciné. La babouschka restait aussi silencieuse, immobile. Mais quel regard! Quel regard triomphant, provocant et railleur! Ils se regardèrent ainsi durant à peu près dix secondes. Ce silence était extraordinaire. De Grillet laissa voir le premier un trouble singulier. Mademoiselle Blanche levait les sourcils, ouvrait la bouche et contemplait la babouschka d'un air effarouché. Le prince et le savant, très surpris, considéraient ce tableau. Les yeux de Paulina exprimèrent d'abord un profond étonnement; tout à coup elle devint pâle comme un linge. Une minute après, le sang afflua à son visage et empourpra ses joues, puis elle pâlit encore.

Oui, c'était une catastrophe pour tous.

M.Astley se tenait à l'écart, tranquille, impassible comme toujours.

— Eh bien! Me voici, au lieu du télégramme, dit enfin la babouschka. Quoi? Vous ne m'attendiez pas?

— Antonida Vassilievna… chère tante… mais comment donc?… murmura le pauvre général.

Si la babouschka avait plus longtemps gardé le silence, le malheureux homme serait certainement tombé frappé d'apoplexie.

— Comment? Eh! J'ai pris le train. Pourquoi donc sont faits les chemins de fer? Vous me croyiez tous déjà morte? Vous croyiez déjà palper l'héritage! Je sais tous les télégrammes que tu as envoyés. Que d'argent ils ont dû te coûter! Eh bien, j'ai pris mes jambes à mon cou et me voici… C'est le Français, M.deGrillet, je crois?

— Oui, madame, dit aussitôt de Grillet. Et croyez bien… je suis si enchanté… Votre santé… c'est un miracle!… Vous voir ici… une surprise charmante!…

— Oui, oui, charmante. Je te connais, comédien! Mais je ne fais pas plus cas de tes paroles que… – Elle fit claquer avec le pouce l'ongle de son petit doigt. – Et ça, qui est-ce? Demanda-t-elle en désignant de la main

mademoiselle Blanche.

Cette jeune et élégante amazone avec sa cravache intriguait visiblement la babouschka.

— Est-elle d'ici?

— C'est mademoiselle Blanche de Comminges, et voici sa mère, madame de Comminges. Elles habitent ici, lui répondis-je.

— Elle est mariée, la demoiselle? Demanda-t-elle sans autre cérémonie.

— Mademoiselle de Comminges est une jeune fille, répondis-je le plus humblement possible et à demi-voix.

— Elle est gaie?

Je fis semblant de n'avoir pas compris la question.

— On ne doit pas s'ennuyer avec elle… Sait-elle le russe? De Grillet, lui, sait un peu notre langue…

Je lui expliquai que mademoiselle de Comminges n'était venue qu'une fois en Russie.

— Bonjour, fit soudainement la babouschka, adressant la parole à mademoiselle Blanche.

— Bonjour, madame, dit mademoiselle Blanche en faisant une gracieuse révérence. Elle affectait la plus extrême politesse, sans pouvoir dissimuler l'étonnement, presque l'effroi, que lui avait causé une interpellation aussi imprévue.

— Oh! Elle baisse les yeux et fait la grimace! On devine vite quel oiseau c'est là! Quelque actrice… J'ai pris mon appartement dans ton hôtel, continua-t-elle en s'adressant au général. Je suis ta voisine. Cela te va-t-il?

— Oh! Ma tante! Croyez à la sincérité de mon dévouement… de ma satisfaction…

Le général commençait à reprendre ses esprits. Il savait, à l'occasion, affecter une certaine solennité qui ne manquait pas son effet.

— Nous étions si inquiets au sujet de votre santé… Nous recevions des télégrammes si désespérés! Mais vous voici…

— Mensonges! Mensonges! Interrompit brusquement la babouschka.

— Mais comment avez-vous pu?… se hâta de reprendre le général en faisant comme s'il n'avait pas entendu ce catégorique «mensonges!» –

comment avez-vous pu vous décider à entreprendre un tel voyage? Convenez qu'à votre âge, dans l'état de votre santé… Certes, il y a lieu de s'étonner, et notre stupéfaction est pardonnable. Mais que me voilà content!… et nous sommes tous contents, et nous nous efforcerons de vous rendre la saison agréable…

— Bon, bon! Assez! Tout ce bavardage est inutile. Je n'ai pas besoin de vous tous pour avoir une «saison agréable». Pourtant je ne vous fuis pas, j'oublie le mal… Bonjour, Praskovia! Et toi, que fais-tu ici?

— Bonjour, babouschka, dit Paulina en s'avançant. Y a-t-il longtemps que vous êtes partie?

— Voici la première question raisonnable qui m'ait été adressée, entendez-vous, vous autres? Ha! Ha! Ha! Vois-tu, je m'ennuyais. Rester couchée, être soignée, attendre la guérison, non, j'en avais assez. J'ai mis tout mon monde à la porte, et j'ai appelé le sacristain de l'église de Saint-Nicolas. Il avait guéri du même mal dont je souffre une certaine dame avec une liqueur extraite du foin. Et il m'a guérie, moi aussi. Le troisième jour, après une transpiration abondante, je me suis levée. Mes médecins allemands se sont de nouveau réunis, ont mis leurs lunettes et ont commencé de longues consultations: «Maintenant, me dirent-ils, allez aux eaux, et vous serez tout à fait guérie.» Pourquoi pas? Pensai-je. En un jour je fus prête, et c'est la semaine dernière que je me suis mise en route avec Potapitch et Fédor, mon laquais, dont je me suis défaite à Berlin, car il m'était inutile. En effet, je prenais toujours un wagon à part, et quant à des porteurs, on en a partout pour vingt kopecks. – Hé! Hé! Quel bel appartement! Avec quoi payes-tu ça, mon petit père? Toute ta fortune est engagée, je le sais. Rien qu'au petit Français, combien dois-tu? Je sais tout, je sais tout.

— Mais, chère tante… commença le général tout confus. Mais… je suis étonné… Il me semble que je n'ai pas de contrôle à subir… et d'ailleurs mes dépenses ne dépassent pas mes moyens.

— Vraiment? Mais tu as volé jusqu'à tes enfants, toi, leur tuteur!

— Après de telles paroles… commença le général indigné, je ne sais vraiment plus…

— En effet, tu ne dois guère savoir que dire. Tu ne quittes pas la roulette,

n’est-ce pas? On t’a mis à sec?

Le général était si ému que la respiration allait lui manquer.

— À la roulette! Moi! Avec mon grade! Moi! Mais vous êtes sans doute encore malade, ma tante. Revenez donc à vous!

— Comédie! Comédie! Je suis sûre qu’on ne peut pas t’arracher de la roulette. Je veux voir, moi aussi, ce que c’est que cette roulette, et dès aujourd’hui. Voyons, Praskovia, raconte-moi ce qu’il y a à voir, et toi aussi, Alexis Ivanovitch. Et toi, Potapitch, note bien tous les endroits où il faut aller.

— Il y a, tout près d’ici, les ruines d’un château, répondit Paulina, puis il y a le Schlagenberg.

— Qu’est-ce que c’est, ce Schlagenberg? Une forêt?

— Non, une montagne.

À ce moment, Fédossia vint présenter à la babouschka les enfants du général.

— Oh! Pas d’embrassades! Tous les enfants ont la morve au nez! Et toi, Fédossia, que deviens-tu?

— Mais je suis très heureuse ici, ma petite mère Antonida Vassilievna, répondit Fédossia. Comme nous étions affligés de votre maladie!

— Oui, je sais, tu es une âme naïve et bonne, toi. Et tout ça, reprit-elle en s’adressant à Paulina, ce sont des hôtes? Ce vilain petit monsieur à lunettes, qui est-ce?

— Le prince Nilsky, – souffla Paulina à l’oreille de la babouschka.

— Ah! Un Russe? Je pensais qu’il ne me comprendrait pas. Il ne m’aura pas entendue. Eh! Toi, continua-t-elle en parlant au général, es-tu toujours fâché?

— Comment donc, chère tante, se hâta de répondre le général tout joyeux. Je comprends si bien qu’à votre âge…

— Cette vieille est en enfance, dit tout bas de Grillet.

— Veux-tu me donner Alexis Ivanovitch? – continua-t-elle.

— Volontiers. Et moi-même, et Paulina, et M.deGrillet, nous sommes tous à vos ordres…

— Mais, madame, ce sera un plaisir, dit de Grillet avec un sourire aimable.

— Un plaisir? Tu es ridicule, mon petit père… D'ailleurs, dit-elle brusquement au général, ne compte pas que je te donne de l'argent… Et maintenant, portez-moi chez moi, et puis nous ressortirons.

On souleva de nouveau la babouschka, et tous descendirent derrière le fauteuil. Le général marchait comme un homme assommé. De Grillet méditait. Mademoiselle Blanche fit d'abord mine de rester, puis se joignit au groupe. Le prince suivit. Il ne resta dans l'appartement du général que l'Allemand et madame de Comminges.

X

Aux eaux, les maîtres d'hôtel, quand ils assignent un appartement aux voyageurs, se fondent bien moins sur le désir de ceux-ci que sur leur propre appréciation, et il faut remarquer qu'ils se trompent rarement. L'appartement de la babouschka était d'un luxe vraiment excessif. Quatre magnifiques salons, une chambre de bain, deux chambres pour les domestiques, une autre pour la dame de compagnie. On fit voir à la babouschka toutes ces chambres, qu'elle examina sévèrement.

On avait inscrit sur le livre de l'hôtel: «Madame la générale princesse de Tarassevitcheva».

De temps en temps, la babouschka se faisait arrêter, indiquait quelque meuble qui lui déplaisait et posait des questions inattendues au maître d'hôtel qui commençait à perdre contenance. Par exemple, elle s'arrêtait devant un tableau, une médiocre copie de quelque célèbre composition mythologique, et disait:

— De qui ce portrait?

Le maître d'hôtel répondait que ce devait être celui d'une certaine comtesse.

— Comment? De qui? Pourquoi ne le sais-tu pas? Et pourquoi louche-t-elle?

Le maître d'hôtel ne savait que dire.

— Sot! Dit la babouschka en russe.

Enfin, la babouschka concentra toute son attention sur le lit de sa chambre à coucher.

— C'est bien, dit-elle, c'est riche. Faites donc voir.

On défit un peu le lit.

— Davantage. Ôtez les oreillers, soulevez les matelas.

La babouschka examina tout attentivement.

— Pas de punaises? Bien! Enlevez tout le linge, et qu'on mette le mien et mes oreillers. Tout ça est trop riche, qu'en ferais-je? Je m'ennuierais, seule là

dedans.

— Alexis Ivanovitch, tu viendras chez moi souvent, quand tu auras fini de donner ta leçon aux enfants.

— Mais, répondis-je, depuis hier je ne suis plus au service du général. Je vis ici à mon compte.

— Pourquoi donc?

— Voici. Il y a quelques jours sont arrivés de Berlin un illustre baron et sa femme. Hier, à la promenade, je leur ai dit quelques paroles en allemand, mais sans arriver à reproduire exactement la prononciation de Berlin.

— Et alors?

— Le baron a pris cela pour une injure et s'est plaint au général, qui m'a donné congé.

— Mais quoi? Tu l'as donc réellement injurié? Et puis, quand tu l'aurais injurié!

— Non; c'est, au contraire, le baron, qui m'a menacé de sa canne.

— Mais es-tu donc si lâche, toi, que tu permettes de traiter ainsi ton outchitel, dit-elle violemment au général. Et tu l'as chassé! Imbécile! Vous êtes tous des imbéciles, tous!

— Ne vous inquiétez pas, ma tante, répondit le général, non sans hauteur. Je sais me conduire. D'ailleurs, Alexis Ivanovitch ne vous a pas raconté la chose très exactement.

— Et toi, tu as supporté cela! Continua-t-elle en revenant à moi.

— Moi? Je voulais demander au baron une réparation d'honneur, répondis-je avec tranquillité. Le général s'y est opposé.

— Et pourquoi t'y es-tu opposé?

— Mais, excusez, ma tante, les duels ne sont pas permis, dit le général en souriant.

— Comment, pas permis? Et le moyen d'empêcher les hommes de se battre! Vous êtes des sots. Vous ne savez pas défendre le nom de Russe que vous portez. – Allons! Soulevez-moi. Et toi, Alexis Ivanovitch, ne manque pas de me montrer ce baron à la promenade, ce fon[57] baron! Et la roulette où est-elle?

J'expliquai que la roulette se trouvait dans le salon de la gare. Elle me

demanda alors s'il y avait beaucoup de joueurs, si le jeu durait toute la journée, en quoi consistait le jeu. Je répondis enfin qu'il valait mieux qu'elle vît la chose de ses propres yeux, car la meilleure explication n'en pourrait donner qu'une idée très imparfaite.

— Eh bien! Menez-moi tout de suite à la gare. Marche devant, Alexis Ivanovitch.

— Comment, ma tante, vous ne prendrez pas d'abord un peu de repos?

Le général et tous les siens semblaient inquiets. Ils redoutaient quelque excentricité publique de la babouschka. Cependant ils avaient tous promis de l'accompagner.

— Je ne suis pas fatiguée. Voilà cinq jours que je n'ai pas bougé. Nous irons visiter les sources, et puis ce Schlagenberg… C'est bien cela, dis, Praskovia?

— Oui, babouschka.

— Et qu'y a-t-il encore à voir?

— Beaucoup de choses, babouschka, dit Paulina avec un air embarrassé.

— Oui, je vois, tu ne sais pas toi-même. Marfa, tu viendras avec moi à la roulette, dit-elle à sa dame de compagnie.

— Mais cela ne se peut pas, ma tante. On ne laissera entrer ni Marfa ni Potapitch.

— Quelle bêtise! Parce que c'est un domestique? Mais c'est un homme tout de même. Et je suis sûre qu'il désire aussi voir tout cela. Et avec qui pourraient-ils y aller si ce n'est avec moi?

— Mais, babouschka…

— As-tu honte de moi? Reste. On ne te demande pas de venir. Vois-tu ce général! Mais je suis générale moi-même! Et en effet, tu as raison, je n'ai pas besoin de toute cette suite. Alexis Ivanovitch me suffira.

Mais de Grillet insista pour que tout le monde accompagnât la babouschka, et il trouva quelques mots aimables sur le plaisir tout particulier, etc.

On se mit en route.

— Elle est tombée en enfance, répétait de Grillet au général. Si on la laisse aller seule, elle fera des folies…

Je n'entendis pas le reste de la conversation. Mais, évidemment, de Grillet avait déjà de nouveaux projets et reprenait espoir.

Il y avait une demi-verste de l'hôtel jusqu'à la gare.

Le général était un peu rassuré; pourtant il craignait visiblement la roulette. Qu'allait faire là une vieille impotente? Paulina et mademoiselle Blanche marchaient chacune d'un côté du fauteuil. Mademoiselle Blanche était gaie, ou du moins affectait de l'être. Paulina s'efforçait de satisfaire la curiosité de la vieille dame, qui l'accablait de questions. M.Astley me dit à l'oreille: «La matinée ne s'achèvera pas sans incident.» Potapitch et Marfa se tenaient derrière le fauteuil. Le général et de Grillet, un peu à l'écart, causaient avec animation; ce dernier semblait donner des conseils. Mais que faire contre la terrible phrase de la babouschka: «Je ne te donnerai rien!» Et le général connaissait bien sa tante, il n'avait plus d'espoir. De Grillet et mademoiselle Blanche se faisaient des signes.

Nous fîmes à la gare une entrée triomphale. Les domestiques de l'endroit montrèrent autant d'empressement que ceux de l'hôtel. La babouschka commença par ordonner qu'on la portât dans tous les salons. Enfin, on arriva à la salle de jeu. Les laquais qui gardaient les portes les ouvrirent à deux battants.

À l'extrémité de la salle où se trouvait la table de trente-et-quarante se pressaient de cent à deux cents joueurs. Ceux qui parvenaient jusqu'aux chaises de cette table sacrée ne quittaient guère leur place avant d'avoir perdu tout leur argent. Car il n'était pas permis d'occuper ce rang en simple spectateur. Ceux qui se tenaient debout attendaient leur tour; quelques-uns même pontaient par-dessus les têtes des joueurs assis; du troisième rang il y avait des habiles qui réussissaient à poser leur mise. On se disputait à propos de mises égarées; car il arrive qu'un filou se glisse parmi tous ces honnêtes gens et prenne sous leurs yeux une mise qui ne lui appartient pas, en disant: «C'est la mienne.» Les témoins sont indécis, le voleur est habile et surtout effronté; il empoche la somme.

La babouschka regardait tout cela de loin avec la curiosité d'une paysanne presque sauvage. Ce fut surtout la roulette qui lui plut. Enfin, elle voulut voir le jeu de plus près. Comment cela se passa-t-il? Je ne sais; le fait

est que les laquais, très empressés, – des Polonais ruinés pour la plupart, – lui trouvèrent aussitôt une place malgré l'affluence extraordinaire des joueurs. On posa le fauteuil à côté du principal croupier. On se pressa contre la table pour mieux voir la babouschka. Les croupiers fondaient quelque espérance sur un joueur si excentrique, une vieille femme paralysée! Je me mis auprès d'elle. Les nôtres restèrent parmi les spectateurs.

La babouschka regarda d'abord les joueurs. Un jeune homme surtout l'intéressa. Il jouait gros jeu, de fortes sommes, et avait déjà gagné une quarantaine de mille francs amoncelés devant lui en pièces d'or et en billets. Il était pâle, ses yeux étincelaient, ses mains tremblaient, il pontait sans compter, à pleines mains, et il gagnait toujours. Les laquais s'agitaient derrière lui, lui offraient un fauteuil, lui faisaient de la place, dans l'espérance d'un riche pourboire. Près de lui était assis un petit Polonais qui se démenait de toutes ses forces et humblement ne cessait de lui parler à l'oreille, le conseillant sans doute pour ses mises, régularisant son jeu, lui aussi dans l'espérance d'une rémunération. Mais le joueur ne le regardait ni ne l'écoutait, pontait au hasard et gagnait. La babouschka l'observa pendant quelques instants.

— Dis-lui donc, fit-elle tout à coup en s'adressant à moi, dis-lui donc de quitter le jeu et de s'en aller avec son gain, car, s'il continue, il va perdre tout, il va tout perdre d'un coup.

La respiration lui manquait, tant elle était agitée.

— Où est Potapitch? Envoie-lui Potapitch. Entends-tu?

Elle me poussait du coude.

— Où est-il donc, ce Potapitch? Sortez! Allez-vous-en! Cria-t-elle elle-même au jeune homme.

Je me penchai vers elle, et lui dis d'un ton assez bref que ces manières n'étaient pas admises à la table de jeu, qu'il n'y est même pas permis de parler à haute voix, qu'on allait nous mettre à la porte…

— Quel dommage! Il est perdu, ce pauvre garçon! Mais il y travaille, certes, lui-même… Je ne puis pas le regarder sans dépit. Quel sot!

Et la babouschka se tourna d'un autre côté. À gauche, à l'autre extrémité de la table, on remarquait parmi les joueurs une jeune dame accompagnée

d'un très petit homme. Qui était cette espèce de nain? Peut-être un parent, ou bien s'en faisait-elle suivre pour attirer l'attention? J'avais déjà vu cette dame. Elle venait régulièrement à la gare à une heure de l'après-midi et partait ensuite à deux. Elle avait son fauteuil marqué. Elle sortait de sa poche une certaine quantité de pièces d'or, plusieurs billets de mille et pontait tranquillement, froidement, en calculant et en cherchant, au moyen d'opérations tracées au crayon sur son calepin, à supputer les probabilités de perte ou de gain. Ses mises étaient grosses. Elle gagnait tous les jours deux mille, quelquefois trois mille francs et s'en allait aussitôt. La babouschka la regarda longtemps.

— Ah! Celle-ci ne perdra pas! Dit-elle. Qui est-ce?

— Une Française, probablement, lui répondis-je tout bas.

— Ah! Cela se voit… Explique-moi maintenant la marche du jeu.

Je lui donnai les explications le plus claires possible sur les nombreuses combinaisons de rouge et noir, pair et impair, manque et passe et sur les diverses nuances des systèmes de chiffres. Elle écoutait attentivement, questionnait sans cesse et se pénétrait de mes réponses.

— Et que signifie le zéro? Le croupier principal a crié tout à l'heure: «Zéro», et a ramassé toutes les mises. Qu'est-ce que ça signifie?

— Le zéro, babouschka, est pour la banque; toutes les mises lui appartiennent quand c'est sur le zéro que tombe la petite boule.

— Et personne alors ne gagne?

— Le banquier seulement. Pourtant, si vous aviez ponté sur le zéro on vous payerait trente-cinq fois votre mise.

— Et cela arrive souvent? Pourquoi ne pontent-ils donc jamais sur le zéro, ces imbéciles?

— Parce qu'on n'a qu'une chance contre trente-cinq.

— Quelle bêtise!… Potapitch!… Mais non, j'ai mon argent sur moi.

Elle tira de sa poche une bourse bien garnie et y prit un florin.

— Là, mets-le tout de suite sur le zéro.

— Babouschka, le zéro vient de sortir; c'est un mauvais moment pour jouer sur ce chiffre. Attendez.

— Qu'est-ce que tu racontes! Mets où je te dis.

— Soit, mais le zéro peut ne plus sortir aujourd'hui, et si vous vous entêtez, vous pouvez y perdre mille florins.

— Des bêtises! Quand on craint le loup on ne va pas au bois[58]. C'est perdu? Mets encore.

Le deuxième florin fut perdu comme le premier. J'en mis un troisième. La babouschka ne tenait pas en place. Elle semblait vouloir fasciner la petite boule qui sautait sur les rayons de la roue. Le troisième florin fut encore perdu. La babouschka était hors de soi. Elle donna un coup de poing sur la table quand le croupier appela trente-six au lieu du zéro attendu.

— Canaille! S'écria-t-elle. Ce maudit petit zéro ne veut donc pas sortir? Je veux rester jusqu'à ce qu'il sorte! C'est ce scélérat de croupier qui l'empêche de sortir!… Alexis Ivanovitch, mets deux louis d'or à la fois, autrement nous ne gagnerions rien, même si le zéro sortait.

— Babouschka!

— Mets! Mets! Ce n'est pas ton argent!

Je mis les deux louis. La petite boule roula longtemps et enfin se mit à sauter plus doucement sur les rayons; la babouschka était comme hypnotisée et serrait ma main. Tout à coup, boum!

— Zéro! Cria le croupier.

— Tu vois! Tu vois! Dit vivement la babouschka toute rayonnante. C'est Dieu lui-même qui m'a donné l'idée de mettre deux louis. Combien vais-je avoir? Pourquoi ne me donne-t-il pas d'argent? Potapitch! Marfa! Où sont-ils? Où sont les nôtres, Potapitch!

— Babouschka, Potapitch est à la porte; on ne l'a pas laissé entrer. Voyez, on vous paye, prenez.

On jetait à la babouschka un gros rouleau de cinquante louis enveloppés dans du papier bleu, vingt louis en monnaie. Je ramassai le tout devant la babouschka.

— Faites le jeu, messieurs, faites le jeu… Rien ne va plus! Cria le croupier au moment de mettre en branle la roulette.

— Dieu! Nous sommes en retard. Mets! Mets donc vite!

— Où?

— Sur le zéro, encore sur le zéro! Et mets le plus possible. Combien

avons-nous gagné? Soixante-dix louis? Pourquoi garder cela? Mets vingt louis à la fois.

— Mais vous n'y pensez pas, babouschka! Il peut rester deux cents fois sans sortir. Vous y perdrez votre fortune!

— Mensonges! Bêtises! Mets, te dis-je! Assez parlé, je sais ce que je fais.

— D'après le règlement, on ne peut mettre plus de douze louis sur le zéro. Voilà, j'ai mis les douze.

— Pourquoi? Ne me fais-tu pas des histoires? – Moussieu, cria-t-elle en poussant le coude du croupier, combien sur le zéro? Douze? Douze?

Je me hâtai d'expliquer la chose en français.

— Oui, madame, répondit avec politesse le croupier. De même que chaque mise ne doit pas dépasser quatre mille florins. C'est le règlement.

— Alors, c'est bien, va pour douze!

— Le jeu est fait! Cria le croupier.

La roue tourna et le nombre treize sortit.

— Perdu!

— Encore! Encore! Encore!

Je ne résistai plus, je ne fis que hausser les épaules et je mis douze nouveaux louis.

La roue tourna longtemps. La babouschka tremblait.

Espère-t-elle sérieusement que le zéro va encore sortir? Me demandai-je avec étonnement. L'assurance décisive du gain rayonnait sur son visage. La petite boule tomba dans la cage.

— Zéro! Cria le croupier.

— Quoi!!! Eh bien! Tu vois? Me dit la babouschka avec une indescriptible expression de triomphe.

J'étais moi-même joueur. Jamais je ne le sentis plus qu'en cet instant. Mes mains frémissaient, la tête me tournait. Certes, le cas était rare: trois zéros sur dix coups! Pourtant cela n'était pas extraordinaire. Trois jours auparavant, j'avais vu le zéro sortir trois fois de suite.

Tout le monde rivalisa d'amabilité pour la babouschka; on lui régla son gain avec humilité. Elle avait à recevoir quatre cent vingt louis, c'est-à-dire quatre mille florins et vingt louis.

Cette fois-ci, la babouschka n'appela plus Potapitch. Elle ne tremblait plus, extérieurement du moins; elle tremblait, pour ainsi dire, intérieurement.

— Alexis Ivanovitch, il a dit qu'on peut mettre quatre mille florins, n'est-ce pas? Eh! Mets les quatre mille sur le rouge.

La roue tourna.

— Rouge! Cria le croupier.

Cela faisait donc en tout huit mille florins.

— Donne-m'en quatre mille et mets les quatre autres mille sur le rouge.

J'obéis.

— Rouge!

— Ça fait douze; donne-les-moi. Mets l'or dans ma bourse et cache les billets. En voilà assez. Rentrons.

XI

On roula vers la porte le fauteuil de la babouschka. Elle était rayonnante. Tous les nôtres la félicitèrent. Malgré son excentricité, son triomphe semblait lui avoir fait une auréole, et le général ne craignait plus de se montrer en public avec elle. Avec une familiarité souriante, il adressa à la babouschka des compliments pareils à ceux qu'on donne à un enfant. Visiblement, il était étonné, comme tous les autres assistants, qui parlaient entre eux en se montrant la babouschka. Plusieurs s'approchèrent pour la mieux voir. M.Astley parlait d'elle avec deux de ses compatriotes. Les dames l'examinaient avec curiosité. De Grillet était aux petits soins pour elle.

— Quelle victoire! Disait-il.

— Mais, madame, c'était du feu! Ajouta avec un sourire obséquieux mademoiselle Blanche.

— Eh! Oui, voilà. J'ai gagné douze mille florins. Sans compter l'or: avec l'or ça doit faire treize. Six mille roubles de notre monnaie, hein!

— Plus de sept mille, lui dis-je; peut-être huit au cours actuel.

— Ce n'est pas une plaisanterie, huit mille roubles! Potapitch, Marfa, avez-vous vu?

— Ma petite mère! Mais comment avez-vous fait? S'exclamait Marfa. Huit mille roubles!

— Voilà cinq louis pour chacun de vous.

Potapitch et Marfa se précipitèrent pour lui baiser les mains.

— Donne un louis à chacun des porteurs, Alexis Ivanovitch. Ce sont des laquais, ces gens-là qui me saluent? Donne-leur un louis à chacun.

— Madame la princesse… un pauvre expatrié… malheurs continuels… Ces princes russes sont si généreux!

C'était un homme vêtu d'un veston usé, d'un gilet de couleur, qui tournait autour du fauteuil en tenant sa casquette très haut au-dessus de sa tête.

— Donne-lui aussi un louis… non, deux louis. Assez maintenant, nous n'en finirions plus. Levez-moi et marchons! Praskovia, je t'achèterai demain

une robe; et à l'autre… comment donc? Mademoiselle Blanche, je lui achèterai aussi une robe. Dis-le-lui en français, Praskovia.

— Merci, madame, fit mademoiselle Blanche avec un sourire ironique et gracieux en clignant de l'œil à de Grillet et au général.

Le général ne dissimulait pas son embarras, et poussa un soupir de soulagement quand nous arrivâmes à l'hôtel.

— Et Fédossia! S'écria la babouschka en se rappelant la vieille bonne du général, elle aussi va être étonnée! Je veux aussi lui acheter une robe. Alexis Ivanovitch, donne donc quelque chose à ce mendiant… Et toi, Alexis Ivanovitch, tu n'as pas encore tenté la chance?

— Non.

— Je voyais pourtant bien tes yeux étinceler.

— J'essayerai, babouschka, plus tard.

— Et ponte seulement sur le zéro; tu verras… Combien as-tu d'argent?

— Vingt louis, babouschka.

— Ce n'est pas assez. Je t'en prêterai cinquante, moi, si tu veux. Prends ce rouleau-là. Et toi, mon petit père, dit-elle tout à coup au général, n'y compte pas, c'est inutile, tu n'auras rien.

Le général eut une crispation singulière. De Grillet fronça le sourcil.

— La terrible vieille! Dit-il entre ses dents au général.

— Un autre mendiant! Un mendiant! Cria la babouschka. Donne-lui aussi un florin.

Cette fois-ci, c'était un personnage très vieux, avec une jambe de bois, une longue redingote bleue et qui s'appuyait sur une canne pour marcher. On eût dit un vieux soldat. Mais quand je lui offris un florin il fit un pas en arrière et me regarda avec colère.

— Was ist's? Der Teufel! (Qu'est-ce que c'est? Que diable!) dit-il, et il me gratifia d'une dizaine d'injures.

— L'imbécile! Cria la babouschka en me faisant signe de le laisser là. Allons! J'ai faim. Il faut dîner tout de suite. Je dormirai un peu, et puis nous retournerons à la roulette.

— Vous voulez y retourner, babouschka! M'écriai-je.

— Pourquoi pas? Parce que vous restez ici à vous ennuyer, il faut que je

fasse comme vous?

— Mais, madame, dit de Grillet, les chances peuvent tourner. Vous pouvez tout perdre d'un seul coup… Surtout avec votre jeu… C'était terrible!…

— Vous perdrez certainement, miaula mademoiselle Blanche.

— Et qu'est-ce que ça vous fait? Ce n'est pas votre argent que je perdrai, c'est le mien!… Et où est M.Astley?

— Il est resté à la gare, babouschka.

— C'est dommage. C'est un brave garçon.

En arrivant, à l'hôtel, la babouschka appela le majordome et lui apprit son gain. Puis elle appela Fédossia, lui donna trois louis et demanda à dîner.

— Alexis Ivanovitch, sois prêt vers quatre heures; nous irons ensemble à la roulette. En attendant, au revoir. Et n'oublie pas de m'amener quelque docteur, il faut que je prenne les eaux.

Je sortis de chez la babouschka comme étourdi. Je tâchais de m'imaginer quelle tournure allaient prendre les affaires. Le général et les autres étaient déconcertés. L'arrivée inattendue de la babouschka avait détruit toutes leurs espérances. Cependant, l'aventure de la roulette était pour eux plus importante encore; car, quoique la babouschka eût dit deux fois qu'elle ne donnerait pas d'argent au général, du moins il conservait encore un dernier espoir; mais maintenant, après les exploits de la vieille dame à la roulette, maintenant peut-être tout était bien compromis. Chaque louis qu'elle risquait était comme un coup de couteau dans le cœur du général. C'était extrêmement dangereux.

Toutes ces réflexions m'agitaient tandis que je regagnais ma chambre au dernier étage de l'hôtel. Et je ne connaissais pas tous les facteurs du problème que je voulais résoudre. Paulina ne m'avait jamais parlé avec une entière franchise. Presque toujours, après m'avoir fait quelques confidences, elle les tournait en ridicule et me jurait que tout cela était faux. Toutefois, je pressentais que le mystère touchait à sa fin.

Ma propre destinée ne m'intéressait presque pas. Étrange disposition d'esprit: je ne possédais que vingt louis; j'étais parmi des étrangers, sans position, sans moyens d'existence, sans espérances; et pourtant je n'avais à

mon propre sujet aucun souci. N'eût été mon inquiétude à propos de Paulina, j'aurais ri bien volontiers en me demandant quel devait être le dénouement de tout ceci. Je sentais que la destinée de cette jeune fille était en jeu, mais je dois avouer que ce n'était pas sa destinée qui m'inquiétait le plus: c'était son secret. J'aurais voulu la voir venir à moi et me dire: «Tu sais bien que je t'aime!» Mais s'il n'en est rien, alors… alors, que désirer désormais? Eh! Sais-je au juste ce que je désire? Je voudrais ne jamais la quitter, vivre dans son orbite, dans sa lumière, pour toujours, pour toute la vie. Je n'ai plus une seule autre pensée. Je ne pourrais même pas vivre loin d'elle.

Au troisième étage, dans le corridor du général, je ressentis comme une secousse intérieure. Je me retournai, et, à vingt pas, j'aperçus Paulina. Évidemment, elle m'attendait. Dès qu'elle me vit, elle me fit signe de m'approcher.

— Paulina Alexandrovna…

— Chut!

— Imaginez-vous, dis-je à voix basse, que je viens de sentir une secousse: je me retourne, je vous vois: est-ce qu'il émane de vous un fluide électrique?

— Prenez cette lettre, dit-elle d'un air soucieux, probablement sans avoir entendu mes paroles, et remettez-la à M.Astley, tout de suite, je vous en prie. N'attendez pas de réponse; lui-même…

Elle n'acheva pas.

— À M.Astley? Demandai-je avec étonnement.

Mais Paulina avait déjà disparu.

«Ah! Ah! Ils s'écrivent!» Je courus, cela va sans dire, chez M.Astley. Il n'était ni à son hôtel ni à la gare. Enfin, je le rencontrai au milieu d'une cavalcade d'Anglais et d'Anglaises. Je lui fis signe; il s'arrêta, et je lui remis la lettre. Nous n'eûmes pas même le temps de nous regarder; mais je soupçonne M.Astley d'avoir fouetté exprès son cheval.

Étais-je torturé par la jalousie? En tout cas mon humeur était exécrable. Je n'aurais pas voulu connaître le sujet de leur correspondance. Un ami! Pensai-je, c'est clair… Un amant?… Certainement non, me disait la raison. Mais la raison est peu de chose dans ces sortes d'affaires. Il y avait encore un point à

élucider; l'affaire se compliquait.

À peine eus-je le temps de rentrer à l'hôtel que le concierge et le majordome m'informèrent qu'on était déjà venu me chercher trois fois de la part du général. Chez le général, je trouvai, outre le général lui-même, de Grillet et mademoiselle Blanche, celle-ci sans sa mère. Décidément, cette mère n'était qu'un personnage de parade. Tous les trois discutaient avec chaleur; la porte du cabinet, chose anormale, était fermée. J'entendis, avant d'entrer, de Grillet qui parlait à haute voix et d'un ton persifleur; mademoiselle Blanche avait le verbe injurieux; le général suppliait, son accent était larmoyant. À ma vue, ils se turent subitement. De Grillet sourit tout à coup, de ce sourire français, officiellement aimable, que je déteste. Le général se redressa machinalement. Seule mademoiselle Blanche conserva sa physionomie irritée; pourtant elle fixa sur moi un regard d'attente impatiente. D'ordinaire elle faisait semblant de ne pas me voir.

— Alexis Ivanovitch, commença le général avec une bienveillance marquée, permettez-moi de vous déclarer qu'il est étrange, très étrange… en un mot, que votre conduite à mon égard et à l'égard de toute ma famille… en un mot, c'est étrange, excessivement étrange…

— Ce n'est pas cela, interrompit de Grillet avec mépris et dépit. Non, cher monsieur, notre cher général se trompe en prenant ce ton, il voulait vous dire… c'est-à-dire vous prévenir… ou, pour parler plus justement, vous prier instamment de ne pas consommer sa perte. Eh bien! Oui, de ne pas le perdre. J'emploie avec intention ce mot.

— Mais comment? Interrompis-je. Que voulez-vous dire?

— Eh bien! Vous vous êtes constitué le… le… comment dirais-je? Le mentor de cette terrible vieille; considérez donc qu'elle va se ruiner! Vous avez vu vous-même comment elle joue. Si elle commence à perdre, elle ne quittera plus la roulette, par entêtement. Elle jouera toujours, et vous savez qu'on ne répare pas ainsi ses pertes, et alors… alors…

— Et alors, reprit le général, vous me perdez, moi et ma famille, qui sommes ses héritiers… Elle n'a pas de plus proches parents que nous. Je vous parle franchement, nos affaires vont mal, très mal. Vous deviez d'ailleurs vous en douter déjà. Si elle fait des pertes considérables, ô Dieu! Que

deviendrons-nous?

Le général se tourna vers de Grillet.

— Alexis Ivanovitch, sauvez-nous! Sauvez-nous!

— Mais, général, que puis-je en tout ceci?…

— Refusez-vous à la guider, abandonnez-la.

— Mais un autre prendra ma place!

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, interrompit de Grillet, que diable! Non, ne l'abandonnez pas, mais plutôt persuadez-la… Ne la laissez pas risquer trop d'argent.

— Mais comment le pourrais-je faire? Essayez donc, vous-même, monsieur de Grillet, ajoutai-je avec l'expression la plus naïve que je pus.

Je surpris à ce moment un regard expressif et interrogateur de mademoiselle Blanche à de Grillet. De Grillet lui-même laissa voir une émotion qu'il ne put maîtriser.

— Allons donc! Elle ne m'écouterait pas maintenant, s'écria-t-il avec un geste désespéré. Ah! Si… après…

— Ô mon cher Alexis, soyez assez bon… – me dit à son tour mademoiselle Blanche elle-même, en me serrant fortement les deux mains.

Que le diable l'emporte! Cette figure de démon savait changer en un instant. Elle était alors si charmante, si enfant, si espiègle! Elle me lança encore un regard furtif, que les autres ne purent voir… Que voulait-elle?… Mais c'était un peu trop primitif et trop simple…

— Alexis Ivanovitch, reprit le général, pardonnez-moi le ton que j'ai pris tout à l'heure. Ce n'est pas ainsi que je voulais vous parler. Je vous en prie, je vous en supplie, laissez-moi vous saluer jusqu'à la ceinture, à la russe. Vous seul pouvez nous sauver. Mademoiselle de Comminges et moi nous vous supplions. Comprenez, comprenez donc! Ajouta-t-il en me montrant du coin de l'œil mademoiselle Blanche.

Il était dégoûtant!

Trois coups discrets furent frappés à la porte. C'était un domestique qui précédait Potapitch. Tous deux étaient envoyés par la babouschka. On me cherchait, on me voulait tout de suite, on se fâche, me dit Potapitch.

— Mais il n'est pas trois heures et demie!

— Elles[59] n’ont pas pu s’endormir, elles étaient agitées, puis elles se sont levées, ont demandé le fauteuil et ont envoyé vous chercher. Elles vous attendent sur le perron…

— Quelle mégère! S’écria de Grillet.

En effet, la babouschka m’attendait. Elle était hors d’elle-même d’impatience. Nous allâmes aussitôt à la roulette.

XII

La babouschka semblait très excitée. Tout ce qui ne concernait pas la roulette lui était indifférent.

À la gare, on l'attendait déjà, comme une victime. Et, en effet, les craintes des nôtres se réalisèrent.

La babouschka s'attaqua de nouveau au zéro: tout de suite douze louis. Une fois, deux fois, trois fois. Le zéro ne sortait pas.

— Mets! Mets! Me commandait-elle.

J'obéissais.

— Combien de mises déjà? Me demanda-t-elle en grinçant des dents d'impatience.

— Douze déjà. Cela fait cent quarante-quatre louis. Je vous répète, babouschka, que peut-être jusqu'au soir…

— Tais-toi. Ponte sur le zéro et mets en même temps mille florins sur le rouge.

Le rouge sortit, mais le zéro ne vint pas.

— Tu vois! Tu vois! Nous avons presque tout regagné. Encore sur le zéro, encore une dizaine de fois, et puis nous l'abandonnerons.

Mais, à la cinquième fois, la babouschka se découragea.

— Envoie le zéro au diable! Et mets quatre mille florins sur le rouge.

— Babouschka! C'est trop!

Je faillis être battu. Je mis quatre mille florins sur le rouge. La roue tourna. La babouschka ne semblait pas douter du succès.

— Zéro! Appela le croupier.

D'abord, la babouschka ne comprit pas; mais quand elle vit le croupier ramasser les quatre mille florins avec toutes les mises, et que le zéro sortait juste au moment où elle l'abandonnait, elle fit «Ha!» et frappa ses mains l'une dans l'autre. On rit autour d'elle.

— Mon Dieu! Cria-t-elle, c'est justement maintenant qu'il sort! C'est ta faute, me dit-elle, c'est toi qui m'as conseillé d'abandonner le zéro.

— Mais, babouschka, je vous ai dit ce qui est vrai. Puis-je répondre des hasards?

— Va-t'en! Cria-t-elle avec colère.

— Adieu, babouschka.

Je fis mine de m'en aller.

— Alexis Ivanovitch, reste! Où vas-tu? Voilà qu'il se fâche, l'imbécile! Reste, ne te fâche pas; c'est moi qui ai tort. Dis-moi ce qu'il faut faire.

— Je ne vous conseille plus, babouschka. Vous m'accuseriez encore si vous perdiez. Jouez seule; ordonnez; je ferai ce que vous voudrez.

— Allons! Mets encore quatre mille florins sur le rouge. Tiens! (Elle me tendit son portefeuille.) J'ai là vingt mille roubles.

— Babouschka!

— Je veux regagner mon argent! Ponte.

J'obéis; nous perdîmes.

— Mets! Mets-en huit mille.

— Cela ne se peut pas, babouschka. La plus grosse mise est de quatre mille.

— Va donc pour quatre!

Cette fois, nous gagnâmes. Elle reprit courage.

— Tu vois! Tu vois!… Encore quatre mille.

J'obéis, nous perdîmes; puis encore, et puis encore.

— Babouschka, tous les douze sont partis!

— Je vois bien, dit-elle avec une sorte de rage tranquille. Je vois bien, mon petit père, je vois bien! Mets encore quatre mille florins.

— Mais il n'y a plus d'argent, babouschka. Il n'y a plus que des obligations et des chèques dans le portefeuille.

— Et dans la bourse?

— Il n'y a que de la menue monnaie.

— Y a-t-il ici des changeurs? On m'a dit qu'on peut escompter ici toute espèce de papiers.

— Oh! Tant que vous voudrez! Mais vous perdrez à l'escompte des sommes énormes.

— Bêtises! Je regagnerai tout ce que j'ai perdu. Roule-moi vers eux!…

Qu'on appelle ces imbéciles!

Les porteurs vinrent.

— Vite! Commanda-t-elle. Montre la route, Alexis Ivanovitch. Est-ce loin?

— À deux pas, babouschka.

À un coude d'une allée nous rencontrâmes tous les nôtres, le général, de Grillet et mademoiselle Blanche avec sa mère. Paulina Alexandrovna et M.Astley seuls manquaient.

— Allons! Ne t'arrête pas, criait la babouschka. Que veulent-ils? Je n'ai pas le temps de m'occuper d'eux.

Je la suivais derrière son fauteuil. De Grillet courut à moi.

— Elle a perdu tout son gain et douze mille florins en plus. Nous «roulons» maintenant pour aller changer les obligations, lui dis-je à voix basse.

De Grillet frappa du pied avec rage et se précipita vers le général. Nous continuâmes notre route.

— Arrêtez! Arrêtez! Me criait le général, hors de lui.

— Essayez donc! Lui répondis-je.

— Ma tante, dit le général, ma tante!… – Tout à l'heure… – sa voix tremblait, – nous allons louer des chevaux pour faire une promenade hors de la ville… Une vue splendide… Le Schlagenberg… Nous venions vous chercher.

— Que le diable t'emporte avec ton Schlagenberg! Dit la babouschka avec fureur.

— C'est la campagne tout à fait; nous y boirons du thé, ajouta encore le général, absolument désespéré.

— Nous y boirons du lait sur l'herbe fraîche, renchérit de Grillet, avec une colère concentrée de bête fauve.

Du lait, de l'herbe fraîche (n'est-ce pas l'idylle idéale des bourgeois de Paris? C'est pour eux le seul aspect de la nature véritable).

— Va-t'en donc avec ton lait! Mets-t'en jusqu'aux yeux; moi, j'en ai déjà trop… Et puis, que voulez-vous de moi? Je vous dis que je n'ai pas le temps.

— Nous sommes arrivés, babouschka, lui dis-je; c'est ici.

Nous arrivions à la banque. J'entrai pour faire faire l'escompte; la babouschka resta à la porte avec le général, de Grillet et Blanche, qui ne savaient quelle contenance prendre. Enfin, ils reprirent le chemin de la roulette.

On me proposa des conditions d'escompte si terribles que je ne pus prendre sur moi de les accepter. Je revins à la babouschka.

— Ah! Les brigands! Cria-t-elle. Eh bien! Tant pis! Change… Non, appelle ici le banquier.

— Un employé, babouschka?

— Soit! Ah! Les brigands!

L'employé consentit à sortir quand il sut que c'était une vieille comtesse impotente qui le demandait. La babouschka lui fit de longs reproches, le traita de voleur, essaya de marchander avec lui, en lui parlant une étrange langue composée de mots russes, allemands et français. L'employé, très grave, nous examinait tous deux en hochant silencieusement la tête, sans cacher assez sa curiosité: il en était impoli. Enfin il sourit.

— Eh bien! Va-t'en, cria la babouschka. Change, Alexis Ivanovitch.

Je changeai douze mille florins. Je portai le compte à la babouschka.

— Bien! Bien! Nous n'avons pas le temps de compter. Allons vite! Plus jamais ni sur le zéro ni sur le rouge!

Cette fois, je tâchai de modérer ses mises en lui persuadant que nous serions toujours à temps pour hasarder davantage quand la chance aurait tourné. Mais elle était si impatiente qu'on ne pouvait la retenir. Dès qu'elle gagnait une douzaine de louis elle disait: — Tu vois! ça revient pour nous. Si nous avions mis quatre mille florins au lieu de douze louis, nous aurions gagné quatre autres mille florins. C'est toujours toi…

Tout à coup de Grillet se rapprocha. Je remarquai, en me retournant, que mademoiselle Blanche, à l'écart avec sa mère, faisait la cour au petit prince. Il était clair que le général était en disgrâce; Blanche ne le regardait même pas. Il pâlissait, rougissait, tremblait, ne suivait même plus le jeu de la babouschka. Enfin, Blanche et le petit prince sortirent. Le général les suivit.

— Madame, madame, dit d'une voix doucereuse de Grillet. Babouschka, madame, on ne joue pas ainsi, vraiment!

— Et comment, alors? Apprends-moi à jouer.

De Grillet se mit à lui donner des conseils, à calculer les chances: la babouschka n'y comprenait rien. Enfin, il prit un crayon et se mit à écrire des combinaisons. La babouschka perdit patience.

— Va-t'en, tu dis des bêtises! «Madame! Madame!» et quand il faut agir, alors il ne sait plus, le conseilleur! Va-t'en!

— Mais, madame!

Et il recommença ses explications.

— Eh bien! Mets donc une fois comme il dit, m'ordonna-t-elle; nous allons voir.

De Grillet voulait seulement la détourner de jouer trop gros jeu. Il conseillait de jouer à la fois sur un chiffre à part et sur un système de chiffres. Je misai suivant ses conseils: un louis sur chaque série de nombres impairs dans la première douzaine et cinq louis sur le groupe de nombres de douze à dix-huit et de dix-huit à vingt-quatre: en tout seize louis.

— Zéro! Cria le croupier.

Nous perdions tout.

— Quel imbécile! S'écria la babouschka. Ah! Le vilain Français! Va-t'en! Va-t'en! Il n'y comprend rien et il se mêle de conseiller!

De Grillet, très vexé, leva les épaules, regarda la babouschka avec mépris et s'éloigna.

En une heure nous avions perdu les douze mille florins.

— Rentrons! Cria la babouschka.

Elle ne dit pas un mot jusqu'à l'allée qui conduisait à l'hôtel. Là, elle s'écria tout à coup: «Vieille sotte!…» À peine entrée, elle cria: — Du thé! Et préparez tout: nous partons.

— Où daignez-vous aller, ma petite mère? Demanda Marfa.

— Est-ce que ça te regarde? Potapitch, fais les malles, nous retournons à Moscou. J'ai perdu quinze mille roubles!

— Quinze mille roubles, ma petite mère!

— Allons! Imbécile! As-tu fini de pleurnicher? Vite la note et en route!

— Le premier train ne part qu'à neuf heures et demie, babouschka, lui dis-je pour calmer un peu son ardeur.

— Quelle heure est-il?

— Sept heures et demie.

— Quel ennui! Tant pis! Alexis Ivanovitch, je n'ai pas un kopeck. Va me changer encore deux obligations, autrement je n'aurai pas de quoi partir.

Une demi-heure après, ma commission faite, je trouvai tous les nôtres, – à l'exception de Paulina, – chez la babouschka. La nouvelle de son départ les consternait plus encore que ses pertes. Il est vrai que son départ sauvait sa fortune; mais qu'allait devenir le général? Qui payerait de Grillet? Mademoiselle Blanche attendrait-elle la mort de la babouschka? N'allait-elle pas partir avec le petit prince ou quelque autre?…

Tout le monde s'efforçait donc de retenir la vieille dame; mais elle criait à pleine voix: — Fichez-moi la paix, tas de diables! Ça ne vous regarde pas! Et que me veulent ces quatre poils de bouc? (Elle montrait de Grillet.) Et toi, bel oiseau, que me veux-tu? (Elle parlait à mademoiselle Blanche.) — Diantre!… murmura mademoiselle Blanche, dont les yeux étincelaient de colère. Puis elle éclata de rire et sortit en criant au général: «Elle vivra cent ans!»

— Ah! Ah! C'est sur ma mort que tu comptais? Dit la babouschka au général. Va-t'en!… Alexis Ivanovitch, mets-les tous à la porte! Mais de quoi vous mêlez-vous? C'est mon argent, à moi, que j'ai perdu!

Le général haussa les épaules et sortit. De Grillet le suivit.

— Qu'on appelle Praskovia, commanda la babouschka à Marfa.

Cinq minutes après, Marfa revint avec Paulina, qui était restée dans sa chambre avec les enfants. Son visage était triste et soucieux.

— Praskovia, est-il vrai que cet imbécile, ton beau-père, veut épouser cette sotte petite Française, une actrice ou peut-être pis encore? Hein?

— Je ne sais pas, babouschka, mais… on peut croire…

— Assez! Interrompit énergiquement la babouschka, je comprends tout. Ç'a toujours été le plus futile, le plus vide des hommes. Il se targue de son grade; et moi, je sais l'histoire des télégrammes envoyés à Moscou: «La vieille va-t-elle bientôt mourir?» On attendait l'héritage! Sans argent, cette ignoble fille… cette… de Comminges, n'est-ce pas?… n'en voudrait pas même pour valet, de ce fameux général avec ses fausses dents. Et elle est riche elle-même, dit-on; elle prête sur gages. Elle a du l'acquérir proprement,

cet argent! Toi, Praskovia, je ne t'accuse de rien. Je ne veux pas réveiller de vieux griefs. Tu as mauvais caractère, tu es un vrai taon, et tes piqûres sont mauvaises. Mais je te plains quand même, car j'aimais ta mère, Katia. Veux-tu les laisser tous et venir avec moi? Tu ne sais où aller, et, d'ailleurs, il n'est pas convenable que tu restes avec eux dans ces conditions. Tais-toi, – continua la babouschka en imposant silence à Paulina, qui voulait répondre, – je n'ai pas fini. Je ne te demande rien. J'ai un palais à Moscou, tu le sais. Je t'offre un étage entier. Tu resteras dans ton appartement sans même me voir, si ça te plaît. Veux-tu, oui ou non?

— Permettez-moi d'abord de vous demander si vous êtes irrévocablement décidée à partir tout de suite?

— Ai-je donc l'air de plaisanter, ma petite mère? Je l'ai dit et je le ferai. J'ai été nettoyée aujourd'hui de quinze mille roubles à votre roulette mille fois maudite. Dans mon district, j'ai promis depuis longtemps de faire construire en pierre une église de planches, et je me suis laissé souffler ici la somme que je destinais à cela! Eh bien! Je ferai quand même mon église.

— Et les eaux, babouschka? Vous êtes venue ici pour suivre un traitement.

— Et va donc avec tes eaux! Ne me mets pas en colère, Praskovia! Je crois que tu as pris à tâche de m'irriter! Viens-tu avec moi, oui ou non?

— Je vous remercie beaucoup, beaucoup, babouschka, pour l'asile que vous m'offrez. Vous avez compris ma situation, je vous en suis reconnaissante; j'irai chez vous, et bientôt peut-être. Mais, maintenant, pour des motifs… importants… je ne puis me décider tout de suite. Si vous restiez encore une quinzaine…

— Cela veut dire que tu refuses!

— Cela veut dire que je ne peux pas. Puis-je laisser ici mon frère et ma sœur? Et comme… comme… il se peut qu'on les abandonne… alors… Si vous me preniez moi et les enfants, babouschka, j'irais certainement avec vous, et je tâcherais de mériter vos bontés, ajouta-t-elle avec chaleur. Mais sans les enfants, je ne puis accepter.

— C'est bien! Ne pleure pas! (Paulina ne semblait pas avoir l'intention de pleurer, et, de fait, elle ne pleurait jamais.) Je trouverai de la place aussi pour

les poussins. Ma maison est assez grande. D'ailleurs, il est temps de les envoyer à l'école. Et alors, tu ne viens pas tout de suite? Prends garde, Praskovia, je te veux du bien, et je n'ignore pas pourquoi tu restes. Je sais tout, Praskovia; le petit Français ne te conduira pas au bien.

Paulina prit feu. Je tressaillis.

«Tous sont au courant, excepté moi!» pensai-je.

— Allons! Ne te fâche pas; je ne veux pas appuyer là-dessus. Seulement, prends garde… tu comprends? Tu es intelligente, ce serait dommage. Et assez! Je voudrais n'avoir vu personne d'entre vous. Va-t'en. Adieu!

— Je voudrais vous accompagner, babouschka, dit Paulina.

— C'est inutile. Vous m'ennuyez tous, à la fin!

Paulina baisa la main de la babouschka; mais celle-ci retira vivement sa main et embrassa Paulina sur la joue.

En passant auprès de moi, Paulina me jeta un coup d'œil rapide et se détourna aussitôt.

— Eh bien! Adieu, toi aussi, Alexis Ivanovitch. Je pars dans une heure. Tu dois être las de rester toujours avec moi. Prends donc ces cinquante louis.

— Merci, babouschka, mais…

— Allons! Allons!

Sa voix était si sévère, si énergique que je n'osai refuser.

— Quand tu seras à Moscou, si tu cherches une place, viens chez moi. Et maintenant, fiche-moi le camp.

Je montai dans ma chambre et m'étendis sur mon lit. Je restai une demi-heure sur le dos, les mains croisées derrière la tête. La catastrophe avait éclaté. Il y avait de quoi réfléchir. Je résolus de parler dès le lendemain avec décision à Paulina.

«Ah! Ce petit Français! Me disais-je. C'est donc vrai? Mais quoi! Paulina et de Grillet! Quelle antithèse!»

C'était incroyable. Je me levai, hors de moi, pour aller chercher M.Astley et, coûte que coûte, l'obliger à dire ce qu'il savait. Car il devait en savoir plus que moi. Et ce M.Astley, en voilà encore une énigme!

Tout à coup, j'entendis frapper à ma porte.

— Potapitch!

— Mon petit père Alexis Ivanovitch, on vous demande chez la babouschka.

— Eh! Qu'y a-t-il? Elle part? Mais il y a encore vingt minutes à attendre.

— On est très inquiet, mon petit père, on ne tient pas en place. «Vite! Vite!» C'est vous, mon petit père, qu'on demande. Au nom de Jésus-Christ, hâtez-vous.

Je descendis vivement. La babouschka était déjà dans le corridor; elle avait son portefeuille à la main.

— Alexis Ivanovitch, viens! Allons!…

— Où, babouschka?

— Je ne resterai pas vivante si je ne regagne pas mon argent. Ne m'interroge pas, marche. Le jeu ne cesse qu'à minuit, n'est-ce pas?

J'étais stupéfait. Je réfléchis un instant, et me décidai aussitôt.

— Comme vous voudrez, Antonida Vassilievna, mais je n'irai pas.

— Et pourquoi cela? Qu'est-ce qui te prend? Vous avez donc tous le diable au corps?

— Comme vous voudrez, mais je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Je ne serai ni témoin ni complice. Épargnez-moi, Antonida Vassilievna. Voici vos cinquante louis, et adieu.

Je déposai le rouleau sur une petite table près de laquelle on avait déposé le fauteuil, je saluai et partis.

— Quelle bêtise! Cria la babouschka. Eh bien! J'irai seule. Viens, Potapitch, en route!

Je ne pus trouver M.Astley. Je rentrai chez moi. Vers une heure du matin, j'appris de Potapitch que la babouschka avait perdu dix mille roubles: tout ce que je lui avais changé.

XIII

Voilà un mois que je n'ai pas touché à ces notes.

La catastrophe dont je pressentais alors l'approche a été plus prompte encore que je n'avais pensé. Tout cela a été passablement tragique, du moins pour moi. Je ne puis encore comprendre ce qui m'est arrivé. C'est comme un rêve; ma passion même a passé; elle était pourtant forte et réelle. Où est-elle maintenant?… Me voilà seul, tout seul. L'automne commence, les feuilles jaunissent. J'habite toujours la même petite ville, triste. (Oh! Qu'elles sont tristes, ces villes allemandes!) Au lieu de réfléchir à ce qu'il convient que je fasse, je vis sous l'influence des événements accomplis, pris encore dans le récent tourbillon qui m'a rejeté loin de mon centre naturel… D'ailleurs, peut-être arriverai-je à voir clair dans l'avenir, si je parviens à me rendre compte de ma vie durant tout ce mois passé. La démangeaison d'écrire me reprend. Et pourtant je prends à la pauvre petite bibliothèque de l'endroit les volumes de Paul de Kock (dans la traduction allemande!) que je déteste, mais que je lis: pourquoi donc? Est-ce pour conserver le souvenir du cauchemar qui vient de finir, que je fuis toute occupation sérieuse? M'est-il donc si cher? Eh! Certes! Dans quarante ans j'y songerai encore…

Je reprends donc mes notes.

Finissons-en d'abord avec la babouschka.

Le lendemain, elle perdit, d'après le compte de Potapitch, quatre-vingt-dix mille roubles. Cela ne pouvait manquer d'arriver. Quand un pareil tempérament s'engage dans une telle voie, il n'en peut plus sortir; c'est un traîneau lancé sur une pente de glace: toujours plus vite, plus vite, jusqu'à l'abîme. La seule chose qui m'étonna fut que cette vieille femme eût pu rester assise dans son fauteuil pendant huit heures. Mais Potapitch m'expliqua que, plusieurs fois, elle réalisa des gains importants; exaltée alors par une nouvelle espérance, elle ne songeait plus à s'en aller. Du reste, les joueurs savent qu'un homme peut rester vingt-quatre heures à la table de jeu sans que les cartes se brouillent devant ses yeux.

Cependant, ce même jour, des événements décisifs s'étaient passés à l'hôtel. Le matin déjà, avant onze heures, le général et de Grillet s'étaient décidés à faire une dernière tentative. Ayant appris que la babouschka ne songeait plus à partir et retournait à la gare, ils vinrent lui parler franchement. Le général tremblait. Il avoua tout, ses dettes, sa passion pour mademoiselle Blanche… puis, tout à coup, il prit un ton menaçant, se mit à crier, à frapper du pied. Il lui reprochait d'être la honte de sa famille, d'être la fable de toute la ville et qu'enfin… «Enfin, vous faites honte à toute la Russie, madame, et la police n'a pas été inventée pour rien!» – La babouschka le mit à la porte en le menaçant avec une canne.

Le général et de Grillet eurent, cette même matinée-là, plusieurs conciliabules. Ils songèrent sérieusement à employer en effet la police, sous prétexte que la babouschka était folle, prodigue, etc. Mais de Grillet haussait les épaules, se moquait du général, qui allait et venait dans son cabinet, la tête perdue. Enfin, le petit Français fit un geste désespéré et s'en alla. On apprit le même soir qu'il avait quitté l'hôtel, après avoir eu avec mademoiselle Blanche un long entretien. Quant à cette dernière, elle avait pris à l'avance ses mesures. Elle avait donné congé au général en bonne et due forme: «elle ne voulait plus le voir»! Le général courut après elle et la retrouva à la gare; elle s'en allait bras dessus bras dessous avec son prince. Ni elle ni madame de Comminges ne le reconnurent. Le petit prince ne le salua pas non plus. Néanmoins, celui-ci ne s'était pas encore prononcé; mademoiselle Blanche faisait les derniers efforts pour obtenir qu'il prît une décision. Mais, hélas! Elle s'était cruellement trompée. Le soir même, elle apprit que le petit prince était «nu comme un ver», et qu'il comptait sur elle, comme elle-même avait compté sur lui, pour pouvoir jouer à la roulette. Blanche le chassa de chez elle et s'enferma dans son appartement.

Dans la matinée de ce jour mémorable, je cherchai vainement M.Astley. Il ne déjeuna même pas à l'hôtel. Vers cinq heures, je l'aperçus inopinément à la station du chemin de fer, se dirigeant vers l'hôtel d'Angleterre. Il marchait vite, semblait soucieux. Il me tendit la main cordialement, avec son «ha!» ordinaire, et sans s'arrêter. Mais je n'obtins de lui aucun renseignement. Il m'eût été d'ailleurs très pénible de parler avec lui de

Paulina, et, de son côté, il ne fit aucune allusion à elle. Je lui racontai l'histoire de la babouschka. Il haussa les épaules.

— Elle achèvera de se ruiner, remarquai-je.

— Évidemment, répondit-il. Si j'ai le temps, j'irai la voir jouer… C'est très curieux…

— Où étiez-vous donc, toute la journée?

— À Francfort.

— Pour affaires?

— Oui.

Qu'avais-je encore à lui demander? Pourtant je ne le quittai pas; mais, arrivé à la porte de l'hôtel des Quatre-Saisons, il me salua et disparut.

En revenant chez moi, je me persuadai qu'une conversation de deux heures avec l'Anglais ne m'en aurait pas appris davantage, car je n'avais, en somme, rien à lui demander, assurément.

Paulina passa la journée à se promener avec la bonne et les enfants dans le parc. Elle évitait le général. D'ailleurs, j'avais déjà remarqué cela, rien ne pouvait la troubler; tous les tracas parmi lesquels elle vivait n'avaient pas altéré son calme habituel. Elle répondit à mon salut par un hochement de tête.

Je rentrai chez moi très irrité.

Certes, je ne cherchais pas à lui parler, et depuis l'incident Wourmergelm nous ne nous étions pas revus. Certes, je jouais l'orgueilleux, et plus le temps passait, plus ma colère montait. Qu'elle ne m'aimât pas du tout, passe; mais du moins elle ne devait pas me fouler ainsi aux pieds et accueillir avec tant de dédain mes protestations de dévouement. Elle sait que je l'aime, elle m'a permis de lui parler de mon amour! Cela a commencé étrangement, il est vrai.

Il y a longtemps de cela, déjà deux mois, je m'aperçus qu'elle voulait faire de moi son ami, son homme de confiance. Elle essaya. Mais cela réussit mal et n'aboutit qu'à nos singulières relations actuelles. Si mon amour lui déplaît, pourquoi ne pas me défendre de lui en parler? Mais elle me le permet, elle me provoque même à ces entretiens et… ce n'est que pour se moquer de moi! Elle prend plaisir, après m'avoir mis hors de moi, à m'abattre d'un seul coup, avec quelque sarcasme d'indifférence méprisante. Elle sait pourtant bien que je ne puis pas exister sans elle! Voilà trois jours passés depuis

l'histoire du baron, et je ne puis plus supporter notre séparation. En la rencontrant, tout à l'heure, dans le parc, le cœur me battait avec une indicible violence. Elle non plus ne peut vivre sans moi! Je lui suis nécessaire, mais serait-ce seulement à titre de bouffon?

Elle a un mystère dans sa vie, c'est clair. Sa conversation avec la babouschka m'a douloureusement ému. Je l'ai pourtant mille fois suppliée d'être franche avec moi; elle savait que j'étais prêt à donner ma vie pour elle, mais elle ne me marquait que du mépris! Au lieu de ma vie, que je lui offrais, elle n'exigeait de moi que de ridicules incartades, celle avec le baron, par exemple. C'était révoltant! C'est donc ce Français qui résume le monde à ses yeux!

— Et M.Astley? Ici, la chose devenait décidément incompréhensible.

En rentrant, dans un transport de rage, je saisis ma plume et j'écrivis ceci:

«Paulina Alexandrovna, je vois clairement que le dénouement approche. Pour la dernière fois je vous demande: Voulez-vous, oui, ou non, ma vie? Si je vous suis utile à n'importe quoi, disposez de moi. J'attends votre réponse; je ne sortirai pas avant de l'avoir. Écrivez-moi ou appelez-moi!»

Je cachetai la lettre, je la fis porter par le garçon, avec l'ordre de la remettre en mains propres. Je n'attendais pas de réponse, mais, trois minutes après, le garçon vint me dire «qu'on lui avait commandé de me saluer».

Vers sept heures, on m'appela chez le général.

Il était dans son cabinet, tout prêt pour sortir. Il se tenait au milieu de la chambre, les jambes écartées, la tête penchée et se parlait à lui-même à haute voix. Dès qu'il m'eut aperçu, il se précipita à ma rencontre avec un tel cri que je reculai machinalement. Mais il saisit mes deux mains et m'entraîna vers le divan, où il s'assit. Il me força à m'asseoir dans un fauteuil, en face de lui, sans lâcher mes mains. Ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient humides de larmes. Il me dit d'une voix suppliante:

— Alexis Ivanovitch, sauvez-moi, sauvez-nous!…

Longtemps je fus sans rien comprendre. Lui parlait toujours, répétant sans cesse:

— De grâce! De grâce!

Enfin, je compris qu'il attendait de moi quelque chose comme un conseil,

ou, pour mieux dire, que, abandonné de tous, inquiet et désolé, il avait pensé à moi, et m'avait appelé seulement pour parler, parler, parler!

Il était fou. Du moins, il avait momentanément perdu la tête. Il joignait les mains, voulait se jeter à genoux devant moi pour… pour quoi, à votre avis? – Pour que j'allasse tout de suite chez mademoiselle Blanche, la supplier de revenir auprès de lui et de l'épouser.

— Voyons, général, mademoiselle Blanche ne se soucie pas de moi. Que puis-je pour vous auprès d'elle?

Mais rien n'y fit. Il ne m'entendait même pas.

En pleurant presque, il me conta que mademoiselle Blanche refusait de l'épouser parce qu'elle était convaincue qu'il n'hériterait pas de la babouschka. Il semblait croire que tout cela était nouveau pour moi. Je fis une allusion à de Grillet; mais il me répondit, avec un geste désespéré:

— Parti! Je lui ai engagé tous mes biens! Cet argent que vous avez apporté… combien reste-t-il? Sept cents francs, je crois… C'est tout ce que je possède…

— Et comment réglerez-vous votre note d'hôtel? Et puis… après, que ferez-vous?

Il me considéra d'un air absorbé. Il ne m'avait pas compris. J'essayai de lui parler de Paulina et des enfants. Il répondit vivement:

— Oui, oui…

Et aussitôt il se mit à parler du prince; que Blanche s'en allait avec lui, et qu'alors, alors…

— Que vais-je faire, Alexis Ivanovitch? Je vous jure, par Dieu!… Dites. N'est-ce pas de l'ingratitude? Mais… oui, oui, c'est de l'ingratitude!…

Il fondit en larmes.

Il n'y avait rien à faire avec lui. Je fis savoir à la bonne dans quel état il était; je fis avertir aussi le garçon, afin qu'on le surveillât, et je sortis.

Juste en ce moment Potapitch vint me prévenir que la babouschka me demandait. Il était huit heures; elle revenait de la gare, où elle avait perdu tout l'argent qu'elle avait apporté de Moscou. Je la trouvai dans son fauteuil, lasse, malade. Marfa lui présentait une tasse de thé qu'elle la forçait presque de boire. Le ton de la pauvre dame était tout à fait changé.

— Bonjour, mon petit père, dit-elle lentement. Pardonne-moi de t'avoir dérangé encore une fois, pardonne cela à une vieille femme. J'ai perdu là-bas, mon petit père, près de cent mille roubles. Tu avais raison de ne pas vouloir m'accompagner. Je suis maintenant sans un kopeck.

»J'ai envoyé chez ton Anglais, Astley; je lui demande de me prêter trois mille francs pour huit jours. Persuade-lui de ne pas me refuser. Je suis encore assez riche. J'ai trois villages et deux maisons. Il me reste aussi de l'argent; je n'ai pas tout pris sur moi. – Tiens! Le voici justement! On voit bien vite quand un homme sait vivre.

Au premier appel de la vieille dame, M.Astley s'était donc hâté de se rendre auprès d'elle. Sans trop parler, il lui compta aussitôt trois mille francs en échange d'un billet que la babouschka signa; puis il salua et sortit.

— Tu peux t'en aller aussi, Alexis Ivanovitch. Il ne me reste qu'une heure, je vais me reposer un peu. Ne sois pas fâché contre moi, je suis une vieille sotte. Je n'accuserai plus les jeunes gens de légèreté… Et le général? Ce pauvre général! Lui aussi, c'est péché de l'accuser. Mais, quant à de l'argent, il n'en aura pas. Il est trop bête! Mais je ne suis pas plus intelligente que lui. Vraiment, Dieu punit les vieux comme les jeunes du péché d'orgueil… Adieu.

Je voulus reconduire la babouschka. Il me semblait que quelque chose de grave allait se passer. Je ne pus rester chez moi.

Ma lettre à elle était décisive; mais la catastrophe actuelle était plus décisive encore. Les gens de l'hôtel me confirmèrent le départ de De Grillet, que m'avait annoncé le général. Si elle ne veut pas de moi comme ami, me disais-je, qu'elle m'agrée au moins pour domestique; je pourrai toujours faire ses commissions.

Au bout d'une heure, je retournai donc chez la babouschka et je l'accompagnai jusqu'au train; je l'installai même dans un wagon.

— Merci, mon petit père, pour ton obligeance désintéressée, me dit-elle. Répète à Praskovia ce que je lui ai dit hier. Je l'attends à Moscou.

Je repris le chemin de l'hôtel. En passant devant l'appartement du général, je rencontrai la bonne, qui me dit tristement qu'il n'y avait rien de nouveau.

J’entrai pourtant. Mais, à la porte du cabinet, je m’arrêtai stupéfait. Mademoiselle Blanche et le général riaient à gorge déployée, à qui des deux rirait le plus fort. La dame Comminges était là, elle aussi. Le général était évidemment fou de joie; il bredouillait des paroles incohérentes. Je sus par la suite, et de mademoiselle Blanche elle-même, qu’après avoir chassé le prince, elle avait appris le désespoir du général et qu’elle était allée un moment chez lui «pour le consoler». Mais le pauvre homme ignorait que son sort n’en était pas moins décidé, que, pendant qu’il riait ainsi à se tordre, on faisait les malles de Blanche, et qu’elle devait le lendemain, par le premier train, prendre son vol vers Paris.

Après être resté quelques minutes sur le seuil du cabinet, je renonçai à entrer et je m’esquivai sans être vu. Je remontai chez moi. En ouvrant la porte, j’entrevis dans la demi-obscurité de la chambre la silhouette indécise d’une femme assise sur une chaise, dans un coin, près de la fenêtre. Elle ne se leva pas à mon entrée; je m’approchai vivement, je regardai… La respiration me manqua.

XIV

Je poussai un cri.

— Mais quoi? Mais quoi? Dit-elle d'un air étrange.

Elle était pâle et morne.

— Comment! Mais quoi? Vous! Ici! Chez moi!

— Si je suis venue, c'est tout entière. C'est mon habitude. Vous en jugerez tout à l'heure. Allumez la bougie.

J'allumai la bougie.

Elle se leva, s'approcha de la table, posa devant moi une lettre décachetée en me disant: «Lisez!»

— C'est… c'est l'écriture de De Grillet! M'écriai-je en saisissant le papier.

Mes mains tremblaient, les lignes dansaient devant mes yeux. J'ai oublié les termes précis de la lettre, mais en voici le sens:

«Mademoiselle, – des circonstances malheureuses m'obligent à partir sur-le-champ. Vous ne serez pas sans avoir remarqué que j'ai expressément évité toute explication avec vous. L'arrivée de la vieille dame et sa folie ont mis fin à toutes mes hésitations. Mes propres affaires compromises m'interdisent de continuer à me bercer d'espérances qui jusqu'ici ont été ma seule joie. Je regrette le passé, mais j'espère que vous ne trouverez rien dans ma conduite qui ne soit digne d'un galant homme et d'un honnête homme. À peu près ruiné par la débâcle de votre beau-père, je suis obligé de profiter du peu qui me reste. J'ai déjà chargé mes amis de Pétersbourg de vendre tous les biens qu'il m'avait engagés. Connaissant pourtant la légèreté d'esprit du général, qui a perdu sa fortune par sa faute, j'ai résolu de lui laisser cinquante mille francs et de lui rendre ses engagements, de sorte que vous pouvez maintenant lui reprendre tout ce qu'il vous a fait perdre, en exigeant par voie judiciaire la restitution de vos biens. J'espère, mademoiselle, que le parti que j'ai pris vous sera profitable. J'espère aussi par là avoir rempli les obligations d'un galant homme. Soyez convaincue que votre souvenir est à jamais gravé dans

mon cœur.»

— Eh bien! C'est clair, dis-je en m'adressant à Paulina… Attendiez-vous de lui autre chose? Ajoutai-je avec indignation.

— Je n'attendais rien, répondit-elle très calme, mais sa voix tremblait. Je suis résolue à tout depuis longtemps. Je le connais. Il a pensé que je chercherais… que j'insisterais… (Elle s'arrêta, sans achever sa phrase, se mordit la lèvre et se tut.) J'avais redoublé de mépris à son égard, attendant ce qu'il ferait. Si le télégramme annonçant l'héritage était venu, je lui aurais jeté à la tête l'argent que lui devait cet idiot… que lui devait mon beau-père, et je l'aurais chassé. Il y a longtemps que je le hais. Oh! Ce n'était pas le même homme auparavant, mille fois non! Et maintenant, maintenant!… Avec quel bonheur je lui aurais jeté sur sa vile figure ses cinquante mille francs! Je les lui aurais crachés à la face!…

— Mais, ce papier, cet engagement des cinquante mille francs rendus, il est chez le général, n'est-ce pas? Prenez-le et rendez-le à de Grillet.

— Oh! Ce n'est pas cela! Ce n'est pas cela!…

— Oui, c'est vrai, ce n'est pas cela. Et la babouschka? M'écriai-je tout à coup.

Paulina me regarda d'un air distrait et impatient.

— Quoi? La babouschka? Je ne puis pas aller chez elle… Et d'ailleurs je ne veux demander pardon à personne, ajouta-t-elle avec irritation.

— Mais que faire? Comment pouviez-vous aimer un tel homme? Voulez-vous que je le provoque en duel? Je le tuerai. Où est-il maintenant?

— Il est à Francfort pour trois jours.

— Un mot de vous, et j'y vais par le premier train, dis-je avec un stupide enthousiasme.

Elle se mit à rire.

— Et s'il vous dit: «Rendez-moi d'abord les cinquante mille francs»? Et puis, pourquoi se battrait-il?… Quelle sottise!

— Où prendre ces cinquante mille francs? Répétai-je en grinçant des dents, comme si on pouvait les ramasser par terre! – Écoutez, et M.Astley?

Ses yeux jetèrent des éclairs.

— Eh bien, est-ce que toi-même, tu veux que je te quitte pour cet

Anglais? Dit-elle avec un regard qui me transperça et un sourire triste. (C'était la première fois qu'elle me disait toi.)

Il semblait que la tête lui tournât. Elle se laissa tomber sur le divan.

J'étais comme foudroyé. Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. – Quoi donc? Elle m'aimait! Elle était venue à moi et non pas à M.Astley, elle, seule, une jeune fille, dans ma chambre, elle s'était délibérément compromise aux yeux de tous, et moi j'étais là, devant elle, sans rien comprendre!

Une pensée étrange me vint.

— Paulina, donne-moi seulement une heure, et… je reviendrai. C'est… c'est nécessaire. Tu verras. Reste ici, attends-moi.

Je m'enfuis sans répondre à la question qu'elle me jeta.

Oui, parfois, une pensée bizarre, impossible, s'enfonce si fortement dans l'esprit qu'on finit par la prendre pour une réalité. Plus encore, – cette pensée est fortifiée par le désir, un désir irrésistible et fatal.

Quoi qu'il en soit, cette soirée est pour moi inoubliable. Un vrai miracle, – bien justifié par l'arithmétique, mais un miracle tout de même.

Il était déjà dix heures un quart. Je cours à la gare avec le ferme espoir, l'assurance presque de gagner. Jamais je n'avais été autant ni si étrangement ému.

Il y avait encore du monde; car c'est l'heure où les vrais joueurs, ceux pour qui il n'y a au monde que la ROULETTE, commencent leur journée.

Je m'assieds à la table même où la babouschka avait d'abord gagné puis perdu tant d'argent. Juste en face de moi, sur le tapis vert, était écrit le mot passe. Je tire de ma poche mes vingt louis et je les jette sur ce mot: passe.

— Vingt-deux, crie le croupier.

Je gagnais. Je remets de nouveau le tout, mise et premier gain.

— Trente et un.

Encore gagné.

J'avais déjà quatre-vingts louis. Je remets le tout sur la douzaine du milieu. (Le gain est triple, mais on a deux chances de pertes contre une.)

— Vingt-quatre.

On me donne trois rouleaux de cinquante louis et dix pièces d'or. J'avais en tout deux cents louis. J'étais comme dans une hallucination. Je mets le tout

sur le rouge, – et voilà que, brusquement, je reviens à moi et suis pris de terreur. Mais ce sentiment s'effaça vite et ne reparut pas. – Je comprenais tout ce que je risquais à perdre: tout, ma vie…

— Rouge.

Je respirai. Puis des frissons enflammés m'envahirent quand je retirai les billets de banque. J'avais, en tout, quatre mille florins et quatre-vingts louis.

Je mets deux mille florins sur la douzaine du milieu et les perds. Mon or et quatre-vingts louis sur les mêmes numéros: perdu encore. La rage me prit. Je saisis les autres deux mille florins et les mis sur la première douzaine, sans réflexion, sans calcul. Pourtant, je me rappelle que j'eus une sensation… une sensation qui ne me semble comparable qu'à celle que dut éprouver madame Blanchard quand elle tomba de son ballon.

— Quatre.

De nouveau j'avais six mille florins. Je m'estimais déjà certain de la victoire. Je jetai quatre mille florins sur le noir. Neuf joueurs m'imitèrent. Les croupiers se regardaient. Tout autour on causait, dans l'attente.

— Noir.

À partir de ce moment, je ne me souviens d'aucune mise, d'aucun compte. Je me rappelle seulement, comme dans un rêve, que je gagnai seize mille florins. Trois coups malheureux me firent perdre douze mille florins. Je mis les quatre derniers mille sur le passe. J'étais devenu insensible; j'attendais et agissais mécaniquement, sans penser. Je gagnai de nouveau, et quatre fois de suite. Je me rappelle encore que j'avais devant moi des monceaux d'or, et que c'était surtout la douzaine du milieu qui sortait le plus souvent, trois fois sur quatre, puis disparaissait une ou deux fois pour revenir de nouveau trois ou quatre fois de suite. Cette régularité étonnante procède parfois par séries, et c'est ce qui fait perdre la tête aux vrais joueurs qui jouent le crayon à la main.

Il pouvait s'être passé une demi-heure depuis mon arrivée. Tout à coup les croupiers me firent observer que j'avais gagné trente mille florins et qu'on allait fermer la roulette jusqu'au lendemain. Je saisis tout mon or, je le mis dans mes poches, pêle-mêle avec les billets, et courus dans une autre salle, à une autre table de roulette. Toute la foule me suivit. On me donna une place

et je me mis de nouveau à ponter au hasard, sans compter. Je ne puis comprendre ce qui me sauva.

Parfois, du reste, les numéros dansaient devant mes yeux et je m'attachais à certains de ces chiffres, mais toujours sans obstination, et je misais inconsciemment. Je devais être très distrait; je me rappelle que le croupier corrigeait souvent mon jeu. Mes tempes étaient moites; mes mains tremblaient. La chance ne cessait pas. Tout à coup on se mit à parler de tous côtés et à rire.

— Bravo! Bravo!

Il y en avait qui applaudissaient.

Là aussi j'avais gagné trente mille florins, et on fermait la roulette jusqu'au lendemain.

— Allez-vous-en! Me disait une voix à droite. – C'était un Juif de Francfort. Il ne me quittait pas; il m'aidait parfois à faire mon jeu.

— Par Dieu! Allez-vous-en murmurait une autre voix à gauche. – C'était une dame très modestement et très correctement vêtue, d'une trentaine d'années, un peu fatiguée et d'une pâleur maladive, mais conservant encore les traces d'une beauté merveilleuse.

À ce moment, je bourrais mes poches de billets de banque et je ramassais l'or. J'eus le temps de glisser les deux derniers rouleaux de cinquante louis dans la main de la dame pâle sans que personne s'en aperçût. Ses doigts maigres serrèrent fortement les miens en signe de reconnaissance. Tout cela ne dura qu'un instant.

Ayant ramassé le tout, je me dirigeai vivement vers le trente-et-quarante. Là, le public est plus aristocratique. Ce n'est pas une roulette. C'est un jeu de cartes. Les banques répondent pour cent mille thalers chaque soir; la plus grosse mise est aussi de quatre mille florins. J'ignorais le jeu, sauf ses combinaisons de rouge et de noir, auxquelles je m'attachai. Toute la foule qui m'avait suivi m'entourait. Je ne sais si j'eus une seule pensée pour Paulina. Je n'avais que l'instinct de saisir et d'empocher les billets de banque qui s'empilaient devant moi.

En effet, on eût dit qu'une force fatale me faisait agir. Cette fois, un fait, d'ailleurs assez fréquent, se produisit. Si la chance s'installe au rouge, il

arrive qu'il passe dix ou quinze fois de suite. Trois jours auparavant le rouge était sorti vingt-deux fois sans interruption. Or il va sans dire qu'au bout de dix coups personne ne joue plus sur la même couleur; pourtant on ne ponte pas davantage sur l'autre couleur, car on se défie des caprices du hasard. Après seize rouge, le dix-septième coup doit être noir; les novices pontent double et triple sur le noir, et perdent.

Le rouge était donc sorti trois fois de suite. Je résolus de m'attacher à cette couleur. Il y avait de l'orgueil dans mon affaire; je voulais «étonner» par mon audace. On criait autour de moi que j'étais fou. Le rouge venait de sortir pour la quatorzième fois!

— Monsieur a déjà gagné cent mille florins, fit une voix derrière moi.

Je revins brusquement à moi. Comment! J'avais gagné en une seule soirée cent mille florins! Mais cela me suffisait!…

Je me précipitai sur les billets, je les mis en paquets dans mes poches et m'enfuis de la gare. On riait sur mon passage, on se montrait mes poches gonflées, on commentait ma démarche, que le poids de l'or rendait inégale; je portais plus d'un demi-pond[60]. Plusieurs mains étaient tendues vers moi; je fis des distributions de poignées d'or. Deux Juifs m'arrêtèrent à la sortie.

— Vous avez du courage! Allez-vous-en; quittez la ville dès demain, ou vous perdrez tout, me dirent-ils.

Je ne leur répondis pas. L'heure était avancée. J'avais encore une demi-verste jusqu'à l'hôtel. Je n'avais jamais eu peur des voleurs, même dans mon enfance, et je n'y pensais pas davantage cette fois. Je ne pensais qu'à mon triomphe; pourtant mes sensations étaient mêlées, presque pénibles: c'était un sentiment presque douloureux de victoire. Soudain, le visage de Paulina apparut à mon imagination. Je me souvins que j'allais la revoir, lui raconter, lui montrer… Mais je ne me rappelais plus ni ses récentes paroles, ni pourquoi j'étais allé à la gare, ni rien enfin de tout ce passé devenu pour moi si vieux en si peu de temps. Je ne devais plus m'en souvenir désormais, en effet, car voilà qu'une nouvelle vie commençait pour moi.

Presque au bout de l'allée, je fus pris subitement de terreur: «Et si on m'assassinait!… Si on me dévalisait!…» Ma terreur redoublait à chaque pas. Je courais presque.

Tout à coup, notre hôtel m'apparut, étincelant de toutes ses lumières.

— Grâces à Dieu! Me voici arrivé!

Je gravis vivement mes trois étages et j'ouvris la porte. Paulina était toujours là, sur le divan, les mains croisées sur la poitrine. Elle me regarda avec étonnement, et, certes, je dus lui paraître étrange. Je mis devant elle et posai sur la table tout mon argent.

XV

Elle me regardait fixement, sans bouger.

— J'ai gagné deux cent mille francs, prononçai-je en jetant les derniers rouleaux sur la table.

Le tas de billets et les pièces couvraient la table. Je ne pouvais les quitter des yeux. J'en oubliais Paulina elle-même. J'essayais de les mettre en ordre, puis je mêlais tout, puis je me mettais à marcher à travers la chambre, rêveur, puis je recommençais à compter. Tout à coup, je me jetai vers la porte, que je fermai à double tour, et, allant me planter devant ma petite valise:

— Si j'enfermais tout ça là-dedans jusqu'à demain? Jusqu'à demain, répétai-je en me tournant vers Paulina.

Je m'étais souvenu d'elle en cet instant même. Paulina restait toujours immobile, me suivant des yeux. Étrange était l'expression de son visage, une expression désagréable. Il y avait de la haine dans son regard.

Je m'approchai d'elle.

— Paulina, lui dis-je, voici vingt-cinq mille florins, plus de cinquante mille francs. Jetez-les-lui demain à la figure.

Elle ne me répondit pas.

— Si vous voulez, je les lui porterai moi-même, demain, de bonne heure. Voulez-vous?

Elle se mit à rire, et elle rit longtemps. Je la regardais avec stupeur, avec douleur. C'était le rire qu'elle affectait à l'ordinaire quand je lui faisais mes déclarations les plus passionnées. Elle cessa enfin, devint morne et me regarda en dessous.

— Je ne veux pas de votre argent, dit-elle avec mépris.

— Pourquoi? Pourquoi donc, Paulina?

— Je ne veux rien pour rien.

— Je vous l'offre en ami, je vous offre aussi… ma vie.

Elle me jeta un long et perçant regard, comme si elle eût voulu lire au fond de mes pensées.

— Vous payez bien! Reprit-elle en souriant. La maîtresse de De Grillet ne vaut pas cinquante mille francs.

— Paulina, pouvez-vous me parler ainsi? Suis-je donc un de Grillet?

— Je vous hais! Oui!… oui!… Je ne vous aime pas plus que de Grillet, s'écria-t-elle les yeux enflammés.

Elle cacha ensuite son visage dans ses mains et fut prise d'une crise de nerfs. Je me précipitai vers elle.

Je compris que, pendant mon absence, quelque chose d'anormal avait dû lui arriver. Elle était comme folle.

— Achète-moi, veux-tu? Veux-tu? Pour cinquante mille francs comme de Grillet? Criait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots.

Je la pris dans mes bras, je baisai ses mains, ses pieds; j'étais agenouillé devant elle.

La crise passa.

Revenue à elle, elle posa ses deux mains sur mes épaules, et m'examina avec attention. Elle m'écoutait; mais, visiblement, elle n'entendait pas ce que je lui disais. Son visage était devenu soucieux. Je craignais pour elle; il me semblait que son intelligence se troublait. Tantôt elle m'attirait doucement vers elle et me souriait avec confiance; tantôt elle me repoussait, et, de nouveau, m'examinait d'un air désespéré.

Tout à coup elle m'étreignit.

— Mais tu m'aimes? Tu m'aimes? Demandait-elle. Tu as donc voulu… te battre avec le baron pour moi? …

Elle s'interrompit et se mit à rire comme si une idée comique lui avait passé par la tête. Elle pleurait et riait à la fois. Que faire? Je me sentais venir la fièvre. Je ne comprenais plus ce qu'elle me disait. C'était une sorte de délire, comme si elle eût voulu me raconter tout en très peu de mots, un délire interrompu de folles gaietés qui m'épouvantaient,

— Non, non! Tu es ma joie, répétait-elle, tu m'es fidèle, toi.

Et elle posait de nouveau ses mains sur mes épaules, me regardant au fond des yeux, et répétait:

— Tu m'aimes! Tu m'aimes!… Tu m'aimeras?

Je ne la quittais pas des yeux. Je ne l'avais jamais vue dans un tel accès

d'amour. C'était du délire, il est vrai, mais… Elle souriait malicieusement à mon regard passionné. Tout à coup, à brûle-pourpoint, elle se mit à parler de M.Astley; elle répétait sans cesse: «Qu'il attende! Qu'il attende!» et me demandait si je savais qu'il était là sous la fenêtre.

— Oui, oui, sous la fenêtre. Ouvre. Regarde. Il y est?

Elle me poussait vers la fenêtre; mais aussitôt que je faisais un mouvement pour me lever, elle éclatait de rire et recommençait à m'étreindre.

— Nous partirons, nous partirons demain, dit-elle tout à coup.

Elle resta songeuse.

— Qu'en penses-tu? Atteindrons-nous la babouschka? Qu'en penses-tu? Je crois que nous la trouverons à Berlin. Que crois-tu qu'elle dise en nous voyant? Et M.Astley?… Ce n'est pas lui qui sauterait du haut du Schlagenberg! Qu'en penses-tu?

Elle se mit à rire.

— Écoute. Sais-tu où il ira l'été prochain? Au pôle Nord! Pour des recherches scientifiques! Et il me proposait de l'accompagner! Ha! Ha! Ha! Ha! Il dit que nous autres Russes, nous ne savons rien par nous-mêmes, que nous ne sommes capables de rien et que nous devons tout aux Européens… Mais il est très bon. Il excuse le général. Il dit que Blanche… la passion… Enfin, je ne sais pas moi-même, le pauvre! Je le plains!… Écoute, comment tueras-tu de Grillet? As-tu pensé que je te laisserai te battre avec lui? Mais tu ne tueras personne, pas même le baron. Oh! Que tu étais drôle avec le baron! Je vous regardais tous les deux; comme tu étais ridicule! C'est que tu ne voulais pas y aller, il a fallu pourtant! Ah! Que j'ai ri alors!

Et, tout en riant encore, elle se mit de nouveau à m'embrasser, à me serrer dans ses bras, reprise d'une crise de tendresse. Je ne pensais plus à rien, je n'entendais plus rien; c'est alors que la tête me tourna…

……

Il devait être sept heures du matin quand je revins à moi. Le soleil éclairait la chambre. Paulina était assise près de moi et me regardait étrangement, se détournant parfois pour regarder la table et l'argent.

J'avais mal à la tête. Je voulus prendre la main de Paulina, mais elle me repoussa et se leva. Elle s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et resta appuyée à

la croisée pendant trois minutes. Je me demandais: que va-t-il arriver? Comment tout cela finira-t-il? Tout à coup, elle revint à la table et, me regardant avec une haine extraordinaire, me dit, les lèvres tremblantes de colère:

— Eh bien, rends-moi maintenant mes cinquante mille francs.

— Paulina, encore? Encore?

— Tu as peut-être réfléchi? Ha! Ha! Ha! Tu les regrettes déjà?

Les vingt-cinq mille florins étaient encore en tas sur la table; je les pris et les lui remis.

— Ils sont bien à moi, n'est-ce pas? Me demanda-t-elle avec une physionomie méchante.

— Mais ils étaient à toi dès que je les eus.

— Eh bien! Les voilà, tes cinquante mille francs!

Elle leva la main, me jeta avec force les liasses de billets en plein visage et sortit en courant.

……

Je sais qu'elle était en ce moment comme folle, mais je ne puis comprendre cet accès de folie. Il est vrai que, maintenant encore, un mois après cette soirée, elle n'est pas guérie. Qu'est-ce qui l'avait mise en cet état? Était-ce le regret d'être venue à moi? Lui ai-je laissé voir trop de vanité de ce bonheur? A-t-elle cru que je voulais, comme de Grillet, me délivrer d'elle en lui donnant cinquante mille francs? Il n'en était rien, certes. Je pense que son amour-propre était pour beaucoup dans tout cela. C'est cet amour-propre qui la dissuada de me croire. Elle m'offensait sans se rendre exactement compte de son offense. Elle s'est vengée de De Grillet sur moi. Il est vrai que tout cela n'était que l'effet du délire, et que je n'aurais pas dû l'oublier. Peut-être ne me pardonnera-t-elle pas de l'avoir oublié, maintenant: mais alors, alors? Son délire ne lui enlevait donc pas la conscience de ses actes? Elle savait donc ce qu'elle faisait en venant chez moi avec la lettre de De Grillet?

Je ramassai tant bien que mal tous les billets et le tas d'or; je mis le tout dans mon lit, sous mon matelas, et, dix minutes après le départ de Paulina, je sortis. J'étais convaincu qu'elle était rentrée chez elle, et je voulais m'introduire furtivement chez eux et demander à la bonne comment allait la

barichnia[61]. Quel ne fut pas mon étonnement quand j'appris de la bonne que Paulina n'était pas encore rentrée et que la bonne elle-même était sur le point de venir la chercher chez moi.

— À l'instant même, lui dis-je, à l'instant même elle vient de sortir de chez moi, ou plutôt il y a dix minutes! Où peut-elle être?

La bonne me regarda sévèrement.

Cependant, on ne parlait dans tout l'hôtel que de Paulina. On se chuchotait chez le majordome que la Fraulein[62] était sortie dès six heures du matin de l'hôtel et qu'elle avait couru nu-tête du côté de l'hôtel d'Angleterre. On savait donc qu'elle avait passé la nuit dans ma chambre? Du reste, les cancans sur la famille du général ne tarissaient pas. On savait le général presque fou; on se disait qu'il remplissait l'hôtel de ses larmes; on disait aussi que la babouschka, sa mère, était venue exprès de Russie pour l'empêcher d'épouser mademoiselle de Comminges, qu'elle l'avait déshérité parce qu'il n'avait pas voulu céder, et qu'elle avait perdu tout son argent exprès à la roulette.

— Diese Russen[63]! Répétait le majordome avec indignation en hochant la tête.

D'autres riaient. Le majordome préparait sa note. On savait aussi mon gain de la veille. Karl, le domestique de mon étage, me félicita le premier. Mais tout cela m'était égal. Je me mis à courir vers l'hôtel d'Angleterre.

Il était trop tôt; M.Astley ne recevait personne. Quand on lui fit savoir qui le demandait, il sortit dans le corridor, vint silencieusement à ma rencontre et fixa sur moi son regard lourd, attendant ce que j'avais à lui dire. Je lui parlai aussitôt de Paulina.

— Elle est malade, répondit-il sans me regarder en face.

— Elle est donc réellement chez vous?

— Oui, oui, chez moi.

— Mais comment?… Vous avez l'intention de la garder chez vous?

— Oui, oui, j'y suis disposé.

— Monsieur Astley! Mais c'est un scandale! Cela ne se peut pas. De plus, elle est très malade; vous avez dû vous en apercevoir.

— Oui, oui, je l'ai vu; je vous ai déjà dit qu'elle est malade. Si elle n'était

pas malade, elle n'aurait pas passé la nuit chez vous.

— Vous savez donc aussi cela?

— Je le sais. Elle devait venir hier chez moi; je l'aurais conduite chez ma parente. Mais elle était malade; elle s'est trompée, et c'est pourquoi elle est allée chez vous.

— Voyez-vous cela! Eh bien, je vous félicite, monsieur Astley. Vous me donnez même une idée. N'est-ce pas vous qui avez passé la nuit sous ma fenêtre? Miss Paulina m'a forcé, la nuit, à ouvrir la fenêtre pour voir si vous n'étiez pas là. Elle riait beaucoup.

— Vraiment? Non, je n'étais pas sous la fenêtre; je l'attendais dans votre corridor, en me promenant.

— Mais il faut la soigner, monsieur Astley.

— Oh! Oui. J'ai déjà fait venir un médecin. Et si elle meurt, c'est vous qui me rendrez compte de sa mort!

Je restai muet de stupéfaction.

— Permettez, monsieur Astley, que dites-vous?

— Est-il vrai que vous avez gagné hier deux cent mille thalers?

— Pas tant; cent mille florins.

— Vraiment? Alors prenez le train de ce matin et partez pour Paris.

— Pourquoi?

— Tous les Russes ne vont-ils pas à Paris dès qu'ils ont de l'argent? Dit M.Astley du ton d'un homme qui répète une phrase apprise par cœur.

— Mais que ferais-je à Paris maintenant? Monsieur Astley, je l'aime! Vous le savez déjà.

— Vraiment? Je suis sûr que vous vous trompez. D'ailleurs, si vous restez ici vous perdrez certainement tout ce que vous avez gagné, et vous n'aurez plus de quoi aller à Paris. Mais, adieu! Je suis convaincu que vous partirez aujourd'hui.

— Bon. Adieu! Du reste, je n'irai pas à Paris. Réfléchissez, monsieur Astley, à ce qui va nécessairement se passer chez le général. Car, évidemment… cette aventure avec miss Paulina… Mais ça va être la fable de toute la ville!

— Oui, la fable de toute la ville. Quant au général, je crois qu'il a d'autres

soucis. De plus, miss Paulina a le droit d'aller où bon lui semble. Quant à cette famille, il est permis de penser qu'elle est tout à fait dissoute.

Je partis en souriant à part moi de l'assurance qu'avait cet Anglais de mon prochain départ pour Paris.

«Pourtant il veut me tuer en duel si Paulina meurt. Quelle histoire!»

Je plaignais Paulina. Mais je dois convenir que dès la veille, dès le moment où je m'étais assis à la table de jeu, mon amour avait été relégué au second plan. Je vois cela, maintenant; mais alors les choses étaient loin d'être aussi claires. Suis-je donc vraiment un joueur? Aimais-je donc… si étrangement Paulina? Non, je le jure par Dieu, je l'aimais sincèrement. Je l'aime encore! Mais… ici se place la plus singulière, la plus drôle de mes aventures.

……

Je courais chez le général, quand une porte voisine de la sienne s'ouvrit et quelqu'un m'appela. C'était madame veuve Comminges qui m'appelait sur l'ordre de mademoiselle Blanche. J'entrai chez mademoiselle Blanche.

Son appartement se composait de deux pièces. Je l'entendis rire dans sa chambre à coucher. Elle se levait.

— Ah! C'est lui!! Viens donc, bêta! Est-il vrai que tu as gagné une montagne d'or et d'argent?… J'aimerais mieux l'or[64].

— Oui, j'ai gagné, répondis-je en riant.

— Combien?

— Cent mille florins.

— Bibi, comme tu es bête! Mais viens donc ici, je n'entends rien. Nous ferons bombance, n'est-ce pas?

J'entrai dans la chambre.

Elle était vautrée sous sa couverture de satin rose d'où sortaient ses épaules dorées, fermes, magnifiques, – de ces épaules qu'on voit seulement en rêve, – et sur lesquelles s'entr'ouvrait une chemise de fine dentelle; – ce qui allait fort bien à son teint chaud.

— Mon fils, as-tu du cœur? S'écria-t-elle en m'apercevant et en riant de plus belle.

Sa gaieté semblait même sincère!

— Tout autre que… – commençai-je en parodiant Corneille.

— Vois-tu! Vois-tu! D'abord trouve-moi mes bas et aide-moi à les mettre. Ensuite, si tu n'es pas trop bête, je t'emmène à Paris. Tu sais que je pars à l'instant.

— À l'instant?

— Dans une demi-heure.

En effet, les paquets étaient faits, les malles étaient bouclées. Le café servi depuis longtemps.

— Eh bien, veux-tu? Tu verras Paris. Dis donc, qu'est-ce que c'est, un outchitel? Tu étais bien bête quand tu étais outchitel. Où sont mes bas? Allons, aide-moi donc!

Elle me montra un petit pied adorable, un pied de statue. Je me mis à rire et l'aidai à mettre un bas, tandis qu'elle restait au lit et continuait à bavarder.

— Eh bien! Que feras-tu si je t'emmène? D'abord, je veux cinquante mille francs. Tu me les donneras à Francfort. Nous allons à Paris. Là, nous vivrons ensemble, et je te ferai voir des étoiles en plein jour. Tu verras des femmes telles que tu n'en as encore jamais vu. Écoute…

— Attends. Je te donne cinquante mille francs, soit; mais alors que me restera-t-il?

— Cent cinquante mille! De plus, je reste avec toi, un mois, deux mois, je ne sais combien de mois!… Nous dépenserons pendant ces deux mois les cent cinquante mille francs, cela va sans dire. Tu vois, je suis bon enfant, et, je t'avertis d'avance, tu verras des étoiles!

— Comment! Nous dépenserons tout en deux mois?

— Ça t'effraye. Ah! Vil esclave! Ne sais-tu donc pas qu'un mois de cette vie vaut mieux que toute ton existence? Un mois; et après, le déluge!… Mais tu ne peux comprendre. Va-t'en! Tu ne vaux pas ce que je t'offre… Aïe! Que fais-tu?

Je chaussais son second pied et, ne pouvant plus y tenir, je l'embrassais. Elle le retira prestement et m'en donna un coup en pleine figure. Là-dessus, elle me mit à la porte.

— Eh bien! Mon outchitel, je t'attends si tu veux. Dans un quart d'heure je pars, me cria-t-elle comme je m'en allais.

En rentrant chez moi, je me sentais comme étourdi. Était-ce ma faute si Paulina m'avait jeté mes billets de banque à la figure et m'avait préféré M.Astley? Quelques-uns des billets traînaient encore à terre. Je les ramassai.

À ce moment, la porte s'ouvrit et le majordome lui-même apparut. Naguère, il ne me faisait pas même l'honneur d'un salut. Maintenant, il venait m'offrir l'appartement que le comte V… avait occupé et venait de quitter.

Je réfléchis quelques instants.

— Ma note! M'écriai-je tout à coup. Je pars dans dix minutes.

«À Paris? Soit, à Paris! Pensai-je. C'est probablement ma destinée.»

Un quart d'heure après, nous étions tous trois dans un wagon de famille, Blanche, la veuve Comminges et moi. Blanche riait aux éclats en me regardant. La veuve Comminges l'imitait, mais plus discrètement. J'étais le moins gai des trois. Ma vie se brisait là en deux parts; mais j'avais pris, dès la veille, le parti de risquer tout l'avenir sur une carte. Peut-être étaient-ce cette fortune et cette bonne fortune inattendues qui submergeaient ma volonté. Peut-être, ne demandais-je pas mieux!… Il me semblait que le décor de la comédie de ma vie n'était d'ailleurs changé que pour peu de temps. Dans un mois, je serais de retour, et alors… et alors à nous deux, monsieur Astley! Je me rappelle maintenant encore comme j'étais triste en ce moment; ah! Profondément triste! Et pourtant je tâchais de rire avec cette petite folle!…

— Mais que veux-tu encore? Comme tu es bête! Criait-elle tout en riant. Eh bien! Oui, oui, nous allons les flamber, tes deux cent mille francs! Mais tu seras heureux comme un petit roi! Je ferai moi-même le nœud de ta cravate et je te présenterai à Hortense. Et quand nous aurons tout dépensé, tu reviendras ici te refaire. Que t'ont dit les Juifs? L'important, c'est d'être courageux, et tu l'es. Tu reviendras à Paris m'apporter de l'argent… plusieurs fois. Quant à moi, je veux cinquante mille francs de rente et alors…

— Et le général? Demandai-je.

— Le général? Il va tous les jours me chercher un bouquet, à cette heure-ci, tu le sais bien! Justement, aujourd'hui, je lui en ai demandé un des fleurs les plus rares. Quand il rentrera, il verra que le «bel oiseau», comme disait sa babouschka, s'est envolé. Parions qu'il nous suivra? Ah! Ah! Ah! Et j'en

serai bien aise. Il me servira à Paris pendant qu'ici sa note sera soldée par M.Astley.

Et voilà comment je partis pour Paris!

XVI

Que dire de Paris? Ce fut comme un délire. Je n'y vécus que trois semaines, durant lesquelles je dépensai mes cent mille francs. Les autres cent mille, je les avais donnés à Blanche en espèces sonnantes: cinquante mille à Francfort et cinquante mille, trois jours après, à Paris.

— Et les cent mille francs qui te restent, tu les mangeras avec moi, mon outchitel.

Elle m'appelait toujours son outchitel.

Il est difficile de s'imaginer une âme plus vénale et plus avare que celle de cette fille. Pour son propre argent, certes, elle en était peu prodigue. Quant à mes cent mille francs, elle me déclara catégoriquement, un beau jour, qu'elle en avait besoin pour son installation à Paris.

— De cette façon, dit-elle, je serai convenablement pourvue une fois pour toutes, et personne ne pourra plus entraver mes projets.

Du reste, c'était elle qui tenait la caisse, et de ces fameux cent mille francs je ne vis guère que l'ombre. Elle ne me laissait jamais garder sur moi plus de cent francs.

— Pour quoi faire, disait-elle, pourquoi veux-tu de l'argent dans ta poche? Tu ne peux rien avoir à en faire!

Je ne discutais pas.

En revanche, elle dépensait cet argent sans compter pour son appartement. Quand nous y entrâmes, elle me dit solennellement:

— Vois ce que l'on peut faire quand on sait suppléer aux grands moyens par du goût et de l'économie!

Ce goût et cette économie valaient pourtant juste cinquante mille francs. Chevaux, voitures, bals, auxquels étaient invitées Hortense, Lisette, Cléopâtre (d'assez belles femmes), avaient pris l'autre moitié de mes cent mille francs. Pendant ces soirées, je jouais le rôle stupide de maître de maison, traitant avec politesse des marchands enrichis et idiots, de petits officiers d'une effronterie et d'une sottise intolérables, des écrivassiers misérables et des

journalistes, qui, tous, vêtus de fracs à la mode, gantés à la couleur de la saison, me parurent plus fats que nos Pétersbourgeois, et pourtant… Ils essayèrent même, une fois, de s'amuser de moi; mais je leur faussai compagnie, et en fus quitte pour aller faire un somme dans une chambre vide. Tout cela m'écœurait.

— C'est un outchitel, disait Blanche. Il a gagné deux cent mille francs, et sans moi il n'aurait pas su les dépenser. Dans quelques jours il redeviendra outchitel. Connaissez-vous une place qui lui convienne? Il faut faire quelque chose pour lui!

Je buvais souvent du champagne, me sentant horriblement triste. Je vivais dans le plus bourgeois des mondes, où chaque sou était compté et pesé! Blanche me détestait durant les quinze premiers jours, je m'en aperçus. Il est vrai qu'elle m'habillait en dandy et nouait elle-même ma cravate. Mais, entre quatre murs, elle ne me cachait pas son mépris. Je ne m'en souciais point. Ennuyé et morne, j'allais tous les jours au Château des Fleurs, où je m'enivrais régulièrement chaque soir et apprenais le cancan, qu'on danse très mal, soit dit en passant. J'y acquis un certain talent qui me valut de la célébrité.

Enfin, Blanche me comprit. Elle s'était imaginé que j'allais la suivre avec un crayon et du papier, pour noter combien elle dépensait, combien elle volait, et combien elle dépenserait ou volerait encore. Elle préparait des répliques pour chaque observation qu'elle attendait de moi, et comme je ne lui en faisais aucune, elle répliquait d'avance, parfois très violemment; puis, voyant que je restais toujours silencieux, étendu sur la chaise longue et les yeux au plafond, elle fut profondément étonnée. Alors, cherchant l'explication de mon indifférence, elle l'attribua à la bêtise naturelle d'un outchitel, et elle cessa ses explications, pensant qu'elle chercherait vainement à me faire comprendre des choses qui dépassaient mon intelligence. Et elle me quittait, pour revenir dix minutes après.

Ces scènes demi-muettes commencèrent quand elle changea son attelage contre un plus beau qui coûtait seize mille francs.

— Eh bien! Bibi, tu ne te fâches donc pas?

— Non; tu m'ennuies! Disais-je en appuyant sur chaque syllabe.

Mais cela lui parut si curieux qu'elle s'assit auprès de moi.

— Vois-tu, ce qui m'a décidée, c'est que c'est une occasion. On peut revendre l'attelage pour vingt mille francs.

— Je te crois, je te crois. Les chevaux sont admirables; ça te fait une très jolie sortie. Et puis, assez là-dessus!

— Alors, tu ne te fâches pas?

— Et pourquoi me fâcherais-je? Tu fais très bien de te pourvoir des choses qui te sont nécessaires. Tout cela te servira plus tard. Il faut que tu aies l'air de dépenser les rentes d'un million pour pouvoir en gagner le capital. Nos cent mille francs ne sont que le commencement, une goutte dans la mer.

Blanche ne s'attendait pas à de tels raisonnements. Elle tombait des nues.

— Comment! C'est toi qui me dis ça? Mais tu as donc de l'esprit! Sais-tu, mon garçon? Tu n'es qu'un outchitel, mais tu aurais dû naître prince. Tu ne regrettes donc pas que l'argent ait été si vite dépensé?

— Ah! Qu'il s'en aille plus vite encore!

— Mais… sais-tu?… mais, dis donc, tu es donc riche? Sais-tu? Tu méprises tout de même trop l'argent. Que feras-tu ensuite, hein?

— Après? J'irai à Hombourg, et je gagnerai encore cent mille francs.

— Oui, oui, c'est ça, c'est magnifique. Je suis convaincue que tu les gagneras… et que tu les apporteras ici!… Dis donc, mais je finirai par t'aimer pour tout de bon! Puisque tu es ainsi, je t'aimerai et je te promets de ne pas te faire une seule infidélité. Vois-tu, je ne t'aimais pas jusqu'à présent, parce que je croyais que tu n'étais qu'un outchitel, quelque chose comme un laquais, n'est-ce pas? Et, pourtant, je t'ai toujours été fidèle parce que je suis bonne fille.

— Tu mens! Et Albert, ce petit officier basané?… je l'ai bien vu.

— Oh! Oh! Mais tu es…

— Allons! Allons! Ne mens pas. Crois-tu donc que je me fâche pour si peu? Je m'en moque. Je ne pouvais pas le chasser; tu le connaissais avant que nous nous fussions vus, et tu l'aimes. Seulement, ne lui donne pas d'argent, entends-tu?

— Alors, tu ne te fâches pas pour cela non plus? Mais tu es un vrai philosophe, sais-tu, un vrai philosophe! S'écria-t-elle toute transportée. Eh

bien! Je t'aimerai, je t'aimerai, tu verras, tu seras content…

Et, en effet, de ce moment elle s'attacha véritablement à moi, amoureusement, et ainsi se passèrent nos dix derniers jours.

Je ne m'étendrai pas là-dessus. Ce serait tout un autre roman, que je ne veux pas écrire ici.

Je ne songeais plus qu'à en finir le plus vite possible. Nos cent mille francs durèrent donc un mois, ce qui ne laissa pas que de m'étonner, car, Blanche en ayant dépensé quatre-vingt mille pour elle-même, il n'en restait que vingt mille pour la vie. Blanche, qui, vers la fin, était presque sincère avec moi, – du moins sur certaines questions, – m'avoua que les dettes qu'elle avait dû faire ne seraient pas à ma charge.

— Je n'ai pas voulu te faire payer toutes les notes, me dit-elle; j'ai eu pitié de toi. Remarque bien qu'une autre n'aurait pas eu tant de scrupules, et que tu serais à cette heure en prison. Tu vois bien que je t'aime et que je suis bonne. Mais, que ce maudit mariage va me coûter!

En effet, il y avait un mariage à l'horizon. Cela survint à la fin du mois, et je pense que c'est là que passa le reste de mon argent. C'est alors que je donnai formellement ma démission.

Voici comment.

Une semaine après notre installation à Paris, le général arriva. Il se présenta aussitôt chez Blanche et n'en sortit plus guère, quoiqu'il eût quelque part un petit appartement. Blanche l'accueillit avec joie, riant et criant, et se jeta même à son cou. Elle ne le lâcha plus. Il la suivait partout, au Bois, au boulevard, au théâtre, chez ses amis. C'était un emploi que le général pouvait encore tenir. Il était présentable, convenable, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec des favoris teints et ses grandes moustaches de cuirassier. D'excellentes manières d'ailleurs; il portait très congrûment le frac et exhibait toutes ses décorations. Enfin, un tel cavalier était très bon à montrer au boulevard, très bon et très recommandable. Ce pauvre homme ne se tenait pas de joie, car il ne comptait guère sur un tel accueil; il était dans un perpétuel transport de félicité fébrile que je me gardais bien de troubler. – Notre départ de Roulettenbourg l'avait laissé comme fou. On l'avait condamné à un traitement rigoureux; mais, un beau jour, il s'échappa: servir

de laquais à Blanche était pour lui le seul traitement efficace. Toutefois, les symptômes de son mal persistèrent encore longtemps après. Je pus m'en apercevoir durant les longues heures que je passai avec lui quand Blanche disparaissait pour tout un jour. (On l'eût retrouvée chez Albert.) Il jetait autour de lui d'étranges regards, comme s'il cherchait quelque chose. Mais, n'apercevant rien, il perdait le souvenir de ce qu'il désirait et tombait en torpeur jusqu'au moment où Blanche, gaie, vive, vêtue à miracle, apparaissait, après s'être annoncée par un frais éclat de rire. Elle courait à lui, le secouait, et même l'embrassait, – cela, toutefois, rarement.

Elle plaidait ensuite devant moi la cause du «bon homme»; elle était même, je vous jure, très éloquente. Elle me rappelait que c'était pour moi qu'elle avait quitté le général, qu'elle était depuis longtemps sa fiancée, qu'elle s'était engagée à lui par serment, qu'il avait abandonné sa famille pour elle, qu'enfin j'étais son ancien serviteur, que je ne devais pas l'oublier, que je devais avoir honte… Je gardais le silence, je me mettais à rire, et tout finit par là; c'est-à-dire qu'elle me crut d'abord sot, puis elle s'arrêta à la pensée que j'étais bon et d'humeur très coulante. En un mot, je sus mériter la bienveillance de cette respectable fille. Une bonne fille, d'ailleurs, en vérité, – à un certain point de vue. Je l'avais d'abord mal comprise.

— Tu es un homme intelligent et bon, me disait-elle vers la fin, et… et… je regrette seulement que tu sois si sot; tu n'auras jamais rien. Un vrai Russe, quoi, un Kalmouk!

Elle me chargea plusieurs fois de promener le général, à peu près comme on l'ordonne à un laquais en livrée. Je menais donc le «bon homme» au théâtre, au bal Mabille, au restaurant. Blanche me donnait pour cela de l'argent. Pourtant, le général n'en manquait pas et aimait fort à étaler son portefeuille devant les gens. Peu s'en fallut, un jour, que je ne dusse employer la force pour l'empêcher d'acheter une broche de sept cents francs qu'il avait vue au Palais-Royal et qu'il voulait, coûte que coûte, offrir à Blanche. Qu'était-ce pour elle qu'une broche de sept cents francs? Le général ne possédait pas plus de mille francs, et je ne sais même d'où cet argent lui venait. La générosité de M.Astley était l'explication la plus plausible, d'autant plus qu'il avait pu payer à l'hôtel la note du général. La conduite du

«bon homme» à mon égard était de nature à me faire croire qu'il ne soupçonnait même pas mes relations avec Blanche. Je suppose qu'il s'expliquait ma présence chez elle en m'attribuant quelque emploi, comme de secrétaire particulier, voire de domestique. Il me traitait de haut, et même me réprimandait de temps en temps.

Un matin, à l'heure du café, il nous fit rire aux larmes, Blanche et moi. Il n'était pas susceptible, à son ordinaire; mais, ce matin-là, il se fâcha contre moi, je ne sais pas encore pourquoi, et j'imagine qu'il ne le savait pas davantage lui-même. Brusquement, il se mit à proférer des paroles incohérentes, me traitant de gamin, disant qu'il m'apprendrait à vivre, etc. Blanche riait à se tordre. Enfin, on réussit à le calmer, et on l'emmena se promener. Depuis quelque temps, je le voyais triste, et j'avais le sentiment que, même quand Blanche était là, quelque chose ou quelqu'un lui manquait. Des mots lui échappaient où revenait le nom de sa femme. J'essayais alors de lui parler de ses enfants; mais il se dérobait aussitôt à la conversation.

— Les enfants… oui… vous avez raison…

Un soir, pourtant, il fut expansif.

— Ces malheureux enfants! Me dit-il tout à coup. Oui, monsieur, il faut les plaindre! Malheureux enfants! Répéta-t-il plusieurs fois encore durant la soirée.

Un jour, je lui parlai de Paulina. Il devint subitement furieux.

— C'est une ingrate! S'écria-t-il, une méchante et une ingrate, la honte de notre famille! S'il y avait des lois, je l'aurais réduite, oui, oui, je l'aurais soumise!

Quant à de Grillet, il ne voulait même pas entendre parler de lui.

— Il m'a perdu! Il m'a volé! Il m'a égorgé! Ç'a été mon cauchemar pendant deux années entières. C'était… c'était… Oh! Ne m'en parlez jamais.

Je m'aperçus qu'une intimité s'établissait entre Blanche et lui; d'ailleurs, elle m'en parla elle-même, huit jours avant notre séparation.

— Il a de la chance, me disait-elle. La babouschka est, cette fois-ci, réellement malade et va mourir. M.Astley vient de le lui télégraphier, il est le seul héritier. N'eût-il pas même cet héritage, je l'épouserais quand même. Il a toujours sa pension; il vivra dans une chambre à côté de la mienne et sera tout

à fait heureux. Moi, je serai «madame la générale». Je serai reçue dans le grand monde (c'était son rêve), je deviendrai plus tard une pomestchitsa[65] russe. J'aurai un château, des moujiks, sans compter mon million.

— Et s'il devient jaloux, s'il exige… Dieu sait quoi, tu comprends?

— Oh! Non; il n'osera. D'ailleurs, n'aie pas peur, j'ai pris mes précautions. Je l'ai déjà forcé de signer plusieurs billets au nom d'Albert. À la moindre peccadille, je saurais comment le punir. Mais non, il n'osera même pas.

— Eh bien! épouse-le…

On célébra le mariage sans aucune solennité, en famille, sans bruit. On invita Albert et quelques amis. Hortense et Cléopâtre n'en étaient pas. Le fiancé paraissait très content de lui. Blanche lui noua elle-même sa cravate, le coiffa, le pommada, et, avec son habit de gala et son gilet blanc, il était très comme il faut.

— Très comme il faut, il est tout à fait bien, me déclara Blanche en sortant de la chambre du général, comme si cela l'étonnait elle-même.

Je m'intéressais si peu à tous ces détails, dont j'étais le spectateur distrait, que j'en ai presque perdu le souvenir. Je me rappelle seulement que Blanche ne s'appelait pas du tout de Comminges, que sa mère n'était pas du tout veuve Comminges. Son vrai nom était du Placet. Pourquoi de Comminges et pas du Placet? Je l'ignore encore. Quant au général, cette révélation le combla de joie, et du Placet lui parut infiniment plus joli que de Comminges. Dans la matinée du jour du mariage, déjà tout habillé, il se promenait devant la cheminée du salon en se répétant: Mademoiselle Blanche du Placet! À l'église, à la mairie, chez lui, ce n'était plus du bonheur qui éclatait sur son visage, c'était de l'orgueil. Tous deux semblaient transformés. Blanche avait aussi une dignité toute particulière.

— Il faut que je me compose un maintien tout nouveau, me disait-elle très sérieusement. Mais, vois-tu, je ne peux pas encore prononcer correctement mon nom, le nom de mon mari: Zagoriansky Zagoriansky. Madame la générale de Zago… Zago… Diable de nom russe! Enfin, madame la générale a quatorze consonnes! Comme c'est agréable, n'est-ce pas?

Enfin, nous nous séparâmes, et Blanche, cette stupide Blanche, avait

presque les larmes aux yeux en me faisant ses adieux.

— Tu as été bon enfant, me disait-elle en pleurant. Je te croyais bête, et tu en avais l'air, mais ça te va.

Et, en me serrant une dernière fois la main, elle s'écria: «Attends!» Elle courut dans son boudoir, et, un instant après, elle m'apporta deux billets de mille francs. Je ne l'aurais pas crue capable de cela.

— Ça te servira. Tu es peut-être un très savant outchitel, mais tu es si bête! Je ne veux pas te donner davantage, tu jouerais… Adieu! Nous serons toujours bons amis, et si tu gagnes de nouveau, viens chez moi, et tu seras heureux.

Il me restait encore cinq cents francs, une magnifique montre de mille francs, des boutons de chemise en diamant et quelques bijoux. J'aurais pu vivre quelque temps sans souci.

Je sais où trouver M.Astley, je vais à sa rencontre. Il m'apprendra tout lui-même. Et puis j'irai directement à Hombourg. Peut-être l'année prochaine passerai-je une saison à Roulettenbourg; mais on dit qu'il n'est pas bon de courir deux fois la chance à la même table.

XVII

Voilà un an et six mois que je n'ai pas touché à ces notes. Aujourd'hui, triste et chagrin, je les rouvre pour me désennuyer; je les relis, çà et là…

Comme j'avais le cœur léger en écrivant les derniers feuillets! Du moins, sinon léger, j'avais le cœur plein d'espoir, de confiance. Voilà dix-huit mois de passés et qui me laissent plus misérable qu'un mendiant. Je suis perdu. Mais trêve de morale, il n'est plus temps.

— Les gens peuvent me mépriser; s'ils savaient combien mieux qu'eux je comprends l'horreur de ma situation, ils m'épargneraient leur morale. Que la roue fasse en ma faveur un tour, un seul, les mêmes moralistes viendront me féliciter. Hé! Je puis ressusciter demain!

Je suis donc allé à Hombourg, mais… Puis à Roulettenbourg, à Spa, à Bade, où j'accompagnais le conseiller Hinze en qualité de subalterne. Le pire des gredins, ce conseiller. Subalterne! Ah! Ah! Valet! J'ai été valet, durant cinq mois, aussitôt après ma sortie de prison. Car j'ai été en prison, à Roulettenbourg, pour dettes. Un inconnu m'a racheté. Qui est-ce? M.Astley? Paulina? Je ne sais. Mais les deux cents thalers que je devais se trouvèrent payés, et j'étais libre. Que pouvais-je faire? Je me suis engagé chez Hinze. C'est un jeune homme frivole, paresseux; mes talents lui étaient précieux, car je sais parler et écrire trois langues. J'étais d'abord quelque chose comme secrétaire à trente florins par mois; mais j'ai fini par descendre au grade de laquais. Il n'avait plus les moyens d'entretenir un secrétaire, et il réduisait mes appointements. Ne sachant que faire, je dus rester malgré tout. En sept mois, j'ai amassé chez lui soixante-dix florins. Un soir, à Bade, je lui appris que j'allais le quitter, et, le soir même, j'allais à la roulette. Oh! Comme mon cœur battait! Non, ce n'était pas l'argent que je désirais. Ce que je voulais, c'était me venger de toutes les humiliations que m'avaient infligées les grandes dames de Bade, et les majordomes, et ce Hinze. Je voulais les voir tous s'agenouiller devant mon succès. Rêves! Songes puérils! Qui sait? Peut-être rencontrerai-je Paulina et lui prouverai-je que je suis supérieur à tous ces

hasards de ma destinée… Oh! Avec quels serrements de cœur j'écoutais les cris des croupiers: «Trente et un!… Pair! Passe! Manque!…» Avec quelle avidité je regardais la table de jeu, couverte de louis d'or, de frédérics d'or; les thalers, les petits monceaux d'or quand ils s'écroulaient sous le râteau du croupier, brillants comme du feu!

Oh! Ce soir-là, en portant mes soixante-dix florins à la table de jeu, je savais que la date était pour moi importante. J'ai une préférence superstitieuse pour «passe». Je mis donc dix florins sur «passe», et je les perdis. Il m'en restait soixante en monnaie d'argent. Je jetai mon dévolu sur le zéro, et pontai cinq florins. À la troisième mise, le zéro sortit; je faillis mourir de joie en recevant cent soixante-quinze florins. J'étais moins heureux le fameux soir où j'en gagnai cent mille. Je mis aussitôt cent florins sur le rouge. Je gagnai. Deux cents sur le rouge. Je gagnai. Tous les quatre cents sur le noir. Je gagnai. Tous les huit cents sur «manque». Je gagnai. Au total, j'avais mille sept cents florins en moins de cinq minutes. Oui, à ces moments-là, on oublie tous les insuccès passés… J'avais risqué ma vie, j'avais gagné, j'étais de nouveau un homme.

Je louai une chambre, je m'enfermai, et, jusqu'à trois heures du matin je restai debout, occupé à compter mon argent.

Je me réveillai homme libre.

Je décidai d'aller à Hombourg, où je n'avais jamais été ni domestique ni prisonnier.

Quelques instants avant de partir, je me rendis à la roulette pour ponter deux fois seulement, et je perdis quinze cents roubles. Je partis néanmoins, et voilà deux mois que je suis à Hombourg…

Je vis dans la fièvre. Je joue de très petites mises; j'attends quelque événement qui ne vient pas. Je passe des journées entières près de la table de jeu et j'observe. Je joue même en rêvant. Je suis toujours comme engourdi; j'en ai pu juger surtout par l'impression que j'ai produite sur M.Astley.

Nous nous sommes rencontrés par hasard.

Je marchais dans le jardin, calculant qu'il me restait cinquante florins et que je ne devais rien à l'hôtel où j'occupais un cabinet. Je puis donc aller au moins une fois à la roulette, me disais-je. Si je gagne, je pourrai continuer le

jeu; si je perds, il faudra m'engager comme domestique ou comme outchitel. Tout en rêvant à ces ennuis, je traversai la forêt et passai dans la principauté voisine. Il m'arrivait de marcher ainsi quatre heures de suite, et je revenais à Hombourg, harassé et affamé. Tout à coup, j'aperçus M.Astley qui me faisait signe de venir. Il était assis sur un banc. Je pris place auprès de lui. Il avait l'air préoccupé, ce qui diminua la joie que j'avais de le revoir.

— Vous étiez donc ici? Je pensais bien vous rencontrer, me dit-il. Ne vous donnez pas la peine de me raconter votre vie durant ces dix-huit mois; je la connais.

— Bah! Vous espionnez donc vos amis? Au moins, vous ne les oubliez pas… Ne serait-ce pas vous qui m'auriez libéré de prison à Roulettenbourg?

— Non. Oh! Non. Je sais pourtant que vous avez été en prison pour dettes.

— Vous devez donc savoir qui m'a racheté.

— Non, je ne puis pas dire que je sache qui vous a racheté.

— C'est étrange. J'ai pourtant peu d'amis parmi les Russes. Et encore, n'est-ce qu'en Russie qu'on voit les orthodoxes se racheter entre eux; mais ils ne le feraient pas à l'étranger. J'aurais plutôt cru à la fantaisie de quelque original Anglais.

M.Astley m'écoutait avec étonnement. Il semblait s'attendre à me trouver plus triste et plus abattu.

— Je ne vous félicite pas d'avoir conservé votre indépendance d'autrefois, reprit-il sur un ton désagréable.

— Vous préféreriez me voir plus humble, dis-je en riant.

Il ne comprit pas d'abord, puis, ayant saisi ma pensée, il sourit.

— Votre observation me plaît. Je reconnais mon ancien ami, si intelligent, si vif et un peu cynique. Il n'y a que les Russes pour réunir des qualités aussi contradictoires. Vous avez raison, l'homme aime toujours à voir son meilleur ami humilié devant lui, et c'est sur cette humiliation que se fondent les plus solides amitiés. Eh bien! Exceptionnellement, je suis enchanté de vous voir si courageux. Dites-moi, ne voulez-vous pas renoncer au jeu?

— Oh! Je l'enverrai au diable dès que…

— Dès que… vous aurez gagné une fortune? Vous l'avez dit malgré vous, et c'est bien votre sentiment. Dites-moi encore, vous n'avez rien en tête que le jeu?

— Non… rien…

Il m'examina curieusement. Je n'étais au courant de rien; je ne lisais pas les journaux et n'ouvrais jamais un livre.

— Vous êtes engourdi, remarqua-t-il. Vous vous êtes désintéressé de la vie sociale, des devoirs humains, de vos amitiés, – car vous en aviez, – et vous avez même abandonné vos souvenirs. Je me rappelle le temps où vous étiez dans toute l'intensité de votre développement vital. Eh bien, je suis sûr que vous avez oublié vos meilleures impressions d'alors. Vos rêves d'aujourd'hui ne vont pas plus loin que rouge et noir, j'en suis sûr.

— Assez, monsieur Astley, assez, je vous en prie; ne me rappelez pas mes souvenirs, m'écriai-je avec rage. Sachez que je n'ai rien oublié. J'ai seulement chassé de ma mémoire le passé jusqu'au moment où ma situation aura changé, et alors, alors… alors vous verrez un ressuscité!

— Vous serez encore ici dans dix ans; je vous offre d'en faire le pari, et, si je perds, je vous le payerai ici même, sur ce banc.

— Pour vous prouver que je n'ai pas tout oublié, permettez-moi de vous demander où est maintenant mademoiselle Paulina. Si ce n'est pas vous qui m'avez racheté, c'est certainement elle, et voilà longtemps que je suis sans nouvelles à son sujet.

— Non, je ne crois pas que ce soit elle qui vous ait racheté. Elle est maintenant en Suisse, et vous me ferez plaisir en cessant de me questionner sur mademoiselle Paulina, dit-il d'un ton ferme et légèrement irrité.

— Cela signifie qu'elle vous a blessé aussi, m'écriai-je en riant malgré moi.

— Mademoiselle Paulina est la plus honnête et la meilleure personne qui soit au monde. Je vous le répète, cessez vos questions. Vous ne l'avez jamais connue, et son nom prononcé par vous offense tous mes sentiments.

— Ah!… Vous avez tort. Jugez vous-même: de quoi parlerions-nous, si ce n'est d'elle? Elle est le centre de tous nos souvenirs. Je vous demande seulement ce qui concerne… pour ainsi dire, la position… extérieure de

mademoiselle Paulina, et cela peut se dire en deux mots.

— Soit! à condition que ces deux mots vous suffiront. Mademoiselle Paulina a été longtemps malade. Elle n'est pas même encore guérie. Elle a vécu pendant quelque temps avec ma mère et ma sœur dans le nord de l'Angleterre. Il y a six mois, la babouschka, – vous vous rappelez cette folle? – est morte en lui laissant sept mille livres. Elle voyage maintenant avec la famille de ma sœur, qui est mariée. Son frère et sa sœur sont aussi avantagés par le testament et font leurs études à Londres. Le général est mort il y a un mois, à Paris, d'une attaque d'apoplexie. Sa femme le traitait à merveille, mais avait fait passer à son propre nom toute la fortune de la babouschka. Voilà.

— Et de Grillet? Voyage-t-il aussi en Suisse?

— Non. De Grillet est je ne sais où. De plus, une fois pour toutes, je vous en préviens, évitez ces allusions et ces rapprochements tout à fait dépourvus de noblesse; autrement vous auriez affaire à moi.

— Comment! Malgré nos anciennes relations amicales?

— Oui.

— Mille excuses, monsieur Astley; mais permettez pourtant. Il n'y a là rien d'offensant. Je ne fais aucune allusion malséante. D'ailleurs, comparer ensemble une jeune fille russe et un Français est impossible.

— Si vous ne rappelez pas à dessein le nom de De Grillet en même temps que… l'autre nom, je vous prie de m'expliquer ce que vous entendez par l'impossibilité de cette comparaison. Pourquoi est-ce précisément d'un Français et d'une jeune fille russe que vous parlez?

— Vous voyez! Vous voilà intéressé. Mais le sujet est trop vaste, monsieur Astley. La question est plus importante qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Un Français, monsieur Astley, c'est une forme belle, achevée. Vous, en votre qualité d'Anglo-Saxon, vous pourrez n'en pas convenir, – pas plus que moi en qualité de Russe, – par jalousie, peut-être. Mais nos jeunes filles peuvent avoir une autre opinion. Vous pouvez trouver Racine parfumé, alambiqué, et vous ne le lirez même peut-être pas. Je suis peut-être de votre avis. Peut-être le trouverons-nous même ridicule. Il est pourtant charmant, monsieur Astley, et, que nous le voulions ou non, c'est un

grand poète. Les Français, – que résument les Parisiens, – avaient déjà des élégances et des grâces quand nous étions encore des ours. La Révolution a partagé l'héritage de la noblesse au plus grand nombre. Il n'y a pas aujourd'hui si banal petit Français qui n'ait des manières, de la tenue, un langage et même des pensées comme il faut, sans que ni son esprit ni son cœur y aient aucune part. Il a acquis tout cela par hérédité. Or il est peut-être par lui-même vil parmi les plus vils. Eh bien! Monsieur Astley, apprenez qu'il n'y a pas au monde d'être plus confiant, plus intelligent et plus naïf qu'une jeune fille russe. De Grillet, se montrant à elle sous son masque, peut la séduire sans aucune peine. Il a la grâce des dehors, et la jeune fille prend ces dehors pour l'âme elle-même, et non pour une enveloppe impersonnelle. Les Anglais, pour la plupart, – excusez-moi, c'est la vérité, – sont gauches, et les Russes aiment trop la beauté, la grâce libre, pour se passer de ces qualités. Car il faut de l'indépendance morale pour distinguer la valeur du caractère personnel; nos femmes, et surtout nos jeunes filles, manquent de cette indépendance, et, dites-moi, quelle expérience ont-elles? Mademoiselle Paulina a dû pourtant beaucoup hésiter avant de vous préférer ce gredin de De Grillet. Elle peut être votre amie, vous accorder toute sa confiance, mais le gredin régnera toujours. Elle conservera son amour même par entêtement, par orgueil; le gredin restera toujours un peu, pour elle, le marquis plein d'affable élégance, libéral, et que sa demi-ruine parait d'une grâce de plus. On a pu depuis percer à jour le faux bonhomme; qu'importe? Elle tient à l'ancien de Grillet, il vit encore pour elle, et elle le regrette d'autant plus qu'il n'a existé que pour elle. Vous possédez une fabrique de sucre, monsieur Astley?

— Oui, je fais partie d'une entreprise de raffinerie, Lovel et Cie.

— Eh bien! Vous voyez, monsieur Astley, d'un côté un raffineur, de l'autre Apollon du Belvédère. Moi, je ne suis pas même un raffineur. Je suis un joueur à la roulette, j'ai été domestique. (Mademoiselle Paulina doit en être informée, car je vois qu'elle a une très bonne police.)

— Vous êtes irrité, me répondit monsieur Astley avec le plus grand calme. Vos saillies sont sans originalité.

— J'en conviens; mais, mon noble ami, n'est-ce pas précisément ce qu'il

y a de plus affreux, que ces clichés si vieux, si vieux, soient encore vrais? Nous n'avons donc, nous autres gens modernes, rien inventé!

— Voilà des paroles ignobles…; car, car… sachez, dit M.Astley, d'une voix tremblante et les yeux étincelants, sachez donc, ingrat, malheureux, homme perdu que vous êtes! Sachez que je suis venu à Hombourg exprès, parce qu'elle m'a chargé de vous voir, de vous entretenir longuement et sincèrement, et prié de lui communiquer vos pensées et vos espérances et… et vos souvenirs.

— Vraiment! Vraiment! M'écriai-je.

Des larmes brûlantes coulaient de mes yeux; je ne pouvais les retenir. Il me semblait que c'étaient mes premières larmes.

— Oui, malheureux, elle vous aimait, et je puis vous le révéler, car vous êtes un homme perdu. J'aurais beau vous dire qu'elle vous aime encore, vous resterez ici cependant! Oui, vous êtes perdu! Vous aviez certaines facultés rares, un caractère vif. Vous étiez un homme de valeur. Vous auriez pu être utile à votre patrie, qui a tant besoin d'hommes! Mais vous resterez ici; votre vie est finie. Je ne vous en fais pas un crime: à mon avis, tous les Russes sont comme vous. Ce n'est pas toujours la roulette qui les perd; mais qu'importe le moyen? Les exceptions sont rares. Vous n'êtes pas le premier à ne pas comprendre la loi du travail. La roulette est le jeu des Russes par excellence. Jusqu'ici vous étiez honnête, vous préfériez servir que voler. Mais votre avenir m'épouvante. Assez et adieu! Vous avez probablement besoin d'argent. Voilà dix louis d'or, allez les jouer. Prenez… Adieu… Prenez donc!

— Non, monsieur Astley; après tout ce que vous venez de me dire…

— Prenez! S'écria-t-il. Je suis convaincu que vous êtes encore honnête, et je vous fais cette offre comme peut la faire un ami à un véritable ami. Si j'étais sûr que vous renoncerez au jeu et que vous retournerez dans votre patrie, je vous donnerais immédiatement mille livres pour le commencement de votre carrière. Mais non, mille livres ou dix louis sont aujourd'hui pour vous la même chose. Vous les perdrez en tout cas. Prenez, et adieu.

— Je les prends à condition que vous me permettrez de vous embrasser avant de vous quitter.

— Oh! Cela, avec plaisir.

Nous nous embrassâmes, et M.Astley partit.

Non, il a tort. Si j'ai parlé de Paulina et du petit Français sans assez de mesure, il en a tout à fait manqué en parlant des Russes. Je ne m'offense pas personnellement de ce qu'il m'a dit… Du reste, tout cela, ce ne sont que des paroles, des paroles… Il faut agir. Le principal est de courir en Suisse. Demain même… Oh! Si je pouvais partir tout de suite, me régénérer, ressusciter! Il faut leur prouver que… Il faut que Paulina le sache, je puis être encore un homme. Il faut seulement… Aujourd'hui, il est déjà trop tard, mais demain… Oh! J'ai le pressentiment, – et il n'en peut être autrement… – J'ai quinze louis, et j'avais commencé avec quinze florins! Si je me conduis avec prudence, et je ne suis plus un enfant, il ne se peut… Ah! Je ne comprends donc pas moi-même que je suis perdu! Mais qui m'empêche de me sauver? De la raison, de la patience, et je suis sauvé… Je n'ai qu'à tenir bon une fois, et, en une heure, je puis changer ma destinée. Il faut avoir du caractère, c'est l'important…

Ah! Oui! J'ai eu du caractère, cette fois!… J'ai perdu, cette fois, tout ce que possédais…

Je sors de la gare et je retrouve, dans mon gousset, encore un florin. J'ai donc de quoi dîner, pensai-je. Et je n'avais pas fait cent pas que je retournais au salon de jeu. Je mis mon florin sur «manque», et vraiment il y a quelque chose de particulier en ceci: un homme seul, loin de son pays natal, loin de ses amis, sans savoir s'il mangera aujourd'hui, risque son dernier florin, le dernier des derniers! J'ai gagné, et, vingt minutes après, je sortais avec cent soixante-dix florins dans ma poche. C'est un fait! Voilà mon dernier florin! Et que serais-je devenu si j'avais manqué de courage?…

Demain, demain, tout finira…

L'Idiot
(Version intégrale)

L'Idiot - Tome 1

Table des matières

Première partie

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI

Deuxième partie

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII

IX

X

Première partie

I

C’était à la fin de novembre; par un temps de dégel, humide et brumeux, le train de Varsovie arrivait à toute vapeur à Pétersbourg. Le brouillard était tel qu’à neuf heures du matin on voyait à peine clair; à droite et à gauche de la voie ferrée il était difficile d’apercevoir quelque chose par les fenêtres du wagon. Dans le nombre des voyageurs, il y en avait bien quelques-uns qui revenaient de l’étranger, mais les voitures les plus remplies étaient celles de troisième classe, et les gens de peu qui les occupaient ne venaient pas de fort loin. Tous étaient fatigués, transis; tous avaient les yeux appesantis par une nuit d’insomnie; le brouillard mettait une pâleur jaunâtre sur tous les visages.

Depuis l’aurore, dans un des compartiments de troisième classe, se trouvaient assis en face l’un de l’autre, près de la même fenêtre, deux voyageurs, — tous deux jeunes, tous deux vêtus sans élégance, tous deux porteurs de physionomies assez remarquables, tous deux, enfin, désireux d’entrer en conversation ensemble. Si chacun d’eux avait su ce que son vis-à-vis offrait de particulièrement curieux en ce moment, ils se seraient sans doute étonnés du hasard étrange qui les avait mis en face l’un de l’autre dans un wagon de troisième classe, sur la ligne de Varsovie à Pétersbourg. L’un d’eux, âgé de vingt-sept ans, était de petite taille; il avait des cheveux crépus et presque noirs, des yeux gris, petits, mais pleins de feu. Son nez était épaté, ses pommettes saillantes; ses lèvres minces esquissaient continuellement un sourire effronté, moqueur et même méchant; mais le front, haut et bien modelé, corrigeait l’impression déplaisante que produisait le bas de la figure. Ce qui frappait surtout dans ce visage, c’était sa pâleur cadavérique. Quoique le jeune homme fût d’une constitution assez robuste, cette pâleur donnait à l’ensemble de sa physionomie un air d’épuisement, et, en même temps, quelque chose de douloureusement passionné qui ne s’harmonisait ni avec le sourire impudent des lèvres, ni avec l’expression hardie et présomptueuse du regard. Chaudement enveloppé dans une large pelisse d’agneau, il n’avait pas eu froid la nuit, tandis que la fraîcheur nocturne de l’automne russe avait

glacé son voisin, qui, évidemment, n'était pas préparé à l'affronter. Ce dernier avait sur lui un gros manteau pourvu d'un immense capuchon et privé de manches, comme en portent les touristes qui, en hiver, visitent la haute Italie ou la Suisse. Mais ce qui était bon pour voyager dans ces contrées devenait tout à fait insuffisant en Russie. Le possesseur de ce manteau, jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne; il avait des cheveux blonds et épais, des joues creuses, une petite barbe pointue et presque complètement blanche. Ses yeux étaient grands, bleus et fixes; leur regard doux mais pesant offrait cette expression étrange qui révèle à certains observateurs un individu sujet aux attaques d'épilepsie. Le jeune homme avait des traits agréables, fins et délicats, mais son visage était pâle et même, en ce moment, bleui par le froid. Ses mains tenaient un petit paquet, — probablement tout son bagage, — enveloppé dans un vieux foulard passé de couleur. Ses pieds étaient chaussés de souliers aux semelles épaisses, et, — autre particularité contraire aux usages russes, — il portait des guêtres. L'homme à la pelisse d'agneau examina, un peu par désœuvrement, tout l'extérieur de son voisin, et à la fin lui adressa la parole.

— Vous êtes frileux? Demanda-t-il avec un haussement d'épaules.

En même temps, il avait sur les lèvres ce sourire inconvenant par lequel les gens mal élevés expriment quelquefois leur satisfaction à la vue des misères du prochain.

— Très-frileux, répondit avec un empressement extraordinaire l'interpellé, — et, remarquez, ce n'est encore que le dégel. Que serait-ce s'il gelait? Je ne pensais même pas qu'il faisait si froid chez nous. Je n'ai plus l'habitude de ce climat.

— Vous arrivez de l'étranger, sans doute?

— Oui, de la Suisse.

— Fu — u!…

Le voyageur aux cheveux noirs siffla et se mit à rire.

La conversation s'engagea. Avec une complaisance étonnante, le jeune homme blond répondit à toutes les questions de son interlocuteur, sans remarquer aucunement combien certaines d'entre elles étaient déplacées. Interrogé, il fit connaître, notamment, qu'en effet, pendant longtemps, plus de

quatre ans, il avait séjourné hors de la Russie: on l'avait envoyé à l'étranger parce qu'il était malade; il souffrait d'une singulière affection nerveuse caractérisée par des tremblements et des convulsions; c'était quelque chose dans le genre de l'épilepsie ou de la danse de Saint-Guy. En l'écoutant, l'homme aux cheveux noirs sourit plusieurs fois, surtout quand, à la question: «Eh bien, vous a-t-on guéri?» son voisin eut répondu: «Non, on ne m'a pas guéri».

— Hé! Sans doute ils vous ont fait débourser pour rien beaucoup d'argent, et ici nous avons foi en eux! Observa aigrement le voyageur à la pelisse d'agneau.

— C'est l'exacte vérité! Ajouta un monsieur mal mis qui se trouvait assis près d'eux; — c'est parfaitement vrai, ils ne font qu'absorber en pure perte toutes les ressources de la Russie! Celui qui venait de se mêler à la conversation avait la tournure d'un scribe de chancellerie; c'était un robuste quadragénaire au nez rouge et au visage bourgeonné.

— Oh! Combien vous vous trompez en ce qui me concerne? Reprit d'un ton doux et conciliant le client de la médecine suisse: — assurément je ne puis contester vos dires, parce que je ne sais pas tout, mais mon docteur s'est saigné pour me fournir les moyens de revenir en Russie, et, pendant près de deux ans, il m'a gardé là-bas à ses frais.

— Comment? Il n'y avait personne pour le payer? Demanda le voyageur aux cheveux noirs.

— Non; monsieur Pavlichtcheff, qui pourvoyait à mon entretien en Suisse, est mort il y a deux ans; j'ai écrit ensuite ici à la générale Epantchine, ma parente éloignée, mais je n'ai pas reçu de réponse. Là-dessus, je suis parti.

— Où allez-vous donc?

— Vous me demandez où je compte descendre?… Ma foi, je n'en sais rien encore… C'est comme cela tombera…

— Vous n'êtes pas encore fixé?

Et, de nouveau, le voyageur aux cheveux noirs se mit à rire, ainsi que le monsieur au nez rouge.

— J'ai peur que tout votre avoir ne soit contenu dans ce foulard?… Dit le premier.

— Je le parierais, ajouta le second d'un air extrêmement satisfait; — je suis sûr qu'à cela se réduit tout votre bagage; du reste, pauvreté n'est pas vice.

La supposition de ces deux messieurs se trouvait être conforme à la réalité, et le jeune homme blond n'hésita pas une minute à le reconnaître.

— Votre petit paquet ne laisse pas d'avoir une certaine importance, continua l'employé, après qu'ils eurent ri tout leur soûl (chose à noter, celui dont ils se moquaient avait fini lui-même, en les regardant, par s'associer à leur hilarité, ce qui les avait fait rire de plus belle), — et quoiqu'on puisse parier que les rouleaux de napoléons et de frédérics d'or y brillent par leur absence, cependant… Si, en sus de ce modeste bagage, vous possédez une parente comme la générale Épantchine, cela ne sera pas sans modifier passablement la signification de votre petit paquet. Bien entendu, ce que j'en dis, c'est seulement pour le cas où la générale Épantchine serait effectivement votre parente, et où vous ne vous tromperiez point, par distraction… Ce qui est on ne peut plus naturel à l'homme… S'il a beaucoup d'imagination.

— Oh! Vous avez encore deviné juste, répondit le voyageur blond; — en effet, voyez-vous, je me trompe presque, je veux dire qu'elle est à peine ma parente. C'est au point que je ne me suis nullement étonné de son silence. Je m'y attendais.

— Vous avez fait inutilement la dépense d'un timbre-poste. Hum… Au moins vous êtes franc et naïf, cela est louable! Hum… Nous connaissons le général Épantchine parce que tout le monde le connaît. Le défunt monsieur Pavlichtcheff qui pourvoyait à votre entretien en Suisse, nous l'avons aussi connu, si toutefois c'était Nicolas Andréiévitch Pavlichtcheff, car il y avait deux cousins germains qui portaient ce nom. L'autre habite encore en Crimée; mais Nicolas Andréiévitch, celui qui est mort, était un homme considéré, il possédait de hautes relations et il a eu dans son temps quatre mille âmes…..

— C'est bien lui, on l'appelait Nicolas Andréiévitch Pavlichtcheff, répondit le jeune homme, et il regarda attentivement ce monsieur qui savait tout.

Ces gens si bien informés se rencontrent parfois, et même assez

fréquemment, dans une certaine couche sociale. Il n'est rien qu'ils ne sachent; toute leur curiosité d'esprit, toutes leurs facultés d'investigation sont incessamment tournées du même côté, sans doute en l'absence d'intérêts vitaux plus importants, comme dirait un penseur moderne. Du reste, cette omniscience qu'ils possèdent est circonscrite à un domaine assez restreint: ils savent où sert un tel, qui connaît, combien il a de fortune, où il a été gouverneur, avec qui il s'est marié, ce que sa femme lui a apporté en dot, quels sont ses cousins germains et issus de germains, etc., etc. La plupart du temps, les messieurs qui sont ainsi au courant de toutes choses ont des habits troués au coude et touchent par mois dix-sept roubles d'honoraires, mais ils trouvent dans leur savoir une satisfaction d'amour-propre qui les console au milieu de l'adversité.

Pendant toute cette conversation, le jeune homme aux cheveux noirs regardait négligemment par la fenêtre, bâillait, et avait hâte d'être arrivé au terme de son voyage. Il semblait distrait, fort distrait, presque inquiet; sa manière d'être devint même étrange: parfois il regardait sans voir, écoutait sans entendre, riait sans savoir lui-même pourquoi.

— Mais permettez, avec qui ai-je l'honneur?….. Demanda tout à coup le monsieur bourgeonné au propriétaire du petit paquet.

— Le prince Léon Nikolaïévitch Muichkine, lui fut-il immédiatement répondu.

— Le prince Muichkine? Léon Nikolaïévitch? Je ne connais pas. Je n'en ai même jamais entendu parler, dit en réfléchissant l'employé; — je ne parle pas du nom, le nom est historique, on peut et on doit le trouver dans l'histoire de Karamzine; je parle du personnage, il ne se rencontre plus nulle part de princes Muichkine et même la renommée a cessé de s'occuper d'eux.

— Oh! Je crois bien! Reprit aussitôt le jeune homme; — à présent il n'existe plus d'autres princes Muichkine que moi; je dois être le dernier. Quant à mes ancêtres, depuis plusieurs générations, c'étaient des gentilshommes paysans. Mon père, du reste, a été sous-lieutenant dans l'armée. Mais je ne sais pas comment la générale Épantchine se trouve être une princesse Muichkine; c'est aussi la dernière dans son genre[66]… — Hé, hé, hé! La dernière dans son genre! Comme vous avez tourné cela! Fit en

riant l'employé.

Le mot amena aussi un sourire sur les lèvres du monsieur aux cheveux noirs. Le prince fut un peu étonné d'avoir commis un calembour, d'ailleurs, assez mauvais.

— Figurez-vous que j'ai dit cela tout à fait sans y penser, expliqua-t-il enfin.

— Cela se comprend, cela se comprend, répondit gaiement l'employé.

— Mais là-bas, prince, vous étudiiez, vous aviez un professeur? Demanda soudain l'autre voyageur.

— Oui… J'étudiais….

— Eh bien, moi, je n'ai jamais rien appris.

— Je n'ai pas non plus acquis beaucoup d'instruction, observa le prince, comme s'il eût voulu s'excuser, — mon état de santé ne me permettait pas de faire des études suivies.

— Connaissez-vous les Rogojine? Reprit vivement le jeune homme aux cheveux noirs.

— Non, je ne les connais pas du tout. Je ne connais presque personne en Russie. Vous êtes un Rogojine?

— Oui, je m'appelle Parfène Rogojine.

— Parfène? Mais ne seriez-vous pas un de ces Rogojine… Commença l'employé avec une gravité renforcée.

— Oui, un de ceux-là même, répondit impatiemment le jeune homme sans laisser au monsieur bourgeonné le temps d'achever sa phrase; du reste, pendant toute cette conversation, il ne s'était pas une seule fois adressé à lui et n'avait jamais causé qu'avec le prince.

L'employé stupéfait ouvrit de grands yeux, et tout son visage prit à l'instant une expression de respect servile, craintif même.

— Mais… Comment cela? Poursuivit-il; — vous seriez le fils de ce même Sémen Parfénovitch Rogojine, bourgeois notable héréditaire, qui est mort il y a un mois, laissant un capital de deux millions et demi? — Et comment as-tu su qu'il avait laissé deux millions et demi de capital net? Répliqua le voyageur aux cheveux noirs sans daigner cette fois encore regarder le monsieur bourgeonné, et il ajouta en le montrant des yeux au

prince: — Voyez donc, il n'a pas plutôt appris la chose qu'il fait déjà le chien couchant! Mais c'est la vérité que mon père est mort et qu'après un mois passé à Pskoff je reviens chez moi dans l'accoutrement d'un va-nu-pieds. Ni mon coquin de frère ni ma mère ne m'ont rien envoyé; je n'ai reçu ni argent ni avis! On n'en aurait pas usé autrement à l'égard d'un chien! La fièvre m'a tenu alité à Pskoff pendant tout un mois!

— Mais maintenant vous allez toucher d'un seul coup un joli petit million, si pas plus; oh! Seigneur! Dit le monsieur bourgeonné en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Eh bien, qu'est-ce que ça peut lui faire? Dites-le-moi, je vous prie, reprit Rogojine en désignant de nouveau le fonctionnaire par un geste irrité: — je ne te donnerai pas un kopek, lors même que tu marcherais devant moi les pieds en l'air.

— C'est ce que je ferai.

— A-t-on jamais vu cela! Mais tu peux bien danser pendant toute une semaine, je ne te donnerai rien!

— Eh bien, ne me donne rien! C'est ce que je veux; ne me donne rien! Mais je danserai. Je planterai là ma femme, mes petits enfants, et je danserai devant toi.

Pouah! Fit le jeune homme aux cheveux noirs en lançant un jet de salive, et il s'adressa ensuite au prince: — Tenez, il y a cinq semaines, je n'avais d'autre bagage qu'un petit paquet comme le vôtre quand je me suis enfui de la maison paternelle pour aller à Pskoff, chez ma tante. Là, je suis tombé malade, et, en mon absence, mon père est mort. Il a été emporté par une attaque d'apoplexie. Mémoire éternelle au défunt, mais peu s'en est fallu qu'il ne m'ait fait mourir sous les coups! Le croirez-vous, prince? Si je ne m'étais pas sauvé de chez lui, il m'aurait certainement tué. — Vous aviez d'une façon quelconque excité sa colère? Demanda le prince, qui considérait avec une vive curiosité ce millionnaire si pauvrement vêtu. Du reste, indépendamment de la grosse fortune dont il se trouvait hériter, le propriétaire de la pelisse d'agneau avait encore en lui quelque chose qui étonnait et intéressait Muichkine. Lui-même, de son côté, aimait à s'entretenir avec le prince. Toutefois, s'il causait volontiers, c'était moins par

un besoin naïf d'épanchement que pour fournir un dérivatif à son agitation. On aurait dit qu'il avait encore la fièvre. Quant à l'employé, suspendu aux lèvres de Rogojine, il retenait son souffle et recueillait, comme un diamant, chaque parole qui sortait de la bouche du jeune homme.

— Sans doute il était furieux, et peut-être avait-il lieu de l'être, répondit Rogojine, — mais c'est surtout mon frère qui m'a nui dans son esprit. De ma mère il est inutile de parler; elle est âgée, lit le ménologe, passe tout son temps avec de vieilles femmes et ne voit que par les yeux de mon frère Senka. Mais lui, pourquoi ne m'a-t-il pas prévenu en temps utile? Nous comprenons cela! À la vérité, j'étais alors sans connaissance. Il paraît, du reste, qu'on m'a expédié un télégramme. Malheureusement, il a été reçu par ma tante, qui est veuve depuis trente ans et ne voit, du matin au soir, que des iourodiviis[67]. Ce n'est pas une nonne, c'est encore pis. Le télégramme lui a fait peur, et, sans le décacheter, elle est allée le porter au bureau de police où il est resté jusqu'à ce moment. Je n'ai appris les choses que par une lettre de Vassili Vasilitch Konieff, il m'a tout révélé. Un poêle de brocart rehaussé de houppes en or filé recouvrait le cercueil de mon père: la nuit, mon frère a coupé ces houppes, se disant que «cela avait de la valeur» Eh bien, rien que pour ce seul fait, il est dans le cas d'aller en Sibérie, si je le veux, parce que c'est un vol sacrilège. Hein, qu'en dis-tu, tête à effrayer les moineaux? Demanda-t-il au monsieur bourgeonné. — Comment la loi qualifie-t-elle cela: spoliation des choses saintes?

— Oui, oui, spoliation des choses saintes! Confirma aussitôt l'employé.

— On va en Sibérie pour cela?

— Oui, oui! On l'y enverra tout de suite!

— Ils me croient toujours malade, continua Rogojine en s'adressant au prince, — mais moi, subrepticement, sans rien dire, j'ai pris le train, bien qu'encore malade, et je suis parti pour Pétersbourg. Ce que mon frère Sémen Séménitch va être surpris quand il me verra arriver! Il me desservait auprès du défunt, je le sais. Mais il est vrai aussi que, cette fois-là, si mon père s'est fâché contre moi, c'est à propos de Nastasia Philippovna. La faute en a été à moi seul, et je n'ai eu que ce que je méritais.

— À propos de Nastasia Philippovna?… Répéta servilement l'employé, à

qui ce nom semblait rappeler quelque chose.

— Mais tu ne la connais pas! Cria Rogojine impatienté.

— Si fait, je la connais! Répliqua avec un accent de triomphe le monsieur bourgeonné.

— Allons donc! Il y a de par le monde bien des Nastasia Philippovna! Quel toupet tu as, vraiment! J'étais sûr qu'un être pareil allait tout de suite s'accrocher à moi! Ajouta-t-il en s'adressant au prince.

— Peut-être que je la connais! Reprit l'employé: — Lébédeff a beaucoup de connaissances! Votre Altesse m'invective, mais si je prouve que j'ai dit la vérité?… Cette Nastasia Philippovna, à cause de qui votre père vous a donné des coups de trique, s'appelle, de son nom de famille, Barachkoff: c'est, pour ainsi dire, une dame de qualité, et aussi, dans son genre, une princesse. Elle est liée avec un certain propriétaire nommé Afanase Ivanovitch Totzky et elle n'a pas d'autre amant que lui. Ce Totzky est un gros capitaliste, membre de plusieurs sociétés financières et, comme tel, en relations d'affaires et d'amitié avec le général Épantchine…

— Eh diable! Mais c'est qu'il la connaît réellement! Fit Rogojine surpris.

— Il sait tout! Lébédeff n'ignore rien! Pendant deux mois, Altesse, j'ai roulé partout avec Alexis Likhatcheff, qui venait aussi de perdre son père; il ne pouvait pas faire un pas sans Lébédeff. À présent il est détenu dans une prison pour dettes, mais alors il a eu l'occasion de les connaître toutes: et Armance, et Coralie, et la princesse Patzky, et Nastasia Philippovna.

Les lèvres de Rogojine blêmirent et commencèrent à trembler.

— Nastasia Philippovna? Mais est-ce qu'elle a été avec Likhatcheff?… Demanda-t-il en lançant un regard de colère à l'employé.

— Non, pas du tout! Se hâta de répondre celui-ci. — Likhatcheff lui a en vain offert des sommes folles, il n'a rien pu obtenir d'elle! Non, ce n'est pas comme Armance. Son seul amant est Totzky. Mais le soir on la voit dans sa loge au Grand Théâtre, ou au Théâtre Français, et les officiers qui sont là bavardent entre eux. Toutefois ils ne peuvent rien prouver. On se la montre, on dit: «Tenez, voilà cette Nastasia Philippovna», mais c'est tout; on n'en dit pas plus, parce qu'il n'y a rien de plus à dire.

C'est ainsi, en effet, observa Rogojine d'un air sombre; — cela s'accorde

bien avec ce que m'a dit, dans le temps, Zaliojeff. Alors, prince, je traversais la perspective Nevsky, vêtu d'une vieille redingote appartenant à mon père. Elle sortit d'un magasin et monta en voiture. Incontinent je me sentis comme percé d'un trait de feu. Je rencontrai Zaliojeff; sa tenue ne ressemblait pas à la mienne: il était mis avec élégance et avait un lorgnon sur l'œil, tandis que moi, chez mon père, je portais des bottes de roussi. «Elle n'est pas de ton bord, me dit-il; c'est une princesse, on l'appelle Nastasia Philippovna Barachkoff et elle vit avec Totzky. Maintenant celui-ci voudrait à tout prix se débarrasser d'elle, parce que, malgré ses cinquante-cinq ans, il a en vue un mariage avec la première beauté de tout Pétersbourg.» Zaliojeff ajouta que si j'allais ce soir-là au Grand Théâtre pour la représentation du ballet, je pourrais apercevoir Nastasia Philippovna dans une baignoire. Chez nous, il ne faisait pas bon aller voir un ballet, c'était s'exposer à être roué de coups par le père. Néanmoins, m'esquivant à la dérobée, j'allai passer une heure au théâtre et je revis Nastasia Philippovna; de toute la nuit je ne pus dormir. Le lendemain, le défunt me remit deux titres de cinq pour cent, représentant chacun une valeur de cinq mille roubles. «Vends-les, me dit-il; ensuite tu iras régler un compte de sept mille cinq cents roubles que j'ai chez les Andréieff et tu me rapporteras immédiatement le reste de l'argent. Ne t'amuse pas en route, je t'attends.» Je négociai les titres, mais, au lieu d'aller chez les Andréieff, je me rendis droit au Magasin Anglais. Là, j'achetai des pendeloques de diamants; chacune était à peu près de la grosseur d'une noisette; leur prix dépassait de quatre cents roubles la somme que j'avais en poche; je me nommai et le marchand me fit crédit. Après cela, j'allai trouver Zaliojeff: «Viens avec moi chez Nastasia Philippovna», lui dis-je. Nous partîmes. Ce que j'avais alors sous mes pieds, devant moi, à mes côtés, je ne saurais le dire, je ne me le rappelle pas. Nous entrâmes dans la salle, elle-même vint nous recevoir. Je ne me fis point connaître et ce fut Zaliojeff qui prit la parole: «De la part de Parfène Rogojine», dit-il, «en souvenir de la rencontre d'hier; veuillez accepter.» Elle ouvrit l'écrin, regarda les pendeloques et sourit. «Remerciez votre ami monsieur Rogojine de son aimable attention», répondit-elle, et, nous ayant fait une révérence, elle se retira. Eh bien, pourquoi ne suis-je pas mort en ce moment même? Si j'avais

pris sur moi de faire cette visite, c'est que je m'étais dit: «Peu importe, je n'en reviendrai pas vivant!» Et le plus vexant pour moi, c'était de me voir éclipsé par cet animal de Zaliojeff. Avec ma petite taille et ma mise de larbin, je gardais un silence embarrassé, je me bornais à la contempler en ouvrant de grands yeux; lui, au contraire, vêtu comme un gandin, pommadé, frisé, avait dans ses façons toute la désinvolture d'un homme du monde, et elle l'a certainement pris pour moi. Quand nous fûmes sortis, je lui dis: «À l'avenir, ne t'avise plus de m'accompagner, tu comprends!» «Eh bien, mais à présent comment vas-tu faire pour rendre tes comptes à Sémen Parfénitch?» me répondit-il en riant. J'avoue qu'alors j'avais plutôt envie d'aller me jeter à l'eau que de retourner chez mon père, mais je me dis: «Tant pis, advienne que pourra!» et je revins à la maison comme un damné.

— Eh! Ouf! Fit l'employé avec une mimique exprimant l'épouvante, — c'est que le défunt vous expédiait un homme dans l'autre monde, pas seulement pour dix mille roubles, mais même pour dix roubles, expliqua-t-il au prince. Celui-ci considérait d'un œil curieux Rogojine, dont le visage semblait plus pâle encore en ce moment.

— Il expédiait dans l'autre monde! Qu'en sais-tu? Vociféra le narrateur en réponse à l'employé, puis, se tournant vers le prince, il poursuivit son récit: — L'histoire ne tarda pas à arriver aux oreilles de mon père; d'ailleurs, Zaliojeff était allé la raconter partout. Le vieillard me fit monter à l'étage supérieur de la maison, et, après s'y être enfermé avec moi, me rossa pendant une heure entière. «Ce n'est là qu'un commencement: ce soir je viendrai encore te régaler», me dit-il. Que pensez-vous qu'il fit ensuite? Cet homme à cheveux blancs alla chez Nastasia Philippovna, la salua jusqu'à terre et se mit à la supplier en pleurant. À la fin elle alla chercher l'écrin et le lui jeta. «Tiens, vieille barbe, dit-elle, voilà tes boucles d'oreilles, mais elles ont acquis dix fois plus de prix à mes yeux maintenant que je sais à quel traitement Parfène s'est exposé pour me les offrir. Salue et remercie Parfène Séménitch». Moi, pendant ce temps-là, avec la permission de ma mère, j'empruntais vingt roubles à Serge Protouchine et je partais pour Pskoff. J'y arrivai tremblant la fièvre. Les vieilles femmes se mirent à me faire la lecture du calendrier ecclésiastique. Ennuyé, j'allai dépenser dans les débits de

boisson le reste de mon argent. Au sortir d'un cabaret, je roulai ivre-mort sur le pavé et je passai là toute la nuit. Le lendemain j'eus le délire. Ce ne fut pas sans peine que je repris l'usage de mes sens.

— Allons, allons, maintenant nous ferons la fête avec Nastasia Philippovna! Dit gaiement l'employé en se frottant les mains; — à présent, monsieur, qu'importent ces boucles d'oreilles? À présent nous lui en donnerons d'autres!…

— Si tu dis encore un seul mot au sujet de Nastasia Philippovna, je te fouetterai, quoique tu aies été le compagnon de Likhatcheff, cria Rogojine, et il saisit violemment le bras de Lébédeff.

— Si tu me fouettes, ce sera la preuve que tu ne me repousses pas! Fouette-moi, les coups sont une prise de possession! Quand on a fouetté quelqu'un, on a par cela même scellé… Mais nous voici arrivés!

Effectivement, le train entrait en gare. Quoique Rogojine eût dit qu'il était parti secrètement, plusieurs individus l'attendaient. En l'apercevant, ils commencèrent à crier et à agiter leurs chapkas.

— Tiens, Zaliojeff est là aussi! Murmura Rogojine, qui les considérait avec un sourire mêlé d'orgueil et de malignité; puis tout à coup il s'adressa à Muichkine: — Prince, je ne sais pas pourquoi je t'ai pris en affection. C'est peut-être parce que je t'ai rencontré dans un pareil moment; pourtant je l'ai aussi rencontré, continua-t-il en montrant Lébédeff, — et il n'a éveillé aucune sympathie en moi. Viens me voir, prince. Nous t'ôterons ces guêtres, je te donnerai une pelisse de martre numéro un; je te ferai faire tout ce qu'il y a de mieux comme frac, un gilet blanc, ou un autre, à ton choix; je fourrerai de l'argent plein tes poches et… Nous irons chez Nastasia Philippovna! Viendras-tu, oui ou non?

— Prêtez l'oreille à ses paroles, prince Léon Nikolaïévitch! Dit solennellement l'employé. — Oh! Ne laissez pas échapper une si bonne occasion!

Le prince Muichkine se leva à demi, tendit poliment la main à Rogojine et lui répondit d'un ton aimable:

— J'irai vous voir avec le plus grand plaisir et je vous suis très-reconnaissant de l'amitié que vous me témoignez. Peut-être même passerai-je

chez vous dès aujourd'hui, si j'ai le temps. Vous-même, je vous le dis franchement, vous m'avez beaucoup plu, surtout quand vous avez raconté cette histoire de pendeloques; mais auparavant déjà vous me plaisiez, malgré votre air sombre. Je vous remercie aussi pour les vêtements et la pelisse que vous me promettez, car bientôt, en effet, j'aurai besoin de tout cela. En ce moment je possède à peine un kopek.

— Tu auras de l'argent, tu en auras dès ce soir, viens!

— Vous en aurez, répéta comme un écho l'employé, — pas plus tard que ce soir vous en aurez!

— Et êtes-vous grand amateur du sexe féminin, prince? Dites-moi cela bien vite!

— N-n-non! Voyez-vous, je… Vous ne le savez peut-être pas, mais, par suite de ma maladie congénitale, je n'ai même aucune connaissance de la femme.

— Eh bien, s'il en est ainsi, prince, s'écria Rogojine, — tu es un véritable iourodivii et Dieu aime les gens comme toi.

— Le Seigneur Dieu les aime, fit à son tour l'employé.

— Toi, suis-moi, taon, dit Rogojine à Lébédeff, et tous descendirent du train.

Lébédeff avait enfin atteint son but. Bientôt la bande bruyante partit dans la direction de la perspective Voznésensky. C'était du côté de la Litéinaïa que Muichkine devait aller. Le temps était humide. Le prince questionna les passants, et quand il sut qu'il avait trois verstes à faire pour arriver à destination, il se décida à prendre une voiture.

II

Le général Épantchine habitait une maison à lui, située à peu de distance de la Litéinaïa, près de la Transfiguration. Indépendamment de cet immeuble considérable dont il louait les cinq sixièmes, le général tirait un beau revenu d'une autre maison, très-vaste aussi, qu'il possédait dans la Sadovaïa. En outre, il était propriétaire d'une fabrique dans le district de Pétersbourg, et d'un domaine de grand rapport sis aux portes mêmes de la capitale. Autrefois, comme tout le monde le savait, ce personnage avait été intéressé dans les fermes, et maintenant il figurait parmi les gros actionnaires de plusieurs sociétés en commandite. On le disait très riche, très occupé, et très influent par ses relations. Il avait l'art de se rendre tout à fait nécessaire en certains endroits, notamment dans son service. Pourtant nul n'ignorait qu'Ivan Fédorovitch Épantchine était un homme sans éducation et qu'il avait commencé par être enfant de troupe. À coup sûr, ces humbles débuts, rapprochés de sa fortune présente, ne pouvaient que lui faire honneur, mais le général, quoique homme de sens, avait ses petites faiblesses et il n'aimait pas qu'on lui rappelât certaines choses. En tout cas, son intelligence et son habileté étaient incontestables. Par exemple, il avait pour système de ne pas se mettre en avant là où il fallait s'effacer, et, aux yeux de bien des gens, c'était un de ses principaux mérites de savoir toujours se tenir à sa place. Qu'auraient dit ceux qui le jugeaient de la sorte, s'ils avaient pu lire au fond de son âme? Le fait est que, tout en joignant à une grande expérience de la vie plusieurs facultés très remarquables, Ivan Fédorovitch feignait d'agir moins d'après ses inspirations personnelles que comme exécuteur de la pensée d'autrui. Ajoutons que la chance ne cessait de le favoriser, même au jeu. Il risquait volontiers de grosses sommes sur le tapis vert, et, loin de cacher sa passion pour les cartes, il s'y adonnait avec une ostentation de parti pris. La société qu'il voyait était sans doute assez mêlée, mais exclusivement composée de «gros bonnets». Le général Épantchine avait cinquante-six ans, — l'âge où, à proprement parler, commence la vraie vie. Physiquement,

c'était un homme trapu, d'une complexion robuste et d'une santé florissante; son teint ne manquait pas de fraîcheur et ses dents, quoique noires, tenaient solidement dans leurs alvéoles. Si, le matin, il montrait a ses employés un front soucieux, le soir, devant une table de jeu ou chez Son Altesse, sa physionomie redevenait souriante.

La famille du général se composait de sa femme et de trois filles adultes. N'étant encore que lieutenant, il avait épousé une demoiselle à peu près du même âge que lui; elle ne possédait ni beauté ni instruction, et sa dot se réduisait à cinquante âmes. Néanmoins, jamais dans la suite on n'entendit le général se reprocher d'avoir fait un mariage hâtif, d'avoir cédé à l'entraînement irréfléchi de la jeunesse; il avait pour sa femme un respect parfois poussé jusqu'à la crainte, et qui équivalait à de l'amour. La générale appartenait à la famille princière des Muichkine, maison peu illustre, mais fort ancienne, et elle était très-fière de son origine. Un des personnages influents d'alors, un de ces protecteurs qui vous protègent sans bourse délier, daigna s'intéresser à l'établissement de la jeune princesse. Un mot glissé par lui dans l'oreille d'Ivan Fédorovitch décida toute l'affaire. Pendant plus de vingt-cinq ans, les deux époux vécurent ensemble dans un accord presque parfait. Comme dernier rejeton d'une noble race, et peut-être aussi grâce à ses qualités personnelles, la générale avait réussi dès sa jeunesse à appeler sur elle la bienveillance de quelques dames très-haut placées. Plus tard, quand son mari fut parvenu à la fortune et à une brillante position officielle, elle commença à prendre pied dans le grand monde.

Sur ces entrefaites, les trois filles du général étaient arrivées à l'âge nubile. Si elles portaient le nom plébéien d'Épantchine, en revanche, par leur mère, elles appartenaient à l'aristocratie, elles avaient une jolie dot, leur père pouvait prétendre dans l'avenir à une très-haute situation, et, — détail de quelque importance aussi, — elles étaient toutes trois d'une beauté remarquable, sans en excepter l'aînée, Alexandra, qui comptait déjà cinq lustres révolus. La seconde, Adélaïde, avait vingt-trois ans, et la troisième, Aglaé, venait d'atteindre sa vingtième année. Celle-ci se trouvait être la plus belle des trois; dans le monde, elle commençait à attirer l'attention. Mais il y avait plus: ces trois demoiselles se distinguaient par leur instruction, leur

intelligence et leurs talents. On savait qu'elles s'aimaient beaucoup et se prêtaient un mutuel appui. On parlait même de sacrifices prétendument faits par les deux aînées en faveur de la plus jeune, — l'idole de toute la famille. Dans la société, loin de chercher à briller, elles étaient, au contraire, fort modestes. Personne ne pouvait les taxer d'orgueil ou d'arrogance; on n'ignorait pas cependant qu'elles étaient fières et s'appréciaient à leur valeur. Alexandra était musicienne; Adélaïde cultivait la peinture avec un réel succès; toutefois, pendant plusieurs années puisque personne n'en sut rien, la chose ne se découvrit que dans les derniers temps, et encore par hasard. Bref, la voix publique faisait le plus grand éloge des trois sœurs. A la vérité, elles étaient aussi en butte à certains propos malveillants. On parlait avec épouvante de la quantité de livres qu'elles lisaient. Elles ne se pressaient pas de se marier; elles ne prisaient que modérément le cercle dans lequel elles vivaient. Cela était d'autant plus remarquable qu'on connaissait la tendance, le caractère, les vues et les désirs de leurs parents.

Il n'était pas loin de onze heures lorsque le prince sonna chez le général. Celui-ci logeait au second étage et occupait un appartement aussi modeste que le lui permettait son rang dans la société. Un laquais en livrée ouvrit la porte et le prince dut entrer dans de longues explications avec cet homme qui le considérait, lui et son paquet, d'un air de défiance. A la fin, sur la déclaration plusieurs fois répétée qu'il était réellement le prince Muichkine et qu'il avait absolument besoin de voir le général pour une affaire urgente, le domestique l'introduisit dans une petite antichambre précédant le salon de réception et voisine du cabinet; après quoi, il se retira, laissant le nouveau venu entre les mains d'un autre valet. Celui-ci, âgé d'une quarantaine d'années et vêtu d'un frac, était spécialement chargé d'annoncer les visiteurs à Son Excellence. Sa physionomie soucieuse montrait combien il était pénétré de l'importance de ses fonctions.

— Entrez un instant au salon et laissez ici votre paquet, dit-il en s'asseyant dans son fauteuil avec une gravité compassée; en même temps, d'un œil étonné et sévère il examinait le prince, qui, sans se dessaisir de son modeste bagage, avait pris une chaise à côté de lui.

— Si vous le permettez, j'attendrai ici en votre compagnie; qu'est-ce que

je ferais là tout seul?

— Puisque vous venez en visite, vous ne pouvez pas rester dans l'antichambre. C'est au général lui-même que vous désirez parler?

Évidemment le laquais ne pouvait se faire à l'idée d'introduire un pareil visiteur; voilà pourquoi il avait réitéré sa question.

— Oui, j'ai une affaire… commença le prince.

— Je ne vous demande pas quelle est votre affaire, la mienne est seulement de vous annoncer, mais, je vous l'ai déjà dit, il faut auparavant que je voie le secrétaire.

Le domestique se sentait de plus en plus enclin à la défiance: le prince différait trop des visiteurs ordinaires. Sans doute, le général ne recevait pas que du beau monde; ceux-là surtout qui l'allaient voir pour affaires appartenaient souvent à des conditions fort diverses. Le valet de chambre savait très-bien cela et il avait pour consigne de se montrer assez coulant; néanmoins, dans la circonstance présente, il n'osa rien prendre sur lui, jugeant que le mieux était de faire appel à l'intervention du secrétaire.

— Est-ce bien vrai que vous… venez de l'étranger? Demanda-t-il enfin comme malgré lui. Le courage lui manqua pour formuler la vraie question qu'il avait sur la langue: «Est-ce bien vrai que vous êtes le prince Muichkine?»

— Oui, j'arrive directement de la gare. Vous vouliez, je crois, me demander si c'est vrai que je suis le prince Muichkine, mais la politesse vous a empêché de me faire cette question.

— Hum… proféra le laquais surpris.

— Je vous assure que je ne vous mens pas et que vous n'encourrez aucune responsabilité à cause de moi. Si je me présente ainsi vêtu et avec ce paquet, il n'y a pas lieu de s'en étonner: actuellement ma situation n'est pas brillante.

— Hum… Voyez-vous, ce n'est pas de cela que j'ai peur. Je suis ici pour annoncer et tout à l'heure le secrétaire va sortir. Ce serait seulement dans le cas où vous… Puis-je vous demander si vous ne venez pas chez le général comme besoigneux[68], pour solliciter un secours?

— Oh! Non, à cet égard soyez parfaitement tranquille; ce n'est pas cela

qui m'amène.

— Excusez-moi, j'avais eu cette idée en considérant votre mise. Attendez le secrétaire; pour le moment le général est occupé avec un colonel, mais vous allez voir arriver le secrétaire… de la Compagnie.

— Si je dois attendre longtemps, je vous demanderai la permission de fumer ici quelque part. J'ai sur moi une pipe et du tabac.

— Fumer? Se récria avec indignation le valet de chambre qui semblait à peine en croire ses oreilles; — fumer? Non, vous ne pouvez pas fumer ici, et vous n'auriez même pas dû y songer. Hé… c'est renversant!

— Oh! Il ne s'agissait pas pour moi de fumer dans cette chambre; je sais bien que ce n'est pas permis; je voulais seulement vous prier de m'indiquer un endroit où je pusse allumer une pipe, parce que j'ai cette habitude, et voilà trois heures que je n'ai pas fumé. Du reste, c'est comme il vous plaira; vous savez, il y a un proverbe qui dit: Dans un monastère étranger…

— Eh bien, tel que vous êtes, comment vous annoncerais-je? Grommela presque involontairement le domestique. — D'abord, comme visiteur, votre place n'est pas ici, mais au salon, et, en restant dans l'antichambre, vous m'exposez à recevoir des reproches… Et vous avez l'intention d'habiter chez nous, n'est-ce pas? Ajouta-t-il en jetant encore un regard oblique sur le petit paquet qui ne cessait de le faire loucher.

— Non, je n'y songe pas. Lors même qu'on me le proposerait, je ne resterais pas ici. Le seul but de ma visite est de faire connaissance avec les maîtres de la maison, — rien de plus.

Cette réponse parut fort équivoque au soupçonneux valet de chambre.

— Comment! Faire connaissance? Reprit-il avec étonnement; — mais vous avez commencé par me dire que vous veniez pour affaire!

— J'ai peut-être exagéré en parlant d'affaire. Oui, si vous voulez, c'est bien une affaire qui m'amène, en ce sens que j'ai un conseil à demander, mais je désire surtout me présenter à la famille Épantchine, parce que la générale est aussi une Muichkine et que nous nous trouvons être, elle et moi, les deux derniers descendants de cette race.

Les derniers mots du prince mirent le comble à l'inquiétude du domestique.

— Ainsi, par-dessus le marché, vous êtes un parent? Fit-il abasourdi.

— À peine. Sans doute, à la rigueur, cette parenté existe, mais elle est si éloignée qu'on peut la considérer comme nulle. Étant à l'étranger, j'ai une fois écrit à la générale et elle ne m'a pas répondu. Malgré cela, de retour ici, j'ai cru devoir me rappeler à son attention. J'entre dans toutes ces explications afin de dissiper vos doutes, parce que je vois que vous êtes toujours inquiet. Annoncez le prince Muichkine, et dès qu'on aura entendu ce nom, on sera fixé sur l'objet de ma visite. On me recevra ou on ne me recevra pas: dans le premier cas, ce sera bien; dans le second, ce sera peut-être encore mieux. Mais je crois qu'on ne peut pas ne pas me recevoir; la générale voudra voir l'unique représentant actuel de la famille dont elle sort; d'après ce qui m'a été dit, elle prise très-haut sa naissance.

Plus le prince mettait de simplicité et de bonhomie dans ses paroles, plus il se faisait de tort aux yeux du valet de chambre. Celui-ci ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'une conversation très-convenable entre gens de même condition sociale devient souverainement déplacée entre un visiteur et un laquais. Or, comme les domestiques sont beaucoup moins bêtes que leurs maîtres ne se le figurent d'ordinaire, deux suppositions s'offrirent à l'esprit du valet de chambre: ou bien le prince était un quémandeur venu pour solliciter un secours, ou bien c'était tout bonnement un imbécile, car un prince intelligent ne serait pas resté dans l'antichambre et n'aurait pas raconté ses affaires à un larbin. Dans un cas comme dans l'autre, pouvait-on annoncer un pareil individu?

— Vous devriez pourtant entrer au salon, observa le domestique d'un ton plus pressant que jamais.

— Si j'étais allé m'asseoir là, je n'aurais pas pu vous fournir toutes ces explications, répondit le prince avec un gai sourire, — et vous resteriez encore sous l'influence des préventions qu'a éveillées en vous la vue de mon manteau et de mon petit paquet. A présent, peut-être jugerez-vous inutile d'attendre le secrétaire et irez-vous m'annoncer vous-même.

— Je ne puis annoncer un visiteur tel que vous sans avoir pris l'avis du secrétaire. D'ailleurs, tantôt le général a fait défendre la porte de son cabinet; il ne veut pas être dérangé tant qu'il est avec le colonel, mais cette consigne

ne s’applique pas à Gabriel Ardalionovitch.

— C’est un fonctionnaire?

— Gabriel Ardalionovitch? Non. Il est au service de la Compagnie. Débarrassez-vous au moins de votre paquet.

— C’est ce que je voulais faire; du moment que vous permettez… Si j’ôtais aussi mon manteau?

— Sans doute; vous ne pouvez pas le garder pour vous présenter au général.

Le prince se leva et ôta vivement son manteau, sous lequel il portait un veston assez convenable, bien que râpé. Sur son gilet serpentait une chaîne d’acier; la montre était en argent et de fabrication genevoise.

Quoique le laquais tint cet homme-là pour un imbécile, il finit par se douter qu’il contrevenait aux lois de la bienséance en s’entretenant ainsi, lui, domestique, avec un visiteur. Pourtant le prince lui plaisait, dans son genre, bien entendu. Mais, à un autre point de vue, il excitait en lui une violente indignation.

— Et la générale, quand reçoit-elle? Demanda Muichkine après s’être rassis à son ancienne place.

— Ce n’est pas mon affaire. Ses heures de réception varient suivant les personnes. Pour la modiste, madame est visible dès onze heures. Gabriel Ardalionovitch est aussi reçu plus tôt que les autres, et même au moment du premier déjeuner.

— En hiver, la température des appartements est meilleure ici qu’à l’étranger; là-bas, à la vérité, l’air extérieur est plus chaud que chez nous, mais les maisons sont inhabitables, l’hiver, pour un Russe qui n’est pas encore fait au climat.

— On ne les chauffe pas?

— Si, mais elles ne sont pas construites de la même manière qu’en Russie, c’est un autre système de poêles et de fenêtres.

— Hum! Et vous êtes resté longtemps à l’étranger?

— Quatre ans. Du reste, j’ai presque toujours habité le même endroit, j’étais dans un village.

— Vous devez vous trouver bien dépaysé chez nous?

— C’est vrai. Le croirez-vous? Je m’étonne de n’avoir pas oublié la langue russe. Tenez, à présent je cause avec vous et je me dis en moi-même: «Mais c’est que je parle bien!» Peut-être est-ce pour cela que je parle tant. Depuis hier, vraiment, j’éprouve un besoin continuel de parler russe.

— Hum! Hé! Vous avez demeuré à Pétersbourg autrefois? (Le laquais avait beau faire, il lui était impossible de ne pas donner la réplique à un interlocuteur si poli.)

— À Pétersbourg? Je n’y ai guère séjourné qu’en passant. Dans ce temps-là, je ne savais rien de la Russie et maintenant il s’y est, dit-on, produit tant de changements que ceux qui la connaissaient sont obligés de l’étudier à nouveau. Ici on parle beaucoup, en ce moment, des institutions judiciaires.

— Hum!… c’est vrai qu’il y a des institutions judiciaires. Et là-bas, est-ce que la justice est mieux rendue qu’ici?

— Je n’en sais rien. J’ai entendu dire beaucoup de bien de nos tribunaux. Chez nous, par exemple, la peine de mort n’existe pas.

— Et elle existe à l’étranger?

— Oui. J’ai vu une exécution en France, à Lyon, où j’étais allé avec Schneider.

— On pend?

— Non, en France on coupe la tête.

— Eh bien, il crie?

— Allons donc! Cela se fait en un instant. On couche l’homme sur une planche et le couteau tombe, un large couteau mis en mouvement par une machine appelée guillotine… La tête est tranchée si vite qu’on n’a pas même le temps de cligner l’œil. Les préparatifs sont pénibles. Ce qui est affreux, c’est quand on signifie l’arrêt au condamné, quand on lui fait sa toilette, quand on le garrotte, quand on le conduit à l’échafaud. La foule va voir cela et dans le public se trouvent même des femmes, quoique l’opinion désapprouve chez elles cette curiosité.

— Ce n’est pas leur affaire.

— Sans doute! Sans doute! Assister à un pareil supplice!… Le coupable, un certain Legros, était un homme intelligent, intrépide, dans la force de l’âge. Eh bien, vous me croirez ou vous ne me croirez pas, en montant à

l'échafaud, il pleurait, il était blanc comme une feuille de papier. Est-ce que c'est possible? Est-ce que ce n'est pas épouvantable? Voyons, qui donc pleure d'effroi? Je ne pensais pas que la frayeur pût arracher des larmes à quelqu'un qui n'était pas un enfant, mais un adulte, à un homme de quarante-cinq ans qui n'avait jamais pleuré. Que se passe-t-il donc dans l'âme durant cette minute? À quelles affres est-elle en proie? C'est un attentat commis sur l'âme, rien de plus! Il est dit: «Ne tue pas», et, parce qu'un homme a tué, on le tue aussi! Non, ce n'est pas permis. Il y a déjà un mois que j'ai vu cela et ce spectacle est toujours présent devant mes yeux. J'en ai rêvé cinq fois.

Le prince s'était animé en parlant et une légère rougeur colorait son visage pâle, quoiqu'il n'élevât pas la voix plus que de coutume. Le valet de chambre l'écoutait avec un vif intérêt.

— Au moins, avec ce genre de supplice, on ne souffre pas longtemps, observa-t-il.

— Ce que vous venez de dire est précisément ce que tout le monde dit, répliqua le prince en s'échauffant, — et c'est pour cela qu'on a inventé la guillotine. Eh bien, moi, pendant que j'assistais à cette exécution, je me disais: Qui sait si la rapidité de la mort ne la rend pas encore plus cruelle? Cela vous paraît ridicule, absurde, mais, pour peu qu'on se représente les choses, une pareille idée vient naturellement à l'esprit. Figurez-vous, par exemple, un homme mis à la torture: son corps est couvert de plaies; par suite, la douleur physique le distrait de la souffrance morale, si bien que, jusqu'à la mort, ses blessures seules constituent son supplice. Or la principale, la plus cuisante souffrance n'est peut être pas causée par les blessures, mais par la conviction que dans une heure, puis dans dix minutes, puis dans une demi-minute, puis dans un instant votre âme s'envolera de votre corps, que vous ne serez plus un homme, et que cela est certain; le pire, c'est cette certitude. Le plus horrible, ce sont ces trois ou quatre secondes durant lesquelles, la tête dans la lunette, vous entendez au-dessus de vous glisser le couperet. Savez-vous que ce n'est point là une fantaisie de mon imagination personnelle et que beaucoup ont tenu le même langage? Je suis tellement convaincu de cela que je vous dirai carrément ma façon de penser. Il n'y a aucune proportion entre la peine de mort et le meurtre qu'elle prétend

punir: l'une est infiniment plus atroce que l'autre. L'homme que des brigands assassinent, celui qu'on égorge la nuit, dans un bois, n'importe comment, espère jusqu'à la dernière minute conserver la vie. On a vu des gens qui, le couteau dans la gorge, espéraient encore, fuyaient, suppliaient. Mais ici ce dernier reste d'espoir qui rend la mort dix fois plus douce, on vous le supprime radicalement; ici il y a une sentence, et la certitude que vous n'y échapperez pas constitue à elle seule un supplice tel qu'il n'en est pas de plus affreux au monde. Placez un soldat devant la bouche d'un canon dans une bataille, et tirez sur lui, il espèrera encore, mais lisez à ce même soldat son arrêt de mort, il deviendra fou ou se mettra à pleurer. Qui a dit que la nature humaine pouvait supporter cela sans s'abîmer dans la folie? Pourquoi cette inutile cruauté? Il existe peut-être un homme à qui on a donné lecture d'une condamnation capitale et qu'on a laissé un moment en proie à la terreur, pour lui dire ensuite: «Va-t'en, tu es gracié». Eh bien, cet homme-là pourrait raconter ses impressions. Le Christ lui-même a parlé de cet épouvantable supplice. Non, il n'est pas permis d'en user ainsi avec un être humain!

Le valet de chambre n'aurait pu exprimer ses sentiments comme le faisait le prince, mais l'émotion qu'il éprouvait se manifestait sur son visage.

— Si vous désirez tant fumer, dit-il, — eh bien, vous le pouvez, mais dépêchez-vous, afin d'être ici quand on vous demandera. Tenez, vous voyez cette porte, sous le petit escalier. Entrez là, il y a à droite une petite pièce où vous pourrez allumer une pipe; seulement, ouvrez le vasistas pour qu'on ne sente pas l'odeur du tabac…

Mais le prince n'eut pas le temps d'aller fumer. Dans l'antichambre entra tout à coup un jeune homme qui tenait en main des papiers. Le valet de chambre se mit en devoir de lui ôter sa pelisse. Le jeune homme jeta un rapide coup d'œil sur le prince.

— Gabriel Ardalionovitch, commença le laquais d'un ton confidentiel et presque familier, — c'est un homme qui s'est présenté sous le nom de prince Muichkine et qui se dit parent de madame; il est arrivé tout à l'heure de l'étranger avec un petit paquet, seulement…

Le prince n'en entendit pas davantage, parce que le valet de chambre se mit à parler tout bas. Gabriel Ardalionovitch écoutait attentivement et

regardait le prince avec plus de curiosité. À la fin, il cessa d'écouter et s'approcha vivement du visiteur.

— Vous êtes le prince Muichkine? Demanda-t-il avec une politesse et une affabilité extrêmes. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, fort bien de sa personne: blond, de taille moyenne, le menton virgulé d'une petite impériale, il avait une figure intelligente et très-belle. Seulement, l'amabilité de son sourire semblait factice; en vain il affectait la bonhomie et la gaieté, son regard était fixe et interrogateur.

«Il doit avoir une tout autre mine quand il est seul, et peut-être ne rit-il jamais», pensa le prince.

Il se hâta de fournir sur sa personnalité tous les renseignements qu'il put, répétant à peu de chose près ce qu'il avait déjà dit au valet de chambre et à Rogojine.

— N'avez-vous pas, il y a un an ou même moins longtemps, adressé de Suisse une lettre à Élisabeth Prokofievna? Demanda Gabriel Ardalionovitch rappelant ses souvenirs.

— Effectivement.

— Alors on vous connaît ici et certainement on se souvient de vous. Vous désirez voir Son Excellence? Je vais vous annoncer… Dans un instant le général sera libre. Mais vous devriez, en attendant, passer au salon… Pourquoi est-il ici? Ajouta-t-il d'un ton sévère en s'adressant au domestique.

— Je vous dis que c'est lui-même qui a voulu…

Sur ces entrefaites s'ouvrit brusquement la porte du cabinet; de cette pièce sortit un militaire qui tenait à la main un portefeuille et parlait haut en prenant congé du maître de la maison.

— Tu es là, Gania? Viens donc ici! Cria quelqu'un du cabinet.

Après avoir fait au prince un léger salut, Gabriel Ardalionovitch s'élança dans la chambre où on l'appelait.

Au bout de deux minutes, la porte s'ouvrit de nouveau et la voix sonore du secrétaire se fit entendre:

— Donnez-vous la peine d'entrer, prince, dit-il courtoisement.

III

Lorsque le visiteur parut, Ivan Fédorovitch Épantchine, debout au milieu de son cabinet, le considéra avec une curiosité extraordinaire et fit même deux pas au-devant de lui. Le prince s'approcha du général et se nomma.

— Eh bien, répondit le maître de la maison, — en quoi puis-je vous servir?

— Je n'ai aucune affaire pressante; mon but était seulement de faire connaissance avec vous. Je ne voudrais pas vous déranger, car je ne connais ni votre jour ni vos heures… Mais moi-même j'arrive à l'instant du chemin de fer… je reviens de Suisse.

Le général allait sourire, mais la réflexion l'en empêcha; il resta un moment pensif, cligna les yeux, examina une seconde fois son visiteur des pieds à la tête, puis, d'un geste rapide, lui indiqua une chaise. Lui-même s'assit un peu de côté et se tourna vers le prince comme un homme impatient de savoir ce qu'on lui veut. Gania, debout dans un coin du cabinet, débrouillait des papiers épars sur un bureau.

— En général, je n'ai pas beaucoup de temps pour faire des connaissances, observa Ivan Fédorovitch, — mais comme vous avez sans doute votre but, je…

— Je me doutais bien, interrompit le prince, — que vous ne manqueriez pas de voir dans ma visite quelque but particulier. Mais je vous assure qu'en dehors du plaisir de faire votre connaissance, aucun motif spécial ne m'amène.

— Certes, le plaisir n'est pas moins grand pour moi, mais on ne peut pas toujours s'amuser; vous savez, on a aussi des affaires… En outre, jusqu'à présent je ne puis rien découvrir de commun entre nous… aucune cause, pour ainsi dire…

— Il n'y a pas de cause, à coup sûr, et, sans doute, pas grand'chose de commun. Car, si je suis le prince Muichkine et si votre épouse est issue de notre race, ce n'est pas une raison, évidemment; je le comprends très-bien.

Pourtant je n'en ai pas d'autre. Je viens de passer plus de quatre ans à l'étranger, et dans quel état me trouvais-je quand j'ai quitté la Russie! J'étais presque fou. Alors déjà je ne connaissais rien, et maintenant c'est encore pire. J'ai besoin de bonnes gens; tenez, j'ai même une affaire et je ne sais à quelle porte frapper. À Berlin déjà je me disais: « Ce sont presque des parents, je m'adresserai d'abord à eux; peut-être nous serons-nous utiles les uns aux autres, — si ce sont de braves gens. » J'avais entendu dire que vous l'étiez.

— Bien reconnaissant, fit le général surpris; — permettez-moi de vous demander où vous êtes descendu.

— Je ne suis encore descendu nulle part.

— Alors vous êtes venu directement chez moi au sortir du wagon? Et… avec vos bagages?

— Je n'ai pour tout bagage qu'un petit paquet contenant du linge; habituellement je le porte à la main. J'ai encore le temps de chercher un logement d'ici à ce soir.

— Ainsi vous avez toujours l'intention de louer un logement?

— Oh! Oui, sans doute.

— D'après vos paroles, je pensais que vous comptiez vous installer chez moi.

— Pour cela il aurait fallu tout au moins que vous me l'eussiez proposé, et j'avoue que, même en ce cas, je n'y aurais pas consenti. Non que j'aie quelque raison de refuser, mais parce que… cela n'est pas dans mon caractère.

— Alors j'ai bien fait de ne pas vous inviter. Permettez-moi, prince, de tirer la conclusion de notre entretien: nous venons de reconnaître, vous et moi, qu'il ne peut être question entre nous de parenté, — quelque flatteur que cela eût été pour moi, bien entendu, — par conséquent…

— Par conséquent, je n'ai plus qu'à m'en aller? Acheva le visiteur, qui se leva en souriant d'un air gai, bien que sa situation fût évidemment des plus critiques. — En vérité, général, malgré mon inexpérience absolue de la vie pétersbourgeoise, je pressentais que notre entrevue ne pouvait aboutir à un autre résultat. Eh bien, mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi… Du reste, quand j'ai écrit, on n'a pas non plus répondu à ma lettre… Allons, adieu et

pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

La physionomie du prince respirait en ce moment une bonhomie si franche, son sourire était si exempt de toute amertume qu'à cette vue un changement instantané se produisit dans les dispositions du général.

— Vous savez, prince, dit-il d'une voix qui n'était plus la même que tout à l'heure, — moi, c'est vrai, je ne vous connais pas, mais Élisabeth Prokofievna voudra peut-être vous voir à cause de la communauté du nom… Veuillez attendre un instant, si vous n'êtes pas trop pressé.

— Oh! Tout mon temps est à moi, répondit le visiteur, et il déposa aussitôt sur la table son chapeau mou à bords arrondis. — Je l'avoue, je comptais que peut-être Élisabeth Prokofievna se rappellerait avoir reçu une lettre de moi. Tantôt, quand j'attendais là dans l'antichambre, votre domestique croyait avoir affaire à un pauvre venu chez vous pour solliciter une aumône; je me suis aperçu de cela, et il est probable que vos gens ont reçu à cet égard des instructions rigoureuses. Mais, je vous l'assure, on s'est mépris sur l'objet de ma visite; mon seul but, en me rendant ici, était d'entrer en rapport avec vous. Malheureusement, je crains de vous avoir dérangé.

— Voici ce que je vous dirai, prince, reprit le général avec un gai sourire: — Si vous êtes réellement ce que vous paraissez être, il me sera agréable de cultiver votre connaissance; seulement, voyez-vous, je suis un homme occupé: à présent j'ai encore à lire et à signer quelques papiers, ensuite j'irai chez Son Altesse et de là au service. Dans ces conditions, malgré tout le plaisir que j'éprouve à me trouver avec les gens… comme il faut, bien entendu, cependant… Du reste, je suis si convaincu de votre excellente éducation que… Mais quel âge avez-vous, prince?

— Vingt-six ans.

— Ouf! Je vous croyais beaucoup plus jeune.

— Oui, on dit que je ne parais pas mon âge. Mais j'apprendrai à ne pas vous déranger, et cela me sera facile parce que moi-même je n'aime pas à gêner les autres… Et puis, enfin, je ne vois pas trop ce qui pourrait nous rapprocher, car, à en juger d'après les apparences, il ne doit pas y avoir beaucoup de points communs entre nous. À la vérité, bien souvent il semble qu'il n'y ait pas de points communs et il y en a beaucoup. La paresse

humaine est cause qu'on ne les remarque pas… Mais, du reste, je commence peut-être à vous ennuyer? On dirait que vous…

— Deux mots: vous possédez quelque fortune, ou, peut-être, vous songez à vous occuper d'une façon quelconque? Excusez-moi de vous parler avec tant de…

— Laissez donc! Votre question est toute naturelle et je me l'explique très-bien; je n'ai pour le moment aucune fortune; je n'ai pas non plus d'occupation et il m'en faudrait. Jusqu'à présent ce sont des étrangers qui ont pourvu à mon entretien; quand j'ai quitté la Suisse, Schneider, le professeur chez qui j'étais en traitement, m'a donné juste l'argent nécessaire pour mon voyage, de sorte qu'il ne me reste plus maintenant que quelques kopecks. J'ai, il est vrai, une affaire et j'aurais besoin d'un conseil, mais…

— Dites-moi, sur quoi donc comptez-vous pour vivre en attendant? Quelles étaient vos intentions? Interrompit le général.

— Je voulais travailler n'importe comment…

— Oh! Mais vous êtes philosophe; du reste… vous connaissez-vous des talents, des aptitudes quelconques, j'entends, de celles qui procurent le pain quotidien? Excusez-moi encore une fois…

— Oh! Vous n'avez pas à vous excuser. Non, je crois n'avoir ni talents ni aptitudes spéciales. Ce serait plutôt le contraire, attendu que, par suite de mon état maladif, je n'ai pu recevoir qu'une instruction incomplète. Mais, pour ce qui est de gagner mon pain, il me semble…

Le général coupa encore la parole au visiteur et se remit à le questionner. Le prince fit de nouveau le récit de son existence. Il se trouva qu'Ivan Fédorovitch avait entendu parler de Pavlichtcheff et même l'avait connu personnellement. Muichkine lui-même ne pouvait dire pourquoi cet homme s'était chargé de son éducation, — peut-être était-ce simplement parce qu'il avait été autrefois l'ami de son père. Resté orphelin dans un âge encore tendre, le prince avait été élevé à la campagne, car sa santé exigeait l'air des champs. Pavlichtcheff l'avait confié à de vieilles dames, ses parentes, qui étaient propriétaires en province; on avait donné à l'enfant d'abord une gouvernante, puis un gouverneur. Le prince déclara, du reste, que, bien qu'il se rappelât tout, il y avait beaucoup de choses dont il ne pouvait fournir une

explication satisfaisante, parce qu'elles étaient demeurées fort obscures pour lui. En se répétant, les accès de sa maladie l'avaient rendu presque complètement idiot (ce fut le mot même dont il se servit).

— Finalement, poursuivit le narrateur, — Pavlichtcheff rencontra un jour à Berlin le professeur Schneider, un médecin suisse qui s'occupe spécialement de ces maladies-là, et qui a créé dans le canton du Valais un établissement psychiatrique où il traite l'idiotisme et la folie par l'hydrothérapie et la gymnastique; il donne aussi l'instruction à ses pensionnaires et se charge de tout ce qui concerne leur développement intellectuel. Voilà bientôt cinq ans que Pavlichtcheff m'a fait entrer dans la maison de santé dirigée par ce docteur; lui-même, il y a deux ans, a été emporté par une mort subite qui ne lui a pas laissé le temps de mettre ordre à ses affaires. Cela n'a pas empêché Schneider de me garder chez lui pendant deux années encore. Grâce aux soins qu'il m'a prodigués, je vais beaucoup mieux, mais je ne suis pas guéri. Cependant je désirais vivement retourner en Russie. À la fin est survenue une circonstance qui l'a décidé à me laisser partir.

Ce récit étonna grandement le général.

— Et vous ne connaissez décidément personne en Russie? Demanda-t-il.

— Maintenant non, mais j'espère… d'ailleurs, j'ai reçu une lettre…

— Du moins, interrompit Ivan Fédorovitch, qui n'avait pas bien entendu les derniers mots du prince, — vous avez appris quelque chose, et votre maladie ne vous empêcherait pas d'occuper, par exemple, un emploi facile dans une administration?

— Oh! Non sans doute. Et même je désirerais fort avoir un emploi, parce que je veux voir un peu de quoi je suis capable. Pendant les quatre années que j'ai passées en Suisse, j'ai toujours étudié, quoique d'une façon peu systématique, suivant une méthode propre à Schneider. De plus, j'ai pu lire beaucoup de livres russes.

— Des livres russes? Alors vous lisiez et écrivez couramment?

— Oui, certes.

— Très-bien; et avez-vous une belle main?

— Une main superbe. Sous ce rapport, je possède un véritable talent et je

puis me vanter d'être un calligraphe. Donnez-moi ce qu'il faut pour écrire, je vous le prouverai à l'instant même, dit le prince avec feu.

— Volontiers, C'est même nécessaire. J'aime cet empressement que vous montrez, prince; vous êtes vraiment fort gentil.

— Comme vous êtes bien monté en fournitures de bureau! Que de crayons, que de plumes vous avez! Un fameux papier, ferme, épais… Et quel beau cabinet que le vôtre! Voilà un paysage que je connais: c'est une vue suisse. Cela a été certainement fait d'après nature, et je suis sûr d'avoir vu ce lieu; c'est dans le canton d'Uri…

— Cela est fort possible, quoique cette toile ait été achetée ici. Gania, donnez du papier au prince; tenez, voici des plumes et du papier; mettez-vous, s'il vous plaît, à cette petite table. Qu'est-ce que c'est? Demanda ensuite le général au secrétaire, qui venait de prendre dans son portefeuille et présentait à son patron une épreuve photographique de grand format: — bah! Nastasia Philippovna! C'est elle-même, elle-même qui t'a envoyé cela, elle-même? Questionna-t-il avec une extrême curiosité.

— Elle me l'a donné tout à l'heure, quand je suis allé la complimenter. Il y avait longtemps que je le lui demandais. Je ne sais si ce n'est pas une malice à mon adresse, parce qu'en un pareil jour je me suis présenté chez elle les mains vides, sans cadeau, ajouta Gania avec un sourire désagréable.

— Eh non! Répliqua du ton le plus convaincu Ivan Fédorovitch, — quelle tournure d'esprit tu as! Une malice, quand elle est si peu intéressée! Et, d'ailleurs, quel cadeau aurais-tu pu lui faire? À moins de lui donner ton portrait? À propos, elle ne te l'a pas encore demandé?

— Non, elle ne me l'a pas encore demandé et peut-être ne me le demandera-t-elle jamais. Vous n'avez pas oublié sans doute, Ivan Fédorovitch, la soirée d'aujourd'hui? Vous êtes de ceux qui ont été invités tout particulièrement.

— Je m'en souviens, je m'en souviens, et j'irai, à coup sûr. Je crois bien, un jour de naissance, un vingt-cinquième anniversaire! Hum… Allons, soit, Gania, je vais te révéler un secret. Prépare-toi. Elle a promis à Afanase Ivanovitch et à moi que ce soir, chez elle, elle dirait le dernier mot: être ou ne pas être! Ainsi vois.

Un trouble soudain s'empara de Gania, qui pâlit légèrement.

— Bien vrai, elle a dit cela? Demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Elle nous a fait cette promesse avant-hier. Nos communes instances la lui ont arrachée. Seulement, elle nous avait priés de te laisser pour le moment dans l'ignorance de la chose.

Le général tenait ses yeux fixés sur Gania, dont l'effarement lui causait un visible déplaisir.

— Rappelez-vous, Ivan Fédorovitch, dit avec agitation le jeune homme, — qu'elle m'a laissé toute liberté de me décider jusqu'à ce qu'elle-même ait pris une résolution, et qu'alors encore j'aurai mon mot à dire…

— Ainsi tu… ainsi tu… balbutia le général saisi d'une frayeur subite.

— Je ne dis rien.

— Voyons, comment veux-tu en user avec nous?

— Je ne refuse pas. Je ne me suis peut-être pas exprimé si…

— Il ferait beau voir que tu refusasses! S'écria le général donnant un libre cours à son mécontentement. — Ici, mon ami, il ne s'agit pas pour toi de ne pas refuser, il s'agit d'accepter avec empressement, avec joie, avec bonheur… Qu'est-ce qui se passe chez toi?

— Qu'importe cela? À la maison tout dépend de ma volonté. Mon père, selon sa coutume, fait des extravagances, il est devenu un fieffé polisson; j'ai même cessé de lui parler, mais je le tiens en respect, et, vraiment, sans ma mère, je lui montrerais la porte. Naturellement, ma mère ne fait que pleurer et ma sœur ne décolère pas. J'ai fini par leur déclarer carrément qu'il n'appartient qu'à moi de décider de mon sort, que je suis le maître dans la maison, et que j'entends… être obéi. C'est à ma sœur que j'ai dit tout cela, mais ma mère était présente.

— Et moi, mon ami, je continue à n'y rien comprendre, observa d'un air pensif Ivan Fédorovitch en haussant un peu les épaules et en écartant les bras. — Dernièrement Nina Alexandrovna est venue aussi gémir et se désoler chez moi, tu te rappelles le jour de sa visite? « Qu'est-ce que vous avez? » voulus-je savoir. Sa réponse m'apprit qu'elle considérait ce mariage comme un déshonneur pour sa famille. « Quel déshonneur y a-t-il donc là? Permettez-moi de vous le demander. Qui peut reprocher quelque chose à Nastasia

Philippovna ou signaler le moindre mal dans sa conduite? Serait-ce parce qu'elle a été avec Totzky? Mais c'est tellement absurde, surtout étant données certaines circonstances: « Vous ne l'admettriez pas, dit-elle, dans la société de vos filles! » Eh bien, celle-là est forte! Ah çà, Nina Alexandrovna! C'est vraiment ne pas comprendre, ne pas comprendre…

— Sa position? Fit Gania achevant la phrase du général: — elle la comprend; ne soyez pas fâché contre elle. Du reste, ce jour-là, je lui ai lavé la tête pour lui apprendre à ne pas s'ingérer dans les affaires des autres. Pourtant, si tout va encore passablement à la maison, c'est seulement parce que le dernier mot n'a pas encore été dit, mais il y a de l'orage dans l'air. Si ce soir le dernier mot est prononcé, ce sera du même coup la tempête déchaînée chez nous.

Le prince entendit toute cette conversation, assis dans le petit coin où il s'appliquait à fournir la preuve de son talent calligraphique. Quand il eut fini, il s'approcha de la table pour remettre son papier au général.

— Ainsi c'est Nastasia Philippovna? Proféra-t-il en examinant avec curiosité le portrait: — elle est étonnamment belle! Ajouta-t-il aussitôt du ton le plus chaleureux, et il n'exagérait pas. Coiffée sans recherche, comme on l'est chez soi, vêtue d'une robe de soie noire dont la façon élégante n'excluait pas la simplicité, telle Nastasia Philippovna était représentée sur cette épreuve photographique; elle paraissait avoir des cheveux châtains, un front pensif, des yeux noirs et profonds; son visage, assez maigre, peut-être pâle, exprimait la passion avec quelque chose d'arrogant, semblait-il… Gania et Ivan Fédorovitch jetèrent sur le prince un regard surpris…

— Comment, Nastasia Philippovna? Est-ce que vous connaissez aussi Nastasia Philippovna? Demanda le général.

— Oui; je ne suis que depuis vingt-quatre heures en Russie et je connais déjà cette belle personne, répondit le prince; là-dessus, il rapporta sa rencontre avec Rogojine et tout ce que ce dernier lui avait raconté.

— Voilà encore des nouvelles! Dit le général repris par l'inquiétude: il avait écouté fort attentivement le récit du prince, et maintenant ses yeux semblaient vouloir fouiller dans l'âme de Gania.

— Il ne s'agit probablement que d'une polissonnerie, murmura le

secrétaire un peu troublé, lui aussi, par ce qu'il venait d'apprendre, – c'est un fils de marchand qui s'amuse. J'ai déjà entendu parler de lui.

— Moi aussi, mon ami, j'ai entendu parler de lui, reprit Ivan Fédorovitch. – C'était après l'affaire des boucles d'oreilles: Nastasia Philippovna a raconté toute l'histoire. Mais maintenant c'est autre chose. Peut-être y a-t-il ici, en effet, un million et… une passion. Mettons que cette passion soit celle d'un polisson, elle peut n'en être pas moins violente pour cela, et on sait de quoi ces messieurs sont capables quand ils ont bu!… Hum!… pourvu qu'il n'arrive pas quelque anecdote! Acheva d'un air soucieux le général.

— Vous avez peur du million? Remarqua en souriant Gania.

— Et toi pas, sans doute?

— Comment l'avez-vous trouvé, prince? Demanda soudain Gania à Muichkine. – Vous a-t-il fait l'effet d'un homme sérieux ou seulement d'un gouapeur? Personnellement, quel est votre avis?

Au moment où Gania posait cette question, quelque chose de particulier se produisait en lui. C'était comme une idée nouvelle qui enflammait son cerveau et mettait des éclairs dans ses yeux. Quant au général, dont l'inquiétude était très-réelle, il regarda aussi le prince, mais sans paraître compter beaucoup sur cette source d'informations.

— Je ne sais que vous dire, répondit Muichkine, — mais il m'a semblé qu'il y avait en lui beaucoup de passion, et même une passion maladive. D'ailleurs, il a encore l'air très-souffrant. Il se peut fort bien qu'il soit de nouveau forcé de s'aliter dans quelques jours, surtout s'il ne se ménage pas.

— Ah! Ainsi, telle a été votre impression? Fit Ivan Fédorovitch se raccrochant à cette idée.

— Oui.

Gania s'adressa en souriant au général:

— Peu importe qu'il soit dans le cas de retomber malade d'ici à quelques jours. Il ne faut pas tant de temps aux anecdotes de ce genre pour se produire, et il peut en arriver une avant ce soir.

— Hum!… sans doute… Oui, cela est possible, et alors tout dépendra des dispositions de Nastasia Philippovna, reprit le général.

— Et vous savez comme elle est drôle parfois?

— Que veux-tu dire? S'écria Ivan Fédorovitch tout déconcerté. — Écoute, Gania, je t'en prie, aujourd'hui ne la contredis pas, et tâche, tu sais, d'être… en un mot, d'être gentil… Hum!… pourquoi fais-tu cette grimace? Écoute, Gabriel Ardalionovitch, c'est maintenant ou jamais le moment de le dire: qu'avons-nous en vue ici? Quant à mon intérêt personnel dans celle affaire, tu comprends que je n'ai pas lieu de m'en inquiéter; de quelque façon que la question soit tranchée, elle le sera à mon avantage. Rien ne fera revenir Totzky sur la résolution qu'il a prise, par conséquent je ne cours aucun risque. Si donc je désire quelque chose à présent, c'est uniquement ton bien. Examine toi-même; est-ce que tu n'as pas confiance en moi? De plus, tu es un homme… un homme… en un mot, un homme intelligent, et je comptais sur toi… or c'est, dans le cas présent, c'est… c'est…

Gania vint encore en aide à l'embarras de son patron.

— C'est le principal, acheva-t-il, et ses lèvres se crispèrent en un sourire venimeux qu'il n'essaya pas de dissimuler. Ses yeux flamboyants étaient fixés sur ceux du général, comme s'il eût voulu lui faire lire toute sa pensée dans ce regard. Ivan Fédorovitch devint pourpre de colère.

— Eh bien, oui, l'esprit est le principal! Répliqua-t-il en regardant audacieusement son interlocuteur, — et tu es un homme ridicule, Gabriel Ardalionovitch! On dirait que l'arrivée de ce marchand te fait plaisir, que tu vois là une issue pour toi. Mais ici précisément il aurait fallu procéder dès le début en homme intelligent, ici justement il faut comprendre et… et agir des deux côtés honnêtement, franchement, sinon… mieux valait prévenir à l'avance, pour ne pas compromettre les autres, d'autant plus que ce n'est pas le temps qui a manqué pour cela, et même il n'est pas encore trop tard à présent (le général releva ses sourcils d'un air significatif), quoiqu'il ne reste plus que quelques heures… Tu as compris? Tu as compris? En résumé, veux-tu ou ne veux-tu pas? Si tu ne veux pas, dis-le et que ce soit fini. Personne ne vous retient, Gabriel Ardalionitch, personne ne vous entraîne de force dans un traquenard, si toutefois vous en voyez un là.

— Je veux, proféra à demi-voix mais d'un ton ferme Gania, qui ensuite baissa les yeux et garda un morne silence.

Cette réponse satisfit le général. Il s'était quelque peu emporté, mais déjà

on voyait qu'il regrettait de n'avoir pas su se contenir. Tout à coup il se tourna vers le visiteur, et, à la pensée que celui-ci avait entendu la conversation précédente, une inquiétude subite se montra sur le visage d'Ivan Fédorovitch. Toutefois, cette impression s'évanouit en un instant: un seul regard jeté sur le prince suffit pour rassurer pleinement le général.

— Oh! S'écria-t-il en considérant le spécimen de calligraphie que Muichkine venait de lui présenter; — mais c'est un modèle d'écriture! Et un modèle rare encore! Regarde donc, Gania, quel talent!

Sur une épaisse feuille de papier vélin le prince avait écrit la phrase suivante en caractères russes du moyen âge:

« L'humble igoumène[69] Pafnoutii a apposé sa signature. »

— Voyez-vous, ceci, expliqua-t-il avec une joyeuse animation, — c'est la propre signature de l'igoumène Pafnoutii, relevée sur un manuscrit du quatorzième siècle. Ils signaient pareillement, tous ces igoumènes, tous ces métropolitains du temps passé, et avec quel goût parfois, avec quel soin consciencieux! Se peut-il que vous n'ayez pas au moins la publication de Pogodine, général? Ensuite j'ai reproduit un autre type: tenez, ici vous avez la grosse écriture ronde qui était en usage chez les Français au siècle dernier, certaines lettres ne sont même plus formées comme cela aujourd'hui, c'est l'écriture courante d'alors, celle des écrivains publics; le spécimen qui m'a servi de modèle provient de l'un d'eux, — vous reconnaîtrez vous-même qu'elle n'est pas sans mérite. Regardez ces d et ces a si bien arrondis. J'ai transporté le caractère français dans les lettres russes, ce qui est fort difficile, mais j'y suis parvenu. Voici encore une belle et originale écriture, tenez, celle phrase: « Le zèle vient à bout de tout. » C'est l'écriture des chancelleries russes ou, si vous voulez, des bureaux de la guerre. On écrit ainsi les documents officiels qui doivent être adressés à des personnages importants. Les lettres sont rondes aussi, le caractère est noir, mais tracé avec un goût remarquable. Un calligraphe n'admettrait pas ces ornements ou, pour mieux dire, ces intentions d'ornements, tenez, voyez-vous, ces petites queues inachevées, — mais l'ensemble a du cachet, et, vraiment, l'âme même de l'écrivain s'y trahit: il voudrait donner carrière à sa fantaisie, obéir aux inspirations de son talent, mais un militaire ne connaît que sa consigne et la

plume s'arrête à mi-chemin, esclave de la discipline; c'est délicieux! Dernièrement, quand un échantillon de cette écriture m'est tombé sous les yeux, j'en ai été positivement frappé, et où le hasard me l'a-t-il fait rencontrer? En Suisse! Ça, c'est l'anglaise ordinaire: l'élégance ne peut pas aller plus loin, ici tout est exquis, ravissant, c'est la perfection. Voici maintenant une variante, une écriture mixte dont le modèle m'a été fourni par un commis voyageur français. Au fond, c'est toujours le type anglais, seulement les pleins sont un tantinet plus noirs et plus accusés; remarquez aussi que l'ovale a subi de même une légère modification: il est un peu plus arrondi. En outre, cette écriture admet les fleurons. Or le fleuron est la chose la plus dangereuse! Le fleuron exige un goût extraordinaire; en revanche, si vous le réussissez, vous obtenez une écriture qui défie toute comparaison, c'est à en devenir amoureux!

— Oh, mais comme vous avez approfondi tout cela! Fit en riant le général. — Vraiment, batuchka, vous êtes plus qu'un simple calligraphe, vous êtes un artiste! Hein, Gania, qu'en dis-tu?

— C'est admirable, répondit le secrétaire, — et il a même conscience de sa mission, ajouta-t-il avec un rire moqueur.

— Ris tant que tu voudras, il y a là un avenir, reprit Ivan Fédorovitch. — Savez-vous, prince, à quel personnage seront adressées les écritures que nous allons vous faire faire? On peut fort bien, comme entrée de jeu, vous allouer trente-cinq roubles par mois. Mais voilà qu'il est déjà midi et demi, continua-t-il en regardant sa montre, — parlons affaires, prince, car je suis pressé, et nous n'aurons peut-être plus l'occasion de nous rencontrer aujourd'hui! Rasseyez-vous donc encore pour une petite minute; je vous ai déjà expliqué que je ne pourrais pas vous recevoir bien souvent, mais je désire sincèrement vous venir un tant soit peu en aide, entendons-nous, un tant soit peu, c'est-à-dire pourvoir à vos besoins les plus urgents; mais, une fois casé, je vous laisserai vous débrouiller comme il vous plaira. Je vais vous chercher une petite place dans une chancellerie, vous n'y serez pas surchargé de besogne, mais il faudra être exact. Maintenant, pour le reste, écoutez: Gabriel Ardalionitch Ivolguine, mon jeune ami ici présent, dont je vous prie de faire la connaissance, habite en famille, c'est-à-dire avec sa mère et sa sœur; ces

dames ont chez elles deux ou trois chambres meublées et bien en ordre pour recevoir des locataires; elles les louent, avec la table et le service, à des personnes munies de bonnes références. Nina Alexandrovna, j'en suis sûr, aura égard à ma recommandation. Pour vous, prince, c'est même plus qu'un trésor, d'abord parce qu'au lieu d'être isolé, vous serez, pour ainsi dire, dans le giron de la famille; or, à mon avis, vous ne pouvez pas, dès le début, vous trouver seul dans une capitale comme Pétersbourg. Nina Alexandrovna et Barbara Ardalionovna, l'une mère, l'autre sœur de Gabriel Ardalionitch, sont des dames pour qui je professe la plus haute estime. La première est la femme d'un de mes anciens camarades, le général Ardalion Alexandrovitch, aujourd'hui retiré du service; quoique par suite de certaines circonstances j'aie cessé de le voir, cela ne m'empêche pas de l'estimer dans son genre. Ce que j'en dis, prince, est pour vous faire comprendre que je vous recommande personnellement, si je puis ainsi parler, et que, par conséquent, je réponds en quelque sorte de vous. Le prix de la pension est des plus modérés, et j'espère que votre traitement vous permettra bientôt de faire face à cette dépense. À la vérité, l'homme a aussi besoin d'argent de poche; si peu que ce soit, il lui en faut; mais vous ne vous fâcherez pas, prince, si je vous fais observer que vous devriez plutôt éviter l'argent de poche, et, en général, l'argent dans la poche. Je parle ainsi d'après mon opinion sur vous. Mais, comme en ce moment votre bourse est tout à fait vide, pour commencer, permettez-moi de vous offrir ces vingt-cinq roubles. Naturellement, nous compterons plus tard, et si vous êtes un homme aussi droit et aussi loyal que le font supposer vos paroles, aucune difficulté ne pourra s'élever entre nous à ce propos. Si je m'intéresse tant à vous, c'est que j'ai certaines vues en ce qui vous concerne; un jour vous les connaîtrez. Vous voyez, j'y vais tout à fait franchement avec vous. Gania, tu ne vois pas d'objection, j'espère, à ce que le prince loge dans votre demeure?

— Oh! Pas du tout, au contraire! Et maman sera enchantée… répondit poliment le jeune secrétaire.

— Vous avez déjà, je crois, un autre locataire; comment l'appelle-t-on donc? Ferd…? Fer…?

— Ferdychtchenko.

— Ah! Oui; votre Ferdychtchenko ne me plaît pas: c'est un bouffon de très-mauvais goût. Et je ne comprends pas pourquoi Nastasia Philippovna l'encourage ainsi. Est-ce que, vraiment, c'est un parent à elle?

— Oh! Non, c'est une pure plaisanterie! Il n'y a pas la moindre parenté entre eux.

— Allons, que le diable l'emporte! Eh bien, prince, êtes-vous content?

— Je vous remercie, général, vous avez fait preuve d'une bonté extraordinaire à mon égard, d'autant plus que je ne vous demandais rien; ce n'est pas par orgueil que je dis cela; le fait est que je ne savais même pas où reposer ma tête. Tantôt, il est vrai, Rogojine m'a invité à l'aller voir.

— Rogojine? Eh bien, non; je vous conseillerais paternellement, ou, si vous l'aimez mieux, amicalement, d'oublier même monsieur Rogojine. En thèse générale, selon moi, vous ferez bien de borner vos relations à la famille dans laquelle vous allez vivre.

— Puisque vous êtes si bon, commença le prince, — tenez, j'ai une affaire, j'ai reçu avis…

— Allons, excusez-moi, interrompit le général, — à présent je n'ai plus une minute. Je vais vous annoncer à Élisabeth Prokofievna: si elle consent à vous voir tout maintenant (je tâcherai de vous présenter d'une façon qui l'y décide), je vous engage à profiter de l'occasion et à vous arranger pour lui plaire, car Élisabeth Prokofievna peut vous être fort utile; vous portez, d'ailleurs, le même nom qu'elle. Si elle ne veut pas vous recevoir, n'insistez pas, ce sera pour une autre fois. Mais toi, Gania, regarde un peu ces comptes…

Ivan Fédorovitch sortit et le visiteur ne put aborder le sujet dont, à trois reprises déjà, il avait essayé de l'entretenir. Gania alluma une cigarette et en offrit une au prince; celui-ci l'accepta, puis, n'osant parler de peur de déranger le secrétaire, il se mit à examiner le cabinet. Mais Gania donna à peine un coup d'œil à la feuille de papier couverte de chiffres sur laquelle le général avait appelé son attention. Il était distrait; son sourire, son regard, sa mine soucieuse frappèrent encore plus Muichkine quand les deux jeunes gens se trouvèrent seul à seul. Tout à coup il s'approcha du prince, qui, en ce moment, contemplait encore le portrait de Nastasia Philippovna.

— Ainsi, cette femme vous plaît, prince? Lui demanda-t-il à brûle-pourpoint en le perçant d'un regard sondeur.

Une arrière-pensée étrange semblait se cacher sous cette question.

— Son visage est étonnant, répondit le prince, — et elle n'a pas eu, j'en suis sûr, une destinée ordinaire. Le visage est gai, et elle a terriblement souffert, n'est-ce pas? Les yeux le disent, voyez ces deux petits os, ces deux points sous les yeux, à la naissance des joues. Ce visage est fier, hautain, et je me demande si elle est bonne. Ah! Si elle était bonne, tout serait sauvé!

— Épouseriez-vous une pareille femme? Poursuivit Gania, dont le regard enflammé ne quittait pas le prince.

— Je n'en puis épouser aucune, je suis malade, répliqua ce dernier.

— Et Rogojine, est-ce qu'il l'épouserait? Qu'en pensez-vous?

— Oui, je crois qu'il l'épouserait, et pas plus tard que demain, mais huit jours après il l'assassinerait.

En entendant cette réponse, Gania fut pris d'un tel frisson que le prince eut peine à retenir un cri.

— Qu'avez-vous? Dit-il en le saisissant par le bras.

— Altesse, vint annoncer un domestique, — le général vous prie de vouloir bien vous rendre auprès de Son Excellence Élisabeth Prokofievna.

Le prince suivit le laquais.

IV

Les demoiselles Épantchine étaient toutes trois d'une constitution robuste et jouissaient d'une santé superbe; elles avaient des épaules étonnamment développées, une poitrine puissante et des biceps presque masculins. À cette vigoureuse organisation correspondait, comme de juste, un estomac exigeant, et parfois leur mère, Élisabeth Prokofievna, faisait la mine en les voyant manger avec un appétit aussi féroce que dénué de vergogne. Mais comme, malgré le respect extérieur que lui témoignaient ses filles, celles-ci avaient depuis longtemps perdu l'habitude de s'incliner devant ses idées, la générale, dans l'intérêt de sa dignité personnelle, croyait devoir s'abstenir de toute observation. Trèssouvent, à la vérité, le caractère refusait de se soumettre aux décisions de la sagesse; d'année en année Élisabeth Prokofievna devenait plus capricieuse, plus impatiente, disons même plus fantasque. Par bonheur, elle avait sous la main un mari très-endurant sur qui, d'ordinaire, elle passait sa mauvaise humeur; ensuite l'harmonie renaissait dans le ménage et tout marchait le mieux du monde.

Au reste, la générale elle-même ne manquait pas d'appétit; à midi et demi elle avait coutume de s'attabler avec ses filles devant un plantureux déjeuner qui pouvait presque compter pour un dîner. Auparavant les demoiselles avaient déjà pris une tasse de café que, suivant un usage établi par elles une fois pour toutes, on allait leur porter dans leur lit à dix heures précises, au moment où elles s'éveillaient. À midi et demi le couvert était mis dans une petite salle à manger voisine de l'appartement d'Élisabeth Prokofievna. Ivan Fédorovitch lui-même, quand ses occupations le lui permettaient, assistait à ce repas d'un caractère tout intime. Il y avait sur la table du thé, du café, du fromage, du beurre, du miel, des côtelettes, certains beignets que la générale affectionnait, etc. On servait même du bouillon chaud. Le matin où commence notre récit, toute la famille réunie dans la salle à manger attendait le général, qui avait promis sa présence pour midi et demi. S'il avait été en retard, ne fût-ce que d'une minute, ou l'aurait aussitôt envoyé chercher, mais

il arriva exactement. En s'approchant de sa femme pour lui souhaiter le bonjour et lui baiser la main, il remarqua cette fois dans sa physionomie un je ne sais quoi d'inquiétant. Dès la veille, il avait pressenti qu'il en serait ainsi aujourd'hui à cause d'une « anecdote » (c'était le mot dont il aimait à se servir), et le soir, avant de s'endormir, il s'était tracassé l'esprit à ce propos, mais le fait, pour être prévu, ne l'en alarma pas moins. Les jeunes filles vinrent embrasser leur père; quoiqu'elles ne fussent point fâchées contre lui, il semblait aussi y avoir chez elles quelque chose de particulier. Certaines circonstances, il est vrai, avaient rendu le général fort suspect aux siens, mais, comme c'était un père adroit et un époux expérimenté, il prit immédiatement ses mesures.

Au risque de nuire à l'ordonnance de notre récit, force nous est d'intercaler ici une longue parenthèse pour expliquer la situation de la famille Épantchine au moment où commence celle histoire. Quoique le général n'eût point fait d'études et se fût, suivant son expression, instruit lui-même, il ne laissait pas d'être, comme nous venons de le dire, un époux expérimenté et un père adroit. Tandis que la plupart des gens à qui le ciel a accordé une nombreuse progéniture féminine ne songent qu'à la marier le plus vite possible, Ivan Fédorovitch avait, au contraire, pour système de ne point pousser ses filles au mariage, de n'exercer aucune pression sur elles, et il était même parvenu à faire partager sa manière de voir à sa femme. Ç'avait été difficile sans doute, car l'amour des parents pour leurs enfants semble mal s'accommoder d'une telle méthode, mais le général invoquait des arguments fort topiques à l'appui de son système. Laissées entièrement libres, les jeunes filles se mettraient elles-mêmes à l'œuvre dès qu'elles sentiraient venu le moment de s'établir, et alors l'affaire marcherait rondement, attendu qu'elles s'emploieraient de tout leur cœur à la faire réussir, bannissant les vains caprices et les prétentions excessives; le rôle des parents se bornerait à prévenir tout choix fâcheux, toute inclination déplacée, grâce à une surveillance aussi active et aussi occulte que possible. Enfin, il y avait encore ce fait que la fortune et l'importance sociale de la famille s'accroissaient chaque année suivant une progression géométrique: par conséquent, à mesure que le temps marcherait, les demoiselles Épantchine deviendraient des partis

de plus en plus brillants. Mais pendant que le général raisonnait de la sorte, soudain se produisit un fait qu'on aurait pu facilement prévoir et qui néanmoins fut une surprise pour tout le monde: la fille aînée, Alexandra, atteignit brusquement sa vingt-cinquième année. Presque en même temps Afanase Ivanovitch Totzky manifesta, malgré ses cinquante-cinq ans, le désir de prendre femme. Appartenant au grand monde, immensément riche, homme de mœurs élégantes et de goûts délicats, Totzky voulait se bien marier et il appréciait extrêmement la beauté. Comme depuis quelque temps il était fort lié avec Ivan Fédorovitch, son associé dans plusieurs entreprises financières, il lui fit part de ses intentions, et, sous couleur de solliciter un conseil amical, lui demanda s'il pouvait sans témérité aspirer à la main d'une de ses filles.

La plus belle des trois était, nous l'avons déjà dit, la plus jeune, Aglaé. Mais Totzky lui-même, bien que d'un égoïsme extraordinaire, comprenait qu'il n'avait rien à espérer de ce côté-là et qu'Aglaé ne serait pas pour lui. Aveuglées peut-être par une tendresse excessive, Alexandra et Adélaïde rêvaient pour leur cadette une destinée exceptionnellement brillante, l'idéal de la félicité terrestre. Indépendamment de la fortune, le futur mari d'Aglaé devait posséder tous les avantages, toutes les perfections. Par une sorte d'accord tacite il avait même été convenu entre les deux sœurs aînées que, s'il le fallait, elles feraient un sacrifice en faveur de la plus jeune, afin de lui constituer une dot véritablement colossale. Les parents savaient cela; aussi, lorsque Totzky eut fait connaître ses intentions matrimoniales, ils se crurent à peu près certains d'obtenir le consentement d'Alexandra ou d'Adélaïde, d'autant plus que la question de la dot ne pouvait en être une pour Afanase Ivanovitch. Profondément versé dans la science de la vie, le général avait dès l'abord accueilli avec toute la considération qu'elles méritaient les ouvertures de Totzky. Comme ce dernier, par suite de circonstances particulières, s'était aventuré avec beaucoup de circonspection et n'avait fait, pour ainsi dire, que sonder le terrain, les parents, à leur tour, en communiquant la chose à leurs filles, eurent soin de la laisser dans un certain vague. La réponse qu'ils obtinrent ne fut pas non plus très-précise, toutefois elle suffit pour les convaincre que, le cas échéant, Alexandra se montrerait docile à leurs désirs.

C’était une jeune fille d’un caractère ferme, mais d’une humeur extrêmement égale; bonne, raisonnable, elle pouvait épouser Totzky sans répugnance, et, si elle donnait sa parole, elle la tiendrait loyalement. Ennemie de l’éclat, au lieu de révolutionner l’existence de son mari, elle y apporterait plutôt le repos et l’apaisement. Sans posséder une de ces beautés qui attirent tous les regards, elle était fort bien de sa personne. Qu’est-ce que Totzky pouvait désirer de mieux? Et pourtant l’affaire traînait en longueur. D’un commun accord il avait été convenu entre Totzky et le général que, pour le moment, on s’abstiendrait de toute démarche formelle, de tout engagement irrévocable. Les parents ne se décidaient pas encore à aborder carrément la question avec leurs filles. Bien plus, un dissentiment commençait à se produire entre le père et la mère: Élisabeth Prokofievna était mécontente, symptôme grave. Il y avait là une circonstance gênante ou, comme disait Totzky, un « cas embarrassant », qui pouvait devenir un obstacle invincible.

Pour expliquer cette difficulté, il nous faut remonter à dix-huit ans en arrière. À cette époque, dans une province du centre de la Russie où Totzky possédait un de ses plus riches domaines, il avait pour voisin de campagne un petit propriétaire nommé Philippe Alexandrovitch Barachkoff. C’était un ancien officier, issu d’une famille noble, mieux né même qu’Afanase Ivanovitch, mais poursuivi par la déveine la plus implacable. Criblé de dettes, il avait enfin réussi, grâce à un travail de galérien, à remettre un peu d’ordre dans ses affaires. Au moindre sourire de la fortune, le malheureux reprenait confiance. Le cœur plein d’espoir, il se rendit pour quelques jours au chef-lieu du district où il voulait voir un de ses principaux créanciers et, si faire se pouvait, prendre des arrangements avec lui. Quarante-huit heures après son arrivée, il reçut la visite de son staroste. Cet homme, venu du village à bride abattue, avait le visage couvert de brûlures; il apportait une sinistre nouvelle: la veille, en plein midi, un incendie s’était déclaré dans l’habitation du propriétaire, la barinia avait péri dans les flammes, mais les enfants étaient sains et saufs. Cette catastrophe inattendue comblait la mesure; si habitué qu’il fût aux coups du sort, Barachkoff ne put la supporter; il devint fou, et, un mois après, mourut dans un accès de fièvre chaude. Son bien fut vendu à la requête de ses créanciers; quant à ses enfants, — deux petites filles de six

et sept ans, — la générosité d'Afanase Ivanovitch Totzky pourvut à leur entretien et à leur éducation; il les fit élever avec les enfants de son régisseur, un ancien employé, Allemand d'origine et père d'une nombreuse famille. Bientôt des deux orphelines il ne resta que Nastia; sa sœur cadette mourut de la coqueluche. Afanase Ivanovitch, qui résidait alors à l'étranger, ne tarda pas à les oublier l'une et l'autre. Mais, cinq ans après, l'idée lui étant venue d'aller visiter son domaine, il remarqua soudain dans sa petite maison rustique, parmi les enfants de son régisseur, une petite fille de douze ans, vive, intelligente, et qui promettait d'être plus tard une fort belle femme; sous ce rapport Afanase Ivanovitch avait un flair infaillible. Il ne fit cette fois qu'un court séjour dans sa propriété, néanmoins il eut le temps de prendre certaines dispositions; un changement complet s'opéra dans l'éducation de la fillette: celle-ci fut confiée à une institutrice suisse, femme âgée, respectable, et très-expérimentée dans son métier, qui, durant les quatre ans qu'elle passa auprès de son élève, lui enseigna le français et les diverses sciences dont l'acquisition est indispensable à une demoiselle bien élevée.

Dans un village d'une province éloignée Totzky possédait un autre domaine, celui-ci peu considérable, où se trouvait une petite maison de bois récemment construite et meublée avec beaucoup de goût. Comme par un fait exprès, la localité s'appelait Otradnoïe[70]. À une verste de là habitait une propriétaire veuve et sans enfants. Lorsque Nastia eut terminé ses études, cette dame, munie des instructions et pleins pouvoirs d'Afanase Ivanovitch, alla chercher la jeune fille et, l'ayant amenée à Otradnoïe, s'installa avec elle dans la paisible maisonnette. Nastia eut, pour la servir, une vieille femme de charge et une jeune camériste fort experte. Il y avait là des instruments de musique, une jolie bibliothèque ad usum puellarum[71], des tableaux, des estampes, des crayons, des pinceaux, des couleurs, une admirable levrette, et, au bout de quinze jours, Totzky lui-même arriva… Dès lors il parut affectionner tout particulièrement ce modeste hameau perdu au milieu des steppes; chaque été il y venait passer deux ou trois mois. Ainsi s'écoulèrent quatre années d'un bonheur élégant et calme.

Un jour, — c'était à l'entrée de l'hiver, quatre mois après un voyage d'Afanase Ivanovitch à Otradnoïe où, cette fois, il n'était resté que deux

semaines, — Nastasia Philippovna apprit par la renommée que Totzky allait se marier à Pétersbourg: il épousait, disait-on, une jeune fille riche, belle et des mieux apparentées. Comme l'événement le prouva, la voix publique exagérait un peu, car le mariage dont on parlait comme d'une chose à peu près faite n'était encore qu'à l'état de projet vague. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle amena une révolution radicale dans l'existence de Nastasia Philippovna. La jeune fille montra soudain une audace inaccoutumée et révéla le caractère le plus inattendu. Sans hésiter, elle quitta brusquement sa petite maison de bois, partit toute seule pour Pétersbourg et vint tomber comme une bombe dans la demeure d'Afanase Ivanovitch. Stupéfié, celui-ci voulut d'abord élever la voix, mais, dès les premiers mots, force lui fut de baisser le ton: son langage d'autrefois n'était plus de mise, sa logique naguère si persuasive ne produisait plus aucun effet. Devant lui était assise une femme toute différente de celle qu'il avait connue jusqu'alors et qu'au mois de juillet précédent il avait laissée dans le village d'Otradnoïe.

En premier lieu, cette femme nouvelle se trouvait savoir et comprendre extraordinairement de choses. Comment son intelligence s'était-elle ainsi développée? Où avait-elle puisé des données si exactes sur tant d'objets? Était-il possible que ce fût dans sa bibliothèque de jeune fille? Fait plus surprenant encore, elle raisonnait sur nombre de points comme un homme de loi et elle avait une connaissance positive sinon du monde, au moins de la façon dont certaines choses s'y passent. En second lieu, son caractère avait subi une transformation complète. Ce n'était plus du tout la fillette d'autrefois, avec ses alternances de timidité et de pétulance, avec ses adorables naïvetés de petite pensionnaire, avec ses tristesses, ses rêveries, ses étonnements, ses larmes, ses inquiétudes…

Non; Totzky avait maintenant en face de lui une créature étrange qui le narguait, le criblait des sarcasmes les plus acerbes, lui déclarait carrément n'avoir jamais eu pour lui dans son cœur autre chose que le plus profond mépris, un dégoût poussé jusqu'à la nausée ayant aussitôt succédé chez elle à la surprise du premier sommeil. Il pouvait se marier à l'instant même, épouser qui il voulait; personnellement elle s'en souciait comme d'une guigne, mais elle était venue pour lui défendre ce mariage, et elle le lui

défendait par méchanceté, simplement parce que tel était son bon plaisir; en agissant ainsi, elle n'avait d'autre but que de s'amuser aux dépens de Totzky: chacun son tour; à présent c'était elle enfin qui allait rire.

Voilà, du moins, comment elle s'exprimait; peut-être ne disait-elle pas tout ce qu'elle avait dans l'esprit. Tandis que la nouvelle Nastasia Philippovna tenait ce langage, Afanase Ivanovitch réfléchissait sur l'incident et tâchait de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint. Pendant près de quinze jours il ne sut à quelle résolution s'arrêter. À la fin pourtant son parti fut pris. Le fait est que Totzky, alors âgé d'environ cinquante ans, était un homme des mieux posés dans le monde. Depuis longtemps sa situation sociale était assise sur les bases les plus solides. N'aimant, n'appréciant rien au-dessus de sa personne, de son repos et de son bien-être, il ne pouvait souffrir que la plus légère atteinte y fût portée. D'un autre côté, avec son expérience de la vie et la sûreté de son coup d'œil, Totzky reconnut très-vite qu'il avait maintenant affaire à une créature absolument déraillée: avec elle l'effet suivrait infailliblement la menace, rien ne l'arrêterait parce qu'elle se moquait de tout; chercher à l'amadouer était donc inutile. Évidemment il y avait ici comme un enfièvrement de l'esprit et du cœur, une sorte d'indignation romanesque, Dieu sait contre qui et à cause de quoi, un insatiable sentiment de mépris qui dépassait toute mesure, — bref, quelque chose de trop contraire aux usages de la bonne société pour ne pas inquiéter au plus haut point un homme comme il faut. Sans doute, avec la fortune et les relations de Totzky, on pouvait commettre une petite scélératesse pour se tirer d'embarras. En outre, il était clair que, sur le terrain juridique, par exemple, Nastasia Philippovna ne se trouvait pas en position de faire du mal, ni même de susciter un scandale quelque peu grave, car il serait toujours facile d'étouffer l'affaire. Donc pas grand'chose à craindre, si la jeune femme se décidait à agir comme on agit généralement en pareil cas, et ne se lançait point dans quelque aventure par trop excentrique. Mais cette considération ne pouvait tranquilliser un esprit aussi clairvoyant qu'Afanase Ivanovitch: il avait lu dans les yeux étincelants de Nastasia Philippovna qu'elle-même se rendait très-bien compte de son impuissance sur le terrain juridique et qu'elle avait dans la tête un projet tout autre. Ne tenant plus à

rien, se moquant de sa propre personne encore plus que de tout le reste (il fallait que Totzky fût bien intelligent et bien perspicace pour deviner dans ce moment-là que depuis longtemps déjà elle ne se souciait plus d'elle-même, et pour croire, lui sceptique mondain, à la profondeur de ce sentiment), Nastasia Philippovna, pour assouvir sa haine, était capable de se perdre sans retour, de se faire envoyer dans un bagne sibérien. Afanase Ivanovitch n'avait jamais caché qu'il était un peu poltron, ou, pour mieux dire, conservateur au plus haut degré. Si, par exemple, il avait su qu'on attenterait à ses jours au beau milieu de la cérémonie nuptiale ou qu'on lui cracherait au visage devant tout le monde, il aurait eu peur sans doute, mais moins pourtant de la mort ou de l'insulte en elles-mêmes que de leur caractère shocking. Or Nastasia Philippovna avait deviné cela, quoiqu'elle n'en eût encore rien dit; il n'ignorait pas qu'elle l'avait profondément étudié, qu'elle le connaissait à merveille, et que, par suite, elle savait où frapper pour l'atteindre à l'endroit sensible. En fin de compte, Totzky mit les pouces et renonça au mariage qu'il avait en vue.

Une autre circonstance encore influa sur sa détermination. On aurait peine à imaginer combien cette nouvelle Nastasia Philippovna ressemblait peu, physiquement, à l'ancienne. Auparavant ce n'était qu'une fort jolie fillette, et maintenant… Totzky s'en voulut longtemps d'avoir été myope pendant quatre années. Du reste, il se rappelait qu'autrefois déjà il y avait eu des moments où d'étranges pensées lui étaient venues en considérant les yeux de la jeune fille: on y pressentait en quelque sorte une obscurité profonde et mystérieuse; leur regard semblait poser une énigme. Depuis deux ans, Afanase Ivanovitch avait plusieurs fois remarqué avec surprise qu'un changement se produisait dans le teint de Nastasia Philippovna; elle devenait extrêmement pâle et, — chose étrange, — cela la rendait encore plus belle. Comme tous les viveurs, Totzky avait d'abord fait peu de cas d'une conquête qui lui revenait à si bon marché; par la suite, il en était venu à se demander s'il n'y avait pas une erreur dans cette manière de voir. En tout cas, depuis le printemps dernier, son intention était de marier prochainement Nastasia Philippovna; il comptait la doter et lui faire épouser quelque monsieur raisonnable et comme il faut, employé dans une autre province. (Oh! Avec

quelle amertume elle raillait maintenant ce projet!) Mais à présent, en retrouvant cette femme parée d'une beauté nouvelle, Afanase Ivanovitch pensa qu'il pourrait encore l'utiliser; il se décida donc à la garder à Pétersbourg, où il l'installa confortablement comme une maîtresse susceptible de lui faire honneur aux yeux de ses connaissances.

Depuis lors, cinq ans s'étaient passés, et, durant ce laps de temps, bien des choses avaient pris un caractère plus défini. La situation d'Afanase Ivanovitch n'était pas gaie, elle avait surtout ceci de cruel qu'il ne pouvait se remettre de sa première alarme. Il avait peur sans savoir lui-même de quoi, — il craignait simplement Nastasia Philippovna. Pendant les deux premières années, il lui supposa le désir de l'épouser; si elle se taisait, c'était, pensait-il, par un excès d'amour-propre: elle attendait que lui-même se déclarât. La prétention aurait été étrange, mais Afanase Ivanovitch était devenu soupçonneux: son visage s'assombrissait et il s'absorbait dans des songeries pénibles. Sa surprise fut extrême et (bizarrerie du cœur humain!) mêlée d'un certain déplaisir quand, un beau jour, il acquit la conviction que, si même il demandait la main de Nastasia Philippovna, il essuierait un refus. Pendant longtemps il n'y comprit rien. Une seule explication lui semblait admissible: cette femme « ulcérée et fantastique » poussait l'orgueil si loin qu'à la position la plus brillante elle préférait la vaniteuse satisfaction de manifester son mépris par un refus. Pour comble de malheur, Nastasia Philippovna était inaccessible aux séductions banales: l'intérêt n'avait aucune prise sur elle; tout en acceptant le confort qui lui avait été offert, elle vivait très-modestement, et pendant ces cinq ans n'amassa presque rien. Afanase Ivanovitch eut recours à un moyen très-ingénieux pour briser ses chaînes: il entoura adroitement la jeune femme des types les plus propres à agir sur une imagination féminine; sans en avoir l'air, il la mit en rapport avec des princes, des hussards, des secrétaires d'ambassade, des poètes, des romanciers, et même des socialistes. Rien n'y fit, il semblait que Nastasia Philippovna eût une pierre à la place du cœur et que toute sensibilité fût morte en elle. Vivant assez retirée, elle passait son temps à lire, à étudier, à faire de la musique. Ses relations étaient fort restreintes; elle voyait de pauvres et ridicules femmes d'employés, deux actrices, quelques vieilles

dames; elle aimait beaucoup la nombreuse famille d'un respectable professeur; on avait aussi, dans cette maison, beaucoup d'affection pour elle et on était heureux de la recevoir. Le soir, elle avait assez souvent chez elle cinq ou six personnes. Totzky était le plus assidu de ces visiteurs. Depuis quelque temps, Ivan Fédorovitch Épantchine avait réussi, non sans peine, à se faire admettre dans ce cénacle. Ce qui avait coûté beaucoup d'efforts au général avait, par contre, été fort facile à un jeune employé nommé Ferdychtchenko, lequel visait à la drôlerie, mais n'était en réalisé qu'un grossier bouffon. Les autres habitués de la maison étaient Gabriel Ardalionovitch et un étrange jeune homme appelé Ptitzine. Modeste, soigné, correct, ce dernier, qui sortait de la classe pauvre, exerçait maintenant la profession d'usurier… En fin de compte, Nastasia Philippovna avait acquis une notoriété singulière: nul n'ignorait sa beauté, mais c'était tout ce qu'on connaissait d'elle; personne ne pouvait rien raconter. Une telle renommée jointe à l'esprit, à l'instruction et aux façons élégantes de Nastasia Philippovna faisait de celle-ci une de ces maîtresses qui posent leur entreteneur. Les choses en étaient là lorsque Totzky confia ses intentions matrimoniales à Ivan Fédorovitch.

Dans son entretien avec le général, il fit les aveux les plus sincères et les plus complets. Il déclara qu'il était décidé à ne reculer devant aucun moyen pour recouvrer sa liberté; que, quand même Nastasia Philippovna lui promettrait de le laisser désormais parfaitement tranquille, cela ne le rassurerait pas; qu'il lui fallait non des paroles mais des garanties positives. Les deux hommes résolurent d'agir de concert. D'abord, il fut convenu qu'on recourrait aux moyens les plus doux et qu'on s'attacherait exclusivement à faire vibrer « les cordes nobles du cœur ». Ils se rendirent ensemble chez Nastasia Philippovna, et Totzky commença par lui avouer sans détour son épouvantable situation; il s'imputa tous les torts; il dit franchement qu'il ne pouvait se repentir de la façon dont il s'était conduit autrefois envers elle, parce qu'il était un fieffé débauché et un homme incapable de résister à ses passions, mais qu'à présent il voulait se marier, que ce mariage, des plus convenables à tous les égards, était entre les mains de Nastasia Philippovna, qu'en un mot il attendait tout de son noble cœur. Le général Épantchine, qui

prit ensuite la parole en sa qualité de père, tint un langage raisonnable, il évita le pathétique et se borna à dire qu'il reconnaissait pleinement le droit de Nastasia Philippovna à décider du sort d'Afanase Ivanovitch; faisant adroitement parade d'humilité, il représenta que le sort de l'une de ses filles et peut-être aussi celui des deux autres dépendait de la résolution qu'allait prendre Nastasia Philippovna. Celle-ci ayant demandé ce qu'on voulait d'elle, Totzky répondit à cette question avec la franchise dont il n'avait cessé de faire preuve depuis le commencement de l'entretien. Il avait été si effrayé cinq ans auparavant que maintenant encore Nastasia Philippovna n'avait qu'un seul moyen de le rassurer, c'était de se marier elle-même. Il s'empressa d'ajouter que, de sa part, cette demande serait certainement absurde, s'il n'avait pas quelque lieu de la formuler. Il avait fort bien remarqué, il savait positivement qu'un jeune homme porteur d'un beau nom, appartenant à une excellente famille, Gabriel Ardalionovitch Ivolguine, en un mot, qu'elle connaissait et qui était reçu chez elle, l'aimait passionnément depuis longtemps déjà et sans doute donnerait volontiers la moitié de sa vie pour être payé de quelque retour. Lui-même, Afanase Ivanovitch, avait reçu les confidences de Gabriel Ardalionovitch, qui avait aussi révélé ses sentiments à Ivan Fédorovitch, son bienfaiteur. Enfin, si lui, Afanase Ivanovitch, ne se trompait pas, Nastasia Philippovna elle-même connaissait depuis longtemps déjà l'amour du jeune homme et ne semblait pas le voir d'un œil défavorable. Sans doute, à lui plus qu'à tout autre il était difficile d'aborder ce sujet. Si pourtant Nastasia Philippovna consentait à admettre que Totzky, indépendamment du désir égoïste d'assurer son propre bonheur, lui portait aussi à elle-même quelque intérêt, elle comprendrait qu'il la vît avec peine mener cette existence solitaire: pourquoi ce morne détachement de toutes choses et cette incrédulité systématique à l'égard de la vie, qui, dans l'amour, dans la famille, pouvait renaître si belle et trouver ainsi un nouveau but? Laisser se perdre des facultés peut-être brillantes pour s'abîmer dans la stérile contemplation de son chagrin, c'était là une sorte de romantisme indigne à la fois et de l'esprit sensé et du cœur noble de Nastasia Philippovna. Après avoir de nouveau répété que ce sujet était plus délicat à traiter pour lui que pour tout autre, il termina en disant qu'il voulait encore espérer que Nastasia

Philippovna ne lui répondrait pas par le mépris, si, dans le désir sincère d'assurer son avenir, il lui offrait une somme de soixante-quinze mille roubles. Il ajouta en manière d'explication que déjà auparavant il était décidé à lui léguer cet argent; il ne s'agissait pas ici d'une indemnité… et, enfin, pourquoi ne pas admettre et excuser chez lui le désir bien naturel de soulager quelque peu sa conscience, etc., etc., tout ce qu'on a coutume de dire en pareil cas. Afanase Ivanovitch parla longtemps et avec éloquence; en passant il glissa une affirmation curieuse: c'était, assura-t-il, la première fois qu'il soufflait mot de ces soixante-quinze mille roubles; jusqu'alors ni Ivan Fédorovitch lui-même, ni personne n'avait eu connaissance de cela.

La réponse qui fut faite à ces ouvertures étonna les deux amis.

Le langage de Nastasia Philippovna n'offrit pas la moindre trace de cette animosité violente, de cette raillerie haineuse dont le souvenir seul donnait encore le frisson à Totzky. Au contraire, la jeune femme parut contente de pouvoir enfin causer amicalement et à cœur ouvert avec quelqu'un. Elle avoua que depuis longtemps elle-même désirait demander un conseil d'ami; l'orgueil seulement l'avait empêchée de le faire; mais, maintenant que la glace était rompue, elle en était bien aise. Avec un sourire d'abord triste, mais qui ensuite finit par s'égayer, elle déclara qu'en tout cas il ne pouvait plus y avoir de tempête comme autrefois; que depuis longtemps déjà ses façons de voir s'étaient en partie modifiées, et que, si son cœur n'avait pas changé, du moins elle sentait la nécessité de tenir compte des événements accomplis; ce qui était fait était fait, ce qui était passé était passé; aussi trouvait-elle étrange l'inquiétude persistante d'Afanase Ivanovitch. Puis, se tournant d'un air très-respectueux vers Ivan Fédorovitch, elle lui dit que depuis longtemps déjà elle avait beaucoup entendu parler de ses filles, qu'elle éprouvait pour elles une estime sincère et profonde. La seule pensée qu'elle pourrait leur être de quelque utilité la rendrait heureuse et fière. C'était vrai que sa situation actuelle lui pesait et qu'elle s'ennuyait fort; Afanase Ivanovitch avait deviné ses rêves; elle aurait voulu renaître, sinon dans l'amour, du moins dans la famille, et trouver un but à sa vie; mais, en ce qui concernait Gabriel Ardalionovitch, elle ne pouvait pas dire grand'chose. À la vérité, il paraissait l'aimer; elle sentait qu'elle-même pourrait le payer de retour si elle parvenait

à se convaincre de la solidité de son attachement; mais, à supposer qu'il fût sincère, il était bien jeune, cette considération la faisait hésiter. Du reste, ce qui lui plaisait le plus dans Gabriel Ardalionovitch, c'est qu'il travaillait et qu'il soutenait seul toute sa famille. Elle avait entendu dire qu'il était énergique, fier, décidé à faire son chemin; elle savait aussi que Nina Alexandrovna Ivolguine, sa mère, était une femme excellente et des plus respectables; que Barbara Ardalionovna, sa sœur, était une jeune fille très-remarquable, une personne d'un caractère énergique; Ptilzine lui avait beaucoup parlé de cette dernière. D'après ce qu'on lui avait dit, ces deux femmes supportaient vaillamment leur malheur; elle aurait bien désiré les connaître, mais c'était encore une question de savoir si elles la recevraient volontiers dans leur famille. En somme, Nastasia Philippovna n'élevait pas d'objections contre la possibilité de ce mariage; toutefois cela demandait réflexion et elle désirait qu'on ne la pressât point. Quant aux soixante-quinze mille roubles, — Afanase Ivanovitch aurait pu en parler sans tant de précautions oratoires. Elle comprenait elle-même le prix de l'argent, et sans doute elle accepterait la somme qui lui était offerte. Elle savait gré à Afanase Ivanovitch de la délicatesse dont il avait fait preuve en taisant la chose, non pas seulement à Gabriel Ardalionovitch, mais au général lui-même; pourquoi cependant cacher cela au jeune homme? Elle n'avait pas à rougir de cet argent en entrant dans la famille Ivolguine. En tout cas, elle était décidée à ne demander aucun pardon à personne et elle voulait qu'on le sût. Elle n'épouserait Gabriel Ardalionovitch qu'après s'être assurée que ni lui ni les siens ne nourrissaient aucune arrière-pensée en ce qui la concernait. Comme, après tout, elle ne se reconnaissait aucun tort, il valait mieux que Gabriel Ardalionovitch sût dans quelles conditions elle vivait depuis cinq ans à Pétersbourg, quelles étaient ses relations avec Afanase Ivanovitch, et ce qu'elle pouvait avoir amassé de fortune. Enfin, si maintenant elle consentait à accepter une somme d'argent, ce n'était nullement comme prix d'un déshonneur dont elle était innocente, mais seulement à titre d'indemnité pour son existence brisée.

En prononçant ces paroles, Nastasia Philippovna s'était fort animée, ce qui, d'ailleurs, n'avait rien que de très-naturel; cette vivacité fit grand plaisir

au général et il crut l'affaire finie, mais Totzky, toujours sous l'influence de sa première frayeur, n'en jugea pas de même et longtemps il craignit quelque rabat-joie. Cependant des pourparlers s'engagèrent; les deux amis qui avaient tablé sur l'inclination possible de Nastasia Philippovna pour Gania voyaient peu à peu cette hypothèse prendre une apparence de réalité, si bien qu'Afanase Ivanovitch lui-même commençait à ne plus désespérer du succès. Sur ces entrefaites, Nastasia Philippovna s'expliqua avec Gania. Très-peu de mots furent échangés entre eux, comme si cette conversation eût été pénible à la pudeur de la jeune femme. Tout en permettant à Gabriel Ardalionovitch de l'aimer, elle déclara expressément qu'elle ne voulait pas se lier: tant que la noce n'aurait pas eu lieu, elle entendait se réserver jusqu'à la dernière heure le droit de dire « non »; la même liberté était laissée à Gania. Bientôt un hasard obligeant apprit à celui-ci que Nastasia Philippovna savait parfaitement quelle opposition ce projet de mariage avait rencontrée chez les Ivolguine; elle ne lui en parlait pas, quoiqu'il s'attendit chaque jour à la voir aborder ce sujet d'entretien. Du reste, il circulait bien d'autres bruits plus ou moins vagues. Par exemple, Afanase Ivanovitch avait entendu dire que des relations, dont on ne précisait pas la nature, s'étaient établies à l'insu des époux Épantchine entre leurs filles et Nastasia Philippovna, – évidemment ce racontar n'avait pas le sens commun. Par contre, Totzky ne pouvait s'empêcher d'ajouter foi à une autre nouvelle qui l'inquiétait au plus haut degré: Nastasia Philippovna, lui avait-on assuré, était parfaitement instruite des sentiments de Gania: elle savait qu'il ne se mariait que pour l'argent; qu'il avait une âme noire, cupide, violente, envieuse et d'un amour-propre incommensurable; qu'après avoir ardemment désiré faire de Nastasia Philippovna sa maîtresse, il s'était mis à la détester depuis que le général et Totzky, exploitant son amour à leur profit, prétendaient la lui imposer comme femme légitime. La passion et la haine se mêlaient étrangement dans son cœur, et, quoique, après de cruelles hésitations, il eût enfin consenti à épouser cette « vilaine créature », il s'était juré in petto de se venger plus tard sur elle de la contrainte morale qu'il subissait. Nastasia Philippovna, disait-on, savait très-bien tout cela, et elle machinait secrètement quelque chose. Cette nouvelle effraya tellement Afanase Ivanovitch qu'il n'osa même pas

communiquer ses appréhensions au général Épantchine. Toutefois, il y avait des moments où, comme tous les gens faibles, Totzky sentait soudain la confiance lui revenir. Ainsi, par exemple, ce fut un grand soulagement pour lui, et il se reprit à espérer lorsque Nastasia Philippovna promit aux deux amis de donner sa réponse définitive le soir de son jour de naissance. Mais le plus étrange, le plus invraisemblable des bruits mis en circulation, celui qui concernait l'honoré Ivan Fédorovitch lui-même, n'était, hélas! Que trop véridique.

Ici, à première vue, tout paraissait le comble de l'absurdité. Comment admettre qu'au déclin d'une existence respectée, avec son intelligence supérieure, sa profonde connaissance de la vie, etc., etc., Ivan Fédorovitch éprouvât pour Nastasia Philippovna un caprice frisant la passion? Sur quoi comptait-il dans ce cas? Il était difficile de le dire; peut-être sur la complaisance de Gania. Du moins, Totzky soupçonnait qu'entre le général et son secrétaire existait un de ces pactes tacites comme il s'en forme entre gens qui se comprennent à demi-mot. Du reste, nul n'ignore qu'entraîné par la passion, l'homme, le vieillard surtout, s'aveugle au point d'espérer là où l'espoir est complètement chimérique; bien plus, il perd le jugement et agit comme un petit sot, eût-il, d'ailleurs, la sagesse de Salomon. On savait que, pour l'anniversaire de la naissance de Nastasia Philippovna, le général se disposait à lui offrir des perles magnifiques et d'une valeur énorme. Quoiqu'il connût le désintéressement de la jeune femme, il attachait une grande importance à son cadeau, et, vingt-quatre heures avant de le remettre, il était dans une sorte de fièvre, nonobstant l'adresse avec laquelle il simulait le calme. Justement, la générale Épantchine avait entendu parler de ces perles. Sans doute, habituée depuis longtemps aux infidélités de son époux, Élisabeth Prokofievna n'y faisait plus guère attention, mais, dans le cas présent, il était impossible de fermer les yeux: ce qu'on lui avait dit des perles l'avait vivement intéressée. Ivan Fédorovitch s'en aperçut à temps; la veille déjà certains petits mots lui avaient fait dresser l'oreille; il pressentait une explication sérieuse et il en avait peur. Voilà pourquoi, le matin où commence notre récit, il ne tenait pas du tout à déjeuner dans le giron de la famille. Dès avant l'apparition du prince, il avait résolu de s'esquiver en

prétextant une affaire quelconque. L'essentiel pour lui était d'arriver sans encombre à la fin de la journée. Et tout d'un coup le prince survenait comme à point nommé pour sauver la situation. « C'est le ciel qui l'a envoyé! » pensa le général en se rendant auprès de sa femme.

V

Élisabeth Prokofievna était fière de sa naissance. Que devint-elle lorsque, de but en blanc sans la moindre préparation, on lui apprit que le dernier représentant de sa race, ce prince Muichkine dont elle avait déjà entendu parler quelque peu, n'était guère autre chose qu'un malheureux idiot et un pauvre hère vivant d'aumônes? Le général avait prémédité ce coup de théâtre: craignant un interrogatoire au sujet des perles, il avait voulu détourner sur un autre objet l'attention de sa femme.

D'ordinaire, dans les circonstances exceptionnelles, Élisabeth Prokofievna ouvrait de grands yeux, et, le corps un peu rejeté en arrière, regardait vaguement devant elle, sans proférer un mot. C'était une femme grande et maigre, avec un nez légèrement bossu, des joues jaunes et avalées, des lèvres minces et creuses. Sa chevelure grisonnante était encore épaisse. Son front était haut, mais étroit. Ses yeux gris et assez grands avaient parfois l'expression la plus inattendue. Ayant eu jadis la faiblesse de croire que son regard produisait un effet extraordinaire, elle restait inébranlable dans cette conviction.

— Le recevoir? Vous me parlez de le recevoir, maintenant, tout de suite?

Et, roulant les yeux le plus possible, la générale regardait son mari, qui allait et venait en face d'elle.

— Oh! Tu n'as pas à te gêner le moins du monde, ma chère: c'est seulement dans le cas où il te plairait de le voir, se hâta d'expliquer Ivan Fédorovitch. — C'est tout à fait un enfant, et même un enfant à plaindre; il est sujet aux accès d'une certaine maladie; en ce moment il arrive de Suisse; il s'est rendu ici au sortir du wagon; sa mise est étrange, c'est un peu le costume allemand, et, qui plus est, il n'a pas un kopek; je n'exagère pas; il a presque les larmes aux yeux. Je lui ai donné vingt-cinq roubles et je veux lui procurer un petit emploi de scribe dans notre chancellerie. Vous, mesdames, je vous prie de le régaler un peu, car il paraît avoir faim…

— Vous m'étonnez, répondit sans changer de ton la générale; — il a faim

et il est sujet à des accès! Quels sont ces accès?

— Oh! Ils ne se renouvellent pas si souvent, et, d'ailleurs, il est presque comme un baby; du reste, il a reçu de l'éducation. Je voulais vous prier, mesdames, de lui faire subir un examen, ajouta le général en s'adressant de nouveau à ses filles, — il serait bon de savoir à quoi il est apte.

— Lui faire subir un examen? Répéta d'une voix traînante Élisabeth Prokofievna, tandis que son regard profondément étonné allait de ses filles à son mari et vice versa.

— Oh! Ma chère, ne donne pas un tel sens… du reste, comme il te plaira; je me proposais de le traiter avec bienveillance et de l'introduire auprès de vous, parce que c'est presque une bonne action.

— L'introduire auprès de nous? Et il arrive de la Suisse?

— Qu'est-ce que cela fait qu'il arrive de la Suisse? Mais, je le répète, ce sera comme tu voudras. Cette idée m'était venue, d'abord parce que c'est un homonyme et peut-être même un parent, ensuite parce qu'il ne sait où reposer sa tête. J'avais même pensé que, comme membre de notre famille, il éveillerait en toi quelque intérêt.

— Cela va de soi, maman, s'il n'y a pas à se gêner avec lui, dit Alexandra; — de plus, il arrive de voyage, il a faim, pourquoi ne pas le nourrir, s'il ne sait où aller?

— Et puis c'est tout à fait un enfant, on peut encore jouer à cligne-musette avec lui.

— Jouer à cligne-musette? Comment?

— Ah! Maman, cessez de poser, je vous en prie! Fit avec colère Aglaé.

Adélaïde, qui était d'un caractère gai, se mit à rire.

— Appelez-le, papa, maman permet, décida Aglaé.

Ivan Fédorovitch sonna et donna ordre d'introduire le prince.

— Mais à condition qu'on lui nouera une serviette autour du cou, lorsqu'il se mettra à table, déclara la générale; — il faudra dire à Fédor ou à Marc de se tenir derrière sa chaise et d'avoir l'œil sur lui pendant le repas. Est-il tranquille, au moins, dans ses accès? Ne fait-il pas de gestes?

— Au contraire, il est même très-bien élevé et il a de fort bonnes façons. Un peu trop simple parfois… Mais le voilà lui-même! Je vous présente le

dernier des princes Muichkine, un homonyme et peut-être même un parent; faites-lui bon accueil. Ces dames vont déjeuner, prince; ainsi, faites-leur l'honneur… Mais, pardon, je suis en retard, je me sauve…

— On sait où vous vous sauvez, observa d'un ton significatif Élisabeth Prokofievna.

— Je me sauve, je me sauve, ma chère, je suis en retard! Mais, mesdames, donnez-lui vos albums pour qu'il y écrive quelque chose, vous verrez quel talent il a! C'est un calligraphe hors ligne! Tout à l'heure il a reproduit sous mes yeux un spécimen de l'écriture d'autrefois: « L'igoumène Pafnoutii a apposé sa signature… » Allons, au revoir.

— Pafnoutii? L'igoumène? Mais attendez un peu, attendez, où allez-vous donc et qu'est-ce que c'est que ce Pafnoutii? Cria la générale prise de colère et presque d'inquiétude, tandis que son mari gagnait rapidement la porte.

— Oui, oui, ma chère, c'était un igoumène du temps passé… Mais je vais chez le comte, il m'attend depuis longtemps, lui-même m'avait donné rendez-vous… Prince, au revoir!

Le général partit au plus vite.

— Je sais chez quel comte il va! Dit d'un ton âpre Elisabeth Prokofievna, et ses yeux se reportèrent sur le prince avec une expression de mécontentement. — Quoi donc! Grommela ensuite l'irascible générale en faisant appel à ses souvenirs; — eh bien, qu'est-ce que c'est? Ah! Oui; eh bien, quel igoumène?

— Maman… commença Alexandra.

Aglaé frappa du pied.

— Laissez-moi parler, Alexandra Ivanovna, interrompit sèchement la mère, — moi aussi je veux savoir. Asseyez-vous ici, prince, tenez, sur ce fauteuil, en face de moi, non, ici, au soleil; mettez-vous plus près de la lumière, que je puisse vous voir. Eh bien, quel igoumène?

— L'igoumène Pafnoutii, répondit sérieusement le prince.

— Pafnoutii? C'est intéressant; eh bien, qu'est-ce qu'il a fait?

Élisabeth Prokofievna questionnait d'une voix brusque et impatiente, les yeux toujours fixés sur le prince. Lorsque celui-ci répondit, elle l'écouta en hochant la tête après chacune de ses paroles.

— L'igoumène Pafnoutii vivait au quatorzième siècle, commença le prince, — son monastère était situé sur les bords du Volga, dans la contrée qui s'appelle maintenant le gouvernement de Kostroma. Il était célèbre par la sainteté de sa vie; il est allé à la Horde, a aidé à arranger certaines affaires et a mis sa signature au bas d'un papier. J'ai vu un fac-similé de ce seing, l'écriture m'a plu et je me suis appliqué à l'imiter. Tantôt, comme le général voulait voir si j'ai une assez belle main pour pouvoir être employé quelque part, j'ai tracé plusieurs phrases offrant chacune un type d'écriture différent. Entre autres phrases se trouvait celle-ci: « L'igoumène Pafnoutii a apposé sa signature », dans laquelle j'avais reproduit l'écriture même du moine. Cela a beaucoup plu au général, voilà pourquoi il en a parlé tout à l'heure.

— Aglaé, dit Élisabeth Prokofievna, — rappelle-toi: Pafnoutii, ou plutôt prends-en note, autrement je suis sûre d'oublier. Du reste, je croyais que ce serait plus intéressant. Où est donc cette signature?

— Elle est restée, je crois, dans le cabinet du général, sur la table.

— Qu'on aille la chercher tout de suite.

— Ce n'est pas la peine, je puis vous la récrire, si vous voulez.

— Sans doute, maman, dit Alexandra, — à présent il vaudrait mieux déjeuner. Nous avons faim.

— Soit, décida la générale. — Venez, prince; vous devez être très-affamé?

— Oui, maintenant je mangerais volontiers, et je vous suis bien reconnaissant.

— C'est très-bien d'être poli, et je m'aperçois que vous n'êtes pas, à beaucoup près, aussi… original qu'on me l'avait dit en m'annonçant votre visite. Venez, asseyez-vous ici, vis-à-vis de moi, poursuivit la générale quand on arriva dans la salle à manger, et elle indiqua une place au prince, — je veux vous avoir sous les yeux. Alexandra, Adélaïde, ayez soin du prince. N'est-ce pas qu'il est loin d'être si… malade? Peut-être même la serviette n'est-elle pas nécessaire… Prince, est-ce qu'on vous noue une serviette sous le menton quand vous êtes à table?

— Je crois qu'on le faisait autrefois, lorsque j'avais sept ans; mais maintenant, quand je mange, je déploie ma serviette sur mes genoux.

— C’est ainsi qu’il faut faire. Et les accès?

— Les accès? Répéta le prince un peu étonné: — à présent ils sont assez rares chez moi. Du reste, je ne sais pas; on dit que le climat de la Russie me sera nuisible.

Élisabeth Prokofievna continuait à incliner la tête après chaque parole prononcée par le visiteur.

— Il parle bien, fit-elle observer à ses filles; — j’en suis même surprise. Ainsi, ce n’étaient que des fadaises et des mensonges, comme toujours. Mangez, prince, et racontez-nous votre existence: où êtes-vous né? Où avez-vous été élevé? Je veux tout savoir; vous m’intéressez extrêmement.

Le prince remercia, et, tout en mangeant avec beaucoup d’appétit, il recommença le récit qu’il avait dû faire plusieurs fois déjà dans cette matinée. La générale était de plus en plus satisfaite. Les demoiselles écoutaient aussi avec assez d’attention. On rechercha si l’on était parents. Le prince connaissait assez bien la série de ses ascendants, mais on eut beau conférer les tables généalogiques, il se trouva qu’entre lui et la générale la parenté était presque nulle. Les grands-pères et les grands-mères auraient encore pu, à la rigueur, cousiner ensemble. Cette aride conversation plut fort à la générale, qui aimait beaucoup à parler de ses ancêtres, mais n’avait presque jamais l’occasion de le faire. Aussi était-elle de très-bonne humeur quand elle quitta la table.

— Allons tous à notre chambre de réunion, dit-elle, — on nous y apportera le café. Nous avons une pièce commune, expliqua-t-elle au prince, tandis qu’elle sortait avec lui de la salle à manger, — c’est tout bonnement mon petit salon, où nous nous réunissons, quand nous sommes seules, et où chacune s’occupe de son affaire. Alexandra, ma fille ainée, joue du piano, lit ou brode; Adélaïde peint des paysages et des portraits, seulement elle ne peut rien finir; quant à Aglaé, elle reste là sans rien faire. Moi, je ne travaille guère non plus, je laisse mon ouvrage s’échapper de mes mains. Allons, nous voici arrivés, asseyez-vous, prince, ici, près de la cheminée, et racontez. Je veux savoir comment vous faites un récit. Je tiens à être parfaitement édifiée là-dessus, et, quand je verrai la princesse Biélokonsky, je raconterai à la vieille tout ce qui vous concerne. Je veux aussi que vous les intéressiez toutes. Eh

bien, parlez donc.

— Mais, maman, il est fort étrange de raconter ainsi, observa Adélaïde en disposant son chevalet; puis la jeune fille prit ses pinceaux et sa palette pour travailler à un tableau commencé depuis longtemps déjà; c'était un paysage qu'elle copiait d'après une estampe. Alexandra et Aglaé s'assirent toutes deux sur un petit divan, et, croisant les bras, se préparèrent à écouter la conversation. Le prince remarqua qu'il était l'objet de l'attention générale.

— Je ne raconterais rien, si on me l'ordonnait ainsi, dit Aglaé.

— Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a là d'étrange? Pourquoi ne raconterait-il pas? Il a une langue. Je veux savoir comment il parle. Eh bien, dites quelque chose. Racontez comment vous avez trouvé la Suisse, quelle a été votre première impression. Vous verrez, il va commencer et il entrera très-bien en matière.

— L'impression a été forte… fit le prince.

— Vous voyez, vous voyez! Il a commencé! Interrompit Élisabeth Prokofievna en s'adressant à ses filles.

— Laissez-le, du moins, parler, maman! Dit Alexandra. — Ce prince est peut-être un fin matois et pas du tout un idiot, murmura-t-elle à l'oreille d'Aglaé.

— C'est probable, il y a longtemps que je m'en doute, répondit celle-ci. — Et c'est une lâcheté à lui de jouer cette comédie. Dans quel intérêt fait-il cela?

— La première impression a été très-forte, répéta le prince. — Quand on m'eut emmené à l'étranger, dans les différentes villes d'Allemagne par où nous passions, je me bornais à regarder en silence, et, je m'en souviens, je ne faisais même aucune question. Je venais d'avoir une série d'accès très-violents; or chaque retour de ces attaques, chaque recrudescence de ma maladie avait pour effet de me plonger ensuite dans une hébétude complète. Je perdais alors toute mémoire, l'esprit travaillait encore, mais le développement logique de la pensée était, pour ainsi dire, interrompu. Je ne pouvais pas lier l'une à l'autre plus de deux ou trois idées. Quand les accès étaient passés, je redevenais bien portant et fort, comme vous me voyez en ce moment. Je me rappelle que j'éprouvais un chagrin insupportable; j'avais

même envie de pleurer; j'étais toujours étonné et inquiet. Je me sentais au milieu de toutes choses étrangères et cela me tuait. Je me rappelle que ce marasme se dissipa entièrement à mon arrivée en Suisse. La circonstance qui y mit fin fut le braiement d'un âne entendu sur le marché de Bâle. L'âne m'impressionna extrêmement, il me causa, je ne sais pourquoi, un plaisir extraordinaire et mon cerveau recouvra soudain toute sa lucidité.

— Un âne? C'est étrange, observa la générale. — Du reste, il n'y a là rien d'étrange, certaines de nous s'éprennent d'amour pour des ânes, ajouta-t-elle en regardant avec colère ses filles, qui s'étaient mises à rire. — Cela se voyait déjà dans les temps mythologiques. Continuez, prince.

— Depuis lors j'aime terriblement les ânes. C'est même chez moi une sorte de sympathie. Je commençai à me renseigner sur eux, car auparavant je ne les connaissais pas. Je ne tardai pas à constater que ce sont des animaux fort utiles: laborieux, robustes, patients, économiques. Bref, cet âne me fit soudain prendre goût à la Suisse tout entière, si bien que ma tristesse disparut comme par enchantement.

— Tout cela est fort étrange, mais il n'est pas absolument nécessaire de s'étendre sur l'âne; passons à un autre sujet. Pourquoi ris-tu toujours, Aglaé? Et toi, Adélaïde? Le prince a très-bien parlé de l'âne. Il l'a vu personnellement, et toi qu'est-ce que tu as vu? Tu n'es pas allée à l'étranger?

— J'ai déjà vu un âne, maman, dit Adélaïde.

— Et moi j'en ai même entendu un, ajouta Aglaé.

Ce furent de nouveaux rires; le prince fit chorus avec les trois jeunes filles.

— C'est très-mal de votre part, déclara Élisabeth Prokofievna; — excusez-les, prince, cela ne les empêche pas d'être bonnes. Je dispute continuellement avec elles, mais je les aime. Elles sont légères, étourdies, folles.

— Pourquoi donc? Répliqua en riant le prince: — à leur place, moi non plus je n'aurais pas laissé échapper l'occasion. Mais je maintiens mon éloge de l'âne: l'âne est un homme bon et utile.

— Mais vous êtes bon, prince? C'est par curiosité que je demande cela, questionna la générale.

Ces mots provoquèrent une nouvelle explosion d'hilarité.

— C'est encore ce maudit âne qui leur est revenu à l'esprit: je n'y pensais pas du tout! S'écria Élisabeth Prokofievna. — Croyez-moi, je vous prie, prince, je n'ai voulu faire aucune…

— Allusion? Oh! Je n'ai pas de peine à le croire.

Et le prince riait de bon cœur.

— Vous faites fort bien de rire. Je vois que vous êtes un très-bon jeune homme, dit la générale.

— Je suis quelquefois méchant, répondit-il.

— Et moi je suis bonne, déclara inopinément Élisabeth Prokofievna, — et, si vous voulez, je suis toujours bonne; c'est mon seul défaut, car il ne faut pas être toujours bonne. Je m'emporte très-fréquemment, par exemple, contre elles, et surtout contre Ivan Fédorovitch, mais ce qu'il y a de dégoûtant, c'est que je suis on ne peut meilleure quand je me fâche. Tantôt, avant votre arrivée, je m'étais mise en colère, je faisais semblant de ne rien comprendre et de ne pouvoir pas comprendre. Cela m'arrive; je suis comme une enfant. Aglaé m'a donné une leçon; je te remercie, Aglaé. Du reste, tout cela ne signifie rien. Je ne suis pas encore aussi bête que j'en ai l'air et que mes filles voudraient le faire croire. J'ai du caractère et je ne suis pas trop honteuse. Du reste, je dis cela sans amertume. Viens ici, Aglaé, embrasse-moi. Allons… assez de mignardises, dit-elle ensuite à sa fille, qui lui baisait tendrement les lèvres et la main. — Continuez, prince; peut-être vous rappellerez-vous quelque chose de plus intéressant encore que l'âne.

— Encore une fois, observa de nouveau Adélaïde, — je ne comprends pas qu'on puisse raconter, quand on est si brusquement sommé de le faire. Moi je resterais interloquée.

— Mais le prince ne restera pas interloqué, parce que le prince est extrêmement intelligent, au moins dix fois plus intelligent que toi, et peut-être même douze. J'espère que tu le sentiras après cela. Prouvez-le-leur, prince; continuez. Au fait, on peut maintenant laisser l'âne de côté. Eh bien, qu'est-ce que vous avez vu à l'étranger, indépendamment de l'âne?

— Mais ce que le prince a dit de l'âne était déjà intelligent, remarqua Alexandra: — il a décrit d'une façon fort intéressante son état maladif et le

rassérènement qui s'est produit en lui à la suite d'un choc extérieur. J'ai toujours été curieuse de savoir comment les gens perdent la raison, puis la recouvrent. Surtout quand cela a lieu tout d'un coup.

— N'est-ce pas? N'est-ce pas? Fit vivement la générale; — je vois que toi aussi, tu es parfois intelligente; allons, qu'on en finisse avec les rires! Vous en étiez resté, je crois, prince, à la nature suisse; eh bien?

Le prince poursuivit son récit:

— Nous arrivâmes à Lucerne, et on me fit faire une promenade sur le lac. J'en admirai la beauté, mais en même temps j'avais un poids sur le cœur.

— Pourquoi? Demanda Alexandra.

— Je n'en sais rien. Je me sens toujours oppressé et inquiet quand je contemple pour la première fois une telle nature: elle me plaît et elle me trouble. Du reste, à cette époque, j'étais encore malade.

— Eh bien, non, moi je désirerais beaucoup la voir, dit Adélaïde. — Je ne comprends même pas pourquoi nous n'allons pas à l'étranger. Voilà deux ans que je cherche en vain un sujet de tableau:

« L'Orient et le Sud à présent sont usés… »

Trouvez-moi un sujet de tableau, prince.

— Je n'y entends rien. Il suffit, me semble-t-il, de regarder, et ensuite on peint.

— Je ne sais pas regarder.

— Mais pourquoi ce langage énigmatique? Je ne comprends rien! Fit brusquement Élisabeth Prokofievna: — « Je ne sais pas regarder », dis-tu? Qu'est-ce que cela signifie? Tu as des yeux, tu n'as qu'à les ouvrir. Si tu ne sais pas regarder ici, ce n'est pas à l'étranger que tu apprendras. Racontez plutôt comment vous-même avez regardé, prince.

— Oui, cela vaudra mieux, ajouta la jeune artiste. — À l'étranger le prince a appris à regarder.

— Je ne sais pas; j'y ai seulement rétabli ma santé; j'ignore si j'ai appris à regarder. Du reste, presque tout le temps, j'ai été fort heureux.

— Heureux! Vous savez être heureux? Questionna Aglaé: — alors, comment donc dites-vous que vous n'avez pas appris à regarder? Il faut que vous nous instruisiez.

— Instruisez-nous, s'il vous plaît, dit en riant Adélaïde.

— Je ne puis rien enseigner, répondit le prince, qui riait lui-même; — pendant mon séjour à l'étranger, je n'ai guère quitté ce village suisse; je sortais rarement et je n'allais que dans le voisinage; qu'est-ce que je vous apprendrais donc? D'abord, je cessai seulement de m'ennuyer; je recouvrai bientôt la santé; puis chaque journée me devint chère et acquit, à mesure que le temps s'écoulait, un prix de plus en plus grand à mes yeux, si bien que je commençai à m'en apercevoir. Je me couchais fort content et me levais plus heureux encore. Mais d'où cela venait-il? Il serait assez difficile de le dire.

— En sorte que vous n'aviez envie d'aller nulle part et n'éprouviez aucun besoin de déplacement? Demanda Alexandra.

— Au commencement, si, j'avais l'humeur inquiète et vagabonde. Je pensais toujours à mon existence future; je voulais faire l'épreuve de ma destinée; à certains moments surtout le repos m'était pénible. Vous savez, on a de ces moments-là, surtout quand on est seul. Il y avait chez nous une cascade, ou, pour mieux dire, un mince filet d'eau qui tombait d'une montagne presque perpendiculairement, une eau blanche, bruyante, écumeuse. Elle se trouvait à une demi-verste de notre habitation, et il me semblait qu'elle n'en était qu'à cinquante pas. La nuit, j'aimais à l'entendre bruire; tenez, dans ces moments-là, une grande agitation s'emparait quelquefois de moi. De temps à autre il m'arrivait aussi de me trouver seul dans les montagnes au milieu du jour; autour de moi se dressaient de grands pins séculaires exhalant une odeur de résine; sur le haut d'un rocher apparaissaient les ruines d'un vieux castel féodal; notre petit village, perdu dans la vallée, se voyait à peine; le soleil était vif, le ciel bleu; partout régnait un effrayant silence. Eh bien, là aussi je me sentais pris du besoin de voyager; il me semblait que si j'allais toujours tout droit devant moi, si je franchissais la ligne où le ciel se confond avec la terre, je trouverais au delà le mot de l'énigme, une vie nouvelle mille fois plus mouvementée que la nôtre; je rêvais d'une grande ville comme Naples, pleine de palais, de bruit, d'agitation, de vie… Oui, j'avais bien des aspirations! Mais, ensuite, il me parut qu'on pouvait, même dans une prison, trouver énormément de vie.

— J'ai lu cette louable pensée dans ma Chrestomathie, quand j'avais

douze ans, dit Aglaé.

— C'est toujours de la philosophie, observa Adélaïde; — vous êtes philosophe, et vous êtes venu nous instruire.

— Vous avez peut-être raison, répondit le prince en souriant, — je suis philosophe en effet, et, qui sait? Il se peut aussi que j'aie l'idée d'instruire… C'est possible; vraiment, cela se peut.

— Et votre philosophie, reprit Aglaé, — est tout à fait celle d'Eulampia Nikolaïevna, une veuve d'employé qui vient chez nous comme pique-assiette. Pour elle, tout le problème de la vie se réduit au bon marché; elle ne s'applique qu'à dépenser le moins possible, elle ne parle même que de kopeks, et notez qu'elle a de l'argent, c'est une rusée commère. Il en est de même de votre vie énorme dans une prison, et peut-être aussi de votre bonheur de quatre ans dans un village; bonheur pour lequel vous avez vendu votre ville de Naples, et, paraît-il, avec bénéfice, quoiqu'il ne vaille qu'un kopek.

— Pour ce qui est de la vie en prison, on peut encore n'être pas de cet avis, répliqua le prince; — j'ai connu un homme qui avait subi douze ans de captivité; c'était un des malades en traitement chez mon professeur. Il avait des attaques; on le voyait parfois s'agiter, fondre en larmes; une fois même il tenta de se suicider. Sa vie en prison était fort triste, je vous l'assure, mais certainement elle valait plus d'un kopek. Toutes ses connaissances se réduisaient à une araignée et à un arbuste qui poussait sous sa fenêtre… Mais j'aime mieux vous parler d'un autre homme avec qui je me suis rencontré l'année dernière. Il y avait dans son cas une circonstance fort étrange, — étrange surtout en ce sens qu'elle se produit très-rarement. Cet homme avait été un jour conduit à l'échafaud et on lui avait lu la sentence qui le condamnait à être fusillé comme criminel politique. Vingt minutes après, arriva la grâce de ce malheureux: une commutation de peine lui était accordée. Mais, entre la lecture de l'arrêt de mort et celle de l'édit abaissant la peine d'un degré, il s'écoula vingt minutes, ou, tout au moins, un quart d'heure durant lequel l'infortuné vécut persuadé qu'il allait mourir dans quelques instants. J'étais très-avide de savoir quelles avaient été alors ses impressions, et plus d'une fois je le questionnai à ce sujet. Il se rappelait tout

avec une netteté extraordinaire et il disait que rien de ce qui s'était passé durant ces quelques minutes ne s'effacerait jamais de sa mémoire. À vingt pas de l'échafaud autour duquel se tenaient les soldats et le peuple, on avait planté trois poteaux parce qu'il y avait un certain nombre de condamnés. On attacha les trois premiers à ces poteaux, on les revêtit du costume d'usage en pareil cas (une longue blouse blanche), et on enfonça sur leurs yeux un bonnet de nuit pour qu'ils ne vissent pas les fusils; ensuite un peloton de soldats s'aligna devant chacun de ces malheureux. L'homme dont je vous parle figurait le huitième sur la liste des condamnés, par conséquent il devait être exécuté dans la troisième série. Un prêtre, tenant une croix dans sa main, s'approcha tour à tour de chacun d'eux. Il ne leur restait plus que cinq minutes à vivre, pas davantage. Mon ami disait que ces cinq minutes lui avaient fait l'effet d'une éternité, d'une richesse immense: tant de vies lui paraissaient contenues dans ces cinq minutes qu'il avait jugé inutile de penser tout de suite au dernier moment; il avait donc partagé son temps de la manière suivante: deux minutes pour dire adieu à ses compagnons, deux minutes pour se recueillir en lui-même, une minute pour jeter un dernier regard autour de lui. Il se rappelait très-bien avoir pris ces dispositions suprêmes. Il mourait à vingt-sept ans, plein de santé et de force. En disant adieu à ses amis, il se souvenait d'avoir adressé à l'un d'eux une question assez indifférente et d'avoir écouté la réponse avec un véritable intérêt. Les adieux terminés, arrivèrent les deux minutes qu'il avait résolu de consacrer à une méditation; il savait d'avance à quoi il penserait, voici quel devait être l'objet de ses réflexions: à présent je vis, mais, dans trois minutes, que serai-je et où serai-je? Telles étaient les questions qu'il se proposait de trancher durant ce court laps de temps! Non loin de là il y avait une église dont le soleil faisait rayonner la coupole dorée. Il se rappelait avoir tenu ses yeux obstinément fixés sur cette coupole et sur les rayons qu'elle répercutait; il ne pouvait en détacher ses regards, il lui semblait que ces rayons étaient sa nouvelle nature, que, dans trois minutes, il allait se confondre avec eux… L'incertitude, l'horreur de l'inconnu qu'il sentait si proche étaient quelque chose d'épouvantable, mais rien, disait-il, ne lui avait été alors plus pénible que cette incessante pensée: « Si je ne mourais pas? Si la vie m'était rendue?

Quelle éternité! Et tout cela serait à moi! Oh! Alors, chaque minute serait pour moi comme une existence entière, je n'en perdrais pas une seule, je tiendrais compte de tous mes instants pour n'en dépenser aucun inutilement! » À la fin, l'obsession de cette idée l'avait tellement irrité qu'il aurait voulu être fusillé le plus vite possible

Le prince s'arrêta tout à coup; son auditoire croyait qu'il allait continuer et conclure.

— Vous avez fini? Demanda Aglaé.

— Quoi! J'ai fini? Répondit le prince, qui depuis une minute était devenu rêveur.

— Mais pourquoi donc avez-vous raconté cela?

— Pour rien… parce que cela m'était revenu à l'esprit… une chose en appelle une autre…

— Votre récit manque de conclusion, observa Alexandra: — vous avez certainement voulu prouver, prince, qu'il n'est pas de moment qui ne vaille plus d'un kopek, et que, parfois, cinq minutes sont plus précieuses qu'un trésor. Tout cela est louable, mais permettez pourtant: cet ami qui vous a raconté ses transes… on a commué sa peine, par conséquent on lui a donné cette « vie éternelle ». Eh bien, quel usage a-t-il fait ensuite de ce trésor? A-t-il vécu en « tenant compte » de chaque minute?

— Oh! Non, je lui ai demandé s'il avait mis son programme à exécution, et lui-même a reconnu qu'il n'avait pas du tout vécu ainsi, qu'au contraire il avait perdu beaucoup, beaucoup de minutes.

— Eh bien, voilà une expérience décisive. Cela prouve qu'en effet on ne peut pas vivre en tenant compte de tous les instants. C'est impossible.

— Oui, c'est impossible, reprit le prince, — moi-même je me suis dit cela… Et pourtant comment ne pas croire?…

— C'est-à-dire que vous croyez vivre plus intelligemment que tout le monde? Interrogea Aglaé.

— Oui, j'ai eu parfois cette idée.

— Et vous l'avez encore?

— Et… je l'ai encore, répondit le prince.

Jusqu'alors il avait contemplé Aglaé avec un sourire doux et même

timide, mais, après avoir prononcé ces mots, il se mit à rire et regarda gaiement la jeune fille.

— On n'est pas plus modeste! Dit-elle, légèrement agacée.

— Mais que vous êtes braves tout de même! Voilà que vous riez, et moi, le récit de cet homme m'a tellement impressionné que j'en ai rêvé ensuite; oui, j'ai vu en songe ces cinq minutes…

De nouveau, il promena sur ses auditrices un regard sérieux et scrutateur.

— Vous n'êtes pas fâchées contre moi? Demanda-t-il tout à coup avec une sorte de confusion, quoiqu'il regardât carrément les trois jeunes filles en pleine figure.

— Pourquoi? S'écrièrent-elles, étonnées.

— Mais parce que j'ai toujours l'air d'instruire…

Toutes se mirent à rire.

— Si vous êtes fâchées, ne le soyez plus, reprit le prince; — je le sais moi-même, j'ai moins vécu qu'un autre et j'ai moins que personne l'intelligence de la vie. Il peut m'arriver quelquefois de dire des choses fort étranges…

En achevant ces mots, il était fort troublé.

— Puisque vous dites que vous avez été heureux, par conséquent vous avez vécu non pas moins, mais plus que les autres; pourquoi donc ces excuses embarrassées? Commença Aglaé d'un ton aigre. — D'ailleurs, vous n'avez pas à vous poser en triomphateur modeste, car ici vous ne triomphez pas du tout. Avec votre quiétisme, on peut remplir de bonheur une vie même de cent années. Qu'on vous montre une exécution capitale ou qu'on vous montre le petit doigt, de l'un et de l'autre cas vous tirerez une pensée également louable et vous resterez content. Comme cela, l'existence est facile.

— Pourquoi te mets-tu toujours en colère? Je ne le comprends pas, dit la générale, qui depuis longtemps écoutait la discussion en observant les visages des interlocuteurs, — et je ne puis comprendre non plus de quoi vous parlez. Que vient faire ici ce petit doigt? Qu'est-ce que cela signifie? Le prince parle bien, seulement ce qu'il dit n'est pas très-gai. Pourquoi l'intimides-tu? Quand il a commencé, il riait, et maintenant il est tout soucieux.

— Laissez donc, maman. — C'est dommage, prince, que vous n'ayez pas vu d'exécution capitale, je vous demanderais une chose.

— J'ai vu une exécution, répondit le prince.

— Vous en avez vu une? S'écria Aglaé; — j'aurais dû m'en douter! Cela couronne toute l'affaire. Si vous avez vu une exécution, comment donc dites-vous que vous avez toujours vécu heureusement? Eh bien, ne vous ai-je pas dit la vérité?

— Mais est-ce qu'on exécute dans votre village? Demanda Adélaïde.

— C'est à Lyon que j'ai vu cela, j'y étais allé avec Schneider, il m'avait pris avec lui. Le hasard a voulu qu'en arrivant j'assistasse à cette scène.

— Eh bien, cela vous a beaucoup plu? C'est fort édifiant? Fort utile? Voulut savoir Aglaé.

— Cela ne m'a pas plu du tout et j'ai été un peu malade à la suite de ce spectacle, mais j'avoue qu'il a exercé sur moi une sorte de fascination, je ne pouvais en détacher mes yeux.

— Je ne l'aurais pas pu non plus, dit Aglaé.

— Là, on n'aime pas que les femmes aillent voir des exécutions, et même les journaux blâment ensuite celles qui ont eu cette curiosité.

— S'ils trouvent que ce n'est pas l'affaire des femmes, ils veulent dire par là que c'est celle des hommes. Je les félicite de leur logique. Et, sans doute, vous êtes aussi de cet avis.

— Racontez-nous l'exécution dont vous avez été témoin, fit brusquement Adélaïde.

Cette demande parut causer un certain embarras au prince, son visage se renfrogna.

— À présent je n'en aurais guère envie, répondit-il.

— On dirait que vous ne vous sentez pas la force de nous faire ce récit, remarqua Aglaé d'un ton moqueur.

— Non, c'est parce que j'ai déjà raconté tantôt cette même exécution.

— À qui l'avez-vous racontée?

— À votre valet de chambre, pendant que j'attendais…

— À quel valet de chambre? Fit-on en chœur.

— Eh bien, mais à cet homme aux cheveux blancs et au visage rouge qui

se tient dans l'antichambre; je suis resté là jusqu'au moment où j'ai été reçu par Ivan Fédorovitch,

— C'est étrange, observa la générale.

— Le prince est un démocrate, dit malignement Aglaé, — voyons, du moment que vous avez fait ce récit à Alexis, vous ne pouvez pas nous le refuser.

— Je veux absolument l'entendre, insista Adélaïde.

— Tout à l'heure, reprit avec animation le prince en s'adressant à la jeune fille, — quand vous m'avez demandé un sujet de tableau, l'idée m'est venue de vous en proposer un: représenter le visage d'un condamné à mort dans la minute qui précède la chute du couperet, au moment où le malheureux va être bouclé sur la bascule.

— Comment! Le visage? Rien que le visage? Demanda Adélaïde; — ce sera un singulier sujet, et quel tableau y a-t-il donc là?

— Je ne sais pas; pourquoi donc? Répliqua vivement le prince. — J'ai vu dernièrement à Bâle un tableau comme cela. Je voudrais bien vous le décrire… Je vous en parlerai un jour… il m'a beaucoup frappé.

— Plus tard, certainement, il faudra que vous me parliez du tableau de Bâle, — dit Adélaïde, — mais, à présent, expliquez-moi celui qu'il y a à faire avec cette exécution. Pouvez-vous me retracer les choses comme vous vous les représentez? Comment donc peindre ce visage? Ainsi un visage seulement? Quel visage est-ce?

— C'était juste une minute avant la mort, s'empressa de commencer le prince, qui, entraîné par ses souvenirs, semblait avoir oublié tout le reste, — au moment où le condamné venait de monter les degrés de l'échafaud et mettait le pied sur la plate-forme. Il tourna les yeux de mon côté; je regardai son visage et je compris tout… Du reste, comment raconter cela? Je désirerais de tout mon cœur que vous ou quelqu'un en fissiez un tableau; il vaudrait mieux que ce fût vous! Alors déjà je me disais qu'une semblable peinture serait utile. Vous savez, il faudrait ici représenter tout ce qui a précédé, tout, tout. Il était en prison, et, comptant que les formalités habituelles seraient observées, il croyait avoir encore au moins huit jours devant lui. Mais, par suite de je ne sais quelle circonstance, les délais d'usage

furent abrégés. À cinq heures du matin il dormait. C'était à la fin d'octobre; À cinq heures il fait encore froid, et le jour n'est pas levé. Le directeur de la prison, accompagné d'un geôlier, entra sans bruit et posa sa main sur l'épaule du détenu. Celui-ci se mit sur son séant. « Qu'est-ce qu'il y a? » demanda-t-il en voyant de la lumière. « C'est aujourd'hui, entre neuf et dix heures, que vous subirez votre peine. » Encore à moitié endormi, le prisonnier ne pouvait croire à cette nouvelle, il prétendait que l'ordre d'exécution n'arriverait que dans huit jours, mais, quand il fut bien éveillé, il cessa de discuter et garda le silence, — tels sont les détails qu'on a racontés. Ensuite il dit: « N'importe, si brusquement, c'est pénible… » Puis il se tut de nouveau et ne voulut plus proférer un mot. On sait comment les choses se passent durant les trois ou quatre heures qui suivent: c'est la visite du prêtre, c'est le déjeuner qui se compose de bœuf, de vin et de café (eh bien, n'est-ce pas une dérision? Que cela est cruel! Pensez-vous; mais ces gens-là n'y entendent pas malice, ils sont très-naïvement convaincus qu'en agissant de la sorte, ils font preuve d'humanité), ensuite la toilette (vous savez ce que c'est que la toilette d'un condamné à mort?), finalement on le fait monter dans une charrette et on le conduit à l'échafaud… Lui aussi, je pense, s'est figuré, pendant le trajet, qu'il avait encore un temps infini à vivre. En chemin, sans doute, il devait se dire: « Il me reste trois rues à vivre, c'est encore long. Quand je serai arrivé au bout de cette rue-ci, j'en aurai encore une autre à suivre, et puis une troisième où il y a à droite une boutique de boulanger… Il se passera encore du temps avant que nous arrivions à cette boutique ». Autour de la charrette une foule bruyante, dix mille têtes, dix mille paires d'yeux, — il faut subir tout cela et, surtout, cette pensée: « Ils sont là dix mille et on n'exécutera aucun d'eux, c'est moi qui vais mourir! » Eh bien, voilà pour les préliminaires. Un escalier donne accès à la guillotine, devant cet escalier le condamné se mit soudain à pleurer, et c'était un homme fort, un caractère énergique; il avait été, dit-on, un grand scélérat. Le prêtre qui avait pris place à côté de lui dans la charrette ne le quittait pas d'un instant et lui parlait toujours: je présume que le malheureux ne l'entendait pas: il essayait probablement d'écouter, mais, dès le troisième mot, ne comprenait plus. À la fin, il commença à monter l'escalier; les liens qui entravaient ses pieds l'obligeaient à faire de petits pas.

L’ecclésiastique, un homme intelligent, sans doute, cessa ses exhortations et se contenta de lui donner continuellement la croix à baiser. Au bas de l’escalier le criminel était déjà très-pâle, mais lorsqu’il se trouva sur l’échafaud, son visage devint tout à coup blanc comme une feuille de papier. Assurément ses jambes fléchissaient sous lui et il avait mal au cœur comme si quelque chose le serrait à la gorge en lui donnant la sensation d’un chatouillement. C’est un phénomène qui se produit dans la frayeur, dans ces moments terribles où la raison subsiste tout entière, mais n’a plus aucun empire. Si, par exemple, votre perte est inévitable, si une maison va s’écrouler sur vous, tout d’un coup vous éprouvez une irrésistible envie de vous asseoir, de fermer les yeux et d’attendre, — advienne que pourra!… Le voyant dans cet état de faiblesse, le prêtre, silencieusement et d un geste rapide, lui approcha la croix des lèvres, une petite croix latine, en argent. Il fit cela à plusieurs reprises. À ce contact, le condamné paraissait se ranimer durant quelques secondes, il ouvrait les yeux et marchait. Il baisait la croix avidement, avec la précipitation inquiète d’un homme qui, avant de partir en voyage, a peur d’oublier un objet dont il est dans le cas d’avoir besoin, mais il est à croire que toute idée religieuse était absente de sa conscience. Et il en fut ainsi jusqu’au moment où on l’attacha sur la planche… Il est étrange que, dans ces dernières secondes, la syncope se produise rarement! Au contraire, la tête garde une vie très-intense et travaille sans doute avec une force extrême, comme une machine en mouvement. J’imagine que toutes sortes d’idées bourdonnent alors sous le crâne, des idées ébauchées, peut-être même ridicules, nullement en situation, dans le genre de celles-ci: « Tiens, ce spectateur a une verrue sur le front, le bourreau a un bouton rouillé à son habit »… Et pourtant vous savez tout, vous vous rappelez tout; il y a un point qu’il est impossible d’oublier, on ne peut pas s’évanouir, et tout gravite autour de ce point. Et penser que cela dure ainsi jusqu’au dernier quart de seconde, lorsque la tête, déjà passée dans la lunette, attend, sait, et tout d’un coup entend le fer glisser au-dessus d’elle! On doit certainement l’entendre! Moi, si j’étais couché sur la bascule, je prêterais l’oreille exprès et je percevrais ce son! Il ne se produit peut-être que pendant la dixième partie d’un instant, mais on ne peut pas ne pas l’entendre! Et, figurez-vous, c’est

encore aujourd'hui une question de savoir si, pendant la première seconde qui suit le supplice, la tête n'a pas conscience de sa décollation, — quelle idée! Et si cet état persiste durant cinq secondes… Peignez l'échafaud de façon a ne mettre en évidence que la dernière marche: le criminel vient de la gravir, son visage est pâle comme un morceau de papier, le prêtre présente la croix, le condamné tend avidement ses lèvres blêmes, il regarde et — sait tout. Une croix et une tête, voilà le tableau; le prêtre, le bourreau et ses deux aides, dans le bas quelques figures de spectateurs, — tout cela, on peut le laisser, pour ainsi dire, au troisième plan, dans un brouillard, ce n'est que l'accessoire… Voilà comment je conçois le tableau.

Le prince se tut et regarda toute la société.

— Cela, sans doute, ne ressemble pas au quiétisme, murmura Alexandra, comme se parlant à elle-même.

— Eh bien, maintenant, racontez vos amours, dit Adélaïde.

Le prince fixa sur elle un regard étonné.

— Écoutez, reprit la jeune fille avec une sorte de précipitation, — vous parlerez plus tard du tableau que vous avez vu à Bâle, maintenant je veux entendre l'histoire de vos amours; ne niez pas, vous avez été amoureux. D'ailleurs, dès que vous commencerez à raconter, vous cesserez d'être philosophe.

— Dès que votre récit est terminé, vous êtes honteux de l'avoir fait, observa brusquement Aglaé. — Pourquoi cela?

— Comme c'est bête, à la fin! Dit la générale en regardant Aglaé avec indignation.

— Ce n'est pas spirituel, fit à son tour Alexandra.

— Ne la croyez pas, prince, poursuivit Élisabeth Prokofievna en s'adressant à Muichkine, — elle fait cela exprès, par entêtement; elle n'a pas été si sottement élevée; n'allez pas vous figurer je ne sais quoi parce qu'elles vous taquinent ainsi. Assurément elles ont ourdi quelque chose, mais elles vous aiment; je connais leurs visages.

— Je les connais aussi, répondit le prince en accentuant ces mots de façon à leur donner une signification particulière.

— Comment cela? Demanda Adélaïde intriguée.

— Qu’est-ce que vous savez de nos visages? Questionnèrent également les deux autres.

Mais le prince se taisait et avait pris un air sérieux; les trois jeunes filles attendaient sa réponse.

— Je vous le dirai plus tard, prononça-t-il à voix basse et d’un ton grave.

— Décidément vous voulez piquer notre curiosité, cria Aglaé: — et quelle solennité!

— Allons, c’est bien, reprit vivement Adélaïde, — mais si vous êtes un si bon physionomiste, certainement aussi vous avez été amoureux; par conséquent j’ai deviné juste. Racontez donc.

— Je n’ai pas été amoureux, répondit le prince, parlant toujours du même ton bas et sérieux, — je… j’ai été heureux autrement.

— Comme donc? Par quoi?

— Eh bien, je vais vous le dire, fit-il.

Son visage avait pris une expression de profonde rêverie.

VI

— Tenez, commença le prince, — en ce moment vous me considérez toutes avec une curiosité qui m'inquiète, car, si je ne la satisfais pas, vous allez vous fâcher contre moi. Non, je plaisante, se hâta-t-il d'ajouter en souriant — Là… là il y avait toujours des enfants et je passais tout mon temps avec eux, avec eux seuls. C'étaient des enfants du village, toute une bande d'écoliers. Je ne dirai pas que je les instruisais, oh! Non; il y avait pour cela le maître d'école, Jules Thibaut. Je leur apprenais bien quelque chose, si vous voulez, mais surtout je vivais avec eux, et c'est ainsi que se passèrent mes quatre ans. Il ne me fallait rien d'autre. Je leur disais tout, je ne leur cachais rien. À la fin je m'attirai le mécontentement de leurs familles, parce que les enfants en étaient venus à ne plus pouvoir se passer de moi; sans cesse ils m'entouraient, et le maître d'école finit même par devenir mon plus grand ennemi. Je m'aliénai beaucoup de personnes dans ce village, et toujours à cause des enfants. Schneider lui-même me fit des reproches à ce sujet. Et de quoi avaient-ils donc peur? On peut tout dire à un enfant, — tout. Ce qui m'a toujours étonné, c'est l'idée fausse que les adultes se font des enfants; ceux-ci ne sont même pas compris de leurs pères et mères. Il ne faut rien cacher aux enfants, sous prétexte qu'ils sont petits et qu'à leur âge on doit ignorer certaines choses. Quelle triste et malheureuse conception! Et comme les enfants s'aperçoivent bien eux-mêmes que leurs parents les prennent pour des babies ne comprenant rien, alors qu'ils comprennent tout! Les grandes personnes ne savent pas que, dans l'affaire même la plus difficile, un enfant peut donner un conseil d'une extrême importance. Oh! Dieu! Quand ce joli petit oiseau fixe sur vous son regard heureux et confiant, vous avez honte de le tromper! Je les appelle des petits oiseaux parce que les petits oiseaux sont ce qu'il y a de meilleur au monde. Du reste, il y eut surtout une circonstance qui indisposa les esprits contre moi… Quant à Thibaut, sa haine était tout simplement de la jalousie; d'abord il hochait la tête et s'étonnait en voyant que les enfants saisissaient parfaitement tout ce que je leur disais, tandis qu'il ne réussissait

pas à se faire comprendre d'eux; ensuite il se moqua de moi quand je lui eus dit que nous ne leur apprenions rien, lui et moi, mais que c'étaient eux, au contraire, qui nous instruisaient. Et comment a-t-il pu me jalouser et me calomnier, alors que lui-même vivait avec les enfants? Leur commerce guérit l'âme… Parmi les malades que traitait Schneider se trouvait un homme extrêmement malheureux. Je ne sais s'il peut exister une infortune pareille à la sienne. Il avait été placé dans cet établissement comme atteint d'aliénation mentale; à mon avis, il n'était pas fou, mais il souffrait épouvantablement, c'était là toute sa maladie. Et si vous saviez ce qu'à la fin nos enfants devinrent pour lui… Mais je vous parlerai plus tard de ce malade, maintenant je vais vous raconter comment tout cela a pris naissance. Dans le principe, les enfants ne m'aimaient pas. J'étais si grand, j'ai toujours été si peu dégourdi; je sais que je suis laid… enfin j'avais aussi contre moi ma qualité d'étranger. Les enfants, d'abord, se moquèrent de moi, puis ils se mirent même à me jeter des pierres, après qu'ils m'eurent surpris embrassant Marie. Je ne l'ai embrassée qu'une seule fois… Non, ne riez pas, se hâta d'ajouter le prince en réponse aux sourires de ses auditrices, — l'amour n'était pour rien là dedans. Si vous aviez connu cette malheureuse créature, vous-mêmes auriez eu, comme moi, pitié d'elle. C'était une jeune fille de notre village; elle habitait avec sa mère une petite bicoque éclairée par deux fenêtres. La vieille vendait du lacet, du fil, du tabac, du savon; avec la permission des autorités elle étalait sa marchandise sur une planche disposée devant une de ses fenêtres; ce commerce lui rapportait quelque menue monnaie qui la faisait vivre. Elle était malade et avait les pieds gonflés, ce qui l'obligeait à rester toujours assise. Marie avait vingt ans, elle était maigre et d'une faible constitution; quoique depuis longtemps la phthisie se fût déclarée chez elle, néanmoins elle allait travailler à la journée dans des maisons où elle faisait le gros ouvrage: elle lavait les parquets, lessivait le linge, balayait les cours, donnait à manger aux bestiaux. Un commis voyageur français la séduisit et l'emmena avec lui, mais, au bout d'une semaine, il la planta là. Abandonnée sur un grand chemin, elle revint chez elle en demandant l'aumône tout le long de la route; elle arriva toute sale, tout en loques, avec des souliers horriblement déchirés; elle avait marché pendant huit jours, couchant à la belle étoile, et avait

beaucoup souffert du froid; ses pieds étaient ensanglantés, ses mains couvertes d'engelures et de crevasses. Du reste, auparavant déjà elle n'était pas belle; elle avait seulement de doux yeux, pleins de bonté et d'innocence. Sa taciturnité était extraordinaire. Une fois, — c'était avant l'incident dont je viens de parler, — elle se mit tout à coup à chanter pendant qu'elle travaillait, et je me souviens que le fait causa un étonnement général. «Marie a chanté! Comment! Marie a chanté!» Se disait-on en riant. Elle fut fort confuse et, à partir de ce moment, s'enferma dans un mutisme obstiné. Alors on la traitait encore avec bienveillance, mais quand elle revint malade, les membres saignants, personne ne lui témoigna la moindre pitié! Qu'ils sont durs en pareil cas! Avec quelle sévérité ils jugent ces choses-là! La première, la vieille reçut sa fille avec colère et mépris: «À présent, tu m'as déshonorée», lui dit-elle. La première, elle l'offrit aux insultes de la foule: quand on apprit, au village, le retour de Marie, vieillards, enfants, femmes, jeunes filles, tout le monde accourut pour la voir; presque toute la population du pays envahit la cabane de la vieille; mourant de faim, vêtue de haillons, Marie était couchée sur le plancher, aux pieds de sa mère, et pleurait. Tandis qu'affluaient les visiteurs, elle cherchait à se dérober à leur curiosité en se faisant un voile de ses cheveux épars et en tournant son visage contre le sol. Le public faisait cercle autour d'elle, on la considérait comme une vermine: les vieillards émettaient un blâme impitoyable, les jeunes gens ricanaient, les femmes éclataient en injures et montraient le même dégoût qu'à la vue d'une araignée. La mère, assise dans la chambre, loin de s'opposer à ces manifestations, les encourageait de la voix et du geste. Dans ce temps-là, elle était déjà fort malade, presque mourante: le fait est que, deux mois après, elle expira; mais, quoiqu'elle se sentit près de sa fin, elle refusa jusqu'au dernier moment de se réconcilier avec sa fille: elle ne lui disait pas un mot, l'envoyait coucher dans le vestibule et même la laissait presque sans nourriture. Elle devait mettre fréquemment ses pieds malades dans de l'eau chaude: chaque jour Marie les lui lavait, et lui prodiguait des soins que la vieille acceptait sans jamais les reconnaître par la moindre parole affectueuse. La jeune fille supportait tout avec résignation, et, plus tard, quand j'eus fait sa connaissance, je remarquai qu'elle-même approuvait tout cela, se considérant

comme la dernière des créatures. Quand la vieille s'alita définitivement, les commères du village vinrent la soigner à tour de rôle, suivant l'usage en vigueur dans ces campagnes. Alors on cessa tout à fait de nourrir Marie; tous les villageois l'écartaient de leur seuil, personne même ne consentait à lui donner du travail comme autrefois. Chacun, pour ainsi dire, crachait sur elle, les hommes ne la regardaient plus comme une femme et lui tenaient les propos les plus orduriers. Parfois, très-rarement, quand ils étaient ivres le dimanche, ils lui jetaient des sous par dérision; Marie les ramassait en silence. Alors déjà elle commençait à cracher le sang. À la fin, ses haillons devinrent si sordides qu'elle n'osa plus se montrer dans le village; depuis son retour, elle allait pieds nus. Les enfants de l'école, — ils étaient plus de quarante, — se plaisaient particulièrement à la molester et à lui jeter de la boue. Elle demanda à un paysan la permission de garder ses vaches, il la mit à la porte. Alors, de sa propre initiative, elle s'installa dans cet emploi, accompagnant le bétail au sortir de l'étable et ne le quittant pas de la journée. Le paysan s'aperçut qu'elle lui rendait beaucoup de services et ne la chassa point, parfois même il lui donnait les restes de son dîner, du fromage et du pain. Il regardait cela comme une grande bonté de sa part. Quand la mère mourut, le pasteur n'eut pas honte de vilipender Marie publiquement, en pleine église. Vêtue de ses misérables guenilles, elle était agenouillée prés de la bière et pleurait. La curiosité avait attiré beaucoup de monde à la cérémonie funèbre: on voulait voir comment la jeune fille pleurerait, comment elle marcherait derrière le cercueil. Le pasteur, homme jeune encore, dont toute l'ambition était de devenir un grand prédicateur, s'adressa à la foule en lui montrant Marie. «Voilà celle qui a causé la mort de cette femme respectable» (ce n'était pas vrai, car la vieille était malade depuis deux ans déjà), «elle est là devant vous et elle n'ose pas lever les yeux, parce qu'elle a été marquée par le doigt de Dieu; elle est là, pieds nus, en haillons, — exemple pour celles qui seraient tentées de se mal conduire! Qui donc est-elle? C'est sa fille!» etc. Et, figurez-vous, celle lâcheté fit plaisir à presque tous les assistants, mais… alors arriva une histoire, alors les enfants prirent parti pour la malheureuse, car à cette époque déjà ils étaient tous de mon côté et commençaient à aimer Marie. Voici comment la chose eut lieu. Je désirais faire un peu de bien à la

jeune fille. Elle avait grand besoin d'argent, mais, pendant tout mon séjour en Suisse, je n'ai jamais eu un kopek à ma disposition. J'avais une petite épingle de diamant et je la vendis à un brocanteur. Cet homme allait de village en village et faisait le commerce des vieux habits. Il me donna huit francs de mon épingle, qui en valait certainement quarante. Je fus longtemps sans pouvoir me procurer un entretien particulier avec Marie. À la fin, nous nous rencontrâmes hors du village, dans un sentier de la montagne, derrière un arbre. Là, je lui donnai les huit francs en lui recommandant de les ménager, parce qu'à l'avenir je ne pourrais plus lui venir en aide. Ensuite je l'embrassai. «Ne me supposez aucune mauvaise intention, lui dis-je; si je vous embrasse, ce n'est point parce que je suis amoureux de vous, mais parce que vous m'inspirez une profonde pitié. Dès le commencement, en effet, j'ai toujours vu en vous une malheureuse et nullement une coupable.» Je désirais vivement la consoler, lui persuader qu'elle avait tort de se croire si au-dessous des autres, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle ne comprenait pas mes paroles. Ce fut son attitude qui me l'apprit, car elle me dit à peine un mot, elle resta tout le temps debout devant moi, les yeux baissés, comme une personne accablée de honte. Quand j'eus fini, elle me baisa la main; je saisis aussitôt la sienne, et voulus la baiser, mais elle la retira tout de suite. Soudain nous fûmes aperçus par les enfants: toute la bande était 1à. Je sus plus tard qu'ils m'épiaient depuis longtemps. Ils commencèrent à rire, à siffler, à frapper leurs mains l'une contre l'autre, et Marie se hâta de fuir. Je voulus parler, mais ils me lancèrent des cailloux. Le même jour, tout le village connaissait l'histoire; la malveillance publique s'acharna de plus belle sur Marie. J'ai même entendu dire qu'il avait été question de lui infliger un châtiment, mais, grâce à Dieu, aucune suite ne fut donnée à cette idée. En revanche, les enfants ne laissèrent plus de répit à leur victime; avec un redoublement d'animosité ils se mirent à la pourchasser et à lui jeter de la boue. Quand elle les avait à ses trousses, la pauvre poitrinaire courait à perdre haleine pour se soustraire à ces avanies et ils la poursuivaient en vociférant des injures. Un jour, je faillis même me colleter avec eux. Plus tard, j'entrepris de leur faire entendre raison, je leur parlai chaque jour, autant du moins que cela me fut possible. Parfois ils s'arrêtaient et m'écoutaient, mais

ils n'en continuaient pas moins à insulter Marie. Je leur expliquai combien elle était malheureuse; ils cessèrent bientôt de l'injurier et passèrent leur chemin sans lui rien dire. Peu à peu nous eûmes ensemble des entretiens plus prolongés; je ne leur cachais rien, je leur racontais tout. Ils m'écoutaient avec beaucoup de curiosité et ils ne tardèrent pas à prendre en pitié la jeune fille. Plusieurs, quand ils la rencontraient, la saluaient d'un «bonjour» affable. J'imagine que Marie dut être bien étonnée d'un tel changement à son égard. Une fois, deux fillettes à qui on avait donné quelques victuailles allèrent les lui porter et vinrent ensuite me l'apprendre. Elles me dirent que Marie s'était mise à pleurer et qu'à présent elles l'aimaient beaucoup. Bientôt tous les enfants l'aimèrent, et en même temps ils se prirent aussi d'une soudaine affection pour moi. Ils venaient souvent me trouver et toujours ils me priaient de leur raconter quelque chose. Je suppose que je racontais bien, car ils étaient très-avides de mes récits. Par la suite, je m'adonnai à l'étude et à la lecture, uniquement pour leur communiquer ce que j'apprenais dans les livres; j'en usai ainsi avec eux pendant les trois années qui suivirent. Quand Schneider et les autres me reprochaient de parler aux enfants comme à des hommes faits et de ne leur rien cacher, je répondais que c'était une honte de leur mentir. «D'ailleurs, ajoutais-je, en dépit de toutes vos précautions, ils sauront toujours ce que vous voulez leur laisser ignorer, seulement ils l'apprendront d'une manière qui salira leur imagination, tandis qu'avec moi ce danger n'est pas à craindre. Chacun n'a qu'à interroger les souvenirs de sa propre enfance.» Mais ce raisonnement ne convainquait personne… Ce fut quinze jours avant la mort de sa mère que j'embrassai Marie. Lorsque le pasteur prononça son sermon, tous les enfants s'étaient déjà rangés de mon côté. Je leur appris aussitôt l'odieuse sortie que l'ecclésiastique s'était permise et je la qualifiai comme elle méritait de l'être. Tous furent révoltés; plusieurs, dans leur indignation, allèrent jusqu'à briser à coups de pierres les vitres du pasteur. Je leur représentai qu'ils avaient eu tort d'agir ainsi, néanmoins le bruit se répandit dans tout le village que j'étais l'instigateur du fait, et ce fut à partir de ce moment qu'on m'accusa de pervertir les écoliers. Ensuite, tout le monde s'aperçut qu'ils aimaient Marie, et cette découverte causa une inquiétude extrême, mais la jeune fille était heureuse. Les parents

avaient beau défendre à leurs enfants de la fréquenter, les bambins allaient secrètement la trouver à l'endroit où elle gardait les vaches, et c'était assez loin, à une demi-verste environ du village; ils lui apportaient des cadeaux, quelques-uns se rendaient auprès d'elle simplement pour la serrer sur leur cœur, l'embrasser, lui dire: «Je vous aime, Marie!» après quoi ils retournaient chez eux de toute la vitesse de leurs jambes. Peu s'en fallut qu'un bonheur aussi inespéré ne fit perdre la tête à Marie; même en rêve, jamais elle n'avait entrevu cela; elle éprouvait un mélange de confusion et de joie. Les enfants et, en particulier, les petites filles tenaient surtout à l'aller voir pour lui dire que je l'aimais et que je leur parlais beaucoup d'elle. «Il nous a raconté toute votre histoire, lui disaient-ils, maintenant nous vous aimons, nous vous plaignons, et il en sera toujours ainsi». Puis ils accouraient auprès de moi, et, avec de petites mines joyeuses, affairées, m'informaient qu'ils venaient de voir Marie et que Marie m'envoyait ses salutations. Le soir, j'allais à la cascade; là se trouvait un endroit entièrement clos du côté du village, des peupliers l'entouraient; c'était en ce lieu que, pendant les soirées, je recevais la visite des enfants; plusieurs y venaient même en cachette. Je crois qu'ils prenaient un plaisir extrême à mon amour pour Marie, et, durant tout mon séjour là-bas, c'est le seul point sur lequel je les aie trompés. Je leur laissais croire que j'étais amoureux de Marie, bien que j'éprouvasse seulement de la pitié pour elle; mais voyant qu'ils me prêtaient un autre sentiment et que cette idée leur était agréable, je me gardais de les désabuser, je faisais semblant d'avoir été deviné par eux. Et quelle bonté délicate chez ces petits cœurs! Pour n'en citer qu'un exemple, il leur semblait impossible que leur bon Léon aimât tant Marie, et que Marie fût si mal vêtue et manquât même de chaussures. Imaginez-vous qu'ils lui fournirent des souliers, des bas, du linge, et même quelques vêtements. Comment, par quels prodiges d'ingéniosité réussirent-ils à se procurer tout cela? C'est ce que je ne comprends pas; toute l'école se mit à l'œuvre. Quand je les interrogeais à ce sujet, un rire joyeux était leur seule réponse, les petites filles battaient des mains et m'embrassaient. Quelquefois j'allais aussi voir Marie à la dérobée. Elle devint fort malade et presque incapable de marcher. À la fin elle cessa complètement son service à la ferme, mais elle conduisait encore chaque

matin le bétail dans les champs. Elle s'asseyait contre un rocher perpendiculaire au sol et restait presque immobile jusqu'au moment où elle ramenait les vaches à l'étable. Épuisée par la phthisie, respirant difficilement, elle passait toute la journée dans une sorte de somnolence, les yeux fermés, la tête appuyée contre le rocher; son visage était émacié comme celui d'un squelette, la sueur inondait son front et ses tempes. C'est dans cet état que je la trouvais toujours. Je ne venais que pour un moment, moi non plus je ne voulais pas qu'on me vit. Dès que je me montrais, Marie tressaillait, ouvrait les yeux et s'empressait de me baiser les mains. Je la laissais faire parce que c'était un bonheur pour elle. Pendant tout le temps de ma visite, elle tremblait et versait des larmes; parfois, à la vérité, elle se mettait à parler, mais il était difficile de comprendre ses paroles; elle avait l'air d'une folle, tant elle était émue et exaltée. Parfois, les enfants arrivaient avec moi. D'ordinaire, en pareil cas, ils se tenaient à une certaine distance et faisaient le guet, pour que personne ne me surprît causant avec Marie; ce rôle de sentinelles leur plaisait infiniment. Lorsque nous étions partis, Marie, se retrouvant seule, restait de nouveau sans bouger, les yeux fermés, la tête appuyée contre le rocher; peut-être rêvait-elle de quelque chose. Un matin, il lui fut impossible de sortir, comme de coutume, pour mener paître le troupeau, et elle resta chez elle, dans sa petite maison vide. Les enfants l'apprirent aussitôt, et presque tous vinrent à plusieurs reprises lui faire visite ce jour-là; elle était au lit, et n'avait personne pour s'occuper d'elle. Pendant deux jours les enfants furent seuls à lui donner des soins: ils se relayaient dans l'office de garde-malade. Mais ensuite, quand on sut dans le village que Marie était mourante, de vieilles paysannes vinrent à tour de rôle s'installer à son chevet. Dans la localité on commençait, paraît-il, à avoir pitié de la jeune fille; du moins, on laissait aux enfants la liberté de l'approcher et on ne l'injuriait plus comme autrefois. La malade était toujours dans un état comateux, elle avait le sommeil agité et toussait effroyablement. Les vieilles femmes empêchaient les enfants de pénétrer dans la chambre, mais ils accouraient à la fenêtre, quelquefois pour n'y rester qu'une minute, le temps de dire: «Bonjour, notre bonne Marie.» Et elle, dès qu'elle les apercevait ou entendait leurs voix, elle était toute ranimée; aussitôt, sourde aux observations de ses garde-malades, elle se

soulevait péniblement sur sa couche, adressait un signe de tête à ses petits amis, les remerciait. Ils continuaient à lui apporter des cadeaux, mais elle ne mangeait plus guère. Grâce à eux, je vous l'assure, elle mourut presque heureuse. Grâce à eux, elle oublia son malheur, elle reçut d'eux en quelque sorte son pardon, car, jusqu'à la fin, elle se considéra comme une grande coupable. Pareils à de petits oiseaux, ils battaient des ailes à ses fenêtres et lui criaient chaque matin: «Nous t'aimons, Marie.» Elle mourut très-vite. Je croyais qu'elle aurait vécu plus longtemps. La veille de sa mort, avant le coucher du soleil, j'allai la voir, elle parut me reconnaître, je lui serrai la main pour la dernière fois; comme cette main était décharnée! Et le lendemain matin on vint tout à coup me dire que Marie était morte. Cette fois, bravant toutes les défenses, les enfants entrèrent dans la maison: ils couvrirent de fleurs la défunte et lui mirent une couronne sur la tête. À l'église, le pasteur épargna du moins la mémoire de celle que, vivante, il avait insultée. Du reste, l'assistance se réduisait à quelques curieux. Au moment de la levée du corps, tous les enfants voulurent porter le cercueil; comme ils n'étaient pas assez forts pour cela, on ne put donner satisfaction à leur désir, mais tous suivirent le convoi en pleurant. Depuis lors, la tombe de Marie a toujours été honorée par eux, chaque année ils l'ornent de fleurs, ils ont planté des rosiers tout autour. C'est surtout après cet enterrement qu'il y eut contre moi un déchaînement général à cause de mes relations avec les écoliers. Les principaux meneurs de cette cabale étaient le pasteur et le maître d'école. On alla jusqu'à défendre aux enfants de se rencontrer avec moi, et Schneider promit de faire bonne garde. Malgré cela, nous nous voyions, nous causions de loin par signes. Ils m'envoyaient de petites lettres. Plus tard les choses changèrent, mais alors c'était charmant: cette persécution contribua même à rendre plus étroite encore mon intimité avec les enfants. Pendant la dernière année, je me réconciliai presque avec Thibaut et avec le pasteur, mais entre Schneider et moi les discussions étaient fréquentes, et il me reprochait volontiers ce qu'il appelait mon «pernicieux système avec les enfants». Comme si j'avais un système! Enfin, à la veille même de mon départ, Schneider me confia une opinion fort étrange qu'il s'était formée sur mon compte, «J'ai acquis l'absolue conviction, me dit-il, que vous êtes vous-

même un véritable enfant, j'entends un enfant dans le sens complet du mot. Vous avez d'un adulte la taille et le visage, mais c'est tout. Sous le rapport du développement, de l'âme, du caractère, peut-être même de l'intelligence, vous n'êtes pas un homme fait et vous resterez tel, dussiez-vous vivre jusqu'à soixante ans.» Cela me fit beaucoup rire. Évidemment il se trompe: est-ce que j'ai l'air d'un baby? Une chose est vraie pourtant, c'est que je n'aime pas à me trouver avec les adultes, avec les hommes, avec les grandes personnes, et, — j'en ai fait la remarque depuis longtemps, — je n'aime pas, parce que je ne sais pas. Quoi qu'ils me disent, quelque bonté qu'ils me témoignent, leur commerce m'est toujours pénible et je suis enchanté sitôt que je puis aller rejoindre mes camarades; or ceux-ci ont toujours été les enfants, non parce que j'étais moi-même un enfant, mais parce que je me sentais attiré vers le jeune âge. Dans les premiers temps de mon séjour là-bas, lorsque, errant seul et triste, je les voyais tout à coup sortir bruyamment de l'école avec leurs petits sacs et leurs ardoises, avec leurs jeux, leurs rires, leurs cris, toute mon âme s'élançait soudain vers eux. Je ne sais pas, mais j'éprouvais une sensation de bonheur extraordinairement forte chaque fois que je les rencontrais. Je m'arrêtais et j'avais un rire de béatitude en considérant leurs petits pieds qui trottaient si vite, les garçons et les fillettes courant ensemble, les rires et les larmes (car, en revenant chez eux après la classe, plusieurs trouvaient le temps de se battre, de pleurer, de faire la paix et de jouer). Devant ce spectacle j'oubliais mon chagrin. Ensuite, durant ces trois ans, je ne pouvais comprendre comment ni pourquoi les hommes se tourmentent. Mon genre d'existence me rapprochait des enfants. Je comptais même ne jamais quitter le village et j'étais loin de supposer que je reviendrais un jour ici, en Russie. Il me semblait que je resterais toujours là, mais à la fin je reconnus que Schneider ne pouvait pas me garder. D'ailleurs, il survint une circonstance si importante que Schneider lui-même me pressa de partir. Je vais voir ce que c'est et conférer avec quelqu'un. Mon sort changera peut-être complètement, mais ce n'est pas là le principal. Le principal, c'est qu'un grand changement s'est déjà opéré dans ma vie. J'ai laissé là-bas beaucoup de choses, beaucoup trop. Tout a disparu. En wagon, je me disais: «À présent je vais parmi les hommes; je ne sais rien peut-être, mais une nouvelle vie a

commencé pour moi.» J'ai décidé que je serais honnête et ferme dans l'accomplissement de ma tâche. Le commerce des hommes me réserve peut-être beaucoup d'ennuis et de contrariétés. J'ai pris la résolution d'être poli et sincère avec tout le monde; on ne peut pas me demander plus. Peut-être qu'ici comme en Suisse on me considérera comme un enfant, — eh bien, cela m'est égal. Tous me prennent aussi pour un idiot; j'ai été autrefois si malade qu'alors en effet je ressemblais à un idiot, mais est-ce que j'en suis un maintenant que je comprends moi-même qu'on me juge tel? J'entre et je pense: «Voilà, ils me prennent pour un idiot, mais je suis intelligent et ils ne s'en doutent pas…» J'ai souvent cette idée. Quand j'ai reçu à Berlin quelques petites lettres que les enfants m'avaient écrites, alors seulement j'ai compris combien je les aimais. La première lettre qu'on reçoit cause une impression bien pénible! Qu'ils étaient tristes en me reconduisant! Un mois avant mon départ, ils avaient pris l'habitude de me reconduire: «Léon s'en va, Léon s'en va pour toujours!» Nous continuions à nous réunir chaque soir près de la cascade et nous ne parlions guère que de notre prochaine séparation. Parfois les enfants retrouvaient leur ancienne gaieté, mais, au moment de retourner chez eux, ils me serraient étroitement dans leurs bras, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant. Lorsque j'allai prendre le train, tous m'accompagnèrent jusqu'à la gare qui était située à environ une verste de notre village. Ils s'efforçaient de maîtriser leur émotion, mais, quoi qu'ils fissent pour ne pas pleurer, beaucoup, les petites filles surtout, avaient des larmes dans la voix. Je montai en wagon, le train partit, tous me crièrent: «hourra!» et restèrent sur le quai aussi longtemps qu'ils purent m'apercevoir. Moi-même je regardais toujours de leur côté… Écoutez, quand je suis entré ici tantôt, en considérant vos jolis visages, — à présent j'observe les physionomies avec beaucoup d'attention, — et en entendant vos premières paroles, je me suis senti soulagé pour la première fois depuis que j'ai quitté la Suisse. Tout à l'heure je me disais que j'étais peut-être en effet au nombre des gens heureux: je sais qu'il est rare de rencontrer des personnes qu'on aime de prime abord, et je vous ai rencontrées au sortir du wagon. Je sais fort bien qu'en général on n'ose pas parler de ses sentiments, et voilà que je vous parle des miens sans aucun embarras. Je suis misanthrope et je ne reviendrai peut-être pas chez vous d'ici

à longtemps. Mais ne voyez ici aucune mauvaise pensée: si je dis cela, ce n'est pas que je ne tienne point à vous; ne croyez pas non plus que je me sois blessé de quelque chose. Vous m'avez demandé ce que j'ai remarqué dans vos visages: je vous le dirai très-volontiers. Vous, Adélaïde Ivanovna, vous avez une figure heureuse, votre visage est le plus sympathique des trois. Outre que vous êtes fort bien de votre personne, en vous voyant on se dit: «Elle a l'air d'une bonne sœur.» Avec vos façons simples et enjouées, vous lisez vite dans le cœur des gens. Voilà l'impression que votre visage a produite sur moi. Vous, Alexandra Ivanovna, vous avez aussi une figure charmante, mais il y a peut-être chez vous un chagrin secret; votre âme est fort bonne assurément, mais vous n'êtes pas gaie. Votre physionomie rappelle celle de la madone de Holbein qu'on voit à Dresde. Eh bien, voilà aussi l'opinion que je me forme d'après votre visage; à vous de dire si j'ai deviné juste. Quant à vous, Élisabeth Prokofievna, ajouta brusquement le prince en s'adressant à la générale, — votre visage me donne à croire, ou plutôt me prouve que, malgré votre âge, vous êtes un véritable enfant, avec toutes les qualités et tous les défauts que ce mot implique. Vous ne vous fâcherez pas contre moi, parce que je parle ainsi? Vous savez, n'est-ce pas, quel respect je professe pour les enfants? Et si je viens de m'exprimer avec tant de franchise au sujet de vos visages, ne croyez pas que je l'aie fait par naïveté: oh! Non, ce n'est pas cela du tout! J'avais peut-être mon idée.

VII

Quand le prince eut cessé de parler, toutes ses auditrices, y compris même Aglaé, le regardèrent gaiement, mais la plus contente était Élisabeth Prokofievna.

— Voilà l'examen passé! S'écria-t-elle. — Eh bien, mesdemoiselles, vous vous apprêtiez à le protéger comme un pauvret, et c'est tout au plus si lui-même se soucie de votre protection; il a soin de vous dire qu'il ne viendra que de loin en loin. Du coup, nous voilà mystifiées, et j'en suis bien aise; mais le plus attrapé est Ivan Fédorovitch. Bravo, prince! On leur avait ordonné tantôt de vous faire passer un examen. Mais ce que vous avez dit de mon visage est parfaitement vrai: je suis un enfant et je le sais. Je le savais avant que vous l'ayez dit; vous avez précisément exprimé d'un mot ma pensée. Je crois que votre caractère est de tout point conforme au mien, et j'en suis enchantée; nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Seulement vous êtes un homme et je suis une femme, de plus je n'ai pas été en Suisse; voilà toute la différence.

— N'allez pas si vite, maman, cria Aglaé, — le prince dit qu'il avait son idée en s'exprimant avec cette franchise et qu'il ne l'a point fait par naïveté.

— Oui, oui, firent en riant les deux autres.

— Ne riez pas, chéries, à lui tout seul il est peut-être plus malin que vous trois. Vous verrez. Mais, prince, pourquoi n'avez-vous rien dit d'Aglaé? Elle attend, et moi aussi.

— Je ne puis me prononcer dès maintenant; je remets cela à plus tard.

— Pourquoi? Vous la trouvez remarquable?

— Oh! Oui, remarquable; vous êtes une beauté extraordinaire, Aglaé Ivanovna. Vous êtes si belle qu'on a peur de vous regarder.

— Et c'est tout? Mais le caractère? Insista la générale.

— Il est difficile de juger la beauté. Je ne suis pas encore en mesure de le faire. La beauté est une énigme.

— C'est-à-dire que vous proposez une énigme à Aglaé, dit Adélaïde, —

devine, Aglaé. Mais est-elle belle, prince?

— Extraordinairement! Répondit-il en considérant d'un œil ravi celle dont il parlait; — presque comme Nastasia Philippovna, quoique le visage soit tout différent…

Étonnement des dames Épantchine, qui se regardèrent les unes les autres.

— Comme qui? Fit d'une voix traînante la générale: — comme Nastasia Philippovna? Quelle Nastasia Philippovna?

— Tantôt Gabriel Ardalionovitch a montré son portrait à Ivan Fédorovitch.

— Comment? Il a apporté ce portrait à Ivan Fédorovitch?

— Pour le lui faire voir. Nastasia Philippovna a donné aujourd'hui son portrait à Gabriel Ardalionovitch et celui-ci est venu le montrer.

— Je veux le voir! Reprit vivement Elisabeth Prokofievna: — où est ce portrait? Si elle le lui a donné, il doit l'avoir et sans doute il est encore dans le cabinet du général. Il vient toujours travailler le mercredi et jamais il ne s'en va avant quatre heures. Qu'on fasse venir tout de suite Gabriel Ardalionovitch! Non, je ne tiens pas tant que cela à le voir. Ayez la bonté, cher prince, d'aller lui demander ce portrait et de l'apporter ici. Dites qu'on veut le voir. Faites-moi ce plaisir.

— Il est bien, mais trop naïf, observa Adélaïde, lorsque le prince fut sorti de la chambre.

— Oui, il est trop naïf, confirma Alexandra, — c'est au point qu'il en est même un peu ridicule.

L'une et l'autre semblaient n'exprimer qu'une partie de leur pensée.

— Du reste, en parlant de nos visages, il s'est adroitement tiré d'affaire, dit Aglaé, — il a flatté tout le monde, même maman.

— Trêve de mots piquants, s'il te plaît! Répliqua la générale. — Ce n'est pas lui qui m'a flattée, c'est moi qui ai trouvé son appréciation flatteuse.

— Tu penses qu'il a usé d'adresse? Demanda Adélaïde.

— Il ne me paraît pas si niais.

— Laisse donc! Reprit avec véhémence Élisabeth Prokofievna: — à mon avis, vous êtes encore plus ridicules que lui. Il est naïf, mais c'est un malin, en prenant ce mot dans l'acception la plus noble, bien entendu. C'est tout à

fait comme moi.

« Certes, j'ai commis une vilaine indiscrétion en parlant du portrait, songeait non sans remords le prince Muichkine tandis qu'il se rendant dans le cabinet d'Ivan Fédorovitch… Mais… peut-être aussi ai-je bien fait de lâcher cette parole… » Dans son esprit commençait à surgir une idée étrange, assez peu nette encore, du reste.

Gabriel Ardalionovitch n'avait pas quitté le cabinet de son patron et il était absorbé dans ses paperasses. Sans doute ce n'était pas pour rien que la Compagnie lui donnait des appointements. Son agitation fut extrême quand le prince lui demanda le portrait et lui apprit comment les dames Épantchine en avaient eu connaissance.

— E-e-eh! Quel besoin aviez-vous de bavarder ainsi! Vociféra-t-il, en proie à une violente colère, — vous ne savez rien… Idiot! Grommela-t-il en aparté.

— Pardonnez-moi, c'est tout à fait par inadvertance que cela m'est échappé dans la conversation. J'ai dit qu'Aglaé était presque aussi belle que Nastasia Philippovna.

Gania lui demanda un récit plus détaillé; le prince raconta tout. En l'écoutant, Gania le considérait de nouveau avec une expression moqueuse.

— Décidément Nastasia Philippovna ne vous sort pas de l'esprit… murmura-t-il, puis il devint pensif. Sa perplexité était visible. Le prince reparla du portrait. — Écoutez, prince, dit tout à coup Gania comme illuminé par une inspiration subite: — j'ai un immense service à vous demander… Mais, vraiment, je ne sais…

Il se troubla et n'acheva point. Une lutte semblait se livrer au dedans de lui-même. Le prince attendait en silence. Gania attacha encore une fois sur lui un regard pénétrant, sondeur.

— Prince, reprit-il, — là, on est maintenant, en ce qui me concerne… par suite d'une circonstance fort étrange… et ridicule… et où je ne suis pour rien… Allons, il est inutile de parler de cela; bref, ces dames sont, paraît-il, un peu fâchées contre moi, en sorte que, d'ici à quelque temps, je ne veux pas entrer dans leurs appartements sans y être appelé. J'aurais grand besoin de parler en ce moment à Aglaé Ivanovna. J'ai, à tout hasard, écrit quelques

mots (il tenait dans ses mains un petit papier soigneusement plié) — et, voilà, je ne sais comment les faire parvenir. Voulez-vous vous charger, prince, de porter cela immédiatement à Aglaé Ivanovna? Mais il faudrait le lui remettre en mains propres et à l'insu de tout le monde, vous comprenez? Ce n'est pas Dieu sait quel secret, il n'y a là rien de pareil… mais… Voulez-vous me rendre ce service?

— Cela ne me plaît guère, répondit Muichkine.

— Ah! Prince, il y va d'un si grand intérêt pour moi! Supplia Gania: — elle répondra peut-être… Croyez bien qu'il faut un cas urgent, tout à fait urgent pour que je me permette de m'adresser… Par qui ferais-je porter cela?… C'est très-important… C'est pour moi de la plus haute importance…

Consterné par le refus du prince, Gania fixait sur ce dernier un regard où se lisait une prière timide.

— Soit, Je remettrai ce billet.

— Mais de façon que personne ne s'en aperçoive, insista Gania tout heureux, — voyez-vous, prince, je compte sur votre parole d'honneur.

— Je ne le montrerai à personne.

— Le pli n'est pas cacheté, mais… laissa échapper le secrétaire, et il s'arrêta confus d'avoir manifesté une crainte qu'il aurait mieux fait de garder pour lui.

— Oh! Je ne le lirai pas, répondit Muichkine sans paraître froissé le moins du monde, et, prenant le portrait, il sortit du cabinet.

Resté seul, Gania porta ses mains à sa tête.

— Un mot d'elle, et je… oui, vraiment, peut-être que je romprai!…

En attendant la réponse à son billet, il était si agité que force lui fut d'interrompre sa besogne; il se mit à se promener de long en large dans le cabinet.

Pendant ce temps, le prince regagnait, tout soucieux, l'appartement des dames Épantchine. La commission dont il venait de se charger le contrariait vivement et il ne lui était pas moins désagréable de penser que Gania écrivait à Aglaé. Mais, avant d'être arrivé aux deux pièces qui précédaient le salon, il s'arrêta tout à coup comme si quelque chose lui était brusquement revenu à l'esprit, puis il jeta un coup d'œil autour de lui, s'approcha de la fenêtre et se

mit à examiner le portrait de Nastasia Philippovna.

On aurait dit qu'il voulait déchiffrer le je ne sais quoi de mystérieux qui, quelques heures auparavant, l'avait frappé dans ce visage. Son impression de tantôt était restée très-vive, et maintenant il avait hâte de la soumettre en quelque sorte à une contre-épreuve. En contemplant de nouveau ce visage qui n'avait pas de remarquable que la beauté, le prince en reçut une sensation plus forte encore que la première fois. L'orgueil et le mépris, pour ne pas dire la haine, s'accusaient dans cette physionomie avec une intensité extraordinaire, mais en même temps on y trouvait une étonnante expression de naïveté et de confiance; ce contraste éveillait un sentiment de pitié. L'éblouissante beauté de Nastasia Philippovna avait un caractère bizarre: un visage pâle, des joues presque creuses, des yeux brûlants, cela constituait une étrange beauté! Le prince considéra le portrait pendant un moment, et, s'étant assuré que personne ne pouvait le voir, il approcha soudain de ses lèvres l'image de la jeune femme, qu'il baisa précipitamment. Quand, une minute après, il entra dans le salon, son visage était parfaitement calme.

Mais à l'instant où il pénétrait dans la salle à manger (il y avait encore une chambre entre cette pièce et le salon), il rencontra presque à la porte Aglaé. Elle était seule.

— Gabriel Ardalionovitch m'a prié de vous remettre ceci, dit le prince en lui présentant le billet.

Aglaé s'arrêta, prit le pli et regarda le prince d'un air étrange. Sa physionomie ne trahissait pas la moindre confusion, tout au plus un certain étonnement; encore cet étonnement paraissait-il avoir uniquement pour cause le rôle joué par le prince. Le regard tranquille et hautain de la jeune fille semblait demander à Muichkine comment il se trouvait avoir pris part à cette affaire conjointement avec Gania. Pendant deux ou trois secondes, ils restèrent debout en face l'un de l'autre; à la fin une expression quelque peu moqueuse se montra sur le visage d'Aglaé; elle sourit légèrement et s'éloigna.

Durant quelque temps, la générale examina en silence et d'un air assez dédaigneux le portrait de Nastasia Philippovna qu'elle affectait de tenir devant elle à une grande distance de ses yeux.

— Oui, elle est belle, déclara enfin Élisabeth Prokofievna, — très-belle même. Je l'ai vue deux fois, mais de loin. Ainsi, vous appréciez cette beauté-là? Demanda-t-elle brusquement au prince,

— Oui… je l'apprécie… répondit-il avec un certain effort.

— Celle-là précisément?

— Oui, précisément.

— Pourquoi?

— Dans ce visage… il y a beaucoup de souffrance… articula comme involontairement le prince, qui semblait plutôt se parler à lui-même que répondre à son interlocutrice.

— Du reste, vous rêvez peut-être, répliqua la générale, et, d'un geste arrogant, elle repoussa loin d'elle le portrait. Alexandra le prit, Adélaïde s'approcha de sa sœur, toutes deux se mirent à examiner le visage de Nastasia Philippovna. En ce moment Aglaé rentra dans le salon.

— Quelle force! S'écria tout à coup Adélaïde qui, par-dessus l'épaule de sa sœur, contemplait avidement le portrait.

— Où? Comment, une force? Questionna d'un ton bourru Élisabeth Prokofievna.

— Une pareille beauté est une force, reprit en s'animant Adélaïde, — avec cette beauté-là on peut révolutionner le monde!

Elle revint pensive à son chevalet. Aglaé, après avoir donné un rapide regard au portrait, cligna les yeux et avança la lèvre inférieure; ensuite elle alla s'asseoir à l'écart et se croisa les bras.

La générale sonna.

— Va dire à Gabriel Ardalionovitch de venir ici, il est dans le cabinet, ordonna Élisabeth Prokofievna.

— Maman! Fit d'un ton significatif Alexandra.

La générale, dont la mauvaise humeur était visible, ne tint aucun compte du désir de sa fille.

— Je veux lui dire deux mots — assez! Répliqua-t-elle péremptoirement. — Voyez-vous, prince, chez nous à présent il n'y a plus que des secrets. Toujours des secrets! Il le faut, l'étiquette l'exige, c'est bête. Et cela dans une affaire qui réclame surtout de la clarté, de la franchise, de l'honnêteté. On

négocie des mariages; ils ne me plaisent pas, ces mariages…

Alexandra essaya encore de la faire taire:

— Maman, pourquoi dites-vous cela?

— Eh bien, quoi, chère fille? Est-ce qu'ils te plaisent à toi-même? Et qu'importe que le prince entende cela? Nous sommes amis. Moi, du moins, je suis son amie. Dieu cherche les braves gens, mais il ne veut pas des méchants et des capricieux; des capricieux surtout, qui décident une chose aujourd'hui et qui demain en disent une autre. Vous comprenez, Alexandra Ivanovna? Elles disent, prince, que je suis une originale, mais je sais distinguer. C'est pourquoi le cœur est le principal et le reste ne signifie rien. Sans doute l'esprit est nécessaire aussi… peut-être même l'esprit est-il la chose la plus essentielle. Ne souris pas, Aglaé, il n'y a aucune contradiction dans mes paroles: une sotte qui a du cœur et pas d'esprit est tout aussi malheureuse que celle qui a de l'esprit et pas de cœur. C'est une vieille vérité. Moi je suis une sotte qui a du cœur et pas d'esprit, toi tu es une sotte avec de l'esprit mais pas de cœur; nous sommes toutes deux malheureuses, nous souffrons l'une comme l'autre.

— Qu'est-ce donc qui vous rend si malheureuse, maman? Ne put s'empêcher de demander Adélaïde, qui, seule de toute la société, semblait avoir conservé son enjouement.

— D'abord, mes savantes filles, répondit la générale, — et, comme cela suffit largement, il est inutile de s'étendre sur le reste. On a déjà fait assez de phrases. Nous verrons un peu comment vous deux (je ne compte pas Aglaé), avec votre esprit et votre faconde, vous vous tirerez d'affaire; nous verrons, très-honorée Alexandra Ivanovna, si vous serez heureuse avec votre respectable monsieur… Ah!… s'écria-t-elle en voyant entrer Gania: — voilà encore un conjungo qui se prépare. Bonjour! Ajouta Élisabeth Prokofievna en réponse au salut du jeune homme, que, du reste, elle n'invita pas à s'asseoir. — Vous contractez un mariage?

— Un mariage?… Comment?… Quel mariage?… balbutia Gabriel Ardalionovitch stupéfait. Sa présence d'esprit l'avait complètement abandonné.

— Vous vous mariez, veux-je dire, si vous préférez cette expression?

— N-non… je… n-non, bégaya-t-il, rouge de honte. Il regarda rapidement Aglaé assise à l'écart, puis se hâta de détourner les yeux. La jeune fille ne le perdait pas de vue, et froidement, tranquillement, observait son trouble.

— Non? Vous avez dit: non? Poursuivit l'impitoyable Élisabeth Prokofievna, — assez, je me souviendrai que, ce mercredi matin, en réponse à ma question, vous avez dit: « non ». Quel jour est-ce aujourd'hui, mercredi?

— Je crois que oui, maman, répondit Adélaïde.

— Elles ne savent jamais les jours. Quel quantième du mois?

— Le vingt-sept, dit Gania.

— Le vingt-sept? C'est bon à savoir. Adieu, vous avez beaucoup d'occupations, paraît-il, et moi, il est temps que je m'habille, j'ai à sortir; prenez votre portrait. Présentez mes hommages à la malheureuse Nina Alexandrovna. Au revoir, cher prince! Viens le plus souvent possible, moi j'irai exprès chez la vieille Biélokonsky pour lui parler de toi. Écoutez encore ceci, cher: je crois que c'est précisément pour moi que Dieu vous a amené de Suisse à Pétersbourg. Vous aurez peut-être aussi d'autres affaires, mais c'est surtout pour moi. Cela était précisément dans les desseins de Dieu. Au revoir, chéries. Alexandra, viens avec moi, mon amie.

La générale sortit. Écrasé, déconfit, furieux, Gania prit le portrait qui se trouvait sur la table, et s'adressa au prince en grimaçant un sourire.

— Prince, je rentre de ce pas à la maison. Si vous êtes toujours dans l'intention d'habiter chez nous, je vais vous ramener avec moi, car vous ne connaissez pas notre adresse.

— Attendez, prince, dit Aglaé, qui s'était levée brusquement, — il faut auparavant que vous écriviez quelque chose sur mon album. Papa a dit que vous étiez un calligraphe. Je vais vous le chercher à l'instant.

Sur ce, elle disparut.

— Au revoir, prince, je m'en vais aussi, dit Adélaïde.

Elle serra cordialement la main du visiteur, lui sourit d'un air aimable et se retira sans accorder un regard à Gania. Celui-ci n'attendait que le départ des dames pour donner libre cours à son irritation; le visage enflammé de colère, les yeux étincelants, il s'élança soudain vers le prince et l'interpella

violemment quoique à voix basse.

— C'est vous, proféra-t-il en grinçant des dents, — c'est vous qui leur avez parlé de mon mariage! Vous êtes un effronté bavard!

— Je vous assure que vous vous trompez, répondit le prince d'un ton calme et poli, — je ne savais même pas que vous alliez vous marier.

— Vous avez entendu tantôt Ivan Fédorovitch dire que tout serait décidé ce soir chez Nastasia Philippovna, et vous l'avez répété! Vous mentez! Comment auraient-elles su cela? Qui donc, le diable m'emporte, aurait pu le leur apprendre, sinon vous? Est-ce que la vieille ne m'a pas décoché des allusions suffisamment claires?

— Si vous avez cru trouver des allusions dans ses paroles, vous devriez mieux savoir de qui elle tient ses renseignements, moi je n'ai pas soufflé mot de cela.

— Avez-vous remis mon billet? La réponse? Demanda Gania bouillant d'impatience. Mais, au même moment, Aglaé rentra, et le prince n'eut pas le temps de répondre.

— Tenez, prince, dit-elle en posant son album sur une petite table, — choisissez une page et écrivez-moi quelque chose. Voici une plume, elle est même neuve. Cela ne fait rien que ce soit une plume de fer? À ce que j'ai entendu dire, les calligraphes ne les aiment pas.

En causant avec le prince, la jeune fille ne semblait pas remarquer la présence de Gania. Mais, tandis que Muichkine se préparait à écrire, le secrétaire s'approcha d'Aglaé, qui, debout près de la cheminée, avait le prince à sa droite, et, d'une voix tremblante, entrecoupée, lui dit presque à l'oreille:

— Un mot, un seul mot de vous, — et je suis sauvé.

Le prince se retourna vivement et les regarda tous deux. Un véritable désespoir se montrait sur le visage de Gania; évidemment la parole qui venait de sortir de ses lèvres, il l'avait prononcée sans réfléchir, comme un homme éperdu. Durant quelques secondes, Aglaé le considéra avec ce même étonnement tranquille que le prince avait remarqué tantôt chez elle, quand il l'avait rencontrée dans la salle à manger. En ce moment, sans doute, le plus violent mépris eût fait à Gania une blessure moins cruelle que cet air

froidement étonné d'une femme qui ne paraissait même pas comprendre ce qu'on lui disait.

— Que faut-il écrire? Demanda le prince.

— Je vais vous dicter, répondit la jeune fille en se retournant vers lui; — vous êtes prêt? Eh bien, écrivez: « Je me refuse à un marché. » — Maintenant mettez la date au-dessous. Montrez.

Le prince lui tendit l'album.

— Parfait! C'est admirablement écrit! Vous avez une main superbe! Je vous remercie. Au revoir, prince… Attendez, ajouta-t-elle, comme se ravisant tout à coup, — venez, je veux vous donner un souvenir.

Le prince la suivit, mais, quand elle fut entrée dans la salle à manger, Aglaé s'arrêta.

— Lisez cela, dit-elle en lui tendant le billet de Gania.

Le prince le prit et regarda Aglaé d'un air indécis.

— Je sais bien que vous ne l'avez pas lu et que vous ne pouvez pas être l'affidé de cet homme. Lisez, je veux que vous lisiez.

Le billet, évidemment écrit à la hâte, était ainsi conçu:

« Aujourd'hui mon sort se décidera, vous savez de quelle manière. Aujourd'hui je devrai donner une parole irrévocable. Je n'ai aucun droit à votre intérêt, je n'ose nourrir aucune espérance; mais autrefois vous avez proféré un mot, un seul mot, et ce mot a rayonné dans la nuit de mon existence, il est devenu un phare pour moi. Maintenant encore dites un mot semblable — et vous me sauverez de ma perte! Dites-moi seulement: Romps tout, et je romprai tout aujourd'hui même. Oh! Qu'est-ce qu'il vous en coûte de dire cela? En sollicitant ce mot, j'implore seulement de vous une marque d'intérêt et de compassion, rien de plus, rien! Je n'ose concevoir aucune espérance, car j'ai le sentiment de mon indignité. Mais, après avoir reçu votre mot, j'accepterai de nouveau la pauvreté, je supporterai joyeusement ma position désespérée, j'affronterai la lutte d'un cœur léger et avec des forces rajeunies!

« Envoyez-moi donc ce mot de pitié (de pitié seulement, je vous le jure!). Ne vous fâchez pas contre un désespéré, contre un noyé, et ne l'accusez pas d'insolence parce qu'il a osé faire un dernier effort pour échapper à sa perte.

« G. I. »

Quand le prince eut achevé sa lecture, Aglaé prit la parole d'un ton âpre:

— Cet homme assure que le mot « rompez tout » ne me compromettra pas, ne m'engagera en aucune façon, et lui-même, comme vous voyez, m'en donne, par ce même billet, la garantie écrite. Remarquez comme il s'est naïvement empressé de souligner certains petits mots, et avec quelle clarté brutale apparaît sa pensée secrète. Il sait, du reste, que s'il rompait tout, mais de lui-même, seul, sans attendre un mot de moi, sans même me parler de cela, enfin sans fonder sur moi aucun espoir, il sait, dis-je, qu'en ce cas je changerais de sentiments à son égard et je deviendrais peut-être son amie. Il est loin d'ignorer cela! Mais son âme est vile, et, tout en sachant cela, il ne se décide pas, il exige des garanties au préalable, il ne peut se résoudre à agir de confiance; pour renoncer à cent mille roubles, il veut que je l'autorise à espérer ma main. Quant au mot d'autrefois dont il parle dans sa lettre et qui aurait illuminé sa vie, il commet un impudent mensonge. Un jour je lui ai simplement témoigné quelque pitié. Mais il est insolent et effronté: là-dessus il a immédiatement échafaudé des espérances; je m'en suis aperçue tout de suite. Depuis lors il s'est mis à me tendre des pièges, comme il le fait encore à présent. Mais en voilà assez; prenez ce billet et rendez-le-lui sitôt que vous serez sorti de chez nous, pas avant, bien entendu.

— Et que faudra-t-il lui répondre de votre part?

— Rien, naturellement. C'est la meilleure réponse. Ainsi, vous voulez habiter dans sa demeure?

— Tantôt Ivan Fédorovitch lui-même m'y a engagé, dit le prince.

— Eh bien, prenez garde à lui: je vous préviens qu'il ne vous pardonnera pas de lui avoir rendu son billet.

Aglaé serra légèrement la main du prince et sortit. Son visage était sérieux et renfrogné; en saluant avant de se retirer, elle ne sourit même pas.

— Je suis à vous, je vais seulement prendre mon paquet, dit le prince à Gania.

Celui-ci frappa du pied avec impatience. Il était devenu noir de rage. Enfin les deux jeunes gens sortirent de la maison; le prince tenait à la main son modeste bagage.

— La réponse? La réponse? Demanda violemment Gania: — que vous a-t-elle dit? Vous avez remis ma lettre?

Le prince lui tendit silencieusement son billet. Gania resta saisi de stupeur.

— Comment! C'est mon billet! S'écria-t-il: — il ne l'a pas même remis! Oh! J'aurais dû m'en douter! Oh! M-m- maudit… Ce n'est pas étonnant qu'elle n'ait rien compris tantôt! Mais comment donc, comment donc, comment donc ne l'avez-vous pas remis, oh! M-m-maud…

— Pardonnez-moi; au contraire, j'ai pu remettre tout de suite votre billet, au moment même où vous me l'aviez donné, et je l'ai remis exactement comme vous m'aviez prié de le faire. S'il se trouvait encore entre mes mains, c'est parce qu'Aglaé Ivanovna me l'a rendu tout à l'heure.

— Quand? Quand?

— J'avais à peine achevé d'écrire sur son album lorsqu'elle m'a invité à venir avec elle. (Vous l'avez entendu?). Nous sommes entrés dans la salle à manger, elle m'a tendu le billet, me l'a fait lire et m'a ordonné de vous le rendre.

— Elle vous l'a fait lire! Hurla Gania: — elle vous l'a fait lire! Vous l'avez lu?

Sa stupéfaction était telle qu'il restait cloué sur place, bouche béante, au milieu du trottoir.

— Oui, je l'ai lu, il y a un instant.

— Et c'est elle-même qui vous l'a donné à lire? Elle-même?

— Elle-même, et soyez sûr que je ne me le serais pas permis sans cela.

Pendant une minute Gania se tut et fit de pénibles efforts pour recueillir ses idées, mais tout à coup il s'écria:

— C'est impossible! Elle ne peut pas vous l'avoir fait lire. Vous mentez! Vous l'avez lu de vous-même!

— Je dis la vérité, répondit le prince sans se départir de son flegme, — et, croyez-le, je suis désolé du chagrin que cela vous cause.

— Mais, malheureux, du moins, elle vous a dit quelque chose alors? Elle a fait une réponse quelconque?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, dites-la donc, parlez, oh! Diable!

Et Gania frappa du pied à deux reprises.

— Aussitôt que j'eus lu votre billet, elle me dit que vous lui tendiez un piège, que votre intention était de la compromettre, qu'avant de renoncer à cent mille roubles vous vouliez qu'elle vous dédommageât de ce sacrifice en vous permettant d'espérer sa main. Si vous aviez fait cela sans marchander avec elle, a-t-elle ajouté, si vous aviez tout rompu de vous-même sans lui demander de garanties préalables, elle serait peut-être devenue votre amie. Voilà tout, je crois. Non, il y a encore quelque chose: quand je lui ai demandé, après avoir repris le billet, ce qu'il fallait vous répondre, elle a dit que le silence serait la meilleure réponse. Il me semble qu'elle s'est exprimée ainsi, pardonnez-moi si je ne me rappelle plus exactement les mots, je vous en donne du moins le sens, tel que je l'ai compris.

Une colère immense s'empara de Gania et lui fit oublier toute retenue.

— Ah! Ainsi c'est comme cela! Vociféra-t-il en grinçant des dents: — ainsi on flanque mes billets par la fenêtre! Ah! Elle se refuse à un marché, — ainsi je lui en propose un! Mais nous verrons! Je ne suis pas encore au bout de mon rouleau… nous verrons!… C'est moi qui aurai le dernier mot!…

Son visage était pâle et convulsé, l'écume blanchissait ses lèvres: il brandissait le poing d'un air de menace. Les deux jeunes gens cheminèrent ainsi côte à côte pendant quelques minutes. Sans s'inquiéter en aucune façon de la présence du prince, qu'il comptait absolument pour rien, Gania donnait cours à son exaspération aussi librement que s'il avait été seul dans sa chambre. Tout à coup pourtant il se fit une réflexion.

— Mais comment donc, demanda-t-il brusquement au prince, — comment donc se fait-il qu'à vous (un idiot! Ajouta-t-il à part soi), à vous qu'elle connaît depuis deux heures, elle témoigne de but en blanc une telle confiance? D'où cela vient-il?

Pour que son malheur fût complet, il ne manquait plus à Gania que d'être jaloux, et voilà que subitement l'envie lui mordait le cœur.

— Je ne saurais pas vous expliquer cela, répondit le prince.

Gania fixa sur lui un regard haineux.

— C'est donc pour vous donner si confiance qu'elle vous a emmené dans

la salle à manger? En vous priant de la suivre, elle a dit qu'elle voulait vous donner quelque chose?

— Je ne puis moi-même comprendre autrement cette parole.

— Mais pourquoi donc, le diable m'emporte? Qu'est-ce que vous avez fait là? Par quoi lui avez-vous plu? Écoutez, poursuivît Gania, qui avait peine à se retrouver dans le désordre de ses pensées, — écoutez, ne pouvez-vous faire appel à vos souvenirs et me dire de quoi vous avez parlé là pendant toute la durée de votre visite? N'avez-vous pas remarqué quelque chose? Ne vous rappelez-vous rien?

— Oh! Je le puis très-bien, répondit le prince, — d'abord, lorsque je fus entré et que j'eus fait connaissance avec ces dames, nous nous mîmes à parler de la Suisse.

— Passez, au diable la Suisse!

— Puis de la peine de mort…

— De la peine de mort?

— Oui; de fil en aiguille l'entretien est tombé sur ce sujet… ensuite je leur ai appris comment j'avais vécu là-bas pendant trois ans et j'ai raconté l'histoire d'une pauvre villageoise…

— Passez, au diable la pauvre villageoise! Après? Cria Gania impatienté.

— Ensuite j'ai rapporté l'opinion émise par Schneider sur mon caractère, et comme quoi il m'avait vivement engagé…

— Je me moque de Schneider et de ses opinions! Après?

— Après, le cours de la conversation m'a amené à parler des visages, je veux dire de leur expression, et j'ai fait observer qu'Aglaé Ivanovna était presque aussi belle que Nastasia Philippovna. Tenez, c'est alors que j'ai lâché ce malheureux mot au sujet du portrait…

— Mais vous n'avez pas raconté, n'est-ce pas? Ce que vous aviez entendu précédemment dans le cabinet? Non? Non?

— Je vous répète que non.

— Mais alors d'où, diable?… Bah! Aglaé n'a pas montré le billet à la vieille?

— Je puis vous certifier de la façon la plus formelle qu'elle ne le lui a pas montré. Je suis resté là tout le temps et, si elle avait fait voir votre billet à sa

mère, je m'en serais aperçu.

— Mais peut-être que vous-même n'avez pas tout remarqué… Oh! M-m-maudit idiot! S'écria Gania, hors de lui: — il ne sait même rien raconter!

Enhardi par la patience de son interlocuteur, Gania, comme c'est le cas de bien des gens, s'abandonnait de plus en plus à la violence de son caractère. Encore un peu, et il aurait peut-être craché au visage du prince, tant il était furieux. Mais sa fureur même lui ôtait toute clairvoyance; sans cela il aurait depuis longtemps remarqué que celui qu'il appelait un « idiot » savait parfois comprendre les choses avec autant de promptitude que de finesse et les rapporter d'une façon très-satisfaisante. Cependant une surprise était réservée au colérique jeune homme.

— Je dois vous faire observer, Gabriel Ardalionovitch, dit tout à coup le prince, — qu'autrefois en effet la maladie m'avait amené à une sorte d'idiotisme; mais il y a longtemps que je suis guéri; aussi m'est-il un peu désagréable aujourd'hui de m'entendre traiter ouvertement d'idiot. Sans doute on peut vous pardonner cela, si l'on prend en considération vos déconvenues, mais, dans votre mauvaise humeur, vous m'avez insulté par deux fois. Cela me déplaît, surtout quand on m'injurie ainsi à brûle-pourpoint, comme vous l'avez fait en premier lieu. Par conséquent, comme nous voici arrivés à un carrefour, le mieux est que nous nous quittions: vous allez prendre à droite pour retourner chez vous, et moi j'irai à gauche. J'ai vingt-cinq roubles, je trouverai facilement à me loger dans un hôtel garni.

Grande fut la confusion de Gania, qui avait cru jusqu'alors avoir affaire à un imbécile. En reconnaissant son erreur, il rougit de honte et son ton insolent fit aussitôt place à une excessive politesse.

— Excusez-moi, prince, s'écria-t-il d'une voix suppliante: — pour l'amour de Dieu, excusez-moi! Vous voyez combien je suis malheureux! Vous ne savez presque rien encore, mais, si vous saviez tout, vous auriez à coup sûr un peu d'indulgence pour moi, quoique, certainement, je n'en mérite pas…

— Oh! Vous n'avez pas à me faire tant d'excuses, se hâta d'interrompre le prince. — Je comprends que vous soyez fort contrarié et je m'explique ainsi vos paroles blessantes. Eh bien, allons chez vous. Je vous

accompagnerai volontiers…

« Non, à présent il est impossible de le laisser partir comme cela, se disait mentalement Gania, qui, chemin faisant, observait le prince d'un regard irrité, — ce fourbe m'a tiré les vers du nez et ensuite il a brusquement levé le masque… Ce n'est pas une circonstance à négliger. Mais nous verrons! Tout va se décider, tout, tout! Aujourd'hui même! »

Bientôt ils arrivèrent à la maison.

VIII

Un escalier clair, large et propre conduisait au logement de Gania, qui était situé au troisième étage et se composait de six ou sept pièces, les unes grandes, les autres petites. Sans rien avoir d'extraordinaire, cet appartement dépassait, en tout cas, les moyens d'un employé chargé de famille, en supposant même à ce dernier un traitement de deux mille roubles. Mais Gania et les siens n'étaient installés là que depuis deux mois, et ils avaient choisi ce local exprès pour pouvoir y héberger des pensionnaires. Cette résolution avait été prise sur les instances de Nina Alexandrovna et de Barbara Ardalionovna, qui voulaient se rendre utiles et contribuer dans quelque mesure aux ressources du ménage. Gania trouvait qu'il était de très mauvais ton de louer des chambres; aussi avait-il combattu de tout son pouvoir le projet de sa mère et de sa sœur, mais il avait dû s'incliner devant le désir formel des deux femmes, et, depuis lors, quand le jeune homme allait dans le monde, son amour-propre souffrait cruellement. Toutes ces concessions à la nécessité étaient pour lui de profondes blessures morales. Les moindres niaiseries l'irritaient à l'excès et si, pour le moment, il consentait encore à accepter la situation, c'était seulement parce qu'il était décidé à la modifier du tout au tout dans le plus bref délai. Mais le moyen qu'il avait en vue pour faire cesser cet état de choses constituait lui-même un gros problème dont la solution risquait de susciter à Gania des ennuis pires que les précédents.

Le logis était coupé en deux par un corridor qui commençait à partir de l'antichambre. D'un côté se trouvaient les trois pièces qu'on louait à des personnes « particulièrement recommandées »; il y avait en outre sur le même rang, tout au bout du corridor, près de la cuisine, une quatrième pièce, celle-ci plus petite que les autres, dans laquelle logeait le général Ivolguine lui-même, le chef de la famille; il couchait là sur un large divan; pour entrer dans l'appartement ou pour en sortir, il était obligé de passer par la cuisine et de prendre l'escalier de service. En même temps, ce réduit servait de chambre à Kolia, le jeune frère de Gabriel Ardalionovitch: c'était là que ce collégien de

treize ans faisait ses devoirs, c'était là qu'il dormait sur un vieux divan, petit, étroit et couvert d'un drap troué. Mais la principale tâche de l'enfant consistait à avoir l'œil sur son père, qui de jour en jour avait plus besoin d'être surveillé. On donna au prince la chambre du milieu, située entre celle de Ferdychtchenko à droite, et une pièce encore inoccupée à gauche. Auparavant Gania introduisit Muichkine dans la partie de l'appartement que les Ivolguine s'étaient réservée. Le logement particulier de la famille se composait de trois pièces: une salle qui se transformait, quand il le fallait, en salle à manger; un salon qui, le soir venu, servait à Gania de cabinet et de chambre à coucher; enfin, une petite pièce toujours fermée où couchaient Nina Alexandrovna et Barbara Ardalionovna. En un mot, on était excessivement à l'étroit dans ce local; Gania se contentait de bougonner à part soi; quoiqu'il fût et voulût être respectueux pour sa mère, on pouvait s'apercevoir à première vue qu'il était le grand despote de la famille.

Nina Alexandrovna n'était pas seule au salon; avec elle se trouvait Barbara Ardalionovna; elles s'occupaient toutes deux d'un ouvrage de femme en causant avec un visiteur, Ivan Pétrovitch Ptitzine. Nina Alexandrovna, qui paraissait âgée de cinquante ans, avait un visage maigre et défait; un cercle noir était très-marqué au-dessous de ses yeux. Quoiqu'elle eût l'air maladif et un peu triste, sa physionomie et son regard étaient assez agréables; dès ses premières paroles se révélait un caractère sérieux et plein d'une véritable dignité. Nonobstant sa mine affligée, on pressentait en elle de la fermeté et même de la résolution. Vêtus fort modestement, tout à fait comme une vieille femme, elle portait une robe de couleur sombre; mais son maintien, sa conversation, l'ensemble de ses manières prouvaient qu'elle avait vécu dans la meilleure société.

Barbara Ardalionovna avait vingt-trois ans. Assez maigre, de taille moyenne, elle était dotée d'un de ces visages qui, sans être précisément beaux, ont néanmoins le privilège de plaire et même de fasciner presque à l'égal de la beauté. Cette demoiselle ressemblait fort à sa mère, aussi bien physiquement que dans sa mise, car elle n'aimait pas du tout à faire de la toilette. Le regard de ses yeux gris pouvait parfois être très-gai et très-affable, mais le plus souvent il était sérieux et pensif; depuis quelque temps surtout, la

physionomie de la jeune fille avait pris une expression particulièrement soucieuse. La fermeté et la résolution se lisaient sur son visage comme sur celui de Nina Alexandrovna; mais on devinait chez la fille un caractère plus énergique encore et plus entreprenant que chez la mère. Barbara Ardalionovna s'emportait assez facilement, et son frère lui-même avait parfois une certaine peur de sa colère. Quelqu'un qui la craignait aussi, c'était Ivan Pétrovitch Ptitzine, maintenant en visite chez les dames Ivolguine. Ce monsieur approchait de la trentaine; il était vêtu avec une élégante simplicité, et ses façons étaient agréables, bien qu'un peu compassées. Nonobstant la gravité de ses manières, on ne pouvait le prendre pour un fonctionnaire public, car il portait une petite barbe châtain. Il savait causer avec esprit et agrément, mais d'ordinaire il parlait peu. En général, l'impression qu'il produisait lui était favorable. Il éprouvait évidemment autre chose que de l'indifférence pour Barbara Ardalionovna, et il ne faisait pas mystère de ses sentiments. La jeune fille, de son côté, le traitait en ami, sans toutefois répondre encore à certaines questions qu'il lui avait posées et dont elle s'était même montrée mécontente. Cela, du reste, n'avait nullement découragé Ptitzine. Nina Alexandrovna l'accueillait avec beaucoup d'amabilité et, depuis quelque temps, lui témoignait une grande confiance. On savait, d'ailleurs, qu'il exerçait la profession de prêteur sur gages. Il était fort lié avec Gania.

Ce dernier souhaita un bonjour très-sec à sa mère, ne dit pas une parole à sa sœur, et se hâta d'emmener Ptitzine hors du salon. Avant de se retirer, Gania présenta le prince en quelques mots saccadés, mais suffisamment explicites. Nina Alexandrovna fit un aimable accueil à Muichkine, et, apercevant Kolia qui venait d'entrebâiller la porte, elle lui ordonna de conduire le locataire à la chambre du milieu. Kolia était un jeune garçon au visage souriant et assez joli; ses manières franches et naïves respiraient la confiance.

— Où est donc votre bagage? Demanda-t-il en introduisant le prince dans la chambre.

— J'ai un petit paquet; je l'ai laissé dans l'antichambre.

— Je vais vous le chercher. Nous n'avons, en fait de domestiques, que la

cuisinière et Matréna, de sorte que je m'occupe aussi du service. Varia nous surveille tous et gronde. Vous êtes arrivé de Suisse aujourd'hui, à ce que dit Gania?

— Oui.

— C'est beau, la Suisse?

— Fort beau.

— Il y a des montagnes?

— Oui.

— Je vous apporte à l'instant vos paquets.

Entra Barbara Ardalionovna.

— Matréna va mettre des draps à votre lit. Vous avez une malle?

— Non, un petit paquet. Votre frère est allé le chercher; il est dans l'antichambre.

— Il n'y a là aucun paquet, sauf ce petit-ci; où avez-vous mis vos bagages, demanda Kolia, de retour dans la chambre.

— Mais je n'en ai pas d'autres que celui-là, répondit le prince en prenant son minuscule paquet.

— A-ah! Je me demandais si Ferdychtchenko ne les avait pas subtilisés.

— Ne dis pas de sottises! Fit sévèrement Varia, qui parlait aussi au prince d'un ton fort sec et à peine poli.

— Chère Babette, tu pourrais me parler plus gentiment: je ne suis pas Ptitzine, moi, tu sais.

— On pourrait encore te donner le fouet, Kolia, tant tu es encore bête. Pour tout ce dont vous aurez besoin, vous pouvez vous adresser à Matréna. On dîne à quatre heures et demie. Vous pouvez diner avec nous ou vous faire servir dans votre chambre; c'est comme vous voudrez. Allons, viens, Kolia, ne le dérange pas.

— Je m'en vais. Quel caractère décidé!

Au moment où ils se retiraient, ils se croisèrent avec Gania.

— Le père est à la maison? Demanda-t-il à Kolia, et celui-ci ayant répondu affirmativement, son frère lui dit quelque chose à l'oreille.

Kolia inclina la tête et sortit à la suite de Barbara Ardalionovna.

— Deux mots, prince: j'avais oublié de vous parler au sujet de ces…

affaires. J'ai une demande à vous adresser. Si ce n'est pas vous imposer une trop grande gêne, veuillez, je vous prie, ne pas ébruiter ici ce qui s'est passé tout à l'heure entre moi et Aglaé, et ne pas raconter là ce que vous trouverez ici; car, ici aussi, il y a pas mal de vilaines choses. Du reste, je m'en moque… Aujourd'hui, du moins, tâchez de ne pas bavarder.

— Je vous assure que j'ai beaucoup moins bavardé que vous ne le croyez, dit le prince, un peu blessé des reproches de Gania. Les rapports entre les deux jeunes gens ne s'amélioraient pas, au contraire.

— Eh bien, mais vous m'avez déjà attiré assez de désagréments aujourd'hui. En un mot, c'est une prière que je vous adresse.

— Notez encore ceci, Gabriel Ardalionovitch, que tantôt je ne m'étais nullement engagé au silence: pourquoi donc ne pouvais-je pas parler du portrait? Vous ne m'aviez pas prié de me taire à ce sujet.

— Oh! Quelle affreuse chambre! Observa Gania en promenant autour de lui un regard méprisant, — on n'y voit pas clair et les fenêtres donnent sur la cour. À tous les égards, vous arrivez mal à propos chez nous… Du reste, ce n'est pas mon affaire, je ne m'occupe pas de la location des chambres.

Ptitzine vint appeler Gania; ce dernier quitta aussitôt le prince; il aurait pourtant voulu dire encore quelque chose, mais une sorte de honte l'avait retenu, il se sentait embarrassé, et c'était sans doute pour se donner une contenance qu'il avait maugréé contre la chambre.

Le prince venait à peine de se lever et de faire un bout de toilette, lorsque sa porte s'ouvrit pour laisser apparaître un nouveau personnage.

C'était un monsieur de trente ans, plutôt grand que petit, dont les larges épaules supportaient une énorme tête frisée et roussâtre. Il avait un visage rouge et charnu, des lèvres épaisses, un nez large et aplati, de petits yeux moqueurs qui semblaient toujours adresser des signes d'intelligence à quelqu'un. En somme, l'impudence dominait dans cette physionomie. Les vêtements du nouveau venu étaient assez malpropres.

11 avait commencé par entrebâiller la porte juste assez pour pouvoir passer sa tête dans l'ouverture; allongeant le cou, il examina la chambre durant cinq secondes. Puis, lentement, la porte s'ouvrit toute grande et sur le seuil apparut en pied le visiteur. Mais celui-ci n'entra pas tout de suite et il

continua à observer le prince en clignant les yeux. À la fin, il ferma la porte derrière lui, s'approcha, prit une chaise, et, saisissant avec force le bras du prince, obligea ce dernier à s'asseoir sur le divan,

— Ferdychtchenko, fit-il, tandis qu'il attachait sur Muichkine un regard sondeur.

— Eh bien, quoi? Demanda le prince presque gaiement.

— Un locataire, reprit Ferdychtchenko, les yeux toujours fixés sur le nouvel hôte des Ivolguine.

— Vous voulez faire connaissance avec moi?

— E-eh! — proféra le visiteur en ébouriffant ses cheveux et en soupirant, après quoi il se mit à regarder dans le coin opposé. — Vous avez de l'argent? Ajouta-t-il soudain.

— Un peu.

— Combien au juste?

— Vingt-cinq roubles.

— Montrez.

Le prince prit son billet de vingt-cinq roubles dans la poche de son gilet et le passa à Ferdychtchenko. Celui-ci le déplia, l'examina, le retourna dans l'autre sens et ensuite l'exposa au jour.

— C'est assez étrange, remarqua-t-il d'un air songeur: — je me demande pourquoi ils brunissent. Il y a de ces billets de vingt-cinq roubles qui deviennent très-foncés tandis que d'autres, au contraire, se décolorent complètement. Tenez.

Le prince reprit son billet. Ferdychtchenko se leva.

— Je suis venu d'abord pour vous avertir de ne point me prêter d'argent, parce que je ne manquerai pas de vous en demander.

— Bien.

— Vous avez l'intention de payer ici?

— Oui.

— Moi pas; merci. Je demeure ici près de chez vous, ma porte est la première à droite, vous l'avez vue? Tâchez de ne pas venir chez moi trop souvent; je viendrai chez vous, soyez tranquille. Vous avez vu le général?

— Non.

— Et vous ne l'avez pas entendu?

— Pas davantage.

— Eh bien, vous le verrez et vous l'entendrez: même à moi il demande de l'argent à prêter! Avis au lecteur! Adieu. Est-ce qu'on peut vivre quand on s'appelle Ferdychtchenko?

— Pourquoi pas?

— Adieu.

Et il se dirigea vers la porte. Le prince sut plus tard que ce monsieur considérait en quelque sorte comme un devoir pour lui d'étonner tout le monde par son originalité et son enjouement; malheureusement il n'y réussissait jamais. Sur certains il produisait même une impression désagréable, ce qui le désolait sincèrement, sans toutefois lui faire abandonner sa tâche. Au moment où il allait sortir, le hasard lui procura une petite revanche. Près de la porte il heurta un monsieur qui entrait et que le prince ne connaissait pas: Ferdychtchenko se rangea pour laisser passer le nouveau venu, et, tandis que ce dernier pénétrait dans la chambre, il cligna les yeux derrière lui à plusieurs reprises en manière d'avertissement; après quoi il se retira satisfait.

Le nouvel arrivant était un homme de haute taille et de belle corpulence qui paraissait avoir cinquante-cinq ans au moins. Ses yeux étaient grands et un peu à fleur de tête; d'épais favoris blancs encadraient son visage charnu, flasque et d'un rouge vif; il avait aussi des moustaches. Sans un je ne sais quoi de fatigué, de flétri, d'avachi même qui se remarquait dans toute sa personne, l'extérieur de ce monsieur aurait été assez imposant. Il portait une vieille redingote plus ou moins trouée aux coudes et son linge était loin d'être propre. En s'approchant de lui, on pouvait s'apercevoir qu'il sentait l'eau-de-vie, mais ses manières, d'une distinction un peu étudiée, trahissaient l'innocent désir de frapper par un grand air de dignité. Lentement, le sourire aux lèvres, ce visiteur s'avança vers le prince, lui prit la main sans rien dire et la garda dans la sienne; en même temps il considérait avec attention le visage de Muichkine comme pour y retrouver des traits connus.

— C'est lui! C'est lui! Fit-il d'un ton solennel, mais sans élever la voix: — il me semble le revoir vivant! J'ai entendu prononcer à plusieurs reprises

un nom connu, un nom cher, et je me suis rappelé un passé à jamais évanoui… Le prince Muichkine?

— Lui-même.

— Le général Ivolguine, démissionnaire et malheureux. Oserais-je vous demander votre prénom et celui de votre père?

— Léon Nikolaïévitch.

— C'est cela, c'est cela! Le fils de mon ami, je puis dire, de mon camarade d'enfance, Nicolas Pétrovitch!

— Mon père s'appelait Nicolas Lvovitch.

— Lvovitch, se rectifia le général; mais il fit cela sans se hâter et avec une assurance parfaite, comme un homme dont la mémoire n'est nullement en défaut et qui a commis un simple lapsus linguae. Il s'assit et, prenant aussi le prince par le bras, l'obligea à s'asseoir à côté de lui. — Je vous ai porté sur mes bras.

— Est-ce possible? Demanda Muichkine; — il y a déjà vingt ans que mon père est mort.

— Oui, vingt ans; vingt ans et trois mois. Nous avons fait nos études ensemble; aussitôt après avoir terminé mon éducation, je suis entré au service militaire…

— Mon père a servi aussi dans l'armée; il était sous-lieutenant dans le régiment Vasilkovsky.

— Biélomirsky. Il a passé dans ce régiment presque la veille de sa mort. J'étais là et je lui ai rendu les derniers devoirs. Votre mère…

Le général s'arrêta comme pour laisser se calmer l'émotion qu'un triste souvenir éveillait en lui.

— Mais elle est morte six mois après; elle a été enlevée par un refroidissement, dit le prince.

— Pas par un refroidissement, croyez-en un vieillard. J'étais là et je l'ai aussi enterrée… Ce qui la tuée, ce n'est pas un refroidissement, mais le chagrin d'avoir perdu son prince. Oui, je me souviens aussi de la princesse! Ce que c'est que d'être jeune! Pour elle, le prince et moi, qui étions deux amis d'enfance, nous avons failli nous égorger.

Muichkine commençait à écouter avec un certain scepticisme.

— Je fus passionnément amoureux de votre mère avant son mariage, lorsqu'elle était fiancée à mon ami. Celui-ci le remarqua et en fut bouleversé. Il arrive chez moi un matin avant sept heures et m'éveille. Je m'habille, me demandant ce que cela signifie; silence de part et d'autre; je comprends tout. Le prince sort de sa poche deux pistolets. Il est convenu que nous nous battrons séparés par un mouchoir, sans témoins. À quoi bon des témoins quand, dans cinq minutes, nous devons nous envoyer l'un l'autre ad patres? Les armes sont chargées, le mouchoir est étendu, et chacun de nous, regardant l'autre en plein visage, lui applique son pistolet sur la poitrine. Soudain de grosses larmes jaillissent de nos yeux, nos mains tremblent. Chez tous deux, chez tous deux à la fois! Alors, naturellement, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre, et entre nous s'engage un combat de générosité. « Elle est à toi! » s'écrie le prince. « Elle est à toi! » m'écrié-je à mon tour. En un mot… en un mot… vous êtes venu… loger chez nous?

— Oui, pour quelque temps, peut-être, répondit le prince d'une voix un peu hésitante.

— Prince, maman vous demande, cria Kolia en entr'ouvrant la porte.

Muichkine se levait pour sortir, quand le général lui mit la main sur l'épaule et l'obligea, par une douce violence, à se rasseoir.

— Comme véritable ami de votre père, je désire vous prévenir, poursuivit le vieillard, — vous le voyez vous-même, j'ai souffert, par suite d'une catastrophe tragique; mais sans jugement! Sans jugement! Nina Alexandrovna est une femme rare. Barbara Ardalionovna, ma fille, est une fille rare! Les circonstances nous forcent à louer des chambres! C'est une chute inouïe!… Moi qui étais en passe de devenir gouverneur général!… Mais nous sommes toujours bien aises de vous avoir. Et pourtant il y a une tragédie dans ma maison!

À ces mots, le prince considéra son interlocuteur avec une curiosité plus marquée.

— Il se prépare un mariage, et un mariage rare, le mariage d'une femme équivoque et d'un jeune homme qui pourrait être gentilhomme de la chambre. On introduira cette femme dans la maison où habitent mon épouse et ma fille! Mais tant que j'aurai un souffle de vie, elle n'y entrera pas! Je me

coucherai en travers de la porte, et il faudra qu'elle me passe sur le corps!… À présent, je ne parle presque plus à Gania; j'évite même de me rencontrer avec lui. Je vous préviens exprès. Du reste, ce que je vous dis, vous le verrez vous-même, puisque vous allez demeurer chez nous. Mais vous êtes le fils de mon ami, et je suis en droit d'espérer…

— Prince, veuillez, je vous prie, venir un instant au salon avec moi, interrompit Nina Alexandrovna, se montrant elle-même à l'entrée de la chambre.

— Figure-toi, ma chère, s'écria le général, — il se trouve que jadis j'ai porté le prince sur mes bras!

La vieille dame lança à son mari un coup d'œil sévère et fixa ensuite sur le prince un regard scrutateur, mais elle ne proféra pas un mot, Muichkine la suivit. Tous deux se rendirent au salon, et, quand ils furent assis, Nina Alexandrovna se hâta d'engager avec son locataire une conversation à demi-voix. Mais à peine avait-elle commencé à parler que le général entra brusquement dans la chambre. Nina Alexandrovna se tut aussitôt et, avec un dépit visible, se pencha sur son ouvrage. Le général remarqua peut-être le mécontentement de sa femme; quoi qu'il en fût, il ne s'en affecta nullement.

— Le fils de mon ami! Cria-t-il en s'adressant à Nina Alexandrovna; — et cette rencontre est si inattendue! Depuis longtemps j'avais même cessé de croire la chose possible. Mais, ma chère, se peut-il que tu ne te souviennes pas de feu Nicolas Lvovitch? Tu l'as encore trouvé… à Tver?

— Je ne me souviens pas de Nicolas Lvovitch. C'est votre père? Demanda-t-elle au prince.

— Oui, mais, à ce qu'il paraît, il est mort à Élisabethgrad et non à Tver, observa timidement le prince. — Je le tiens de Pavlichtcheff…

— À Tver, soutint le général; — il a été transféré dans cette ville peu de temps avant sa mort, et même sa maladie ne faisait alors que commencer. Le voyage n'a pas pu laisser de traces dans votre mémoire; vous étiez encore si petit quand il a eu lieu! Pavlichtcheff a pu se tromper, quoique ce fût un homme du plus grand mérite.

— Vous avez aussi connu Pavlichtcheff?

— C'était un homme rare, mais mon attestation est celle d'un témoin

oculaire. J'ai béni sur son lit de mort…

— Mon père allait passer en jugement quand il est mort, reprit le prince, — quoique je n'aie jamais pu savoir de quoi il était accusé; il est décédé à l'hôpital.

— Oh! C'était pour l'affaire du soldat Kolpakoff, et, sans doute, le prince aurait été acquitté.

— Oui? Vous savez positivement cela? Demanda le prince, dont la curiosité avait été vivement excitée par les dernières paroles du général.

— Je crois bien! S'écria celui-ci. — Le conseil de guerre s'est dissous sans avoir rien décidé. C'est une affaire impossible, une affaire mystérieuse même, on peut le dire! Le capitaine en second Larionoff, commandant de la compagnie, vient à mourir; l'emploi du défunt est momentanément confié au prince; bien. Le soldat Kolpakoff commet un larcin au préjudice d'un de ses camarades, il vole du cuir pour le vendre et boire ensuite l'argent; bien. Le prince, — notez que cela a eu lieu en présence d'un sergent-major et d'un caporal, — le prince tance vertement Kolpakoff et le menace des verges; très-bien. Kolpakoff va à la caserne, se couche sur un lit de camp et, un quart d'heure après, il meurt; parfait. Mais c'est un cas étrange, presque impossible. N'importe, on enterre Kolpakoff; le prince fait son rapport, puis le défunt est rayé des contrôles. Rien de mieux, n'est-ce pas? Mais, juste six mois après, quand on inspecte la brigade, le soldat Kolpakoff, comme si de rien n'était, est retrouvé dans la troisième compagnie du deuxième bataillon du régiment d'infanterie Novozemliansky, appartenant à la même brigade et à la même division!

— Comment! Fit le prince, au comble de l'étonnement.

— Cela ne s'est pas passé ainsi, c'est une erreur! Lui dit soudain Nina Alexandrovna en le regardant avec une sorte d'anxiété. — Mon mari se trompe, ajouta-t-elle en français.

— Ma chère, « se trompe », c'est facile à dire, mais résous toi-même un cas pareil! Tout le monde y a perdu son latin. Je serais le premier à dire « qu'on se trompe »; mais, par malheur, j'ai été témoin du fait et j'ai moi-même fait partie de la commission. Toutes les confrontations ont prouvé que c'était bien lui, que c'était ce même soldat Kolpakoff, enterré six mois auparavant

avec le cérémonial accoutumé et au son du tambour. Certes le cas est rare, presque impossible, je le reconnais, mais…

— Papa, votre dîner est servi, vint annoncer Barbara Ardalionovna.

— Ah! C'est très-bien, parfait! Je mourais de faim… Mais le cas, on peut le dire, est même psychologique…

— Le potage va encore se refroidir, gronda Varia.

— Tout de suite, tout de suite, murmura le général en sortant de la chambre, — et on a eu beau multiplier les enquêtes… acheva-t-il dans le corridor.

— Il vous faudra pardonner bien des choses à Ardalion Alexandrovitch, si vous restez chez nous, dit Nina Alexandrovna au prince; — du reste, il ne vous dérangera pas beaucoup; il dîne même seul. Vous en conviendrez, vous-même chacun a ses défauts et ses… travers particuliers; les gens qu'on a coutume de montrer au doigt en ont peut-être encore moins que d'autres. J'ai une prière à vous adresser: si mon mari vous demandait le loyer de votre chambre, dites-lui que vous m'avez remis l'argent. Bien entendu, que vous régliez avec Ardalion Alexandrovitch ou avec moi, c'est la même chose pour vous; mais je vous demande cela seulement pour la bonne règle… Qu'est-ce qu'il y a, Varia? Varia rentra dans la chambre et présenta silencieusement à sa mère le portrait de Nastasia Philippovna. La vieille dame frissonna et pendant quelque temps considéra la photographie, d'abord avec effroi, puis avec une sensation de douleur amère. À la fin, elle leva les yeux sur Varia comme pour solliciter une explication.

— Elle-même lui en a fait cadeau aujourd'hui, dit la jeune fille, — et ce soir tout sera décidé pour eux.

— Ce soir! Répéta à demi-voix Nina Alexandrovna avec un accent désespéré; — pourquoi? Dès maintenant il n'y a plus de doute et il ne reste non plus aucune espérance; le don de ce portrait est un indice suffisamment clair… Et c'est lui-même qui t'a montré cela? Ajouta-t-elle d'un air surpris.

— Vous savez que depuis un grand mois nous ne nous parlons presque plus. J'ai tout su par Ptitzine; quant au portrait, il traînait là à terre près de la table; je l'ai ramassé.

— Prince, dit tout à coup Nina Alexandrovna à son locataire, — je

voulais vous poser une question (c'est pour cela surtout que je vous ai prié de venir ici), y a-t-il longtemps que vous connaissez mon fils? Il a dit, je crois, que vous étiez arrivé aujourd'hui seulement de l'étranger?

Le prince donna sur lui-même quelques explications très-sommaires dont les deux dames ne perdirent pas un mot.

— Veuillez être persuadé qu'en vous interrogeant je ne cherche pas à connaître les affaires de Gabriel Ardalionovitch, observa Nina Alexandrovna. — S'il y a des choses que lui-même ne peut m'avouer, moi, de mon côté, je ne veux pas les apprendre d'une autre bouche. Seulement, vous savez ce que Gania a dit tantôt en votre présence; quand ensuite vous êtes sorti et que je l'ai questionné sur votre compte, il m'a répondu: « Il sait tout, il n'y a pas à se gêner! » Qu'est-ce que cela signifie? C'est-à-dire que je voudrais savoir dans quelle mesure…

Gania et Ptitzine entrèrent tout à coup; Nina Alexandrovna s'interrompit immédiatement. Le prince resta assis auprès d'elle, mais Varia se retira à l'écart. Le portrait de Nastasia Philippovna reposait, parfaitement en évidence, sur la petite table à ouvrage de Nina Alexandrovna, juste sous les yeux de la vieille dame. À sa vue, la mine de Gania se refrogna; il le prit avec colère et le lança sur son bureau, qui se trouvait à l'autre bout de la chambre.

— C'est aujourd'hui, Gania? Demanda brusquement Nina Alexandrovna.

Le jeune homme tressaillit.

— Quoi, aujourd'hui? Fit-il, et tout à coup il s'emporta contre le prince: — ah! Je comprends, vous êtes ici!… Mais c'est donc une maladie chez vous? Vous ne pouvez pas retenir votre langue? Comprenez donc enfin, Altesse…

— Ici, la faute est à moi, Gania, et à moi seul, interrompit Ptitzine.

Gania le regarda avec étonnement.

— Mais, voyons, cela vaut mieux, Gania, d'autant plus que, d'un côté, l'affaire est finie, marmotta entre ses dents Ptitzine; puis il alla s'asseoir près d'une table à l'écart, et, tirant de sa poche un morceau de papier couvert d'une écriture tracée au crayon, il se mit à l'examiner attentivement. Gania, toujours sombre, attendait avec inquiétude une scène de famille, il ne pensa même pas à faire des excuses au prince.

— Si tout est fini, assurément Ivan Pétrovitch a bien fait, dit Nina Alexandrovna. — Ne fronce pas le sourcil, je te prie, et ne te fâche pas, Gania; je m'abstiendrai de toute question sur ce que toi-même tu ne veux pas dire, et je t'assure que je me suis complètement soumise; sois tranquille, je t'en prie.

Elle prononça ces mots sans interrompre son ouvrage et d'un ton qui semblait fort calme. Gaina fut surpris, mais, par prudence, il se tut et, les yeux fixés sur sa mère, attendit qu'elle s'expliquât plus nettement. Les querelles domestiques lui étaient fort désagréables. Nina Alexandrovna remarqua la circonspection de son fils et ajouta avec un sourire amer:

— Tu n'es pas encore rassuré et tu ne me crois pas; sois sans inquiétude, il n'y aura, de mon côté du moins, ni larmes ni prières, comme autrefois. Tout mon désir est que tu sois heureux, et tu le sais; je me suis soumise à la destinée, mais mon cœur sera toujours avec toi, soit que nous restions ensemble, soit que nous nous séparions. Naturellement, je ne réponds que pour moi; tu ne peux pas exiger la même chose de ta sœur…

— Ah! Encore elle! S'écria Gania en lançant un regard fielleux à Barbara Ardalionovna. — Maman! Je vous l'ai déjà juré et je vous en donne de nouveau ma parole: nul n'osera jamais vous manquer, aussi longtemps que je serai là, aussi longtemps que je vivrai. Quelque personne qui franchisse notre seuil, je réclamerai d'elle le plus entier respect pour vous…

La satisfaction de Gania était telle qu'il regardait sa mère d'un air presque apaisé, presque tendre.

— Je ne craignais rien pour moi, Gania, tu le sais; ce n'est pas à mon sujet que j'ai été inquiète et tourmentée tous ces temps-ci. On dit qu'aujourd'hui tout va être terminé pour vous. Qu'est-ce donc qui sera terminé?

— Elle a promis de déclarer ce soir, chez elle, si elle consent, oui ou non, répondit Gania.

— Depuis près de trois semaines nous évitions ce sujet d'entretien, et cela valait mieux. Maintenant que tout est fini, je me permettrai seulement de l'adresser une question: comment a-t-elle pu agréer la recherche et même te faire cadeau de son portrait, quand tu ne l'aimes pas? Est-il possible qu'elle

si… si…

— Si expérimentée, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas ainsi que je voulais m'exprimer. Comment se fait-il que tu aies pu l'abuser à ce point sur tes sentiments?

Dans ces paroles perçait une irritation aussi soudaine que violente. Après un moment de réflexion, Gania répliqua d'un ton franchement sarcastique:

— Cette fois encore, maman, vous n'avez pas su vous contenir, la patience vous a échappé; c'est ainsi qu'ont toujours commencé toutes les querelles entre nous. Vous aviez promis de m'épargner toute interrogation, tout reproche, et voilà que vous oubliez déjà votre promesse! Nous ferons mieux de laisser cela; oui, mieux vaut n'en plus parler. Du moins, votre intention était bonne… Jamais, pour rien au monde, je ne vous quitterai; un autre, à ma place fuirait du moins une pareille sœur. Voyez comme elle me regarde à présent! Restons-en là! J'étais déjà si content… Et qui vous dit que je trompe Nastasia Philippovna? Quant à Varia, elle fera comme il lui plaira. En voilà assez! Allons, il est plus que temps d'en finir!

À mesure qu'il parlait, Gania s'échauffait davantage. Obéissant à un inconscient besoin d'activité, il marchait à grands pas dans la chambre. Chaque fois que cette question délicate était mise sur le tapis, la conversation tournait aussitôt à l'aigre.

— J'ai dit que, si elle entrait ici, j'en sortirais, et je tiendrai parole, déclara Varia.

— Par entêtement! Vociféra Gania. — C'est aussi par entêtement que tu ne te maries pas! Pourquoi as-tu l'air de me narguer? Je me moque bien de cela, Barbara Ardalionovna; vous pouvez même, si le cœur vous en dit, mettre votre projet à exécution séance tenante. Ce sera un fameux débarras pour moi! Comment! Vous vous décidez enfin à nous laisser, prince, cria-t-il à Muichkine, voyant que celui-ci se disposait à sortir.

Comme l'indiquait le son de sa voix, Gania en était arrivé à ce degré d'irritation où l'homme, se complaisant, pour ainsi dire, dans sa colère, s'y abandonne sans aucune retenue et avec une satisfaction croissante, quelles qu'en doivent être les conséquences. Le prince, qui était déjà près de la porte, se retourna pour répondre; mais le visage affolé de son insulteur lui prouva

qu'il ne manquait plus que cette goutte pour faire déborder le vase; aussi crut-il devoir se retirer sans rien dire. Lui parti, la discussion reprit son cours, plus bruyante et plus animée que jamais.

Pour regagner sa chambre, le prince devait traverser la salle, puis la pièce d'entrée, et ensuite s'engager dans le corridor. Arrivé dans l'antichambre, il s'aperçut, en passant devant la porte de sortie, que quelqu'un faisait tous ses efforts pour sonner; mais assurément il était survenu un accident à la sonnette, car elle s'agitait sans rendre aucun son. Le prince ôta le verrou, ouvrit la porte et recula d'étonnement; un frisson même parcourut tous ses membres: devant lui se trouvait Nastasia Philippovna. Il la reconnut immédiatement d'après son portrait. À la vue de Muichkine, la colère étincela dans les yeux de la visiteuse; elle entra vivement dans l'antichambre en poussant le prince d'un coup d'épaule et dit d'une voix irritée, tandis qu'elle se débarrassait de sa pelisse:

— Si tu es trop paresseux pour raccommoder la sonnette, tu devrais du moins rester dans l'antichambre pour ouvrir quand on frappe. Allons, voilà que maintenant il a laissé tomber ma pelisse! Quel lourdaud!

La pelisse, en effet, était par terre. Nastasia Philippovna, au lieu d'attendre qu'on la lui ôtât, s'en était dépouillée elle-même, puis, sans regarder, l'avait jetée derrière elle au prince, qui n'avait pas su la saisir au vol.

— Tu mérites d'être mis à la porte. Va m'annoncer!

Le prince voulut parler, mais son trouble était tel qu'il ne put proférer un mot; tenant toujours dans ses mains la pelisse qu'il venait de ramasser, il se dirigea vers le salon.

— Eh bien! Voilà qu'à présent il s'en va avec la pelisse! Pourquoi emportes-tu la pelisse? Ha, ha, ha! Mais tu es fou, sans doute?

Le prince revint sur ses pas et regarda Nastasia Philippovna avec stupéfaction. En la voyant rire, il sourit lui-même, mais sa langue restait toujours comme collée à son palais. Au moment où il avait ouvert la porte à la jeune femme, il était devenu pâle; maintenant le sang lui montait tout à coup au visage.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet idiot? Cria-t-elle en trépignant de

colère. — Eh bien, où vas-tu? Qui donc annonceras-tu?

— Nastasia Philippovna, balbutia le prince.

— Comment me connais-tu? Lui demanda-t-elle vivement: — je ne t'ai jamais tant vu qu'aujourd'hui! Va m'annoncer… Pourquoi crie-t-on là?

— Ils se disputent, répondit le prince, et il se rendit au salon.

Au moment où il y entra, les choses menaçaient de prendre une mauvaise tournure; Nina Alexandrovna était sur le point d'oublier complètement qu'elle s'était « soumise à tout »; du reste, elle défendait Varia. Ptitzine, qui avait remis son papier dans sa poche, se tenait aussi du côté de la jeune fille. Celle-ci, dont la timidité n'était pas le défaut, recevait d'ailleurs sans sourciller les grossièretés de plus en plus brutales de son frère. D'ordinaire, en pareil cas, elle se taisait et se contentait de fixer Gania d'un air moqueur. Elle savait que la persistance de ce regard avait le don de l'exaspérer. Telle était la situation lorsque le prince, entrant dans la chambre, annonça:

— Nastasia Philippovna!

IX

Un silence général suivit ces mots; tous regardèrent le prince comme s'ils ne le comprenaient pas et désiraient ne pas le comprendre. La frayeur avait cloué Gania à sa place.

La visite de Nastasia Philippovna, dans les circonstances présentes surtout, constituait pour tout le monde l'événement le plus étrange, le plus inattendu et le plus inquiétant. D'abord, c'était la première fois que cette personne venait chez les Ivolguine. Jusqu'alors elle s'était montrée tellement dédaigneuse à leur égard que même, en causant avec Gania, elle n'avait jamais manifesté le désir de faire leur connaissance; depuis quelque temps, elle ne parlait pas plus d'eux que s'ils n'avaient pas existé. En un sens, Gania était bien aise qu'elle évitât un sujet d'entretien si scabreux pour lui; mais, au fond de son cœur, il conservait une amère rancune de cette indifférence méprisante. En tout cas, il croyait Nastasia Philippovna beaucoup plus disposée à se moquer de ses parents qu'à leur faire une politesse: elle était au courant, il le savait très-bien, de tout ce qui se passait chez lui depuis qu'il avait demandé sa main, et elle n'ignorait pas de quel œil la famille Ivolguine la considérait. En ce moment, c'est-à-dire après le don du portrait et quelques heures avant la soirée où elle avait promis de décider du sort de Gania, la visite de la jeune femme semblait avoir une signification facile à comprendre.

Le doute qui se lisait dans tous les yeux fixés sur le prince ne dura pas longtemps: Nastasia Philippovna apparut elle-même à l'entrée du salon et, cette fois encore, en pénétrant dans la chambre, elle poussa légèrement le prince.

— Enfin j'ai réussi à entrer!… Pourquoi y a-t-il une sonnette chez vous? Dit-elle gaiement en tendant la main à Gania, qui s'était aussitôt élancé vers elle. — Quelle mine stupéfaite vous avez! Présentez-moi donc, je vous prie!…

Le jeune homme ahuri la présenta d'abord à Varia. Les deux femmes, avant de se tendre la main, échangèrent des regards étranges. Nastasia

Philippovna, du reste, riait et affectait l'enjouement, mais Varia ne se donna pas la peine de feindre: longuement, d'un air sombre, elle considéra la visiteuse, sans que son visage offrit la moindre trace du sourire obligé en pareille circonstance. Gania se sentit défaillir; ce n'était pas le moment de supplier: il lança à sa sœur un coup d'œil si menaçant que la jeune fille comprit à l'instant même de quelle importance était pour son frère la présente minute. En conséquence, elle se décida à être plus aimable, et ses lèvres ébauchèrent une sorte de sourire à l'adresse de Nastasia Philippovna. (Tous les membres de la famille avaient encore beaucoup d'attachement les uns pour les autres.)

Après avoir présenté Nastasia Philippovna à sa sœur, Gania la présenta à sa mère, ou plutôt lui présenta sa mère, car, dans son trouble, le jeune homme ne savait plus ce qu'il faisait. Nina Alexandrovna fut fort convenable, mais à peine commençait-elle à parler du plaisir particulier avec lequel, etc., que la visiteuse, sans l'écouter, interpella tout à coup Gania; en même temps, bien qu'on ne l'eût pas encore invitée à prendre un siège, elle s'assit sur un petit divan, dans le coin près de la fenêtre.

— Où est donc votre cabinet? Cria-t-elle. — Et… et où sont les locataires? Vous louez des chambres, n'est-ce pas?

Gania devint cramoisi et bégaya une réponse inintelligible.

— Où peut-on donc mettre des locataires? Vous n'avez pas même de cabinet! Reprit Nastasia Philippovna, — Et c'est d'un bon rapport? Demanda-t-elle brusquement à Nina Alexandrovna.

— Pour qu'on se donne cet embarras, il faut naturellement que cela rapporte quelque chose, répondit la vieille dame. — Du reste, nous venons seulement de…

Mais Nastasia Philippovna semblait décidée à ne pas l'écouter; elle jeta les yeux sur Gania, se mit à rire et lui cria:

— Quel visage vous avez! Oh! Mon Dieu, quelle tête vous faites en ce moment!

Celle hilarité dura quelques instants. Le fait est que Gania ne se ressemblait plus à lui-même: sa stupéfaction, son effarement comique avaient disparu tout à coup, mais il était affreusement pâle et des contractions

crispaient ses lèvres; silencieux, il tenait ses yeux fixés avec une expression sinistre sur la jeune femme, qui continuait à rire.

Le prince n'avait pas encore pu secouer l'espèce de catalepsie qui s'était emparée de lui à la vue de Nastasia Philippovna; il était resté comme pétrifié à l'entrée du salon. Cependant la pâleur et l'altération du visage de Gania ne laissèrent pas de le frapper; par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il s'avança soudain vers le jeune homme.

— Buvez de l'eau, lui dit-il tout bas. — Et ne regardez pas ainsi…

Évidemment, il ne fallait chercher aucun sous-entendu, aucune arrière-pensée dans ces paroles: elles avaient jailli spontanément de la bouche du prince, sans qu'il y attachât un sens particulier; néanmoins elles produisirent un effet extraordinaire. Il semblait que toute la colère de Gania se fût subitement reportée sur Muichkine: il le saisit par l'épaule et, silencieusement, comme s'il eût été hors d'état de proférer un mot, darda sur lui un regard chargé de haine et de rancune. Ce fut un émoi général dans le salon; Nina Alexandrovna poussa même un léger cri. Ptitzine, inquiet, s'avança vivement vers les deux hommes. Kolia et Ferdychtchenko, qui allaient entrer, s'arrêtèrent stupéfaits. Varia seule resta impassible. Debout un peu à l'écart, les bras croisés sur sa poitrine, la jeune fille continuait à tout observer du coin de l'œil.

Mais, en moins d'un instant, Gania recouvra la possession de lui-même; son emportement fit place à un rire nerveux.

— Mais que dites-vous, prince? Il faudrait appeler un médecin, n'est-ce pas? S'écria-t-il avec autant de gaieté et de bonhomie que possible; — il m'a même fait peur! Nastasia Philippovna, on peut vous le présenter; c'est un type inappréciable, quoique moi-même je ne le connaisse que depuis ce matin.

Nastasia Philippovna regarda Muichkine d'un air ébahi.

— Prince? Il est prince? Figurez-vous, tout à l'heure, dans l'antichambre, je l'ai pris pour un laquais et je lui ai ordonné d'aller m'annoncer! Ha, ha, ha!

— N'y a pas de mal, n'y a pas de mal! Dit Ferdychtchenko, qui, bien aise de voir que l'on commençait à rire, s'empressa de se mêler à la société: — ça ne fait rien: se non è vero[72]…

— Et, qui plus est, je crois bien vous avoir brutalisé, prince. Pardonnez-moi, je vous prie. Ferdychtchenko, comment êtes-vous ici à pareille heure? Je pensais, du moins, ne pas vous trouver… Qui? Quel prince? Muichkine? Demanda-t-elle à Gania qui, tenant toujours le prince par l'épaule, venait d'achever la présentation.

— Il loge chez nous, répéta le jeune homme.

Il était clair qu'on faisait jouer au prince le rôle de bête curieuse; sa présence fournissait un moyen de sortir d'une situation fausse et on le jetait, pour ainsi dire, à la tête de Nastasia Philippovna; il perçut même distinctement le mot « idiot », murmuré derrière lui, probablement par Ferdychtchenko, pour l'édification de la visiteuse.

— Dites-moi, pourquoi donc m'avez-vous laissée dans l'erreur tantôt, quand je me suis si terriblement… trompée sur votre compte? Reprit Nastasia Philippovna en examinant le prince des pieds à la tête avec le sans-gêne le plus cavalier; puis elle attendit impatiemment la réponse, présumant que celle-ci allait égayer tout le monde par sa bêtise.

— J'ai été surpris en vous apercevant ainsi tout d'un coup… balbutia le prince.

— Mais comment m'avez-vous reconnue? Où m'aviez-vous vue auparavant? Au fait, il me semble l'avoir vu quelque part! Et permettez-moi de vous demander pourquoi tout à l'heure vous êtes resté cloué sur place: qu'y a-t-il de si stupéfiant en moi?

— Allons donc, allons! Fit plaisamment Ferdychtchenko; — mais allons donc! Oh! Seigneur, si c'était moi, que de choses je répondrais à une pareille question! Mais allons donc!… Vraiment, prince, il faut que tu sois joliment godiche!

Muichkine se mit à rire.

— Moi aussi, à votre place, je dirais bien des choses, répondit-il à Ferdychtchenko; — tantôt votre portrait m'a beaucoup frappé, ajouta-t-il en s'adressant à Nastasia Philippovna; — ensuite j'ai causé de vous avec les Épantchine… et déjà ce matin, avant d'arriver à Pétersbourg, je m'étais trouvé dans le train avec Parfène Rogojine, qui m'avait longuement parlé de vous… Au moment même où je vous ai ouvert la porte, je pensais à vous, et

tout d'un coup vous m'êtes apparue.

— Mais comment donc avez-vous su que c'était moi?

— Parce que je connaissais votre portrait et…

— Et quoi encore?

— Et parce que vous répondez de tout point à l'idée que je m'étais faite de vous… Il me semble aussi vous avoir vue quelque part.

— Où? Où?

— Je dois avoir déjà vu vos yeux quelque part… mais c'est impossible!… J'ai dit cela sans y faire attention… Je n'ai même jamais habité à Pétersbourg… Peut-être en songe…

— Ah çà! Prince! Cria Ferdychtchenko. — Non je retire mon mot: se non è vero… Du reste… du reste, il dit tout cela sans y entendre malice! Ajouta-t-il avec compassion.

Le prince avait proféré ces quelques phrases d'une voix inquiète, entrecoupée, comme quelqu'un à qui le souffle manque. Tout en lui dénotait une agitation extraordinaire. Nastasia Philippovna le considérait avec curiosité, mais elle ne riait plus…

Soudain, derrière le cercle qui s'était formé autour du prince et de la jeune femme, se fit entendre une voix sonore; le groupe s'entrouvrit pour laisser passer le père de famille lui-même, le général Ivolguine. Il était en frac, et sur sa poitrine s'étalait un plastron d'une propreté irréprochable; ses moustaches étaient teintes.

L'apparition d'Ardalion Alexandrovitch porta un coup terrible à Gania.

Ce vaniteux jeune homme, dont l'amour-propre souffrant confinait à l'hypocondrie, avait dû avaler bien des couleuvres depuis deux mois, et voilà qu'une dernière humiliation, la plus cruelle de toutes, lui était réservée! Il fallait qu'il connût le supplice de rougir des siens, chez lui, dans sa propre maison. Une pensée traversa alors son esprit: « Mais enfin le jeu en vaut-il la chandelle? »

En ce moment se produisait un fait dont, durant ces deux mois, la simple possibilité entrevue à l'état de cauchemar dans le silence de ses nuits le glaçait de terreur, l'affolait de honte: enfin avait lieu la rencontre de son père avec Nastasia Philippovna. Parfois, se roidissant contre lui-même, il avait

essayé de se représenter le général pendant la cérémonie nuptiale, et jamais il n'en avait eu la force, tant ce tableau lui répugnait. On trouvera peut-être que Gania s'exagérait beaucoup les choses, mais c'est toujours ce qui arrive aux gens vaniteux. Après avoir longuement réfléchi à cela, il s'était juré qu'à tout prix il ferait momentanément disparaître son père: si c'était possible, il l'éloignerait même de Pétersbourg, que Nina Alexandrovna y consentît ou non. Dix minutes auparavant, lorsque Nastasia Philippovna était entrée, Gania, dans son trouble, avait complètement oublié que le général pouvait se montrer au salon; aussi n'avait-il pris aucune mesure en prévision de cet événement. Et voilà qu'Ardalion Alexandrovitch apparaissait devant tout le monde; bien plus, il s'était mis en habit, il faisait une entrée triomphale, et cela au moment même où Nastasia Philippovna ne cherchait qu'une occasion pour accabler de sarcasmes Gania et ses proches. (Le jeune homme en était persuadé.) Quel sens, en effet, pouvait avoir sa visite, sinon celui-là? Était-elle venue chez lui pour faire des avances à sa mère et à sa sœur ou pour les blesser? L'attitude respective de ces dames tranchait la question: Nina Alexandrovna et sa fille étaient assises à l'écart comme des créatures conspuées, tandis que la visiteuse semblait avoir même oublié leur présence dans la chambre… Si elle se comportait ainsi, c'est, sans doute, qu'elle avait son but!

Ferdychtchenko s'empara du général et l'amena à Nastasia Philippovna. Le vieillard s'inclina en souriant devant la jeune femme.

— Ardalion Alexandrovitch Ivolguine, dit-il avec dignité, — un vieux et malheureux soldat, père d'une famille que réjouit l'espoir de compter bientôt parmi ses membres une si charmante…

Il n'acheva pas; Ferdychtchenko se hâta de lui avancer une chaise sur laquelle le général se laissa choir lourdement: après son dîner, il avait toujours les jambes un peu vacillantes; du reste, cette circonstance ne le démonta point. Il s'assit vis-à-vis de Nastasia Philippovna, et, lentement, avec une galanterie de haut goût, porta à ses lèvres les petits doigts de la visiteuse. Ardalion Alexandrovitch ne se déconcertait pas facilement. À part une certaine négligence de tenue, son extérieur était resté assez convenable, ce que lui-même savait fort bien. Autrefois il avait vécu dans un monde très

comme il faut, et il n'y avait pas plus de deux ou trois ans qu'il se trouvait mis à l'index de la bonne société. Depuis lors il s'était abandonné à divers excès, mais il avait néanmoins conservé l'aisance et l'agrément de ses manières. Nastasia Philippovna parut extrêmement contente de voir Ardalion Alexandrovitch, que, sans doute, elle connaissait déjà de réputation.

— J'ai appris que mon fils… commença-t-il.

— Oui, votre fils! Vous êtes encore gentil aussi, vous, papa! Pourquoi ne vous voit-on jamais chez moi? Est-ce vous-même qui vous cachez, ou votre fils qui vous cache? Vous pouvez venir chez moi sans compromettre personne.

— Les enfants du dix-neuvième siècle et leurs parents… voulut expliquer le général.

— Nastasia Philippovna! Souffrez, je vous prie, qu'Ardalion Alexandrovitch vous quitte pour un instant, on le demande, dit à haute voix Nina Alexandrovna.

— Qu'il me quitte? Permettez, j'ai tant entendu parler de lui, depuis si longtemps je désirais le voir! Et quelles affaires a-t-il donc? Est-ce qu'il n'est pas en retraite? Vous ne me quitterez pas, général, vous ne vous en irez pas?

— Je vous promets qu'il reviendra, mais à présent il a besoin de repos.

— Ardalion Alexandrovitch, on dit que vous avez besoin de repos! Cria Nastasia Philippovna avec la mine mécontente et grognonne d'une petite fille capricieuse à qui on retire un jouet.

Quant au général, il se prêta on ne peut plus complaisamment à la mystification.

— Mon amie! Mon amie! Fit-il d'un ton de reproche en s'adressant avec solennité à sa femme et en mettant la main sur son cœur.

— Vous ne vous en irez pas d'ici, maman? Demanda d'une voix sonore Barbara Ardalionovna.

— Non, Varia, je resterai jusqu'à la fin.

Nastasia Philippovna ne put pas ne pas entendre la question et la réponse, mais elle n'en devint que plus gaie, et immédiatement elle se remit à accabler de questions le général. Cinq minutes après, celui-ci, fort en train, pérorait au milieu des éclats de rire de l'assistance.

Kolia tira le prince par la basque de son vêtement.

— Mais emmenez-le! Est-ce que cela est possible? Je vous en prie! — Et des larmes d'indignation brillaient dans les yeux du pauvre garçon. — Oh! Maudit Ganka! Ajouta-t-il à part soi.

Cependant le général continuait à répondre d'abondance aux questions de Nastasia Philippovna:

— J'ai été, en effet, très-lié avec Ivan Fédorovitch Épantchine. Moi, lui et le feu prince Léon Nikolaïévitch Muichkine, dont j'ai embrassé aujourd'hui le fils, que je n'avais pas vu depuis vingt ans, nous étions trois inséparables, quelque chose comme les trois mousquetaires: Athos, Portos et Aramis. Mais, hélas! L'un est dans la tombe, tué par une calomnie et par une balle, l'autre est devant vous, luttant encore contre les calomnies et les balles…

— Contre les balles! S'écria Nastasia Philippovna.

— Elles sont ici, dans ma poitrine, mais je les ai reçues au siège de Kars, et, quand le temps est mauvais, je les sens. Sous tous les autres rapports, je vis en philosophe, je me promène, je joue aux dames à mon café, comme un bourgeois retiré des affaires, et je lis l'Indépendance. Mais, pour ce qui est de notre Portos, Épantchine, je n'ai plus du tout de relations avec lui depuis l'histoire qui m'est arrivée en chemin de fer il y a trois ans, à l'occasion d'un bichon.

— D'un bichon? Qu'est-ce qui s'est passé? Demanda avec une vive curiosité la visiteuse. — Vous avez eu une histoire avec un bichon? Permettez, et en chemin de fer!… ajouta-t-elle comme si les paroles du général lui avaient rappelé quelque chose.

— Oh! Une sotte aventure, ce n'est même pas la peine de revenir là-dessus: au sujet de mistress Schmidt, gouvernante chez la princesse Biélokonsky, mais… ce n'est pas une chose à répéter.

— Si fait, racontez-la donc! Reprit gaiement Nastasia Philippovna.

— Moi non plus, je n'en ai pas encore entendu parler, observa Ferdychtchenko; — c'est du nouveau.

— Ardalion Alexandrovitch! Fit d'une voix suppliante Nina Alexandrovna.

— Papa, on vous demande! Cria Kolia.

— L'histoire est bête et peut se raconter en deux mots, commença d'un air suffisant le général. — Il y a de cela deux ans, oui! À peu près; on venait d'inaugurer la ligne de… Ayant à faire un voyage d'une extrême importance, je prends un billet de première classe (j'étais en civil), je monte dans le train, je m'assieds et je fume. C'est-à-dire que je continue à fumer, car j'avais allumé mon cigare avant de monter en wagon. J'étais seul dans le compartiment. Il n'est pas permis de fumer, mais cela n'est pas défendu non plus, on peut donc se croire à demi autorisé à le faire, d'ailleurs la glace était baissée. Tout à coup, au moment où le train va partir, deux dames, ayant avec elles un bichon, viennent s'installer juste en face de moi: l'une, vêtue très-luxueusement, porte une robe bleu clair; l'autre, dont la mise est plus modeste, a une robe de soie noire avec une pèlerine. Ces voyageuses ne sont pas mal, elles promènent autour d'elles un regard hautain et se parlent en anglais. Moi, naturellement, je continue à fumer comme si de rien n'était. C'est-à-dire que j'avais bien eu une minute d'hésitation, mais ensuite je m'étais dit: « Bah! Puisque la fenêtre est ouverte, la fumée ne peut pas les gêner. » Le bichon repose sur les genoux de la dame à la robe bleue: il est tout petit, pas plus gros que mon poing, noir avec les pattes blanches, c'est même une rareté. Il a un collier d'argent avec une devise. Je fume toujours sans m'inquiéter de mes compagnes de voyage; je remarque seulement qu'elles paraissent fâchées, c'est sans doute mon cigare qui les met de mauvaise humeur. L'une d'elles braque sur moi un lorgnon d'écaille. Je ne m'en émeus pas, car, après tout, elles ne disent rien! Si elles avaient parlé, prévenu, fait une observation quelconque… on a une langue, c'est pour s'en servir! Mais non, elles se taisent… soudain, sans le moindre avertissement préalable, comme si elle avait subitement perdu l'esprit, la dame à la robe bleue m'arrache mon cigare des mains et le jette par la fenêtre. Le wagon vole. Je la regarde stupéfait. C'est une femme étrange, du reste, bien en chair, grosse, grande, blonde, vermeille (trop même), ses yeux fixés sur moi lancent des éclairs. Sans proférer un mot, avec une politesse parfaite, raffinée, pour ainsi dire, je m'approche du bichon, je le prends délicatement par le cou, et vlan! Je l'envoie rejoindre le cigare! À peine pousse-t-il un petit cri! Le wagon vole toujours…

— Vous êtes un monstre! S'exclama Nastasia Philippovna en riant et en battant des mains comme une petite fille.

— Bravo, bravo! Cria Ferdychtchenko. Ptitzine ne put s'empêcher de sourire, quoiqu'il eût été de ceux que l'apparition du général avait vivement contrariés. Kolia lui-même accueillit aussi par des rires et des applaudissements le récit de son père.

— Et j'étais dans mon droit, j'avais trois fois raison! Poursuivit avec feu le général triomphant, — attendu que, s'il n'est pas permis de fumer en wagon, à plus forte raison il est défendu d'y introduire des chiens.

— Bravo, papa! Cria Kolia enthousiasmé: — c'est splendide! Moi aussi, certainement, j'aurais agi de même! Certainement!

— Mais la dame, comment a-t-elle pris cela? Demanda Nastasia Philippovna, impatiente de connaître la fin de l'aventure.

— Elle? Eh bien, voilà justement où l'histoire devient vilaine, répondit en fronçant le sourcil Ardalion Alexandrovitch; — sans dire un mot, sans le plus petit avertissement, elle me flanque un soufflet! Une femme étrange!

— Et vous, qu'est-ce que vous avez fait alors?

Le général baissa les yeux, releva les sourcils, haussa les épaules, serra les lèvres, écarta les bras, et, après un instant de silence, dit brusquement:

— Je n'ai pas pu me contenir!

— Et vous avez tapé fort?

— Oh! Je vous assure bien que non! Ç'a été un scandale, mais je n'ai pas frappé fort. Je me suis borné à me défendre, à repousser son attaque. Malheureusement cette affaire était un coup monté par Satan lui-même: la dame à la robe bleue se trouvait être une Anglaise, institutrice chez la princesse Biélokonsky, ou amie de la maison, et la dame en noir était l'aînée des kniajnas[73] Biélokonsky, une vieille fille de trente-cinq ans. Or on sait quelle intimité existe entre la générale Épantchine et cette famille. Ce sont des évanouissements, des larmes, on prend le deuil du bichon favori, les six kniajnas mêlent leurs gémissements à ceux de l'Anglaise, la fin du monde, quoi! Bien entendu, je suis allé exprimer mes regrets, j'ai fait des excuses, j'ai écrit une lettre, mais on n'a voulu recevoir ni moi ni ma lettre. De là est résultée ma rupture avec les Épantchine et, finalement, mon expulsion du

service!

— Mais permettez, comment cela se fait-il? Demanda tout à coup Nastasia Philippovna; — il y a cinq ou six jours, j'ai lu dans l'Indépendance, — je lis régulièrement ce journal, — une histoire tout à fait pareille. Mais exactement la même! Cela s'était passé dans un wagon, sur une ligne rhénane, entre un Français et une Anglaise; il y avait aussi un cigare arraché des mains et un bichon jeté par la portière, enfin le dénouement était le même que celui de votre aventure. La similitude se retrouve jusque dans la robe de la dame, qui était bleu clair aussi!

Le général devint tout rouge; Kolia, non moins confus que son père, prit sa tête à deux mains; Ptitzine se détourna par un brusque mouvement. Seul Ferdychtchenko continua à rire. Quant à Gania, inutile de dire que, depuis le commencement de cette conversation, il était au supplice.

— Je vous assure, balbutia Ardalion Alexandrovitch, — que la même chose m'est arrivée, à moi aussi…

— Papa a eu, en effet, maille à partir avec mistress Schmidt, l'institutrice des Biélokonsky, affirma hautement Kolia, — je m'en souviens!

— Comment! Voilà une coïncidence étrange! Deux histoires absolument identiques dans tous leurs détails seraient arrivées aux deux bouts de l'Europe! Poursuivit impitoyablement Nastasia Philippovna: — je vous enverrai l'Indépendance belge!

— Mais notez, répliqua le général, — que mon aventure a eu lieu deux ans plus tôt…

— Ah! Voilà, cela fait une différence, reprit la visiteuse, qui riait aux larmes.

— Papa, je désirerais vous dire deux mots en particulier, fit Gania d'une voix tremblante, et machinalement il saisit son père par l'épaule. La haine la plus profonde se révélait dans le regard du jeune homme.

Au même instant retentit un violent coup de sonnette. On avait tiré le cordon presque à le rompre. Cela faisait deviner une visite extraordinaire. Kolia courut ouvrir.

X

Soudain un brouhaha se produisit dans l'antichambre; il semblait à la société réunie au salon qu'un certain nombre de gens avaient pénétré dans l'appartement et que l'invasion continuait. Plusieurs voix se faisaient entendre en même temps; on parlait et l'on riait aussi sur le palier; pour que ce bruit arrivât aux oreilles des personnes de la maison, il fallait évidemment que la porte d'entrée fût restée ouverte. Chacun échangea un coup d'œil avec son voisin; tous se demandaient ce que pouvait être une pareille visite. Gania s'élança dans la salle; mais déjà quelques individus s'y étaient introduits.

— Ah! Voilà le Judas! S'écria quelqu'un dont le prince reconnut la voix: — bonjour, coquin de Ganka!

— C'est lui, lui-même! Observa un autre.

Le prince n'en put douter: le premier qui venait de parler était Rogojine, le second était Lébédeff.

Gania resta comme paralysé sur le seuil du salon et regarda silencieusement entrer dans la salle, sans essayer de leur en interdire l'accès, les dix ou douze hommes dont se composait la suite de Parfène Rogojine. Cette société était fort mêlée et se distinguait surtout par son mauvais genre. Plusieurs avaient conservé leurs paletots et leurs pelisses. À vrai dire, il n'y avait point là de gens en état complet d'ivresse, mais tous étaient passablement gris. Ils semblaient avoir besoin de se sentir les coudes: aucun d'eux n'aurait osé entrer isolément; aussi marchaient-ils en colonne serrée. Rogojine lui-même s'avançait avec circonspection à la tête de sa bande, mais il n'était pas venu sans intention; son visage sombre et soucieux laissait deviner la nature des sentiments qui l'animaient. Les autres n'étaient que des comparses qu'il avait enrôlés pour lui prêter main-forte, le cas échéant. Parmi eux figurait, outre Lébédeff, le muscadin Zaliojeff, qui s'était dépouillé de sa pelisse dans l'antichambre et affectait la désinvolture d'un petit-maître. Avec lui se trouvaient deux ou trois messieurs du même genre, sans doute des fils de marchands. Signalons encore un étudiant en médecine, un Polonais habile

à se fourrer partout, un petit homme obèse qui riait continuellement, un individu que son paletot aurait pu faire prendre pour un militaire, enfin un monsieur taillé en athlète qui gardait un sombre silence et paraissait compter énormément sur la force de ses poings. Sur le carré, il y avait deux dames qui regardaient dans l'antichambre, mais sans se décider à entrer; Kolia leur claqua la porte sur le nez et la ferma au crochet.

— Bonjour, coquin de Gania! Eh bien, tu n'attendais pas Parfène Rogojine! Répéta le jeune marchand en allant se camper vis-à-vis de Gania, toujours debout à l'entrée du salon. Mais, au même instant, il aperçut tout à coup dans cette pièce, juste en face de lui, Nastasia Philippovna. Évidemment Rogojine était loin de penser qu'il la rencontrerait là, car la vue de la jeune femme produisit sur lui un effet extraordinaire; il devint si pâle que ses lèvres mêmes blêmirent. — Ainsi, c'est vrai! Murmura-t-il à voix basse et comme en se parlant à lui-même, tandis que sa physionomie prenait une expression d'égarement; — c'est la fin!… Allons… me répondras-tu maintenant? Vociféra-t-il soudain en fixant sur Gania des yeux enflammés de colère… — Allons… ah!…

Il étouffait, les mots avaient peine à sortir de son gosier. Machinalement il fit un pas pour entrer dans le salon; mais, comme il franchissait le seuil, il remarqua soudain la présence des dames Ivolguine, et, malgré son agitation, s'arrêta un peu confus. Lébédeff l'avait accompagné; déjà fortement pris de boisson, l'employé ne quittait pas plus Rogojine que s'il eût été son ombre. À leur suite venaient l'étudiant, l'athlète, Zaliojeff, qui saluait à droite et à gauche, enfin le petit homme obèse. Tous, dans le premier moment, se sentirent assez gênés vis-à-vis de Nina Alexandrovna et de Varia, mais on aurait eu tort de compter sur la durée de cette impression; il était clair que, quand le moment de commencer serait venu, ils oublieraient bien vite le respect dû aux dames.

— Comment! Toi aussi, tu es ici, prince? Fit distraitement Rogojine, un peu étonné de cette rencontre; — et toujours avec tes guêtres, e-eh! Soupira-t-il.

Déjà il avait oublié le prince et reporté ses yeux sur Nastasia Philippovna, vers qui il s'avançait toujours, comme mû par une attraction magnétique.

De son côté, Nastasia Philippovna considérait les visiteurs avec un mélange de curiosité et d'inquiétude.

Gania finit par recouvrer sa présence d'esprit; il promena un regard sévère sur ces intrus, et, s'adressant surtout à Rogojine:

— Mais permettez, qu'est-ce que cela signifie, à la fin? Dit-il d'une voix forte: — il me semble, messieurs, que vous n'êtes pas entrés dans une écurie; ma mère et ma sœur sont ici.

— Nous le voyons bien, murmura entre ses dents Rogojine.

— Cela se voit, ajouta Lébédeff pour dire aussi quelque chose.

L'athlète, croyant sans doute que le moment était venu, fit entendre un sourd grognement.

Mais pourtant!… reprit Gania, dont la voix atteignit brusquement le diapason le plus élevé: — d'abord, je vous invite tous à rentrer dans la salle, ensuite permettez que je sache…

Rogojine ne bougea point de sa place.

— Eh! Il ne sait pas! Répliqua-t-il avec un sourire haineux: — tu ne reconnais pas Rogojine?

— J'ai pu vous rencontrer quelque part, mais…

— Voyez-vous ça: il a pu me rencontrer quelque part! Mais il n'y a pas plus de trois mois, tu m'as gagné au jeu deux cents roubles appartenant à mon père; le vieillard est mort avant que cette perte arrivât à sa connaissance; tu détournais mon attention et Kniff filait la carte. Tu ne me remets pas? Ptitzine a été témoin de la chose! Que je te montre trois roubles, que je les tire maintenant de ma poche, et, pour les gagner, tu marcheras à quatre pattes sur le boulevard Vasilievsky, — voilà ce que tu es! Voilà quelle est ton âme! En ce moment même je viens pour l'acheter tout entier; ne fais pas attention à mes bottes, j'ai beaucoup d'argent, mon ami; je t'achèterai tout entier, tout en vie… Si je veux, je vous achèterai tous! J'achèterai tout! Vociféra Rogojine, chez qui l'ivresse se manifestait de plus en plus. — E-eh! Cria-t-il: — Nastasia Philippovna! Ne me chassez pas, je ne vous demande qu'un mot: l'épousez-vous, oui ou non?

En posant cette question, Rogojine était troublé comme s'il s'adressait à quelque divinité, mais en même temps il parlait avec l'audace du condamné

qui, devant l'échafaud, n'a plus rien à ménager. Il attendit la réponse, en proie à une anxiété mortelle.

Nastasia Philippovna le toisa d'un regard hautain et moqueur; mais, après avoir successivement jeté les yeux sur Varia, sur Nina Alexandrovna et sur Gania, elle prit soudain une autre attitude.

— Pas du tout. Qu'est-ce que vous avez? Et à quel propos l'idée vous est-elle venue de me demander cela? Répondit-elle d'un ton bas et sérieux où semblait percer un certain étonnement.

— Non? Non!! S'écria Rogojine, transporté de joie: — ainsi c'est non? Mais ils m'avaient dit… Ah! Allons!… Nastasia Philippovna! Ils prétendent que vous avez promis votre main à Ganka! À lui? Mais est-ce que c'est possible? (Je le leur dis à tous!) Mais, moyennant cent roubles, je l'achèterai tout entier; je lui payerai son désistement mille roubles, j'irai au besoin jusqu'à trois mille, et, la veille du jour fixé pour la noce, il s'éclipsera, il m'abandonnera la propriété pleine et entière de sa fiancée! Est-ce vrai, lâche Ganka? N'est-ce pas que tu prendrais les trois mille roubles? Tiens, les voici! Je suis venu pour te faire signer une renonciation en règle; j'ai dit que je t'achèterais et je t'achèterai!

— Hors d'ici, homme ivre! Cria Gania, qui, tour à tour, rougissait et pâlissait.

Une explosion de murmures accueillit cette parole. Depuis longtemps la bande de Rogojine n'attendait qu'une provocation pour intervenir. Lébédeff s'était penché à l'oreille du marchand et lui parlait avec animation.

— C'est vrai, employé! Répondit Rogojine: — c'est vrai, sac à vin! Eh! Soit. Nastasia Philippovna! Implora-t-il en la regardant d'un air insensé; puis sa timidité fit soudain place à l'insolence: — voilà dix-huit mille roubles!

Ce disant, il jeta devant elle, sur la table, une liasse d'assignats enveloppée d'un papier blanc et ficelée avec un cordon noué en croix.

— Voilà! Et… il y en aura encore!

Ce n'était pas tout ce qu'il voulait dire, mais il n'osa pas exprimer sa pensée jusqu'au bout.

Lébédeff se pencha de nouveau à l'oreille de Rogojine et lui parla à voix basse.

— Non, non, non! L'entendit-on chuchoter d'un air consterné. On pouvait deviner que l'énormité de la somme effrayait l'employé et qu'il conseillait de proposer d'abord un chiffre de beaucoup inférieur.

— Non, mon ami, tu n'y entends rien… il est clair que, toi et moi, nous sommes des imbéciles! Répliqua Rogojine, frissonnant tout à coup sous le regard enflammé de Nastasia Philippovna. — E-eh! J'ai eu tort de t'écouter, tu m'as fait faire une sottise, ajouta-t-il d'un ton qui exprimait le plus profond repentir.

En voyant la mine déconfite de Rogojine, Nastasia Philippovna partit d'un éclat de rire.

— Dix-huit mille roubles, à moi? Voilà qui sent bien son moujik! Dit-elle avec un sans gêne effronté, et elle se leva comme pour s'en aller. Gania, le cœur glacé, observait toute cette scène.

— Eh bien, quarante mille, quarante et non dix-huit, reprit vivement Rogojine; — Vanka Ptitzine et Biskoup ont promis de me remettre quarante mille roubles ce soir, à sept heures. Quarante mille! Tout sur la table!

Ce marchandage devenait franchement ignoble; mais Nastasia Philippovna semblait prendre plaisir à le faire durer, car elle ne s'en allait pas et continuait à rire. Les dames Ivolguine s'étaient levées aussi, et, inquiètes, attendaient en silence le dénouement de l'aventure. Les yeux de Varia lançaient des flammes, mais tout cela causait un véritable malaise à Nina Alexandrovna; elle tremblait et paraissait sur le point de s'évanouir.

— Puisqu'il en est ainsi, — cent! Aujourd'hui même je mettrai cent mille roubles à votre disposition! Ptitzine, trouve-les-moi, c'est une affaire qui te rapportera gros!

L'usurier s'approcha vivement de Rogojine et le saisit par le bras.

— Tu as perdu l'esprit! Lui dit-il tout bas: — tu es ivre, on va faire venir la police. Songe un peu où tu es!

— Il divague sous l'influence de la boisson, observa malignement Nastasia Philippovna.

— Non, je ne divague pas, l'argent sera prêt, il le sera ce soir. Ptitzine, âme d'usurier, je compte sur toi, prends l'intérêt que tu voudras et procure-moi cent mille roubles pour ce soir; je prouverai que je n'attends pas!

Répliqua Rogojine, qui s'exaltait de plus en plus.

Soudain Ardalion Alexandrovitch se fâcha.

— Mais pourtant, qu'est-ce que cela veut dire? S'écria-t-il d'une voix menaçante en s'avançant vers le visiteur.

Le silence gardé jusqu'alors par le général rendait fort comique cette sortie imprévue. Des rires se firent entendre.

— Qu'est-ce qu'il a encore, celui-là? Ricana Rogojine: — viens avec moi, vieux, je te payerai à boire!

— C'est lâche! Protesta Kolia, qui pleurait de honte et d'indignation.

— Mais se peut-il qu'il ne se trouve parmi vous personne pour expulser d'ici cette déhontée! S'écria brusquement Varia, toute tremblante de colère.

— C'est moi qu'on appelle une déhontée! Fit avec une gaieté méprisante Nastasia Philippovna: — et moi, comme une sotte, j'étais venue les inviter à ma soirée! Voilà comme votre sœur me traite, Gabriel Ardalionovitch!

Devant l'emportement de sa sœur, Gania était d'abord demeuré anéanti, mais voyant que cette fois Nastasia Philippovna s'en allait bel et bien, il s'élança comme un forcené sur Varia, qu'il saisit violemment par la main.

— Qu'est-ce que tu as fait? Hurla-t-il en la regardant comme s'il eût voulu la foudroyer sur place. Il était décidément hors de lui et incapable de raisonner.

— Qu'est-ce que j'ai fait? Où me traînes-tu? Tu veux peut-être que j'aille lui demander pardon parce qu'elle a insulté ta mère et qu'elle est venue déshonorer ta maison, homme bas? Riposta Varia, qui regardait son frère avec une expression de défi superbe.

Pendant quelques instants tous deux restèrent ainsi en face l'un de l'autre. Gania tenait toujours la main de sa sœur dans la sienne. À deux reprises Varia essaya de se dégager, mais elle n'y put réussir et tout à coup, devenue furieuse elle cracha au visage de son frère.

— Voilà une gaillarde! Cria Nastasia Philippovna. — Bravo, Ptitzine! Je vous félicite.

Un nuage se répandit sur les yeux de Gania; ne se connaissant plus, le jeune homme leva la main sur sa sœur. Mais au moment où cette main allait s'abattre sur le visage de Varia, un autre bras arrêta tout à coup celui de

Gania.

Entre lui et la jeune fille venait de se jeter le prince.

— Finissez! Assez, dit-il d'un ton ferme, bien qu'une agitation extraordinaire fît trembler tous ses membres.

— Ainsi, je te rencontrerai éternellement sur mon chemin! Vociféra Gania au paroxysme de la rage et, lâchant soudain Varia, il asséna au prince un violent soufflet.

— Ah! Fit Kolia en frappant ses mains l'une contre l'autre: — ah! Mon Dieu!

De toutes parts retentirent des exclamations. Le prince pâlit. Il regarda Gania en plein visage avec une singulière expression de reproche; ses lèvres tremblantes firent un effort pour parler; un sourire étrange les crispa.

— Allons, moi, peu importe… mais elle… je ne le souffrirai pas!… murmura-t-il enfin. Puis, comme si la vue de Gania lui eût été trop pénible, il le quitta brusquement, et, couvrant son visage de ses mains, se retira dans un coin de la chambre; là, tourné du côté du mur, il ajouta d'une voix entrecoupée:

— Oh! Combien vous aurez honte de votre action!

Le fait est que Gania semblait atterré; Kolia courut serrer Muichkine dans ses bras et lui prodigua ses caresses; après lui vinrent se grouper autour du prince Rogojine, Varia, Ptitzine, Nina Alexandrovna, — tout le monde, sans même en excepter le vieil Ardalion Alexandrovitch.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! Répondait à chacun d'eux le prince, qui avait toujours sur les lèvres le même sourire étrange.

— Et il s'en repentira! Cria Rogojine: — tu auras honte, Ganka, d'avoir outragé une telle… brebis (il ne put trouver un autre mot)! Prince, mon âme, laisse-les là; crache sur eux, viens avec moi! Tu sauras comme aime Rogojine!

Nastasia Philippovna avait été, elle aussi, très-frappée et de la conduite de Gania et de la réponse du prince. Sa gaieté d'emprunt qui s'harmonisait si peu avec son visage ordinairement pâle et rêveur parut faire place à un sentiment nouveau. Cependant on voyait que la jeune femme s'efforçait de réagir contre cette impression et de conserver une physionomie moqueuse.

— Vraiment, j'ai vu sa figure quelque part! Observa-t-elle soudain d'un ton sérieux, se rappelant que la même idée lui était déjà venue tout à l'heure.

— Et vous, n'êtes-vous pas honteuse de votre manière d'être? Est-ce que vous êtes telle que vous avez voulu le paraître? Mais cela est-il possible? S'écria brusquement le prince.

Ces paroles de reproche et l'émotion sincère avec laquelle Muichkine les prononça, étonnèrent Nastasia Philippovna. Quelque peu troublée, elle sourit, sans doute pour se donner une contenance, jeta les yeux sur Gania et sortit du salon. Mais avant d'être arrivée à l'antichambre, elle rentra tout à coup, s'avança vivement vers Nina Alexandrovna, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— En effet, je ne suis pas telle, il l'a compris, murmura-t-elle précipitamment, d'une voix émue, tandis qu'une subite rougeur colorait son visage; puis, tournant sur ses talons, elle se retira si vite que personne ne put s'expliquer pourquoi elle était rentrée. On l'avait seulement vue parler tout bas à Nina Alexandrovna et on avait cru remarquer qu'elle lui baisait la main. Mais aucun détail de cette rapide scène n'avait échappé à Varia et, lorsque la visiteuse sortit, la jeune fille la suivit d'un regard étonné.

Gania, reprenant conscience de lui-même, s'élança sur les pas de Nastasia Philippovna, mais elle avait déjà quitté le salon. Il la rejoignit sur l'escalier.

— Ne me reconduisez pas! Lui cria-t-elle. — Au revoir, à ce soir! Ne manquez pas de venir, vous entendez!

Il revint dans l'appartement, troublé, soucieux, oppressé par une énigme qu'il sentait peser plus lourdement que jamais sur son âme. La pensée du prince traversa aussi son esprit… À côté de lui passa comme une trombe toute la bande de Rogojine. Ces hommes sortaient en causant bruyamment, et, dans la précipitation de leur départ, ils bousculèrent même Gania, mais celui-ci était si préoccupé qu'il le remarqua à peine. Quant à Rogojine, il s'en alla en compagnie de Ptitzine, à qui il paraissait faire les recommandations les plus pressantes.

— Tu as perdu, Ganka! Cria-t-il en sortant.

Gabriel Ardalionovitch l'accompagna d'un regard inquiet jusqu'au moment où il eut disparu.

XI

Le prince quitta le salon et se retira dans sa chambre, où Kolia vint aussitôt le consoler. Le pauvre garçon ne semblait plus pouvoir à présent se séparer de Muichkine.

— Vous avez bien fait de vous en aller, dit-il, — le vacarme va recommencer là de plus belle. Voilà notre existence de chaque jour, et c'est à cause de cette Nastasia Philippovna que tout cela arrive.

— Il y a bien des souffrances chez vous, Kolia, observa le prince.

— Oui, il y en a beaucoup. De nous ce n'est pas la peine de parler. Nous pâtissons par notre faute. Mais, tenez, j'ai un grand ami, celui-là est encore plus malheureux. Voulez-vous que je vous fasse faire sa connaissance?

— Très-volontiers. C'est un de vos camarades?

— Oui, c'est presque un camarade. Je vous expliquerai tout cela plus tard… Mais comment trouvez-vous Nastasia Philippovna? N'est-ce pas qu'elle est belle? Je ne l'avais encore jamais vue, et pourtant ce n'était pas l'envie qui me manquait. Elle m'a positivement ébloui. Je pardonnerais tout à Ganka, s'il l'épousait par amour, mais pourquoi reçoit-il de l'argent? Voilà le malheur!

— Oui, votre frère ne me plaît pas beaucoup.

— Cela ne m'étonne pas! Après ce que vous… Mais, vous savez, je ne puis souffrir ces manières de voir. Parce qu'un fou, un imbécile ou un scélérat sous l'apparence d'un fou a donné un soufflet à quelqu'un, voilà cet homme déshonoré pour la vie, à moins qu'il ne lave l'injure dans le sang ou que son insulteur ne lui demande pardon à genoux. Selon moi, c'est de l'absurdité et du despotisme. Le Bal masqué de Lermontoff repose sur cette donnée, qui, à mon avis, est stupide. Je veux dire qu'elle n'est pas naturelle. Mais il était encore presque un enfant quand il a écrit ce drame.

— Votre sœur m'a beaucoup plu.

— Comme elle a craché sur la trogne de Ganka! Varka est une intrépide! Mais vous n'avez pas fait comme elle, et je suis sûr que ce n'est pas par

manque d'audace. La voici elle-même; quand on parle du loup, on en voit la queue. Je savais bien qu'elle viendrait; elle est noble quoiqu'elle ait aussi des défauts.

Varia commença par houspiller quelque peu son jeune frère.

— Ce n'est pas ici ta place; va auprès du père. Il vous ennuie, prince?

— Pas du tout, au contraire.

— Allons, déjà en train de gronder, ma grande sœur! C'est ce qu'il y a de vilain chez elle. À propos, je croyais bien que le père serait parti avec Rogojine. Sans doute, à présent, il a des regrets. En effet, il faut que j'aille voir comment il se comporte, ajouta Kolia en sortant.

— Grâce à Dieu, j'ai emmené maman et je l'ai couchée; il n'y a eu aucune nouvelle scène. Gania est confus et soucieux. Il y a de quoi, du reste. Quelle leçon!… Je suis venue, prince, pour vous remercier encore une fois et pour vous demander une chose: vous ne connaissiez pas encore Nastasia Philippovna?

— Non, je ne la connaissais pas

— Comment se fait-il donc que vous lui ayez dit en face: « Vous n'êtes pas telle? » Vous avez bien deviné, paraît-il. En effet, il est fort possible qu'elle ne soit pas telle. Du reste, je n'entreprendrai pas de la déchiffrer! Sans doute, elle avait l'intention de nous blesser, cela est évident. Auparavant, j'avais déjà entendu raconter bien des choses étranges sur son compte. Mais si elle venait pour nous inviter, pourquoi a-t-elle commencé par en user ainsi avec maman? Ptitzine la connaît très-bien, il dit n'avoir rien compris à sa conduite de tantôt. Et avec Rogojine? On ne peut pas, quand on se respecte, avoir une conversation pareille dans la maison de son… Maman est fort inquiète aussi à votre sujet…

— Il n'y a pas de quoi! Fit le prince en agitant le bras.

— Et comme elle s'est montrée docile avec vous!…

— Docile? Comment?

— Vous lui avez dit que c'était une honte pour elle d'être ainsi, et immédiatement elle est devenue tout autre. Vous avez de l'influence sur elle, prince, ajouta Varia avec un léger sourire.

La porte s'ouvrit et, à la grande surprise des deux interlocuteurs, entra

Gabriel Ardalionovitch.

La présence de sa sœur ne le déconcerta même pas; pendant quelque temps il resta debout sur le seuil; puis, résolument, il s'avança vers le prince.

— Prince, j'ai commis une lâcheté, pardonnez-moi, cher, dit-il tout à coup d'un ton pénétré. Les traits de son visage exprimaient une violente souffrance. Le prince le considéra avec étonnement et ne répondit pas tout de suite. — Eh bien, pardonnez-moi! Eh bien, pardonnez-moi donc! Supplia instamment Gania: — allons, si vous voulez, je vais vous baiser la main!

Profondément remué, Muichkine, sans dire un mot, ouvrit ses bras à Gania. Un baiser sincère scella leur réconciliation.

— J'étais bien loin de vous croire tel, observa enfin le prince, qui respirait avec effort: — je pensais que vous… en étiez incapable.

— Incapable de reconnaître mes torts!… Et où avais-je pris tantôt que vous étiez un idiot? Vous remarquez ce que les autres ne remarquent jamais. Avec vous on pourrait causer, mais… il vaut mieux ne rien dire!

— Il y a encore quelqu'un devant qui vous devez vous avouer coupable, dit le prince en montrant Varia.

— Non, son inimitié m'est acquise pour toujours. Soyez sûr, prince, que je ne parle pas sans preuves; ici on ne pardonne pas sincèrement! Répliqua avec vivacité Gania, et il s'écarta de sa sœur.

— Si, je te pardonne! Dit soudain Varia.

— Et tu iras ce soir chez Nastasia Philippovna?

— J'irai si tu l'exiges, mais je te le demande à toi-même: n'est-il pas de toute impossibilité que j'y aille à présent?

— Elle n'est pas ainsi. Vois-tu, elle pose des énigmes! C'est un jeu!

Et Gania sourit avec amertume.

— Je sais bien qu'elle n'est pas ainsi et que, de sa part, c'est un jeu, mais quel jeu? Et puis vois, Gania, pour qui elle te prend! Elle a baisé la main de maman, soit! Son insolence était un jeu, je l'admets encore, mais, en somme, elle s'est moquée de toi! Je t'assure, mon frère, que soixante-quinze mille roubles ne compensent pas cela! Tu es encore capable de sentiments nobles, voilà pourquoi je te parle ainsi. Hé, toi-même, ne va pas chez elle! Prends garde! Cela ne peut pas avoir une heureuse issue.

Sur ce, Varia, tout agitée, sortit précipitamment de la chambre.

— Voilà comme ils sont toujours ici! Dit Gania en souriant: — vraiment, s'imaginent-ils que moi-même j'ignore cela? Mais j'en sais bien plus qu'eux.

Comme il prononçait ces mots, il s'assit sur le divan avec le désir évident de prolonger sa visite.

— Alors je me demande, fit assez timidement le prince, — comment vous vous êtes décidé à affronter un pareil tourment, sachant vous-même qu'en effet soixante-quinze mille roubles ne le compensent pas.

— Je ne parle pas de cela, murmura Gania, — mais, à propos, dites-moi ce que vous en pensez, je tiens à avoir votre avis: oui ou non, soixante-quinze mille roubles valent-ils la peine qu'on s'impose ce « tourment »?

— Selon moi, ils n'en valent pas la peine.

— Allons, on le sait bien. Et il est honteux de se marier dans ces conditions?

— Très-honteux.

— Eh bien, sachez que je me marierai et que maintenant c'est chose absolument décidée. Tout à l'heure encore j'hésitais, mais à présent plus! Ne me faites pas d'observations! Je sais d'avance tout ce que vous pouvez dire…

— Non, ce que je dirai n'est pas ce que vous pensez. Je suis fort étonné de votre extraordinaire assurance…

— Comment? Quelle assurance?

— L'assurance où vous êtes que Nastasia Philippovna ne peut manquer de vous épouser et que c'est déjà une affaire finie; ensuite, à supposer même qu'elle vous épouse, je m'étonne que vous soyez si sûr de palper les soixante-quinze mille roubles. Du reste, il y a sans doute ici bien des choses que j'ignore.

Gania se rapprocha, par un brusque mouvement, de son interlocuteur.

— Assurément vous ne savez pas tout, dit-il, — et pourquoi donc, sans cela, me résignerais-je à tous ces ennuis?

— Il me semble que de tels cas se produisent très-fréquemment: on se marie par intérêt, et l'argent reste entre les mains de la femme.

— N-non; dans l'espèce, il n'en sera pas ainsi… Ici… ici il y a des circonstances… murmura Gania, devenu pensif et inquiet. — Mais, pour ce

qui est de sa réponse, elle ne peut faire l'objet d'aucun doute, se hâta-t-il d'ajouter. — D'où concluez-vous qu'elle me refusera sa main?

— Je ne sais rien, sinon ce que j'ai vu; vous avez entendu aussi Barbara Ardalionovna dire tout à l'heure…

— Eh! Ses paroles n'ont pas d'importance, elle ne sait que dire. Mais, quant à Rogojine, Nastasia Philippovna s'est moquée de lui, soyez-en sûr, je m'en suis bien aperçu. Cela était évident. Tantôt j'ai eu un peu peur, mais à présent je vois ce qui en est. Peut-être aussi m'objecterez-vous sa manière d'être avec ma mère, avec mon père et avec Varia?

— Et avec vous.

— Soit; mais il y avait ici une vieille rancune féminine, et rien de plus. C'est une femme terriblement irascible, vindicative et orgueilleuse. On dirait un employé victime d'un passe-droit! Elle voulait se montrer, afficher son mépris pour eux… et pour moi, c'est la vérité, je ne le nie pas… Et pourtant elle m'épousera. Vous n'avez pas idée des comédies dont l'amour-propre humain est capable: voyez-vous, elle me considère comme un drôle, parce que je la prends tout uniment pour sa fortune, elle une femme entretenue, et elle ne sait pas qu'un autre en userait plus lâchement encore: il s'accrocherait à elle, lui tiendrait force discours libéraux et progressistes; bref, en jouant habilement de la question des femmes, il ferait croire sans aucune peine à cette sotte vaniteuse qu'il la recherche en mariage uniquement à cause de sa « noblesse d'âme » et de « son malheur », alors qu'au bout du compte lui-même ne l'épouserait que pour son argent. Ce qui me nuit à ses yeux, c'est que je ne veux pas feindre, et il le faudrait. Mais elle, qu'est-ce qu'elle fait? N'est-ce pas la même chose? Alors pourquoi me méprise-t-elle, et joue-t-elle ces comédies? Parce que moi-même, au lieu de m'aplatir, je fais preuve de fierté. Eh bien, nous verrons!

— Se peut-il qu'avant cela vous l'ayez aimée?

— Je l'ai aimée dans le commencement. Allons, assez… Il y a des femmes qui sont bonnes comme maîtresses, mais qui ne valent rien comme épouses. Je ne dis pas que j'aie été l'amant de Nastasia Philippovna. Si elle veut vivre en paix avec moi, je vivrai en paix avec elle; si elle s'insurge, je la lâcherai tout de suite et j'emporterai l'argent avec moi. Je n'entends pas être

ridicule; c'est ce que je veux éviter avant tout.

— Il me semble toujours que Nastasia Philippovna est intelligente, reprit avec précaution le prince. — Pourquoi, pressentant les tribulations qui l'attendent, donne-t-elle dans le trébuchet? Elle pourrait épouser un autre que vous. Voilà ce qui m'étonne.

— Mais ici même il y a un calcul! Vous ne savez pas tout, prince… ici… et, en dehors de cela, elle est convaincue que je l'aime à la folie, je vous le jure. Et, savez-vous? Je suis très-porté à croire qu'elle m'aime aussi, à sa façon, s'entend, vous connaissez le proverbe: « Celui que j'aime, je le bats. » Toute la vie, elle verra en moi un valet de carreau (et il lui faut cela peut-être); mais, malgré tout, elle m'aimera à sa manière; elle s'y prépare, tel est son caractère. C'est une femme foncièrement russe, je vous le dis; mais, de mon côté, je lui réserve une surprise. Sans avoir été aucunement préméditée, la scène de tantôt avec Varia est arrivée fort à propos pour servir mes intérêts: Nastasia Philippovna a eu la preuve de mon attachement, elle a vu que, pour elle, je rompais tous mes liens de famille. Nous ne sommes pas bêtes non plus, soyez-en sûr. À propos, ne trouvez-vous pas que je bavarde beaucoup? Au fait, j'ai peut-être tort, cher prince, de vous faire ainsi mes confidences. Mais je me suis jeté sur vous, justement parce que vous êtes le premier homme noble qui me soit tombé sous la main; quand je dis que « je me suis jeté sur vous », ne prenez pas cela pour un calembour. Vous ne m'en voulez pas de ce qui s'est passé tout à l'heure, n'est-ce pas? C'est peut-être la première fois, depuis deux ans, que je parle à cœur ouvert. Ici il y a terriblement peu d'honnêtes gens; pas un n'est plus honnête que Ptitzine. Eh bien, vous riez, je crois? Les drôles aiment les honnêtes gens, — vous ne le saviez pas? Et je… Mais, du reste, pourquoi suis-je un drôle? Dites-le-moi franchement. Parce qu'ils m'appellent tous ainsi, à commencer par Nastasia Philippovna? Sachez qu'après eux et après elle, moi-même je m'applique cette épithète! Soit, va pour drôle!

— À présent, je ne vous considérerai plus jamais comme un drôle, dit Muichkine. — Tantôt je vous avais pris pour un vrai scélérat, et tout d'un coup vous m'avez causé une telle joie! C'est une leçon, cela prouve qu'il ne faut pas juger à la légère. Maintenant, je vois que, loin d'être un scélérat,

vous ne pouvez même pas être considéré comme un homme très-corrompu. À mon avis, vous faites simplement partie des gens les plus ordinaires; si vous vous distinguez par quelque chose, c'est par une grande faiblesse et un défaut complet d'originalité.

Ces paroles amenèrent un sourire venimeux sur les lèvres de Gania, mais il ne les releva point. En s'apercevant qu'il avait blessé son interlocuteur, le prince se sentit confus et il garda aussi le silence.

— Mon père vous a demandé de l'argent? Questionna tout à coup Gania.

— Non.

— Il vous en demandera, ne lui en donnez pas. Et pourtant il a été un homme comme il faut, je me le rappelle. Il était reçu dans la bonne société. Mais comme la décadence arrive vite pour tous ces vieux gentlemen! Dès qu'un revers de fortune les a atteints, une transformation complète s'opère en eux. Autrefois il ne mentait pas ainsi, je vous l'assure, il avait seulement une pointe d'exaltation trop prononcée, et — voilà ce qu'il est devenu! Sans doute la faute en est au vin. Savez-vous qu'il entretient une maîtresse? À présent, ce n'est plus simplement un hâbleur inoffensif. Je ne puis comprendre la longanimité de ma mère. Il vous a raconté le siège de Kars? Ou bien il vous aura dit qu'il avait un cheval gris qui parlait? Il ne craint pas de débiter de pareilles blagues.

Et Gania partit d'un bruyant éclat de rire.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? Demanda-t-il brusquement au prince.

— Je m'étonne de vous voir rire si franchement. En vérité, vous avez encore une gaieté enfantine. Tantôt vous êtes venu vous réconcilier avec moi et vous m'avez dit: « Si vous voulez, je vous baiserai la main », — un enfant ne se serait pas comporté autrement. Vous êtes donc encore capable de parler et d'agir avec la naïveté du jeune âge. Puis, tout d'un coup, voilà que vous m'entretenez de ce ténébreux projet, de ces soixante-quinze mille roubles. Vraiment, tout cela me semble absurde et impossible.

— Que prétendez-vous conclure de là?

— Que vous vous lancez peut-être étourdiment dans cette entreprise et que vous feriez bien d'y regarder à deux fois. Il se peut que Barbara

Ardalionovna ait raison.

— Ah! De la morale! Je sais moi-même que je suis encore un gamin, répliqua vivement Gania, — et je le prouve par cela seul que j'ai engagé avec vous une semblable conversation. Ce n'est point par calcul, prince, que je me lance dans cette ténébreuse affaire, continua le jeune homme, qui, blessé dans son amour-propre, n'était plus maître de sa parole, — si je faisais un calcul, je me tromperais certainement, car je suis encore trop faible de tête et de caractère. J'obéis à une passion, à un entraînement, parce qu'il y a pour moi un but qui prime tout le reste. Vous croyez qu'une fois en possession de soixante-quinze mille roubles, je m'empresserai d'acheter une voiture. Non; alors j'achèverai d'user la vieille redingote que je porte depuis trois ans, et je renoncerai à toutes mes relations de club. Je prendrai exemple sur les gens arrivés. À dix-sept ans Ptitzine couchait dans la rue, il vendait des canifs et il a commencé avec un kopek; maintenant il possède soixante mille roubles, mais, pour en arriver là, à quelle gymnastique il a dû se livrer! Eh bien, ce sont ces débuts pénibles que je veux m'épargner, je commencerai d'emblée avec un capital; dans quinze ans on dira: « Voilà Ivolguine, le roi des Juifs. » Vous prétendez que je n'ai pas d'originalité. Remarquez-le, cher prince, rien n'est plus offensant pour un homme de notre temps et de notre race que de s'entendre dire qu'il manque d'originalité, qu'il est faible de caractère, qu'il n'a point de talents particuliers, qu'il est un homme ordinaire. Vous ne m'avez pas même fait l'honneur de me considérer comme un drôle, et, vous savez, tantôt je vous aurais volontiers mangé à cause de cela. Vous m'avez blessé plus cruellement qu'Épantchine, qui me croit capable de lui vendre ma femme (notez bien que, de sa part, cette conjecture est purement gratuite, vu qu'il n'a jamais été question de rien de semblable entre nous)! Il y a longtemps, batuchka, que cela m'exaspère, et je veux faire fortune. Une fois riche, sachez-le, je serai un homme original au plus haut degré. Ce qu'il y a de plus vil et de plus haïssable dans l'argent, c'est qu'il donne même des talents. Et il en donnera jusqu'à la fin du monde. Vous direz que tout cela est de l'enfantillage ou de la poésie, — eh bien, ce n'en sera que plus amusant pour moi, mais l'affaire se fera. J'irai jusqu'au bout. Rira bien qui rira le dernier! Pourquoi Épantchine m'outrage-t-il ainsi? Par méchanceté? Pas du

tout. Simplement parce que je suis un zéro social. Eh bien, mais alors… Assez causé pourtant, Kolia a déjà montré deux fois son nez, c'est-à-dire que le dîner vous attend. Moi, je sors. Je viendrai quelquefois vous voir. Vous ne serez pas mal chez nous; à présent on va vous considérer comme un membre de la famille. Mais faites attention, ne me trahissez pas. Il me semble que vous et moi nous serons ou amis ou ennemis. Dites-moi, prince, si tantôt je vous avais baisé la main (comme j'étais sincèrement disposé à le faire), ne pensez-vous pas qu'après cela je serais devenu votre ennemi?

Muichkine réfléchit un instant, puis se mit à rire.

— Vous le seriez devenu certainement, répondit-il, — mais pas pour toujours; plus tard cela aurait été plus fort que vous, vous m'auriez pardonné.

— Eh! Mais avec vous il faut être plus circonspect. Qui sait? Vous êtes peut-être mon ennemi? À propos; ha, ha, ha! J'allais oublier de vous le demander: j'ai cru m'apercevoir que Nastasia Philippovna vous plaît beaucoup; est-ce vrai, dites?

— Oui… elle me plaît.

— Vous êtes amoureux d'elle?

— N-non.

— Il est devenu tout rouge et il souffre. Allons, c'est bien, je ne rirai pas; au revoir. Mais, vous savez, c'est une femme vertueuse, — pouvez-vous croire cela? Vous pensez qu'elle vit avec ce Totzky? Pas du tout! Il y a même déjà longtemps que leurs relations ont cessé. Avez-vous remarqué aussi qu'elle perd facilement la tramontane, et que, tantôt, à de certains moments, elle s'est troublée? C'est positif. Voilà pourtant les femmes qui aiment la domination! Allons, adieu!

Ganetchka sortit d'un air beaucoup plus dégagé qu'il n'était entré; il avait recouvré toute sa bonne humeur. Pendant dix minutes, le prince resta immobile et pensif.

Kolia entrebâilla de nouveau la porte et passa sa tête par l'ouverture.

— Je ne dînerai pas, Kolia; j'ai bien déjeuné ce matin chez les Épantchine.

Entrant dans la chambre, Kolia remit au prince un pli cacheté. C'était un billet écrit par le général. On voyait sur le visage de l'enfant combien il lui en

coûtait de s'acquitter de cette commission. Après avoir lu le pli, Muichkine se leva et prit son chapeau.

— C'est à deux pas d'ici, dit Kolia confus. — Il est là maintenant en train de boire. Et comment a-t-il pu se faire ouvrir un crédit dans cette maison? Je n'y comprends rien. Prince, cher, s'il vous plaît, ne dites pas ici que je vous ai remis ce billet! Mille fois j'ai juré que je ne me chargerais plus de commissions semblables, mais je n'ai pas le courage de les refuser. Du reste, je vous en prie, ne vous gênez pas avec lui: donnez quelque menue monnaie et ce sera une affaire finie.

— Moi-même, Kolia, je voulais voir votre papa; j'ai à lui parler… Partons…

XII

Le prince n'eut pas loin à aller. Kolia le mena dans un café de la Litéinaïa. Au rez-de-chaussée de cet établissement, dans une petite pièce à droite, Ardalion Alexandrovitch, installé comme un vieil habitué, était assis devant une bouteille et avait en main l'Indépendance belge. Il attendait le prince; à peine l'eut-il vu entrer, que, laissant là son journal, il commença une explication animée et verbeuse où, du reste, Muichkine ne comprit presque rien, car le général était déjà pas mal dans les vignes.

— Je n'ai pas dix roubles, interrompit le prince, — mais en voici vingt-cinq, changez ce billet et rendez-moi quinze roubles, parce que, autrement, je resterais moi-même sans un groch.

— Oh! Certainement, et soyez sûr que cela va être fait tout de suite…

— En outre, j'ai une prière à vous adresser, général. Vous n'avez jamais été chez Nastasia Philippovna?

Ardalion Alexandrovitch se rengorgea d'un air fat.

— Moi? Je n'ai pas été chez elle? C'est à moi que vous dites cela? Plusieurs fois, mon cher, plusieurs fois! Fit-il avec une ironie triomphante: — mais, à la fin, j'ai spontanément cessé de la voir, parce que je n'entends pas prêter les mains à une alliance inconvenante. Vous l'avez vu vous-même, vous en avez été témoin ce matin: j'ai fait tout ce que pouvait faire un père, — mais un père doux et indulgent; à présent va se montrer un père d'un autre genre, et alors nous verrons si un vieux militaire qui a bien mérité de sa patrie triomphera de l'intrigue, ou si une lorette éhontée entrera dans une noble famille.

— Je voulais justement vous demander si, à titre de connaissance, vous ne pourriez pas m'introduire ce soir chez Nastasia Philippovna. Il faut absolument que je la voie aujourd'hui, j'ai à lui parler, mais je ne sais pas du tout comment faire pour avoir accès auprès d'elle. J'ai bien été présenté tantôt, mais je n'ai pas reçu d'invitation, et la réunion d'aujourd'hui est une réunion priée. Du reste, je suis prêt à passer par-dessus certaines

convenances. Qu'on se moque même de moi, cela m'est égal, pourvu que je trouve moyen d'entrer d'une façon quelconque.

— Votre idée, mon jeune ami, se rencontre tout à fait avec la mienne, tout à fait! S'écria le général enchanté, — ce n'est pas pour cette niaiserie que je vous ai appelé, poursuivit Ardalion Alexandrovitch, qui, d'ailleurs, ne laissa pas de prendre l'argent et de le mettre dans sa poche: — mon but était précisément de vous inviter à une expédition chez Nastasia Philippovna, ou, pour mieux dire, à une expédition contre Nastasia Philippovna! Le général Ivolguine et le prince Muichkine! Quel effet cela fera sur elle! Moi-même, je vais l'aller voir, par manière de politesse, à l'occasion de sa fête, et je signifierai enfin ma volonté, — d'une façon détournée, pas directement, mais ce sera tout comme. Alors Gania lui-même verra ce qu'il aura à faire: si un père vieilli au service de la patrie et… en quelque sorte… et cætera, ou… Mais advienne que pourra! Votre idée est féconde au plus haut degré. Nous irons là à neuf heures, nous avons encore du temps devant nous.

— Où demeure-t-elle?

— Loin d'ici, près du Grand Théâtre, maison Mytovtzoff, au premier étage… Il n'y aura pas grand monde chez elle, quoique ce soit l'anniversaire de sa naissance, et on se retirera de bonne heure…

Depuis longtemps déjà le soir était venu; le prince restait toujours là, écoutant et attendant le général, qui commençait une quantité innombrable de récits sans en achever un seul. À l'arrivée de Muichkine, il s'était fait servir une nouvelle bouteille qu'il avait mis une heure à boire, ensuite il en demanda une autre et la vida également. On doit supposer qu'au cours de ces libations le général eut le temps de raconter à peu près toute son histoire. À la fin, le prince se leva en disant qu'il ne pouvait plus attendre. Ardalion Alexandrovitch but les dernières gouttes qui étaient restées dans la bouteille et, d'un pas très-chancelant, sortit de la chambre. Le prince était au désespoir. Il ne comprenait pas comment il avait pu placer si bêtement sa confiance. Au fond, il n'avait jamais attendu du général qu'une chose, c'était que celui-ci l'introduisit chez Nastasia Philippovna, fût-ce au prix d'un certain scandale, mais le scandale menaçait de dépasser les prévisions de Muichkine. Décidément ivre, Ardalion Alexandrovitch tenait à son compagnon toutes

sortes de discours éloquents et pathétiques; il ne cessait de se répandre en récriminations contre les différents membres de sa famille: tout le mal venait de leur mauvaise conduite et il n'était que temps d'y mettre une borne.

Enfin ils se trouvèrent dans la Litéinaïa. Le dégel continuait; dans les rues sifflait un vent tiède et malsain, les voitures pataugeaient dans la boue, le pavé résonnait sous les sabots des chevaux de sang et des rosses. Le long des trottoirs cheminait mélancoliquement la foule mouillée des piétons. On rencontrait des gens ivres.

— Voyez-vous ces premiers étages brillamment éclairés? Dit le général, — ce sont tous camarades à moi qui y habitent, et moi, moi qui ai plus longtemps servi, plus souffert qu'aucun d'eux, je vais à pied jusqu'au Grand Théâtre pour faire visite à une femme équivoque! Un homme qui a treize balles dans la poitrine… vous ne le croyez pas? Pourtant c'est exprès pour moi que Pirogoff a télégraphié à Paris et quitté momentanément Sébastopol assiégé; Nélaton, le médecin des Tuileries, a demandé au nom de la science un sauf-conduit pour venir me visiter dans Sébastopol assiégé. On sait cela en haut lieu: « Ah! C'est cet Ivolguine qui a treize balles… » Voilà comment on parle de moi! Voyez-vous cette maison, prince? Au premier étage demeure un de mes vieux camarades, le général Sokolovitch; il habite là avec sa famille, qui est très-noble et très-nombreuse. Eh-bien, cette maison et cinq autres: trois sur la perspective Nevsky, et deux dans la Morskaïa, — voilà maintenant toutes mes relations, j'entends mes relations personnelles. Nina Alexandrovna s'est depuis longtemps soumise aux circonstances. Moi, je continue à me souvenir… et, pour ainsi dire, à me délasser dans un cercle choisi, dans la société de mes anciens camarades et subordonnés qui n'ont pas cessé de m'adorer. Ce général Sokolovitch (du reste, il y a pas mal de temps que je ne suis allé chez lui et que je n'ai vu Anna Fédorovna)… Vous savez, cher prince, quand soi-même on ne reçoit pas, involontairement on s'abstient aussi d'aller chez les autres. Et pourtant… hum… vous avez l'air de ne pas me croire… Au fait, pourquoi ne présenterais-je pas à cette charmante famille le fils de mon meilleur ami, du compagnon de mon enfance? Le général Ivolguine et le prince Muichkine! Vous verrez une jeune fille étonnante, que dis-je une? Deux, trois même, l'ornement de la capitale et

de la société: beauté, éducation, tendance… question des femmes, poésie, tout cela confondu dans un heureux mélange, sans compter que chacune d'elles aura au moins quatre-vingt mille roubles de dot, ce qui ne nuit jamais… en un mot, il faut absolument que je vous introduise dans cette maison; c'est pour moi un devoir, une obligation. Le général Ivolguine et le prince Muichkine! Tableau!

— Tout de suite? Maintenant? Mais vous avez oublié… commença le prince.

— Non, je n'oublie rien, venez! C'est ici, où vous voyez ce superbe escalier. Je m'étonne qu'il n'y ait pas de suisse, mais… c'est fête et le suisse a quitté sa loge… Comment n'ont-ils pas encore congédié cet ivrogne? C'est à moi, à moi seul que ce Sokolovitch doit tout le bonheur qu'il a eu dans la vie et au service, mais… nous voici arrivés.

Sans plus faire d'objections, le prince suivait docilement, dans la crainte d'irriter Ardalion Alexandrovitch; d'ailleurs il avait le ferme espoir que le général Sokolovitch et toute sa famille s'évanouiraient peu à peu comme un mirage dépourvu de réalité, si bien que les visiteurs en seraient quittes pour redescendre l'escalier. Mais, à sa grande terreur, il s'aperçut bientôt que le général se dirigeait dans la maison comme un homme qui y a réellement des connaissances; à chaque instant celui-ci mentionnait quelque détail biographique ou topographique dont la précision ne laissait rien à désirer. Quand enfin ils furent arrivés au premier étage et que le général se mit en devoir de sonner à la porte d'un bel appartement à droite, le prince résolut décidément de s'enfuir, mais une circonstance singulière l'arrêta une minute.

— Vous vous trompez, général, dit-il, — le nom qu'on lit sur la porte est Koulakoff, et c'est chez Sokolovitch que vous allez.

— Koulakoff… Koulakoff ne prouve rien. Ce logement est celui de Sokolovitch, et c'est chez Sokolovitch que je sonne; je me moque de Koulakoff… Mais voici qu'on ouvre.

La porte s'ouvrit en effet. Le laquais apprit aux visiteurs que ses maîtres étaient absents.

— Quel dommage! Quel dommage! C'est comme un fait exprès! Répéta à diverses reprises avec les marques du plus profond regret Ardalion

Alexandrovitch. — Mon cher, quand vos maîtres seront de retour, vous leur direz que le général Ivolguine et le prince Muichkine désiraient donner un témoignage de leur estime particulière, et qu'ils ont été désolés, infiniment désolés…

En ce moment se montra dans l'antichambre une autre personne de la maison. C'était une dame de quarante ans, vêtue d'une robe de couleur sombre, probablement une femme de charge, peut-être même une institutrice. Entendant les noms du général Ivolguine et du prince Muichkine, elle s'approcha avec une curiosité défiante.

— Marie Alexandrovna n'est pas à la maison, dit-elle en examinant surtout le général, — elle est allée chez la grand'mère avec mademoiselle, avec Alexandra Mikhaïlovna.

— Alexandra Mikhaïlovna est sortie aussi! Oh! Mon Dieu, quel malheur! Et figurez-vous, madame, que ce malheur m'arrive toujours! Je vous prie très-humblement de remettre mes hommages et de rappeler au souvenir d'Alexandra Mikhaïlovna… en un mot, dites-lui que je lui souhaite de tout mon cœur ce qu'elle-même se souhaitait jeudi soir, en entendant exécuter la ballade de Chopin; elle se rappellera… Je le lui souhaite sincèrement! Le général Ivolguine et le prince Muichkine!

Les traits de la dame perdirent leur expression de défiance.

— Je n'y manquerai pas, répondit-elle; puis elle fit une révérence et se retira.

En descendant l'escalier, le général témoigna encore ses plus vifs regrets de n'avoir pu mettre le prince en relation avec une si charmante famille.

— Vous savez, mon cher, je suis un peu poète dans l'âme, avez-vous remarqué cela? Mais, du reste… du reste, je crois que nous avons fait erreur, ajouta-t-il tout à coup: — les Sokolovitch, je m'en souviens maintenant, demeurent dans une autre maison, et même, si je ne me trompe, ils doivent être à Moscou en ce moment. Oui, je me suis légèrement blousé, mais… cela ne fait rien.

— Je voudrais seulement savoir, observa le prince découragé, — si je ne dois plus compter sur vous et s'il faut que j'aille seul chez Nastasia Philippovna?

— Ne plus compter sur moi? Aller seul? Mais comment pouvez-vous me faire cette question, quand cela constitue pour moi une entreprise capitale d'où dépend dans une si large mesure le sort de toute ma famille? Vous connaissez mal Ivolguine, mon jeune ami. Qui dit « Ivolguine » dit « mur »: compte sur Ivolguine comme sur un mur, voilà comme on parlait déjà de moi dans l'escadron où j'ai débuté. Mais nous allons entrer pour une petite minute dans la maison où, depuis quelques années déjà, mon âme se délasse de ses soucis et se console de ses épreuves.

— Vous voulez passer chez vous?

— Non! Je veux… faire visite à madame Térentieff, veuve du capitaine Térentieff, mon ancien subordonné… et même mon ami… Chez cette dame je reprends courage, je retrouve la force de supporter les peines de la vie, les chagrins domestiques. Et comme aujourd'hui justement j'ai un grand fardeau moral, je…

— Il me semble, murmura le prince, — que j'ai fait une grosse sottise en vous dérangeant tantôt. D'ailleurs, maintenant vous… Adieu!

— Mais je ne puis pas vous laisser partir ainsi, mon jeune ami, je ne le puis pas! S'écria le général: — c'est une veuve, une mère de famille, et elle tire de son cœur des accents qui ont un écho dans tout mon être. Une visite chez elle, c'est l'affaire de cinq minutes; dans cette maison je n'ai pas à me gêner, je suis là, pour ainsi dire, comme chez moi; je vais me laver, faire un bout de toilette, et ensuite nous nous rendrons en fiacre au Grand Théâtre. Soyez sûr que j'ai besoin de vous pour toute la soirée… Nous y sommes, voilà la maison… Tiens, Kolia, tu es ici? Eh bien, Marfa Borisovna est-elle chez elle ou toi-même viens-tu seulement d'arriver?

— Oh! Non, je suis ici depuis longtemps, répondit Kolia, qui se trouvait devant la grand'porte au moment où le général et le prince l'avaient rencontré, — je tiens compagnie à Hippolyte, il ne va pas bien, il est resté au lit ce matin. J'étais descendu pour aller acheter des cartes. Marfa Borisovna vous attend, Mais, papa, dans quel état vous êtes!… ajouta l'enfant, frappé de la tenue et de la démarche de son père. — Eh bien, allons-y!

La rencontre de Kolia détermina le prince à accompagner le général chez Marfa Borisovna, mais il était décidé à n'y rester qu'une minute. Il avait

besoin de Kolia; quant au général, l'intention bien arrêtée de Muichkine était de le planter là, et il ne pouvait se pardonner d'avoir songé tout à l'heure à l'utiliser. Ils prirent l'escalier de service pour monter au quatrième étage, où habitait madame Térentieff.

— Vous voulez présenter le prince? Demanda Kolia, chemin faisant.

— Oui, mon ami, je veux le présenter: le général Ivolguine et le prince Muichkine, mais qu'est-ce que?… comment?… Marfa Borisovna…

— Vous savez, papa, vous auriez mieux fait de ne pas venir! Elle vous mangera! Depuis avant-hier vous n'avez pas montré votre nez, et elle attend de l'argent. Pourquoi lui en avez-vous promis? Vous êtes toujours le même! À présent, réglez vos comptes.

Au quatrième étage, ils s'arrêtèrent devant une porte assez basse. Ardalion Alexandrovitch, visiblement décontenancé, poussa le prince en avant.

— Moi, je resterai ici, balbutia-t-il, — je veux faire une surprise…

Kolia entra le premier. La maîtresse du logis jeta un coup d'œil sur le carré, et c'en fut fait de la surprise projetée par le général. Marfa Borisovna était une dame de quarante ans, vêtue d'une camisole moldave, chaussée de pantoufles et excessivement fardée; ses cheveux formaient de petites tresses sur sa tête. Elle n'eut pas plutôt aperçu Ardalion Alexandrovitch qu'elle se mit à crier:

— Le voilà, cet homme bas et pervers, mon cœur me l'avait dit!

Le vieillard essaya de faire bonne mine à mauvais jeu.

— Entrons, cela n'a pas d'importance, murmura-t-il à l'oreille du prince.

Mais cela était plus sérieux qu'il ne voulait bien le dire. Dès que les visiteurs eurent traversé la sombre et basse antichambre pour pénétrer dans une étroite salle meublée d'une demi-douzaine de chaises de jonc et de deux petites tables de jeu, madame Térentieff, de la voix lamentable qui lui était habituelle, poursuivit le cours de ses invectives:

— Et tu n'es pas honteux, tu n'es pas honteux, barbare, tyran de ma famille! Tu m'as dépouillée de tout, tu m'as sucée jusqu'à la moelle des os! Combien de temps encore serai-je ta victime, homme sans vergogne et sans honneur?

— Marfa Borisovna, Marfa Borisovna! C'est… le prince Muichkine. Le général Ivolguine et le prince Muichkine, balbutiait Ardalion Alexandrovitch, déconcerté et tremblant.

— Croirez-vous, reprit la maîtresse du logis en s'adressant tout à coup au prince, — croirez-vous que cet homme éhonté n'a pas épargné mes enfants orphelins? Il a tout volé, tout emporté, tout vendu, tout mis en gage, il n'a rien laissé. Qu'est-ce que je ferai de tes lettres de change, homme astucieux et sans conscience? Réponds, fourbe, réponds-moi, cœur insatiable: avec quoi, avec quoi nourrirai-je mes enfants orphelins? Il arrive maintenant en état d'ivresse, il ne peut pas se tenir sur ses jambes… Par quoi ai-je irrité le Seigneur Dieu, infect drôle, réponds?

Mais cette question intéressait peu le général.

— Marfa Borisovna, voici vingt-cinq roubles… c'est tout ce que je puis… et encore je les dois à la générosité de mon noble ami, le prince! Je me suis cruellement trompé! Telle est… la vie… Et maintenant… excusez-moi, je suis faible, dit Ardalion Alexandrovitch, qui, debout au milieu de la chambre, saluait de tous côtés; — je suis faible, excusez-moi! Lénotchka! Un coussin… chère!

Lénotchka, fillette de huit ans, courut aussitôt chercher un coussin et le posa sur le mauvais divan de toile cirée. Le général avait l'intention de dire encore bien des choses, mais dès qu'il eut pris place sur le divan, il se tourna du côté du mur et instantanément s'endormit du sommeil du juste. D'un air cérémonieux et affligé Marfa Borisovna montra au prince une chaise près d'une table de jeu; elle-même s'assit en face du visiteur, appuya sa joue droite sur sa main et se mit à soupirer silencieusement, les yeux fixés sur le prince. Les trois enfants, deux petites filles et un petit garçon (Lénotchka était l'aînée), s'approchèrent de la table, s'y accoudèrent et tinrent aussi leurs regards attachés sur Muichkine. De la pièce voisine sortit Kolia.

— Je suis bien aise de vous avoir rencontré ici, Kolia, lui dit le prince, — ne pourriez-vous pas me rendre un service? Il faut absolument que j'aille chez Nastasia Philippovna. J'avais prié tantôt Ardalion Alexandrovitch de m'y conduire, mais voilà qu'il s'est endormi. Servez-moi de guide, car je ne connais pas le chemin. Du reste, je sais l'adresse: c'est près du Grand

Théâtre, maison Mytovtzoff.

— Nastasia Philippovna? Mais elle n'a jamais demeuré là et mon père n'est même jamais allé chez elle, si vous voulez le savoir; il est étrange que vous vous en soyez rapporté à lui. Elle habite dans le voisinage de la rue Wladimir, aux Cinq-Coins, c'est beaucoup plus près d'ici. Vous y allez tout de suite? Il est maintenant neuf heures et demie. Soit, je vais vous conduire.

Kolia et le prince partirent aussitôt. Hélas! Ce dernier n'avait pas même de quoi prendre un fiacre; ils durent aller à pied.

— J'aurais voulu vous faire faire la connaissance d'Hippolyte, dit Kolia, — c'est le fils aîné de la dame que vous venez de voir, et il était dans la pièce voisine; il est malade, toute la journée il est resté couché. Mais il est fort étrange, c'est une vraie sensitive, et j'ai pensé qu'il se trouverait gêné en votre présence, vu que vous êtes arrivé dans un moment… Moi, cela me confusionne moins que lui, parce que moi, c'est mon père, tandis que lui, c'est sa mère; cela fait une différence: ce qui déshonore une femme n'entache pas l'honneur d'un homme. Du reste, l'opinion publique a peut-être tort de condamner dans un sexe ce qu'elle excuse dans l'autre. Hippolyte est un garçon magnifiquement doué, mais il y a des préjugés dont il est l'esclave.

— Il est phthisique, dites-vous?

— Oui, à ce qu'il paraît, le mieux pour lui serait de mourir le plus tôt possible. Certainement moi, à sa place, j'appellerais la mort de tous mes vœux. Le sort de ses frères et sœurs lui fait peine, ce sont les enfants que vous avez vus. Si c'était possible, si nous avions seulement de l'argent, lui et moi nous quitterions nos familles et nous nous installerions ensemble dans un logement à nous. C'est notre rêve. Mais savez-vous une chose? Tout à l'heure, quand je lui ai parlé de votre cas, il s'est fâché, il prétend que celui qui reçoit un soufflet et n'appelle pas son insulteur sur le terrain est un lâche. Du reste, il est fort irascible; aussi ai-je cessé de discuter avec lui. Ainsi, Nastasia Philippovna vous a invité à l'aller voir?

— À vrai dire, non.

— Alors comment se fait-il que vous vous rendiez chez elle? S'écria Kolia, dont l'étonnement fut tel qu'il s'arrêta au milieu du trottoir: — et… et c'est dans ce costume que vous allez en soirée?

— Vraiment, je ne sais pas comment j'entrerai. Si on me reçoit, tant mieux; si on ne me reçoit pas, ce sera une affaire manquée. Quant à mon costume, que faire?

— Quelque chose vous appelle chez Nastasia Philippovna? Ou bien n'y allez-vous que pour passer le temps en « noble compagnie »?

— Non, ma visite a proprement pour objet… c'est-à-dire que je vais là pour affaire… c'est difficile à expliquer, mais…

— Allons, que ce soit pour une chose ou pour une autre, cela vous regarde et je n'ai pas besoin de le savoir. L'important, à mes yeux, c'est que vous n'allez pas là pour le simple plaisir de passer la soirée dans une charmante société de cocottes, de généraux et d'usuriers. S'il en était ainsi, prince, pardonnez-moi de vous le dire, je me moquerais de vous et je commencerais à vous mépriser. Les honnêtes gens sont terriblement rares ici, il n'y a même personne qui mérite une entière estime. On prend malgré soi des airs dédaigneux, et ils exigent tous du respect; Varia la première. Avez-vous remarqué, prince, qu'à notre époque on ne voit que des aventuriers? Et particulièrement chez nous, en Russie, dans notre chère patrie. Comment tout cela s'est organisé ainsi, — je ne le comprends pas. Il paraît que cet ordre de choses était solide, mais maintenant qu'arrive-t-il? On soulève tous les voiles, on met le doigt sur toutes les plaies, nous assistons à une orgie de révélations scandaleuses. Les pères sont confondus les premiers et rougissent de leur ancienne morale. Tenez, à Moscou, un père exhortait son fils à ne reculer devant rien pour gagner de l'argent; la presse s'est emparée du fait et l'a livré à la connaissance du public. Regardez mon général, eh bien, qu'est-il devenu? Mais, du reste, savez-vous une chose? Il me semble que mon général est un honnête homme, oui, je vous l'assure! On ne peut lui reprocher que d'être adonné au désordre et à la boisson. Oui, c'est ainsi! Il me fait même pitié; je n'ose pas le dire, parce qu'ils se moquent tous de moi; mais en vérité je le plains. Et que sont-ils, eux, les gens intelligents? Des usuriers, tous, depuis le premier jusqu'au dernier! Hippolyte fait l'apologie de l'usure, il prétend qu'elle est nécessaire, il parle de mouvement économique, de flux et de reflux, le diable sait ce qu'il dit! Cela me fâche de l'entendre tenir ce langage, mais il est aigri. Figurez-vous que sa mère est entretenue par le

général et qu'elle lui prête de l'argent à la petite semaine! N'est-ce pas honteux? Et savez-vous que maman, — je dis bien, — maman, Nina Alexandrovna, la générale, fournit à Hippolyte des secours de toute sorte: argent, vêtements, linge; par l'intermédiaire d'Hippolyte elle vient même jusqu'à un certain point en aide aux babies, parce que leur mère ne s'occupe pas d'eux. Et Varia en fait autant.

— Voyez-vous, vous dites qu'il n'y a pas de gens honnêtes et forts, qu'il n'y a que des usuriers, eh bien, mais en voici, des gens forts: votre mère et Varia. Secourir autrui dans de semblables conditions, n'est-ce pas un indice de force morale?

— Varia agit ainsi par amour-propre, par ostentation, pour ne pas se laisser vaincre par ma mère; quant à maman, en effet… je l'estime. Oui, j'approuve et j'honore sa conduite. Hippolyte lui-même y est sensible, quelque endurci qu'il soit. D'abord il en riait et il trouvait que c'était une bassesse de la part de maman, mais maintenant il lui arrive parfois d'en être touché. Hum! Ainsi, vous appelez cela de la force? J'en prends note. Gania ne sait pas cela; lui, il dirait que c'est favoriser le vice.

— Ah! Gania ne sait pas cela? Il y a encore, paraît-il, plusieurs choses que Gania ne sait pas, laissa échapper le prince, devenu songeur en entendant la dernière phrase de Kolia.

— Mais vous savez, prince, vous me plaisez beaucoup. La façon dont vous avez agi tantôt ne me sort pas de l'esprit.

— Vous me plaisez beaucoup aussi, Kolia.

— Écoutez, comment avez-vous l'intention de vivre ici? Bientôt je me procurerai des occupations et je gagnerai quelque chose; si vous voulez, nous demeurerons tous trois ensemble: moi, vous et Hippolyte; nous louerons un appartement et nous prendrons le général avec nous.

— Ce sera avec le plus grand plaisir. Mais, du reste, nous verrons. Je suis maintenant très… très-troublé. Quoi! Nous sommes déjà arrivés? C'est dans cette maison?… Quel perron superbe! Et il y a un suisse. Allons, Kolia, je ne sais ce qui va résulter de là.

Le prince était tout sens dessus dessous.

— Vous me raconterez cela demain! Ne vous intimidez pas. Je vous

souhaite le succès parce que moi-même je partage entièrement vos convictions! Adieu. Je retourne là-bas et je vais apprendre à Hippolyte la proposition que je vous ai faite. Mais, quant à être reçu, n'ayez pas peur, vous le serez! Elle est extrêmement originale. Prenez cet escalier, c'est au premier étage, le suisse vous indiquera…

XIII

Le prince était fort inquiet en montant le perron, et faisait tout son possible pour se donner du courage. « Le pis qui puisse m'arriver, pensait-il, — c'est qu'on ne me reçoive pas et qu'on prenne une mauvaise opinion de moi, ou qu'on me reçoive pour me rire au nez… Eh! Qu'importe? » En effet, ce n'était pas encore là le plus effrayant, mais il se demandait aussi: « Que ferai-je là? Pourquoi y vais-je? » Et à cette question il ne trouvait pas de réponse satisfaisante. Si même, servi par les circonstances, il pouvait, dans un tête-à-tête avec Nastasia Philippovna, lui dire: « N'épousez pas cet homme, vous feriez votre malheur, il ne vous aime pas, il n'aime que votre argent, lui-même me l'a dit et Aglaé Épantchine m'a parlé dans le même sens; je suis venu pour vous en donner avis », — cela serait-il correct à tous les égards? Il y avait lieu d'en douter. Une autre question encore restait à résoudre, et elle était si importante que le prince n'osait même pas y songer; il ne savait comment en poser les termes; dès qu'elle se présentait à son esprit, le rouge lui montait au visage et il se mettait à trembler. Mais, nonobstant toutes ces inquiétudes et tous ces doutes, il finit par entrer et demanda Nastasia Philippovna.

À son grand étonnement, la bonne à qui il s'adressa (la maîtresse du logis n'avait à son service que des femmes) l'écouta jusqu'au bout sans manifester la moindre surprise. Elle n'eut pas une seconde d'hésitation devant les sales bottes du visiteur, son chapeau à larges bords, son manteau sans manches et sa mine confuse. Après avoir débarrassé le prince de son manteau, elle l'invita à entrer dans un salon d'attente et alla aussitôt l'annoncer.

Nastasia Philippovna n'avait alors autour d'elle que les plus fidèles habitués de sa demeure. Sa société était assez peu nombreuse comparativement à celle qui, d'ordinaire, se réunissait à pareille date chez la jeune femme. Nous devons signaler en premier lieu la présence d'Afanase Ivanovitch Totzky et d'Ivan Fédorovitch Épantchine. Tous deux étaient aimables, mais dissimulaient mal l'inquiétude qu'ils éprouvaient en attendant

la décision du sort de Gania. Ce dernier, comme de juste, se trouvait là aussi: très-sombre, très-soucieux, ne se mettant point en frais d'amabilité, il restait la plupart du temps à l'écart sans ouvrir la bouche. Il n'avait pu se résoudre à amener sa sœur, mais Nastasia Philippovna ne parut même pas remarquer l'absence de Varia; en revanche, aussitôt après avoir échangé avec Gania les compliments d'usage, elle fit allusion à la scène qui s'était passée tantôt entre lui et le prince. Le général, n'en ayant pas encore entendu parler, voulut la connaître. Alors Gania sèchement, discrètement, mais avec une entière franchise, raconta l'incident du matin et ajouta qu'il était allé demander pardon au prince. À cette occasion, il exprima en termes très-catégoriques son opinion, à savoir qu'on avait eu grand tort de faire au prince une réputation d'idiot, que, pour lui, il était d'un avis tout autre et le considérait, au contraire, comme un homme très-malin. Tandis que Gabriel Ardalionovitch émettait ce jugement, Nastasia Philippovna l'écoutait avec beaucoup d'attention et ne le quittait pas des yeux; mais la conversation ne tarda pas à tomber sur Rogojine, qui avait pris une part si considérable à l'affaire de tantôt; ce qu'on dit de lui intéressa vivement Afanase Ivanovitch et Ivan Fédorovitch; Ptitzine était en mesure de fournir des renseignements particuliers sur Parfène Séménitch, attendu que celui-ci l'avait harcelé jusqu'à neuf heures du soir, insistant de toutes ses forces pour que l'usurier lui avançât aujourd'hui même cent mille roubles. « Il est vrai qu'il avait bu, — observa à ce propos Ptitzine, — mais, quoique cent mille roubles ne se trouvent pas dans le pas d'un cheval, je crois bien qu'on pourra les lui procurer; seulement, je ne sais pas si ce sera aujourd'hui, et il devra peut-être se contenter pour le moment d'une partie de la somme; plusieurs se sont mis en campagne: Kinder, Trépaloff. Biskoup; il consent à donner tel intérêt qu'on voudra; bref, il parle comme un homme ivre et comme un héritier encore tout à la joie… » Acheva le narrateur.

Toutes ces nouvelles, bien qu'avidement écoulées, n'étaient pas de nature à égayer les esprits. Nastasia Philippovna se taisait; évidemment elle ne voulait pas dire ce qu'elle pensait; il en était de même de Gania. Le général Épantchine, dans son for intérieur, se sentait peut-être plus inquiet qu'aucun autre: les perles offertes par lui le matin avaient été reçues avec une amabilité

trop froide et frisant même l'ironie. Seul de toute la société, Ferdychtchenko se montrait gai; parfois il riait bruyamment sans que rien motivât cette hilarité, uniquement pour soutenir son rôle de bouffon. Totzky lui-même ne semblait pas dans son assiette; lui qui passait pour un brillant causeur et qui, d'ordinaire, à ces soirées, tenait le dé de la conversation, il restait muet maintenant, comme si une gêne inaccoutumée lui fermait la bouche. Les autres visiteurs étaient un vieux professeur, pauvre diable invité, Dieu savait pourquoi, et un inconnu tout jeune encore, que sa timidité condamnait au silence; en fait de femmes, il y avait une actrice de quarante ans, aux façons pleines de désinvolture, et une jeune dame très-belle, admirablement habillée, mais d'une taciturnité extraordinaire. Loin d'animer la conversation, ces quatre personnes ne savaient comment faire, la plupart du temps, pour y placer un mot.

Le prince ne pouvait donc arriver plus opportunément. L'annonce de sa visite produisit une sensation de surprise, et des sourires quelque peu étranges se montrèrent sur plus d'un visage, surtout lorsqu'on eut compris à la mine étonnée de Nastasia Philippovna qu'elle n'avait pas même songé à l'inviter. Mais, après avoir manifesté son étonnement, la maîtresse de la maison laissa voir tout à coup tant de satisfaction que la majorité des assistants se prépara aussitôt à accueillir par de joyeux lazzi le visiteur inattendu.

— Que ce soit un effet de son innocence, c'est possible, dit Ivan Fédorovitch Épantchine, — mais, bien qu'en thèse générale il y ait quelque danger à encourager de pareilles inclinations, dans le cas présent il n'a vraiment pas mal fait de venir, si originale que soit cette manière de se présenter: d'après l'idée que je me fais de lui, il nous amusera peut-être.

— D'autant plus qu'il s'est invité lui-même se hâta d'ajouter Ferdychtchenko.

— Qu'est-ce à dire? Demanda sèchement le général, qui détestait le bouffon.

— Eh bien, il payera son entrée, expliqua ce dernier.

— Allons, le prince Muichkine n'est pas Ferdychtchenko, pourtant, répliqua Ivan Fédorovitch.

Rencontrer Ferdychtchenko dans un salon où cet individu se trouvait

exactement sur le même pied que lui, c'était une chose que le général n'avait pas encore pu digérer.

— Hé! Général, épargnez Ferdychtchenko, répondit l'autre en souriant. — J'ai des droits particuliers.

— Quels sont ces droits particuliers?

— La fois passée, j'ai eu l'honneur de les exposer à la société; je vais recommencer aujourd'hui pour Votre Excellence. Voyez-vous, Excellence, tout le monde est spirituel, et moi je ne le suis pas. En dédommagement, j'ai obtenu la permission de dire la vérité, car il est bien connu que ceux-là seuls disent la vérité qui n'ont pas d'esprit. De plus, je suis un homme très-rancunier, toujours par suite de mon manque d'esprit. Je supporte patiemment toutes les offenses, mais jusqu'à la première disgrâce de l'offenseur: vient-il à subir quelque revers, aussitôt je me souviens et je me venge, je rue, comme a dit de moi Ivan Pétrovitch Ptitzine, qui, lui, sans doute, ne détache jamais de ruade à personne. Vous connaissez, Excellence, la fable de Kryloff: le Lion et l'Âne? Eh bien, tenez, c'est vous et moi: cette fable a été écrite pour nous deux.

— Il parait que vous recommencez à dire des sottises, Ferdychtchenko, reprit d'un ton menaçant le général.

— Mais qu'avez-vous, Excellence? Soyez tranquille, je sais rester à ma place: si j'ai dit que nous étions, vous et moi, le lion et l'âne de Kryloff, c'était, bien entendu, pour m'attribuer le rôle de l'âne. Votre Excellence est le lion dont parle la fable:

« Un puissant lion, terreur des forêts,

Avait été privé de sa force par la vieillesse. »

Et moi, Excellence, je suis l'âne.

— Sur ce dernier point je suis de votre avis, observa avec une irritation mal contenue Ivan Fédorovitch.

Tout cela, sans doute, était fort grossier et d'une grossièreté préméditée; mais on le passait à Ferdychtchenko, qui avait réussi à se faire accepter comme bouffon.

— Si on me laisse entrer ici, si l'on m'y tolère, avait-il dit un jour, — c'est seulement pour que je parle dans cet esprit. Voyons, est-il possible de

recevoir un homme comme moi? Je comprends bien cela. Peut-on me faire asseoir, moi un Ferdychtchenko, à côté d'un gentleman aussi raffiné qu'Afanase Ivanovitch? Reste une seule explication: on me donne place à côté de lui parce que c'est une chose inimaginable.

Mais, quoique grossières et souvent même très-blessantes, ces pasquinades semblaient faire plaisir à Nastasia Philippovna. Ceux qui désiraient fréquenter son salon étaient obligés d'en prendre leur parti et de subir Ferdychtchenko. Peut-être celui-ci ne se trompait-il pas en supposant qu'on le recevait pour vexer Totzky, à qui, dès l'abord, il avait profondément déplu. Gania, de son côté, se voyait constamment en butte aux sarcasmes du bouffon, lequel savait, par cette persécution, se concilier les bonnes grâces de Nastasia Philippovna.

— Le prince commencera par nous chanter la romance à la mode, j'en fais mon affaire, acheva Ferdychtchenko, et il regarda la maîtresse de la maison, attendant ce qu'elle allait dire.

— Je ne pense pas, Ferdychtchenko, et je vous prie de vous tenir tranquille, observa sèchement Nastasia Philippovna.

— A-ah! Du moment qu'une protection particulière le couvre, je rentre mes griffes…

Mais, sans l'écouter, la jeune femme se leva et alla elle-même recevoir le visiteur.

— J'ai regretté d'avoir oublié de vous inviter tantôt, dans la précipitation de mon départ, dit-elle quand elle se trouva en présence du prince, — je suis enchantée que vous-même me fournissiez maintenant l'occasion de vous remercier et de vous louer pour votre résolution.

Tandis qu'elle parlait, elle considérait Muichkine avec attention, cherchant en quelque sorte à lire sur son visage le motif de sa visite.

S'il avait été moins troublé, le prince aurait peut-être répondu à ces paroles aimables; mais il fut tellement ébloui qu'il ne put pas même proférer un mot. Nastasia Philippovna s'en aperçut avec plaisir. Ce soir-là, elle était en grande toilette et produisait un effet extraordinaire. Prenant le prince par le bras, elle le conduisit au salon. Sur le seuil, il s'arrêta tout à coup et d'une voix agitée murmura:

— En vous tout est perfection… même votre maigreur et votre pâleur… on ne voudrait même pas se figurer autrement votre personne… J'avais une telle envie de venir chez vous… je… pardonnez…

— Ne vous excusez pas, répondit en riant Nastasia Philippovna; — ce serait enlever à la chose son originalité. On a donc raison quand on dit de vous que vous êtes un homme étrange. Ainsi, vous me considérez comme une perfection, oui?

— Oui.

— Malgré votre pénétration, vous vous trompez. Je vous reparlerai de cela aujourd'hui même…

Elle présenta le prince à ses invités, dont une bonne moitié le connaissaient déjà. Totzky trouva un mot aimable à dire au nouvel arrivant. La conversation, qui languissait, parut se ranimer un peu. Toutes les langues se délièrent, toutes les rates s'épanouirent en même temps. Nastasia Philippovna fit asseoir le prince à côté d'elle.

— Mais pourtant qu'y a-t-il donc d'étonnant dans l'apparition du prince? Se mit à crier Ferdychtchenko, dont la voix domina toutes les autres; — l'affaire est claire, elle s'explique d'elle-même!

— L'affaire n'est que trop claire et ne s'explique que trop bien par elle-même, dit brusquement Gania, qui jusqu'alors était resté silencieux. — Aujourd'hui, j'ai presque constamment observé le prince depuis l'instant où, dans le cabinet d'Ivan Fédorovitch, le portrait de Nastasia Philippovna a pour la première fois attiré ses regards. Je me rappelle très-bien qu'alors déjà il m'était venu une idée qui est à présent une absolue conviction pour moi, conviction confirmée, soit dit en passant, par les aveux que le prince lui-même m'a faits.

En prononçant cette phrase, Gania n'avait nullement l'air de plaisanter; il était, au contraire, si sérieux, si sombre même, que cela parut un peu étrange.

— Je ne vous ai pas fait d'aveux, déclara en rougissant le prince, — j'ai seulement répondu à votre question.

— Bravo! Bravo! Au moins c'est de la franchise! Brailla Ferdychtchenko; — c'est à la fois adroit et franc!

Une explosion de rires suivit ces paroles.

— Mais ne criez pas, Ferdychtchenko, observa à demi-voix Ptitzine, choqué de ce mauvais ton.

— Je n'attendais pas de vous de telles prouesses, prince, dit Ivan Fédorovitch; — mais êtes-vous sûr de ne pas aller sur les brisées de quelqu'un? Et moi qui vous prenais pour un philosophe! Oh! Le sournois!

— Voyant le prince rougir à cette inoffensive plaisanterie, comme le ferait une innocente demoiselle, j'en conclus que c'est un noble jeune homme dont le cœur ne nourrit que les intentions les plus louables, remarqua inopinément le vieux professeur.

C'était un septuagénaire affligé d'un vice d'articulation dû à la perte de ses dents. Il n'avait pas encore dit un mot et personne ne pouvait présumer qu'il prendrait la parole durant cette soirée. Tout le monde se mit à rire de plus belle. Croyant, sans doute, que cette hilarité était un hommage rendu à son esprit, le vieillard s'y associa bruyamment, ce qui lui occasionna une violente quinte de toux. Nastasia Philippovna raffolait de tous ces vieux excentriques, sans même en excepter les iourodiviis; aussi s'empressa-t-elle de dorloter le bonhomme: après lui avoir prodigué les caresses et les baisers, elle le régala d'une nouvelle tasse de thé.

Lorsque la servante entra, sa maîtresse lui demanda une mantille dans laquelle elle s'enveloppa, et fit remettre du bois dans la cheminée.

— Quelle heure est-il? Questionna ensuite la jeune femme.

— Dix heures et demie, répondit la servante.

— Messieurs, voulez-vous boire du champagne? Proposa soudain Nastasia Philippovna. — J'en ai à votre disposition Cela vous rendra peut-être plus gais. Je vous en prie, ne faites pas de façons.

Cette invitation, si naïvement faite surtout, parut fort étrange de la part d'une maîtresse de maison qui, chaque fois qu'elle recevait, se montrait toujours rigide observatrice du décorum. La soirée commençait à s'égayer, mais elle ne ressemblait pas aux précédentes. Pourtant l'offre de boire du vin ne fut pas repoussée; le général le premier l'accepta, son exemple entraîna d'abord l'actrice, puis le vieillard, puis Ferdychtchenko, et finalement tout le monde. Totzky lui-même fit comme les autres: sans doute la proposition était très-risquée; mais pour en diminuer autant que possible le caractère

inconvenant, il s'efforçait de la présenter sous les couleurs d'une agréable plaisanterie. Gania seul ne voulut rien prendre. Quant à Nastasia Philippovna, elle consentit à boire avec ses invités et annonça qu'elle viderait dans la soirée trois coupes de champagne. Devant ces soudaines et bizarres incartades on ne savait que penser; on la voyait par moments rêveuse, taciturne, morose même, et, l'instant d'après, sans cause apparente, elle s'abandonnait à un rire hystérique. Certains soupçonnaient qu'elle avait la fièvre; à la fin on remarqua qu'elle semblait attendre quelque chose, qu'elle regardait fréquemment la pendule, qu'elle devenait impatiente, distraite.

— Vous avez un peu de fièvre, paraît-il? Demanda l'actrice.

— Vous pourriez même dire une forte fièvre, c'est pour cela que je me suis enveloppée dans cette mantille, répondit Nastasia Philippovna, dont la pâleur s'accentuait, et qui, de temps à autre, avait l'air de lutter contre un violent frisson.

Un mouvement d'inquiétude se produisit parmi les visiteurs.

— Si nous laissions en repos la maîtresse de la maison? Dit Totzky en regardant Ivan Fédorovitch.

— Pas du tout, messieurs! Je vous prie de vous asseoir. Votre présence m'est particulièrement nécessaire aujourd'hui, déclara d'un ton pressant et significatif Nastasia Philippovna. Et comme presque tous les invités savaient que ce même soir devait être prise une résolution très-importante, ces paroles causèrent une immense sensation. Le général et Totzky échangèrent encore un regard l'un avec l'autre, Gania s'agita convulsivement.

— On ferait bien de jouer à quelque petit jeu, suggéra l'actrice.

— J'en connais un superbe et tout nouveau, dit Ferdychtchenko; — du moins il n'a encore été expérimenté qu'une seule fois, et même l'essai a raté.

— Qu'est-ce que c'est? Demanda l'actrice.

— Un jour je me trouvais en société, et, à vrai dire, tout le monde était un peu gris. Soudain quelqu'un émit la proposition suivante: sans sortir de table, chacun raconterait tout haut l'action qu'en son âme et conscience il jugerait la plus mauvaise de toute sa vie; seulement on devait être sincère; la première condition c'était la véracité, il ne fallait pas mentir.

— Voilà une étrange idée, dit le général.

— Certes, oui, Excellence, rien n'est plus étrange, mais c'est ce qui en fait le charme.

— Cette idée est ridicule, ajouta Totzky, — mais, du reste, elle se comprend: c'est une façon comme une autre de se vanter.

— Peut-être bien, en effet, Afanase Ivanovitch.

— Mais, avec un petit jeu pareil, on ne rit pas, au contraire, remarqua l'actrice.

— C'est une chose tout à fait impossible et absurde, déclara Ptitzine.

— Et cela a réussi? Demanda Nastasia Philippovna.

— Non, ç'a été un fiasco abominable. Chacun y est allé de sa petite histoire, beaucoup ont raconté la vérité, et même, figurez-vous, plusieurs l'ont dite avec plaisir, mais ensuite tout le monde s'est senti honteux, on n'a pas pu y tenir! En somme, pourtant, c'était fort gai, dans son genre, naturellement.

— Mais, vraiment, ce serait gentil! Reprit en s'animant tout à coup Nastasia Philippovna. — Il faudrait essayer, messieurs! Le fait est que nous n'avons pas l'air de nous amuser beaucoup. Si chacun de nous consentait à raconter quelque chose… dans ce genre… de son plein gré, bien entendu: ici, liberté complète… hein, qu'en dites-vous? Peut-être que nous pourrons y tenir? Du moins, cela ne manque pas d'originalité.

— C'est une idée géniale! S'écria Ferdychtchenko. — Du reste, les dames sont exclues, les hommes seuls auront à se confesser; on tirera au sort comme l'autre fois! Certainement, certainement! Il va de soi qu'on ne force personne: libre à celui qui voudra absolument s'abstenir, de le faire, mais ce ne sera guère aimable! Écrivez vos noms sur un morceau de papier, messieurs, et mettez-les ici, dans mon chapeau, le prince les tirera. La théorie du jeu n'a rien de compliqué: raconter la plus mauvaise action de toute sa vie, c'est une chose extrêmement facile, messieurs! Vous verrez! Si quelqu'un a une défaillance de mémoire, je me charge de compléter immédiatement ses souvenirs!

Cette proposition extravagante ne satisfaisait presque personne. Les uns fronçaient le sourcil, les autres souriaient d'un air louche, quelques-uns soulevaient des objections, mais sans trop y insister; au nombre de ceux-ci se

trouvait, notamment, Ivan Fédorovitch, qui n'osait se poser en adversaire résolu d'une idée dont il voyait que la maîtresse de la maison était férue. Quand une fois Nastasia Philippovna s'était décidée à manifester un désir, il faillait, coûte que coûte, que ce désir s'accomplît, fût-il le plus insensé et le plus préjudiciable à elle-même. Maintenant elle se trémoussait comme dans un accès d'hystérie, riant d'un rire nerveux et convulsif, surtout lorsque Totzky inquiet lui faisait quelque observation. Ses yeux sombres luisaient pareils à des charbons ardents, deux taches rouges se montraient sur ses joues pâles. Peut-être son caprice s'exaspérait-il encore devant les physionomies refrognées et chagrines de plusieurs des invités; peut-être cette idée l'avait-elle séduite précisément par son brutal cynisme. Quelques-uns même étaient persuadés qu'il y avait là-dessous une arrière-pensée, un calcul. Du reste, chacun donna son consentement: en tout cas, c'était curieux, et, pour certains, fort attrayant. Ferdychtchenko surtout se distinguait par son animation.

— Mais si c'est une chose impossible à raconter… devant les dames, observa timidement le jeune homme silencieux.

— Eh bien, vous en raconterez une autre; est-ce que ce sont les vilenies qui manquent? Répondit Ferdychtchenko; — eh! Que vous êtes jeune!

— Mais voilà, je ne sais laquelle de mes actions je dois considérer comme la plus mauvaise, fit à son tour l'actrice.

— Les dames ne sont pas tenues de se confesser, mais si on les en dispense, on ne le leur défend pas: celles qui voudront le faire auront droit à notre reconnaissance. Les hommes eux-mêmes sont libres de ne rien raconter, si cela leur est trop désagréable.

— Mais comment ici prouver que je ne mens pas? Demanda Gania: — or, si je mens, le jeu perd tout son sel. Et qui donc ne mentira pas? Personne, à coup sûr, ne dira la vérité.

— Mais c'est déjà amusant de voir comment les gens mentent. D'ailleurs toi, Ganetchka, tu peux être tranquille à cet égard, vu que ta plus vilaine action, tout le monde la connaît, sans que tu aies besoin de la dire. Mais pensez seulement à ceci, messieurs, s'écria tout à coup Ferdychtchenko dans un transport d'enthousiasme: — de quel œil nous regarderons-nous les uns les autres après ces récits, demain, par exemple?

— Mais est-ce que c'est possible? Se peut-il, vraiment, que cela soit sérieux, Nastasia Philippovna? Demanda avec dignité Totzky.

— Que celui qui craint le loup n'aille pas au bois! Répliqua-t-elle en souriant.

— Mais permettez, monsieur Ferdychtchenko, est-ce qu'il est possible de faire de cela un petit jeu? Reprit Afanase Ivanovitch, de plus en plus alarmé; — je vous assure que de pareilles choses ne réussissent jamais; vous dites vous-même qu'une fois déjà cela n'a pas réussi.

— Comment, cela n'a pas réussi? J'ai raconté la fois passée comme quoi j'avais volé trois roubles.

— Soit; mais il n'est pas possible que vous ayez raconté cela de façon à le rendre vraisemblable et à obtenir créance. Or, comme l'a très-justement fait observer Gabriel Ardalionovitch, la moindre apparence de mensonge suffit pour ôter au jeu tout son piquant. Dans l'espèce, la sincérité ne se comprend qu'avec une forfanterie de mauvais ton qui serait souverainement déplacée ici.

— Mais quel homme raffiné vous êtes, Afanase Ivanovitch! Même moi, vous m'étonnez! Cria Ferdychtchenko; — voyez-vous, messieurs, en disant que je n'ai pas pu raconter mon vol d'une façon vraisemblable, Afanase Ivanovitch donne très-ingénieusement à entendre que je n'ai pas pu voler en réalité (parce qu'il est inconvenant d'avouer cela tout haut), et pourtant, dans son for intérieur, lui-même est peut-être intimement persuadé que Ferdychtchenko a très-bien pu voler! Mais, à notre affaire, messieurs, à notre affaire! J'ai vos noms, vous m'avez aussi donné le vôtre, Afanase Ivanovitch, par conséquent, personne ne refuse! Prince, tirez.

Silencieusement le prince plongea sa main dans le chapeau; le premier nom qui en sortit fut celui de Ferdychtchenko; puis le sort désigna successivement Ptitzine, le général, Afanase Ivanovitch, le prince, Gania, etc. Les dames s'étaient abstenues de prendre part à cette loterie.

— Oh! Mon Dieu, quel guignon! Cria Ferdychtchenko; — je pensais que le prince ouvrirait la marche et qu'ensuite ce serait le tour du général. Mais, grâce à Dieu, du moins Ivan Pétrovitch doit raconter après moi, c'est un dédommagement. Allons, messieurs, sans doute, je suis tenu de donner un

noble exemple, mais je regrette on ne peut plus dans le moment présent d'être si peu de chose et de n'avoir rien de remarquable; mon tchin même est le plus insignifiant du monde; au fait, quel intérêt y a-t-il à savoir que Ferdychtchenko a commis une vilenie? Et quelle est ma plus mauvaise action? J'éprouve ici l'embarras des richesses. Est-ce que je raconterai encore une fois ce vol, pour prouver à Afanase Ivanovitch qu'on peut voler sans être un voleur?

— Vous me prouvez aussi, monsieur Ferdychtchenko, qu'on peut trouver un plaisir enivrant à raconter ses turpitudes, sans même y être invité par personne… Mais, du reste… Excusez-moi, monsieur Ferdychtchenko.

— Commencez, Ferdychtchenko, vous ne faites que bavarder inutilement et ça n'en finit plus! Ordonna d'un ton de colère Nastasia Philippovna impatientée.

Tout le monde remarqua que sa gaieté fébrile avait brusquement fait place à une humeur maussade, grondeuse et irascible, mais elle n'en persistait pas moins obstinément dans son impossible fantaisie. Afanase Ivanovitch souffrait le martyre. Il enrageait même de voir le calme d'Ivan Fédorovitch: le général buvait son champagne, comme si de rien n'était, et peut-être même se disposait à raconter quelque chose quand viendrait son tour.

XIV

— Je n'ai pas d'esprit, Nastasia Philippovna, voilà pourquoi je bavarde inutilement! Cria Ferdychtchenko en manière de préambule: — si j'avais autant d'esprit qu'Afanase Ivanovitch ou qu'Ivan Pétrovitch, je resterais tout le temps sans rien dire; comme Afanase Ivanovitch et Ivan Pétrovitch. Prince, permettez-moi de vous demander votre avis: il me semble toujours que dans ce monde le nombre des voleurs l'emporte de beaucoup sur celui des non-voleurs, et qu'il n'y a même pas d'homme, quelque honnête qu'il soit, qui n'ait commis au moins un vol dans sa vie. C'est mon idée; du reste, je n'en conclus nullement que l'humanité tout entière soit composée de voleurs, quoique parfois, vraiment, j'aie une envie terrible d'admettre cette conclusion. Qu'en pensez-vous?

— Fi, que vous racontez bêtement! Dit Daria Alexievna, — et quelle sottise vous avancez là! Il est impossible que tout le monde ait volé quelque chose; moi je n'ai jamais rien volé.

— Vous n'avez jamais rien volé, Daria Alexievna; mais que dira le prince, qui soudain est devenu tout rouge?

— Il me semble qu'il y a du vrai dans ce que vous dites, seulement vous exagérez beaucoup, répondit le prince, dont le visage en effet s'était couvert de rougeur.

— Et vous-même, prince, n'avez-vous rien volé?

— Fi! Que c'est ridicule! Songez à ce que vous dites, monsieur Ferdychtchenko, intervint le général.

— C'est-à-dire que, mis au pied du mur, vous avez honte de raconter et vous voulez mêler le prince à votre mauvais cas; c'est bien heureux pour vous qu'il ait un si bon caractère, reprit sèchement Daria Alexievna.

— Ferdychtchenko, ou racontez ou taisez-vous et restez seul à vous connaître. Vous feriez perdre patience à n'importe qui, dit avec irritation la maîtresse du logis.

— Tout de suite, Nastasia Philippovna; mais, si le prince a avoué, car les

paroles et la rougeur du prince équivalent pour moi à un aveu, que dirait, par exemple, quelque autre (je ne nomme personne), s'il voulait jamais être sincère? En ce qui me concerne, messieurs, mon récit ne comporte pas de longs développements: c'est une affaire fort simple, fort bête et fort vilaine. Mais je vous assure que je ne suis pas un voleur; j'ai volé je ne sais comment. Il y a deux ans de cela, c'était un dimanche, à la campagne, chez Sémen Ivanovitch Ichtchenko. Il avait du monde à dîner. Après le repas, les hommes restèrent à table pour boire du vin. J'eus l'idée d'aller demander un morceau de piano à Marie Séménovna, la fille de notre amphitryon. En traversant la pièce du coin, j'aperçois un billet de trois roubles, un billet vert, sur la table à ouvrage de Marie Ivanovna: elle l'avait sans doute mis là pour acquitter quelque compte de ménage. Dans la chambre, personne. Je prends l'assignat et je le fourre dans ma poche, pourquoi? — je l'ignore. Je ne comprends pas à quelle inspiration j'ai obéi. Seulement, je rentrai au plus vite à la salle à manger et je repris ma place à table. En attendant ce qui allait résulter de là, j'étais assez agité, je bavardais sans discontinuer, je racontais des anecdotes, je riais; ensuite j'allai m'asseoir auprès des dames. Au bout d'une demi-heure environ, on s'aperçut de la disparition du billet et l'on commença à interroger les servantes. L'une d'elles, Daria, fut soupçonnée. Je manifestai une curiosité et un intérêt extraordinaires; je me rappelle même que, pendant que Daria était toute troublée, je multipliais les instances pour la décider à avouer, en lui garantissant la clémence de Marie Ivanovna, et je tenais ce langage à haute voix, devant tout le monde. Tous avaient les yeux fixés sur moi et j'éprouvais un plaisir extrême à penser que je prêchais la servante, tandis que le billet se trouvait dans ma poche. Le même soir je bus ces trois roubles. J'entrai dans un restaurant et je demandai une bouteille de château-Lafitte; il ne m'était encore jamais arrivé de me faire servir ainsi une bouteille sans rien prendre d'autre; j'avais hâte de dépenser cet argent. Ni alors ni plus tard, je n'ai éprouvé ce qui peut s'appeler un remords de conscience. Certainement, je ne voudrais pas recommencer; vous le croirez ou vous ne le croirez pas, peu m'importe. Eh bien, voilà tout.

— Seulement ce n'est pas, sans doute, votre pire action dit avec mépris Daria Alexievna.

— C’est un cas psychologique et non une action, observa Afanase Ivanovitch.

— Et la servante? Demanda Nastasia Philippovna sans cacher son violent dégoût.

— La servante, naturellement, a été chassée dès le lendemain. C’est une maison où on ne plaisante pas.

— Et vous l’avez laissé mettre à la porte?

— Voilà qui est exquis! Fallait-il pas que j’allasse me dénoncer? Ricana Ferdychtchenko, quelque peu déconcerté d’ailleurs, car il ne pouvait s’empêcher de remarquer l’impression très-désagréable que son récit avait produite sur tous les auditeurs.

— Que c’est sale! S’exclama Nastasia Philippovna,

— Bah! Vous voulez qu’un homme vous raconte la plus vilaine action de sa vie, et vous exigez par-dessus le marché qu’elle ait de l’éclat! Les actions les plus vilaines sont toujours fort sales, Nastasia Philippovna, nous allons tout à l’heure être édifiés à ce sujet en entendant Ivan Pétrovitch. D’ailleurs, combien y en a-t-il qui brillent d’un éclat extérieur et qui, ayant une voiture, voudraient à cause de cela passer pour des vertus? Des gens qui roulent carrosse, il n’en manque pas… Et par quels moyens…

En un mot, Ferdychtchenko s’était tout d’un coup fâché, et, dans son irritation, il s’oubliait, dépassait la mesure; son visage même avait pris une expression grimaçante. Quelque étrange que cela soit, il avait très-probablement compté que son récit obtiendrait un tout autre succès. Sa « jactance de mauvais ton », comme disait Totzky, lui faisait fort souvent commettre de ces « bévues ».

Tremblante de colère, Nastasia Philippovna regarda fixement Ferdychtchenko; celui-ci fut comme glacé de crainte et se tut à l’instant même: il était allé trop loin.

— Si on en restait là? Demanda Afanase Ivanovitch.

— C’est mon tour, mais je profiterai de la faculté laissée à tout le monde et je ne raconterai rien, dit résolument Ptitzine.

— Vous ne voulez pas?

— Je ne puis pas, Nastasia Philippovna; du reste, je considère un pareil

amusement comme impossible.

— Général, je crois que votre tour est venu, dit Nastasia Philippovna à Ivan Fédorovitch, — si vous refusez aussi, tout le jeu sera désorganisé et je le regretterai, car je me proposais de raconter en forme de conclusion un fait « de ma propre vie », seulement je ne voulais parler qu'après vous et après Afanase Ivanovitch: il faut, en effet, que vous m'encouragiez, acheva-t-elle en souriant.

— Oh! Du moment que vous faites cette promesse, s'écria avec feu le général, — je suis prêt à vous raconter toute ma vie, mais, je l'avoue, en attendant mon tour, j'avais déjà préparé mon anecdote…

Ferdychtchenko sourit malignement.

— Et rien qu'à voir Son Excellence, on peut deviner avec quel vif plaisir littéraire elle a pioché sa petite anecdote, osa observer le bouffon, bien qu'il n'eût pas encore recouvré toute son assurance.

Nastasia Philippovna regarda rapidement le général et un sourire vint aussi sur ses lèvres. Mais à chaque minute s'accusaient davantage son énervement et son irascibilité. Depuis qu'elle avait promis un récit, Afanase Ivanovitch éprouvait un surcroit d'inquiétude.

— Il m'est arrivé comme à tout le monde, messieurs, de commettre d'assez mauvaises actions dans le cours de mon existence, commença le général, — mais, chose étrange, la courte anecdote que je vais raconter est celle que je considère comme la plus vilaine de toute ma vie. Depuis lors près de trente ans se sont écoulés, et je ne puis y songer maintenant encore sans une sorte de souffrance morale. L'histoire, du reste, est excessivement bête. À cette époque-là, je venais d'être nommé enseigne. On sait bien ce que c'est qu'un enseigne: il a le sang chaud et la bourse plate. J'avais pour denchtchik[74] un certain Nikifor, qui s'occupait de mon ménage avec beaucoup de zèle: il allait à la provision, raccommodait mes effets, tenait mon appartement en ordre et même chipait à droite et à gauche, dès qu'il en trouvait l'occasion, tous les objets dont l'acquisition pouvait rendre mon intérieur plus confortable; c'était un homme très dévoué et très-honnête. Moi, naturellement, j'étais sévère, mais juste. Nous dûmes séjourner pendant quelque temps dans une petite ville. On m'envoya loger dans un faubourg,

chez la veuve d'un ancien sous-lieutenant. Cette femme était octogénaire ou peu s'en fallait. Elle habitait une petite maison de bois, vieille, délabrée, et sa pauvreté était telle qu'elle n'avait même pas de servante. Autrefois on lui avait connu une très-nombreuse famille, mais, parmi ses proches, les uns étaient morts, les autres s'étaient dispersés ou l'avaient oubliée. Quant à son mari, elle l'avait perdu depuis près d'un demi-siècle. Quelques années auparavant, la veuve avait eu avec elle une nièce; cette dernière était une bossue, méchante, dit-on, comme une sorcière, à ce point qu'un jour elle mordit le doigt de sa tante. Mais la nièce vint aussi à mourir, en sorte que depuis trois ans la vieille se trouvait toute seule. Je m'ennuyais passablement chez elle; d'ailleurs elle était si vide qu'on n'en pouvait rien tirer. Finalement, elle me vola un coq. Le fait jusqu'à présent n'a pas encore été éclairci, mais ce vol n'a pu être commis que par elle. Nous eûmes ensemble une querelle sérieuse au sujet du coq; puis je demandai la permission de changer de logement. On me transféra alors à l'autre bout de la ville, chez un marchand qui était père d'une très-nombreuse famille et qui avait une longue barbe; il me semble que je le vois encore. Nikifor et moi, nous nous rendîmes avec joie dans cette maison et mes adieux à la vieille furent des moins amicaux. Trois jours après, comme j'arrivais de l'exercice, Nikifor me dit: « Vous avez eu tort, Votre Noblesse, de laisser notre soupière chez l'ancienne logeuse, nous n'avons plus rien pour servir la soupe ». Naturellement, je n'y compris rien. « Comment cela? Répondis-je, par quel hasard notre soupière est-elle restée chez la logeuse? » Ce fut au tour de mon denchtchik d'être étonné. « Lorsque nous sommes partis de chez elle, reprit-il, elle a refusé de rendre notre soupière, prétextant qu'un pot à elle avait été cassé par vous et que vous lui aviez vous-même offert cette soupière en dédommagement. » Bien entendu, une telle bassesse me révolta; mon sang d'enseigne se mit à bouillonner; je ne fis qu'un saut jusqu'à la demeure de la vieille. J'arrive, pour ainsi dire, hors de moi; je regarde, elle est assise toute seule dans un coin du vestibule, comme si elle s'était retirée là pour fuir l'ardeur du soleil; elle a la joue appuyée sur la main. Je commence aussitôt à l'invectiver dans les termes les plus violents: « Tu es une ci, une là… » Vous savez si le vocabulaire russe est riche en injures! Mais je l'observe et je remarque dans

son aspect quelque chose d'étrange: ses yeux grands ouverts sont fixés sur moi, elle ne cesse de me regarder et ne profère pas une parole, son corps a l'air de vaciller. À la fin ma colère se calme, j'examine la vieille, je l'interroge, pas un mot de réponse. Je ne sais que penser; les mouches bourdonnent, le soleil se couche, le silence règne dans la maison; enfin je m'en vais fort troublé. Je ne revins pas tout de suite chez moi: le major m'avait fait demander; après avoir passé chez lui, j'allai donner un coup d'œil à ma compagnie; bref, il était fort tard quand je rentrai dans mon logement. Le premier mot de Nikifor fut: « Savez-vous, Votre Noblesse, que notre logeuse est morte? — Quand? — Mais ce soir, il y a de cela une heure et demie. » C'était donc pendant que je l'injuriais qu'elle avait rendu l'âme. Je vous l'assure, cette coïncidence me frappa tellement que j'eus peine à reprendre mes esprits. Je me mis à penser à la défunte, et même à en rêver la nuit. Sans doute je n'ai pas de préjugés, mais le surlendemain j'allai à son enterrement. En un mot, à mesure que le temps passait, je songeais davantage à la malheureuse vieille. Je me disais: Cette femme, cette créature humaine a vécu longtemps; jadis elle a eu des enfants, un mari, une famille, des proches; tout cela s'agitait autour d'elle, elle était comme environnée de sourires, et soudain tout cela a disparu, elle est restée seule comme… comme une mouche, portant sur elle la malédiction de l'âge. Enfin, Dieu la rappelle à lui: au moment où le soleil se couche, par une douce soirée d'été, ma vieille s'envole aussi, — sans doute ce rapprochement comporte une pensée instructive, — et voilà qu'au lieu de larmes pour l'accompagner dans son dernier voyage, elle n'a que les insultes d'un jeune enseigne qui, le poing sur la hanche, lui fait une scène épouvantable à propos d'une soupière! Assurément j'ai eu tort et, si j'envisage à présent mon action avec plus de sang-froid, je n'en continue pas moins à plaindre la pauvre femme. C'est au point, je le répète, que je m'en étonne moi-même, car, après tout, je ne suis guère responsable de ce qui est arrivé: pourquoi donc s'est-elle avisée de mourir juste dans ce moment-là? Quoi qu'il en soit, je n'ai pu calmer mes remords qu'en fondant deux lits dans un hospice pour assurer à deux vieilles femmes malades le repos et le bien-être durant les derniers jours de leur existence terrestre. Cette fondation existe depuis quinze ans et j'ai l'intention

de la rendre perpétuelle: j'y pourvoirai par mes dispositions testamentaires. Eh bien, voilà tout. Je répète que j'ai peut-être commis beaucoup de fautes, mais qu'en conscience je regarde cette action comme la plus vilaine de toute ma vie.

— Loin d'être la plus vilaine de votre vie, Excellence, l'action que vous nous avez racontée est une de celles qui vous font le plus d'honneur; vous vous êtes joué de Ferdychtchenko! Observa le bouffon.

— Au fait, général, je ne m'imaginais pas que vous aviez si bon cœur, c'est même dommage, dit négligemment Nastasia Philippovna.

— Dommage? Pourquoi donc? Demanda avec un rire aimable Ivan Fédorovitch, et, trèscontent de lui-même, il vida son verre de champagne.

C'était maintenant le tour d'Afanase Ivanovitch, qui avait aussi préparé un récit. Tout le monde devinait qu'il ne se déroberait pas comme Ivan Pétrovitch, et, pour certaines raisons, on était curieux de savoir ce qu'il raconterait; en même temps on observait Nastasia Philippovna. Totzky prit la parole avec une dignité extraordinaire qui seyait à son extérieur imposant (c'était, disons-le entre parenthèses, un homme de bonne mine, grand et assez gros; il avait un faux râtelier, des joues vermeilles et un peu flasques, un crâne en partie chauve, en partie couvert de cheveux blancs. Élégamment vêtu sans que sa mise eût rien d'étriqué, il se faisait surtout remarquer par la beauté de son linge. Ses mains blanches et potelées attiraient le regard. Une bague ornée de diamants brillait à l'index de sa main droite). Tant qu'il parla, la maîtresse de la maison considéra attentivement la dentelle qui garnissait sa manche et ne leva pas une seule fois les yeux sur le narrateur.

— Ce qui facilite on ne peut plus ma tâche, commença d'un ton doux et gracieux Afanase Ivanovitch, — c'est l'obligation formelle de ne raconter que la plus mauvaise action de ma vie. En pareil cas, naturellement, il ne peut pas y avoir d'hésitation: le choix est vite fait pour peu qu'on se laisse guider par la conscience et par la mémoire du cœur. Parmi les innombrables… légèretés que j'ai à me reprocher, j'avoue avec chagrin qu'il en est une dont le souvenir n'a pas cessé de m'être fort pénible. Cela date d'une vingtaine d'années; je me trouvais alors à la campagne chez Platon Ordyntzeff; il avait été nommé tout récemment maréchal de la noblesse et il était venu passer les

fêtes d'hiver en province avec sa jeune femme. Justement le jour de naissance d'Anfisa Alexievna approchait et deux bals devaient avoir lieu. C'était le moment où faisait fureur dans le grand monde la Dame aux camélias de Dumas fils, ce délicieux roman qui, à mon avis, sera immortel et toujours jeune. Toutes les femmes en raffolaient, — celles, du moins, qui l'avaient lu. La mode avait adopté les camélias, pas une dame qui ne voulût en avoir; ces fleurs étaient devenues l'accessoire obligé d'une toilette de bal; or, je vous le demande, pouvait-on s'en procurer aisément dans une petite localité où tout le monde se les arrachait? Pétia Vorkhovskoï était alors amoureux fou d'Anfisa Alexievna. Je ne sais pas, vraiment, s'il y avait quelque chose entre elle et lui, je veux dire, s'il pouvait avoir quelque espoir sérieux. Le pauvre garçon désirait passionnément procurer des camélias à Anfisa Alexievna pour le prochain bal. On savait que Sophie Bezpaloff et la comtesse Sotzky, — une Pétersbourgeoise en visite chez la gouvernante, — y viendraient toutes deux avec des bouquets blancs. Madame Ordyntzeff, pour un certain effet particulier, en voulait de rouges. Elle mit son mari en campagne et il s'engagea à lui trouver les fleurs tant désirées. Malheureusement, tous les camélias avaient été raflés la veille par Catherine Alexandrovna Mytichtcheff, qui était à couteaux tirés avec Anfisa Alexievna. Le résultat se devine: attaque de nerfs, évanouissement de la jeune femme, désespoir de Platon. Que Pétia réussit là où le mari avait échoué, cela, on le comprend, pouvait avancer singulièrement ses affaires: en pareil cas la reconnaissance féminine n'a point de bornes. Il se démène comme un diable dans un bénitier; mais, est-il besoin de le dire? Tous ses efforts restent infructueux. Soudain, la veille du bal, je le rencontre à onze heures du soir chez une voisine d'Ordyntzeff, Marie Pétrovna Zoubkoff. Il est rayonnant. « Qu'est-ce que tu as? — J'ai trouvé! Eurêka! —Eh bien, mon ami, tu m'étonnes! Où? Comment? — À Ekchaïsk (une petite ville située à vingt verstes de là, dans un autre district) habite un vieux et riche marchand du nom de Trépaloff, c'est un homme marié et sans enfants; sa femme et lui élèvent des serins; tous deux ont la passion des fleurs, je trouverai des camélias chez Trépaloff. — Ce n'est pas sûr, et puis voudra-t-il t'en donner? — Je me mettrai à genoux devant lui, je me roulerai à ses pieds, je ne m'en irai pas sans en avoir! —

Quand y vas-tu? — Je pars demain, à cinq heures du matin. — Eh bien, que Dieu te conduise! » Vous savez, j'en étais bien aise pour lui. Je retourne chez Ordyntzeff, il était plus d'une heure du matin, je me dispose à me coucher et tout d'un coup une idée fort originale me vient à l'esprit. Je me rends aussitôt à la cuisine, j'éveille le cocher Savel. « Attelle-moi des chevaux d'ici à une demi-heure! » lui dis-je en lui mettant quinze roubles dans la main. Au bout d'une demi-heure, naturellement, tout se trouva prêt. Anfisa Alexievna, me dit-on, avait la migraine, la fièvre, le délire. Je monte en voiture et me voilà parti pour Ekchaïsk, où j'arrive entre quatre et cinq heures. Je descends à l'auberge en attendant le lever du jour; puis, dès que l'aurore commence à poindre, vers sept heures, je vais trouver Trépaloff. « Tu as des camélias? Batuchka, mon père, secours-moi, sauve-moi, je t'en supplie à genoux! — Non, non, pas du tout, je n'y consens pas! » Me répond le marchand, un grand vieillard aux cheveux blancs et au visage sévère. Je tombe à ses pieds! Ceci est à la lettre, je me prosterne devant lui! « Que faites-vous, batuchka, que faites-vous, mon père? » reprend-il étonné, effrayé même. « Mais c'est qu'il y va de la vie d'un homme! » lui crié-je. « Allons, puisqu'il en est ainsi, prenez-les, que Dieu vous assiste! » Incontinent je fais main basse sur les camélias rouges, ils remplissaient toute une serre, c'était admirable à voir. Trépaloff soupire. Je tire cent roubles de mon porte-monnaie. « Non, batuchka, veuillez m'épargner l'offense d'un tel procédé. — En ce cas, répliquai-je, permettez-moi, honoré monsieur, de vous offrir ces cent roubles pour l'hôpital de votre localité. — C'est une autre affaire, batuchka, répond-il, j'accepte votre argent, du moment qu'il s'agit d'une bonne œuvre, d'une action noble et agréable à Dieu; puisse-t-il vous récompenser! » Vous savez, ce vieillard me plut: c'était, comme on dit, un Russe de la vraie souche. Tout heureux d'avoir si bien réussi, je me mis en route immédiatement; je revins par des chemins de traverse, pour ne pas rencontrer Pétia. Dès que je fus arrivé, j'envoyai le bouquet à Anfisa Alexievna, elle le reçut au moment de son réveil. Vous pouvez vous imaginer sa joie, sa reconnaissance! Platon, la veille encore tué, anéanti, Platon se jeta dans mes bras en sanglotant. Hélas! Tous les maris sont les mêmes depuis la création… du mariage! Je n'ose rien ajouter, je me bornerai à dire que cet incident ruina définitivement les affaires

du pauvre Pétia. Je pensais d'abord que, quand il saurait tout, il me tuerait, et je pris même des mesures en conséquence; mais les choses suivirent un cours tout différent de ce que j'aurais pu supposer. Pétia s'évanouit, le soir il eut le délire, et le lendemain matin la fièvre chaude se déclara chez lui; il sanglotait comme un enfant, il avait des convulsions. Sa maladie dura un mois, et, dès qu'il fut rétabli, il se fit envoyer au Caucase; bref un vrai roman! En fin de compte, il fut tué en Crimée. Son frère, Stépan Vorkhovskoï, était déjà, à cette époque, un brillant colonel. J'avoue que cette affaire m'a laissé de longs remords. Pourquoi ai-je causé un tel chagrin à Pétia? Passe encore si alors j'avais été moi-même amoureux, mais non, c'était de ma part une simple niche, un caprice de libertin, rien de plus. Et si je ne lui avais pas soufflé ce bouquet, il vivrait peut-être encore, il serait heureux, il n'aurait pas eu l'idée d'aller se faire tuer par les Turcs!

Afanase Ivanovitch termina son récit avec une dignité calme, comme il l'avait commencé. Quand il eut fini, on remarqua que les yeux de Nastasia Philippovna brillaient d'un éclat particulier et même que ses lèvres tremblaient. Tous les regards se portèrent curieusement sur le narrateur et sur la jeune femme.

— On a trompé Ferdychtchenko! On l'a mystifié: Non, c'est ce qui s'appelle une flouerie! Gémit Ferdychtchenko, comprenant qu'il pouvait et devait glisser son petit mot.

— Mais à qui la faute si vous ne comprenez rien? Voilà, instruisez-vous auprès des gens d'esprit! Répliqua presque triomphalement Daria Alexievna. (C'était la vieille amie, l'âme damnée de Totzky.)

— Vous avez raison, Afanase Ivanovitch, ce petit jeu est fort ennuyeux et il faut y mettre fin le plus tôt possible, dit négligemment Nastasia Philippovna; — je raconterai moi-même ce que j'ai promis et vous allez tous pouvoir jouer aux cartes.

— Mais, avant tout, l'anecdote promise! Fit avec chaleur Ivan Fédorovitch.

Brusquement, à la surprise générale, la maîtresse de la maison interpella Muichkine:

— Prince, commença-t-elle d'une voix vibrante, — mes vieux amis que

voici, le général et Afanase Ivanovitch, me prêchent continuellement le mariage. Donnez-moi votre avis: dois-je ou non me marier? Ce que vous aurez dit, je le ferai.

Afanase Ivanovitch pâlit, le général demeura stupéfait; tous allongèrent la tête en ouvrant de grands yeux. Le sang se glaça dans les veines de Gania.

— Avec… avec qui? Demanda le prince d'une voix à peine distincte.

— Avec Gabriel Ardalionovitch Ivolguine, répondit Nastasia Philippovna en détachant nettement chaque syllabe.

Il y eut un silence de quelques secondes; il semblait que la poitrine du prince était écrasée sous un poids terrible et qu'aucun son n'en pouvait sortir.

— N-non… Ne vous mariez pas! Murmura-t-il enfin, et il respira avec effort.

— Ainsi soit-il! Déclara Nastasia Philippovna, puis, avec un accent d'autorité, de triomphe en quelque sorte, elle s'adressa à Gania: — Gabriel Ardalionovitch, vous avez entendu la décision du prince? Eh bien, c'est ma réponse; que désormais il ne soit plus question de cette affaire!

— Nastasia Philippovna! Articula d'une voix tremblante Afanase Ivanovitch.

— Nastasia Philippovna! Fit le général d'un ton pressant mais où perçait l'inquiétude.

Toute la société était en émoi.

— Qu'est-ce qu'il y a, messieurs? Poursuivit la maîtresse de la maison, qui semblait considérer avec étonnement ses invités: — pourquoi vous émouvoir ainsi? Et quels visages vous avez tous!

— Mais… rappelez-vous, Nastasia Philippovna, balbutia Totzky, — vous avez fait une promesse… entièrement libre, et vous auriez pu jusqu'à un certain point épargner… J'ai peine à m'exprimer et… sans doute, je suis troublé, mais… En un mot, maintenant, dans un pareil moment, et devant… devant tout le monde, et tout cela si… finir par un petit jeu semblable une affaire sérieuse, une affaire d'honneur et de cœur… d'où dépend…

— Je ne vous comprends pas, Afanase Ivanovitch; en effet, vous êtes tout dérouté. D'abord, que signifient ces mots: « devant tout le monde »? Est-ce que nous ne sommes pas dans une société choisie et intime? Ensuite, que

parlez-vous de « petit jeu »? Je voulais effectivement raconter une anecdote, eh bien, voilà, je l'ai racontée; est-ce qu'elle n'est pas jolie? Et pourquoi dire que ce n'est pas sérieux? Est-ce que cela ne l'est pas? Vous l'avez entendu, j'ai dit au prince: « Il sera fait comme vous l'aurez dit. » S'il avait dit ''oui'', j'aurais aussitôt donné mon consentement, mais il a dit ''non'', et j'ai refusé. Est-ce que ce n'est pas sérieux? Ici toute ma vie tenait à un cheveu; quoi de plus sérieux?

— Mais le prince, pourquoi faire intervenir ici le prince? Et qu'est-ce enfin que le prince? Grommela le général, qui pouvait à peine contenir son indignation en voyant accorder tant d'importance à l'opinion de Muichkine.

— Voici ce que le prince est pour moi: c'est le premier homme dont le dévouement sincère m'ait inspiré confiance. Il a cru en moi à première vue et je crois en lui.

Pâle, les lèvres crispées, Gania prit enfin la parole.

— Il ne me reste qu'à remercier Nastasia Philippovna de l'extrême délicatesse dont elle… a fait preuve à mon égard, dit-il d'une voix frémissante; — sans doute cela devait être… Mais… le prince… Le prince dans cette affaire…

— Fait un coup de soixante-quinze mille roubles, n'est-ce pas? Interrompit brusquement Nastasia Philippovna: — c'est cela que vous vouliez dire? Ne niez pas, vous vouliez certainement dire cela! Afanase Ivanovitch, j'avais encore quelque chose à ajouter: gardez pour vous ces soixante-quinze mille roubles et sachez que je vous rends votre liberté gratis. Assez! Il faut bien que vous respiriez aussi! Neuf ans et trois mois! Demain commencera une vie nouvelle, mais aujourd'hui c'est ma fête, et je m'appartiens, pour la première fois depuis que je suis au monde! Général, reprenez vos perles, donnez-les à votre épouse, les voici; dès demain je quitterai cet appartement. Et désormais il n'y aura plus de soirées, messieurs! Après avoir ainsi parlé, elle se leva soudain, comme si elle eût voulu s'en aller.

— Nastasia Philippovna! Nastasia Philippovna! Fit-on de tous côtés. L'agitation était générale. Tous les visiteurs avaient quitté leurs places et entouraient la maîtresse de la maison, écoutant avec inquiétude ces paroles

saccadées, fiévreuses, délirantes; personne n'y comprenait rien; l'ahurissement, le désarroi était à son comble. Sur ces entrefaites retentit brusquement un coup de sonnette tout aussi fort que celui qui tantôt avait jeté l'émoi dans la demeure de Gania.

— Ah! A-ah! Voilà le dénouement! Enfin! Il est onze heures et demie! Cria Nastasia Philippovna; — je vous prie de vous asseoir, messieurs, c'est le dénouement!

Cela dit, elle s'assit elle-même. Un étrange sourire tremblait sur ses lèvres. Silencieuse, elle attendait avec anxiété, et ses yeux ne quittaient pas la porte.

— Rogojine et les cent mille roubles, sans doute, murmura en aparté Ptitzine.

XV

La femme de chambre Katia entra fort effrayée.

— Dieu sait ce qu'il y a là, Nastasia Philippovna, dix individus, tous ivres, ont pénétré dans l'appartement et demandent à vous voir; ils m'ont jeté le nom de Rogojine; vous le connaissez, disent-ils.

— C'est vrai, Katia, introduis-les tous à l'instant même.

— Tous! … Est-ce possible, Nastasia Philippovna? Ce sont des gens de si mauvaise mine!

— Fais-les entrer tous, Katia, tous jusqu'au dernier, n'aie pas peur; d'ailleurs, tu voudrais les empêcher d'entrer que tu n'y réussirais pas. Oh! Quel bruit ils font, c'est comme tantôt! Messieurs, continua-t-elle en s'adressant à ses visiteurs, — vous trouverez peut-être mauvais que je reçoive en votre présence une telle société. Je le regrette fort et je vous fais mes excuses, mais il le faut, et je désire beaucoup que tous vous consentiez à être témoins du dénouement. Du reste, ce sera comme il vous plaira…

Les invités ne cessaient de se regarder avec étonnement et de se parler à voix basse, mais une chose était parfaitement claire pour eux: tout cela avait été concerté, arrangé d'avance, et Nastasia Philippovna, bien que folle assurément, ne se laisserait démonter par rien. Tous étaient dévorés de curiosité. D'ailleurs, personne n'avait lieu d'être trop inquiet. Il ne se trouvait là que deux dames: Daria Alexievna et la belle mais silencieuse inconnue. La première en avait vu bien d'autres et ne s'intimidait pas facilement. La seconde ne pouvait sans doute comprendre de quoi il s'agissait. C'était une étrangère, une Allemande, qui ne savait pas un mot de russe. De plus, sa bêtise paraissait égale à sa beauté. Ses connaissances l'invitaient à leurs soirées, simplement parce qu'elle était décorative. On la montrait aux visiteurs, comme on exhibe un tableau de prix, un vase, une statue ou un écran. Quant aux hommes, Ptitzine, par exemple, se trouvait être l'ami de Rogojine; Ferdychtchenko était là comme un poisson dans l'eau; Ganetchka n'avait pas encore pu se remettre de sa stupeur, mais une force irrésistible le

clouait à son pilori; le vieux professeur ne comprenait guère ce qui se passait: témoin de l'agitation extraordinaire à laquelle étaient en proie la maîtresse de la maison et son entourage, il avait envie de pleurer et tremblait littéralement de frayeur, mais le vieillard aurait mieux aimé mourir que d'abandonner dans un pareil moment Nastasia Philippovna, qu'il adorait comme un grand-père peut adorer sa petite-fille. Pour ce qui est d'Afanase Ivanovitch, certes, il lui répugnait fort de se compromettre dans de telles aventures, mais l'affaire l'intéressait trop, nonobstant la tournure insensée qu'elle avait prise, et puis deux ou trois petits mots, tombés des lèvres de Nastasia Philippovna, l'avaient tellement intrigué, qu'il ne voulait pas s'en aller sans en avoir l'explication. Totzky résolut donc de rester jusqu'à la fin, et l'attitude d'un spectateur silencieux fut celle qu'il crut devoir adopter comme la plus compatible avec sa dignité. Seul, le général Épantchine, blessé de la façon incivile dont on venait de lui rendre son cadeau, se refusait à supporter plus longtemps toutes ces excentricités. Si tout à l'heure, sous l'influence de la passion, il avait poussé la condescendance jusqu'à daigner prendre place à côté de Ptitzine et de Ferdychtchenko, à présent se réveillaient chez Ivan Fédorovitch le respect de lui-même, le sentiment du devoir, la conscience de ce qu'il devait à son rang social et à sa position dans le service. Bref, il ne cacha point qu'un homme comme lui ne pouvait se commettre avec Rogojine et ses compagnons.

Nastasia Philippovna l'interrompit dès les premiers mots:

— Ah! Général, je n'y pensais plus! Mais soyez sûr que j'avais prévu ce désagrément pour vous. Si cela vous choque tant, je n'insiste pas pour vous retenir, quoique j'eusse désiré, en ce moment surtout, vous voir auprès de moi. En tout cas, je vous suis bien reconnaissante de votre visite et de votre flatteuse attention, mais si vous avez peur…

— Permettez, Nastasia Philippovna, s'écria le général dans un élan de générosité chevaleresque, — à qui parlez-vous? Mais c'est par dévouement qu'à présent je resterai auprès de vous, et s'il y a, par exemple, quelque danger… D'ailleurs, j'avoue que ma curiosité est excitée au plus haut point. Je craignais seulement qu'ils n'abîmassent les tapis ou ne brisassent quelque chose… À mon avis, il ne faudrait pas les recevoir, Nastasia Philippovna!

— Rogojine lui-même! Annonça Ferdychtchenko.

— Qu'en pensez-vous, Afanase Ivanovitch? Demanda tout bas le général à Totzky; — est-ce qu'elle n'est pas folle? J'entends: folle, au sens propre du mot, dans l'acception médicale, — hein?

— Je vous ai dit qu'elle avait toujours eu une prédisposition à cela, murmura d'un air fin Afanase Ivanovitch.

— Et puis la fièvre…

Depuis sa visite chez Gania, la bande de Rogojine s'était enrichie de deux nouvelles recrues: un vieillard débauché qui avait rédigé dans son temps un petit canard scandaleux, et un sous-lieutenant en retraite. Il circulait une anecdote sur le compte du premier: on racontait qu'il avait un faux râtelier monté en or, et qu'un jour il lui était arrivé de le mettre en gage pour se procurer l'argent nécessaire à une orgie. L'officier semblait un concurrent et un rival pour le monsieur fier de ses poings; personne parmi les compagnons de Rogojine ne le connaissait; on l'avait ramassé sur la perspective Nevsky, où il sollicitait, avec des phrases à la Marlinsky, la charité des passants, sous le fallacieux prétexte qu'au temps de sa splendeur il donnait des quinze roubles d'un coup aux gens qui lui demandaient l'aumône. De prime abord, les deux concurrents éprouvèrent de l'antipathie l'un pour l'autre. L'athlète se sentait blessé par l'admission du « solliciteur » dans la bande; naturellement taciturne, il se bornait à proférer parfois un grognement d'ours et à considérer avec un souverain mépris le « solliciteur », lorsque celui-ci, homme du monde évidemment et politique délié, cherchait à s'insinuer dans ses bonnes grâces. À première vue, le sous-lieutenant paraissait être de ceux qui suppléent à la force par l'adresse et le savoir-faire; d'ailleurs, il était plus petit que l'athlète. Délicatement, sans engager une discussion proprement dite, mais avec une intention manifeste, il fit plusieurs fois allusion aux avantages de la boxe anglaise, c'est-à-dire qu'il se montra un pur zapadnik[75]. Au mot de « boxe », les lèvres de l'athlète esquissaient un sourire dédaigneux, il ne faisait pas à son adversaire l'honneur d'une réfutation en règle, mais, sans rien dire, comme par hasard, il exhibait une chose éminemment nationale, — un poing énorme, musculeux, couvert de poils roux, et chacun restait convaincu que si cette chose profondément nationale

s’abattait sur un objet, elle le mettrait à coup sûr en capilotade.

Absorbé depuis le matin par la pensée de la visite qu’il devait faire à Nastasia Philippovna, Rogojine s’était efforcé de calmer l’excitation bachique de ses compagnons et il y avait en grande partie réussi. Lui-même était presque complètement dégrisé mais les émotions ressenties durant cette journée sans analogue dans sa vie l’avaient rendu à peu près fou. Une seule idée subsistait dans son esprit, l’idée pour la réalisation de laquelle il s’était donné un mal effroyable depuis cinq heures jusqu’à onze heures. Peu s’en fallait qu’il n’eût aussi fait perdre la tête à Kinder et à Biskoup, ses hommes d’affaires en cette circonstance. À la fin pourtant les cent mille roubles lui furent versés, mais à quel prix! L’intérêt était fabuleux, au point que Biskoup lui-même baissa la voix par pudeur, lorsqu’il en parla à Kinder.

Comme tantôt, Rogojine ouvrait la marche; ses acolytes le suivaient, pénétrés sans doute du sentiment de leurs prérogatives, mais néanmoins quelque peu inquiets. C’était surtout, et Dieu sait pourquoi, Nastasia Philippovna qui leur faisait peur. Plusieurs d’entre eux pensaient même qu’on allait immédiatement les jeter tous en bas de l’escalier. Parmi ces poltrons se trouvait l’élégant, l’irrésistible Zaliojeff. Mais les autres, notamment l’athlète, sans faire montre de leurs dispositions hostiles, nourrissaient in petto un mépris profond, haineux même, à l’endroit de Nastasia Philippovna, et se rendaient chez elle comme ils seraient allés à l’assaut d’une position ennemie. Toutefois, le luxe des deux premières pièces leur inspira un respect involontaire et presque craintif: il y avait là tant de choses toutes nouvelles pour eux, des meubles rares, des tableaux, une grande statue de Vénus! Sans doute cette crainte instinctive s’alliait à une curiosité effrontée, et elle ne les empêcha pas d’envahir le salon à la suite de leur chef; mais, en apercevant le général Épantchine parmi les hôtes de Nastasia Philippovna, l’athlète, le « solliciteur » et plusieurs autres furent dans le premier moment si déconcertés qu’ils commencèrent à reculer peu à peu et rentrèrent dans la pièce précédente. Quelques-uns seulement firent bonne contenance. Au nombre de ces intrépides figurait Lébédeff: il marchait presque côte à côte de Rogojine, comprenant quelle était l’importance d’un homme qui possédait un million quatre cent mille roubles en beaux deniers comptants, et qui maintenant

même tenait à la main cent mille roubles, il faut du reste noter que tous, sans même en excepter le docte Lébédeff, avaient une idée fort peu nette des limites de leur pouvoir, et qu'ils ne savaient pas bien si à présent tout leur était permis en effet. À de certains moments Lébédeff se serait prononcé pour l'affirmative avec la dernière énergie, mais, à d'autres, il sentait le besoin de se remémorer, à tout hasard, divers petits articles du code.

Au rebours de ce qu'éprouvait sa bande en pénétrant dans le salon, Rogojine n'eut pas plutôt aperçu Nastasia Philippovna que tout le reste cessa d'exister pour lui. Il pâlit et s'arrêta un instant; on pouvait deviner que son cœur battait avec violence. Timidement, d'un air effaré, il regarda durant quelques secondes la maîtresse de la maison. Tout à coup, comme si la raison l'avait complètement abandonné, il s'avança vers la table d'un pas presque chancelant; en chemin il se heurta à la chaise de Ptitzine, et marcha avec ses bottes sales sur les dentelles qui bordaient la superbe robe de la belle Allemande; il ne le remarqua pas et ne fit point d'excuses. Arrivé près de la table, il y déposa un objet étrange qu'il tenait devant lui, serré dans ses deux mains, en traversant le salon. C'était un paquet haut de trois verchoks et long de quatre, soigneusement enveloppé dans un numéro de la Gazette de la Bourse; ce paquet était lié avec une ficelle comme celles que l'on noue autour des pains de sucre. Ensuite Rogojine laissa tomber ses bras, et, silencieux, attendit en quelque sorte son arrêt. Il portait exactement le même costume que tantôt, sauf qu'il avait au cou une écharpe toute neuve en soie rouge et verte, avec un gros diamant monté en épingle et figurant un scarabée; ses mains n'étaient pas propres, mais à l'une d'elles on voyait une bague enrichie de brillants. Lébédeff s'arrêta à trois pas de la table. Katia et Pacha, les servantes de Nastasia Philippovna, étaient accourues, et, derrière les portières à demi soulevées, regardaient avec inquiétude.

La maîtresse du logis considéra curieusement Rogojine,

— Qu'est-ce que c'est? Demanda-t-elle en montrant des yeux l'« objet ».

— Les cent mille roubles! Répondit-il presque mystérieusement.

— Ah! Mais il a tenu parole. Quel homme! Asseyez-vous, je vous prie, ici, sur cette chaise; plus tard je vous dirai quelque chose. Qui est-ce qui est avec vous? Toute votre société de tantôt? Eh bien, qu'ils entrent, qu'ils

s’asseyent. Ils peuvent prendre place sur ce divan, et en voici encore un autre. Tenez, il y a là deux fauteuils… Pourquoi ne veulent-ils pas? Qu’est-ce qu’ils ont donc?

Le fait est que plusieurs, positivement intimidés, avaient battu en retraite et attendaient dans la pièce voisine. Ceux qui étaient restés dans le salon déférèrent à l’invitation de Nastasia Philippovna; seulement, ils s’assirent assez loin de la table et, pour la plupart, dans les coins; les uns cherchaient encore à s’effacer, les autres recouvraient progressivement leur aplomb; ce phénomène s’opérait même avec une rapidité singulière. Rogojine prit la chaise qui lui avait été indiquée, mais, au bout d’un instant, il se leva et ne se rassit plus. Peu à peu il commençait à remarquer les visiteurs. À la vue de Gania, il eut un sourire haineux, et murmura à part soi: « Tiens! » La présence du général et d’Afanase Ivanovitch ne produisit guère d’impression sur lui; à peine fit-il attention à eux. Mais, en apercevant le prince à côté de Nastasia Philippovna, sa surprise fut telle que, malgré lui, ses yeux restèrent longtemps attachés sur Muichkine; il semblait ne pouvoir s’expliquer cette rencontre. Par moments il y avait lieu de supposer qu’il était en proie à un véritable délire. Indépendamment des diverses secousses de la journée, sa dernière nuit s’était passée tout entière en wagon et il n’avait pas dormi depuis près de quarante-huit heures.

— Messieurs, c’est cent mille roubles qu’il y a là, dans ce sale paquet, dit Nastasia Philippovna en s’adressant à toute sa société d’un air de défi impatient et fiévreux. — Tantôt il s’est mis à crier comme un fou qu’il m’apporterait le soir cent mille roubles, et je l’attendais toujours. Il m’a marchandée: il a commencé par me proposer dix-huit mille roubles, puis quarante mille, et finalement il est allé jusqu’à cent mille: les voici. Tout de même il a tenu parole! Oh! Comme il est pâle!… Tout cela s’est passé ce matin chez Ganetchka; j’étais allée faire visite à sa maman, à ma future famille; là, sa sœur m’a crié aux oreilles: « Est-il possible qu’on ne chasse pas d’ici cette déhontée! », et elle a craché au visage de son frère, de Ganetchka. C’est une jeune fille qui a du caractère!

— Nastasia Philippovna! Fit le général d’un ton de reproche. Il commençait à comprendre tant bien que mal la situation.

— Quoi, général? C'est inconvenant, n'est-ce pas? Mais j'en ai fini avec les manières! Pendant cinq ans j'ai posé pour la vertu farouche dans ma loge du Théâtre Français, j'ai rebuté tous ceux qui ont recherché mes faveurs, je me suis donné des airs de prude hautaine; eh bien, à présent j'en ai assez! Voilà qu'après mes cinq années de vertu il est venu, sous vos yeux, déposer cent mille roubles sur la table, et sans doute son équipage m'attend à la porte. Il m'a estimée cent mille roubles! Ganetchka, je le vois, tu es encore fâché contre moi? Mais se peut-il que tu aies songé à me faire entrer dans ta famille? Moi, la maîtresse de Rogojine! Qu'est-ce que disait le prince tout à l'heure?

— Je n'ai pas dit que vous étiez la maîtresse de Rogojine, vous ne l'êtes pas! Déclara le prince d'une voix tremblante.

Daria Alexievna ne put se contenir.

— Nastasia Philippovna, assez, matouchka, assez, chère! S'écria-t-elle tout à coup; — puisque tu es si fatiguée d'eux, envoie-les promener! Et se peut-il que, même pour cent mille roubles, tu consentes à t'en aller avec un tel homme? À la vérité, cent mille roubles méritent considération; eh bien, prends les cent mille roubles et, lui, mets-le à la porte, voilà comme il faut faire avec eux; ah! Si j'étais à ta place, comme je te les balancerais tous, ça ne traînerait pas!

Daria Alexievna prononça ces mots avec emportement. C'était une bonne femme et elle s'emballait très-vite.

— Ne te fâche donc pas, Daria Alexievna, répondit en souriant Nastasia Philippovna, — dans ce que je lui ai dit, il n'y avait pas de colère. Lui ai-je fait quelque reproche? Vraiment je ne puis comprendre comment j'ai eu cette sotte idée de vouloir entrer dans une famille honorable. J'ai vu sa mère, je lui ai baisé la main. Et si tantôt je me suis montrée insolemment railleuse chez toi, Ganetchka, je l'ai fait exprès: je voulais voir moi-même une dernière fois jusqu'où tu pouvais aller. Eh bien, tu m'as étonnée, en vérité. Je m'attendais à beaucoup de choses, mais pas à cela! Et tu as pu consentir à m'épouser, sachant que la veille, pour ainsi dire, de ton mariage, le général ici présent m'avait offert de telles perles et que je les avais acceptées! Et Rogojine? Dans ta maison, devant ta mère et ta sœur, il m'a marchandée, et cela ne t'a

pas empêché de venir ensuite demander ma main! Peu s'en est fallu même que tu n'aies amené ta sœur! Rogojine aurait-il dit vrai quand il a prétendu que, pour trois roubles, tu marcherais à quatre pattes sur le boulevard Vasilievsky?

— Oui, il marcherait à quatre pattes, affirma Rogojine à voix basse, mais d'un air profondément convaincu.

— Passe encore, si tu mourais de faim, mais tu touches, dit-on, un beau traitement! Et, non content d'introduire dans la maison une créature déshonorée, tu épouserais, par-dessus le marché, une femme qui t'est odieuse! (car tu me détestes, je le sais!) Non, maintenant, je crois que, pour de l'argent, un pareil homme assassinerait. À présent, la soif du gain les a tous enfiévrés à un tel point qu'ils en sont comme fous. Les enfants eux-mêmes se font usuriers, ou bien ils prennent un rasoir, enroulent de la soie autour de la charnière, puis tout doucement, par derrière, s'approchent de leur ami et l'égorgent comme un mouton: j'ai lu le fait il n'y a pas longtemps. Eh bien, tu es un déhonté! Je suis une déhontée; mais tu es pire que cela. Quant à l'homme aux bouquets, je n'en parle pas…

— C'est vous qui dites cela, c'est vous, Nastasia Philippovna! S'écria, en frappant ses mains l'une contre l'autre, le général véritablement désolé: — vous si délicate, vous qui avez des pensées si fines, et voilà! Quel langage! Quelles paroles!

Nastasia Philippovna partit d'un éclat de rire.

— À présent je suis ivre, général, je veux rigoler! Aujourd'hui, c'est mon jour de fête, mon jour de triomphe, je l'attendais depuis longtemps. Daria Alexievna, vois-tu cet amateur de fleurs, ce monsieur aux camélias? Il est là assis et il rit de nous…

— Je ne ris pas, Nastasia Philippovna, je me borne à écouter très-attentivement, répliqua avec dignité Totzky.

— Eh bien, voilà, pourquoi, au lieu de lui rendre sa liberté, l'ai-je tourmenté pendant cinq années entières? Méritait-il cela? Il est simplement tel qu'il doit être… Il trouvera encore que c'est moi qui ai des torts envers lui: il m'a fait donner de l'éducation, m'a entretenue comme une comtesse, a dépensé pour moi une masse d'argent; déjà en province il avait cherché à me

marier avec un homme honorable, et ici il m'a trouvé Ganetchka; figure-toi, voilà cinq ans que j'ai cessé de vivre avec lui et pendant tout ce temps j'ai continué à recevoir son argent, persuadée que j'avais raison d'en user ainsi! Je m'étais tout à fait faussé l'esprit! Tu dis: Prends les cent mille roubles, et mets l'homme à la porte, s'il te répugne d'être sa maîtresse. C'est vrai que cela me répugne… Il y a longtemps que j'aurais pu me marier, et pas avec Ganetchka, mais cela me répugnait aussi. Et pourquoi ai-je ainsi passé mes cinq ans à me nourrir de fiel? Tu le croiras ou tu ne le croiras pas, il y a quatre ans je me suis parfois demandé si je n'épouserais pas mon Afanase Ivanovitch. C'était par méchanceté que je songeais alors à cela; bien des idées, à cette époque-là, se sont succédé dans ma tête; mais, vraiment, je me serais fait épouser! Le croiras-tu? Lui-même me faisait des avances en ce sens. Sans doute ce n'était pas sincère de sa part, mais il est si passionné que je l'aurais mené jusqu'au conjungo si j'avais voulu. Ensuite, grâce à Dieu, j'ai réfléchi qu'il ne méritait pas tant de haine. Et alors j'ai ressenti soudain un tel dégoût pour lui que, si même il avait demandé ma main, je la lui aurais refusée. Et pendant cinq années entières j'ai posé pour la femme comme il faut! Non, mieux vaut rouler dans la rue, c'est là ma vraie place! Ou nocer avec Rogojine, ou dès demain me faire blanchisseuse! Car rien de ce que j'ai sur le corps ne m'appartient; en partant, je lui laisserai tout, jusqu'au dernier chiffon, et, quand je n'aurai plus rien, qui est-ce qui voudra de moi? Demande donc à Gania s'il consentira alors à me prendre pour femme! Mais Ferdychtchenko lui-même ne me prendra pas!…

— Ferdychtchenko ne vous prendra peut-être pas, Nastasia Philippovna, dit le bouffon, — je suis un homme franc; en revanche, le prince vous prendra! Tenez, vous êtes là à vous lamenter, mais regardez donc le prince! Il y a déjà longtemps que je l'observe…

Nastasia Philippovna se tourna avec curiosité vers Muichkine.

— C'est vrai? Demanda-t-elle.

— Oui, fit-il à voix basse.

— Vous me prendrez comme cela, sans rien?

— Oui, Nastasia Philippovna…

— Voilà encore une nouvelle anecdote! Murmura le général. — C'était à

prévoir!

Le prince fixa un regard triste, sévère et pénétrant sur le visage de Nastasia Philippovna, qui continuait à l'examiner.

— En voilà encore un qui s'est rencontré! Reprit-elle tout à coup en s'adressant de nouveau à Daria Alexievna; — et ce qu'il en dit, c'est de bon cœur, je le connais. J'ai trouvé un bienfaiteur! Mais, du reste, on a peut-être raison quand on dit que… qu'il n'est pas comme un autre. De quoi vivras-tu, si tu es assez amoureux pour épouser, toi, prince, la maîtresse de Rogojine?…

— En vous épousant, Nastasia Philippovna, j'épouserai une honnête femme et non la maîtresse de Rogojine, répondit le prince.

— C'est moi qui suis honnête?

— Oui.

— On voit cela dans les romans: ce sont de vieilles fadaises, cher prince, mais à présent le monde est devenu plus raisonnable, et tout cela est absurde! D'ailleurs, comment peux-tu penser à te marier? Tu aurais plutôt besoin d'une bonne que d'une femme!

Le prince se leva et d'une voix tremblante, timide, mais en même temps avec la physionomie d'un homme profondément convaincu, il répondit:

— Je ne sais rien, Nastasia Philippovna, je n'ai rien vu, vous avez raison, mais je… je me tiendrai pour honoré par votre choix, loin de croire que je vous fais honneur en vous épousant. Moi, je ne suis rien; vous, vous avez connu la souffrance et vous êtes sortie pure d'un pareil enfer: c'est beaucoup. Pourquoi donc êtes-vous honteuse et voulez-vous partir avec Rogojine? C'est un accès de fièvre… Vous avez rendu soixante-quinze mille roubles à monsieur Totzky et vous annoncez l'intention de lui laisser tout ce qui est chez vous, personne ici ne serait capable d'en faire autant. Je vous… Nastasia Philippovna… je vous aime. Je mourrais pour vous, Nastasia Philippovna. Je ne permets à personne de dire un mot sur vous, Nastasia Philippovna… Si nous sommes pauvres, je travaillerai, Nastasia Philippovna…

En entendant les dernières paroles du prince, Ferdychtchenko et Lébédeff se mirent à rire, le général lui-même manifesta sa mauvaise humeur par une sorte de gloussement. Ptitzine et Totzky ne purent s'empêcher de sourire, mais ils le firent aussi discrètement que possible. Les autres restèrent bouche

béante d'étonnement.

— … Mais peut-être qu'au lieu d'être pauvres, nous serons très-riches, Nastasia Philippovna, poursuivit le prince de la même voix timide. — Du reste, je ne sais rien de positif, et c'est dommage que durant toute cette journée je n'aie pu me procurer aucun renseignement; mais, étant en Suisse, j'ai reçu une lettre d'un monsieur Salazkine, de Moscou, et, d'après ce qu'il m'écrit, un héritage fort important me serait échu. Voici cette lettre…

Ce disant, le prince tirait une lettre de sa poche.

— Mais est-ce qu'il a toute sa tête? Murmura le général: — c'est une vraie maison de fous!

Il y eut un instant de silence.

— Vous avez dit, je crois, prince, que cette lettre vous avait été adressée par Salazkine? Demanda Ptitzine: — c'est un homme très-connu dans son cercle, il a une grande réputation comme agent d'affaires, et, si cet avis émane en effet de lui, vous pouvez le tenir pour certain. Par bonheur, je connais l'écriture de Salazkine, vu que j'ai été dernièrement en relations d'affaires avec lui… Si vous me permettiez de jeter un coup d'œil sur ce papier, je pourrais peut-être vous dire quelque chose.

Sans proférer un mot, le prince, d'une main tremblante, tendit la lettre à Ptitzine.

— Mais qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? Dit le général, qui regardait tout le monde d'un air insensé: — se peut-il que cet héritage existe?

Tous les yeux se portèrent sur Ptitzine tandis qu'il lisait la lettre. Ce nouvel incident survenu après tant d'autres circonstances énigmatiques intriguait au plus haut point toute la société. Ferdychtchenko ne tenait pas en place; Rogojine, ahuri, regardait avec inquiétude tantôt le prince, tantôt Ptitzine. Daria Alexievna, en attendant que l'affaire s'éclaircît, était comme sur des épines. Lébédeff perdit toute retenue; il quitta son coin, vint se pencher derrière Ptitzine et se mit à lire la lettre par-dessus l'épaule de l'usurier, avec la mine d'un homme qui craint de recevoir une gifle en punition de son indiscrète curiosité.

XVI

— La chose est sûre, déclara enfin Ptitzine en repliant la lettre et en la remettant au prince. — En vertu d'un testament inattaquable de votre tante, vous allez entrer, sans la moindre difficulté, en possession d'une très-grosse fortune.

— C'est impossible! Laissa échapper le général.

L'étonnement se peignit de nouveau sur tous les visages. Ptitzine expliqua, en s'adressant surtout à Ivan Fédorovitch, que, cinq mois auparavant, le prince avait perdu une tante qu'il n'avait jamais connue personnellement: la défunte, sœur aînée de la mère du prince, était la fille d'un marchand moscovite de la troisième ghilde, Papouchine, qui, après avoir fait faillite, était mort dans la pauvreté. Mais le frère aîné de ce Papouchine, décédé récemment aussi, était un riche marchand. Un an auparavant, ses deux fils uniques étaient morts à un mois de distance l'un de l'autre, et le vieillard avait été si affecté de leur perte que lui-même n'avait pas tardé à les suivre au tombeau, il était veuf, et toute sa fortune avait passé à sa nièce, la tante du prince, une femme très-pauvre qui avait été recueillie chez des étrangers. Au moment où lui arrivait l'héritage de Papouchine, cette tante, atteinte d'hydropisie, était sur le point de mourir, mais elle avait aussitôt chargé Salazkine de se mettre à la recherche du prince et elle avait eu le temps de faire son testament. À ce qu'il semblait, ni le prince ni le docteur chez qui il habitait en Suisse n'avaient voulu attendre l'avis officiel, et, après avoir reçu la lettre de Salazkine, le prince s'était hâté de partir…

— Je ne puis vous dire qu'une chose, acheva Ptitzine en s'adressant au prince, — c'est que tout cela doit être parfaitement exact et que vous pouvez prendre comme argent comptant tout ce que Salazkine vous écrit quant à la validité du testament fait en votre faveur. Je vous félicite, prince! Peut-être aussi recevrez-vous un million et demi, si pas plus. Papouchine était un marchand fort riche.

— Ah çà! Il va bien, le dernier des princes Muichkine! Fit bruyamment

Ferdychtchenko.

— Hourra! Cria d'une voix de rogomme Lébédeff.

— Et je lui ai prêté tantôt vingt-cinq roubles comme à un pauvre diable, ha, ha, ha! C'est de la fantasmagorie, tout simplement! Dit le général ébahi; — eh bien, je vous félicite, je vous félicite!

Et, quittant sa place, il alla embrasser le prince. Les autres se levèrent à leur tour et s'approchèrent aussi de Muichkine. Même les compagnons de Rogojine qui s'étaient esquivés du salon commençaient à y rentrer. C'était un pêle-mêle d'exclamations confuses; des voix s'élevaient pour demander du Champagne, tout le monde se bousculait. Durant un instant Nastasia Philippovna fut presque oubliée, ses invités ne songeaient plus qu'ils se trouvaient en soirée chez elle. Mais peu à peu tous se rappelèrent presque simultanément que le prince venait de lui proposer le mariage. Par suite de cet incident, l'affaire prenait une couleur bien plus extravagante encore. Totzky, profondément surpris, haussait les épaules; presque seul il était resté à sa place, tandis que le reste de la société se groupait tumultueusement autour de la table. Tous assurèrent plus tard qu'à partir de ce moment l'aliénation mentale avait commencé à se déclarer chez Nastasia Philippovna. La jeune femme n'avait pas quitté son siège; pendant quelque temps elle promena sur l'assistance un regard étrange, étonné; on aurait dit qu'elle ne comprenait pas la situation et tâchait de se l'expliquer. Puis, tout à coup, elle se tourna vers le prince et, fronçant les sourcils d'un air menaçant, elle l'examina avec attention; mais cela ne dura qu'un instant; peut-être l'idée lui était-elle venue soudain qu'il n'y avait là qu'un jeu, une plaisanterie; en ce cas, un seul coup d'œil jeté sur le prince dut suffire pour la détromper. Elle devint pensive, ensuite une sorte de sourire inconscient se montra sur ses lèvres.

— Ainsi, Je suis princesse! Murmura-t-elle à part soi d'un ton moqueur, et, regardant tout à coup Daria Alexievna, elle se mit à rire. — Le dénouement est inattendu… je… je ne me l'étais pas figuré ainsi… Mais pourquoi donc restez-vous debout, messieurs? Je vous en prie, asseyez-vous, félicitez-moi de mon mariage avec le prince! Quelqu'un, je crois, a demandé du champagne; Ferdychtchenko, allez dire qu'on en apporte. Kalia, Pacha,

ajouta-t-elle soudain en apercevant ses servantes à l'entrée de la chambre, — venez ici; savez-vous que je vais me marier? J'épouse un prince! Le prince Muichkine, qui a un million et demi, me prend pour femme!

— Eh bien, que Dieu t'assiste, matouchka, il est temps! Il ne faut pas laisser échapper l'occasion! S'écria Daria Alexievna, toute remuée par l'événement.

— Mais assieds-toi donc près de moi, prince, poursuivit Nastasia Philippovna, là, c'est bien; ah! Voilà qu'on apporte le vin, félicitez-moi donc, messieurs!

— Hourra! Crièrent une foule de voix. Beaucoup, et parmi eux presque tous les compagnons de Rogojine, se pressèrent autour des bouteilles de champagne. Ils criaient et ne demandaient qu'à faire du tapage; mais plusieurs, malgré l'étrangeté des circonstances, sentaient que la situation se modifiait. D'autres étaient troublés et attendaient avec inquiétude la péripétie finale. Un bon nombre, il est vrai, se disaient tout bas les uns aux autres que c'était la chose la plus ordinaire du monde et qu'on avait vu bien souvent des princes prendre pour épouses des bohémiennes. Rogojine lui-même contemplait cette scène sans paraître y rien comprendre, un sourire forcé donnait à son visage une expression grimaçante.

— Prince, cher, rentre dans ton bon sens! Murmura d'un air épouvanté le général, qui s'était approché du prince à la dérobée et le tirait par la manche.

Nastasia Philippovna s'en aperçut et se mit à rire.

— Non, général! Maintenant je suis princesse, vous l'avez entendu. — le prince ne souffrira pas qu'on m'insulte! Afanase Ivanovitch, félicitez-moi; à présent, je prendrai place partout à côté de votre femme; c'est avantageux d'avoir un pareil mari, qu'en pensez-vous? Un homme à la tête d'un million et demi, un prince et, qui plus est, dit-on, un idiot; que peut-on désirer de mieux? Maintenant seulement va commencer une vraie vie! Tu as manqué le coche, Rogojine! Remporte ton paquet, j'épouse le prince et je serai plus riche que toi.

Mais Rogojine avait enfin compris de quoi il s'agissait. Une souffrance indicible se montra sur son visage. Il frappa ses mains l'une contre l'autre, et un gémissement s'exhala de sa poitrine.

— Désiste-toi! Cria-t-il au prince.

Ces mots provoquèrent une hilarité générale.

— Tu veux qu'il se désiste en ta faveur, n'est-ce pas? Dit avec un écrasant mépris Daria Alexievna: — voyez-vous ce paysan qui est venu déposer de l'argent sur la table! Le prince épouse, tandis que toi tu n'as en vue que la débauche!

— J'épouserai aussi, j'épouserai tout de suite, à l'instant! Je donnerai tout…

— Tu sors du cabaret, tu es ivre, on devrait te mettre à la porte! Reprit Daria Alexievna, pleine d'indignation.

Les rires redoublèrent.

— Tu entends, prince, fit Nastasia Philippovna en s'adressant à Muichkine, — voilà comment un moujik marchande ta future!

— Il est ivre, observa le prince. — Il vous aime beaucoup.

— Et plus tard n'auras-tu pas honte d'avoir épousé une femme qui a failli s'en aller avec Rogojine?

— Vous aviez alors l'esprit troublé par la fièvre, maintenant encore vous êtes agitée, comme en délire.

— Et tu ne te sentiras pas honteux quand par la suite on te dira que ta femme a été l'entretenue de Totzky?

— Non, je ne m'en sentirai pas honteux… Ce n'est pas de votre propre gré que vous avez appartenu à Totzky.

— Et jamais tu ne me feras de reproches?

— Je ne vous en ferai jamais.

— Allons, prends garde, ne réponds pas pour toute la vie!

— Nastasia Philippovna, reprit le prince d'une voix douce où perçait comme un accent de commisération, — je vous ai dit tout à l'heure que je me tiendrais pour honoré d'obtenir votre main, loin de croire que je vous fais honneur en vous épousant. À ces mots vous avez souri, et j'ai aussi entendu rire autour de moi. Peut-être me suis-je exprimé ridiculement et ai-je été moi-même ridicule; mais il m'a toujours semblé que je… comprenais en quoi consiste l'honneur, et je suis sûr d'avoir dit la vérité. Tout à l'heure vous vouliez vous perdre, irrévocablement, car jamais par la suite vous ne vous

seriez pardonné cela: mais vous n'êtes coupable de rien. Il est impossible que votre vie soit définitivement perdue. Qu'importe que Rogojine soit venu chez vous, et que Gabriel Ardalionovitch ait voulu vous tromper? Pourquoi revenir sans cesse là-dessus? Ce que vous avez fait, peu de gens, je le répète, seraient capables de le faire, et si vous avez voulu partir avec Rogojine, ç'a été sous l'influence de la fièvre. Maintenant encore vous êtes souffrante, et vous devriez vous coucher. Vous ne seriez pas restée avec Rogojine; dès demain vous vous seriez faite blanchisseuse. Vous êtes fière, Nastasia Philippovna, mais peut-être êtes-vous malheureuse au point de vous croire réellement coupable. Vous avez besoin de beaucoup de soins, Nastasia Philippovna. Je vous soignerai. Tantôt j'ai vu votre portrait, et j'ai cru y retrouver des traits connus. Il m'a aussitôt semblé que vous m'appeliez… Je… je vous estimerai toute ma vie, Nastasia Philippovna, acheva brusquement le prince devenu rouge, sans doute en se rappelant devant quelle société il s'épanchait ainsi.

Ptitzine, scandalisé, baissait la tête et regardait le plancher. Totzky songeait à part soi: « C'est un idiot, mais il sait que la flatterie est le meilleur moyen de réussir auprès des femmes; la nature le lui a appris! » Le prince remarqua aussi que Gania, de son coin, fixait sur lui des yeux étincelants, comme s'il eût voulu le foudroyer sur place.

— Voilà un brave homme! Dit tout haut Daria Alexievna attendrie.

— Une créature cultivée mais perdue! Murmura à demi-voix Ivan Fédorovitch.

Totzky prit son chapeau avec l'intention de filer à l'anglaise. Lui et le général convinrent du regard qu'ils s'en iraient ensemble.

— Merci, prince! Personne jusqu'à présent ne m'avait parlé ainsi, dit Nastasia Philippovna. — On n'a jamais songé qu'à m'acheter, et aucun homme comme il faut ne m'avait encore demandée en mariage. Vous avez entendu, Afanase Ivanovitch? Comment trouvez-vous le langage du prince? Presque inconvenant, n'est-ce pas?… Rogojine! Ne t'en va pas tout de suite. Du reste, je vois que tu n'es pas pressé de t'en aller. Je partirai peut-être encore avec toi. Où voulais-tu m'emmener?

— À Ékatérinhoff, répondit de son coin Lébédeff. Rogojine tremblant ne put que regarder Nastasia Philippovna avec de grands yeux; il n'en croyait

pas ses oreilles et semblait étourdi comme s'il avait reçu un violent coup sur la tête

— Mais, voyons, à quoi penses-tu, matouchka? C'est positivement un accès; est-ce que tu es devenue folle? S'écria dans son épouvante Daria Alexievna.

Nastasia Philippovna se leva d'un bond.

— Tu croyais donc que c'était sérieux? Répliqua-t-elle en riant; — tu as pu penser que je perdrais l'existence de ce baby? Mais c'est bon pour Afanase Ivanovitch de prendre des enfants en sevrage! Partons, Rogojine! Aboule ton paquet! Peu importe que tu veuilles m'épouser, donne l'argent tout de même, il n'est pas encore dit que je me marierai avec toi. Parce que tu m'as offert le mariage, tu croyais garder tes banknotes? Tu plaisantes! Je suis une déhontée! J'ai été la concubine de Totzky… Prince! Maintenant c'est Aglaé Épantchine qu'il te faut, et non Nastasia Philippovna; si tu m'épousais, Ferdychtchenko te montrerait au doigt! Tu n'as pas peur de cela; mais moi, je crains de causer ton malheur et d'encourir plus tard tes reproches! Quant à l'honneur que je te ferais, dis-tu, en t'accordant ma main, Totzky sait à quoi s'en tenir là-dessus. Mais, Ganetchka, avec Aglaé Épantchine tu t'es trompé; savais-tu cela? Si tu n'avais pas marchandé avec elle, elle aurait certainement consenti à t'épouser! Voilà comme vous êtes tous! Il faut choisir entre la fréquentation des courtisanes et celle des honnêtes femmes; si on pratique à la fois les unes et les autres, on doit nécessairement s'embrouiller!… Eh, le général regarde, bouche béante…

— C'est Sodome, Sodome! Répétait le général en haussant les épaules. Il avait quitté la place qu'il occupait sur le divan et tout le monde s'était de nouveau levé. Nastasia Philippovna paraissait avoir perdu l'usage de la raison.

— Est-ce possible? Gémissait le prince en se tordant les mains.

— Tu avais donc pris cela au sérieux? Mais j'ai peut-être aussi mon amour-propre, toute déhontée que je suis! Tantôt, tu disais que j'étais une perfection: belle perfection qui se fourre dans le bourbier pour la gloriole de fouler aux pieds un million et un titre de princesse! Allons, quelle femme puis-je être pour toi après cela? Afanase Ivanovitch, telle que vous me voyez,

j'ai jeté un million par la fenêtre! Et vous pensiez que j'allais m'estimer bien heureuse d'épouser Ganetchka, moyennant une dot de soixante-quinze mille roubles? Garde tes soixante-quinze mille roubles, Afanase Ivanovitch (tu n'es pas même allé jusqu'à la centaine; Rogojine a été plus chic que toi!); mais je consolerai moi-même Ganetchka, il m'est venu une idée. Maintenant je veux m'amuser, je suis une fille des rues! J'ai passé dix ans en prison, maintenant le bonheur est arrivé pour moi! Qu'est-ce que tu attends, Rogojine? Partons!

— Partons! Cria le jeune homme, que la joie faisait presque délirer: — holà, vous… tous… du vin! Ouf!…

— Fais chercher du vin, j'en boirai. Et il y aura de la musique?

— Oui, oui, il y en aura! N'approche pas! Vociféra Rogojine hors de lui en voyant que Daria Alexievna s'avançait vers Nastasia Philippovna. — Elle est à moi! Toute à moi! Ma reine! Mon bien suprême!

Suffoqué par la joie, il allait et venait autour de la jeune femme en criant à chacun: « N'approche pas! » Tous ses compagnons avaient envahi la chambre. Les uns buvaient, les autres criaient et riaient; tous étaient fort animés et n'éprouvaient plus la moindre gêne. Ferdychtchenko tâchait de s'accrocher à cette bande. Le général et Totzky firent encore un mouvement pour se retirer. Gania tenait aussi son chapeau à la main, mais il restait immobile et silencieux, comme ne pouvant s'arracher au spectacle qu'il avait sous les yeux.

— N'approche pas! Criait Rogojine.

— Mais pourquoi brailles-tu ainsi? Lui dit en riant Nastasia Philippovna; — je suis encore maîtresse chez moi; si je veux, je puis te faire jeter à la porte. Je n'ai pas encore pris ton argent, il est toujours là sur la table; apporte-le ici, donne-moi tout le paquet! C'est dans ce paquet que se trouvent les cent mille roubles? Fi, quelle horreur! Qu'est-ce que tu dis, Daria Alexievna? Mais est-ce que je pouvais faire son malheur? (Elle montrait le prince.) Lui se marier? Il a encore besoin d'une niania; voilà que le général s'apprête à remplir cet office auprès de lui, — comme il le dorlote! Regarde, prince, ta future a pris l'argent, parce que c'est une prostituée, et tu voulais l'épouser! Mais pourquoi pleures-tu? Cela t'est pénible, n'est-ce pas? Allons, ris, fais comme moi (en parlant ainsi, Nastasia Philippovna avait elle-même deux

grosses larmes sur les joues). Fie-toi au temps, — tout cela se passera! Mieux vaut se raviser maintenant que plus tard… Mais pourquoi pleurez-vous tous? Voilà aussi Katia qui pleure! Qu'est-ce que tu as, Katia, chère? Je ne vous laisserai pas sans ressources, toi et Pacha; mes dispositions sont déjà prises; maintenant adieu! Une honnête fille comme toi, je l'ai forcée à me servir, moi une prostituée… Cela vaut mieux, prince, en vérité, cela vaut mieux, plus tard tu m'aurais méprisée et nous n'aurions pas été heureux! Point de protestations, je n'y crois pas! Et puis comme ç'aurait été bête!… Non, mieux vaut que nous nous disions franchement adieu. À quoi bon caresser des chimères? Moi-même, vois-tu, j'y suis portée! Est-ce que moi-même je n'ai pas rêvé de toi? Tu as raison, il y a longtemps que ces rêves hantent mon esprit; pendant ces cinq ans que j'ai passés toute seule dans le village de Totzky, bien des fois je me suis figuré qu'un homme comme toi, honorable, bon, beau, un peu bête même, viendrait tout à coup me dire: « Ce n'est pas votre faute, Nastasia Philippovna, et je vous adore! » Mais quel réveil succédait à ces rêves! C'était à devenir folle… Celui-ci arrivait: chaque année il venait passer deux mois à la campagne, ensuite il s'en allait, me laissant souillée, avilie, outragée, furieuse. Mille fois j'ai voulu me jeter à l'eau, mais j'ai été lâche, je n'en ai pas eu le courage; allons, maintenant… Rogojine, tu es prêt?

— C'est prêt! N'approche pas!

— C'est prêt! Firent plusieurs voix.

Nastasia Philippovna prit le paquet dans ses mains.

— Ganka, il m'est venu une idée: je veux t'indemniser, car pourquoi perdrais-tu tout? Rogojine, c'est vrai que, pour trois roubles, il marcherait à quatre pattes sur le boulevard Vasilievsky?

— Oui.

— Eh bien, écoute, Gania, je veux m'offrir une dernière fois le spectacle de ta belle âme; toi-même tu m'as tourmentée pendant trois longs mois; maintenant c'est mon tour. Tu vois ce paquet: il contient cent mille roubles! Je vais à l'instant le jeter dans la cheminée, dans le feu, là, devant tout le monde, en présence de toute la société! Dès qu'il sera tout entier entouré par la flamme, va le prendre dans la cheminée, — mais sans gants, les mains

nues, les manches retroussées, — et retire-le du feu! Si tu fais cela, le paquet est à toi, tout l'argent t'appartient! Tu te brûleras bien un peu les doigts, mais il s'agit de cent mille roubles, songes-y! C'est l'affaire d'un moment! Et j'admirerai ton âme en te voyant ramasser mon argent au milieu des flammes. Je prends tout le monde à témoin que le paquet sera à toi! Si tu ne le retires pas, il brûlera, car je ne souffrirai pas qu'un autre y touche. Arrière! Ôtez-vous tous! Cet argent m'appartient! Rogojine me le donne pour passer la nuit avec moi. Cet argent est à moi, Rogojine?

— Il est à toi, ma joie! Il est à toi, ma reine!

— Eh bien, écartez-vous tous, je fais ce que je veux! Qu'on me laisse agir comme bon me semble! Ferdychtchenko, attisez le feu!

— Nastasia Philippovna, je n'en ai pas la force! Répondit Ferdychtchenko stupéfait.

— E-eh! Fit la jeune femme, et, prenant les pincettes, elle éparpilla deux bûches qui brûlaient sans flamber, puis, dès qu'elle eut obtenu un feu clair, elle y jeta le paquet.

Une clameur s'éleva dans tout le salon; plusieurs firent même le signe de la croix.

— Elle est folle! Elle est folle! Criait-on de tous côtés.

— Est-ce que nous ne… est-ce que nous ne devrions pas la lier? Dit tout bas le général Ptitzine, — ou envoyer chercher… Elle est folle, voyons, elle est folle? C'est de la folie?

— N-non, ce n'est peut-être pas tout à fait de la folie, répondit Ptitzine, qui, tremblant et pâle comme un linge, n'avait pas la force de détacher ses yeux du paquet livré aux flammes.

Ivan Fédorovitch s'adressa à Totzky:

— Elle est folle? N'est-ce pas de la folie? Répéta-t-il.

— Je vous ai dit que c'était une femme excentrique, murmura Afanase Ivanovitch, qui avait aussi changé de couleur.

— Mais, pourtant, cent mille roubles!…

— Seigneur, Seigneur! Entendait-on dans la foule. Avides de contempler cette scène, tous les visiteurs se pressaient autour de la cheminée, tous proféraient des exclamations… Plusieurs même étaient montés sur des

chaises, pour voir par-dessus les têtes. Daria Alexievna, effrayée, passa précipitamment dans la pièce voisine et se mit à chuchoter à l'oreille des servantes. La belle Allemande s'enfuit.

— Matouchka! Karalevna[76]! Toute-puissante! Cria Lébédeff, qui se traînait, aux genoux de Nastasia Philippovna en tendant les bras vers la cheminée: — cent mille roubles! Cent mille! Je les ai vus moi-même, le paquet a été fait sous mes yeux! Matouchka! Miséricordieuse! Ordonne-moi de me jeter dans le feu: je m'y fourrerai tout entier, j'y plongerai ma tête grise!… Une femme malade, impotente, treize enfants orphelins, un père enterré la semaine passée, un homme qui meurt de faim, Nastasia Philippovna!

Et il voulut s'avancer vers la cheminée.

— Arrière! Vociféra la maîtresse de la maison en le repoussant: — rangez-vous tous! Gania, pourquoi restes-tu là? Ne sois pas honteux! Va ramasser le paquet! C'est le bonheur pour toi!

Mais durant cette journée Gania avait déjà trop souffert et il n'était pas préparé à cette dernière épreuve. La foule s'écarta, le laissant face à face avec Nastasia Philippovna; tous deux se trouvaient à trois pas l'un de l'autre. Debout tout près de la cheminée, la jeune femme attendait et son regard étincelant ne quittait pas Gania. Celui-ci, en frac, ganté, son chapeau à la main, restait vis-à-vis d'elle sans mot dire, et, les bras croisés, contemplait le feu. Un sourire insensé errait sur son visage livide. À la vérité, il ne pouvait détourner ses yeux du feu, du paquet déjà atteint par la flamme; mais il semblait que quelque chose de nouveau se produisait dans son âme; on aurait dit qu'il avait juré de supporter jusqu'au bout cette torture; il ne bougeait pas de sa place; tout le monde eut, au bout de quelques instants, la certitude qu'il laisserait brûler les cent mille roubles.

— Eh, ils vont être consumés, c'est le respect humain qui te retient, lui criait Nastasia Philippovna, — après cela, tu te pendras, je ne plaisante pas!

En tombant sur le feu qui brillait entre les deux tisons calcinés, le paquet avait eu d'abord pour effet de l'éteindre. Mais une petite flamme bleue restait encore adhérente à l'extrémité de la bûche inférieure. À la fin la longue et étroite langue de feu lécha aussi le paquet, qui soudain s'alluma dans toute

son étendue, projetant en l'air une flamme d'un vif éclat.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines.

— Matouchka! Suppliait toujours Lébédeff, et il fit encore un mouvement pour s'approcher de la cheminée; mais Rogojine l'écarta violemment.

La vie de Parfène Séménitch semblait avoir passé tout entière dans ses yeux, qu'il ne pouvait détacher de Nastasia Philippovna; il nageait dans l'extase, il était au troisième ciel.

— Voilà, c'est une reine! Répétait-il sans cesse en s'adressant au premier qu'il apercevait à côté de lui: — voilà comme nous sommes, nous autres! Eh bien, quel est celui de vous, marauds, qui en ferait une pareille, hein?

Le prince gardait le silence et observait tout d'un air attristé.

— Qu'on me donne seulement un millier de roubles, et je retire le paquet avec mes dents! Déclara Ferdychtchenko.

— Je saurais bien, moi aussi, le retirer avec mes dents! Cria l'athlète dans un véritable accès de désespoir. — Le d-diable m'emporte! Ça brûle, tout est flambé! Ajouta-t-il en voyant briller la flamme.

— Ça brûle! Ça brûle! Fit-on d'une commune voix; presque tous voulaient se précipiter vers la cheminée.

— Gania, ne fais pas de manières, je te le dis pour la dernière fois!

Ne se connaissant plus, Ferdychtchenko s'approcha vivement du jeune homme et le tira par la manche:

— Vas-y! Vociféra-t-il, — vas-y, fanfaron! Ça brûle! Ô m-m-maudit!

Gania repoussa Ferdychtchenko avec force, tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte, mais, avant d'avoir fait seulement deux pas, il commença à chanceler et tomba comme une masse sur le parquet.

— Il s'est évanoui! S'exclamèrent les assistants.

— Matouchka, ça brûle! Gémit Lébédeff.

— Cent mille roubles inutilement brûlés! Entendait-on partout dans la foule.

— Katia, Pacha, de l'eau pour lui, de l'esprit-de-vin! Ordonna Nastasia Philippovna, puis elle prit les pincettes et retira le paquet. Presque tout le papier qui l'entourait extérieurement était consumé, mais on s'aperçut tout de suite que l'intérieur n'avait pas été atteint. Protégé par une triple enveloppe,

l'argent était intact. Tout le monde respira plus librement.

— Il n'y a d'un peu endommagé qu'un millier de roubles, tout le reste est sauf, dit avec attendrissement Lébédeff.

— La somme entière lui appartient! Tout le paquet est à lui! Vous entendez, messieurs! Reprit à haute voix Nastasia Philippovna, en déposant le paquet à côté de Gania; — après tout, il ne l'a pas retiré, il a su se vaincre! Donc, il y a chez lui plus d'amour-propre que d'avidité. Ce n'est rien, il va reprendre ses sens! Sans cela, il m'aurait tuée, peut-être… tenez, voilà qu'il revient à lui. Général, Ivan Pétrovitch, Daria Alexievna, Katia, Pacha, Rogojine, vous l'avez entendu? Le paquet est à lui, à Gania. Je le lui donne en toute propriété, pour l'indemniser… allons, peu importe pourquoi! Vous le lui direz. Qu'il le trouve là, à côté de lui, quand il reprendra connaissance… Rogojine, partons! Adieu, prince, pour la première fois j'ai vu un homme! Adieu, Afanase Ivanovitch, merci!

Toute la bande amenée par Rogojine se pressa tumultueusement vers la sortie, à la suite de son chef et de Nastasia Philippovna. Celle-ci trouva dans la salle ses servantes qui lui donnèrent sa pelisse; la cuisinière Marfa accourut de la cuisine. La jeune femme les embrassa toutes.

— Mais est-il possible, matouchka, que vous nous quittiez pour toujours? Où allez-vous donc? Et un jour de naissance encore! Demandaient les bonnes éplorées en baisant la main de leur maîtresse.

— Je m'en vais sur la rue, Katia, tu l'as entendu, c'est là ma place, sans cela je me ferais blanchisseuse! J'en ai assez d'Afanase Ivanovitch! Saluez-le de ma part, et ne gardez pas un mauvais souvenir de moi…

Le prince sortit en toute hâte de l'appartement, tandis que, devant le perron, Rogojine et ses acolytes s'entassaient dans quatre traîneaux garnis de clochettes. Le général parvint à le rattraper sur le palier.

— Je t'en prie, prince, sois raisonnable! Dit-il en le prenant par le bras: — laisse-la! Tu vois comme elle est! C'est en père que je te parle…

Le prince le regarda, mais, sans proférer un mot, il se dégagea et descendit l'escalier quatre à quatre.

Près du perron, au moment où la caravane venait de se mettre en route, le général remarqua que le prince prenait un fiacre et criait au cocher de suivre

les troïkas jusqu'à Ékatérinhoff. Ivan Fédorovitch monta ensuite dans sa voiture, attelée d'un trotteur gris, et regagna sa demeure, rapportant avec lui les perles de tantôt, que, nonobstant son agitation, il n'avait pas oublié de reprendre. Chemin faisant, il caressait de nouvelles espérances, formait de nouveaux calculs au milieu desquels se glissa à deux reprises l'image séduisante de Nastasia Philippovna; le général soupira:

— C'est dommage! Franchement, c'est dommage! Une femme perdue! Une femme folle!… Eh bien, mais maintenant le prince n'a pas besoin de Nastasia Philippovna… En somme, il vaut mieux que les choses se soient arrangées ainsi.

Deux autres invités de Nastasia Philippovna qui s'étaient décidés à faire un bout de chemin à pied échangeaient, tout en se promenant, des considérations morales du même genre.

— Vous savez, Afanase Ivanovitch, c'est quelque chose comme ce qui a lieu, dit-on, chez les Japonais, observait Ivan Pétrovitch Ptitzine: — là-bas, paraît-il, un homme insulté va trouver son insulteur et lui dit: « Tu m'as offensé, c'est pourquoi je viens m'ouvrir le ventre sous tes yeux. » Il le fait comme il le dit, et sans doute éprouve un plaisir extraordinaire à se venger de cette façon. Il y a d'étranges caractères dans le monde, Afanase Ivanovitch!

— Ah! Vous pensez que c'est quelque chose comme cela? Répondit en souriant Totzky, — hum! Du reste, votre comparaison est ingénieuse et spirituelle. Mais vous avez vu pourtant vous-même, très-cher Ivan Pétrovitch, que j'ai fait tout ce que j'ai pu; je ne puis pas faire l'impossible, convenez-en. Vous reconnaîtrez aussi qu'il y avait dans cette femme des qualités rares… des côtés brillants. Tantôt, au milieu de cette cohue, je n'ai pas voulu parler, mais j'avais envie de lui crier, en réponse à ses reproches, qu'elle était elle-même ma meilleure justification. À qui, en effet, cette femme ne ferait-elle pas oublier la raison et… tout? Voyez, ce moujik, Rogojine, lui a apporté cent mille roubles! Mettons que tout ce qui vient de se passer là soit éphémère, romanesque, inconvenant; en revanche, avouez-le, cela ne manque ni de couleur ni d'originalité. Mon Dieu, que n'aurait-on pu faire d'un pareil caractère joint à une pareille beauté! Mais, en dépit de tous les efforts, en dépit même de l'éducation, tant de dons sont perdus! Un diamant brut, — je

l’ai dit plus d’une fois…

Et Afanase Ivanovitch poussa un profond soupir.

Deuxième partie

I

Deux jours après l'étrange aventure par laquelle se termine la première partie de notre récit, le prince Muichkine s'empressa de se rendre à Moscou pour entrer en possession de son héritage inattendu. On a dit alors que d'autres causes encore avaient pu provoquer ce brusque départ; mais nous avons assez peu de renseignements sur ce point, comme en général sur l'existence du prince à Moscou et pendant les six mois qu'il resta absent de Pétersbourg. Ceux-là mêmes qui, pour certaines raisons, pouvaient n'être pas indifférents à son sort, demeurèrent durant tout ce temps presque sans nouvelles de lui. Quelques bruits arrivèrent bien, de loin en loin, aux oreilles de plusieurs d'entre eux, mais c'étaient des rumeurs étranges pour la plupart, et presque toujours en contradiction les unes avec les autres. Nulle part, naturellement, on ne s'intéressait plus au prince que chez les Épantchine, à qui, en partant, il n'avait même pas dit adieu. À la vérité, le général l'avait vu alors, et même deux ou trois fois; ils s'étaient entretenus sérieusement ensemble. Mais si Ivan Fédorovitch personnellement avait vu le prince, il n'avait pas fait part de cette circonstance à sa famille. Au début, c'est-à-dire pendant tout le premier mois qui suivit le départ de Muichkine, il était reçu chez les Épantchine de ne pas parler de lui. Élisabeth Prokofievna fut la seule qui, tout au commencement, dérogea à cette règle en déclarant « qu'elle s'était cruellement trompée sur le prince ». Puis, deux ou trois jours après, elle ajouta, mais cette fois en termes généraux et sans nommer personne, « que le trait le plus caractéristique de sa vie avait été de se tromper sans cesse sur les gens » Et enfin, dix jours plus tard, à la suite d'une scène qu'elle venait de faire à ses filles, elle prononça ces mots: « Assez d'erreurs! Il n'y en aura plus désormais. » Force nous est de signaler ici l'humeur chagrine qui pendant assez longtemps se manifesta chez tous les membres de la famille Épantchine. Les rapports tendus, difficiles, tournaient vite à l'aigre; il semblait qu'on se cachât mutuellement quelque chose; tous les visages étaient refrognés. Le général s'absorbait jour et nuit dans sa besogne, jamais

on ne l'avait vu plus occupé d'affaires, notamment du service. À peine faisait-il de temps à autre une fugitive apparition au milieu des siens. Quant aux demoiselles, sans doute elles se gardaient bien de rien dire devant leurs parents, et peut-être ne parlaient-elles guère davantage lorsqu'elles se trouvaient seules ensemble. C'étaient des jeunes filles fières, hautaines, parfois même réservées vis-à-vis l'une de l'autre. D'ailleurs, elles se comprenaient non pas seulement au premier mot, mais au premier regard, ce qui, dans bien des cas, rendait la conversation superflue.

Un observateur étranger, s'il s'en était rencontré un là, n'aurait pu conjecturer qu'une chose: à en juger par toutes les données précédentes, le prince avait laissé une impression particulière dans l'esprit des Épantchine, bien qu'il ne leur eût fait qu'une seule visite. Peut-être cela s'expliquait-il simplement par la curiosité que certaines aventures bizarres du prince étaient de nature à éveiller. Quoiqu'il en soit, l'impression subsistait.

Peu à peu les bruits répandus dans la ville devinrent de plus en plus confus et incohérents. On parlait, à la vérité, d'un jeune prince fort sot (personne ne pouvait dire au juste comment il s'appelait), qui, ayant hérité tout à coup d'une fortune énorme, avait épousé une célébrité des bals publics parisiens en déplacement à Pétersbourg. Mais d'autres prétendaient que l'énorme héritage avait été fait par un général, et que l'époux de la cascadeuse française était un marchand russe immensément riche; ils ajoutaient que le jour de son mariage cet homme, étant ivre, avait, par pure gloriole, brûlé à la flamme d'une bougie pour sept cent mille roubles de titres du dernier emprunt. Du reste, on cessa bientôt de s'occuper de toutes ces histoires, vu l'impossibilité de les tirer au clair. Par exemple, la bande de Rogojine, où se trouvaient des gens qui auraient pu fournir quelques renseignements, partit tout entière pour Moscou à la suite de son chef après avoir fait une noce de huit jours au Waux-Hall d'Ékatérinhoff. Nastasia Philippovna avait assisté à cette orgie monstre, et un petit nombre d'intéressés apprirent indirectement qu'elle avait disparu le lendemain; on la croyait réfugiée à Moscou, supposition que semblait confirmer le départ de Rogojine pour cette ville.

Divers racontars circulèrent également sur le compte de Gabriel

Ardalionovitch Ivolguine, qui était aussi assez connu dans un certain monde. Mais une circonstance ne tarda pas à faire taire les mauvaises langues: le jeune homme tomba gravement malade et on ne le vit plus ni dans la société, ni même à son bureau. Sa maladie dura un mois; quand il eut recouvré la santé, il se démit de son emploi et la Compagnie dont il était le secrétaire dut pourvoir à son remplacement. Pas une seule fois non plus il n'alla chez le général Épantchine, si bien que ce dernier le remplaça aussi… Les ennemis de Gabriel Ardalionovitch auraient pu supposer qu'il n'osait plus se montrer nulle part, tant il se sentait honteux de tout ce qui lui était arrivé. Pourtant il s'en fallait de beaucoup que sa maladie fût une feinte; bien plus, elle avait eu pour effet de le rendre hypocondriaque, maussade, irritable. Ce même hiver, Barbara Ardalionovna épousa Ptitzine. Toutes les connaissances des Ivolguine s'expliquèrent le mariage de la jeune fille par ce fait que Gania, ayant renoncé à ses occupations, avait cessé de subvenir aux besoins de la famille et même était devenu une charge pour elle.

Chez les Épantchine on ne parlait pas plus de Gabriel Ardalionovitch que s'il n'avait jamais existé. Et pourtant, là, tout le monde avait appris (très-vite même) un détail fort curieux sur son compte: après sa désagréable aventure chez Nastasia Philippovna, Gania, rentré chez lui, ne s'était pas couché et avait attendu avec une impatience fiévreuse le retour du prince. Celui-ci, qui était allé à Ékatérinhoff, en revint vers sept heures du matin. Alors Gania se rendit à la chambre de Muichkine et déposa sur la table la liasse d'assignats dont Nastasia Philippovna lui avait fait cadeau, lorsqu'il gisait sans connaissance. Il pria instamment le prince de rendre ce présent à la jeune femme dès qu'il en trouverait l'occasion. En entrant dans la chambre, Gania était animé de sentiments hostiles et presque désespéré, mais ces dispositions se modifièrent dès qu'il eut échangé quelques mots avec le prince. Il passa deux heures chez lui, et, durant tout ce temps, ne cessa de sangloter. Ils se quittèrent en amis.

Cette nouvelle, dont toute la famille du général eut connaissance, était parfaitement exacte, comme on le sut plus tard. Sans doute il doit paraître étrange que des faits semblables aient pu s'ébruiter si vite: par exemple, tout ce qui s'était passé chez Nastasia Philippovna parvint, presque dès le

lendemain, aux oreilles des dames Épantchine. Quant aux nouvelles concernant Gabriel Ardalionovitch, on aurait pu supposer qu'elles les tenaient de Barbara Ardalionovna, car des relations fort intimes s'étaient soudain établies entre la sœur de Gania et les filles du général, au grand étonnement d'Élisabeth Prokofievna. Mais, quoique Varia eût cru nécessaire de se lier étroitement avec les demoiselles Épantchine, elle ne leur aurait certainement pas parlé de son frère. C'était une personne qui, dans son genre, ne manquait pas de fierté, bien qu'elle se fût faufilée dans une maison d'où son frère avait été, pour ainsi dire, mis à la porte. Les Épantchine et elle se connaissaient déjà auparavant, mais s'étaient peu vus jusqu'alors. Du reste, maintenant même, Varia ne se montrait guère au salon, et elle prenait l'escalier de service, comme si elle ne faisait qu'entrer en passant. Élisabeth Prokofievna ne lui témoignait jamais aucune bienveillance, quoiqu'elle eût beaucoup d'estime pour Nina Alexandrovna, la mère de Barbara Ardalionovna. Cette liaison causait à la générale autant de surprise que de mécontentement: elle ne voyait là qu'un caprice de ses filles, qui « voulaient toujours en faire à leur tête et ne savaient qu'inventer pour la contrarier ». Néanmoins, Barbara Ardalionovna continua ses visites après comme avant son mariage.

Un mois s'était écoulé depuis le départ du prince, lorsque la générale Épantchine reçut une lettre de la vieille princesse Biélokonsky, qui, quinze jours auparavant, était allée voir sa fille aînée, mariée à Moscou. Ce que son amie lui mandait, Élisabeth Prokofievna le garda pour elle, mais divers indices permirent à son entourage de constater que la lecture de ce pli l'avait mise dans un état particulier d'excitation, d'agitation même. Elle devint étrangement causeuse avec ses enfants et commença à leur parler de choses fort extraordinaires; il était visible qu'elle avait envie de s'expliquer, mais qu'elle ne pouvait s'y résoudre. Le jour où elle reçut la lettre, elle combla ses trois filles de caresses, embrassa même Aglaé et Adélaïde, enfin leur fit une sorte de confession à laquelle, du reste, ni l'une ni l'autre ne comprit rien. La générale alla jusqu'à se relâcher de sa rigueur envers son mari, à qui elle battait froid depuis un mois. Bien entendu, le lendemain elle s'en voulut fort d'avoir montré tant de sensibilité la veille, et, avant le diner, elle avait déjà eu

le temps de se quereller avec tout le monde; mais, vers le soir, l'horizon s'éclaircit de nouveau. Bref, durant huit jours, on la vit mieux disposée qu'elle ne l'était depuis longtemps.

Au bout de la semaine arriva une seconde lettre de la princesse Biélokonsky, et, cette fois, Élisabeth Prokofievna se décida à parler. Elle déclara avec solennité que « la vieille Biélokonsky » (quand elle parlait de la princesse, elle ne l'appelait jamais autrement) lui donnait des nouvelles très-consolantes de cet… « original, eh bien, voilà, du prince! » La vieille l'avait cherché à Moscou, s'était informée de lui et avait obtenu de très-bons renseignements; à la fin, le prince était allé lui-même la voir et avait produit sur elle une impression peu ordinaire. Invité à venir chaque matin chez elle de une heure à deux, il y allait tous les jours, et elle n'était pas encore fatiguée de ses visites. La générale ajouta que la « vieille » avait introduit le prince dans deux ou trois bonnes maisons. « Tant mieux s'il ne vit pas en loup et s'il n'est pas honteux comme un imbécile! » Les demoiselles à qui étaient faites toutes ces communications remarquèrent aussitôt que leur maman leur cachait une bonne partie du contenu de la lettre. Peut-être avaient-elles été mises au courant par Barbara Ardalionovna, qui pouvait savoir beaucoup de choses par son mari. Ptitzine, en effet, était plus à même que personne d'être bien renseigné sur les faits et gestes du prince à Moscou. Ce fut un nouveau grief de la générale contre Varia.

En tout cas, la glace était rompue et il devenait maintenant possible de parler tout haut du prince. D'autre part, cette circonstance révélait une fois de plus l'intérêt très-vif que Muichkine avait éveillé chez tous les membres de la famille Épantchine. La générale s'étonna même de l'impression produite sur ses filles par les nouvelles de Moscou. De leur côté, les demoiselles relevèrent une étrange contradiction entre les paroles et la conduite de leur maman: elle leur avait si solennellement déclaré que « le trait le plus caractéristique de sa vie avait été de se tromper sans cesse sur les gens », et en même temps elle avait recommandé le prince à l'attention de la « puissante » princesse Biélokonsky; or ce n'était pas une mince affaire que d'appeler sur quelqu'un l'attention de la « vieille », car il s'en fallait de beaucoup que celle-ci eût la bienveillance banale.

Dès que la glace eut été rompue, le général parla, lui aussi. Du reste, les renseignements qu'il fournit se rapportaient exclusivement au « côté positif du sujet ». Très-soucieux des intérêts du prince, Ivan Fédorovitch l'avait fait surveiller, lui et surtout son conseil Salazkine, par deux messieurs de Moscou, des hommes sûrs et influents dans leur genre. Tout ce qu'on disait de l'héritage était vrai, au fond; seulement le bruit public en avait beaucoup exagéré l'importance. Les affaires de Papouchine étaient passablement embrouillées; il se trouvait avoir laissé des dettes; plusieurs prétendants revendiquaient la succession; de plus, sourd à toutes les observations, le prince avait agi avec un défaut complet de sens pratique. Certes, le général lui souhaitait sincèrement tout le succès possible; il se plaisait à le déclarer, maintenant que la « glace du silence » était rompue, car « ce garçon, bien qu'il ne fût pas tout à fait comme un autre », méritait cela, en somme. Mais, en cette circonstance, il avait entassé sottises sur sottises. Par exemple, beaucoup des créanciers du défunt marchand appuyaient leurs réclamations sur des documents contestables, sans valeur; d'autres même, devinant qu'ils avaient affaire à un homme bonasse, ne produisaient absolument aucune pièce à l'appui de leurs dires. Eh bien, les amis du prince avaient eu beau lui représenter que les droits de toutes ces petites gens étaient nuls, il avait soldé presque tous les créanciers, et cela uniquement parce que quelques-uns d'entre eux paraissaient, en effet, avoir souffert.

La générale observa que la vieille Biélokonsky lui avait écrit dans le même sens, et que « c'était bête, fort bête; on ne guérit pas un imbécile », ajouta-t-elle d'un ton roide, mais l'expression de son visage montrait combien elle était contente des agissements de cet « imbécile ». En fin de compte, le général remarqua que sa femme s'intéressait au prince comme à un fils, et qu'elle s'était mise en frais de gentillesses pour Aglaé; ce que voyant, Ivan Fédorovitch crut devoir pendant quelque temps accentuer son attitude d'homme positif.

Mais cette agréable disposition d'esprit ne dura guère. Au bout de deux semaines s'effectua un brusque revirement, la mine d'Élisabeth Prokofievna redevint grincheuse, et le général, après avoir plusieurs fois haussé les épaules, dut encore se résigner à « la glace du silence ». Le fait est que quinze

jours auparavant il avait reçu sous main un avis assez obscur dans son laconisme, mais en revanche parfaitement exact: on lui mandait qu'après s'être enfuie à Moscou, Nastasia Philippovna y avait été découverte par Rogojine; ensuite elle avait de nouveau disparu et il l'avait encore retrouvée; finalement elle s'était presque engagée à l'épouser. Et voilà que deux semaines plus tard une nouvelle stupéfiante parvenait à Son Excellence: pour la troisième fois Nastasia Philippovna s'était éclipsée; maintenant elle se cachait quelque part en province, et, de son côté, le prince Muichkine avait aussi disparu de Moscou, laissant le soin de toutes ses affaires à Salazkine. « Est-il parti avec elle ou pour la rejoindre? On ne le sait pas, mais il y a là du louche », acheva le général. Ces informations ne s'accordaient que trop bien avec celles qui avaient été transmises aussi à Élisabeth Prokofievna. Bref, deux mois après le départ du prince, on avait presque complètement cessé de parler de lui à Pétersbourg, et dans la maison d'Ivan Fédorovitch « la glace du silence » n'était plus rompue. Les jeunes filles, toutefois, ne laissaient pas d'être renseignées, grâce à Barbara Ardalionovna.

Pour en finir avec ces bruits et ces nouvelles, ajoutons qu'au printemps beaucoup de changements se produisirent chez les Épantchine, en sorte qu'il leur aurait été difficile de ne pas oublier le prince, qui lui-même ne se rappelait nullement à leur attention. Dans le cours de l'hiver on résolut enfin d'aller passer l'été à l'étranger. On, c'était Élisabeth Prokofievna et ses filles: le général, bien entendu, jugeait son temps trop précieux pour se permettre une « vaine distraction ». Le voyage fut décidé sur les instances réitérées des demoiselles: elles étaient persuadées que leurs parents ne voulaient pas les emmener à l'étranger, parce qu'ils n'avaient en tête que de leur trouver des maris. Peut-être les parents pensèrent-ils de leur côté que les épouseurs se rencontrent partout et que, loin de gâter les affaires, ce déplacement pourrait au contraire les arranger. Disons en passant qu'il n'était plus question du mariage de Totzky avec Alexandra Ivanovna: les pourparlers que le lecteur connaît n'avaient été suivis d'aucune demande formelle de la part d'Afanase Ivanovitch. L'avortement de l'union projetée remplit de joie Élisabeth Prokofievna; par contre, son mari s'en consola difficilement. Peu après, le général apprit qu'une Française de la haute société, une marquise légitimiste,

avait fait la conquête de Totzky: ce dernier était sur le point d'épouser la belle étrangère, qui allait l'emmener à Paris et de là en Bretagne. « Allons, c'est un homme à la mer », décida Ivan Fédorovitch.

Tandis que les dames Épantchine se disposaient à partir pour l'étranger l'été suivant, une circonstance survint tout à coup qui changea de nouveau la face des choses, et, à la grande satisfaction des parents, entraîna l'ajournement du voyage. À Pétersbourg arriva, venant de Moscou, un certain prince Chtch…, homme connu, du reste, et connu de la façon la plus honorable. C'était un de ces honnêtes et modestes pionniers du progrès, comme on en a vu dans ces derniers temps, qui désirent sincèrement se rendre utiles, travaillent sans cesse, et se distinguent par une faculté précieuse, celle de trouver toujours quelque chose à faire. Sans se mettre en vedette, sans se mêler aux luttes violentes et stériles des partis, sans se croire une personnalité de premier ordre, le prince ne laissait pas de comprendre très-nettement les besoins de l'époque contemporaine. Il était d'abord entré au service, ensuite il avait figuré dans les états provinciaux; en dehors de cela, il collaborait, en qualité de membre correspondant, aux travaux de plusieurs sociétés scientifiques russes. Conjointement avec un technologiste de sa connaissance, il avait fait modifier avantageusement le tracé primitif d'une de nos principales voies ferrées. Âgé de trente ans, homme du meilleur monde, il possédait en outre une fortune « sérieuse, indiscutable », comme disait le général, qui, après avoir rencontré le prince chez le comte, son supérieur, était entré en rapport avec lui à l'occasion d'une affaire assez importante. Par suite d'une curiosité particulière, Chtch… ne répugnait nullement à se lier avec les « hommes d'affaires » russes. Il arriva que le prince fit aussi connaissance avec la famille Épantchine. Adélaïde Ivanovna produisit sur lui une impression assez forte. Vers la fin de l'hiver, il demanda la main de la jeune fille. Le prétendant plut beaucoup à Adélaïde, ainsi qu'à Élisabeth Prokofievna. Le général fut enchanté. On se décida naturellement à différer le voyage et il fut convenu que la noce aurait lieu au printemps.

Au surplus, Élisabeth Prokofievna et ses deux autres filles auraient pu partir soit au milieu, soit à la fin de l'été, et aller séjourner un mois ou deux à l'étranger pour se distraire un peu du chagrin qu'Adélaïde devait laisser dans

la maison paternelle en l'abandonnant. Mais il survint encore quelque chose: à la fin du printemps (le mariage d'Adélaïde avait été un peu retardé et renvoyé au milieu de l'été), le prince Chtch… introduisit chez les Épantchine un de ses parents éloignés, un certain Eugène Pavlovitch R…, avec qui, du reste, il était assez lié. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, aide de camp de l'Empereur, beau, bien né, spirtuel, brillant, « moderne », fort instruit et puissamment riche. Quant au dernier point, le général se tenait toujours sur ses gardes. Il allait aux informations: « en effet, il paraît y avoir de la fortune, mais il faut encore s'assurer du fait ». La vieille Biélokonsky avait écrit de Moscou pour recommander dans les termes les plus chaleureux ce jeune aide de camp « d'avenir ». Toutefois Eugène Pavlovitch s'était acquis une célébrité légèrement scabreuse: le bruit public lui attribuait une foule d'aventures galantes. Lorsqu'il eut vu Aglaé, il se mit à fréquenter assidûment la maison Épantchine. À la vérité, rien n'avait encore été dit, même par voie d'allusion; néanmoins les parents estimèrent qu'il n'y avait pas lieu de penser à un voyage pour cet été. Aglaé elle-même était peut-être d'un autre avis.

Cela se passait très-peu de temps avant la rentrée en scène de notre héros. À en juger d'après les apparences, on avait alors complètement oublié à Pétersbourg le pauvre prince Muichkine. Si maintenant il reparaissait tout à coup au milieu de ses connaissances, il devait faire l'effet d'un homme tombé du ciel. Cependant, il nous reste encore à signaler un fait pour terminer cette introduction.

Après le départ du prince, Kolia Ivolguine avait d'abord continué à vivre comme par le passé, c'est-à-dire qu'il allait au gymnase, visitait son ami Hippolyte, surveillait le général et secondait Varia dans les soins du ménage. Mais les locataires ne tardèrent pas à s'éclipser: trois jours après la scène chez Nastasia Philippovna, Ferdychtchenko disparut et l'on n'eut plus de ses nouvelles; on disait, sans toutefois l'affirmer, qu'il buvait quelque part. Le prince alla à Moscou, de sorte que les chambres louées en garni restèrent vides. Plus tard, lorsque Varia se fut mariée, Nina Alexandrovna et Gania allèrent habiter avec elle chez Ptitzine, à Ismaïlovsky Polk; pour ce qui est du général Ivolguine, il lui arriva vers le même temps quelque chose

d'absolument imprévu: son amie, madame Térentieff, à qui il avait souscrit, à différentes époques, pour deux mille roubles de billets, le fit enfermer à la prison pour dettes. Cette manière d'agir causa une profonde surprise au pauvre Ardalion Alexandrovitch, « décidément victime de sa confiance illimitée dans la noblesse du cœur humain ». En prenant la douce habitude de signer des lettres de change et des billets à ordre, le général n'avait jamais cru possible que ces papiers lui attirassent des ennuis. L'événement lui prouva qu'il s'était trompé. « Fiez-vous aux gens après cela, montrez une noble confiance! » s'écriait-il d'un ton plein d'amertume, tandis qu'assis avec ses nouveaux amis de la maison Tarasoff, il leur racontait inter pocula[77] des anecdotes sur le siège de Kars et sur un soldat ressuscité. Du reste, il s'accommodait parfaitement de sa position. Ptitzine et Varia disaient que c'était là sa vraie place; Gania partageait entièrement cette façon de voir. Seule la pauvre Nina Alexandrovna pleurait en secret (ce qui même étonnait son entourage) et, toujours souffrante, allait voir le détenu le plus souvent possible.

Depuis l'« accident du général », comme disait Kolia, ou plutôt depuis le mariage de sa sœur, le jeune garçon s'était presque complètement émancipé; ses proches ne le voyaient plus guère, et il était rare qu'il revint coucher à la maison, il avait fait, disait-on, beaucoup de connaissances nouvelles; de plus, il était devenu un visiteur assidu de la prison pour dettes, où il accompagnait toujours Nina Alexandrovna. Chez lui, on s'abstenait de l'interroger. Varia, qui le traitait toujours si sévèrement autrefois, ne le questionnait pas au sujet de ses absences. Tout le monde au logis remarqua avec surprise que Gania, nonobstant son hypocondrie, adressait la parole à son frère et que des relations amicales s'étaient établies entre eux. Jusqu'alors il n'en avait pas été ainsi. Le jeune homme, ne voyant dans son cadet qu'un galopin sans conséquence, lui témoignait auparavant le dédain le plus grossier et le menaçait sans cesse de lui tirer les oreilles, ce qui mettait Kolia hors de lui. Il semblait qu'à présent Gania eût besoin de son frère. Ce dernier, de son côté, se sentait disposé à lui pardonner bien des choses, depuis qu'il savait que Gania avait refusé les cent mille roubles de Nastasia Philippovna.

Trois mois après le départ du prince, la famille Ivolguine fut informée que

Kolia avait brusquement fait connaissance avec les Épantchine et qu'il était très-bien reçu par les demoiselles. Varia l'apprit très-vite; Kolia, du reste, n'avait pas prié sa sœur de l'introduire, il s'était présenté lui-même. Peu à peu on le prit en affection chez les Épantchine. La générale commença par l'accueillir très-froidement, mais bientôt il lui plut parce qu'il était « franc et point flatteur ». Personne ne méritait mieux que Kolia d'être qualifié de la sorte; il avait su se placer vis-à-vis de ses nouveaux amis sur un pied d'égalité et d'indépendance complètes; si, parfois, il lisait à la générale des livres et des journaux, c'était parce qu'il aimait à faire plaisir. Du reste, la « question des femmes » faillit le brouiller avec Élisabeth Prokofievna; au cours d'une discussion très-vive à ce sujet, il déclara à la vieille dame qu'elle était une despote et qu'il ne remettrait plus le pied chez elle. Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, le surlendemain de la querelle, la générale lui envoya par un domestique un mot pour le prier de revenir. Kolia ne fit point l'entêté et arriva immédiatement. Aglaé était la seule dont il n'eût pu gagner les bonnes grâces et qui lui parlât toujours avec hauteur. Pourtant, il était dit que l'enfant étonnerait aussi jusqu'à un certain point l'orgueilleuse jeune fille. Un jour, Kolia profita d'un moment où ils se trouvaient en tête-à-tête et lui tendit une lettre en se bornant à dire qu'il avait ordre de la lui remettre en mains propres. Aglaé regarda d'un air menaçant le « présomptueux gamin », mais celui-ci se retira aussitôt. Elle déplia la lettre et lut ce qui suit:

« Jadis vous m'avez honoré de votre confiance. Peut-être m'avez-vous complètement oublié maintenant. Comment se fait-il que je vous écrive? Je n'en sais rien; mais je ne puis résister au désir de me rappeler à vous, à vous particulièrement. Bien des fois j'ai eu grand besoin de vous trois, mais parmi vous trois je ne voyais que vous. Vous m'êtes nécessaire, très-nécessaire. En ce qui me concerne, je n'ai rien à vous écrire, rien à vous raconter. D'ailleurs, je n'y tiens pas; je désirerais fort votre bonheur. Êtes-vous heureuse? Voilà tout ce que je voulais vous dire.

« Votre frère, Pr. L. Muichkine. »

Après avoir lu ces quelques lignes passablement absurdes, Aglaé rougit soudain et devint pensive. Il nous serait difficile de reproduire le cours de ses

idées. Elle se posa notamment la question suivante: « Montrerai-je cette lettre à quelqu'un? » Elle se sentait comme honteuse. À la fin, avec un sourire étrange et moqueur, elle jeta le billet dans le tiroir de sa table. Le lendemain elle l'en retira et le mit dans un gros livre, comme elle avait coutume de le faire pour les papiers qu'elle voulait pouvoir retrouver tout de suite. Ce fut seulement huit jours plus tard qu'elle s'avisa de regarder ce qu'était ce livre. Il se trouva être le Don Quichotte de la Manche. Aglaé partit d'un éclat de rire, sans que nous puissions dire pourquoi.

Nous ne savons pas non plus si la jeune fille montra à quelqu'une de ses sœurs la lettre qu'elle avait reçue.

Mais, après une seconde lecture de ce billet, une question s'offrit brusquement à son esprit: se peut-il que le prince ait choisi ce gamin présomptueux et fanfaron pour son correspondant? Peut-être même est-ce le seul qu'il possède ici? Bien que d'un air très-méprisant, elle ne laissa pas d'interroger Kolia. Ce dernier, toujours susceptible, ne fit pas, cette fois, la moindre attention au mépris d'Aglaé; il déclara en termes brefs et assez secs qu'il avait, à tout hasard, offert ses services et donné son adresse au prince au moment du départ de celui-ci, mais que c'était la première commission dont le prince le chargeait et la première lettre qu'il recevait de lui; pour prouver ses paroles, il présenta à la jeune fille la lettre qui lui avait été adressée à lui-même. Aglaé n'hésita pas à en prendre connaissance. Voici ce que le prince écrivait à Kolia:

« Cher Kolia, soyez assez bon pour remettre le billet ci-inclus à Aglaé Ivanovna. Portez-vous bien.

« Votre affectionné, Pr. L. Muichkine.

— C'est ridicule pourtant de se fier à un pareil moutard, dit Aglaé d'un ton injurieux en rendant la lettre à Kolia, et, sur cette observation blessante, elle le quitta.

Kolia ne put supporter ce dédain: exprès pour la circonstance il s'était fait prêter par Gania une écharpe verte encore toute neuve, sans dire à son frère pourquoi il la lui demandait. Il fut cruellement mortifié.

II

On était au commencement de juin, et depuis une semaine Pétersbourg jouissait d'une température exceptionnellement agréable. Les Épantchine possédaient à Pavlovsk une somptueuse villa. Élisabeth Prokofievna fut soudain prise du désir de s'y rendre avec sa famille, et, deux jours après, on se transporta à la campagne.

Le lendemain ou le surlendemain du départ des Épantchine, le prince Léon Nikolaïévitch Muichkine arriva de Moscou par un train du matin. Personne n'était venu à sa rencontre à la gare; toutefois, au sortir du wagon, dans la foule massée autour des voyageurs, le prince aperçut tout à coup deux yeux ardents dont le regard offrait une expression étrange. Il essaya de rechercher à qui appartenaient ces deux yeux, mais il ne distingua plus rien. Si fugitive qu'eût été cette vision, elle lui laissa une impression déplaisante. D'ailleurs, le prince était déjà triste et soucieux, quelque chose semblait le préoccuper.

Son cocher le conduisit à un mauvais hôtel situé non loin de la Litéinaïa. Le prince loua deux petites chambres sombres et mal meublées; puis il se lava, changea de vêtements et se hâta de sortir.

Si un de ceux qui l'avaient connu six mois auparavant, lors de son premier séjour à Pétersbourg, avait jeté les yeux sur lui en ce moment, il aurait sans doute constaté un changement fort avantageux dans son extérieur. Pourtant c'eût été une erreur peut-être. La mise seule du prince avait subi une transformation complète: il était maintenant vêtu d'habits faits par un des bons tailleurs de Moscou; mais, au défaut de suivre la mode de trop près, cette toilette joignait celui d'être portée par un homme qui n'avait nullement les façons d'un petit-maître; aussi, un observateur enclin à la moquerie aurait-il pu trouver là matière à rire. Mais qu'est-ce qui ne prête pas à la risée?

Le prince prit une voiture et se fit conduire aux Sables. Dans une des rues de la Nativité, il découvrit bientôt la maison qu'il cherchait. C'était une petite maisonnette en bois dont il remarqua avec surprise l'air avenant, propre et

bien tenu; autour de cette habitation il y avait un enclos où on cultivait des fleurs. Les fenêtres donnant sur la rue étaient ouvertes et laissaient arriver au dehors un flot incessant de paroles bruyantes, presque criardes, comme si quelqu'un faisait une lecture à haute voix ou même prononçait un discours; celui qui parlait était de temps à autre interrompu par des rires sonores. Le prince entra dans la cour et monta le perron. Une cuisinière aux manches retroussées jusqu'aux coudes lui ouvrit la porte. Le visiteur demanda monsieur Lébédeff.

— Mais il est là, répondit-elle, en montrant du doigt le « salon ». Cette pièce, tapissée d'un papier bleu foncé, était meublée convenablement et même avec une certaine prétention, c'est-à-dire qu'il s'y trouvait une table ronde, un divan, une pendule de bronze placée sous une cloche, une glace étroite adossée au trumeau et un petit lustre suspendu au plafond par une chaînette de bronze. Lorsque le prince entra, monsieur Lébédeff, debout au milieu de la chambre, tournait le dos à la porte. Vu la chaleur, le maître de la maison ne portait aucun vêtement par-dessus son gilet; il pérorait en se frappant la poitrine. Ses auditeurs étaient un garçon de quinze ans, à la mine rieuse et point sotte, qui tenait un livre dans ses mains; une jeune fille de vingt ans toute vêtue de deuil et portant sur ses bras un enfant à la mamelle; une fillette de treize ans, en deuil aussi, qui riait fort, et, en riant, ouvrait démesurément la bouche; enfin un assez beau jeune homme de vingt ans, couché sur le divan. Ce dernier avait de longs et épais cheveux bruns, de grands yeux noirs, un léger soupçon de barbe et de favoris. Il devait interrompre fréquemment l'orateur pour le contredire, ce qui, apparemment, excitait l'hilarité des autres personnes présentes.

— Loukian Timoféitch, hé, Loukian Timoféitch! Voyez donc ça! Mais regarde donc par ici!… Allons, il n'y a rien à faire!

Et, après avoir esquissé un geste de découragement, la cuisinière se retira toute rouge de colère.

Lébédeff tourna la tête, et, en apercevant le prince, il resta quelque temps comme pétrifié; puis il s'élança vers lui avec un sourire servile, mais, avant qu'il se fût approché du visiteur, la stupéfaction le cloua de nouveau à sa place.

— Ex-ex-excellentissime prince! Eut-il pourtant la force de s'écrier.

Soudain, comme s'il n'eût pu encore recouvrer sa présence d'esprit, il se retourna, et, de but en blanc, fondit sur la jeune fille en deuil qui avait un enfant dans ses bras; le mouvement fut si brusque qu'elle recula un peu; mais aussitôt Lébédeff la quitta pour se précipiter vers la petite fille de treize ans qui, debout sur le seuil de la pièce voisine, laissait voir encore sur son visage les traces d'une hilarité mal étouffée. La fillette ne put retenir un cri et s'enfuit immédiatement à la cuisine. Lébédeff se mit à frapper du pied, mais, rencontrant le regard du prince qui le considérait d'un air abasourdi, il murmura en manière d'explication:

— Pour… le respect, hé, hé, hé!

— Vous avez bien tort de… commença le prince.

— Tout de suite, tout de suite, tout de suite… comme un tourbillon!

Et Lébédeff sortit précipitamment de la chambre. Le prince regarda avec étonnement la jeune fille, le garçon de quinze ans et l'individu couché sur le divan; tous riaient. Le visiteur fit chorus avec eux.

— Il est allé mettre un frac, dit l'enfant.

— Comme tout cela est vexant! Observa le prince, — je pensais… Dites-moi, il…

— Vous croyez qu'il est ivre? Cria l'homme étendu sur le divan; — pas du tout! Il a bu trois ou quatre petits verres, peut-être cinq, mais qu'est-ce que cela? C'est le nombre réglementaire.

Au moment où le prince allait prendre la parole, il fut prévenu par la jeune fille, dont le gracieux visage respirait une entière franchise:

— Jamais il ne boit beaucoup le matin, dit-elle; — si vous êtes venu le trouver pour affaire, parlez-lui maintenant. C'est le moment. Quand il revient le soir, il est ivre; à présent il passe la plus grande partie de la nuit à pleurer et il nous lit à haute voix des passages de l'Écriture sainte, parce que notre mère est morte il y a cinq semaines.

— Il s'est sauvé parce que, assurément, il lui était difficile de vous répondre, reprit en riant le personnage couché sur le divan. — Je parie qu'il vous trompe et qu'en ce moment même il rumine quelque chose.

Lébédeff rentra, il venait de passer un habit.

— Depuis cinq semaines! Pas plus de cinq semaines! Répéta-t-il en clignant les yeux et en tirant un mouchoir de sa poche pour essuyer des larmes: — orphelins!

— Mais pourquoi avoir mis un vêtement tout troué? Demanda la jeune fille: — vous avez là, derrière la porte, une redingote neuve; est-ce que vous ne l'avez pas vue?

— Tais-toi, libellule! Gronda Lébédeff. — Foin de toi! Ajouta-t-il en trépignant. Mais cette fois elle ne fit que rire de la colère paternelle.

— Pourquoi voulez-vous me faire peur? Je ne suis pas Tania, moi, je ne m'enfuirai pas. Et, tenez, vous allez réveiller Lubotchka et elle aura encore des convulsions… Pourquoi crier ainsi?

— Allons, allons, c'est tout… répondit le maître de la maison, pris soudain d'une vive inquiétude, et, s'élançant vers l'enfant qui dormait sur les bras de sa fille, il le bénit plusieurs fois d'un air effrayé. — Seigneur, conserve-le, Seigneur, préserve-le! Cet enfant à la mamelle est ma fille Luboff, continua-t-il en s'adressant au prince, — elle est née en légitime mariage de ma défunte femme Hélène, décédée en couches. Et ce vanneau est ma fille Viéra, en deuil… Et celui-ci, celui-ci, oh! Celui-ci…

— Pourquoi t'interromps-tu? Cria le jeune homme: — allons, continue, ne te trouble pas.

— Altesse! Fit avec élan Lébédeff, — avez-vous lu dans les journaux l'assassinat de la famille Jémarine?

— Oui, répondit le prince un peu étonné.

— Eh bien, voilà le vrai meurtrier de la famille Jémarine, c'est lui, lui-même!

— Qu'est-ce Que vous dites? Répliqua le visiteur.

— C'est une manière allégorique de parler: il est le second assassin futur d'une deuxième famille Jémarine, s'il s'en rencontre une. Il s'y prépare…

Tous se mirent à rire. L'idée vint au prince que peut-être, en effet, Lébédeff l'entretenait à dessein de choses oiseuses parce qu'il pressentait des questions embarrassantes et voulait gagner du temps.

— C'est un factieux! Un conspirateur! Vociféra Lébédeff, qui semblait ne pouvoir plus se contenir: — eh bien, une si mauvaise langue, un fornicateur,

un monstre pareil, ai-je le droit de le considérer comme mon propre neveu, comme le fils unique de ma défunte sœur Anisia?

— Mais tais-toi donc, tu es ivre! Le croirez-vous, prince? À présent il s'est avisé d'exercer la profession d'avocat; il cultive l'éloquence et chez lui ne cesse de tenir à ses enfants des discours d'un style élevé. Il y a cinq jours il a plaidé devant la justice de paix. Et pour qui donc a-t-il parlé? Une vieille femme dépouillée de cinq cents roubles, tout son avoir, par un coquin d'usurier, l'avait instamment supplié de prendre en main ses intérêts: eh bien, au lieu de plaider pour elle, il a défendu l'usurier, un Juif nommé Zeidler, parce que celui-ci lui avait promis cinquante roubles…

— C'était cinquante roubles si j'obtenais gain de cause, et cinq roubles seulement en cas de perte, rectifia Lébédeff.

Il donna cette explication d'un ton calme et posé qui formait un contraste aussi étrange que subit avec l'animation de ses paroles précédentes.

— Eh bien, naturellement, il a fait fiasco; la justice n'est plus rendue comme autrefois, et il a seulement excité la risée. Mais malgré cela il est resté très-content de lui-même. « Juges impartiaux, a-t-il dit, songez qu'un malheureux vieillard, privé de l'usage de ses jambes, vivant d'un travail honorable, est dépouillé de son dernier morceau de pain; rappelez-vous la sage parole du législateur: Que la clémence règne dans les tribunaux. » Et figurez-vous que chaque matin, ici, il nous récite d'un bout à l'autre cette même plaidoirie, telle qu'il l'a prononcée là-bas; nous l'avons entendue aujourd'hui pour la cinquième fois; au moment où vous êtes arrivé, il était encore en train de la débiter, tant elle lui plaît. Il s'en pourlèche les babines. Et il se dispose à plaider encore pour quelqu'un. Vous êtes, je crois, le prince Muichkine? Kolia m'a dit n'avoir jamais rencontré d'homme plus intelligent que vous dans le monde…

— Non, non, il n'y a pas d'homme plus intelligent dans le monde! S'empressa de confirmer Lébédeff.

— Cette opinion n'a peut-être aucune importance. L'un vous aime et l'autre vous cajole; moi, je n'ai nullement l'intention de vous flatter, soyez-en convaincu. Mais vous n'êtes pas dépourvu de sens: eh bien, soyez juge entre lui et moi. Allons, veux-tu que nous prenions le prince pour arbitre? Ajouta-t-

il en s'adressant à son oncle. — Je suis bien aise, prince, que le hasard vous ait amené ici.

— Je le veux! Fit avec force Lébédeff, et machinalement il jeta un regard sur le public qui s'était de nouveau rapproché des deux interlocuteurs.

— Mais pourquoi êtes-vous en désaccord? Dit le prince, dont le visage s'était refrogné.

Outre qu'il avait mal à la tête, il était de plus en plus persuadé que Lébédeff ne jouait pas franc jeu avec lui et se plaisait à différer le moment d'une explication.

— Voici l'exposé de l'affaire. Je suis son neveu, sur ce point il a dit la vérité, quoiqu'il mente toujours. Je n'ai pas terminé mes études universitaires, mais je veux les achever et j'y parviendrai, car j'ai du caractère. En attendant, je vais, pour subsister, occuper un emploi de vingt-cinq roubles dans un chemin de fer. Indépendamment de cela, j'avoue qu'il m'est déjà venu en aide deux ou trois fois. J'avais vingt roubles et je les ai perdus au jeu. Croirez-vous, prince, que j'aie été assez lâche, assez bas pour jouer cet argent?

— Celui qui te l'a gagné est un drôle, un drôle que tu n'aurais même pas dû payer, cria Lébédeff.

— Oui, c'est un drôle, mais je devais le payer, reprit le jeune homme. — Quant à être un drôle, il en est un certainement, et je ne dis pas cela parce qu'il t'a rossé. Prince, c'est un officier chassé du service, un ex-lieutenant qui a fait partie de la bande de Rogojine et qui est professeur de boxe. Tous ces gens-là flânent sur le pavé maintenant que Rogojine les a licenciés. Mais le pis, c'est que, le connaissant pour un drôle, un coquin, un filou, je n'en ai pas moins joué avec lui, et qu'en risquant mon dernier rouble (nous jouions aux palki), je pensais à part moi: Si je perds, j'irai trouver mon oncle Lébédeff, je lui ferai des courbettes, il ne me refusera pas un secours. C'est cela qui est une bassesse, une vraie bassesse, une lâcheté consciente d'elle-même!

— En effet, c'est une lâcheté consciente d'elle-même! Observa également Lébédeff.

— Allons, attends encore un peu avant de triompher, répliqua violemment le neveu, dont ces mots avaient ému la susceptibilité: — il jubile!

Je suis venu le trouver ici, prince, et je lui ai tout avoué; j'ai agi noblement, je ne me suis pas ménagé; j'ai, au contraire, qualifié ma conduite en termes aussi sévères que possible, tout le monde ici en a été témoin. Pour occuper l'emploi dont je parlais tout à l'heure, il faut absolument que je me requinque un peu, car je suis mis comme un va-nu-pieds. Tenez, regardez mes bottes! Il m'est impossible de me rendre à mon poste dans cette tenue, et si, passé le terme fixé, je n'ai point paru à mon bureau, la place sera donnée à un autre; je devrai alors tâcher de me caser ailleurs. À présent, je lui demande en tout et pour tout quinze roubles, je m'engage à ne plus jamais faire appel à son obligeance, et, de plus, je promets de lui rembourser, dans un délai de trois mois, le montant intégral de ma dette. Je tiendrai parole. Je sais vivre de pain et de kvass durant des mois entiers, parce que j'ai du caractère. Mon traitement, pour trois mois, sera de soixante-quinze roubles: l'argent que je lui demande, ajouté aux sommes empruntées précédemment, formera un total de trente-cinq roubles, ainsi j'aurai de quoi payer. Allons, le diable m'emporte, qu'il exige les intérêts qu'il voudra! Est-ce qu'il ne me connaît pas? Demandez-le-lui, prince: l'argent qu'il m'a prêté autrefois, est-ce que je ne le lui ai pas rendu? Pourquoi donc maintenant est-il si serré? Il m'en veut parce que j'ai payé ce lieutenant; il n'y a pas d'autre raison! Voilà quel est cet homme, rien pour lui, rien pour autrui!

— Et il ne s'en ira pas! Vociféra Lébédeff: — il s'est installé ici et il y reste!

— Je te l'ai déjà dit, je ne m'en irai pas avant d'avoir obtenu ce que je demande. Pourquoi souriez-vous, prince? Vous avez l'air de me désapprouver?

— Je ne souris pas, mais je trouve qu'en effet vous êtes un peu dans votre tort, répondit avec répugnance le visiteur.

— Parlez donc franchement, dites, sans biaiser, que je suis tout à fait dans mon tort: pourquoi ce « un peu »?

— Si vous voulez, je dirai que vous êtes tout à fait dans votre tort.

— Si je veux! Voilà qui est plaisant! Pensez-vous donc que je m'abuse sur l'inconvenance flagrante de ma manière d'agir? Je sais fort bien moi-même que son argent est à lui et que mon procédé ressemble à une tentative

d'extorsion. Mais vous, prince… vous ne connaissez pas la vie. Si on ne leur donne pas une leçon, ils ne comprendront rien. Il faut les instruire. Mes intentions sont parfaitement honnêtes; en conscience, je ne lui ferai rien perdre, je lui rembourserai le capital avec les intérêts. Il a aussi obtenu une satisfaction morale: il a vu mon abaissement. Que lui faut-il donc de plus? Et à quoi sera-t-il bon, s'il ne veut rendre aucun service? Voyez un peu ce qu'il fait lui-même! Demandez-lui donc comment il en use avec les autres, comment il trompe les gens! De quelle façon s'y est-il pris pour acquérir cette maison? Je donne ma tête à couper s'il ne vous a pas déjà mis dedans et s'il ne projette pas de vous tromper encore! Vous souriez, vous ne le croyez pas?

— Il me semble que tout cela n'a pas grand rapport avec votre affaire, remarqua le prince.

— Voilà trois jours que je couche ici, cria le jeune homme sans s'arrêter à cette observation, — et que n'ai-je pas appris déjà! Figurez-vous que cet ange, cette jeune fille maintenant orpheline qui est ma cousine germaine et sa fille, il la soupçonne, il cherche toutes les nuits si un bon ami n'est pas caché dans sa chambre! Il vient aussi à pas de loup dans cette pièce-ci et regarde sous le divan qui me sert de lit. La défiance lui a fait perdre la raison; il voit des voleurs dans chaque coin. La nuit, il est continuellement sur pied, il se relève au moins sept fois pour s'assurer que les fenêtres et les portes sont bien fermées, pour jeter un coup d'œil dans le poêle. Ce même homme, qui plaide en faveur des fripons, quitte son lit trois fois par nuit et vient se mettre en prière ici dans la salle; il s'agenouille, se cogne le front contre le sol pendant une demi-heure, et pour qui ne prie-t-il pas? Qu'est-ce qui ne défile pas dans ses orémus d'ivrogne? Il a prié pour le repos de l'âme de la comtesse Du Barry, je l'ai entendu de mes oreilles; Kolia l'a entendu aussi: il a complètement perdu l'esprit!

— Vous voyez, vous entendez comme il me bafoue, prince! S'écria en rougissant Lébédeff hors de lui. — Je puis être un ivrogne, un débauché, un être malfaisant, un voleur, mais j'ai du moins une chose pour moi: il ne sait pas, ce persifleur, que, quand il est venu au monde, c'est moi qui l'ai emmailloté, moi qui l'ai lavé. Ma sœur Anisia avait perdu son mari et se trouvait dans la misère; moi, qui n'étais pas moins pauvre qu'elle, j'ai passé

des nuits entières à la veiller; je soignais la mère et l'enfant, malades tous deux; j'allais en bas voler du combustible chez le dvornik; mourant de faim, je chantais en faisant claquer mes doigts pour endormir le baby, bref je lui ai servi de niania, et voilà qu'a présent il se moque de moi! Et quand même j'aurais fait un signe de croix pour le repos de l'âme de la comtesse Du Barry, que t'importe? Prince, il y a trois jours, j'ai lu, pour la première fois de ma vie, la biographie de cette femme dans un dictionnaire historique. Sais-tu, toi, ce qu'elle était, la Du Barry? Parle, le sais-tu, oui ou non?

— Allons, il n'y a que toi qui le saches, n'est-ce pas? Grommela le jeune homme en affectant un ton railleur.

— C'était une comtesse qui, sortie du bourbier, a gouverné comme une reine, et à qui une grande impératrice a écrit de sa propre main une lettre où elle l'appelait: « Ma chère cousine ». Au lever du Roi (sais-tu ce que c'était que le lever du Roi?), un cardinal, un nonce du Pape, s'offrait à lui mettre ses bas de soie: un si haut et si saint personnage regardait cela comme un honneur! Connaissais-tu ce détail? Je vois à ta mine que tu l'ignorais! Eh bien, comment est-elle morte? Réponds, si tu le sais!

— Laisse donc! Tu es assommant!

— Voici quelle fut sa mort: après tant d'honneurs, après s'être vue quasiment souveraine, elle a été guillotinée par le bourreau Samson; elle était innocente, mais il fallait cela pour la satisfaction des poissardes du Paris. Sa frayeur était telle qu'elle ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Lorsque Samson lui fit courber la tête et la poussa à coups de pied sous le couperet, elle se mit à crier: « Encore un moment, monsieur le bourreau, encore un moment! » Eh bien, pour cette minute, le Seigneur lui pardonnera peut-être, car il est impossible à l'âme humaine d'imaginer une situation plus douloureuse. En lisant ce récit, j'avais le cœur serré comme par des tenailles. Et que t'importe, vermisseau, qu'en faisant ma prière du soir, j'aie songé à implorer la miséricorde divine pour cette grande pécheresse? Si je l'ai fait, c'est peut-être parce que, depuis qu'elle est morte, personne sans doute ne lui a jamais accordé un pieux souvenir. Et dans l'autre monde il lui sera agréable de penser qu'il s'est rencontré sur la terre un pécheur comme elle, qui, une fois du moins, a prié pour le salut de son âme. Pourquoi ris-tu? Tu ne le crois

pas, athée. Mais qu'en sais-tu? D'ailleurs, ta relation est infidèle: si tu as écouté ma prière, tu dois savoir que je n'ai pas prié pour la seule comtesse Du Barry; voici ce que j'ai dit: « Donne, Seigneur, le repos à l'âme de la grande pécheresse qui fut la comtesse Du Barry, et à tous ses pareils »; or c'est tout autre chose, car il y a beaucoup de grandes pécheresses qui lui ressemblent, beaucoup de gens aussi qui ont connu toutes les vicissitudes de la fortune et qui maintenant, dans l'autre monde, souffrent, gémissent et attendent. J'ai également prié alors pour toi, ainsi que pour les insolents et les effrontés, tes pareils, puisque tu tiens à savoir comment je prie…

— Allons, c'est bien, en voilà assez, prie pour qui tu voudras, que le diable t'emporte! Interrompit violemment le neveu. — C'est un érudit que nous avons là, vous ne le saviez pas, prince? Ajouta-t-il avec un sourire forcé: — à présent il ne fait que lire toutes sortes de livres et de mémoires…

— Votre oncle, après tout… n'est pas un homme dépourvu de sensibilité, observa le prince.

Il devait faire un effort sur lui-même pour adresser la parole au neveu, qui lui déplaisait extrêmement.

— Oh! Comme vous le vantez! Voyez, il porte la main à sa poitrine et il fait la bouche en cœur, vos paroles l'ont tout de suite affriolé. Ce n'est pas un homme dépourvu de sensibilité, soit, mais c'est un fripon, voilà le malheur. De plus, il est adonné à la boisson et il a l'esprit détraqué, comme tout individu qui depuis plusieurs années se livre à l'ivrognerie. Il aime ses enfants, je veux bien le reconnaître, il respectait ma tante, sa défunte femme… Il a même de l'affection pour moi, et il ne m'a pas oublié dans son testament.

— Je ne te laisserai rien! Cria avec colère l'employé.

— Écoutez, Lébédeff, commença d'un ton ferme le visiteur en se détournant du jeune homme, — je sais par expérience que, quand vous voulez, vous êtes un homme sérieux… J'ai fort peu de temps à moi, et si vous… Pardon, quels sont vos noms? Je les ai oubliés.

— Ti-ti-Timoféi.

— Et?

— Loukianovitch.

Tout le monde dans la chambre se mit à rire.

— Il ment! Cria le neveu: — ici encore il faut qu'il mente! Prince, il ne s'appelle pas du tout Timoféi Loukianovitch, mais bien Loukian Timoféiévitch. Allons, dis-moi, pourquoi as-tu menti? Loukian ou Timoféi, n'est-ce pas tout un pour toi, et qu'est-ce que cela peut faire au prince? Il ment sans la moindre nécessité, en vertu de l'habitude, je vous l'assure!

— Est-il possible que ce soit vrai? Demanda impatiemment le prince.

— Je m'appelle en effet Loukian Timoféiévitch, reconnut d'un air confus Lébédeff, qui baissa humblement les yeux et porta de nouveau la main à son cœur.

— Mais pourquoi donc avez-vous répondu comme vous l'avez fait? Ah! Mon Dieu!

— Pour m'amoindrir moi-même, murmura Lébédeff en baissant la tête avec une humilité croissante.

— Eh, qu'est-ce que c'est que cet amoindrissement? Si seulement je savais où trouver maintenant Kolia! Reprit le prince en faisant un mouvement comme pour se retirer.

— Je vais vous apprendre où est Kolia, dit le jeune homme.

— Non, non, non! Fit précipitamment Lébédeff.

— Kolia a passé la nuit ici, mais ce matin il est parti à la recherche de son général, que vous avez, Dieu sait pourquoi, prince, fait sortir de prison en payant ses dettes. Hier, le général avait promis de venir loger ici et il n'est pas venu. Selon toute probabilité, il est allé coucher à l'hôtel de la Balance, tout près d'ici. Kolia est donc là, à moins qu'il ne se soit rendu à Pavlovsk, chez les Épantchine. Il avait de l'argent, et hier déjà il voulait y aller. Ainsi il ne peut être qu'à la Balance ou à Pavlovsk.

— À Pavlovsk, à Pavlovsk!… Mais allons au jardin… nous y prendrons du café…

Et Lébédeff, saisissant le prince par le bras, l'entraîna hors de la chambre. Ils traversèrent la cour et entrèrent dans un charmant petit jardin où, grâce au beau temps, tous les arbres avaient déjà revêtu leur parure d'été. Lébédeff fit asseoir le visiteur sur un banc de bois peint en vert, devant une table de même couleur dont le pied était fiché dans le sol, et il prit place en face de lui. Au

bout d'un instant, on apporta le café. Le prince ne refusa pas d'en prendre. Le maître de la maison continuait à le regarder en plein visage avec une expression de servilité passionnée.

— Je ne connaissais pas encore votre intérieur, dit le prince, qui paraissait songer à tout autre chose.

— Or-orphelins, commença Lébédeff en donnant à sa physionomie un air de tristesse, mais il s'interrompit. Le prince regardait distraitement devant lui, et, sans doute, avait déjà oublié ce qu'il venait de dire. Il s'écoula encore une minute; Lébédeff attendait, les yeux toujours fixés sur le visiteur.

— Eh bien, quoi? Fit celui-ci s'arrachant à sa rêverie; — ah, oui! Voyons, vous savez vous-même, Lébédeff, de quoi il s'agit entre nous: c'est votre lettre qui m'a fait venir. Parlez.

L'employé se troubla, il voulut dire quelque chose, mais ne put proférer que des sons inintelligibles. Le prince attendait avec un triste sourire sur les lèvres.

— Je vous comprends fort bien, je crois, Loukian Timoféiévitch: vous ne m'attendiez certainement pas. Vous ne pensiez pas que je quitterais mon gîte au premier avis reçu de vous, et vous m'avez écrit pour l'acquit de votre conscience. Vous voyez pourtant que je suis venu. Allons, assez de finasseries, cessez de servir deux maîtres. Rogojine est ici depuis trois semaines, je sais tout. Avez-vous réussi à la lui vendre comme l'autre fois, oui ou non? Dites la vérité.

— C'est lui-même, le monstre, qui l'a découverte, lui-même…

— Ne l'injuriez pas; vous avez sans doute à vous plaindre de lui…

— Il m'a battu, roué de coups! Répondit avec une véhémence extraordinaire Lébédeff; — à Moscou, il a lancé un chien contre moi, il a mis à mes trousses un lévrier, une terrible bête qui m'a donné la chasse tout le long d'une rue.

— Vous me prenez pour un petit enfant, Lébédeff. Dites-moi, c'est sérieusement qu'elle vient de le quitter à Moscou?

— Sérieusement, sérieusement, et cette fois encore à la veille même de la noce. Il comptait déjà les minutes quand elle a filé à Pétersbourg. Arrivée ici, elle est venue immédiatement me trouver; « Sauve-moi, Loukian, procure-

moi un asile et ne dis rien au prince… » Elle vous craint, prince, encore plus que lui, et ici c'est de la haute sagesse!

Ce disant, Lébédeff, d'un air finaud, appuya son doigt sur son front.

— Et maintenant vous les avez rapprochés l'un de l'autre?

— Excellentissime prince, comment pouvais-je… comment pouvais-je empêcher ce rapprochement?

— Allons, assez, je saurai tout par moi-même. Dites-moi seulement où elle est maintenant. Chez lui?

— Oh, non! Pas du tout! Elle fait encore ménage à part. Je suis libre, dit-elle, et vous savez, prince, elle insiste beaucoup sur ce point. Je suis complètement libre, ne cesse-t-elle de répéter. Elle continue à habiter dans la Pétersbourgskaïa, chez ma belle-sœur, comme je vous l'ai écrit.

— Elle y est en ce moment même?

— Oui, à moins qu'elle ne soit à Pavlovsk: le beau temps l'aura peut-être décidée à se transférer à la campagne, chez Daria Alexievna. Je suis tout à fait libre, dit-elle. Pas plus tard qu'hier, elle a encore fait sonner bien haut sa liberté dans une conversation avec Nicolas Ardalionovitch. Mauvais signe! Ajouta en souriant Lébédeff.

— Kolia va souvent la voir?

— C'est un garçon étourdi, inconcevable, et sans discrétion.

— Il y a longtemps que vous n'êtes allé chez elle?

— J'y vais chaque jour, chaque jour.

— Alors vous y êtes allé hier?

— N-non; je n'y suis pas allé depuis trois jours.

— Quel dommage que vous ayez un peu bu, Lébédeff! Sans cela, je vous demanderais quelque chose

— Soyez tranquille, je ne suis pas ivre du tout, répondit l'employé, qui s'apprêta à écouter.

— Dites-moi, comment était-elle quand vous l'avez quittée?

— C'est une femme qui cherche…

— Qui cherche?

— Elle a toujours l'air de chercher, comme si elle avait perdu quelque chose. L'idée seule de son prochain mariage lui répugne, elle y voit un

affront pour elle. De lui elle se soucie comme d'une écorce d'orange, pas plus; je me trompe, elle pense à lui avec crainte, avec terreur; elle défend même qu'on aborde ce sujet d'entretien. Ils ne se voient que par nécessité… et il sent cela très-bien! Mais il faut en passer par là!… Elle est inquiète, moqueuse, double, emportée…

— Double et emportée!

— La preuve qu'elle est emportée, c'est que, la fois passée, elle a failli me prendre aux cheveux pour une parole dite par moi. J'ai entrepris de la guérir par la lecture de l'Apocalypse.

— Comment? Demanda le prince, croyant avoir mal entendu.

— Par la lecture de l'Apocalypse. Cette dame a l'imagination inquiète, hé! Hé! De plus, j'ai observé en elle un goût prononcé pour les sujets de conversation sérieux, quelque indifférents qu'ils soient. Elle les aime beaucoup, et c'est même la flatter que de les traiter avec elle. Oui. Or je suis ferré sur l'explication de l'Apocalypse et je m'en occupe depuis quinze ans. Elle a reconnu avec moi que nous sommes à l'époque figurée par le troisième cheval, le noir, et par le cavalier qui tient en main une mesure, car dans notre siècle tout repose sur la mesure et sur les contrats, tous les hommes ne cherchent que leur droit: « Une mesure de froment pour un denier et trois mesures d'orge pour un denier… » Mais, avec cela, ils veulent aussi conserver un esprit libre, un cœur pur, un corps sain et tous les dons de Dieu. Or, en se fondant sur le droit seul, ils ne les conserveront pas, et ensuite viendra le cheval pâle et celui qui s'appelle Mort, puis l'enfer… Tel est le sujet de nos entretiens, lorsque nous nous trouvons ensemble, — et cela a fortement agi sur elle.

— Vous croyez vous-même à ces choses-là? Demanda le prince en jetant un regard étrange sur son interlocuteur.

— J'y crois et je les explique. Je suis un pauvre, un mendiant, un atome dans la circulation humaine. Qui respecte Lébédeff? Il sert de cible à tout le monde; chacun, pour ainsi dire, le bourre de coups de pied. Mais ici, dans cette explication, je suis l'égal d'un grand personnage. Tel est le pouvoir de l'esprit! J'ai fait trembler un haut fonctionnaire… sur son fauteuil, en le touchant par l'esprit! Il y a deux ans, à la veille de Pâques, Sa Haute

Excellence, Nil Alexiévitch, dont j'étais alors le subordonné, voulut m'entendre et me fit exprès appeler dans son cabinet par Pierre Zakharitch. « Est-il vrai, me dit-il quand nous fûmes seul à seul, que tu expliques la prophétie relative à l'Antéchrist? — Oui », n'hésitai-je pas à répondre, et je me mis à commenter la vision allégorique de l'Apôtre. Il commença par sourire, mais les supputations numériques et les similitudes le firent trembler. Il me pria de fermer le livre, me congédia et me porta sur le tableau des récompenses. Cela se passait au moment des fêtes de Pâques, et, huit jours plus tard, Nil Alexiévitch rendait son âme à Dieu.

— Qu'est-ce que vous dites, Lébédeff?

— La vérité. Il a fait une chute en bas de sa voiture après son dîner… sa tempe a été donner contre une borne et il est mort immédiatement. C'était un homme de soixante-treize ans, au visage assez coloré, à la chevelure blanche; il s'inondait d'eaux de senteur et souriait toujours, comme un petit enfant. Pierre Zakharitch se rappela alors mon entretien avec le défunt, « Tu l'avais prophétisé », me dit-il.

Le prince se leva. Lébédeff fut surpris, désappointé même, en voyant que son visiteur se préparait déjà à s'en aller.

— Vous êtes devenu fort indifférent, hé, hé! Osa-t-il observer avec une liberté respectueuse.

— Vraiment, je ne me sens pas très-bien, j'ai la tête lourde, c'est sans doute l'effet du voyage, répondit le prince en fronçant le sourcil.

— Si vous alliez à la campagne? Suggéra timidement Lébédeff.

Le prince restait pensif.

— Voyez-vous, moi-même je vais dans trois jours me transporter à la campagne avec tout mon monde. La santé du baby exige ce déplacement, et, pendant notre absence, on fera ici, dans la maison, toutes les réparations nécessaires. Je vais aussi à Pavlovsk.

— Vous aussi, vous allez à Pavlovsk? Demanda brusquement le prince. — Mais qu'est-ce que cela veut dire? Tout le monde ici va donc à Pavlovsk? Et vous avez aussi là une maison de campagne, dites-vous?

— Tout le monde ne va pas à Pavlovsk. Pour ce qui est de moi, Ivan Pétrovitch Ptitzine m'a cédé une des villas qu'il a acquises à bon marché. La

localité est agréable, bien habitée; on est là sur une hauteur, au milieu de la verdure; la vie n'y coûte pas cher; joignez à cela l'agrément d'entendre de la musique et vous comprendrez pourquoi tant de gens vont à Pavlovsk. Moi, du reste, je m'installerai dans un petit pavillon; quant à la maison proprement dite…

— Vous l'avez louée?

— N-n-non. Pas… pas tout à fait.

— Louez-la-moi, proposa soudain le prince.

Évidemment Lébédeff n'avait eu en vue que de lui faire dire cette parole. Depuis trois minutes cette idée hantait son esprit. Pourtant il n'était pas en peine de trouver un locataire: en ce moment déjà sa maison de campagne était occupée par un amateur de villégiature et celui-ci avait déclaré que peut-être il la louerait. Lébédeff savait fort bien que, dans l'espèce, ce « peut-être » équivalait à un « certainement ». Mais il songea tout à coup qu'il ferait une affaire très-avantageuse en louant sa villa au prince, ce à quoi l'autorisait pleinement le langage vague tenu par l'occupant actuel. « La chose prend une tournure toute nouvelle », pensa l'employé. La proposition du prince le transporta de joie, et, quand ce dernier lui demanda le prix, il fit un geste de la main pour écarter cette question.

— Allons, comme vous voudrez; je m'informerai; vous ne perdrez rien.

Tous deux sortaient déjà du jardin.

— Mais si vous… je pourrais… si vous le désiriez, très-honoré prince, je pourrais vous communiquer, sur ce même sujet, quelque chose de fort intéressant, murmura Lébédeff, qui, dans sa satisfaction, redoublait de cajoleries auprès du visiteur.

Celui-ci s'arrêta.

— Daria Alexievna possède aussi une petite villa à Pavlovsk.

— Eh bien?

— Une certaine personne est liée avec elle, et, paraît-il, compte lui faire souvent visite à Pavlovsk. Elle a un but.

— Eh bien?

— Aglaé Ivanovna…

— Oh, assez, Lébédeff! Interrompit le prince avec une sensation pénible,

comme si on l'avait touché à un endroit douloureux. — Tout cela… ne signifie rien. J'aimerais mieux savoir quand vous partirez. Pour moi, le plus tôt sera le mieux, car je suis descendu à l'hôtel…

Tout en causant, ils étaient sortis du jardin; sans rentrer dans la maison, ils traversèrent la cour et s'approchèrent de la porte.

— Eh bien, voici ce qu'il y a de mieux à faire, répondit Lébédeff: — quittez votre hôtel, venez dès aujourd'hui loger chez moi, et, après-demain, nous partirons tous ensemble pour Pavlovsk.

— Je verrai, dit le prince d'un air songeur, et il se retira. Lébédeff le regarda s'éloigner, frappé de la distraction subite du visiteur, qui, en sortant, n'avait pensé ni à lui dire adieu, ni même à le saluer. Cet oubli devait d'autant plus étonner l'employé qu'il connaissait la politesse irréprochable du prince.

III

Il était déjà près de midi. Le prince savait que le seul membre de la famille Épantchine qu'il pouvait, — et encore tout au plus, — trouver à la ville, était le général, retenu à Pétersbourg par son service. S'il avait la chance de rencontrer Ivan Fédorovitch, peut-être celui-ci le prendrait-il avec lui pour l'emmener aussitôt à Pavlovsk, mais il y avait une visite que le prince tenait beaucoup à faire auparavant. Au risque de manquer le général et d'avoir à remettre au lendemain son voyage à Pavlovsk, il résolut d'aller à la recherche de la maison où il désirait tant se rendre.

En un sens, du reste, cette visite ne laissait pas d'être délicate pour lui, et il hésitait fort à accomplir une démarche qui lui paraissait risquée. La maison, il le savait, était située rue aux Pois, non loin de la Sadovaïa, et il se mit en route dans l'espoir que, chemin faisant, il aurait le temps de prendre une résolution définitive.

En arrivant à l'endroit où les deux rues se croisent, le prince s'étonna de son extraordinaire agitation; il n'avait pas prévu que son cœur battrait si violemment. Une maison dont il était encore éloigné attira son attention, probablement parce qu'elle offrait un aspect particulier. Plus tard le prince se rappela qu'il s'était dit: « C'est certainement cette maison-là. » Il s'approcha avec une curiosité extrême pour vérifier sa conjecture, sentant qu'il lui serait fort désagréable d'avoir deviné juste. C'était une grande et sombre maison de trois étages; dénuée de tout cachet artistique, elle attristait le regard par le ton vert sale de sa façade. Quelques demeures semblables, bâties à la fin du siècle dernier, subsistent encore (en fort petit nombre, il est vrai) avec leur physionomie primitive dans ces rues de Pétersbourg où tout se transforme si vite. Solidement construites, elles se font remarquer par l'épaisseur de leurs murs et l'excessive rareté de leurs croisées. Au rez-de-chaussée, le plus souvent occupé par une boutique de changeur, les fenêtres sont parfois grillées. Le skopetz a son appartement au-dessus du local où il exerce son commerce. Au dehors comme au dedans, on sent là quelque chose de sec,

d'inhospitalier et de mystérieux. D'où provient cette impression? Il serait difficile de l'expliquer. Cela tient sans doute à l'ensemble des lignes architecturales. Ces maisons sont presque exclusivement habitées par des marchands. Au moment où il approchait de la grand'porte, le prince y vit un écriteau ainsi conçu: « Maison de Rogojine, bourgeois notable héréditaire. »

Triomphant de ses hésitations, il ouvrit la porte vitrée, qui se referma bruyamment sur lui, et il monta au deuxième étage par un escalier de parade en pierre. Cet escalier obscur et grossièrement construit était enfermé dans une cage peinte en rouge. Le prince savait que Rogojine occupait avec sa mère et son frère tout le second étage de cette maison maussade. Le domestique qui vint ouvrir introduisit le visiteur sans l'annoncer, et Muichkine eut à marcher longtemps à la suite de son guide. Ils traversèrent d'abord une salle de parade lambrissée de marbre, parquetée de chêne et garnie d'un lourd mobilier dans le style de 1820; puis ils s'engagèrent dans un dédale de petites pièces qui n'étaient pas de plain-pied les unes avec les autres; sans cesse il leur fallait monter ou descendre deux ou trois marches. À la fin ils frappèrent à une porte que Parfène Séménitch ouvrit lui-même. En apercevant le prince, il pâlit et resta pendant un certain temps comme pétrifié; son regard avait une fixité effarée, et le sourire qui crispait ses lèvres indiquait le comble de la stupeur: l'apparition de Muichkine semblait lui faire l'effet d'un événement impossible, presque d'un miracle. Cela même étonna le visiteur, qui, pourtant, s'était attendu à quelque chose de pareil.

— Parfène, je suis peut-être venu mal à propos, je vais m'en aller, dit-il d'un air confus.

— Non, non, tu es venu à propos! Répondit Rogojine, reprenant enfin conscience de lui-même, — entre, je te prie!

Ils se tutoyaient. A Moscou, ils s'étaient vus fréquemment, et même plusieurs des moments qu'ils avaient passés ensemble leur avaient laissé à tous deux une impression ineffaçable. Maintenant ils se retrouvaient en face l'un de l'autre après une séparation de plus de trois mois.

Le visage de Rogojine était toujours pâle et légèrement convulsé. Quoiqu'il eût fait entrer le visiteur, il restait en proie à une agitation extraordinaire. Tandis qu'il invitait le prince à s'asseoir près de la table,

celui-ci par hasard se retourna vers lui et surprit dans son regard une expression si étrange qu'il s'arrêta net. En même temps, un souvenir récent, sombre et pénible revint à l'esprit de Muichkine. Debout, immobile, il considéra pendant quelque temps les yeux de Rogojine, lesquels, dans le premier moment, parurent briller d'un éclat plus vif encore. À la fin, Parfène Séménitch sourit, mais il était un peu troublé et comme interdit.

— Pourquoi me regardes-tu si fixement? Murmura-t-il; — assieds-toi!

Le prince s'assit.

— Parfène, dit-il, — parle-moi franchement, savais-tu ou ne savais-tu pas que je viendrais aujourd'hui à Pétersbourg?

— Je me doutais bien que tu viendrais, répondit Rogojine, — et tu vois que je ne me trompais pas, continua-t-il avec un sourire aigre, — mais comment pouvais-je savoir que tu arriverais aujourd'hui?

Il prononça ces mots avec une sorte de brusquerie irritée qui ajouta encore à l'étonnement et à l'embarras du visiteur.

— Quand même tu l'aurais su, pourquoi te fâcher ainsi? Reprit doucement le prince.

— Mais toi, à quel propos m'adresses-tu cette question?

— Tantôt, en sortant du wagon, j'ai aperçu une paire d'yeux tout pareils à ceux que tu dardais sur moi par derrière il y a un instant.

— Bah! À qui donc appartenaient-ils? Murmura d'un air louche Rogojine.

Le prince crut remarquer qu'il frissonnait.

— Je ne sais pas; c'était dans la foule, il se peut même que j'aie été dupe d'une illusion; je suis maintenant sujet à cela. Ami Parfène, je me sens presque dans l'état où j'étais il y a cinq ans, lorsque j'avais des attaques.

— Eh bien, en effet, tu as peut-être eu la berlue; je ne sais pas… dit entre ses dents Rogojine.

Malgré ses efforts pour donner à son visage une expression bienveillante, le sourire affable qu'il avait en ce moment sur les lèvres jurait avec l'ensemble de sa physionomie.

— Alors tu vas retourner à l'étranger? Demanda-t-il, puis tout à coup il ajouta: — Te rappelles-tu notre voyage en wagon de Pskoff à Pétersbourg,

l'automne dernier? Tu te souviens de ton manteau et de tes guêtres?

Et Parfène Séménitch éclata soudain d'un rire cette fois franchement haineux; on aurait dit qu'il était bien aise du donner ainsi une issue à sa colère.

— Tu t'es fixé ici définitivement? Interrogea le prince en parcourant des yeux le cabinet.

— Oui, je suis chez moi. Où veux-tu donc que j'habite?

— Nous ne nous étions pas vus depuis longtemps. J'ai entendu raconter à ton sujet d'étranges choses.

— Qu'est-ce qu'on ne raconte pas? Répliqua sèchement Rogojine.

— Pourtant tu as licencié toute ta bande, tu restes dans la maison paternelle, tu ne fais pas de fredaines. C'est bien. La maison est-elle à toi ou vous appartient-elle en commun?

— Elle est à ma mère. Le corridor sépare son appartement du mien.

— Et où loge ton frère?

— Mon frère Sémen Séménitch habite dans le pavillon.

— il est marié?

— il est veuf. Pourquoi tiens-tu à savoir cela?

Le prince le regarda sans répondre; il était devenu soudain pensif et probablement n'avait pas entendu la question de Rogojine. Celui-ci ne la renouvela pas et attendit. Il y eut un silence.

— Tout à l'heure, étant encore à cent pas de cette maison, j'ai deviné que c'était la tienne, dit le prince.

— Comment cela?

— Je ne le sais pas bien. Ta maison a la physionomie de toute votre famille; les Rogojine, en y habitant, semblent l'avoir marquée de leur empreinte; mais si tu me demandes comment je suis arrivé à cette conclusion, je ne puis te l'expliquer. C'est sans doute un délire. J'ai peur même en voyant comme cela m'agite. Auparavant je ne me serais même pas imaginé que tu demeurais dans une telle maison, et sitôt que je l'eus aperçue, je me dis: « Ce doit être là sa demeure! »

— Vraiment! Fit avec un sourire vague Parfène Séménitch, qui n'avait pas compris grand'chose à la pensée obscure du prince. — C'est mon grand-

père qui a fait bâtir cette maison, observa-t-il. — Des skoptzi, les Khloudiakoff, y ont toujours habité, et nous en avons encore pour locataires à présent.

— Quelle obscurité! Il ne fait pas gai chez toi, dit le visiteur en examinant de nouveau le cabinet.

C'était une vaste pièce, haute, sombre et encombrée de meubles; on y voyait surtout de grandes tables à écrire, des bureaux, des armoires remplies de livres d'affaires et de papiers. Un large divan en maroquin rouge servait évidemment de lit à Rogojine. Sur la table près de laquelle Parfène Séménitch l'avait fait asseoir, le prince aperçut deux ou trois livres dont l'un, l'Histoire de Solovieff, était ouvert; un signet marquait l'endroit où le lecteur s'était interrompu. Aux murs étaient suspendus dans des cadres en partie dédorés quelques tableaux à l'huile tellement enfumés qu'on pouvait difficilement en reconnaître les sujets. Un portrait de grandeur naturelle attira l'attention du prince: il représentait un quinquagénaire vêtu d'une redingote de coupe allemande, mais à longs pans; le personnage figuré sur cette toile portait au cou deux médailles, il avait la barbe blanche, courte et clairsemée, le visage jaune et sillonné de rides, le regard défiant, sournois et chagrin.

— Ce n'est pas ton père? Demanda le prince.

— Si, c'est lui, répondit avec un sourire désagréable Rogojine, comme s'il eût pensé que le visiteur faisait cette question pour décocher ensuite quelque plaisanterie désobligeante à l'adresse du défunt.

— Ce n'était pas un vieux-croyant?

— Non, il allait à l'église, mais la vérité est qu'il manifestait des préférences pour l'ancien culte. Il tenait aussi les skoptzi en grande estime. Cette pièce était son cabinet avant de devenir le mien. Pourquoi m'as-tu demandé si c'était un vieux-croyant?

— Ta noce aura lieu ici?

— O-oui, répondit Parfène Séménitch, qui frissonna presque à cette question inattendue.

— Ce sera bientôt?

— Tu sais toi-même si cela dépend de moi.

— Parfène, je ne suis pas ton ennemi et je ne veux te traverser en rien. Je

te le répète maintenant, comme je te l'ai déjà déclaré une fois, dans une circonstance analogue à celle-ci. Quand ton mariage se préparait à Moscou, ce n'est pas moi qui l'ai empêché, tu le sais. La première fois, elle-même s'est, pour ainsi dire, échappée de dessous la couronne[78], et est accourue vers moi, me priant de la « sauver » de toi. Je te cite ses propres paroles. Plus tard, elle m'a quitté à mon tour; tu l'as retrouvée, et, au moment où tu allais la conduire à l'autel, elle t'a de nouveau planté là, dit-on, pour se réfugier ici. Est-ce vrai? Lébédeff me l'a écrit, voilà pourquoi je suis venu. Quant au raccommodement qui a eu lieu ici entre vous, j'en ai eu la première nouvelle hier en wagon; j'ai appris cela par un de tes anciens amis, Zaliojeff, si tu veux le savoir. En me rendant à Pétersbourg, j'avais un but: je voulais la décider à aller à l'étranger, dans l'intérêt de sa santé; le corps et l'âme sont très-malades chez elle, la tête surtout, et, à mon avis, elle a besoin de grands soins. Mon intention n'était pas de la conduire moi-même à l'étranger: je l'aurais fait partir, mais je ne l'aurais pas accompagnée. Je te dis la vérité vraie. Si, en effet, vous êtes maintenant remis ensemble, je ne me montrerai pas devant ses yeux et ne te ferai plus aucune visite. Tu sais toi-même que je ne cherche pas à te tromper, car j'ai toujours été sincère avec toi. Jamais je ne t'ai caché ma manière de voir à ce sujet, et je t'ai toujours dit que ton mariage avec elle causerait infailliblement sa perte. À toi aussi il sera fatal… peut-être encore plus qu'à elle. Si vous vous brouilliez de nouveau, j'en serais fort content, mais personnellement je ne ferai rien pour vous désunir. Sois donc tranquille et ne me soupçonne pas. D'ailleurs, tu sais toi-même si j'ai jamais été ton rival dans le sens véritable du mot, même quand elle s'est réfugiée auprès de moi. Voilà que tu ris; je sais ce qui te fait rire. Oui, nous avons vécu là-bas, séparés l'un de l'autre, habitant chacun une ville différente, et tu es parfaitement instruit de tout cela. Je t'ai déjà expliqué que « je ne l'aime pas d'amour, mais de compassion ». Je crois la définition exacte. Tu m'as dit alors que tu comprenais ces mots; est-ce vrai? Les as-tu compris? Quelle expression de haine il y a dans ton regard! Je suis venu pour te mettre l'esprit en repos, car toi aussi, tu m'es cher. Je t'aime beaucoup, Parfène. Maintenant, je m'en vais et je ne reviendrai jamais. Adieu.

Le prince se leva.

Rogojine ne bougea point de sa place.

— Reste encore avec moi, dit-il doucement en appuyant sa tête sur sa main droite: — je ne t'ai pas vu depuis longtemps.

Le visiteur s'assit. La conversation fut momentanément interrompue.

— Quand tu n'es pas devant moi, je me prends aussitôt à te haïr, Léon Nikolaïévitch. Durant ces trois mois que j'ai passés sans te voir, j'étais à chaque instant furieux contre toi, et je t'aurais volontiers empoisonné. C'est la vérité. Maintenant, il n'y a pas un quart d'heure que tu es avec moi, et déjà toute ma haine disparaît, tu me redeviens aussi cher qu'autrefois. Reste donc encore un moment…

— Lorsque je suis avec toi, tu me crois, mais je ne t'ai pas plutôt quitté que le soupçon succède chez toi à la confiance. Tu es tout le portrait de ton père! Répondit le prince avec un sourire amical.

Il s'efforçait de cacher le sentiment qu'il éprouvait.

— Je crois à ta voix quand nous sommes ensemble. Je comprends bien qu'on ne peut pas nous mettre sur la même ligne, toi et moi…

— Pourquoi as-tu ajouté cela? Et voilà que tu es encore fâché, dit le prince, en fixant un regard étonné sur Rogojine.

— Mais ici, mon ami, on ne demande pas notre avis, on a décidé sans nous consulter, reprit Parfène Séménitch, et, après un silence, il poursuivit à voix basse: — chacun de nous a même sa façon particulière d'aimer, c'est-à-dire que nous différons en tout l'un de l'autre. Tu dis que tu as pour elle un amour de compassion. Elle ne m'inspire à moi aucun sentiment de ce genre. D'ailleurs, elle me déteste au plus haut point. À présent, je rêve d'elle chaque nuit: il me semble toujours la voir se moquant de moi avec un autre. C'est ainsi, mon ami. Elle va être ma femme et elle ne se soucie pas plus de moi que du soulier qu'elle vient de quitter. Le croiras-tu? Je ne l'ai pas vue depuis cinq jours, parce que je n'ose lui faire visite, « Pourquoi es-tu venu? » me demanderait-elle. C'est peu qu'elle m'ait couvert de honte…

— Comment t'a-t-elle couvert de honte? Qu'est-ce que tu dis?

— Comme s'il ne le savait pas! Mais, voyons, elle m'a quitté pour s'enfuir avec toi, elle s'est échappée « de dessous la couronne », ce sont les expressions mêmes dont tu t'es servi tout à l'heure.

— Mais toi-même tu ne crois pas que…

— Est-ce qu'elle ne m'a pas déshonoré à Moscou avec un officier, avec Zemtujnikoff? Je sais de science certaine qu'elle m'a déshonoré, et cela après avoir fixé elle-même le jour de la cérémonie nuptiale.

— C'est impossible! S'écria le prince.

— Je le sais positivement, reprit avec conviction Rogojine. — Elle n'est pas ainsi, diras-tu? Mon ami, il ne faut pas dire cela, c'est simplement absurde. Avec toi elle ne sera pas ainsi, une pareille chose lui fera horreur; mais avec moi il en est tout autrement. Tu peux en être sûr. Elle me considère comme la dernière des vermines. Son affaire avec Keller n'a été pour elle qu'une façon de se moquer de moi. Mais tu ne sais pas encore le tour qu'elle m'a joué à Moscou! Et combien d'argent j'ai dépensé!…

— Mais… comment donc l'épouses-tu maintenant?… Que feras-tu après? Demanda le prince avec terreur.

Un regard sinistre fut la seule réponse de Rogojine.

— Il y a aujourd'hui cinq jours que je n'ai été chez elle, continua-t-il après un instant de silence. — Je crains toujours qu'elle ne me mette à la porte. Je suis encore ma maîtresse, dit-elle, si je veux, je te chasserai définitivement et j'irai à l'étranger (elle m'a dit qu'elle irait à l'étranger, observa-t-il comme entre parenthèses, et ses yeux se fixèrent avec une expression particulière sur ceux du prince); quelquefois, à la vérité, elle se contente de me faire peur et de se moquer de moi. Mais, à d'autres moments, elle fronce les sourcils, prend une mine sévère, ne prononce pas une parole; voilà ce que je crains. Je ne me présenterai pas les mains vides, décidai-je un jour: eh bien, elle m'a accueilli par des railleries et ensuite s'est mise en colère. Je lui apportais un châle comme peut-être elle n'en avait pas encore vu, quoiqu'elle ait vécu dans le luxe autrefois; elle en a fait cadeau à sa femme de chambre Katka. Et pas moyen de risquer le moindre mot pour demander quand notre mariage aura lieu! Quelle position que celle d'un prétendu qui n'ose pas aller voir sa future! Je reste ici et, quand je ne puis plus y tenir, je vais rôder le plus secrètement possible aux abords de sa maison, ou je me cache quelque part dans un coin. Une fois, après être demeuré ainsi en faction devant sa porte presque jusqu'à l'aurore, je crus

remarquer quelque chose. Elle, de son côté, m'aperçut par la fenêtre: « Qu'est-ce que tu me ferais, dit-elle, si tu découvrais que je te trompe? » Je ne pus m'empêcher de lui répondre: « Tu le sais toi-même. »

— Qu'est-ce qu'elle sait?

— Eh! Le sais-je? Reprit avec un rire sardonique Parfène Séménitch. — Dans le temps, à Moscou, j'ai eu beau l'espionner, je n'ai pu la surprendre avec personne. Un jour je lui dis: « Tu as promis de m'épouser, tu vas entrer dans une famille honnête, et sais-tu, toi, ce que tu es? Voici ce que tu es! »

— Tu le lui as dit?

— Oui.

— Eh bien?

« Bien loin de vouloir être ta femme, répondit-elle, je ne consentirais peut-être pas à te prendre pour laquais. — N'importe, repris-je, je ne m'en irai pas d'ici! — Eh bien, répliqua-t-elle, je vais faire venir Keller, je lui parlerai et il te jettera à la porte. » Je m'élançai sur elle et je la meurtris de coups.

— Ce n'est pas possible! S'écria le prince.

— Je te dis la vérité, poursuivit d'une voix douce Rogojine, dont, pourtant, les yeux étincelaient. — Pendant trente-six heures je restai sans dormir, sans manger, sans boire, je ne quittai pas sa chambre, je m'agenouillai devant elle. « Je mourrai, lui dis-je, je ne m'en irai pas avant que tu m'aies pardonné, et si tu donnes ordre de m'expulser, je me jetterai à l'eau, car que ferai-je désormais sans toi? » Durant toute cette journée-là, elle fut comme une folle: tour à tour elle pleurait, prenait un couteau pour me tuer, ou m'accablait d'injures. Elle appela Zaliojeff, Keller, Zemtujnikoff, etc., me montra à eux et me fit honte devant tout ce monde. « Messieurs, allons tous ensemble au théâtre, qu'il reste ici, puisqu'il ne veut pas s'en aller, ce n'est pas lui qui m'empêchera de sortir. Je vais donner des ordres pour qu'on vous serve du thé, Parfène Séménitch, car vous devez avoir faim, n'ayant rien mangé aujourd'hui. » Elle revint seule du théâtre. « Ce sont des poltrons et des lâches, commença-t-elle, ils ont peur de toi et veulent m'effrayer: il ne s'en ira pas, disent-ils, il vous assassinera peut-être. Eh bien, quand j'irai me coucher, je ne fermerai pas la porte de ma chambre; voilà

comme j'ai peur de toi! Il faut que tu le saches et que tu le voies! As-tu pris du thé? — Non, répondis-je, et je n'en prendrai pas. — Tu mets de l'amour-propre à bouder contre ton ventre, mais cela ne te va guère, » Et elle fit comme elle l'avait dit: elle ne ferma point sa porte. Le lendemain, au sortir de sa chambre à coucher, elle m'interpella en riant: « Tu es fou sans doute? Ainsi, tu veux te laisser mourir de faim? — Pardonne-moi, lui dis-je. — Je ne veux pas te pardonner, je ne t'épouserai pas, c'est dit. Se peut-il que tu aies passé la nuit entière sur ce fauteuil, que tu n'aies pas dormi? — Non, je n'ai pas dormi. — Quel homme intelligent! Et tu ne veux toujours pas boire de thé, tu ne veux pas dîner? — Je te l'ai dit, je ne prendrai rien; pardonne-moi! — Si seulement tu savais combien cela te va mal! Reprit-elle, c'est comme une selle sur le dos d'une vache! Tu crois peut-être m'effrayer, mais qu'est-ce que cela me fait que tu te prives de nourriture? Libre à toi de ne pas manger, je m'en moque un peu! » Elle se fâcha, mais ce ne fut pas pour longtemps et bientôt elle se remit à plaisanter. Je m'étonnai même de trouver en elle si peu de colère, car c'est une femme haineuse et vindicative. Une explication me vint alors à l'esprit: elle me méprise trop, pensai-je, pour pouvoir me garder longtemps rancune. Et c'est la vérité. « Sais-tu, me demanda-t-elle, ce que c'est que le pape de Rome? — J'en ai entendu parler, répondis-je. — Tu n'as pas appris l'histoire universelle, Parfène Séménovitch? — Je n'ai rien appris. — Eh bien, voici une chose que je vais te donner à lire: un pape était fâché contre un empereur et, avant d'obtenir son pardon, celui-ci dut rester trois jours sans boire, sans manger, agenouillé, pieds nus, devant le palais du pape. Pendant les trois jours que cet empereur passa à genoux, quelles furent, selon toi, ses pensées? Quels serments fit-il au fond de son âme?… Mais attends, ajouta-t-elle, je te lirai cela moi-même! » Elle courut chercher un livre; « C'est de la poésie », dit-elle, et elle se mit à me lire un monologue en vers dans lequel cet empereur abreuvé d'humiliations jurait de se venger du pape. « Est-il possible que cela ne te plaise pas, Parfène Séménitch? — Tout ce que tu viens de lire est très-juste, répondis-je. — Ah! Tu trouves que c'est juste; par conséquent, peut-être que toi-même tu te dis: Quand elle sera ma femme, je lui ferai payer tout ça! — Je ne sais pas, repris-je, peut-être est-ce mon idée en effet. — Comment, tu ne

sais pas? — Non, je ne sais pas, ce n'est point à cela que je pense maintenant. — Et à quoi penses-tu donc maintenant? — Vois-tu, quand tu te lèves de ta place, quand tu passes à côté de moi, je te regarde et je te suis des yeux; j'entends le froufrou de ta robe et mon cœur défaille dans ma poitrine; tu quittes la chambre, je me rappelle toutes tes paroles avec l'intonation de chacune d'elles; durant toute cette nuit je n'ai pensé à rien, je ne cessais d'écouter le bruit de ta respiration, j'ai remarqué que tu t'es remuée deux fois en dormant… — Mais les coups que tu m'as donnés, ricana-t-elle, tu n'y penses pas, tu les a oubliés? — Peut-être bien que je n'y pense pas, je n'en sais rien. — Et si je ne te pardonne pas, si je refuse de t'épouser? — Je te l'ai dit, je me noierai. — Tu me tueras peut-être auparavant. » En prononçant ces mots, elle devint songeuse. Ensuite elle se fâcha et sortit. Une heure après, je la vis reparaître, elle était fort sombre. « Parfène Séménovitch, me dit-elle, je t'épouserai, non que j'aie peur de toi, mais parce qu'il m'est égal de me perdre. D'ailleurs, autant cela qu'autre chose! Assieds-toi, on va te servir à dîner. Et quand je t'aurai épousé, je te serai fidèle, n'en doute pas. » Elle s'arrêta un instant, puis reprit: « Après tout, tu n'es pas un laquais, comme je l'avais cru jusqu'à présent. » Elle fixa alors le jour de notre mariage, et, la semaine suivante, elle me planta là pour venir ici demander un asile à Lébédeff. Quand je la retrouvai à Pétersbourg, elle me dit: « Je ne renonce pas absolument à t'épouser, je veux seulement attendre autant qu'il me plaira, parce que je suis toujours ma maîtresse. Tu peux faire de même, si bon te semble. » Voilà quelles sont à présent nos relations… Qu'est-ce que tu penses de tout cela, Léon Nikolaïévitch?

— Toi-même, qu'en penses-tu? Demanda le prince, les yeux tristement fixés sur Rogojine.

— Mais est-ce que je pense? S'écria ce dernier.

Il voulait encore ajouter quelque chose et pourtant il se tut: aucune parole n'aurait pu rendre le tourment qu'il éprouvait.

Le visiteur se leva avec l'intention de se retirer.

— Quoi qu'il en soit, je ne me mettrai pas sur ton chemin, dit-il à voix basse.

Ces mots prononcés d'un air distrait semblaient moins s'adresser à

Rogojine que répondre à une pensée secrète du prince.

— Sais-tu ce que je vais te dire? Fit tout à coup Parfène Séménitch avec une animation dont témoignait l'éclat de ses yeux: — je ne comprends pas que tu me la cèdes ainsi! Est-ce que tu as complètement cessé de l'aimer? Auparavant tu étais tourmenté, je le voyais bien. Pourquoi donc es-tu accouru si précipitamment à Pétersbourg? Par compassion? (Et un sourire méchant fit grimacer son visage.) Hé, hé!

— Tu penses que je te trompe? Demanda le prince.

— Non, je te crois; seulement, je n'y comprends rien. Autant que j'en puis juger, ta compassion est encore plus intense que mon amour.

L'altération de ses traits ne laissait aucun doute sur la colère qui l'agitait.

— L'amour et la haine se confondent chez toi, remarqua en souriant le prince, — mais l'amour passera, et alors ce sera peut-être encore pire. Je te dis, ami Parfène…

— Que je l'assassinerai?

Le prince frissonna.

— Tu la haïras violemment à cause de l'amour que tu éprouves maintenant pour elle et de toutes les souffrances que tu endures en ce moment. Ce qui m'étonne on ne peut plus, c'est qu'elle consente encore à devenir ta femme. Hier, quand j'ai appris cela, j'ai eu peine à y croire, et il m'en est resté une impression des plus pénibles. Deux fois déjà elle a refusé de t'épouser, au moment de recevoir la bénédiction nuptiale elle a pris la fuite, sans doute elle obéissait à un pressentiment!… Qu'est-ce donc qui maintenant la pousse à t'accorder sa main? Ton argent? C'est absurde. D'ailleurs, tu dois déjà avoir passablement ébréché ta fortune. Le simple désir de se marier? Mais elle pourrait faire un autre choix. N'importe qui serait pour elle un meilleur parti que toi, car tu l'assassineras, et peut-être ne le comprend-elle que trop bien maintenant. L'ardeur de ton amour? Il se peut que ce soit cela en effet… J'ai entendu dire qu'il y a des femmes qui tiennent précisément à être aimées ainsi… mais…

Le prince, pensif, n'acheva pas sa phrase.

— Pourquoi as-tu encore souri en regardant le portrait de mon père? Demanda Rogojine, qui observait avec une extrême attention les moindres

changements de physionomie dont le visage de son interlocuteur lui offrait le spectacle.

— Pourquoi j'ai souri? L'idée m'était venue que, sans ce malheureux amour qui a fait dérailler ton existence, tu serais devenu tout pareil à ton père, et cela en fort peu de temps. Tu resterais cloîtré dans cette maison, seul avec une femme obéissante et muette; tu n'ouvrirais la bouche que pour prononcer de loin en loin quelque parole sévère; tu te défierais de tout le monde et tu ne sentirais même pas le besoin de te confier à quelqu'un; sombre et taciturne, tu te contenterais de gagner de l'argent. Tout au plus, arrivé au déclin de l'âge, tu vanterais parfois les vieux livres et tiendrais pour le signe de la croix fait avec deux doigts[79]…

— Moque-toi. Ce que tu me dis là, elle me l'a dit mot pour mot dernièrement, après avoir aussi contemplé ce portrait. C'est prodigieux comme vous vous accordez maintenant en tout…

— Mais est-ce qu'elle est déjà venue chez toi? Questionna avec curiosité le prince.

— Oui. Elle considéra longuement le portrait, m'interrogea au sujet du défunt. « Voilà ce que tu aurais été, finit-elle par me dire en souriant; tu as des passions fortes, Parfène Séménitch, des passions qui te conduiraient vite en Sibérie, aux travaux forcés, si tu n'avais pas aussi de l'intelligence, mais tu es fort intelligent. (Le croiras-tu? Elle a dit cela, c'était la première fois que je l'entendais parler ainsi!) Tu renoncerais vite aux folies de jeunesse, et, comme tu es un homme dépourvu d'instruction, tu te mettrais à amasser de l'argent; tu resterais, comme ton père, dans cette maison avec tes skoptzi; peut-être, à la fin, te convertirais-tu toi-même à leur religion; tu aimerais tant les richesses que tu ferais une fortune non pas de deux millions, mais de dix, quitte ensuite à mourir de faim sur tes sacs d'or, car tu es extrême en tout. » Je te répète presque textuellement ses paroles. Jamais encore elle ne m'avait tenu un pareil langage! Elle me parle toujours de riens ou me décoche des railleries; dans cette circonstance même elle commença en riant, mais ensuite son visage s'assombrit; elle visita toute cette demeure, et elle paraissait effrayée. « Je changerai tout cela, lui dis-je, je transformerai complètement cette maison ou j'en achèterai une autre, quand nous nous marierons. — Non,

non, répondit-elle, il ne faut faire ici aucun changement, nous conserverons cette installation. Je veux vivre près de ta mère, lorsque je serai ta femme. » Je la présentai à ma mère; elle lui témoigna un respect vraiment filial. La pauvre femme est malade, il y a deux ans que ses facultés intellectuelles sont altérées, et, depuis la mort de mon père, elle est tout à fait comme un enfant; muette, impotente, elle se borne à saluer d'une inclination de tête ceux qui la visitent. Je crois bien que, si on ne lui donnait pas à manger, elle resterait des trois jours sans s'en apercevoir. Je pris la main droite de ma mère et lui joignis les doigts: « Bénissez-la, matouchka, dis-je, elle va m'épouser. » Elle baisa avec sentiment la main de la vieille. « Ta mère a certainement beaucoup souffert », me dit-elle. Le livre que voici attira son attention: « Eh bien, fit-elle, tu t'es mis à la lecture de l'histoire russe? (Elle-même m'avait justement dit à Moscou: « Tu devrais t'instruire un peu, lire au moins l'Histoire russe de Solovieff, tu ne sais rien du tout. ») Tu as raison, approuva-t-elle, continue. Si tu veux, je te donnerai moi-même une liste des ouvrages que tu dois lire avant tous les autres. « Et jamais, jamais jusqu'alors elle ne m'avait parlé de la sorte, si bien que ce langage me stupéfia; pour la première fois je respirai comme un homme vivant.

— J'en suis enchanté, Parfène, enchanté, dit le prince avec une satisfaction sincère. — Qui sait? Dieu mettra peut-être l'union entre vous.

— Cela n'arrivera jamais! Fit Rogojine d'un ton véhément.

— Écoute, Parfène, si tu l'aimes tant, se peut-il que tu ne veuilles pas mériter son estime? Et si tu le veux, se peut-il que tu ne l'espères pas? Tout à l'heure, j'ai dit que je trouvais incompréhensible qu'elle consentit à t'épouser; mais, quoique je ne puisse m'expliquer le fait, une chose pourtant reste incontestable pour moi, c'est qu'il doit y avoir à cela une cause suffisante, rationnelle. Elle est convaincue de ton amour, mais elle est, à coup sur, persuadée aussi que tu possèdes certaines qualités. Il ne peut pas en être autrement! Le récit que tu viens de faire confirme cette assertion. Tu dis toi-même qu'elle a pu te tenir un langage tout différent de celui auquel elle t'avait accoutumé. Tu es soupçonneux et jaloux, c'est pourquoi tu as exagéré tout ce que tu as remarqué de mauvais. Certes, elle ne te juge pas aussi défavorablement que tu le dis. Autrement, t'épouser, ce serait pour elle, en

quelque sorte, se noyer de propos délibéré ou aller, en connaissance de cause, au-devant du couteau. Est-ce que c'est possible? Qui va, sciemment, chercher la mort?

Parfène écouta jusqu'à la fin avec un sourire amer les chaleureuses paroles de son interlocuteur. Sa conviction paraissait inébranlable.

— Quel sombre regard tu fixes en ce moment sur moi, Parfène! Fit le prince péniblement impressionné.

— Se noyer ou aller au-devant du couteau! Dit Rogojine, sortant enfin de son mutisme. — Hé! Mais elle m'épouse parce qu'elle s'attend bien à périr de ma main! Vraiment, prince, se peut-il que tu n'aies pas encore deviné de quoi il retourne?

— Je ne te comprends pas.

— Peut-être bien qu'en effet il ne comprend pas, hé, hé! On prétend que tu… n'es pas comme tout le monde. Elle en aime un autre, voilà le fait! Elle l'aime maintenant tout comme elle est maintenant aimée de moi. Et cet autre, sais-tu qui il est? C'est ''toi!'' Eh bien, tu l'ignorais?

— Moi!

— Oui. Son amour pour toi a pris naissance le jour de sa fête. Seulement, elle juge un mariage avec toi impossible, parce qu'elle te couvrirait de honte et ferait le malheur de ta vie. « On sait qui je suis », dit-elle. Elle n'a jamais varié jusqu'à présent dans son langage. Elle-même m'a déclaré cela en face, sans détours. Toi, elle craint de te perdre et de te déshonorer, mais, en ce qui me concerne, aucun scrupule de ce genre ne l'arrête; moi, on peut m'épouser, — voilà la considération dont elle m'honore, note aussi cela!

— Mais comment se fait-il qu'elle t'ait quitté pour se réfugier auprès de moi et qu'ensuite…?

— Elle soit revenue à moi! Hé! Mais en est-on encore à compter les fantaisies qui lui viennent tout d'un coup à l'esprit? Actuellement elle se trouve dans une sorte d'état fébrile. Un jour elle me crie: « Je t'épouse comme je me jetterais à l'eau. Marions-nous bien vite! » Elle-même hâte les préparatifs, fixe la date de la cérémonie; puis, quand le moment approche, elle s'effraye, ou d'autres idées lui passent par la tête. Dieu le sait, tu l'as bien vu: elle pleure, elle rit, elle s'agite fiévreusement. Et si elle s'est sauvée loin

de toi, qu'y a-t-il là d'étonnant? Elle t'a quitté parce qu'elle a reconnu combien elle t'aimait. Elle n'était plus capable de résister à sa passion. Tu disais tantôt que j'avais cherché après elle dans Moscou; c'est une erreur: pour se dérober à toi, elle-même s'est réfugiée auprès de moi. « Fixe le jour, me dit-elle, je suis prête! Fais venir du champagne! Allons chez les Tsiganes! » Sans moi, il y a longtemps qu'elle se serait jetée à l'eau, tu peux en être sûr. Si elle ne se noie pas, c'est parce que j'offre peut-être encore plus de danger que la rivière. Elle m'épousera par colère, si elle m'épouse.

— Mais, toi, comment donc… comment donc… s'écria le prince.

Il n'en put dire davantage et regarda Rogojine avec terreur.

Celui-ci sourit.

— Pourquoi donc n'achèves-tu pas? Veux-tu que je te dise quelle idée t'occupe en ce moment même: « Comment donc maintenant peut-elle l'épouser? Comment laisser faire ce mariage? » Je sais bien à quoi tu penses…

— Je ne suis pas venu ici pour cela, Parfène; je te le répète, ce n'est pas cela que j'avais dans l'esprit…

— Il se peut que tu ne sois pas venu pour cela et que tu aies eu autre chose dans l'esprit, mais maintenant c'est, pour sûr, à cela que tu songes, hé, hé! Allons, assez! Pourquoi es-tu si bouleversé? Se peut-il que ce soit vraiment pour toi une révélation? Tu m'étonnes!

— Tout cela est de la jalousie, Parfène, tout cela est une maladie, tu as démesurément exagéré tout cela… balbutia le prince, en proie à une agitation extraordinaire. — Qu'est-ce que tu as?

— Laisse, dit Rogojine, et, arrachant vivement des mains du visiteur un petit couteau que celui-ci avait pris sur la table, à côté du livre, il se hâta de le remettre en place.

— Je m'en doutais, quand je suis arrivé à Pétersbourg, j'en avais, pour ainsi dire, le pressentiment… continua le prince, — je ne voulais pas venir ici! Je voulais oublier tout cela, l'extirper de mon cœur! Allons, adieu… Mais qu'est-ce que tu as?

Tout en parlant, Muichkine, distrait, avait repris le petit couteau par un mouvement machinal, et, de nouveau, Parfène Séménitch s'était empressé de

le lui retirer des mains pour le jeter sur la table. Ce couteau n'avait rien d'extraordinaire; la lame, emmanchée dans un bois de cerf, était longue de trois verchoks et demi, et large en proportion.

Voyant que sa persistance à lui arracher des mains cet objet avait attiré l'attention du prince, Rogojine saisit le couteau avec colère, le fourra dans le livre et jeta celui-ci sur une autre table.

— Tu t'en sers pour couper les pages, n'est-ce pas? Demanda le prince, qui semblait ne pouvoir secouer le fardeau d'une préoccupation obsédante.

— Oui, pour couper les pages…

— C'est un couteau de jardin?

— Oui. Est-ce qu'on ne peut pas couper les pages d'un livre avec un couteau de jardin?

— Mais il… il est tout neuf.

— Eh bien, qu'importe? Est-ce que je ne puis pas acheter un couteau neuf? Répliqua dans un transport de colère Parfène Séménitch, dont l'irritation s'était accrue à chaque parole prononcée par le visiteur.

Celui-ci eut un frisson; il regarda fixement Rogojine, puis, sortant soudain de sa rêverie, il se mit à rire.

— Eh! Quelle idée! Pardonne-moi, mon ami, quand j'ai la tête lourde comme maintenant, et que j'éprouve les atteintes de cette affection… je suis sujet à des absences ridicules. Ce n'était pas du tout cela que j'avais envie de te demander… je ne me rappelle plus la question que je voulais te faire… Adieu…

— Pas par là, dit Rogojine.

— Je l'avais oublié!

— Par ici, par ici, je vais te conduire.

IV

Ils passèrent par les mêmes chambres que le prince avait déjà traversées; Rogojine marchait un peu en avant, Muichkine le suivait. Ils entrèrent dans la vaste salle aux murs de laquelle étaient appendus plusieurs tableaux, — des portraits d'évêques et des paysages, — où l'on ne pouvait rien distinguer. Au-dessus de la porte qui donnait accès dans la pièce suivante était accrochée une toile d'une configuration assez bizarre: longue d'environ deux archines et demie, elle ne mesurait pas plus de six verchoks en hauteur. C'était une descente de croix. En l'apercevant, le prince parut se rappeler quelque chose; toutefois il ne voulait pas s'attarder à examiner cette peinture, pressé qu'il était de sortir d'une maison où il se sentait fort mal à l'aise. Mais Rogojine s'arrêta tout à coup devant le tableau.

— Toutes ces toiles, dit-il, — mon feu père les a achetées dans des ventes; il aimait cela. Aucune ne lui a coûté plus d'un rouble ou deux. Un connaisseur est venu les visiter ici, il a dit que c'étaient toutes croûtes, sauf celle qui se trouve au-dessus de cette porte et qui a été payée deux roubles comme les autres. Du vivant de mon père, quelqu'un lui en a offert trois cent cinquante roubles, et Ivan Dmitritch Savélieff, un marchand qui raffole de la peinture, est allé jusqu'à quatre cents.

— C'est… c'est une copie de Hans Holbein, fit le prince après avoir examiné le tableau, — et, autant que j'en puis juger sans être grand connaisseur, une copie excellente. J'ai vu l'original à l'étranger et je ne saurais l'oublier. Mais… qu'est-ce que tu as?

Sans s'occuper du tableau, Rogojine s'était soudain remis en marche. À la vérité, ces façons singulières s' expliquaient encore chez un homme distrait et irritable comme l'était en ce moment Parfène Séménitch; néanmoins, le prince trouva étrange qu'il négligeât de répondre et mit fin si brusquement à une conversation commencée par lui.

— Je voulais depuis longtemps te demander une chose, Léon Nikolaïtch: crois-tu en Dieu, oui ou non? Reprit tout à coup Rogojine après avoir fait

quelques pas.

— Quelle étrange question! Et comme tu regardes!… ne put s'empêcher d'observer le prince.

Rogojine resta un moment silencieux.

— J'aime à contempler ce tableau, murmura-t-il comme s'il avait oublié sa question.

— Ce tableau! S'écria le prince subitement frappé d'une idée; — ce tableau! Mais en considérant ce tableau un homme peut perdre la foi!

— Oui, on la perd, reconnut Parfène Séménitch au grand étonnement de son interlocuteur.

Ils étaient arrivés à la porte de sortie.

— Comment? Fit le prince qui s'arrêta soudain: — mais qu'est-ce que tu dis? C'était presque une plaisanterie de ma part, et toi tu parles si sérieusement! Et pourquoi m'as-tu demandé si je crois en Dieu?

— Pour rien, par simple curiosité. C'est une idée que j'avais depuis longtemps. Il y a maintenant beaucoup d'incrédules. Quelqu'un m'a dit que chez nous, en Russie, les athées étaient plus nombreux qu'en aucun autre pays: est-ce vrai? Tu dois savoir cela, toi qui as vécu à l'étranger…

Rogojine avait sur les lèvres un sourire venimeux; après avoir fait sa question, il ouvrit brusquement la porte, et, la main appuyée sur le bouton de la serrure, attendit que le visiteur se retirât. Celui-ci sortit, passablement étonné, il est vrai. Rogojine le suivit sur le palier et referma la porte de son logement. Tous deux restèrent en face l'un de l'autre; ils semblaient avoir oublié où ils étaient et ce qu'ils avaient à faire.

— Adieu, dit le prince en tendant la main à Parfène Séménitch.

— Adieu, fit ce dernier, et il serra avec force, mais tout à fait machinalement, la main qu'on lui présentait.

Le prince descendit une marche et se retourna.

— À propos de la foi, commença-t-il en souriant (évidemment il ne voulait pas quitter ainsi Rogojine), — la semaine passée, j'ai fait en deux jours quatre rencontres différentes. Un matin, voyageant en chemin de fer, je me suis trouvé avoir pour compagnon de route S…, avec qui j'ai causé pendant quatre heures. J'avais déjà beaucoup entendu parler de lui et je

savais, notamment, qu'il était athée. C'est un homme fort instruit, et je me réjouissais de pouvoir m'entretenir avec un vrai savant. De plus, il est parfaitement élevé, en sorte qu'il m'a parlé tout à fait comme si j'avais été son égal sous le rapport de l'intelligence et de l'instruction. Il ne croit pas en Dieu. Seulement, j'ai été frappé d'une chose, c'est que tout ce qu'il disait semblait étranger à la question. J'avais déjà fait une remarque analogue chaque fois qu'il m'était arrivé précédemment de causer avec des incrédules ou de lire leurs livres: il m'avait toujours paru que tous leurs arguments, même les plus spécieux, portaient à faux. Je ne le cachai pas à S…, mais sans doute je m'exprimai en termes trop peu clairs, car il ne me comprit pas… Le soir je m'arrêtai dans une ville de district; à l'hôtel où je descendis, tout le monde s'entretenait d'un assassinat qui avait été commis dans cette maison la nuit précédente. Deux paysans d'un certain âge, deux vieux amis, qui n'étaient ivres ni l'un ni l'autre, avaient bu le thé, puis étaient allés se coucher (ils avaient demandé une chambre pour eux deux). L'un de ces voyageurs avait remarqué, depuis deux jours, une montre d'argent, retenue par une chaînette en perles de verre, que son compagnon portait et qu'il ne lui connaissait pas auparavant. Cet homme n'était pas un voleur, il était honnête, et fort à son aise pour un paysan. Mais cette montre lui plut si fort, il en eut une envie si furieuse, qu'il ne put se maîtriser; il prit un couteau, et dès que son ami eut le dos tourné, il s'approcha de lui à pas de loup, visa la place, leva les yeux au ciel, se signa et murmura dévotement cette prière: « Seigneur, pardonne-moi par les mérites du Christ! » Il égorgea son ami d'un seul coup, comme un mouton, puis il lui prit la montre.

Rogojine éclata de rire. Il y avait même quelque chose d'étrange dans cette subite gaieté d'un homme qui jusqu'alors était resté si sombre.

— Voilà, j'aime ça! Non, il n'y a pas mieux que ça! Criait-il d'une voix entrecoupée et presque haletante: — l'un ne croit pas du tout en Dieu, et l'autre y croit à un tel point qu'il fait une prière avant d'assassiner les gens!… Non, prince, mon ami, on n'invente pas ces choses-là! Ha, ha, ha! Non, il n'y a pas mieux que ça!…

— Le lendemain matin, j'allai me promener dans la ville, continua le prince dès que l'hilarité de Rogojine fut un peu calmée et ne se manifesta

plus que par le tremblement convulsif des lèvres, — je rencontre un soldat ivre festonnant sur le trottoir pavé en bois. Il m'accoste: « Barine, achète-moi cette croix d'argent, je te la cède pour deux grivnas; une croix en argent! » Il avait en main une croix que sans doute il venait d'ôter de son cou; elle était attachée à un petit cordon bleu. Mais, au premier coup d'œil, on voyait qu'elle était en étain; elle avait huit pointes et reproduisait fidèlement le type byzantin. Je tirai de ma poche une pièce de deux grivnas, je la donnai au soldat et me passai sa croix au cou; la satisfaction d'avoir floué un sot barine se manifesta sur son visage et je suis persuadé qu'il alla immédiatement dépenser au cabaret le produit de cette vente. Alors, mon ami, tout ce que je voyais chez nous faisait sur moi la plus forte impression; auparavant, je ne comprenais rien à la Russie: dans mon enfance, j'avais vécu comme hébété, et plus tard, pendant les cinq années que j'avais passées à l'étranger, il ne m'était resté du pays natal que des souvenirs en quelque sorte fantastiques. Je continue donc ma promenade en me disant: « Non, j'attendrai encore avant de condamner ce Judas. Dieu sait ce qu'il y a au fond de ces faibles cœurs d'ivrognes. » Une heure après, comme je revenais à l'hôtel, je rencontrai une paysanne qui portait dans ses bras un enfant à la mamelle. La femme était encore jeune, l'enfant pouvait avoir six semaines. Il souriait à sa mère, et cela pour la première fois depuis sa naissance. Tout à coup je vis la paysanne se signer si pieusement, si pieusement! « Pourquoi fais-tu cela, ma chère? » lui demandai-je. (Alors je questionnais toujours.) — Eh bien », me répondit-elle, « autant une mère est joyeuse quand elle remarque le premier sourire de son nourrisson, autant Dieu éprouve de joie chaque fois que, du haut du ciel, Il voit un pécheur élever vers Lui une fervente prière. » C'est une femme du peuple qui m'a dit cela, presque dans ces mêmes termes, qui a exprimé cette pensée si profonde, si fine, si véritablement religieuse, où se trouve tout le fond du christianisme, c'est-à-dire la notion de Dieu considéré comme notre père, et l'idée que Dieu se réjouit à la vue de l'homme comme un père à la vue de son enfant, — la principale pensée du Christ! Une simple paysanne! À la vérité, elle était mère… et, qui sait? C'était peut-être la femme de ce soldat. Écoute, Parfène, voici ma réponse à ta question de tout à l'heure: le sentiment religieux, dans son essence, ne peut être entamé par aucun

raisonnement, par aucune faute, par aucun crime, par aucun athéisme; il y a ici quelque chose qui reste et restera éternellement en dehors de tout cela, quelque chose que n'atteindront jamais les arguments des athées. Mais le principal, c'est que nulle part on ne remarque mieux cela que dans le cœur du Russe, et voilà ma conclusion! C'est une des toutes premières impressions que j'ai reçues de notre Russie. Il y a à faire, Parfène! Il y a à faire dans notre monde russe, crois-moi. Rappelle-toi les entretiens qu'à une certaine époque nous avons eus ensemble à Moscou… Et je ne voulais pas du tout revenir ici maintenant! Ce n'était certes pas ainsi que je comptais me rencontrer avec toi!… Eh bien, mais quoi!… Adieu, au revoir! Que Dieu ne t'abandonne pas!

Il tourna les talons et descendit l'escalier.

— Léon Nikolaïévitch! Cria du carré Parfène, quand le prince fut arrivé en bas: — la croix que tu as achetée à ce soldat, l'as-tu sur toi?

— Oui.

Et, ce disant, le prince s'arrêta.

— Montre-la donc!

Encore une fantaisie bizarre! Après un moment de réflexion, Muichkine remonta, et, sans ôter sa croix de son cou, la fit voir à Rogojine.

— Donne-la-moi, dit celui-ci.

— Pourquoi? Est-ce que tu?…

Le prince aurait préféré ne pas se séparer de cette croix.

— Je la porterai et je te donnerai la mienne à la place.

— Tu veux que nous échangions nos croix? Soit, Parfène, s'il en est ainsi, je ne demande pas mieux; fraternisons!

Le prince tendit sa croix d'étain à Parfène, qui lui donna sa croix d'or. Celui-ci, pourtant, restait silencieux. En vain les deux hommes venaient de fraterniser: le prince remarquait avec une pénible surprise que le visage de Rogojine exprimait encore la défiance et que, par moments du moins, un sourire amer, presque railleur, continuait à plisser ses lèvres. À la fin, Parfène Séménitch prit, sans proférer un mot, la main de Muichkine; pendant un certain temps il parut hésiter; puis, tout à coup, d'une voix presque inintelligible, il dit au prince: « Viens avec moi », et l'entraîna à sa suite. Ils traversèrent le palier du premier étage et sonnèrent à une porte vis-à-vis de

celle par où ils étaient sortis. On ne tarda pas à leur ouvrir. Une vieille femme toute voûtée et portant un mouchoir noir noué autour de sa tête fit silencieusement une profonde révérence à Rogojine. Il lui adressa à la hâte une question, et, sans attendre la réponse, introduisit le prince dans l'appartement. Là encore c'étaient des pièces sombres dont la propreté extraordinaire avait quelque chose de glacial; les meubles vieux et d'un aspect sévère étaient recouverts de housses blanches fort propres. Sans se faire annoncer, Rogojine passa avec le prince dans une sorte de petit salon coupé en deux par une cloison en acajou derrière laquelle se trouvait apparemment une chambre à coucher. Dans un coin du salon, près du poêle, était assise sur un fauteuil une petite vieille qui ne paraissait pas encore trop âgée; sou visage resté assez plein et assez agréable avait un certain air de santé, mais ses cheveux étaient tout blancs et on s'apercevait à première vue qu'elle était tout à fait tombée en enfance. Vêtue d'une robe de laine noire, elle avait au cou un grand mouchoir noir et sur la tête un bonnet blanc très-propre garni de rubans noirs. Ses pieds étaient posés sur un tabouret. À côté d'elle tricotait en silence une autre vieille d'un âge plus avancé qui, comme elle, était vêtue de deuil et coiffée d'un bonnet blanc, — quelque parasite sans doute. Probablement, aucune conversation n'avait jamais lieu entre ces deux femmes. Lorsque Rogojine entra avec son compagnon, la première vieille sourit, et, pour témoigner sa joie de leur visite, les salua à plusieurs reprises d'un aimable signe de tête.

— Ma mère, dit Rogojine après lui avoir baisé la main, — voici mon grand ami, le prince Léon Nikolaïévitch Muichkine; nous avons échangé nos croix; à Moscou, pendant un temps, il a été un frère pour moi, je lui dois beaucoup. Bénis-le, ma mère, comme tu bénirais un fils. Attends, vieille, donne-moi ta main, que je te dispose les doigts…

Mais, sans attendre que Parfène lui prit la main, la vieille la leva, rapprocha trois doigts, et, par trois fois, fit pieusement le signe de la croix sur le prince. Cette bénédiction fut accompagnée d'un nouveau salut affectueusement adressé à Muichkine.

— Eh bien, allons-nous-en, Léon Nikolaïévitch, dit Rogojine, — je ne t'avais amené que pour cela…

Quand ils se retrouvèrent sur le palier, il ajouta:

— Vois-tu, elle ne comprend rien à ce qu'on dit, et mes paroles sont certainement restées lettre close pour elle; pourtant elle t'a béni; c'est donc qu'elle-même avait envie de le faire… Allons, adieu, le moment est venu de nous quitter.

Et il ouvrit la porte de son appartement.

Le prince fixa sur Rogojine un regard chargé de tendres reproches.

— Mais laisse-moi au moins t'embrasser avant que nous nous séparions, homme étrange que tu es! S'écria-t-il, et il lui tendit les bras. Parfène leva aussi les siens, mais presque immédiatement les laissa retomber. Un combat se livrait en lui, et, ne voulant pas embrasser le prince, il évitait de le regarder.

— N'aie pas peur! Quoique j'aie pris ta croix, je n'assassinerai pas pour une montre! Murmura-t-il avec un rire étrange. Mais tout à coup une transformation complète s'opéra dans sa physionomie: il devint affreusement pâle, ses lèvres commencèrent à frémir et ses yeux à flamboyer. Levant les bras, il serra avec force le prince contre sa poitrine et dit d'une voix étranglée:

— Eh bien, prends-la, puisque la destinée le veut! Elle est à toi! Je te la cède!… Souviens-toi de Rogojine!

Sur ce, il s'éloigna précipitamment du prince, et, sans le regarder, rentra à la hâte dans son appartement, dont il ferma la porte avec bruit.

V

Il était déjà tard, près de deux heures et demie, et, quand le prince arriva chez Épantchine, il ne le trouva pas. Après avoir remis sa carte, Muichkine résolut d'aller demander Kolia à la Balance: en cas d'absence de son jeune ami, il lui laisserait un mot. À la Balance, on apprit au visiteur que Nicolas Ardalionovitch était sorti depuis le matin: « Si, par hasard, quelqu'un vient pour moi », avait-il recommandé en partant, « vous direz que je rentrerai peut-être à trois heures. Si à trois heures et demie je ne suis pas ici, c'est que je serai allé diner à Pavlovsk, chez la générale Épantchine. » Le prince se décida à attendre, et, pour tuer le temps, se fit servir à diner.

À trois heures et demie, et même à quatre heures, Kolia n'était pas encore de retour. Le prince quitta l'hôtel, et, machinalement, se mit à aller tout droit devant lui. La journée était splendide comme il arrive parfois à Pétersbourg au commencement de l'été. Pendant quelque temps Muichkine se promena sans but. Il ne connaissait pas bien la ville. Quelquefois il s'arrêtait dans un carrefour, sur une place, sur un pont; à un moment donné il entra dans une confiserie pour s'y reposer un peu. Parfois il examinait les passants avec beaucoup de curiosité, mais le plus souvent il ne faisait attention à personne et ne remarquait même pas le chemin qu'il suivait. L'esprit inquiet, douloureusement tendu, il éprouvait en même temps un besoin extraordinaire de solitude. Loin de tenter aucun effort pour se soustraire à ce supplice moral, il voulait être seul pour s'y abandonner passivement, il refusait avec dégoût de résoudre les questions qui surgissaient dans son âme et dans son cœur. « Eh bien, est-ce que tout cela est ma faute? » murmurait-il à part soi, sans presque avoir conscience de ses paroles.

À six heures, le prince se trouva à la gare du chemin de fer de Tzarskoïé Sélo. La solitude lui était bientôt devenue insupportable; un élan passionné emportait maintenant son cœur, et, durant un instant, ce fut comme une vive clarté qui illumina les ténèbres au milieu desquelles s'agitait son âme. Il prit un billet pour Pavlovsk; son impatience de partir était extrême; mais sans

doute quelque chose le poursuivait qui était une réalité et non une imagination, comme peut-être il inclinait à le croire. Au moment où il allait monter en wagon, il jeta soudain le billet qu'il venait de prendre; puis, troublé et pensif, il sortit de la gare. Quelque temps après, dans la rue, un souvenir lui revint brusquement à l'esprit. Il acquit la subite conscience d'une occupation à laquelle il se livrait depuis longtemps déjà, mais dont il ne s'était pas aperçu jusqu'alors: plusieurs heures auparavant à la Balance déjà, ou peut-être même avant d'y arriver, il s'était tout d'un coup mis à chercher quelque chose autour de lui. Ensuite il n'y avait plus pensé, cet oubli avait duré longtemps, une demi-heure, et voilà que de nouveau il se surprenait promenant de tous côtés des regards curieux et inquiets.

Mais, comme il venait de constater en lui ce phénomène morbide et tout à fait inconscient jusqu'alors, un autre souvenir très intéressant pour le prince se réveilla soudain dans sa mémoire: il se rappela qu'au moment où il avait remarqué qu'il cherchait toujours quelque chose autour de lui, il se trouvait sur le trottoir, devant la fenêtre d'un boutiquier, et examinait avec une curiosité extrême un des articles mis à l'étalage. À présent, il voulait absolument vérifier l'exactitude de ce souvenir: était-il, en effet, tout à l'heure, cinq minutes auparavant peut-être, devant la fenêtre de cette boutique? N'avait-il pas rêvé cela, ou fait quelque confusion? La boutique existait-elle réellement, ainsi que la marchandise qu'il croyait y avoir vue? Le fait est que le prince se sentait aujourd'hui dans un état particulièrement maladif, analogue à celui qui autrefois précédait ses attaques d'épilepsie. Il savait que, durant cette période avant-courrière de l'accès, il était extraordinairement distrait, et que souvent même il confondait les choses et les personnes, s'il ne les fixait pas avec un effort spécial d'attention. Mais il y avait un motif particulier qui le poussait à s'assurer de la réalité du fait; parmi les articles mis en montre à la fenêtre de la boutique se trouvait un objet que le prince avait examiné; il l'avait même évalué soixante kopeks, il se le rappelait, nonobstant le trouble et le désarroi de ses idées. Par conséquent, si cette boutique existait et si la chose en question figurait réellement à l'étalage, c'était proprement cette chose qui avait décidé le prince à s'arrêter. Il fallait donc qu'elle eût pour lui un intérêt bien vif, puisqu'elle avait captivé

son attention au montent même où il sortait de la gare, en proie à une agitation si pénible.

Il marchait en regardant à droite avec une sorte d'angoisse; l'impatience et l'inquiétude faisaient battre son cœur. Mais voici cette boutique! Il en était déjà à cinq cents pas lorsqu'il avait eu l'idée de rebrousser chemin. Voici également cet objet de soixante kopeks. « Sans doute, il ne vaut pas plus! » se dit encore le prince en le revoyant, et il se mit à rire. Mais c'était une gaieté hystérique; il se sentait fort oppressé. À présent il avait le souvenir très-net qu'ici même, étant debout devant cette fenêtre, il s'était brusquement retourné, comme tantôt, quand il avait surpris sur lui les yeux de Rogojine. Après s'être assuré qu'il ne s'était pas trompé (ce dont il n'avait jamais douté d'ailleurs), il s'éloigna aussitôt de la boutique. Tout cela demandait à être examiné sans délai; il était clair maintenant qu'à la gare le prince n'avait pas non plus été le jouet d'une illusion, qu'il lui était arrivé quelque chose de très-réel, et que cet incident se rattachait à l'objet de son inquiétude précédente. Mais, cette fois encore, un insurmontable sentiment de dégoût prit le dessus dans l'âme du prince: il ne voulut réfléchir à rien et donna un tout autre cours à ses pensées.

Il songea notamment à un phénomène qui précédait ses attaques d'épilepsie, lorsque celles-ci se produisaient à l'état de veille. Au milieu de l'abattement, du marasme mental, de l'anxiété qu'éprouvait le malade, il y avait des moments où son cerveau s'enflammait tout à coup, pour ainsi dire, et où toutes ses forces vitales atteignaient subitement un degré prodigieux d'intensité. La sensation de la vie, de l'existence consciente, était presque décuplée dans ces instants rapides comme l'éclair. Une clarté extraordinaire illuminait l'esprit et le cœur. Toutes les agitations se calmaient; tous les doutes, toutes les perplexités se résolvaient d'emblée en une harmonie supérieure, en une tranquillité sereine et joyeuse, pleinement rationnelle et motivée. Mais ces moments radieux n'étaient encore que le prélude de la seconde finale, celle à laquelle succédait immédiatement l'accès. Cette seconde, assurément, était inexprimable. Quand plus tard, rendu à la santé, le prince réfléchissait là-dessus, il se disait souvent: « Ces instants fugitifs où se manifeste la plus haute conscience de soi-même et par conséquent aussi la vie

la plus haute, ne sont dus qu'à la maladie, à la rupture des conditions normales, et, s'il en est ainsi, il n'y a pas là de vie supérieure, mais, au contraire, une vie de l'ordre le plus bas. » Cela pourtant ne l'empêchait pas d'aboutir à une conclusion des plus paradoxales: « Qu'importe que ce soit une maladie, une tension anormale, si le résultat même, tel que, revenu à la santé, je me le rappelle et l'analyse, renferme au plus haut degré l'harmonie et la beauté; si, dans cette minute, j'ai une sensation inouïe, insoupçonnée jusqu'alors, de plénitude, de mesure, d'apaisement, de fusion, dans l'élan d'une prière, avec la plus haute synthèse de la vie? » Ce galimatias paraissait au prince parfaitement compréhensible et n'avait d'autre tort à ses yeux que de rendre trop faiblement sa pensée. Qu'il y eût là, en effet, « beauté et prière », que ce fût réellement « la plus haute synthèse de la vie », il ne pouvait ni en douter, ni même admettre sur ce point la possibilité d'un doute. Mais n'avait-il pas dans ce moment des visions analogues aux rêves fantastiques et abrutissants que procure l'ivresse du haschich, de l'opium, ou du vin? Il pouvait sainement juger de cela lorsque l'état maladif avait cessé. Ces instants ne se caractérisaient, — pour les définir d'un mot, — que par l'extraordinaire accroissement du sens intime. Si, dans cette seconde-là, c'est-à-dire dans le dernier moment de conscience qui précédait l'accès, le malade pouvait se dire clairement et en connaissance de cause: « Oui, pour ce moment on donnerait toute une vie! » sans doute ce moment, à lui seul, valait toute une vie reste, quant à la partie dialectique de sa conclusion, le prince en faisait bon marché: il voyait trop bien que la conséquence évidente de ces « minutes supérieures », c'était l'hébétude, l'obscurcissement des facultés, l'idiotisme. Là-dessus, bien entendu, point de contestation possible. Sa conclusion, c'est-à-dire le jugement qu'il portait sur cette minute, renfermait à coup sur une erreur, mais la réalité de la sensation ne laissait pas de le troubler un peu. Quoi de plus insolent qu'un fait? Or le fait avait lieu: durant cette seconde-là, le prince s'avouait à lui-même que par le bonheur immense et pleinement senti dont elle était remplie, cette seconde valait toute une existence, « Dans ce moment, — disait-il un jour à Rogojine, du temps où ils se voyaient fréquemment à Moscou, — dans ce moment il me semble que je comprends le mot extraordinaire de l'Apôtre: Il n'y aura plus de temps. » Et

il ajoutait avec un sourire: « C'est sans doute à cette même seconde que faisait allusion l'épileptique Mahomet quand il disait qu'il visitait toutes les demeures d'Allah en moins de temps qu'il n'en fallait à sa cruche d'eau pour se vider. » Oui, à Moscou il avait eu de fréquents rapports avec Rogojine, et ce n'avait pas été là le seul sujet de leurs entretiens. « Rogojine a dit tantôt que j'avais été alors un frère pour lui; il l'a dit aujourd'hui pour la première fois », pensa le prince à part soi.

Il songeait à cela, assis sur un banc, sous un arbre, dans le jardin d'Été. Il était environ sept heures. La solitude régnait dans le jardin. La température étouffante présageait un orage. La disposition contemplative dans laquelle se trouvait alors le prince n'était pas sans charme pour lui. Il attachait son esprit à chaque objet extérieur, et cela lui plaisait: il s'efforçait toujours d'oublier quelque chose, d'échapper à l'idée du présent, mais, au premier regard jeté autour de lui, il retrouvait immédiatement sa sombre pensée, la pensée qu'il aurait tant voulu écarter. Il se souvint que tantôt, en dînant au traktir, il avait causé avec le garçon d'un assassinat fort étrange qui avait été commis récemment et dont tout le monde s'entretenait. Mais à peine s'était-il rappelé cela qu'un nouveau phénomène se produisit brusquement en lui.

C'était un désir violent, inéluctable, une sorte de tentation contre laquelle sa volonté n'avait aucune force. Il se leva du banc, quitta le jardin et prit la direction de la Pétersbourgskaïa, Tantôt, sur le quai de la Néva, il avait prié un passant de lui indiquer ce quartier; on lui avait montré le chemin pour y aller, mais alors il n'y avait pas été. D'ailleurs, il savait qu'il était inutile de faire cette course aujourd'hui. Il avait depuis longtemps l'adresse; il pouvait facilement trouver la maison de la parente de Lébédeff, mais il était presque sûr qu'elle ne serait pas là. » Elle est assurément allée à Pavlovsk, autrement Kolia aurait laissé un mot à la Balance, comme c'était convenu. » Si donc il se rendait là maintenant, ce n'était sans doute pas pour la voir. Un autre aimant l'attirait, une curiosité sombre, poignante. Il lui était venu subitement à l'esprit une nouvelle idée…

Mais pour lui c'était déjà beaucoup que de marcher et de savoir où il allait: au bout d'une minute il cheminait sans presque remarquer la route qu'il suivait. Creuser davantage sa « subite idée » était tout à coup devenu pour le

prince une tâche répugnante et presque impossible. Il observait avec un douloureux effort d'attention tout ce qui s'offrait à ses yeux; il regardait le ciel, la Néva. Rencontrant un petit enfant, il se mit à lui parler. Peut-être aussi l'état épileptique s'accusait-il de plus en plus chez lui. L'orage qui se préparait depuis longtemps semblait sur le point d'éclater, et déjà le tonnerre s'était fait entendre. L'air était extrêmement lourd…

Comme on est quelquefois poursuivi par la fatigante réminiscence d'un motif musical, à présent le prince était sans cesse obsédé par l'image du neveu de Lébédeff qu'il avait vu tout à l'heure. Bizarre association d'idées, il se représentait toujours le jeune homme sous l'aspect de l'assassin dont Lébédeff lui-même avait parlé tantôt en présentant son neveu au visiteur. Oui, tout dernièrement encore Muichkine avait lu quelque chose au sujet de cet assassin. Depuis son arrivée en Russie, il avait vu dans les journaux ou entendu raconter beaucoup d'histoires de ce genre; il suivait assidûment tout cela. Et tantôt la conversation qu'il avait eue avec le garçon du restaurant, et qui l'avait tant intéressé, roulait justement sur l'assassinat des Jémarine. Le garçon avait été de son avis, il se le rappelait. Il se rappelait aussi le garçon: ce n'était pas un imbécile, mais un homme posé et circonspect; « du reste, Dieu sait ce qu'il est. Dans un pays qu'on ne connaît pas, il est difficile de déchiffrer les gens ». Toutefois, il commençait à croire passionnément à l'âme russe. Oh! Durant ces six mois il avait fait quantité de découvertes qui avaient été pour lui des surprises inouïes! Mais l'âme d'autrui est un mystère et l'âme russe est pleine de ténèbres. Par exemple, il a longtemps pratiqué Rogojine; une amitié étroite, « fraternelle », les unit l'un à l'autre, — eh bien, connaît-il Rogojine? Mais, du reste, quel chaos, quelle absurdité, quelle laideur il y a parfois dans tout cela! Et quel vilain être que ce neveu de Lébédeff! Mais à quoi vais-je penser? (continuait à songer le prince). Est-ce qu'il est l'auteur de ce crime? Est-ce qu'il a assassiné ces six personnes? Il me semble que je confonds… comme c'est étrange! La tête me tourne… Mais quel sympathique et charmant visage que celui de la fille aînée de Lébédeff, celle qui tenait un enfant sur ses bras! Quelle physionomie innocente et presque enfantine! Quel rire presque enfantin! C'est étrange que je ne me sois pas rappelé plus tôt ce visage: il m'était à peu près sorti de la

mémoire. Mais ce qu'il y a de positif, ce qui est sûr comme deux et deux font quatre, c'est que Lébédeff adore aussi son neveu!

Pourquoi, du reste, se pressait-il tant de les juger? Pouvait-il, après une première visite, prononcer ainsi sur eux? Voilà qu'aujourd'hui Lébédeff lui avait offert une énigme: s'attendait-il, en effet, à trouver un pareil homme dans Lébédeff? Est-ce qu'auparavant il connaissait Lébédeff sous cet aspect? Lébédeff et la comtesse Du Barry! Seigneur! Si Rogojine tue, du moins ce ne sera pas une chose aussi étourdissante, on n'y verra pas un tel chaos. Un instrument fabriqué sur commande, d'après un dessin, et six personnes mises en état de délire! Y a-t-il chez Rogojine un instrument qu'il ait fait faire d'après un dessin? Mais… est-ce qu'il est décidé que Rogojine assassinera? S'écria le prince pris d'un tremblement soudain. « N'est-ce pas un crime, une bassesse de ma part, que de hasarder avec cette cynique franchise une semblable conjecture? » poursuivit-il, tandis que le rouge de la honte couvrait son visage. Il restait stupéfait, comme cloué au sol. Tout lui revenait en même temps à la mémoire: les deux incidents survenus tantôt, l'un à la gare de Pavlovsk, l'autre à celle de Nikolaïeff, la question que Rogojine lui avait carrément adressée au sujet des yeux, la croix de Rogojine qu'il portait maintenant sur lui, la bénédiction que Rogojine avait demandée pour lui à sa mère, et, enfin, sur l'escalier, cet embrassement chaleureux, cette renonciation suprême, — et, après tout cela, le prince s'était surpris cherchant continuellement quelque chose autour de lui, il s'était occupé de cette boutique, de cet objet… quelle bassesse! Et après tout cela, il s'en allait maintenant là-bas avec « un but particulier », avec « une idée subite »! Rempli de désespoir et de douleur, il voulut immédiatement revenir sur ses pas, retourner chez lui, à son hôtel; il fit même volte-face et commença à rebrousser chemin; mais au bout d'une minute il s'arrêta, réfléchit, puis se remit à marcher dans la direction première.

D'ailleurs, il était déjà dans la Pétersbourgskaïa, il se trouvait près de la maison. Mais maintenant il n'y va plus avec le même but que tout à l'heure, avec « une idée particulière »! Et comment avait il pu en être ainsi? Oui, sa maladie revient, cela est incontestable; il aura peut-être une attaque dans la journée. C'est l'accès qui a amené cette éclipse intellectuelle, cette « idée »!

À présent, les ténèbres sont dissipées, le démon est chassé, les doutes n'existent plus, la joie est dans son cœur! Et — il ne l'a pas vue depuis si longtemps, il a besoin de la voir, et… oui, il voudrait à présent rencontrer Rogojine, il le prendrait par le bras et ils iraient ensemble… Son cœur est pur; est-ce qu'il est le rival de Rogojine? Demain il ira lui-même dire à Rogojine qu'il l'a vue; il a volé à Pétersbourg, comme disait tantôt Rogojine, uniquement pour la voir! Peut-être bien la trouvera-t-il, il n'est pas absolument sûr qu'elle soit à Pavlovsk!

Oui, il faut que maintenant leurs situations respectives soient nettement établies, qu'ils n'aient plus de mystères l'un pour l'autre, qu'il n'y ait plus de ces renoncements sombres et passionnés, comme celui de Rogojine tantôt, et que tout cela se fasse librement et… au grand jour. Est-ce que l'âme de Rogojine ne peut supporter la lumière? Il dit qu'il ne l'aime pas ainsi, qu'en lui il n'y a pas de pitié, « aucune compassion semblable ». Il est vrai qu'ensuite il a ajouté: « Ta compassion est peut-être plus forte encore que mon amour »; — mais il se calomnie. Hum!… Rogojine s'adonne à la lecture, — est-ce que ce n'est pas de la « compassion », ou, du moins, un commencement de « compassion »? La seule présence de ce livre ne prouve-t-elle pas qu'il sait pleinement ce qu'il est par rapport à elle? Et son récit tantôt? Non, il y a là autre chose et plus qu'un entraînement passionnel. D'ailleurs, a-t-elle un visage à n'inspirer que la passion? Et même, à présent, ce visage peut-il l'inspirer? Il provoque une impression de souffrance, il saisit l'âme tout entière, il… Et un souvenir douloureux, poignant, traversa soudain le cœur du prince.

Oui, poignant. Il se rappela combien, dernièrement encore, il avait souffert quand, pour la première fois, il avait remarqué en elle des symptômes de folie. Alors c'était presque du désespoir qu'il avait éprouvé. Et comment avait-il pu la laisser partir lorsqu'elle l'avait quitté pour revenir à Rogojine? Il aurait dû courir lui-même après elle, au lieu d'attendre qu'on lui donnât des nouvelles de la fugitive. Mais… est-il possible que Rogojine ne se soit pas encore aperçu qu'elle est folle? Hum… Rogojine explique tout par d'autres causes, par la passion! Et quelle jalousie insensée! Que signifie le projet dont il a parlé tantôt? Qu'est-ce qu'il a voulu dire? (Le prince rougit

tout à coup et quelque chose comme un frisson agita son cœur.)

Pourquoi, du reste, penser à cela? Ici, il y a de la folie des deux côtés. Un amour passionné du prince pour cette femme pourrait à peine se concevoir, ce serait presque de l'inhumanité, de la barbarie. Oui, oui! Non, Rogojine se calomnie; il a un grand cœur, capable de souffrir et de compatir. Quand il saura toute la vérité, quand il aura reconnu combien est à plaindre cette créature détraquée, privée de raison, — ne lui pardonnera-t-il pas alors tout le passé, tout ce qu'il a souffert? Ne deviendra-t-il pas son serviteur, son frère, son ami, sa providence? La compassion sera pour Rogojine lui-même une école où il se formera. La compassion est la principale et peut-être la seule loi de l'existence humaine. Oh! Quel tort impardonnable il s'est donné, combien il a été bassement injuste envers Rogojine! Non, ce n'est pas « l'âme russe » qui est « pleine de ténèbres », c'est la sienne qui est ténébreuse, s'il a pu imaginer une telle abomination! Pour quelques paroles chaudes et cordiales dites à Moscou, Rogojine l'appelle son frère, et lui… Mais c'est l'effet de la maladie, d'un délire! Tout cela va se dissiper!… De quel air sombre Rogojine a dit tantôt qu'il perdait la foi! Cet homme doit cruellement souffrir. Il aime, dit-il, à regarder ce tableau; non, il ne le contemple pas volontiers, mais il éprouve sans doute un besoin de le contempler. Rogojine n'est pas seulement une âme passionnée; c'est un lutteur: il veut reconquérir de vive force sa foi perdue. C'est maintenant pour lui un martyre que d'en être privé… Oui! Croire à quelque chose! Croire à quelqu'un! Et qu'il est étrange pourtant, ce tableau de Holbein!… Ah! Voici la rue! Tiens, ce doit être cette maison-ci, n° 16, « maison de la veuve du secrétaire de collège Filisoff ». C'est ici!

Le prince sonna et demanda Nastasia Philippovna.

La maîtresse du logis lui répondit elle-même que Nastasia Philippovna était partie dans la matinée pour se rendre à Pavlovsk, chez Daria Alexievna, et que peut-être elle y resterait plusieurs jours. Madame Filisoff était une petite femme de quarante ans, elle avait un visage en lame de couteau et des yeux perçants dont le regard dénotait l'astuce. Quand, avec une certaine apparence de mystère, elle demanda le nom du visiteur, celui-ci refusa d'abord de le donner, mais presque aussitôt après il se ravisa et insista vivement pour qu'on remit son nom à Nastasia Philippovna. Ces instances

attirèrent l'attention particulière de madame Filisoff, et elle donna à ses traits une expression qui semblait vouloir dire: « Ne vous inquiétez pas, j'ai compris ». Évidemment, le nom du prince avait produit sur elle une impression très-forte. Le visiteur la regarda d'un air distrait, puis il se retira et reprit le chemin de son hôtel. Mais en sortant de chez madame Filisoff, il n'était plus le même que quand il avait sonné à sa porte. Un changement extraordinaire et, pour ainsi dire, instantané venait encore de s'opérer en lui: de nouveau il cheminait pâle, faible, souffrant, agité; ses genoux fléchissaient, et un sourire vague, égaré, flottait sur ses lèvres blêmes: son « idée subite » avait été tout d'un coup confirmée et justifiée… de nouveau il croyait à son démon!

Mais était-elle confirmée? Mais était-elle justifiée? Pourquoi encore ce tremblement, cette sueur froide et, dans son âme, cette obscurité glaciale? Parce que tout à l'heure encore il avait aperçu ces yeux? Mais il avait quitté le jardin d'Été uniquement pour les voir! C'était là son « idée subite ». Il tenait absolument à s'assurer que là, près de cette maison, il rencontrerait les « yeux de tantôt ». Voilà le désir fiévreux qui l'avait poussé à faire cette course, et, puisqu'il s'attendait à les voir, pourquoi donc leur présence l'avait-elle saisi, bouleversé à ce point? Oui, c'étaient les mêmes yeux (à présent, plus moyen d'en douter!) qui, le matin, dans la foule, lui avaient lancé un regard de flamme, au moment où il descendait du train à la gare de Nikolaïeff, les mêmes (tout à fait les mêmes!) que, quelques heures plus tard, chez Rogojine, il avait surpris fixés sur lui par derrière. Tantôt Rogojine avait nié. « À qui appartenaient donc ces yeux? » avait-il demandé en grimaçant un sourire. Tout à l'heure encore, à la gare du chemin de fer de Tzarskoïé Sélo, lorsque le prince était sur le point de monter en wagon pour se rendre auprès d'Aglaé, il avait soudain revu ces yeux, pour la troisième fois depuis le commencement de la journée; alors il avait eu une terrible envie de s'avancer vers Rogojine et de lui dire « à qui appartenaient les yeux! » Mais il s'était enfui éperdu de la gare et n'avait recouvré ses esprits que devant la boutique d'un coutelier, dans l'instant où il évaluait à soixante kopeks un couteau avec un manche en bois de cerf. Un démon étrange, épouvantable, s'était définitivement attaché à lui et ne voulait plus le lâcher. Tandis que le prince

rêvait, assis sous un tilleul, dans le jardin d'Été, ce démon lui avait murmuré tout bas: « Si Rogojine, depuis le matin, s'acharne ainsi à te suivre et à épier chacune de tes démarches, à coup sûr, en constatant que tu n'as pas pris le train de Pavlovsk (ce qui sans doute aura été une découverte terrible pour lui), il ne manquera pas de se rendre là, à cette maison, dans la Pétersbourgskaïa; il ira certainement t'y guetter, toi qui, ce matin même, lui as donné ta parole d'honneur que tu ne la verrais pas, et que tu n'étais pas venu à Pétersbourg pour cela. » Là-dessus, le prince s'était précipitamment dirigé vers cette maison, et quoi d'étonnant qu'il ait, en effet, rencontré là Rogojine? Il n'avait vu qu'un homme malheureux, dans une disposition d'esprit fort sombre mais trop facile à comprendre. Bien plus, ce malheureux ne se cachait pas, cette fois. Oui, tantôt Rogojine avait nié, menti; mais, à la gare de Tzarskoïé Sélo, il avait à peine dissimulé sa présence. Si l'un des deux s'était dérobé, c'était plutôt le prince que Rogojine. Et maintenant, près de la maison, celui-ci se tenait à cinquante pas de côté; les bras croisés, il attendait debout sur l'autre trottoir. On ne pouvait guère ne pas le voir et il semblait s'être mis exprès en évidence. Il était là comme un accusateur, comme un juge, et non comme… et non comme quoi?

Mais pourquoi donc, au lieu de s'avancer vers lui, le prince s'était-il éloigné sais avoir l'air de le remarquer, quoique leurs yeux se fussent rencontrés? (Oui, leurs yeux s'étaient rencontrés! Les deux hommes avaient échangé un regard.) Est-ce que tantôt lui-même ne voulait pas le prendre par le bras et aller là avec lui? Lui-même ne se proposait-il pas d'aller le lendemain lui dire qu'il avait été chez elle? Est-ce que tout à l'heure, arrivé à mi-chemin de la maison, il n'avait pas triomphé de son démon et senti une joie soudaine inonder son âme? Ou bien y avait-il, en effet, aujourd'hui chez Rogojine, c'est-à-dire dans l'ensemble de ses paroles, de ses mouvements, de ses actes, de ses regards, quelque chose qui fût de nature à justifier les affreux pressentiments du prince et les odieuses insinuations de son démon? Ce je ne sais quoi qui saute aux yeux, mais qu'il est difficile d'analyser et de raconter, dont on ne peut se rendre un compte exact, et qui pourtant impressionne au point de déterminer la conviction?…

Quelle conviction? (Oh! Combien la monstruosité de cette conviction

faisait souffrir le prince, et quels reproches il s'adressait à lui-même!) Dis donc, si tu l'oses, en quoi elle consiste! Ne cessait-il de se répéter avec un accent de défi, — formule toute ta pensée, aie le courage de l'exprimer nettement, clairement, sans détours! Oh! Je suis un misérable! Poursuivit-il indigné, rouge de honte, — comment désormais pourrai-je lever les yeux sur cet homme! Oh! Quelle journée! Oh! Dieu, quel cauchemar!

Ainsi se désolait le prince en revenant de la Pétersbourgskaïa. Arrivé au terme de cette longue et pénible route, il éprouva soudain un violent désir, celui d'aller à l'instant chez Rogojine: quand ce dernier rentrerait, le prince l'embrasserait avec confusion, avec larmes; il lui dirait tout, et ce serait une affaire finie. Mais déjà il était près de son hôtel… Combien lui avaient déplu tantôt cet hôtel, ces corridors, toute cette maison, sa chambre! À première vue, il avait pris tout cela en aversion, et plusieurs fois, durant la journée, son cœur s'était soulevé à la pensée qu'il lui faudrait y revenir… « Mais qu'est-ce que c'est? Voilà que, comme une femme malade, je crois aujourd'hui à toute sorte de pressentiments! » Se dit-il, et tandis qu'il se moquait ainsi de lui-même, il s'arrêta devant la grand'porte. Parmi les circonstances de la journée, il y en avait une surtout qui en ce moment occupait son esprit, mais maintenant il l'envisageait avec sang-froid, dans la plénitude de son bon sens, et non plus sous l'influence d'un cauchemar. Il s'était tout à coup rappelé le couteau qu'il avait remarqué tantôt sur la table de Rogojine. « Mais pourquoi donc, au fait, Rogojine n'aurait-il pas sur sa table autant de couteaux que bon lui semble? » fit le prince, profondément étonné de ses soupçons. Il éprouva la même surprise en songeant à sa station devant la boutique du coutelier. « Mais enfin quel lien peut-il y avoir!… » S'écria-t-il, et il n'acheva pas. Suffoqué de honte, presque désespéré, il resta cloué à sa place, tout près de la porte. C'est ce qui arrive parfois aux gens: un souvenir insupportable, humiliant surtout, en se réveillant, a pour effet ordinaire de paralyser momentanément chez eux la faculté locomotrice. « Oui, je suis un homme sans cœur et un lâche! » répéta-t-il avec irritation, et il fit un brusque mouvement pour entrer, mais… il s'arrêta de nouveau.

Sous cette grand'porte où il ne faisait jamais bien clair, régnait alors une obscurité profonde: en même temps que le prince arrivait devant la maison, le

nuage orageux qui couvrait le ciel avait crevé et la pluie tombait à torrents. Lorsque Muichkine, resté un instant immobile, voulut s'arracher de sa place, il aperçut tout à coup, dans la pénombre, un homme qui se trouvait du côté intérieur de la porte, tout à l'entrée de l'escalier. Cet homme semblait attendre quelque chose, mais il disparut immédiatement. Le prince n'eut pas le temps de l'examiner, et, sans doute, il n'aurait pu dire avec certitude qui c'était. D'ailleurs, dans un hôtel, il y a un continuel va-et-vient de gens qui entrent et qui sortent. Mais aussitôt il fut persuadé entièrement, invinciblement persuadé qu'il avait reconnu cet homme, que c'était Rogojine. Au bout d'un instant, le prince, dont le cœur défaillait, s'élança à sa suite dans l'escalier. « Tout va être éclairci! » murmura-t-il à part soi avec une conviction étrange.

L'escalier qu'il montait si précipitamment conduisait aux corridors du premier et du second étage, le long desquels étaient situées les chambres de l'hôtel. Comme dans toutes les vieilles maisons, c'était un escalier de pierre, étroit et sombre, qui tournait autour d'un gros pilier. Au niveau du premier étage, ce pilier présentait un enfoncement, une sorte de niche, large d'un pas environ, et d'une profondeur moitié moindre. Un homme pourtant aurait pu s'y introduire. Malgré l'obscurité, le prince, en arrivant sur le palier, s'aperçut tout de suite que quelqu'un était caché dans cette niche. Il voulut passer à côté sans regarder à droite, mais, après avoir fait un pas, il ne put s'empêcher de retourner la tête.

Les deux yeux de tantôt, les mêmes, s'offrirent soudain à son regard. L'homme qui se cachait là avait aussi fait un pas hors de la niche. Pendant une seconde, tous deux restèrent face à face, si rapprochés qu'ils se touchaient presque. Tout à coup le prince saisit Rogojine par les épaules et le ramena en arrière, vers l'escalier, pour mieux examiner ses traits.

Un éclair s'alluma dans les yeux de Parfène Séménitch, une rage forcenée se manifesta sur son visage défiguré par un affreux sourire. Sa main droite se leva, brandissant quelque chose qui brillait dans l'obscurité; le prince ne pensa pas à l'arrêter. Autant qu'il s'en souvint plus tard, il se contenta de crier:

— Parfène, je ne le crois pas!…

Puis il lui sembla voir tout à coup quelque chose s'entrouvrir devant lui: une lumière intérieure extraordinaire éclaira son âme. Cela dura peut-être une demi-seconde; néanmoins le prince garda un souvenir très-net du commencement, des premiers cris qui s'échappèrent spontanément de sa poitrine et que tous ses efforts eussent été impuissants à contenir. Ensuite la conscience s'éteignit en lui.

C'était un retour de la maladie qui depuis fort longtemps déjà l'avait quitté. On sait avec quelle soudaineté se produisent les attaques d'épilepsie. En un clin d'œil le visage se décompose effroyablement, l'altération du regard est surtout frappante. Des convulsions s'emparent de tout le corps et crispent tous les muscles de la face. De la poitrine sortent des cris horribles, inimaginables, ne ressemblant à rien, — des cris qui n'ont plus aucun rapport avec la voix humaine. En entendant ces hurlements, il est très-difficile, sinon impossible, de se figurer que le malade lui-même les profère; on croirait plutôt qu'ils proviennent d'un autre être qui se trouve au dedans de ce malheureux. Bref, en présence d'un homme affligé du mal caduc, beaucoup de gens éprouvent une terreur indicible et même quelque peu mystique. Ce fut sans doute cette impression d'épouvante qui arrêta soudain le bras de Rogojine, déjà levé sur le prince. Celui-ci tomba tout à coup à la renverse et roula le long de l'escalier en se cognant la nuque contre les marches de pierre. À cette vue, et sans comprendre encore ce qui venait de se passer, Rogojine descendit les degrés quatre à quatre; arrivé en bas, il tourna l'obstacle humain qui lui barrait le passage, et, comme un fou, s'élança hors de l'hôtel.

Secoué par de violentes convulsions, le corps du malade avait roulé jusqu'au bas de l'escalier qui, du premier étage au rez-de-chaussée, ne comptait pas plus de quinze marches. Au bout de cinq minutes, on aperçut le prince gisant sur le sol, et un rassemblement se forma autour de lui. Comme la tête avait abondamment saigné, on se demanda d'abord si l'on était en présence d'un accident ou d'un crime. Toutefois plusieurs devinèrent bientôt qu'il s'agissait d'un cas d'épilepsie; une des personnes de la maison reconnut dans le prince un voyageur arrivé le matin à l'hôtel. À la fin, la lumière se fit tout entière, grâce à une heureuse circonstance.

Après avoir promis d'être à la Balance pour quatre heures, Kolia Ivolguine s'était néanmoins rendu à Pavlovsk; mais il refusa de dîner chez la générale Épantchine, et, revenu à Pétersbourg, se hâta d'aller à la Balance, où il arriva vers sept heures du soir. Le mot laissé par le prince lui ayant appris que ce dernier était en ville, il courut immédiatement à l'adresse indiquée sur le billet. Lorsqu'on lui eut dit, à l'hôtel, que le prince était sorti, Kolia descendit au buffet, où il attendit le retour de Muichkine en prenant du thé et en écoutant jouer de l'orgue. Sur ces entrefaites, le hasard voulut qu'il entendit parler autour de lui d'une attaque survenue à quelqu'un; mû par un pressentiment, il alla aussitôt à l'endroit où se trouvait le malade, et il reconnut le prince. Sur-le-champ furent prises les mesures nécessaires. On transporta le prince dans sa chambre. Il revint à lui, mais il fut assez longtemps sans recouvrer toute sa connaissance. Le docteur appelé pour examiner les plaies de la tête prescrivit une fomentation et déclara que ces contusions n'avaient absolument rien de dangereux. Une heure après, le prince commençant à avoir une conscience assez nette de ce qui l'entourait; Kolia le fit monter en voiture et l'emmena chez Lébédeff. L'employé reçut le malade avec les plus grandes démonstrations de dévouement et de respect. Il hâta même à cause de lui le départ pour la campagne; le surlendemain, tout le monde se rendit à Pavlovsk.

VI

La villa de Lébédeff était petite, mais commode et même jolie. La partie destinée à être mise en location avait été ornée avec un soin particulier. Sur la terrasse assez vaste qui s'étendait devant la maison on voyait une rangée d'orangers, de citronniers et de jasmins plantés dans de grandes caisses de bois peintes en vert. Ces arbres, suivant Lébédeff, donnaient à sa propriété un aspect vraiment enchanteur. Quelques-uns se trouvaient déjà là lorsqu'il avait fait l'acquisition de l'immeuble; charmé de l'effet qu'ils produisaient, il s'empressa d'en acheter d'autres pour les joindre aux premiers. Quand les caisses contenant ces végétaux exotiques eurent été amenées à la villa et mises en place, Lébédeff sortit à plusieurs reprises de chez lui pour aller dans la rue jouir du coup d'œil, et chaque fois il grossissait mentalement la somme qu'il comptait demander à son futur locataire.

Dans l'état d'affaissement physique et moral où le prince se trouvait, cette maison de campagne lui plut beaucoup. Du reste, le jour du départ pour Pavlovsk, c'est-à-dire le surlendemain de l'accès, il avait à peu près recouvré les apparences de la santé, quoique, en fait, il se sentît encore souffrant. Tous les visages qui l'entouraient depuis trois jours lui causaient une impression agréable: il était bien aise de voir, non-seulement Kolia, devenu son inséparable, mais toute la famille de Lébédeff (sauf le neveu, qui avait disparu de la maison) et Lébédeff lui-même. Ce fut aussi avec plaisir qu'avant de quitter Pétersbourg, il reçut la visite du général Ivolguine.

Il était déjà tard quand on arriva à Pavlovsk; ce même jour, néanmoins, plusieurs personnes vinrent voir le prince et se réunirent sur la terrasse de la villa. Gania se présenta le premier. Le prince eut peine à le reconnaître, tant le jeune homme était changé et maigri. Ensuite se montrèrent Varia et Ptitzine, qui étaient aussi en villégiature dans la localité. Quant au général Ivolguine, il ne bougeait pour ainsi dire pas de chez Lébédeff et semblait avoir transféré en même temps que lui ses pénates à Pavlovsk. Lébédeff l'empêchait autant que possible d'approcher du prince et s'efforçait de le

tenir près de lui; l'employé parlait à Ardalion Alexandrovitch comme à un ami; on aurait pu les prendre pour de vieilles connaissances. Le prince remarqua durant ces trois jours qu'ils avaient parfois de longues conversations ensemble: on les entendait souvent crier, discuter: ils devaient même s'entretenir de matières scientifiques, ce qui, évidemment, faisait plaisir à Lébédeff. Il paraissait ne pouvoir se passer du général. Mais ce n'était pas seulement Ardalion Alexandrovitch, c'était aussi sa propre famille que Lébédeff cherchait à écarter du prince, depuis qu'on s'était transféré à la campagne. Sous prétexte que son locataire avait besoin de repos, il avait établi autour de lui une sorte de cordon sanitaire. En vain Muichkine protestait contre ce luxe de précautions, Lébédeff frappait du pied et s'empressait d'éloigner ses filles, sans même en excepter Viéra, sitôt que celles-ci faisaient mine de se diriger vers la terrasse où se trouvait le prince.

— D'abord, elles n'auront plus aucun respect, si on leur laisse prendre tant de liberté; et en second lieu c'est même inconvenant pour elles… finit-il par déclarer en réponse à une question directe du prince.

— Mais pourquoi donc? Répliqua ce dernier: — vraiment, toute cette surveillance que vous exercez m'assomme, et voilà tout. Seul, je m'ennuie, je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, et vous-même vous ne faites que m'agacer encore plus avec vos continuels mouvements de mains et vos mystérieuses allées et venues.

Le fait est que Lébédeff, si jaloux de protéger contre tout importun la tranquillité du malade, entrait lui-même presque à chaque instant chez le prince. Régulièrement il commençait par entrebâiller la porte, passait sa tête par l'ouverture et parcourait des yeux la chambre, comme pour s'assurer que le prince était là, qu'il n'avait pas pris la fuite; puis, marchant sur la pointe du pied, Lébédeff s'approchait tout doucement du fauteuil de son locataire, que cette subite apparition effrayait parfois. Il ne manquait jamais de s'informer si le prince n'avait besoin de rien; quand celui-ci, à la fin, lui disait de le laisser en repos, il obéissait silencieusement, tournait sur ses talons, et, tout en se dirigeant à pas de loup vers la porte, ne cessait d'agiter les bras comme pour faire signe que sa visite n'avait pas d'importance, qu'il ne dirait pas un mot de trop, qu'il sortait et ne reviendrait pas; cela pourtant ne l'empêchait point

de reparaître au bout de dix minutes ou d'un quart d'heure. Kolia avait libre accès auprès du prince, ce dont Lébédeff était tout à fait désolé, indigné même. Lorsque les deux amis causaient ensemble, il passait une demi-heure à écouter leur conversation derrière la porte. Kolia s'en aperçut, et, naturellement, fit part de cette découverte au prince.

— Vous vous croyez donc mon maître pour me tenir ainsi sous clef? Dit vivement ce dernier à son propriétaire; — du moins, à la campagne, j'entends qu'il en soit autrement. Soyez persuadé que je recevrai qui je voudrai et que j'irai où il me plaira.

— Sans le plus petit doute, répondit Lébédeff en agitant les bras.

Le prince le regarda fixement des pieds à la tête.

— Eh bien, Loukian Timoféiévitch, vous avez transporté ici la petite armoire que vous aviez, dans votre chambre à coucher, au-dessus de votre chevet?

— Non, je l'ai laissée là.

— Pas possible!

— On ne peut pas la déplacer, il faudrait pratiquer une brèche dans la muraille… Elle tient bien.

— Mais vous avez peut-être la pareille ici?

— J'en ai même une meilleure, une meilleure; c'est même ce qui m'a décidé à acheter cette maison de campagne.

— A-ah! Qui avez-vous refusé d'introduire auprès de moi tantôt? Il y a une heure.

— C'est… c'est le général. En effet, je ne l'ai pas introduit, et il n'a pas besoin d'aller chez vous. Prince, cet homme, je l'estime profondément; c'est… c'est un grand homme, vous ne le croyez pas? Eh bien, vous verrez, mais pourtant… vous feriez mieux, excellentissime prince, de ne pas le recevoir chez vous.

— Pourquoi cela? Permettez-moi de vous le demander. Pourquoi aussi, Lébédeff, marchez-vous maintenant sur la pointe des pieds et vous approchez-vous toujours de moi comme si vous vouliez me glisser un secret dans l'oreille?

— Je suis bas, je suis bas, je le sens, reprit l'employé, et, en faisant cette

réponse inattendue, il se frappait la poitrine d'un air contrit, — mais le général ne sera-t-il pas trop hospitalier pour vous?

— Comment, trop hospitalier?

— Oui. D'abord, il se propose d'habiter chez moi; soit, mais il ne doute de rien, il se fourre tout de suite dans la famille. Plusieurs fois déjà nous avons examiné ensemble nos parentés respectives; il s'est trouvé que nous étions beaux-frères. Vous êtes aussi, paraît-il, du côté maternel, son neveu à la mode de Bretagne; il me l'a encore expliqué hier. Si vous êtes son neveu, il en résulte, excellentissime prince, que je suis aussi votre parent. Passe encore pour cela, c'est une petite faiblesse, mais tout à l'heure il m'assurait que toute sa vie, depuis sa nomination au grade d'enseigne jusqu'au 11 juin de l'année dernière, il a eu chaque jour à sa table au moins deux cents personnes. Finalement, il a été jusqu'à me dire qu'on ne se levait même pas de table: on dînait, on soupait et on prenait le thé pendant quinze heures consécutives; cela a duré ainsi trente années de suite sans la moindre interruption; à peine prenait-on le temps de changer la nappe. Quand quelqu'un s'en allait, il était aussitôt remplacé par un autre. Les jours de fête, le général avait chez lui jusqu'à trois cents convives, et il en a même eu sept cents lorsque a été célébré le millième anniversaire de la fondation de l'empire russe. C'est une passion, on est inquiet quand on apprend cela; il est terrible de recevoir chez soi des gens qui font si grandement les choses; aussi, je me demandais si un pareil homme ne serait pas trop hospitalier pour vous et pour moi.

— Mais vous avez, paraît-il, les meilleures relations avec lui?

— Des relations fraternelles; je prends cela comme une plaisanterie; que nous soyons beaux-frères, peu m'importe, — c'est plutôt un honneur pour moi. Même à travers les deux cents personnes et le millième anniversaire de l'empire russe, je distingue en lui un homme très-remarquable. Je parle sincèrement. Tout à l'heure, prince, vous disiez qu'en m'approchant de vous j'avais l'air de vouloir vous confier un secret; eh bien, justement, j'en ai un à vous communiquer: une certaine personne vient de me faire savoir qu'elle désirerait beaucoup avoir une entrevue secrète avec vous.

— Pourquoi donc secrète? En aucune façon. J'irai moi-même chez elle, peut-être aujourd'hui.

— Pas du tout, pas du tout, reprit Lébédeff en agitant le bras; — si elle a peur, ce n'est pas de ce que vous croyez. À propos: le monstre vient chaque jour s'informer de votre santé, savez-vous cela?

— Vous le traitez trop souvent de monstre, cela m'est très-suspect.

— Vous ne pouvez avoir aucun soupçon, aucun, répondit aussitôt Lébédeff, — je voulais seulement vous dire que la personne en question n'a pas peur de lui, et que sa crainte est tout autre, tout autre.

— Mais de quoi donc a-t-elle peur? Dites-le tout de suite, fit le prince, impatienté, en voyant les grimaces mystérieuses de son interlocuteur.

— C'est précisément là le secret.

Et Lébédeff sourit.

— Le secret de qui?

— Le vôtre. Vous-même m'avez défendu, excellentissime prince, de parler devant vous… murmura l'employé, et heureux d'avoir irrité au plus haut point la curiosité de Muichkine, il acheva brusquement: — Elle a peur d'Aglaé Ivanovna.

Le prince fronça le sourcil et garda le silence pendant une minute.

— Vraiment, Lébédeff, je quitterai votre maison, dit-il tout à coup. — Où sont Gabriel Ardalionovitch et les Ptitzine? Chez vous? Vous les avez aussi fait entrer chez vous?

— Ils vont venir, ils vont venir. Et même le général les suivra. J'ouvrirai toutes les portes et j'appellerai toutes mes filles, toutes, à l'instant, à l'instant, fit à voix basse Lébédeff effrayé, et il courut d'une porte à l'autre en agitant les bras.

Kolia se montra en ce moment sur la terrasse; il arrivait du dehors et il annonça qu'Élisabeth Prokofievna le suivait, accompagnée de ses trois filles.

Ému de cette nouvelle, Lébédeff s'approcha vivement du prince.

— Faut-il ou non faire entrer les Ptitzine et Gabriel Ardalionovitch? Faut-il introduire le général? Demanda-t-il.

— Pourquoi pas? Tous ceux qui veulent me voir! Je vous assure, Lébédeff, que dès le début vous avez mal compris ma situation; vous êtes dans une erreur continuelle. Je n'ai pas le plus petit motif pour me cacher à qui que ce soit, répondit gaiement le prince.

En le voyant rire, Lébédeff crut devoir rire aussi. Quoiqu'extrêmement agité, l'employé éprouvait une satisfaction visible.

Kolia avait dit vrai: il précédait seulement de quelques pas les dames Épantchine. Tandis qu'elles arrivaient de la terrasse, d'autres visiteurs qui se trouvaient déjà dans la maison, mais chez Lébédeff, firent aussi leur apparition: c'étaient les Ptitzine, Gania et Ardalion Alexandrovitch.

Il n'y avait qu'un instant que la famille Épantchine avait appris, par Kolia, la maladie du prince et son installation à la campagne. Jusqu'alors la générale était restée dans une pénible incertitude. L'avant-veille, Ivan Fédorovitch avait communiqué aux siens la carte du prince et il n'en avait pas fallu davantage pour persuader à Élisabeth Prokofievna que Muichkine allait immédiatement leur faire visite à Pavlovsk. Les demoiselles eurent beau objecter qu'il n'y avait peut être pas lieu de compter sur un tel empressement de la part d'un homme qui n'avait pas écrit un mot depuis six mois, et qui, d'ailleurs, pouvait être retenu à Pétersbourg par des affaires, ces observations ne servirent qu'à irriter la générale; elle était prête à parier que le prince arriverait le lendemain, « au plus tard ». Le lendemain, elle l'attendit pendant toute la matinée, puis pour le dîner, puis enfin pour le soir; quand la nuit fut tout à fait venue, Élisabeth Prokofievna, prise de colère, se mit à quereller son entourage à propos de tout, sans souffler mot, naturellement, de celui qui était la vraie cause de sa mauvaise humeur. Toute la journée suivante, elle garda le même silence au sujet du prince. Pendant le dîner, une parole imprudente d'Aglaé donna lieu à un petit incident. « Maman est fâchée parce que le prince ne vient pas », lâcha inopinément la jeune fille. Là-dessus, le général ayant fait remarquer que « ce n'était pas sa faute », Élisabeth Prokofievna se leva et sortit furieuse de la salle à manger. Enfin, vers le soir, Kolia arriva et il raconta tout ce qu'il savait concernant les aventures du prince. Au bout du compte, la générale triomphait; néanmoins Kolia reçut une forte semonce: « Il flâne ici des journées entières, on ne peut pas se débarrasser de lui, et, quand il devrait venir, il ne vient pas; il aurait bien pu envoyer un mot s'il ne jugeait pas à propos de se déranger. » En s'entendant dire qu' « on ne pouvait pas se débarrasser de lui », Kolia aurait volontiers pris la mouche, mais il se réserva de manifester son mécontentement une autre fois, et même, si le mot

avait été moins blessant, peut-être l'aurait-il pardonné, tant lui plaisaient l'agitation et l'inquiétude d'Élisabeth Prokofievna à la nouvelle de la maladie du prince. Elle insista longtemps sur la nécessité d'envoyer tout de suite un exprès à Pétersbourg et de faire venir par le premier train une célébrité médicale de première grandeur. Ses filles l'en dissuadèrent; toutefois elles ne voulurent pas rester en arrière de leur maman, lorsque celle-ci se disposa à aller voir le malade.

— Il est au lit de mort, dit avec animation Élisabeth Prokofievna, — et nous ici, nous observerons encore l'étiquette? Est-il ou n'est-il pas un ami de notre maison?

— Mais il ne faut pas entrer dans l'eau sans avoir sondé le gué, observa Aglaé.

— Eh bien, n'y va pas. D'ailleurs, il vaut mieux que tu restes ici. Eugène Pavlitch va venir, il n'y aurait personne pour le recevoir.

Après ces paroles, Aglaé, comme bien on pense, s'empressa de se joindre à sa mère et à ses sœurs, ce qui, du reste, avait toujours été son intention. Le prince Chtch… était venu voir Adélaïde, et, sur la demande de la jeune fille, il consentit immédiatement à accompagner les dames. Dès les premiers temps de sa liaison avec la famille Épantchine, il avait entendu parler du prince dans cette maison, et ce qu'on lui en avait dit l'avait fort intéressé. Lui-même se trouvait connaître Muichkine: trois mois auparavant ils s'étaient rencontrés quelque part et avaient passé quinze jours ensemble dans une petite ville. Chtch… avait raconté aux dames diverses particularités sur le prince, et, en général, il parlait de lui en termes très sympathiques. Aussi ce fut avec un sincère plaisir qu'il accepta la proposition de faire visite à une ancienne connaissance. Cette fois Ivan Fédorovitch ne se trouvait pas à la maison. Eugène Pavlovitch n'était pas encore arrivé non plus.

De la villa des Épantchine à celle de Lébédeff il n'y avait pas plus de trois cents pas. En entrant chez le prince, ce fut pour Élisabeth Prokofievna une première contrariété d'apercevoir autour de lui toute une société, sans compter que parmi ces visiteurs il y en avait deux ou trois qu'elle détestait cordialement. Ensuite, la générale, qui s'attendait à trouver un moribond, fut fort étonnée quand elle vit s'avancer au-devant d'elle un jeune homme

souriant, mis avec élégance, et, autant qu'on en pouvait juger à première vue, très-bien portant. Elle demeura stupéfaite, et son désappointement causa un plaisir extraordinaire à Kolia. Sans doute il aurait très-bien pu la détromper avant qu'elle sortit de sa villa, mais le malicieux gymnasiste n'avait eu garde de le faire, pressentant la colère comique que ne manquerait pas d'éprouver la générale lorsqu'elle trouverait le prince, son cher ami, en bonne santé. Kolia poussa même l'indélicatesse jusqu'à s'applaudir tout haut de son succès, pour achever de vexer Élisabeth Prokofievna, avec qui, nonobstant leurs relations d'amitié, il était continuellement en pique.

— Attends un peu, mon cher, ne te presse pas, ne gâte pas ton triomphe! Répondit-elle en prenant place sur un fauteuil que le prince lui avait avancé.

Lébédeff, Ptitzine et Ardalion Alexandrovitch se hâtèrent de faire asseoir les jeunes filles. Le général offrit une chaise à Aglaé. Lébédeff en présenta une aussi au prince Chtch…, ce qu'il fit en s'inclinant jusqu'à la ceinture. Varia, comme de coutume, échangea à voix basse de chaleureux compliments avec les demoiselles.

— C'est vrai, prince, que je croyais te trouver au lit, tant la peur m'avait grossi les choses, et, pourquoi mentirais-je? Sur le moment ta bonne mine m'a mise en colère, mais, je te le jure, cela n'a duré qu'une minute, je n'avais pas encore eu le temps de réfléchir. Quand je réfléchis, je parle et j'agis toujours plus intelligemment; je crois qu'il en est de même de toi. En réalité, la guérison de mon propre fils, si j'en avais un, me ferait peut-être moins de plaisir que la tienne; si tu ne le crois pas, c'est pour toi qu'est la honte et non pour moi. Mais ce méchant garçon se permet de me jouer bien d'autres tours. Tu le protèges, paraît-il; aussi je te préviens qu'un beau matin je me priverai, sois-en sûr, de l'honneur et du plaisir de cultiver plus longtemps sa connaissance.

— Mais de quoi suis-je donc coupable? Cria Kolia: — j'aurais eu beau vous assurer que le prince était presque rétabli, vous n'auriez pas voulu me croire, parce qu'il était beaucoup plus intéressant de se le représenter au lit de mort.

— Pour combien de temps es-tu ici? Demanda Élisabeth Prokofievna au prince.

— Pour tout l'été et, peut-être, pour plus longtemps.

— Tu es seul? Tu n'es pas marié?

— Non, je ne suis pas marié, répondit le prince, que cette pointe naïvement lancée fit sourire.

— Pourquoi souris-tu? Ce sont des choses qui arrivent. Parlons maintenant de ton habitation: pourquoi n'es-tu pas venu loger chez nous? Nous avons tout un pavillon qui est inoccupé. Du reste, fais comme tu veux. C'est là ton propriétaire? Demanda-t-elle à mi-voix en montrant d'un signe de tête Lébédeff. — Pourquoi fait-il toujours des grimaces?

En ce moment, Viéra, qui portait, comme toujours, le baby dans ses bras, sortit de la maison et s'approcha de la terrasse. Lébédeff tournait autour des chaises et ne savait décidément où se mettre, mais il ne songeait nullement à s'en aller. Il n'eut pas plutôt aperçu sa fille qu'il s'élança vers elle en agitant les bras pour l'éloigner de la terrasse; il s'oublia même jusqu'à frapper du pied.

— Il est fou? Dit brusquement la générale.

— Non, il…

— Il est ivre, peut-être? Ta société n'est pas des mieux composées, ajouta-t-elle après avoir embrassé du regard les autres visiteurs; — mais quelle jolie jeune fille! Qui est-ce?

— C'est Viéra Loukianovna, la fille de ce Lébédeff.

— Ah!… Elle est fort gentille. Je veux faire sa connaissance.

À peine Lébédeff eut-il entendu ces paroles qu'il courut chercher Varia pour la présenter à la générale.

— Des orphelins, des orphelins! Commença-t-il d'un ton pathétique en s'approchant d'Élisabeth Prokofievna; — et cet enfant qu'elle a sur les bras est aussi un orphelin: c'est sa sœur, ma fille Luboff, née, en légitime mariage, de ma défunte épouse Hélène, qui, il y a de cela six semaines, est morte en couches, par la volonté de Dieu… oui… elle lui tient lieu de mère, quoiqu'elle ne soit que sa sœur et rien de plus que sa sœur… rien de plus, rien de plus…

— Et toi, batuchka, tu n'es rien de plus qu'un imbécile, excuse-moi. Allons, assez, tu le comprends toi-même, je pense, répliqua la générale avec

une indignation extraordinaire.

Lébédeff s'inclina profondément.

— C'est la vérité vraie! Répondit-il avec le plus grand respect.

— Écoutez, monsieur Lébédeff, on dit que vous expliquez l'Apocalypse, est-ce vrai? Demanda Aglaé.

— C'est la vérité vraie… depuis quinze ans.

— J'ai entendu parler de vous. Il a même été question de vous dans les journaux, je crois?

— Non, c'est d'un autre commentateur que les journaux ont parlé, mais celui-là est mort, et c'est moi qui l'ai remplacé, dit Lébédeff ivre de joie.

— Nous sommes voisins, ayez donc la bonté de venir un de ces jours m'expliquer l'Apocalypse; je n'y comprends rien.

— Je ne puis pas ne pas vous prévenir, Aglaé Ivanovna, que tout cela n'est de sa part que du charlatanisme, intervint brusquement le général Ivolguine, qui s'était assis à côté d'Aglaé et depuis longtemps brûlait de lui adresser la parole; — sans doute la campagne a ses droits et ses plaisirs, continua Ardalion Alexandrovitch, — et recevoir un intrus si extraordinaire pour l'entendre pérorer sur l'Apocalypse, est une fantaisie comme une autre, je dirai même une fantaisie remarquable au point de vue de l'esprit, mais je… Vous avez l'air de me regarder avec étonnement? Le général Ivolguine, j'ai l'honneur de me présenter. Je vous ai portée sur mes bras, Aglaé Ivanovna.

— Enchantée. Je connais Barbara Ardalionovna et Nina Alexandrovna, murmura la jeune fille, qui faisait tous ses efforts pour ne pas éclater de rire.

Élisabeth Prokofievna rougit de colère. Elle ne pouvait souffrir le général, qu'elle avait connu autrefois, mais avec qui, depuis fort longtemps, elle avait cessé toutes relations.

— Tu mens, selon ton habitude, batuchka, jamais tu ne l'as portée sur tes bras, dit-elle d'une voix indignée à Ardalion Alexandrovitch.

— Vous l'avez oublié, maman, mais la vérité est qu'il m'a portée, à Tver, assura soudain Aglaé. — Nous habitions alors Tver. C'était quand j'avais six ans, je m'en souviens. Il m'a fait un arc et une flèche, il m'a appris à tirer, et j'ai tué un pigeon. Vous rappelez-vous le pigeon que nous avons tué ensemble?

— Et à moi il a apporté un casque de carton et une épée de bois, je m'en souviens aussi! Cria Adélaïde.

— Moi aussi, je me le rappelle, ajouta Alexandra: — vous vous êtes querellées à propos du pigeon blessé, et on vous a mises chacune dans un coin; Adélaïde est restée là avec son casque et son épée.

En disant à Aglaé qu'il l'avait portée sur ses bras, le général ne croyait dire qu'une parole en l'air: c'était un simple préambule pour engager la conversation, une phrase dont il avait coutume de se servir chaque fois qu'il voulait entrer en rapport avec des jeunes gens. Mais, dans le cas présent, il se trouva avoir dit la vérité, et une vérité que lui-même avait oubliée. Aussi, lorsque Aglaé lui eut rappelé le pigeon qu'ils avaient tué ensemble, la mémoire du vieillard se réveilla instantanément, et, comme il arrive souvent au déclin de l'âge, tous les détails d'un passé lointain se représentèrent à lui. Il serait difficile de dire ce qui, dans ces souvenirs, pouvait affecter si vivement le pauvre général, alors un peu gris, selon son habitude, quoi qu'il en soit, il éprouva soudain une émotion extraordinaire.

— Je m'en souviens, je me rappelle tout! S'écria-t-il. — J'étais alors capitaine d'état-major. Vous étiez si mignonne, si gentillette! Nina Alexandrovna… Gania… J'ai été chez vous… j'y étais reçu. Ivan Fédorovitch…

— Et tu vois où tu en es arrivé maintenant! Reprit la générale. — Pourtant tu n'as pas noyé dans la boisson tout sentiment noble, puisque cela a produit un tel effet sur toi! Mais tu as empoisonné l'existence de ta femme. Au lieu d'être un guide pour tes enfants, tu t'es fait mettre dans une prison pour dettes. Retire-toi d'ici, batuchka, va te cacher quelque part, derrière une porte, dans un petit coin, et pleure; rappelle-toi ton ancienne innocence, peut-être que Dieu te pardonnera. Va donc, va, je te parle sérieusement. Le meilleur moyen de se corriger, c'est de songer au passé avec regret.

Mais elle aurait pu se dispenser d'insister: le général avait la sensibilité des ivrognes d'habitude et, comme tous les individus que la boisson a fait déchoir d'une position brillante, il ne songeait à son heureux passé qu'avec un cruel chagrin. Il se leva et, docilement, se dirigea vers la porte. Cette humilité désarma aussitôt Élisabeth Prokofievna.

— Ardalion Alexandrovitch, batuchka! Lui cria-t-elle: — reste encore une petite minute; nous sommes tous pécheurs; quand tu sentiras que ta conscience t'adresse moins de reproches, viens chez moi, nous passerons un moment ensemble, nous jaserons sur le passé. Moi-même, je suis peut-être cinquante fois plus coupable que toi; allons, maintenant adieu, va-t'en, tu n'as que faire ici… acheva-t-elle, prise d'une inquiétude soudaine en le voyant revenir.

— Pour le moment, vous feriez mieux de ne pas le surveiller, dit le prince à Kolia, qui s'élançait déjà sur les pas de son père. — Autrement, d'ici à une minute il se fâchera, et rien ne subsistera de ses bonnes dispositions présentes.

— C'est juste, laisse-le tranquille; tu iras le retrouver dans une demi-heure, décida Élisabeth Prokofievna.

— Voilà ce que c'est que de faire entendre la vérité à un homme, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie; il a été ému jusqu'aux larmes! Se permit d'observer Lébédeff.

— Eh bien, toi aussi, batuchka, tu dois être quelque chose de propre, si ce que j'ai entendu dire est vrai, lui envoya immédiatement Élisabeth Prokofievna.

Peu à peu se précisa la situation réciproque des diverses personnes réunies chez le prince. Celui-ci, naturellement, était en mesure d'apprécier et appréciait tout l'intérêt que lui témoignaient la générale et ses filles. Il leur déclara que lui-même, avant leur visite, avait l'intention de les aller voir, nonobstant sa maladie et malgré l'heure avancée. Élisabeth Prokofievna lui répondit, en regardant les visiteurs, que rien ne l'empêchait de mettre sur-le-champ ce projet à exécution. Ptitzine, homme très-poli, ne tarda pas à battre en retraite vers le pavillon de Lébédeff; il aurait bien voulu emmener l'employé avec lui. Ce dernier promit de l'aller bientôt rejoindre; Varia qui, pendant ce temps, causait avec les jeunes filles, ne bougea pas de sa place. Elle et son frère étaient fort contents du départ de leur père. Gania se retira peu après Ptitzine. Durant les quelques minutes qu'il avait passées sur la terrasse, sous les yeux des dames Épantchine, il avait eu une attitude modeste mais digne, et ne s'était nullement laissé troubler par les regards sévères

d'Élisabeth Prokofievna, qui, à deux reprises, l'avait toisé des pieds à la tête. De fait, ceux qui l'avaient connu jadis pouvaient le croire très-changé. Sa manière d'être plut beaucoup à Aglaé.

— C'est Gabriel Ardalionovitch qui vient de sortir? Demanda-t-elle de but en blanc.

Elle aimait assez à jeter ainsi au milieu de la conversation des autres une brusque question qui ne s'adressait à personne en particulier.

— Oui, répondit le prince.

— Je l'ai à peine reconnu. Il est bien changé et… à son avantage.

— J'en suis bien aise pour lui, reprit Muichkine.

— Il a été très-malade, fit remarquer Varia.

Elle prononça ces mots d'un ton de commisération où néanmoins perçait la joie.

L'observation d'Aglaé avait surpris et presque inquiété sa mère.

— Sous quel rapport a-t-il gagné? Demanda avec colère Élisabeth Prokofievna: — où as-tu pris cela? Il n'est pas mieux du tout. Qu'est-ce que tu trouves mieux?

— Il n'y a rien de mieux que le « chevalier pauvre »! Cria tout à coup Kolia, inamovible derrière la chaise de la générale.

— C'est aussi ce que je pense, dit en riant le prince Chtch…

— Je suis tout à fait de cet avis, ajouta solennellement Adélaïde.

— Quel « chevalier pauvre »? Questionna la générale intriguée, et elle regarda d'un air vexé tous ceux qui venaient de parler; mais remarquant qu'Aglaé rougissait, elle poursuivit avec irritation: — quelque absurdité sans doute! Qu'est-ce que ce « chevalier pauvre »?

— Est-ce la première fois que ce gamin, votre favori, dénature les paroles d'autrui? Répondit Aglaé avec une indignation mêlée de mépris.

Elle était fort sujette aux boutades, mais dans ses sorties les plus violentes en apparence se laissait presque toujours apercevoir quelque chose de si enfantin, que parfois il était impossible, en la regardant, de conserver son sérieux. Cela, naturellement, ajoutait encore à l'exaspération de la jeune fille: elle ne comprenait pas de quoi on riait, ni « comment on pouvait, comment on osait rire ». Dans le cas présent, l'emportement d'Aglaé provoqua

l'hilarité de ses sœurs et du prince Chtch… Kolia, triomphant, riait aux éclats. Aglaé se fâcha pour tout de bon, ce qui la rendit deux fois plus belle. Son agitation et le dépit qu'elle en éprouvait lui seyaient admirablement.

— N'a-t-il pas souvent travesti vos paroles? Continua-t-elle.

— Je me fonde sur une exclamation proférée par vous-même! Répliqua vivement Kolia. — Il y a un mois, vous avez feuilleté Don Quichotte, et vous vous êtes écriée en propres termes: « Il n'y a pas mieux que le chevalier pauvre! » Je ne sais de qui vous parliez alors: si c'était de Don Quichotte, d'Eugène Pavlitch ou d'un autre encore; toujours est-il que vos paroles s'appliquaient à quelqu'un; ensuite a eu lieu une longue conversation…

— Je vois, mon cher, que tu te permets trop dans tes conjectures, interrompit avec colère Élisabeth Prokofievna.

— Mais est-ce que je suis le seul? Reprit hardiment Kolia; — tout le monde a parlé alors et parle encore maintenant; — tenez, tout à l'heure le prince Chtch…, Adélaïde Ivanovna et les autres ont déclaré qu'ils étaient pour le « chevalier pauvre » par conséquent le « chevalier pauvre » existe, il doit nécessairement exister, et, selon moi, sans Adélaïde Ivanovna, il y a longtemps que nous saurions tous qui il est.

— Quelle est ma faute? Demanda en souriant Adélaïde.

— C'est de n'avoir pas voulu faire son portrait! Aglaé Ivanovna vous avait priée de reproduire les traits du « chevalier pauvre »; elle vous avait donné tout le sujet du tableau, tel qu'elle-même le concevait, vous rappelez-vous le sujet? Vous n'avez pas voulu…

— Mais comment aurais-je fait son portrait? Qui aurais-je représenté? D'après les indications données, ce « chevalier pauvre »

Ne levait devant personne
La visière d'acier de son casque.

Dès lors, quel visage pouvait-on lui donner? Il aurait fallu peindre une visière? Un anonyme?

— Je n'y comprends rien, qu'est-ce que c'est que cette visière? Cria la générale agacée.

À part soi, elle commençait à deviner de qui on parlait ainsi à mots

couverts. (Le « chevalier pauvre » était une dénomination conventionnelle dont sans doute les jeunes filles, entre elles, avaient depuis longtemps coutume de se servir.) Mais cette plaisanterie mécontentait d'autant plus Élisabeth Prokofievna qu'elle voyait l'embarras du prince Léon Nikolaïévitch: ce dernier, en effet, était aussi confus qu'un enfant de dix ans.

— Est-ce que cette sottise va durer indéfiniment? Poursuivit-elle. — M'expliquera-t-on, oui ou non, ce que c'est que ce « chevalier pauvre »? C'est donc un secret bien terrible qu'on a si peur de le dévoiler?

De nouveaux rires furent la seule réponse qu'obtint la générale.

— Il s'agit tout bonnement d'une étrange poésie russe intitulée: le Chevalier pauvre, finit par dire le prince Chtch…, évidemment désireux de changer au plus tôt la conversation; — c'est un morceau qui n'a ni commencement ni fin. Il y a juste un mois, on riait tous ensemble après le dîner et on cherchait, comme à l'ordinaire, un sujet pour le futur tableau d'Adélaïde Ivanovna. Vous savez que c'est depuis longtemps la tâche commune de toute la famille. Tous les suffrages se sont portés sur le « chevalier pauvre »; qui l'a proposé le premier? Je ne m'en souviens pas…

— C'est Aglaé Ivanovna! Cria Kolia.

— Peut-être, je ne dis pas le contraire, seulement je ne m'en souviens pas, reprit le prince Chtch… — Les uns ont ri de ce sujet, les autres ont dit qu'il ne pouvait pas y en avoir de plus élevé, mais que, pour représenter le « chevalier pauvre », il fallait, en tout cas, un visage: on a passé en revue les têtes de toutes les connaissances, pas une ne convenait, et la chose en est restée là. Voilà tout. Je ne comprends pas pourquoi Nicolas Ardalionovitch s'est avisé de rappeler tout cela. Ce qui alors était plaisant et avait de l'à-propos, manque tout à fait d'intérêt maintenant.

— C'est qu'il y a là-dessous quelque nouvelle sottise, quelque persiflage injurieux, déclara sévèrement Élisabeth Prokofievna.

— Il n'y a aucune sottise, il n'y a qu'une profonde estime, dit brusquement Aglaé, qui prononça ces mois avec une gravité inattendue. Toute trace de son agitation précédente avait disparu. Bien plus, à en juger d'après certains indices, elle-même à présent semblait voir avec plaisir le développement que prenait la plaisanterie. Ce changement s'était opéré chez

la jeune fille alors précisément que la confusion du prince devenait le plus manifeste.

— Ils rient comme des fous, et tout d'un coup ils témoignent de leur profonde estime! Cela n'a pas de sens! Pourquoi de l'estime? Réponds tout de suite: que veux-tu dire en parlant ici de ta profonde estime? Reprit d'un ton courroucé la générale.

— Je répète les mots: profonde estime, répondit Aglaé avec le même sérieux qu'auparavant, — parce que dans ces vers est représenté un homme capable d'avoir un idéal et de lui consacrer toute sa vie. Cela ne se rencontre pas si souvent à notre époque. Cette poésie ne nous dit pas en quoi consistait proprement l'idéal du « chevalier pauvre », mais on voit que c'était une image radieuse, « l'image d'une beauté pure », et que l'amoureux chevalier portait même, au lieu d'écharpe, un chapelet autour de son cou. À la vérité, il y a encore, là une devise obscure, énigmatique, les lettres A. N. B. Qu'il avait tracées sur son écu…

— A. N. D., rectifia Kolia.

— Moi je dis A. N. B., et je veux dire ainsi, répliqua avec colère Aglaé, — en tout cas, une chose est claire, c'est que, quelle que fût sa dame, quoi qu'elle fit, peu importait à ce pauvre chevalier. Il l'avait choisie, il avait cru à sa « beauté pure », cela suffisait pour que désormais il ne cessât de s'incliner devant elle; s'étant une fois déclaré son serviteur, il devait, fût-elle ensuite devenue une voleuse, croire en elle et rompre des lances pour sa beauté pure. Le poète a voulu, semble-t-il, incarner dans un type extraordinaire la notion de l'amour platonique, telle que la concevaient les chevaliers du moyen-âge. Naturellement, tout cela est un idéal. Dans le « chevalier pauvre », ce sentiment est arrivé au plus haut degré, à l'ascétisme; il faut avouer que la faculté d'aimer ainsi prouve beaucoup en faveur de celui qui la possède; c'est un trait de caractère qui dénote une âme profonde, et, en un sens, est très louable. Le « chevalier pauvre », c'est Don Quichotte, mais un Don Quichotte sérieux et non comique. D'abord, je ne comprenais pas ce personnage et j'en faisais des gorges chaudes, mais maintenant j'aime le « chevalier pauvre », et, surtout, je respecte ses hauts faits.

Ainsi finit Aglaé, et, en l'observant, il était difficile de reconnaître si elle

parlait sérieusement ou pour rire.

— Eh bien, il est sot et j'en dirai autant de ses hauts faits! Déclara la générale. — Mais, en fait de sottises, toi aussi, matouchka, tu en as dégoisé long: toute une leçon! À mon avis, ce rôle-là ne te va pas. En tout cas, ce n'est pas permis. Quels sont ces vers? Récite-les, tu dois les savoir! Je veux absolument connaître cette poésie. Je n'ai jamais pu souffrir les vers, c'était sans doute un pressentiment. Pour l'amour de Dieu, prince, prends patience, c'est évidemment la seule chose que nous ayons à faire, toi et moi, ajouta-t-elle en s'adressant à son hôte.

Elle était très-fâchée.

Le prince Léon Nikolaïévitch voulut parler, mais sa confusion ne lui permit pas de proférer un mot. Seule Aglaé, qui venait de s'accorder tant de licences durant sa « leçon », était parfaitement à son aise et paraissait même contente. On aurait dit qu'elle s'était préparée d'avance à réciter les vers en question et qu'elle attendait seulement qu'on l'y invitât. Toujours sérieuse et grave, la jeune fille se leva immédiatement et vint se camper au milieu de la terrasse, vis-à-vis du fauteuil où le prince était assis. Tous la considéraient d'un air étonné; la plupart: les sœurs, la mère, le prince Chtch…, voyaient avec un sentiment désagréable cette nouvelle gaminerie qui frisait positivement l'inconvenance. Cependant il était visible qu'Aglaé trouvait un grand plaisir dans toute cette mise en scène par laquelle elle préludait à la récitation des vers. Élisabeth Prokofievna fut sur le point de la renvoyer brutalement à sa place. Mais au moment même où Aglaé commençait à déclamer la célèbre ballade, deux messieurs causant à haute voix se montrèrent sur la terrasse. C'était Ivan Fédorovitch Épantchine qui arrivait suivi d'un jeune homme. À leur apparition, un certain mouvement se produisit dans la société.

VII

Âgé de vingt-huit ans, grand, bien fait, le compagnon du général avait un visage beau et intelligent; ses grands yeux noirs pétillaient d'esprit et de malice. Aglaé, sans même tourner la tête de son côté, continua à débiter les vers en affectant toujours de ne regarder que le prince et de s'adresser exclusivement à lui. Muichkine comprenait fort bien qu'il y avait dans tout cela un calcul. Sa situation était gênante, mais l'arrivée des deux messieurs lui permit, du moins, de la modifier un peu. En les apercevant, il se leva à demi, adressa de loin un salut aimable au général et fit signe de ne pas troubler la récitation; puis il se plaça derrière son siège et appuya son bras gauche sur le dossier, de façon à écouter la suite de la ballade dans une position plus commode et moins « ridicule » qu'assis dans un fauteuil. À deux reprises Élisabeth Prokofievna invita par un geste impérieux les nouveaux visiteurs à s'arrêter. L'attention du prince se porta tout particulièrement sur le compagnon du général: il se doutait que ce jeune homme était Eugène Pavlovitch Radomsky, dont il avait déjà beaucoup entendu parler, et à qui il avait plus d'une fois pensé. Un détail seulement déroutait le prince: il avait ouï dire qu'Eugène Pavlovitch était militaire, et le nouveau venu portait le costume civil. Tant que dura la récitation des vers, ce personnage eut sur les lèvres un sourire moqueur, comme s'il avait entendu parler, lui aussi, du « chevalier pauvre ».

« C'est peut-être lui-même qui a imaginé cela », se dit le prince.

Cependant Aglaé mettait dans son débit une telle chaleur, elle paraissait si profondément pénétrée de la pensée du poète et prononçait chaque mot avec tant de conviction que non-seulement elle captiva l'attention générale, mais qu'on s'étonna moins de la gravité renforcée avec laquelle tout à l'heure elle avait si solennellement pris place au milieu de la terrasse: ce pouvait être l'effet de l'impression naïve produite sur la jeune fille par les vers qu'elle s'était chargée de faire entendre. Ses yeux brillaient, et deux fois un léger frisson d'enthousiasme parcourut son beau visage. Elle récita ce qui suit:

Il y avait dans le monde un chevalier pauvre,
Silencieux et simple;
Son visage était pâle et morne.
Son âme franche et audacieuse.
Il avait eu une vision
Que l'esprit ne peut concevoir,
Et cette impression dans son cœur
S'était profondément gravée.
Dès lors, brûlé d'un feu intérieur.
Il ne regarda plus les femmes,
Et ne voulut plus jusqu'au tombeau
Dire un mot à aucune d'elles.
Il portait autour de son cou
Un chapelet au lieu d'écharpe,
Et ne levait devant personne
La visière d'acier de son casque.
Plein d'un amour pur,
Fidèle au doux rêve,
Il avait écrit avec son sang
Les lettres A. M. D. Sur son écu.
Et, dans les déserts de la Palestine,
Tandis que, parmi les rochers,
Les paladins couraient au combat
En nommant à haute voix leurs dames,
Il s'écriait avec un accent farouche:
Lumen cœli, sancta Rosa!
Et, comme un tonnerre, sa menace
Terrifiait les musulmans.
De retour à son lointain castel,
Il y vécut dans une réclusion sévère,
Toujours silencieux, toujours triste,
Et mourut comme un insensé.

Plus tard, en se rappelant toute cette scène, le prince fut longtemps

tourmenté par une question insoluble pour lui: comment pouvait-on unir un sentiment si vrai, si beau à une raillerie si maligne et si peu déguisée? Qu'il y eût là une dérision, le prince n'en doutait pas et il avait de bonnes raisons pour en être persuadé: Aglaé, en récitant les vers, s'était permis de substituer aux lettres A. M. D. Les lettres N. PH. B. Il était sûr d'avoir bien entendu (la suite prouva qu'il ne se trompait pas). En tout cas, la plaisanterie d'Aglaé, — c'était sans doute une plaisanterie, bien qu'un peu roide, — avait été préméditée. Depuis un mois tout le monde parlait (et riait) du « chevalier pauvre ». Et pourtant, au lieu de souligner ironiquement ces lettres, au lieu d'appuyer dessus pour en faire ressortir le sens caché, Aglaé les prononça au contraire avec un sérieux si imperturbable, avec une simplicité si naïve et si innocente qu'on pouvait penser qu'elles se trouvaient réellement dans le texte. Le prince ressentit comme une morsure au cœur. Élisabeth Prokofievna, naturellement, ne remarqua pas la variante introduite dans la ballade. Le général Ivan Fédorovitch comprit seulement qu'on déclamait des vers. Parmi les autres auditeurs, beaucoup saisirent l'allusion, mais ils ne firent semblant de rien. Quant à Eugène Pavlovitch (le prince l'aurait volontiers parié), non-seulement il comprit, mais il s'efforça de montrer qu'il comprenait: son sourire franchement moqueur ne pouvait avoir une autre signification.

— Que c'est beau! S'écria la générale transportée d'admiration, dès qu'Aglaé eut fini: — de qui sont ces vers?

— De Pouchkine, maman, ne nous faites pas honte de notre crime, nous en avons conscience! Répondit Adélaïde.

— Même avec vous, on n'est pas encore devenue si bête! Répliqua aigrement Élisabeth Prokofievna. — Dès que nous serons rentrées, vous me donnerez ces vers de Pouchkine!

— Mais je crois que nous n'avons rien de Pouchkine à la maison.

— Il y en a deux volumes en fort mauvais état qui traînent depuis un temps immémorial, ajouta Alexandra.

— Qu'on envoie tout de suite acheter l'ouvrage à la ville, qu'on fasse partir Fédor ou Alexis par le premier train, — Alexis plutôt. Aglaé, viens ici! Embrasse-moi, tu as très-bien débité cette poésie, mais si ton émotion était

sincère, ajouta-t-elle presque tout bas, — je te plains; si c'était un jeu de ta part, je n'approuve pas tes sentiments, de sorte que, dans un cas comme dans l'autre, tu as eu tort. Comprends-tu? Va, madame, j'aurai encore à te parler, mais nous nous éternisons ici.

Pendant ce temps, le prince adressait les compliments d'usage au général, qui lui présentait Eugène Pavlovitch Radomsky.

— Je l'ai, pour ainsi dire, cueilli en route, il ne fait que d'arriver; il a su que je venais ici et que tous les nôtres y étaient…

— J'ai su aussi que vous y étiez, interrompit Eugène Pavlovitch, — et comme depuis longtemps je me proposais de rechercher, non pas seulement votre connaissance, mais votre amitié, je n'ai pas voulu perdre de temps. Vous êtes malade? Je viens seulement d'apprendre…

— Je vais très-bien et je suis enchanté de faire votre connaissance; j'ai déjà beaucoup entendu parler de vous et me suis même entretenu à votre sujet avec le prince Chtch…, répondit Léon Nikolaïévitch en tendant la main au visiteur.

Après l'échange des politesses accoutumées, les deux hommes se serrèrent la main, en même temps chacun d'eux jeta sur le visage de l'autre un coup d'œil rapide, mais pénétrant. La conversation ne tarda pas à devenir générale. Le prince, dont la curiosité était alors fort éveillée, observait tout et peut-être même s'imaginait voir des choses qui n'existaient pas réellement. Il remarqua que le costume civil d'Eugène Pavlovitch causait à toute la société un étonnement extraordinaire, au point de faire oublier momentanément tout le reste. Il y avait pour croire que ce changement de tenue constituait un fait d'une importance exceptionnelle. Adélaïde et Alexandra stupéfaites questionnaient Eugène Pavlovitch. Le prince Chtch…, parent du jeune homme, semblait très-inquiet: Ivan Fédorovitch parlait avec une sorte d'agitation. Aglaé seule resta impassible: elle se borna à regarder un instant Eugène Pavlovitch, curieuse seulement de voir s'il était mieux en civil qu'en militaire, puis elle détourna la tête et ne fit plus attention à lui. Élisabeth Prokofievna s'abstint aussi de toute question, quoique peut-être elle ne fût pas non plus exempte d'une certaine inquiétude. Le prince crut s'apercevoir qu'Eugène Pavlovitch n'était pas dans les bonnes grâces de la générale.

— Il m'a étonné, renversé! Répétait Ivan Fédorovitch en réponse à toutes les questions. — Je ne voulais pas le croire, quand je l'ai rencontré tantôt à Pétersbourg. Et pourquoi si brusquement, voilà le problème? Il est lui-même le premier à crier qu'il ne faut pas casser les vitres.

Comme Eugène Pavlovitch le rappela à la société, il avait depuis longtemps annoncé l'intention de quitter le service; mais, chaque fois qu'il manifestait ce dessein, c'était en ayant l'air de badiner, si bien qu'il n'y avait pas moyen de prendre ses paroles au sérieux. Du reste, il parlait toujours des choses sérieuses sur le ton de la plaisanterie, en sorte qu'avec lui on ne savait jamais à quoi s'en tenir, surtout si lui-même voulait qu'il en fût ainsi.

— Je renonce au service temporairement, pour quelques mois, un an tout au plus, dit en riant Radomsky.

— Mais vous n'aviez aucun besoin de le quitter, autant du moins que je connais vos affaires, reprit le général toujours fort animé.

— Et visiter mes terres? Vous-même me l'avez conseillé; d'ailleurs, je veux aussi aller à l'étranger…

La conversation prit bientôt un autre cours, sans, toutefois, que l'agitation se calmât. Le prince, observateur attentif de tout ce qui se passait autour de lui, trouvait fort étrange l'émoi provoqué par une circonstance si insignifiante. « Pour sûr, il doit y avoir quelque chose là-dessous », pensait-il.

— Ainsi le « chevalier pauvre » est encore sur le tapis? Demanda Eugène Pavlovitch en s'approchant d'Aglaé.

Au grand étonnement du prince, elle regarda le jeune homme d'un air profondément surpris comme pour lui donner à entendre qu'il ne pouvait être question entre eux du « chevalier pauvre » et qu'elle ne savait même pas ce qu'il voulait dire.

— Mais ce n'est pas le moment, il est trop tard à présent pour envoyer chercher un Pouchkine à la ville, il est trop tard! Répétait sur tous les tons Kolia à Élisabeth Prokofievna; — je vous le dirai trois mille fois: il est trop tard!

Eugène Pavlovitch, qui s'était empressé de quitter Aglaé, joignit ses observations à celles du gymnasiste.

— Oui, en effet, il est trop tard maintenant pour envoyer à la ville, je

crois même que les magasins sont fermés à Pétersbourg, il est plus de huit heures, dit-il après avoir regardé sa montre.

— On a attendu jusqu'à présent, on peut bien patienter encore jusqu'à demain, fit à son tour Adélaïde.

— D'ailleurs, ajouta Kolia, — pour les gens du grand monde il est inconvenant de tant s'intéresser à la littérature. Demandez à Eugène Pavlovitch. Il est beaucoup plus comme il faut d'avoir un char à bancs avec des roues rouges.

— Vous avez encore pris cela dans quelque recueil périodique, Kolia, remarqua Adélaïde.

— Mais c'est là qu'il puise tout ce qu'il dit, reprit Eugène Pavlovitch, — il emprunte des phrases entières aux revues critiques. J'ai depuis longtemps le plaisir de connaître la conversation de Nicolas Ardalionovitch. Cette fois pourtant, il ne répète pas ce qu'il a lu. Nicolas Ardalionovitch fait évidemment allusion à mon char à bancs jaune à roues rouges. Seulement je l'ai changé, vous retardez.

Le prince avait prêté l'oreille aux paroles de Radomsky… Il lui sembla que ce dernier se tenait fort bien, qu'il était modeste, enjoué; taquiné par Kolia, il lui avait répondu amicalement et tout à fait comme à un égal: cela surtout plut au prince.

— Qu'est-ce que c'est? Demanda Élisabeth Prokofievna à Viéra, la fille de Lébédeff, qui, debout devant elle, avait dans les mains quelques volumes de grand format, très-élégamment reliés et presque neufs.

— C'est Pouchkine, répondit la jeune fille. — Notre Pouchkine. Papa m'a ordonné de vous l'offrir.

— Comment cela? Est-ce possible? Fit avec surprise la générale.

— Pas en cadeau, pas en cadeau! Je n'oserais pas me permettre cela! Dit précipitamment Lébédeff, qui, jusqu'alors masqué par sa fille, se montra tout à coup; — pour le prix qu'il vaut. C'est notre propre Pouchkine, l'exemplaire de notre famille, l'édition d'Annenkoff, introuvable aujourd'hui. Je le cède pour le prix qu'il vaut. Je propose respectueusement à Votre Excellence de l'acheter, désirant ainsi étancher la noble soif littéraire qui la dévore.

— Ah! Si tu veux le vendre, c'est bien, merci. Tu ne perdras rien, n'aie

pas peur; seulement ne te contorsionne pas, je te prie, batuchka. J'ai entendu parler de toi, tu es, dit-on, très-érudit, il faudra que nous causions ensemble un jour ou l'autre; tu m'apporteras toi-même ces livres?

— Avec vénération et… respect! Répondit Lébédeff, dont la satisfaction se traduisait par des grimaces extraordinaires, et il prit les volumes des mains de sa fille.

— Eh bien, apporte-les avec ou sans respect, pourvu que tu n'en perdes pas en route; seulement, je mets à cela une condition, ajouta Élisabeth Prokofievna en regardant fixement l'employé, — tu ne franchiras pas le seuil de ma porte, je n'ai pas l'intention de te recevoir aujourd'hui. Ta fille Viéra, tu peux l'envoyer tout de suite si tu veux: elle me plait beaucoup.

— Pourquoi donc ne parlez-vous pas d'eux? Dit impatiemment Viéra à son père: — si on ne les annonce pas, ils entreront tout de même: ils ont commencé à faire du tapage. Léon Nikolaïévitch, poursuivit-elle en s'adressant au prince qui avait déjà pris son chapeau, — il y a là quatre hommes qui depuis longtemps déjà demandent à vous voir, ils attendent chez nous en maugréant, et papa ne veut pas les introduire auprès de vous.

— Quels sont ces visiteurs? Interrogea le prince.

— Ils disent qu'ils sont venus pour affaire; seulement, si on ne les laisse pas entrer, ce sont des gens capables de vous arrêter dans la rue. Il vaut mieux que vous les receviez, Léon Nikolaïévitch, après cela vous en serez débarrassé. Gabriel Ardalionovitch et Ptitzine sont là qui cherchent à leur faire entendre raison, ils n'écoutent rien.

— Le fils de Pavlichtcheff! Le fils de Pavlichtcheff! Ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine! Fit Lébédeff en agitant les bras: — il n'y a pas lieu de les entendre, ce serait même inconvenant à vous, excellentissime prince, de vous déranger pour eux. Voilà. Ils ne le méritent pas…

— Le fils de Pavlichtcheff! Mon Dieu! S'écria le prince extrêmement troublé: — je sais… mais je… j'avais chargé Gabriel Ardalionovitch de cette affaire. Il vient de me dire…

Mais déjà Gabriel Ardalionovitch sortant de la maison apparaissait sur la terrasse; Ptitzine le suivait. De la pièce voisine arrivait un bruit de voix parmi lesquelles on distinguait surtout l'organe sonore du général Ivolguine, qui,

semblait-il, voulait crier plus fort que les autres. Kolia courut aussitôt à la chambre où on faisait ce tapage.

— C'est très-intéressant! Observa tout haut Eugène Pavlovitch.

« Ainsi, il sait la chose! » pensa le prince.

— Comment, le fils de Pavlichtcheff? Et… quel peut être le fils de Pavlichtcheff? Demandait le général Épantchine étonné, et il promenait un regard curieux sur tous les visages, s'apercevant avec surprise qu'il était le seul à ignorer cette nouvelle histoire.

En effet, l'attente se lisait dans tous les yeux, chacun avait l'esprit en suspens. Le prince ne comprenait pas comment une affaire qui lui était toute personnelle pouvait déjà avoir éveillé un intérêt si vif et si général.

Aglaé s'avança vers lui d'un air particulièrement grave.

— Ce sera très-bien, dit-elle, — si vous terminez à l'instant et vous-même cette affaire, mais souffrez que nous soyons tous vos témoins. On veut vous salir, prince, il faut que votre justification soit un triomphe, et d'avance je m'en réjouis pour vous.

— Moi aussi, je veux que justice soit faite une bonne fois à cette impudente revendication, cria la générale, — arrange-les bien, prince, ne les ménage pas! J'ai les oreilles rebattues de cette affaire et je me suis fait beaucoup de mauvais sang à ton occasion. Mais ce sera curieux à voir. Fais-les venir, nous resterons ici. Aglaé a eu une bonne idée. Vous avez entendu parler de cela, prince? Demanda-t-elle au prince Chtch…

— Sans doute, répondit-il, — j'en ai entendu parler chez vous. Mais je suis surtout désireux de voir ces jeunes gens.

— Ce sont des nihilistes, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est pas qu'ils soient nihilistes, expliqua en s'approchant Lébédeff, qui était, lui aussi, fort secoué, — c'est un autre groupe, un groupe particulier. Au dire de mon neveu, ils sont plus avancés que les nihilistes. Vous avez tort, Excellence, de croire que votre présence les intimidera; rien ne les intimide. Parmi les nihilistes on rencontre des hommes instruits, savants même; ceux-ci vont plus loin en ce sens qu'ils sont des hommes d'action. C'est, à proprement parler, un dérivé du nihilisme, mais on ne les connaît qu'indirectement et par ouï-dire, car ils ne se manifestent pas dans

des articles de journaux. Ils vont droit au fait; par exemple, il ne s'agit pas pour eux de démontrer que Pouchkine est stupide ou que la Russie doit être mise en pièces; non, mais s'ils ont fortement envie de quelque chose, ils se croient le droit de ne reculer devant aucun obstacle et d'escoffier, au besoin, huit personnes. Pourtant, prince, je ne vous conseillerais pas…

Mais déjà le prince s'était levé pour aller ouvrir la porte aux visiteurs.

— Vous les calomniez, Lébédeff, dit-il en souriant, — vous avez toujours sur le cœur la conduite de votre neveu. Ne le croyez pas, Élisabeth Prokofievna. Je vous assure que les Gorsky et les Daniloff ne sont que des exceptions, et que ceux-ci… sont seulement… dans l'erreur… Cependant je n'aimerais pas à les recevoir ici, devant toute la société. Excusez-moi, Élisabeth Prokofievna, ils vont venir, je vous les montrerai, et ensuite je les emmènerai ailleurs. Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs!

C'était plutôt une autre idée qui l'inquiétait, le tourmentait cruellement: cette affaire n'était-elle pas un coup monté par quelqu'un? N'avait-on pas donné le mot à ces gens-là pour qu'ils se présentassent au moment où il avait du monde chez lui, parce qu'on espérait que l'explication tournerait à sa confusion et non à son triomphe? Mais le prince se reprocha amèrement sa « perverse et monstrueuse défiance ». Il serait peut-être mort de honte si quelqu'un avait pu lire dans son esprit une telle pensée, et, lorsqu'entrèrent ses nouveaux visiteurs, il était tout disposé à croire qu'il valait infiniment moins qu'aucune des personnes réunies autour de lui.

On vit s'avancer quatre individus que suivait le général Ivolguine fort échauffé et en veine d'éloquence. « Celui-là est certainement pour moi! » se dit le prince avec un sourire. Kolia s'était glissé dans ce groupe: il parlait avec feu à Hippolyte, qui faisait partie de la bande et écoutait son ami d'un air moqueur.

Le prince offrit des sièges à ces messieurs. Ils étaient tous fort jeunes, et cette extrême jeunesse prêtait à leur démarche un caractère plus insolite encore. Ivan Fédorovitch Épantchine, qui ne comprenait rien à l'incident, s'indigna même à la vue de pareils jouvenceaux, et il aurait à coup sûr protesté d'une façon quelconque, sans la passion, étrange pour lui, avec laquelle sa femme s'intéressait aux affaires personnelles du prince Léon

Nikolaïévitch. Il resta, moitié par curiosité, moitié par bonté d'âme, espérant que sa présence pourrait être utile, et, en tout cas, qu'elle imposerait aux adversaires du prince. Mais le salut que lui adressa de loin le général Ivolguine eut pour effet d'irriter de nouveau Ivan Fédorovitch; il fronça le sourcil et se décida à garder un silence absolu.

Du reste, parmi ces jeunes gens se trouvait un homme de trente ans, l'ancien officier devenu boxeur, qui avait fait partie de la bande de Rogojine et qui autrefois donnait des quinze roubles d'aumône aux mendiants. On devinait qu'il s'était joint aux autres en bon camarade pour leur prêter un appui moral et, au besoin, matériel. Celui qui passait pour le « fils de Pavlichtcheff », bien qu'il se fût présenté sous le nom d'Anlip Bourdovsky, était un jeune homme de vingt-deux ans, blond, maigre et plutôt grand que petit. Il se distinguait par la pauvreté, la malpropreté même de sa mise: les manches de sa redingote étaient luisantes de graisse; son gilet crasseux, boutonné jusqu'en haut, ne laissait voir aucune trace de linge; une sale écharpe de soie noire, tortillée en forme de corde, entourait son cou. Ce visiteur ne s'était pas lavé les mains; son regard avait quelque chose d'innocemment effronté; son visage, extraordinairement bourgeonné, n'exprimait pas la moindre ironie, pas la plus petite réflexion, rien que le stupide enivrement de son droit, joint à un besoin étrange d'être et de se sentir toujours lésé. Il parlait d'une voix agitée et, dans la précipitation de son débit, articulait difficilement les mots, si bien qu'on l'aurait pu prendre pour un bègue ou même pour un étranger, quoique le plus pur sang russe coulât dans ses veines.

Il était accompagné du neveu de Lébédeff, que le lecteur connaît déjà et d'Hippolyte Térentieff. Ce dernier n'avait guère que dix-sept ou dix-huit ans. Sa physionomie était intelligente, mais témoignait d'une irritation continuelle. Sa maigreur cadavérique, sa pâleur jaunâtre, l'éclat de ses yeux, les taches rouges de ses joues, tout en lui révélait à première vue une victime de la phthisie. Il toussait constamment; un râle suivait chacune de ses paroles et presque chaque souffle qui sortait de sa poitrine. Il semblait n'avoir plus que deux ou trois semaines à vivre.

Hippolyte était très-fatigué, et, avant qu'aucun de ses compagnons s'assit,

il se laissa tomber sur une chaise. Les autres firent, en entrant, quelques cérémonies; ils étaient un peu confus, bien que, dans la crainte de le laisser voir, ils s'efforçassent de se donner un air imposant. Bref, leur attitude n'était pas celle qu'on aurait attendue de gens qui faisaient profession de mépriser tous les préjugés, toutes les inutiles niaiseries mondaines, et de ne rien admettre en dehors de l'intérêt personnel.

— Antip Bourdovsky, bégaya précipitamment le « fils de Pavlichtcheff ».

— Wladimir Doktorenko, articula nettement et même avec une nuance d'orgueil le neveu de Lébédeff, comme s'il eût été fier de s'appeler Doktorenko.

— Keller! Murmura l'ancien officier.

— Hippolyte Térentieff! Cria ce dernier d'une voix glapissante.

À la fin tous prirent place sur une rangée de chaises en face du prince, puis ils froncèrent les sourcils, et, pour se donner une contenance, firent passer leurs casquettes d'une main dans l'autre. Chacun se disposait à parler et pourtant chacun se taisait; ils attendaient d'un air de défi. « Non, mon ami, tu ne nous attraperas pas! » disaient clairement leurs visages. On sentait qu'au premier mot proféré par quelqu'un, tous aussitôt prendraient la parole à la fois et feraient assaut de loquacité.

VIII

— Messieurs, je n'attendais aucun de vous, commença le prince, — moi-même j'ai été malade jusqu'à ce jour. Il y a un mois, ajouta-t-il en s'adressant à Antip Bourdovsky, — j'ai remis votre affaire entre les mains de Gabriel Ardalionovitch Ivolguine, comme je vous l'ai fait savoir alors. Du reste, je ne refuse pas d'avoir avec vous une explication personnelle, seulement vous conviendrez que l'heure… je vous propose de passer avec moi dans une autre pièce, si vous n'en avez pas pour longtemps… Je suis ici en ce moment avec des amis, et croyez…

— Des amis… tant qu'il vous plaira, mais pourtant permettez, interrompit soudain d'un ton fort tranchant mais sans élever encore trop la voix le neveu de Lébédeff, — permettez-nous de vous déclarer que vous auriez pu en user un peu plus poliment avec nous, et ne pas nous faire poser deux heures dans votre antichambre…

— Et sans doute… et je… et c'est agir en prince! Et c'est… vous êtes donc général! Et je ne suis pas votre laquais! Et je, je… se mit tout à coup à vociférer Antip Bourdovsky.

Il était en proie à une agitation extraordinaire; ses lèvres frémissaient, sa bouche lançait des jets de salive, et dans le tremblement de sa voix s'accusait l'exaspération d'une âme ulcérée. Mais il parlait si vite qu'on ne put pas comprendre dix mots de sa virulente apostrophe.

— C'est un procédé princier! Glapit Hippolyte.

— Si l'on en avait usé ainsi avec moi, grommela le boxeur, — je veux dire, si cela s'adressait directement à moi, comme homme noble, eh bien, à la place de Bourdovsky… je…

— Messieurs, j'ignorais que vous étiez ici, on vient seulement de me l'apprendre, je vous l'assure, répéta le prince.

— Nous n'avons pas peur de vos amis, quels qu'ils soient, prince, parce que nous sommes dans notre droit, reprit le neveu de Lébédeff.

De nouveau se fit entendre la voix sifflante d'Hippolyte.

— De quel droit, permettez-nous de vous le demander, dit-il avec véhémence, — de quel droit soumettriez-vous l'affaire de Bourdovsky au jugement de vos amis? Mais nous ne voulons peut-être pas du jugement de vos amis; on comprend trop bien ce que peut être le jugement de vos amis!… Un pareil début promettait une discussion orageuse. Le prince en était consterné; à la fin pourtant il réussit à placer un mot au milieu des vociférations de ses visiteurs.

— Si vous, monsieur Bourdovsky, vous ne désirez point parler ici, déclara-t-il, — je vous renouvelle ma proposition de passer immédiatement dans une autre pièce, et, pour ce qui est de vous tous, je vous répète que j'ai seulement appris il y a un instant…

— Mais vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas le droit!… vos amis… Voilà!… bégaya Bourdovsky, qui examinait toute la société d'un air défiant et s'échauffait d'autant plus qu'il se sentait moins rassuré, — vous n'avez pas le droit!

Cela dit, il s'arrêta court, puis, penchant tout son corps en avant, il fixa sur le prince le regard interrogateur de ses grands yeux myopes et striés de petites veines rouges. Cette fois tel fut l'étonnement du prince que lui-même se tut et considéra aussi Bourdovsky en ouvrant de grands yeux.

— Léon Nikolaïévitch! Fit soudain Élisabeth Prokofievna. — tiens, lis cela tout de suite, à l'instant, cela concerne directement ton affaire.

D'un geste brusque elle lui tendit une feuille humoristique hebdomadaire et lui montra du doigt un article. Au moment où les visiteurs étaient entrés, Lébédeff, qui cherchait à capter les bonnes grâces de la générale, s'était vivement élancé vers elle; sans dire un mot, il avait tiré ce journal de la poche de côté de sa redingote et le lui avait mis sous les yeux en lui indiquant une colonne entourée d'un trait au crayon. Ce qu'Élisabeth Prokofievna avait eu le temps de lire l'avait toute bouleversée.

— Au lieu d'en faire la lecture tout haut, ne vaut-il pas mieux que je lise cela seul… plus tard?… balbutia le prince fort troublé.

— Eh bien, lis, toi, lis tout de suite, à haute voix, à haute voix! Dit la générale à Kolia, et elle retira impatiemment le journal des mains du prince pour le passer au gymnasiste: — lis tout haut, de façon à être entendu de tout

le monde!

Femme de premier mouvement, Élisabeth Prokofievna levait parfois toutes les ancres et se lançait en pleine mer sans songer aux tempêtes possibles, Ivan Fédorovitch eut un tressaillement d'inquiétude. Mais les autres n'éprouvèrent tout d'abord que de la surprise et de la curiosité. Kolia déplia le journal et commença à haute voix la lecture de l'article suivant, que Lébédeff s'était empressé de lui désigner:

« Prolétaires et rejetons, épisode des brigandages du jour et de chaque jour! Progrès! Réforme! Justice!»

« Il se passe d'étranges choses dans notre Russie soi-disant sainte, A cette époque de réformes et de grandes compagnies, dans ce siècle de patriotisme où chaque année des centaines de millions s'en vont à l'étranger, où l'on encourage l'industrie et où les mains laborieuses sont paralysées, etc., etc.; nous n'en finirions pas, messieurs, par conséquent, allons droit au fait, il est arrivé une singulière affaire à l'un des rejetons de notre défunte aristocratie. (De profundis!) Les grands-pères de ces rejetons s'étaient ruinés à la roulette, les pères ont été forcés de servir comme officiers ou sous-officiers et on en a vu plus d'un mourir à la veille de passer en jugement pour d'innocentes légèretés commises dans le maniement des deniers publics. Quant aux fils, tantôt ils naissent idiots comme le héros de notre récit, tantôt ils vont s'échouer sur les bancs de la cour d'assises, où, du reste, ils sont acquittés par le jury dans des vues d'édification; tantôt enfin ils se signalent par quelqu'une de ces équipées scandaleuses qui étonnent le public et ajoutent une honte de plus à toutes celles dont regorge notre époque. Il y a six mois, c'est-à-dire l'hiver dernier, notre rejeton revint en Russie chaussé de guêtres comme un étranger, et tremblant de froid sous un méchant manteau aussi peu ouaté que possible. Il arrivait de Suisse, où il avait suivi avec succès un traitement contre l'idiotisme (sic!). Il faut avouer que la chance l'a favorisé, car, sans parler de son intéressante maladie, dont il a trouvé la guérison en Suisse (peut-on guérir de l'idiotisme? Vous figurez-vous cela?), son exemple démontre la justesse du proverbe russe: « À une certaine classe de gens — le bonheur! » Jugez vous-mêmes: notre baron était encore à la mamelle lorsqu'il perdit son père; ce dernier, qui servait dans l'armée avec le grade d'officier,

mourut au moment où il allait, dit-on, passer en conseil de guerre pour avoir perdu au jeu tout l'argent de sa compagnie et peut-être aussi pour avoir fait fustiger outre mesure un de ses subordonnés (rappelez-vous l'ancien temps, messieurs!); l'orphelin fut élevé grâce à la charité d'un propriétaire russe fort riche. Ce personnage, que nous appellerons P…, possédait au bon vieux temps quatre mille âmes serves (des âmes serves! Comprenez-vous, messieurs, une telle expression? Moi, je ne la comprends pas. Il faut en chercher le sens dans un dictionnaire, car ces choses d'hier sont déjà inintelligibles pour nous). C'était, à ce qu'il semble, un de ces fainéants, de ces parasites russes, qui passaient à l'étranger leur existence désœuvrée, séjournant en été aux eaux et en hiver à Paris, pour le plus grand profit des entrepreneurs de bals publics. On peut affirmer que le gérant du Château des Fleurs a empoché (l'heureux homme!) le tiers au moins des sommes payées aux seigneurs russes par leurs paysans à l'époque du servage. Quoi qu'il en soit, l'insouciant P… éleva princièrement l'orphelin, il lui donna des gouverneurs et des gouvernantes (jolies, sans doute) que lui-même fit venir de Paris. Mais l'aristocratique enfant, dernier rejeton de sa noble race, était idiot. Les institutrices recrutées au Château des Fleurs eurent beau faire: leur élève arriva à l'âge de vingt ans sans avoir appris à parler en aucune langue, pas même en russe. Du reste, l'ignorance de ce dernier idiome était encore excusable. À la fin, P… eut une idée baroque: il s'imagina qu'en Suisse on pouvait faire d'un idiot un homme d'esprit. À vrai dire, cette fantaisie n'avait rien que de logique: un parasite, un propriétaire devait naturellement se figurer que l'intelligence était une denrée vénale comme toutes les autres et qu'en Suisse surtout on pouvait l'acheter avec de l'argent. Le traitement, confié à un célèbre professeur helvétique, dura cinq ans et coûta des milliers de roubles: l'idiot, pas n'est besoin de le dire, ne devint point intelligent, mais on prétend qu'il commença à ressembler à un homme, — plus ou moins, bien entendu. Sur ces entrefaites, P… fut emporté par une mort subite. Comme il arrive d'ordinaire, il n'avait pas fait de testament, et il laissa ses affaires en désordre. On vit surgir un tas d'héritiers avides qui se souciaient fort peu des derniers rejetons de leur race traités en Suisse aux frais du défunt pour un cas d'idiotisme héréditaire. Tout idiot qu'il était, le rejeton essaya pourtant de

flouer son professeur, et pendant deux ans, dit-on, il réussit à se faire soigner chez lui gratis, en lui cachant la mort de son bienfaiteur. Mais le professeur était lui-même un joli charlatan; inquiet, à la fin, de ne plus recevoir d'argent, effrayé surtout de l'appétit de son pensionnaire, il le chaussa de ses vieilles guêtres, lui fit cadeau d'un mauvais manteau dont il ne pouvait plus se servir et l'expédia nach[80] Russland dans un wagon de troisième classe. On pourrait croire que le bonheur avait tourné le dos à notre héros. Il n'en était rien: la fortune, qui tue par la faim des populations entières, prodigue d'un seul coup tous ses dons au petit aristocrate, comme la Nuée de Kryloff qui passe par-dessus une plaine desséchée pour aller se déverser dans l'Océan. Presque au moment où il arrivait à Pétersbourg, meurt à Moscou un parent de sa mère (laquelle, bien entendu, sortait d'une famille bourgeoise); c'était un vieux marchand barbu, un raskolnik, qui n'avait pas d'enfants; il laisse un héritage de plusieurs millions en belles espèces sonnantes, et tout cela passe à notre rejeton, à notre baron guêtre, naguère traité comme idiot dans une maison de santé helvétique! Aussitôt changement de décors! Autour de notre baron guêtré, qui s'était d'abord toqué d'une demi-mondaine célèbre, se réunit soudain une multitude d'amis, il se découvre même des parents; bien plus, tout un essaim de jeunes filles nobles brûle de s'unir à lui en légitime mariage. Peut-on en effet rêver un parti plus avantageux? Aristocrate, millionnaire, idiot, il a tout pour lui! On ne trouverait pas son pareil même en le cherchant avec la lanterne de Diogène; on ne se le procurerait pas, même en le faisant faire sur commande!… »

— C'est… je ne comprends pas cela! S'écria Ivan Fédorovitch transporté d'indignation.

— Cessez, Kolia, supplia le prince.

De toutes parts des exclamations se faisaient entendre.

— Qu'il lise! Qu'il lise, coûte que coûte! Ordonna Élisabeth Prokofievna, qui évidemment ne se contenait qu'au prix d'un violent effort sur elle-même. – Prince, si on cesse de lire, je me brouille avec toi.

Force fut à Kolia d'obéir. Le visage en feu, il poursuivit d'une voix tremblante la lecture de l'article:

« Mais, tandis que notre jeune millionnaire se trouvait, pour ainsi dire,

dans l'Empyrée, survint une circonstance d'un genre tout autre. Un beau matin arrive chez lui un homme au visage calme et sévère, à la mise modeste, mais distinguée. Dans un langage poli quoique digne et conforme à la justice, le visiteur en qui on devine un esprit progressiste, expose brièvement le motif qui l'amène: il est avocat; une affaire lui a été confiée par un jeune homme, il vient de la part de son client. Ce jeune homme n'est ni plus ni moins que le fils de P…, quoiqu'il porte un autre nom. Dans sa jeunesse, le voluptueux P… avait séduit une jeune fille pauvre et honnête; c'était une serve, mais elle avait reçu une éducation européenne. Ensuite, voyant qu'elle était devenue enceinte, il s'était empressé de la marier à un homme d'un noble caractère qui aimait depuis longtemps cette jeune fille. D'abord il vint en aide au ménage, mais il dut bientôt y renoncer, le mari, dans sa noblesse d'âme, ne voulant recevoir de lui aucune assistance. Peu à peu l'insouciant barine oublia et son ancienne maîtresse et l'enfant issu des relations qu'il avait eues avec elle; puis, comme on sait, il mourut sans avoir fait de testament. Le fils de P…, né après le mariage de sa mère, trouva un véritable père dans l'homme généreux dont il portait le nom. Mais celui-ci étant venu à mourir, l'orphelin resta seul pour subvenir à ses besoins et à ceux d'une mère souffrante, valétudinaire, privée de l'usage de ses jambes. Tandis qu'elle habitait dans une province éloignée, il se mit à courir le cachet dans la capitale, et, grâce à un noble travail de tous les jours, il se créa des ressources qui lui permirent d'abord de suivre les cours du gymnase, puis d'entrer à l'Université. Mais qu'est-ce qu'on gagne à donner chez les marchands russes des leçons payées dix kopeks, surtout quand on a à sa charge l'entretien d'une mère malade et infirme? C'est à peine même si la mort de cette dernière a diminué pour le jeune homme les difficultés de l'existence. Maintenant, voici une question: comment, pour être juste, notre rejeton devait-il raisonner? Sans doute, lecteur, vous pensez qu'il s'est dit: « Toute ma vie j'ai été comblé de bienfaits par P…; il a sacrifié des dizaines de mille roubles pour m'élever, me donner des institutrices et m'entretenir en Suisse dans une maison de santé. Or voici qu'à présent j'ai des millions, et le fils de P…, ce noble jeune homme bien innocent des fautes d'un père léger et oublieux, s'épuise misérablement à courir le cachet. Tout ce qui a été fait pour moi aurait dû, en

bonne justice, être fait pour lui. Ces sommes énormes qui ont été dépensées dans mon intérêt, au fond n'étaient pas à moi. Je n'en ai bénéficié que par une erreur de l'aveugle fortune; elles revenaient au fils de P… C'est lui qui devait en profiter, et non moi, à qui P… s'est intéressé par pur caprice, au mépris de ses devoirs paternels. Pour agir en homme vraiment noble, délicat, juste, je devrais céder la moitié de mon héritage au fils de mon bienfaiteur; mais comme je fais passer l'économie avant tout, et que, d'autre part, je comprends très-bien que cette affaire n'est pas juridique, je ne donnerai pas la moitié de mes millions. Toutefois je commettrais une bassesse trop criante, une infamie trop éhontée, si maintenant, du moins, je ne rendais pas au fils de P… les dizaines de mille roubles que ce dernier a dépensées pour me guérir de l'idiotisme. Ici c'est simplement une affaire de conscience et de stricte justice. Que serais-je devenu, en effet, si P… ne s'était pas chargé de mon éducation et si, au lieu de s'occuper de moi, il avait pris soin de son fils? »

« Mais non, messieurs! Nos rejetons ne raisonnent pas ainsi. L'avocat qui, par pure amitié pour le jeune homme et presque malgré lui, presque de force, avait pris en main ses intérêts, eut beau invoquer toutes les considérations de justice, de délicatesse, d'honneur et même de simple calcul, le pensionnaire de la maison de santé suisse resta inébranlable. Tout cela ne serait rien encore, mais voici ce qui est réellement impardonnable et ce qu'aucune maladie intéressante ne saurait excuser: ce millionnaire, à peine sorti des guêtres de son professeur, ne put même pas comprendre que le noble jeune homme qui se tue à donner des leçons lui demandait non une charité, non un secours, mais son droit et son dû, bien que cette créance ne soit pas juridique; que même, à proprement parler, il ne demandait rien et que c'étaient seulement ses amis qui faisaient une démarche en sa faveur. Avec la tranquille insolence d'un richard fort de ses millions, notre rejeton tire majestueusement de son portefeuille un billet de cinquante roubles et l'envoie au noble jeune homme par manière d'humiliante aumône. Vous ne le croyez pas, messieurs? Vous êtes révoltés, scandalisés, vous éclatez en cris d'indignation, et pourtant il a fait cela! Bien entendu, l'argent lui a été aussitôt renvoyé, ou, pour mieux dire, jeté au visage. L'affaire n'est pas du ressort des tribunaux, il ne reste donc qu'à la livrer au jugement de l'opinion

publique; c'est ce que nous faisons, en garantissant au lecteur l'exactitude de tous les détails que nous venons de raconter ».

Quand Kolia eut fini, il passa vivement le journal au prince; puis, sans dire un mot, il courut se cacher dans un coin et couvrit son visage de ses mains. Un inexprimable sentiment de honte s'était emparé de lui; son âme enfantine, peu familiarisée encore avec les turpitudes humaines, était révoltée au delà de toute mesure. Il lui semblait qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, une catastrophe subite, et que lui-même en était presque la cause, par cela seul qu'il avait lu tout haut ce factum.

Mais tous les autres paraissaient éprouver une impression du même genre.

Les demoiselles se sentaient gênées et honteuses. Élisabeth Prokofievna, violemment irritée, s'efforçait de se contenir; peut-être aussi regrettait-elle amèrement son intervention dans l'affaire; à présent elle gardait le silence. Chez le prince s'était produit ce qui a lieu souvent en pareil cas chez, les gens très-timides: la conduite d'autrui lui causait une telle honte, il était si humilié pour ses visiteurs, que dans le premier moment il n'osa même pas les regarder. Ptitzine, Varia, Gania, Lébédeff lui-même, — tous avaient l'air un peu confus. Chose plus étrange encore, Hippolyte et le « fils de Pavlichtcheff » paraissaient légèrement étonnés aussi; le mécontentement du neveu de Lébédeff était visible. Seul le boxeur restait parfaitement calme, il tordait ses moustaches avec une gravité compassée, et, s'il baissait un peu les yeux, ce n'était point certes par confusion, mais, semblait-il, par une noble modestie, comme un homme qui ne veut pas triompher insolemment. Il était clair que l'article lui plaisait au plus haut point.

— C'est le diable sait quoi, grommela à demi-voix Ivan Fédorovitch, — cinquante laquais, certainement, se sont réunis pour composer cela.

— Permettez-moi de vous demander, monsieur, comment vous pouvez émettre des conjectures si injurieuses! Dit Hippolyte tout tremblant.

— Cela, cela, cela pour un homme noble… vous en conviendrez vous-même, général, si l'auteur est un homme noble, cela est une insulte! Gronda tout à coup le boxeur qui continuait à tordre ses moustaches, tandis que des mouvements saccadés secouaient ses épaules et son corps.

— D'abord, il ne vous appartient pas de m'appeler « monsieur »; ensuite,

je n'entends vous donner aucune explication, répondit avec véhémence Ivan Fédorovitch; puis, sans ajouter un mot, il se leva, se dirigea vers l'escalier qui mettait la terrasse en communication avec la rue, et resta debout sur la première marche, le dos tourné au public. Le général était indigné contre Élisabeth Prokofievna, qui, même en ce moment, ne pensait pas à se retirer.

— Messieurs, messieurs, permettez-moi donc enfin de parler, messieurs, s'écria le prince, agité et anxieux, — je vous en prie, causons de façon à nous comprendre. Je laisse de côté l'article, messieurs, je me borne à faire observer qu'il est faux d'un bout à l'autre; je le dis, parce que vous le savez vous-mêmes; c'est une honte. Décidément, je m'étonne même que l'un de vous ait écrit cela.

— J'ignorais jusqu'à ce moment l'existence de cet article, déclara Hippolyte; — je ne l'approuve pas.

— Je savais qu'il avait été écrit, mais… moi non plus je n'aurais pas conseillé de le publier, parce que c'était trop tôt, dit à son tour le neveu de Lébédeff.

— Je savais, mais j'ai le droit… je…, commença à baragouiner le « fils de Pavlichtcheff ».

— Comment! C'est vous-même qui avez rédigé tout cela? Demanda le prince en considérant Bourdovsky avec curiosité: — mais ce n'est pas possible!

— On pourrait vous contester le droit de poser des questions semblables, observa le neveu de Lébédeff.

— Je m'étonnais seulement que monsieur Bourdovsky eût pu… mais… voici ce que je voulais dire: du moment que vous avez déjà livré cette affaire à la publicité, pourquoi donc vous êtes-vous tant formalisés tout à l'heure, quand j'ai commencé à en parler devant mes amis?

— Enfin! Murmura Élisabeth Prokofievna indignée. Lébédeff n'y tint plus; en proie à une sorte de fièvre, il se faufila brusquement parmi les chaises.

— Et même, prince, cria-t-il, — vous oubliez que si vous avez consenti à les recevoir et à les entendre, c'est uniquement par un effet de votre bon cœur qui n'a pas son pareil, car ils n'avaient nullement le droit d'exiger cela,

d'autant plus que vous aviez déjà confié cette affaire à Gabriel Ardalionovitch, ce qui a encore été une immense bonté de votre part. Vous oubliez aussi, excellentissime prince, qu'ayant en ce moment chez vous vos amis, une société d'élite, vous ne pouvez sacrifier une telle compagnie pour ces messieurs, et qu'il ne dépend que de vous de les faire jeter tous à la porte immédiatement. Comme maître de la maison, ce serait même avec le plus grand plaisir que je…

— Parfaitement juste! Approuva bruyamment le général Ivolguine.

— Assez, Lébédeff, assez, assez… commença le prince, mais une clameur d'indignation couvrit ses paroles.

— Non, excusez, prince, excusez, maintenant cela ne suffit plus! Cria le neveu de Lébédeff, dont la voix domina toutes les autres: — il faut à présent poser la question avec netteté, car il est clair qu'on ne la comprend pas. On fait intervenir ici la chicane juridique, et, en se fondant sur cette chicane, on menace de nous mettre à la porte! Vraiment, prince, nous croyez-vous assez bêtes pour ne pas comprendre nous-mêmes que notre affaire n'est nullement juridique, et qu'à considérer la chose au point de vue légal nous n'avons pas le droit de vous réclamer un rouble? Mais nous savons aussi que, si le droit positif est contre nous, en revanche, nous avons de notre côté le droit humain, le droit naturel, le droit du bon sens et de la conscience, dont les prescriptions, lors même qu'elles ne figurent pas dans les misérables codes des jurisconsultes, n'en obligent pas moins tout homme noble et honnête, c'est-à-dire tout homme d'un jugement sain. Si nous sommes venus ici sans craindre qu'on nous jetât à la porte (comme vous nous en avez menacés tout à l'heure) à cause du caractère impératif de notre réclamation et aussi de l'inconvenance d'une visite faite à une heure si avancée, — du reste, il n'était pas tard quand nous sommes arrivés, mais vous nous avez fait attendre dans votre antichambre, — si, dis-je, nous sommes entrés sans rien craindre, c'est précisément parce que nous comptions trouver en vous un homme de bon sens, je veux dire un homme d'honneur et de conscience. Oui, cela est vrai, nous ne nous sommes pas présentés humblement, à la manière de vos flatteurs et de vos parasites, mais la tête haute, comme il sied à des hommes indépendants; nous n'avons pas formulé une prière, mais une sommation

fière et libre (vous entendez, nous ne sollicitons pas, nous exigeons, notez ce point!). Nous vous le demandons carrément et avec dignité: croyez-vous, dans l'affaire de Bourdovsky, avoir le droit pour vous? Reconnaissez-vous que Pavlichtcheff vous a comblé de bienfaits et peut-être même sauvé de la mort? Si vous le reconnaissez (ce qui va de soi), avez-vous l'intention, maintenant que vous êtes millionnaire, trouvez-vous conforme à la justice d'indemniser le malheureux fils de Pavlichtcheff, quoiqu'il porte le nom de Bourdovsky? Oui ou non? Si c'est oui, en d'autres termes, si vous possédez ce que vous appelez dans votre langage de l'honneur et de la conscience, et ce que nous nommons, avec plus de justesse, du bon sens, alors faites droit à notre demande, et ce sera une affaire finie. Donnez-nous satisfaction, sans prières et sans remerciements de notre part; n'en attendez pas de nous, car ce que vous ferez sera fait non pour nous, mais pour la justice. Si vous refusez de nous satisfaire, c'est-à-dire si vous répondez: non, nous nous retirerons sur-le-champ et l'affaire sera terminée. Mais nous vous dirons en face, devant toutes les personnes présentes, que vous êtes un homme d'un esprit grossier et d'un développement inférieur; nous vous dénierons ouvertement le droit de parler désormais de votre honneur et de votre conscience, parce que ce droit, vous voulez l'acheter à trop bon marché. J'ai fini. J'ai posé la question. Chassez-nous donc maintenant, si vous l'osez. Vous pouvez le faire, vous avez la force. Mais rappelez-vous que nous exigeons, et que nous ne sollicitons pas. Nous exigeons, nous ne sollicitons pas!…

Sur ces mots prononcés avec une extrême chaleur, le neveu de Lébédeff s'arrêta.

— Nous exigeons, nous exigeons, nous exigeons, et nous ne sollicitons pas!… bégaya Bourdovsky, rouge comme un homard.

Après le discours du neveu de Lébédeff, un certain mouvement se produisit dans la société; des murmures même se firent entendre, quoique, à l'exception de Lébédeff toujours fort animé, tous évitassent avec un soin marqué de s'immiscer dans l'affaire. Chose étrange, l'employé qui évidemment était pour le prince semblait fier de l'éloquence de son neveu; du moins il promenait sur le public un regard où perçait une vaniteuse satisfaction.

— Selon moi, commença le prince d'un ton assez bas, — selon moi, vous avez parfaitement raison, monsieur Doktorenko, dans la moitié de ce que vous venez de dire; je consens même à vous faire la part beaucoup plus large encore, et je serais tout à fait d'accord avec vous si, dans vos paroles, vous n'aviez pas perdu de vue quelque chose. Ce qui vous a échappé, je ne suis pas en état de vous le dire d'une façon bien précise, mais certainement il manque quelque chose à votre langage pour être tout à fait juste. Du reste, laissons cela et revenons à l'affaire. Dites-moi, messieurs, pourquoi avez-vous publié cet article? Il ne renferme pas un mot qui ne soit une calomnie; aussi, messieurs, selon moi, vous avez fait une bassesse.

— Permettez!…

— Monsieur!…

— Cela… cela… cela… firent tous ensemble les visiteurs, violemment émus.

— Pour ce qui est de l'article, répliqua Hippolyte de sa voix glapissante, — je vous ai déjà dit que ni les autres ni moi ne l'approuvons! Voici celui qui l'a écrit! Ajouta-t-il en montrant le boxeur assis à côté de lui: — il a rédigé cela, je le reconnais, sans plus respecter la langue que les convenances, il y a mis son style d'ancien troupier. C'est un imbécile doublé d'un chevalier d'industrie, j'en conviens, et je ne me gêne pas pour le lui dire tous les jours à lui-même. Mais, en somme, il était à moitié dans son droit: la publicité est le droit légitime de chacun, et, par conséquent aussi, celui de Bourdovsky. Que lui-même réponde de ses sottises. Quant à la protestation que tantôt j'ai élevée au nom de tous contre la présence de vos amis, je crois nécessaire de vous expliquer, messieurs, que j'ai protesté uniquement pour affirmer notre droit, mais qu'en réalité nous désirons même qu'il y ait des témoins; tout à l'heure déjà, avant d'entrer ici, nous étions tous quatre d'accord là-dessus. Quels que soient vos témoins, fussent-ils même vos amis, peu nous importe. Comme ils ne peuvent pas ne pas reconnaître le droit de Bourdovsky (vu que ce droit est palpable, mathématique), il vaut encore mieux que ces témoins soient vos amis: la vérité n'en ressortira qu'avec plus d'évidence.

— C'est vrai, nous étions d'accord sur ce point, confirma le neveu de Lébédeff.

— Si tel était votre désir, pourquoi donc tantôt avez-vous commencé par jeter les hauts cris? Demanda le prince étonné.

Le boxeur avait une terrible envie de placer son petit mot; excité sans doute par la présence des dames, il se sentait tout gaillard.

— Quant à l'article, prince, dit-il, — je m'en reconnais l'auteur, bien qu'il vienne d'être éreinté par mon maladif ami, à qui, en raison de son triste état de santé, j'ai l'habitude de pardonner beaucoup de choses. Mais je l'ai composé et publié sous forme de correspondance dans le journal d'un ami sincère. Je l'ai seulement lu à Bourdovsky, et encore pas tout entier; il m'a immédiatement autorisé à le publier, mais convenez que je pouvais le faire paraître, même sans avoir son consentement. La publicité est un droit universel, noble et bienfaisant. J'espère que vous-même, prince, êtes trop progressiste pour le nier…

— Je ne nie rien, mais avouez que votre article…

— Est roide, voulez-vous dire? Mais c'est en quelque sorte l'intérêt de la société qui veut cela, convenez-en vous-même, et enfin est-il possible de passer sous silence un fait criant? Tant pis pour les coupables, mais le bien de la société avant tout. Quant à certaines inexactitudes, à certaines hyperboles, pour ainsi dire, vous conviendrez aussi que l'important, c'est l'initiative, le but, l'intention. Avant tout, il s'agit d'un exemple bienfaisant, plus tard nous examinerons les cas particuliers; et enfin, en ce qui concerne le style, eh bien, c'est, pour ainsi dire, un morceau humoristique, et enfin tout le monde écrit comme cela, convenez-en vous-même! Ha, ha!

— Mais vous vous êtes complètement fourvoyés, je vous l'assure, messieurs! Cria le prince, — vous avez publié l'article dans la supposition que je ne consentirais jamais à satisfaire monsieur Bourdovsky; partant de là, vous avez voulu, par cette publication, m'intimider et tirer vengeance de mon refus présumé. Mais que saviez-vous de mes intentions? Il se peut que j'aie résolu de donner satisfaction à monsieur Bourdovsky. Je vous déclare maintenant sans détour, devant toutes les personnes présentes, que je le satisferai…

— Voilà, enfin, la parole noble et intelligente d'un homme intelligent et très-noble! Proclama le boxeur.

— Mon Dieu! S'écria involontairement Élisabeth Prokofievna.

— C'est intolérable! Grommela le général.

— Permettez donc, messieurs, permettez, supplia le prince, — je vais exposer l'affaire: il y a cinq semaines, me trouvant à Z…, j'ai reçu la visite de Tchébaroff, votre fondé de pouvoir, monsieur Bourdovsky. Vous avez fait de lui, monsieur Keller, un portrait extrêmement flatteur dans votre article, poursuivit le prince en se tournant avec un sourire vers le boxeur; — mais il ne m'a pas plu du tout. J'ai compris à première vue que ce Tchébaroff était la cheville ouvrière de tout cela, et que, pour parler franchement, il vous avait peut-être amené, monsieur Bourdovsky, à produire cette réclamation en abusant de votre simplicité.

— Vous n'avez pas le droit… je ne suis pas… simple… cela… balbutia Bourdovsky fort agité.

— Vous n'avez nullement le droit de faire de pareilles suppositions, observa d'un ton d'autorité le neveu de Lébédeff.

— C'est offensant au plus haut degré! Vociféra Hippolyte; — c'est une supposition blessante, fausse et hors de propos.

— Pardon, messieurs, pardon, s'excusa aussitôt le prince: — je vous en prie, pardonnez-moi; j'avais pensé qu'il valait mieux procéder de part et d'autre avec une entière franchise, mais, du reste, c'est comme vous voudrez. J'ai répondu à Tchébaroff que, n'étant pas à Pétersbourg, j'allais immédiatement charger un ami de suivre cette affaire et que je vous le ferais savoir, monsieur Bourdovsky. Je n'hésite pas à vous le dire, messieurs, c'est précisément l'intervention de Tchébaroff qui m'a fait soupçonner ici une filouterie… Oh! Ne vous offensez pas de mes paroles, messieurs: pour l'amour de Dieu, ne soyez pas si susceptibles! S'écria le prince effrayé en voyant que Bourdovsky se fâchait de nouveau et que les autres recommençaient à protester: — si je dis que j'ai considéré cette affaire comme une filouterie, il n'y a là rien qui puisse vous être personnel! Je ne connaissais alors personnellement aucun de vous, j'ignorais vos noms; j'ai jugé d'après Tchébaroff seul; je parle en général, car… si vous saviez seulement combien on m'a floué depuis que j'ai fait un héritage!

— Prince, vous êtes terriblement naïf, remarqua d'un ton moqueur le

neveu de Lébédeff.

— Et avec cela — prince et millionnaire! Quoique vous ayez peut-être, en effet, le cœur bon et simple, pourtant vous ne pouvez pas, sans doute, échapper à la loi commune, déclara hautement Hippolyte.

— Peut-être, c'est fort possible, s'empressa d'admettre le prince, — quoique je ne comprenne pas de quelle loi commune vous parlez. Mais je continue, seulement ne vous formalisez pas mal à propos; je vous jure que je n'ai pas la moindre intention de vous blesser. Et qu'est-ce que c'est que cela, en effet, messieurs? On ne peut pas dire une seule parole sincère sans qu'aussitôt vous vous gendarmiez! Mais, d'abord, j'ai été stupéfait quand Tchébaroff m'a appris qu'il existait un « fils de Pavlichtcheff », et que ce fils se trouvait dans une situation si affreuse. Pavlichtcheff a été mon bienfaiteur et l'ami de mon père. (Ah! Pourquoi, monsieur Keller, avez-vous dans votre article imputé à mon père des faits absolument controuvés? Il n'a dissipé aucune somme appartenant à sa compagnie et n'a maltraité aucun de ses subordonnés, — de cela je suis positivement convaincu; et comment votre main ne s'est-elle pas refusée à écrire une pareille calomnie?) Mais vos assertions en ce qui concerne Pavlichtcheff, celles-là sont tout à fait intolérables! De cet homme si noble vous n'hésitez pas à faire un libertin, vous le traitez de voluptueux avec autant d'assurance que si vous disiez la vérité, et pourtant il n'y a jamais eu au monde d'homme plus chaste! C'était même un savant remarquable; il était en correspondance avec plusieurs célébrités scientifiques, et il a dépensé beaucoup d'argent dans l'intérêt de la science. Quant à son cœur, quant à ses bonnes actions, oh! Sans doute, vous avez été dans le vrai en écrivant qu'alors j'étais presque idiot et que je ne pouvais rien comprendre (le russe, pourtant, je le parlais et le comprenais), mais je puis apprécier tout ce qu'à présent je me rappelle…

— Permettez, cria Hippolyte, — ne sera-ce pas trop sentimental? Nous ne sommes pas des enfants. Vous vouliez aller droit au fait, il est plus de neuf heures, n'oubliez pas cela.

— Soit, soit, messieurs, reprit le prince; — tout d'abord, j'avais accueilli cette nouvelle avec défiance, puis je me dis que je me trompais peut-être et que Pavlichtcheff pouvait, en effet, avoir eu un fils. Mais je fus profondément

étonné de la facilité avec laquelle ce fils révélait le secret de sa naissance et déshonorait sa mère. Car Tchébaroff, dans son entretien avec moi, m'avait déjà menacé de la publicité…

— Quelle bêtise! Interrompit violemment le neveu de Lébédeff.

— Vous n'avez pas le droit… vous n'avez pas le droit! Cria Bourdovsky.

— Le fils n'est pas responsable des désordres de son père, et la mère n'est pas coupable, ajouta avec feu Hippolyte.

— C'était, me semble-t-il, une raison de plus pour épargner… observa timidement le prince.

— Prince, non-seulement vous êtes naïf, mais peut-être vous dépassez les limites de la naïveté, dit avec un sourire sarcastique le neveu de Lébédeff.

— Et quel droit aviez-vous?… fit de la voix la plus étrange Hippolyte.

— Aucun, aucun! Se hâta de reconnaître le prince: — en cela vous avez raison, je l'avoue, mais ç'a été involontaire, et immédiatement je me suis dit que je n'avais pas à considérer ici mes sentiments personnels, que si moi-même je me croyais tenu de faire droit à la demande de monsieur Bourdovsky par égard pour la mémoire de Pavlichtcheff, je devais y faire droit en tout état de cause, c'est-à-dire, que j'estimasse ou non monsieur Bourdovsky. Si j'ai parlé de cela, messieurs, c'est seulement parce qu'il m'a semblé peu naturel qu'un fils livrât ainsi à la publicité le secret de sa mère… Bref, voilà surtout ce qui m'a convaincu que Tchébaroff devait être une canaille et que lui-même avait trompé monsieur Bourdovsky pour le pousser à cette tentative d'escroquerie.

— Mais c'est impossible! S'écrièrent les visiteurs, dont plusieurs même se dressèrent brusquement sur leurs pieds.

— Messieurs! Mais d'après cela j'ai jugé aussi que le malheureux monsieur Bourdovsky devait être un homme simple, sans défense, un instrument commode entre les mains des filous; c'est pourquoi je m'en suis cru que plus obligé de lui être utile, comme au « fils de Pavlichtcheff », — d'abord en l'arrachant à l'influence de monsieur Tchébaroff, puis en devenant pour lui un guide affectueux et dévoué; enfin, j'ai résolu de lui donner dix mille roubles, c'est-à-dire l'équivalent de tous les frais que, suivant mon estimation, Pavlichtcheff a pu faire pour moi…

— Comment! Seulement dix mille! Cria Hippolyte.

— Eh bien, prince, vous n'êtes pas fort sur l'arithmétique, ou bien vous êtes très-fort, quoique vous vous donniez des airs de benêt, répliqua à son tour le neveu de Lébédeff.

— Je n'accepte pas dix mille roubles, dit Bourdovsky.

— Antip! Accepte! Murmura vivement le boxeur en se penchant derrière la chaise d'Hippolyte pour donner ce conseil à son ami; — prends toujours ça en attendant; pour le reste, nous verrons plus tard!

— Permettez, monsieur Muichkine, vociféra Hippolyte: — comprenez que nous ne sommes pas des imbéciles, de plats imbéciles, comme le pensent apparemment tous vos visiteurs, ces dames qui nous regardent avec des sourires si méprisants, et surtout ce monsieur du grand monde (il montrait Eugène Pavlovitch), que naturellement, Je n'ai pas l'honneur de connaître, mais dont je crois avoir quelque peu entendu parler…

— Permettez, permettez, messieurs, encore une fois vous ne m'avez pas compris! Interrompit avec agitation le prince: — d'abord, vous, monsieur Keller, dans votre article, vous avez singulièrement exagéré l'importance de ma fortune: je suis loin de posséder des millions, mon héritage n'est peut-être que le huitième ou le dixième de ce que vous supposez. En second lieu, il s'en faut de beaucoup que mon entretien en Suisse ait coûté des dizaines de mille roubles: Schneider recevait six cents roubles par an, et encore ma pension n'a été payée que pendant les trois premières années. Quant aux jolies institutrices que Pavlichtcheff aurait fait venir de Paris, elles n'ont jamais existé que dans l'imagination de monsieur Keller; c'est encore une calomnie. À mon avis, le total des sommes qui ont été dépensées pour moi reste fort au-dessous de dix mille roubles, mais je me suis arrêté à ce chiffre, et vous conviendrez vous-mêmes que, réglant une dette, je ne pouvais pas offrir davantage à monsieur Bourdovsky, si bien disposé que je fusse pour lui: la délicatesse même ne me le permettait pas, car j'aurais eu l'air, non de m'acquitter envers lui, mais de lui faire une aumône. Je ne sais pas, messieurs, comment vous ne comprenez pas cela! Du reste, je comptais bien ne pas m'en tenir là, mon intention était d'intervenir amicalement, par la suite, pour adoucir le sort du malheureux monsieur Bourdovsky. Évidemment

il a été trompé, car, sans cela, il n'aurait pas pu consentir à une bassesse telle que, par exemple, la révélation scandaleuse au sujet de sa mère dans l'article de monsieur Keller… Mais enfin, messieurs, pourquoi vous emportez-vous encore? Nous ne parviendrons donc jamais à nous comprendre! Eh bien, l'événement m'a donné raison! Je viens de me convaincre par mes propres yeux que ma conjecture était juste! Ajouta le prince en s'échauffant.

Il voulait calmer ses auditeurs, et il ne s'apercevait pas que ses paroles avaient pour seul effet de les irriter encore plus.

— Comment? De quoi vous êtes-vous convaincu? Lui demandèrent-ils avec colère.

— D'abord, j'ai pu à présent me faire une idée très-exacte de monsieur Bourdovsky, je vois moi-même ce qu'il est… C'est un homme innocent, mais que tout le monde trompe! Un homme sans défense… Aussi dois-je être indulgent pour lui.

En second lieu, Gabriel Ardalionovitch, que j'avais chargé de cette affaire et dont j'étais sans nouvelles depuis longtemps, — car je me trouvais en voyage, et, revenu à Pétersbourg. J'ai été malade pendant trois jours, — Gabriel Ardalionovitch, il y a une heure, dès sa première entrevue avec moi, m'a appris qu'il avait éventé tous les desseins de Tchébaroff, qu'il possédait des preuves, et que Tchébaroff était précisément ce que j'avais supposé. Je sais, messieurs, que beaucoup de gens me considèrent comme un idiot. Sur ma réputation d'homme qui dénoue facilement les cordons de sa bourse, Tchébaroff a cru qu'il était très-aisé de me flouer, surtout en exploitant la reconnaissance que je garde à Pavlichtcheff. Mais le principal, c'est que… écoutez donc, messieurs, laissez-moi achever!… le principal, c'est qu'il se trouve à présent que monsieur Bourdovsky n'est pas du tout le fils de Pavlichtcheff! Gabriel Ardalionovitch m'a communiqué tout à l'heure cette découverte, et il assure qu'il s'est procuré des preuves positives! Eh bien, que vous en semble? Est-ce impossible à croire après tous les tours qu'on m'a déjà joués? Notez qu'il existe, paraît-il, des preuves positives! Je ne le crois pas encore, moi-même je ne le crois pas, soyez-en sûrs; pour le moment je reste dans le doute, parce que Gabriel Ardalionovitch n'a pas encore eu le temps de me donner tous les détails; mais que Tchébaroff soit une canaille, il

n’y a plus lieu d’en douter maintenant! Il a trompé et le malheureux monsieur Bourdovsky, et vous tous, messieurs, qui êtes venus noblement soutenir votre ami (car il a évidemment besoin d’appui, je comprends cela!); il a abusé de votre crédulité à tous pour vous impliquer dans une affaire d’escroquerie, attendu qu’au fond cette revendication n’est pas autre chose!

— Comment! Une escroquerie…? Comment! Il n’est pas le « fils de Pavlichtcheff »?… Comment est-ce possible?…

Ces exclamations n’exprimaient que bien faiblement la profonde stupeur dans laquelle les paroles du prince avaient plongé toute la société de Bourdovsky.

— Mais certainement, c’est une escroquerie! Voyons, du moment que monsieur Bourdovsky n’est pas le fils de Pavlichtcheff, sa réclamation ne constitue ni plus ni moins qu’une tentative d’escroquerie (en supposant, bien entendu, qu’il savait la vérité!), mais le fait est qu’on l’a trompé; j’insiste sur ce point pour le justifier, je répète que sa simplicité le rend digne de pitié et qu’il ne peut rester sans appui; autrement il aurait agi comme un fripon dans cette affaire. Mais je suis persuadé qu’il ne comprend rien! J’étais moi-même dans une situation semblable avant d’aller en Suisse; je balbutiais aussi des mots incohérents, — on veut exprimer sa pensée et on ne peut pas… Je comprends cela; je puis d’autant mieux compatir à la position de monsieur Bourdovsky, que je me suis vu à peu près dans le même état que lui, il m’est permis d’en parler! Et enfin, quoiqu’il n’y ait plus maintenant de « fils de Pavlichtcheff », et que tout cela se trouve être une mystification, néanmoins je ne changerai rien à ce que j’ai décidé, et je suis prêt à donner dix mille roubles en souvenir de Pavlichtcheff. Avant la réclamation de monsieur Bourdovsky, je me proposais de fonder avec cet argent une école pour honorer la mémoire de mon bienfaiteur, mais je l’honorerai tout aussi bien en offrant ces dix mille roubles à monsieur Bourdovsky, vu que, s’il n’est pas le « fils de Pavlichtcheff », il a été traité par lui presque comme un fils. C’est même cette circonstance qui a permis à un fourbe de le tromper; il s’est cru de bonne foi « fils de Pavlichtcheff »! Écoutez donc, messieurs, Gabriel Ardalionovitch; il faut en finir avec cette affaire, ne vous fâchez pas, ne vous agitez pas, asseyez-vous! Gabriel Ardalionovitch va à l’instant vous

expliquer tout cela, et moi-même, je l'avoue, je suis extrêmement désireux de connaître la chose dans tous ses détails. Il dit qu'il est même allé voir votre mère à Pskoff, monsieur Bourdovsky: elle n'est pas morte le moins du monde, comme le prétend le journal qu'on nous a lu tout à l'heure… Asseyez-vous, messieurs, asseyez-vous!

Le prince s'assit et réussit enfin à faire rasseoir toute la société de monsieur Bourdovsky. Durant les dix ou vingt dernières minutes, impatienté par de continuelles interruptions, il avait élevé la voix et mis une extrême vivacité dans son langage. À présent sans doute il regrettait amèrement plusieurs paroles qui lui étaient échappées dans le feu de la discussion. Si on ne l'avait pas en quelque sorte poussé à bout, il ne se serait pas permis de formuler si ouvertement certaines conjectures. Mais dès qu'il se fut assis, de poignants remords déchirèrent son cœur. Outre qu'il avait « offensé » Bourdovsky en déclarant devant témoins qu'il le supposait atteint de la maladie dont lui-même s'était guéri en Suisse, il se reprochait, comme une grossière indélicatesse de lui avoir offert les dix mille roubles en présence de tout le monde. « J'aurais dû attendre jusqu'à demain et lui offrir cet argent lorsque nous nous serions trouvés seul à seul, — pensait le prince, — maintenant il est trop tard, le mal est fait! Oui, je suis un idiot, un véritable idiot! » Décida-t-il à part soi, pénétré de honte et de douleur.

Jusqu'alors Gabriel Ardalionovitch était resté à l'écart et n'avait pas ouvert la bouche. Sur l'invitation du prince, il vint se placer à côté de lui, puis, d'une voix calme et nette, commença à rendre compte de la mission confiée à ses soins. Toutes les conversations cessèrent instantanément. Tous, — et en particulier la société de Bourdovsky, — se mirent à écouter avec une curiosité extraordinaire.

IX

— Vous ne nierez pas sans doute, dit Gabriel Ardalionovitch à Bourdovsky, qui, visiblement ahuri, l'écoutait de toutes ses oreilles en fixant sur lui de grands yeux étonnés, — vous ne voudrez pas nier sérieusement que vous ne soyez né juste deux ans après le mariage légitime de votre honorée mère avec monsieur le secrétaire de collège Bourdovsky, votre père. Rien n'est plus facile que d'établir par des faits l'époque de votre naissance; aussi ne peut-on voir qu'un jeu de l'imagination de monsieur Keller dans la version si offensante pour votre mère et pour vous qu'il a donnée de cet événement; du reste, son but, en altérant ainsi la vérité, était de rendre votre droit plus évident et de servir vos intérêts. Monsieur Keller dit qu'il vous a au préalable donné connaissance de son article sans toutefois vous le lire en entier… assurément il ne vous a pas lu ce passage…

— Je ne le lui ai pas lu, en effet, interrompit le boxeur, — mais tous les faits m'avaient été communiqués par un personnage compétent, et je…

— Pardon, monsieur Keller, reprit Gabriel Ardalionovitch, — laissez-moi parler. Je vous assure qu'il sera fait mention de votre article en son lieu; alors vous pourrez présenter vos explications, mais pour le moment il vaut mieux ne pas anticiper. Tout à fait accidentellement, par l'entremise de ma sœur, Barbara Ardalionovna Ptitzine, j'ai obtenu de son amie intime, la veuve Viéra Alexievna Zoubkoff, propriétaire, une lettre écrite à cette dame il y a vingt-quatre ans par Nicolas Andréiévitch Pavlichtcheff, alors à l'étranger. Après m'être mis en rapport avec Viéra Alexievna, je me suis adressé, sur ses indications, au colonel en retraite Timoféi Fédorovitch Viazovkine, parent éloigné et autrefois grand ami de monsieur Pavlichtcheff. Il a remis entre mes mains deux autres lettres de Nicolas Andréiévitch, écrites également à l'étranger. Ces trois documents, leurs dates et les faits qu'ils mentionnent prouvent mathématiquement, de la façon la plus irréfutable, que dix-huit mois juste avant votre naissance, monsieur Bourdovsky, Nicolas Andréiévitch s'est rendu à l'étranger (où il a passé trois années consécutives).

Votre mère, comme vous le savez, n'a jamais quitté la Russie… Il est trop tard pour que je lise ces lettres maintenant; je me borne à constater le fait. Mais si vous voulez, monsieur Bourdovsky, venir chez moi demain matin avec des témoins (aussi nombreux qu'il vous plaira) et des experts en écriture, je me fais fort de vous prouver l'exactitude absolue de ce que j'avance. Dès lors, naturellement, la question sera tranchée.

Les paroles de Gabriel Ardalionovitch causèrent une sensation profonde. Un mouvement général se produisit dans l'auditoire. Bourdovsky lui-même se leva brusquement.

— S'il en est ainsi, j'ai été trompé, trompé, mais pas par Tchébaroff; il y a longtemps, longtemps; je ne veux pas d'experts, je ne veux pas aller chez vous, je vous crois, je me désiste… je refuse les dix mille roubles… adieu…

Il prit sa casquette et recula sa chaise pour s'en aller.

— Si cela vous est possible, monsieur Bourdovsky, restez encore cinq minutes, lui dit d'un ton aimable Gabriel Ardalionovitch. — J'ai encore à révéler quelques faits de la plus haute importance, surtout pour vous, en tout cas, très-curieux. À mon avis, il est indispensable que vous les connaissiez, et vous-même peut-être n'aurez pas à regretter que cette affaire soit complètement éclaircie.

Bourdovsky reprit silencieusement sa place et baissa la tête comme un homme plongé dans une profonde rêverie. Après lui se rassit de même le neveu de Lébédeff, qui s'était levé pour accompagner son ami; quoique Doktorenko n'eût perdu ni sa présence d'esprit ni son assurance, il paraissait fort désappointé. Hippolyte avait l'air maussade, chagrin et surtout étonné. En ce moment, du reste, il eut un si violent accès de toux que le mouchoir qu'il avait porté à ses lèvres fut couvert de sang. Le boxeur était presque terrifié.

— Eh, Antip! Cria-t-il d'une voix lamentable. — Je t'avais bien dit l'autre jour… avant-hier, que tu n'étais peut-être pas le fils de Pavlichtcheff!

Les assistants accueillirent ces mots par des rires à demi étouffés; deux ou trois s'esclaffèrent bruyamment.

— Le fait que vous venez de communiquer, monsieur Keller, est très-précieux, reprit Gabriel Ardalionovitch. — néanmoins, les données les plus

exactes m'autorisent pleinement à affirmer que monsieur Bourdovsky, bien que parfaitement instruit, sans doute, de l'époque de sa naissance, ne connaissait pas du tout la circonstance de ce séjour de Pavlichtcheff à l'étranger, où Nicolas Andréiévitch a passé la plus grande partie de sa vie, ne revenant jamais en Russie que pour un temps très-court. En outre, le voyage dont il s'agit est, en soi, un fait trop insignifiant pour que les amis intimes de Pavlichtcheff s'en souviennent eux-mêmes après un laps de plus de vingt années; à plus forte raison monsieur Bourdovsky devait-il l'ignorer, lui qui n'était pas encore né alors. Sans doute, comme l'événement l'a prouvé, il n'est pas impossible aujourd'hui de retrouver la preuve de ce déplacement. Mais je dois avouer que mon enquête a été puissamment aidée par le hasard et qu'elle pouvait fort bien ne pas aboutir. Aussi était-il réellement presque impossible à monsieur Bourdovsky et même à Tchébaroff de se renseigner, en supposant qu'ils aient eu l'idée de le faire. Mais ils ont pu aussi n'y pas songer…

Hippolyte coupa soudain la parole à Gabriel Ardalionovitch.

— Permettez, monsieur Ivolguine, fit-il avec irritation, — à quoi bon tout ce galimatias (excusez-moi)? L'affaire est maintenant élucidée, nous consentons à admettre le point principal; pourquoi donc entrer dans tous ces détails pénibles et blessants? Vous voulez peut-être vanter l'habileté de vos recherches, faire mousser devant le prince et devant nous vos rares talents d'enquêteur et de détective? Ou bien prétendez-vous excuser Bourdovsky, le disculper, en prouvant qu'il s'est engagé par ignorance dans cette affaire? Mais c'est de l'insolence, monsieur! Bourdovsky, vous devriez le savoir, n'a besoin ni d'être excusé, ni d'être disculpé par vous! C'est une offense pour lui, et sa situation est déjà bien assez délicate, bien assez pénible sans cela; comment donc ne le comprenez-vous pas?…

— Assez, monsieur Térentieff, assez, répliqua Gabriel Ardalionovitch, — calmez-vous, ne vous irritez pas; vous êtes très-souffrant, à ce qu'il parait? Je compatis à votre état. En ce cas, si vous voulez, j'ai fini, c'est-à-dire que je serai forcé de résumer brièvement des faits dont, suivant ma conviction, il ne serait pas inutile de donner un exposé complet, ajouta-t-il en remarquant dans l'auditoire une agitation qui ressemblait à de l'impatience. — Je désire

seulement établir, pour l'édification de tous les intéressés, que si Pavlichtcheff a témoigné tant de bienveillance à votre mère, monsieur Bourdovsky, c'est uniquement parce qu'elle était la sœur d'une jeune fille dont il avait été amoureux dans sa première jeunesse et qu'il aurait certainement épousée si elle n'était pas morte subitement. J'ai des preuves que cette circonstance absolument certaine n'a laissé qu'un souvenir trèsfaible, ou, pour mieux dire, qu'elle est maintenant tout à fait oubliée. Je pourrais expliquer comment votre mère, quand elle n'avait encore que dix ans, fut recueillie par monsieur Pavlichtcheff, qui pourvut à son éducation et plus tard lui constitua une dot importante. Cette affectueuse sollicitude inquiéta les nombreux collatéraux de Nicolas Andréiévitch; ils lui supposèrent même l'intention d'épouser sa protégée. Mais, en fin de compte, arrivée à l'âge de vingt ans, elle donna sa main à un employé qui remplissait les fonctions d'arpenteur, monsieur Bourdovsky. Je pourrais même prouver péremptoirement que la jeune fille fit un mariage d'inclination. Des faits recueillis par moi il résulte que votre père, monsieur Bourdovsky, après avoir touché les quinze mille roubles formant la dot de sa femme, quitta le service pour se lancer dans des entreprises commerciales; comme c'était un homme tout à fait dépourvu d'esprit pratique, il fut trompé, perdit tout ce qu'il avait, puis se mit à boire pour oublier son malheur. Ces excès abrégèrent son existence, et il mourut huit ans après avoir épousé votre mère. Celle-ci, — elle-même le déclare, — resta dans la misère et serait morte de faim sans la généreuse assistance de Pavlichtcheff, qui lui alloua une pension annuelle de six cents roubles. Ensuite, d'innombrables témoignages établissent qu'il s'attacha extrêmement à vous dès votre jeune âge. De ces témoignages corroborés par l'attestation de votre mère, il ressort que Pavlichtcheff vous aima surtout parce que, dans votre enfance, vous paraissiez bègue, chétif et malingre. Or Nicolas Andréiévitch, — la chose m'est démontrée, — eut toute sa vie une prédilection particulière pour tous les disgraciés de la nature, surtout les enfants. Suivant moi, ce fait est de la plus haute importance dans l'espèce. Enfin, pour achever de mettre en lumière mes talents d'enquêteur, j'ajouterai que j'ai découvert un autre fait capital: en voyant combien Pavlichtcheff avait d'affection pour vous (c'est grâce à lui que vous êtes entré

au gymnase et que vous avez fait vos études sous une surveillance particulière), ses parents et ses domestiques se persuadèrent peu à peu que vous étiez son fils, et que votre père n'avait été qu'un mari trompé. Mais, détail essentiel à noter, cette idée ne s'accrédita au point de devenir une conviction positive et générale que dans les dernières années de la vie de Pavlichtcheff, alors que tous les collatéraux tremblaient pour l'héritage, que les faits primitifs étaient oubliés et qu'il n'y avait plus moyen de tirer la chose au clair. Vous aussi, sans doute, monsieur Bourdovsky, vous avez eu vent de cette conjecture et vous n'avez pas hésité à l'admettre comme la vérité la plus certaine. Votre mère, dont j'ai eu l'honneur de faire la connaissance, était au courant de tous ces bruits, mais jusqu'à présent elle ignore (je le lui ai caché) que vous, son fils, vous y avez prêté une oreille si complaisante. À Pskoff, monsieur Bourdovsky, j'ai trouvé votre très-honorée mère malade et plongée dans la misère où elle est tombée depuis la mort de Pavlichtcheff. Elle m'a appris avec des larmes de reconnaissance que vous seul la faites vivre; elle attend beaucoup de vous dans l'avenir et croit ardemment à vos futurs succès…

— C'est insupportable, à la fin! Dit avec impatience le neveu de Lébédeff. — À quoi bon tout ce roman?

— C'est révoltant d'inconvenance! Ajouta Hippolyte, bondissant de colère.

Mais Bourdovsky garda le silence et ne fit même aucun mouvement.

— À quoi bon? Pourquoi? Reprit avec un étonnement moqueur Gabriel Ardalionovitch. — Mais, d'abord, monsieur Bourdovsky est peut-être maintenant tout à fait convaincu que monsieur Pavlichtcheff l'a aimé par grandeur d'âme et non par devoir paternel. À tout le moins était-il nécessaire d'apprendre ce fait à monsieur Bourdovsky, qui tout à l'heure, après la lecture de l'article, a soutenu et approuvé monsieur Keller. Je parle ainsi parce que je vous considère comme un homme noble, monsieur Bourdovsky. En second lieu, il est avéré qu'il n'y a eu ici absolument aucune intention de friponnerie, même chez Tchébaroff. Je tiens à le déclarer bien haut, car tantôt, dans l'entraînement de la conversation, le prince a laissé entendre que moi aussi je croyais à une tentative de vol. Ici, au contraire, tout le monde a été de

bonne foi, et, quoique Tchébaroff soit peut-être en effet un grand fripon, dans cette affaire il apparaît seulement comme un avocat madré. Il a vu là une cause qui pouvait lui rapporter beaucoup d'argent, et ce n'était pas mal calculé: il avait spéculé d'une part sur le désintéressement du prince et sa respectueuse reconnaissante pour feu Pavlichtcheff, d'autre part sur le point de vue chevaleresque sous lequel le prince envisage les obligations d'honneur et de conscience. Quant à monsieur Bourdovsky, étant donnés ses principes, on peut même affirmer qu'il s'est engagé dans cette affaire sans aucune pensée d'intérêt personnel: il s'y est décidé à l'instigation de Tchébaroff et de son entourage, qui lui ont représenté cela comme un service à rendre à la vérité, au progrès et à l'humanité. Bref, la conclusion qui se dégage nettement de tous les faits exposés, c'est qu'en dépit de toutes les apparences monsieur Bourdovsky est un homme irréprochable; aussi le prince peut-il maintenant, de meilleur cœur encore que tantôt, lui offrir son amitié et le secours effectif dont il a parlé tout à l'heure…

— Chut! Gabriel Ardalionovitch, chut! Cria le prince positivement effrayé, mais il était trop tard.

— J'ai dit, j'ai déjà répété trois fois, vociféra Bourdovsky irrité, — que je ne voulais pas d'argent. Je ne le prendrai pas… pourquoi?… je n'en veux pas… je m'en vais!

Il s'éloignait précipitamment de la terrasse, lorsque le neveu de Lébédeff le saisit par le bras et lui dit quelque chose à voix basse. Bourdovsky revint brusquement sur ses pas; puis, tirant de sa poche une grande enveloppe revêtue d'une adresse et non cachetée, il la jeta sur une petite table qui se trouvait à côté du prince.

— Voilà l'argent!… Vous n'avez pas osé!… L'argent!…

— Ce sont les deux cent cinquante roubles que vous avez osé lui envoyer comme une aumône par l'entremise de Tchébaroff, expliqua Doktorenko.

— Dans l'article il est dit: cinquante! Cria Kolia.

— Pardon! Dit le prince en s'approchant de Bourdovsky: — je me suis donné de grands torts envers vous, Bourdovsky, mais je ne vous ai pas envoyé cela comme une aumône, croyez-le bien. Maintenant encore je suis coupable… je vous ai offensé tantôt. (Le prince était fort ému, il paraissait

accablé de fatigue, et ne prononçait que des paroles incohérentes.) J'ai parlé de friponnerie… mais ce mot ne s'appliquait pas à vous, je me suis trompé. J'ai dit que vous étiez… comme moi… malade. Mais vous n'êtes pas comme moi, vous… donnez des leçons, vous soutenez votre mère. J'ai dit que vous aviez déshonoré votre mère, mais vous l'aimez; elle-même dit… je ne savais pas… Gabriel Ardalionovitch ne m'avait pas tout dit tantôt… pardonnez-moi. J'ai osé vous offrir dix mille roubles, mais j'ai eu tort, j'aurais dû faire cela autrement, et maintenant… il n'y a plus moyen, car vous me méprisez…

— Mais c'est une maison de fous! Cria Élisabeth Prokofievna.

— Certainement, c'est une maison de fous! Observa d'un ton roide Aglaé, mais ces mots se perdirent dans le bruit général; tout le monde parlait à haute voix, chacun faisait ses commentaires, les uns discutaient, les autres riaient. Ivan Fédorovitch Épantchine était au comble de l'indignation; d'un air de dignité blessée il attendait Élisabeth Prokofievna. Le neveu de Lébédeff reprit la parole:

— Mais, prince, il faut vous rendre justice, vous savez tirer parti de votre… disons maladie, pour nous servir d'un mot poli; vous vous êtes pris d'une façon si adroite pour offrir votre amitié et votre argent, que maintenant il n'est plus possible à un homme noble de les accepter. C'est ou trop d'ingénuité ou trop de malice… du reste, vous savez mieux que personne lequel de ces deux termes est applicable ici.

— Permettez, messieurs, cria Gabriel Ardalionovitch, qui venait de vérifier le contenu de l'enveloppe, — il n'y a ici que cent roubles, et non deux cent cinquante. Je fais remarquer cela, prince, pour qu'il n'y ait pas de malentendu.

— Laissez, laissez, dit le prince en invitant du geste Gabriel Ardalionovitch à se taire.

— Non, ne « laissez » pas! Répliqua vivement le neveu de Lébédeff. — Votre « laissez », prince, est outrageant pour nous. Nous ne nous cachons pas, nous appelons le grand jour sur nos actes. Oui, il n'y a là que cent roubles au lieu de deux cent cinquante; mais est-ce que ce n'est pas la même chose?…

— N-non, ce n'est pas la même chose, observa d'un air de surprise naïve

Gabriel Ardalionovitch.

— Ne m'interrompez pas; nous ne sommes pas aussi bêtes que vous le croyez, monsieur l'avocat, s'écria avec emportement le neveu de Lébédeff, — il est clair qu'il y a une différence entre cent roubles et deux cent cinquante; mais l'important ici c'est le principe, c'est l'initiative, et, s'il manque cent cinquante roubles, ce n'est qu'un détail. Le fait à considérer, c'est que Bourdovsky n'accepte pas votre aumône, Altesse, et vous la jette au visage; or, à ce point de vue-là; peu importe qu'il y ait cent roubles ou deux cent cinquante. Bourdovsky a refusé dix mille roubles: vous l'avez vu; il n'aurait même pas rapporté cent roubles, s'il était un malhonnête homme! Ces cent cinquante roubles ont été donnés à Tchébaroff pour le couvrir de ses frais de déplacement. Moquez-vous plutôt de notre maladresse, de notre inintelligence dans la conduite des affaires; d'ailleurs, vous n'avez rien négligé déjà pour nous ridiculiser; mais ne vous avisez pas de dire que nous sommes de malhonnêtes gens. Ces cent cinquante roubles, monsieur, nous nous cotiserons tous les quatre pour les rendre au prince; dussions nous verser la somme rouble par rouble, nous la rembourserons tout entière avec les intérêts. Bourdovsky est pauvre, Bourdovsky n'a pas des millions, et Tchébaroff, après son voyage, à présenté sa note. Nous comptions gagner… Qui, à sa place, aurait agi autrement?

— Comment, qui? S'exclama le prince Chtch…

— Ici je deviendrai folle! Cria Élisabeth Prokofievna.

— Cela rappelle, remarqua en riant Eugène Pavlovitch, — le fameux plaidoyer d'un avocat qui, dernièrement, défendait un individu accusé d'avoir assassiné six personnes pour les voler, et invoquait la pauvreté comme une excuse en faveur du prévenu, « Il est tout naturel, conclut-il, que, dans la misère où il était, mon client ait songé à tuer ces six personnes. Qui de nous, messieurs, à sa place, n'aurait pas eu la même idée? »

— Assez! Fit brusquement Élisabeth Prokofievna, presque tremblante de colère; — il est temps de mettre fin à ce galimatias!…

En proie à une surexcitation effrayante, elle rejeta sa tête en arrière, et son regard flamboyant, plein de menaces et de défis hautains, enveloppa toute la société, où, sans doute, en ce moment, elle ne distinguait plus les amis des

ennemis. Après s'être longtemps contenue, elle éprouvait un besoin, irrésistible de passer maintenant sa colère sur quelqu'un. Ceux qui connaissaient Élisabeth Prokofievna comprirent tout de suite qu'il se produisait en elle quelque chose de particulier. « Elle a de ces crises, disait le lendemain Ivan Fédorovitch au prince Chtch…, mais il est fort rare quelles soient aussi violentes que celle d'hier, cela lui arrive peut être une fois en trois ans. »

— — Assez, Ivan Fédorovitch! Laissez-moi! S'écria Élisabeth Prokofievna: — pourquoi m'offrez-vous maintenant votre bras? Vous n'avez pas su tantôt m'arracher d'ici; vous êtes mari, vous êtes père de famille; votre devoir était de m'emmener en me tirant par l'oreille si, dans ma sottise, je refusais de vous obéir et de m'en aller. Vous auriez dû au moins penser à vos filles! Mais à présent nous trouverons notre chemin sans vous, voilà de la honte pour toute une année!… Attendez, je veux encore remercier le prince!… Merci, prince, pour le plaisir que tu nous as procuré! Ç'a été une distraction pour moi que d'entendre cette jeunesse. C'est une bassesse, une bassesse! C'est un chaos, un scandale, on ne voit pas cela en rêve! Mais est-il possible qu'il y ait beaucoup de pareilles gens? Tais-toi, Aglaé! Tais-toi, Alexandra! Ce n'est pas votre affaire! Ne tournez pas ainsi autour de moi, Eugène Pavlitch, vous m'excédez!… Ainsi, mon cher, tu vas jusqu'à leur demander pardon (ces mots s'adressaient au prince): — « Pardonnez-moi, dit-il, d'avoir osé vous offrir une fortune… » Et toi, fanfaron, pourquoi ris-tu? Ajouta-t-elle, prenant soudain à partie le neveu de Lébédeff, — « nous refusons les dix mille roubles, nous ne sollicitons pas, nous exigeons! » Comme s'il ne savait pas que dès demain cet idiot ira chez eux pour leur offrir de nouveau son amitié et son argent! Tu iras, n'est-ce pas? Tu iras? Voyons, iras-tu, oui ou non?

— J'irai, répondit avec douceur et humilité le prince.

— Vous l'avez entendu! Toi aussi, tu comptes là-dessus, poursuivit la générale en s'adressant derechef à Doktorenko, — tu es dès maintenant aussi sûr de ton affaire que si tu avais déjà l'argent dans ta poche, et voilà que tu fais le fendant pour nous jeter de la poudre aux yeux… Non, mon cher, à d'autres! Moi, je ne suis pas dupe de toutes ces simagrées… je lis dans votre

jeu!…

— Élisabeth Prokofievna! S'écria le prince.

— Retirons-nous, Élisabeth Prokofievna, il est plus que temps, nous emmènerons le prince avec nous, dit en souriant et du ton le plus calme possible le prince Chtch…

Les demoiselles se tenaient à l'écart, presque effrayées, leur père était positivement épouvanté. Le langage tenu par la générale étonnait tout le monde. Quelques-uns qui se trouvaient à une certaine distance du reste de la société souriaient furtivement et causaient à voix basse; le visage de Lébédeff exprimait le dernier degré de l'extase.

— Du chaos et des scandales, madame, on en trouve partout, — observa Doktorenko, qui, du reste, était passablement décontenancé.

— Mais pas de pareils! Pas de pareils à ceux dont vous nous donnez maintenant le spectacle, batuchka! Répliqua avec une sorte de rage hystérique Élisabeth Prokofievna. — Mais me laisserez-vous enfin? Dit-elle violemment à son entourage, qui essayait de la faire taire; — non, si, comme vous-même, Eugène Pavlitch, venez de nous le raconter, un avocat, en plein tribunal, a déclaré trouver tout naturel qu'un homme qui est dans la misère escoffie six personnes, eh bien, c'est que nous touchons à la fin du monde. Je n'avais pas encore entendu parler de cela. À présent, je m'explique tout! Mais ce bègue, est-ce qu'il n'assassinera pas? (Elle montrait Bourdovsky, qui la considérait avec une stupéfaction extraordinaire.) Je parie qu'il assassinera! Il ne voudra pas de ton argent, c'est possible, il refusera tes dix mille roubles parce que sa conscience ne lui permet pas de les accepter, mais il ira assassiner nuitamment, et il fera main-basse sur le contenu d'une cassette. Il volera en toute tranquillité de conscience! À ses yeux, ce n'est pas un acte malhonnête, c'est « l'élan d'un noble désespoir », c'est une « négation », c'est le diable sait quoi!… Pouah! Tout est sens dessus dessous, tout le monde marche les jambes en l'air. Une jeune fille a été élevée dans la maison paternelle: tout d'un coup, au milieu de la rue, elle saute dans un drojki: « Adieu, maman, j'ai épousé l'autre jour un tel, Karlitch ou Ivanitch! » Ainsi, vous trouvez cela bien? Selon vous, c'est estimable, c'est naturel d'agir de la sorte? La question des femmes? Tenez, dernièrement, continua-t-elle en montrant Kolia, — ce

morveux me soutenait que c'était le sens de la « question des femmes ». Mais, en supposant même que votre mère soit une sotte, vous n'en devez pas moins la traiter avec humanité… Pourquoi tantôt êtes-vous entrés si insolemment? « Accorde-nous tous les droits, mais toi ne te permets pas de souffler mot en notre présence. Prodigue-nous tous les témoignages du respect le plus profond, mais toi, nous te traiterons plus mal que le dernier des laquais! » Dans leur article, ils l'ont calomnié comme des mécréants, et voilà les hommes qui cherchent la vérité, qui luttent pour le droit! « Nous ne sollicitons pas, nous exigeons; vous n'entendrez de nous aucune parole de remerciement, parce que vous agirez pour la satisfaction de votre propre conscience! » Quelle morale! Mais, voyons, si vous déclarez que la générosité du prince ne vous inspirera aucune reconnaissance, il peut vous répondre que lui-même ne se croit tenu à aucune reconnaissance envers Pavlichtcheff, ce dernier n'ayant agi, lui aussi, que pour la satisfaction de sa propre conscience. Or vous n'avez compté que sur cette gratitude du prince à l'endroit de Pavlichtcheff: vous ne lui avez pas prêté d'argent, il ne vous en doit pas: sur quoi donc comptiez-vous, sinon sur la reconnaissance? Et quand vous faites appel à ce sentiment chez les autres, pourquoi vous-même prétendez-vous vous en affranchir? Ils sont fous! Ils déclarent la société sauvage et inhumaine, parce qu'elle méprise une jeune fille séduite. Mais si vous tenez la société pour inhumaine, vous reconnaissez par cela même qu'elle fait souffrir la jeune fille. Comment donc pouvez-vous livrer celle-ci, par vos articles, au mépris de la société, sans voir que vous lui faites une situation pénible? Des fous! Des vaniteux! Ils ne croient pas en Dieu, ils ne croient pas au Christ! Mais vous êtes tellement rongés de vanité et d'orgueil que vous finirez par vous dévorer les uns les autres, c'est moi qui vous le prédis! Et n'est-ce pas de l'absurdité, cela, n'est-ce pas un monstrueux chaos? Et après cela cet éhonté ira encore leur demander pardon! Mais y a-t-il beaucoup de gens comme vous? Pourquoi souriez-vous? Parce que je n'ai pas eu honte de me commettre avec vous? Oui, je me suis déshonorée, il n'y a plus rien à faire!… Mais toi, ne te moque pas de moi, saligaud! (cette sortie était dirigée contre Hippolyte): il a à peine le souffle et il pervertit les autres. Tu as endoctriné cet enfant (elle montrait de nouveau Kolia); il a la tête

tournée par toi, tu lui enseignes l'athéisme, tu ne crois pas en Dieu, et l'on pourrait encore te donner le fouet, monsieur, mais peste soit de vous! Ainsi, prince Léon Nikolaïévitch, tu iras demain chez eux, tu iras? Demanda-t-elle pour la seconde fois au prince, d'une voix presque haletante.

— Oui.

— Eh bien, après cela je ne veux plus te connaître!

Elle fit un brusque mouvement pour se retirer, puis tout à coup elle se retourna.

— Et tu iras chez cet athée? Poursuivit la générale en montrant Hippolyte. — Mais pourquoi as-tu l'air de me narguer? Vociféra-t-elle furieuse, et elle s'élança soudain vers le malade, dont le sourire moqueur la mettait hors d'elle-même

De tous les côtés à la fois se firent entendre des exclamations:

— Élisabeth Prokofievna! Élisabeth Prokofievna! Élisabeth Prokofievna!

— Maman, c'est une honte! Cria Aglaé.

S'étant vivement approchée d'Hippolyte, la générale lui avait empoigné le bras et le serrait avec force, tandis que ses yeux étincelants de colère étaient fixés sur le visage du jeune homme.

— Ne vous inquiétez pas, Aglaé Ivanovna, répondit-il tranquillement, — votre maman voit bien qu'on ne peut pas se ruer sur un moribond… je suis prêt à expliquer pourquoi je riais… je serai enchanté qu'on me permette…

Un violent accès de toux qui dura une minute entière l'empêcha d'achever sa phrase.

— Il est mourant et il pérore toujours! S'écria Élisabeth Prokofievna. (Elle lâcha le bras d'Hippolyte, et ce fut presque avec terreur qu'elle le vit essuyer le sang qui lui était venu aux lèvres) — Pourquoi parles-tu? Tu devrais aller te coucher…

— C'est ce que je ferai, murmura-t-il d'une voix rauque, — dès que je serai rentré, je me coucherai tout de suite… je mourrai dans quinze jours, je le sais… Rotkine lui-même me l'a déclaré la semaine dernière… C'est pourquoi, si vous le permettez, je voudrais vous dire deux mots d'adieu.

— Mais tu es fou, je pense? C'est absurde! Il faut te soigner; à quoi bon une conversation en ce moment? Va te coucher, va! Cria la générale effrayée.

— Quand je me coucherai, ce sera pour ne plus me relever, répondit en souriant Hippolyte; — hier déjà je voulais prendre le lit pour ne plus le quitter jusqu'à la mort, mais, comme mes jambes pouvaient encore me porter, je me suis accordé deux jours de répit… pour venir aujourd'hui ici avec eux… Seulement, je suis fort fatigué…

— Mais assieds-toi, assieds-toi; pourquoi restes-tu debout?

Et Élisabeth Prokofievna s'empressa d'avancer elle-même un siège au malade.

— Je vous remercie, reprit-il doucement, — asseyez-vous en face de moi, là, causons… il faut absolument que nous causions, Élisabeth Prokofievna, maintenant je tiens à cela… poursuivit Hippolyte en souriant de nouveau à la générale.

— Songez que je me trouve aujourd'hui pour la dernière fois au grand air et en société, que dans quinze jours, certainement, je ne serai plus de ce monde. Ce sont donc en quelque sorte mes adieux que je ferai aux hommes et à la nature. Je ne suis pas très-sentimental et pourtant, figurez-vous, je suis bien aise que tout cela ait eu lieu ici à Pavlovsk: au moins on a de la verdure sous les yeux.

— Mais pourquoi parler maintenant? Répliqua Élisabeth Prokofievna, de plus en plus effrayée, — tu es tout fiévreux. Tantôt tu ne cessais de crier, et à présent tu peux à peine respirer, tu t'es essoufflé.

— Je vais me reposer. Pourquoi ne voulez-vous pas satisfaire mon dernier désir?… Savez-vous, depuis longtemps déjà je rêvais de faire votre connaissance, Élisabeth Prokofievna; j'avais beaucoup entendu parler de vous… par Kolia; presque seul il reste constamment auprès de moi… Vous êtes une femme originale, une femme excentrique, je viens de le voir moi-même… savez-vous que je vous ai même aimée un peu?

— Seigneur, et j'ai été, vraiment, sur le point de le frapper!

— Vous en avez été empêchée par Aglaé Ivanovna; voyons, je ne me trompe pas? C'est bien là votre fille Aglaé Ivanovna? Elle est si belle que tantôt, en entrant ici, je l'ai reconnue tout de suite, quoique je ne l'eusse jamais vue auparavant. Laissez-moi, du moins, contempler la beauté une dernière fois dans ma vie, dit Hippolyte en grimaçant un sourire, — vous êtes

ici avec le prince, avec votre mari, avec toute une société. Pourquoi me refusez-vous la satisfaction d'un dernier désir?

— Une chaise! Cria Élisabeth Prokofievna, mais elle-même en prit une et s'assit en face d'Hippolyte. — Kolia, ordonna-t-elle, — tu t'en iras avec lui, tu le reconduiras, et demain je ne manquerai pas moi-même…

— Si vous le permettiez, je demanderais au prince une petite tasse de thé… Je n'en puis plus. Savez-vous ce qu'il faut faire, Élisabeth Prokofievna? Vous vouliez, je crois, emmener le prince prendre le thé chez vous: restez ici, passons la soirée ensemble, et certainement le prince nous offrira du thé à tous. Pardonnez-moi d'en user avec ce sans façon… Mais je vous connais, vous êtes bonne, le prince est bon aussi… nous sommes tous de très-bonnes gens, c'en est même comique…

Le prince se mit en mouvement; Lébédeff sortit en toute hâte, suivi de Varia.

— Et c'est vrai, répondit d'un ton tranchant la générale, — parle, mais sans trop élever la voix et sans t'exalter. Tu as excité ma pitié… Prince! Tu ne mériterais pas que je boive du thé chez toi, mais n'importe, je resterai tout de même; seulement je ne fais d'excuses à personne! À personne! C'est absurde!… Du reste, si je t'ai tancé, prince, pardonne-moi, — si tu veux, s'entend. Du reste, je ne retiens personne, ajouta-t-elle soudain en s'adressant d'un air courroucé à son mari et à ses filles, comme s'ils s'étaient donné quelque grave tort envers elle, — je saurai bien revenir toute seule à la maison…

Mais on ne la laissa pas achever. On s'empressa d'accourir auprès d'elle. Aussitôt le prince pria tout le monde de rester pour prendre le thé et s'excusa de n'avoir pas encore pensé à faire cette invitation. Le général murmura quelques mots polis et demanda aimablement à Élisabeth Prokofievna si elle n'avait pas froid sur la terrasse. Peu s'en fallut même qu'il ne demandât à Hippolyte s'il était depuis longtemps à l'Université, mais il ne le fit pas. Eugène Pavlovitch et le prince Chtch… devinrent tout à coup extrêmement gais et aimables. Adélaïde et Alexandra paraissaient encore étonnées, mais leur physionomie exprimait maintenant de la satisfaction en même temps que de la surprise; bref, tous semblaient fort contents que la crise d'Élisabeth

Prokofievna fût passée. Seule Aglaé conservait un visage sombre, et, silencieuse, se tenait assise à l'écart. Tous les autres visiteurs restèrent aussi; personne ne voulut se retirer, pas même le général Ivolguine mais Lébédeff, en passant, dit tout bas à ce dernier quelques mots qui ne durent pas lui être agréables, car il alla immédiatement se fourrer dans un coin. Le prince ne manqua pas d'inviter aussi Bourdovsky et ses compagnons à prendre le thé chez lui. Celle proposition les mit assez mal à l'aise. Ils murmurèrent entre leurs dents qu'ils attendraient Hippolyte; puis tous trois, s'éloignant du reste de la société, allèrent s'asseoir dans un coin de la terrasse. Le thé fut servi incontinent: Lébédeff en avait sans doute fait faire pour lui et les siens avant l'arrivée des visiteurs. Onze heures sonnèrent.

X

Après avoir trempé ses lèvres dans la tasse que lui avait offerte Viéra Lébédeff, Hippolyte la déposa sur la table et promena ses yeux autour de lui. Il avait l'air confus, presque interdit.

— Voyez un peu, Élisabeth Prokofievna, commença-t-il avec une sorte de précipitation étrange: — ces tasses de porcelaine qui ont, paraît-il, une grande valeur ne sortent jamais du chiffonnier de Lébédeff; sa femme les lui a apportées en dot et il les tient toujours sous clef. Voilà pourtant qu'il nous a fait servir du thé dans ces tasses, c'est en votre honneur, bien entendu, il est si content…

Il voulait encore ajouter quelque chose, mais il resta court.

— Il s'est troublé, je m'y attendais! Dit tout à coup Eugène Pavlovitch à l'oreille du prince: — c'est mauvais signe, qu'en pensez-vous? Pour sûr, à présent, sous l'influence du dépit, il va accoucher de quelque excentricité telle qu'Élisabeth Prokofievna elle-même ne pourra pas y tenir.

Le prince l'interrogea du regard.

— Vous n'avez pas peur d'une excentricité? Poursuivit Eugène Pavlovitch. — Moi non plus, je la désire même, et ce uniquement pour la punition de notre chère Élisabeth Prokofievna; je tiens fort à ce qu'elle reçoive une leçon aujourd'hui même, tout de suite, et je ne m'en irai pas avant. Vous paraissez avoir la fièvre.

— Plus tard; laissez. Oui, je suis souffrant, répondit avec impatience le prince, qui avait à peine écouté Radomsky. Il venait d'entendre prononcer son nom, Hippolyte parlait de lui.

— Vous ne le croyez pas? Disait le malade avec un rire nerveux: — cela se comprend, mais le prince n'hésitera pas un instant à le croire et il ne s'en étonnera pas du tout.

— Entends-tu, prince? Fit Élisabeth Prokofievna en se retournant vers lui: — entends-tu?

On riait dans ce groupe. Lébédeff, accouru précipitamment auprès de la

générale, se livrait devant elle à une pantomime pleine d'animation.

— Il prétend que ce grimacier, ton propriétaire… a retouché l'article de ce monsieur, l'article qu'on a lu tantôt et où tu es drapé d'une si belle façon.

Le prince considéra Lébédeff avec étonnement.

— Pourquoi ne dis-tu rien? Reprit Élisabeth Prokofievna en frappant du pied.

— Eh bien, murmura le prince, qui continuait à examiner Lébédeff, — je vois qu'il l'a retouché.

— C'est vrai? Demanda-t-elle vivement à l'employé.

Il porta la main à son cœur.

— C'est la pure vérité, Excellence! Déclara-t-il sans la moindre hésitation.

En entendant cette réponse, faite du ton le plus ferme, la générale faillit sauter en l'air.

— On dirait qu'il s'en vante! S'écria-t-elle

— Je suis bas, je suis bas! Commença à balbutier Lébédeff, qui se frappait la poitrine et inclinait profondément la tête.

— Et qu'est-ce que cela me fait que tu sois bas? Il pense qu'il n'a qu'à dire: Je suis bas, pour se tirer d'affaire. Et tu n'es pas honteux, prince, je te le demande encore une fois, tu n'es pas honteux de vivre avec de pareilles fripouilles? Jamais je ne te pardonnerai!

— Le prince me pardonnera! Dit avec conviction et attendrissement Lébédeff.

Keller quitta soudain sa place et s'approcha brusquement d'Élisabeth Prokofievna.

— C'est seulement par noblesse, madame, commença-t-il d'une voix sonore, — et pour ne pas trahir un ami compromis, que tantôt j'ai gardé le silence sur ces retouches, bien qu'il ait offert de nous jeter en bas de l'escalier, comme vous l'avez entendu vous-même. Pour rétablir la vérité, je déclare que j'ai en effet eu recours à ses services et que je les lui ai payés six roubles. Toutefois je ne l'ai nullement prié de corriger mon style: je me suis adressé à lui, comme à un personnage compétent, afin d'être renseigné sur les faits dont la plupart m'étaient inconnus. Quant aux guêtres, à l'appétit chez le

professeur suisse, au chiffre de cinquante roubles substitué à celui de deux cent cinquante, pour ce qui est de tous ces détails, en un mot, ils lui appartiennent et il a reçu pour cela six roubles, mais il n'a pas corrigé le style.

— Je dois faire observer que j'ai corrigé seulement la première partie de l'article, reprit Lébédeff avec une impatience fiévreuse, tandis qu'on riait de plus belle autour de lui, — mais au milieu nous n'avons plus été d'accord et nous nous sommes querellés au sujet d'une pensée, en sorte que je n'ai pas revu la seconde partie. On ne peut donc pas m'attribuer les nombreuses incorrections qui s'y trouvent…

— Voilà de quoi il se préoccupe! Cria Élisabeth Prokofievna.

— Permettez-moi de vous demander quand cet article a été retouché, fit Eugène Pavlovitch en s'adressant à Keller.

— Hier matin, répondit celui-ci, — nous avons eu une entrevue que chacun de nous s'était engagé sur l'honneur à tenir secrète.

— C'est quand il rampait devant toi et t'assurait de son dévouement. Oh! Les gens de rien! Je ne veux pas de ton Pouchkine, et que ta fille ne mette pas les pieds chez moi!

Élisabeth Prokofievna allait se lever, lorsque, voyant rire Hippolyte, elle l'interpella tout à coup avec irritation:

— Eh bien, mon cher, tu as voulu me rendre ridicule, n'est-ce pas?

— À Dieu ne plaise, répliqua-t-il avec un sourire forcé, — mais je suis on ne peut plus frappé de votre extraordinaire excentricité, Élisabeth Prokofievna; c'est exprès, je l'avoue, que je vous ai signalé la duplicité de Lébédeff; je savais quel effet cela produirait sur vous, sur vous seule, car le prince pardonnera, il a certainement pardonné déjà… peut-être même a-t-il cherché dans son esprit et découvert une excuse à Lébédeff, n'est-ce pas vrai, prince?

Il haletait; à mesure qu'il parlait, son étrange agitation ne faisait que croître.

— Eh bien?… dit avec colère la générale surprise de son ton: — eh bien?

— J'ai déjà entendu raconter sur votre compte beaucoup de choses du même genre… elles m'ont fait un grand plaisir… j'ai appris à vous estimer au plus haut point… continua Hippolyte.

Ses paroles ressemblaient à des antiphrases; on y devinait une intention épigrammatique, mais, en même temps, il était excessivement agité, regardait autour de lui d'un air soupçonneux, se troublait et perdait à chaque instant le fil de ses idées. Tout cela, joint à son visage de phthisique et à l'expression délirante qu'offraient ses yeux enflammés, attirait forcément l'attention sur le jeune homme.

— Je pourrais m'étonner (quoique, du reste, je l'avoue, je ne connaisse pas du tout le monde), que non-seulement vous-même soyez restée tantôt dans la société de gens comme mes amis et moi, qui ne sommes nullement de votre bord, mais que vous ayez laissé ces… demoiselles entendre jusqu'au bout la lecture d'un article scandaleux, bien que les romans leur aient déjà tout appris. Du reste, je puis me tromper… car je ne sais trop ce que je dis, mais, en tout cas, quelle autre personne que vous pouvait sur la demande d'un galopin (eh bien, oui, d'un galopin, je le reconnais encore), pouvait passer la soirée avec lui et prendre… intérêt à tout… pour en avoir honte le lendemain… (Je conviens, du reste, que je ne m'exprime pas bien), je loue tout cela on ne peut plus et je l'estime profondément, quoique la physionomie de Son Excellence votre mari montre qu'il trouve cela fort déplacé… Hi, hi!

Il éclata de rire et soudain fut pris d'un accès de toux qui, pendant deux minutes, ne lui permit plus de parler.

— Il a perdu la respiration! Observa froidement Élisabeth Prokofievna en considérant le malade avec plus de curiosité que de compassion: — allons, cher garçon, en voilà assez, finissons-en!

À bout de patience, Ivan Fédorovitch prit brusquement la parole.

— Permettez-moi de vous faire observer à mon tour, monsieur, commença-t-il d'un ton fâché, — que ma femme est ici chez le prince Léon Nikolaïévitch, notre commun ami et voisin, et qu'en tout cas ce n'est pas à vous, jeune homme, de juger les actions d'Élisabeth Prokofievna, pas plus qu'il ne vous appartient de formuler tout haut, en ma présence, une opinion sur ce que peut exprimer mon visage. Oui. Et si ma femme est restée ici, poursuivit le général avec une irritation croissante, — c'est plutôt, monsieur, l'étonnement qui en est cause: tout le monde comprendra que des jeunes gens étranges aient pu attirer un instant l'attention d'une personne curieuse de la

vie contemporaine. Moi-même je suis resté aussi, comme je m'arrête parfois dans la rue, quand je vois quelque chose qu'on peut regarder comme… comme… comme…

Voyant Son Excellence embarquée dans une comparaison dont elle ne pouvait pas sortir, Eugène Pavlovitch vint à son secours:

— Comme une rareté.

— C'est cela, voilà le mot que je cherchais, justement, comme une rareté, reprit avec satisfaction le général. — Mais, quoi qu'il en soit, le plus étonnant pour moi, je dirai même, le plus affligeant, si la grammaire autorise cette locution, c'est que vous, jeune homme, n'ayez même pas su comprendre qu'Élisabeth Prokofievna est restée avec vous parce que vous êtes malade, — si toutefois vous allez mourir en effet; — qu'elle a obéi, pour ainsi dire, à un sentiment de pitié éveillé en elle par vos paroles plaintives, monsieur, et que son nom, ses qualités, sa position sociale la mettent à l'abri de toute souillure… Élisabeth Prokofievna! Acheva-t-il pourpre de colère: — si tu veux partir, nous prendrons congé de notre bon prince, et…

— Je vous remercie de la leçon, général, interrompit avec une gravité inattendue Hippolyte, qui considérait Ivan Fédorovitch d'un air pensif.

— Partons, maman, cela n'en finit plus!… dit violemment Aglaé, et elle se leva.

— Encore deux minutes, si tu veux bien, cher Ivan Fédorovitch, répondit avec dignité Élisabeth Prokofievna à son mari, — il me semble qu'il a une forte fièvre et qu'il ne fait que délirer; ses yeux me le prouvent; dans l'état où il est, il n'y a pas moyen de le laisser retourner à Pétersbourg. Léon Nikolaïévitch, pourrait-il loger chez toi? Cher prince, vous ne vous ennuyez pas? Demanda-t-elle brusquement au prince Chtch… — Alexandra, ta coiffure est défaite, viens ici, ma chère.

Elle arrangea les cheveux de sa fille, qui n'étaient nullement en désordre, puis l'embrassa, elle ne l'avait appelée auprès d'elle que pour lui donner ce baiser.

— Je vous croyais susceptible de développement… reprit Hippolyte sortant de sa rêverie. — Oui! Voilà ce que je voulais dire, ajouta-t-il tout à coup avec la joie d'un homme qui vient de recouvrer la mémoire d'une chose

oubliée: — tenez, Bourdovsky veut sincèrement défendre sa mère, n'est-il pas vrai? Et il se trouve que lui-même la déshonore. Le prince veut venir en aide à Bourdovsky: il lui offre dans la sincérité de son âme sa tendre amitié et une grosse somme d'argent; seul de vous tous peut-être, il n'éprouve pas d'éloignement pour lui. Eh bien, les voilà vis-à-vis l'un de l'autre comme deux ennemis déclarés… Ha, ha, ha!… Vous détestez tous Bourdovsky parce que sa manière d'agir à l'égard de sa mère vous choque, vous répugne, n'est-ce pas? Est-ce vrai? Est-ce vrai? Tous vous aimez passionnément la beauté et la distinction des formes, vous ne tenez qu'à cela, n'est-il pas vrai? (Je soupçonnais depuis longtemps que vous ne teniez qu'à cela!) Eh bien, sachez que pas un de vous peut-être n'a aimé sa mère comme Bourdovsky aime la sienne! Vous, prince, je le sais, vous avez secrètement envoyé de l'argent à la mère de Bourdovsky par l'entremise de Ganetchka. Eh bien, je parie, continua-t-il avec un sourire hystérique, — je parie qu'à présent Bourdovsky vous accuse d'indélicatesse, qu'il vous reproche d'avoir manqué de respect à sa mère! Oui, positivement! Ha, ha, ha!

De nouveau le souffle s'arrêta dans son gosier et il se mit à tousser.

— Allons, c'est tout? C'est tout maintenant, tu as tout dit? Eh bien, à présent, va te coucher, tu as la fièvre, reprit impatiemment Élisabeth Prokofievna, dont le regard inquiet ne quittait pas le malade. — Ah! Seigneur! Mais il parle encore!

— Vous riez, je crois? Pourquoi riez-vous toujours de moi? J'ai remarqué que vous ne cessiez de vous moquer de moi? Fit-il observer d'un ton irrité à Eugène Pavlovitch. Ce dernier riait en effet.

— Je voulais seulement vous demander, monsieur… Hippolyte… pardonnez-moi, j'ai oublié votre nom de famille.

— Monsieur Térentieff, dit le prince.

— Oui, Térentieff, je vous remercie, prince, on l'a dit tantôt, mais je ne me le rappelais plus… je voulais vous demander, monsieur Térentieff, si ce que j'ai entendu dire de vous est vrai: vous seriez d'avis, paraît-il, qu'il vous suffirait de vous mettre à une fenêtre et de haranguer le peuple pendant un quart d'heure pour lui faire partager immédiatement toutes vos idées et le décider à vous suivre?

— Il est fort possible que j'aie dit cela… répondit Hippolyte, qui semblait chercher dans ses souvenirs. — Certainement, je l'ai dit! Poursuivit-il avec une animation soudaine, et il ajouta en fixant sur Eugène Pavlovitch un regard assuré: — eh bien, qu'en concluez-vous?

— Absolument rien; je ne vous demandais cela qu'à titre de renseignement complémentaire.

Eugène Pavlovitch n'en dit pas plus, mais Hippolyte continua à le regarder, attendant impatiemment une nouvelle parole de lui.

— Eh bien, est-ce que tu as fini? Demanda Élisabeth Prokofievna à Radomsky; — finis vite, batuchka, il est temps qu'il se couche. Ou bien n'as-tu plus rien à dire? (Elle était très fâchée.)

— Soit, j'ajouterai encore quelque chose, reprit en souriant Eugène Pavlovitch: — selon moi, tout ce qu'ont dit vos amis, monsieur Térentieff, et tout ce que vous venez d'exposer avec un talent si incontestable, se ramène à cette thèse: le triomphe du droit avant tout, indépendamment de tout, à l'exclusion de tout le reste, et peut-être même avant d'avoir recherché en quoi consiste le droit. Il est possible que je me trompe?

— Certainement, vous vous trompez, je ne vous comprends même pas… après?

Des murmures se faisaient entendre aussi dans le coin où se trouvaient Bourdovsky et ses compagnons. Le neveu de Lébédeff protestait à demi-voix.

— Mais j'ai presque fini, répondit Eugène Pavlovitch, — je voulais seulement faire observer que de ces prémisses on peut facilement déduire le droit de la force, j'entends le droit du poing et du bon plaisir personnel. Du reste, c'est à cette conclusion que très-souvent déjà on a abouti dans le monde. Proudhon s'est arrêté au droit de la force. Pendant la guerre d'Amérique, plusieurs des libéraux les plus avancés se sont déclarés partisans des planteurs pour cette raison que, la race nègre étant inférieure à la race blanche, le droit de la force se trouvait du côté des blancs…

— Eh bien?

— C'est-à-dire, sans doute, que vous ne niez pas le droit de la force?

— Après?

— Au moins, vous êtes conséquent; je voulais seulement noter que du

droit de la force au droit des tigres et des crocodiles, ou même à Daniloff et à Gorsky, il n'y a pas loin.

— Je n'en sais rien; après?

Hippolyte écoutait à peine Eugène Pavlovitch; ses eh bien, ses après, il les proférait machinalement, par une vieille habitude de conversation, et sans que la curiosité y fût pour rien.

— Mais il n'y a pas d'après… c'est tout.

— Du reste, je ne vous en veux pas, déclara à brûle-pourpoint Hippolyte, et, sans presque se rendre compte de ce qu'il faisait, il tendit en souriant la main à son interlocuteur. Ce geste étonna d'abord Eugène Pavlovitch; néanmoins ce fut de l'air le plus sérieux qu'il toucha la main qu'on lui offrait en signe de pardon.

— Je ne puis pas, dit-il d'un ton trop respectueux pour être sincère, — ne pas vous remercier de la bienveillance avec laquelle vous m'avez laissé parler, car, comme j'ai eu maintes fois l'occasion de le remarquer, nos libéraux ne permettent jamais à autrui d'avoir son opinion personnelle, et ils répondent tout de suite à leur adversaire par des injures, quand ils ne recourent pas à des arguments plus désagréables encore…

— Ce que vous dites est parfaitement vrai, observa le général Ivan Fédorovitch; puis, croisant ses mains derrière son dos, il alla, d'un air très-ennuyé, reprendre sa place près de l'escalier de la terrasse, où il bâilla de colère.

— Allons, assez, batuchka, dit soudain Élisabeth Prokofievna à Eugène Pavlovitch, — vous m'assommez…

Hippolyte se leva tout à coup, soucieux et presque effrayé.

— Il est temps que je vous laisse, fit-il en considérant la société avec confusion; — je vous ai retenus; je voulais vous dire tout… je pensais que tous… pour la dernière fois… c'était une fantaisie…

Évidemment il avait comme de subits réveils d'animation durant lesquels il sortait de son demi-délire; alors, rendu pour quelques instants à la pleine conscience de lui-même, le malade parlait, rappelait les idées qui, depuis longtemps déjà peut-être, le hantaient sur son lit de souffrance pendant ses longues et ennuyeuses nuits d'insomnie.

— Allons, adieu! Dit-il brusquement. — Vous croyez qu'il m'est facile de vous dire: adieu? Ha, ha!

Sentant combien sa question était gauche, il souriait de colère. Puis, comme vexé de ne pouvoir jamais dire ce qu'il aurait voulu, il reprit à haute voix avec un accent irrité:

— Excellence, j'ai l'honneur de vous inviter à mon enterrement, si toutefois vous daignez l'honorer de votre présence… je vous adresse à tous, messieurs, la même invitation qu'au général…

De nouveau, il se mit à rire, mais c'était le rire d'un insensé. Élisabeth Prokofievna inquiète s'approcha de lui et le saisit par le bras. Il la regarda fixement sans cesser de rire; toutefois, son visage ne tarda pas à reprendre une expression sérieuse.

— Savez-vous que je suis venu ici pour voir des arbres? Ceux que voici… (Il montrait les arbres du parc), ce n'est pas ridicule, hein? Dites, il n'y a rien de ridicule? Demanda-il avec insistance à Élisabeth Prokofievna, et tout à coup il devint songeur; un instant après, il releva la tête et se mit à chercher des yeux quelqu'un dans la foule. Il cherchait Eugène Pavlovitch, qui se trouvait non loin de lui, à droite, à la même place qu'auparavant. Mais Hippolyte l'avait oublié et il promenait ses regards sur toute la société. — Ah! Vous n'êtes pas parti! Dit-il, quand il eut enfin aperçu Radomsky: — tantôt, vous ne cessiez de rire, parce que j'ai pensé à me mettre à la fenêtre pour haranguer le peuple pendant un quart d'heure… Mais vous savez que je n'ai pas dix-huit ans; couché sur ce lit ou debout devant cette fenêtre, j'ai passé tant de temps à réfléchir sur toutes sortes de choses… que… Un mort n'a pas d'âge, vous savez. Je me disais encore cela la semaine passée en m'éveillant la nuit… Savez-vous de quoi vous avez le plus peur? Vous craignez par-dessus tout notre sincérité, quoique vous nous méprisiez! C'est aussi une idée qui m'est venue cette nuit-là… Vous croyez que j'avais l'intention de me moquer de vous tout à l'heure, Élisabeth Prokofievna? Non, toute pensée de moquerie était loin de mon esprit, je ne voulais que faire votre éloge… Kolia m'a dit que le prince vous appelait un enfant… c'est bien… Mais, voyons… j'avais encore quelque chose à dire…

Il couvrit son visage de ses mains et recueillit ses idées.

— Voici: tantôt, quand vous avez voulu vous en aller, j'ai pensé tout d'un coup: Ces gens qui sont là, je ne les verrai plus jamais, plus jamais! Et c'est aussi la dernière fois que je vois des arbres: désormais je n'aurai plus sous les yeux qu'un mur de briques rouges, le mur de la maison Meyer… vis-à-vis de ma fenêtre… eh bien, dis-leur tout cela… essaye de le leur dire; voilà une belle jeune fille… tu es un mort, présente-toi comme tel, dis-leur qu' « un cadavre peut tout dire »… et que la princesse Marie Alexievna ne grondera pas, ha, ha!… Vous ne riez pas? Ajouta-t-il en promenant un regard inquiet autour de lui. — Mais, vous savez, sur mon oreiller il m'est venu bien des idées… vous savez, j'ai acquis la conviction que la nature est très-moqueuse… Tout à l'heure vous disiez que j'étais un athée, mais vous savez que cette nature… Pourquoi riez-vous encore? Vous êtes bien durs! Fit-il soudain en considérant ses auditeurs avec une expression de reproche attristé: — je n'ai pas perverti Kolia, acheva-t-il d'un ton tout autre, sérieux et convaincu, comme si un souvenir lui revenait à l'esprit.

— Personne, personne ne se moque de toi ici, calme-toi! Dit Élisabeth Prokofievna, douloureusement émue; — demain un nouveau docteur viendra te voir; l'autre s'est trompé; mais assieds-toi, ne reste pas sur tes jambes! Tu as le délire… Ah! Que faire maintenant de lui? S'écria-t-elle toute angoissée, et elle le fit asseoir dans un fauteuil.

Une petite larme brillait sur la joue de la générale. À cette vue, Hippolyte resta comme frappé de stupeur; puis il allongea timidement le bras vers le visage d'Élisabeth Prokofievna, toucha avec le doigt cette petite larme, et sourit d'un sourire enfantin.

— Je… vous… commença-t-il joyeusement, — vous ne savez pas comme je vous… il me parlait toujours de vous avec un tel enthousiasme, tenez, lui, Kolia… j'aime son enthousiasme. Je ne le pervertissais pas! Seulement, lui aussi je le quitterai… je voulais les quitter tous, tous, — mais parmi eux, il n'y en avait aucun, aucun… Je voulais être un homme d'action, j'avais le droit… Oh! Que de choses je voulais! Maintenant, je ne veux plus rien, je renonce à toute volonté, je me suis juré de ne plus rien vouloir; qu'ils cherchent sans moi la vérité! Oui, la nature est moqueuse! Pourquoi, continua-t-il avec une chaleur soudaine, — pourquoi crée-t-elle les meilleurs

êtres en vue de se moquer d'eux ensuite? Le seul être qui sur la terre ait été reconnu parfait, la nature, en le montrant aux hommes, lui a donné pour mission de dire des choses qui ont fait couler des torrents de sang à noyer l'humanité tout entière, si ce sang avait été versé en une seule fois! Oh! Il vaut mieux que je meure! Moi aussi je dirais quelque affreux mensonge, la nature arrangerait ainsi les choses!… Je n'ai dépravé personne… Je voulais vivre pour le bonheur de tous les hommes, pour la recherche et la vulgarisation de la vérité… Je regardais par la fenêtre le mur de la maison Meyer, et je me disais que je n'aurais qu'à parler pendant un quart d'heure pour convaincre tout le monde, tout le monde; or voici qu'une fois dans ma vie je suis entré en rapport… avec vous, sinon avec la foule! Eh bien, qu'en est-il résulté? Rien! Il en est résulté que vous me méprisez! Donc, je suis un imbécile, donc je suis inutile, donc il est temps que je disparaisse! Et je n'aurai réussi à laisser aucun souvenir! Pas un son, pas une trace, pas une action! Je n'ai pas propagé une seule idée!… Ne vous moquez pas de l'imbécile! Oubliez-le! Oubliez-le à jamais… je vous en prie, n'ayez pas la cruauté de vous souvenir de lui! Savez-vous que, si je n'étais pas phthisique, je me tuerais?…

Quoiqu'il parût avoir envie de parler encore longtemps, il se tut, se laissa tomber dans son fauteuil, et, couvrant son visage de ses mains, se mit à pleurer comme un petit enfant.

— Eh bien, maintenant, que voulez-vous qu'on fasse de lui? S'écria Élisabeth Prokofievna, qui s'élança vers le malade, lui prit la tête et la serra avec force contre sa poitrine, tandis qu'il sanglotait convulsivement. — Allons, allons, allons! Allons, ne pleure donc pas, allons, assez, tu es un bon enfant! Dieu te pardonnera à cause de ton ignorance, allons, assez, sois homme… Et puis, tout à l'heure, tu seras honteux d'avoir pleuré…

— Là-bas, dit Hippolyte en s'efforçant de relever un peu sa tête, — j'ai un frère et des sœurs, des enfants en bas âge, de pauvres petits innocents… Elle les pervertira! Vous êtes une sainte! Vous êtes vous-même… un enfant, — sauvez-les! Arrachez-les à cette… elle… c'est une honte… Oh! Venez-leur en aide, secourez-les, Dieu vous rendra cela au centuple, pour l'amour de Dieu, pour l'amour du Christ!…

— Parlez donc, enfin, Ivan Fédorovitch; que faire maintenant? Cria d'une voix irritée Élisabeth Prokofievna: — je vous en prie, rompez votre majestueux silence! Si vous ne prenez pas une décision, sachez que moi-même je passerai la nuit ici; votre autocratie m'a assez tyrannisée!

La générale questionnait avec exaltation, avec colère, et attendait une réponse immédiate. Mais, dans des cas semblables, les assistants, fussent-ils même nombreux, se contentent d observer en silence: ils ne veulent rien prendre sur eux, se réservant d'exprimer plus tard leurs idées. Parmi les personnes réunies chez le prince il y en avait qui, comme Barbara Ardalionovna, par exemple, seraient volontiers restées là jusqu'au lendemain matin sans proférer un seul mot. Assise un peu à l'écart, la sœur de Gania n'avait pas ouvert la bouche depuis le commencement de la soirée, mais elle écoutait tout avec une attention extraordinaire: peut-être avait-elle ses raisons pour cela.

— Mon avis, ma chère, opina le général, — c'est qu'à présent une garde-malade vaudrait mieux ici que votre agitation; peut-être aurait-on besoin aussi pour la nuit d'un homme sobre sur qui on puisse compter. En tout cas, il faut consulter le prince et… laisser immédiatement le malade en repos. Demain, on pourra encore s'occuper de lui.

— Il va être minuit, nous partons. Viendra-t-il avec nous ou restera-t-il chez vous? Demanda d'un ton fâché Doktorenko au prince.

— Si vous voulez, vous pouvez rester auprès de lui, répondit Muichkine, — ce n'est pas la place qui manque ici.

Soudain, à l'étonnement de tout le monde, monsieur Keller s'avança vivement vers le général.

— Excellence, fit-il avec élan, — si l'on a besoin, pour la nuit, d'un homme sûr, je suis prêt à me sacrifier pour mon ami… c'est une telle âme! Depuis longtemps je le considère comme un grand homme, Excellence! Mon article s'est ressenti de mon défaut de culture, mais lui, quand il critique, il sème des perles, Excellence!…

Ivan Fédorovitch se détourna du boxeur avec un geste de désespoir.

— S'il reste, j'en serai enchanté; sans doute il lui serait difficile de retourner à Pétersbourg, dit le prince en réponse aux véhémentes

interrogations d'Élisabeth Prokofievna.

— Mais tu dors, n'est-ce pas? Si tu ne veux pas, batuchka, eh bien, je le ramènerai chez moi! Seigneur, mais lui-même peut à peine se tenir debout! Voyons, tu es malade?

N'ayant pas trouvé le prince au lit de mort, Élisabeth Prokofievna l'avait cru, sur sa bonne mine, beaucoup mieux portant qu'il ne l'était. Mais sa récente maladie, les pénibles souvenirs qui s'y rattachaient, le tracas de la soirée, l'incident du « fils de Pavlichtcheff », et maintenant celui d'Hippolyte, — tout cela avait irrité l'impressionnabilité du prince au point de le mettre dans une sorte d'état fiévreux. D'ailleurs, un nouveau souci, une nouvelle crainte même, pourrait-on dire, se lisait en ce moment dans ses yeux: il considérait Hippolyte d'un air inquiet, comme s'il s'attendait encore à quelque chose de sa part.

Tout à coup Hippolyte se leva; son visage, affreusement pâle et défait, était celui d'un homme accablé de honte. Ce sentiment se manifestait surtout dans le regard haineux et craintif qu'il fixait sur la société, comme aussi dans le sourire égaré qui crispait ses lèvres frémissantes. Il baissa soudain les yeux, et, avec le même sourire, alla d'un pas chancelant rejoindre Bourdovsky et Doktorenko, qui se trouvaient à l'entrée de la terrasse: il s'était décidé à partir avec eux.

— Eh bien, voilà ce que je craignais! S'écria le prince. — Cela devait arriver!

Hippolyte se retourna brusquement vers lui, en proie à une rage forcenée qui faisait trembler tous les muscles de son visage.

— Ah, c'est ce que vous craigniez! « Cela devait arriver », selon vous? Eh bien, sachez que si je hais quelqu'un ici… cria-t-il d'une voix rauque et sifflante qui sortait de sa bouche avec des flots de salive — (je vous hais tous, tous!); mais vous, vous, âme jésuitique, petite âme de mélasse, idiot, millionnaire bienfaisant, je vous déteste plus que tous et que tout au monde! Il y a longtemps que je vous ai compris et que je me suis mis à vous haïr; du jour où j'ai entendu parler de vous, je vous ai exécré de toutes les forces de mon âme… C'est vous qui venez de machiner tout cela! C'est vous qui avez provoqué en moi cet accès! Vous avez amené un moribond à se déshonorer,

c’est vous, vous, vous qui êtes cause de ma lâche pusillanimité! Je vous tuerais si je restais en vie! Je n’ai pas besoin de vos bienfaits, je n’en accepterai de personne, entendez-vous, de personne, je ne veux rien! J’avais le délire, n’ayez pas l’audace de triompher!… Je vous maudis tous une fois pour toutes!

L’haleine lui manquant, il dut s’arrêter.

— Il a eu honte de ses larmes! Dit tout bas Lébédeff. Élisabeth Prokofievna: — « Cela devait arriver! » Ah! Quel homme que le prince! Il avait lu dans son âme…

Mais la générale ne daigna pas regarder l’employé. Le buste fièrement redressé, la tête rejetée en arrière, elle considérait « ces petites gens » avec une curiosité méprisante. Quand Hippolyte eut fini, Ivan Fédorovitch haussa les épaules. Sa femme le toisa du haut en bas d’un air courroucé comme pour lui demander compte de son mouvement, puis elle se tourna vers le prince:

— Merci, prince, merci, excentrique ami de notre maison, pour l’agréable soirée que vous nous avez procurée à tous. Maintenant, j’en suis sûre, vous êtes tout joyeux parce qu’il vous a été donné de nous associer, nous aussi, à vos extravagances… Assez, cher ami de notre maison, merci de nous avoir enfin fourni l’occasion de vous bien connaître!

D’une main tremblante de colère elle se mit à arranger sa mantille en attendant le départ de « ceux-là ». En ce moment arriva le drojki de louage que, sur l’ordre de Doktorenko, le jeune fils de Lébédeff était allé chercher un quart d’heure auparavant. Le général crut devoir dire son petit mot après sa femme:

— Le fait est, prince, que moi-même je ne m’attendais pas… après tout… après toutes les relations amicales… et, enfin, Élisabeth Prokofievna…

— Allons, comment est-ce possible! S’écria Adélaïde qui s’approcha vivement du prince et lui tendit la main.

Il sourit distraitement à la jeune fille. Soudain il eut comme la sensation d’une brûlure en entendant quelques mots qu’une voix saccadée murmurait à son oreille.

— Si vous ne mettez pas, à l’instant même, ces vilaines gens à la porte, toute ma vie, toute ma vie je vous haïrai! Lui disait tout bas Aglaé. Elle

semblait hors d'elle-même, mais elle se détourna avant que le prince eût pu l'examiner. Du reste, il n'y avait plus personne à mettre à la porte: sur ces entrefaites, on était parvenu tant bien que mal à faire monter Hippolyte en voiture, et le drojki était parti.

— Eh bien, est-ce que cela va encore durer longtemps, Ivan Fédorovitch? Qu'en pensez-vous? Ne serai-je pas bientôt délivrée de ces mauvais gamins?

— Mais moi, ma chère… moi, naturellement, je suis prêt et… le prince…

Ivan Fédorovitch tendit cependant la main à Muichkine, mais, sans attendre que celui-ci la serrât, il courut rejoindre Élisabeth Prokofievna, qui se retirait en donnant tous les signes d'une violente indignation. Adélaïde, son fiancé et Alexandra firent à leur hôte des adieux sincèrement affectueux. Eugène Pavlovitch se trouvait avec eux, et seul il était gai.

— Ce que j'avais prévu est arrivé! Seulement c'est dommage que vous aussi, mon pauvre prince, ayez eu à en souffrir, murmura-t-il avec le sourire le plus aimable.

Aglaé sortit sans prendre congé.

Mais cette soirée devait se terminer par une dernière aventure; une autre rencontre des plus inattendues était réservée à Élisabeth Prokofievna.

Au moment où la générale descendait l'escalier conduisant au chemin (qui faisait le tour du parc), un élégant équipage, une calèche attelée de deux chevaux blancs, passa au galop devant la villa du prince. Deux dames en grande toilette étaient assises dans la voiture. Mais, dix pas plus loin, celle-ci s'arrêta tout à coup, et une des dames se retourna vivement, comme si elle venait d'apercevoir par hasard une figure de connaissance.

— Eugène Pavlovitch! C'est toi? Cria soudain une voix fraîche et mélodieuse dont le son fit frissonner le prince et peut-être un autre encore: — eh bien, je suis enchantée de t'avoir enfin trouvé! J'ai envoyé deux exprès chez toi à Pétersbourg! On t'a cherché toute la journée!

Eugène Pavlovitch s'arrêta sur l'escalier: ces mots avaient fait sur lui l'effet d'un coup de foudre. Élisabeth Prokofievna resta immobile aussi, quoiqu'elle n'éprouvât point l'épouvante et la stupeur qui clouaient Radomsky sur place. La fierté, le froid mépris avec lesquels tantôt elle avait considéré les « petites gens » se montrèrent de nouveau dans ses yeux,

lorsqu'elle dévisagea l'insolente. Un instant après, elle regarda fixement Eugène Pavlovitch.

— Il y a du nouveau! Poursuivit la voix sonore: — ne t'inquiète pas des lettres de change souscrites à Koupféroff; Rogojine les lui a rachetées pour trente mille roubles, j'ai obtenu cela de lui. Tu peux encore être tranquille pendant trois mois. Avec Biskoup et toute cette fripouille nous nous arrangerons, ce sont des connaissances à nous! Ainsi tout va bien, comme tu vois. Sois gai. À demain!

La calèche se remit en marche et ne tarda pas à disparaître.

— C'est une folle! Cria enfin Eugène Pavlovitch, qui, rouge d'indignation, promenait autour de lui des regards ahuris: — je ne sais pas du tout ce qu'elle a voulu dire! Quelles lettres de change? Qui est-elle?

Élisabeth Prokofievna le regarda encore pendant deux secondes; puis, brusquement, elle prit le chemin de sa villa, et les autres la suivirent. Une minute après, le prince vit revenir vers lui Eugène Pavlovitch en proie à une agitation extraordinaire.

— Prince, franchement, vous ne savez pas ce que cela signifie?

— Je n'en sais rien, répondit le prince, qui lui-même paraissait bouleversé.

— Non?

— Non.

— Ni moi non plus, reprit avec un rire soudain Eugène Pavlovitch. — Je vous en donne ma parole d'honneur, je ne comprends rien à ces lettres de change!… Mais qu'est-ce que vous avez? Vous semblez sur le point de défaillir?

— 0h! Non, non, je vous assure, non…

FIN DU TOME PREMIER

L'Idiot - Tome 2

Table des matières

XI
XII

Troisième partie
I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X

Quatrième partie
I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI

XII

XI

La colère des Épantchine ne s'apaisa que le surlendemain. Quoique le prince, selon son habitude, se reprochât bien des choses et s'attendît à un châtiment, au fond pourtant, dès l'abord, il avait cru qu'Élisabeth Prokofievna ne pouvait pas lui en vouloir sérieusement, et qu'elle était plutôt fâchée contre elle-même. Aussi éprouva-t-il une pénible surprise quand il vit qu'on lui gardait une si longue rancune. D'autres circonstances encore le rendaient perplexe. Une surtout, durant ces trois jours, acquit peu à peu une importance énorme aux yeux du prince (depuis quelque temps il avait le regret de constater en lui deux tendances opposées et excessives l'une comme l'autre: d'une part, une confiance extraordinaire, « insensée », d'autre part, une « basse et ténébreuse » méfiance). En un mot, à la fin du troisième jour, l'incident de la dame excentrique interpellant de sa calèche Eugène Pavlovitch avait atteint dans l'esprit soupçonneux du prince d'effrayantes et mystérieuses proportions. Pour lui, le fond de l'énigme se ramenait à cette question qu'il se posait douloureusement: était-ce lui, à proprement parler, la cause de cette « nouvelle monstruosité », ou seulement… Mais quel autre encore pouvait en être coupable? Le prince se gardait d'émettre aucune conjecture à ce sujet. Quant aux lettres N. PH. B., il n'y voyait qu'un innocent badinage, une espièglerie enfantine, et il se fût reproché presque comme une malhonnêteté d'attacher quelque importance à cela.

Du reste, le lendemain de la fatale soirée dont il faisait si amèrement son mea culpa, Muichkine eut dans la matinée le plaisir de recevoir chez lui le prince Chtch… avec Adélaïde: « ils venaient en passant, surtout pour s'informer de sa santé », ils étaient en promenade à deux. Un instant auparavant, Adélaïde avait remarqué dans le parc un vieil arbre fort pittoresque avec son tronc lézardé et son feuillage toujours jeune: elle voulait absolument le dessiner, absolument, si bien qu'elle ne parla guère d'autre chose pendant la demi-heure que dura sa visite. Le prince Chtch… se montra poli et aimable comme de coutume, il mit la conversation sur des faits déjà

anciens, rappela les circonstances de sa première rencontre avec le prince Léon Nikolaïévitch; bref, il fut à peine question de la soirée précédente. À la fin, Adélaïde n'y put tenir et avoua en souriant qu'ils étaient venus incognito; elle n'en dit pas plus, mais cet incognito donnait à supposer que les parents (c'est-à-dire surtout Élisabeth Prokofievna) étaient toujours mal disposés à l'égard du prince. Durant leur visite, les fiancés ne soufflèrent mot ni de la générale, ni d'Aglaé, ni même d'Ivan Fédorovitch. Quand ils prirent congé de Muichkine pour continuer leur promenade, ils ne l'engagèrent pas à se joindre à eux, pas plus qu'ils ne l'invitèrent à venir les voir. À ce propos, Adélaïde laissa même échapper un petit mot très-caractéristique. En parlant d'une de ses aquarelles, la jeune fille témoigna soudain un vif désir de la montrer au prince: « Comment faire pour que vous l'ayez sans retard? Attendez! Je vous l'enverrai aujourd'hui par Kolia, s'il vient nous voir, ou bien demain, en faisant ma promenade avec le prince, je passerai encore chez vous et je vous l'apporterai moi-même », décida-t-elle enchantée d'avoir trouvé ce joint.

Enfin, au moment où les visiteurs allaient se retirer, le prince Chtch… parut se rappeler tout à coup quelque chose.

— Ah! Oui, demanda-t-il, — ne savez-vous pas, cher Léon Nikolaïévitch, ce que c'était que cette personne qui hier, en calèche, a interpellé à haute voix Eugène Pavlitch?

— C'était Nastasia Philippovna, dit Muichkine, — est-ce que vous ne le saviez pas encore? Mais je ne sais qui était avec elle.

— Je le sais, j'étais présent! Reprit le prince Chtch… — Mais que signifiaient ses paroles? J'avoue que c'est pour moi une telle énigme… pour moi et pour d'autres.

En prononçant ces mots, il avait l'air fort intrigué.

— Elle a parlé de certaines lettres de change d'Eugène Pavlovitch que, sur sa demande à elle, Rogojine a rachetées à un usurier, répondit très-simplement le prince, — et elle a dit que Rogojine accorderait du temps à Eugène Pavlitch.

— Je l'ai entendu, je l'ai entendu, mon cher prince, mais cela ne peut pas être vrai! Il est impossible qu'Eugène Pavlitch ait fait des lettres de change!

Riche comme il l'est… Jadis, à la vérité, par suite de son étourderie, il lui est arrivé d'avoir des embarras d'argent, et moi-même je l'ai quelquefois tiré d'affaire… Mais que, dans sa position de fortune, il ait souscrit des lettres de change à un usurier et qu'il en soit inquiet, — c'est inadmissible! Il ne peut pas non plus être à tu et à toi avec Nastasia Philippovna, — voilà où gît le principal problème. Il jure qu'il n'y comprend rien et je le crois parfaitement. Mais je voulais vous demander, cher prince, si vous ne saviez pas quelque chose? Je veux dire, si, par miracle, un bruit ne serait pas arrivé jusqu'à vous?

— Non, je ne sais rien, et je vous assure que je n'ai pris aucune part à cela.

— Ah! Prince, sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui? Je ne vous reconnais pas, positivement. Est-ce que je pouvais vous supposer complice d'une pareille chose?… Allons, vous n'êtes pas dans votre assiette aujourd'hui.

Il embrassa Muichkine.

— Complice d'une « pareille » chose! Que voulez-vous dire? Je ne vois pas là une « pareille » chose.

— Sans doute cette personne a voulu nuire à Eugène Pavlitch en lui prêtant devant témoins des qualités qu'il n'a pas et qu'il ne peut pas avoir, répondit assez sèchement le prince Chtch…

Le prince Léon Nikolaïévitch se troubla; toutefois il n'en continua pas moins à regarder fixement son interlocuteur, comme pour lui demander l'explication de ces paroles; mais le prince Chtch… se tut.

— Alors il ne s'agit pas simplement de lettres de change? Ce n'est pas littéralement ce qui a été dit hier? Murmura enfin Muichkine, pris d'une certaine impatience.

— Mais, je vous le répète, jugez vous-même, qu'est-ce qu'Eugène Pavlitch peut avoir de commun avec… elle, et, par-dessus le marché, avec Rogojine? Encore une fois, il est extrêmement riche, je connais fort bien sa fortune; de plus, il a en perspective l'héritage de son oncle. Nastasia Philippovna a tout simplement…

Le visiteur s'interrompit soudain: évidemment il ne voulait pas s'entretenir de Nastasia Philippovna avec le prince Léon Nikolaïévitch.

— En tout cas, cela prouve qu'elle le connaît, fit celui-ci après une minute de silence.

— Ils ont pu se connaître autrefois; Eugène Pavlitch est un homme léger! Mais, s'ils se sont connus, c'est fort ancien, cela doit remonter à deux ou trois ans; à cette époque-là il voyait Totzky. Pas plus maintenant qu'alors, il ne peut s'être trouvé avec elle dans des relations de nature à autoriser le tutoiement. Vous savez vous-même qu'elle n'était pas ici; elle avait disparu. Beaucoup de gens ignorent encore son retour parmi nous. Il n'y a pas plus de trois jours que j'ai aperçu son équipage.

— Un superbe équipage! Observa Adélaïde.

— Oui, c'est un équipage superbe.

Du reste, ils se séparèrent du prince Léon Nikolaïévitch dans les sentiments les plus affectueux, on pourrait même dire les plus fraternels.

Leur départ laissa notre héros fort soucieux. Certes, depuis la nuit précédente (et peut-être depuis plus longtemps encore), lui-même soupçonnait plusieurs choses, mais jusqu'à cette visite il ne s'était pas pleinement assuré de ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ses craintes. Or le prince Chtch… venait de les confirmer; sans doute il se trompait dans l'interprétation du fait, mais, en somme, il errait autour de la vérité, il avait deviné là une intrigue. (Du reste, pensait Muichkine, peut-être, au fond, comprend-il très-bien ce qu'il en est, et n'a-t-il émis une explication erronée que pour me donner le change.) Un point hors de doute, c'est qu'ils étaient maintenant passés chez lui (le prince Chtch… du moins) dans l'espoir d'obtenir des éclaircissements; s'il en était ainsi, c'est qu'ils le croyaient directement mêlé à l'intrigue. En outre, si tout cela avait réellement tant d'importance, c'est donc qu'elle poursuivait un but terrible; quel but? Cette question épouvantait le prince. « Et comment l'arrêter? Quand elle s'est décidée à une chose, on ne peut pas l'empêcher de la mettre à exécution! » Il savait déjà cela par expérience. « Elle est folle! Folle! »

Mais, durant cette soirée, se produisirent encore beaucoup d'autres circonstances énigmatiques qui toutes demandaient à être éclaircies sans délai; aussi le prince était-il très-chagrin. La visite de Viéra Lébédeff lui procura un peu de distraction: elle vint chez lui avec Lubotchka et l'entretint

gaiement de diverses choses. Après Viéra arriva sa jeune sœur, puis le fils de Lébédeff qui suivait les cours du gymnase. Il assura que, d'après l'interprétation de son père, l' « Étoile Absinthe » qui, dans l'Apocalypse, tombe sur les sources des eaux, figurait le réseau des chemins de fer répandus sur la surface de l'Europe. Le prince ne voulut pas croire que telle fût l'explication de Lébédeff; on décida qu'on le lui demanderait à lui-même à la première occasion. Viéra apprit au prince que, depuis la veille, Keller s'était installé chez eux, et que, selon toute apparence, il ne les quitterait pas de sitôt, parce qu'il avait trouvé là une société et s'était lié avec le général Ivolguine; du reste, il avait déclaré qu'il venait séjourner chez eux uniquement pour compléter son instruction. De jour en jour, le prince se plaisait davantage avec les enfants de Lébédeff. Kolia ne se montra pas de toute la journée: il s'était rendu de grand matin à Pétersbourg (Lébédeff, appelé au dehors pour ses petites affaires, était sorti aussi de très-bonne heure). Mais le prince attendait avec impatience la visite de Gabriel Ardalionovitch, qui s'était formellement engagé à l'aller voir aujourd'hui.

Il arriva vers sept heures de l'après-midi, aussitôt après le dîner. Au premier regard jeté sur lui, le prince se dit que ce monsieur, du moins, devait connaître tous les tenants et aboutissants de l'affaire, — et comment ne les aurait-il pas connus, lui qui pouvait se renseigner auprès de gens toujours aussi bien informés que Barbara Ardalionovna et Ptitzine? Mais les relations que les deux hommes avaient ensemble étaient d'une nature assez particulière; par exemple, le prince avait remis l'affaire de Bourdovsky entre les mains de Gabriel Ardalionovitch, et cette marque de confiance n'était pas la seule qu'il lui eût donnée. Néanmoins il existait toujours certains points dont, par une sorte d'accord tacite, ils évitaient de parler entre eux. Parfois il semblait au prince que Gania aurait peut-être désiré plus de franchise et de cordialité dans leurs rapports. Maintenant, par exemple, à ce que Muichkine crut remarquer quand il vit entrer le jeune homme, celui-ci paraissait convaincu que le moment de rompre la glace était arrivé. (Gabriel Ardalionovitch était pressé pourtant; sa sœur l'attendait chez Lébédeff; tous deux avaient à s'occuper d'une affaire urgente.)

Mais, si Gania avait compté sur toute une série de questions impatientes,

de confidences involontaires, d'épanchements amicaux, il s'était singulièrement trompé. Durant les vingt minutes que le visiteur passa chez lui, le prince resta pensif, presque distrait, et ne fit pas une des questions auxquelles Gania s'attendait. Ce que voyant, celui-ci résolut de se tenir à son tour sur une grande réserve. Tant que dura sa visite, il parla sans discontinuer, bavarda gaiement, avec légèreté, avec grâce, mais s'abstint de toucher au point principal.

Entre autres choses, Gania raconta que Nastasia Philippovna n'était que depuis quatre jours à Pavlovsk, et que déjà elle avait attiré l'attention générale. Elle demeurait chez Daria Alexievna, dans une vilaine petite maison de la rue des Matelots, mais elle avait peut-être le plus bel équipage de Pavlovsk. Autour d'elle s'était déjà groupée toute une foule de soupirants jeunes et vieux; parfois des cavaliers escortaient sa calèche. Nastasia Philippovna était, comme auparavant, fort difficile dans le choix de ses relations, et ne recevait que des visiteurs triés sur le volet. Cela ne l'empêchait pas d'avoir un nombreux entourage sur qui elle pouvait compter en cas de besoin. À cause d'elle, un monsieur en villégiature à Pavlovsk avait rompu avec sa fiancée, et un vieux général avait presque maudit son fils. Quand elle faisait une promenade en voiture, elle prenait souvent avec elle une charmante fillette de seize ans, parente éloignée de Daria Alexievna; cette jeune fille chantait fort bien, et son talent de musicienne avait donné de la notoriété à la petite maison de la rue des Matelots. Du reste, Nastasia Philippovna se tenait très-convenablement, elle s'habillait sans luxe, mais avec un goût dont toutes les dames étaient jalouses, aussi bien que de sa beauté et de son équipage.

— L'excentrique incident d'hier a été sans doute prémédité, et, naturellement, ne doit pas entrer en ligne de compte. Pour trouver à redire à sa conduite, il faudrait l'espionner exprès ou la calomnier, ce qui, du reste, ne tardera pas, acheva Gabriel Ardalionovitch, présumant que son interlocuteur ne manquerait pas de lui demander pourquoi il appelait l'incident d'hier un incident prémédité, et pourquoi on ne tarderait pas à calomnier Nastasia Philippovna. Mais le prince ne fit aucune question de ce genre.

Ce fut spontanément aussi, sans attendre qu'on l'interrogeât, et même

avec un empressement étrange, que Gania s'étendit sur le chapitre d'Eugène Pavlovitch. Dans son opinion, ce dernier ne connaissait guère Nastasia Philippovna que pour lui avoir été présenté par quelqu'un sur la promenade, quatre jours auparavant; tout au plus était-il allé une fois chez elle avec les autres visiteurs de la jeune femme. Quant aux lettres de change, elles n'avaient rien d'impossible: Eugène Pavlovitch possédait une grande fortune sans doute, mais il y avait un certain désordre dans ses affaires. Sur ce curieux sujet Gania tourna court. En ce qui concernait l'incartade commise la veille par Nastasia Philippovna, il se borna à y faire allusion dans la phrase rapportée plus haut. À la fin, Barbara Ardalionovna vint chercher son frère et elle resta une petite minute chez le prince. Sans que celui-ci essayât de la faire parler, elle lui apprit qu'Eugène Pavlovitch passerait à Pétersbourg toute la journée d'aujourd'hui et peut-être encore celle de demain; que son mari (Ivan Pétrovitch Ptitzine) s'y trouvait aussi, et qu'il y était probablement allé pour les affaires d'Eugène Pavlovitch. « Élisabeth Prokofievna est aujourd'hui d'une humeur d'enfer, ajouta-t-elle en sortant, mais le plus singulier, c'est qu'Aglaé s'est fâchée avec toute sa famille, non-seulement avec son père et sa mère, mais même avec ses deux sœurs: tout cela n'est pas beau. » Après avoir donné, comme par hasard, cette dernière nouvelle qui, pour le prince, était extrêmement significative, Barbara Ardalionovna se retira avec son frère. Quant à l'affaire du « fils de Pavlichtcheff », Ganetchka n'en dit pas mot, peut-être par fausse modestie, peut-être aussi « pour ménager les sentiments du prince ». Ce dernier, néanmoins, le remercia encore une fois de toutes les peines qu'il s'était données dans cette circonstance.

Fort content de se retrouver enfin seul, le prince quitta la terrasse, traversa la rue et entra dans le parc. Il voulait ruminer un projet dont l'idée venait de s'offrir à son esprit. Mais ce projet était de ceux qu'il faut exécuter d'entraînement, parce qu'ils ne résistent pas à la réflexion: le prince s'était senti soudain un immense désir d'abandonner tout cela, de retourner là-bas d'où il était venu, de s'enfoncer dans quelque solitude lointaine; bref, de disparaître à l'instant, sans même dire adieu à personne. Il prévoyait que s'il retardait son départ, ne fût-ce que de quelques jours, il resterait

définitivement empêtré dans ce monde, et ne pourrait plus jamais s'en dégager. Mais il ne lui fallut pas dix minutes pour reconnaître que la fuite était impossible, que ce serait presque une lâcheté, que devant lui se posaient des problèmes dont il n'avait même plus le droit maintenant d'esquiver la solution. En s'entretenant de ces pensées, il revint chez lui après une promenade d'un quart d'heure à peine. Il était vraiment malheureux en ce moment.

Lébédeff n'était pas encore rentré, de sorte que, vers le soir, Keller réussit à pénétrer chez le prince. Quoique l'ancien sous-lieutenant ne fût pas ivre, il se trouvait en veine d'épanchements et de confidences. Il déclara tout d'abord qu'il venait raconter au prince toute sa vie, et qu'il n'était resté à Pavlovsk que pour cela. Il n'y avait pas moyen de le mettre à la porte: pour rien au monde il ne serait parti. Keller s'était disposé à faire un long discours, mais après quelques mots incohérents, prononcés en manière de préambule, il sauta à la conclusion: ayant cessé de croire au Très-Haut, il avait perdu tout vestige de moralité, à ce point qu'il s'était rendu coupable de vol. — « Pouvez-vous vous représenter cela? »

— Écoutez, Keller, moi, à votre place, je n'avouerais pas cela sans une absolue nécessité, répondit le prince, — mais, du reste, vous vous calomniez peut-être à dessein.

— Je ne dis cela qu'à vous, à vous seul, et uniquement pour aider à mon développement! Je ne l'ai dit et ne le dirai à aucun autre; quand je mourrai, j'emporterai avec moi ce secret dans la tombe! Mais, prince, si vous saviez, si seulement vous saviez combien il est difficile, à notre époque, de se procurer de l'argent! Où en prendre? Permettez-moi de vous le demander. La réponse est partout la même: « Apporte-nous de l'or et des diamants, là-dessus nous te prêterons », c'est-à-dire, justement ce que je n'ai pas; pouvez-vous vous représenter cela? À la fin, je me fâchai. « Et sur des émeraudes, dis-je, est-ce que vous me prêterez? — Sur des émeraudes, répondit l'homme, oui, encore. — Eh bien, repris-je, voilà qui est parfait! » Je pris mon chapeau et je sortis. Que le diable vous emporte, tas de coquins!

— Mais est-ce que vous aviez des émeraudes?

— Moi, avoir des émeraudes! Oh! Prince, avec quelle sérénité naïve,

pastorale même, on peut le dire, vous considérez encore la vie!

« Ne pourrait-on pas faire quelque chose de cet homme en le soumettant à une bonne influence? » se demandait le prince, qui commençait à éprouver une sorte de pitié pour son visiteur. Quant à son influence personnelle, il croyait qu'elle ne valait rien du tout, et il en jugeait ainsi non par humilité, mais parce qu'il avait une façon un peu spéciale de voir les choses. Insensiblement la conversation s'anima, et elle devint si intéressante que ni l'un ni l'autre ne pensa à y mettre fin. Keller confessait avec un empressement extraordinaire des actes dont il semblait qu'aucun homme n'eût pu se résoudre à faire l'aveu. Chaque fois qu'il commençait un récit, il protestait de son repentir et assurait qu'intérieurement il était « plein de larmes »; mais, en racontant son méfait, il avait l'air de s'en vanter; parfois aussi il le narrait d'une façon si comique que le prince et lui finissaient par rire comme deux fous.

— Le grand point, c'est qu'il y a en vous une confiance enfantine et une véracité extraordinaire, dit enfin le prince; — savez-vous que cela seul rachète déjà bien des choses?

— Je suis noble, noble, chevaleresquement noble! Confirma Keller attendri; — mais, vous savez, prince, toute cette noblesse n'existe qu'en rêve, à l'état d'aspiration, pour ainsi dire; elle ne se montre jamais dans la pratique! Pour quoi cela? Je ne puis le comprendre.

— Ne vous désespérez pas. À présent on peut dire, sans crainte de se tromper, que vous m'avez fait connaître par le menu toute votre existence; du moins, il me semble qu'il est impossible de rien ajouter à ce que vous m'avez raconté, ne le croyez-vous pas?

— Impossible? S'écria d'un air de pitié l'ancien sous-lieutenant: — oh! Prince, jusqu'à quel point vous êtes resté suisse dans votre compréhension de l'homme!

— Vraiment, on peut encore y ajouter quelque chose? Demanda le prince avec un étonnement timide. — Eh bien, qu'est-ce que vous attendiez de moi, Keller? Parlez, je vous prie, pourquoi êtes-vous venu me faire votre confession?

— Ce que j'attendais de vous? D'abord, rien que votre bonhomie est déjà

agréable à contempler; c'est un plaisir que de causer avec vous; je sais, du moins, que j'ai devant moi un personnage très-vertueux, et ensuite… ensuite…

Il semblait embarrassé. Voyant qu'il hésitait à continuer, le prince vint à son secours:

— Vous vouliez peut-être m'emprunter de l'argent?

Ces mots furent dits très-simplement, d'un ton sérieux et même quelque peu timide.

Keller tressaillit, il fixa brusquement un regard étonné sur le visage du prince et déchargea un grand coup de poing sur la table.

— Eh bien, prince, voilà ce qui me renverse, ce qui me déroute complètement! Vous êtes d'une bonhomie, d'une innocence que l'âge d'or lui-même n'a pas connue, et en même temps vous lisez dans l'âme des gens comme le plus perspicace des psychologues. Mais permettez, prince, cela a besoin d'explication, parce que je… décidément je m'y perds! Bien entendu, mon but, en fin de compte, était de vous emprunter de l'argent, mais vous m'avez fait cette question comme si vous ne trouviez là rien de répréhensible, comme si cela vous paraissait tout naturel.

— Oui… de votre part c'est tout naturel.

— Et vous n'êtes pas révolté?

— Mais pourquoi donc le serais-je?

— Écoutez, prince, je demeure ici depuis hier soir, d'abord parce que j'ai une estime particulière pour l'archevêque français Bourdaloue (je l'ai savouré chez Lébédeff jusqu'à trois heures), ensuite et surtout (je vous jure par tout ce que j'ai de plus sacré que je vous dis la vérité la plus pure) je suis resté parce que je voulais, pour ainsi dire, en vous faisant ma confession franche et complète, aider par cela même à mon propre développement. Telle était ma pensée, et je fondais en larmes vers quatre heures, lorsque je me suis endormi. Croirez-vous maintenant à la parole d'un homme très-noble? Au moment où je m'assoupissais, sincèrement rempli de larmes intérieures, et, pour ainsi dire, extérieures (car j'avais fini par sangloter, je m'en souviens!), il m'est venu à l'esprit une idée infernale: « Au bout du compte, si, après ma confession, je lui empruntais de l'argent? » Cette confession a donc été un

truc destiné à vous monter le coup: je voulais, par ce moyen, m'insinuer dans vos bonnes grâces pour vous taper ensuite de cent cinquante roubles. N'est-ce pas une bassesse, selon vous?

— Ce que vous dites n'est pas exact. L'un s'est mêlé à l'autre, voilà tout. Les deux idées se sont confondues, ce qui a lieu très-fréquemment. La même chose m'arrive sans cesse. Du reste, je trouve que cela ne vaut rien et, vous savez, Keller, c'est ce que je me reproche le plus. Quand vous parliez tout à l'heure, il me semblait entendre ma propre histoire. Parfois même j'ai pensé que tous les hommes étaient ainsi, continua le prince, pour qui ce sujet de conversation paraissait être d'un profond intérêt, — et cela me consolait un peu, car il est extrêmement difficile de lutter contre ces idées mixtes; j'ai essayé. Dieu sait comment elles prennent naissance. Et voilà que vous appelez carrément cela une bassesse! À présent, je vais recommencer à avoir peur de ces idées. En tout cas, je ne suis pas votre juge. Mais, à mon avis, c'est aller trop loin que de donner à cela le nom de bassesse; qu'en pensez-vous? Vous avez usé de ruse pour m'emprunter de l'argent, mais vous-même jurez qu'indépendamment du motif pécuniaire votre confession avait aussi un but noble. Quant à l'argent, vous en avez besoin pour bambocher, n'est-ce pas? Et, après votre confession, cela, naturellement, est une lâcheté. Mais aussi comment renoncer en un instant à l'habitude de boire? C'est impossible. Que faire donc? Le mieux est de laisser cela à l'appréciation de votre conscience; que vous en semble?

Le prince considérait Keller avec une extrême curiosité. Évidemment la question des idées mixtes le préoccupait depuis longtemps déjà.

— Eh bien, comment après cela vous appelle-t-on idiot? Je ne le comprends pas! S'écria le boxeur.

Le prince rougit un peu.

— Le prédicateur Bourdaloue n'aurait pas épargné l'homme, et vous, vous l'avez épargné, vous m'avez jugé humainement! Pour me punir et vous prouver que je suis touché, je n'accepterai pas cent cinquante roubles, donnez m'en seulement vingt-cinq, cela suffira! C'est tout ce qu'il me faut, du moins pour deux semaines. Je ne viendrai pas vous demander de l'argent avant quinze jours. Je voulais faire un cadeau à Agachka, mais elle ne le mérite pas.

Oh! Cher prince, que le Seigneur vous bénisse!

Entra Lébédeff qui arrivait de Pétersbourg. La vue d'un billet de vingt-cinq roubles dans les mains de Keller lui fit froncer le sourcil, mais le boxeur, se trouvant en fonds, ne tarda pas à disparaître. Dès qu'il fut sorti, Lébédeff se mit à le débiner.

— Vous êtes injuste, son repentir était vraiment sincère, observa enfin le prince.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce repentir? C'est exactement comme moi hier: « Je suis bas, je suis bas »; ce sont des mots, pas autre chose!

— Ainsi de votre part ce n'étaient que des mots? Je pensais, au contraire…

— Eh bien, tenez, à vous, à vous seul je dirai la vérité, parce que vous pénétrez l'homme: les paroles et le fait, le mensonge et la vérité, chez moi tout cela se mêle et tout cela est parfaitement sincère. La vérité, le fait, c'est que j'éprouve un sincère repentir, croyez-le, ne le croyez pas, je vous le jure. Mais les paroles et les mensonges me sont dictés par une pensée infernale (et toujours présente), l'idée d'attraper les gens et d'utiliser mes larmes de repentir! Oui, je vous l'assure! À un autre je ne le dirais pas, — il rirait ou il cracherait; mais vous, prince, vous jugez humainement.

— Eh bien, voilà mot pour mot ce qu'il m'a dit aussi tout à l'heure! S'écria le prince, — et vous avez tous les deux l'air de vous vanter! Vous m'étonnez même, seulement il est plus sincère que vous, car vous faites de cela un véritable métier. Allons, assez, ne prenez pas cette expression désolée, Lébédeff, et ne mettez pas la main sur votre cœur. Est-ce que vous ne me direz pas quelque chose? Vous n'êtes pas venu pour rien…

Lébédeff se mit à grimacer.

— Je vous ai attendu toute la journée pour vous poser une question; une fois au moins dans votre vie répondez la vérité de prime abord: avez-vous pris une part quelconque hier à l'incident de la calèche?

Nouvelles grimaces de Lébédeff; il commença à rire, à se frotter les mains, à éternuer, mais toujours sans proférer un seul mot de réponse.

— Je vois que vous y avez pris part.

— Mais indirectement, rien qu'indirectement! Je dis la pure vérité! Je me

suis borné à faire savoir en temps utile à une certaine personne que telle société était réunie chez moi et qu'il s'y trouvait certains personnages.

— Je sais que vous ayez envoyé votre fils là, il me l'a dit lui-même tantôt, mais qu'est-ce que c'est que cette intrigue? S'écria le prince impatienté.

— Ce n'est pas moi qui l'ai ourdie, ce n'est pas moi, reprit Lébédeff en agitant le bras comme pour repousser quelque chose, — elle a été machinée par d'autres, et, à proprement parler, c'est plutôt une fantaisie qu'une intrigue!

— Mais de quoi s'agit-il donc? Expliquez-le-moi, pour l'amour du Christ! Se peut-il que vous ne compreniez pas combien cette affaire me touche? Dans le fait on noircit Eugène Pavlovitch.

Le visage de Lébédeff se contracta de nouveau.

— Prince! Excellentissime prince! Vous ne me laissez pas dire toute la vérité, j'ai déjà essayé de vous la faire connaître, plus d'une fois j'ai commencé, mais vous ne m'avez pas permis de continuer…

Le prince ne répondit pas et resta pensif. Évidemment une violente lutte se livrait en lui.

— Allons, c'est bien; dites la vérité, articula-t-il péniblement.

— Aglaé Ivanovna… commença aussitôt Lébédeff.

— Taisez-vous, taisez-vous, cria avec colère le prince devenu tout rouge d'indignation et peut-être aussi de honte. — C'est impossible, tout cela est absurde! Tout cela a été inventé par vous-même ou par d'autres fous de votre espèce. Et que plus jamais je ne vous entende dire un mot à ce sujet!

Il était plus de dix heures du soir lorsque Kolia arriva avec un tas de nouvelles, les unes de Pétersbourg, les autres de Pavlovsk. Les premières avaient trait surtout à Hippolyte et à l'histoire de la veille; il les raconta en gros, se réservant d'y revenir plus tard, et se hâta de passer aux nouvelles de Pavlovsk. Il y avait trois heures que Kolia était revenu de Pétersbourg, et, avant de se rendre chez le prince, il avait commencé par aller chez les Épantchine. « C'est terrible ce qu'il y a là! » Bien entendu, au premier plan figurait la calèche, mais il était certainement arrivé quelque autre chose encore que ni lui ni le prince ne connaissaient. « Naturellement je n'ai pas espionné, je n'ai voulu interroger personne; du reste, on m'a bien reçu, si

bien même que j'en ai été étonné, mais de vous, prince, pas un mot! » Le plus important, c'était que tantôt Aglaé s'était fâchée avec les siens au sujet de Gania. Kolia ignorait les détails de l'affaire, il savait seulement que c'était à cause de Gania (imaginez-vous cela!). La querelle avait été très-violente, par conséquent elle devait avoir un motif grave. Le général était arrivé tard, il avait l'air maussade; Eugène Pavlovitch, qui l'accompagnait, avait été parfaitement accueilli; lui-même s'était montré étonnamment gai et aimable. Mais la nouvelle capitale, c'était que, sans faire d'esclandre, Élisabeth Prokofievna avait mandé auprès d'elle Barbara Ardalionovna qui se trouvait alors avec les demoiselles, et lui avait interdit une fois pour toutes l'accès de sa maison. « Du reste, elle a formulé cette défense de la façon la plus polie, au dire de ma sœur elle-même », ajouta Kolia. Mais quand Varia était sortie de chez la générale et avait pris congé des demoiselles, celles-ci ne savaient même pas qu'elle leur disait adieu pour la dernière fois et qu'il lui était interdit de remettre désormais les pieds dans la maison.

— Mais Barbara Ardalionovna est venue chez moi à sept heures? Fît le prince surpris.

— Et c'est vers les huit heures qu'elle a reçu son congé.

Je plains fort Varia, je plains Gania… sans doute, ils sont continuellement occupés d'intrigues, ils ne pourraient pas vivre sans cela. Et jamais je n'ai pu savoir ce qu'ils trament; du reste, je n'y tiens pas. Mais je vous assure, mon bon, mon cher prince, que Gania a du cœur. Assurément, sous beaucoup de rapports, c'est un homme corrompu, mais il y a en lui des qualités qu'il suffît de chercher pour les découvrir, et jamais je ne me pardonnerai de l'avoir méconnu autrefois… Je ne sais pas si je puis continuer à voir les Épantchine après l'histoire qui vient d'arriver à Varia. À la vérité, dès le début, je me suis mis sur un pied d'indépendance complète, mais n'importe, c'est une question à examiner.

— Vous avez tort de tant plaindre votre frère, observa le prince; — si les choses en sont venues là, c'est que Gabriel Ardalionovitch est dangereux aux yeux d'Élisabeth Prokofievna, et que, par conséquent, ses espérances sont en voie de se réaliser.

— Comment? Quelles espérances? Fit avec étonnement Kolia: — pensez-

vous par hasard qu'Aglaé… ce n'est pas possible!

Le prince garda le silence.

— Vous êtes un terrible sceptique, prince, reprit Kolia au bout de deux minutes, — je remarque que depuis quelque temps vous devenez extraordinairement sceptique; vous commencez à ne plus croire à rien, et à faire des suppositions à propos de tout… mais ai-je employé avec justesse ici le mot « sceptique »?

— Je crois que oui, quoique, du reste, je n'en sois pas bien sûr moi-même.

— Non, je retire le mot « sceptique », j'ai trouvé une nouvelle explication, cria tout à coup Kolia, — vous n'êtes pas sceptique, mais jaloux. Les sentiments de Gania pour certaine fière demoiselle vous causent une jalousie infernale!

En parlant ainsi, Kolia s'était levé brusquement et riait comme peut-être il n'avait jamais ri de sa vie. La rougeur qui couvrait le visage de Muichkine accrut encore la gaieté du gymnasiste. Il s'amusait énormément de l'idée que le prince était jaloux d'Aglaé. Mais son hilarité cessa sitôt qu'il eut remarqué que celui-ci éprouvait un vrai chagrin Ensuite eut lieu entre eux une conversation très-sérieuse qui se prolongea pendant une heure ou une heure et demie.

Le lendemain, une affaire urgente obligea le prince à aller passer une partie de la journée à Pétersbourg. Entre quatre et cinq heures, au moment où il se disposait à reprendre le train pour Pavlovsk, il rencontra dans la gare Ivan Fédorovitch. Celui-ci saisit vivement le prince par le bras, puis, après avoir regardé partout d'un air inquiet, il le fit monter avec lui dans un wagon de première classe. Le général voulait avoir Muichkine pour compagnon de route, désireux qu'il était de l'entretenir de choses importantes.

— D'abord, cher prince, ne sois pas fâché contre moi et, si tu as quelque chose à me reprocher, oublie-le. Moi-même je serais déjà allé te voir hier, mais je ne savais pas comment Élisabeth Prokofievna aurait pris cela… Chez moi… c'est positivement un enfer: un sphinx énigmatique y a élu domicile; moi, je m'en vais, je n'y comprends rien. Mais, pour ce qui est de toi, tu es, à mon avis, moins coupable qu'aucun de nous, quoique, sans doute, tu aies

contribué à amener bien des choses. Vois-tu, prince, il est agréable d'être philanthrope, mais il ne faut pas l'être trop. Toi-même, tu es peut-être déjà payé pour le savoir. Assurément j'aime la bonté et j'estime Élisabeth Prokofievna, mais…

Le général parla de la sorte longtemps encore, mais il y avait beaucoup d'incohérence dans ses paroles. On voyait qu'il était extrêmement troublé par quelque chose de tout à fait incompréhensible pour lui. À la fin, il s'exprima plus nettement.

— Pour moi, il est hors de doute que tu n'as pris aucune part à cela, mais ne viens pas nous voir d'ici à quelque temps, je te le demande en ami, attends que le vent ait changé. Pour ce qui concerne Eugène Pavlovitch, — poursuivit-il avec une chaleur extraordinaire, — tout cela est une calomnie absurde, la calomnie des calomnies! C'est une imposture, il y a là une intrigue, le désir de tout culbuter et d'amener une brouille entre nous. Vois-tu, prince, je te le dis à l'oreille: entre nous et Eugène Pavlitch, il n'a pas encore été dit un seul mot, tu comprends? Nous ne sommes liés par rien, — mais ce mot peut être dit, et même bientôt, et même peut-être tout de suite! Ainsi, voilà, c'est pour empêcher cela! Mais pourquoi, dans quel but, — je ne le comprends pas! C'est une femme étonnante, une femme excentrique; j'ai si peur d'elle que j'en perds presque le sommeil. Et cet équipage, ces chevaux blancs… c'est vraiment chic, comme on dit en français. Qui est-ce qui l'entretient sur ce pied-là? En vérité, j'avais fait un jugement téméraire, j'avais pensé avant-hier que c'était Eugène Pavlitch. Mais il est prouvé que ce ne peut pas être lui; eh bien, s'il en est ainsi, pourquoi veut-elle provoquer une rupture entre nous? Voilà, voilà le problème! Pour garder Eugène Pavlitch? Mais je te répète, je te jure sur la croix qu'il ne la connaît pas, et que ces lettres de change sont une invention! Et avec quelle impudence elle le tutoie à haute voix, en pleine rue! Il y a là positivement une manœuvre! Il est clair que nous devons repousser cela avec mépris et témoigner deux fois plus d'estime à Eugène Pavlitch. C'est dans ce sens que j'ai parlé à Élisabeth Prokofievna. Maintenant je vais te dire ma pensée intime: je suis fermement persuadé qu'elle agit ainsi par rancune personnelle contre moi, tu te rappelles, à cause du passé, quoique jamais je ne me sois donné de torts envers elle. Je

rougis au seul souvenir de cela. À présent la voilà de nouveau en vedette, je la croyais disparue pour tout de bon. Où est donc ce Rogojine? Dites-le moi, je vous prie. Je pensais qu'elle était depuis longtemps déjà madame Rogojine.

En un mot, Ivan Fédorovitch était très-désorienté. Pendant près d'une heure que dura le voyage, il parla seul, posant des questions, y répondant lui-même, serrant la main du prince. Il convainquit du moins celui-ci qu'il ne pensait pas à le soupçonner de quoi que ce fût. C'était l'important pour Muichkine. Le général termina par quelques mots au sujet de l'oncle d'Eugène Pavlitch, qui était chef d'une chancellerie quelconque à Pétersbourg: « Il occupe un beau poste, il a soixante-dix ans, c'est un viveur, un gastronome, un vieillard qui n'a pas encore dételé… Ha, ha! Je sais qu'il a entendu parler de Nastasia Philippovna, et qu'il a même recherché ses faveurs. Je suis passé chez lui tantôt; il ne reçoit pas, il est souffrant; mais il est riche, fort riche, il a une situation considérable et… Dieu veuille lui conserver la vie pendant de longues années, mais c'est encore à Eugène Pavlitch que reviendra toute cette fortune… Oui, oui… et pourtant j'ai peur! Je ne m'explique pas pourquoi, mais j'ai peur. On dirait qu'il y a quelque chose dans l'air, un malheur qui vole, comme une chauve-souris, et j'ai peur, j'ai peur!… »

Et enfin, le troisième jour seulement, comme nous l'avons dit plus haut, eut lieu la réconciliation formelle des Épantchine avec le prince Léon Nikolaïévitch.

XII

Il était sept heures de l'après-midi. Le prince se disposait à aller au parc quand, tout à coup, il vit paraître sur sa terrasse Élisabeth Prokofievna. Elle était seule.

— Premièrement, ne t'avise pas de croire, commença-t-elle, — que je sois venue pour te demander pardon. Jamais de la vie! Tous les torts sont de ton côté.

Le prince resta silencieux.

— Es-tu coupable, oui ou non?

— Autant que vous. Du reste, ni vous ni moi n'avons à nous reprocher aucune mauvaise intention. Avant-hier, je me croyais coupable, mais maintenant j'ai reconnu que je me trompais.

— Ainsi voilà comme tu es! Allons, c'est bien; écoute et assieds-toi, parce que je n'ai pas l'intention de rester debout.

Ils s'assirent.

— Secondement, pas un mot des méchants gamins! J'ai dix minutes à passer avec toi; je suis venue ici pour un renseignement (tu t'imaginais peut-être Dieu sait quoi?), et si tu fais la moindre allusion à ces morveux, je me lève, je m'en vais, et c'est fini entre nous pour toujours.

— Bien, répondit le prince.

— Permets-moi de te faire une question: tu as écrit, il y a deux mois ou deux mois et demi, aux environs de Pâques, une lettre à Aglaé?

— O-oui.

— À quel propos? Qu'y avait-il dans cette lettre? Montre-la!

Les yeux d'Élisabeth Prokofievna étincelaient, elle était tremblante d'impatience.

— Je ne l'ai pas, répondit timidement le prince étonné, — si cette lettre n'a pas été détruite, elle est entre les mains d'Aglaé Ivanovna.

— Ne finasse pas! Qu'est-ce que tu lui as écrit?

— Je ne finasse pas, et je ne crains rien. Je ne vois pas le motif qui

m'aurait empêché d'écrire…

— Tais-toi! Tu parleras plus tard. Qu'y avait-il dans la lettre? Pourquoi as-tu rougi?

Le prince réfléchit un moment.

— Je ne connais pas vos pensées, Élisabeth Prokofievna. Je vois seulement que cette lettre vous déplaît fort. Convenez que je pouvais refuser de répondre à une pareille question. Mais pour vous prouver que je ne redoute rien du fait de cette lettre, que je ne regrette pas de l'avoir écrite, et que je n'en rougis nullement (ce disant, le prince rougissait de plus en plus), je vais vous la réciter, car je crois que je la sais par cœur.

Là-dessus, le prince reproduisit de mémoire, et presque mot pour mot, le contenu du billet qu'il avait écrit à Aglaé.

— Quel galimatias! Qu'est-ce que peuvent signifier ces sottises, selon toi? Demanda d'un ton sévère la générale qui avait écouté avec une attention extraordinaire.

— Je ne le sais pas bien moi-même; tout ce que je puis dire, c'est que j'étais alors sous l'influence d'un sentiment sincère. J'ai eu là-bas des moments de vie pleine et d'espérances ardentes.

— Quelles espérances?

— Il me serait difficile de les expliquer, seulement ce n'étaient pas celles que vous supposez peut-être en ce moment… J'espérais… eh bien, en un mot, je faisais des rêves d'avenir et de joie, je songeais que peut-être je n'étais pas un étranger là-bas. Je me sentais tout d'un coup fort content d'être dans mon pays. Par une matinée ensoleillée, j'ai pris la plume et je lui ai écrit une lettre. Pourquoi à elle? — je n'en sais rien. Parfois le besoin d'un être aimé se fait sentir; j'étais évidemment dans un de ces moments-là… ajouta le prince après un silence.

— Tu es amoureux d'elle, n'est-ce pas?

— N-non. Je… je lui ai écrit comme à une sœur; j'ai même signé: « votre frère ».

— Hum! Tu l'as fait à dessein; je comprends.

— Il m'est fort pénible de répondre à ces questions, Élisabeth Prokofievna.

— Je le sais, mais cela m'est tout à fait indifférent. Écoute, dis-moi la vérité comme devant Dieu: mens-tu ou ne mens-tu pas?

— Je ne mens pas.

— C'est bien vrai que tu n'es pas amoureux d'elle?

— Je crois que c'est absolument vrai.

— « Il croit »! C'est un gamin qui a remis ta lettre?

— J'ai prié Nicolas Ardalionovitch…

— Un gamin? Un gamin? Interrompit avec colère Élisabeth Prokofievna: — je ne veux pas savoir s'il y a un Nicolas Ardalionovitch! Un gamin?

— Nicolas Ardalionovitch…

— Un gamin, te dis-je!

Le prince répondit avec fermeté, sans trop élever la voix pourtant:

— Non, pas un gamin, mais Nicolas Ardalionovitch.

— Allons, c'est bien, mon cher, c'est bien! Je porterai cela à ton compte.

Elle s'arrêta une minute pour calmer son agitation et reprendre haleine.

— Et qu'est-ce que c'est que le « Chevalier pauvre »?

— Je ne le sais pas du tout; je ne suis pour rien là-dedans; c'est quelque plaisanterie.

— Il est agréable d'apprendre cela tout d'un coup! Seulement est-il possible qu'elle ait une inclination pour toi? Elle-même te traitait d'« aliéné » et d'« idiot ».

— Vous auriez pu ne pas me répéter cela, observa le prince d'un ton de reproche, mais presque tout bas.

— Ne te fâche pas. C'est une fille volontaire, une folle, une enfant gâtée; si tel est son bon plaisir, elle ne se gênera pas pour insulter les gens tout haut et se moquer d'eux à leur nez; j'étais tout à fait comme elle à son âge. Seulement, je t'en prie, ne triomphe pas, mon cher, elle n'est pas à toi, je ne veux pas croire cela, et jamais elle ne le sera! Je te le dis pour que tu prennes tes mesures dès maintenant. Écoute, jure-moi que tu n'es pas marié à celle-là.

Le prince faillit bondir d'étonnement.

— Élisabeth Prokofievna, qu'est-ce que vous dites?

— Mais tu as été sur le point de l'épouser?

— J'ai été sur le point de l'épouser, murmura-t-il en baissant la tête.

— Eh bien, tu es amoureux d'elle, s'il en est ainsi? C'est pour elle que tu t'es rendu ici? Pour celle-là?

— Je ne suis pas venu pour me marier, répondit le prince.

— Y a-t-il pour toi quelque chose de sacré au monde?

— Oui.

— Jure que tu n'es pas venu pour épouser celle-là.

— Je le jure par tout ce que vous voudrez.

— Je te crois, embrasse-moi. Enfin je respire librement; mais sache qu'Aglaé ne t'aime pas, avise en conséquence; elle ne t'épousera pas, tant que je serai au monde! Tu as entendu?

— Oui.

Le prince était si confus qu'il ne pouvait regarder en face Élisabeth Prokofievna.

— Prends-en note. Je t'attendais comme une providence (tu ne le méritais pas!), la nuit, j'arrosais mon oreiller de mes larmes, — pas à cause de toi, mon cher, sois tranquille, j'ai un autre chagrin, un chagrin éternel et toujours le même. Mais voici pourquoi je t'attendais avec une telle impatience: je continue à croire que Dieu lui-même t'a envoyé à moi comme un ami et comme un frère. Je ne vois personne, excepté la vieille Biélokonsky, et elle n'est plus ici; d'ailleurs, elle est devenue bête comme un mouton par suite de son grand âge. Maintenant réponds-moi simplement par oui ou par non: sais-tu pourquoi elle a fait cet esclandre avant-hier?

— Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pris aucune part à cela, et que je ne sais rien!

— Assez, je te crois. Maintenant, moi aussi, j'ai changé d'idée à ce sujet, mais jusqu'à hier matin j'accusais de tout Eugène Pavlitch. À présent, sans doute, je ne puis pas ne pas être de leur avis: il est de toute évidence qu'on l'a rendu victime d'une fumisterie. Pourquoi? Dans quel but? Cela seul reste louche et prête à de vilains soupçons. En tout cas, il n'épousera pas Aglaé, c'est moi qui te le dis! Qu'il soit un homme comme il faut, c'est possible, mais peu importe. Jusqu'à présent j'étais irrésolue, maintenant mon parti est pris: « Commencez par me mettre dans un cercueil et par m'enterrer, après cela vous marierez votre fille », voilà ce que j'ai déclaré aujourd'hui à Ivan

Fédorovitch. Tu vois quelle confiance j'ai en toi, tu le vois?

— Oui, et je l'apprécie.

Élisabeth Prokofievna attacha sur le prince un regard sondeur: peut-être aurait-elle voulu découvrir l'effet qu'avait produit sur lui la communication relative à Eugène Pavlitch.

— Tu ne sais rien de Gabriel Ivolguine?

— C'est-à-dire… je sais beaucoup de choses.

— Savais-tu qu'il est en relation avec Aglaé?

Cette nouvelle causa au prince une profonde stupéfaction, il frissonna même.

— Je l'ignorais complètement, répondit-il; — comment, vous dites que Gabriel Ardalionovitch est en relation avec Aglaé Ivanovna? C'est impossible!

— Depuis très-peu de temps. Sa sœur lui a frayé la voie tout l'hiver par un travail de taupe.

— Je ne le crois pas, reprit avec force le prince qui était resté un moment songeur. — Si cela était, je le saurais certainement.

— Tu penses sans doute que lui-même serait venu te l'avouer en pleurant et en se pressant contre ta poitrine! Faut-il que tu sois benêt! Ils te trompent tous comme… comme… Et tu n'es pas honteux d'avoir confiance en lui? Se peut-il que tu ne voies pas qu'il t'a jobardé sur toute la ligne?

— Je sais bien qu'il me trompe quelquefois, dit à demi-voix le prince dont le visage s'était refrogné, — et il n'ignore pas que je le sais… ajouta-t-il, gardant pour lui le reste de sa pensée.

— Il le sait et il est toujours aussi confiant! Il ne manquait plus que cela! Du reste, de ta part c'est tout naturel. Et je m'étonne de quelque chose! Seigneur! Mais y a-t-il jamais eu un pareil homme? Fi! Et sais-tu que ce Ganka ou cette Varka l'ont mise en rapport avec Nastasia Philippovna?

— Qui? S'écria le prince.

— Aglaé.

— Je ne le crois pas! Ce n'est pas possible! Dans quelle intention?

Il se leva précipitamment.

— Je ne le crois pas non plus, quoiqu'il y ait des preuves convaincantes.

C’est une fille capricieuse, fantasque, folle! Une fille méchante, méchante, méchante! Je répéterai pendant mille ans qu’elle est méchante! Toutes mes filles sont comme cela maintenant, même cette poule mouillée d’Alexandra, mais celle-là m’a déjà glissé hors des mains. Mais je ne le crois pas non plus! Peut-être parce que je ne veux pas le croire, ajouta comme en aparté la générale, puis elle s’adressa de nouveau au prince: — Pourquoi n’es-tu pas venu nous voir? Lui demanda-t-elle brusquement. — Pourquoi depuis trois jours entiers n’es-tu pas venu chez nous? Cria-t-elle impatiemment une seconde fois.

Le prince commença à exposer ses raisons, mais Élisabeth Prokofievna l’interrompit.

— Tout le monde te considère comme un imbécile et te trompe! Tu as été hier à Pétersbourg; je parie que tu es allé te mettre à genoux devant ce drôle et que tu l’as supplié d’accepter tes dix mille roubles!

— Je n’y ai même pas pensé. Je ne l’ai pas vu, et, d’ailleurs, ce n’est pas un drôle. J’ai reçu une lettre de lui.

— Montre-la!

Le prince prit un pli dans son portefeuille et le tendit à Élisabeth Prokofievna. Voici ce que contenait cette lettre:

« Monsieur, aux yeux des gens je n’ai sans doute pas le moindre droit de nourrir de l’amour-propre. Dans l’opinion du monde, je suis trop insignifiant pour cela. Mais ce qui est vrai aux yeux des hommes ne l’est pas aux vôtres. Je me suis convaincu, monsieur, que vous valez peut-être mieux que les autres. Je ne suis pas d’accord avec Doktorenko et je me sépare de lui sur ce point. Jamais je n’accepterai de vous un kopek, mais vous êtes venu en aide à ma mère, et je vous en dois de la reconnaissance, quoique ce soit une faiblesse. En tout cas, j’ai changé d’opinion sur votre compte et je crois nécessaire de vous en informer. Mais ensuite j’estime qu’il ne peut plus y avoir entre nous de rapports d’aucune sorte. Antip Bourdovsky ».

« P. S. Les deux cents roubles que je vous dois encore vous seront sûrement remboursés avec le temps. »

— Quelle stupidité! Fit la générale en rendant la lettre d’un mouvement brusque: — ce n’était pas la peine de lire cela. Pourquoi souris-tu?

— Avouez que cette lecture vous a fait plaisir.

— Comment! La lecture de ce galimatias vaniteux! Mais est-ce que tu ne vois pas qu'ils sont tous affolés d'orgueil et de vanité?

— Si, mais en somme, il a reconnu ses torts, il a rompu avec Doktorenko, et même, plus il est vaniteux, plus cela a dû coûter à son amour-propre. Oh! Quel petit enfant vous êtes, Élisabeth Prokofievna!

— Tu veux que je te donne un soufflet, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est nullement mon désir. Mais je dis cela parce que vous cachez la satisfaction que cette lettre vous a causée. Pourquoi avez-vous honte de vos sentiments? Vous êtes toujours ainsi.

— Désormais ne te permets plus de mettre le pied chez moi, répliqua la générale, qui se leva pâle de colère, — je ne veux plus jamais respirer le même air que toi!

— Et d'ici à trois jours vous viendrez vous-même me prier d'aller chez vous… Allons, comment n'êtes-vous pas honteuse? Ce sont vos meilleurs sentiments, pourquoi en rougissez-vous? Vous ne faites que vous tourmenter vous-même.

— Que je meure si je te revois jamais! J'oublierai ton nom! Je l'ai oublié!

Elle s'éloigna brusquement du prince.

— Avant votre défense, on m'avait déjà interdit d'aller chez vous, lui cria-t-il.

— Quo-oi? Qui te l'avait interdit?

Elle se retourna soudain comme si elle avait été piquée par une aiguille. Le prince hésitait à répondre, il sentait qu'il venait de dire un mot de trop.

— Qui t'a défendu d'aller chez nous? Insista d'un ton irrité Élisabeth Prokofievna.

— Aglaé Ivanovna m'interdit…

— Quand? Mais parle donc!

— Ce matin elle m'a fait savoir que je ne devais plus me permettre d'aller chez vous.

Élisabeth Prokofievna resta comme paralysée par la stupeur, néanmoins elle essayait de recueillir ses idées.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait savoir? Qui a-t-elle envoyé? Elle a chargé le

gamin de cette commission? Elle t'a dit cela de vive voix? Cria-t-elle de nouveau.

— J'ai reçu une lettre d'elle, répondit le prince.

— Où est-elle? Donne-la! Tout de suite!

Après s'être consulté un instant, le prince tira de la poche de son gilet non pas une lettre, mais un petit morceau de papier sur lequel étaient écrites les lignes suivantes:

« Prince Léon Nikolaïévitch! Si, après tout ce qui s'est passé, vous avez l'intention de m'étonner en vous rendant à notre villa, vous ne me trouverez pas, soyez-en sûr, parmi ceux à qui votre visite fera plaisir. Aglaé Épantchine. »

La générale réfléchit un instant, puis elle s'élança brusquement vers le prince, le prit par le bras et l'entraîna avec elle.

— Tout de suite! Viens! Il faut absolument que tu viennes tout de suite, à l'instant même! Dit-elle vivement.

Son agitation, son impatience étaient extraordinaires.

— Mais vous m'exposez…

— À quoi? Oh! Le nigaud! On dirait qu'il n'est même pas un homme! Allons, maintenant je verrai tout moi-même, de mes propres yeux…

— Mais laissez-moi au moins prendre mon chapeau…

— Voilà ton affreux chapeau, partons! Il n'a même pas su choisir une forme un peu élégante!… Elle a écrit cela… elle a écrit cela après ce qui a eu lieu tantôt… c'est dans la fièvre, balbutia Élisabeth Prokofievna qui n'avait pas lâché le bras du prince et entraînait toujours celui-ci à sa suite, — tantôt j'ai pris ta défense, j'ai dit tout haut que tu étais un imbécile de ne pas venir… autrement elle n'aurait pas écrit cette lettre stupide! Cette lettre inconvenante! Indigne d'une jeune fille noble, bien élevée, intelligente!… Hum! Continua-t-elle, — ou bien… ou peut-être… peut-être qu'elle-même est vexée parce que tu ne viens pas; seulement elle n'a pas songé qu'on ne doit pas écrire ainsi à un idiot, attendu qu'il prendra tout au pied de la lettre, et c'est ce qui est arrivé. Pourquoi es-tu tout oreilles? Cria-t-elle s'apercevant qu'elle en avait trop dit: — il lui faut un bouffon comme toi, elle en est privée depuis longtemps, voilà pourquoi elle te demande! Tu vas lui servir de cible,

et j’en suis bien aise, j’en suis enchantée! Tu n’auras que ce que tu mérites. Oh! Elle saura te tourner en ridicule, sois tranquille!

Troisième partie

I

Les Épantchine ou, du moins, les plus réfléchis d'entre eux étaient désolés de ne point ressembler au reste de la société. Sans pleinement se rendre compte du fait, ils ne laissaient pas de soupçonner parfois que chez eux les choses n'allaient pas comme ailleurs. Tout le monde menait une existence paisible et uniforme, — la leur était continuellement cahotée; tout le monde roulait sur les rails, — eux déraillaient à chaque instant. Dans toutes les maisons régnait la timidité voulue par les bienséances, — chez eux, on ne connaissait pas cela. Peut-être, à la vérité, Élisabeth Prokofievna était-elle la seule à se faire ces observations chagrines: les demoiselles, qui ne manquaient pas, d'ailleurs, de pénétration ni de causticité, étaient encore jeunes; le général avait l'esprit assez perspicace, bien que peu délié, mais, dans les cas embarrassants, il se contentait de dire: hum! Et, au demeurant, se reposait de tout sur sa femme. Par conséquent, à elle aussi incombait la responsabilité. Et ce n'était pas que ces gens-là se distinguassent par quelque initiative particulière, ni que leurs déraillements eussent pour cause une tendance consciente à l'originalité, ce qui aurait été fort inconvenant. Oh! Non, il n'y avait ici rien de prémédité; mais, au bout du compte, la famille Épantchine, bien que fort considérée, n'était pas ce que doit être une famille entourée de la considération publique. Depuis quelque temps, Élisabeth Prokofievna s'était mis dans la tête que tout le mal venait exclusivement d'elle et de son « malheureux caractère »; cette conviction ajoutait encore à son chagrin; sans cesse elle maudissait « sa stupide, son inconvenante excentricité »; toujours inquiète, toujours sur le qui-vive, elle perdait constamment la carte et se trouvait fort embarrassée dans les rencontres les plus ordinaires de la vie.

Nous avons dit, au commencement de notre récit, que les Épantchine jouissaient de l'estime générale. Ivan Fédorovitch lui-même, malgré son obscure origine, était reçu partout avec respect. Il méritait cela d'abord à cause de sa fortune et de sa position assez élevée, ensuite parce qu'il était un homme tout à fait comme il faut, quoique borné. Une certaine pesanteur

d’esprit semble, du reste, une qualité presque indispensable sinon à tout personnage public, du moins à tout financier sérieux. En outre, le général avait des manières convenables, il était modeste, savait se taire, et en même temps ne se laissait pas marcher sur le pied. Enfin, chose plus importante encore, il avait une haute protection. Quant à Élisabeth Prokofievna, comme le lecteur le sait déjà, elle sortait d une famille aristocratique. À la vérité, on regarde plus chez nous aux relations qu’à la naissance, mais elle avait aussi des relations: elle était aimée et estimée de gens dont l’exemple faisait loi dans la société. Il est à peine besoin de dire que ses chagrins de famille n’avaient aucun fondement, ou, du moins, que son imagination les grossissait d’une façon ridicule; mais, si vous avez une verrue sur le nez ou sur le front, vous vous figurez que votre verrue attire l’attention générale, que tout le monde n’est occupé qu’à s’en moquer, et qu’on vous condamne à cause de cela, eussiez-vous néanmoins découvert l’Amérique. Assurément, Élisabeth Prokofievna passait dans la société pour une « originale », mais elle n’en était pas moins estimée parce qu’on la jugeait ainsi; or la pauvre femme avait fini par croire qu’on n’avait pas d’estime pour elle, — c’était là le malheur. En considérant ses filles, elle se disait avec douleur qu’elle nuisait à leur avenir, qu’elle avait un caractère ridicule, inconvenant, insupportable: naturellement, la faute en était à son entourage; aussi, du matin au soir, querellait-elle son mari et ses filles qu’elle aimait pourtant jusqu’à l’oubli d’elle-même, presque jusqu’à la passion.

Ce qui la désolait surtout, c’était l’idée que ses filles devenaient « originales » tout comme elle, et qu’il n’y avait pas, qu’il ne devait pas y avoir de pareilles demoiselles au monde. « Ce sont des nihilistes qui poussent, voilà tout! » se répétait-elle à chaque instant. Depuis un an, cette pensée tourmentait de plus en plus Élisabeth Prokofievna. « D’abord, pourquoi ne se marient-elles pas? » se demandait-elle sans cesse. Pour faire de la peine à leur mère, — elles n’ont que ce but dans la vie, il ne peut en être autrement, car tout cela ce sont les idées nouvelles, tout cela c’est la maudite question des femmes! Est-ce qu’Aglaé, il y a six mois, n’a pas imaginé de couper sa magnifique chevelure? (Seigneur, moi-même, dans mon temps, je n’avais pas d’aussi beaux cheveux!) Elle avait déjà les ciseaux en main, j’ai dû me mettre

à ses genoux pour la faire renoncer à cette fantaisie!… Elle, soit, j'admets qu'elle ait agi par méchanceté, pour chagriner sa mère, parce que c'est une fille méchante, capricieuse, une enfant gâtée, mais surtout méchante, méchante, méchante! Mais est-ce que cette grosse Alexandra ne voulait pas aussi se raser la tête, et celle-là, non par caprice ni par méchanceté, mais par conviction, comme une sotte, parce qu'Aglaé lui avait fait croire qu'elle dormirait mieux sans cheveux, et qu'elle n'aurait plus de migraines? Et combien de partis, combien, combien se sont présentés pour elles depuis cinq ans! Dans le nombre il y en avait certainement de beaux, de très-beaux même! Qu'attendent-elles donc? Pourquoi ne se marient-elles pas? Uniquement pour vexer leur mère, elles n'ont pas d'autre raison, absolument aucune autre! »

Élisabeth Prokofievna éprouva quelque soulagement quand elle put se dire que du moins une de ses filles, Adélaïde, allait enfin être établie. « Ce sera toujours un débarras pour moi », déclarait-elle lorsqu'il lui arrivait de manifester tout haut ses sentiments (dans le for intérieur elle se servait d'expressions beaucoup plus tendres). Et comme toute l'affaire s'était arrangée heureusement, convenablement! Dans le monde même on n'en parlait que sur un ton hautement approbateur. Le fiancé était un homme comme il faut, un homme connu, un prince; il avait de la fortune, et, en outre, il plaisait à sa future: qu'aurait-on pu désirer de mieux? Mais Élisabeth Prokofievna avait toujours été moins inquiète de sa seconde fille que des deux autres, quoique les goûts artistiques d'Adélaïde ne fussent pas sans lui causer parfois un peu d'appréhension. « En revanche, elle a un caractère gai et beaucoup de bon sens: avec cela une fille ne se perd pas », se disait en fin de compte la générale, et cette pensée la rassurait. C'était l'avenir d'Aglaé qui lui donnait le plus de souci. Au sujet de l'aînée, Alexandra, Élisabeth Prokofievna ne savait si elle devait ou non s'inquiéter. Quelquefois il lui semblait que « c'en était fait de cette fille »; elle avait vingt-cinq ans, — donc elle était destinée à coiffer sainte Catherine. Et « avec une beauté pareille!… » La malheureuse mère passait les nuits à pleurer, pendant que la cause de ces larmes dormait du sommeil le plus tranquille. « Mais qu'est-ce qu'elle est? Une nihiliste ou simplement une sotte? » Élisabeth Prokofievna savait fort

bien, du reste, que cette dernière qualification n'était pas à sa place ici: elle tenait en haute estime le jugement d'Alexandra Ivanovna et lui demandait volontiers conseil. Mais que sa fille fût une « poule mouillée », elle n'en doutait pas du tout: « elle est si tranquille que rien ne peut l'émouvoir. Du reste, les « poules mouillées » elles-mêmes ne sont pas tranquilles, — fi! Je n'y comprends rien! » Alexandra Ivanovna inspirait à Élisabeth Prokofievna une sorte de compassion inexplicable que la générale n'éprouvait pas au même degré pour Aglaé, quoique celle-ci fût son idole. Mais les mouvements d'humeur (par où se manifestait surtout la sollicitude maternelle), les épithètes comme celle de « poule mouillée », etc., ne provoquaient que l'hilarité d'Alexandra. Parfois les choses les plus insignifiantes exaspéraient Élisabeth Prokofievna, la mettaient hors d'elle-même. Par exemple, Alexandra Ivanovna aimait à dormir fort longtemps et d'ordinaire elle faisait beaucoup de rêves, mais ils se distinguaient toujours par une niaiserie, une innocence peu communes, — un enfant de sept ans n'en aurait pas fait d'autres. Eh bien, l'innocence même de ces songes irritait la maman. Une fois, la jeune fille vit en rêve neuf poules, et, à ce propos, une querelle sérieuse eut lieu entre elle et sa mère; pourquoi? Il serait difficile de le dire. Une autre fois, — la seule, il est vrai, — elle eut un songe un peu original: elle vit un moine dans une chambre obscure où elle avait peur de pénétrer. Adélaïde et Aglaé s'en furent avec de grands éclats de rire raconter triomphalement ce songe à Élisabeth Prokofievna. La maman se fâcha et traita ses trois filles de sottes. « Hum! Elle est tranquille comme une imbécile, c'est une véritable « poule mouillée », rien ne peut l'émouvoir, et pourtant elle est triste, il y a des jours où elle fait vraiment peine à voir! Pourquoi est-elle triste, pourquoi? » Parfois la générale posait même cette question à son mari, et cela fébrilement selon son habitude, d'un ton de menace, comme quelqu'un qui exige une réponse immédiate. Ivan Fédorovitch fronçait les sourcils, haussait les épaules et, à la fin, exprimait son opinion en écartant les bras:

— Il lui faut un mari!

Élisabeth Prokofievna éclatait comme une bombe:

— Dieu veuille seulement qu'il n'ait pas vos sentiments et vos idées, Ivan

Fédorovitch; qu'il ne soit pas aussi grossier que vous, Ivan Fédorovitch…

Le général se sauvait aussitôt, et Élisabeth Prokofievna, après avoir éclaté, se calmait. Bien entendu, le soir même, elle se montrait extraordinairement prévenante, douce, affable, respectueuse à l'égard d'Ivan Fédorovitch, de « son grossier » Ivan Fédorovitch, de son bon, de son cher, de son adoré Ivan Fédorovitch, car elle n'avait jamais cessé d'aimer son Ivan Fédorovitch, elle était même amoureuse de lui; il le savait très-bien, et de son côté il estimait infiniment son Élisabeth Prokofievna.

Mais le principal tourment de la mère, celui de toutes les heures, c'était Aglaé. « Elle est tout à fait comme moi, c'est mon portrait sous tous les rapports, se disait la générale, — un despotique, un vilain petit diable! Une nihiliste, une originale, insensée, méchante, méchante, méchante! Oh! Seigneur, comme elle sera malheureuse! »

Toutefois, comme nous l'avons dit, l'assurance qu'Adélaïde allait bientôt se marier fut un baume pour Élisabeth Prokofievna. Durant près d'un mois elle oublia ses inquiétudes. Le prochain mariage d'Adélaïde fut cause qu'on se mit aussi à parler d'Aglaé dans le monde, et la jeune fille se tenait si bien partout, elle avait des façons si aisées, une attitude si intelligente, un charme si vainqueur; sa fierté même semblait être une grâce de plus! Depuis un mois elle était si polie et si aimable avec sa mère! (« À la vérité, il faut se donner le temps de bien connaître cet Eugène Pavlovitch, oh, oui, il faut l'étudier à fond; d'ailleurs Aglaé ne parait pas le voir beaucoup plus volontiers que les autres! ») Mais quel heureux changement tout d'un coup dans son caractère! Et comme elle est belle, mon Dieu, comme elle est belle! Elle embellit tous les jours! Et voilà…

Et voilà, ce vilain principicule, ce misérable petit idiot n'avait eu qu'à se montrer, et de nouveau tout était bouleversé, tout était sens dessus dessous dans la maison!

Et pourtant qu'est-ce qui était arrivé?

Pour d'autres, rien ne serait arrivé assurément. Mais Élisabeth Prokofievna avait ceci de particulier que, dans les circonstances les plus simples de la vie, elle savait toujours découvrir quelque chose qui l'effrayait parfois au point de la rendre malade. Qu'on juge de ce qu'elle dut éprouver

quand au milieu de toutes ses inquiétudes chimériques, elle vit soudain se produire un incident qui avait une gravité réelle et valait la peine qu'on s'en préoccupât sérieusement!

« Et comment a-t-on osé, comment a-t-on osé m'écrire cette maudite lettre anonyme où l'on me dit que cette créature est en relation avec Aglaé? » pensait la générale tout le long de la route, tandis qu'elle entraînait le prince à sa suite. Lorsqu'elle fut arrivée chez elle et qu'elle eut fait asseoir Muichkine devant la table ronde autour de laquelle était réunie toute la famille, Élisabeth Prokofievna retomba dans ses réflexions: « Comment a-t-on même osé penser à cela? Mais je mourrais de honte si j'en croyais un traître mot ou si je montrais cette lettre à Aglaé! Comme on se moque de nous, des Épantchine! Et Ivan Fédorovitch est la cause de tout, de tout! À vous la responsabilité de tout cela, Ivan Fédorovitch! Ah! Pourquoi ne nous sommes-nous pas plutôt transportés à Élaguine? J'avais proposé d'y aller! C'est peut-être Varka qui a écrit la lettre, je m'en doute, ou peut-être… tout cela, c'est la faute d'Ivan Fédorovitch! Cette créature a imaginé cela pour se moquer de lui; en souvenir d'une ancienne liaison, elle a voulu le tourner en ridicule, tout comme elle l'avait déjà bafoué quand il lui a offert des perles… Mais, au bout du compte, nous sommes mêlées à cette affaire, vos filles y sont mêlées, Ivan Fédorovitch, des demoiselles de la meilleure société, des jeunes personnes à marier; elles se trouvaient là, elles sont restées là, elles ont tout entendu; elles ont été mêlées de même à l'histoire avec les gamins, réjouissez-vous, elles étaient là aussi et elles ont tout entendu! Je ne pardonne pas à ce petit prince, jamais je ne lui pardonnerai! Et pourquoi depuis trois jours Aglaé a-t-elle les nerfs agités? Pourquoi s'est-elle presque brouillée avec ses sœurs, même avec Alexandra à qui elle baisait toujours les mains comme à sa mère, tant elle la respectait? Pourquoi depuis trois jours est-elle une énigme pour tout le monde? Que vient faire ici Gabriel Ivolguine? Pourquoi hier et aujourd'hui s'est-elle mise à vanter Gabriel Ivolguine et n'a-t-elle pas cessé de pleurer? Pourquoi dans cette lettre anonyme est-il question de ce maudit « chevalier pauvre », alors qu'elle n'a pas même montré à ses sœurs le billet qu'elle avait reçu du prince? Et pourquoi… pourquoi ai-je couru tout à l'heure chez lui comme une possédée et l'ai-je moi-même traîné ici? Seigneur, je suis folle,

que de sottises je viens de faire! Parler à un jeune homme des secrets de ma fille, et encore… et encore de secrets qui, pour ainsi dire, le concernent lui-même! Seigneur, c'est encore bien heureux qu'il soit idiot et… et… que ce soit un ami de la maison! Seulement est-il possible qu'Aglaé ait une toquade pour un pareil crétin? Seigneur, à quoi vais-je penser! Fi! Nous sommes des types… tous, à commencer par moi, on devrait nous mettre sous verre et nous montrer pour dix kopeks. Je ne vous pardonne pas cela, Ivan Fédorovitch, je ne vous le pardonnerai jamais! Et pourquoi à présent ne le larde-t-elle pas? Elle avait promis de le larder et elle n'en fait rien! Oh! Comme elle le regarde attentivement! Elle se tait, elle ne s'en va pas, elle reste, et elle-même lui avait défendu de venir… Il est tout pâle. Et ce maudit bavard d'Eugène Pavlitch qui parle tout le temps! Il n'y en a que pour lui, il ne permet pas aux autres de placer un mot. Je saurais bien vite tout, si je pouvais seulement changer la conversation… »

Le prince, en effet, était assez pâle. Assis devant la table ronde, il semblait extrêmement effrayé, et néanmoins, par moments, une extase incompréhensible pour lui-même s'emparait de son âme. Oh! Comme il avait peur de regarder d'un certain côté, vers le coin d'où le contemplaient fixement deux yeux noirs bien connus! Mais, en même temps, qu'il était heureux de se retrouver au milieu de cette famille et d'entendre la voix connue, — après ce qu'on lui avait écrit! « Seigneur, que dira-t-elle maintenant! » Quant à lui, il n'avait pas encore proféré une parole et il prêtait une oreille fort attentive aux propos d'Eugène Pavlovitch. Rarement ce dernier avait paru plus content et plus en train que ce soir-là. Le prince l'écoutait et pendant longtemps il ne comprit presque rien à ses paroles. À l'exception d'Ivan Fédorovitch qui n'était pas encore revenu de Pétersbourg, toute la famille Épantchine se trouvait là; le prince Chtch… y était aussi. On s'était réuni sans doute pour aller entendre la musique avant le thé. Bientôt Kolia se montra sur la terrasse. « Ainsi on continue à le recevoir ici », pensa à part soi le prince.

L'habitation des Épantchine était une belle villa qui avait l'aspect d'un chalet suisse. De tous côtés on apercevait des fleurs et de la verdure. Un jardin, petit mais très-bien tenu, entourait la maison. Comme chez le prince,

toute la société était assise sur la terrasse, seulement celle-ci était un peu plus grande et offrait un plus joli coup d'œil.

Au moment où arriva Muichkine, la conversation roulait sur un sujet qui semblait déplaire à plusieurs. On pouvait deviner qu'une discussion assez vive venait d'avoir lieu. Tout le monde aurait préféré parler d'autre chose, mais Eugène Pavlovitch allait toujours son train sans remarquer l'impression produite par son langage. On le vit s'animer encore plus lorsque le prince eut fait son apparition. Élisabeth Prokofievna fronçait le sourcil, quoiqu'elle ne comprît pas tout. Aglaé, assise un peu à l'écart, ne se retira pas; la jeune fille écoutait et se renfermait dans un silence obstiné.

— Permettez, répliquait avec feu Radomsky, — je ne dis rien contre le libéralisme. Le libéralisme n'est pas un mal, il fait partie intégrante d'un tout qui, sans lui, se dissoudrait, il a le droit d'exister tout aussi bien que le conservatisme le plus moral. Mais j'attaque le libéralisme russe et je répète que, si je l'attaque, c'est parce que le libéral russe n'est pas un libéral russe. Montrez-moi un libéral russe, et je l'embrasserai tout de suite devant vous.

— Si toutefois il consent à vous embrasser, dit Alexandra Ivanovna qui était fort excitée, comme le prouvait la rougeur inaccoutumée de son visage.

« Voilà, pensait Élisabeth Prokofievna, — elle ne fait que manger et dormir, rien ne peut secouer son apathie, et tout d'un coup, une fois par an, cette flegmatique personne s'emballe, que c'est à n'y rien comprendre! » Le prince crut s'apercevoir que le ton d'Eugène Pavlovitch était loin de plaire à Alexandra Ivanovna; elle trouvait que le jeune homme traitait trop gaiement un sujet sérieux; malgré la chaleur qu'il mettait dans ses paroles, il avait l'air de plaisanter.

— Je soutenais tout à l'heure, au moment où vous êtes entré, prince, poursuivit Eugène Pavlovitch, — que chez nous jusqu'à présent les libéraux se sont exclusivement recrutés dans deux classes absolument distinctes de la nation: les propriétaires de serfs et les séminaristes. Il en est de même de nos socialistes. Tous ceux qui, soit ici, soit à l'étranger, revendiquent ce nom, ne sont, eux aussi, que des libéraux appartenant à la gentilhommerie contemporaine du servage. Pourquoi riez-vous? Je n'aurais qu'à prendre leurs ouvrages et, sans être un critique littéraire, je vous prouverais clair comme le

jour que chaque page de leurs livres, de leurs brochures, de leurs mémoires a été écrite par un propriétaire russe de l'ancien temps. Leur colère, leur indignation, leur humour sent le propriétaire et le propriétaire le plus fossile; leurs extases et leurs larmes peuvent être sincères, mais ce sont des extases et des larmes de hobereaux… ou de séminaristes… Vous voilà encore à rire? Vous riez aussi, prince? Vous non plus, vous n'êtes pas de mon avis?

En effet, les paroles d'Eugène Pavlovitch avaient provoqué une hilarité générale, le prince lui-même souriait.

— Je ne puis pas encore dire si je suis ou non de votre avis, répondit Muichkine qui avait tout à coup cessé de sourire et dont la physionomie effarée ressemblait maintenant à celle d'un écolier pris en faute, — mais je vous assure que je vous écoute avec un plaisir extraordinaire…

Il prononça ces mots d'une voix étranglée, tandis qu'une sueur froide perlait sur son front. C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche depuis son arrivée. Il voulut regarder autour de lui, mais il n'osa pas; Eugène Pavlovitch s'en aperçut et sourit.

— Je vais, messieurs, vous citer un fait, reprit-il avec ce mélange de chaleur et d'enjouement qui faisait soupçonner de l'ironie sous ses paroles les plus convaincues en apparence, — un fait dont j'ai même l'honneur de m'attribuer exclusivement la découverte; du moins personne, que je sache, n'en a encore rien dit. Dans ce fait se révèle tout le fond du libéralisme russe dont je parle. D'abord, qu'est-ce, d'une façon générale, que le libéralisme, sinon la guerre (juste ou injuste, c'est une autre question) faite à l'ordre de choses existant? C'est cela, n'est-ce pas? Eh bien, le fait découvert par moi, c'est que le libéralisme russe n'est pas une attaque à l'ordre de choses établi mais aux choses mêmes, qu'il fait la guerre non aux institutions existantes, mais au pays. Mon libéral en est venu à nier la Russie, c'est-à-dire à haïr et à battre sa mère. Tout événement malheureux pour la Russie le fait rire, s'il ne l'enivre pas de joie. Il déteste les usages nationaux, l'histoire russe, tout. Son excuse, s'il en a une, c'est qu'il ne comprend pas ce qu'il fait, et que sa haine de la Russie lui apparaît comme le libéralisme le plus fécond (oh! Vous rencontrez souvent chez nous des libéraux qui applaudissent les réactionnaires et qui sont peut-être, au fond, sans le savoir eux-mêmes, les

conservateurs les plus absurdes, les plus obtus et les plus dangereux). Cette haine de la Russie, certains de nos libéraux, il n'y a pas encore longtemps, la prenaient presque pour le véritable amour de la patrie, et ils se vantaient de voir mieux que les autres en quoi doit consister ce sentiment. Mais maintenant ils y mettent plus de franchise, le mot même de « patriotisme » leur fait honte, ils ont rejeté cette idée comme nuisible et méprisable. C'est là un phénomène dont aucun temps, aucun pays n'a encore fourni d'exemples. Comment donc en expliquer la présence chez nous? Par la raison que j'ai donnée tout à l'heure, à savoir que le libéral russe n'est pas un libéral russe; selon moi il n'y a pas d'autre explication possible du fait.

— Je considère tout ce que tu as dit comme une plaisanterie, Eugène Pavlitch, répliqua d'un ton sérieux le prince Chtch…

— Je n'ai pas connu tous les libéraux et je ne me charge pas de les juger, ajouta Alexandra Ivanovna, — mais je vous ai écouté avec indignation: vous avez pris un cas particulier et vous l'avez érigé en règle générale: par conséquent votre accusation est calomnieuse.

— Un cas particulier? A-ah! Le mot est dit, reprit Eugène Pavlovitch. — Prince, qu'en pensez-vous? Est-ce, ou non, un cas particulier?

— Je dois dire aussi que j'ai peu vu et peu fréquenté les libéraux, répondit le prince, — mais il me semble que vous avez peut-être raison en partie, et que ce libéralisme russe dont vous parliez est, dans une certaine mesure, enclin à haïr la Russie elle-même et pas seulement ses institutions. Bien entendu, cela n'est vrai que jusqu'à un certain point… il ne serait pas juste d'étendre ce jugement à tous…

Il était si intimidé qu'il ne put achever sa phrase. Malgré son trouble, il prenait un intérêt extrême à la conversation. Une des particularités caractéristiques du prince était l'attention extraordinairement naïve avec laquelle il écoutait ce qui l'intéressait, comme aussi le sérieux qu'il apportait dans ses réponses quand on le questionnait. Sa physionomie, sa contenance même reflétait la foi candide d'un auditeur qui ne soupçonne pas qu'on se moque de lui. Eugène Pavlovitch, qui jusqu'alors avait souri d'une façon particulière en regardant le prince, fut cette fois si étonné de sa réponse qu'il le considéra d'un air très-sérieux.

— Ainsi… comme vous dites cela pourtant… fit-il, — c'est sérieusement, prince, que vous m'avez répondu?

— Mais est-ce que vous ne m'avez pas interrogé sérieusement? Répliqua Muichkine surpris.

Tout le monde se mit à rire.

— Défiez-vous de lui, dit Adélaïde, — Eugène Pavlitch a pour habitude de mystifier les gens. Si vous saviez ce qu'il raconte parfois avec le plus grand sérieux!

— À mon avis, c'est une conversation pénible, et il aurait mieux valu ne pas la commencer, observa d'un ton aigre Alexandra, — on voulait aller se promener…

— Eh bien, partons, cria Eugène Pavlovitch; — mais pour vous prouver que cette fois j'ai parlé très-sérieusement et, surtout, pour le prouver au prince (vous m'avez extrêmement intéressé, prince, et je vous jure que je ne suis pas encore un homme aussi frivole que je dois certainement le paraître, — quoique je sois en effet un homme frivole!), et… si vous le permettez, messieurs, je ferai au prince une dernière question, par curiosité personnelle, ce sera la clôture. Comme par un fait exprès, cette question m'est venue à l'esprit il y a deux heures (vous voyez, prince, je songe aussi parfois à des choses sérieuses); je l'ai décidée, mais je serais curieux de connaître l'opinion du prince. Tout à l'heure on a parlé de « cas particulier ». Ces deux petits mots s'entendent très-souvent chez nous. Dernièrement la presse et le public se sont beaucoup occupés de cet épouvantable assassinat de six personnes par ce… jeune homme et de l'étrange discours du défenseur disant, entre autres choses, que, vu sa pauvreté, le coupable devait naturellement avoir l'idée d'assassiner ces six personnes. Ce n'est pas la phrase textuelle de l'avocat, mais c'en est le sens. À mon avis, en émettant une pensée aussi singulière, le défenseur était profondément convaincu qu'il disait la parole la plus humanitaire, la plus progressiste, la plus libérale qu'on puisse dire à notre époque. Eh bien, qu'en pensez-vous? Cette perversion des idées et des convictions, la possibilité d'une manière de voir aussi remarquablement fausse, est-ce un cas particulier ou général?

Ce fut une nouvelle explosion d'hilarité.

— Particulier, naturellement, particulier, firent en riant Alexandra et Adélaïde.

— Permets-moi de te rappeler, Eugène Pavlitch, ajouta le prince Chtch…, — que ta plaisanterie est déjà bien usée.

— Quel est votre avis, prince? Poursuivit, sans l'écouter, Radomsky qui avait surpris, attaché sur lui, le regard sérieux du prince Léon Nikolaïévitch. — Que vous en semble? Est-ce un cas particulier, ou général? C'est pour vous, je l'avoue, que j'ai imaginé cette question.

— Non, ce n'est pas un cas particulier, répondit le prince d'un ton bas mais ferme.

— Voyons, Léon Nikolaïévitch, cria avec une certaine colère le prince Chtch…, — est-ce que vous ne vous apercevez pas que sa question n'est qu'un piège et qu'il veut tout simplement vous faire aller?

Muichkine rougit.

— Je pensais qu'Eugène Pavlitch parlait sérieusement, dit-il en baissant les yeux.

— Cher prince, continua le prince Chtch… — mais rappelez-vous la conversation que nous avons eue ensemble il y a trois mois; nous parlions justement du grand nombre d'avocats distingués que compte notre jeune barreau depuis la réforme de l'organisation judiciaire, nous citions les sages verdicts rendus par notre jury. Combien vous-même étiez heureux d'un pareil état de choses et quel plaisir me causait votre joie!… Nous disions qu'il y avait là matière à une légitime fierté… Cette maladroite défense, cet argument étrange n'est sans doute qu'un accident, une exception qui fait tache parmi des milliers d'exemples contraires.

Le prince Léon Nikolaïévitch réfléchit un moment, mais ce fut de l'air le plus convaincu, bien qu'à voix basse et même avec une sorte de timidité, qu'il répondit:

— Je voulais seulement dire que la perversion des idées (pour employer l'expression d'Eugène Pavlitch) se rencontre fort souvent; c'est malheureusement un cas beaucoup plus général que particulier. Si cette perversion était moins répandue, on ne verrait peut-être pas de crimes impossibles comme ces…

— Des crimes impossibles? Mais je vous assure que des crimes tout pareils, et peut-être plus épouvantables encore, ont eu lieu aussi autrefois, qu'il y en a toujours eu, non-seulement chez nous mais partout, et que, selon moi, ils ne disparaîtront pas d'ici à très-longtemps. Seulement autrefois il y avait chez nous moins de publicité, maintenant l'opinion s'occupe de ces criminels, tout le monde commente par la parole ou par la plume leurs faits et gestes, c'est pourquoi ils semblent constituer un phénomène nouveau dans la société. Voilà où gît votre erreur, prince, et elle est extrêmement naïve, je vous l'assure, observa avec un sourire moqueur le prince Chtch…

— Je sais bien moi-même qu'il s'est commis autrefois beaucoup de crimes et d'aussi épouvantables; dernièrement encore j'ai visité des prisons, et j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec divers détenus, tant prévenus que condamnés. Il y a même des criminels plus effroyables que celui-là, des gens qui ont assassiné jusqu'à dix personnes et qui ne s'en repentent nullement. Mais voici ce que j'ai remarqué dans mes rapports avec ces scélérats: l'assassin le plus endurci, le plus inaccessible au remords, sait néanmoins qu'il est un criminel, c'est-à-dire qu'il croit, en conscience, avoir mal agi, lors même qu'il n'éprouve aucun repentir de ses actes. C'est ainsi qu'ils sont tous, tandis que ceux dont a parlé Eugène Pavlitch, ne veulent même pas se croire coupables; en eux-mêmes ils estiment qu'ils étaient dans leur droit et… qu'ils ont bien fait; du moins telle est à peu près leur conviction. Eh bien, cela fait, à mon avis, une différence terrible. Et notez que tous sont des jeunes gens, c'est-à-dire qu'ils sont dans l'âge où la perversion des idées s'opère le plus facilement.

Le prince Chtch… avait cessé de rire et il écoutait Muichkine avec étonnement. Alexandra Ivanovna qui depuis longtemps voulait faire une observation gardait le silence et semblait avoir un motif particulier pour se taire. Eugène Pavlovitch décidément surpris considérait le prince sans que cette fois son visage eût aucune expression moqueuse.

— Mais pourquoi le regardez-vous d'un air si ébahi, monsieur? Demanda brusquement Élisabeth Prokofievna, — vous le croyiez plus bête que vous, n'est-ce pas? Vous pensiez qu'il était incapable de raisonner?

— Non, ce n'est pas là ce qui m'étonne, dit Eugène Pavlovitch, —

seulement, prince, comment (excusez ma question), si vous voyez et remarquez si bien cela, comment donc se fait-il (encore une fois pardonnez-moi) que dans cette étrange affaire… celle qui a eu lieu ces jours derniers… l'affaire de Bourdovsky, si je ne me trompe… comment se fait-il que vous n'ayez pas remarqué cette même perversion des idées et des convictions morales? C'est exactement la même! Il m'a semblé alors que vous ne vous en aperceviez pas du tout?

— Eh bien, voilà, batuchka, reprit en s'échauffant la générale, — nous autres nous avons tous remarqué cela et nous sommes ici à nous vanter devant lui de notre pénétration, mais aujourd'hui il a reçu une lettre de l'un d'eux, du principal, celui qui a le visage bourgeonné, tu te le rappelles, Alexandra? Cet homme, dans sa lettre, lui demande pardon, — à sa manière, bien entendu; il déclare qu'il a rompu avec le camarade qui l'excitait alors, — tu te souviens, Alexandra? — et que maintenant il croit plutôt le prince. Eh bien, nous autres, nous n'avons pas encore reçu une pareille lettre, cela devrait nous apprendre à ne pas lever le nez si haut devant lui.

— Et Hippolyte est aussi venu demeurer à la campagne avec nous! Cria Kolia.

— Comment? Il est déjà ici? Demanda le prince alarmé.

— Il est arrivé au moment où vous veniez de partir avec Élisabeth Prokofievna; c'est moi qui l'ai amené.

— Eh bien, je parie, fit avec une colère subite Élisabeth Prokofievna oubliant soudain qu'elle avait pris un instant auparavant la défense du prince, — je parie qu'il est allé hier trouver ce méchant garçon dans son grenier, qu'il lui a demandé pardon à genoux et l'a supplié de se transporter ici. Tu as été le voir hier? Voyons, toi-même tu l'avouais tantôt. Y as-tu été, oui ou non? T'es-tu mis à ses genoux?

— Pas du tout, cria Kolia, — c'est tout le contraire: hier Hippolyte a pris la main du prince et l'a baisée à deux reprises, j'en ai moi-même été témoin, à cela s'est bornée toute l'explication, sauf que le prince lui a dit simplement qu'il serait mieux à la campagne; Hippolyte a aussitôt répondu qu'il s'y rendrait dès que son état le lui permettrait.

— Vous avez tort, Kolia… balbutia le prince en se levant et en prenant

son chapeau, — pourquoi racontez-vous cela? Je…

— Où vas-tu? Demanda Élisabeth Prokofievna.

— Ne vous dérangez pas, prince, poursuivit avec feu Kolia, — n'allez pas l'agiter par votre présence, en ce moment il se repose de la fatigue du voyage; il est très-content, et, vous savez, prince, à mon avis, vous feriez mieux de ne pas le voir maintenant; attendez même jusqu'à demain, autrement il se troublera encore. Ce matin, il m'a dit que depuis six mois il ne s'était pas senti aussi bien portant, ni aussi fort; il tousse même trois fois moins.

Le prince s'aperçut qu'Aglaé avait brusquement quitté sa place et s'était approchée de la table. Il n'osait pas lever les yeux sur elle, mais il sentait dans tout son être qu'en ce moment elle le regardait, et peut-être d'un air menaçant, qu'il y avait à coup sûr de l'indignation dans les yeux noirs de la jeune fille et de la rougeur sur son visage.

— Mais il me semble, Nicolas Ardalionovitch, que vous avez mal fait de l'amener à Pavlovsk, si c'est ce garçon phtisique qui l'autre jour pleurait et nous invitait à son enterrement, observa Eugène Pavlovitch; — il a parlé alors avec tant d'éloquence du mur voisin de sa maison que certainement il en aura la nostalgie, vous pouvez en être sûr.

— C'est très-juste: il se brouillera avec toi, te fera une scène et s'en ira, — voilà ce qui t'attend!

Et oubliant que tout le monde s'était déjà levé pour aller à la promenade, Élisabeth Prokofievna attira à elle, par un mouvement plein de dignité, la corbeille où se trouvait son ouvrage.

— Je me rappelle qu'il a fait beaucoup de phrases sur ce mur, reprit Eugène Pavlovitch, — sans ce mur il ne pourra pas mourir éloquemment, et il tient fort à cela.

— Eh bien, quoi? Murmura le prince. — Si vous ne voulez pas lui pardonner, il mourra sans votre pardon… C'est pour les arbres qu'il s'est maintenant transporté ici.

— Oh! En ce qui me concerne, je lui pardonne tout; vous pouvez le lui dire.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre cela, répondit le prince à voix basse et comme avec répugnance, tandis qu'il tenait toujours ses yeux fixés à

terre, — il faut que vous consentiez aussi à recevoir son pardon.

— Qu'est-ce que j'ai fait? Quel tort me suis-je donné envers lui?

— Si vous ne le comprenez pas, en ce cas… mais vous le comprenez; il voulait alors… vous bénir tous et recevoir votre bénédiction, voilà tout…

Le prince Chtch… échangea un regard avec une des personnes présentes, puis, d'un ton qui exprimait une certaine inquiétude:

— Cher prince, se hâta-t-il de dire, — le paradis sur la terre ne s'obtient pas facilement, et vous paraissez vous faire quelque illusion à ce sujet; le paradis est une chose difficile, prince, beaucoup plus difficile que ne le croit votre excellent cœur. Nous ferons mieux d'en rester là, autrement il y aura encore de la confusion pour tout le monde, et alors…

— Allons entendre la musique, décida d'un ton roide Élisabeth Prokofievna, et elle se leva avec colère.

Tous firent comme elle.

II

Le prince s'approcha tout à coup de Radomsky.

— Eugène Pavlitch, dit-il avec une chaleur étrange en lui saisissant la main, — soyez sûr que je vous considère, malgré tout, comme l'homme le plus noble et le meilleur; soyez-en persuadé…

L'étonnement d'Eugène Pavlovitch fut tel qu'il recula d'un pas. Durant un instant il lutta contre une violente envie de rire, mais, en examinant mieux le prince, il remarqua que celui-ci ne paraissait pas avoir conscience de ses actes, ou, du moins, se trouvait dans un état particulier.

— Je parie, prince, s'écria-t-il, — que vous ne vouliez pas du tout me dire cela, ni même peut-être m'adresser la parole… Mais qu'avez-vous? Ne vous sentez-vous pas mal?

— Peut-être, c'est fort possible, et vous avez très-finement observé que je ne voulais peut-être pas vous parler!

En prononçant ces mots, le prince avait sur les lèvres un sourire étrange et même ridicule, mais soudain il poursuivit avec véhémence:

— Ne me rappelez pas la conduite que j'ai tenue avant-hier! J'en suis profondément honteux… Je sais que je suis coupable…

— Mais… mais quel crime si affreux avez-vous donc commis?

— Je vois que vous en êtes peut-être plus honteux pour moi que personne, Eugène Pavlovitch; vous rougissez, c'est la marque d'un excellent cœur. Je vais partir tout de suite, soyez-en sûr.

— Mais qu'est-ce qu'il a? C'est ainsi que commencent ses accès, n'est-ce pas? Demanda à Kolia la générale effrayée.

— Ne faites pas attention, Élisabeth Prokofievna, je n'ai pas d'accès; je vais m'en aller tout de suite. Je sais que je… suis disgracié de la nature. Pendant vingt-quatre ans j'ai été malade: depuis ma naissance jusqu'à ma vingt-quatrième année. Prenez donc encore cela comme le fait d'un malade. Je vais partir tout de suite, tout de suite, soyez-en sûrs. Je ne rougis pas, — car il serait étrange de rougir de cela, n'est-il pas vrai? — mais je suis de trop

dans la société… Ce n'est pas l'amour-propre qui me fait parler ainsi… J'ai beaucoup réfléchi durant ces trois jours et j'ai jugé que je devais à la première occasion vous dire franchement et noblement les choses. Il y a des idées, des idées élevées dont il ne m'est pas permis de parler parce que je fais nécessairement rire tout le monde; le prince Chtch… me l'a rappelé tout à l'heure… Je n'ai ni le geste convenable, ni le sentiment de la mesure; mon langage ne répond pas à ma pensée, de sorte qu'en me faisant l'organe de ces idées je les ridiculise. Aussi je n'ai pas le droit… de plus je suis soupçonneux, je… je suis convaincu qu'on ne peut m'offenser dans cette maison et qu'on m'aime plus que je ne le mérite, mais je sais (voyez-vous, je sais de la façon la plus positive) qu'une maladie de vingt-quatre ans a dû forcément laisser des traces, et qu'il est impossible de ne pas rire de moi… quelquefois… n'est-ce pas?

Il promena ses regards autour de lui, ayant l'air d'attendre une réponse. Ses auditeurs, péniblement surpris, ne savaient que penser de ce langage imprévu, maladif, et que rien ne semblait motiver. Mais la brusque sortie du prince donna lieu à un épisode étrange.

— Pourquoi dites-vous cela ici? Cria tout à coup Aglaé: — pourquoi leur dites-vous cela? À eux! À eux!

La jeune fille paraissait indignée au plus haut point: ses yeux lançaient des flammes. Le prince resta muet devant elle, et soudain pâlit.

— Ici il n'y a personne qui mérite de telles paroles! Éclata Aglaé, — ici pas un ne vaut votre petit doigt, pas un n'a ni votre esprit ni votre cœur! Vous êtes plus honnête que tous, plus noble que tous, meilleur que tous, plus intelligent que tous! Ici il n'y a que des gens indignes de ramasser le mouchoir que vous venez de laisser tomber… Pourquoi donc vous humiliez-vous et vous mettez-vous au-dessous de tous? Pourquoi avez-vous tout détruit en vous, pourquoi n'avez-vous pas d'orgueil?

— Seigneur, pouvait-on s'attendre à cela? Fit Élisabeth Prokofievna en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Le chevalier pauvre! Hurrah! Cria Kolia enthousiasmé.

— Taisez-vous!… Comment ose-t-on m'offenser ici dans votre maison? Dit violemment à sa mère Aglaé qui était déjà dans cet état hystérique où l'on

ne calcule plus la portée de ses paroles. — Pourquoi tous, tous jusqu'au dernier me persécutent-ils? Pourquoi depuis trois jours, prince, tous ne cessent-ils de me faire la guerre à votre sujet? Pour rien au monde je ne vous épouserai! Sachez qu'à aucun prix je ne deviendrai votre femme! Sachez cela! Est-ce qu'on peut épouser un homme aussi ridicule que vous? Regardez-vous maintenant dans une glace et voyez comme vous êtes en ce moment!… Pourquoi, pourquoi me taquine-t-on en me répétant sans relâche que je vais vous épouser? Vous devez le savoir? Vous êtes d'intelligence avec eux!

— Personne ne l'a jamais taquinée! Murmura Adélaïde inquiète.

— On n'y a jamais pensé, personne n'a parlé de cela! S'écria Alexandra Ivanovna.

— Qui est-ce qui l'a taquinée? Quand l'a-t-on taquinée? Qui a pu lui dire cela? Est-ce qu'elle a le délire? Demanda en s'adressant à tout le monde Élisabeth Prokofievna tremblante de colère.

— Tous l'ont dit, tous jusqu'au dernier ne cessent de me corner cela aux oreilles depuis trois jours! Jamais, jamais je ne me marierai avec lui!

Après avoir proféré cette exclamation, Aglaé fondit en larmes. Elle cacha son visage avec son mouchoir et se laissa tomber sur une chaise. — Mais il ne t'a pas encore dem…

— Je ne vous ai pas demandée en mariage, Aglaé Ivanovna, s'échappa à dire le prince.

— Quo-oi? Qu'est-ce que c'est? Fit d'une voix traînante Élisabeth Prokofievna surprise, indignée, épouvantée.

Elle ne voulait pas en croire ses oreilles.

— J'ai voulu dire… j'ai voulu dire, reprit en tremblant le prince, —je voulais seulement déclarer à Aglaé Ivanovna… avoir l'honneur d'expliquer, que je n'avais nullement l'intention… d'avoir l'honneur de demander sa main… en aucun temps même… Ici je ne suis coupable de rien; je vous assure, Aglaé Ivanovna, que ce n'est pas ma faute! Jamais je n'ai voulu cela, jamais cette idée ne m'est venue et ne me viendra, vous le verrez vous-même: vous pouvez en être sûre! Quelque méchant homme m'aura calomnié auprès de vous! Soyez tranquille!

En prononçant ces mots, il s'était approché d'Aglaé. Elle ôta le mouchoir qui couvrait son visage, regarda rapidement le prince dont la contenance était celle d'un homme profondément effrayé, se rappela les paroles qu'il venait de lui adresser et tout d'un coup partit d'un franc éclat de rire. La contagion de cette hilarité gagna d'abord Adélaïde: après avoir aussi jeté les yeux sur le prince, la jeune fille s'élança vers sa sœur, l'embrassa, et, à son tour, se mit à rire non moins gaiement qu'Aglaé. En les regardant, Muichkine lui-même sourit et répéta d'un ton joyeux:

— Allons, Dieu soit loué. Dieu soit loué!

Cette fois Alexandra n'y put tenir et s'esclaffa comme ses sœurs. Il semblait que le rire des trois jeunes filles ne dût pas avoir de fin.

— Eh bien, elles sont folles! Grommela Élisabeth Prokofievna: — elles vous effrayent, et l'instant d'après…

Mais déjà tout le monde riait: et le prince Chtch…, et Eugène Pavlovitch, et Kolia, et le prince Léon Nikolaïévitch lui-même.

— Allons nous promener, partons! Cria Adélaïde: — tous ensemble, et que le prince vienne avec nous; vous n'avez pas de raison pour nous fausser compagnie, cher homme! Il est bien gentil, n'est-ce pas, Aglaé? N'est-ce pas, maman? Et puis il faut absolument que je l'embrasse pour… pour son explication de tout à l'heure avec Aglaé. Maman, chère, vous me permettez de l'embrasser? Aglaé! Permets-moi d'embrasser ton prince!

Sur ce, elle s'approcha vivement de Muichkine et le baisa au front. Il lui saisit la main, la serra presque à faire crier la jeune fille et contempla celle-ci avec une joie infinie; ensuite par un mouvement rapide il porta cette main à ses lèvres et la baisa trois fois.

— Partons donc! Fit Aglaé. — Prince, vous serez mon cavalier. Cela se peut, maman? Un cavalier qui ne veut pas de moi? Vous avez, n'est-ce pas, refusé définitivement ma main, prince? Mais ce n'est pas ainsi qu'on donne le bras à une dame, est-ce que vous ne savez pas comment on fait? Là, c'est bien, partons, nous ouvrirons la marche, voulez-vous que nous marchions en avant de tous, tête à tête?

Elle parlait sans discontinuer, riant encore par saccades.

— Dieu soit loué! Dieu soit loué! Répéta Élisabeth Prokofievna qui ne

savait pas elle-même de quoi elle se réjouissait.

« Ce sont des gens excessivement étranges! » pensait le prince Chtch…, peut-être pour la centième fois depuis qu'il connaissait les Épantchine, mais… ces gens étranges lui plaisaient. À l'égard du prince Léon Nikolaïévitch, nous n'oserions affirmer qu'il éprouvât le même sentiment; Chtch… était un peu sombre et paraissait préoccupé lorsqu'on partit pour la promenade.

Eugène Pavlovitch semblait de très-bonne humeur; pendant toute la route, jusqu'au Waux-Hall, il causa de la façon la plus enjouée avec Alexandra et Adélaïde; elles riaient si complaisamment de ses bons mots qu'il finit par soupçonner que peut-être elles ne l'écoutaient pas du tout. Cette pensée, sans qu'il s'expliquât pourquoi, le fit soudain rire lui-même de très-bon cœur (tel était son caractère!). Les deux jeunes filles, très-gaies, du reste, avaient toujours les yeux fixés sur Aglaé et le prince qui marchaient en avant d'elles. Évidemment, la manière d'être de leur cadette les intriguait fort. Le prince Chtch…, peut-être pour changer le cours des idées de la générale, s'ingéniait à lui parler de choses indifférentes, mais il ne réussissait qu'à l'ennuyer énormément. Élisabeth Prokofievna paraissait toute déroutée; elle répondait de travers, et parfois même laissait les questions sans réponse. Aglaé Ivanovna posa encore plus d'une énigme durant cette soirée. La dernière fut réservée au prince seul. Quand ils se trouvèrent à cent pas de la maison, la jeune fille s'adressant à demi-voix à son cavalier qui ne soufflait mot, lui dit rapidement:

— Regardez à droite.

Il tourna les yeux dans la direction indiquée.

— Regardez plus attentivement. Voyez-vous ce petit banc, dans le parc, là où sont ces trois grands arbres… un banc vert?

Le prince répondit qu'il le voyait.

— Est-ce que ce site vous plaît? Parfois, à sept heures du matin, lorsque tout le monde dort encore, je vais là m'asseoir seule.

Le prince balbutia que l'endroit était ravissant.

— Maintenant laissez-moi, je ne veux plus marcher bras dessus bras dessous avec vous. Ou plutôt, donnez-moi toujours le bras, mais ne me dites

pas un mot. Je ne veux pas être troublée dans mes réflexions…

Cette injonction, en tout cas, était superflue: pour garder le silence pendant toute la promenade, le prince n'avait certes pas besoin qu'on le lui ordonnât. Son cœur s'était mis à battre avec violence quand Aglaé avait parlé du banc. Au bout d'une minute, il eut honte de l'idée absurde qui lui était venue à l'esprit…

Les jours ouvrables, comme on sait, le Waux-Hall de Pavlovsk est mieux fréquenté que les jours fériés où Pétersbourg lui envoie des visiteurs « de toute espèce ». Pour n'être pas endimanché, le public ne laisse pas d'être élégant. Il est reçu d'aller entendre la musique. L'orchestre tient peut-être le premier rang parmi tous ceux de ce genre, et il joue des choses nouvelles. Les lois du décorum sont strictement observées, bien qu'on soit là un peu comme en famille. Parmi les gens en villégiature à Pavlovsk, beaucoup vont au Waux-Hall pour y rencontrer leurs connaissances, il en est toutefois qui n'y sont attirés que par la musique. Les scandales sont extrêmement rares, quoiqu'il s'en produise pourtant, même pendant la semaine. Mais il est impossible d'empêcher cela.

Cette fois, la soirée était charmante, et il y avait assez de monde. Toutes les places autour de l'orchestre étant occupées, notre société s'assit un peu à l'écart, à gauche, tout près d'une sortie. La foule, la musique procurèrent quelque distraction à Élisabeth Prokofievna et à ses filles: elles échangeaient des coups d'œil avec diverses personnes de leur connaissance, ou leur adressaient de loin des saluts aimables; elles examinaient les toilettes, notaient certaines étrangetés et s'en entretenaient avec un sourire moqueur. Eugène Pavlovitch saluait aussi très-souvent. Plusieurs remarquèrent Aglaé et le prince qui étaient encore ensemble. Bientôt les dames Épantchine virent s'approcher d'elles quelques jeunes gens qu'elles connaissaient; deux ou trois restèrent pour faire un bout de conversation; tous étaient des amis d'Eugène Pavlovitch. Parmi eux se trouvait un jeune officier très-bien de sa personne, très-gai, très-causeur; il s'empressa d'adresser la parole à Aglaé et ne négligea rien pour captiver l'attention de la jeune fille, qui lui donna la réplique avec beaucoup d'amabilité et d'enjouement. Eugène Pavlovitch demanda au prince la permission de lui présenter cet ami; Muichkine comprit

à peine ce qu'on lui voulait, néanmoins la présentation eut lieu; les deux hommes se saluèrent et se tendirent la main. L'ami de Radomsky fit une question au prince, mais ce dernier n'y répondit pas ou mâchonna quelques mots d'une façon si étrange que l'officier l'examina fort attentivement; il regarda ensuite Eugène Pavlovitch et comprit aussitôt pourquoi celui-ci avait imaginé de les présenter l'un à l'autre. Le jeune homme sourit légèrement et se remit à causer avec Aglaé. Seul, Eugène Pavlovitch remarqua qu'elle avait rougi pendant cette courte scène.

Le prince ne s'apercevait même pas que d'autres conversaient avec Aglaé et se mettaient en frais de galanterie pour elle; bien plus, par moments il semblait oublier que lui-même était assis à côté de la jeune fille. Parfois, il avait envie de s'en aller quelque part, de disparaître définitivement; un lieu sombre, désert, ne lui aurait pas déplu, s'il avait pu trouver là une retraite ignorée de tout le monde, et y demeurer seul avec ses pensées. Ou, du moins, il aurait voulu être chez lui, sur sa terrasse, mais sans avoir personne à ses côtés, ni Lébédeff, ni les enfants; volontiers, il aurait passé trente-six heures couché sur son divan, le visage enfoui dans un coussin. Par instants aussi il rêvait aux montagnes, notamment à certain sommet, son lieu de promenade favori quand il était en Suisse: de cette cime, il voyait au-dessous de lui les nuages blancs, le village, les ruines d'un vieux château, la cascade semblable à un fil blanc à peine visible. Oh! Combien il aurait voulu maintenant se retrouver là et penser à une chose, — oh! Toute sa vie à cela seulement, dût-il vivre mille années! Ici, peu lui importait qu'on l'oubliât complètement. Cela serait préférable, et même il aurait mieux valu qu'on ne l'eût jamais connu, et que toute cette vision n'eût été qu'un rêve. D'ailleurs, n'en était-ce pas un? Parfois il se mettait brusquement à considérer Aglaé et ne la quittait pas des yeux durant cinq minutes, mais son regard était étrange: on aurait dit qu'il contemplait la jeune fille comme un objet situé à deux verstes de lui, ou comme un portrait et non une personne réelle.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, prince? Demanda-t-elle soudain, cessant de causer et de rire avec son entourage. — J'ai peur de vous; il me semble toujours que vous voulez étendre le bras et toucher du doigt mon visage pour en constater la réalité. N'est-ce pas, Eugène Pavlitch, qu'on dirait

cela à le voir?

Le prince parut surpris qu'on lui adressât la parole, il écouta, essaya de comprendre et peut-être n'y réussit pas très-bien, car il ne répondit pas. Mais voyant qu'Aglaé et les autres riaient, il ouvrit tout à coup la bouche et se mit lui-même à rire. À cette vue, l'hilarité redoubla autour de lui; l'officier, qui devait être un homme fort gai, se tordit. Soudain Aglaé irritée murmura en aparté:

— Idiot!

— Seigneur! Mais est-il possible qu'elle aime un pareil… se peut-il donc qu'elle soit tout à fait folle! Grommela en grinçant des dents Élisabeth Prokofievna.

Alexandra se pencha à l'oreille de sa mère.

— C'est une plaisanterie. C'est la même plaisanterie que l'autre jour avec le « chevalier pauvre », rien de plus, assura la jeune fille. — Elle a encore voulu lui faire une charge aujourd'hui. Seulement elle est allée trop loin; il faut mettre fin à cela, maman! Tantôt elle a joué une comédie pour nous faire peur…

— C'est encore bien heureux qu'elle se soit attaquée à un pareil idiot, répondit à voix basse la générale, à qui, d'ailleurs, les paroles de sa fille avaient apporté quelque soulagement.

Cependant le prince entendit qu'on le traitait d'idiot; il tressaillit, non à cause de cette épithète (il l'oublia immédiatement), mais parce que, non loin de l'endroit où il était assis, il venait d'apercevoir dans la foule un visage pâle, avec des cheveux bruns et crépus, avec un sourire et un regard qu'il connaissait bien. Cette vision n'eut que la durée d'un éclair. Ce pouvait n'être qu'une imagination. Le prince distingua seulement un sourire grimaçant, deux yeux, et une prétentieuse cravate verte. Où avait passé le monsieur à qui appartenait cette cravate? S'était-il perdu dans la foule ou glissé dans le Waux-Hall? Muichkine n'aurait pas pu le dire.

Mais, au bout d'une minute, il commença à jeter des regards inquiets autour de lui; cette première apparition en présageait peut-être une seconde. Comment n'avait-il pas songé à la possibilité de certaine rencontre quand on était parti pour le Waux-Hall? À vrai dire, il s'y était rendu sans savoir où il

allait, tant il était troublé en sortant de la villa. S'il avait été plus en état de faire des observations, il aurait remarqué depuis un quart d'heure l'inquiétude d'Aglaé qui, de temps à autre, parcourait des yeux la foule, comme pour y chercher quelque chose. À mesure que l'agitation du prince devenait plus visible, celle de la jeune fille se manifestait davantage aussi. Ce qu'ils attendaient avec cette anxiété ne tarda pas à se produire.

Nous avons dit que le prince et toute la société des Épantchine avaient pris place auprès d'une sortie, à gauche; tout à coup déboucha par cette issue un groupe composé d'au moins dix personnes. En avant marchaient trois dames; deux d'entre elles étaient d'une beauté remarquable et il n'y avait pas à s'étonner qu'elles traînassent tant d'adorateurs à leur suite. Mais hommes et femmes tranchaient singulièrement sur le reste du public. Presque tout le monde les remarqua aussitôt, toutefois la plupart feignirent de ne pas les apercevoir; seuls certains jeunes gens sourirent à leur vue et se dirent quelques mots à demi-voix. Vainement on aurait voulu ignorer la présence des nouveaux venus; ils parlaient trop bruyamment pour ne pas attirer l'attention. Il était à supposer que parmi eux se trouvaient des hommes ivres. Si plusieurs des individus composant ce groupe étaient vêtus avec élégance, d'autres avaient des vêtements fort hétéroclites et des visages étrangement enflammés. Il y avait là des militaires et aussi des gens qui n'étaient plus jeunes; quelques-uns de ces messieurs, mis comme de véritables dandies, avaient des bagues et des boutons de manchettes superbes, des cheveux et des favoris d'un noir de jais, leur physionomie respirait la morgue, mais c'étaient de ces êtres que, dans le monde, on évite comme la peste. Parmi nos réunions suburbaines, il en est sans doute qui brillent par la respectabilité et qui ont une réputation de bon ton parfaitement justifiée; mais l'homme le plus circonspect ne peut pas répondre qu'à un moment donné une brique ne se détachera pas de la maison voisine pour lui tomber sur la tête. Cette brique allait maintenant tomber sur le public comme il faut, qui était en train d'écouter la musique.

Pour se rendre du Waux-Hall à la petite place où est installé l'orchestre, il faut descendre trois marches. Arrivée près de cet escalier, la bande s'arrêta; tandis que les autres hésitaient à pousser plus avant, une des femmes se mit

en devoir de descendre; dans son entourage deux hommes seuls osèrent la suivre. L'un était un monsieur entre deux âges, qui avait l'air assez modeste; son extérieur était convenable sous tous les rapports, mais il paraissait être de ces gens qui ne connaissent jamais personne et que personne ne connaît. L'autre fidèle était tout déguenillé et avait une mine fort équivoque. À l'exception de ces deux-là, nul n'accompagna la dame excentrique; néanmoins elle descendit les marches sans même jeter un regard derrière elle: qu'on la suivit ou non, cela semblait lui être parfaitement égal. Comme tout à l'heure, elle riait et parlait bruyamment. Sa toilette était fort riche, mais d'une élégance un peu trop tapageuse. Elle passa devant l'orchestre, se dirigeant vers l'autre côté de la place où une calèche attendait au bord du chemin.

Il y avait déjà plus de trois mois que le prince ne l'avait vue. Depuis son arrivée à Pétersbourg, il se proposait chaque jour de lui faire visite; mais, peut-être, un secret pressentiment l'en empêchait. Du moins, il ne pouvait deviner ce qu'il éprouverait en se retrouvant avec elle, et parfois il essayait, non sans appréhension, de se le représenter. Une seule chose était claire pour lui, c'est que cette rencontre serait pénible. Plusieurs fois durant ces six mois il s'était rappelé ce qu'il avait ressenti tout d'abord, non pas même en présence de cette femme, mais devant son portrait, et cette impression, il s'en souvenait, avait été très-douloureuse. Le mois qu'il avait passé en province dans des rapports presque journaliers avec Nastasia Philippovna avait été rempli pour lui de tels tourments, que parfois même le prince aurait voulu oublier tout à fait ce temps-là. Il y avait toujours eu dans le visage de cette femme quelque chose de déchirant pour Muichkine: en causant avec Parfène Séménitch, il avait traduit cette sensation par les mots de « compassion infinie », et c'était la vérité: rien qu'à voir le portrait de Nastasia Philippovna, il avait eu le cœur pris d'une pitié allant jusqu'à la souffrance. Cette sympathie douloureuse, poignante, persistait maintenant encore; elle était même plus forte qu'autrefois. Pourtant, dans les paroles qu'il avait dites à Rogojine, le prince constatait une lacune: maintenant seulement, dans cette minute où Nastasia Philippovna apparaissait à l'improviste devant lui, il comprenait, peut-être par une intuition immédiate, qu'il n'avait pas tout dit à Rogojine. Il aurait dû ajouter qu'à la compassion se joignait l'effroi; oui,

l'effroi! À présent, dans cette minute, il le ressentait pleinement; il était convaincu, positivement convaincu, pour certaines raisons à lui connues, que Nastasia Philippovna était folle. Supposez que, aimant une femme plus que tout au monde, ou pressentant la possibilité de cet amour, vous la voyiez soudain couverte de chaînes, derrière une grille de fer, sous le bâton d'un surveillant, — vous aurez une idée des sensations qui agitaient le prince en ce moment.

Aglaé l'examina, puis d'une voix basse et rapide:

— Qu'avez-vous? Lui demanda-t-elle en le tirant naïvement par le bras.

Le prince tourna la tète vers elle, la regarda et vit alors dans ses yeux noirs une flamme incompréhensible pour lui, il essaya de sourire à Aglaé, mais tout à coup, comme s'il eût soudain oublié la présence de la jeune fille, il reporta ses yeux à droite vers l'extraordinaire vision qui depuis un moment le fascinait. Au même instant Nastasia Philippovna passa devant les chaises occupées par les demoiselles. Eugène Pavlovitch continuait à parler avec beaucoup de volubilité et d'entrain: il racontait à Alexandra Ivanovna quelque chose qui devait être fort drôle. Le prince se rappela plus tard qu'Aglaé dit soudain à demi-voix: « Quelle… »

Elle n'acheva point sa phrase, mais le mot qu'elle venait de prononcer était suffisant. Nastasia Philippovna qui marchait sans avoir l'air de faire attention à personne se tourna brusquement du côté des Épantchine et alors seulement parut remarquer la présence d'Eugène Pavlovitch.

— B-bah! Mais le voilà! S'écria-t-elle en s'arrêtant tout à coup: — l'autre jour on a eu beau lui envoyer un tas de courriers, pas moyen de le dénicher; et aujourd'hui on le trouve là où on ne se serait pas attendu à le voir… Je te croyais là-bas… chez ton oncle!

Eugène Pavlovitch rougit; il lança à Nastasia Philippovna un regard plein de rage, mais aussitôt après détourna les yeux.

— Quoi? Est-ce que tu ne le sais pas? Il ne sait rien encore, figurez-vous! Il s'est tué! Ce matin ton oncle s'est brûlé la cervelle! Je ne l'ai appris que tantôt, à deux heures, mais maintenant la moitié de la ville le sait; suivant les uns, le déficit qu'il laisse serait de trois cent cinquante mille roubles, mais d'autres parlent de cinq cent mille. Et moi j'avais toujours compté qu'après

lui tu hériterais encore d'une fortune; il a tout mangé. C'était un vieux libertin… Allons, adieu, bonne chance! Ainsi, tu ne vas pas en voyage? Tout de même tu as eu bon nez de quitter le service avant cette affaire! Mais ce n'est pas possible, tu savais cela, tu l'avais déjà appris, peut-être le savais-tu depuis hier…

En s'affichant ainsi comme la maîtresse d'un homme qui n'avait jamais été son amant, Nastasia Philippovna avait certainement un but; à présent la chose ne pouvait plus faire doute. Néanmoins Eugène Pavlovitch ne voulait d'abord répondre à cette nouvelle avanie que par le mépris. Mais les paroles de la jeune femme furent pour lui un coup de foudre. Lorsqu'elle lui eut appris que son oncle était mort, il devint pâle comme un mouchoir et se tourna vers sa persécutrice. En ce moment la générale se leva avec vivacité et se retira précipitamment, accompagnée de tout son monde. Seuls, le prince Léon Nikolaïévitch et Eugène Pavlovitch ne se décidèrent pas à s'en aller tout de suite: le premier semblait irrésolu, le second n'avait pas encore recouvré sa présence d'esprit. Mais avant que les Épantchine eussent fait vingt pas, se produisit un scandale terrible.

L'officier qui causait tout à l'heure avec Aglaé et qui se trouvait être un intime d'Eugène Pavlovitch était indigné au plus haut degré:

— Ici, il faut tout bonnement user de la cravache, sans cela on ne viendra jamais à bout de cette créature! Dit-il d'une voix assez forte. (Apparemment il avait déjà reçu les confidences d'Eugène Pavlovitch.)

Nastasia Philippovna se tourna aussitôt vers lui, les yeux flamboyants de colère. À deux pas d'elle se trouvait un jeune homme qu'elle ne connaissait pas du tout et qui tenait à la main une mince canne de jonc. Elle la lui arracha et de toute sa force en cingla le visage de son insulteur. Tout cela fut l'affaire d'un instant… Hors de lui, l'officier se rua sur la jeune femme qui n'avait plus alors autour d'elle aucun de ses gardes du corps; le monsieur entre deux âges avait déjà réussi à s'éclipser complètement, l'autre s'était écarté et riait de tout son cœur. Au bout d'une minute sans doute la police serait intervenue, trop tard toutefois pour soustraire Nastasia Philippovna à un châtiment sévère, s'il n'était arrivé à celle-ci un secours inattendu: le prince qui se tenait aussi à deux pas d'elle eut le temps de saisir par derrière les bras de l'officier.

En se dégageant, ce dernier lui donna dans la poitrine une poussée qui le fit reculer de trois pas et l'envoya tomber sur une chaise. Mais déjà Nastasia Philippovna avait trouvé deux nouveaux défenseurs. Au moment où l'officier allait fondre sur elle, devant lui surgit le boxeur qui avait fait partie de la bande de Rogojine et rédigé l'article sur l'affaire Bourdovsky.

— Keller! Ancien lieutenant, dit-il avec assurance. — S'il vous plaît, capitaine, de m'accepter comme champion du sexe faible, je suis à votre disposition; la boxe anglaise n'a pas de secrets pour moi. Ne poussez pas, capitaine; je sympathise à un affront sanglant, mais je ne puis permettre qu'on lutte à coups de poing avec une femme sous les yeux du public. Si, comme il sied à un noble personnage, vous voulez procéder d'une autre manière, eh bien, naturellement vous devez me comprendre, capitaine…

Mais le capitaine avait déjà repris possession de lui-même et n'écoutait plus Keller. En ce moment Rogojine sortit de la foule, saisit vivement le bras de Nastasia Philippovna et s'éloigna avec elle. Parfène Séménitch semblait fort ému; il était pâle et tremblait. Toutefois, en emmenant Nastasia Philippovna, il rit méchamment au nez de l'officier et murmura avec la mine d'un marchand qui jubile:

— Tiou! Qu'est-ce qu'il a attrapé! Il a la trogne en sang! Tiou!

L'officier s'était couvert le visage avec un mouchoir. Ayant recouvré son sang-froid et devinant fort bien à qui il avait affaire, il s'adressa poliment au prince qui venait de quitter son siège.

— Le prince Muichkine, dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance?

— Elle est folle! Aliénée! Je vous l'assure! Répondit le prince d'une voix agitée, et, par un geste machinal sans doute, il tendit à l'officier ses mains tremblantes.

— Assurément je ne puis me vanter de telles connaissances; mais j'ai besoin de savoir votre nom.

Il salua d'un signe de tête et s'éloigna. La police se montra juste cinq secondes après que les derniers acteurs de la scène précédente eurent disparu. Du reste, cet esclandre ne dura pas plus de deux minutes. Quelques-uns des assistants se levèrent et sortirent, d'autres se bornèrent à changer de place; il y eut même une partie du public à qui l'incident fit plaisir; du moins il fournit

à plusieurs la matière de conversations vives et animées. En un mot, tout se termina comme à l'ordinaire. L'orchestre recommença à jouer. Le prince se mit en devoir de rejoindre la famille Épantchine. Si, lorsqu'il s'était assis sur une chaise après avoir été repoussé par l'officier, il avait eu l'idée de regarder à gauche, il aurait aperçu, à vingt pas de lui, Aglaé qui, sourde aux appels de sa mère et de ses sœurs, s'était arrêtée pour contempler la scène scandaleuse. Le prince Chtch… courut à elle et la décida enfin à quitter la place. Quand la jeune fille revint auprès des siens, Élisabeth Prokofievna, en voyant son agitation, présuma qu'elle n'avait pas même entendu qu'on criait après elle. Mais deux minutes plus tard, au moment où on entrait dans le parc, Aglaé dit du ton indifférent et capricieux qui lui était habituel:

— Je voulais voir comment finirait la comédie.

III

L'événement du Waux-Hall causa une sorte de terreur aux dames Épantchine. Inquiète, effarée, Élisabeth Prokofievna ramena ses filles chez elle, pour ainsi dire, au pas de course. À ses yeux, ce qui venait de se passer était excessivement significatif; aussi, nonobstant son émoi, des idées très-arrêtées avaient déjà pris naissance dans sa tête. D'ailleurs, les demoiselles comprenaient, comme leur mère, qu'il était arrivé quelque chose de particulier, et que, fort heureusement peut-être, quelque secret extraordinaire commençait à se dévoiler. En dépit des assurances et explications précédemment données par le prince Chtch…, à présent Eugène Pavlovitch était « dûment atteint et convaincu de relations intimes avec cette créature ». Ainsi pensaient non-seulement Élisabeth Prokofievna, mais encore ses deux filles aînées. Cette conclusion n'éclaircissait rien, au contraire. Quoique Alexandra et Adélaïde en voulussent un peu à leur mère d'un départ si précipité qu'il ressemblait positivement à une fuite, toutefois, dans le désarroi du premier moment, elles s'abstinrent de lui adresser des questions. D'autre part, il leur semblait que leur sœur, Aglaé Ivanovna, en savait peut-être plus long sur cette affaire qu'aucune d'elles, y compris la maman. Le prince Chtch… était sombre comme la nuit et absorbé dans de profondes réflexions. Durant toute la route, Élisabeth Prokofievna ne lui dit pas un mot et il ne parut pas même remarquer le silence de la générale. Adélaïde essaya de le faire parler. « De quel oncle était-il question tout à l'heure et qu'est-ce qui est arrivé à Pétersbourg? » lui demanda-t-elle. Mais, à cette question, le visage du prince Chtch… se renfrogna. Pour toute réponse il balbutia quelques mots très-vagues: il fallait attendre d'autres renseignements, tout cela, sans doute, n'était que de l'absurdité. « Assurément! » reprit Adélaïde, et elle cessa d'interroger son fiancé. Quant à Aglaé, elle était parfaitement calme; en chemin, elle fit seulement observer qu'on allait trop vite. Une fois il lui arriva de regarder derrière elle et elle aperçut le prince qui s'efforçait de les rejoindre. En le voyant courir, la jeune fille eut un sourire moqueur, puis elle

ne retourna plus la tête vers lui.

La petite société approchait de la villa quand elle rencontra Ivan Fédorovitch qui, à peine revenu de Pétersbourg, était allé au-devant de sa famille. La première parole du général fut pour demander des nouvelles d'Eugène Pavlovitch. Mais Élisabeth Prokofievna, dont le visage avait pris une expression menaçante, passa à côté de son mari sans lui répondre et sans même l'honorer d'un regard. Les yeux de ses filles et du prince Chtch… firent comprendre à Ivan Fédorovitch qu'il y avait un orage dans la maison. Lui-même, d'ailleurs, paraissait en proie aune agitation inaccoutumée. Il saisit vivement par le bras le prince Chtch… et le retint un moment à l'entrée de la villa. Les deux hommes échangèrent quelques mots à demi-voix; quand ensuite ils se montrèrent sur la terrasse et s'approchèrent d'Élisabeth Prokofievna, leur physionomie donna à supposer que chacun d'eux avait appris quelque nouvelle extraordinaire. Peu à peu tout le monde se réunit en haut, dans l'appartement de la générale, et il finit par ne plus rester sur la terrasse que le prince Léon Nikolaïévitch. Assis dans un coin, il avait l'air d'attendre quelque chose, mais lui-même ne savait pas pourquoi il demeurait là, il n'avait pas seulement pensé à se retirer en voyant l'émoi qui régnait dans la maison; on aurait dit qu'il avait oublié l'univers entier et qu'il était prêt à prendre racine n'importe où, à y rester deux années de suite sans bouger. D'en haut lui arrivaient parfois les échos d'une conversation très-mouvementée. Combien de temps passa-t-il dans ce coin? Lui-même n'aurait pas pu le dire. Il se faisait tard et l'obscurité était venue quand Aglaé apparut tout à coup sur la terrasse. Elle semblait calme, bien qu'un peu pâle. La jeune fille sourit et manifesta comme de la surprise à la vue du prince qu'« évidemment elle ne s'attendait pas » à rencontrer là sur une chaise, dans un coin.

— Qu'est-ce que vous faites ici? Demanda-t-elle en s'approchant de lui.

Confus, le prince balbutia une réponse embarrassée et se leva précipitamment; mais Aglaé s'assit aussitôt à côté de lui et il reprit sa place. Après l'avoir observé avec attention, quoique rapidement, elle regarda par la fenêtre d'une façon machinale en quelque sorte, puis reporta ses yeux sur lui. « Elle veut peut-être se moquer de moi », pensa-t-il, « mais non, elle l'aurait

fait tout à l'heure, si elle était dans ces dispositions. »

— Peut-être voulez-vous du thé, je vais vous en faire apporter, dit-elle après un silence.

— N-non… Je ne sais pas…

— Comment ne pas savoir cela? Ah! Oui, écoutez: si quelqu'un vous appelait en duel, qu'est-ce que vous feriez? Tantôt déjà je voulais vous demander cela.

— Mais… qui donc… personne ne m'appellera en duel.

— Supposez pourtant que le fait ait lieu: seriez-vous fort effrayé?

— Je crois que oui… j'aurais peur.

— Sérieusement? Ainsi vous êtes poltron?

— N-non, ce serait peut-être trop dire, répondit le prince et, réfléchissant, il ajouta avec un sourire: — le poltron est celui qui a peur et qui se sauve; mais celui qui a peur et qui ne se sauve pas, celui-là n'est pas encore tout à fait un poltron.

— Vous ne vous sauverez pas, vous?

— Peut-être que non, dit-il gaiement.

Les questions d'Aglaé avaient fini par le faire rire.

— Moi, quoique je sois une femme, certainement je ne me sauverais pas, observa-t-elle d'un air froissé. — Mais, du reste, vous vous moquez de moi et vous faites des grimaces selon votre habitude, pour vous rendre plus intéressant; dites-moi, on se bat ordinairement à douze pas? Quelquefois même à dix? Alors on doit nécessairement être tué ou blessé?

— Dans les duels, il arrive sans doute rarement qu'on soit atteint.

— Rarement? Qu'est-ce que vous dites? On a tué Pouchkine.

— C'est peut-être par hasard.

— Pas du tout; c'était un duel à mort, et il a été tué.

— La balle l'a atteint si bas que certainement Dantès a dû viser plus haut, à la poitrine ou à la tête; personne ne tire comme il a tiré; par conséquent, le plus probable, c'est que Pouchkine a été touché accidentellement; il ne devait pas être atteint. Voilà ce que m'ont dit des hommes compétents.

— Et moi, un soldat avec qui j'ai causé une fois m'a dit qu'en vertu des règlements militaires, on leur ordonne, quand ils se déploient en tirailleurs, de

viser à mi-corps. Ainsi ce n'est pas à la poitrine, ni à la tête. J'ai ensuite questionné un officier, et il m'a confirmé ce que m'avait dit le soldat.

— Oui, parce qu'ils tirent à une grande distance.

— Mais vous savez tirer?

— Je n'ai jamais tiré.

— Se peut-il que ne vous ne sachiez même pas charger un pistolet?

— Je ne sais pas. C'est-à-dire, je comprends bien comment cela se fait, mais je n'ai jamais essayé de le faire.

— Alors, c'est comme si vous ne saviez pas, car ici la pratique est indispensable! Écoutez donc et instruisez-vous: d'abord, achetez de bonne poudre, qui ne soit pas humide (elle doit, dit-on, être très-sèche), vous la demanderez fine, — de la poudre de pistolet, et non de celle dont on se sert pour charger les canons. Quant aux balles, il parait que les armuriers les coulent eux-mêmes. Vous avez des pistolets?

— Non, et je n'en ai pas besoin, répondit en riant le prince.

— Ah, quelle sottise! Ne manquez pas d'en acheter, et de bons, français ou anglais, ce sont, dit-on, les meilleurs. Ensuite, prenez de la poudre, la valeur d'un dé à coudre, de deux peut-être, et versez-la dans votre pistolet. Il vaut mieux qu'il y en ait un peu plus. Bourrez avec du feutre (on dit que le feutre est absolument nécessaire, je ne sais pas pourquoi), on peut se procurer cela n'importe où, au besoin en arracher à un matelas; il y a aussi des portes dont les bourrelets sont en feutre. Puis, quand vous aurez introduit la bourre, vous mettrez la balle. Vous entendez? La balle en dernier lieu, et la poudre d'abord; autrement, ça ne part pas. Pourquoi riez-vous? Je veux que chaque jour vous vous exerciez au maniement des armes à feu et que vous appreniez à tirer juste. Vous le ferez?

Le prince se mit à rire. Aglaé frappa du pied avec colère. Son air grave, pendant cette conversation, étonna un peu Muichkine. Il sentait confusément qu'il aurait dû se renseigner sur certains points, faire certaines questions, en tout cas, parler de choses plus sérieuses que la façon d'armer un pistolet. Mais tout s'était envolé de son esprit; il ne savait plus rien, sinon qu'elle se trouvait assise en face de lui, et qu'il l'avait sous les yeux. Quoi qu'elle pût lui dire, cela en ce moment lui était à peu près égal.

Sur la terrasse descendit enfin Ivan Fédorovitch lui-même qui avait quitté l'appartement de sa femme pour aller quelque part; il avait l'air sombre, soucieux et résolu.

— Ah! Léon Nikolaïtch, tu… Où vas-tu maintenant? Demanda-t-il, bien que Léon Nikolaïévitch ne pensât même pas à bouger de place: — viens avec moi, j'ai un petit mot à te dire.

— Au revoir, fit Aglaé et elle tendit la main au prince. L'obscurité qui régnait sur la terrasse ne permit pas à ce dernier de bien voir, dans cet instant, le visage de la jeune fille. Au bout d'une minute, lorsque déjà il était sorti de la maison avec le général, il rougit tout à coup et serra fortement le poing.

Ce n'était pas au prince qu'Ivan Fédorovitch avait affaire; malgré l'heure avancée, il avait hâte de voir quelqu'un pour l'entretenir de quelque chose. Mais, ayant rencontré sur ces entrefaites Léon Nikolaïévitch, il se mit à lui parler avec beaucoup de volubilité et passablement d'incohérence; dans ses propos revenait souvent le nom d'Élisabeth Prokofievna. Si le prince avait pu être plus attentif en ce moment, il se serait peut-être douté qu'Ivan Fédorovitch avait envie de le sonder, ou, pour mieux dire, de le questionner franchement et sans détours, mais qu'il ne pouvait jamais aborder le point principal. Malheureusement, Muichkine était si distrait que d'abord il n'entendit même pas les paroles du général, et, quand celui-ci, s'arrêtant en face de son interlocuteur, lui posa une question brûlante, le prince fut forcé d'avouer qu'il ne comprenait rien.

Ivan Fédorovitch haussa les épaules.

— Vous êtes tous devenus des gens étranges, reprit-il. — Je te dis que je ne comprends nullement les idées et les frayeurs d'Élisabeth Prokofievna. Elle a des attaques de nerfs, elle pleure, elle dit qu'on nous a conspués, déshonorés. Qui? Comment? Avec qui? Quand, et pourquoi? J'avoue que j'ai eu des torts, je m'en reconnais beaucoup; mais enfin, la police peut couper court aux persécutions de cette… femme remuante (qui, par-dessus le marché, se conduit mal); j'ai même l'intention d'aller aujourd'hui prévenir qui de droit. On peut tout arranger sans bruit, en douceur, à l'amiable même, et en évitant le scandale. Je conviens aussi que l'avenir est gros d'événements, et le présent assez obscur; il y a une intrigue; mais si ici on ne

sait rien, là on ne peut rien expliquer; si je n'ai rien entendu dire, ni toi non plus, ni un troisième, ni un quatrième, qui donc, en fin de compte, a entendu dire quelque chose, je te le demande? Comment donc, selon toi, expliquer cela? Il faut bien admettre qu'il n'y a là qu'un mirage, que la chose n'existe pas, que c'est comme, par exemple, la lumière de la lune… ou d'autres fantômes.

— Elle est folle, balbutia le prince, qui se rappela soudain avec douleur toute la scène de tantôt.

— Tu parles de celle-là? Moi aussi, j'avais eu à peu près la même idée, et j'ai dormi tranquille. Mais, maintenant, je vois qu'ici leur appréciation est plus juste, et je ne crois pas à la folie. C'est une femme qui n'a pas le sens commun, soit, mais elle n'est pas folle, elle a même beaucoup de finesse. Ce qu'elle a dit aujourd'hui de Kapiton Alexiévitch ne le prouve que trop. De sa part, cette affaire est une friponnerie, c'est-à-dire, du jésuitisme; elle poursuit certaines visées particulières.

— Quel Kapiton Alexiévitch?

— Ah! Mon Dieu, Léon Nikolaïtch, tu n'es pas du tout à la conversation. C'est de Kapiton Alexiévitch que je t'ai parlé en commençant; je suis encore si saisi que j'ai des tremblements dans les bras et dans les jambes. C'est même à cause de cela que j'ai quitté Pétersbourg si tard aujourd'hui. Kapiton Alexiévitch Radomsky, l'oncle d'Eugène Pavlovitch…

— Eh bien? Cria le prince.

— Il s'est brûlé la cervelle ce matin à sept heures. Un vieillard, un homme considéré, un septuagénaire, un épicurien. Et ce qu'elle a dit est parfaitement vrai: il laisse dans la caisse un déficit notable!

— Comment donc a-t-elle…

— Su cela? Ha, ha! Mais, dès son arrivée ici, il s'est formé autour d'elle tout un état-major. Tu sais quels personnages vont maintenant la voir et recherchent « l'honneur de sa connaissance ». Naturellement, ses visiteurs ont pu tantôt lui apprendre quelque chose, car à présent la nouvelle est sue de tout Pétersbourg et ici la moitié de Pavlovsk ou même tout Pavlovsk la connaît déjà. Mais avec quelle finesse elle a fait observer qu'Eugène Pavlovitch avait eu bon nez de quitter le service avant cette affaire! Quelle

infernale insinuation! Non, cela ne dénote pas la folie. Bien entendu, je me refuse à croire qu'Eugène Pavlovitch ait pu savoir d'avance la catastrophe, c'est-à-dire que tel jour à sept heures, etc. Mais il a pu pressentir tout cela. Et le prince Chtch…,moi, nous tous comptions qu'il hériterait encore de son oncle! C'est terrible! Terrible! Du reste, comprends-moi, je n'accuse Eugène Pavlitch de rien et je m'empresse de te le déclarer, mais, n'importe, il y a du louche. Le prince Chtch… n'en revient pas. Tout cela est arrivé d'une façon fort étrange.

— Mais qu'y a-t-il donc de louche dans la conduite d'Eugène Pavlitch?

— Rien du tout! Il a eu une attitude très-noble. Je n'ai fait allusion à rien. Sa fortune, je pense, est intacte. Élisabeth Prokofievna, naturellement, ne veut même pas entendre parler de lui… Mais le pire, ce sont toutes ces catastrophes domestiques, ou, pour mieux dire, toutes ces misères, on ne sait de quel nom appeler cela… Tu es, dans toute la force du terme, un ami de la maison, Léon Nikolaïtch; eh bien, figure-toi, Eugène Pavlitch, nous venons de l'apprendre, se serait, parait-il, expliqué avec Aglaé il y a déjà plus d'un mois, et aurait essuyé un refus formel.

— Ce n'est pas possible! S'écria le prince avec feu.

— Mais est-ce que tu sais quelque chose? Reprit le général dont l'étonnement fut tel qu'il s'arrêta comme cloué sur place; — vois-tu, très-cher, j'ai peut-être eu tort de te parler avec cet abandon, mais c'est parce que tu… on peut le dire… parce que c'est toi. Tu sais peut-être quelque chose de particulier?

— Je ne sais rien… d'Eugène Pavlitch, balbutia le prince.

— Ni moi non plus! Moi… mon ami, décidément on veut m'inhumer, m'enterrer, on ne veut pas réfléchir que cela est pénible pour un homme et que je ne le supporterai pas. Tout à l'heure il y a eu une scène épouvantable! Je te parle comme à un fils. Le principal c'est qu'Aglaé se moque positivement de sa mère. Je viens de te dire qu'il y a un mois elle s'est expliquée avec Eugène Pavlitch et lui a signifié un refus formel, ce sont ses sœurs qui nous ont donné cette nouvelle… sous forme de conjecture… du reste, elles doivent avoir deviné juste. Mais c'est une créature plus autoritaire et plus fantasque qu'on ne saurait le dire! Toutes les grandeurs d'âme, toutes

les brillantes qualités du cœur et de l'esprit sont réunies en elle, je le veux bien, mais avec cela elle est capricieuse, moqueuse, en un mot, elle a un caractère diabolique et, qui plus est, des fantaisies. Tout à l'heure elle a ri au nez de sa mère, de ses sœurs, du prince Chtch…; je ne parle pas de moi, il est rare qu'elle m'épargne ses railleries, mais moi, tu sais, je l'aime; bien plus, j'aime qu'elle se moque de moi, — et il me semble qu'à cause de cela cette petite diablesse m'aime particulièrement, c'est-à-dire plus que tous les autres. Je parie qu'elle s'est déjà moquée aussi de toi. Je viens de vous trouver causant ensemble après l'orage qui a eu lieu tout à l'heure en haut; elle était assise à côté de toi comme si de rien n'était…

Le prince dont le visage s'était couvert de rougeur serra le poing avec force, mais ne répondit pas.

— Mon cher, mon bon Léon Nikolaïtch! Poursuivit le général dans un soudain élan de sensibilité: — moi… et même Élisabeth Prokofievna (qui, du reste, a commencé à te rendre son estime et qui en même temps s'est remise aussi à m'estimer à cause de toi, seulement je ne comprends pas pourquoi), nous t'aimons toujours, nous t'aimons sincèrement et te considérons, en dépit de tout, c'est-à-dire de toutes les apparences. Mais conviens-en, cher ami, conviens-en toi-même, quelle énigme tout d'un coup! Et n'est-il pas vexant d'entendre cette petite diablesse vous dire froidement… (car, debout en face de sa mère, elle avait l'air de mépriser profondément toutes nos questions et surtout les miennes, parce que, le diable m'emporte, j'avais fait une bêtise, je m'étais avisé de le prendre sur un ton sévère, comme chef de la famille, — allons, j'avais été bête), froidement, dis-je, le sourire aux lèvres, cette petite diablesse nous tient le langage le plus inattendu: « Cette folle, déclare-t-elle (elle s'est exprimée ainsi et je suis surpris qu'elle se soit rencontrée sur ce point avec toi: « est-ce que, dit-elle, vous n'avez pas encore pu le deviner? »), cette folle s'est mis en tête de me marier, coûte que coûte, au prince Léon Nikolaïtch, et dans ce but elle veut faire déguerpir Eugène Pavlitch de chez nous. » Elle n'en a pas dit plus, ne nous a fourni aucune autre explication et s'est mise à rire; nous sommes restés bouche béante; elle est sortie en fermant la porte avec bruit. Ensuite, on m'a raconté ce qui s'est passé tantôt entre vous deux… et… et… écoute, cher prince, tu n'es pas un homme susceptible

et tu es très-raisonnable, j'ai remarqué cela en toi. Elle se moque comme un enfant, aussi tu ne dois pas lui en vouloir, mais c'est ainsi à coup sûr. Ne t'imagine rien, — elle s'amuse à tes dépens comme aux nôtres, elle nous mystifie tous pour se distraire. Allons, adieu! Tu connais nos sentiments? Nos sincères sentiments pour toi? Ils sont invariables, rien ne pourra jamais les modifier… mais… il est temps que je te quitte, au revoir! Rarement j'ai été aussi mal dans mon assiette (est-ce ainsi qu'on dit?) que je le suis à présent… Et on vante les charmes de la villégiature!

Resté seul, le prince regarda autour de lui, traversa rapidement la rue et s'approcha d'une maison dont la fenêtre était éclairée; ensuite il déplia un petit papier qu'il avait tenu fortement serré dans sa main droite pendant tout le temps de sa conversation avec le général, et, profitant d'un faible rayon de lumière, il lut ce qui suit:

« Demain à sept heures du matin je serai sur le banc vert, dans le parc, et je vous attendrai. J'ai à vous parler d'une chose de la plus haute importance et qui vous concerne directement.

« P. S. J'espère que vous ne montrerez ce billet à personne. Je ne me décide qu'à regret à vous faire une pareille recommandation, mais j'ai réfléchi qu'elle n'était pas superflue, eu égard à votre ridicule caractère dont je rougis pour vous en écrivant ces lignes.

« PP. SS. Le banc vert dont il s'agit est celui que je vous ai montré tantôt. C'est une honte pour vous que je sois forcée d'ajouter encore cela. »

Le billet avait été écrit précipitamment et plié à la diable, sans doute une minute avant qu'Aglaé se rendît sur la terrasse. En proie à une agitation inexprimable, à une sorte de crainte, le prince s'écarta de la fenêtre avec la promptitude d'un voleur effrayé; mais, dans ce brusque mouvement de recul, il se heurta contre un monsieur qui se trouvait juste derrière lui.

— Je vous suis, prince, dit le monsieur.

— C'est vous, Keller? Cria Muichkine étonné.

— Je vous cherche, prince. Je vous ai attendu près de la villa des Épantchine; naturellement, je ne pouvais pas entrer. Je me suis attaché à vos pas lorsque vous êtes sorti avec le général. À votre service, prince, disposez de Keller. Il est prêt à se sacrifier et même à mourir, s'il le faut.

— Mais… pourquoi?

— Eh bien, vous allez, pour sûr, être appelé en duel. Ce lieutenant Molovtzoff, je le connais, c'est-à-dire pas personnellement… il ne supportera pas une insulte. Nous autres, je veux dire Rogojine et moi, il est disposé, naturellement, à nous considérer comme de la canaille, et peut-être n'a-t-il pas tort, par conséquent c'est vous seul qui devrez lui rendre raison. Vous aurez à payer les pots cassés, prince. Il a pris des informations sur vous, je l'ai entendu dire, et demain certainement un de ses amis ira vous trouver, peut-être même vous attend-il déjà chez vous. Si vous daignez me choisir comme témoin, je courrai volontiers pour vous le risque d'être fait soldat; c'est pour cela que je vous cherchais, prince.

— Ainsi vous aussi vous venez me parler duel! S'écria le prince, et il éclata de rire au grand étonnement de Keller. Celui-ci, ne sachant pas encore si son offre serait acceptée, était comme sur des épines, et il se sentit presque offensé par cette hilarité.

— Pourtant, prince, vous l'avez saisi par les bras. Un noble personnage souffre difficilement qu'on en use ainsi avec lui, surtout en public.

— Mais, lui, il m'a donné un coup dans la poitrine! Reprit en riant le prince: — il n'y a pas de raison pour que nous nous battions! Je lui ferai des excuses, voilà tout! Mais s'il faut se battre, eh bien, on se battra! Qu'il m'appelle sur le terrain, je préfère même cela. Ha, ha! Je sais maintenant charger un pistolet. Vous savez charger un pistolet, Keller? Il faut commencer par acheter de la poudre, la choisir sèche et pas trop grosse, pas comme celle avec laquelle on charge les canons. Ensuite on met d'abord la poudre, on arrache du feutre au bourrelet d'une porte, puis on introduit la balle, mais il faut avoir soin de mettre la poudre avant la balle, parce que, autrement, ça ne partirait pas. Vous entendez, Keller? Ça ne partirait pas. Ha, ha! Est-ce que ce n'est pas une raison superbe, ami Keller? Ah, Keller, savez-vous que je vais vous embrasser? Ha, ha, ha! Comment tantôt vous êtes-vous ainsi trouvé tout à coup devant lui? Venez, sans tarder, boire du Champagne chez moi. Nous nous enivrerons tous! Savez-vous que j'ai douze bouteilles de Champagne dans la cave de Lébédeff? Il me les a vendues avant-hier, le lendemain de mon arrivée à sa villa; « c'est une occasion », m'a-t-il dit; je les

ai achetées toutes! Je réunirai toute une société! Est-ce que vous dormirez, cette nuit?

— Comme à l'ordinaire, prince.

— Eh bien, je vous souhaite d'heureux songes! Ha, ha! Le prince traversa la chaussée et disparut dans le parc, laissant Keller un peu intrigué. Le boxeur n'avait pas encore vu Muichkine dans un état si étrange, et il ne se le serait jamais imaginé sous cet aspect.

« Il a peut-être la fièvre, parce qu'il est nerveux et que tout cela a agi sur lui, mais sans doute il n'a pas peur. Ces gens-là ne sont pas poltrons, vraiment! » Pensait à part soi Keller, « Hum! Du Champagne! La nouvelle est intéressante pourtant. Douze bouteilles; une douzaine; c'est une garnison qui peut encore passer. Mais je parie que Lébédeff a reçu ce Champagne en nantissement de quelque prêt. Hum… après tout, il est assez gentil, ce prince; vraiment, j'aime ces natures-là; mais il ne faut pas perdre de temps et… s'il y a du Champagne, c'est le vrai moment… »

Le prince, qui était, en effet, dans une sorte de fièvre, erra longtemps à travers le parc; à la fin, il « se découvrit » arpentant une allée. Plus tard il se souvint qu'il avait fait trente ou quarante fois la navette entre un petit banc et un vieil arbre situé cent pas plus loin. Quant à se rappeler à quoi il avait pensé durant cette promenade d'une heure au moins, il ne l'aurait pas pu, lors même qu'il l'eût voulu. Du reste, il se surprit songeant à une idée qui provoqua tout à coup son hilarité, quoiqu'elle n'eût rien de risible, mais il avait toujours envie de rire. Il se dit que la supposition d'un duel n'avait peut-être pas pris naissance dans la seule tête de Keller, et que, dès lors, l'entretien sur la manière de charger un pistolet pouvait aussi n'être pas un effet du hasard. Puis, une autre idée traversa soudain son esprit comme un jet de lumière: « Bah! Tantôt elle est descendue sur la terrasse lorsque j'étais assis dans un coin, et elle a été fort étonnée de me trouver là; elle a ri, elle m'a demandé si je désirais du thé; mais alors déjà elle avait en main ce papier, par conséquent elle savait très-bien que j'étais sur la terrasse, pourquoi donc a-t-elle manifesté tant de surprise? Ha, ha, ha! »

Il tira le billet de sa poche et le baisa, mais aussitôt après il devint pensif. « Que c'est étrange! » se dit-il tristement au bout d'une minute. Dans les

moments de joie intense, il éprouvait toujours de la tristesse sans savoir lui-même pourquoi. Il regarda attentivement autour de lui et se demanda comment il était venu là. Se sentant très-fatigué, il s'approcha du banc et s'y assit. Partout régnait un profond silence. La musique avait cessé au Waux-Hall. Peut-être n'y avait-il plus personne dans le parc; il devait bien être onze heures et demie. C'était une de ces nuits calmes, tièdes, claires, qui ne sont pas rares à Pétersbourg au commencement de juin; mais dans le parc touffu, dans l'allée où le prince se trouvait, l'obscurité était presque complète.

Si, en ce moment, quelqu'un lui avait dit qu'il était amoureux, passionnément amoureux, il aurait repoussé cette idée avec étonnement, peut-être même avec indignation. Et si l'on avait ajouté que le billet d'Aglaé était une lettre d'amour par laquelle la jeune fille assignait au prince un rendez-vous galant, il aurait rougi pour celui qui eût tenu ce langage, peut-être l'aurait-il appelé sur le terrain. Tout cela était parfaitement sincère; il n'avait jamais eu aucun doute à cet égard, jamais admis la moindre idée « mixte » quant à la possibilité d'un amour entre Aglaé Ivanovna et lui. Il aurait eu honte de cette pensée; l'hypothèse qu'un homme « comme lui » pût être aimé lui aurait paru monstrueuse. À supposer qu'il y eût réellement quelque chose, c'était, à ses yeux, un simple badinage de la part de la jeune fille; mais il envisageait cette idée avec une parfaite indifférence et la trouvait tout à fait dans l'ordre; lui-même était préoccupé d'un souci tout autre. Tantôt le général, dans son agitation, avait laissé échapper qu'Aglaé se moquait de tout le monde et de lui, Léon Nikolaïtch, en particulier; le prince admettait de tout point cette manière de voir et ne se sentait nullement blessé; suivant lui, cela devait être. Le principal, à ses yeux, c'était que demain matin il la reverrait, s'assiérait à côté d'elle sur le banc vert, l'entendrait dire comment on charge un pistolet, la contemplerait. Il ne lui en fallait pas davantage. Une ou deux fois aussi il se demanda ce qu'elle avait l'intention de lui communiquer et quelle était cette affaire si importante qui le concernait directement. Pas un instant il n'eut le moindre doute sur l'existence réelle de cette « importante affaire », mais il y pensait à peine et n'éprouvait même pas le besoin d'y penser.

Le bruit de pas légers sur le sable lui fit lever la tête. Un homme dont il

était difficile de distinguer les traits dans l'obscurité vint s'asseoir sur son banc. Le prince se rapprocha brusquement de lui et reconnut le visage pâle de Parfène Séménitch.

— Je savais bien que tu flânais ici quelque part, je ne t'ai pas cherché longtemps, murmura entre ses dents Rogojine.

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient en tête-à-tête depuis leur rencontre dans le corridor du traktir. Surpris par cette apparition imprévue, le prince fut quelque temps sans pouvoir recueillir ses idées et une sensation cruelle se réveilla dans son cœur. Rogojine devina évidemment l'impression que produisait sa présence; quoique d'abord déconcerté, il parla cependant avec un air d'aisance qui, dans le premier moment, parut factice au prince. Bientôt toutefois ce dernier s'aperçut qu'il n'en était rien, et que Rogojine n'éprouvait même, à proprement parler, aucun embarras: s'il y avait quelque gêne dans ses gestes et dans sa parole, c'était purement superficiel; au fond, cet homme ne pouvait pas changer.

— Comment m'as-tu… découvert ici? Demanda le prince, pour dire quelque chose.

— J'ai été mis sur la voie par Keller (je suis passé chez toi), il m'a dit que tu te promenais dans le parc; allons, pensai-je, c'est bien cela.

Ces derniers mots inquiétèrent le prince.

— Que veux-tu dire? Fit-il d'une voix alarmée. Rogojine rougit, mais ne donna aucune explication.

— J'ai reçu ta lettre, Léon Nikolaïtch; tout cela est inutile… c'est du temps perdu… Maintenant je viens te trouver de sa part; elle veut absolument te voir, elle a quelque chose d'urgent à te dire. Elle m'a ordonné de me rendre chez toi aujourd'hui même.

— J'irai demain. Je vais rentrer tout de suite à la maison; tu… m'accompagnes?

— À quoi bon? Je t'ai tout dit; adieu.

— Est-ce que tu ne viendras pas? Demanda doucement le prince.

— Tu es un homme étonnant, Léon Nikolaïtch; on ne peut que t'admirer, répondit Rogojine avec un sourire aigre.

— Pourquoi? Quel motif as-tu maintenant pour me haïr ainsi? Reprit

Muichkine d'un ton profondément attristé. — Tu sais toi-même à présent que toutes tes suppositions étaient fausses. Du reste, je me doutais bien que ta haine persistait encore, et sais-tu pourquoi? C'est parce que toi-même as attenté à ma vie que tu continues à me détester. Je te dis que le seul Parfène Rogojine dont je me souvienne est celui avec qui j'ai fraternisé l'autre jour par un échange de croix; je te l'ai écrit dans ma lettre d'hier, afin que tu ne penses plus à tout ce délire et que tu évites de m'en parler. Pourquoi t'écartes-tu de moi? Pourquoi retires-tu ta main? Je te dis que je considère tout ce qui s'est passé alors comme un pur délire: je sais fort bien dans quel état tu étais durant toute cette journée-là. Ce que tu t'es figuré n'existait pas et ne pouvait exister. Pourquoi donc notre inimitié subsisterait-elle?

— Quelle inimitié peut-il y avoir chez toi? Fit Rogojine répondant par un nouveau rire aux paroles chaleureuses du prince. Il s'était, en effet, reculé à deux pas de lui et ne laissait pas voir ses mains.

— Il est impossible que j'aille chez toi désormais, Léon Nikolaïtch, ajouta-t-il lentement et d'un ton sentencieux.

— Tu me détestes à ce point-là?

— Je ne t'aime pas, Léon Nikolaïtch, dès lors pourquoi irais-je chez toi? Eh! Prince, tu es tout à fait comme un enfant qui a envie d'un jouet, et tu ne comprends pas l'affaire. Ce que tu me dis maintenant, tu l'as déjà écrit dans ta lettre, mais est-ce que je ne te crois pas? Je crois à chacune de tes paroles, je sais que tu ne m'as jamais trompé, que tu ne me tromperas jamais, et malgré cela je ne t'aime pas. Tu m'écris que tu as tout oublié, que le seul Rogojine resté dans ton souvenir c'est celui avec qui tu as fraternisé et non celui qui a levé un couteau sur toi. Mais que sais-tu de mes sentiments? (Rogojine sourit de nouveau.) Peut-être, depuis lors, ne me suis-je pas une seule fois repenti de ce que j'ai fait, et tu m'envoies ton pardon fraternel. Il se peut que le soir même j'aie pensé à tout autre chose, et que cela…

— Tu l'aies oublié! Acheva le prince: — mais j'en suis sûr! Je parie qu'alors tu es allé immédiatement prendre le train pour Pavlovsk, qu'arrivé ici tu t'es fait conduire au Waux-Hall, qu'ensuite tu n'as pas cessé de la suivre des yeux dans la foule, exactement comme aujourd'hui. Et tu crois m'étonner! Mais si tu n'avais pas été alors dans un état qui ne te permettait de

penser qu'à une seule chose, peut-être que tu n'aurais pas levé le couteau sur moi. Ce jour-1à, dès le matin, en te regardant, j'ai pressenti cela; sais-tu comme tu étais alors? C'est peut-être quand nous avons échangé nos croix que cette idée a commencé à s'agiter dans ma tête. Pourquoi m'as-tu alors conduit auprès de ta mère? C'était une précaution que tu prenais contre toi-même, n'est-ce pas? Évidemment tu as fait cela sans y penser, par une sorte d'instinct, comme c'est instinctivement aussi que je m'en suis douté… Nous avons eu tous les deux la même sensation en ce moment. Si alors tu n'avais pas levé sur moi ta main (que Dieu a détournée), combien à présent je serais coupable envers toi, t'ayant soupçonné comme je l'ai fait! (Mais ne fronce pas le sourcil! Eh bien, pourquoi ris-tu?) « Je ne me suis pas repenti! » Mais lors même que tu voudrais te repentir, tu ne le pourrais peut-être pas, car tu me détestes. Et j'aurai beau être vis-à-vis de toi aussi innocent qu'un ange, tu ne pourras jamais me souffrir, tant que tu croiras qu'elle me préfère à toi. Vois-tu, c'est de la jalousie. Seulement, voici l'opinion à laquelle je suis arrivé dans ces huit jours, Parfène, je vais te la dire: sais-tu que maintenant elle t'aime peut-être plus que personne? Je dirai même que plus elle te tourmente, plus elle t'aime. Elle ne te le dit pas, mais il faut savoir le deviner. Pourquoi, au bout du compte, veut-elle t'épouser? Un jour elle te le dira à toi-même. Il y a des femmes qui veulent être aimées ainsi, et elle est justement de ce nombre! Ton caractère et ton amour doivent l'impressionner! Sais-tu qu'une femme est capable de tourmenter cruellement un homme, de lui décocher les plus amers sarcasmes, sans éprouver un seul remords de conscience, parce que chaque fois elle se dit à part soi en vous regardant: « À présent je lui fais souffrir mort et passion, mais en revanche, plus tard, je le dédommagerai par mon amour… »

Après avoir écouté le prince jusqu'au bout, Rogojine se mit à rire.

— Mais quoi, prince, est-ce que toi-même tu n'en aurais pas rencontré une pareille? J'ai entendu parler de quelque chose, serait-ce vrai?

— Quoi? Que peux-tu avoir entendu dire? Reprit soudain Muichkine qui s'arrêta troublé et frissonnant.

Rogojine continuait à rire. Il avait écouté son interlocuteur avec une certaine curiosité qui même n'était peut-être pas exempte de satisfaction;

ç'avait été une surprise et un réconfort pour lui d'entendre la parole chaude, joyeuse, entraînante de Muichkine.

— Ce n'est pas que j'aie appris grand'chose, mais je vois maintenant moi-même que c'était la vérité, ajouta-t-il; — eh bien, quand as-tu jamais parlé comme tu viens de le faire? Voilà un langage qui ne te ressemble pas! Si je n'avais pas entendu dire quelque chose de pareil sur ton compte, je ne serais pas venu ici et je ne me trouverais pas dans le parc à minuit.

— Je ne te comprends pas du tout, Parfène Séménitch.

— Depuis longtemps déjà elle m'a donné des éclaircissements en ce qui te concerne, et tantôt j'ai pu contrôler ses dires par mes propres yeux, quand tu étais assis à côté de celle-là au Waux-Hall. Hier et aujourd'hui, elle m'a juré que tu étais amoureux comme un chat d'Aglaé Épantchine. Moi, cela m'est égal, prince, et ce n'est pas mon affaire: si tu ne l'aimes plus, elle t'aime encore. Tu sais qu'elle veut absolument te marier à celle-là, elle a juré de faire ce mariage, hé, hé! Elle me dit: « Je ne t'épouserai pas avant; nous irons à l'église quand ils y seront allés. » Je ne puis rien comprendre à cela: ou elle t'aime d'un amour sans bornes, ou… si elle t'aime, pourquoi donc veut-elle te marier à une autre? Elle dit: « Je veux le voir heureux », par conséquent, elle t'aime.

— Je t'ai dit et écrit qu'elle… n'a plus sa tête, répondit le prince qui, en entendant les paroles de Rogojine, avait cruellement souffert.

— Dieu le sait! C'est peut-être toi qui te trompes… du reste, aujourd'hui, lorsque je l'ai ramenée du Waux-Hall, elle m'a fixé le jour: dans trois semaines et peut-être même plus tôt, m'a-t-elle dit, nous irons pour sûr sous la couronne; elle l'a juré en baisant son obraz. Ainsi, prince, pour toi maintenant ça y est, hé, hé!

— Tout cela est insensé! Pour ce qui me concerne, ce que tu dis n'arrivera jamais, jamais! Demain j'irai chez vous…

— Elle est folle, dis-tu? Remarqua Rogojine: — comment donc se fait-il que pour tous les autres elle jouisse de sa raison et que toi seul la considères comme une aliénée? Comment donc écrit-elle là? Si elle était folle, on le verrait bien par ses lettres.

— Quelles lettres? Demanda anxieusement le prince.

— Elle écrit là, à celle-là, qui lit ses lettres. Est-ce que tu ne le sais pas? Eh bien, tu le sauras, elle-même te montrera certainement cette correspondance.

— Il est impossible de croire cela! S'écria le prince.

— Eh! Mais toi, Léon Nikolaïtch, tu ne connais pas encore bien ce chemin, à ce que je vois, tu viens seulement d'y entrer. Attends un peu: tu auras à ta solde une police particulière, toi-même tu seras sur pied jour et nuit, tu épieras tout ce qu'on fera là, si toutefois…

— Laisse, ne me parle plus de cela! Interrompit vivement Muichkine. — Écoute, Parfène, tout à l'heure, avant ton arrivée, je me promenais ici et tout d'un coup je me suis mis à rire, de quoi? — je n'en sais rien, mais je me suis rappelé que justement c'est demain l'anniversaire de ma naissance. Il est maintenant près de minuit. Viens attendre chez moi la journée de demain! J'ai du vin, nous en boirons; souhaite-moi ce que moi-même à présent je ne sais pas désirer; je tiens surtout à tes souhaits; de mon côté, je fais des vœux pour ton entier bonheur. Si tu ne veux pas, rends-moi ma croix! Tu ne me l'as pas renvoyée le lendemain! Tu la portes? Tu l'as encore sur toi maintenant?

— Oui, répondit Rogojine.

— Eh bien, partons. Je veux que tu assistes au début de ma nouvelle vie, car j'inaugure une existence nouvelle! Tu ne sais pas, Parfène, qu'une nouvelle vie a commencé pour moi aujourd'hui?

— Maintenant je vois moi-même et je sais qu'elle a commencé, je le lui dirai. Tu n'es pas dans ton état normal, Léon Nikolaïtch!

IV

Lorsque le prince, accompagné de Rogojine, approcha de sa villa, il fut fort étonné d'apercevoir une nombreuse et bruyante société réunie sur sa terrasse brillamment éclairée. On riait gaiement, on parlait haut, on paraissait même discuter avec animation; à première vue, il était facile de deviner que toute la compagnie passait le temps de la façon la plus agréable. Et, en effet, quand le prince arriva sur la terrasse, il trouva tout le monde en train de boire du Champagne. Plusieurs étaient passablement gris, signe certain que la petite fête durait depuis quelque temps. Il n'y avait là que des connaissances de Muichkine, mais il était étrange que ces gens se fussent ainsi rendus chez lui tous à la fois, car il n'avait invité personne et c'était même par hasard qu'un instant auparavant il s'était rappelé l'anniversaire de sa naissance.

— Tu as dit à quelqu'un que tu paierais du Champagne, et ils sont accourus en masse, grommela Rogojine en suivant le prince sur la terrasse, — je connais ça; il ne faut pas les siffler longtemps pour qu'ils arrivent… ajouta-t-il avec une amertume provoquée sans doute par le souvenir d'un passé récent.

Le prince fut accueilli par des cris et des souhaits; on s'empressa autour de lui; les uns étaient très-bruyants, les autres beaucoup plus calmes, mais tous avaient hâte de le féliciter, ayant appris que c'était aujourd'hui son jour de naissance. La présence de certains visiteurs, de Bourdovsky notamment, étonna le prince, mais ce qui le surprit le plus fut de rencontrer Eugène Pavlovitch au milieu de cette société; lorsqu'il l'aperçut tout à coup, il put à peine en croire ses yeux et ressentit presque de la frayeur. Sur ces entrefaites, Lébédeff s'approcha vivement de son locataire pour lui fournir des explications. Il était très-rouge et parlait avec exaltation, comme un homme qui ne s'est pas ménagé. Son bavardage apprit au prince que toute cette société s'était réunie chez lui le plus naturellement du monde. Avant tous les autres, vers le soir, était arrivé Hippolyte; se sentant beaucoup mieux, il avait voulu attendre sur la terrasse le retour du prince, et s'était couché là sur un

divan. Ensuite étaient successivement venus auprès de lui d'abord Lébédeff, puis toute la famille de l'employé, ainsi que le général Ivolguine. Bourdovsky avait tenu à accompagner Hippolyte. Gania et Ptitzine, qui passaient devant la villa, étaient entrés par hasard, ils se trouvaient là depuis peu de temps (leur arrivée coïncidait avec l'événement du Waux-Hall); ensuite on avait vu paraître Keller, il avait parlé du jour de naissance et demandé du Champagne. Eugène Pavlovitch n'était là que depuis une demi-heure. Kolia avait joint ses instances à celles de Keller, il avait voulu absolument qu'on organisât une fête. Lébédeff s'était empressé d'offrir du vin.

— Mais du mien, du mien! Bredouillait-il: — c'est moi qui régale; il y aura aussi un repas, une collation, ma fille s'en occupe; mais, prince, si vous saviez sur quel thème on discute! Vous vous rappelez dans Hamlet: « Être ou ne pas être »? Un thème contemporain, tout à fait moderne! Les questions et les réponses… Et monsieur Térentieff est au plus haut degré… il ne veut pas se coucher! Mais il n'a bu que du Champagne, cela ne peut pas lui faire de mal… Approchez-vous, prince, et tranchez la question! Tout le monde vous attendait, tout le monde soupirait après votre lumineuse intelligence…

Le prince remarqua l'aimable et doux regard de Viéra Lébédeff qui s'avançait aussi vers lui en se frayant un passage à travers la foule. Ce fut à elle qu'il tendit la main en premier lieu; elle rougit de plaisir et lui souhaita « une vie heureuse à partir de ce même jour ». Puis elle courut précipitamment à la cuisine où les préparatifs du repas réclamaient sa présence. Mais, même avant l'arrivée du prince, dès qu'elle pouvait s'arracher une minute à sa besogne, elle allait sur la terrasse et prêtait une oreille avide à la conversation, bien que les visiteurs, sous l'influence de la boisson, ne cessassent de discuter les sujets les plus abstraits et les plus étrangers à la jeune fille. Dans la pièce voisine, la sœur cadette de Viéra, la bouche grande ouverte, dormait sur un coffre; par contre, le jeune fils de Lébédeff, qui avait pris place à côté de Kolia et d'Hippolyte, aurait volontiers passé dix heures consécutives à écouter; l'animation de son visage montrait combien il s'intéressait aux discussions engagées autour de lui.

— Je vous attendais tout spécialement et je suis enchanté de vous voir arriver si heureux, dit Hippolyte au prince qui, aussitôt après avoir reçu les

félicitations de Viéra, s'était approché du malade pour lui serrer la main.

— Mais comment savez-vous que je suis « si heureux »?

— Cela se voit sur votre visage. Saluez ces messieurs, et venez vite vous asseoir ici près de nous. Je vous attendais avec une impatience toute particulière, ajouta-t-il d'un ton significatif.

Le prince ayant témoigné la crainte qu'une veillée si prolongée ne lui fit du mal, Hippolyte répondit que lui-même s'étonnait d'avoir, trois jours auparavant, voulu mourir, et que jamais il ne s'était senti mieux que ce soir.

Bourdovsky s'avança vivement et murmura qu'il était si…, qu'il avait accompagné Hippolyte, qu'il était enchanté aussi, que dans sa lettre il avait « écrit une sottise », mais que maintenant il était « enchanté simplement… » Sans achever, il serra avec force la main du prince et s'assit sur une chaise.

Après avoir échangé des politesses avec tout le monde, le prince s'approcha d'Eugène Pavlovitch, qui le prit aussitôt par le bras.

— J'ai seulement deux mots à vous dire, fit à demi-voix Radomsky, — et il s'agit d'une circonstance très-importante; retirons-nous une minute.

— Deux mots, chuchota une autre voix à l'autre oreille du prince, tandis que de l'autre côté un autre bras se glissait sous le sien. Muichkine aperçut avec surprise une tête rouge, terriblement ébouriffée, qui riait et clignait les yeux; il reconnut immédiatement Ferdychtchenko, le bouffon avait surgi Dieu sait d'où.

— Vous vous souvenez de Ferdychtchenko?

— D'où venez-vous? S'écria le prince.

— Il se repent! Commença à brailler Keller qui était accouru aussitôt: — il s'était caché, il ne voulait pas se montrer à vous, il s'était fourré là dans un coin, il se repent, prince, il se sent coupable.

— Mais de quoi donc? De quoi?

— C'est moi qui l'ai rencontré, prince, je l'ai rencontré tout à l'heure et je l'ai amené; c'est un de mes meilleurs amis; mais il se repent.

— Enchanté, messieurs; allez vous asseoir là avec les autres, je suis à vous tout de suite, répondit le prince qui avait hâte de se débarrasser d'eux pour reprendre la conversation avec Eugène Pavlovitch.

— On ne s'ennuie pas ici, chez vous, observa ce dernier quand son

interlocuteur l'eut rejoint, — et j'ai passé une agréable demi-heure à vous attendre. Voici de quoi il s'agit, très-cher Léon Nikolaïévitch: j'ai tout arrangé avec Kourmycheff, et je suis venu pour vous rassurer à cet égard; vous n'avez à vous inquiéter de rien, il a pris la chose très-raisonnablement; d'ailleurs, à mon avis, les torts étaient plutôt de son côté.

— Quel Kourmycheff?

— Eh bien, celui que vous avez pris par les bras tantôt… Il était si furieux qu'il voulait vous envoyer ses témoins demain matin.

— Allons donc, quelle bêtise!

— Sans doute, c'est une bêtise, et cela aurait certainement fini par une bêtise; mais il y a chez nous de ces gens…

— Vous êtes peut-être venu pour autre chose encore, Eugène Pavlitch?

— Oh, bien entendu, ce n'est pas là le seul motif qui m'amène, reprit en riant Radomsky. — Demain, au point du jour, je vais me rendre à Pétersbourg pour cette malheureuse affaire, l'affaire de mon oncle. Figurez-vous, cher prince, tout cela est vrai, et tout le monde le savait, excepté moi. Cette nouvelle m'a tellement stupéfié que je n'ai même pas fait de visite là (chez les Épantchine); demain je n'irai pas non plus, parce que je serai à Pétersbourg, vous comprenez? Il se peut que je ne revienne pas ici avant trois jours, — en un mot, mes affaires marchent mal. Quoique la chose ne soit pas infiniment grave, j'ai jugé nécessaire d'avoir avec vous l'explication la plus franche, et cela sans perdre de temps, c'est-à-dire avant mon départ. À présent, si vous le permettez, je vais rester ici et j'attendrai que vos visiteurs s'en aillent; d'ailleurs, je n'ai rien de mieux à faire: je suis si agité que je ne pourrais pas dormir. Enfin, quoiqu'il soit inconvenant de pourchasser quelqu'un en y mettant si peu de formes, je vous le dirai sans détours, mon cher prince, je suis venu solliciter votre amitié; vous êtes un homme tout à fait incomparable, c'est-à-dire que vous ne mentez pas à chaque instant, peut-être même ne mentez-vous jamais; or, j'ai besoin, dans une affaire, d'un ami et d'un conseiller, car décidément je compte à présent parmi les malheureux… Il eut un nouveau rire.

— Voici l'inconvénient, répondit le prince après une minute de réflexion, — vous voulez attendre leur départ, mais Dieu sait quand ils s'en iront. Ne

vaut-il pas mieux que nous allions maintenant faire un tour dans le parc? Ils m'attendront, voilà tout, je les prierai de m'excuser.

— Non, non, pour certaines raisons je désire qu'on ne puisse nous soupçonner d'avoir ensemble une conférence extraordinaire et mystérieuse; il y a ici des gens qui tiennent beaucoup à connaître nos relations, — vous ne le savez pas, prince? Mieux vaut que ma visite s'explique simplement à leurs yeux par nos rapports affectueux, et qu'ils n'aillent pas se figurer je ne sais quoi, — vous comprenez? D'ici à deux heures ils se retireront, je vous prierai alors de m'accorder vingt minutes, ou une demi-heure.

— Très-volontiers, ces explications mêmes étaient inutiles; vous avez bien voulu dire qu'il existe entre nous des rapports affectueux, je vous suis très-reconnaissant de cette bonne parole. Vous m'excuserez d'être distrait aujourd'hui; vous savez, il m'est impossible d'être attentif en ce moment.

— Je le vois, murmura Eugène Pavlovitch avec un léger sourire.

Il était, ce soir-là, d'humeur très-rieuse.

Le prince tressaillit.

— Qu'est-ce que vous voyez? Demanda-t-il.

Radomsky ne répondit pas à cette question.

— Mais ne me soupçonnez-vous pas, cher prince, reprit-il en continuant à sourire, — ne me soupçonnez-vous pas d'être venu tout bonnement pour vous tromper et tâcher de vous faire parler, hein?

Le prince, à la fin, se mit à rire lui-même.

— Que vous soyez venu pour me faire parler, cela n'est pas douteux, et même peut-être avez-vous résolu de me tromper un peu aussi. Mais je n'ai pas peur de vous; d'ailleurs, à présent, le croirez-vous? Tout cela m'est égal. Et… et… comme, avant tout, je suis persuadé que vous êtes un excellent homme, nous finirons, au bout du compte, par devenir bons amis. Vous m'avez beaucoup plu, Eugène Pavlitch, vous êtes… un homme très, très comme il faut, à mon avis!

— Eh bien, en tout cas, il est fort agréable d'avoir affaire à vous, quelle que soit même cette affaire, conclut Eugène Pavlovitch; —allons, je vais vider une coupe à votre santé; je suis très-content de m'être accroché à vous. Ah! Fit-il en s'arrêtant tout à coup: — ce monsieur Hippolyte est venu habiter

chez vous?

— Oui.

— Il ne mourra pas tout de suite, je pense?

— Eh bien?

— Rien; j'ai passé ici une demi-heure avec lui… Pendant que les deux interlocuteurs causaient à l'écart, Hippolyte, qui attendait toujours le prince, n'avait cessé de l'observer, lui et Eugène Pavlovitch. Lorsqu'ils s'approchèrent de la table, une vivacité fiévreuse se manifesta chez le malade. Il était agité, excité, la sueur ruisselait sur son front. Dans ses yeux brillants et toujours inquiets se lisait une impatience vague; son regard allait machinalement d'un objet à l'autre, sans se fixer sur aucun. Quoiqu'il eût pris jusqu'alors une grande part à la conversation générale, son animation n'avait qu'un caractère fébrile, il n'écoutait pas ce que l'on disait; sa discussion était incohérente, railleuse et négligemment paradoxale; il ne suivait jamais une idée jusqu'au bout et abandonnait soudain le thème sur lequel il s'était emballé une minute auparavant. Le prince apprit avec surprise et regret que, dans cette soirée, on lui avait laissé boire deux grands verres de champagne, et que la coupe entamée qu'il avait devant lui était déjà la troisième. Mais Muichkine ne sut cela que plus tard. En ce moment, il n'était pas capable de remarquer grand'chose.

— Savez-vous que je suis enchanté que ce soit justement aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance? Cria Hippolyte.

— Pourquoi?

— Vous verrez; asseyez-vous vite; d'abord, parce que tout votre… peuple s'est réuni. Je comptais bien qu'il y aurait du monde; pour la première fois de ma vie, l'événement n'a pas trompé mon attente! Mais je regrette de n'avoir pas su que c'était votre jour de naissance, je serais venu avec un cadeau… Ha, ha! Mais j'en ai peut-être apporté un tout de même! Dans combien de temps fera-t-il jour?

— D'ici avant deux heures l'aurore se lèvera, dit Ptitzine, après avoir regardé sa montre.

— Mais qu'importe, puisque maintenant déjà on peut lire dehors? Observa quelqu'un.

— C’est que j’ai besoin de voir un petit bout de soleil. On peut boire à la santé du soleil, prince, qu’en pensez-vous?

Hippolyte avait le verbe haut avec tout le monde et questionnait d’un ton impérieux, mais lui-même ne paraissait pas s’en apercevoir.

— Soit, buvons, seulement vous devriez vous reposer, Hippolyte, n’est-ce pas?

— Vous m’engagez toujours à aller me coucher, prince, j’ai en vous une véritable bonne d’enfant! Dès que le soleil se montrera et « commencera à résonner » dans le ciel (quel est le poète qui a dit: « dans le ciel le soleil commença à résonner »? Cela n’a pas de sens, mais c’est beau!) — alors nous nous coucherons. Lébédeff! Le soleil est-il la source de la vie? Que signifient les « sources de la vie » dans l’Apocalypse? Vous avez entendu parler de l’« Étoile Absinthe », prince?

— J’ai entendu dire que Lébédeff voit dans cette « Étoile Absinthe » les chemins de fer dont le réseau couvre l’Europe.

De tous côtés des rires commencèrent à se faire entendre, Lébédeff se leva brusquement.

— Non, permettez, ce n’est pas là discuter! Cria-t-il en agitant les bras comme pour imposer silence aux rieurs: — permettez! Avec ces messieurs… Tous ces messieurs, ajouta-t-il en s’adressant soudain au prince, — sur certains points, voilà ce que c’est… et, à deux reprises, il cogna sur la table, ce qui provoqua une nouvelle explosion d’hilarité.

Lébédeff était dans l’état où il se trouvait presque chaque soir, mais, cette fois, il venait d’avoir une longue discussion « scientifique » qui l’avait fort irrité; en pareil cas, il prodiguait à ses adversaires les marques du plus parfait mépris.

— Ce n’est pas cela! Il y a une demi-heure, prince, il a été convenu entre nous qu’on n’interromprait pas, qu’on ne rirait pas, qu’on laisserait chacun exprimer librement sa pensée, et qu’ensuite les objections, les répliques des athées mêmes, pourraient se produire; nous avons déféré la présidence au général, voilà! Sans cela, quoi? On pourrait dérouter n’importe qui, l’homme qui développe l’idée la plus haute, la plus profonde…

— Parlez, parlez: personne ne vous troublera! Crièrent plusieurs voix.

— Parlez, mais ne divaguez pas.

— Qu'est-ce que c'est que cette « Étoile Absinthe »? Voulut savoir quelqu'un.

— Je n'en ai aucune idée! Répondit le général Ivolguine qui occupait sa place de président avec toute la gravité requise.

J'aime énormément toutes ces disputes, prince; je parle, bien entendu, des discussions scientifiques, murmurait pendant ce temps Keller qui, fortement pris de boisson, s'agitait sur sa chaise, — scientifiques et politiques, continua-t-il, en s'adressant soudain à Eugène Pavlovitch assis dans son voisinage. — Vous savez, j'adore lire dans les journaux les débats du parlement anglais. Ce n'est pas que les discussions, en elles-mêmes, m'intéressent (vous savez, je ne suis pas un politicien); non, mais je suis charmé de la façon dont ces gens-là s'expliquent entre eux: « le noble vicomte qui siège en face », « le noble comte qui partage mon opinion », « mon noble adversaire qui a étonné l'Europe par sa proposition », toutes ces petites expressions, tout ce parlementarisme d'un peuple libre, voilà ce qui a de l'attrait pour moi! Je suis séduit, prince. J'ai toujours été artiste au fond de l'âme, je vous le jure, Eugène Pavlitch.

— Ainsi, cria à l'autre coin Gania, — d'après vous, les chemins de fer sont maudits, ils sont la perte de l'humanité, le poison tombé sur la terre pour corrompre les « sources de la vie »?

Gabriel Ardalionovitch était fort en train ce soir-là, et, à ce qu'il parut au prince, sa gaieté avait quelque chose de triomphant. Bien entendu, la question adressée par lui à Lébédeff n'était qu'une plaisanterie, il voulait seulement exciter l'employé, mais lui-même ne tarda pas à s'échauffer.

— Pas les chemins de fer, non! Répliqua Lébédeff qui éprouvait à la fois une violente colère et une extrême satisfaction: — considérés en eux-mêmes, isolément, les chemins de fer ne corrompent pas les sources de la vie, mais tout cela est maudit en bloc, toute cette tendance de nos derniers siècles, dans son ensemble scientifique et pratique, est peut-être maudite en effet.

— Est-elle maudite certainement, ou seulement peut-elle l'être? Cela est important à savoir, dit Eugène Pavlovitch.

— Elle est maudite, maudite, certainement maudite! Répondit avec

véhémence l'employé.

— N'allez pas si vite, Lébédeff, le matin vous êtes beaucoup meilleur, observa en souriant Ptitzine.

— Mais, par contre, le soir je suis plus franc! Le soir, je suis plus sincère et plus franc! Reprit avec feu l'employé: — plus naïf, plus précis, plus honnête, plus respectable et, quoique par là je vous prête le flanc, je m'en moque; je vous porte maintenant un défi à tous, je vous provoque tous, athées: par quoi sauverez-vous le monde? Où lui avez-vous trouvé une route normale, gens de science et d'industrie, partisans des associations, du salariat, etc.? Par quoi? Par le crédit? Qu'est-ce que le crédit? A quoi vous mènera le crédit?

— Vous êtes bien curieux! Remarqua Eugène Pavlovitch.

— À mon avis, celui qui ne s'intéresse pas à de telles questions est un chenapan du grand monde!

— Mais il mènera, du moins, à la solidarité universelle et à l'équilibre des intérêts, répliqua Ptitzine.

— Vous ferez cela rien qu'avec le crédit? Sans recourir à aucun principe moral? En vous fondant exclusivement sur l'égoïsme privé et la satisfaction du besoin matériel? La paix universelle, le bonheur de tous résultant du besoin! C'est bien ainsi, permettez-moi de vous le demander, que je dois vous comprendre, monsieur?

— Mais la nécessité universelle de vivre, de boire et de manger, enfin, la conviction entière, scientifique, qu'on ne satisfera ce besoin que par l'association universelle et la solidarité des intérêts, c'est, me semble-t-il, une idée assez forte pour offrir un point d'appui et « une source de vie » à l'humanité dans les siècles futurs, dit avec chaleur Gabriel Ardalionovitch.

— La nécessité de boire et de manger, c'est-à-dire uniquement l'instinct de la conservation personnelle…

— Est-ce que cela ne suffit pas? L'instinct de la conservation personnelle est la loi normale de l'humanité…

— Qui vous a dit cela? Cria soudain Eugène Pavlovitch: — c'est une loi, sans doute, mais une loi ni plus ni moins normale que celle de la destruction, et même de la destruction personnelle. Est-ce que toute la loi normale de

l'humanité est dans le sentiment de la conservation personnelle?

— Eh! Fit Hippolyte qui se tourna brusquement vers Eugène Pavlovitch et le regarda avec une curiosité étrange; mais, s'apercevant que Radomsky riait, il se mit à rire lui-même, poussa du coude Kolia assis à côté de lui, et lui demanda de nouveau l'heure; il tira même à lui la montre en argent de Kolia et regarda avidement l'aiguille. Ensuite, comme s'il avait tout oublié, Hippolyte s'étendit sur un divan, plaça ses mains derrière sa tête et commença à regarder en l'air; au bout d'une demi-minute, il vint se rasseoir devant la table pour écouter les bavardages de Lébédeff, qui commentait avec une passion extrême le paradoxe d'Eugène Pavlovitch.

— C'est une idée perfide et moqueuse, une idée piquante! Vociférait l'employé: — elle a été lancée comme une pomme de discorde, mais elle est juste! Vous êtes un persifleur mondain, un officier de cavalerie (non dépourvu de moyens cependant), et vous ne savez pas vous-même combien votre idée est profonde, combien elle est vraie! Oui. La loi de la conservation personnelle et celle de la destruction personnelle sont également puissantes dans le monde! Le diable conservera le même empire sur l'humanité jusqu'à une limite de temps qui nous est encore inconnue. Vous riez? Vous ne croyez pas au diable? Le scepticisme à l'égard du diable est une idée française, une idée frivole. Savez-vous qui est le diable? Savez-vous comment il s'appelle? Et, sans même savoir son nom, vous vous moquez de sa forme, à l'exemple de Voltaire; vous riez de ses pieds fourchus, de sa queue et de ses cornes qui sont des produits de votre imagination. Le diable est, en réalité, un grand et terrible esprit; il n'a ni pieds fourchus, ni cornes, c'est vous-mêmes qui l'avez doté de ces attributs. Mais il n'est pas question de lui maintenant!…

— Qu'en savez-vous, s'il n'est pas question de lui maintenant? Cria tout à coup Hippolyte avec un rire convulsif.

Idée fine et qui donne à penser! Reprit Lébédeff, — mais, encore une fois, il ne s'agit pas de cela: on examinait la question de savoir si nous n'avons pas affaibli « les sources de la vie » par l'extension…

— Des chemins de fer? Fit vivement Kolia.

— Pas des chemins de fer proprement dits, présomptueux adulte, mais, en général, de la tendance dont les chemins de fer peuvent être considérés

comme l'expression, le symbole. On se hâte, on s'agite, on se bouscule pour le bonheur de l'humanité, dit-on! « L'humanité devient trop bruyante et trop industrielle », déplore un penseur solitaire. « Soit, mais le bruit des charrettes qui apportent du pain à l'humanité affamée vaut peut-être mieux que la tranquillité d'âme », répond triomphalement un autre penseur répandu partout, et il passe d'un air fier. Je ne crois pas, moi, l'infect Lébédeff, aux charrettes qui apportent du pain à l'humanité. Car, sans un principe moral d'action, les charrettes qui apportent du pain à toute l'humanité peuvent très-froidement exclure de la jouissance de ce pain une partie considérable de l'humanité, cela s'est déjà vu…

— Ce sont les charrettes qui peuvent froidement exclure?… observa quelqu'un.

Lébédeff ne daigna pas remarquer l'interruption.

— Cela s'est déjà vu, répéta-t-il, — Malthus était un ami de l'humanité. Mais, avec des principes moraux mal assurés, l'ami de l'humanité est un anthropophage, sans parier de son orgueil: blessez en effet la vanité d'un de ces innombrables philanthropes, et aussitôt, pour venger son petit amour-propre, il sera prêt à mettre le feu aux quatre coins du monde; du reste, pour être juste, il faut dire que nous sommes tous comme cela; moi-même, le plus infect de tous, je serai peut-être le premier à apporter du combustible et à me sauver ensuite. Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de cela!

— De quoi s'agit-il donc, enfin?

— Il est assommant!

— Il s'agit de l'anecdote suivante que j'emprunte au temps passé, car je suis dans la nécessité de raconter une anecdote d'autrefois. A notre époque, dans notre patrie que, je l'espère, vous aimez autant que moi, car, en ce qui me concerne, messieurs, je suis prêt à verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang…

— Après! Après!

— Dans notre patrie, de même qu'en Europe, les famines générales visitent l'humanité à époques fixes, et, autant que je puis me rappeler, elles n'apparaissent plus maintenant qu'une fois par quart de siècle, en d'autres termes, une fois tous les vingt-cinq ans. Je n'affirme pas l'exactitude absolue

du chiffre; toujours est-il que ces fléaux sont devenus très-rares comparativement.

— Comparativement à quoi?

— Au douzième siècle et aux siècles qui l'ont précédé et suivi. Car alors, à ce qu'assurent les historiens, les famines universelles visitaient l'humanité tous les deux ou trois ans, si bien que, dans un pareil état de choses, l'homme recourait même à l'anthropophagie, clandestinement, il est vrai. Un de ces parasites, parvenu à un âge avancé, déclara de lui-même et sans y être aucunement contraint que, durant le cours de sa longue et misérable vie, il avait personnellement tué et mangé dans le plus profond secret soixante moines, plus quelques enfants séculiers; mais le nombre de ceux-ci ne dépassait pas six, c'est-à-dire qu'il était absolument insignifiant eu égard à l'énorme consommation d'ecclésiastiques faite par cet homme. Quant aux adultes séculiers, il fut reconnu qu'il n'y avait jamais touché.

Le président lui-même se récria.

— C'est impossible! Fit-il d'un ton blessé: — je discute souvent avec lui, messieurs, et toujours sur des sujets de ce genre, mais la plupart du temps il débite des absurdités qui font mal aux oreilles; cela n'a pas la moindre apparence de vérité.

— Général! Rappelle-toi le siège de Kars! Et vous, messieurs, sachez que mon anecdote est la vérité toute nue. Je ferai remarquer en passant que presque toujours la réalité, bien que soumise à des lois invariables, a un caractère d'invraisemblance. Parfois même, plus une chose est réelle, plus elle est invraisemblable.

— Mais est-ce qu'on peut manger soixante moines? Demandait l'auditoire railleur.

— Il est trop clair qu'il ne les a pas mangés tous à la fois, mais peut-être dans un laps de quinze ou vingt ans; de la sorte, la chose est parfaitement compréhensible et naturelle…

— Et naturelle?

— Et naturelle! Soutint avec un entêtement pédantesque Lébédeff: — d'ailleurs, le moine catholique est naturellement curieux, il était donc très-facile à cet homme de l'attirer dans un bois ou dans quelque endroit

mystérieux et là d'en user avec lui comme il a été dit plus haut; je ne conteste pas toutefois que la quantité de gens mangés ne soit extraordinaire et ne paraisse dénoter des habitudes de goinfrerie.

— C'est peut-être vrai, messieurs, observa tout à coup le prince.

Jusqu'alors il avait écouté en silence, sans se mêler à la conversation; souvent il riait de bon cœur avec les autres; évidemment il était enchanté de voir qu'on s'amusait, qu'on causait bruyamment et même qu'on levait le coude avec entrain. Peut-être n'aurait-il pas dit un mot de toute la soirée, mais soudain il s'avisa de prendre la parole et cela d'un air si sérieux que tous le regardèrent curieusement.

— Je veux dire, messieurs, qu'il y avait alors de fréquentes famines. J'en ai entendu parler, quoique je connaisse mal l'histoire. Mais il me semble même qu'il ne pouvait en être autrement. Quand j'étais en Suisse, je contemplais avec stupeur les ruines d'anciens castels féodaux perchés sur des rocs escarpés, à une demi-verste au moins de hauteur en ligne verticale (c'est-à-dire que, pour y atteindre, il fallait faire plusieurs verstes en suivant de petits sentiers). On sait ce que c'est qu'un castel, c'est une montagne de pierres. Un travail terrible, impossible! Et, sans doute, ceux qui construisaient cela, c'étaient tous ces pauvres gens, les vassaux. De plus, ils devaient payer toutes sortes d'impôts et entretenir le clergé. De quoi donc auraient-ils pu subsister, et quand auraient-ils trouvé le temps de se livrer aux travaux champêtres? Peu d'entre eux, à coup sûr, cultivaient la terre, et la plupart mouraient littéralement de faim. Je me suis même demandé parfois comment ce peuple n'avait pas été totalement anéanti, et comment il avait pu résister à tant de misère. Lébédeff ne s'est sans doute pas trompé en disant qu'il y a eu alors des anthropophages et peut-être en grand nombre; seulement je ne sais pourquoi il a fourré là des moines, ni ce qu'il veut dire par là.

— C'est assurément qu'au douzième siècle on ne pouvait manger que des moines, parce que les moines seuls étaient gras, observa Gabriel Ardalionovitch.

— Idée superbe et très-vraie! Cria Lébédeff: — car il ne touchait même pas aux séculiers. En regard de soixante ecclésiastiques pas un laïque, et c'est une idée terrible, une idée historique, une idée statistique, un de ces faits

enfin qui permettent à l'historien intelligent de reconstituer la physionomie d'une époque, car il ressort de là avec une évidence mathématique que le clergé était alors soixante fois au moins plus florissant, plus plantureux que le reste de l'humanité; nous avons là la preuve qu'il était peut-être soixante fois plus gras…

— Vous exagérez, vous exagérez, Lébédeff! Cria-t-on en riant.

— J'admets que ce soit une idée historique, mais quelle est votre conclusion? Demanda le prince.

Il parlait si sérieusement en s'adressant à Lébédeff, dont tout le monde se moquait, que son ton, exempt de toute ironie, contrastait d'une façon comique avec celui des autres; un peu plus et on se serait aussi moqué de lui, mais il ne remarquait pas cela.

— Est-ce que vous ne voyez pas, prince, que c'est un fou? Lui fit observer Eugène Pavlovitch en se penchant à son oreille. — Tantôt on m'a dit ici qu'il s'est toqué de l'avocasserie, qu'il a la manie de l'éloquence judiciaire et qu'il veut passer des examens. Je m'attends à une fameuse parodie.

— Ma conclusion est énorme, répondit d'une voix tonnante Lébédeff. — Mais examinons tout d'abord la situation psychologique et juridique du criminel. Nous voyons que, malgré l'impossibilité de se procurer d'autres comestibles, le coupable, ou, pour ainsi dire, mon client a plusieurs fois, durant sa curieuse existence, manifesté des velléités de repentir et renoncé à la nourriture ecclésiastique. Les faits mettent ce point hors de doute: il a mangé cinq ou six petits enfants, chiffre relativement insignifiant, mais par contre significatif à un autre point de vue. Il est évident que bourrelé de remords (car mon client a de la religion et de la conscience, je le prouverai), désireux d'atténuer autant que possible son péché, il a, par manière d'essai, substitué six fois la nourriture séculière à la nourriture monacale. Que ç'ait été pour faire un essai, on n'en peut douter; car, s'il s'était agi simplement pour lui de varier ses plaisirs gastronomiques, le chiffre de six serait trop mince: pourquoi six seulement et pas trente? Mais si ce n'était qu'un essai exclusivement inspiré par la crainte de commettre de nouveaux sacrilèges, alors le chiffre de six se comprend très-bien; en effet, six tentatives pour

calmer les remords de la conscience suffisent amplement, attendu que ces essais ne pouvaient pas être heureux. Et d'abord, à mon avis, l'enfant est trop petit, je veux dire qu'il n'est pas assez gros, en sorte que, pour un temps donné, il aurait fallu trois ou quatre fois plus d'enfants que de moines: le péché, diminué d'un côté, se serait donc trouvé accru de l'autre, la quantité suppléant à la qualité. Bien entendu, messieurs, en raisonnant ainsi je me place au point de vue d'un coupable du moyen âge. Quant à moi, homme du dix-neuvième siècle, je raisonnerais peut-être autrement, je vous en préviens, par conséquent vous n'avez pas à vous moquer de moi, messieurs, et de votre part, général, cela est tout à fait inconvenant. En second lieu, suivant mon opinion personnelle, l'enfant est un aliment peu substantiel, peut-être même d'un goût trop fade et trop douceâtre, si bien que le criminel, en s'adonnant à ce régime, n'aurait satisfait ni les exigences de sa conscience, ni même celles de son estomac. J'arrive maintenant à la conclusion, messieurs: elle contient la réponse à l'une des plus grandes questions de ce temps-là et du nôtre! Le coupable finit par aller se dénoncer au clergé et se livrer entre les mains du gouvernement. On se demande, étant donnée la pénalité d'alors, quels supplices l'attendaient, quelles roues, quels bûchers! Qui donc l'a poussé à aller se dénoncer? Pourquoi ne s'est-il pas arrêté simplement au chiffre de soixante et n'a-t-il pas gardé son secret jusqu'au dernier soupir? Ne pouvait-il pas tout bonnement laisser là les moines et aller faire pénitence dans un désert? Enfin lui-même ne pouvait-il pas se faire moine? C'est ici que se trouve le mot de l'énigme! Il y avait donc quelque chose de plus fort que les supplices, que les bûchers, et même qu'une habitude de vingt ans! Il y avait donc une idée plus puissante que toutes les calamités, les famines, les tortures, la lèpre, la peste; une idée qui, en liant et dirigeant les cœurs, en élargissant les sources de vie, rendait cet enfer supportable à l'humanité! Eh bien, montrez-moi quelque chose de semblable à cette force dans notre siècle de vices et de chemins de fer… il faudrait dire: dans notre siècle de bateaux à vapeur et de chemins de fer, mais je dis: dans notre siècle de vices et de chemins de fer, parce que je suis ivre, mais juste! Montrez-moi une idée qui lie les hommes d'aujourd'hui avec moitié autant de force que dans ces siècles. Et vous oserez soutenir que les sources de la vie n'ont pas été

affaiblies et altérées sous cette « étoile », sous ce réseau dans lequel les hommes sont empêtrés! Ne m'alléguez pas votre prospérité, vos richesses, la rareté de la famine, la rapidité des moyens de transport! Il y a plus de richesse, mais il y a moins de force; il n'existe plus d'idée qui lie les cœurs, tout s'est relâché, tout s'est ramolli, tout est cuit! Nous sommes tous cuits, tous, tous!… Mais assez, à présent il ne s'agit pas de cela, il s'agit, n'est-ce pas, vénérable prince, de tout disposer pour le repas que nous allons offrir à nos hôtes…

Les paroles de Lébédeff avaient provoqué chez plusieurs des assistants une véritable indignation (il faut noter que pendant tout ce temps on n'avait pas cessé de déboucher des bouteilles), mais cette conclusion inattendue eut pour effet de calmer instantanément les esprits. « Voilà comment un habile avocat sait retourner une affaire! » dit-il lui-même en parlant de sa péroraison. La gaieté des visiteurs se manifesta par de nouveaux rires; tous quittèrent la table et commencèrent à se promener sur la terrasse pour dégourdir leurs membres. Keller seul restait mécontent du discours de Lébédeff et son agitation était extrême; il allait de l'un à l'autre, disant tout haut à chacun:

— Il attaque l'instruction, il vante le fanatisme du douzième siècle, il fait des grimaces, et, avec cela, c'est tout le contraire d'un innocent. Lui-même, comment a-t-il gagné de quoi acheter sa maison? Permettez-moi de vous le demander.

Dans un autre coin, le général pérorait au milieu d'un groupe d'auditeurs et s'adressait notamment à Ptitzine qu'il avait pris par un bouton de sa redingote.

— J'ai vu, disait Ardalion Alexandrovitch, — un véritable interprète de l'Apocalypse, feu Grégoire Séménovitch Bourmistroff. Celui-là perçait les cœurs comme d'un trait de feu. D'abord il mettait ses lunettes, ouvrait un gros livre à couverture noire, et puis sa barbe blanche, ses deux médailles qui rappelaient des actes de dévouement, tout cela ajoutait encore à son prestige. Il commençait d'un ton sévère, devant lui les généraux s'inclinaient, les dames tombaient en syncope, mais celui-ci, il termine par l'annonce d'un gueuleton! Cela ne ressemble à rien!

Après avoir entendu le général, Ptitzine sourit et fit mine de chercher son chapeau, mais s'il pensa à s'en aller, ce ne fut qu'une velléité non suivie d'effet. Avant que les visiteurs eussent quitté la table, Gania avait soudain cessé de boire et repoussé son verre loin de lui; une ombre s'était répandue sur son visage. Lorsqu'on se leva, il alla s'asseoir à côté de Rogojine. On aurait pu croire que les relations les plus amicales existaient entre eux. Rogojine qui, au commencement, avait aussi songé plusieurs fois à s'esquiver sans rien dire, était maintenant assis, immobile, la tête baissée, et semblait avoir oublié que tantôt il avait voulu s'en aller. Durant toute la soirée il ne but pas une goutte de vin et resta absorbé dans ses réflexions. De temps à autre, seulement, il levait les yeux et examinait les personnes présentes. Maintenant on pouvait supposer qu'il attendait là quelque chose de très-important pour lui, et que cette raison l'avait décidé à ne pas se retirer.

Le prince avait bu en tout deux ou trois verres de Champagne et il n'était que gai. En se levant de table, il rencontra le regard d'Eugène Pavlovitch, se rappela l'explication qu'il devait avoir avec lui et sourit aimablement. Eugène Pavlovitch lui fit un signe de tête et soudain lui montra Hippolyte qu'en ce moment même il observait d'un œil attentif. Le malade dormait, étendu sur un divan.

— Pourquoi, dites-moi, ce garçon s'est-il fourré chez vous? Demanda tout à coup Radomsky d'un ton si fâché, si haineux même que le prince en fut étonné. — Je parie qu'il a quelque mauvaise idée dans l'esprit!

— J'ai remarqué, répondit le prince, — ou, du moins, j'ai cru remarquer que vous vous occupez beaucoup de lui aujourd'hui, Eugène Pavlitch; est-ce vrai?

— Ajoutez que, dans ma situation personnelle, je devrais avoir bien d'autres soucis en tête; aussi je m'étonne moi-même que cette répugnante physionomie attire invinciblement mon attention depuis le commencement de la soirée!

— Il a une belle tête…

— Voilà, voilà, regardez! Cria Eugène Pavlovitch en tirant le prince par le bras: — voyez-vous!…

De nouveau le prince considéra son interlocuteur avec surprise.

V

Hippolyte qui, vers la fin de la dissertation de Lébédeff, s'était endormi sur le divan, venait maintenant de se réveiller soudain, comme si quelqu'un lui avait donné un coup dans la poitrine; il frissonna, se mit sur son séant, regarda autour de lui et pâlit; ses yeux se promenèrent sur l'assistance avec une certaine expression d'inquiétude, mais ce fut presque de la terreur qui se manifesta sur son visage lorsque la mémoire et la réflexion lui revinrent.

— Quoi? Ils s'en vont? C'est fini? Tout est fini? Le soleil est levé? Demanda-t-il anxieusement, et il saisit le prince par le bras: - quelle heure est-il? Pour l'amour de Dieu, quelle heure? J'ai trop dormi. Ai-je dormi longtemps? Ajouta-t-il avec une sorte de désespoir, comme si le sommeil lui avait fait manquer une affaire d'où dépendit toute sa destinée.

— Vous avez dormi sept ou huit minutes, répondit Eugène Pavlovitch.

Hippolyte le regarda avidement et, pendant quelques secondes, recueillit ses idées.

— Ah… seulement! Alors je…

Et il respira longuement comme un homme soulagé d'un fardeau très-pénible. Il avait enfin compris que rien, « n'était fini », qu'il ne faisait pas encore jour, que les visiteurs ne s'étaient pas levés pour s'en aller, mais à cause du repas, et que, si quelque chose avait pris fin, c'était seulement le bavardage de Lébédeff. Il sourit et les taches rouges, signe caractéristique de la phthisie, commencèrent à se montrer sur ses pommettes.

— Et vous avez même compté les minutes pendant lesquelles j'ai dormi, Eugène Pavlitch, dit-il d'un ton moqueur, — depuis le commencement de la soirée vous ne m'avez pas quitté des yeux je l'ai remarqué… Ah! Rogojine! Je l'ai vu tout à l'heure en songe, ajouta-t-il à l'oreille du prince, tandis que, fronçant le sourcil, il montrait d'un signe de tête Parfène Séménitch assis devant la table; puis, sans transition, il passa à une autre idée: — Ah, oui, où est donc l'orateur? Où est Lébédeff? Ainsi Lébédeff a fini? De quoi a-t-il parlé? Est-il vrai, prince, que vous ayez dit une fois que la « beauté »

sauverait le monde? Messieurs, cria-t-il en s'adressant à toute la société: — le prince assure que la beauté sauvera le monde! Et moi, je soutiens que, s'il a des idées si folâtres, c'est qu'il est amoureux. Messieurs, le prince est amoureux; tantôt, dès qu'il est entré, j'en ai été convaincu. Ne rougissez pas, prince, vous allez me faire pitié. Quelle beauté sauvera le monde? Kolia m'a répété cette parole… Vous êtes un chrétien fervent? Kolia prétend que vous prenez vous-même le nom de chrétien. Le prince le considéra attentivement et garda le silence.

— Vous ne me répondez pas? Vous croyez peut-être que je vous aime beaucoup? Ajouta brusquement Hippolyte.

— Non, je ne le crois pas. Je sais que vous ne m'aimez pas.

— Comment! Même après notre entrevue d'hier? Ai-je été franc avec vous hier?

— Hier déjà je savais que vous ne m'aimiez pas.

— Parce que je suis jaloux de vous, parce que je vous envie, n'est-ce pas? Vous avez toujours pensé cela et vous le pensez maintenant encore, mais… mais pourquoi vous parlé-je de cela? Je veux boire encore du Champagne; versez m'en, Keller.

— Vous ne pouvez plus boire, Hippolyte, je ne vous laisserai pas…

Et le prince éloigna la coupe que le malade avait devant lui.

— Au fait, vous avez raison… reconnut aussitôt Hippolyte qui semblait devenu songeur, — on ne manquerait pas de dire… mais que m'importe ce qu'on dira? N'est-ce pas vrai, n'est-ce pas vrai? Qu'ils disent ensuite ce qu'ils voudront, n'est-ce pas, prince? Et nous tous, pourquoi nous inquiéter de ce qui arrivera après?… Du reste, je suis à moitié endormi. Quel rêve affreux j'ai fait! Je viens seulement de me le rappeler.… Je ne vous souhaite pas de pareils rêves, prince, quoique peut-être, en effet, je ne vous aime pas. Du reste, si on n'aime pas un homme, ce n'est pas une raison pour lui souhaiter du mal, n'est-ce pas? Pourquoi fais-je toujours des questions? Je ne cesse de questionner! Donnez-moi votre main; je la serrerai chaleureusement, oui, comme cela.… Vous m'avez tout de même tendu la main? Vous savez donc que je vous la serrerai de bon cœur?… Soit, je ne boirai plus. Quelle heure est-il? Du reste, il est inutile de le demander, je sais l'heure qu'il est.

L’heure est venue! C’est maintenant le moment. Eh bien, on met le couvert là dans le coin? Alors, cette table est libre? Très-bien! Messieurs, je… pourtant tous ces messieurs n’écoutent pas… j’ai l’intention de lire un article, prince; sans doute, le repas est plus intéressant, mais…

Et soudain, à la surprise générale, Hippolyte tira d’une poche de côté de sa redingote une grande enveloppe scellée d’un large cachet rouge et la déposa sur la table en face de lui.

Cette circonstance inattendue produisit son effet: la société s’attendait bien à quelque chose, mais non à cela. Eugène Pavlovitch s’agita sur sa chaise; Gania s’élança vers la table; Rogojine en fit autant, mais sa physionomie exprimait une sorte de colère hargneuse, comme s’il avait compris le fin mot de l’incident. Lébédeff qui se trouvait dans le voisinage d’Hippolyte s’approcha avec ses petits yeux curieux, et considéra l’enveloppe en cherchant à deviner de quoi il s’agissait.

— Qu’est-ce que vous avez? Demanda le prince avec inquiétude.

— Dès que le soleil commencera à se montrer, je me coucherai, prince, je l’ai dit; parole d’honneur: vous verrez! Cria Hippolyte; — mais… mais… se peut-il que vous ne me croyiez pas en état de décacheter ce paquet? Ajouta-t-il promenant sur la compagnie un regard de défi qui semblait s’adresser indistinctement à tous. Le prince remarqua qu’il était tout tremblant.

— Pas un de nous n’a cette pensée, répondit Muichkine, — comment pouvez-vous la supposer chez quelqu’un et croire que… quelle étrange idée vous avez! Qu’est-ce qu’il y a donc, Hippolyte?

— Qu’est-ce qu’il y a? Que lui est-il arrivé encore? Demandaient les assistants. Tous s’approchèrent, bien que plusieurs eussent déjà commencé à manger; le paquet, avec son cachet rouge, semblait exercer une action magnétique sur toute la société.

— C’est moi-même qui ai écrit cela hier, aussitôt après vous avoir promis que je viendrais habiter chez vous, prince. Cet article m’a pris toute la journée d’hier et une partie de la nuit, je l’ai fini ce matin; je me suis endormi un peu avant le lever du jour et j’ai fait un rêve…

— Ne vaut-il pas mieux remettre à demain? Interrompit timidement le prince.

— Demain « il n'y aura plus de temps! » répondit Hippolyte avec un sourire hystérique. — Du reste, ne vous inquiétez pas, ma lecture durera quarante minutes ou, tout au plus, une heure… Et voyez comme la curiosité générale est éveillée; tous se sont approchés, tous regardent mon cachet; si je n'avais pas mis l'article sous enveloppe, l'effet aurait été nul! Ha! Voilà ce que c'est que le mystère! Faut-il ou non décacheter, messieurs? Cria-t-il en riant de son rire étrange, tandis que ses yeux étincelaient. — Un secret! Un secret! Mais vous rappelez-vous, prince, qui a dit qu'il n'y aurait plus de temps? C'est un ange grand et puissant qui prophétise cela dans l'Apocalypse.

— Il vaut mieux ne pas lire! S'écria tout à coup Eugène Pavlovitch.

Il avait l'air si inquiet que cela parut étrange à plusieurs.

— Ne lisez pas! Fit à son tour le prince en posant sa main sur le paquet.

— Comment, une lecture? Ce n'est pas le moment, on va luncher, observa quelqu'un.

— Un article? Il va l'envoyer à une revue, sans doute? Questionna un second visiteur.

— C'est peut-être ennuyeux, ajouta un troisième.

— Mais qu'est-ce que c'est? Demandaient les autres.

Cependant l'appréhension dont témoignait le geste de Muichkine avait effrayé Hippolyte lui-même.

— Ainsi… il ne faut pas lire? Dit-il à voix basse au prince, et un sourire forcé fit grimacer ses lèvres devenues bleuâtres: — il ne faut pas lire? Murmura-t-il en enveloppant tout le public d'un regard où se révélait encore le violent désir de s'épancher quand même; puis il s'adressa de nouveau au prince: — Vous… avez peur?

— De quoi? Demanda l'interpellé dont le visage changeait à vue d'œil.

Hippolyte se leva brusquement comme si on l'avait arraché de dessus son siège.

— Quelqu'un a-t-il deux grivnas, vingt kopeks, une pièce quelconque de menue monnaie? Interrogea-t-il.

— Voilà! Fit aussitôt Lébédeff qui tendit un dvougrivennik au malade; il pensait que celui-ci était peut-être devenu fou.

— Viéra Loukianovna, dit vivement Hippolyte, — prenez cette pièce de monnaie et jetez-la sur la table; nous allons décider la chose à croix ou pile. Croix, c'est la lecture!

La jeune fille effrayée considéra tour à tour la petite pièce, Hippolyte, et son père; après quoi elle s'exécuta, mais avec embarras et en levant les yeux en l'air, comme si elle-même ne se fût pas cru permis de regarder la pièce de monnaie. Jeté sur la table, le dvougrivennik présenta en retombant le côté croix.

La décision du sort causa une sorte de consternation à Hippolyte.

— Il faut lire! Murmura-t-il, aussi pâle que s'il avait reçu notification d'un arrêt de mort, et il se tut pendant une demi-minute. — Mais, du reste, qu'est-ce que cela? Est-il possible que je vienne de jouer mon sort à croix ou pile? Reprit-il soudain avec un frisson; en même temps il regardait ceux qui l'entouraient et ses yeux avaient toujours leur singulière expression de franchise. — Mais c'est une particularité psychologique étonnante! Cria-t-il tout à coup en s'adressant au prince d'un ton qui témoignait une surprise profonde: — C'est… c'est quelque chose d'inconcevable, prince! Poursuivit-il avec animation et comme un homme qui reprend conscience de lui-même: — notez cela, prince, souvenez-vous-en, vous recueillez, parait-il, des documents au sujet de la peine de mort… On me l'a dit, ha! Ha! Oh, Dieu, quelle absurdité! — Il s'assit sur le divan, s'accouda contre la table et mit sa tête dans ses mains. — C'est même une honte!… Mais que m'importe que ce soit honteux? Ajouta-t-il presque aussitôt en relevant la tête; puis, avec une résolution subite: — Messieurs, messieurs, je vais rompre le cachet, déclara-t-il, — je… Du reste, je ne force personne à écouter!…

L'émotion faisait trembler ses mains lorsqu'il décacheta le paquet; il en tira quelques feuilles de papier à lettre de petit format qui étaient toutes couvertes d'une fine écriture; après les avoir placées devant lui, il commença à les mettre en ordre.

— Mais qu'est-ce que c'est? Mais qu'y a-t-il? Qu'est-ce qu'on va lire? Murmuraient plusieurs d'un air sombre; les autres se taisaient. Tous pourtant s'étaient assis et regardaient avec curiosité. Peut-être attendaient-ils réellement quelque chose d'extraordinaire. Viéra, immobile derrière la chaise

de son père, pleurait presque de frayeur. Kolia n'était guère moins alarmé que la jeune fille. Soudain, Lébédeff qui avait déjà repris sa place se leva à demi, saisit les flambeaux et les rapprocha d'Hippolyte, afin que celui-ci y vit plus clair pour lire.

— Messieurs, c'est… vous allez voir ce que c'est, dit le jeune homme, et il commença brusquement sa lecture: « Explication nécessaire »! Épigraphe: « Après moi le déluge! »… Fi, le diable m'emporte! Cria-t-il (on aurait dit qu'il venait de se brûler): — est-il possible que j'aie mis sérieusement une épigraphe si sotte?… Écoutez, messieurs!… je vous assure que tout cela, au bout du compte, n'est peut-être qu'un tas d'épouvantables bêtises! Ce sont seulement quelques idées à moi… si vous pensez qu'il y a là… quelque chose de mystérieux ou de… défendu… en un mot…

— Il faudrait lire sans préambule, interrompit Gania.

— Il lanterne! Ajouta un autre.

— C'est beaucoup de paroles, observa Rogojine qui jusqu'alors était resté silencieux.

Hippolyte le regarda tout à coup; quand leurs yeux se rencontrèrent, Rogojine eut un sourire plein d'amertume et laissa tomber lentement une phrase énigmatique:

— Ce n'est pas la monture qu'il faut à cet objet, mon garçon…

Personne, sans doute, ne comprit ce que Rogojine voulait dire par là, néanmoins, ces mots produisirent une impression assez étrange sur tout le monde; chacun eut immédiatement la même idée. Sur Hippolyte la phrase de Rogojine fit un effet terrible: il fut pris d'un tressaillement tel que le prince tendit le bras pour le soutenir, et il aurait certainement crié, si la voix ne s'était soudain arrêtée dans son gosier. Pendant toute une minute, il ne put proférer un mot, et, respirant péniblement, ne cessa de regarder Rogojine. À la fin, quelques syllabes sortirent avec effort de sa gorge:

— Ainsi c'est vous… qui êtes venu… vous?

— Je suis venu? Comment? Quoi? Répondit Rogojine qui ne comprenait rien à une pareille question, mais une sorte de rage s'empara tout à coup du malade, ses joues s'empourprèrent et il répliqua avec véhémence:

— Vous êtes venu chez moi la semaine passée, la nuit, entre une heure et

deux heures du matin, je vous avais fait visite la veille dans la matinée; c'était vous!! Avouez-le, c'était vous?

— La semaine passée, la nuit? Mais, réellement, n'as-tu pas perdu l'esprit, mon garçon?

Silencieux, Hippolyte porta l'index à son front et parut réfléchir pendant une minute, mais, tout à coup, le pâle et craintif sourire qui tordait ses lèvres prit une expression de malice, de triomphe même.

— C'était vous! Répéta-t-il enfin presque tout bas, mais du ton le plus convaincu: — vous êtes venu chez moi et vous vous êtes assis, sans rien dire, sur une chaise, près de la fenêtre; vous êtes resté là une heure et plus, votre visite a eu lieu vers minuit ou une heure et il était plus de deux heures quand vous êtes parti… C'était vous, vous! Pourquoi vous m'avez fait peur, pourquoi vous êtes venu me tourmenter, — je ne le comprends pas, mais c'était vous!

Et une haine immense étincela soudain dans son regard, quoiqu'il continuât à trembler de frayeur.

— Vous allez savoir tout cela à l'instant, messieurs, je… je… écoutez.

Il saisit précipitamment son manuscrit, les feuillets ne se suivaient pas, il entreprit de les mettre en ordre, mais ce fut à grand'peine qu'il y parvint, tant ses mains tremblaient.

— Il est fou ou il a le délire! Fit Rogojine entre haut et bas.

À la fin, la lecture commença, embarrassée et peu intelligible pendant les cinq premières minutes, par suite de l'émotion qui serrait la gorge du lecteur, puis nette et distincte, lorsque la voix de celui-ci se fut affermie. Parfois seulement, une toux assez forte interrompait Hippolyte; il était très-enroué quand il arriva au milieu de son article; à mesure qu'il avançait dans sa lecture, il s'animait davantage, et les auditeurs éprouvaient une impression de plus en plus maladive. Voici cet « article »:

MON EXPLICATION NÉCESSAIRE.

« Après moi le déluge! »

« Hier matin, le prince est venu chez moi; au cours de la conversation, il m'a proposé d'aller habiter sa villa. Je savais qu'il ne manquerait pas

d'insister dans ce sens et j'étais sûr que, pour me faire accepter son offre, il me dirait sans détours: « La mort vous sera plus douce à la campagne, parmi les gens et les arbres; » car c'est ainsi qu'il s'exprime. Mais aujourd'hui il n'a pas prononcé le mot mort; il a dit: « La vie vous sera plus douce », ce qui pourtant revient à peu près au même pour moi, dans ma position. Je lui ai demandé quel sens il attachait à ces « arbres » dont il parlait toujours, et pourquoi il me les jetait ainsi à la tête. Sa réponse m'a appris une chose qui m'a étonné: moi-même, parait-il, j'aurais dit l'autre soir que j'étais venu à Pavlovsk pour voir une dernière fois des arbres. J'ai répliqué qu'au moment de mourir il était indifférent d'avoir sous les yeux des arbres ou un mur de briques, et que, pour quinze jours, ce n'était pas la peine de faire tant de cérémonies. Le prince n'a pas hésité à le reconnaître, mais, suivant lui, la verdure et l'air pur produiront certainement en moi quelque changement physique; il pense aussi que mon agitation et mes rêves ne seront plus les mêmes à la campagne, qu'ils deviendront peut-être moins pénibles. Je lui ai fait observer en riant que son langage sentait le matérialisme, à quoi il a répondu avec son sourire habituel qu'il avait toujours été matérialiste. Comme il ne ment jamais, ce n'est pas là une vaine parole. Son sourire est beau, à présent je l'ai bien examiné. Je ne sais si maintenant je l'aime ou ne l'aime pas, je n'ai pas le temps de me casser la tête sur cette question. Je remarque seulement une chose: la haine que je nourrissais contre lui depuis cinq mois s'est éteinte complètement dans ces dernières semaines. Qui sait? Peut-être suis-je allé à Pavlovsk surtout pour le voir. Mais… pourquoi ai-je alors quitté ma chambre? Un condamné à mort ne doit pas bouger de son coin, et si maintenant je n'avais pas pris une résolution définitive, si, au contraire, j'étais décidé à attendre jusqu'à la dernière heure, certes, je ne quitterais ma chambre pour rien au monde et je n'accepterais pas l'offre d'aller mourir chez le prince, à Pavlovsk.

« Il faut que je me hâte et que d'ici à demain j'aie terminé toute cette « explication ». Je n'aurai donc pas le temps de relire et de corriger mon travail; la seconde lecture sera celle que je ferai demain au prince et à deux ou trois personnes que je compte trouver chez lui. Comme il n'y aura pas ici un seul mot de faux, mais que tout sera de la dernière vérité, je suis curieux

de savoir quelle impression cela produira sur moi-même, à l'heure et au moment où je me relirai. Du reste, il était parfaitement inutile d'écrire les mots: « dernière vérité »; si ce n'est pas la peine de vivre quand on n'a plus que quinze jours devant soi, ce n'est pas non plus la peine de mentir pour si peu de temps; voilà la meilleure preuve que j'écrirai seulement la vérité. (N. B. Ne pas oublier cette idée: à l'heure qu'il est, ne suis-je pas fou, du moins, par moments? On m'a affirmé que parfois, dans la dernière phase de leur maladie, les phthisiques perdent momentanément la raison. Vérifier cela demain par l'impression que ma lecture produira sur les auditeurs. Ne pas manquer d'éclaircir entièrement cette question; impossible de rien entreprendre avant d'être fixé là-dessus.)

« Il me semble que je viens d'écrire une terrible sottise; mais, je l'ai déjà dit, je n'ai pas le temps de corriger; d'ailleurs, quand même je m'apercevrais que je me contredis toutes les cinq lignes, je me promets de ne pas faire la moindre correction dans ce manuscrit. C'est exprès que je tiens à n'y rien changer: demain, en le lisant, je veux m'assurer que ma pensée suit un cours conforme à la logique, et que je remarque mes fautes. S'il en est ainsi, je pourrai tenir pour exactes toutes les conclusions auxquelles je suis arrivé en raisonnant depuis six mois dans cette chambre; s'il en est autrement, je saurai que ce n'est qu'un délire.

« Il y a deux mois encore, si j'avais dû, comme à présent, quitter définitivement ma chambre et dire adieu au mur de Meyer, je suis sûr que j'en aurais été triste. Maintenant je ne sens rien, pourtant demain je quitterai pour toujours la chambre et le mur. Ainsi ma conviction que, pour deux semaines, ce n'est pas la peine de rien regretter, ni de s'abandonner à une impression quelconque, cette conviction a triomphé de ma nature, et peut dès maintenant commander à tous mes sentiments. Mais est-ce vrai? Est-il vrai que ma nature soit maintenant tout à fait vaincue? Si, à présent, on me mettait à la torture, je crierais assurément, et je ne dirais pas que la souffrance est insignifiante quand on n'a plus que quinze jours à vivre.

« Mais est-ce vrai qu'il ne me reste plus que quinze jours à vivre? L'autre soir, à Pavlovsk, j'ai menti: Botkine ne m'a rien dit et ne m'a jamais vu; mais, il y a huit jours, on m'a amené l'étudiant Kislorodoff; il est matérialiste,

athée et nihiliste; voilà justement pourquoi je l'avais fait appeler: il me fallait un homme qui, sans y mettre de formes, me dit franchement toute la vérité. C'est ce qu'il a fait, non-seulement sans la moindre hésitation, mais même avec un visible plaisir (ce qui, à mon avis, était de trop). Il m'a carrément déclaré qu'il me restait environ un mois à vivre, peut-être un peu plus, si les circonstances étaient favorables; mais que je pouvais aussi m'en aller beaucoup plus tôt. Suivant lui, je puis même mourir subitement, demain, par exemple. « On a vu de ces cas », m'a-t-il dit, « pas plus tard qu'avant-hier, à Kolomna, une jeune dame phthisique, dont l'état ressemblait beaucoup au vôtre, s'est sentie mal tout d'un coup au moment où elle se disposait à aller faire son marché; elle s'est couchée sur un divan, a poussé un soupir et est morte. » Kislorodoff m'a communiqué tout cela du ton le plus indifférent; en me parlant avec cette insensibilité, il avait l'air de me donner un témoignage d'estime: j'étais à ses yeux, semblait-il, un être supérieur, un homme aussi détaché de tout que lui-même, qui, sans doute, ne tient nullement à la vie. Quoi qu'il en soit, un fait est certain: je n'ai plus qu'un mois à vivre! Je suis persuadé que sur ce point Kislorodoff ne s'est pas trompé. « J'ai été fort surpris tantôt en entendant le prince me parler de mes « mauvais rêves ». Comment les a-t-il devinés? Il m'a dit en propres termes qu'à Pavlovsk « mon agitation et mes rêves » ne seraient plus les mêmes. Ou il est médecin, ou il a réellement une intelligence extraordinaire qui lui permet de découvrir bien des choses. (Mais qu'au bout du compte il soit un « idiot », cela n'est pas douteux.) Justement, lorsqu'il est arrivé, je venais de faire un joli rêve (du reste, j'ai maintenant de ces visions par centaines). Je m'étais endormi, je pense, une heure avant sa visite, et j'avais rêvé que je me trouvais dans une chambre (mais pas dans la mienne). La pièce était claire, plus spacieuse, plus haute et mieux meublée que ma chambre à coucher; il y avait là une armoire, une commode, un divan et un lit; ce dernier, grand et large, était couvert d'une courtepointe de soie verte. Mais, dans cette chambre, j'aperçus un animal affreux, une sorte de monstre. Il ressemblait à un scorpion, mais ce n'en était pas un; c'était une bête beaucoup plus laide et plus effrayante, qui me faisait l'effet d'être la seule de son espèce; je me figurais que cet animal avait surgi exprès chez moi, et qu'il y avait quelque chose de mystérieux dans

cette circonstance. Je pus très-bien l'examiner: c'était un reptile long de quatre verchoks, qui avait le corps squameux et couleur de cannelle. Sa tête était grosse comme deux doigts, mais il allait en s'amincissant de plus en plus jusqu'à la queue, si bien que le bout de celle-ci ne dépassait guère en épaisseur le dixième d'un verchok. Deux pattes, l'une à droite, l'autre à gauche, sortaient du tronc à un verchok de la tête, et formaient avec le corps un angle de quarante-cinq degrés; elles étaient longues de deux verchoks; cette conformation donnait à l'animal, vu d'en haut, l'aspect d'un trident. La tête, je ne la remarquai pas bien, mais je distinguai deux petites moustaches qui ressemblaient à deux fortes aiguilles, et qui étaient aussi couleur de cannelle. Au bout de la queue et à l'extrémité de chaque patte se trouvaient encore deux moustaches du même genre; il y en avait donc huit en tout. L'animal courait extrêmement vite dans la chambre en s'appuyant sur ses pattes et sur sa queue; le tronc et les pattes se tortillaient, comme de petits serpents, avec une rapidité extraordinaire, et c'était quelque chose de fort laid à voir. J'avais grand'peur d'être piqué par cette bête, on m'avait dit qu'elle était venimeuse; mais une autre inquiétude me tourmentait bien davantage: qui l'a envoyée dans ma chambre? Que veut-on me faire et quel mystère y a-t-il là? Me demandais-je anxieusement. L'animal se cachait sous la commode, sous l'armoire, se glissait dans les coins. Je m'assis sur une chaise et repliai mes jambes sous moi. Il traversa rapidement toute la chambre, puis se déroba à ma vue en se fourrant quelque part près de ma chaise. Effrayé, je me mis à le chercher des yeux, mais, vu la façon dont j'étais assis sur mon siège, j'espérais qu'il m'y laisserait tranquille. Tout à coup j'entendis un petit bruit sec qui se produisait derrière moi, tout près de ma nuque; je me retournai et j'aperçus le reptile grimpant le long du mur; il était déjà arrivé à la hauteur de ma tête, et sa queue, agitée par un mouvement très-rapide, me touchait même les cheveux. Je me levai brusquement; l'animal disparut. Je n'osais me mettre au lit, de peur qu'il ne se glissât sous l'oreiller. Ma mère entra dans la chambre avec un monsieur de sa connaissance, ils commencèrent à donner la chasse au reptile, mais ils étaient plus tranquilles que moi et n'éprouvaient même aucune frayeur. Il est vrai qu'ils ne comprenaient rien. Soudain le monstre sortit de sa retraite et se dirigea vers la

porte; cette fois, il se mouvait tout doucement, sans bruit; la lenteur de ses allures, qui paraissait préméditée, lui donnait un aspect plus répugnant encore. Ma mère ouvrit la porte et appela Norma, notre chienne, — un énorme terre-neuve au poil noir et ébouriffé; elle est morte il y a cinq ans. Après s'être élancée dans la chambre, Norma s'arrêta, comme pétrifiée, en face du reptile. Celui-ci s'arrêta aussi; cependant il continuait à se tortiller; les extrémités de ses pattes et de sa queue résonnaient toujours sur le parquet. Si je ne me trompe, l'effroi mystique est un sentiment que les animaux ne sont pas susceptibles d'éprouver; pourtant je crus remarquer alors dans la terreur de Norma quelque chose de fort extraordinaire, et, pour ainsi dire, de mystique, comme si elle pressentait aussi quelque secret fatal dans l'apparition de l'affreuse bête. La chienne reculait lentement devant le reptile; ce dernier s'avançait avec précaution vers son ennemie; il paraissait n'attendre que le moment de s'élancer sur elle et de la piquer. Norma tremblait de tous ses membres, mais, nonobstant son épouvante, elle fixait sur le monstre un regard plein de colère. Soudain elle montra lentement ses dents terribles, ouvrit toute grande sa large gueule rouge et, prenant enfin son parti, happa brusquement le reptile. Sans doute, il fit de furieux efforts pour échapper aux crocs de la chienne, car elle dut le rattraper au vol, et à deux reprises l'engloutit dans sa gueule. On entendit les écailles craquer sous les dents du terre-neuve; la queue et la tête de l'animal, qui sortaient de la gueule, s'agitaient avec une rapidité effrayante. Tout à coup Norma poussa un hurlement plaintif: le reptile avait réussi à lui piquer la langue. La douleur força la pauvre chienne à desserrer ses mâchoires, et j'aperçus dans sa gueule la hideuse bête qui, à moitié broyée, frétillait encore; de son corps, presque réduit à l'état de bouillie, s'échappait en abondance un liquide blanc pareil au sang d'une blatte écrasée, et le reptile imbibait de ce venin la langue de Norma… Alors je m'éveillai et le prince entra. »

Hippolyte interrompit brusquement sa lecture.

— Messieurs, déclara-t-il avec une certaine confusion, — je ne me suis pas relu, mais j'ai, je crois, écrit beaucoup de choses inutiles. Ce songe…

— En effet, s'empressa de dire Gania.

— Il y a là, j'en conviens, trop de détails personnels, j'entends, trop de

choses qui se rapportent exclusivement à moi…

En prononçant ces mots, Hippolyte avait l'air las et brisé, il essuyait avec un mouchoir la sueur qui ruisselait de son front.

— Oui, vous vous occupez trop de vous, fit d'une voix sifflante Lébédeff.

— Messieurs, encore une fois, je ne m'impose à l'attention de personne; ceux qui ne veulent pas m'entendre sont libres de s'en aller.

— Il met les gens à la porte d'une maison qui n'est pas la sienne, bougonna sotto voce Rogojine.

— Mais comment nous lever tous et partir? Observa brusquement Ferdychtchenko qui jusqu'alors ne s'était pas permis d'élever la voix.

Hippolyte baissa soudain les yeux et saisit son manuscrit, mais dans la même seconde il releva la tête, ses yeux étincelèrent et les deux taches rouges s'accentuèrent sur ses joues.

— Vous ne m'aimez pas du tout! Dit-il en regardant fixement Ferdychtchenko.

Des rires se firent entendre; du reste, la plupart ne riaient pas. Le jeune homme devint tout rouge.

— Hippolyte, dit le prince, — ne lisez plus et remettez-moi votre manuscrit. Vous coucherez ici dans ma chambre. Nous causerons avant de nous endormir et encore demain, mais qu'il soit bien entendu qu'à l'avenir vous laisserez de côté cet article. Voulez-vous?

— Est-ce que c'est possible? Répondit Hippolyte d'un air profondément étonné. — Messieurs, cria-t-il avec une animation fébrile: — c'est un sot épisode dans lequel je n'ai pas su me conduire. Je n'interromprai plus ma lecture. Que ceux qui veulent écouter écoutent…

Il but à la hâte une gorgée d'eau, s'accouda au plus vite contre la table pour se dérober aux regards, et, en dépit de tout, se remit à lire. Du reste, sa confusion disparut bientôt…

« L'idée que ce n'est pas la peine de vivre quelques semaines (poursuivit-il) a commencé, si je ne me trompe, à envahir mon esprit il y a un mois, quand il me restait encore quatre semaines à vivre, mais elle n'a pris complètement possession de moi que depuis trois jours, depuis cette soirée passée à Pavlovsk. La première fois que je me suis senti pleinement pénétré

de cette pensée, c'est sur la terrasse du prince, juste au moment où je m'étais imaginé de faire un dernier essai de la vie: je voulais voir des hommes et des arbres (il parait que je l'ai dit moi-même), je m'échauffais, je soutenais le droit de Bourdovsky, « mon prochain », je rêvais qu'ils allaient tous m'ouvrir leurs bras et me serrer contre leurs poitrines, qu'il y aurait entre eux et moi je ne sais quel échange de pardon; en un mot, j'ai fini comme un imbécile. Et voilà que dans ces mêmes instants se produisit aussi en moi la « conviction définitive ». À présent je me demande comment elle s'est fait attendre pendant six mois entiers! Je me savais positivement atteint d'un mal qui ne pardonne pas, et ne me faisais aucune illusion, mais j'éprouvais d'autant plus ardemment le désir de vivre que je me rendais mieux compte de mon état; je me raccrochais à la vie, je voulais vivre coûte que coûte. J'admets que j'aie pu alors m'irriter contre la destinée aveugle et sourde qui, assurément sans savoir pourquoi, avait décidé de m'écraser comme une mouche; mais comment se fait-il que je ne m'en sois pas tenu à la colère? Pourquoi donc ai-je commencé à vivre, sachant que ce n'était pas la peine de commencer; ai-je tenté un essai dont je reconnaissais d'avance l'inutilité? Et pourtant je ne pouvais même pas lire un livre jusqu'au bout, j'avais renoncé à la lecture: à quoi bon lire, à quoi bon s'instruire pour six mois? Cette pensée m'a plus d'une fois fait jeter le livre que j'avais en main.

« Oui, le mur de la maison Meyer pourrait en raconter long! J'y ai noté bien des choses. Il n'y avait pas sur ce sale mur une seule tache que je ne connusse. Maudit mur! Et pourtant il m'est plus cher que tous les arbres de Pavlovsk, c'est-à-dire qu'il devrait l'être, si à présent tout ne m'était pas égal.

« Je me rappelle maintenant avec quel avide intérêt je m'étais mis alors à suivre leur vie; jamais elle ne m'avait autant intéressé. Parfois j'attendais impatiemment Kolia, lorsque moi-même j'étais trop souffrant pour pouvoir sortir de ma chambre. Les moindres bagatelles, les ragots les plus insignifiants m'occupaient à un tel point que je crois bien être devenu cancanier. Par exemple, je ne comprenais pas comment ces hommes qui avaient devant eux tant de vie ne savaient pas s'enrichir (du reste, je ne le comprends pas encore maintenant). Je connaissais un pauvre diable qui, à ce qu'on m'a raconté plus tard, est mort de faim, et je me souviens que cette

nouvelle me mit hors de moi; si l'on avait pu ressusciter ce malheureux, je crois que je l'aurais tué. Parfois je me sentais mieux durant des semaines entières et j'aurais pu quitter ma chambre; mais, à la fin, la rue m'avait exaspéré; aussi restais-je exprès de longues journées enfermé chez moi, bien que pouvant sortir comme tout le monde. Je ne pouvais souffrir la foule remuante, affairée, inquiète et morne que je voyais aller et venir autour de moi sur le trottoir. Pourquoi l'éternelle tristesse de ces gens-là, leur continuelle agitation, cette sombre colère de tous les instants (car ils sont furieux, furieux)? À qui la faute s'ils sont malheureux et s'ils ne savent pas vivre, ayant en perspective soixante ans de vie? Pourquoi Zarnitzine s'est-il laissé mourir de faim, lorsqu'il avait soixante années devant lui? Et chacun montrant ses haillons, ses mains calleuses, s'emporte et crie: « Nous travaillons comme des bœufs, nous peinons, nous avons une faim de chien et nous sommes pauvres! D'autres ne travaillent pas, ne peinent pas et sont riches! » (L'éternel refrain!) À côté d'eux bat le pavé du matin au soir un malheureux saute-ruisseau « de naissance noble », Ivan Fomitch Sourikoff, — il demeure dans notre maison, au-dessus de nous, — on le voit courir toute la journée vêtu d'un habit troué aux coudes et où manquent plusieurs boutons. Causez avec lui: « Je suis pauvre, indigent, réduit à la mendicité; ma femme est morte, je n'avais pas le moyen de lui acheter des médicaments; l'hiver mes enfants ont été gelés; ma fille aînée est devenue une femme entretenue… » Il ne cesse de geindre et de pleurnicher! Oh! Jamais, pas plus autrefois que maintenant, je n'ai eu aucune compassion de ces imbéciles, — je le dis avec orgueil! Pourquoi donc lui-même n'est-il pas un Rothschild? À qui la faute s'il n'est pas millionnaire comme Rothschild, s'il n'a pas des montagnes d'impériales et de napoléons? Puisqu'il vit, tout est en son pouvoir! À qui la faute s'il ne comprend pas cela?

« Oh, maintenant tout m'est égal, maintenant ce n'est plus la peine de me fâcher, mais alors, alors, je le répète, la nuit je mordais littéralement mon oreiller, et de rage je déchirais mes couvertures. Oh! Quels rêves je faisais alors! Combien j'eusse souhaité qu'à dix-huit ans on me jetât tout d'un coup dans la rue, à peine vêtu, à peine couvert, qu'on m'abandonnât sur le pavé, seul, sans logement, sans travail, sans pain, sans parents, sans amis dans une

ville immense, affamé, maltraité (ç'aurait été tant mieux!), mais bien portant, alors j'aurais montré…

« Qu'est-ce que j'ai montré?

« Oh! Pouvez-vous supposer que j'ignore combien, déjà sans cela, je me suis abaissé par mon « explication »? Qui donc ne me considérera pas comme un gamin ignorant la vie, sans songer que j'ai plus de dix-huit ans et que, durant ces six mois, je suis devenu un vieillard? Mais qu'on se moque et qu'on traite tout cela de contes. En effet, je m'entretenais de contes. C'était l'occupation de mes longues nuits sans sommeil; je me les rappelle tous à présent.

« Mais se peut-il que je les répète maintenant, — maintenant que, même pour moi, le temps des contes est passé? Ces rêveries m'amusaient quand je voyais clairement qu'il m'était interdit d'étudier même la grammaire grecque, comme j'en avais eu une fois l'idée: « Je mourrai avant d'être arrivé à la syntaxe », pensai-je dès la première page, et je jetai le livre sous la table. Il y est encore; j'ai défendu à Matréna de le ramasser.

« Celui dans les mains de qui tombera mon « Explication » et qui aura la patience de la lire jusqu'au bout, me regardera peut-être comme un fou, ou même comme un collégien; mais le plus probable, c'est qu'il verra en moi un condamné à mort qui, naturellement, trouve que tous les hommes, excepté lui, ne font pas assez de cas de la vie, la dépensent sans se rendre compte de sa valeur, en jouissent trop paresseusement, et que, par conséquent, tous jusqu'au dernier en sont indignes! Eh bien, je déclare que mon lecteur se trompera et que ma situation de condamné à mort n'influe en rien sur ma conviction. Demandez-leur seulement, demandez-leur en quoi tous, depuis le premier jusqu'au dernier, font consister le bonheur. Oh! Soyez sûrs que si Colomb a été heureux, ce n'est pas après avoir découvert l'Amérique, mais lorsqu'il était en train de la découvrir; soyez sûrs que son bonheur a atteint le point culminant trois jours peut-être avant la découverte du nouveau monde, alors que les matelots révoltés voulaient dans leur désespoir virer de bord et retourner en Europe! Qu'importe ici le nouveau monde? Colomb l'avait à peine vu, quand il est mort, et il ignorait, au fond, ce qu'il avait découvert. L'important, c'est la vie, la vie seule! Qu'est-ce qu'une trouvaille quelconque

auprès de la découverte incessante, éternelle de la vie? Mais à quoi bon ces phrases? Tout ce que je dis ici a, j'en ai peur, un tel air de lieu commun qu'on me prendra sans doute pour un petit écolier qui se pose en « soleil naissant ». Ou bien on dira que je voulais peut-être exprimer quelque chose, mais que, malgré tout mon désir, je n'ai pas su « m'expliquer ». J'observerai pourtant que dans toute pensée géniale, neuve, ou même simplement sérieuse, éclose sous un crâne humain, il y a toujours quelque chose qu'on ne peut communiquer à autrui; vous aurez beau écrire des volumes entiers, ressasser votre idée sous toutes les formes durant trente-cinq ans, il restera toujours quelque chose qui, en dépit de vos efforts, ne voudra pas sortir de votre cerveau et y séjournera à jamais; vous mourrez peut-être sans avoir transmis à personne le meilleur de vos idées. Mais si je suis maintenant incapable, moi aussi, de rendre tout ce qui m'a tourmenté pendant ces six mois, on comprendra du moins que j'ai peut-être payé fort cher la « conviction définitive », à laquelle je suis arrivé en ce moment. Voilà ce que, pour certaines raisons à moi connues, j'ai cru devoir mettre en lumière dans mon « Explication ».

« Je poursuis.»

VI

« Je ne veux pas mentir: durant ses six mois je ne me suis pas toujours dérobé au mouvement de la vie réelle; parfois même l'activité pratique me distrayait au point que j'oubliais ma condamnation ou, pour mieux dire, je ne voulais pas y penser. Soit dit en passant, voici dans quelles conditions je vivais alors. Il y a huit mois, lorsque ma maladie commença à prendre une tournure grave, je rompis toute relation avec le dehors et cessai de voir mes anciens camarades. Comme j'avais toujours été un homme assez morose, je fus bientôt rayé de leurs papiers, ce qui, assurément, serait arrivé tout de même sans cette circonstance. À la maison je m'organisai aussi une existence solitaire. Il y a cinq mois, je m'enfermai une fois pour toutes dans ma chambre et m'isolai complètement de ma famille. On m'obéissait toujours et personne n'osait entrer chez moi, sauf aux heures réglementaires où l'on devait faire ma chambre et m'apporter mon diner. Ma mère recevait mes ordres en tremblant et ne se permettait pas de souffler mot devant moi dans les rares occasions où je consentais à la voir. Elle fouettait sans cesse les enfants pour qu'ils ne fassent pas de bruit et ne troublassent pas mon repos; je me plaignais souvent de leurs cris; ils doivent me porter dans leurs cœurs à présent! « Le fidèle Kolia », comme je l'ai surnommé, a eu aussi, je crois, passablement à souffrir de mon caractère. Dans ces derniers temps, lui-même m'a rendu la pareille: tout cela est naturel; les hommes n'ont été créés que pour se faire souffrir mutuellement. J'avais remarqué qu'il supportait mon irascibilité comme s'il s'était juré d'être indulgent pour un malade, et, bien entendu, cela m'irritait; mais il s'était imaginé, paraît-il, d'imiter « l'humilité chrétienne » du prince, ce qui ne laissait pas d'être un peu ridicule. C'est un garçon jeune et enthousiaste qui, naturellement, prend exemple sur autrui; mais parfois je trouvais qu'il était temps pour lui de dégager enfin sa personnalité. Je l'aime beaucoup. J'ai aussi affligé Sourikoff, le commissionnaire qui demeure au-dessus de nous et qui fait des courses du matin au soir; je lui démontrais continuellement que s'il était pauvre, la faute

en était à lui, si bien qu'à la fin il n'osa plus venir chez moi. C'est un homme très-humble, un modèle d'humilité. (N. B. On prétend que l'humilité est une grande force; il faudra questionner le prince à ce sujet, c'est lui qui dit cela); mais, au mois de mars dernier, étant monté chez lui pour voir ses enfants qui, disait-il, avaient été gelés, je souris devant le cadavre de son jeune fils, et j'expliquai de nouveau à Sourikoff que « c'était sa faute »; soudain les lèvres du malheureux commencèrent à s'agiter; d'une main il me saisit l'épaule et de l'autre me montra la porte en me disant à voix basse: « Allez-vous-en »! Sur le moment cette façon d'agir me plut fort, je fus ravi en me voyant congédié de la sorte, mais plus tard je me rappelai avec un sentiment pénible les paroles de Sourikoff; bien malgré moi j'éprouvai à son égard une pitié étrange, méprisante. Même sous le coup d'une telle offense (je sens que je l'ai offensé, quoique ce ne fût pas mon intention), même dans un pareil moment cet homme ne pouvait se fâcher! Je le jure, le frémissement de ses lèvres dans cette circonstance ne provenait pas du tout de la colère: lorsqu'il m'empoigna l'épaule et prononça son majestueux « allez-vous-en », il n'était nullement irrité. Il y avait chez lui de la dignité, beaucoup même, une dignité qui ne lui seyait aucunement (à ce point qu'elle produisait un effet comique), mais il n'y avait pas de colère. Peut-être s'était-il mis tout d'un coup à me mépriser. Depuis lors, quand je le rencontrais dans l'escalier, ce qui arriva deux ou trois fois, il s'empressait de m'ôter son chapeau, chose qu'il ne faisait jamais auparavant, mais, au lieu de s'arrêter comme autrefois, il passait rapidement et d'un air confus. En tout cas, s'il me méprisait, c'était à sa façon: il avait le « mépris humble ». Peut-être aussi ne fallait-il voir dans son coup de chapeau que la politesse craintive d'un débiteur vis-à-vis du fils de sa créancière, car il doit de l'argent à ma mère et il lui est impossible de s'acquitter. Cette conjecture est même la plus probable. Je voulus d'abord avoir une explication avec lui; je suis sûr qu'au bout de dix minutes il m'aurait demandé pardon, mais ensuite je jugeai qu'il valait mieux le laisser tranquille.

« Il y a dix jours, Rogojine passa chez moi pour me demander des renseignements au sujet d'une affaire sur laquelle je crois inutile de m'étendre ici. Je ne l'avais jamais vu auparavant, mais j'avais beaucoup

entendu parler de lui. Je lui appris tout ce qu'il voulait savoir et il ne tarda pas à se retirer. Je n'avais pas à lui rendre sa visite, puisqu'il n'était venu chez moi que pour affaire, mais il m'avait grandement intéressé, et pendant tout le reste de la journée j'eus l'esprit occupé de pensées étranges, si bien que le lendemain je me décidai à l'aller voir moi-même. Rogojine me reçut avec un mécontentement peu dissimulé; il me fit même entendre « délicatement » que des rapports suivis entre nous n'avaient aucune raison d'être. Néanmoins je passai chez lui une heure pendant laquelle je ne m'ennuyai pas du tout, et je crois qu'il ne s'ennuya pas non plus avec moi. Entre nous le contraste était tel que nous ne pouvions pas ne pas le remarquer, moi surtout: j'avais déjà fait le compte des jours qu'il me restait à vivre; lui, au contraire, dans le plein épanouissement de la vie, n'avait que faire de pareilles supputations, et nul souci n'existait pour lui en dehors de… de sa toquade; que monsieur Rogojine me pardonne cette expression où se trahit la maladresse d'un littérateur inexpérimenté. Nonobstant son accueil peu aimable, il me fit l'effet d'un homme intelligent et capable de comprendre bien des choses, quoiqu'il ne s'intéresse guère à ce qui ne le touche pas directement. Je ne lui soufflai pas mot de ma « conviction définitive », mais il me sembla qu'il l'avait devinée en m'entendant. Il gardait le silence, il est extrêmement taciturne. « Les extrêmes se touchent », lui dis-je avant de me retirer (pour être compris de Rogojine, je traduisis ce proverbe en russe); « aussi, malgré toute la différence qui existe entre nous, et quoique nous soyons aux antipodes l'un de l'autre, vous êtes peut-être beaucoup moins éloigné de ma « conviction dernière » qu'il ne le semble ». Une grimace aigre et maussade fut sa réponse; feignant de croire que je voulais m'en aller, il se leva, me chercha lui-même ma casquette et, sous couleur de me reconduire par politesse, me mit tout bonnement à la porte de sa sombre demeure. Cette maison m'avait frappé; elle ressemble à un tombeau, mais il parait qu'elle lui plaît; cela, du reste, se conçoit: il y a en lui trop de vie pour qu'il ait besoin d'en trouver autour de lui.

« Cette visite à Rogojine me fatigua beaucoup. D'ailleurs, depuis le matin, je ne me sentais pas bien; vers le soir, me trouvant très-faible, je me mis au lit; de temps à autre j'avais le corps en feu, et même, par moments, je

délirais. Kolia resta auprès de moi jusqu'à onze heures. Je me rappelle pourtant tout ce dont nous parlâmes ensemble. Mais quand il m'arrivait de fermer les yeux, je rêvais toujours qu'Ivan Fomitch était devenu millionnaire. Il ne savait que faire de sa fortune, se creusait la tête pour résoudre cette question, tremblait d'être volé et finalement se décidait à enfouir ses millions. Je lui faisais observer qu'il aurait tort d'enterrer inutilement tant de richesses:

« Vous devriez plutôt, lui disais-je, fondre tout cet or, vous en feriez un petit cercueil pour votre enfant qui a été gelé et dont vous exhumeriez le corps. » Sourikoff recevait avec des larmes de reconnaissance ce conseil ironique et s'empressait de le suivre. Je lançais un jet de salive et m'éloignais. Lorsque j'eus complètement repris mes sens, Kolia m'assura que je n'avais pas dormi une minute et que pendant tout ce temps je lui avais parlé de Sourikoff. Par instants mon agitation était extraordinaire, en sorte que Kolia se retira inquiet. Après son départ, je me levai pour aller fermer la porte au crochet et tout d'un coup je me rappelai un tableau que j'avais vu le matin chez Rogojine, dans une des salles les plus sombres de sa maison, au-dessus d'une porte. Il me l'avait lui-même montré en passant; je m'étais, je crois, arrêté cinq minutes devant cette toile. Bien qu'elle n'eût rien de remarquable au point de vue artistique, elle n'avait pas laissé de me troubler étrangement.

« Ce tableau représente le Christ au moment où il vient d'être détaché de la croix. À ce qu'il me semble, les peintres qui font des crucifiements et des descentes de croix ont coutume de donner au Christ un visage extraordinairement beau; ils cherchent à lui conserver cette beauté au milieu même des plus cruels supplices. Dans le tableau de Rogojine rien de pareil; ici on a réellement sous les yeux le cadavre d'un homme qui a infiniment souffert avant même d'être crucifié, qui a été battu par les gardes, battu par le peuple, quand il portait sa croix et succombait sous ce fardeau, enfin qui a enduré pendant six heures (tel est du moins mon calcul) l'affreux supplice du crucifiement. À la vérité, le visage est celui d'un homme qui vient d'être descendu de la croix, c'est-à-dire que, loin d'être roidi, il garde beaucoup de vie et de chaleur; l'expression est douloureuse comme si le défunt sentait encore la souffrance (cela a été très-bien saisi par l'artiste); en revanche, le

visage est peint avec un réalisme impitoyable; il n'y a ici que la nature, et c'est bien ainsi que doit être le cadavre d'un homme quelconque, après de tels tourments. Je sais que, suivant la croyance adoptée par l'Église dès les premiers siècles du christianisme, le Christ a souffert non pas figurément, mais en réalité, et que, par conséquent, son corps sur la croix a été pleinement soumis à la loi de la nature. Le visage représenté sur le tableau est enflé et couvert de plaies saignantes; les yeux dilatés brillent d'un éclat vitreux. Mais, chose étrange, quand on considère ce cadavre de supplicié, une question singulière s'offre à l'esprit: si tous les disciples du Christ, ceux qui furent plus tard ses principaux apôtres, les femmes qui lui donnaient des soins et se tenaient debout près de la croix, si, en un mot, tous ses fidèles et tous ses adorateurs ont vu son corps en cet état (et c'est certainement ainsi qu'il devait être), comment ont-ils pu croire, à la vue de tels restes, que ce martyr ressusciterait? Si la mort est si terrible, se dit-on malgré soi, et si les lois de la nature sont si puissantes, comment donc en triompher? Comment les vaincre, quand nous voyons maintenant vaincu par elles celui-là même qui, de son vivant, forçait la nature à lui obéir, celui qui s'écriait: « Talifa Koumi », — et ressuscitait une jeune fille, celui à la voix de qui Lazare sortait du tombeau? Lorsqu'on regarde ce tableau, la nature apparaît sous la forme d'une bête énorme, impitoyable et muette, ou plutôt, quelque bizarre que soit la comparaison, comme une immense machine d'invention moderne, qui, sourde et insensible, a stupidement saisi, mis en pièces et absorbé dans ses entrailles un être valant à lui seul autant que toute la nature avec toutes ses lois, autant que toute la terre, laquelle n'a peut-être été créée que pour donner naissance à cet être! Le tableau dont je parle éveille précisément cette impression d'une force aveugle, effrontée, éternellement stupide, à qui tout est soumis et qui s'impose fatalement à vous. Pas un des gens qui formaient l'entourage du défunt n'est représenté sur cette toile. Ils ont dû éprouver une angoisse et une consternation indicibles dans cette soirée qui anéantissait d'un seul coup toutes leurs espérances, toutes leurs croyances même, pourrait-on dire. Sans doute, ils se sont dispersés en proie à une épouvante extraordinaire, quoique chacun d'eux emportât une grande idée qui désormais ne pouvait plus lui être arrachée. Et si leur maître même avait pu voir son

image la veille du supplice, aurait-il ainsi monté sur la croix, et serait-il mort comme il est mort? Voilà encore une question qu'on se pose involontairement, quand on regarde ce tableau.

« Après le départ de Kolia, je songeai à tout cela pendant une heure et demie; peut-être avais-je le délire. Parfois ces idées revêtaient même pour moi une forme plastique. Peut-on imaginer ce qui n'a point de corps? Quoi qu'il en soit, par moments je croyais voir, sous une forme étrange et impossible, cette force infinie, cet être sourd, aveugle et muet. Je rêvais que quelqu'un me prenait par le bras et me conduisait quelque part où il me montrait, à la clarté d'une bougie, une énorme et repoussante tarentule: « Cet être aveugle, sourd et tout-puissant, le voilà », m'assurait-il, et il riait de mon indignation. Dans ma chambre, devant l'icône, une petite lampe est toujours allumée pendant la nuit; quoique faible, cette lumière permet pourtant de distinguer tous les objets; sous la lampe on peut même lire. Je crois qu'il était déjà minuit; je ne dormais pas du tout et j'étais couché les yeux ouverts; tout à coup la porte de ma chambre s'ouvrit et Rogojine entra.

« Lorsqu'il eut franchi le seuil, il ferma la porte, me regarda silencieusement et se dirigea sans bruit vers la chaise placée dans le coin presque au-dessous de la lampe. Je fus fort surpris et je le regardai, attendant ce qu'il allait faire. Rogojine s'accouda contre la petite table et se mit à me considérer sans rien dire. Ainsi se passèrent deux ou trois minutes et je me souviens que le silence du visiteur me mécontenta vivement. Pourquoi donc ne voulait-il pas parler? Certes, je trouvais étrange qu'il fût venu si tard, mais, à vrai dire, je n'en étais pas extraordinairement étonné. Loin de là: le matin je ne lui avais pas révélé clairement mon idée, mais je savais qu'il l'avait comprise à demi-mot; or cette idée était d'une nature telle que le désir d'en recauser avec moi pouvait fort bien me procurer la visite de Rogojine, même à une heure aussi indue. Je pensais qu'il était venu pour cela. Le matin, nous nous étions quittés en assez mauvais termes; deux fois même il m'avait regardé d'un air très-moqueur. Voilà qu'à présent je retrouvais dans son regard la même expression moqueuse, j'en étais blessé. Quant à ce fait que j'avais devant moi Rogojine en personne et non une vision enfantée par le délire, sur le moment je n'en doutai pas du tout.

« Cependant il ne bougeait pas de sa place et me regardait toujours avec son sourire caustique. De colère, je me tournai violemment sur mon lit et m'accoudai sur l'oreiller, décidé à me taire aussi, dût cette situation se prolonger indéfiniment. Je voulais absolument qu'il parlât le premier. Je crois que vingt minutes s'écoulèrent de la sorte. Tout à coup une idée me vint: si ce n'était pas Rogojine, mais seulement une apparition?

« Je n'en avais jamais vu, ni depuis que j'étais malade, ni auparavant, mais dans mon enfance et même jusqu'à ces derniers temps il m'avait toujours semblé que, malgré mon scepticisme absolu à l'égard des apparitions, si j'en voyais une, je mourrais à l'instant même. Pourtant je n'éprouvai aucune frayeur à la pensée que mon visiteur pouvait être un fantôme et non Rogojine. Je dirai plus: cette conjecture n'eut pour effet que de m'irriter. Autre particularité étrange: la question de savoir si j'avais devant moi un spectre ou un visiteur en chair et en os me laissait beaucoup plus indifférent qu'elle ne l'aurait dû, ce semble; je crois que je pensais alors à autre chose. Par exemple, j'étais bien plus curieux de savoir pourquoi Rogojine que j'avais vu tantôt en robe de chambre et en pantoufles portait maintenant un frac, un gilet blanc et une cravate blanche. Je me posai aussi cette question: Si c'est une apparition et si tu n'en as pas peur, pourquoi donc ne te lèves-tu pas et ne t'approches-tu pas d'elle pour t'assurer personnellement du fait? Après tout, c'était peut-être la crainte qui m'en empêchait. Mais, dès que cette idée me fut venue, je sentis soudain mes genoux vaciller et un frisson glacial parcourir mon dos. Dans ce même instant, Rogojine qui paraissait avoir deviné ma frayeur écarta la main sur laquelle il appuyait sa tête, se redressa, et, me regardant fixement, ouvrit la bouche comme s'il allait se mettre à rire. La rage s'empara de moi et je voulus me jeter sur lui; mais, m'étant juré de ne pas prendre le premier la parole, je restai sur mon lit; d'ailleurs, j'en étais encore à me demander si c'était bien Rogojine lui-même que j'avais sous les yeux.

« Je ne saurais dire au juste combien de temps cela dura; je ne me rappelle pas bien non plus si je n'eus point parfois quelques moments de sommeil. À la fin Rogojine se leva, il m'examina encore longuement et d'un œil attentif comme il l'avait fait lorsqu'il était entré, mais cette fois sans

sourire; puis il se dirigea tout doucement vers la porte, l'ouvrit et se retira en la refermant sur lui. Je ne quittai pas mon lit; combien de temps restai-je encore couché les yeux ouverts, pensant Dieu sait à quoi? Je ne me le rappelle pas; je ne sais pas non plus comment je m'endormis. Le lendemain, à neuf heures passées, des coups frappés à ma porte me réveillèrent. Il est de règle à la maison que si, avant neuf heures, je n'ai pas crié qu'on m'apporte mon thé, Matréna doit elle-même venir cogner chez moi. Au moment où je lui ouvris, je me fis soudain la réflexion suivante: Comment donc a-t-il pu entrer, puisque la porte était fermée? Je questionnai et j'acquis la conviction qu'il était impossible que Rogojine eût pénétré dans ma chambre, attendu que la nuit toutes nos portes sont fermées à la clef.

« C'est le cas particulier raconté ci-dessus avec tant de détails qui a été la cause déterminante de ma résolution. Je n'y ai donc pas été amené par la logique, par le raisonnement, mais par le dégoût. Je ne puis rester en vie, quand la vie prend, pour me blesser, des formes si étranges. Cette apparition m'a humilié. Je ne saurais me soumettre à la force aveugle qui revêt l'aspect d'une tarentule. Je n'éprouvai d'apaisement qu'à la chute du jour, en sentant que mon parti était pris une fois pour toutes.

« J'avais un petit pistolet de poche que je m'étais procuré dans mon enfance, à l'âge ridicule où l'on se met tout d'un coup à aimer les histoires de duels et de brigands. Je l'ai visité il y a un mois. Dans la boite où il était se trouvaient deux balles et un petit cornet à poudre contenant la valeur de trois charges. Ce pistolet ne vaut rien, il écarte et ne porte qu'à quinze pas, mais, appliqué contre la tempe, il peut sans doute écarter le crâne.

« J'ai résolu de mourir à Pavlovsk, au lever du soleil; pour ne pas causer d'esclandre dans la villa, j'irai me tuer dans le parc. Mon « Explication » fournira à la police tous les éclaircissements nécessaires. Les intéressés et les amateurs de psychologie pourront tirer de ce document toutes les conclusions qu'il leur plaira. Pourtant je ne désire pas que mon manuscrit soit livré à la publicité. Je prie le prince d'en conserver une copie et d'en remettre une autre à Aglaé Ivanovna Épantchine. Telle est ma volonté. Je lègue mon squelette à l'Académie de médecine, dans l'intérêt de la science.

« Je ne me reconnais justiciable d'aucune juridiction et je sais qu'à

présent la vindicte publique ne pourrait m'atteindre. Il n'y a pas encore longtemps, j'ai fait une hypothèse qui m'a amusé: Si maintenant je m'avisais tout d'un coup de tuer quelqu'un, d'assassiner même dix personnes, enfin de commettre le crime réputé le plus affreux en ce monde, quel serait, avec l'abolition de la torture, l'embarras du tribunal vis-à-vis d'un inculpé n'ayant plus que deux ou trois semaines à vivre? Je mourrais confortablement dans leur hôpital, où, bien chauffé, soigné par un médecin attentif, je serais peut-être beaucoup mieux que chez moi. Je ne comprends pas que cette idée ne se présente pas, au moins comme plaisanterie, à l'esprit des gens qui se trouvent dans ma position. Mais peut-être qu'ils y pensent aussi; même parmi nous il ne manque pas de gens gais.

« Mais, si je sais qu'aucune cour de justice ne peut rien contre moi, je n'ignore pas non plus qu'on me jugera quand je serai devenu un accusé sourd et muet. Je ne veux pas m'en aller sans laisser un mot de réponse, — un mot libre et non forcé, — non pour me justifier, — oh! Non, je n'ai de pardon à demander à personne, — mais parce que moi-même je le désire.

« Voici, d'abord, une étrange idée: de quel droit, au nom de quel principe m'interdirait-on d'abréger une existence limitée maintenant à deux ou trois semaines? À qui cela importe-t-il? Qui a besoin que, condamné, j'attende patiemment le jour de l'exécution? Se peut-il qu'en effet cela soit nécessaire à quelqu'un? Dira-t-on que la morale l'exige? Si j'étais robuste et bien portant, je comprendrais encore qu'on m'opposât la rengaine accoutumée: « Vous n'avez pas le droit d'attenter à une vie qui peut être utile à votre prochain », etc. Mais maintenant, maintenant que je suis déjà si près de l'échéance fatale? Quelle morale a besoin de mon dernier hoquet et pourquoi faut-il que j'expire en écoutant jusqu'au bout les consolations du prince qui, sans doute, ne manquera pas de me démontrer que la mort est même un bienfait pour moi? (Les chrétiens comme lui en viennent toujours là, c'est leur idée favorite.) Et qu'est-ce qu'ils veulent avec leurs ridicules « arbres de Pavlovsk »? Adoucir les dernières heures de ma vie? Comment ne comprennent-ils pas que plus je m'oublierai, plus je m'attacherai à ce dernier fantôme de vie et d'amour par lequel ils veulent me masquer le mur de Meyer et tout ce qui y est si franchement écrit, — plus ils me rendront malheureux?

Que m'importent votre nature, votre parc de Pavlovsk, vos levers et vos couchers de soleil, votre ciel bleu et vos visages toujours contents, si je suis seul exclu de ce banquet sans fin? De quel intérêt est pour moi toute cette beauté quand, à chaque minute, à chaque seconde, je sais et je suis forcé de savoir que seul j'ai été traité en paria par la nature, alors que la petite mouche qui bourdonne autour de moi dans un rayon de soleil a elle-même sa place au banquet, la connaît et est heureuse? Oh! Je sais bien, le prince et les autres voudraient, pour le triomphe de la morale, me faire dire, au lieu de toutes ces paroles fielleuses et ulcérées, la célèbre strophe de Gilbert:

Ah! Puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

« Mais, croyez-le, braves gens, dans cette poésie résignée, dans cette bénédiction académique donnée au monde en vers français, se cache un fiel si intense, une haine si implacable que le poète s'y est peut-être trompé lui-même et qu'il a pris ses larmes de colère pour des larmes d'attendrissement. Sachez qu'il y a une limite à la honte que l'homme éprouve devant son néant, et que, cette limite dépassée, il trouve une jouissance extraordinaire dans le sentiment de sa faiblesse, de sa nullité… Allons, sans doute, ainsi comprise, l'humilité, je l'admets, est une force énorme, mais ce n'est pas dans ce sens que la religion l'entend.

« La religion! J'admets la vie éternelle et peut-être l'ai-je toujours admise. Que la conscience soit allumée par la volonté d'une force suprême » qu'elle jette un regard sur le monde et dise: « J'existe! », puis que tout d'un coup cette force suprême lui ordonne de s'éteindre parce qu'il le faut pour quelque intérêt supérieur, — et même sans lui expliquer pourquoi, soit, j'admets tout cela, mais reste toujours la question: De quelle nécessité ma soumission est-elle ici? Ne peut-on pas me dévorer sans exiger que je bénisse qui me dévore? Se peut-il qu'en effet quelqu'un là-haut soit offensé parce que je ne veux pas attendre quinze jours? Je ne le crois pas, et il est beaucoup plus naturel de supposer que l'on a besoin de ma chétive existence pour compléter

quelque harmonie universelle, de même que, chaque jour, sont sacrifiés des millions d'êtres sans la mort desquels le reste du monde ne pourrait subsister. (Il faut noter toutefois qu'il y a là peu de magnanimité.) Mais soit! Je reconnais qu'il était impossible d'organiser le monde autrement, c'est-à-dire sans que les uns mangeassent les autres; je consens même à admettre que je ne comprends rien à cette organisation; seulement voici ce que je sais: du moment qu'on m'a une fois donné la conscience de mon être, que m'importent la vicieuse organisation du monde et l'impossibilité où il est d'exister autrement? Qui donc, après cela, me jugera et à raison de quoi serai-je jugé? On aura beau dire, tout cela est impossible et injuste.

« Pourtant, quelque désir que j'en eusse, jamais je n'ai pu me figurer qu'il n'y a ni vie future ni Providence. Le plus probable, c'est que tout cela existe, mais que nous ne comprenons rien à la vie future et à ses lois. Mais s'il est si difficile et même tout à fait impossible de comprendre cela, se peut-il que je sois coupable parce que je n'ai pu concevoir une chose qui dépasse l'entendement? À la vérité, ils disent et, sans doute, le prince comme les autres, qu'ici la soumission est nécessaire, qu'il faut obéir sans raisonner et que ma docilité sera certainement récompensée dans l'autre monde. Nous rabaissons trop la Providence quand, par dépit de ne pouvoir la comprendre, nous lui prêtons nos idées. Mais, encore une fois, si l'homme ne peut la comprendre, il est inadmissible, je le répète, que cette inintelligence lui soit imputée à crime. Et, s'il en est ainsi, comment donc serai-je jugé pour n'avoir pas compris la véritable volonté et les lois de la Providence? Non, mieux vaut ne plus parler de la religion.

« D'ailleurs, en voilà assez. Quand j'arriverai à ces lignes, à coup sûr le soleil se lèvera et « commencera à résonner dans le ciel », une force immense, incalculable se répandra sur toute la terre. Soit! Je mourrai les yeux fixés sur la source de la force et de la vie, et je ne voudrai pas de cette vie! S'il avait dépendu de moi de ne pas naître, assurément je n'aurais pas accepté l'existence dans des conditions si dérisoires. Mais j'ai encore la faculté de mourir, quoique, mes jours étant comptés, mon pouvoir soit fort mince et par suite, aussi ma révolte.

« Dernière explication: Si je meurs, ce n'est nullement parce que je n'ai

pas la force de supporter ces trois semaines; oh, je serais assez fort pour cela, et, si je voulais, je trouverais une consolation suffisante rien que dans le sentiment de l'injure qui m'est faite; mais je ne suis pas un poète français et je ne veux pas me consoler de la sorte. Enfin, il y a là quelque chose de séduisant: en limitant ma vie à trois semaines, la nature a tellement rétréci ma sphère d'action, que le suicide est peut-être le seul acte auquel ma volonté puisse encore présider d'un bout à l'autre. Eh bien, peut-être veux-je profiter de la dernière possibilité d'agir qui me reste? Parfois une protestation n'est pas une petite affaire… »

VII

L'« Explication » était finie, Hippolyte s'arrêta…

Dans certains cas exceptionnels, un homme nerveux, irrité et mis hors de lui, en vient à un tel degré de franchise cynique qu'il n'a plus peur de rien et qu'il est prêt à faire n'importe quel scandale; il se jettera sur les gens, ayant à part soi l'intention obscure mais ferme de se précipiter du haut d'un clocher une minute après et de mettre ainsi fin à tous les embarras qu'aura pu lui attirer sa folle conduite. L'épuisement des forces physiques est d'ordinaire le signe précurseur de cet état. Hippolyte en était arrivé là sous l'influence de la surexcitation anormale qui l'avait soutenu jusqu'alors. Par lui-même, ce garçon de dix-huit ans, épuisé par la maladie, semblait faible comme la feuille tremblante qui s'est détachée d'un arbre; mais dès que, — pour la première fois depuis une heure, — il eut promené ses yeux sur l'assistance, le mépris le plus hautain, le plus offensant se manifesta dans son regard et dans son sourire. Il avait hâte de provoquer ses auditeurs. Ceux-ci, de leur côté, étaient remplis d'indignation. Tous se levèrent bruyamment, sous l'empire d'impressions troubles et malsaines auxquelles la fatigue, le vin et la tension des nerfs donnaient un caractère particulier d'acuité.

Hippolyte quitta soudain sa place, comme si on l'en avait brusquement arraché.

— Le soleil est levé! Cria-t-il en apercevant les cimes des arbres baignées de lumière et en les montrant au prince comme un prodige: — il est levé!

— Vous pensiez qu'il ne se lèverait pas, sans doute? Observa Ferdychtchenko.

— Il va encore faire atrocement chaud aujourd'hui, grommela d'un ton vexé Gabriel Ardalionovitch qui, son chapeau à la main, bâillait et s'étirait les membres. — Partons-nous, Ptitzine?

Hippolyte entendit ces mots avec une stupéfaction profonde; tout à coup il pâlit affreusement et se mit à trembler.

— Vous faites montre de votre indifférence exprès pour me blesser, dit-il,

les yeux fixés sur le visage de Gania, — vous êtes un polisson!

— Eh bien, c'est le diable sait quoi; se déboutonner ainsi! Brailla Ferdychtchenko: — quelle faiblesse phénoménale!

— C'est simplement un imbécile, déclara Gania. Hippolyte s'efforça de dompter son agitation.

— Messieurs, commença-t-il en tremblant toujours et en s'interrompant à chaque mot, — je comprends que j'aie pu m'attirer votre ressentiment personnel, et… je regrette de vous avoir assommés avec ce délire (il indiqua du geste son manuscrit), mais, du reste, mon regret est de ne vous avoir pas assommés du tout… (Il sourit bêtement); ai-je été assommant, Eugène Pavlitch? Ajouta-t-il en s'avançant soudain vers Radomsky: — ai-je été assommant, oui ou non? Parlez.

— C'était un peu long, mais du reste…

— Dites tout! Soyez sincère une fois dans votre vie! Fit Hippolyte qui continuait à trembler.

— Oh, décidément cela m'est égal! Je vous en prie, laissez-moi tranquille, répondit Eugène Pavlovitch en se détournant d'un air maussade.

Ptitzine s'approcha de l'amphitryon.

— Bonne nuit, prince, dit-il.

— Mais il va se brûler la cervelle, à quoi pensez-vous donc? Regardez-le! Cria Viéra, et, tout inquiète, elle s'élança vers Hippolyte, qu'elle saisit même par les bras: — il a dit qu'il se tuerait au lever du soleil, à quoi pensez-vous?

— Il ne se brûlera pas la cervelle! Murmurèrent avec un accent haineux plusieurs voix, entre autres celle de Gania.

— Messieurs, prenez garde! S'écria Kolia, qui saisit aussi le bras d'Hippolyte: — regardez-le seulement! Prince! Prince, mais faites donc attention!

Autour d'Hippolyte s'étaient groupés Viéra, Kolia, Keller et Bourdovsky; tous les quatre se cramponnaient à lui.

— Il a le droit, le droit!… balbutiait Bourdovsky, lequel, du reste, semblait aussi avoir complètement perdu la tête.

— Permettez, prince, quelles dispositions entendez-vous prendre? Demanda Lébédeff en s'avançant vers son locataire.

Il était ivre et laissait voir effrontément son irritation.

— Comment! Quelles dispositions?

— Non, permettez; je suis le maître de la maison, soit dit sans vouloir vous manquer de respect… J'admets que vous soyez aussi maître ici, mais, comme propriétaire, je ne veux pas de choses pareilles chez moi… Voilà.

— Il ne se tuera pas; c'est un gamin qui s'amuse! Cria tout à coup d'un ton plein d'assurance et d'indignation le général Ivolguine.

— Bravo, général! Approuva Ferdychtchenko. — Je sais qu'il ne se tuera pas, général, très-estimé général, mais pourtant… je suis le maître de la maison.

— Écoutez, monsieur Térentieff, fit soudain Ptitzine qui, après avoir dit adieu au prince, tendit la main à Hippolyte, — dans votre manuscrit il est question, je crois, de votre squelette; vous le léguez à l'Académie? C'est de votre propre squelette qu'il s'agit, c'est-à-dire que vous léguez vos os?

— Oui, mes os…

— C'est qu'on peut se tromper; il paraît qu'un cas de ce genre s'est déjà produit.

— Pourquoi le taquinez-vous? Gronda vivement le prince.

— On l'a fait pleurer, ajouta Ferdychtchenko.

Mais Hippolyte ne pleurait pas du tout. Il fit un mouvement pour quitter sa place, les quatre qui l'entouraient l'empoignèrent aussitôt. On se mit à rire.

— Il comptait bien qu'on le mettrait dans l'impossibilité de bouger, c'est pour cela qu'il a lu son manuscrit, observa Rogojine. — Adieu, prince. Voilà trop longtemps que je pose ici, j'en ai une courbature.

— Si en effet vous aviez l'intention de vous tuer, Térentieff, dit en riant Eugène Pavlovitch, — à votre place, après de pareils compliments, je ne me tuerais pas, exprès pour les vexer.

— Ils ont une envie terrible de voir comment je me brûlerai la cervelle! Répliqua avec amertume Hippolyte.

— Ils sont fâchés de ne pas le voir.

— Ainsi vous pensez qu'ils ne le verront pas?

— Ce que j'en dis n'est pas pour vous exciter; au contraire, je crois qu'il est fort possible que vous vous brûliez la cervelle. Surtout, ne vous fâchez

pas… répondit Eugène Pavlovitch en traînant la voix d'un ton protecteur.

— Maintenant seulement je vois que j'ai fait une grande faute en leur lisant ce manuscrit, reprit Hippolyte; en même temps ses yeux se portaient sur son interlocuteur avec une subite expression de confiance, comme s'il eût demandé conseil à un ami.

— La position est ridicule, mais… vraiment, je ne sais que vous conseiller, fit en souriant Eugène Pavlovitch.

Sans répondre, Hippolyte regarda Radomsky sévèrement et avec une fixité singulière. On pouvait croire que par moments il perdait toute conscience de lui-même.

— Non, permettez, dit Lébédeff, — quelles manières il fait avec cela! « Je me brûlerai la cervelle dans le parc, déclare-t-il, pour ne pas causer d'esclandre dans la villa »! Il pense donc qu'en allant se tuer à trois pas de la maison il n'incommodera personne ici!

— Messieurs… commença le prince.

— Non, permettez, très-estimé prince, interrompit avec emportement Lébédeff; — vous voyez vous-même que ce n'est pas une plaisanterie, la moitié au moins de vos visiteurs est du même avis et pense que maintenant, après les paroles qu'il a prononcées ici, l'honneur l'oblige à se brûler la cervelle: par conséquent, comme maître de la maison, je déclare devant témoins que je requiers votre assistance.

— Que faut-il donc faire, Lébédeff? Je suis prêt à vous seconder.

— Voici: d'abord, qu'il se dessaisisse immédiatement du pistolet et des munitions dont il a parlé tout à l'heure. Moyennant cette condition et par égard pour son état maladif, je consens à ce qu'il passe la nuit ici, où, bien entendu, il sera l'objet d'une surveillance de ma part. Mais demain il faudra absolument qu'il décampe; pardonnez-moi, prince! S'il refuse de livrer son arme, le général et moi nous le prenons chacun par un bras et j'envoie aussitôt prévenir la police qui, dès lors, aura à s'occuper de l'affaire. À titre de connaissance, monsieur Ferdychtchenko voudra bien se rendre au commissariat.

Ce fut un vacarme sur la terrasse; Lébédeff s'échauffait et perdait toute mesure; Ferdychtchenko se disposait à aller au bureau de police; Gania

s'acharnait à soutenir que personne ne se tuerait. Eugène Pavlovitch gardait le silence.

— Prince, vous êtes-vous jamais jeté du haut d'un clocher? Demanda à voix basse Hippolyte à Muichkine.

— N-non… répondit naïvement celui-ci.

— Avez-vous pu penser que je n'avais pas prévu cette explosion de haine? Poursuivit sur le même ton Hippolyte, dont les yeux étincelaient, et qui regardait le prince comme si, réellement, il attendait de lui une réponse. — Assez! Cria-t-il soudain en s'adressant à toute la société: — c'est ma faute… je suis plus coupable que personne! Lébédeff, voici la clef (il tira son porte-monnaie de sa poche et y prit un anneau d'acier dans lequel étaient passées trois ou quatre petites clefs); tenez, celle-ci, l'avant-dernière… Kolia vous montrera… Kolia! Où est Kolia? Fit-il avec force (son ami était devant lui et il ne le voyait pas): — oui… voilà, il vous montrera; il m'a aidé tantôt à empaqueter mes effets. Allez avec lui, Kolia; dans le cabinet du prince, sous la table… mon sac… avec cette petite clef, en bas, dans un petit coffre… mon pistolet et un cornet à poudre. Il a lui-même fait mon sac tantôt, monsieur Lébédeff, il vous montrera; mais c'est à la condition que demain matin, quand je retournerai à Pétersbourg, vous me rendrez le pistolet. Vous entendez? Ce que j'en fais, c'est pour le prince et pas pour vous.

— Eh bien, j'aime mieux cela! Dit avec un sourire caustique le maître de la maison, qui se hâta de prendre la clef et de courir à la pièce voisine. Kolia s'arrêta, voulut faire une observation, mais Lébédeff l'entraîna à sa suite.

Hippolyte regardait les visiteurs qui riaient. Le prince s'aperçut que les dents du malade claquaient comme par l'effet d'un violent frisson.

— Quels vauriens ils sont tous! Murmura à l'oreille de son hôte Hippolyte exaspéré. Chaque fois qu'il s'adressait au prince, il se penchait vers lui et baissait la voix.

— Laissez-les; vous êtes très-faible…

— Tout de suite, tout de suite… je vais m'en aller.

Tout à coup il embrassa le prince.

— Vous croyez peut-être que je suis fou? Demanda-t-il en regardant son interlocuteur avec un rire étrange.

— Non, mais vous…

— Tout de suite, tout de suite, taisez-vous; ne dites rien; arrêtez… je veux regarder vos yeux… Restez ainsi, je vous regarderai, je veux dire adieu à un homme.

Immobile en face du prince, il le considéra silencieusement pendant dix secondes. Son visage était très-pâle, et la sueur inondait ses tempes. Chose étrange, il s'était accroché à Muichkine comme s'il avait peur de le laisser échapper.

— Hippolyte, Hippolyte, qu'est-ce que vous avez? Cria le prince.

— Tout de suite… assez… je vais me coucher. Je veux boire un coup à la santé du soleil… Je le veux, je le veux, laissez!

Il prit soudain une coupe sur la table, et, quittant brusquement sa place, se porta aussitôt à l'entrée de la terrasse. Le prince voulut courir après le malade, mais dans ce moment même, comme par un fait exprès, Eugène Pavlovitch lui tendit la main pour prendre congé de lui. Une seconde s'écoula, et soudain des cris retentirent de tous côtés. Puis, pendant une minute, régna une confusion extraordinaire.

Voici ce qui avait eu lieu:

Arrivé à l'entrée de la terrasse, Hippolyte s'était arrêté tout près de l'escalier, et, tandis qu'il tenait la coupe de Champagne dans sa main gauche, il avait fourré sa main droite dans la poche de côté de son paletot. D'après le récit que fit ensuite Keller, le jeune homme avait déjà cette main dans sa poche pendant sa conversation avec le prince, que, de sa main gauche, il avait empoigné par l'épaule; et cette circonstance, au dire du boxeur, avait éveillé en lui un premier soupçon. Quoi qu'il en soit, une certaine inquiétude l'avait fait courir aussi après Hippolyte. Mais il arriva trop tard. Il vit seulement quelque chose briller soudain dans la main d'Hippolyte, et un petit pistolet de poche s'appliquer sur sa tempe. Keller voulut aussitôt saisir le bras du jeune homme, mais celui-ci pressa immédiatement la détente. Le chien s'abattit avec un petit bruit sec, toutefois aucune détonation ne se produisit. Lorsque Keller prit Hippolyte dans ses bras, ce dernier s'y laissa tomber comme privé de connaissance: peut-être se croyait-il déjà tué. Keller avait prestement saisi le pistolet. On s'empara d'Hippolyte, on alla chercher une chaise sur laquelle

on le fit asseoir, et tous criant, questionnant, se pressèrent autour de lui. Chacun avait entendu le léger bruit du chien, et l'auteur de cette tentative de suicide était vivant; il n'avait même aucune égratignure. Assis sur sa chaise, Hippolyte, sans comprendre ce qui se passait, promenait sur tous les visages un regard vide de pensée. En ce moment arrivèrent au pas de course Lébédeff et Kolia.

— Le pistolet a raté? Demandaient les uns.

— Peut-être même n'était-il pas chargé? Hasardaient les autres.

— Il est chargé! Dit Keller après avoir examiné l'arme; — mais…

— Se peut-il que le coup ne soit pas parti?

— Il n'y avait pas de capsule, expliqua le boxeur.

Il serait difficile de raconter la pitoyable scène qui suivit. À la frayeur du premier moment succédèrent aussitôt des éclats de rire; dans l'hilarité de plusieurs se révélait même une satisfaction maligne. Sanglotant comme dans une attaque de nerfs, se tordant les mains, Hippolyte allait de l'un à l'autre; il s'approcha même de Ferdychtchenko, lui prit les deux mains et lui jura qu'il avait oublié, « tout à fait oublié » de mettre la capsule, que c'était une pure inadvertance de sa part et non un fait exprès: toutes les capsules étaient là, dans la poche de son gilet, il y en avait dix (il les montra à tout le monde); il n'avait pas amorcé plus tôt parce qu'il craignait que le pistolet ne fit par hasard explosion dans sa poche, mais il comptait toujours mettre la capsule quand il le faudrait, et, tout d'un coup, il l'avait oublié. Le jeune homme s'empressa de donner ces explications au prince, à Eugène Pavlovitch; en même temps il suppliait Keller de lui rendre son pistolet: il voulait immédiatement prouver à tous que « son honneur, son honneur… » Il était maintenant « déshonoré pour toujours!… » À la fin, il s'évanouit. On le transporta dans le cabinet du prince, et Lébédeff, complètement dégrisé, envoya aussitôt chercher un médecin; lui-même resta au chevet du malade avec sa fille, son fils, Bourdovsky et le général. Quand on emporta Hippolyte privé de sentiment, Keller, fort animé, vint se placer au milieu de l'assistance et prit la parole d'une voix vibrante:

— Messieurs, si quelqu'un de vous laisse encore entendre en ma présence que la capsule a été oubliée exprès et soutient que le malheureux jeune

homme a seulement joué une comédie, — celui-là aura affaire à moi.

Mais on ne lui répondit pas. Enfin la société se retira, le départ de tous les visiteurs eut lieu presque simultanément; Ptitzine, Gania et Rogojine partirent ensemble.

Grande fut la surprise du prince en voyant qu'Eugène Pavlovitch, qui avait témoigné le désir de s'expliquer avec lui, s'en allait sans lui avoir parlé.

— Ne vouliez-vous pas causer avec moi lorsque les autres seraient partis? Lui demanda-t-il.

— Effectivement, répondit Eugène Pavlovitch, qui soudain prit un siège et fit asseoir le prince à côté de lui, — mais maintenant je préfère remettre cette conversation à plus tard. Je vous avoue que je suis un peu agité, vous l'êtes aussi. Le désordre règne dans mes idées; d'ailleurs, ce dont j'ai à vous entretenir est fort important et pour moi et pour vous. Voyez-vous, prince, une fois du moins dans ma vie je veux faire une chose tout à fait honnête, c'est-à-dire tout à fait exempte d'arrière-pensée; or je crois qu'à présent je ne suis guère capable d'une chose tout à fait honnête, ni vous non plus peut-être. Eh bien, nous ajournerons notre explication. Elle gagnera peut-être en netteté de part et d'autre, si nous attendons que je sois revenu de Pétersbourg; je vais maintenant m'y rendre et j'y resterai jusqu'à après-demain.

Là-dessus il se leva, en sorte qu'on pouvait se demander pourquoi il s'était assis tout à l'heure. Le prince crut remarquer aussi qu'Eugène Pavlovitch était mécontent et irrité: il y avait comme une expression de haine dans son regard, qui n'était plus du tout celui de tantôt.

— À propos, vous allez maintenant près du malade?

— Oui… j'ai peur, répondit le prince.

— Soyez tranquille; il vivra certainement six semaines et peut-être même qu'ici il recouvrera la santé. Mais ce que vous avez de mieux à faire, c'est de le mettre à la porte dès demain.

— En vérité, peut-être que moi aussi je l'ai poussé à cela… par mon silence; il a pu croire que sa résolution de se tuer faisait doute aussi pour moi? Qu'en pensez-vous, Eugène Pavlitch?

— Laissez donc, vous êtes trop bon de vous inquiéter à ce sujet. J'ai entendu parler de choses pareilles, mais dans la réalité je n'ai jamais vu un

homme se tirer un coup de pistolet exprès pour s'attirer des éloges, ou par dépit de n'en avoir pas obtenu. Surtout, je n'aurais pas cru qu'on pu manifester si franchement une telle faiblesse! Mais, n'importe, congédiez-le dès demain.

— Vous croyez qu'il tentera encore de se tuer?

— Non, maintenant il ne recommencera plus. Mais prenez garde à ces Lacenaires en herbe! Je vous le répète, le crime est trop souvent le refuge de ces nullités avides, révoltées et impuissantes.

— Est-ce que c'est un Lacenaire?

— Il en a l'étoffe, quoique peut-être la destinée lui ait assigné un autre rôle. Vous verrez si ce monsieur n'est pas capable d'escoffier dix personnes, ne fût-ce que par « plaisanterie », suivant l'expression dont lui-même s'est servi tantôt. Ces mots de sa confession vont maintenant m'empêcher de dormir.

— Peut-être vous inquiétez-vous outre mesure.

— Vous êtes étonnant, prince; vous ne le croyez pas capable de tuer maintenant dix personnes?

— Je n'ose vous répondre; tout cela est fort étrange, mais…

— Eh bien, comme vous voudrez, comme vous voudrez! Reprit avec irritation Radomsky: — d'ailleurs vous êtes un homme si brave! Puissiez-vous seulement n'être pas vous-même parmi les dix!

— Le plus probable, c'est qu'il ne tuera personne, dit le prince en regardant d'un air songeur Eugène Pavlovitch. Celui-ci eut un rire de colère.

— Au revoir, il est temps que je m'en aille. Mais avez-vous remarqué qu'il a légué une copie de sa confession à Aglaé Ivanovna?

— Oui, je l'ai remarqué et… je pense à cela.

— Rapproché des « dix personnes », cela fait penser, répondit avec un nouveau rire Eugène Pavlovitch, et il se retira.

Une heure après, entre trois et quatre heures du matin, le prince descendit dans le parc. Il avait d'abord essayé de dormir, mais le sommeil le fuyait: son cœur battait avec trop de force. Cependant, à la maison, tout allait aussi bien que possible; Hippolyte reposait et le médecin qu'on avait fait venir n'avait rien vu de grave dans son évanouissement. Lébédeff, Kolia, Bourdovsky

couchaient dans la chambre du malade, de façon à pouvoir le veiller tour à tour. Il n'y avait donc rien à craindre.

Néanmoins l'inquiétude du prince devenait d'instant en instant plus poignante. Il errait dans le parc, promenant un regard distrait autour de lui. Parvenu à la petite place qui s'étend devant le Waux-Hall, il s'arrêta avec surprise à la vue des escabeaux et des pupitres de l'orchestre. Ce lieu le frappa, lui parut affreusement laid. Il s'éloigna et prit le chemin qu'il avait suivi la veille quand il était allé au Waux-Hall avec la famille Épantchine. Arrivé au petit banc où on lui avait donné rendez-vous, il s'assit et soudain partit d'un bruyant éclat de rire, ce dont il fut profondément indigné aussitôt après. Sa tristesse ne le quittait pas; il avait envie de s'en aller quelque part… Il ne savait pas où. Au-dessus de lui, sur un arbre chantait un petit oiseau; il se mit à le chercher des yeux à travers le feuillage. Tout à coup l'oiseau s'envola, et au même instant le prince se rappela cette phrase de la confession d'Hippolyte: « La petite mouche qui bourdonne dans un rayon de soleil a sa place au banquet, la connaît et est heureuse; seul je suis un paria. » Ces mots, qui tantôt déjà avaient frappé Muichkine, lui revinrent brusquement à la mémoire. Un souvenir depuis longtemps oublié commença à se réveiller en lui et soudain prit une forme précise.

C'était en Suisse, dans la première année ou, pour mieux dire, dans les premiers mois de son traitement. À cette époque il était encore tout à fait idiot, il avait même de la peine à s'exprimer et parfois ne pouvait comprendre ce qu'on lui demandait. Un jour, par un temps magnifique, il était allé se promener dans les montagnes et il avait marché longtemps, le cœur oppressé par une pensée pénible, quoique vague et indécise. Devant ses yeux le ciel brillait, un lac était à ses pieds, autour de lui l'horizon ensoleillé s'étendait à perte de vue. Longtemps il contempla ce spectacle avec douleur. À présent, il se rappelait qu'il avait en pleurant tendu les bras vers cet azur infini. Il sentait cruellement que pour lui rien de tout cela n'existait. Qu'est-ce que ce banquet, cette grande fête de tous les instants, qui l'attire depuis son enfance et à laquelle il ne peut prendre part? Chaque matin se lève le même soleil radieux, chaque matin l'arc-en-ciel se dresse au-dessus de la cascade, chaque soir se teint de pourpre cette haute cime neigeuse qu'on aperçoit là-bas, tout

au bout de l'horizon; « la petite mouche qui bourdonne autour de lui dans un rayon de soleil, a sa place au banquet, la connaît et est heureuse », le moindre brin d'herbe pousse et est heureux! Tout être a sa voie, la connaît, arrive et s'en va en chantant; lui seul ne sait rien, ne comprend rien, ni les hommes, ni leur langage; il est étranger à tout, il est le rebut de la nature. Oh! Sans doute, le prince n'avait pu alors s'exprimer dans ces termes-là et sa souffrance était restée muette, mais maintenant il lui semblait qu'alors déjà il avait prononcé textuellement toutes ces paroles, et que la phrase sur la « petite mouche » lui avait été empruntée par Hippolyte. Il en était convaincu, et son cœur battait à cette pensée…

Le sommeil le surprit sur le banc, mais ne rendit pas le repos à son esprit. Un instant avant de s'endormir, il se rappela qu'Hippolyte tuerait dix personnes, et il sourit d'une supposition si absurde. Autour de lui régnaient la paix et la sérénité; le bruissement des feuilles qui seul troublait le silence de la nuit ajoutait encore à cette impression de calme. Le prince fit beaucoup de songes; tous étaient d'une nature inquiétante et lui donnaient le frisson à tout moment. À la fin, il rêva qu'une femme s'avançait vers lui; il la connaissait — trop bien, hélas! En ce moment encore il pouvait la désigner par son nom; mais maintenant, chose étrange, elle semblait avoir un visage tout différent de celui qu'il lui avait connu jusqu'alors, et il en coûtait extrêmement au prince d'admettre que ce fut la même femme. À voir l'expression de terreur et de repentir qu'offraient les traits de cette personne, on aurait cru que c'était une grande coupable et qu'elle venait de commettre un crime affreux. Une larme tremblait sur sa joue pâle. Elle appela Muichkine du geste et posa un doigt sur ses lèvres comme pour l'avertir qu'il devait s'approcher sans faire de bruit. Le cœur du prince défaillait: pour rien au monde il n'aurait voulu voir en elle une coupable, mais il sentait qu'un événement terrible allait se passer dont toute sa vie subirait le contrecoup. Elle voulait, semblait-il, lui montrer quelque chose dans le parc, non loin du lieu où elle était. Il se leva pour aller à elle, et brusquement retentit à ses côtés un rire frais, argentin; une main se trouva tout à coup dans la sienne; il la saisit, la serra avec force et s'éveilla. Devant lui, éclatant de rire, était debout Aglaé.

VIII

Elle riait, mais elle était indignée.

— Il dort! Vous dormiez! S'écria-t-elle d'un air étonné et méprisant.

— C'est vous! Murmura le prince qui, n'étant pas encore bien éveillé, la reconnut avec surprise. — Ah, oui! Ce rendez-vous… je m'étais endormi ici.

— Je l'ai bien vu.

— Personne d'autre que vous ne m'a éveillé? Vous étiez seule ici? Je pensais qu'il y avait ici… une autre femme.

— Il y avait ici une autre femme?

À la fin les idées du prince s'éclaircirent.

— Ce n'était qu'un rêve, observat-il pensivement, — il est étrange que dans un pareil moment un tel rêve… Asseyez-vous.

Il la prit par la main et la fit asseoir sur le banc; lui-même s'assit près d'elle et devint songeur. Au lieu d'entrer en matière, Aglaé se bornait à considérer attentivement le prince. Celui-ci la regardait aussi, mais parfois, quoiqu'il eût les yeux fixés sur la jeune fille, il semblait ne pas la voir. Elle commença à rougir.

— Ah, oui! Fit-il en frissonnant: — Hippolyte s'est tiré un coup de pistolet.

— Quand? Chez vous? Demanda-t-elle sans toutefois témoigner beaucoup d'étonnement: — hier soir il était encore vivant, paraît-il? Comment donc avez-vous pu vous endormir après tout cela? Cria-t-elle avec une vivacité subite.

— Mais il n'est pas mort, le coup n'est pas parti.

Sur les instances d'Aglaé, le prince dut aussitôt raconter et même d'une façon fort détaillée toute l'histoire de la nuit précédente. Il tardait à la jeune fille que ce récit fût terminé, mais quoiqu'elle priât sans cesse le narrateur de se dépêcher, elle-même l'interrompait continuellement par des questions presque toujours hors de propos. Entre autres choses, elle écouta avec beaucoup de curiosité le compte rendu des paroles prononcées par Eugène

Pavlovitch, elle questionna même plusieurs fois à ce sujet.

— Allons, assez, le temps presse, dit-elle, quand le prince eut fini, — nous n'avons qu'une heure à passer ensemble, car à huit heures je dois absolument être à la maison, pour qu'on ne se doute pas que je suis venue m'asseoir ici. J'ai beaucoup de choses à vous communiquer. Le malheur est qu'à présent vous m'avez fait perdre le fil. Quant à Hippolyte, je pense qu'en effet l'affaire devait se passer ainsi, cela lui ressemble. Mais vous êtes bien sûr qu'il voulait réellement se brûler la cervelle et qu'il n'y a pas eu là de tromperie?

— Absolument aucune.

— Cela est aussi plus vraisemblable de la sorte. Et il a exprimé par écrit le désir que vous m'apportiez sa confession? Pourquoi donc ne l'avez-vous pas apportée?

— Mais il n'est pas mort. Je lui en parlerai.

— Ne manquez pas de me l'apporter, vous n'avez même pas besoin de lui en demander la permission. Cela lui sera certainement très-agréable, car s'il s'est tiré un coup de pistolet, c'est peut-être pour me décider à lire ensuite sa confession. Ne riez pas de mes paroles, je vous prie, Léon Nikolaïtch: il est fort possible en effet que ce soit pour cela.

— Je ne ris pas, d'autant plus que moi-même je suis persuadé qu'il y a beaucoup de vrai dans votre conjecture.

Ces mots causèrent une profonde surprise à Aglaé.

— Vous en êtes persuadé? Se peut-il que vous ayez aussi cette idée? Demanda-t-elle vivement.

Elle questionnait avec une sorte de brusquerie, parlait vite, mais semblait quelquefois se troubler et souvent n'achevait pas; à chaque instant elle se hâtait de faire remarquer quelque chose au prince; bref, elle était en proie à une agitation extraordinaire, et, nonobstant son regard assuré, provocateur même, peut-être au fond avait-elle une certaine peur. La jeune fille n'avait pas fait toilette pour venir à ce rendez-vous: elle portait une robe fort simple qui, du reste, lui allait très-bien. Il lui arrivait souvent de rougir, de frissonner; elle se tenait assise sur le bord du banc. Son étonnement fut extrême quand elle entendit le prince confirmer sa supposition par rapport au

motif qui avait décidé Hippolyte à se tirer un coup de pistolet.

— Sans doute, poursuivit Muichkine, — il voulait, indépendamment de vous, être loué aussi par nous tous…

— Comment cela, être loué?

— C'est-à-dire… comment vous dire cela? C'est très-difficile à expliquer. Toujours est-il qu'il comptait certainement recevoir de nous tous force assurance d'amitié et d'estime, il espérait que nous l'entourerions en le suppliant de ne pas se donner la mort. Il est fort possible qu'il vous ait eue en vue plus que personne, puisque dans un pareil moment il a fait mention de vous… Mais peut-être que lui-même ne savait pas qu'il vous avait en vue.

— Je ne comprends pas du tout cela: il m'avait en vue sans savoir qu'il m'avait en vue? Si pourtant, il me semble que je comprends: savez-vous que moi-même, quand j'avais treize ans, j'ai pensé trente fois à m'empoisonner et à laisser une lettre pour apprendre à mes parents la cause de ma résolution? Je songeais aussi à l'effet que je produirais couchée dans le cercueil, je me représentais mes parents penchés sur mon cadavre, fondant en larmes et se reprochant leur dureté à mon égard… Pourquoi souriez-vous encore? Ajouta-t-elle soudain avec humeur, — à quoi pensez-vous donc, vous, quand vous rêvez tout seul? Vous vous imaginez peut-être que vous êtes feld-maréchal et que vous avez battu Napoléon à plate couture.

— Eh bien, parole d'honneur, voilà justement à quoi je pense, surtout quand je m'endors, répondit en riant le prince: — seulement ce n'est pas Napoléon que je bats, c'est toujours les Autrichiens.

— Je n'ai aucun désir de plaisanter avec vous, Léon Nikolaïtch. Je verrai moi-même Hippolyte; je vous prie de lui en donner avis. Mais je trouve mauvais le langage que vous tenez, car il est brutal d'envisager ainsi les choses et de juger l'âme d'un homme comme vous jugez celle d'Hippolyte. Vous n'avez pas de tendresse, vous n'avez que de la justice: par conséquent vous êtes injuste.

Le prince devint songeur.

— Il me semble que vous êtes injuste envers moi, dit-il, — je ne lui reproche pas d'avoir eu cette idée, parce que tout le monde est enclin à penser ainsi; d'ailleurs c'était un désir qu'il avait peut-être sans se l'avouer… il

voulait se rencontrer une dernière fois avec les hommes, obtenir leur estime et leur affection; ce sont là de fort bons sentiments, par malheur le résultat n'y a pas répondu; c'est la faute de la maladie et d'autre chose encore! Et puis il y a des gens à qui tout réussit tandis que d'autres n'aboutissent jamais qu'à des sottises…

— C'est sans doute en songeant à vous que vous avez émis cette observation? Demanda Aglaé.

— Oui, c'est en songeant à moi, répondit le prince sans remarquer ce que la question avait de blessant.

— Seulement, à votre place, je ne me serais pas endormie; ainsi, en quelque lieu que vous vous trouviez, vous dormez; cela n'est pas bien du tout.

— Mais je n'ai pas dormi de toute la nuit, ensuite j'ai beaucoup marché, je suis allé à la musique…

— À quelle musique?

— À l'endroit où on en a fait hier; de là je suis venu ici et, pendant que je réfléchissais assis sur ce banc, le sommeil s'est emparé de moi.

— Ah! C'est comme cela? En ce cas, vous êtes excusable… Mais pourquoi avez-vous été à la musique?

— Je ne sais pas, pour rien…

— Bien, bien, plus tard; vous m'interrompez toujours, et qu'est-ce que cela me fait que vous soyez allé à la musique? De quelle femme avez-vous rêvé?

— C'est… de… vous l'avez vue…

— Je comprends, je comprends très-bien. Vous la… Comment vous est-elle apparue en songe? Sous quel aspect? Mais, du reste, je ne veux pas non plus savoir cela, fit-elle tout à coup avec colère. — Ne m'interrompez pas…

Elle s'arrêta un moment, soit pour reprendre haleine, soit pour laisser à son irritation le temps de se calmer.

— Voici uniquement pourquoi je vous ai appelé: je veux vous proposer d'être mon ami. Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi? Ajouta-t-elle d'un ton presque courroucé.

Le fait est qu'en ce moment le prince examinait la jeune fille avec

beaucoup d'attention, s'apercevant que son visage commençait de nouveau à s'empourprer. En pareil cas, plus elle rougissait, plus elle en éprouvait d'irritation contre elle-même, ce qui se lisait dans ses yeux étincelants. D'ordinaire, au bout d'une minute, elle passait sa colère sur son interlocuteur, qu'il fût coupable ou non, et se mettait à lui faire une scène. Sachant combien elle était sujette à se troubler, Aglaé parlait peu en général et se montrait plus taciturne que ses sœurs, parfois même trop taciturne. Mais, dans les circonstances où il lui était impossible de se taire, elle prenait la parole avec une arrogance qui semblait défier celui à qui elle s'adressait. Elle pressentait toujours le moment où elle commencerait à rougir.

— Vous ne voulez peut-être pas accepter ma proposition, dit-elle en regardant le prince d'un air hautain.

— Oh, si, je le veux, seulement ce n'était pas nécessaire du tout… c'est-à-dire que je ne pensais pas qu'il fût besoin de faire une telle proposition, répondit-il avec embarras.

— Et qu'est-ce que vous pensiez donc? Pourquoi vous aurais-je invité à venir ici? Qu'avez-vous dans l'esprit? Du reste, vous me considérez peut-être comme une petite sotte, d'accord avec l'opinion que tout le monde a de moi à la maison?

— Je ne savais pas qu'on vous considérait comme une sotte, je… je ne suis pas de cet avis.

— Vous n'êtes pas de cet avis? C'est très-intelligent de votre part. C'est surtout dit avec esprit.

— Selon moi, poursuivit le prince, — peut-être êtes-vous même fort intelligente par moments; tantôt vous avez prononcé tout d'un coup une parole pleine de sens. À propos de la conjecture que j'ai émise au sujet d'Hippolyte, vous avez dit: « Vous n'avez que de la justice, par conséquent vous êtes injuste. » Je me souviendrai de ce mot et je le méditerai.

Aglaé rougit de plaisir. Tous ces changements se produisaient en elle avec autant de franchise que de soudaineté. Le prince était fort content aussi et riait de joie en la regardant.

— Écoutez donc, reprit-elle, — je vous ai attendu longtemps pour vous raconter tout cela; depuis la lettre que vous m'avez adressée de là-bas, et

même depuis plus longtemps encore je vous attendais… Hier déjà je vous ai dit la moitié de ce que j'avais à vous dire: je vous considère comme un homme très-honnête et très-droit, plus honnête et plus droit que personne, et si l'on dit que vous avez l'esprit… que vous êtes parfois malade d'esprit, cela n'est pas juste; telle est mon opinion et je l'ai soutenue envers et contre tous, car, quoique vous soyez en effet malade d'esprit (sans doute vous ne vous fâcherez pas du mot, je me place à un point de vue supérieur), en revanche l'intelligence principale est chez vous plus développée que chez aucun d'eux, vous la possédez à un degré qu'ils n'ont jamais entrevu même en rêve, parce qu'il y a deux sortes d'intelligences, l'intelligence principale et l'intelligence secondaire. N'est-ce pas? Est-ce vrai?

— C'est peut-être vrai, en effet, eut à peine la force d'articuler le prince dont le cœur battait avec une violence extraordinaire.

— Je savais bien que vous comprendriez, continua-t-elle gravement. — Le prince Chtch… et Eugène Pavlitch ne comprennent rien à ces deux intelligences, Alexandra non plus, et figurez-vous: maman a compris.

— Vous ressemblez beaucoup à Élisabeth Prokofievna.

— Comment cela? Est-ce possible? Fit la jeune fille étonnée.

— Je vous l'assure.

— Je vous remercie, dit-elle après être restée un instant songeuse: — je suis bien aise de ressembler à maman. Alors vous l'estimez beaucoup? Ajouta-t-elle sans remarquer aucunement la naïveté de sa question.

— Beaucoup, et je suis enchanté que vous l'ayez si rapidement compris.

— J'en suis enchantée aussi, car j'ai remarqué que parfois… on se moque d'elle. Mais écoutez la chose principale: j'ai longtemps réfléchi, et, finalement, mon choix s'est porté sur vous. Je ne veux pas qu'à la maison on se moque de moi; je ne veux pas qu'on me considère comme une petite sotte; je ne veux pas qu'on me taquine… J'ai compris tout d'un coup tout cela et j'ai refusé net Eugène Pavlitch, parce que je n'entends pas qu'on me marie continuellement! Je veux… je veux… eh bien, je veux m'enfuir de la maison et je vous ai choisi pour me seconder.

— Vous voulez vous enfuir de chez vous! S'écria le prince.

— Oui, oui, oui, m'enfuir de chez moi! Reprit-elle enflammée de colère:

— je ne veux pas, je ne veux pas que là éternellement on me fasse rougir. Je ne veux rougir ni devant eux, ni devant le prince Chtch…, ni devant Eugène Pavlitch, ni devant qui que ce soit; voilà pourquoi je vous ai choisi. Je veux tout vous dire, tout, vous parler même des choses les plus importantes quand j'en aurai envie; de votre côté vous ne devez rien avoir de caché pour moi. Je veux qu'il y ait au moins un homme avec qui je m'entretienne comme avec moi-même. Ils se sont mis tout d'un coup à dire que je vous attendais et que j'étais éprise de vous. C'était déjà avant votre arrivée et je ne leur avais pas montré votre lettre; maintenant tous recommencent de plus belle. Je veux être hardie et n'avoir peur de rien. Je ne veux pas aller comme eux au bal, je veux être utile. Depuis longtemps déjà je voulais partir. Voilà vingt ans qu'on me tient enfermée et on ne pense qu'à me marier. À quatorze ans j'avais déjà eu l'idée de m'enfuir, toute sotte que j'étais alors. Maintenant j'ai tout calculé, et je vous attendais pour vous demander des renseignements sur les pays étrangers. Je n'ai pas vu une seule cathédrale gothique, je veux aller à Rome, je veux visiter tous les cabinets scientifiques, je veux suivre des cours à Paris; j'ai passé toute l'année dernière à étudier et j'ai lu une foule de livres, notamment tous ceux qui sont défendus. Alexandra et Adélaïde lisent tout, on le leur permet; moi, on surveille encore mes lectures. Je ne veux pas me brouiller avec mes sœurs, mais depuis longtemps déjà j'ai déclaré à ma mère et à mon père que je voulais changer complètement de position sociale. J'ai résolu de m'occuper d'éducation, et je comptais sur vous parce que vous avez dit que vous aimiez les enfants. Pouvons-nous ensemble nous occuper d'éducation, si pas tout de suite, du moins dans l'avenir? À deux nous serons utiles; je ne veux pas être une fille de général… Dites-moi, vous êtes un homme fort instruit?

— Oh! Pas du tout!

— C'est dommage, je vous croyais très savant… comment donc m'étais-je mis cela dans la tête? N'importe, vous me guiderez, car je vous ai choisi.

— C'est absurde, Aglaé Ivanovna.

— Je veux m'enfuir de la maison, je le veux! Répliqua-t-elle avec force, et de nouveau ses yeux lancèrent des flammes: — si vous ne consentez pas, j'épouserai Gabriel Ardalionovitch. Je ne veux pas qu'à la maison on me

considère comme une vilaine femme et qu'on m'accuse Dieu sait de quoi.

Le prince faillit sauter en l'air.

— Avez-vous perdu l'esprit? S'écria-t-il; — de quoi vous accuse-t-on? Qui vous accuse?

— Tout le monde à la maison: ma mère, mes sœurs, mon père, le prince Chtch…, même votre vilain Kolia! S'ils ne parlent pas ouvertement, ils n'en pensent pas moins. Je le leur ai dit à tous, je l'ai déclaré en face à ma mère et à mon père. Maman a été malade toute la journée; le lendemain Alexandra et papa m'ont dit que je ne comprenais pas moi-même les mots dont je me servais. Je leur ai aussitôt répondu que je comprenais tout, tous les mots, que je n'étais plus une petite fille: « il y a deux ans déjà, ai-je ajouté, j'ai lu deux romans de Paul de Kock exprès pour apprendre tout. » En entendant cela, maman a été sur le point de s'évanouir.

Une idée étrange s'offrit à l'esprit du prince. Il fixa sur Aglaé un regard attentif et sourit.

Il avait peine à croire que devant lui se trouvât l'orgueilleuse jeune fille qui jadis lui avait lu avec un tel accent de dédain la lettre de Gabriel Ardalionovitch. Ainsi dans cette altière beauté il y avait peut-être une enfant qui ne comprenait même pas tous les mots! Le prince n'en revenait pas.

— Vous avez toujours vécu chez vous, Aglaé Ivanovna? Demanda-t-il: — je veux dire, vous n'êtes allée dans aucune école, vous n'avez pas fait votre éducation dans un pensionnat?

— Je ne suis jamais allée nulle part; j'ai toujours été tenue à la maison comme en bouteille et je passerai directement de la bouteille au mariage; pourquoi souriez-vous encore? Il me semble que vous vous moquez aussi de moi et que vous prenez leur parti, ajouta la jeune fille d'un ton de menace, tandis que son visage se refrognait; — ne me mettez pas en colère, je suis déjà assez agitée sans cela… je suis sure que vous êtes venu ici avec la conviction que je vous aime et que je vous ai donné un rendez-vous! Acheva-t-elle irritée.

Le fait est qu'hier j'en avais peur, avoua naïvement le prince (il était fort troublé); — mais aujourd'hui je suis persuadé que vous…

— Comment! Cria Aglaé dont la lèvre inférieure commença soudain à

trembler: — vous aviez peur que je… vous osiez penser que je… Seigneur! Vous avez peut-être supposé qu'en vous invitant à venir ici je voulais vous tendre un piège; vous me soupçonniez, n'est-ce pas? De m'être arrangée pour qu'on nous surprit ici et qu'ensuite on vous forçât à m'épouser…

— Aglaé Ivanovna! Comment n'êtes-vous pas honteuse? Comment une pensée si ignoble a-t-elle pu germer dans votre cœur pur et innocent? Vous-même, je le parie, ne croyez pas un mot de ce que vous venez de dire et… vous ne vous rendez aucun compte de vos paroles!

Aglaé restait les yeux baissés, comme effrayée elle-même du langage qu'elle avait tenu.

— Je ne suis pas du tout honteuse, murmura-t-elle, — d'où savez-vous que mon cœur est innocent? Comment alors avez-vous osé m'écrire une lettre d'amour?

— Une lettre d'amour? Ma lettre, une lettre d'amour! Elle était on ne peut plus respectueuse, elle a jailli de mon cœur dans le moment le plus pénible de ma vie! J'ai pensé alors à vous comme à une lumière… je…

— Allons, bien, bien, interrompit brusquement la jeune fille, mais son ton n'était plus celui de tout à l'heure, il indiquait au contraire un profond repentir et une sorte de frayeur; elle se pencha même vers le prince en tâchant toujours de ne pas fixer ses yeux sur lui, et voulut lui toucher l'épaule, pour le prier plus instamment de ne pas se fâcher; — bien, ajouta-t-elle toute confuse; — je sens que je me suis servie d'une expression fort bête. C'était pour… pour vous éprouver. Prenez que je n'ai rien dit. Si je vous ai offensé, pardonnez-moi. Ne me regardez pas, je vous prie, en plein visage; détournez-vous. Vous avez dit que c'était une pensée ignoble: j'ai fait exprès de la dire, pour vous blesser. Parfois j'ai peur moi-même de ce que j'ai envie de dire, et tout d'un coup je le dis. Vous avez, dites-vous, écrit cette lettre dans le moment le plus pénible de votre vie. Je sais à quel moment vous faites allusion.

Elle prononça ces derniers mots à voix basse, le regard de nouveau fixé à terre.

— Oh! Si vous pouviez tout savoir!

— Je sais tout! Cria-t-elle avec une véhémence subite: — vous avez vécu

alors tout un mois aux côtés de cette vilaine femme avec qui vous vous êtes sauvé…

En parlant ainsi, Aglaé n'était pas rouge, mais livide; tout à coup elle se leva par un mouvement qui semblait machinal; presque aussitôt après, reprenant conscience d'elle-même, elle se rassit; toutefois, longtemps encore sa lèvre continua à trembler. Il y eut une minute de silence. L'emportement soudain de la jeune fille avait saisi le prince qui ne savait à quoi l'attribuer.

— Je ne vous aime pas du tout, déclara-t-elle à brûle-pourpoint.

Muichkine ne répondit pas; de nouveau tous deux se turent pendant une minute.

— J'aime Gabriel Ardalionovitch… dit-elle précipitamment, mais d'une voix presque inintelligible; en même temps sa tête s'inclinait plus que jamais vers la terre.

— Ce n'est pas vrai, répliqua le prince en baissant aussi la voix.

— Alors je mens? C'est la vérité; je lui ai donné ma parole, avant-hier, sur ce même banc.

Cette nouvelle effraya le prince; durant un instant il resta pensif.

— Ce n'est pas vrai, répéta-t-il résolument, — vous avez inventé tout cela.

— Voilà qui est on ne peut plus poli! Sachez qu'il s'est réformé; il m'aime plus que sa vie. Il s'est brûlé la main sous mes yeux, à seule fin de me prouver qu'il m'aime plus que sa vie.

— Il s'est brûlé la main?

— Oui, la main. Croyez-le ou ne le croyez pas, cela m'est égal.

Avant de répondre, le prince réfléchit une minute. Aglaé ne plaisantait pas; elle était fâchée.

— Si la chose a eu lieu ici, c'est donc qu'il avait apporté une bougie avec lui? Sans cela, je ne vois pas comment…

— Oui… il en avait apporté une. Qu'est-ce qu'il y a là d'invraisemblable?

— Une bougie entière ou un bout dans un chandelier?

— Eh bien, oui….. Non….. La moitié d'une bougie….. Un bout….. Une bougie entière, — peu importe, là n'est pas la question….. Il avait aussi

apporté des allumettes, si vous voulez le savoir. Il a allumé la bougie et pendant une demi-heure il a tenu son doigt exposé à la flamme; est-ce que cela ne peut pas être?

— Je l'ai vu hier; il n'avait aucune brûlure à la main.

Aglaé s'esclaffa de rire.

— Savez-vous pourquoi je viens de faire ce mensonge? Dit-elle ensuite avec une ingénuité enfantine, tandis qu'une hilarité mal réprimée faisait encore trembler ses lèvres; — c'est parce que, quand on invente une histoire, si l'on y glisse adroitement un détail tout à fait extraordinaire, tout à fait excentrique, quelque chose qui ne se voit jamais, pour ainsi dire, le mensonge devient beaucoup plus vraisemblable. J'ai remarqué cela. Seulement le moyen ne m'a pas réussi, parce que je n'ai pas su…

Tout à coup la mémoire lui revint et sa gaieté disparut.

— Si l'autre jour je vous ai récité le « chevalier pauvre », poursuivit-elle en regardant le prince d'un air sérieux et même sombre, — c'était sans doute pour faire votre éloge sous un certain rapport, mais je voulais aussi stigmatiser votre conduite et vous montrer que je savais tout…

— Vous êtes fort injuste pour moi… pour la malheureuse au sujet de qui vous vous êtes exprimée tout à l'heure en termes si durs, Aglaé.

C'est parce que je sais tout, que je me suis exprimée ainsi! Je sais que, il y a six mois, vous lui avez publiquement offert votre main. Ne m'interrompez pas, vous voyez, je constate sans apprécier. Ensuite elle est partie avec Rogojine; puis vous avez vécu avec elle dans un village ou dans une ville, et elle vous a quitté pour aller avec un autre. (Aglaé prononça ces mots le visage couvert de rougeur.) Après cela, elle est retournée auprès de Rogojine qui l'aime comme… comme un fou. En dernier lieu, vous, autre homme fort intelligent, vous vous êtes empressé d'accourir ici dès que vous avez appris qu'elle était revenue à Pétersbourg. Hier soir vous vous êtes mis en avant pour la défendre, et tout à l'heure vous avez rêvé d'elle… Vous voyez que je sais tout; c'est pour elle, n'est-ce pas, c'est pour elle que vous vous êtes rendu ici?

Plongé dans une morne rêverie, le prince avait les yeux fixés à terre et ne remarquait pas le regard étincelant que la jeune fille dardait sur lui.

— Oui, c'est pour elle, répondit-il à voix basse, — seulement pour savoir….. Je ne crois pas à son bonheur avec Rogojine, quoique….. En un mot, je ne sais pas ce que je pourrais faire pour lui être utile, mais je suis venu tout de même.

Il frissonna et regarda Aglaé. Elle l'avait écouté avec un sentiment de haine.

— Si vous êtes venu sans savoir pourquoi, c'est que vous l'aimez beaucoup, dit-elle enfin.

— Non, reprit le prince, — non, je ne l'aime pas. Oh! Si vous saviez quels souvenirs cruels il m'est resté du temps que j'ai passé avec elle!

En parlant ainsi, il frémissait des pieds à la tête.

— Dites tout, ordonna Aglaé.

— Il n'y a rien ici que vous ne puissiez entendre. Pourquoi voulais-je précisément vous raconter tout cela, et le raconter à vous seule? — je n'en sais rien; c'est peut-être parce qu'en effet je vous aimais beaucoup. Cette malheureuse femme a l'intime conviction qu'elle est la créature la plus déchue, la plus vicieuse qui soit au monde. Oh! Ne la vilipendez pas, ne lui jetez pas la pierre. Elle n'est déjà que trop tourmentée par la conscience de son déshonneur immérité! Et de quoi est-elle coupable, ô mon Dieu! Oh! Sans cesse elle crie furieusement qu'elle n'a aucune faute à se reprocher, qu'elle est la victime des hommes, la victime d'un débauché et d'un scélérat; mais, quoi qu'elle en dise, sachez que ses paroles ne sont nullement l'expression de sa pensée, et qu'au contraire, dans l'intime de son âme, elle se croit coupable. Quand j'essayais de dissiper ces ténèbres, cela la mettait dans un tel état que mon cœur ne se cicatrisera jamais, aussi longtemps que je garderai le souvenir de ces affreux moments. Depuis lors j'ai, pour ainsi dire, le cœur percé de part en part. Elle s'est sauvée de chez moi, savez-vous pourquoi? Précisément à seule fin de me prouver qu'elle était une misérable. Mais le plus épouvantable c'est qu'elle-même, peut-être, ne savait pas que tel était son seul but, et qu'elle s'enfuyait mue par le désir de faire une action honteuse pour pouvoir se dire ensuite à elle-même: « Voilà que tu t'es encore déshonorée, tu es par conséquent une infâme créature! » Oh! Vous ne comprendrez peut-être pas cela, Aglaé! Savez-vous que dans cette conscience

de son déshonneur qui la torture sans relâche, il y a peut-être pour elle une jouissance affreuse, antinaturelle, quelque chose comme la satisfaction d'une rancune implacable. Parfois j'arrivais à lui rendre pour un instant la vue vraie des choses; mais aussitôt après elle s'exaltait de nouveau et en venait à m'accabler des reproches les plus amers, prétendant que je voulais l'écraser de ma supériorité (ce à quoi je ne songeais pas du tout); finalement, quand je lui proposai le mariage, elle me déclara qu'elle ne demandait à personne une compassion hautaine, et qu'elle n'avait pas besoin que quelqu'un l'élevât jusqu'à lui. Vous l'avez vue hier; pouvez-vous penser qu'elle soit heureuse au milieu de cette société, qu'elle se trouve là dans son élément? Vous ne savez pas combien elle est développée et ce qu'elle peut comprendre! Elle m'a même étonné parfois!

— Vous lui faisiez des sermons là-bas?

Le prince ne remarqua pas le ton moqueur de la question.

— Oh! Non, répondit-il mélancoliquement, — presque toujours je me taisais. Souvent je voulais parler, mais, en vérité, je ne savais parfois que dire. Vous savez, dans certains cas, le mieux est de garder le silence. Oh! Je l'ai aimée; je l'ai beaucoup aimée….. Mais ensuite… ensuite… ensuite elle a tout deviné.

— Qu'est-ce qu'elle a deviné?

— Que j'avais seulement pitié d'elle, mais que je….. Ne l'aimais pas.

— Qu'en savez-vous? Peut-être qu'elle aimait en effet ce… propriétaire avec qui elle a filé?

— Non, je sais tout; elle ne faisait que se moquer de lui.

— Et de vous elle ne s'est jamais moquée?

— N-non. Elle riait de colère; elle m'accablait des plus violents reproches quand elle était fâchée, — et elle-même souffrait! Mais… ensuite… oh! Ne me faites pas penser à cela, ne m'en parlez plus!

Il cacha son visage dans ses mains.

— Et savez-vous que presque chaque jour elle m'écrit?

— Ainsi c'est vrai! S'écria le prince saisi d'effroi: — je l'avais entendu dire, mais je ne voulais pas le croire.

— Qui est-ce qui vous a dit cela? Demanda Aglaé inquiète.

— Rogojine me l'a dit hier, mais sans s'expliquer très-nettement.

— Hier? Hier matin? Hier, à quelle heure? Avant la musique ou après?

— Après; dans la soirée, il était alors plus de onze heures.

— A-ah, allons, si c'est Rogojine….. Mais savez-vous de quoi elle me parle dans ces lettres?

— Je ne m'étonne de rien; elle est folle.

— Voici ces lettres (Aglaé tira de sa poche trois lettres contenues chacune dans une enveloppe distincte, et les jeta devant le prince). Depuis huit jours elle me supplie de vous épouser. Elle….. Eh bien, oui, elle est intelligente, quoique folle, et vous avez raison de dire qu'elle a beaucoup plus d'esprit que moi… Elle m'écrit qu'elle m'adore, que chaque jour elle cherche l'occasion de me voir, ne fût-ce que de loin. Elle écrit que vous m'aimez, qu'elle le sait, qu'elle s'en est aperçue depuis longtemps, et que là-bas vous lui avez parlé de moi. Elle veut vous voir heureux; elle est sûre que seule je puis faire votre bonheur… Ses lettres sont si bizarres….. Si étranges… je ne les ai montrées à personne, je vous attendais; vous savez ce que cela signifie? Ne devinez-vous rien?

— C'est de la folie; cela prouve qu'elle est folle, dit le prince, et ses lèvres commencèrent à s'agiter.

— Vous ne pleurez pas?

— Non, Aglaé, non, je ne pleure pas, répondit-il en regardant la jeune fille.

— Que dois-je faire ici? Qu'est-ce que vous me conseillez? Je ne puis pas recevoir ces lettres!

— Oh, laissez-la, je vous en supplie, cria Muichkine: — qu'est-ce que vous pourriez faire? Elle est folle. Je mettrai tout en œuvre pour qu'elle ne vous écrive plus.

— En ce cas, vous êtes un homme sans cœur! Vociféra Aglaé: — comment ne voyez-vous pas que ce n'est pas moi qu'elle aime, mais vous, vous seul? Est-il possible que vous, qui l'avez si bien étudiée, vous ne vous en soyez pas aperçu? Savez-vous ce que c'est que cela, ce que dénotent ces lettres? C'est la jalousie; c'est plus que la jalousie! Elle… vous pensez qu'en effet elle épousera Rogojine, comme elle l'écrit ici? Elle se tuera le

lendemain de notre mariage!

Le prince frissonna; le sang se glaça dans son cœur. Mais il considéra Aglaé avec surprise: il était étonné de rencontrer une femme dans cet enfant.

— Dieu m'en est témoin, Aglaé, pour lui rendre le repos et assurer son bonheur, je donnerais ma vie, mais… je ne puis plus l'aimer, et elle le sait!

— Alors sacrifiez-vous, cela vous va si bien! Vous êtes un si grand philanthrope! Et ne me dites pas « Aglaé »… Tantôt déjà vous m'avez appelée « Aglaé » tout court… Vous devez la ressusciter, vous y êtes tenu, il faut que vous vous en alliez encore avec elle pour rendre le calme et la tranquillité à son cœur. D'ailleurs vous l'aimez!

— Je ne puis pas me sacrifier ainsi, quoique je l'aie voulu une fois et… et que peut-être je le veuille maintenant encore. Mais je sais positivement qu'avec moi elle sera perdue, c'est pourquoi je la laisse. Je devais la voir aujourd'hui à sept heures; à présent peut-être que je n'irai pas. Dans son orgueil elle ne me pardonnera jamais mon amour, — et nous ne ferons que nous perdre tous les deux! Ce n'est pas naturel, mais ici tout est contre nature. Vous dites qu'elle m'aime, mais est-ce que c'est de l'amour? Peut-on parler d'amour après ce que j'ai souffert? Non, il y a ici autre chose et non de l'amour!

— Que vous êtes pâle! Fit avec inquiétude Aglaé.

— Ce n'est rien; je n'ai pas beaucoup dormi; je me sens faible, je… nous avons effectivement parlé de vous alors, Aglaé…

— Ainsi, c'est vrai? Vous avez pu en effet lui parler de moi et… et comment avez-vous pu m'aimer quand vous ne m'aviez vue en tout qu'une seule fois?

— Je ne sais pas comment. Dans les ténèbres où j'étais alors j'ai rêvé… peut-être ai-je cru voir se lever une aurore nouvelle. Je ne sais pas comment j'ai pensé à vous tout d'abord. Je n'ai pas menti en vous écrivant que je ne le savais pas. Tout cela n'a été qu'un rêve au milieu de circonstances pénibles… Ensuite j'ai commencé à m'occuper; je ne comptais pas revenir ici avant trois ans…

— Alors vous êtes revenu pour elle?

Aglaé fit cette question d'une voix tremblante.

— Oui, pour elle.

Pendant deux minutes régna un sombre silence. La jeune fille se leva.

— Si vous dites, commença-t-elle d'une voix mal assurée, — si vous croyez vous-même que cette… que votre femme… est folle, je n'ai que faire de ses extravagances… Je vous prie, Léon Nikolaïtch, de prendre ces trois lettres et de les lui rendre de ma part! Et si, cria tout à coup Aglaé, — si elle se permet encore une fois de m'adresser une seule ligne, dites-lui que je me plaindrai à mon père, qu'on la mettra dans une maison de correction…

Le prince se dressa d'un bond et regarda avec épouvante le visage irrité de son interlocutrice, puis un brouillard se répandit soudain sur ses yeux…

— Vous ne pouvez pas sentir ainsi… ce n'est pas vrai! Balbutia-t-il.

— C'est vrai! C'est l'exacte vérité! Vociféra Aglaé presque hors d'elle-même.

— Qu'est-ce qui est vrai? Qu'est-ce qui est la vérité? Fit à côté d'eux une voix alarmée.

Devant les deux jeunes gens apparut Élisabeth Prokofievna.

— C'est vrai que j'épouse Gabriel Ardalionovitch! Que j'aime Gabriel Ardalionovitch et que demain je m'enfuirai avec lui de la maison! Répondit violemment Aglaé. — Avez-vous entendu? Votre curiosité est-elle satisfaite? Cela vous suffit-il?

Et elle prit au galop le chemin de sa demeure.

Le prince voulait s'éloigner, Élisabeth Prokofievna le retint:

— Non, batuchka, à présent ne vous en allez pas, faites-moi le plaisir de venir vous expliquer avec moi à la maison…… Quel supplice! Je n'ai pas dormi de la nuit……

Le prince suivit la générale.

IX

En arrivant dans la première pièce de sa villa, Élisabeth Prokofievna, hors d'état d'aller plus loin, se laissa tomber sur une couchette; elle était à bout de forces et oublia même d'inviter le prince à s'asseoir. La chambre où ils venaient d'entrer était une salle assez grande au milieu de laquelle se trouvait une table ronde; il y avait une cheminée, et quantité de fleurs ornaient les fenêtres; au fond une porte vitrée ouvrait sur le jardin. Adélaïde et Alexandra se montrèrent aussitôt. Lorsqu'elles aperçurent le prince avec leur mère, l'étonnement se manifesta dans le regard des deux jeunes filles.

À la campagne, les demoiselles Épantchine se levaient ordinairement vers neuf heures; seule Aglaé, depuis deux ou trois jours, avait pris l'habitude de se lever un peu plus tôt, elle allait se promener dans le jardin, non à sept heures, il est vrai, mais à huit ou même plus tard. Élisabeth Prokofievna que divers soucis avaient tenue éveillée toute la nuit s'était levée vers huit heures, exprès pour aller rejoindre sa fille au jardin où elle la croyait déjà, mais elle ne l'y trouva point. Aglaé n'était pas non plus dans sa chambre, la mère fut prise d'inquiétude et réveilla ses deux aînées. On sut par la servante qu'entre six et sept heures Aglaé Ivanovna s'était rendue au parc. Cette nouvelle fantaisie de leur jeune sœur amena un sourire sur les lèvres des demoiselles; elle firent observer à la maman que si elles allaient à la recherche d'Aglaé dans le parc, celle-ci ne manquerait pas de se fâcher encore: sans doute elle devait être maintenant assise, un livre à la main, sur le banc vert dont elle avait parlé trois jours auparavant et au sujet duquel elle avait failli avoir une dispute avec le prince Chtch… parce que ce dernier ne trouvait pas autrement remarquable le site où était placé ledit banc. Pour plusieurs raisons Élisabeth Prokofievna fut fort effrayée lorsqu'elle surprit sa fille en tête-à-tête avec Muichkine et qu'elle entendit les paroles étranges d'Aglaé, mais, après avoir ramené le prince chez elle, la générale se demanda avec appréhension si elle n'avait pas agi trop précipitamment dans cette circonstance: « Pourquoi donc Aglaé n'aurait-elle pas pu se rencontrer dans le parc avec le prince, en

admettant même qu'ils s'y fussent donné rendez-vous au préalable? »

— Ne croyez pas, prince, dit-elle en se roidissant contre elle-même, — que je vous aie amené ici pour vous faire subir un interrogatoire… Après la soirée d'hier, je ne tenais peut-être pas à te revoir de longtemps, mon cher… Elle dut s'arrêter un instant.

— Mais vous voudriez bien savoir comment Aglaé Ivanovna et moi nous sommes rencontrés aujourd'hui? Acheva avec beaucoup de calme le prince.

— Eh bien, oui, je le voudrais! Répondit Élisabeth Prokofievna dont le visage se colora tout à coup. — Je n'ai pas peur de parler franchement parce que je n'offense et n'ai désiré offenser personne…

— Il n'y a là rien d'offensant en effet, votre curiosité est toute naturelle: vous êtes mère. Aglaé Ivanovna et moi nous sommes rencontrés sur le banc vert aujourd'hui à sept heures précises du matin. Hier soir elle m'avait écrit qu'elle désirait me voir pour me parler d'une affaire grave. Nous avons eu une entrevue ensemble et pendant une heure entière nous avons causé de choses qui concernent exclusivement Aglaé Ivanovna; voilà tout.

— Certainement, c'est tout, batuchka, et il n'y a pas à douter que ce soit tout, reprit avec dignité Élisabeth Prokofievna.

— Très-bien, prince! Cria Aglaé entrant soudain dans la chambre: — vous m'avez crue incapable de m'abaisser ici jusqu'au mensonge, je vous en remercie de tout mon cœur! Cela vous suffit-il, maman, ou voulez-vous continuer l'interrogatoire?

— Tu sais que je n'ai encore jamais eu à rougir devant toi, quoique peut-être cela t'eût fait plaisir, répliqua la générale d'un ton imposant. — Adieu, prince, pardonnez-moi de vous avoir dérangé. J'espère aussi que vous resterez convaincu de mon invariable estime pour vous.

Le prince tira aussitôt sa révérence aux dames et sortit sans proférer un mot. Alexandra et Adélaïde échangèrent à voix basse quelques observations accompagnées de sourires. Élisabeth Prokofievna les regarda sévèrement.

— Maman, dit en riant Adélaïde, — nous faisions seulement la remarque que le prince s'était retiré d'une façon admirable: parfois il a l'air d'un vrai sac, et tout à l'heure, quand il est parti, il a salué comme…. Comme aurait pu le faire Eugène Pavlitch.

— Le cœur même enseigne la délicatesse et la dignité, il n'est pas besoin pour cela d'un maître de danse, conclut sentencieusement la générale, et, sans même jeter les yeux sur Aglaé, elle remonta dans son appartement.

Lorsque le prince rentra chez lui, vers neuf heures, il trouva sur la terrasse Viéra Loukianovna et la servante. Elles venaient de ranger et de balayer, ce qui n'était pas inutile après la soirée de la veille.

— Grâce à Dieu, nous avons pu finir avant votre arrivée! Dit joyeusement Viéra.

— Bonjour; j'ai un peu de vertige, je n'ai pas bien dormi, je me coucherais volontiers.

— Ici sur la terrasse, comme hier? Bien. Je vais dire à tout le monde de vous laisser reposer. Papa est sorti.

La servante se retira. Viéra fit d'abord mine de la suivre, puis, revenant sur ses pas, elle s'approcha du prince; la jeune fille était soucieuse.

— Prince, ayez pitié de ce… malheureux; ne le mettez pas à la porte aujourd'hui.

— Non, certes, je ne le mettrai pas à la porte, il est libre de rester ici, si bon lui semble.

— À présent il ne fera plus rien et…. Ne soyez pas sévère avec lui.

— Oh! Non, pourquoi donc le serais-je?

— Et…. Ne vous moquez pas de lui; c'est le point le plus important.

— Pas de danger que je me moque de lui! Viéra rougit.

— Je suis bête de parler de cela à un homme tel que vous…. Mais quoique vous soyez fatigué, ajouta-t-elle en riant (elle avait déjà fait demi-tour pour s'en aller), — vous avez en ce moment de si bons yeux…. Des yeux heureux.

— Est-ce possible? Demanda avec vivacité le prince, et il se mit à rire joyeusement.

Mais Viéra, simple et sans cérémonies comme un garçon, se sentit confuse tout à coup; elle rougit de plus belle et s'éloigna à la hâte sans cesser de rire.

« Quelle…. Excellente personne!…. » Pensa le prince et il oublia aussitôt la jeune fille. Dans un coin de la terrasse se trouvait une couchette en face

d'une petite table; il alla s'y asseoir, couvrit son visage de ses mains et resta dix minutes dans cette position; tout à coup, par un mouvement brusque et inquiet, il plongea la main dans la poche de côté de son vêtement et en tira les trois lettres.

Mais la porte s'ouvrit de nouveau et Kolia entra. Le prince remit les lettres dans sa poche; il était comme heureux de cette diversion qui retardait pour lui un moment pénible.

Kolia s'assit sur la couchette.

— Eh bien, voilà un événement! Commença-t-il, allant droit au fait comme tous ses pareils. — Comment considérez-vous Hippolyte à présent? Vous n'avez plus d'estime pour lui?

— Pourquoi donc?…. Mais, Kolia, je suis fatigué…. Et puis il vaudrait mieux ne pas revenir sur un sujet si triste…. Comment va-t-il pourtant?

— Il dort et il dormira encore deux heures. Je comprends, vous n'avez pas couché chez vous, vous êtes allé vous promener dans le parc… sans doute, vous étiez agité…. On le serait à moins!

— Comment savez-vous que je suis allé me promener dans le parc et que je n'ai pas couché à la maison?

Viéra me l'a dit tout à l'heure. Elle m'avait recommandé de vous laisser tranquille, mais c'était plus fort que moi, je voulais vous voir une petite minute. Je viens de passer deux heures auprès du malade; à présent c'est Kostia Lébédeff qui me remplace. Bourdovsky est parti. Eh bien, couchez-vous, prince, bonne…. Non, c'est bonjour qu'il faut dire. Mais, vous savez, je suis renversé!

— Sans doute…. Tout cela….

— Non, prince, non; ce qui me renverse, c'est la « Confession ». Surtout le passage où il parle de la Providence et de la vie future. Il y a là une pensée gi-gan-tesque!

Le prince considérait d'un air affable son jeune ami qui, sans doute, s'était tant pressé de venir le voir parce qu'il avait hâte de causer de l'idée gigantesque.

— L'important ici, c'est moins la pensée en elle-même que l'ensemble des circonstances au milieu desquelles elle s'est produite! Si je l'avais lue

dans Voltaire, Rousseau, ou Proudhon, je l'aurais remarquée sans en être frappé au même degré. Mais un homme qui sait positivement n'avoir plus que dix minutes à vivre et qui parle ainsi, — c'est crâne, n'est-ce pas? C'est le point culminant de l'indépendance et de la dignité personnelle, c'est ce qui s'appelle braver ouvertement…. Non, il y a là une force d'esprit gigantesque! Et après cela soutenir qu'il a fait exprès de ne pas mettre de capsule, — c'est une bassesse et une absurdité! Mais vous savez, hier il a été malin, il nous a donné le change: je ne l'avais pas du tout aidé à faire son sac et n'avais jamais vu son pistolet, c'est lui-même qui a empaqueté toutes ses affaires, si bien que j'ai été stupéfait en l'entendant parler ainsi. Viéra dit que vous consentez à le garder chez vous; je vous jure qu'il n'y a plus rien à craindre; d'ailleurs nous sommes tous en permanence auprès de lui.

— Quel est celui de vous qui l'a veillé cette nuit?

Ç'a été tour à tour Bourdovsky, Kostia Lébédeff et moi; Keller est resté un moment, mais ensuite il est allé coucher chez Lébédeff parce qu'il n'y avait pas de lit pour lui dans la chambre où nous étions. Ferdychtchenko a couché également chez Lébédeff, il est parti à sept heures. Quant au général, il est toujours chez Lébédeff, à présent il est sorti aussi…. Lébédeff viendra peut-être vous voir tout à l'heure; il vous cherchait, je ne sais pas pourquoi; il a demandé deux fois si vous étiez rentré. Faudra-t-il l'introduire, si vous voulez reposer? Je vais me coucher aussi. Ah! Oui, il y a une chose que j'aurais du vous dire; le général m'a étonné tantôt: à six heures j'ai été éveillé par Bourdovsky que je devais remplacer auprès d'Hippolyte; je sors pour une petite minute et tout d'un coup je rencontre le général; il était encore tellement gris qu'il ne me reconnaissait pas, il restait debout devant moi comme un poteau; ayant recouvré sa présence d'esprit, il s'empressa de me questionner: « Comment va le malade? Je venais m'informer du malade… » Je lui donne le bulletin de la santé d'Hippolyte. « Tout cela est fort bien, reprend-il, mais je venais surtout t'avertir, c'est pour cela que je me suis levé; j'ai lieu de croire que devant monsieur Ferdychtchenko on ne peut pas tout dire et que…. Il faut surveiller sa langue. » Comprenez-vous, prince?

— Est-ce possible? Du reste… pour nous cela ne fait rien.

— Oui, sans doute, peu nous importe, nous ne sommes pas des francs-

maçons! Aussi j'ai même été surpris que le général vînt m'éveiller exprès pour cela.

— Ferdychtchenko est parti, dites-vous?

— À sept heures; il est venu un instant près de moi, pendant que j'étais de service au chevet d'Hippolyte. Il m'a dit qu'il allait finir la nuit chez Vilkine, — un fameux ivrogne, ce Vilkine! Allons, je m'en vais! Mais voilà Loukian Timoféitch… Le prince veut dormir, Loukian Timoféitch; tournez les talons!

En entrant, Lébédeff salua d'un air grave.

— Je ne resterai qu'une minute, très-estimé prince, je viens pour une affaire importante à mes yeux, dit-il à demi-voix et d'un ton pénétré mais où l'on sentait l'affectation. Il venait seulement de rentrer et n'avait pas même pris le temps de passer chez lui, en sorte qu'il avait encore son chapeau à la main. Sa physionomie était soucieuse, avec un cachet très-accentué de dignité personnelle. Le prince l'invita à s'asseoir.

— Vous m'avez demandé deux fois? Peut-être êtes-vous toujours inquiet au sujet de ce qui s'est passé hier…

— Au sujet de ce garçon d'hier, voulez-vous dire, prince? Oh, non; hier mes idées étaient en désarroi… mais aujourd'hui je ne songe plus à contrecarrer en quoi que ce soit vos projets.

— Contreca… comment avez-vous dit?

— J'ai dit: contrecarrer; c'est un mot français, comme une foule d'autres qui sont passés dans la langue russe; mais je n'y tiens pas outre mesure.

— Pourquoi êtes-vous si grave aujourd'hui, Lébédeff? Observa le prince avec un sourire.

Lébédeff s'adressa d'un ton presque ému à Kolia:

— Nicolas Ardalionovitch! Ayant à parler au prince d'une affaire qui concerne proprement…

— Eh bien, oui, naturellement, cela ne me regarde pas! Au revoir, prince! Fit Kolia, et il se retira aussitôt.

— J'aime cet enfant, parce qu'il a la conception prompte, dit Lébédeff en le suivant des yeux, — tout importun qu'il est, c'est un garçon d'un esprit alerte. Très-estimé prince, j'ai éprouvé un malheur extraordinaire hier au soir ou ce matin… je ne sais pas encore bien quand.

— Qu’est-ce que c’est?

— J’ai perdu quatre cents roubles qui se trouvaient dans la poche de côté de mon vêtement.

— Vous avez perdu quatre cents roubles? C’est dommage.

— Surtout pour un homme pauvre qui vit noblement de son travail.

— Sans doute, sans doute; comment cela est-il arrivé?

— C’est l’effet du vin. Je vous parle comme à la Providence, très-estimé prince. Hier, à cinq heures de l’après-midi, j’ai reçu d’un débiteur la somme de quatre cents roubles et je suis revenu ici par le train. Mon portefeuille était dans la poche de mon uniforme. Quand j’ai changé de vêtements, j’ai mis l’argent dans la poche de ma redingote: je voulais l’avoir sur moi, parce que je comptais le remettre dans la soirée à un solliciteur… j’attendais mon homme d’affaires.

— À propos, Loukian Timoféïévitch, est-ce vrai que vous avez fait insérer dans les journaux une annonce comme quoi vous prêtez sur des objets d’or et d’argent?

— Par l’entremise d’un homme d’affaires; l’annonce ne fait pas mention de mon nom. Ayant un petit capital de rien du tout et désireux d’accroître les ressources de ma famille… convenez vous-même qu’un intérêt honnête…

— Eh bien, oui, eh bien, oui; c’était seulement pour savoir; pardonnez-moi de vous avoir interrompu.

— Mon homme d’affaires me fit faux bond. Sur ces entrefaites, on amena le malheureux; j’étais déjà passablement lancé, je venais de dîner; arrivèrent ces visiteurs, on but… du thé, et… pour mon malheur, je me donnai une pointe. Plus tard, quand ce Keller vint nous dire que vous vouliez fêter votre jour de naissance et offrir du Champagne, alors, cher et très-estimé prince, moi qui ai le cœur (ce que probablement vous avez déjà remarqué, car je le mérite), moi qui ai le cœur, je ne dirai pas sensible, mais reconnaissant, ce dont je m’enorgueillis, — je pensai que dans une circonstance si solennelle je ne pouvais décemment garder ma vieille pelure, et que, pour vous offrir mes félicitations personnelles, il était plus convenable de remettre mon uniforme dont je m’étais dépouillé en rentrant chez moi. C’est ce que j’ai fait, comme vous vous en êtes sans doute aperçu, prince, car vous m’avez vu en uniforme

pendant toute la soirée. En changeant de vêtement, j'ai oublié mon portefeuille dans la poche de ma redingote… Vraiment, quand Dieu veut punir, il commence par troubler la raison. Et c'est seulement ce matin à sept heures et demie qu'en m'éveillant, j'ai été pris d'une inquiétude; je saute comme un fou en bas démon lit, je saisis ma redingote, — la poche est vide! Pas ombre de portefeuille!

— Ah! C'est désagréable!

— Désagréable, on ne peut pas mieux dire; vous avez tout de suite trouvé avec un vrai tact le mot propre, observa malicieusement Lébédeff.

Cette communication avait mis le prince en émoi.

— Comment donc, pourtant… reprit-il d'un air songeur, — c'est sérieux.

— Justement, c'est sérieux; voilà encore, prince, une expression admirablement trouvée par vous pour caractériser…

— Ah! Laissez donc, Loukian Timoféitch; un mot ou un autre, qu'est-ce que cela fait? L'important n'est pas là… Pensez-vous que vous ayez pu, en état d'ivresse, laisser tomber ce portefeuille de votre poche?

— Oui. Tout est possible en état d'ivresse, pour employer votre expression dépourvue de fard, très-estimé prince. Seulement examinez ceci, je vous prie: si j'avais fait tomber le portefeuille de ma poche en quittant ma redingote, l'objet tombé aurait dû se retrouver sur le parquet. Où donc est cet objet?

— Vous ne l'avez pas serré dans quelque tiroir?

— Tout a été visité, fouillé de fond en comble; d'ailleurs je n'ai serré mon portefeuille nulle part et je n'ai ouvert aucun tiroir, je m'en souviens très-bien.

— Vous avez regardé dans la petite armoire?

— C'est ce que j'ai fait en premier lieu et j'y ai même regardé plusieurs fois aujourd'hui… Mais comment aurais-je pu mettre cela dans la petite armoire, prince sincèrement estimé?

— J'avoue, Lébédeff, que cela m'inquiète. Ainsi quelqu'un l'a trouvé par terre?

— Ou l'a pris dans ma poche! Il n'y a d'admissible que ces deux suppositions.

— Cela m'inquiète fort, car qui peut être le coupable?… Voilà la question!

— Sans aucun doute, c'est en cela que consiste la principale question, vous trouvez toujours les mots et les idées avec un bonheur admirable, excellentissime prince; vous venez de déterminer on ne peut plus nettement la situation.

— Ah! Loukian Timoféitch, finissez-en avec les railleries, ici…

— Les railleries! Cria Lébédeff en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Allons, allons, allons, c'est bien, je ne me fâche pas, c'est de tout autre chose qu'il s'agit ici… J'ai peur pour les gens. Qui soupçonnez-vous?

— La question est très-délicate et… très-complexe! Je ne puis pas soupçonner la servante: elle est restée dans sa cuisine. Mes enfants non plus…

— Il ne manquerait plus que cela!

— Par conséquent, c'est un des visiteurs.

— Mais est-ce possible?

— C'est souverainement impossible, c'est de toute impossibilité, mais c'est forcément ce qui doit être. Je veux bien admettre pourtant et même je suis persuadé que le vol, s'il y a eu vol, a été commis non dans la soirée, lorsque toute la société se trouvait réunie, mais la nuit, ou même ce matin, par un des visiteurs qui ont couché à la maison.

— Ah, mon Dieu!

— Naturellement je mets hors de cause Bourdovsky et Nicolas Ardalionovitch; ils ne sont même pas entrés chez moi.

— Et quand même ils y seraient entrés! Qui est-ce qui a logé chez vous?

— En me comptant, nous sommes quatre qui avons passé la nuit dans deux pièces contiguës: le général, Keller, monsieur Ferdychtchenko et moi. Par conséquent, c'est un de nous quatre.

— Un des trois, voulez-vous dire; mais lequel?

— Je me suis compté pour être juste et n'oublier personne, mais convenez, prince, que je n'ai pas pu me voler moi-même, quoiqu'on ait déjà vu des cas de ce genre…

— Ah! Lébédeff, que c'est ennuyeux! Interrompit le prince impatienté:

— arrivez donc au fait, pourquoi lanternez-vous ainsi?

— Restent, par conséquent, trois, et en premier lieu monsieur Keller, homme peu sûr, adonné à la boisson, et dans certains cas libéral, j'entends en ce qui concerne la poche, car, pour le reste, il a plutôt, si l'on peut ainsi parler, les tendances d'un chevalier du moyen âge que celles d'un libéral. Il s'était d'abord installé ici, dans la chambre du malade, et c'est seulement à une heure assez avancée de la nuit qu'il s'est transféré auprès de nous, sous prétexte qu'il ne pouvait pas dormir couché sur le parquet.

— Vous le soupçonnez?

— Je l'ai soupçonné. À sept heures et demie, après avoir sauté comme un fou en bas de mon lit et m'être empoigné le front, je réveillai aussitôt le général qui dormait du sommeil de l'innocence. Prenant en considération l'étrange disparition de Ferdychtchenko, fait qui en soi nous paraissait déjà louche, nous résolûmes tous deux de pratiquer sur l'heure une perquisition dans les vêtements de Keller: il était là couché comme… comme… à peu près comme un clou. Nous visitâmes ses poches avec le plus grand soin: elles ne contenaient pas un centime et de plus il n'y en avait pas une qui ne fût trouée. Un mouchoir de coton bleu à carreaux, en mauvais état; un billet doux provenant de quelque cuisinière et renfermant une demande d'argent accompagnée de menaces; enfin des fragments du feuilleton que vous savez, — voilà tout ce que nous découvrîmes sur lui. Le général jugea qu'il était innocent. Pour mieux nous en assurer, nous le réveillâmes lui-même, et ce ne fut pas sans difficulté que nous y parvînmes; il fallut pour cela le bousculer violemment. À peine comprit-il de quoi il s'agissait; il nous regardait en ouvrant la bouche toute grande; son visage d'homme ivre dénotait l'innocence, la bêtise même, — ce n'est pas lui!

Le prince poussa un soupir de soulagement.

— Eh bien, j'en suis enchanté! Je craignais pour lui!

— Vous craigniez? C'est donc que vous aviez quelque lieu de craindre? Reprit Lébédeff en clignant les yeux.

— Oh! Non, j'ai parlé ainsi sans penser à ce que je disais, répondit le prince avec embarras, — j'ai dit une terrible bêtise. Je vous en prie, Lébédeff, ne répétez à personne…

— Prince, prince! Vos paroles resteront dans mon cœur… Là, c'est un tombeau!….. Dit avec conviction Lébédeff en pressant son chapeau contre sa poitrine.

— Bien, bien… Ainsi c'est Ferdychtchenko? Je veux dire que vous soupçonnez Ferdychtchenko?

— Quel autre soupçonner? Fit à voix basse l'employé en regardant fixement le prince.

— Eh bien, oui, naturellement… il ne reste plus que lui… mais avez-vous des preuves?

— J'en ai. D'abord, sa disparition à sept heures du matin.

— Je sais, Kolia m'a raconté que Ferdychtchenko était venu lui dire qu'il allait finir la nuit chez….. J'ai oublié le nom, chez un de ses amis.

— Chez Vilkine. Alors Nicolas Ardalionovitch vous a déjà parlé?

— Il ne m'a rien dit du vol…

— Il ne le sait pas, car pour le moment je tiens la chose secrète. Ainsi Ferdychtchenko va chez Vilkine: au premier abord qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'un ivrogne aille chez un de ses pareils, même au point du jour et sans aucun motif? Mais ici une piste est indiquée: en partant, il laisse son adresse….. Maintenant suivez-moi, prince, voici une question: pourquoi a-t-il laissé son adresse?…. Pourquoi est-il allé exprès trouver Nicolas Ardalionovitch qui était dans un autre bâtiment, et lui a-t-il dit qu'il allait finir la nuit chez Vilkine? De quel intérêt peut-il être pour qui que ce soit de savoir que monsieur Ferdychtchenko s'en va et même qu'il se rend chez Vilkine? ÀAA quoi bon une communication semblable? Non, il y a ici une finesse, une finesse de voleur! « Vous voyez, laisse-t-il entendre, je ne cherche pas à faire perdre mes traces, peut-on après cela me soupçonner de vol? Est-ce qu'un filou dirait où il va? » Bref, c'est un excès de précaution, une façon d'écarter les soupçons, et, pour ainsi dire, d'effacer ses traces sur le sable… M'avez-vous compris, très-estimé prince?

— J'ai compris, très-bien compris, mais il n'y a là rien de probant.

— Seconde preuve: la piste se trouve être fausse et l'adresse donnée inexacte. Une heure après, c'est-à-dire à huit heures, je suis allé cogner chez Vilkine. Il demeure ici dans la Cinquième rue, et il est même de ma

connaissance. Il n'y avait pas là de Ferdychtchenko. À la vérité, j'ai tant bien que mal appris de la servante qui est fort sourde, qu'une heure auparavant quelqu'un avait frappé à la porte et même assez fort: il avait cassé le cordon de la sonnette. Mais la servante n'avait pas ouvert, ne voulant pas éveiller monsieur Vilkine, et peut-être ne se souciant pas elle-même de quitter son lit. Cela arrive.

— Et ce sont là toutes vos preuves? Vous n'en avez guère.

— Prince, mais qui donc soupçonner, je vous le demande? Reprit avec sentiment Lébédeff; en même temps un sourire quelque peu finaud glissa sur ses lèvres.

Le prince, qui paraissait très-perplexe, réfléchit pendant plusieurs minutes.

— Vous devriez faire de nouvelles recherches dans les chambres, dans les tiroirs! Dit-il ensuite.

— J'ai tout visité! Soupira Lébédeff.

— Hum!….. Et pourquoi, pourquoi avez-vous ôté cette redingote? S'écria le prince en frappant avec colère sur la table.

— Il y a un personnage de comédie qui fait la même question. Mais, prince très-débonnaire, vous prenez mon infortune trop à cœur! Cela n'en vaut pas la peine. Je veux dire que cela n'en vaudrait pas la peine s'il ne s'agissait que de moi; mais vous avez aussi compassion du coupable… du peu intéressant monsieur Ferdychtchenko?

— Eh bien, oui, oui, le fait est que vous m'avez donné du souci, interrompit le prince d'un air distrait et mécontent. — Alors, que comptez-vous faire….. Si vous êtes tellement persuadé que c'est Ferdychtchenko?

— Prince, très-estimé prince, qui serait-ce donc, sinon lui? Reprit Lébédeff de plus en plus onctueux: — il n'y en a pas d'autre à qui on puisse penser, et l'absolue impossibilité de soupçonner qui que ce soit en dehors de monsieur Ferdychtchenko constitue, pour ainsi dire, une nouvelle charge, une troisième preuve contre monsieur Ferdychtchenko! Car, je le répète, si ce n'est pas lui, qui pourrait-ce être? À moins de soupçonner monsieur Bourdovsky, hé, hé, hé?

— Allons donc, c'est absurde!

— Ou enfin le général, hé, hé, hé!

Le prince s'agita impatiemment sur sa couchette.

— Quelle extravagance! Dit-il d'un ton presque irrité.

Assurément c'est de l'extravagance, hé, hé, hé! Il m'a fait rire, le général! Tantôt nous sommes allés ensemble à la recherche de Ferdychtchenko chez Vilkine… il faut vous dire que le général a été encore plus saisi que moi quand je l'ai réveillé aussitôt après avoir constaté la perte de mon portefeuille; je l'ai vu changer de visage, rougir, pâlir, et, finalement, manifester une noble indignation dont la violence m'a même étonné. Il est plein de noblesse, cet homme! Il ment continuellement, il ne peut pas s'en empêcher, mais c'est un homme doué des sentiments les plus élevés, et avec cela si obtus que son innocence saute aux yeux. Je vous ai dit, très-estimé prince, que j'ai pour lui non pas seulement un faible, mais même de l'affection. Tout à coup il s'arrête au milieu de la rue, déboutonne sa redingote, découvre sa poitrine: « Visite-moi, dit-il, tu as fouillé Keller, pourquoi donc ne me fouilles-tu pas? La justice l'exige. » Des tremblements agitaient ses bras et ses jambes, il était d'une pâleur effrayante. « Écoute, général, répondis-je en riant: si un autre me disait cela de toi, je me décapiterais incontinent de mes propres mains, et je mettrais ma tête sur un grand plat que je présenterais moi-même à tous les sceptiques: « Vous voyez cette tête, leur dirais-je, eh bien, je réponds de lui sur cette tête qui est la mienne. » Voilà, ajoutai-je, comme je suis prêt à répondre de toi! » À ces mots, il se jeta dans mes bras, toujours au milieu de la rue, fondit en larmes et me serra contre sa poitrine presque au point de m'étouffer: « Tu es, dit-il, le seul ami qui me reste dans mes malheurs! » C'est un homme sensible! En chemin, naturellement, il me raconta une anecdote ayant trait à la circonstance: lui aussi dans sa jeunesse avait été un jour soupçonné d'un vol de cinq cent mille roubles; mais le lendemain, le feu s'étant déclaré dans la maison, il avait sauvé des flammes le comte qui le soupçonnait et Nina Alexandrovna, alors jeune fille. Le comte l'avait embrassé et c'était ainsi qu'il avait épousé Nina Alexandrovna. Vingt-quatre heures après, dans les décombres de la maison incendiée on retrouvait la cassette avec l'argent qu'on avait cru volé; c'était une cassette en fer, de fabrication anglaise,

pourvue d'une serrure à secret; elle avait passé à travers le parquet sans que personne s'en fût aperçu, et, si l'incendie n'avait pas eu lieu, on n'aurait jamais su ce qu'elle était devenue. Il n'y a pas un mot de vrai dans cette anecdote, et néanmoins, en parlant de Nina Alexandrovna, il se mit à pleurnicher. C'est une personne très-noble que Nina Alexandrovna, quoiqu'elle soit fâchée contre moi.

— Vous ne la connaissez pas?

— Presque pas, mais je voudrais de toute mon âme la connaître, ne fût-ce que pour me justifier à ses yeux. Nina Alexandrovna me reproche de pervertir son mari par l'ivrognerie. Mais loin de le pervertir, j'exerce plutôt sur lui une influence salutaire; je l'empêche peut-être de fréquenter une société dangereuse. En outre, il est mon ami, et, je vous l'avoue, à présent je ne le quitte plus: où il va, je vais, car c'est seulement par la sensibilité qu'on peut agir sur le général. Maintenant il a même complètement cessé d'aller chez sa kapitancha[81], quoique, au fond, il en tienne toujours pour elle et que parfois il gémisse de ne plus la voir. Je ne sais pourquoi, c'est surtout le matin en se levant et en mettant ses bottes qu'il pense avec mélancolie à cette femme. Il n'a pas d'argent, voilà le malheur, impossible de se présenter chez elle les mains vides. Il ne vous a pas demandé d'argent, très-estimé prince?

— Non, il ne m'en a pas demandé.

— Il n'ose pas. Ce n'est pourtant pas l'envie qui lui manque; il m'a même avoué qu'il voulait s'adresser à vous; mais il hésite, parce que vous lui avez prêté il n'y a pas encore longtemps, et que de plus il s'attend à un refus de votre part. Il m'a confié cela comme à un ami.

— Et vous, vous ne lui donnez pas d'argent?

— Prince! Très-estimé prince! Ce n'est pas seulement de l'argent, c'est ma vie que je donnerais pour cet homme….. Non, je ne veux rien exagérer, pas ma vie, mais pour lui je consentirais volontiers à avoir une fièvre, un abcès ou un rhume, si toutefois il le fallait absolument; car je le considère comme un grand homme, malheureusement tombé dans la crotte! Voilà; ce n'est pas seulement de l'argent!

— Alors vous lui donnez de l'argent?

— N-non, je ne lui en ai pas donné, et il sait lui-même que je ne lui en

donnerai pas; mais c'est uniquement pour son bien, dans l'intérêt de sa moralité. À présent, il va se rendre à Pétersbourg avec moi. Je vais à Pétersbourg parce que monsieur Ferdychtchenko y est, je le sais positivement. Cette chasse passionne aussi mon général, mais je présume qu'au sortir du wagon il me plantera là pour courir chez sa kapitancha. Quant à moi, j'avoue que je ferai exprès de ne pas le retenir. Pour être plus sûrs de pincer monsieur Ferdychtchenko, nous avons décidé qu'en arrivant à Pétersbourg, nous nous séparerions et que chacun de nous battrait la ville de son côté. Je laisserai donc partir Son Excellence, et ensuite j'irai tout d'un coup la surprendre chez sa maîtresse pour lui faire honte de sa conduite, tant comme père de famille que comme homme en général.

— Seulement ne faites pas de bruit, Lébédeff; pour l'amour de Dieu, pas d'esclandre! Dit à demi-voix le prince très-inquiet.

— Oh, non, je ne veux que le confondre et voir un peu la tête qu'il fera; car de la physionomie on peut conclure bien des choses, très-estimé prince, et cette observation est surtout vraie pour un pareil homme. Quoique je sois grandement éprouvé moi-même, maintenant encore je ne puis m'empêcher de penser à lui et aux moyens de réformer ses mœurs. J'ai une instante prière à vous adresser, très-estimé prince; c'est même, je l'avoue, le principal motif de ma visite: vous connaissez la famille Ivolguine, vous avez même habité chez elle; si vous consentiez, excellent prince, à me venir en aide ici, dans l'intérêt exclusif du général, pour son bien…

Lébédeff joignit les mains en achevant cette phrase.

— Eh bien? Quelle aide attendez-vous de moi? Soyez sûr que j'ai le plus grand désir de vous comprendre pleinement, Lébédeff.

— C'est seulement parce que j'en étais convaincu que je suis venu vous trouver! On pourrait agir par l'entremise de Nina Alexandrovna; de la sorte, on surveillerait constamment Son Excellence dans le sein de sa propre famille. Malheureusement, je ne suis pas en relation….. En outre, Nicolas Ardalionovitch qui vous adore, pour ainsi dire, jusqu'au plus profond de sa jeune âme, pourrait aider…

— N-non… Mêler Nina Alexandrovna à cette affaire… À Dieu ne plaise!… Et Kolia non plus… Du reste, je ne vous comprends peut-être pas

encore, Lébédeff.

Lébédeff fit un saut sur sa chaise.

— Mais il n'y a rien du tout à comprendre! De la sensibilité et de la tendresse, pas autre chose, — voilà tout le remède pour notre malade. Vous me permettez, prince, de le considérer comme un malade?

— Cela même montre votre délicatesse et votre esprit.

— Je vous expliquerai ma pensée par un exemple que, pour plus de clarté, je prendrai dans la pratique. Voyez quel homme c'est: à présent, son seul tort est d'être toqué de cette kapitancha qu'il ne peut aller voir sans argent, et chez qui j'ai l'intention de le surprendre aujourd'hui, — pour son bien; mais mettons qu'il n'y ait pas que la kapitancha, supposons qu'il ait commis un véritable crime, ou du moins quelque faute tout à fait contraire à l'honneur (ce dont il est à coup sûr absolument incapable), eh bien, même dans ce cas, je le répète, rien qu'en procédant vis-à-vis de lui avec ce que j'appellerai une noble tendresse, on arrivera à tout savoir, car c'est un homme très-sensible! Croyez qu'avant cinq jours lui-même se trahira: il fondra en larmes et fera les aveux les plus complets, — surtout si l'on agit avec un mélange d'habileté et de noblesse, si la surveillance de sa famille et la vôtre s'exercent, pour ainsi dire, sur chacun de ses pas… Oh, très-bon prince, ajouta du ton le plus chaleureux Lébédeff, — je n'affirme pas qu'il ait positivement….. Je suis prêt, comme on dit, à verser sur l'heure tout mon sang pour lui; mais vous conviendrez que le désordre, l'ivrognerie, la kapitancha, — tout cela réuni peut mener loin.

— Pour un tel but, sans doute, je suis tout disposé à joindre mes efforts aux vôtres, dit le prince en se levant, — mais je vous avoue, Lébédeff, que je suis dans une perplexité terrible; dites-moi, vous croyez toujours….. En un mot, vous dites vous-même que vous soupçonnez monsieur Ferdychtchenko.

L'employé joignit de nouveau les mains.

— Mais qui donc puis-je soupçonner encore? Qui donc, prince très-sincère? Répondit-il avec son onctueux sourire.

Le prince fronça le sourcil et quitta sa place.

— Voyez-vous, Loukian Timoféitch, ici une erreur est une chose terrible. Ce Ferdychtchenko… je ne voudrais pas dire du mal de lui….. Mais ce

Ferdychtchenko… qui sait? Peut-être que c'est lui!… Je veux dire qu'il est peut-être en effet plus capable de cela que… qu'un autre.

Lébédeff devint tout yeux et tout oreilles.

Le prince dont la mine se refrognait de plus en plus commença à se promener de long en large, évitant autant que possible de regarder son interlocuteur.

— Voyez-vous, poursuivit-il avec un embarras croissant, — on m'a donné à entendre… on m'a dit de monsieur Ferdychtchenko que c'était peut-être un homme devant qui il fallait s'observer et ne rien dire… de trop, — vous comprenez? C'est pour vous dire qu'effectivement il était peut-être plus capable qu'un autre… pour qu'il n'y ait pas d'erreur, car voilà le grand point, vous comprenez?

— Mais qui vous a donné ce renseignement sur monsieur Ferdychtchenko? Demanda vivement Lébédeff.

— On me l'a confié tout bas; du reste, moi-même je n'en crois rien… je suis très-fâché d'avoir été mis dans la nécessité de vous dire cela, mais je vous assure que personnellement je ne le crois pas… c'est absurde… Oh! Quelle bêtise j'ai faite!

— Voyez-vous, prince, reprit Lébédeff tout agité, — c'est important, c'est de la plus haute importance maintenant; entendons-nous, ce n'est pas la nouvelle concernant monsieur Ferdychtchenko qui en soi est importante, mais la façon dont elle est arrivée à votre connaissance. (Tout en parlant, Lébédeff courait derrière le prince et s'efforçait de lui emboîter le pas.) Voici, prince, ce que j'ai maintenant à vous communiquer: tantôt, lorsque je suis allé chez Vilkine avec le général, celui-ci, après m'avoir raconté l'anecdote de l'incendie, m'a aussi insinué, et naturellement d'une voix tremblante d'indignation, que monsieur Ferdychtchenko était un homme dont il fallait se défier, mais ses dires s'accordaient si peu les uns avec les autres que malgré moi je lui ai posé quelques questions, et la manière dont il y a répondu m'a prouvé que tout cela n'était qu'une invention de Son Excellence… Un pur effet de sa bonhomie en quelque sorte, car ses mensonges viennent seulement de ce qu'il ne peut contenir son attendrissement. Maintenant voyez: s'il a menti, ce dont j'ai la conviction, comment se fait-il que vous ayez aussi

entendu parler de cela? Comprenez, prince, que cette nouvelle, il l'a inventée sous l'inspiration du moment: qui donc, par conséquent, vous l'a apprise? C'est important, c'est… fort important et… pour ainsi dire…

— C'est Kolia qui vient de me dire cela, et il le tenait de son père qu'il a rencontré dans le vestibule tantôt entre six et sept heures, comme il sortait je ne sais pourquoi…

Et le prince raconta tout en détail.

— Eh bien, voilà, c'est ce qui s'appelle une piste! Reprit Lébédeff qui se frottait les mains en riant d'un petit rire silencieux: — c'est bien ce que je pensais! Cela signifie que mon général a interrompu à six heures son sommeil de l'innocence, exprès pour aller éveiller son cher fils et l'avertir du danger extraordinaire qu'on court dans la société de monsieur Ferdychtchenko! Faut-il, après cela, que monsieur Ferdychtchenko soit un homme dangereux! Et quelle sollicitude paternelle chez Son Excellence, hé, hé, hé!

— Écoutez, Lébédeff, dit le prince troublé au dernier point, — écoutez, agissez sans bruit! Ne faites pas de tapage! Je vous en prie, Lébédeff, je vous en conjure… En ce cas, je vous seconderai, je vous en donne ma parole, mais que personne ne sache; que personne ne sache!

— Soyez sûr, très-bon, très-noble prince, cria avec exaltation Lébédeff, — soyez sûr que tout cela mourra dans mon noble cœur! Nous agirons à la sourdine, ensemble! À la sourdine, ensemble! Tout mon sang même, je le… Excellentissime prince, j'ai l'âme et l'esprit également bas, mais interrogez un coquin et pas seulement un homme bas, demandez-lui à qui il préfère avoir affaire: à un coquin comme lui ou à un homme plein de noblesse comme vous, très-sincère prince, son choix ne sera pas douteux: il répondra qu'il aime mieux avoir affaire à un homme plein de noblesse, et c'est là qu'on peut voir le triomphe de la vertu! Au revoir, très-estimé prince! À la sourdine… à la sourdine et… ensemble.

X

Le prince comprit enfin pourquoi il avait senti un froid glacial chaque fois que sa main s'était posée sur ces trois lettres et pourquoi il avait attendu jusqu'au soir pour les lire. Le matin, avant de s'être encore décidé à prendre connaissance d'aucune d'elles, il s'était endormi d'un lourd sommeil sur sa couchette, et, dans un rêve non moins pénible que le précédent, il avait vu de nouveau s'approcher de lui cette même « coupable »: elle le regardait encore avec des larmes qui brillaient suspendues à ses longs cils, elle rappelait encore auprès d'elle, et, comme tantôt, il se réveilla en se rappelant avec une impression de souffrance le visage de cette femme. Il voulut se rendre immédiatement chez elle, mais il ne le put; à la fin, presque désespéré, il déplia les lettres et se mit à les lire.

Elles ressemblaient aussi à un songe. Parfois on fait des rêves bizarres, impossibles, en contradiction avec les lois de la nature; au réveil, vous vous les rappelez nettement et vous vous étonnez d'un fait étrange. Vous vous souvenez d'abord que la raison ne vous a pas quitté durant tout ce défilé de tableaux fantastiques; vous vous souvenez même d'avoir agi avec une adresse et une logique extraordinaires pendant que des assassins vous entouraient, rusaient avec vous, dissimulaient leurs intentions et, prêts à vous égorger au premier signal, vous prodiguaient les démonstrations d'amitié; vous vous rappelez grâce à quel ingénieux stratagème vous avez réussi à leur donner le change et à vous esquiver; puis vous vous êtes douté qu'ils n'étaient nullement dupes de votre ruse et qu'ils feignaient seulement d'ignorer l'endroit où vous vous étiez réfugié; alors vous avez de nouveau usé d'adresse et encore une fois trompé vos ennemis. Vous vous rappelez parfaitement tout cela, mais comment se fait-il que dans ce même temps votre raison ait pu accepter les absurdités, les impossibilités évidentes dont foisonnait votre songe? Un de vos assassins s'est changé en femme sous vos yeux, ensuite cette femme s'est métamorphosée en un petit nain fourbe, hideux, — et vous avez cru que c'était arrivé, vous avez admis tout cela sur-

le-champ, presque sans éprouver la moindre surprise, alors même que, d'un autre côté, votre intelligence déployait une puissance inaccoutumée, alors qu'elle accomplissait des merveilles de ruse, de pénétration, de logique? Pourquoi aussi, quand vous vous réveillez et rentrez dans le monde réel, sentez-vous presque toujours et parfois avec une rare vivacité d'impression que le songe en vous quittant emporte comme une énigme indevinée pour vous? L'extravagance de votre rêve vous fait sourire et en même temps vous sentez que ce tissu d'absurdités renferme une idée, mais une idée réelle, quelque chose qui appartient à votre vie véritable, quelque chose qui existe et a toujours existé dans votre cœur; vous croyez trouver dans votre songe une prophétie attendue par vous, vous ressentez une impression forte, — joyeuse ou cruelle, mais en quoi elle consiste et quelle prédiction vous a été faite, — vous ne pouvez ni le comprendre, ni vous le rappeler.

La lecture de ces lettres produisit sur le prince un effet analogue. Mais, avant même d'y avoir jeté les yeux, il sentait que le fait seul de leur existence, de leur possibilité ressemblait déjà à un cauchemar. Comment s'est-elle décidée à lui écrire? Se demandait-il en se promenant seul le soir (parfois il oubliait même le lieu où il était). Comment a-t-elle pu écrire à ce sujet, et comment un rêve si insensé a-t-il pris naissance dans sa tête? Mais ce rêve se trouvait déjà réalisé, et, chose qui étonnait le prince plus que tout le reste, tandis qu'il lisait ces lettres, lui-même croyait presque à la possibilité, bien plus, à la raison d'être de ce rêve. Oui, sans doute, c'était un songe, un cauchemar, une folie, mais il y avait là quelque chose de cruellement réel, de douloureusement juste, qui autorisait ce songe, ce cauchemar, cette folie. Pendant plusieurs heures consécutives le prince resta comme affolé par sa lecture, certains passages lui revenaient sans cesse à l'esprit, il s'y arrêtait, les méditait profondément. Parfois il était tenté de se dire qu'il avait pressenti et deviné tout cela de longue date; il lui semblait même que cette lecture il l'avait déjà faite longtemps auparavant, et que toutes les souffrances, toutes les craintes, toutes les angoisses auxquelles depuis il s'était vu en proie avaient leur cause dans ces lettres lues autrefois par lui.

« Quand vous décachetterez ce pli (ainsi commençait la première lettre), regardez d'abord la signature. Elle vous dira tout, vous expliquera tout, il est

donc inutile que je me justifie devant vous et que je vous donne des éclaircissements. Si j'étais le moins du monde votre égale, vous pourriez encore voir une insulte dans mon audace; mais qui suis-je et qui êtes-vous? Nous sommes aux antipodes l'une de l'autre, et la distance est telle entre nous que je ne puis vous offenser, lors même que je le voudrais. »

Plus loin on lisait ce qui suit:

« Ne voyez pas dans mes paroles l'exaltation morbide d'un esprit malade, mais vous êtes pour moi une perfection! Je vous ai vue, je vous vois chaque jour. Je ne vous juge pas; ce n'est pas le raisonnement qui m'a amenée à vous considérer comme une perfection, c'est simplement pour moi un article de foi. Mais j'ai aussi un tort envers vous: je vous aime. Il n'est pas permis d'aimer la perfection, on doit seulement la reconnaître, n'est-ce pas? Et pourtant je suis éprise de vous. Quoique l'amour égale les hommes, soyez tranquille, je ne vous rabaisse pas jusqu'à moi, même dans le plus intime de ma pensée. Je viens d'écrire: « soyez tranquille »; est-ce que vous pouvez vous inquiéter?… Si c'était possible, je baiserais la trace de vos pas. Oh! Je ne m'égale pas à vous… Regardez la signature, regardez-la vite! »

« Pourtant je remarque (écrivait dans une autre lettre Nastasia Philippovna) que je vous unis à lui et que pas une seule fois je n'ai encore demandé si vous l'aimez. Il est devenu amoureux de vous à première vue. Il pensait à vous comme à une « lumière »; ce sont ses propres expressions, je les ai recueillies de sa bouche. Mais je n'avais pas besoin de ses paroles pour comprendre que vous étiez sa lumière. J'ai vécu tout un mois près de lui et j'ai compris alors que vous l'aimiez aussi; vous et lui ne faites qu'un pour moi ».

« Qu'est-ce que c'est? (écrivait-elle encore) hier j'ai passé à côté de vous et il m'a semblé que vous rougissiez? C'est impossible, je me serai figuré cela. Si l'on vous amenait dans le bouge le plus infâme et qu'on vous y montrât le vice à nu, alors même vous ne devriez pas rougir; vous êtes au-dessus de toute insulte. Vous pouvez haïr les hommes bas et lâches, mais seulement à cause de l'offense qu'ils font aux autres, car, pour vous, aucune offense ne peut vous atteindre. Vous savez, je trouve même que vous devez m'aimer. Ce que vous êtes pour lui, vous l'êtes aussi pour moi: un esprit de

lumière; un ange ne peut pas haïr et même il ne peut pas ne pas aimer. Peut-on aimer tout le monde, tous les hommes, tout son prochain? Je me suis souvent posé cette question. Sans doute, on ne le peut pas et même ce n'est pas dans la nature. L'amour abstrait de l'humanité est presque toujours de l'égoïsme. Mais ce qui nous est impossible ne l'est pas à vous: comment pourriez-vous ne pas aimer n'importe qui, quand vous ne pouvez vous comparer à personne, quand vous planez dans une région inaccessible à toute offense, à toute indignation personnelle? Seule vous pouvez aimer sans égoïsme; seule vous pouvez, en aimant, vous désintéresser de vous-même et ne songer qu'à celui que vous aimez. Oh, combien il me serait cruel d'apprendre que vous êtes honteuse et irritée de recevoir mes lettres! Ce serait votre déchéance: du coup vous vous placeriez sur la même ligne que moi…

« Hier, après vous avoir rencontrée, je suis revenue chez moi et j'ai conçu l'idée d'un tableau. Les peintres représentent toujours le Christ au milieu de quelque scène évangélique, ce n'est pas ainsi que je le peindrais: dans le tableau que j'imagine, il serait seul, — ses disciples le quittaient quelquefois. Je ne laisserais avec lui qu'un petit enfant. L'enfant vient de jouer à côté de lui ou peut-être lui a raconté quelque chose avec la naïveté de son âge. Le Christ l'a écouté, mais maintenant il est devenu songeur, sa main s'est oubliée sur la petite tête de l'enfant. Il regarde au loin, à l'horizon; dans ses yeux se devine une pensée grande comme le monde; son visage est triste. L'enfant a cessé de parler et s'est accoudé sur les genoux du Christ; la joue appuyée sur sa main, il lève la tête et le regarde fixement avec cet air pensif que les enfants ont quelquefois. Le soleil se couche… Voilà mon tableau! Vous êtes innocente et toute votre perfection est dans votre innocence. Oh, rappelez-vous seulement cela! Que vous importe ma passion pour vous? Maintenant déjà vous êtes à moi, je serai toute ma vie près de vous… Je mourrai bientôt. »

Enfin la dernière lettre contenait les lignes suivantes: « Pour l'amour de Dieu, ne pensez rien de moi; ne croyez pas non plus que je m'humilie parce que je vous écris ainsi, ou que je sois de ces êtres qui trouvent du plaisir à s'humilier et qui le font même par orgueil. Non, j'ai mes consolations, mais il

me serait difficile de vous expliquer cela, c'est à peine si je le comprends nettement moi-même. Mais je sais que je ne puis m'humilier, même par orgueil. Quant à l'humilité d'un cœur pur, j'en suis incapable. Par conséquent, je ne m'humilie pas du tout.

« Pourquoi veux-je vous unir: pour vous ou pour moi? Pour moi, naturellement, toutes les questions de ma vie seront ainsi tranchées, il y a longtemps que je me suis dit cela… J'ai su que dans le temps votre sœur Adélaïde avait dit en voyant mon portrait qu'avec une pareille beauté on pouvait révolutionner le monde. Mais j'ai renoncé au monde; vous trouvez drôle que j'écrive ces mots, moi que vous avez rencontrée couverte de dentelles et de diamants, dans une société d'ivrognes et de vauriens? Ne faites pas attention à cela, je n'existe plus guère et je le sais; Dieu sait ce qui vit en moi à ma place. Je lis cela chaque jour dans deux yeux terribles qui m'observent sans cesse, même lorsqu'ils ne sont pas devant moi. À présent ces yeux se taisent (ils se taisent toujours), mais je connais leur secret. La maison de cet homme est sombre, maussade; elle renferme un mystère. Je suis sûre qu'il a dans une boite un rasoir entouré de soie, comme l'autre, l'assassin de Moscou; celui-là aussi demeurait avec sa mère et avait noué un fil de soie autour d'un rasoir pour couper la gorge à quelqu'un. Tout le temps que j'ai été chez lui, je me suis figuré qu'il y avait là quelque part sous une planche du parquet un cadavre caché peut-être par son père; il me semblait que, comme celui de Moscou, ce cadavre était enveloppé dans une toile cirée et qu'on avait aussi placé tout autour des flacons de liquide Jdanoff; je vous montrerais même le coin. Il ne dit rien, mais je sais qu'au point où il m'aime, il doit forcément me haïr. Votre mariage et le mien auront lieu en même temps: c'est ce qui a été convenu entre lui et moi. Je n'ai pas de secrets pour lui. Je le tuerais bien, tant j'ai peur de lui… Mais il me tuera auparavant…. Tout à l'heure il s'est mis à rire et il m'a dit que je rêvais; il sait que je vous écris.

Le même délire se manifestait dans bien d'autres passages de ces lettres. Une d'elles, la seconde, était fort longue: deux feuilles de papier de poste grand format, couvertes d'une écriture très-fine.

Après avoir, comme la veille, erré longtemps dans le parc sombre, le

prince le quitta enfin. La nuit claire et transparente lui sembla plus claire encore que de coutume; « comment n'est-il pas plus tard que cela? » pensa-t-il. (Il avait oublié de prendre sa montre.) Les sons d'une musique lointaine arrivaient à son oreille: « Ce doit être au Waux-Hall; sans doute ils n'y sont pas allés aujourd'hui. » Tandis qu'il se faisait cette réflexion, il s'aperçut qu'il était tout près de leur maison; il savait d'avance qu'il finirait nécessairement par se rendre là, et, le cœur défaillant, il monta sur la terrasse. Personne ne s'y trouvait. Il attendit un moment, puis ouvrit la porte de la salle. « Ils ne fermaient jamais cette porte », se dit-il, mais la salle était vide aussi et plongée dans une obscurité presque complète. Debout au milieu de la chambre, le prince ne savait à quoi se résoudre. Tout à coup une porte s'ouvrit, entra Alexandra Ivanovna qui tenait une bougie à la main. En apercevant le visiteur, la jeune fille étonnée s'arrêta devant lui et l'interrogea des yeux. Évidemment elle ne faisait que traverser cette pièce pour se rendre dans une autre, et elle ne s'attendait pas du tout à trouver là quelqu'un.

— Par quel hasard êtes-vous ici? Demanda-t-elle enfin.

— Je… je suis entré en passant…

— Maman est souffrante, Aglaé aussi. Adélaïde est allée se coucher et je vais en faire autant. Nous avons passé toute la soirée seules à la maison. Papa et le prince sont à Pétersbourg.

— Je suis venu… je suis venu chez vous… maintenant…

— Vous savez quelle heure il est?

— N-non…

— Il est minuit et demi. Nous sommes toujours couchées à cette heure-ci.

— Ah! Je pensais que… qu'il était neuf heures et demie. Alexandra se mit à rire.

— Cela ne fait rien! Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu tantôt? On vous a peut-être attendu.

— Je… je pensais… balbutia-t-il en s'en allant.

— Au revoir! Tout le monde va bien rire demain quand je raconterai cela.

Il retourna chez lui en suivant le chemin qui longeait le parc. Son cœur battait violemment, ses idées se troublaient, tout prenait autour de lui l'aspect d'un songe. Et soudain s'offrit de nouveau à ses yeux la vision qui à deux

reprises lui était apparue en rêve. La même femme sortit du parc et s'arrêta devant le prince, on aurait dit qu'elle l'avait attendu là. Tremblant, il interrompit sa marche; elle lui saisit la main et la serra avec force. « Non, ce n'est pas une apparition! »

Et voilà qu'elle se retrouvait enfin face à face avec lui, pour la première fois depuis leur séparation; elle lui parlait, mais lui la considérait en silence, il avait le cœur si gros, si navré! Oh! Jamais par la suite il ne put oublier cette rencontre, et toujours il se la rappela avec la même douleur. Là, dans la rue, Nastasia Philippovna, comme une insensée, se mit à genoux devant lui; il recula effrayé; elle lui prit la main pour la baiser, et, de même que tantôt dans son rêve, le prince vit des larmes suspendues aux longs cils de la jeune femme.

— Lève-toi, lève-toi! Murmura-t-il d'une voix inquiète en s'efforçant de la relever: — lève-toi vite!

— Tu es heureux? Heureux? Demanda-t-elle. — Dis-moi seulement un mot, es-tu heureux maintenant? Aujourd'hui, tout à l'heure? Tu as été chez elle? Qu'est-ce qu'elle a dit?

Elle était toujours agenouillée et ne l'écoutait pas; les questions se pressaient sur ses lèvres, elle parlait précipitamment, comme si quelqu'un était à sa poursuite.

— Je pars demain, comme tu l'as ordonné. Je n'écrirai plus… Je te vois pour la dernière fois, pour la dernière! Maintenant c'est bien pour la dernière fois!

— Calme-toi, lève-toi! Dit-il avec désespoir. Elle lui saisit les bras et le contempla avidement.

— Adieu! Fit-elle enfin, puis elle se leva et s'éloigna à la hâte. Le prince vit Rogojine apparaître tout à coup auprès d'elle, la prendre par le bras et l'emmener.

— Attends un peu, prince, cria le marchand, — je suis à toi dans cinq minutes.

Effectivement, cinq minutes après, Rogojine arriva à l'endroit où le prince était resté pour l'attendre.

— Je l'ai mise en voiture, dit-il, — la calèche stationnait là, au coin,

depuis dix heures. Elle savait que tu passerais toute la soirée chez celle-là. Tantôt je lui ai transmis exactement le contenu de la lettre que tu m'as adressée. Elle n'écrira plus à celle-là; elle l'a promis; et demain, suivant ton désir, elle quittera Pavlovsk. Elle a voulu te voir une dernière fois, nonobstant ton refus de te rencontrer avec elle; nous t'avons attendu ici; tiens, voilà le banc sur lequel nous nous étions assis pour être sûrs de ne pas te manquer quand tu repasserais.

— Elle-même t'a pris avec elle?

— Eh bien, quoi? Reprit en souriant Rogojine: — j'ai vu ce que je savais déjà. Tu as lu ses lettres?

— Mais toi, réellement, les as-tu lues? Demanda le prince saisi d'effroi à cette pensée.

— Comment donc! Elle-même me les a montrées toutes. Tu te rappelles ce qu'elle dit du rasoir, hé, hé!

— Elle est folle! Cria Muichkine en se tordant les mains.

— Qui sait? Elle ne l'est peut-être pas, observa à voix basse et comme en aparté Rogojine.

Le prince ne répondit pas.

— Allons, adieu, dit Parfène Séménitch, — moi aussi je pars demain; ne me garde pas rancune! Mais, mon ami, ajouta-t-il en se retournant brusquement, — tu n'as pas répondu à sa question? « Es-tu heureux, oui ou non? »

— Non, non, non! S'écria le prince avec l'accent d'une douleur poignante.

Il serait fort que tu dises « oui! » reprit Rogojine en riant d'un rire sardonique, et il s'en alla sans regarder derrière lui.

Quatrième partie

I

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entrevue du prince et d'Aglaé Épantchine sur le banc vert. Par une belle matinée, vers dix heures et demie, Barbara Ardalionovna Ptitzine qui était sortie pour aller voir des connaissances, revint chez elle dans une disposition d'esprit fort chagrine.

Il y a des gens dont il est difficile de dire quelque chose qui les présente d'emblée sous leur aspect le plus caractéristique; ce sont ceux qu'on appelle communément les hommes « ordinaires », la « masse » et qui, en effet, constituent l'immense majorité de l'espèce humaine. À cette vaste catégorie appartiennent plusieurs des personnages de notre récit, notamment Barbara Ardalionovna Ptitzine, son mari, monsieur Ptitzine, et Gabriel Ardalionovitch, son frère.

Presque depuis l'adolescence, Gabriel Ardalionovitch avait été tourmenté par le sentiment continuel de sa médiocrité en même temps que par l'envie irrésistible de se convaincre qu'il était un homme supérieur. Plein d'appétits violents, il avait, pour ainsi dire, les nerfs agacés de naissance, et il croyait à la force de ses désirs parce qu'ils étaient impétueux. Sa rage de se distinguer le poussait parfois à risquer le coup de tête le plus inconsidéré, mais toujours au dernier moment notre héros se trouvait être trop raisonnable pour s'y résoudre. Cela le tuait. Au besoin, en vue de quelque avantage ardemment souhaité, il se fût peut-être décidé à une chose extrêmement basse, mais, comme par un fait exprès, dès qu'il fallait passer de la résolution à l'action, Gabriel Ardalionovitch se trouvait toujours être trop honnête pour commettre une grosse bassesse (une petite, du reste, n'éveillait jamais en lui aucune susceptibilité de conscience). La pauvreté dans laquelle sa famille était tombée l'humiliait et l'irritait. Il traitait même sa mère avec mépris, tout en comprenant très-bien cependant que s'il avait une bonne carte dans son jeu, si quelque chose pouvait l'aider à faire son chemin, c'était surtout la haute réputation d'honorabilité dont jouissait Nina Alexandrovna. Dès son entrée chez Épantchine il s'était dit: « Puisqu'il faut être plat, soyons-le jusqu'au

bout, pourvu que cela nous rapporte », et — presque jamais il ne poussait la platitude jusqu'au bout. Pourquoi, d'ailleurs, s'était-il imaginé qu'il lui faudrait nécessairement être plat? La façon dont Aglaé reçut alors ses avances l'effraya sans pourtant le rebuter: à tout hasard, il continua à avoir des vues sur la jeune fille, quoique jamais il ne crût sérieusement qu'elle descendrait jusqu'à lui. Plus tard, à l'époque de son histoire avec Nastasia Philippovna, il se figura soudain que le moyen d'arriver à tout était l'argent. « Va pour une bassesse », se répétait-il chaque jour avec une assurance présomptueuse à laquelle se mêlait une certaine crainte; « puisqu'il faut être bas, soyons-le carrément », ne cessait-il de se dire pour s'encourager; « en pareil cas la routine hésite, mais nous autres nous ne sommes pas timides. » Ses échecs successifs auprès d'Aglaé et de Nastasia Philippovna le démoralisèrent complètement, et, comme le lecteur le sait, il remit au prince l'argent à lui donné par une folle qui elle-même l'avait reçu d'un fou. Ce sacrifice accompli, le jeune homme en éprouva autant de regret que d'orgueil. Pendant les trois jours que le prince resta alors à Pétersbourg, Gabriel Ardalionovitch pleura dans son sein, mais pendant ces trois jours aussi il prit le prince en grippe parce que ce dernier le considérait avec trop de compassion, alors qu'en rendant cent mille roubles, il avait fait une chose « dont tout le monde n'aurait pas été capable ». Mais force lui était de s'avouer (et cette conviction le faisait cruellement souffrir) que tout son chagrin venait d'un amour-propre continuellement blessé. Beaucoup plus tard seulement, il comprit qu'avec une créature aussi innocente et aussi étrange qu'Aglaé, son affaire aurait pu prendre une tournure sérieuse. Dévoré de regrets, il renonça à ses occupations et tomba dans une profonde mélancolie.

À présent, Gabriel Ardalionovitch demeurait chez Ptitzine avec son père et sa mère. Il ne cachait pas son mépris pour le parent qui lui donnait l'hospitalité, mais en même temps il écoutait ses conseils et presque toujours il était assez sage pour les solliciter. Par exemple, une chose qui fâchait Gania, c'était de voir que Ptitzine ne se proposait pas d'être un Rothschild. « Puisque tu es un usurier, eh bien, va jusqu'au bout, pressure les gens, fais-leur suer le plus d'argent possible, affirme-toi, deviens le roi des Juifs. » Doux et modeste, Ptitzine se contentait de sourire en entendant ces paroles;

une fois pourtant, il crut devoir s'expliquer sérieusement avec Gania et il apporta même une certaine dignité dans cette explication. Il prouva à son beau-frère qu'il ne faisait rien de malhonnête et que celui-ci avait tort de le traiter de Juif: si l'argent était à tel prix, ce n'était pas sa faute; il agissait conformément à la justice et à l'honneur; à vrai dire, dans « ces choses-là », son rôle était plutôt celui d'un simple agent; enfin, grâce à son exactitude en affaires, il s'était fait connaître fort avantageusement dans la meilleure société et le cercle de ses opérations s'élargissait de jour en jour. « Je ne serai pas un Rothschild et il n'y a pas de raison pour que j'en sois un, ajouta-t-il en riant, — mais j'aurai une maison dans la Litéinaïa, peut-être même deux, et je m'en tiendrai là. » « Qui sait pourtant? J'en aurai peut-être bien trois! » Acheva-t-il in petto, mais ce rêve qu'il caressait mentalement, jamais il ne le confiait à personne. La nature aime et favorise de pareilles gens. À coup sûr, elle récompensera Ptitzine: ce n'est pas trois maisons mais quatre qu'il aura, et cela justement parce que, dès son enfance, il a compris qu'il ne serait jamais un Rothschild. À cette limite, il est vrai, s'arrêtera la fortune de Ptitzine, et, quoi qu'il arrive, jamais il ne lui sera donné d'avoir plus de quatre maisons.

Barbara Ardalionovna ne ressemblait pas du tout à son frère. Elle aussi avait des désirs violents, mais ils étaient plutôt opiniâtres qu'impétueux. Il y avait autant de sagesse dans ses projets que dans la manière dont elle en poursuivait l'exécution. Sans doute, elle appartenait aussi à la catégorie des gens « ordinaires » qui rêvent d'être originaux, mais elle avait bientôt reconnu qu'il n'existait pas en elle le moindre grain d'originalité véritable, et elle ne s'en affligeait pas outre mesure, — qui sait? Ici peut-être lui venait en aide un orgueil sui generis. Ce fut très-résolument qu'elle fit sa première concession aux nécessités de la vie pratique en consentant à devenir la femme de M. Ptitzine; toutefois, lorsqu'elle l'épousa, elle ne se dit nullement: « Va pour une bassesse, du moment qu'elle conduit au but », comme n'aurait pas manqué de s'exprimer en pareil cas Gabriel Ardalionovitch (selon toute probabilité, il tenait ce langage à sa sœur elle-même quand, en qualité de frère aîné, il lui manifestait sa satisfaction du parti qu'elle avait pris). Loin de là, Barbara Ardalionovna se maria après s'être positivement convaincue que

son futur époux était un homme modeste, agréable, presque lettré, et que jamais, pour rien au monde, il ne commettrait une grande bassesse. Quant aux petites, c'étaient des niaiseries dont Barbara Ardalionovna ne s'inquiétait pas; d'ailleurs, où n'y a-t-il pas de ces misères? Il est absurde de chercher l'idéal! De plus, elle savait qu'en se mariant elle assurait un gite à tous les siens. Voyant Gania malheureux, elle voulait lui être utile, nonobstant les pénibles démêlés qu'ils avaient eus autrefois ensemble. Ptitzine poussait, — amicalement, bien entendu, — son beau-frère à entrer au service. « Vois-tu, lui disait-il parfois en manière de plaisanterie, — tu méprises les généraux et le généralat, mais remarque que tous « ils » finiront par devenir à leur tour généraux; si tu vis, tu le verras. » « Et où prennent-ils donc que je méprise les généraux et le généralat? » pensait sarcastiquement le jeune homme.

Pour servir les intérêts de son frère, Barbara Ardalionovna se fourra chez les dames Épantchine, ce à quoi l'aidèrent puissamment certains souvenirs d'enfance: elle et Gania, étant enfants, avaient joué avec les filles du général Ivan Fédorovitch. La jeune femme n'aurait pas été ce qu'elle était si, dans ses visites à la famille Épantchine, elle eût poursuivi la réalisation d'une chimère; mais son projet n'avait rien de chimérique, étant donné le caractère de cette famille et notamment celui d'Aglaé qu'elle étudiait sans relâche. Opérer un rapprochement entre Aglaé et Gania, tel était le but auquel tendaient tous les efforts de Barbara Ardalionovna. Peut-être arriva-t-elle à quelques résultats, peut-être aussi se trompa-t-elle, par exemple, en présumant trop de son frère et en attendant de lui ce qu'en aucun cas il ne pouvait donner. Quoi qu'il en soit, elle manœuvrait assez habilement chez les dames Épantchine: durant des semaines entières, elle ne soufflait pas mot de Gania; toujours d'une droiture et d'une sincérité extrêmes, elle avait une attitude modeste, mais digne. En descendant au fond de sa conscience, elle ne trouvait rien à se reprocher et cela contribuait encore à l'affermir dans son dessein. Seulement Barbara Ardalionovna remarquait parfois qu'elle était fâchée, qu'il y avait en elle beaucoup d'amour-propre, et peut-être même un amour-propre blessé; c'était surtout à certains moments qu'elle s'en apercevait, notamment après ses visites à la famille Épantchine.

Et voici que maintenant encore, en revenant de chez ces dames, elle se

trouvait, comme nous l'avons dit, dans une disposition d'esprit fort chagrine. À travers sa tristesse perçait une sorte de moquerie amère. À Pavlovsk, l'habitation de Ptitzine était une maison de bois, laide, mais vaste, sise dans une rue poussiéreuse; cet immeuble allait bientôt devenir sa propriété et déjà il pensait à le vendre. Lorsqu'elle monta le perron, Barbara Ardalionovna entendit un grand bruit à l'étage supérieur, des cris étaient proférés par son frère et par son père, elle reconnut leurs voix. En entrant dans la salle, elle aperçut Gania qui courait d'un coin de cette pièce à l'autre. Le jeune homme était pâle de rage et peu s'en fallait qu'il ne s'arrachât les cheveux. À cette vue, Barbara Ardalionovna fronça le sourcil, et, sans ôter son chapeau, se laissa tomber d'un air las sur un divan. Comprenant très-bien que, si elle ne demandait pas tout de suite à son frère pourquoi il courait ainsi, son silence l'irriterait certainement, elle se hâta de prendre la parole.

— C'est toujours comme à l'ordinaire?

— Qu'est-ce que tu dis? S'écria Gania: — comme à l'ordinaire! Non, le diable sait ce qui se passe maintenant ici, mais ce n'est plus comme à l'ordinaire! Le vieux est devenu enragé… la mère brait. Vraiment, Varia, tu auras beau dire, je le mettrai à la porte ou… ou moi-même je vous quitterai, ajouta-t-il, se rappelant sans doute qu'il faut être chez soi pour avoir le droit de mettre les gens à la porte.

— Il faut être indulgent, murmura Varia.

— Indulgent pour quoi? Pour qui? Reprit Gania rouge de colère; — pour ses vilénies? Non, dis tout ce que tu voudras, cela ne peut pas durer ainsi! C'est impossible, impossible, impossible! Et quel genre! C'est lui qui est dans son tort et il fait le fendant plus que jamais, « Je ne veux pas entrer par la porte, démolis la muraille!… » Qu'est-ce que tu as? Ton visage est tout défait.

— Peu importe comment est mon visage, répondit-elle d'un ton de mauvaise humeur.

Gania attacha sur sa sœur un regard curieux.

— Tu as été là? Demanda-t-il tout à coup.

— Oui.

— Arrête! Ils crient encore! Quelle honte! Et dans un pareil moment, qui

plus est!

— Dans un pareil moment, dis-tu? Le moment présent n'a rien de particulier.

Gania la considéra avec un redoublement d'attention.

— Tu as appris quelque chose? Interrogea-t-il.

— Rien d'inattendu, du moins. J'ai appris que tout cela était vrai. Mon mari a vu plus clair que toi et moi; ce qu'il avait prédit dès le commencement s'est réalisé. Où est-il?

— Il est sorti. Qu'est-ce qui s'est réalisé?

— Le prince est formellement agréé comme prétendu, c'est une affaire terminée. Les aînées me l'ont dit. Aglaé a donné son consentement; on a renoncé aux cachotteries. (Jusqu'à présent on avait toujours fait de cela un mystère.) Le mariage d'Adélaïde est encore retardé: on veut que les deux noces aient lieu simultanément, le même jour; voilà de la poésie! Tiens, tu devrais composer un épithalame, cela vaudrait mieux que de courir ainsi à travers la chambre. La princesse Biélokonsky sera chez eux ce soir, elle est revenue fort à propos; il y aura du monde. On le présentera à la princesse, quoiqu'il ait déjà fait sa connaissance; on tient, parait-il, à donner une certaine solennité aux fiançailles. Tout ce qu'on craint, c'est qu'en entrant dans le salon rempli de visiteurs, il ne renverse quelque meuble ou que lui-même ne s'étale sur le parquet; ces choses-là lui ressemblent.

Gania écouta fort attentivement ce récit, mais, au grand étonnement de sa sœur, la nouvelle qui ruinait ses espérances ne lui causa aucune émotion apparente.

— Eh bien, c'était clair, dit-il après un moment de réflexion: — c'est fini, naturellement! Ajouta le jeune homme en souriant d'un air étrange, tandis que son regard se fixait avec une expression narquoise sur le visage de Varia.

Quoiqu'il continuât à se promener dans la chambre, il était beaucoup moins agité que tout à l'heure.

— C'est encore heureux que tu prennes cela en philosophe; vraiment, j'en suis bien aise, observa Barbara Ardalionovna.

— Mais c'est un débarras; pour toi, du moins.

— Je crois t'avoir servi sincèrement, sans raisonner et sans te fatiguer de

mes questions; je ne t'ai pas demandé quel bonheur tu voulais trouver chez Aglaé.

— Mais est-ce que j'ai… cherché du bonheur chez Aglaé?

— Allons, ne te mets pas à philosopher, s'il te plait! Assurément, oui, c'est fini: nous voilà avec un pied de nez. Je t'avoue que je n'ai jamais pu envisager sérieusement cette affaire; je m'en occupais seulement « à tout hasard », comptant sur le caractère ridicule de la jeune fille, mais mon intention était surtout de t'amuser. Il y avait quatre-vingt-dix chances pour que cela n'aboutît pas. Maintenant encore je ne sais pas moi-même ce que tu avais en vue.

— À présent ton mari et toi vous allez me presser d'entrer au service, me répéter sur tous les tons qu'avec la persévérance et la force de volonté on arrive à tout, qu'il ne faut pas mépriser les petits profits, etc., je sais cela par cœur, dit en riant Gania.

« Il a quelque nouvelle idée en tête! » pensa Varia.

— Et les parents? Ils sont enchantés? Demanda soudain le jeune homme.

— N-non, pas trop, à ce qu'il semble. Du reste, tu peux toi-même en juger: Ivan Fédorovitch est content; Élisabeth Prokofievna a peur; il lui a toujours répugné de voir dans le prince un mari pour sa fille, c'est connu.

— Je ne parle pas de cela; le prince est un parti absurde, impossible; c'est clair. Je te demande où en sont maintenant les choses: Aglaé a-t-elle formellement consenti?

— Jusqu'à présent elle n'a pas dit « non », — voilà tout; mais de sa part on ne pouvait pas attendre plus. Tu sais combien elle est encore honteuse et timide: dans son enfance, quand il venait du monde chez ses parents, elle se fourrait dans une armoire et y restait deux heures, trois heures, jusqu'à ce que les visiteurs se fussent retirés; eh bien, elle n'a pas changé en grandissant. Tu sais, je suis portée à croire qu'elle éprouve à l'égard du prince autre chose que de l'indifférence. On dit qu'elle rit de lui du matin au soir, mais c'est une frime; sans doute elle trouve moyen de lui dire chaque jour un petit mot en cachette, car il est radieux, il a l'air d'être en paradis… Il est fort drôle, dit-on. C'est d'elles-mêmes que je le tiens. Il m'a semblé aussi qu'elles se moquaient de moi assez ouvertement, je parle des aînées.

À la fin, le visage de Gania commença à se rembrunir; peut-être Varia s'était-elle exprès étendue sur ce thème pour pénétrer les vrais sentiments de son frère. Mais, sur ces entrefaites, de nouveaux cris se firent entendre en haut.

— Je vais le chasser! Vociféra Gania qui semblait heureux de pouvoir donner une issue à sa colère.

— Et alors il ira encore nous décrier partout, comme hier.

— Comme hier? Comment? Quoi? Qu'est-ce qu'il a fait hier? Mais est-ce que?… demanda vivement le jeune homme pris d'une frayeur subite.

— Ah! Mon Dieu, est-ce que tu ne le sais pas? Reprit Varia.

— Comment… ainsi c'est vrai qu'il est allé là? S'écria Gania rouge de honte et de fureur: — mon Dieu, mais tu viens de cette maison! Tu as appris quelque chose? Le vieux est allé là? Y est-il allé, oui ou non?

Ce disant, Gania s'élança vers la porte; Varia courut après son frère et le saisit par les bras.

— Qu'est-ce que tu fais? Eh bien, où vas-tu? Dit-elle: — si tu le mets à la porte maintenant, il en fera encore de pires, il ira dans toutes les maisons!

— Qu'est-ce qu'il est allé faire là? Qu'est-ce qu'il a dit?

— Mais elles-mêmes n'ont pas su me le raconter, elles ne l'ont pas compris, il a seulement effrayé tout le monde. Il voulait voir Ivan Fédorovitch; celui-ci étant absent, il a demandé Élisabeth Prokofievna. D'abord il l'a priée de lui procurer une place, de le faire rentrer au service; ensuite il s'est répandu en récriminations sur notre compte, il s'est plaint de moi, de mon mari, de toi surtout… bref, il a énormément clabaudé.

— Tu n'as pas pu savoir ce qu'il a dit? Demanda Gania tremblant comme s'il avait une attaque de nerfs.

— Mais qu'est-ce qu'il y avait à savoir là? C'est tout au plus si lui-même comprenait ce qu'il disait, et puis elles ne m'ont peut-être pas tout raconté.

Gania se prit la tête et courut à une fenêtre; Varia s'assit près d'une autre croisée.

— Cette drôle d'Aglaé, observa-t-elle soudain, — m'arrête et me dit: « Transmettez à vos parents l'assurance particulière, personnelle de mon respect; je trouverai certainement un de ces jours l'occasion de voir votre

papa. » Et elle dit cela d'un ton si sérieux! C'est vraiment étrange…

— Elle ne plaisantait pas? Tu es sûre que ce n'était pas une moquerie?

— Non, elle n'avait pas du tout l'air de rire, et voilà justement ce qui est étrange.

— Sait-elle ou ne sait-elle pas l'affaire du vieux? Quel est ton avis?

— Il est hors de doute pour moi que chez eux on l'ignore; mais tu m'y fais penser, peut-être bien qu'Aglaé la connaît. En tout cas elle seule en est instruite, car ses sœurs ont aussi été surprises quand elles l'ont entendue me prier si sérieusement de remettre ses hommages à mon père. Et pourquoi est-ce justement à lui qu'elle envoie son respect? Si elle sait la chose, elle la tient du prince!

— Il n'est pas bien malin de deviner qui la lui a apprise! Un voleur! Il ne manquait plus que cela. Un voleur dans notre famille, « le chef de la famille! »

— Laisse donc, c'est absurde! Répliqua violemment Varia: — une histoire d'ivrogne, rien de plus! Et qui a imaginé cela? Lébédeff, le prince… des gens bien intelligents, n'est-il pas vrai? Moi je n'attache pas à ce racontar plus d'importance qu'il n'en a.

— Le vieux est un voleur et un ivrogne, poursuivit Gania avec amertume, — moi, je suis un mendiant, le mari de ma sœur est un usurier, — il y avait là de quoi tenter Aglaé! Elle serait entrée dans une jolie famille, on peut le dire!

— Ce mari de ta sœur, cet usurier te…

— Nourrit, n'est-ce pas? Ne fais pas de cérémonies, je te prie…

— Pourquoi te fâches-tu? Reprit Varia. — Tu n'as pas l'esprit plus développé qu'un écolier. Tu penses que tout cela a pu te nuire aux yeux d'Aglaé? Tu ne connais pas son caractère; elle refuserait le plus brillant parti pour s'enfuir avec un étudiant qui n'aurait à lui offrir que la misère dans un grenier, — voilà son rêve! Tu n'as jamais pu comprendre combien elle t'aurait trouvé intéressant si tu avais su accepter notre position avec courage et fierté. Le prince lui a plu d'abord parce qu'il n'a rien fait pour cela, ensuite parce que tout le monde le considère comme un idiot. Déjà le fait seul que ce mariage tourmente sa famille, — voilà à présent ce qui la charme. E-eh, vous ne comprenez rien!

— Eh bien, c'est encore à savoir si nous sommes si peu intelligents que cela, murmura le jeune homme, — pourtant, ajouta-t-il après cette réponse énigmatique, — je n'aurais pas voulu qu'elle apprît l'affaire du vieux. Le prince me disais-je, ne la racontera pas, il a même ordonné le silence à Lébédeff; même à moi il n'a pas tout raconté lorsque je l'ai pressé…

— Alors c'est qu'un autre a parlé, car tu vois toi-même que l'histoire s'est ébruitée. Mais que comptes-tu faire maintenant? Qu'espères-tu? S'il restait encore un espoir, cela n'aurait d'autre effet que de te donner à ses yeux l'air d'un martyr.

— Oh! Quelque romanesque qu'elle soit, elle aurait peur du scandale! On brave volontiers tes préjugés, mais il y a une limite qu'on ne dépasse pas; vous êtes toutes les mêmes.

Varia lança à son frère un regard de mépris.

— Aglaé aurait peur? S'écria-t-elle avec emportement: — quelle petite âme basse est la tienne! Tous tant que vous êtes, vous ne valez rien. Elle peut être ridicule, excentrique; mais en revanche elle a dix fois plus de noblesse que nous tous.

— Allons, c'est bien, c'est bien, ne te fâche pas, fit Gania d'un ton suffisant.

— Si je suis inquiète, c'est pour maman, continua Varia, — j'ai peur que cette histoire concernant notre père n'arrive à sa connaissance, ah! J'en ai peur!

— Elle la connaît certainement déjà, dit Gania.

Si Varia avait obéi à son premier mouvement, elle serait montée tout de suite dans la chambre de Nina Alexandrovna, mais, après s'être levée pour sortir, elle s'arrêta et regarda attentivement son frère.

— Qui donc a pu la lui apprendre?

— Hippolyte, assurément. Je suppose qu'à peine installé chez nous il se sera fait un malin plaisir de raconter cela à maman.

— Mais comment le sait-il? Dis-le-moi, je te prie. Le prince et Lébédeff ont résolu de n'en parler à personne, Kolia même n'est instruit de rien.

— Hippolyte? Il a appris cela tout seul. Tu ne peux t'imaginer à quel point cet être-là est matois, combien il est cancanier et quel flair il a pour

éventer toutes les vilénies, toutes les histoires scandaleuses. Eh bien, crois-le ou ne le crois pas, moi je suis sûr qu'il a déjà réussi à circonvenir Aglaé! Si la chose n'est pas encore faite, elle se fera. Rogojine est aussi entré en rapports avec lui. Comment le prince ne remarque-t-il pas cela? Et quelle envie il a maintenant de me fourrer des bâtons dans les roues! Il me considère comme un ennemi personnel, je m'en suis aperçu depuis longtemps. Et pourquoi se mêle-t-il de ces affaires-là, lui qui va mourir? Qu'est-ce que ça peut lui faire? Voilà ce que Je ne comprends pas! Mais je le mettrai dedans: tu verras que c'est lui qui sera attrapé et non moi.

— Pourquoi donc, si tu le hais tant, l'as-tu engagé à se transporter ici? Et vaut-il la peine qu'on cherche à l'attraper?

— C'est toi-même qui m'as conseillé de l'attirer chez nous.

— Je pensais qu'il serait utile; mais sais-tu que lui-même à présent est devenu amoureux d'Aglaé et qu'il lui a écrit? On m'a questionnée… il est dans le cas d'avoir écrit aussi à Élisabeth Prokofievna.

— Sous ce rapport il n'est pas dangereux! Répondit Gania avec un rire sardonique; — du reste, il y a sûrement quelque chose, mais pas cela. Qu'il soit amoureux, la chose est fort possible, parce que c'est un gamin! Mais… il n'écrira pas de lettres anonymes à la vieille. C'est une médiocrité si haineuse, si nulle, si infatuée d'elle-même!… Je suis convaincu, j'ai la certitude qu'il m'a représenté à elle comme un intrigant, il n'a rien eu de plus pressé. J'avoue que d'abord, comme un imbécile, j'ai lâché quelques mots de trop en causant avec lui; je croyais que, ne fût-ce que par rancune contre le prince, il entrerait dans mes intérêts; c'est un être si faux! Oh! À présent, je le connais bien! Quant à ce vol, il en a eu connaissance par sa mère, la kapitancha. Si le vieux s'est décidé à cela, c'est pour elle. Tout d'un coup, à brûle-pourpoint, Hippolyte m'apprend que « le général » a promis quatre cents roubles à sa mère; il me dit cela de but en blanc, sans aucune précaution oratoire. Aussitôt j'ai tout compris. Et, en me donnant cette nouvelle, il me regardait dans les yeux, il avait l'air content! À coup sûr il a aussi dit la chose à maman, pour le seul plaisir de lui déchirer le cœur. Et pourquoi ne meurt-il pas, je te le demande? Il s'était engagé à mourir dans un délai de trois semaines, et ici il engraisse! Il ne tousse plus; hier soir lui-même a dit que depuis vingt-quatre

heures déjà il ne crachait plus de sang.

— Mets-le à la porte.

— Je ne le hais pas, je le méprise, répliqua fièrement Gania. — Eh bien, oui, oui, en effet, je le hais! Vociféra-t-il tout à coup dans un soudain transport de fureur: — et je le lui déclarerai en face, à ses derniers moments, lorsqu'il sera sur son lit de mort! Si tu lisais sa confession, — mon Dieu, quelle effronterie naïve! C'est le lieutenant Pirogoff, c'est un Nozdreff tragique, mais surtout c'est un gamin! Oh! Avec quel plaisir je l'aurais fessé ce jour-là, précisément pour l'étonner. Parce qu'il n'a pas eu alors le succès sur lequel il comptait, maintenant il en veut à tout le monde… Mais qu'est-ce que c'est? Encore ce tapage! Mais qu'est-ce qu'il y a enfin? Décidément je ne puis plus y tenir. Ptitzine! Cria-t-il à son beau-frère qui entrait dans la salle: — eh bien, nous n'aurons donc jamais la paix ici? C'est… c'est…

Mais le bruit se rapprochait de plus en plus; tout à coup la porte s'ouvrit violemment, et Ardalion Alexandrovitch pourpre de colère, tremblant, hors de lui, s'élança vers Ptitzine. À la suite du vieillard entrèrent Nina Alexandrovna, Kolia et, derrière tous les autres, Hippolyte.

II

Il y avait déjà cinq jours qu'Hippolyte s'était transféré chez Ptitzine. Cela s'était fait naturellement, sans explication, sans dispute entre le prince et son hôte; en apparence, du moins, cette séparation avait eu lieu à l'amiable. Gabriel Ardalionovitch, si mal disposé à l'égard d'Hippolyte le jour de la fête du prince, était venu le voir le surlendemain; sans doute, une inspiration subite lui avait dicté cette démarche. Rogojine fit aussi visite au malade. Dans les premiers temps, le prince était d'avis que ce serait même un bien pour le « pauvre garçon » s'il allait demeurer ailleurs. Mais, lorsque Hippolyte se déplaça, il déclara qu'il profitait de l'hospitalité qu'Ivan Pétrovitch voulait bien lui accorder, et il ne dit pas un mot de Gania, quoique celui-ci eût insisté pour qu'on le reçût dans la maison. Gabriel Ardalionovitch remarqua cette omission trop étrange pour n'être pas intentionnelle, et il en fut profondément blessé.

Il n'avait pas menti en parlant à sa sœur de l'amélioration survenue dans l'état du malade. Hippolyte, en effet, allait un peu mieux qu'auparavant, on pouvait s'en apercevoir au premier coup d'œil jeté sur lui. Il entra dans la chambre sans se presser, après les autres, un sourire railleur et malveillant sur les lèvres. Nina Alexandrovna arriva avec un visage bouleversé. (Durant ces six mois elle avait beaucoup changé, elle était maigrie; depuis que la vieille dame avait marié sa fille et qu'elle habitait chez les Ptitzine, elle ne se mêlait plus guère, — ostensiblement du moins, — des affaires de ses enfants.) Kolia paraissait soucieux et intrigué; ignorant les vraies causes de ce nouvel orage domestique, il ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il appelait « la folie du général », mais, à la vue des scènes épouvantables que son père faisait continuellement, il ne pouvait douter qu'un changement extraordinaire ne se fût opéré en lui. Autre chose encore inquiétait l'enfant: depuis trois jours le vieillard avait complètement cessé de boire; en outre, il s'était brouillé avec Lébédeff et avec le prince. Kolia venait de rentrer à la maison, rapportant une demi-bouteille d'eau-de-vie qu'il avait achetée de son propre argent.

— En vérité, maman, assurait-il à Nina Alexandrovna avant de descendre à la salle, — en vérité, mieux vaut qu'il boive. Voilà déjà trois jours qu'il n'a pas pris la plus petite goutte; il a le spleen, naturellement. Cela vaut mieux, à coup sûr; je lui en portais bien quand il était détenu à la prison pour dettes…

Après avoir ouvert la porte, le général frémissant d'indignation s'arrêta sur le seuil.

— Monsieur, cria-t-il d'une voix de tonnerre à Ptitzine, — si, en effet, vous avez résolu de sacrifier à un blanc-bec et à un athée un vieillard respectable, votre père ou, du moins, le père de votre femme, un homme qui a servi son empereur, je vais à l'instant même quitter votre maison. Choisissez, monsieur, choisissez tout de suite: ou moi, ou ce… cette vis! Oui, vis! J'ai dit le mot sans y penser, mais c'est une vis! Car il me perce l'âme comme une vis, et sans aucun respect… comme une vis!

— Tire-bouchon ne serait-il pas plus juste? Demanda Hippolyte.

— Non, pas tire-bouchon, car vis-à-vis de toi je suis un général, et non une bouteille. Je possède des distinctions, des distinctions honorifiques… et toi, tu n'en as aucune. Ou lui, ou moi! Choisissez, monsieur, tout de suite, à l'instant! Ajouta-t-il d'un ton furieux en s'adressant de nouveau à Ptitzine.

Kolia avança à son père une chaise sur laquelle le général se laissa tomber comme vaincu par la fatigue.

— Vraiment, vous feriez mieux… de vous coucher, balbutia Ptitzine abasourdi.

— Il se permet de menacer, qui plus est! Dit à demi-voix Gania à sa sœur.

— Me coucher! Cria Ardalion Alexandrovitch: — je ne suis pas ivre, monsieur, et vous m'insultez. Je vois, continua-t-il en se levant, — je vois qu'ici tout est contre moi, tout et tous. Assez! Je m'en vais… Mais sachez, monsieur, sachez…

On ne le laissa pas achever et on le fit rasseoir en le suppliant de se calmer. Gania irrité se retira dans un coin. Nina Alexandrovna tremblait et pleurait.

— Mais qu'est-ce que je lui ai fait? De quoi se plaint-il? Questionna en riant Hippolyte.

— Vous le demandez? Répliqua soudain Nina Alexandrovna; — vous

devriez être honteux… c'est de l'inhumanité de tourmenter ainsi un vieillard… et dans votre position encore…

— D'abord, que voulez-vous dire en parlant de ma position, madame? Je vous respecte fort, vous en particulier, personnellement, mais…

— C'est une vis! Interrompit vivement le général: — il me perce l'âme et le cœur! Il veut que je croie à l'athéisme! Sache, blanc-bec, qu'avant ta naissance j'étais déjà comblé d'honneurs! Toi, tu n'es qu'un ver rongé d'envie, coupé en deux, toussant… crevant de méchanceté et d'impiété… Et pourquoi Gania t'a-t-il fait venir ici? Tout le monde est contre moi, depuis les étrangers jusqu'à mon propre fils!

— Mais cessez donc de jouer la tragédie! Cria Gania: — si vous ne nous aviez pas déshonorés aux yeux de toute la ville, cela aurait mieux valu!

— Comment, je te déshonore, blanc-bec? Toi? Loin de te déshonorer, je ne puis que te faire honneur!

En prononçant ces mots, le général se leva brusquement; il n'y avait plus moyen de le contenir, mais Gabriel Ardalionovitch était, lui aussi, hors de ses gonds.

— Et cela ose parler d'honneur! Observa le jeune homme avec un accent plein d'amertume.

Ardalion Alexandrovitch devint blême.

— Qu'est-ce que tu as dit? Demanda-t-il d'une voix tonnante, et il fit un pas vers son fils.

— Je n'aurais qu'à ouvrir la bouche pour… commença ce dernier d'un ton qui ne le cédait pas en violence à celui de son père, et il n'acheva pas.

Debout, en face l'un de l'autre, tous deux, Gania surtout, étaient pantelants de colère.

— Gania, que fais-tu? Cria Nina Alexandrovna qui s'élança pour arrêter le jeune homme.

— C'est absurde d'un côté comme de l'autre! Déclara avec indignation Varia; — laissez, maman, ajouta-t-elle en jetant ses bras autour de Nina Alexandrovna.

— Je ne l'épargne que par égard pour ma mère, dit tragiquement Gania.

— Parle! Vociféra le général hors de lui: — parle, sous la menace de la

malédiction paternelle… parle!

— J'ai bien peur de votre malédiction! Et à qui la faute si, depuis huit jours, vous êtes comme un fou? Depuis huit jours; voyez-vous, je sais à quelle date cela a commencé… Prenez garde, ne me poussez pas à bout, je dirai tout… Qu'est-ce que vous êtes allé faire hier chez les Épantchine? Et vous êtes un vieillard, un homme à cheveux blancs, un père de famille! C'est du propre!

— Tais-toi, Ganka! Se mit à crier Kolia: — tais-toi, imbécile!

— Mais en quoi donc lui ai-je manqué? Quelle insulte peut-il me reprocher? Répétait Hippolyte d'un ton toujours moqueur, il est vrai. — Pourquoi me traite-t-il de vis, vous l'avez entendu? C'est lui-même qui s'accroche à moi; il est venu me trouver tout à l'heure et il a commencé à me parler d'un certain capitaine Éropiégoff. Je ne tiens pas du tout à votre société, général; je l'ai même évitée jusqu'ici, vous le savez très-bien. Que m'importe le capitaine Éropiégoff, convenez-en vous-même? Ce n'est pas pour le capitaine Éropiégoff que je suis venu ici. Je me suis borné à lui dire tout haut mon opinion, à savoir que peut-être ce capitaine Éropiégoff n'avait jamais existé. Là-dessus il a jeté feu et flammes.

— Certainement, il n'a jamais existé! Déclara avec force Gania.

Sur le moment le général demeura interdit et ne put que promener autour de lui un regard hébété. Dans sa stupeur, il ne trouva d'abord rien à répondre au démenti si formel que venait de lui donner son fils.

— Eh bien, voilà, vous l'avez entendu, s'écria Hippolyte avec un rire de triomphe, — votre propre fils dit aussi qu'il n'y a jamais eu de capitaine Éropiégoff!

À ces mots, le vieillard essaya enfin de reprendre la parole.

— J'ai parlé de Kapiton Éropiégoff, et non d'un capitaine… Il s'agit de Kapiton… un sous-lieutenant démissionnaire, Éropiégoff… Kapiton, fit-il péniblement.

— Mais il n'y a pas eu non plus de Kapiton! Reprit Gania exaspéré.

— Pour… pourquoi n'y en a-t-il pas eu? Balbutia le général, et son visage se couvrit de rougeur.

— Allons, assez! Ne cessaient de dire Ptitzine et Varia.

— Tais-toi, Ganka! Cria de nouveau Kolia.

Se voyant soutenu, le général recouvra son assurance et s'adressa d'un ton de menace à Gania:

— Comment n'y en a-t-il pas eu? Pourquoi n'a-t-il pas existé?

— Parce qu'il n'a pas existé, voilà tout. Finissez, vous dis-je.

— Et c'est mon fils… c'est mon propre fils, que je… Oh, mon Dieu, Éropiégoff, Érochka Éropiégoff n'a pas existé!

— Allons, voilà que c'est maintenant Érochka, et tout à l'heure c'était Kapitochka! Ricana Hippolyte.

— C'est Kapitochka, monsieur, Kapitochka, et non Érochka! Kapiton, Kapiton Alexiévitch… sous-lieutenant… démissionnaire… qui a épousé Marie… Marie Pétrovna Sou… Sou… mon camarade et mon ami… Marie Pétrovna Soutougoff… nous sommes entrés au service ensemble. Pour lui j'ai versé… je lui ai fait un rempart… je me suis fait tuer. Kapitochka Éropiégoff n'a pas existé! Il n'a pas existé!

L'irritation du général pouvait paraître bien peu justifiée, eu égard à la circonstance insignifiante qui y avait donné lieu. À la vérité, dans un autre moment, l'assertion que Kapiton Éropiégoff n'avait jamais existé n'aurait pas provoqué en lui une pareille colère: il aurait fait une scène, crié, tempêté, et, au bout du compte, serait allé se coucher. Mais maintenant, par une bizarrerie du cœur humain, un simple doute concernant l'existence d'Éropiégoff devait faire déborder le vase. Le vieillard devint pourpre, et, levant les bras en l'air, s'écria:

— Assez! Je maudis… je sors de cette maison! Nicolas, prends mon sac, je m'en vais…

Il s'élança furieux hors de la chambre. Nina Alexandrovna, Kolia et Ptitzine se précipitèrent sur ses pas.

— Eh bien, tu viens d'en faire une belle! Dit Varia à son frère: — sans doute, il va encore aller là, il nous traînera dans la boue!

— Qu'il ne vole pas! Répliqua le jeune homme d'une voix presque étranglée par la colère.

Tout à coup ses yeux rencontrèrent Hippolyte, et il eut comme un tressaillement.

— Quant à vous, monsieur, cria-t-il, — vous auriez dû vous souvenir que vous n'êtes pas chez vous… que vous recevez ici l'hospitalité, et ne pas irriter un vieillard qui évidemment est devenu fou…

Les muscles du visage d'Hippolyte parurent aussi se contracter, mais presque instantanément il se rendit maître de son émotion.

— Je ne suis pas du tout de votre avis en ce qui concerne la prétendue folie de votre papa, répondit-il avec calme; — au contraire, il me semble que, loin d'avoir subi une diminution, son intelligence s'est plutôt accrue dans ces derniers temps; vous ne le croyez pas? Il est devenu si circonspect, si défiant, il scrute tout, il pèse chaque mot… En me parlant de ce Kapitochka, il avait son but; figurez-vous, il voulait m'amener sur…

— Eh! Que diable ai-je besoin de savoir sur quoi il voulait vous amener! Interrompit d'un ton irrité Gania: — je vous prie de ne pas ruser, de ne pas finasser avec moi, monsieur! Si vous savez aussi la vraie cause pour laquelle le vieillard se trouve dans un pareil état (depuis cinq jours vous faites ici un métier d'espion, vous le savez très-bien), vous n'auriez pas dû irriter… un malheureux, et désoler ma mère en exagérant le fait, car toute cette affaire ne signifie rien, c'est une histoire d'ivrogne, voilà tout; elle n'est même prouvée en aucune manière, et je la prends pour ce qu'elle vaut… Mais il faut que vous blessiez et que vous espionniez parce que vous… parce que vous êtes…

— Une vis, acheva en souriant Hippolyte.

— Parce que vous êtes un rien qui vaille; pendant une demi-heure vous avez joué une honteuse comédie devant les gens, vous avez voulu les effrayer en leur faisant croire que vous alliez vous tuer, et votre pistolet n'était pas chargé! Vous êtes un faux suicidé, un épanchement de bile… ambulant. Je vous ai donné l'hospitalité, vous avez pris de l'embonpoint, vous ne toussez plus, et, en reconnaissance…

— Deux mots seulement, permettez; je suis chez Barbara Ardalionovna, et non chez vous; vous ne m'avez nullement donné l'hospitalité, et, si je ne me trompe, vous-même êtes ici l'hôte de monsieur Ptitzine. Il y a quatre jours, j'ai prié ma mère de chercher pour moi un logement à Pavlovsk et de s'y transporter elle-même, parce que, en effet, je me sens mieux ici, quoique je n'aie pris aucun embonpoint et que je continue à tousser. Hier soir, ma

mère m'a informé que le logement était prêt, et, de mon côté, je m'empresse de vous apprendre qu'aujourd'hui même, après avoir remercié votre maman et votre sœur, j'irai m'installer chez moi, ce à quoi je suis décidé depuis hier soir. Pardon, je vous ai interrompu; vous aviez encore beaucoup de choses à dire, je crois.

— Oh! S'il en est ainsi… commença avec agitation Gania.

— Eh bien, s'il en est ainsi, permettez-moi de m'asseoir, après tout je suis malade, ajouta Hippolyte, et il s'assit le plus tranquillement du monde sur la chaise que le départ du général avait laissée libre; — allons, maintenant je suis prêt à vous entendre, d'autant plus que c'est notre dernier entretien, et peut-être même notre dernière rencontre.

Gania se piqua soudain de scrupule.

— Croyez que je ne m'abaisserai pas jusqu'à vous demander des comptes, déclara-t-il, — et si vous…

— Vous avez tort de le prendre de si haut, interrompit Hippolyte; — moi, de mon côté, le jour de mon arrivée ici, je me suis juré de ne pas vous quitter sans avoir eu la satisfaction de vous dire toutes vos vérités avec une entière franchise. Je compte me procurer ce plaisir dès maintenant, après que vous aurez parlé, bien entendu.

— Et moi, je vous prie de quitter cette chambre.

— Vous feriez mieux de parler, vous regretterez ensuite de ne pas vous être soulagé le cœur. — Cessez, Hippolyte, dit Varia, — tout cela est honteux; je vous en prie, cessez!

Le malade se leva.

— C'est seulement par égard pour une dame, dit-il en riant.

— Soit, Barbara Ardalionovna, pour vous, je consens à être bref, mais je ne puis vous faire que cette concession, car, entre votre frère et moi, une certaine explication est devenue absolument nécessaire, et, pour rien au monde, je ne m'en irai sans avoir montré les choses sous leur vrai jour.

— C'est-à-dire que vous êtes tout simplement un cancanier, cria Gania, — voilà pourquoi il faut, à toute force, que vous fassiez des cancans avant de vous en aller.

— Vous voyez, observa froidement Hippolyte, — vous ne pouvez déjà

plus vous contenir. Vraiment, si vous ne dites pas ce que vous avez sur le cœur, vous vous repentirez de votre silence. Encore une fois, je vous cède la parole. J'attends

Gabriel Ardalionovitch se tut et son visage prit une expression méprisante.

— Vous ne voulez pas, vous êtes décidé à soutenir jusqu'au bout votre rôle, libre à vous. Quant à moi, je serai aussi bref que possible. Aujourd'hui vous m'avez deux ou trois fois jeté à la face l'hospitalité que vous m'accordez, ce n'est pas juste. En m'invitant à venir habiter chez vous, vous-même comptiez me prendre dans vos filets; vous présumiez que je voulais me venger du prince. De plus, vous avez entendu dire qu'Aglaé Ivanovna m'avait témoigné de l'intérêt et qu'elle avait lu ma confession. Pensant que j'allais faire cause commune avec vous, vous espériez trouver peut-être en moi un appui. Je n'entrerai pas dans des explications plus détaillées! D'autre part, je n'exige de vous ni un aveu, ni une confirmation de mes paroles; il suffit que je vous laisse en face de votre conscience et que maintenant nous nous comprenions parfaitement l'un l'autre.

— Dieu sait quel monstre vous faites de la chose la plus ordinaire! S'exclama Varia.

— Je te l'ai dit: c'est un cancanier et un gamin, remarqua Gania.

— Permettez, Barbara Ardalionovna, je continue. Sans doute, je ne puis ni aimer ni respecter le prince; mais c'est un homme foncièrement bon, quoique en même temps… assez ridicule. En tout cas, je n'ai absolument aucune raison de le haïr; lorsque votre frère m'excitait contre lui, je ne faisais semblant de rien; je comptais bien rire au dénouement. Je me doutais que Gabriel Ardalionovitch, en causant avec moi, ne saurait pas retenir sa langue et qu'il me ferait les confidences les plus imprudentes. C'est ce qui est arrivé… Je suis prêt maintenant à l'épargner, mais uniquement par considération pour vous, Barbara Ardalionovna. Après vous avoir expliqué comme quoi il n'est pas si facile de me prendre au piège, je vous découvrirai aussi pourquoi je tenais tant à mystifier votre frère. Sachez que j'ai fait cela par haine, je n'hésite pas à l'avouer. En mourant (car je vais mourir, bien que j'aie pris de l'embonpoint, suivant vous), en mourant, je sentais que je m'en

irais en paradis avec infiniment plus de tranquillité si, auparavant, je pouvais du moins berner un des représentants de cette innombrable classe d'hommes qui m'a persécuté toute ma vie, que toute ma vie j'ai détestée, et dont votre très-estimé frère offre une image si frappante. Je vous hais, Gabriel Ardalionovitch, uniquement parce que, — cela vous paraîtra peut-être étonnant, — uniquement parce que vous êtes le type, l'incarnation, la personnification, le comble de la banalité la plus effrontée, la plus infatuée d'elle-même, la plus plate et la plus répugnante! Vous êtes la banalité bouffie, la banalité qui ne doute de rien et qui se prélasse dans sa sérénité olympienne; vous êtes la routine des routines! Il est écrit que ni dans votre esprit ni dans votre cœur ne naîtra jamais la moindre idée personnelle. Avec cela vous êtes excessivement envieux; vous avez la ferme conviction que vous êtes un grand génie, mais le doute ne laisse pas de vous visiter parfois dans des moments pénibles, alors vous éprouvez des transports de colère et d'envie. Oh! Il y a encore pour vous des points noirs à l'horizon, ils disparaîtront quand vous serez devenu tout à fait bête, ce qui ne tardera pas. En tout cas, vous avez devant vous une route longue et variée, je ne dis pas gaie, et j'en suis bien aise. D'abord, je vous prédis que vous n'obtiendrez pas certaine personne…

— Allons, c'est insupportable! Cria Varia. — Aurez-vous bientôt fini, langue de vipère?

Gania pâle et tremblant ne disait mot. Hippolyte se tut, le considéra longuement et avec jubilation, puis reporta ses yeux sur Varia; ensuite il sourit, salua et sortit sans ajouter une parole.

Gabriel Ardalionovitch aurait pu à bon droit se plaindre de la destinée. Pendant quelque temps, il se promena à grands pas dans la chambre; Varia n'osait ni lui parler, ni même le regarder. À la fin, le jeune homme alla se mettre près d'une fenêtre et tourna le dos à sa sœur. Le bruit recommença en haut, Varia quitta sa place.

— Tu t'en vas? Demanda Gania en se retournant brusquement vers elle. — Attends, regarde cela.

Elle s'approcha et il jeta devant elle, sur une chaise, un petit papier plié en forme de lettre.

— Seigneur! Fit Varia en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Le billet ne contenait que sept lignes:

« Gabriel Ardalionovitch! Convaincue de vos bons sentiments à mon égard, je me décide à vous demander conseil dans une affaire importante pour moi. Je désirerais vous rencontrer demain, à sept heures précises du matin, sur le banc vert. Ce n'est pas loin de notre villa. Barbara Ardalionovna, qui doit absolument vous accompagner, connaît très-bien cet endroit. A. E. »

— Essayez donc de la déchiffrer après cela! Dit Varia en écartant les bras.

Gania n'était guère disposé en ce moment à faire des embarras, toutefois il lui fut impossible de cacher sa satisfaction de ce triomphe qui semblait donner un démenti si formel aux désolantes prédictions d'Hippolyte. Un orgueilleux sourire s'épanouit sur les lèvres du jeune homme, Barbara Ardalionovna elle-même devint radieuse.

— Et cela le jour même où doivent avoir lieu les fiançailles! Allez donc y comprendre quelque chose!

— À ton avis, de quoi veut-elle me parler demain? Questionna Gania.

— Peu importe; le grand point, c'est que, pour la première fois depuis six mois, elle manifeste le désir de te voir. Écoute-moi, Gania: quoi qu'il arrive, quelque tournure que prenne l'entretien, sache que c'est important! C'est très-important! Ne va pas faire encore le fanfaron, prends garde de commettre les mêmes bévues qu'autrefois, mais n'aie pas peur non plus, fais-y attention! Pouvait-elle ne pas deviner pour quel motif j'allais si souvent les voir depuis six mois? Et figure-toi: elle ne m'a pas dit un mot aujourd'hui, elle n'a fait semblant de rien. J'ai été reçue en cachette, à l'insu de la vieille qui, sans cela, m'aurait probablement mise à la porte. Je me suis exposée à ce risque pour toi; coûte que coûte, je voulais savoir…

De nouveaux cris retentirent, venant d'en haut; puis on entendit les pas de plusieurs personnes qui descendaient l'escalier.

L'épouvante s'empara de Varia.

— Pour rien au monde il ne faut le laisser sortir maintenant! Cria-t-elle au plus vite: — qu'il n'y ait pas même une ombre de scandale! Va lui demander pardon!

Mais le père de famille était déjà dans la rue; derrière lui marchait Kolia qui portait son sac. Debout sur le perron, Nina Alexandrovna pleurait; elle

aurait voulu courir après son mari, mais Ptitzine l'en empêcha.

— Cela ne servira qu'à l'exciter encore plus, lui dit-il, — il ne peut aller nulle part, dans une demi-heure on le ramènera, j'ai déjà parlé à Kolia; laissez-le faire ses folies.

— Pourquoi faire ainsi la mauvaise tête? Où allez-vous? Se mit à crier par la fenêtre Gabriel Ardalionovitch: — vous n'avez même pas où aller!

— Revenez, papa, supplia Varia. — Les voisins entendent.

Le général s'arrêta, fit volte-face et s'écria en étendant le bras:

— Je maudis cette maison!

— Et nécessairement sur un ton théâtral! Grommela Gania en fermant la fenêtre avec bruit.

Les voisins entendaient en effet. Varia sortit précipitamment de la chambre.

Resté seul, Gania prit le billet sur la table, le porta à ses lèvres, fit claquer sa langue contre son palais et battit un entrechat.

III

En toute autre circonstance, il ne serait rien résulté de l'incident orageux que nous venons de raconter. Ardalion Alexandrovitch avait déjà eu des crises semblables, — assez rarement, il est vrai, car c'était en général un homme fort paisible et doué d'inclinations plutôt bonnes que mauvaises. Cent fois peut-être, il avait essayé de réagir contre les habitudes de désordre contractées par lui dans ces dernières années. Il se rappelait tout d'un coup qu'il était « père de famille », se réconciliait avec sa femme, versait des larmes sincères. Il vénérait jusqu'à l'adoration Nina Alexandrovna, qui lui pardonnait silencieusement tant de choses et qui continuait à l'aimer, nonobstant l'état de dégradation dans lequel il était tombé. Mais cette lutte généreuse contre les séductions du vice ne durait jamais bien longtemps; le général était aussi, dans son genre, un homme « impétueux »; la vie tranquille et pénitente au sein de sa famille ne tardait pas à lui devenir insupportable et il finissait par se révolter; il avait des accès de colère qu'il se reprochait peut-être dans le moment même où il s'y abandonnait, mais qu'il ne pouvait maîtriser; il cherchait querelle à son entourage, commençait à faire de l'éloquence, exigeait pour sa personne un respect illimité, et, en fin de compte, disparaissait de la maison où parfois il ne remettait pas les pieds de longtemps. Il avait renoncé depuis deux ans à toute intervention dans les affaires de sa famille, et il n'en connaissait que ce qu'il apprenait par ouï-dire.

Mais, cette fois, la « crise du général » ne ressemblait pas aux précédentes. On aurait dit que tout le monde savait quelque chose dont personne n'osait parler. Il y avait trois jours seulement qu'Ardalion Alexandrovitch était rentré dans le giron de la famille, mais, au lieu d'y reparaître avec l'humilité d'un coupable repentant, comme c'était son habitude invariable en pareil cas, il avait, au contraire, dès son retour à la maison, fait preuve d'une irritabilité étrange. Bavard, inquiet, il adressait vivement la parole à tous ceux qu'il rencontrait, et se jetait sur l'auditeur en

quelque sorte comme sur une proie, mais ses conversations roulaient toujours sur des sujets si variés et si inattendus qu'il n'y avait pas moyen de découvrir la véritable cause de son inquiétude présente. Il avait des moments de gaieté, mais le plus souvent il était pensif, sans que, du reste, lui-même sût au juste à quoi il pensait; tout d'un coup il se mettait à raconter quelque chose, — sur les Épantchine, sur le prince, sur Lébédeff, — et brusquement il cessait de parler, avant d'être arrivé à la fin de son récit; lorsqu'on l'interrogeait pour connaître la suite de l'histoire, il ne répondait que par un sourire hébété; d'ailleurs il ne remarquait même pas les questions qui lui étaient adressées. Durant la dernière nuit, il ne fit que soupirer et gémir, ce qui inquiéta fort Nina Alexandrovna; croyant son mari indisposé, elle passa toute la nuit à lui faire chauffer des cataplasmes. Vers l'aurore, le général s'endormit; quatre heures après, il s'éveilla en proie à un violent accès d'hypocondrie qui aboutit à la querelle avec Hippolyte et à la « malédiction » que l'on sait. Pendant ces trois jours, on observa aussi en lui un amour-propre excessif, joint naturellement à une susceptibilité extraordinaire. Kolia assurait sans cesse à Nina Alexandrovna que son père avait le spleen parce qu'il ne buvait plus et peut-être aussi parce qu'il ne voyait plus Lébédeff dont il était devenu depuis quelque temps l'ami intime. Mais, trois jours auparavant, le général s'était brouillé avec Lébédeff; il avait même eu une scène avec le prince. Kolia demanda à celui-ci des explications et finit par se douter qu'il y avait quelque chose que le prince ne voulait pas lui dire. Si, comme Gania le supposait avec beaucoup de vraisemblance, une conversation particulière avait eu lieu entre Hippolyte et Nina Alexandrovna, on s'expliquerait difficilement que ce méchant monsieur à qui Gania avait si hardiment lancé l'épithète de cancanier, ne se fût pas fait aussi un plaisir de mettre Kolia au courant des choses. Peut-être qu'Hippolyte n'était pas un aussi méchant « gamin » que Gania l'avait dit en causant avec sa sœur, ou que, du moins, sa méchanceté était d'un autre genre. Il est également douteux qu'il ait communiqué le résultat de ses observations à Nina Alexandrovna dans le seul but de « lui déchirer le cœur ». N'oublions pas que les causes des actions humaines sont d'ordinaire infiniment plus complexes et plus variées qu'on ne se le figure après l'événement. Parfois le mieux pour le narrateur est de se borner au

simple exposé des faits. Ainsi allons-nous procéder dans l'explication de la catastrophe survenue au général.

Après être allé à Pétersbourg dans l'intention de retrouver Ferdychtchenko, Lébédeff revint le même jour avec Ardalion Alexandrovitch et ne communiqua rien de particulier au prince. Si ce dernier avait été moins distrait et moins absorbé par des préoccupations d'un caractère plus personnel, il aurait pu aisément remarquer que le lendemain et le surlendemain Lébédeff, loin de lui donner aucun éclaircissement, avait paru, au contraire, éviter sa présence. Ce détail ayant enfin attiré l'attention du prince, il se rappela avec surprise que, durant ces deux jours, quand le hasard lui avait fait rencontrer Lébédeff, il l'avait toujours vu rayonnant de satisfaction et le plus souvent en compagnie du général. Les deux amis ne se quittaient guère. Parfois le prince entendait au-dessus de lui des conversations bruyantes et pleines d'entrain, des discussions enjouées auxquelles se mêlaient des rires; une fois même, à une heure fort avancée de la soirée, quelques notes d'une chanson semi-guerrière semi-bachique arrivèrent tout à coup à ses oreilles, et il reconnut aussitôt la basse enrouée du général. Mais soudain le chanteur s'arrêta court. Pendant une heure encore la causerie continua vive et animée, tous les indices donnaient à penser que les deux interlocuteurs étaient ivres. À un certain moment, le prince put deviner qu'ils s'embrassaient et que l'un d'eux fondait en larmes; puis il perçut le bruit d'une violente dispute; après quoi, tout retomba brusquement dans le silence.

Durant tout ce temps Kolia était très-soucieux. Le prince passait la plus grande partie de la journée hors de chez lui, et parfois ne rentrait au logis que fort tard. À son retour, on ne manquait jamais de lui apprendre que Nicolas Ardalionovitch était venu à plusieurs reprises le demander. Mais lorsqu'ils se rencontraient, Kolia ne pouvait rien dire, sinon que, décidément, il était « mécontent » du général et de sa conduite présente: « On les voit continuellement ensemble, ils s'enivrent dans un traktir près d'ici, ils s'embrassent et se font des scènes dans la rue, ils s'excitent l'un l'autre et ne peuvent se quitter. » Quand le prince lui faisait remarquer qu'il en avait toujours été ainsi, Kolia ne savait que répondre, ni comment préciser le motif de son inquiétude actuelle.

Le lendemain du jour où le général avait chanté une chanson bachique et s'était disputé avec Lébédeff, le prince se disposait à sortir vers onze heures du matin, lorsque devant lui apparut tout à coup Ardalion Alexandrovitch extrêmement agité, presque tremblant.

— Depuis longtemps je cherchais l'honneur et l'occasion de vous rencontrer, très-estimé Léon Nikolaïévitch, depuis longtemps, fort longtemps, murmura-t-il en serrant presque à lui faire mal la main du prince, — depuis très, très-longtemps,

Le prince l'invita à s'asseoir.

— Non, je ne m'assiérai pas; d'ailleurs, vous alliez sortir, ce sera… pour une autre fois. Il paraît que je puis vous féliciter de… l'accomplissement… des désirs de votre cœur.

Le prince se troubla. Avec l'aveuglement des amoureux, il se figurait que personne ne voyait, ne devinait et ne comprenait rien.

— De quels désirs parlez-vous? Demanda-t-il.

— Soyez tranquille, soyez tranquille! Je n'alarmerai pas des sentiments très-délicats. Je sais moi-même par expérience qu'on n'aime pas qu'un nez étranger… comme dit le proverbe… se fourre là où on ne le demande pas. J'éprouve cela tous les matins. C'est pour autre chose que je suis venu, pour une affaire importante, très-importante, prince.

Le prince le pria encore une fois de s'asseoir et s'assit lui-même.

— Je ne resterai qu'une seconde… Je suis venu pour avoir un conseil. Sans doute je n'ai pas de but positif dans la vie, mais, me respectant moi-même et… estimant l'esprit pratique, dont le Russe est si dépourvu, en général… je désire me mettre, ainsi que ma femme et mes enfants, dans une position… en un mot, prince, j'ai besoin d'un conseil.

Le prince approuva chaleureusement les intentions du général.

— Allons, tout cela ne signifie rien, interrompit brusquement celui-ci, — tel n'est pas le principal objet de ma visite, je suis venu pour autre chose, pour une affaire grave. J'ai résolu de m'ouvrir à vous, Léon Nikolaïévitch, comme à un homme dont la sincérité des procédés et la noblesse des sentiments sont aussi sûres pour moi que… que… Vous ne vous étonnez pas de mes paroles, prince?

Le prince observait son visiteur sinon avec beaucoup d'étonnement, du moins avec une attention et une curiosité extrêmes. Le vieillard était un peu pâle, ses lèvres tremblaient parfois légèrement, ses mains semblaient ne pouvoir rester en repos. Quoiqu'il ne fût assis que depuis quelques minutes, il s'était déjà levé brusquement à deux reprises, puis avait soudain repris sa place: tous ces mouvements se produisaient évidemment sans qu'il en eût conscience. Des livres se trouvaient sur la table; il en prit un, l'ouvrit tout en causant, et, après y avoir jeté les yeux, se hâta de le fermer; quand il l'eut remis en place, il en prit un autre; celui-ci, il ne l'ouvrit point, mais le garda tout le temps dans sa main droite, qu'il ne cessait de mouvoir en l'air.

— Assez! Cria-t-il tout à coup: — je vois que je vous ai beaucoup dérangé…

— Mais pas du tout, allons donc! Je vous écoute, au contraire, et je voudrais deviner…

— Prince! Je désire me mettre dans une position honorée… Je désire m'estimer moi-même ainsi que… mes droits.

— Par cela seul qu'un homme a ce désir, il est déjà digne de toute estime.

C'était une phrase empruntée à un modèle d'écriture. Le prince pensait que, dans l'état d'esprit où se trouvait Ardalion Alexandrovitch, un aphorisme d'une sonorité creuse mais agréable pourrait exercer sur lui une action calmante.

La phrase plut beaucoup au général. Touché et flatté, il changea de ton instantanément, et, d'une voix solennelle, commença à donner de longues explications. Mais, nonobstant l'attention que le prince prêta aux paroles de son interlocuteur, il lui fut absolument impossible d'y rien comprendre. Pendant dix minutes le général discourut avec une volubilité extrême; on aurait dit qu'il était débordé par l'abondance des idées qu'il avait à exprimer; vers la fin, des larmes mêmes se montrèrent dans ses yeux; malheureusement ses phrases n'avaient ni queue ni tête: c'était un flux de mots incohérents qui se succédaient sans interruption.

— Assez! Vous m'avez compris, et je suis tranquille, acheva-t-il tout à coup en se levant; — un cœur comme le vôtre ne peut pas ne pas comprendre un homme affligé. Prince, vous êtes noble comme l'idéal! Que sont les autres

vis-à-vis de vous? Mais vous êtes jeune et je vous bénis. En fin de compte, je suis venu vous prier de m'indiquer une heure où je puisse avoir avec vous un entretien sérieux, et voilà en quoi consiste mon principal espoir. Je cherche une amitié et un cœur, prince; je n'ai jamais pu venir à bout des exigences de mon cœur.

— Mais pourquoi pas tout de suite? Je suis prêt à vous entendre…

— Non, prince, non! Répliqua vivement le général: — pas tout de suite! Tout de suite est un rêve! C'est trop important, trop important! Cette heure de conversation décidera de mon sort. Ce sera mon heure, et je ne voudrais pas que, dans un moment si sacré, le premier venu, un insolent, put nous interrompre, — il se pencha soudain à l'oreille du prince et poursuivit à voix basse d'un air étrange, mystérieux, presque effrayé, — un insolent qui ne vaut pas le talon… de votre botte, prince adoré! Oh! Je ne dis pas: de ma botte! Notez que je n'ai pas parlé de la mienne; car je me respecte trop pour dire cela sans ambages; mais vous seul êtes capable de comprendre qu'en passant sous silence dans le cas présent le talon de ma botte, je révèle peut-être une fierté, une dignité extraordinaire. Sauf vous, personne ne comprendra cela, et lui moins que tout autre. Il ne comprend rien, prince; il est absolument incapable de comprendre, absolument! Il faut avoir du cœur pour comprendre!

À la fin, le prince fut presque effrayé et il fixa au général une entrevue pour le lendemain à la même heure. Le vieillard se retira grandement réconforté et consolé. Le soir, entre six et sept heures, le prince fit prier Lébédeff de venir une minute auprès de lui.

Lébédeff « tint à honneur », comme il le dit en entrant, de se rendre sans délai à cette invitation. On ne se serait jamais douté, à le voir arriver si vite, que depuis trois jours il évitait de se rencontrer avec le prince. L'employé s'assit sur le bord d'une chaise, grimaçant, souriant, clignant les yeux, se frottant les mains; sa physionomie était celle d'un homme qui s'apprête naïvement à recevoir communication d'une grande nouvelle depuis longtemps attendue et devenue en quelque sorte le secret de Polichinelle. Le prince se sentit de nouveau mal à l'aise: il s'apercevait maintenant que tous comptaient apprendre de lui quelque chose et semblaient vouloir lui adresser

des félicitations; on l'abordait avec des sourires, des clignements d'yeux, des demi-mots significatifs. Keller était déjà passé trois fois, amené lui aussi par le désir évident de féliciter Son Altesse: chaque fois, après avoir commencé un compliment dithyrambique et obscur, il s'était esquivé sans achever son speech. (Depuis quelques jours le boxeur pratiquait avec un redoublement d'assiduité le culte de la bouteille et du billard.) Kolia lui-même, malgré son chagrin, avait à deux reprises, en causant avec le prince, fait allusion à certaine chose.

Sans préambule, d'un ton légèrement fâché, le prince demanda à Lébédeff ce qu'il pensait de l'état présent du général et pourquoi Ardalion Alexandrovitch était dans une telle inquiétude. Il lui raconta en quelques mots la scène précédente.

— Chacun a ses soucis, prince, et… surtout dans notre siècle étrange et inquiet; c'est ainsi, répondit assez sèchement Lébédeff.

Son désappointement et son dépit étaient visibles.

— Quelle philosophie! Observa en souriant le prince.

— Il faut de la philosophie, elle serait très-nécessaire à notre époque, dans son application pratique, mais on la méprise, voilà le malheur. Quant à moi, très-estimé prince, j'ai pu être honoré de votre confiance dans un certain cas que vous connaissez, mais cela jusqu'à un certain point seulement, et jamais en dehors des circonstances qui se rapportaient directement à ce cas unique… Je comprends cela et je ne me plains pas du tout.

— Lébédeff, on dirait que vous êtes fâché?

— Nullement, pas le moins du monde, très-estimé et très-rayonnant prince! S'écria avec exaltation Lébédeff en mettant la main sur son cœur; — au contraire, j'ai compris tout de suite que ni par ma position dans le monde, ni par mon développement intellectuel et moral, ni par ma fortune, ni par mes antécédents, ni par mon savoir, — par rien enfin je ne méritais l'honneur de votre confiance; et que, si je pouvais vous servir, c'était seulement comme esclave; comme mercenaire, pas autrement… je ne suis pas fâché, mais triste.

— Allons donc, Loukian Timoféitch!

— Pas autrement! Maintenant encore j'en ai la preuve! Quand je vous ai rencontré, quand mon cœur et mon esprit se sont attachés à vous, je me

disais: Sans doute je n'ai pas le droit d'attendre des communications amicales, j'en suis indigne, mais peut-être, comme propriétaire de la maison, pourrai-je recevoir, au moment voulu, un ordre ou un avis en vue de certains changements prochains et attendus…

En prononçant ces mots, Lébédeff tenait ses petits yeux fixés sur le visage du prince qui le considérait avec étonneraient; l'employé espérait encore que sa curiosité serait satisfaite.

— Décidément je n'y comprends rien, cria le prince d'un ton presque irrité, — et… vous êtes un terrible intrigant! Ajouta-t-il tout à coup avec un franc éclat de rire.

Lébédeff s'associa aussitôt à cette hilarité; ses yeux rayonnèrent: il croyait toucher à la réalisation de ses espérances.

— Et savez-vous ce que je vous dirai, Loukian Timoféitch? Seulement, ne vous fâchez pas: j'admire votre naïveté et vous n'êtes pas le seul à m'étonner, d'ailleurs! Tenez, en ce moment, vous témoignez un si naïf désir d'apprendre de moi quelque chose que, vraiment, je suis honteux de ne pouvoir vous satisfaire; mais je vous jure que je n'ai absolument rien à vous dire, pouvez-vous imaginer cela? Acheva le prince avec un nouveau rire.

Lébédeff prit un air digne. Sans doute sa curiosité se manifestait parfois trop naïvement et d'une façon importune, mais c'était aussi un homme assez rusé, il savait même dans certains cas garder un silence machiavélique. N'ayant pu arracher aucune confidence à son locataire, il en vint presque à le haïr. Assurément, si le prince se montrait si peu communicatif avec lui, ce n'était pas par mépris, mais parce que Lébédeff l'entreprenait sur un sujet fort délicat. Il n'y avait pas si longtemps que Muichkine considérait encore comme un crime de nourrir certains rêves. Mais sa réserve fut interprétée autrement par Loukian Timoféitch, qui n'y vit qu'une injurieuse marque de défiance; l'employé se crut tenu en suspicion, et la jalousie lui mordit le cœur à la pensée que non-seulement Kolia et Keller, mais même sa propre fille, Viéra Loukianovna, avaient plus de part que lui à la confiance du prince. Peut-être en cet instant même aurait-il pu communiquer au prince une nouvelle du plus haut intérêt pour ce dernier, peut-être l'aurait-il sincèrement désiré, mais, par esprit de vengeance, il se décida à n'en rien faire.

— En quoi donc puis-je vous servir, très-estimé prince, car vous m'avez maintenant… appelé? Demanda-t-il après un silence.

Le prince ne répondit aussi qu'au bout d'une minute.

— Eh bien, voilà, je voulais vous parler du général, et… de ce vol dont vous avez été victime…

— Comment? Quel vol?

— Allons, on dirait que vous ne comprenez pas! Ah! Mon Dieu, Loukian Timoféitch, quelle est cette rage de toujours jouer la comédie? L'argent, l'argent, les quatre cents roubles que vous avez perdus l'autre jour dans un portefeuille, et dont vous êtes venu ici me parler, le matin, avant d'aller à Pétersbourg, — avez-vous compris, à la fin?

— Ah! Il s'agit de ces quatre cents roubles! Dit d'une voix traînante Lébédeff, comme si la lumière venait de se faire dans son esprit. — Je vous remercie, prince, de votre sincère intérêt; il est très-flatteur pour moi, mais… je les ai retrouvés, il y a même déjà longtemps.

— Vous les avez retrouvés! Ah! Dieu soit loué!

— Cette exclamation est d'un cœur noble, car quatre cents roubles ne sont pas une petite affaire pour un homme pauvre qui vit d'un travail pénible et qui a une nombreuse famille…..

— Je ne parle pas de cela! S'écria le prince. — Sans doute, se reprit-il aussitôt, — je suis bien aise aussi que vous ayez retrouvé votre argent, mais… comment donc l'avez-vous retrouvé?

— Le plus simplement du monde: il était sous la chaise sur laquelle j'avais jeté ma redingote; évidemment le portefeuille aura glissé de la poche sur le parquet.

— Comment, sous la chaise? Ce n'est pas possible, vous m'avez dit que vous aviez cherché partout, dans tous les coins; comment donc n'avez-vous pas regardé à l'endroit où il fallait chercher tout d'abord?

— Le fait est que j'y ai regardé! Je me souviens très-bien d'y avoir regardé! Je me suis traîné à quatre pattes sur le parquet, j'ai tâté avec les mains en cet endroit, j'ai reculé la chaise, n'en croyant pas mes propres yeux. Je vois qu'il n'y a rien, la place est vide, pas plus de portefeuille que sur ma main, et malgré cela je me remets à tâter. C'est une petitesse dont l'homme

est coutumier quand il veut absolument retrouver quelque chose… quand il a fait une perte considérable et douloureuse: il voit qu'il n'y a rien, que la place est vide, mais n'importe, il y regarde quinze fois.

— Oui, soit; mais comment cela se fait-il?… Je ne comprends toujours pas, murmura le prince abasourdi, — auparavant, dites-vous, il n'y avait rien là, vous aviez cherché en cet endroit, et tout d'un coup le portefeuille s'y est trouvé?

— Oui, il s'y est trouvé tout d'un coup.

Le prince regarda Lébédeff d'un air étrange.

— Et le général? Demanda-t-il soudain.

— Comment, le général? Questionna Lébédeff feignant encore de ne pas comprendre.

— Ah, mon Dieu! Je vous demande ce qu'a dit le général quand vous avez retrouvé le portefeuille sous la chaise. Précédemment vous l'aviez cherché à deux.

— Précédemment, oui. Mais cette fois, je l'avoue, je me suis tu et j'ai préféré lui laisser ignorer que le portefeuille avait été retrouvé par moi tout seul.

— Mais… pourquoi donc?… Et l'argent n'avait pas disparu?

— J'ai visité le portefeuille, tout y était, il ne manquait pas un rouble.

— Vous auriez dû venir me le dire, observa pensivement le prince.

— Je craignais de vous déranger personnellement, prince, au milieu de vos impressions personnelles, et, peut-être extraordinaires, si je puis m'exprimer ainsi. D'ailleurs, moi-même j'ai fait semblant de n'avoir rien trouvé. Après m'être assuré que la somme était intacte, j'ai fermé le portefeuille et je l'ai remis sous la chaise.

— Mais pourquoi donc?

Lébédeff se mit à rire.

— Pour rien; parce que je voulais pousser plus loin mon enquête, répondit-il en se frottant les mains.

— Ainsi il est encore là maintenant, depuis avant-hier?

— Oh! Non, il n'est resté là que vingt-quatre heures. Voyez-vous, jusqu'à un certain point je désirais que le général le trouvât aussi. Car, me disais-je, si

j'ai fini par le découvrir, pourquoi le général n'apercevrait-il pas aussi un objet qui, pour ainsi dire, saute aux yeux, qu'on voit parfaitement sous la chaise? Plusieurs fois j'ai pris cette chaise et je l'ai changée de place afin que le portefeuille fût tout à fait en évidence, mais le général ne l'a pas remarqué, et cela a duré vingt-quatre heures. Il est clair qu'à présent le général est fort distrait, c'est à n'y rien comprendre; il cause, il raconte des histoires, il rit, et tout d'un coup il se fâche contre moi sans que je sache pour quel motif. Finalement nous sommes sortis de la chambre, j'ai laissé exprès la porte ouverte; il était ébranlé tout de même, il voulait dire quelque chose, apparemment il craignait pour un portefeuille contenant une si forte somme, mais soudain il s'est mis en colère et n'a rien dit; à peine avions-nous fait deux pas dans la rue qu'il m'a planté là et est allé d'un autre côté. Le soir seulement nous nous sommes retrouvés au traktir.

— Mais à la fin vous avez repris votre portefeuille?

— Non, cette même nuit il a disparu de dessous la chaise.

— Alors où est-il donc maintenant?

À ces mots, Lébédeff se dressa brusquement de toute sa taille et regarda le prince d'un air jovial.

— Mais ici, répondit-il en riant, — il s'est trouvé tout d'un coup ici, dans le pan de ma propre redingote. Tenez, regardez vous-même, tâtez.

En effet, dans le pan gauche de la redingote, par devant, s'était formée de la façon la plus apparente une sorte de sac où, au toucher, on pouvait tout de suite reconnaître la présence d'un portefeuille en cuir, qui, sans doute, passant à travers une poche trouée, avait glissé entre la doublure et l'étoffe du vêtement.

— Je l'ai retiré pour le visiter, les quatre cents roubles étaient encore au complet. Je l'ai remis à la même place et depuis hier matin je le porte ainsi dans le pan de ma redingote, je me promène avec, il me bat les jambes.

— Et vous ne remarquez rien?

— Et je ne remarque rien, hé, hé, hé! Et figurez-vous, très-estimé prince, — quoique le sujet ne mérite pas d'attirer si particulièrement votre attention, — mes poches sont toujours en bon état, et tout d'un coup, en une nuit, un pareil trou! J'ai voulu me rendre compte, et, en examinant la déchirure, il m'a

semblé que quelqu'un avait dû faire cela avec un canif; c'est presque invraisemblable!

— Et… le général?

— Hier, il n'a pas décoléré de toute la journée, et aujourd'hui c'est la même chose; il est de très-mauvaise humeur. Par moments il manifeste une gaieté bachique ou une sensibilité larmoyante, puis tout d'un coup il se fâche au point de m'effrayer, positivement! Moi, prince, après tout, je ne suis pas un homme de guerre! Hier nous étions ensemble au traktir; voilà que, comme par hasard, le pan de ma redingote apparaît en évidence avec son gonflement insolite; le général me fait la mine, se fâche. Depuis longtemps déjà il ne me regarde plus en face, si ce n'est quand il est très-pris de boisson ou très-attendri; mais hier il m'a regardé deux fois d'une telle façon que j'en ai eu froid dans le dos. Du reste, demain j'ai l'intention de retrouver le portefeuille, mais d'ici là je passerai encore une petite soirée avec lui au traktir.

— Pourquoi le tourmentez-vous ainsi? Cria le prince.

— Je ne le tourmente pas, prince, je ne le tourmente pas, répliqua avec chaleur Lébédeff; — je l'aime sincèrement et… je l'estime; à présent, vous le croirez ou vous ne le croirez pas, il m'est devenu plus cher que jamais; j'ai commencé à l'apprécier encore plus qu'auparavant!

Ces mots furent prononcés d'un ton si sérieux et avec une telle apparence de sincérité que le prince ne put les entendre sans indignation.

— Vous l'aimez, et vous le faites souffrir ainsi! Voyons, il s'est arrangé de façon à vous faire retrouver l'objet perdu; pour attirer votre attention sur ce portefeuille il l'a placé sous une chaise et dans votre redingote, par cela seul il vous montre bien qu'il ne veut pas ruser avec vous, mais qu'il vous prie ingénument de lui pardonner. Écoutez: il demande pardon! Par conséquent, il compte sur la délicatesse de vos sentiments; par conséquent, il croit à votre amitié pour lui. Et vous réduisez à un tel abaissement un si… honnête homme!

— Très-honnête, prince, très-honnête! Répéta Lébédeff dont les yeux étincelaient; — et vous seul, très-noble prince, étiez capable de dire un mot si juste! Pour cela, je vous suis dévoué jusqu'à l'adoration, quelque pourri de vices que je sois! C'est décidé! Je vais retrouver le portefeuille tout

maintenant, à l'instant même, et pas demain; tenez, je le tire de ma redingote sous vos yeux, le voilà, voilà aussi tout l'argent; tenez, prenez-le, très-noble prince, et gardez-le jusqu'à demain. Demain ou après-demain je le reprendrai.

— Mais faites attention, n'allez pas de but en blanc lui jeter au nez que vous avez retrouvé le portefeuille. Qu'il voie seulement que le pan de votre redingote ne contient plus rien, et il comprendra.

— Oui? Ne vaut-il pas mieux lui dire que je l'ai retrouvé et faire comme si jusqu'alors je ne m'étais douté de rien?

— N-non, dit le prince en réfléchissant, — n-non, maintenant il est trop tard; ce serait plus dangereux; vraiment, vous ferez mieux de ne rien dire. Et soyez gentil avec lui, mais… n'ayez pas trop l'air…. Et…. Vous savez….

— Je sais, prince, je sais, c'est-à-dire, je sais que j'aurai bien du mal à exécuter ce programme; car il faut pour cela avoir un cœur comme le vôtre. D'ailleurs, moi-même je suis vexé: à présent il le prend parfois de trop haut avec moi; il m'embrasse en sanglotant et puis tout d'un coup il se met à m'humilier, il m'accable de railleries méprisantes; allons, je prendrai le portefeuille, et j'étalerai exprès le pan de ma redingote sous les yeux du général, hé, hé! Au revoir, prince, car évidemment je vous dérange, je vous distrais de sentiments très-intéressants, si je puis ainsi parler….

— Mais, pour l'amour de Dieu, silence comme par le passé!

— À la sourdine, à la sourdine!

Quoique l'affaire fût finie, le prince resta plus soucieux peut-être qu'il ne l'avait été auparavant. Il attendit impatiemment l'entrevue qu'il devait avoir le lendemain avec le général.

IV

L'heure fixée pour le rendez-vous était midi, mais le prince s'attarda hors de chez lui, et, quand il rentra à la maison, il y trouva le général qui l'attendait. À première vue il remarqua que le vieillard était mécontent, — peut-être parce qu'il lui avait fallu attendre. Après s'être excusé, le prince se hâta de s'asseoir, mais il éprouvait une gêne étrange, comme si son visiteur était en porcelaine et qu'il craignit à chaque instant de le casser. Jusqu'alors jamais il n'avait été intimidé en présence du général et même il n'aurait jamais supposé que cela pût arriver. Le prince s'aperçut vite qu'il avait devant lui un tout autre homme que la veille: Ardalion Alexandrovitch n'était plus ni troublé, ni distrait, il semblait se posséder parfaitement et son aspect donnait à penser qu'il avait pris quelque résolution définitive. Ce calme, du reste, était plus apparent que réel. En tout cas, une dignité contenue se joignait chez le visiteur à l'aisance aristocratique des manières; ce fut même avec une sorte d'indulgence hautaine qu'il accueillit les excuses du prince, il y répondit en termes aimables mais où perçait néanmoins le chagrin d'un homme fier injustement offensé.

— Je vous ai rapporté le volume que vous m'avez prêté l'autre jour, je vous remercie, dit-il en montrant une livraison de revue qu'il venait de déposer sur la table.

— Ah, oui; vous avez lu cet article, général? Comment l'avez-vous trouvé? Il est curieux, n'est-ce pas? Demanda le prince heureux de pouvoir mettre tout d'abord la conversation sur des choses indifférentes.

— Curieux, si vous voulez, mais grossier et, sans doute, absurde. Peut-être même n'est-ce qu'un tissu de mensonges.

Le général parlait avec aplomb et en traînant un peu la voix.

— Ah, c'est une relation si naïve, le récit d'un vieux soldat qui a été témoin oculaire du séjour des Français à Moscou; certaines choses sont charmantes. D'ailleurs des mémoires écrits de visu sont toujours précieux, quel que soit le narrateur. N'est-il pas vrai?

— À la place du rédacteur en chef, je n'aurais pas inséré cela; pour ce qui est des documents contemporains en général, on accorde plus de créance aux contes d'un menteur effronté mais amusant qu'au témoignage consciencieux d'un homme qui a bien mérité de son pays. Je connais certains mémoires sur l'année 1812 qui… J'ai pris une résolution, prince, je quitte cette maison, — la maison de monsieur Lébédeff.

En même temps le général regardait son interlocuteur d'un air significatif.

— Vous avez votre logement à Pavlovsk, chez… Chez votre fille… Observa le prince, ne sachant que dire. Il se rappelait que le général était venu pour le consulter au sujet d'une affaire fort importante, d'où dépendait son sort.

— Chez ma femme, autrement dit, chez moi et dans la maison de ma fille.

— Excusez-moi, je…

— Je quitte la maison de Lébédeff parce que, cher prince, j'ai rompu avec cet homme; j'ai rompu hier soir en regrettant de ne l'avoir pas fait plus tôt. Je tiens à la considération, prince, et je désire l'obtenir même des personnes à qui je donne, en quelque sorte, mon cœur. Prince, je donne souvent mon cœur et presque toujours je suis trompé. Cet homme était indigne de mon présent.

— Il est fort désordonné, observa posément le prince, — et il a certains défauts… mais au milieu de tout cela on remarque du cœur, un esprit fin et parfois amusant.

Le prince choisissait ses expressions et parlait d'un air respectueux; tout cela flattait le vieillard, quoique, de temps à autre, il examinât encore avec une défiance subite le visage de son interlocuteur. Mais le ton de ce dernier était trop naturel et trop sincère pour laisser place au moindre doute.

— Qu'il possède aussi de bonnes qualités, reprit le général, — j'ai été le premier à le reconnaître, par cela seul que j'ai presque accordé mon amitié à cet individu. Mais je n'ai pas besoin de sa maison, ni de son hospitalité, ayant moi-même une famille. Je ne prétends pas être sans défauts; je suis intempérant; je buvais du vin avec lui et maintenant, peut-être, je pleure en pensant à cela. Mais était-ce uniquement pour la boisson (pardonnez, prince, cette brutale franchise à un homme irrité), était-ce uniquement pour la boisson que je le fréquentais? Non, j'avais été séduit justement par ces

qualités dont vous venez de parler. Mais il y a une limite à tout; et s'il a le front de soutenir devant moi qu'en 1812, étant enfant, il a perdu sa jambe gauche et l'a fait inhumer au cimetière Vagankovskoïé, à Moscou, eh bien, cela passe la mesure, c'est un manque de respect, une insolence…

— Ce n'était peut-être qu'une plaisanterie, il aura dit cela pour rire.

— Je comprends. Un innocent mensonge qu'on raconte pour faire rire, quelque grossier qu'il soit, n'offense pas le cœur de l'homme. Il y a même des gens qui ne mentent que par amitié, en quelque sorte, afin de procurer par là du plaisir à celui avec qui ils causent. Mais si on a l'air de prendre l'auditeur pour un imbécile, si par cette irrévérence on veut peut-être lui montrer qu'on est las de sa société, en ce cas un homme noble n'a qu'une chose à faire: remettre l'insolent à sa place et cesser absolument de le voir.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, le général était devenu rouge d'indignation.

— Mais Lébédeff n'a même pas pu se trouver à Moscou en 1812; il est trop jeune pour cela; c'est ridicule.

— Il y a d'abord cela; mais mettons qu'il fût déjà né à cette époque, comment ose-t-il dire qu'un chasseur français a pointé sur lui une pièce de canon et lui a cassé la jambe comme cela, pour s'amuser; qu'il a ramassé cette jambe, l'a rapportée chez lui, puis l'a fait inhumer dans le cimetière Vagankovskoïé? Il ajoute qu'à l'endroit où elle est enterrée il a fait ériger un monument sur lequel on lit d'un côté: « Ci-gît la jambe du secrétaire de collège Lébédeff » et de l'autre: « Repose, chère cendre, en attendant le jour de la résurrection. » Enfin il assure que tous les ans il fait dire une messe pour elle (ce qui est un sacrilège), et que chaque année il se rend à Moscou afin d'assister à cette cérémonie. Pour me prouver la vérité de ses paroles, il m'invite à venir avec lui à Moscou: il me montrera la tombe et même le canon français qui, dit-il, a été pris par les Russes et se trouve maintenant au Kremlin: c'est le onzième en comptant à partir de la porte, un fauconneau français d'ancien système.

— Et avec tout cela il a bel et bien ses deux jambes, ou, du moins, il paraît les avoir! Fit en riant le prince: — je vous assure que c'est une innocente plaisanterie, ne vous fâchez pas.

— Mais permettez-moi d'avoir aussi mon opinion; quant aux deux jambes qu'il parait posséder, ce ne serait pas encore là un argument tout à fait sans réplique; il prétend qu'il a une jambe articulée…

— Ah, oui, avec une jambe de Tchernosvitoff on peut danser, dit-on.

— Je le sais parfaitement. Lorsque Tchernosvitoff a inventé sa jambe, il s'est empressé de venir me la montrer. Mais c'est beaucoup plus tard que Tchernosvitoff a inventé sa jambe… De plus, Lébédeff assure que sa défunte femme elle-même, pendant toute la durée de leur union, a ignoré qu'il avait une jambe de bois. « Si tu as été en 1812 page de la chambre de Napoléon, m'a-t-il dit quand je lui ai fait remarquer toutes les absurdités de son récit, tu n'as pas le droit de t'étonner que j'aie une jambe enterrée au cimetière Vagankovskoïé. »

— Mais est-ce que vous… commença le prince, et il se troubla.

Sur le moment le général parut, lui aussi, quelque peu troublé, mais il se remit vite et regarda le prince d'un air hautain, presque moqueur.

— Achevez, prince, dit-il d'une voix traînante, — achevez. Je suis indulgent, dites tout: avouez-le, entre ce que vous voyez et ce que vous entendez le contraste vous semble bouffon; vous ne pouvez pas vous imaginer sans rire qu'un homme qui vous offre aujourd'hui le spectacle de son abaissement et de son… inutilité, ait été jadis témoin oculaire… de grands événements. Il ne vous a pas encore fait de… potins?

— Non; Lébédeff ne m'a rien dit, — si c'est de lui que vous parlez…

— Hum… je supposais le contraire. Hier, pendant que j'étais avec lui, la conversation est tombée sur cet… étrange article dont il était question tout à l'heure. J'en ai signalé l'absurdité, et comme moi-même j'ai été témoin oculaire… vous souriez, prince, vous considérez mon visage?

— N-non, je…

— J'ai l'air jeune, poursuivit négligemment le général, — mais je suis un peu plus vieux que je ne le parais. En 1812 j'avais dix ou douze ans. Moi-même je ne sais pas au juste mon âge. Il n'est pas indiqué sur mon état de service; j'ai toujours eu la faiblesse de me rajeunir.

— Soyez-en sûr, général, je ne trouve pas étonnant du tout que vous fussiez à Moscou en 1812, et… sans doute vous pouvez raconter vos

souvenirs, comme tous ceux qui se trouvaient là alors. Un de ces autobiographes moscovites nous apprend au commencement de son livre qu'en 1812 il était un enfant à la mamelle et que les soldats français lui firent manger du pain.

— Voyez-vous, mon cas sort de l'ordinaire, à coup sûr, reprit d'un ton bienveillant le visiteur, — et pourtant, en soi, il n'a rien d'extraordinaire. Très-souvent la vérité parait impossible. Page de la chambre! Cela sonne singulièrement, sans doute. Mais l'aventure d'un enfant qui pouvait avoir alors dix ans s'explique justement par son âge. À quinze ans elle n'aurait pas eu lieu, et cela par la bonne raison qu'à quinze ans je ne me serais pas enfui de chez nous pour aller voir l'entrée de Napoléon à Moscou, je serais resté avec ma mère qui s'était laissé surprendre par l'arrivée des Français et qui tremblait de frayeur dans notre maison de bois de la Staraïa Basmannaïa. À quinze ans j'aurais eu peur, mais à dix je n'ai eu peur de rien, et, me frayant un passage à travers la foule massée devant le palais, je suis arrivé tout près du perron au moment où Napoléon est descendu de cheval.

— Sans doute, vous avez très-justement fait remarquer qu'un enfant de dix ans, par suite même de son jeune âge, pouvait être intrépide… observa timidement le prince.

Il se sentait rougir, et cette pensée le mettait au supplice.

— Sans doute, et tous les événements se sont produits de la façon la plus simple, la plus naturelle, comme on ne peut le voir que dans la réalité; qu'un romancier raconte cela, il y fourrera un tas de détails invraisemblables, impossibles.

— Oh! C'est ainsi, s'empressa de reconnaître le prince: — cette idée m'était déjà venue et j'y pensais encore dernièrement. Je sais un assassinat qui a eu pour mobile le vol d'une montre. À présent les journaux en parlent. Si un écrivain avait inventé cela, les critiques et les gens qui se disent versés dans la connaissance du peuple auraient tout de suite crié à l'invraisemblance, mais, en lisant ce récit dans les faits divers des journaux, vous y retrouvez au plus haut degré le cachet de la réalité russe. Votre observation est parfaitement juste, général! Acheva avec feu le prince, enchanté de pouvoir donner le change au vieillard sur la cause de sa rougeur.

— N’est-ce pas? N’est-ce pas? S’écria Ardalion Alexandrovitch rayonnant de joie. — Un gamin, un enfant qui ne comprend pas le danger, se glisse à travers la foule pour voir un brillant cortège, des uniformes, et enfin un grand homme dont il a beaucoup entendu parler. Car alors, depuis plusieurs années, il n’était question que de lui dans toutes les conversations. Le monde était rempli de ce nom; je l’avais, pour ainsi dire, sucé avec le lait. En passant à deux pas de moi, Napoléon m’aperçoit par hasard; j’étais en costume de bartchénok[82]; mes parents m’habillaient bien. Seul ainsi vêtu, au milieu de cette foule, convenez-en vous-même…

— Sans doute, ça a dû le frapper, lui prouver que tout le monde n’avait pas quitté la ville, et que même des gentilshommes y étaient restés avec leurs enfants.

— Justement, justement! Il voulait attirer à lui les barines. Lorsque son regard d’aigle se fixa sur moi, une flamme s’alluma probablement dans mes yeux, car il s’écria: « Voilà un gaillard bien éveillé! » Puis il me demanda: « Qui est ton père? » Je lui répondis aussitôt d’une voix presque étranglée par l’émotion: « Un général qui est mort sur les champs de bataille de sa patrie. » — « Le fils d’un boyard et d’un brave par-dessus le marché! J’aime les boyards. M’aimes-tu, petit? » La réponse jaillit instantanément de mes lèvres: « Un cœur russe sait distinguer le grand homme même dans l’ennemi de sa patrie! » Je ne me rappelle pas si je m’exprimai littéralement ainsi… j’étais un enfant… mais tel fut certainement le sens de mes paroles! Elles impressionnèrent Napoléon, il réfléchit et dit à son entourage: « J’aime la fierté de cet enfant! Mais si tous les Russes pensent comme lui….. » Il n’acheva pas et entra dans le palais. Je le suivis, mêlé à l’escorte qui ne fit aucune difficulté de m’ouvrir ses rangs, car on me considérait déjà comme un favori. Mais tout cela n’eut que la durée d’un éclair… Je me rappelle seulement qu’en pénétrant dans la première salle, l’empereur s’arrêta soudain devant le portrait de l’impératrice Catherine, le considéra longtemps d’un air rêveur et à la fin s’écria: « C’était une grande femme! » après quoi il passa outre. Au bout de deux jours tout le monde me connaissait déjà au palais et au Kremlin, on m’appelait « le petit boyard ». Je ne revins chez moi qu’à l’heure du coucher; à la maison on avait presque perdu la tête. Le

surlendemain mourut le page de la chambre de Napoléon, le baron de Bazancourt; il n'avait pu résister aux fatigues de la campagne. Napoléon se souvint de moi; on m'alla chercher, on me ramena au palais sans me dire de quoi il s'agissait et, après m'avoir fait mettre l'uniforme du défunt, un enfant de douze ans, on me présenta ainsi vêtu à l'empereur. Il me fit un léger signe de tête; alors on m'apprit que Sa Majesté avait daigné me nommer page de sa chambre. Je fus ravi, le fait est que depuis longtemps déjà j'éprouvais pour lui une ardente sympathie… et puis, vous savez, un bel uniforme, cela fait toujours plaisir à un enfant… Je portais un frac vert foncé chamarré d'or sur toutes les coutures, une culotte blanche en peau de chamois, un gilet de soie blanc, des bas de soie et des souliers à boucles… Quand j'étais de service pour accompagner l'empereur dans ses promenades à cheval, je mettais de grandes bottes à l'écuyère. Quoique la situation ne fût pas brillante et qu'on pressentit déjà de grands désastres, on ne se relâchait pas sur l'étiquette; elle était même d'autant plus strictement observée que l'avenir s'annonçait sous de plus sinistres augures.

— Oui, sans doute… balbutia le prince d'un air presque égaré, — vos mémoires seraient… extrêmement intéressants.

Bien entendu, le général ne faisait que répéter ce qu'il avait déjà raconté la veille à Lébédeff, aussi ses paroles coulaient-elles de source; mais, en ce moment, il jeta de nouveau un coup d'œil inquiet sur son interlocuteur.

— Mes mémoires, répondit-il avec un redoublement de fierté, — écrire mes mémoires? Cela ne m'a jamais tenté, prince! Si vous voulez, ils sont déjà écrits, mais… je les garde dans mon bureau. Quand je serai enterré, qu'ils voient le jour, je ne m'y oppose pas; alors, sans doute, ils seront traduits en plusieurs langues, non pour leur mérite littéraire, mais à cause des grands événements qu'ils relatent et dont j'ai été témoin oculaire. Je n'étais, il est vrai, qu'un enfant à cette époque, mais c'est grâce à mon jeune âge que j'ai pu pénétrer dans l'intimité, dans la chambre à coucher du « grand homme! » La nuit, j'entendais les gémissements de ce « géant dans le malheur », il n'avait pas de raison pour cacher ses chagrins et ses larmes à un enfant, bien que je comprisse déjà que ce qui le désolait, c'était le silence de l'empereur Alexandre.

— Oui, il écrivait des lettres… pour demander la paix… dit avec hésitation le prince.

— Nous ne savons pas au juste quelles propositions étaient contenues dans ces lettres, mais il écrivait chaque jour, à toute heure, il expédiait courriers sur courriers! Son agitation était extrême. Une nuit, comme nous nous trouvions seul à seul, je m'élançai vers lui en pleurant (oh, je l'aimais!): « Demandez, demandez pardon à l'empereur Alexandre! » lui criai-je. J'aurais dû dire: « Faites la paix avec l'empereur Alexandre », mais, comme un enfant que j'étais, j'exprimai naïvement toute ma pensée. « Oh! Mon enfant, répondit-il, — il se promenait de long en large dans la chambre, — oh! Mon enfant, — il semblait alors avoir oublié que je n'avais que dix ans et même il aimait à s'entretenir avec moi. — Oh! Mon enfant, je suis prêt à baiser les pieds de l'empereur Alexandre, mais pour ce qui est du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, oh! À ceux-là haine éternelle et… enfin… tu n'entends rien à la politique! » Il parut se rappeler soudain à qui il parlait, et se tut, mais longtemps encore ses yeux lancèrent des étincelles. Eh bien, que je raconte par écrit tous ces faits, — et j'ai été témoin de faits très-considérables, — que je les livre maintenant à la publicité, aussitôt tous ces critiques, toutes ces vanités littéraires, toutes ces, jalousies, les partis politiques, et… non, votre très-humble serviteur!

— Quant aux partis, sans doute, vous avez raison et je suis de votre avis, répondit le prince après un instant de silence, — tenez, tout dernièrement j'ai lu le livre de Charras sur la campagne de Waterloo. Évidemment c'est un livre sérieux, et les spécialistes assurent qu'au point de vue technique il ne laisse rien à désirer. Mais, à chaque page, perce la joie que l'auteur éprouve de l'humiliation de Napoléon, et si l'on pouvait contester à celui-ci tout talent militaire même dans ses autres campagnes, il semble que Charras en serait excessivement heureux; eh bien, dans un ouvrage si sérieux cela ne vaut rien, parce que c'est l'esprit de parti. Étiez-vous fort occupé alors par votre service auprès de… l'empereur? Ce langage causa la plus grande satisfaction au général. En entendant le prince lui parler d'un ton si naïvement sérieux, il sentit s'évanouir les derniers restes de sa défiance.

— Charras! Oh! J'ai été moi-même indigné! Je lui ai écrit alors, mais… je

ne me rappelle plus maintenant… Vous me demandez si mon service me donnait beaucoup d'occupation? Oh! Non! On m'avait nommé page de la chambre, mais je n'ai jamais pris cela au sérieux. De plus, Napoléon perdit bientôt tout espoir de se concilier les sympathies des Russes, et, comme c'était par politique qu'il m'avait attaché à sa personne, sans doute il n'aurait pas tardé à m'oublier… s'il n'avait pas eu une réelle affection pour moi, j'ose le dire à présent. De mon côté, je me sentais attiré vers lui. Le service se réduisait à peu de chose; il fallait quelquefois se montrer au palais et… accompagner l'empereur dans ses promenades à cheval, voilà tout. J'ai passablement monté à cheval. Il sortait avant le dîner, dans la suite figuraient d'ordinaire Davoust, moi, le mameluk Roustan…

— Constant, ne put s'empêcher d'observer le prince.

— N-non, Constant ne se trouvait pas là alors; il était parti avec une lettre… pour l'impératrice Joséphine; mais, à sa place, il y avait deux ordonnances, quelques uhlans polonais… eh bien, voilà toute la suite, en laissant de côté, naturellement, les généraux et maréchaux dont Napoléon se faisait accompagner pour examiner avec eux l'état des lieux, la disposition des troupes, etc. Le plus souvent il prenait avec lui Davoust, je le vois encore: un homme grand, gros, flegmatique, avec des lunettes et un regard étrange. C'était lui que l'empereur consultait le plus volontiers. Il faisait cas de ses idées. Je me rappelle qu'ils tinrent conseil pendant plusieurs jours; Davoust venait matin et soir; souvent même ils se disputaient. À la fin, Napoléon parut se ranger à l'avis de son conseiller. Je me trouvais dans le cabinet où avait lieu l'entretien, mais on ne faisait pas attention à ma présence. Soudain le regard de Napoléon tombe sur moi, une étrange pensée brille dans ses yeux: « Enfant! Me dit-il tout à coup: — donne-moi ton opinion: si j'embrasse l'orthodoxie et si j'affranchis vos serfs, les Russes se rallieront-ils à moi? » — « Jamais! » M'écriai-je avec indignation. Ce mot frappa Napoléon. « La flamme patriotique qui vient de s'allumer dans les yeux de cet enfant me révèle, dit-il, — la pensée de tout le peuple russe. Assez, Davoust! Tout cela n'est que de la fantaisie! Exposez-moi votre autre projet. »

— Oui, mais ce projet n'était pas mal imaginé tout de même! Dit le prince qui avait écouté le général avec un intérêt visible: — ainsi vous

attribuez cette idée à Davoust?

— Du moins, elle se fit jour durant l'entretien qu'ils eurent ensemble. Sans doute c'était une idée napoléonienne, une idée d'aigle, mais l'autre plan ne manquait pas non plus de crânerie… C'est le fameux « conseil du lion », comme Napoléon lui-même a appelé ce conseil de Davoust. Voici en quoi il consistait: tuer tous les chevaux, les saler, réquisitionner tout le blé possible et hiverner au Kremlin après l'avoir mis en état de défense; puis, le printemps venu, s'ouvrir un passage à travers les Russes. Ce projet séduisait Napoléon. Chaque jour nous faisions à cheval le tour du Kremlin et l'empereur indiquait les travaux à exécuter: ici une lunette, là un ravelin, ailleurs une rangée de blockhaus. Bref, la chose était à peu près arrêtée en principe, mais Davoust insistait pour qu'on prit une résolution définitive. Ils eurent ensemble une nouvelle conférence à laquelle j'assistai encore. Napoléon, les bras croisés, se promenait dans la chambre. Je ne pouvais détacher mes yeux de son visage, mon cœur battait avec force. « Je m'en vais », dit Davoust. « Où? » « Je vais faire saler les chevaux », reprit le maréchal. Napoléon frissonna, son sort allait se décider. « Enfant, me dit-il tout à coup: — que penses-tu de notre dessein? » Naturellement il me faisait cette question, comme parfois, dans un moment suprême, il arrive à l'homme le plus intelligent de jouer son avenir à croix ou pile. Au lieu de répondre à Napoléon, je m'adressai à Davoust: « Général, lui dis-je d'un ton qui avait quelque chose d'inspiré, — retournez chez vous! » Le projet de rester à Moscou fut abandonné. Davoust haussa les épaules et se retira en murmurant: « Bah! Il devient superstitieux! » Et le lendemain on donna l'ordre du départ.

— Tout cela est extrêmement intéressant, remarqua le prince à voix basse, — si tout cela s'est passé ainsi… entendons-nous, je veux dire… se hâta-t-il d'ajouter, craignant d'avoir blessé le général.

Mais, enivré de son récit, Ardalion Alexandrovitch ne se serait peut-être pas arrêté, lors même qu'il eût rencontré chez son interlocuteur l'incrédulité la plus manifeste.

— « Tout cela », dites-vous, prince? S'écria-t-il. — Mais il y a eu plus, je vous assure qu'il y a eu beaucoup plus! Je ne vous ai encore raconté que des misères, des faits politiques! Mais, je vous le répète, j'ai été témoin des

larmes, des gémissements nocturnes de ce grand homme, et cela, personne ne l'a vu, excepté moi! Vers la fin, à la vérité, il ne pleurait plus, mais il gémissait souvent et son visage s'assombrissait de plus en plus. On aurait dit que l'éternité l'avait déjà couvert de son aile. La nuit, nous passions parfois des heures entières, seuls, silencieux, — le mameluk Roustan ronflait dans la pièce voisine. Cet homme dormait comme un sabot. « En revanche il est dévoué à moi et à la dynastie », disait de lui Napoléon. Une fois, je me sentis ému d'une telle pitié que les larmes me vinrent aux yeux; l'empereur s'en aperçut et me considéra avec attendrissement: « Tu me plains! » s'écria-t-il, « toi, un enfant, et peut-être il y a aussi un autre enfant qui me plaint, mon fils, le roi de Rome, tout le reste des hommes me hait, et, dans mon malheur, mes frères seront les premiers à me trahir!… » Je m'élançai vers lui en sanglotant; alors il ne put y tenir; nous nous embrassâmes et confondîmes nos larmes. « Écrivez, écrivez une lettre à l'impératrice Joséphine! » lui dis-je à travers mes sanglots. Napoléon tressaillit, et, après un moment de réflexion: « Tu m'as rappelé un troisième cœur qui m'aime, me répondit-il, — je te remercie, mon ami! » Il s'assit aussitôt devant son bureau et écrivit à Joséphine. Le lendemain, Constant partit avec la lettre.

— Vous avez très-bien fait, dit le prince; — tandis qu'il s'abandonnait à des pensées haineuses, vous avez réveillé eu lui un bon sentiment.

— Justement, prince, c'était à cela que je voulais arriver, et, par une intuition de votre cœur, vous l'avez admirablement compris! S'écria le général enthousiasmé; en même temps, chose étrange, de vraies larmes se montraient dans ses yeux. — Oui, prince, oui, c'était un grand spectacle! Et, savez-vous, je fus sur le point de le suivre à Paris, et, sans doute, j'aurais partagé sa captivité dans l'île torride », mais, hélas! La destinée nous sépara! Nous nous quittâmes: il partit pour l'île torride où, peut-être, dans quelque moment de poignante tristesse, il s'est rappelé les larmes du pauvre petit garçon qui l'embrassait en lui disant adieu à Moscou; moi, je fus envoyé au corps des cadets, où je ne trouvai qu'une discipline brutale, des camarades grossiers, et… Hélas! Tout cela est loin! « Je ne veux pas t'enlever à ta mère et je ne te prendrai pas avec moi! » me dit-il le jour de son départ, « mais je désirerais faire quelque chose pour toi ». Il était déjà à cheval, « Écrivez-moi

quelque chose, comme souvenir, sur l'album de ma sœur », fis-je timidement, car je voyais qu'il était très-agité et très-sombre. Il demanda une plume, prit l'album. « Quel âge a ta sœur? » poursuivit-il, comme il avait déjà la plume en main. « Trois ans », répondis-je. — « Petite fille, alors. » Et il traça ces mots sur l'album:

« Ne mentez jamais. »

« Napoléon, votre ami sincère. »

Un tel conseil et dans un tel moment, avouez, prince…

— Oui, c'est significatif.

— Tant que ma sœur a vécu, — elle est morte en couche, — on a pu voir cet autographe dans son salon, où il était accroché à un mur, sous un transparent. Depuis, je ne sais pas ce qu'il est devenu… mais… ah! Mon Dieu! Déjà deux heures! Comme je vous ai retenu, prince! C'est impardonnable!

Le général se leva.

— Pas du tout! Au contraire! Murmura le prince, — vous m'avez tellement intéressé et… enfin tout cela est si curieux; je vous suis bien reconnaissant!

Ardalion Alexandrovitch serra de nouveau à lui faire mal la main de son interlocuteur et fixa sur lui un regard enflammé; il semblait tout remué par une idée soudaine qui venait de s'offrir inopinément à son esprit.

— Prince! Dit-il, — vous êtes si bon, vous avez le cœur si ingénu, que parfois je suis tenté de vous plaindre. Je vous considère avec attendrissement; oh! Que Dieu vous bénisse! Que votre vie commence et fleurisse… dans l'amour. La mienne est finie! Oh! Pardon, pardon!

Il couvrit son visage de ses mains et se retira en toute hâte. Son émotion était sincère, le prince n'en pouvait douter. Ce dernier comprenait également que le vieillard s'en allait enivré de son succès; mais il le soupçonnait d'appartenir à cette classe de menteurs qui, tout en se grisant de leurs hâbleries, ne s'illusionnent jamais qu'à demi sur la crédulité de leurs auditeurs. Dans le cas présent, il pouvait se faire qu'à l'exaltation succédât bientôt chez le général une confusion extraordinaire, et alors il verrait une offense dans l'indulgente attention avec laquelle le prince l'avait écouté. «

N’ai-je pas eu tort de flatter sa manie? » pensa Muichkine avec inquiétude. Tout à coup il fut pris d’une folle envie de rire et pouffa pendant dix minutes. Peu s’en fallut qu’ensuite il ne se reprochât cette hilarité, mais il reconnut qu’il n’avait lieu de rien regretter, attendu qu’une immense compassion lui avait seule dicté sa conduite à l’égard du général.

Les faits donnèrent raison à ses pressentiments. Le soir, il reçut une lettre étrange. En termes brefs, mais péremptoires, Ardalion Alexandrovitch l’informait qu’il ne voulait plus avoir de relation avec lui, qu’il l’estimait et lui était reconnaissant, mais que même de sa part il se refusait à accepter « des témoignages de pitié humiliants pour la dignité d’un homme déjà assez malheureux sans cela ». Quand le prince apprit que le vieillard était rentré chez Nina Alexandrovna, il fut presque rassuré sur son compte. Mais, comme le lecteur le sait déjà, Ardalion Alexandrovitch alla voir Élisabeth Prokofievna et se comporta chez elle d’une façon déplorable. Sans raconter cette entrevue par le menu, bornons-nous à dire que le visiteur effraya la générale Épantchine, et excita son indignation par d’amères allusions concernant Gania. On le mit honteusement à la porte. Voilà pourquoi le vieillard passa une nuit si agitée, pourquoi aussi, le lendemain, il fut de si méchante humeur, et finalement s’élança hors de la maison, dans un état voisin de la démence.

Kolia, qui ne comprenait encore rien à l’affaire, crut devoir procéder par la sévérité.

— Eh bien, où irons-nous maintenant? Qu’en pensez-vous, général? Dit-il; — vous ne voulez pas aller chez le prince, vous vous êtes brouillé avec Lébédeff, vous n’avez pas d’argent, moi je n’en ai jamais: nous voilà maintenant sur des fèves[83], au milieu de la rue.

— Il est plus agréable d’être avec des femmes que sur des fèves, marmotta le général, — avec ce… calembour, j’ai obtenu un succès étourdissant… dans un cercle d’officiers… en quarante-quatre… en mil… huit cent… quarante-quatre, oui!… Oh! Ne m’en fais pas souvenir, non! « Où est ma jeunesse? Où est ma fraîcheur? » Comme s’écriait… De qui est cette exclamation, Kolia?

— C’est dans Gogol, dans les Âmes mortes, papa, répondit Kolia, et il

jeta à la dérobée un regard inquiet sur son père.

— Les âmes mortes! Oh! Oui, mortes! Quand tu m'enterreras, écris sur ma tombe: « Ci-gît une âme morte! »

« L'opprobre me poursuit. »

Qui a dit cela, Kolia?

— Je n'en sais rien, papa.

Le général interrompit un instant sa marche.

— Éropiégoff n'a pas existé! Érochka Éropiégoff! Fit-il avec véhémence, — et c'est mon fils, mon propre fils!… Éropiégoff, un homme qui m'a tenu lieu de frère pendant onze mois, pour qui je me suis battu en duel… Le prince Vygorietzky, notre capitaine, lui dit, comme on était en train de boire: « Toi, Gricha, où as-tu gagné ta croix de Sainte-Anne? Réponds! — « Sur les champs de bataille de ma patrie, voilà où je l'ai gagnée! » Je crie: « Bravo, Gricha! » Eh bien, un duel s'ensuivit, et plus tard il épousa… Marie Pétrovna Sou… Soutouguine, et il fut tué sur les champs de bataille… Une balle ricocha contre la croix que je portais sur ma poitrine, et alla le frapper en plein front. « Je ne t'oublierai jamais », cria-t-il, et il tomba expirant. Je… J'ai servi honorablement, Kolia; j'ai servi noblement, mais l'opprobre, — « l'opprobre me poursuit! » Nina et toi, vous viendrez visiter ma tombe… « Pauvre Nina! » Je l'appelais ainsi autrefois, Kolia, il y a longtemps, c'était dans les premiers temps de notre mariage, et elle aimait cela… Nina, Nina, quel sort je t'ai fait! Comment peux-tu m'aimer, âme patiente? Ta mère a une âme angélique, Kolia, entends-tu? Angélique!

— Je le sais, papa. Papa, cher, retournons à la maison, près de maman! Tout à l'heure, elle a couru après nous. Eh bien, pourquoi restez-vous là? On dirait que vous ne comprenez pas… Voyons, qu'est-ce que vous avez à pleurer? Kolia lui-même pleurait et baisait les mains de son père.

— C'est à moi que tu baises les mains, à moi!

— Eh bien, oui, à vous, à vous. Qu'est-ce que cela a d'étonnant? Voyons, vous, un général, un homme de guerre, comment n'êtes-vous pas honteux de braire ainsi au milieu de la rue? Allons, venez!

— Dieu te bénisse, cher enfant, pour le respect que tu as conservé à un infâme, — oui, à un vieillard déshonoré, ton père… puisses-tu avoir un fils

qui te ressemble… le roi de Rome… Oh! « Malédiction sur cette maison! »

— Mais qu'est-ce qui se passe donc ici? S'écria Kolia pris d'impatience. — Qu'est-ce qui est arrivé? Pourquoi ne voulez-vous pas revenir maintenant à la maison? Avez-vous perdu l'esprit?

— Je vais t'expliquer, tu sauras tout… je vais tout te dire; ne crie pas, on peut nous entendre… Le roi de Rome… Oh! Que je me sens triste!

« Niania, où est ta tombe? »

Qui a prononcé cette parole, Kolia?

— Je ne sais pas qui, je ne sais pas! Retournons tout de suite à la maison, tout de suite! Je casserai les os à Ganka, s'il le faut… Mais où allez-vous encore?

Mais le général ne voulait rien entendre et entraînait son fils vers le perron d'une maison voisine.

— Où allez-vous? Ce n'est pas là que nous demeurons.

Le vieillard s'assit sur le perron; il tenait toujours Kolia par le bras et s'efforçait de l'attirer plus près de lui.

— Baisse-toi, baisse-toi! Balbutiait-il; — je vais tout te dire… baisse-toi… approche ta tête, je te dirai cela à l'oreille…

— Mais qu'est-ce que vous avez? Fit Kolia effrayé; pourtant il obéit.

— Le roi de Rome… balbutia le général, qui paraissait tout tremblant.

— Quoi?… Et qu'est-ce que vous avez à toujours parler du roi de Rome?… Eh bien?

— Je… je… reprit à voix basse le général en se cramponnant de plus en plus fort à l'épaule de son fils, — je… veux… je te… tout, Marie, Marie… Pétrovna Sou-sou-sou…

Kolia se dégagea, saisit lui-même son père par les épaules, et le regarda d'un air affolé. Le vieillard était pourpre, ses lèvres se violaçaient, de légères convulsions crispaient son visage. Tout à coup il se pencha et commença à s'affaisser doucement sur le bras de Kolia.

Celui-ci comprit enfin ce qu'il en était.

— Il a une attaque d'apoplexie! Cria-t-il d'une voix qui retentit dans toute la rue.

V

Les renseignements recueillis par Barbara Ardalionovna concernant le futur mariage du prince avec Aglaé Épantchine étaient un peu moins précis qu'elle ne l'avait dit à son frère. Peut-être, en femme perspicace qu'elle était, avait-elle deviné ce qui devait arriver dans un avenir prochain; peut-être, désolée de l'évanouissement d'un rêve, auquel, du reste, elle-même n'avait jamais cru, s'était-elle plu, par un sentiment bien humain, à exagérer ce malheur pour ajouter encore au chagrin d'un frère d'ailleurs sincèrement aimé. En tout cas, elle ne pouvait avoir appris des nouvelles si positives en causant avec les demoiselles Épantchine: des allusions, des demi-mots, des paroles et des silences également énigmatiques, voilà tout ce qui avait été offert en pâture à la curiosité de la visiteuse. Mais peut-être aussi que les sœurs d'Aglaé avaient aventuré quelque propos exprès pour faire parler Barbara Ardalionovna, ou, enfin, qu'elles n'avaient pas voulu se refuser la satisfaction féminine de tourmenter un peu leur amie d'enfance: il est probable qu'elles avaient fini par se douter du but poursuivi par Varia dans ses incessantes visites.

D'un autre côté, en assurant à Lébédeff qu'il n'avait rien du tout à lui communiquer et qu'aucun changement ne s'était produit dans son existence, le prince assurément ne mentait pas, mais peut-être se trompait-il un peu. Le fait est que, pour tout le monde, il s'était passé quelque chose de fort étrange: sans que rien de nouveau fût arrivé, la situation s'était grandement modifiée. Avec son sûr instinct de femme, Barbara Ardalionovna avait découvert la vérité.

Comment tous les membres de la famille Épantchine acquirent soudain la conviction qu'il était survenu un événement capital pour Aglaé et que son sort allait se décider, — c'est ce que nous expliquerions très-difficilement. Mais dès que cette idée fut entrée dans les esprits, tous prétendirent l'avoir toujours eue: il y avait beaux jours qu'ils s'étaient aperçus de tout cela, la chose était claire pour eux depuis longtemps, depuis le « chevalier pauvre », et même avant, mais ils ne voulaient pas croire alors à une pareille absurdité.

Ainsi parlaient Alexandra et Adélaïde; bien entendu, Élisabeth Prokofievna renchérissait sur ses filles: elle avait tout prévu, tout deviné avant tous les autres, il y avait déjà longtemps que « son cœur était malade »; que cette assertion fût vraie ou fausse pour le passé, à présent, du moins, l'idée du prince était devenue insupportable à la générale, parce qu'elle lui faisait perdre la tête. Ici surgissait une question qui exigeait une réponse immédiate, et non-seulement la pauvre Élisabeth Prokofievna ne pouvait pas la résoudre, mais, quelques efforts qu'elle fit, elle ne parvenait même pas à la poser devant elle avec une entière netteté. Le point à décider était délicat: « Le prince est-il, oui ou non, un parti avantageux? Tout cela est-il bon ou mauvais? Si c'est mauvais (et on n'en peut douter), pourquoi est-ce mauvais? Et si c'est bon (chose possible aussi), pourquoi est-ce bon? » Quant à Ivan Fédorovitch, naturellement il commença par s'étonner, mais ensuite il avoua tout à coup que « vraiment, lui-même avait cru aussi remarquer quelque chose de ce genre tous ces temps-ci… » Un regard sévère de son épouse lui ferma la bouche, mais, le soir, lorsqu'il se retrouva de nouveau en tête-à-tête avec Élisabeth Prokofievna, le père de famille, mis encore une fois dans la nécessité de parler, exprima soudain et avec une certaine assurance quelques idées assez inattendues: « Au fond, qu'est-ce qu'il y a?…. » (Silence). « Sans doute tout cela est fort étrange, si toutefois c'est vrai, ce que je ne conteste pas, mais…. » (Nouveau silence). « Et, d'un autre côté, à considérer franchement les choses, le prince, en vérité, est un très-brave garçon, et…. Et…. Eh bien, enfin, il a un nom, un nom qui est le nôtre; nous aurons l'air de relever, pour ainsi dire, notre nom de famille abaissé aujourd'hui, aux yeux du monde, s'entend, en se plaçant au point de vue mondain, car, sans doute, le monde… le monde est le monde; mais, après tout, le prince n'est pas non plus sans fortune, en supposant même qu'il ne soit pas fort riche. Il a quelque chose et…. Et…. Et…. » (Cette fois, le général se tut définitivement). Après avoir entendu son mari, Élisabeth Prokofievna entra dans une violente colère.

Suivant elle, tout ce qui avait eu lieu était « une sottise impardonnable, criminelle même, un tableau fantastique, bête et absurde. Ce princillon était d'abord un malade atteint d'idiotisme, ensuite un imbécile; il n'avait ni connaissance du monde, ni place dans la société: à qui le montrer, où le

caser? Il était démocrate comme il n'est pas permis de l'être, il ne possédait pas même le plus petit tchin, et…. Et…. Que dirait la vieille Biélokonsky? Et puis, était-ce un pareil mari que nous rêvions pour Aglaé? » Ce dernier argument était, comme de juste, le principal. Le cœur de la mère saignait à cette pensée, mais en même temps dans son for intérieur une voix secrète lui disait: « Que manque-t-il donc au prince pour être un parti acceptable? Et ce qui tracassait le plus Élisabeth Prokofievna, c'étaient ces objections qu'elle trouvait au fond d'elle-même.

La perspective d'avoir le prince pour beau-frère ne déplaisait pas aux sœurs d'Aglaé; ce projet de mariage ne leur paraissait même pas trop étrange, et, pour un peu, elles l'auraient appuyé, mais les deux jeunes filles avaient résolu de se taire. On savait par expérience dans la famille que plus Élisabeth Prokofievna se montrait hostile à une idée, plus il y avait lieu de supposer qu'au fond elle était déjà acquise à cette idée. Du reste, Alexandra Ivanovna fut bientôt mise en demeure de rompre le silence. Sa mère, qui depuis longtemps avait pris l'habitude de la consulter, l'appelait sans cesse à présent pour lui demander le secours de ses lumières et surtout pour interroger ses souvenirs par des questions de ce genre: « Comment donc tout cela était-il arrivé? Comment personne ne l'avait-il su? Pourquoi alors n'avait-on rien dit? Que signifiait ce vilain « chevalier pauvre »? Pourquoi elle seule, Élisabeth Prokofievna, avait-elle la charge de toutes les préoccupations, de tous les soucis domestiques, tandis que les autres ne faisaient que bayer aux corneilles? » Etc., etc. Alexandra Ivanovna se tint d'abord sur la réserve et se borna à dire qu'elle pensait, comme son père, que le mariage du prince Muichkine avec une des demoiselles Épantchine ne laisserait rien à désirer au point de vue des convenances mondaines. Peu à peu la jeune fille s'échauffa, elle en vint même à soutenir que le prince n'était nullement un imbécile et ne l'avait jamais été: quant à ce fait qu'il n'avait pas de situation officielle, c'était encore une question de savoir si, d'ici à quelques années, chez nous en Russie, l'importance d'un homme ne se mesurerait pas sur autre chose que sur sa position dans le service. À quoi la maman répondit aussitôt en traitant Alexandra de « libre penseuse » et en fulminant de nouveaux anathèmes contre cette « maudite question des femmes », cause de tout le mal. Une

demi-heure après, elle se rendit à la ville et de là à Kamennii Ostroff pour y voir la princesse Biélokonsky, qui justement se trouvait alors de passage à Pétersbourg. Cette dame était la marraine d'Aglaé.

Elle écouta les confidences fiévreuses et désespérées d'Élisabeth Prokofievna sans se laisser aucunement émouvoir par les larmes de la malheureuse mère; elle la considérait même d'un air moqueur. C'était une femme terriblement despotique que la « vieille » Biélokonsky; elle n'oubliait jamais son rang, même avec ses plus anciennes amies; parce que, trente-cinq ans auparavant, elle s'était intéressée à Élisabeth Prokofievna, elle la traitait toujours en « protégée » et ne pouvait lui pardonner son indépendance de caractère. La princesse observa notamment que la visiteuse et les siens « avaient probablement grossi les choses, selon leur invariable habitude, et fait un éléphant d'une mouche; de ce qu'elle venait d'entendre ne résultait pas pour elle la conviction qu'il s'était passé chez eux quelque chose de sérieux; ne valait-il pas mieux attendre et laisser venir les événements? Le prince, à son avis, était un jeune homme comme il faut, mais malade, bizarre et fort insignifiant. Le pire, c'était qu'au vu et au su de tout le monde il entretenait une maîtresse. » Élisabeth Prokofievna comprit très-bien que la princesse Biélokonsky était un peu fâchée de l'insuccès d'Eugène Pavlovitch qu'elle-même avait présenté aux Épantchine. La générale revint à Pavlovsk encore plus irritée qu'elle ne l'était en partant pour Pétersbourg, et tout d'abord elle se mit à invectiver son entourage: « Vous avez perdu l'esprit; décidément les choses ne se font ainsi nulle part, cela ne se voit que chez nous; pourquoi s'est-on tant pressé? Qu'est-ce qui est arrivé? J'ai beau examiner, je ne trouve rien qui m'autorise à penser que quelque chose est arrivé! Attendez, laissez venir les événements! Qu'importe ce qu'Ivan Fédorovitch a cru remarquer! Est-ce qu'il faut faire un éléphant d'une mouche? » Etc., etc.

La conséquence était qu'il fallait se calmer, envisager froidement les choses et attendre. Mais, hélas! Le calme ne dura pas dix minutes, et la générale recommença à s'inquiéter dès qu'elle eut appris ce qui s'était passé en son absence. (On se rappelle que le prince était allé chez les Épantchine à minuit, croyant qu'il était neuf heures; ce fut le lendemain de cette étrange visite qu'Élisabeth Prokofievna se rendit à Kamennii Ostroff.) Les sœurs

d'Aglaé répondirent d'une façon très-détaillée aux questions impatientes de leur maman: « Il n'est rien arrivé du tout, le prince est venu, Aglaé a fait longtemps désirer sa présence et ne s'est montrée qu'au bout d'une demi-heure; sa première parole en entrant a été pour proposer au prince de jouer aux échecs; il n'entend rien à ce jeu et Aglaé l'a battu tout de suite, ce dont elle a été fort contente; elle a fait honte au prince de son ignorance et s'est tellement moquée de lui qu'il faisait peine à voir. Ensuite elle lui a proposé de jouer aux cartes, aux douraki; mais alors les choses ont pris une autre tournure: aux douraki le prince s'est révélé de première force, il a joué comme… comme un maître. C'est en vain qu'Aglaé s'est mise à tricher effrontément, cela ne l'a pas empêchée de perdre coup sur coup toutes les parties, — cinq de suite. Furieuse au point de ne plus se connaître, elle a décoché au prince une foule de mots si désagréables et si blessants qu'il a cessé de rire; il est devenu tout pâle lorsque finalement elle lui a dit: « Je ne mettrai plus le pied dans cette chambre aussi longtemps que vous y serez; c'est même de l'impudence de votre part que de venir chez nous, et à minuit encore, après tout ce qui est arrivé. » Là-dessus, elle est sortie en fermant violemment la porte sur elle. Le prince est parti avec une figure d'enterrement, malgré tous nos efforts pour le consoler. Il nous avait quittées depuis un quart d'heure quand Aglaé est accourue sur la terrasse et cela si précipitamment qu'elle n'avait pas même pris le temps d'essuyer ses yeux où l'on voyait encore des traces de larmes; elle se hâtait ainsi parce que Kolia était arrivé porteur d'un hérisson. Nous nous mîmes toutes à examiner l'animal. En réponse à nos questions, Kolia nous apprit que le hérisson n'était pas à lui, et qu'il avait laissé dans la rue un de ses camarades, un autre gymnasiste, Kostia Lébédeff; ce dernier l'attendait à la porte, il n'avait pas osé entrer parce qu'il portait une hache; ils venaient d'acheter le hérisson et la hache à un moujik qu'ils avaient rencontré sur leur chemin; le moujik avait offert de leur vendre le hérisson et ils le lui avaient payé cinquante kopeks; quant à la hache, ils l'avaient trouvée si belle qu'ils s'étaient décidés d'eux-mêmes à en faire l'acquisition. Après avoir entendu ce récit, Aglaé insista vivement pour que Kolia lui vendit immédiatement le hérisson; voulant l'amadouer, elle en vint à l'appeler « cher Kolia ». Il refusa longtemps, à la

fin il n'y put tenir et alla chercher Kostia Lébédeff; celui-ci arriva effectivement avec une hache, aussi était-il fort confus. Mais on découvrit alors que le hérisson ne leur appartenait pas: c'était la propriété d'un de leurs camarades, un certain Pétroff, lequel leur avait remis des fonds pour qu'ils lui achetassent l'Histoire de Schlosser, dont voulait se défaire un quatrième gymnasiste obligé en ce moment de battre monnaie avec ses livres. Kolia et Kostia se disposaient à faire cette emplette pour le compte de leur ami, quand le hasard avait mis sous leurs yeux ce hérisson et ils n'avaient pas pu s'empêcher de l'acheter; à présent ils rapportaient donc à Pétroff le hérisson et la hache qu'ils avaient achetés avec son argent à la place de l'Histoire de Schlosser. Mais les instances d'Aglaé furent telles qu'ils consentirent enfin à lui vendre l'animal. Une fois qu'elle l'eut en sa possession, elle le déposa, avec l'aide de Kolia, dans une corbeille de jonc et mit une serviette par-dessus, ensuite elle dit à Kolia: « Allez tout de suite chez le prince, remettez-lui ce hérisson et priez-le de ma part de l'accepter comme marque de ma profonde estime. » Kolia promit joyeusement qu'il s'acquitterait sans retard de cette commission, mais il demanda des éclaircissements: « Que signifie le hérisson? Qu'est-ce que veut dire un pareil cadeau? » Aglaé lui répondit que ce n'était pas son affaire. « Je suis sûr, reprit-il, — que ce présent a un sens allégorique. » Aglaé, fâchée, lui déclara tout net qu'il était un moutard et rien de plus. « Si je ne respectais pas en vous la femme, répliqua aussitôt Kolia, — et si, en outre, je n'étais pas retenu par le respect de mes principes, je vous prouverais immédiatement que je sais répondre à une pareille insulte. » Mais, au bout du compte, Kolia partit, enchanté, avec le hérisson, et Kostia Lébédeff le suivit. La colère d'Aglaé se dissipa vite; voyant que Kolia agitait trop violemment la corbeille qui contenait le hérisson elle lui cria de la terrasse, comme si elle ne venait pas d'avoir une querelle avec lui: « Je vous en prie, cher Kolia, prenez garde de le laisser tomber! » Kolia ne parut pas non plus lui avoir gardé rancune, car il s'arrêta et répondit avec le plus grand empressement: « Non, je ne le laisserai pas tomber, Aglaé Ivanovna, n'ayez pas peur! » après quoi, il reprit sa course. Aglaé éclata de rire, et, fort contente, remonta vivement dans sa chambre. Pendant tout le reste de la journée sa gaieté ne s'est pas démentie. »

Ces nouvelles bouleversèrent Élisabeth Prokofievna; le hérisson surtout la rendit perplexe. Que signifiait ce hérisson? Qu'y avait-il là-dessous? C'était un signe convenu, n'est-ce pas? Un télégramme? Le pauvre Ivan Fédorovitch, qui, par hasard, se trouvait là lorsque sa femme posait anxieusement ces questions, ne fit par sa réponse que verser de l'huile sur le feu. Selon lui, il n'y avait pas ombre de télégramme dans cet envoi, le hérisson était tout bonnement un hérisson, et, s'il signifiait quelque chose, ce ne pouvait être qu'amitié, oubli des injures, réconciliation; bref tout cela n'était qu'une gaminerie, au demeurant innocente et pardonnable.

Nous noterons entre parenthèses que le général avait deviné juste. Rentré chez lui après s'être vu bafoué et mis à la porte par Aglaé, le prince était depuis une demi-heure plongé dans le plus sombre désespoir lorsque Kolia arriva tout à coup avec le hérisson. Aussitôt les nuages se dissipèrent, le prince fut comme ressuscité d'entre les morts; il interrogeait Kolia, buvait avidement chaque parole de son jeune ami, lui faisait répéter dix fois les mêmes choses, riait comme un enfant et serrait à chaque instant les mains des deux gymnasistes qui riaient aussi en le regardant avec leurs yeux clairs. Ainsi Aglaé pardonnait et le prince pouvait retourner chez elle ce soir même; or cela, pour lui, ce n'était pas seulement le principal, c'était tout!

— Que nous sommes encore enfants, Kolia! Et… et… que c'est bon d'être enfant! S'écria-t-il enfin dans sa joyeuse ivresse.

— Elle est tout simplement amoureuse de vous, prince, rien de plus! Répondit avec autorité Kolia.

Le prince rougit, et, cette fois, ne prononça pas un mot. Kolia frappa dans ses mains en riant; au bout d'un instant, le prince se mit à rire aussi, mais ensuite le temps lui parut fort long jusqu'au soir; de cinq minutes en cinq minutes il regardait sa montre.

Cependant l'agitation d'Élisabeth Prokofievna ne faisait que s'accroître; quoi que pussent lui dire son mari et ses filles, elle envoya chercher Aglaé, voulant lui poser une dernière question et obtenir d'elle une réponse nette, péremptoire, « pour en finir d'un coup avec tout cela et n'avoir plus jamais à y revenir! » « Autrement, ajouta-t-elle, — je ne vivrai pas jusqu'au soir! » Alors seulement la famille Épantchine s'aperçut des proportions absurdes que

l'incident avait prises. Aglaé feignit l'étonnement, s'indigna, ricana, mais, sauf des railleries à l'adresse du prince et de tous ceux qui la questionnaient, — on ne put rien tirer d'elle. Élisabeth Prokofievna se mit au lit et ne quitta sa chambre qu'à l'heure du thé, au moment où le prince allait arriver. Elle attendit ce dernier en tremblant, et, lorsqu'il parut, elle faillit avoir une attaque de nerfs.

De son côté, le prince fit son entrée timidement, presque à tâtons; avec un sourire étrange sur les lèvres, il examinait en plein visage toutes les personnes présentes et semblait leur demander pourquoi Aglaé n'était pas dans la chambre; il avait tout de suite remarqué l'absence de la jeune fille et cette circonstance l'inquiétait. La société ne se composait, ce soir-là, que des membres de la famille. Le prince Chtch… était encore à Pétersbourg, où il avait à s'occuper de certaines affaires par suite du décès de Kapiton Alexiévitch (l'oncle d'Eugène Pavlovitch). « Que n'est-il ici! Il dirait quelque chose », pensait tristement Élisabeth Prokofievna. Ivan Fédorovitch paraissait extrêmement soucieux; Alexandra et Adélaïde étaient sérieuses, on aurait dit qu'elles gardaient exprès le silence. La maîtresse de la maison ne savait de quoi parler. À la fin, elle fit de but en blanc une charge à fond contre les chemins de fer, et regarda le visiteur d'un air de défi.

Hélas! L'absence d'Aglaé enlevait au prince tous ses moyens et il avait presque perdu la tête. D'une voix mal assurée il commença une phrase sur l'utilité des chemins de fer, mais Adélaïde s'étant soudain mise à rire, il se troubla de nouveau. Dans ce même instant, Aglaé entra calme et grave; après avoir cérémonieusement rendu au visiteur le salut qu'elle avait reçu de lui, elle alla s'asseoir non sans solennité à la place la plus en vue près de la table ronde, puis elle fixa sur le prince un regard interrogateur. Chacun comprit qu'une explication décisive était imminente.

— Vous avez reçu mon hérisson? Demanda-t-elle d'un ton ferme et presque irrité.

Le prince se sentit défaillir.

— Oui, répondit-il en rougissant.

— Dites tout de suite ce que vous pensez de cela. C'est nécessaire pour la tranquillité de maman et de toute notre famille.

— Écoute un peu, Aglaé… fit brusquement le général pris d'inquiétude.

— Cela, cela passe toutes les bornes! S'écria dans son saisissement Élisabeth Prokofievna.

— Que parlez-vous de bornes, maman? Il ne s'agit pas de cela! Répliqua vivement la jeune fille. — J'ai envoyé aujourd'hui un hérisson au prince et je désire connaître sa pensée. Eh bien, prince?

— C'est-à-dire, quelle pensée, Aglaé Ivanovna?

— Sur le hérisson?

— Permettez… je suppose, Aglaé Ivanovna, que vous voulez savoir comment j'ai reçu… le hérisson… ou, pour mieux dire, comment j'ai envisagé… cet envoi… d'un hérisson, c'est-à-dire… en ce cas, je pense qu'en un mot…

Il étouffait et ne put continuer.

— Eh bien, vous n'avez pas dit grand'chose, reprit Aglaé après avoir attendu cinq secondes. — Soit, je consens à laisser là le hérisson; mais je suis bien aise de pouvoir en finir une bonne fois avec tous les malentendus au milieu desquels nous nous débattons. Permettez-moi d'apprendre enfin personnellement et de votre propre bouche si, oui ou non, vous me recherchez en mariage.

— Ah, Seigneur! Laissa échapper Élisabeth Prokofievna.

Le prince frissonna et recula d'un pas. Ivan Fédorovitch resta comme pétrifié; Alexandra et Adélaïde froncèrent le sourcil.

— Ne mentez pas, prince, dites la vérité. On me fait subir à propos de vous des interrogatoires étranges; les questions dont on me harcèle ont-elles quelque raison d'être? Eh bien?

— Je ne vous ai pas demandée en mariage, Aglaé Ivanovna, dit le prince en s'animant tout à coup, — mais… vous savez vous-même que je vous aime et que je crois en vous… même maintenant…

— Ma question était celle-ci: Demandez-vous ma main, oui ou non?

— Je la demande, répondit-il plus mort que vif.

Ces mots causèrent une sensation profonde et générale.

— Ce n'est pas comme cela, chère amie, observa Ivan Fédorovitch fort agité, — c'est… c'est presque impossible, si c'est ainsi, Glacha… Excusez,

prince, excusez, mon cher!…

Puis il appela sa femme à son secours:

— Élisabeth Prokofievna! Il faudrait… approfondir…

— Je refuse, je refuse! Vociféra-t-elle avec un geste de violente répugnance.

— Souffrez, maman, que je dise aussi mon mot; dans cette affaire, me semble-t-il, je puis bien avoir voix au chapitre: l'instant présent est capital dans mon existence (telles furent les expressions mêmes d'Aglaé), et je tiens à m'édifier personnellement; du reste, je suis bien aise que tout le monde soit témoin… Permettez-moi donc de vous adresser une question, prince: si vous « nourrissez de telles intentions », avec quoi comptez-vous assurer mon bonheur?

— Je ne sais, en vérité, comment vous répondre, Aglaé Ivanovna; ici… ici que répondre? Et puis… est-ce nécessaire?

— Vous êtes troublé, paraît-il, vous respirez difficilement; reposez-vous un peu et reprenez vos esprits; buvez un verre d'eau; du reste, on va vous donner du thé.

— Je vous aime, Aglaé Ivanovna, je vous aime beaucoup; je n'aime que vous, et… ne plaisantez pas, je vous prie, je vous aime beaucoup.

— Mais pourtant c'est une affaire grave, nous ne sommes pas des enfants, et il faut considérer la chose au point de vue positif… Veuillez me dire maintenant en quoi consiste votre fortune.

— Eh bien, eh bien, eh bien, Aglaé! À quoi penses-tu? Ce n'est pas ainsi, ce n'est pas ainsi… marmotta le général épouvanté.

— C'est une honte! Grommela Élisabeth Prokofievna assez haut pour être entendue.

— Elle est folle! Murmura Alexandra.

— Ma fortune… vous voulez dire, mon argent? Demanda le prince étonné.

— Précisément.

— J'ai… j'ai à présent cent trente-cinq mille roubles, balbutia-t-il, tandis que son visage se couvrait de rougeur.

Aglaé n'essaya pas de cacher le désappointement que lui causait cette

réponse.

— Seulement? Reprit-elle à haute voix et sans rougir le moins du monde: — du reste, cela ne fait rien, surtout si l'on y va avec économie… Vous avez l'intention de servir?

— Je voulais passer l'examen de précepteur…

— C'est une excellente idée; sans doute, cela augmentera nos ressources. Vous avez en vue de devenir gentilhomme de la chambre?

— Gentilhomme de la chambre? Je n'y ai jamais pensé, mais…

C'en était trop: Adélaïde et Alexandra se tordirent. Depuis longtemps déjà, la première avait remarqué que le visage d'Aglaé se plissait comme quand on lutte contre une envie de rire comprimée à grand'peine. En voyant ses sœurs s'esclaffer, Aglaé voulut prendre un air menaçant, mais son sérieux d'emprunt ne dura pas une seconde, elle-même n'y put tenir et s'abandonna soudain à une hilarité folle, presque hystérique; à la fin elle se leva d'un bond et s'élança hors de la chambre.

— Je savais bien que ce n'était qu'une plaisanterie et rien de plus! Cria Adélaïde: — il n'y a eu là qu'un jeu depuis le commencement, depuis le hérisson.

— Non, voila, je ne permets pas cela, je ne le permets pas! Proféra avec colère Élisabeth Prokofievna, et elle se précipita aussitôt sur les pas d'Aglaé. Alexandra et Adélaïde s'empressèrent de la suivre. Il ne resta dans la chambre que le prince et le général.

— C'est… c'est… pouvais-tu t'imaginer quelque chose de pareil, Léon Nikolaïtch? Fit brusquement le père de famille qui, à coup sûr, ne se rendait pas bien compte lui-même de ce qu'il voulait dire, — non, sérieusement, sérieusement?

— Je vois qu'Aglaé Ivanovna s'est moquée de moi, répondit tristement le prince.

— Attends un peu, mon ami; je vais m'en aller, mais toi, attends une minute… parce que… toi, du moins, Léon Nikolaïtch, explique-moi comment tout cela est arrivé et ce que tout cela signifie, dans son ensemble, pour ainsi dire. Conviens-en toi-même, mon ami, je suis père; mais tout père que je suis, je n'y comprends rien; ainsi, toi, du moins, explique-moi…

— J'aime Aglaé Ivanovna; elle le sait et… je crois qu'elle le sait depuis longtemps.

Le général haussa les épaules.

— C'est étrange, étrange… et tu l'aimes beaucoup?

— Je l'aime beaucoup.

— C'est étrange, tout cela m'étonne. C'est-à-dire que la surprise est telle pour moi que… Vois-tu, cher, je ne parle pas de la fortune (pourtant je te croyais plus riche), mais… pour moi le bonheur de ma fille… enfin… es-tu capable, pour ainsi dire, de faire ce… bonheur? Et… et… qu'est-ce que c'est que cela? Une plaisanterie de sa part ou bien une chose sérieuse? Je ne dis pas de ton côté, mais du sien?

Derrière la porte retentit la voix d'Alexandra appelant son père.

— Attends, mon ami, attends! Attends et réfléchis, j'arrive tout de suite… dit-il, et, avec une précipitation presque inquiète, il accourut à l'appel d'Alexandra.

Il trouva sa femme et sa fille pleurant dans les bras l'une de l'autre. C'étaient des larmes de bonheur, d'attendrissement et de réconciliation. Aglaé baisait les mains, les joues, les lèvres de sa mère; toutes deux se tenaient étroitement enlacées.

— Eh bien, regarde-la, Ivan Fédorovitch, la voilà maintenant tout entière! Dit Élisabeth Prokofievna.

Aglaé releva sa tête jusqu'alors appuyée contre la poitrine de sa maman et, avec un bruyant éclat de rire, tourna vers le papa sa petite figure heureuse bien qu'encore humide de larmes; puis elle courut auprès du général, le serra avec force dans ses bras et lui prodigua les baisers; après quoi, la jeune fille revint cacher son visage dans le sein maternel, et se mit de nouveau à pleurer. Élisabeth Prokofievna ramena sur elle le bout de son châle.

— Eh bien, tu nous en fais de belles, cruelle fillette que tu es! Dit la mère, mais cette parole de reproche fut prononcée d'un ton joyeux, la générale semblait soulagée tout à coup d'un pesant fardeau.

— Cruelle! Oui, cruelle! Reconnut aussitôt Aglaé. — Je suis une vilaine, une enfant gâtée! Dites-le à papa. Ah! Mais il est ici. Papa, vous êtes ici? Écoutez! Ajouta-t-elle en riant à travers ses larmes.

Rayonnant de bonheur, Ivan Fédorovitch baisa la main de sa fille qui le laissa faire.

— Chère amie, mon idole! S'écria-t-il; — ainsi tu aimes ce… jeune homme?

À ces mots, Aglaé releva brusquement la tête.

— Non, non, non! Je ne puis souffrir… votre jeune homme, je ne puis le souffrir! Répliqua-t-elle avec une violence inattendue, — et si vous osez encore une fois, papa… je vous parle sérieusement; vous entendez: je parle sérieusement!

Le fait est qu'elle n'avait pas l'air de plaisanter: son visage s'était empourpré et ses yeux étincelaient. Le papa eut peur, mais Élisabeth Prokofievna lui fit un signe derrière Aglaé et il comprit ce que voulait dire ce geste: « Ne la questionne pas. »

— S'il en est ainsi, mon ange, c'est comme tu veux, tu es libre; il attend là tout seul, ne faudrait-il pas lui faire entendre délicatement qu'il doit s'en aller?

À son tour le général cligna de l'œil à sa femme.

— Non, non, c'est inutile; la « délicatesse » surtout est de trop ici; retournez vous-mêmes près de lui, je viendrai ensuite, aussitôt après vous. Je veux demander pardon à ce… jeune homme, car je l'ai offensé.

— Tu l'as même offensé gravement, observa d'un ton sérieux Ivan Fédorovitch.

— Eh bien, par conséquent… non, il vaut mieux que vous restiez tous ici et que je me présente d'abord seule, mais sitôt que je serai entrée, vous arriverez; cela vaut mieux ainsi.

Elle alla jusqu'à la porte, puis tout à coup revint sur ses pas:

— Je vais me mettre à rire! Je crèverai de rire! Dit-elle tristement.

Mais au même instant elle tourna sur ses talons et courut retrouver le prince.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela? Qu'en penses-tu? Se hâta de demander Ivan Fédorovitch.

— Je n'ose même pas le dire, répondit avec non moins d'empressement Élisabeth Prokofievna, — mais, à mon avis, c'est clair.

— Selon moi aussi, c'est clair. Clair comme le jour. Elle aime.

— Ce n'est pas assez dire, elle est éperdument éprise, ajouta Alexandra Ivanovna, — mais de qui?

— Que Dieu la bénisse, puisque telle est sa destinée! Reprit Élisabeth Prokofievna, et elle fit pieusement le signe de la croix.

— C'est sa destinée, cela est évident, acquiesça le général, — et on n'échappe pas à sa destinée!

Là-dessus, tous se rendirent au salon où les attendait une nouvelle surprise.

Ce fut avec une sorte de timidité et non en éclatant de rire, comme elle l'avait craint, qu'Aglaé s'approcha du prince.

— Pardonnez à une enfant gâtée, à une fille bête et mauvaise, commença-t-elle en lui prenant la main, — et soyez sûr que tous nous vous estimons énormément. Si je me suis permis de tourner en ridicule votre belle… votre bonne ingénuité, ne considérez cela que comme une gaminerie d'enfant; pardonnez-moi d'avoir insisté sur une sottise qui, sans doute, ne peut avoir la moindre conséquence… acheva-t-elle d'un ton particulièrement significatif.

Le père, la mère et les sœurs arrivèrent au salon à temps pour voir et entendre tout cela; chacun fut frappé de la phrase: « une sottise qui ne peut avoir la moindre conséquence », on remarqua plus encore le sérieux d'Aglaé pendant qu'elle prononçait ces mots. Tous les membres de la famille se regardèrent les uns les autres, comme pour se demander l'explication de cette parole; mais le prince était aux anges, il ne semblait pas avoir compris ce que la jeune fille venait de dire.

— Pourquoi parlez-vous ainsi? Balbutia-t-il. — Pourquoi… demandez-vous… pardon…

Il voulait dire que ce n'était pas la peine de lui demander pardon. Nous ne jurerions pas qu'il n'eût point remarqué, lui aussi, la phrase significative d'Aglaé, mais peut-être, en homme étrange qu'il était, se réjouissait-il de ce qui aurait dû le désoler. Quoi qu'il en soit, une chose certaine, c'est qu'il se sentait au comble du bonheur par ce fait seul qu'il pouvait encore aller voir Aglaé, qu'on lui permettait de lui parler, de s'asseoir à côté d'elle, de se promener avec elle, et — qui sait? — peut-être se serait-il contenté de cela

toute sa vie! (Selon toute apparence, cette passion si peu exigeante contribuait aussi à inquiéter secrètement Élisabeth Prokofievna; elle avait deviné dans le prince un amoureux platonique: il y avait bien des choses que la générale appréhendait in petto, sans pouvoir formuler ses craintes.)

On se ferait difficilement une idée de l'animation et de l'entrain du prince pendant cette soirée. Sa gaieté était telle qu'en le regardant on devenait gai soi-même, — ainsi s'exprimèrent plus tard les sœurs d'Aglaé. Il se montra très-causeur, ce qui ne lui était plus jamais arrivé depuis le jour où, six mois auparavant, avait eu lieu sa première visite chez les Épantchine. Après son retour à Pétersbourg, Muichkine avait pris pour règle de garder le silence et, tout dernièrement, devant tout le monde, il s'était échappé à dire au prince Chtch… qu'il devait se taire, parce qu'il n'avait pas le droit de discréditer une idée en s'en faisant l'interprète. Cette fois il parla presque seul durant toute la soirée, il raconta beaucoup de choses, aux questions qu'on lui posa il répondit nettement, avec joie, et d'une façon détaillée. Du reste, ses paroles ne ressemblaient en rien à des propos galants; toutes avaient trait à des sujets sérieux, parfois élevés. Le prince exposa quelques vues qui lui étaient propres, quelques observations faites par lui; tout cela aurait même été ridicule, si ce n'avait pas été « si bien dit »; telle fut, du moins, l'opinion émise après la soirée par tous les auditeurs. Le général aimait les conversations sérieuses, pourtant lui et sa femme trouvaient dans leur for intérieur que c'était trop savant; aussi, vers la fin, devinrent-ils moroses. Mais, avant de prendre congé, le visiteur raconta plusieurs anecdotes très-comiques, et cela en riant lui-même de si bon cœur que les autres rirent aussi, — moins de ses anecdotes que de sa gaieté. Quant à Aglaé, à peine prononça-t-elle un mot de toute la soirée; en revanche elle prêtait une attention soutenue aux paroles de Léon Nikolaïévitch, ou, pour mieux dire, elle l'observait plus encore qu'elle ne l'écoutait.

— Elle le regarde tout le temps, elle ne le quitte pas des yeux, dit ensuite Élisabeth Prokofievna à son mari, — tant qu'il parle, elle reste suspendue à ses lèvres, elle recueille le moindre mot qui sort de sa bouche, et si on lui dit qu'elle l'aime, la voilà furieuse!

— Que faire? La destinée! Répondit avec un haussement d'épaules Ivan

Fédorovitch, et longtemps encore il répéta ce petit mot qu'il affectionnait. Ajoutons qu'en sa qualité d'homme positif, le général trouvait aussi beaucoup à redire au présent état des choses; ce qui le contrariait surtout, c'était le vague de l'affaire, mais, pour le moment, il avait résolu de se taire et d'observer… Élisabeth Prokofievna.

À cette accalmie succédèrent bientôt de nouveaux orages. Dès le lendemain, Aglaé recommença à se quereller avec le prince, et il en fut de même tous les jours suivants. Durant des heures entières, le pauvre amoureux était en butte aux railleries de sa bien-aimée. Parfois, à la vérité, ils passaient une heure en tête-à-tête sous une charmille, dans le petit jardin attenant à la maison, mais on remarquait que, pendant ce temps-là, le prince faisait presque toujours quelque lecture à Aglaé.

— Savez-vous? L'interrompit-elle un jour qu'il lui lisait le journal, — je me suis aperçue que vous êtes fort ignorant. Si l'on vous demande en quelle année a eu lieu tel événement, ce qu'a fait tel personnage, de quel livre est tirée telle pensée, vous restez bouche béante, ou peu s'en faut. C'est pitoyable.

— Je vous ai dit que je n'ai guère d'instruction, répondit le prince.

— S'il en est ainsi, qu'avez-vous donc? Comment donc puis-je vous estimer, après cela? Continuez; mais non, c'est inutile, cessez de lire.

Et le soir de ce même jour se produisit un petit incident qui parut fort louche à tous les Épantchine. Le prince Chtch…. Revint de Pétersbourg. Aglaé fut très-aimable avec lui et s'informa longuement d'Eugène Pavlovitch. (Le prince Léon Nikolaïévitch n'était pas encore arrivé.) Tout à coup le prince Chtch…. Se permit de laisser entendre qu'il y aurait « prochainement du nouveau dans la famille », et fit allusion à une parole qu'Élisabeth Prokofievna avait prononcée par mégarde: « Il faudra peut-être retarder encore le mariage d'Adélaïde, pour que les deux noces soient célébrées en même temps. » Aglaé ne se connut plus en entendant émettre « toutes ces stupides suppositions »; dans sa colère, elle en vint à dire entre autres choses qu' « elle n'avait pas encore l'intention de remplacer la maîtresse de personne ».

Ces mots frappèrent tout le monde, mais surtout le père et la mère. Dans

une conférence secrète avec son mari, Élisabeth Prokofievna insista pour qu'on mit le prince en demeure de s'expliquer catégoriquement au sujet de Nastasia Philippovna.

Ivan Fédorovitch jura qu'il n'y avait là qu'une « boutade » provenant de la « pudeur » d'Aglaé, et que, si le prince Chtch… n'avait pas parlé mariage, elle n'aurait pas fait cette sortie, car elle-même savait très-bien que tout cela était une calomnie de méchantes gens, pas autre chose, et que Nastasia Philippovna allait épouser Rogojine; qu'enfin le prince n'avait pas les relations qu'on lui prêtait, et que même, pour dire toute la vérité, il ne les avait jamais eues.

Cependant le prince continuait à goûter un bonheur exempt de toute inquiétude. Oh! Sans doute, il surprenait bien parfois dans les regards d'Aglaé un je ne sais quoi de sombre et d'impatient, mais il croyait plutôt à quelque autre chose et n'attachait aucune importance à cela. Une fois convaincu, il ne pouvait plus être ébranlé dans sa conviction. Peut-être avait-il tort d'être si tranquille; ainsi, du moins, en jugeait Hippolyte, qui, un jour, le rencontra par hasard dans le parc et l'aborda.

— Eh bien, n'avais-je pas raison, dans le temps, de vous dire que vous étiez amoureux? Commença-t-il.

Le prince lui tendit la main et le complimenta sur sa « bonne mine ». Comme il arrive souvent aux poitrinaires, le malade semblait en effet très-gaillard.

Il avait accosté le prince dans l'intention de lui décocher quelque trait piquant à propos de son air heureux, mais, changeant aussitôt d'idée, il se mit à parler de lui, se répandit en récriminations diffuses et passablement décousues.

— Vous ne sauriez vous imaginer, acheva-t-il, — à quel point tous ces gens-là sont irascibles, mesquins, égoïstes, vaniteux, ordinaires; le croirez-vous? Ils ne m'avaient pris chez eux qu'à condition que je mourrais le plus tôt possible, et voilà qu'à présent ils ne se possèdent plus de colère parce que je ne meurs pas, et qu'au contraire je vais mieux. Comédie! Je parie que vous ne me croyez pas?

Le prince s'abstint de répondre.

— Je pense même parfois à me réinstaller chez vous, poursuivit négligemment Hippolyte. — Ainsi vous ne les croyez pas capables d'offrir l'hospitalité à un homme sous la condition expresse qu'il mourra, et cela dans le plus bref délai possible?

— Je croyais qu'ils avaient d'autres vues en vous invitant à venir demeurer chez eux.

— Eh! Mais vous êtes loin d'être aussi simple qu'on se plaît à le dire! À présent je n'ai pas le temps, sans cela je vous révélerais certaines choses concernant ce Ganetchka et ses espérances. Ils vous minent, prince, ils vous minent impitoyablement, et… même cela fait peine de vous voir si tranquille. Mais, hélas! Vous ne pouvez pas être autrement.

— Voilà ce dont vous me plaignez! Observa en riant le prince; — eh bien, serais-je plus heureux, suivant vous, si j'étais plus inquiet?

— Mieux vaut être malheureux, mais savoir, qu'être heureux et… dupe. Vous ne croyez pas du tout, paraît-il, à une rivalité… de ce côté-là?

— Votre mot de rivalité est un peu cynique, Hippolyte; je regrette de n'avoir pas le droit de vous répondre. Quant à Gabriel Ardalionovitch, convenez-en vous-même, peut-il rester calme après tout ce qu'il a perdu, si toutefois vous connaissez quelque peu ses affaires? Je crois que c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour le juger. Il peut encore s'amender, il a de longs jours devant lui, et la vie est une grande école… Mais du reste… du reste, ajouta le prince, qui se troubla tout à coup, — pour ce qui est des mines… je ne comprends même pas à quoi vous faites allusion; mieux vaut parler d'autre chose, Hippolyte.

— Laissons cela pour le moment; d'ailleurs, vous ne pouvez pas vous défaire de votre noblesse. Oui, prince, à l'inverse de saint Thomas, vous avez besoin de toucher avec le doigt pour cesser de croire, ha, ha! Mais vous me méprisez fort à présent, n'est-ce pas?

— Pourquoi? Parce que vous avez souffert et souffrez plus que nous?

— Non, mais parce que je suis indigne de ma souffrance.

— Qui a pu souffrir plus que les autres est, par conséquent, digne de cette souffrance. Quand j'ai lu votre confession à Aglaé Ivanovna, elle a voulu vous voir, mais…

— Elle remet cela à plus tard….. Elle ne peut pas….. Je comprends, je comprends….. Interrompit Hippolyte qui semblait pressé de changer la conversation. — À propos, on dit que vous lui avez lu vous-même à haute voix tout ce galimatias; cela a été écrit littéralement en état de délire. Et je ne comprends pas à quel point il faut être, — je ne dirai pas cruel (ce serait m'humilier moi-même), mais puérilement vain et rancunier pour me reprocher cette confession et s'en servir comme d'une arme contre moi! Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas de vous que je parle…

— Mais je regrette que vous désavouiez ce manuscrit, Hippolyte, il est sincère; sans doute, il s'y trouve pas mal de cotés ridicules (la physionomie du malade se refrogna sensiblement), mais les plus ridicules mêmes sont rachetés par la souffrance, car ces aveux ont été aussi pour vous une souffrance et… peut-être un grand acte de virilité. Vous avez certainement obéi à une inspiration noble dans son principe, quoi qu'on ait pu en penser ce soir-là. Plus j'y songe, plus j'en suis convaincu, je vous le jure. Je ne vous juge pas, je tenais seulement à vous dire mon opinion et je regrette de m'être tu alors…

Hippolyte rougit. Un instant il se demanda si le prince ne cherchait pas à l'enjôler par des compliments hypocrites, mais, en considérant avec attention le visage de son interlocuteur, il reconnut que celui-ci avait parlé en toute sincérité; sa figure se rasséréna.

— Et voilà, pourtant, il faut mourir! Observat-il (« quand on est ce que je suis! » avait-il envie d'ajouter). — Et imaginez-vous comme votre Ganetchka me tanne; il s'est avisé de me faire remarquer, par manière d'objection, que peut-être parmi ceux qui ont entendu l'autre jour la lecture de mon manuscrit, trois ou quatre mourront avant moi! Comment trouvez-vous cela? Il pense que c'est pour moi une consolation, ha, ha! D'abord, ils ne sont pas encore morts; mais quand même ces gens me précéderaient, en effet, dans la tombe, à quoi cela m'avancera-t-il, je vous le demande? Il me juge d'après lui; du reste, il est allé plus loin encore, à présent il m'adresse de véritables injures, il dit qu'en pareil cas un homme comme il faut meurt silencieusement, et que, dans tout cela, il n'y a eu de ma part que de l'égoïsme! Qu'en dites-vous? Non, c'est chez lui qu'il y en a, de l'égoïsme! Un égoïsme si raffiné ou, pour

mieux dire, si grossier, qu'il s'ignore!… Avez-vous lu, prince, la mort d'un certain Stépan Gléboff[84], au dix-huitième siècle? Je l'ai lue hier par hasard…

— Quel Stépan Gléboff?

— Celui qui fut empalé sous le règne de Pierre.

— Ah! Mon Dieu, je sais! Il resta quinze heures sur le pal et mourut avec un courage extraordinaire; comment donc, j'ai lu cela… eh bien?

— Dieu accorde de pareilles morts à certaines gens, mais pas à nous! Vous croyez peut-être que je ne serais pas capable de mourir comme Gléboff?

— Oh! Pas du tout, répondit avec embarras le prince, — je voulais seulement dire que vous… non pas que vous ne ressembleriez point à Gléboff, mais… que vous… que vous auriez plutôt été alors…

— Je devine: un Ostermann et non un Gléboff; — c'est cela que vous voulez dire?

— Quel Ostermann? Demanda le prince étonné.

— Je parle d'Ostermann le diplomate, d'Ostermann le contemporain de Pierre, murmura Hippolyte un peu déconcerté.

Il y eut un moment de silence; tous deux éprouvaient une certaine gêne vis-à-vis l'un de l'autre.

— Oh! N-n-non! Je ne voulais pas dire cela, reprit Muichkine d'une voix traînante, — vous, me semble-t-il… vous n'auriez jamais été un Ostermann.

Hippolyte fronça le sourcil.

— Du reste, si j'avance cela ainsi, s'empressa d'ajouter le prince avec le désir visible de s'excuser, — c'est parce que les hommes d'alors (je vous jure que cela m'a toujours frappé) ne ressemblaient pas du tout à ceux d'aujourd'hui; ce n'était pas la même race qu'à présent; notre nature est tout autre que n'était la leur… Les gens de ce temps-là n'avaient, pour ainsi dire, qu'une seule idée; à présent, on est plus nerveux, plus développé, plus sensitif, on a deux ou trois idées à la fois… l'homme moderne est plus large, — et, je vous l'assure, cela l'empêche d'être tout d'une pièce comme l'étaient ses ancêtres….. Je….. C'est uniquement à cela que se rapportait mon observation, je ne…..

— Je comprends; vous m'avez naïvement laissé voir que vous n'étiez pas

de mon avis, et maintenant vous voulez m'en consoler, ha, ha! Vous êtes un véritable enfant, prince. Pourtant je remarque que vous me traitez tous comme….. Comme une tasse de porcelaine….. Ça ne fait rien, ça ne fait rien, je ne me fâche pas. En tout cas, nous venons d'avoir une conversation fort drôle; vous êtes parfois un véritable enfant, prince. Sachez-le, du reste, peut-être aimerais-je mieux être n'importe quoi qu'un Ostermann; pour Ostermann ce n'aurait pas été la peine de ressusciter d'entre les morts….. Mais, du reste, je vois qu'il faut que je meure le plus tôt possible, autrement, moi-même je… Laissez-moi. Au revoir! Allons, c'est bien. Or sus, dites-moi vous-même votre avis: quelle est, pour moi, la meilleure manière de mourir? Je veux dire, la plus… vertueuse? Allons, parlez!

— Passez devant nous et pardonnez-nous notre bonheur! Dit le prince à voix basse.

— Ha, ha, ha! Je m'en doutais! J'étais sûr que vous diriez quelque chose de pareil! Pourtant vous… pourtant vous… Allons, allons! Des gens éloquents! Au revoir, au revoir!

VI

Barbara Ardalionovna avait dit vrai en parlant à son frère de la soirée projetée par les Épantchine et à laquelle devait assister la princesse Biélokonsky. La chose avait été décidée précipitamment et même avec une certaine agitation parfaitement inutile, sans doute parce que « dans cette maison rien ne pouvait se faire comme ailleurs ». Tout s'expliquait par l'impatience d'Élisabeth Prokofievna, qui « avait hâte d'être fixée », et par l'ardente sollicitude des parents pour le bonheur de leur fille chérie. D'ailleurs, la princesse Biélokonsky allait bientôt partir, et, comme on espérait qu'elle s'intéresserait au prince, on tenait beaucoup à ce qu'il fit son entrée dans le monde sous les auspices de cette dame dont le patronage constituait la meilleure des recommandations pour un jeune homme. En supposant qu'un tel mariage ait quelque chose d'étrange, se disaient les époux Épantchine, le « monde » acceptera beaucoup plus facilement le futur d'Aglaé s'il lui est présenté par la toute-puissante « vieille ». En tout cas, tôt ou tard il fallait « montrer » le prince, autrement dit, l'introduire dans la société, dont il n'avait encore aucune idée. Au surplus, il ne s'agissait, dans l'espèce, que d'une soirée intime où on réunirait quelques amis de la maison, en fort petit nombre. Outre la princesse Biélokonsky, on attendait une autre dame, la femme d'un haut dignitaire. En fait de jeunes gens, on ne comptait guère que sur Eugène Pavlovitch qui devait accompagner la princesse.

Le prince fut prévenu trois jours à l'avance qu'on aurait la visite de cette dame; on ne lui parla de la soirée que la veille du jour où elle devait avoir lieu. Naturellement, il remarqua l'air soucieux des membres de la famille, et certains bouts de phrase lui firent comprendre qu'on n'était rien moins que rassuré sur l'effet qu'il pouvait produire. Mais les Épantchine le croyaient trop simple pour deviner les craintes qu'ils nourrissaient à son sujet; aussi, en le regardant, tous se sentaient-ils inquiets. Le fait est qu'il n'attachait presque aucune importance à la soirée en question; ses préoccupations étaient tout autres: d'heure en heure Aglaé devenait plus capricieuse et plus sombre, —

cela le tuait. Quand il sut qu'on attendait aussi Eugène Pavlovitch, il manifesta une vive satisfaction, et dit que depuis longtemps il désirait le voir. Ces paroles ne plurent à personne; Aglaé irritée sortit de la chambre; ce fut seulement à onze heures passées, lorsque le prince se retira, que la jeune fille, en le reconduisant, profita de l'occasion pour lui dire quelques mots en tête-à-tête.

— Je désirerais que demain vous ne veniez pas chez nous de toute la journée et que le soir vous arriviez lorsque déjà seront réunis ces….. Visiteurs. Vous savez qu'il y aura du monde.

Son ton était impatient et dur; c'était la première fois qu'elle parlait de cette « soirée ». À elle aussi la pensée qu'il y aurait du monde était presque insupportable, chacun s'en apercevait. Peut-être aurait-elle volontiers fait une scène à ses parents à cause de cela, mais par fierté et par pudeur elle se taisait. Le prince comprit immédiatement qu'Aglaé aussi avait peur pour lui, et ne voulait pas l'avouer; lui-même s'effraya tout à coup.

— Oui, je suis invité, répondit-il.

La jeune fille ne poursuivit l'entretien qu'avec un embarras visible.

— Peut-on causer sérieusement avec vous, une fois dans votre vie? Demanda-t-elle, prise d'une colère subite dont elle n'aurait pas su dire la cause, mais qu'il lui était impossible de maîtriser.

— Oui, et je vous écoute; je suis enchanté, balbutia le prince.

Après un moment de silence, Aglaé reprit d'un air de profond dégoût:

— Je n'ai pas voulu discuter là-dessus avec eux, dans certains cas il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison. J'ai toujours eu horreur des principes qui règlent parfois la conduite de maman. Inutile de parler de papa, il n'y a rien à lui demander. Maman, certes, est une femme noble; avisez-vous de lui proposer quelque chose de bas, et vous verrez. Eh bien, pourtant elle s'incline devant cette….. Drogue! Je ne parle pas de la princesse Biélokonsky: c'est une vilaine vieille, un vilain caractère, mais elle est intelligente et elle sait les tenir tous dans ses mains, — elle a au moins cela de bon. O bassesse! Et c'est ridicule: nous avons toujours été des gens de la classe moyenne, tout ce qu'il y a de plus classe moyenne, pourquoi donc vouloir frayer avec le grand monde? Mes sœurs donnent là dedans; c'est le prince Chtch… qui a troublé

toutes les têtes. Pourquoi êtes-vous bien aise de savoir qu'Eugène Pavlitch viendra?

— Écoutez, Aglaé, dit le prince, — il me semble que vous avez grand'peur pour moi, vous craignez que demain je ne fasse une gaffe… dans cette société?

— J'ai peur pour vous? Répliqua Aglaé toute rouge: — pourquoi voulez-vous que j'aie peur pour vous? Quand même vous… quand même vous vous couvririez de honte, qu'est-ce que cela peut me faire? Et comment pouvez-vous employer de pareils termes? Que signifie cela, « faire une gaffe »? C'est une expression du plus mauvais goût.

— Cela… cela se dit.

— Eh bien, oui, cela se dit dans le style trivial! Il paraît que, demain, vous avez l'intention de parler tout le temps ainsi. Je vous conseille de piocher encore un peu votre dictionnaire d'argot, quand vous serez rentré chez vous: vous obtiendrez un joli succès! C'est dommage que vous sachiez, je crois, entrer comme il faut; où avez-vous appris cela? Saurez-vous prendre et boire convenablement une tasse de thé, quand tous les yeux seront fixés sur vous pour voir comment vous ferez?

— Je crois que je saurai.

— Tant pis, car votre maladresse m'aurait amusée. Cassez, du moins, le vase du salon! Il a de la valeur: cassez-le, je vous prie; c'est un cadeau qu'on nous a fait; maman perdra la tête et fondra en larmes devant tout le monde, tant elle y tient. Faites un de ces gestes dont vous êtes coutumier, donnez un bon coup de poing et brisez ce vase. Asseyez-vous exprès à côté.

— Au contraire, je tâcherai de m'asseoir le plus loin possible de cet objet. Je vous remercie de m'avoir prévenu.

— Ainsi, d'avance vous avez peur de gesticuler. Je parie que vous allez traiter quelque « thème », quelque sujet sérieux, scientifique, transcendant? Comme ce sera… convenable!

— Ce serait fort bête, je pense… à moins que ce ne soit amené.

— Écoutez, une fois pour toutes, reprit impatiemment Aglaé, — si vous vous mettez à pérorer sur quelque chose comme la peine de mort, la situation économique de la Russie, ou cette idée que « la beauté sauvera le monde »,

eh bien, sans doute cela m'amusera et je rirai beaucoup, mais… je vous en avertis d'avance, après cela ne reparaissez plus jamais devant mes yeux! Écoutez: je parle sérieusement! Cette fois je parle sérieusement!

Effectivement, elle était très-sérieuse en proférant cette menace; il y avait même dans sa voix et dans son regard quelque chose d'inaccoutumé que le prince n'avait jamais remarqué auparavant, et qui, certes, ne ressemblait pas à une plaisanterie.

— Eh bien, vous vous y êtes prise de telle façon qu'à présent, pour sur, je « pérorerai » et que même… peut-être je casserai le vase. Tantôt je n'avais peur de rien, et maintenant j'ai peur de tout. Je ferai certainement une gaffe.

— Alors, taisez-vous. Asseyez-vous et restez muet.

— Je ne le pourrai pas; je suis sûr que la peur me fera parler, et qu'elle me fera aussi casser le vase. Je tomberai peut-être sur le parquet, ou il se produira quelque chose de ce genre, car cela m'est déjà arrivé; j'en rêverai toute cette nuit; pourquoi avez-vous parlé?

Aglaé le regarda d'un air sombre.

— Savez-vous une chose? Le mieux pour moi est de ne pas venir du tout! Je me ferai porter malade au rapport, et ce sera une affaire finie! Décida-t-il enfin.

Aglaé frappa du pied et même pâlit de colère

— Seigneur! Mais où a-t-on jamais vu cela? Il ne viendra pas, quand c'est exprès pour lui qu'on donne cette soirée et… Oh, Dieu! Voilà l'agrément d'avoir affaire à un homme aussi… absurde que vous!

— Allons, je viendrai, je viendrai! S'empressa de répondre le prince, — et je vous donne ma parole d'honneur que je passerai toute la soirée sans dire un mot. C'est ainsi que je ferai.

— Vous aurez raison. Vous avez dit tout à l'heure: « Je me ferai porter malade au rapport »; où allez-vous donc pêcher de pareilles expressions? Quel plaisir trouvez-vous à me parler dans ce style-là? C'est pour me vexer, n'est-ce pas?

— Pardon; c'est un mot d'écolier; je ne le dirai plus. Je comprends très-bien que vous… craigniez pour moi… (Mais ne vous fâchez pas!) Et j'en suis enchanté. Vous ne sauriez croire combien maintenant j'ai peur et — combien

je suis heureux de vos paroles. Mais toute cette crainte, je vous le jure, ne signifie rien, c'est une misère. Je vous l'assure, Aglaé! Au contraire, le bonheur restera. J'adore vous voir si enfant, si bonne, si brave enfant! Ah! Quelle excellente personne vous pouvez être, Aglaé!

La jeune fille avait déjà envie de se fâcher, mais soudain un sentiment inattendu pour elle-même s'empara instantanément de toute son âme.

— Et vous ne me reprocherez pas un jour… plus tard… la grossièreté de mes paroles présentes? Demanda-t-elle tout à coup.

— Allons donc, qu'est-ce que vous dites? Et pourquoi rougissez-vous encore? Voilà que votre regard redevient sombre comme il l'est trop souvent depuis quelques jours; vous n'aviez jamais ce regard-là autrefois, Aglaé. Je sais d'où cela…

— Taisez-vous, taisez-vous!

— Non, il vaut mieux parler. Depuis longtemps je voulais m'expliquer avec vous; je vous ai déjà dit ce qui en était, mais… c'est à recommencer, car vous ne m'avez pas cru. Entre nous il y a une créature…

À ces mots, Aglaé saisit avec force le bras de son interlocuteur et regardant celui-ci d'un air presque épouvanté:

— Taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous! Interrompit-elle brusquement.

En ce moment, on l'appela. Elle parut heureuse d'avoir un prétexte pour quitter le prince et s'enfuit précipitamment.

Muichkine eut la fièvre toute la nuit. Chose singulière, c'était son état habituel depuis plusieurs nuits consécutives. Cette fois, dans un demi-délire, une idée lui vint: si demain, devant tout le monde, il allait avoir un accès? M'en avait-il pas déjà eu autrement qu'en songe? Cette pensée le glaça; toute la nuit il rêva qu'il était dans une société étonnante, inouïe, au milieu de gens étranges. Le point principal, c'était qu'il « pérorait »; il savait qu'il ne devait pas parler et il parlait tout le temps; il s'efforçait de persuader quelque chose aux visiteurs; parmi ceux-ci se trouvaient Eugène Pavlovitch et Hippolyte, qui paraissaient très-bons amis.

Il s'éveilla à huit heures passées, avec un mal de tête; le désordre régnait dans ses idées, ses sensations étaient étranges. Il avait un extrême désir de

voir Rogojine, de le voir et de causer longuement avec lui, — de quoi, au juste, l'aurait-il entretenu? Lui-même l'ignorait; ensuite il prit la résolution de se rendre chez Hippolyte. Il y avait dans son cœur un tel trouble que les incidents de cette matinée, tout en produisant sur lui une impression extraordinairement forte, ne purent cependant l'absorber tout entier. Un de ces incidents fut la visite de Lébédeff.

L'employé se présenta d'assez grand matin, un peu après neuf heures; il était dans un état d'ivresse presque complet. Quoique depuis quelque temps le prince ne fit guère attention à ce qui se passait autour de lui, il n'avait pu s'empêcher de remarquer, tant la chose sautait aux yeux, que, depuis trois jours, c'est-à-dire depuis que le général Ivolguine avait quitté la maison de Lébédeff, ce dernier se conduisait fort mal. Il négligeait maintenant tout soin de sa personne; ses vêtements étaient couverts de taches, sa cravate mise de travers, le collet de sa redingote déchiré. Au logis, il faisait un tapage qu'on entendait de chez le prince, bien qu'une petite cour séparât les deux habitations; une fois, Viéra était venue tout en larmes raconter de pénibles détails d'intérieur. Lorsqu'il se trouva en présence de son locataire, Lébédeff se mit à parler d'une façon fort étrange, en se frappant la poitrine; ce qu'il disait ressemblait à une confession…

— J'ai reçu… j'ai reçu la récompense de ma perfidie et de ma bassesse… J'ai reçu un soufflet! Acheva-t-il enfin d'un ton tragique.

— Un soufflet? De qui?… Et si matin que cela?

— Si matin? Répéta Lébédeff avec un sourire sarcastique; — le temps ici ne signifie rien… même pour une punition physique… mais c'est un soufflet moral… moral que j'ai reçu, et non physique!

Tout à coup il s'assit sans cérémonie et commença un récit fort incohérent. Le prince fronça le sourcil et voulut s'en aller, mais soudain quelques mots le frappèrent. Il resta pétrifié d'étonnement… Monsieur Lébédeff racontait d'étranges choses.

D'abord, semblait-il, il était question d'une lettre; le nom d'Aglaé Ivanovna était prononcé. Puis, à brûle-pourpoint Lébédeff adressa d'amers reproches au prince lui-même; il paraissait ressortir de ses paroles qu'il avait été offensé par le prince. Au commencement, disait-il, le prince l'avait

honoré de sa confiance dans des affaires concernant un certain « personnage » (Nastasia Philippovna), mais ensuite il avait rompu avec lui et l'avait honteusement chassé de sa présence; le prince avait même poussé l'oubli des procédés jusqu'à refuser grossièrement de répondre à une « innocente question au sujet de prochains changements dans la maison ». Lébédeff avoua avec des larmes d'homme ivre « qu'il n'avait pas pu supporter cela, d'autant plus qu'il savait bien des choses… bien des choses… et par Rogojine, et par Nastasia Philippovna, et par l'amie de Nastasia Philippovna, et par Barbara Ardalionovna… elle-même… et par… et même par Aglaé Ivanovna, pouvez-vous vous imaginer cela, par l'entremise de Viéra, par le moyen de ma fille bien-aimée? Viéra, ma fille unique… oui… du reste, je me trompe, pas unique, car j'en ai trois. Et qui a informé par lettres Élisabeth Prokofievna, dans le plus profond secret même? Hé, hé! Qui lui a écrit pour la mettre au courant de toutes les relations et… de tous les mouvements de Nastasia Philippovna? Hé, hé! Qui est cet anonyme, permettez-moi de vous le demander? »

— Est-il possible que ce soit vous? S'écria le prince.

— Précisément, répondit avec dignité l'ivrogne, — aujourd'hui même, à huit heures et demie, il y a une demi-heure, non, trois quarts d'heure, j'ai fait savoir à cette noble mère que j'avais à lui communiquer une aventure… significative. J'ai envoyé ma fille avec un mot; Viéra est montée par l'escalier de service, elle a été reçue.

— Vous avez vu tout à l'heure Élisabeth Prokofievna? Demanda le prince qui en croyait à peine ses oreilles.

— Je l'ai vue tout à l'heure et j'ai reçu un soufflet… moral. Elle m'a rendu la lettre, elle me l'a même jetée au visage, sans l'avoir décachetée… pour ce qui est de moi, elle m'a poussé dehors par les épaules… au figuré seulement, pas au propre… du reste, je pourrais dire aussi au propre, il s'en est fallu de peu!

— Quelle lettre vous a-t-elle jetée au visage sans l'avoir décachetée?

— Mais est-ce que… hé, hé, hé! Mais ne vous l'ai-je pas déjà dit? Je croyais vous l'avoir dit… J'ai reçu une petite lettre avec prière de la faire parvenir…

— De qui? À qui?

Mais Lébédeff entra alors dans des « explications » telles qu'il était fort difficile d'y découvrir un sens quelconque. Cependant le prince crut comprendre que la lettre avait été apportée de grand matin par une servante à Viéra Lébédeff pour être remise à son adresse… « Comme précédemment… comme précédemment, à un certain personnage et de la part de cette même personne… (Car à l'une je donne le nom de personne, et à l'autre seulement celui de personnage, pour marquer la différence qui existe entre une innocente demoiselle, fille d'un général et… une dame aux camélias), c'est ainsi, la lettre a été écrite par une « personne » dont le nom commence par un A… »

— Comment est-ce possible? À Nastasia Philippovna? Quelle absurdité! S'écria le prince.

— Il y en a eu, il y en a eu d'envoyées, pas à elle, mais à Rogojine, ce qui est tout un… une fois même il a été remis à monsieur Térentieff, pour la faire parvenir à son adresse, une lettre venant de la personne dont le nom commence par un A, reprit Lébédeff avec un sourire et un clignement d'yeux.

Comme les interruptions n'avaient d'autre effet que de dérouter l'employé et de lui faire oublier ce qu'il venait de dire, le prince se tut pour le laisser parler. Toutefois un point restait fort obscur: était-ce lui ou Viéra qui servait d'intermédiaire à cette correspondance? Si lui-même assurait qu'écrire à Rogojine ou à Nastasia Philippovna, c'était tout un, il était à croire que ces lettres, en supposant qu'elles existassent, ne passaient point par ses mains. Mais par quel hasard celle-ci se trouvait-elle maintenant en sa possession? Voilà ce que le prince ne pouvait comprendre; selon toute apparence, Lébédeff l'avait volée d'une façon quelconque à sa fille… il s'en était emparé clandestinement, et il avait eu ses motifs pour la porter à Élisabeth Prokofievna. Telle fut la conclusion à laquelle arriva enfin Muichkine.

— Vous êtes fou! Cria-t-il, en proie à un trouble extraordinaire.

— Pas du tout, très-estimé prince, répondit non sans irritation Lébédeff, — à la vérité, je voulais d'abord vous remettre cette lettre, la déposer entre vos mains, pour vous rendre service… mais j'ai jugé qu'il valait mieux rendre service là, et tout faire connaître à une noble mère… car une fois déjà

auparavant je l'avais avisée par lettre, sous le voile de l'anonyme; et quand je lui ai écrit tantôt pour la prier de me recevoir, à huit heures vingt, j'ai signé également: « votre correspondant secret »; on m'a introduit sur-le-champ, je dirai même avec un empressement marqué, par l'entrée de derrière… auprès de la noble mère.

— Eh bien?

— La suite vous est connue; elle m'a, pour ainsi dire, battu; du moins, il s'en est fallu de fort peu. Et elle m'a jeté la lettre au visage. À la vérité, elle aurait bien voulu la garder, — je l'ai vu, je l'ai remarqué, — mais elle n'a pas suivi son premier mouvement et elle me l'a jetée avec mépris: « Puisqu'on l'a confiée aux soins d'un homme tel que toi, eh bien, remets-la… » Elle s'est même sentie offensée. Il fallait qu'elle fût bien en colère pour n'avoir pas craint de s'abaisser en me parlant. Elle est d'un caractère emporté!

— Où donc est maintenant la lettre?

— Mais je l'ai toujours, la voici.

Et il passa au prince le billet d'Aglaé à Gabriel Ardalionovitch que ce dernier, deux heures plus tard, montrait triomphalement à sa sœur.

— Vous ne pouvez pas garder cette lettre.

— Elle est à vous, à vous! Je la remets entre vos mains, reprit avec feu Lébédeff, — maintenant je suis de nouveau tout à vous, je vous appartiens depuis la tête jusqu'au cœur, après une infidélité passagère je rentre à votre service! Faites tomber la tête, épargnez la barbe, comme disait Thomas Morus… en Angleterre et dans la Grande-Bretagne. Mea culpa, mea culpa, comme dit le pape de Rome…

— Cette lettre doit être envoyée tout de suite, je la ferai parvenir à sa destination.

— Mais ne vaut-il pas mieux, ne vaut-il pas mieux, prince très-bien élevé, ne vaut-il pas mieux… en voilà une!

Les traits de Lébédeff prirent une expression étrangement doucereuse; il commença à se démener sur place comme si on l'avait tout d'un coup piqué avec une aiguille, en même temps il clignait malicieusement les yeux et se livrait à une démonstration par gestes.

— Quoi? Demanda le prince d'une voix menaçante.

— Il faudrait l'ouvrir auparavant! Murmura l'employé d'un ton patelin, confidentiel en quelque sorte.

Le prince se dressa brusquement sur ses pieds, sa fureur était telle que dans le premier moment Lébédeff ne pensa qu'à s'enfuir, mais, arrivé à la porte, il s'arrêta et attendit pour voir si la clémence n'allait pas succéder à cette explosion de colère.

— Eh, Lébédeff! Peut-on, est-il possible d'en venir au degré de bassesse où vous êtes arrivé? Fit le prince avec amertume.

La physionomie de Lébédeff se rasséréna; il s'approcha aussitôt, les larmes aux yeux.

— Je suis bas! Je suis bas! Dit-il en se frappant la poitrine.

— Mais ce sont des turpitudes!

— Justement, des turpitudes. C'est le mot propre!

— Et d'où vient cette habitude que vous avez d'agir si… étrangement? Voyons, vous êtes… tout simplement un espion! Pourquoi avez-vous écrit une lettre anonyme et inquiété… une femme si noble et si bonne? Pourquoi enfin Aglaé Ivanovna n'aurait-elle pas le droit d'écrire à qui bon lui semble? Vous êtes allé là aujourd'hui en accusateur, n'est-ce pas? Qu'espériez-vous gagner à cela? Qu'est-ce qui vous a poussé à cette dénonciation?

— C'est seulement par une agréable curiosité et… pour rendre service à une âme noble, oui! Balbutia Lébédeff: — mais maintenant je suis tout à vous, de nouveau je vous appartiens tout entier! Quand même vous me pendriez!

— Vous étiez comme maintenant lorsque vous vous êtes présenté chez Élisabeth Prokofievna? Questionna le prince d'un air de dégoût.

— Non… j'étais plus frais… et même plus convenable… c'est après l'affront que je me suis mis dans… cet état.

— Allons, c'est bien, laissez-moi.

Mais il dut renouveler cet ordre à plusieurs reprises avant que le visiteur se décidât à y obtempérer. Après avoir ouvert la porte, Lébédeff revint jusqu'au milieu de la chambre en marchant sur la pointe des pieds; puis il fit de nouveau appel à une mimique expressive pour montrer comment on ouvre une lettre; quant à conseiller la chose de vive voix, il n'osa plus s'y risquer; à

la fin il sortit avec un sourire doux et affable.

De tout cet entretien qui avait été très-pénible au prince ressortait un fait capital: Aglaé était fort inquiète, fort irrésolue, quelque chose la tourmentait au plus haut point (« c'est la jalousie », se disait le prince). Il était clair aussi que des gens malintentionnés l'avaient alarmée, et l'on pouvait s'étonner qu'elle leur eût prêté une oreille si crédule. Sans doute, dans cette petite tête inexpérimentée, mais chaude et fière, avaient mûri certains plans peut-être funestes et… ne ressemblant a rien. Le prince était épouvanté et, dans son émoi, ne savait à quoi se résoudre. Il fallait nécessairement prendre un parti, il le sentait. Il considéra encore une fois l'adresse du pli cacheté: oh, là n'était pas la cause de ses hésitations et de ses craintes, car il croyait; autre chose l'inquiétait dans cette lettre: il n'avait pas confiance en Gabriel Ardalionovitch. Et pourtant il résolut de lui remettre cette lettre lui-même, personnellement; il sortit de chez lui dans cette intention, mais en chemin il changea d'idée. Comme par un fait exprès, au moment où le prince allait arriver à la maison de Ptitzine, le hasard voulut qu'il rencontrât Kolia; il le pria de remettre la lettre à son frère, comme si elle lui avait été confiée par Aglaé Ivanovna en personne. Kolia ne demanda aucun éclaircissement et fit la commission, en sorte que Gania ne se douta point que la lettre avait passé par tant de mains avant d'arriver dans les siennes. De retour chez lui, le prince appela Viéra Loukianovna, et lui raconta ce qu'il crut nécessaire pour la consoler, car jusqu'alors elle n'avait fait que chercher le billet d'Aglaé en versant d'abondantes larmes. La jeune fille fut saisie quand elle apprit que cette lettre lui avait été dérobée par son père. (Muichkine sut d'elle par la suite que plus d'une fois elle avait secrètement servi d'intermédiaire à Rogojine et à Aglaé Ivanovna; Viéra n'imaginait même pas que cette manière d'agir pût être le moins du monde préjudiciable aux intérêts du prince)…

Deux heures plus tard arriva un exprès que Kolia envoyait à son ami pour l'informer de la maladie de son père. Le prince avait l'esprit si bouleversé que, sur le moment, il comprit à peine de quoi il s'agissait. Toutefois, en l'arrachant à ses préoccupations, cet événement lui remonta le moral. Il passa presque toute la journée chez Nina Alexandrovna (où, naturellement, on avait transporté le malade). Sa présence ne fut pas d'un grand secours, mais il y a

des gens qu'on aime à voir près de soi dans certains moments pénibles. Kolia était consterné et pleurait comme s'il avait eu une attaque de nerfs, ce qui ne l'empêchait pas d'être constamment sur ses jambes: il alla chercher trois médecins, courut chez le pharmacien, chez le barbier. On rappela le général à la vie, mais il ne reprit pas connaissance; au dire des médecins, son état était très-grave. Varia et Nina Alexandrovna ne quittaient pas le chevet du malade; Gania était troublé et agité, mais il ne voulait pas monter auprès de son père, et même il avait peur de le voir. Le jeune homme se tordait les mains; dans un entretien incohérent qu'il eut avec le prince, il lui arriva de dire: « Un pareil malheur! Et c'est comme un fait exprès que cela soit survenu dans un tel moment! » Muichkine crut deviner à quoi ces derniers mots faisaient allusion. Hippolyte avait déjà quitté la maison de Ptitzine lorsque le prince s'y rendit. Vers le soir accourut Lébédeff qui venait de se lever: après l' « explication » du matin, il s'était couché et n'avait fait qu'un somme jusqu'à ce moment, aussi était-il maintenant à peu près dégrisé. Il pleurait à chaudes larmes comme si le malade avait été son propre frère, il s'accusait à haute voix, sans, du reste, rien préciser, et répétait continuellement à Nina Alexandrovna que « c'était lui, lui-même la cause, et personne que lui… il avait fait cela seulement par une agréable curiosité… le défunt (Lébédeff s'obstinait, nous ne savons pourquoi, à enterrer prématurément le général), le défunt était un homme d'un vrai génie! » Il insistait avec un sérieux particulier sur le génie d'Ardalion Alexandrovitch, comme si, dans le cas présent, cela pouvait être d'une utilité extraordinaire. Voyant les larmes sincères de l'employé, Nina Alexandrovna finit par lui dire avec une douceur exempte de toute amertume: « Allons, que Dieu vous assiste! Allons, ne pleurez pas, allons, que Dieu vous pardonne! » Ces paroles et le ton dont elles furent prononcées firent un tel effet sur Lébédeff que, de toute la soirée, il ne voulut pas quitter Nina Alexandrovna (durant tous les jours suivants, jusqu'à la mort du général, il resta, presque du matin au soir, en permanence chez Ptitzine). Pendant la journée, Élisabeth Prokofievna envoya deux fois demander des nouvelles d'Ardalion Alexandrovitch. Le soir, à neuf heures, quand le prince entra dans le salon des Épantchine, déjà rempli de visiteurs, la maîtresse de la maison s'empressa de le questionner sur l'état du malade,

elle l'interrogea longuement et avec intérêt. La princesse Biélokonsky ayant témoigné le désir de savoir qui étaient « ce malade et cette Nina Alexandrovna » dont on parlait, la générale répondit à cette question d'un ton plein de gravité, ce qui plut beaucoup au prince. À ce que dirent plus tard les sœurs d'Aglaé, lui-même, en s'entretenant avec Élisabeth Prokofievna, parla « à merveille, modestement, mais avec dignité, sans bruit, sans phrases inutiles, sans gestes; il se présenta très-bien; sa mise ne laissait rien à désirer », et non-seulement il ne fit point de « chute sur le parquet ciré », comme il l'avait craint la veille, mais l'impression qu'il produisit sur tout le monde fut visiblement à son avantage.

De son côté, après s'être assis et avoir promené ses yeux autour de lui, il s'aperçut immédiatement que toute cette réunion n'avait rien de commun ni avec les fantômes dont Aglaé lui avait fait peur la veille, ni avec ses cauchemars de la nuit précédente. Pour la première fois de sa vie, il voyait un petit coin de ce qu'on appelle de ce nom terrible: « le monde ». Depuis longtemps, par suite de certaines considérations, il éprouvait un vif désir de pénétrer dans ce cercle enchanté, aussi était-il très-curieux de savoir quelle impression il en recevrait tout d'abord. Cette première impression fut délicieuse. Il sembla tout de suite au prince que tous ces gens étaient nés pour être ensemble, que les Épantchine ne donnaient pas une « soirée » dans le sens mondain du mot, mais avaient seulement réuni chez eux leurs intimes; lui-même se faisait en ce moment l'effet d'un homme qui se retrouve, après une courte séparation, avec des personnes dont il est depuis longtemps l'ami dévoué et dont il partage toutes les idées. Il était subjugué par le charme des belles manières, de la franchise et de la simplicité apparentes. Il ne pouvait pas lui venir à l'esprit que cette bonhomie, cette noblesse, cet humour, cette haute dignité personnelle n'étaient peut-être qu'un vernis purement postiche. Nonobstant leur extérieur imposant, la majorité des visiteurs se composait de gens assez vides qui, du reste, dans leur présomption, ne savaient pas eux-mêmes combien étaient superficielles la plupart de leurs qualités. Au surplus, ce n'était pas leur faute, car ce vernis trompeur, ils l'avaient acquis sans s'en douter, par héritage. La séduction de ce milieu nouveau agissait trop puissamment sur le prince pour qu'il soupçonnât rien de semblable. Il voyait,

par exemple, que ce vieillard, ce haut fonctionnaire qui, par l'âge, aurait pu être son grand-père, s'interrompait au milieu d'une conversation pour l'écouter, lui si jeune, si dépourvu d'expérience, et non-seulement l'écoutait, mais paraissait faire cas de son opinion, tant il se montrait avec lui affable et bienveillant; pourtant, ils ne se connaissaient pas, ils se voyaient pour la première fois. Peut-être cette politesse raffinée produisait-elle un grand effet sur la nature impressionnable du prince; peut-être était-il venu à cette soirée dans un état d'esprit qui le prédisposait à l'optimisme.

Cependant tous ces invités, bien qu' « amis de la maison » et amis les uns des autres, étaient loin de l'être autant que le prince se le figurait, sitôt qu'il avait été présenté à l'un d'eux. Il y avait là des gens qui, pour rien au monde, n'auraient consenti à regarder les Épantchine comme leurs égaux. Il y en avait qui se détestaient cordialement; la vieille Biélokonsky avait méprisé toute sa vie l'épouse du haut fonctionnaire, et celle-ci, de son côté, était loin d'aimer Élisabeth Prokofievna. Le haut fonctionnaire, mari de cette femme, qui protégeait les Épantchine depuis leur jeunesse et qui, en ce moment, occupait chez eux la place d'honneur, était un si gros personnage aux yeux d'Ivan Fédorovitch, que ce dernier ne pouvait éprouver en sa présence que de la vénération et de la crainte; le général se fût même sincèrement méprisé si un seul instant il s'était cru son égal et n'avait pas vu en lui un Jupiter Olympien. Certains visiteurs ne s'étaient pas rencontrés depuis des années, et ne nourrissaient à l'égard les uns des autres que de l'indifférence, sinon de l'antipathie; pourtant, en se retrouvant à cette soirée, ils s'abordaient aussi amicalement que s'ils s'étaient vus la veille encore dans la plus agréable compagnie. Du reste, la société était peu nombreuse. Outre la princesse Biélokonsky, le « haut fonctionnaire » et sa femme, nous devons mentionner en première ligne un général très-important, baron ou comte, porteur d'un nom tudesque. Extrêmement taciturne, cet homme avait la réputation d'être très-versé dans la science gouvernementale, peu s'en fallait même qu'il ne passât pour un savant. C'était un de ces administrateurs olympiens qui connaissent tout, excepté la Russie, prononcent tous les cinq ans une parole dont on admire la profondeur extraordinaire, et, après s'être éternisés au service, meurent généralement comblés d'honneurs et de richesses, quoiqu'ils

n’aient jamais rien fait de grand, et que même ils aient toujours été hostiles à toute grande chose. Dans la hiérarchie bureaucratique, ce général était le chef immédiat d’Ivan Fédorovitch qui, par l’effet de son naturel reconnaissant et même d’un amour-propre particulier, se plaisait à le considérer comme son bienfaiteur; par contre, le grand personnage ne se regardait pas du tout comme le bienfaiteur d’Épantchine; il était toujours très-froid avec lui, tout en profitant volontiers de sa serviabilité empressée, et il l’aurait remplacé à l’instant même par un autre employé, pour peu que des considérations d’une importance même secondaire eussent exigé ce changement.

Parmi les invités de distinction, il faut encore signaler un barine âgé qui, à tort, il est vrai, — était censé avoir des liens de parenté avec Élisabeth Prokofievna. Riche, bien né, occupant un rang élevé dans le tchin et jouissant d’une santé superbe, ce monsieur était grand parleur et passait pour être un mécontent (du reste, dans le sens le plus anodin du mot); c’était même, disait-on, un homme bilieux (ce qui, au surplus, ne laissait pas d’être agréable en lui); ses habitudes étaient celles des aristocrates anglais et il avait des goûts britanniques (par exemple, en ce qui concernait le roastbeef saignant, les attelages, les laquais, etc.). En ce moment il s’entretenait avec le « haut fonctionnaire », qui était un de ses meilleurs amis. Une étrange idée était venue à Élisabeth Prokofievna au sujet de ce vieux barine, homme assez léger et assez amateur du sexe: elle pensait qu’un jour ou l’autre il ferait à Alexandra l’honneur de lui demander sa main.

C’étaient là les gros bonnets, ce qu’on aurait pu appeler le dessus du panier. Venaient ensuite d’autres visiteurs plus jeunes, mais qui se distinguaient aussi par de brillantes qualités. Indépendamment du prince Chtch… et d’Eugène Pavlovitch, à ce groupe appartenait le séduisant prince N…, qui jadis avait rempli toute l’Europe de ses prouesses galantes. À présent c’était un homme de quarante-cinq ans, mais il était encore très-bien de sa personne et il possédait un rare talent de conteur. Le prince N… avait de la fortune, quoiqu’il eût, selon l’usage, gaspillé à l’étranger une bonne partie de son patrimoine.

Enfin une troisième catégorie d’invités se composait de gens qui, à proprement parler, n’appartenaient pas à l’élite sociale, mais que, comme

leurs hôtes eux-mêmes, on pouvait parfois rencontrer dans les salons les plus exclusifs. Ivan Fédorovitch et sa femme, dans les rares occasions où ils donnaient une soirée, avaient pour principe de fusionner la haute société avec des personnes d'une couche inférieure, des représentants choisis de la « classe moyenne ». On savait gré aux Épantchine d'en user de la sorte. « Ils comprennent ce qu'ils sont, ils ont du tact », disait-on, et les Épantchine étaient fiers de cet éloge. Entre autres représentants de la classe moyenne se trouvait à cette soirée un colonel adonné à la technologie, homme sérieux et fort lié avec le prince Chtch… qui avait été son introducteur chez les Épantchine. Ce monsieur parlait peu en société; il portait à l'index de la main droite une grosse bague dont, selon toute apparence, quelqu'un lui avait fait cadeau. Mentionnons encore, pour finir, un littérateur qui, nonobstant son origine allemande, cultivait la poésie russe. Ce dernier était un homme de trente-huit ans, doué d'un physique avantageux quoique légèrement antipathique; ses manières étaient très-convenables et sa mise absolument correcte, aussi pouvait-on sans crainte le présenter dans le monde. D'extraction essentiellement bourgeoise, il appartenait néanmoins à une famille des plus respectées. Il excellait à s'insinuer dans les bonnes grâces des grands personnages et à s'y maintenir. Quand il avait traduit de l'allemand quelque œuvre remarquable, plié la muse germanique aux exigences de notre versification, il savait à qui dédier son travail; il savait aussi faire mousser ses prétendues relations d'amitié avec un poète russe célèbre, mais passé de vie à trépas (quantité de gens de lettres aiment énormément à se dire les amis d'un grand écrivain, lorsque celui-ci n'est plus là pour leur donner un démenti).

Le littérateur dont nous parlons avait été introduit chez les Épantchine très-peu de temps auparavant par la femme du « haut fonctionnaire ». Cette dame passait pour protéger les savants et les gens de lettres; le fait est qu'elle avait procuré une pension à un ou deux écrivains par l'entremise de personnages haut placés qui n'avaient rien à lui refuser. Elle était influente dans son genre. Âgée de quarante-cinq ans (beaucoup plus jeune, par conséquent, que son mari), elle avait été très-belle autrefois, et maintenant encore, par une manie propre à beaucoup de dames quadragénaires, elle

portait des toilettes excessivement tapageuses. Son intelligence était médiocre et ses connaissances littéraires fort sujettes à caution. Mais elle avait la manie de protéger les gens de lettres comme elle avait celle de s'habiller avec luxe. On lui dédiait beaucoup d'ouvrages et de traductions; deux ou trois écrivains avaient publié, avec son autorisation, des vers qu'ils lui avaient adressés, des lettres traitant de sujets extrêmement sérieux…

Et voilà la société que le prince prenait pour de l'or en barre! Du reste, par une coïncidence curieuse, tous ces gens étaient aussi des mieux disposés ce soir-là et très-contents d'eux-mêmes. Tous, jusqu'au dernier, savaient qu'ils faisaient par leur visite un grand honneur aux Épantchine. Mais, hélas! Le prince ne soupçonnait pas ces arrière-pensées. Par exemple, une chose dont il ne se doutait en aucune façon, c'était que les Épantchine, au moment de prendre une résolution aussi grave que celle d'établir leur fille, n'auraient pas osé ne pas le montrer, lui le prince Léon Nikolaïévitch, au haut fonctionnaire, protecteur attitré de leur famille. Quant à ce dernier, il aurait vu avec une complète indifférence le plus affreux malheur fondre sur les Épantchine, mais il se serait certainement formalisé s'ils avaient fiancé leur fille sans le consulter. Le prince N… cet homme si spirituel, si rond, si gentil, avait la profonde conviction qu'il était quelque chose comme un soleil éclairant le salon des Épantchine. Il les jugeait infiniment au-dessous de lui, et c'était précisément cette pensée qui le rendait si aimable et si bonhomme avec eux. Il savait très-bien qu'à cette soirée il devait absolument raconter quelque chose pour charmer la société, et il n'avait nulle envie de se soustraire à cette obligation. Quand ensuite le prince Léon Nikolaïévitch entendit le récit du brillant narrateur, il s'avoua qu'il n'avait jamais rien ouï de pareil, tant cela était spirituel, gai et naïf; cette naïveté semblait presque touchante dans la bouche d'un Don Juan comme le prince N… Si pourtant notre héros avait su combien était vieille, rebattue, démodée, l'histoire qu'il écoutait avec un tel ravissement! Elle était passée à l'état de scie dans tous les salons, et il fallait compter beaucoup sur la simplicité des Épantchine pour oser leur servir cette rengaine comme une nouveauté. Il n'y avait pas jusqu'au petit poète allemand qui, malgré ses façons aimables et sa tenue modeste, ne crût, lui aussi, faire honneur par sa présence aux maîtres de la

maison. Mais le prince ne remarquait pas le revers de la médaille, tous ces dessous échappaient à son attention. C'était un malheur qu'Aglaé n'avait pas prévu. Quant à la jeune fille, elle était très en beauté à cette soirée. Sans être vêtues trop somptueusement, les trois demoiselles portaient d'élégantes toilettes, et des soins particuliers avaient même été donnés à leur coiffure. Assise à côté d'Eugène Pavlovitch, Aglaé causait et plaisantait fort amicalement avec lui. Radomsky avait une contenance un peu plus réservée que de coutume, peut-être la présence des gros bonnets lui imposait-elle. Du reste, malgré sa jeunesse, depuis longtemps déjà il avait l'habitude du monde et s'y trouvait comme dans son élément. Il était venu chez les Épantchine, ce soir-là, avec un crêpe à son chapeau, ce qui lui valut les éloges de la princesse Biélokonsky: un autre neveu mondain, dans de pareilles circonstances, n'aurait peut-être pas pris le deuil pour la mort d'un tel oncle. Élisabeth Prokofievna loua aussi cette manière d'agir, mais, en général, elle semblait fort soucieuse. Le prince remarqua que deux fois Aglaé le regarda attentivement, et il crut s'apercevoir qu'elle était contente de lui. Peu à peu il se sentit très-heureux. Parfois, souvent même, il se rappelait tout d'un coup les pensées et les craintes « fantastiques » qu'il avait conçues après son entretien avec Lébédeff, mais elles lui apparaissaient maintenant comme un songe si absurde, si ridicule! (D'ailleurs, durant toute la journée, sans qu'il se l'avouât, son plus vif désir avait été de trouver des raisons pour ne pas croire à ce songe!) Il parlait peu, et seulement lorsqu'on l'interrogeait; à la fin il ne dit plus rien du tout, s'assit et se borna à écouter; pourtant la satisfaction qui l'inondait était visible. Insensiblement s'empara de lui une sorte d'inspiration qui n'attendait qu'une occasion pour éclater au dehors… Mais s'il prit la parole, ce fut par hasard, pour répondre à une question, et, selon toute apparence, sans intention particulière…

VII

Tandis qu'il contemplait d'un air de béatitude Aglaé alors en train de causer gaiement avec le prince N… et Eugène Pavlovitch, dans un autre coin le barine anglomane, fort animé, racontait quelque chose au haut fonctionnaire; tout à coup il prononça le nom de Nicolas Andréiévitch Pavlichtcheff. Aussitôt le prince se tourna de leur côté et se mit à écouter.

Il s'agissait des institutions actuelles et des ennuis qui en résultaient pour les propriétaires dans le gouvernement de ***. Les récits de l'anglomane devaient avoir quelque chose de plaisant, car le haut fonctionnaire paraissait s'amuser de la colère bilieuse du narrateur. Celui-ci racontait d'une voix grondeuse, et en traînant les mots, comme quoi, bien qu'il n'eût pas précisément besoin d'argent, il s'était vu forcé, par l'effet des institutions actuelles, de vendre à moitié prix un domaine magnifique qu'il possédait dans le gouvernement de ***; en même temps il était obligé de conserver un bien réduit à rien, désavantageux, et au sujet duquel on lui intentait un procès. « Pour éviter de nouveaux désagréments avec la terre que j'ai héritée de Pavlichtcheff, j'ai renoncé à en prendre possession. Encore un ou deux héritages pareils et je suis ruiné. Pourtant j'avais là trois mille dessiatines d'excellente terre! »

Remarquant l'extrême attention que le prince prêtait à cet entretien, Ivan Fédorovitch s'approcha soudain de lui,

— Tiens, voilà… fit-il à demi-voix, — Ivan Pétrovitch est un parent de feu Nicolas Andréiévitch Pavlichtcheff… tu cherchais ses parents, je crois?

Jusqu'alors Épantchine avait causé avec le général, son supérieur hiérarchique, mais depuis longtemps déjà il s'était aperçu que Léon Nikolaïévitch restait isolé au milieu de la société, et cela commençait à l'inquiéter. Il voulait faire causer le prince, le mêler dans une certaine mesure à la conversation et de la sorte le présenter, pour ainsi dire, une seconde fois aux « grands personnages ».

— Léon Nikolaiévitch a été élevé par Nicolas Andréitch Pavlichtcheff

après la mort de ses parents, dit-il en rencontrant le regard d'Ivan Pétrovitch.

— Il m'est très-agréable… observa celui-ci d'une voix traînante, — et même je me rappelle très-bien… Tantôt, quand Ivan Fédorovitch nous a présentés l'un à l'autre, je vous ai reconnu tout de suite, quoique je ne vous aie vu qu'enfant, lorsque vous aviez dix ou onze ans. Vous n'avez pas beaucoup changé. Votre visage a conservé quelque chose…

— Vous m'avez vu enfant? Demanda le prince extraordinairement étonné.

— Oh, il y a fort longtemps, reprit Ivan Pétrovitch, — à Zlatoverkhovo, où vous habitiez alors chez mes cousines. Autrefois j'allais assez souvent à Zlatoverkhovo, — vous ne vous souvenez pas de moi? Il se peut très-bien que vous m'ayez oublié… Vous étiez alors… vous souffriez dans ce temps-là d'une certaine maladie… une fois même j'ai été surpris en vous voyant…

— Je ne me rappelle rien! Répliqua vivement le prince.

La question fut éclaircie à la suite de quelques mots d'explication qu'Ivan Pétrovitch et son interlocuteur échangèrent, le premier très-froidement, le second avec une agitation étonnante: les deux vieilles filles, parentes de feu Pavlichtcheff, qui habitaient son domaine de Zlatoverkhovo et à qui il avait confié l'éducation du prince, se trouvaient être elles-mêmes cousines d'Ivan Pétrovitch. Ce dernier n'en savait pas plus que les autres sur les motifs qui avaient pu déterminer Pavlichtcheff à s'occuper ainsi du petit prince, son fils adoptif. « Je n'ai pas eu alors la curiosité de rechercher cela », dit-il; en tout cas le vieux barine possédait une excellente mémoire, car il se rappelait même combien l'aînée de ses cousines, Marfa Nikitichna, était sévère pour l'enfant confié à ses soins, « c'était au point qu'une fois j'ai même eu une querelle avec elle à propos de vous, je lui ai reproché son système d'éducation: c'étaient toujours les verges, et fouetter un enfant malade, c'est… vous en conviendrez vous-même… » Il rappela aussi que, par contre, la cadette, Natalie Nikitichna, se montrait fort tendre à l'égard du pauvre petit garçon. « À présent elles demeurent toutes deux, ajouta-t-il, — (seulement je ne sais pas si elles vivent encore), dans le gouvernement de ***, où Pavlichtcheff leur a laissé un petit bien très-convenable. Marfa Nikitichna, parait-il, voulait entrer dans un monastère; du reste, je ne l'affirme pas; je

confonds peut-être avec une autre… oui, c'est de la veuve d'un médecin qu'on m'a dit cela dernièrement… »

Tandis qu'Ivan Pétrovitch parlait, l'attendrissement et la joie se lisaient dans les yeux brillants du prince. À son tour, il déclara avec une chaleur extraordinaire qu'il ne se pardonnerait jamais, car depuis six mois il avait beaucoup voyagé dans les provinces du centre de la Russie, et il n'avait pas trouvé l'occasion de faire visite aux éducatrices de son enfance; chaque jour il se proposait d'aller les voir et les circonstances lui faisaient continuellement oublier sa résolution… Mais maintenant il se promettait bien de se rendre, coûte que coûte, dans le gouvernement de ***… « Ainsi vous connaissez Natalie Nikitichna? Quelle belle, quelle sainte âme! D'ailleurs, Marfa Nikitichna en est une aussi… pardonnez-moi, mais je crois que vous vous trompez sur le compte de Marfa Nikitichna! Elle était sévère, mais… voyons, était-il possible de ne pas perdre patience avec un idiot, tel que je l'étais alors? (Hi, hi!) Car j'étais alors complètement idiot, vous ne le croirez pas (ha, ha!). Du reste… du reste vous m'avez vu dans ce temps-là et… Comment donc se fait-il que je ne me souvienne pas de vous? Dites-le moi, je vous prie… Ainsi vous… ah, mon Dieu, est-il possible qu'en effet vous soyez parent de Nicolas Andréitch Pavlichtcheff? »

Ivan Pétrovitch sourit.

— Je vous l'assure, répondit-il en examinant le prince.

— Oh, si j'ai parlé ainsi, ce n'est pas que je…. Doute…. Et, enfin, est-ce qu'on peut douter de cela (hé, hé!)…. En douter le moins du monde? Non, certainement! (Hé, hé!) Mais j'ai dit cela parce que feu Nicolas Andréitch Pavlichtcheff était un si excellent homme! Un homme très-magnanime, vraiment, je vous l'assure!

Le prince était en quelque sorte « suffoqué par l'émotion de son noble cœur », comme dit le lendemain matin Adélaïde en causant de cela avec son fiancé le prince Chtch….

— Ah, mon Dieu! Observa en riant Ivan Pétrovitch: — pourquoi donc ne puis-je pas être le parent même d'un homme magnanime?

Confus, le prince reprit précipitamment et avec une animation croissante:

— Ah, mon Dieu! J'ai… j'ai encore dit une bêtise, mais….. Il devait en

être ainsi, parce que je…. Je…. Du reste, j'ai encore dit autre chose que ce que je voulais dire!… Mais, je vous le demande, qu'importent mes paroles en ce moment, qu'importe ma personne au prix de tels intérêts…. Au prix de si énormes intérêts! Et en comparaison d'un homme si magnanime, — car, en vérité, c'était un homme très-magnanime, n'est-ce pas? N'est-il pas vrai?

Le prince tremblait de tout son corps. Pourquoi était-il soudain affecté à ce point, alors que le sujet de la conversation ne semblait nullement de nature à provoquer chez lui un si violent accès de sensibilité? — c'est ce qu'il serait difficile d'expliquer. Quoi qu'il en soit, il était excessivement ému; en ce moment débordait de son cœur une reconnaissance ardente, attendrie, motivée par quelque chose et s'adressant à quelqu'un, — peut-être à Ivan Pétrovitch lui-même, sinon à tous les visiteurs, en général. Il se sentait « trop heureux ». Ivan Pétrovitch commença à l'examiner beaucoup plus attentivement; le haut fonctionnaire l'observa aussi avec une curiosité extrême. La princesse Biélokonsky fixa un regard irrité sur Léon Nikolaïévitch, et serra les lèvres. Le prince N…., Eugène Pavlovitch, le prince Chtch…, les demoiselles, tous interrompirent leur conversation pour écouter. Aglaé paraissait effrayée et Élisabeth Prokofievna l'était positivement. Il faut avouer que ces dames, mère et filles, étaient étranges. Elles avaient jugé que la meilleure attitude à prendre pour le prince était de garder le silence pendant toute la soirée, et, dès qu'elles l'avaient vu seul dans un coin, complètement satisfait de son rôle muet, l'inquiétude s'était aussitôt emparée d'elles. Alexandra voulait même aller le chercher à travers le salon pour le mêler à leur société (elles se trouvaient en compagnie du prince N…. Et de la princesse Biélokonsky). Et maintenant que le prince s'était mis à parler, les dames Épantchine se sentaient plus inquiètes encore.

— Vous avez raison de dire que c'était un excellent homme, déclara avec conviction Ivan Pétrovitch qui avait cessé de sourire, — oui, oui…. C'était un brave homme! Brave et digne, ajouta-t-il au bout d'un instant. — Digne même, on peut le dire, de toute estime, poursuivit-il d'un ton encore plus convaincu après un nouveau silence, — et…. Et il m'est même très-agréable de voir que de votre côté….

— N'est-ce pas à ce Pavlichtcheff qu'est arrivée une histoire….

étrange…. Avec l'abbé… avec l'abbé… j'ai oublié son nom, mais on a beaucoup parlé de cela dans le temps, dit le haut fonctionnaire.

— Avec l'abbé Gouraud, Jésuite, répondit Ivan Pétrovitch, — oui, voilà nos hommes les meilleurs et les plus dignes! Car, en résumé, Pavlichtcheff avait de la naissance, de la fortune, il était chambellan et siv. S'il avait continué à servir…. Et soudain voilà qu'il abandonne le service, plante là tout, pour passer au catholicisme et se faire jésuite, tout cela sans même chercher à éviter l'éclat, avec une sorte d'exaltation. Vraiment, il est mort à propos…. Oui, c'est ce que tout le monde a dit alors….

Le prince ne put se contenir.

— Pavlichtcheff…. Pavlichtcheff s'est converti au catholicisme? C'est impossible! Protesta-t-il épouvanté.

— « Impossible! » reprit posément Ivan Pétrovitch: — c'est beaucoup dire et, convenez vous-même, mon cher prince…. Du reste, vous faites tant de cas du défunt…. En effet c'était un très-bon homme et c'est même, suivant moi, sa bonté qui a facilité le succès de cet astucieux Gouraud. Mais si je vous disais combien d'embarras et d'ennuis cette affaire m'a occasionnés ensuite…. Et précisément avec ce même Gouraud! Figurez-vous, continuat-il en s'adressant tout à coup au vieillard, — ils prétendaient même à l'héritage et j'ai dû recourir alors aux mesures les plus énergiques…. Pour leur faire entendre raison…. Parce qu'ils connaissent leur affaire! Ils sont étonnants! Mais, grâce à Dieu, cela se passait à Moscou, je suis allé tout de suite chez le comte, et nous les avons… mis à la raison…

— Vous ne sauriez croire à quel point vous m'avez affligé et stupéfié! Cria le prince. — Je le regrette, mais au fond tout cela, à proprement parler, ne signifie rien et n'aurait eu aucune suite, comme toujours; j'en suis persuadé. L'été dernier (ce disant, il s'adressait au haut fonctionnaire), la comtesse K… est entrée aussi, dit-on, dans un monastère catholique à l'étranger; les nôtres ne savent plus se défendre, dès qu'ils se sont une fois laissé influencer par ces…. Intrigants…. Surtout à l'étranger.

— Tout cela vient, je pense, de notre…. Lassitude, prononça d'un ton d'autorité le vieillard; — et puis ils ont une manière de prêcher…. élégante, originale…. Et ils savent effrayer. En 1832, quand j'étais à Vienne, ils m'ont

aussi effrayé, je vous l'assure; seulement je ne me suis pas laissé endoctriner et je leur ai échappé par la fuite, ha, ha! C'est la vérité, j'ai pris la fuite pour leur échapper

— À ce que j'ai entendu dire, batuchka, observa la princesse Biélokonsky, — tu ne fuyais pas un Jésuite quand tu as abandonné ton poste, tu as tout bonnement filé de Vienne à Paris avec la belle comtesse Livitzky.

— Eh bien, mais, par le fait, je me suis tout de même sauvé d'un jésuite! Répliqua en riant le haut fonctionnaire égayé par l'agréable souvenir de son aventure avec la comtesse; — vous avez, paraît-il, des sentiments très-religieux, ce qu'on rencontre aujourd'hui si rarement chez un jeune homme, dit-il aimablement au prince Léon Nikolaïévitch qui avait écouté bouche béante et n'était pas encore revenu de sa stupeur.

Le vieillard était visiblement désireux de mieux connaître Muichkine, dont, pour certaines raisons, la personnalité commençait à l'intéresser vivement.

— Pavlichtcheff était un esprit éclairé et un chrétien, un vrai chrétien, déclara brusquement le prince, — comment donc a-t-il pu embrasser une croyance…. Antichrétienne?…. Le catholicisme n'est autre chose qu'une religion antichrétienne! Ajouta-t-il soudain; en même temps ses yeux enveloppaient toute l'assistance d'un regard flamboyant.

— Allons, c'est trop dire, murmura le haut fonctionnaire, et il regarda avec étonnement Ivan Pétrovitch.

— Ainsi, demanda ce dernier en se tournant sur sa chaise, — c'est le catholicisme qui est une religion antichrétienne? Mais comment cela?

— C'est une religion antichrétienne, d'abord! Répondit d'un ton extrêmement roide le prince qui était en proie à une agitation extraordinaire; — voilà le premier point; en second lieu, le catholicisme romain est pire que l'athéisme lui-même, telle est mon opinion! Oui! Telle est mon opinion! L'athéisme se borne à prêcher le néant, mais le catholicisme va plus loin: il prêche un Christ défiguré, un Christ qu'il calomnie et qu'il outrage, un Christ qui est le contraire du véritable! Il prêche l'Antéchrist, je vous le certifie, je vous le jure! C'est depuis longtemps ma conviction intime et elle m'a fait cruellement souffrir moi-même… Le catholicisme romain professe que

l'Église ne peut subsister sur la terre si le monde entier n'est pas soumis à son pouvoir politique, et il crie: Non possumus! À mon avis, le catholicisme romain n'est même pas une religion, mais simplement la continuation de l'empire romain d'Occident, et tout en lui, à commencer par la foi, est subordonné à cette idée. Le pape s'est emparé de la terre, d'un trône terrestre, et il a pris le glaive; c'est depuis lors que tout va ainsi, seulement au glaive ils ont ajouté le mensonge, l'intrigue, l'imposture, le fanatisme, la superstition, la scélératesse; ils se sont fait un jeu des sentiments populaires les plus sacrés, les plus droits, les plus naïfs, les plus ardents; ils ont tout troqué, tout, contre de l'argent, contre une basse domination terrestre. Et ce n'est pas la doctrine de l'Antéchrist? Comment donc n'auraient-ils pas donné naissance à l'athéisme? L'athéisme est sorti de là, du catholicisme romain lui-même; Ils sont la source première de l'athéisme: pouvaient-ils croire à eux-mêmes? Il s'est fortifié du dégoût qu'ils inspiraient; il est le produit de leur mensonge et de leur impuissance spirituelle! L'athéisme! Chez nous, la foi ne s'est encore perdue que dans certaines classes exceptionnelles, mais là-bas les masses populaires elles-mêmes commencent à ne plus croire; autrefois cette incrédulité provenait de l'ignorance et du mensonge, à présent elle a pour cause la haine fanatique de l'Église et du christianisme!

Le prince qui avait parlé extrêmement vite s'arrêta pour reprendre haleine. Il était pâle et respirait avec effort. Tout le monde se regardait; mais, à la fin, le haut fonctionnaire se mit à rire franchement. Le prince N… prit son lorgnon et commença à examiner l'orateur. Le poète allemand sortit sans bruit de son coin et se rapprocha de la table, un mauvais sourire sur les lèvres.

— Vous exagérez beaucoup, dit d'une voix traînante et d'un air ennuyé Ivan Pétrovitch, qui semblait même se faire quelque scrupule de poursuivre l'entretien, — cette Église-là compte aussi des représentants vertueux et dignes de toute estime…

— Je n'ai jamais parlé des représentants de l'Église en tant qu'individus. J'ai parlé du catholicisme romain considéré dans son essence, c'est de Rome que je parle. Est-ce qu'une Église peut complètement disparaître? Je n'ai jamais dit cela!

— Je l'admets, mais tout cela est connu et même, — il n'est pas besoin

d'en parler… cela relève de la théologie…

— Oh, non, oh, non! Pas de la théologie seule, je vous l'assure! Cela nous touche de beaucoup plus près que vous ne le croyez. Notre grande erreur est précisément de ne pouvoir encore comprendre que cette question n'est pas exclusivement théologique! Mais le socialisme lui-même est un dérivé du catholicisme et du fond catholique! Lui aussi, comme son frère l'athéisme, doit son origine au désespoir, il est moralement l'opposé du catholicisme, il s'offre pour remplacer la puissance morale que la religion a perdue, pour étancher la soif spirituelle qui dévore le genre humain, et sauver celui-ci non par le Christ, mais, comme le catholicisme, par la force; C'est aussi la liberté par la violence, c'est aussi l'union par le glaive et le sang! « Ne te permets pas de croire en Dieu, ne te permets pas d'avoir une propriété, ne te permets pas d'avoir une personnalité, fraternité ou la mort, deux millions de têtes! » Vous les reconnaîtrez à leurs actes, — cela est dit! Et ne pensez pas que nous soyons à l'abri de ce danger; oh! Il nous faut un contrefort, et vite, vite! Pour résister à l'Occident, il faut que nous appelions à notre aide la lumière du Christ, que nous avons conservé et qu'ils n'ont même pas connu! Nous devons leur porter notre civilisation russe et non accepter servilement le joug du jésuitisme, voilà quelle doit être notre attitude en face d'eux, et qu'on ne dise pas chez nous que la prédication des Jésuites est élégante, comme quelqu'un l'a dit tout à l'heure… Ivan Pétrovitch commençait à avoir peur.

— Mais permettez donc, permettez, fit-il d'une voix inquiète en promenant ses yeux autour de lui, — toutes vos idées, sans doute, sont louables et pleines de patriotisme, mais tout cela est exagéré au plus haut degré et… même il vaut mieux laisser cela…

— Non, ce n'est pas exagéré, mais plutôt atténué; oui, je suis resté au-dessous de la vérité, parce que je ne suis pas en état de m'exprimer, mais…

— Permettez donc!

Le prince se tut; il se redressa sur sa chaise et, immobile, fixa Ivan Pétrovitch d'un regard flamboyant.

— Il me semble que le cas de votre bienfaiteur vous a trop impressionné, observa d'un ton calme et affable le haut fonctionnaire: — vous avez pris feu… peut-être parce que vous vivez seul. Si vous vous mêlez un peu plus au

monde qui, je l'espère, vous accueillera avec joie comme un jeune homme remarquable, sans doute vous jugerez les choses avec plus de sang-froid et vous verrez que tout cela est beaucoup plus simple… d'ailleurs, ce sont des cas si rares… suivant moi, ils résultent en partie de notre satiété, et en partie… de l'ennui…

Justement, justement, c'est cela! Cria le prince, — admirable pensée! « De l'ennui », précisément, de notre ennui, pas de la satiété, mais, au contraire, de la soif… pas de la satiété, en cela vous vous trompez! Pas seulement de la soif, mais même de l'inflammation, de la soif ardente que donne la fièvre! Et… et ne pensez pas qu'il n'y ait qu'à rire de ce phénomène parce qu'il revêt un aspect misérable; excusez-moi, il faut savoir regarder au delà! Dès que les nôtres ont atteint le rivage, dès qu'ils croient y être arrivés, ils en éprouvent une telle joie qu'ils vont immédiatement jusqu'aux dernières limites; d'où vient cela? Tenez, Pavlichtcheff vous étonne, vous mettez sa conduite sur le compte de la folie, ou vous l'expliquez par sa bonté, mais ce n'est pas cela! Et ce n'est pas nous seuls, c'est toute l'Europe qu'étonne, en pareil cas, le tempérament outrancier des Russes! Si l'un de nous se convertit au catholicisme, il ne manque jamais de se faire jésuite, ni même de s'affilier aux éléments les plus souterrains de cette secte; s'il devient athée, il veut absolument que la croyance en Dieu soit extirpée par la force, c'est-à-dire aussi par le glaive! Pourquoi cela? D'où vient cette subite frénésie? Se peut-il que vous ne le sachiez pas? C'est qu'il a trouvé la patrie qu'il n'avait pas vue ici, et il en est tout heureux; il a trouvé le rivage, la terre, et il s'est prosterné sur le sol pour le baiser! Ce n'est pas la vanité seule, ce ne sont pas exclusivement de mesquins sentiments de vanité qui font les athées russes et les Jésuites russes; non, c'est aussi une souffrance morale, une soif spirituelle, le besoin douloureux d'un objet élevé, d'une terre ferme, le mal du pays auquel ils ont cessé de croire, parce qu'ils ne l'ont jamais connu! Il est si facile à un Russe de devenir athée, plus facile qu'à tout autre habitant du globe! Et les nôtres ne deviennent pas simplement athées, ils croient à l'athéisme comme à une religion nouvelle, sans remarquer que c'est croire au néant. Telle est notre soif! « Celui qui n'a pas de terrain sous ses pieds, celui-là n'a pas non plus de Dieu ». Cette phrase n'est pas de moi, je l'emprunte à

un marchand, à un vieux-croyant que j'ai rencontré en voyage. À la vérité, ce n'est pas tout à fait ainsi qu'il s'est exprimé, il a dit: « Celui qui renonce à sa terre natale, renonce aussi à son Dieu. » Quand on pense que, chez nous, des hommes très-instruits se sont même enrôlés parmi les khlistes[85]!… Mais, du reste, sous ce rapport, en quoi l'hérésie des khlistes est-elle pire que le nihilisme, le jésuitisme ou l'athéisme? Peut-être même y a-t-il plus de profondeur dans cette doctrine! Mais voilà jusqu'où va le besoin d'une croyance!… Découvrez aux compagnons assoiffés de Colomb le rivage du « nouveau monde », découvrez à l'homme russe le « monde » russe, faites-lui trouver cet or, ce trésor qui se dérobe à ses yeux dans les entrailles du sol! Montrez-lui dans l'avenir la rénovation de toute l'humanité, sa résurrection, peut-être, par la seule pensée russe, par le Dieu et le Christ russe, et vous verrez quel géant fort et juste, sage et doux, se dressera devant le monde étonné, — étonné et effrayé, car ils n'attendent de nous que le glaive, le glaive et la violence, car, jugeant d'après eux-mêmes, ils ne peuvent se représenter notre nation sans barbarie. C'est ainsi jusqu'à présent, et plus on va, plus c'est ainsi! Et…

Mais alors se produisit tout à coup un événement qui interrompit de la façon la plus inattendue le discours de l'orateur.

Toute cette singulière tirade, ce flux de paroles étranges et inquiètes, d'idées exaltées et confuses se heurtant les unes les autres dans un pêle-mêle hétéroclite, tout cela dénotait quelque chose de dangereux, quelque chose de particulier dans l'état d'esprit d'un jeune homme susceptible de s'échauffer si fort à propos de rien. Parmi les gens réunis dans le salon, tous ceux qui connaissaient le prince éprouvaient un étonnement mêlé de crainte (et, chez quelques-uns, de honte) en l'entendant tenir un pareil langage, lui toujours si réservé, si timide même, lui qui déployait un tact exquis dans certains cas, et qui possédait le sens instinctif des plus hautes convenances. Le fait restait inexplicable pour eux: ce qu'on avait dit de Pavlichtcheff ne pouvait en être la cause. Dans le coin des dames, on considérait le prince comme atteint d'aliénation mentale, et la vieille Biélokonsky avoua plus tard qu'elle avait été « sur le point de se sauver ». Chez les vieillards ce fut tout d'abord une stupéfaction indicible. Le visage du supérieur d'Épantchine prit une

expression sévère et mécontente; le colonel adonné aux études technologiques restait complètement immobile sur sa chaise. L'Allemand devint pâle, mais un faux sourire continuait à se jouer sur ses lèvres; il observait les autres, épiant les impressions que trahissaient leurs physionomies. Du reste, peut-être aurait-on pu en un instant couper court à ce « scandale » de la façon la plus simple et la plus naturelle; bien que très-étonné, Ivan Fédorovitch recouvra le premier sa présence d'esprit et à plusieurs reprises essaya de faire taire l'orateur; ces diverses tentatives ayant échoué, il se dirigea vers lui, décidé à recourir aux grands moyens. Encore un moment et, s'il l'avait fallu, le général eût peut-être obligé amicalement le prince à se retirer en le disant malade, ce qui pouvait être vrai en effet, et ce dont Ivan Fédorovitch, à part soi, se tenait pour assuré… Mais l'affaire prit une autre tournure.

Dès son entrée dans le salon, le prince était allé s'asseoir le plus loin possible du vase chinois dont Aglaé lui avait fait une telle peur. Pourra-t-on le croire? À la suite des paroles prononcées la veille par la jeune fille, l'idée s'était enracinée dans l'esprit de Muichkine que le lendemain il aurait beau prendre les plus grandes précautions pour ne pas faire de malheur, ce serait peine perdue, il casserait nécessairement ce vase! Si bizarre que cela fût, c'était maintenant en lui une conviction inébranlable. Mais, durant la soirée, comme nous l'avons dit, son âme s'ouvrit à des impressions sereines et, sous leur influence, il oublia son pressentiment. Lorsque le nom de Pavlichtcheff arriva à ses oreilles et qu'Ivan Fédorovitch le présenta de nouveau à Ivan Pétrovitch, il alla s'asseoir plus près de la table et le hasard voulut que son fauteuil fût précisément à côté d'un grand et beau vase de Chine placé sur un piédestal. Le prince se trouvait avoir cette potiche presque derrière son coude.

Au moment où il achevait son discours, il se leva brusquement, agita le bras sans penser à rien, eut comme un haussement d'épaules et….. Le salon se remplit aussitôt de cris! Le vase bascula, paraissant d'abord vouloir tomber sur la tête d'un des vieillards, puis il pencha soudain dans le sens opposé et vint se briser avec fracas sur le parquet. L'Allemand qui se trouvait de ce côté eut à peine le temps de faire un saut en arrière. Au bruit de cette chute, à la vue des précieux débris qui jonchaient le tapis, un effarement extraordinaire

s'empara de la société; ce furent dans toute la chambre des exclamations de stupeur ou d'épouvante. Ce que devint alors le prince, nous renonçons à le décrire. Mille sensations l'agitaient, toutes plus troubles, plus cruelles les unes que les autres. Parmi elles cependant il y en avait une qui s'accusait avec une netteté particulière, et cette impression dominante n'était ni la surprise, ni la confusion, ni la crainte; non, ce qui frappait surtout le prince, c'était la réalisation de la prophétie! Qu'y avait-il de si saisissant dans cette idée? Il n'aurait pu se l'expliquer, il se sentait seulement atteint au cœur et il éprouvait comme une terreur superstitieuse. Un instant après, il lui sembla que tout s'élargissait devant lui; à la frayeur succédaient la sérénité, la joie, l'extase; sa respiration commençait à être gênée, et… mais il n'en fut ainsi que durant une seconde. Grâce à Dieu, ce n'était pas cela! Le prince reprit haleine et promena ses yeux autour de lui.

Longtemps il parut ne pas comprendre l'agitation de son entourage, c'est-à-dire qu'il comprenait et voyait tout parfaitement, mais, plongé dans une sorte d'apathie, il ne prenait aucun intérêt aux choses dont il était témoin. Il voyait qu'on ramassait les débris de la potiche, il entendait des paroles échangées rapidement, il remarquait la pâleur d'Aglaé et les regards étranges, fort étranges qu'elle fixait sur lui: il n'y avait pas la moindre haine, pas la moindre colère dans les yeux de la jeune fille; elle le considérait d'un air effrayé, mais si sympathique, et ses prunelles lançaient de tels éclairs quand elle regardait les autres….. Une douce souffrance pénétra tout à coup dans le cœur du prince. À la fin, il s'aperçut avec un singulier étonnement que tous avaient repris leurs places et même qu'ils riaient, comme si de rien n'était! L'instant d'après, cette hilarité s'accrut encore: on riait en le regardant, on trouvait drôles son mutisme et sa mine ahurie, mais on riait gentiment, gaiement; plusieurs lui adressaient la parole et de la façon la plus affable; Élisabeth Prokofievna, notamment, lui parlait d'un air jovial et s'efforçait de le réconforter. Tout à coup il sentit qu'Ivan Fédorovitch lui frappait amicalement sur l'épaule; Ivan Pétrovitch riait aussi; mais plus bienveillant, plus cordial, plus affectueux encore se montra le haut fonctionnaire; il prit la main du prince, la serra doucement dans la sienne et se mit à la tapoter; en même temps il tenait au pauvre jeune homme les propos qu'on tient à un petit

enfant dont on veut calmer la frayeur; à la fin, il le fit asseoir tout près de lui. Heureux de se voir traité avec tant d'intérêt, le prince considérait béatement le visage du vieillard, mais il n'avait pas encore recouvré l'usage de la parole, il respirait avec peine; la physionomie du haut fonctionnaire lui plaisait infiniment.

— Comment? Balbutia-t-il enfin: — c'est bien vrai que vous me pardonnez? Et… vous aussi, Élisabeth Prokofievna?

Les rires redoublèrent, des larmes vinrent aux yeux du prince; son ravissement était tel qu'il se Croyait le jouet d'une illusion.

— Sans doute le vase était beau, observa Ivan Pétrovitch; — il était ici depuis quinze ans, si je me souviens bien… oui, depuis quinze ans…

— Eh bien, voilà un fameux malheur! L'homme lui-même n'est pas éternel, et on se désolerait pour la perte d'un pot d'argile! Répliqua d'une voix forte Élisabeth Prokofievna: — est-il possible que tu sois si atterré, Léon Nikolaïtch? Ajouta-t-elle avec inquiétude: — assez, mon cher, assez; tu me fais peur, vraiment.

— Et vous me pardonnez tout? Demanda le prince; — tout, pas seulement le vase?

Il voulut soudain se lever, mais le haut fonctionnaire le tira par le bras et l'obligea à se rasseoir.

— C'est très-curieux et c'est très-sérieux[86]! Glissa-t-il dans l'oreille d'Ivan Pétrovitch en se penchant par-dessus la table. Ces mots furent, du reste, prononcés assez haut; peut-être même que le prince les entendit.

— Ainsi je n'ai offensé aucun de vous? Vous ne sauriez croire combien cette pensée me rend heureux! Mais, d'ailleurs, cela devait être! Est-ce que je pouvais blesser quelqu'un ici? Une telle supposition serait même une offense pour vous.

— Calmez-vous, mon ami, c'est de l'exagération. Vous n'avez pas lieu de tant remercier; c'est un beau sentiment, mais il dépasse la mesure.

— Je ne vous remercie pas, seulement je… vous admire, je vous contemple avec bonheur; il se peut que je m'exprime bêtement, mais — j'ai besoin de parler, j'ai besoin d'expliquer… ne fût-ce que par respect pour moi-même…

Tout en lui était saccadé, troublé, fiévreux; très-probablement ce qu'il disait n'était pas ce qu'il aurait voulu dire. Du regard il semblait implorer la permission de parler. Ses yeux rencontrèrent la princesse Biélokonsky.

— Ce n'est rien, batuchka, continue, continue, seulement ne t'emballe pas, observat-elle, — tantôt tu t'es échauffé et voilà ce qui en est résulté! Mais n'aie pas peur de parler; ces messieurs ont vu plus bizarre que toi; tu ne les étonneras pas.

Le prince l'écouta en souriant, puis il s'adressa soudain au vieillard:

— C'est vous qui, il y a trois mois, avez sauvé de l'exil l'étudiant Podkoumoff et l'employé Chvabrine?

Le haut fonctionnaire rougit un peu et l'invita à se calmer.

— J'ai entendu dire, reprit aussitôt le prince en s'adressant à Ivan Pétrovitch, — que, dans le gouvernement de ***, vos anciens serfs ayant été fort éprouvés par un incendie, vous leur avez cédé gratuitement tout le bois dont ils avaient besoin pour reconstruire leurs demeures, quoique vous eussiez eu beaucoup à vous plaindre d'eux depuis leur émancipation?

— Oh, c'est une exagération, murmura Ivan Pétrovitch avec une modestie orgueilleuse; mais, cette fois, il était dans le vrai en traitant d'« exagération » les paroles du prince: le bruit parvenu aux oreilles de ce dernier était complètement faux.

Le visage souriant, Muichkine se tourna ensuite vers la princesse Biélokonsky:

— Et vous, princesse, poursuivit-il, — il y a six mois, est-ce que vous ne m'avez pas reçu comme un fils à Moscou, après la lettre d'Élisabeth Prokofievna? Le fait est que, comme à un véritable fils, vous m'avez donné un conseil que je n'oublierai jamais. Vous en souvenez-vous?

— Quelles extravagances tu débites! Repartit avec colère la vieille dame: — tu es un homme bon, mais ridicule: on te donne deux grochs, et tu remercies comme si on t'avait sauvé la vie. Tu crois cela louable et c'est tout le contraire.

Elle était vraiment fâchée, mais soudain elle se mit à rire et, cette fois, avec une gaieté exempte de toute amertume. Les traits d'Élisabeth Prokofievna se rassérénèrent et le visage d'Ivan Fédorovitch rayonna.

— J'ai dit que Léon Nikolaïtch était un homme… un homme… en un mot… seulement, voilà, il ne devrait pas s'échauffer, comme la princesse l'a fait observer… balbutia le général répétant dans sa joie les paroles de la princesse Biélokonsky dont il avait été frappé.

Seule Aglaé paraissait chagrine, mais son visage était encore enflammé, — peut-être par l'effet de la colère.

— Il est, vraiment, fort gentil, dit tout bas le haut fonctionnaire à Ivan Pétrovitch.

Je suis entré ici avec un tourment au cœur, reprit le prince dont le trouble croissant se manifestait par l'agitation de sa voix et l'étrangeté de son langage, — je… j'avais peur de vous, et peur de moi, surtout de moi. En revenant ici, à Pétersbourg, je m'étais formellement promis de voir le grand monde, la haute classe, dont moi-même je suis membre, à laquelle j'appartiens des premiers par la naissance. Eh bien, maintenant je me trouve avec des princes comme moi, n'est-ce pas? Je voulais vous connaître, et il le fallait; c'était nécessaire, absolument nécessaire!… J'avais toujours entendu dire beaucoup de mal de vous, plus de mal que de bien. Oh! On dit et on écrit tant de choses sur votre compte! On vous représente comme des hommes ignorants, superficiels, arriérés, exclusivement voués au culte d'intérêts mesquins, adonnés à des habitudes ridicules… J'avais les oreilles rebattues de toutes ces accusations, et je suis venu ici aujourd'hui avec une curiosité inquiète, voulant juger moi-même de visu, me faire une opinion personnelle sur la question: voyons, me suis-je dit, si ce qu'on répète partout est vrai, si cette classe supérieure de la société russe n'est plus bonne à rien, si elle a fait son temps, si la sève vitale est tarie en elle, si elle ne se compose, en effet, que de cadavres récalcitrants, acharnés à barrer la route aux hommes… de l'avenir… Déjà auparavant je n'admettais pas tout à fait cette manière de voir, attendu que chez nous il n'y a même jamais eu de caste supérieure, sauf la noblesse de cour qui maintenant a complètement disparu, n'est-il pas vrai?

— Eh bien, ce n'est pas cela du tout, ricana Ivan Pétrovitch.

— Allons, il a encore pris le mors aux dents! Ne put s'empêcher de dire la princesse Biélokonsky.

— Laissez-le dire[87], observa à demi-voix le haut fonctionnaire, — il est

tout tremblant.

Le prince était hors de lui.

— Eh bien, j'ai vu des gens exquis, naïfs, intelligents; j'ai vu un vieillard combler d'amabilités et écouter jusqu'au bout un gamin comme moi; je vois des hommes capables de comprendre et de pardonner, de vrais Russes, des hommes bons, presque aussi bons et aussi affectueux que ceux que j'ai rencontrés là-bas, oui, ils ne valent guère moins. Jugez donc combien j'ai été agréablement surpris! Oh, permettez-moi de l'avouer! J'avais souvent entendu dire et je croyais moi-même que, dans le monde, tout se réduisait à de beaux semblants, que sous la politesse des formes se déguisait un fond indigent et stérile, mais je vois maintenant moi-même qu'il ne peut en être ainsi chez nous; cela peut être vrai ailleurs, mais pas chez nous. Est-il possible que tous, en ce moment, vous soyez des jésuites et des fourbes? J'ai entendu tantôt le récit du prince N…: est-ce que ce n'est pas de l'humour spontané, primesautier? Est-ce que ce n'est pas de la naïveté vraie? Est-ce que de telles paroles peuvent sortir de la bouche d'un homme… mort, desséché d'esprit et de cœur? Est-ce que des cadavres auraient pu me traiter comme vous m'avez traité? Est-ce qu'il n'y a pas là des matériaux… pour l'avenir, des motifs d'espérance? Est-ce que de pareilles gens peuvent ne pas comprendre et se laisser distancer?

— Encore une fois, je vous en prie, calmez-vous, mon cher, nous causerons de tout cela un autre jour, et ce sera avec plaisir que je… dit en souriant le vieillard.

Ivan Pétrovitch s'agita impatiemment sur son fauteuil; Ivan Fédorovitch était comme sur des épines; son supérieur ne faisait aucune attention au prince et s'entretenait avec la femme du haut fonctionnaire, mais cette dame regardait souvent le jeune homme, et prêtait l'oreille à ses paroles.

— Non, vous savez, il vaut mieux que je parle! Reprit Muichkine dans un nouvel élan fiévreux (il s'adressait au vieillard du même ton confiant que si c'eût été un ami intime). — Hier, Aglaé Ivanovna m'avait défendu de parler et m'avait même indiqué nommément les sujets sur lesquels je devais me taire; elle sait que je suis ridicule quand j'en parle! J'ai atteint ma vingt-septième année, mais je sais que je suis comme un enfant. Je n'ai pas le droit

d’exprimer ma pensée, il y a longtemps que je l’ai dit; je n’ai parlé franchement qu’à Moscou, avec Rogojine… Nous avons lu Pouchkine ensemble, nous l’avons lu tout entier; il ne connaissait rien du poète, il n’en avait même jamais entendu parler… J’ai toujours peur que mon air ridicule ne nuise à la pensée, à l’idée principale. Je n’ai pas le geste. Mes gestes ne sont jamais en situation, cela fait rire et discrédite la pensée. Je n’ai pas non plus de mesure dans les sentiments, et c’est le principal, le point le plus important… Je sais que le silence me convient plutôt. Quand je me tais, j’ai même l’air très-raisonnable; de plus, cela me permet de méditer. Mais maintenant il vaut mieux que je parle. Si j’ai pris la parole, c’est parce que vous fixez sur moi un regard si bon… Vous avez une excellente figure! Hier, j’avais juré à Aglaé Ivanovna que je n’ouvrirais pas la bouche de toute la soirée.

— Vraiment? Fit le vieillard avec un sourire.

— Mais il y a des moments où je me dis que j’ai tort de penser de la sorte: la sincérité vaut le geste, n’est-ce pas? N’est-il pas vrai?

— Quelquefois.

— Je veux tout dire, tout, tout, tout! Oh, oui! Vous me prenez pour un utopiste? Pour un idéologue? Oh, détrompez vous, je n’ai, je vous l’assure, que des idées si simples… Vous ne le croyez pas? Vous souriez? Parfois, vous savez, je suis lâche, parce que je perds la foi; tantôt en venant ici, je me disais: « Comment entrerai-je en matière avec eux? Par quel mot faut-il commencer pour qu’ils comprennent quelque chose? » Quelle peur j’avais! Mais c’était surtout pour vous que je craignais! Et pourtant de quoi pouvais-je avoir peur? Cette crainte n’était-elle pas honteuse? L’idée que pour un homme de progrès il y a une telle foule d’arriérés et de méchants? Ma joie est de constater en ce moment que cette foule n’existe pas, qu’il n’y a que des éléments pleins de vie! Nous n’avons pas lieu non plus de nous troubler parce que nous sommes ridicules, n’est-ce pas? C’est vrai, nous sommes ridicules, frivoles, adonnés à de mauvaises habitudes, nous nous ennuyons, nous ne savons pas regarder, nous ne savons pas comprendre, nous sommes tous ainsi, tous, vous, moi, et eux! Mon langage ne vous blesse pas, quand je vous dis en face que vous êtes ridicules? Eh bien, s’il en est ainsi, est-ce que vous

n'êtes pas des matériaux? Vous savez, à mon avis, il est même bon parfois d'être ridicule, oui, cela vaut mieux: on peut plus facilement se pardonner les uns aux autres et se réconcilier! Il est impossible de tout comprendre du premier coup, on n'arrive pas d'emblée à la perfection! Pour y atteindre, il faut d'abord ne pas comprendre bien des choses. Si l'on comprend trop vite, on ne comprend pas bien. C'est à vous que je dis cela, à vous qui avez su déjà tant comprendre… et ne pas comprendre. À présent je n'ai pas peur pour vous; vous ne vous fâchez pas en entendant un gamin comme moi vous parler ainsi? Non, sans doute! Oh, vous savez oublier et pardonner à ceux qui vous ont offensés, comme à ceux qui ne se sont donné aucun tort envers vous; cette dernière indulgence est la plus difficile de toutes: pardonner à ceux qui ne nous ont pas offensés, c'est-à-dire leur pardonner leur innocence et l'injustice de nos griefs! Voilà ce que j'attendais de la haute classe, voilà ce que j'avais hâte de dire en venant ici, et ce que je ne savais comment dire… Vous riez, Ivan Pétrovitch? Vous pensez que j'avais peur pour ceux-là? Vous me croyez leur avocat, un démocrate, un apôtre de l'égalité? (Ces mots furent accompagnés d'un rire nerveux.) J'ai peur pour vous, pour nous tous, devrai-je dire plutôt, car je suis moi-même un prince de la vieille roche, et je me trouve avec des princes. Je parle dans l'intérêt de notre salut commun, pour que notre classe ne disparaisse pas dans les ténèbres, après avoir tout perdu par défaut de clairvoyance. Pourquoi disparaître et céder la place à d'autres, quand on peut, en se mettant à la tête du progrès, rester à la tête de la société? Soyons des hommes d'avant-garde et l'on nous suivra. Devenons des serviteurs pour être des chefs.

Il fit un brusque mouvement pour se lever, mais le vieillard, qui l'observait d'un œil de plus en plus inquiet, l'en empêcha encore.

— Écoutez! Je ne m'abuse pas sur la valeur des discours, il vaut mieux prêcher d'exemple, commencer tout bonnement… j'ai déjà commencé… et — et est-ce que, vraiment, on peut être malheureux? Oh, qu'est-ce que mon affliction et mon mal, si je suis en état d'être heureux? Vous savez, je ne comprends pas qu'on puisse passer à côté d'un arbre, et ne pas être heureux de le voir! Parler à un homme, et ne pas être heureux de l'aimer? Oh, malheureusement je ne sais pas m'exprimer…. Mais, à chaque pas, que de

belles choses dont le charme s'impose même à l'homme le plus affolé! Regardez l'enfant, regardez l'aurore, regardez l'herbe qui pousse, regardez les yeux qui vous contemplent et qui vous aiment…

En prononçant ces dernières paroles, il s'était levé. Le haut fonctionnaire le considérait avec frayeur. La première, Élisabeth Prokofievna eut l'intuition de la vérité. « Ah! Mon Dieu! » S'écria-t-elle et elle frappa ses mains l'une contre l'autre. Aglaé s'élança vers le prince et le reçut dans ses bras; épouvantée, les traits altérés par la souffrance, la jeune fille entendit le cri affreux de « l'esprit qui secouait et terrassait » l'infortuné. Lorsque le malade s'abattit sur le parquet, quelqu'un put lui placer à temps un coussin sous la tête.

Personne ne s'était attendu à cela. Un quart d'heure après, le prince N…, Eugène Pavlovitch, le vieillard, essayèrent de rendre de l'animation à la soirée, mais ils n'y réussirent pas, et, au bout d'une demi-heure, tout le monde se retira. Avant de s'en aller, les visiteurs exprimèrent leurs sympathies, firent entendre force paroles de consolation, donnèrent leur avis. Ivan Pétrovitch, notamment, dit que « le jeune homme était slavophile ou quelque chose de ce genre, mais que, du reste, cela n'était pas dangereux ». Le vieillard garda le silence. Plus tard, à la vérité, le lendemain et le surlendemain, tous éprouvèrent un certain mécontentement. Ivan Pétrovitch se sentit même blessé, modérément, toutefois. Pendant quelque temps, le supérieur d'Ivan Fédorovitch témoigna une sorte de froideur à son subordonné. Le « protecteur de la famille », le haut dignitaire, adressa, de son côté, quelques observations au général Épantchine; à cette occasion, d'ailleurs, il déclara aimablement qu'il « s'intéressait fort au bonheur d'Aglaé ». Ce personnage n'était pas un méchant homme, mais, s'il avait durant la soirée manifesté tant de curiosité à l'endroit du prince, c'était surtout parce que la récente affaire de Muichkine avec Nastasia Philippovna ne lui était pas tout à fait inconnue; le peu qu'il avait appris de cette histoire lui faisait vivement désirer d'en savoir davantage.

En prenant congé d'Élisabeth Prokofievna, la princesse Biélokonsky lui dit:

— Eh bien, il est à la fois bon et mauvais; mais, si tu veux mon avis, il est

plutôt mauvais. Tu vois toi-même quel homme c'est, — un malade.

Élisabeth Prokofievna décida à part soi que le prétendu était « impossible », et en se couchant elle se jura que « tant qu'elle serait vivante, le prince n'épouserait pas Aglaé ». Elle se leva le lendemain matin avec la même idée. Mais, pendant le déjeuner, entre midi et une heure, une contradiction singulière se produisit dans les sentiments de la générale.

Questionnée, fort discrètement, du reste, par ses sœurs, Aglaé répondit tout à coup d'un ton froid et hautain:

— Je ne lui ai jamais donné aucune parole, jamais de ma vie je ne l'ai considéré comme mon futur époux. Il m'est tout aussi indifférent que n'importe qui.

Élisabeth Prokofievna ne put se contenir.

— Je ne m'attendais pas à cela de ta part, dit-elle avec tristesse, — c'est un parti impossible, je le sais, et je remercie Dieu que nous soyons si bien d'accord sur ce point, mais ton langage n'est pas celui auquel je m'attendais. Je présumais autre chose de toi. J'aurais volontiers mis à la porte tous nos visiteurs d'hier, lui seul excepté; voilà quel homme il est, à mes yeux!…

Elle s'arrêta soudain, craignant d'en avoir trop dit. Mais si elle avait su combien, en ce moment, elle était injuste pour sa fille! Déjà tout était décidé dans l'esprit d'Aglaé; elle aussi attendait son heure, l'heure de la solution définitive, et le moindre mot imprudent, la moindre allusion à cette question lui faisait au cœur une profonde blessure.

VIII

Pour le prince aussi cette journée commença sous l'influence de pressentiments pénibles; on pouvait les attribuer à son état maladif, mais il éprouvait une tristesse d'un caractère trop vague, et c'était surtout cela qui le tourmentait. Sans doute les motifs d'affliction ne lui manquaient pas dans l'ordre des faits positifs, mais toutes les circonstances douloureuses que lui rappelait sa mémoire étaient insuffisantes à expliquer l'immensité de son chagrin. Peu à peu s'enracina en lui la conviction qu'aujourd'hui même se produirait un événement décisif dans son existence. Son accès de la veille avait été léger; il ne lui restait maintenant que de l'hypocondrie, une certaine pesanteur dans la tête, et de la courbature dans les membres. Son cerveau ne fonctionnait pas trop mal, quoique son âme fût malade. Il se leva assez tard et se rappela aussitôt la soirée précédente; ses souvenirs étaient nets, mais incomplets; il se rappelait pourtant qu'une demi-heure après son attaque on l'avait ramené chez lui. Il apprit que les Épantchine avaient déjà envoyé demander de ses nouvelles. À onze heures et demie arriva un second exprès; cela fit plaisir au prince. Une des premières visites qu'il reçut fut celle de Viéra Lébédeff qui vint lui offrir ses services. Dès qu'elle l'aperçut, elle fondit soudain en larmes. Le prince s'empressa de la consoler, et bientôt elle se mit à rire. Frappé de l'extrême compassion que lui témoignait cette jeune fille, il lui prit la main et la baisa. Viéra rougit.

— Ah, qu'est-ce que vous faites? Qu'est-ce que vous faites? S'écria-t-elle effrayée, et elle retira vivement sa main.

Elle s'éloigna au plus vite, en proie à un trouble étrange. Durant cette courte visite, Viéra raconta au prince, entre autres choses, que le matin, à la première heure, son père avait couru chez le « défunt », comme il appelait le général, pour s'informer s'il n'était pas mort dans la nuit; elle ajouta qu'on ne lui donnait plus longtemps à vivre. Entre onze heures et midi Lébédeff rentra chez lui et se rendit auprès du prince, mais « pour une minute seulement, pour s'informer de la précieuse santé…. » etc.; il voulait aussi jeter un coup

d'œil dans la « petite armoire ». L'employé ne faisait que pousser des: « oh! » et des « ah! » Le prince se hâta de le congédier; toutefois, avant de s'en aller, Lébédeff questionna au sujet de l'accès survenu la veille, bien que cette histoire, évidemment, lui fût déjà connue dans tous ses détails. Après lui, pour une minute aussi, vint Kolia. Ce dernier était véritablement pressé. Il arriva sombre et inquiet. Sa première parole fut pour conjurer le prince de lui révéler tout ce qu'on lui cachait; d'ailleurs, dit-il, il avait déjà presque tout appris dans la journée d'hier.

Muichkine raconta l'affaire aussi exactement que possible, mais en mêlant à son récit l'expression de sa profonde sympathie. Frappé comme d'un coup de foudre, Kolia ne put proférer un mot et se mit à pleurer silencieusement. Le pauvre garçon venait d'éprouver une de ces impressions qui ne s'effacent jamais et qui font époque dans la vie. Le prince le sentit, il s'empressa d'exposer à son jeune ami la façon dont il envisageait la chose: « Suivant moi, ajouta-t-il, l'attaque qui met en danger les jours du vieillard, vient peut-être surtout de l'horreur que lui a laissée le souvenir de sa faute, et ce n'est pas la marque d'une âme ordinaire ». Pendant que Kolia écoutait le prince, ses yeux commençaient à étinceler:

— Ganka, Varia et Ptitzine sont des vauriens! Je ne me brouillerai pas avec eux, mais à partir de ce moment nous suivrons, eux et moi, des routes différentes! Ah, prince, depuis hier, j'ai eu bien des sensations nouvelles, c'est une leçon pour moi! Je sens aussi que maintenant j'ai ma mère sur les bras; sans doute elle a le vivre et le couvert chez Varia, mais cela n'empêche pas…

Se rappelant qu'on l'attendait, il se leva brusquement, demanda à la hâte au prince des nouvelles de sa santé et, quand il eut entendu la réponse, ajouta tout à coup:

— Il n'y a rien eu d'autre? J'ai entendu dire que hier…. Du reste, je n'ai pas le droit…. Mais si jamais vous avez besoin, pour quoi que ce soit, d'un fidèle serviteur, il est devant vous. Nous ne sommes heureux ni l'un ni l'autre, prince, n'est-ce pas? Mais…. Je ne vous interroge pas, je m'abstiens de vous interroger….

Kolia parti, le prince s'absorba plus que jamais dans ses réflexions: il ne

voyait autour de lui que des prophètes de malheur; tout le monde tirait déjà des conclusions, tout le monde avait l'air de savoir quelque chose qu'il ignorait; Lébédeff questionnait, Kolia risquait des allusions directes, et Viéra pleurait. À la fin, il agita le bras avec colère comme pour chasser ces idées: « Peste soit de cette maladive défiance! » pensa-t-il. Ses traits recouvrèrent leur sérénité lorsque, à une heure passée, il vit entrer chez lui les dames Épantchine: elles venaient, dirent-elles, « pour une petite minute », et, en effet, elles ne restèrent pas davantage.

Après le déjeuner, Élisabeth Prokofievna s'était levée de table en déclarant que l'on allait tous ensemble faire une promenade. Formulée d'un ton sec, décidé, péremptoire, cette proposition équivalait à un ordre. Tout le monde sortit, c'est-à-dire la maman, les demoiselles et le prince Chtch….. Élisabeth Prokofievna se mit en marche dans la direction opposée à celle qu'on avait coutume de prendre chaque jour. Ses filles comprirent toutes de quoi il s'agissait, mais elles se turent, de peur d'irriter leur mère. De son côté, comme si elle voulait se soustraire à des reproches ou à des objections possibles, la générale marchait en avant de la bande, sans retourner la tête. À la fin, Adélaïde se permit une observation: « Ce n'était pas là un pas de promenade, la maman allait trop vite, il n'y avait pas moyen de la suivre. » Élisabeth Prokofievna se retourna soudain.

— Voici le fait, dit-elle; — nous passons maintenant devant sa demeure. Quoi qu'en pense Aglaé, et quoi qu'il arrive plus tard, ce n'est pas un étranger pour nous; de plus, à présent, il est malheureux et malade; moi, du moins, je vais entrer un instant chez lui. Vienne qui veut avec moi, les autres peuvent passer leur chemin, la route est libre.

Naturellement, tout le monde entra à sa suite. Comme de juste, le prince s'empressa de renouveler ses excuses pour le vase qu'il avait brisé et… pour le scandale.

— Allons, ce n'est rien, répondit Élisabeth Prokofîevna, — ce n'est pas le vase que je plains, mais toi. Ainsi maintenant tu reconnais toi-même que tu as fait un scandale: c'est le cas de dire que « le matin est plus sage que le soir »….. Mais cela n'est rien non plus, car chacun voit à présent qu'on ne peut pas t'en vouloir. Allons, au revoir; si tu t'en sens la force, promène-toi un

peu, et ensuite couche-toi: voilà le conseil que je te donne. Et, si le cœur t'en dit, viens chez nous comme auparavant; sois convaincu une fois pour toutes que, quoi qu'il arrive, tu resteras l'ami de notre maison: le mien, du moins. Je puis, en tout cas, répondre pour moi…

À leur tour, les demoiselles s'associèrent avec chaleur aux sentiments exprimés par leur mère, après quoi la société se retira. Mais cette démarche affectueuse et ces paroles réconfortantes ne laissaient pas d'avoir elles-mêmes quelque chose de cruel dont Élisabeth Prokofievna ne s'était pas aperçue. Dans l'invitation à venir « comme auparavant » et dans les mots « le mien, du moins », on sentait encore une sorte d'avertissement prophétique. Le prince songea à l'attitude d'Aglaé durant cette visite; à la vérité, en entrant et en sortant, elle lui avait adressé un sourire enchanteur, mais elle n'avait pas prononcé une parole, alors même que sa mère et ses sœurs protestaient de leur amitié; à deux reprises pourtant, elle avait fixé sur lui un regard attentif. Le visage de la jeune fille était plus pâle que de coutume, elle semblait avoir passé une mauvaise nuit. Le prince décida que le soir même il irait chez elles « comme auparavant », et il regarda fiévreusement sa montre. Juste trois minutes après le départ des dames Épantchine, entra Viéra.

— Léon Nikolaïévitch, tout à l'heure Aglaé Ivanovna m'a donné en cachette une commission pour vous.

Le prince commença à trembler.

— Un billet?

— Non, une commission verbale; c'est à peine même si elle en a eu le temps. Elle vous prie de rester chez vous pendant toute la journée d'aujourd'hui, de ne pas bouger d'ici jusqu'à sept heures du soir, ou même jusqu'à neuf, sur ce point je ne réponds pas d'avoir bien entendu.

— Mais… pourquoi donc cela? Qu'est-ce que cela signifie?

— Je n'en sais rien, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle m'a formellement ordonné de vous transmettre cette recommandation.

— C'est ainsi qu'elle s'est exprimée? Elle a dit « formellement »?

— Non, ce n'est pas le mot dont elle s'est servie. Elle a eu à peine le temps de me tirer à part pour me charger de cette commission, heureusement je me suis tout de suite élancée vers elle. Mais, à sa mine, on voyait bien

qu'elle me donnait un ordre formel. Elle m'a regardée d'une telle façon que j'en ai eu mal au cœur…

Le prince adressa encore plusieurs questions à Viéra; il n'en apprit pas plus, mais, par contre, son inquiétude ne fit que s'accroître. Resté seul, il se coucha sur un divan et redevint songeur. « Ils attendent peut-être quelqu'un avant neuf heures, finit-il par supposer, et elle craint que je ne fasse encore des sottises en société. » Sur cette réflexion, il se remit à attendre impatiemment la soirée et à regarder sa montre. L'explication de ce rébus lui fut donnée beaucoup plus tôt qu'il ne le pensait, mais elle-même constituait une nouvelle énigme plus angoissante que la première: une demi-heure après le départ des dames Épantchine arriva Hippolyte; il était si las, si exténué, qu'à peine entré, avant d'avoir proféré un mot, il tomba littéralement sur un fauteuil, comme un homme privé de connaissance; puis il eut un violent accès de toux accompagné de crachements de sang. Ses yeux étincelaient et des taches rouges se montraient sur ses joues. Le prince balbutia quelques paroles auxquelles le malade ne répondit pas; longtemps encore celui-ci se contenta d'agiter le bras comme pour demander qu'on le laissât en repos. À la fin, l'accès se passa.

— Je m'en vais! Articula-t-il avec effort et d'une voix rauque.

— Si vous voulez, je vous reconduirai, proposa le prince.

Il s'était levé à demi, mais il se rappela soudain que tout à l'heure on lui avait défendu de sortir. Hippolyte se mit à rire.

— Je ne m'en vais pas de chez vous, répondit-il d'une voix toujours râlante, — au contraire, j'ai cru devoir venir vous trouver, et cela pour affaire… autrement, je ne vous aurais pas dérangé. Je m'en vais ad patres, et cette fois, paraît-il, c'est sérieux. Capout! Ce que j'en dis n'est pas pour exciter la compassion, croyez-le bien… je m'étais même couché aujourd'hui à dix heures avec l'intention de ne plus quitter mon lit jusqu'à ce moment-là, mais j'ai changé d'idée, et je me suis levé encore une fois pour venir chez vous… Ainsi c'est urgent.

— Vous faites peine à voir: vous auriez dû m'appeler, au lieu de vous transporter vous-même ici.

— Allons, en voilà assez. Vous m'avez plaint, par conséquent, vous êtes

en règle avec la politesse mondaine… Mais j'oubliais: comment vous portez-vous?

— Je vais bien. Hier j'ai été….. Pas trop…..

— Je le sais, je l'ai entendu dire. Vous avez cassé une potiche chinoise; je regrette de n'avoir pas été là! J'arrive à mon affaire. D'abord, j'ai eu aujourd'hui le plaisir d'assister à une entrevue de Gabriel Ardalionovitch avec Aglaé Ivanovna près du banc vert. J'ai admiré jusqu'à quel point un homme peut avoir l'air bête. J'en ai fait l'observation à Aglaé Ivanovna elle-même, après le départ de Gabriel Ardalionovitch….. À ce qu'il paraît, prince, vous ne vous étonnez de rien, ajouta-t-il en considérant avec défiance le visage calme de son interlocuteur: — ne s'étonner de rien est, dit-on, la marque d'une grande intelligence; à mon avis, on pourrait tout aussi bien y voir l'indice d'une grande stupidité….. Du reste, ce n'est pas pour vous que je dis cela, excusez-moi… Je suis fort malheureux aujourd'hui dans mes expressions.

— Hier déjà je savais que Gabriel Ardalionovitch…, balbutia le prince.

Son trouble était visible, bien qu'Hippolyte s'irritât du peu d'étonnement qu'il témoignait.

— Vous le saviez! Voilà une nouvelle! Mais, du reste, je ne vous demande pas comment vous avez su cela… Et aujourd'hui vous n'avez pas été témoin de l'entrevue?

— Si vous étiez là, vous avez bien vu que je n'y étais pas.

— Vous auriez pu être caché quelque part, derrière un buisson. Du reste, en tout cas, le dénouement m'a fait plaisir, — pour vous, naturellement; je pensais déjà que Gabriel Ardalionovitch avait la préférence!

— Je vous prie de ne pas me parler de cela, Hippolyte, et surtout dans de pareils termes.

— D'autant plus que vous savez déjà tout.

— Vous vous trompez. Je ne sais presque rien, et Aglaé Ivanovna sait certainement que je ne sais rien. J'ignorais même complètement cette entrevue… Vous dites qu'il y a eu une entrevue? Allons, c'est bien, laissons cela…

— Vous saviez, vous ne saviez pas? Je ne comprends rien à vos paroles!

Vous dites: « laissons cela »! Eh bien, non, ne soyez pas si confiant! Surtout si vous ne savez rien. C'est même parce que vous ne savez rien que vous êtes confiant. Mais savez-vous quelles visées poursuivent ces deux êtres, le frère et la sœur? Vous le soupçonnez peut-être?… Bien, bien, je laisse cela de côté… ajouta-t-il, remarquant que le prince faisait un geste d'impatience; — mais je suis venu pour une affaire particulière, et c'est là-dessus que je veux… m'expliquer. Le diable m'emporte, il faut bien s'expliquer avant de mourir; j'ai terriblement d'explications à donner. Voulez-vous m'entendre?

— Parlez, je vous écoute.

— Et pourtant je change encore d'idée: je commencerai tout de même par Ganetchka. Pouvez-vous vous figurer qu'à moi aussi un rendez-vous sur le banc vert avait été donné pour aujourd'hui? Du reste, je ne veux pas mentir: j'avais moi-même insisté pour obtenir cette entrevue; je l'avais demandée, promettant de révéler un secret. Je ne sais pas si je suis arrivé trop tôt (je crois bien que oui), toujours est-il qu'au moment où je venais de prendre place auprès d'Aglaé Ivanovna, j'ai vu s'avancer bras dessus bras dessous Gabriel Ardalionovitch et Barbara Ardalionovna; ils avaient l'air d'être en promenade. Je crois qu'ils ont été tous deux fort surpris de me rencontrer en cet endroit; ils ne s'attendaient pas à cela, sans doute, et ils ont même perdu contenance. Aglaé Ivanovna a rougi et, vous le croirez ou vous ne le croirez pas, elle est restée quelque peu interdite. Était-ce à cause de ma présence, ou tout bonnement parce que la beauté de Gabriel Ardalionovitch lui faisait trop d'effet? Ce qui est sûr, c'est qu'elle est devenue pourpre et qu'elle a tout terminé en une seconde, d'une façon fort drôle: elle s'est levée à demi et, après avoir répondu au salut du frère ainsi qu'au sourire courtisanesque de la sœur, elle leur a dit tout net: « Je voulais seulement vous exprimer en personne la satisfaction que me causent vos sentiments sincères et amicaux; si l'occasion d'y faire appel se présente, croyez… » Là-dessus, elle leur a tiré sa révérence, et tous deux sont partis, — quinauds ou triomphants? Je l'ignore. Ganetchka, pour sûr, était déconfit; il ne comprenait rien et il était rouge comme un homard (son visage a parfois une expression étonnante!). Mais Barbara Ardalionovna paraissait comprendre qu'il fallait filer au plus vite et que cette démarche était déjà beaucoup de la part d'Aglaé; elle

consolait son frère. Elle est plus intelligente que lui et je suis sûr qu'à présent elle triomphe. Quant à moi, je venais pour régler avec Aglaé Ivanovna les conditions d'une entrevue entre elle et Nastasia Philippovna!

— Et Nastasia Philippovna! S'écria le prince.

— Ah! Il parait que vous perdez votre flegme et que vous commencez à vous étonner? Je vois avec plaisir que vous voulez ressembler à un homme. En récompense je vais vous amuser. Voyez ce que c'est que de rendre service à de jeunes demoiselles d'une âme haute: aujourd'hui j'ai reçu d'elle un soufflet.

— Mo-moral? Demanda involontairement le prince.

— Oui, pas physique. Il me semble que personne ne lèverait la main sur un être comme moi. Dans l'état où je suis maintenant, une femme même, Ganetchka lui-même ne me frapperait pas. Pourtant hier, à un certain moment, j'ai bien cru qu'il allait se jeter sur moi… Je parie que je sais à quoi vous pensez présentement? Vous vous dites: « Soit, il n'est pas permis de le frapper, mais on pourrait, pendant son sommeil, l'étouffer avec un coussin ou un torchon mouillé, — on le devrait même… » Je lis tout maintenant cette pensée sur votre visage.

— Jamais je n'ai pensé à cela! Protesta le prince indigné d'une telle supposition.

— Je ne sais pas, j'ai rêvé cette nuit que quelqu'un m'étouffait avec un torchon mouillé… un homme… allons, je vous dirai qui: figurez-vous que mon assassin était Rogojine! Qu'en pensez-vous? Est-ce qu'on peut étouffer quelqu'un avec un torchon mouillé?

— Je n'en sais rien.

— J'ai entendu dire qu'on le peut. Bien, laissons cela. Voyons, pourquoi donc suis-je un cancanier? Pourquoi m'a-t-elle traité de cancanier aujourd'hui? Et notez qu'elle m'a appelé ainsi après avoir attentivement écouté d'un bout à l'autre tout ce que je lui ai dit, bien plus, après m'avoir elle-même questionné… Mais voilà comme sont les femmes! Pour elle je suis entré en relation avec Rogojine, cet homme intéressant; pour lui complaire, je lui ai ménagé une entrevue personnelle avec Nastasia Philippovna. Ne serait-ce point parce que j'ai froissé son amour-propre en lui faisant observer

qu'elle se contentait des « restes » de Nastasia Philippovna? Dans son intérêt, je n'ai jamais cessé, je l'avoue, de lui présenter ainsi la chose; je lui ai écrit deux lettres dans ce sens, et aujourd'hui, dans l'entrevue que j'ai eue avec elle, je lui ai encore parlé de même… Tantôt j'ai commencé par lui dire que c'était humiliant pour elle… D'ailleurs, ce mot de « restes » n'est pas de moi; je me suis borné à le répéter; chez Ganetchka, du moins, tout le monde se servait de cette expression; elle-même l'a reconnu. Eh bien, alors, pourquoi suis-je, à ses yeux, un cancanier? Je le vois, je le vois: vous me trouvez fort drôle en ce moment, et je parie que vous m'appliquez les vers stupides:

« Au triste coucher de mon astre
L'amour peut-être sourira. »

Ha, ha, ha!

Hippolyte eut un rire nerveux auquel succéda une toux violente.

— Et notez que Ganetchka a vraiment bonne grâce à parler de « restes », poursuivit-il d'une voix qui avait peine à sortir de son gosier: — lui-même, de quoi maintenant désire-t-il profiter?

Le prince resta longtemps silencieux; il était épouvanté.

— Vous avez parlé d'une entrevue avec Nastasia Philippovna? Murmura-t-il enfin.

— Eh! Mais, réellement, est-ce que vous ignorez qu'Aglaé Ivanovna doit voir aujourd'hui Nastasia Philippovna? Celle-ci est arrivée de Pétersbourg exprès pour cela; je lui ai fait écrire par Rogojine, qui lui a transmis l'invitation d'Aglaé Ivanovna. À présent elle se trouve avec Rogojine, pas loin de chez vous, dans la maison qu'elle habitait autrefois, chez cette dame, chez Daria Alexievna… une dame fort équivoque, son amie. Et c'est là, dans cette maison équivoque, qu'Aglaé Ivanovna se rendra aujourd'hui pour causer amicalement avec Nastasia Philippovna et résoudre différents problèmes. Elles veulent s'occuper d'arithmétique. Vous ne le saviez pas? Parole d'honneur?

— C'est invraisemblable!

— Allons, c'est encore bien, si c'est invraisemblable. Du reste, par qui auriez-vous appris cela? Pourtant, dans un petit endroit comme celui-ci, une

mouche ne peut pas voler quelque part sans que tout le monde le sache! Mais tout de même je vous ai averti et vous pouvez me remercier. Allons, au revoir, — dans l'autre monde, probablement. Mais voici encore une chose: il est vrai que j'ai agi envers vous d'une façon canaille, parce que… pourquoi donc ne travaillerais-je pas à mon profit, s'il vous plaît? Pour ménager vos intérêts, n'est-ce pas? Je lui ai dédié ma « confession » (vous ne saviez pas cela?). Et comme elle l'a reçue encore! Hé! Hé! Mais avec elle je n'ai pas été canaille; vis-à-vis d'elle je ne me suis donné aucun tort, c'est elle au contraire qui m'a vilipendé, aplati… Du reste, je n'ai rien à me reprocher non plus à votre égard: si je lui ai parlé de ces « restes » pour lui faire honte de son amour, en revanche je vous révèle à présent le jour, l'heure et le lieu du rendez-vous; je vous découvre tout ce mystère… naturellement ce que j'en fais, c'est par colère et non par grandeur d'âme. Adieu, je suis bavard comme un bègue ou comme un phthisique; mais faites attention, prenez vos mesures et sans perdre une minute, si toutefois vous méritez le nom d'homme. L'entrevue est pour ce soir, c'est certain.

Hippolyte se dirigea vers la porte, mais, entendant le prince crier après lui, il s'arrêta sur le seuil.

— Ainsi, suivant vous, Aglaé Ivanovna ira elle-même aujourd'hui chez Nastasia Philippovna? Demanda le prince.

Des taches rouges apparurent sur ses joues et sur son front.

— Je ne le sais pas au juste, mais c'est probable, répondit Hippolyte après avoir regardé derrière lui; — d'ailleurs, il ne peut pas en être autrement. Nastasia Philippovna n'ira pas chez elle, n'est-ce pas? D'autre part, l'entrevue ne peut pas avoir lieu chez Ganetchka où il y a un moribond…

— Eh bien, cela seul prouve l'impossibilité de la chose! Répliqua le prince. — Comment donc sortira-t-elle, en supposant même qu'elle le veuille? Vous ne connaissez pas… les habitudes de cette maison: elle ne peut pas aller seule chez Nastasia Philippovna; c'est une absurdité!

— Voyez-vous, prince, on ne saute pas par les fenêtres, personne ne fait cela; mais, qu'il survienne un incendie, le gentleman le plus esclave du décorum, la dame la plus comme il faut, sauteront par une fenêtre. Nécessité n'a pas de loi, et notre demoiselle se rendra chez Nastasia Philippovna. Mais

est-ce que chez elles, on ne les laisse aller nulle part, vos demoiselles?

— Non, ce n'est pas cela que je veux dire…

— Eh bien, si ce n'est pas cela, elle n'a qu'à descendre le perron et aller là tout droit, quitte ensuite à ne pas retourner chez elle. Il y a des cas où on brûle ses vaisseaux et où on peut même ne pas revenir chez ses parents: les déjeuners, les dîners et les princes Chtch… ne sont pas toute la vie. Il me semble que vous prenez Aglaé Ivanovna pour une demoiselle ou pour une pensionnaire; je le lui ai déjà dit; elle a paru être de cet avis. Attendez sept heures ou huit heures… À votre place je mettrais là quelqu'un en sentinelle pour épier le moment précis où elle descendra le perron. Allons, envoyez du moins Kolia; soyez sûr qu'il espionnera volontiers, je veux dire, pour vous… parce que tout cela est relatif… Ha, ha!

Hippolyte sortit. Le prince n'avait pas lieu de faire espionner Aglaé, lors même qu'il eût été capable d'un tel acte. À présent il s'expliquait à peu près pourquoi la jeune fille lui avait ordonné de rester chez lui: elle voulait peut-être l'aller voir. À la vérité, peut-être le mettait-elle aux arrêts précisément pour empêcher son intervention possible durant l'entreprise qu'elle avait projetée. Cette conjecture n'était pas moins vraisemblable que l'autre. Le prince avait le vertige; la chambre tout entière tournait autour de lui. Il se coucha sur un divan et ferma les yeux.

En tout cas, le parti d'Aglaé était pris définitivement. Non, le prince ne la considérait pas comme une demoiselle ou une pensionnaire; il sentait maintenant que depuis longtemps déjà il était inquiet et qu'il redoutait justement quelque chose de ce genre; mais pourquoi voulait-elle la voir? Un frisson parcourut tout le corps de Muichkine; la fièvre le ressaisit.

Non, il ne la considérait pas comme une enfant! Dans ces derniers temps, certains regards, certains mots d'elle l'avaient épouvanté. Parfois il avait cru remarquer qu'elle était trop contenue, trop maîtresse d'elle-même, et il se rappelait que cela lui avait fait peur. À vrai dire, durant tous ces jours, il s'était efforcé de n'y pas songer, il avait chassé les pensées pénibles, mais que se cachait-il dans cette âme? Nonobstant la crédulité de son amour, cette question depuis longtemps le tourmentait. Et voilà que tous ces doutes allaient être éclaircis, toutes ces incertitudes dissipées aujourd'hui même.

Idée terrible! Et encore « cette femme »! Pourquoi le prince se figurait-il toujours que cette femme apparaîtrait au dernier moment et briserait son existence comme un fil pourri? À présent, bien qu'il fût presque dans un demi-délire, il aurait volontiers juré qu'il avait toujours pensé de la sorte. Si dans les derniers temps il avait tâché de l'oublier, c'était uniquement parce qu'il la craignait. L'aimait-il ou la haïssait-il? Pas une seule fois il ne se le demanda durant cette journée; ici son cœur était pur: il savait qui il aimait… Cette entrevue singulière dont la cause lui était inconnue, et dont il ne pouvait prévoir le dénouaient, n'était pas encore ce qui l'effrayait le plus, — il craignait Nastasia Philippovna elle-même. Plus tard, au bout de quelques jours, il se rappela que pendant ces heures fiévreuses il n'avait guère cessé de se figurer les yeux, le regard, le langage de la jeune femme, — il croyait l'entendre proférer d'étranges paroles. Pourtant ces heures de fièvre et d'angoisses ne laissèrent que peu de traces dans sa mémoire. À peine s'il se souvint, par exemple, que Viéra lui avait apporté à dîner et qu'il avait mangé; avait-il dormi après son dîner? Il ne se le rappelait pas. Il savait seulement qu'il n'avait eu ce soir-là des perceptions entièrement nettes qu'à partir du moment où Aglaé s'était soudain montrée sur la terrasse. Le prince couché sur un divan se leva aussitôt et traversa la moitié de la chambre pour aller au-devant de la jeune fille. Il était alors sept heures un quart. Aglaé était toute seule; vêtue avec simplicité, elle portait un petit bournous fort léger et semblait s'être habillée à la hâte. Son visage était pâle comme tantôt, ses yeux brillaient d'un éclat vif et sec; ils offraient une expression que le prince ne leur connaissait pas encore. Elle le considéra attentivement.

— Vous êtes tout prêt, — observat-elle d'un ton bas et calme, — vous êtes habillé et vous avez le chapeau à la main, c'est donc qu'on vous a prévenu, et je sais qui: Hippolyte?

— Oui, il m'a dit… balbutia le prince plus mort que vif.

— Eh bien, partons: vous savez que vous devez absolument m'accompagner. Vous êtes en état de sortir, je pense?

— Je suis en état, mais… est-ce que c'est possible?

Il s'interrompit brusquement et ne put en dire davantage. Ce fut son unique tentative pour retenir l'insensée, ensuite lui-même la suivit comme un

esclave. En dépit du trouble qui régnait dans ses idées, le prince comprenait néanmoins que, même sans lui, elle irait à ce rendez-vous, et que, par conséquent, son devoir était de l'accompagner: il n'y avait pas à lutter contre une résolution qu'il devinait irrévocable. Ils marchaient en silence et, durant toute la route, échangèrent à peine une parole. Muichkine remarqua seulement que sa compagne connaissait bien le chemin; il lui représenta qu'en prenant certain péréoulok, on rencontrerait moins de monde; elle parut faire un effort sur elle-même pour l'écouter, et répondit d'une voix saccadée: « Peu importe! » Comme ils approchaient de la demeure de Daria Alexievna (une grande et vieille maison de bois), il en sortit une dame élégante et une jeune demoiselle. Devant la porte stationnait une magnifique calèche, les deux femmes y montèrent en riant et en causant très-haut; elles ne jetèrent même pas les yeux sur ceux qui arrivaient: on aurait dit qu'elles ne les avaient pas aperçus. Dès que la voiture fut partie, la porte se rouvrit. Le prince et Aglaé furent reçus par Rogojine, qui avait attendu leur arrivée et qui, après les avoir introduits, s'empressa de refermer la porte.

— Dans toute la maison il n'y a maintenant que nous quatre, dit-il à haute voix, et il regarda le prince d'un air étrange.

Dans la première chambre attendait Nastasia Philippovna, vêtue fort simplement aussi et tout en noir; elle se leva à l'approche des visiteurs, mais sans sourire et même sans tendre la main au prince.

Son regard fixe et inquiet se porta impatiemment sur Aglaé. Toutes deux s'assirent à quelque distance l'une de l'autre, Aglaé sur un divan dans un coin de la chambre, Nastasia Philippovna près de la fenêtre. Les deux hommes restèrent debout; d'ailleurs, on ne les invita pas à s'asseoir. Le prince fixa un regard perplexe et comme souffrant sur Rogojine, mais celui-ci avait toujours le même sourire. Le silence dura encore quelques instants.

À la fin, les traits de Nastasia Philippovna prirent une expression sinistre; son regard, devenu tenace, dur et presque haineux, ne quittait pas une seconde le visage de la visiteuse. Aglaé était troublée sans doute, mais non intimidée. En entrant, elle regarda à peine sa rivale et, après s'être assise, resta d'abord les yeux baissés, comme si elle ne savait à quoi se décider. Deux fois, sans le vouloir, semblait-il, elle examina la chambre; un sentiment

de dégoût très-accusé se manifesta sur son visage: la jeune fille paraissait craindre de se salir en cet endroit. Elle rajustait ses vêtements par un geste machinal; une fois même, elle changea de place d'un air inquiet et se recula vers le coin du divan. Il est probable que tous ces mouvements étaient plus instinctifs que réfléchis, mais l'inconscience en aggravait encore le caractère offensant. À la fin elle leva un regard assuré sur Nastasia Philippovna, et à l'instant même elle lut clairement tout ce qui était contenu dans les yeux flamboyants de sa rivale. La femme comprit la femme; Aglaé frissonna.

— Vous savez sans doute pourquoi je vous ai invitée à cette entrevue, commença-t-elle enfin d'un ton très-bas; elle s'arrêta même deux fois avant d'achever cette courte phrase.

— Non, je n'en sais rien, répondit d'une voix sèche et saccadée Nastasia Philippovna.

Aglaé rougit. Peut-être le fait qu'elle se trouvait maintenant avec cette femme, dans la maison de « cette autre femme », lui paraissait-il tout à coup si étrange, si invraisemblable, qu'elle avait besoin de la réponse de Nastasia Philippovna. À peine son ennemie eut-elle ouvert la bouche qu'un frémissement parcourut le corps de la visiteuse. Naturellement « cette femme » remarqua fort bien tout cela.

— Vous comprenez tout… mais c'est exprès que vous faites semblant de ne pas comprendre, dit Aglaé en baissant encore la voix, tandis qu'elle regardait le parquet d'un air morne.

— Pourquoi donc ferais-je cela? Demanda avec un léger sourire Nastasia Philippovna.

La réponse d'Aglaé fut ridiculement maladroite:

— Vous voulez profiter de ma position… de ma présence chez vous…

— Si vous êtes dans cette position, la faute en est à vous et non à moi! Répliqua violemment Nastasia Philippovna: — ce n'est pas moi qui vous ai invitée à cette entrevue, c'est vous qui me l'avez demandée, et jusqu'à présent j'ignore pourquoi.

Aglaé releva la tête et prit un air hautain:

— Retenez votre langue; vous connaissez mieux que moi le maniement de cette arme, et ce n'est pas une lutte de paroles que je suis venue engager

avec vous…

— Ah! Ainsi vous êtes venue pourtant « engager une lutte »? Figurez-vous, je pensais que vous étiez plus… spirituelle…

Elles se regardèrent avec une inimitié réciproque et, cette fois, nullement dissimulée. Une de ces femmes était celle-là même qui, si peu de temps auparavant, avait écrit à l'autre les lettres dont nous avons donné connaissance au lecteur. Et voilà que dès la première rencontre, dès les premiers mots échangés, s'évanouissaient tous les sentiments exprimés dans cette correspondance. Eh bien, en ce moment, aucune des quatre personnes réunies dans la chambre ne semblait trouver cela étrange. La veille encore, le prince aurait cru impossible de contempler, même en rêve, une pareille scène; maintenant il était là, regardant et écoutant comme un homme qui voit se réaliser un ancien pressentiment. Le songe le plus absurde était soudain devenu la réalité la plus tangible. Une des deux femmes méprisait tellement l'autre en cet instant et désirait tellement le lui déclarer (peut-être n'était-elle venue que pour cela, comme dit le lendemain Rogojine) que cette autre, nonobstant son caractère fantastique, son esprit détraqué et son âme malade, ne devait conserver aucune idée préconçue en présence du mépris amer, purement féminin de sa rivale. Le prince était sûr que Nastasia Philippovna ne parlerait pas des lettres, mais il aurait donné la moitié de sa vie pour qu'Aglaé n'en parlât pas non plus.

Cependant la jeune fille parut recouvrer tout d'un coup son empire sur elle-même.

— Vous ne m'avez pas bien comprise, dit-elle, — je ne suis pas venue pour… disputer avec vous, quoique je ne vous aime pas. Je… je suis venue… pour vous tenir un langage humain. Lorsque je vous ai demandé ce rendez-vous, j'avais déjà décidé de quoi je vous parlerais, et je dirai ce que je me proposais de dire, dussiez-vous ne pas me comprendre du tout. Ce sera tant pis pour vous et non pour moi. Je voulais répondre à ce que vous m'avez écrit et y répondre de vive voix, parce que cela me paraissait plus à propos. Écoutez donc ma réponse à toutes vos lettres: j'ai commencé à prendre en pitié le prince Léon Nikolaïévitch, d'abord le jour même où j'ai fait sa connaissance, et ensuite quand j'ai eu appris tout ce qui s'était passé à votre

soirée. Je l'ai pris en pitié parce que c'est un homme fort naïf et que, dans sa simplicité, il a cru pouvoir être heureux… avec une femme… d'un pareil caractère. Ce que je craignais pour lui s'est réalisé: vous ne pouviez pas l'aimer, vous l'avez fait souffrir, après quoi vous l'avez lâché. Il vous était impossible de l'aimer parce que vous êtes trop fière… non, je me trompe, ce n'est pas fière que vous êtes mais vaniteuse… ce mot même est encore inexact: vous êtes égoïste jusqu'à… la folie, les lettres mêmes que vous m'avez adressées en sont la preuve. Vous ne pouviez pas aimer un homme aussi simple que lui; peut-être même, au fond, le méprisiez-vous et vous moquiez-vous de lui; vous ne pouvez aimer que votre opprobre, l'incessante idée que vous êtes déshonorée et que quelqu'un a fait de vous une femme perdue. Si vous étiez moins souillée ou que vous ne le fussiez pas du tout, vous seriez plus malheureuse… (Aglaé prenait plaisir à prononcer ces mots, elle parlait avec une volubilité extrême, mais ce qu'elle disait, elle l'avait préparé longtemps à l'avance, alors que, même en rêve, elle était loin d'entrevoir la possibilité de la conférence actuelle; la jeune fille suivait d'un regard venimeux l'effet de ses paroles sur Nastasia Philippovna, qui, en les entendant, avait changé de visage). Vous vous rappelez, continua-t-elle, — qu'il m'a écrit alors; il dit que vous connaissez cette lettre et même que vous l'avez lue? Au reçu de cette lettre, j'ai tout compris, et bien compris; dernièrement il m'a lui-même confirmé cela, j'entends, tout ce que je viens de vous dire, mot pour mot même. Après la lettre, j'ai attendu. Je devinais que vous viendriez ici, parce que vous ne pouvez vous passer de Pétersbourg: vous êtes encore trop jeune et trop belle pour la province… Du reste, ces paroles ne sont pas de moi non plus, ajouta en rougissant Aglaé dont le visage conserva cette coloration jusqu'au moment où elle cessa de parler. — Quand j'ai revu le prince, j'ai pris une grande part à sa douleur et à son injure. Ne riez pas; si vous riez, vous êtes indigne de comprendre cela…

— Vous voyez que je ne ris pas, dit d'un ton sévère et attristé Nastasia Philippovna.

— Du reste, peu m'importe, riez tant qu'il vous plaira. Lorsque je l'ai moi-même interrogé, il m'a dit que depuis longtemps il ne vous aimait plus, que même votre souvenir lui était pénible, mais qu'il vous plaignait et qu'en

pensant à vous il avait, pour ainsi dire, le cœur navré. Je dois ajouter que c'est l'homme le plus noblement ingénu et le plus confiant que j'aie jamais rencontré. J'ai deviné après l'avoir entendu que le premier venu peut facilement le tromper et qu'il pardonne à quiconque l'a trompé. C'est pour cela que je l'ai aimé…

Aglaé s'arrêta un instant, se demandant avec stupéfaction comment elle avait pu prononcer un pareil mot; mais en même temps un orgueil sans bornes étincelait dans son regard; à présent il lui était parfaitement égal, semblait-il, que « cette femme » se moquât de l'aveu qui venait de lui échapper.

— Je vous ai tout dit et, sans doute, vous avez maintenant compris ce que je veux de vous?

— Peut-être l'ai-je compris en effet, mais dites-le tout de même, répondit à voix basse Nastasia Philippovna.

Le visage enflammé de colère, Aglaé reprit d'un ton ferme et en détachant nettement chaque mot:

— Je voulais vous demander de quel droit vous vous immiscez dans ses sentiments pour moi, de quel droit vous vous êtes permis de m'écrire des lettres, de quel droit vous déclarez à chaque instant à lui et à moi que vous l'aimez, après que vous-même l'avez lâché et planté là d'une façon si offensante et… si ignoble!

— Je n'ai déclaré ni à lui ni à vous que je l'aime, dit avec effort Nastasia Philippovna, — et… vous avez raison, je l'ai lâché… ajouta-t-elle d'une voix presque inintelligible.

— Comment, vous n'avez déclaré « ni à lui, ni à moi »? Répliqua violemment Aglaé: — et vos lettres? Qui vous a priée de vous entremettre en faveur de notre union et de m'engager à l'épouser? Est-ce que ce n'est pas une déclaration? Pourquoi nous imposez-vous votre médiation? J'avais pensé d'abord qu'en vous fourrant entre nous, vous vouliez, au contraire, me le rendre odieux et m'amener à rompre avec lui; plus tard seulement j'ai compris de quoi il s'agit: vous vous figurez simplement que, par toutes ces grimaces, vous accomplissez une belle action… Eh bien, pouvez-vous l'aimer, si vous aimez tant votre vanité? Pourquoi n'êtes-vous point partie

d'ici tout bonnement, au lieu de m'écrire des lettres ridicules? Pourquoi n'épousez-vous pas maintenant l'homme noble qui vous aime tant, et qui vous a fait l'honneur de vous offrir sa main? La réponse à cette question n'est que trop facile: mariée à Rogojine, vous ne seriez plus une femme avilie, vous auriez même un rang honorable dans la société. Eugène Pavlitch dit que vous avez lu trop de poèmes et que vous êtes « trop instruite pour votre… position »; il vous considère comme une victime des livres et du désœuvrement; ajoutez à cela la vanité, voilà toutes vos raisons…

— Et vous, vous n'êtes pas une oisive?

Comme on le voit, l'explication entre les deux rivales avait inopinément dégénéré en une querelle des plus violentes. Nous disons: inopinément, car Nastasia Philippovna, en se rendant à Pavlovsk, nourrissait encore certains rêves, quoique, sans doute, elle augurât plutôt mal que bien de cette entrevue. Mais Aglaé s'était tout de suite laissé entraîner par l'impétuosité de son caractère et n'avait pu se refuser le plaisir de satisfaire ses ressentiments. Nastasia Philippovna fut même surprise de voir la jeune fille dans cet état; elle la contemplait, osant à peine croire au témoignage de ses sens, et, dans le premier moment, sa présence d'esprit l'abandonna: Avait-elle lu trop de poèmes, comme le présumait Eugène Pavlovitch, ou était-elle simplement une folle, comme le prince en avait la conviction? — En tout cas, cette femme parfois si cynique et si insolente dans ses façons était, au fond, beaucoup plus pudique, plus tendre et plus confiante qu'on n'aurait pu le supposer déprime abord. À la vérité, il y avait en elle de la fantaisie, du romanesque et de la chimère, mais aussi de la force et de la profondeur… Le prince comprenait cela; son visage prit une expression de souffrance. Aglaé s'en aperçut et frémit de colère.

— Comment osez-vous me parler ainsi? Fit-elle avec un dédain ineffable, en réponse à la remarque de Nastasia Philippovna.

— Vous avez mal entendu apparemment, répliqua celle-ci étonnée. — Comment vous ai-je parlé?

— Si vous vouliez être une femme honnête, pourquoi alors n'avez-vous pas quitté votre séducteur, Totzky, simplement… sans scènes théâtrales? Demanda à brûle-pourpoint Aglaé.

— Que savez-vous de ma position pour vous permettre de me juger? Répondit Nastasia Philippovna pâle et frissonnante.

— Je sais que vous n'êtes pas allée travailler, mais que vous êtes partie avec le richard Rogojine pour vous poser en ange déchu. Je ne m'étonne pas que Totzky ait songé à se brûler la cervelle pour échapper à l'ange déchu!

— Cessez! Reprit avec l'accent de la douleur et du dégoût Nastasia Philippovna: — vous m'avez comprise comme… la femme de chambre de Daria Alexievna, qui dernièrement a plaidé contre son fiancé devant la justice de paix. Celle-là comprendrait mieux que vous…

— Apparemment, c'est une honnête fille et elle vit de son travail. Pourquoi considérez-vous une femme de chambre avec un tel mépris?

— Mon mépris ne s'adresse pas au travail, mais à vous quand vous parlez du travail.

— Si elle avait voulu être honnête, elle se serait faite blanchisseuse.

Toutes deux se levèrent, et, pâles, se regardèrent l'une l'autre.

— Aglaé, taisez-vous! Vous êtes injuste! Cria le prince comme hors de lui.

Rogojine ne souriait plus; il écoutait, les bras croisés et les lèvres serrées.

— Tenez, regardez-la, dit Nastasia Philippovna tremblante de colère, — regardez cette demoiselle! Et moi qui la prenais pour un ange! Vous êtes venue ici sans gouvernante, Aglaé Ivanovna?… Et voulez-vous… voulez-vous que je vous dise tout de suite, carrément, sans fard, pourquoi vous êtes venue me trouver? Vous avez eu peur, voilà pourquoi vous êtes venue.

— J'ai eu peur de vous? Demanda la jeune fille qui ne se connaissait plus, tant elle était naïvement étonnée d'entendre son interlocutrice lui parler avec cette audace.

— Sans doute, de moi! Si vous vous êtes décidée à me faire visite, c'est que vous me craignez. Celui qu'on craint, on ne le méprise pas. Et penser que je vous estimais, jusqu'à cette minute même! Mais savez-vous pourquoi vous me craignez, et quel est à présent votre but principal? Vous avez voulu savoir par vous-même quelle est celle de nous deux qu'il aime le plus, parce que vous êtes terriblement jalouse…

— Il m'a déjà dit qu'il vous haïssait… eut à peine la force de balbutier

Aglaé.

— C'est possible; il se peut même que je ne vaille pas cela; seulement… seulement, vous avez menti, je crois! Il ne peut pas me haïr et il n'a pas pu vous dire cela! Du reste, je suis prête à vous pardonner… eu égard à votre situation… seulement j'avais meilleure opinion de vous; je vous croyais plus intelligente et même plus belle, je vous l'assure!… Eh bien, prenez donc votre trésor… le voilà, il vous regarde et n'en revient pas, prenez-le, mais à une condition: allez-vous en d'ici tout de suite! À l'instant même!…

Elle se laissa tomber sur un fauteuil et fondit en larmes. Mais tout à coup une nouvelle flamme s'alluma dans ses yeux. Attachant sur Aglaé un regard d'une fixité obstinée, elle se leva:

— Si tu veux, je vais tout de suite lui donner un ordre, entends-tu? Je n'aurai qu'à le lui ordonner et immédiatement il renoncera à toi, il restera avec moi pour toujours, il m'épousera, et tu retourneras seule chez toi… Veux-tu, veux-tu? Cria-t-elle comme une folle. Peut-être elle-même ne croyait-elle pas qu'elle pût tenir un pareil langage.

Aglaé effrayée s'était élancée vers la porte, mais, au moment de sortir, elle s'arrêta, comme clouée au seuil, et écouta.

— Veux-tu que je chasse Rogojine? Tu croyais que j'avais déjà épousé Rogojine pour te faire plaisir? Tiens, je vais crier en ta présence: « Va-t'en, Rogojine! » et je dirai au prince: « Te rappelles-tu ce que tu m'as promis? » Seigneur! Mais pourquoi donc me suis-je ainsi humiliée devant eux? Mais ne m'as-tu pas toi-même assuré, prince, que tu m'épouserais, quoi qu'il advint de moi, et que tu ne me quitterais jamais; que tu m'aimais, que tu me pardonnais tout et que tu m'es… que tu m'esti… Oui, tu as dit cela aussi! Je ne me suis enfuie de chez toi que pour te rendre ta liberté, mais maintenant je ne veux plus! Pourquoi m'a-t-elle traitée comme une coureuse? Demande à Rogojine si je suis une coureuse, il te le dira! Maintenant qu'elle m'a traînée dans la boue, et sous tes yeux encore, tu te détourneras de moi et tu t'en iras avec elle bras dessous bras dessous? Sois donc maudit après cela, car tu es le seul homme en qui j'aie cru. Va-t'en, Rogojine, je n'ai pas besoin de toi! Cria-t-elle presque affolée.

Les paroles s'échappaient avec effort de sa poitrine, son visage était

décomposé, ses lèvres brûlantes; évidemment il n'y avait pas la moindre conviction dans sa fanfaronnade, mais elle désirait se tromper elle-même et prolonger encore d'une seconde un instant d'illusion. L'accès était si violent qu'il aurait pu entraîner la mort, telle fut, du moins, l'impression du prince.

— Le voici, regarde! Finit-elle par crier à Aglaé, en lui montrant du geste Muichkine: — s'il ne vient pas tout de suite à moi, s'il ne me prend pas de préférence à toi, eh bien, prends-le, je te le cède, je n'ai pas besoin de lui!…

Elle et Aglaé attendirent, fixant toutes deux sur le prince un regard insensé. Il est probable, il est même presque sûr qu'il ne comprit pas toute la force de cet appel. Il ne vit devant lui que la folle, la désespérée créature dont il lui était resté pour toujours une impression navrante, comme il l'avait dit une fois à Aglaé. Le prince n'y put tenir.

— Est-ce que c'est possible! Dit-il à la jeune fille d'un ton de prière et de reproche en lui montrant Nastasia Philippovna. — Elle est… si malheureuse!

Il n'eut pas plutôt proféré ces mots qu'il devint muet sous le regard terrible d'Aglaé, dont les yeux offraient l'expression d'une souffrance poignante en même temps que d'une haine infinie. Le prince frappa ses mains l'une contre l'autre, poussa un cri et s'élança vers elle, mais il était déjà trop tard. Il avait eu un instant d'hésitation, c'était plus qu'Aglaé n'en pouvait supporter. « Ah, mon Dieu! » s'écria-t-elle et, cachant son visage dans ses mains, elle s'enfuit de la chambre. Rogojine se hâta de la suivre pour lui ouvrir la porte de la rue.

Le prince se précipita aussi sur les pas d'Aglaé, mais, au moment où il allait franchir le seuil, deux bras le saisirent. Le visage désolé, défait, de Nastasia Philippovna le regarda fixement et ses lèvres blêmes murmurèrent:

— Tu cours après elle? Après elle?

La pauvre femme tomba évanouie dans les bras du prince. Il la soutint, l'emporta dans la chambre, et, après l'avoir déposée sur un fauteuil, resta penché au-dessus d'elle sans savoir que faire. Il y avait un verre d'eau sur une petite table; en rentrant, Rogojine le prit et en jeta le contenu au visage de Nastasia Philippovna; elle ouvrit les yeux, et pendant une minute ne comprit rien; mais tout à coup elle regarda autour d'elle, frissonna, poussa un cri et s'élança vers le prince.

— Il est à moi! À moi! Fit-elle; — elle est partie, l'orgueilleuse demoiselle?

À ces exclamations succéda un rire hystérique.

— Ha, ha, ha! Ha, ha, ha! Je l'avais cédé à cette demoiselle! Mais pourquoi? Pour quelle raison? Folle! Folle!… Va-t'en, Rogojine, ha, ha, ha!

Rogojine les considéra attentivement, prit son chapeau sans dire un mot, et sortit. Dix minutes après, le prince, assis à côté de Nastasia Philippovna, la contemplait sans la quitter des yeux un seul instant, lui passait doucement ses mains sur la tête et sur le visage, comme on fait à un petit enfant. Il riait en la voyant rire, et, quand elle pleurait, il était prêt à fondre en larmes. Silencieux, il écoutait, probablement sans y rien comprendre, mais avec un doux sourire sur les lèvres, les paroles entrecoupées, enthousiastes et décousues que balbutiait la jeune femme. S'apercevait-il qu'elle recommençait à se désoler, il se remettait tout de suite à lui prodiguer les caresses et les mots tendres à l'aide desquels on console un bébé.

IX

Durant les quinze jours qui suivirent l'entrevue racontée dans le chapitre précédent, la situation des principaux personnages de cette histoire se modifia à un tel point qu'il nous est extrêmement difficile de poursuivre notre récit sans entrer au préalable dans certaines explications. Et pourtant nous sentons que nous devons nous borner, autant que possible, au simple exposé des faits, car il est plus d'une circonstance que nous-mêmes aurions peine à éclaircir. Un pareil avertissement paraîtra sans doute fort étrange au lecteur: comment raconter ce dont on n'a pas une idée nette? Pour ne pas nous placer dans une position plus fausse encore, nous tâcherons d'expliquer notre pensée par un exemple, et de la sorte on comprendra peut-être en quoi consiste, à proprement parler, notre embarras, d'autant plus que cet exemple ne sera pas un hors-d'œuvre, mais bien la suite directe et immédiate du récit.

Au bout de deux semaines, c'est-à-dire au commencement de juillet, la dernière aventure de notre héros était devenue l'objet de toutes les conversations; on en parlait comme d'une anecdote étrange, fort amusante, presque invraisemblable, et en même temps à peu près certaine. Tout le monde à Pavlovsk racontait avec mille variantes qu'un prince, sur le point d'épouser une jeune fille appartenant à une famille honnête et connue, s'était toqué d'une lorette, avait rompu avec sa fiancée, et, bravant l'indignation publique, comptait s'unir prochainement à une femme perdue. L'histoire était corsée de tels scandales, on y faisait figurer des personnages si importants, on la présentait sous des couleurs si fantastiques, enfin on alléguait des faits si positifs, qu'il y avait là de quoi excuser dans une large mesure la curiosité générale et le débordement des cancans. Voici La version qui semblait la plus probable et que propageaient les nouvellistes les plus sérieux: un jeune homme de bonne famille, un prince presque riche, sot, mais démocrate, et entiché du nihilisme contemporain découvert par M. Tourguénieff, d'ailleurs sachant à peine parler le russe, s'était épris d'une des filles du général Épantchine et avait réussi à se faire agréer comme prétendu. Mais son

intention était dé jouer à la famille de sa future un tour analogue à celui de ce séminariste français qui, le lendemain de son ordination, avait ouvertement fait profession d'athéisme dans une lettre adressée à son évêque et reproduite par les journaux libéraux. On racontait qu'à l'instar de ce défroqué, le prince avait imaginé de faire un esclandre chez les parents de sa fiancée, dans une soirée d'apparat où il avait été présenté à plusieurs grands personnages: il avait exprès attendu ce moment pour afficher ses opinions devant tout le monde, injurier des fonctionnaires d'un rang élevé, et retirer publiquement la parole donnée à sa future; ordre avait été donné aux laquais de l'expulser, et, en luttant contre eux, il avait cassé un magnifique vase de Chine. Comme détail caractéristique des mœurs modernes, on ajoutait que ce jeune insensé aimait réellement sa fiancée, la fille du général, et que, s'il avait rompu avec elle, c'était uniquement par fidélité aux principes du nihilisme: il ne pouvait se refuser le plaisir d'épouser au grand jour une gourgandine et de prouver ainsi qu'à ses yeux il n'y avait pas de différence entre les prostituées et les femmes vertueuses, ou que, s'il en existait une, elle était en faveur des premières. Cette explication paraissait très-plausible, et la plupart des gens en villégiature à Pavlovsk l'admettaient d'autant plus volontiers qu'elle était confirmée par les faits de chaque jour. À la vérité, nombre de circonstances restaient obscures: à ce qu'on racontait, la pauvre jeune fille aimait tant son fiancé, — plusieurs disaient: son « séducteur », — que le lendemain du jour où il l'avait plantée là, elle était allée le relancer au domicile de sa maîtresse; suivant d'autres, au contraire, c'était lui-même qui l'avait exprès attirée chez cette femme, et cela uniquement par nihilisme, c'est-à-dire pour la couvrir de déshonneur. En tout cas, l'événement éveillait de jour en jour un intérêt croissant, et la curiosité publique était d'autant plus excitée que l'imminence d'un mariage scandaleux ne faisait plus le moindre doute pour personne.

Et voilà, si on nous demandait, non pas de donner des éclaircissements sur le côté nihiliste de l'affaire, oh! Non, — mais seulement de préciser jusqu'à quel point le mariage projeté répondait aux désirs véritables du prince, d'indiquer en quoi consistaient alors ces désirs, et, d'une façon générale, quel était en ce moment l'état d'esprit de notre héros, — nous avouons que cette demande nous mettrait dans un grand embarras. Tout ce

que nous pouvons dire se réduit à ceci: le mariage était décidé, en effet; quant aux formalités à remplir, quant à tous les préparatifs, le prince s'en était déchargé sur Keller, sur Lébédeff et sur un troisième personnage, ami de l'employé, et que celui-ci avait présenté pour la circonstance à son locataire; ils avaient ordre de ne pas regarder à la dépense; Nastasia Philippovna avait vivement insisté pour que le mariage fût célébré le plus tôt possible; Keller avait supplié le prince de le prendre pour garçon d'honneur, et le prince y avait consenti; Bourdovsky, désigné pour remplir les mêmes fonctions auprès de Nastasia Philippovna, avait accepté avec enthousiasme; la noce devait avoir lieu au commencement de juillet. Mais, outre ces circonstances dont l'exactitude est incontestable, nous possédons encore certains détails qui, positivement, nous déroutent, attendu qu'ils contredisent les premiers. Par exemple, ou nous nous trompons fort, ou, presque aussitôt après avoir passé procuration à Lébédeff et aux autres, le prince oublia maître des cérémonies, garçons d'honneur et mariage; si même il mit tant d'empressement à se décharger de tout sur des tiers, ce fut peut-être uniquement parce qu'il avait hâte d'oublier cela. À quoi donc pensait-il, en ce cas? De quoi voulait-il se souvenir? À quoi aspirait-il? Il est également hors de doute qu'aucune contrainte ne fut exercée sur lui; Nastasia Philippovna, notamment, doit ici être mise hors de cause. Assurément, la jeune femme désirait fort que la cérémonie nuptiale fût célébrée dans le plus bref délai; c'était elle, et non le prince, qui avait eu l'idée de ce mariage. Mais il consentit de son plein gré et même d'un air légèrement distrait, comme s'il se fût agi d'une chose à peu près indifférente. Nous pourrions signaler bien d'autres faits non moins étranges, mais, à notre avis, loin d'éclaircir l'affaire, ils la rendraient encore plus obscure. Nous citerons pourtant un dernier exemple.

Ainsi il est à notre connaissance que durant ces deux semaines le prince passait les journées et les soirées entières en compagnie de Nastasia Philippovna: elle le prenait avec elle pour aller à la promenade et au Waux-Hall; chaque jour on pouvait les voir ensemble en calèche; s'il était une heure seulement privé de la présence de Nastasia Philippovna, il commençait à s'inquiéter d'elle (d'après tous ces indices, on doit supposer qu'il l'aimait sincèrement); de quelque sujet qu'elle l'entretint, il l'écoutait avec un doux et

tranquille sourire durant de longues heures; lui-même ne disait presque rien. Mais nous savons aussi qu'à la même époque il se rendit plusieurs fois, souvent même, chez les Épantchine, sans cacher à Nastasia Philippovna ces démarches qui la mettaient presque au désespoir. Jusqu'à leur départ de Pavlovsk, les Épantchine refusèrent obstinément de recevoir le prince et ne lui permirent aucune entrevue avec Aglaé Ivanovna; il se retirait sans dire un mot, puis revenait le lendemain comme s'il avait complètement oublié son insuccès de la veille, et naturellement il essuyait un nouveau refus. Autre détail dont nous avons connaissance: moins d'une heure peut-être après qu'Aglaé Ivanovna se fut enfuie de chez Nastasia Philippovna, le prince se présenta à la villa des Épantchine, persuadé, sans doute, qu'il y trouverait la jeune fille; son arrivée jeta l'émoi dans la maison, car Aglaé Ivanovna n'était pas encore rentrée au logis et ce fut par le prince que les parents eurent la première nouvelle de la visite qu'elle avait faite avec lui à Nastasia Philippovna. On a raconté que la générale, ses filles et même le prince Chtch…. S'étaient montrés alors extrêmement durs pour Muichkine et lui avaient déclaré avec irritation qu'ils ne voulaient plus le connaître. Ce qui contribua surtout à les indisposer contre le prince fut l'intervention soudaine de Barbara Ardalionovna. La jeune femme vint dire tout à coup à Élisabeth Prokofievna qu'Aglaé Ivanovna était chez elle depuis une heure déjà, qu'elle se trouvait dans un état terrible et ne voulait pas retourner chez ses parents. Cette dernière nouvelle qui, plus que tout le reste, consterna la générale, était parfaitement exacte: au sortir de chez Nastasia Philippovna, Aglaé serait morte plutôt que de reparaître en ce moment devant les siens, aussi avait-elle couru tout de suite chez Nina Alexandrovna. De son côté, Barbara Ardalionovna avait cru devoir informer immédiatement de tout cela Élisabeth Prokofievna. La mère et les filles partirent sur-le-champ pour la demeure de Ptitzine, où se rendit après elles Ivan Fédorovitch lui même, dès qu'il fut arrivé de Pétersbourg. Le prince Léon Nikolaïévitch suivit les dames Épantchine, nonobstant le congé brutal qu'elles venaient de lui signifier, mais, grâce aux mesures prises par Barbara Ardalionovna, là non plus il ne put avoir accès auprès d'Aglaé. La jeune fille s'attendait à des reproches: lorsqu'elle vit sa mère et ses sœurs pleurer silencieusement, elle se jeta dans

leurs bras et retourna tout de suite à la maison avec elles. Le bruit a couru que Gabriel Ardalionovitch avait encore joué de malheur dans cette circonstance; sa sœur étant allée chez Élisabeth Prokofievna, il resta en tête-à-tête avec Aglaé et profita de l'occasion pour lui parler de ses sentiments; quelque désolée qu'elle fût, elle éclata de rire en l'entendant et lui fit à brûle-pourpoint une question étrange: pour preuve de son amour, se brûlerait-il tout maintenant le doigt à la flamme de la bougie? Une telle proposition interloqua le jeune homme et son visage trahit un embarras si comique qu'Aglaé se mit à rire de plus belle; puis elle quitta précipitamment Gania et monta dans la chambre de Nina Alexandrovna où ses parents la trouvèrent. Le prince apprit l'anecdote le lendemain par Hippolyte. Le malade qui ne se levait plus envoya chercher Muichkine exprès pour lui faire part de cette nouvelle. Comment lui-même en avait-il eu connaissance? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, lorsque le prince entendit raconter l'épreuve proposée à Gania par Aglaé, il pouffa au point d'étonner Hippolyte; ensuite il se mit tout à coup à trembler et fondit en larmes…. D'une façon générale, son état, à cette époque, se caractérisait par une extrême inquiétude, par une agitation pénible et sans cause déterminée. Hippolyte n'hésitait pas à affirmer qu'il lui trouvait l'esprit dérangé; mais on ne pouvait pas encore dire cela positivement.

En rapportant tous ces faits que nous renonçons à expliquer, nous ne prétendons nullement justifier notre héros aux yeux de nos lecteurs. Bien plus, nous nous associerions volontiers à l'animadversion dont sa conduite était l'objet de la part même de ses amis. De tels agissements, en effet, les révoltaient tous, depuis Viéra Lébédeff et Kolia jusqu'à Keller (avant que celui-ci eût été choisi comme garçon d'honneur); quant à Lébédeff, dans son indignation il s'était mis à intriguer contre le prince, ainsi qu'on le verra plus loin. Notre sentiment est de tout point conforme à certaines paroles, pleines d'une véritable profondeur psychologique, que prononça Eugène Pavlovitch dans une conversation familière qu'il eut avec le prince, six ou sept jours après l'événement survenu chez Nastasia Philippovna. Notons à ce propos qu'outre les Épantchine, tous ceux qui par un lien direct ou indirect se rattachaient à cette maison avaient cru devoir rompre toutes relations avec le

prince Léon Nikolaïévitch. Le prince Chtch…., par exemple, ne le saluait plus et se détournait quand il le rencontrait. Mais Eugène Pavlovitch ne craignit pas de se compromettre en faisant visite à Muichkine, bien qu'il eût repris ses habitudes chez les Épantchine et que ceux-ci le reçussent même avec une cordialité plus marquée qu'auparavant. Il se rendit à la demeure du prince le lendemain du jour où Élisabeth Prokofievna et sa famille quittèrent Pavlovsk. En entrant, il savait déjà tous les bruits qui couraient dans le public, peut-être même avait-il contribué, en partie, à les répandre. Le prince fut enchanté de le voir et tout de suite s'informa des Épantchine. Cette entrée en matière franche et naïve mit Eugène Pavlovitch fort à son aise, et il alla droit au fait.

Le prince ignorait encore le départ des Épantchine; cette nouvelle l'impressionna, il pâlit, mais au bout d'un instant il secoua la tête d'un air pensif et reconnut que « cela devait être »; puis il se hâta de demander où ils étaient allés.

Pendant ce temps, Eugène Pavlovitch l'observait attentivement, étonné de la simplicité et de l'empressement avec lesquels son interlocuteur le questionnait. D'autre part, l'étrange franchise du prince, son trouble, son agitation, son inquiétude, — tout cela frappait aussi le visiteur. Du reste, il satisfit très-complaisamment la curiosité de Muichkine. Il y avait encore bien des choses que celui-ci ne savait pas, et Radomsky était le premier qui lui apportait des nouvelles de la famille Épantchine. Il raconta qu'Aglaé avait été malade et que, pendant trois nuits consécutives, une fièvre violente l'avait empêchée de dormir: à présent elle allait mieux, tout danger avait disparu, mais elle était dans un état nerveux, hystérique…. « C'est encore heureux que la paix règne dans la maison! Aussi bien entre eux qu'en présence d'Aglaé, ils évitent autant que possible toute allusion au passé. Le père et la mère ont déjà agité ensemble la question d'un voyage à l'étranger: on partirait en automne, aussitôt après le mariage d'Adélaïde; Aglaé a silencieusement accueilli les premières ouvertures qui lui ont été faites à ce sujet. » Il se pouvait que lui, Eugène Pavlovitch, se rendit aussi à l'étranger. Le prince Chtch…. Lui-même s'absenterait peut-être pour deux mois avec Adélaïde, si ses affaires le lui permettaient. Le général resterait en Russie. À présent ils

s'étaient tous transportés dans leur bien de Kolmino qui était situé à vingt verstes de Pétersbourg et où se trouvait une vaste habitation seigneuriale. La princesse Biélokonsky n'était pas encore partie pour Moscou, il semblait même qu'elle fit exprès de retarder son départ. Élisabeth Prokofievna avait vivement insisté pour que l'on quittât Pavlovsk, assurant qu'il était impossible d'y rester après tout ce qui était arrivé; chaque jour Eugène Pavlovitch lui-même faisait part à la générale des bruits répandus en ville. Les Épantchine n'avaient pas cru possible non plus d'aller achever leur villégiature à Élaguine.

— Et, en effet, ajouta le narrateur, — convenez-en vous-même, y avait-il moyen d'y tenir… surtout sachant tout ce qui se fait à toute heure ici chez vous, prince, dans votre maison, et lorsque, malgré leur refus de vous recevoir, vous vous présentiez chaque jour chez eux…

— Oui, oui, oui, vous avez raison, je voulais voir Aglaé Ivanovna… dit le prince en hochant de nouveau la tête.

Eugène Pavlovitch s'anima soudain.

— Ah! Cher prince, s'écria-t-il avec tristesse, — comment avez-vous pu alors laisser faire… tout ce qui a eu lieu? Sans doute, sans doute, vous étiez loin de vous attendre à tout cela… Je reconnais que vous avez dû perdre la tête, et… que vous ne pouviez pas retenir la folle jeune fille, cela était au-dessus de vos forces! Mais vous auriez dû comprendre combien étaient sérieux les sentiments de cette jeune fille pour vous. Elle ne voulait pas vous partager avec une autre, et vous… et vous avez pu sacrifier un pareil trésor!

— Oui, oui, vous avez raison; oui, je suis coupable, dit le prince profondément affligé, — et vous savez, elle seule, Aglaé seule considérait Nastasia Philippovna… Parmi les autres, personne ne la considérait ainsi…

— Mais tout cela est exaspérant par cela même qu'il n'y avait là rien de sérieux! Reprit avec vivacité Eugène Pavlovitch. — Pardonnez-moi, prince, mais… je… j'ai pensé à cela, prince; j'y ai beaucoup réfléchi; je connais tous les antécédents de l'affaire; je sais tout ce qui s'est passé il y a six mois, tout, et — rien de tout cela n'était sérieux! Il n'y avait là qu'un entraînement de tête, un mirage, une fantaisie, une fumée, et il fallait la jalousie alarmée d'une jeune fille tout à fait dépourvue d'expérience pour prendre cela au sérieux!…

Alors, sans la moindre cérémonie, le visiteur donna libre cours à son indignation. Il analysa avec beaucoup de lucidité, et, répétons-le, avec une rare puissance psychologique la manière d'être du prince à l'égard de Nastasia Philippovna. Eugène Pavlovitch avait toujours possédé le don de la parole, dans la circonstance présente il atteignit à l'éloquence.

— Dès le début, déclara-t-il, — vous avez été dans le faux; ce qui avait commencé par le mensonge devait finir par le mensonge; c'est la loi de la nature. Je n'admets pas qu'on vous traite d'idiot, et même cela m'indigne; vous êtes trop intelligent pour mériter ce nom, mais, convenez-en vous-même, vous êtes aussi d'une étrangeté tout à fait exceptionnelle. Selon moi, tout ce qui est arrivé a eu pour cause, en premier lieu, ce que j'appellerai votre inexpérience innée (remarquez, prince, ce mot « innée »), puis votre extraordinaire naïveté, ensuite votre phénoménale absence de mesure (défaut que vous-même vous vous êtes reconnu plus d'une fois) — et, enfin, une énorme quantité de convictions factices que, nonobstant votre honnêteté peu commune, vous prenez jusqu'à présent pour des principes vrais, naturels et immédiats! Avouez-le, prince, dans votre façon d'envisager Nastasia Philippovna, il y a eu dès le début quelque chose de conventionnellement démocratique (je me sers de cette expression pour abréger), comme qui dirait l'influence de la « question des femmes » (pour m'exprimer plus brièvement encore). Je connais dans tous ses détails la scène étrange et scandaleuse qui a eu lieu chez Nastasia Philippovna, lorsque Rogojine a apporté son argent. Si vous voulez, je vais vous révéler à vous-même et vous montrer votre personne comme dans un miroir, car je sais parfaitement ce qu'il y avait au fond de tout cela et pourquoi l'affaire a ainsi tourné. Dès votre adolescence, étant en Suisse, vous aviez soif de la patrie; ce pays inconnu était pour vous la terre promise vers laquelle tendaient toutes vos aspirations, vous avez lu beaucoup de livres sur la Russie, des ouvrages fort remarquables peut-être, mais qui vous ont été nuisibles; dès vos premiers pas sur le sol natal, d'impatients besoins d'activité se sont éveillés en vous. Et voilà que, ce même jour, on vous raconte l'émouvante et triste histoire d'une femme outragée: vous êtes un chevalier, un jeune homme vierge, — et il s'agit d'une femme! Le même jour, vous voyez cette femme; sa beauté fantastique, sa

beauté de démon vous fascine (je reconnais qu'elle est belle). Ajoutez les nerfs, ajoutez votre épilepsie, ajoutez notre dégel pétersbourgeois qui ébranle le système nerveux; ajoutez toute cette journée dans une ville inconnue et presque fantastique pour vous, cette journée si mouvementée, si pleine de rencontres inattendues et d'incidents imprévus, durant laquelle vous avez fait tant de connaissances nouvelles, entre autres celle des trois demoiselles Épantchine et, notamment, d'Aglaé; ajoutez la fatigue, le vertige, ajoutez le salon de Nastasia Philippovna et le ton de ce salon, et… que pouviez-vous donc attendre de vous-même dans ce moment-là, je vous le demande?

Le prince commença à rougir.

— Oui, oui; oui, oui, dit-il en secouant la tête, — oui, c'est à peu près cela; et vous savez, j'avais passé toute la nuit en wagon, je n'avais pas dormi; j'étais dans un état d'énervement depuis quarante-huit heures…

— Eh bien oui, sans doute, où donc veux-je en venir? Continua en s'échauffant Eugène Pavlovitch: — il est clair que vous avez saisi, pour ainsi dire, avec ivresse l'occasion de manifester publiquement une idée magnanime, de déclarer que vous, homme pur, vous, issu d'une famille princière, vous ne considérez pas comme déshonorée une femme perdue non par sa faute, mais par celle d'un répugnant libertin du grand monde. Oh! Seigneur, cela se comprend! Mais là n'est pas la question, cher prince; il s'agit de savoir si votre sentiment était vrai, juste, naturel, ou s'il n'y avait là qu'une exaltation du cerveau. Qu'en pensez-vous? Une femme pareille a été pardonnée dans le temple, mais on ne lui a pas dit qu'elle avait bien fait, qu'elle était digne de tous les honneurs et de tous les respects. Est-ce que, durant ces trois mois, le bon sens ne vous a pas montré à vous-même de quoi il retourne dans l'espèce? Qu'elle soit innocente, c'est possible, je ne veux pas discuter ce point, mais est-ce que toutes ses aventures peuvent justifier chez elle cet orgueil insupportable, diabolique, cet égoïsme si effronté, si insatiable? Pardon, prince, j'emploie des expressions un peu vives, mais…

— Oui, tout cela est possible; vous avez peut-être raison… murmura le prince; — en effet, elle est très-irritée, et vous avez raison, sans doute, mais…

— Elle mérite la pitié? C'est cela que vous voulez dire, mon bon prince?

Mais, par pitié pour elle et en vue de lui faire plaisir, pouvait-on faire affront à une autre, à une jeune fille bien née et pure, l'humilier sous ces yeux hautains, sous ces yeux haineux? Jusqu'où donc ira la pitié après cela? N'est-ce pas une exagération invraisemblable? Et, quand on aime une jeune fille, est-ce qu'on peut l'humilier ainsi devant sa rivale, l'abandonner pour une autre, sous les yeux de cette autre, après qu'on a soi-même sollicité sa main… car vous l'avez demandée en mariage, vous avez fait cette demande en présence de ses parents et de ses sœurs! Après cela, êtes-vous un honnête homme, prince? Permettez-moi cette question. Et… et n'avez-vous pas trompé cette jeune fille divine, en lui assurant que vous l'aimiez?

— Oui, oui, vous avez raison, ah! Je sens que je suis coupable! Fit le prince avec un chagrin indicible.

— Mais est-ce que c'est assez? Répliqua Eugène Pavlovitch indigné: — suffit-il de crier: « Ah! Je suis coupable! » Vous vous avouez coupable, mais vous vous obstinez dans vos torts! Et où était alors votre cœur, votre cœur « chrétien »? Vous avez vu son visage dans ce moment-là: souffrait-elle moins que l'autre, que la vôtre? Comment donc l'avez-vous vu et n'avez-vous pas tout fait pour empêcher cela? Comment?

— Mais… j'ai tout fait… balbutia le malheureux prince.

— Comment, vous avez tout fait?

— Je vous l'assure. Je ne comprends pas encore comment tout cela est arrivé… je — j'ai couru alors après Aglaé Ivanovna, mais Nastasia Philippovna est tombée sans connaissance; et depuis on ne me laisse plus approcher d'Aglaé Ivanovna.

— N'importe! Vous deviez courir après Aglaé, malgré l'évanouissement de l'autre!

— Oui… oui, je le devais… elle serait morte! Elle se serait tuée, vous ne la connaissez pas, et… n'importe, j'aurais tout raconté ensuite à Aglaé Ivanovna et… Voyez-vous, Eugène Pavlovitch, je crois m'apercevoir que vous ne savez pas tout. Dites-moi, pourquoi ne me laisse-t-on pas voir Aglaé Ivanovna? Je lui expliquerais tout. Voyez-vous, il y a eu alors un malentendu entre elles, c'est pourquoi les choses ont pris cette tournure… Je ne puis pas vous expliquer cela, mais je l'expliquerais peut-être à Aglaé… Ah! Mon

Dieu, mon Dieu! Vous parlez de son visage dans le moment où elle s'est enfuie… oh! Mon Dieu, je me le rappelle!… Partons, partons!

Le prince s'était levé soudain et tirait Eugène Pavlovitch par la manche de son vêtement.

— Où?

— Allons chez Aglaé Ivanovna, allons-y tout de suite!…

— Mais elle n'est plus à Pavlovsk, je viens de vous le dire, et pourquoi aller?…

— Elle comprendra, elle comprendra! Balbutia Muichkine joignant les mains comme pour supplier son interlocuteur: — elle comprendra que ce n'est pas cela, que c'est tout autre chose!

— Comment, tout autre chose? Voyons, vous vous mariez pourtant? Par conséquent, vous persistez… Vous mariez-vous, oui ou non?

— Eh bien, oui… je me marie; oui, je me marie!

— Alors comment pouvez-vous dire que ce n'est pas cela?

— Oh! Non, ce n'est pas cela, pas du tout! Qu'importe que je me marie? Cela ne signifie rien!

— Cela ne signifie rien, dites-vous? Il me semble pourtant que ce n'est pas une bagatelle. Vous épousez une femme aimée pour faire son bonheur, Aglaé Ivanovna le voit, le sait, et vous trouvez que cela n'a pas d'importance?

— Son bonheur? Oh! Non, je me marie purement et simplement; elle le veut; mais qu'est-ce que cela fait que je me marie? Je… Eh bien, oui, cela ne signifie rien! Seulement elle serait morte, c'est certain. Je vois maintenant que ce mariage avec Rogojine était une folie! À présent j'ai compris tout ce que je ne comprenais pas auparavant, et voyez: ce jour-là, quand elles étaient toutes deux en face l'une de l'autre, je n'ai pas pu supporter le visage de Nastasia Philippovna… Vous ne le savez pas, Eugène Pavlovitch (le prince baissa mystérieusement la voix), je n'ai jamais dit cela à personne, pas même à Aglaé, mais je ne puis supporter le visage de Nastasia Philippovna… Tantôt vous avez dit la vérité sur cette soirée qui a eu lieu autrefois chez Nastasia Philippovna, mais il y a un détail que vous avez omis, parce que vous l'ignoriez: j'ai regardé son visage! Le matin déjà, en voyant son portrait, je

n'avais pas pu le supporter… Tenez, Viéra Lébédeff a des yeux tout autres; je… j'ai peur de son visage! Ajouta-t-il avec une frayeur extrême.

— Vous en avez peur?

Le prince pâlit et répondit tout bas:

— Oui, elle est folle!

— Vous le savez positivement? Demanda Eugène Pavlovitch avec une curiosité extraordinaire.

— Oui, positivement; maintenant j'en suis sûr; j'en ai acquis ces jours-ci la certitude absolue!

— Vous voulez donc faire votre malheur? S'écria Radomsky épouvanté: — ainsi vous vous mariez par crainte? Il est impossible d'y rien comprendre… Peut-être même ne l'aimez-vous pas?

— Oh! Si, je l'aime de toute mon âme! C'est… un enfant; à présent elle est un enfant, un véritable enfant! Oh! Vous ne savez rien.

— Et en même temps vous assuriez de votre amour Aglaé Ivanovna?

— Oh! Oui, oui.

— Voyons, prince, pensez un peu à ce que vous dites, rentrez en vous-même!

— Sans Aglaé je… il faut absolument que je la voie! Je… je mourrai bientôt en dormant; je pensais que cette nuit je mourrais pendant mon sommeil. Oh! Si Aglaé savait, si elle savait tout… c'est-à-dire absolument tout. Car, ici, il faut tout savoir, c'est la première chose! Pourquoi ne pouvons-nous jamais tout savoir sur un autre, quand il le faut, quand cet autre est coupable!… Du reste, je ne sais pas ce que je dis, j'ai perdu le fil de mes idées; vous m'avez porté un coup terrible… Et se peut-il qu'elle ait maintenant encore le même visage qu'alors, quand elle s'est enfuie? Oh! Oui, je suis coupable! Le plus probable, c'est que tous les torts sont de mon côté! Je ne sais pas encore au juste de quoi je suis coupable, mais je le suis… Il y a ici quelque chose que je ne puis pas vous expliquer, Eugène Pavlovitch, les expressions me manquent, mais… Aglaé Ivanovna comprendra! Oh! J'ai toujours cru qu'elle comprendrait.

— Non, prince, elle ne comprendra pas! Aglaé Ivanovna aimait comme une femme, comme un être humain, et non comme… un pur esprit. Savez-

vous une chose, mon pauvre prince? Selon toute apparence, vous n'avez jamais aimé ni l'une ni l'autre!

— Je ne sais pas… peut-être, peut-être; vous avez raison sur beaucoup de points, Eugène Pavlovitch. Vous êtes extraordinairement intelligent, Eugène Pavlovitch; ah! La tête commence encore à me faire mal, allons chez elle! Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de Dieu!

— Mais je vous dis qu'elle n'est plus à Pavlovsk, elle est à Kolmino.

— Allons à Kolmino, partons tout de suite!

— C'est impossible! Répondit d'une voix traînante Eugène Pavlovitch, et il se leva.

— Écoutez, je vais écrire une lettre, vous la porterez!

— Non, prince, non! Dispensez-moi de pareilles commissions, je ne puis pas m'en charger!

Ils se quittèrent. Cette visite laissa des impressions étranges dans l'esprit d'Eugène Pavlovitch: suivant lui, le prince avait le cerveau légèrement détraqué. « Et qu'est-ce que signifie ce visage qu'il craint et dont il est si épris? Et en même temps il se peut fort bien qu'il meure d'avoir perdu Aglaé, en sorte que peut-être Aglaé ne saura jamais à quel point il l'aime! Ha! Ha! Et comment aimer deux femmes? De deux amours différents? C'est curieux… pauvre idiot! Et que va-t-il devenir maintenant? »

X

Cependant le prince ne mourut pas avant son mariage, ni éveillé, ni « en dormant », comme il l'avait prédit à Eugène Pavlovitch. À la vérité, peut-être dormait-il mal et faisait-il de mauvais rêves; mais, pendant le jour, avec les gens, il paraissait bien, content même; seulement, quand il n'était pas en société, il devenait parfois fort pensif. On pressait les préparatifs du mariage; il devait avoir lieu huit jours environ après la visite de Radomsky. En voyant le prince se hâter ainsi, ses amis les plus dévoués (à supposer qu'il en eût de tels) auraient dû comprendre l'inutilité de leurs efforts pour « sauver » le malheureux fou. Le bruit a couru que le général Ivan Fédorovitch et sa femme Élisabeth Prokofievna avaient été pour quelque chose dans la visite faite au prince par Eugène Pavlovitch. Mais si les époux Épantchine pouvaient, par un effet de leur infinie bonté, éprouver le désir d'arracher à sa perte le pauvre insensé, force leur fut, sans doute, de s'en tenir à cette unique et faible tentative; ni leur position, ni même, peut-être, leurs sentiments (ce qui est naturel) ne leur permettaient d'aller plus loin dans cette voie. Nous avons déjà dit que le prince rencontrait de l'hostilité jusque dans son entourage. Viéra Lébédeff, du reste, se contentait de pleurer quand elle se trouvait seule avec lui; d'autre part la jeune fille restait davantage à la maison et allait moins souvent qu'autrefois passer une minute chez Muichkine. Pendant ce temps, Kolia rendait les derniers devoirs à son père; le vieillard avait été emporté par une seconde attaque survenue huit jours après la première. Le prince prit une grande part au chagrin de la famille Ivolguine; les premiers jours, il fit de longues visites à Nina Alexandrovna, et il assista à l'enterrement. Plusieurs remarquèrent qu'à l'église son apparition provoqua des chuchotements involontaires dans le public; il en était de même dans les rues et au parc: quand on le voyait passer soit à pied, soit en voiture, on se le montrait en prononçant à demi-voix son nom et celui de Nastasia Philippovna. On la chercha aussi parmi les personnes présentes à la cérémonie, mais elle n'y était pas. Madame Térentieff n'alla pas non plus à

l'enterrement d'Ardalion Alexandrovitch; Lébédeff parvint à la faire rester chez elle. Le service funèbre produisit sur le prince une impression fort pénible. Lébédeff s'en aperçut, et, à l'église même, lui en demanda la raison. Il répondit tout bas que c'était la première fois qu'il assistait à un enterrement orthodoxe: tout au plus se souvenait-il d'avoir vu, étant enfant, célébrer une cérémonie semblable dans une église de village.

— Oui, on ne peut pas croire que cet homme couché dans le cercueil soit le même à qui, il y a si peu de temps, nous avons déféré la présidence de notre fête, vous vous rappelez? Reprit à voix basse Lébédeff: — qui cherchez-vous?

— Rien; il m'avait semblé….

— Ce n'est pas Rogojine?

— Est-ce qu'il est ici?

— Il est dans l'église.

— En effet, il m'avait semblé apercevoir ses yeux, murmura avec agitation le prince, — mais comment…. Pourquoi est-il ici? On l'a invité?

— On n'y a même pas pensé. La famille du défunt ne le connaît pas. Il est entré comme bien d'autres, dans la foule. Pourquoi êtes-vous si étonné? À présent je le rencontre souvent, la semaine passée je l'ai rencontré quatre fois ici, à Pavlovsk.

— Je ne l'ai pas encore vu une seule fois…. Depuis ce temps-là, balbutia le prince.

Comme, d'un autre côté, Nastasia Philippovna ne lui avait jamais dit avoir rencontré Rogojine « depuis ce temps-là », le prince en conclut que, pour certaines raisons, Rogojine tenait à ne pas se laisser voir. Durant toute cette journée il fut fort pensif; par contre, Nastasia Philippovna se montra extraordinairement gaie.

Kolia, qui, déjà avant la mort de son père, s'était réconcilié avec le prince, lui proposa, vu l'urgence, de prendre pour garçons d'honneur Keller et Bourdovsky. Il répondit de la bonne tenue du premier et ajouta qu'il pourrait même « être utile ». Le choix de Bourdovsky, homme tranquille et modeste, ne soulevait aucune objection. Nina Alexandrovna et Lébédeff adressèrent des observations au prince: si son mariage était décidé, du moins, quel besoin

avait-il de le faire célébrer à Pavlovsk où était alors tout le mouvement? À quoi bon tant de publicité? Ne valait-il pas mieux que la bénédiction nuptiale fût donnée aux époux à Pétersbourg, dans une chapelle privée? Le prince comprit fort bien les arrière-pensées qui se cachaient sous ces paroles, mais il se borna à répondre en termes laconiques que tel était le désir formel de Nastasia Philippovna.

Le lendemain, Keller, informé qu'il avait été choisi comme garçon d'honneur, se rendit aussi chez le prince. Avant d'entrer, il s'arrêta sur le seuil, et, dès qu'il eut aperçu Muichkine, il cria, la main droite levée en l'air, comme un homme qui prête serment:

— Je ne boirai pas!

Ensuite il s'approcha du prince, lui serra les deux mains avec force et déclara qu'en effet il avait d'abord vu d'un mauvais œil ce projet d'union, et qu'il ne s'était pas fait faute de le dire hautement dans les salles de billard; s'il était hostile à ce mariage, cela venait uniquement de ce que, avec l'impatience d'un ami, il en rêvait un autre beaucoup plus beau pour le prince; chaque jour il s'attendait à le voir épouser une princesse de Rohan, ou, tout au moins, de Chabot; mais maintenant lui-même reconnaissait que le prince pensait au moins douze fois plus noblement qu'eux tous « pris ensemble »! Car ce qu'il lui fallait, ce n'était ni l'éclat, ni la richesse, ni même l'honneur, mais seulement la vérité! On connaissait les sympathies des hauts personnages, et le prince était trop haut placé par son éducation pour n'être pas, d'une façon générale, un haut personnage! « Mais toute la canaille, toute la fripouille est d'un autre avis; en ville, dans les maisons, dans les réunions, dans les villas, à la musique, dans les débits de boissons, dans les salles de billard, il n'est question que du prochain événement et il fait jeter les hauts cris à tout le monde. J'ai même entendu raconter qu'on veut organiser un charivari sous les fenêtres, et, cela, pour ainsi dire, la première nuit! Si vous avez besoin, prince, du pistolet d'un honnête homme, je suis prêt à tirer une demi-douzaine de nobles coups de feu, avant même que vous soyez sorti de la couche nuptiale. » Craignant une formidable invasion de soifeurs à l'issue de la cérémonie, Keller conseilla aussi de se munir d'une pompe à incendie qu'on placerait à l'entrée de la maison; mais Lébédeff

s’opposa à cette mesure qui, dit-il, aurait pour conséquence de faire démolir son immeuble.

— Ce Lébédeff conspire contre vous, prince, je vous l’assure! Il veut vous faire mettre en tutelle, — pouvez-vous vous imaginer cela? — vous enlever l’usage de votre volonté libre et de votre argent, c’est-à-dire des deux objets qui distinguent chacun de nous d’un quadrupède! Je l’ai entendu dire, positivement! C’est la pure vérité!

Une nouvelle de ce genre était déjà arrivée aux oreilles du prince, mais, naturellement, il n’y avait pas fait attention. Cette fois encore il se contenta de rire en entendant les paroles de Keller et les oublia tout de suite. Depuis un certain temps, en effet, Lébédeff machinait quelque chose; enfantés dans une sorte de fièvre, les plans de cet homme offraient toujours un luxe superflu de complications, aussi étaient-ils rarement couronnés de succès. Quand, plus tard, il vint se confesser au prince (c’était chez lui une habitude invariable de venir, après chaque échec, faire sa confession à celui contre qui il avait intrigué), il lui déclara qu’il était né avec les facultés d’un Talleyrand et qu’il ne comprenait pas pourquoi il était resté toute sa vie un simple Lébédeff. Puis il avoua toutes ses manigances au prince, qui l’écouta avec un vif intérêt. D’après son récit, l’employé avait commencé par rechercher la protection de hauts personnages sur qui il pût s’appuyer en cas de besoin, et il était allé trouver le général Ivan Fédorovitch. Ce dernier ne sut trop que lui dire: il souhaitait sincèrement le bien du « jeune homme », mais, « quelque désir qu’il eût de le sauver », dans l’espèce, déclara-t-il, les convenances ne lui permettaient pas d’agir. Élisabeth Prokofievna ne voulut pas même recevoir le visiteur; Eugène Pavlovitch et le prince Chtch…. Lui signifièrent du geste leur refus de concours. Sans se laisser rebuter par ces déconvenues, Lébédeff consulta un jurisconsulte expert, vieillard respectable, dont il était l’ami et jusqu’à un certain point l’obligé. L’avis de l’homme de loi fut que l’affaire était parfaitement possible, à condition qu’on trouvât des témoins compétents pour attester le dérangement intellectuel, et surtout qu’on s’assurât la protection de personnages haut placés. Cette réponse rendit confiance à Lébédeff et un jour il amena même chez le prince un médecin qui était aussi un vieillard respectable. Ce docteur, en villégiature à Pavlovsk, portait au cou

l'Ordre de Sainte-Anne: il venait, pour ainsi dire, tâter le terrain et prendre une connaissance sommaire de l'état mental du prince avant de le soumettre à un examen médical proprement dit. Muichkine se rappela cette visite, il se souvint que la veille Lébédeff lui avait répété sur tous les tons qu'il était malade; il avait formellement refusé d'appeler un médecin et le lendemain l'employé lui en avait amené un, comme par hasard. « Nous venons de chez monsieur Térentieff, qui va fort mal, avait dit hypocritement Lébédeff, et le docteur m'a accompagné ici pour vous donner de ses nouvelles. » Le prince approuva Lébédeff et accueillit le médecin avec une extrême affabilité. La conversation s'engagea aussitôt sur le malade Hippolyte; le visiteur témoigna le désir de connaître dans tous ses détails la scène du suicide; le récit que lui en fit le prince et l'explication qu'il en donna l'intéressèrent au plus haut degré. On parla ensuite du climat de Pétersbourg de la maladie du prince lui-même, de la Suisse, de Schneider. Tout ce que dit le prétendu fou, notamment sur le système thérapeutique de son professeur, captiva tellement l'attention du vieux praticien qu'il prolongea sa visite pendant deux heures; Muichkine lui fit fumer d'excellents cigares et Lébédeff, de son côté, le régala d'une liqueur exquise que Viéra apporta. En apercevant la jeune fille, le docteur, homme marié et père de famille, se permit de lui adresser des compliments qui excitèrent en elle une profonde indignation. On se sépara en amis. Après qu'il eut quitté le prince, le docteur dit à Lébédeff: « Si l'on met de pareilles gens en curatelle, où donc ira-t-on chercher les curateurs? » Lébédeff ayant allégué d'un ton tragique le mariage que le prince allait faire, son interlocuteur hocha malicieusement la tête et répliqua que de tels mariages n'étaient pas chose si rare; sans parler de cela, la personne, d'après ce qu'il avait entendu dire, était séduisante et d'une beauté extraordinaire, ce qui suffisait pour expliquer l'entraînement d'un homme ayant de la fortune; en outre, grâce aux libéralités de Totzky et de Rogojine, elle possédait des capitaux, des perles, des diamants, des châles, des meubles; par conséquent ce n'était pas un mauvais parti: bref, aux yeux du docteur, un pareil choix, loin d'être un indice de stupidité, dénotait au contraire chez le cher prince une intelligence très-déliée, très-calculatrice et très-pratique…. Cette idée frappa Lébédeff; il s'y arrêta définitivement et termina sa confession présente en

assurant au prince que, désormais, il était prêt à verser tout son sang pour lui.

Durant ces derniers jours, Muichkine fut aussi plus d'une fois distrait de ses préoccupations par Hippolyte, qui l'envoyait chercher fort souvent. Les Térentieff habitaient une petite maisonnette située non loin de la villa de Lébédeff. À la campagne, les petits enfants, le frère et la sœur d'Hippolyte, avaient moins à souffrir de son mauvais caractère, car ils pouvaient se sauver au jardin, mais la pauvre kapitancha restait l'esclave, la victime de son fils. Chaque jour le prince devait mettre la paix entre eux; ce rôle de réconciliateur lui attirait le mépris du malade, qui, en même temps, continuait à l'appeler sa « niania ». Hippolyte se plaignait beaucoup de Kolia, parce que ce dernier, retenu d'abord auprès du cadavre de son père, puis auprès de sa mère veuve, avait dû forcément négliger son ami. À la fin, Hippolyte se mit à plaisanter sur le prochain mariage du prince avec Nastasia Philippovna; ses railleries devinrent même si blessantes que Muichkine, piqué au vif, cessa de l'aller voir. Deux jours après, madame Térentieff vint un matin trouver le prince et le supplia, les larmes aux yeux, de faire visite à son fils: « Autrement, dit-elle, il me mangera. » Elle ajouta qu'il voulait révéler un grand secret. Le prince céda aux sollicitations de la kapitancha. Hippolyte exprima le désir de se réconcilier avec lui, fondit en larmes, et, après avoir pleuré, se sentit naturellement plus irrité que jamais; toutefois il n'osa pas manifester sa colère. Le jeune homme allait fort mal, et, selon toute apparence, n'avait plus que peu de jours à vivre. En fait de secrets, il ne révéla rien, et se borna à conjurer le prince avec une agitation peut-être feinte de « prendre garde à Rogojine ». « C'est un homme qui ne fait aucune concession; celui-là, prince, ne nous ressemble pas; s'il se décide à une chose, il l'exécute sans trembler… » Etc., etc. Désirant être renseigné avec plus de netteté, le prince multiplia les questions, essaya d'obtenir des détails précis, mais Hippolyte ne put citer aucun fait, tout se réduisait pour lui à des sensations, à des impressions personnelles. En fin de compte, il eut l'extrême satisfaction de causer au prince une frayeur terrible. Celui-ci avait d'abord souri en entendant son interlocuteur lui dire: « Vous devriez, du moins, vous sauver à l'étranger; il y a des prêtres russes partout, vous vous marieriez là ». Mais, après avoir donné ces conseils, Hippolyte ajouta: « Je crains seulement pour Aglaé Ivanovna;

Rogojine sait combien vous l'aimez; amour pour amour; vous lui avez enlevé Nastasia Philippovna, il tuera Aglaé Ivanovna; quoique vous ayez maintenant renoncé à elle, cela ne vous en sera pas moins pénible, n'est-il pas vrai? » Il atteignit son but; Muichkine se retira tout bouleversé.

Cette conversation eut lieu la veille du mariage; le même soir, le prince et Nastasia Philippovna se virent pour la dernière fois avant la cérémonie nuptiale. Mais la jeune femme ne put rendre le calme à son futur époux; dans les derniers temps, elle-même, au contraire, ne faisait que l'agiter de plus en plus. Autrefois, c'est-à-dire quelques jours auparavant, elle s'ingéniait à l'égayer durant leurs entrevues; ce qu'elle craignait surtout, c'était de lui voir une mine soucieuse; elle allait jusqu'à chanter pour le distraire, mais le plus souvent elle lui racontait des histoires plaisantes. Presque toujours le prince faisait semblant de les écouter avec beaucoup de plaisir, parfois même il riait de bon cœur, tant la narratrice mettait d'humour et de brio dans ses récits quand elle était en verve, ce qui lui arrivait fréquemment. En voyant rire le prince, en constatant l'impression qu'elle produisait sur lui, Nastasia Philippovna était heureuse et fière de son succès. Mais maintenant elle se montrait d'heure en heure plus mélancolique et plus pensive. Muichkine avait ses idées faites sur cette femme; sans cela, tout en elle à présent lui aurait paru énigmatique et incompréhensible. Mais il croyait de bonne foi la résurrection possible pour elle. Il n'avait pas menti en disant à Eugène Pavlovitch qu'il l'aimait sincèrement, de tout son cœur, et que cet amour ressemblait à l'intérêt qu'inspire un enfant chétif et valétudinaire: on s'attache à lui parce qu'il est difficile, impossible de l'abandonner à lui-même. Le prince n'expliquait à personne la nature de ses sentiments pour sa future, il n'aimait pas à parler de cela, même quand il ne pouvait faire autrement. Entre Nastasia Philippovna et lui il n'était jamais question d'amour, on aurait dit que tous deux s'étaient donné le mot pour écarter ce sujet d'entretien. Gaie et animée, leur conversation n'avait rien d'intime, en sorte que chacun pouvait y prendre part. Daria Alexievna raconta plus tard que, durant tout ce temps, elle avait plaisir à les contempler l'un et l'autre.

Grâce à la façon dont il envisageait l'état moral et intellectuel de Nastasia Philippovna, le prince était jusqu'à un certain point affranchi de plusieurs

autres préoccupations. C'était maintenant une femme toute différente de celle qu'il avait connue trois mois auparavant. Par exemple, il ne s'étonnait pas trop de la voir à présent si impatiente de l'épouser, elle qui autrefois pleurait de colère, l'accablait de reproches et de malédictions quand il lui proposait le mariage. « Cela prouve qu'elle ne craint plus, comme alors, de faire mon malheur en m'épousant », pensait le prince. Un revirement si brusque ne lui paraissait pas naturel. Nastasia Philippovna avait-elle puisé uniquement dans sa haine pour Aglaé cette soudaine confiance en elle-même? Le supposer eût été faire injure à la profondeur de ses sentiments. Avait-elle pris cette résolution par peur du sort qui l'attendait avec Rogojine? En résumé, toutes ces causes et bien d'autres pouvaient avoir joué un rôle ici, mais l'hypothèse à laquelle Muichkine s'arrêta, comme à la plus vraisemblable, fut celle que depuis longtemps déjà il soupçonnait: la pauvre âme malade était à bout de forces. À la rigueur, c'était une explication, elle ne pouvait, il est vrai, procurer aucun apaisement au prince. Parfois il semblait faire tous ses efforts pour ne penser à rien, on aurait dit qu'il considérait son mariage comme une formalité sans importance et le bonheur de sa vie comme une chose dont il n'y avait pas lieu de s'occuper. Quant aux conversations dans le genre de celle qu'il avait eue avec Eugène Pavlovitch, il les évitait autant que possible, se sentant tout à fait incapable de répondre à certaines objections.

Du reste, il remarqua que Nastasia Philippovna savait et comprenait trop bien ce qu'Aglaé signifiait pour lui. Elle se taisait là-dessus, mais plusieurs fois elle le surprit au moment où il se disposait à aller chez les Épantchine, et il lut ses sentiments sur son « visage ». Quand elle apprit le départ de cette famille, la jeune femme devint rayonnante. Quelque peu observateur et peu clairvoyant que fût alors le prince, il commençait à se demander avec inquiétude si Nastasia Philippovna ne ferait pas un scandale pour obliger Aglaé à quitter Pavlovsk. Sans doute, elle-même se plaisait à faire parler de son mariage dans toute la localité, exprès pour vexer sa rivale. Il était difficile de rencontrer les dames Épantchine, mais un jour que Nastasia Philippovna se promenait en voiture avec le prince, elle s'arrangea de façon à faire passer son équipage sous les fenêtres de leur villa. Ce fut pour Muichkine une surprise terrible; selon son habitude, lorsqu'il s'aperçut de la chose, il était

trop tard, la calèche avait dépassé la maison. Il ne dit rien, mais, à la suite de cet incident, il fut malade pendant deux jours. Nastasia Philippovna ne renouvela pas l'expérience. Durant les derniers jours qui précédèrent le mariage, on la vit fort soucieuse. Elle finissait toujours par secouer sa tristesse, mais, si elle redevenait gaie, sa gaieté était moins expansive que par le passé. Le prince redoubla d'attention. Il lui semblait singulier qu'elle ne lui parlât jamais de Rogojine. Une fois seulement, cinq jours avant la noce, Daria Alexievna lui fit dire de passer immédiatement chez elle, parce que Nastasia Philippovna était fort mal. Il la trouva dans un état qui ne différait guère de l'aliénation mentale; elle poussait des cris, tremblait, répétait sans cesse que Rogojine était caché dans le jardin, qu'elle venait de le voir, qu'il la tuerait la nuit… l'assassinerait! De toute la journée elle ne put se calmer. Mais, ce même soir, le prince étant allé passer une minute auprès d'Hippolyte, madame Térentieff, qui arrivait justement de la ville, où elle avait été pour ses petites affaires, raconta que Rogojine était venu aujourd'hui la voir dans son appartement, à Pétersbourg, et qu'il lui avait demandé des nouvelles de Pavlovsk. Le prince la pria de préciser l'heure où elle avait reçu cette visite, et il se trouva que Rogojine s'était présenté chez la kapitancha presque au moment même où Nastasia Philippovna croyait l'avoir vu dans le jardin de son amie. Tout s'expliquait par un simple mirage; pour mieux s'édifier à ce sujet, Nastasia Philippovna alla elle-même questionner madame Térentieff, et la réponse de celle-ci la rassura pleinement.

La veille du mariage, le prince, en prenant congé de sa future, la laissa fort animée: la modiste lui avait envoyé de Pétersbourg la toilette qu'elle devait porter le lendemain, la robe nuptiale, la parure de tête, etc., etc. Le prince ne s'attendait pas à la voir si occupée de ses ajustements; il en vanta la beauté, et les éloges qu'il fit de chacun d'eux la rendirent encore plus heureuse. Mais Nastasia Philippovna ne put cacher pourquoi elle tenait tant à la somptuosité de sa mise: elle avait entendu dire qu'en ville on était indigné, que des polissons préparaient un charivari avec accompagnement de musique, que des vers avaient été composés pour la circonstance, et que le reste de la société encourageait plus ou moins tout cela. Eh bien, puisqu'on prétendait l'humilier, elle voulait relever la tête plus haut que jamais, écraser

tout le monde par l'élégance et la richesse de sa toilette, — « qu'ils crient, qu'ils sifflent, s'ils l'osent! » À cette idée, les yeux de Nastasia Philippovna étincelaient. Au fond, elle avait encore un autre motif dont elle ne disait rien: elle présumait in petto qu'Aglaé ou, du moins, quelque personne envoyée par elle assisterait à la cérémonie incognito, confondue dans la foule, — et elle s'apprêtait en prévision de cette éventualité. À onze heures du soir, quand le prince la quitta, ces pensées l'occupaient toute entière. Mais minuit n'était pas encore sonné que Daria Alexievna faisait dire au prince de venir au plus vite parce qu'une crise très-violente était survenue à Nastasia Philippovna. Quand il arriva, la jeune femme, enfermée dans sa chambre à coucher, était en proie à une attaque de nerfs, elle pleurait, se désespérait. On lui parla à travers la porte; pendant longtemps elle ne voulut rien entendre; à la fin elle ouvrit, mais ne consentit à recevoir que le prince; sitôt qu'il fut entré, elle referma la porte et tomba à genoux devant lui. (Voilà, du moins, ce qu'a raconté plus tard Daria Alexievna, dont l'œil curieux parvint à surprendre quelques détails de la scène.)

— Que fais-je! Que fais-je! Que fais-je de toi! S'écriait-elle en lui embrassant convulsivement les genoux.

Le prince passa une heure entière avec elle; nous ignorons de quoi ils s'entretinrent durant cette entrevue. Suivant Daria Alexievna, quand ils se séparèrent, au bout d'une heure, ils paraissaient en bonne intelligence et heureux. Cette nuit le prince fit demander encore une fois des nouvelles de sa future, mais Nastasia Philippovna s'était endormie. Le matin, avant son réveil, arrivèrent successivement chez Daria Alexievna deux autres exprès dépêchés par Muichkine. Le troisième envoyé fut chargé de porter au prince la réponse suivante: « Nastasia Philippovna a maintenant autour d'elle tout un essaim de modistes et de coiffeurs venus de Pétersbourg, elle ne se ressent pas du tout de la crise d'hier et n'est occupée que de sa toilette de noce; en ce moment même on discute en conférence extraordinaire la question de savoir quels diamants la mariée portera sur elle et comment ils seront disposés. « Ces nouvelles tranquillisèrent complètement le prince.

Quant à l'événement qui se produisit le jour du mariage, voici la relation qu'en ont faite des personnes en mesure d'être bien renseignées et dont le

témoignage parait digne de foi.

La cérémonie nuptiale avait été fixée à huit heures de relevée. Dès sept heures, Nastasia Philippovna était prête. A partir de six heures les badauds commencèrent à s'attrouper autour de la villa de Lébédeff, mais surtout près de la maison de Daria Alexievna; vers sept heures, on vit aussi l'église se remplir. Viéra Lébédeff et Kolia étaient fort inquiets pour le prince, tous deux pourtant avaient beaucoup de besogne chez lui: il fallait prendre les dispositions nécessaires en vue de la réception des visiteurs qui, au sortir de l'église, viendraient féliciter les époux. Du reste, on ne comptait pas sur une réunion nombreuse; en dehors des gens de la noce proprement dits, des témoins obligés du mariage, Lébédeff avait invité les Ptitzine, Gania, le docteur décoré de l'Ordre de Sainte-Anne et Daria Alexievna. « Quelle idée avez-vous eue d'inviter le docteur? C'est à peine si je le connais », dit le prince à son factotum. « Il porte au cou l'Ordre de Sainte-Anne, c'est un homme considéré, cela fera bien! » répondit Lébédeff, visiblement enchanté de son idée. Le prince se mit à rire en entendant ces mots. Keller et Bourdovsky, en frac et gantés, avaient un extérieur très-convenable; seulement le premier inquiétait un peu le prince par ses dispositions manifestement batailleuses, et il regardait avec colère les badauds rassemblés autour de la maison. Enfin, à sept heures et demie, Muichkine se rendit en voiture à l'église. Remarquons à ce propos que lui-même tenait à ne s'écarter en rien des usages reçus; tout se faisait publiquement, ouvertement, au grand jour et « comme il convient ». Conduit par Keller, qui lançait à droite et à gauche des regards menaçants, le prince traversa l'église au milieu des chuchotements et des exclamations du public, et se retira momentanément dans le sanctuaire. Alors le boxeur alla chercher Nastasia Philippovna. Devant la maison de Daria Alexievna il y avait deux fois plus de monde que devant celle du prince et l'attitude de cette foule était aussi beaucoup plus hostile. En montant le perron, Keller entendit de telles vociférations qu'il ne put se contenir, mais, au moment où il se préparait à adresser une verte semonce au public, il en fut empêché par Bourdovsky et par Daria Alexievna, qui était aussitôt sortie de chez elle; tous deux se saisirent de Keller et l'emmenèrent de force dans la maison. Il était furieux. Nastasia Philippovna

se leva, donna un dernier coup d'œil à son miroir et, à ce que raconta ensuite Keller, fit remarquer avec un sourire « forcé » qu'elle était pâle « comme un cadavre »; puis elle s'inclina pieusement devant l'icône et passa sur le perron. Un bruit de voix salua son apparition. À la vérité, dans le premier moment se firent entendre des rires, des applaudissements, des sifflets peut-être; mais, au bout d'un instant, il se produisit aussi d'autres manifestations.

— Qu'elle est belle! Criait-on dans la foule.

— Ce n'est pas la première et ce n'est pas non plus la dernière!

— Le mariage efface tout, imbéciles!

— Non, trouvez-moi donc une pareille beauté, hourra! S'exclamaient les plus rapprochés.

— C'est une reine! Pour une pareille reine je vendrais mon âme! Fit un clerc de chancellerie. — « Ma vie pour une nuit!… »

Quand Nastasia Philippovna sortit de la maison, elle était aussi pâle qu'un mouchoir; mais ses grands yeux noirs fixés sur le public brillaient comme des charbons ardents. La foule ne put résister à ce regard; l'indignation fit place à des transports d'enthousiasme. Déjà s'ouvrait la portière, déjà Keller présentait la main à la jeune femme, quand tout à coup celle-ci poussa un cri, et s'éloigna du perron pour se jeter au milieu du rassemblement. Tous ceux qui l'escortaient restèrent immobiles de stupeur, le public s'écarta devant elle et à cinq ou six pas de la maison apparut soudain Rogojine. Dans la foule, Nastasia Philippovna distingua son regard. Elle courut à lui comme une folle et lui saisit les deux mains:

— Sauve-moi! Emmène-moi! Où tu voudras, tout de suite!

La prendre dans ses bras et la porter jusqu'à une voiture fut pour Rogojine l'affaire d'un instant. Puis il tira de son porte-monnaie un billet de cent roubles qu'il tendit au cocher.

— Au chemin de fer! Si nous arrivons à temps pour prendre le train, tu auras encore cent roubles!

Là-dessus, il sauta lui-même dans la voiture où il venait de faire monter Nastasia Philippovna, et referma la portière. Sans une minute d'hésitation, le cocher fouetta ses chevaux. Par la suite, Keller s'excusa sur la stupéfaction dans laquelle l'avait plongé un événement si imprévu. « Encore une seconde,

et j'aurais recouvré ma présence d'esprit, je n'aurais pas laissé faire cela! » disait-il en racontant l'aventure. Le premier mouvement des deux garçons d'honneur fut de prendre une autre voiture qui stationnait là, et de se mettre à la poursuite de la fugitive; mais, chemin faisant, ils changèrent d'idée.

— En tout cas, il est trop tard! On ne peut pas la ramener de force! Observa Keller.

— D'ailleurs, le prince n'y consentirait pas! Dit Bourdovsky tout ému.

Rogojine et Nastasia Philippovna arrivèrent en temps utile à la gare. Après être descendu de voiture, une minute avant de prendre le train, Parfène Séménitch accosta soudain une jeune fille qui passait; elle portait une mantille de couleur foncée, assez vieille mais convenable, et avait la tête couverte d'un foulard.

— Je vous donne cinquante roubles de votre mantille! Lui dit-il brusquement, et il lui tendit l'argent. Cette proposition faite à brûle-pourpoint abasourdit la jeune fille; sans lui laisser le temps de se reconnaître, Rogojine lui glissa les cinquante roubles dans la main, et la dépouilla immédiatement des objets qu'il convoitait; puis il jeta la mantille sur les épaules de sa compagne et lui noua le foulard sur la tête. En wagon, la toilette trop luxueuse de Nastasia Philippovna aurait attiré l'attention des autres voyageurs, et ce fut plus tard seulement que la jeune fille comprit pourquoi on lui avait acheté à un tel prix de vieilles frusques sans valeur.

Le bruit de l'enlèvement arriva extraordinairement vite aux oreilles des personnes réunies dans l'église. Lorsque Keller traversa la nef pour se rendre auprès du prince, une multitude de gens qu'il ne connaissait pas du tout s'élancèrent vers lui, avides de le questionner. On causait tout haut, on hochait la tête, on riait même; personne ne quitta l'église: tous voulaient voir comment le fiancé prendrait la chose. Instruit des faits, il pâlit, mais ne témoigna aucune irritation. « J'en avais peur », proféra-t-il d'une voix presque inintelligible, « pourtant je ne pensais pas que cela aurait lieu… » Et après un instant de silence il ajouta: « Du reste… dans sa position… cela est tout naturel. » Ce langage parut à Keller « d'une philosophie sans exemple », comme lui-même le déclara plus tard. Quand le prince sortit de l'église, beaucoup remarquèrent qu'il semblait fort calme et n'avait nullement l'air

abattu. Évidemment il était pressé de rentrer chez lui pour s'y trouver seul, mais cette dernière satisfaction lui fut refusée. Plusieurs de ses invités, notamment Ptitzine, Gabriel Ardalionovitch et le docteur, l'escortèrent jusqu'à sa demeure et y pénétrèrent à sa suite. En outre, toute la villa était littéralement assiégée par un public de désœuvrés. Étant encore sur la terrasse, le prince entendit le bruit d'une discussion violente: Keller et Lébédeff étaient aux prises avec une bande d'inconnus qui paraissaient être des employés, et qui voulaient à toute force envahir la terrasse. Plusieurs de ces individus avaient à leur tête un monsieur à cheveux blancs et de complexion robuste. Le prince s'approcha et, après s'être enquis du motif de la querelle, invita poliment Lébédeff et Keller à s'éloigner; puis, s'adressant d'un ton plein de courtoisie au monsieur à cheveux blancs qui se tenait campé sur l'escalier, il le pria de vouloir bien lui faire l'honneur de sa visite. Le monsieur fut décontenancé, néanmoins il suivit le prince. Sept ou huit de ses compagnons firent de même, et pénétrèrent dans la maison en affectant des allures aussi dégagées que possible. Mais tous les autres restèrent dehors, et bientôt il n'y eut qu'une voix dans la foule pour donner tort à ceux qui s étaient permis d'entrer.

Le prince offrit des sièges à ses étranges visiteurs, leur fit servir du thé et se mit à causer avec eux. Les choses se passèrent très-convenablement, ce qui ne fut pas sans étonner un peu les intrus. Il y eut bien quelques tentatives pour égayer la conversation et la mettre sur l'événement du jour, on put entendre certaines questions indiscrètes, certaines remarques malicieuses. Mais le prince répondit à tout le monde avec tant de simplicité, de bonhomie et en même temps de dignité, il se montra si confiant dans le savoir-vivre de chacun, que les questionneurs malappris se turent spontanément. Peu à peu la causerie devint presque sérieuse. Un monsieur, prenant tout à coup la parole, fit avec une extrême véhémence la déclaration suivante: « Quoi qu'il arrive, je ne vendrai pas mon bien, j'attendrai; les entreprises valent mieux que l'argent, voilà, monsieur, en quoi consiste mon système économique, si vous voulez le savoir! » Comme il s'adressait au prince, ce dernier l'approuva hautement, quoique Lébédeff lui dit à l'oreille que ce soi-disant propriétaire qui parlait tant de son bien n'avait jamais eu ni feu ni lieu.

Près d'une heure se passa ainsi. Lorsqu'ils eurent bu leur thé, les visiteurs jugèrent enfin que la délicatesse ne leur permettait pas de rester plus longtemps. Au moment de sortir, le docteur et le monsieur à cheveux blancs prodiguèrent au prince les démonstrations d'amitié; tous, d'ailleurs, lui firent les adieux les plus chaleureux. En prenant congé, ces messieurs émirent des pensées dans ce genre: « Il est inutile de se désoler… tout cela est peut-être pour le mieux… » etc. À la vérité, quelques jeunes écervelés voulaient demander du Champagne, mais leurs anciens les firent taire. Quand tous furent partis, Keller se pencha vers Lébédeff et lui dit:

— Avec toi et moi, il y aurait eu un esclandre; nous autres, nous aurions crié, engagé une lutte, attiré la police: lui, il s'est fait de nouveaux amis, et de quelles gens encore! Je les connais!

Lébédeff, qui était passablement lancé, répondit avec un soupir:

— Il a caché aux sages et aux intelligents ce qu'il a révélé aux enfants; autrefois déjà je lui faisais l'application de cette parole, mais maintenant j'ajoute que Dieu a préservé l'enfant lui-même, qu'il l'a sauvé de l'abîme, Lui et tous ses saints!

À la fin, vers dix heures et demie, on laissa le prince en repos, il avait mal à la tête; Kolia se retira le dernier après avoir aidé son ami à changer de vêtements. Ils se séparèrent dans les termes les plus affectueux. Kolia ne s'étendit pas sur l'événement, mais promit de venir le lendemain de bonne heure. Il a raconté plus tard qu'au moment des adieux le prince ne l'avait prévenu de rien et, par conséquent, lui avait caché à lui-même ses intentions ultérieures. Bientôt il ne resta presque personne dans la maison: Bourdovsky était allé voir Hippolyte; Keller et Lébédeff avaient filé nous ne savons où. Seule Viéra passa encore un certain temps dans la villa pour rendre aux chambres leur aspect accoutumé. Avant de s'en aller, elle entra pour un instant dans la pièce où se trouvait le prince. Accoudé contre une table, il avait la tête cachée dans ses mains. Elle s'approcha sans bruit et lui toucha l'épaule. Il la regarda d'un air étonné et, pendant près d'une minute, parut chercher dans ses souvenirs, mais, lorsque la mémoire lui fut revenue, il manifesta soudain une agitation extraordinaire. En fin de compte, le prince pria instamment Viéra de venir cogner à sa porte le lendemain à sept heures,

parce qu'il devait aller à Pétersbourg par le premier train. La jeune fille lui promit de l'éveiller. Alors il la supplia de ne parler de cela à personne, ce qu'elle lui promit aussi. Au moment où elle ouvrait la porte pour sortir, il la retint encore une fois, lui prit les mains, les baisa, puis l'embrassa sur le front en lui disant avec une expression singulière: « À demain! » Voilà, du moins, ce que Viéra a raconté plus tard. Elle se retira en proie à une cruelle inquiétude. Le lendemain matin, selon sa promesse, elle alla frapper à la porte du prince et l'avertit que le train pour Pétersbourg partait dans un quart d'heure. La bonne mine et l'air souriant de Muichkine, lorsqu'il ouvrit à la jeune fille, la tranquillisèrent un peu. A peine s'il s'était déshabillé pour se coucher, cependant il avait dormi. Il comptait revenir le même jour à Pavlovsk. Viéra fut donc la seule personne à qui le prince crut devoir et pouvoir confier son projet d'aller à la ville.

XI

Une heure après, il était à Pétersbourg; entre neuf et dix heures il sonnait chez Rogojine. Il était monté par l'escalier d'honneur; pendant longtemps on parut n'avoir pas entendu son coup de sonnette. À la fin s'ouvrit la porte de l'appartement occupé par la vieille madame Rogojine; une servante âgée et d'un extérieur comme il faut se montra sur le seuil.

— Parfène Séménovitch n'est pas chez lui, dit-elle, — qui demandez-vous?

— Parfène Séménovitch.

— Il est absent.

La servante considérait le prince avec une curiosité étrange.

— Du moins, dites-moi, a-t-il couché ici cette nuit? Et… est-il rentré seul hier?

La servante, qui ne cessait d'examiner le visiteur, laissa cette question sans réponse.

— Est-ce qu'avec lui n'est pas venue hier ici… dans la soirée… Nastasia Philippovna?

— Mais vous-même, qui êtes-vous? Permettez-moi de vous le demander.

— Le prince Léon Nikolaïévitch Muichkine; je suis très-lié avec Parfène Séménovitch.

— Il est absent.

La servante baissa les yeux.

— Et Nastasia Philippovna?

— Je ne la connais pas.

— Attendez, attendez! Quand donc rentrera-t-il?

— Je n'en sais rien.

La porte se referma.

Le prince résolut de revenir dans une heure. Étant entré dans la cour, il rencontra le dvornik.

— Parfène Séménovitch est chez lui?

— Oui.

— Comment donc se fait-il qu'on m'ait dit le contraire il y a un instant?

— C'est chez lui qu'on vous a dit cela?

— Non, c'est une servante de sa mère, mais j'ai sonné à la porte de Parfène Séménovitch, et personne n'est venu m'ouvrir.

— Peut-être bien qu'il est sorti, reprit le dvornik, — il lui arrive de s'en aller sans prévenir. Des fois même il emporte sa clef avec lui, son appartement reste fermé pendant trois jours.

— Tu es sûr que hier il est rentré chez lui?

— Oui. Des fois il s'introduit par l'entrée de parade, et on ne l'aperçoit pas.

— Et Nastasia Philippovna n'était pas hier avec lui?

— Je ne sais pas. Elle ne vient pas souvent; si elle était venue, il y a apparence qu'on l'aurait remarquée.

Le visiteur sortit et, pendant quelque temps, se promena sur le trottoir, ne sachant à quoi se résoudre. Chez Rogojine toutes les fenêtres étaient fermées, tandis que les croisées de l'appartement occupé par sa mère étaient presque toutes ouvertes. La journée était claire et chaude. Le prince traversa la rue et s'arrêta sur le trottoir d'en face pour regarder une dernière fois les fenêtres: non-seulement elles étaient closes, mais presque partout les stores étaient baissés.

Il stationnait là depuis une minute, quand tout à coup, — chose étrange, — il lui sembla qu'un des stores se relevait et laissait apparaître le visage de Rogojine; cette vision n'eut que la durée d'un éclair. Le prince attendit encore un moment, peu s'en fallut qu'il n'allât de nouveau sonner chez son ami, mais, réflexions faites, il changea d'idée et décida qu'il reviendrait dans une heure. « Qui sait? J'ai peut-être eu la berlue… » Pensait-il.

Il se dirigea en toute hâte vers l'ancien domicile de Nastasia Philippovna. Trois semaines auparavant, lorsqu'elle avait quitté Pavlovsk sur la demande du prince, il savait qu'elle était allée demeurer à Izmaïlovsky Polk, chez une dame de sa connaissance. Veuve d'un professeur et mère de famille respectable, cette personne disposait d'un bel appartement meublé dont la location constituait presque son unique ressource. Selon toute apparence, en

se réinstallant à Pavlovsk, Nastasia Philippovna devait avoir conservé un pied-à-terre à Pétersbourg; du moins, il était fort probable qu'elle avait passé la nuit dans ce logement où, sans doute, Rogojine l'avait ramenée la veille. Le prince prit une voiture. En chemin, il se dit qu'il aurait dû commencer par là, attendu qu'il était invraisemblable que la jeune femme se fût rendue de nuit chez Rogojine. Les paroles du dvornik concernant la rareté des visites de Nastasia Philippovna lui revinrent aussi à la mémoire. Si déjà auparavant elle ne voyait Rogojine que de loin en loin, pourquoi maintenant serait-elle allée loger chez lui? Mais vainement le prince cherchait à se tranquilliser par des considérations de ce genre, il était dans des transes mortelles quand il arriva enfin à Izmaïlovsky Polk.

À l'extrême stupéfaction du visiteur, non-seulement l'outchitelcha[88] était depuis deux jours sans nouvelles de Nastasia Philippovna, mais, lorsque lui-même se présenta, son apparition dans la maison fit à tout le monde l'effet d'un événement miraculeux. À la suite de leur mère, les nombreux enfants de l'outchitelcha, — neuf fillettes, dont l'aînée avait quinze ans et la plus jeune sept, — se répandirent dans l'antichambre, entourèrent le prince et se mirent à le contempler bouche béante. Après les enfants arriva leur tante, une femme maigre, jaune, coiffée d'un mouchoir noir; puis se montra la grand'mère, une vieille qui portait des lunettes. La maîtresse de la maison invita instamment le prince à entrer et à prendre quelque chose, il y consentit. Toutes ces personnes, — Muichkine le devina aussitôt, — savaient très-bien qui il était: n'ignorant pas qu'il avait dû se marier la veille, elles mouraient d'envie de le questionner sur son mariage, et d'apprendre par quel prodigieux hasard il venait leur demander des nouvelles de Nastasia Philippovna, qui, en ce moment, aurait dû être avec lui à Pavlovsk; seulement, par délicatesse, elles gardaient le silence. Pour satisfaire leur curiosité, le prince raconta en gros ce qui s'était passé. Ce furent alors des exclamations d'étonnement, des « ah! », des « oh! », si bien qu'il se vit obligé d'entrer dans de nouveaux détails; naturellement, il les donna d'une façon aussi succincte que possible. À la fin, les dames décidèrent dans leur sagesse qu'avant tout il devait retourner rue aux Pois, frapper jusqu'à ce qu'on lui ouvrit, et interroger Rogojine. Si ce dernier était absent (ce dont il fallait s'assurer positivement), ou s'il refusait

de répondre, le prince pouvait aller voir une dame allemande que Nastasia Philippovna connaissait et qui habitait avec sa mère à Séménovsky Polk: dans son agitation et dans son désir de se cacher, Nastasia Philippovna était peut-être allée loger là. Le visiteur se leva la mort dans l'âme; elles racontèrent plus tard que sa pâleur était effrayante; ses jambes fléchissaient sous lui. Longtemps il lui fut impossible de saisir le sens des paroles qui retentissaient à ses oreilles; finalement il comprit que les dames l'engageaient à agir de concert avec elles, et le priaient de leur donner son adresse en ville. Il répondit qu'il n'avait pas de domicile à Pétersbourg. Elles lui conseillèrent de prendre une chambre dans un hôtel. Après un moment de réflexion, le prince donna l'adresse de la maison où il était descendu cinq semaines auparavant, et où il avait eu son attaque. Ensuite il retourna chez Rogojine. Cette fois, non-seulement la porte de Parfène Séménitch ne s'ouvrit pas, mais celle de sa mère resta également fermée. Le prince descendit, et se mit en quête du dvornik, qu'il trouva non sans difficulté. Cet homme était occupé, il regarda à peine le visiteur et lui répondit d'assez mauvaise grâce; toutefois il déclara positivement que Parfène Séménovitch était sorti de grand matin, qu'il était allé à Pavlovsk et qu'il ne reviendrait pas de la journée.

— J'attendrai; il rentrera peut-être ce soir?

— Et peut-être pas avant huit jours, qui sait?

— En tout cas, il a couché ici la nuit passée?

— Pour ça, oui….

Tout cela était fort louche. Dans l'intervalle entre les deux visites du prince, le dvornik pouvait très-bien avoir reçu de nouvelles instructions: tantôt il était bavard, et maintenant on avait peine à lui arracher un mot. Muichkine résolut de repasser dans deux heures et même, s'il le fallait, de se mettre en sentinelle devant la maison. En attendant, comme il avait encore l'espoir de se renseigner chez l'Allemande, il courut à Séménovsky Polk.

Mais là on ne comprit même pas ce qu'il voulait dire. La maîtresse du logis s'exprimait très-difficilement en russe; néanmoins certaines de ses paroles laissèrent deviner au prince que la belle Allemande avait rompu avec Nastasia Philippovna quinze jours auparavant, et que depuis lors elle était sans nouvelles de son ancienne amie: celle-ci « pouvait bien épouser tous les

princes du monde », l'Allemande « ne se souciait aucunement de le savoir ». Le visiteur se retira au plus vite. Sur ces entrefaites, l'idée lui vint que Nastasia Philippovna avait peut-être filé à Moscou comme jadis, et que, naturellement, Rogojine l'avait suivie, ou même était parti avec elle. « Si, du moins, on pouvait découvrir une piste quelconque! » Le prince se rappela toutefois qu'il lui fallait prendre un logement dans un traktir, et il s'empressa d'aller à la Litéinaïa; on lui donna tout de suite une chambre. Le garçon du corridor lui demanda s'il désirait manger. Distrait, le prince répondit machinalement oui et en fut très-fâché un instant après: ce repas allait lui faire perdre une demi-heure. Ensuite seulement, à la réflexion, il se rendit compte que rien ne l'empêchait de se mettre à table, qu'il n'y avait pas péril en la demeure. Dans ce corridor obscur et privé d'air, il était envahi par une sensation étrange qui tendait à prendre la forme d'une pensée; c'était un supplice pour lui, mais il ne parvint jamais à deviner en quoi consistait cette idée nouvelle dont il subissait les douloureuses épreintes. À la fin, il sortit du traktir dans un état tout à fait anormal; la tête lui tournait; mais — où aller pourtant? Il retourna précipitamment rue aux Pois.

Rogojine n'était pas rentré; le prince eut beau tirer le cordon, la porte ne s'ouvrit pas. Il sonna avec plus de succès chez la vieille dame: on vint ouvrir, mais ce fut pour déclarer encore que Parfène Séménovitch était absent, et qu'il ne reviendrait peut-être pas avant trois jours. Comme précédemment, la domestique considéra le visiteur avec une curiosité étrange; cette circonstance le troubla. Moins heureux que le matin, il ne put dans le cas présent trouver le dvornik. Au sortir de la maison, le prince, ainsi qu'il l'avait fait tantôt, passa de l'autre côté de la rue et leva les yeux vers les croisées: pendant une demi-heure, peut-être même plus longtemps, il se promena sur le trottoir, où la chaleur était insupportable. Cette fois, rien ne bougea; les fenêtres ne s'ouvrirent pas, les stores blancs restèrent baissés. Il s'arrêta définitivement à l'idée que, le matin, il avait été dupe d'une illusion; d'ailleurs, vu le peu de transparence des vitres qui n'avaient pas été lavées depuis longtemps, en supposant même que quelqu'un se fut trouvé effectivement derrière la fenêtre, il aurait été fort difficile de distinguer son visage. Rassuré par cette pensée, le prince revint à Izmaïlovsky Polk, où

l'outchitelcha l'attendait.

Cette dame était déjà allée dans trois ou quatre endroits, notamment chez Rogojine, mais toutes ses démarches étaient restées infructueuses: nulle part elle n'avait rien appris. Le prince l'écouta en silence, entra dans la chambre, s'assit sur un divan et se mit à regarder tout le monde, comme un homme qui ne comprend pas de quoi on lui parle. Chose étrange, tantôt il était extraordinairement attentif, tantôt il devenait soudain distrait à un point incroyable. Tous les membres de la famille racontèrent ensuite qu'il les avait étonnés ce jour-là par sa bizarrerie; « c'était peut-être déjà la maladie qui se manifestait », ajoutèrent-ils. À la fin, il se leva et demanda à voir le logement de Nastasia Philippovna. Cet appartement se composait de deux grandes chambres, claires, hautes et meublées très-convenablement, quoiqu'elles ne fussent pas louées cher. À ce que dirent plus tard les trois dames, le visiteur examina chacun des objets contenus dans ces deux pièces. Il y avait un livre ouvert sur une petite table, c'était un roman français, Madame Bovary. L'ayant aperçu, il corna la page à l'endroit où le volume était ouvert, demanda la permission de l'emporter, et le mit immédiatement dans sa poche, bien qu'on lui eût fait observer que ce livre provenait d'un cabinet de lecture. Il s'assit près d'une fenêtre qui était ouverte et, remarquant une petite table de jeu couverte de chiffres tracés à la craie, il voulut savoir qui avait joué. Les dames lui apprirent que, depuis le retour de Nastasia Philippovna à Pétersbourg, elle et Rogojine jouaient chaque soir aux douraki, à la préférence, aux melniki, au whist, etc.; elles expliquèrent aussi comment l'idée de ce passe-temps était venue à Rogojine: Nastasia Philippovna disait toujours qu'elle s'ennuyait, parce qu'il ne savait pas causer et restait des soirées entières sans ouvrir la bouche; un jour, en arrivant, il tira de sa poche un jeu de cartes. Nastasia Philippovna sourit et ils se mirent à jouer, Le prince demanda où étaient les cartes dont ils se servaient. Mais il n'y avait pas de cartes dans l'appartement; chaque jour Rogojine arrivait ayant en poche un jeu neuf qu'ensuite il emportait avec lui. Suivant l'avis des dames, il fallait retourner encore une fois chez Parfène Séménitch et cogner plus fort que jamais; seulement ce n'était pas tout de suite, mais dans la soirée que le prince devait faire cette dernière tentative: « peut-être arriverait-on à un

résultat ». L'outchitelcha annonça qu'elle allait elle-même se rendre à Pavlovsk: il se pouvait, pensait-elle, que Daria Alexievna sût quelque chose. En tout cas, on pria le prince de revenir à dix heures du soir, parce qu'on voulait s'entendre avec lui sur les démarches à faire dans la journée du lendemain. Malgré toutes les bonnes et consolantes paroles qui lui furent prodiguées, il était complètement désespéré. En proie à un chagrin inexprimable, il regagna à pied son traktir. Pétersbourg si poussiéreux, si étouffant en été, le serrait comme dans des tenailles; chemin faisant, il rencontrait des gens du peuple dont il examinait machinalement les faces mornes ou avinées; peut-être allongea-t-il de beaucoup sa route; le jour baissait lorsqu'il entra dans sa chambre. Il résolut de se reposer un peu et de retourner ensuite chez Rogojine, comme on le lui avait conseillé. S'étant assis sur le divan, il s'accouda contre la table et s'absorba dans ses réflexions.

Combien de temps elles durèrent, quel en fut l'objet — Dieu le sait. Le prince avait plusieurs craintes, et c'était pour lui une souffrance extrême de sentir qu'il craignait. Tour à tour il pensa à Viéra et à Lébédeff: l'employé savait peut-être quelque chose au sujet de cette affaire; en tout cas, s'il ne savait rien, il était plus en mesure que lui de se renseigner. Puis le prince songea à Hippolyte et se rappela que ce dernier avait reçu la visite de Rogojine. Ensuite l'idée de Rogojine lui-même occupa l'esprit de notre héros: on l'avait vu dernièrement aux obsèques du général Ivolguine; — le prince l'avait rencontré dans le parc; — il était venu ici, dans le corridor, s'était caché dans un coin et, armé d'un couteau, avait attendu le prince. Celui-ci se rappela de quel éclat brillaient alors dans l'obscurité les yeux de Rogojine. Il frissonna; l'idée embryonnaire, qui l'obsédait tantôt, venait maintenant de se préciser tout à coup.

Voici à peu près la forme qu'elle avait prise: « Si Rogojine est à Pétersbourg, se disait le prince, il peut bien se cacher momentanément; mais, en fin de compte, bien ou mal disposé, il ne manquera pas de venir à moi; fût-ce comme l'autre fois, il viendra. Si, pour une raison quelconque, Rogojine a besoin de me voir, il reviendra naturellement ici, dans ce corridor. Il ne sait pas mon adresse, par conséquent il peut très-bien supposer que je suis descendu à mon ancien hôtel; du moins, il essayera de me trouver ici… s'il a

grand besoin de moi. Et, qui sait? Peut-être lui suis-je très-nécessaire? »

Ainsi pensait le prince et cette idée lui paraissait tout à fait admissible. Il n'aurait pas su en donner la raison, s'il s'était mis à l'approfondir. Pourquoi, par exemple, se figurait-il qu'il était devenu tout d'un coup si nécessaire à Rogojine, et qu'un rapprochement ne pouvait pas ne pas s'effectuer entre eux? Il lui aurait été impossible de le dire. Mais cette pensée était pénible: « S'il est heureux, il ne viendra pas, — continuait à songer le prince, — il viendra plutôt s'il est malheureux, et certainement il l'est… »

Sans doute, sous l'influence de cette conviction, il aurait dû rester chez lui pour y attendre Rogojine, mais, comme s'il n'eût pu supporter sa nouvelle idée, il se leva brusquement, prit son chapeau et s'élança hors de sa chambre. Le corridor était déjà plongé dans une obscurité presque complète. « Si maintenant il sortait tout d'un coup de ce coin et m'arrêtait dans l'escalier? » pensa le prince en approchant de l'endroit où avait eu lieu sa rencontre inopinée avec Rogojine. Mais personne ne sortit. Il franchit le seuil de la grand'porte, passa sur le trottoir et considéra avec étonnement la foule énorme qui, depuis le coucher du soleil, s'était répandue dans la rue (comme il arrive toujours à Pétersbourg pendant les chaleurs de la canicule); ensuite il partit dans la direction de la rue aux Pois. À cinquante pas de l'hôtel, dans le premier carrefour, quelqu'un, au milieu de la foule, lui toucha soudain le coude et, se penchant à son oreille, lui dit à demi-voix:

— Léon Nikolaïévitch, suis-moi, mon ami, il le faut.

C'était Rogojine.

Chose étrange, le prince éprouva tout à coup une joie qui lui ôta presque la faculté de s'exprimer. D'une voix à peine distincte il raconta aussitôt à Rogojine comme quoi tout à l'heure il s'était attendu à le voir dans le corridor, au traktir.

— J'y suis allé; marchons.

Cette réponse inattendue étonna le prince, mais ce fut seulement après y avoir réfléchi, c'est-à-dire au bout de deux minutes au moins, qu'il en remarqua l'étrangeté. Alors il se sentit inquiet et commença à examiner attentivement Rogojine. Celui-ci le précédait à la distance d'un demi-pas environ; il regardait droit devant lui, ne jetait jamais les yeux sur aucun des

passants et, par un mouvement machinal, se rangeait à leur approche.

— Pourquoi donc ne m'as-tu pas demandé… puisque tu es allé au traktir? Questionna brusquement le prince.

Rogojine s'arrêta, regarda son interlocuteur et, après être resté un moment pensif, reprit comme s'il n'avait pas entendu la question:

— Vois-tu, Léon Nikolalévitch, toi, suis toujours tout droit, jusqu'à la maison, tu sais? Moi, je vais passer de l'autre côté. Mais ne me perds pas de vue, il faut que nous arrivions ensemble…..

Là-dessus, il traversa la rue et, quand il eut gagné le trottoir d'en face, regarda si le prince marchait. Celui-ci s'était arrêté et considérait son ami de l'air le plus étonné; ce que voyant, Rogojine agita le bras dans la direction de la rue aux Pois et se remit en marche. À chaque instant, il se retournait vers le prince pour lui faire signe de le suivre. Ses traits exprimèrent une vive satisfaction quand il eut vu que Muichkine le comprenait et se conformait à ses désirs. L'idée vint à ce dernier que Rogojine avait changé de trottoir parce qu'il voulait épier le passage de quelqu'un. « Seulement, pourquoi donc ne l'a-t-il pas dit? » Ils firent ainsi cinq cents pas, et tout d'un coup le prince commença à trembler. Rogojine retournait la tête plus rarement, mais il regardait encore derrière lui de temps à autre. Muichkine n'y put tenir et l'appela du geste. Aussitôt Parfène Séménitch traversa la rue et s'approcha de lui.

— Est-ce que Nastasia Philippovna est chez toi?

— Oui…

— Et tantôt c'est toi qui étais à la fenêtre, et qui m'as regardé derrière les rideaux?

— Oui…

— Comment donc n'as-tu pas?…

Le prince s'interrompit, ne sachant quelle question faire; d'ailleurs, son cœur battait si fort qu'il lui était même difficile de parler. Rogojine se tut aussi et le regarda comme précédemment, c'est-à-dire d'un air rêveur en quelque sorte.

— Eh bien, je m'en vais, dit-il tout à coup, se disposant à traverser de nouveau la chaussée; — toi, continue à marcher de ce côté-ci. Il faut que

chacun de nous fasse route à part… cela vaut mieux pour nous… tu verras.

Lorsque enfin, débouchant chacun d'un trottoir différent, ils entrèrent dans la rue aux Pois et commencèrent à approcher de la maison de Rogojine, le prince sentit de nouveau ses jambes fléchir à un tel point que la marche lui devint difficile. Il était alors environ dix heures du soir. Comme tantôt, les fenêtres étaient ouvertes dans l'appartement de la vieille; chez Rogojine elles étaient fermées, et leurs stores baissés paraissaient plus blancs encore au milieu des ténèbres. Muichkine quitta son trottoir et s'avança vers la maison dont il était séparé par la largeur de la rue. Rogojine monta le perron et invita du geste son ami à en faire autant. Le prince le rejoignit.

— Le dvornik ignore maintenant que je suis rentré à la maison. Tantôt, en sortant, j'ai déclaré que j'allais à Pavlovsk, et j'ai dit la même chose chez ma mère, fit à voix basse Parfène Séménitch, qui souriait d'un air malin et presque content; — nous allons entrer sans que personne nous entende.

Déjà il avait sa clef dans les mains. En montant l'escalier, il se retourna vers son compagnon et lui fit signe de marcher plus doucement. Après avoir ouvert sans bruit la porte de son appartement, il y fit entrer le prince, se glissa avec précaution derrière lui, referma la porte et mit la clef dans sa poche.

— Viens, proféra-t-il d'un ton bas.

Il avait commencé à chuchoter ainsi depuis le moment où il avait abordé le prince sur le trottoir de la Litéinaïa. Malgré son calme apparent, il était, au fond, très-agité. Quand ils furent entrés dans la salle qui précédait le cabinet, il s'approcha d'une fenêtre et mystérieusement attira le prince auprès de lui.

— Vois-tu, quand tu as sonné chez moi tantôt, j'étais ici et j'ai tout de suite deviné que c'était toi; je suis allé tout près de la porte en marchant sur la pointe des pieds, et je t'ai entendu causer avec Pafnoutievna. Mais, dès le point du jour, je lui avais donné mes instructions: quelque visiteur qui se présentât pour me voir, que ce fût toi, ou quelqu'un venant de ta part, ou enfin n'importe qui, elle avait ordre de répondre que j'étais absent; cette consigne s'appliquait surtout à toi, je t'avais nommé à Pafnoutievna. Lorsque tu es sorti, je me suis dit: « Maintenant il va peut-être se mettre en observation dans la rue, rester aux aguets »; je suis venu à cette même fenêtre, j'ai écarté le rideau, et je t'ai vu debout là, devant moi; tu me

regardais… Voilà comme cela s'est fait.

— Où donc est… Nastasia Philippovna? Articula le prince d'une voix étranglée.

— Elle est… ici, répondit lentement Rogojine après une seconde d'hésitation.

— Où donc?

Rogojine leva les yeux sur son interlocuteur et le considéra attentivement:

— Viens avec moi.

Sa voix était toujours lente et basse, sa physionomie restait étrangement pensive. Nonobstant la franchise avec laquelle il avait raconté l'histoire du store, en faisant ce récit il avait semblé sous-entendre quelque chose.

Ils entrèrent dans le cabinet. Cette pièce avait subi une certaine transformation depuis la visite du prince. Un épais rideau de soie verte, tendu d'un bout à l'autre de la chambre, masquait une alcôve où se trouvait le lit de Rogojine; il existait une entrée de chaque côté, mais en ce moment elles étaient fermées toutes deux et le lourd rideau était baissé. Il faisait fort sombre dans le cabinet; les nuits « blanches » de l'été pétersbourgeois commençaient à être moins claires et, n'eût été la pleine lune, on aurait pu difficilement, avec les stores baissés, distinguer quelque chose dans l'obscur appartement de Rogojine. À la vérité, les visages des deux hommes se laissaient encore deviner, sinon apercevoir nettement; Parfène Séménitch était pâle comme de coutume; ses yeux, fixés sur le prince, brillaient d'un éclat immobile.

— Si tu allumais une bougie, fit Muichkine.

— Non, il ne faut pas en allumer, répondit Rogojine, et, saisissant son ami par le bras, il l'obligea à s'asseoir; puis il prit une chaise et s'assit lui-même vis-à-vis du prince; ils étaient si près l'un de l'autre que leurs genoux se touchaient presque. Entre eux, un peu de côté, il y avait une petite table ronde. — Assieds-toi, reposons-nous un moment!

Il y eut une minute de silence, ensuite Rogojine reprit la parole, mais, au lieu d'en venir immédiatement au fait, il s'attarda à des détails oiseux:

— Je savais bien que tu descendrais à cet hôtel; quand je suis entré dans le corridor, je me suis dit: « Il est peut-être là maintenant à m'attendre,

comme moi je l'attends? » Tu as été chez l'outchitelcha?

— Oui, eut à peine la force de prononcer le prince, dont le cœur battait violemment.

— Je m'en doutais. « On causera encore », me suis-je dit… et puis j'ai pensé: « Je l'emmènerai loger ici, pour que cette nuit ensemble… »

— Rogojine! Où est Nastasia Philippovna? Murmura tout à coup le prince, et il se leva, tremblant de tous ses membres.

Rogojine se leva aussi.

— Elle est là, chuchota-t-il en montrant d'un signe de tête le rideau.

— Elle dort? Demanda Muichkine à voix basse.

De nouveau Rogojine le regarda fixement, comme tantôt.

— Est-ce que nous entrons?… Seulement tu… eh bien, allons-y!

Il souleva la portière, s'arrêta et se retourna vers le prince.

— Entre! Dit-il en l'invitant du geste à pénétrer dans l'alcôve.

Le prince obéit.

— Il fait sombre ici, observat-il.

— On y voit! Murmura Rogojine.

— C'est tout au plus si je vois… un lit.

— Approche-toi, reprit à voix basse Parfène Séménitch.

Le prince fit encore deux pas en avant et s'arrêta. Pendant une ou deux minutes il regarda sans rien voir. Tant que les deux hommes restèrent là, ils ne proférèrent pas un mot. Le prince était si agité qu'on pouvait presque entendre les battements de son cœur dans cette chambre où régnait un silence de mort. À la fin, ses yeux s'étant habitués aux ténèbres, il put apercevoir le lit tout entier. Sur cette couche quelqu'un dormait dans une immobilité complète; on n'entendait pas le moindre bruit, pas le plus léger souffle de respiration. Un drap blanc couvrait la tête de la personne endormie, mais les membres se profilaient vaguement; le relief du corps indiquait seul que quelqu'un reposait sur cette couche. L'alcôve était en désordre: sur le lit, sur les fauteuils, sur le plancher, partout, traînaient des vêtements jetés pêle-mêle, une magnifique robe de soie blanche, des fleurs, des rubans. Les diamants, dont la dormeuse s'était dépouillée avant de se coucher, scintillaient sur une petite table, près du chevet. Le bout d'un pied nu apparaissait sortant de

dessous un fouillis de dentelles qui faisaient une tache blanche dans l'obscurité; ce pied semblait appartenir à une statue de marbre, son immobilité était effrayante. Plus le prince regardait, plus sinistre était l'impression que lui causait le silence de la chambre. Tout à coup une mouche s'éveilla, vola en bourdonnant au-dessus du lit et se posa sur le traversin. Le prince frissonna.

— Sortons, dit Rogojine en lui touchant le bras.

Ils quittèrent l'alcôve et vinrent se rasseoir sur leurs chaises, l'un vis-à-vis de l'autre. Le prince tremblait de plus en plus et son regard ne cessait d'interroger Parfène Séménitch; celui-ci prit enfin la parole:

— Je remarque, Léon Nikolaïévitch, que tu trembles presque comme lorsque tu es sur le point d'avoir une attaque; tu étais comme cela à Moscou un moment avant ton accès, t'en souviens-tu? Je n'imagine pas comment faire avec toi maintenant…

Muichkine écoutait avec une attention extrême; il s'efforçait de comprendre et ses yeux ne quittaient pas le visage de son interlocuteur.

— C'est toi? Finit-il par demander en indiquant d'un signe de tête la portière.

— C'est… moi… murmura Rogojine, et il baissa les yeux. Ils se turent pendant cinq minutes.

— Parce que, reprit tout à coup Rogojine, revenant sans transition à l'objet qui l'occupait avant la question du prince, — parce que, si tu as maintenant un assaut de ta maladie, si tu pousses des cris, ils pourront être entendus de la rue ou de la cour, et on se doutera qu'il y a du monde ici; on cognera à la porte, on entrera… parce qu'ils pensent tous que je ne suis pas chez moi. Je n'ai même pas allumé de bougie, pour que de la rue ou de la cour on ne s'aperçoive de rien. Parce que, quand je m'en vais, j'emporte ma clef, et je puis rester dehors trois jours, quatre jours, personne, en mon absence, n'entre dans mon appartement, même pour le mettre en ordre, c'est la règle que j'ai établie. Ainsi, voilà, pour qu'ils ne sachent pas que nous passons la nuit…

— Attends, interrompit le prince, — tantôt j'ai demandé au dvornik et à la vieille si Nastasia Philippovna n'avait pas couché ici. Par conséquent, ils

savent déjà…

— Je sais que tu leur as demandé cela. J'ai dit à Pafnoutievna que, hier, Nastasia Philippovna était venue, qu'elle m'avait fait une visite de dix minutes, et qu'ensuite elle était partie pour Pavlovsk. Ils ne savent pas qu'elle a couché ici, personne ne le sait. Nous nous sommes introduits hier, tout aussi furtivement que toi et moi aujourd'hui. Avant d'arriver à la maison, je me disais qu'elle ne voudrait pas entrer à la dérobée, — bah oui! Elle parle tout bas, elle marche sur la pointe des pieds; pour n'être point trahie par le frou-frou de sa robe, elle la relève autour d'elle et la tient à la main; dans l'escalier, elle-même me fait signe de monter tout doucement, — c'était toujours toi qu'elle craignait. Dans le train, elle était vraiment comme une folle, tant elle avait peur, et c'est elle-même qui a désiré loger ici, chez moi; je pensais d'abord à la mener chez l'outchitelcha, — bah oui! « Il m'y découvrira, dit-elle, demain au point du jour il ira voir là; cache-moi chez toi, et demain à la première heure nous partirons pour Moscou »; ensuite elle a parlé d'Orel; elle s'est couchée, répétant toujours que nous irions à Orel…

— Attends: qu'est-ce que tu veux faire maintenant, Parfène?

— Mais voilà, tu m'inquiètes, car tu trembles toujours. Nous passerons la nuit ici, ensemble. Il n'y a pas d'autre lit que celui-là, mais j'avais pensé à prendre les coussins des deux divans et à les placer contre l'alcôve, pour que nous couchions-là, toi et moi. Parce que, quand on viendra faire des recherches, on la verra immédiatement et on l'emportera. On m'interrogera, je dirai que c'est moi, et on m'emmènera tout de suite. Eh bien, qu'à présent elle repose ici; près de nous, près de moi et de toi…

— Oui, oui! Approuva chaleureusement le prince.

— C'est-à-dire qu'il ne faut pas avouer, qu'il ne faut pas la laisser emporter.

— Non, non, pour rien au monde! Non, non, non!

— C'était bien mon intention, mon ami, de ne la céder à personne, reprit Rogojine. — Nous la veillerons sans faire de bruit. J'ai passé toute la journée auprès d'elle, sauf que le matin je suis sorti pendant une heure. Et ensuite, le soir, j'ai été te chercher. Voici encore une chose que je crains, c'est l'odeur, d'autant plus que la température est étouffante. Tu ne sens rien?

— Peut-être que je sens quelque chose, je ne sais pas. Demain matin, pour sûr, il y aura de l'odeur.

— Je l'ai enveloppée dans une toile cirée, — une bonne toile d'Amérique, — par-dessus laquelle j'ai mis un drap, et j'ai placé là quatre flacons débouchés de liquide Jdanoff; ils y sont encore.

— C'est comme là-bas… à Moscou?

— Rapport à l'odeur, mon ami. Mais comme elle repose… Demain matin, quand il fera jour, tu la regarderas. Qu'est-ce que tu as? Tu ne peux pas même te lever? Demanda avec un étonnement craintif Rogojine en voyant que le prince tremblait au point de ne pouvoir se mettre sur ses jambes.

— Mes genoux fléchissent, murmura Muichkine; — c'est la frayeur, je le sais… Cela se passera et je…

— Attends, je vais faire un lit pour nous, et tu te coucheras… je me coucherai aussi… et nous écouterons… parce que, mon ami, je ne sais pas encore… maintenant, mon ami, je ne suis pas encore bien fixé, mais je te dis cela d'avance, pour que tu sois prévenu…

Tout en marmottant ces paroles obscures, Rogojine s'était mis en devoir d'improviser un lit. Il était évident que depuis le matin, peut-être, il pensait à cela. Il avait passé la nuit précédente sur un divan, mais on n'aurait pas pu y coucher à deux, et maintenant il tenait absolument à reposer à côté de son ami. Voilà pourquoi, ayant enlevé les lourds coussins qui garnissaient les deux divans, il les porta, non sans peine, à travers toute la chambre et les déposa le long du rideau. Sa besogne terminée, il s'approcha du prince, le prit sous le bras avec une tendresse mêlée d'exaltation, le souleva et le conduisit près du lit. Le prince se trouva être en état de marcher, par conséquent sa « frayeur » avait disparu; pourtant il n'en continuait pas moins à trembler.

Parfène Séménitch fit coucher Muichkine sur le coussin de gauche, — le meilleur, puis, sans s'être déshabillé, il s'étendit sur celui de droite et mit ses deux mains derrière sa tête.

— C'est que, mon ami, commençait-il tout à coup, — maintenant il fait chaud, et l'odeur… Je n'ose pas ouvrir les fenêtres; il y a des pots de fleurs dans l'appartement de ma mère, il y en a beaucoup, et ils répandent une odeur

délicieuse; j'avais pensé à les transporter ici, mais Pafnoutievna se serait doutée de quelque chose, parce qu'elle est curieuse.

— Elle est curieuse, reconnut le prince.

— Acheter des bouquets et la couvrir tout entière de fleurs? Mais ce serait pitoyable, je pense, mon ami, d'en user ainsi avec elle!

La confusion régnait dans l'esprit du prince; on aurait dit qu'il cherchait la question à faire et l'oubliait aussitôt après l'avoir trouvée.

— Écoute…. Demanda-t-il, — dis-moi: avec quoi l'as-tu?… Avec un couteau? Avec celui-là même?

— Avec celui-là même…

— Attends encore! Parfène, je veux te demander encore… j'ai beaucoup de questions à te poser… mais raconte-moi plutôt tout de point en point, afin que je sache… Tu voulais la tuer avant la noce, avant la couronne, sur le parvis de l'église, la tuer d'un coup de couteau? Le voulais-tu, oui ou non?

— Je ne sais pas si je le voulais… répondit sèchement Rogojine.

Il avait l'air un peu étonné de la question et semblait même ne pas la comprendre.

— Tu n'as jamais emporté le couteau avec toi à Pavlovsk?

— Jamais je ne l'ai emporté. Quant à ce couteau, voici seulement ce que je puis te dire, Léon Nikolaïévitch, ajouta Rogojine après une pause: — je l'ai pris ce matin dans un tiroir où je l'avais serré, car toute l'affaire a eu lieu ce matin, entre trois et quatre heures. Il était resté tout le temps chez moi dans un livre… Et… et… et voici encore une chose qui m'étonne: le couteau a pénétré à la profondeur d'un verchok et demi… ou même de deux verchoks… juste sous le sein gauche… et c'est à peine si le sang a jailli sur la chemise, il en a coulé la valeur d'une demi-cuiller à soupe, pas davantage…

Le prince sursauta.

— Cela, cela, cela, fit-il soudain, en proie à une agitation terrible, — cela, cela, je le connais, j'ai lu quelque chose là-dessus… c'est ce qu'on appelle l'hémorragie interne… Quelquefois même il ne coule pas une seule goutte de sang. C'est quand le coup a été porté droit au cœur.

— Chut, entends-tu? Interrompit brusquement Rogojine, qui, effrayé, s'assit tout à coup sur le lit: — entends-tu?

À son tour, le prince fut saisi d'inquiétude.

— Non! Répondit-il, précipitamment, les yeux fixés sur son ami.

— On marche! Entends-tu? Dans la salle…

Tous deux tendirent l'oreille.

— J'entends, fit le prince à voix basse, mais d'un ton ferme.

— On marche?

— Oui.

— Si nous mettions le verrou?

— Oui…

Ils allèrent verrouiller la porte, puis se recouchèrent.

Il y eut un long silence.

Tout à coup Muichkine reprit la parole: il venait, pour ainsi dire, de saisir au vol une des idées fugaces qu'il poursuivait, et il craignait de la laisser encore échapper.

— Ah, oui! Murmura-t-il avec agitation (il se souleva même par un brusque mouvement): — oui… je voulais… ces cartes! Les cartes… Tu jouais, dit-on, aux cartes avec elle?

Rogojine ne répondit pas tout de suite à cette question.

— Oui, dit-il enfin.

— Où sont donc… les cartes?

— Je les ai sur moi… prononça Rogojine après un nouveau silence plus prolongé encore que le premier: — les voici…

Il tira de sa poche un jeu de cartes enveloppé dans un morceau de papier et le tendit au prince. Celui-ci le prit, mais avec une sorte d'hésitation. Un sentiment nouveau et pénible lui serrait le cœur; il comprenait soudain qu'en ce moment, et depuis longtemps déjà, tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, n'était ni ce qu'il aurait dû dire, ni ce qu'il aurait dû faire; ces cartes qu'il tenait en main et qu'il était si heureux d'avoir, il sentait que maintenant elles ne serviraient plus à rien, à rien. Il se leva et frappa ses mains l'une contre l'autre. Couché sur le lit, immobile, Rogojine ne parut pas remarquer ce mouvement; mais ses yeux, tout ouverts et fixes, brillaient d'un vif éclat à travers l'obscurité. Le prince s'assit sur une chaise et le considéra craintivement. Une demi-heure se passa ainsi; tout à coup Rogojine, comme

s'il eût oublié qu'il fallait parler bas, se mit à crier d'une voix forte, entrecoupée d'un rire strident:

— L'officier, l'officier… tu te rappelles comme elle a cinglé le visage de cet officier, à la musique, tu t'en souviens, ha, ha, ha! Encore le cadet… le cadet… le cadet a fait un saut…

Saisi d'une nouvelle frayeur, le prince se dressa d'un bond. Quand Rogojine eut cessé de parler (il se tut brusquement), Muichkine se pencha doucement vers lui et s'assit à ses côtés; son cœur battait avec force, il avait peine à respirer, tandis qu'il contemplait son ami. Rogojine ne tournait pas la tête vers lui et semblait même avoir oublié sa présence. Le prince, les yeux fixés sur lui, attendait. Le temps se passait; l'aurore commençait à poindre. Parfois, rompant tout à coup le silence, Rogojine proférait à haute voix quelques mots incohérents; il se mettait à crier et à rire; alors le prince tendait vers lui sa main tremblante, lui touchait doucement la tête, lui caressait les cheveux et les joues… c'était tout ce qu'il pouvait faire! Son tremblement de tantôt l'avait ressaisi et il avait encore perdu tout d'un coup l'usage de ses jambes. Une sensation toute nouvelle, sensation d'infinie souffrance, poignait son cœur.

Cependant le jour s'était tout à fait levé. Vaincu enfin par la fatigue et le désespoir, le prince se coucha pour un moment sur le coussin, et colla sa tête contre le visage pâle et immobile de Parfène Séménitch. Des larmes, jaillissant de ses yeux, arrosèrent les joues de Rogojine; mais celui-ci peut-être ne sentait pas couler ses propres larmes, et n'en avait pas conscience…

Du moins, lorsque, quelques heures après, la porte s'ouvrit, ceux qui entrèrent dans la chambre trouvèrent l'assassin complètement privé de connaissance et en proie à une fièvre ardente. À côté de lui était assis sur le lit Léon Nikolaïévitch, immobile et silencieux. Chaque fois que le malade commençait à délirer et à pousser des cris, le prince, aussitôt, lui passait sa main tremblante sur les cheveux et sur les joues pour le faire taire par cette caresse. Mais il ne comprenait rien aux questions qui lui étaient adressées, et ne reconnaissait pas les personnes qui l'entouraient. Et si Schneider lui-même avait vu en ce moment son ancien pensionnaire, se rappelant l'état dans lequel le prince s'était parfois trouvé pendant la première année de son

traitement en Suisse, le docteur aurait maintenant encore prononcé sur lui, avec un geste de découragement, le mot qu'il disait alors: « Idiot! »

XII

S'étant rendue précipitamment à Pavlovsk, l'outchitelcha courut droit chez Daria Alexievna. Celle-ci, déjà toute bouleversée depuis la veille, fut prise d'une véritable épouvante en entendant le récit de la visiteuse. Les deux dames résolurent aussitôt de se mettre en rapport avec Lébédeff, qui, en sa double qualité de propriétaire et d'ami du prince, était, lui aussi, fort agité. Viéra Loukianovna raconta tout ce qu'elle savait. Sur le conseil de Lébédeff, on décida qu'on irait tous trois à Pétersbourg pour prévenir au plus tôt « ce qui pouvait fort bien arriver ». La conséquence fut que le lendemain, vers onze heures du matin, la police se transporta à la demeure de Rogojine avec Lébédeff, les dames et le frère de Rogojine, Sémen Séménovitch, qui habitait dans le pavillon. Le dvornik fournit un renseignement précieux: il déclara que, dans la soirée de la veille, il avait vu Parfène Séménovitch entrer par le perron avec un visiteur, et qu'ils avaient l'air de se cacher. Après cette déposition, on n'hésita plus à enfoncer la porte qui, malgré les coups de sonnette répétés, restait fermée.

La fièvre cérébrale tint Rogojine alité pendant deux mois, et, quand il eut recouvré la santé, on instruisit son affaire. Il fit les aveux les plus sincères et les plus complets; aussi, dès le commencement de l'enquête, le prince fut-il mis hors de cause. En cour d'assises, le coupable se montra taciturne. Son habile et éloquent avocat démontra avec beaucoup de clarté et de logique que le crime avait été commis sous l'influence d'une affection cérébrale dont l'accusé souffrait depuis longtemps déjà, et qu'avaient déterminée chez lui de cruelles souffrances morales. Sans contredire ce système de défense, Rogojine ne dit pas un mot pour l'appuyer; à l'audience, comme devant le juge d'instruction, il se borna à raconter de la façon la plus exacte tous les détails de l'assassinat. Reconnu coupable avec admission de circonstances atténuantes, il fut condamné à quinze ans de travaux forcés en Sibérie, et il écouta son arrêt dans un morne silence. Son immense fortune, dont il n'avait dissipé qu'une partie relativement insignifiante à l'époque de ses folies, passa

tout entière à son frère Sémen Séménovitch, qui fut enchanté de cette aubaine. La vieille madame Rogojine vit encore et semble parfois se rappeler son bien-aimé fils Parfène; mais elle n'a conservé de lui qu'un souvenir bien vague: dans le naufrage de son intelligence, la pauvre femme ignore du moins l'affreux malheur qui a visité sa maison.

Lébédeff, Keller, Gania, Ptitzine et plusieurs autres personnages de notre récit mènent leur existence accoutumée; ils n'ont guère changé et nous n'avons presque rien à en dire. Hippolyte est mort un peu plus tôt qu'il ne s'y attendait, quinze jours après Nastasia Philippovna; son agonie a été effrayante. Kolia a reçu une forte secousse de tous ces événements; il s'est définitivement rapproché de sa mère. Nina Alexandrovna trouve qu'il est trop mélancolique pour son âge, cela l'inquiète. Il sera peut-être homme d'affaires. C'est en partie grâce à ses démarches qu'ont été prises les mesures nécessitées par l'état du prince Léon Nikolaïévitch. Parmi toutes les personnes dont il avait fait la connaissance dans ces derniers temps, Kolia avait tout particulièrement distingué Eugène Pavlovitch Radomsky; il n'hésita pas à l'aller voir, lui raconta tout ce qui s'était passé, et l'instruisit de la situation dans laquelle se trouvait maintenant le prince. Il ne s'était pas trompé: Eugène Pavlovitch prit le plus vif intérêt au sort du malheureux « idiot »; grâce à son active intervention, le prince fut ramené en Suisse et replacé dans l'établissement de Schneider. Eugène Pavlovitch s'est lui-même rendu à l'étranger avec l'intention d'y faire un très-long séjour, car il avoue franchement qu'il est « tout à fait inutile en Russie ». Assez souvent, c'est-à-dire une fois tous les trois ou quatre mois, il va voir son pauvre ami chez Schneider, mais à chaque visite il trouve le docteur plus découragé. Schneider hoche la tête, fronce le sourcil, donne à entendre que les organes intellectuels sont complètement détériorés, et s'il ne va pas encore jusqu'à déclarer positivement que la maladie est incurable, du moins il en dit assez pour autoriser les conjectures les plus désolantes. Eugène Pavlovitch prend cela fort à cœur, car il a du cœur, il l'a prouvé par ce fait qu'il consent à recevoir les lettres de Kolia et que même il y répond quelquefois. D'ailleurs, une particularité étrange de son caractère s'est encore révélée dans ces derniers temps, et, comme elle lui fait honneur, nous nous empressons de la signaler:

après chacune de ses visites à l'établissement de Schneider, Eugène Pavlovitch, outre qu'il écrit à Kolia, adresse aussi à une autre personne de Pétersbourg un bulletin très-détaillé de la santé du prince. Sans parler des assurances du plus respectueux dévouement, ces lettres expriment certaines vues, certaines idées, certains sentiments qui, vaguement indiqués au début, se manifestent sous une forme de plus en plus précise, à mesure que se multiplient les rapports épistolaires: en un mot, c'est quelque chose qui ressemble à une amitié intime. La personne qui se trouve en correspondance (assez peu suivie, il est vrai) avec Eugène Pavlovitch, et à qui il témoigne une estime si affectueuse, n'est autre que Viéra Loukianovna Lébédeff. Nous n'avons pas pu savoir au juste comment se sont nouées de semblables relations; il est à croire qu'elles ont pris naissance à l'occasion de l'histoire survenue au prince, histoire dont Viéra a été affectée au point d'en faire une maladie. Si nous avons mentionné cette correspondance, c'est surtout parce qu'il y était quelquefois question de la famille Épantchine et, notamment, d'Aglaé Ivanovna. Par une lettre assez incohérente, écrite de Paris, Eugène Pavlovitch apprit à Viéra qu'Aglaé s'était éprise d'un comte polonais réfugié en France, et qu'elle n'avait pas tardé à l'épouser, contrairement au désir de ses parents: ceux-ci n'avaient finalement consenti à ce mariage que par crainte de quelque scandale extraordinaire. Six mois après, Viéra qui, pendant tout ce temps, était restée sans nouvelles d'Eugène Pavlovitch, reçut de lui une lettre fort longue et remplie de détails très-circonstanciés. Le jeune homme mandait à sa correspondante que, lors de sa dernière visite au professeur Schneider, il s'était rencontré là avec le prince Chtch… et toute la famille Épantchine (sauf, bien entendu, le général, retenu à Pétersbourg par ses affaires). L'entrevue avait été étrange; tout le monde avait accueilli Eugène Pavlovitch avec transport; Adélaïde et Alexandra avaient même cru devoir le remercier de son « angélique sollicitude pour le malheureux prince ». En voyant dans quel état d'abaissement et de maladie se trouvait l'infortuné Léon Nikolaïévitch, Élisabeth Prokofievna n'avait pas pu retenir ses larmes. Évidemment, elle lui avait tout pardonné déjà. À cette occasion, le prince Chtch… avait prononcé quelques paroles pleines de sens et d'à-propos. Eugène Pavlovitch croyait avoir remarqué qu'une harmonie parfaite

n'existait pas encore entre Adélaïde et son fiancé, mais il était persuadé qu'avec le temps la raison et l'expérience du prince Chtch… s'imposeraient à l'ardente jeune fille. D'ailleurs, les récentes leçons qu'avaient reçues les siens donnaient à réfléchir à Adélaïde; elle était surtout frappée du triste sort de sa sœur cadette. Dans l'espace de six mois, l'événement avait plus que justifié toutes les appréhensions dont la famille Épantchine n'avait pu se défendre en accordant la main d'Aglaé au comte émigré. Cet individu n'était en réalité ni un comte, ni même un émigré, au sens politique du mot: il avait dû quitter son pays à la suite d'une affaire fort louche, et c'était le noble regret de la patrie, étalé avec ostentation par l'aventurier, qui l'avait rendu si intéressant aux yeux d'Aglaé. La jeune fille s'était tellement amourachée de cet homme, qu'avant même de l'épouser elle était entrée dans un comité organisé à l'étranger pour travailler à la restauration de la nationalité polonaise; en outre, elle s'était mise à fréquenter le confessionnal d'un célèbre père jésuite qui avait fait d'elle une véritable fanatique. À zéro se réduisait la fortune colossale que le comte prétendait posséder, et dont il avait fourni des preuves presque irréfutables à Élisabeth Prokofievna et au prince Chtch… Tout cela n'était rien encore: après le mariage, le comte et son ami, le fameux confesseur, avaient réussi à brouiller complètement Aglaé avec sa famille, en sorte que, depuis plusieurs mois, on ne se voyait plus. Bref, il y aurait eu bien des choses à raconter, mais tous ces malheurs avaient tellement impressionné Élisabeth Prokofievna, ses filles et même le prince Chtch…, qu'ils n'osaient mentionner certains faits en causant avec Eugène Pavlovitch, et pourtant ils savaient que celui-ci était déjà parfaitement instruit des erreurs d'Aglaé Ivanovna. La pauvre Élisabeth Prokofievna aurait voulu retourner en Russie et, toujours d'après la lettre d'Eugène Pavlovitch, elle critiquait avec amertume toutes les choses de l'étranger: « Nulle part ils ne savent cuire le pain comme il faut », disait-elle à son interlocuteur, — « en hiver, ils gèlent comme des souris dans une cave; eh bien, ici, du moins, j'ai pleuré à la russe sur ce pauvre homme », et elle montrait avec émotion le prince, qui ne la reconnaissait pas du tout. « Assez d'entrainements, il est temps d'écouter la raison. Et tout cela, tout cet Occident, toute votre Europe, ce n'est que de la fantaisie, et nous tous, à l'étranger, nous ne sommes que fantaisie…

souvenez-vous de ce que je vous dis, vous le verrez vous-même! » Acheva-t-elle d'un ton presque irrité en prenant congé d'Eugène Pavlovitch.

FIN.

L’éternel mari

Table des matières

I VELTCHANINOV
II LE MONSIEUR AU CRÊPE
III PAVEL PAVLOVITCH TROUSOTSKY
IV LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT
V LISA
VI NOUVELLE FANTAISIE D'UN OISIF
VII LE MARI ET L'AMANT S'EMBRASSENT
VIII LISA EST MALADE
IX VISION
X LE CIMETIÈRE
XI PAVEL PAVLOVITCH VEUT SE MARIER
XII CHEZ LES ZAKHLEBININE
XIII DE QUEL COTÉ PENCHE LA BALANCE
XIV SACHENKA ET NADENKA
XV RÈGLEMENT DE COMPTES
XVI ANALYSE
XVII L'ÉTERNEL MARI

I
VELTCHANINOV

L'été commençait, et Veltchaninov, contre son attente, se trouvait retenu à Pétersbourg. Son voyage dans le Sud de la Russie ne s'était pas arrangé; puis son procès traînait, il n'en voyait pas la fin. Cette affaire — un litige au sujet d'une propriété — prenait mauvaise tournure. Trois mois auparavant, elle paraissait toute simple, pas même douteuse; et, brusquement, tout avait changé. «Au reste, c'est ainsi pour toutes choses, tout se gâte», se répétait-il sans cesse à lui-même, avec mauvaise humeur. Il avait pris un avocat habile, cher et connu, il n'avait pas ménagé l'argent; mais, par impatience et par défiance, il s'était occupé lui-même de son affaire: il s'était mis à écrire des papiers, que l'avocat s'empressait de faire disparaître; il courait les tribunaux, faisait faire des enquêtes, et, en réalité, retardait tout; à la fin, l'avocat s'était plaint, et l'avait engagé à partir pour la campagne. Mais il ne pouvait se résoudre à s'en aller. La poussière, la chaleur étouffante, les nuits blanches de Pétersbourg, qui surexcitent et énervent, de tout cela il jouissait bien à la ville. Il habitait, quelque part dans le voisinage du Grand-Théâtre, un appartement qu'il avait loué depuis peu, et qui n'était pas suivant son gré. «Rien n'était suivant son gré!» Son hypocondrie croissait de jour en jour; mais depuis longtemps il en avait le principe.

C'était un homme qui avait vécu beaucoup et largement; avec ses trente-huit ou trente-neuf ans, il était loin d'être encore jeune, et toute cette «vieillesse», comme il disait, lui était venue «presque absolument à l'improviste»; il comprenait lui-même que ce qui l'avait si vite vieilli, c'était non pas la quantité, mais, pour ainsi dire, la qualité des années, et que, s'il se sentait faiblir avant l'âge, c'était par le dedans plus vite que par le dehors. A le voir, on eût encore dit un jeune homme. C'était un grand garçon, fort et blond, avec une chevelure épaisse, sans un fil blanc sur la tête, et une grande barbe blonde, qui lui tombait presque au milieu de la poitrine. D'abord, on lui trouvait l'air inculte et négligé; mais, en y regardant de plus près, on

découvrait tout de suite un homme fort bien élevé, et façonné aux manières du meilleur monde. Il avait conservé des allures aisées, fières et même élégantes, en dépit de la gaucherie brusque qu'il avait acquise. Et il avait encore cette assurance hautaine et aristocratique, dont lui-même peut-être il ne soupçonnait pas le degré, bien qu'il eût l'esprit non seulement ouvert, mais subtil, et qu'il fût incontestablement doué.

La carnation de son visage clair et rosé avait eu jadis une délicatesse toute féminine et avait attiré sur lui l'attention des femmes; maintenant encore, on disait en le regardant: «La belle santé! Du sang et du lait.» Seulement, cette «belle santé» était cruellement infectée d'hypocondrie. Ses grands yeux bleus, il y a dix ans, avaient fait bien des conquêtes: c'étaient des yeux si clairs, si gais, si insouciants, qu'ils retenaient malgré lui le regard qui les rencontrait. Aujourd'hui, à l'approche de la quarantaine, la clarté et la bonté s'étaient presque éteintes dans ces yeux déjà cernés de rides légères; ce qu'ils exprimaient à présent, c'était, au contraire, le cynisme d'un homme aux mœurs relâchées et d'un blasé, l'astuce, le plus souvent le sarcasme, ou encore une nuance nouvelle, qu'on ne leur connaissait pas jadis, une nuance de tristesse et de souffrance, d'une tristesse distraite et comme sans objet, mais profonde. Cette tristesse se manifestait surtout quand il était seul. Et l'étrange, c'est que cet homme qui, il y avait à peine deux ans, était jovial, gai et dissipé, qui racontait si parfaitement des histoires si plaisantes, en fût venu à présent à préférer à toutes choses la complète solitude. Il avait rompu de propos délibéré avec ses nombreux amis, dont peut-être il aurait pu ne pas se séparer, même après la ruine complète de sa fortune. À vrai dire, l'orgueil y avait aidé: son orgueil soupçonneux lui rendait intolérable la fréquentation de ses anciens amis; et, peu à peu, il en était arrivé à l'isolement. Ses souffrances d'orgueil ne s'en trouvèrent pas atténuées, bien au contraire; mais, en s'exaspérant, elles prirent une forme particulière, toute nouvelle: il en vint à souffrir parfois, pour des motifs inattendus, qui jadis n'existaient pas pour lui, auxquels jadis il n'avait même jamais songé, pour des motifs «supérieurs» à ceux dont il avait tenu compte jusqu'alors — «à supposer qu'il soit exact de s'exprimer ainsi, et qu'il y ait véritablement des motifs supérieurs et des motifs inférieurs», ajoutait-il lui-même.

C’était vrai, il en était venu à être obsédé par des motifs supérieurs, auxquels jadis il n’aurait pas songé. Ce qu’il entendait, au fond de lui-même, par des motifs supérieurs, ce sont les motifs dont (à son grand étonnement) personne ne peut véritablement rire à part soi; — à part soi, s’entend, car, devant les autres, c’est une autre affaire! Il savait fort bien qu’à la première occasion, et dès demain, il planterait là les secrètes et pieuses injonctions de sa conscience, qu’il enverrait promener bien tranquillement tous ces «motifs supérieurs», qu’il serait le premier à en rire. Et c’est ainsi que les choses se passaient, sauf qu’il avait conquis une assez notable indépendance d’esprit à l’égard des «motifs inférieurs», qui l’avaient jusque-là entièrement gouverné. Il arrivait même parfois qu’en se levant, le matin, il eût honte des pensées et des sentiments qu’il avait eus durant son insomnie de la nuit. (Et il souffrait, dans les derniers temps, de fréquentes insomnies.) Il avait remarqué, de longue date, qu’il était extrêmement porté au scrupule, qu’il s’agît de choses importantes ou de futilités: aussi était-il résolu à se fier le moins possible à lui-même. Pourtant il survenait quelquefois des faits dont il n’était pas possible de contester la réalité. Dans les derniers temps, quelquefois, durant la nuit, ses pensées et ses sentiments se modifiaient jusqu’à devenir presque l’opposé de ce qui est normal, et très souvent ils ne ressemblaient plus en rien à ceux qu’il avait eus pendant le jour. Il en fut très frappé: il alla consulter un médecin célèbre, qu’il connaissait fort bien; naturellement, il lui parla sur le ton de la plaisanterie. Le médecin répondit que le fait de l’altération et même du dédoublement des pensées et des sensations la nuit, en état d’insomnie, est un cas très commun chez les hommes «qui pensent fortement et qui sentent fortement»; que parfois les convictions de toute une vie changent subitement, du tout au tout, sous l’action déprimante de la nuit et de l’insomnie; qu’on voit prendre parfois, sans rime ni raison, des résolutions tout à fait fatales; que tout cela du reste comporte bien des degrés; — qu’enfin, s’il arrive que le sujet ressente très vivement le dédoublement de sa personne, et en souffre, c’est signe d’une véritable maladie, et qu’il faut, en ce cas, agir sans retard: le mieux, c’est de modifier radicalement son genre de vie, de changer de régime, ou même de voyager; une purge, sans aucun doute, ferait bon effet.

Veltchaninov ne voulut pas en entendre davantage; son affaire était

parfaitement claire: il était malade. «C'est donc tout ce qu'il y avait dans cette obsession que j'attribuais à quelque chose de supérieur: une maladie, et rien de plus!» s'écriait-il avec amertume. Il ne se résignait pas à se l'avouer.

Bientôt, ce qu'il n'avait encore ressenti que la nuit se produisit également le jour, mais avec une acuité plus pénétrante; et maintenant il y prenait une joie malicieuse et sarcastique, au lieu de l'attendrissement plein de regrets qu'il en ressentait jadis. Il voyait surgir dans sa mémoire, de plus en plus fréquemment, «soudainement et Dieu sait pourquoi», certains événements de sa vie antérieure, des époques anciennes de sa vie, et ces événements se présentaient à lui d'une manière étrange. Depuis longtemps il se plaignait d'avoir perdu la mémoire: il avait oublié les visages de gens qu'il avait fort bien connus, et qui, lorsqu'ils le rencontraient, s'en montraient froissés; il lui arrivait d'oublier entièrement un livre qu'il avait lu six mois auparavant. Et voici que, malgré cette perte évidente de la mémoire, des faits d'une période très ancienne, des faits oubliés depuis dix ou quinze ans, se présentaient brusquement à son imagination, avec une aussi grande précision de chaque détail, avec une aussi grande vivacité d'impression que s'il les revivait. Quelques-unes de ces choses qui lui remontaient à la conscience avaient été jusque-là si implicitement abolies que le fait même de les voir reparaître lui semblait bizarre. Tout cela n'était encore rien: les résurrections de ce genre se produisent chez tout homme ayant beaucoup vécu. Mais l'important, c'est que ces événements lui revenaient à la mémoire sous un aspect modifié, entièrement nouveau, inattendu, et lui apparaissaient sous un angle auquel jamais il n'avait songé. Pourquoi tel ou tel acte de sa vie passée lui faisait-il aujourd'hui l'effet d'un crime? Il n'en eût pas pris grand souci, à la vérité, si ç'avait été là simplement une sentence abstraite rendue par son esprit: car il connaissait trop bien la nature sombre, singulière et maladive de son esprit pour attacher à ses décisions quelque importance. Mais ses réprobations avaient un retentissement plus profond, il en venait à se maudire, presque à éclater en larmes intérieures. Qu'eût-il dit, il n'y a pas deux ans, si on lui avait prédit qu'un jour il pleurerait?

Ce qui lui revint d'abord en mémoire, c'était non des états de sensibilité, mais des choses qui jadis l'avaient froissé; il se rappelait certains insuccès

mondains, certaines humiliations: il se rappelait, par exemple, les «calomnies d'un intrigant» à la suite desquelles il avait cessé d'être reçu dans une maison — ou encore comment, il n'y avait pas si longtemps, il avait subi une offense préméditée et publique, sans en demander raison —; comment, un jour,dans une société de femmes du meilleur monde, il avait été atteint par une épigramme fort aiguisée, à laquelle il n'avait rien trouvé à répondre. Il se rappelait encore deux ou trois dettes qu'il n'avait pas éteintes, dettes insignifiantes, c'est vrai, mais dettes d'honneur, contractées envers des gens qu'il ne voyait plus et dont il lui arrivait de dire du mal. Il souffrait aussi, mais seulement à ses pires moments, à l'idée qu'il avait gaspillé de la plus sotte façon deux fortunes, l'une et l'autre importantes. Mais bientôt ce fut le tour des souvenirs et des regrets d'ordre «supérieur».

Tout à coup, par exemple, «sans rime ni raison», surgissait, du fond d'un oubli absolu, la figure d'un bon vieux petit fonctionnaire, grisonnant et comique, qu'un jour, il y avait longtemps, longtemps, il avait offensé, impunément, par pure fanfaronnade: il l'avait fait uniquement pour placer un mot drôle qui lui avait fait honneur, et qui ensuite avait couru. Il avait si bien oublié toute cette histoire qu'il n'arrivait pas à retrouver le nom du petit vieux; et pourtant il revoyait tous les détails de la scène avec une netteté extraordinaire. Il se rappelait fort bien que le vieux avait défendu la réputation de sa fille, une fille déjà âgée et qui vivait avec lui, et sur laquelle on avait répandu en ville des bruits malveillants. Le petit vieux avait tenu tête et s'était fâché, puis soudain il avait fondu en larmes devant toute la société, ce qui fit une certaine impression. On avait fini par le gorger de champagne et par s'amuser de lui. Et lorsqu'à présent, «sans rime ni raison», Veltchaninov revoyait le pauvre petit vieux sanglotant, le visage dans ses mains, comme un enfant, il lui semblait qu'il ne se pouvait pas qu'il l'eût jamais oublié. Et, chose étrange, cette histoire, que jadis il avait trouvée très comique, lui faisait à présent l'impression opposée; surtout certains détails, surtout le visage caché dans les mains.

Il se rappelait aussi comment, pour s'amuser, il avait diffamé la très honnête femme d'un maître d'école, et comment la diffamation était venue jusqu'aux oreilles du mari. Veltchaninov avait bientôt quitté cette petite ville,

et n'avait pas su quelles suites avait eues sa diffamation; mais tout à coup, maintenant, il se demanda comment tout cela pouvait avoir fini, et Dieu sait jusqu'où ses conjectures l'auraient mené, si un souvenir beaucoup plus récent ne lui était brusquement revenu à l'esprit: celui d'une jeune fille de petite famille bourgeoise, qui ne lui avait jamais plu, dont même il rougissait, et de laquelle, sans trop savoir comment, il avait eu un enfant; il avait abandonné la mère et l'enfant, sans même un adieu (faute de temps, il est vrai), lorsqu'il avait quitté Pétersbourg. Plus tard, pendant une année entière, il avait cherché à retrouver cette jeune fille, sans y parvenir. Les souvenirs de ce genre se présentaient à lui par centaines, chacun en faisant revivre des dizaines d'autres.

Nous avons déjà dit que son orgueil avait pris une forme singulière. Il y avait des moments, rares, il est vrai, où il oubliait son amour-propre au point qu'il lui était indifférent de n'avoir plus sa voiture à lui, de courir les tribunaux à pied, dans une tenue négligée; s'il arrivait que l'un ou l'autre de ses anciens amis le toisât dans la rue d'un œil moqueur, ou fît mine de ne pas le reconnaître, son orgueil était tel qu'il ne s'en offusquait plus. Et c'est très sincèrement qu'il ne s'en offusquait plus. C'était, à vrai dire, fort rare: c'était là des moments passagers où il s'oubliait lui-même; mais, d'une manière générale, il est certain que sa vanité se désintéressait peu à peu des objets qui l'affectaient autrefois, et se concentrait sur un seul objet, toujours présent à son esprit.

«Oui, songeait-il avec sarcasme (il était presque toujours sarcastique lorsqu'il songeait à lui-même), il y a quelqu'un, sans doute, qui s'occupe de me rendre meilleur, et qui me suggère tous ces souvenirs maudits, et toutes ces larmes de repentir. Soit. Et puis après? Tout cela, c'est de la poudre aux moineaux. C'est très bien, les larmes de repentir, mais ne suis-je pas certain qu'avec mes quarante ans, mes quarante ans d'une existence stupide, je n'ai pas une miette de libre arbitre? Que demain la même tentation se représente, que, par exemple, j'ai de nouveau un intérêt quelconque à répandre le bruit que la femme du maître d'école acceptait avec plaisir ce que je lui offrais, et je recommencerai, je le sais bien, sans la moindre hésitation, et je serai d'autant plus vil et plus perfide que je le ferai pour la seconde fois, et non

plus pour la première. Que demain ce petit prince, à qui, il y a onze ans, j'ai cassé une jambe d'un coup de pistolet, vienne à m'offenser de nouveau, je m'empresserai de le provoquer, et il lui en coûtera une seconde jambe de bois. Tous ces retours sur le passé, c'est de la poudre perdue, et il n'y pas un seul coup qui porte. À quoi bon ces souvenirs, quand je ne sais même pas m'affranchir suffisamment de moi dans le présent!»

Il ne se trouva pas de maîtresse d'école à diffamer, ni de jambe à casser, mais la seule idée que ces faits pouvaient se renouveler, à l'occasion, l'écrasait presque… parfois. — On ne peut pas toujours être en proie aux souvenirs; il faut bien qu'il y ait des entractes, où l'on puisse respirer et se distraire.

C'est ce que faisait Veltchaninov: il était tout disposé à profiter des entractes pour se distraire; mais, plus le temps marchait, plus l'existence lui devenait pénible à Pétersbourg. Juillet approchait. Il lui venait souvent une envie subite de tout planter là, son procès et le reste, de s'en aller quelque part, n'importe où, tout de suite, quelque part en Crimée, par exemple. Une heure après, généralement, il riait de son projet: «Toutes ces maudites pensées, il n'y a pas de climat, pas de midi qui en puisse venir à bout; maintenant qu'elles sont là, moi qui suis un homme réglé, il n'y a plus moyen que j'y échappe; et puis, il n'y a pas de raison…»

«Pourquoi m'en irais-je? — continuait-il à philosopher avec amertume. — Il fait ici tant de poussière, et une chaleur si étouffante; cette maison est si sale; il y a dans ces tribunaux où je passe mon temps, chez tous ces hommes d'affaires, tant de préoccupations énervantes, tant de soucis écrasants; il y a dans tous ces gens qui emplissent la ville, sur ces figures qui passent du matin au soir, un égoïsme si naïvement et si sincèrement étalé, une audace si grossière, une lâcheté si mesquine, une poltronnerie si basse, qu'à parler très sérieusement, c'est ici le paradis pour un hypocondriaque. Tout est franc, tout s'étale, rien ne se donne la peine de dissimuler, comme font nos dames partout, à la campagne, aux eaux ou à l'étranger; oui, vraiment, tout mérite ici la plus entière estime, rien que pour sa franchise et pour sa simplicité… Je ne partirai pas! Je crèverai ici, mais je ne partirai pas!»

II
LE MONSIEUR AU CRÊPE

C'était le 3 juillet. L'air était lourd, la chaleur suffocante. Ce jour-là, Veltchaninov eut énormément à faire. Des courses occupèrent toute sa matinée; une visite chez un conseiller d'État, homme entendu, qui pouvait lui être utile et qu'il devait aller voir d'urgence à sa maison de campagne, très loin, quelque part sur la Tchiornaïa.

Le soir donc, vers six heures, Veltchaninov entra pour dîner dans un restaurant de fâcheuse apparence, mais français, situé sur la Perspective Nevski, près du pont de la Police. Il s'assit dans son coin habituel, à la petite table qui lui était réservée, et commanda son dîner. Chaque jour il dînait pour un rouble, non compris le vin, dont il n'usait que par extraordinaire, vu le mauvais état de ses affaires. Il s'étonnait souvent qu'on pût manger pareille cuisine; et pourtant il avalait jusqu'à la dernière miette, et chaque fois il dévorait avec autant d'appétit que s'il n'eût pas mangé depuis trois jours. «Ce doit être maladif», pensait-il lorsqu'il le remarquait.

Ce soir-là, il prit place à la petite table avec les pires dispositions d'esprit; il jetait violemment son chapeau dans un coin, s'accouda et songea. Pour peu que son voisin eût fait le moindre bruit, ou que le garçon ne l'eût pas immédiatement compris, lui, qui d'ordinaire restait toujours courtois et qui savait à l'occasion demeurer impassible, il eût fait, sans aucun doute, du tapage et peut-être un scandale.

Le potage servi, Veltchaninov prit sa cuiller; mais, tout à coup, d'un geste brusque, il la jeta sur la table et bondit presque de dessus sa chaise. Une pensée imprévue s'était emparée de lui soudain. En un instant, Dieu sait comment, il venait de comprendre le motif de son angoisse, de cette angoisse étrange qui le torturait depuis plusieurs jours, qui l'étreignait, Dieu sait comment et Dieu sait pourquoi, sans un moment de répit. Voici que tout d'un coup il le comprenait et le voyait ce motif aussi distinctement que les cinq doigts de sa main.

— Le chapeau! … murmurait-il comme illuminé. Oui, ce chapeau maudit, avec cet abominable crêpe: voilà la cause de tout!

Veltchaninov se mit à réfléchir; mais, plus il songeait, plus il devenait sombre, plus «tout l'événement» lui paraissait étrange. «Mais… Mais… y a-t-il bien là un événement?» objectait-il, toujours en défiance. «Qu'y a-t-il dans tout cela qui ressemble à un événement?»

Ce qui s'était passé, le voici:

Environ quinze jours auparavant — à vrai dire, il ne se rappelait pas au juste, mais il devait bien y avoir cela —, il avait rencontré, pour la première fois, dans la rue, quelque part, oui, à l'angle des rues Podiatcheskaïa et Mechtchanskaïa, un homme qui portait un crêpe à son chapeau. Ce monsieur était comme tout le monde et n'avait rien de particulier; il passa vite, mais en passant jeta à Veltchaninov un regard extrêmement direct, et qui attira extraordinairement son attention. Il eut immédiatement l'impression qu'il connaissait cette figure. Certainement, il l'avait rencontrée quelque part.

«Bah! Pensa-t-il, n'ai-je pas rencontré, comme cela, dans ma vie, des milliers de visages? On ne peut pas se les rappeler tous.»

Vingt pas plus loin, il avait oublié cette rencontre, malgré l'impression qu'elle lui avait faite. Néanmoins, cette impression dura toute la journée, étrangement: c'était comme une irritation, sans objet, et très particulière.

Maintenant, quinze jours après, il se rappelait tout cela très clairement. Il se rappelait aussi qu'il n'avait pu comprendre alors d'où lui venait cette irritation, au point qu'il n'eut même pas l'idée d'un rapprochement possible entre sa mauvaise humeur de toute la soirée et sa rencontre du matin. Mais l'homme prit soin de ne pas se laisser oublier: le lendemain, il se retrouva en face de Veltchaninov, sur la Perspective Nevski, et, comme la première fois, il le fixa d'une manière étrange. Veltchaninov cracha en signe de dédain; puis à peine eut-il craché qu'il s'étonna de ce qu'il venait de faire. «Il y a évidemment des physionomies qui vous inspirent, on ne sait pourquoi, un invincible dégoût.»

— Il n'y a pas de doute, je l'ai déjà rencontré quelque part, murmurait-il d'un air pensif, une demi-heure encore après la rencontre.

Et, de nouveau, pendant toute la soirée, il fut de très maussade humeur; la

nuit, il eut un sommeil très agité, et il n'eut toujours pas l'idée que l'homme en deuil pût être la cause de son malaise, bien que ce soir-là il lui revint fréquemment à la mémoire. Même il s'en voulait de ce qu' «une pareille niaiserie» tenait tant de place dans ses souvenirs, et il eût certes été fort humilié d'avoir à lui attribuer l'état dont il souffrait, s'il avait pu y songer.

Deux jours plus tard, il le rencontra de nouveau, cette fois, dans une foule, à un débarcadère de la Neva. Cette fois, Veltchaninov aurait volontiers juré que le «Monsieur au crêpe» l'avait reconnu et que la foule les avait aussitôt séparés; il croyait bien qu'il avait fait mine de lui tendre la main; peut-être même l'avait-il appelé par son nom. Le reste, Veltchaninov ne l'avait pas entendu distinctement; pourtant… «Mais qu'est-ce donc que cette canaille? Pourquoi ne vient-il pas à moi, si en effet il me connaît, et s'il veut m'approcher?» songea-t-il en colère, comme il sautait dans un fiacre pour se faire conduire au couvent de Smolny.

Une demi-heure plus tard, il discutait chaudement avec son avocat, mais le soir et la nuit ramenèrent en lui l'angoisse la plus fantastique.

«Aurais-je un débordement de bile?» se demanda-t-il avec inquiétude, en se regardant dans un miroir.

Puis cinq jours se passèrent sans qu'il rencontrât «personne», et sans que «la canaille» donnât signe de vie. Et pourtant, il ne pouvait pas avoir oublié l'homme au crêpe!

«Mais qu'ai-je donc à m'occuper ainsi de lui? Pensait Veltchaninov. Hum!… Bien sûr il a, lui aussi, beaucoup d'affaires à Pétersbourg. Mais, de qui donc est-il en deuil?… Il m'a évidemment reconnu… Moi pas… Et, pourquoi ces gens-là portent-ils du crêpe?… Cela ne leur va pas… Je crois bien que si je le voyais de plus près, je le reconnaîtrais…»

Et c'était comme si quelque chose commençait à s'agiter dans ses souvenirs, c'était comme un mot que l'on sait bien, qu'on a oublié, et qu'on s'efforce tant qu'on peut de retrouver. On le sait parfaitement, ce mot; on sait qu'on le sait; on sait ce qu'il veut dire, on tourne tout autour, et on ne peut le saisir. «C'était… c'était, il y a longtemps… c'était quelque part… il y avait là… il y avait là… Que le diable emporte ce qu'il y avait là ou non! Est-ce bien la peine pour cette canaille de se donner tant de mal?» Il s'était mis

terriblement en colère.

Mais le soir, quand il se rappela sa colère «terrible», il éprouva une grande confusion, — comme si quelqu'un l'eût surpris à mal faire. Il en fut inquiet et étonné: «Il faut qu'il y ait une raison pour que je m'emporte ainsi de but en blanc… à propos d'un simple souvenir…» Il n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée.

Le lendemain, il eut une colère encore plus violente; mais, cette fois, il lui sembla qu'il y avait de quoi et qu'il était dans son droit absolument. «A-t-on jamais vu pareille insolence!» Il s'agissait d'une quatrième rencontre avec le monsieur au crêpe qui, de nouveau, avait comme surgi de dessous terre.

Voici l'histoire.

Veltchaninov venait de saisir enfin au passage, dans la rue, ce conseiller d'État, cet homme important qu'il poursuivait depuis longtemps. Ce fonctionnaire, qu'il connaissait un peu, et qui pouvait lui être utile dans son affaire, avait manifestement tout fait pour ne pas se laisser prendre et pour éviter de se rencontrer avec lui. Veltchaninov, ravi de le tenir enfin, marchait à côté de lui, le sondant du regard, dépensant des trésors d'adresse pour amener le vieux malin à un sujet de conversation qui lui permît de lui arracher le précieux mot, tant désiré; mais le finaud était sur ses gardes, répondait par des plaisanteries, ou se taisait. — Et voici que tout à coup, à ce moment difficile et décisif, le regard de Veltchaninov rencontra sur le trottoir opposé le monsieur au crêpe. Il était arrêté, regardait fixement vers eux; il les suivait, c'était clair, et, sans aucun doute, il se moquait d'eux.

— Le diable l'emporte! S'écria, tout en fureur, Veltchaninov, qui avait aussitôt pris congé du tchinovnik, et qui attribuait tout l'insuccès de ses efforts à l'apparition soudaine de «l'insolent», — le diable l'emporte! Je crois vraiment qu'il m'espionne! Il n'y a pas de doute, il me suit. Il est payé pour cela, et… et… par Dieu, il se moque de moi! Par Dieu, il va avoir affaire à moi! Si j'avais une canne!… Je vais acheter une canne! Je ne puis supporter cela! Qui est-ce, cet individu? Il faut que je sache qui c'est.

Il s'était passé trois jours depuis cette quatrième rencontre, lorsque nous avons trouvé Veltchaninov à son restaurant, hors de lui, et comme effondré. En dépit de son orgueil, il fallait bien qu'il s'en fît l'aveu, c'était bien cela.

Tout bien examiné, il était forcé de convenir que son humeur, et l'angoisse étrange qui l'étouffait depuis quinze jours, n'avait d'autre cause que l'homme en deuil, ce «rien du tout».

«Je suis hypocondriaque, c'est vrai; je suis toujours prêt à faire d'une mouche un éléphant, c'est encore vrai; mais tout cela serait-il moins pénible pour n'être qu'une imagination? — Si un pareil coquin peut se permettre de bouleverser complètement un homme, alors… alors…»

Cette fois, en effet, à la cinquième rencontre, qui avait eu lieu ce jour-là et qui avait mis Veltchaninov hors de lui, l'éléphant n'était guère qu'une mouche. L'homme avait passé, mais, cette fois, n'avait pas dévisagé Veltchaninov, n'avait pas fait mine de le connaître: il marchait les yeux baissés, et semblait très désireux de n'être pas remarqué. Veltchaninov s'était dirigé vers lui, et lui avait crié à pleine voix:

— Dites donc, l'homme qui crêpe! Vous vous sauvez, à présent! Arrêtez donc! Qui êtes-vous?

La question, et toute cette interpellation, n'avait aucune espèce de sens. Mais Veltchaninov ne s'en aperçut qu'après avoir crié. L'homme ainsi interpellé s'était retourné, s'était arrêté un instant, avait paru hésiter, avait souri, avait paru vouloir dire ou faire quelque chose, était resté extrêmement indécis, puis s'était brusquement éloigné sans regarder derrière lui. Veltchaninov le suivait de l'œil, tout stupéfait.

«Serait-ce moi qui le poursuis, songea-t-il, et non pas lui?…»

Quand il eut achevé de dîner, Veltchaninov courut à la maison de campagne du tchinovnik. Il n'était pas chez lui: on lui répondit «qu'il n'était pas rentré depuis le matin, qu'il ne rentrerait sans doute pas avant trois ou quatre heures de la nuit, parce qu'il était en ville, chez son neveu». Veltchaninov s'en trouva «offensé» au point que son premier mouvement fut d'aller chez le neveu. Mais en route il réfléchit que cela le mènerait loin, quitta son fiacre à mi-chemin et se dirigea en flânant vers sa maison, proche du Grand-Théâtre. Il sentait qu'il avait besoin de marcher. Il lui fallait une bonne nuit de sommeil pour calmer l'ébranlement de ses nerfs, et, pour dormir, il lui fallait de la fatigue. Il ne se trouva donc chez lui qu'à dix heures et demie, car la distance était grande, et il rentra éreinté.

Le logement que Veltchaninov avait loué au mois de mars après s'être donné tant de mal pour le trouver — s'excusant, par la suite, de ce «qu'il était en camp volant, et n'habitait que momentanément Pétersbourg… à cause de ce maudit procès» —, cet appartement était loin d'être aussi incommode, aussi peu convenable que lui-même se plaisait à le dire. L'entrée, il faut le reconnaître, était un peu sombre, malpropre même. Il n'y en avait pas d'autre, d'ailleurs, que la porte cochère. Mais l'appartement, situé au deuxième étage, était composé de deux pièces très claires, très hautes, et séparées par une antichambre à demi obscure. L'une de ces deux pièces avait vue sur la cour; l'autre, sur la rue. À la première était contigu un cabinet qui pouvait servir de chambre à coucher, mais où Veltchaninov avait mis des livres et des papiers. Il avait choisi la seconde pour sa chambre, le divan faisant office de lit. L'ameublement de ces deux pièces offrait à l'œil un certain aspect de confort, bien qu'en réalité il se trouvât passablement usé. Çà et là, quelques objets de prix, vestiges de temps meilleurs — des bibelots en bronze, en porcelaine; «de grandes, de vraies moquettes; deux tableaux d'assez bonne facture —, le tout dans un grand désordre, sous une poussière accumulée depuis le départ de Parlaguéia, la jeune fille qui servait Veltchaninov et qui, tout à coup, l'avait laissé pour s'en retourner chez ses parents, à Novgorod.

Lorsqu'il songeait à ce fait étrange d'une jeune fille ainsi placée chez un garçon qui, pour rien au monde, n'aurait voulu mentir à sa qualité de gentleman, la rougeur montait aux joues de Veltchaninov. Il n'avait jamais eu lieu pourtant que d'être satisfait de cette Parlaguéia. Elle était entrée chez lui au moment où il avait loué son appartement, c'est-à-dire au printemps, sortant de chez une fille qui allait habiter l'étranger. Parlaguéia était très soigneuse et eut bientôt mis de l'ordre dans tout ce qui lui était confié. Veltchaninov, après le départ de la jeune fille, ne voulut plus reprendre la femme comme domestique. «Ce n'était guère la peine de prendre, pour si peu de temps, un valet…» D'ailleurs, il détestait la valetaille. Il fut donc décidé que les chambres seraient rangées chaque matin par la sœur de la concierge, Mavra, à laquelle il laissait en sortant la clef de la porte qui donnait sur la cour. En réalité, Mavra ne faisait rien, touchait son salaire et probablement volait. Tout cela lui était devenu indifférent, et il était même bien aise que la

maison demeurât vide.

Mais pourtant ses nerfs se révoltaient parfois, aux heures d'agacement, devant toute cette «saleté», et il lui arrivait très souvent, lorsqu'il rentrait chez lui, de ne pénétrer dans sa chambre qu'avec dégoût.

Ce soir-là, Veltchaninov prit à peine le temps de se déshabiller. Il se jeta sur son lit, fermement décidé à ne penserà rien, et coûte que coûte, à s'endormir «à l'instant même». Chose bizarre, à peine sa tête fut-elle posée sur l'oreiller que le sommeil le prit. Il y avait bien un mois que cela ne lui était arrivé.

Veltchaninov dormit ainsi trois heures entières, trois heures pleines de ces cauchemars que l'on a dans les nuits de fièvre. Il rêva qu'il avait commis un crime, un crime qu'il niait, et dont l'accusaient, d'un commun accord, des gens qui survenaient de partout. Une foule énorme s'était amassée et il entrait des gens, toujours, par la porte grande ouverte. Puis toute son attention se concentrait sur un homme bizarre, qu'il avait très bien connu jadis, qui était mort, et qui maintenant se présentait subitement à lui. Le plus pénible, c'est que Veltchaninov ne savait pas qui était cet homme, qu'il avait oublié son nom et ne pouvait le retrouver; tout ce qu'il savait, c'est que jadis il l'avait beaucoup aimé. Tous les gens qui étaient là attendaient de cet homme le mot décisif, une accusation formelle contre Veltchaninov ou sa justification. Mais l'homme restait assis auprès de la table, immobile, obstinément silencieux. Le bruit ne cessait pas, l'irritation grandissait; tout à coup, Veltchaninov, exaspéré par le silence de l'homme, le frappa: et aussitôt il ressentit un apaisement étrange. Son cœur, serré par la terreur et la souffrance, se remit à battre paisiblement. Une sorte de rage le prit, il frappa un second coup, puis un troisième, puis, comme grisé de fureur et de peur, dans une ivresse qui allait jusqu'à l'égarement, il frappa, s'apaisant à mesure, il frappa sans compter, sans s'arrêter. Il voulait anéantir tout, tout cela. Soudain, il arriva ceci: tous poussèrent un cri d'effroi et se ruèrent vers la porte, et au même instant trois coups de sonnette vigoureux se firent entendre si forts qu'il semblait que l'on voulût arracher la sonnette. Veltchaninov s'éveilla, ouvrit les yeux, sauta à bas de son lit, courut à la porte, il était certain que les coups de sonnette étaient réels, qu'il ne les avait pas rêvés, que quelqu'un était là

qui voulait entrer. «Ce serait trop étrange, qu'un bruit si net, si réel, ne fût qu'un rêve!»

À sa grande surprise, l'appel de la sonnette n'était qu'un rêve. Il ouvrit la porte, sortit sur le palier, jeta un regard dans l'escalier: — décidément, personne. Le cordon de sonnette pendait immobile. Surpris, mais satisfait, il rentra dans sa chambre. Il alluma une bougie, et se rappela que la porte n'était que poussée, qu'elle n'était fermée ni à clef, ni au verrou. Il lui était souvent arrivé de commettre cet oubli, sans y attacher la moindre importance. Parlaguéia le lui avait plusieurs fois fait remarquer. Il retourna dans l'antichambre, ouvrit encore une fois la porte, jeta encore un coup d'œil au-dehors, puis referma et tira simplement les verrous, sans toucher à la clef. À ce moment, l'horloge sonna deux heures et demie: il avait dormi trois heures.

Son rêve l'avait si fort énervé qu'il ne voulut pas se recoucher tout de suite et qu'il préféra se promener une demi-heure par la chambre — «le temps de fumer un cigare». Il s'habilla sommairement, s'approcha de la fenêtre, souleva l'épais rideau de soie et puis le store blanc. Déjà l'aube éclairait la rue. Les claires nuits d'été de Pétersbourg avaient toujours ébranlé fortement ses nerfs. Dans les derniers temps, elles avaient rendu ses insomnies si fréquentes, qu'il avait dû, deux semaines auparavant, suspendre à ses fenêtres d'épais rideaux de soie qui le défendaient parfaitement de la lumière du dehors. Laissant entrer le jour, et oubliant la bougie allumée sur la table, il se mit à se promener de long en large, tout entier à une sensation de souffrance poignante. L'impression que lui avait laissée son rêve persistait. Il éprouvait toujours une douleur profonde à l'idée qu'il avait pu lever la main sur cet homme et le frapper.

«Mais il n'existe pas, cet homme, et il n'a jamais existé! Toute cette histoire dont je m'afflige n'est qu'un rêve!»

Résolument, comme si sur ce point se concentraient tous ses soucis, il se mit à penser que décidément il était malade, «un homme malade».

Il lui avait toujours été pénible de reconnaître qu'il vieillissait ou que sa santé était mauvaise, et, dans ses heures noires, il mettait de l'acharnement à s'exagérer l'un ou l'autre de ces maux, à dessein, pour se railler lui-même.

— C'est la vieillesse! Oui, je vieillis terriblement, murmura-t-il en

marchant de long en large. Je perds la mémoire, j'ai des visions, des rêves, j'entends des coups de sonnette… Le diable m'emporte! Je sais par expérience que des cauchemars de ce genre sont chez moi signe de fièvre… Je suis bien sûr que toute cette «histoire» de crêpe n'est peut-être aussi qu'un rêve. Décidément, j'avais raison hier: c'est moi, c'est moi qui m'acharne après lui, ce n'est pas lui. Je m'en suis fait un monstre et j'en ai peur, et je cours me sauver sous la table. Et puis, pourquoi est-ce que je l'appelle canaille? C'est peut-être un homme très bien. Sa figure n'est pas très agréable, c'est vrai; mais enfin il n'a rien de particulièrement laid. Il est mis comme tout le monde. Il n'y a que son regard… Allons, me voilà encore occupé de lui! Que diable m'importe son regard? Je ne puis donc pas vivre sans songer à ce… à ce gredin!

Parmi toutes ces pensées qui se faisaient la chasse dans sa tête, il y en eut une qui lui apparut clairement, et qui lui fut douloureuse: il se fit soudain en lui la conviction que l'homme au crêpe avait été jadis de ses propres amis, et que maintenant, lorsqu'il le rencontrait, cet homme se moquait de lui parce qu'il savait un grand secret de son passé, et qu'il le voyait maintenant si déchu. Il alla machinalement à la fenêtre pour l'ouvrir et respirer la fraîcheur de la nuit, et… et, brusquement, il frissonna tout entier: il lui sembla que devant lui se produisait quelque chose de prodigieux, d'inouï.

Il n'arriva pas à ouvrir la fenêtre; vivement il se glissa dans l'angle de la baie, et s'y dissimula: — là, droit en face de la maison, sur le trottoir désert, il venait de voir l'homme au crêpe. L'homme était debout, le visage tourné vers la fenêtre; il ne l'avait certainement pas aperçu, il regardait la maison, curieusement, comme s'il recherchait quelque chose. Il parut réfléchir: il leva la main, se toucha le front du doigt. Enfin il se décida: il jeta rapidement un regard autour de lui, puis, sur la pointe des pieds, à petits pas, il traversa la rue, très vite… Le voici qui approche de la porte, de la petite porte de service, qu'en été on ne ferme souvent pas avant trois heures du matin. «Il vient chez moi», pensa brusquement Veltchaninov, et le plus vite qu'il put, marchant lui aussi sur la pointe des pieds, il traversa l'antichambre, courut vers la porte, et… s'arrêta devant, cloué par l'attente, sa main droite tremblante tenant le verrou de la porte, toute son attention tendue vers le bruit des pas dans

l’escalier.

Le cœur lui battait si fort qu’il eut peur de ne pas entendre l’inconnu monter sur la pointe des pieds. En effet il n’entendait rien, mais il sentait tout avec une lucidité décuplée. C’était comme si le rêve de tout à l’heure se fût fondu avec la réalité. Veltchaninov était brave de nature. Il avait aimé parfois à pousser jusqu’à l’affectation le mépris du danger, même lorsque personne ne le voyait, uniquement pour se plaire à lui-même. Mais, aujourd’hui, c’était autre chose. L’hypocondriaque souffreteux de tout à l’heure était transfiguré; c’était maintenant un tout autre homme. Un rire nerveux, silencieux, secouait sa poitrine. À travers la porte close il devinait chaque mouvement de l’inconnu.

«Ah! Voilà qu’il entre, il monte, il regarde autourde lui; il écoute dans l’escalier, il respire à peine; il marche à pas de loup… Ah!… Il prend la poignée de la porte, il tire, il essaie d’ouvrir. Il s’imagine que ce n’est pas fermé chez moi. Il savait donc que, parfois, j’oublie de fermer?… De nouveau, il tire la poignée… Pense-t-il que la serrure va céder comme cela?… C’est dommage, hein? De s’en aller! C’est dommage, de s’en retourner bredouille!»

Et, en effet, tout devait s’être passé ainsi que Veltchaninov l’avait deviné: quelqu’un, en effet, était là, derrière la porte, avait doucement et sans bruit essayé la serrure et tiré sur la poignée; «et, sans aucun doute, il avait son idée». Veltchaninov était décidé à savoir le mot de l’énigme; il attendait le moment avec une sorte d’impatience; il brûlait d’envie d’ôter brusquement le verrou, d’ouvrir la porte toute grande, de se trouver face à face avec son épouvantail, et de dire doucement: «Mais qu’est-ce donc que vous faites ici, mon cher Monsieur?» C’est ce qui arriva: quand il eut choisi son moment, il tira brusquement le verrou, ouvrit la porte toute grande, et faillit buter dans le monsieur au crêpe.

III
PAVEL PAVLOVITCH TROUSOTSKY

L'autre demeura sur place, immobile et muet. Ils restèrent ainsi, l'un en face de l'autre, sur le seuil de la porte, sans bouger, les yeux dans les yeux. Cela dura quelques moments, puis, tout à coup, Veltchaninov reconnut son hôte!

À l'instant même, l'hôte comprit manifestement que Veltchaninov l'avait reconnu: cela passa comme une lueur dans ses yeux. Tout son visage, aussitôt, s'épanouit en un sourire, le plus doux du monde.

— C'est bien à Alexis Ivanovitch que j'ai le plaisir de parler? Fit-il d'une voix suave au point d'être comique, dans la circonstance.

— Mais vous-même n'êtes-vous pas Pavel Pavlovitch Trousotsky? S'écria Veltchaninov, de l'air d'un homme qui devine.

— Nous nous sommes connus, il y a neuf ans, à T…, et, si vous voulez me permettre de le rappeler, nous avons été bien bons amis.

— Oui, sans doute… c'est possible… mais enfin il est trois heures du matin, et vous venez d'essayer pendant dix minutes si c'était fermé chez moi ou non.

— Trois heures! S'écria l'autre, qui saisit sa montre, confondu d'étonnement — c'est vrai, trois heures! Pardonnez-moi, Alexis Ivanovitch, j'aurais dû y songer avant de venir; je suis tout confus. Je m'en vais; je m'expliquerai une autre fois, mais maintenant…

— Mais pas du tout! Si vous avez quelque chose à dire, mieux vaut tout de suite! Interrompit Veltchaninov. Faites-moi le plaisir d'entrer par ici, dans ma chambre. C'est cela que vous vouliez, j'imagine; vous n'êtes pas venu de nuit uniquement pour essayer ma serrure…

Il était bouleversé, épouvanté, et sentait qu'il n'était plus maître de lui. Il en était honteux: qu'y avait-il, en somme, de mystérieux ou d'inquiétant dans toute cette fantasmagorie! Tant d'émotion pour avoir vu surgir la sotte figure d'un Pavel Pavlovitch…! Pourtant, au fond, il ne trouvait pas cela aussi simple; il pressentait quelque chose, confusément, avec terreur. Il offrit un

fauteuil à son hôte, s'assit d'un mouvement brusque sur son lit, à un pas du fauteuil, et, penché en avant, les paumes ouvertes posées sur les genoux, attendit que l'autre parlât. Il le regardait avidement, et faisait effort pour se souvenir. Chose étrange, l'autre se taisait, semblait ne pas comprendre qu'il «fallait» qu'il s'expliquât tout de suite; au contraire, il regardait Veltchaninov d'un air d'attente. Peut-être avait-il peur, tout simplement, et se sentait-il mal à l'aise, comme une souris dans une souricière. Mais Veltchaninov éclata:

— Qu'est-ce que vous voulez? S'écria-t-il; vous n'êtes pourtant pas, j'imagine, un fantôme ou un songe! Êtes-vous donc venu ici pour jouer aux morts? Il faut vous expliquer, mon petit père!

L'hôte s'agita, sourit, et commença timidement:

— Je vois que vous êtes surtout étonné que je sois venu à une pareille heure, et… dans des conditions si particulières… Lorsque je songe à tout ce qui s'est passé jadis, et à la manière dont nous nous sommes quittés… oui, c'est fort étrange… Au reste, je n'avais pas du tout l'intention d'entrer, et, si cela est arrivé, c'est bien par hasard…

— Comment, par hasard! Mais je vous ai vu de ma fenêtre traverser furtivement la rue sur la pointe des pieds.

— Ah! Vous m'avez vu! Alors, je vous jure, vous en savez là-dessus plus que moi. Mais je vous impatiente… Tenez, voici ce que c'est: je suis arrivé à Pétersbourg, il y a trois semaines, pour affaires… Oui, je suis bien Pavel Pavlovitch Trousotsky; vous m'avez parfaitement reconnu. Voici ce que c'est que mon affaire: je me remue pour obtenir de changer de service et de passer dans un autre gouvernement, avec augmentation de traitement… Non, ce n'est pas tout à fait ça… Enfin, voyez-vous, l'essentiel, c'est que je traîne ici depuis trois semaines, et que, ma foi, je fais durer moi-même mon affaire… oui, l'affaire de ma permutation… et que, si cela s'arrange, ma foi, tant pis, j'oublierai que c'est arrangé, et je ne pourrai pas m'en aller de votre Pétersbourg dans ma situation. Je traîne comme si je n'avais plus de but, et comme si j'étais content de n'en plus avoir… dans ma situation!…

— Mais enfin, quelle «situation»? Interrompit Veltchaninov.

L'hôte leva les yeux sur lui, saisit son chapeau, et, avec une dignité pleine de grandeur, montra le crêpe.

— Eh bien, oui, quelle «situation»?

Veltchaninov regardait d'un œil hébété le crêpe, et puis le visage de son hôte. Tout à coup une rougeur couvrit ses joues et il ressentit un bouleversement terrible:

— Quoi! Natalia Vassilievna!

— Oui, Natalia Vassilievna! En mars dernier… La phtisie presque subitement, en deux ou trois mois!… Et moi je suis resté, comme vous voyez!

En disant ces derniers mots, l'hôte, avec une expression de tristesse, ouvrit ses bras étendus, la main gauche tenant le chapeau au crêpe, et laissa tomber sa tête chauve sur sa poitrine, pendant à peu près dix secondes.

Cet air et ce geste rendirent soudain le calme à Veltchaninov; un sourire ironique, même agressif, glissa sur ses lèvres, mais s'effaça à l'instant même: la nouvelle de la mort de cette femme, qu'il avait connue il y avait si longtemps, lui faisait une impression inattendue, très profonde.

— Est-ce possible, murmura-t-il; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu franchement et ouvertement à moi?

— Je vous remercie de votre sympathie, je la vois et j'y suis sensible… Quoique…

— Quoique…

— Quoique nous soyons séparés depuis bien des années, vous avez pris tout de suite à mon chagrin, à moi-même, un intérêt si véritable que je vous en ai, n'en doutez pas, une vive reconnaissance. C'est tout ce que je voulais dire. Je ne me suis pas trompé dans mes amitiés, puisqu'ici je puis retrouver à l'instant même mes amis les plus sincères (je ne vous citerai que Stepan Mikhailovitch Bagaoutov): mais, vraiment, Alexis Ivanovitch, depuis nos relations de jadis, et, laissez-moi le dire, car j'ai la mémoire fidèle, depuis notre vieille amitié, neuf ans se sont écoulés sans que vous soyez revenu nous voir; pas même de lettres échangées.

On eût dit qu'il chantait un air appris, et tout le temps qu'il parla il garda les yeux fixés à terre, tout en ne perdant rien de ce qui se passait. Veltchaninov était redevenu maître de lui. Il écoutait et regardait Pavel Pavlovitch avec des impressions bizarres, dont l'intensité allait croissant, et

soudain, lorsqu'il se tut, les idées les plus singulières et les plus imprévues se pressèrent dans sa tête.

— Mais comment se fait-il que je ne vous aie pas reconnu jusqu'à présent? S'écria-t-il. Nous nous sommes rencontrés cinq fois dans la rue.

— En effet, je me rappelle; je tombais à chaque instant sur vous, et, deux ou trois fois au moins…

— C'est-à-dire que c'est moi qui tombais à chaque instant sur vous, et non pas vous sur moi.

Veltchaninov se leva, et, tout à coup, partit d'un éclat de rire violent, inattendu. Pavel Pavlovitch demeura silencieux, regarda attentivement, et poursuivit aussitôt:

— Si vous ne m'avez pas reconnu, c'est d'abord que vous avez pu m'oublier: et puis, c'est que j'ai eu, depuis, la petite vérole, dont j'ai gardé des traces au visage.

— La petite vérole? En effet, c'est de la petite vérole. Mais comment…?

— Comment je l'ai pincée? Tout arrive, Alexis Ivanovitch; on est pincé.

— C'est bien drôle. Mais continuez, continuez, cher ami!

— Eh bien donc, quoique je vous aie déjà rencontré…

— Attendez! Pourquoi donc avez-vous dit tout à l'heure «pincer»? Il faut parler d'une manière moins triviale. Mais continuez, continuez!

Il se sentait l'humeur de plus en plus gaie. L'oppression qui l'étouffait avait complètement disparu.

Il marchait à grands pas dans la chambre, de long en large.

— C'est vrai, je vous ai déjà rencontré, et j'étais résolu, dès mon arrivée à Pétersbourg, à venir vous trouver; mais, je vous le répète, je suis à présent dans une telle situation d'esprit… je suis tellement bouleversé depuis le mois de mars…

— Bouleversé depuis le mois de mars…? Ah oui, parfaitement!… Pardon, vous ne fumez pas?

— Moi, vous savez, du temps de Natalia Vassilievna…

— Ah oui! Mais depuis le mois de mars?

— Peut-être une petite cigarette.

— Voici une cigarette; allumez-la, et… poursuivez! Poursuivez; c'est

excessivement…

Et Veltchaninov alluma un cigare, et alla se rasseoir sur le lit, tout en parlant. Pavel Pavlovitch l'interrompit:

— Mais vous-même, n'êtes-vous pas un peu agité? Allez-vous tout à fait bien?

— Eh! Au diable ma santé! S'écria Veltchaninov avec mauvaise humeur. Continuez donc!

L'hôte, à son tour, voyant l'agitation de Veltchaninov, se sentit devenir plus assuré et plus maître de lui-même.

— Que voulez-vous que je continue? Fit-il. Représentez-vous d'abord, Alexis Ivanovitch, un homme tué, vraiment tué; un homme qui, après vingt ans de mariage, change de vie, se met à traîner par les rues poussiéreuses, sans but, comme s'il marchait par la steppe, presque inconscient, d'une inconscience qui lui procure encore un certain calme. C'est vrai: je rencontre parfois une connaissance, même un véritable ami, et je passe à dessein, pour ne pas l'aborder dans cet état d'inconscience. À d'autres moments, au contraire, on se souvient de tout avec tant d'intensité, on éprouve un besoin si impérieux de voir un témoin de ce passé à jamais disparu, on sent battre si fort son cœur qu'il faut absolument, que ce soit de jour, que ce soit de nuit, courir se jeter dans les bras d'un ami, quand même il faudrait pour cela le réveiller à quatre heures du matin. Il se peut que j'aie mal choisi mon heure, mais je ne me suis pas trompé sur l'ami: ça à présent, je me sens pleinement réconforté. Quant à l'heure, je croyais, je vous assure, qu'il était à peine minuit. On boit son propre chagrin, et on s'en trouve en quelque sorte enivré. Et alors, ce n'est plus du chagrin, c'est comme une nouvelle nature que je sens battre en moi…

— Comme vous vous exprimez! Fit d'une voix sourde Veltchaninov, soudainement redevenu sombre.

— Eh oui, j'ai une manière bizarre de m'exprimer.

— Et… vous ne plaisantez pas?

— Plaisanter! S'écria Pavel Pavlovitch, sur un ton de tristesse anxieuse, plaisanter! Au moment où je vous déclare…

— Ah! N'en dites pas davantage, je vous en prie.

Veltchaninov se leva et se remit à marcher par la chambre.

Cinq minutes se passèrent ainsi. L'hôte voulut se lever, mais Veltchaninov lui cria:

— Restez assis! Restez assis!

Et l'autre docilement se laissa retomber dans son fauteuil.

— Mon Dieu que vous êtes changé! — reprit Veltchaninov, se campant devant lui, comme s'il venait seulement d'y prendre garde. — Terriblement changé! Extraordinairement! Vous êtes un tout autre homme!

— Ce n'est pas surprenant: neuf ans!

— Non pas, non pas, ce n'est pas une question d'âge. Ce n'est pas votre physique qui a changé, mais vous êtes devenu un tout autre homme!

— Eh oui, c'est possible: neuf ans!

— Ou ne serait-ce pas plutôt depuis le mois de mars?

— Hé, hé! Fit Pavel Pavlovitch avec un sourire malin, vous aimez à plaisanter… Mais voyons, puisque vous y tenez, quel changement voyez-vous?

— Eh bien, voici. Le Pavel Pavlovitch d'autrefois était un homme tout à fait sérieux, convenable et spirituel; celui d'à présent est tout à fait un «vaurien»!

Veltchaninov en était venu à cet état d'énervement où les hommes les plus maîtres d'eux-mêmes vont parfois en parler plus loin qu'ils ne veulent.

— «Vaurien!» Vous trouvez?… Je ne suis plus spirituel? Pas spirituel, fit complaisamment Pavel Pavlovitch.

— Au diable l'esprit! Maintenant vous êtes intelligent, tout simplement.

«Je suis insolent, songeait Veltchaninov, mais cette canaille est encore plus insolente que moi!… Enfin, que veut-il?»

— Ah! Mon bien-aimé Alexis Ivanovitch, s'écria tout à coup l'hôte, en s'agitant dans son fauteuil. Que faire, à présent? Notre place n'est plus dans le monde, dans la brillante société du grand monde! Nous sommes deux vieux et véritables amis, et, à présent que notre intimité est devenue plus complète, nous nous rappellerons l'un à l'autre la précieuse union de nos deux affections, entre lesquelles la défunte était un lien plus précieux encore!

Et, comme transporté par l'élan de ses sentiments, il laissa de nouveau

tomber la tête, et se cacha le visage derrière son chapeau. Veltchaninov le regardait, avec un mélange d'inquiétude et de répugnance.

«Voyons, tout cela ne serait-il qu'une farce? Songea-t-il. Mais non, non, non! Il n'a pas l'air ivre… mais, après tout, il se peut qu'il soit ivre: il a la figure bien rouge. Au reste, ivre ou non, cela revient au même… Enfin, que me veut-il? Que me veut cette canaille?»

— Vous rappelez-vous, vous rappelez-vous? — s'écria Pavel Pavlovitch, écartant peu à peu son chapeau, et de plus en plus exalté par ses souvenirs. — Vous rappelez-vous nos parties de campagne, nos soirées, nos danses et nos petits jeux chez Son Excellence le très accueillant Semen Semenovitch? Et nos lectures du soir, à trois? Et notre première entrevue, lorsque vous êtes venu chez moi, un matin, me consulter sur votre affaire? Vous rappelez-vous que vous étiez sur le point de vous impatienter, lorsque Natalia Vassilievna est entrée, comment au bout de dix minutes vous étiez déjà notre meilleur ami, comment vous l'êtes resté tout un an — tout à fait comme dans La Provinciale, la pièce de M.Tourgueneff…

Veltchaninov se promenait lentement, les yeux à terre, écoutait avec impatience, avec répugnance, mais écoutait attentivement.

— Je n'ai jamais songé à La Provinciale, interrompit-il, et jamais il ne vous est arrivé jadis de parler de cette voix de fausset, dans ce style qui n'est pas le vôtre. À quoi bon tout cela?

— C'est vrai, jadis je me taisais davantage, et je parlais moins, reprit vivement Pavel Pavlovitch. Vous savez, jadis je préférais écouter, quand la défunte parlait. Vous vous rappelez comme elle causait, avec quel esprit… Pour ce qui est de La Provinciale, et en particulier de Stoupendiev, vous avez raison: c'est nous, la chère défunte et moi, qui souvent, en songeant à vous, une fois que vous fûtes parti, avons rapproché notre première rencontre de cette pièce… et en effet, l'analogie était frappante. Et en particulier pour Stoupendiev…

— Que le diable emporte votre Stoupendiev! S'écria Veltchaninov en frappant du pied, s'emportant à ce nom, qui éveillait, en son esprit un souvenir inquiet.

— Stoupendiev? Mais c'est le nom du mari dans La Provinciale, continua

Pavel Pavlovitch de sa voix la plus douce. Mais tout cela se rapporte à l'autre série de mes chers souvenirs, à l'époque qui suivit votre départ, lorsque Stepan Mikhailovitch Bagaoutov nous faisait la faveur de son amitié, tout à fait comme vous, mais, pendant cinq années entières.

— Bagaoutov? Quel Bagaoutov? Répliqua Veltchaninov, se plantant droit devant Pavel Pavlovitch.

— Mais Bagaoutov, Stepan Mikhailovitch Bagaoutov, qui nous a accordé son amitié tout juste un an après vous… et… tout à fait comme vous.

— Mais oui! Pardieu oui… Mais je le connais, reprit Veltchaninov; Bagaoutov!… mais il était, je crois, en fonction dans votre gouvernement?…

— Parfaitement, il était en fonction auprès du gouverneur. Il était de Pétersbourg… Un jeune homme élégant… du meilleur monde! S'écria dans un véritable transport Pavel Pavlovitch.

— Mais oui, mais parfaitement! Où ai-je donc la tête? Alors, lui aussi?…

— Lui aussi, oui, lui aussi, répéta Pavel Pavlovitch, avec le même élan, en saisissant au vol le mot imprudent de son interrupteur, lui aussi! C'est alors que nous avons joué La Provinciale, sur un théâtre d'amateurs, chez Son Excellence, le très hospitalier Semen Semenovitch. Stepan Mikhailovitch faisait le comte, la défunte faisait «la Provinciale», et moi… je devais tenir le rôle du mari, mais on m'a repris ce rôle, sur le désir de la défunte, qui prétendait que j'en étais incapable.

— Mais! Quel drôle de Stoupendiev vous faites! … D'abord, vous êtes Pavel Pavlovitch Trousotsky, et non pas Stoupendiev, interrompit violemment Veltchaninov, qui ne pouvait plus se contenir et tremblait presque d'irritation. Voyons, permettez: Bagaoutov est ici, à Pétersbourg. Je l'ai vu moi-même, je l'ai vu au printemps. Pourquoi n'allez-vous pas chez lui?

— Mais, tous les jours, je vais chez lui, depuis trois semaines. On ne me reçoit pas. Il est malade, il ne peut plus recevoir. Figurez-vous qu'en effet j'ai appris, de très bonne source, qu'il est vraiment très malade. Voilà un ami! Un ami de cinq ans! Ah! Alexis Ivanovitch, je vous l'ai dit et je vous le répète: il y a des moments où l'on voudrait être sous terre, et à d'autres moments, au contraire, je voudrais retrouver quelqu'un de ceux qui ont vu et vécu notre

temps passé, pour pleurer avec lui, oui, uniquement pour pleurer!…

— Voyons, en voilà assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas? Fit sèchement Veltchaninov.

— Oh oui! Plus qu'assez! Fit Pavel Pavlovitch en se levant aussitôt. Mon Dieu, il est quatre heures. Comme je vous ai égoïstement dérangé!

— Écoutez, j'irai vous voir à mon tour et j'espère… Voyons! Dites-moi bien franchement… N'êtes-vous pas ivre aujourd'hui?

— Ivre? Mais pas le moins du monde…

— Vous n'avez pas bu en venant, ou avant?

— Vous savez, Alexis Ivanovitch, vous avez tout à fait la fièvre.

— Demain, j'irai vous voir avant une heure.

— Oui, interrompit avec insistance Pavel Pavlovitch — oui, vous parlez comme dans le délire. Je l'ai remarqué depuis un moment. Je suis vraiment fâché… Sans doute, ma maladresse… oui, je m'en vais, je m'en vais. Mais vous, Alexis Ivanovitch, couchez-vous et tâchez de dormir.

— Mais vous ne m'avez pas dit où vous demeurez! Fit Veltchaninov derrière lui, comme il s'en allait.

— Je ne vous l'ai pas dit? À l'hôtel Pokrov!

— Qu'est-ce que c'est que l'hôtel Pokrov?

— C'est tout près de Pokrov, dans la ruelle… Bon, voilà que j'ai oublié le nom de la ruelle et le numéro. Enfin c'est tout près de Pokrov.

— Je trouverai.

— Adieu.

Et déjà, il était sur l'escalier.

— Attendez! Attendez! Cria brusquement Veltchaninov. Vous n'allez pas vous sauver comme cela?

— Comment! «me sauver»? Fit l'autre, en écarquillant les yeux et en s'arrêtant sur la troisième marche.

Pour toute réponse, Veltchaninov referma vivement la porte, donna un tour de clef et poussa le verrou; puis il rentra dans sa chambre et cracha de dégoût, comme s'il venait de toucher quelque chose de sale. Il resta debout, au milieu de la chambre, immobile, cinq grandes minutes et, tout à coup, sans se déshabiller, il se jeta sur son lit et s'endormit à l'instant même. La bougie

oubliée sur la table se consuma jusqu’au bout.

IV
LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT

Veltchaninov dormit lourdement et ne se réveilla qu'à neuf heures et demie. Il se leva alors, s'assit sur son lit et se prit à songer à la mort de «cette femme».

L'impression qu'il avait ressentie à la nouvelle de cette mort avait quelque chose de trouble et de douloureux. Il avait dominé son agitationdevant Pavel Pavlovitch; mais, à présent qu'il était seul, tout ce passé vieux de neuf ans revécut subitement devant lui avec une netteté extrême.

Cette femme, Natalia Vassilievna, la femme de «ce Trousotsky», il l'avait aimée, il avait été son amant, lorsque, à propos d'une affaire d'héritage, il avait séjourné toute une année à T…, bien que le règlement de son affaire ne réclamât pas un séjour aussi long. La véritable cause avait été cette liaison. Cette liaison et cette passion l'avaient possédé si entièrement qu'il avait été comme asservi par Natalia Vassilievna et qu'il aurait fait sans hésiter la chose la plus folle et la plus insensée pour satisfaire le moindre caprice de cette femme. Jamais, ni avant, ni depuis, pareille aventure ne lui était arrivée. Vers la fin de l'année, quand la séparation fut inévitable, Veltchaninov, à l'approche de la date fatale, s'était senti désespéré, bien que cette séparation dût être de courte durée: il avait perdu la tête au point de proposer à Natalia Vassilievna de l'enlever, de l'emmener pour toujours à l'étranger. Il fallut toute la résistance tenace et railleuse de cette femme qui d'abord, par ennui ou par plaisanterie, avait paru trouver le projet séduisant, pour l'obliger à partir seul. Et puis? Moins de deux mois après la séparation, Veltchaninov, à Pétersbourg, en était à se poser cette question, à laquelle il ne trouvait pas de réponse: avait-il aimé véritablement cette femme, ou avait-il été dupe d'une illusion? Et ce n'était ni par légèreté, ni parce qu'il commençait une nouvelle passion qu'il se posait cette question: ces deux premiers mois qui suivirent son retour à Pétersbourg, il resta sous le coup d'une sorte de stupeur qui

l'empêchait de remarquer aucune femme, quoiqu'il eût repris sa vie mondaine et qu'il eût l'occasion d'en voir beaucoup. Et il savait bien, en dépit de toutes les questions qu'il se posait, que, s'il venait à retourner à T…, il retomberait immédiatement sous le charme dominateur de celle-ci. Cinq ans plus tard, il en était encore convaincu comme au premier jour, mais cette constatation ne lui donnait plus que de l'humeur, et il ne se rappelait plus cette femme qu'avec antipathie. Il était honteux de cette année passée à T… Il ne pouvait comprendre comment il avait pu être si «stupidement» amoureux, lui, Veltchaninov! Tous ses souvenirs de cette passion ne lui donnaient plus que du dégoût: il rougissait de honte jusqu'à en pleurer. Peu à peu, cependant, il retrouva une certaine quiétude; il tâchait d'oublier et il y avait presque réussi. Et voici que soudain, après neuf ans, tout cela ressuscitait d'une manière étrange devant lui, à la nouvelle de la mort de Natalia Vassilievna.

Maintenant, assis sur son lit, hanté d'idées sombres qui se pressaient en désordre dans sa tête, il ne sentait, il ne voyait distinctement qu'une chose: c'est que, malgré la secousse que lui avait donnée la nouvelle, il se sentait parfaitement calme à l'idée de la savoir morte: «N'ai-je donc pour elle plus même un regret?» se demanda-t-il. La vérité, c'est que tout ce qu'il avait naguère eu contre elle d'antipathie venait de s'effacer, et qu'il pouvait, à cette heure, la juger sans parti pris. L'opinion qu'il s'était faite d'elle, au cours des neuf années de séparation, c'est que Natalia Vassilievna était le type de la provinciale, de la femme de la»bonne société» de province, et que peut-être il était le seul qui se fût monté la tête sur son compte. Au reste, il s'était toujours douté que cette opinion pouvait être erronée, et il le sentait à présent. Les faits se contredisaient évidemment: ce Bagaoutov avait été, lui aussi, durant plusieurs années, lié avec elle, et il était clair que, lui aussi, il avait été «subjugué». Bagaoutov était véritablement un jeune homme du meilleur monde de Pétersbourg, «un être nul comme pas un», disait Veltchaninov, et qui ne pouvait évidemment faire son chemin qu'à Pétersbourg. Et cet homme avait sacrifié Pétersbourg, c'est-à-dire tout son avenir, et était resté cinq ans à T…, uniquement pour cette femme! Il avait fini par revenir à Pétersbourg, mais il était bien possible que ce fût uniquement parce qu'on l'avait envoyé

promener, «comme une vieille savate usée». Il fallait donc bien qu'il y eût dans cette femme quelque chose d'extraordinaire, le don de captiver, d'asservir et de dominer!

Pourtant il lui semblait bien qu'elle n'avait pas ce qu'il faut pour captiver et asservir: «Voyons! Elle était loin d'être belle; je ne sais même pas si elle n'était pas tout simplement laide.» Quand Veltchaninov la rencontra, elle avait déjà vingt-huit ans. Sa figure n'était pas jolie, elle s'animait parfois agréablement, mais ses yeux étaient vraiment laids; elle avait le regard excessivement dur. Elle était très maigre. Son instruction était très médiocre; elle avait l'esprit assez ferme et pénétrant, mais étroit. Ses manières étaient celles d'une mondaine de province; avec cela, il faut le dire, beaucoup de tact; elle avait le goût excellent; surtout, elle s'habillait dans la perfection. Son caractère était décidé et dominateur; impossible de s'entendre avec elle à moitié: «tout ou rien». Elle avait, dans les affaires difficiles, une fermeté et une énergie surprenantes. Elle avait l'âme généreuse, et en même temps elle était injuste sans limites. Il n'était pas possible de discuter avec elle: pour elle, deux fois deux ne signifiait rien. Jamais, en aucun cas, elle n'eût reconnu son injustice ou ses torts. Les infidélités sans nombre qu'elle faisait à son mari ne lui pesèrent jamais sur la conscience. Elle était parfaitement fidèle à son amant, mais seulement tant qu'il ne l'ennuyait pas. Elle aimait à faire souffrir ses amants, mais elle aimait aussi à les dédommager. Elle était passionnée, cruelle et sensible.

Elle haïssait la dépravation chez les autres, elle la jugeait avec une dureté impitoyable, et elle était elle-même dépravée. Il eut été absolument impossible de l'amener à se rendre compte de sa propre dépravation. «C'est très sincèrement qu'elle l'ignore, jugeait déjà Veltchaninov lorsqu'il était encore à T… C'est une de ces femmes, pensait-il, qui sont nées pour être infidèles. Il n'y a pas de risque que les femmes de cette espèce tombent tant qu'elles sont filles: c'est la loi de leur nature qu'elles attendent pour cela d'être mariées. Le mari est leur premier amant, mais jamais avant la noce. Il n'y a pas plus adroit qu'elles pour se marier. Naturellement, c'est toujours le mari qui est responsable du premier amant. Et cela continue ainsi, avec la même sincérité: jusqu'au bout elles sont persuadées qu'elles sont

parfaitement honnêtes, parfaitement innocentes.»

Veltchaninov était convaincu qu'il existe des femmes de ce genre; et il était également convaincu qu'il existe un type de maris correspondant à ce type de femmes, et n'ayant d'autre raison d'être que d'y correspondre. Pour lui, l'essence des maris de ce genre consiste à être pour ainsi parler «d'éternels maris» ou, pour mieux dire, à être toute leur vie uniquement des maris, et rien de plus. «L'homme de cette espèce vient au monde et grandit uniquement pour se marier, et, sitôt marié, devient immédiatement quelque chose de complémentaire de sa femme, quand bien même il aurait un caractère personnel et résistant. La marque distinctive d'un tel mari, c'est l'ornement que l'on sait. Il lui est aussi impossible de n'en pas porter qu'au soleil de ne pas luire: et non seulement il lui est interdit de jamais en rien savoir, mais encore il lui est interdit de connaître jamais les lois de sa nature.» Veltchaninov croyait fermement à l'existence de ces deux types, et Pavel Pavlovitch Trousotsky, à T…, représentait exactement à ses yeux l'un de ces types. Le Pavel Pavlovitch qui venait de le quitter n'était naturellement plus celui qu'il avait connu à T… Il l'avait trouvé prodigieusement changé, mais il savait bien qu'il ne pouvait pas ne pas avoir changé, et que c'était là la chose la plus naturelle du monde: le vrai M.Trousotsky, celui qu'il avait connu, ne pouvait avoir sa réalité complète que tant que vivrait sa femme; ce qui restait à présent c'était une partie de ce tout, et rien de plus, quelque chose qui était lâché à l'aventure, quelque chose de surprenant et qui ne ressemblait à rien.

Quant à ce qu'avait été le vrai Pavel Pavlovitch, celui de T…, voici le souvenir qu'en avait gardé Veltchaninov, et qui lui revint à l'esprit:

«Exactement parlant, le Pavel Pavlovitch de T… était mari, et rien de plus.» Ainsi, par exemple, s'il était en même temps fonctionnaire, c'était uniquement parce qu'il fallait qu'il s'acquittât d'une des parties essentielles du rôle de mari: il avait pris rang dans la hiérarchie des fonctionnaires pour assurer à sa femme sa situation dans le monde de T…, tout en étant, par lui-même, un fonctionnaire très zélé. Il avait alors trente-cinq ans; il avait une certaine fortune, même assez considérable. Il ne montrait pas, dans son service, une capacité bien remarquable, ni d'ailleurs, une incapacité bien remarquable. Il était reçu chez tout ce qu'il y avait de mieux dans le

gouvernement et il avait très bon air. Tout le monde à T… était plein d'égards pour Natalia Vassilievna; elle n'en faisait que le cas qu'il fallait, recevant tous les hommages comme choses dues; elle s'entendait parfaitement à recevoir, et elle avait si bien dressé Pavel Pavlovitch qu'il égalait en distinction de manières les sommités du gouvernement. «Peut-être bien, pensait Veltchaninov, qu'il avait de l'esprit; mais comme Natalia Vassilievna n'aimait guère qu'il parlât beaucoup, il n'avait guère l'occasion de le montrer. Peut-être bien qu'il avait, de naissance, des qualités et des défauts; mais ces qualités étaient sous le boisseau, et ses défauts étaient à peu près étouffés sitôt qu'ils perçaient.» Par exemple, Veltchaninov se souvenait que Trousotsky était naturellement porté à railler le voisin: il se le voyait interdire formellement. Il aimait parfois à conter quelque histoire: il ne lui était permis de conter que des choses très insignifiantes et très brièvement. Il aimait à sortir, à aller au cercle, à boire avec des amis; l'envie de le faire lui fut bien vite ôtée. Et le merveilleux, c'est qu'avec tout cela on ne pouvait pas dire que ce mari fût sous la pantoufle de sa femme. Natalia Vassilievna avait toutes les apparences de la femme parfaitement obéissante, et peut-être elle-même était-elle convaincue de son obéissance. Peut-être Pavel Pavlovitch aimait-il Natalia Vassilievna jusqu'à l'entière abnégation de soi; mais il était impossible d'en rien savoir, vu la manière dont elle avait organisé leur vie.

Durant son année de séjour à T…, Veltchaninov, plus d'une fois, s'était demandé si ce mari n'avait rien remarqué de leur liaison. Il avait même interrogé à cet égard, très sérieusement, Natalia Vassilievna, qui, chaque fois, s'était mise en colère, et invariablement avait répondu qu'un mari ne sait rien de ces choses, et ne peut jamais rien en savoir, et que «tout cela ne le regarde en aucune façon». Autre détail curieux: jamais elle ne se moquait de Pavel Pavlovitch; elle ne le trouvait ni laid ni ridicule, elle l'aurait même résolument défendu si quelqu'un s'était permis quelque impolitesse à son égard. N'ayant pas eu d'enfants, elle avait dû se consacrer exclusivement à la vie mondaine; mais elle aimait son intérieur. Les plaisirs mondains ne l'absorbèrent jamais complètement, et elle aimait les occupations du ménage, le travail à la maison. Pavel Pavlovitch rappelait tout à l'heure leurs soirées de lectures communes; c'était vrai: Veltchaninov lisait, Pavel Pavlovitch

lisait aussi, et même lisait très bien à haute voix, au grand étonnement de Veltchaninov. Natalia Vassilievna, pendant ce temps-là, brodait et écoutait tranquillement. On lisait des romans de Dickens, quelque article d'une revue russe, parfois quelque chose de «sérieux». Natalia Vassilievna appréciait fort la culture de Veltchaninov, mais en silence, comme une chose accordée, dont il n'y avait plus lieu de parler: en général, les livres et la science la laissaient indifférente, comme une chose utile, mais qui lui était étrangère: Pavel Pavlovitch y mettait parfois de l'ardeur.

Cette liaison se rompit subitement, au moment où la passion de Veltchaninov, qui n'avait fait que grandir, lui ôtait presque l'esprit. On le chassa, tout simplement, tout d'un coup, et cela fut arrangé si bien qu'il partit sans se rendre compte qu'on l'avait rejeté «comme une vieille savate usée». Un mois et demi avant son départ, était arrivé à T… un jeune officier d'artillerie, qui sortait à peine de l'École. Il fut reçu chez les Trousotsky: au lieu de trois, on fut quatre. Natalia Vassilievna accueillit le jeune homme avec beaucoup de bienveillance, mais le traita comme un enfant. Veltchaninov ne se douta de rien; même il ne comprit pas, le jour où on lui signifia que la séparation était devenue nécessaire. Parmi les cent raisons au moyen desquelles Natalia Vassilievna lui démontra qu'il devait partir, absolument, immédiatement, il y avait celle-ci: qu'elle était enceinte, qu'il fallait donc qu'il disparût tout de suite, ne fût-ce que pour trois ou quatre mois, afin que dans neuf mois il fût plus difficile à son mari de faire le compte, s'il lui venait un soupçon. C'était quelque peu tiré par les cheveux. Veltchaninov la supplia ardemment de fuir avec lui à Paris ou en Amérique, puis partit seul pour Pétersbourg, «sans le moindre soupçon»: il croyait s'en aller pour trois mois tout au plus; autrement, aucun argument ne l'eût décidé à s'en aller, à aucun prix. Deux mois plus tard, il recevait à Pétersbourg une lettre où Natalia Vassilievna le priait de ne plus revenir, parce qu'elle en aimait un autre; quant à la grossesse, elle s'était trompée. Cette derrière explication était superflue; il voyait clair à présent: il se rappela le jeune officier. Ce fut fini, pour toujours. Quelques années plus tard, il apprit que Bagaoutov était allé à T… et y avait séjourné cinq ans entiers. Il se dit, pour s'expliquer la durée de cette liaison, que Natalia Vassilievna devait avoir

vieilli fortement, et en était devenue plus fidèle.

Il resta là, assis sur son lit, près d'une heure; enfin il revint à lui, sonna Mavra, demanda son café, le but vivement, s'habilla, et, juste à onze heures, il se mit à la recherche de l'hôtel Pokrov. Il lui était venu quelques scrupules au sujet de toute son entrevue avec Pavel Pavlovitch, et il fallait qu'il les éclairât.

Toute la fantasmagorie de la nuit, il se l'expliquait par le hasard, par l'ivresse manifeste de Pavel Pavlovitch, peut-être par autre chose encore, mais ce qu'au fond de lui-même il n'arrivait pas à comprendre, c'est pourquoi il s'en allait à présent renouer des relations avec le mari de jadis, alors que tout était bien fini entre eux. Quelque chose l'attirait: il avait ressenti une impression toute particulière, et de cette impression il se dégageait quelque chose qui l'attirait.

V
LISA

Pavel Pavlovitch n'avait pas du tout songé à «se sauver», et Dieu sait pourquoi Veltchaninov lui avait fait cette question: probablement parce qu'il avait lui-même perdu la tête. À la première demande qu'il fit dans une petite boutique de Pokrov, on lui indiqua l'hôtel, à deux pas, dans une ruelle. À l'hôtel, on lui dit que M.Trousotsky occupait un appartement meublé chez Maria Sysoevna, dans le pavillon, au fond de la cour. Tandis qu'il montait l'escalier de pierre, étroit et malpropre, du pavillon, jusqu'au second étage, il entendit des pleurs. C'étaient des pleurs d'enfant, d'un enfant de sept à huit ans; la voix était plaintive. On entendait des sanglots étouffés qui éclataient, et, en même temps, des bruits de pas, des cris qu'on cherchait à assourdir, sans y réussir, et la voix rauque d'un homme. L'homme s'efforçait, semblait-il, de calmer l'enfant, faisait tout pour qu'on ne l'entendît pas pleurer, mais faisait lui-même plus de bruit que lui; ses éclats de voix étaient rudes, l'enfant paraissait demander grâce. Veltchaninov s'engagea dans un étroit couloir sur lequel s'ouvraient deux portes de chaque côté; il rencontra une femme très grande, très grosse, en toilette négligée, et il lui demanda Pavel Pavlovitch. Elle indiqua du doigt la porte d'où venaient les sanglots. La figure large et rougeaude de cette femme de quarante ans exprimait l'indignation.

— Cela l'amuse! Grommela-t-elle, en se dirigeant vers l'escalier.

Veltchaninov allait frapper à la porte, mais il se ravisa, ouvrit et entra. La chambre était petite, encombrée de meubles simples, en bois peint; Pavel Pavlovitch était debout, au milieu, vêtu à demi, sans gilet, sans veste, la figure rouge et bouleversée; au moyen de cris, de gestes, de coups, peut-être même, sembla-t-il à Veltchaninov, il cherchait à calmer une fillette de huit ans, habillée pauvrement, mais en demoiselle, d'une robe courte de laine noire. L'enfant paraissait être en pleine crise nerveuse, sanglotait convulsivement, tordait ses mains vers Pavel Pavlovitch comme si elle voulait l'embrasser, le supplier, l'attendrir. En un clin d'œil, la scène

changea: à la vue de l'étranger, la petite jeta un cri et se sauva dans une chambrette attenante; Pavel Pavlovitch, soudain calmé, s'épanouit tout entier dans un sourire, — exactement celui qu'il avait eu, la nuit précédente, lorsque brusquement Veltchaninov lui avait ouvert sa porte.

— Alexis Ivanovitch! S'écria-t-il, sur le ton de la plus profonde surprise. Mais commentaurais-je pu m'attendre?… Mais entrez donc, je vous en prie. Ici, sur le divan… ou plutôt non, ici, dans le fauteuil… Mais comme je suis!…

Et il s'empressa de passer sa veste, en oubliant de mettre son gilet.

— Mais non, pas de cérémonie; restez donc comme vous êtes.

Et Veltchaninov s'assit sur une chaise.

— Mais non, mais non, laissez-moi donc faire… Allons, comme cela je suis un peu plus présentable. Mais pourquoi vous mettez-vous là, dans ce coin? Tenez! Dans le fauteuil, ici, près de la table… Je ne m'attendais pas…

Il s'assit sur une chaise de paille, tout près de Veltchaninov, pour le voir bien en face.

— Pourquoi ne m'attendiez-vous pas? Ne vous avais-je pas dit positivement, cette nuit, que je viendrais à cette heure-ci?

— Oui, mais je croyais que vous ne viendriez pas. Et puis, au réveil, plus je me rappelais tout ce qui s'était passé, plus je désespérais de vous revoir jamais.

Veltchaninov jeta un coup d'œil autour de lui. La chambre était dans un complet désordre, le lit défait, des vêtements jetés au hasard, sur la table, des verres où l'on avait bu du café, des miettes de pain, une bouteille de champagne débouchée, encore à moitié pleine, un verre à côté. Il jeta un regard vers la chambrette voisine: tout y était silencieux. La petite s'était tue, ne bougeait pas.

— Comment, vous en êtes là, maintenant? Fit Veltchaninov en montrant le champagne.

— Oh! Je n'ai pas tout bu…, murmura Pavel Pavlovitch tout confus.

— Allons, vous êtes bien changé!

— Oui, une bien mauvaise habitude! Je vous assure, c'est depuis ce moment-là… Je ne mens pas… Je ne puis pas me retenir… Mais soyez

tranquille, Alexis Ivanovitch, je ne suis pas ivre en ce moment, et je ne dirai pas de bêtises, comme cette nuit, chez vous… Je vous jure, tout cela, c'est depuis ce moment-là!… Ah! Si quelqu'un m'avait dit, il y a seulement six mois, que je changerais, et m'avait montré, dans un miroir, celui que je suis maintenant, je ne l'aurais pas cru, certes!

— Vous étiez donc ivre, cette nuit?

— Oui, confessa à demi voix Pavel Pavlovitch, confus, en baissant les yeux. Voyez-vous, je n'étais plus tout à fait ivre, mais je l'avais été. Il faut que je vous explique… parce que, après l'ivresse, je deviens mauvais. Lorsque je sors de l'ivresse, je suis méchant, je suis comme fou, et je souffre terriblement. C'est peut-être le chagrin qui me fait boire. Il peut m'arriver alors de dire bien des choses stupides et blessantes. J'ai dû vous paraître bien bizarre, cette nuit.

— Vous ne vous rappelez pas?

— Comment! Je ne me rappelle pas? Je me rappelle fort bien.

— Voyez-vous, Pavel Pavlovitch, moi aussi, j'ai réfléchi, et il faut que je vous dise… J'ai été avec vous, cette nuit, un peu vif, un peu trop impatient, je le confesse. Il m'arrive parfois de ne pas me sentir très bien et votre visite inattendue, de nuit…

— Oui, de nuit, de nuit! Fit Pavel Pavlovitch, secouant la tête, comme s'il se condamnait lui-même. Comment cela a-t-il pu m'arriver? Mais, certainement, je ne serais pas entré chez vous, pour rien au monde, si vous ne m'aviez pas ouvert… je serais parti… J'étais déjà venu chez vous, Alexis Ivanovitch, il y a huit jours, et je ne vous ai pas trouvé… Peut-être ne serais-je plus revenu! Je suis un peu fier, Alexis Ivanovitch, bien que je sache… ma situation. Nous nous sommes croisés dans la rue, et je me disais chaque fois: «Voici qu'il ne me reconnaît pas, voici qu'il se détourne.» C'est beaucoup, neuf ans, et je ne me décidais pas à vous aborder. Quant à cette huit… j'avais oublié l'heure. Et tout cela, c'est la faute de ceci (il montrait la bouteille) et de mes sentiments… C'est bête, c'est très bête! Et si vous n'étiez pas comme vous êtes — puisque vous venez tout de même, après ma conduite de cette nuit, par égard pour le passé —, j'aurais perdu tout espoir de retrouver jamais votre amitié.

Veltchaninov écoutait avec attention: cet homme parlait sincèrement, lui semblait-il, même avec quelque dignité. Et pourtant il n'avait aucune confiance.

— Dites-moi, Pavel Pavlovitch, vous n'êtes donc pas seul ici? Qu'est-ce donc que cette petite fille qui était là quand je suis entré!

Pavel Pavlovitch haussa les sourcils d'un air surpris, puis, avec un regard franc et aimable:

— Comment? Cette petite fille? Mais c'est Lisa! Fit-il en souriant.

— Quelle Lisa? Balbutia Veltchaninov.

Et tout à coup, quelque chose remua en lui. L'impression fut soudaine. À son entrée, à la vue de l'enfant il avait été un peu surpris, mais il n'avait eu aucun pressentiment, aucune idée.

— Mais notre Lisa, notre fille Lisa, insista Pavel Pavlovitch, toujours souriant.

— Comment, votre fille? Mais Natalia… feu Natalia Vassilievna aurait donc eu des enfants? Demanda Veltchaninov d'une voix presque étranglée, sourde, mais calme.

— Mais certainement… Mais, mon Dieu! C'est vrai, vous ne pouviez pas le savoir. Où ai-je donc la tête? C'est après votre départ que le Bon Dieu nous a favorisés…

Pavel Pavlovitch s'agita sur sa chaise, un peu ému, mais toujours aimable.

— Je n'ai rien su, dit Veltchaninov en devenant très pâle.

— En effet, en effet!… Comment l'auriez-vous su? Reprit Pavel Pavlovitch d'une voix attendrie. Nous avions perdu tout espoir, la défunte et moi, vous vous rappelez bien… Et voilà que, tout à coup, le Bon Dieu nous a bénis! Ce que j'ai éprouvé, Il est seul à le savoir. C'est arrivé un an, juste, après votre départ. Non, pas tout à fait un an… Attendez!… Voyons, si je ne me trompe, vous êtes parti en octobre, ou même en novembre?

— Je suis parti de T… au commencement de septembre, le 12 septembre; je me rappelle très bien…

— Oui, vraiment? En septembre? Hum!… mais où ai-je donc la tête? Fit Pavel Pavlovitch, très surpris. Enfin, si c'est bien cela, voyons: vous êtes

parti le 12 septembre, et Lisa est née le 8 mai; cela fait donc… septembre, — octobre, — novembre, — décembre, — janvier, — février, — mars, — avril, — huit mois après votre départ, à peu près!… Et si vous saviez comme la défunte…

— Faites-la-moi voir, amenez-la-moi… interrompit Veltchaninov d'une voix étouffée.

— Tout de suite, à l'instant même, fit vivement Pavel Pavlovitch, sans achever sa phrase.

Et aussitôt il passa dans la chambrette où se trouvait Lisa.

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent. Dans la chambrette, oh chuchotait vivement, tout bas; puis on entendit la voix de la petite fille: «Elle supplie qu'on la laisse tranquille», pensa Veltchaninov. Enfin ils parurent.

— Elle est toute gênée, dit Pavel Pavlovitch, elle est si timide, si fière… tout le portrait de la défunte!

Lisa entra, les yeux secs et baissés. Son père l'amena par la main. C'était une fillette élancée, mince et très jolie. Elle leva vivement ses grands yeux bleus sur l'étranger, avec curiosité, le regarda sérieusement, puis, aussitôt, baissa les yeux. Il y avait, dans son regard, la gravité qu'ont les enfants lorsque, seuls en présence d'un inconnu, ils se réfugient dans un coin et de là observent, d'un air défiant, l'homme qu'ils n'ont jamais vu; mais peut-être y avait-il encore dans ce regard une autre expression, autre chose que cette pensée d'enfant — au moins Veltchaninov crut-il le remarquer. Le père l'amena par la main jusqu'à lui.

— Regarde, voici un oncle qui a connu maman; il nous aimait bien; il ne faut pas avoir peur de lui; donne-lui la main.

L'enfant s'inclina un peu et tendit timidement la main.

— Natalia Vassilievna ne voulait pas qu'elle apprît à faire la révérence; elle lui a appris à saluer comme cela, à l'anglaise, en s'inclinant légèrement et en tendant la main, expliqua-t-il à Veltchaninov, en le regardant fixement.

Veltchaninov se sentait surveillé; mais il ne cherchait même plus à dissimuler son trouble. Il restait assis, immobile, tenant dans sa main la main de Lisa et regardant avec attention l'enfant. Mais Lisa était absorbée, oubliait sa main dans la main de l'étranger, et ne quittait pas son père des yeux. Elle

écoutait d'un air craintif tout ce qu'il disait. Veltchaninov reconnut tout de suite ces grands yeux bleus, mais ce qui le frappait le plus, c'était l'étonnante et très délicate blancheur de son visage et la couleur de ses cheveux: c'est à ces indices qu'il se reconnaissait en elle. La forme du visage et la ligne des lèvres, au contraire, rappelaient nettement Natalia Vassilievna.

Cependant Pavel Pavlovitch s'était mis à raconter quelque histoire avec beaucoup de chaleur et de sentiment; mais Veltchaninov ne l'entendait pas. Il ne saisit que la dernière phrase:

— … Aussi, Alexis Ivanovitch, vous ne pouvez vous figurer notre joie quand le Bon Dieu nous a fait ce présent. Du jour qu'elle est née, elle a été tout pour moi, et je me disais que si Dieu me prenait mon bonheur, Lisa au moins me resterait. Cela, au moins, j'en étais sûr!

— Et Natalia Vassilievna?… demanda Veltchaninov.

— Natalia Vassilievna? Grimaça Pavel Pavlovitch. Vous la connaissiez bien; vous vous rappelez, elle n'aimait pas beaucoup parler; c'est seulement à son lit de mort… mais alors elle a tout dit! Oui, le jour qui a précédé sa mort, voilà que tout à coup elle s'énerve, elle se fâche: elle crie qu'avec tous ces médicaments on veut la tuer, qu'elle n'a qu'une simple fièvre, que nos deux médecins n'y entendent rien; que Koch (vous vous rappelez… le médecin militaire, ce vieillard) la remettra sur pied en quinze jours… Encore cinq heures avant de mourir, elle se rappela que dans trois semaines, il faudrait aller féliciter, à la campagne, sa tante, la marraine de Lisa, pour sa fête.

Veltchaninov se leva brusquement, toujours sans lâcher la main de Lisa. Dans ce regard que l'enfant tenait attaché sur son père, il lui semblait voir une espèce de reproche.

— Elle n'est pas malade? Demanda-t-il vivement d'un air étrange.

— Malade? Je ne crois pas, mais… l'état de mes affaires… fit Pavel Pavlovitch, avec une amertume inquiète; et puis, l'enfant est bizarre, nerveuse… après la mort de sa mère, elle a été malade quinze jours… c'est de l'hystérie… C'était des sanglots, quand vous êtes arrivé!… Tu entends, Lisa, tu entends?… Et pourquoi? Toujours la même raison: parce que je sors, que je la laisse seule, et que je ne l'aime plus comme du temps de sa maman; c'est son grand reproche. Et c'est avec cette idée absurde qu'elle se monte la

tête, quand elle devrait ne songer qu'à ses jouets. Il est vrai qu'ici elle n'a personne avec qui jouer.

— Alors vous êtes tout seuls ici, vous deux?

— Tout à fait seuls… Il y a une femme qui vient faire le ménage, une fois par jour.

— Et vous sortez, et vous la laissez comme cela, toute seule?

— Que voulez-vous que j'y fasse? Tenez, hier, je suis sorti, et je l'ai enfermée à clef, là, dans cette chambrette, et c'est pour cela que nous avons eu aujourd'hui tant de larmes. Mais voyons, pouvais-je faire autrement? Jugez vous-même: il y a deux jours elle est descendue sans moi dans la cour, et un gamin lui a lancé une pierre à la tête; alors elle s'est mise à pleurer, et à se jeter sur tous les gens qui étaient dans la cour, pour leur demander où j'étais. Comme c'est agréable… Et moi qui m'en vais pour une heure, qui rentre le lendemain matin, comme j'ai fait cette nuit!… Et la propriétaire qui a été obligée de lui ouvrir parce que je n'étais pas là, et de faire venir le serrurier! Vous trouvez que ce n'est pas une honte? Je me fais l'effet d'un monstre. Et tout cela parce que je n'ai pas ma tête à moi…

— Papa! Fit la petite, d'une voix craintive et inquiète.

— Allons bon, encore! Tu recommences! Qu'est-ce que je t'ai dit tantôt?

— Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus, cria Lisa, terrifiée, se tordant les mains.

— Voyons, vous ne pouvez continuer à vivre ainsi, intervint soudain Veltchaninov, avec impatience, d'une voix forte. Voyons… voyons, vous avez de la fortune; comment habitez-vous un pareil pavillon, un pareil taudis!

— Ce pavillon! Mais nous allons partir peut-être dans huit jours, et nous dépensons, même comme cela, beaucoup d'argent, et on a beau avoir quelque fortune…

— C'est bien, c'est bien, interrompit Veltchaninov, avec une impatience croissante, et son ton signifiait: «C'est inutile, je sais d'avance tout ce que tu vas dire, et je sais tout ce que cela vaut.» Écoutez, je vais vous proposer quelque chose. Vous venez de dire que vous comptez vous en aller dans huit jours, mettons quinze. Il y a ici une maison où je suis comme en famille, où je suis tout à fait chez moi, depuis vingt ans. Ce sont les Pogoreltsev. Oui,

Alexandre Pavlovitch Pogoreltsev, le conseiller intime; il pourra vous être utile, pour votre affaire. Ils sont maintenant à la campagne. Ils ont une villa très confortable. Klavdia Petrovna Pogoreltseva est pour moi comme une sœur, comme une mère. Elle a huit enfants. Laissez-moi lui mener Lisa; je le ferai moi-même, pour ne pas perdre de temps. Ils l'accueilleront avec joie, et la traiteront, tout ce temps-là, comme leur fille, leur propre fille!

Il était prodigieusement impatient, et ne le dissimulait plus.

— Cela n'est pas possible, fit Pavel Pavlovitch avec une grimace où Veltchaninov vit de la malice, et en le regardant au fond des yeux:

— Pourquoi? Pourquoi impossible?

— Mais parce que je ne puis pas laisser partir l'enfant comme cela… On! Je sais bien qu'avec un ami aussi sincère que vous… ce n'est pas cela… mais enfin ce sont des gens du grand monde, et je ne sais comment elle y sera reçue.

— Je vous ai dit pourtant que je suis reçu chez eux comme si c'était ma propre famille! S'écria Veltchaninov presque avec colère. Klavdia Petrovna la recevra aussi bien que possible, sur un mot de moi… comme si c'était ma fille… Le diable vous emporte! Vous savez bien vous-même que vous dites tout cela uniquement pour parler!

Il frappa du pied.

— Et puis, reprit l'autre, est-ce que tout cela ne paraîtra pas bien singulier? Il faudra toujours que j'aille la voir, une fois ou l'autre; il ne faut pas qu'elle soit tout à fait sans son père. Et… comment irai-je, moi, dans une maison noble?

— Je vous dis que c'est une famille très simple, sans prétention! Cria Veltchaninov; je vous dis qu'il y a beaucoup d'enfants. Elle renaîtra, là-dedans. Je vous présenterai dès demain, si vous voulez. Même il faudra absolument que vous alliez les remercier; nous irons tous les jours si vous voulez…

— Oui, mais…

— C'est absurde! Et ce qui est exaspérant, c'est que vous savez vous-même que vos objections sont absurdes! Voyons, vous viendrez chez moi ce soir passer la nuit, et puis demain matin nous partirons de manière à être là-

bas à midi.

— Vous me comblez! Comment, même passer la nuit chez vous!… consentit avec attendrissement Pavel Pavlovitch, c'est trop de bonté… Et où est-elle, leur maison de campagne?

— À Lesnoïé.

— Mais dans ce costume? Chez une famille si distinguée, même à la campagne… Vraiment… Vous me comprenez… Le cœur d'un père!

— Peu importe le costume: elle est en deuil; elle ne peut mettre autre chose. La robe qu'elle a est parfaitement convenable. Seulement du linge un peu plus frais, un fichu…

En effet, le fichu et le linge que l'on voyait laissaient fort à désirer.

— Tout de suite, fit Pavel Pavlovitch avec empressement; on va lui donner, tout de suite le linge nécessaire; il est chez Maria Sysoevna.

— Alors il faudrait chercher une voiture, fit Veltchaninov, et très vite, si c'est possible.

Mais un obstacle surgit: Lisa résista de toutes ses forces. Elle avait écouté avec terreur; et si Veltchaninov, tandis qu'il cherchait à persuader Pavel Pavlovitch, avait eu le temps de la regarder avec un peu d'attention, il aurait vu sur ses traits l'expression du plus profond désespoir.

— Je n'irai pas, dit-elle énergiquement et gravement.

— Voilà, vous voyez… tout à fait sa maman!

— Je ne suis pas comme maman! Je ne suis pas comme maman! — cria Lisa, en tordant désespérément ses petites mains, comme si elle se défendait du reproche de ressembler à sa mère. — Papa, papa, si vous m'abandonnez…

Tout à coup elle se retourna vers Veltchaninov, qui fut terrifié:

— Et vous, si vous m'emmenez, je…

Elle ne put en dire davantage; Pavel Pavlovitch l'avait saisie par la main, et, brutalement, avec colère, la traînait vers la chambrette. Il sortit de là, pendant quelques minutes, des chuchotements et des sanglots étouffés. Veltchaninov allait y pénétrer lui-même, lorsque Pavel Pavlovitch revint, et lui dit avec un sourire contraint qu'elle serait tout de suite prête à partir. Veltchaninov fit effort pour ne pas le regarder, et détourna les yeux.

Maria Sysoevna entra: c'était la femme qu'il avait croisée dans le

corridor. Elle apportait du linge, qu'elle disposa dans un joli petit sac, pour Lisa.

— Alors, c'est vous, petit père, qui emmenez l'enfant? Dit-elle en s'adressant à Veltchaninov, vous avez une famille? C'est très bien, petit père, ce que vous faites; elle est très douce; vous la sauvez d'un enfer.

— Allons, Maria Sysoevna! Grogna Pavel Pavlovitch.

— Eh bien, quoi? Est-ce que ce n'est pas un enfer, ici? Est-ce que ce n'est pas une honte de se conduire comme vous faites devant une enfant qui est d'âge à comprendre?… Vous voulez une voiture, petit père? Pour Lesnoïé, n'est-ce pas?

— Oui, oui.

— Eh bien donc, bon voyage!

Lisa sortit, toute pâle, les yeux baissés et prit le sac. Elle n'eut pas un regard pour Veltchaninov; elle se contenait; elle ne se jeta pas, comme tout à l'heure, dans les bras de son père, pour lui dire adieu: il était clair qu'elle ne voulait pas même le regarder. Le père l'embrassa posément sur le front et la caressa; les lèvres de l'enfant se serrèrent, son menton trembla, elle ne levait toujours pas les yeux vers son père. Pavel Pavlovitch pâlit, ses mains tremblèrent; Veltchaninov s'en aperçut, bien qu'il se contraignît de tout son effort pour ne pas le regarder. Il n'avait qu'un désir, partir au plus vite. «Tout cela, ce n'est pas ma faute, pensait-il, il fallait bien que cela arrivât.» Ils descendirent. Maria Sysoevna embrassa Lisa; et c'est alors seulement, quand déjà elle était dans la voiture, que Lisa leva les yeux sur son père, joignit les mains et poussa un cri. Encore un moment, et elle se serait jetée hors de la voiture pour courir à lui, mais déjà les chevaux étaient en marche.

VI
NOUVELLE FANTAISIE D'UN OISIF

— Vous vous trouvez mal? Dit Veltchaninov effrayé; je vais faire arrêter, je vais faire apporter de l'eau…

Elle leva sur lui un regard violent, plein de reproches.

— Où m'emmenez-vous? Fit-elle d'une voix sèche et coupante.

— Chez d'excellentes gens, Lisa. Ils sont maintenant à la campagne; la maison est très agréable; il y a là beaucoup d'enfants, qui vous aimeront tous; ils sont gentils… Ne soyez pas fâchée contre moi, Lisa, je ne vous veux que du bien…

Un ami qui l'eût vu à ce moment l'eût trouvé étrangement changé.

— Que vous êtes… que vous êtes… oh! Que vous êtes méchant! S'écria Lisa, étouffée par les sanglots, en le regardant de ses beaux yeux brillants de colère.

— Mais, Lisa, je…

— Vous êtes un méchant, un méchant, un méchant!

Elle serrait les poings. Veltchaninov était anéanti.

— Lisa, ma petite Lisa, si vous saviez la peine que vous me faites!

— C'est bien vrai, qu'il viendra demain? C'est bien vrai? Demanda-t-elle d'une voix impérieuse.

— Oui, oui, bien vrai! Je l'amènerai moi-même; j'irai le prendre et je l'amènerai.

— Vous ne pourrez pas: il ne viendra pas, murmura Lisa, en baissant les yeux.

— Pourquoi?… Est-ce qu'il ne vous aime pas, Lisa?

— Non, il ne m'aime pas.

— Dites, est-ce qu'il vous a fait de la peine?

Lisa le regarda d'un air sombre, et ne répondit pas. Puis elle se détourna, et garda les yeux baissés, obstinément. Il essaya de la calmer, il lui parla avec feu, dans une sorte de fièvre. Lisa écoutait d'un air défiant et hostile, mais

écoutait. Il était heureux qu'elle fût si attentive; il se mit à lui expliquer ce que c'est qu'un homme qui boit. Il lui disait qu'il aimait, lui aussi, son père, et qu'il veillerait sur lui. Lisa leva enfin les yeux, et le regarda fixement. Il lui raconta comment il avait connu sa maman, et s'aperçut qu'elle s'intéressait à son récit. Peu à peu l'enfant commença à répondre à ses questions, mais de mauvais gré, par monosyllabes, d'un air soupçonneux. Aux questions les plus importantes elle ne répondait rien; elle gardait un silence obstiné sur tout ce qui avait trait à ses relations avec son père.

Tout en lui parlant, Veltchaninov lui prit la main, comme tantôt, et la garda dans les siennes, et elle ne la retira pas. L'enfant ne se tut pas jusqu'au bout; elle finit par lui répondre, en termes confus, qu'elle avait aimé son père plus que sa mère, parce que jadis il l'aimait beaucoup et que sa mère l'aimait moins; mais que maman, au moment de mourir, l'avait embrassée très fort, et avait beaucoup pleuré, quand tout le monde avait eu quitté la chambre et qu'elles étaient restées seules toutes les deux… et que maintenant elle aimait sa mère plus que tout le monde, et l'aimait chaque jour davantage.

Mais l'enfant était très fière: lorsqu'elle s'aperçut qu'elle s'était laissée aller à parler, elle se referma et se tut; maintenant c'est avec une expression de haine qu'elle regardait Veltchaninov, qui l'avait amenée à lui en dire tant. Vers la fin de la route, ses nerfs étaient apaisés, mais elle restait pensive, l'air sombre, sauvage et dur. Elle semblait cependant souffrir moins à l'idée qu'on la conduisait chez des inconnus, dans une maison où elle n'avait jamais été. Ce qui l'obsédait, c'était autre chose, et Veltchaninov le devinait: elle était honteuse de lui, elle était honteuse que son père l'eût abandonnée si facilement à un autre, qu'il l'eût comme jetée aux mains d'un autre.

«Elle est malade, songeait-il, très malade, peut-être; on l'a trop fait souffrir… Ah! L'ivrogne, l'être abject! Je te comprends, maintenant!…» Il pressa le cocher. Il comptait, pour elle, sur la campagne, le grand air, le jardin, les enfants, le changement, une vie nouvelle; et puis, après cela… Quant à ce qui arriverait, après cela, il n'y songeait pas le moins du monde; il était tout entier à l'espérance. Il ne voyait qu'une chose: c'est que jamais il n'avait ressenti ce qu'il ressentait maintenant et que jamais, de toute sa vie, il ne l'oublierait! «Le voilà, le vrai but de la vie! La voilà, la vraie vie!»

pensait-il, tout transporté.

Les idées lui venaient en foule, mais il ne s'y arrêtait pas, se refusait à entrer dans les détails. Prises en gros, les choses étaient très simples, iraient sans qu'on y mît la main. Le plan d'ensemble se dessinait de lui-même: «Il y aura moyen, songeait-il, de faire marcher ce misérable, en nous y mettant tous. Il a beau ne nous avoir confié Lisa que pour peu de temps, il faudra qu'il la laisse à Pétersbourg, chez les Pogoreltsev, et qu'il s'en aille tout seul: et Lisa me restera. Voilà tout: pourquoi se monter la tête davantage? Et puis… et puis, après tout, c'est bien ce qu'il désire lui-même: autrement pourquoi la tourmenterait-il comme il fait?»

Enfin ils arrivèrent. La maison des Pogoreltsev était en effet un charmant petit nid. Une troupe bruyante d'enfants vint se répandre sur le perron, pour les accueillir. Il y avait longtemps que Veltchaninov n'était venu, et la joie des enfants fut extrême, car ils l'aimaient bien. Avant même qu'il fût descendu de voiture, les plus grands lui crièrent:

— Eh bien, et votre procès? Où en est votre procès?

Et tous les autres, jusqu'au plus petit, répétèrent la question, avec des rires. C'était une habitude, de le taquiner au sujet de son procès. Mais lorsqu'ils virent Lisa, ils l'entourèrent aussitôt, et se mirent à l'examiner, avec la curiosité silencieuse et attentive des enfants. Au même instant, Klavdia Petrovna sortait de la maison, et, derrière elle, son mari. Eux aussi, leur premier mot fut pour lui demander en riant où en était son procès.

Klavdia Petrovna était une femme de trente-sept ans, brune, forte, encore jolie, le teint frais, avec des couleurs. Son mari était un homme de cinquante-cinq ans, intelligent et fin, surtout très bon. Leur maison était vraiment, pour Veltchaninov, «un coin de famille», comme il disait. Voici pourquoi.

Vingt ans auparavant, Klavdia Petrovna avait failli épouser Veltchaninov, alors qu'il était encore un étudiant, presque un enfant. Ç'avait été le premier amour, l'amour ardent, l'amour absurde et admirable. Tout cela avait fini par son mariage avec Pogoreltsev. Ils se retrouvèrent cinq ans plus tard, et leur amour de jadis devint une amitié franche et calme. De l'ancienne passion il ne subsistait qu'une sorte de lueur chaude, qui colorait et échauffait leurs relations d'amitié. Il n'y avait rien que de pur et que d'irréprochable dans le

souvenir que Veltchaninov conservait du passé, et il y tenait d'autant plus que c'était là, peut-être, une chose unique en sa vie. Ici, dans cette famille, il était simple, naïf et bon, il était aux petits soins pour les enfants, ne s'emportait jamais, acquiesçait à tout, sans réserve. Plus d'une fois il déclara aux Pogoreltsev qu'il vivrait encore quelque temps dans le monde, et qu'ensuite il viendrait s'installer chez eux tout à fait, pour ne plus les quitter. À part lui, il songeait à ce projet, très sérieusement.

Il donna au sujet de Lisa toutes les explications nécessaires; au reste, l'expression de son désir suffisait, sans aucune explication. Klavdia Petrovna embrassa «l'orpheline», et promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle. Les enfants prirent Lisa, et l'emmenèrent jouer au jardin. Après une demi-heure d'entretien animé, Veltchaninov se leva et prit congé. Il était si impatient de partir que tous s'en aperçurent. Tout le monde fut surpris: il était resté trois semaines sans venir, et voici qu'il s'en allait au bout d'une demi-heure. Il jura, en riant, qu'il reviendrait le lendemain. On remarqua qu'il était fort agité; tout à coup, il prit la main de Klavdia Petrovna, et, sous le prétexte qu'il avait oublié de lui dire quelque chose de très important, il l'emmena dans une pièce voisine.

— Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit — à vous seule, car votre mari lui-même l'ignore —, de l'année que j'ai vécue à T…?

— Je m'en souviens très bien; vous m'en avez souvent parlé.

— Ne dites pas que j'en ai «parlé»; dites que je m'en suis confessé, et à vous seule! Je ne vous ai jamais dit le nom de cette femme: c'était la femme de ce Trousotsky. Elle est morte, et Lisa est sa fille… et ma fille!

— Vraiment? Vous ne vous trompez pas? Demanda Klavdia Petrovna, un peu troublée.

— Je suis certain, tout à fait certain de ne pas me tromper, dit Veltchaninov avec feu.

Et il lui raconta tout, aussi brièvement qu'il put, vivement, avec volubilité. Klavdia Petrovna, depuis longtemps, savait tout, sauf le nom de la femme. Veltchaninov avait toujours été plein de terreur à la seule idée que quelqu'un pût rencontrer madame Trousotskaïa, et s'étonner qu'il eût pu, lui, avoir tant d'amour pour elle; c'est au point qu'il avait dissimulé jusqu'à ce

jour le nom de cette femme à Klavdia Petrovna elle-même, son aimée la plus entière.

— Et le père ne sait rien? Demanda-t-elle, quand il eut achevé son récit.

— Non… Il sait… Enfin, c'est précisément là ce qui me tourmente: je n'arrive pas à y voir clair, reprit Veltchaninov avec chaleur. Il sait, il sait… je l'ai vu clairement aujourd'hui, et cette nuit. Mais jusqu'à quel point sait-il, voilà ce qu'il faut que je tire au clair, et c'est pour cela qu'il faut que je parte tout de suite. Il doit venir chez moi ce soir. Je n'arrive pas à comprendre d'où il pourrait savoir — je veux dire: savoir tout… Pour Bagaoutov, il n'y a pas de doute, il sait tout. Mais pour moi?… Vous connaissez les femmes! Dans ce cas-là, elles ne sont pas embarrassées pour donner confiance à leurs maris. Un ange aurait beau descendre du ciel, c'est sa femme que le mari croirait, et non pas l'ange… Ne secouez pas la tête, ne me condamnez pas; je me condamne moi-même, je me suis condamné, il y a longtemps, bien longtemps!… voyez-vous, tout à l'heure, chez lui, j'étais tellement convaincu qu'il sait tout que je me suis trahi moi-même, devant lui… Le croirez-vous? Je suis honteux de l'avoir reçu cette nuit avec la dernière grossièreté… Je vous raconterai, plus tard, tout cela en détail… Évidemment, il est venu chez moi avec l'intention de me faire comprendre qu'il savait l'offense, et qu'il connaissait l'offenseur. C'est l'unique raison de cette visite stupide, en état d'ivresse… Mais, après tout, cela est tout naturel de sa part! Il a certainement voulu me confondre. Moi, tout à l'heure, et cette nuit, je n'ai pu me contenir. Je me suis conduit comme un imbécile. Je me suis trahi. Aussi, pourquoi est-il venu à un moment où j'étais si peu maître de mes nerfs?… Je vous affirme qu'il tourmentait Lisa, la pauvre enfant, uniquement pour avoir sa revanche!… Je vous assure, c'est un pauvre homme, non pas un méchant homme. Il a maintenant tout l'air d'un grotesque, lui qui était jadis un homme si parfaitement rangé; mais, vraiment, c'est bien naturel qu'il en soit venu à se déranger. Voyez-vous, mon aimée, il faut être charitable. Voyez-vous, ma bien chère aimée, je veux être tout autre avec lui; je veux être très doux pour lui. Ce sera une bonne œuvre. Car, enfin, c'est moi qui ai tous les torts! Écoutez, il faut que vous le sachiez: une fois, à T…, j'ai eu tout à coup besoin de quatre mille roubles, et il me les a donnés à l'instant même, sans vouloir

de reçu, avec une véritable joie de me rendre service, et moi j'ai accepté, et j'ai pris l'argent de ses mains, vous entendez, comme des mains d'un ami!

— Surtout, soyez plus prudent — répondit à ce flux de paroles Klavdia Petrovna, un peu inquiète —; agité comme vous l'êtes, vraiment j'ai peur pour vous. Certainement, Lisa est à présent ma fille, mais il y a encore dans tout cela tant de choses indécises!… L'essentiel, c'est que vous soyez dorénavant plus circonspect; il faut absolument être plus circonspect, lorsque vous vous sentez tant de bonheur et tant de chaleur; vous avez trop de générosité, quand vous êtes heureux — ajouta-t-elle avec un sourire.

Ils sortirent tous pour accompagner Veltchaninov jusqu'à sa voiture; les enfants amenèrent Lisa, qui jouait avec eux au jardin. Ils la regardaient maintenant avec plus de stupéfaction qu'à l'arrivée. Lisa prit un air tout à fait farouche lorsque Veltchaninov l'embrassa devant tout le monde, lui dit adieu, et lui promit de nouveau, d'une manière formelle, de revenir le lendemain avec son père. Jusqu'au bout elle resta silencieuse, sans le regarder, mais brusquement elle lui prit les mains, l'entraîna à part, fixa sur lui des yeux suppliants: elle voulait lui dire quelque chose. Il l'emmena dans la pièce voisine.

— Qu'y a-t-il, Lisa? — demanda-t-il d'une voix tendre et persuasive; mais elle le regardait toujours d'un air craintif, et elle l'entraîna encore plus loin, jusqu'à un coin retiré: elle ne voulait pas qu'on pût les voir. — Dites, Lisa, qu'y a-t-il?

Elle se taisait, n'osait se résoudre à parler; ses yeux bleus restaient fixés sur lui, et une terreur éperdue se peignait sur les traits de son visage d'enfant.

— Il… il se pendra! Dit-elle tout bas, comme en délire.

— Qui se pendra? Demanda Veltchaninov épouvanté.

— Lui, lui!… Déjà, cette nuit, il a voulu se pendre! Fit l'enfant d'une voix précipitée, hors d'haleine — oui, je l'ai vu! Tantôt il a voulu se pendre, il me l'a dit, il l'a dit! Il y a longtemps qu'il le voulait, toujours il le voulait… Je l'ai vu, cette nuit…

— Ce n'est pas possible! Murmura Veltchaninov tout perplexe…

Soudain elle se jeta sur ses mains, et les baisa; elle pleurait, étouffée par les sanglots, elle le priait, le suppliait — et il n'arrivait à rien comprendre à

cette crise de nerfs. Et toujours, par la suite, en état de veille ou en rêve, il revit ces yeux affolés de l'enfant éperdue qui le regardait avec terreur et avec un dernier reste d'espoir.

«Elle l'aime donc vraiment tant que cela? — songeait-il avec un sentiment de jalousie, tandis qu'il revenait à la ville dans un état d'impatience fébrile. —Tout à l'heure elle m'a dit elle-même qu'elle aimait bien plus sa mère… Qui sait? Peut-être ne l'aime-t-elle nullement, peut-être le hait-elle!… Se pendre? Pourquoi dit-elle qu'il veut se pendre! Lui, l'imbécile, se pendre!… Il faut que je sache, et tout de suite! Il faut en finir, le plus tôt possible, et pour tout de bon!»

VII
LE MARI ET L'AMANT S'EMBRASSENT

Il avait un impérieux désir de savoir, tout de suite. «Ce matin, j'étais tout ahuri; il m'a été impossible de me ressaisir, songeait-il, en se rappelant sa première rencontre avec Lisa, mais, à présent, il faut que j'arrive à savoir.» Pour hâter les choses, il fut sur le point de se faire conduire directement chez Trousotsky, mais il se ravisa aussitôt: «Non, il vaut mieux qu'il vienne chez moi; en attendant, il faut que je m'occupe d'en finir avec mes maudites affaires.»

Il courut à ses affaires avec une hâte fébrile; mais il sentit lui-même, cette fois, qu'il était trop distrait, et qu'il était hors d'état de s'appliquer. À cinq heures, comme il allait dîner, il lui vint soudainement à l'esprit une idée étrange, qu'il n'avait jamais eue: peut-être ne faisait-il, en effet, que retarder la solution de son affaire, avec sa manie de se mêler de tout, de tout brouiller, de courir les tribunaux, de harceler son avocat qui le fuyait. Cette hypothèse l'amusait. «Dire que si cette idée m'était venue hier, j'en aurais été désolé!» remarqua-t-il. Et sa gaieté redoubla.

Avec toute cette gaieté, sa distraction et son impatience grandissaient: peu à peu, il devint tout songeur; et sa pensée inquiète flottait de sujet en sujet, sans aboutir à aucune décision claire sur ce qui lui importait le plus.

«Il me le faut, cet homme, conclut-il; il faut que je lise jusqu'au fond de lui; et puis, il faudra en finir. Il n'y a qu'une solution: un duel!»

Lorsqu'il rentra chez lui à sept heures, il n'y trouva pas Pavel Pavlovitch, et il en fut extrêmement surpris.

Puis il passa de la surprise à la colère, de la colère à la tristesse, et, enfin, de la tristesse à la peur. «Dieu sait comment tout cela finira!» répétait-il, tantôt marchant à grands pas par la chambre, tantôt allongé sur son divan, toujours l'œil sur sa montre. Enfin, vers neuf heures, Pavel Pavlovitch arriva. «Si cet homme se joue de moi, il n'aura jamais plus beau jeu qu'à présent, tant je me sens peu maître de moi», songeait-il, en prenant son air le plus gai

et le plus accueillant.

Il lui demanda vivement, de bonne humeur, pourquoi il avait tant tardé à venir. L'autre sourit d'un œil sournois, s'assit d'un air très dégagé, et jeta nonchalamment sur une chaise le chapeau au crêpe. Veltchaninov remarqua aussitôt ces allures et ouvrit l'œil.

Tranquillement, sans phrases inutiles, sans agitation superflue, il lui rendit compte de sa journée: il lui dit comment s'était passé le voyage, avec quelle bonne grâce Lisa avait été accueillie, le bénéfice qu'en retirerait sa santé; puis, insensiblement, comme s'il oubliait Lisa, il en vint à ne plus parler que des Pogoreltsev. Il vanta leur bonté, la vieille amitié qui l'unissait à eux, il dit l'homme excellent et distingué qu'était Pogoreltsev, et autres choses semblables. Pavel Pavlovitch écoutait d'un air distrait, et jetait de temps à autre à son interlocuteur un sourire incisif et sarcastique.

— Vous êtes un homme ardent, murmura-t-il enfin, avec un ricanement mauvais.

— Et vous, vous êtes aujourd'hui de bien méchante humeur, fit Veltchaninov, d'un ton fâché.

— Et pourquoi ne serais-je pas méchant comme tout le monde? S'écria Pavel Pavlovitch, en bondissant hors de son coin.

Il semblait n'avoir attendu qu'une occasion pour éclater.

— Vous êtes parfaitement libre! Dit Veltchaninov en souriant. Je pensais qu'il vous était arrivé quelque chose.

— Oui, il m'est arrivé quelque chose, s'écria l'autre, bruyamment, comme s'il en était fier.

— Et quoi donc?

Pavel Pavlovitch tarda un peu à répondre:

— Toujours notre ami Stepan Mikhailovitch qui fait des siennes!… Oui, parfaitement, Bagaoutov, le plus galant gentleman de Pétersbourg, le jeune homme du meilleur monde!

— Est-ce qu'il a encore refusé de vous recevoir?

— Pas du tout: cette fois on m'a reçu, j'ai été admis à le voir, à contempler ses traits… Seulement, ce n'étaient plus que les traits d'un mort.

— Comment? Quoi? Bagaoutov est mort? Fit Veltchaninov avec un

étonnement profond, bien qu'il n'y eût rien là qui dût l'étonner si fort.

— Parfaitement! Lui-même!… Ah! Le brave, l'unique ami de six années!… C'est hier vers midi qu'il est mort, et je n'en ai rien su!… Qui sait? Peut-être est-il mort à l'instant même où j'allais prendre de ses nouvelles! On l'enterre demain; il est déjà enseveli. Il est dans un cercueil de velours pourpre, à galons d'or… Il est mort d'un accès de fièvre chaude… On m'a laissé entrer, j'ai pu revoir ses traits. Je me suis présenté comme son ami véritable, c'est pour cela qu'on m'a laissé entrer… Voyez un peu, je vous prie, ce qu'il a fait de moi, ce cher ami de six années! C'est peut-être uniquement pour lui que je suis venu à Pétersbourg!

— Mais voyons, vous n'allez pas vous fâcher contre lui, fit Veltchaninov en souriant: vous ne pensez pas qu'il soit mort exprès!

— Comment donc! Mais j'ai beaucoup de compassion pour lui, le très cher ami!… Tenez, voici tout ce qu'il était pour moi.

Et tout à coup, de la façon la plus inattendue, Pavel Pavlovitch porta deux doigts a son front chauve, et, les dressant de chaque côté, il se mit à rire, d'un rire calme, prolongé. Il resta ainsi toute une demi-minute, regardant avec une insolence méchante droit dans les yeux de Veltchaninov. Celui-ci fut stupéfait, comme s'il voyait un spectre; mais sa stupéfaction ne dura qu'un instant; un sourire railleur, froidement provocant, se dessina lentement sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? Demanda-t-il nonchalamment, en traînant ses mots.

— Cela veut dire… ce que vous savez bien! Répondit Pavel Pavlovitch, en ôtant enfin ses doigts de son front.

Tous deux se turent.

— Vous êtes vraiment un homme de cœur! Reprit Veltchaninov.

— Pourquoi donc? Parce que je vous ai montré cela?… Savez-vous? Alexis Ivanovitch, vous feriez beaucoup mieux de m'offrir quelque chose. Je vous ai donné à boire, à T…, pendant une année entière, sans manquer un jour… Faites donc apporter une bouteille, j'ai le gosier sec.

— Avec plaisir; vous auriez dû le dire plus tôt… Que prenez-vous?

— Ne dites pas vous, dites nous: il faut que nous buvions ensemble,

n’est-ce pas?

Et Pavel Pavlovitch le regardait, droit dans les yeux, d’un air de défi, avec une sorte d’inquiétude bizarre.

— Du champagne?

— Évidemment. Nous n’en sommes pas encore à l’eau-de-vie.

Veltchaninov se leva sans se presser, sonna Mavra, et lui donna l’ordre.

— Nous boirons à notre heureuse et joyeuse réunion, après neuf ans de séparation! — s’écria Pavel Pavlovitch, avec un éclat de rire absurde et qui avorta. — Maintenant c’est votre tour, c’est vous qui restez mon seul véritable ami! Fini, Stepan Mikhailovitch Bagaoutov! C’est comme dit le poète:

C’en est fait du grand Patrocle,
Le vil Thersite est encore vivant!

Et, en prononçant le nom de Thersite, il se désignait lui-même du doigt.

«Allons donc, animal! Explique-toi plus vite car je n’aime pas les sous-entendus», pensait Veltchaninov. La colère bouillait en lui, et il avait grand-peine à se contenir.

— Mais voyons, dites-moi, fit-il avec humeur, si vous avez des griefs certains contre Stepan Mikhailovitch (il ne l’appelait plus tout simplement Bagaoutov), vous devriez ressentir une joie très vive de la mort de votre offenseur; pourquoi donc semblez-vous en être fâché?

— De la joie? Quelle joie! Pourquoi de la joie?

— Ma foi, j’en juge en me mettant à votre place.

— Ha! Ha! à ce compte vous vous trompez fort sur mes sentiments. Le sage l’a dit: «Un ennemi mort, c’est bien; un ennemi vivant, c’est encore mieux…» Ha! Ha!

— Mais enfin vous l’avez vu vivant, chaque jour pendant cinq ans, je pense, et vous avez eu tout le temps de le contempler, fit Veltchaninov, d’une manière méchante et agressive.

— Mais est-ce que je savais, est-ce que je savais, alors? — s’écria vivement Pavel Pavlovitch, bondissant de nouveau de son coin; et l’on eût dit

qu'il ressentait une joie à voir venir enfin la question qu'il attendait depuis longtemps; — mais voyons, Alexis Ivanovitch, pour qui donc me prenez-vous?

Et dans son regard brilla soudain une expression toute nouvelle, tout imprévue, qui transfigura tout d'un coup son visage jusque-là tordu par un ricanement mauvais et repoussant.

— Comment! Vous ne saviez rien! Fit Veltchaninov tout stupéfait.

— Ah! Vraiment, vous vous imaginez que j'avais su! Ah ces Jupiter! Pour vous autres, un homme n'est guère plus qu'un chien, et vous croyez tout le monde fait sur le modèle de vos misérables petites natures!… Voilà pour vous! Attrapez!

Il frappa violemment du poing sur la table, mais tout aussitôt il s'effara lui-même de tant de bruit, il regarda autour de lui, d'un œil craintif.

Veltchaninov avait repris toute son assurance.

— Écoutez, Pavel Pavlovitch, il m'est parfaitement indifférent, convenez-en, que vous ayez su ou non. Si vous ne l'avez pas su, cela vous fait honneur, évidemment, bien que… Au reste je ne comprends même en aucune façon pourquoi vous m'avez pris pour confident.

— Ce n'est pas pour vous… ne vous fâchez pas… ce n'est pas pour vous… bégaya Pavel Pavlovitch, les yeux à terre.

Mavra entra, apportant le champagne.

— Ah, le voici! — s'écria Pavel Pavlovitch, visiblement enchanté de la diversion. — Des verres, petite mère, des verres! Parfait!… Bien, c'est tout ce qu'il nous faut. Il est débouché? Admirable, charmante créature! Très bien, vous pouvez nous laisser.

Il avait repris courage; de nouveau il regarda Veltchaninov en face, d'un air audacieux.

— Avouez donc, fît-il en ricanant, que tout cela vous intrigue terriblement, que tout cela est loin de vous être «parfaitement indifférent», comme vous avez bien voulu le dire, et que vous seriez attrapé si je me levais à l'instant même et si je m'en allais, sans rien vous expliquer.

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur; je ne serais pas attrapé le moins du monde.

«Tu mens!» disait le sourire de Pavel Pavlovitch.

— Eh bien alors, buvons!

Et il remplit les verres.

— Buvons, reprit-il en levant son verre, à la santé posthume de ce pauvre ami, Stepan Mikhailovitch.

— Je ne boirai pas sur un toast pareil, dit Veltchaninov, qui posa son verre.

— Mais pourquoi donc? C'est un charmant petit toast.

— Voyons, vous étiez ivre en venant?

— Peuh! J'avais bu un peu. Pourquoi cela?

— Oh! Rien de particulier; seulement j'avais cru voir, la nuit passée, et surtout ce matin, que vous aviez un regret sincère de la mort de Natalia Vassilievna.

— Et qui donc vous dit que mon regret est moins sincère à présent? Fit Pavel Pavlovitch en bondissant de nouveau, comme mû par un ressort.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire; mais enfin reconnaissez vous-même que vous avez pu vous tromper sur le compte de Stepan Mikhailovitch, et cela a de l'importance.

Pavel Pavlovitch ricana et cligna de l'œil.

— Ah! Comme vous brûlez de savoir par quel procédé j'ai été instruit en ce qui concerne Stepan Mikhailovitch!

Veltchaninov rougit:

— Je vous répète encore que cela m'est égal.

«Si je le jetais dehors avec sa bouteille?» songeait-il. Et sa colère montait, et son visage s'empourprait.

— Allons! Tout cela n'a pas d'importance, fit Pavel Pavlovitch, comme s'il voulait lui redonner du courage. Et il se remplit son verre.

— Je vais vous expliquer de suite comment j'ai tout appris, et satisfaire votre ardente curiosité… car vous êtes un homme ardent, Alexis Ivanovitch, un homme terriblement ardent! Ha! Ha! Seulement, donnez-moi une cigarette, puisque depuis le mois de mars…

— Voici.

— Eh! Oui, c'est depuis le mois de mars que je me suis gâté, Alexis

Ivanovitch, et voici comment tout cela est arrivé. Écoutez. La phtisie, vous le savez bien, cher ami — il devenait de plus en plus familier —, la phtisie est une très curieuse maladie. Le plus souvent le phtisique meurt sans presque s'en douter. Je vous dirai que, cinq heures avant la fin, Natalia Vassilievna projetait encore d'aller voir, quinze jours plus tard, une tante à elle, qui demeurait à quarante verstes de là. D'autre part, vous connaissez certainement l'habitude, ou, pour mieux dire, la manie qu'ont beaucoup de femmes, et peut-être aussi beaucoup d'hommes, la manie de conserver les vieilles correspondances amoureuses… Le plus sûr, n'est-ce pas, c'est de les jeter au feu? Eh bien, non, le moindre chiffon de papier, il faut qu'elles le serrent précieusement dans des coffrets ou des nécessaires; même elles classent tout cela, bien numéroté, par années, par catégories, par séries. Je ne sais si elles y trouvent une consolation; mais il est certain qu'elles doivent y retrouver d'agréables souvenirs… Évidemment, lorsque, cinq heures avant la fin, elle projetait d'aller rendre visite à sa tante, Natalia Vassilievna ne songeait pas le moins du monde qu'elle allait mourir; elle n'y songeait même pas une heure avant, alors qu'elle demandait encore le docteur Koch. Il arriva ainsi qu'elle mourut, et que le coffret de bois noir incrusté de nacre et d'argent resta là, dans son bureau. Et c'était un charmant coffret, avec une mignonne petite clef, un coffret de famille, qui lui venait de sa grand-mère. Eh bien! C'est dans ce petit coffret qu'il y avait tout, mais tout, ce qui s'appelle tout: tout sans exception, tout depuis vingt ans, classé par années et par jours. Et comme Stepan Mikhailovitch avait un goût très prononcé pour la littérature, il y avait bien dans la boîte cent lettres de sa composition, de quoi faire une nouvelle très passionnée, pour une revue; — il est vrai que cela avait duré cinq ans. — Quelques lettres étaient annotées de la main de Natalia Vassilievna… C'est agréable pour un mari, ne trouvez-vous pas?

Veltchaninov réfléchit un moment, et se rappela que jamais il n'avait écrit à Natalia Vassilievna la moindre lettre ni le moindre billet. De Pétersbourg il avait écrit deux lettres, mais elles étaient adressées aux deux époux, comme il avait été convenu. Il n'avait pas même répondu à la dernière lettre de Natalia Vassilievna, celle qui lui avait donné congé.

Quand il eut fini son récit, Pavel Pavlovitch se tut une minute entière,

avec son sourire insolent et interrogatif.

— Pourquoi donc ne répondez-vous pas à ma petite question? Fit-il avec insistance.

— Quelle petite question?

— Relativement aux sentiments agréables qu'éprouve un mari en découvrant la cassette.

— Eh! Que m'importe! Fit d'un air agité Veltchaninov, qui se leva et marcha de long en large par la chambre.

— Je parie que vous vous dites en ce moment: «L'animal, qui de lui-même fait montre de son déshonneur!» Ha! Ha! Quel homme dégoûté vous faites!

— Je ne songe à rien de tel. Bien au contraire. Vous êtes extrêmement excité par la mort de l'homme qui vous a offensé, et puis, vous avez bu beaucoup de vin. Je ne vois rien là qui soit extraordinaire; je comprends parfaitement pourquoi vous teniez à ce que Bagaoutov vécût, et j'apprécie fort bien votre désappointement, mais…

— Et pourquoi donc, à votre avis, tenais-je tant à ce que Bagaoutov vécût?

— Cela, c'est votre affaire.

— Je parie que vous pensiez à un duel?

— Le diable vous emporte! S'écria Veltchaninov, de moins en moins maître de lui, ce que je pensais, c'est qu'un homme comme il faut… dans un cas de ce genre, ne s'abaisse pas aux bavardages saugrenus, aux grimaces stupides, aux gémissements ridicules et aux sous-entendus répugnants qui ne font que dégrader celui qui en use — mais qu'il agit franchement, ouvertement, sans réticences… en homme comme il faut!

— Ha! Ha! Et alors, je ne suis pas, moi, un homme comme il faut?

— Cela, encore une fois, c'est votre affaire… mais enfin pourquoi diable, après cela, aviez-vous tant besoin que Bagaoutov vécût?

— Pourquoi? Mais quand ce ne serait que pour le voir, le cher ami! Nous aurions fait chercher une bouteille, et nous l'aurions bue ensemble.

— Il aurait refusé de boire avec vous.

— Mais pourquoi donc? Noblesse oblige[89]! — Vous buvez bien avec

moi; pourquoi aurait-il été plus délicat?

— Moi? Je n'ai pas bu avec vous.

— Et pourquoi donc, tout à coup, tant d'orgueil?

Veltchaninov éclata de rire, d'un rire nerveux et agité.

— Oh! Mais décidément, vous êtes véritablement féroce! Et moi qui croyais que vous étiez tout bonnement un «éternel mari»!

— Comment, un «éternel mari»? Qu'entendez-vous par là? Fit Pavel Pavlovitch, qui dressa l'oreille.

— Oh rien, un type de mari. C'est trop long à raconter. Et puis voyons, il faut vous en aller; il est temps; vous m'ennuyez!

— Et pourquoi «féroce»? Vous avez dit «féroce».

— Je vous ai dit, en manière de plaisanterie, que vous êtes véritablement féroce.

— Qu'entendez-vous par là? Je vous en prie, Alexis Ivanovitch, dites-le-moi, pour l'amour de Dieu ou pour l'amour du Christ!

— Allons, en voilà assez! S'écria Veltchaninov avec colère: il est temps, allez-vous-en!

— Non, pas encore assez! Fit Pavel Pavlovitch, d'une voix vibrante. Il est possible que je vous ennuie, mais je ne m'en irai pas ainsi, parce qu'avant de m'en aller je veux boire avec vous, trinquer avec vous. Buvons, et puis je m'en irai, mais pas avant!

— Voyons, Pavel Pavlovitch, vous en irez-vous au diable, oui ou non?

— J'irai au diable, mais quand nous aurons bu! Vous avez dit que vous ne vouliez pas boire avec moi; eh bien, moi, je veux que vous buviez avec moi!

Il ne ricanait plus, ne dissimulait plus. Dans tous les traits de son visage, il s'était fait une transformation si complète que Veltchaninov en fut stupéfait.

— Allons donc, Alexis Ivanovitch, buvons; allons, vous ne me le refuserez pas! Continua Pavel Pavlovitch en lui saisissant fortement la main et en fixant sur lui un regard étrange.

Maintenant, il s'agissait à présent d'autre chose que d'un verre de vin.

— Enfin, si vous le voulez, murmura l'autre; mais, vous voyez, il n'y a plus que le fond…

— Il en reste juste deux verres et le fond n'est pas trouble; allons, buvons et trinquons! Ayez la bonté de prendre votre verre.

Ils trinquèrent et burent.

— Eh bien, à présent… puisqu'il en est ainsi… Ah!…

Pavel Pavlovitch prit son front dans sa main et resta ainsi quelques instants. Veltchaninov attendait; il croyait que, cette fois, l'autre allait tout dire, jusqu'au dernier mot. Mais Pavel Pavlovitch ne dit rien. Il regardait Veltchaninov paisiblement, la bouche tordue dans un sourire grimaçant et sarcastique.

— Enfin, que voulez-vous de moi, ivrogne? Vous vous moquez de moi! S'écria Veltchaninov d'une voix furieuse, en frappant du pied.

— Ne criez pas, ne criez pas, pourquoi crier? Dit l'autre, très vite, en le calmant du geste. Je ne me moque pas!… Ah! Savez-vous ce que vous êtes, ce qu'à présent vous êtes pour moi?

Et d'un mouvement rapide il lui prit la main et la baisa. Veltchaninov n'eut pas le temps de la retirer.

— Voilà ce que vous êtes pour moi, à présent. Et maintenant je m'en vais à tous les diables!

— Attendez, restez! S'écria Veltchaninov, j'oubliais de vous dire…

Pavel Pavlovitch était déjà près de la porte; il revint.

— Voyez-vous, dit Veltchaninov, d'une voix presque basse, très vite, en rougissant et en détournant les yeux, — il est convenable que vous alliez demain, sans faute, chez les Pogoreltsev, pour faire leur connaissance et les remercier… mais sans faute!…

— Certainement, sans faute! C'est trop naturel, répondit Pavel Pavlovitch avec un empressement inaccoutumé, en faisant signe de la main qu'il était superflu d'insister.

— D'autant plus que Lisa est très désireuse de vous voir. Je lui ai promis…

— Lisa? Répéta Pavel Pavlovitch, Lisa? Savez-vous ce qu'elle a été pour moi, Lisa, ce qu'elle a été et ce qu'elle est? (Et il criait, comme transporté.) Mais tout cela… tout cela, c'est pour plus tard… Pour le moment, ce n'est pas assez que vous ayez bu avec moi, Alexis Ivanovitch, me faut absolument

une autre satisfaction…

Il posa son chapeau sur une chaise, et de nouveau, comme tout à l'heure, un peu haletant, il regarda Veltchaninov bien en face.

— Embrassez-moi, Alexis Ivanovitch, dit-il brusquement.

— Vous êtes ivre! Cria l'autre qui recula.

— Ivre! Mon Dieu oui, mais ce n'est pas la question: embrassez-moi, Alexis Ivanovitch… Ah! Il faut que vous m'embrassiez! Je vous ai bien baisé la main, moi, à l'instant!

Veltchaninov resta un moment silencieux, comme s'il eût reçu un coup de trique sur la tête. Puis, d'un geste brusque, il se pencha vers Pavel Pavlovitch, qui était là, tout contre lui, et l'embrassa sur les lèvres, qui sentaient horriblement le vin. Tout cela fut si rapide, si étrange, qu'il ne sut jamais si vraiment il l'avait embrassé.

— Ah! Maintenant… maintenant!… —s'écria Pavel Pavlovitch dans un transport d'ivrogne, les yeux brillants; — ah! Voyez-vous, c'est que je me disais: «Comment! Alors lui aussi? Mais alors, si c'est vrai, à qui donc croire?»

Et il fondit en larmes.

— Alors, vous comprenez quel ami vous êtes à présent pour moi!…

Et il prit son chapeau, et s'enfuit. Veltchaninov resta quelques instants debout, cloué sur place, comme après la première visite de Pavel Pavlovitch.

«Bah! C'est un ivrogne et un grotesque! Pas autre chose, bien certainement!» appuya-t-il énergiquement, quand il se fut déshabillé, et qu'il se mit au lit.

VIII
LISA EST MALADE

Le lendemain matin, en attendant Pavel Pavlovitch, qui avait promis d'être exact, pour aller chez les Pogoreltsev, Veltchaninov se promena par la chambre, prit son café, fuma et songea: à tout instant, il se faisait l'effet d'un homme qui, au réveil, se souvient que la veille il a reçu un soufflet. «Hum!… il sait parfaitement bien ce qui en est, et il veut se venger de moi en se servant de Lisa!» pensait-il, et il prenait peur.

La figure délicate et triste de l'enfant surgit devant lui. Le cœur lui battait à l'idée qu'aujourd'hui même, bientôt, dans deux heures, il verrait sa Lisa. «Il n'y a pas de doute, conclut-il avec feu, c'est là dorénavant toute ma vie, et mon unique but. Que me font tous les soufflets et tous les retours sur le passé!… À quoi a servi ma vie jusqu'à ce jour? Du désordre et du chagrin… Mais, à présent, tout est changé: c'est autre chose!»

Eh dépit de son exaltation, les préoccupations l'envahissaient de plus en plus.

«Il se vengera de moi par Lisa, c'est clair! Et il se vengera sur Lisa. C'est par elle qu'il m'atteindra… Hum!… certainement je ne tolérerai plus ses incartades d'hier! — Et il rougit à ce souvenir. — Mais il n'arrive toujours pas, et il est midi!»

Il l'attendit encore, jusqu'à midi et demi, et son angoisse grandissait. Pavel Pavlovitch n'arrivait pas. Enfin, l'idée que, s'il ne venait pas, c'était uniquement pour ajouter encore à ses incartades de la veille, cette idée, qui revenait depuis longtemps au fond de son âme, s'empara de lui entièrement, et le bouleversa. «Il sait qu'il me tient: comment puis-je à présent me présenter devant Lisa, sans lui!»

Enfin il ne put y résister: à une heure, il se fit conduire vivement à Pokrov. On lui dit que Pavel Pavlovitch n'avait pas couché chez lui, qu'il était rentré le matin à neuf heures, qu'il ne s'était guère arrêté plus d'un quart d'heure, et qu'il était reparti. Veltchaninov écoutait les explications de la

servante, debout devant la porte de Pavel Pavlovitch, dont il tourmentait machinalement le bouton. Quand elle eut fini, il cracha, lâcha la porte, et demanda qu'on le conduisît auprès de Maria Sysoevna. Celle-ci, ayant appris qu'il était là, accourait au même instant.

C'était une excellente femme, «une femme à sentiments très généreux», comme disait d'elle Veltchaninov, lorsqu'il raconta dans la suite à Klavdia Petrovna sa conversation avec elle. Tout de suite, après lui avoir demandé des nouvelles de l'enfant, elle se laissa aller à bavarder sur le compte de Pavel Pavlovitch, Comme elle disait, «n'eût été la petite», elle l'aurait envoyé promener depuis longtemps. Déjà on l'avait transporté de l'hôtel dans le pavillon à cause du désordre de sa vie. Vraiment, c'est un crime, d'amener chez soi des filles, quand on a une enfant d'âge à comprendre!… Et il lui crie, alors: «Tiens, c'est elle qui sera ta mère quand je voudrai!» Figurez-vous que la femme qu'il avait amenée lui a elle-même craché au visage de dégoût. Et il lui dit encore d'autres fois: «Toi, tu n'es pas ma fille, tu es une bâtarde.»

— Comment! Fit Veltchaninov épouvanté.

— Je l'ai entendu de mes oreilles. C'est un ivrogne, qui ne sait ce qu'il dit, c'est vrai; mais enfin tout cela ne doit pas se dire devant une enfant! Elle a beau être petite, tout cela lui entre dans l'esprit, et y reste! La petite pleure; je le vois bien, elle souffre extrêmement. Il y a quelques jours, il y a eu chez nous un malheur: quelqu'un, un commissaire, à ce qu'on disait, est venu louer une chambre, un soir; le lendemain matin, il s'était pendu. On a dit qu'il avait perdu au jeu. Le monde s'attroupe. Pavel Pavlovitch n'était pas chez lui; la petite, pas surveillée, sort; moi-même je vais dans le corridor, parmi les gens, et je la vois, de l'autre côté, qui regarde le pendu, d'un air bizarre. Je l'ai emmenée au plus vite. Et, figurez-vous, la voilà qui se met à trembler de fièvre, qui devient toute noire, et, à peine rentrée, qui tombe à terre, toute raide. Je l'ai frictionnée, je lui ai tapé dans les mains, j'ai eu grand-peine à la faire revenir à elle. C'est du haut mal, n'est-ce pas? C'est de ce moment-là qu'elle a commencé à traîner. Quand le père rentre, il apprend tout cela; il commence par la pincer très fort — car, voyez-vous, il aime mieux la pincer que la battre —; puis il se verse un bon coup de vin, et puis, le voilà qui revient sur elle, et qui lui dit, pour l'effrayer: «Moi aussi, je vais me pendre,

et c'est à cause de toi que je me pendrai; tiens, c'est avec cette corde que je me pendrai;» et qui fait un nœud, devant elle. Et alors la petite a perdu la tête, s'est jetée sur lui, s'est cramponnée à lui, de ses petites mains, et lui a crié: «Je ne le ferai plus! Je ne le ferai plus!» Ah! C'est une pitié!

Veltchaninov s'attendait à des choses bien étranges, mais ce récit le consterna si fort qu'il ne pouvait croire que ce fût vrai. Maria Sysoevna lui raconta encore beaucoup d'autres faits: une fois, par exemple, si elle ne s'était trouvée là, Lisa se serait peut-être jetée par la fenêtre. Quand il quitta Maria Sysoevna, il était comme ivre: «Je le tuerai, comme un chien, d'un coup de bâton sur la tête!» répétait-il à part lui.

Il prit une voiture, et se fit conduire chez les Pogoreltsev. Avant d'arriver hors de ville, la voiture dut s'arrêter à un carrefour, proche d'un petit pont sur lequel défilait un long enterrement. Les abords du pont étaient encombrés par des équipages qui stationnaient; et une foule compacte était là, qui regardait. L'enterrement était riche, la file des voitures était longue. Tout à coup, dans une de ces voitures, Veltchaninov vit apparaître la figure de Pavel Pavlovitch. Il n'en aurait pas cru ses yeux, si l'autre ne se fût penché par la portière, et ne l'eût salué de la main, avec un sourire. Évidemment, il était enchanté de la rencontre. Veltchaninov sauta à terre, et, en dépit de la foule et des agents, se glissa jusqu'à la portière de la voiture, qui déjà s'engageait sur le pont. Pavel Pavlovitch était seul.

— Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu? Cria Veltchaninov; comment êtes-vous ici?

— Je rends les derniers devoirs… ne criez pas, ne criez pas!… je rends les derniers devoirs, dit Pavel Pavlovitch, avec un clignement d'œil joyeux, j'accompagne la dépouille mortelle de mon très excellent ami Stepan Mikhailovitch.

— Tout cela est absurde, ivrogne stupide! Cria encore plus fort Veltchaninov, un moment interloqué. — Allons, descendez tout de suite, et venez avec moi: allons, tout de suite!

— Pas possible… c'est un devoir…

— Je vais vous emmener de force, hurla Veltchaninov.

— Et moi je crierai, je crierai! Dit Pavel Pavlovitch, avec son même éclat

de rire joyeux, comme si le jeu l'amusait, et en se renfonçant dans le coin de la voiture.

— Attention! Attention! Vous allez vous faire bousculer! Cria un agent.

Et, en effet, une voiture arrivait sur le pont, avec grand fracas, en sens inverse du cortège. Veltchaninov dut sauter de côté; d'autres équipages et la foule le rejetèrent plus loin. Il cracha de dépit et retourna à sa voiture.

«C'est égal, de toute façon il n'aurait pas été possible de l'emmener dans cet état!» songea-t-il, inquiet, et en plein désarroi.

Lorsqu'il eut raconté à Klavdia Petrovna les histoires de Maria Sysoevna et l'étrange rencontre de cet enterrement, elle resta pensive:

— J'ai peur pour vous, lui dit-elle, il faut que vous rompiez toutes relations avec cet homme, et le plus tôt sera le mieux.

— Bah! C'est un ivrogne et un grotesque, et voilà tout! S'écria Veltchaninov avec emportement. Moi, j'aurais peur de lui? Et comment voulez-vous que je rompe toutes relations avec lui, du moment qu'il y a Lisa! N'oubliez pas Lisa!

Lisa était couchée, très malade. La fièvre l'avait prise la veille au soir, et l'on attendait le médecin réputé, qu'on avait envoyé chercher à la ville de grand matin. Veltchaninov en fut complètement bouleversé. Klavdia Petrovna le mena auprès de la malade.

— Je l'ai observée hier très attentivement, lui dit-elle avant d'entrer: elle est fière, et d'humeur triste; elle est honteuse d'être ici, abandonnée par son père: c'est, à mon avis, toute sa maladie.

— Comment! Abandonnée? Pourquoi pensez-vous qu'il l'a abandonnée?

— Oh! Le seul fait qu'il l'a laissée venir ici, dans une maison tout à fait inconnue, avec un homme… presque également inconnu, ou tout au moins…

— Mais c'est moi-même qui l'ai prise, qui ai dû la prendre de force; je ne vois pas…

— Mon Dieu, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de Lisa, qui est une enfant, et qui voit les choses ainsi… Pour mon compte, je suis certaine qu'il ne viendra jamais.

Lorsqu'elle vit que Veltchaninov était venu seul, Lisa ne fut pas surprise; elle sourit tristement, et tourna vers le mur sa petite tête toute brûlante de

fièvre. Elle ne répondit rien aux timides paroles de consolation ni aux chaudes promesses de Veltchaninov, qui s'engagea à lui amener son père le lendemain, sans faute. Lorsqu'il l'eut quittée, il fondit en larmes.

Le médecin n'arriva que le soir. Quand il eut examiné la malade, il effraya tout le monde dès le premier mot, en disant qu'on aurait dû l'appeler plus tôt. Lorsqu'on lui affirma qu'elle n'avait commencé à souffrir que la veille au soir, il ne voulut pas le croire d'abord.

— Tout dépend de la manière dont se passera la nuit, conclut-il.

Il rédigea son ordonnance et partit, en promettant d'être là le lendemain aussitôt que possible. Veltchaninov voulait absolument rester pour la nuit; mais Klavdia Petrovna le supplia de faire encore une tentative «pour amener cette brute».

— Cette fois, dit Veltchaninov avec exaltation, cette fois il viendra, quand il faudrait le ficeler, et l'apporter!

L'idée de le ligoter et de l'apporter comme un ballot s'empara de lui jusqu'à l'obséder.

— Maintenant, c'est fini, je ne me sens plus le moins du monde coupable envers lui! Dit-il à Klavdia Petrovna en prenant congé d'elle. Je renie toutes mes niaiseries sentimentales et toutes mes pleurnicheries d'hier, ajoutait-il, indigné.

Lisa était étendue, les yeux fermés, et semblait dormir; elle paraissait aller mieux. Lorsque Veltchaninov se pencha sur elle, avec précaution, pour mettre, avant de partir, un baiser discret sur quelque chose d'elle, ne fût-ce que le bord de sa robe, tout à coup elle ouvrit les yeux, comme si elle l'avait attendu, et lui dit tout bas:

— Emmenez-moi!

C'était une prière douce et triste, où il ne restait rien de l'irritation exaltée de la veille, mais dans laquelle on sentait comme de la résignation, comme la certitude que la prière ne serait pas exaucée. Quand Veltchaninov, désespéré, se mit à lui expliquer que c'était impossible, elle ferma les yeux et ne dit plus rien, comme si elle ne l'entendait ni le voyait.

Lorsqu'il fut rentré en ville, il se fit conduire tout droit à Pokrov. Il était dix heures; Pavel Pavlovitch n'était pas chez lui. Veltchaninov l'attendit une

demi-heure, allant et venant par le corridor, dans un état d'impatience douloureuse. Maria Sysoevna finit par lui faire comprendre que Pavel Pavlovitch ne rentrerait pas avant le lendemain matin.

— Je viendrai donc au point du jour.

Et il partit pour rentrer chez lui.

Il fut satisfait lorsqu'en arrivant, il apprit de Mavra que l'étranger de la veille était là, à l'attendre, depuis dix heures.

— Il a bu du thé chez nous, et puis il a fait chercher du vin, du même qu'hier, et il a donné un billet de cinq roubles.

IX
VISION

Pavel Pavlovitch s'était confortablement installé. Il s'était assis sur la même chaise que la veille, fumait une cigarette et venait de verser le quatrième et dernier verre de la bouteille. La théière et la tasse encore à demi pleine étaient là près de lui, sur la table. Son visage empourpré rayonnait de satisfaction. Il avait enlevé son habit et restait en gilet.

— Vous m'excusez, mon très cher ami? — fit-il en apercevant Veltchaninov, et il se leva pour remettre son habit; — je l'avais ôté pour être plus à l'aise…

Veltchaninov vint à lui, l'air menaçant:

— Êtes-vous tout à fait ivre? Peut-on encore se faire comprendre?

Pavel Pavlovitch hésita un moment.

— Mon Dieu… non… pas tout à fait… J'ai rendu les derniers devoirs au défunt, et… non, pas tout à fait.

— Êtes-vous en état de me comprendre?

— Mais c'est précisément pour cela que je suis ici, pour vous comprendre…

— En ce cas, reprit Veltchaninov d'une voix étranglée par la colère, en ce cas je commencerai par vous dire tout net que vous êtes un misérable.

— Si vous commencez par là, par où diable finirez-vous? Fit Pavel Pavlovitch qui, manifestement, prenait peur.

Mais Veltchaninov poursuivit sans l'entendre:

— Votre fille se meurt, elle est très malade. L'avez-vous abandonnée, oui ou non?

— Mourante?… vraiment?…

— Elle est malade, très malade, dangereusement malade.

— Oh! Une simple crise, peut-être…

— Allons! Ne dites pas de bêtises. Elle est dangereusement malade. Vous auriez dû y aller déjà, quand ce ne serait que…

— Pour remercier de l'hospitalité? Eh oui! Je ne le sais que trop! Alexis Ivanovitch, mon cher, mon parfait ami, — bégayait-il, en lui prenant la main dans ses deux mains, avec un attendrissement d'ivrogne, les larmes aux yeux, comme s'il implorait son pardon, — Alexis Ivanovitch, ne criez pas, ne criez pas… Que je meure, que je tombe à l'instant dans la Neva… À quoi bon, dans les circonstances présentes?… Quant à ce qui est des Pogoreltsev, il sera toujours temps…

Veltchaninov se ressaisit et parvint à se dominer.

— Vous êtes ivre, et je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit-il durement. Je suis toujours disposé à m'expliquer avec vous, et je tiens à le faire le plus tôt possible… J'allais précisément… Mais, avant tout, voici ce que je décide: vous allez passer la nuit ici. Demain matin je vous emmènerai, et nous irons. Je ne vous lâcherai pas, — cria-t-il d'une voix tonnante; — je vous ligoterai et je vous y porterai de mes propres mains!… Voyons, ce divan fera votre affaire?

Et il désignait un divan large et moelleux, qui faisait pendant, contre le mur d'en face, à celui sur lequel il couchait lui-même.

— Mais, je vous en prie, n'importe où…

— Pas n'importe où, sur ce divan! Tenez, voici des draps, une couverture, un oreiller… (Veltchaninov prit tout cela dans une armoire, et le jeta vivement à Pavel Pavlovitch qui tendait les bras, l'air résigné); allons, faites votre lit, et tout de suite!

Pavel Pavlovitch restait là, debout au milieu de la chambre, les bras chargés, comme indécis, avec un large sourire d'ivrogne sur sa face d'ivrogne; à une seconde injonction de Veltchaninov, qui grondait, il se mit à la besogne précipitamment. Il écarta la table, et, tout soufflant, déplia et disposa les draps. Veltchaninov vint l'aider; il était satisfait de la docilité et de l'ahurissement de son hôte.

— Achevez de vider votre verre et couchez-vous, — ordonna-t-il; il sentait qu'il fallait commander. — C'est vous qui avez fait chercher du vin?

— Eh! Oui, c'est moi… C'est que, Alexis Ivanovitch, je savais bien que vous ne consentiriez plus à en envoyer chercher.

— C'est bien, que vous ayez compris cela, mais il y a autre chose encore

qu'il faut que vous compreniez. Je vous déclare que ma résolution est prise: je ne supporterai plus toutes vos grimaces, ni toutes vos caresses d'ivrogne!

— Oh! Mais croyez-le bien, Alexis Ivanovitch, fit l'autre en souriant, je comprends à merveille que tout cela n'était possible qu'une seule fois.

À cette réponse, Veltchaninov, qui marchait par la chambre, s'arrêta brusquement devant Pavel Pavlovitch, l'air solennel.

— Pavel Pavlovitch, parlez franc! Vous êtes intelligent, je le répète, mais je vous déclare que vous faites fausse route. Parlez franc, agissez ouvertement, et, je vous en donne ma parole d'honneur, je répondrai à toutes vos questions.

Pavel Pavlovitch sourit de nouveau de son large sourire, qui suffisait à exaspérer Veltchaninov.

— Voyons! Pas de cachotteries! Je vois clair jusqu'au fond de vous. Je vous le répète: je vous donne ma parole d'honneur que je répondrai à tout, et que vous recevrez de moi toutes les satisfactions possibles… je veux dire toutes les satisfactions, possibles ou non! Oh! Comme je voudrais que vous me comprissiez!

— Eh bien! Puisque vous avez tant de bonté, fit Pavel Pavlovitch d'un air circonspect, j'ai été extrêmement intrigué hier, quand vous vous êtes servi du mot «féroce»…

Veltchaninov cracha, et se remit à marcher, plus vivement, par la chambre.

— Oh! Non, Alexis Ivanovitch, ne crachez pas parce que je suis curieux de savoir cela: je suis venu exprès pour l'apprendre… Eh oui! Ma langue est mal pendue, aujourd'hui, mais vous serez très indulgent. J'ai lu quelque chose, dans une revue, au sujet des individus du type «féroce» et du type «débonnaire», cela m'est revenu ce matin… seulement, je ne me rappelle plus quoi, et, à vrai dire, je n'ai pas bien compris… Tenez, voici, par exemple, ce que je voudrais savoir: Stepan Mikhailovitch Bagaoutov était-il du type «féroce» ou du type «débonnaire»? Lequel des deux?

Veltchaninov se taisait toujours et continuait à marcher. Il s'arrêta brusquement, et parla avec rage:

— L'homme du type «féroce», c'est l'homme qui se serait empressé de

verser du poison dans le verre de Bagaoutov, au moment de boire avec lui le champagne en l'honneur de l'amitié si heureusement renouée, comme vous l'avez fait hier avec moi; mais un homme de cette espèce ne serait pas allé le conduire au cimetière, comme vous l'avez fait tout à l'heure, le diable sait pour quels motifs secrets, bas et vils, et se serait gardé de toutes vos grimaces malpropres, à vous!

— Bien sûr qu'il n'y serait pas allé, fit Pavel Pavlovitch; mais vraiment vous me traitez…

— L'homme du type «féroce», — poursuivit Veltchaninov, avec passion, sans rien entendre, — n'est pas homme à se donner Dieu sait quels airs, à poser pour le justicier exact et scrupuleux, à étudier son cas, en pédant, pour en tirer la matière d'une leçon, à pleurnicher, à grimacer, à se jeter au cou des gens, et à être satisfait de cet emploi de son temps!… Voyons, dites la vérité: est-il vrai que vous ayez voulu vous pendre?

— Oh! Vous savez, c'est bien possible, dans une heure d'ivresse… je ne me rappelle pas… Mais voyons, Alexis Ivanovitch, des gens comme nous ne peuvent pourtant pas se servir de poison! Outre que je suis un fonctionnaire bien noté, j'ai quelque argent, et il est bien possible que je songe à me remarier.

— Et puis, on risque les travaux forcés.

— Parfaitement! Et c'est très désagréable, bien qu'à présent le jury accorde volontiers les circonstances atténuantes. Tenez, Alexis Ivanovitch, il m'est revenu ce matin, pendant que j'étais dans ma voiture, une petite histoire très drôle, qu'il faut que je vous raconte. Vous parliez tout à l'heure de l'homme «qui se jette au cou des gens». Vous vous rappelez peut-être Semen Petrovitch Livtsov, qui est arrivé à T…de votre temps? Eh bien, il avait un frère cadet, un jeune beau de Pétersbourg, comme lui, qui était en fonction auprès du gouverneur de V… et était très apprécié. Il lui arriva un jour de se quereller avec Goloubenko, le colonel, dans une société; il y avait là des dames, et, parmi elles, la dame de son cœur. Il se sentit fort humilié, mais il avala l'offense, et ne dit mot. Peu après, Goloubenko lui souffla la dame de son cœur et la demanda en mariage. Que pensez-vous que fit Livtsov? Eh bien, il fit en sorte de devenir l'ami intime de Goloubenko; bien mieux, il

demanda à être garçon d'honneur; le jour du mariage, il tint son rôle; puis, quand ils eurent reçu la bénédiction nuptiale, il s'approcha du marié pour le féliciter et l'embrasser, et alors, devant toute la noble société, devant le gouverneur, voilà mon Livtsov qui lui donne un grand coup de couteau dans le ventre et voilà mon Goloubenko qui tombe!… Son propre garçon d'honneur! C'est bien ennuyeux! Et puis ce n'est pas tout! Ce qu'il y a de bon, c'est qu'après le coup de couteau, le voilà qui se jette à droite et à gauche: «Hélas! Qu'ai-je fait là! Hélas! Qu'ai-je fait!» et qui sanglote, et qui s'agite, et qui se jette au cou de tout le monde, des dames aussi: «Hélas, qu'ai-je fait là!»… Ha! Ha! Ha! C'était à crever de rire. Il n'y avait que le pauvre Goloubenko, qui faisait pitié; mais enfin il s'en est tiré.

— Je ne vois pas du tout pourquoi vous me racontez cette histoire, fit Veltchaninov, sèchement, les sourcils froncés.

— Mais uniquement à cause du coup de couteau, dit Pavel Pavlovitch, toujours riant. Voilà un morveux qui, de terreur, manque à toutes les convenances, se jette au cou des dames, en présence du gouverneur… et tout cela n'empêche qu'il lui a très bien appliqué son coup de couteau, et qu'il a fait ce qu'il voulait faire!… C'est uniquement pour cela que je vous le raconte.

— Allez au diable, — hurla Veltchaninov d'une voix toute changée, comme si quelque chose s'était brisé en lui, — allez au diable avec vos sous-entendus, fourbe que vous êtes; vous voulez me faire peur, gredin, lâche… lâche… lâche! Cria-t-il, hors de lui, soufflant après chaque mot.

Pavel Pavlovitch, du coup, fut comme transfiguré. Son ivresse disparut; ses lèvres tremblèrent.

— Alors, c'est vous, Alexis Ivanovitch, vous, qui me traitez de lâche, moi?

Veltchaninov revenait à lui.

— Je suis tout prêt à vous faire des excuses, dit-il après un moment de réflexion qui le terrifia, mais à une condition, c'est que vous-même, tout de suite, vous vous décidiez à agir ouvertement.

— À votre place, Alexis Ivanovitch, j'aurais fait des excuses sans conditions.

— Eh bien, soit!… (Il y eut encore un silence.) Je vous fais mes excuses; mais vous conviendrez vous-même, Pavel Pavlovitch, qu'après tout cela je puis me considérer comme étant quitte envers vous… je ne parle pas seulement du cas présent; je veux dire, en ce qui concerne toute l'affaire.

— Mais… quelle sorte de comptes peut-il y avoir entre nous? Fit Pavel Pavlovitch, en souriant, le regard à terre.

— Eh bien, s'il en est ainsi, tant mieux, tant mieux! Allons, videz votre verre et couchez-vous, car je ne veux pas vous laisser partir…

— Ah oui! Le vin… dit Pavel Pavlovitch, un peu troublé.

Il s'approcha de la table, pour vider son verre. Peut-être avait-il déjà beaucoup bu; toujours est-il que sa main tremblait, et qu'il renversa une partie du vin sur le sol, sur sa chemise et sur son gilet. Pourtant il but jusqu'à la dernière goutte, comme s'il eût eu du regret à en laisser; puis il posa le verre sur la table, avec précaution, et alla docilement à son lit, pour se déshabiller.

— Mais ne vaut-il pas mieux… que je ne reste pas ici la nuit? Dit-il tout à coup.

Il avait déjà ôté l'une de ses bottes, et il la tenait entre ses mains.

— Pas du tout, cela ne vaudrait pas mieux! Répondit violemment Veltchaninov, qui marchait de long en large, sans le regarder.

L'autre acheva de se déshabiller, et se coucha. Un quart d'heure après, Veltchaninov se coucha également, et souffla la bougie.

Il commença à s'assoupir, sans trouver le calme. Quelque chose de nouveau, de plus confus encore que tout le reste, quelque chose qu'il n'avait pas prévu, l'oppressait maintenant, et, en même temps, il se sentait comme honteux de cette angoisse. Il allait s'endormir quand un bruit le réveilla. Il jeta aussitôt les yeux sur le lit de Pavel Pavlovitch. Il faisait noir dans la chambre (les rideaux étaient fermés), mais il crut voir que Pavel Pavlovitch n'était plus étendu, qu'il était assis sur son lit.

— Qu'avez-vous? Cria Veltchaninov.

— L'ombre! Dit Pavel Pavlovitch, après un silence, d'une voix sourde, à peine perceptible.

— Quoi donc, quelle ombre?

— Là, dans l'autre chambre, près de la porte, j'ai cru voir une ombre.

— L'ombre de qui? Demanda Veltchaninov, après un silence.

— De Natalia Vassilievna.

Veltchaninov sauta à bas de son lit, jeta un coup d'œil dans l'antichambre, puis dans la pièce voisine, dont la porte restait toujours ouverte. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, et les stores légers laissaient entrer un peu de lumière.

— Il n'y a rien du tout dans cette chambre; vous êtes ivre, couchez-vous! Dit Veltchaninov, qui se coucha et s'enveloppa de sa couverture.

Pavel Pavlovitch se recoucha, aussi, sans dire un mot.

— Vous est-il déjà arrivé de voir des ombres? Demanda soudain Veltchaninov, dix minutes plus tard.

— Une seule fois, dit Pavel Pavlovitch, d'une voix éteinte.

Puis le silence se fit de nouveau.

Veltchaninov ne savait au juste s'il dormait ou non. Une heure se passa, puis tout à coup il tressaillit: était-ce encore un bruit qui l'avait réveillé, il n'en savait rien, mais il lui sembla qu'il y avait là, dans la nuit noire, quelque chose de blanc, debout, à quelque distance de lui, au milieu de la chambre. Il se dressa sur son séant et regarda, une minute entière.

— Est-ce vous, Pavel Pavlovitch? Dit-il d'une voix faible.

Cette voix altérée, dans le silence et les ténèbres, lui donna à lui-même une impression étrange.

Il n'obtint pas de réponse, mais il n'avait plus le moindre doute: il y avait quelqu'un là, debout.

— Est-ce vous, Pavel Pavlovitch? Répéta-t-il plus fort, tellement fort que Pavel Pavlovitch, s'il eût dormi tranquillement dans son lit, eût certainement été réveillé en sursaut et eût répondu.

Il ne vint pas de réponse, mais il lui sembla que la forme blanche, maintenant presque distincte, se mouvait, s'approchait de lui. Une chose étrange se passa: il eut tout à coup une sensation de quelque chose qui se rompait en lui, et il cria, de toutes ses forces, d'une voix rauque, étranglée, en étouffant presque à chaque mot:

— Ivrogne grotesque, si vous vous imaginez que vous allez me faire peur,

eh bien! Je me retournerai du côté du mur, je m'envelopperai tout entier, même la tête, dans ma couverture, et je ne bougerai pas, de toute la nuit… pour te montrer le cas que je fais de toi… Et vous aurez beau rester là, debout, jusqu'au matin, à prolonger cette farce… Et je crache sur vous!…

Et il cracha avec rage vers ce qu'il pensait être Pavel Pavlovitch; puis il se retourna, d'un mouvement brusque, vers le mur, s'enveloppa de sa couverture, et resta sans bouger, comme mort. Il se fit un silence terrible. Il ne savait, il ne pouvait savoir si le fantôme s'avançait vers lui, ou s'il restait immobile, et son cœur battait, battait, battait. Cinq minutes se passèrent, puis tout à coup il entendit, à deux pas de lui, la voix de Pavel Pavlovitch, faible et toute plaintive:

— C'est moi, Alexis Ivanovitch, je me suis levé pour chercher… (Et il nomma un objet indispensable.) Je n'en ai pas trouvé auprès de mon lit… j'ai voulu venir voir, très doucement près du vôtre.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit… lorsque j'ai appelé? Demanda Veltchaninov d'une voix étranglée, après un long silence.

— J'ai eu peur. Vous avez crié si fort… j'ai eu peur.

— Là, au coin, à gauche…, dans la petite table… Allumez la bougie…

— Oh! Maintenant ce n'est pas la peine… — fit Pavel Pavlovitch, d'une voix très douce, — je trouverai bien… pardonnez-moi, Alexis Ivanovitch, de vous avoir dérangé… je me suis senti tout à coup complètement ivre…

Veltchaninov ne répondit plus. Il resta couché, le visage tourné vers le mur, toute la nuit sans bouger. Voulait-il tenir son engagement, et lui prouver qu'il le méprisait? Il ne savait pas lui-même ce qui se passait en lui; la secousse avait été si violente qu'il en restait comme égaré, et il fut longtemps avant de pouvoir s'endormir. Lorsqu'il se réveilla, le lendemain à dix heures, il sursauta, et se trouva assis sur son lit, comme mû par un ressort… Mais Pavel Pavlovitch n'était plus dans la chambre! Le lit était vide, en désordre; il s'était enfui au petit jour.

— Je le savais bien! Dit Veltchaninov, en se frappant le front.

X
LE CIMETIÈRE

Le médecin avait prévu juste: l'état de Lisa empira plus que Veltchaninov et Klavdia Petrovna ne se l'étaient figuré la veille. Quand Veltchaninov arriva, le matin, la malade avait encore toute sa connaissance, bien qu'elle fût brûlante de fièvre; il jura plus tard qu'elle lui avait souri, et que même elle lui avait tendu sa petite main. Était-ce vrai, ou n'était-ce qu'une illusion consolante qu'il se donnait, il n'était plus temps de le vérifier: quand vint la nuit elle avait perdu connaissance, et elle resta ainsi jusqu'à la fin. Le dixième jour après son arrivée chez les Pogoreltsev, elle mourut.

Les journées qui précédèrent la mort furent affreuses pour Veltchaninov: les Pogoreltsev craignirent pour lui. Il passa auprès d'eux la plus grande partie de cette période d'angoisses. Durant les derniers jours, il resta des heures entières seul, n'importe où, dans un coin, sans penser à rien; Klavdia Petrovna venait parfois le distraire, mais il répondait à peine et parfois laissait voir que ces entretiens lui étaient pénibles. Elle n'eût pas cru qu'il souffrirait autant. Seuls les enfants parvenaient à le distraire; il riait même parfois avec eux; mais, à tout instant, il se levait, et allait sur la pointe des pieds voir la malade. Il lui sembla plusieurs fois qu'elle le reconnaissait. Il n'avait aucun espoir de la voir guérir, pas plus que personne, mais il ne pouvait s'éloigner de la chambre où elle se mourait, et il se tenait habituellement dans la pièce voisine.

Deux fois, au cours de cette période, il fut pris d'un besoin extrême d'agir. Il partit, courut à Pétersbourg, alla voir les médecins les plus réputés, et les réunit en consultations: la dernière eut lieu la veille même de la mort. Trois jours auparavant, Klavdia Petrovna lui avait dit qu'il était indispensable de retrouver, coûte que coûte, M.Trousotsky: «En cas de malheur, il serait même impossible de l'enterrer sans la présence de son père.» Veltchaninov avait répondu d'un air distrait qu'il lui écrirait. Le vieux Pogoreltsev avait alors déclaré qu'il le ferait rechercher par la police. Veltchaninov avait fini

par écrire un mot très laconique et l'avait lui-même porté à l'hôtel. Pavel Pavlovitch était absent, comme d'habitude, et il dut confier la lettre à Maria Sysoevna.

Lisa mourut enfin, par une admirable soirée d'été, tandis que le soleil se couchait. Ce fut comme si Veltchaninov sortait d'un rêve. Quand on l'eut emportée, quand on l'eut habillée d'une petite robe blanche, la robe de fête de l'une des enfants de la maison, quand on l'eut couchée, les mains jointes, sur la table du salon, couverte de fleurs, il s'approcha de Klavdia Petrovna, et, les yeux étincelants, lui déclara qu'il allait chercher «l'assassin», et qu'il le ramènerait immédiatement. Il ne voulut entendre aucun conseil, refusa d'ajourner au lendemain, et partit pour la ville.

Il savait où trouver Pavel Pavlovitch. Lorsque, durant ces derniers jours, il était venu à Pétersbourg, ce n'était pas uniquement pour voir des médecins. Il lui avait parfois semblé que, s'il pouvait ramener à Lisa son père, elle reviendrait à la vie en entendant sa voix; et puis, découragé, il avait renoncé à le chercher. Pavel Pavlovitch habitait encore au même endroit, mais il n'était pas question de le trouver chez lui. «Il est quelquefois trois jours sans coucher ici, sans même rentrer, racontait Maria Sysoevna; quand, par hasard, il revient, l'ivrogne, il reste une heure et repart; il ne garde plus la décence.» Le garçon de l'hôtel apprit à Veltchaninov que, depuis longtemps déjà, Pavel Pavlovitch allait voir des filles qui habitaient sur la perspective de Voznesensky. Veltchaninov n'eut pas de peine à trouver les filles. Quand il les eut bien régalées, et bien payées, elles se rappelèrent très vite leur client — le chapeau au crêpe les avait frappées — et se plaignirent beaucoup de ne plus le voir. L'une d'entre elles, Katia, déclara «qu'il était très facile de trouver Pavel Pavlovitch», attendu qu'il ne quittait plus Machka Prostakova. Katia ne pensait pas pouvoir le trouver sur-le-champ; mais elle promit formellement pour le lendemain. Et Veltchaninov fut réduit à compter sur son aide.

Il revint donc le lendemain à dix heures, alla prendre Katia, et se mit en quête avec elle. Il ne savait encore pas lui-même ce qu'il ferait de Pavel Pavlovitch, s'il le tuerait sur place, ou s'il se contenterait de lui annoncer la mort de sa fille, et de lui expliquer que sa présence aux obsèques était

indispensable. Les premières recherches furent infructueuses: ils apprirent que Machka Prostakova s'était battue avec Pavel Pavlovitch, il y avait trois jours, et lui avait jeté un petit banc à la tête. Enfin, à deux heures du matin, Veltchaninov, au moment où il sortait d'un cabaret qu'on lui avait indiqué, se trouva nez à nez avec lui.

Pavel Pavlovitch était complètement ivre; deux femmes l'entraînaient vers le cabaret; l'une des femmes le soutenait par le bras; un grand gaillard les suivait de près, criant à tue-tête, et faisant à Pavel Pavlovitch de furieuses menaces. Il hurlait, entre autres choses, «qu'il l'avait exploité, et qu'il avait empoisonné sa vie…». Il s'agissait vraisemblablement d'argent. Les femmes avaient une peur terrible, et se hâtaient tant qu'elles pouvaient. Lorsqu'il aperçut Veltchaninov, Pavel Pavlovitch se jeta sur lui, les mains tendues, et cria, comme si on l'égorgeait!

— Frère, au secours!

Le gaillard qui les suivait n'eut pas plus tôt vu la silhouette redoutable de Veltchaninov, qu'il disparut en un clin d'œil. Pavel Pavlovitch, tout fier de sa victoire, lui montrait le poing, poussait des cris de triomphe; mais Veltchaninov l'empoigna violemment par les épaules, et, sans savoir lui-même pourquoi, se mit à le secouer, de toute la force de ses bras, de telle façon que l'autre claquait des dents. Pavel Pavlovitch cessa aussitôt de crier, et le regarda avec une stupéfaction imbécile d'ivrogne. Veltchaninov, ne sachant pas qu'en faire, sans doute, pesa fortement sur lui, et le campa assis sur une borne.

— Lisa est morte! Lui dit-il.

Pavel Pavlovitch continuait à le regarder, assis sur sa borne, et maintenu en équilibre par l'une des femmes. Il finit par comprendre, et ses traits s'affaissèrent.

— Elle est morte…, murmura-t-il d'un air étrange.

Était-ce tout simplement son large et ignoble sourire d'ivrogne, ou y eut-il en effet quelque chose de sournois et de mauvais qui passa dans ses yeux, Veltchaninov ne put s'en rendre compte.

Un instant après, Pavel Pavlovitch leva avec effort sa main droite, pour faire un signe de croix; mais la croix resta inachevée, et la main tremblante

retomba. Un peu après encore, il se leva péniblement de sa borne en se cramponnant à la femme, s'appuya sur elle, et se remit en route, comme si de rien n'était, sans plus s'occuper de Veltchaninov. Celui-ci l'empoigna de nouveau par l'épaule.

— Comprendras-tu, brute d'ivrogne, qu'on ne peut l'enterrer sans toi? Cria-t-il, étouffant de colère.

L'autre retourna la tête vers lui.

— Le sous-lieutenant… d'artillerie… vous savez? Bégaya-t-il, la langue lourde.

— Quoi? Cria Veltchaninov, tout tremblant.

— C'est lui, le père! Cherche-le… pour l'enterrement.

— Tu mens! Hurla Veltchaninov, dans une rage folle. Canaille!… je savais bien que tu me servirais cela!

Hors de lui, il leva le poing sur la tête de Pavel Pavlovitch. Encore un moment et il allait l'assommer, peut-être; les femmes poussèrent des cris perçants, et s'écartèrent, mais Pavel Pavlovitch ne broncha pas; sa figure se contracta tout entière dans une expression de méchanceté sauvage et basse.

— Tu sais, dit-il d'une voix ferme, comme si l'ivresse l'avait quitté, tu sais ce que nous disons en russe? (Il prononça un mot qui ne peut s'écrire.) Voilà pour toi! Et maintenant, déguerpis, et vivement!

Il se dégagea des mains de Veltchaninov si violemment qu'il faillit tomber tout de son long. Les femmes le soutinrent et l'emmenèrent très vite, en le traînant presque. Veltchaninov ne les suivit pas.

Le lendemain, à une heure, arriva chez les Pogoreltsev un monsieur fort bien, d'âge mûr, un fonctionnaire, en uniforme. Il remit très poliment à Klavdia Petrovna un paquet à son adresse, de la part de Pavel Pavlovitch Trousotsky. Le paquet contenait une lettre, trois cents roubles, et les papiers nécessaires concernant Lisa.

La lettre était courte, très déférente, parfaitement correcte… Il exprimait toute sa gratitude à Son Excellence Klavdia Petrovna pour la bonté et l'intérêt qu'elle avait témoignés à l'orpheline et ajoutait que Dieu seul pourrait le lui rendre. Il expliquait vaguement qu'une indisposition assez grave ne lui permettait pas de venir en personne assister aux obsèques de sa chère et

pauvre enfant, et il s'en remettait pour tout cela, en toute confiance, à l'angélique bonté de Son Excellence. Les trois cents roubles, ajoutait-il, représentaient les frais de l'enterrement et les dépenses qu'avait occasionnées la maladie: si la somme était trop forte, il la priait très respectueusement d'affecter l'excédent à des messes pour le repos de l'âme de Lisa.

Le fonctionnaire qui apportait la lettre ne put rien ajouter; il était clair, seulement, d'après les quelques mots qu'il prononça, que Pavel Pavlovitch avait dû insister fortement pour obtenir de lui qu'il acceptât cette mission. Pogoreltsev fut exaspéré par l'expression «les dépenses qu'avait occasionnées la maladie»; il évalua les frais de l'enterrement à cinquante roubles — on ne pouvait empêcher le père de payer les obsèques de sa fille — et voulut renvoyer sur-le-champ à M.Trousotsky les deux cent cinquante roubles restants. Finalement, Klavdia Petrovna décida qu'on ne les lui retournerait pas, mais qu'on lui ferait parvenir un reçu de l'église attestant que les deux cent cinquante roubles avaient été consacrés à des services pour le repos de l'âme de l'enfant. Dans la suite, ce reçu fut remis à Veltchaninov, qui l'adressa par la poste à Pavel Pavlovitch.

Après l'enterrement, il disparut. Deux semaines entières, il erra par la ville, sans but, seul, absorbé au point qu'il se heurtait aux passants. Parfois il restait toute la journée étendu sur son divan, oubliant tout, jusqu'aux choses les plus élémentaires. Les Pogoreltsev, à maintes reprises, l'invitèrent avec insistance; il promettait, et puis il n'y songeait plus. Klavdia Petrovna vint un jour en personne, mais ne le trouva pas chez lui. Son avocat réussit à le joindre: un arrangement facile se présentait enfin; la partie adverse consentait à une entente; il suffisait de renoncer à une parcelle tout à fait insignifiante de sa propriété. Il ne manquait plus que le consentement de Veltchaninov. L'avocat fut stupéfait de rencontrer une indifférence et une nonchalance parfaites chez le client méticuleux et agité de jadis.

On était aux plus chaudes journées de juillet, mais Veltchaninov oubliait même le temps. Il souffrait sans relâche d'un chagrin cuisant comme un abcès mûr; à chaque instant, des pensées lui venaient qui le torturaient. Sa grande douleur, c'était que Lisa n'eût pas eu le temps de le connaître, qu'elle fût mortesans savoir combien sa tendresse était ardente. Le but unique de sa

vie, ce but qu'il avait entrevu dans une heure de joie, avait disparu à jamais dans la nuit. Ce but qu'il avait rêvé, et auquel maintenant il pensait à toute minute, c'était que chaque jour, à chaque heure de sa vie entière, Lisa sentît la tendresse qu'il avait pour elle. «Non, songeait-il parfois dans une exaltation désespérée, non, il n'y a pas au monde de but plus élevé pour l'existence! S'il en est d'autres, il n'en est pas de plus sacré! À l'aide de mon amour pour Lisa, j'aurais purifié et racheté tout mon passé absurde et inutile; j'aurais chassé de moi l'homme oisif, vicieux et blasé que j'ai été; j'aurais élevé pour la vie un petit être pur et charmant, et au nom de ce petit être, tout m'aurait été pardonné, moi-même je me serais tout pardonné…»

Ces pensées lui venaient toujours à l'esprit accompagnées de la vision claire, très proche, émouvante, de l'enfant morte. Il revoyait la pauvre petite figure toute blanche, il en revoyait l'expression. Il la revoyait dans le cercueil, parmi les fleurs, il la revoyait sans connaissance, brûlée par la fièvre, les yeux fixes, grands ouverts. Il se rappelait l'émotion profonde qu'il avait eue, lorsqu'il l'avait vue étendue sur la table, et qu'il avait remarqué que l'un de ses doigts était devenu presque noir. La vue de ce pauvre petit doigt lui avait donné une envie violente de retrouver Pavel Pavlovitch à l'instant même, et de le tuer sur place. Était-ce de sa fierté humiliée qu'était mort ce petit cœur d'enfant, ou bien étaient-ce les trois mois de souffrances que lui avait fait endurer son père, l'amour subitement changé en haine, les paroles de mépris, le dédain pour ses larmes, et, finalement, son abandon aux mains d'étrangers? Tout cela lui revenait à l'esprit, sans cesse, sous mille formes diverses… «Savez-vous ce que Lisa a été pour moi?» Il se rappela ce cri de Trousotsky, et il sentit que ce n'avait pas été une grimace, que son déchirement était sincère, que c'était de la tendresse. «Comment ce monstre avait-il pu être si cruel pour l'enfant qu'il adorait? Était-ce croyable?» Mais toujours il écartait la question, et la fuyait, elle contenait un élément d'incertitude terrible, quelque chose d'intolérable, et d'insoluble.

Un jour, sans qu'il sût lui-même comment, il arriva au cimetière où Lisa était enterrée. Il n'y était pas venu depuis les obsèques: il lui semblait que la douleur serait trop forte, et il n'osait pas. Chose étrange, quand il se fut incliné sur la pierre qui la recouvrait, et qu'il l'eut baisée, il se sentit le cœur

moins oppressé. C'était par une claire soirée; le soleil descendait à l'horizon; autour de la tombe poussait une herbe drue et verte; tout près, une abeille bourdonnait, volant d'une églantine à l'autre; les fleurs et les couronnes que les enfants de Klavdia Petrovna avaient laissées sur la tombe étaient encore là, à demi effeuillées. Pour la première fois depuis longtemps, une sorte d'espérance illumina son cœur. «Comme il fait doux!» songea-t-il, et il se sentait envahi par la paix du cimetière, et il regardait le ciel clair et calme. Il sentit affluer une sorte de joie pure et forte, qui lui emplit l'âme. «C'est Lisa qui m'envoie cette paix, c'est Lisa qui me parle», songea-t-il.

Il faisait tout à fait nuit quand il quitta le cimetière pour rentrer. Tout près de la porte du cimetière, au bord de la route, il vit une petite maison de bois, une sorte de cabaret; les fenêtres étaient larges ouvertes; des gens étaient là, autour des tables, et buvaient. Soudain il lui sembla que l'un d'entre eux, qui regardait par la fenêtre, était Pavel Pavlovitch, qu'il l'avait aperçu et qu'il le considérait avec curiosité. Il continua son chemin. Bientôt il entendit qu'on cherchait à le rejoindre: c'était en effet Pavel Pavlovitch. Sans doute, l'air calme de Veltchaninov l'avait enhardi. Il l'aborda, l'air craintif, sourit, mais non plus de son sourire, de son sourire d'ivrogne; il n'était pas ivre.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit Veltchaninov.

XI
PAVEL PAVLOVITCH VEUT SE MARIER

En même temps qu'il répondait «bonjour», Veltchaninov fut surpris de ce qu'il ressentait. Il lui paraissait étrange de voir, à présent, cet homme sans la moindre colère, et d'éprouver à son égard quelque chose de nouveau, comme une velléité d'autres sentiments.

— La belle soirée! Fit Pavel Pavlovitch en le regardant au fond des yeux.

— Vous n'êtes donc pas encore parti! Reprit Veltchaninov, sur le ton d'une réflexion plus que d'une question; et il continua de marcher.

— Il y a eu du retard, mais j'ai enfin une place avec augmentation. Je partirai sûrement après-demain.

— Vous avez obtenu une place? Fit Veltchaninov; et, cette fois, c'était bien une question.

— Mais pourquoi pas? Répondit Pavel Pavlovitch, avec une grimace.

— Mon Dieu, je disais cela en l'air… s'excusa-t-il, en fronçant les sourcils.

Et il jeta un coup d'œil oblique sur Pavel Pavlovitch.

Il fut vivement surpris en s'apercevant que le costume, le chapeau au crêpe, et tout l'extérieur de M.Trousotsky étaient incomparablement plus convenables que deux semaines auparavant. «Mais pourquoi diable se trouvait-il dans cette auberge?» songea-t-il.

— Il faut encore, Alexis Ivanovitch, que je vous fasse part d'une autre grande joie, reprit Pavel Pavlovitch.

— Une joie?

— Je me marie.

— Comment?

— Après la tristesse la joie… ainsi va la vie! J'aurais bien voulu, Alexis Ivanovitch… Mais je crains… vous êtes pressé, vous avez l'air…

— Oui, oui, je suis pressé, et puis… je ne me sens pas très bien.

Il lui vint brusquement un désir violent de se débarrasser de l'autre: toutes

ses dispositions plus sympathiques s'évanouissaient du coup.

— Eh oui! J'aurais bien voulu…

Pavel Pavlovitch ne dit pas ce qu'il aurait bien voulu; Veltchaninov se taisait.

— Mais, en ce cas, ce sera pour une autre fois, quand j'aurai la bonne fortune de vous rencontrer…

— Oui, oui, une autre fois, dit très vite Veltchaninov, sans le regarder et sans s'arrêter.

Ils se turent une minute; Pavel Pavlovitch continuait de marcher à ses côtés.

— Eh bien! Donc, au revoir, dit-il enfin.

— Au revoir; j'espère…

Veltchaninov rentra chez lui, de nouveau bouleversé. Le contact de «cet homme» lui était décidément insupportable. C'était plus fort que lui. En se couchant, il se demandait encore: «Que faisait-il donc près du cimetière?»

Le lendemain matin, il résolut enfin d'aller voir les Pogoreltsev, il s'y décida sans plaisir: toute sympathie lui était maintenant à charge, même la leur. Mais ils étaient si inquiets de lui qu'il fallait absolument y aller. Il eut soudain l'idée qu'il éprouverait un grand embarras à les revoir. «Irai-je ou n'irai-je pas?» songeait-il, en achevant rapidement de déjeuner, lorsqu'à son très grand étonnement Pavel Pavlovitch entra.

Malgré la rencontre de la veille, il s'attendait si peu à ce que cet homme se représenterait chez lui, et fut si déconcerté, qu'il le regarda sans trouver un mot à lui dire. Mais Pavel Pavlovitch ne fut pas le moins du monde embarrassé; il le salua, et s'assit sur cette même chaise sur laquelle il s'était assis à sa dernière visite, il y avait trois semaines. Le souvenir de cette visite revint aussitôt à l'esprit de Veltchaninov: il regarda son hôte avec inquiétude et dégoût.

— Vous êtes surpris? Commença Pavel Pavlovitch, qui remarqua le regard de Veltchaninov.

Son attitude était plus dégagée que la veille, et, en même temps, il était manifeste qu'il était plus intimidé. Ses dehors étaient tout à fait curieux. Il était mis avec une extrême recherche: jaquette d'été, pantalon clair, collant,

gilet clair, gants; lorgnon d'or, linge irréprochable; même sa personne était toute parfumée. Tout ce personnage avait quelque chose de ridicule et, en même temps, de bizarre et de déplaisant.

— Parfaitement, Alexis Ivanovitch, poursuivit-il en s'inclinant, ma venue vous surprend, et je m'en aperçois. Mais il y a des gens entre qui j'estime qu'il persiste toujours quelque chose… ne pensez-vous pas? Quelque chose de supérieur à toutes les éventualités et à tous les désagréments qui peuvent se produire… ne pensez-vous pas?

— Voyons, Pavel Pavlovitch, je vous prie de me dire très vite et sans phrases ce que vous avez à me dire, fit Veltchaninov, en fronçant les sourcils.

— Voici, en deux mots: je me marie; je vais de ce pas chez ma fiancée, à la campagne. Je voudrais que vous me fissiez le très grand honneur de me permettre de vous présenter dans cette maison, et je suis venu vous prier, vous supplier — et il inclina la tête, humblement — de m'accompagner…

— Vous accompagner où? Dit Veltchaninov, les yeux écarquillés.

— Chez eux, à leur campagne. Excusez-moi, je m'exprime mal, avec une précipitation fébrile, gauchement; mais j'ai si peur que vous me refusiez!

Et il regardait Veltchaninov d'un œil lamentable.

— Vous voulez que je vous accompagne tout de suite chez votre fiancée? Dit Veltchaninov ébahi, et n'en croyant ni ses oreilles ni ses yeux.

— Oui, dit Pavel Pavlovitch, tout craintif. Je vous prie, Alexis Ivanovitch, ne vous fâchez pas; ne voyez pas là de l'audace, mais simplement une prière, bien humble. J'ai rêvé que peut-être vous ne m'opposeriez pas un refus…

— D'abord, c'est tout à fait impossible, répondit Veltchaninov, avec agitation.

— Pourtant c'est mon désir le plus vif, reprit l'autre d'un ton suppliant, et je ne vous en cacherai pas le motif. Je ne voulais vous le dire qu'ensuite, mais je vous prie, très humblement…

Et il se leva, respectueusement.

— Mais de toute façon, c'est impossible, avouez-le!…

Veltchaninov s'était levé à son tour.

— Mais si, Alexis Ivanovitch, c'est parfaitement possible. Je voulais vous présenter comme un ami. Et puis, on vous connaît déjà, là-bas. Il s'agit du

conseiller d'État, M.Zakhlébinine.

— Comment!… fit Veltchaninov avec surprise.

C'était le conseiller d'État qu'il avait inutilement cherché à atteindre deux mois auparavant, et qui représentait dans son procès la partie adverse.

— Mais oui, mais oui, — dit Pavel Pavlovitch en souriant, comme si la vive surprise de Veltchaninov lui donnait courage, — mais oui, c'est lui-même, vous vous rappelez bien, celui avec qui vous causiez quand je vous ai regardé, et que je me suis arrêté. J'attendais pour l'aborder que vous l'eussiez quitté. Nous avons été collègues, il y a douze ans, et quand j'ai voulu l'aborder, après vous, je n'avais encore aucune idée… L'idée m'est venue tout d'un coup, il y a huit jours.

— Mais, dites-moi donc, il me semble que ce sont des gens tout à fait bien? Reprit Veltchaninov, avec un étonnement naïf.

— Sans doute, et puis après? Dit Pavel Pavlovitch, en faisant la grimace.

— Oh rien! Ce n'est pas du tout que… c'est seulement que je croyais avoir remarqué, lorsque j'ai été chez eux…

— Oh! Ils se rappellent très bien que vous êtes allé chez eux, interrompit Pavel Pavlovitch avec un empressement joyeux; seulement, vous n'avez pas vu la famille. Le père se souvient de vous, et fait grand cas de vous. Je lui ai parlé de vous dans les termes les plus chauds.

— Mais comment se fait-il que veuf depuis trois mois seulement…

— Oh! Le mariage n'aura pas lieu tout de suite; seulement dans neuf ou dix mois, et alors mon deuil sera fini. Soyez-en persuadé, tout cela ira très bien. D'abord Fédoséi Petrovitch me connaît depuis l'enfance, il a connu ma femme, il sait comment j'ai vécu, il sait toute ma carrière; et puis, j'ai quelque fortune, et voici que j'obtiens une place avec de l'augmentation: tout va bien.

— Et c'est sa fille…

— Je vous raconterai tout cela en détail, dit Pavel Pavlovitch du ton le plus aimable; laissez-moi allumer une cigarette. Et puis, vous verrez vous-même, aujourd'hui. Vous savez, ici, à Pétersbourg, il arrive souvent qu'on évalue la fortune de fonctionnaires comme Fédoséi Petrovitch d'après l'importance de leurs fonctions. Eh bien! Sauf ses appointements et le reste

— suppléments de toute sorte, gratifications, indemnités de logement et de nourriture, et casuel —, il n'a pas le moindre capital. Ils vivent très largement, mais impossible de mettre de côté, avec une famille aussi nombreuse. Pensez donc: huit filles, et un fils encore tout jeune. S'il venait à mourir, il ne leur resterait qu'une misérable pension. Et huit filles! Songez donc! Quand il faut seulement une paire de bottines pour chacune, voyez ce que cela fait! Cinq sont bonnes à marier: l'aînée a vingt-quatre ans (une charmante fille, vous verrez); la sixième a quinze ans, et est encore au lycée. Voilà donc cinq filles à qui il faut trouver des maris, et pas trop tard: il faut que le père les mène dans le monde, et vous imaginez ce que cela coûte! Et puis, voilà que tout à coup je me suis présenté comme prétendant, et il me connaissait depuis longtemps, et il savait l'état de ma fortune… Et voilà!

Pavel Pavlovitch avait raconté tout cela avec une sorte d'ivresse.

— C'est l'aînée que vous avez demandée?

— Non… pas l'aînée; j'ai demandé la sixième, celle qui est encore au lycée.

— Comment? Fit Veltchaninov, avec un sourire involontaire. Mais vous venez de me dire qu'elle a quinze ans!

— Quinze ans maintenant; mais dans dix mois elle en aura seize, seize ans et trois mois, et alors!… Seulement, comme ce ne serait pas convenable, elle ne sait rien, et ce n'est arrangé qu'avec les parents… N'est-ce pas que tout cela est très bien?

— Alors, il n'y a rien de décidé?

— Décidé? Si! Tout est décidé. N'est-ce pas que c'est bien?

— Et elle ne sait rien?

— C'est-à-dire que, par convenance, on ne lui en parle pas; mais elle doit s'en douter, fit Pavel Pavlovitch avec un aimable clignement d'œil. Eh bien? Vous me ferez cette faveur, Alexis Ivanovitch? Conclut-il, très humblement.

— Mais que voulez-vous que j'aille faire là-bas? Et puis, ajouta-t-il très vite, comme de toute façon je n'irai pas, inutile de chercher des raisons qui puissent me décider.

— Alexis Ivanovitch…

— Voyons, est-ce que je puis aller me présenter avec vous? Réfléchissez

donc!

Un moment distrait par le bavardage de Pavel Pavlovitch, il se sentait repris de son antipathie et de son aversion. Encore un peu, et il l'aurait jeté à la porte. Il était mécontent de lui-même.

— Voyons, je vous en prie, Alexis Ivanovitch, asseyez-vous là, près de moi, et ne vous agitez pas, — supplia Pavel Pavlovitch d'une voix pleurante. — Non, non! Ajouta-t-il, répondant à un geste résolu de Veltchaninov, non, Alexis Ivanovitch, ne refusez pas ainsi, définitivement!… Je vois que vous avez dû me comprendre mal: je sais trop bien que nous ne pouvons être camarades: je ne suis pas assez bête pour ne pas le sentir. Le service que je vous demande ne vous engage nullement pour l'avenir. Je partirai après-demain, pour toujours: ce sera comme s'il n'y avait rien eu. Ce sera un fait isolé, sans lendemain. Je suis venu à vous, confiant dans la noblesse de vos sentiments que peut-être les derniers événements ont réveillés dans votre cœur… Vous voyez avec quelle sincérité je vous parle: direz-vous encore non?

Pavel Pavlovitch était prodigieusement agité; Veltchaninov le regardait avec stupéfaction.

— Vous me demandez un service d'une telle nature, et vous insistez d'une manière si pressante que vous me mettez nécessairement en défiance. Je veux en savoir davantage.

— L'unique service que je vous demande, c'est que vous m'accompagniez. Au retour, je vous dirai tout, comme à un confesseur. Alexis Ivanovitch, ayez confiance en moi.

Mais Veltchaninov persistait à refuser. Il refusait avec d'autant plus d'obstination qu'il sentait monter en lui une pensée mauvaise et méchante. Elle avait germé sourdement en lui dès que Pavel Pavlovitch avait commencé à lui parler de sa fiancée: était-ce une simple curiosité, ou quelque autre impulsion encore obscure? Toujours est-il qu'il sentait comme une tentation de consentir. Plus la tentation grandissait, plus il s'obstinait à y résister. Il restait assis, accoudé et songeur, et Pavel Pavlovitch insistait, le suppliait, le harcelait de cajoleries.

— Allons, c'est bien, j'irai! Dit Veltchaninov en se levant, avec une

agitation presque anxieuse.

Pavel Pavlovitch déborda de joie.

— Vite, Alexis Ivanovitch, habillez-vous!

Et il tournait autour de lui, exultant.

«Et pourquoi donc y tient-il tant? Le drôle d'homme!» songeait Veltchaninov.

— Et puis, Alexis Ivanovitch, il faut que vous me rendiez encore un autre service. Vous consentirez à me donner un bon conseil.

— À quel propos?

— Voilà, c'est une grave question: mon crêpe. Qu'est-ce qui estle plus convenable, l'ôter ou le garder?

— Comme vous voudrez.

— Non pas, il faut que vous en décidiez. Que feriez-vous à ma place? Mon avis, à moi, c'était qu'en le conservant je faisais preuve de constance dans mes affections, et que cela me poserait bien.

— Il faut évidemment l'ôter.

— Est-ce si évident que cela?… (Pavel Pavlovitch, un moment, resta pensif.) Eh bien! Non, j'aimerais mieux le garder…

— Comme vous voudrez!…

«Alors, il n'a pas confiance en moi, cela va bien», songea Veltchaninov.

Ils sortirent. Pavel Pavlovitch regardait avec satisfaction Veltchaninov, qui avait très bon air; il se sentait plein de considération et de respect. Veltchaninov ne comprenait rien à son compagnon, moins encore à lui-même. Une voiture élégante les attendait à la porte.

— Comment, vous aviez pris une voiture à l'avance! Vous étiez donc certain que j'irais avec vous?

— Oh! J'avais pris la voiture pour moi-même, mais j'étais sûr que vous consentiriez, répondit Pavel Pavlovitch, du ton d'un homme entièrement satisfait.

— Dites donc, Pavel Pavlovitch, fit Veltchaninov, un peu nerveux, une fois qu'ils furent en route, n'êtes-vous pas un peu trop sûr de moi?

— Mais voyons, Alexis Ivanovitch, ce n'est pas vous qui en conclurez que je suis un sot? Répondit Pavel Pavlovitch, gravement, d'une voix forte.

«Et Lisa!» songea Veltchaninov. Et aussitôt il repoussa cette idée, comme un sacrilège. Il lui sembla tout à coup qu'il se conduisait d'une manière mesquine et misérable; il lui sembla que la pensée qui l'avait tenté était une pensée si méprisable, si basse!… Et il eut un violent désir de tout planter là, de sauter hors de la voiture, dût-il se débarrasser de Pavel Pavlovitch par la force. Mais celui-ci se remit à parler, et de nouveau la tentation s'empara de son cœur.

— Alexis Ivanovitch, vous y connaissez-vous en bijoux?

— Quels bijoux?

— En diamants.

— Mais oui.

— Je voudrais bien apporter un cadeau. Conseillez-moi: faut-il ou non?

— À mon avis, ce n'est pas nécessaire.

— C'est que je le désirerais tant! Seulement voilà, je ne sais qu'acheter. Faut-il prendre toute la parure, broche, boucles d'oreilles et bracelet, ou seulement un petit objet?

— Combien voulez-vous y mettre?

— Quatre ou cinq cents roubles.

— Diable!

— Vous trouvez que c'est beaucoup? Fit avec inquiétude Pavel Pavlovitch.

— Prenez donc un bracelet de cent roubles.

Cela ne faisait pas l'affaire de Pavel Pavlovitch. Il voulait payer plus cher, et acheter une parure complète. Il tint bon. Ils s'arrêtèrent devant un magasin. Ils finirent par acheter simplement un bracelet, non pas celui qui plaisait le plus à Pavel Pavlovitch, mais celui que choisit Veltchaninov. Pavel Pavlovitch fut très mécontent lorsque le marchand, qui avait demandé cent soixante-quinze roubles, le lui laissa pour cent cinquante: il en aurait volontiers donné deux cents si on les lui avait demandés, tant il désirait payer cher.

— Il n'y a aucun inconvénient à ce que je fasse des cadeaux dès à présent, dit-il avec empressement lorsqu'ils se furent remis en route: ce n'est pas du grand monde, ce sont des gens très simples… L'âge innocent aime les

cadeaux, ajouta-t-il avec un sourire malin et gai.

— Tout à l'heure, vous avez eu une surprise, Alexis Ivanovitch, quand je vous ai dit qu'elle a quinze ans; mais c'est justement là ce qui me trotte par la tête, cette fillette qui va au lycée, la serviette sous le bras, avec ses cahiers et ses plumes, hé! Hé!… C'est cela qui m'a conquis. Moi, voyez-vous, Alexis Ivanovitch, je suis pour l'innocence. L'important, pour moi, c'est moins la beauté du visage que cela. Des fillettes qui rient aux éclats, dans un coin, et pourquoi? Mon Dieu! Parce que le petit chat a sauté de la commode sur le lit et a roulé comme une boule… Cela vous a un bouquet de petites pommes fraîches!… Mais voyons, faut-il ôter le crêpe?

— Comme vous voudrez.

— Ma foi, je l'ôte!

Il prit son chapeau, arracha le crêpe et le jeta sur la chaussée. Veltchaninov vit dans ses yeux comme un clair rayon d'espérance au moment où il remit son chapeau sur sa tête chauve.

«Mais, enfin, songea-t-il avec mauvaise humeur, qu'y a-t-il de sincère dans les airs qu'il se donne? Que signifie, au fond, l'insistance qu'il a mise à m'emmener? A-t-il vraiment la confiance qu'il dit en la générosité de mes sentiments? (Et cette hypothèse lui faisait presque l'effet d'une offense.) Au bout du compte, est-ce un farceur, un imbécile ou un "éternel mari"? Dans tous les cas, c'est intolérable, à la fin!»

XII
CHEZ LES ZAKHLEBININE

Les Zakhlébinine étaient en effet «des gens très bien», comme avait dit tout à l'heure Veltchaninov, et Zakhlébinine était un fonctionnaire considérable. Ce que Pavel Pavlovitch avait raconté de leurs ressources était également exact: «Ils vivent largement, mais si le père venait à mourir, il ne leur resterait rien.»

Le vieux Zakhlébinine reçut Veltchaninov avec une parfaite cordialité; l'»adversaire» de jadis fut bientôt devenu un excellent ami.

— Toutes mes félicitations pour l'heureuse issue de votre procès, dit-il tout de suite de l'air le plus affable; j'ai toujours été pour une solution amiable, et Petr Karlovitch (l'avocat de Veltchaninov) est à ce point de vue un homme précieux. Il vous reviendra soixante mille roubles, sans tracas, sans atermoiements, sans ennuis. Et l'affaire pouvait encore traîner trois ans!

Veltchaninov fut aussitôt présenté à madame Zakhlébinine: c'était une femme mûre et grasse, aux traits vulgaires et fatigués. Puis ce fut le tour des jeunes filles, une à une ou deux par deux. Il y en avait toute une troupe; Veltchaninov en compta dix ou douze, puis y renonça: les unes rentraient, les autres sortaient, des voisines s'étaient jointes aux filles de la maison. La maison des Zakhlébinine était une grande bâtisse en bois, d'un goût médiocre et bizarre, faite de corps de bâtiments de diverses époques. Elle était entourée d'un grand jardin, sur lequel donnaient trois ou quatre autres villas: le jardin était commun et les filles voisinaient, de bonne amitié.

Veltchaninov comprit dès les premiers mots qu'il était attendu, et que son arrivée, en qualité d'ami de Pavel Pavlovitch désireux d'être présenté, était un événement. Son œil, expert en cette sorte d'affaires, eût bientôt démêlé dans tout cela une intention particulière: l'accueil excessivement cordial des parents, un certain air des jeunes filles, et leur mise apprêtée (il est vrai que c'était jour de fête) lui donnèrent immédiatement à penser que Pavel Pavlovitch lui avait joué un tour, et qu'il avait fait ici, à propos de lui, des insinuations qui pouvaient bien avoir l'air d'avances, en l'annonçant comme

un homme «du meilleur monde», un vieux garçon riche, fatigué du célibat, et peut-être tout disposé à faire une fin d'un moment à l'autre et à s'établir, «surtout à présent qu'il venait de recueillir cet héritage». Il semblait bien qu'il y eût quelque chose de cela chez l'aînée des filles, Katerina Fédoséievna, celle qui avait vingt-quatre ans, et dont Pavel Pavlovitch parlait comme d'une très charmante personne. Elle se distinguait de ses sœurs par plus de recherche dans sa toilette, et par l'originale coiffure qu'elle s'était faite de ses superbes cheveux. Ses sœurs et les autres jeunes filles avaient tout l'air d'être parfaitement persuadées que Veltchaninov venait «pour Katia». Leurs regards, certains mots, jetés furtivement au cours de la journée, le convainquirent que son hypothèse était exacte.

Katerina Fédoséievna était une grande fille blonde, très forte, aux traits extraordinairement doux, au caractère manifestement pacifique, hésitant, un peu mou. «Il est bien étrange qu'une pareille fille ne soit pas encore mariée, songea malgré lui Veltchaninov, en la regardant avec un vrai plaisir; elle n'a pas de dot, c'est vrai, et elle engraisse trop vite, mais pourtant il se trouve assez d'amateurs pour ce genre de beauté…» Les sœurs étaient toutes assez gentilles, et, parmi les amies, il remarqua plusieurs figures agréables, ou même fort jolies. Il n'était pas sans prendre plaisir à tout cela; mais il était venu dans une disposition d'esprit particulière.

Nadéjda Fédoséievna, la sixième, la lycéenne, la prétendue de Pavel Pavlovitch, se faisait attendre. Veltchaninov était très impatient de la voir, ce qui le surprit lui-même et lui parut assez ridicule. Enfin elle arriva, et son entrée fit son effet. Elle était accompagnée d'une amie, une petite brune pas jolie, l'air vivant et espiègle, Maria Nikitichna, qui manifestement faisait grand-peur à Pavel Pavlovitch. Cette Maria Nikitichna, une fille de vingt-trois ans, rieuse et spirituelle, était institutrice dans une maison voisine; depuis longtemps on la traitait chez les Zakhlébinine comme si elle était de la famille, et les jeunes filles l'aimaient fort. Il était clair que Nadia surtout ne pouvait se passer d'elle.

Veltchaninov s'était aperçu au premier coup d'œil que les jeunes filles étaient toutes contre Pavel Pavlovitch, y compris les voisines; il n'y avait pas une minute que Nadia était là, qu'il fut tout à fait certain qu'elle le détestait.

Il se convainquit également que Pavel Pavlovitch ne s'en doutait absolument pas, ou qu'il n'en voulait rien voir. Nadia était incontestablement la plus jolie de toutes les sœurs: c'était une petite brune, l'air un peu sauvage, avec une assurance de nihiliste; un petit démon à l'œil ardent, au sourire exquis, souvent malicieux, aux lèvres et aux dents admirables; mince et élancée, avec une expression fière et résolue, et en même temps quelque chose d'enfantin. Chacun de ses pas, chacun de ses mots disait qu'elle avait quinze ans.

Le bracelet eut peu de succès; l'effet produit fut même fâcheux. Pavel Pavlovitch, sitôt qu'elle fut arrivée, s'était approché d'elle le sourire aux lèvres. Il lui donna comme prétexte «le très grand plaisir qu'il avait eu, l'autre fois, en l'entendant chanter cette charmante romance au piano…». Il s'embrouilla, n'arriva pas à terminer sa phrase, resta sur place, ahuri, tendant l'écrin, cherchant à le mettre dans la main de Nadia. Celle-ci refusa de le prendre, rougit de confusion et de colère, retira sa main; elle se tourna hardiment vers sa mère, qui paraissait déconcertée et lui dit tout haut:

— Je n'en veux pas, maman!

— Accepte et remercie, — fit le père d'un ton calme et sévère, mais il était lui-même fort mécontent. — C'était inutile, vraiment inutile! Dit-il tout bas à Pavel Pavlovitch, d'une manière significative.

Nadia, résignée, prit l'écrin, et, les yeux baissés, fit une révérence d'enfant, elle plongea vivement pour se redresser vivement, comme mue par un ressort. Une de ses sœurs s'approcha pour voir le bijou; Nadia lui tendit l'écrin sans l'ouvrir, pour montrer qu'elle-même n'avait aucun désir de regarder. Le bracelet passa de main en main; toutes regardèrent sans mot dire, quelques-unes avec un sourire railleur. Seule la mère dit d'un air contraint que le bracelet était très joli. Pavel Pavlovitch aurait voulu rentrer sous terre.

Veltchaninov tira tout le monde d'embarras.

Il saisit la première idée venue, et parla tout haut avec entrain: cinq minutes après, toutes les personnes présentes au salon n'avaient plus d'oreilles que pour lui. Il possédait admirablement l'art de la conversation mondaine, l'art de prendre un air de conviction et de candeur, et de donner à ses auditeurs l'impression qu'il les considérait, eux aussi, comme des gens convaincus et candides. Il savait, lorsqu'il fallait, paraître le plus heureux et

le plus gai des hommes. Il était fort habile à placer au moment voulu un mot spirituel et mordant, une allusion drôle, un calembour, le plus naturellement du monde, sans paraître y faire attention, même quand la plaisanterie était préparée de longue date, sue par cœur et resservie cette fois après cent autres. Mais à ce moment, ce n'était plus seulement de l'art, tout son naturel était de la partie. Il se sentait en verve, très excité; il sentait avec une certitude pleine et triomphante qu'il lui suffirait de quelques minutes pour que tous les yeux fussent braqués sur lui, ne rit plus que de ce qu'il dirait. Et, en effet, peu à peu, tout le monde entra dans la conversation, qu'il menait avec une maîtrise parfaite. Le visage fatigué de madame Zakhlébinine s'éclaira de satisfaction, presque de joie, et Katia se mit à regarder et à écouter, ravie. Nadia l'observait par en dessous: il était clair qu'elle était prévenue contre lui, ce qui ne faisait que stimuler davantage la verve de Veltchaninov. La malveillante Maria Nikitichna avait su faire courir sur son compte un bruit qui nuisait à son prestige: elle avait affirmé que Pavel Pavlovitch lui avait parlé la veille de Veltchaninov comme de son camarade d'enfance, ce qui vieillissait ce dernier de sept ans bien comptés. Mais, à présent, la malveillante Maria était elle-même sous le charme. Pavel Pavlovitch était complètement ahuri. Il se rendait compte de ce qui faisait la supériorité de son ami; au début, il avait été enchanté de son succès, il avait lui-même ri avec les autres et pris part à la conversation; mais peu à peu il tomba dans une rêverie, et, finalement, dans une sorte de tristesse que trahissait clairement sa physionomie.

— Eh bien, mais vous êtes un hôte avec qui il n'est pas nécessaire de se mettre en frais! — dit gaiement le vieux Zakhlébinine, en se levant pour remonter à sa chambre, où l'attendaient, bien que ce fût jour de fête, des papiers à examiner. — Et figurez-vous que je vous considérais comme le garçon le plus hypocondriaque du monde! Comme on se trompe!

Il y avait dans le salon un piano à queue. Veltchaninov demanda qui s'occupait de musique, et se tourna tout à coup vers Nadia.

— Mais vous chantez, je crois?

— Qui vous l'a dit? Fit-elle sèchement.

— C'est Pavel Pavlovitch qui me l'a dit tout à l'heure.

— Ce n’est pas vrai: je chante pour rire; je n’ai pas une ombre de voix.

— Mais moi non plus je n’ai pas de voix, et je chante tout de même.

— Alors vous nous chanterez quelque chose? Et puis, je vous chanterai quelque chose à mon tour, dit Nadia, avec une lueur dans les yeux; seulement pas maintenant, après le dîner… Je ne puis pas souffrir la musique, ajouta-t-elle; ce piano m’ennuie; du matin au soir on ne fait ici que chanter et jouer; il n’y a que Katia qui s’y entende un peu!

Veltchaninov prit la balle au bond, et tout le monde convint qu’en effet Katia était la seule qui s’occupât sérieusement de musique. Aussitôt il la pria de jouer quelque chose. Tous furent manifestement enchantés qu’il s’adressât à Katia et la mère rougit de plaisir. Katia se leva en souriant, se dirigea vers le piano; et là, soudain, sans qu’elle-même s’y attendît, elle se sentit rougir, et elle fut toute confuse de rougir ainsi comme une fillette, elle, la grande et forte fille de vingt-quatre ans, — et tout cela se peignit sur son visage, tandis qu’elle s’asseyait pour jouer. Elle joua un petit morceau de Haydn, correctement, sans expression; mais elle était intimidée. Quand elle eut terminé, Veltchaninov loua chaudement, non pas son jeu, mais Haydn, et ce petit morceau; elle en eut un plaisir si visible, et elle écouta d’un air si reconnaissant et si heureux l’éloge qu’il faisait non pas d’elle, mais de Haydn, que Veltchaninov ne put s’empêcher de la regarder d’un œil plus attentif et plus cordial: «Vraiment, tu es une excellente fille», disait son regard — et tous comprirent du coup son regard, mais surtout Katerina.

— Quel magnifique jardin vous avez! Dit-il en s’adressant à toutes, et en jetant un regard vers les portes vitrées de la terrasse. Savez-vous? Allons tous ensemble au jardin.

— Oui, c’est cela, au jardin!

Ce fut un cri de joie, comme s’il eût répondu au désir de tous.

On descendit donc au jardin, pour attendre le dîner. Madame Zakhlébinine, qui depuis longtemps ne souhaitait qu’une chose, faire sa sieste, dut sortir avec tout le monde, mais s’arrêta prudemment sur la terrasse, où elle s’assit, et s’assoupit aussitôt. Au jardin, les rapports entre Veltchaninov et les jeunes filles furent bien vite devenus tout à fait familiers et amicaux. Il vit aussitôt sortir des villas voisines, pour venir se joindre à

eux, deux ou trois jeunes gens: l'un était étudiant, l'autre encore un lycéen; chacun d'eux rejoignit la jeune fille pour laquelle il venait. Le troisième était un garçon de vingt ans, l'air sombre, les cheveux embroussaillés, avec d'énormes lunettes bleues; il se mit à causer à voix basse, très vite, les sourcils froncés, avec Maria Nikitichna et Nadia. Il jetait vers Veltchaninov des regards durs, et semblait prendre à tâche d'avoir à son égard une attitude extraordinairement méprisante.

Quelques-unes des jeunes filles proposèrent de jouer, tout de suite. Veltchaninov demanda à quoi elles jouaient d'habitude; on lui répondit qu'on jouait à toute espèce de jeux, mais le plus souvent aux proverbes. On lui expliqua: tout le monde s'assied, un seul s'éloigne un moment; on choisit un proverbe quelconque, et puis, lorsqu'on a fait revenir celui qui doit deviner, il faut que chacun à son tour lui dise une phrase où se trouve l'un des mots du proverbe; l'autre doit deviner la phrase entière.

— Mais c'est très amusant, dit Veltchaninov.

— Oh non! C'est très ennuyeux, répondirent en même temps deux ou trois voix.

— Et puis, nous jouons au théâtre, fit Nadia, en s'adressant à lui. Vous voyez là-bas ce gros arbre entouré de bancs: les acteurs sont derrière l'arbre, comme dans les coulisses; chacun sort à son tour, le roi, la reine, la princesse, le jeune premier; chacun vient à son gré, dit ce qui lui passe par la tête et sort.

— C'est charmant! Répliqua Veltchaninov.

— Oh non! C'est très ennuyeux! C'est toujours drôle au commencement, et puis, personne ne sait plus que dire, personne ne sait finir. Peut-être qu'avec vous cela ira mieux… Nous avions cru que vous étiez l'ami de Pavel Pavlovitch, mais nous voyons bien maintenant qu'il s'est vanté. Je suis très contente que vous soyez venu… à cause d'une affaire, dit-elle en regardant Veltchaninov, d'un air sérieux, avec insistance; et aussitôt elle courut rejoindre Maria Nikitichna.

— Nous jouerons ce soir aux proverbes, — dit tout bas à Veltchaninov une amie qu'il avait à peine remarquée, et qui n'avait encore soufflé mot. — Vous verrez, on se moquera de Pavel Pavlovitch, et vous avec nous.

— Oh! Oui, comme vous avez bien fait de venir. C'est toujours si

ennuyeux chez nous — fit une autre amie, qu'il n'avait pas davantage remarquée, une petite rousse, tout essoufflée d'avoir couru.

Pavel Pavlovitch était de plus en plus mal à l'aise. Veltchaninov faisait aussi bon ménage que possible avec Nadia; elle ne le regardait plus en dessous, comme tout à l'heure, elle riait avec lui, sautait, bavardait, et deux fois lui prit la main; elle était absolument heureuse, et ne faisait pas plus d'attention à Pavel Pavlovitch que s'il n'eût pas été là. Veltchaninov était certain, à présent, qu'il y avait un complot organisé contre Pavel Pavlovitch. Nadia, avec une troupe de jeunes filles, avait attiré Veltchaninov d'un côté; une autre bande d'amies, sous divers prétextes, entraînait Pavel Pavlovitch dans un autre coin; mais celui-ci s'arrachait à elles, courait droit au groupe où se trouvaient Nadia et Veltchaninov, et avançait sa tête chauve et inquiète pour écouter ce qui se disait. Bientôt, il n'y mit même plus de décence, et ses gestes et son agitation étaient parfois d'une naïveté prodigieuse.

Veltchaninov ne put s'empêcher d'observer attentivement Katerina Fédoséievna. Elle voyait maintenant, à n'en pas douter, qu'il n'était pas venu pour elle, et qu'il s'intéressait très fort à Nadia; mais son visage restait aussi doux et aussi calme qu'auparavant. Elle était, semblait-il, tout heureuse d'être auprès d'eux et d'entendre ce que disait le nouvel hôte; elle-même, la pauvre fille, elle était incapable de se mêler adroitement à la conversation.

— Quelle excellente fille, que votre sœur Katia, dit tout bas Veltchaninov à Nadia.

— Katia! Mais il n'est pas possible d'être meilleure qu'elle! C'est notre ange à toutes, et je l'adore, répondit-elle avec chaleur.

À cinq heures, on servit le dîner. Évidemment, on s'était mis pour l'hôte en frais extraordinaires. On avait ajouté au menu habituel deux ou trois plats très recherchés; l'un d'eux était même si bizarre que personne ne parvint à l'avaler. En outre des vins ordinaires, on servit une bouteille de tokai; au dessert, sous un prétexte quelconque, on versa du champagne.

Le vieux Zakhlébinine, après avoir bu un peu plus que d'habitude, était plein d'entrain, et riait à tout ce que disait Veltchaninov. À la fin, Pavel Pavlovitch ne put plus se retenir: il voulut, lui aussi, produire son effet, et lança un calembour; ce fut aussitôt un violent éclat de rire à l'extrémité de la

table où il était assis, près de madame Zakhlébinine.

— Papa! Papa! Pavel Pavlovitch vient de faire un calembour, crièrent ensemble deux fillettes.

— Ah! Il fait des calembours, lui aussi! Eh bien, voyons ce calembour! Dit le vieux, de sa voix grave, en se tournant vers Pavel Pavlovitch, et en souriant complaisamment, de confiance.

On eut peine à lui faire comprendre en quoi consistait le jeu de mots; quand il eut enfin compris:

— Ah! Ah! Parfaitement, fit-il… Enfin! Une autre fois il trouvera mieux.

— Que voulez-vous, Pavel Pavlovitch? On ne peut avoir tous les talents à la fois, dit très haut, sur un ton railleur, Maria Nikitichna. — Ah! Mon Dieu! Voilà qu'il s'étrangle avec une arête! S'écria-t-elle; et elle sauta de dessus sa chaise.

Il y eut un branle-bas général: c'était tout ce qu'elle voulait. Pavel Pavlovitch, après son effet manqué, avait voulu cacher sa confusion en vidant son verre, et avait avalé de travers; mais Maria Nikitichna cria à tous les échos que «c'était bien une arête, qu'elle en était sûre, et qu'on a vu des gens mourir de cela».

— Il faut lui taper dans le dos, fit quelqu'un.

— Oui, oui, parfaitement, approuva Zakhlébinine.

Et l'on se jeta sur le malheureux: Maria Nikitichna, la petite rousse, et jusqu'à la mère, tout effrayée, c'était à qui lui taperait dans le dos.

Pavel Pavlovitch dut se lever de table et s'enfuir. Quand il revint, il expliqua longuement qu'il n'avait fait qu'avaler du vin de travers. Alors seulement on comprit que tout cela n'était qu'un mauvais tour, de Maria Nikitichna.

— Ah! Que tu es donc taquine! Voulut dire sévèrement madame Zakhlébinine, mais elle partit elle-même d'un fou rire, qu'on ne lui connaissait guère, et qui fit également son effet.

Après le dîner, on sortit prendre le café sur la terrasse.

— Les belles journées! Fit avec effusion le vieillard, en regardant le jardin d'un œil satisfait. À présent, nous aurions besoin d'un peu de pluie… Allons, je vais me reposer un moment. Quant à vous, amusez-vous! Allons, il

faut t'amuser! Ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Pavel Pavlovitch.

Lorsqu'ils furent tous redescendus au jardin, Pavel Pavlovitch rattrapa Veltchaninov, et le tira par le bras.

— Une petite minute, je vous prie, lui dit-il tout bas, d'un air agité.

Ils allèrent vers un sentier écarté du jardin.

— Non, ici je ne vous laisserai pas… ah! Non, je ne vous permettrai pas… fit-il, étouffant de rage, en lui serrant le bras.

— Quoi? Quoi? Demanda Veltchaninov, en ouvrant de grands yeux.

Pavel Pavlovitch le regarda sans mot dire, remua les lèvres, et eut un sourire de colère.

— Mais où êtes-vous donc? Qu'est-ce que vous faites? On n'attend plus que vous, criaient les jeunes filles impatientes.

Veltchaninov haussa les épaules, et se dirigea vers elles. Pavel Pavlovitch le suivit.

— Je parie qu'il vous demandait un mouchoir, dit Maria Nikitichna: déjà l'autre fois il avait oublié son mouchoir.

— Il l'oublie toujours, fit une autre.

— Il a oublié son mouchoir! Pavel Pavlovitch a oublié son mouchoir! Maman, Pavel Pavlovitch a de nouveau oublié son mouchoir: Maman, Pavel Pavlovitch est de nouveau enrhumé! Criait-on partout.

— Mais pourquoi ne le dit-il pas? Comme vous êtes timide, Pavel Pavlovitch! Soupira madame Zakhlébinine de sa voix traînante. Il ne faut pas jouer avec le rhume… Je vais vous faire porter de suite un mouchoir… Mais comment se fait-il donc qu'il soit toujours enrhumé? Ajouta-t-elle en s'éloignant, ravie qu'un prétexte lui permît de rentrer.

— Mais j'ai deux mouchoirs, et pas le moindre rhume! Lui cria Pavel Pavlovitch.

Elle n'entendit pas, et, une minute plus tard, Pavel Pavlovitch, qui tâchait de suivre les autres, et de ne pas perdre de vue Nadia et Veltchaninov, vit accourir une femme de chambre tout essoufflée, qui lui apportait un mouchoir.

— Jouons, jouons, jouons aux proverbes! Cria-t-on de toutes parts, comme si l'on se promettait Dieu sait quoi de ce jeu.

On choisit un endroit, et tout le monde s'assit. Maria Nikitichna fut désignée la première pour deviner; on la fit éloigner assez pour qu'elle ne pût rien entendre; on choisit le proverbe, et on se partagea les mots. Maria Nikitichna revint, et devina du premier coup.

Puis ce fut le tour du jeune homme aux cheveux en broussailles et aux lunettes bleues. On l'envoya encore plus loin, près d'un pavillon où il resta le nez collé au mur. Le jeune homme s'acquittait de son office avec un air de mépris hautain; on eût dit qu'il se sentait un peu humilié. Lorsqu'on l'eut rappelé, il ne devina rien, se fit répéter deux fois, réfléchit longuement, d'un air sombre, et ne trouva pas davantage. Le proverbe à deviner était: «La prière faite à Dieu, le service rendu au tsar ne sont jamais perdus.»

— Quel proverbe stupide! Murmura le jeune homme dépité et mécontent, en retournant à sa place.

— Ah! Que c'est donc ennuyeux! Firent des voix.

Ce fut le tour de Veltchaninov; on l'emmena plus loin encore que les précédents; il ne devina rien non plus.

— Ah! Que c'est donc ennuyeux! Firent des voix, plus nombreuses.

— Eh bien! à présent, c'est mon tour, dit Nadia.

— Non, non, c'est le tour de Pavel Pavlovitch! Crièrent toutes les voix, très vivement.

On l'emmena jusqu'au bout du jardin, on le planta dans un coin le nez contre le mur, et, pour qu'il ne pût pas se retourner on mit auprès de lui en sentinelle la petite rousse. Pavel Pavlovitch, ayant retrouvé un peu d'entrain, voulut s'acquitter avec une parfaite conscience de son devoir, et il resta là, droit comme une borne, les yeux au mur. La petite rousse le surveillait à vingt pas de distance, et faisant des signes aux jeunes filles, dans un état d'agitation extrême; il était clair qu'elles attendaient quelque chose avec impatience. Brusquement, la petite rousse fit un signal de ses bras. En un clin d'œil toutes partirent, à toutes jambes.

— Courez donc, mais courez donc! Dirent à Veltchaninov dix voix inquiètes de le voir rester en place.

— Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce qui se passe? Demanda-t-il, en se mettant à courir derrière elles.

— Pas si haut! Ne criez pas! Il faut le laisser debout là-bas, à regarder son mur, et nous sauver. Voilà Nastia qui se sauve aussi.

Nastia, la petite rousse, courait à perdre haleine, en agitant ses bras. Bientôt elles se furent toutes enfuies jusqu'à l'autre bout du jardin, derrière l'étang. Lorsque Veltchaninov y parvint à son tour, il vit que Katerina faisait de très vifs reproches à ses compagnes, surtout à Nadia et Maria Nikitichna.

— Katia, ma colombe, ne te fâche pas! Disait Nadia en l'embrassant.

— Allons, je ne dirai rien à maman, mais je m'en vais, car ce n'est pas bien du tout. Que doit-il penser, le pauvre homme, là-bas, devant son mur!

Elle partit, mais les autres n'eurent ni compassion, ni regrets. Elles insistèrent très vivement auprès de Veltchaninov pour qu'il ne fît semblant de rien lorsque Pavlovitch viendrait les rejoindre.

— Et maintenant, jouons toutes aux quatre coins! Cria la petite rousse, toute ravie.

Pavel Pavlovitch fut au moins un quart d'heure avant de rejoindre la société: il était effectivement resté plus de dix minutes debout devant son mur. Quand il arriva, le jeu marchait avec entrain, toutes criaient et riaient. Fou de colère, Pavel Pavlovitch courut droit à Veltchaninov, et lui prit le bras.

— Une petite minute, je vous prie!

— Allons bon, encore l'autre avec sa petite minute!

— Il demande encore un mouchoir! Firent des voix.

— Cette fois, c'est bien vous… c'est votre faute…

Pavel Pavlovitch ne put rien dire de plus: il claquait des dents.

Veltchaninov l'engagea très amicalement à être plus gai:

— Si l'on vous taquine, c'est parce que vous êtes de mauvaise humeur, lorsque tout le monde est gai.

À son grand étonnement, son conseil détermina chez Pavel Pavlovitch un changement complet d'attitude; il devint calme sur-le-champ, revint se mêler à la société comme si ç'avait été sa faute, et prit part à tous les jeux; au bout d'une demi-heure, il avait retrouvé sa gaieté. Dans tous les jeux, il faisait la paire, lorsqu'il y avait lieu, avec la petite rousse, ou avec l'une des Zakhlébinine. Ce qui mit le comble à l'étonnement de Veltchaninov, c'est

que pas une seule fois il n'adressa la parole à Nadia, bien qu'il se tînt toujours très près d'elle. Il paraissait accepter sa situation comme chose due, naturelle. Mais vers la fin de la journée, l'occasion se représenta de lui jouer un tour.

On jouait à cache-cache. Il était permis d'aller se cacher où l'on voulait. Pavel Pavlovitch, qui avait réussi à se dissimuler dans un buisson épais, eut soudain l'idée de courir se cacher dans la maison. On l'aperçut et ce furent des cris. Il monta l'escalier quatre à quatre jusqu' à l'entresol; il y connaissait une excellente cachette, derrière une commode. Mais la petite rousse grimpa derrière lui, se glissa sur la pointe des pieds, jusqu'à la porte de la chambre où il était réfugié, et la ferma à clef. Tous, comme ils avaient fait tout à l'heure, continuèrent à jouer, et coururent par-delà l'étang, à l'autre bout du jardin. Au bout de dix minutes, Pavel Pavlovitch, voyant qu'on ne le cherchait plus, mit la tête à la fenêtre. Plus personne! Il n'osa pas appeler, de crainte de troubler les parents; et puis, les domestiques avaient reçu l'ordre formel de ne pas paraître, et de ne pas répondre à l'appel de Pavel Pavlovitch. Katerina seule aurait pu lui être secourable; mais elle était rentrée dans sa chambre et s'y était endormie. Il resta ainsi près d'une heure. Enfin les jeunes filles se montrèrent, passèrent par deux ou trois, comme par hasard.

— Pavel Pavlovitch, pourquoi donc ne venez-vous pas nous rejoindre? Si vous saviez comme c'est amusant! Nous jouons au théâtre; Alexis Ivanovitch fait le jeune premier.

— Pavel Pavlovitch, pourquoi ne descendez-vous pas? Vous êtes bien étonnant, dirent en passant d'autres jeunes filles.

— Pourquoi donc étonnant? Fit tout à coup la voix de madame Zakhlébinine, qui venait de se réveiller, et qui se décidait à faire un tour au jardin, en attendant le thé, pour voir les jeux des «enfants».

— Mais voyez donc Pavel Pavlovitch!

Et elles lui montrèrent la fenêtre par laquelle l'autre passait la tête, avec un sourire contraint, blême de rage.

— Quel singulier plaisir de rester enfermé tout seul quand tout le monde s'amuse! Fit la mère en hochant la tête.

Pendant ce temps, Veltchaninov apprenait enfin de Nadia les raisons pour

lesquelles elle avait été heureuse de le voir venir, et la grande affaire qui la préoccupait. L'explication eut lieu dans une allée déserte. Maria Nikitichna avait fait signe à Veltchaninov qui prenait part à tous les jeux et commençait à s'ennuyer ferme, et l'avait conduit à cette allée, où elle le laissa seul avec Nadia.

— Je suis tout à fait certaine, lui dit-elle d'une voix forte et précipitée, que vous n'êtes pas aussi intime ami du Pavel Pavlovitch qu'il s'est plu à le dire. Vous êtes le seul homme qui puissiez me rendre un service extraordinairement important: voici son odieux bracelet — elle tira l'écrin de sa poche —, je vous demande de la manière la plus instante de le lui rendre immédiatement, car pour moi je ne veux plus lui parler désormais, de ma vie. D'ailleurs, vous pouvez lui dire que c'est de ma part, et je vous prie d'ajouter qu'il ne se permette plus de se présenter avec des cadeaux. Quant au reste, je le lui ferai savoir par d'autres. Voulez-vous bien me faire ce grand plaisir?

— Au nom de Dieu, je vous en prie, dispensez-m'en! Répondit Veltchaninov, avec un cri de détresse.

— Comment? Comment? Vous en dispenser! Reprit Nadia toute déconcertée, en ouvrant de grands yeux.

Elle perdit contenance, faillit fondre en larmes. Veltchaninov sourit.

— Ne croyez pas que… J'aurais été heureux… Mais c'est que je suis en compte avec lui…

— Je savais bien que vous n'êtes pas son ami, et qu'il a menti! — interrompit-elle avec volubilité. — Je ne serai jamais sa femme, entendez-vous! Jamais! Je ne comprends même pas comment il a osé… Mais n'est-ce pas, il faut que vous lui rendiez cet odieux bracelet! Sinon, que voulez-vous que je fasse?… Je veux absolument qu'il lui soit rendu aujourd'hui même. Et puis, s'il vient me dénoncer à papa, il verra ce qui lui arrivera!

À ce moment, surgit tout à coup d'un buisson le jeune homme aux cheveux en broussailles, aux lunettes bleues.

— Il faut que vous rendiez le bracelet, cria-t-il à Veltchaninov avec une sorte de rage, quand ce ne serait qu'au nom du droit de la femme… à supposer que vous soyez à la hauteur de la question!

Il n'eut pas le temps d'achever. Nadia le saisit violemment par le bras et

le repoussa loin de Veltchaninov.

— Mon Dieu! Que vous êtes bête, Predposylov! Cria-t-elle. Allez-vous-en! Allez-vous-en, et ne vous permettez plus d'écouter ce qu'on dit. Je vous avais donné l'ordre de rester à distance!…

Et elle frappa du pied. L'autre était déjà rentré dans son buisson qu'elle continuait encore à marcher de long en large, hors d'elle, les yeux étincelants, les poings crispés.

— Vous ne vous figurez pas à quel point ils sont bêtes! Dit-elle en s'arrêtant net devant Veltchaninov. Vous, vous trouvez cela ridicule, mais vous ne vous doutez pas de ce que c'est pour moi!

— Alors ce n'est pas lui? Fit Veltchaninov en souriant.

— Évidemment non; comment avez-vous pu même y songer? Dit Nadia, en souriant, et toute rougissante. Ce n'est que son ami. Mais comme il choisit ses amis! Je n'y comprends rien: ils disent tous que celui-ci est «un homme d'avenir»; moi, je n'y comprends rien du tout…

Alexis Ivanovitch, vous êtes le seul homme à qui je puisse m'adresser; voyons votre dernier mot: le lui rendrez-vous, oui ou non?

— Eh bien! Oui, je le lui rendrai; donnez-le-moi.

— Ah! Vous êtes gentil, vous êtes bon! S'écria-t-elle, rayonnante de joie, en lui tendant l'écrin. Je chanterai pour vous toute la soirée: car, vous savez, je chante très bien, et je vous ai menti quand j'ai dit que je n'aimais pas la musique. Ah! Si vous reveniez une autre fois, comme je serais contente! Je vous raconterais tout, tout, tout, et je vous dirais encore beaucoup de choses, car vous êtes si bon, si bon!… bon comme… comme Katia!

En effet, lorsqu'on fut rentré pour le thé, elle lui chanta deux romances, d'une voix encore peu formée, mais agréable et déjà forte. Pavel Pavlovitch était assis avec les parents auprès de la table à thé, sur laquelle on avait disposé un service de vieux sèvres, et où bouillait déjà un immense samovar. Il les entretenait, sans doute, de choses extrêmement sérieuses, puisqu'il devait partir le surlendemain pour neuf mois. Il ne fit aucune attention aux jeunes gens qui rentraient du jardin; il n'eut même pas un regard pour Veltchaninov: évidemment il s'était calmé, et il ne songeait pas à se plaindre de sa mésaventure.

Mais lorsque Nadia se mit à chanter, il approcha aussitôt. Chaque fois qu'il lui adressa la parole, elle affecta de ne pas lui répondre; mais il n'en fut pas troublé. Il resta debout derrière elle, appuyé au dossier de la chaise, et toute son attitude disait que cette place était à lui, et qu'il ne la céderait à personne.

— C'est au tour d'Alexis Ivanovitch de chanter, maman; Alexis Ivanovitch va chanter! S'écrièrent en chœur les jeunes filles, en se pressant autour du piano, tandis que Veltchaninov y prenait place, très sûr de lui, pour s'accompagner lui-même.

Les parents, et Katerina Fédoséievna, qui était assise auprès d'eux et servait le thé, s'approchèrent.

Veltchaninov choisit une romance de Glinka, aujourd'hui presque oubliée:

Quand à l'heure joyeuse tu ouvriras tes lèvres
Et que tu me parleras, plus tendre qu'une colombe…

Il chantait, tourné vers Nadia, qui se tenait debout près de lui. Il n'avait plus depuis longtemps qu'un reste de voix, mais ce reste suffisait à prouver qu'il avait dû fort bien chanter. Il avait entendu cette romance, vingt ans auparavant, quand il était encore étudiant, de la bouche de Glinka lui-même, à un souper artistique et littéraire donné par un ami du compositeur. Glinka, ce soir-là, chanta et joua celles de ses œuvres qu'il préférait. Il n'avait plus guère de voix, mais Veltchaninov se rappelait l'effet extraordinaire qu'avait produit en particulier cette romance. Un chanteur de profession ne serait jamais parvenu à faire une impression aussi puissante. Dans cette romance, la passion grandit et s'élève avec chaque vers, avec chaque mot; la gradation y est si forte, et si liée que la moindre fausse note, la moindre défaillance, qui passe inaperçue à l'opéra, ôte au morceau toute sa valeur et toute sa portée. Pour chanter cette petite chose toute simple, mais si extraordinaire, il fallait absolument de la sincérité, un élan d'inspiration, une passion véritable, ou parfaitement simulée. Autrement, ce n'était plus qu'une petite romance quelconque, laide, et même inconvenante: il n'est pas possible de traduire avec une aussi grande force la tension extrême de la passion sans provoquer le dégoût, à moins que la sincérité et la simplicité de cœur ne sauvent tout.

Veltchaninov se rappelait le succès que lui avait valu cette romance. Il s'était approprié autant que possible la manière de Glinka; et maintenant encore, dès la première note, dès le premier vers, une inspiration véritable emplit son âme et passa dans sa voix. À chaque mot, le sentiment croissait en force et en audace; vers la fin, il fit entendre de vrais cris de passion; regardant Nadia de ses yeux enflammés, il chantait les derniers vers de la romance:

Maintenant, je regarde avec plus d'audace dans tes yeux. J'approche mes lèvres, et, sans force pour entendre,
Je veux t'embrasser, t'embrasser, t'embrasser!
Je veux t'embrasser, t'embrasser, t'embrasser!

Nadia trembla de peur, et recula; une rougeur couvrit ses joues, et il y eut comme un éclair qui passa de Veltchaninov à son visage tout bouleversé de confusion et presque de honte. Les autres auditeurs furent à la fois ravis et déconcertés: chacun semblait dire qu'il était vraiment déplacé de chanter de la sorte, et en même temps tous ces jeunes visages et tous ces petits yeux brillaient et étincelaient. La figure de Katerina Fédoséievna était si rayonnante que Veltchaninov la trouva presque jolie.

— Voilà une belle romance! Murmura le vieux Zakhlébinine avec un peu d'embarras. Mais… n'est-ce pas trop violent? C'est beau, mais violent…

— C'est violent…, voulut dire à son tour sa femme.

Mais Pavel Pavlovitch ne lui laissa pas le temps d'achever, il bondit en avant, comme un fou, prit Nadia par le bras et la repoussa loin de Veltchaninov, se campa devant celui-ci, le regarda d'un œil éperdu, les lèvres tremblantes.

— Une petite minute, je vous prie, put-il dire enfin.

Veltchaninov comprit aussitôt que, s'il tardait le moins du monde, ce personnage en viendrait à des démarches dix fois plus absurdes; il le saisit par le bras, et, sans prendre garde à la surprise de tous, il l'emmena sur la terrasse, descendit avec lui au jardin, où déjà il faisait presque nuit.

— Comprenez-vous qu'il faut à l'instant même partir avec moi? Dit Pavel Pavlovitch.

— Mais je ne comprends pas du tout…

— Rappelez-vous, poursuivit Pavel Pavlovitch, avec rage, rappelez-vous que vous m'avez pressé de vous dire tout, oui, tout, sincèrement, jusqu'au bout! Vous vous rappelez? Eh bien, le moment est venu… Allons!

Veltchaninov réfléchit, regarda encore une fois Pavel Pavlovitch, et consentit à partir.

Ce départ imprévu désola les parents et exaspéra les jeunes filles.

— Au moins, acceptez encore une tasse de thé, supplia madame Zakhlébinine.

— Mais enfin, qu'as-tu donc à être si agité? Demanda le vieillard d'un ton sévère et mécontent à Pavel Pavlovitch, qui souriait et se taisait.

— Pavel Pavlovitch, pourquoi emmenez-vous Alexis Ivanovitch? Gémirent les jeunes filles, en le regardant d'un œil furieux.

Nadia lui jeta un regard si dur qu'il fit une grimace; mais il ne céda pas.

— C'est qu'en effet Pavel Pavlovitch m'a rendu le service de me rappeler une affaire extrêmement importante, que j'allais oublier, dit Veltchaninov en souriant.

Il serra la main au père, s'inclina devant les jeunes filles, et plus particulièrement devant Katia, ce qui fut encore remarqué.

— Merci d'être venu nous voir; nous en serons toujours enchantés, tous, dit avec insistance le vieux Zakhlébinine.

— Oh! Oui, nous sommes si enchantés…, reprit la mère, chaleureusement.

— Vous reviendrez, Alexis Ivanovitch, vous reviendrez! Criaient les jeunes filles du haut du perron, tandis qu'il montait en voiture avec Pavel Pavlovitch.

Et une petite voix ajoutait, plus bas que les autres:

— Oh oui! Revenez! Cher, cher Alexis Ivanovitch!

— Cela, c'est la petite rousse, songea Veltchaninov.

XIII
DE QUEL COTÉ PENCHE LA BALANCE

Il songeait encore à la petite rousse, et pourtant le regret et le mécontentement de lui-même lui brûlaient le cœur depuis longtemps. Au cours de cette journée, qui, en apparence, avait été si gaie, la tristesse ne l'avait pas quitté. Avant qu'il se mît à chanter, il ne savait plus comment s'en affranchir; peut-être est-ce pour cette raison qu'il avait chanté avec un tel élan.

«Et j'ai pu, moi, m'abaisser à ce point… tout oublier!» songea-t-il.

Mais aussitôt il coupa court à ses remords. Il lui semblait humiliant de gémir sur lui-même; il eût cent fois mieux aimé faire passer tout de suite sa colère sur un autre.

— L'imbécile! Grommela-t-il avec colère, en jetant un coup d'œil en dessous vers Pavel Pavlovitch assis sans mot dire à ses côtés, dans la voiture.

Pavel Pavlovitch restait obstinément silencieux: il semblait se ramasser sur lui-même et se préparer. De temps à autre, d'un geste impatient, il ôtait son chapeau, et s'essuyait le front de son mouchoir.

— Il est en nage! Grogna Veltchaninov.

Une seule fois, Pavel Pavlovitch ouvrit la bouche pour demander au cocher si l'orage éclaterait ou non.

— Bien sûr! Et pour de bon! On a cuit toute la journée.

En effet le ciel s'obscurcissait, rayé parfois d'éclairs encore lointains. Il était dix heures et demie quand ils entrèrent en ville.

— Je vous accompagne chez vous, dit Pavel Pavlovitch en se tournant vers Veltchaninov, quand ils furent arrivés assez près de sa maison.

— Je le vois bien; seulement je vous préviens que je me sens très sérieusement indisposé.

— Oh! Je ne m'arrêterai pas longtemps.

Lorsqu'ils passèrent devant la loge, Pavel Pavlovitch s'écarta un moment pour aller parler à Mavra.

— Qu'êtes-vous allé dire? Lui demanda sévèrement Veltchaninov, quand

il l'eut rejoint, et qu'ils entrèrent dans sa chambre.

— Oh! Rien… Le cocher…

— Vous savez, vous n'aurez pas à boire!

L'autre ne répondit pas. Veltchaninov alluma une bougie. Pavel Pavlovitch s'installa dans le fauteuil. Veltchaninov se planta devant lui, les sourcils froncés.

— Je vous ai promis de vous dire, moi aussi, mon dernier mot, dit-il avec une agitation intérieure qu'il parvenait encore à maîtriser. Eh bien! Le voilà, ce mot: j'estime que tout est définitivement réglé entre nous à tel point que nous n'avons plus rien à nous dire… Vous entendez, plus rien; et par conséquent, le mieux est que vous vous en alliez tout de suite, et que je ferme ma porte sur vous.

— Réglons nos comptes, Alexis Ivanovitch! Dit Pavel Pavlovitch, en le regardant au fond des yeux d'une manière extrêmement douce.

— Comment: «Réglons nos comptes»? Répondit Veltchaninov prodigieusement surpris. Quelle expression étrange!… Et quels comptes?… Ah! C'est donc cela votre «dernier mot», la révélation que vous me promettiez tout à l'heure!

— C'est cela même.

— Nous n'avons plus de comptes à régler, il y a longtemps que tout est réglé! Répliqua Veltchaninov d'un air hautain.

— Vraiment! Vous croyez? Reprit Pavel Pavlovitch sur un ton pénétré.

Et en même temps il faisait le geste bizarre de joindre les mains et de les porter à sa poitrine.

Veltchaninov se tut, et marcha de long en large par la chambre. Le souvenir de Lisa lui emplit le cœur: ce fut comme un appel plaintif.

— Allons, voyons, quels sont ces comptes que vous voulez régler? Fit-il après un long silence, en s'arrêtant devant lui, les sourcils froncés.

Pavel Pavlovitch n'avait cessé de le suivre de l'œil, les mains jointes contre sa poitrine.

— N'allez plus là-bas! Dit-il d'une voix presque basse, suppliante; et il se leva brusquement de sa chaise.

— Comment? Ce n'est que cela? S'écria Veltchaninov avec un sourire

mauvais; tout de même, vous me faites marcher de surprise en surprise, aujourd'hui! Continua-t-il d'une voix mordante; puis, brusquement, il changea d'attitude. — Écoutez-moi, dit-il avec une expression de tristesse et de sincérité profonde, j'estime que jamais, en aucun cas, je ne me suis ravalé comme je l'ai fait aujourd'hui, d'abord en consentant à vous accompagner, et puis en me comportant là-bas comme je l'ai fait… Tout cela a été si mesquin, si pitoyable… Je me suis sali, avili, en me laissant aller… en m'oubliant… Et puis quoi! — Il se ressaisit tout à coup. — Écoutez: vous m'avez pris aujourd'hui au dépourvu; j'étais surexcité, malade… Je n'ai vraiment pas à me justifier! Je ne retournerai plus là-bas, et, je vous assure, je n'ai rien qui m'y attire, conclut-il résolument.

— Vrai? Bien vrai? Cria Pavel Pavlovitch, transporté de joie.

Veltchaninov le regarda avec mépris et se mit à marcher par la chambre.

— Allons, vous paraissez bien résolu à faire votre bonheur à tout prix! Ne put-il s'empêcher de dire à la fin.

— Oh! Oui, dit Pavel Pavlovitch, doucement, avec un élan naïf.

«C'est un grotesque, songea Veltchaninov, et il n'est guère méchant qu'à force de bêtise; mais ce n'est pas mon affaire, et, de toute façon, je ne puis pas ne pas le haïr… et pourtant il ne le mérite même pas!»

— Voyez-vous, moi, je suis un «éternel mari»! Fit Pavel Pavlovitch, avec un sourire soumis et résigné. Il y a longtemps que je connaissais votre expression, Alexis Ivanovitch; cela remonte à l'époque où nous avons vécu ensemble à T… J'ai retenu beaucoup de ces mots dont vous aimiez à vous servir au cours de cette année-là. L'autre fois, quand vous avez parlé ici d'«éternel mari», j'ai très bien compris.

Mavra entra, portant une bouteille de champagne et deux verres.

— Pardonnez-moi, Alexis Ivanovitch! Vous savez que je ne puis m'en passer. Ne vous fâchez pas si je me suis permis… Voyez-vous, je suis très au-dessous de vous, très indigne de vous.

— C'est bon! Fit Veltchaninov avec dégoût; mais je vous assure que je me sens très souffrant.

— Oh! Ce ne sera pas long… l'affaire d'une minute! Répondit l'autre avec empressement, rien qu'un verre, un tout petit verre, parce que j'ai la

gorge…

Il vida son verre d'un trait, gloutonnement, et se rassit; et il considéra Veltchaninov avec une sorte de tendresse. Mavra sortit.

— Quel dégoût! Murmura Veltchaninov.

— Voyez-vous, c'est la faute de ses amies, reprit tout à coup avec feu Pavel Pavlovitch, tout à fait regaillardi.

— Comment? Quoi? Ah oui! Vous songez toujours à cette histoire…

— C'est la faute de ses amies! C'est encore si jeune! Cela ne songe qu'à faire des folies, pour s'amuser!… C'est même très gentil!… Plus tard, ce sera autre chose. Je serai à ses pieds, aux petits soins pour elle; elle se verra entourée de respect. Et puis, le monde… enfin, elle aura le temps de se transformer.

«Il faudrait pourtant lui rendre le bracelet!» songeait Veltchaninov tout préoccupé, en tâtant l'écrin au fond de sa poche.

— Vous disiez tout à l'heure que je suis résolu à faire encore une fois mon bonheur? Eh! Oui, Alexis Ivanovitch, il faut absolument que je me marie, poursuivit Pavel Pavlovitch d'une voix communicative, un peu troublée; autrement, que voulez-vous que je devienne? Vous voyez bien vous-même!…— Et il montrait la bouteille du doigt. — Et ce n'est là que la moindre de mes… qualités. Je ne puis pas, absolument pas, vivre sans une femme, sans un attachement, sans une adoration. J'adorerai, et je serai sauvé.

«Mais pourquoi diable me faire part de tout cela?» faillit crier Veltchaninov, qui avait peine à ne pas éclater de rire; mais il se contint: c'eût été trop cruel.

— Mais enfin, s'écria-t-il, dites-moi pourquoi vous m'avez traîné là-bas de force. À quoi pouvais-je vous être bon?

— C'était pour faire une épreuve, fit Pavel Pavlovitch, tout gêné.

— Quelle épreuve?

— Pour éprouver l'effet… Voyez-vous, Alexis Ivanovitch, il n'y a guère qu'une semaine que je vais là-bas en qualité de… (il était de plus en plus ému). Hier je vous ai rencontré, et je me suis dit: «Je ne l'ai jamais vue dans une société d'étrangers, je veux dire, avec d'autres hommes que moi…» C'était une idée stupide, je le vois bien maintenant; c'était tout à fait superflu.

Mais je l'ai voulu à tout prix. La faute en est à mon malheureux caractère…

Et en même temps il releva la tête et rougit.

«Serait-ce vrai, tout cela?» songea Veltchaninov, stupéfait.

— Eh bien, et alors? Dit-il tout haut.

Pavel Pavlovitch sourit, d'un sourire doux et sournois.

— Tout cela, ce sont des enfantillages, c'est tout à fait gentil! Tout cela c'est la faute des amies!… Il faut que vous me pardonniez ma conduite stupide à votre égard durant toute cette journée. Cela n'arrivera plus, plus jamais.

— Moi non plus; cela ne m'arrivera plus… Je n'irai plus là-bas, dit Veltchaninov en souriant.

— C'est aussi mon désir.

Veltchaninov se pencha un peu.

— Mais enfin, je ne suis pas seul au monde, il y a d'autres hommes! Fit-il vivement.

Pavel Pavlovitch rougit de nouveau.

— Vous me faites de la peine, Alexis Ivanovitch, et j'ai tant d'estime, tant de respect pour Nadéjda Fédoséievna…

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, je n'avais pas l'intention de rien insinuer… seulement je trouve un peu surprenant que vous ayez fait si grand cas de mes moyens de plaire… et… que vous vous soyez reposé sur moi, avec une si entière confiance…

— Si je l'ai fait, c'est parce que cela arrivait après tout ce qui était arrivé jadis.

— Alors, vous me considérez encore comme un homme d'honneur? Dit Veltchaninov, en s'arrêtant court devant lui.

À un autre moment, il eût été terrifié qu'une question aussi naïve, aussi imprudente, lui eût échappé.

— Je n'ai jamais cessé de vous tenir pour tel, répondit Pavel Pavlovitch, en baissant le regard.

— Oui, sans doute, certainement… ce n'est pas cela que je voulais dire… je voulais vous demander si vous n'avez plus la moindre… la moindre prévention?

— Pas la moindre.

— Et quand vous êtes venu à Pétersbourg?

Veltchaninov ne put se retenir de lui poser cette question, bien qu'il sentît lui-même à quel point sa curiosité était prodigieuse.

— Lorsque je suis arrivé à Pétersbourg, je vous tenais pour l'homme le plus honorable du monde… J'ai toujours eu de l'estime pour vous, Alexis Ivanovitch.

Pavel Pavlovitch leva les yeux, et le regarda en face, franchement, sans le moindre trouble. Veltchaninov, tout à coup, eut peur: il ne voulait pour rien au monde qu'un éclat survint, et qu'il en fût la cause.

— Je vous ai aimé, Alexis Ivanovitch, dit Pavel Pavlovitch, comme si tout à coup il se décidait, oui, je vous ai aimé durant toute notre année de T… Vous n'y avez pas pris garde, continua-t-il d'une voix un peu tremblante, qui terrifia Veltchaninov, j'étais trop peu de chose, auprès de vous, pour que vous y prissiez garde. Et puis, peut-être cela valait-il mieux. Durant toutes ces neuf années, je me suis souvenu de vous, parce que je n'ai jamais eu dans ma vie une autre année comme celle-là. — Ses yeux brillaient étrangement. — J'ai retenu les expressions et les idées qui vous étaient familières. Je me suis toujours souvenu de vous comme d'un homme doué de bons sentiments, d'un homme cultivé, remarquablement cultivé, et plein d'intelligence. «Les grandes pensées viennent moins d'un grand esprit que d'un grand cœur»; c'est vous qui le disiez, et vous l'avez peut-être oublié, mais moi, je me le rappelle. Je vous ai toujours considéré comme un homme d'un très grand cœur et je l'ai cru… malgré tout…

Son menton tremblait. Veltchaninov était épouvanté; il fallait, coûte que coûte, mettre fin à ces épanchements inattendus.

— Assez, je vous prie, Pavel Pavlovitch, dit-il d'une voix sourde et frémissante, en rougissant, pourquoi, pourquoi — il éleva soudain la voix jusqu'à crier — pourquoi vous attacher ainsi à un homme malade, ébranlé, à deux doigts du délire, et le traîner ainsi dans toutes ces ténèbres… alors que tout cela n'est que fantôme, illusion, mensonge, honte, fausseté… et sans aucune mesure… oui, c'est là l'essentiel, et vraiment le plus honteux c'est que tout cela: nous sommes, vous et moi, des hommes vicieux, dissimulés et

vils… Et voulez-vous que je vous prouve sur-le-champ, non seulement que vous ne m'aimez pas, mais que vous me haïssez de toutes vos forces, et que vous mentez, et que vous ne vous en doutez pas? Vous êtes venu me prendre, vous m'avez mené là-bas, pas le moins du monde pour faire ce que vous dites, pour éprouver votre fiancée… Est-ce qu'une pareille idée peut entrer dans la tête d'un homme? Non, la vérité, la voici tout simplement: vous m'avez vu hier, et la colère vous a repris, et vous m'avez emmené pour me la montrer, et pour me dire: «Tu la vois comme elle est! Eh bien, elle sera à moi; viens-y donc à présent!…» Vous m'avez défié!… Qui sait? Vous ne le saviez peut-être pas vous-même, mais c'est bien cela, car c'est là ce que vous avez ressenti… Et pour porter un défi pareil, il faut de la haine: eh oui! Vous me haïssez!

Il courait par la chambre, en criant tout cela et il se sentait froissé, offensé, humilié surtout à l'idée qu'il s'abaissait ainsi jusqu'à Pavel Pavlovitch.

— Je voulais faire la paix avec vous, Alexis Ivanoyitch! Dit l'autre tout à coup, d'une voix décidée, mais courte et hachée; et son menton se remit à trembler.

Une fureur sauvage s'empara de Veltchaninov, comme s'il venait de subir la plus terrible des injures.

— Je vous répète encore une fois, hurla-t-il, que vous vous êtes accroché à un homme malade, démoli, pour lui arracher, dans le délire, je ne sais quel mot qu'il ne veut pas vous dire!… Allons donc!… nous ne sommes pas des gens du même monde, comprenez-le donc, et puis… et puis il y a entre nous une tombe! Acheva-t-il en bégayant de rage: il se rappelait tout à coup.

— Et comment pouvez-vous savoir… — Le visage de Pavel Pavlovitch se décomposa subitement, et devint tout pâle; — comment pouvez-vous savoir ce qu'elle représente pour moi, cette petite tombe, ici, là-dedans! — cria-t-il, en marchant vers Veltchaninov et se frappant du poing la poitrine, avec un geste ridicule, mais terrible. — Je la connais, cette petite tombe, et nous sommes, vous et moi, debout des deux côtés seulement, de mon côté il y a plus que du vôtre, oui, bien plus… — balbutia-t-il comme en délire, en continuant de se frapper du poing la poitrine — oui, bien plus, bien plus…

Un coup de sonnette violent les rappela brusquement à eux-mêmes. On sonnait si fort qu'il semblait qu'on voulût arracher le cordon d'un seul coup.

— On ne sonne pas chez moi de cette façon, fit Veltchaninov avec humeur.

— Ce n'est pourtant pas chez moi, marmotta Pavel Pavlovitch, qui, en un clin d'œil, était redevenu maître de lui, et avait repris ses allures premières.

Veltchaninov fronça les sourcils et alla ouvrir.

— Monsieur Veltchaninov, si je ne me trompe? Dit sur le palier une voix jeune, sonore, et parfaitement sûre d'elle-même.

— Que désirez-vous?

— Je sais d'une manière positive, poursuivit la voix sonore, qu'il y a chez vous en ce moment un certain Trousotsky. J'ai besoin de le voir tout de suite.

Veltchaninov aurait eu un vif plaisir à jeter d'un bon coup de pied dans l'escalier le monsieur si sûr de lui-même. Mais il réfléchit, s'écarta, et le laissa passer:

— Voici monsieur Trousotsky. Entrez…

XIV
SACHENKA ET NADENKA

Il entra dans la chambre. C'était un tout jeune homme de dix-neuf ans, moins peut-être, tant semblait jeune sa jolie figure, fière et assurée. Il était assez bien mis; au moins tout ce qu'il portait lui allait-il fort bien; une taille un peu au-dessus de la moyenne; des cheveux noirs en longues boucles épaisses, et de grands yeux hardis et sombres donnaient une expression singulière à sa physionomie. Le nez était un peu large et retroussé; sans ce nez, il eût été très beau. Il entra, l'air important.

— C'est sans doute à monsieur Trousotsky que j'ai l'avantage de parler; et il appuya avec une satisfaction particulière sur le mot «avantage», pour donner à entendre qu'il ne trouvait pas que cette conversation lui promît ni honneur ni plaisir.

Veltchaninov commençait à comprendre et Pavel Pavlovitch semblait soupçonner quelque chose. Une certaine inquiétude se peignait sur son visage; au reste, il se contenait.

— Comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répondit-il tranquillement, je ne suppose pas que nous puissions rien avoir à démêler ensemble.

— Commencez par m'écouter, et puis vous direz ce qu'il vous plaira, fit le jeune homme avec une assurance prodigieuse.

Puis il mit son lorgnon d'or qui pendait à un fil de soie, et regarda la bouteille de champagne placée sur la table. Quand il eut suffisamment considéré la bouteille, il ôta son lorgnon, se tourna de nouveau vers Pavel Pavlovitch, et dit:

— Alexandre Lobov.

— Qu'est-ce que c'est qu'Alexandre Lobov?

— C'est moi. Vous ne connaissez pas mon nom?

— Non.

— Au fait, comment le connaîtriez-vous! Je viens pour une affaire

importante, qui vous concerne tout particulièrement; mais d'abord, permettez-moi de m'asseoir: je suis fatigué…

— Asseyez-vous, dit Veltchaninov.

Mais le jeune homme était assis avant qu'il eût eu le temps de l'y inviter. Malgré la souffrance qui lui déchirait la poitrine, Veltchaninov prenait de l'intérêt à ce jeune effronté. Dans cette gracieuse figure d'adolescent il y avait comme un air de ressemblance lointaine avec Nadia.

— Asseyez-vous aussi, dit le jeune homme à Pavel Pavlovitch, en lui désignant négligemment, d'une inclinaison de la tête, un siège en face de lui.

— Mais non, je resterai debout.

— Vous vous fatiguerez… Et vous, monsieur Veltchaninov, vous pouvez rester.

— Je n'ai aucune raison de m'en aller: je suis chez moi.

— Comme vous voudrez. Au reste, je désire que vous assistiez à l'explication que je vais avoir avec monsieur. Nadéjda Fédoséievna m'a parlé de vous en termes extrêmement flatteurs.

— Vraiment? Et quand donc?

— Tout de suite après votre départ. T'en viens. Voici l'affaire, monsieur Trousotsky, — fit-il en se tournant vers Pavel Pavlovitch, qui était resté debout, et il parlait entre ses dents, nonchalamment étendu dans son fauteuil. — Il y a longtemps que nous nous aimons, Nadéjda Fédoséievna et moi, et que nous avons engagé notre parole l'un à l'autre. Vous vous êtes fourré entre nous. Je suis venu pour vous inviter à vider la place. Êtes-vous disposé à vous retirer?

Pavel Pavlovitch tressaillit; il pâlît, et un sourire mauvais se dessina sur ses lèvres.

— Je n'y suis pas disposé le moins du monde, répondit-il nettement.

— Alors, c'est bien! Dit le jeune homme en se laissant aller dans son fauteuil, et en croisant les jambes.

— Et puis voyons, je ne sais même pas à qui je parle, fit Pavel Pavlovitch. Je pense que cette conversation a assez duré.

Là-dessus, il trouva bon de s'asseoir à son tour.

— Je vous disais bien que vous vous fatigueriez, remarqua négligemment

le jeune homme. J'ai eu l'avantage de vous dire, il n'y a qu'un instant, que je m'appelle Lobov, et que Nadéjda Fédoséievna et moi nous nous sommes engagé notre parole l'un à l'autre; par conséquent, vous ne pouvez prétendre, comme vous venez de le faire, que vous ne savez pas à qui vous avez affaire; vous ne pouvez pas davantage être d'avis que nous n'avons plus rien à nous dire. Il ne s'agit pas de moi; il s'agit de Nadéjda Fédoséievna que vous harcelez d'une manière impudente. Vous voyez bien qu'il y a là matière à explication.

Il dit tout cela entre ses dents, comme un jeune fat, en daignant à peine articuler ses mots; quand il eut fini de parler, il remit son lorgnon, et fit mine de regarder très attentivement quelque chose, n'importe quoi.

— Pardon, jeune homme… s'écria Pavel Pavlovitch, tout vibrant.

Mais le «jeune homme» l'arrêta court.

— En toute autre circonstance je vous aurais absolument défendu de m'appeler «jeune homme», mais dans le cas présent vous reconnaîtrez vous-même que ma jeunesse fait précisément, si l'on me compare à vous, ma principale supériorité; vous conviendrez qu'aujourd'hui, par exemple, quand vous avez offert votre bracelet, vous auriez donné beaucoup pour en avoir une miette de plus, de jeunesse!

— Oh le gredin! Murmura Veltchaninov.

— En tout cas, monsieur, reprit Pavel Pavlovitch avec dignité, les motifs que vous invoquez, et que pour ma part je juge d'un goût douteux et parfaitement inconvenants, ne me paraissent pas de nature à justifier un entretien plus prolongé. Tout cela n'est que gaminerie et que niaiserie. Demain j'irai trouver Fédoséi Semenovitch; pour le moment, je vous prie de me laisser en paix.

— Mais voyez donc la dignité de cet homme! Cria l'autre à Veltchaninov, perdant son beau sang-froid. On le chasse de là-bas, en lui tirant la langue. Vous croyez qu'il va se tenir pour satisfait? Ah bien oui! Il ira demain tout rapporter au père. N'est-ce pas la preuve, homme déloyal que vous êtes, que vous voulez obtenir la jeune fille de force, que vous prétendez l'acheter à des gens à qui l'âge a ôté l'esprit, et qui profitent de la barbarie sociale pour disposer d'elle à leur fantaisie?… Elle vous a pourtant témoigné

suffisamment son mépris. Ne vous a-t-elle pas fait rendre aujourd'hui même votre stupide cadeau, votre bracelet?… Que vous faut-il de plus?

— Personne ne m'a rendu aucun bracelet… ce n'est pas possible, dit Pavel Pavlovitch en frissonnant.

— Comment, pas possible? Est-ce que M.Veltchaninov ne vous l'a pas rendu?

«Que le diable l'emporte!» songea Veltchaninov.

— En effet, dit-il tout haut, d'un air sombre, Nadéjda Fédoséievna m'a chargé aujourd'hui de vous rendre cet écrin, Pavel Pavlovitch. Je ne voulais pas m'en charger, mais elle a insisté… Le voici… Je suis bien fâché…

Il tira l'écrin de sa poche et le tendit d'un air embarrassé à Pavel Pavlovitch, qui restait stupéfait.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas encore rendu? Fit sévèrement le jeune homme, en se tournant vers Veltchaninov.

— Je n'en ai vraiment pas trouvé l'occasion, dit l'autre de mauvaise humeur.

— C'est étrange.

— Quoi?

— C'est au moins étrange, convenez-en… Enfin, je veux bien croire qu'il n'y a dans tout cela qu'un malentendu.

Veltchaninov eut une furieuse envie de se lever à l'instant même et d'aller tirer les oreilles au jouvenceau; mais il partit malgré lui d'un bruyant éclat de rire: le jeune homme se mit à rire aussitôt. Seul Pavel Pavlovitch ne riait pas; si Veltchaninov avait remarqué le regard qu'il lui jeta tandis qu'ils étaient là tous les deux à rire, il eût compris que cet homme se transformait à ce moment en une bête dangereuse… Veltchaninov ne vit pas ce regard, mais il comprit qu'il fallait venir au secours de Pavel Pavlovitch.

— Écoutez, monsieur Lobov, dit-il d'un ton amical, sans porter aucun jugement sur le reste de l'affaire, dont je ne veux pas me mêler, je vous ferai remarquer que Pavel Pavlovitch, en recherchant la main de Nadéjda Fédoséievna, a pour lui, en premier lieu, le consentement de cette honorable famille, en second lieu, une situation distinguée et considérable, et enfin, une belle fortune; que, par conséquent, il est en droit d'être surpris de la rivalité

d'un homme tel que vous, d'un homme jeune au point que personne ne peut le prendre pour un rival sérieux… Et, par conséquent, il a raison de vous prier d'en finir.

— Qu'entendez-vous donc par mon extrême jeunesse? J'ai dix-neuf ans depuis un mois. J'ai depuis longtemps l'âge légal du mariage. Voilà tout.

— Mais enfin quel père se déciderait à vous donner aujourd'hui sa fille, quand bien même vous seriez destiné à être plus tard millionnaire, ou à devenir un bienfaiteur de l'humanité? Un homme de dix-neuf ans peut à peine répondre de lui-même, et vous voudriez, de gaieté de cœur, vous charger de l'avenir d'un autre être, de l'avenir d'une enfant aussi enfant que vous?… Voyons, songez-y, cela n'est même pas bien… Si je me permets de vous parler ainsi, c'est que vous-même tout à l'heure vous m'avez invoqué comme arbitre entre Pavel Pavlovitch et vous.

— Alors, c'est Pavel Pavlovitch qu'il s'appelle? Fit le jeune homme. Pourquoi donc me figurais-je que c'était Vassili Petrovitch?… À vrai dire — et il se tourna vers Veltchaninov —, votre discours ne me surprend pas le moins du monde: je savais bien que vous êtes tous les mêmes! Il est pourtant curieux qu'on m'ait parlé de vous comme d'un homme un peu moderne… au reste, tout cela n'est que sottises. La vérité, la voici: bien loin que je me sois mal conduit dans toute cette affaire, comme vous vous êtes permis de le dire, c'est tout à fait le contraire, comme j'espère vous le faire comprendre. D'abord, nous nous sommes engagés notre parole l'un à l'autre; de plus, je lui ai formellement promis, en présence de deux témoins, que si elle venait à en aimer un autre, ou si elle se sentait portée à rompre avec moi, je me reconnaîtrais sans hésiter coupable d'adultère, pour lui fournir un motif de divorce. Ce n'est pas tout: comme il faut prévoir le cas où je me dédirais, et où je refuserais de lui fournir ce motif, le jour même du mariage, pour assurer son avenir, je lui remettrai une lettre de change de cent mille roubles, de manière que si je venais à lui tenir tête et à faillir à mes engagements, elle pourrait négocier ma traite, et moi, je risquerais la prison! Ainsi tout est prévu et l'avenir de personne n'est compromis. Voilà pour le premier point.

— Je gage que c'est Predposylov qui vous a suggéré cette combinaison, dit Veltchaninov.

— Ha! Ha! Ha! Ricana sournoisement Pavel Pavlovitch.

— Qu'est-ce donc qui amuse si fort ce monsieur? Vous avez deviné juste, c'est une idée de Predposylov; et reconnaissez que c'est bien trouvé. De toute façon, notre absurde législation est tout à fait impuissante contre nous. Naturellement, je suis bien décidé à l'aimer toujours, et elle ne fait que rire de ces précautions; mais enfin, reconnaissez que tout cela est habilement et généreusement combiné, et que tout le monde n'en userait pas de la sorte.

— À mon avis, non seulement le procédé manque de noblesse, mais il est tout à fait vilain.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Votre sentiment ne me surprend pas le moins du monde, fit-il après un silence; il y a longtemps que j'ai cessé de m'étonner de tout cela. Predposylov vous dirait tout net que votre inintelligence complète des choses les plus naturelles provient de ce que vos sentiments et vos idées ont été parfaitement pervertis par l'existence oisive et stupide que vous avez menée… Au reste, il est possible que nous ne nous comprenions pas même l'un l'autre: on m'a pourtant parlé de vous en fort bons termes… Mais vous avez passé la cinquantaine?

— Si vous le voulez bien, revenons à notre affaire.

— Excusez mon indiscrétion, et ne vous offensez pas; c'était sans la moindre intention. Je continue… Je ne suis pas du tout le futur millionnaire que vous vous êtes plu à imaginer… ce qui est une bien singulière idée!… Je suis ce que vous voyez, mais j'ai une confiance absolue dans mon avenir. Je ne serai en aucune façon un héros ni un bienfaiteur de l'humanité, mais j'assurerai l'existence de ma femme et la mienne… Pour être exact, je n'ai à l'heure présente pas un sou vaillant. J'ai été élevé par eux depuis mon enfance…

— Comment cela?

— Je suis le fils d'un parent éloigné de madame Zakhlébinine: quand je suis resté orphelin, à huit ans, ils m'ont pris chez eux et, plus tard, ils m'ont mis au lycée. Le père est un brave homme, je vous prie de le croire.

— Je le sais bien.

— Oui; seulement il vieillit, il retarde. D'ailleurs très brave homme. Il y a

longtemps que je me suis affranchi de sa tutelle, pour gagner moi-même ma vie, et ne rien devoir qu'à moi.

— Depuis quand? Demanda curieusement Veltchaninov.

— Il y aura bientôt quatre mois.

— Oh! à présent, tout devient clair: vous êtes des amis d'enfance!… Et avez-vous une place?

— Oui, une place provisoire, chez un notaire: vingt-cinq roubles par mois. Mais il faut vous dire que je ne gagnais pas même cela lorsque j'ai fait ma demande. J'étais alors au chemin de fer, où l'on me donnait dix roubles. Mais tout cela est provisoire.

— Alors, vous avez fait votre demande à la famille.

— Oui, dans toutes les formes, il y a longtemps, il y a bien trois semaines.

— Et qu'ont-ils dit?

— Le père a commencé par rire aux éclats, puis s'est fâché tout rouge. On a enfermé Nadéjda dans une chambre de l'entresol; mais elle n'a pas faibli, elle a été héroïque. Au reste, si je n'ai pas réussi auprès du père, c'est parce qu'il a une vieille dent contre moi: il ne me pardonne pas d'avoir quitté une place qu'il m'avait procurée dans ses bureaux, il y a quatre mois, avant mon entrée au chemin de fer. C'est un vieillard; il est très affaibli. Oh! Je le répète, dans sa famille, il est simple et charmant; mais, dans son bureau, vous ne pouvez pas vous imaginer! Il siège là comme un Jupiter! Je lui ai donné à entendre très clairement que ses manières ne m'allaient pas; mais l'affaire qui a mis le feu aux poudres est arrivée par la faute de son sous-chef: ce monsieur s'est avisé d'aller se plaindre de ce que j'avais été grossier avec lui— et je m'étais borné à lui dire qu'il était arriéré. Je les ai envoyés promener, et maintenant je suis chez le notaire.

— Vous étiez bien payé dans les bureaux?

— Oh! J'étais surnuméraire!… C'est le vieux qui me donnait ce qui m'était nécessaire. Je le répète, c'est un brave homme… Mais voilà! Nous ne sommes pas gens à céder… Certainement, vingt-cinq roubles, c'est loin d'être suffisant; mais je compte qu'avant peu on m'emploiera à mettre de l'ordre dans les affaires du comte Zavileiski: elles sont très embrouillées. Alors j'aurai trois mille roubles en commençant; c'est plus que ne gagne un

homme d'affaires juré. On s'en occupe en ce moment même… Diable! Quel coup de tonnerre! L'orage approche: c'est une chance que je sois arrivé avant qu'il éclate; je suis venu de là-bas à pied, j'ai couru presque tout le temps.

— Pardon, mais alors, si l'on ne vous reçoit plus dans la maison, comment avez-vous pu causer avec Nadéjda Fédoséievna?

— Eh mais! On peut causer par-dessus le mur!… Vous avez remarqué la petite rousse? Dit-il en souriant. Eh bien! Elle est tout à fait avec nous; et Maria Nikitichna aussi; c'est un vrai serpent que cette Maria Nikitichna… Qu'avez-vous donc à faire la grimace? Vous avez peur du tonnerre?

— Non, je suis souffrant, très souffrant…

Veltchaninov venait d'être pris d'une douleur subite dans la poitrine; il se leva et marcha par la chambre.

— En ce cas, je vous dérange… Ne vous gênez pas, je m'en vais tout de suite.

Et le jeune homme se leva de sa place.

— Vous ne me gênez pas le moins du monde, ce n'est rien, fit très doucement Veltchaninov.

— Ce n'est rien, comme dit Kobylnikov quand il a mal au ventre… Vous vous rappelez, dans Chtchédrine? Aimez-vous Chtchédrine?

— Sans doute!

— Moi aussi… Eh bien! Vassili… pardon! Pavel Pavlovitch, finissons-en! Reprit-il en se tournant vers Pavel Pavlovitch, très aimablement, avec un sourire. — Pour que vous compreniez mieux, je vous pose encore une fois la question, très nettement: consentez-vous à renoncer demain, officiellement, en présence des parents et en ma présence, à toutes vos prétentions sur Nadéjda Fédoséievna?

— Je ne consens à rien du tout, fit Pavel Pavlovitch en se levant, avec impatience et colère; et je vous prie, encore une fois, de me laisser en paix… car tout cela n'est qu'un enfantillage et une sottise.

— Prenez garde! Répondit le jeune homme avec un sourire arrogant, en le menaçant du doigt, — ne faites pas de faux calculs… Savez-vous où peut vous mener une erreur pareille dans vos calculs? Je vous préviens que dans neuf mois, quand vous aurez dépensé beaucoup d'argent, que vous vous serez

donné beaucoup de mal, et que vous reviendrez, vous serez bien obligé à renoncer de vous-même à Nadéjda Fédoséievna; et si alors vous n'y renoncez pas, les choses tourneront mal pour vous… Voilà ce qui vous attend, si vous vous obstinez!… Je dois vous prévenir que vous jouez à présent le rôle du chien qui défend l'approche du foin — pardonnez, ce n'est qu'une comparaison: — ni soi-même, ni personne! Je vous le répète charitablement: réfléchissez, tâchez de réfléchir sérieusement au moins une fois dans votre vie.

— Je vous prie de me faire grâce de votre morale! Cria Pavel Pavlovitch en fureur. Et quant à ce qui est de vos confidences compromettantes, dès demain je prendrai des mesures, et des mesures radicales!

— Mes confidences compromettantes? Qu'est-ce que vous entendez par là? C'est vous qui êtes un polisson, si de pareilles choses vous viennent en tête. Au reste, j'attendrai jusqu'à demain; mais si… Bon! Encore le tonnerre!… Au revoir; je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, dit-il à Veltchaninov.

Et il se sauva, pressé de devancer l'orage et d'éviter la pluie.

XV
RÈGLEMENT DE COMPTES

— Avez-vous vu? Avez-vous vu? S'écria Pavel Pavlovitch en bondissant vers Veltchaninov, sitôt que le jeune homme fut sorti.

— Eh! Oui, vous n'avez pas de chance! Fit Veltchaninov.

Il n'eût pas laissé échapper cette parole s'il n'eût été exaspéré par la douleur croissante qui lui torturait la poitrine. Pavel Pavlovitch tressaillit comme s'il ressentait une brûlure.

— Eh bien, et votre rôle, à vous, dans tout cela? C'est sans doute par compassion pour moi que vous ne m'avez pas rendu le bracelet, hein?

— Je n'ai pas eu le temps…

— C'est parce que vous me plaigniez de tout votre cœur, comme un véritable ami plaint un véritable ami?

— Eh bien, soit! Je vous plaignais, dit Veltchaninov, commençant à s'emporter.

Cependant, il lui raconta en quelques mots comment il avait été forcé d'accepter le bracelet, comment Nadéjda Fédoséievna l'avait contraint à se mêler de cette affaire…

— Vous comprenez bien que je ne voulais m'en charger à aucun prix; j'ai déjà bien assez d'ennuis sans cela!

— Vous vous êtes laissé attendrir, et vous avez accepté! Ricana Pavel Pavlovitch.

— Vous savez bien que ce que vous dites là est stupide; mais il faut vous pardonner… Vous avez vu tout à l'heure que ce n'est pas moi qui joue le rôle principal dans cette affaire!

— Enfin, il n'y a pas à dire, vous vous êtes laissé attendrir.

Pavel Pavlovitch s'assit et remplit son verre.

— Vous vous imaginez que je vais céder la place à ce gamin? Je le briserai comme un fétu, voilà ce que je ferai! Dès demain, j'irai là-bas, et je mettrai bon ordre à tout cela. Nous balaierons toutes ces puérilités…

Il vida son verre presque d'un trait et s'en versa un autre; il agissait avec un sans-gêne extraordinaire.

— Ha! Ha! Nadenka et Sachenka, les charmants enfants! Ha! Ha! Ha!

Il ne se tenait plus de fureur. Un violent coup de tonnerre éclata, tandis que brillait un éclair, et la pluie se mit à tomber à torrents. Pavel Pavlovitch se leva et alla fermer la fenêtre.

— Il vous demandait tout à l'heure si vous avez peur du tonnerre… Ha! Ha! Veltchaninov, avoir peur du tonnerre… Et puis son Kobylnikov! C'est bien cela, n'est-ce pas? Oui, Kobylnikov!… Et puis vos cinquante ans! Ha! Ha! Vous vous rappelez? Fit Pavel Pavlovitch d'un air moqueur.

— Vous êtes installé ici… — dit Veltchaninov, qui pouvait à peine parler, tant il souffrait, — moi, je vais me coucher… Vous ferez ce qu'il vous plaira.

— On ne mettrait pas un chien dehors par un temps pareil! Grogna Pavel Pavlovitch, blessé de l'observation, et presque enchanté qu'une occasion lui permît de se montrer offensé.

— C'est bon! Restez assis, buvez… passez la nuit comme il vous plaira! Murmura Veltchaninov; il s'allongea sur le divan et gémit faiblement.

— Passer la nuit ici?… Vous n'avez pas peur?

— Peur de quoi? Demanda Veltchaninov en relevant brusquement la tête.

— Mais que sais-je, moi? L'autre fois vous avez eu une peur terrible, au moins à ce qu'il m'a semblé…

— Vous êtes un imbécile! Cria Veltchaninov hors de lui; et il se tourna vers le mur.

— C'est bon, n'en parlons plus! Fit Pavel Pavlovitch.

À peine le malade se fut-il étendu qu'il s'endormit. Après la surexcitation factice qui l'avait tenu debout toute cette journée et dans ces derniers temps, il restait faible comme un enfant. Mais le mal reprit le dessus et vainquit la fatigue et le sommeil: au bout d'une heure, Veltchaninov se réveilla et se dressa sur le divan avec des gémissements de douleur. L'orage avait cessé; la chambre était pleine de fumée de tabac, la bouteille était vide sur la table, et Pavel Pavlovitch dormait sur l'autre divan. Il s'était couché tout de son long; il avait gardé ses vêtements et ses bottes. Son lorgnon avait glissé de sa poche

et pendait au bout du fil de soie, presque au ras du plancher. Son chapeau avait roulé à terre, non loin de lui.

Veltchaninov le regarda avec humeur et ne l'éveilla pas. Il se leva et marcha par la chambre: il n'avait plus la force de rester couché; il gémissait et songeait à sa maladie avec angoisse.

Il en avait peur, non sans motif. Il y avait longtemps qu'il était sujet à ces crises, mais, au début, elles ne revenaient qu'à de longs intervalles, au bout d'un an, de deux ans. Il savait que cela venait du foie. Cela commençait par une douleur au creux de l'estomac, ou un peu plus haut, une douleur sourde, assez faible, mais exaspérante. Puis la douleur grandissait, peu à peu, sans discontinuer, parfois pendant dix heures, à la file, et finissait par avoir une telle violence, par être si intolérable, que le malade voyait venir la mort. Lors de la dernière crise, un an auparavant, après cette exacerbation progressive de la douleur, il s'était trouvé si épuisé qu'il pouvait à peine bouger encore la main; le médecin ne lui avait permis durant toute cette journée qu'un peu de thé léger, un peu de pain trempé dans du bouillon. Les crises survenaient pour des motifs très divers; mais toujours elles apparaissaient à la suite d'ébranlements nerveux excessifs. Elles n'évoluaient pas toujours de la même manière: parfois on parvenait à les étrangler dès le début, dès la première demi-heure, par l'application de simples compresses chaudes; d'autres fois, tous les remèdes restaient impuissants, et l'on n'arrivait à calmer la douleur à la longue qu'à force de vomitifs; la dernière fois, par exemple, le médecin déclara, après coup, qu'il avait cru à un empoisonnement.

Maintenant, il y avait encore loin jusqu'au matin, et il ne voulait pas que l'on cherchât un médecin tant qu'il ferait nuit; au reste, il n'aimait pas les médecins. À la fin, il ne se contint plus, et il gémit tout haut. Ses plaintes réveillèrent Pavel Pavlovitch; il se souleva sur son divan et resta assis un moment, effaré, écoutant et regardant Veltchaninov, qui courait comme un fou par les chambres. Le vin qu'il avait bu avait si bien produit son effet qu'il fut longtemps sans retrouver ses esprits; enfin il comprit, s'approcha de Veltchaninov; l'autre balbutia une réponse.

— C'est du foie que cela vient; oh! Je connais bien cela! Fit Pavel

Pavlovitch avec une volubilité surprenante, — Petr Kouzmitch et Polosoukhine ont eu tout à fait la même chose, et c'était le foie… Il faut mettre des compresses bien chaudes. Petr Kouzmitch usait toujours de compresses… C'est qu'on peut en mourir! Voulez-vous que je coure appeler Mavra, dites?

— Ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine! — fit Veltchaninov à bout de forces, — je n'ai besoin de rien.

Mais Pavel Pavlovitch était, Dieu sait pourquoi, tout à fait hors de lui, aussi bouleversé que s'il se fût agi de sauver son propre fils. Il ne voulut rien entendre et insista avec feu: il fallait absolument mettre des compresses chaudes et puis, par là-dessus, avaler vivement, d'un trait, deux ou trois tasses de thé faible, aussi chaud que possible, presque bouillant. Il courut chercher Mavra, sans attendre que Veltchaninov le lui permît, la ramena à la cuisine, fit du feu, alluma le samovar; en même temps, il décidait le malade à se coucher, le déshabillait, l'enveloppait d'une couverture; et au bout de vingt minutes, le thé était prêt, et la première compresse était chauffée.

— Voilà qui fait l'affaire… des assiettes bien chaudes, brûlantes! — dit-il avec un empressement passionné, en appliquant sur la poitrine de Veltchaninov une assiette enveloppée dans une serviette. — Nous n'avons pas d'autres compresses, et il serait trop long de s'en procurer… Et puis des assiettes, je peux vous le garantir, c'est encore ce qu'il y a de meilleur; j'en ai fait l'expérience moi-même, en personne, sur Petr Kouzmitch… C'est que, vous savez, on peut en mourir!… Tenez, buvez ce thé, vivement: tant pis, si vous vous brûlez!… Il s'agit de vous sauver, il ne s'agit pas de faire des façons.

Il bousculait Mavra, qui dormait encore à demi; on changeait les assiettes toutes les trois ou quatre minutes. Après la troisième assiette et la seconde tasse de thé bouillant, avalée d'un trait, Veltchaninov se sentit tout à coup soulagé.

— Quand on parvient à se rendre maître du mal, alors, grâce à Dieu! C'est bon signe! S'écria Pavel Pavlovitch.

Et il courut tout joyeux chercher une autre assiette et une autre tasse de thé.

— Le tout, c'est d'empoigner le mal! Le tout, c'est que nous arrivions à le faire céder! Répétait-il à chaque instant.

Au bout d'une demi-heure, la douleur était tout à fait calmée; mais le malade était si exténué que, malgré les supplications de Pavel Pavlovitch, il refusa obstinément de se laisser appliquer «encore une petite assiette». Ses yeux se fermaient de faiblesse.

— Dormir! Dormir! Murmura-t-il d'une voix éteinte.

— Oui, oui! Fit Pavel Pavlovitch.

— Couchez-vous aussi… Quelle heure est-il?

— Il va être deux heures moins un quart.

— Couchez-vous.

— Oui, oui, je me couche.

Une minute après, le malade appela de nouveau Pavel Pavlovitch, qui accourut et se pencha sur lui.

— Oh! Vous êtes… vous êtes meilleur que moi!… Merci.

— Dormez, dormez! Fit tout bas Pavel Pavlovitch.

Et il retourna vite à son divan, sur la pointe des pieds.

Le malade l'entendit encore faire doucement son lit, ôter ses vêtements, éteindre la bougie, et se coucher à son tour, en retenant son souffle, pour ne pas le troubler.

Veltchaninov dut s'endormir, sans doute, aussitôt que la lumière fut éteinte; il se le rappela plus tard très nettement. Mais, durant tout son sommeil, jusqu'au moment où il se réveilla, il lui sembla, en rêve, qu'il ne dormait pas, et qu'il ne pouvait arriver à s'endormir, malgré son extrême faiblesse.

Il rêva qu'il se sentait délirer, qu'il ne parvenait pas à chasser les images obstinément pressées devant son esprit, bien qu'il eût pleinement conscience que c'était là des visions et non des réalités. Il reconnaissait toute la scène: sa chambre était pleine de gens, et la porte, dans l'ombre, restait ouverte; les gens entraient en foule, montaient l'escalier, en rangs serrés. Au milieu de la chambre, près de la table, un homme était assis, exactement comme dans son rêve d'il y a un mois. De même qu'alors, l'homme restait assis, accoudé sur la table, sans parler; mais cette fois il portait un chapeau entouré d'un crêpe.

«Comment? C'était donc Pavel Pavlovitch, l'autre fois aussi?» pensa Veltchaninov; mais, en considérant les traits de l'homme silencieux, il se convainquit que c'était quelqu'un d'autre. «Mais pourquoi donc porte-t-il un crêpe?» songea-t-il. La foule pressée autour de la table parlait, criait, et le tumulte était terrible. Ces gens semblaient plus irrités contre Veltchaninov, plus menaçants que dans l'autre rêve; ils tendaient les poings vers lui, et criaient à tue-tête; que criaient-ils, que voulaient-ils, il ne parvenait pas à le comprendre.

«Mais voyons, tout cela n'est que du délire! Songea-t-il, je sais bien que je n'ai pu m'endormir, que je me suis levé, que je suis debout, parce que je ne pouvais rester couché, tant je souffrais!…» Et pourtant les cris, les gens, les gestes, tout lui apparaissait avec une si parfaite netteté, avec un tel air de réalité, que par moments il lui venait des doutes: «Est-ce bien vraiment une hallucination que tout cela? Que me veulent-ils donc, ces gens, mon Dieu! Mais… si tout cela n'est pas du délire, comment est-il possible que ces cris ne réveillent pas Pavel Pavlovitch? Car enfin il dort, il est là, sur le divan!»

À la fin, il arriva ce qui était arrivé dans l'autre rêve: tous refluèrent vers la porte et se ruèrent dans l'escalier, et furent rejetés dans la chambre par une nouvelle foule qui montait. Les nouveaux arrivants portaient quelque chose, quelque chose de grand et de lourd; on entendait résonner dans l'escalier les pas pesants des porteurs; des rumeurs montaient, des voix hors d'haleine. Dans la chambre, tous crièrent: «On l'apporte: on l'apporte!» Les yeux étincelèrent et se braquèrent, menaçants, sur Veltchaninov; et violemment, du geste, on lui désigna l'escalier. Déjà, il ne doutait plus que tout cela fût, non pas une hallucination, mais une réalité; il se haussa sur la pointe des pieds pour apercevoir plus vite, par-dessus les têtes, ce qu'on apportait. Son cœur battait, battait, battait, et soudain, exactement comme dans l'autre rêve, trois violents coups de sonnette retentirent. Et de nouveau ils étaient si clairs, si précis, si distincts, qu'il n'était pas possible qu'ils ne fussent pas réels!… Il poussa un cri et se réveilla.

Mais il ne courut pas à la porte, comme l'autre fois. Quelle idée subite dirigea son premier mouvement?… Est-ce même une idée quelconque qui à ce moment le fit agir?… Ce fut comme si quelqu'un lui disait ce qu'il fallait

faire; il se dressa vivement sur son lit, se jeta en avant, droit vers le divan où dormait Pavel Pavlovitch, les mains tendues, comme pour prévenir, repousser une attaque. Ses mains rencontrèrent d'autres mains, tendues vers lui; il les saisit fortement; quelqu'un était là, debout, penché vers lui. Les rideaux étaient fermés, mais l'obscurité n'était pas complète; il venait une faible lueur de la pièce voisine, qui n'avait pas de rideaux opaques. Tout à coup, une douleur terrible lui déchira la paume et les doigts de la main gauche, et il comprit qu'il avait saisi fortement de cette main le tranchant d'un couteau ou d'un rasoir. Au même moment, il entendit le bruit sec d'un objet qui tombait à terre.

Veltchaninov était bien trois fois plus fort que Pavel Pavlovitch; pourtant la lutte fut longue, dura quatre ou cinq minutes. Enfin il le terrassa, lui ramena les mains derrière le dos, pour les lui lier, tout de suite. Il tint ferme l'assassin de la main gauche, et, de l'autre chercha quelque chose qui pût servir de lien, le cordon des rideaux de la fenêtre; il tâtonna longtemps, le trouva enfin, et l'arracha. Il fut surpris lui-même, ensuite, de la vigueur extraordinaire que cet effort lui avait demandée.

Durant ces trois minutes, ni lui, ni l'autre, ne dit un seul mot; rien ne s'entendait, que leur souffle haletant, et le bruit sourd de la lutte. Quand il fut parvenu à lier les mains de Pavel Pavlovitch, il le laissa couché à terre, se releva, alla à la fenêtre, écarta les rideaux. La rue était déserte; le jour commençait à blanchir. Il ouvrit la fenêtre, y resta quelques instants, respirant à pleins poumons l'air frais. Il était près de cinq heures. Il referma la fenêtre, alla à l'armoire, prit une serviette, et en enveloppa solidement sa main gauche, pour arrêter le sang. Il vit à ses pieds le rasoir ouvert, sur le tapis; il le ramassa, l'essuya, le remit dans la boîte, qu'il avait oubliée le matin sur une petite table placée près du divan où avait dormi Pavel Pavlovitch; et il plaça la boîte dans son bureau, qu'il ferma à clef. Puis il s'approcha de Pavel Pavlovitch, et le considéra.

Il avait réussi à se lever à grand-peine et à s'asseoir dans un fauteuil. Il n'était ni habillé, ni chaussé. Sa chemise était tachée de sang, dans le dos et aux manches; c'était du sang de Veltchaninov.

C'était assurément Pavel Pavlovitch, mais il était méconnaissable, tant ses

traits étaient décomposés. Il était assis, les mains liées derrière le dos, faisant effort pour se tenir droit, le visage ravagé, convulsé, vert à force de pâleur; de temps en temps, il tremblait. Il regardait Veltchaninov d'un regard fixe, mais éteint, d'un œil qui ne voyait pas. Tout à coup, il eut un sourire stupide et égaré, désigna d'un mouvement de la tête la carafe, sur la table, et dit, en bégayant, tout bas:

— À boire…

Veltchaninov remplit un verre d'eau et le fit boire, de sa main. Pavel Pavlovitch aspirait l'eau gloutonnement; il but trois gorgées, puis releva la tête, regarda très fixement, en face, Veltchaninov qui restait debout devant lui, le verre en main; il ne dit rien, et recommença à boire. Quand il eut fini, il respira profondément. Veltchaninov prit son oreiller, ses vêtements, passa dans la pièce voisine et enferma Pavel Pavlovitch à clef dans la chambre où il se trouvait.

Ses souffrances de la nuit avaient complètement cessé, mais sa faiblesse redevint extrême, après le prodigieux effort qu'il venait de déployer. Il essaya de réfléchir à ce qui s'était passé; mais ses idées ne parvenaient pas à se coordonner: la secousse avait été trop forte. Il s'assoupit, sommeilla quelques minutes, puis soudain trembla de tous ses membres, se réveilla, se rappela tout; il souleva avec précaution sa main gauche, toujours enveloppée dans la serviette humide de sang, et se mit à réfléchir, avec une agitation fébrile. Un seul point était parfaitement clair pour lui: c'est que Pavel Pavlovitch avait effectivement voulu l'égorger, mais que peut-être un quart d'heure avant de faire le coup il ignorait lui-même qu'il le ferait. Peut-être la boîte aux rasoirs lui avait-elle sauté aux yeux, la veille au soir, sans qu'il eût aucune préméditation, et le souvenir de ces rasoirs avait-il agi ensuite, comme une obsession. (Les rasoirs, d'ordinaire, étaient enfermés à clef dans le bureau; la veille, Veltchaninov s'en était servi, et les avait laissés dehors par mégarde.)

«S'il avait été résolu à me tuer, il se serait muni d'un poignard ou d'un pistolet; il ne pouvait compter sur mes rasoirs, qu'il n'avait encore jamais vus», songea-t-il.

Enfin, six heures sonnèrent. Veltchaninov revint à lui, s'habilla, et retourna vers Pavel Pavlovitch. En ouvrant la porte, il ne put s'expliquer

pourquoi il avait enfermé Pavel Pavlovitch, pourquoi il ne l'avait pas chassé sur-le-champ hors de chez lui. Il fut surpris de le trouver tout habillé: le prisonnier était parvenu à défaire ses liens. Il était assis dans le fauteuil; il se leva quand Veltchaninov entra. Il tenait son chapeau à la main. Son regard trouble disait: «Il est inutile de parler; il n'y a rien à dire; il n'y a pas à parler…»

— Allez! Dit Veltchaninov. Prenez votre écrin, ajouta-t-il.

Pavel Pavlovitch revint jusqu'à la table, prit l'écrin, le mit dans sa poche et se dirigea vers l'escalier. Veltchaninov était debout près de la porte, pour la fermer sur lui. Leurs regards se rencontrèrent une dernière fois. Pavel Pavlovitch s'arrêta court. Pendant cinq secondes ils se regardèrent en face, les yeux dans les yeux, comme indécis. Enfin Veltchaninov lui fit signe de la main.

— Allez! Dit-il à demi voix.

Et il ferma la porte à clef.

XVI
ANALYSE

Un sentiment de joie inouïe, immense, le remplit tout entier; quelque chose finissait, se dénouait; une pesanteur effroyable s'en allait, se détachait de lui. Il en avait conscience. Elle avait duré cinq semaines. Il leva sa main, regarda la serviette tachée de sang, et murmura:

— Non, cette fois tout est bien fini!

Et, durant toute cette matinée, pour la première fois depuis trois semaines, il ne songea presque pas à Lisa, comme si ce sang, coulé de ses doigts blessés, l'avait encore affranchi de cette autre obsession.

Il comprenait clairement qu'un terrible danger l'avait menacé. «Ces gens-là, songeait-il, la minute d'avant, ne savent pas s'ils vous égorgeront ou non, et puis, une fois qu'ils tiennent un couteau entre leurs mains tremblantes, et qu'ils sentent le premier jet de sang sur leurs doigts, il ne leur suffit plus de vous égorger, il faut qu'ils vous coupent la tête, tout net: " houp! " comme disent les forçats. C'est bien cela!»

Il ne put rester chez lui: il fallait absolument qu'il fît quelque chose tout de suite, ou quelque chose allait inévitablement lui arriver: il sortit, marcha par les rues, et attendit. Il avait une envie extrême de rencontrer quelqu'un, de causer avec quelqu'un, fût-ce un inconnu, et ce désir lui donna l'idée de voir un médecin et de faire panser convenablement sa main. Le médecin, qu'il connaissait depuis longtemps, examina la blessure, et lui demanda curieusement:

— Comment cela a-t-il pu vous arriver?

Veltchaninov répondit par une plaisanterie, éclata de rire et faillit tout raconter, mais se contint. Le médecin lui tâta le pouls, et, lorsqu'il sut la crise qu'il avait eue la nuit précédente, lui fit prendre sur-le-champ une potion calmante qu'il avait sous la main. Quant à la blessure, il le rassura:

— Cela ne peut avoir de suites bien fâcheuses.

Veltchaninov se remit à rire, et déclara que des suites excellentes s'étaient

déjà produites.

Deux fois encore, dans cette même journée, il fut repris d'une envie irrésistible de tout raconter; une fois, même, ce fut en présence d'un homme qui lui était tout à fait inconnu, et auquel il adressa le premier la parole dans une pâtisserie, — lui qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais pu supporter de causer avec des inconnus dans des endroits publics.

Il entra dans une boutique, acheta un journal, alla chez son tailleur et commanda des vêtements. L'idée d'aller rendre visite aux Pogoreltsev continuait à ne lui donner aucun plaisir; il ne songeait guère à eux, et, d'ailleurs, il n'était pas possible qu'il allât à leur maison de campagne: il fallait qu'il attendît ici, à la ville, il ne savait quoi.

Il dîna de bon appétit, causa avec le garçon et avec son voisin de table, et vida une demi-bouteille de vin. Il ne songeait même pas qu'un retour de la crise de la veille fût possible; il était convaincu que son mal avait complètement passé au moment même où, en dépit de son état de faiblesse, il avait, après une heure et demie de sommeil, sauté à bas de son lit, et si vigoureusement jeté à terre son assassin.

Vers le soir pourtant, la tête commença à lui tourner, et, par moments, il sentait monter quelque chose qui ressemblait à son rêve délirant de la nuit. Il rentra chez lui dès le crépuscule, et sa chambre le terrifia presque, lorsqu'il y pénétra. Il se sentait agité et oppressé. Il parcourut plusieurs fois son appartement; même il alla jusque dans sa cuisine, où jamais il n'entrait. «C'est ici qu'hier ils ont fait chauffer les assiettes», songeait-il. Il ferma la porte au verrou, et, plus tôt que d'habitude, il alluma les bougies. Cependant, il se rappela que tout à l'heure, en passant devant la loge, il avait appelé Mavra et lui avait demandé: «Pavel Pavlovitch n'est-il pas venu en mon absence?» comme si, en effet, il pouvait être venu.

Une fois qu'il se fut enfermé soigneusement, il prit dans son bureau la boîte à rasoirs et ouvrit le rasoir «d'hier» pour l'examiner. Sur le manche d'ivoire blanc il y avait encore quelques gouttes de sang. Il remit le rasoir dans la boîte, et la replaça dans le bureau. Il désirait dormir: il fallait absolument qu'il se couchât tout de suite; autrement, «demain il ne serait bon à rien». Ce lendemain lui apparaissait comme un jour destiné à être en

quelque sorte fatal et «définitif». Mais les mêmes pensées qui, durant toute la journée, tandis qu'il courait par les rues, ne l'avaient pas quitté un seul instant, envahirent tumultueusement sa tête malade, sans qu'il pût y mettre ordre ou les écarter, et il songea, songea, songea, et longtemps encore il lui fut impossible de s'endormir…

«Étant accordé qu'il s'est mis à m'égorger, sans préméditation aucune, pensa-t-il, n'en avait-il jamais eu l'idée auparavant, pas une seule fois, ne l'a-t-il même jamais rêvé dans un de ses mauvais moments?»

Il trouva une réponse bizarre: «Pavel Pavlovitch voulait le tuer, mais l'idée du meurtre n'était pas venue une seule fois à l'esprit du futur meurtrier.» Plus brièvement: «Pavel Pavlovitch voulait tuer, mais ne savait pas qu'il voulait tuer. C'est incompréhensible, mais c'est comme cela», pensa Veltchaninov. «Ce n'est ni pour chercher une place ni pour Bagaoutov qu'il est venu à Pétersbourg — bien qu'une fois ici, il ait cherché une place et couru après Bagaoutov, et qu'il ait été hors de lui lorsque l'autre est mort —; il se souciait de Bagaoutov autant que d'une guigne. C'est pour moi qu'il est venu ici, et qu'il est venu avec Lisa… Moi-même, m'attendais-je à quelque chose…»

Il se répondit que décidément oui, qu'il s'y était attendu du jour où il l'avait vu en voiture, à l'enterrement de Bagaoutov:

«Je m'attendais à quelque chose, mais naturellement, pas à cela…, pas, naturellement, à ce qu'il me coupât le cou!…

«Mais voyons, était-ce sincère, — s'écria-t-il encore, en soulevant brusquement sa tête de l'oreiller et en ouvrant les yeux, — était-ce sincère, tout ce que… ce fou me disait hier de sa tendresse pour moi, tandis que son menton tremblait et qu'il se frappait la poitrine du poing.»

— C'était parfaitement sincère, — répondit-il, approfondissant l'analyse sans ordre. — Il était parfaitement assez bête et assez généreux pour s'éprendre de l'amant de sa femme, à la conduite de laquelle il n'a rien trouvé à redire pendant vingt ans! Il m'a estimé pendant neuf ans, a honoré mon souvenir, et a gardé mes «expressions» dans sa mémoire. Il n'est pas possible qu'il ait menti hier! Est-ce qu'il ne m'aimait pas hier, lorsqu'il me disait: «Réglons nos comptes.» Parfaitement il m'aimait tout en me haïssant, cet

amour est de tous le plus fort…

«Il est possible — c'est même certain — que j'ai fait sur lui, à T…, une impression prodigieuse, oui, prodigieuse, et que je l'ai subjugué; oui, avec un être pareil, cela a fort bien pu arriver. Il m'a fait cent fois plus grand que je ne suis, parce qu'il s'est senti écrasé devant moi… Je serais bien curieux de savoir exactement ce qui, en moi, lui faisait tant d'effet… Après tout, il est bien possible que ce soient mes gants frais, et la manière dont je les mettais. Les gants, c'est plus qu'il n'en faut pour certaines âmes nobles, surtout pour des âmes d'" éternels maris ". Le reste, ils se l'exagèrent, le multiplient par mille, et ils se battront pour vous, si cela vous fait plaisir… Comme il admirait mes moyens de séduction! Il est bien possible que ce soit précisément cela qui lui ait fait le plus d'effet… Et son cri, l'autre jour! Lui aussi! Mais alors il n'y a plus moyen de se fier à personne! " Quand un homme en est là, c'est fini, ce n'est plus qu'une bête brute!…

«Hum! Il est venu ici pour "nous embrasser et pleurer ensemble", comme il le déclarait avec son air sournois; ce qui veut dire qu'il venait pour me couper le cou, et qu'il croyait venir m'embrasser et pleurer… Il a amené Lisa avec lui, peut-être qu'en effet il m'eût pardonné, car il avait terriblement envie de pardonner! Tout cela a tourné, dès notre première rencontre, en attendrissement d'ivrogne, en niaiseries grotesques et en vilaines piailleries de femme offensée. C'est pour cela qu'il est venu complètement ivre, pour être, avec toutes ses grimaces, en état de parler; il n'aurait jamais pu, sans être ivre… Et ce qu'il les aimait, les grimaces! Quelle joie, lorsque je me suis laissé aller à cette embrassade!… Seulement il ne savait pas alors si tout cela finirait par un baiser ou par un coup de couteau. Eh bien! La solution est venue, la meilleure, la vraie solution: le baiser et le coup de couteau, les deux à la fois. C'est la solution tout à fait logique!…

«Il a été assez bête pour me mener voir sa fiancée… Sa fiancée! Seigneur! Il n'y a qu'un être comme lui qui puisse avoir l'idée de "renaître à une vie nouvelle" par ce moyen-là. Pourtant, il a eu des doutes; il lui a fallu la haute sanction de Veltchaninov, de l'homme dont il faisait si grand cas. Il fallait que Veltchaninov lui donnât l'assurance que le rêve n'était pas rêve, que tout cela était bien réel… Il m'a emmené parce qu'il m'admirait

infiniment, parce qu'il avait une confiance sans bornes dans la noblesse de mes sentiments, —et qui sait? Parce qu'il espérait que là-bas, sous la verdure, nous nous embrasserions et nous pleurerions, à deux pas de sa chaste fiancée. — Eh oui! Il fallait bien qu'une bonne fois cet "éternel mari" se vengeât de tout, et, pour se venger, il a pris en main le rasoir… sans préméditation, c'est vrai, mais enfin, il l'a pris en main!… Voyons, avait-il une arrière-pensée, quand il m'a raconté l'histoire de ce garçon d'honneur? Tout de même, il lui a donné du couteau dans le ventre; tout de même, il a fini par lui en donner, et en présence du gouverneur!…" Et avait-il en effet une intention, l'autre nuit quand il s'est relevé, et qu'il est venu là, au milieu de la chambre? Hum…; mais non, c'était évidemment pour me faire une farce. Il s'était levé sans mauvaise intention, et puis, quand il a vu que j'avais peur, il est resté là, sans me répondre, pendant dix minutes, parce qu'il s'amusait fort de voir que j'avais peur de lui… Il est bien possible qu'à ce moment-là l'idée lui soit venue pour la première fois, pendant qu'il était là, debout dans l'obscurité.

«Mais voyons, si je n'avais pas oublié hier mes rasoirs sur la table… eh bien! Je crois fort qu'il ne serait rien arrivé du tout. Évidemment! Évidemment! Puisqu'il m'a évité tous ces temps-ci! Puisqu'il ne venait plus, depuis quinze jours, par pitié pour moi! Puisque c'est Bagaoutov qu'il voulait et non pas moi!… Puisqu'il s'est relevé, cette nuit, pour faire chauffer les assiettes, espérant que l'attendrissement écarterait le couteau!… C'est bien clair, il les chauffait pour lui-même autant que pour moi, ses assiettes!…»

Longtemps encore sa tête malade travailla de la sorte à tisser du vide, jusqu'au moment où il s'assoupit. Il se réveilla, le lendemain matin, la tête toujours aussi malade, mais il se sentit en proie à une terreur nouvelle, imprévue…

Cette terreur venait de la conviction soudaine qui s'était faite en lui qu'il devrait, lui, Veltchaninov, ce jour-là, de son propre mouvement, aller chez Pavel Pavlovitch. Pourquoi? En vue de quoi? Il n'en savait rien, n'en voulait rien savoir; ce qu'il savait, c'est qu'il irait.

Sa folie — il ne trouvait pas d'autre nom — grandit à tel point qu'il finit par trouver à cette résolution un air raisonnable et un prétexte plausible: déjà, la veille, il avait été obsédé par l'idée que Pavel Pavlovitch, rentré chez lui,

avait dû s'enfermer et se pendre, tout comme le commissaire dont lui avait parlé Maria Sysoevna. Cette hallucination de la veille était devenue peu à peu pour lui une certitude absurde, mais indéracinable. — «Et pourquoi diable cet imbécile s'est-il pendu?» se demandait-il à tout instant. Il se rappelait les paroles de Lisa… «Au reste, à sa place, moi aussi, je me serais pendu…», songea-t-il une fois.

Enfin il ne put plus y tenir: au lieu d'aller dîner, il se dirigea vers la maison de Pavel Pavlovitch. — «Je me contenterai de demander à Maria Sysoevna», se dit-il. Mais à peine fut-il sous la porte cochère, qu'il s'arrêta.

— Voyons, voyons! S'écria-t-il, confus et furieux. J'irais me traîner jusque-là pour «nous embrasser et pleurer ensemble»! Je descendrais à ce degré de honte, à cette bassesse insensée!

Il fut sauvé de «cette bassesse insensée» par la Providence, qui veille sur les hommes comme il faut. À peine fut-il dans la rue qu'il se heurta à Alexandre Lobov. Le jeune homme était hors d'haleine, très agité.

— Ah! Je venais précisément chez vous! Eh bien! Et notre ami Pavel Pavlovitch!…

— Il s'est pendu! Murmura Veltchaninov d'un air égaré.

— Comment, pendu?… Et pourquoi donc? Fit Lobov en ouvrant de grands yeux.

— Rien… ne faites pas attention… Je croyais… Continuez.

— Mais quelle singulière idée!… Il ne s'est pas pendu du tout! Pourquoi se serait-il pendu? Au contraire, il est parti. Je viens de le mettre en wagon… Mais ce qu'il boit! Ce qu'il boit! Il chantait à tue-tête dans le wagon; il s'est souvenu de vous; il m'a recommandé de vous saluer… Voyons, est-ce une canaille? Qu'en pensez-vous? Dites?

Le jeune homme était extrêmement surexcité: son visage enluminé, ses yeux étincelants, sa langue pâteuse en témoignaient suffisamment. Veltchaninov éclata de rire, à gorge déployée.

— Alors, eux aussi, ils ont fini par fraterniser! Ha! Ha! Ils se sont embrassés et ils ont pleuré ensemble!

— Sachez qu'il a pris congé, là-bas, tout de bon. Il y est allé hier et aujourd'hui aussi… Il nous a dénoncés en plein. On a enfermé Nadia dans la

pièce de l'entresol. Des cris et des pleurs, mais nous ne céderons pas!… Mais ce qu'il boit! Ce qu'il boit! Il parlait tout le temps de vous… mais quelle différence avec vous! Vous, vous êtes vraiment un homme très bien, et puis, vous avez fait partie de la bonne société, et, si vous êtes forcé de rester à l'écart, à présent, c'est uniquement par pauvreté, n'est-ce pas?…

— Alors, c'est lui qui vous a dit cela de moi?

— C'est lui, c'est lui, mais ne vous fâchez pas. Être un bon citoyen, cela vaut mieux que d'être de grand monde. Mon avis à moi, c'est qu'en notre temps on ne sait plus du tout qui estimer en Russie. Et convenez que c'est une affreuse calamité, pour une époque, de ne plus savoir qui estimer… n'est-il pas vrai?

— C'est fort exact… Mais lui?

— Lui? Qui, lui?… Ah! Parfaitement!… Pourquoi diable disait-il: «Veltchaninov a cinquante ans, mais il est ruiné»? Pourquoi mais, et non pas et? Il riait de bon cœur, et il a répété cela plus de mille fois. Il est monté en wagon, il s'est mis à chanter, et il a pleuré… C'était simplement honteux; c'était même pénible, cet homme ivre!… Ah! Je n'aime pas les imbéciles!… Et puis il jetait de l'argent aux pauvres pour le repos de l'âme de Lisa… C'est sa femme, n'est-ce pas?

— Sa fille.

— Qu'avez-vous donc à la main?

— Je me suis coupé.

— Ce n'est rien, cela se passera… Il a bien fait d'aller au diable, mais je gage que là où il va, il se mariera tout de suite… ne croyez-vous pas?

— Eh bien, mais, vous-même, vous voulez bien vous marier!

— Moi? Oh mais! C'est autre chose! … Êtes-vous drôle! Si vous avez cinquante ans, il en a bien soixante; et, en pareille matière, il faut de la logique, mon petit père!… Et puis, il faut que je vous dise, dans le temps j'étais un panslaviste farouche, mais à présent nous attendons l'aurore de l'Occident… Allons, au revoir; je suis bien aise de vous avoir rencontré sans vous avoir cherché. Je ne puis pas monter chez vous; ne me le demandez pas; impossible!

Et il reprit sa course.

— Ah! Mais où ai-je donc la tête? — fit-il en revenant sur ses pas. — Il m'a chargé d'une lettre pour vous! Voici la lettre… Pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné à la gare?

Veltchaninov remonta chez lui, et déchira l'enveloppe.

Sous l'enveloppe il n'y avait pas une seule ligne de Pavel Pavlovitch; rien qu'une lettre d'une autre main. Veltchaninov reconnut l'écriture. La lettre était vieille, le temps avait jauni le papier, l'encre avait pâli. Elle avait été écrite pour lui dix ans auparavant, deux mois après son départ de T… Mais elle ne lui était pas parvenue; elle n'avait pas été envoyée: l'autre lui avait été substituée, il le comprit aussitôt.

Dans cette lettre, Natalia Vassilievna lui disait adieu à jamais — tout comme dans celle qu'il avait reçue —; elle lui déclarait qu'elle en aimait un autre, à qui elle n'avait pas révélé qu'elle était enceinte. Elle lui promettait, pour le consoler, de lui confier l'enfant qui lui naîtrait, lui rappelait que c'était là pour eux de nouveaux devoirs, que par là même leur amitié se trouvait scellée, pour toujours… En un mot, la lettre était fort peu logique, mais disait fort clairement qu'il fallait qu'il la débarrassât de son amour. Elle lui permettait de revenir à T… au bout d'un an, pour voir l'enfant. — Elle avait réfléchi, et, Dieu sait pourquoi, substitué l'autre lettre à celle-là.

Veltchaninov, en lisant, devint pâle; mais il se représenta Pavel Pavlovitch, trouvant cette lettre et la lisant pour la première fois, devant le coffret de famille, le coffret d'ébène incrusté de nacre.

«Lui aussi, il a dû devenir pâle comme un mort, — songea-t-il en constatant sa propre pâleur dans la glace; — oui, certainement, lorsqu'il l'a lue, il a dû fermer les yeux, et puis, les rouvrir brusquement, dans l'espoir que la lettre redeviendrait un simple papier blanc… Oui, il a dû recommencer trois fois l'épreuve!…»

XVII
L'ÉTERNEL MARI

Deux ans après, par une belle journée d'été, M.Veltchaninov se trouvait en wagon, allant à Odessa, pour rendre visite à un ami; il espérait, d'ailleurs, que cet ami le présenterait à une femme tout à fait intéressante, que depuis longtemps il désirait connaître de plus près. Il s'était très fortement modifié, ou, pour mieux dire, il avait infiniment gagné au cours de ces deux années. Il ne lui restait presque rien de son ancienne hypocondrie.

De tous les «souvenirs» qui l'avaient torturé deux ans auparavant, à Pétersbourg, durant son interminable procès, il ne lui restait plus qu'un peu de confusion, lorsqu'il songeait à cette période d'impuissance et de pusillanimité maladive. Il se consolait en disant que cet état ne se reproduirait plus, et que personne jamais n'en saurait rien.

Sans doute, à cette époque, il avait complètement rompu avec le monde, s'était négligé, s'était tenu tout à fait à l'écart; on l'avait parfaitement remarqué. Mais il était rentré dans le monde avec une contrition si parfaite, et il s'y était montré si renouvelé, si sûr de lui-même, que tous lui avaient pardonné aussitôt sa défection momentanée. Ceux même qu'il avait cessé de saluer furent les premiers à le reconnaître et à lui tendre la main, sans lui poser aucune question fâcheuse, comme s'il avait simplement dû se consacrer quelque temps à ses affaires personnelles, qui ne regardaient que lui.

La cause principale de son heureuse transformation était, bien entendu, l'issue de son procès. Il lui était revenu soixante mille roubles: c'était peu de chose, évidemment, mais pour lui, c'était beaucoup. Il se retrouvait sur un terrain solide; il savait qu'il ne gâcherait pas stupidement ces dernières ressources comme il avait fait des autres, et qu'il les ménagerait pour la durée de son existence. «Ils peuvent bien bouleverser à leur gré l'édifice social, et nous corner aux oreilles tout ce qu'ils voudront, — songeait-il parfois, en considérant les choses belles et excellentes qui se réalisaient autour de lui et dans la Russie entière, — les hommes peuvent changer, les idées aussi, moi

je n'en ai cure: je sais que j'aurai toujours à ma disposition un petit dîner soigné, comme celui que je savoure en ce moment-ci, et, quant au reste, je suis bien tranquille.» Cette tournure d'esprit bourgeoise et voluptueuse avait transformé peu à peu jusqu'à sa personne physique: l'hystérique agité de jadis avait complètement disparu, et avait fait place à un nouvel homme, à un homme gai, ouvert, posé. Même, les rides inquiétantes, qui s'étaient montrées un instant autour de ses yeux et sur son front, s'étaient presque effacées; et son teint s'était modifié, était devenu blanc et rose.

Il était confortablement installé dans un wagon de première classe, et son esprit ravi caressait une pensée charmante. Il y avait une bifurcation à la gare suivante. «J'ai donc le choix: si tout à l'heure je quitte la ligne directe pour bifurquer à droite, je pourrais faire une visite, deux stations plus loin, à une dame que je connais bien, qui revient à peine de l'étranger et qui se trouve là-bas dans une solitude fort avantageuse pour moi, mais fort ennuyeuse pour elle: voilà de quoi s'occuper d'une manière aussi intéressante qu'à Odessa, d'autant plus qu'il sera toujours temps de gagner ensuite Odessa…» Il hésitait encore, et n'arrivait pas à se déterminer; il attendait la secousse soudaine qui le déciderait. Cependant la station était proche et la secousse ne venait pas.

Il y avait à cette gare un arrêt de quarante minutes, et le dîner était servi pour les voyageurs. À la porte de la salle d'attente des première et seconde classes il y avait un attroupement de gens qui se bousculaient pour mieux voir: sans doute, il se produisait là quelque scandale. Une dame, descendue d'un compartiment de deuxième classe, fort jolie, mais trop élégamment mise pour une voyageuse, entraînait presque de force un uhlan, un jeune et charmant officier, qui cherchait à se dégager de ses mains. Le jeune officier était parfaitement ivre, et la dame, probablement une parente, son aînée, l'empêchait de courir au buffet, pour recommencer à boire. Le uhlan heurta, dans la foule, un jeune marchand, également ivre, au point de n'avoir plus sa raison. Ce jeune marchand n'avait pas quitté la gare depuis deux jours, était resté là à boire et à dépenser son argent avec des camarades, sans trouver le temps de poursuivre sa route. Il y eut une querelle, l'officier cria, le marchand se fâcha, la dame était au désespoir, cherchait à couper court à la dispute, à

entraîner le uhlan, et lui criait d'une voix suppliante:

— Mitinka! Mitinka!

Le jeune marchand trouva cela révoltant. Tout le monde riait aux éclats, mais lui, il se jugeait profondément offensé dans sa dignité.

— Eh bien quoi? «Mitinka!» fit-il en singeant la petite voix aiguë et suppliante de la dame. Vous n'avez pas honte, devant le monde!

La dame s'était laissée tomber sur une chaise et était parvenue à faire asseoir le uhlan près d'elle; le jeune marchand s'approcha en titubant, les regarda d'un air de mépris, et hurla une injure.

La dame poussa des cris déchirants, et regarda autour d'elle, avec angoisse, si personne ne viendrait à son aide. Elle était honteuse et terrifiée. Pour comble, l'officier se leva de sa chaise, vociféra des menaces, voulut se jeter sur le marchand, glissa et retomba en arrière, sur sa chaise. Les rires augmentèrent, mais personne ne songeait à leur porter secours. Le sauveur, ce fut Veltchaninov: il prit le marchand au collet, le fit tourner sur lui-même, et l'envoya rouler à dix pas de la jeune femme épouvantée. Ce fut la fin du scandale: le jeune marchand, calmé soudain par la secousse et par l'inquiétante stature de Veltchaninov, se laissa emmener par ses camarades. L'allure imposante de ce monsieur si bien mis fit son effet sur les rieurs: les rires cessèrent. La dame, toute rougissante, les larmes aux yeux, lui exprima avec effusion sa reconnaissance. Le uhlan bégaya: «Merci! Merci!» et voulut tendre la main à Veltchaninov, mais changea d'idée, se coucha sur deux chaises, et allongea les pieds vers lui.

— Mitinka! Gémit la dame, avec un geste d'horreur. Veltchaninov était fort satisfait de l'aventure et de son issue. La dame l'intéressait; c'était évidemment une provinciale aisée, mise sans goût, mais avec coquetterie, de manières un peu ridicules, — tout ce qu'il faut pour donner bon espoir à un fat de la capitale qui a des vues sur une femme. — Ils causèrent: la dame lui raconta l'histoire avec feu, se plaignit de son mari «qui avait tout à coup disparu, et qui était la cause de tout… Il disparaissait toujours au moment où l'on avait besoin de lui…».

— Il est allé… bégaya le uhlan.

— Oh! Voyons! Mitinka! Interrompit-elle toute suppliante.

— Bon! Gare au mari! Songea Veltchaninov.

— Comment s'appelle-t-il? Demanda-t-il tout haut, j'irai à sa recherche.

— Pa…l Pa…litch, bredouilla le uhlan.

— Votre mari se nomme Pavel Pavlovitch? Demanda curieusement Veltchaninov.

Au même moment, la tête chauve qu'il connaissait fort bien surgit entre lui et la dame. En un instant, il revit le jardin des Zakhlébinine, les jeux innocents, l'insupportable tête chauve qui s'interposait toujours entre lui et Nadéjda Fédoséievna.

— Ah! Vous voilà, enfin! Cria la jeune femme d'un ton rageur.

C'était Pavel Pavlovitch en personne; il regarda Veltchaninov avec stupéfaction et avec terreur, et resta pétrifié, comme à la vue d'un fantôme. Son ahurissement fut tel que, pendant un bon moment, il n'entendit rien des reproches violents que sa femme lui adressait avec une extrême volubilité. À la fin il comprit, vit ce qui le menaçait et trembla.

— Oui, c'est votre faute, et ce monsieur — elle désignait ainsi Veltchaninov — a été vraiment pour nous un ange sauveur, et vous… vous, vous êtes toujours parti, quand on a besoin de vous…

Veltchaninov éclata de rire.

— Mais nous sommes de vieux amis, des amis d'enfance! S'écria-t-il en regardant la dame stupéfaite, et en posant familièrement, d'un air protecteur, sa main droite sur l'épaule de Pavel Pavlovitch, qui souriait vaguement, tout pâle; — ne vous a-t-il jamais parlé de Veltchaninov?

— Non, jamais, fit-elle après avoir cherché.

— En ce cas, présentez-moi à votre femme, oublieux ami!

— En effet, ma chère Lipotchka, monsieur Veltchaninov, que voici…

Il s'embrouilla, se perdit, ne put continuer. Sa femme, toute rouge, le regardait d'un œil furieux, évidemment parce qu'il l'avait appelée Lipotchka.

— Et figurez-vous qu'il ne m'a même pas fait part de son mariage, et qu'il ne m'a pas invité à la noce; mais je vous en prie, Olympiada…

— Semenovna, acheva Pavel Pavlovitch.

— Semenovna, répéta le uhlan qui s'endormait.

— Je vous en prie, Olympiada Semenovna, pardonnez-lui, faites-moi

cette grâce, en l'honneur de notre rencontre… C'est un excellent mari!

Et Veltchaninov frappa amicalement sur l'épaule de Pavel Pavlovitch.

— J'étais allé à l'écart, ma chère petite, pour une petite minute seulement, dit Pavel Pavlovitch, pour s'excuser.

— Et vous avez laissé insulter votre femme! Interrompit Lipotchka. Quand on a besoin de vous, vous n'y êtes jamais, et quand on n'a pas besoin de vous, vous êtes là…

— Oui! Oui! Quand on n'a pas besoin de lui, il est là, quand on n'a pas besoin… appuya le uhlan.

Lipotchka étouffait de colère; elle sentait que ce n'était pas bien devant Veltchaninov, et elle en rougissait, mais elle ne pouvait se contenir.

— Quand il n'y a pas lieu, vous savez en prendre, des précautions!

— Jusque sous le lit…il cherche des amants… jusque sous le lit… quand il n'y a pas lieu, quand il n'y a pas lieu, cria Mitinka, qui s'animait à son tour.

Mais personne ne faisait attention à Mitinka.

Tout finit par s'apaiser; on fit plus entièrement connaissance. On envoya Pavel Pavlovitch chercher du café et du bouillon. Olympiada Semenovna expliqua à Veltchaninov qu'ils venaient de O…, où son mari était en fonction, et qu'ils allaient passer deux mois à la campagne, pas bien loin, à quarante verstes de cette station; qu'ils avaient là-bas une belle maison et un jardin, qu'ils y recevaient, qu'ils avaient des voisins et que, si Alexis Ivanovitch était assez aimable pour aller leur rendre visite «dans leur solitude», elle l'accueillerait «comme son ange gardien», car elle ne pouvait songer sans terreur à ce qui serait arrivé, si… etc., etc., — en un mot «comme son ange gardien…».

— Oui, comme un sauveur, appuya chaudement le uhlan.

Veltchaninov remercia, déclara qu'il en serait enchanté, qu'au reste il disposait de son temps, n'étant astreint à aucune occupation, et que l'invitation d'Olympiada Semenovna le séduisait infiniment. Puis il causa très gaiement, et plaça deux ou trois compliments fort à propos. Lipotchka rougit de plaisir. Lorsque Pavel Pavlovitch vint les rejoindre, elle lui annonça avec beaucoup d'entrain qu'Alexis Ivanovitch avait eu l'amabilité d'accepter son invitation, qu'il viendrait passer avec eux un mois entier à la campagne,

et qu'il avait promis d'arriver dans une semaine. Pavel Pavlovitch sourit d'un air désespéré et ne dit rien. Olympiada Semenovna haussa les épaules et leva les yeux au ciel. Enfin on se sépara: ce fut encore des remerciements, de nouveau «l'ange gardien», «le sauveur», de nouveau «Mitinka», puis Pavel Pavlovitch reconduisit sa femme et le uhlan à leur wagon. Veltchaninov alluma un cigare, et se promena de long en large sur le quai en attendant le départ; il pensait bien que Pavel Pavlovitch allait revenir pour causer jusqu'au dernier appel. C'est ce qui arriva. Pavel Pavlovitch se dressa devant lui, les yeux, la physionomie tout entière pleine de questions anxieuses. Veltchaninov sourit, lui prit amicalement le bras, l'entraîna jusqu'à un banc voisin, s'assit, et le fit asseoir près de lui. Il ne dit rien; il voulait que Pavel Pavlovitch commençât.

— Alors, vous viendrez chez nous? Demanda-t-il tout à coup, allant droit à la question.

— J'en étais sûr! Ah! Vous êtes toujours le même! Fit Veltchaninov en riant. Voyons, — continua-t-il en lui tapant sur l'épaule, — avez-vous pu croire un seul instant que j'irais en effet vous demander l'hospitalité, et pour un mois entier? Ha! Ha!

Pavel Pavlovitch était rayonnant de joie.

— Alors, vous ne viendrez pas! S'écria-t-il.

— Mais non, je ne viendrai pas, je ne viendrai pas! Fit Veltchaninov, avec un sourire joyeux.

Il ne comprenait pas pourquoi tout cela lui semblait prodigieusement comique, mais plus il allait, plus il s'en amusait.

— Bien sûr?… vous parlez sérieusement?

Et Pavel Pavlovitch sursauta d'impatience et d'inquiétude.

— Je vous ai dit que je n'irai pas; le drôle d'homme que vous êtes!

— Mais alors, que dirai-je?… Comment expliquerai-je à Olympiada Semenovna, à la fin de la semaine, quand elle verra que vous ne venez pas, quand elle vous attendra?

— La belle affaire! Vous direz que je me suis cassé la jambe, ou n'importe quoi!

— Elle ne le croira pas! Fit Pavel Pavlovitch d'une voixgémissante.

— Et elle vous grondera? Reprit Veltchaninov, toujours souriant. Mais vraiment, mon pauvre ami, il me semble que vous tremblez devant votre charmante femme, hein?

Pavel Pavlovitch fit ce qu'il put pour sourire, mais n'y parvint pas. Que Veltchaninov eût promis de ne pas venir, c'était très bien; mais qu'il se permît de plaisanter familièrement sur le compte de sa femme, c'était inadmissible; Pavel Pavlovitch s'assombrit; Veltchaninov s'en aperçut. Cependant on venait de sonner le second coup de cloche: une petite voix perçante sortit d'un wagon, appelant impatiemment Pavel Pavlovitch. Celui-ci s'agita sur place mais ne se rendit pas encore à l'appel: il était clair qu'il attendait encore quelque chose de Veltchaninov; sans aucun doute, une nouvelle promesse de ne pas venir.

— De quelle famille est votre femme? Demanda Veltchaninov, comme s'il ne s'apercevait pas de l'inquiétude de Pavel Pavlovitch.

— C'est la fille de notre pope, répondit l'autre en regardant d'un œil inquiet vers son wagon.

— Oui, je vois bien, c'est pour sa beauté que vous l'avez épousée.

Pavel Pavlovitch s'assombrit de nouveau.

— Et qu'est-ce donc que ce Mitinka?

— C'est un parent éloigné, de mon côté, le fils d'une cousine germaine qui est morte. Il s'appelle Goloubtchikov. On l'a chassé du service à cause d'une histoire; il vient d'y rentrer; c'est nous qui l'avons équipé… C'est un pauvre jeune homme qui n'a pas eu de chance…

«C'est bien cela, tout à fait cela; tout y est, songea Veltchaninov.»

— Pavel Pavlovitch! Fit de nouveau la voix qui venait du wagon, mais cette fois sur un mode plus aigu.

— Pa…el Pa…litch! Répéta une autre voix, une voix d'ivrogne.

Pavel Pavlovitch s'agita, se trémoussa, mais Veltchaninov le saisit vivement par le bras et le tint immobile.

— Voulez-vous que j'aille sur-le-champ raconter à votre femme que vous avez voulu m'assassiner? Hein?

— Quoi? Comment? Fit Pavel Pavlovitch tout épouvanté, Dieu vous en garde!

— Pavel Pavlovitch! Pavel Pavlovitch! Cria de nouveau la voix.

— Eh bien, allez, à présent! Dit Veltchaninov en le lâchant; il riait de bon cœur.

— Alors vous ne viendrez pas? Murmura une dernière fois Pavel Pavlovitch, désespéré, les mains jointes, comme jadis.

— Je vous jure que non! Allons, sauvez-vous, ou il y aura du grabuge!

Et il lui tendit cordialement la main, mais il tressaillit: Pavel Pavlovitch ne la prenait pas et retirait la sienne.

La cloche sonna pour la troisième fois.

Il passa entre eux, soudain, quelque chose d'étrange; ils étaient comme transformés.

Veltchaninov ne riait plus; il sentait en lui un frémissement, un déchirement brusque. Il saisit Pavel Pavlovitch par les épaules, violemment, brutalement.

— Et si, moi, je vous tends cette main-ci — il lui montrait la paume de sa main gauche, où se voyait encore la longue cicatrice de la blessure —, vous ne la refuserez pas, peut-être! Dit-il tout bas, les lèvres pâles et tremblantes.

Pavel Pavlovitch blêmit et trembla; ses traits se convulsèrent.

— Et Lisa? Fit-il d'une voix sourde, précipitamment.

Et tout à coup ses lèvres frémirent, ses joues et son menton tremblèrent et des larmes jaillirent de ses yeux. Veltchaninov restait debout devant lui, comme pétrifié.

— Pavel Pavlovitch! Pavel Pavlovitch!

Cette fois, c'était un hurlement, comme si l'on eût égorgé quelqu'un. Un coup de sifflet retentit.

Pavel Pavlovitch revint à lui et courut à se rompre le cou. Le train s'ébranlait. Il réussit à saisir la portière et à sauter d'un bond dans le wagon.

Veltchaninov resta là jusqu'au soir, puis il reprit son voyage interrompu. Il ne bifurqua pas sur la droite, il n'alla pas voir la dame qu'il connaissait; il n'avait plus le cœur à cela…

Les possédés

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER EN GUISE D'INTRODUCTION: QUELQUES DÉTAILS BIOGRAPHIQUES CONCERNANT LE TRÈS HONORABLE STÉPAN TROPHIMOVITCH VERKHOVENSKY.

CHAPITRE II LE PRINCE HARRY. – UNE DEMANDE EN MARIAGE.

CHAPITRE III LES PÉCHÉS D'AUTRUI.

CHAPITRE IV LA BOITEUSE.

CHAPITRE V LE TRÈS SAGE SERPENT.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER LA NUIT.

CHAPITRE II LA NUIT (suite).

CHAPITRE III LE DUEL.

CHAPITRE IV TOUT LE MONDE DANS L'ATTENTE.

CHAPITRE V AVANT LA FÊTE.

CHAPITRE VI PIERRE STEPANOVITCH SE REMUE.

CHAPITRE VII CHEZ LES NÔTRES.

CHAPITRE VIII LE TZAREVITCH IVAN.

CHAPITRE IX UNE PERQUISITION CHEZ STEPAN TROPHIMOVITCH.

CHAPITRE X LES FLIBUSTIERS. UNE MATINÉE FATALE.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER LA FÊTE – PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE II LA FÊTE – DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE III LA FIN D'UN ROMAN.

CHAPITRE IV DERNIÈRE RÉSOLUTION.

CHAPITRE V LA VOYAGEUSE.
CHAPITRE VI UNE NUIT LABORIEUSE.
CHAPITRE VII LE DERNIER VOYAGE DE STEPAN TROPHIMOVITCH.
CHAPITRE VIII CONCLUSION.

Quand vous me tueriez, je ne vois nulle trace; Nous nous sommes égarés, qu'allons-nous faire?
Le démon nous pousse sans doute à travers les champs Et nous fait tourner en divers sens.

Combien sont-ils? Où les chasse-t-on?
Pourquoi chantent-ils si lugubrement?
Enterrent-ils un farfadet,
Ou marient-ils une sorcière?

A. POUCHKINE.

Or, il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne; et les démons Le priaient qu'Il leur permit d'entrer dans ces pourceaux, et Il le leur permit. Les démons, étant donc sortis de cet homme, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita de ce lieu escarpé dans le lac, et fut noyé. Et ceux qui les paissaient, voyant ce qui était arrivé, s'enfuirent et le racontèrent dans la ville et à la campagne. Alors les gens sortirent pour voir ce qui s'était passé; et étant venu vers Jésus, ils trouvèrent l'homme duquel les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens; et ils furent saisis de frayeur. Et ceux qui avaient vu ces choses leur racontèrent comment le démoniaque avait été délivré.

(Évangile selon saint Luc, ch. VIII, 32-27.)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

EN GUISE D'INTRODUCTION: QUELQUES DÉTAILS BIOGRAPHIQUES CONCERNANT LE TRÈS HONORABLE STÉPAN TROPHIMOVITCH VERKHOVENSKY.

I

Pour raconter les événements si étranges survenus dernièrement dans notre ville, je suis obligé de remonter un peu plus haut et de donner au préalable quelques renseignements biographiques sur une personnalité distinguée: le très-honorable Stépan Trophimovitch Verkhovensky. Ces détails serviront d'introduction à la chronique que je me propose d'écrire.

Je le dirai franchement: Stépan Trophimovitch a toujours tenu parmi nous, si l'on peut ainsi parler, l'emploi de citoyen; il aimait ce rôle à la passion, je crois même qu'il serait mort plutôt que d'y renoncer. Ce n'est pas que je l'assimile à un comédien de profession: Dieu m'en préserve, d'autant plus que, personnellement, je l'estime. Tout, dans son cas, pouvait être l'effet de l'habitude, ou mieux, d'une noble tendance qui, dès ses premières années, avait constamment poussé à rêver une belle situation civique. Par exemple, sa position de «persécuté» et d'«exilé» lui plaisait au plus haut point. Le prestige classique de ces deux petits mots l'avait séduit une fois pour toutes; en se les appliquant, il se grandissait à ses propres yeux, si bien qu'il finit à la longue par se hisser sur une sorte de piédestal fort agréable à la vanité.

Je crois bien que, vers la fin, tout le monde l'avait oublié, mais il y aurait injustice à dire qu'il fut toujours inconnu. Les hommes de la dernière génération entendirent parler de lui comme d'un des coryphées du libéralisme. Durant un moment, – une toute petite minute, – son nom eut, dans certains milieux, à peu près le même retentissement que ceux de

Tchaadaïeff, de Biélinsky, de Granovsky et de Hertzen qui débutait alors à l'étranger. Malheureusement, à peine commencée, la carrière active de Stépan Trophimovitch s'interrompit, brisée qu'elle fût, disait-il par le «tourbillon des circonstances». À cet égard, il se trompait. Ces jours-ci seulement j'ai appris avec une extrême surprise, – mais force m'a été de me rendre à l'évidence, – que, loin d'être en exil dans notre province, comme chacun le pensait chez nous, Stépan Trophimovitch n'avait même jamais été sous la surveillance de la police. Ce que c'est pourtant que la puissance de l'imagination! Lui-même crut toute sa vie qu'on avait peur de lui en haut lieu, que tous ses pas étaient comptés, toutes ses démarches épiées, et que tout nouveau gouverneur envoyé dans notre province arrivait de Pétersbourg avec des instructions précises concernant sa personne. Si l'on avait démontré clair comme le jour au très-honorable Stépan Trophimovitch qu'il n'avait absolument rien à craindre, il en aurait été blessé à coup sûr. Et cependant c'était un homme fort intelligent…

Revenu de l'étranger, il occupa brillamment vers 1850 une chaire de l'enseignement supérieur, mais il ne fit que quelques leçons, – sur les Arabes, si je ne me trompe. De plus, il soutint avec éclat une thèse sur l'importance civique et hanséatique qu'aurait pu avoir la petite ville allemande de Hanau dans la période comprise entre les années 1413 et 1428, et sur les causes obscures qui l'avaient empêchée d'acquérir ladite importance. Cette dissertation était remplie de traits piquants à l'adresse des slavophiles d'alors; aussi devint-il du coup leur bête noire. Plus tard, – ce fut, du reste, après sa destitution et pour montrer quel homme l'Université avait perdu en lui, – il fit paraître, dans une revue mensuelle et progressiste, le commencement d'une étude très savante sur les causes de l'extraordinaire noblesse morale de certains chevaliers à certaine époque. On a dit, depuis, que la suite de cette publication avait été interdite par la censure. C'est bien possible, vu l'arbitraire effréné qui régnait en ce temps-là. Mais, dans l'espèce, le plus probable est que seule la paresse de l'auteur l'empêcha de finir son travail. Quant à ses leçons sur les Arabes, voici l'incident qui y mit un terme: une lettre compromettante, écrite par Stépan Trophimovitch à un de ses amis, tomba entre les mains d'un tiers, un rétrograde sans doute; celui-ci

s'empressa de la communiquer à l'autorité, et l'imprudent professeur fut invité à fournir des explications. Sur ces entrefaites, justement, on saisit à Moscou, chez deux ou trois étudiants, quelques copies d'un poème que Stépan Trophimovitch avait écrit à Berlin six ans auparavant, c'est-à-dire au temps de sa première jeunesse. En ce moment même j'ai sur ma table l'œuvre en question: pas plus tard que l'an dernier, Stépan Trophimovitch m'en a donné un exemplaire autographe, orné d'une dédicace, et magnifiquement relié en maroquin rouge. Ce poème n'est pas dépourvu de mérite littéraire, mais il me serait difficile d'en raconter le sujet, attendu que je n'y comprends rien. C'est une allégorie dont la forme lyrico-dramatique rappelle la seconde partie de Faust. L'an passé, je proposai à Stépan Trophimovitch de publier cette production de sa jeunesse, en lui faisant observer qu'elle avait perdu tout caractère dangereux. Il refusa avec un mécontentement visible. L'idée que son poème était complètement inoffensif lui avait déplu, et c'est même à cela que j'attribue la froideur qu'il me témoigna pendant deux mois. Eh bien, cet ouvrage qu'il n'avait pas voulu me laisser publier ici, on l'inséra peu après dans un recueil révolutionnaire édité à l'étranger, et, naturellement, sans en demander la permission à l'auteur. Cette nouvelle inquiéta d'abord Stépan Trophimovitch: il courut chez le gouverneur et écrivit à Pétersbourg une très noble lettre justificative qu'il me lut deux fois, mais qu'il n'envoya point, faute de savoir à qui l'adresser. Bref, durant tout un mois, il fut en proie à une vive agitation. J'ai néanmoins la conviction que, dans l'intime de son être, il était profondément flatté. Il avait réussi à se procurer un exemplaire du recueil, et ce volume ne le quittait pas, – du moins, la nuit; pendant le jour Stépan Trophimovitch le cachait sous un matelas, et il défendait même à sa servante de refaire son lit. Quoiqu'il s'attendît d'instant en instant à voir arriver un télégramme, l'amour-propre satisfait perçait dans toute sa manière d'être. Aucun télégramme ne vint. Alors il se réconcilia avec moi, ce qui atteste l'extraordinaire bonté de son cœur doux et sans rancune.

II

Je ne nie absolument pas son martyre. Seulement, je suis convaincu

aujourd'hui qu'il aurait pu, en donnant les explications nécessaires, continuer tout à son aise ses leçons sur les Arabes. Mais l'ambition de jouer un rôle le tenta, et il mit un empressement particulier à se persuader une fois pour toutes que sa carrière était désormais brisée par le «tourbillon des circonstances». Au fond, la vraie raison pour laquelle il abandonna l'enseignement public fut une proposition que lui fit à deux reprises et en termes fort délicats Barbara Pétrovna, femme du lieutenant général Stavroguine: cette dame, puissamment riche, pria Stépan Trophimovitch de vouloir bien diriger en qualité de haut pédagogue et d'ami le développement intellectuel de son fils unique. Inutile de dire qu'à cette place étaient attachés de brillants honoraires. Quand il reçut pour la première fois ces ouvertures, Stépan Trophimovitch était encore à Berlin, et venait justement de perdre sa première femme. Celle-ci était une demoiselle de notre province, jolie, mais fort légère, qu'il avait épousée avec l'irréflexion de la jeunesse. L'insuffisance de ressources pour subvenir aux besoins du ménage, et d'autres causes d'une nature plus intime, rendirent cette union très malheureuse. Les deux conjoints se séparèrent, et, trois ans après, madame Verkhovensky mourut à Paris, laissant à son époux un fils de cinq ans, «fruit d'un premier amour joyeux et sans nuages encore», comme s'exprimait un jour devant moi Stépan Trophimovitch. On se hâta d'expédier le baby en Russie, où il fut élevé par des tantes dans un coin perdu du pays. Cette fois Verkhovensky déclina les offres de Barbara Pétrovna, et, moins d'un an après avoir enterré sa première femme, il épousa en secondes noces une taciturne Allemande de Berlin. D'ailleurs, un autre motif encore le décida à refuser l'emploi de précepteur: la renommée d'un professeur très célèbre alors l'empêchait de dormir, et il aspirait à entrer au plus tôt en possession d'une chaire d'où il pût, lui aussi, prendre son vol vers la gloire. Et voilà que maintenant ses ailes étaient coupées! À ce déboire s'ajouta la mort prématurée de sa seconde femme. Il n'avait plus alors aucune raison pour se dérober aux insistances de Barbara Pétrovna, d'autant plus que cette dame lui portait des sentiments vraiment affectueux. Disons le franchement, Barbara Pétrovna lui ouvrait les bras, il s'y précipita. Qu'on n'aille point toutefois donner à mes paroles un sens bien éloigné de ma pensée: pendant les vingt ans que dura la liaison de ces deux êtres si remarquables, ils ne furent unis

que par le lien le plus fin et le plus délicat.

D'autres considérations encore agirent sur l'esprit de Stépan Trophimovitch pour lui faire accepter la place de précepteur. D'abord, le très-petit bien laissé par sa première femme était situé tout à côté du superbe domaine de Skvorechniki que les Stavroguine possédaient aux environs de notre ville. Et puis, dans le silence du cabinet, n'ayant pas à compter avec les mille assujettissements de l'existence universitaire, il pourrait toujours se consacrer à la science, enrichir de profondes recherches la littérature nationale. S'il ne réalisa pas cette partie de son programme, par contre il put, pendant tout le reste de sa vie, être, selon l'expression du poète, le «reproche incarné». Cette attitude, Stépan Trophimovitch la conservait même au club, en s'asseyant devant une table de jeu. Il était à peindre alors. Toute sa personne semblait dire: «Eh bien, oui, je joue aux cartes! À qui la faute? Qui est-ce qui m'a réduit à cela? Qui est-ce qui a brisé ma carrière? Allons, périsse la Russie!» Et noblement il coupait avec du cœur.

La vérité, c'est qu'il adorait le tapis vert. Dans les derniers temps surtout, cette passion lui attira fréquemment des scènes désagréables avec Barbara Pétrovna, d'autant plus qu'il perdait toujours. Du reste, j'aurai l'occasion de revenir là-dessus. Je remarquerai seulement ici que Stépan Trophimovitch avait de la conscience (du moins quelquefois), aussi était-il souvent triste. Trois ou quatre fois par an il lui prenait des accès de «chagrin civique», c'est-à-dire tout bonnement d'hypocondrie, cependant nous usions entre nous de la première dénomination qui plaisait davantage à la générale Stavroguine Plus tard, outre cela, il s'adonna aussi au champagne; toutefois Barbara Pétrovna sut toujours le préserver des inclinations vers tout penchant trivial. Assurément, il avait besoin d'une tutelle, car il était parfois très étrange. Au milieu de la plus noble tristesse, il se mettait tout à coup à rire de la façon la plus vulgaire. À de certains moments, il s'exprimait sur son propre compte en termes humoristiques, ce qui contrariait vivement Barbara Pétrovna, femme imbue des traditions classiques et constamment guidée dans son mécénatisme par des vues d'ordre supérieur. Cette grande dame eut durant vingt ans une influence capitale sur son pauvre ami. Il faudrait parler un peu d'elle, c'est ce que je vais faire.

III

Il y a des amitiés bizarres. Deux amis voudraient presque s'entre-dévorer, et ils passent toute leur vie ainsi sans pouvoir se séparer l'un de l'autre. Bien plus, celui des deux qui romprait la chaîne en deviendrait malade tout le premier et peut-être en mourrait. Plus d'une fois, et souvent à la suite d'un entretien intime avec Barbara Pétrovna, Stépan Trophimovitch, bondissant de dessus son divan, se mit à frapper le mur à coups de poing.

Je n'exagère rien: un jour même, dans un de ces transports furieux, il déplâtra la muraille. On me demandera peut-être comment un semblable détail est parvenu à ma connaissance. Je pourrais répondre que la chose s'est passée sous mes yeux, je pourrais dire que, nombre de fois, Stépan Trophimovitch a sangloté sur mon épaule, tandis qu'avec de vives couleurs il me peignait tous les dessous de son existence. Mais voici ce qui arrivait d'ordinaire après ces sanglots: le lendemain il se fût volontiers crucifié de ses propres mains pour expier son ingratitude; il se hâtait de me faire appeler ou accourait lui-même chez moi, à seule fin de m'apprendre que Barbara Pétrovna était «un ange d'honneur et de délicatesse, et lui tout opposé». Non content de verser ces confidences dans mon sein, il en faisait part à l'intéressée elle-même, et ce dans des épîtres fort éloquentes signées de son nom en toutes lettres. «Pas plus tard qu'hier, confessait-il, j'ai raconté à un étranger que vous me gardiez par vanité, que vous étiez jalouse de mon savoir et de mes talents, que vous me haïssiez, mais que vous n'osiez manifester ouvertement cette haine de peur d'être quittée par moi, ce qui nuirait à votre réputation littéraire. En conséquence, je me méprise, et j'ai résolu de me donner la mort; j'attends de vous un dernier mot qui décidera de tout», etc., etc. On peut se figurer, d'après cela, où en arrivait parfois dans ses accès de nervosisme ce quinquagénaire d'une innocence enfantine. Je lus moi-même un jour une de ces lettres. Il l'avait écrite à la suite d'une querelle fort vive, quoique née d'une cause futile. Je fus épouvanté et je le conjurai de ne pas envoyer ce pli.

— Il le faut… c'est plus honnête… c'est un devoir… je mourrai, si je ne lui avoue pas tout, tout! Répondit-il avec exaltation, et il resta sourd à toutes

mes instances.

La différence entre Barbara Pétrovna et lui, c'est que la générale n'aurait jamais envoyé une pareille lettre. Il est vrai que Stépan Trophimovitch aimait passionnément à noircir du papier. Alors qu'elle et lui habitaient la même maison, il lui écrivait jusqu'à deux fois par jour dans ses crises nerveuses. Je sais de bonne source qu'elle lisait toujours ces lettres avec la plus grande attention, même quand elle en recevait deux en vingt-quatre heures. Ensuite, elle les serrait dans une cassette spéciale; de plus, elle en prenait note dans sa mémoire. Puis, après avoir laissé son ami sans réponse pendant tout un jour, lorsque Barbara Pétrovna le revoyait, elle lui montrait le visage le plus tranquille, comme s'il ne s'était rien passé de particulier entre eux. Peu à peu elle le dressa si bien, que lui-même n'osait plus parler de l'incident de la veille, il se bornait à la regarder furtivement dans les yeux. Mais elle n'oubliait rien, tandis que Stépan Trophimovitch, rassuré par le calme de la générale, oubliait parfois trop vite. Souvent, le même jour, s'il arrivait des amis et qu'on bût du champagne, il riait, folâtrait comme un écolier. Quel regard venimeux elle dardait probablement sur lui dans ces moments-là! Et il ne s'en apercevait pas! Au bout de huit jours, d'un mois, de six mois, elle lui rappelait à brûle-pourpoint telle expression de telle lettre, puis la lettre tout entière, avec toutes les circonstances. Aussitôt il rougissait de honte, et son trouble se traduisait ordinairement par une légère attaque de cholérine.

En effet, Barbara Pétrovna se prenait très souvent à le haïr. Mais, chose qu'il ne remarqua jamais, elle avait fini par le regarder comme son enfant, sa création, on pourrait même dire son acquisition; il était devenu la chair de sa chair, et si elle le gardait, l'entretenait, ce n'était pas seulement parce qu'elle était «jalouse de ses talents». Oh! Combien devaient la blesser de telles suppositions! Un amour intense se mêlait en elle à la haine, à la jalousie et au mépris qu'elle éprouvait sans cesse à l'égard de Stépan Trophimovitch. Pendant vingt-deux ans elle l'entoura de soins, veilla sur lui avec la sollicitude la plus infatigable. Dès que se trouvait en jeu la réputation littéraire, scientifique ou civique de son ami, Barbara Pétrovna perdait le sommeil. Elle l'avait inventé, et elle croyait elle-même la première à son invention. Il était pour elle quelque chose comme un rêve. Mais, en revanche,

elle exigeait beaucoup de lui, parfois même elle le traitait en esclave. Elle était rancunière à un degré incroyable…

IV

Au mois de mai 1855, on apprit à Skvorechniki le décès du lieutenant général Stavroguine. Sans doute Barbara Pétrovna ne pouvait pas regretter beaucoup le défunt, car, depuis quatre ans, les deux époux vivaient séparés l'un de l'autre pour cause d'incompatibilité d'humeur, et la femme servait une pension au mari. (En dehors de son traitement, le lieutenant général ne possédait que cent cinquante âmes; toute la fortune, y compris le domaine de Skvorechniki, appartenait à Barbara Pétrovna, fille unique d'un riche fermier des boissons.) Néanmoins, elle reçut une forte secousse de cet événement imprévu et se retira tout à fait du monde. Naturellement, Stépan Trophimovitch fut en permanence auprès d'elle.

Le printemps déployait toutes ses magnificences; les putiets fleuris remplissaient l'air de leur parfum; les dernières heures du jour prêtaient à la nature un charme particulièrement poétique. Chaque soir les deux amis se retrouvaient au jardin, et, jusqu'à la tombée de la nuit, assis sous une charmille, ils se confiaient leurs sentiments et leurs idées. Sous l'impression du changement intervenu dans sa destinée, Barbara Pétrovna parlait plus que de coutume; son cœur semblait chercher celui de son ami. Ainsi se passèrent plusieurs soirées. Une supposition étrange se présenta tout à coup à l'esprit de Stépan Trophimovitch: «Cette veuve inconsolable n'a-t-elle pas des vues sur moi? N'attend-elle pas de moi une demande en mariage à l'expiration de son deuil?» Pensée cynique, mais plus on est cultivé, plus on est enclin aux pensées de ce genre, par cela seul que le développement de l'intelligence permet d'embrasser une plus grande variété de points de vue. En examinant cette conjecture, il la trouva assez vraisemblable et devint songeur: «Certes, la fortune est immense, mais…» Le fait est que Barbara Pétrovna n'avait rien d'une beauté: c'était une femme grande, jaune, osseuse, dont le visage démesurément allongé offrait quelque analogie avec une tête de cheval. Stépan Trophimovitch hésitait de plus en plus et souffrait cruellement de ne

pouvoir prendre un parti. Deux fois même son irrésolution lui arracha des larmes (il pleurait assez facilement). Le soir, sous la charmille, son visage exprimait, comme malgré lui, un mélange de tendresse, de moquerie, de fatuité et d'arrogance. Ces jeux de physionomie sont indépendants de la volonté, et ils se remarquent d'autant mieux que l'homme est plus noble. Dieu sait ce qu'il en était au fond, mais il est probable que Stépan Trophimovitch se faisait quelque illusion sur la nature du sentiment né dans l'âme de Barbara Pétrovna. Elle n'aurait pas échangé son nom de Stavroguine contre celui de Verkhovensky, quelque glorieux que fût ce dernier. Peut-être n'était-ce de sa part qu'un amusement féminin, peut-être obéissait-elle tout bonnement à ce besoin de flirter, si naturel aux dames dans certains cas.

Il est à supposer que la veuve ne tarda pas à lire dans le cœur de son ami. Elle ne manquait pas de pénétration, et il était quelquefois fort ingénu. Quoi qu'il en soit, les soirées se passaient comme de coutume, les causeries étaient toujours aussi poétiques et aussi intéressantes. Un jour, à l'approche de la nuit, après un entretien plein d'animation et de charme, la générale et le précepteur, échangeant une chaleureuse poignée de main se séparèrent à l'entrée du pavillon où logeait Stépan Trophimovitch. Chaque été, il transportait ses pénates dans ce petit bâtiment qui faisait presque partie du jardin. Rentré chez lui, il se mit à la fenêtre pour fumer un cigare, mais à peine s'était-il approché de la croisée qu'un léger bruit le fit soudain tressaillir. Il retourna la tête et aperçut devant lui Barbara Pétrovna. Il n'y avait pas cinq minutes qu'ils s'étaient quittés. Le visage jaune de la générale avait pris une teinte bleuâtre, un frémissement presque imperceptible agitait ses lèvres serrées. Pendant dix seconde elle garda le silence, fixant sur Stépan Trophimovitch un regard d'une dureté implacable, puis de sa bouche sortirent ces quelques mots murmurés rapidement:

— Jamais je ne vous pardonnerai cela!

Dix ans plus tard, quand il me raconta cette histoire à voix basse et après avoir d'abord fermé les portes, il me dit qu'il était resté pétrifié de stupeur; il avait tellement perdu l'usage de ses sens qu'il ne vit ni n'entendit Barbara Pétrovna quitter la chambre. Comme jamais dans la suite elle ne fit la moindre allusion à cet incident, il fut toujours porté à croire qu'il avait été le

jouet d'une hallucination due à un état morbide. Supposition d'autant plus admissible que, cette nuit même, il tomba malade et fut souffrant pendant quinze jours, ce qui mit fort à propos un terme aux entrevues dans le jardin.

V

Le costume que Stépan Trophimovitch porta toute sa vie, était une invention de Barbara Pétrovna. Cette tenue élégante et caractéristique mérite d'être mentionnée: redingote noire à longs pans, boutonnée presque jusqu'en haut; chapeau mou à larges bords (en été c'était un chapeau de paille); cravate de batiste blanche à grand nœud et à bouts flottants; canne à pomme d'argent. Stépan Trophimovitch se rasait la barbe et les moustaches, il laissait tomber sur ses épaules ses cheveux châtains qui ne commencèrent à blanchir un peu que dans les derniers temps. Jeune, il était, dit-on, extrêmement beau. Dans sa vieillesse il avait encore, à mon avis, un air assez imposant avec sa haute taille, sa maigreur et sa chevelure mérovingienne. À la vérité, un homme de cinquante-trois ans ne peut pas s'appeler un vieillard. Mais, par une sorte de coquetterie civique, loin de chercher à se rajeunir, il aurait plus volontiers posé pour le patriarche.

Dans les premières années, ou, pour mieux dire, durant la première moitié de son existence chez Barbara Pétrovna, Stépan Trophimovitch pensait toujours à composer un ouvrage. Plus tard nous l'entendîmes souvent répéter: «Mon travail est prêt, mes matériaux sont réunis, et je ne fais rien! Je ne puis me mettre à l'œuvre!» En prononçant ces mots, il inclinait douloureusement sa tête sur sa poitrine. Un tel aveu de son impuissance devait ajouter encore à notre respect pour ce martyr chez qui la persécution avait tout tué!

Vers 1860, Barbara Pétrovna, voulant produire son ami sur un théâtre digne de lui, l'emmena à Pétersbourg. Elle-même d'ailleurs désirait se rappeler à l'attention du grand monde où elle avait vécu autrefois. Ils passèrent un hiver presque entier dans la capitale, mais sans atteindre aucun des résultats espérés. Les anciennes connaissances avec qui Barbara Pétrovna essaya de renouer des relations accueillirent très froidement ses avances, ou même ne les accueillirent pas du tout. De dépit, la générale se jeta dans les

«idées nouvelles», elle songea à fonder une revue et donna des soirées auxquelles elle invita les gens de lettres. En même temps elle organisa des séances littéraires destinées à mettre en évidence le talent de Stépan Trophimovitch. Mais, hélas! Le libéral de 1840 n'était plus dans le mouvement. En vain, pour complaire à la jeune génération, reconnut-il que la religion était un mal et l'idée de patrie une absurdité ridicule, ces concessions ne le préservèrent pas d'un fiasco lamentable. Le malheureux conférencier ayant eu l'audace de déclarer qu'il préférait de beaucoup Pouchkine à une paire de bottes, il n'en fallut pas plus pour déchaîner contre lui une véritable tempête de sifflets et de clameurs injurieuses. Bref, on le conspua comme le plus vil des rétrogrades. Sa douleur fut telle en se voyant traiter de la sorte, qu'il fondit en larmes avant même d'être descendu de l'estrade.

Décidément il n'y avait rien à faire à Pétersbourg. La générale et son ami revinrent à Skvorechniki.

VI

Peu après Barbara Pétrovna envoya Stépan Trophimovitch «se reposer» à l'étranger. Il partit avec joie. «Là je vais ressusciter!» s'écriait-il, «là je me reprendrai enfin à la science!» Mais dès ses premières lettres reparut la note désolée. «Mon cœur est brisé», écrivait-il à Barbara Pétrovna, «je ne puis rien oublier! Ici, à Berlin, tout me rappelle mon passé, mes premières ivresses et mes premiers tourments. Où est-elle? Où sont-elles maintenant toutes deux? Qu'êtes-vous devenus, anges dont je ne fus jamais digne? Où est mon fils, mon fils bien-aimé? Enfin, moi-même, où suis-je? Que suis-je devenu, moi jadis fort comme l'acier, inébranlable comme un roc, pour qu'un Andréieff puisse briser mon existence en deux?» etc., etc. Depuis la naissance de son fils bien-aimé, Stépan Trophimovitch ne l'avait vu qu'une seule fois, c'était pendant son dernier séjour à Pétersbourg où l'enfant, devenu un jeune homme, se préparait à entrer à l'Université. Pierre Stépanovitch, comme je l'ai dit, avait été élevé chez ses tantes dans le gouvernement de O…, à sept cents verstes de Skvorechniki (Barbara Pétrovna faisait les frais de son entretien). Quant à Andréieff, c'était un marchand de notre ville; il devait

encore quatre cents roubles à Stépan Trophimovitch, qui lui avait vendu le droit de faire des coupes de bois dans son bien sur une étendue de quelques dessiatines. Quoique Barbara Pétrovna n'eût pas plaint les subsides à son ami en l'envoyant à Berlin, celui-ci comptait bien toucher ces quatre cents roubles avant son départ: il en avait sans doute besoin pour quelques dépenses secrètes, et peu s'en fallut qu'il ne pleurât, lorsque Andréieff le pria d'attendre un mois. D'ailleurs le marchand était parfaitement fondé à demander un répit, car, sur le désir de Stépan Trophimovitch qui n'osait avouer certain découvert à la générale, il avait fait le premier versement six mois avant l'échéance obligatoire.

Dans la seconde lettre reçue de Berlin le thème s'était modifié: «Je travaille douze heures par jour (s'il travaillait seulement onze heures! Grommela en lisant ces mots Barbara Pétrovna), je fouille les bibliothèques, je compulse, je prends des notes, je fais des courses: je suis allé voir des professeurs. J'ai renouvelé connaissance avec l'excellente famille Doundasoff. Que Nadejda Nikolaïevna est charmante encore à présent! Elle vous salue. Son jeune mari et ses trois neveux sont à Berlin. Je passe les soirées avec la jeunesse, nous causons jusqu'au lever du jour. Ce sont presque des soirées athéniennes, mais seulement au point de vue de la délicatesse et de l'élégance. Tout y est noble: on fait de la musique, on rêve la rénovation de l'humanité, on s'entretient de la beauté éternelle…» etc., etc.

— Ce ne sont que des contes à dormir debout! Décida Barbara Pétrovna en serrant cette lettre dans sa cassette, – si les soirées athéniennes se prolongent jusqu'au lever du jour, il ne donne pas douze heures au travail. Était-il ivre quand il a écrit cela? Et cette Doundasoff, comment ose-t-elle m'envoyer des saluts? Du reste, qu'il se promène!

Mais il ne se promena pas longtemps; au bout de quatre mois il n'y tint plus et raccourut en toute hâte à Skvorechniki. Certains hommes sont aussi attachés à leur niche que les chiens d'appartement.

VII

Dès lors commença une période d'accalmie qui dura près de neuf années

consécutives. Les explosions nerveuses et les sanglots sur mon épaule se reproduisaient à intervalles réguliers sans altérer notre bonheur. Je m'étonne que Stépan Trophimovitch n'ait pas pris du ventre à cette époque. Son nez seulement rougit un peu, ce qui ajouta à la débonnaireté de sa physionomie. Peu à peu se forma autour de lui un cercle d'amis qui, du reste, ne fut jamais bien nombreux. Quoique Barbara Pétrovna ne s'occupât guère de nous, néanmoins nous la reconnaissions tous pour notre patronne. Après la leçon reçue à Pétersbourg, elle s'était fixée définitivement en province; l'hiver elle habitait sa maison de ville, l'été son domaine suburbain. Jamais elle ne jouit d'une influence aussi grande que durant ces sept dernières années, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement du gouverneur actuel. Le prédécesseur de celui-ci, notre inoubliable Ivan Osipovitch, était le proche parent de la générale Stavroguine, qui lui avait autrefois rendu de grands services. La gouvernante sa femme tremblait à la seule pensée de perdre les bonnes grâces de Barbara Pétrovna. À l'instar de l'auguste couple, toute la société provinciale témoignait la plus haute considération à la châtelaine de Skvorechniki. Naturellement, Stépan Trophimovitch bénéficiait, par ricochet, de cette brillante situation. Au club où il était beau joueur et perdait galamment, il avait su s'attirer l'estime de tous, quoique beaucoup ne le regardassent que comme un «savant». Plus tard, lorsque Barbara Pétrovna lui eut permis de quitter sa maison, nous fûmes encore plus libres. Nous nous réunissions chez lui deux fois la semaine, cela ne manquait pas d'agrément, surtout quand il offrait du champagne. Le vin était fourni par Andréieff dont j'ai parlé plus haut. Barbara Pétrovna réglait la note tous les six mois, et d'ordinaire les jours de payement étaient des jours de cholérine.

Le plus ancien membre de notre petit cercle était un employé provincial nommé Lipoutine, grand libéral, qui passait en ville pour athée. Cet homme n'était plus jeune; il avait épousé en secondes noces une jolie personne passablement dotée; de plus, il avait trois filles déjà grandelettes. Toute sa famille était maintenue par lui dans la crainte de Dieu, et gouvernée despotiquement. D'une avarice extrême, il avait pu, sur ses économies d'employé, s'acheter une petite maison et mettre encore de l'argent de côté. Son caractère inquiet et l'insignifiance de sa situation bureaucratique étaient

cause qu'on avait peu de considération pour lui; la haute société ne le recevait pas. En outre, Lipoutine était très cancanier, ce qui, plus d'une fois, lui avait valu de sévères corrections. Mais, dans notre groupe, on appréciait son esprit aiguisé, son amour de la science et sa gaieté maligne. Quoique Barbara Pétrovna ne l'aimât point, il trouvait pourtant moyen de capter sa bienveillance.

Elle n'aimait pas non plus Chatoff, qui ne fit partie de notre cercle que dans la dernière année. Chatoff était un ancien étudiant, exclu de l'Université à la suite d'une «manifestation». Dans son enfance, il avait été l'élève de Stépan Trophimovitch. La naissance l'avait fait serf de Barbara Pétrovna; il était en effet le fils d'un valet de chambre de la générale Stavroguine, et celle-ci l'avait comblé de bontés. Elle ne l'aimait pas à cause de sa fierté et de son ingratitude; ce qu'elle ne pouvait lui pardonner, c'était de n'être pas venu la trouver aussitôt après son expulsion de l'Université. Elle lui écrivit alors et n'obtint pas même une réponse. Plutôt que de s'adresser à Barbara Pétrovna, il préféra accepter un préceptorat chez un marchand civilisé, et il accompagna à l'étranger la famille de cet homme. À vrai dire, sa position était moins celle d'un précepteur que d'un menin, mais, à cette époque, Chatoff avait un très vif désir de visiter l'Europe. Les enfants avaient aussi une gouvernante: c'était une intrépide demoiselle russe, qui était entrée dans la maison à la veille même du voyage; on l'avait engagée sans doute parce qu'elle ne demandait pas cher. Au bout de deux mois, le marchand la mit à la porte à cause se de ses «idées indépendantes». Chatoff suivit la gouvernante et, peu après, l'épousa à Genève. Ils vécurent ensemble pendant trois semaines, puis ils se quittèrent comme des gens qui n'attachent aucune importance au lien conjugal; d'ailleurs, la pauvreté des deux époux dut être pour quelque chose dans cette prompte séparation. Demeuré seul, Chatoff erra longtemps en Europe, vivant Dieu sait de quoi. On dit qu'il décrotta les bottes sur la voie publique, et que, dans un port de mer, il fut employé comme homme de peine. Il y a un an, nous le vîmes enfin revenir dans notre ville. Il se mit en ménage avec une vieille tante qu'il enterra un mois après. Sa sœur Dacha, élevée comme lui par les soins de Barbara Pétrovna, continuait à habiter la maison de la générale qui la traitait presque en fille adoptive; il avait fort peu

de rapports avec elle. Dans notre cercle, il gardait le plus souvent un morne silence, mais, de temps à autre, quand on touchait à ses principes, il éprouvait une irritation maladive qui lui faisait perdre toute retenue de langage. «Si l'on veut discuter avec Chatoff, il faut commencer par le lier», disait parfois, en plaisantant, Stépan Trophimovitch, qui cependant l'aimait. À l'étranger, les anciennes convictions socialistes de Chatoff s'étaient radicalement modifiées sur plusieurs points, et il avait donné aussitôt dans l'excès contraire. Il était de ces Russes qu'une idée forte quelconque frappe soudain, annihilant du même coup chez eux toute faculté de résistance. Jamais ils ne parviennent à réagir contre elle, ils y croient passionnément et passent le reste de leur vie comme haletants sous une pierre qui leur écrase la poitrine. L'extérieur rébarbatif de Chatoff répondait tout à fait à ses convictions: c'était un homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, petit, blond, velu, avec des épaules larges, de grosses lèvres, un front ridé, des sourcils blancs et très touffus. Ses yeux avaient une expression farouche, et il les tenait toujours baissés comme si un sentiment de honte l'eût empêché de les lever. Sur sa tête se dressait un épi de cheveux rebelle à tous les efforts du peigne. «Je ne m'étonne plus que sa femme l'ait lâché» dit un jour Barbara Pétrovna, après l'avoir considéré attentivement. Malgré son excessive pauvreté, il s'habillait le plus proprement possible. Ne voulant point recourir à son ancienne bienfaitrice, il vivait de ce que Dieu lui envoyait, et travaillait chez des marchands quand il en trouvait l'occasion. Une fois, il fut sur le point de partir en voyage pour le compte d'une maison de commerce, mais il tomba malade au moment de se mettre en route. On imaginerait difficilement l'excès de misère que cet homme était capable de supporter sans même y penser. Lorsqu'il fut rétabli, Barbara Pétrovna lui envoya cent roubles sous le voile de l'anonyme. Chatoff découvrit néanmoins d'où lui venait cet argent; après réflexion, il se décida à l'accepter, et alla remercier la générale. Elle fit un accueil très cordial au visiteur qui, malheureusement, s'en montra fort peu digne. Muet, les yeux fixés à terre, un sourire stupide sur les lèvres, il écouta pendant cinq minutes ce que Barbara Pétrovna lui disait; puis, sans même la laisser achever, il se leva brusquement, salua d'un air gauche et tourna les talons. La démarche qu'il venait d'accomplir était, à ses yeux, le comble de l'humiliation. Dans

son trouble, il heurta par mégarde un meuble de prix, une petite table à ouvrage en marqueterie, qu'il fit choir et qui se brisa sur le parquet. Cette circonstance s'ajouta encore à la confusion de Chatoff, et il était plus mort que vif lorsqu'il sortit de la maison. Plus tard, Lipoutine lui reprocha amèrement de n'avoir pas repoussé avec mépris ces cent roubles, et, – chose pire, – d'être allé remercier l'insolente aristocrate qui les lui avait envoyés. C'était au bout de la ville que demeurait Chatoff; il vivait seul, et les visites lui déplaisaient, même quand le visiteur était l'un des nôtres. Il était très assidu aux soirées de Stépan Trophimovitch, qui lui prêtait des journaux et des livres.

À ces réunions assistait aussi un certain Virguinsky, jeune homme d'une trentaine d'années, marié comme Chatoff; mais à cela s'arrêtait la ressemblance entre eux. Virguinsky était d'un caractère extrêmement doux, et possédait une sérieuse instruction qu'il devait en grande partie à lui-même. Pauvre employé, il avait à sa charge la tante et la sœur de sa femme; ces dames étaient toutes trois fort entichées des principes nouveaux; du reste, il suffisait qu'une idée quelconque fût admise dans les cercles progressistes de la capitale, pour qu'elles l'adoptassent aussitôt sans plus ample examen. Madame Virguinsky exerçait dans notre ville la profession de sage-femme; jeune fille, elle avait longtemps habité Pétersbourg. Quant à son mari, c'était un homme d'une pureté de cœur peu commune, et j'ai rarement rencontré chez quelqu'un une plus honnête chaleur d'âme. «Jamais, jamais je ne renoncerai à ces sereines espérances», me disait-il avec des yeux rayonnants. Lorsque Virguinsky vous parlait des «sereines espérances», il baissait toujours la voix, comme s'il vous eût confié quelque secret. Son extérieur était fort chétif: assez grand mais très fluet, il avait les épaules étroites, les cheveux extrêmement clairsemés et d'une nuance roussâtre. Quand Stépan Trophimovitch raillait certaines de ses idées, il prenait très bien ces plaisanteries et trouvait souvent des réponses dont la solidité embarrassait son contradicteur.

Au sujet de Virguinsky courait un bruit malheureusement trop fondé. À ce qu'on racontait, moins d'un an après son mariage sa femme lui avait brusquement déclaré qu'elle le mettait à la retraite et qu'elle le remplaçait par

Lébiadkine. Ce dernier, arrivé depuis peu dans notre ville où il se donnait faussement pour un ancien capitaine d'état-major, était, comme on le vit par la suite, un personnage fort sujet à caution. Il ne savait que friser ses moustaches, boire, et débiter toutes les sottises qui lui passaient par la tête. Cet homme eut l'indélicatesse d'aller s'installer chez les Virguinsky, et, non content de se faire donner par eux le vivre et le couvert, il en vint même à regarder du haut de sa grandeur le maître de la maison. On prétendait qu'en apprenant son remplacement, Virguinsky avait dit à sa femme: «Ma chère, jusqu'à présent je n'avais eu pour toi que de l'amour, maintenant je t'estime», mais il est douteux que cette parole romaine ait été réellement prononcée; suivant une autre version plus croyable, le malheureux époux aurait, au contraire, pleuré à chaudes larmes. Quinze jours après le remplacement, toute la famille alla, avec des connaissances, prendre le thé dans un bois voisin de la ville. On organisa un petit bal champêtre; Virguinsky manifestait une gaieté fiévreuse, il prit part aux danses, mais tout à coup, sans querelle préalable, au moment où son successeur exécutait une fantaisie cavalier seul, il le saisit des deux mains par les cheveux et se mit à lui secouer violemment la tête; en même temps, il pleurait et poussait des cris furieux. Le géant Lébiadkine eut si peur qu'il ne se défendit même pas et se laissa houspiller sans presque souffler mot. Mais lorsque son ennemi eut lâché prise, il montra toute la susceptibilité d'un galant homme qui vient de subir un traitement indigne. Virguinsky passa la nuit suivante aux genoux de sa femme, lui demandant un pardon qu'il n'obtint point, parce qu'il ne consentit pas à aller faire des excuses à Lébiadkine. Le capitaine d'état-major disparut peu après, et ne revint chez nous que dans les derniers temps, ramenant avec lui sa sœur. J'aurai à parler plus loin des visées qu'il se mit dès lors à poursuivre. On comprend que le pauvre Virguinsky ait cherché une distraction dans notre société. Jamais, du reste, il ne causait avec nous de ses affaires domestiques. Une fois seulement, comme lui et moi revenions ensemble de chez Stépan Trophimovitch, il laissa échapper une vague allusion à son infortune conjugale, mais pour s'écrier aussitôt après en me saisissant la main:

Ce n'est rien, c'est seulement un cas particulier, cela ne gêne en rien

l’«œuvre commune»!

Notre petit cercle recevait aussi des visiteurs d’occasion, tels que le capitaine Kartouzoff et le Juif Liamchine. Ce dernier était employé à la poste, il possédait un grand talent de pianiste; en outre, il imitait à merveille le bruit du tonnerre, les grognements du cochon, les cris d’une femme en couche et les vagissements d’un nouveau-né. Sa présence était un élément de gaieté dans nos réunions.

CHAPITRE II

LE PRINCE HARRY. – UNE DEMANDE EN MARIAGE.

I

Il existait sur la terre un être à qui Barbara Pétrovna n'était pas moins attachée qu'à Stépan Trophimovitch: c'était son fils unique, Nicolas Vsévolodovitch Stavroguine. Il avait huit ans lorsque sa mère le confia aux soins d'un précepteur. Rendons justice à Stépan Trophimovitch: il sut se faire aimer de son élève. Tout son secret consistait en ce que lui-même était un enfant. Il ne me connaissait pas encore à cette époque; or, comme toute sa vie il eut besoin d'un confident, il n'hésita pas à investir de ce rôle le petit garçon, dès que celui-ci eût atteint sa dixième ou sa onzième année. La plus franche intimité s'établit entre eux, nonobstant la différence des âges et des situations. Plus d'une fois, Stépan Trophimovitch éveilla son jeune ami, à seule fin de lui révéler, avec des larmes dans les yeux, les amertumes dont il était abreuvé, ou bien encore il lui découvrait quelque secret domestique sans songer que cette manière d'agir était très blâmable. Ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre et pleuraient. L'enfant savait que sa mère l'aimait beaucoup; la payait-il de retour? J'en doute. Elle lui parlait peu et ne le contrariait guère, mais elle le suivait constamment des yeux, et il éprouvait toujours une sorte de malaise en sentant ce regard attaché sur lui. Pour tout ce qui concernait l'instruction et l'éducation de son fils, Barbara Pétrovna s'en remettait pleinement à Stépan Trophimovitch, car, dans ce temps-là, elle le voyait encore à travers ses illusions. Il est à croire que le maître détraqua plus ou moins le système nerveux de son élève. Quand, à l'âge se seize ans, Nicolas Vsévolodovitch fut envoyé au lycée, c'était un adolescent débile et pâle dont la douceur et l'humeur rêveuse avaient quelque chose d'étrange.

(Plus tard il se distingua par une force physique extraordinaire.) En tout cas, on fit bien de séparer les deux amis; peut-être même aurait-on dû prendre cette mesure plus tôt.

Pendant les deux premières années de son séjour au lycée, le jeune homme revint passer ses vacances à Skvorechniki. Lorsque Barbara Pétrovna se fut rendue à Pétersbourg avec Stépan Trophimovitch, il assista à quelques unes des soirées littéraires qui avaient lieu chez elle. Parlant peu, tranquille et timide comme autrefois, il se bornait à écouter et à observer. Son ancienne affection pour Stépan Trophimovitch ne semblait pas refroidie, mais elle était devenue moins expansive. Après avoir terminé ses études, il entra au service militaire, sur le désir de Barbara Pétrovna. Bientôt on le fit passer dans un des plus brillants régiments de la garde à cheval. Il n'alla point montrer son uniforme à sa mère, et ne lui écrivit que rarement. Barbara Pétrovna ne lésinait point sur les envois d'argent, bien que l'abolition du servage eût tout d'abord réduit de moitié son revenu. Du reste, les économies faites par elle depuis de longues années avaient fini par former un capital assez rondelet. Elle s'intéressait vivement aux succès de son fils dans la haute société pétersbourgeoise. C'était en quelque sorte la revanche de ses ambitions déçues. Elle était heureuse de se dire que les portes dont elle n'avait pu franchir le seuil s'ouvraient toutes grandes devant ce jeune officier riche et plein d'avenir. Mais des bruits assez étranges ne tardèrent pas à arriver aux oreilles de Barbara Pétrovna: à en croire ces récits, Nicolas Vsévolodovitch avait brusquement commencé une existence de folies. Ce n'était pas qu'il jouât ou s'adonnât outre mesure à la boisson; non, on signalait seulement chez lui des excentricités sauvages, on parlait de gens écrasés par ses chevaux; on lui reprochait un procédé féroce à l'égard d'une dame de la bonne société qu'il avait outragée publiquement après avoir eu des relations intimes avec elle. Il y avait même quelque chose de particulièrement ignoble dans cette affaire. De plus, on le dépeignait comme un bretteur cherchant noise à tout le monde, insultant les gens pour le plaisir de les insulter. L'inquiétude s'empara de la générale. Stépan Trophimovitch lui assura qu'une organisation trop riche devait nécessairement jeter sa gourme, que la mer avait ses orages, et que tout cela ressemblait à la jeunesse du prince

Harry que Shakespeare nous représente faisant la noce en compagnie de Falstaff, de Poins et de mistress Quickly. Cette fois, loin de traiter de «sornettes» les paroles de son ami, comme elle avait coutume de le faire depuis quelque temps, Barbara Pétrovna, au contraire, les écouta très volontiers; elle se les fit expliquer avec plus de détails et lut même très attentivement l'immortel ouvrage du tragique anglais. Mais cette lecture ne lui procura aucun apaisement: les analogies signalées par Stépan Trophimovitch ne la frappèrent point. Voulant être fixée sur la conduite de son fils, elle écrivit à Pétersbourg, et attendit fiévreusement la réponse à ses lettres. Le courrier lui apporta bientôt les plus fâcheuses nouvelles: le prince Harry avait eu, presque coup sur coup, deux duels dans lesquels tous les torts se trouvaient de son côté; il avait tué roide l'un de ses adversaires, blessé l'autre grièvement, et, à raison de ces faits, il allait passer en conseil de guerre. L'affaire se termina par sa dégradation et son envoi comme simple soldat dans un régiment d'infanterie; encore usa-t-on d'indulgence à son égard.

En 1863, ayant eu l'occasion de se distinguer, Nicolas Vsévolodovitch fut décoré et promu sous-officier; peu après on lui rendit même l'épaulette. Durant tout ce temps, Barbara Pétrovna expédia à la capitale peut-être cent lettres, pleines de supplications et d'humbles prières: le cas était trop exceptionnel pour qu'elle ne rabattît pas un peu de son orgueil. À peine réintégré dans son grade, le jeune homme s'empressa de donner sa démission, mais il ne revint pas à Skvorechniki, et cessa complètement d'écrire à sa mère. On apprit enfin, par voie indirecte, qu'il était encore à Pétersbourg, seulement il ne voyait plus du tout la société qu'il fréquentait autrefois; on aurait dit qu'il se cachait. À force de recherches, on découvrit qu'il vivait dans un monde étrange; il s'était acoquiné au rebut de la population pétersbourgeoise, à des employés faméliques, à d'anciens militaires toujours ivres et n'ayant d'autre ressource qu'une mendicité plus ou moins déguisée; il visitait les misérables familles de ces gens là, passait les jours et les nuits dans d'obscurs taudis, et ne prenait plus aucun soin de sa personne; apparemment cette existence lui plaisait. Sa mère ne recevait de lui aucune demande d'argent; il vivait sur le revenu du petit bien que son père lui avait

laissé et que, disaiton, il avait affermé à un Allemand de la Saxe. Finalement, Barbara Pétrovna le supplia de revenir auprès d'elle, et le prince Harry fit son apparition dans notre ville. C'est alors que je le vis pour la première fois, auparavant je ne le connaissais que de réputation.

C'était un fort beau jeune homme de vingt-cinq ans, et j'avoue que son extérieur ne répondit nullement à mon attente. Je m'étais figuré Nicolas Vsévolodovitch comme une sorte de bohème débraillé, aux traits flétris par le vice et les excès alcooliques. Je trouvai au contraire en lui le gentleman le plus correct que j'eusse jamais rencontré; sa mise ne laissait absolument rien à désirer, et ses façons étaient celles d'un monsieur habitué à vivre dans le meilleur monde. Il n'y eut pas que moi de surpris, la ville entière partagea mon étonnement, car chacun chez nous connaissait déjà toute la biographie de M.Stavroguine. Son arrivée mit en révolution tous les cœurs féminins; il eut parmi nos dames des admiratrices et des ennemies, mais les unes et les autres raffolèrent de lui. Il plaisait à celles-ci parce qu'il y avait peut-être un affreux secret dans son existence, et à celles-là parce qu'il avait positivement tué quelqu'un. De plus, on le trouvait fort instruit; à la vérité, il n'était pas nécessaire de posséder un grand savoir pour exciter notre admiration, mais, outre cela, il jugeait avec un bon sens remarquable les diverses questions courantes. Je note ce point comme une particularité curieuse: presque dès le premier jour, tous chez nous s'accordèrent à reconnaître en lui un homme extrêmement sensé. Il était peu causeur, élégant sans recherche, et d'une modestie étonnante, ce qui ne l'empêchait pas d'être plus hardi et plus sûr de soi que personne. Nos fashionables lui portaient envie et s'effaçaient devant lui. Son visage me frappa aussi: il avait des cheveux très noirs, des yeux clairs d'une sérénité et d'un calme peu communs, un teint blanc et délicat, des dents semblables à des perles, et des lèvres qui rivalisaient avec le corail. Cette tête faisait l'effet d'un beau portrait, et cependant il y avait en elle un je ne sais quoi de repoussant. On disait qu'elle avait l'air d'un masque. D'une taille assez élevée, Nicolas Vsévolodovitch passait pour un homme exceptionnellement vigoureux. Barbara Pétrovna le considérait avec orgueil, mais à ce sentiment se mêlait toujours de l'inquiétude. Pendant un semestre, il vécut tranquillement chez nous; strict observateur des lois de l'étiquette

provinciale, il allait dans le monde où il ne paraissait guère s'amuser; il avait ses grandes et ses petites entrées chez le gouverneur, qui était son parent du côté paternel. Mais, au bout de six mois, le fauve se révéla tout à coup.

Affable et hospitalier, notre cher Ivan Osipovitch était plutôt fait pour être maréchal de la noblesse au bon vieux temps, que gouverneur à une époque comme la nôtre. On avait coutume de dire que ce n'était pas lui qui gouvernait la province, mais Barbara Pétrovna. Mot plus méchant que juste, car, malgré la considération dont toute la société l'entourait, la générale avait depuis plusieurs années abdiqué toute action sur la marche des affaires publiques, et maintenant elle ne s'occupait plus que de ses intérêts privés. Deux ou trois ans lui suffirent pour faire rendre à son domaine à peu près ce qu'il rapportait avant l'émancipation des paysans. Le besoin d'amasser, de thésauriser, avait remplacé chez elle les aspirations poétiques de jadis. Elle éloigna même Stépan Trophimovitch de sa personne en lui permettant de louer un appartement dans une autre maison (depuis longtemps lui-même sollicitait cette permission sous divers prétextes).

Nous tous qui avions nos habitudes chez la générale, nous comprenions que son fils lui apparaissait maintenant comme une nouvelle espérance, comme un nouveau rêve. Sa passion pour lui datait de l'époque où le jeune homme avait obtenu ses premiers succès dans la société pétersbourgeoise, et elle était devenue plus ardente encore à partir du moment où il avait été cassé de son grade. Mais en même temps Barbara Pétrovna avait évidemment peur de Nicolas Vsévolodovitch, et, devant lui, son attitude était presque celle d'une esclave. Ce qu'elle craignait, elle-même n'aurait pu le préciser, c'était quelque chose d'indéterminé et de mystérieux. Souvent elle regardait Nicolas à la dérobée, comme si elle eût cherché sur son visage une réponse à des questions qui la tourmentaient… et tout à coup la bête féroce sortit ses griffes.

II

Brusquement, sans rime ni raison, notre prince fit à diverses personnes deux ou trois insolences inouïes. Cela ne ressemblait à rien, ne s'expliquait par

aucun motif, et dépassait de beaucoup les gamineries ordinaires que peut se permettre un jeune écervelé. Un des doyens les plus considérés de notre club, Pierre Pavlovitch Gaganoff, homme âgé et ancien fonctionnaire, avait contracté l'innocente habitude de dire à tout propos d'un ton de colère: «Non, on ne me mène pas par le nez!» Un jour, au club, dans un groupe composé de gens qui n'étaient pas non plus les derniers venus, il lui arriva de répéter sa phrase favorite. Au même instant, Nicolas Vsévolodovitch qui se trouvait un peu à l'écart et à qui personne ne s'adressait, s'approcha du vieillard, le saisit par le nez, et, le tirant avec force, l'obligea à faire ainsi deux ou trois pas à sa suite. Il n'avait aucune raison d'en vouloir à M.Gaganoff. On aurait pu ne voir là qu'une simple espièglerie d'écolier, espièglerie impardonnable, il est vrai; cependant les témoins de cette scène racontèrent plus tard qu'au cours de l'opération la physionomie du jeune homme était rêveuse, «comme s'il avait perdu l'esprit». Mais ce fut longtemps après que cette circonstance revint à la mémoire, et donna à réfléchir. Sur le moment, on ne remarqua que l'attitude de Nicolas Vsévolodovitch dans l'instant qui suivit l'offense faite par lui à Pierre Pavlovitch: il comprenait très bien l'acte qu'il venait de commettre, et, loin d'en éprouver aucune confusion, il souriait avec une gaieté maligne, rien en lui n'indiquait le moindre repentir. L'incident provoqua un vacarme indescriptible. Un cercle, d'où partaient des exclamations indignées, s'était formé autour du coupable. Celui-ci, sans répondre à personne, se contentait d'observer tous ces visages dont les bouches s'ouvraient pour proférer des cris. À la fin, fronçant le sourcil, il s'avança d'un pas ferme vers Gaganoff:

— Vous m'excuserez, naturellement… Je ne sais pas, en vérité, comment cette idée m'est venue tout à coup… une bêtise… murmura-t-il à la hâte d'un air vexé.

Cette façon cavalière de s'excuser équivalait à une nouvelle insulte. Les vociférations redoublèrent. Nicolas Vsévolodovitch haussa les épaules et sortit.

Tout cela était fort bête en même temps que de la dernière inconvenance. Calculé et prémédité, comme à première vue il semblait l'être, l'insolent procédé dont Pierre Pavlovitch avait été victime était un outrage rejaillissant

sur toute notre société. Ainsi en jugea l'opinion publique. Le club commença par rejeter de son sein M.Stavroguine, dont l'exclusion fut votée à l'unanimité; ensuite, on se décida à adresser une plainte au gouverneur: Son Excellence était priée, – en attendant le dénouement que cette affaire pourrait recevoir devant les tribunaux, – d'user immédiatement des pouvoirs administratifs à elle confiés, pour mettre à la raison un querelleur et un bretteur de la capitale, dont les agissements brutaux compromettaient la tranquillité de tous les gens comme il faut de notre ville. On ajoutait avec une pointe de causticité que M.Stavroguine lui-même n'était peut-être pas au-dessus des lois. Cette phrase était une allusion maligne à l'influence présumée de Barbara Pétrovna sur le gouverneur. Celui-ci se trouvait alors absent, mais on savait qu'il reviendrait bientôt: il était allé dans une localité voisine tenir sur les fonts baptismaux l'enfant d'une jeune et jolie veuve, que son mari, en mourant, avait laissée dans une situation intéressante. En attendant, on fit à l'offensé Pierre Pavlovitch une véritable ovation: on lui prodigua les poignées de mains et les embrassades, toute la ville l'alla voir; on songea même à lui offrir un banquet par souscription, et l'on ne renonça à cette idée que sur ses instantes prières; peut-être aussi les organisateurs de la manifestation finirent-ils par comprendre qu'après tout il n'y avait pas lieu de tant glorifier un homme parce qu'on l'avait mené par le nez.

Et pourtant comment cela était-il arrivé? Comment cela avait-il pu arriver? Chose digne de remarque, personne chez nous n'attribuait à la folie l'acte étrange de Nicolas Vsévolodovitch. Donc, on croyait que, même en possession de sa raison, il était capable de se conduire ainsi. De mon côté, aujourd'hui encore je ne sais comment expliquer le fait, bien qu'un événement survenu peu après ait paru en fournir une explication satisfaisante. J'ajouterai que, quatre ans plus tard, Nicolas Vsévolodovitch, discrètement questionné par moi à ce sujet, répondit en fronçant le sourcil: «Oui, je n'étais pas très bien à cette époque.» Mais n'anticipons pas.

Je ne fus pas peu étonné non plus du débordement de haine qui alors se produisit partout contre «le querelleur et bretteur de la capitale». On voulait absolument voir dans son cas un affront fait de propos délibéré à la société tout entière. Évidemment cet homme n'avait rallié autour de lui aucune

sympathie, et s'était au contraire aliéné tout le monde, mais comment cela? Jusqu'à l'affaire du club, il n'avait eu de querelle avec personne, n'avait offensé âme qui vive, s'était toujours montré d'une politesse irréprochable. Je suppose qu'on le haïssait à cause de son orgueil. Nos dames elles-mêmes, qui avaient commencé par l'adorer, criaient maintenant contre lui encore plus que les hommes.

Barbara Pétrovna était consternée. Elle avoua plus tard à Stépan Trophimovitch qu'elle avait prévu cela longtemps en avance, que chaque jour, depuis six mois, elle s'attendait précisément à quelque incartade de ce genre. Aveu remarquable dans la bouche d'une mère. –«Voilà le commencement!» pensait-elle frissonnante. Le lendemain de l'incident survenu au club, elle décida qu'elle aurait un entretien avec son fils, mais, malgré son caractère résolu, la pauvre femme ne pouvait s'empêcher de trembler. Après une nuit sans sommeil, elle alla tout au matin conférer avec Stépan Trophimovitch, et pleura chez lui, elle qui n'avait jamais pleuré devant personne. Elle voulait que Nicolas lui dit au moins quelque chose, daignât s'expliquer. Nicolas, toujours si poli et si respectueux avec sa mère, l'écouta pendant quelque temps d'un air maussade, mais très sérieusement; tout à coup il se leva, lui baisa la main et sortit sans répondre un mot. Comme par un fait exprès, le soir de ce même jour eut lieu un nouveau scandale, qui, sans avoir à beaucoup près la gravité du premier, accrut encore l'irritation d'un public déjà très mal disposé.

Cette fois ce fut notre ami Lipoutine qui écopa. Il arriva chez Nicolas Vsévolodovitch au moment où celui-ci venait d'avoir son explication avec sa mère: ce jour-là l'employé donnait une petite soirée pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa femme, et il venait prier M.Stavroguine de lui faire l'honneur d'y assister. Depuis longtemps, Barbara Pétrovna était désolée de voir que son fils aimait surtout à fréquenter les gens de bas étage, mais elle n'osait lui adresser aucune observation à ce sujet. Il n'était pas encore allé chez Lipoutine, quoiqu'il se fût déjà rencontré avec lui. Dans la circonstance présente, il n'eut pas de peine à deviner pourquoi on lui faisait la politesse d'une invitation: en sa qualité de libéral, Lipoutine était enchanté du scandale de la veille, et il estimait qu'il fallait procéder ainsi à l'égard des

notabilités du club. Nicolas Vsévolodovitch sourit et promit d'aller chez l'employé.

Il trouva là une société nombreuse et peu choisie, mais pleine d'entrain. Lipoutine, qui ne recevait que deux fois par an, ne regardait pas à la dépense dans ces rares occasions. Stépan Trophimovitch, le plus considérable des invités, n'avait pu venir parce qu'il était malade. Le thé, l'eau-de-vie et les rafraîchissements d'usage figuraient en aussi grande abondance qu'on pouvait le désirer; les joueurs occupaient trois tables, et la jeunesse dansait au piano en attendant le souper. Nicolas Vsévolodovitch engagea la maîtresse de la maison, charmante petite dame que cet honneur intimida fort; ils firent deux tours ensemble; puis le jeune homme s'assit à côté de madame Lipoutine, se mit à causer avec elle et l'égaya par sa conversation. Remarquant enfin combien elle était jolie quand elle riait, il la saisit tout à coup par la taille, et, à trois reprises, devant tout le monde, la baisa amoureusement sur les lèvres. Épouvantée, la pauvre femme s'évanouit. Nicolas Vsévolodovitch prit son chapeau et s'approcha du mari qui avait perdu la tête au milieu de la confusion générale; en le regardant, lui-même se troubla. «Ne vous fâchez pas», murmura-t-il rapidement, et il sortit. Lipoutine courut après lui, le rejoignit dans l'antichambre, lui donna sa pelisse et le reconduisit cérémonieusement jusqu'au bas de l'escalier. Mais cette histoire, au fond relativement innocente, eut le lendemain un épilogue assez drôle qui, par la suite, valut à Lipoutine la réputation d'un homme très perspicace.

À dix heures du matin, sa servante Agafia arriva à la maison de Barbara Pétrovna. C'était une fille de trente ans, au visage vermeil et aux allures très décidées. Elle demanda instamment à voir Nicolas Vsévolodovitch en personne, disant que son maître l'avait chargé d'une commission pour lui. Quoique le jeune homme eût fort mal à la tête, il ne laissa pas de la recevoir. Le hasard fit que la générale assista à l'entretien.

— Serge Vasilitch, commença bravement Agafia, m'a chargée de vous remettre ses salutations et de m'informer de votre santé: il désire savoir si vous avez bien dormi et comment vous vous trouvez depuis la soirée d'hier.

Nicolas Vsévolodovitch sourit.

— Tu présenteras mes saluts et mes remerciements à ton maître; tu lui

diras aussi de ma part, Agafia, qu'il est l'homme le plus intelligent de toute la ville.

— Quant à cela, reprit plus hardiment encore la servante, il m'a ordonné de vous répondre qu'il n'a pas besoin que vous le lui appreniez, et qu'il vous souhaite la même chose.

— Bah! Mais comment a-t-il pu savoir ce que je te dirais?

— Je ne sais pas de quelle manière il l'a deviné, mais j'étais déjà loin de la maison quand il a couru après moi tête nue: «Agafiouchka, me dit-il, si par hasard on t'ordonne de dire à ton maître qu'il est l'homme le plus intelligent de toute la ville, ne manque pas de répondre aussitôt: Nous le savons très bien nous-mêmes, et nous vous souhaitons la même chose…»

III

Enfin eut lieu aussi une explication avec le gouverneur. À peine de retour de la ville, notre cher Ivan Osipovitch dut prendre connaissance de la plainte déposée au nom du club. Sans doute il fallait faire quelque chose, mais quoi? Notre aimable vieillard se trouvait assez embarrassé, car lui-même n'était pas sans avoir une certaine peur de son jeune parent. À la fin pourtant, il s'arrêta à la combinaison suivante: agir sur Nicolas Vsévolodovitch pour le décider à présenter au club ainsi qu'à l'offensé des excuses satisfaisantes, écrites même, au besoin, puis lui insinuer en douceur qu'il ferait bien de nous quitter, d'entreprendre, par exemple, un voyage d'agrément en Italie ou dans tout autre pays de l'Europe. Le jeune homme qui, comme membre de la famille, avait accès dans toute la maison, fut cette fois reçu à la salle. Un employé de confiance, Alexis Téliatnikoff, était assis devant une table, dans un coin, et décachetait les dépêches. Dans la pièce suivante, près de la fenêtre la plus rapprochée de la porte de la salle, se trouvait un colonel gros et bien portant qui, de passage dans notre ville, était venu faire visite à son ami et ancien camarade Ivan Osipovitch. Ce militaire tournait le dos à la salle et lisait le Golos: évidemment il ne s'occupait pas de ce qui se passait derrière lui. Le gouverneur commença à voix basse un discours hésitant et quelque peu confus. Nicolas, assis près du vieillard, l'écoutait avec une physionomie

qui n'avait rien d'aimable; pâle, les yeux baissés, il fronçait les sourcils comme un homme qui lutte contre une violente souffrance.

— Votre cœur, Nicolas, est bon et noble, dit entre autres choses le gouverneur, – vous êtes un homme fort instruit, vous avez vécu dans la haute société, et, ici même, jusqu'à présent, votre conduite pouvait être citée en exemple; vous faisiez le bonheur d'une mère que nous aimons tous… Et voici que maintenant tout prend un aspect énigmatique et inquiétant pour tout le monde! Je vous parle comme un ami de votre famille, comme un vieillard qui vous porte un sincère intérêt, comme un parent dont le langage ne peut offenser… Dites-moi, qu'est-ce qui vous pousse à commettre ces excentricités en dehors de toutes les règles et de toutes les conventions sociales? Que peuvent dénoter ces frasques, pareilles à des actes de démence?

Nicolas écoutait avec colère et impatience. Soudain une expression narquoise passa dans ses yeux.

— Soit, je vais vous le dire, répondit-il d'un air maussade, et, après avoir jeté un regard derrière lui, il se pencha à l'oreille du gouverneur. Alexis Téliatnikoff fit trois pas vers la fenêtre, et le colonel toussa derrière son journal. Le pauvre Ivan Osipovitch sans défiance se hâta de tendre l'oreille; il était extrêmement curieux. Et alors se produisit quelque chose d'impossible, mais dont, malheureusement, il n'y avait pas moyen de douter. Au moment où le vieillard s'attendait à recevoir la confidence d'un secret intéressant, il sentit tout à coup la partie supérieure de son oreille happée par les dents de Nicolas et serrée avec assez de force entre les mâchoires du jeune homme. Il se mit à trembler, le souffle s'arrêta dans son gosier.

— Nicolas, qu'est-ce que cette plaisanterie? Gémit-il machinalement, d'une voix qui n'était plus sa voix naturelle.

Alexis et le colonel n'avaient encore eu le temps de rien comprendre, d'ailleurs ils ne voyaient pas bien ce qui se passait, et jusqu'à la fin ils crurent à une conversation confidentielle entre les deux hommes. Cependant le visage désespéré du gouverneur les inquiéta. Ils se regardèrent l'un l'autre avec de grands yeux, ne sachant s'ils devaient s'élancer au secours du vieillard, comme cela était convenu, ou s'il fallait attendre encore un peu. Nicolas remarqua peut-être leur hésitation, et ses dents serrèrent plus fort que

jamais l'oreille d'Ivan Osipovitch.

— Nicolas, Nicolas! Gémit de nouveau celui-ci, – allons… la plaisanterie a assez duré…

Encore un moment, et sans doute le pauvre homme serait mort de peur; mais le scélérat eut pitié de sa victime et lâcha prise. Le vieillard qui avait été dans des transes mortelles pendant toute une longue minute eut une attaque à la suite de cette scène. Une demi-heure après, Nicolas fut arrêté, emmené au corps de garde et enfermé dans une cellule spéciale, à la porte de laquelle on plaça un factionnaire muni d'instructions très rigoureuses. Cette mesure sévère contrastait avec la douceur habituelle de notre aimable gouverneur, mais il était si fâché qu'il ne craignit pas d'en assumer la responsabilité, au risque d'exaspérer Barbara Pétrovna. À la nouvelle de l'arrestation de son fils, cette dame entra dans une violente colère et se rendit aussitôt chez Ivan Osipovitch, décidée à réclamer de lui des explications immédiates. L'étonnement fut grand en ville, quand on apprit que le gouverneur avait refusé de la recevoir; elle-même croyait rêver.

Et enfin tout s'expliqua! À deux heures de l'après-midi, le prisonnier, qui jusqu'alors était resté fort calme et même avait dormi, commença soudain à faire du tapage; il asséna de furieux coups de poing contre la porte, arracha par un effort presque surhumain le grillage en fer placé devant l'étroite fenêtre de sa cellule, brisa la vitre et se mit les mains en sang. L'officier de garde accourut avec ses hommes pour maîtriser le forcené, mais, en pénétrant dans la casemate, on s'aperçut qu'il était en proie à un accès de delirium tremens des mieux caractérisés, et on le transporta chez sa mère. Cet événement fut une révélation. Les trois médecins de notre ville émirent l'avis que les facultés mentales du malade étaient peut-être altérées depuis trois jours déjà, et que, durant ce laps de temps, ses actes, tout en offrant l'apparence de l'intentionnalité et même de la ruse, avaient pu être accomplis en dehors de la volonté et du jugement; les faits, du reste, confirmaient cette manière de voir. La conclusion qui ressortait de là, c'est que Lipoutine avait montré plus de sagacité que tout le monde. Ivan Osipovitch, homme délicat et sensible, fut fort confus, mais sa conduite prouvait que lui aussi avait cru Nicolas Vsévolodovitch capable de commettre en état de raison les actes les

plus insensés. Au club, on eut honte de s'être si fort échauffé contre un irresponsable, et l'on s'étonna que nul n'ait songé à la seule explication possible de toutes ces étrangetés. Naturellement, il y eut aussi des sceptiques, mais ils ne tardèrent pas à être débordés par le courant de l'opinion générale.

Nicolas garda le lit pendant plus de deux mois. Un célèbre médecin de Moscou fut appelé en consultation; toute la ville alla voir Barbara Pétrovna. Elle pardonna. Au printemps, comme son fils était tout à fait rétabli, elle lui proposa de partir pour l'Italie, ce à quoi il consentit sans soulever la moindre objection. Le jeune homme montra la même docilité lorsque sa mère l'engagea à aller dire adieu à ses connaissances et à profiter de cette occasion pour présenter des excuses là où il y avait lieu de le faire. Sur ce point encore, il céda de très bonne grâce. On sut au club que chez Pierre Pavlovitch Gaganoff, il s'était expliqué dans les termes les plus délicats avec ce dernier et l'avait laissé entièrement satisfait. Durant cette tournée de visites, Nicolas fut très sérieux et même un peu sombre. Partout on le reçut avec toutes les apparences de l'intérêt, mais partout aussi on se sentait gêné et l'on était bien aise de savoir qu'il allait en Italie. Lorsqu'il vint prendre congé d'Ivan Osipovitch, le vieillard versa des larmes, mais ne put se résoudre à l'embrasser, même au moment des derniers adieux. À la vérité, plusieurs chez nous restaient convaincus que le vaurien s'était simplement moqué de toute notre population et que sa maladie n'avait été qu'une frime. Nicolas passa également chez Lipoutine.

— Dites-moi, lui demanda-t-il, – comment avez-vous pu deviner à l'avance ce que je dirais de votre intelligence et charger Agafia d'une réponse ad hoc?

— Parce que je vous considère, moi aussi, comme un homme intelligent, fit en riant Lipoutine, – je pouvais par conséquent prévoir votre réponse.

— La coïncidence n'en est pas moins remarquable. Mais pourtant permettez: ainsi vous me considériez comme un homme intelligent, et non comme un fou, quand vous avez envoyé Agafia?

— Comme un homme très intelligent et très sensé; seulement, j'ai fait semblant de croire que vous n'aviez pas votre bon sens… Vous-même alors vous avez immédiatement pénétré ma pensée et vous m'avez fait remettre par

Agafia une patente d'homme d'esprit.

— Eh bien, ici vous vous trompez un peu; le fait est que… je ne me portais pas bien… balbutia Nicolas Vsévolodovitch en fronçant le sourcil, – bah! S'écria-t-il, pouvez-vous croire en réalité que, possédant toute ma raison, je sois capable de me jeter sur les gens? Mais pourquoi donc ferais-je cela?

Lipoutine ne sut que répondre, mais sa physionomie répondit pour lui. Nicolas pâlit légèrement, du moins l'employé crut le voir pâlir.

— En tout cas, vous avez une tournure d'esprit fort amusante, poursuivit le jeune homme, – mais, quant à la visite d'Agafia, je comprends, naturellement, que c'était un affront que vous me faisiez.

— Aurait-il fallu vous appeler sur le terrain?

— Hum! J'ai entendu dire que vous n'êtes pas partisan du duel…

— C'est une traduction du français! Répliqua Lipoutine avec moue désagréable.

— Vous tenez pour la nationalité?

L'expression de la mauvaise humeur s'accentua sur le visage de Lipoutine.

— Bah, bah! Que vois-je? S'exclama Nicolas remarquant tout à coup un volume de Considérant bien en vue sur la table, – est-ce que vous seriez fouriériste? J'en ai peur! Eh bien, et cela, ajouta-t-il avec un rire, tandis que ses doigts tambourinaient sur le livre, – est-ce que ce n'est pas aussi une traduction du français?

— Non, ce n'est pas une traduction du français! Reprit avec une sorte d'emportement Lipoutine, – ce sera une traduction de la langue humaine universelle et pas seulement du français! De la langue de la république sociale humanitaire et de l'harmonie cosmopolite, voilà! Mais pas du français seulement!…

— Diable! Mais cette langue-là n'existe pas! Répondit le jeune homme avec un nouveau rire.

Parfois une niaiserie même nous frappe et retient longtemps notre attention. De toutes les impressions que son séjour dans notre ville laissa à Nicolas Vsévolodovitch, aucune ne se grava dans son esprit en traits aussi

ineffaçables que le souvenir de cet entretien avec Lipoutine. Qu'un petit employé provincial, un tyran domestique, un usurier de bas étage, un ladre enfermant sous clef les restes du dîner et les bouts de chandelle, qu'un Lipoutine enfin rêvât Dieu sait quelle future république sociale et quelle harmonie cosmopolite, – décidément cela passait la compréhension de Nicolas.

IV

Notre prince voyagea pendant plus de trois ans, si bien qu'en ville on finit par l'oublier ou à peu près. Nous sûmes par Stépan Trophimovitch qu'après avoir visité toute l'Europe, il était allé en Égypte et à Jérusalem. Ensuite il prit part à une expédition scientifique en Islande. On nous apprit aussi que, durant un hiver, il avait suivi des cours dans une université d'Allemagne. Il écrivait à sa mère de six mois en six mois, et même quelquefois à intervalles plus éloignés. Recevant si rarement des nouvelles de son fils, Barbara Pétrovna ne lui en voulait point pour cela; puisque leurs relations étaient établies sur ce pied, elle acceptait la chose sans murmures; mais, dans son for intérieur, et quoiqu'elle n'en dit rien à personne, elle ne cessait de songer à son Nicolas, dont l'absence la faisait beaucoup souffrir. Elle élaborait à part soi divers plans et semblait devenue plus avare encore que par le passé. À mesure qu'elle se montrait plus soucieuse d'amasser, elle témoignait aussi plus de colère à Stépan Trophimovitch quand ce dernier perdait au jeu.

Enfin, au mois d'avril de la présente année, Barbara Pétrovna reçut de Paris une lettre à elle écrite par la générale Prascovie Ivanovna Drozdoff, son amie d'enfance. Depuis huit ans les deux dames ne s'étaient pas vues et n'avaient eu aucune correspondance ensemble. «Les meilleurs rapports existent entre Nicolas Vsévolodovitch et nous», écrivait Prascovie Ivanovna, «il a lié amitié avec ma Lisa et se propose de nous accompagner en Suisse, à Vernex-Montreux, où nous irons cet été. Ce sera de sa part un sacrifice méritoire, car il est reçu comme un fils chez le comte K… en ce moment à Paris, et l'on peut presque dire qu'il a son domicile dans cette maison…» (Le comte K… était un personnage très influent à Pétersbourg.) La lettre était

courte et révélait clairement son but, quoiqu'elle se bornât à exposer des faits sans en tirer aucune conclusion. Les réflexions de Barbara Pétrovna ne furent pas longues, en un instant son parti fut pris: elle fit ses préparatifs de départ, et, au milieu d'avril, se rendit à Paris, emmenant avec elle sa protégée Dacha (la sœur de Chatoff). Ensuite elle alla en Suisse et revint en Russie au mois de juillet. Elle avait laissé Dacha chez les dames Drozdoff, qui elles-mêmes promettaient d'arriver chez nous à la fin d'août.

La famille Drozdoff était propriétaire d'un fort beau domaine dans notre province, mais le service du général Ivan Ivanovitch l'avait toujours mise dans l'impossibilité d'y séjourner. Le général étant mort l'année précédente, l'inconsolable Prascovie Ivanovna se rendit avec sa fille à l'étranger. Ce voyage était motivé par diverses raisons: la générale voulait notamment faire une cure de raisin à Vernex-Montreux, pendant la seconde moitié de l'été. Après son retour en Russie, elle comptait se fixer définitivement parmi nous. Elle possédait en ville une grande maison qu'on n'avait pas habitée depuis de longues années et dont les volets restaient fermés. Les Drozdoff étaient des gens riches. Prascovie Ivanovna, mariée en premières noces au capitaine de cavalerie Touchine, était, comme son amie de pension Barbara Pétrovna, la fille d'un opulent fermier qui lui avait constitué une grosse dot en la donnant pour femme à M.Touchine. Ce dernier n'était pas non plus sans ressource, et, quand il mourut, il laissa un joli capital à sa fille unique Lisa, alors âgée de sept ans. Maintenant qu'Élisabeth Nikolaïevna approchait de sa vingt-deuxième année, on pouvait hardiment évaluer sa fortune personnelle à deux cents mille roubles, sans parler de l'héritage qui devait lui revenir après la mort de sa mère, celle-ci n'ayant pas eu d'enfant de son second mariage.

Barbara Pétrovna rentra dans ses foyers, enchantée du résultat de son voyage. Elle s'applaudissait d'avoir réussi à s'entendre avec Prascovie Ivanovna; aussi, à peine arrivée, se hâta-t-elle de tout raconter à Stépan Trophimovitch; elle se montra même fort expansive avec lui, ce qu'elle n'était plus guère depuis quelque temps.

— Hurrah! S'écria-t-il en faisant claquer ses doigts.

Il était ravi, et cela d'autant plus que jusqu'au retour de son amie il avait été fort abattu. En partant pour l'étranger, elle ne lui avait même pas fait des

adieux convenables et ne lui avait rien confié de ses projets, peut-être par crainte qu'il ne commît quelque indiscrétion. La générale était alors fâchée contre lui parce qu'il venait d'attraper une forte culotte au club. Mais, avant même de quitter la Suisse, elle avait senti qu'elle ne devait plus lui battre froid à son retour, et, de fait, la punition durait depuis assez longtemps. Déjà fort affligé d'un départ si brusque et si mystérieux, Stépan Trophimovitch avait encore eu bien d'autres contrariétés. Son grand tourment était un engagement pécuniaire considérable auquel il ne pouvait faire face sans recourir à Barbara Pétrovna. De plus, au mois de mai, s'était produit un événement grave: notre bon gouverneur Ivan Osipovitch avait été relevé de ses fonctions, et l'arrivée de son successeur, André Antonovitch Von Lembke, commençait à modifier sensiblement les dispositions de presque toute la société provinciale à l'égard de la générale Stavroguine, et, par suite, de Stépan Trophimovitch. Du moins, celui-ci avait déjà recueilli plusieurs observations désagréables, quoique précieuses, et son inquiétude était grande. Ne l'avait-on pas dénoncé au nouveau gouverneur comme un homme dangereux? Il tenait de bonne source que certaines de nos dames étaient décidées à ne plus voir Barbara Pétrovna. Quant à la future gouvernante (qu'on n'attendait pas avant l'automne), on répétait, pour l'avoir entendu dire, qu'elle était fière, mais on ajoutait qu'en revanche elle appartenait à la véritable aristocratie, et non à la noblesse de pacotille «comme notre pauvre Barbara Pétrovna». À en croire les bruits répandus partout, les deux dames s'étaient autrefois rencontrées dans le monde, et il y avait eu entre elles de tels froissements que madame Stavroguine ne pouvait plus entendre parler de madame Von Lembke sans éprouver une sensation maladive. L'air triomphant de Barbara Pétrovna et l'indifférence méprisante avec laquelle elle apprit le revirement de l'opinion publique à son égard remontèrent le moral du craintif Stépan Trophimovitch. Subitement ragaillardi, il se mit à raconter sur le mode humoristique l'arrivée du nouveau gouverneur.

— Vous savez sans aucun doute, excellente amie, commença-t-il en traînant les mots avec une intonation coquette, – ce que c'est qu'un administrateur russe en général, et en particulier un administrateur russe nouvellement installé. Mais c'est bien au plus si vous avez pu apprendre

pratiquement ce que c'est que l'ivresse administrative…

— L'ivresse administrative? Je ne sais pas ce que cela veut dire.

— C'est… Vous savez, chez nous… En un mot, prenez la dernière nullité, préposez-la à la vente des billets dans une gare de chemin de fer, et aussitôt cette nullité, pour vous montrer son pouvoir, se croira en droit de trancher du Jupiter avec vous quand vous irez prendre un billet. «Sache que tu es sous ma coupe!» a-t-elle l'air de dire. Eh bien, c'est un effet de l'ivresse administrative…

— Abrégez, si vous pouvez, Stépan Trophimovitch.

— M.Von Lembke est maintenant en tournée dans la province. En un mot, cet André Antonovitch, quoique Allemand, appartient, je le reconnais, à la religion orthodoxe; je conviens encore que c'est un fort bel homme, de quarante ans…

— Où avez-vous pris que c'est un bel homme? Il a des yeux de mouton.

— Parfaitement exact. Mais je me suis fait ici l'écho de nos dames…

— Dispensez-moi de ces détails, Stépan Trophimovitch, je vous en prie! À propos, vous portez des cravates rouges, depuis quand?

— C'est… c'est aujourd'hui seulement que je…

— Et faites-vous de l'exercice? Vous devez abattre vos six verstes tous les jours, est-ce que vous vous conformez à l'ordonnance du médecin?

— Non… pas toujours.

— Je m'en doutais! En Suisse déjà je l'avais pressenti! Cria d'une voix irritée Barbara Pétrovna, – à présent ce n'est pas six verstes que vous ferez, c'est dix verstes! Vous vous affaissez terriblement, terriblement! Vous êtes, je ne dirai pas vieilli, mais décrépit… tantôt, quand je vous ai aperçu, cela m'a frappée, en dépit de votre cravate rouge… Quelle idée rouge! Continuez votre récit, si vous avez réellement quelque chose à me dire au sujet de Von Lembke, et dépêchez-vous, je vous en prie; je suis fatiguée.

— En un mot, je voulais seulement dire que c'est un de ces administrateurs qui débutent à quarante ans, après avoir végété dans l'obscurité jusqu'à cet âge, un de ces hommes sortis tout à coup du néant, grâce à un mariage ou à quelque autre moyen non moins désespéré… Il est maintenant parti… je veux dire qu'on s'est empressé de me dépeindre à lui

comme un corrupteur de la jeunesse, un prédicateur de l'athéisme… Aussitôt il est allé aux informations…

— Mais est-ce vrai?

— J'ai même pris mes mesures. Quand on lui a «rapporté» que vous «gouverniez la province», vous savez, – il s'est permis de répondre qu'«il n'y aurait plus rien de semblable».

— Il a dit cela?

— Oui, et avec cette morgue… Sa femme, Julie Mikhaïlovna, nous la verrons ici à la fin d'août, elle arrivera directement de Pétersbourg.

— De l'étranger. Nous nous y sommes rencontrés.

— Vraiment?

— À Paris et en Suisse. C'est une parente des Drozdoff.

— Une parente? Quelle singulière coïncidence! On la dit ambitieuse, et… elle a, paraît-il, des relations influentes?

— Allons donc! Des relations de rien du tout! N'ayant pas un kopek, elle est restée fille jusqu'à quarante ans. Maintenant qu'elle a agrippé son Von Lembke, elle ne pense plus qu'à le pousser. Ce sont deux intrigants.

— Et elle a, dit-on, deux ans de plus que lui?

— Cinq ans. À Moscou, sa mère balayait mon seuil avec la traîne de sa robe; elle mendiait des invitations à mes bals, du temps de Vsévolod Nikolaïévitch. Quant à Julie Mikhaïlovna, elle passait toute la nuit seule, assise dans un coin, avec sa mouche en turquoise sur le front; personne ne la faisait danser, si bien que vers trois heures, par pitié, je lui envoyais un cavalier. Elle avait alors vingt-cinq ans, et l'on continuait à la mener dans le monde vêtue d'une robe courte, comme une petite fille. Il devenait indécent de recevoir chez soi ces gens-là.

— Il me semble que je vois cette mouche.

— Je vous le dis, en arrivant je suis tombée au milieu d'une intrigue. Vous avez lu la lettre de Prascovie Ivanovna, que pouvait-il y avoir de plus clair? Eh bien, qu'est-ce que je trouve? Cette même imbécile de Prascovie, – elle n'a jamais été qu'une imbécile, – me regarde avec ébahissement: elle a l'air de me demander pourquoi je suis venue. Vous pouvez vous figurer combien j'ai été surprise. Je promène mes yeux autour de moi: je vois cette

Lembke qui ourdit ses trames et, à côté d'elle, ce cousin, un neveu du vieux Drozdoff, – tout s'explique! Naturellement, en un clin d'œil j'ai rétabli la situation, et Prascovie fait de nouveau cause commune avec moi, mais une intrigue, une intrigue!

— Que vous avez pourtant déjouée. Oh! Vous êtes un Bismarck!

— Sans être un Bismarck, je suis cependant capable de discerner la fausseté et la bêtise où je les rencontre. Lembke, c'est la fausseté, et Prascovie la bêtise. J'ai rarement rencontré une femme plus affaiblie, sans compter qu'elle a les jambes enflées et qu'avec cela elle est bonne. Que peut-il y avoir de plus bête que la bêtise d'une bonne personne?

— Celle d'un méchant, ma chère amie: un sot méchant est encore plus bête, observa noblement Stépan Trophimovitch.

— Vous avez peut-être raison. Vous souvenez-vous de Lisa?

— Charmante enfant!

— Maintenant ce n'est plus une enfant, mais une femme, et une femme de caractère. Une nature noble et ardente. Ce que j'aime en elle, c'est qu'elle ne se laisse pas dominer par sa mère, cette créature imbécile. Il a failli y avoir une histoire à propos du cousin.

— Bah! Mais, au fait, entre lui et Élisabeth Nikolaïevna la parenté n'existe pas… Est-ce qu'il a des vues?

— Voyez-vous, c'est un jeune officier qui parle fort peu, qui est même modeste. Je tiens à être toujours juste. Il me semble que, personnellement, il est opposé à cette intrigue et qu'il ne désire rien; je ne vois dans cette machination que l'œuvre de la Lembke. Il avait beaucoup de considération pour Nicolas. Vous comprenez, toute l'affaire dépend de Lisa, mais je l'ai laissée dans les meilleurs termes avec Nicolas, et lui-même m'a formellement promis sa visite en novembre. Il n'y a donc en cause ici que la rouerie de la Lembke et l'aveuglement de Prascovie. Cette dernière m'a dit que tous mes soupçons n'étaient que de la fantaisie; je lui ai répondu en la traitant d'imbécile. Je suis prête à l'affirmer au jugement dernier. Et si Nicolas ne m'avait priée d'attendre encore, je ne serais pas partie sans avoir démasqué cette créature artificieuse. Elle cherchait à s'insinuer, par l'entremise de Nicolas, dans les bonnes grâces du comte K…, elle voulait brouiller le fils

avec la mère. Mais Lisa est de notre côté, et je me suis entendue avec Prascovie. Vous savez, Karmazinoff est mon parent?

— Comment! Il est parent de madame Von Lembke?

— Oui. Parent éloigné.

— Karmazinoff, le romancier?

— Eh! Oui, l'écrivain, qu'est-ce qui vous étonne? Sans doute il se prend pour un grand homme. C'est un être bouffi de vanité! Elle arrivera avec lui, actuellement ils sont ensemble à l'étranger. Elle a l'intention de fonder quelque chose dans notre ville, d'organiser des réunions littéraires. Il viendra passer un mois chez nous, il veut vendre le dernier bien qu'il possède ici. J'ai failli le rencontrer en Suisse, et je n'y tenais guère. Du reste, j'espère qu'il daignera me reconnaître. Dans le temps il m'écrivait et venait chez moi. Je voudrais vous voir soigner un peu plus votre mise, Stépan Trophimovitch; de jour en jour vous la négligez davantage… Oh! Quel chagrin vous me faites! Qu'est-ce que vous lisez maintenant?

— Je… Je…

— Je comprends. Toujours les amis, toujours la boisson, le club, les cartes et la réputation d'athée. Cette réputation ne me plaît pas, Stépan Trophimovitch. Je n'aime pas qu'on vous appelle athée, surtout à présent. Je ne l'aimais pas non plus autrefois, parce que tout cela n'est que du pur bavardage. Il faut bien le dire à la fin.

— Mais, ma chère…

— Écoutez, Stépan Trophimovitch, en matière scientifique, sans doute, je ne suis vis-à-vis de vous qu'une ignorante, mais j'ai beaucoup pensé à vous pendant que je faisais route vers la Russie. Je suis arrivée à une conviction.

— Laquelle?

— C'est que nous ne sommes pas, à nous deux, plus intelligents que tout le reste du monde, et qu'il y a plus intelligent que nous…

— Votre observation est très juste. Il y a plus intelligent que nous, par conséquent on peut avoir plus raison que nous, par conséquent nous pouvons nous tromper, n'est-ce pas? Mais, ma bonne amie, mettons que je me trompe, après tout ma liberté de conscience est un droit humain, éternel, supérieur! J'ai le droit de ne pas être un fanatique et un bigot, si je le veux, et à cause de

cela naturellement je serai haï de divers messieurs jusqu'à la consommation des siècles. Et puis, comme on trouve toujours plus de moines que de raisons, et que je suis tout à fait de cet avis…

— Comment? Qu'est-ce que vous avez dit?

— J'ai dit: on trouve toujours plus de moines que de raisons, et comme je suis tout à fait de cet…

— Cela n'est certainement pas de vous; vous avez dû prendre ce mot-là quelque part.

— C'est Pascal qui l'a dit.

— Je me doutai bien que ce n'était pas vous! Pourquoi vous-même ne parlez-vous jamais ainsi? Pourquoi, au lieu de vous exprimer avec cette spirituelle précision, êtes-vous toujours si filandreux? Cela est bien mieux dit que toutes vos paroles de tantôt sur l'ivresse administrative…

— Ma foi, chère, pourquoi?… D'abord, apparemment, parce que je ne suis pas Pascal, et puis… en second lieu, nous autres Russes, nous ne savons rien dire dans notre langue… Du moins, jusqu'à présent on n'a encore rien dit…

— Hum! Ce n'est peut-être pas vrai. Du moins, vous devriez prendre note de tels mots et les retenir pour les glisser, au besoin, dans la conversation… Ah! Stépan Trophimovitch, je voulais vous parler sérieusement!

— Chère, chère amie!

— Maintenant que tous ces Lembke, tous ces Karmazinoff… Oh! Mon Dieu, comme vous vous galvaudez! Oh! Que vous me désolez!… Je désirerais que ces gens-là ressentent de l'estime pour vous, parce qu'ils ne valent pas votre petit doigt, et comment vous tenez-vous? Que verront-ils? Que leur montrerai-je? Au lieu d'être par la noblesse de votre attitude une leçon vivante, un exemple, vous vous entourez d'un tas de fripouilles, vous avez contracté des habitudes pas possibles, vous vous abrutissez, les cartes et le vin sont devenus indispensable à votre existence, vous ne lisez que Paul de Kock et vous n'écrivez rien, tandis que là-bas ils écrivent tous; tout votre temps se dépense en bavardage. Peut-on, est-il permis de se lier avec une canaille comme votre inséparable Lipoutine?

— Pourquoi donc l'appelez-vous mon inséparable? Protesta timidement

Stépan Trophimovitch.

— Où est-il maintenant? Demanda d'un ton sec Barbara Pétrovna.

— Il… il vous respecte infiniment, et il est allé à S… pour recueillir l'héritage de sa mère.

— Il ne fait, paraît-il, que toucher de l'argent. Et Chatoff? Toujours le même?

— Irascible, mais bon.

— Je ne puis souffrir votre Chatoff; il est méchant, et a une trop haute opinion de lui-même.

— Comment se porte Daria Pavlovna?

— C'est de Dacha que vous parlez? Quelle idée vous prend? Répondit Barbara Pétrovna en fixant sur lui un regard curieux. – Elle va bien, je l'ai laissée chez les Drozdoff… En Suisse, j'ai entendu parler de votre fils, on n'en dit pas de bien, au contraire.

— Oh! C'est une histoire bien bête! Je vous attendais, ma bonne amie, pour vous raconter…

— Assez, Stépan Trophimovitch, laissez-moi la paix, je n'en puis plus. Nous avons le temps de causer, surtout de pareilles choses. Vous commencez à envoyer des jets de salive quand vous riez, c'est un signe de sénilité! Et quel rire étrange vous avez maintenant!… Mon Dieu, que de mauvaises habitudes vous avez prises! Allons, assez, assez, je tombe de fatigue! On peut bien avoir enfin pitié d'une créature humaine!

Stépan Trophimovitch«eut pitié de la créature humaine», mais il se retira tout chagrin.

V

Dans les derniers jours d'août, les dames Drozdoff revinrent enfin, elles aussi. Leur arrivée, qui précéda de peu celle de notre nouvelle gouvernante, fit en général sensation dans la société. Mais je parlerai de cela plus tard; je me bornerai à dire, pour le moment, que Prascovie Ivanovna, attendue avec tant d'impatience par Barbara Pétrovna, lui apporta une nouvelle des plus étranges: Nicolas avait quitté les dames Drozdoff dès le mois de juillet;

ensuite, ayant rencontré le comte K… sur les bords du Rhin, il était parti pour Pétersbourg avec ce personnage et sa famille. (N. B. Le comte avait trois filles à marier.)

— Je n'ai rien pu tirer d'Élisabeth, trop fière et trop entêtée pour répondre à mes questions, acheva Prascovie Ivanovna, – mais j'ai vu de mes yeux qu'il y avait quelque chose entre elle et Nicolas Vsévolodovitch. Je ne connais pas les causes de la brouille; vous pouvez, je crois, ma chère Barbara Pétrovna, les demander à votre Daria Pavlovna. Selon moi, elle n'y est pas étrangère. Je suis positivement enchantée de vous ramener enfin votre favorite et de la remettre entre vos mains, c'est un fardeau de moins sur mes épaules.

Ces mots venimeux furent prononcés d'un ton plein d'amertume. On voyait que la «femme affaiblie» les avait préparés à l'avance et qu'elle en attendait un grand effet. Mais, avec Barbara Pétrovna, les allusions voilées et les réticences énigmatiques manquaient leur but. Elle somma carrément son interlocutrice de mettre les points sur les i. Prascovie Ivanovna changea aussitôt de langage: aux paroles fielleuses succédèrent les larmes et les épanchements du cœur. Comme Stépan Trophimovitch, cette dame irascible, mais sentimentale, avait toujours besoin d'une amitié sincère, et ce qu'elle reprochait surtout à sa fille Élisabeth Nikolaïevna, c'était de ne pas être pour elle une amie.

Mais de toutes ses explications et de tous ses épanchements il ne ressortait avec netteté qu'un seul point: Lisa et Nicolas s'étaient brouillés; du reste, Prascovie Ivanovna ne se rendait évidemment aucun compte précis de ce qui avait amené cette brouille. Quant aux accusations portées contre Daria Pavlovna, non seulement elle ne les maintint pas, mais elle pria instamment Barbara Pétrovna de n'attacher aucune importance à ses paroles de tantôt, parce qu'elle les avait prononcées «dans un moment de colère». Bref, tout prenait un aspect fort obscur et même louche. Au dire de la générale Drozdoff, la rupture était due à l'esprit obstiné et moqueur de Lisa; quoique fort amoureux, Nicolas Vsévolodovitch s'était senti blessé dans son amour-propre par les railleries de la jeune fille, et il lui avait riposté sur le même ton.

— Peu après, ajouta Prascovie Ivanovna, nous avons fait la connaissance d'un jeune homme qui doit être le neveu de votre «professeur», du moins, il

porte le même nom…

— C'est son fils et non pas son neveu, rectifia Barbara Pétrovna.

Prascovie Ivanovna ne pouvait jamais retenir le nom de Stépan Trophimovitch, et, en parlant de lui, l'appelait toujours «le professeur».

— Eh bien, va pour son fils; moi, cela m'est égal. C'est un jeune homme comme les autres, très vif et très dégourdi, mais voilà tout. Ici, Lisa elle-même agit mal: elle se mit en frais d'amabilité pour le jeune homme afin d'éveiller la jalousie chez Nicolas Vsévolodovitch. Je ne la blâme pas trop d'avoir eu recours à un procédé que les jeunes filles ont coutume d'employer et qui est même assez gentil. Seulement, loin de devenir jaloux, Nicolas Vsévolodovitch se lia d'amitié avec son rival; on aurait dit qu'il ne remarquait rien ou que tout cela lui était indifférent. Lisa en fut irritée. Le jeune homme partit brusquement, comme si une affaire urgente l'eût obligé de nous quitter sans retard. Dès que la moindre occasion s'en présentait, Lisa cherchait noise à Nicolas Vsévolodovitch. Elle s'aperçut que celui-ci causait quelquefois avec Dacha, ce qui la rendit furieuse. Pour moi, matouchka, je ne vivais plus. Les médecins m'ont défendu les émotions violentes, et ce lac si vanté avait fini par m'exaspérer: je n'y avais gagné qu'un mal de dents et un rhumatisme. J'ai lu, imprimé quelque part, que le lac de Genève fait du tort aux dents: c'est une propriété qu'il a. Sur ces entrefaites, Nicolas Vsévolodovitch reçut une lettre de la comtesse, et, le même jour, prit congé de nous. Ma fille et lui se séparèrent en amis. Pendant qu'elle le conduisait à la gare, Lisa fut fort gaie, fort insouciante, et rit beaucoup, seulement, c'était une gaieté d'emprunt. Lorsqu'il fut parti, elle devint très soucieuse, mais ne prononça plus un seul mot à son sujet. Je vous conseillerais même pour le moment, chère Barbara Pétrovna, de ne pas entreprendre Lisa sur ce chapitre, vous ne feriez que nuire à l'affaire. Si vous vous taisez, c'est elle qui vous parlera la première, et alors vous en saurez davantage. À mon avis, l'accord se rétablira entre eux, si toutefois Nicolas Vsévolodovitch ne tarde pas à arriver comme il l'a promis.

— Je vais lui écrire tout de suite. Si les choses se sont passées ainsi, cette brouille ne signifie rien! D'ailleurs, pour ce qui est de Daria, je la connais trop bien; cela n'a pas d'importance.

— J'ai eu tort, je le confirme, de vous parler de Dachenka comme je l'ai fait. Elle n'a eu avec Nicolas Vsévolodovitch que des conversations banales à haute voix. Mais alors tout cela m'avait tellement énervée… Lisa elle-même n'a pas tardé à lui rendre ses bonnes grâces…

Barbara Pétrovna écrivit le même jour à Nicolas et le supplia d'avancer son retour, ne fût-ce que d'un mois. Cependant cette affaire continuait à l'intriguer. Elle passa toute la soirée et toute la nuit à réfléchir. L'opinion de Prascovie Ivanovna lui semblait pécher par un excès de naïveté et de sentimentalisme. «Prascovie a toujours eu l'esprit romanesque», se disait-elle, «en pension elle était déjà comme cela. Nicolas n'est pas homme à battre en retraite devant les plaisanteries d'une fillette. La brouille, si réellement brouille il y a, doit avoir une autre cause. Cet officier pourtant est ici, elles l'ont amené avec elles, et il loge dans leur maison, comme un parent. Et puis, en ce qui concerne Daria, Prascovie s'est rétractée trop vite: elle a certainement gardé par devers soi quelque chose qu'elle n'a pas voulu dire…»

Le lendemain matin, Barbara Pétrovna avait arrêté un projet destiné à trancher l'une au moins des questions qui la préoccupaient. Ce projet brillait surtout par l'imprévu. Au moment où elle l'élaborait, qu'y avait-il dans son cœur? Il serait difficile de le dire, et je ne me charge pas d'accorder les contradictions nombreuses dont il fourmillait. En ma qualité de chroniqueur, je me borne à relater les faits exactement comme ils se sont produits, ce n'est pas ma faute s'ils paraissent invraisemblables. Je dois pourtant déclarer que le matin, il ne restait à la générale aucun soupçon concernant Dacha; à la vérité, elle n'en avait jamais conçu, ayant toute confiance dans sa protégée. Elle ne pouvait même admettre que son Nicolas eût été entraîné par sa Daria. Quand toutes deux se mirent à table pour prendre le thé, Barbara Pétrovna fixa sur la jeune fille un regard attentif et prolongé, après quoi, pour la vingtième fois peut-être depuis la veille, elle se répéta avec assurance:

— C'est absurde!

La générale remarqua seulement que Dacha avait l'air fatiguée et qu'elle était plus tranquille et plus apathique encore qu'à l'ordinaire. Après le thé, suivant leur habitude invariable, les deux femmes s'occupèrent d'un ouvrage

de main. Barbara Pétrovna exigea un compte rendu détaillé des impressions que Dacha avait rapportées de son voyage à l'étranger; elle la questionna sur la nature, les villes, les populations, les mœurs, les arts, l'industrie, etc., laissant absolument de côté les Drozdoff et l'existence que Dacha avait menée chez eux. Assise près de sa bienfaitrice, devant une table à ouvrage, la jeune fille parla pendant une demi-heure d'une voix coulante, monotone et un peu faible.

— Daria, interrompit tout à coup Barbara Pétrovna, – tu n'as rien de particulier à me communiquer?

Daria réfléchit durant une seconde.

— Non, rien, répondit-elle en levant ses yeux limpides sur Barbara Pétrovna.

— Tu n'as rien sur le cœur, sur la conscience?

— Rien.

Ce mot fut prononcé d'un ton bas, mais avec une sorte de fermeté morne.

— J'en étais sûre! Sache, Daria, que je ne douterai jamais de toi. À présent, assieds-toi et écoute. Mets-toi sur cette chaise, assieds-toi en face de moi, je veux te voir tout entière. Là, c'est bien. Écoute, – veux-tu te marier?

Un long regard interrogateur, point trop étonné, du reste, fut la réponse de Dacha.

— Attends, tais-toi. D'abord, il y a une différence d'âge, une différence très grande; mais, mieux que personne, tu sais combien cela est insignifiant. Tu es raisonnable, et il ne doit pas y avoir d'erreur dans ta vie. D'ailleurs, c'est encore un bel homme. En un mot, c'est Stépan Trophimovitch que tu as toujours estimé. Eh bien?

Cette fois la physionomie de Dacha exprima plus que de la surprise, une vive rougeur colora son visage.

— Attends, tais-toi, ne te presse pas! Sans doute, je ne t'oublierai pas dans mon testament, mais si je meurs, que deviendras-tu, même avec de l'argent? On te trompera, on te volera ton argent, et tu seras perdue. Mariée à Stépan Trophimovitch, tu seras la femme d'un homme connu. Maintenant, envisage l'autre face de la question: si je viens à mourir, même en lui laissant de quoi vivre, – que deviendra-t-il? C'est sur toi que je compte. Attends, je

n’ai pas fini; il est frivole, veule, dur, égoïste, il a des habitudes basses, mais apprécie-le tout de même, d’abord parce qu’il y a beaucoup pire que lui. Voyons, t’imagines-tu que je voudrais te donner à un vaurien? Ensuite et surtout tu l’apprécieras parce que c’est mon désir, fit-elle avec une irritation subite, – entends-tu? Pourquoi t’obstines-tu à ne pas répondre?

Dacha se taisait toujours et écoutait.

— Attends encore, je n’ai pas tout dit. C’est une femmelette, – mais cela n’en vaut que mieux pour toi. Une pitoyable femmelette, à vrai dire; ce ne serait pas la peine de l’aimer pour lui-même, mais il mérite d’être aimé parce qu’il a besoin de protection, aime-le pour ce motif. Tu me comprends? Comprends-tu?

Dacha fit de la tête un signe affirmatif.

J’en étais sûre, je n’attendais pas moins de toi. Il t’aimera parce qu’il le doit, il le doit; il est tenu de t’adorer! Vociféra avec une véhémence particulière Barbara Pétrovna, – du reste, même en écartant cette considération, il s’amourachera de toi, je le sais. Et puis, moi-même je serai là. Ne t’inquiète pas, je serai toujours là. Il se plaindra de toi, il te calomniera, il racontera au premier venu tes prétendus torts envers lui, il geindra continuellement; habitant la même maison que toi, il t’écrira des lettres, parfois deux dans la même journée, mais il ne pourra se passer de toi, et c’est l’essentiel. Fais-toi obéir; si tu ne sais pas lui imposer ta volonté, tu seras une imbécile. Il menacera de se pendre, ne fais pas attention à cela: dans sa bouche de telles menaces ne signifient rien. Mais, sans les prendre au sérieux, ne laisse pas cependant d’ouvrir l’œil. À un moment donné il pourrait se pendre en effet: de pareilles gens se suicident, non parce qu’ils sont forts, mais parce qu’ils sont faibles. Aussi ne le pousse jamais à bout, c’est la première règle dans un ménage. Rappelle-toi en outre que Stépan Trophimovitch est un poète. Écoute, Dacha: il n’y a pas de bonheur qui l’emporte sur le sacrifice de soi-même. Et puis tu me feras un grand plaisir, et c’est là l’important. Ne prends pas ce mot pour une naïveté que j’aurais laissé échapper par mégarde; je comprends ce que je dis. Je suis égoïste, sois-le aussi. Je ne te force pas, tout dépend de toi, il sera fait comme tu l’auras décidé. Eh bien, parle!

— Cela m'est égal, Barbara Pétrovna, s'il faut absolument que je me marie, répondit Dacha d'un ton ferme.

— Absolument? À quoi fais-tu allusion? Demanda la générale en attachant sur elle un regard sévère.

La jeune fille resta silencieuse.

— Quoique tu sois intelligente, tu viens de dire une sottise. Il est vrai, en effet, que je tiens absolument à te marier, mais ce n'est pas par nécessité, c'est seulement parce que cette idée m'est venue, et je ne veux te faire épouser que Stépan Trophimovitch. Si je n'avais pas ce parti en vue pour toi, je ne penserais pas à te marier tout de suite, quoique tu aies déjà vingt ans… Eh bien?

— Je ferai ce qu'il vous plaira, Barbara Pétrovna.

— Alors tu consens! Attends, tais-toi, où vas-tu donc? Je n'ai pas fini. Tu étais inscrite sur mon testament pour quinze mille roubles, tu les recevras dès maintenant, – après la cérémonie nuptiale. Là-dessus, tu lui donneras huit mille roubles, c'est-à-dire pas à lui, mais à moi. Il a une dette de huit mille roubles; je la payerai, mais il faut qu'il sache que c'est avec ton argent. Il te restera sept mille roubles, ne lui en donne jamais un seul. Ne paye jamais ses dettes. Si tu le fais une fois, ce sera toujours à recommencer. Du reste, je serai là. Vous recevrez annuellement de moi douze cents roubles, et, en cas de besoins extraordinaires, quinze cents, indépendamment du logement et de la table qui seront aussi à ma charge; je vous défrayerai sous ce rapport, comme je le défraye déjà. Vous n'aurez à payer que le service. Vous toucherez en une seule fois tout le montant de la pension annuelle que je vous fais. C'est à toi, entre tes mains que je remettrai l'argent. Mais aussi sois bonne; donne-lui quelque chose de temps en temps et permets-lui de recevoir ses amis une fois par semaine; s'ils viennent plus souvent, mets-les à la porte. Mais je serai là. Si je viens à mourir, votre pension continuera à vous être servie jusqu'à son décès, tu entends, jusqu'à son décès seulement, parce que cette pension, ce n'est pas à toi que je la fais, mais à lui. Quant à toi, en dehors des sept mille roubles dont j'ai parlé tout à l'heure et que tu conserveras intégralement si tu n'es pas une bête, je te laisserai encore huit mille roubles par testament. Tu n'auras pas davantage de moi, il faut que tu le saches. Eh bien, tu consens?

Répondras-tu, à la fin?

— J'ai déjà répondu, Barbara Pétrovna.

— N'oublie pas que tu es parfaitement libre: il sera fait comme tu l'as voulu.

— Permettez-moi seulement une question, Barbara Pétrovna: est-ce que Stépan Trophimovitch vous a déjà dit quelque chose?

— Non, il n'a rien dit, il ne sait rien encore, mais… il va parler tout de suite.

Elle quitta vivement sa place et jeta sur ses épaules son châle noir. Une légère rougeur se montra de nouveau sur les joues de Dacha, qui suivit la générale d'un regard interrogateur. Barbara Pétrovna se retourna soudain vers elle, le visage enflammé de colère:

— Tu es une sotte! Une sotte et une ingrate! Qu'as-tu dans l'esprit? Peux-tu supposer que je veuille te mettre dans une position fausse? Mais il viendra lui-même demander ta main à genoux, il doit mourir de bonheur, voilà comment la chose se fera! Voyons, tu sais bien que je ne t'exposerais pas à un affront! Ou bien crois-tu qu'il t'épousera pour ces huit mille roubles, et que j'aie hâte maintenant d'aller te vendre? Sotte, sotte, vous êtes toutes des sottes et des ingrates! Donne-moi un parapluie!

Et elle courut à pied chez Stépan Trophimovitch, bravant l'humidité des trottoirs de brique et des passerelles de bois.

VI

C'était vrai qu'elle n'aurait pas exposé Daria à un affront en ce moment même, elle croyait lui rendre un signalé service. L'indignation la plus noble et la plus légitime s'était allumée dans son âme quand, en mettant son châle, elle avait surpris, attaché sur elle, le regard inquiet et défiant de sa protégée. Daria Pavlovna était bien, comme l'avait dit la générale Drozdoff, la favorite de Barbara Pétrovna qui l'avait prise en affection quand elle n'était encore qu'une enfant. Depuis longtemps, madame Stavroguine avait décidé, une fois pour toutes, que le caractère de Daria ne ressemblait pas à celui de son frère (Ivan Chatoff), qu'elle était douce, tranquille, capable d'une grande

abnégation, pleine de dévouement, de modestie, de bon sens et surtout de reconnaissance. Jusqu'à présent, Dacha paraissait avoir complètement répondu à l'attente de sa bienfaitrice. «Il n'y aura pas d'erreurs dans cette vie», avait dit Barbara Pétrovna, lorsque la fillette n'était âgée que de douze ans, et, comme elle avait pour habitude de s'attacher passionnément à ses idées, elle résolut sur le champ de donner à Dacha l'éducation qu'elle aurait donnée à sa propre fille. Elle confia l'enfant aux soins d'une gouvernante anglaise, miss Kreegs; cette personne resta dans la maison jusqu'à ce que son élève eût seize ans, puis on se priva brusquement de ses services. On fit venir des professeurs du gymnase, entre autres un Français authentique, ce dernier était chargé d'enseigner la langue française à Dacha, mais il se vit, lui aussi, brusquement congédié presque chassé. On engagea comme maîtresse de piano une dame noble, veuve et sans fortune. Toutefois le principal percepteur fut Stépan Trophimovitch. À vrai dire, il avait le premier découvert Dacha; cette enfant tranquille l'avait intéressé, et il s'était mis à lui donner des leçons, avant que Barbara Pétrovna s'occupât d'elle. Je le répète, il exerçait sur les babies une séduction étonnante. De huit à onze ans, Élisabeth Nikolaïevna Touchine étudia sous sa direction (bien entendu, il l'instruisait gratuitement, et, pour rien au monde, il n'aurait consenti à accepter de l'argent des Drozdoff). Mais lui-même s'était épris de la charmante enfant et lui racontait toutes sortes de poèmes sur l'origine de l'univers, la formation de la terre, l'histoire de l'humanité. Les leçons concernant les premiers peuples et l'homme primitif étaient plus attachantes que des contes arabes. Lisa se pâmait à ces récits, et, chez elle, imitait son professeur de la façon la plus comique. Stépan Trophimovitch le sut; il la guetta, et un jour la surprit en flagrant délit de parodie. Lisa confuse se jeta dans ses bras en pleurant; il pleura aussi – de tendresse. Mais bientôt Lisa quitta le pays, et Dacha resta seule. Quand celle-ci eut pour maîtres des professeurs du gymnase, Stépan Trophimovitch ne s'occupa plus de son éducation, et, peu à peu, cessa de faire attention à elle. Longtemps plus tard, un jour qu'il dînait chez Barbara Pétrovna, l'extérieur agréable de son ancienne élève le frappa tout à coup; Dacha avait alors dix-sept ans. Il engagea la conversation avec elle, fut satisfait de ses réponses, et finit par

proposer de lui faire un cours d'histoire de la littérature russe. Barbara Pétrovna le remercia de cette idée qu'elle trouvait fort louable. La jeune fille fut enchantée. La première leçon eut lieu en présence de la générale. Elle avait été préparée avec le plus grand soin, et le professeur réussit à intéresser vivement ses auditrices. Mais quand, ayant terminé, il annonça le sujet qu'il traiterait la fois prochaine, Barbara Pétrovna se leva brusquement et déclara qu'il n'y aurait plus de leçons. La mine de Stépan Trophimovitch s'allongea, toutefois il ne répondit rien. Dacha rougit. Ainsi prit fin le cours d'histoire de la littérature russe. Ce fut juste trois ans après que vint à l'esprit de Barbara Pétrovna l'étrange fantaisie matrimoniale dont il est question en ce moment.

Le pauvre Stépan Trophimovitch était seul dans son logis et ne se doutait de rien. En proie à la mélancolie, il regardait de temps à autre par la fenêtre, espérant voir arriver quelqu'une de ses connaissances. Mais il n'apercevait personne. Au dehors, il bruinait, le froid commençait à se faire sentir; il fallait chauffer le poêle; Stépan Trophimovitch soupira. Soudain une vision terrible s'offrit à ses yeux: par un temps pareil, à une heure aussi indue, Barbara Pétrovna venait chez lui! Et à pied! Dans sa stupeur, il oublia même de changer de costume et la reçut vêtu de la camisole rose ouatée qu'il portait habituellement.

— Ma bonne amie!… s'exclamat-il d'une voix faible, en voyant entrer la générale.

— Vous êtes seul, j'en suis bien aise; je ne puis pas souffrir vos amis! Comme vous fumez toujours! Seigneur, quelle atmosphère! Vous n'avez pas encore fini de prendre votre thé, et il est plus de midi! Vous trouvez votre bonheur dans le désordre, vous vous complaisez dans la saleté! Qu'est-ce que c'est que ces papiers déchirés qui jonchent le parquet? Nastasia, Nastasia! Que fait votre Nastasia? Matouchka, ouvre les fenêtres, les vasistas, les portes, il faut aérer ici. Nous allons passer dans la salle; je suis venue chez vous pour affaire. Donne au moins un coup de balai dans ta vie, matouchka!

— Il salit tant! Grommela la servante.

— Mais toi, balaye, balaye quinze fois par jour! Votre salle est affreuse, ajouta Barbara Pétrovna quand ils furent entrés dans cette pièce. – Fermez mieux la porte, elle pourrait se mettre aux écoutes et nous entendre. Il faut

absolument que vous changiez ce papier. Je vous ai envoyé un tapissier avec des échantillons, pourquoi n'avez-vous rien choisi? Asseyez-vous et écoutez. Asseyez-vous donc enfin, je vous prie. Où allez-vous donc? Où allez-vous donc?

— Je suis à vous tout de suite! Cria de la chambre voisine Stépan Trophimovitch, – me revoici!

— Ah! Vous êtes allé faire toilette! Dit-elle en le considérant d'un air moqueur. (Il avait passé une redingote par-dessus sa camisole.) En effet, cette tenue est plus en situation… étant donné l'objet de notre entretien. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Elle lui exposa ses intentions, carrément, sans ambages, en femme sûre d'être obéie. Elle fit allusion aux huit mille roubles dont il avait un besoin urgent, et entra dans des explications détaillées au sujet de la dot. Tremblant, ouvrant de grands yeux, Stépan Trophimovitch écoutait tout, mais sans se faire une idée nette de ce qu'il entendait. Chaque fois qu'il voulait parler, la voix lui manquait. Il savait seulement que la volonté de Barbara Pétrovna s'accomplirait, qu'il aurait beau répliquer, refuser son consentement, il était à partir de ce moment un homme marié.

— Mais, ma bonne amie, pour la troisième fois et à mon âge… et avec une pareille enfant! Objecta-t-il enfin. – Mais c'est une enfant!

— Une enfant qui a vingt ans, grâce à Dieu! Ne tournez pas ainsi vos prunelles, je vous prie, vous n'êtes pas un acteur de mélodrame. Vous êtes fort intelligent et fort instruit, mais vous ne comprenez rien à la vie, vous avez besoin qu'on s'occupe continuellement de vous. Si je meurs, que deviendrez-vous? Elle sera pour vous une excellente niania; c'est une jeune fille modeste, sensée, d'un caractère ferme; d'ailleurs, moi-même je serai là, je ne vais pas mourir tout de suite. C'est une femme de foyer, un ange de douceur. J'étais encore en Suisse quand cette heureuse idée m'est venue. Comprenez-vous, quand je vous dis moi-même qu'elle est un ange de douceur! S'écria la générale dans un brusque mouvement de colère. – Vous vivez dans la saleté, elle fera régner la propreté chez vous, tout sera en ordre, on pourra se mirer dans vos meubles… Eh! Vous vous figurez peut-être qu'en vous offrant un trésor pareil, je dois encore vous supplier à mains

jointes de l'accepter! Mais c'est vous qui devriez tomber à mes genoux!… Oh! Homme vain et pusillanime!

— Mais… je suis déjà un vieillard.

— Vous avez cinquante-trois ans, la belle affaire! Cinquante ans, ce n'est pas la fin, mais le milieu de la vie. Vous êtes un bel homme, et vous le savez vous-même. Vous savez aussi combien elle vous estime. Que je vienne à mourir, qu'adviendra-t-il d'elle? Avec vous elle sera tranquille, et ce sera également une sécurité pour moi. Vous avez une signification, un nom, un cœur aimant; vous toucherez une pension que je me ferai un devoir de vous servir. Peut-être sauverez-vous cette jeune fille! En tout cas, vous serez pour elle un porte-respect. Vous la formerez à la vie, vous développerez son cœur, vous dirigerez ses pensées. Combien se perdent aujourd'hui par suite d'une mauvaise direction intellectuelle! Votre ouvrage sera prêt pour ce temps-là, et, du même coup, vous vous rappellerez à l'attention publique.

— Justement, je me dispose à écrire mes Récits de l'histoire d'Espagne, murmura Stépan Trophimovitch sensible à l'adroite flatterie de Barbara Pétrovna.

— Eh bien, vous voyez, cela tombe à merveille.

— Mais… elle? Vous lui avez parlé?

— Ne vous inquiétez pas d'elle; vous n'avez pas à vous enquérir de cela. Sans doute, vous devez vous-même demander sa main, la supplier de vous faire cet honneur, vous comprenez? Mais soyez tranquille, je serai là. D'ailleurs, vous l'aimez…

Le vertige commençait à saisir Stépan Trophimovitch; les murs tournaient autour de lui. Il ne pouvait s'arracher à l'obsession d'une idée terrible.

— Excellente amie, fit-il tout à coup d'une voix tremblante, – je… je ne me serais jamais imaginé que vous vous décideriez à me marier… à une autre… femme!

— Vous n'êtes pas une demoiselle, Stépan Trophimovitch; on ne marie que les demoiselles, vous vous marierez vous-même, répliqua d'un ton sarcastique Barbara Pétrovna.

— Oui, j'ai pris un mot pour un autre. Mais… c'est égal, dit-il en la regardant d'un air égaré.

— Je vois que c'est égal, répondit-elle avec mépris. – Seigneur! Il s'évanouit! Nastasia, Nastasia! De l'eau!

Mais l'eau ne fut pas nécessaire. Il ne tarda pas à revenir à lui. Barbara Pétrovna prit son parapluie.

— Je vois qu'il n'y a pas moyen de causer avec vous maintenant…

— Oui, oui, je suis incapable…

— Mais vous réfléchirez d'ici à demain. Restez chez vous, s'il arrive quelque chose, faites-le moi savoir, fût-ce de nuit. Ne m'écrivez pas, je ne lirais pas vos lettres. Demain, à cette heure-ci, je viendrai moi-même, seule, chercher votre réponse définitive, et j'espère qu'elle sera satisfaisante. Faites en sorte qu'il n'y ait personne, et que votre logement soit propre. Cela, à quoi ça ressemble-t-il? Nastasia! Nastasia!

Naturellement, le lendemain il consentit. D'ailleurs, il ne pouvait pas faire autrement. Il y avait ici une circonstance particulière…

VII

Ce qu'on appelait chez nous le bien de Stépan Trophimovitch(un domaine de cinquante âmes attenant à Skvorechniki) n'était pas à lui mais avait appartenu à sa première femme, et, comme tel, se trouvait être maintenant la propriété de leur fils, Pierre Stépanovitch Verkhovensky. Stépan Trophimovitchn'en avait que l'administration, d'abord comme tuteur de son fils, puis comme fondé de pouvoirs de celui-ci, qui, devenu majeur, avait donné procuration à son père pour gérer sa fortune. L'arrangement était fort avantageux pour le jeune homme: chaque année il recevait de son père mille roubles comme revenu d'un bien qui, depuis l'abolition du servage, en rapportait à peine cinq cents. Dieu sait comment avaient été établies de pareilles conventions. Du reste, ces mille roubles, c'est Barbara Pétrovna qui les envoyait, sans que Stépan Trophimovitchy fût pour un kopek. Bien plus, non content de garder dans sa poche tout le revenu de la propriété, il finit par la dévaster en l'affermant à un industriel et en vendant, à diverses reprises, à l'insu de Barbara Pétrovna, le droit de faire des coupes dans un bois qui constituait la principale valeur du domaine. Il retira ainsi quatre mille roubles de futaies qui

en valaient au moins huit mille. Mais force lui était de battre monnaie d'une façon quelconque, lorsque la fortune l'avait trop maltraité au club et qu'il n'osait recourir à la bourse de la générale. Celle-ci grinça des dents quand enfin elle apprit tout. Or, maintenant, Pierre Stépanovitch annonçait qu'il allait venir vendre lui-même ses propriétés et chargeait son père de s'occuper sans retard de cette vente. Comme bien on pense, le noble et désintéressé Stépan Trophimovitchse sentait des torts envers «ce cher enfant» (leur dernière rencontre remontait à neuf ans: il s'étaient vus à Pétersbourg au moment où le jeune homme venait d'entrer à l'Université). Primitivement, le domaine avait pu valoir treize ou quatorze mille roubles, à présent on devait s'estimer heureux s'il trouvait acquéreur pour cinq mille. Sans doute Stépan Trophimovitch, muni qu'il était d'une procuration en bonne forme, avait parfaitement le droit de vendre le bois; d'autre part, il pouvait alléguer à sa décharge cet impossible revenu de mille roubles que, depuis tant d'années, il envoyait à son fils. Mais Stépan Trophimovitchétait un homme doué de sentiments nobles et généreux. Dans sa tête germa une idée grande: quand Pétroucha arriverait, déposer soudain sur la table le prix maximum du domaine, c'est-à-dire quinze mille roubles, sans faire la moindre allusion aux sommes expédiées jusqu'alors, puis, les larmes aux yeux, serrer fortement ce «cher fils» contre sa poitrine et terminer ainsi tous les comptes. Avec beaucoup de précaution il déroula ce petit tableau devant Barbara Pétrovna; il lui fit entendre que cela donnerait même comme un cachet particulier de noblesse à leur amicale liaison… à leur «idée». Cela montrerait combien l'ancienne génération l'emportait en grandeur d'âme et en désintéressement sur la mesquine jeunesse contemporaine. Il invoqua encore plusieurs autres considérations; Barbara Pétrovna l'écouta en silence; finalement elle lui déclara d'un ton sec qu'elle consentait à acheter le domaine, et qu'elle le payerait au prix le plus élevé, c'est-à-dire six ou sept mille roubles (on aurait même pu l'avoir pour cinq), mais elle ne dit pas un mot au sujet des huit mille roubles qu'il aurait fallu pour indemniser Pétroucha de la destruction du bois.

Cet entretien qui eut lieu un mois avant la demande en mariage laissa Stépan Trophimovitchsoucieux. Naguère on pouvait encore espérer que son

fils ne se montrerait jamais dans nos parages. En m'exprimant ainsi, je me place au point de vue d'un étranger, car, comme père, Stépan Trophimovitchaurait repoussé avec indignation l'idée même d'un pareil espoir. Quoi qu'il en soit, précédemment des bruits étranges s'étaient répandus chez nous en ce qui concernait Pétroucha. Il avait terminé ses études depuis six ans et, au sortir de l'Université, avait mené une existence désœuvrée sur le pavé de Pétersbourg. Tout à coup nous apprîmes qu'il avait pris part à la rédaction d'un placard séditieux, puis qu'il avait quitté la Russie, qu'il se trouvait en Suisse, à Genève: on avait donc lieu de le croire en fuite.

Cela m'étonne, nous disait alors Stépan Trophimovitchfort contrarié de cette nouvelle, – Pétroucha, c'est une si pauvre tête; il est bon, noble, très sensible, et, à Pétersbourg, j'étais fier de lui en le comparant à la jeunesse moderne, mais c'est un pauvre sire tout de même… Et, vous savez, cela provient toujours de ce défaut de maturité, de ce sentimentalisme! Ce qui les fascine, ce n'est pas le réalisme, mais le côté idéaliste, mystique, pour ainsi dire, du socialisme… Et pour moi, pour moi quelle affaire! J'ai ici tant d'ennemis, là-bas j'en ai encore plus, ils attribueront à l'influence du père… Mon Dieu! Pétroucha un agitateur! Dans quel temps nous vivons!

Du reste, Pétroucha ne tarda pas à envoyer de Suisse son adresse exacte, afin de continuer à recevoir ses fonds: donc il n'était pas tout à fait un réfugié. Et voici que, maintenant, après un séjour de quatre ans à l'étranger, il reparaissait dans sa patrie, et annonçait sa prochaine arrivée chez nous: donc, il n'était inculpé de rien. Bien plus, il semblait même que quelqu'un s'intéressât à lui et le protégeât. Sa lettre venait du sud de la Russie, où il se trouvait alors chargé d'une mission qui, pour n'avoir rien d'officiel, ne laissait pas d'être importante. Tout cela était très bien, mais où prendre les sept à huit mille roubles destinés à parfaire le prix maximum du domaine? Et s'il surgissait des contestations, si, au lieu d'un touchant tableau de famille, c'était un procès qu'on allait avoir? Quelque chose disait à Stépan Trophimovitchque le sensible Pétroucha défendrait ses intérêts mordicus. «J'ai remarqué», me faisait-il observer un jour, «que tous ces socialistes fanatiques, tous ces communistes enragés sont en même temps les individus

les plus avares, les propriétaires les plus durs à la détente; on peut même affirmer que plus un homme est socialiste, plus il tient à ce qu'il a. D'où cela vient-il? Serait-ce encore une conséquence du sentimentalisme?» J'ignore si cette observation est juste; tout ce que je puis dire, c'est que Pétroucha avait eu quelque connaissance de la vente du bois, etc., et que Stépan Trophimovitchle savait. Il m'arriva aussi de lire des lettres de Pétroucha à son père: il écrivait fort rarement, une fois par an tout au plus. Dernièrement, néanmoins, ayant à annoncer sa prochaine arrivée, il avait envoyé deux missives presque coup sur coup. Courtes et sèches, toutes les lettres du jeune homme traitaient exclusivement d'affaires, et comme, à Pétersbourg, le père et le fils avaient adopté entre eux le tutoiement à la mode, la correspondance de Pétroucha rappelait à s'y méprendre les instructions que les propriétaires du temps passé adressaient de la capitale aux serfs chargés d'administrer leurs biens. Et maintenant, la somme indispensable pour sauver la situation, voici que Barbara Pétrovna l'offrait avec la main de Dacha, donnant clairement à entendre qu'on n'obtiendrait jamais l'une si l'on n'acceptait pas l'autre. Naturellement, Stépan Trophimovitchs'exécuta.

Dès que la générale l'eût quitté, il m'envoya chercher et consigna tous les autres à sa porte pour toute la journée. Comme on le devine, il pleura un peu, dit beaucoup de belles choses, divagua aussi passablement, fit par hasard un calembour et en fut enchanté, puis eut une légère cholérine, – bref, tout se passa dans l'ordre accoutumé. Après quoi, il détacha du mur le portrait de son Allemande décédée depuis vingt ans, et l'interpella d'un ton plaintif: «Me pardonnes-tu?» En général, il ne semblait pas dans son assiette. Pour noyer son chagrin, il se mit à boire avec moi. Du reste, il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil paisible. Le lendemain matin, il s'habilla avec soin, noua artistement sa cravate blanche, et alla à plusieurs reprises se regarder dans la glace. Il parfuma même son mouchoir, mais il se hâta de le fourrer sous un coussin et d'en prendre un autre, aussitôt qu'il eût aperçu par la fenêtre Barbara Pétrovna.

— C'est très bien! Dit-elle en apprenant qu'il consentait. – D'abord, vous avez pris là une noble résolution, et ensuite vous avez prêté l'oreille à la voix de la raison que vous écoutez si rarement dans vos affaires privées. Du reste,

rien ne presse, ajouta-t-elle après avoir remarqué le superbe nœud de cravate de Stépan Trophimovitch, – pour le moment, taisez-vous, je me tairai aussi. C'est bientôt l'anniversaire de votre naissance, j'irai chez vous avec elle. Vous donnerez une soirée, mais, je vous prie, point de liqueurs, ni de victuailles, rien que du thé. Du reste, j'organiserai tout moi-même. Vous inviterez vos amis, – nous ferons ensemble un choix parmi eux. La veille vous confèrerez avec elle, si c'est nécessaire. Votre soirée ne sera pas précisément une soirée de fiançailles, nous nous bornerons à annoncer le mariage, sans aucune solennité. Et quinze jours après, la noce sera célébrée avec le moins de fracas possible. Vous pourriez même, à l'issue de la cérémonie nuptiale, partir tous deux en voyage, aller à Moscou, par exemple. Je vous accompagnerai peut-être… Mais l'essentiel, c'est que, d'ici là, vous vous taisiez.

Ce langage étonna Stépan Trophimovitch. Il balbutia que cela n'était pas possible, qu'il fallait bien au préalable s'entretenir avec sa future, mais Barbara Pétrovna lui répliqua avec irritation:

— Pourquoi cela? D'abord, il se peut encore que la chose ne se fasse pas.

— Comment, il se peut qu'elle ne se fasse pas? Murmura le futur complètement abasourdi.

— Oui, il faut encore que je voie… Mais, du reste, tout aura lieu comme je l'ai dit, ne vous inquiétez pas, je la préparerai moi-même. Votre intervention est absolument inutile. Tout le nécessaire sera dit et fait, vous n'avez aucun besoin de vous mêler de cela. À quoi bon? Quel serait votre rôle? Ne venez pas, n'écrivez pas non plus. Et pas un mot à personne, je vous prie. Je me tairai aussi.

Elle refusa décidément de s'expliquer, et se retira en proie à une agitation visible. Elle avait été frappée, semblait-il, de l'excessif empressement de Stépan Trophimovitch. Hélas! Celui-ci était loin de comprendre sa situation, et n'avait pas encore envisagé la question sous toutes ses faces. Il se mit à faire le rodomont:

— Cela me plaît! S'écria-t-il en s'arrêtant devant moi et en écartant les bras, – vous l'avez entendue? Elle fera si bien, qu'à la fin je ne voudrai plus. C'est que je puis aussi perdre patience, et… ne plus vouloir! «Restez chez

vous, vous n'avez pas besoin de venir», mais pourquoi, au bout du compte, faut-il absolument que je me marie? Parce qu'une fantaisie ridicule lui a passé par la tête? Mais je suis un homme sérieux, et je puis refuser de me soumettre aux caprices baroques d'une écervelée! J'ai des devoirs envers mon fils et… envers moi-même! Je fais un sacrifice, – comprend-elle cela? Si j'ai consenti, c'est peut-être parce que la vie m'ennuie, et que tout m'est égal. Mais elle peut me pousser à bout, et alors tout ne me sera plus égal: je me fâcherai, et je retirerai mon consentement. Et enfin, le ridicule… Que dira-t-on au club? Que dira… Lipoutine? «Il se peut encore que la chose ne se fasse pas», – en voilà une, celle-là! ça, c'est le comble! Je suis un forçat, un Badinguet[90], un homme collé au mur!…

À travers ces doléances perçait une sorte de fatuité et d'enjouement. Du reste, nous nous remîmes à boire.

CHAPITRE III

LES PÉCHÉS D'AUTRUI.

I

Huit jours s'écoulèrent, et la situation commença à s'éclaircir un peu.

Je noterai en passant que, durant cette malheureuse semaine, j'eus beaucoup d'ennui, car ma qualité de confident m'obligea à rester, pour ainsi dire, en permanence auprès de mon pauvre ami. Ce qui le faisait le plus souffrir, c'était la honte, et pourtant il n'avait à rougir devant personne, attendu que, pendant ces huit jours, notre tête-à-tête ne fut troublé par aucune visite. Mais en ma présence même il se sentait honteux, et cela à tel point que plus il s'ouvrait à moi, plus ensuite il m'en voulait d'avoir reçu ses aveux. Par suite de son humeur soupçonneuse, il se figurait que la ville entière savait déjà tout; aussi n'osait-il plus se montrer ni au club, ni même dans son petit cercle. Bien plus, il attendait la tombée de la nuit pour faire la promenade nécessaire à sa santé.

Au bout de huit jours, il ignorait encore s'il était ou non fiancé, et toutes ses démarches pour être fixé à ce sujet étaient restées infructueuses. Il n'avait pas encore vu sa future, et il ne savait même pas s'il était autorisé à lui donner ce nom; bref, il en était à se demander s'il y avait quelque chose de sérieux dans tout cela! Barbara Pétrovna refusait absolument de le recevoir. À une de ses premières lettres (il lui en écrivit une foule) elle répondit net en le priant de la dispenser momentanément de tous rapports avec lui, parce qu'elle était occupée. «J'ai moi-même», ajoutait-elle, «plusieurs choses fort importantes à vous communiquer, j'attends pour cela un moment où je sois plus libre qu'à présent: je vous ferai savoir moi-même, en temps utile, quand vous pourrez venir chez moi.» Elle promettait de renvoyer à l'avenir, non décachetées, les lettres de Stépan Trophimovitch, attendu que ce n'était que de la «polissonnerie». Je lus moi-même ce billet, il me le montra.

Et pourtant toutes ces grossièretés, toutes ces incertitudes n'étaient rien en comparaison du principal souci qui le tourmentait. Cette inquiétude le harcelait sans relâche, le démoralisait, le faisait dépérir, c'était quelque chose dont il se sentait plus honteux que de tout le reste, et dont il ne pouvait se résoudre à me parler; loin de là, à l'occasion, il mentait et cherchait à m'abuser par des faux-fuyants dignes d'un petit écolier; cependant lui-même me faisait appeler tous les jours, il ne pouvait rester deux heures sans me voir, je lui étais devenu aussi nécessaire que l'air ou l'eau.

Une telle conduite blessait un peu mon amour-propre. Il va sans dire que depuis longtemps j'avais deviné ce grand secret. Dans la profonde conviction où j'étais alors, la révélation du souci qui tourmentait tant Stépan Trophimovitchne lui aurait pas fait honneur; c'est pourquoi, jeune comme je l'étais, j'éprouvais quelque indignation devant la grossièreté de ses sentiments et la vilenie de certains de ses soupçons. Peut-être le condamnais-je trop sévèrement, sous l'influence de l'ennui que me causait mon rôle de confident forcé. J'avais la cruauté de vouloir lui arracher des aveux complets, tout en admettant, du reste, qu'il était difficile d'avouer certaines choses. Lui aussi m'avait compris: il voyait clairement que j'avais deviné son secret, et même que j'étais fâché contre lui; à son tour, il ne pouvait me pardonner ni ma perspicacité, ni mon mécontentement. Certes, dans le cas présent, mon irritation était fort bête mais l'amitié la plus vive ne résiste guère à un tête-à-tête indéfiniment prolongé. Sous plusieurs rapports, Stépan Trophimovitchse rendait un compte exact de sa situation, et même il en précisait très finement les côtés sur lesquels il ne croyait pas nécessaire de garder le silence.

— Oh! Est-ce qu'elle était ainsi dans le temps? Me disait-il quelquefois en parlant de Barbara Pétrovna. – Est-ce qu'elle était ainsi, jadis, quand nous causions ensemble… Savez-vous qu'alors elle savait encore causer? Pourrez-vous le croire? Elle avait alors des idées, des idées à elle. Maintenant elle n'est plus à reconnaître! Elle dit que tout cela n'était que du bavardage! Elle méprise le passé… À présent, elle est devenue une sorte de commis, d'économe, une créature endurcie, et elle se fâche toujours…

— Pourquoi donc se fâcherait-elle maintenant que vous avez déféré à son désir? Répliquai-je.

Il me regarda d'un air fin.

— Cher ami, si j'avais refusé, elle aurait été furieuse, fu-ri-euse! Moins toutefois qu'elle ne l'est maintenant que j'ai consenti.

Sa phrase lui parut joliment tournée, et nous bûmes ce soir-là une petite bouteille. Mais cette accalmie ne dura guère; le lendemain, il fut plus maussade et plus insupportable que jamais.

Je lui reprochais surtout de ne pouvoir se résoudre à aller faire visite aux dames Drozdoff; elles-mêmes, nous le savions, désiraient renouer connaissance avec lui, car, depuis leur arrivée, elles avaient plus d'une fois demandé de ses nouvelles, et, et, de son côté, il mourait d'envie de les voir. Il parlait d'Élisabeth Nikolaïevna avec un enthousiasme incompréhensible pour moi. Sans doute il se rappelait en elle l'enfant qu'il avait tant aimée jadis; mais, en dehors de cela, il s'imaginait, je ne sais pourquoi, qu'auprès d'elle il trouverait tout de suite un soulagement à ses peines présentes, et même une réponse aux graves points d'interrogation posés devant lui. Élisabeth Nikolaïevna lui faisait, par avance, l'effet d'une créature extraordinaire. Et pourtant il n'allait pas chez elle, quoique chaque jour il en formât le projet. Pour dire toute la vérité, j'étais moi-même très désireux alors d'être présenté à cette jeune fille, et je ne voyais que Stépan Trophimovitch qui pût me servir d'introducteur auprès d'elle. Je l'avais plus d'une fois aperçue se promenant à cheval en compagnie du bel officier, qui passait pour son cousin (le neveu du feu général Drozdoff), et elle avait produit sur moi une impression extraordinaire. Mon aveuglement fut de fort courte durée; je reconnus vite combien ce rêve était irréalisable, mais avant qu'il se dissipât, on comprend la colère que je dus souvent éprouver en voyant mon pauvre ami s'obstiner dans son existence d'ermite.

Dès le début, tous les nôtres avaient été officiellement informés que les réceptions de Stépan Trophimovitch étaient momentanément suspendues. Quoi que je fisse pour l'en dissuader, il tint à leur notifier la chose. Sur sa demande, je passai donc chez toutes nos connaissances, je leur dis que Barbara Pétrovna avait confié un travail extraordinaire à notre «vieux» (c'était ainsi que nous appelions entre nous Stépan Trophimovitch), qu'il avait à mettre en ordre une correspondance embrassant plusieurs années, qu'il

s'était enfermé, que je l'aidais dans sa besogne, etc., etc. Lipoutine était le seul chez qui je ne fusse pas encore allé, je remettais toujours cette visite, et, à dire vrai, je n'osais pas la faire. «Il ne croira pas un mot de ce que je lui raconterai», me disais-je, «il ne manquera pas de s'imaginer qu'il y a là un secret qu'on veut lui cacher, à lui surtout, et, dès que je l'aurai quitté, il courra toute la ville pour recueillir des informations et répandre des cancans.» Tandis que je me faisais ces réflexions, je le rencontrai par hasard dans la rue. Les nôtres, que je venais de prévenir, l'avaient déjà mis au courant. Mais, chose étrange, loin de me questionner et de témoigner aucune curiosité à l'endroit de Stépan Trophimovitch, il m'interrompit dès que je voulus m'excuser de n'être pas encore allé chez lui, et aborda aussitôt un autre sujet de conversation. À la vérité, ce n'était pas la matière qui lui manquait, il avait une grande envie de causer et était enchanté d'avoir trouvé en moi un auditeur. Il commença à parler des nouvelles de la ville, de l'arrivée de la gouvernante, de l'opposition qui se formait déjà au club, etc., etc. Bref, il bavarda pendant un quart d'heure et d'une façon si amusante que je ne me lassais pas de l'entendre. Quoique je ne pusse le souffrir, j'avoue qu'il avait le talent de se faire écouter, surtout quand il pestait contre quelque chose. Cet homme, à mon avis, était né espion. Il savait toujours les dernières nouvelles et connaissait toute la chronique secrète de la ville, particulièrement les vilenies; on ne pouvait que s'étonner en voyant combien il prenait à cœur des choses qui, parfois, ne le concernaient pas du tout. Il m'a toujours semblé que le trait dominant de son caractère était l'envie. Le même soir, je fis part à Stépan Trophimovitch de ma rencontre avec Lipoutine et de l'entretien que nous avions eu ensemble. À ma grande surprise, il parut extrêmement agité et me posa cette étrange question: «Lipoutine sait-il ou non?» J'essayai de lui démontrer que, dans un temps si court, Lipoutine n'avait rien pu apprendre; d'ailleurs, par qui aurait-il été mis au fait? Mais Stépan Trophimovitch ne se rendit point à mes raisonnements.

— Croyez-le ou non, finit-il par me dire, – moi, je suis persuadé que non seulement il connaît notre situation dans tous ses détails, mais que, de plus, il sait encore quelque chose que ni vous ni moi ne savons, quelque chose que nous ne saurons peut-être jamais, ou que nous apprendrons quand il sera trop

tard, quand il n'y aura plus moyen de revenir en arrière!…

Je ne répondis rien, mais ces paroles donnaient fort à penser. Durant les cinq jours qui suivirent, il ne fut plus du tout question de Lipoutine entre nous. Je voyais très bien que Stépan Trophimovitch regrettait vivement de n'avoir pas su retenir sa langue et d'avoir manifesté de tels soupçons devant moi.

II

Sept ou huit jours après le consentement donné par Stépan Trophimovitch à son mariage, tandis que je me rendais, selon mon habitude, vers onze heures du matin chez le pauvre fiancé, il m'arriva une aventure en chemin.

Je rencontrai Karmazinoff[91], «le grand écrivain», comme l'appelait Lipoutine. Ses romans sont connus de toute la dernière génération et même de la nôtre; dès l'enfance, je les avais lus et j'en avais été enthousiasmé; ils avaient fait la joie de mes jeunes années. Plus tard, je me refroidis un peu pour les productions de sa plume. Les ouvrages à tendance de sa seconde manière me plurent moins que les premiers où il y avait tant de poésie spontanée; les derniers me déplurent tout à fait.

À en croire la renommée, il n'était rien que Karmazinoff mît au-dessus de ses relations avec les hommes puissants et avec la haute société. On racontait qu'il vous faisait l'accueil le plus charmant, vous comblait d'amabilités, vous séduisait par sa bonhomie, surtout s'il avait besoin de vous, et si, bien entendu, vous lui aviez été présenté au préalable. Mais, à l'arrivée du premier prince, de la première comtesse, du premier personnage dont il avait peur, il s'empressait de vous oublier avec le dédain le plus insultant, comme un copeau, comme une mouche, et cela avant même que vous fussiez sorti de chez lui; cette manière d'agir lui paraissait le suprême du bon ton. Malgré une connaissance parfaite du savoir-vivre, il était, disait-on, si follement vaniteux qu'il ne pouvait cacher son irascibilité d'écrivain même dans les milieux sociaux où l'on ne s'occupe guère de littérature. Si quelqu'un semblait se soucier peu de ses ouvrages, il en était mortellement blessé et ne respirait que vengeance.

Dès que s'était répandu chez nous le bruit de la prochaine arrivée de Karmazinoff, j'avais conçu un vif désir de le voir, et, si c'était possible, de faire sa connaissance. Je savais que je pourrais y arriver par Stépan Trophimovitch qui avait été son ami autrefois. Et voilà que, tout à coup, je le rencontre dans un carrefour. Je le reconnus tout de suite. Trois jours auparavant, on me l'avait montré se promenant en calèche avec sa gouvernante.

C'était un petit homme aux airs pincés, qu'on aurait pris pour un vieillard, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante ans; d'épaisses boucles de cheveux blancs sortaient de dessous son chapeau à haute forme et s'enroulaient autour d'oreilles petites et rosées. Son visage assez vermeil n'était pas fort beau; il avait un nez un peu gros, de petits yeux vifs et spirituels, des lèvres longues et minces dont le pli dénotait l'astuce. Sur ses épaules était négligemment jeté un manteau comme on en aurait porté à cette saison en Suisse ou dans l'Italie septentrionale. Mais, du moins, tous les menus accessoires de son costume: boutons de manchettes, lorgnon, bague, etc., étaient d'un goût irréprochable. Je suis sûr qu'en été il doit porter des bottines de prunelle à boutons de nacre. Quand nous nous rencontrâmes, il était arrêté au coin d'une rue et cherchait à s'orienter. S'apercevant que je le regardais avec curiosité, il m'adressa la parole d'une petite voix mielleuse, quoiqu'un peu criarde:

— Permettez-moi de vous demander le plus court chemin pour aller rue des Bœufs.

— Rue des Bœufs? Mais c'est ici tout près, m'écriai-je en proie à une agitation extraordinaire. – Vous n'avez qu'à suivre cette rue et prendre ensuite la deuxième à gauche.

— Je vous suis bien reconnaissant.

Minute maudite! Je crois que j'étais intimidé et que ma physionomie avait une expression servile. Il remarqua tout cela en un clin d'œil, et, à l'instant sans doute, comprit tout, c'est-à-dire, que je savais qui il était, que je l'avais lu, que je l'admirais depuis mon enfance, et qu'en ce moment je me sentais troublé devant lui. Il sourit, inclina encore une fois la tête, et se mit en marche dans la direction que je lui avais indiquée. J'ignore comment il se fit qu'au

lieu de continuer ma route, je le suivis à quelques pas de distance. Tout à coup il s'arrêta de nouveau.

— Ne pourriez-vous pas me dire où je trouverais une station de fiacres? Me cria-t-il.

Vilain cri! Vilaine voix!

— Une station de fiacres? Mais il y en a une à deux pas d'ici… près de la cathédrale; c'est toujours là que les cochers se tiennent, répondis-je, et peu s'en fallut que je ne courusse chercher une voiture à Karmazinoff. Je présume qu'il attendait justement cela de moi. Bien entendu, je me ravisai à l'instant même et n'en fis rien, mais mon mouvement ne lui échappa point, et l'odieux sourire de tout à l'heure reparut sur ses lèvres. Alors se produisit un incident que je n'oublierai jamais.

Il laissa soudain tomber un sac minuscule qu'il tenait dans sa main gauche. Du reste, ce n'était pas, à proprement parler, un sac, mais une petite boîte, ou plutôt un petit portefeuille, ou, mieux encore, un ridicule dans le genre de ceux que les dames portaient autrefois. Enfin, je ne sais pas ce que c'était; tout ce que je sais, c'est que je me précipitai pour ramasser cet objet.

Je suis parfaitement convaincu que je ne le ramassai pas, mais le premier mouvement fait par moi était incontestable, il n'y avait plus moyen de le cacher, et je rougis comme un imbécile. Le malin personnage tira aussitôt de la circonstance tout ce qu'il lui était possible d'en tirer.

— Ne vous donnez pas la peine, je le ramasserai moi-même, me dit-il avec une grâce exquise quand il fut bien sûr que je ne lui rendrais pas ce service. Puis il ramassa son ridicule en ayant l'air de prévenir ma politesse, et s'éloigna, après m'avoir une dernière fois salué d'un signe de tête. Je restai tout sot. C'était exactement comme si j'avais moi-même ramassé son sac. Pendant cinq minutes, je me figurais que j'étais un homme déshonoré. Ensuite je partis d'un éclat de rire. Cette rencontre me parut si drôle que je résolus de la raconter à Stépan Trophimovitch pour l'égayer un peu.

III

Cette fois je constatai, non sans surprise, un changement extraordinaire en

lui. Dès que je fus entré, il s'avança vers moi avec un empressement particulier et se mit à m'écouter; seulement il avait l'air si distrait qu'il ne comprit évidemment pas les premiers mots de mon récit. Mais à peine eus-je prononcé le nom de Karmazinoff que je le vis perdre tout sang-froid.

— Ne me parlez plus, taisez-vous! S'écria-t-il avec une sorte de rage, – voilà, voilà, regardez, lisez! Lisez!

Il prit dans un tiroir et jeta sur la table trois petits morceaux de papier, sur lesquels Barbara Pétrovna avait griffonné à la hâte quelques lignes au crayon. Le premier billet remontait à l'avant-veille, le second avait été écrit la veille, et le dernier était arrivé depuis une heure. Tous trois, fort insignifiants, avaient trait à Karmazinoff, et dénotaient chez Barbara Pétrovna la crainte puérile que le grand écrivain n'oubliât de lui faire visite.

Premier billet:

«S'il daigne enfin vous aller voir aujourd'hui, je vous prie de ne pas lui parler de moi. Pas le moindre mot. Ne me rappelez d'aucune manière à son attention.

«B. S.»

Deuxième billet:

«S'il se décide enfin à vous faire visite ce matin, vous agirez, je crois, plus noblement en refusant de le recevoir. Voilà mon avis, je ne sais comment vous en jugerez.

«B. S.»

Troisième et dernier billet:

«Je suis sûre qu'il y a chez vous une pleine charretée d'ordures, et que la fumée de tabac empoisonne votre logement. Je vous enverrai Marie et Thomas; dans l'espace d'une demi-heure, ils mettront tout en ordre. Mais ne les gênez pas, et restez dans votre cuisine, pendant qu'ils nettoieront. Je vous envoie un tapis de Boukharie et deux vases chinois; depuis longtemps je me proposais de vous les offrir; j'y joins mon Téniers (que je vous prête). On peut placer les vases sur une fenêtre; quant au Téniers, pendez-le à droite sous le portrait de Gœthe, là il sera plus en vue. S'il se montre enfin, recevez-le avec une politesse raffinée, mais tâchez de mettre la conversation sur des riens, sur quelque sujet scientifique, faites comme si vous retrouviez un ami

que vous auriez quitté hier. Pas un mot de moi. Peut-être passerai-je chez vous dans la soirée.

«B. S.»

«P. S. S'il ne vient pas aujourd'hui, il ne viendra jamais.»

Après avoir pris connaissance de ces billets, je m'étonnai de l'agitation que de pareilles niaiseries causaient à Stépan Trophimovitch. En l'observant d'un œil anxieux, je remarquai tout à coup que, pendant ma lecture, il avait remplacé sa cravate blanche accoutumée par une cravate rouge. Son chapeau et sa canne se trouvaient sur la table. Il était pâle, et ses mains tremblaient.

— Je ne veux pas connaître ses préoccupations! Cria-t-il avec colère en réponse au regard interrogateur que je fixais sur lui. – Je m'en fiche! Elle a le courage de s'inquiéter de Karmazinoff, et elle ne répond pas à mes lettres! Tenez, voilà la lettre qu'elle m'a renvoyée hier, non décachetée; elle est là, sur la table, sous le livre, sous l'Homme qui rit. Que m'importent ses tracas au sujet de Ni-ko-lenka! Je m'en fiche, et je proclame ma liberté. Au diable le Karmazinoff! Au diable la Lembke! Les vases, je les ai cachés dans l'antichambre; le Téniers, je l'ai fourré dans une commode, et je l'ai sommée de me recevoir à l'instant même. Vous entendez, je l'ai sommée! J'ai fait comme elle, j'ai écrit quelques mots au crayon sur un chiffon de papier, je n'ai même pas cacheté ce billet, et je l'ai fait porter par Nastasia, maintenant j'attends. Je veux que Daria Pavlovna elle-même s'explique avec moi à la face du ciel, ou, du moins, devant vous. Vous me seconderez, n'est-ce pas? Comme ami et témoin. Je ne veux pas rougir, je ne veux pas mentir, je ne veux pas de secrets, je n'en admets pas dans cette affaire! Qu'on m'avoue tout, franchement, ingénument, noblement, et alors … alors peut-être étonnerai-je toute la génération par ma magnanimité!… Suis-je un lâche, oui ou non, monsieur? Acheva-t-il tout à coup en me regardant d'un air de menace comme si je l'avais pris pour un lâche.

Je l'engageai à boire de l'eau; je ne l'avais pas encore vu dans un pareil état. Tout en parlant, il courait d'un coin de la chambre à l'autre, mais, soudain, il se campa devant moi dans une attitude extraordinaire.

— Pouvez-vous penser, reprit-il en me toisant des pieds à la tête, – pouvez-vous supposer que moi, Stépan Verkhovensky, je ne trouverai pas en

moi assez de force morale pour prendre ma besace, – ma besace de mendiant! – pour en charger mes faibles épaules et pour m'éloigner à jamais d'ici, quand l'exigeront l'honneur et le grand principe de l'indépendance? Ce ne sera pas la première fois que Stépan Verkhovensky aura opposé la grandeur d'âme au despotisme, fût-ce le despotisme d'une femme insensée, c'est-à-dire le despotisme le plus insolent et le plus cruel qui puisse exister au monde, en dépit du sourire que mes paroles viennent, je crois, d'amener sur vos lèvres, monsieur! Oh! Vous ne croyez pas que je puisse trouver en moi assez de grandeur d'âme pour savoir finir mes jours en qualité de précepteur chez un marchand, ou mourir de faim au pied d'un mur! Répondez, répondez sur le champ: le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas?

Je me tus, comme un homme qui craint d'offenser son interlocuteur par une réponse négative, mais qui ne peut en conscience lui répondre affirmativement. Dans toute cette irritation il y avait quelque chose dont j'étais décidément blessé, et pas pour moi, oh! Non! Mais… je m'expliquerai plus tard.

Il pâlit.

— Peut-être vous vous ennuyez avec moi, G…ff (c'est mon nom), et vous désireriez… mettre fin à vos visites? Dit-il de ce ton glacé qui précède d'ordinaire les grandes explosions. Inquiet, je m'élançai vers lui; au même instant entra Nastasia. Elle tendit silencieusement un petit papier à Stépan Trophimovitch. Il le regarda, puis me le jeta. C'était la réponse de Barbara Pétrovna, trois mots écrits au crayon: «Restez chez vous».

Stépan Trophimovitch prit son chapeau et sa canne, sans proférer une parole, et sortit vivement de la chambre; machinalement, je le suivis. Tout à coup un bruit de voix et de pas pressés se fit entendre dans le corridor. Il s'arrêta comme frappé d'un coup de foudre.

— C'est Lipoutine, je suis perdu! Murmura-t-il en me saisissant la main.

Comme il achevait ces mots, Lipoutine entra dans la chambre.

IV

Pourquoi était-il perdu par le fait de l'arrivée de Lipoutine? Je l'ignorais, et,

d'ailleurs, je n'attachais aucune importance à cette parole; je mettais tout sur le compte des nerfs. Mais sa frayeur ne laissait pas d'être étrange, et je me promis d'observer attentivement ce qui allait suivre.

À première vue, la physionomie de Lipoutine montrait que, cette fois, il avait un droit particulier d'entrer, en dépit de toutes les consignes. Il était accompagné d'un monsieur inconnu de nous, et sans doute étranger à notre ville. En réponse au regard hébété de Stépan Trophimovitch que la stupeur avait cloué sur place, il s'écria aussitôt d'une voix retentissante:

— Je vous amène un visiteur, et pas le premier venu! Je me permets de troubler votre solitude. M.Kiriloff, ingénieur et architecte très remarquable. Mais le principal, c'est qu'il connaît votre fils, le très estimé Pierre Stépanovitch; il le connaît tout particulièrement, et il a été chargé par lui d'une commission pour vous. Il vient seulement d'arriver.

— La commission, c'est vous qui l'avez inventée, observa d'un ton roide le visiteur, – je ne suis chargé d'aucune commission, mais je connais en effet Verkhovensky. Je l'ai laissé, il y a dix jours, dans le gouvernement de Kh…

Stépan Trophimovitch lui tendit machinalement la main et l'invita du geste à s'asseoir; puis il me regarda, regarda Lipoutine, et, comme rappelé soudain au sentiment de la réalité, il se hâta de s'asseoir lui-même; mais, sans le remarquer, il tenait toujours à la main sa canne et son chapeau.

— Bah! Mais vous vous disposiez à sortir! On m'avait pourtant dit que vos occupations vous avaient rendu malade.

— Oui, je suis souffrant, c'est pour cela que je voulais maintenant faire une promenade, je…

Stépan Trophimovitch s'interrompit, se débarrassa brusquement de sa canne et de son chapeau, et – rougit.

Pendant ce temps j'examinais le visiteur. C'était un jeune homme brun, de vingt-sept ans environ, convenablement vêtu, svelte et bien fait de sa personne. Son visage pâle avait une nuance un peu terreuse; ses yeux étaient noirs et sans éclat. Il semblait légèrement distrait et rêveur; sa parole était saccadée et incorrecte au point de vue grammatical; s'il avait à construire une phrase de quelque longueur, il avait peine à s'en tirer et transposait singulièrement les mots. Lipoutine remarqua très bien l'extrême frayeur de

Stépan Trophimovitch et en éprouva une satisfaction visible. Il s'assit sur une chaise de jonc qu'il plaça presque au milieu de la chambre, de façon à se trouver à égale distance du maître de la maison et de M.Kiriloff, lesquels s'étaient assis en face l'un de l'autre sur deux divans opposés. Ses yeux perçants furetaient dans tous les coins.

— Je… je n'ai pas vu Pétroucha depuis longtemps… C'est à l'étranger que vous vous êtes rencontrés? Balbutia Stépan Trophimovitch en s'adressant au visiteur.

— Et ici et à l'étranger.

— Alexis Nilitch est lui-même tout fraîchement arrivé de l'étranger où il a séjourné quatre ans, intervint Lipoutine; – il y était allé pour se perfectionner dans sa spécialité, et il est venu chez nous parce qu'il a lieu d'espérer qu'on l'emploiera à la construction du pont de notre chemin de fer: en ce moment il attend une réponse. Il a fait, par l'entremise de Pierre Stépanovitch, la connaissance de la famille Drozdoff et d'Élisabeth Nikolaïevna.

L'ingénieur écoutait avec une impatience mal dissimulée. Il me faisait l'effet d'un homme vexé.

— Il connaît aussi Nicolas Vsévolodovitch.

— Vous connaissez aussi Nicolas Vsévolodovitch? Demanda Stépan Trophimovitch.

— Oui.

— Je… il y a un temps infini que je n'ai vu Pétroucha, et… je me sens si peu en droit de m'appeler son père… c'est le mot; je… comment donc l'avez-vous laissé?

— Mais je l'ai laissé comme à l'ordinaire… il viendra lui-même, répondit M.Kiriloff qui semblait pressé de couper court à ces questions. Décidément il était de mauvaise humeur.

— Il viendra! Enfin je… voyez-vous, il y a trop longtemps que je n'ai vu Pétroucha! Reprit Stépan Trophimovitch empêtré dans cette phrase; – maintenant j'attends mon pauvre garçon envers qui… oh! Envers qui je suis si coupable! Je veux dire que, dans le temps, quand je l'ai quitté à Pétersbourg, je le considérais comme un zéro. Vous savez, un garçon

nerveux, très sensible et… poltron. Au moment de se coucher, il se prosternait jusqu'à terre devant l'icône, et faisait le signe de la croix sur son oreiller pour ne pas mourir dans la nuit… je m'en souviens. Enfin, aucun sentiment du beau, rien d'élevé, par le moindre germe d'une idée future… c'était comme un petit idiot. Du reste, moi-même je dois avoir l'air d'un ahuri, excusez-moi, je… vous m'avez trouvé…

— Vous parlez sérieusement quand vous dites qu'il faisait le signe de la croix sur son oreiller? Demanda brusquement l'ingénieur que ce détail paraissait intéresser.

— Oui, il faisait le signe de la croix…

— Cela m'étonne de sa part; continuez.

Stépan Trophimovitch interrogea des yeux Lipoutine.

— Je vous suis bien reconnaissant de votre visite, mais, je l'avoue, maintenant je… je ne suis pas en état… Permettez-moi pourtant de vous demander où vous habitez.

— Rue de l'Épiphanie, maison Philippoff.

— Ah! C'est là où demeure Chatoff, fis-je involontairement.

— Justement, c'est dans la même maison, s'écria Lipoutine, – seulement Chatoff habite en haut, dans la mezzanine tandis qu'Alexis Nilitch s'est installé en bas, chez le capitaine Lébiadkine. Il connaît aussi Chatoff et la femme de Chatoff. Il s'est trouvé en rapports très intimes avec elle pendant son séjour à l'étranger.

— Comment! Se peut-il que vous sachiez quelque chose concernant le malheureux mariage de ce pauvre ami et que vous connaissiez cette femme? S'écria avec une émotion soudaine Stépan Trophimovitch, – vous êtes le premier que je rencontre l'ayant connue personnellement; et si toutefois…

— Quelle bêtise! Répliqua l'ingénieur dont le visage s'empourpra, – comme vous brodez, Lipoutine! Jamais je n'ai été en rapports intimes avec la femme de Chatoff; une fois, il m'est arrivé de l'apercevoir de loin, voilà tout… Chatoff, je le connais. Pourquoi donc inventez-vous toujours des histoires?

Il se tourna tout d'une pièce sur le divan et prit son chapeau, puis il s'en débarrassa et se rassit à sa première place. En même temps ses yeux noirs

étincelaient, fixés sur Stépan Trophimovitch avec une expression de défi. Je ne pouvais comprendre une irritation si étrange.

— Excusez-moi, reprit d'un ton digne Stépan Trophimovitch, – je comprends que cette affaire est peut-être fort délicate…

— Il n'y a ici aucune affaire délicate, répondit M.Kiriloff, – et quand j'ai crié: «Quelle bêtise!» ce n'est pas à vous que j'en avais, mais à Lipoutine, parce qu'il invente toujours. Pardonnez-moi, si vous avez pris cela pour vous. Je connais Chatoff, mais je ne connais pas du tout sa femme… pas du tout!

— J'ai compris, j'ai compris; si j'insistais, c'est seulement parce que j'aime beaucoup notre pauvre ami, notre irascible ami, et parce que je me suis toujours intéressé… Cet homme a eu tort, selon moi, de renoncer si complètement à ses anciennes idées, qui péchaient peut-être par un excès de jeunesse, mais qui ne laissaient pas d'être justes au fond. À présent, il divague à un tel point sur «notre sainte Russie», que j'attribue cette lésion de son organisme, – je ne veux pas appeler la chose autrement, – à quelque forte secousse domestique, et notamment à son malheureux mariage. Moi qui ai étudié à fond notre pauvre Russie, et consacré toute ma vie au peuple russe, je puis vous assurer qu'il ne le connaît pas, et que de plus…

— Moi non plus je ne connais nullement le peuple russe, et… je n'ai pas le temps de l'étudier! Fit brusquement l'ingénieur interrompant Stépan Trophimovitch au beau milieu de sa phrase.

— Il l'étudie, il l'étudie, remarqua Lipoutine, – il a déjà commencé à l'étudier, il est en train d'écrire un article très curieux sur les causes qui multiplient les cas de suicide en Russie, et, d'une façon générale, sur les influences auxquelles est due l'augmentation ou la diminution des suicides dans la société. Il est arrivé à des résultats étonnants.

L'ingénieur se fâcha.

— Vous n'avez aucunement le droit de dire cela, grommela-t-il avec colère, – je ne fais pas du tout d'article. Je ne donne pas dans ces stupidités. Je vous ai demandé quelques renseignements en confidence et tout à fait par hasard. Il n'est pas question d'article; je ne publie rien, et vous n'avez pas le droit…

Cette irritation semblait faire le bonheur de Lipoutine.

— Pardon, j'ai pu me tromper en donnant le nom d'article à votre travail littéraire. Alexis Nilitch se borne à recueillir des observations et ne touche pas du tout au fond de la question, à ce qu'on pourrait appeler son côté moral; bien plus, il repousse absolument la morale elle-même et tient pour le principe moderne de la destruction universelle comme préface à la réforme sociale. Il réclame plus de cent millions de têtes pour établir en Europe le règne du bon sens: c'est beaucoup plus qu'on n'en a demandé au dernier congrès de la paix. En ce sens, Alexis Nilitch va plus loin que personne.

L'ingénieur écoutait, un pâle et méprisant sourire sur les lèvres. Pendant une demi-minute, tout le monde se tut.

— Tout cela est bête, Lipoutine, dit enfin avec une certaine dignité M.Kiriloff. – Si je vous avais exposé ma manière de voir, vous seriez libre de la critiquer. Mais vous n'avez pas ce droit-là, parce que je ne parle jamais à personne. Je dédaigne de parler… Si j'ai telle ou telle conviction, c'est que cela est clair pour moi… et le langage que vous venez de tenir est bête. Je ne disserte pas sur les points qui sont tranchés pour moi. Je ne puis souffrir la discussion, je ne veux jamais raisonner…

— Et peut-être vous faites bien, ne put s'empêcher d'observer Stépan Trophimovitch.

— Je vous demande pardon, mais ici je ne suis fâché contre personne, poursuivit avec vivacité le visiteur; – depuis quatre ans, j'ai vu peu de monde; pendant ces quatre années j'ai peu causé; j'évitais les rapports avec les gens parce que cela était sans utilité pour mes buts. Lipoutine a découvert cela, et il en rit. Je le comprends et je n'y fais pas attention, je suis seulement vexé de la liberté qu'il prend. Mais si je ne vous expose pas mes idées, acheva-t-il à l'improviste en nous enveloppant tous d'un regard assuré, ce n'est pas du tout que je craigne d'être dénoncé par vous au gouvernement; non; je vous en prie, n'allez pas vous figurer des bêtises pareilles…

Personne ne répondit à ces mots; nous nous contentâmes de nous regarder les uns les autres. Lipoutine lui-même cessa de rire.

— Messieurs, je suis désolé, dit Stépan Trophimovitch se levant avec résolution, – mais je ne me sens pas bien. Excusez-moi.

— Ah! Il faut s'en aller, remarqua M.Kiriloff en prenant son chapeau, –

vous avez bien fait de le dire, sans cela je n'y aurai pas pensé.

Il se leva et avec beaucoup de bonhomie s'avança, la main tendue, vers le maître de la maison.

— Je regrette d'être venu vous déranger alors que vous êtes souffrant.

— Je vous souhaite chez vous tout le succès possible, répondit Stépan Trophimovitch en lui serrant cordialement la main, – Si, comme vous le dites, vous avez vécu si longtemps à l'étranger, si vous avez, dans l'intérêt de vos buts, évité le commerce des gens et oublié la Russie, je comprends que vous vous trouviez un peu dépaysé au milieu de nous autres, Russes primitifs. Mais cela se passera. Il y a seulement une chose qui me chiffonne: vous voulez construire notre pont et en même temps vous vous déclarez partisan de la destruction universelle. On ne vous confiera pas la construction de notre pont!

— Comment! Que dites-vous?… Ah diable! S'écria Kiriloff frappé de cette observation, et il se mit à rire avec la plus franche gaieté. Durant un instant son visage prit une expression tout à fait enfantine qui, me sembla-t-il, lui allait très bien. Lipoutine se frottait les mains, enchanté du mot spirituel de Stépan Trophimovitch. Et moi je ne cessais de me demander pourquoi ce dernier avait eu si peur de Lipoutine, pourquoi, en entendant sa voix, il s'était écrié: «Je suis perdu!»

V

Nous nous arrêtâmes tous sur le seuil de la porte. C'était le moment où maîtres de maison et visiteurs échangent les dernières civilités avant de se séparer.

— S'il est de mauvaise humeur aujourd'hui, dit brusquement Lipoutine, – c'est parce qu'il a eu tantôt une prise de bec avec le capitaine Lébiadkine à propos de la sœur de celui-ci. Elle est folle, et chaque jour le capitaine Lébiadkine lui donne le fouet. Il la fustige matin et soir avec une vraie nagaïka de Cosaque. Alexis Nilitch s'est même transféré dans un pavillon attenant à la maison pour ne plus être témoin de ces scènes. Allons, au revoir.

— Une sœur? Malade? Avec une nagaïka? S'écria Stépan Trophimovitch,

comme si on l'avait lui-même cinglé d'un coup de fouet. – Quelle sœur? Quel Lébiadkine?

Sa frayeur de tantôt l'avait ressaisi instantanément.

— Lébiadkine! Mais c'est un capitaine en retraite; auparavant il s'intitulait seulement capitaine d'état-major…

— Eh! Que m'importe son grade? Quelle sœur? Mon Dieu… Lébiadkine, dites-vous? Mais nous avons eu ici un Lébiadkine…

— C'est celui-là même, c'est notre Lébiadkine, celui de Virguinsky, vous vous rappelez?

— Mais celui-là a été pris faisant circuler de faux assignats?

— Eh bien, il est revenu, il y a à peu près trois semaines, et dans des circonstances très particulières.

— Mais c'est un vaurien?

— Comme s'il ne pouvait pas y avoir de vauriens chez nous! Fit brusquement Lipoutine; il souriait, et ses petits yeux malins semblaient vouloir fouiller dans l'âme de Stépan Trophimovitch.

— Ah! Mon Dieu, ce n'est pas du tout de cela que je… quoique, du reste, je sois parfaitement d'accord avec vous sur ce point. Mais la suite, la suite! Que vouliez-vous dire par là? Voyons, vous vouliez certainement dire quelque chose!

— Tout cela n'a aucune importance… D'après toutes les apparences, ce n'est pas une affaire de faux billets qui a motivé, dans le temps, le départ de ce capitaine; il a quitté notre ville simplement pour se mettre en quête de sa sœur; celle-ci, paraît-il, s'était réfugiée dans un endroit inconnu, espérant se dérober à ses recherches; eh bien, il vient de la ramener ici, voilà toute l'histoire! On dirait que vous avez peur, Stépan Trophimovitch; pourquoi cela? Du reste, je ne fais que répéter ici les propos qu'il tient sous l'influence de la boisson; quand il n'est pas ivre, il se tait là-dessus. C'est un homme irascible, et, pour ainsi dire, un militaire frotté d'esthétique, mais de mauvais goût. Quant à sa sœur, elle est non seulement folle, mais encore boiteuse. Il paraît qu'elle a été séduite par quelqu'un, et que, depuis plusieurs années déjà, M.Lébiadkine reçoit du séducteur un tribut annuel en réparation du préjudice causé à l'honneur de sa famille; du moins, voilà ce qui ressort de

ses bavardages; mais, à mon avis, ce ne sont que des paroles d'ivrogne et pures hâbleries. Les lovelaces s'en tirent à bien meilleur marché. Quoi qu'il en soit, une chose certaine, c'est qu'il a de l'argent. Il y a une douzaine de jours, il allait pieds nus, et, maintenant, je l'ai vu moi-même, il a des centaines de roubles à sa disposition. Sa sœur a tous les jours des accès durant lesquels elle pousse des cris, et il la morigène à coups de nagaïka. «C'est ainsi, dit-il, qu'il faut inculquer le respect à la femme.» Je ne comprends pas comment Chatoff qui demeure au-dessus d'eux n'a pas encore déménagé. Alexis Nilitch n'a pas pu y tenir; il avait fait leur connaissance à Pétersbourg, mais il n'est resté que trois jours chez eux; à présent, pou être tranquille, il s'est installé dans le pavillon.

— Tout cela est vrai? Demanda Stépan Trophimovitch à l'ingénieur.

— Vous êtes fort bavard, Lipoutine, murmura d'un ton fâché M.Kiriloff.

— Des mystères, des secrets! Comment se fait-il qu'il y ait tout à coup chez nous tant de secrets et de mystères! S'écria Stépan Trophimovitch incapable de se contenir.

L'ingénieur fronça le sourcil, rougit, et, avec un haussement d'épaules, sortit de la chambre.

— Alexis Nilitch lui a même arraché son fouet qu'il a brisé et jeté par la fenêtre; ils ont eu une vive altercation ensemble, ajouta Lipoutine.

— À quoi bon ces bavardages, Lipoutine? C'est bête, à quoi bon? Dit Alexis Nilitch en faisant un pas en arrière.

— Pourquoi donc cacher, par modestie, les nobles mouvements de son âme, c'est-à-dire de votre âme? Je ne parle pas de la mienne.

— Comme c'est bête… et cela ne sert à rien… Lébiadkine est bête et absolument futile… inutile pour l'action et… tout à fait nuisible. Pourquoi racontez-vous toutes ces choses-là? Je m'en vais.

— Ah! Quel dommage! S'écria en souriant Lipoutine, – sans cela, Stépan Trophimovitch, je vous aurais encore amusé avec une petite anecdote. J'étais même venu dans l'intention de vous la raconter, quoique, du reste, vous la connaissiez déjà, j'en suis sûr. Allons, ce sera pour une autre fois, Alexis Nilitch est si pressé… Au revoir. Il s'agit, dans cette anecdote, de Barbara Pétrovna, elle m'a fait rire avant-hier! Elle m'a envoyé chercher exprès, c'est

à se tordre, positivement. Au revoir.

Mais Stépan Trophimovitch le saisit violemment par l'épaule, le ramena de force dans la chambre et le fit asseoir sur une chaise. Lipoutine eut même peur.

— Mais comment donc? Commença-t-il de lui-même, tandis qu'il observait avec une attention inquiète le visage de Stépan Trophimovitch, – elle me fait venir tout à coup chez elle et me demande «confidentiellement» mon opinion personnelle sur l'état mental de Nicolas Vsévolodovitch. N'est-ce pas renversant?

— Vous avez perdu l'esprit, grommela Stépan Trophimovitch, et, soudain, comme hors de lui, il ajouta:

— Lipoutine, vous le savez trop bien, vous n'êtes venu que pour me communiquer quelque vilenie de ce genre et… pire encore!

Je me rappelai immédiatement ce qu'il m'avait dit peu de jours auparavant: «Non seulement Lipoutine connaît notre position mieux que nous, mais il sait encore quelque chose que nous-mêmes ne saurons jamais.»

— Allons donc, Stépan Trophimovitch! Balbutia Lipoutine qui paraissait fort effrayé, – allons donc!…

— Trêve de dénégations! Commencez! Je vous prie instamment, monsieur Kiriloff, de rentrer aussi dans la chambre, je désire que vous soyez présent! Asseyez-vous. Et vous, Lipoutine, commencez votre récit franchement, simplement… n'essayez pas de recourir à des échappatoires!

— Si j'avais su que cela vous ferait tant d'effet, je n'aurais rien dit… Mais je pensais que Barbara Pétrovna elle-même vous avait déjà mis au courant.

— Vous ne pensiez pas cela du tout! Commencez, commencez donc, vous dit-on!

— Mais, vous aussi, asseyez-vous, je vous prie. Je ne pourrai pas parler si vous continuez à vous agiter ainsi devant moi.

Dominant son émotion, Stépan Trophimovitch s'assit avec dignité sur un fauteuil. L'ingénieur regardait le plancher d'un air sombre. Lipoutine le considéra avec une joie maligne.

— Mais je ne sais comment entrer en matière… vous m'avez tellement

troublé…

VI

— Tout à coup, avant-hier, elle m'envoie un de ses domestiques avec prière de l'aller voir le lendemain à midi. Pouvez-vous vous imaginer cela? Toute affaire cessante, hier, à midi précis, je me rends chez elle. On m'introduit immédiatement au salon, où je n'ai à attendre qu'une minute: elle entre, m'offre un siège, et s'assied en face de moi. J'osais à peine y croire; vous savez vous-même quelle a toujours été sa manière d'être à mon égard! Elle aborde la question sans préambule, selon sa coutume. «Vous vous rappelez», me dit-elle, «qu'il y a quatre ans, Nicolas Vsévolodovitch, étant malade, a commis quelques actes étranges, dont personne en ville ne savait que penser, jusqu'au moment où tout s'est éclairci. Vous avez vous-même été atteint par un de ses actes. Nicolas Vsévolodovitch, après son retour à la santé, est allé chez vous, sur le désir que je lui en ai témoigné. Je sais aussi qu'auparavant il avait déjà causé plusieurs fois avec vous. Dites-moi franchement et sans détours comment vous… (à cet endroit de son discours sa parole devint hésitante) – comment vous avez trouvé alors Nicolas Vsévolodovitch… Quel effet a-t-il produit sur vous… quelle opinion avez-vous pu vous faire de lui, et… avez-vous maintenant?…» Ici, son embarras fut tel qu'elle dut s'interrompre pendant une minute, et qu'elle rougit tout à coup. J'étais inquiet. Elle reprit d'un ton non pas ému – l'émotion ne lui va pas – mais fort imposant: «Je désire que vous me compreniez bien. Je vous ai envoyé chercher parce que je vous considère comme un homme plein de pénétration et de finesse, capable, par conséquent, de faire des observations exactes. (Comment trouvez-vous ces compliments?) Vous comprendrez aussi sans doute que c'est une mère qui vous parle… Nicolas Vsévolodovitch a éprouvé dans la vie certains malheurs, et traversé plusieurs vicissitudes. Tout cela a pu influer sur l'état de son esprit. Bien entendu, il n'est pas question ici, il ne saurait être question d'aliénation mentale! (Ces mots furent prononcés d'un ton ferme et hautain) Mais il a pu résulter de là quelque chose d'étrange, de particulier, un certain tour d'idées, une disposition à voir les choses sous un

jour spécial.» Ce sont ses expressions textuelles, et j'admirais, Stépan Trophimovitch, avec quelle précision Barbara Pétrovna savait s'expliquer. C'est une dame d'une haute intelligence! «Du moins», continua-t-elle, «j'ai moi-même remarqué chez lui une sorte d'inquiétude constante et une tendance à des inclinations particulières. Mais je suis mère, et vous, vous êtes un étranger; par suite, vous êtes en mesure, avec votre intelligence, de vous former une opinion plus indépendante. Je vous supplie enfin (c'est ainsi qu'elle s'est exprimée: je vous supplie) de me dire toute la vérité, sans aucune réticence, et si, en outre, vous me promettez de ne jamais oublier le caractère confidentiel de cet entretien, vous pouvez compter qu'à l'avenir je ne négligerai aucune occasion de vous témoigner ma reconnaissance». Eh bien, qu'est-ce que vous en dites?

— Vous… vous m'avez tellement stupéfié… bégaya Stépan Trophimovitch, – que je ne vous crois pas…

Lipoutine n'eut pas l'air de l'avoir entendu.

— Non, notez encore ceci, poursuivit-il, il fallait qu'elle fût joliment inquiète et agitée pour avoir adressé, elle si grande dame, une pareille question à un homme comme moi, et pour s'être abaissée même jusqu'à me demander le secret. Qu'est-ce qu'il y a donc? Aurait-on appris quelque nouvelle inattendue concernant Nicolas Vsévolodovitch?

— Je ne sais… aucune nouvelle… je n'ai pas vu Barbara Pétrovna depuis plusieurs jours… balbutia Stépan Trophimovitch, qui évidemment avait peine à renouer le fil des ses idées, – mais je vous ferai observer, Lipoutine… je vous ferai observer que, si l'on vous a parlé en confidence, et qu'à présent devant tout le monde vous…

— Tout à fait en confidence! Que la foudre me frappe si je mens! Voilà si je… Mais puisque c'est ici… eh bien, qu'est-ce que cela fait? Voyons, nous tous, ici présents, y compris même Alexis Nilitch, est-ce que nous sommes des étrangers?

— Je ne partage pas cette manière de voir; sans doute, nous sommes ici trois qui garderons le silence, mais pour ce qui est de vous, je ne crois pas du tout à votre discrétion.

— Que dites-vous donc? Je suis plus intéressé que personne à me taire,

puisqu'on m'a promis une reconnaissance éternelle! Et, tenez, je voulais justement, à ce propos, vous signaler un cas extrêmement étrange, plutôt psychologique, pour ainsi dire, que simplement étrange. Hier soir, encore tout remué par mon entretien avec Barbara Pétrovna (vous pouvez vous figurer vous-même quelle impression il a produite sur moi), je questionnai Alexis Nilitch: Vous avez connu, lui dis-je, Nicolas Vsévolodovitch tant à l'étranger qu'à Pétersbourg, comment le trouvez-vous sous le rapport de l'esprit et des facultés? Il me répond laconiquement, à sa manière, que c'est un homme d'un esprit fin et d'un jugement sain. Mais, reprends-je, n'avez-vous jamais remarqué chez lui une certaine déviation d'idées, un tour d'esprit particulier, comme qui dirait une sorte de folie? Bref, je répète la question que m'avait posée Barbara Pétrovna elle-même. Alors, figurez-vous, je vois Alexis Nilitch devenir tout à coup pensif et faire une mine renfrognée, tenez, tout à fait comme à présent. «Oui, dit-il, quelque chose m'a parfois paru étrange.» Or, pour qu'une chose paraisse étrange à Alexis Nilitch, il ne faut pas demander si elle doit l'être, n'est-ce pas?

— C'est vrai? Fit Stépan Trophimovitch en s'adressant à l'ingénieur.

Celui-ci releva brusquement la tête, ses yeux étincelaient.

— Je désirerais ne pas parler de cela, répondit-il, – je veux contester votre droit, Lipoutine. Vous n'avez nullement le droit d'invoquer mon témoignage. Je suis loin de vous avoir dit toute ma pensée. J'ai fait la connaissance de Nicolas Vsévolodovitch à Pétersbourg, mais il y a longtemps de cela, et, quoique je l'aie revu depuis, je le connais fort peu. Je vous prie de me laisser en dehors de vos cancans.

Lipoutine écarta les bras comme un innocent injustement accusé.

— Moi un cancanier! Pourquoi pas tout de suite un espion? Vous l'avez belle, Alexis Nilitch, à critiquer les autres quand vous vous tenez en dehors de tout. Voilà le capitaine Lébiadkine, vous ne sauriez croire, Stépan Trophimovitch, à quel point il est bête, on n'ose même pas le dire; il y a en russe une comparaison qui exprime ce degré de bêtise. Il croit, lui aussi, avoir à se plaindre de Nicolas Vsévolodovitch, dont il reconnaît cependant la supériorité intellectuelle. «Cet homme m'étonne, dit-il, c'est un très sage serpent.» Telle sont ses propres paroles. Hier, je l'interroge à son tour (j'étais

toujours sous l'influence de ma conversation avec Barbara Pétrovna, et je songeais aussi à ce que m'avait dit Alexis Nilitch). «Eh bien, capitaine, lui dis-je, qu'est-ce que vous pensez de votre très sage serpent? Est-il fou, ou non?» À ces mots, le croiriez-vous? Il sursauta comme si je lui avais soudain asséné, sans sa permission, un coup de fouet par derrière. «Oui, répondit-il, oui, seulement cela ne peut influer…» sur quoi? Il ne l'a pas dit, mais ensuite il est tombé dans une rêverie si profonde et si sombre que son ivresse s'est dissipée. Nous étions alors attablés au traktin Philipoff. Une demi-heure se passa ainsi, puis, brusquement, il déchargea un coup de poing sur la table. «Oui, dit-il, il est fou, seulement cela ne peut pas influer…» Et de nouveau il laissa sa phrase inachevée. Naturellement, je ne vous donne qu'un extrait de notre conversation, la pensée est facile à comprendre: interrogez qui vous voulez vous retrouvez chez tous la même idée, et pourtant, autrefois, cette idée-là n'était venue à l'idée de personne: «Oui dit-on, il est fou; c'est un homme fort intelligent, mais il peut être fou tout de même.»

Stépan Trophimovitch restait soucieux.

— Et comment Lébiadkine connaît-il Nicolas Vsévolodovitch?

— Vous pourriez le demander à Alexis Nilitch, qui tout à l'heure, ici, m'a traité d'espion. Moi, je suis un espion et je ne sais rien, mais Alexis Nilitch connaît le fond des choses et se tait.

— Je ne sais rien ou presque rien, répliqua avec irritation l'ingénieur, – vous payez à boire à Lébiadkine pour lui tirer les vers du nez. Vous m'avez amené ici pour me faire parler. Donc vous êtes un espion!

— Je ne lui ai pas encore payé à boire, j'estime que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle; j'ignore quelle importance ses secrets ont pour vous, mais pour moi ils n'en ont aucune. Au contraire, c'est lui qui me régale de champagne et non moi qui lui en paye. Il y a une douzaine de jours, il est venu me demander quinze kopeks, et maintenant il jette l'argent par les fenêtres. Mais vous me donnez une idée et, s'il le faut, je lui payerai à boire, précisément pour arriver à connaître tous vos petits secrets… répondit aigrement Lipoutine.

Stépan Trophimovitch considérait avec étonnement ces deux visiteurs qui le rendaient témoin de leur dispute. Je me doutais que Lipoutine nous avait

amené cet Alexis Nilitch exprès pour lui faire arracher par un tiers ce que lui-même avait envie de savoir; c'était sa manœuvre favorite.

— Alexis Nilitch connaît très bien Nicolas Vsévolodovitch, poursuivit-il avec colère, seulement il est cachottier. Quant au capitaine Lébiadkine au sujet de qui vous m'interrogiez, il l'a connu avant nous tous; leurs relations remontent à cinq ou six ans; il se sont rencontrés à Pétersbourg à l'époque où Nicolas Vsévolodovitch menait une existence peu connue et ne pensait pas encore à nous favoriser de sa visite. Il faut supposer que notre prince choisissait assez singulièrement sa société dans ce temps-là. C'est aussi alors, paraît-il, qu'il a fait la connaissance d'Alexis Nilitch.

— Prenez garde, Lipoutine, je vous avertis que Nicolas Vsévolodovitch va bientôt venir ici et qu'il ne fait pas bon se frotter à lui.

— Qu'est-ce que je dis? Je suis le premier à proclamer que c'est un homme d'un esprit très fin et très distingué; j'ai donné hier à Barbara Pétrovna les assurances les plus complètes sous ce rapport. «Par exemple, ai-je ajouté, je ne puis répondre de son caractère» Lébiadkine m'a parlé hier dans le même sens: «J'ai souffert de son caractère», m'a-t-il dit. Eh! Stépan Trophimovitch, vous avez bonne grâce à me traiter de cancanier et d'espion quand c'est vous-même, remarquez-le, qui m'avez forcé à vous raconter tout cela. Voyez-vous, hier, Barbara Pétrovna a touché le vrai point: «Vous avez été personnellement intéressé dans l'affaire, m'a-t-elle dit, voilà pourquoi je m'adresse à vous.» En effet, c'est bien le moins que je puisse m'occuper de Nicolas Vsévolodovitch après avoir dévoré une insulte personnelle qu'il m'a faite devant toute la société. Dans ces conditions, il me semble que, sans être cancanier, j'ai bien le droit de m'intéresser à ses faits et gestes. Aujourd'hui il vous serre la main, et demain, sans rime ni raison, en remerciement de votre hospitalité, il vous soufflette sur les deux joues devant toute l'honorable société, pour peu que la fantaisie lui en vienne. C'est un homme gâté par la fortune! Mais surtout c'est un enragé coureur, un Petchorine[92]! Vous qui n'êtes pas marié, Stépan Trophimovitch, vous l'avez belle à me traiter de cancanier parce que je m'exprime ainsi sur le compte de Son Excellence. Mais si jamais vous épousiez une jeune et jolie femme, – vous êtes encore assez vert pour cela, – je vous conseillerais de bien fermer votre porte à notre

prince, et de vous barricader dans votre maison. Tenez, cette demoiselle Lébiadkine à qui l'on donne le fouet, n'était qu'elle est folle et bancale, je croirais vraiment qu'elle a été aussi victime des passions de notre général, et que le capitaine fait allusion à cela quand il dit qu'il a été blessé «dans son honneur de famille.» À la vérité, cette conjecture s'accorde peu avec le goût délicat de Nicolas Vsévolodovitch, mais ce n'est pas une raison pour l'écarter a priori: quand ces gens-là ont faim, ils mangent le premier fruit que le hasard met à leur portée. Vous allez encore dire que je fais des cancans, mais est-ce que je crie cela? C'est le bruit public, je me borne à écouter ce que crie toute la ville et à dire oui: il n'est pas défendu de dire oui.

— La ville crie? À propos de quoi?

— C'est-à-dire que c'est le capitaine Lébiadkine qui va crier par toute la ville quand il est ivre, mais n'est-ce pas la même chose que si toute la place criait? En quoi suis-je coupable? Je ne m'entretiens de cela qu'avec des amis, car, ici, je crois me trouver avec des amis, ajouta Lipoutine en nous regardant d'un air innocent. – Voici le cas qui vient de se produire: Son Excellence étant en Suisse a, paraît-il, fait parvenir trois cents roubles au capitaine Lébiadkine par l'entremise d'une demoiselle très comme il faut, d'une modeste orpheline, pour ainsi dire, que j'ai l'honneur de connaître. Or, peu de temps après, Lébiadkine a appris d'un monsieur que je ne veux pas nommer, mais qui est aussi très comme il faut et partant très digne de foi, que la somme envoyée s'élevait à mille roubles et non à trois cents!… Maintenant donc Lébiadkine crie partout que cette demoiselle lui a volé sept cents roubles, et il va la traîner devant les tribunaux, du moins il menace de le faire, il clabaude dans toute la ville.

— C'est une infamie, une infamie de votre part! Vociféra l'ingénieur qui se leva brusquement.

— Mais, voyons, vous-même êtes ce monsieur très comme il faut à qui je faisais allusion. C'est vous qui avez affirmé à Lébiadkine, au nom de Nicolas Vsévolodovitch, que ce dernier lui avait expédié non pas trois cents roubles, mais mille. Le capitaine lui-même me l'a raconté étant ivre.

— C'est… c'est un déplorable malentendu. Quelqu'un s'est trompé, et il est arrivé que… Cela ne signifie rien, et vous commettez une infamie!…

— Oui, je veux croire que cela ne signifie rien; pourtant, vous aurez beau dire, le fait n'en est pas moins triste, car voilà une demoiselle très comme il faut, qui est d'une part accusée d'un vol de sept cents roubles, et d'autre part convaincue de relations intimes avec Nicolas Vsévolodovitch. Mais qu'est-ce qu'il en coûte à Son Excellence de compromettre une jeune fille ou de perdre de réputation une femme mariée, comme le cas s'est produit pour moi autrefois? On a sous la main un homme plein de magnanimité, et on lui fait couvrir de son nom honorable les péchés d'autrui. Tel est le rôle que j'ai joué; c'est de moi que je parle…

Stépan Trophimovitch pâlissant se souleva de dessus son fauteuil.

— Prenez garde, Lipoutine, fit-il.

— Ne le croyez pas, ne le croyez pas! Quelqu'un s'est trompé, et Lébiadkine est un ivrogne… s'écria l'ingénieur en proie à une agitation inexprimable, tout s'expliquera, mais je ne puis plus… et je considère comme une bassesse… assez, assez!

Il sortit précipitamment.

— Qu'est-ce qui vous prend? Je vais avec vous! Cria Lipoutine inquiet, et il s'élança hors de la chambre à la suite d'Alexis Nilitch.

VII

Stépan Trophimovitch resta indécis pendant une minute et me regarda, probablement sans me voir; puis, prenant sa canne et son chapeau, il sortit sans bruit de la chambre. Je le suivis comme tantôt. En mettant le pied dans la rue, il m'aperçut à côté de lui et me dit:

— Ah! Oui, vous pouvez être témoin… de l'accident. Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas?

— Stépan Trophimovitch, est-il possible que vous retourniez encore là? Songez-y, que peut-il résulter de cette démarche?

Il s'arrêta un instant, et, avec un sourire navré dans lequel il y avait de la honte et du désespoir, mais aussi une sorte d'exaltation étrange, il me dit à voix basse:

— Je ne puis pas épouser «les péchés d'autrui»!

C'était le mot que j'attendais. Enfin lui échappait, après toute une semaine de tergiversations et de grimaces, le secret dont il avait tant tenu à me dérober à la connaissance. Je ne pus me contenir.

— Et une pensée si honteuse, si… basse, a pu trouver accès chez vous, Stépan Trophimovitch, dans votre esprit éclairé dans votre brave cœur, et cela… avant même la visite de Lipoutine?

Il me regarda sans répondre et poursuivit son chemin. Je ne voulais pas en rester là. Je voulais porter témoignage contre lui devant Barbara Pétrovna.

Qu'avec sa facilité à croire le mal il eût simplement ajouté foi aux propos d'une mauvaise langue, je le lui aurais encore pardonné, mais non, il était clair maintenant que lui-même avait eu cette idée longtemps avant l'arrivée de Lipoutine: ce dernier n'avait fait que confirmer des soupçons antérieurs et verser de l'huile sur le feu. Dès le premier jour, sans motif aucun, avant même les prétendues raisons fournies par Lipoutine, Stépan Trophimovitch n'avait pas hésité à incriminer in petto la conduite de Dacha. Il ne s'expliquait les agissements despotiques de Barbara Pétrovna que par son désir ardent d'effacer au plus tôt les peccadilles aristocratiques de son inappréciable Nicolas en mariant la jeune fille à un homme respectable! Je voulais absolument qu'il fût puni d'une telle supposition.

— Ô Dieu qui est si grand et si bon! Oh! Qui me rendra la tranquillité? Soupira-t-il en s'arrêtant tout à coup après avoir fait une centaine de pas.

— Rentrez immédiatement chez vous, et je vous expliquerai tout! Criai-je en lui faisant faire demi-tour dans la direction de sa demeure.

— C'est lui! Stépan Trophimovitch, c'est vous? Vous?

Fraîche, vibrante, juvénile, la voix qui prononçait ces mots résonnait à nos oreilles comme une musique.

Nous ne voyions rien, mais soudain apparut à côté de nous une amazone, c'était Élisabeth Nikolaïevna accompagnée de son cavalier habituel. Elle arrêta sa monture.

— Venez, venez vite! Cria-t-elle gaiement, – je ne l'avais pas vu depuis douze ans et je l'ai reconnu, tandis que lui… Est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas?

Stépan Trophimovitch prit la main qu'elle lui tendait et la baisa

pieusement. Il regarda la jeune fille avec une expression extatique, sans pouvoir proférer un mot.

— Il m'a reconnu et il est content! Maurice Nikolaïévitch, il est enchanté de me voir! Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu durant ces quinze jours? Tante assurait que vous étiez malade et qu'on ne pouvait pas aller vous déranger; mais je savais bien que ce n'était pas vrai. Je frappais du pied, je vous donnais tous les noms possibles, mais je voulais absolument que vous vinssiez vous-même le premier, c'est pourquoi je n'ai pas même envoyé chez vous. Mon Dieu, mais il n'est pas du tout changé! Ajouta-t-elle en se penchant sur sa selle pour examiner Stépan Trophimovitch, c'est ridicule à quel point il est peu changé! Ah! Si fait pourtant, il y a de petites rides, beaucoup de petites rides autour des yeux et sur les tempes; il y a aussi des cheveux blancs, mais les yeux sont restés les mêmes! Et moi, suis-je changée? Suis-je changée? Pourquoi donc vous taisez-vous toujours?

Je me rappelai en ce moment qu'il m'avait raconté comme quoi elle avait pensé être malade quand, à l'âge de onze ans, on l'avait emmenée à Pétersbourg: elle pleurait et demandait sans cesse Stépan Trophimovitch.

— Vous… je… bégaya-t-il dans l'excès de sa joie, – je venais de m'écrier: «Qui me rendra la tranquillité?» lorsque j'ai entendu votre voix… Je considère cela comme un miracle et je commence à croire.

— En Dieu? En Dieu qui est là-haut et qui est si grand et si bon? Voyez-vous, j'ai retenu par cœur toutes vos leçons. Maurice Nikolaïévitch, quelle foi il me prêchait alors en Dieu, qui est si grand et si bon! Et vous rappelez-vous quand vous me parliez de la découverte de l'Amérique, des matelots de Colomb qui criaient: Terre! Terre! Mon ancienne bonne Aléna Frolovna dit que la nuit suivante j'ai rêvé et qu'en dormant je criais: Terre! Terre! Vous rappelez-vous que vous m'avez raconté l'histoire du prince Hamlet? Et comme vous me décriviez le voyage des pauvres émigrants européens qui vont en Amérique! Vous en souvenez-vous? Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela, j'ai pu m'en assurer plus tard, mais si vous saviez, Maurice Nikolaïévitch, quelles belles choses il inventait! C'était presque mieux que la vérité! Pourquoi regardez-vous ainsi Maurice Nikolaïévitch? C'est l'homme le meilleur et le plus sûr qu'il y ait sur le globe terrestre, et il faut absolument

que vous l'aimiez comme vous m'aimez! Il fait tout ce que je veux. Mais, cher Stépan Trophimovitch, vous êtes donc encore malheureux pour crier au milieu de la rue: «Qui me rendra la tranquillité?» Vous êtes malheureux, n'est-ce pas? Oui?

— À présent je suis heureux…

— Tante vous fait des misères? – continua-t-elle sans l'écouter, – elle est toujours aussi méchante et aussi injuste, cette inappréciable tante! Vous rappelez-vous le jour où vous vous êtes jeté dans mes bras au jardin et où je vous ai consolé en pleurant?… Mais n'ayez donc pas peur de Maurice Nikolaïévitch, il sait depuis longtemps tout ce qui vous concerne, tout; vous pourrez pleurer tant que vous voudrez sur son épaule, il vous la prêtera fort complaisamment!… Ôtez votre chapeau pour une minute, levez la tête, dressez-vous sur la pointe des pieds, je veux vous embrasser sur le front, comme je vous ai embrassé pour la dernière fois, quand nous nous sommes dit adieu. Voyez, cette demoiselle nous regarde par la fenêtre… Allons, plus haut, plus haut; mon Dieu, comme il a blanchi!

Et, se courbant sur sa selle, elle le baisa au front.

— Allons, maintenant retournez chez vous! Je sais où vous demeurez. J'irai vous voir d'ici à une minute. C'est moi qui vous ferai visite la première, entêté que vous êtes! Mais ensuite je veux vous avoir chez moi pour toute une journée. Allez donc vous préparer à me recevoir.

Sur ce, elle piqua des deux, suivie de son cavalier. Nous rebroussâmes chemin. De retour chez lui, Stépan Trophimovitch s'assit sur un divan et fondit en larmes.

— Dieu! Dieu! S'écria-t-il, enfin une minute de bonheur!

Moins d'un quart d'heure après, Élisabeth Nikolaïevna arriva selon sa promesse, escortée de son Maurice Nikolaïévitch.

— Vous et le bonheur, vous arrivez en même temps! Dit Stépan Trophimovitch en se levant pour aller au-devant de la visiteuse.

— Voici un bouquet pour vous, je viens de chez madame Chevalier, elle aura des fleurs tout l'hiver. Voici également Maurice Nikolaïévitch, je vous prie de faire connaissance avec lui. J'aurais voulu vous apporter un pâté plutôt qu'un bouquet, mais Maurice Nikolaïévitch prétend que c'est contraire

à l'usage russe.

Le capitaine d'artillerie qu'elle appelait Maurice Nikolaïévitch était un grand et bel homme de trente-cinq ans; il avait un extérieur très comme il faut, et sa physionomie imposante paraissait même sévère à première vue. Cependant on ne pouvait l'approcher sans deviner presque aussitôt en lui une bonté étonnante et des plus délicates. Fort taciturne, il semblait très flegmatique et d'un caractère peu liant. Chez nous, dans la suite, on parla de lui comme d'un esprit borné, ce qui n'était pas tout à fait juste.

Je ne décrirai pas la beauté d'Élisabeth Nikolaïevna. Déjà elle avait arraché un cri d'admiration à toute la ville, quoique certaines de nos dames et de nos demoiselles protestassent avec indignation contre un pareil enthousiasme. Plusieurs parmi elles avaient déjà pris en grippe Élisabeth Nikolaïevna, surtout à cause de sa fierté. Les dames Drozdoff n'avaient encore fait, pour ainsi dire, aucune visite, et, quoique ce retard fût dû en réalité à l'état maladif de Prascovie Ivanovna, on ne laissait pas d'en être mécontent. Un autre grief qu'on avait contre la jeune fille, c'était sa parenté avec la gouvernante; enfin on lui reprochait de monter à cheval tous les jours. On n'avait pas encore vu d'amazones dans notre ville; la société devait naturellement trouver mauvais qu'Élisabeth Nikolaïevna se promenât à cheval avant même d'avoir fait les visites exigées par l'étiquette provinciale. Tout le monde savait, d'ailleurs, que ces promenades lui avaient été ordonnées par les médecins, et, à ce propos, on parlait malignement de son défaut de santé. Elle ne se portait pas bien en effet. Ce qui se remarquait en elle à première vue, c'était une inquiétude maladive et nerveuse, une incessante fébrilité. Hélas! L'infortunée souffrait beaucoup, et tout s'expliqua plus tard. En évoquant aujourd'hui mes souvenirs, je ne dis plus qu'elle était une beauté, bien qu'elle me parût telle alors. Peut-être son physique laissait-il à désirer sur plus d'un point. Grande, mince, mais souple et forte, elle frappait par l'irrégularité de ses traits. Ses yeux étaient disposés un peu obliquement, à la kalmouke; les pommettes de ses joues s'accusaient avec un relief particulier sur son visage maigre et pâle, de la pâleur propre aux brunes; mais il y avait dans ce visage un charme dominateur et attirant. Une sorte de puissance se révélait dans le regard brûlant de ces yeux sombres! Élisabeth

Nikolaïevna apparaissait «comme une victorieuse et pour vaincre». Elle semblait fière, parfois même insolente. J'ignore si la bonté était dans sa nature, je sais seulement qu'elle faisait sur elle-même les plus grands efforts pour être bonne. Sans doute il y avait en elle beaucoup de tendances nobles et d'aspirations élevées, mais l'équilibre manquait à son tempérament moral, et les divers éléments qui le composaient, faute de pouvoir trouver leur assiette, formaient un véritable chaos toujours en ébullition.

Elle s'assit sur un divan et promena ses yeux autour de la chambre.

— D'où vient que, dans de pareils moments, je suis toujours triste? Expliquez-moi cela, savant homme! Dieu sait combien je m'attendais à être heureuse lorsqu'il me serait donné de vous revoir, et voilà qu'à présent je n'éprouve guère de joie malgré toute mon affection pour vous… Ah! Dieu, il a mon portrait! Donnez-le-moi, que je voie comment j'étais dans ce temps-là!

Neuf ans auparavant, les Drozdoff avaient envoyé de Pétersbourg à l'ancien précepteur de leur fille une ravissante petite aquarelle représentant Lisa à l'âge de douze ans. Depuis lors ce portrait était toujours resté accroché à un mur chez Stépan Trophimovitch.

— Est-ce que vraiment j'étais si jolie que cela, étant enfant? Est-ce là mon visage?

Elle se leva, et, tenant le portrait à la main, alla se regarder dans une glace.

— Vite, reprenez-le! S'écria-t-elle en rendant l'aquarelle, – ne le remettez pas à sa place maintenant, vous le rependrez plus tard, je ne veux plus l'avoir sous les yeux. – Elle se rassit sur le divan. – Une vie a fini, une autre lui a succédé qui à son tour s'est écoulée comme la première, pour être remplacée par une troisième, et toujours ainsi, et chaque fin est une amputation. Voyez quelles banalités je débite, mais pourtant que cela est vrai!

Elle me regarda en souriant; plusieurs fois déjà elle avait jeté les yeux sur moi, mais Stépan Trophimovitch, dans son agitation, avait oublié sa promesse de me présenter.

— Pourquoi donc mon portrait est-il pendu chez vous sous des poignards? Et pourquoi avez-vous tant d'armes blanches?

Le fait est que Stépan Trophimovitch avait, je ne sais pourquoi, orné son

mur d'une petite panoplie consistant en deux poignards croisés l'un contre l'autre au-dessous d'un sabre tcherkesse. Tandis qu'Élisabeth Nikolaïevna posait cette question, son regard était si franchement dirigé sur moi que je faillis répondre; néanmoins, je gardai le silence. À la fin, Stépan Trophimovitch comprit mon embarras et me présenta à la jeune fille.

— Je sais, je sais, dit-elle, – je suis enchantée. Maman a aussi beaucoup entendu parler de vous. Je vous prierai également de faire connaissance avec Maurice Nikolaïévitch, c'est un excellent homme. Je m'étais déjà fait de vous une idée ridicule: vous êtes le confident de Stépan Trophimovitch, n'est-ce pas?

Je rougis.

— Ah! Pardonnez-moi, je vous prie, je ne voulais pas dire cela, j'ai pris un mot pour un autre; ce n'est pas ridicule du tout, mais… (elle rougit et se troubla). – Du reste, pourquoi donc rougiriez-vous d'être un brave homme? Allons, il est temps de partir, Maurice Nikolaïévitch! Stépan Trophimovitch, il faut que vous soyez chez vous dans une demi-heure! Mon Dieu, que de choses nous nous dirons! Dès maintenant, je suis votre confidente, et vous me raconterez tout, vous entendez?

À ces mots, l'inquiétude se manifesta sur le visage de Stépan Trophimovitch.

— Oh! Maurice Nikolaïévitch sait tout, sa présence ne doit pas vous gêner.

— Que sait-il donc?

— Mais qu'est-ce que vous avez? Fit avec étonnement Élisabeth Nikolaïevna. – Bah! C'est donc vrai qu'on le cache? Je ne voulais pas le croire. On cache aussi Dacha. Tante m'a empêchée d'aller voir Dacha, sous prétexte qu'elle avait mal à la tête.

— Mais… mais comment avez-vous appris…?

— Ah! Mon Dieu, comme tout le monde. Cela n'était pas bien malin!

— Mais est-ce que tout le monde…?

— Eh! Comment donc? Maman, à la vérité, a d'abord su la chose par Aléna Frolovna, ma bonne, à qui votre Nastasia avait couru tout raconter. Vous en avez parlé à Nastasia? Elle dit tenir tout cela de vous-même.

— Je… je lui en ai parlé une fois… balbutia Stépan Trophimovitch devenu tout rouge, – mais… je me suis exprimé en termes vagues… j'étais si nerveux, si malade, et puis…

Elle se mit à rire.

— Et puis, vous n'aviez pas de confident sous la main, et Nastasia s'est trouvée là pour en tenir lieu, – allons, cela se comprend! Mais Nastasia est en rapport avec tout un monde de commères! Eh bien, après tout, quel mal y a-t-il à ce qu'on sache cela? C'est même préférable. Ne tardez pas à arriver, nous dînons de bonne heure… Ah! J'oubliais… ajouta-t-elle en se rasseyant, dites-moi, qu'est-ce que c'est que Chatoff?

— Chatoff? C'est le frère de Daria Pavlovna…

— Cela, je le sais bien; que vous êtes drôle, vraiment! Interrompit-elle avec impatience. Je vous demande quelle espèce d'homme c'est.

— C'est un songe-creux d'ici. C'est le meilleur et le plus irascible des hommes.

— J'ai moi-même entendu parler de lui comme d'un type un peu étrange. Du reste, il ne s'agit pas de cela. Il sait, m'a-t-on dit, trois langues, notamment l'anglais, et il peut s'occuper d'un travail littéraire. En ce cas, j'aurai beaucoup de besogne pour lui; il me faut un collaborateur, et plus tôt je l'aurai, mieux cela vaudra. Acceptera-t-il ce travail? On me l'a recommandé…

— Oh! Certainement, et vous ferez une bonne action…

— Ce n'est nullement pour faire une bonne action, c'est parce que j'ai besoin de quelqu'un.

— Je connais assez bien Chatoff, et, si vous avez quelque chose à lui faire dire, je vais me rendre chez lui à l'instant même, proposai-je.

— Dites-lui de venir chez nous demain à midi. Voilà qui est parfait! Je vous remercie. Maurice Nikolaïévitch, vous êtes prêt?

Ils sortirent. Naturellement, je n'eus rien de plus pressé que de courir chez Chatoff. Stépan Trophimovitch s'élança à ma suite et me rejoignit sur le perron.

— Mon ami, me dit-il, – ne manquez pas de passer chez moi à dix heures ou à onze, quand je serai rentré. Oh! J'ai trop de torts envers vous et… envers

tous, envers tous.

VIII

Je ne trouvai pas Chatoff chez lui; je revins deux heures après et ne fus pas plus heureux. Enfin, vers huit heures, je fis une dernière tentative, décidé, si je ne le rencontrais pas, à lui laisser un mot; cette fois encore, il était absent. Sa porte était fermée, et il vivait seul, sans domestique. Je pensai à frapper en bas et à m'informer de Chatoff chez le capitaine Lébiadkine; mais le logement de ce dernier était fermé aussi, et paraissait vide: on n'y apercevait aucune lumière, on n'y entendait aucun bruit. En passant devant la porte du capitaine, j'éprouvai une certaine curiosité, car les récits de Lipoutine me revinrent alors à l'esprit. Je résolus de repasser le lendemain de grand matin. Connaissant l'entêtement et la timidité de Chatoff, je ne comptais pas trop, à vrai dire, sur l'effet de mon billet. Au moment où, maudissant ma malchance, je sortais de la maison, je rencontrai tout à coup M.Kiriloff qui y entrait. Il me reconnut le premier. En réponse à ses questions, je lui appris sommairement le motif qui m'avait amené, et lui parlai de ma lettre.

— Venez avec moi, dit-il, – je ferai tout.

Je me rappelai ce qu'avait raconté Lipoutine: en effet, l'ingénieur avait loué depuis le matin un pavillon en bois dans la cour. Ce logement, trop vaste pour un homme seul, il le partageait avec une vieille femme sourde qui faisait son ménage. Le propriétaire de l'immeuble possédait dans une autre rue une maison neuve dont il avait fait un traktir, et il avait laissé cette vieille, – sans doute une de ses parentes, – pour le remplacer dans sa maison de la rue de l'Épiphanie. Les chambres du pavillon étaient assez propres, mais la tapisserie était sale. La pièce où nous entrâmes ne contenait que des meubles de rebut achetés d'occasion: deux tables de jeu, une commode en bois d'aune, une grande table en bois blanc, provenant sans doute d'une izba ou d'une cuisine quelconque, des chaises et un divan avec des dossiers à claire-voie, et de durs coussins de cuir. Dans un coin se trouvait un icône devant lequel la femme, avant notre arrivée, avait allumé une lampe. Aux murs étaient pendus deux grands portraits à l'huile; ces toiles enfumées

représentaient, l'une l'empereur Nicolas Pavlovitch, l'autre je ne sais quel évêque.

En entrant, M.Kiriloff alluma une bougie; sa malle, qu'il n'avait pas encore défaite, était dans un coin; il y alla prendre un bâton de cire à cacheter, une enveloppe et un cachet en cristal.

— Cachetez votre lettre et mettez l'adresse.

Je répliquai que ce n'était pas nécessaire, mais il insista. Après avoir écrit l'adresse sur l'enveloppe, je pris ma casquette.

— Mais je pensais que vous prendriez du thé, dit-il, – j'ai acheté du thé, en voulez-vous?

Je ne refusai pas. La femme ne tarda point à arriver, apportant une énorme théière pleine d'eau chaude, une petite pleine de thé, deux grandes tasses de grès grossièrement peinturlurées, du pain blanc et une assiette couverte de morceaux de sucre.

— J'aime le thé, dit M.Kiriloff, – j'en bois la nuit en me promenant jusqu'à l'aurore. À l'étranger, il n'est pas facile d'avoir du thé la nuit.

— Vous vous couchez à l'aurore?

— Toujours, depuis longtemps. Je mange peu, c'est toujours du thé que je prends. Lipoutine est rusé, mais impatient.

Je remarquai avec surprise qu'il avait envie de causer; je résolus de profiter de l'occasion.

— Il s'est produit tantôt de fâcheux malentendus, observai-je.

Son visage se renfrogna.

— C'est une bêtise, ce sont de purs riens. Tout cela n'a aucune importance, attendu que Lébiadkine est un ivrogne. Je n'ai pas parlé à Lipoutine, je ne lui ai dit que des choses insignifiantes; c'est là-dessus qu'il a brodé toute une histoire. Lipoutine a beaucoup d'imagination: avec des riens il a fait des montagnes. Hier, je croyais à Lipoutine.

— Et aujourd'hui, à moi? Fis-je en riant.

— Mais vous savez tout depuis tantôt. Lipoutine est ou faible, ou impatient, ou nuisible, ou… envieux.

Ce dernier mot me frappa.

— Du reste, vous établissez tant de catégories qu'il doit probablement

rentrer dans l'une d'elles.

— Ou dans toutes à la fois.

— C'est encore possible. Lipoutine est un chaos. C'est vrai qu'il a blagué, tantôt, quand il a parlé d'un ouvrage que vous seriez en train d'écrire?

L'ingénieur fronça de nouveau les sourcils et se mit à considérer le parquet.

— Pourquoi donc a-t-il blagué?

Je m'excusai et me défendis de toute curiosité indiscrète. M.Kiriloff rougit.

— Il a dit la vérité; j'écris. Mais tout cela est indifférent.

Nous nous tûmes pendant une minute. Tout à coup je vis reparaître sur son visage le sourire enfantin que j'avais déjà observé chez lui.

— Il a mal compris. Je cherche seulement les causes pour lesquelles les hommes n'osent pas se tuer; voilà tout. Du reste, cela aussi est indifférent.

— Comment, ils n'osent pas se tuer? Vous trouvez qu'il y a peu de suicides?

— Fort peu.

— Vraiment, c'est votre avis?

Sans répondre, il se leva et, rêveur, commença à se promener de long en large dans la chambre.

— Qu'est-ce donc qui, selon vous, empêche les gens de se suicider? Demandai-je.

Il me regarda d'un air distrait comme s'il cherchait à se rappeler de quoi nous parlions.

— Je… je ne le sais pas encore bien… deux préjugés les arrêtent, deux choses; il n'y en a que deux, l'une est fort insignifiante, l'autre très sérieuse. Mais la première ne laisse pas elle-même d'avoir beaucoup d'importance.

— Quelle est-elle?

— La souffrance.

— La souffrance? Est-il possible qu'elle joue un si grand rôle… dans ce cas?

— Le plus grand. Il faut distinguer: il y a des gens qui se tuent sous l'influence d'un grand chagrin, ou par colère ou parce qu'ils sont fous, ou

parce que tout leur est égal. Ceux-là se donnent la mort brusquement et ne pensent guère à la souffrance. Mais ceux qui se suicident par raison y pensent beaucoup.

— Est-ce qu'il y a des gens qui se suicident par raison?

— En très grand nombre. N'étaient les préjugés, il y en aurait encore plus: ce serait la majorité, ce serait tout le monde.

— Allons donc, tout le monde?

L'ingénieur ne releva pas cette observation.

— Mais n'y a-t-il pas des moyens de se donner la mort sans souffrir?

— Représentez-vous, dit-il en s'arrêtant devant moi, une pierre de la grosseur d'une maison de six étages, supposez-la suspendue au-dessus de vous: si elle vous tombe sur la tête, aurez-vous mal?

— Une pierre grosse comme une maison? Sans doute c'est effrayant.

— Je ne parle pas de frayeur; aurez-vous mal?

— Une pierre de la grosseur d'une montagne? Une pierre d'un million de pouds[93]? Naturellement je ne souffrirai pas.

— Mais tant qu'elle restera suspendue au-dessus de vous vous aurez grand'peur qu'elle ne vous fasse mal. Personne pas même l'homme le plus savant ne pourra se défendre de cette impression. Chacun saura que la chute de la pierre n'est pas douloureuse, et chacun la craindra comme une souffrance extrême.

— Eh bien, et la seconde cause, celle que vous avez déclarée sérieuse?

— C'est l'autre monde.

— C'est-à-dire la punition?

— Cela, ce n'est rien. L'autre monde tout simplement.

— Est-ce qu'il n'y a pas des athées qui ne croient pas du tout à l'autre monde?

M.Kiriloff ne répondit pas.

— Vous jugez peut-être d'après vous?

— On ne peut jamais juger que d'après soi, dit-il en rougissant. – La liberté complète existera quand il sera indifférent de vivre ou de ne pas vivre. Voilà le but de tout.

— Le but? Mais alors personne ne pourra et ne voudra vivre?

— Personne, reconnut-il sans hésitation.

— L'homme a peur de la mort parce qu'il aime la vie, voilà comme je comprends la chose, observai-je, et la nature l'a voulu ainsi.

— C'est une lâcheté greffée sur une imposture! Répliqua-t-il avec un regard flamboyant. – La vie est une souffrance, la vie est une crainte, et l'homme est un malheureux. Maintenant il n'y a que souffrance et crainte. Maintenant l'homme aime la vie parce qu'il aime la souffrance et la crainte. C'est ainsi qu'on l'a fait. On donne maintenant la vie pour une souffrance et une crainte, ce qui est un mensonge. L'homme d'à présent n'est pas encore ce qu'il doit être. Il viendra un homme nouveau, heureux et fier. Celui à qui il sera égal de vivre ou ne pas vivre, celui-là sera l'homme nouveau. Celui qui vaincra la souffrance et la crainte, celui-là sera dieu. Et l'autre Dieu n'existera plus.

— Alors, vous croyez à son existence?

— Il existe sans exister. Dans la pierre il n'y a pas de souffrance, mais il y en a une dans la crainte de la pierre. Dieu est la souffrance que cause la crainte de la mort. Qui triomphera de la souffrance et de la crainte deviendra lui-même dieu. Alors commencera une nouvelle vie, un nouvel homme, une rénovation universelle…Alors on partagera l'histoire en deux périodes: depuis le gorille jusqu'à l'anéantissement de Dieu, et depuis l'anéantissement de Dieu jusqu'au…

— Jusqu'au gorille?

— Jusqu'au changement physique de l'homme et de la terre. L'homme sera dieu et changera physiquement. Une transformation s'opèrera dans le monde, dans les pensées, les sentiments, les actions. Croyez-vous qu'alors l'homme ne subira pas un changement physique?

— S'il devient indifférent de vivre ou de ne pas vivre, tout le monde se tuera, et voilà peut-être en quoi consistera le changement.

— Cela ne fait rien. On tuera le mensonge. Quiconque aspire à la principale liberté ne doit pas craindre de se tuer. Qui ose se tuer a découvert où gît l'erreur. Il n'y a pas de liberté qui dépasse cela; tout est là, et au-delà il n'y a rien. Qui ose se tuer est dieu. À présent chacun peut faire qu'il n'y ait plus ni Dieu, ni rien. Mais personne ne l'a encore fait.

— Il y a eu des millions de suicidés.

— Mais jamais ils ne se sont inspirés de ce motif; toujours ils se sont donné la mort avec crainte et non pour tuer la crainte. Celui qui se tuera pour tuer la crainte, celui-là deviendra dieu aussitôt.

— Il n'en aura peut-être pas le temps, remarquai-je.

— Cela ne fait rien, répondit M.Kiriloff avec une fierté tranquille et presque dédaigneuse. – Je regrette que vous ayez l'air de rire, ajouta-t-il une demi-minute après.

— Et moi, je m'étonne que vous, si irascible tantôt, vous soyez maintenant si calme, nonobstant la chaleur avec laquelle vous parlez.

— Tantôt? Tantôt c'était ridicule, reprit-il avec un sourire; – je n'aime pas à quereller et je ne me le permets jamais, ajouta-t-il d'un ton chagrin.

— Elles ne sont pas gaies, les nuits que vous passez à boire du thé.

Ce disant, je me levai et pris ma casquette.

— Vous croyez? Fit l'ingénieur en souriant d'un air un peu étonné, pourquoi donc? Non, je… je ne sais comment font les autres, mais je sens que je ne puis leur ressembler. Chacun pense successivement à diverses choses; moi, j'ai toujours la même idée dans l'esprit, et il m'est impossible de penser à une autre. Dieu m'a tourmenté toute ma vie, acheva-t-il avec une subite et singulière expansion.

— Permettez-moi de vous demander pourquoi vous parlez si mal le russe. Se peut-il qu'un séjour de cinq ans à l'étranger vous ai fait oublier à ce point votre langue maternelle?

— Est-ce que je parle mal? Je n'en sais rien. Non, ce n'est pas parce que j'ai vécu à l'étranger. J'ai parlé ainsi toute ma vie… Cela m'est égal.

— Encore une question, celle-ci est plus délicate: je suis persuadé que vous disiez vrai quand vous déclariez avoir peu de goût pour la conversation. Dès lors, pourquoi vous êtes-vous mis à causer avec moi?

— Avec vous? Vous avez eu tantôt une attitude fort convenable, et vous… du reste, tout cela est indifférent… vous ressemblez beaucoup à mon frère, la ressemblance est frappante, dit-il en rougissant; il est mort il y a sept ans, il était beaucoup plus âgé que moi.

— Il a dû avoir une grande influence sur la tournure de vos idées.

— N-non, il parlait peu; il ne disait rien. Je remettrai votre lettre.

Il m'accompagna avec une lanterne jusqu'à la porte de la maison pour la fermer quand je serais parti. «Assurément il est fou», décidai-je à part moi. Au moment de sortir, je fis une nouvelle rencontre.

IX

Comme j'allais franchir le seuil, je me sentis empoigné tout à coup en pleine poitrine par une main vigoureuse; en même temps quelqu'un criait:

— Qui es-tu? Ami ou ennemi? Réponds!

— C'est un des nôtres, un des nôtres! Fit la voix glapissante de Lipoutine, – c'est M.G…ff, un jeune homme qui a fait des études classiques et qui est en relation avec la plus haute société.

— J'aime qu'on soit en relation avec la société… classique… par conséquent très instruit… le capitaine en retraite Ignace Lébiadkine, à la disposition du monde et des amis… s'ils sont vrais, les coquins!

Le capitaine Lébiadkine, dont la taille mesurait deux archines dix verchoks[94], était un gros homme à la tête crépue et au visage rouge; en ce moment, il était tellement ivre qu'il avait peine à se tenir sur ses jambes et parlait avec beaucoup de difficulté. Du reste, j'avais déjà eu auparavant l'occasion de l'apercevoir de loin.

— Ah! Encore celui-ci! Vociféra-t-il de nouveau à la vue de Kiriloff qui était encore là avec sa lanterne; il leva le poing, mais s'en tint à ce geste.

— Je pardonne en considération du savoir! Ignace Lébiadkine est un homme cultivé…

L'obus d'un amour aussi brûlant que fol
Avait éclaté dans le cœur d'Ignace,
Et tristement séchait sur place
Le manchot de Sébastopol.

— À la vérité, je n'ai pas été à Sébastopol et je ne suis même pas manchot, mais quels vers! Dit-il en avançant vers moi sa trogne enluminée.

— Il n'a pas le temps, il est pressé, il faut qu'il rentre chez lui, fit observer Lipoutine au capitaine, – demain il dira cela à Élisabeth

Nikolaïevna.

— À Élisabeth!… reprit Lébiadkine, – attends, ne t'en va pas! Variante:

Passe au trot d'un cheval fringant
Une étoile que l'on admire;
Elle m'adresse un doux sourire,
L'a-ris-to-cra-tique enfant.

«À une étoile-amazone.»

— Mais, voyons, c'est un hymne! C'est un hymne, si tu n'es pas un âne! Ils ne comprennent rien! Attends! Fit-il en se cramponnant à mon paletot malgré mes efforts pour me dégager, – dis-lui que je suis un chevalier d'honneur, mais que Dachka… Dachka, avec mes deux doigts je la… c'est une serve, et elle n'osera pas…

Grâce à une violente secousse qui le jeta par terre, je réussis à m'arracher de ses mains et je m'élançai dans la rue. Lipoutine s'accrocha à moi.

— Alexis Nilitch le relèvera. Savez-vous ce que le capitaine Lébiadkine vient de m'apprendre? Me dit-il précipitamment, – vous avez entendu ses vers? Eh bien, cette même poésie dédiée à une «étoile-amazone», il l'a signée, mise sous enveloppe, et demain il l'enverra à Élisabeth Nikolaïevna. Quel homme!

— Je parierais qu'il a fait cela à votre instigation.

— Vous perdriez! Répondit en riant Lipoutine, – il est amoureux comme un matou. Et figurez-vous que cette passion a commencé par la haine. D'abord il détestait Élisabeth Nikolaïevna parce qu'elle s'adonne à l'équitation; il la haïssait au point de l'invectiver à haute voix dans la rue; avant-hier encore, au moment où elle passait à cheval, il lui a lancé une bordée d'injures; – par bonheur, elle ne les a pas entendues, et tout à coup aujourd'hui des vers! Savez-vous qu'il veut risquer une demande en mariage? Sérieusement, sérieusement!

— Je vous admire, Lipoutine: partout où se manigance quelque vilenie de ce genre, on est sûr de retrouver votre main! Dis-je avec colère.

— Vous allez un peu loin, monsieur G…ff; n'est-ce pas la peur d'un rival qui agite votre petit cœur?

— Quoi? Criai-je en m'arrêtant.

— Pour vous punir, je ne dirai rien de plus! Vous voudriez bien en apprendre davantage, n'est-ce pas? Allons, sachez encore une chose: cet imbécile n'est plus maintenant un simple capitaine, mais un propriétaire de notre province, et même un propriétaire assez important, attendu que dernièrement, Nicolas Vsévolodovitch lui a vendu tout son bien évalué, suivant l'ancienne estimation, à deux cents âmes. Dieu est témoin que je ne vous mens pas! J'ai eu tout à l'heure seulement connaissance du fait, mais je le tiens de très bonne source. Maintenant à vous de découvrir le reste, je n'ajoute plus un mot; au revoir!

X

Stépan Trophimovitch m'attendait avec une impatience extraordinaire. Il était de retour depuis une heure. Je le trouvai comme en état d'ivresse; du moins pendant les cinq premières minutes je le crus ivre. Hélas! Sa visite aux dames Drozdoff l'avait mis sens dessus dessous.

— Mon ami, j'ai complètement perdu le fil… J'aime Lisa et je continue à vénérer cet ange comme autrefois; mais il me semble qu'elle et sa mère désiraient me voir uniquement pour me faire parler, c'est-à-dire pour m'extirper des renseignements; je pense qu'elles n'avaient pas d'autre but en m'invitant à aller chez elles… C'est ainsi.

— Comment n'êtes-vous pas honteux de dire cela? Répliquai-je violemment.

— Mon ami, je suis maintenant tout seul. Enfin, c'est ridicule. Figurez-vous qu'il y a là tout un monde de mystères. Ce qu'elles m'ont questionné à propos de ces nez, de ces oreilles et de divers incidents obscurs survenus à Pétersbourg! Elles n'ont appris que depuis leur arrivée dans notre ville les farces que Nicolas a faites chez nous il y a quatre ans: «Vous étiez ici, vous l'avez vu, est-il vrai qu'il soit fou?» Je ne comprends pas d'où cette idée leur est venue. Pourquoi Prascovie Ivanovna veut-elle absolument que Nicolas soit fou? C'est qu'elle y tient, cette femme, elle y tient! Ce Maurice Nikolaïévitch est un brave homme tout de même, mais est-ce qu'elle travaillerait pour lui, après qu'elle-même a écrit la première de Paris à cette

pauvre amie?… Enfin cette Prascovie est un type, elle me rappelle Korobotchka, l'inoubliable création de Gogol; seulement c'est une Korobotchka en grand, en beaucoup plus grand…

— Allons donc, est-ce possible?

— Si vous voulez, je dirai: en plus petit, cela m'est égal, mais ne m'interrompez pas, vous achèveriez de me dérouter. Elles sont maintenant à couteaux tirés; je ne parle pas de Lise qui est toujours fort bien avec «tante», comme elle dit. Lise est une rusée, et il y a encore quelque chose là. Des secrets. Mais avec la vieille la rupture est complète. Cette pauvre «tante», il est vrai, tyrannise tout le monde… et puis la gouvernante, l'irrévérence de la société, l'«irrévérence» de Karmazinoff, l'idée que son fils est peut-être fou, ce Lipoutine, ce que je ne comprends pas, – bref, elle a dû, dit-on, s'appliquer sur la tête une compresse imbibée de vinaigre. Et c'est alors que nous venons l'assassiner de nos plaintes et de nos lettres… Oh! Combien je l'ai fait souffrir, et dans quel moment! Je suis un ingrat! Imaginez-vous qu'en rentrant j'ai trouvé une lettre d'elle, lisez, lisez! Oh! Quelle a été mon ingratitude!

Il me tendit la lettre qu'il venait de recevoir de Barbara Pétrovna. La générale, regrettant sans doute son: «Restez chez vous» du matin, avait cette fois écrit un billet poli, mais néanmoins ferme et laconique. Elle priait Stépan Trophimovitch de venir chez elle après-demain dimanche à midi précis, et lui conseillait d'amener avec lui quelqu'un de ses amis (mon nom était mis entre parenthèses). De son côté elle promettait d'inviter Chatoff, comme frère de Daria Pavlovna. «Vous pourrez recevoir d'elle une réponse définitive: cela vous suffira-t-il? Est-ce cette formalité que vous aviez tant à cœur?»

— Remarquez l'agacement qui perce dans la phrase finale. Pauvre, pauvre amie de toute ma vie! J'avoue que cette décision inopinée de mon sort m'a, pour ainsi dire, écrasé… Jusqu'alors j'espérais toujours, mais maintenant tout est dit, je sais que c'est fini; c'est terrible. Oh! Si ce dimanche pouvait ne pas arriver, si les choses pouvaient suivre leur train-train accoutumé…

— Tous ces ignobles commérages de Lipoutine vous ont mis l'esprit à l'envers.

— Vous venez de poser votre doigt d'ami sur un autre endroit douloureux. Ces doigts d'amis sont en général impitoyables, et parfois insensés; pardon, mais, le croirez-vous? J'avais presque oublié tout cela, toutes ces vilenies; c'est-à-dire que je ne les avais pas oubliées du tout, seulement, bête comme je le suis, pendant tout le temps de ma visite chez Lise, j'ai tâché d'être heureux et je me suis persuadé que je l'étais. Mais maintenant… oh! Maintenant je songe à cette femme magnanime, humaine, indulgente pour mes misérables défauts, – je me trompe, elle n'est pas indulgente du tout, mais moi-même, que suis-je avec mon vain et détestable caractère? Un gamin, un être qui a tout l'égoïsme d'un enfant sans en avoir l'innocence. Pendant vingt ans elle a eu soin de moi comme une niania, cette pauvre tante, ainsi que l'appelle gracieusement Lise… Tout à coup, au bout de vingt ans, l'enfant a voulu se marier: eh bien, va, marie-toi. Il écrit, elle répond – avec sa tête dans le vinaigre, et… et voilà que dimanche l'enfant sera un homme marié… Pourquoi moi-même ai-je insisté? Pourquoi ai-je écrit ces lettres? Oui, j'oubliais: Lise adore Daria Pavlovna, elle l'assure du moins. «C'est un ange, dit-elle en parlant d'elle, seulement elle est un peu dissimulée.» Elle et sa mère m'ont conseillé… c'est-à-dire que Prascovie ne m'a rien conseillé. Oh! Que de venin il y a dans cette Korobotchka! Et même Lise, ce n'est pas précisément un conseil qu'elle m'a donné. «À quoi bon vous marier? M'a-t-elle dit, c'est assez pour vous des joies de la science.» Là-dessus elle s'est mise à rire. Je le lui ai pardonné, parce qu'elle a aussi sa grosse part de chagrin. Pourtant, m'ontelles dit, vous ne pouvez pas vous passer de femme. Les infirmités vont venir, il vous faut quelqu'un qui s'occupe de votre santé… Ma foi, moi-même, tout le temps que je suis resté enfermé avec vous, je me disais in petto que la Providence m'envoyait Daria Pavlovna au déclin de mes jours orageux, qu'elle s'occuperait de ma santé, qu'elle mettrait de l'ordre dans mon ménage… Il fait si sale chez moi! Regardez, tout est en déroute, tantôt j'ai ordonné de ranger, eh bien, voilà encore un livre qui traîne sur le plancher. La pauvre amie se fâchait toujours en voyant la malpropreté de mon logement… Oh! Maintenant sa voix ne se fera plus entendre! Vingt ans! Elle reçoit, paraît-il, des lettres anonymes; figurez-vous, Nicolas aurait vendu son bien à Lébiadkine. C'est un monstre;

et enfin qu'est-ce que c'est que Lébiadkine? Lise écoute, écoute, oh! Il faut la voir écouter! Je lui ai pardonné son rire en remarquant quelle attention elle prêtait à cela, et ce Maurice… je ne voudrais pas être à sa place en ce moment; c'est un brave homme tout de même, mais un peu timide; du reste, que Dieu l'assiste!

La fatigue l'obligea à s'arrêter, d'ailleurs ses idées se troublaient de plus en plus; il baissa la tête, et, immobile, se mit à regarder le plancher d'un air las. Je profitai de son silence pour raconter ma visite à la maison Philippoff; à ce propos, j'émis froidement l'opinion qu'en effet la sœur de Lébiadkine (que je n'avais pas vue) pouvait avoir été victime de Nicolas, à l'époque où celui-ci menait, suivant l'expression de Lipoutine, une existence énigmatique; dès lors, il était fort possible que Lébiadkine reçût de l'argent de Nicolas, mais c'était tout. Quant aux racontars concernant Daria Pavlovna, je les traitai de viles calomnies, en m'autorisant du témoignage d'Alexis Nilitch, dont il n'y avait pas lieu de mettre en doute la véracité. Stépan Trophimovitch m'écouta d'un air distrait, comme si la chose ne l'eût aucunement intéressé. Je lui fis part aussi de ma conversation avec Kiriloff, et j'ajoutai que ce dernier était peut-être fou.

— Il n'est pas fou, mais c'est un homme à idées courtes, – répondit-il avec une sorte d'ennui. Ces gens-là supposent la nature et la société humaine autres que Dieu ne les a faites, et qu'elles ne sont réellement. On coquette avec eux, mais du moins ce n'est pas Stépan Trophimovitch. Je les ai vus dans le temps à Pétersbourg, avec cette chère amie (oh! Combien je l'ai offensée alors!), et je n'ai eu peur ni de leurs injures, ni même de leurs éloges. Je ne les crains pas davantage maintenant, mais parlons d'autre chose… Je crois que j'ai fait de terribles sottises; imaginez-vous que j'ai écrit hier à Daria Pavlovna, et… combien je m'en repens!

— Qu'est-ce que vous lui avez donc écrit?

— Oh! Mon ami, soyez sûr que j'ai obéi à un sentiment très noble. Je l'ai informée que j'avais écrit cinq jours auparavant à Nicolas; la délicatesse m'avait aussi inspiré cette démarche.

— À présent, je comprends, fis-je avec véhémence, – de quel droit vous êtes-vous permis de les mettre ainsi tous les deux sur la sellette?

— Mais, mon cher, n'achevez pas de m'écraser, épargnez-moi vos cris; je suis déjà aplati comme… comme une blatte, et enfin je trouve que ma conduite a été pleine de noblesse. Supposez qu'il y ait eu en effet quelque chose… en Suisse… ou un commencement. Je dois, au préalable, interroger leurs cœurs, pour… enfin, pour ne pas me jeter à la traverse de leurs amours, pour ne pas être un obstacle sur leur chemin… Tout ce que j'en ai fait, ç'a été par noblesse d'âme.

— Oh! Mon Dieu, que vous avez agi bêtement! Ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

— Bêtement! Bêtement! Répéta-t-il avec une sorte de jouissance; jamais vous n'avez rien dit de plus sage, c'était bête, mais que faire? Tout est dit. De toute façon, je me marie, dussé-je épouser les «péchés d'autrui», dès lors quel besoin avais-je d'écrire? N'est-il pas vrai?

— Vous revenez encore là-dessus!

— Oh! à présent faites-moi grâce de vos reproches, vous n'avez plus maintenant devant vous l'ancien Stépan Verkhovensky; celui-là est enterré; enfin tout est dit. D'ailleurs, pourquoi criez-vous? Uniquement parce que vous-même ne vous mariez pas, et que vous n'êtes point dans le cas de porter sur la tête certain ornement. Vous froncez encore le sourcil? Mon pauvre ami, vous ne connaissez pas la femme, et moi je n'ai fait que l'étudier. «Si tu veux vaincre le monde, commence par te vaincre», c'est la seule belle parole qu'ait jamais dite un autre romantique comme vous, Chatoff, mon futur beau-frère. Je lui emprunte volontiers son aphorisme. Eh bien, voilà, je suis prêt à me vaincre, je vais me marier, et pourtant je ne vois pas quelle espèce de victoire je remporterai, sans même parler de celle sur le monde! Ô mon ami, le mariage, c'est la mort morale de toute âme fière, de toute indépendance. La vie conjugale me pervertira, m'enlèvera mon énergie, mon courage pour le service de la cause; j'aurai des enfants, et, qui pis est, des enfants dont je ne serai pas le père; le sage ne craint pas de regarder la vérité en face… Lipoutine me conseillait tantôt de me barricader pour me mettre à l'abri de Nicolas; il est bête, Lipoutine. La femme trompe même l'œil qui voit tout. Le bon Dieu, en créant la femme, savait sans doute à quoi il s'exposait, mais je suis convaincu qu'elle-même lui a imposé ses idées, qu'elle l'a forcé à la

créer avec telle forme et… tels attributs; autrement, qui donc aurait voulu s'attirer tant d'ennuis sans aucune compensation?

— Il n'aurait pas été lui-même, s'il n'avait pas lâché quelqu'une de ces faciles plaisanteries voltairiennes, qui étaient si à la mode au temps de sa jeunesse, mais, après s'être ainsi égayé durant une minute, il recommença à broyer du noir.

— Oh! Pourquoi faut-il que cette journée d'après-demain arrive! S'écria-t-il tout à coup avec un accent désespéré, – pourquoi n'y aurait-il pas une semaine sans dimanche, si le miracle existe? Voyons, qu'est-ce qu'il en coûterait à la Providence de biffer un dimanche du calendrier, ne fût-ce que pour prouver son pouvoir à un athée? Oh! Que je l'ai aimée! Vingt années! Vingt années entières, et jamais elle ne m'a compris!

— Mais de qui parlez-vous? Je ne vous comprends pas non plus! Demandai-je avec étonnement.

— Vingt ans! Et pas une seule fois elle ne m'a compris oh! C'est dur! Et se peut-il qu'elle croie que je me marie par crainte, par besoin? Oh! Honte! Tante, tante, c'est pour toi que je le fais!… Oh! Qu'elle sache, cette tante, qu'elle est la seule femme dont j'aie été épris pendant vingt ans! Elle doit le savoir, sinon cela ne se fera pas, sinon il faudra employer la force pour me traîner sous ce qu'on appelle la viénetz[95]!

C'était la première fois que j'entendais cet aveu qu'il formulait si énergiquement. Je ne cacherai pas que j'eus une terrible envie de rire. Elle était fort déplacée.

Soudain une pensée nouvelle s'offrit à l'esprit de Stépan Trophimovitch.

— À présent je n'ai plus que lui, il est ma seule espérance! S'écria-t-il en frappant tout à coup ses mains l'une contre l'autre, – seul, maintenant, mon pauvre garçon me sauvera, et… Oh! Pourquoi donc n'arrive-t-il pas? Ô mon fils! Ô mon Petroucha!… Sans doute, je suis indigne du nom de père, je mériterais plutôt celui de tigre, mais… laissez-moi, mon ami, je vais me mettre un moment au lit pour recueillir mes idées. Je suis si fatigué, si fatigué, et vous-même, il est temps que vous alliez vous coucher, voyez-vous, il est minuit…

CHAPITRE IV

LA BOITEUSE.

I

Chatoff ne fit pas la mauvaise tête, et, conformément à ce que je lui avais écrit, alla à midi chez Élisabeth Nikolaïevna. Nous arrivâmes presque en même temps lui et moi; c'était aussi la première fois que je me rendais chez les dames Drozdoff. Elles se trouvaient dans la grande salle avec Maurice Nikolaïévitch, et une discussion avait lieu entre ces trois personnes au moment où nous entrâmes. Prascovie Ivanovna avait prié sa fille de lui jouer une certaine valse, et Lisa s'était empressée de se mettre au piano; mais la mère prétendait que la valse jouée n'était pas celle qu'elle avait demandée. Maurice Nikolaïévitch avait pris parti pour la jeune fille avec sa simplicité accoutumée, et soutenait que Prascovie Ivanovna se trompait; la vieille dame pleurait de colère. Elle était souffrante et marchait même avec difficulté. Ses pieds étaient enflés, ce qui la rendait grincheuse; aussi depuis quelques jours ne cessait-elle de chercher noise à tout son entourage, bien qu'elle eût toujours une certaine peur de Lisa. On fut content de nous voir. Élisabeth Nikolaïevna rougit de plaisir, et, après m'avoir dit merci, sans doute parce que je lui avais amené Chatoff, elle avança vers ce dernier en l'examinant d'un œil curieux.

Il était resté sur le seuil, fort embarrassé de sa personne. Elle le remercia d'être venu, puis le présenta à sa mère.

— C'est M.Chatoff, dont je vous ai parlé, et voici M.G…ff, un grand ami à moi et à Stépan Trophimovitch. Maurice Nikolaïévitch a aussi fait sa connaissance hier.

— Lequel est professeur?

— Mais ni l'un ni l'autre, maman.

— Si fait, tu m'as dit toi-même qu'il viendrait un professeur; ce doit être

celui-ci, fit Prascovie Ivanovna et montrant Chatoff avec un air de mépris.

— Je ne vous ai jamais annoncé la visite d'un professeur. M.G…ff est au service, et M.Chatoff est un ancien étudiant.

— Étudiant, professeur, c'est toujours de l'Université. Il faut que tu aies bien envie de me contredire pour chicaner là-dessus. Mais celui que nous avons vu en Suisse avait des moustaches et une barbiche.

— Maman veut parler du fils de Stépan Trophimovitch, elle lui donne toujours le nom de professeur, dit Lisa qui emmena Chatoff à l'autre bout de la salle et l'invita à s'asseoir sur un divan.

— Quand ses pieds enflent, elle est toujours ainsi, vous comprenez, elle est malade, ajouta à voix basse la jeune fille en continuant à observer avec une extrême curiosité le visiteur, dont l'épi de cheveux attirait surtout son attention.

— Vous êtes militaire? Me demanda la vieille dame avec qui Lisa avait eu la cruauté de me laisser en tête-à-tête.

— Non, je sers…

— M.G…ff est un grand ami de Stépan Trophimovitch, se hâta de lui expliquer sa fille.

— Vous servez chez Stépan Trophimovitch? Mais il est aussi professeur?

— Ah! Maman, vous n'avez que des professeurs dans l'esprit, je suis sûre que vous en voyez même en rêve, cria Lisa impatientée.

— C'est bien assez d'en voir quand on est éveillé. Mais toi, tu ne sais que faire de l'opposition à ta mère. Vous étiez ici il y a quatre ans, quand Nicolas Vsévolodovitch est revenu de Pétersbourg?

Je répondis affirmativement.

— Il y avait un anglais ici parmi vous?

— Non, il n'y en avait pas.

Lisa se mit à rire.

— Tu vois bien qu'il n'y avait pas du tout d'Anglais, par conséquent ce sont des mensonges. Barbara Pétrovna et Stépan Trophimovitch mentent tous les deux. Du reste, tout le monde ment.

— Ma tante et Stépan Trophimovitch ont trouvé chez Nicolas Vsévolodovitch de la ressemblance avec le prince Harry mis en scène dans le

Henri IV de Shakespeare, et maman objecte qu'il n'y avait pas d'Anglais, nous expliqua Lisa.

— Puisqu'il n'y avait pas de Harry, il n'y avait pas d'Anglais. Seul Nicolas Vsévolodovitch a fait des fredaines.

— Je vous assure que maman le fait exprès, crut devoir observer la jeune fille en s'adressant à Chatoff, elle connaît fort bien Shakespeare. Je lui ai lu moi-même le premier acte d'Othello, mais maintenant elle souffre beaucoup. Maman, entendez-vous? Midi sonne, il est temps de prendre votre médicament.

— Le docteur est arrivé, vint annoncer une femme de chambre.

— Zémirka, Zémirka, viens avec moi! Cria Prascovie Ivanovna en se levant à demi.

Au lieu d'accourir à la voix de sa maîtresse, Zémirka, vieille et laide petite chienne, alla se fourrer sous le divan sur lequel était assise Élisabeth Nikolaïevna.

— Tu ne veux pas? Eh bien, reste là. Adieu, batuchka, je ne connais ni votre prénom, ni votre dénomination patronymique, me dit la vieille dame.

— Antoine Lavrentiévitch…

— Peu importe, ça m'entre par une oreille et ça sort par l'autre. Ne m'accompagnez pas, Maurice Nikolaïévitch, je n'ai appelé que Zémirka. Grâce à Dieu, je sais encore marcher seule, et demain j'irai me promener.

Elle s'en alla fâchée.

— Antoine Lavrentiévitch, vous causerez pendant ce temps-là avec Maurice Nikolaïévitch; je vous assure que vous gagnerez tous les deux à faire plus intimement connaissance ensemble, dit Lisa, et elle adressa un sourire amical au capitaine d'artillerie qui devint rayonnant lorsque le regard de la jeune fille se fixa sur lui. Faute de mieux, force me fut de dialoguer avec Maurice Nikolaïévitch.

II

À ma grande surprise, l'affaire qu'Élisabeth Nikolaïevna avait à traiter avec Chatoff était, en effet, exclusivement littéraire. Je ne sais pourquoi, mais je

m'étais toujours figuré qu'elle l'avait fait venir pour quelque autre chose. Comme ils ne se cachaient pas de nous et causaient très haut, nous nous mîmes, Maurice Nikolaïévitch et moi, à écouter leur conversation, ensuite ils nous invitèrent à y prendre part. Il s'agissait d'un livre qu'Élisabeth Nikolaïevna jugeait utile, et que, depuis longtemps, elle se proposait de publier, mais, vu sa complète inexpérience, elle avait besoin d'un collaborateur. Je fus même frappé du sérieux avec lequel elle exposa son plan à Chatoff. «Sans doute elle est dans les idées nouvelles, pensai-je, ce n'est pas pour rien qu'elle a séjourné en Suisse.» Chatoff écoutait attentivement, les yeux fixés à terre, et ne remarquait pas du tout combien le projet dont on l'entretenait était peu en rapport avec les occupations ordinaires d'une jeune fille de la haute société.

Voici de quel genre était cette entreprise littéraire. Il paraît chez nous, tant dans la capitale qu'en province, une foule de gazettes et de revues qui, chaque jour, donnent connaissance d'une quantité d'événements. L'année se passe, les journaux sont entassés dans les armoires, ou bien on les salit, on les déchire, on les fait servir à toutes sortes d'usages. Beaucoup des incidents rendus publics par la presse produisent une certaine impression et restent dans la mémoire du lecteur, mais avec le temps ils s'oublient. Bien des gens plus tard voudraient se renseigner, mais quel travail pour trouver ce que l'on cherche dans cet océan de papier imprimé, d'autant plus que, souvent, on ne sait ni le jour, ni le lieu, ni même l'année où l'événement s'est passé? Si pour toute une année on rassemblait ces divers faits dans un livre, d'après un certain plan et une certaine idée, en mettant des tables, des index, en groupant les matières par mois et par jour, un pareil recueil pourrait, dans son ensemble, donner la caractéristique de la vie russe durant toute une année, bien que les événements livrés à la publicité soient infiniment peu nombreux en comparaison de tous ceux qui arrivent.

— Au lieu d'une multitude de feuilles, on aura quelques gros volumes, voilà tout, observa Chatoff.

Mais Élisabeth Nikolaïevna défendit son projet avec chaleur, nonobstant la difficulté qu'elle avait à s'exprimer. L'ouvrage, assurait-elle, ne devait pas former plus d'un volume, et même il ne fallait pas que ce volume fût très

gros. Si pourtant on était obligé de le faire gros, du moins il devait être clair; aussi l'essentiel était-il le plan et la manière de présenter les faits. Bien entendu, il ne s'agissait pas de tout recueillir. Les ukases, les actes du gouvernement, les règlements locaux, les lois, tous ces faits, malgré leur importance, ne rentraient pas dans le cadre de la publication projetée. On pouvait laisser de côté bien des choses et se borner à choisir les événements exprimant plus ou moins la vie morale de la nation, la personnalité du peuple russe à un moment donné. Sans doute rien n'était systématiquement exclu du livre, tout y avait sa place: les anecdotes curieuses, les incendies, les dons charitables ou patriotiques, les bonnes ou les mauvaises actions, les paroles et les discours, à la rigueur même le compte rendu des inondations et certains édits du gouvernement, pourvu qu'on prît seulement dans tout cela ce qui peignait l'époque; le tout serait classé dans un certain ordre, avec une intention, une idée éclairant l'ensemble du recueil. Enfin le livre devait être intéressant et d'une lecture facile, indépendamment de son utilité comme répertoire. Ce serait, pour ainsi dire, le tableau de la vie intellectuelle, morale, intérieure de la Russie pendant toute une année. «Il faut, acheva Lisa, que tout le monde achète cet ouvrage, qu'il se trouve sur toutes les tables. Je comprends que la grande affaire ici, c'est le plan; voilà pourquoi je m'adresse à vous.» Elle s'animait fort, et quoique ses explications manquassent souvent de netteté et de précision, Chatoff comprenait.

— Alors ce sera une œuvre de tendance, les faits seront groupés suivant une certaine idée préconçue, murmura-t-il sans relever la tête.

— Pas du tout; le groupement des faits ne doit accuser aucune tendance, il ne faut tendre qu'à l'impartialité.

— Mais la tendance n'est pas un mal, reprit Chatoff; d'ailleurs, il n'y a pas moyen de l'éviter du moment qu'on fait un choix. La manière dont les faits seront recueillis et distribués impliquera déjà une appréciation. Votre idée n'est pas mauvaise.

— Ainsi vous croyez qu'un pareil livre est possible? Demanda Lisa toute contente.

— Il faut voir et réfléchir. C'est une très grosse affaire. On ne trouve rien du premier coup, et l'expérience est indispensable. Quand nous publierons le

livre, c'est tout au plus si nous saurons comment il faut s'y prendre. On ne réussit qu'après plusieurs tâtonnements, mais il y a là une idée, une idée utile.

Lorsque enfin il releva la tête, ses yeux rayonnaient, tant était vif l'intérêt qu'il prenait à cette conversation.

— C'est vous-même qui avez imaginé cela? Demanda-t-il à Lisa d'une voix caressante et un peu timide.

Elle sourit.

— Imaginer n'est pas difficile, le tout est d'exécuter. Je n'entends presque rien à ces choses-là et ne suis pas fort intelligente; je poursuis seulement ce qui est clair pour moi…

— Vous poursuivez?

— Ce n'est probablement pas le mot? Questionna vivement la jeune fille.

— N'importe, ce mot-là est bon tout de même.

— Pendant que j'étais à l'étranger, je me suis figuré que je pouvais moi aussi rendre quelques services. J'ai de l'argent dont je ne sais que faire, pourquoi donc ne travaillerais-je pas comme les autres à l'œuvre commune? L'idée que je viens de vous exposer s'est offerte tout à coup à mon esprit, je ne l'avais pas cherchée du tout et j'ai été enchanté de l'avoir, mais j'ai reconnu aussitôt que je ne pouvais me passer d'un collaborateur, attendu que moi-même je ne sais rien. Naturellement ce collaborateur sera aussi mon associé dans la publication de l'ouvrage. Nous y serons chacun pour moitié: vous vous chargerez du plan et du travail, moi je fournirai, outre l'idée première, les capitaux que nécessite l'entreprise. Le livre couvrira les frais!

— Il se vendra, si nous parvenons à trouver un bon plan.

— Je vous préviens que ce n'est pas pour moi une affaire de lucre, mais je désire beaucoup que l'ouvrage ait du succès, et je serai fière s'il fait de l'argent.

— Eh bien, mais quel sera mon rôle dans cette combinaison?

— Je vous invite à être mon collaborateur… pour moitié. Vous trouverez le plan.

— Comment savez-vous si je suis capable de trouver un plan?

— On m'a parlé de vous, et j'ai entendu dire ici… je sais que vous êtes fort intelligent… que vous vous occupez de l'affaire et que vous pensez

beaucoup. Pierre Stépanovitch Verkhovensky m'a parlé de vous en Suisse, ajouta-t-elle précipitamment. – C'est un homme très intelligent, n'est-il pas vrai?

Chatoff jeta sur elle un regard rapide, puis il baissa les yeux.

— Nicolas Vsévolodovitch m'a aussi beaucoup parlé de vous…

Chatoff rougit tout à coup.

— Du reste, voici les journaux, dit la jeune fille qui se hâta de prendre sur une chaise un paquet de journaux noués avec une ficelle, – j'ai essayé de noter ici les faits qu'on pourrait choisir et j'ai mis des numéros… vous verrez.

Le visiteur prit le paquet.

— Emportez cela chez vous, jetez-y un coup d'œil, où demeurez-vous?

— Rue de l'Épiphanie, maison Philipoff.

— Je sais. C'est là aussi, dit-on, qu'habite un certain capitaine Lébiadkine? Reprit vivement Lisa.

Pendant toute une minute, Chatoff resta sans répondre, les yeux attachés sur le paquet.

— Pour ces choses-là vous feriez mieux d'en choisir un autre, moi je ne vous serai bon à rien, dit-il enfin d'un ton extrêmement bas.

Lisa rougit.

— De quelles choses parlez-vous? Maurice Nikolaïévitch! Cria-t-elle, donnez-moi la lettre qui est arrivée ici tantôt.

Maurice Nikolaïévitch s'approcha de la table, je le suivis.

— Regardez cela, me dit-elle brusquement en dépliant la lettre avec agitation. Avez-vous jamais rien vu de pareil? Lisez tout haut, je vous prie; je tiens à ce que M.Chatoff entende.

Je lus à haute voix ce qui suit:

À LA PERFECTION DE MADEMOISELLE TOUCHINE

Mademoiselle Élisabeth Nikolaïevna

Ah! Combien est charmante Élisabeth Touchine,

Quand, à côté de son parent,

D'un rapide coursier elle presse l'échine

Et que sa chevelure ondoie au gré du vent,

Ou quand avec sa mère on la voit au saint temple
Courber devant l'autel son visage pieux!
En rêvant à l'hymen alors je la contemple,
Et d'un regard mouillé je les suis toutes deux!
«Composé par un ignorant au cours d'une discussion.
«MADEMOISELLE,

— Je regrette on ne peut plus de n'avoir pas perdu un bras pour la gloire à Sébastopol, mais j'ai fait toute la campagne dans le service des vivres, ce que je considère comme une bassesse. Vous êtes une déesse de l'antiquité; moi, je ne suis rien, mais en vous voyant j'ai deviné l'infini. Ne regardez cela que comme des vers et rien de plus, car les vers ne signifient rien, seulement ils permettent de dire ce qui en prose passerait pour une impertinence. Le soleil peut-il se fâcher contre l'infusoire, si, dans la goutte d'eau où il se compte par milliers, celui-ci compose une poésie en son honneur? Même la Société protectrice des animaux, qui siège à Pétersbourg et qui s'intéresse au chien et au cheval, méprise l'humble infusoire, elle le dédaigne parce qu'il n'a pas atteint son développement. Moi aussi je suis resté à l'état embryonnaire. L'idée de m'épouser pourrait vous paraître bouffonne, mais j'aurai bientôt une propriété de deux cents âmes, actuellement possédée par un misanthrope, méprisez-le. Je puis révéler bien des choses et, grâce aux documents que j'ai en main, je me charge d'envoyer quelqu'un en Sibérie. Ne méprisez pas ma proposition. La lettre de l'infusoire, naturellement, est en vers.

Le capitaine Lébiadkine, votre très obéissant ami, qui a des loisirs.»

— Cela a été écrit par un homme en état d'ivresse et par un vaurien! M'écriai-je indigné, – je le connais!

— J'ai reçu cette lettre hier, nous expliqua en rougissant Lisa, – j'ai compris tout de suite qu'elle venait d'un imbécile, et je ne l'ai pas montrée à maman, pour ne pas l'agiter davantage. Mais, s'il revient à la charge, je ne sais comment faire. Maurice Nikolaïévitch veut aller le mettre à la raison. Vous considérant comme mon collaborateur, dit-elle ensuite à Chatoff. – et sachant que vous demeurez dans la même maison que cet homme, je désirerais vous questionner à son sujet, pour être édifiée sur ce que je puis attendre de lui.

— C'est un ivrogne et un vaurien, fit en rechignant Chatoff.

— Est-ce qu'il est toujours aussi bête?

— Non, quand il n'a pas bu, il n'est pas absolument bête.

— J'ai connu un général qui faisait des vers tout pareils à ceux-là, observai-je en riant.

— Cette lettre même prouve qu'il n'est pas un niais, déclara soudain Maurice Nikolaïévitch qui jusqu'alors était resté silencieux.

— Il a, dit-on, une sœur avec qui il habite? Demanda Lisa.

— Oui, il habite avec sa sœur.

— On dit qu'il la tyrannise, c'est vrai?

Chatoff jeta de nouveau sur la jeune fille un regard sondeur, quoique rapide.

— Est-ce que je m'occupe de cela? Grommela-t-il en fronçant le sourcil, et il se dirigea vers la porte.

— Ah! Attendez un peu! Cria Lisa inquiète, – où allez-vous donc? Nous avons encore tant de points à examiner ensemble…

— De quoi parlerions-nous? Demain, je vous ferai savoir…

— Mais de la chose principale, de l'impression! Croyez bien que je ne plaisante pas, et que je veux sérieusement entreprendre cette affaire, assura Lisa dont l'inquiétude ne faisait que s'accroître. – Si nous nous décidons à publier l'ouvrage, où l'imprimerons-nous? C'est la question la plus importante, car nous n'irons pas à Moscou pour cela, et il est impossible de confier un tel travail à l'imprimerie d'ici. Depuis longtemps j'ai résolu de fonder un établissement typographique qui sera à votre nom, si vous y consentez. À cette condition, maman, je le sais, me laissera carte blanche…

— Pourquoi donc me supposez-vous capable d'être imprimeur? Répliqua Chatoff d'un ton maussade.

— Pendant que j'étais en Suisse, Pierre Stépanovitch vous a désigné à moi comme un homme connaissant le métier d'imprimeur, et en état de diriger un établissement typographique. Il m'avait même donné un mot pour vous, mais je ne sais pas ce que j'en ai fait.

Chatoff, je me le rappelle maintenant, changea de visage. Au bout de quelques secondes, il sortit brusquement de la chambre.

Lisa se sentit prise de colère.

— Est-ce qu'il en va toujours ainsi? Me demanda-t-elle. Je haussai les épaules; tout à coup Chatoff rentra, et alla droit à la table, sur laquelle il déposa le paquet de journaux qu'il avait pris avec lui:

— Je ne serai pas votre collaborateur, je n'ai pas le temps…

— Pourquoi donc? Pourquoi donc? Vous avez l'air fâché? Fit Lisa d'un ton affligé et suppliant.

Le son de cette voix parut produire une certaine impression sur Chatoff; pendant quelques instants, il regarda fixement la jeune fille, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme.

— N'importe, murmura-t-il presque tout bas, – je ne veux pas…

Et il se retira cette fois pour tout de bon. Lisa resta positivement consternée; je ne comprenais même pas qu'un incident semblable pût l'affecter à ce point.

— C'est un homme singulièrement étrange! Observa d'une voix forte Maurice Nikolaïévitch.

III

Certes, oui, il était «étrange», mais dans tout cela il y avait bien du louche, bien des sous-entendus. Décidément, je ne croyais pas à la publication projetée; ensuite la lettre du capitaine Lébiadkine, toute stupide qu'elle était, ne laissait pas de contenir une allusion trop claire à certaine dénonciation possible, appuyée sur des «documents»; personne pourtant n'avait relevé ce passage, on avait parlé de toute autre chose. Enfin cette imprimerie et le brusque départ de Chatoff dès les premiers mots prononcés à ce sujet? Toutes ces circonstances m'amenèrent à penser qu'avant mon arrivée il s'était passé là quelque chose dont on ne m'avait pas donné connaissance; que, par conséquent, j'étais de trop et que toutes ces affaires ne me regardaient pas. D'ailleurs, il était temps de partir, pour une première visite j'étais resté assez longtemps. Je me mis donc en devoir de prendre congé.

Elisabeth Nikolaïevna semblait avoir oublié ma présence dans la chambre. Toujours debout à la même place, près de la table, elle réfléchissait

profondément, et, la tête baissée, tenait ses yeux fixés sur un point du tapis.

— Ah! Vous vous en allez aussi, au revoir, fit-elle avec son affabilité accoutumée. – Remettez mes salutations à Stépan Trophimovitch, et engagez-le à venir me voir bientôt. Maurice Nikolaïévitch, Antoine Lavrentiévitch s'en va. Excusez maman, elle ne peut pas venir vous dire adieu…

Je sortis, et j'étais déjà en bas de l'escalier, quand un domestique me rejoignit sur le perron.

— Madame vous prie instamment de remonter…

— Madame, ou Élisabeth Nikolaïevna?

— Élisabeth Nikolaïevna.

Je trouvai Lisa non plus dans la grande salle où nous étions tout à l'heure, mais dans une pièce voisine. La porte donnant accès à cette salle, où il n'y avait plus maintenant que Maurice Nikolaïévitch, était fermée hermétiquement.

Lisa me sourit, mais elle était pâle. Debout au milieu de la chambre, elle semblait hésitante, travaillée par une lutte intérieure; tout à coup elle me prit par le bras, et, sans proférer un mot, m'emmena vivement près de la fenêtre.

— Je veux la voir sans délai, murmura-t-elle en fixant sur moi un regard ardent, impérieux, n'admettant pas l'ombre d'une réplique; – je dois la voir de mes propres yeux, et je sollicite votre aide.

Elle était dans un état d'exaltation qui rend capable de tous les coups de tête.

— Qui désirez-vous voir, Élisabeth Nikolaïevna? Demandai-je effrayé.

— Cette demoiselle Lébiadkine, cette boiteuse… C'est vrai qu'elle est boiteuse?

Je restai stupéfait.

— Je ne l'ai jamais vue, mais j'ai entendu dire qu'elle l'est, on me l'a encore dit hier, balbutiai-je rapidement et à voix basse.

— Il faut absolument que je la voie. Pourriez-vous me ménager une entrevue avec elle aujourd'hui même?

Elle m'inspirait une profonde pitié.

— C'est impossible, et même je ne vois pas du tout comment je pourrais m'y prendre, répondis-je, – je passerai chez Chatoff…

— Si vous n'arrangez pas cela pour demain, j'irai moi-même chez elle, je m'y rendrai seule parce que Maurice Nikolaïévitch a refusé de m'accompagner. Je n'espère qu'en vous, je ne puis plus compter sur aucun autre; j'ai parlé bêtement à Chatoff… Je suis sûre que vous êtes un très honnête homme, peut-être m'êtes-vous dévoué, tâchez d'arranger cela.

J'éprouvais le plus vif désir de lui venir en aide par tous les moyens en mon pouvoir.

— Voici ce que je ferai, dis-je après un instant de réflexion, – je vais aller là-bas, et aujourd'hui pour sûr, je la verrai! Je ferai en sorte de la voir, je vous en donne ma parole d'honneur; seulement permettez-moi de mettre Chatoff dans la confidence de votre dessein.

— Dites-lui que j'ai ce désir et que je ne puis plus attendre, mais que je ne l'ai pas trompé tout à l'heure. S'il est parti, c'est peut-être parce qu'il est très honnête et qu'il a cru que je voulais le prendre pour dupe. Je lui ai dit la vérité; mon intention est, en effet, de publier un livre et de fonder une imprimerie.

— Il est honnête, fort honnête, confirmai-je avec chaleur.

— Du reste, si la chose n'est pas arrangée pour demain, j'irai moi-même, quoi qu'il advienne, dût toute la ville le savoir.

— Je ne pourrai pas être chez vous demain avant trois heures, observai-je.

— Eh bien, je vous attendrai à trois heures. Ainsi je ne m'étais pas trompée hier chez Stépan Trophimovitch en supposant que vous m'étiez quelque peu dévoué? Ajouta-t-elle avec un sourire, puis elle me serra la main, et courut retrouver Maurice Nikolaïévitch.

Je sortis fort préoccupé de ma promesse; je ne comprenais rien à ce qui se passait. J'avais vu une femme au désespoir qui ne craignait pas de se compromettre en se confiant à un homme qu'elle connaissait à peine. Son sourire féminin dans un moment si difficile pour elle, et cette allusion aux sentiments qu'elle avait remarqués en moi la veille, avaient fait leur trouée dans mon cœur comme des coups de poignard, mais ce que j'éprouvais était de la pitié et rien de plus! Les secrets d'Élisabeth Nikolaïevna avaient pris soudain à mes yeux un caractère sacré, et si, en ce moment, on avait entrepris de me les révéler, je crois que je me serais bouché les oreilles pour ne pas en

savoir davantage. Je pressentais seulement quelque chose… Avec tout cela je n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'arrangerais cette entrevue. Tout mon espoir était dans Chatoff, bien que je pusse prévoir qu'il ne me serait d'aucune utilité. Néanmoins je courus chez lui.

IV

Je ne pus le trouver à son domicile que le soir vers huit heures. Chose qui m'étonna, il avait du monde: Alexis Nilitch et un autre monsieur que je connaissais un peu, un certain Chigaleff, frère de madame Virguinsky.

Ce Chigaleff était depuis deux mois l'hôte de notre ville; je ne sais d'où il venait; j'ai seulement entendu dire qu'il avait publié un article dans une revue progressiste de Pétersbourg. Virguinsky nous avait présentés l'un à l'autre par hasard, dans la rue. Je n'avais jamais vue de physionomie aussi sombre, aussi renfrognée, aussi maussade que celle de cet homme. Il avait l'air d'attendre la fin du monde pour demain à dix heures vingt-cinq. Dans la circonstance que je rappelle, nous nous parlâmes à peine et nous bornâmes à échanger une poignée de main avec la mine de deux conspirateurs. Chigaleff me frappa surtout par l'étrangeté de ses oreilles longues, larges, épaisses et très écartées de la tête. Ses mouvements étaient lents et disgracieux. Si Lipoutine rêvait pour un temps plus ou moins éloigné l'établissement d'un phalanstère dans notre province, celui-ci savait de science certaine le jour et l'heure où cet événement s'accomplirait. Il produisit sur moi une impression sinistre. Dans le cas présent, je fus d'autant plus étonné de le rencontrer chez Chatoff que ce dernier, en général, n'aimait pas les visites.

De l'escalier j'entendis le bruit de leur conversation; ils parlaient tous trois à la fois, et probablement se disputaient; mais à mon apparition ils se turent. Pendant la discussion ils s'étaient levés; lorsque j'entrai, tous s'assirent brusquement, si bien que je dus m'asseoir aussi. Durant trois minutes régna un silence bête. Quoique Chigaleff m'eût reconnu, il fit semblant de ne m'avoir jamais vu, – non par hostilité à mon égard, mais c'était son genre. Alexis Nilitch et moi, nous nous saluâmes sans nous rien dire et sans nous tendre la main. Chigaleff, fronçant le sourcil, se mit à me

regarder d'un œil sévère, naïvement convaincu que j'allais décamper aussitôt. Enfin Chatoff se souleva légèrement sur son siège, les visiteurs se levèrent alors et sortirent sans prendre congé. Toutefois, sur le seuil, Chigaleff dit à Chatoff qui le reconduisait:

— Rappelez-vous que vous avez des comptes à rendre.

— Je me moque de vos comptes et je n'en rendrai à aucun diable, répondit Chatoff, après quoi il ferma la porte au crochet.

— Bécasseaux! Fit-il en me regardant avec un sourire désagréable.

Son visage exprimait la colère, et je remarquai non sans étonnement qu'il prenait le premier la parole. Presque toujours, quand j'allais chez lui (ce qui, du reste, arrivait très rarement), il restait maussade dans un coin et répondait d'un ton fâché; à la longue seulement il s'animait et trouvait du plaisir à causer. En revanche, au moment des adieux, sa mine redevenait invariablement grincheuse, et, en vous reconduisant, il avait l'air de mettre à la porte un ennemi personnel.

— J'ai bu du thé hier chez cet Alexis Nilitch, observai-je; – il paraît avoir la toquade de l'athéisme.

— L'athéisme russe n'a jamais dépassé le calembour, grommela Chatoff en remplaçant par une bougie neuve le lumignon qui se trouvait dans le chandelier.

— Celui-là ne m'a pas fait l'effet d'un calembouriste, à peine sait-il parler le langage le plus simple.

— Ce sont des hommes de papier; tout cela vient du servilisme de la pensée, reprit Chatoff qui s'était assis sur une chaise dans un coin et tenait ses mains appuyées sur ses genoux.

— Il y a là aussi de la haine, poursuivit-il après une minute de silence; – ils seraient les premiers horriblement malheureux si, tout d'un coup, la Russie se transformait, même dans un sens conforme à leurs vues; si, de façon ou d'autre, elle devenait extrêmement riche et heureuse. Ils n'auraient plus personne à haïr, plus rien à conspuer! Il n'y a là qu'une haine bestiale, immense, pour la Russie, une haine qui s'est infiltrée dans l'organisme… Et c'est une sottise de chercher, sous le rire visible, des larmes invisibles au monde! La phrase concernant ces prétendues larmes invisibles est la plus

mensongère qui ait encore été dite chez nous! Vociféra-t-il avec une sorte de fureur.

— Allons, vous voilà parti! Fis-je en riant.

Chatoff sourit à son tour.

— C'est vrai, vous êtes un «libéral modéré». Vous savez, j'ai peut-être eu tort de parler du «servilisme de la pensée», car vous allez sûrement me répondre: «Parle pour toi qui es né d'un laquais, moi je ne suis pas un domestique.»

— Je ne songeais pas du tout à vous répondre cela, comment pouvez-vous supposer une chose pareille?

— Ne vous excusez pas, je n'ai pas peur de ce que vous pouvez dire. Autrefois je n'étais que le fils d'un laquais, à présent je suis devenu moi-même un laquais, tout comme vous. Le libéral russe est avant tout un laquais, il ne pense qu'à cirer les bottes de quelqu'un.

— Comment, les bottes? Qu'est-ce que c'est que cette figure?

— Il n'y a point là de figure. Vous riez, je le vois… Stépan Trophimovitch ne s'est pas trompé en me représentant comme un homme écrasé sous une pierre dont il s'efforce de secouer le poids; la comparaison est très juste.

— Stépan Trophimovitch assure que l'Allemagne vous a rendu fou, dis-je en riant, – nous avons toujours emprunté quelque chose aux Allemands.

— Ils nous ont prêté vingt kopeks, et nous leur avons rendu cent roubles.

Nous nous tûmes pendant une minute.

— Lui, c'est en Amérique qu'il a gagné son mal.

— Qui?

— Je parle de Kiriloff. Là-bas, pendant quatre mois, nous avons tous les deux couché par terre dans une cabane.

— Mais est-ce que vous êtes allé en Amérique? Demandai-je avec étonnement; – vous n'en avez jamais rien dit.

— À quoi bon parler de cela? Il y a deux ans, nous sommes partis à trois pour les États-Unis, à bord d'un steamer chargé d'émigrants; nous avons sacrifié nos dernières ressources pour faire ce voyage: nous voulions mener la vie de l'ouvrier américain et connaître ainsi, par notre expérience personnelle,

l'état de l'homme dans la condition sociale la plus pénible. Voilà quel était notre but.

Je me mis à rire.

— Vous n'aviez pas besoin de traverser la mer pour faire cette expérience, vous n'aviez qu'à aller dans n'importe quel endroit de notre province à l'époque des travaux champêtres.

— Arrivés en Amérique, nous louâmes nos services à un entrepreneur: nous étions là six Russes: des étudiants, et même des propriétaires et des officiers, tous se proposant le même but grandiose. Eh bien, nous travaillâmes comme des nègres, nous souffrîmes le martyre; à la fin, Kiriloff et moi n'y pûmes tenir, nous étions rendus, à bout de forces, malades. En nous réglant, l'entrepreneur nous retint une partie de notre salaire; il nous devait trente dollars, je n'en reçus que huit et Kiriloff quinze; on nous avait aussi battus plus d'une fois. Après cela, nous restâmes quatre mois sans travail dans une méchante petite ville; Kiriloff et moi, nous couchions côte à côte, par terre, lui pensant à une chose et moi à une autre.

— Se peut-il que votre patron vous ait battus, et cela en Amérique? Vous avez dû joliment le rabrouer!

— Pas du tout. Loin de là, dès le début, nous avions posé en principe, Kiriloff et moi, que nous autres Russes, nous étions vis-à-vis des Américains comme de petits enfants, et qu'il fallait être né en Amérique ou du moins y avoir vécu de longues années pour se trouver au niveau de ce peuple. Que vous dirai-je? Quand, pour un objet d'un kopek, on nous demandait un dollar, nous payions non seulement avec plaisir, mais même avec enthousiasme. Nous admirions tout: le spiritisme, la loi de Lynch, les revolvers, les vagabonds. Une fois, pendant un voyage que nous faisions, un quidam introduisit sa main dans ma poche, prit mon peigne et commença à se peigner avec. Nous nous contentâmes, Kiriloff et moi, d'échanger un coup d'œil, et nous décidâmes que cette façon d'agir était la bonne…

— Il est étrange que, chez nous, non seulement on ait de pareilles idées, mais qu'on les mette à exécution, observai-je.

— Des hommes de papier, répéta Chatoff.

— Tout de même, s'embarquer comme émigrant, se rendre dans un pays

qu'on ne connaît pas, à seule fin d'«apprendre par une expérience personnelle», etc., – cela dénote une force d'âme peu commune… Et comment avez-vous quitté l'Amérique?

— J'ai écrit à un homme en Europe, et il m'a envoyé cent roubles.

Jusqu'alors, Chatoff avait parlé en tenant ses yeux fixés à terre selon son habitude; tout à coup il releva la tête:

— Voulez-vous savoir le nom de cet homme?

— Qui est-ce?

— Nicolas Stavroguine.

Il se leva brusquement, s'approcha de son bureau en bois de tilleul, et se mit à y chercher quelque chose. Le bruit s'était répandu chez nous que sa femme avait été pendant quelque temps, à Paris, la maîtresse de Nicolas Stavroguine; il y avait deux ans de cela; par conséquent, c'était à l'époque où Chatoff se trouvait en Amérique; – il est vrai que, depuis longtemps, une séparation avait eu lieu à Genève entre les deux époux. «S'il en est ainsi, pensai-je, pourquoi donc a-t-il tant tenu à me dire le nom de son bienfaiteur?»

Il se tourna soudain vers moi:

— Je ne lui ai pas encore remboursé cette somme, continua-t-il, puis, me regardant fixement, il se rassit à sa première place, dans le coin, et me demanda d'une voix saccadée qui jurait singulièrement avec le ton de la conversation précédente:

— Vous êtes sans doute venu pour quelque chose; qu'est-ce qu'il vous faut?

Je racontai tout de point en point, j'ajoutai que, tout en comprenant maintenant combien je m'étais imprudemment avancé, je n'en éprouvais que plus d'embarras: je sentais que l'entrevue souhaitée par Élisabeth Nikolaïevna était fort importante pour elle, j'avais le plus vif désir de lui venir en aide, malheureusement je ne savais comment faire pour tenir ma promesse. Ensuite j'affirmai solennellement à Chatoff qu'Élisabeth Nikolaïevna n'avait jamais songé à le tromper, qu'il y avait eu là un malentendu, et que son brusque départ avait causé un grand chagrin à la jeune fille.

Il m'écouta très attentivement jusqu'au bout.

— Peut-être qu'en effet, selon mon habitude, j'ai fait une bêtise tantôt… Eh bien, si elle n'a pas compris pourquoi je suis parti ainsi, tant mieux pour elle.

Il se leva, alla ouvrir la porte, et se mit aux écoutes sur le carré.

— Vous désirez vous-même voir cette personne?

— Il le faut, mais comment faire? Répondis-je.

— Il n'y a qu'à aller la trouver pendant qu'elle est seule. Lorsqu'il reviendra, il la battra s'il apprend que nous sommes venus. Je vais souvent la voir en cachette. Tantôt j'ai dû employer la force pour l'empêcher de la battre.

— Bah! Vraiment?

— Oui, pendant qu'il la rossait, je l'ai empoigné par les cheveux; alors, il a voulu me battre à mon tour, mais je lui ai fait peur, et cela a fini ainsi. Quand il reviendra ivre, je crains qu'il ne se venge sur elle, s'il se rappelle la scène que nous avons eue ensemble.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée.

V

La porte des Lébiadkine n'était pas fermée à clef, nous n'eûmes donc pas de peine à entrer. Tout leur logement consistait en deux vilaines petites chambres, dont les murs enfumés étaient garnis d'une tapisserie sale et délabrée. Ces deux pièces avaient jadis fait partie de la gargote de Philippoff, avant que celui-ci eût transféré son établissement dans une maison neuve; sauf un vieux fauteuil auquel manquait un bras, le mobilier se composait de bancs grossiers et de tables en bois blanc. Dans un coin de la seconde chambre se trouvait un lit couvert d'une courte-pointe d'indienne; c'était là que couchait mademoiselle Lébiadkine; quant au capitaine, qui chaque nuit rentrait ivre, il cuvait son vin sur le plancher. Partout régnaient le désordre et la malpropreté; une grande loque toute mouillée traînait au milieu de la pièce, à côté d'une vieille savate. Il était évident que personne, là, ne s'occupait de rien; on n'allumait pas les poêles, on ne faisait pas la cuisine. Les Lébiadkine, à ce que m'apprit Chatoff, ne possédaient même pas de samovar. Quand le

capitaine était arrivé avec sa sœur, il tirait le diable par la queue, et, comme l'avait dit Lipoutine, il avait commencé par aller mendier dans les maisons; depuis qu'il avait le gousset garni, il s'adonnait à la boisson, et l'ivrognerie lui faisait négliger complètement le soin de son intérieur.

Mademoiselle Lébiadkine, que je désirais tant voir, était tranquillement assise sur un banc dans un coin de la chambre, devant une table de cuisine. Lorsque nous ouvrîmes la porte, elle ne proféra pas un mot et ne bougea même pas de sa place. Chatoff me dit que l'appartement n'était jamais fermé, et qu'une fois elle avait passé toute la nuit dans le vestibule avec la porte grande ouverte. À la faible clarté d'une mince bougie fichée dans un chandelier de fer, j'aperçus une femme qui pouvait avoir une trentaine d'années, et qui était d'une maigreur maladive. Elle portait une vieille robe d'indienne de couleur sombre; son long cou était entièrement à découvert; ses rares cheveux, d'une nuance foncée, étaient réunis sur sa nuque en un chignon gros comme le poing d'un enfant de deux ans. Elle nous regarda d'un air assez gai; outre le chandelier, il y avait devant elle sur la table une petite glace entourée d'un cadre de bois, un vieux jeu de cartes, un recueil de chansons et un petit pain blanc déjà un peu entamé. On voyait que mademoiselle Lébiadkine se mettait du fard et se colorait les lèvres. Elle se teignait aussi les sourcils, qu'elle avait d'ailleurs longs, fins et noirs. Nonobstant son maquillage, trois longues rides apparaissaient assez nettement sur son front étroit et élevé. Je savais déjà qu'elle était boiteuse, autrement je ne me serais pas douté de son infirmité, car elle ne se leva ni ne marcha en notre présence. Jadis, dans la première jeunesse, ce visage émacié n'avait peut-être pas été laid; les yeux gris, doux et tranquilles, étaient restés remarquables; leur regard paisible, presque joyeux, avait quelque chose de rêveur et de sincère. Cette joie calme, qui se manifestait aussi dans le sourire de la pauvre femme, m'étonna après tout ce que j'avais entendu dire des mauvais traitements auxquels elle était en butte de la part de son frère. Loin d'éprouver la sensation de dégoût et même de crainte qui s'éveille d'ordinaire à la vue de ces malheureuses créatures frappées par la colère de Dieu, dans le premier moment je considérai mademoiselle Lébiadkine avec une sorte de plaisir, et, ensuite, l'impression qu'elle produisit sur moi fut de la pitié, mais

nullement du dégoût.

— Elle passe ainsi les journées entières, toute seule, sans bouger: elle se tire les cartes ou se regarde dans la glace, dit Chatoff en me la montrant du seuil, – il ne la nourrit même pas. La vieille du pavillon lui apporte de temps en temps quelque chose pour l'amour du Christ. Comment la laisse-t-on ainsi seule avec une bougie?

J'étais étonné d'entendre Chatoff prononcer ces mots à haute voix comme si elle n'avait pas été dans la chambre.

— Bonjour, Chatouchka! Dit d'un ton affable mademoiselle Lébiadkine.

— Je t'amène un visiteur, Marie Timoféievna, répondit Chatoff.

— Eh bien, on lui fera honneur. Je ne sais qui tu m'amènes, je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu, reprit-elle en me regardant attentivement à la lueur de la bougie; puis elle se remit à causer avec Chatoff, et pendant toute la durée de la conversation elle ne fit pas plus d'attention à moi que si je ne m'étais pas trouvé à côté d'elle.

— Cela t'ennuyait, n'est-ce pas? De te promener tout seul dans ta chambrette? Demanda-t-elle avec un rire qui découvrit deux rangées de dents admirables.

— Oui, c'est pourquoi je suis venu te voir.

Chatoff approcha un escabeau de la table, s'assit et m'invita à en faire autant.

— J'aime toujours à causer, seulement je te trouve drôle, Chatouchka, tu es comme un moine. Quand t'es-tu peigné? Donne-moi encore ta tête, dit-elle en tirant un peigne de sa poche, – je suis sûre que tu n'as pas touché à ta chevelure depuis que je t'ai peigné?

— Mais je n'ai pas de peigne, répondit en riant Chatoff.

— Vraiment? Eh bien, je t'en donnerai un, pas celui-ci, un autre; seulement n'oublie pas de t'en servir.

Elle commença à le peigner de l'air le plus sérieux, lui fit même une raie sur le côté, puis, après s'être un peu rejetée en arrière pour contempler son ouvrage et s'assurer qu'il ne laissait rien à désirer, elle remit son peigne dans sa poche.

— Sais-tu une chose, Chatouchka? Dit-elle en hochant la tête, – tu es un

homme de sens, et pourtant tu t'ennuies. Vous m'étonnez tous quand je vous regarde. Je ne comprends pas que des gens s'ennuient. Moi, je m'amuse.

— Tu t'amuses avec ton frère?

— Tu parles de Lébiadkine? C'est mon laquais. Il m'est absolument égal qu'il soit ici ou qu'il n'y soit pas. Je lui crie: Lébiadkine, apporte-moi de l'eau; Lébiadkine, donne-moi mes souliers, il court me les chercher; quelquefois il se trompe, et je me moque de lui.

— C'est la vérité, me fit observer Chatoff parlant cette fois encore à haute voix sans s'inquiéter aucunement de la présence de Marie Timoféievna; – elle le traite tout à fait comme un laquais; je l'ai moi-même entendue crier: «Lébiadkine, apporte-moi de l'eau», et elle riait en lui donnant cet ordre; seulement, au lieu d'obéir, il la bat, mais elle n'a pas du tout peur de lui. Elle est sujette à des attaques nerveuses qui se renouvellent presque chaque jour et lui enlèvent la mémoire; à la suite de ces accès, elle oublie tout ce qui vient de se passer et perd toute notion du temps. Vous croyez qu'elle se rappelle comment nous sommes entrés? C'est possible, mais à coup sûr elle a déjà tout arrangé à sa façon et nous prend maintenant Dieu sait pour qui, bien qu'elle n'oublie pas que je suis Chatouchka. Cela ne fait rien que je parle tout haut; elle cesse au bout d'un instant d'écouter ceux qui causent avec elle, et se met à rêver à part soi. En ce moment, son esprit bat la campagne. Elle est extraordinairement distraite. Durant huit heures consécutives, durant une journée entière, elle reste assise à la même place. Vous voyez ce pain sur la table: elle n'en a peut-être mangé qu'une bouchée, depuis ce matin, et elle l'achèvera demain. Tenez, à présent elle se tire les cartes…

— Oui, Chatouchka, je me tire les cartes, mais cela ne sert à rien, dit brusquement Marie Timoféievna qui avait entendu la dernière parole de Chatoff, et elle tendit sa main gauche vers le pain, sans, du reste, le regarder (son attention avait sans doute été attirée aussi par la phrase où il en était question). À la fin, elle prit le pain, mais, entraînée par le plaisir de causer, elle le remit inconsciemment sur la table après l'avoir gardé pendant quelques temps dans sa main gauche sans y mordre une seule fois.

— Ce sont toujours les mêmes réponses: un voyage, un méchant homme, la perfidie de quelqu'un, un lit de mort, une lettre qui arrivera de quelque

part, une nouvelle inattendue, – je considère tout cela comme des mensonges, et toi, Chatouchka, qu'en penses-tu? Si les hommes mentent, pourquoi les cartes ne mentiraient-elles pas? Ajouta-t-elle en brouillant tout à coup le jeu? – C'est ce que j'ai dit un jour à la Mère Prascovie, une femme respectable, qui venait sans cesse me trouver dans ma cellule, à l'insu de la Mère supérieure, pour me prier de lui tirer les cartes. Et elle ne venait pas seule. Toutes ces religieuses étaient là, poussant des exclamations, hochant la tête, faisant des commentaires. «Voyons, Mère Prascovie, dis-je en riant, comment recevriez-vous une lettre, quand il ne vous en ait pas venu depuis douze ans?» Elle avait une fille mariée à quelqu'un qui l'avait emmenée en Turquie, et, depuis douze ans, elle était sans nouvelles d'elle. Le lendemain soir, je pris le thé chez la Mère supérieure (elle appartient à une famille princière). Il y avait là deux personnes étrangères: une dame très rêveuse et un moine du mont Athos, homme assez drôle à mon avis. Eh bien, Chatouchka, dans la matinée, ce même moine avait apporté de Turquie à la Mère Prascovie une lettre de sa fille! Pendant que nous buvions du thé, le religieux du mont Athos dit à la Mère supérieure: «Révérende Mère igoumène, il faut que votre couvent soit particulièrement béni de Dieu, pour posséder un trésor aussi précieux.» – «Quel trésor?» demanda la supérieure. – «Mais la bienheureuse Mère Élisabeth.» Cette bienheureuse Élisabeth occupe une niche longue d'une sagène et haute de deux archines, pratiquée dans le mur d'enceinte du couvent; elle est là depuis dix-sept ans derrière un grillage; hiver et été elle ne porte qu'une chemise de chanvre dont elle se fait un cilice en fourrant des fétus de paille dans la toile; elle ne dit rien, ne se peigne pas, ne se lave pas depuis dix-sept ans. En hiver, on lui passe une peau de mouton par l'ouverture de sa niche, c'est aussi comme cela qu'on lui donne chaque jour une pinte d'eau et une croûte de pain. Les pèlerins la contemplent avec vénération, et, après l'avoir vue, font une offrande au monastère. «Un fameux trésor! Répond avec colère la supérieure qui ne pouvait souffrir Élisabeth, elle ne reste là que par entêtement; c'est une hypocrite.» Ces mots me déplurent, car moi-même je voulais alors adopter le genre de vie des recluses. «Selon moi, dis-je, Dieu et la nature, c'est tout un.» – «En voilà une, celle-là!» s'écrièrent-ils tous d'une commune voix. La supérieure se mit à rire, puis

elle parla tout bas à la dame, m'appela auprès d'elle et me fit des caresses; la dame me donna un petit nœud de ruban rose, veux-tu que je te le montre? Quant au moine, il commença aussitôt à me faire un sermon, me parla fort doucement, fort gentiment, et, sans doute, avec beaucoup d'esprit; je l'écoutai sans rien dire. «As-tu compris?» me demanda-t-il. – «Non, répondis-je, je n'ai rien compris, laissez-moi en repos.» Depuis ce moment, Chatouchka, on me laissa parfaitement tranquille. Et, un jour, une de nos religieuses, qui était en pénitence dans le couvent parce qu'elle faisait des prophéties, me dit tout bas au sortir de l'église: «La Mère de Dieu, qu'est-ce que c'est, à ton avis?» – «La grande mère, répondis-je, c'est l'espérance du genre humain.» – «Oui, reprit-elle, la Mère de Dieu, la grande Mère, c'est la terre, et il y a dans cette pensée une grande joie pour l'homme. Tout chagrin terrestre, toute larme terrestre est une jouissance pour nous. Quand tu abreuveras la terre de tes larmes, quand tu lui en feras présent, la tristesse s'évanouira aussitôt, et tu seras toute consolée: c'est une prophétie.» Ces paroles firent une profonde impression sur moi. Depuis, quand, en priant, je me prosterne contre le sol, je ne manque jamais de baiser la terre chaque fois, je la baise en pleurant. Et, vois-tu, Chatouchka, il n'y a rien de pénible dans ces larmes; quoiqu'on n'ait aucun chagrin, on pleure tout de même, mais c'est de joie. Un jour, je vais sur les bords du lac: notre monastère est situé d'un côté, de l'autre s'élève une montagne escarpée qu'on appelle le mont Aigu. Je gravis cette montagne, je tourne mon visage vers l'orient, je me prosterne contre le sol et je pleure, je pleure je ne sais combien de temps. Ensuite je me relève, je rebrousse chemin, et le soleil se couche, si grand, si splendide, – aimes-tu à regarder le soleil, Chatouchka? C'est beau, mais c'est triste. Je me retourne de nouveau vers l'orient, et l'ombre de notre montagne court comme un flèche au loin sur le lac, elle est étroite et longue, longue de plus d'une verste, elle s'étend jusqu'à l'île même qui est dans le lac, là elle se coupe en deux parties égales. Le soleil a complètement disparu, tout est soudain plongé dans l'obscurité. Alors je commence à m'inquiéter, la mémoire me revient brusquement, j'ai peur des ténèbres, Chatouchka. Quand il fait noir, je pleure toujours davantage mon petit enfant…

— Est-ce que tu as eu un enfant? Dit Chatoff en me poussant du coude; il

n’avait cessé de prêter la plus grande attention aux paroles de Marie Timoféievna.

— Comment donc! Un joli baby rose avec de si petits ongles… tout mon chagrin est de ne pouvoir me rappeler si c’était un garçon ou une fille. Après sa naissance, je l’ai enveloppé dans de la batiste et de la dentelle, j’ai noué de petits rubans roses tout autour, je l’ai couvert de fleurs, je l’ai bien pomponné; puis j’ai dit une prière au-dessus de lui et je l’ai emporté non baptisé à travers une forêt. J’ai peur dans les bois, et ce qui m’épouvante le plus, ce qui me fait surtout pleurer, c’est que j’ai eu un enfant sans connaître d’homme.

— Mais peut-être que tu as été mariée? Hasarda Chatoff.

— Tu m’amuses, Chatouchka, avec ta supposition. Peut-être bien qu’en effet j’ai eu un mari, mais qu’importe, si c’est exactement comme si je n’en avais pas eu? Tiens, voilà une énigme qui n’est pas difficile, devine-là! Répondit-elle en riant.

— Où donc as-tu porté ton enfant?

— Je suis allée le jeter dans un étang, soupira-t-elle.

Chatoff me donna encore un coup de coude.

— Mais si, par hasard, tu n’avais jamais eu d’enfant, si tout cela n’était que l’effet du délire? Hein?

En entendant émettre cette conjecture, mademoiselle Lébiadkine ne témoigna aucun étonnement.

— Tu me poses une question difficile, Chatouchka, reprit-elle d’un air pensif; – je ne te dirai rien à ce sujet, peut-être bien n’ai-je pas eu d’enfant; à mon avis, cela n’intéresse que ta curiosité, pour moi peu importe, je ne cesserai pas de le pleurer: ne l’ai-je pas vu en songe? Et de grosses larmes se montrèrent dans ses yeux. – Chatouchka, Chatouchka, est-ce vrai que ta femme t’a abandonné? Continua-t-elle en lui mettant brusquement ses deux mains sur les épaules et en le considérant avec une expression de pitié. Ne te fâche pas, j’ai aussi mes peines. Sais-tu, Chatouchka? J’ai fait un rêve: il revient vers moi, il m’appelle de la voix et du geste: «Ma petite chatte, dit-il, viens près de moi!» J’ai été on ne peut plus contente en l’entendant me nommer sa «petite chatte»: il m’aime, je crois.

— Peut-être qu'il viendra aussi en réalité, murmura à demi-voix Chatoff.

— Non, Chatouchka, cela peut arriver en songe, mais pas en réalité. Tu connais la chanson:

Je n'ai pas besoin d'un palais,
Je resterai dans cette humble retraite,
Où je ne cesserai jamais
D'appeler les faveurs du Très-Haut sur ta tête.

— Oh! Chatouchka, Chatouchka, mon cher, pourquoi ne me demandes-tu jamais rien?

— Parce que tu ne répondrais pas, voilà pourquoi je m'abstiens de t'interroger.

— Je ne parlerai pas, je ne parlerai pas, me mit-on le couteau sur la gorge, je ne dirai rien, reprit vivement Marie Timoféievna. – On peut me brûler vive, on peut me faire souffrir tous les tourments, je me tairai, les gens ne sauront rien!

— Tu vois bien; à chacun ses affaires, observa Chatoff d'un ton plus bas encore.

— Pourtant, si tu me le demandais, peut-être que je parlerais, oui, peut-être! Répéta-t-elle avec exaltation. – Pourquoi ne m'interroges-tu pas? Questionne-moi, questionne-moi gentiment, Chatouchka, peut-être que je te répondrai; supplie-moi, Chatouchka, afin que je consente… Chatouchka, Chatouchka!

Peine perdue, Chatouchka resta muet. Pendant une minute le silence régna dans la chambre. Des larmes coulaient sur les joues fardées de Marie Timoféievna; elle avait oublié ses mains sur les épaules de Chatoff, mais elle ne le regardait plus.

Il se leva brusquement.

— Eh! Qu'ai-je besoin de savoir tes affaires? Levez-vous donc! Ajouta-t-il en s'adressant à moi, puis il tira violemment l'escabeau sur lequel j'étais assis et alla le reporter à son ancienne place.

— Quand il reviendra, il ne faut pas qu'il se doute de notre visite; maintenant il est temps de partir.

— Ah! Tu parles encore de mon laquais! Fit avec un rire subit

mademoiselle Lébiadkine, – tu as peur! Eh bien, adieu, bons visiteurs; mais écoute une minute ce que je vais te dire. Tantôt ce Nilitch est arrivé ici avec Philippoff, le propriétaire, qui a une barbe rousse; mon laquais était en train de me maltraiter. Le propriétaire l'a saisi par les cheveux et l'a traîné ainsi à travers la chambre. Le pauvre homme criait: «Ce n'est pas ma faute, je souffre pour la faute d'un autre!» Tu ne saurais croire combien nous avons tous ri!…

— Eh! Timoféievna, ce n'est pas un homme à barbe rousse, c'est moi qui tantôt ai pris ton frère par les cheveux pour l'empêcher de te battre; quant au propriétaire, il est venu faire une scène chez vous avant-hier, tu as confondu.

— Attends un peu, en effet, j'ai confondu, c'est peut-être bien toi. Allons, à quoi bon discuter sur des vétilles? Que ce soit celui-ci ou celui-là qui l'ait tiré par les cheveux, pour lui n'est-ce pas la même chose? Dit-elle en riant.

— Partons, dit Chatoff qui me saisit soudain le bras, – la grand'porte vient de s'ouvrir; s'il nous trouve ici, il la rossera.

Nous n'avions pas encore eu le temps de monter l'escalier que, sous la porte cochère, se fit entendre un cri d'ivrogne, suivi de mille imprécations. Chatoff me poussa dans son logement, dont il ferma la porte.

— Il faut que vous restiez ici une minute, si vous ne voulez pas qu'il y ait une histoire. Il crie comme un cochon de lait, sans doute il aura encore bronché sur le seuil; chaque fois il pique un plat ventre.

Pourtant les choses ne se passèrent pas sans «histoire».

VI

Debout près de sa porte fermée, Chatoff prêtait l'oreille; tout à coup il fit un saut en arrière.

— Il vient ici, je m'en doutais! Murmura-t-il avec rage, – à présent nous n'en serons pas débarrassé avant minuit.

Bientôt retentirent plusieurs coups de poing assénés contre la porte.

— Chatoff, Chatoff, ouvre! Commença à crier le capitaine, – Chatoff, mon ami!…

Je suis venu te saluer,

Te r-raconter que le soleil est levé,
Que sous sa br-r-rûlante lumière
Le… bois… commence à tr-r-rssaillir;
Te raconter que je me suis éveillé, le diable t'emporte!
Que je me suis éveillé sous la feuillée…

— Chatoff, comprends-tu qu'il fait bon vivre en ce bas monde?

Ne répondez pas, me dit tout bas Chatoff.

— Ouvre donc! Comprends-tu qu'il y a quelque chose au-dessus d'une rixe… parmi les humains? Il y a les moments d'un noble personnage… Chatoff, je suis bon, je te pardonne… Chatoff, au diable les proclamations, hein?

Silence.

— Comprends-tu, âne, que je suis amoureux? J'ai acheté un frac, regarde un peu ce frac de l'amour, il a coûté quinze roubles; l'amour d'un capitaine doit se plier aux convenances mondaines… Ouvre! Beugla tout à coup Lébiadkine, et de nouveau il cogna furieusement à la porte.

— Va-t'en au diable! Cria brusquement Chatoff.

— Esclave! Serf! Ta sœur aussi est une esclave et une serve… une voleuse!

— Et toi, tu as vendu ta sœur.

— Tu mens! Je subis une accusation calomnieuse quand je puis d'un seul mot… comprends-tu qui elle est?

— Qui est-elle? Demanda Chatoff, et, curieux, il s'approcha de la porte.

— Le comprends-tu?

— Je le comprendrai quand tu me l'auras dit.

— J'oserai le dire! J'ose toujours tout dire en public!…

— C'est bien au plus si tu l'oseras, reprit Chatoff, qui espérait le faire parler en irritant son amour-propre, et il me fit signe d'écouter.

— Je n'oserai pas?

— Je ne le crois pas.

— Je n'oserai pas?

— Eh bien, parle, si tu ne crains pas les verges d'un barine… Tu es un poltron, tout capitaine que tu es!

— Je… je… elle… elle est… balbutia Lébiadkine d'une voix agitée et tremblante.

— Allons? Dit Chatoff tendant l'oreille.

Il y eut au moins une demi-minute de silence.

— Gr-r-redin! Vociféra enfin le capitaine derrière la porte, puis nous l'entendîmes descendre l'escalier; il soufflait comme un samovar et trébuchait contre chaque marche.

— Non, c'est un malin, même en état d'ivresse il sait se taire, observa Chatoff en s'éloignant de la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? Demandai-je.

Chatoff fit un geste d'impatience; il ouvrit la porte, se mit à écouter sur le palier et descendit même quelques marches tout doucement; après avoir longtemps prêté l'oreille, il finit par rentrer.

— On n'entend rien, il a laissé sa sœur tranquille; à peine arrivé chez lui, il sera sans doute tombé comme une masse sur le plancher, et, maintenant, il dort. Vous pouvez vous en aller.

— Écoutez, Chatoff, que dois-je à présent conclure de tout cela?

— Eh! Concluez ce que vous voudrez! Me répondit-il d'une voix qui exprimait la lassitude et l'ennui, ensuite il s'assit devant son bureau.

Je me retirai. Dans mon esprit se fortifiait de plus en plus une idée invraisemblable. Je songeais avec inquiétude à la journée du lendemain…

VII

Cette journée du lendemain, – c'est-à-dire ce même dimanche où le sort de Stépan Trophimovitch devait être irrévocablement décidé, – est une des plus importantes que j'aie à mentionner dans ma chronique. Ce fut une journée pleine d'imprévu, qui dissipa les ténèbres sur plusieurs points et les épaissit sur d'autres, qui dénoua certaines complications et en fit naître de nouvelles. Dans la matinée, le lecteur le sait déjà, j'étais tenu d'accompagner mon ami chez Barbara Pétrovna, qui, elle-même, avait exigé ma présence, et, à trois heures de l'après-midi, je devais être chez Élisabeth Nikolaïevna pour lui raconter – je ne savais quoi, et l'aider – je ne savais comment. Toutes ces

questions furent tranchées comme personne ne se serait attendu à ce qu'elles le fussent. En un mot, le hasard amena, durant cette journée, les rencontres et les événements les plus étranges.

Pour commencer, lorsque nous arrivâmes, Stépan Trophimovitch et moi, chez Barbara Pétrovna à midi précis, heure qu'elle nous avait fixée, nous ne la trouvâmes pas; elle n'était pas encore revenue de la messe. Mon pauvre ami était dans un tel état d'esprit que cette circonstance l'atterra; presque défaillant, il se laissa tomber sur un fauteuil du salon. Je l'engageai à boire un verre d'eau; mais, nonobstant sa pâleur et le tremblement de ses mains, il refusa avec dignité. Je ferai remarquer en passant que son costume se distinguait cette fois par une élégance extraordinaire: sa chemise de batiste brodée était presque une chemise de bal; il avait une cravate blanche, un chapeau neuf qu'il tenait à la main, des gants jaune paille, et il s'était tant soit peu parfumé. À peine fûmes-nous assis que parut Chatoff, introduit par le valet de chambre; il était clair que lui aussi avait reçu de Barbara Pétrovna une invitation en règle. Stépan Trophimovitch se leva à demi pour lui tendre la main, mais Chatoff, après nous avoir examinés attentivement tous les deux, alla s'asseoir dans un coin, sans même nous faire un signe de tête. Stépan Trophimovitch me regarda de nouveau d'un air inquiet.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi dans un profond silence. Stépan Trophimovitch se mit soudain à murmurer quelques mots à mon oreille, mais il parlait si bas et si vite que je ne pouvais rien comprendre à ses paroles; du reste, son agitation ne lui permit pas de continuer. Le valet de chambre entra encore une fois sous couleur d'arranger quelque chose sur la table, mais en réalité, je crois, pour jeter un coup d'œil sur nous. Brusquement Chatoff l'interpella d'une voix forte:

— Alexis Égoritch, savez-vous si Daria Pavlona est allée avec elle?

— Barbara Pétrovna est allée seule à la cathédrale, Daria Pavlona est restée dans sa chambre, elle ne se porte pas très-bien, répondit Alexis Égoritch avec la gravité compassée d'un domestique bien stylé.

Mon pauvre ami me lança encore un regard anxieux, cela finit par m'ennuyer à un tel point que je me tournai d'un autre côté. Soudain retentit le bruit d'une voiture s'approchant du perron, et un certain mouvement dans la

maison nous avertit que la générale était de retour. Nous nous levâmes tous précipitamment, mais une nouvelle surprise nous était réservée: les pas nombreux que nous entendîmes prouvaient que Barbara Pétrovna n'était pas rentrée seule, et cela était déjà assez étrange, attendu qu'elle-même nous avait indiqué cette heure-là. Enfin nous perçûmes le bruit d'une marche extrêmement rapide, d'une sorte de course qui n'était nullement dans les habitudes de Barbara Pétrovna. Et tout à coup celle-ci, essoufflée, en proie à une agitation extraordinaire, fit irruption dans la chambre. Quelques instants après entra beaucoup plus tranquillement Élisabeth Nikolaïevna, tenant par la main – Marie Timoféievna Lébiadkine! Si j'avais vu la chose en rêve, je n'y aurais pas cru.

Pour expliquer un fait si bizarre, il faut que je raconte une aventure singulière survenue une heure auparavant à Barbara Pétrovna, pendant qu'elle était à la cathédrale.

Je dois d'abord noter que presque toute la ville était à la messe; quand je dis toute la ville, j'entends, comme bien on pense, les couches supérieures de notre société. On savait que la gouvernante s'y montrerait pour la première fois depuis son arrivée chez nous. Soit dit en passant, le bruit courait déjà qu'elle était libre penseuse et imbue des «nouveaux principes». Nos dames n'ignoraient pas non plus que Julie Mikhaïlovna serait vêtue avec un luxe et une élégance extraordinaires; aussi elles-mêmes faisaient-elles assaut de toilettes luxueuses et élégantes. Seule, Barbara Pétrovna était mise simplement, comme de coutume; depuis quatre ans, elle s'habillait toujours en noir. Arrivée à la cathédrale, elle alla occuper sa place habituelle au premier rang à gauche, et un laquais en livrée déposa devant elle un coussin en velours pour les génuflexions. Bref, tout se passa comme à l'ordinaire. Mais on remarqua aussi que, cette fois, elle pria pendant tout l'office avec une ferveur inaccoutumée; plus tard, quand on se rappela tout, on prétendit même avoir vu des larmes dans ses yeux. À l'issus de la cérémonie, notre archiprêtre, le père Paul, monta en chaire. Ses sermons étaient très-goûtés chez nous, et on l'engageait souvent à les faire imprimer, mais il ne pouvait s'y résoudre. Dans la circonstance présente, il parla fort longuement.

Pendant qu'il prêchait, une dame arriva à la cathédrale dans une légère

voiture de louage, un de ces drochkis du temps passé où les dames ne pouvaient s'asseoir que de côté en se tenant à la ceinture du cocher, ce qui, du reste, ne les empêchait pas d'être secouées comme l'herbe au souffle du vent. Ces véhicules incommodes se rencontrent encore aujourd'hui dans notre ville. Le drochki s'arrêta au coin de la cathédrale, car devant la porte stationnaient une foule d'équipages et même des gendarmes. La dame descendit et offrit quatre kopecks au cocher.

— Eh bien! Tu trouves que ce n'est pas assez, Vanka? S'écria-t-elle en voyant qu'il faisait la grimace, et elle ajouta d'une voix plaintive: – C'est tout ce que j'ai.

— Allons, que Dieu t'assiste! Je t'ai chargée sans convenir du prix, répondit avec un geste de résignation Vanka dont le regard semblait dire: «Toi, ce serait péché de te faire de la peine.» Ensuite il serra dans son sein sa bourse de cuir, fouetta son cheval et s'éloigna poursuivi par les lazzi des autres cochers. Les railleries et les marques d'étonnement accompagnèrent aussi la dame pendant tout le temps qu'elle mit à se frayer un passage à travers les équipages et les valets qui encombraient les abords de la cathédrale. Le fait est qu'il y avait quelque chose d'étrange dans l'apparition soudaine d'une semblable personne au milieu de la foule. D'une maigreur maladive, elle boitait un peu et avait le visage excessivement fardé de rouge et de blanc. Quoique le temps fût froid et venteux, elle allait le col nu, la tête nue, sans mouchoir, sans bournous, n'ayant pour tout vêtement qu'une vielle robe de couleur sombre. Dans son chignon était piquée une de ces roses artificielles dont on couronne les chérubins le dimanche des Rameaux. Justement la veille, lors de ma visite chez Marie Timoféievna, j'avais remarqué dans un coin, au-dessous des icônes, un de ces chérubins dont le chef était ainsi orné de roses en papier. Pour comble, bien que la dame baissât modestement les yeux, elle ne laissait pas d'avoir sur les lèvres un gai et malicieux sourire. Si elle avait encore tardé un instant à pénétrer dans la cathédrale, on lui en aurait peut-être interdit l'entrée; elle réussit néanmoins à s'y glisser, et, une fois dans le temple, continua sa marche à travers la foule des fidèles qui remplissaient le saint lieu.

Le prédicateur était au milieu de son sermon, et tout le monde l'écoutait

avec l'attention la plus recueillie; cependant quelques regards curieux se portèrent furtivement vers la nouvelle venue. Elle se prosterna jusqu'à terre, inclina son visage fardé sur le pavement de la cathédrale et resta longtemps dans cette position; on aurait dit qu'elle pleurait. Ensuite elle se releva et ne tarda pas à recouvrer sa bonne humeur. Gaiement, avec tous les signes d'une extrême satisfaction, elle commença à promener ses yeux autour d'elle, contemplant les murs de l'église, examinant les figures des assistants, parfois même se haussant sur la pointe des pieds pour mieux voir certaines dames; à deux reprises elle eut un petit rire étrange. Le sermon fini, la croix fut offerte à la vénération des fidèles. La gouvernante s'approcha la première pour la baiser, mais elle n'avait pas fait deux pas qu'elle s'arrêta avec l'intention évidente de laisser passer Barbara Pétrovna, qui, de son côté, s'avançait bravement sans paraître remarquer qu'il y avait quelqu'un devant elle. Sans doute l'excessive politesse de Julie Mikhaïlovna cachait une arrière-pensée maligne; personne ne s'y trompa, la générale Stavroguine pas plus que les autres; néanmoins son assurance ne se démentit point: imperturbable, elle s'approcha de la croix, et, après l'avoir baisée, se dirigea vers la sortie. Son laquais en livrée la précédait pour lui ouvrir un chemin, ce qui, du reste, était inutile, car tous s'écartaient respectueusement devant elle. Mais, arrivée sur le parvis, Barbara Pétrovna dut s'arrêter un instant en face d'un épais rassemblement qui lui barrait le passage. Soudain une créature d'un aspect bizarre, une femme portant sur la tête une rose artificielle, fendit la foule et vint s'agenouiller devant la générale. Celle-ci, qui ne perdait pas facilement sa présence d'esprit, surtout en public, la regarda d'un air sévère et imposant.

Il faut noter que, tout en étant devenue dans ces dernières années fort économe et même avare, Barbara Pétrovna ne laissait pas, à l'occasion de faire l'aumône d'une façon très large. Elle était membre d'une société de bienfaisance établie dans la capitale, et, récemment, lors d'une famine, elle avait envoyé à Pétersbourg cinq cents roubles pour les indigents. Enfin, tout dernièrement, avant la nomination du nouveau gouverneur, elle avait entrepris de créer chez nous un comité de dames charitables, afin de venir en aide aux femmes en couches les plus nécessiteuses de la ville et de la province. Notre société lui reprochait de faire le bien avec trop d'ostentation,

mais la fougue de son caractère, jointe à une rare opiniâtreté, avaient presque triomphé de tous les obstacles; le comité était à peu près organisé, et l'idée primitive prenait des proportions de plus en plus vaste dans l'esprit enthousiasmé de la fondatrice; déjà elle rêvait d'établir une société semblable à Moscou et d'en étendre l'action dans toute la Russie. Les choses en étaient là, quand tout à coup, Von Lembke fut nommé gouverneur en remplacement d'Ivan Osipovitch. La nouvelle gouvernante ne tarda pas, dit-on, à s'exprimer en termes moqueurs au sujet des visées philanthropiques de Barbara Pétrovna, qui n'étaient, suivant elle, que d'ambitieuses chimères. Ces propos, considérablement amplifiés, comme il arrive toujours, furent rapportés à Barbara Pétrovna. Dieu seul connaît le fond des cœurs, mais je suppose que dans la circonstance présente, la générale était bien aise d'être ainsi arrêtée à la porte de la cathédrale sachant que la gouvernante passerait tout à l'heure à côté d'elle. «Tant mieux! Devait-elle se dire, que tout le monde voie, qu'elle voie elle-même combien me sont indifférentes ses critiques sur ma façon de faire la charité!»

— Eh bien, ma chère, que demandez-vous? Commença Barbara Pétrovna après avoir examiné plus attentivement la femme agenouillée devant elle.

Troublée, confuse, la solliciteuse regarda timidement celle qui lui parlait, puis tout à coup partit d'un éclat de rire.

— Qu'est-ce qu'elle a? Qui est-elle? Fit la générale en promenant un regard interrogateur sur le groupe qui l'entourait.

Personne ne répondit.

— Vous êtes malheureuse? Vous avez besoin d'un secours?

— J'ai besoin… je suis venue… balbutia la «malheureuse» d'une voix entrecoupée. Je suis venue seulement pour vous baiser la main… Et elle se remit à rire. Avec le regard câlin des enfants qui veulent obtenir quelque chose, elle tendit le bras pour saisir la main de Barbara Pétrovna; ensuite, comme effrayée, elle ramena brusquement son bras en arrière.

— Vous n'êtes venue que pour cela? Dit avec un sourire de compassion Barbara Pétrovna, et, tirant de son porte-monnaie de nacre un assignat de dix roubles, elle l'offrit à l'inconnue. Celle-ci le prit. Cette rencontre intriguait fort la générale, qui, évidemment, se doutait bien qu'elle n'avait pas affaire à

une mendiante de profession.

— Eh! Voyez donc, elle lui a donné dix roubles, remarqua quelqu'un dans la foule.

— Donnez-moi votre main, reprit d'une voix hésitante l'étrange créature qui serrait avec force entre les doigts de sa main gauche le billet qu'elle venait de recevoir. Comme elle ne le tenait que par un coin, l'assignat flottait au vent.

Barbara Pétrovna fronça le sourcil, et, d'un air sérieux, presque sévère, tendit sa main. La «malheureuse» la baisa avec le plus profond respect, tandis qu'une reconnaissance exaltée mettait une flamme dans ses yeux. Sur ces entrefaites s'approcha la gouvernante accompagnée d'un grand nombre de dames et de hauts fonctionnaires. Force fut à Julie Mikhaïlovna de s'arrêter durant une minute, tant était compact le groupe qui encombrait le parvis de la cathédrale.

— Vous tremblez, vous avez froid? Observa soudain Barbara Pétrovna; puis se débarrassant de son bournous que le laquais saisit au vol, elle ôta de dessus ses épaules un châle noir d'un assez grand prix, et en enveloppa elle-même la solliciteuse toujours agenouillée.

— Mais levez-vous donc, levez-vous, je vous prie!

L'inconnue obéit.

— Où demeurez-vous? Se peut-il que personne ne sache où elle demeure? Fit impatiemment la générale en promenant de nouveau ses yeux autour d'elle. Mais le rassemblement n'était plus composé des mêmes personnes que tout à l'heure; c'étaient maintenant des connaissances de Barbara Pétrovna, des gens du monde qui contemplaient cette scène, les uns d'un air aussi étonné que sévère, les autres avec une curiosité narquoise et l'espoir d'un petit scandale; plusieurs même commençaient à rire.

Parmi les assistants se trouvait notre respectable marchand Andréieff; il était là en costume russe, avec ses lunettes, sa barbe blanche et un chapeau rond qu'il tenait à la main.

— Je crois que cette personne est une Lébiadkine, dit enfin le brave homme en réponse à la question de Barbara Pétrovna; – elle habite dans la maison Philippoff, rue de l'Épiphanie.

— Lébiadkine? La maison Philippoff? J'en ai entendu parler… je vous remercie, Nikon Séménitch, mais qu'est-ce que c'est que Lébiadkine?

— Il se donne pour capitaine, c'est un homme inconsidéré, on peut le dire. Cette femme est certainement sa sœur; il faut croire qu'elle a réussi à tromper sa surveillance, reprit Nikon Séménitch en baissant la voix, et il adressa à Barbara Pétrovna un regard qui complétait sa pensée.

— Je vous comprends; merci, Nikon Séménitch. Ma chère, vous êtes madame Lébiadkine?

— Non, je ne suis pas madame Lébiadkine.

— Alors, c'est peut-être votre frère qui s'appelle Lébiadkine?

— Oui.

— Voici ce que je vais faire, je vais vous ramener chez moi, ma chère, et ensuite ma voiture vous remettra à votre domicile; vous voulez bien venir avec moi?

— Oh! Oui, acquiesça Marie Timoféievna en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Tante, tante! Ramenez-moi aussi avec vous! Cria Élisabeth Nikolaïevna.

Elle avait accompagné la gouvernante à la messe, tandis que sa mère, sur l'ordre du médecin, faisait une promenade en voiture et avait pris avec elle, pour se distraire, Maurice Nikolaïévitch. Lisa quitta brusquement Julie Mikhaïlovna et courut à Barbara Pétrovna.

— Ma chère, tu sais que je suis toujours bien aise de t'avoir, mais que dira ta mère? Observa avec dignité la générale Stavroguine, qui toutefois se troubla soudain en voyant l'extrême agitation de Lisa.

— Tante, tante, il faut absolument que j'aille avec vous, supplia la jeune fille en embrassant Barbara Pétrovna.

— Mais qu'avez-vous donc, Lise? Demanda en français la gouvernante étonnée.

Lisa revint rapidement auprès d'elle.

— Ah! Pardonnez-moi, chère cousine, je vais chez ma tante.

Ce disant, Élisabeth Nikolaïevna embrassa par deux fois sa «chère cousine», désagréablement surprise.

— Dites aussi à maman de venir me chercher dans un instant chez ma tante; maman voulait absolument venir, elle me l'a dit elle-même tantôt, j'ai oublié de vous en parler, poursuivit précipitamment Lisa, – pardon, ne vous fâchez pas, Julie… chère cousine… tante, je suis à vous!

— Si vous ne m'emmenez pas, tante, je courrai derrière votre voiture en criant tout le temps, murmura-t-elle avec un accent désespéré à l'oreille de Barbara Pétrovna. Ce fut encore heureux que personne ne l'entendît. Barbara Pétrovna recula d'un pas. Après un regard pénétrant jeté sur la folle jeune fille, elle se décida à emmener Lisa.

— Il faut mettre fin à cela, laissa-t-elle échapper. – Bien, je te prendrai volontiers avec moi, Lisa, ajouta-t-elle à haute voix, – naturellement, si Julie Mikhaïlovna le permet, acheva-t-elle se tournant d'un air plein de dignité vers la gouvernante.

— Oh! Sans doute, je ne veux pas la priver de ce plaisir, d'autant plus que moi-même… répondit très aimablement celle-ci, – moi-même… je sais bien quelle petite tête fantasque et volontaire nous avons sur nos épaules (Julie Mikhaïlovna prononça ces mots avec un charmant sourire)…

— Je vous suis on ne peut plus reconnaissante, dit Barbara Pétrovna en s'inclinant avec une politesse de grande dame.

— Cela m'est d'autant plus agréable, balbutia Julie Mikhaïlovna sous l'influence d'une sorte de transport joyeux qui faisait même monter le rouge à ses joues, – qu'en dehors du plaisir d'aller chez vous, Lisa est en ce moment entraînée par un sentiment si beau, si élevé, puis-je dire… la pitié… (elle montra des yeux la «malheureuse»)… et… et sur le parvis même du temple…

— Cette manière de voir vous fait honneur, approuva majestueusement Barbara Pétrovna. La gouvernante tendit sa main avec élan. La générale Stavroguine ne se montra pas moins empressée à lui donner la sienne. L'impression produite fut excellente, plusieurs des assistants rayonnaient de satisfaction, des sourires courtisanesques apparaissaient sur quelques visages.

Bref, toute la ville découvrit soudain que ce n'était pas Julie Mikhaïlovna qui avait dédaigné jusqu'à présent de faire visite à Barbara Pétrovna, mais que c'était au contraire la seconde qui avait tenu la première à distance.

Quand on fut convaincu que, sans la crainte d'être mise à la porte, la gouvernante serait allée chez la générale Stavroguine, le prestige de cette dernière se releva d'une façon incroyable.

— Prenez place, ma chère, dit Barbara Pétrovna à mademoiselle Lébiadkine en lui montrant la calèche qui s'était approchée; la «malheureuse» s'avança joyeusement vers la portière, et un laquais l'aida à monter.

— Comment! Vous boitez! S'écria la générale épouvantée et elle pâlit. (Tous le remarquèrent alors, mais sans comprendre…)

La voiture partit. De la cathédrale à la maison de Barbara Pétrovna la distance était fort courte. À ce que me raconta plus tard Élisabeth Nikolaïevna, mademoiselle Lébiadkine ne cessa de rire nerveusement pendant les trois minutes que dura le trajet. Quant à Barbara Pétrovna, elle était «comme plongée dans un sommeil magnétique», suivant l'expression même de Lisa.

CHAPITRE V

LE TRÈS SAGE SERPENT.

I

Barbara Pétrovna sonna et se laissa tomber sur un fauteuil près de la fenêtre.

— Asseyez-vous ici, ma chère, dit-elle à Marie Timoféievna en lui indiquant une place au milieu de la chambre, devant la grande table ronde; – Stépan Trophimovitch, qu'est-ce que c'est? Tenez, regardez cette femme, qu'est-ce que c'est?

— Je… je… commença péniblement Stépan Trophimovitch.

Entra un laquais.

— Une tasse de café, tout de suite, le plus tôt possible. Qu'on ne dételle pas.

— Mais, chère et excellente amie, dans quelle inquiétude… gémit d'une voix défaillante Stépan Trophimovitch.

— Ah! Du français, du français! On voit tout de suite qu'on est ici dans le grand monde! S'écria en battant des mains Marie Timoféievna qui, d'avance, se faisait une joie d'assister à une conversation en français. Barbara Pétrovna la regarda presque avec effroi.

Nous attendions tous en silence le mot de l'énigme. Chatoff ne levait pas la tête, Stépan Trophimovitch était consterné comme s'il eût eu tous les torts; la sueur ruisselait sur ses tempes. J'observai Lisa (elle était assise dans un coin à très peu de distance de Chatoff). Le regard perçant de la jeune fille allait sans cesse de Barbara Pétrovna à la boiteuse et vice versa; un mauvais sourire tordait ses lèvres. Barbara Pétrovna le remarqua. Pendant ce temps, Marie Timoféievna s'amusait fort bien. Nullement intimidée, elle prenait un vif plaisir à contempler le beau salon de la générale, – le mobilier, les tapis, les tableaux, les peintures du plafond, le grand crucifix de bronze pendu dans un coin, la lampe de porcelaine, les albums et le bibelot placés sur la table.

— Tu es donc ici aussi, Chatouchka? Dit-elle tout à coup; – figure-toi, je te vois depuis longtemps, mais je me disais: Ce n'est pas lui! Par quel hasard serait-il ici? Et elle se mit à rire gaiement.

— Vous connaissez cette femme? Demanda aussitôt Barbara Pétrovna à Chatoff.

— Je la connais, murmura-t-il; en faisant cette réponse il fut sur le point de se lever, mais il resta assis.

— Que savez-vous d'elle? Parlez vite, je vous prie!

— Eh bien, quoi?… répondit-il avec un sourire assez peu en situation, – vous le voyez vous-même.

— Qu'est-ce que je vois? Allons, dites quelque chose!

— Elle demeure dans la même maison que moi… avec son frère… un officier.

— Eh bien?

— Ce n'est pas la peine d'en parler… grommela-t-il, et il se tut.

— De vous, naturellement, il n'y a rien à attendre! Reprit avec colère Barbara Pétrovna.

Elle voyait maintenant que tout le monde savait quelque chose, mais qu'on n'osait pas répondre à ses questions, qu'on voulait la laisser dans l'ignorance.

Le laquais revint, apportant sur un petit plateau d'argent la tasse de café demandée; il la présenta d'abord à sa maîtresse, qui lui fit signe de l'offrir à Marie Timoféievna.

— Ma chère, vous avez été transie de froid tantôt, buvez vite, cela vous réchauffera.

Marie Timoféievna prit la tasse et dit en français «merci» au domestique; puis elle se mit à rire à la pensée de l'inadvertance qu'elle venait de commettre, mais, rencontrant le regard sévère de Barbara Pétrovna, elle se troubla et posa la tasse sur la table.

— Tante, vous n'êtes pas fâchée? Murmura-t-elle d'un ton enjoué.

Ces mots firent bondir sur son siège Barbara Pétrovna.

— Quoi? Cria-t-elle en prenant son air hautain, – est-ce que je suis votre tante? Que voulez-vous dire par là?

Marie Timoféievna ne s'attendait pas à ce langage courroucé; un tremblement convulsif agita tout son corps, et elle se recula dans le fond de son fauteuil.

— Je… je pensais qu'il fallait vous appeler ainsi, balbutia-t-elle en regardant avec de grands yeux Barbara Pétrovna, – j'ai entendu Lisa vous donner ce nom.

— Comment? Quelle Lisa?

— Eh bien, cette demoiselle, répondit Marie Timoféievna en montrant du doigt Élisabeth Nikolaïevna.

— Ainsi, pour vous elle est déjà devenue Lisa?

— C'est vous-même qui tantôt l'avez appelée ainsi, reprit avec un peu plus d'assurance Marie Timoféievna. – Il me semble avoir vu en songe cette charmante personne, ajouta-t-elle tout à coup en souriant.

À la réflexion, Barbara Pétrovna se calma un peu; la dernière parole de mademoiselle Lébiadkine amena même un léger sourire sur ses lèvres. La folle s'en aperçut, se leva et de son pas boiteux s'avança timidement vers la générale.

— Prenez-le, j'avais oublié de vous le rendre, ne vous fâchez pas de mon impolitesse, dit-elle en se dépouillant soudain du châle noir que Barbara Pétrovna lui avait mis sur les épaules peu auparavant.

— Remettez-le tout de suite et gardez-le. Allez vous asseoir, buvez votre café, et, je vous en prie, n'ayez pas peur de moi, ma chère, rassurez-vous. Je commence à vous comprendre.

Stépan Trophimovitch voulut de nouveau prendre la parole:

— Chère amie…

— Oh! Faites-nous grâce de vos discours, Stépan Trophimovitch; nous sommes déjà assez déroutés comme cela; si vous vous en mêlez, ce sera complet… Tirez, je vous en prie, le cordon de sonnette que vous avez près de vous, il communique avec la chambre des servantes.

Il y eut un silence. La maîtresse de la maison promenait sur chacun de nous un regard soupçonneux et irrité. Entra Agacha, sa femme de chambre favorite.

— Donne-moi le mouchoir à carreaux que j'ai acheté à Genève. Que fait

Daria Pavlovna?

— Elle n'est pas très bien portante.

— Va la chercher. Dis-lui que je la prie instamment de venir malgré son état de santé.

En ce moment, des pièces voisines arriva à nos oreilles un bruit de pas et de voix semblable à celui de tout à l'heure, et soudain parut sur le seuil Prascovie Ivanovna. Elle était agitée et hors d'haleine; Maurice Nikolaïévitch lui donnait le bras.

— Oh! Seigneur, ce que j'ai eu de peine à me traîner jusqu'ici! Lisa, tu es folle d'en user ainsi avec ta mère! Gronda-t-elle, mettant dans ce reproche une forte dose d'acrimonie, selon l'habitude des personnes faibles, mais irascibles.

— Matouchka, Barbara Pétrovna, je viens chercher ma fille chez vous!

La générale Stavroguine la regarda de travers, se leva à demi, et, d'un ton où perçait une colère mal contenue:

— Bonjour, Prascovie Ivanovna, dit-elle, fais-moi le plaisir de t'asseoir. J'étais sûre que tu viendrais.

II

Un pareil accueil n'avait rien qui pût surprendre Prascovie Ivanovna. Depuis l'enfance, Barbara Pétrovna avait toujours traité despotiquement son ancienne camarade de pension, et, sous prétexte d'amitié, elle lui témoignait un véritable mépris. Mais, actuellement, les deux dames se trouvaient vis-à-vis l'une de l'autre dans une situation particulière: elles étaient complètement brouillées depuis quelques jours. Barbara Pétrovna ignorait encore les causes de cette rupture qui, par suite, n'en était que plus offensante pour elle. D'ailleurs, avant même que les choses en vinssent là, Prascovie Ivanovna avait, contre sa coutume, pris une attitude fort hautaine à l'égard de son amie. Comme bien on pense, cela avait profondément ulcéré Barbara Pétrovna. D'un autre côté, il était arrivé jusqu'à elle certains bruits étranges qui l'irritaient surtout par leur caractère vague. Nature franche et droite, la générale Stavroguine ne pouvait souffrir les accusations sourdes et

mystérieuses; elle leur préférait toujours la guerre ouverte. Quoi qu'il en soit, depuis cinq jours les deux dames avaient cessé de se voir. La dernière visite avait été faite par Barbara Pétrovna, qui était revenue de chez «la Drozdoff», cruellement blessée. Je crois pouvoir le dire sans crainte de me tromper, en ce moment Prascovie Ivanovna venait chez son amie, naïvement convaincue que celle-ci devait trembler devant elle; cela se voyait sur son visage. Or, Barbara Pétrovna devenait un démon d'orgueil dès qu'elle pouvait soupçonner que quelqu'un pensait la tenir à sa merci. Quant à Prascovie Ivanovna, comme beaucoup de personnes faibles qui se sont longtemps laissé fouler aux pieds sans mot dire, elle s'emportait avec une violence inouïe sitôt que les circonstances lui fournissaient l'occasion de prendre sa revanche. À présent, il est vrai, elle était souffrante, et la maladie la rendait toujours plus irritable. J'ajouterai enfin que notre présence dans le salon n'était pas faite pour imposer beaucoup de réserve aux deux camarades d'enfance et les empêcher de donner un libre cours à leurs ressentiments; nous étions tous plus ou moins des clients, des inférieurs devant qui elles n'avaient pas à se gêner. Stépan Trophimovitch, resté debout depuis l'arrivée de Barbara Pétrovna, s'affaissa sur un siège en entendant crier Prascovie Ivanovna et me jeta un regard désespéré. Chatoff fit brusquement demi-tour sur sa chaise et bougonna à part soi. Je crois qu'il avait envie de s'en aller. Lise se leva à demi, mais se rassit aussitôt, sans même écouter comme elle l'aurait dû la semonce maternelle. Évidemment, ce n'était pas le fait d'un «caractère obstiné», mais d'une préoccupation exclusive sous l'influence de laquelle elle se trouvait alors. La jeune fille regardait vaguement en l'air et avait même cessé de faire attention à Marie Timoféievna.

III

— Aïe, ici! Fit Prascovie Ivanovna en indiquant un fauteuil près de la table, puis elle s'assit péniblement avec le secours de Maurice Nikolaïévitch; sans ses jambes, matouchka, je ne m'assiérais pas chez vous! Ajouta-t-elle d'un ton fielleux.

Barbara Pétrovna leva un peu la tête, sa physionomie exprimait la

souffrance; elle appliqua les doigts de sa main droite contre sa tempe, où elle sentait évidemment un tic douloureux.

— Qu'est-ce que tu dis, Prascovie Ivanovna? Pourquoi ne t'assiérais-tu pas chez moi? Ton défunt mari m'a témoigné toute sa vie une sincère amitié; toi et moi, à la pension, nous avons joué ensemble à la poupée, étant gamines.

Prascovie Ivanovna se mit à agiter les bras.

— J'en étais sûre! La pension vous sert toujours d'entrée en matière quand vous vous préparez à me dire des choses désagréables, c'est votre truc.

— Décidément, tu es mal disposée aujourd'hui; comment vont tes jambes? On va t'apporter du café, bois-en une tasse, je t'en prie, et ne te fâche pas.

— Matouchka, Barbara Pétrovna, vous me traitez tout à fait comme une petite fille. Je ne veux pas de café, voilà!

Et, quand le domestique s'approcha d'elle pour la servir, elle le repoussa d'un geste brutal. (Du reste, sauf Maurice Nikolaïévitch et moi, tout le monde refusa de prendre du café. Stépan Trophimovitch, qui en avait d'abord accepté, laissa sa tasse sur la table; Marie Timoféievna aurait bien voulu en avoir encore, déjà même elle tendait la main, mais le sentiment des convenances lui revint, et elle refusa, visiblement satisfaite de cette victoire sur elle-même.)

Un sourire venimeux plissa les lèvres de Barbara Pétrovna.

— Sais-tu une chose, ma chère Prascovie Ivanovna? Tu es sûrement venue ici avec une idée que tu t'es encore mise dans la tête. Toute ta vie tu n'as vécu que par l'imagination. Tout à l'heure, quand j'ai parlé de la pension, tu t'es fâchée, mais te rappelles-tu le jour où tu es venue raconter à toute la classe que le hussard Chablykine t'avait demandée en mariage? Madame Lefébure t'a alors convaincue de mensonge, et pourtant tu ne mentais pas, tu t'étais simplement fourré dans l'esprit une chimère qui te faisait plaisir. Eh bien, parle, qu'est-ce que tu as maintenant? Qu'as-tu encore imaginé pour être si mécontente?

— Et vous, à la pension, vous vous êtes amourachée du pope qui enseignait la loi divine, vous devez vous souvenir de cela aussi, puisque vous avez si bonne mémoire! Ha, ha, ha!

Elle eut un rire sardonique auquel succéda un accès de toux.

— Ah! Tu n'as pas oublié le pope… reprit Barbara Pétrovna en lançant à son interlocutrice un regard haineux.

Son visage était devenu vert. Prascovie Ivanovna prit tout à coup un air de dignité.

— Maintenant, matouchka, je n'ai pas envie de rire, je désire savoir pourquoi devant toute la ville vous avez mêlé ma fille à votre scandale, voilà pourquoi je suis venue.

Barbara Pétrovna se redressa brusquement.

— À mon scandale? Fit-elle d'une voix menaçante.

— Maman, je vous prie de veiller davantage sur vos expressions, observa soudain Élisabeth Nikolaïevna.

— Comment as-tu dit? Répliqua la mère, qui allait de nouveau commencer une mercuriale, mais qui s'arrêta court devant le regard étincelant de sa fille.

— Comment avez-vous pu, maman, parler de scandale? Continua en rougissant Lisa; – je suis venue ici de moi-même, avec la permission de Julie Mikhaïlovna, parce que je voulais connaître l'histoire de cette malheureuse, pour lui être utile.

— «L'histoire de cette malheureuse!» répéta ironiquement Prascovie Ivanovna; – quel besoin as-tu de t'immiscer dans de pareilles «histoires»? Oh! Matouchka! Nous en avons assez, de votre despotisme, poursuivit-elle avec rage en se tournant vers Barbara Pétrovna. – On dit, à tort ou à raison, que vous teniez toute cette ville sous votre joug, mais il paraît que vos beaux jours sont passés!

Barbara Pétrovna était comme une flèche prête à partir. Immobile, elle regarda sévèrement pendant dix secondes Prascovie Ivanovna.

— Allons, prie Dieu, Prascovie, pour que toutes les personnes ici présentes soient des gens sûrs, dit-elle enfin avec une tranquillité sinistre, – tu as beaucoup trop parlé.

— Moi, ma mère, je n'ai pas si peur que d'autres de l'opinion publique; c'est vous qui, nonobstant vos airs hautains, tremblez devant le jugement du monde. Et si les personnes ici présentes sont des gens sûrs, tant mieux pour

vous.

— Tu es devenue intelligente cette semaine?

— Non, mais cette semaine la vérité s'est fait jour.

— Quelle vérité s'est fait jour cette semaine? Écoute, Prascovie Ivanovna, ne m'irrite pas, explique-toi à l'instant, je t'adjure de parler: quelle vérité s'est fait jour, et que veux-tu dire par ces mots?

Prascovie Ivanovna se trouvait dans un état d'esprit où l'homme, tout au désir de frapper un grand coup, ne s'inquiète plus des conséquences.

— Mais la voilà, toute la vérité! Elle est assise là! Répondit-elle en montrant du doigt Marie Timoféievna. Celle-ci, qui n'avait cessé de considérer Prascovie Ivanovna avec une curiosité enjouée, se mit à rire en se voyant ainsi désignée par la visiteuse irritée, et s'agita gaiement sur son fauteuil.

— Seigneur Jésus-Christ, ils sont tous fous! S'écria Barbara Pétrovna, qui blêmit et se renversa sur le dossier de son siège.

Sa pâleur nous alarma. Stépan Trophimovitch s'élança le premier vers elle; je m'approchai aussi; Lisa elle-même se leva, sans, du reste, s'éloigner de son fauteuil; mais nul ne manifesta autant d'inquiétude que Prascovie Ivanovna; elle se leva du mieux qu'elle put et se mit à crier d'une voix dolente:

— Matouchka, Barbara Pétrovna, pardonnez-moi ma sottise et ma méchanceté! Mais que quelqu'un lui donne au moins de l'eau!

— Ne pleurniche pas, je te prie, Prascovie Ivanovna; et vous, messieurs, écartez-vous, s'il vous plaît, je n'ai pas besoin d'eau! Dit avec fermeté Barbara Pétrovna, quoique la parole eût encore peine à sortir de ses lèvres décolorées.

— Matouchka! Reprit Prascovie Ivanovna un peu tranquillisée, – ma chère Barbara Pétrovna, sans doute j'ai eu tort de vous tenir un langage inconsidéré, mais toutes ces lettres anonymes dont me bombardent de petites gens m'avaient poussée à bout; si encore ils vous les adressaient, puisque c'est à propos de vous qu'ils les écrivent! Moi, matouchka, j'ai une fille!

Les yeux tout grands ouverts, Barbara Pétrovna la regardait en silence et l'écoutait avec étonnement. Sur ces entrefaites, une porte latérale s'ouvrit

sans bruit, et Daria Pavlovna fit son apparition. Elle s'arrêta un instant sur le seuil pour promener ses yeux autour d'elle; notre agitation la frappa. Il est probable qu'elle ne remarqua pas tout de suite Marie Timoféievna, dont personne ne lui avait annoncé la présence. Stépan Trophimovitch aperçut le premier la jeune fille; il fit un mouvement brusque et s'écria en rougissant: «Daria Pavlovna!» À ces mots, tous les regards se portèrent vers la nouvelle venue.

— Comment, ainsi c'est là votre Daria Pavlovna! S'exclama Marie Timoféievna; – eh bien, matouchka, ta sœur ne te ressemble pas! Comment donc mon laquais peut-il dire: «la serve, la fille de Dachka», en parlant de cette charmante personne!

Daria Pavlovna s'était déjà rapprochée de Barbara Pétrovna, mais l'exclamation de mademoiselle Lébiadkine lui fit brusquement retourner la tête, et elle resta debout devant sa chaise, les yeux attachés sur la folle.

— Assieds-toi, Dacha, dit Barbara Pétrovna avec un calme effrayant; plus près, là, c'est bien; tu peux voir cette femme, tout en étant assise. Tu la connais?

— Je ne l'ai jamais vue, répondit tranquillement Dacha, et, après un silence, elle ajouta: – C'est sans doute la sœur malade d'un M.Lébiadkine.

— Moi aussi, mon âme, je vous voie aujourd'hui pour la première fois, mais depuis longtemps déjà je désirais faire votre connaissance, parce que chacun de vos geste témoigne de votre éducation, fit avec élan Marie Timoféievna. – Quant aux criailleries de mon laquais, est-il possible, en vérité, que vous lui ayez pris de l'argent, vous si bien élevée et si gentille? Car vous êtes gentille, gentille, gentille, je vous le dis sincèrement! Acheva-t-elle enthousiasmée.

— Comprends-tu quelque chose? Demanda avec une dignité hautaine Barbara Pétrovna.

— Je comprends tout…

— De quel argent parle-t-elle?

— Il s'agit sans doute de l'argent que, sur la demande de Nicolas Vsévolodovitch, je me suis chargée d'apporter de Suisse à ce M.Lébiadkine, le frère de cette femme.

Un silence suivit ces mots.

— Nicolas Vsévolodovitch lui-même t'a priée de faire cette commission?

— Il tenait beaucoup à envoyer cet argent, une somme de trois cents roubles, à M.Lébiadkine. Mais il ignorait son adresse, il savait seulement que ce monsieur devait venir dans notre ville, c'est pourquoi il m'a chargée de lui remettre cette somme à son arrivée ici.

— Quel argent a donc été… perdu? À quoi cette femme vient-elle de faire allusion?

— Je n'en sais rien; j'ai entendu dire aussi que M.Lébiadkine m'accusait d'avoir détourné une partie de la somme, mais je ne comprends pas ces paroles. On m'avait donné trois cents roubles, j'ai remis trois cents roubles.

Daria Pavlovna avait presque entièrement recouvré son calme. En général il était difficile de troubler longtemps cette jeune fille et de lui ôter sa présence d'esprit, quelque émotion qu'elle éprouvât dans son for intérieur. Toutes les réponses qu'on a lues plus haut, elle les donna posément, sans hésitation, sans embarras, d'une voix nette, égale et tranquille. Rien en elle ne laissait soupçonner la conscience d'aucune faute. Tant que dura cet interrogatoire, Barbara Pétrovna ne quitta pas des yeux sa protégée, ensuite elle réfléchit pendant une minute.

— Si, dit-elle avec force (tout en ne regardant que Dacha, elle s'adressait évidemment à toute l'assistance), – si Nicolas Vsévolodovitch, au lieu de me confier cette commission, t'en a chargée, c'est sans doute qu'il avait des raisons d'agir ainsi. Je ne me crois pas le droit de les rechercher, du moment qu'on me les cache; d'ailleurs le seul fait de ta participation à cette affaire me rassure pleinement à leur égard, sache cela, Daria. Mais vois-tu, ma chère, quand on ne connaît pas le monde, on peut, avec les intentions les plus pures, commettre un acte inconsidéré, et c'est ce que tu as fait en acceptant d'entrer en rapports avec ce coquin. Les bruits répandus par ce drôle prouvent que tu as manqué de tact. Mais je prendrai des renseignements sur lui, et, comme c'est à moi qu'il appartient de te défendre, je saurai le faire. Maintenant il faut en finir avec tout cela.

— Quand il viendra chez vous, le mieux sera de l'envoyer à l'antichambre, observa tout à coup Marie Timoféievna en se penchant en

dehors de son fauteuil. – Là il jouera aux cartes sur le coffre avec les laquais, tandis qu'ici nous boirons du café. Vous pourrez tout de même lui en faire porter une petite tasse, mais je le méprise profondément, acheva-t-elle avec un geste expressif.

— Il faut en finir, répéta Barbara Pétrovna qui avait écouté attentivement mademoiselle Lébiadkine, sonnez, je vous prie, Stépan Trophimovitch.

Celui-ci obéit et brusquement s'avança tout agité vers la maîtresse de la maison.

— Si… si je… bégaya-t-il en rougissant, – si j'ai aussi entendu raconter la nouvelle ou, pour mieux dire, la calomnie la plus odieuse, c'est avec la plus grande indignation… enfin cet homme est un misérable et quelque chose comme un forçat évadé…

Il ne put achever; Barbara Pétrovna l'examina des pieds à la tête en clignant les yeux. Entra le correct valet de chambre Alexis Égorovitch.

— La voiture, ordonna la générale Stavroguine, – et toi, Alexis Égorovitch, prépare-toi à ramener mademoiselle Lébiadkine chez elle, elle t'indiquera elle-même où elle demeure.

— M.Lébiadkine l'attend lui-même en bas depuis un certain temps, et il a vivement insisté pour être annoncé.

— Cela ne se peut pas, Barbara Pétrovna, fit aussitôt d'un air inquiet Maurice Nikolaïévitch, qui jusqu'alors avait observé un silence absolu: – permettez-moi de vous le dire, ce n'est pas un homme qu'on puisse recevoir, c'est… c'est… c'est… un homme impossible, Barbara Pétrovna.

— Qu'il attende un peu, répondit cette dernière à Alexis Égorovitch.

Le valet de chambre se retira.

— C'est un homme malhonnête, et je crois même que c'est un forçat évadé ou quelque chose dans ce genre, murmura de nouveau, le rouge au visage, Stépan Trophimovitch.

Prascovie Ivanovna se leva.

— Lisa, il est temps de partir, dit-elle d'un ton rogue.

Elle semblait déjà regretter de s'être traitée elle-même de sotte tantôt dans un moment d'émoi. C'était avec un pli dédaigneux sur les lèvres qu'elle avait écouté tout à l'heure les explications de Daria Pavlovna. Mais rien ne me

frappa autant que la physionomie d'Élisabeth Nikolaïevna depuis l'entrée de Dacha: la haine et le mépris se lisaient dans ses yeux flamboyants.

— Attends encore une minute, je te prie, Prascovie Ivanovna, fit, toujours avec le même calme extraordinaire, Barbara Pétrovna, – aie la bonté de te rasseoir, je suis décidée à tout dire, et tu as mal aux jambes. Là, c'est bien, je te remercie. Tantôt je ne me connaissais plus, et je t'ai adressé quelques paroles trop vives. Pardonne-moi, je te prie, j'ai agi bêtement, et je suis la première à le confesser, parce qu'en tout j'aime la justice. Sans doute, toi aussi tu étais hors de toi tout à l'heure, quand tu as parlé de lettres anonymes. Toute communication non signée ne mérite que le mépris. Si tu as une autre manière de voir, je ne te l'envie pas. En tout cas, à ta place, j'aurais cru me salir en relevant de pareilles vilenies. Mais puisque tu as commencé, je te dirai que moi-même, il y a six jours, j'ai aussi reçu une lettre anonyme, une chose bouffonne. Dans cette lettre, un drôle quelconque m'assure que Nicolas Vsévolodovitch est devenu fou, et que je dois craindre une boiteuse qui «jouera un rôle extraordinaire dans ma destinée»: je me rappelle l'expression. Sachant que mon fils a une foule d'ennemis, j'ai aussitôt fait venir ici celui qui le hait secrètement de la haine la plus basse et la plus implacable; en causant avec cet homme, j'ai découvert tout de suite de quelle méprisable officine est sortie la lettre anonyme. Si toi aussi, ma pauvre Prascovie Ivanovna, on t'a inquiétée à cause de moi, et, comme tu dis, «bombardée» de ces misérables écrits, sans doute je suis la première à regretter d'en avoir été innocemment la cause. Voilà tout ce que je voulais te dire comme explication. Je vois avec peine que tu n'en peux plus, et qu'en ce moment tu n'es pas dans ton assiette. En outre, je suis bien décidée, non pas à recevoir, mais à laisser entrer (ce qui n'est pas la même chose) l'équivoque personnage dont il était question tout à l'heure. La présence de Lisa en particulier est inutile ici. Viens près de moi, Lisa, ma chère, et laisse-moi t'embrasser encore une fois.

Lisa traversa la chambre et s'arrêta en silence devant Barbara Pétrovna. Celle-ci l'embrassa, lui prit les mains et, l'écartant un peu de sa personne, la considéra avec émotion, puis elle fit le signe de la croix sur la jeune fille et se remit à l'embrasser.

— Allons, adieu, Lisa (il y avait comme des larmes dans la voix de Barbara Pétrovna), crois que je ne cesserai pas de t'aimer, quoi que te réserve désormais la destinée… Que Dieu t'assiste. J'ai toujours béni sa sainte volonté.

Elle voulait encore ajouter quelque chose, mais, faisant un effort sur elle-même, elle se tut. Lisa retournait à sa place, toujours silencieuse et pensive, quand, soudain, elle s'arrêta devant sa mère.

— Maman, je ne pars pas tout de suite, je vais encore rester un moment chez ma tante, dit-elle d'une voix douce, mais dénotant néanmoins une résolution indomptable.

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est? Cria, en frappant ses mains l'une contre l'autre, Prascovie Ivanovna.

Lisa, sans répondre, sans même paraître entendre, alla se rasseoir dans son coin et regarda de nouveau en l'air.

Une expression de triomphe se montra sur le visage de Barbara Pétrovna.

— Maurice Nikolaïévitch, j'ai un grand service à vous demander: ayez la bonté d'aller en bas jeter un coup d'œil sur cet homme, et, s'il y a quelque possibilité de le laisser entrer, amenez-le ici.

Maurice Nikolaïévitch s'inclina et sortit. Une minute après, il revint avec M.Lébiadkine.

IV

J'ai déjà esquissé le portrait du capitaine: c'était un grand et gros gaillard de quarante ans, portant barbe et moustaches; il avait des cheveux crépus, un visage rouge et un peu bouffi, des joues flasques qui tremblaient à chaque mouvement de sa tête, et de petits yeux injectés, parfois assez malins. La pomme d'Adam était, chez lui, très saillante, ce qui ne l'avantageait pas. Mais, dans la circonstance présente, je remarquai surtout son frac et son linge propre. «Il y a des gens à qui le linge propre ne va pas», comme disait Lipoutine, un jour que Stépan Trophimovitch lui reprochait sa malpropreté. Le capitaine avait aussi des gants noirs; il était parvenu, non sans peine, à mettre à demi celui de la main gauche; quant à l'autre, il le tenait dans sa

main droite, ainsi qu'un superbe chapeau rond qui, assurément, servait pour la première fois. Je pus donc me convaincre que le «frac de l'amour» dont il avait parlé la veille à Chatoff était bel et bien une réalité. Habit et linge avaient été achetés (je le sus plus tard) sur le conseil de Lipoutine, en vue de certains projets mystérieux. Il n'y avait pas à douter non plus que la visite actuelle de Lébiadkine ne fût due également à une inspiration étrangère; seul, il n'aurait pu ni en concevoir l'idée, ni la mettre à exécution dans l'espace de trois quarts d'heure, à supposer même qu'il eût été immédiatement instruit de la scène qui s'était passée sur le parvis de la cathédrale. Il n'était pas ivre, mais se trouvait dans cet état de pesanteur et d'abrutissement où vous laisse une orgie prolongée durant plusieurs jours consécutifs.

Au moment où il entrait comme une trombe dans le salon, il trébucha dès le seuil sur le tapis. Marie Timoféievna éclata de rire. Le capitaine lui lança un regard féroce et s'avança rapidement vers Barbara Pétrovna.

— Je suis venu, madame… commença-t-il d'une voix tonnante.

— Faites-moi le plaisir, monsieur, dit Barbara Pétrovna en se redressant, de vous asseoir là, sur cette chaise. Je vous entendrai fort bien de là, et je pourrai mieux vous voir.

Le capitaine s'arrêta, regarda devant lui d'un air hébété, mais revint sur ses pas et s'assit à la place indiquée, c'est-à-dire tout près de la porte. Sa physionomie était celle d'un homme qui joint à une grande défiance de lui-même une forte dose d'impudence et d'irascibilité. Il ne se sentait pas à son aise, cela était évident, mais, d'un autre côté, son amour-propre souffrait, et l'on pouvait prévoir que, le cas échéant, l'orgueil blessé ferait un effronté de ce timide. Conscient de sa gaucherie, il osait à peine bouger. Comme tout le monde l'a remarqué, la principale souffrance des messieurs de ce genre, quand par grand hasard ils apparaissent dans un salon, c'est de ne savoir que faire de leurs mains. Le capitaine, tenant dans les siennes son chapeau et ses gants, restait les yeux fixés sur le visage sévère de Barbara Pétrovna. Il aurait peut-être voulu regarder plus attentivement autour de lui, mais il ne pouvait encore s'y résoudre. Marie Timoféievna partit d'un nouvel éclat de rire, trouvant sans doute fort ridicule la contenance embarrassée de son frère. Celui-ci ne remua pas. Barbara Pétrovna eut l'inhumanité de le laisser ainsi

sur les épines pendant toute une minute.

— D'abord, permettez-moi d'apprendre de vous-même votre nom, dit-elle enfin d'un ton glacial, après avoir longuement examiné le visiteur.

— Le capitaine Lébiadkine, répondit ce dernier de sa voix sonore; je suis venu, madame…

— Permettez! Interrompit de nouveau Barbara Pétrovna, – cette malheureuse personne qui m'a tant intéressée est en effet votre sœur?

— Oui, madame; elle a échappé à ma surveillance, car elle est dans une position…

Il rougit soudain et commença à patauger.

— Entendez-moi bien, madame, un frère ne salira pas… dans une position, cela ne veut pas dire dans une position… qui entache la réputation… depuis quelques temps…

Il s'arrêta tout à coup.

— Monsieur! Fit la maîtresse de la maison en relevant la tête.

— Voici dans quelle position elle est, acheva brusquement le visiteur, et il appliqua son doigt sur son front.

Il y eut un silence.

— Et depuis quand souffre-t-elle de cela? Demanda négligemment Barbara Pétrovna.

— Madame, je suis venu vous remercier de la générosité dont vous avez fait preuve sur le parvis, je suis venu vous remercier à la russe, fraternellement…

— Fraternellement?

— C'est-à-dire, pas fraternellement, mais en ce sens seulement que je suis le frère de ma sœur, madame, et croyez, madame, poursuivit-il précipitamment, tandis que son visage devenait cramoisi, – croyez que je ne suis pas aussi mal élevé que je puis le paraître à première vue dans votre salon. Ma sœur et moi, nous ne sommes rien, madame, comparativement au luxe que nous remarquons ici. Ayant, de plus, des calomniateurs… Mais Lébiadkine tient à sa réputation, madame, et… et… je suis venu vous remercier… Voilà l'argent, madame!

Sur ce, il tira de sa poche un portefeuille et y prit une liasse de petites

coupures qu'il se mit à compter. Mais l'impatience faisait trembler ses doigts, d'ailleurs lui-même sentait qu'il avait l'air encore plus bête avec cet argent dans les mains. Aussi se troubla-t-il définitivement; pour l'achever un billet de banque vert s'échappa du portefeuille et s'envola sur le tapis.

— Vingt roubles, madame, dit le capitaine dont le visage ruisselait de sueur, et, sa liasse de papier-monnaie à la main, il s'avança vivement vers la maîtresse de la maison. Apercevant le billet de banque tombé par terre, il se baissa d'abord pour le ramasser, puis il rougit de ce premier mouvement et, avec un geste d'indifférence:

— Ce sera pour vos gens, madame, dit-il, – pour le laquais qui le ramassera; il se souviendra de Lébiadkine.

— Je ne puis permettre cela, se hâta de répondre Barbara Pétrovna un peu inquiète.

— En ce cas…

Il ramassa l'assignat, devint pourpre, et, s'approchant brusquement de son interlocutrice, lui tendit l'argent qu'il venait de compter.

— Qu'est-ce que c'est? S'écria-t-elle positivement effrayée cette fois, et elle se recula même dans son fauteuil. Maurice Nikolaïévitch, Stépan Trophimovitch et moi, nous nous avançâmes aussitôt vers elle.

— Calmez-vous, calmez-vous, je ne suis pas fou, je vous assure que je ne suis pas fou! Répétait à tout le monde le capitaine fort agité.

— Si, monsieur, vous avez perdu l'esprit.

— Madame, tout cela n'est pas ce que vous pensez! Sans doute je suis un insignifiant chaînon… Oh! Madame, somptueuse est votre demeure, tandis que bien pauvre est celle de Marie l'Inconnue, ma sœur, née Lébiadkine, mais que nous appellerons pour le moment Marie l'Inconnue, en attendant, madame, en attendant seulement, car Dieu ne permettra pas qu'il en soit toujours ainsi! Madame, vous lui avez donné dix roubles, et elle les a reçus, mais parce qu'ils venaient de vous, madame! Écoutez, madame! De personne au monde cette Marie l'Inconnue n'acceptera rien, autrement frémirait dans la tombe l'officier d'état-major, son grand-père, qui a été tué au Caucase sous les yeux même d'Ermoloff, mais de vous, madame, de vous elle acceptera tout. Seulement, si d'une main elle reçoit, de l'autre elle vous offre vingt

roubles sous forme de don à l'un des comités philanthropiques dont vous êtes membre, madame… car vous-même, madame, avez fait insérer dans la Gazette de Moscou un avis comme quoi l'on peut souscrire ici chez vous au profit d'une société de bienfaisance…

Le capitaine s'interrompit tout à coup; il respirait péniblement, comme après l'accomplissement d'une tâche laborieuse. La phrase sur la société de bienfaisance avait été probablement préparée d'avance, peut-être dictée par Lipoutine. Le visiteur était en nage. Barbara Pétrovna fixa sur lui un regard pénétrant.

— Le livre se trouve toujours en bas chez mon concierge, répondit-elle sévèrement, – vous pouvez y inscrire votre offrande, si vous voulez. En conséquence, je vous prie maintenant de serrer votre argent et de ne pas le brandir en l'air. C'est cela. Je vous prie aussi de reprendre votre place. C'est cela. Je regrette fort, monsieur, de m'être trompée sur le compte de votre sœur et de lui avoir fait l'aumône, alors qu'elle est si riche. Il y a seulement un point que je ne comprends pas: pourquoi de moi seule peut-elle accepter quelque chose, tandis qu'elle ne voudrait rien recevoir des autres? Vous avez tellement insisté là-dessus que je désire une explication tout à fait nette.

— Madame, c'est un secret qui ne peut être enseveli que dans la tombe! Reprit le capitaine.

— Pourquoi donc? Demanda Barbara Pétrovna d'un ton qui semblait déjà un peu moins ferme.

— Madame, madame!…

S'enfermant dans un sombre silence, il regardait à terre, la main droite appuyée sur son cœur. Barbara Pétrovna attendait, sans le quitter des yeux.

— Madame, cria-t-il tout à coup, – me permettez-vous de vous faire une question, une seule, mais franchement, ouvertement, à la russe?

— Parlez.

— Avez-vous souffert dans votre vie, madame?

— Vous voulez dire simplement que vous avez souffert ou que vous souffrez par le fait de quelqu'un?

— Madame, madame! Dieu lui-même, au jugement dernier, s'étonnera de tout ce qui a bouillonné dans ce cœur! Répliqua le capitaine en se frappant la

poitrine.

— Hum, c'est beaucoup dire.

— Madame, je me sers peut-être d'expressions trop vives…

— Ne vous inquiétez pas, je saurai vous arrêter moi-même quand il le faudra.

— Puis-je vous soumettre encore une question, madame?

— Voyons?

— Peut-on mourir par le seul fait de la noblesse de son âme?

— Je n'en sais rien, je ne me suis jamais posé cette question.

— Vous n'en savez rien! Vous ne vous êtes jamais posé cette question! Cria Lébiadkine avec une douloureuse ironie; – eh bien, puisqu'il en est ainsi, puisqu'il en est ainsi, –

Tais-toi, cœur sans espoir!

Et il s'allongea un violent coup de poing dans la poitrine.

Ensuite il commença à se promener dans la chambre. Le trait caractéristique de ces gens-là est une complète impuissance à refouler en soi leurs désirs: ceux-ci à peine conçus tendent irrésistiblement à se manifester, et souvent au mépris de toutes les convenances. Hors de son milieu, un monsieur de ce genre commencera d'ordinaire par se sentir gêné, mais, pour peu que vous lui lâchiez la bride, il deviendra tout de suite insolent. Le capitaine fort échauffé allait çà et là en gesticulant, il n'écoutait pas ce qu'on lui disait, et parlait avec une telle rapidité que parfois il bredouillait; alors, sans achever sa phrase, il en commençait une autre. À la vérité, il était peut-être en partie sous l'influence d'une sorte d'ivresse: dans le salon se trouvait Élisabeth Nikolaïevna qu'il ne regardait pas, mais dont la présence devait suffire pour lui tourner la tête. Du reste, ce n'est là qu'une supposition de ma part. Sans doute Barbara Pétrovna avait ses raisons pour triompher de son dégoût et consentir à entendre un pareil homme. Prascovie Ivanovna était toute tremblante, bien que, à vrai dire, elle ne parût pas savoir au juste de quoi il s'agissait. Stépan Trophimovitch tremblait aussi, mais lui c'était, au contraire, parce qu'il croyait trop bien comprendre. Maurice Nikolaïévitch semblait être là comme un ange tutélaire; Lisa était pâle, et ses yeux grands ouverts ne pouvaient se détacher de l'étrange capitaine. Chatoff avait toujours

la même attitude; mais, chose plus surprenante que tout le reste, la gaieté de Marie Timoféievna avait fait place à la tristesse; le coude droit appuyé sur la table, la folle, pendant que son frère pérorait, ne cessait de le considérer d'un air chagrin. Seule, Daria Pavlovna me parut calme.

À la fin, Barbara Pétrovna se fâcha:

— Toutes ces allégories ne signifient rien, vous n'avez pas répondu à ma question: «Pourquoi?» J'attends impatiemment une réponse.

— Je n'ai pas répondu au «pourquoi?» Vous attendez une réponse au «pourquoi?» reprit le capitaine avec un clignement d'yeux; – ce petit mot «pourquoi?» est répandu dans tout l'univers depuis la naissance du monde, madame; à chaque instant toute la nature crie à son créateur «pourquoi?» et voilà sept mille ans qu'elle attend en vain une réponse. Se peut-il que le capitaine Lébiadkine seul réponde à cette question et que sa réponse soit juste, madame?

— Tout cela est absurde et ne rime à rien! Répliqua Barbara Pétrovna irritée, – ce sont des allégories; de plus, vous parlez trop pompeusement, monsieur, ce que je considère comme une impertinence.

— Madame, poursuivit le capitaine sans l'écouter, – je désirerais peut-être m'appeler Ernest, et pourtant je suis condamné à porter le vulgaire nom d'Ignace, – pourquoi cela, selon vous? Je voudrais pouvoir m'intituler prince de Montbar, et je ne suis que Lébiadkine tout court, – pourquoi cela? Je suis poète, madame, poète dans l'âme, je pourrais recevoir mille roubles d'un éditeur, et cependant je suis forcé de vivre dans un taudis, pourquoi? Pourquoi? Madame, à mon avis, la Russie est un jeu de la nature, rien de plus!

— Décidément vous ne pouvez rien dire de plus précis?

— Je puis vous réciter une poésie, le Cancrelas, madame!

— Quoi?

— Madame, je ne suis pas encore fou! Je le deviendrai certainement, mais je ne le suis pas encore! Madame, un de mes amis, un homme très noble, a écrit une fable de Kryloff, intitulée le Cancrelas, puis-je vous en donner connaissance?

— Vous voulez réciter une fable de Kryloff?

— Non, ce n’est pas une fable de Kryloff que je veux réciter, mais une fable de moi, de ma composition. Croyez-le bien, madame, je ne suis ni assez inculte, ni assez abruti pour ne pas comprendre que la Russie possède dans Kryloff un grand fabuliste à qui le ministre de l’instruction publique a érigé un monument dans le Jardin d’Été. Tenez, madame, vous demandez: «pourquoi?» La réponse est au fond de cette fable, en lettres de feu!

— Récitez votre fable!

Il existait sur la terre

Un modeste cancrelas;
Un jour le pauvret, hélas!
Se laissa choir dans un verre
Or, ce verre était rempli
D’un aliment pour les mouches…

— Seigneur, qu’est-ce que c’est que ça? S’écria Barbara Pétrovna.

— En été, quand on veut prendre des mouches, on met dans un verre un aliment dont elles sont friandes, se hâta d’expliquer le capitaine avec la mauvaise humeur d’un auteur troublé dans sa lecture, – n’importe quel imbécile comprendra, n’interrompez pas, n’interrompez pas, vous verrez, vous verrez…

À cette vue, un grand cri,
S’adressant à Jupiter,
Sort aussitôt de leurs bouches
«Ne peux-tu donc pas ôter
«Ces intrus de votre verre?»
Arrive un vieillard sévère,
Le très noble Nikifor.

— Je n’ai pas encore fini, mais cela ne fait rien, je vais vous raconter le reste en prose: Nikifor prend le verre, et, sans s’inquiéter des cris, jette les mouches, le cancrelas et tout le tremblement dans le bac aux ordures, ce qu’il aurait fallu faire depuis longtemps. Mais remarquez, remarquez, madame,

que le cancrelas ne murmure pas! Voilà la réponse à votre question, ajouta le capitaine en élevant la voix avec un accent de triomphe: «le cancrelas ne murmure pas!» – Quant à Nikifor, il représente la nature, acheva-t-il rapidement, et, enchanté de lui-même, il reprit sa promenade dans la chambre.

— Permettez-moi de vous demander, dit Barbara Pétrovna outrée de colère, – comment vous avez osé accuser une personne appartenant à ma maison d'avoir détourné une partie de l'argent à vous envoyé par Nicolas Vsévolodovitch.

— Calomnie! Vociféra Lébiadkine avec un geste tragique.

— Non, ce n'est pas une calomnie.

— Madame, dans certaines circonstances on se résigne à subir un déshonneur domestique, plutôt que de proclamer hautement la vérité. Lébiadkine se taira, madame!

Sentant sa position très forte, il était comme grisé par la conscience de ses avantages sur son interlocutrice; il éprouvait un besoin de blesser, de salir, de montrer sa puissance.

— Sonnez, s'il vous plait, Stépan Trophimovitch, dit Barbara Pétrovna.

— Lébiadkine n'est pas un niais, madame! Continua le capitaine en clignant de l'œil avec un vilain sourire, – c'est un malin, mais chez lui aussi un vestibule est ouvert aux passions! Et ce vestibule, c'est la vieille bouteille du hussard, chantée par Denis Davydoff. Voilà, quand il est dans ce vestibule, madame, il lui arrive d'envoyer une lettre en vers, lettre très noble, mais qu'il voudrait ensuite n'avoir pas écrite; oui, il donnerait, pour la ravoir, les larmes de toute sa vie, car le sentiment du beau y est blessé. Malheureusement, lorsque l'oiseau a pris son vol, on ne peut pas le saisir par la queue! Eh bien, dans ce vestibule, madame, sous le coup de la généreuse indignation éveillée en lui par les affronts dont il est abreuvé, Lébiadkine a pu aussi s'exprimer en termes inconsidérés sur le compte d'une noble demoiselle, et ses calomniateurs en ont profité. Mais Lébiadkine est rusé, madame! En vain un loup sinistre l'obsède continuellement et ne cesse de lui verser à boire, espérant le faire parler: Lébiadkine se tait, et, au fond de la bouteille, ce qui chaque fois se rencontre au lieu du mot attendu, c'est – la

ruse de Lébiadkine! Mais assez, oh! Assez! Madame, votre somptueuse habitation pourrait appartenir au plus noble des êtres, mais le cancrelas ne murmure pas! Remarquez donc, remarquez enfin qu'il ne murmure pas, et reconnaissez sa grandeur d'âme!

En bas, dans la loge du concierge, se fit entendre un coup de sonnette, et presque au même instant se montra Alexis Égoritch que Stépan Trophimovitch avait sonné tout à l'heure. Le vieux domestique aux allures si correctes était en proie à une agitation extraordinaire.

— Nicolas Vsévolodovitch vient d'arriver, et il sera ici dans un moment, déclara-t-il en réponse au regard interrogateur de sa maîtresse.

Je me rappelle très bien comment Barbara Pétrovna accueillit cette nouvelle: d'abord elle pâlit, mais soudain ses yeux étincelèrent. Elle se redressa sur son fauteuil, et son visage prit une expression d'énergie qui frappa tout le monde. Outre que l'arrivée de Nicolas Vsévolodovitch était complètement imprévue, puisqu'on ne l'attendait pas avant un mois, cet événement, dans les conjonctures présentes, semblait un véritable coup de la fatalité. Le capitaine lui-même s'arrêta, comme pétrifié, au milieu de la chambre, et resta bouche béante, regardant la porte d'un air extrêmement bête.

Dans la pièce voisine retentirent des pas légers et rapides, puis quelqu'un fit brusquement irruption dans le salon, mais ce n'était pas Nicolas Vsévolodovitch.

V

Je demande la permission de décrire en quelques mots ce visiteur inattendu. C'était un jeune homme de vingt-sept ans environ, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, aux cheveux blonds, clairsemés et assez longs, avec un soupçon de moustaches et de barbiche. Il était vêtu proprement et même à la mode, mais sans recherche. À première vue, il paraissait voûté et lent dans ses mouvements, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre. Il avait aussi un faux air d'excentrique; pourtant, quand on le connut chez nous, on fut unanime à trouver ses manières très convenables et son langage des plus sérieux.

Personne ne le disait laid, mais sa figure ne plaisait à personne. Sa tête était allongée vers la nuque et comme aplatie sur les côtés, disposition qui prêtait à son visage quelque chose d'anguleux. Il avait le front haut et étroit, l'œil perçant, le nez petit et pointu, les lèvres longues et minces. Avec le pli sec qui se remarquait sur ses joues et autour de ses pommettes, il donnait l'impression d'un convalescent à peine remis d'une maladie grave, mais ce n'était qu'une apparence: en réalité, il se portait à merveille et n'avait même jamais été malade.

Sans être pressé, il marchait précipitamment. Il semblait que rien ne pût le troubler. Dans quelques circonstances, dans quelque société qu'il se trouvât, il conservait une assurance imperturbable. À son insu, il possédait une dose énorme de présomption.

Extraordinairement disert, il parlait avec une volubilité qui ne nuisait, d'ailleurs, ni à la netteté, ni à la distinction de son débit. Sa parole abondante était en même temps d'une clarté, d'une précision et d'une justesse remarquables. D'abord on l'écoutait avec plaisir, mais ensuite cette élocution facile et toujours prête éveillait des idées désagréables dans l'esprit de l'auditeur: on se demandait quelle conformation étrange devait avoir la langue d'un monsieur si loquace.

Dès son entrée dans le salon, ce jeune homme donna cours à sa faconde, je crois même qu'il entra en continuant un speech commencé dans la pièce voisine. En un clin d'œil il fut devant Barbara Pétrovna et se mit à dégoiser:

— Figurez-vous, Barbara Pétrovna, j'entre croyant le trouver ici depuis un quart-d'heure déjà; il y a une heure et demie qu'il est arrivé, nous avons été ensemble chez Kiriloff; voilà une demi-heure qu'il l'a quitté pour venir directement ici où il m'avait donné rendez-vous dans un quart d'heure…

— Mais qui? Demanda Barbara Pétrovna, – qui vous a donné rendez-vous ici?

— Eh bien, Nicolas Vsévolodovitch! Se peut-il que vous ignoriez encore son arrivée? Son bagage, du moins, doit être ici depuis longtemps, comment donc ne vous a-t-on rien dit? Alors, je suis le premier à vous donner cette nouvelle. On pourrait l'envoyer chercher, mais, du reste, il va venir lui-même tout à l'heure, il viendra à coup sûr, et, autant que j'en puis juger, le moment

sera des mieux choisis, ajouta le visiteur, tandis que ses yeux parcouraient la chambre et s'arrêtaient avec une attention particulière sur le capitaine.

— Ah! Élisabeth Nikolaïevna, que je suis aise de vous rencontrer dès mon premier pas! Enchanté de vous serrer la main! Et il s'élança vers Lisa pour saisir la main que la jeune fille lui tendait avec un gai sourire. – À ce qu'il me semble, la très honorée Prascovie Ivanovna n'a pas oublié non plus son «professeur», et même elle n'est pas fâchée contre lui, comme elle l'était toujours en Suisse. Mais ici comment vont vos jambes, Prascovie Ivanovna? Les médecins suisses ont-ils eu raison de vous ordonner l'air natal?… Comment? Des épithèmes liquides? Ce doit être fort bon. Mais combien j'ai regretté, Barbara Pétrovna, poursuivit-il en s'adressant de nouveau à la maîtresse de la maison, – combien j'ai regretté de n'avoir pu me rencontrer avec vous à l'étranger pour vous offrir personnellement l'hommage de mon respect! De plus, j'avais tant de choses à vous communiquer… J'ai bien écrit à mon vieux, mais sans doute, selon son habitude, il…

— Pétroucha! S'écria Stépan Trophimovitch qui, sortant soudain de sa stupeur, frappa ses mains l'une contre l'autre et courut à son fils. – Pierre, mon enfant, je ne te reconnaissais pas!

Il le serrait dans ses bras, et des larmes coulaient de ses yeux.

— Allons, ne fais pas de sottises, ces gestes sont inutiles; allons, assez, assez, je te prie, murmurait Pétroucha en cherchant à se dégager.

— Toujours, toujours j'ai été coupable envers toi!

— Allons, assez; nous parlerons de cela plus tard. Je m'en doutais, que tu ferais des enfantillages. Allons, sois un peu plus raisonnable, je te prie.

— Mais je ne t'ai pas vu depuis dix ans!

— C'est une raison pour être moins démonstratif…

— Mon enfant!

— Eh bien, je crois à ton affection, j'y crois, mais ôte tes mains. Tu vois bien que tu gênes les autres… Ah! Voilà Nicolas Vsévolodovitch; tâche donc de te tenir tranquille à la fin, je te prie!

Nicolas Vsévolodovitch venait, en effet, d'arriver; il entra sans bruit, et, avant de pénétrer dans la chambre, promena un regard tranquille sur toute la société.

Comme quatre ans auparavant, lors de ma première rencontre avec lui, en ce moment encore son aspect me frappa. Certes, je ne l'avais pas oublié, mais il y a, je crois, des physionomies qui, à chaque apparition nouvelle, offrent toujours, si l'on peut ainsi parler, quelque chose d'inédit, quelque chose que vous n'avez pas encore remarqué en elles, les eussiez-vous déjà vues cent fois. En apparence, Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas changé depuis quatre ans: son extérieur était aussi distingué, sa démarche aussi imposante qu'à cette époque; il semblait même être resté presque aussi jeune. Je retrouvai dans son léger sourire la même affabilité de commande, dans son regard la même expression sévère, pensive et distraite qu'au temps où il m'était apparu pour la première fois. Mais un détail me surprit. Jadis, quoiqu'on le considérât déjà comme un bel homme, son visage en effet «avait l'air d'un masque», ainsi que le faisaient observer certaines mauvaises langues féminines. À présent, autant que j'en pouvais juger, on ne pouvait plus dire cela, et Nicolas Vsévolodovitch avait acquis, à mon sens, une beauté qui défiait tout critique. Était-ce parce qu'il était un peu plus pâle qu'autrefois et semblait légèrement maigri? Ou parce qu'une pensée nouvelle mettait maintenant une flamme dans ses yeux?

Barbara Pétrovna n'alla pas au-devant de lui, elle se redressa sur son fauteuil, et, arrêtant son fils d'un geste impérieux, lui cria:

— Nicolas Vsévolodovitch, attends une minute!

Pour expliquer la terrible question qui suivit tout à coup ce geste et cette parole, – question dont l'audace me stupéfia même chez une femme comme Barbara Pétrovna, je prie le lecteur de se rappeler que, dans certains cas extraordinaires, cette dame, nonobstant sa force d'âme, son jugement et son tact pratique, s'abandonnait sans réserve à toute l'impétuosité de son caractère. Peut-être le moment était-il pour elle un de ceux où se concentre brusquement comme en un foyer le fond de toute sa vie, – passée, présente et future.

Je signalerai aussi la lettre anonyme qu'elle avait reçue et dont elle avait parlé tout à l'heure en termes si irrités à Prascovie Ivanovna, mais sans en citer le passage principal. Dans cette lettre se trouvait peut-être l'explication de la hardiesse avec laquelle la mère interpella soudain son fils.

— Nicolas Vsévolodovitch, répéta-t-elle en détachant chaque syllabe d'une voix forte où perçait un menaçant défi, – avant de quitter votre place, dites-moi, je vous prie: est-il vrai que cette pauvre créature, cette boiteuse… tenez, regardez-là! Est-il vrai qu'elle soit… votre femme légitime?

Je me rappelle très bien ce moment: le jeune homme ne sourcilla pas; il regarda fixement sa mère, et pas un muscle de son visage ne tressaillit. À la fin, une sorte de sourire indulgent lui vint aux lèvres; sans répondre un mot, il s'approcha doucement de Barbara Pétrovna, lui prit la main et la baisa avec respect. Dans cette circonstance même la générale subissait à un tel point l'ascendant de son fils qu'elle n'osa pas lui refuser sa main. Elle se borna à attacher ses yeux sur Nicolas Vsévolodovitch, mettant dans ce regard l'interrogation la plus pressante.

Mais il resta silencieux. Après avoir baisé la main de sa mère, il examina de nouveau les personnes qui l'entouraient, puis, sans se hâter, alla droit à Marie Timoféievna. Il est des minutes dans la vie des gens où leur physionomie est fort difficile à décrire. Par exemple, je me souviens qu'à l'approche de Nicolas Vsévolodovitch, Marie Timoféievna, saisie de frayeur, se leva et joignit les mains comme pour le supplier; mais en même temps, je me le rappelle aussi, dans son regard brillait une joie insensée qui altérait presque ses traits, une de ces joies immenses que l'homme est souvent incapable de supporter… Je ne me charge pas d'expliquer cette coexistence de sentiments contraires, toujours est-il que, me trouvant alors à peu de distance de mademoiselle Lébiadkine, je m'avançai vivement vers elle: je croyais qu'elle allait s'évanouir.

— Votre place n'est pas ici, – lui dit Nicolas Vsévolodovitch d'une voix caressante et mélodique, tandis que ses yeux avaient une expression extraordinaire de tendresse. Il était debout devant elle, dans l'attitude la plus respectueuse, lui parlant comme on parle à la femme que l'on considère le plus. Marie Timoféievna haletante balbutia sourdement quelques mots entrecoupés:

— Est-ce que je puis… tout maintenant… me mettre à genoux devant vous?

— Non, vous ne le pouvez pas, répondit-il avec un beau sourire qui fit

rayonner le visage de la malheureuse; puis, du ton grave et doux qu'on prend pour faire entendre raison à un enfant, il ajouta:

— Songez que vous êtes une jeune fille et que, tout en étant votre ami le plus dévoué, je ne suis cependant qu'un étranger pour vous: je ne suis ni un mari, ni un père, ni un fiancé. Donnez-moi votre bras et allons-nous en; je vais vous mettre en voiture, et, si vous le permettez, je vous ramènerai moi-même chez vous.

Marie Timoféievna l'écouta jusqu'au bout et inclina la tête d'un air pensif.

— Allons-nous en, dit-elle avec un soupir, et elle lui donna son bras.

Mais alors il arriva un petit malheur à la pauvre femme. Au moment où elle se retournait, un faux mouvement de sa jambe boiteuse lui fit perdre l'équilibre, et elle serait tombée par terre si un fauteuil ne se fût trouvé là pour l'arrêter dans sa chute. Nicolas Vsévolodovitch la saisit aussitôt et la soutint solidement contre son bras. Cette mésaventure affligea vivement Marie Timoféievna; confuse, rouge de honte, elle se retira en silence et les yeux baissés, accompagnée de son cavalier qui la conduisait avec des précautions infinies. Lorsqu'ils se dirigèrent vers la porte, je vis Lisa se lever brusquement. Elle les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, puis elle se rassit sans mot dire, mais un mouvement convulsif agitait son visage comme si elle avait touché un reptile. Durant toute cette scène entre Nicolas Vsévolodovitch et Marie Timoféievna, la stupéfaction nous avait tous rendus muets; on aurait entendu une mouche voler dans la chambre; mais à peine furent-ils sortis que s'engagea une conversation fort animée.

VI

Du reste, on proférait des cris plutôt que des paroles suivies, et les propos échangés étaient si incohérents qu'il m'est impossible d'en donner un compte rendu. Stépan Trophimovitch lâcha une exclamation en français et frappa ses mains l'une contre l'autre, mais Barbara Pétrovna ne fit pas la moindre attention à lui. Maurice Nikolaïévitch lui-même murmura précipitamment quelques mots. Le plus échauffé de tous était Pierre Stépanovitch; à grand

renfort de gestes, il s'efforçait de persuader quelque chose à Barbara Pétrovna, mais je fus longtemps sans pouvoir comprendre ce qu'il lui disait. Il s'adressait aussi à Prascovie Ivanovna et à Élisabeth Nikolaïevna, une fois même il cria je ne sais quoi à son père. Bref, il s'agitait extrêmement. Barbara Pétrovna, toute rouge, quitta brusquement sa place: «As-tu entendu, as-tu entendu ce qu'il lui a dit ici tout à l'heure?» cria-t-elle à Prascovie Ivanovna. Celle-ci, pour toute réponse, remua le bras en grommelant quelques paroles inintelligibles. La pauvre femme avait bien du souci: à chaque instant elle tournait la tête vers Lisa qu'elle regardait d'un air inquiet, mais elle n'osait pas se lever, avant que sa fille eût donné le signal du départ. Pendant ce temps, le capitaine, je m'en aperçus, essaya d'esquiver. Depuis l'apparition de Nicolas Vsévolodovitch, il était en proie à une frayeur incontestable, mais Pierre Stépanovitch le saisit par le bras et lui coupa la retraite.

— C'est nécessaire, il le faut, – ne cessait de dire le jeune homme debout devant le fauteuil sur lequel Barbara Pétrovna s'était rassise; elle l'écoutait avidement; il avait réussi à captiver toute l'attention de son interlocutrice.

— C'est nécessaire. Vous voyez vous-même, Barbara Pétrovna, qu'il y a ici un malentendu et que l'affaire paraît fort étrange, pourtant elle est claire comme une chandelle et simple comme le doigt. Je comprends très bien que personne ne m'a chargé de parler, et que j'ai l'air passablement ridicule quand je me mets ainsi en avant. Mais d'abord Nicolas Vsévolodovitch lui-même n'attache aucune importance à la chose, et enfin il y a des cas où l'intéressé se résout malaisément à donner une explication personnelle, il est plus facile à un tiers de raconter certaines particularités délicates. Croyez-le bien, Barbara Pétrovna, Nicolas Vsévolodovitch n'a aucun tort, quoiqu'il n'ait pas répondu à la question que vous lui avez adressée tout à l'heure. J'étais à Pétersbourg quand l'affaire s'est passée, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Bien plus, toute cette aventure ne peut que faire honneur à Nicolas Vsévolodovitch, s'il faut absolument employer un terme aussi vague que le mot «honneur»…

— Vous voulez dire que vous avez été témoin du fait qui a donné naissance à ce… malentendu? Demanda Barbara Pétrovna.

— J'en ai été témoin et j'y ai pris part, se hâta de répondre Pierre

Stépanovitch.

— Si vous me donnez votre parole que cela ne blessera pas Nicolas Vsévolodovitch dans la délicatesse de ses sentiments pour moi à qui il ne cache rien… et si, en outre, vous êtes convaincu que par là vous lui ferez même plaisir…

— Certainement, et c'est pour cela que je tiens à parler. Je suis sûr que lui-même m'en prierait.

Ce monsieur tombé du ciel qui, de but en blanc, manifestait un si vif désir de raconter les affaires d'autrui, pouvait paraître assez étrange; en tout cas, sa manière d'agir choquait les usages reçus. Mais il avait touché un endroit fort sensible, et Barbara Pétrovna était comme prise à l'hameçon. Je ne connaissais pas encore bien le caractère de cet homme, à plus forte raison ignorais-je ses desseins.

— On vous écoute, dit d'un ton plein de réserve Barbara Pétrovna qui s'en voulait un peu de sa condescendance.

— L'histoire n'est pas longue; si vous voulez, ce n'est même pas, à proprement parler, une anecdote, commença Pierre Stépanovitch. – Du reste, un romancier désœuvré pourrait en tirer un roman. C'est une petite affaire assez intéressante, Prascovie Ivanovna, et je suis sûr qu'Élisabeth Nikolaïevna en écoutera le récit avec curiosité, parce qu'il s'y trouve plus d'un détail, je ne dis pas bizarre, mais très bizarre. Il y a cinq ans, à Pétersbourg, Nicolas Vsévolodovitch a connu ce monsieur, – tenez, ce même M.Lébiadkine qui est là bouche béante et qui tout à l'heure paraissait désireux de nous fausser compagnie. Excusez-moi, Barbara Pétrovna. Du reste, je ne vous conseille pas de lever le pied, monsieur l'ex-employé aux subsistances (vous voyez que je me rappelle qui vous êtes). Nicolas Vsévolodovitch et moi savons trop bien les agissements auxquels vous vous êtes livré ici, n'oubliez pas que vous devrez en rendre compte. Encore une fois, je vous demande pardon Barbara Pétrovna. Nicolas Vsévolodovitch appelait alors ce monsieur son Falstaff: ce nom doit servir à désigner un personnage burlesque dont tout le monde se moque et qui se laisse tourner en ridicule, pourvu qu'on lui donne de l'argent. Nicolas Vsévolodovitch menait dans ce temps-là à Pétersbourg une vie «ironique», si l'on peut ainsi parler, –

je ne trouve pas d'autre terme pour la définir; il ne faisait rien et se moquait de tout. Ce que je dis ne s'applique pas qu'au passé, Barbara Pétrovna. Ce Lébiadkine avait une sœur, – c'est cette même personne qui tout à l'heure était assise là. Le frère et la sœur, n'ayant ni feu ni lieu, logeaient un peu partout. Le premier, toujours vêtu de son ancien uniforme, errait sous les arcades de Gostinoï Dvor, demandait l'aumône aux passants qui avaient l'air plus ou moins cossu, et buvait l'argent recueilli de la sorte. La seconde se nourrissait comme l'oiseau du ciel; elle rendait quelques services dans les garnis où l'on consentait à la recevoir. Je ne raconterai pas en détail l'existence que, par originalité, Nicolas Vsévolodovitch menait alors dans les bas-fonds pétersbourgeois. Je parle seulement d'alors, Barbara Pétrovna; quant au mot «originalité», c'est une expression que je lui emprunte à lui-même. Il n'a pas grand'chose de caché pour moi. Mademoiselle Lébiadkine qui, pendant un temps, eut trop souvent l'occasion de rencontrer Nicolas Vsévolodovitch, fut frappée de son extérieur. C'était, pour cette pauvre fille, comme un diamant tombé dans le fond vaseux de son existence. L'analyse des sentiments n'est pas mon fait; aussi laisserai-je cela de côté; quoi qu'il en soit, de vilaines petites gens en firent aussitôt des gorges chaudes, ce qui affligea vivement mademoiselle Lébiadkine. En général, on avait l'habitude de se moquer d'elle, mais auparavant elle ne le remarquait pas. À cette époque, elle avait déjà le cerveau détraqué, bien que ce ne fût pas encore comme maintenant. Il y a lieu de supposer que, dans son enfance, elle a reçu quelque éducation grâce à une bienfaitrice. Nicolas Vsévolodovitch ne faisait jamais la moindre attention à elle; la plupart du temps, il jouait aux cartes avec des employés, à quatre kopeks la partie. Mais un jour qu'on l'avait chagrinée, il saisit au collet un de ces individus, et, sans lui demander d'explication, le jeta par la fenêtre d'un deuxième étage. Il ne faut nullement voir là l'indignation d'une âme chevaleresque prenant parti pour l'innocence opprimée: l'exécution de l'insolent s'accomplit au milieu d'un rire général, et celui qui rit le plus fut Nicolas Vsévolodovitch lui-même; l'affaire n'ayant eu aucune suite fâcheuse, on se réconcilia et l'on se mit à boire du punch. Mais l'innocence opprimée n'oublia pas la chose. Naturellement, il en résulta chez elle un ébranlement définitif des facultés mentales. Je le répète, je ne suis pas

fort sur l'analyse des sentiments; tout ce que je puis dire, c'est que le rêve tient ici la plus grande place. Et, comme s'il l'eût fait exprès, Nicolas Vsévolodovitch contribua encore par sa manière d'être à exciter cette imagination malade: au lieu de rire, il commença dès lors à témoigner une considération toute particulière à mademoiselle Lébiadkine. Kiriloff était alors à Pétersbourg (c'est un excentrique numéro un, Barbara Pétrovna; vous le verrez peut-être quelque jour, il est maintenant ici); eh bien, ce Kiriloff, qui, d'ordinaire, n'ouvre pas la bouche, se fâcha soudain, et, je m'en souviens, fit observer à Nicolas Vsévolodovitch qu'en traitant cette dame comme une marquise, il portait le dernier coup à sa raison. J'ajoute que Nicolas Vsévolodovitch avait une certaine estime pour ce Kiriloff. Imaginez-vous ce qu'il lui a répondu: «Vous supposez, monsieur Kiriloff, que je me moque d'elle; détrompez-vous, je la respecte en effet, parce qu'elle vaut mieux que nous tous.» Et si vous saviez de quel ton sérieux cette réponse a été faite! Pourtant, durant ces deux ou trois mois, il n'adressa jamais la parole à mademoiselle Lébiadkine que pour lui dire bonjour et adieu. Moi qui étais là, je me rappelle très bien qu'elle en vint à le considérer comme un amoureux qui n'osait pas l'«enlever», uniquement parce qu'il avait beaucoup d'ennemis et qu'il rencontrait des obstacles dans sa famille. Ce que l'on riait! Enfin, lorsque Nicolas Vsévolodovitch dut se rendre ici, il voulut, avant son départ, assurer le sort de cette malheureuse et lui fit une pension annuelle assez importante: trois cents roubles, si pas plus. Bref, mettons que tout cela n'ait été de sa part qu'un caprice, un amusement d'homme blasé, ou même, comme le disait Kiriloff, une étude d'un genre bizarre entreprise par un désœuvré pour savoir jusqu'où l'on peut mener une femme folle et impotente. Soit, tout cela est possible, mais, au bout du compte, en quoi un homme est-il responsable des fantaisies d'une toquée, surtout, notez-le bien, quand il a tout au plus échangé deux phrases avec elle? Il est des choses, Barbara Pétrovna, dont on ne peut parler sensément, et c'est même une sottise de les mettre sur le tapis. Enfin l'on peut voir là de l'originalité, si l'on veut, mais on n'y peut voir que cela, et pourtant on a bâti là-dessus une histoire… Je ne suis pas sans connaître un peu, Barbara Pétrovna, ce qui se passe ici.

Le narrateur s'interrompit brusquement et se tourna vers Lébiadkine, mais, au moment où il allait interpeller le capitaine, Barbara Pétrovna l'arrêta; ce qu'elle venait d'entendre l'avait fort exaltée.

— Vous avez fini? Demanda-t-elle.

— Pas encore; pour compléter mon récit, il me faudrait, si vous le permettiez, adresser quelques questions à ce monsieur… Vous verrez tout de suite de quoi il s'agit, Barbara Pétrovna.

— Assez, plus tard, reposez-vous une minute, je vous prie. Oh! Que j'ai bien fait de vous laisser parler!

— Eh bien! Barbara Pétrovna, reprit Pierre Stépanovitch, – est-ce que Nicolas Vsévolodovitch pourrait lui-même vous expliquer tout cela tantôt, en réponse à votre question, – peut-être trop catégorique?

— Oh! Oui, elle l'était trop!

— Et n'avais-je pas raison de vous dire que, dans certains cas, un tiers peut fournir des explications beaucoup plus facilement que l'intéressé lui-même?

— Oui, oui… Mais vous vous êtes trompé sur un point, et je vois avec peine que vous persistez dans votre erreur.

— Vraiment! En quoi me suis-je trompé?

— Voyez-vous… Mais si vous vous asseyiez, Pierre Stépanovitch…

— Oh! Comme il vous plaira, le fait est que je suis fatigué, je vous remercie.

Il prit aussitôt un fauteuil et le plaça de façon à se trouver entre Barbara Pétrovna d'un côté et Prascovie Ivanovna de l'autre. Dans cette position il faisait face à M.Lébiadkine, qu'il ne quittait pas des yeux une minute.

— Vous vous trompez en appelant cela «originalité»…

— Oh! Si ce n'est que cela…

— Non, non, non, attendez, interrompit Barbara Pétrovna dont l'enthousiasme éprouvait évidemment le besoin de s'épancher dans un long discours. À peine Pierre Stépanovitch s'en fut-il aperçu qu'il devint tout attention.

— Non, il y avait là quelque chose de plus que de l'originalité, j'oserai dire quelque chose de sacré! Mon fils est un homme fier, dont l'orgueil a été

prématurément blessé, et qui en est venu à mener cette vie si justement qualifiée par vous d'ironique; – en un mot, c'est un prince Harry, comme l'appelait alors Stépan Trophimovitch; cette comparaison serait tout à fait exacte, s'il ne ressemblait plus encore à Hamlet, du moins à mon avis.

— Et vous avez raison, observa avec sentiment Stépan Trophimovitch.

— Je vous remercie, Stépan Trophimovitch, je vous remercie surtout d'avoir toujours eu foi en Nicolas, d'avoir toujours cru à l'élévation de son âme et à la grandeur de sa mission. Cette foi, vous l'avez même soutenue en moi aux heures de doute et de découragement.

— Chère, chère… commença Stépan Trophimovitch.

Il fit un pas en avant, puis s'arrêta, jugeant qu'il serait dangereux d'interrompre.

— Et si Nicolas, poursuivit Barbara Pétrovna d'un ton un peu déclamatoire, – si Nicolas avait toujours eu auprès de lui un Horatio tranquille, grand dans son humilité, – autre belle expression de vous, Stépan Trophimovitch, – peut-être depuis longtemps aurait-il échappé à ce triste «démon de l'ironie» qui a désolé toute son existence. (Le «démon de l'ironie» est encore un beau mot que je vous restitue, Stépan Trophimovitch.) Mais Nicolas n'a jamais eu ni Horatio, ni Ophélie. Il n'a eu que sa mère, et que peut faire une mère seule et dans des conditions pareilles? Vous savez, Pierre Stépanovitch, je comprends à merveille qu'un être comme Nicolas ait pu fréquenter les bas-fonds fangeux dont vous avez parlé. Je me représente si bien maintenant cette vie «ironique» (comme vous l'avez appelée avec tant de justesse), cette soif inextinguible de contraste, ce sombre fond de tableau, sur lequel il se détache comme un diamant, pour me servir encore de votre comparaison, Pierre Stépanovitch! Et voilà qu'il rencontre là une créature maltraitée par tout le monde, une infirme à demi-folle qui, en même temps, possède peut-être les sentiments les plus nobles!…

— Hum! Oui, c'est possible.

— Et après cela vous vous étonnez qu'il ne se moque pas d'elle comme les autres! Oh! Les gens! Vous ne comprenez pas qu'il la défende contre ses insulteurs, qu'il l'entoure de respect «comme une marquise» (ce Kiriloff doit avoir une profonde connaissance des hommes, bien qu'il n'ait pas compris

Nicolas)! Si vous voulez, c'est justement ce contraste qui a fait le mal; si la malheureuse s'était trouvée dans d'autres conditions, peut-être n'en serait-elle pas venue à imaginer un tel rêve. Une femme, une femme seule peut comprendre cela, Pierre Stépanovitch, et quel dommage que vous… c'est-à-dire, non pas que vous ne soyez pas une femme, mais du moins pour cette fois, pour comprendre!

— Je vous comprends, Barbara Pétrovna, soyez tranquille.

— Dites-moi, Nicolas devait-il, vraiment pour étouffer le rêve dans l'organisme de l'infortunée (pourquoi Barbara Pétrovna se servait-elle ici du mot organisme? Je me le demande), devait-il lui-même se moquer d'elle et la traiter comme le faisaient les employés? Se peut-il que vous méconnaissiez la pitié supérieure qui a inspiré la réponse de Nicolas à Kiriloff: «Je ne me moque pas d'elle.» Grande, sainte réponse!

— Sublime! Murmura en français Stépan Trophimovitch.

— Et remarquez qu'il est loin d'être aussi riche que vous le pensez; je suis riche, moi, mais lui pas, et alors il ne recevait presque rien de moi.

— Je comprends, je comprends tout cela, Barbara Pétrovna, répondit avec un peu d'impatience Pierre Stépanovitch.

— Oh! C'est mon caractère! Je me reconnais dans Nicolas. Je me retrouve dans cette jeunesse susceptible de fougues violentes, d'élans orageux… Et si un jour nous nous lions davantage ensemble, Pierre Stépanovitch, ce que pour mon compte je désire très sincèrement, surtout après les obligations que je vous ai, vous comprendrez peut-être alors…

— Oh! Croyez bien que je le désire aussi de mon côté, s'empressa de dire Pierre Stépanovitch.

— Vous comprendrez alors cette cécité d'un cœur ardent et noble, qui lui fait brusquement choisir un homme indigne de lui sous tous les rapports, un homme dont il est profondément méconnu, et qui en toute occasion l'abreuvera de chagrin; malgré tout, on incarne dans un tel homme son idéal, son rêve, toutes ses espérances; on s'incline devant lui, on l'aime toute sa vie, sans savoir pourquoi – peut-être justement parce qu'il est indigne de cet amour… Oh! Que j'ai souffert toute ma vie, Pierre Stépanovitch!

Stépan Trophimovitch, dont le visage avait pris une expression pénible,

cherchait mon regard, mais je détournai à temps les yeux.

— … Et dernièrement encore, dernièrement, – oh! Que j'ai des torts envers Nicolas!… Vous ne le croirez pas, ils m'ont persécutée de toutes parts, tous, tous, les ennemis, les petites gens et les amis; ces derniers peut-être plus que les ennemis. Quand j'ai reçu la première lettre anonyme, Pierre Stépanovitch, vous ne pourrez pas le croire, je n'ai pas eu la force de répondre par le mépris à cette infamie… Jamais, jamais je ne me pardonnerai ma lâcheté!

— J'ai déjà quelque peu entendu parler de ces lettres anonymes, fit avec une animation soudaine Pierre Stépanovitch, – et je saurai vous en découvrir les auteurs, soyez tranquille.

— Mais vous ne pouvez vous imaginer quelles intrigues ont été ourdies ici! – on a même tourmenté notre pauvre Prascovie Ivanovna, – et elle, pour quel motif, je vous le demande? J'ai peut-être été bien coupable envers toi aujourd'hui, ma chère Prascovie Ivanovna, ajouta-t-elle dans un magnanime transport dont l'attendrissement n'excluait pas une certaine pointe d'ironie triomphante.

— Laissez donc, matouchka, murmura d'un ton de mauvaise humeur la générale Drozdoff, – à mon sens, il faudrait en finir avec tout cela; on a trop parlé… Et de nouveau elle regarda timidement Lisa, mais celle-ci avait les yeux fixés sur Pierre Stépanovitch.

— Et cette pauvre, cette malheureuse créature, cette folle qui a tout perdu et n'a conservé qu'un cœur, j'ai maintenant l'intention de l'adopter, s'écria tout à coup Barbara Pétrovna, – c'est un devoir que je suis décidée à remplir saintement. À partir d'aujourd'hui, je la prends sous ma protection.

— Et ce sera même très bien en un certain sens, approuva chaleureusement Pierre Stépanovitch. – Excusez-moi, je n'ai pas fini tantôt. J'en étais au chapitre de la protection. Figurez-vous qu'après le départ de Nicolas Vsévolodovitch (je reprends mon récit juste à l'endroit où je l'ai interrompu, Barbara Pétrovna), ce monsieur, ce même M.Lébiadkine ici présent, se crut aussitôt en droit de s'approprier la pension allouée à sa sœur et se l'appropria toute entière. Je ne sais pas exactement de quelle façon les choses avaient été réglées alors par Nicolas Vsévolodovitch, mais un an

après, étant à l'étranger, il apprit ce qui se passait et dut prendre d'autres dispositions. Ici encore je ne connais pas les détails, il vous les dira lui-même, je sais seulement qu'on plaça l'intéressante personne dans un monastère éloigné; elle vivait là dans les meilleures conditions de confortable, mais sous une surveillance amicale, vous comprenez? Devinez ce que fit alors M.Lébiadkine! Il mit tout en œuvre pour découvrir le lieu où était cachée sa poule aux œufs d'or, autrement dit, sa sœur. C'est depuis peu seulement qu'il a atteint son but. S'autorisant de sa qualité de frère, il a fait sortir la pauvre femme du couvent et l'a amenée ici. Maintenant qu'ils habitent ensemble, il la laisse sans nourriture, la bat, la tyrannise. Il reçoit enfin de Nicolas Vsévolodovitch, par une voie quelconque, une somme importante, et aussitôt il s'adonne à la boisson; au lieu de remercier, il en vient à provoquer insolemment Nicolas Vsévolodovitch, à lui adresser des sommations stupides, à le menacer d'un procès si, désormais, le payement de la pension n'est pas effectué entre ses mains. Ainsi il considère comme un tribut le don volontaire de Nicolas Vsévolodovitch, – pouvez-vous imaginer cela? Monsieur Lébiadkine, est-ce vrai, tout ce que je viens de dire ici?

Le capitaine, qui jusqu'alors était resté silencieux et tenait ses yeux fixés à terre, fit soudain deux pas en avant; il était tout rouge.

— Pierre Stépanovitch, vous m'avez traité durement, articula-t-il avec effort.

— Durement? Comment cela et pourquoi? Mais permettez, nous parlerons plus tard de la dureté ou de la douceur, maintenant je vous prie seulement de répondre à cette question: Tout ce que j'ai dit est-il vrai, oui ou non? Si vous y trouvez quelque chose de faux, vous pouvez immédiatement le déclarer.

— Je… vous savez vous-même, Pierre Stépanovitch… balbutia le capitaine, et il ne put en dire davantage.

Je dois noter que Pierre Stépanovitch était assis dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre, tandis que le capitaine se tenait debout devant lui dans l'attitude la plus respectueuse.

Les hésitations de M.Lébiadkine parurent déplaire vivement à son interlocuteur: dans l'irritation qu'éprouvait Pierre Stépanovitch, les muscles

de son visage se contractèrent.

— Au fait, voulez-vous déclarer quelque chose? Reprit-il en observant le capitaine d'un œil cauteleux; – en ce cas, parlez, on vous attend.

— Vous savez vous-même, Pierre Stépanovitch, que je ne puis rien déclarer.

— Non, je ne sais pas cela, c'est même la première nouvelle que j'en ai; pourquoi donc ne pouvez-vous rien déclarer?

Le capitaine garda le silence et baissa les yeux.

— Permettez-moi de me retirer, Pierre Stépanovitch, dit-il résolument.

— Pas avant que vous n'ayez fait une réponse quelconque à ma première question: Tout ce que j'ai dit est-il vrai?

— Oui, fit d'une voix sourde Lébiadkine, et il leva les yeux sur son bourreau. La sueur ruisselait de ses tempes.

— Tout est vrai?

— Tout est vrai.

— Ne trouvez-vous rien à ajouter, à faire observer? Si vous vous sentez victime d'une injustice, déclarez-le; protestez, révélez hautement vos griefs.

— Non, je ne trouve rien.

— Vous avez menacé dernièrement Nicolas Vsévolodovitch.

— C'était… c'était surtout l'effet du vin, Pierre Stépanovitch. (Il releva brusquement la tête.) Pierre Stépanovitch, est-il possible qu'on soit coupable si, parmi les hommes s'élève le cri de l'honneur domestique et d'une honte imméritée? Vociféra-t-il, s'oubliant tout à coup.

— N'êtes-vous pas pris de boisson en ce moment, monsieur Lébiadkine? Répliqua Pierre Stépanovitch en attachant sur le capitaine un regard sondeur.

— Non.

— Alors que signifient ces mots d'honneur domestique et de honte imméritée?

— Je n'ai parlé de personne, je n'ai voulu désigner personne. C'est de moi qu'il s'agit… balbutia le capitaine de nouveau intimidé.

— Vous avez été très blessé, paraît-il, des expressions dont je me suis servi en parlant de vous et de votre conduite? Vous êtes fort irascible, monsieur Lébiadkine. Mais permettez, je n'ai pas encore commencé à

montrer votre conduite sous son vrai jour. Jusqu'ici j'ai réservé ce sujet d'entretien: il peut fort bien arriver que je l'aborde, mais je ne l'ai pas encore fait.

Le capitaine frissonna et regarda son interlocuteur d'un air étrange.

— Pierre Stépanovitch, maintenant seulement je commence à me réveiller!

— Hum! Et c'est moi qui vous ai éveillé?

— Oui, c'est vous qui m'avez éveillé, Pierre Stépanovitch; pendant quatre ans j'ai dormi sous un nuage. Puis-je enfin m'en aller, Pierre Stépanovitch?

— À présent vous le pouvez, si toutefois Barbara Pétrovna elle-même ne croit pas nécessaire…

Mais d'un geste dédaigneux elle congédia le capitaine.

Lébiadkine s'inclina, fit deux pas pour se retirer, puis s'arrêta brusquement; il mit la main sur son cœur, voulut dire quelque chose, ne le dit pas et gagna la porte en toute hâte, mais sur le seuil il rencontra Nicolas Vsévolodovitch; celui-ci se rangea pour le laisser passer; le capitaine se fit soudain tout petit devant lui et resta cloué sur place, fasciné à la vue du jeune homme, comme un lapin par le regard d'un boa. Après avoir attendu un moment, Nicolas Vsévolodovitch l'écarta doucement et entra dans le salon.

VII

Il était gai et tranquille. Peut-être venait-il de lui arriver quelque chose de très heureux que nous ignorions encore; quoi qu'il en soit, il semblait éprouver une satisfaction particulière.

À son approche, Barbara Pétrovna se leva vivement.

— Me pardonnes-tu, Nicolas? Se hâta-t-elle de lui dire.

Il se mit à rire.

— C'en est fait! S'écria-t-il plaisamment, – je vois que vous savez tout. Après être sorti d'ici, je songeais à part moi dans la voiture: «Il aurait fallu au moins raconter une anecdote, on ne s'en va pas ainsi!» Mais je me suis souvenu que Pierre Stépanovitch était resté chez vous, et cela m'a rassuré.

Tandis qu'il prononçait ces mots, il promenait ses yeux autour de lui.

— Pierre Stépanovitch, reprit solennellement Barbara Pétrovna, – nous a raconté une aventure qu'eut jadis à Pétersbourg un homme fantasque, capricieux, insensé, mais toujours noble dans ses sentiments, toujours d'une générosité chevaleresque…

— Chevaleresque? C'est aller un peu loin, répondit en riant Nicolas. – Du reste, je suis très reconnaissant à Pierre Stépanovitch de sa précipitation dans cette circonstance (en même temps il échangeait un rapide coup d'œil avec celui dont il parlait). Il faut vous dire, maman, que Pierre Stépanovitch est un réconciliateur universel; c'est là son rôle, sa maladie, son dada, et je vous le recommande particulièrement à ce point de vue. Je devine le beau récit qu'il a dû vous faire; quand il raconte, c'est comme s'il écrivait; il a toute une chancellerie dans sa tête. Notez qu'en sa qualité de réaliste il ne peut pas mentir, et que la vérité lui est plus chère que le succès… bien entendu en dehors des cas particuliers où le succès lui est plus cher que la vérité. (Tout en parlant, il continuait à regarder autour de lui.) Ainsi vous voyez, maman que vous n'avez pas à me demander pardon, et que si une folie a été faite, c'est sans doute par moi. Au bout du compte, voilà une nouvelle preuve que je suis fou, – il faut bien soutenir la réputation dont je jouis ici.

Sur ce, il embrassa tendrement sa mère.

— En tout cas, cette affaire est maintenant finie, elle a été racontée, on peut par conséquent parler d'autre chose.

Ces derniers mots furent dits par Nicolas Vsévolodovitch d'un ton qui avait quelque chose de sec et de décidé. Barbara Pétrovna le remarqua, mais son exaltation ne tomba point, au contraire.

— Je ne t'attendais pas avant un mois, Nicolas!

— Bien entendu, maman, je vous expliquerai tout, mais maintenant…

Et il s'approcha de Prascovie Ivanovna.

Elle tourna à peine la tête de son côté, bien qu'une demi-heure auparavant la première apparition du jeune homme l'eût fort intriguée. Mais en ce moment la générale Drozdoff avait de nouveau soucis: lorsque le capitaine avait rencontré sur le seuil Nicolas Vsévolodovitch, Élisabeth Nikolaïevna, jusqu'alors fort sombre, s'était brusquement mise à rire, et cette hilarité, loin

de cesser avec l'incident qui y avait donné lieu, devenait d'instant en instant plus bruyante. La jeune fille était toute rouge. Pendant l'entretien de Nicolas Vsévolodovitch avec Barbara Pétrovna, elle appela deux fois Maurice Nikolaïévitch auprès d'elle comme pour lui parler à voix basse; mais sitôt que celui-ci se penchait vers elle, Lisa partait d'un éclat de rire; on aurait pu en conclure qu'elle se moquait du pauvre Maurice Nikolaïévitch. Du reste, elle s'efforçait visiblement de reprendre son sérieux et appliquait un mouchoir contre ses lèvres. Nicolas Vsévolodovitch lui présenta ses civilités de l'air le plus innocent et le plus ingénu.

— Excusez-moi, je vous prie, répondit-elle précipitamment, vous… vous avez vu sans doute Maurice Nikolaïévitch… Mon Dieu, il n'est pas permis d'être grand comme vous l'êtes, Maurice Nikolaïévitch!

Nouveau rire. Le capitaine d'artillerie était grand, mais pas au point d'en être ridicule.

— Vous… vous êtes arrivé depuis longtemps? Murmura-t-elle en essayant de se contenir; elle était même confuse, mais ses yeux étincelaient.

— Depuis plus de deux heures, répondit Nicolas qui l'observait attentivement.

Il était très convenable et très poli, mais avec cela il avait l'air fort indifférent, ennuyé même.

— Et où habiterez-vous?

— Ici.

Barbara Pétrovna considérait aussi Lisa avec attention, mais une idée la frappa tout à coup.

— Où donc as-tu été pendant tout ce temps, Nicolas? Demanda-t-elle en s'approchant de son fils; – le train arrive à dix heures.

— J'ai d'abord mené Pierre Stépanovitch chez Kiriloff; je l'avais rencontré à la station de Matvéiévo (la troisième avant d'arriver ici), et nous avions fait ensemble le reste du voyage.

— J'attendais à Matvéiévo depuis l'aube, dit Pierre Stépanovitch, – les dernières voitures de notre train ont déraillé pendant la nuit, et nous avons failli avoir les jambes cassées!

— Que le Seigneur ait pitié de nous! Fit en se signant Prascovie

Ivanovna.

— Maman, maman, chère maman, ne vous effrayez pas si par hasard je me casse en effet les deux jambes; cela peut fort bien m'arriver, vous dites vous-même que j'ai tort de lancer mon cheval au grand galop comme je le fais chaque matin. Maurice Nikolaïévitch, vous me conduirez, quand je serai boiteuse? Ajouta la jeune fille en se mettant de nouveau à rire. – Si cela arrive, je ne me laisserai conduire par aucun autre que vous, comptez-y hardiment. Eh bien, mettons que je ne me casse qu'une jambe… Allons, soyez donc aimable, dites que ce sera un bonheur pour vous.

— Pourquoi voulez-vous que je sois heureux si vous vous cassez une jambe? Demanda sérieusement Maurice Nikolaïévitch dont la mine se renfrogna.

— Parce que seul vous aurez le privilège de me conduire, je ne veux personne d'autre!

— Même alors, c'est vous qui me conduirez, Élisabeth Nikolaïevna, grommela Maurice Nikolaïévitch devenu encore plus sérieux.

— Mon Dieu, mais il a voulu faire un calembour! S'écria Lisa avec une sorte de frayeur. – Maurice Nikolaïévitch, ne vous avisez jamais de vous lancer dans cette voie! Mais que vous êtes égoïste pourtant! J'aime à croire, pour votre honneur, qu'en ce moment vous vous calomniez; au contraire, du matin au soir vous ne cesserez alors de me répéter que, privée d'une jambe, je suis devenue plus intéressante! Par malheur, vous êtes démesurément grand, et moi, avec une jambe de moins, je serai toute petite: comment donc ferez-vous pour me donner le bras? Ce ne sera pas commode!

En achevant ces mots, elle eut un rire nerveux. Ses plaisanteries étaient fort plates, mais évidemment elle ne visait pas au bel esprit.

— C'est une crise d'hystérie! Me dit à voix basse Pierre Stépanovitch. – Il faudrait lui donner tout de suite un verre d'eau.

Il avait deviné juste; un instant après on s'empressa autour de Lisa, on lui apporta de l'eau. Elle embrassa chaleureusement sa mère et pleura sur l'épaule de la vieille; puis, se rejetant en arrière, elle la regarda en pleine figure et éclata de rire. À la fin, Prascovie Ivanovna se mit elle-même à pleurer. Barbara Pétrovna se hâta de les conduire toutes deux dans sa

chambre. Les trois dames sortirent par cette même porte qui tantôt s'était ouverte pour livrer passage à Daria Pavlovna. Mais leur absence ne dura pas plus de quatre minutes…

Je tâche de n'oublier aucune des particularités qui signalèrent les derniers moments de cette mémorable matinée. Quand les dames se furent retirées (Daria Pavlovna seule ne bougea pas de sa place), je me souviens que Nicolas Vsévolodovitch s'approcha successivement de chacun de nous pour lui souhaiter le bonjour; toutefois il s'abstint d'aborder Chatoff toujours assis dans son coin et de plus en plus morose. Stépan Trophimovitch voulut dire quelque chose de très spirituel à son ancien élève; celui-ci néanmoins le quitta dès les premiers mots pour se diriger vers Daria Pavlovna. Il avait compté sans Pierre Stépanovitch, qui le saisit au passage et l'emmena presque de force dans l'embrasure d'une fenêtre, où il commença à lui parler tout bas. Il s'agissait sans doute d'une communication très importante, à en juger par les gestes de Pierre Stépanovitch et par l'expression de son visage. Cependant Nicolas Vsévolodovitch, son sourire officiel sur les lèvres, ne prêtait aux propos de son interlocuteur qu'une oreille fort distraite, à la fin même l'impatience de s'en aller devint visible chez lui. Il s'éloigna de la croisée juste au moment où les dames rentrèrent. Barbara Pétrovna força Lisa à reprendre son ancienne place, lui assurant qu'elle devait rester encore, ne fût-ce qu'une dizaine de minutes, pour donner à ses nerfs malades le temps de se calmer un peu avant d'affronter le grand air. Elle témoignait le plus vif intérêt à la jeune fille et s'assit elle-même à ses côtés. Pierre Stépanovitch accourut aussitôt auprès des deux dames, avec qui il se mit à causer d'une façon fort gaie et fort animée. Sans se presser, selon son habitude, Nicolas Vsévolodovitch s'avança alors vers Daria Pavlovna; en le voyant s'approcher d'elle, Dacha fut fort émue, elle fit un brusque mouvement sur sa chaise, tandis que ses joues se couvraient de rougeur.

— Il paraît qu'on peut vous féliciter… ou bien est-il encore trop tôt? Dit le jeune homme dont la physionomie avait pris une expression particulière.

La réponse de Dacha n'arriva pas jusqu'à moi.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, reprit en élevant la voix Nicolas Vsévolodovitch, – mais j'avais reçu un avis spécial. Savez-vous cela?

— Oui, je sais que vous avez été spécialement avisé.

— J'espère pourtant n'avoir rien gâté par mes félicitations, dit-il en riant, – et si Stépan Trophimovitch…

À ces mots, accourut Pierre Stépanovitch.

— À propos de quoi des félicitations? Demanda-t-il, – de quoi faut-il vous féliciter, Daria Pavlovna? Bah! Mais n'est-ce pas de cela même? L'incarnat qui colore votre visage prouve que je ne me suis pas trompé. Au fait, de quoi donc féliciter nos belles et vertueuses demoiselles, et quelles sont les félicitations qui les font le plus rougir? Allons, recevez aussi les miennes, si j'ai deviné juste, et payez votre part: vous vous rappelez, en Suisse vous aviez parié avec moi que vous ne vous marieriez jamais… Ah! Mais à propos de la Suisse, – où avais-je donc la tête? Figurez-vous, c'est moitié pour cela que je suis venu, et un peu plus j'allais oublier: dis donc, ajouta-t-il tout à coup en s'adressant à son père, – quand vas-tu en Suisse?

— Moi… en Suisse? Fit Stépan Trophimovitch interloqué.

— Comment? Est-ce que tu n'y vas pas? Mais voyons, tu te maries aussi… tu me l'as écrit?

— Pierre! S'écria Stépan Trophimovitch.

— Quoi, Pierre… Vois-tu, si cela peut te faire plaisir, je suis venu par grande vitesse te déclarer que je n'ai absolument aucune objection contre, puisque tu tenais tant à avoir mon avis le plus tôt possible; mais s'il faut te «sauver», comme tu m'en supplies dans cette même lettre, eh bien, je suis encore à ta disposition. Est-ce vrai qu'il se marie, Barbara Pétrovna? Demanda-t-il brusquement à la maîtresse de la maison. – J'espère que je ne commets pas d'indiscrétion; lui-même m'écrit que toute la ville le sait et que tout le monde le félicite, à ce point que, pour échapper aux compliments, il ne sort plus que la nuit. J'ai la lettre dans ma poche. Mais croirez-vous, Barbara Pétrovna que je n'y comprends rien! Dis-moi seulement une chose, Stépan Trophimovitch: faut-il te féliciter ou te «sauver»? Figurez-vous qu'à côté de lignes ne respirant que le bonheur il s'en trouve de tout à fait désespérées. D'abord, il me demande pardon; passe pour cela, c'est dans son caractère… Pourtant, il faut bien le dire, la chose est drôle tout de même: voilà un homme qui m'a vu deux fois dans sa vie, et comme par hasard; or, maintenant, à la

veille de convoler en troisièmes noces, il s'imagine tout à coup que ce mariage est une infraction à je ne sais quels devoirs paternels, il m'envoie à mille verstes de distance une lettre dans laquelle il me supplie de ne pas me fâcher et sollicite mon autorisation! Je t'en prie, ne t'offense pas de mes paroles, Stépan Trophimovitch, tu es l'homme de ton temps, je me place à un point de vue large et je ne te condamne pas; si tu veux, je dirai même que cela te fait honneur, etc., etc. Mais il y a un autre point que je ne comprends pas et qui a plus d'importance. Il me parle de «péchés commis en Suisse». Je me marie, dit-il, pour les péchés ou à cause des péchés d'un autre. Bref, il est question de péchés dans sa lettre. «La jeune fille, écrit-il, est une perle, un diamant», et, bien entendu, «il est indigne d'elle» – c'est son style; mais, par suite de certains péchés commis là-bas ou de certaines circonstances, «il est forcé de subir le conjungo et d'aller en Suisse»; puis la conclusion: «Plante-là tout et vient me sauver.» Comprenez-vous quelque chose à tout cela? Mais, du reste, poursuivit Pierre Stépanovitch qui, la lettre à la main, considérait avec un innocent sourire les personnes présentes, – je m'aperçois, à l'expression des visages, que, selon mon habitude, je viens encore de faire une gaffe… c'est la faute de ma stupide franchise, ou, comme dit Nicolas Vsévolodovitch, de ma précipitation. Je pensais que nous étions ici entre nous, je veux dire, qu'il n'y avait ici que des amis, j'entends des amis à toi, Stépan Trophimovitch, car moi, je suis au fond un étranger, et je vois… je vois que tout le monde sait quelque chose dont moi j'ignore le premier mot.

Il regardait toujours l'assistance.

Livide, les traits altérés, les lèvres tremblantes, Barbara Pétrovna s'avança vers lui.

— Ainsi, demanda-t-elle, – Stépan Trophimovitch vous a écrit qu'il épousait «les péchés commis en Suisse par un autre» et il vous a prié de venir le «sauver», ce sont là ses expressions?

— Voyez-vous, répondit d'un air effrayé Pierre Stépanovitch, – s'il y a là quelque chose que je n'ai pas compris, c'est sa faute, naturellement: pourquoi écrit-il ainsi? Vous savez, Barbara Pétrovna, il barbouille du papier à la toise, dans ces deux ou trois derniers mois je recevais de lui lettres sur lettres, et, je l'avoue, j'avais fini par ne plus les lire jusqu'au bout. Pardonne-moi, Stépan

Trophimovitch, un aveu aussi bête, mais, tu dois en convenir, tes lettres, bien qu'elles me fussent adressées, étaient plutôt écrites pour la postérité; par conséquent peut t'importait que je les lusse… Allons, allons, ne te fâche pas; toi et moi nous sommes toujours parents! Mais cette lettre, Barbara Pétrovna, cette lettre, je l'ai lue tout entière. Ces «péchés» – ces «péchés d'un autre», ce sont pour sûr, nos petits péchés à nous, et il y a gros à parier qu'ils sont les plus innocents du monde, mais nous avons imaginé de bâtir là-dessus une histoire terrible pour nous donner un vernis de noblesse, pas pour autre chose. C'est que, voyez-vous, nos comptes boitent un peu, il faut bien l'avouer enfin. Vous savez, nous avons la passion des cartes… du reste, ce sont là des paroles superflues, absolument superflues, pardon, je suis trop bavard, mais je vous assure, Barbara Pétrovna, qu'il m'avait positivement effrayé et que j'étais accouru en partie pour le «sauver». Enfin, c'est pour moi-même une affaire de conscience. Est-ce que je viens lui mettre le couteau sur la gorge? Est-ce que je suis un créancier impitoyable? Il m'écrit quelque chose au sujet de la dot… Du reste, tu te maries, n'est-ce pas, Stépan Trophimovitch? Eh bien, alors, trêve de vaines paroles, c'est bavarder uniquement pour faire du style… Ah! Barbara Pétrovna, tenez, je suis sûr qu'à présent vous me condamnez, et justement parce que j'ai aussi fait du style…

— Au contraire, au contraire, je vois que vous êtes à bout de patience, et sans doute vous avez vos raisons pour cela, répondit d'un ton irrité Barbara Pétrovna.

Elle avait écouté avec un malin plaisir Pierre Stépanovitch témoignant ses regrets d'avoir bavardé de la sorte. Évidemment il venait de jouer un rôle, – lequel? Je l'ignorais encore, mais il était visible que sa prétendue «gaffe» avait été préméditée.

— Au contraire, continua Barbara Pétrovna, – je vous suis très reconnaissante d'avoir parlé; sans vous je ne saurais rien encore. Pour la première fois depuis vingt ans j'ouvre les yeux. Nicolas Vsévolodovitch, vous avez dit tout à l'heure que vous aviez été informé spécialement: Stépan Trophimovitch vous aurait-il écrit aussi quelque chose dans le même genre?

— J'ai reçu de lui une lettre très innocente et… et… très noble.

— Vous êtes embarrassé, vous cherchez vos mots, – assez! Stépan

Trophimovitch, j'attends de vous un dernier service, ajouta-t-elle tout à coup en regardant mon malheureux ami avec des yeux enflammés de colère, – faites-moi le plaisir de nous quitter à l'instant même, et ne franchissez plus jamais le seuil de ma maison.

Je prie le lecteur de se rappeler que la générale Stavroguine se trouvait encore dans un état particulier d'«exaltation». À la vérité, ce n'était pas la faute de Stépan Trophimovitch! Mais ce qui m'étonna au plus haut point, ce fut l'admirable fermeté de son attitude aussi bien devant les «accusations» de Pétroucha qu'il ne songea pas à interrompre, que devant la «malédiction» de Barbara Pétrovna. Où avait-il puisé tant de force d'âme? Je savais seulement que, tantôt, lors de sa première rencontre avec Pétroucha, il avait été atteint au plus profond de son être par la froideur insultante de son fils. De même qu'un vrai chagrin donne parfois de l'intelligence aux imbéciles, il peut aussi, – momentanément du moins, – faire un stoïque de l'homme le plus pusillanime.

Stépan Trophimovitch salua avec dignité Barbara Pétrovna et ne prononça pas un mot (il est vrai qu'il ne lui restait plus rien à dire). Il voulait se retirer sur le champ, mais malgré lui il s'approcha de Daria Pavlovna. C'était sans doute ce qu'avait prévu la jeune fille, qui, inquiète, se hâta de prendre la parole:

— Je vous en prie, Stépan Trophimovitch, pour l'amour de Dieu, ne dites rien, commença-t-elle d'une voix agitée tandis que sa physionomie trahissait une sensation de malaise. – Soyez sûr, poursuivit-elle en lui tendant la main, – que je vous apprécie toujours autant… que j'ai toujours pour vous la même estime… et pensez aussi du bien de moi, Stépan Trophimovitch, j'apprécierai extrêmement cela…

Il s'inclina fort bas devant elle.

— Tu es libre, Daria Pavlovna, tu sais que dans toute cette affaire une liberté complète t'a été laissée! Tu l'as eue, tu l'as et tu l'auras toujours, dit gravement Barbara Pétrovna.

— Bah! Mais maintenant je comprends tout! S'écria en se frappant le front Pierre Stépanovitch. – Eh bien, dans quelle situation ai-je été placé? Daria Pavlovna, je vous en prie, pardonnez-moi!… Voilà les sottises que tu

me fais faire! Ajouta-t-il en s'adressant à son père.

— Pierre, tu pourrais bien prendre un autre ton avec moi, n'est-ce pas, mon ami? Observa avec la plus grande douceur Stépan Trophimovitch.

— Ne crie pas, je te prie, répliqua Pierre en agitant le bras, – sois bien persuadé que tout cela, c'est l'effet de nerfs vieux et malades, et qu'il ne sert à rien de crier. Réponds à ma question: tu devais bien supposer qu'à peine arrivé ici, je parlerais de cela: pourquoi donc ne m'as-tu pas prévenu?

Stépan Trophimovitch attacha sur son fils un regard pénétrant.

— Pierre, se peut-il que toi, si au courant de ce qui se passe ici, tu n'aies réellement rien su de cette affaire, rien entendu dire?

— Quo-o-i! Voilà les gens! Ainsi ce n'est pas assez pour nous d'être un vieil enfant, nous sommes, qui plus est, un enfant méchant? Barbara Pétrovna avez-vous entendu ce qu'il a dit?

Le salon se remplissait de bruit; mais alors se produisit soudain un incident auquel personne ne pouvait s'attendre.

VIII

Avant tout, je signalerai l'agitation nouvelle qui se manifestait chez Élisabeth Nikolaïevna depuis deux ou trois minutes; la jeune fille parlait rapidement à l'oreille de sa mère et de Maurice Nikolaïévitch penché vers elle. Son visage était inquiet, mais en même temps respirait l'énergie. À la fin elle se leva, visiblement pressée de partir et d'emmener sa mère; de son côté celle-ci se mit en devoir de quitter son fauteuil avec le secours de Maurice Nikolaïévitch. Mais il était écrit que les dames Drozdoff ne s'en iraient pas avant d'avoir tout vu.

Chatoff était toujours assis dans son coin (non loin d'Élisabeth Nikolaïevna); tout le monde avait complètement oublié sa présence, et lui-même ne paraissait pas savoir pourquoi il restait là au lieu de s'en aller; tout à coup il se leva, et, les yeux fixés sur le visage de Nicolas Vsévolodovitch, se dirigea vers ce dernier en traversant toute la chambre d'un pas lent, mais ferme. À son approche, Nicolas Vsévolodovitch sourit légèrement, mais, quand il le vit tout près de lui, il cessa de sourire.

Au moment où les deux hommes se trouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre, le silence se fit dans le salon, celui qui se tut le dernier fut Pierre Stépanovitch; Lisa et sa mère s'arrêtèrent au milieu de la chambre. Ainsi s'écoulèrent cinq secondes; sans dire un mot, Chatoff regardait en face Nicolas Vsévolodovitch; celui-ci, dont la physionomie n'avait d'abord exprimé qu'une surprise insolente, fronça le sourcil avec colère, et soudain…

Soudain le bras long et lourd de Chatoff s'éleva en l'air, puis s'abattit de toute sa force sur la figure de Nicolas Vsévolodovitch, qui faillit être terrassé.

Au lieu de frapper avec le plat de la main comme il est reçu de donner des soufflets (si toutefois on peut s'exprimer ainsi), Chatoff avait frappé avec le poing, un gros poing pesant, osseux, couvert de poils roux et de lentilles. Si le coup avait atteint le nez, il l'aurait brisé. Mais il tomba sur la joue, frôlant le côté gauche de la lèvre et de la mâchoire supérieure, d'où le sang jaillit aussitôt.

Au même instant retentit, je crois, un cri, poussé peut-être par Barbara Pétrovna; du reste, je n'affirme rien, car immédiatement tout retomba dans le silence. Cette scène ne dura guère plus d'une dizaine de secondes.

Néanmoins pendant un si court laps de temps bien des choses se passèrent.

Je rappellerai de nouveau au lecteur que Nicolas Vsévolodovitch avait un tempérament inaccessible à la peur. Dans un duel il pouvait attendre de sang-froid le coup de feu de son adversaire, viser lui-même ce dernier, et le tuer le plus tranquillement du monde. Souffleté, il était homme, non pas à appeler son insulteur sur le terrain, mais à le tuer sur place, et cela sans emportement, avec la pleine conscience de son acte. Je crois même qu'il n'a jamais connu ces aveugles transports de fureur qui suppriment la faculté de raisonner. Au plus fort de la colère, il restait toujours maître de lui-même et pouvait, par conséquent, comprendre quelle différence existe au point de vue juridique entre le duel et l'assassinat; néanmoins il aurait sans aucune hésitation assassiné un insulteur.

Plus tard j'ai beaucoup étudié Nicolas Vsévolodovitch, et je sais nombre d'anecdotes sur son compte. Je le comparerais volontiers à certains personnages d'autrefois dont le souvenir s'est conservé à l'état de légende

dans notre société. Le dékabriste[96] L…ine, par exemple, a, dit-on, cherché toute sa vie le danger; la sensation du péril l'enivrait et était devenue un besoin de sa nature; jeune, il se battait en duel à propos de bottes; en Sibérie, il allait chasser l'ours, n'ayant pour toute arme qu'un couteau; il aimait à rencontrer dans les bois les forçats évadés qui, soit dit en passant, sont plus à craindre que les ours. Assurément ces braves légendaires étaient susceptibles d'éprouver, et peut-être même à un haut degré, le sentiment de la peur; autrement ils auraient été beaucoup plus calmes et n'auraient pas transformé la sensation du danger en un besoin de leur nature. Mais vaincre en eux la poltronnerie, avoir conscience de cette victoire et penser que rien ne pouvait les faire reculer, – voilà, sans doute, ce qui les séduisait. Avant d'être envoyé en Sibérie, ce L…ine avait, durant un certain temps, lutté contre la faim et gagné sa vie par un travail pénible; il appartenait cependant à une famille riche, mais il s'était résigné à la misère plutôt que de se soumettre à la volonté paternelle qu'il jugeait injuste. Donc il comprenait la lutte sous toutes les formes; ce n'était pas seulement dans la chasse à l'ours et dans les duels qu'il appréciait chez lui le stoïcisme et la force de caractère.

Mais le nervosisme de la génération actuelle n'admet même plus le besoin de ces sensations franches et immédiates que recherchaient avec une telle ardeur certaines personnalités inquiètes du bon vieux temps. Nicolas Vsévolodovitch aurait peut-être méprisé L…ine comme un fanfaron et une bravache, – à la vérité, il ne le lui aurait pas dit en face. Sur le terrain, il était tout aussi courageux que le célèbre dékabriste, et, le cas échéant, il aurait déployé la même intrépidité que lui vis-à-vis d'un ours ou d'un brigand rencontré dans un bois. Seulement, il n'aurait trouvé aucun plaisir dans cette lutte, il l'eût acceptée avec indolence et ennui, comme on subit une nécessité désagréable. Pour la colère, ni L…ine, ni même Lermontoff ne pouvaient être comparés à Nicolas Vsévolodovitch; la colère de celui-ci était froide, calme, raisonnable, si l'on peut ainsi parler, – par conséquent plus terrible qu'aucun autre. Je le répète: tel que je l'ai connu, il était homme à égorger incontinent l'individu de qui il aurait reçu un soufflet ou quelque offense analogue.

Et néanmoins, dans la circonstance présente, il en fut tout autrement.

La violence du coup l'avait fait chanceler. Dès qu'il eut recouvré

l'équilibre, son premier mouvement fut de saisir Chatoff par les épaules, mais, presque au même instant, il retira ses mains, les croisa derrière son dos, et, pâle comme un linge, regarda silencieusement Chatoff. Chose étrange, il n'y avait aucune flamme dans son regard. Au bout de dix secondes, – je suis sûr de ne pas mentir, – ses yeux étaient devenus froids et calmes. Seulement sa pâleur était effrayante. J'ignore, naturellement ce qui se passait au-dedans de lui; je me borne à rapporter le spectacle dont je fus témoin. Un homme qui saisirait une barre de fer rougie au feu et la tiendrait dans sa main durant dix secondes pour essayer sa force d'âme, – cet homme là aurait, je crois, une impression pareille à celle qu'éprouvait alors Nicolas Vsévolodovitch.

Le premier des deux qui baissa les yeux fut Chatoff, évidemment il fut forcé de les baisser. Ensuite il tourna lentement sur ses talons et se retira, mais sa démarche n'était plus la même que tantôt, quand il s'était approché de Nicolas Vsévolodovitch. Il sortit sans bruit, la tête inclinée vers le plancher, tandis qu'un mouvement particulièrement disgracieux soulevait ses épaules. Chemin faisant, il semblait raisonner à part soi et dialoguer avec lui-même. Après avoir traversé le salon en prenant ses précautions pour ne rien culbuter sur son passage, il entrebâilla la porte et se glissa presque de côté dans l'étroite ouverture.

Saisissant sa mère par l'épaule et Maurice Nikolaïévitch par le bras, Élisabeth Nikolaïevna se mit en devoir de les entraîner à sa suite hors de la chambre, mais tout à coup elle poussa un cri effrayant et tomba évanouie sur le parquet. En ce moment je crois encore entendre le bruit que fit le choc de sa nuque contre le tapis.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA NUIT.

I

Huit jours s'écoulèrent. Maintenant que tout cela est passé et que j'en écris la chronique, nous savons de quoi il s'agissait; mais alors nous en étions réduits aux conjectures, et naturellement nous faisions les suppositions les plus étranges. Pendant les premiers temps, Stépan Trophimovitch et moi, nous restâmes enfermés, attendant avec inquiétude ce qui allait arriver. À vrai dire, je sortais encore un peu, et je rapportais à mon malheureux compagnon les nouvelles sans lesquelles il lui aurait été impossible de vivre.

Comme bien on pense, la ville n'avait pas tardé à apprendre le soufflet donné à Nicolas Vsévolodovitch, l'évanouissement d'Élisabeth Nikolaïevna, et les autres incidents survenus dans la journée du dimanche. Mais une chose nous intriguait: par qui tous ces faits avaient-ils pu être portés si vite et si exactement à la connaissance du public? Aucune des personnes qui en avaient été témoins n'avait, semblait-il, le moindre intérêt à les ébruiter. Quant aux domestiques, pas un ne s'était trouvé à cette scène. Lébiadkine seul aurait pu jaser, plutôt parce qu'il ne savait pas retenir sa langue que par esprit de vengeance, car il était sorti alors en proie à une frayeur extrême, et la peur paralyse la rancune. Mais, le lendemain même, Lébiadkine avait brusquement quitté avec sa sœur la maison Philippoff, et l'on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. Chatoff, à qui je voulais demander des nouvelles de Marie Timoféievna, s'était enfermé chez lui, et, pendant ces huit jours, il ne bougea pas de son logement, laissant même en souffrance ses occupations au dehors. Je me rendis à son domicile le mardi et frappai à sa porte. Je n'obtins pas de réponse, mais convaincu, d'après des indices certains, qu'il était chez lui, je cognai une seconde fois. Alors, à ce que je crus remarquer, il sauta en bas de son lit, puis il s'approcha vivement de la porte et me cria de sa voix la

plus sonore: «Chatoff est absent!» Là-dessus je m'en allai.

Tout en craignant de porter un jugement téméraire, Stépan Trophimovitch et moi nous nous arrêtâmes finalement à l'idée que le seul auteur des indiscrétions commises devait être Pierre Stépanovitch; pourtant ce dernier, dans un entretien qu'il eut peu après avec son père, lui assura qu'il avait trouvé l'histoire dans toutes les bouches, notamment au club et que la gouvernante et son mari la connaissaient déjà jusque dans ses moindres détails. Voici encore un point à noter: le lundi, c'est-à-dire le lendemain, je rencontrai dans la soirée Lipoutine, et il était déjà parfaitement instruit de tout ce qui s'était passé la veille chez Barbara Pétrovna: donc il avait été informé un des premiers.

Nombre de dames (et des plus mondaines) témoignaient aussi quelque curiosité à l'endroit de l'«énigmatique boiteuse», comme on appelait Marie Timoféievna. Plusieurs même désiraient vivement la voir et entrer en rapports avec elle; les messieurs qui s'étaient hâtés de faire disparaître les Lébiadkine avaient donc agi avec un à-propos incontestable. Mais ce qui tenait le premier rang dans les préoccupations publiques, c'était l'évanouissement d'Élisabeth Nikolaïevna; tout le monde s'y intéressait par cela seul que cette affaire touchait directement Julie Mikhaïlovna en tant que parente et protectrice de mademoiselle Touchine. Et que ne racontait-on pas? Le mystère même faisait la partie belle au bavardage: les deux maisons ne s'ouvraient plus pour personne; Élisabeth Nikolaïevna, assurait-on, était au lit, en proie à un accès de delirium tremens; on en disait autant de Nicolas Vsévolodovitch, on ajoutait qu'il avait eu une dent cassée et que sa joue était gonflée par suite d'une fluxion. Bien plus, il se chuchotait dans les coins qu'un assassinat serait peut-être commis chez nous, que Stavroguine n'était pas homme à laisser impuni un tel outrage, et qu'il tuerait Chatoff, mais secrètement, à la façon corse. Cette idée rencontrait beaucoup de faveur; cependant la majorité de notre jeunesse dorée écoutait tout cela avec mépris et d'un air de profonde indifférence; bien entendu, c'était une pose. En général, l'opinion, depuis longtemps hostile à Nicolas Vsévolodovitch, se prononçait vivement contre lui. Les gens de poids eux-mêmes inclinaient à le condamner, sans, du reste, savoir pourquoi. De sourdes rumeurs l'accusaient d'avoir déshonoré

Élisabeth Nikolaïevna: on prétendait qu'ils avaient eu ensemble une intrigue en Suisse. Sans doute les hommes sérieux se taisaient, mais ils ne laissaient pas de prêter avidement l'oreille à ce concert de diffamations. Dans un milieu plus restreint circulaient d'autres bruits d'une nature fort étrange: à en croire quelques personnes qui parlaient de cela en fronçant le sourcil, et Dieu sait sur quel fondement, Nicolas Vsévolodovitch remplissait dans notre province une mission particulière, le comte K… l'avait mis en relation à Pétersbourg avec plusieurs sommités du monde politique, et peut-être on l'avait envoyé chez nous comme fonctionnaire en lui donnant certaines instructions spéciales. Les gens raisonnables souriaient, ils faisaient judicieusement remarquer qu'un homme dont la vie n'avait été qu'une suite de scandales, et qui, pour ses débuts chez nous, avait reçu un soufflet, ne répondait guère à l'idée qu'on se fait généralement d'un employé de l'État. À quoi l'on répliquait que la mission de Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas, à proprement parler, de caractère officiel, et que, pour un agent secret, le mieux était de ressembler le moins possible à un fonctionnaire public. Cette observation paraissait assez plausible; on savait dans notre ville que le zemstvo[97] de la province était à Pétersbourg l'objet d'une attention particulière. Plusieurs des bruits que je viens de mentionner avaient leur origine dans certains propos obscurs, mais malveillants, tenus au club par Artémi Pétrovitch Gaganoff, ancien capitaine de la garde revenu depuis peu de la capitale. Cet Artémi Pétrovitch, un des plus grands propriétaires de notre province en même temps qu'un des hommes les plus répandus dans la société pétersbourgeoise, était le fils de feu Pierre Pavlovitch Gaganoff, ce respectable vieillard que Nicolas Vsévolodovitch avait si grossièrement insulté quatre ans auparavant.

Il fut bientôt de notoriété publique que Julie Mikhaïlovna avait fait une visite extraordinaire à Barbara Pétrovna, et que, sur le perron de la maison, on lui avait déclaré que la générale Stavroguine «étant malade ne pouvait la recevoir». On sut aussi que, deux jours après, Julie Mikhaïlovna avait envoyé demander des nouvelles de la santé de Barbara Pétrovna. Finalement on la vit «défendre» partout cette dernière. Faisait-on devant elle quelque allusion à l'histoire du dimanche, sa mine devenait froide et sévère, si bien que, les

jours suivants, personne n'osa plus mettre, en sa présence, la conversation sur ce sujet. Ainsi s'accrédita partout l'idée que non seulement Julie Mikhaïlovna n'ignorait rien de cette mystérieuse affaire, mais qu'elle en connaissait aussi le sens caché et qu'elle-même était pour quelque chose là dedans. Je noterai à ce propos que la gouvernante commençait à acquérir chez nous cette haute influence, but de tous ses efforts, et que déjà elle se voyait «entourée». Dans le monde beaucoup de gens lui trouvaient de l'esprit pratique et du tact. Par sa protection s'expliquaient pour nous jusqu'à un certain point les rapides succès de Pierre Stépanovitch dans notre société, – succès dont Stépan Trophimovitch était alors très frappé.

Peut-être nous trompions-nous un peu, lui et moi. Quatre jours après son apparition dans notre ville, Pierre Stépanovitch y connaissait déjà à peu près tout le monde. Il était arrivé le dimanche, et le mardi je le rencontrai se promenant en calèche avec Artémi Pétrovitch Gaganoff, homme fier, irascible et d'un commerce assez difficile nonobstant ses façons mondaines. Pierre Stépanovitch était aussi reçu dans la maison du gouverneur, où sa position fut tout de suite celle d'un intime; presque chaque jour il dînait à la table de Julie Mikhaïlovna. Il avait fait en Suisse la connaissance de cette dame, mais il n'en était pas moins singulier qu'un homme considéré naguère, à tort ou à raison, comme un réfugié politique, eût si vite réussi à se faufiler dans l'entourage de Son Excellence. À l'étranger, Pierre Stépanovitch avait pris part à des publications et à des congrès socialistes, «ce qu'on pouvait même prouver par les journaux», comme me le disait avec irritation Alexis Téliatnikoff, ce jeune favori d'Ivan Osipovitch qui, après le départ de son protecteur, avait dû, hélas! Quitter le service. Quoi qu'il en soit, une chose était certaine: de retour dans sa chère patrie, l'ancien révolutionnaire, loin d'être inquiété, avait au contraire trouvé en haut lieu des sympathies et des encouragements: donc on s'était peut-être trop pressé de voir en lui un conspirateur ayant des comptes à régler avec la troisième section. Un jour, Lipoutine me parla tout bas d'un bruit qui courait au sujet de Pierre Stépanovitch: rentré en Russie, il avait, disait-on, fait amende honorable de ses erreurs passées, et acheté la faveur du gouvernement en dénonçant plusieurs de ses coreligionnaires politiques. Je rapportai ce vilain propos à

Stépan Trophimovitch, et il en fut très préoccupé, bien qu'il ne se trouvât guère alors en état de réfléchir. On découvrit plus tard que Pierre Stépanovitch était arrivé chez nous muni des meilleures références. Du moins, la lettre de recommandation qu'il remit à la gouvernante émanait d'une vieille dame dont le mari comptait parmi les hommes les plus influents de la capitale. Cette vieille dame, marraine de Julie Mikhaïlovna, lui écrivait que le comte K… avait fait, par l'entremise de Nicolas Vsévolodovitch, la connaissance de Pierre Stépanovitch, et qu'il le tenait pour «un jeune homme de mérite malgré ses anciens égarements». Julie Mikhaïlovna mettait tous ses soins à conserver le peu de relations qu'elle avait dans la société dirigeante de Pétersbourg, elle accueillit donc avec une extrême affabilité le nouveau venu recommandé par sa marraine. Je noterai encore, pour mémoire, que le grand écrivain se montra fort aimable à l'égard de Pierre Stépanovitch et lui adressa tout de suite une invitation. Un tel empressement chez un homme aussi infatué de lui-même étonna au plus haut point Stépan Trophimovitch, mais je m'expliquai facilement le fait. Ignorant l'état vrai des choses, M.Karmazinoff croyait l'avenir de la Russie entre les mains de la jeunesse révolutionnaire, et il s'aplatissait d'autant plus devant les nihilistes que ceux-ci ne faisaient aucune attention à lui.

II

Pierre Stépanovitch passa aussi deux fois chez son père, et, malheureusement pour moi, je me trouvai là chaque fois. Sa première visite eut lieu le mercredi, c'est-à-dire quatre jours seulement après leur première rencontre, encore vînt-il pour affaire. Les comptes entre le père et le fils au sujet du bien de ce dernier se réglèrent sans tapage, grâce à l'intervention de Barbara Pétrovna qui se chargea de tous les frais et désintéressa Pierre Stépanovitch, bien entendu en acquérant le domaine. Elle se contenta d'informer Stépan Trophimovitch que tout était terminé et de lui envoyer par son valet de chambre un papier à signer, ce qu'il fit en silence et avec une extrême dignité. Durant ces jours, j'avais peine à reconnaître notre «vieux», tant il était digne, silencieux et calme. Il n'écrivait même pas à Barbara Pétrovna, chose que

j'aurais volontiers considérée comme un prodige. Évidemment il avait trouvé quelque idée qui lui procurait une sorte de sérénité, et il s'affermissait dans cette idée. Du reste, au commencement, il fut malade, surtout le lundi: il eut une cholérine. Il ne pouvait pas non plus se passer de nouvelles, mais c'étaient seulement les faits qui l'intéressaient, et, dès que j'abordais le chapitre des conjectures, il me faisait signe de me taire. Ses deux entrevues avec son fils l'affectèrent douloureusement, sans toutefois ébranler sa fermeté. À la suite de chacune d'elles, il passa le reste de la journée couché sur un divan, ayant autour de la tête une compresse imbibée de vinaigre.

Parfois cependant il me laissait parler. Je croyais aussi remarquer de temps en temps que sa mystérieuse résolution semblait l'abandonner, et qu'il commençait à lutter contre la séduction d'une idée nouvelle. Je soupçonnais qu'il aurait bien voulu se rappeler à l'attention, sortir de sa retraite, livrer une dernière bataille.

— Cher, je les écraserais! Laissa-t-il échapper le jeudi soir, après la seconde visite de Pierre Stépanovitch, tandis qu'il était étendu sur un divan, la tête entourée d'un essuie-mains.

C'était la première parole qu'il m'adressait depuis le commencement de la journée.

— «Fils, fils chéri», etc., je conviens que toutes ces expressions sont absurdes et empruntées au lexique des cuisinières, je vois même à présent qu'il y a lieu de les laisser de côté. Je ne lui ai donné ni le manger ni le boire; avant même qu'il soit sevré, je l'ai expédié, comme un colis postal, de Berlin dans le gouvernement de***; allons, oui, je reconnais tout cela… «Tu ne m'as pas nourri, dit-il, tu t'es débarrassé de moi en m'envoyant au loin comme un colis postal, et, qui plus est, ici tu m'as volé.» «Tu parles de colis postal, répliqué-je, mais, malheureux, toute ma vie j'ai eu le cœur malade en pensant à toi!» Il rit. Allons, je conviens qu'il a raison… va pour colis postal! Acheva-t-il comme en délire.

— Passons, reprit-il au bout de cinq minutes. – Je ne comprends pas Tourguénieff. Son Bazaroff est un personnage fictif, dépourvu de toute réalité; eux-mêmes, dans le temps, ont été les premiers à le désavouer, comme ne ressemblant à rien. Ce Bazaroff est un mélange obscur de

Nozdreff et de Byron, c'est le mot! Observez-les attentivement: ils gambadent et poussent des cris de joie comme les chiens au soleil, ils sont heureux, ils sont vainqueurs! Où y a-t-il là du byronisme?… Et avec cela quelle agitation! Quelle misérable irritabilité d'amour-propre! Quelle banale manie de faire du bruit autour de son nom, sans songer que son nom… Ô caricature! «Voyons, lui crié-je, tel que tu es, se peut-il que tu veuilles t'offrir aux hommes pour remplacer le Christ?» Il rit. Il rit beaucoup, il rit trop, son sourire est étrange, sa mère ne souriait pas ainsi. Il rit toujours.

Il y eut de nouveau un silence.

— Ils sont rusés; dimanche ils s'étaient concertés, lâcha-t-il tout à coup.

— Oh! Sans doute, répondis-je en dressant l'oreille, – tout cela n'était qu'une comédie arrangée d'avance, comédie fort mal jouée et dont les ficelles sautaient aux yeux.

— Je ne parle pas de cela. Savez-vous qu'ils ont fait exprès de ne pas cacher ces ficelles, pour qu'elles fussent remarquées de ceux… qui devaient les voir? Comprenez-vous?

— Non, je ne comprends pas.

— Tant mieux. Passons. Je suis fort agacé aujourd'hui.

— Mais pourquoi donc avez-vous disputé avec lui, Stépan Trophimovitch? Demandai-je d'un ton de reproche.

— Je voulais le convertir. Oui, vous pouvez rire, en effet. Cette pauvre tante, elle entendra de belles choses! Oh! Mon ami, le croirez-vous? Tantôt j'ai reconnu en moi un patriote! Du reste, je me suis toujours senti Russe… un vrai Russe, d'ailleurs, ne peut pas être autrement que vous et moi. Il y a là dedans quelque chose d'aveugle et de louche.

— Certainement, répondis-je.

— Mon ami, la vérité vraie est toujours invraisemblable, savez-vous cela? Pour rendre la vérité vraisemblable, il faut absolument l'additionner de mensonge. C'est ce que les hommes ont toujours fait. Il y a peut-être ici quelque chose que nous ne comprenons pas. Qu'en pensez-vous? Y a-t-il quelque chose d'incompris pour nous dans ce cri de triomphe? Je le voudrais.

Je gardai le silence. Il se tut aussi pendant fort longtemps.

— C'est, dit-on, l'esprit français… fit-il soudain avec véhémence, –

mensonge! Il en a toujours été ainsi. Pourquoi calomnier l'esprit français? Il n'y a ici que la paresse russe, notre humiliante impuissance à produire une idée, notre dégoûtant parasitisme. Ils sont tout simplement des paresseux, et l'esprit français n'a rien à voir là dedans. Oh! Les Russes devraient être exterminés pour le bien de l'humanité comme de malfaisants parasites! Ce n'étaient nullement là nos aspirations; je n'y comprends rien. J'ai cessé de comprendre! «Si chez vous, lui crié-je, on met la guillotine au premier plan, c'est uniquement parce qu'il n'y a rien de plus facile que de couper des têtes, et rien de plus difficile que d'avoir une idée! Vous êtes des paresseux! Votre drapeau est une guenille, une impuissance! Ces charrettes qui apportent du blé aux hommes sont, dit-on, plus utiles que la Madone Sixtine. Mais comprends donc que le malheur est tout aussi nécessaire à l'homme que le bonheur!» Il rit. «Toi, dit-il, tu es là à faire des phrases pendant que tu reposes tes membres (il s'est servi d'un terme beaucoup plus cru) sur un confortable divan de velours…» Et remarquez où l'on en arrive avec ce tutoiement que les pères et les fils ont adopté entre eux, c'est très bien quand ils sont d'accord, mais s'ils s'injurient?

La conversation resta de nouveau suspendue durant une minute, puis Stépan Trophimovitch se souleva à demi par un brusque mouvement.

— Cher, acheva-t-il, – savez-vous que cela finira nécessairement par quelque chose?

— Sans doute, dis-je.

— Vous ne comprenez pas. Passons. Mais… d'ordinaire dans le monde rien ne finit, mais ici il y aura nécessairement une fin, nécessairement!

Il se leva, se promena dans la chambre comme un homme très agité, puis, à bout de forces, se recoucha sur le divan.

Le vendredi matin, Pierre Stépanovitch alla quelque part dans le district, et resta absent jusqu'au lundi. J'appris son départ de la bouche de Lipoutine qui, au cours de la conversation, me dit aussi que les Lébiadkine s'étaient transportés de l'autre côté de la rivière, dans le faubourg de la Poterie. «J'ai moi-même fait leur déménagement», ajouta Lipoutine; ensuite, sans transition, il m'annonça qu'Élisabeth Nikolaïevna allait épouser Maurice Nikolaïévitch; les bans n'étaient pas encore publiés, mais les promesses de

mariage avaient été échangées, et c'était une affaire finie. Le lendemain, je rencontrai Élisabeth Nikolaïevna qui se promenait à cheval, escortée de Maurice Nikolaïévitch; c'était la première sortie de la jeune fille depuis sa maladie. Elle tourna vers moi des yeux brillants, se mit à rire et me fit de la tête un salut très amical. Je racontai tout cela à Stépan Trophimovitch; il n'accorda une certaine attention qu'à la nouvelle concernant les Lébiadkine.

Maintenant que j'ai décrit notre situation énigmatique durant ces huit jours où nous ne savions encore rien, je passe au récit des événements ultérieurs; je les rapporterai tels qu'ils nous apparaissent aujourd'hui, à la lumière des révélations qui ont surgi dernièrement.

À partir du lundi commença, à proprement parler, une «nouvelle histoire».

III

Il était sept heures du soir. Nicolas Vsévolodovitch se trouvait seul dans son cabinet; cette chambre qui lui avait toujours plu particulièrement était haute de plafond; des meubles assez lourds, d'ancien style, la garnissaient; des tapis couvraient le plancher. Assis sur le coin d'un divan, le jeune homme était habillé comme s'il avait eu à sortir, quoiqu'il ne se proposât d'aller nulle part. Sur la table en face de lui était posée une lampe munie d'un abat-jour. Les côtés et les coins de la vaste pièce restaient dans l'ombre. Le regard de Nicolas Vsévolodovitch avait une expression pensive, concentrée et un peu inquiète; son visage était fatigué et légèrement amaigri. Il souffrait, en effet, d'une fluxion; pour le surplus, la voix publique avait exagéré. La dent prétendument cassée n'avait été qu'ébranlée, et maintenant elle s'était raffermie; la lèvre supérieure avait été fendue intérieurement, mais la plaie s'était cicatrisée. Quant à la fluxion, si elle subsistait encore au bout de huit jours, la faute en était au malade qui se refusait à voir un médecin et préférait attendre du temps seul sa guérison. Non content de repousser les secours de la science, il souffrait à peine que sa mère lui fit chaque jour une visite d'une minute; quand il la laissait entrer dans sa chambre, c'était toujours à l'approche de la nuit et avant qu'on eût apporté la lampe. Il ne recevait pas

non plus Pierre Stépanovitch, qui, pourtant, avant son départ, venait deux et trois fois par jour chez Barbara Pétrovna. Le lundi matin, après trois jours d'absence, Pierre Stépanovitch reparut chez nous; il courut toute la ville, dîna chez Julie Mikhaïlovna, et, le soir, se rendit chez Barbara Pétrovna qui l'attendait avec impatience. La consigne fut levée, Nicolas Vsévolodovitch consentit à recevoir le visiteur. La générale conduisit elle-même ce dernier jusqu'à la porte du cabinet de son fils; depuis longtemps elle désirait cette entrevue, et Pierre Stépanovitch lui avait donné sa parole qu'en sortant de chez Nicolas il viendrait la lui raconter. Barbara Pétrovna frappa timidement, et, ne recevant pas de réponse, se permit d'entre-bâiller la porte.

— Nicolas, puis-je introduire Pierre Stépanovitch? Demanda-t-elle d'un ton bas en cherchant des yeux le visage de son fils que la lampe lui masquait.

Pierre Stépanovitch fit lui-même la réponse:

— On le peut, on le peut, sans doute! Cria-t-il gaiement, et, ouvrant la porte, il entra.

Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas entendu cogner à la porte, l'apparition du visiteur le surprit avant qu'il eût pu répondre à la timide question de sa mère. Devant lui se trouvait une lettre qu'il venait de lire et qui l'avait rendu songeur. La voix de Pierre Stépanovitch le fit tressaillir, et il se hâta de fourrer la lettre sous un presse-papier, mais il ne réussit pas à la cacher entièrement: un des coins et presque toute l'enveloppe restaient à découvert.

— J'ai crié exprès le plus haut possible, pour vous donner le temps de prendre vos précautions, fit tout bas Pierre Stépanovitch.

Son premier mouvement avait été de courir vers la table, et il avait tout de suite aperçu le presse papier et le bout de lettre.

— Et sans doute vous avez déjà remarqué qu'à votre arrivée j'ai caché sous un presse-papier une lettre que je venais de recevoir, dit tranquillement Nicolas Vsévolodovitch, sans bouger de sa place.

— Une lettre? Grand bien vous fasse, que m'importe, à moi? S'écria le visiteur, mais… le principal, ajouta-t-il en sourdine, tandis qu'il se tournait du côté de la porte et faisait un signe de tête dans cette direction.

— Elle n'écoute jamais à la porte, observa froidement Nicolas

Vsévolodovitch.

— C'est pour le cas où elle écouterait! Reprit Pierre Stépanovitch en élevant gaiement la voix, et il s'assit sur un fauteuil. – Je ne blâme pas cela, seulement je suis venu pour causer avec vous en tête à tête… Allons, enfin j'ai pu arriver jusqu'à vous! Avant tout, comment va votre santé? Je vois que vous allez bien, et que demain peut-être vous sortirez, hein?

— Peut-être.

— Faites enfin cesser ma corvée! S'écria-t-il avec une gesticulation bouffonne. – Si vous saviez ce que j'ai dû leur débiter de sottises! Mais, du reste, vous le savez.

Il se mit à rire.

— Je ne sais pas tout. Ma mère m'a seulement dit que vous vous étiez beaucoup… remué.

— C'est-à-dire que je n'ai rien précisé, se hâta de répondre Pierre Stépanovitch, comme s'il eût eu à se défendre contre une terrible accusation, – vous savez, j'ai mis en avant la femme de Chatoff, ou, du moins, les bruits concernant vos relations avec elle à Paris, cela expliquait sans doute l'incident de dimanche… Vous n'êtes pas fâché?

— Je suis sûr que vous avez fait tous vos efforts.

— Allons, voilà ce que je craignais. Qu'est-ce que cela signifie: «vous avez fait tous vos efforts»? C'est un reproche. Du reste, vous y allez carrément. Ma grande crainte en venant ici était que vous ne pussiez vous résoudre à poser franchement la question.

— Je ne mérite pas l'éloge que vous m'adressez, dit Nicolas Vsévolodovitch avec une certaine irritation, mais aussitôt après il sourit.

— Je ne parle pas de cela, je ne parle pas de cela, comprenez-moi bien, il n'en est pas question, reprit en agitant les bras Pierre Stépanovitch qui s'amusait du mécontentement de son interlocuteur. – Je ne vous ennuierai pas avec notre affaire, surtout dans votre situation présente. Ma visite se rapporte uniquement à l'histoire de dimanche, et encore je ne veux vous en parler que dans la mesure la plus strictement indispensable. Il faut que nous ayons ensemble l'explication la plus franche, c'est surtout moi qui en ai besoin et non vous, – ceci soit dit pour rassurer votre amour-propre, et d'ailleurs c'est

la vérité. Je suis venu pour être désormais franc.

— Alors vous ne l'étiez pas auparavant?

— Vous le savez vous-même. J'ai rusé plus d'une fois… Vous avez souri, je suis enchanté de ce sourire qui me fournit l'occasion de vous donner un éclaircissement: c'est exprès que je me suis vanté de ma «ruse», je voulais vous mettre en colère. Vous voyez comme je suis devenu sincère à présent! Eh bien, vous plaît-il de m'entendre?

Bien que, par l'effronterie de ses naïvetés préparées d'avance et intentionnellement grossières, le visiteur eût évidemment pris à tâche d'irriter Nicolas Vsévolodovitch, celui-ci l'avait jusqu'alors écouté avec un flegme dédaigneux et même moqueur; à la fin pourtant une curiosité un peu inquiète se manifesta sur son visage.

— Écoutez donc, poursuivit Pierre Stépanovitch en s'agitant de plus en plus: – quand je me suis rendu ici, c'est-à-dire dans cette ville, il y a dix jours, mon intention, sans doute, était de jouer un rôle. Le mieux serait de n'en prendre aucun et d'être soi, n'est-ce pas? Être naturel, c'est le moyen de tromper tout le monde, parce que personne ne croit que vous l'êtes. J'avoue que je voulais d'abord me poser en imbécile, attendu que ce personnage est plus facile à jouer que le mien propre. Mais l'imbécillité est un extrême, et les extrêmes éveillent la curiosité; cette considération m'a décidé en fin de compte à rester moi. Or que suis-je? L'aurea mediocritas, un homme ni bête ni intelligent, passablement incapable, et tombé de la lune, comme disent ici les gens sages, n'est-il pas vrai?

— Peut-être bien, fit avec un léger sourire Nicolas Vsévolodovitch.

— Ah! Vous l'admettez – enchanté! Je savais d'avance que c'était votre opinion… Ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez pas, je ne suis pas fâché, et si tout à l'heure je me suis défini de la sorte, ce n'était nullement pour provoquer de votre part une protestation flatteuse, pour vous faire dire: «Allons donc, vous n'êtes pas incapable, vous êtes intelligent…» Ah! Vous souriez encore!… Je n'ai pas rencontré juste. Vous n'auriez pas dit: «vous êtes intelligent», allons, soit, je ne me formalise de rien. Passons, comme dit papa. Entre parenthèses, soyez indulgent pour ma prolixité. Je suis diffus, parce que je ne sais pas parler. Ceux qui savent bien parler sont laconiques.

Cela prouve encore mon incapacité, pourquoi n'en pas profiter artificiellement? J'en profite. À la vérité, en venant ici, je pensais d'abord me taire, mais le silence est un grand talent, par conséquent il aurait été déplacé chez moi; de plus, on se défie d'un homme silencieux. J'ai donc jugé décidément que le mieux pour moi était de parler, mais de parler en incapable, c'est-à-dire de bavarder à jet continu, de démontrer et de toujours m'embrouiller à la fin dans mes propres démonstrations, bref de fatiguer la patience de mes auditeurs. Il résulte de là trois avantages: vous faites croire à votre bonhomie, vous assommez votre monde, et vous n'êtes pas compris! Qui donc, après cela, vous soupçonnera de desseins secrets? Si quelqu'un vous en attribuait, il se ferait conspuer. En outre, j'amuse quelque fois les gens, et c'est précieux. À présent ils me pardonnent tout, par cela seul que l'habile agitateur de là-bas s'est montré ici plus bête qu'eux-mêmes. N'est-ce pas vrai? Je vois à votre sourire que vous m'approuvez.

Nicolas Vsévolodovitch ne souriait pas du tout; loin de là, il écoutait d'un air maussade et légèrement impatienté.

— Hein? Quoi? Vous avez dit, je crois: «Cela m'est égal»? Reprit Pierre Stépanovitch. (Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas prononcé un mot.) – Sans doute, sans doute; ce que j'en dis, je vous l'assure n'est nullement pour vous compromettre dans mes agissements. Mais vous êtes aujourd'hui terriblement ombrageux, je venais chez vous pour causer gaiement, à cœur ouvert, et vous cherchez des arrière-pensées sous mes moindres paroles. Je vous jure qu'aujourd'hui je laisse de côté tout sujet délicat et que je souscris d'avance à toutes vos conditions!

Nicolas Vsévolodovitch gardait un silence obstiné.

— Hein? Quoi? Vous avez dit quelque chose? Je vois que j'ai encore donné une entorse à la vérité, vous n'avez pas posé de conditions et vous n'en poserez pas, je le crois, je le crois, allons, calmez-vous; je sais moi-même que ce n'est pas la peine d'en poser, n'est-ce pas? Je réponds pour vous, et c'est sans doute encore l'effet de mon incapacité; que voulez-vous? Quand on est incapable… Vous riez? Hein? Quoi?

— Rien, répondit Nicolas Vsévolodovitch qui finit par sourire, – je viens de me rappeler qu'en effet je vous ai traité d'incapable, mais ce n'était pas en

votre présence; on vous a donc rapporté ce propos… Je vous prierais d'arriver un peu plus vite à la question.

— Mais j'y suis en plein, il s'agit précisément de l'affaire de dimanche! Comment me suis-je montré ce jour-là, selon vous? Avec ma précipitation d'incapable, je me suis emparé de la conversation d'une façon fort sotte, de force, pour ainsi dire. Mais on m'a tout pardonné, d'abord parce que je suis un échappé de la lune, c'est maintenant l'opinion universellement admise ici, ensuite parce que j'ai raconté une gentille petite histoire et tiré tout le monde d'embarras, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire que votre récit était fait pour donner l'idée d'une entente préalable, d'une connivence entre nous, tandis qu'il n'en existait aucune et que je ne vous avais nullement prié d'intervenir.

— Justement, justement! Reprit, comme transporté de joie, Pierre Stépanovitch. – J'ai fait exprès de vous laisser voir tout ce ressort; c'est surtout pour vous que je me suis tant remué: je vous tendais un piège et voulais vous compromettre. Je tenais principalement à savoir jusqu'à quel point vous aviez peur.

— Je serais curieux d'apprendre pourquoi maintenant vous démasquez ainsi vos batteries!

— Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas, ne me regardez pas avec des yeux flamboyants… Du reste, vos yeux ne flamboient pas. Vous êtes curieux de savoir pourquoi j'ai ainsi démasqué mes batteries? Mais justement parce que maintenant tout est changé, tout est fini, mort et enterré. J'ai tout d'un coup changé d'idée sur votre compte. À présent j'ai complètement renoncé à l'ancien procédé, je ne vous compromettrai plus jamais par ce moyen, il en faut un nouveau.

— Vous avez modifié votre tactique?

— Il n'y a pas de tactique. Maintenant vous êtes en tout parfaitement libre, c'est-à-dire que vous pouvez à votre gré dire oui ou non. Quant à notre affaire, je n'en soufflerai pas mot avant que vous-même me l'ordonniez. Vous riez? À votre aise; je ris aussi. Mais maintenant je parle sérieusement, très sérieusement, quoique celui qui se presse ainsi soit sans doute un incapable, n'est-il pas vrai? N'importe, va pour incapable, mais je parle

sérieusement.

En effet, son ton était devenu tout autre, et une agitation particulière se remarquait en lui; Nicolas Vsévolodovitch le regarda avec curiosité.

— Vous dites que vous avez changé d'idée sur moi? Demanda-t-il.

— J'ai changé d'idée sur vous à l'instant où, ayant reçu un soufflet de Chatoff, vous vous êtes croisé les mains derrière le dos. Assez, assez, je vous prie, ne m'interrogez pas, je ne dirai rien de plus.

Le visiteur se leva vivement en agitant les bras comme pour repousser les questions qu'il prévoyait, mais Nicolas Vsévolodovitch ne lui en fit aucune. Alors Pierre Stépanovitch, qui n'avait aucune raison pour s'en aller, se rassit sur son fauteuil et se calma un peu.

— À propos, dit-il précipitamment, – il y a ici des gens qui disent que vous le tuerez, ils en font le pari, si bien que Lembke pensait à mettre la police en mouvement, mais Julie Mikhaïlovna l'en a empêché… Assez, assez là-dessus, c'était seulement pour vous prévenir. Ah! Encore une chose: ce jour-là même j'ai fait passer l'eau aux Lébiadkine, vous le savez; vous avec reçu le billet dans lequel je vous donnais leur adresse?

— Oui.

— Ce que j'en ai fait, ce n'est pas par «incapacité», mais par zèle, par un zèle sincère. Il se peut que j'aie été incapable, du moins j'ai agi sincèrement.

— Oui, peut-être qu'il le fallait… dit d'un air pensif Nicolas Vsévolodovitch; – seulement ne m'écrivez plus de lettres, je vous prie.

— Cette fois il n'y avait pas moyen de faire autrement.

— Alors Lipoutine sait?

— Il était impossible de lui cacher la chose; mais Lipoutine, vous le savez vous-même, n'osera pas… À propos, il faudrait aller chez les nôtres, chez eux, veux-je dire, car les nôtres, c'est une expression que vous n'aimez pas. Mais soyez tranquille, il n'est pas question d'y aller tout de suite, rien ne presse. Il va pleuvoir. Je les avertirai, ils se réuniront, et nous nous rendrons là un soir. Ils attendent la bouche ouverte, comme une nichée de choucas, le cadeau que nous allons leur faire. Ce sont des gens pleins d'ardeur, ils se préparent à discuter. Virguinsky est un humanitaire, Lipoutine un fouriériste avec un penchant marqué pour les besognes policières; je vous le dis, c'est un

homme précieux sous un rapport, mais qui, sous tous les autres, demande à être sévèrement tenu en bride. Enfin, il y a cet homme aux longues oreilles qui donnera lecture d'un système de son invention. Et, vous savez, ils sont froissés parce que je ne me gêne pas avec eux, hé, hé! Mais il faut absolument leur faire visite.

— Vous m'avez donné là comme un chef? Fit d'un ton aussi indifférent que possible Nicolas Vsévolodovitch.

Pierre Stépanovitch jeta sur son interlocuteur un regard rapide.

— À propos, se hâta-t-il de reprendre sans paraître avoir entendu la question qui lui était adressée, – j'ai passé deux ou trois fois chez la très honorée Barbara Pétrovna, et j'ai dû aussi beaucoup parler.

— Je me figure cela.

— Non, ne vous figurez rien, j'ai seulement dit que vous ne tueriez pas Chatoff, et j'ai ajouté d'autres bonnes paroles. Imaginez-vous: le lendemain elle savait déjà que j'avais fait passer la rivière à Marie Timoféievna; c'est vous qui le lui avez dit?

— Je n'y ai même pas pensé.

— Je me doutais bien que ce n'était pas vous, mais alors qui donc a pu le lui dire? C'est curieux.

— Lipoutine, naturellement.

— N-non, ce n'est pas Lipoutine, murmura en fronçant le sourcil Pierre Stépanovitch; – je saurai qui. M'est avis qu'il y a du Chatoff là dedans… Du reste, c'est insignifiant, laissons cela! Si, pourtant, c'est une chose fort importante… À propos, je croyais toujours que votre mère allait tout d'un coup me poser la question principale… Ah! Oui, les autres fois elle était très sombre, et aujourd'hui, en arrivant, je l'ai trouvée rayonnante. D'où vient cela?

— C'est que je lui ai donné aujourd'hui ma parole que dans cinq jours je demanderais la main d'Élisabeth Nikolaïevna, répondit avec une franchise inattendue Nicolas Vsévolodovitch.

— Ah! Eh bien… oui, sans doute, balbutia d'un air hésitant Pierre Stépanovitch, le bruit court qu'elle est fiancée; – vous savez? Elle l'est certainement. Mais vous avez raison, elle serait sous la couronne qu'elle

accourrait au premier appel de vous. Vous n'êtes pas fâché que je parle ainsi?

— Non, je ne suis pas fâché.

— Je remarque qu'aujourd'hui il est extrêmement difficile de vous mettre en colère, et je commence à avoir peur de vous. Je suis bien curieux de voir comment vous vous présenterez demain. Pour sûr, vous avez préparé plus d'un tour. Ce que je vous dis ne vous fâche pas?

Nicolas Vsévolodovitch ne répondit rien, ce qui agaça au plus haut point son interlocuteur.

— À propos, c'est sérieux, ce que vous avez dit à votre maman au sujet d'Élisabeth Nikolaïevna? Demanda-t-il.

L'interpellé attacha sur Pierre Stépanovitch un regard froid et pénétrant.

— Ah! Je comprends, vous lui avez dit cela à seule fin de la tranquilliser; allons, oui.

— Et si c'était sérieux? Fit d'une voix ferme Nicolas Vsévolodovitch.

— Eh bien, à la grâce de Dieu, comme on dit en pareil cas; cela ne nuira pas à l'affaire (vous voyez, je n'ai pas dit: à notre affaire, notre est un mot qui vous déplaît), et moi… moi, je suis à votre service, vous le savez vous-même.

— Vous pensez?

— Je ne pense rien, reprit en riant Pierre Stépanovitch – car je sais que vous avez d'avance réfléchi à vos affaires et que votre parti est pris. Je me borne à vous dire sérieusement que je suis à votre disposition, toujours, partout, et en toute circonstance, en toute, vous comprenez?

Nicolas Vsévolodovitch bâilla.

— Vous en avez assez de moi, dit le visiteur qui se leva brusquement et prit son chapeau rond tout neuf, comme s'il eût voulu sortir; toutefois il ne s'en alla point et continua à parler, tantôt se tenant debout devant son interlocuteur, tantôt se promenant dans la chambre; quand sa parole s'animait, il frappait sur son genou avec son chapeau.

— Je comptais vous amuser encore un peu en vous parlant des Lembke, dit-il gaiement.

— Non, plus tard. Pourtant comment va la santé de Julie Mikhaïlovna?

— Quel genre mondain vous avez tous! Vous vous souciez de sa santé tout juste autant que de celle d'un chat gris, et cependant vous en demandez

des nouvelles. Cela me plaît. Julie Mikhaïlovna va bien, et elle a pour vous une considération que j'appellerai superstitieuse, elle attend beaucoup de choses de vous. Pour ce qui est de l'affaire de dimanche, elle n'en dit rien et elle est sûre que vous n'aurez qu'à paraître pour vaincre. Elle s'imagine, vraiment, que vous pouvez Dieu sait quoi. Du reste, vous êtes maintenant plus que jamais un personnage énigmatique et romanesque, – position extrêmement avantageuse. Vous avez mis ici tous les esprits en éveil; ils étaient déjà fort échauffés quand je suis parti, mais je les ai retrouvés bien plus excités encore. À propos, je vous remercie de nouveau pour la lettre. Ils ont tous peur du comte K… Vous savez, ils vous considèrent, paraît-il, comme un mouchard. Je les confirme dans cette opinion. Vous n'êtes pas fâché?

— Non.

— C'est sans importance, et plus tard cela aura son utilité. Ils ont ici leurs façons de voir. Moi, naturellement, j'abonde dans leur sens, je hurle avec les loups, avec Julie Mikhaïlovna d'abord, et ensuite avec Gaganoff… Vous riez? Mais c'est une tactique de ma part: je débite force inepties, et tout à coup je fais entendre une parole sensée. Ils m'entourent, et je recommence à dire des sottises. Tous désespèrent déjà de faire quelque chose de moi: «Il y a des moyens, disentils, mais il est tombé de la lune.» Lembke m'engage à entrer au service pour me réformer. Vous savez, j'en use abominablement avec lui, c'est-à-dire que je le compromets, et il me regarde alors avec de grands yeux. Julie Mikhaïlovna me soutient. Ah! Dites donc, Gaganoff vous en veut horriblement. Hier, à Doukhovo, il m'a parlé de vous dans les termes les plus injurieux. Aussitôt je lui ai dit toute la vérité – plus ou moins bien entendu. J'ai passé une journée entière chez lui à Doukhovo. Il a une belle maison, une propriété magnifique.

Nicolas Vsévolodovitch fit un brusque mouvement en avant.

— Est-ce qu'il est maintenant encore à Doukhovo? Demanda-t-il.

— Non, il m'a ramené ici ce matin, nous sommes revenus ensemble, répondit Pierre Stépanovitch sans paraître remarquer aucunement l'agitation subite de son interlocuteur. – Tiens, j'ai fait tomber un livre, ajouta-t-il en se baissant pour ramasser un keepsake qu'il venait de renverser. – Les femmes

de Balzac, avec des gravures. Je n'ai pas lu cela. Lembke aussi écrit des romans.

— Oui? Fit Nicolas Vsévolodovitch avec une apparence d'intérêt.

— Il écrit des romans russes, en secret, bien entendu. Julie Mikhaïlovna le sait et le lui permet. C'est un niais; du reste, il a de la tenue, des manières parfaites, une irréprochable correction d'attitude. Voilà ce qu'il nous faudrait.

— Vous faites l'éloge de l'administration?

— Certainement! Il n'y a que cela de réussi en Russie… Allons, je me tais, adieu; vous avez mauvaise mine.

— J'ai la fièvre.

— On s'en aperçoit, couchez-vous. À propos, il y a des skoptzi ici dans le district, ce sont des gens curieux… Du reste, nous en reparlerons plus tard. Allons, qu'est-ce que je vous dirai encore? La fabrique des Chpigouline est intéressante; elle occupe, comme vous le savez, cinq cents personnes; il y a quinze ans qu'on ne l'a nettoyée, c'est un foyer d'épidémies. Les patrons sont millionnaires, et ils exploitent atrocement leurs ouvriers. Je vous assure que parmi ceux-ci plusieurs ont une idée de l'Internationale. Quoi? Vous souriez? Vous verrez vous-même, seulement donnez-moi un peu de temps, je ne vous en demande pas beaucoup pour vous montrer… pardon, je ne dirai plus rien, ne faites pas la moue. Allons, adieu. Tiens, mais j'oubliais le principal, ajouta Pierre Stépanovitch en revenant tout à coup sur ses pas, – on m'a dit tout à l'heure que notre malle était arrivée de Pétersbourg.

— Eh bien? Fit Nicolas Vsévolodovitch qui le regarda sans comprendre.

— Je veux dire votre malle, vos effets. C'est vrai?

— Oui, on me l'a dit tantôt.

— Ah! Alors ne pourrais-je pas tout de suite…

— Demandez à Alexis.

— Allons, ce sera pour demain. Avec vos affaires se trouvent là mon veston, mon frac, et les trois pantalons que Charmer m'a faits sur votre recommandation, vous vous rappelez?

— À ce que j'ai entendu dire, vous posez ici pour le gentleman, observa en souriant Nicolas Vsévolodovitch. – Est-ce vrai que vous voulez apprendre à monter à cheval?

Un sourire ou plutôt une grimace désagréable se montra sur les lèvres de Pierre Stépanovitch.

— Vous savez, répliqua-t-il d'une voix tremblante et saccadée, – vous savez, Nicolas Vsévolodovitch, nous laisserons de côté, une fois pour toutes, les personnalités, n'est-ce pas? Libre à vous, sans doute, de me mépriser tant qu'il vous plaira si vous trouvez ma conduite si ridicule, mais pour le moment vous pourriez bien, n'est-ce pas, m'épargner vos moqueries?

— Bien, je ne le ferai plus, dit Nicolas Vsévolodovitch.

Le visiteur sourit, frappa avec son chapeau sur son genou, et ses traits recouvrèrent leur sérénité.

— Ici plusieurs me considèrent même comme votre rival auprès d'Élisabeth Nikolaïevna, comment donc ne soignerais-je pas mon extérieur? Fit-il en riant. – Qui pourtant vous a ainsi parlé de moi? Hum. Il est juste huit heures; allons, en route: j'avais promis à Barbara Pétrovna de passer chez elle, mais je lui ferai faux bond. Vous, couchez-vous, et demain vous serez plus dispos. Il pleut et il fait sombre, du reste j'ai pris une voiture parce qu'ici les rues ne sont pas sûres la nuit… Ah! à propos, dans la ville et aux environs rôde à présent un forçat évadé de Sibérie, un certain Fedka; figurez-vous que cet homme est un de mes anciens serfs; il y a quinze ans, papa l'a mis, moyennant finances, à la disposition du ministre de la guerre. C'est une personnalité très remarquable.

Nicolas Vsévolodovitch fixa soudain ses yeux sur Pierre Stépanovitch.

— Vous… lui avez parlé? Demanda-t-il.

— Oui. Il ne se cache pas de moi. C'est une personnalité prête à tout; pour de l'argent, bien entendu. Du reste, il a aussi des principes, à sa façon, il est vrai. Ah! Oui, dites donc, si vous avez parlé sérieusement tantôt, vous vous rappelez au sujet d'Élisabeth Nikolaïevna, je vous répète encore une fois que je suis moi aussi une personnalité prête à tout, dans tous les genres qu'il vous plaira, et entièrement à votre service… Eh bien, vous prenez votre canne? Ah! Non, vous ne la prenez pas. Figurez-vous, il m'avait semblé que vous cherchiez une canne.

Nicolas Vsévolodovitch ne cherchait rien et ne disait mot, mais il s'était brusquement levé à demi, et son visage avait pris une expression étrange.

— Si, en ce qui concerne M.Gaganoff, vous avez aussi besoin de quelque chose, lâcha tout à coup Pierre Stépanovitch en montrant d'un signe de tête le presse-papier, – naturellement je puis tout arranger et je suis convaincu que vous ne me tromperez pas.

Il sortit sans laisser à Nicolas Vsévolodovitch le temps de lui répondre; mais avant de s'éloigner définitivement, il entrebâilla la porte et cria par l'ouverture:

— Je dis cela, parce que Chatoff, par exemple, n'avait pas non plus le droit de risquer sa vie le dimanche où il s'est porté à une voie de fait sur vous, n'est-il pas vrai? Je désirerais appeler votre attention là-dessus.

Il disparut sans attendre la réponse à ces paroles.

IV

Peut-être pensait-il que Nicolas Vsévolodovitch, laissé seul, allait frapper le mur à coups de poing, et sans doute il aurait été bien aise de s'en assurer si cela avait été possible; mais son attente aurait été trompée: Nicolas Vsévolodovitch conserva son calme. Pendant deux minutes il garda la position qu'il occupait tout à l'heure debout devant la table et parut très songeur; mais bientôt un vague et froid sourire se montra sur ses lèvres. Il reprit lentement son ancienne place sur le coin du divan et ferma les yeux comme par l'effet de la fatigue. Une partie de la lettre, incomplètement cachée sous le presse-papier, était toujours en évidence; il ne fit rien pour la dérober à la vue.

Le sommeil ne tarda pas à s'emparer de lui. Après le départ de Pierre Stépanovitch qui, contrairement à sa promesse, s'était retiré sans voir Barbara Pétrovna, celle-ci, fort tourmentée depuis quelques jours, ne put y tenir et prit sur elle de se rendre auprès de son fils, bien qu'elle ne fût pas autorisée à pénétrer en ce moment dans la chambre du jeune homme. «Ne me dira-t-il pas enfin quelque chose de définitif?» se demandait-elle. Comme tantôt, elle frappa doucement à la porte et, ne recevant pas de réponse, se hasarda à ouvrir. À la vue de Nicolas assis et absolument immobile, elle s'approcha avec précaution du divan. Son cœur battait très fort. C'était pour Barbara

Pétrovna une chose surprenante que son fils eût pu s'endormir si vite et d'un sommeil si profond dans une position à demi verticale. Sa respiration était presque imperceptible; son visage était pâle et sévère, mais complètement inanimé; ses sourcils étaient quelque peu froncés; dans cet état il ressemblait tout à fait à une figure de cire. La générale, retenant son souffle, resta penchée au-dessus de lui pendant trois minutes; puis, saisie de peur, elle s'éloigna sur la pointe des pieds; avant de quitter la chambre, elle fit le signe de la croix sur le dormeur, et se retira sans avoir été remarquée, emportant de ce spectacle une nouvelle sensation d'angoisse.

Pendant longtemps, pendant plus d'une heure, Nicolas Vsévolodovitch demeura plongé dans ce lourd sommeil; pas un muscle de son visage ne remuait, pas le moindre trace d'activité motrice ne se manifestait dans toute sa personne, ses sourcils étaient toujours rapprochés, donnant ainsi à sa figure une expression de dureté. Si Barbara Pétrovna était restée encore trois minutes, il est probable qu'elle n'aurait pu supporter la terrifiante impression de cette immobilité léthargique et qu'elle aurait réveillé son fils. Tout à coup celui-ci ouvrit les yeux, mais durant dix minutes il ne fit aucun mouvement; il semblait considérer avec une curiosité obstinée un objet placé dans un coin de la chambre, quoiqu'il n'y eût là rien de nouveau, rien qui dût attirer particulièrement son attention.

À la fin retentit le timbre d'une horloge sonnant un coup. Nicolas Vsévolodovitch tourna la tête avec une certaine inquiétude pour regarder l'heure au cadran, mais presque aussitôt s'ouvrit la porte de derrière, qui donnait accès dans le corridor, et le valet de chambre Alexis Égorovitch se montra. Il tenait d'une main un paletot chaud, une écharpe et un chapeau, de l'autre une petite assiette d'argent sur laquelle se trouvait une lettre.

— Il est neuf heures et demie, dit-il à voix basse, et, après avoir déposé sur une chaise dans un coin les vêtements qu'il avait apportés, il présenta l'assiette à son maître. La lettre n'était pas cachetée et ne contenait que deux lignes écrites au crayon. Quand Nicolas Vsévolodovitch les eut lues, il prit aussi un crayon sur la table, écrivit deux mots au bas du billet et replaça celui-ci sur l'assiette.

— Tu remettras cela dès que je serai sorti, habille-moi, dit-il et il se leva.

Remarquant qu'il avait sur lui un léger veston de velours, il réfléchit un instant et se fit donner une redingote de drap, vêtement plus convenable pour les visites du soir. Lorsque sa toilette fut entièrement terminée, il ferma la porte par laquelle était entrée Barbara Pétrovna, prit la lettre cachetée sous le presse-papier, et, sans mot dire, passa dans le corridor en compagnie d'Alexis Égorovitch. Puis tous deux descendirent l'étroit escalier de derrière et débouchèrent dans le vestibule conduisant au jardin. Une petite lanterne et un grand parapluie avaient été déposés d'avance dans un coin de ce vestibule.

— Avec cette pluie, la boue rend les rues impraticables, observa le domestique.

C'était une dernière et timide tentative qu'il faisait pour décider son barine à ne pas sortir. Mais, ouvrant le parapluie, Nicolas Vsévolodovitch pénétra silencieusement dans le vieux jardin alors humide et noir comme une cave. Le vent mugissait et secouait les cimes des arbres à demi dépouillés, les petits chemins sablés étaient fangeux et glissants. Alexis Égorovitch, en habit et sans chapeau, précédait son maître à la distance de trois pas pour l'éclairer avec la lanterne.

— Ne remarquera-t-on rien? Demanda brusquement Nicolas Vsévolodovitch.

— Des fenêtres on ne verra rien, d'ailleurs toutes les précautions ont été prises d'avance, répondit d'un ton bas et mesuré le domestique.

— Ma mère est couchée?

— Elle s'est retirée dans sa chambre à neuf heures précises, selon son habitude depuis quelques jours, et il lui est impossible maintenant de rien savoir. À quelle heure faut-il vous attendre? Se permit-il ensuite de demander.

— Je rentrerai à une heure ou une heure et demie, en tout cas avant deux heures.

— Bien.

S'engageant dans des sentiers sinueux, ils firent le tour du jardin que tous deux connaissaient très bien, et arrivèrent à l'angle du mur d'enceinte où se trouvait une petite porte donnant issue dans une étroite ruelle. Cette porte était presque toujours fermée, mais Alexis Égorovitch en avait maintenant la

clef dans ses mains.

— Ne va-t-elle pas crier quand on l'ouvrira? Observa Nicolas Vsévolodovitch.

Le valet de chambre répondit que, la veille encore, il y avait mis de l'huile «de même qu'aujourd'hui ». Il était déjà tout trempé. Après avoir ouvert la porte, il tendit la clef à son maître.

— Si vous allez loin, je dois vous prévenir que je n'ai aucune confiance dans la populace d'ici; c'est dans les impasses en particulier que les mauvaises rencontres sont à craindre, surtout de l'autre côté de l'eau, ne put s'empêcher de faire remarquer Alexis Égorovitch.

C'était un vieux serviteur qui avait été jadis le diadka[98] de Nicolas Vsévolodovitch; homme sérieux et rigide, il aimait à entendre et à lire la parole de Dieu.

— Ne t'inquiète pas, Alexis Égorovitch.

— Dieu vous bénisse, monsieur, si toutefois vous ne projetez que de bonnes actions.

— Comment? Fit en s'arrêtant Nicolas Vsévolodovitch qui était déjà sorti du jardin.

Alexis Égorovitch renouvela d'une voix ferme le souhait qu'il venait de formuler. Jamais auparavant il ne se serait permis de tenir un tel langage devant son maître.

Nicolas Vsévolodovitch ferma la porte, mit la clef dans sa poche et s'engagea dans le péréoulok, où, à chaque pas, il enfonçait dans la boue jusqu'au-dessus de la cheville. À la fin il arriva à une rue pavée, longue et déserte. Il connaissait la ville comme ses cinq doigts, mais la rue de l'Épiphanie était encore loin. Il était plus de dix heures quand il s'arrêta devant la porte fermée de la vieille et sombre maison Philippoff. Au rez-de-chaussée, où plus personne n'habitait depuis le départ des Lébiadkine, les fenêtres étaient condamnées, mais on apercevait de la lumière dans la mezzanine, chez Chatoff. Comme il n'y avait pas de sonnette, Nicolas Vsévolodovitch frappa à la porte. Une petite fenêtre s'ouvrit, et Chatoff se pencha à la croisée pour regarder dans la rue. L'obscurité était telle que, pendant une minute, il ne put rien distinguer.

— C’est vous? Demanda-t-il tout à coup.

— Oui, répondit le visiteur.

Chatoff ferma la fenêtre et alla ouvrir la grand’porte. Nicolas Vsévolodovitch franchit le seuil, et, sans dire un mot, se dirigea vers le pavillon occupé par Kiriloff.

V

Là, tout était ouvert. L’obscurité régnait dans le vestibule et dans les deux premières pièces, mais la dernière, où Kiriloff buvait son thé, était éclairée, des rires et des cris étranges s’y faisaient entendre. Nicolas Vsévolodovitch alla du côté où il apercevait la lumière; toutefois, avant d’entrer, il s’arrêta sur le seuil. Le thé se trouvait sur la table. La parente du propriétaire était debout au milieu de la chambre. Tête nue, sans bas à ses pieds chaussés de savates, la vieille n’avait pour tout vêtement qu’un jupon et une sorte de mantelet en peau de lièvre. Elle tenait dans ses bras un enfant de dix-huit mois. Le baby, en chemise et les pieds nus, venait d’être retiré de son berceau. Il avait les joues très colorées, et ses petits cheveux blancs étaient ébouriffés. Sans doute il avait pleuré un peu auparavant, car on voyait encore des traces de larmes au-dessous de ses yeux, mais en ce moment il tendait ses petits bras, frappait ses mains l’une contre l’autre et riait avec des sanglots comme cela arrive aux enfants de cet âge. Devant lui Kiriloff jetait par terre une grosse balle élastique qui rebondissait jusqu’au plafond pour retomber ensuite sur le plancher, le baby criait: «Balle, balle!» Kiriloff rattrapait la balle et la lui donnait, alors l’enfant la lançait lui-même avec ses petites mains maladroites, et de nouveau Kiriloff courait la ramasser. À la fin, la balle alla rouler sous une armoire. «Balle, balle!» cria le moutard. Kiriloff se baissant jusqu’à terre étendit le bras sous l’armoire pour tâcher de trouver la balle. Nicolas Vsévolodovitch entra dans la chambre. À la vue du visiteur, l’enfant se mit à pousser des cris et se serra contre la vieille qui se hâta de l’emporter.

Kiriloff se releva, la balle en main.

— Stavroguine? Dit-il sans paraître aucunement surpris de cette visite inattendue. – Voulez-vous du thé?

— Je ne refuse pas, s'il est chaud, répondit Nicolas Vsévolodovitch; – Je suis tout trempé.

— Il est chaud, bouillant même, reprit avec satisfaction Kiriloff, – asseyez-vous; vous êtes sale, cela ne fait rien; tout à l'heure je mouillerai un torchon et je laverai le parquet.

Nicolas Vsévolodovitch s'assit et vida presque d'un seul trait la tasse de thé que lui avait versée l'ingénieur.

— Encore? Demanda celui-ci.

— Merci.

Kiriloff, qui jusqu'alors était resté debout, s'assit en face du visiteur.

— Qu'est-ce qui vous amène? Voulut-il savoir.

— Je suis venu pour affaire. Tenez, lisez cette lettre que j'ai reçue de Gaganoff; vous vous rappelez, je vous ai parlé de lui à Pétersbourg.

Kiriloff prit la lettre, la lut, puis la posa sur la table et regarda son interlocuteur comme un homme qui attend une explication.

— Ainsi que vous le savez, commença Nicolas Vsévolodovitch, – j'ai rencontré il y a un mois à Pétersbourg ce Gaganoff que je n'avais jamais vu de ma vie. Trois fois le hasard nous a mis dans le monde en présence l'un de l'autre. Sans entrer en rapport avec moi, sans m'adresser la parole, il a trouvé moyen d'être très insolent. Je vous l'ai dit alors; mais voici ce que vous ignorez: à la veille de quitter Pétersbourg d'où il est parti avant moi, il m'a tout à coup écrit une lettre, moins grossière que celle-ci, mais cependant des plus inconvenantes, et ce qu'il y a d'étrange, c'est que, dans cette lettre, il ne m'expliquait nullement à quel propos il m'écrivait ainsi. Je lui ai sur le champ répondu, par écrit aussi, et avec la plus grande franchise: je lui déclarais que, sans doute, il m'en voulait de ma manière d'agir à l'égard de son père ici, au club, il y a quatre ans, et que, de mon côté, j'étais prêt à lui faire toutes les excuses possibles pour un acte non prémédité et commis dans un état de maladie. Je le priais de prendre mes excuses en considération. Il n'a pas répondu et est parti; mais voici que maintenant je le retrouve ici absolument enragé. On m'a rapporté certains propos tout à fait injurieux qu'il a publiquement tenus sur mon compte en les accompagnant d'accusations étonnantes. Enfin aujourd'hui arrive cette lettre. Assurément personne n'en a

jamais reçu une pareille. Elle contient des grossièretés ignobles, il se sert d'expressions comme «votre tête à claques». Je suis venu dans l'espoir que vous ne refuserez pas d'être mon témoin.

— Vous avez dit que personne n'avait jamais reçu une pareille lettre, observa Kiriloff: – cela est arrivé plus d'une fois. Quand on est furieux, que n'écrit-on pas? Vous connaissez la lettre de Pouchkine à Heeckeren. C'est bien. J'irai. Donnez-moi vos instructions.

Nicolas Vsévolodovitch dit à l'ingénieur qu'il désirait terminer cette affaire dans les vingt-quatre heures; pour commencer, il voulait absolument renouveler ses excuses et même s'engager à écrire une seconde lettre dans ce sens; mais, de son côté, Gaganoff promettrait de ne plus lui adresser de lettres; quant à celle qu'il avait écrite, elle serait considérée comme non avenue.

— C'est beaucoup trop de concessions, et elles ne le satisferont pas, répondit Kiriloff.

— Avant tout j'étais venu vous demander si vous consentiriez à lui porter ces conditions.

— Je les lui porterai. C'est votre affaire. Mais il ne les acceptera pas.

— Je le sais bien.

— Il veut se battre. Dites-moi comment vous entendez que le duel ait lieu.

— Je tiens beaucoup à ce que tout soit fini demain. Allez chez lui à neuf heures. Vous lui ferez part de mes propositions, il les repoussera et vous abouchera avec son témoin, – il sera alors onze heures, je suppose. Vous confèrerez avec ce témoin, et, à une heure ou à deux heures, tout le monde pourra se trouver sur le terrain. Je vous en prie, tâchez d'arranger les choses de la sorte. L'arme sera, naturellement, le pistolet. Les deux barrières seront séparées par un espace de dix pas, vous placerez chacun de nous à dix pas de sa barrière, et, au signal donné, nous marcherons l'un contre l'autre. Chacun devra nécessairement s'avancer jusqu'à sa barrière, mais il pourra tirer avant d'y être arrivé. Voilà tout, je pense.

— Dix pas entre les deux barrières, c'est une bien petite distance, objecta Kiriloff.

— Allons, mettons-en douze, mais pas plus, vous comprenez qu'il veut un duel sérieux. Vous savez charger un pistolet?

— Oui. J'ai des pistolets; je donnerai ma parole que vous ne vous en êtes pas servi. Son témoin en fera autant pour ceux qu'il aura apportés, et le sort décidera avec quelle paire de pistolets on se battra.

— Très bien.

— Voulez-vous voir mes pistolets?

— Soit.

La malle de Kiriloff était dans un coin, il ne l'avait pas encore défaite, mais il en retirait ses affaires au fur et à mesure qu'il en avait besoin.

L'ingénieur y prit une boîte en bois de palmier, capitonnée de velours à l'intérieur, et contenant une paire de pistolets superbes.

— Tout est là: poudre, balles, cartouches. J'ai aussi un revolver; attendez.

Il fouilla de nouveau dans sa malle et en sortit une autre boîte qui renfermait un revolver américain à six coups.

— Vous n'avez pas mal d'armes, et elles sont d'une grande valeur.

— D'une grande valeur.

Pauvre, presque indigent, Kiriloff, qui, du reste, ne s'apercevait jamais de sa misère, était évidemment bien aise d'exhiber aux yeux du visiteur ces armes de luxe dont l'achat avait sans doute entraîné pour lui bien des sacrifices.

— Vous êtes toujours dans les mêmes idées? Demanda Stavroguine après une minute de silence.

Nonobstant le vague de cette question, au ton dont elle était faite l'ingénieur devina immédiatement à quoi elle se rapportait.

— Oui, répondit-il laconiquement tandis qu'il serrait les armes étalées sur la table.

— Quand donc? Reprit en termes plus vagues encore Nicolas Vsévolodovitch après un nouveau silence.

Pendant ce temps, Kiriloff avait remis les deux boîtes dans la malle et s'était rassis à son ancienne place.

— Cela ne dépend pas de moi, comme vous savez; quand on me le dira, marmotta-t-il entre ses dents; cette question semblait le contrarier un peu,

mais en même temps il paraissait disposé à répondre à toutes les autres. Ses yeux noirs et ternes restaient figés sur le visage de Stavroguine, leur regard tranquille était bon et affable.

Nicolas Vsévolodovitch se tut pendant trois minutes.

— Sans doute je comprends qu'on se brûle la cervelle, commença-t-il ensuite en fronçant légèrement les sourcils, – parfois moi-même j'ai songé à cela, et il m'est venu une idée nouvelle: si l'on commet un crime, ou pire encore, un acte honteux, déshonorant et… ridicule, un acte destiné à vous couvrir de mépris pendant mille ans, on peut se dire: «Un coup de pistolet dans la tempe, et plus rien de tout cela n'existera.» Qu'importent alors les jugements des hommes et leur mépris durant mille ans, n'est-il pas vrai?

— Vous appelez cela une idée nouvelle? Demanda Kiriloff songeur…

— Je… je ne l'appelle pas ainsi… mais une fois, en y pensant, je l'ai sentie toute nouvelle.

— Vous l'avez «sentie»? Reprit l'ingénieur, – c'est bien dire. Il y a beaucoup d'idées qu'on a toujours eues, et qui, à un moment donné, paraissent tout d'un coup nouvelles. C'est vrai. À présent je vois bien des choses comme pour la première fois.

Sans l'écouter, Stavroguine poursuivit le développement de sa pensée:

— Mettons que vous ayez vécu dans la lune, c'est là, je suppose, que vous avez commis toutes ces vilenies ridicules… Ici vous savez, à n'en pas douter, que là on se moquera de vous pendant mille ans, que pendant toute l'éternité toute la lune crachera sur votre mémoire. Mais maintenant vous êtes ici, et c'est de la terre que vous regardez la lune: peu vous importent, n'est-ce pas, les sottises que vous avez faites dans cet astre, et il vous est parfaitement égal d'être pendant un millier d'années en butte au mépris de ses habitants?

— Je ne sais pas, répondit Kiriloff, – je n'ai pas été dans la lune, ajouta-t-il sans ironie, simplement pour constater un fait.

— À qui est cet enfant que j'ai vu ici tout à l'heure?

— La belle-mère de la vieille est arrivée; c'est-à-dire, non, sa belle-fille… cela ne fait rien. Il y a trois jours. Elle est malade, avec un enfant; la nuit il crie beaucoup, il a mal au ventre. La mère dort, et la vieille apporte l'enfant ici; je l'amuse avec une balle. Cette balle vient de Hambourg. Je l'y ai

achetée, pour la lancer et la rattraper; cela fortifie le dos. C'est une petite fille.

— Vous aimez les enfants?

— Je les aime, dit Kiriloff d'un ton assez indifférent, du reste.

— Alors vous aimez aussi la vie?

— Oui, j'aime aussi la vie, cela vous étonne?

— Mais vous êtes décidé à vous brûler la cervelle?

— Eh bien? Pourquoi mêler deux choses qui sont distinctes l'une de l'autre? La vie existe et la mort n'existe pas.

— Vous croyez maintenant à la vie éternelle dans l'autre monde?

— Non, mais à la vie éternelle dans celui-ci. Il y a des moments, vous arrivez à des moments où le temps s'arrête tout d'un coup pour faire place à l'éternité.

— Vous espérez arriver à un tel moment?

— Oui.

— Je doute que dans notre temps ce soit possible.

Ces mots furent dits par Nicolas Vsévolodovitch sans aucune intention ironique; il les prononça lentement et d'un air pensif.

— Dans l'Apocalypse, l'ange jure qu'il n'y aura plus de temps, observat-il ensuite.

— Je le sais. C'est très vrai. Quand tout homme aura atteint le bonheur, il n'y aura plus de temps parce qu'il ne sera plus nécessaire. C'est une pensée très juste.

— Où donc le mettra-t-on?

— On ne le mettra nulle part. Le temps n'est pas un objet, mais une idée. Cette idée s'effacera de l'esprit.

— Ce sont de vieilles rengaines philosophiques, toujours les mêmes depuis le commencement des siècles, grommela Stavroguine avec une pitié méprisante.

— Oui, les mêmes depuis le commencement des siècles, et il n'y en aura jamais d'autres! Reprit l'ingénieur dont les yeux s'illuminèrent comme si l'affirmation de cette idée eût été pour lui une sorte de victoire.

— Vous paraissez fort heureux, Kiriloff?

— Je suis fort heureux, en effet, reconnut celui-ci du même ton dont il eût fait la réponse la plus ordinaire.

— Mais, il n'y a pas encore si longtemps, vous étiez de mauvaise humeur, vous vous êtes fâché contre Lipoutine?

— Hum, à présent, je ne gronde plus. Alors je ne savais pas encore que j'étais heureux. Avez-vous quelquefois vu une feuille, une feuille d'arbre?

— Oui.

— Dernièrement j'en ai vu une: elle était jaune, mais conservait encore en quelques endroits sa couleur verte, les bords étaient pourris. Le vent l'emportait. Quand j'avais dix ans, il m'arrivait en hiver de fermer les yeux exprès et de me représenter une feuille verte aux veines nettement dessinées, un soleil brillant. J'ouvrais les yeux et je croyais rêver, tant c'était beau, je les refermais encore.

— Qu'est-ce que cela signifie? C'est une figure?

— N-non… pourquoi? Je ne fais point d'allégorie. Je parle seulement de la feuille. La feuille est belle. Tout est bien.

— Tout?

— Oui. L'homme est malheureux parce qu'il ne connaît pas son bonheur, uniquement pour cela. C'est tout, tout! Celui qui saura qu'il est heureux le deviendra tout de suite, à l'instant même. Cette belle-mère mourra et la petite fille restera. Tout est bien. J'ai découvert cela brusquement.

— Et si l'on meurt de faim, et si l'on viole une petite fille, – c'est bien aussi?

— Oui. Tout est bien pour quiconque sait que tout est tel. Si les hommes savaient qu'ils sont heureux, ils le seraient, mais, tant qu'ils ne le sauront pas, ils seront malheureux. Voilà toute l'idée, il n'y en a pas d'autre!

— Quand donc avez-vous eu connaissance de votre bonheur?

— Mardi dernier, ou plutôt mercredi, dans la nuit du mardi au mercredi.

— À quelle occasion?

— Je ne me le rappelle pas; c'est arrivé par hasard. Je me promenais dans ma chambre… cela ne fait rien. J'ai arrêté la pendule, il était deux heures trente-sept.

— Une façon emblématique d'exprimer que le temps doit s'arrêter?

Kiriloff ne releva pas cette observation.

— Ils ne sont pas bons, reprit-il tout à coup, – parce qu'ils ne savent pas qu'ils le sont. Quand ils l'auront appris, ils ne violeront plus de petites filles. Il faut qu'ils sachent qu'ils sont bons, et instantanément ils le deviendront tous jusqu'aux dernier.

— Ainsi vous qui savez cela, vous êtes bon?

— Oui.

— Là-dessus, du reste, je suis de votre avis, murmura en fronçant les sourcils Stavroguine.

— Celui qui apprendra aux hommes qu'ils sont bons, celui-là finira le monde.

— Celui qui le leur a appris, ils l'ont crucifié.

— Il viendra, et son nom sera: l'homme-dieu.

— Le dieu-homme?

— L'homme-dieu, il y a une différence.

— C'est vous qui avez allumé la lampe devant l'icône?

— Oui.

— Vous êtes devenu croyant?

— La vieille aime à allumer cette lampe… mais aujourd'hui elle n'a pas eu le temps, murmura Kiriloff.

— Mais vous-même, vous ne priez pas encore?

— Je prie tout. Vous voyez cette araignée qui se promène sur le mur, je la regarde et lui suis reconnaissant de se promener ainsi.

Ses yeux brillèrent de nouveau; ils étaient obstinément fixés sur le visage de Stavroguine. Ce dernier semblait considérer son interlocuteur avec une sorte de dégoût, mais son regard n'avait aucune expression moqueuse.

Il se leva et prit son chapeau.

— Je parie, dit-il, que quand je reviendrai, vous croirez en Dieu.

— Pourquoi? Demanda l'ingénieur en se levant à demi.

— Si vous saviez que vous croyez en Dieu, vous y croiriez, mais comme vous ne savez pas encore que vous croyez en Dieu, vous n'y croyez pas, répondit en souriant Nicolas Vsévolodovitch.

— Ce n'est pas cela, reprit Kiriloff pensif, – vous avez parodié mon idée.

C’est une plaisanterie d’homme du monde. Rappelez-vous que vous avez marqué dans ma vie, Stavroguine.

— Adieu, Kiriloff.

— Venez la nuit; quand?

— Mais n’avez-vous pas oublié notre affaire de demain?

— Ah! Je l’avais oubliée, soyez tranquille, je serai levé à temps; à neuf heures je serai là. Je sais m’éveiller quand je veux. En me couchant, je dis: à sept heures, et je m’éveille à sept heures, à dix heures – et je m’éveille à dix heures.

— Vous possédez des qualités remarquables, dit Nicolas Vsévolodovitch en examinant le visage pâle de Kiriloff.

— Je vais aller vous ouvrir la porte.

— Ne vous dérangez pas, Chatoff me l’ouvrira.

— Ah! Chatoff. Bien, adieu!

VI

Le perron de la maison vide où logeait Chatoff était ouvert, mais quand Stavroguine en eut monté les degrés, un vestibule complètement sombre s’offrit à lui, et il dut chercher à tâtons l’escalier conduisant à la mezzanine. Soudain en haut s’ouvrit une porte, et il vit briller de la lumière; Chatoff n’alla pas lui-même au devant du visiteur, il se contenta d’ouvrir sa porte. Lorsque Nicolas Vsévolodovitch se trouva sur le seuil, il aperçut dans un coin le maître du logis qui l’attendait debout près d’une table.

— Je viens chez vous pour affaire, voulez-vous me recevoir? Demanda Stavroguine avant de pénétrer dans la chambre.

— Entrez et asseyez-vous, répondit Chatoff, – fermez la porte; non, laissez, je ferai cela moi-même.

Il ferma la porte à la clef, revint près de la table et s’assit en face de Nicolas Vsévolodovitch. Durant cette semaine il avait maigri, et en ce moment il semblait être dans un état fiévreux.

— Vous m’avez beaucoup tourmenté, dit-il à voix basse et sans lever les yeux, – je me demandais toujours pourquoi vous ne veniez pas.

— Vous étiez donc bien sûr que je viendrais?

— Oui, attendez, j'ai rêvé… je rêve peut-être encore maintenant… Attendez.

Il se leva à demi, et sur le plus haut des trois rayons qui lui servaient de bibliothèque, il prit quelque chose, c'était un revolver.

— Une nuit j'ai rêvé que vous viendriez me tuer, et le lendemain matin j'ai dépensé tout ce qui me restait d'argent pour acheter un revolver à ce coquin de Liamchine; je voulais vendre chèrement ma vie. Ensuite j'ai recouvré le bon sens… Je n'ai ni poudre, ni balles; depuis ce temps l'arme est toujours restée sur ce rayon. Attendez…

En parlant ainsi, il se disposait à ouvrir le vasistas; Nicolas Vsévolodovitch l'en empêcha.

— Ne le jetez pas, à quoi bon? Il coûte de l'argent, et demain les gens diront qu'on trouve des revolvers traînant sous la fenêtre de Chatoff. Remettez-le en place; là, c'est bien, asseyez-vous. Dites-moi, pourquoi me racontez-vous, comme un pénitent à confesse, que vous m'avez supposé l'intention de venir vous tuer? En ce moment même je ne viens pas me réconcilier avec vous, mais vous parler de choses urgentes. D'abord, j'ai une explication à vous demander, ce n'est pas à cause de ma liaison avec votre femme que vous m'avez frappé?

— Vous savez bien que ce n'est pas pour cela, répondit Chatoff, les yeux toujours baissés.

— Ni parce que vous avez cru à la stupide histoire concernant Daria Pavlovna?

— Non, non, assurément non! C'est une stupidité! Dès le commencement ma sœur me l'a dit… répliqua Chatoff avec impatience et même en frappant légèrement du pied.

— Alors j'avais deviné et vous avez deviné aussi, poursuivit d'un ton calme Stavroguine, – vous ne vous êtes pas trompé: Marie Timoféievna Lébiadkine est ma femme légitime, je l'ai épousée à Pétersbourg il y a quatre ans et demi. C'est pour cela que vous m'avez donné un soufflet, n'est-ce pas?

Chatoff stupéfait écoutait en silence.

— Je l'avais deviné, mais je ne voulais pas le croire, balbutia-t-il enfin en

regardant Stavroguine d'un air étrange.

— Et pourtant vous m'avez frappé?

Chatoff rougit et bégaya quelques mots presque incohérents:

— C'était pour votre chute… pour votre mensonge. En m'avançant vers vous, je n'avais pas l'intention de vous punir; au moment où je me suis approché, je ne savais pas que je frapperais… J'ai fait cela parce que vous avez compté pour beaucoup dans ma vie… Je…

— Je comprends, je comprends, épargnez les paroles. Je regrette que vous soyez si agité; l'affaire qui m'amène est des plus urgentes.

— Je vous ai attendu trop longtemps, reprit Chatoff qui tremblait de tout son corps, et il se leva à demi; – dites votre affaire, je parlerai aussi… après…

Il se rassit.

— Cette affaire est d'un autre genre, commença Nicolas Vsévolodovitch en considérant son interlocuteur avec curiosité; – certaines circonstances m'ont forcé à choisir ce jour et cette heure pour me rendre chez vous; je viens vous avertir que peut-être on vous tuera.

Chatoff le regarda d'un air intrigué.

— Je sais qu'un danger peut me menacer, dit-il posément, – mais vous, vous, comment pouvez-vous savoir cela?

— Parce que, comme vous, je leur appartiens, comme vous, je fais partie de leur société.

— Vous… vous êtes membre de la société?

— Je vois à vos yeux que vous attendiez tout de moi, excepté cela, fit avec un léger sourire Nicolas Vsévolodovitch, – mais permettez, ainsi vous saviez déjà qu'on doit attenter à vos jours?

— Je me refusais à le croire. Et maintenant encore, malgré vos paroles, je ne le crois pas, pourtant… pourtant qui donc, avec ces imbéciles-là, peut répondre de quelque chose! Vocifera-t-il furieux en frappant du poing sur la table. – Je ne les crains pas! J'ai rompu avec eux. Cet homme est passé quatre fois chez moi, et il m'a dit que je le pouvais… mais, ajouta-t-il en fixant les yeux sur Stavroguine, que savez-vous au juste?

— Soyez tranquille, je ne vous tromperai pas, reprit assez froidement

Nicolas Vsévolodovitch, comme un homme qui accomplit seulement un devoir. – Vous me demandez ce que je sais? Je sais que vous êtes entré dans cette société à l'étranger, il y a quatre ans, avant qu'elle eût été reconstituée sur de nouvelles bases; vous étiez alors à la veille de partir pour les États-Unis, et nous venions, je crois, d'avoir ensemble notre dernière conversation, celle dont il est si longuement question dans la lettre que vous m'avez écrite d'Amérique. À propos, pardonnez-moi de ne vous avoir pas répondu et de m'être borné…

— À un envoi d'argent, attendez, interrompit Chatoff qui prit vivement dans le tiroir de sa table un billet de banque couleur d'arc-en-ciel; – tenez, voilà les cent roubles que vous m'avez envoyés; sans vous je serai mort là-bas. Je ne vous aurais pas remboursé de sitôt, si votre mère ne m'était venue en aide. C'est elle qui m'a donné ces cent roubles il y a neuf mois pour soulager ma misère au moment où je relevais de maladie. Mais continuez, je vous prie…

Il étouffait.

— En Amérique, vos idées se sont modifiées, et, revenu en Suisse, vous avez voulu vous retirer de la société. Ils ne vous ont pas répondu, mais vous ont chargé de recevoir ici, en Russie, des mains de quelqu'un, un matériel typographique, et de le garder jusqu'au jour où un tiers viendrait chez vous de leur part pour en prendre livraison. Vous avez consenti, espérant ou ayant mis pour condition que ce serait leur dernière exigence, et qu'à l'avenir ils vous laisseraient tranquille. Tout cela, vrai ou faux, ce n'est pas d'eux que je le tiens, le hasard seul me l'a appris. Mais voici une chose que, je crois, vous ignorez encore: ces messieurs n'entendent nullement se séparer de vous.

— C'est absurde! Cria Chatoff, – j'ai loyalement déclaré que j'étais en désaccord avec eux sur tous les points! C'est mon droit, le droit de la conscience et de la pensée… Je ne souffrirai pas cela! Il n'y a pas de force qui puisse…

— Vous savez, ne criez pas, observa très sérieusement Nicolas Vsévolodovitch, – ce Verkhovensky est un gaillard capable de nous entendre en ce moment; qui sait s'il n'a pas dans votre vestibule son oreille ou celle d'un de ses affidés? Il se peut que cet ivrogne de Lébiadkine ait été lui-même

chargé de vous surveiller, comme peut-être vous l'aviez sous votre surveillance, n'est-ce pas? Dites-moi plutôt ceci: est-ce que Verkhovensky s'est rendu à vos raisons?

— Il s'y est rendu, il a reconnu que je pouvais me retirer, que j'en avais le droit…

— Eh bien, alors il vous trompe. Je sais que Kiriloff lui-même, qui est à peine des leurs, a fourni sur vous des renseignements; ils ont beaucoup d'agents, et, parmi ceux-ci, plusieurs les servent sans le savoir. On a toujours eu l'œil sur vous; Verkhovensky, notamment, est venu ici pour régler votre affaire, et il a de pleins pouvoirs pour cela: on veut, à la première occasion favorable, se débarrasser de vous parce que vous savez trop de choses et que vous pouvez faire des révélations. Je vous répète que c'est certain; permettez-moi de vous le dire, ils sont absolument convaincus que vous êtes un espion et que, si vous ne les avez pas encore dénoncés, vous comptez le faire. Est-ce vrai?

À cette question qui lui était adressée du ton le plus ordinaire, Chatoff fit une grimace.

— Quand même je serais un espion, à qui les dénoncerais-je? Répliqua-t-il avec colère, sans répondre directement. – non, laissez-moi, que le diable m'emporte! S'écria-t-il, revenant soudain à sa première idée qui, évidemment, le préoccupait cent fois plus que la nouvelle de son propre danger: – Vous, vous, Stavroguine, comment avez-vous pu vous fourvoyer dans cette sotte et effrontée compagnie de laquais? Vous êtes entré dans leur société! Est-ce là un exploit digne de Nicolas Stavroguine?

Il prononça ces mots avec une sorte de désespoir, en frappant ses mains l'une contre l'autre; rien, semblait-il ne pouvait lui causer un plus cruel chagrin qu'une révélation pareille.

— Pardon, fit Stavroguine étonné, – mais vous avez l'air de me considérer comme un soleil auprès duquel vous ne seriez, vous, qu'un petit scarabée. J'ai déjà remarqué cela dans la lettre que vous m'avez écrite d'Amérique.

— Vous… vous savez… Ah! Ne parlons plus de moi, plus du tout! Reprit vivement Chatoff. – Si vous pouvez me donner quelque explication en ce qui

vous concerne, expliquez-vous… Répondez à ma question! Ajouta-t-il avec véhémence.

— Volontiers. Vous me demandez comment j'ai pu me fourvoyer dans un pareil milieu? Après la communication que je vous ai faite, je me crois tenu de vous répondre sur ce point avec une certaine franchise. Voyez-vous, dans le sens strict du mot, je n'appartiens point à cette société, et je suis beaucoup plus que vous en droit de la quitter, attendu que je n'y suis pas entré. J'ai même eu soin de leur déclarer dès le début que je n'étais pas leur associé, et que si je leur rendais par hasard quelque service, c'était seulement pour tuer le temps. J'ai pris une certaine part à la réorganisation de la société sur un plan nouveau, voilà tout. Mais maintenant ils se sont ravisés et ont décidé à part eux qu'il était dangereux de me rendre ma liberté; bref, je suis aussi condamné, paraît-il.

— Oh! Les condamnations à mort ne leur coûtent rien à prononcer, ils sont là trois hommes et demi qui ont vite fait de libeller des sentences capitales sur des papiers revêtus de cachets. Et vous croyez qu'ils sont capables de les mettre à exécution!

— Il y a du vrai et du faux dans votre manière de voir répondit Nicolas Vsévolodovitch sans se départir de son ton flegmatique et indifférent. – Certes, la fantaisie joue ici un grand rôle comme dans tous les cas semblables: le groupe exagère son importance. Si vous voulez, je dirai même qu'à mon avis il tient tout entier dans la personne de Pierre Verkhovensky. Ce dernier est vraiment trop bon de ne se considérer que comme l'agent de sa société. Du reste, l'idée fondamentale n'est pas plus bête que les autres du même genre. Ils sont en relation avec l'Internationale, ils ont réussi à recruter des adeptes en Russie, et ils ont même trouvé une manière assez originale… mais, bien entendu, c'est seulement théorique. Quant à ce qu'ils veulent faire ici, le mouvement de notre organisation russe est une chose si obscure et presque toujours si inattendue que, chez nous, on peut en effet tout entreprendre. Remarquez que Verkhovensky est un homme opiniâtre.

— Cette punaise, cet ignorant, ce sot qui ne comprend rien à la Russie! Protesta avec irritation Chatoff.

— Vous ne le connaissez pas bien. C'est vrai que tous, en général, ils ne

comprennent guère la Russie, mais sous ce rapport, vous et moi, nous sommes à peine un peu plus intelligents qu'eux; en outre Verkhovensky est un enthousiaste.

— Verkhovensky un enthousiaste?

— Oh! Oui. Il y a un point où il cesse d'être un bouffon pour devenir un… demi-fou. Je vous prie de vous rappeler une de vos propres paroles: «Savez-vous comment un seul homme peut être fort?» Ne riez pas, s'il vous plaît, il est très capable de presser la détente d'un pistolet. Ils sont persuadés que je suis aussi un mouchard. Comme ils ne savent pas mener leur affaire, ils ont une tendance à voir partout des espions.

— Mais vous n'avez pas peur?

— N-non… Je n'ai pas fort peur… Mais votre cas est bien différent du mien. Je vous ai prévenu pour que vous vous teniez sur vos gardes. Selon moi, vous auriez tort de mépriser le danger, sous prétexte que ce sont des imbéciles; il ne s'agit pas ici de leur intelligence, et, du reste, leur main s'est déjà levée sur d'autres gens que vous et moi. Mais il est onze heures et quart, ajouta-t-il en regardant sa montre et en se levant; – je désirerais vous adresser une question qui n'a aucunement trait à ce sujet.

— Pour l'amour de Dieu! S'écria Chatoff, et il quitta précipitamment sa place.

— C'est-à-dire? Demanda le visiteur en interrogeant des yeux le maître du logis.

— Faites, faites votre question, pour l'amour de Dieu, répéta Chatoff en proie à une agitation indicible, – mais vous me permettrez de vous en faire une à mon tour. Je vous en supplie… je ne puis… faites votre question.

Après un moment de silence, Stavroguine commença:

— J'ai entendu dire que vous aviez ici une certaine influence sur Marie Timoféievna, qu'elle vous voyait et vous écoutait volontiers. Est-ce vrai?

— Oui… elle m'écoutait… répondit Chatoff un peu troublé.

— Je compte d'ici à quelques jours rendre public mon mariage avec elle.

— Est-ce possible? Murmura Chatoff, la consternation peinte sur le visage.

— Dans quel sens l'entendez-vous? Cette affaire ne souffrira aucune

difficulté; les témoins du mariage sont ici. Tout cela s'est fait à Pétersbourg dans les formes les plus régulières et les plus légales; si la chose n'a pas été connue jusqu'à présent, c'est uniquement parce que les deux seuls témoins du mariage, Kiriloff et Pierre Verkhovensky, et enfin Lébiadkine lui-même (dont j'ai maintenant la satisfaction d'être le beau-frère), s'étaient engagés sur l'honneur à garder le silence.

— Je ne parlais pas de cela… Vous vous exprimez avec un tel calme… mais continuez! Écoutez, est-ce qu'on ne vous a pas forcé à contracter ce mariage?

— Non, personne ne m'a forcé, répondit Nicolas Vsévolodovitch que la supposition de Chatoff fit sourire.

— Mais elle prétend qu'elle a eu un enfant? Reprit avec vivacité Chatoff.

— Elle prétend qu'elle a eu un enfant? Bah! Je ne le savais pas, c'est vous qui me l'apprenez. Elle n'a pas eu d'enfant et n'a pu en avoir. Marie Timoféievna est vierge.

— Ah! C'est aussi ce que je pensais! Écoutez!

— Qu'est-ce que vous avez, Chatoff?

Chatoff couvrit son visage de ses mains et se détourna, mais tout à coup il saisit avec force Stavroguine par l'épaule.

— Savez-vous, savez-vous, du moins, cria-t-il, – pourquoi vous avez fait tout cela, et pourquoi vous vous infligez maintenant une telle punition?

— Laissons cela… nous en parlerons plus tard, attendez un peu; parlons de l'essentiel, de la question principale: je vous ai attendu pendant deux ans.

— Oui?

— Je vous ai attendu trop longtemps, je pensais sans cesse à vous. Vous êtes le seul homme qui puisse… Déjà je vous ai écrit d'Amérique à ce sujet.

— Je me souviens très bien de votre longue lettre.

— Trop longue pour être lue entièrement? J'en conviens; six feuilles de papier de poste. Taisez-vous, taisez-vous! Dites-moi: pouvez-vous m'accorder encore dix minutes, mais maintenant, tout de suite… Je vous ai attendu trop longtemps.

— Soit, je vous accorderai une demi-heure, mais pas plus, si cela ne vous gêne pas.

— Et vous prendrez aussi un autre ton, répliqua avec irritation Chatoff. – Écoutez, j'exige quand je devrais prier… Comprenez-vous ce que c'est qu'exiger alors qu'on devrait recourir à la prière?

— Je comprends que de la sorte vous vous mettez au-dessus de tous les usages, en vue de buts plus élevés, – répondit avec une nuance de raillerie Nicolas Vsévolodovitch; – Je vois aussi avec peine que vous avez la fièvre.

— Je vous prie de me respecter! Cria Chatoff, – j'exige votre respect! Je le réclame non pour ma personnalité, – je m'en moque! – mais pour autre chose, durant les quelques instants que durera notre entretien… Nous sommes deux êtres qui se sont rencontrés dans l'infini… qui se voient pour la dernière fois. Laissez ce ton et prenez celui d'un homme! Parlez au moins une fois dans votre vie un langage humain. Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous que je vous demande cela. Comprenez-vous que vous devez me pardonner ce coup de poing qui vous a fourni l'occasion de connaître votre immense force… Voilà encore sur vos lèvres ce dédaigneux sourire de l'homme du monde. Oh! Quand me comprendrez-vous? Dépouillez donc le baritch[99]! Comprenez donc que j'exige cela, je l'exige, sinon je me tais, je ne parlerai pour rien au monde!

Son exaltation touchait aux limites du délire. Nicolas Vsévolodovitch fronça le sourcil et devint plus sérieux.

— Si j'ai consenti à rester encore une demi-heure chez vous alors que le temps est si précieux pour moi, dit-il gravement, – croyez que j'ai l'intention de vous écouter à tout le moins avec intérêt et… et je suis sûr d'entendre sortir de votre bouche beaucoup de choses nouvelles.

Il s'assit sur une chaise.

— Asseyez-vous! Cria Chatoff qui lui-même prit brusquement un siège.

— Permettez-moi pourtant de vous rappeler, reprit Stavroguine, – que j'avais commencé à vous parler de Marie Timoféievna, je voulais vous adresser, à son sujet, une demande qui, pour elle du moins, est fort importante…

— Eh bien? Fit Chatoff avec une mauvaise humeur subite; il avait l'air d'un homme qu'on a interrompu tout à coup à l'endroit le plus intéressant de son discours, et qui, tout en tenant ses yeux fixés sur vous, n'a pas encore eu

le temps de comprendre votre question.

— Vous ne m'avez pas laissé achever, répondit en souriant Nicolas Vsévolodovitch.

— Eh! Cela ne signifie rien, plus tard! Répliqua Chatoff avec un geste méprisant, et il aborda aussitôt le thème qui pour lui était le principal.

VII

Le corps penché en avant, l'index de la main droite levé en l'air par un mouvement évidemment machinal, Chatoff dont les yeux étincelaient commença d'une voix presque menaçante:

— Savez-vous quel est à présent dans l'univers entier le seul peuple «déifère», appelé à renouveler le monde et à le sauver par le nom d'un Dieu nouveau, le seul qui possède les clefs de la vie et de la parole nouvelle… Savez-vous quel est ce peuple et comment il se nomme?

— D'après la manière dont vous posez la question, je dois forcément conclure et, je crois, le plus vite possible, que c'est le peuple russe…

— Et vous riez, ô quelle engeance! Vociféra Chatoff.

— Calmez-vous, je vous prie; au contraire, j'attendais précisément quelque chose dans ce genre.

— Vous attendiez quelque chose dans ce genre? Mais vous-même ne connaissez-vous pas ces paroles?

— Je les connais très bien; je ne vois que trop où vous voulez en venir. Toute votre phrase, y compris le mot de peuple «déifère», n'est que la conclusion de l'entretien que nous avons eu ensemble à l'étranger il y a plus de deux ans, un peu avant votre départ pour l'Amérique… autant du moins que je puis m'en souvenir à présent.

— Cette phrase est tout entière de vous et non de moi. Ce que vous appelez «notre» entretien n'en était pas un. Il y avait en face l'un de l'autre un maître prononçant de graves paroles et un disciple ressuscité d'entre les morts. J'étais ce disciple, vous étiez le maître.

— Mais, si je me rappelle bien, vous êtes entré dans cette société précisément après avoir entendu mes paroles, et c'est ensuite seulement que

vous êtes allé en Amérique.

— Oui, et je vous ai écrit d'Amérique à ce propos; je vous ai tout raconté. Oui, je n'ai pas pu me détacher immédiatement des convictions qui s'étaient enracinées en moi depuis mon enfance… Il est difficile de changer de dieux. Je ne vous ai pas cru alors, parce que je n'ai pas voulu vous croire, et je me suis enfoncé une dernière fois dans ce cloaque… Mais la semence est restée et elle a germé. Sérieusement, répondez-moi la vérité, vous n'avez pas lu jusqu'au bout la lettre que je vous ai adressée d'Amérique? Peut-être n'en avez-vous pas lu une ligne?

— J'en ai lu trois pages, les deux premières et la dernière, de plus j'ai jeté un rapide coup d'œil sur le milieu. Du reste, je me proposais toujours…

— Eh! Qu'importe? Laissez-là ma lettre, qu'elle aille au diable! Répliqua Chatoff en agitant la main. – Si vous rétractez aujourd'hui ce que vous disiez alors du peuple, comment avez-vous pu tenir alors ce langage?… Voilà ce qui m'oppresse maintenant.

— Je ne vous ai pas mystifié à cette époque-là; en essayant de vous persuader, peut-être cherchais-je plus encore à me convaincre moi-même, répondit évasivement Stavroguine.

— Vous ne m'avez pas mystifié! En Amérique j'ai couché durant trois mois sur la paille, côte à côte avec un… malheureux, et j'ai appris de lui que dans le temps même où vous implantiez les idées de Dieu et de patrie dans mon cœur, vous empoisonniez l'âme de cet infortuné, de ce maniaque, de Kiriloff… Vous avez fortifié en lui l'erreur et le mensonge, vous avez exalté son intelligence jusqu'au délire… Regardez-le maintenant, c'est votre œuvre… Du reste, vous l'avez vu.

— D'abord je vous ferai remarquer que Kiriloff lui-même vient de me dire tout à l'heure qu'il est heureux et qu'il est bon. Vous ne vous êtes guère trompé en supposant que tout cela a eu lieu dans un seul et même temps, mais que concluez-vous de cette simultanéité? Je le répète, je ne me suis joué ni de vous ni de lui.

— Vous êtes athée maintenant?

— Oui.

— Et alors?

— C'était exactement la même chose.

— Ce n'est pas pour moi que je vous ai demandé du respect au début de cet entretien; avec votre intelligence vous auriez pu le comprendre, grommela Chatoff indigné.

— Je ne me suis pas levé dès votre premier mot, je n'ai pas coupé court à la conversation, je ne me suis pas retiré; au contraire, je reste là, je réponds avec douceur à vos questions et… à vos cris, par conséquent je ne vous ai pas encore manqué de respect.

Chatoff fit avec le bras un geste violent.

— Vous rappelez-vous vos expressions: «Un athée ne peut pas être Russe», «un athée cesse à l'instant même d'être Russe», vous en souvenez-vous?

— J'ai dit cela? Questionna Nicolas Vsévolodovitch.

— Vous le demandez? Vous l'avez oublié? Pourtant vous signaliez là avec une extrême justesse un des traits les plus caractéristiques de l'esprit russe. Il est impossible que vous ayez oublié cela! Je vous citerai d'autres de vos paroles, – vous disiez aussi dans ce temps-là: «Celui qui n'est pas orthodoxe ne peut pas être Russe.»

— Je suppose que c'est une idée slavophile.

— Non, les slavophiles actuels la répudient. Ils sont devenus des gens éclairés. Mais vous alliez plus loin encore: vous croyiez que le catholicisme romain n'était plus le christianisme. Selon vous, Rome prêchait un Christ qui avait cédé à la troisième tentation du diable. En déclarant au monde entier que le Christ ne peut se passer d'un royaume terrestre, le catholicisme, disiez-vous, a par cela même proclamé l'Antéchrist et perdu tout l'Occident. Si la France souffre, ajoutiez-vous, la faute en est uniquement au catholicisme, car elle a repoussé l'infect dieu de Rome sans en chercher un nouveau. Voilà ce que vous avez pu dire alors! Je me rappelle vos conversations.

— Si je croyais, sans doute je répèterais encore cela aujourd'hui; je ne mentais pas quand je tenais le langage d'un croyant, reprit très sérieusement Nicolas Vsévolodovitch. – Mais je vous assure qu'il m'est fort désagréable de m'entendre rappeler mes idées d'autrefois. Ne pourriez-vous pas cesser?

— Si vous croyiez? Vociféra Chatoff sans s'inquiéter aucunement du

désir exprimé par son interlocuteur. – Mais ne m'avez-vous pas dit que si l'on vous prouvait mathématiquement que la vérité est en dehors du Christ, vous consentiriez plutôt à rester avec le Christ qu'avec la vérité? M'avez-vous dit cela? L'avez-vous dit?

— Permettez-moi à la fin de vous demander, répliquant Stavroguine en élevant la voix, – à quoi tend tout cet interrogatoire passionné et… malveillant?

— Cet interrogatoire n'est qu'un accident fugitif qui passera sans laisser aucune trace dans votre souvenir.

— Vous insistez toujours sur cette idée que nous sommes en dehors de l'espace et du temps…

— Taisez-vous! Cria soudain Chatoff, – je suis gauche et bête, mais que mon nom sombre dans le ridicule! Me permettez-vous de reproduire devant vous ce qui était alors votre principale théorie… Oh! Rien que dix lignes, la conclusion seulement.

— Soit, si c'est seulement la conclusion…

Stavroguine voulut regarder l'heure à sa montre, mais il se retint.

De nouveau Chatoff se pencha en avant et leva le doigt en l'air…

— Pas une nation, commença-t-il, comme s'il eût lu dans un livre, et en même temps il continuait à regarder son interlocuteur d'un air menaçant, – pas une nation ne s'est encore organisée sur les principes de la science et de la raison; le fait ne s'est jamais produit, sauf momentanément dans une minute de stupidité. Le socialisme, au fond, doit être l'athéisme, car dès le premier article de son programme, il s'annonce comme faisant abstraction de la divinité, et il n'entend reposer que sur des bases scientifiques et rationnelles. De tout temps la science et la raison n'ont joué qu'un rôle secondaire dans la vie des peuples, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles. Les nations se forment et se meuvent en vertu d'une force maîtresse dont l'origine est inconnue et inexplicable. Cette force est le désir insatiable d'arriver au terme, et en même temps elle nie le terme. C'est chez un peuple l'affirmation constante infatigable de son existence et la négation de la mort. «L'esprit de vie», comme dit l'Écriture, les «courants d'eau vive» dont l'Apocalypse prophétise le dessèchement, le principe esthétique ou moral des

philosophes, la «recherche de Dieu», pour employer le mot le plus simple. Chez chaque peuple, à chaque période de son existence, le but de tout le mouvement national est seulement la recherche de Dieu, d'un Dieu à lui, à qui il croie comme au seul véritable. Dieu est la personnalité synthétique de tout un peuple, considéré depuis ses origines jusqu'à sa fin. On n'a pas encore vu tous les peuples ou beaucoup d'entre eux se réunir dans l'adoration commune d'un même Dieu, toujours chacun a eu sa divinité propre. Quand les cultes commencent à se généraliser, la destruction des nationalités est proche. Quand les dieux perdent leur caractère indigène, ils meurent, et avec eux les peuples. Plus une nation est forte, plus son dieu est distinct des autres. Il ne s'est encore jamais rencontré de peuple sans religion, c'est-à-dire sans la notion du bien et du mal. Chaque peuple entend ces mots à sa manière. Les idées de bien et de mal viennent-elles à être comprises de même chez plusieurs peuples, ceux-ci meurent, et la différence même entre le mal et le bien commence à s'effacer et à disparaître. Jamais la raison n'a pu définir le mal et le bien, ni même les distinguer, ne fût-ce qu'approximativement, l'un de l'autre; toujours au contraire elle les a honteusement confondus; la science a conclu en faveur de la force brutale. Par là surtout s'est distinguée la demi-science, ce fléau inconnu à l'humanité avant notre siècle et plus terrible pour elle que la mer, la famine et la guerre. La demi-science est un despote comme on n'en avait jamais vu jusqu'à notre temps, un despote qui a ses prêtres et ses esclaves, un despote devant lequel tout s'incline avec un respect idolâtrique, tout, jusqu'à la vraie science elle-même qui lui fait bassement la cour. Voilà vos propres paroles, Stavroguine, sauf les mots concernant la demi-science qui sont de moi, car je ne suis moi-même que demi-science, c'est pourquoi je la hais particulièrement. Mais vos pensées et même vos expressions, je les ai reproduites fidèlement, sans y changer un iota.

— J'en doute, observa Stavroguine; – vous avez accueilli mes idées avec passion, et, par suite, vous les avez modifiées à votre insu. Déjà ce seul fait que pour vous Dieu se réduit à un simple attribut de la nationalité…

Il se mit à examiner Chatoff avec un redoublement d'attention, frappé moins de son langage que de sa physionomie en ce moment.

— Je rabaisse Dieu en le considérant comme un attribut de la nationalité?

Cria Chatoff, – au contraire j'élève le peuple jusqu'à Dieu. Et quand en a-t-il été autrement? Le peuple, c'est le corps de Dieu. Une nation ne mérite ce nom qu'aussi longtemps qu'elle a son dieu particulier et qu'elle repousse obstinément tous les autres; aussi longtemps qu'elle compte avec son dieu vaincre et chasser du monde toutes les divinités étrangères. Telle a été depuis le commencement des siècles la croyance de tous les grands peuples, de tous ceux, du moins, qui ont marqué dans l'histoire, de tous ceux qui ont été à la tête de l'humanité. Il n'y a pas à aller contre un fait. Les Juifs n'ont vécu que pour attendre le vrai Dieu, et ils ont laissé le vrai Dieu au monde. Les Grecs ont divinisé la nature, et ils ont légué au monde leur religion, c'est-à-dire la philosophie de l'art. Rome a divinisé le peuple dans l'État, et elle a légué l'État aux nations modernes. La France, dans le cours de sa longue histoire, n'a fait qu'incarner et développer en elle l'idée de son dieu romain; si à la fin elle a précipité dans l'abîme son dieu romain, si elle a versé dans l'athéisme qui s'appelle actuellement chez elle le socialisme, c'est seulement parce que, après tout, l'athéisme est encore plus sain que le catholicisme de Rome. Si un grand peuple ne croit pas qu'en lui seul se trouve la vérité, s'il ne se croit pas seul appelé à ressusciter et à sauver l'univers par sa vérité, il cesse immédiatement d'être un grand peuple pour devenir une matière ethnographique. Jamais un peuple vraiment grand ne peut se contenter d'un rôle secondaire dans l'humanité, un rôle même important ne lui suffit pas, il lui faut absolument le premier. La nation qui renonce à cette conviction renonce à l'existence. Mais la vérité est une, par conséquent un seul peuple peut posséder le vrai Dieu. Le seul peuple «déifère», c'est le peuple russe et… et… se peut-il que vous me croyiez assez bête, Stavroguine, fit-il soudain d'une voix tonnante, – pour rabâcher simplement une rengaine du slavophilisme moscovite?… Que m'importe votre rire en ce moment? Qu'est-ce que cela me fait d'être absolument incompris de vous? Oh! Que je méprise vos airs dédaigneux et moqueurs.

Il se leva brusquement, l'écume aux lèvres.

— Au contraire, Chatoff, au contraire, reprit du ton le plus sérieux Nicolas Vsévolodovitch qui était resté assis, – vos ardentes paroles ont réveillé en moi plusieurs souvenirs très puissants. Pendant que vous parliez,

je reconnaissais la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais il y a deux ans, et maintenant je ne vous dirai plus, comme tout à l'heure, que vous avez exagéré mes idées d'alors. Il me semble même qu'elles étaient encore plus exclusives, encore plus absolues, et je vous assure pour la troisième fois que je désirerais vivement confirmer d'un bout à l'autre tout ce que vous venez de dire, mais…

— Mais il vous faut un lièvre?

— Quo-oi?

Chatoff se rassit.

— Je fais allusion, répondit-il avec un rire amer, – à la phrase ignoble que vous avez prononcée, dit-on, à Pétersbourg: «Pour faire un civet de lièvre, il faut un lièvre; pour croire en Dieu, il faut un dieu.»

— À propos, permettez-moi, à mon tour, de vous adresser une question, d'autant plus qu'à présent, me semble-t-il, j'en ai bien le droit. Dites-moi: votre lièvre est-il pris ou court-il encore?

— N'ayez pas l'audace de m'interroger dans de pareils termes, exprimez-vous autrement! Répliqua Chatoff tremblant de colère.

— Soit, je vais m'exprimer autrement, poursuivit Nicolas Vsévolodovitch en fixant un œil sévère sur son interlocuteur; – je voulais seulement vous demander ceci: vous-même, croyez-vous en Dieu, oui ou non?

— Je crois à la Russie, je crois à son orthodoxie… Je crois au corps du Christ… Je crois qu'un nouvel avènement messianique aura lieu en Russie… Je crois… balbutia Chatoff qui dans son exaltation ne pouvait proférer que des paroles entrecoupées.

— Mais en Dieu? En Dieu?

— Je… je croirai en Dieu.

Stavroguine resta impassible. Chatoff le regarda avec une expression de défi, ses yeux lançaient des flammes.

— Je ne vous ai donc pas dit que je ne crois pas tout à fait! S'écria-t-il enfin; je ne suis qu'un pauvre et ennuyeux livre, rien de plus, pour le moment, pour le moment… Mais périsse mon nom! Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous. Moi, je suis un homme sans talent, pas autre chose; comme tel, je ne puis donner que mon sang; eh bien, qu'il soit versé! Je parle

de vous, je vous ai attendu ici deux ans… Voilà une demi-heure que je danse tout nu pour vous. Vous, vous seul pourriez lever ce drapeau!…

Il n'acheva pas; comme pris de désespoir, il s'accouda contre la table et laissa tomber sa tête entre ses mains.

— C'est une chose étrange, observa tout à coup Stavroguine, – que tout le monde me presse de lever un drapeau quelconque! D'après les paroles qu'on m'a rapportées de lui, Pierre Stépanovitch est persuadé que je pourrais «lever le leur». Il s'est mis dans la tête que je tiendrais avec succès chez eux le rôle de Stenka Razine, grâce à ce qu'il appelle mes «rares dispositions pour le crime».

— Comment? Demanda Chatoff, – «grâce à vos rares dispositions pour le crime»?

— Précisément.

— Hum! Est-il vrai que le marquis de Sade aurait pu être votre élève? Est-il vrai que vous séduisiez et débauchiez des enfants? Parlez, ne mentez pas, cria-t-il hors de lui, – Nicolas Stavroguine ne peut pas mentir devant Chatoff qui l'a frappé au visage! Dites tout, et, si c'est vrai, je vous tuerai sur place à l'instant même!

— J'ai dit ces paroles, mais je n'ai pas outragé d'enfants, déclara Nicolas Vsévolodovitch, seulement cette réponse ne vint qu'après un trop long silence. Il était pâle, et ses yeux jetaient des flammes.

— Mais vous l'avez dit! Poursuivit d'un ton de maître Chatoff qui fixait toujours sur lui un regard brûlant. – Est-il vrai que vous assuriez ne voir aucune différence de beauté entre la farce la plus grossièrement sensuelle et l'action la plus héroïque, fût-ce celle de sacrifier sa vie pour l'humanité? Est-il vrai que vous trouviez dans les deux extrémités une beauté et une jouissance égales?

— Il est impossible de répondre à de pareilles questions… Je refuse de répondre, murmura Stavroguine; il aurait fort bien pu se lever et sortir, mais il n'en fit rien.

— Moi non plus je ne sais pas pourquoi le mal est laid et pourquoi le bien est beau, continua Chatoff tout tremblant, – mais je sais pourquoi le sentiment de cette différence se perd chez les Stavroguine. Savez-vous

pourquoi vous avez fait un mariage si honteux et si lâche? Justement parce que la honte et la stupidité de cet acte vous paraissent être du génie! Oh! Vous ne flânez pas au bord de l'abîme, vous vous y jetez hardiment la tête la première!… Il y avait là un audacieux défi au sens commun, c'est ce qui vous a séduit! Stavroguine épousant une mendiante boiteuse et idiote! Quand vous avez mordu l'oreille du gouverneur, avez-vous senti une jouissance? En avez-vous senti? Petit aristocrate désœuvré, en avez-vous senti?

— Vous êtes un psychologue, – répondit Stavroguine de plus en plus pâle, – quoique vous vous soyez mépris en partie sur les causes de mon mariage… Qui, du reste, peut vous avoir donné tous ces renseignements? Ajouta-t-il avec un sourire forcé, – serait-ce Kiriloff? Mais il ne prenait point part…

— Vous pâlissez?

— Que voulez-vous donc? Répliqua Nicolas Vsévolodovitch élevant enfin la voix, – depuis une demi-heure je subis votre knout, et vous pourriez au moins me congédier poliment… si en effet vous n'avez aucun motif raisonnable pour en user ainsi avec moi.

— Aucun motif raisonnable?

— Sans doute. À tout le moins vous deviez m'expliquer enfin votre but. J'attendais toujours que vous le fissiez, mais au lieu de l'explication espérée, je n'ai trouvé chez vous qu'une colère folle. Ouvrez-moi la porte, je vous prie.

Il se leva pour sortir. Chatoff furieux s'élança sur ses pas.

— Baisez la terre, arrosez-la de vos larmes, demandez pardon! Cria-t-il en saisissant le visiteur par l'épaule.

— Pourtant je ne vous ai pas tué… ce matin-là… j'ai retiré mes mains qui vous avaient déjà empoigné… fit presque douloureusement Stavroguine en baissant les yeux.

— Achevez, achevez! Vous êtes venu m'informer du danger que je cours, vous m'avez laissé parler, vous voulez demain rendre public votre mariage!… Est-ce que je ne lis pas sur votre visage que vous êtes vaincu par une nouvelle et terrible pensée?… Stavroguine, pourquoi suis-je condamné à toujours croire en vous? Est-ce que j'aurais pu parler ainsi à un autre? J'ai de

la pudeur et je n'ai pas craint de me mettre tout nu, parce que je parlais à Stavroguine. Je n'ai pas eu peur de ridiculiser, en me l'appropriant, une grande idée, parce que Stavroguine m'entendait… Est-ce que je ne baiserai pas la trace de vos pieds, quand vous serez parti? Je ne puis vous arracher de mon cœur, Nicolas Stavroguine!

— Je regrette de ne pouvoir vous aimer, Chatoff, dit froidement Nicolas Vsévolodovitch.

— Je sais que cela vous est impossible, vous ne mentez pas. Écoutez, je puis remédier à tout: je vous procurerai le lièvre!

Stavroguine garda le silence.

— Vous êtes athée, parce que vous êtes un baritch, le dernier baritch. Vous avez perdu la distinction du bien et du mal, vous avez cessé de connaître votre peuple… Il viendra une nouvelle génération, sortie directement des entrailles du peuple, et vous ne la reconnaîtrez pas, ni vous, ni les Verkhovensky, père et fils, ni moi, car je suis aussi un baritch, quoique fils de votre serf, le laquais Pachka… Écoutez, cherchez Dieu par le travail; tout est là; sinon, vous disparaîtrez comme une vile pourriture; cherchez Dieu par le travail.

— Par quel travail?

— Celui du moujik. Allez, abandonnez vos richesses… Ah! Vous riez, vous trouvez le moyen un peu roide?

Mais Stavroguine ne riait pas.

— Vous supposez qu'on peut trouver Dieu par le travail et, en particulier, le travail du moujik? Demanda-t-il en réfléchissant, comme si en effet cette idée lui eût paru valoir la peine d'être examinée. – À propos, continua-t-il, – savez-vous que je ne suis pas riche du tout, de sorte que je n'aurai rien à abandonner? J'ai à peine le moyen d'assurer l'existence de Marie Timoféievna… Voici encore une chose: j'étais venu vous prier de conserver, si cela vous est possible, votre intérêt à Marie Timoféievna, attendu que vous seul pouvez avoir une certaine influence sur son pauvre esprit… Je dis cela à tout hasard.

Chatoff qui, d'une main, tenait une bougie agita l'autre en signe d'impatience.

— Bien, bien, vous parlez de Marie Timoféievna, bien, plus tard… Écoutez, allez voir Tikhon.

— Qui?

— Tikhon. C'est un ancien évêque, il a du quitter ses fonctions pour cause de maladie, et il habite ici en ville, au monastère de Saint-Euthyme.

— À quoi cela ressemblera-t-il?

— Laissez-donc, c'est la chose la plus simple du monde. Allez-y, qu'est-ce que cela vous fait?

— C'est la première fois que j'entends parler de lui et… je n'ai encore jamais fréquenté cette sorte de gens. Je vous remercie, j'irai.

Chatoff éclaira le visiteur dans l'escalier et ouvrit la porte de la rue.

— Je ne viendrai plus chez vous, Chatoff, dit à voix basse Stavroguine au moment où il mettait le pied dehors.

L'obscurité était toujours aussi épaisse, et la pluie n'avait rien perdu de sa violence.

CHAPITRE II

LA NUIT (suite).

I

Il suivit toute la rue de l'Épiphanie et atteignit enfin le bas de la montagne. Il trottait dans la boue, soudain s'offrit à lui comme un espace large et vide, à demi caché par le brouillard, – c'était la rivière. Les maisons n'étaient plus que des masures, la rue faisait mille tours et détours parmi lesquels il était difficile de se reconnaître. Néanmoins Nicolas Vsévolodovitch trouvait son chemin sans presque y songer. De tout autres pensées l'occupaient, et il ne fut pas peu surpris quand, sortant de sa rêverie et levant les yeux, il se vit tout à coup au milieu du pont. Pas une âme ne se montrait aux alentours. Grand fut donc l'étonnement de Stavroguine lorsqu'il s'entendit interpeller avec une familiarité polie par une voix qui semblait venir de dessous son coude. La voix, assez agréable du reste, avait ces inflexions douces qu'affectent chez nous les bourgeois trop civilisés et les élégants commis de magasin.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de profiter de votre parapluie?

En effet, une forme humaine se glissait ou faisait semblant de se glisser sous le parapluie de Nicolas Vsévolodovitch. Celui-ci ralentit le pas et se pencha pour examiner, autant que l'obscurité le permettait, le promeneur nocturne qui s'était mis à marcher côte à côte avec lui. Cet homme était de taille peu élevée et avait l'air d'un petit bourgeois, il n'était ni chaudement ni élégamment vêtu. Une casquette de drap toute mouillée que la visière menaçait d'abandonner bientôt coiffait sa tête noire et crépue. Ce devait être un individu de quarante ans, brun, maigre, robuste; ses grands yeux noirs et brillants avaient un reflet jaune pareil à celui qu'on remarque chez les Tziganes. Il ne paraissait pas ivre.

— Tu me connais? Demanda Nicolas Vsévolodovitch.

— Monsieur Stavroguine, Nicolas Vsévolodovitch: il y a eu dimanche

huit jours on vous a montré à moi à la station, aussitôt que le train s'est arrêté. D'ailleurs, j'avais déjà beaucoup entendu parles de vous.

— Par Pierre Stépanovitch? Tu… tu es Fedka le forçat?

— On m'a baptisé Fédor Fédorovitch; j'ai encore ma mère qui habite dans ce pays-ci; la bonne femme prie pour moi jour et nuit afin de ne pas perdre son temps sur le poêle où elle est continuellement couchée.

— Tu t'es évadé du bagne?

— J'ai changé de carrière. J'ai renoncé aux affaires ecclésiastiques, parce qu'on en attrape pour trop longtemps quand on est placé; j'avais déjà pris cette résolution étant au bagne.

— Qu'est-ce que tu fais ici?

— Vous voyez, je me promène nuit et jour. Mon oncle est mort la semaine dernière dans la prison de la ville, il avait été arrêté comme faux-monnayeur; voulant faire dire une messe à son intention, j'ai jeté une vingtaine de pierres à des chiens: voilà toute mon occupation pour le moment. En dehors de cela, Pierre Stépanovitch doit me procurer un passeport de marchand que me permettra de voyager dans toute la Rassie, j'attends cet effet de sa bonté. Autrefois, dit-il, papa t'a risqué comme enjeu d'une parte de cartes au Club Aglois et t'a perdu; je trouve sa manière d'agir injuste et inhumaine. Vous devriez bien, monsieur, me donner trois roubles pour que je puisse me réchauffer avec un peu de thé.

— Ainsi tu t'étais posté sur ce pont pour m'attendre, je n'aime pas cela. Qui te l'avait ordonné?

— Personne, seulement je connaissais votre générosité que nul n'ignore. Dans notre métier, vous le savez vous-même, il y a des hauts et des bas. Tenez, vendredi, je me suis fourré du pâté jusque-là, mais depuis trois jours je me brosse le ventre… Votre Grâce ne me fera-t-elle pas quelque largesse? Justement j'ai, pas loin d'ici, une commère qui m'attend, seulement on ne peut pas se présenter chez elle quand on n'a pas de roubles.

— Pierre Stépanovitch t'a promis quelque chose de ma part?

— Ce n'est pas qu'il m'ait promis quelque chose, il m'a dit que dans tel cas donné je pourrais être utile à Votre Grâce, mais de quoi s'agit-il au juste? Il ne me l'a pas expliqué nettement, car Pierre Stépanovitch n'a aucune

confiance en moi.

— Pourquoi donc?

— Pierre Stépanovitch est astrolome et il connaît toutes les planèdes de Dieu, mais cela ne l'empêche pas d'avoir aussi ses défauts. Je vous le dis franchement, monsieur, parce que j'ai beaucoup entendu parler de vous, et je sais que vous et Pierre Stépanovitch, ça fait deux. Lui, quand il a dit de quelqu'un: C'est un lâche, il ne sait plus rien de cet homme sinon que c'est un lâche. A-t-il décidé qu'un tel est un imbécile, il ne veut plus voir en lui que l'imbécillité. Mais je puis n'être un imbécile que le mardi et le mercredi, tandis que le jeudi je serai peut-être plus intelligent que lui-même. Par exemple, il sait qu'en ce moment je soupire après un passeport, – vu qu'en Rassie il faut absolument en avoir un, – et il croit par là me tenir tout à fait entre ses mains. Pierre Stépanovitch, je vous le dis, monsieur, se la coule fort douce, parce qu'il se représente l'homme à sa façon et ensuite ne démord plus de son idée. Avec cela, il est terriblement avare. Il pense que je n'oserai pas vous déranger avant qu'il m'en ait donné l'ordre, eh bien, vrai comme devant Dieu, monsieur, voilà déjà la quatrième nuit que j'attends Votre Grâce sur ce pont, car je n'ai pas besoin de Pierre Stépanovitch pour trouver mon chemin. Il vaut mieux, me suis-je dit, saluer une botte qu'une chaussure de tille[101].

— Mais qui t'a dit que je passerais nuitamment sur ce pont?

— Je l'ai appris indirectement, surtout grâce à la bêtise du capitaine Lébiadkine qui ne sait rien garder pour lui… Ainsi Votre Grâce me donnera, par exemple, trois roubles pour les trois jours et les trois nuits que je me suis morfondu à l'attendre. Je ne parle pas de mes vêtements qui ont été tout trempés par la pluie, c'est un détail que je laisse de côté par délicatesse.

— Je vais à gauche et toi à droite, nous voici arrivés au bout du pont. Écoute, Fédor, j'aime que l'on comprenne mes paroles une fois pour toutes: je ne te donnerai pas un kopek, à l'avenir que je ne te rencontre plus ici ni ailleurs, je n'ai pas besoin de toi et n'en aurai jamais besoin. Si tu ne tiens pas compte de cet avertissement, je te garrotterai et te livrerai à la police. Décampe!

— Eh! Donnez-moi au moins quelque chose pour vous avoir tenu

compagnie, j'ai égayé votre promenade.

— File!

— Mais connaissez-vous votre chemin par ici? Il y a tant de ruelles qui s'entrecroisent… Je pourrais vous guider, car cette ville, on dirait vraiment que le diable la portait dans un panier et qu'il l'a éparpillée ensuite sur le sol.

— Attends, je vais te garrotter! Dit Nicolas Vsévolodovitch en se retournant vers Fedka d'un air menaçant.

— Oh! Monsieur, vous n'aurez pas le courage de faire du mal à un orphelin.

— Tu parais compter beaucoup sur toi!

— Ce n'est pas sur moi que je compte, monsieur, c'est sur vous.

— Je n'ai aucun besoin de toi, te dis-je!

— Mais moi, monsieur, j'ai besoin de vous, voilà! Vous me retrouverez quand vous repasserez, je vous attendrai.

— Je te donne ma parole d'honneur que, si je te rencontre, je te garrotterai.

— Eh bien! En ce cas, j'aurai soin de me munir d'une courroie. Bon voyage, monsieur; en somme, vous avez abrité l'orphelin sous votre parapluie, rien que pour cela je vous serai reconnaissant jusqu'au tombeau.

Il s'éloigna. Nicolas Vsévolodovitch poursuivit son chemin en s'abandonnant à ses réflexions. Cet homme tombé du ciel avait la conviction qu'il lui était nécessaire, et il s'était empressé de le lui déclarer sans y mettre aucunes formes. En général, on ne se gênait guère avec lui. Mais peut-être tout n'était-il pas mensonges dans les paroles du vagabond, peut-être en effet avait-il offert ses services de lui-même et à l'insu de Pierre Stépanovitch; en ce cas, la chose était encore plus étrange.

II

La maison où se rendait Nicolas Vsévolodovitch était située dans un coin perdu, tout à l'extrémité de la ville; complètement isolée, elle n'avait dans son voisinage que des jardins potagers. C'était une petite maisonnette en bois qui venait à peine d'être construite et n'avait pas encore son revêtement

extérieur. À l'une des fenêtres on avait laissé exprès les volets ouverts, et sur l'appui de la croisée était placée une bougie évidemment destinée à guider le visiteur attendu à cette heure tardive. Nicolas Vsévolodovitch se trouvait encore à trente pas de la maison quand il aperçut, debout sur le perron, un homme de haute taille, sans doute le maître du logis, qui était sorti pour jeter un coup d'œil sur le chemin.

— C'est vous? Vous! Cria ce personnage avec un mélange d'impatience et de timidité.

Nicolas Vsévolodovitch ne répondit que quand il fut tout près du perron.

— C'est moi, fit-il tandis qu'il fermait son parapluie.

— Enfin! Reprit en s'empressant autour du visiteur le maître de la maison qui n'était autre que le capitaine Lébiadkine; donnez-moi votre parapluie; il est tout mouillé, je vais l'étendre ici sur le parquet dans un coin; entrez, je vous prie, entrez.

La porte du vestibule, grande ouverte, donnait accès dans une chambre éclairée par deux bougies.

— J'avais votre parole, sans cela, j'aurais désespéré de votre visite.

Nicolas Vsévolodovitch regarda sa montre.

— Minuit trois quarts, dit-il en pénétrant dans la chambre.

— Et puis la pluie, la distance qui est si longue… Je n'ai pas de montre, et de la fenêtre on n'aperçoit que des jardins, de sorte que… on est en retard sur les événements… mais je ne murmure pas, je ne voudrais pas me permettre; seulement, depuis huit jours, je suis dévoré d'impatience, il me tarde d'arriver enfin… à une solution.

— Comment?

— D'entendre l'arrêt qui décidera de mon sort, Nicolas Vsévolodovitch. Je vous en prie…

Il s'inclina en indiquant un siège à Stavroguine.

Ce dernier parcourut des yeux la chambre; petite et basse, elle ne contenait en fait de meubles que le strict nécessaire: des chaises et un divan en bois, tout nouvellement fabriqués, sans garnitures et sans coussins; deux petites tables de tilleul, l'une près du divan, l'autre dans un coin; celle-ci, couverte d'une nappe, était chargée de choses sur lesquelles on avait étendu

une serviette fort propre. Du reste, toute la chambre paraissait tenue très proprement. Depuis huit jours la capitaine ne s'était pas enivré; il avait le visage enflé et jaune; son regard était inquiet, curieux et évidemment indécis; on voyait que Lébiadkine ne savait pas encore quel ton il devait prendre et quelle attitude servirait le mieux ses intérêts.

— Voilà, dit-il en promenant le bras autour de lui, – je vis comme un Zosime. Sobriété, solitude et pauvreté: les trois vœux des anciens chevaliers.

— Vous supposez que les anciens chevaliers faisaient de tels vœux?

— Je me suis peut-être trompé! Hélas, je n'ai pas d'instruction! J'ai tout perdu! Le croirez-vous, Nicolas Vsévolodovitch? Ici, pour la première fois, j'ai secoué le joug des passions honteuses – pas un petit verre, pas une goutte! J'ai un gîte, et depuis six jours je goûte les joies de la conscience. Ces murs mêmes ont une bonne odeur de résine qui rappelle la nature. Mais qu'étais-je? Qu'étais-je?

«N'ayant point d'abri pour la nuit,
pendant le jour tirant la langue»,

selon l'expression du poète! Mais… vous êtes tout trempé… Voulez-vous prendre du thé?

— Ne vous dérangez pas.

— Le samovar bouillait avant huit heures, mais… il est refroidi… comme tout dans le monde. Le soleil même, dit-on se refroidira à son tour… Du reste, s'il le faut, je vais donner des ordres à Agafia, elle n'est pas encore couchée.

— Dites-moi, Marie Timoféievna…

— Elle est ici, elle est ici, répondit aussitôt à voix basse Lébiadkine, – voulez-vous la voir? Ajouta-t-il en montrant une porte à demi fermée.

— Elle ne dort pas?

— Oh! Non, non, est-ce possible? Au contraire, elle vous attend depuis le commencement de la soirée, et, dès qu'elle a su que vous deviez venir, elle s'est empressée de faire toilette, reprit le capitaine; en même temps il voulut esquisser un sourire jovial, mais il s'en tint à l'intention.

— Comment est-elle en général? Demanda Nicolas Vsévolodovitch dont les sourcils se froncèrent.

Le capitaine leva les épaules en signe de compassion.

— En général? Vous le savez vous-même, mais maintenant… maintenant elle se tire les cartes.

— Bien, plus tard; d'abord il faut en finir avec vous.

Nicolas Vsévolodovitch s'assit sur une chaise.

Le capitaine n'osa pas s'asseoir sur le divan, il se hâta de prendre une autre chaise, et, anxieux, se prépara à entendre ce que Stavroguine avait à lui dire.

Soudain l'attention de celui-ci fut attirée par la table placée dans le coin.

— Qu'est-ce qu'il y a sous cette nappe? Demanda-t-il.

— Cela? Fit Lébiadkine en se retournant vers l'objet indiqué, – cela provient de vos libéralités: je voulais, pour ainsi dire, pendre ma crémaillère, et l'idée m'était venue aussi qu'après une si longue course vous auriez besoin de vous restaurer, acheva-t-il avec un petit rire; puis il se leva, s'approcha tout doucement de la table et enleva la nappe avec précaution. Alors apparut une collation très proprement servie et offrant un coup d'œil fort agréable: il y avait là du jambon, du veau, des sardines, du fromage, un petit carafon verdâtre et une longue bouteille de bordeaux.

— C'est vous qui vous êtes occupé de cela?

— Oui. Depuis hier je n'ai rien négligé pour faire honneur… Sur ce chapitre, vous le savez vous-même, Marie Timoféievna est fort indifférente. Mais, je le répète, tout cela provient de vos libéralités, tout cela est à vous, car vous êtes ici le maître, et moi, je ne suis en quelque sorte que votre employé; néanmoins, Nicolas Vsévolodovitch, néanmoins, d'esprit je suis indépendant! Ne m'enlevez pas ce dernier bien, le seul qui me reste! Ajouta-t-il d'un ton pathétique.

— Hum!… vous devriez vous asseoir.

— Re-con-naissant, reconnaissant et indépendant! (Il s'assit.) Ah! Nicolas Vsévolodovitch, ce cœur est si plein que je me demandais s'il n'éclaterait pas avant votre arrivée! Voilà que maintenant vous allez décider mon sort et… celui de cette malheureuse; et là… là, comme autrefois, comme il y a quatre ans, je m'épancherai avec vous! Dans ce temps-là vous daigniez m'entendre, vous lisiez mes strophes… Alors vous m'appeliez votre Falstaff,

mais qu'importe? Vous avez tant marqué dans ma vie!… J'ai maintenant de grandes craintes, de vous seul j'attends un conseil, une lumière. Pierre Stépanovitch me traite d'une façon effroyable!

Stavroguine l'écoutait avec curiosité et fixait sur lui un regard sondeur. Évidemment le capitaine Lébiadkine, quoiqu'il eût cessé de s'enivrer, était loin d'avoir recouvré la plénitude de ses facultés mentales. Les gens qui se sont adonnés à la boisson durant de longues années conservent toujours quelque chose d'incohérent, de trouble et de détraqué; du reste, cette sorte de folie ne les empêche pas de se montrer rusés au besoin et de tromper leur monde presque aussi bien que les autres.

— Je vois que vous n'avez pas du tout changé, capitaine, depuis plus de quatre ans, observa d'un ton un peu plus affable Nicolas Vsévolodovitch. – Cela prouve que la seconde partie de la vie humaine se compose exclusivement des habitudes contractées pendant la première.

— Grande parole qui tranche le nœud gordien de la vie! S'écria Lébiadkine avec une admiration moitié hypocrite, moitié sincère, car il aimait beaucoup les belles sentences. – Parmi toutes vos paroles, Nicolas Vsévolodovitch, il en est une surtout que je me rappelle, vous l'avez prononcée à Pétersbourg: «Il faut être un grand homme pour savoir résister au bon sens.» Voilà!

— Un grand homme ou un imbécile.

— C'est juste, mais vous, pendant toute votre vie, vous avez semé l'esprit à pleines mains, tandis qu'eux? Que Lipoutine, que Pierre Stépanovitch émettent donc quelque pensée semblable! Oh! Comme Pierre Stépanovitch a été dur pour moi!…

— Mais vous-même, capitaine, comment vous êtes-vous conduit?

— J'étais en état d'ivresse; de plus, j'ai une foule d'ennemis! Mais maintenant c'est fini, je vais changer de peau comme le serpent. Nicolas Vsévolodovitch, savez-vous que je fais mon testament? Je l'ai même déjà écrit.

— C'est curieux. Quel héritage laissez-vous donc et à qui?

— À la patrie, à l'humanité et aux étudiants. Nicolas Vsévolodovitch, j'ai lu dans les journaux la biographie d'un Américain. Il a légué toute son

immense fortune aux fabriques et aux sciences positives, son squelette à l'académie de la ville où il résidait, et sa peau pour faire un tambour, à condition que nuit et jour on exécuterait sur ce tambour l'hymne national de l'Amérique. Hélas! Nous sommes des pygmées comparativement aux citoyens des États-unis; la Russie est un jeu de la nature et non de l'esprit. J'ai eu l'honneur de servir, au début de ma carrière, dans le régiment d'infanterie Akmolinsky: si je m'avisais de lui léguer ma peau sous forme de tambour à condition que chaque jour l'hymne national russe fût exécuté sur ce tambour devant le régiment, on verrait là du libéralisme, on interdirait ma peau… c'est pourquoi je me suis borné aux étudiants. Je veux léguer mon squelette à une académie, mais en stipulant toutefois que sur son front sera collé un écriteau sur lequel on lira dans les siècles des siècles: «Libre penseur repentant.» Voilà!

Le capitaine avait parlé avec chaleur; bien entendu, il trouvait fort beau le testament de l'Américain, mais c'était aussi un fin matois, et son principal but avait été de faire rire Nicolas Vsévolodovitch, près de qui il avait longtemps tenu l'emploi de bouffon. Cet espoir fut trompé. Stavroguine ne sourit même pas.

— Vous avez sans doute l'intention de faire connaître, de votre vivant, vos dispositions testamentaires, afin d'obtenir une récompense? Demanda-t-il d'un ton quelque peu sévère.

— Et quand cela serait, Nicolas Vsévolodovitch, quand cela serait? Répondit Lébiadkine. – Voyez quelle est ma situation! J'ai même cessé de faire des vers, autrefois les productions de ma muse vous amusaient, Nicolas Vsévolodovitch, vous vous souvenez de certaine pièce sur une bouteille? Mais j'ai déposé la plume. Je n'ai écrit qu'une poésie, qui est pour moi le chant du cygne, comme l'a été pour Gogol sa Dernière Nouvelle. À présent, c'est fini.

— Quelle est donc cette poésie?

— «Dans le cas où elle se casserait la jambe!»

— Quo-oi?

C'était ce qu'attendait le capitaine. Il avait la plus grande admiration pour ses poésies, mais le poète était chez lui doublé d'un parasite; aussi livrait-il

volontiers ses vers à la risée de Nicolas Vsévolodovitch qui d'ordinaire, à Pétersbourg, ne pouvait les entendre sans pouffer. Dans la circonstance présente Lébiadkine poursuivait un autre but d'une nature fort délicate. En donnant à la conversation cette tournure, il comptait se justifier sur un point qui l'inquiétait on ne peut plus, et où il se sentait très coupable.

— «Dans le cas où elle se casserait la jambe», c'est-à-dire dans le cas d'une chute de cheval. C'est une fantaisie, Nicolas Vsévolodovitch, un délire, mais un délire de poète: un jour, sur mon chemin, j'ai rencontré une amazone et je me suis posé la question: «Qu'arriverait-il alors?» – c'est-à-dire dans ce cas. La chose est claire: tous les soupirants s'éclipseraient aussitôt, seul le poète, le cœur brisé, resterait immuablement fidèle. Nicolas Vsévolodovitch, un ver même pourrait être amoureux, les lois ne le lui défendent pas. Pourtant la personne s'est offensée et de la lettre et des vers. On dit que vous vous êtes fâché aussi, c'est désolant, je ne voulais même pas le croire. Voyons, à qui pourrai-je faire du tort par une simple imagination? Et puis, je le jure sur l'honneur, c'est Lipoutine qui est cause de tout: «Envoie donc, envoie, ne cessait-il de me dire, le droit d'écrire appartient à tout homme.» Je n'ai fait que suivre ses conseils.

— Il paraît que vous avez fait une demande en mariage?

— Mes ennemis, mes ennemis, toujours mes ennemis!…

— Récitez vos vers! Interrompit durement Nicolas Vsévolodovitch.

— C'est un délire, il ne faut pas considérer la chose autrement.

Néanmoins il se redressa, tendit le bras en avant et commença:

La beauté des beautés, par un destin fatal,
Las! S'est estropiée en tombant de cheval,
Et son adorateur, depuis qu'elle est boiteuse
A senti redoubler son ardeur amoureuse.

— Allons, assez, fit Nicolas Vsévolodovitch avec un geste d'impatience.

Sans transition, Lébiadkine mit la conversation sur un autre sujet.

— Je rêve de Piter[102], j'aspire à me régénérer… Mon bienfaiteur! Puis-je espérer que vous ne me refuserez pas les moyens de faire ce voyage? Je vous ai attendu toute cette semaine comme un soleil.

— Non, pardonnez-moi, il ne me reste presque plus d'argent, et,

d'ailleurs, pourquoi vous en donnerais-je?

Cet appel de fonds semblait avoir irrité soudain Nicolas Vsévolodovitch. Sèchement, en peu de mots, il énuméra tous les méfaits du capitaine: son ivrognerie, ses sottises, sa conduite à l'égard de Marie Timoféievna dont il avait gaspillé la pension et qu'il avait fait sortir du couvent; ses tentatives de chantage, sa manière d'agir avec Daria Pavlovna, etc., etc. Le capitaine s'agitait, gesticulait, essayait de répondre, mais, chaque fois, Nicolas Vsévolodovitch lui imposait silence.

— Permettez-moi d'ajouter un dernier mot, acheva-t-il, – dans toutes vos lettres vous parlez de «déshonneur domestique». Quel déshonneur y a-t-il donc pour vous dans le mariage de votre sœur avec Stavroguine?

— Mais ce mariage est ignoré, Nicolas Vsévolodovitch, personne ne le connaît, c'est un secret fatal. Je reçois de l'argent de vous, et tout à coup on me demande: À quel titre touchez-vous cet argent? Je suis lié, je ne veux pas répondre, cela porte préjudice à la réputation de ma sœur, à l'honneur de mon nom.

Le capitaine avait élevé le ton: il aimait ce thème dont il attendait un effet sûr. Hélas! Quelle déception lui était réservée! Tranquillement, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, Nicolas Vsévolodovitch lui apprit que sous peu de jours, peut-être demain ou après-demain, il avait l'intention de porter son mariage à la connaissance «de la police aussi bien que de la société», ce qui trancherait du même coup et la question de l'honneur domestique et celle des subsides. Le capitaine écarquillait les yeux; dans le premier moment il ne comprit pas, Nicolas Vsévolodovitch dut lui expliquer ses paroles.

— Mais c'est une… aliénée?

— Je prendrai mes dispositions en conséquence.

— Mais… que dira votre mère?

— Elle dira ce qu'elle voudra.

— Et vous introduirez votre femme dans votre maison?

— Oui, peut-être. Du reste, cela ne vous regarde pas.

— Comment, cela ne me regarde pas? S'écria le capitaine; – mais moi, quelle sera donc ma situation?

— Eh bien, naturellement, vous n'entrerez pas chez moi.

— Je suis pourtant un parent.

— Les parents comme vous, on les fuit. Pourquoi vous donnerais-je alors de l'argent? Jugez-en vous-même.

— Nicolas Vsévolodovitch, Nicolas Vsévolodovitch, c'est impossible, vous réfléchirez peut-être encore, vous ne voudrez pas attenter… que pensera-t-on, que dira-t-on dans le monde?

— J'ai bien peur de votre monde. J'ai épousé votre sœur parce qu'après un dîner, étant pris de vin, j'avais parié que je l'épouserais, et maintenant je le ferai savoir publiquement… si cela me plaît.

Il prononça ces mots avec une sorte de colère. Lébiadkine commença à croire que c'était sérieux, et l'épouvante s'empara de lui.

— Mais moi, voyons, le principal ici, c'est moi!… Vous plaisantez peut-être, Nicolas Vsévolodovitch!

— Non, je ne plaisante pas.

— Vous êtes libre, Nicolas Vsévolodovitch, mais je ne vous crois pas… alors je porterai plainte.

— Vous êtes terriblement bête, capitaine.

— Soit, mais c'est tout ce qu'il me reste à faire, – répliqua Lébiadkine qui ne savait plus ce qu'il disait; – autrefois, à Pétersbourg, quand elle servait dans les maisons meublées, on nous donnait du moins le logement. Mais maintenant que deviendrai-je si vous m'abandonnez?

— Ne voulez-vous donc pas vous rendre à Pétersbourg pour commencer une carrière nouvelle? À propos, d'après ce que j'ai entendu dire, vous vous proposez d'aller faire des dénonciations, dans l'espoir d'obtenir votre pardon en signalant tous les autres?

Le capitaine resta bouche béante, regardant avec de grands yeux son interlocuteur.

Nicolas Vsévolodovitch se pencha vers la table.

— Écoutez, capitaine, reprit-il tout à coup d'un ton extrêmement sérieux. Jusqu'alors il avait parlé d'une façon assez équivoque, si bien que Lébiadkine habitué au rôle de bouffon avait pu se demander si son barine était réellement fâché ou s'il voulait rire, s'il songeait pour tout de bon à rendre son mariage

public ou si c'était seulement une plaisanterie. Maintenant il n'y avait plus à s'y méprendre: le visage de Nicolas Vsévolodovitch était tellement sévère qu'un frisson parcourut l'épine dorsale du capitaine. – Écoutez et dites la vérité, Lébiadkine: avez-vous révélé quelque chose ou ne l'avez-vous pas encore fait? N'êtes-vous pas déjà entré dans la voie des dénonciations? N'avez-vous point, par bêtise, écrit quelque lettre?

— Non, je n'ai rien fait encore, et… je ne pensais même pas à cela, répondit le capitaine qui tenait toujours ses yeux fixés sur Stavroguine.

— Eh bien, vous mentez quand vous dites que vous ne pensiez pas à cela. C'est même dans cette intention que vous voulez aller à Pétersbourg. Si vous n'avez pas écrit, n'avez-vous pas lâché un mot de trop en causant ici avec quelqu'un? Répondez franchement, j'ai entendu parler de quelque chose.

— J'ai causé avec Lipoutine, étant ivre. Lipoutine est un traître. Je lui ai ouvert mon cœur, murmura le capitaine devenu pâle.

— Il n'est pas défendu d'ouvrir son cœur, mais il ne faut pas être un sot. Si vous aviez cette idée, vous auriez dû la garder pour vous. Aujourd'hui les hommes intelligents se taisent au lieu de bavarder.

— Nicolas Vsévolodovitch! Dit en tremblant Lébiadkine; – personnellement vous n'avez pris part à rien, je ne vous ai pas…

— Oh! Je sais bien que vous n'oseriez pas dénoncer votre vache à lait.

— Nicolas Vsévolodovitch, jugez, jugez!… Et désespéré, les larmes aux yeux, le capitaine fit le récit de sa vie depuis quatre ans. C'était la stupide histoire d'un imbécile qui, l'ivrognerie et la fainéantise aidant, se fourre dans une affaire pour laquelle il n'est pas fait et dont, jusqu'au dernier moment, il comprend à peine la gravité. Il raconta qu'à Pétersbourg il s'était laissé entraîner d'abord simplement par l'amitié, comme un brave étudiant, quoiqu'il ne fût pas étudiant: sans rien savoir, «le plus innocemment du monde», il semait divers papiers dans les escaliers, les déposait par paquets de dix sous les portes, les accrochait aux cordons des sonnettes, les distribuait en guise de journaux, les glissait, au théâtre, dans les chapeaux et dans les poches des spectateurs. Ensuite on lui avait donné de l'argent pour faire cette besogne qu'il avait acceptée «parce qu'il fallait vivre!» Dans deux provinces il avait colporté de district en district «toutes sortes de vilenies». Ô Nicolas

Vsévolodovitch, s'écria-t-il, rien ne me révoltait comme ces attaques dirigées contre les lois civiles et surtout celles de la patrie. «Prenez des fourches, lisait-on dans ces papiers, songez que celui qui, le matin, sortira pauvre de chez lui pourra, le soir, y rentrer riche.» «Fermez au plus tôt les églises, était-il dit dans une proclamation de cinq ou six lignes adressée à toute la Russie, anéantissez Dieu, abolissez le mariage, supprimez le droit d'hériter, prenez des couteaux.» Le diable sait ce qu'il y avait ensuite. Ces horreurs me faisaient frissonner, mais je les distribuais tout de même. Un jour il faillit m'en cuire: je fus surpris par des officiers au moment où j'essayais d'introduire dans une caserne cette proclamation de cinq lignes, heureusement ils se contentèrent de me rosser, après quoi ils me laissèrent partir: que Dieu les en récompense! Ici, l'an dernier, je fus sur le point d'être arrêté quand je remis à Korovaïeff de faux assignats fabriqués en France, mais, grâce à Dieu, sur ces entrefaites Korovaïeff, étant ivre, se noya dans un étang, et l'on ne put rien prouver contre moi. Ici j'ai proclamé chez Virguinsky la liberté de la femme sociale. Au mois de juin j'ai de nouveau répandu différents papiers dans le district de ***. Il paraît qu'on veut encore m'y forcer… Pierre Stépanovitch me donne à entendre que je dois obéir. Depuis longtemps déjà il me menace. Et comme il m'a traité l'autre dimanche! Nicolas Vsévolodovitch, je suis un esclave, je suis un ver, mais non un Dieu, par là seulement je me distingue de Derjavine. Vous voyez quelle est ma détresse.

Stavroguine l'écouta avec curiosité jusqu'au bout.

— Je ne savais pas tout cela, dit-il; – naturellement, à un homme comme vous tout peut arriver… Écoutez, poursuivit-il après avoir réfléchi un instant, – si vous voulez, dites-leur, dites à qui vous savez, que les propos de Lipoutine sont des contes et que vos menaces de dénonciation ne visaient que moi, parce que, me croyant compromis aussi, vous comptiez de la sorte m'extorquer plus d'argent… Vous comprenez?

— Nicolas Vsévolodovitch, mon cher, se peut-il donc que je sois exposé à un pareil danger? Il me tardait de vous voir pour vous questionner.

Le visiteur sourit.

— À coup sûr on ne vous laissera pas aller à Pétersbourg, quand même je

vous donnerais de l'argent pour faire ce voyage… Mais il est temps que je voie Marie Timoféievna.

Il se leva.

— Nicolas Vsévolodovitch, – et quelles sont vos intentions par rapport à Marie Timoféievna?

— Je vous les ai dites.

— Est-il possible que ce soit vrai?

— Vous ne le croyez pas encore?

— Ainsi vous allez me planter là comme une vieille botte hors d'usage?

— Je verrai, répondit en riant Nicolas Vsévolodovitch, – allons, introduisez-moi.

— Voulez-vous que j'aille sur le perron?… ici je pourrais, sans le faire exprès, entendre votre conversation… parce que les chambres sont toutes petites.

— Soit; allez sur le perron. Prenez le parapluie.

— Le vôtre? Suis-je digne de m'abriter dessous?

— Tout le monde est digne d'un parapluie.

— Vous déterminez du coup le minimum des droits de l'homme.

Mais le capitaine prononça ces mots machinalement: il était écrasé, anéanti par les nouvelles qu'il venait d'apprendre. Et pourtant, à peine arrivé sur le perron, cet homme aussi roué qu'inconsistant se reprit à espérer, l'idée lui revint que Nicolas Vsévolodovitch cherchait à lui donner le change par des mensonges; s'il en était ainsi, ce n'était pas à lui d'avoir peur, puisqu'on le craignait.

— «S'il ment, s'il ruse, quel est son but?» se demandait Lébiadkine. La publication du mariage lui paraissait une absurdité: «Il est vrai que de la part d'un tel monstre rien ne doit étonner; il ne vit que pour faire du mal aux gens. Mais qui sait si lui-même n'a pas peur, depuis l'affront inouï qu'il a reçu l'autre jour? Il craint que je ne révèle son mariage, voilà pourquoi il s'est empressé de venir me dire qu'il allait lui-même le faire connaître. Holà, ne va pas te blouser, Lébiadkine! Et pourquoi venir la nuit, en cachette, quand lui-même désire la publicité? Mais s'il a peur, évidemment c'est depuis peu, son inquiétude doit être toute récente…Eh! Gare aux bévues, Lébiadkine!…

«Il m'effraye avec Pierre Stépanovitch. Oh! Voilà ce qu'il y a de terrible! Et pourquoi ai-je fait des confidences à Lipoutine? Le diable sait ce que manigancent ces démons, jamais je n'ai pu y voir clair. Ils recommencent à s'agiter comme il y a cinq ans. À qui, il est vrai, les dénoncerais-je? «N'avez-vous pas écrit à quelqu'un par bêtise?» Hum. Ainsi l'on pourrait écrire comme par bêtise? N'est-ce pas un conseil qu'il me donne? «Vous allez pour cela à Pétersbourg.» Le coquin! Cette idée ne m'est pas plutôt venue à l'esprit qu'il l'a devinée! On dirait que lui-même, sans en avoir l'air, me pousse à aller là-bas. Il n'y a ici que deux suppositions possibles: ou bien, je le répète, il a peur, parce qu'il s'est mis dans un mauvais cas, ou… ou il ne craint rien pour lui, et il m'excite sourdement à les dénoncer tous! Oh! La conjoncture est délicate, Lébiadkine, prends garde de faire une boulette!…»

Il était si absorbé dans ses réflexions qu'il ne pensa même pas à se mettre aux écoutes. Du reste, il lui aurait été difficile d'entendre la conversation: la porte était massive et à un seul battant; d'autre part, on n'élevait guère la voix; le capitaine ne percevait que des sons indistincts. Il lança un jet de salive et retourna siffler sur le perron.

III

Deux fois plus grande que la pièce occupée par le capitaine, la chambre de Marie Timoféievna ne renfermait pas un mobilier plus élégant; mais la table qui faisait face au divan était couverte d'une nappe de couleur, sur tout le parquet s'étendait un beau tapis, et le lit était masqué par un long rideau vert qui coupait la chambre en deux; il y avait en outre près de la table un grand et moelleux fauteuil sur lequel pourtant Marie Timoféievna n'était pas assise. Ici comme dans le logement de la rue de l'Épiphanie une lampe brûlait dans un coin devant une icône, et sur la table se retrouvaient aussi les mêmes objets: jeu de cartes, miroir, chansonnier, tout jusqu'au petit pain blanc; de plus, on y voyait un album de photographies et deux livres avec des gravures coloriées: l'un était une relation de voyage arrangée à l'usage de la jeunesse, l'autre un recueil d'histoires morales et pour la plupart chevaleresques. Ainsi que l'avait dit le capitaine, sans doute Marie Timoféievna avait attendu le

visiteur, mais quand celui-ci entra chez elle, elle dormait, à demi couchée sur le divan. Nicolas Vsévolodovitch ferma sans bruit la porte derrière lui, et, sans bouger de place, se mit à considérer la dormeuse.

Le capitaine avait menti en disant que sa sœur avait fait toilette. Elle portait la robe de couleur sombre que nous lui avons vue chez Barbara Pétrovna. Maintenant comme alors son long cou décharné était à découvert, et ses cheveux étaient réunis sur sa nuque en un chignon minuscule. Le châle noir donné par Barbara Pétrovna était plié soigneusement et reposait sur le divan. Cette fois encore Marie Timoféievna était grossièrement fardée de blanc et de rouge. Moins d'une minute après l'apparition de Nicolas Vsévolodovitch, elle se réveilla soudain comme si elle eût senti son regard sur elle, ouvrit les yeux et se redressa vivement. Mais il est probable que le visiteur éprouvait lui-même une impression étrange: toujours debout près de la porte, il ne proférait pas un mot et ses yeux restaient obstinément fixés sur le visage de Marie Timoféievna. Peut-être avaient-ils quelque chose de particulièrement dur, peut-être exprimaient-ils le dégoût, même une joie maligne de la frayeur ressentie par la folle, ou bien cette dernière, mal éveillée, crut-elle seulement lire cela dans le regard de Nicolas Vsévolodovitch? Quoi qu'il en soit, au bout d'un moment les traits de la pauvre femme prirent une expression de terreur extraordinaire; des convulsions parcoururent son visage, elle leva les bras, les agita, et tout à coup fondit en larmes comme un enfant épouvanté; encore un instant, et elle aurait crié. Mais le visiteur s'arracha à la contemplation, un brusque changement s'opéra dans sa physionomie, et ce fut avec le sourire le plus gracieux qu'il s'approcha de la table:

— Pardon, je vous ai fait peur, Marie Timoféievna, dit-il en lui tendant la main, – j'ai eu tort de venir vous surprendre ainsi au moment de votre réveil.

L'aménité de ce langage produisit son effet. La frayeur de Marie Timoféievna se dissipa, quoiqu'elle continuât à regarder Stavroguine avec appréhension, en faisant de visibles efforts pour comprendre. Elle tendit craintivement sa main. À la fin, un timide sourire se montra sur ses lèvres.

— Bonjour, prince, dit-elle à voix basse, tout en considérant d'un air étrange Nicolas Vsévolodovitch.

— Sans doute vous avez fait un mauvais rêve? Reprit-il avec un sourire de plus en plus aimable.

— Mais vous, comment savez-vous que j'ai rêvé de cela?…

Et soudain son tremblement de tout à l'heure la ressaisit, elle se rejeta en arrière et leva le bras devant elle comme pour se protéger, peu s'en fallut qu'elle ne fondit de nouveau en larmes.

— Remettez-vous, de grâce; pourquoi avoir peur? Est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas? Ne cessait de répéter Nicolas Vsévolodovitch, mais, cette fois, il fut longtemps sans pouvoir la rassurer; elle le regardait silencieusement, en proie à une cruelle incertitude, et l'on voyait qu'elle faisait de pénibles efforts pour concentrer sa pauvre intelligence sur une idée. Tantôt elle baissait les yeux, tantôt elle les relevait brusquement et enveloppait le visiteur d'un regard rapide. À la fin, elle parut, sinon se calmer, du moins prendre un parti.

— Asseyez-vous, je vous prie, à côté de moi, afin que plus tard je puisse vous examiner, dit-elle d'une voix assez ferme; il était clair qu'une nouvelle pensée venait de se faire jour dans son esprit. – Mais, pour le moment, ne vous inquiétez pas, moi-même je ne vous regarderai pas, je tiendrai les yeux baissés. Ne me regardez pas non plus jusqu'à ce que je vous le demande. Asseyez-vous donc, ajouta-t-elle avec impatience.

Elle était visiblement dominée de plus en plus par une impression nouvelle.

Nicolas Vsévolodovitch s'assit et attendit; il y eut un assez long silence.

— Hum! Je trouve tout cela étrange, murmura-t-elle tout à coup d'un ton presque méprisant; sans doute je fais beaucoup de mauvais rêves; seulement pourquoi vous ai-je vu en songe sous ce même aspect?

— Allons, laissons là les rêves, répliqua le visiteur impatienté, et, malgré la défense qu'elle lui en avait faite, il se retourna vers elle. Peut-être ses yeux avaient-ils la même expression que tantôt. À plusieurs reprises il remarqua que Marie Timoféievna aurait bien voulu le regarder, qu'elle en avait grande envie, mais que, se roidissant contre son désir, elle s'obstinait à contempler le parquet.

— Écoutez, prince, écoutez, dit-elle en élevant soudain la voix, – écoutez,

prince…

— Pourquoi vous êtes-vous détournée? Pourquoi ne me regardez-vous pas? À quoi bon cette comédie? Interrompit-il violemment.

Mais elle n'eut pas l'air de l'avoir entendu; sa physionomie était soucieuse et maussade.

— Écoutez, prince, répéta-t-elle pour la troisième fois d'un ton ferme; – quand, l'autre jour, dans la voiture vous m'avez dit que vous feriez connaître notre mariage, je me suis effrayée à la pensée que notre secret serait rendu public. Maintenant je ne sais pas, j'ai beaucoup réfléchi, et je vois clairement que je ne suis bonne à rien. Je sais m'habiller, à la rigueur je saurais aussi recevoir: il n'est pas bien difficile d'offrir une tasse de thé aux gens, surtout quand on a des domestiques. Mais, n'importe, on me regardera de travers. Dimanche, lors de ma visite dans cette maison-là, j'ai observé bien des choses. Cette jolie demoiselle m'a examinée tout le temps, surtout à partir du moment où vous êtes entré. C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes entré alors? Sa mère, cette vieille dame du monde, est simplement ridicule. Mon Lébiadkine s'est distingué aussi; pour ne pas éclater de rire, j'ai toujours regardé le plafond, il est orné de belles peintures. Sa mère à lui pourrait être supérieure d'un couvent; j'ai peur d'elle, quoiqu'elle m'ait fait cadeau d'un châle noir. Toutes ces personnes ont dû donner un triste témoignage de moi, je ne leur en veux pas, seulement je me disais alors en moi-même: Quelle parente suis-je pour elles? Sans doute on n'exige d'une comtesse que les qualités morales, – celles d'une femme de ménage ne lui sont pas nécessaires, car elle a une foule de laquais, – mettons qu'il lui faut aussi un peu de coquetterie mondaine pour être en état de recevoir les étrangers de distinction, voilà tout! Mais, n'importe, dimanche on me regardait d'un air de désolation. Dacha seule est un ange. J'ai bien peur qu'on ne l'ait chagrinée en lui tenant des propos inconsidérés sur mon compte.

— N'ayez pas peur et ne vous tourmentez pas, dit Nicolas Vsévolodovitch avec un sourire qu'il ne réussit pas à rendre agréable.

— Du reste, quand même il serait un peu honteux de moi, cela ne me ferait rien, car il aura toujours plus de compassion que de honte; j'en juge, naturellement, d'après le cœur humain. Il sait que c'est plutôt à moi de

plaindre ces gens-là qu'à eux d'avoir pitié de moi.

— Vous avez été, paraît-il très blessée de leur manière d'être, Marie Timoféievna?

— Qui? Moi? Non, répondit-elle en souriant avec bonhomie. – Pas du tout. Je vous regardais tous alors; vous étiez tous fâchés, vous vous disputiez, ils se réunissent et ils ne savent pas rire de bon cœur. Tant de richesses et si peu de gaieté, cela me paraît horrible. Du reste, à présent je ne plains plus personne, je garde pour moi toute ma pitié.

— J'ai entendu dire qu'avec votre frère vous aviez la vie dure avant mon arrivée?

— Qui est-ce qui vous a dit cela? C'est absurde. Je suis bien plus malheureuse à présent. Je fais maintenant de mauvais rêves, et c'est parce que vous êtes arrivé. Pourquoi êtes-vous venu? Dites-le, je vous prie.

— Mais ne voulez-vous pas retourner au couvent?

— Allons, je m'en doutais, qu'il allait encore me proposer cela! Un beau venez-y voir que votre couvent! Et pourquoi y retournerai-je? Avec quoi maintenant y rentrerais-je? Je suis toute seule à présent! Il est trop tard pour commencer une troisième vie.

— Pourquoi vous emportez-vous ainsi? N'avez-vous pas peur que je cesse de vous aimer?

— Je ne m'inquiète pas du tout de vous. Je crains moi-même de ne plus guère aimer quelqu'un.

Elle eut un sourire de mépris.

— Je dois m'être donné envers lui un tort grave, ajouta-t-elle soudain comme se parlant à elle-même, – seulement voilà, je ne sais pas en quoi consiste ce tort, et c'est ce qui fait mon éternel tourment. Depuis cinq ans je ne cessais de me dire nuit et jour que j'avais été coupable à son égard. Je priais, je priais, et toujours je pensais à ma grande faute envers lui. Et voilà qu'il s'est trouvé que c'était vrai.

— Mais quoi?

— Toute ma crainte, c'est qu'il ne soit mêlé à cela, poursuivit-elle sans répondre à la question qu'elle n'avait même pas entendue. – Pourtant il ne peut pas s'être associé de nouveau à ces petites gens. La comtesse me

mangerait volontiers, quoiqu'elle m'ait fait asseoir à côté d'elle dans sa voiture. Ils ont tous formé un complot – se peut-il qu'il y soit entré aussi? Se peut-il que lui aussi soit un traître? (Un tremblement agita ses lèvres et son menton.) Écoutez, vous: avez-vous lu l'histoire de Grichka Otrépieff qui a été maudit dans sept cathédrales?

Nicolas Vsévolodovitch garda le silence.

— Mais, du reste, je vais maintenant me retourner vers vous et vous regarder, décida-t-elle subitement – tournez-vous aussi de mon côté et regardez-moi, mais plus fixement. Je veux enfin éclaircir mes doutes.

— Je vous regarde depuis longtemps déjà.

— Hum, fit Marie Timoféievna en observant attentivement le visiteur, – vous avez beaucoup engraissé…

La folle voulait encore dire quelque chose, mais soudain la terreur qu'elle avait éprouvée tantôt se peignit pour la troisième fois sur son visage, de nouveau elle recula en projetant le bras devant elle.

— Qu'avez-vous donc? Cria avec une sorte de rage Nicolas Vsévolodovitch.

Mais la frayeur de Marie Timoféievna ne dura qu'un instant; un sourire sceptique et désagréable fit grimacer ses lèvres.

— Prince, levez-vous, je vous prie, et entrez, dit-elle tout à coup d'un ton ferme et impérieux.

— Comment, entrez? Où voulez-vous que j'entre?

— Pendant ces cinq années, je n'ai fait que me représenter de quelle manière il entrerait. Levez-vous tout de suite et retirez-vous derrière la porte, dans l'autre chambre. Je serai assise ici comme si je ne m'attendais à rien, j'aurai un livre dans les mains, et tout à coup vous apparaîtrez après cinq ans d'absence. Je veux voir cette scène.

Nicolas Vsévolodovitch grinçait des dents et grommelait à part soi des paroles inintelligibles.

— Assez, dit-il en frappant sur la table. – Je vous prie de m'écouter, Marie Timoféievna. Tâchez, s'il vous plaît, de me prêter toute votre attention. Vous n'êtes pas tout à fait folle! Laissa-t-il échapper dans un mouvement d'impatience. – Demain je rendrai public notre mariage. Jamais vous

n'habiterez un palais, détrompez-vous à cet égard. Voulez-vous passer toute votre vie avec moi? Seulement ce sera fort loin d'ici. Nous irons demeurer dans les montagnes de la Suisse, il y a là un endroit… Soyez tranquille, je ne vous abandonnerai jamais et ne vous mettrai pas dans une maison de santé. J'ai assez d'argent pour vivre sans rien demander à personne. Vous aurez une servante; vous ne vous occuperez d'aucun travail. Tous vos désirs réalisables seront satisfaits. Vous prierez, vous irez où vous voudrez, et vous ferez ce que bon vous semblera. Je ne vous toucherai pas. Je ne bougerai pas non plus du lieu où nous serons fixés. Si vous voulez, je ne vous adresserai jamais la parole. Vous pourrez, si cela vous plaît, me raconter chaque soir vos histoires, comme autrefois à Pétersbourg. Je vous ferai des lectures si vous le désirez. Mais aussi vous devrez passer toute votre vie dans le même endroit, et c'est un pays triste. Vous consentez? Vous ne regretterez pas votre résolution, vous ne m'infligerez pas le supplice de vos malédictions et de vos larmes?

Elle avait écouté avec une attention extraordinaire et réfléchit longtemps en silence.

— Tout cela me paraît invraisemblable, dit-elle enfin d'un ton sarcastique. – Ainsi je passerai peut-être quarante ans dans ces montagnes.

Elle se mit à rire.

— Eh bien, oui, nous y passerons quarante ans, répondit en fronçant le sourcil Nicolas Vsévolodovitch.

— Hum… pour rien au monde je n'irai là.

— Même avec moi?

— Mais qui êtes-vous donc pour que j'aille avec vous? Quarante années durant être perchée sur une montagne avec lui – il me la baille belle! Et quels gens patients nous avons aujourd'hui en vérité! Non, il ne se peut pas que le faucon soit devenu un hibou. Ce n'est pas là mon prince! Déclara-t-elle en relevant fièrement la tête.

Le visage de Nicolas Vsévolodovitch s'assombrit.

— Pourquoi m'appelez-vous prince et… et pour qui me prenez-vous? Demanda-t-il vivement.

— Comment? Est-ce que vous n'êtes pas prince?

— Je ne l'ai même jamais été.

— Ainsi vous-même, vous avouez carrément devant moi que vous n'êtes pas prince!

— Je vous répète que je ne l'ai jamais été.

Elle frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Seigneur! Je m'attendais à tout de la part de ses ennemis, mais je n'aurais jamais cru possible une pareille insolence! Vit-il encore? Vociféra-t-elle hors d'elle-même en s'élançant sur Nicolas Vsévolodovitch, – tu l'as tué, n'est-ce pas? Avoue!

Stavroguine fit un saut en arrière.

— Pour qui me prends-tu? Dit-il; ses traits étaient affreusement altérés, mais il était difficile en ce moment de faire peur à Marie Timoféievna, elle poursuivit avec un accent de triomphe:

— Qui le connaît? Qui sait ce que tu es et d'où tu sors? Mais durant ces cinq années mon cœur a pressenti toute l'intrigue! Je m'étonnais aussi, je me disais: Qu'est ce que c'est que ce chat-huant? Non, mon cher, tu es un mauvais acteur, pire même que Lébiadkine. Présente mes hommages à la comtesse et dis-lui que je la prie d'envoyer quelqu'un de plus propre. Elle t'a payé, parle! Tu es employé comme marmiton chez elle! J'ai percé à jour votre imposture, je vous comprends tous, jusqu'au dernier!

Il la saisit avec force par le bras; elle lui rit au nez:

— Quant à lui ressembler, ça, oui, tu lui ressembles beaucoup, tu pourrais même être son parent, – homme fourbe! Mais le mien est un faucon à l'œil perçant et un prince, tandis que toi tu es une chouette et un marchand! Le mien ne se laisse pas marcher sur le pied; toi, Chatouchka (il est bien gentil, je l'aime beaucoup!), Chatouchka t'a donné un soufflet, mon Lébiadkine me l'a raconté. Et pourquoi avais-tu peur, ce jour-là, quand tu es entré? Qui est-ce qui t'avait effrayé? Quand j'ai vu ton bas visage, au moment où je suis tombée et où tu m'as relevée, j'ai senti comme un ver qui se glissait dans mon cœur: Ce n'est pas lui, me suis-je dit, ce n'est pas lui! Mon faucon n'aurait jamais rougi de moi devant une demoiselle du grand monde! Ô Seigneur! Pendant cinq années entières, mon seul bonheur a été de penser que mon faucon était quelque part, là-bas derrière les montagnes, qu'il vivait,

qu'il volait en regardant le soleil… Parle, imposteur, as-tu reçu une grosse somme pour jouer ce rôle? T'as-t-on payé cher? Moi, je ne t'aurais pas donné un groch[103]. Ha, ha, ha! Ha, ha, ha!…

— Oh! Idiote, fit en grinçant des dents Nicolas Vsévolodovitch qui lui serrait toujours le bras.

— Hors d'ici, imposteur! Ordonna-t-elle, je suis la femme de mon prince, je n'ai pas peur de ton couteau!

— De mon couteau?

— Oui, de ton couteau. Tu as un couteau dans ta poche. Tu pensais que je dormais, mais je l'ai vu: quand tu es entré tout à l'heure, tu as tiré un couteau!

— Que dis-tu, malheureuse? De quels rêves es-tu le jouet cria Nicolas Vsévolodovitch, et il repoussa Marie Timoféievna d'une façon si rude que la tête et les épaules de la folle heurtèrent violemment contre le divan. Il s'enfuit, mais elle courut après lui et, tout en boitant, le poursuivit jusque sur le perron. Lébiadkine, effrayé, la ramena de force dans la maison; toutefois, avant que le visiteur eût disparu, elle put encore lui jeter à travers les ténèbres cette apostrophe accompagnée d'un rire strident:

— Grichka Ot-rep-ieff, a-na-thème!

IV

— «Un couteau! Un couteau!» répétait Nicolas Vsévolodovitch en proie à une indicible colère, tandis qu'il marchait à grands pas dans la boue et dans les flaques d'eau sans remarquer où il posait ses pieds. Par moments, à la vérité, il éprouvait une violente envie de rire bruyamment, furieusement, mais il la refoulait en lui. Il ne recouvra un peu de sang-froid que quand il fut arrivé sur le pont, à l'endroit même où tantôt il avait fait la rencontre de Fedka. Cette fois encore le vagabond l'attendait; en l'apercevant, il ôta sa casquette, découvrit gaiement ses mâchoires, et avec un joyeux sans gêne engagea la conversation. D'abord, Nicolas Vsévolodovitch passa son chemin, et même pendant un certain temps il n'entendit point le rôdeur qui s'était mis à lui emboîter le pas. Tout à coup il songea avec surprise qu'il l'avait

complètement oublié, et cela alors même qu'il ne cessait de se répéter: «Un couteau! Un couteau!» Il saisit le vagabond, et, de toute sa force que doublait la colère amassée en lui, l'envoya rouler sur le pont. L'idée d'une lutte traversa l'esprit de Fedka, mais presque aussitôt il comprit qu'il n'aurait pas le dessus, en conséquence il se tint coi et n'essaya même aucune résistance. À genoux, le corps incliné vers la terre, les coudes saillant derrière le dos, le rusé personnage attendit tranquillement l'issue de cette aventure qui ne semblait pas du tout l'inquiéter.

L'événement lui donna raison. Le premier mouvement de Nicolas Vsévolodovitch avait été d'ôter son cache-nez pour lier les mains de son prisonnier, mais il lâcha brusquement ce dernier et le repoussa loin de lui. En un clin d'œil Fedka fut debout, il se détourna, et, tout à coup, un couteau à la lame courte mais large brilla dans sa main.

— À bas le couteau, cache-le, cache-le tout de suite, ordonna avec un geste impatient Nicolas Vsévolodovitch, et le couteau disparut aussi vite qu'il s'était montré.

Stavroguine continua sa marche en silence et sans se retourner, mais l'obstiné vaurien ne le quitta point; maintenant, il est vrai, il ne lui parlait plus et même le suivait respectueusement à un pas de distance. Tous deux traversèrent ainsi le pont, puis prirent à gauche et s'engagèrent dans un long et obscur péréoulok; pour aller dans le centre de la ville, on avait plus court par là que par la rue de l'Épiphanie.

— Dernièrement, dit-on, tu as dévalisé une église ici dans le district, est-ce vrai? Demanda à brûle-pourpoint Nicolas Vsévolodovitch.

— C'est-à-dire que j'étais d'abord entré là pour prier, répondit le vagabond d'un ton grave et poli, comme si rien ne se fût passé entre lui et son interlocuteur; il était même plus que grave, il était digne. La familiarité «amicale» de tantôt avait disparu. Fedka offrait maintenant tous les dehors d'un homme sérieux, injustement offensé, il est vrai, mais sachant oublier une offense.

— Quand le Seigneur m'eut conduit dans cette église, poursuivit-il, je me dis: «Eh! C'est un bienfait du Ciel!» Je fus amené à cela par ma situation d'orphelin, car dans notre condition on ne peut pas se passer de secours. Eh

bien, Dieu m'a puni de mes péchés: les objets que j'ai pris ne m'ont rapporté en tout que douze roubles. J'ai même dû donner par-dessus le marché la mentonnière en argent de saint-Nicolas, on m'a dit que c'était du faux.

— Tu as assassiné le gardien?

— C'est-à-dire que ce gardien et moi, nous avions fait la chose ensemble, mais le matin, près de la rivière, nous nous sommes disputés sur la question de savoir qui porterait le sac, et, dans la discussion, il a reçu un mauvais coup.

— Continue à tuer et à voler.

— C'est mot pour mot le conseil que me donne aussi Pierre Stépanovitch, parce qu'il est extraordinairement avare et dur à la détente. En dehors de cela, il n'a pas pour un groch de foi au Créateur céleste qui a fait l'homme avec de la terre, il dit que la nature seule a tout organisé, jusqu'à la dernière bête. De plus, il ne comprend pas que dans notre position on ne peut se passer d'un secours bienfaisant. Vous voulez le lui faire comprendre, il vous regarde comme un mouton regarde l'eau. Tenez, quand le capitaine Lébiadkine, que vous êtes allé voir tout à l'heure, demeurait chez Philippoff, une fois sa porte est restée grande ouverte toute une nuit, lui-même était couché par terre ivre-mort, et sur le parquet traînait quantité d'argent qu'il avait laissé tomber de ses poches. J'ai eu l'occasion de le voir de mes yeux parce que, dans notre position, quand on n'est pas secouru, il faut pourtant vivre…

— Comment, de tes yeux? Tu es donc entré chez lui pendant la nuit?

— Peut-être, seulement personne ne le sait.

— Pourquoi ne l'as-tu pas assassiné?

— Je m'en suis abstenu par calcul. Pourquoi, me suis-je dit, prendre maintenant cent cinquante roubles quand, en attendant un peu, je puis en prendre quinze cents? Le capitaine Lébiadkine, en effet (je l'ai entendu de mes oreilles), a toujours beaucoup compté pour vous: il n'est pas de traktir, pas de cabaret où, étant ivre, il ne l'ait déclaré hautement; ce que voyant, j'ai, moi aussi, mit tout mon espoir dans Votre Altesse. Je vous parle, monsieur, comme à un père ou à un frère, car jamais je ne dirai cela ni à Pierre Stépanovitch, ni à personne. Ainsi Votre Altesse aura-t-elle la bonté de me donner trois petits roubles? Vous devriez bien, monsieur, me fixer, c'est-à-

dire me faire connaître la vérité vraie, vu que nous ne pouvons nous passer de secours.

Nicolas Vsévolodovitch partit d'un bruyant éclat de rire, et, tirant de sa poche son porte-monnaie qui contenait environ cinquante roubles en petites coupures, il jeta successivement quatre assignats au vagabond. Celui-ci les saisit au vol ou les ramassa dans la boue en criant: «Eh! Eh!» Nicolas Vsévolodovitch finit par lui jeter tout le paquet, et, riant toujours, poursuivit son chemin. Cette fois Fedka le laissa aller seul; il se traînait sur le sol boueux pour chercher les assignats tombés dans les flaques d'eau, et, pendant une heure encore, on put l'entendre proférer au milieu de l'obscurité son petit cri: «Eh! Eh!»

CHAPITRE III

LE DUEL.

I

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, eut lieu le duel projeté. Le violent désir qu'Artémii Pétrovitch Gaganoff éprouvait de se battre coûte que coûte contribua à la prompte issue de l'affaire. Il ne comprenait pas la conduite de son adversaire, et il était furieux. Depuis un mois, il l'insultait impunément sans pouvoir lui faire perdre patience. Cependant il fallait que la provocation vînt de Nicolas Vsévolodovitch, car tout prétexte plausible pour envoyer un cartel manquait à Gaganoff. La vraie cause de sa haine maladive contre Stavroguine, c'était l'offense faite à son père quatre ans auparavant, et lui-même sentait qu'il ne pouvait décemment alléguer un pareil motif, surtout après les humbles excuses déjà présentées à deux reprises par Nicolas Vsévolodovitch. Il considérait ce dernier comme un poltron éhonté et trouvait incompréhensible sa longanimité à l'égard de Chatoff; c'est pourquoi, de guerre lasse, il se résolut à lui adresser la lettre outrageante qui décida enfin Nicolas Vsévolodovitch à proposer une rencontre. Après avoir envoyé cette lettre, Artémii Pétrovitch passa le reste de la journée à se demander anxieusement si elle aurait le résultat souhaité; à tout hasard il se munit le soir même d'un témoin et fit choix de Maurice Nikolaïévitch Drozdoff, son ancien camarade d'école, qu'il estimait particulièrement. Aussi Kiriloff trouva-t-il le terrain tout préparé quand, le lendemain, à neuf heures du matin, il se présenta comme mandataire de son ami. Gaganoff le laissa à peine s'expliquer et repoussa avec une irritation extraordinaire toutes les excuses, toutes les concessions de Nicolas Vsévolodovitch. Elles étaient pourtant d'une nature telle que Maurice Nikolaïévitch en fut stupéfait: il voulut parler dans le sens de la conciliation, mais remarquant qu'Artémii Pétrovitch avait deviné son intention et s'agitait sur sa chaise, il garda le silence. Sans la

parole donnée à son ami, il se serait retiré sur le champ, et s'il ne renonça pas à sa mission, ce fut seulement dans l'espoir qu'au dernier moment son intervention pourrait être utile. Kiriloff transmit, au nom de son client, la demande d'une réparation par les armes; toutes les conditions de la rencontre, telles qu'elles avaient été fixées par Stavroguine furent acceptées aussitôt sans le moindre débat. Gaganoff n'y fit qu'une addition, destinée, du reste, à rendre le duel plus meurtrier encore: il exigea l'échange de trois balles. Kiriloff eut beau protester, il se heurta à une résolution inébranlable, et tout ce qu'il put obtenir fut qu'en aucun cas le chiffre de trois balles ne serait dépassé. La rencontre ainsi réglée eut lieu à deux heures de l'après-midi dans le petit bois de Brykovo situé entre le domaine de Skvorechniki et la fabrique des Chpigouline. La pluie avait complètement cessé, mais le temps était humide, et il faisait beaucoup de vent. Dans le ciel froid flottaient de petits nuages gris; la cime des arbres s'agitait bruyamment; la journée avait quelque chose de lugubre.

Gaganoff et Maurice Nikolaïévitch arrivèrent sur le terrain dans un élégant break attelé de deux chevaux et conduit par Artémii Pétrovitch; avec eux se trouvait un laquais. Presque au même instant parurent trois cavaliers: c'étaient Nicolas Vsévolodovitch et Kiriloff accompagnés d'un domestique. Kiriloff, qui montait à cheval pour la première fois de sa vie, avait en selle une attitude très crâne; il tenait dans sa main droite sa lourde boîte de pistolets qu'il n'avait pas voulu confier au domestique et dans sa main gauche les rênes de sa monture, mais, par suite de son inexpérience, il les tirait sans cesse; aussi le cheval secouait la tête et manifestait l'envie de se cabrer, ce qui, du reste, n'effrayait nullement l'ingénieur. Ombrageux et facilement irritable, Gaganoff vit dans l'arrivée des cavaliers une nouvelle insulte pour lui: ses ennemis se croyaient donc bien sûrs du succès puisqu'ils avaient même négligé de se munir d'une voiture pour ramener le blessé, le cas échéant! Il mit pied à terre, livide de rage, et sentit que ses mains tremblaient, ce dont il fit l'observation à Maurice Nikolaïévitch. Nicolas Vsévolodovitch le salua, il ne lui rendit point son salut et lui tourna le dos. Le sort consulté sur le choix des armes décida en faveur des pistolets de Kiriloff. Après avoir fixé la barrière, les témoins mirent en place les combattants, puis

ordonnèrent aux laquais de se porter à trois cents pas plus loin avec le break et les chevaux. Ensuite on chargea les pistolets et on les remit aux adversaires.

Durant tous ces préparatifs, Maurice Nikolaïévitch était sombre et soucieux. Par contre, Kiriloff avait l'air parfaitement calme et indifférent. Il remplissait les obligations de son mandat avec le soin le plus minutieux, mais sans trahir la moindre inquiétude; la perspective d'un dénouement fatal ne semblait pas l'émouvoir. Nicolas Vsévolodovitch, plus pâle que de coutume, était assez légèrement vêtu: il portait un paletot et un chapeau de castor blanc. Il paraissait très fatigué, fronçait le sourcil de temps à autre, et ne cherchait pas du tout à cacher le sentiment désagréable qu'il éprouvait. Mais de tous le plus remarquable en ce moment était Artémii Pétrovitch, attendu qu'il n'offrait rien de particulier à signaler.

II

Je n'ai pas encore parlé de son extérieur. C'était un homme de trente-trois ans, grand et assez gros, «bien nourri», comme dit le peuple. Il avait le teint blanc, les cheveux blonds et rares; ses traits ne manquaient pas de distinction. Artémii Pétrovitch avait quitté la carrière des armes avec le grade de colonel; s'il eût continué à servir, il est très possible qu'il serait devenu un de nos bons généraux.

La principale cause pour laquelle il avait donné sa démission était l'idée fixe que son nom était déshonoré depuis l'insulte que Nicolas Vsévolodovitch avait faite à son père. Il croyait positivement qu'il ne pouvait plus rester dans l'armée, et que sa présence au régiment était une honte pour ses camarades, quoique aucun d'eux n'eût connaissance du fait. En ce moment, debout à sa place, il était en proie à une inquiétude extrême. Il lui semblait toujours que le duel n'aurait pas lieu, le moindre retard l'exaspérait. Une sensation maladive se manifesta sur son visage lorsque Kiriloff, au lieu de donner le signal du combat, adressa aux deux adversaires la question accoutumée:

— C'est seulement pour la forme; maintenant que les pistolets sont en

main et qu'on va commander le feu, une dernière fois voulez-vous vous réconcilier? J'accomplis mon devoir de témoin.

Maurice Nikolaïévitch saisit la balle au bond: jusqu'alors il était resté silencieux, mais, depuis la veille, il s'en voulait de sa condescendance.

— Je m'associe complètement aux paroles de M.Kiriloff… Cette idée qu'on ne peut se réconcilier sur le terrain est un préjugé bon pour les Français… D'ailleurs, il y a longtemps que je voulais le dire, je ne vois point ici de motif à une rencontre… Car toutes les excuses sont offertes, n'est-ce pas?

Il prononça ces mots le visage couvert de rougeur. Il n'avait pas l'habitude de parler aussi longtemps, et il était fort agité.

— Je renouvelle mon offre de présenter toutes les excuses possibles, répondit avec un empressement extraordinaire Nicolas Vsévolodovitch.

— Est-ce que c'est possible? Cria Gaganoff furieux (il s'adressait à Maurice Nikolaïévitch et trépignait de colère); – si vous êtes mon témoin et non mon ennemi, Maurice Nikolaïévitch, expliquez à cet homme (il montra avec son pistolet Nicolas Vsévolodovitch) – que de pareilles concessions ne font qu'aggraver l'offense! Il se juge au-dessus de mes insultes!… Sur le terrain même il ne voit aucun déshonneur à refuser un duel avec moi! Pour qui donc me prend-il après cela? Je vous le demande. Et vous êtes mon témoin! Vous ne faites que m'irriter pour que je le manque.

De nouveau il frappa du pied, l'écume blanchissait ses lèvres.

— Les pourparlers sont terminés. Attention au commandement! Cria de toute sa force Kiriloff. – Un! Deux! Trois!

Au mot trois, Gaganoff et Stavroguine se dirigèrent l'un vers l'autre. Le premier leva aussitôt son pistolet, et, après avoir fait cinq ou six pas, tira. Durant une seconde il s'arrêta, puis, convaincu que son adversaire n'avait pas été atteint, il s'approcha rapidement de la barrière. Nicolas Vsévolodovitch s'avança aussi, leva son pistolet, mais fort haut, et tira presque sans viser. Ensuite il prit son mouchoir dont il entoura le petit doigt de sa main droite. Alors seulement on s'aperçut qu'Artémii Pétrovitch n'avait pas tout à fait manqué son ennemi, mais la balle ayant simplement frôlé les parties molles du doigt sans toucher l'os, il n'en était résulté pour Nicolas Vsévolodovitch

qu'une égratignure insignifiante. Kiriloff déclara immédiatement que si les adversaires n'étaient pas satisfaits, le duel allait continuer.

Gaganoff s'adressa à Maurice Nikolaïévitch:

— Je déclare, fit-il d'une voix rauque (les mots avaient peine à sortir de sa gorge desséchée), – que cet homme (ce disant, il montrait encore Stavroguine avec son pistolet) a tiré en l'air exprès… de propos délibéré… C'est une nouvelle offense! Il veut rendre le duel impossible!

— J'ai le droit de tirer comme je veux, pourvu que je me conforme aux règlements, – observa d'un ton ferme Nicolas Vsévolodovitch.

— Non, il ne l'a pas! Faites-le-lui comprendre! Cria Gaganoff.

— Je partage tout à fait l'opinion de Nicolas Vsévolodovitch, dit à haute voix Kiriloff.

— Pourquoi m'épargne-t-il? Vociféra Artémii Pétrovitch, qui n'avait pas écouté l'ingénieur. – Je méprise sa clémence… Je crache dessus… Je…

— Je vous donne ma parole que je n'ai nullement voulu vous offenser, dit avec impatience Stavroguine, – j'ai tiré en l'air, parce que je ne veux plus tuer personne, pas plus vous qu'un autre; ma résolution n'a rien qui vous soit personnel. Il est vrai que je ne me considère pas comme insulté, et je regrette que cela vous fâche. Mais je ne permets à personne de s'immiscer dans mon droit.

— S'il n'a pas peur de verser le sang, demandez-lui pourquoi il m'a appelé sur le terrain! Cria Gaganoff s'adressant comme toujours à Maurice Nikolaïévitch.

Ce fut Kiriloff qui répondit:

— Il fallait bien qu'il vous y appelât! Vous ne vouliez rien entendre, comment donc se serait-il débarrassé de vous?

— Je me bornerai à une observation, dit Maurice Nikolaïévitch qui avait suivi la discussion avec un effort pénible: – si l'un des adversaires déclare d'avance qu'il tirera en l'air, le duel en effet ne peut continuer… pour des raisons délicates et… faciles à comprendre.

— Je n'ai nullement déclaré que je tirerais en l'air chaque fois! Cria Stavroguine poussé à bout. – Vous ne savez pas du tout quelles sont mes intentions, et comment je tirerai tout à l'heure… Je n'empêche le duel en

aucune façon.

— S'il en est ainsi, la rencontre peut continuer, dit Maurice Nikolaïévitch à Gaganoff.

À la reprise du combat, les mêmes incidents se reproduisirent; la balle de Gaganoff s'égara encore, et celle de Stavroguine passa à une archine au-dessus du chapeau d'Artémii Pétrovitch. Cette fois, pour éviter de nouvelles récriminations, Nicolas Vsévolodovitch, bien que décidé à épargner son adversaire, avait feint de le viser, mais celui-ci ne s'y trompa point:

— Encore! Hurla-t-il en grinçant des dents; – n'importe, j'ai été provoqué, et j'entends user des avantages de ma position. Je réclame l'échange d'une troisième balle.

— C'est votre droit, déclara Kiriloff.

Maurice Nikolaïévitch ne dit rien. Les combattants se remirent en place. Quand le signal fut donné, Gaganoff s'avança jusqu'à la barrière et là, c'est-à-dire à douze pas de distance, commença à coucher en joue Stavroguine. Ses mains tremblaient trop pour lui permettre de bien tirer. Nicolas Vsévolodovitch, le pistolet baissé, attendait immobile le feu de son adversaire.

— C'est trop longtemps viser! Cria violemment Kiriloff; – tirez! Tirez!

Au même instant une détonation retentit, et le chapeau de castor blanc de Nicolas Vsévolodovitch roula à terre. L'ingénieur le ramassa et le tendit à son ami. Le coup n'avait pas été mal dirigé, la coiffe était percée fort près de la tête, il s'en fallait de quatre verchoks que la balle n'eût atteint le crâne. Pendant que Stavroguine examinait son chapeau avec Kiriloff, il semblait avoir oublié Artémii Pétrovitch.

— Tirez, ne retenez pas votre adversaire! Cria Maurice Nikolaïévitch excessivement agité.

Nicolas Vsévolodovitch frissonna, il regarda Gaganoff, se détourna, et, cette fois, sans aucune cérémonie, lâcha son coup de pistolet dans le bois. Le duel était fini. Gaganoff resta comme écrasé. Maurice Nikolaïévitch s'approcha de lui et se mit à lui parler; mais Artémii Pétrovitch n'eut pas l'air de comprendre. En s'en allant, Kiriloff ôta son chapeau et salua d'un signe de tête Maurice Nikolaïévitch. Quant à Stavroguine, il ne se piqua plus de

courtoisie; après avoir tiré comme je l'ai dit, il ne se retourna même pas vers la barrière, rendit son arme à Kiriloff et se dirigea à grand pas vers l'endroit où se trouvaient les chevaux. Son visage respirait la colère, il gardait le silence, Kiriloff se taisait aussi. Tous deux montèrent à cheval et partirent au galop.

III

Au moment où il approchait de sa demeure, Nicolas Vsévolodovitch interpella Kiriloff avec impatience:

— Pourquoi vous taisez-vous?

— Qu'est-ce qu'il vous faut? Répliqua l'ingénieur.

Sa monture se cabrait, et il avait fort à faire pour n'être pas désarçonné.

Stavroguine se contint.

— Je ne voulais pas offenser ce… cet imbécile, et je l'ai encore offensé, dit-il en baissant le ton.

— Oui, vous l'avez encore offensé, répondit Kiriloff; – et, d'ailleurs, ce n'est pas un imbécile.

— J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu.

— Non.

— Qu'est-ce qu'il fallait donc faire?

— Ne pas le provoquer.

— Supporter encore un soufflet?

— Oui.

— Je commence à n'y rien comprendre! Reprit avec colère Nicolas Vsévolodovitch, – pourquoi tous attendent-ils de moi ce qu'ils n'attendent pas des autres? Pourquoi souffrirais-je ce que personne ne souffre, et me chargerais-je de fardeaux que personne ne peut supporter?

— Je pensais que vous-même cherchiez ces fardeaux?

— Je les cherche?

— Oui.

— Vous… vous vous en êtes aperçu?

— Oui.

— Cela se remarque donc?

— Oui.

Ils gardèrent le silence pendant une minute. Stavroguine avait l'air très préoccupé.

— Si je n'ai pas tiré sur lui, c'est uniquement parce que je ne voulais pas le tuer; je vous assure que je n'ai pas eu une autre intention, dit Nicolas Vsévolodovitch avec l'empressement inquiet de quelqu'un qui cherche à se justifier.

— Il ne fallait pas l'offenser.

— Comment devais-je faire alors?

— Vous deviez le tuer.

— Vous regrettez que je ne l'aie pas tué?

— Je ne regrette rien. Je croyais que vous vouliez le tuer. Vous ne savez pas ce que vous cherchez.

— Je cherche des fardeaux, fit en riant Stavroguine.

— Puisque vous-même ne vouliez pas verser son sang, pourquoi vous êtes-vous mis dans le cas d'être tué par lui.

— Si je ne l'avais pas provoqué, il m'aurait tué comme un chien.

— Ce n'est pas votre affaire. Il ne vous aurait peut-être pas tué.

— Il m'aurait seulement battu?

— Ce n'est pas votre affaire. Portez votre fardeau. Autrement il n'y a pas de mérite.

— Foin de votre mérite! Je ne tiens à en acquérir aux yeux de personne.

— Je croyais le contraire, observa froidement Kiriloff.

Les deux cavaliers entrèrent dans la cour de la maison.

— Voulez-vous venir chez moi? Proposa Nicolas Vsévolodovitch.

— Non, je vais rentrer, adieu, dit Kiriloff.

Il descendit de cheval et mit sous son bras la boîte qui contenait ses pistolets.

— Du moins vous n'êtes pas fâché contre moi? Reprit Stavroguine qui tendit la main à l'ingénieur.

— Pas du tout! Répondit celui-ci en revenant sur ses pas pour serrer la main de son ami. – Si je porte facilement mon fardeau, c'est parce que ma

nature s'y prête; la vôtre vous rend peut-être votre charge plus pénible. Il n'y a pas à rougir de cela.

— Je sais que je n'ai pas de caractère, aussi je ne me donne pas pour un homme fort.

— Vous faites bien. Allez boire du thé.

Nicolas Vsévolodovitch rentra chez lui fort troublé.

IV

Fort contente d'apprendre que son fils s'était décidé à faire une promenade à cheval, Barbara Pétrovna avait elle-même donné l'ordre d'atteler, et elle était allée «comme autrefois respirer l'air pur»: telle fut la nouvelle qu'Alexis Égorovitch s'empressa de communiquer à son barine.

— Est-elle sortie seule ou avec Daria Pavlovna? Demanda aussitôt Nicolas Vsévolodovitch.

Sa mine se renfrogna lorsque le domestique répondit que Daria Pavlovna se sentant indisposée avait refusé d'accompagner la générale et se trouvait maintenant dans sa chambre.

— Écoute, vieux, commença Stavroguine, comme s'il eût pris une résolution subite, – tiens-toi aux aguets pendant toute cette journée et, si tu t'aperçois qu'elle se rend chez moi, empêche-la d'entrer; dis-lui que d'ici à quelques jours je ne pourrai la recevoir, que je la prie de suspendre ses visites… et que je l'appellerai moi-même quand le moment sera venu, tu entends?

— Je le lui dirai, fit Alexis Égorovitch.

Il baissait les yeux, et son chagrin semblait prouver que cette commission ne lui plaisait guère.

— Mais dans le cas seulement où tu la verrais prête à entrer chez moi.

— Soyez tranquille, il n'y aura pas d'erreur. C'est par mon entremise que ses visites ont eu lieu jusqu'à présent; dans ces occasions, elle s'est toujours adressée à moi.

— Je le sais; mais, je le répète, pas avant qu'elle vienne elle-même. Apporte-moi vite du thé.

Le vieillard venait à peine de sortir quand la porte se rouvrit; sur le seuil se montra Daria Pavlovna. Elle avait le visage pâle, quoique son regard fût calme.

— D'où venez-vous? S'écria Stavroguine.

— J'étais là, et j'attendais pour entrer qu'Alexis Égorovitch vous eût quitté. J'ai entendu ce que vous lui avez dit, et, quand il est sorti tout à l'heure, je me suis dissimulée derrière le ressaut, il ne m'a pas remarquée.

— Depuis longtemps je voulais rompre avec vous, Dacha… en attendant… ce temps-là. Je n'ai pas pu vous recevoir cette nuit, malgré votre lettre. Je voulais moi-même vous répondre, mais je ne sais pas écrire, ajouta-t-il avec une colère mêlée de dégoût.

— J'étais moi-même d'avis qu'il fallait rompre. Barbara Pétrovna soupçonne trop nos relations.

— Libre à elle.

— Il ne faut pas qu'elle s'inquiète. Ainsi maintenant c'est jusqu'à la fin?

— Vous l'attendez donc toujours?

— Oui, je suis certaine qu'elle viendra.

— Dans le monde rien ne finit.

— Ici il y aura une fin. Alors vous m'appellerez, je viendrai. Maintenant, adieu.

— Et quelle sera la fin? Demanda en souriant Nicolas Vsévolodovitch.

— Vous n'êtes pas blessé et… vous n'avez pas versé le sang? Demanda à son tour la jeune fille sans répondre à la question qui lui était faite.

— Ç'a été bête; je n'ai tué personne, rassurez-vous. Du reste, vous apprendrez tout aujourd'hui même par la voix publique. Je suis un peu souffrant.

— Je m'en vais. Vous ne déclarerez pas votre mariage aujourd'hui! Ajouta-t-elle avec hésitation.

— Ni aujourd'hui, ni demain; après-demain, je ne sais pas, peut-être que nous serons tous morts, et ce sera tant mieux. Laissez-moi, laissez-moi enfin.

— Vous ne perdrez pas l'autre… folle?

— Je ne perdrai ni l'une ni l'autre des deux folles, mais celle qui est intelligente, je crois que je la perdrai: je suis si lâche et si vil, Dacha, que

peut-être en effet je vous appellerai quand arrivera la «fin», comme vous dites, et malgré votre intelligence vous viendrez. Pourquoi vous perdez-vous vous-même?

— Je sais qu'à la fin je resterai seule avec vous et… j'attends ce moment.

— Mais si alors je ne vous appelle pas, si je vous fuis?

— C'est impossible, vous m'appellerez.

— Il y a dans cette conviction beaucoup de mépris pour moi.

— Vous savez qu'il n'y a pas que du mépris.

— C'est donc qu'il y en a tout de même?

— Je n'ai pas dit cela. Dieu m'en est témoin, je souhaiterais on ne peut plus que vous n'eussiez jamais besoin de moi.

— Une phrase en vaut une autre. De mon côté, je désirerais ne point vous perdre.

— Jamais vous ne pourrez me perdre, et vous-même vous le savez mieux que personne, se hâta de répondre Daria Pavlovna qui mit dans ces paroles une énergie particulière. – Si je ne reste pas avec vous, je me ferai Sœur de la Miséricorde, garde-malade, ou colporteuse d'évangiles. J'y suis bien décidée. Je ne puis pas me marier pour tomber dans la misère, je ne puis pas non plus vivre dans des maisons comme celle-ci. Je ne le veux pas… Vous savez tout.

— Non, je n'ai jamais pu savoir ce que vous voulez; votre sympathie pour moi me paraît ressembler à l'intérêt que certaines vieilles infirmières portent sans motif à tels ou tels malades plutôt qu'aux autres. Ou mieux, vous me rappelez ces vieilles dévotes, habituées à assister aux enterrements, qui manifestent des préférences pour certains cadavres. Pourquoi me regardez-vous d'un air si étrange?

Elle le considéra attentivement.

— Vous êtes fort malade? Demanda-t-elle d'un ton affectueux. – Mon Dieu! Et cet homme veut se passer de moi!

— Écoutez, Dacha, maintenant je vois toujours des apparitions. Hier, sur le pont, un petit diable m'a offert d'assassiner Lébiadkine et Marie Timoféievna, ce qui trancherait la question de mon mariage légal. Il m'a demandé trois roubles d'arrhes, mais il a laissé clairement entendre que l'opération tout entière ne coûterait pas moins de quinze cents roubles. Voilà

un diable qui sait compter! Un teneur de livres! Ha, ha!

— Mais vous êtes bien sûr que c'était une apparition?

— Oh! Non, ce n'était pas une apparition! C'était tout bonnement Fedka le forçat, un brigand qui s'est évadé du bagne. Mais là n'est pas la question; que croyez-vous que j'aie fait? Je lui ai donné tout l'argent contenu dans mon porte-monnaie, et il est maintenant persuadé qu'il a reçu de moi des arrhes.

— Vous l'avez rencontré cette nuit, et il vous a fait une pareille proposition? Ne voyez-vous pas qu'ils tendent leurs filets autour de vous?

— Eh bien, qu'ils les tendent! Mais, vous savez, il y a une question que vous avez envie de me faire, je le vois dans vos yeux, dit avec un mauvais sourire Nicolas Vsévolodovitch.

Dacha eut peur.

— Je ne songe à aucune question et je n'ai aucun doute, vous feriez mieux de vous taire! Répliqua-t-elle d'une voix inquiète.

— C'est-à-dire que vous sûre que je ne ferai pas marché avec Fedka?

— Oh! Mon Dieu! S'écria la jeune fille en frappant ses mains l'une contre l'autre, – pourquoi me tourmentez-vous ainsi?

— Allons, pardonnez-moi mon stupide badinage, sans doute je prends avec eux de mauvaises manières. Vous savez, depuis la nuit dernière j'ai une terrible envie de rire, c'est un besoin d'hilarité prolongée, continuelle; je suis comme bourré de rire… Chut! Ma mère est revenue; je reconnais le bruit de sa voiture.

Dacha prit la main de Nicolas Vsévolodovitch.

— Que Dieu vous garde de votre démon, et… appelez-moi, appelez-moi le plus tôt possible!

— Mon démon, dites-vous! Ce n'est qu'un pauvre petit diablotin scrofuleux, enrhumé, un malchanceux. Eh bien, Dacha, vous n'osez toujours pas me faire votre question?

Elle le regarda avec une expression de douloureux reproche et se dirigea vers la porte.

Un sourire acerbe parut sur les lèvres de Stavroguine.

— Écoutez! Cria-t-il. – Si… eh bien, en un mot, si… vous comprenez, allons, si je traitais avec Fedka et qu'ensuite je vous appelasse, viendriez-

vous tout de même?

Elle sortit sans se retourner et sans répondre, le visage caché dans ses mains.

Stavroguine resta songeur.

— Elle viendra même après cela! Murmura-t-il avec un sentiment de dégoût. – Une garde-malade! Hum!… Du reste, j'en ai peut-être besoin.

CHAPITRE IV

TOUT LE MONDE DANS L'ATTENTE.

I

L'histoire du duel ne tarda pas à se répandre dans la société et y produisit une impression tout à l'avantage de Nicolas Vsévolodovitch. Nombre de ses anciens ennemis se déclarèrent hautement en sa faveur. Quelques mots prononcés au sujet de cette affaire par une personne qui jusqu'alors avait réservé son jugement ne contribuèrent pas peu à ce revirement inattendu de l'esprit public. Voici ce qui arriva: le lendemain de la rencontre, toute la ville s'était rendue chez la femme du maréchal de la noblesse, dont on célébrait justement la fête ce jour-là. Dans l'assistance se remarquait Julie Mikhaïlovna venue avec Élisabeth Touchine; la jeune fille était rayonnante de beauté et se montrait fort gaie, ce qui dès l'abord parut très louche à beaucoup de nos dames. Je dois dire que ses fiançailles avec Maurice Nikolaïévitch ne pouvaient plus être mises en doute. En réponse à une question badine d'un général retiré du service, mais encore important, Élisabeth Nikolaïevna déclara elle-même ce soir-là qu'elle était fiancée. Néanmoins pas une de nos dames ne voulait le croire. Toutes persistaient à supposer un roman, une aventure mystérieuse qui aurait eu lieu en Suisse et à laquelle on mêlait obstinément, – je ne sais pourquoi, – Julie Mikhaïlovna. Dès qu'elle entra, tous les regards se portèrent curieusement vers elle. Il est à noter que jusqu'à cette soirée le duel n'était l'objet que de commentaires très discrets: l'événement était très récent; d'ailleurs on ignorait encore les mesures prises par l'autorité. Autant qu'on pouvait le savoir, celle-ci n'avait pas inquiété les deux duellistes. Par exemple, il était de notoriété publique que le lendemain matin Artémii Pétrovitch avait librement regagné son domaine de Doukhovo. Comme de juste, tous attendaient avec impatience que quelqu'un se décidât à aborder ouvertement la grosse question du jour, et

l'on comptait surtout pour cela sur le général dont j'ai parlé tout à l'heure.

Ce personnage, un des membres les plus qualifiés de notre club, avait, en effet, l'habitude d'attacher le grelot. C'était là, pour ainsi dire, sa spécialité dans le monde. Le premier il portait au grand jour de la discussion publique les choses dont les autres ne s'entretenaient encore qu'à voix basse.

Dans la circonstance présente le général avait une compétence particulière. Il était parent éloigné d'Artémii Pétrovitch, quoiqu'il fût en querelle et même en procès avec lui; de plus, il avait eu lui-même deux affaires d'honneur dans sa jeunesse, et l'un de ces duels lui avait valu d'être envoyé comme simple soldat au Caucase. Quelqu'un vint à parler de Barbara Pétrovna qui, depuis deux jours, s'était remise à sortir, et à ce propos vanta son magnifique attelage provenant du haras des Stavroguine. Sur quoi le général observa brusquement qu'il avait rencontré dans la journée «le jeune Stavroguine » à cheval… Un vif mouvement d'attention se produisit aussitôt dans l'assistance. Le général poursuivit en tournant entre ses doigts une tabatière en or qui lui avait été donnée par le Tzar:

— Je regrette de ne pas m'être trouvé ici il y a quelques années… j'étais alors à Karlsbad… Hum. Ce jeune homme m'intéresse fort, j'ai tant entendu parler de lui à cette époque… Hum. Est-il vrai qu'il soit fou? Quelqu'un l'a dit alors. L'autre jour on me racontait qu'outragé devant sa cousine par un étudiant, il s'était fourré sous la table, et, hier, Stépan Vysotzky m'apprend que Stavroguine s'est battu en duel avec ce… Gaganoff. Il a galamment risqué sa vie, paraît-il, à seule fin de mettre un terme aux persécutions de cet enragé. Hum. C'était dans les mœurs de la garde il y a cinquante ans. Il fréquente ici chez quelqu'un?

Le général se tut comme s'il eût attendu une réponse.

— Quoi de plus simple? Répliqua soudain en élevant la voix Julie Mikhaïlovna qui était vexée de voir tous les yeux se tourner vers elle comme par l'effet d'un mot d'ordre. – Peut-on s'étonner que Stavroguine se soit battu avec Gaganoff et qu'il ait dédaigné l'injure de l'étudiant? Il ne pouvait pas appeler sur le terrain un homme qui avait été son serf!

L'idée était claire et simple, mais personne n'y avait encore songé. Ces paroles eurent un grand retentissement et retournèrent l'opinion de fond en

comble. Les scandales, les commérages passèrent dès lors à l'arrière-plan. Nicolas Vsévolodovitch apparut comme un homme que l'on avait méconnu et qui possédait une sévérité de principes presque idéale. Mortellement outragé par un étudiant, c'est-à-dire par un individu qui avait reçu de l'éducation et qui était émancipé du servage, il méprisait l'offense, parce que l'offenseur était un de ses anciens serfs. La société frivole tient en mésestime l'homme qui se laisse souffleter impunément: il bravait les préjugés d'un monde peu éclairé.

On se rappela les relations de Nicolas Vsévolodovitch avec le comte K…, et l'on en conclut fort légèrement qu'il était fiancé à une des filles de ce haut fonctionnaire. Quant à sa prétendue intrigue en Suisse avec Élisabeth Nikolaïevna, les dames elles-mêmes cessèrent d'en parler. Prascovie Ivanovna et sa fille venaient enfin de se mettre en règle avec l'étiquette provinciale: elles avaient fait leurs visites. Tout le monde trouvait que mademoiselle Touchine était une jeune fille des plus ordinaires qui profitait seulement de ses nerfs malades pour se rendre intéressante. Sa syncope, le jour de l'arrivée de Nicolas Vsévolodovitch, n'était plus attribuée maintenant qu'à la frayeur que la brutale conduite de l'étudiant avait dû lui causer. On exagérait même le prosaïsme des circonstances qu'on s'était plu d'abord à présenter sous des couleurs si fantastiques. De la boiteuse il n'était plus du tout question, un détail si insignifiant ne valait pas la peine qu'on en parlât. «Et quand il y aurait cent boiteuses? Qui est-ce qui n'a pas été jeune?» On s'étendait sur le respect de Nicolas Vsévolodovitch pour sa mère, on s'ingéniait à lui découvrir différentes vertus, on vantait l'instruction qu'il avait acquise par quatre années d'études dans les universités allemandes. La manière d'agir d'Artémii Pétrovitch était unanimement considérée comme un manque de tact, et tous s'accordaient à reconnaître chez Julie Mikhaïlovna une pénétration remarquable.

Aussi, lorsque enfin Nicolas Vsévolodovitch se montra, on l'accueillit de l'air le plus naïvement sérieux, et il put lire dans tous les yeux avec quelle impatience il était attendu. Il n'ouvrit pas la bouche, et son silence le servit mieux que ne l'eussent fait les plus belles paroles. En un mot, tout lui réussit, il fut à la mode. En province, si quelqu'un est allé une fois dans le monde, il

est forcé d'y retourner. Nicolas Vsévolodovitch se prêta scrupuleusement à tout ce que les convenances exigeaient de lui. On ne le trouva pas gai: «C'est un homme qui a souffert», dit-on, «un homme qui n'est pas ce que sont les autres, il a beaucoup à penser.» On allait maintenant jusqu'à lui savoir gré de cette humeur fière et hautaine qui lui avait fait tant d'ennemis quatre ans auparavant.

Barbara Pétrovna était radieuse. Je ne puis dire si elle regrettait beaucoup l'évanouissement de ses rêves au sujet d'Élisabeth Nikolaïevna. Ici sans doute lui vint en aide l'orgueil familial. Chose étrange, Barbara Pétrovna croyait fermement que Nicolas, en effet, «avait choisi» chez le comte K…, et le plus singulier, c'est qu'elle croyait à cela, comme tout le monde, sur la foi des bruits parvenus à ses oreilles; elle-même n'osait adresser aucune question directe à Nicolas Vsévolodovitch. Deux ou trois fois pourtant la curiosité l'emporta sur la crainte, et la mère, d'un ton enjoué, reprocha à son fils de faire le cachottier avec elle. Le jeune homme sourit et continua à se taire. Son silence fut interprété comme une réponse affirmative. Eh bien, avec tout cela, Barbara Pétrovna n'oubliait jamais la boiteuse: alors même qu'elle rêvait au prochain mariage de son fils avec une des filles du comte K…, la pensée de Marie Timoféievna pesait toujours sur son cœur comme une pierre, comme un cauchemar, et l'inquiétait étrangement pour l'avenir.

Inutile de dire que la générale Stavroguine avait retrouvé dans la société la considération et les égards respectueux auxquels elle était accoutumée autrefois, mais elle ne profitait guère de cet avantage, allant fort peu dans le monde. Elle fit cependant une visite solennelle à la gouvernante. Naturellement personne n'avait été plus ravi que Barbara Pétrovna du langage tenu par Julie Mikhaïlovna chez la maréchale de la noblesse: ces paroles avaient ôté de son cœur un gros chagrin et tranché du coup plusieurs des questions qui la tourmentaient si fort depuis ce malheureux dimanche. «Je ne comprenais pas cette femme!» décida-t-elle, et, franchement, avec sa spontanéité ordinaire, elle déclara à Julie Mikhaïlovna qu'elle était venue la remercier. La gouvernante fut flattée, mais se tint sur la réserve. Elle commençait à avoir le sentiment de son importance peut-être même l'avait-elle déjà un peu trop. Par exemple, elle observa, dans le cours de la

conversation, qu'elle n'avait jamais entendu parler du mérite scientifique de Stépan Trophimovitch.

— Sans doute je reçois le jeune Verkhovensky et je m'intéresse à lui. Il est étourdi, mais on peut passer cela à son âge; d'ailleurs il possède un solide savoir, et, après tout, ce n'est pas un critique fourbu.

Barbara Pétrovna se hâta de répondre que Stépan Trophimovitch n'avait jamais été critique, et qu'au contraire il avait passé toute sa vie chez elle. Dans la première partie de sa carrière, des circonstances «trop connues de tout le monde» avaient appelé l'attention sur lui, et il s'était signalé dans ces derniers temps par des travaux sur l'histoire de l'Espagne. À présent, il se proposait d'écrire quelque chose sur la situation actuelle des universités allemandes, il songeait aussi à faire un article sur la Madone de Dresde. Bref, Barbara Pétrovna ne négligea rien pour relever Stépan Trophimovitch aux yeux de la gouvernante.

— Sur la Madone de Dresde? Il s'agit de la Madame Sixtine? Chère Barbara Pétrovna, j'ai passé deux heures devant cette toile, et je suis partie désenchantée. Je n'y ai rien compris, et j'étais stupéfaite. Karmazinoff dit aussi qu'il est difficile d'y comprendre quelque chose. À présent tous, Russes et Anglais, déclarent ne rien trouver dans ce tableau si admiré de l'ancienne génération.

— C'est une nouvelle mode, alors?

— Je pense qu'il ne faut pas faire fi de notre jeunesse. On crie qu'elle est communiste, mais, à mon avis, on doit l'entourer d'égards et de sympathie. À présent, je lis tout, je reçois tous les journaux, je vois tout ce qui s'écrit sur l'organisation de la commune, les sciences naturelles et le reste, parce qu'il faut enfin savoir où l'on vit et à qui l'on a affaire. On ne peut passer toute sa vie dans les hautes régions de la fantaisie. Je me suis fait une règle d'être aimable avec les jeunes gens pour les arrêter sur la pente du précipice. Croyez-le, Barbara Pétrovna, c'est nous, la société, qui pouvons seul, par notre bienfaisante influence et notamment par des procédés gracieux, les retenir au bord de l'abîme où les pousse l'intolérance de toutes ces vieilles perruques. Du reste, je suis bien aise que vous m'ayez parlé de Stépan Trophimovitch. Vous m'avez donné une idée: il pourra prendre part à notre

séance littéraire. J'organise, vous savez, une fête par souscription au profit des institutrices pauvres de notre province. Elles sont dispersées dans toute la Russie; on en compte jusqu'à six qui sont originaire de ce district; il y a en outre deux télégraphistes, deux étudiantes en médecine et plusieurs qui voudraient aussi étudier, mais qui n'en ont pas le moyen. Le sort de la femme russe est terrible, Barbara Pétrovna! On fait maintenant de cela une question universitaire, et même le conseil de l'Empire s'en est occupé dans une de ses séances. Dans notre étrange Russie on peut faire tout ce que l'on veut. Aussi, je le répète, si la société voulait, elle pourrait, rien que par des gentillesses et des procédés aimables, diriger dans la bonne voie ce grand mouvement des esprits. Oh! Mon Dieu, sont-ce les personnalités éclairées qui nous manquent? Assurément non, mais elles sont isolées. Unissons-nous donc, et nous serons plus forts. En un mot, j'aurai d'abord une matinée littéraire, puis un léger déjeuner et le soir un bal. Nous voulions commencer la soirée par des tableaux vivants, mais il paraît que cela entraînerait beaucoup de frais; aussi, pour le public, il y aura un ou deux quadrilles dansés par des masques qui auront des costumes de caractère et représenteront certaines tendances de la littérature. C'est Karmazinoff qui a suggéré l'idée de ce divertissement; il m'est d'un grand secours. Vous savez, il nous lira sa dernière production que personne ne connaît encore. Il dépose la plume et renonce désormais à écrire; cet article est son adieu au public. Une petite chose charmante intitulée « Merci ». Un titre français, mais il trouve cela plus piquant et même plus fin. Je suis aussi de cet avis, et c'est même sur mon conseil qu'il s'est décidé en faveur de ce titre. Stépan Trophimovitch pourrait aussi, je pense, faire une lecture, s'il a quelque chose de court et… qui ne soit pas trop scientifique. Pierre Stépanovitch prendra part également, je crois, à la matinée littéraire, et nous aurons peut-être encore un autre lecteur. Pierre Stépanovitch passera chez vous pour vous communiquer le programme; ou plutôt, si vous voulez bien le permettre, je vous l'apporterai moi-même.

— De mon côté, je vous demande la permission de m'inscrire sur votre liste. Je ferai part de votre désir à Stépan Trophimovitch, et je tâcherai d'obtenir son consentement.

Barbara Pétrovna revint chez elle définitivement enchantée de Julie

Mikhaïlovna et – je ne sais pourquoi – très fâchée contre Stépan Trophimovitch.

— Je suis amoureuse d'elle, je ne comprends pas comment j'ai pu me tromper ainsi sur cette femme, dit-elle à son fils et à Pierre Stépanovitch qui vint dans la soirée.

— Il faut pourtant vous réconcilier avec le vieux, conseilla Pierre Stépanovitch, – il est au désespoir. Sa disgrâce est complète. Hier il a rencontré votre voiture, il a salué, et vous vous êtes détournée. Vous savez, nous allons le produire, j'ai certaines vues sur lui, et il peut encore être utile.

— Oh! Il lira.

— Je ne parle pas seulement de cela. Mais je voulais justement passer chez lui aujourd'hui. Ainsi je lui ferai la commission?

— Si vous voulez. Je ne sais pas, du reste, comment vous arrangerez cela, dit Barbara Pétrovna avec hésitation. – Je comptais m'expliquer moi-même avec lui, je voulais lui fixer un rendez-vous, ajouta-t-elle, et son visage se renfrogna.

— Ce n'est pas la peine de lui donner un rendez-vous. Je lui dirai la chose tout bonnement.

— Soit, dites-la-lui. Mais ne manquez pas de lui dire aussi que je le verrai certainement un de ces jours.

Pierre Stépanovitch sortit en souriant. Autant que je me souviens, il était alors d'une humeur massacrante, et presque personne n'était à l'abri de ses boutades. Chose étrange, tout le monde les lui pardonnait, bien qu'elles passassent souvent toutes les bornes. L'idée s'était généralement répandue qu'il ne fallait pas le juger comme on aurait jugé un autre. Je noterai que le duel de Nicolas Vsévolodovitch l'avait mis dans une colère extrême. Cet événement fut pour lui une surprise, et il devint vert quand on le lui raconta. C'était peut-être son amour-propre qui souffrait: il n'avait appris l'affaire que le lendemain, alors qu'elle était déjà connue de toute la ville.

— Vous n'aviez pas le droit de vous battre, dit-il tout bas à Stavroguine qu'il aperçut par hasard au club cinq jours après. Il est à remarquer que durant tout ce temps ils ne s'étaient rencontrés nulle part, quoique Pierre Stépanovitch fût venu presque chaque jour chez Barbara Pétrovna.

Nicolas Vsévolodovitch le regarda silencieusement et d'un air distrait, comme s'il n'eût pas compris de quoi il s'agissait, mais il ne s'arrêta point et passa dans la grande salle pour se rendre au buffet.

Pierre Stépanovitch s'élança à sa suite et, comme par distraction, lui saisit l'épaule:

— Vous êtes allé aussi chez Chatoff… vous voulez rendre public votre mariage avec Marie Timoféievna.

Nicolas Vsévolodovitch se dégagea par un mouvement brusque, et, le visage menaçant, se retourna soudain vers Pierre Stépanovitch. Celui-ci le considéra en souriant d'une façon étrange. Cette scène ne dura qu'un instant. Stavroguine s'éloigna.

II

En sortant de chez Barbara Pétrovna, Pierre Stépanovitch alla aussitôt voir le «vieux». S'il se pressait tant, c'était uniquement parce qu'il avait hâte de se venger d'une injure que j'ignorais encore. Dans leur dernière entrevue qui remontait au jeudi précédent, le père et le fils s'étaient pris de querelle. Après avoir lui-même entamé la dispute, Stépan Trophimovitch la termina en s'armant d'un bâton pour mettre Pierre Stépanovitch à la porte. Il m'avait caché ce fait, mais au moment où Pétroucha entra avec son sourire présomptueux et son regard fureteur, Stépan Trophimovitch me fit signe de ne pas quitter la chambre. Je fus ainsi édifié sur leurs véritables relations, car j'assistai à tout l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Stépan Trophimovitch était assis sur une couchette. Depuis la dernière visite de son fils, il avait maigri et jauni. Pierre Stépanovitch s'assit le plus familièrement du monde à côté de lui, croisa ses jambes à la turque sans la moindre cérémonie, et prit sur la couchette beaucoup plus de place qu'il n'aurait dû en occuper, s'il eût eu quelque souci de ne point gêner son père. Celui-ci ne dit rien et se rangea d'un air digne.

Un livre était ouvert sur la table. C'était le roman Que faire? Hélas! Je dois avouer une étrange faiblesse de notre ami. L'idée qu'il devait sortir de sa retraite et livrer une suprême bataille séduisait de plus en plus son

imagination. Je devinais pourquoi il s'était procuré l'ouvrage de Tchernychevsky: prévoyant les violentes protestations que son langage ne manquerait pas de soulever parmi les nihilistes, il étudiait leur catéchisme pour pouvoir en faire devant elle une triomphante réfutation. Oh! Que ce livre le désolait! Parfois il le jetait avec désespoir, se levait vivement et arpentait la chambre en proie à une sorte d'exaltation:

— Je reconnais que l'idée fondamentale de l'auteur est vraie, me disait-il fiévreusement, – mais voilà ce qu'il y a de plus terrible! Cette idée nous appartient, c'est nous qui les premiers l'avons semée et fait éclore; – d'ailleurs, qu'est-ce qu'ils auraient pu dire de nouveau, après nous? Mais, mon Dieu, comme tout cela est altéré, faussé, gâté! S'écriait-il en frappant avec ses doigts sur le livre. – Était-ce à de pareilles conclusions que nous voulions aboutir? Qui peut reconnaître là l'idée primitive?

Pierre Stépanovitch prit le volume et en lut le titre.

— Tu t'éclaires? Fit-il avec un sourire. – Il est plus que temps. Si tu veux, je t'apporterai mieux que cela.

Stépan Trophimovitch resta silencieux et digne. Je m'assis dans un coin sur un divan.

Pierre Stépanovitch s'empressa de faire connaître l'objet de sa visite. Naturellement, Stépan Trophimovitch l'apprit avec une stupéfaction extrême. Pendant que son fils parlait, la frayeur et l'indignation se partageaient son âme.

— Et cette Julie Mikhaïlovna compte que j'irai lire chez elle!

— C'est-à-dire qu'elle n'a aucun besoin de toi. Au contraire, elle n'agit ainsi que par amabilité à ton égard et pour faire une lèche à Barbara Pétrovna. Mais il est clair que tu n'oseras pas refuser. D'ailleurs toi-même, je pense, tu ne demandes pas mieux que de faire cette lecture, ajouta en souriant Pierre Stépanovitch, – vous autres vieux, vous avez tous un amour-propre d'enfer. Pourtant, écoute, il ne faut pas que ce soit trop ennuyeux. Tu t'occupes de l'histoire de l'Espagne, n'est-ce pas? L'avant-veille tu me montreras la chose, j'y jetterai un coup d'œil. Autrement, tu endormiras ton auditoire.

La grossièreté de ces observations était évidemment préméditée. Pierre Stépanovitch avait l'air de croire qu'il était impossible de parler plus

poliment quand on s'adressait à Stépan Trophimovitch. Celui-ci feignait toujours de ne point remarquer les insolences de son fils, mais il était de plus en plus agité par les nouvelles qu'il venait d'apprendre.

— Et c'est elle, elle-même, qui me fait dire cela par… vous? Demanda-t-il en pâlissant.

— C'est-à-dire, vois-tu? Elle veut te donner un rendez-vous pour avoir une explication avec toi, c'est un reste de vos habitudes sentimentales. Tu as coqueté avec elle pendant vingt ans, et tu l'as accoutumée aux procédés les plus ridicules. Mais sois tranquille, maintenant ce n'est plus cela du tout; elle-même répète sans cesse que maintenant seulement elle commence à «voir clair». Je lui ai nettement fait comprendre que toute votre amitié n'était qu'un mutuel épanchement d'eau sale. Elle m'a raconté beaucoup de choses, mon ami; fi! Quel emploi de laquais tu as rempli pendant tout ce temps. J'en ai même rougi pour toi.

— J'ai rempli un emploi de laquais?

— Pire que cela. Tu as été un parasite, c'est-à-dire un laquais bénévole. Nous sommes paresseux, mais si nous n'aimons pas le travail, nous aimons bien l'argent. À présent elle-même comprend tout cela; du moins elle m'en a terriblement raconté sur toi. Ce que j'ai ri, mon cher, en lisant les lettres que tu lui écrivais! C'est vilain sans doute. Mais c'est que vous êtes si corrompus, si corrompus! Il y a dans l'aumône quelque chose qui déprave à tout jamais, – tu en es un frappant exemple!

— Elle t'a montré mes lettres!

— Toutes. Sans cela, comment donc les aurais-je lues? Oh! Combien de papier tu as noirci! Je crois que j'ai bien vu là plus de deux mille lettres… Mais sais-tu, vieux? Je pense qu'il y a eu un moment où elle t'aurait volontiers épousé. Tu as fort bêtement laissé échapper l'occasion! Sans doute je parle en me plaçant à ton point de vue, mais après tout cela eût encore mieux valu que de consentir pour de l'argent à épouser les «péchés d'autrui».

— Pour de l'argent! Elle-même dit que c'était pour de l'argent! Fit douloureusement Stépan Trophimovitch.

— Et pour quoi donc aurait-ce été? En lui disant cela, je t'ai défendu, car tu n'as pas d'autre excuse. Elle a compris elle-même qu'il te fallait de

l'argent comme à tout le monde, et qu'à ce point de vue, dame! Tu avais raison. Je lui ai prouvé clair comme deux et deux font quatre, que vos relations étaient de part et d'autre fondées exclusivement sur l'intérêt: tu avais en elle une capitaliste, et elle avait en toi un bouffon sentimental. Du reste, ce n'est pas pour l'argent qu'elle est fâchée, quoique tu l'aies effrontément exploitée. Si elle t'en veut, c'est seulement parce que vingt années durant elle a cru en toi, parce que tu l'as prise au piège de ta prétendue noblesse et fait mentir pendant si longtemps. Elle n'avouera jamais qu'elle-même ait menti, mais tu n'en seras pas plus blanc, au contraire…Comment n'as-tu pas prévu qu'un jour ou l'autre il te faudrait régler tes comptes? Tu n'étais pourtant pas sans quelque intelligence autrefois. Je lui ai conseillé hier de te mettre dans un hospice, sois tranquille, dans un établissement convenable, cela n'aura rien de blessant; je crois qu'elle s'y décidera. Tu te rappelles ta dernière lettre, celle que tu m'as écrite il y a trois semaines, quand j'étais dans le gouvernement de Kh…?

Stépan Trophimovitch se leva brusquement.

— Est-il possible que tu la lui aies montrée? Demanda-t-il épouvanté.

— Comment donc! Certainement; je n'ai rien eu de plus pressé. C'est la lettre où tu m'informes qu'elle t'exploite et qu'elle est jalouse de ton talent; tu parles aussi là des «péchés d'autrui». À propos, mon ami, quel amour-propre tu as pourtant! J'ai joliment ri. En général, tes lettres sont fort ennuyeuses, tu as un style terrible; souvent je m'abstenais de les lire, il y en a encore une qui traîne chez moi et que je n'ai pas décachetée; je te l'enverrai demain. Mais celle-là, la dernière, c'est le comble de la perfection! Comme j'ai ri! Comme j'ai ri!

— Scélérat! Monstre! Vociféra le père.

— Ah! Diable, avec toi il n'y a pas moyen de causer. Écoute, tu vas encore te fâcher comme jeudi dernier?

Stépan Trophimovitch se redressa d'un air menaçant:

— Comment oses-tu me tenir un pareil langage?

— Que reproches-tu à mon langage? N'est-il pas simple et clair?

— Mais dis-moi donc enfin, monstre, si tu es ou non mon fils?

— Tu dois savoir cela mieux que moi. Il est vrai que sur ce point tout

père est porté à s'aveugler…

— Tais-toi! Tais-toi! Interrompit tout tremblant Stépan Trophimovitch.

— Vois-tu, tu cries et tu m'invectives, comme jeudi dernier tu as voulu lever ta canne, mais j'ai découvert alors un document. Par curiosité, j'ai passé toute la soirée à fouiller dans la malle. À la vérité, il n'y a rien de précis, tu peux te tranquilliser. C'est seulement une lettre de ma mère à ce Polonais. Mais à en juger par son caractère…

— Encore un mot, et je te donne un soufflet.

— Voilà les gens! Observa Pierre Stépanovitch en s'adressant tout à coup à moi. – Vous voyez, ce sont là les rapports que nous avons ensemble depuis jeudi. Je suis bien aise qu'aujourd'hui, du moins, vous soyez ici, vous pourrez juger en connaissance de cause. D'abord il y a un fait: il me reproche la manière dont je parle de ma mère, mais n'est-ce pas lui qui m'a poussé à cela? À Pétersbourg, quand j'étais encore au gymnase, ne me réveillait-il pas deux fois par nuit pour m'embrasser en pleurant comme une femme et me raconter quoi? Des anecdotes graveleuses sur le compte de ma mère. Il est le premier par qui je les ai apprises.

— Oh! Je parlais de cela alors dans un sens élevé! Oh! Tu ne m'as pas compris, pas du tout!

— Mais tu en disais beaucoup plus que je n'en dis, conviens-en. Vois-tu, si tu veux, cela m'est égal. Je me place à ton point de vue; quant à ma manière de voir, sois tranquille: je n'accuse pas ma mère; que je sois ton fils ou le fils du Polonais, peu m'importe. Ce n'est pas ma faute si vous avez fait un si sot ménage à Berlin, mais pouvait-on attendre autre chose de vous? Eh bien, n'êtes-vous pas des gens ridicules, après tout? Et ne t'est-il pas égal que je sois ou non ton fils? Écoutez, continua-t-il en s'adressant de nouveau à moi, – depuis que j'existe, il n'a pas dépensé un rouble pour moi; jusqu'à l'âge de seize ans, j'ai vécu sans le connaître; plus tard, il a ici dilapidé mon avoir; et maintenant il proteste qu'il m'a toujours porté dans son cœur, il joue devant moi la comédie de l'amour paternel. Mais je ne suis pas Barbara Pétrovna pour donner dans de pareils godans!

Il se leva et prit son chapeau.

— Je te maudis! Fit en étendant la main au-dessus de son fils Stépan

Trophimovitch pâle comme la mort.

— Peut-on être aussi bête que cela! Reprit d'un air étonné Pierre Stépanovitch; – allons, adieu, vieux, je ne viendrai plus jamais chez toi. Quant à ton article, n'oublie pas de me l'envoyer au préalable, et tâche, si faire se peut, d'éviter les fadaises: des faits, des faits, des faits, mais surtout sois bref. Adieu.

III

Pierre Stépanovitch avait en effet certaines vues sur son père. Je crois qu'il voulait le pousser à bout et l'amener ainsi à faire quelque scandale. Il avait besoin de cela pour les buts qu'il poursuivait et dont il sera parlé plus loin. Parmi les autres personnages que Pierre Stépanovitch entendait faire servir, à leur insu, au succès de ses combinaisons, il y en avait un sur qui il comptait particulièrement: c'était M.Von Lembke lui-même.

André Antonovitch Von Lembke appartenait à cette bienheureuse race germanique qui fournit tant d'employés à la Russie. Quoique assez médiocrement apparenté (un de ses oncles était lieutenant-colonel du génie et un autre boulanger), il eut la chance de faire son éducation dans une de ces écoles aristocratiques dont l'accès n'est ouvert qu'aux jeunes gens issus de familles riches ou possédant des relations influentes. Presque aussitôt après avoir terminé leurs études, les élèves de cet établissement obtenaient, dans le service public, des emplois relativement considérables. André Antonovitch ne brilla point par ses succès scolaires, mais il était d'un caractère gai, et il se fit aimer de tous ses camarades. Dans les classes supérieures où bon nombre de jeunes gens ont coutume de discuter si ardemment les grosses questions du jour, notre futur gouverneur continua à s'adonner aux plus innocentes farces d'écolier. Il amusait tout le monde par des facéties plus cyniques, il est vrai, que spirituelles. En classe, quand le professeur lui adressait une question, il se mouchait d'une façon étonnante, ce qui faisait rire tous les élèves et le professeur lui-même. Au dortoir, il représentait, au milieu des applaudissements universels, quelque tableau vivant d'un genre fort risqué. Parfois il exécutait sur le piano, rien qu'avec son nez, l'ouverture de Fra

Diavolo, et il s'en tirait assez habilement. Pendant sa dernière année de lycée, il se mit à composer des vers russes. Quant à sa langue maternelle, Von Lembke, comme beaucoup de ses congénères, n'en avait qu'une connaissance fort imparfaite.

Au service, où il eut toujours pour chefs des Allemands, il franchit assez vite les premiers échelons de la hiérarchie bureaucratique. Du reste, à ses débuts, le jeune employé n'était guère ambitieux: il ne rêvait qu'une petite situation officielle bien sûre et comportant quelques profits indirects. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il fabriquait divers ouvrages en papier d'un travail fort ingénieux: tantôt une salle de spectacle, tantôt une gare de chemin de fer, etc. Il lui arriva aussi d'écrire une nouvelle et de l'envoyer à une revue pétersbourgeoise, mais elle ne fut pas insérée.

Il était parvenu à l'âge de trente-huit ans lorsque sa bonne mine et sa belle prestance séduisirent Julie Mikhaïlovna qui avait déjà giflé la quarantaine. À partir de ce moment, la fortune d'André Antonovitch prit un rapide essor. Outre une dot évaluée, suivant l'ancienne estimation, à deux cents âmes, Julie Mikhaïlovna apportait à son mari une protection puissante. Von Lembke sentit qu'à présent l'ambition lui était permise. Peu après son mariage, il reçut plusieurs distinctions honorifiques, puis fut nommé gouverneur de notre province.

Dès son arrivée chez nous, Julie Mikhaïlovna s'efforça d'agir sur son époux. Selon elle, ce n'était pas un homme sans moyens: il savait se présenter, faire figure, écouter d'un air profond et garder un silence plein de dignité; bien plus, il pouvait au besoin prononcer un discours, possédait quelques bribes d'idées, et avait acquis ce léger vernis de libéralisme indispensable à un administrateur moderne. Mais ce qui désolait la gouvernante, c'était de trouver chez son mari si peu de ressort et d'initiative: maintenant qu'il était arrivé, il ne semblait plus éprouver que le besoin du repos. Tandis qu'elle voulait lui infuser son ambition, il s'amusait à confectionner avec du papier un intérieur de temple protestant: le pasteur était en chaire, les fidèles l'écoutaient les mains jointes, une dame s'essuyait les yeux, un vieillard se mouchait, etc. Julie Mikhaïlovna n'eut pas plutôt appris l'existence de ce joli travail qu'elle s'empressa de le confisquer et de le serrer

dans un meuble de son appartement. Pour dédommager Von Lembke, elle lui permit d'écrire un roman, à condition qu'il s'adonnerait en secret à cette occupation littéraire. Dès lors la gouvernante ne compta plus que sur elle-même pour imprimer une direction à la province. Quoique la mesure fît défaut à son imagination échauffée par un célibat trop prolongé, tout alla bien durant les deux ou trois premiers mois, mais, avec l'apparition de Pierre Stépanovitch, les choses changèrent de face.

Le fait est que tout d'abord le jeune Verkhovensky se montra fort irrespectueux à l'égard d'André Antonovitch et prit avec lui les libertés les plus étranges; Julie Mikhaïlovna, toujours si jalouse du prestige de son mari, ne voulait pas remarquer cela, ou du moins n'y attachait pas d'importance. Elle avait fait du nouveau venu son favori; il mangeait et buvait dans la maison, on pouvait presque dire qu'il y couchait. André Antonovitch essayait de se défendre, mais sans succès; c'était en vain que, devant le monde, il appelait Verkhovensky «jeune homme», et lui frappait sur l'épaule d'un air protecteur: Pierre Stépanovitch semblait toujours se moquer de Son Excellence, même quand il affectait de parler sérieusement, et il lui tenait en public les propos les plus extraordinaires. Un jour, Von Lembke, en rentrant chez lui, trouva le jeune homme endormi sur un divan dans son cabinet où il avait pénétré sans se faire annoncer. Pierre Stépanovitch expliqua qu'il était venu voir le gouverneur et que, celui-ci étant absent, il avait «profité de l'occasion pour faire un petit somme». Von Lembke, blessé, se plaignit de nouveau à sa femme; celle-ci railla la susceptibilité de son mari et observa malignement que sans doute lui-même ne savait pas se tenir sur un pied convenable; «Du moins avec moi», dit-elle, «ce garçon ne se permet jamais de familiarités; c'est du reste une nature franche et naïve à qui manque seulement l'usage du monde.» Von Lembke fit la moue. Cette fois Julie Mikhaïlovna réconcilia les deux hommes. Pierre Stépanovitch ne s'excusa point et se tira d'affaire par une grossière plaisanterie qui aurait pu passer pour une nouvelle insulte, mais qu'on voulut bien considérer comme l'expression d'un regret. Par malheur, André Antonovitch avait dès le début donné barre sur lui; il avait commis la faute de confier son roman à Pierre Stépanovitch peu de jours après avoir fait la connaissance de ce dernier qu'il

prenait pour un esprit poétique. Von Lembke, depuis longtemps désireux d'avoir un auditeur, s'était empressé de lui lire un soir deux chapitres de son ouvrage. Le jeune homme écouta sans cacher son ennui, bâilla impoliment et ne loua pas une seule fois l'écrivain, mais, au moment de se retirer, il demanda la permission d'emporter le manuscrit, voulant, dit-il, le lire chez lui à tête reposée pour pouvoir s'en faire une idée plus exacte. Von Lembke y consentit. Depuis lors, bien que les visites de Pierre Stépanovitch fussent quotidiennes, il oubliait toujours de rapporter le roman et se contentait de rire quand on lui en demandait des nouvelles; à la fin il déclara l'avoir perdu dans la rue le jour même où le gouverneur le lui avait prêté. En apprenant cela, Julie Mikhaïlovna se fâcha sérieusement contre son mari.

— Est-ce que tu ne lui as pas aussi laissé emporter ton temple en papier? Fit-elle avec une sorte d'inquiétude.

Von Lembke commença à devenir soucieux, ce qui nuisait à sa santé et lui était défendu par les médecins. Outre que, comme administrateur, il avait de graves sujets de préoccupation, ainsi que nous le verrons plus loin, – comme homme privé, il souffrait cruellement: en épousant Julie Mikhaïlovna, il n'avait pas prévu que la discorde pût jamais régner dans son intérieur, et il se sentait incapable de tenir tête aux orages domestiques. Sa femme s'expliqua enfin franchement avec lui.

— Tu ne peux pas te fâcher pour cela, dit-elle, – parce que tu es trois fois plus raisonnable que lui et infiniment plus haut placé sur l'échelle sociale. Ce jeune homme a conservé beaucoup de l'ancien bousingot, et, à mon avis, sa façon d'agir est une simple gaminerie; mais c'est peu à peu et non tout d'un coup que nous le corrigerons. Nous devons traiter notre jeunesse avec bienveillance; je la prends par les procédés aimables et je la retiens sur le penchant de l'abîme.

— Mais il dit le diable sait quoi, répliqua Von Lembke. – Je ne puis rester impassible, lorsque devant les gens et en ma présence il déclare que le gouvernement encourage l'ivrognerie exprès pour abrutir le peuple et l'empêcher de se soulever. Représente-toi mon rôle quand je suis forcé d'entendre publiquement tenir ce langage.

En parlant ainsi, le gouverneur songeait à une conversation qu'il avait eue

récemment avec Pierre Stépanovitch. Depuis 1859, Von Lembke, mû, non par une curiosité d'amateur, mais par un intérêt politique, avait recueilli toutes les proclamations lancées par les révolutionnaires russes tant chez nous qu'à l'étranger. Il s'avisa de montrer cette collection à Pierre Stépanovitch, dans l'espoir naïf de le désarmer par son libéralisme. Devinant la pensée d'André Antonovitch, le jeune homme n'hésita pas à affirmer qu'une seule ligne de certaines proclamations renfermait plus de bon sens que n'importe quelle chancellerie prise dans son ensemble, «je n'excepte pas même la vôtre», ajouta-t-il.

La mine de Lembke s'allongea.

— Mais nous ne sommes pas encore mûrs pour cela, chez nous c'est prématuré, observat-il d'une voix presque suppliante en indiquant du geste les proclamations.

— Non, ce n'est pas prématuré, et la preuve, c'est que vous avez peur.

— Mais pourtant, tenez, par exemple, cette invitation à détruire les églises?

— Pourquoi pas? Vous, personnellement, vous êtes un homme intelligent et sans doute vous ne croyez pas, mais vous comprenez trop bien que la foi vous est nécessaire pour abrutir le peuple. La vérité est plus honorable que le mensonge.

— Je l'admets, je l'admets, je suis tout à fait de votre avis, mais chez nous il est encore trop tôt, reprit le gouverneur en fronçant le sourcil.

— S'il n'y a que la question d'opportunité qui nous divise, si, à cela près, vous êtes d'avis de brûler les églises et de marcher avec des piques sur Pétersbourg, eh bien, quel fonctionnaire du gouvernement êtes-vous donc?

Pris à un piège aussi grossier, Lembke éprouva une vive souffrance d'amour-propre.

— Ce n'est pas cela, répondit-il avec animation; – vous vous trompez parce que vous êtes un jeune homme et surtout parce que vous n'êtes pas au courant de nos buts. Voyez-vous, très cher Pierre Stépanovitch, vous nous appelez fonctionnaires du gouvernement: c'est vrai, nous le sommes, mais, permettez, quelle est notre tâche? Nous avons une responsabilité, et, au bout du compte, nous servons la chose publique aussi bien que vous. Seulement

nous soutenons ce que vous ébranlez et ce qui sans nous tomberait en dissolution. Nous ne sommes pas vos ennemis, pas du tout; nous vous disons: Allez de l'avant, ouvrez la voie au progrès, ébranlez même, j'entends, ébranlez tout ce qui est suranné, tout ce qui appelle une réforme, mais, quand il le faudra, nous vous retiendrons dans les limites nécessaires, car, sans nous, vous ne feriez que bouleverser la Russie. Pénétrez-vous de cette idée que vous, et nous avons besoin les uns des autres. En Angleterre, les whigs et les tories se font mutuellement contre-poids. Eh bien, nous sommes les tories et vous êtes les whigs, c'est ainsi que je comprends la chose.

André Antonovitch s'emballait. Déjà, à Pétersbourg, il aimait à parler en homme intelligent et libéral; maintenant il le faisait d'autant plus volontiers que personne n'était aux écoutes. Pierre Stépanovitch se taisait et paraissait plus sérieux que de coutume. Ce fut un nouveau stimulant pour l'orateur.

— Savez-vous quelle est ma situation à moi «administrateur de la province»? Poursuivit-il en se promenant dans son cabinet. – J'ai trop d'obligations pour pouvoir en remplir une seule, et en même temps je puis dire, avec non moins de vérité, que je n'ai rien à faire. Tout le secret, c'est que mon action est entièrement subordonnée aux vues du gouvernement. Mettons que par politique, ou pour calmer les passions, le gouvernement établisse là-bas la république, par exemple, et que, d'un autre côté, parallèlement, il accroisse les pouvoirs des gouverneurs; nous autres gouverneurs, nous avalerons la république; que dis-je? Nous avalerons tout ce que vous voudrez, moi, du moins, je me sens capable d'avaler n'importe quoi… En un mot, que le gouvernement me télégraphie de déployer une activité dévorante, je déploie une activité dévorante. J'ai dit ici, ouvertement, devant tout le monde: «Messieurs, pour la postérité de toutes les institutions provinciales, une chose est nécessaire: l'extension des pouvoirs conférés au gouverneur.» Voyez-vous, il faut que toutes ces institutions, soit territoriales, soit juridiques, vivent, pour ainsi dire, d'une vie double, c'est-à-dire, il faut qu'elles existent (j'admets cette nécessité), et il faut d'autre part qu'elles n'existent pas. Toujours suivant que le gouvernement le juge bon. Tel cas se produit où le besoin des institutions se fait sentir, à l'instant les voilà debout dans ma province; cessent-elles d'être nécessaires? à l'instant je les fais

disparaître, et vous n'en trouvez plus trace. Voilà comme je comprends l'activité dévorante, mais elle est impossible si l'on n'augmente pas nos pouvoirs. Nous causons entre quatre yeux. Vous savez, j'ai déjà signalé à Pétersbourg la nécessité pour le gouverneur d'avoir un factionnaire particulier à sa porte. J'attends la réponse.

— Il vous en faut deux, dit Pierre Stépanovitch.

— Pourquoi deux? Demanda Von Lembke en s'arrêtant devant lui.

— Parce que ce n'est pas assez d'un seul pour vous faire respecter. Il vous en faut absolument deux.

André Antonovitch fit une grimace.

— Vous… Dieu sait ce que vous vous permettez, Pierre Stépanovitch. Vous abusez de ma bonté pour me décocher des sarcasmes, et vous vous posez en bourru bienfaisant…

— Allons, c'est possible, murmura entre ses dents Pierre Stépanovitch, – mais avec tout cela vous nous frayez le chemin et vous préparez notre succès.

— «Nous» qui? Et de quel succès parlez-vous? Questionna Von Lembke en regardant avec étonnement son interlocuteur, mais il n'obtint pas de réponse.

Le compte-rendu de cet entretien mit Julie Mikhaïlovna de très mauvaise humeur.

André Antonovitch essaya de se justifier:

— Mais je ne puis le prendre sur un ton d'autorité avec ton favori, surtout dans une conversation en tête-à-tête… Je me suis peut-être imprudemment épanché… parce que j'ai bon cœur.

— Trop bon cœur. Je ne te connaissais pas ce recueil de proclamations, fais-moi le plaisir de me le montrer.

— Mais… mais il m'a prié de le lui prêter pour vingt-quatre heures.

— Et vous le lui avez encore laissé emporter! S'écria avec colère Julie Mikhaïlovna; – quel manque de tact!

— Je vais tout de suite l'envoyer reprendre chez lui.

— Il ne le rendra pas.

— Je l'exigerai! Répliqua avec force le gouverneur qui se leva brusquement. – Qui est-il pour être si redouté, et qui suis-je pour n'oser rien

faire?

— Asseyez-vous et soyez calme, je vais répondre à votre première question: il m'est recommandé dans les termes les plus chaleureux, il a des moyens et dit parfois des choses extrêmement intelligentes. Karmazinoff m'assure qu'il a des relations presque partout et qu'il possède une influence extraordinaire sur la jeunesse de la capitale. Si, par lui, je les attire et les groupe tous autour de moi, je les arracherai à leur perte en montrant une nouvelle route à leur ambition. Il m'est entièrement dévoué et suit en tout mes conseils.

— Mais, balbutia Von Lembke, – pendant qu'on les caresse, ils peuvent… le diable sait ce qu'ils peuvent faire. Sans doute c'est une idée, mais… tenez, j'apprends qu'il circule des proclamations dans le district de ***.

— Ce bruit courait déjà l'été dernier, on parlait de placards séditieux, de faux assignats, que sais-je? Pourtant jusqu'à présent on n'en a pas trouvé un seul. Qui est-ce qui vous a dit cela?

— Je l'ai su par Von Blumer.

— Ah! Laissez-moi tranquille avec votre Blumer et ne prononcez plus jamais son nom devant moi!

La colère obligea Julie Mikhaïlovna à s'interrompre pendant une minute. Von Blumer qui servait à la chancellerie du gouverneur était la bête noire de la gouvernante.

— Je t'en prie, ne t'inquiète pas de Verkhovensky, acheva-t-elle; – s'il fomentait des désordres quelconques, il ne parlerait pas comme il parle, et à toi, et à tout le monde ici. Les phraseurs ne sont pas dangereux. Je dirai plus: s'il arrivait quelque chose, j'en serais la première informée par lui. Il m'est fanatiquement dévoué, fanatiquement!

Devançant les événements, je remarquerai que sans l'ambition de Julie Mikhaïlovna et sa présomptueuse confiance en elle-même, ces mauvaises petites gens n'auraient pu faire chez nous tout ce qu'ils y ont fait. La gouvernante a ici une grande part de responsabilité.

CHAPITRE V

AVANT LA FÊTE.

I

Plusieurs fois la fête au profit des institutrices de notre province fut annoncée pour tel jour, puis renvoyée à une date ultérieure. Outre Pierre Stépanovitch, Julie Mikhaïlovna avait en permanence autour d'elle le petit employé Liamchine, dont elle goûtait le talent musical, Lipoutine désigné pour être le rédacteur en chef d'un journal indépendant qu'elle se proposait de fonder, quelques dames et demoiselles, enfin Karmazinoff lui-même. Ce dernier se remuait moins que les autres, mais il déclarait d'un air satisfait qu'il étonnerait agréablement tout le monde quand commencerait le quadrille de la littérature. Dons et souscriptions affluaient, toute la bonne société s'inscrivait; du reste, on acceptait aussi le concours pécuniaire de gens qui étaient loin d'appartenir à l'élite sociale. Julie Mikhaïlovna trouvait qu'il fallait parfois admettre le mélange des classes; «sans cela, disait-elle, comment les éclairerait-on?» Le comité organisateur qui se réunissait chez elle avait résolu de donner à la fête un caractère démocratique. Le prodigieux succès de la souscription était une invite à la dépense; on voulait faire des merveilles, de là tous ces ajournements. On n'avait pas encore décidé où aurait lieu le bal: serait-il donné chez la maréchale de la noblesse qui offrait sa vaste maison, ou chez Barbara Pétrovna, à Skvorechniki? Une objection s'élevait contre ce dernier choix: Skvorechniki était un peu loin, mais plusieurs membres du comité faisaient observer que là on serait «plus libre». Barbara Pétrovna elle-même désirait vivement obtenir la préférence pour sa maison. Il serait difficile de dire comment cette femme orgueilleuse en était venue presque à rechercher les bonnes grâces de Julie Mikhaïlovna. Apparemment elle était bien aise de voir que de son côté la gouvernante se confondait en politesses vis-à-vis de Nicolas Vsévolodovitch et le traitait

avec une considération tout à fait exceptionnelle. Je le répète encore une fois: grâce aux demi-mots sans cesse chuchotés par Pierre Stépanovitch, toute la maison du gouverneur était persuadée que le jeune Stavroguine tenait par les liens les plus intimes au monde le plus mystérieux, et qu'assurément il avait été envoyé chez nous avec quelque mission.

L'état des esprits était alors étrange. Dans la société régnait une légèreté extraordinaire, un certain dévergondage d'idées qui avait quelque chose de drôle, sans être toujours agréable. Ce phénomène s'était produit brusquement. On eût dit qu'un vent de frivolité avait tout d'un coup soufflé sur la ville. Plus tard, quand tout fut fini, on accusa Julie Mikhaïlovna, son entourage et son influence. Mais il est douteux qu'elle ait été la seule coupable. Au début, la plupart louaient à l'envi la nouvelle gouvernante qui savait réunir les divers éléments sociaux et rendait ainsi l'existence plus gaie. Il y eut même quelques faits scandaleux dont Julie Mikhaïlovna fut, du reste, complètement innocente; loin de s'en émouvoir, le public se contenta d'en rire. Les rares personnes qui avaient échappé à la contagion générale, si elles n'approuvaient pas, s'abstenaient de protester, du moins dans les commencements; quelques-unes souriaient.

Dans la ville arriva une colporteuse de livres qui vendait l'Évangile; c'était une femme considérée, quoiqu'elle fût de condition bourgeoise. Liamchine s'avisa de lui jouer un tour pendable. Il s'entendit avec un séminariste qui battait le pavé en attendant une place de professeur dans un collège; puis tous deux allèrent trouver la marchande sous prétexte de lui acheter des livres, et, sans qu'elle s'en aperçût, ils glissèrent dans son sac tout un lot de photographies obscènes que leur avait données expressément pour cet objet, comme on le sut plus tard, un vieux monsieur très respecté dont je tairai le nom. Ce vieillard, décoré d'un ordre des plus honorifiques, aimait, selon son expression, «le rire sain et les bonnes farces». Quand la pauvre femme se mit en devoir d'exhiber au bazar sa pieuse marchandise, les photographies sortirent du sac mêlées aux évangiles. Ce furent d'abord des rires, puis des murmures; un rassemblement se forma, et aux injures allaient succéder les coups, lorsque la police intervint. On emmena la colporteuse au poste, et, le soir seulement, elle fut relâchée grâce aux démarches de Maurice

Nikolaïévitch qui avait appris avec indignation les détails intimes de cette vilaine histoire. Julie Mikhaïlovna voulut alors interdire à Liamchine l'accès de sa demeure, mais, le même soir, toute la bande des nôtres le lui amena et la conjura d'entendre une nouvelle fantaisie pour piano que le Juif venait de composer sous ce titre: «la Guerre franco-prussienne.» C'était une sorte de pot pourri où les motifs patriotiques de la Marseillaise alternaient avec les notes égrillardes de Mein lieber Augustin. Cette bouffonnerie obtint un succès de fou rire, et Liamchine rentra en faveur auprès de la gouvernante…

S'il faut en croire la voix publique, ce drôle prit part aussi à un autre fait non moins révoltant, que ma chronique ne peut passer sous silence.

Un matin, la population de notre ville apprit à son réveil qu'une odieuse profanation avait été commise chez nous. À l'entrée de notre immense marché est située la vieille église de la Nativité de la Vierge, l'un des monuments les plus anciens que possède notre cité. Dans le mur extérieur, près de la porte, existe une niche qui depuis un temps immémorial renferme un grand icône représentant la Mère de Dieu. Or, une nuit, quelqu'un pratiqua une brèche dans le grillage placé devant la niche, brisa la vitre, et enleva plusieurs des perles et des pierres précieuses dont l'icône était orné. Avaient-elles une grande valeur? Je l'ignore, mais au vol se joignait ici une dérision sacrilège: derrière la vitre brisée on trouva, dit-on, le matin, une souris vivante. Aujourd'hui, c'est-à-dire quatre mois après l'événement, on a acquis la certitude que le voleur fut le galérien Fedka, mais on ajoute que Liamchine participa à ce méfait. Alors personne ne parla de lui et ne songea à le soupçonner; à présent tout le monde assure que c'est lui qui a déposé la souris dans la niche. Je me rappelle que sur le moment toutes nos autorités perdirent quelque peu la tête. Le peuple se rassembla aussitôt sur les lieux, et pendant toute la matinée une centaine d'individus ne cessa de stationner en cet endroit; ceux qui s'en allaient était immédiatement remplacés par d'autres, les nouveaux venus faisaient le signe de la croix, baisaient l'icône, et déposaient une offrande sur un plateau près duquel se tenait un moine. Il était trois heures de l'après-midi quand l'administration se douta enfin qu'on pouvait interdire l'attroupement et obliger les curieux à circuler, une fois leur piété satisfaite. Cette malheureuse affaire produisit sur Von Lembke

l'impression la plus déplorable. À ce que dit plus tard Julie Mikhaïlovna, c'est à partir de ce jour-là qu'elle commença à remarquer chez son mari cet étrange abattement qui ne l'a point quitté jusqu'à présent.

Vers deux heures, je passai sur la place du marché; la foule était silencieuse, les visages avaient une expression grave et morne; arriva en drojki un marchand gras et jaune; descendu de voiture, il se prosterna jusqu'à terre, baisa l'icône et mit un rouble sur le plateau; ensuite il remonta en soupirant dans son drojki et s'éloigna. Puis je vis s'approcher une calèche où se trouvaient deux de nos dames en compagnie de deux de nos polissons. Les jeunes gens (dont l'un n'était plus tout jeune) descendirent aussi de voiture et s'avancèrent vers l'icône en se frayant avec assez de sans-gêne un chemin à travers la cohue. Ni l'un ni l'autre ne se découvrit, et l'un d'eux mit son pince-nez. La foule manifesta son mécontentement par un sourd murmure. Le jeune homme au pince-nez tira de sa poche un porte-monnaie bourré de billets de banque et y prit un kopek qu'il jeta sur le plateau; après quoi ces deux messieurs, riant et parlant très haut, regagnèrent la calèche. Soudain arriva au galop Élisabeth Nikolaïevna qu'escortait Maurice Nikolaïévitch. Elle mit pied à terre, jeta les rênes à son compagnon resté à cheval sur son ordre, et s'approcha de l'obraz. À la vue du don dérisoire que venait de faire le monsieur au pince-nez, la jeune fille devint rouge d'indignation; elle ôta son chapeau rond et ses gants, s'agenouilla sur le trottoir boueux en face de l'image, et à trois reprises se prosterna contre le sol. Ensuite elle ouvrit son porte-monnaie; mais comme il ne contenait que quelques grivas[104], elle détacha aussitôt ses boucles d'oreilles en diamant et les déposa sur le plateau.

— On le peut, n'est-ce pas? C'est pour la parure de l'icône? Demanda-t-elle au moine d'une voix agitée.

— On le peut, tout don est une bonne œuvre.

La foule muette assista à cette scène sans exprimer ni blâme, ni approbation; Élisabeth Nikolaïevna, dont l'amazone était toute couverte de boue, remonta à cheval et disparut.

II

Deux jours après, je la rencontrai en nombreuse compagnie: elle faisait partie d'une société qui remplissait trois voitures autour desquelles galopaient plusieurs cavaliers. Dès qu'elle m'eût aperçu, elle m'appela d'un geste, fit arrêter la calèche et exigea absolument que j'y prisse place. Ensuite elle me présenta aux dames élégantes qui l'accompagnaient, et m'expliqua que leur promenade avait un but fort intéressant. Élisabeth Nikolaïevna riait et paraissait extrêmement heureuse. Dans ces derniers temps, elle était devenue d'une pétulante gaieté. Il s'agissait en effet d'une partie de plaisir assez excentrique: tout ce monde se rendait de l'autre côté de la rivière, chez le marchant Sévostianoff qui, depuis dix ans, donnait l'hospitalité à Sémen Iakovlévitch, iourodivii[105] renommé pour sa sainteté et ses prophéties non seulement dans notre province, mais dans les gouvernements voisins et même dans les deux capitales. Quantité de gens allaient se prosterner devant ce fou et tâchaient d'obtenir une parole de lui; les visiteurs apportaient avec eux des présents souvent considérables. Quand il n'appliquait pas à ses besoins les offrandes qu'il recevait, il en faisait don à une église, d'ordinaire au monastère de Saint-Euthyme; aussi un moine de ce couvent était-il à demeure dans le pavillon occupé par l'iourodivii. Tous se promettaient beaucoup d'amusement. Personne dans cette société n'avait encore vu Sémen Iakovlévitch; Liamchine seul était déjà allé chez lui auparavant: il racontait que le fou l'avait fait mettre à la porte à coups de balai et lui avait lancé de sa propre main deux grosses pommes de terre bouillies. Parmi les cavaliers je remarquai Pierre Stépanovitch; il avait loué un cheval de Cosaque et se tenait très mal sur sa monture. Dans la cavalcade figurait aussi Stavroguine. Lorsque dans son entourage on organisait une partie de plaisir, il consentait parfois à en être et avait toujours, en pareil cas, l'air aussi gai que le voulaient les convenances, mais, selon son habitude, il parlait peu.

Au moment où la caravane arrivait vis-à-vis de l'hôtel qui se trouve près du pont, quelqu'un observa brusquement qu'un voyageur venait de se tirer un coup de pistolet dans cette maison, et qu'on attendait la police. Un autre proposa aussitôt d'aller voir le cadavre. Cette idée fut accueillie avec d'autant plus d'empressement que nos dames n'avaient jamais vu de suicidé. «On s'ennuie tant, dit l'une d'elles, qu'il ne faut pas être difficile en fait de

distractions.» Deux ou trois seulement restèrent à la porte, les autres envahirent toutes ensembles le malpropre corridor, et parmi elles je ne fus pas peu surpris de remarquer Élisabeth Nikolaïevna elle-même. La chambre où gisait le corps était ouverte, et, naturellement, on n'osa pas nous en refuser l'entrée. Le défunt était un tout jeune homme, on ne lui aurait pas donné plus de dix-neuf ans; avec ses épais cheveux blonds, son front pur et l'ovale régulier de son visage il avait dû être très beau. Ses membres étaient déjà roides, et sa face blanche semblait de marbre. Sur la table se trouvait un billet qu'il avait laissé pour qu'on n'accusât personne de sa mort. Il se tuait, écrivait-il, parce qu'il avait boulotté (sic) quatre cents roubles. Ces quelques lignes contenaient quatre fautes de grammaire. Un gros propriétaire qui, apparemment, connaissait le suicidé et occupait dans l'hôtel une chambre voisine, se penchait sur le cadavre en poussant force soupirs. Il nous apprit que ce jeune homme était le fils d'une veuve qui habitait la campagne; il avait été envoyé dans notre ville par sa famille, c'est-à-dire par sa mère, ses tantes et ses sœurs, pour acheter le trousseau d'une de celles-ci qui allait se marier prochainement; une parente domiciliée ici devait le guider dans ces emplettes. On lui avait confié quatre cents roubles, les économies de dix années, et on ne l'avait laissé partir qu'après lui avoir prodigué les recommandations et avoir passé à son cou toutes sortes d'objets bénits. Jusqu'alors il avait toujours été un garçon très rangé.

Arrivé à la ville, au lieu d'aller chez sa parente, le jeune homme descendit à l'hôtel, puis se rendit droit au club où il comptait trouver quelque étranger qui consentît à tailler une banque avec lui. Son espoir ayant été trompé, il revint vers minuit à l'hôtel, se fit donner du champagne, des cigares de la Havane, et demanda un souper de six ou sept plats. Mais le champagne l'enivra et le tabac lui causa des nausées; bref, il ne put toucher au repas qu'on lui servit, et il se coucha presque sans connaissance. Le lendemain, il se réveilla frais comme une pomme et n'eut rien de plus pressé que d'aller chez des tsiganes dont il avait entendu parler au club. Pendant deux jours on ne le revit point à l'hôtel. Hier seulement, à cinq heures de l'après-midi, il était rentré ivre, s'était mis au lit et avait dormi jusqu'à dix heures du soir. À son réveil il avait demandé une côtelette, une bouteille de château-yquem, du

raisin, tout ce qu'il faut pour écrire, enfin sa note. Personne n'avait rien remarqué de particulier en lui; il était calme, doux et affable. Le suicide avait sans doute eu lieu vers minuit, quoique, chose étrange, on n'eût entendu aucune détonation d'arme à feu. C'était seulement aujourd'hui, à une heure de l'après-midi, que les gens de l'établissement avaient été pris d'inquiétude; ils étaient allés frapper chez le voyageur, et, ne recevant pas de réponse, avaient enfoncé la porte. La bouteille de château-yquem était encore à moitié pleine; il restait aussi une demi-assiette de raisin. Le jeune homme s'était servi d'un petit revolver à trois coups pour se loger une balle dans le cœur. La blessure saignait à peine; les doigts du suicidé avaient laissé échapper l'arme qui était tombée sur le tapis. Le corps était à demi couché sur un divan. La mort avait dû être instantanée. Aucune trace de souffrance n'apparaissait sur le visage, dont l'expression était calme, presque heureuse, comme si la vie ne l'eût pas quitté. Toute notre société considérait le cadavre avec une curiosité avide. Qui que nous soyons, il y a en général dans le malheur d'autrui quelque chose qui réjouit nos yeux. Les dames regardaient en silence; les messieurs faisaient de fines observations qui témoignaient d'une grande liberté d'esprit. L'un d'eux remarqua que c'était la meilleure issue, et que le jeune homme ne pouvait rien imaginer de plus sage. La conclusion d'un autre fut que du moins pendant un moment il avait bien vécu. Un troisième se demanda pourquoi les suicides étaient devenus si fréquents chez nous; «il semble, dit-il, que le sol manque sous nos pieds». Ce raisonneur n'obtint aucun succès. Liamchine qui mettait sa gloire à jouer le rôle de bouffon, prit sur l'assiette une petite grappe de raisin; un autre l'imita en riant, et un troisième avançait le bras vers la bouteille de château-yquem, quand survint le maître de police qui fit «évacuer» la chambre. Comme nous n'avions plus rien à voir, nous nous retirâmes aussitôt, bien que Liamchine essayât de parlementer avec le magistrat. La route s'acheva deux fois plus gaiement qu'elle n'avait commencé.

Il était juste une heure de l'après-midi lorsque nous arrivâmes à la maison du marchand Sévostianoff. On nous dit que Sémen Iakovlévitch était en train de dîner, mais qu'il recevrait néanmoins. Nous entrâmes tous à la fois. La chambre où le bienheureux prenait ses repas et donnait ses audiences était

assez spacieuse, percée de trois fenêtres et coupée en deux parties égales par un treillage en bois qui s'élevait jusqu'à mi-corps. Le commun des visiteurs restait en deçà de cette clôture; l'iourodivii se tenait de l'autre côté et ne laissait pénétrer auprès de lui que certains privilégiés; il les faisait asseoir tantôt sur des fauteuils de cuir, tantôt sur un divan; lui-même occupait un vieux voltaire dont l'étoffe montrait la corde. Âgé de cinquante-cinq ans, Sémen Iakovlévitch était un homme assez grand, aux petits yeux étroits, au visage rasé, jaune et bouffi; sa tête presque entièrement chauve ne conservait plus que quelques cheveux blonds; il avait la joue droite enflée, la bouche un peu déjetée et une grosse verrue près de la narine gauche. Sa physionomie était calme, sérieuse, presque somnolente. Vêtu, à l'allemande, d'une redingote noire, il ne portait ni gilet, ni cravate. Sous son vêtement se laissait voir une chemise propre mais d'une toile assez grossière. Ses pieds qui paraissaient malades étaient chaussés de pantoufles. C'était, disait-on, un ancien fonctionnaire, et il possédait un tchin. En ce moment il venait de manger une soupe au poisson et attaquait son second plat, – des pommes de terre en robe de chambre. À cela se réduisait invariablement sa nourriture, mais il aimait beaucoup le thé et en faisait une grande consommation. Autour de lui allaient et venaient trois domestiques gagés par le marchand; l'un d'eux était en frac, un autre ressemblait à un artelchtchik[106], le troisième avait l'air d'un rat d'église; il y avait encore un garçon de seize ans qui se remuait beaucoup. Indépendamment des laquais, là se trouvait aussi, un tronc dans la main, un moine du couvent de Saint-Euthyme, homme à cheveux blancs et d'un extérieur respectable, malgré un embonpoint peut-être excessif. Sur une table bouillait un énorme samovar, à côté d'un plateau contenant environ deux douzaines de grands verres. En face, sur une autre table, s'étalaient les offrandes: quelques pains de sucre et quelques livres de la même denrée, deux livres de thé, une paire de pantoufles brodées, un foulard, une pièce de drap, une pièce de toile, etc. Les dons en argent entraient presque tous dans le tronc du moine. Il y avait beaucoup de monde dans la chambre, les visiteurs seuls se trouvaient au nombre d'une douzaine; deux d'entre eux avaient pris place derrière le treillage, près de Sémen Iakovlévitch: l'un, vieux pèlerin aux cheveux blancs, était à coup sûr un homme du peuple; l'autre, petit et maigre,

était un religieux de passage dans notre ville; assis modestement, il tenait ses yeux baissés. Le reste de l'assistance, debout devant le treillage, se composait presque exclusivement de moujiks; on remarquait toutefois dans ce public un propriétaire, une vieille dame noble et pauvre, enfin un gros marchand venu d'une ville de district; ce dernier était porteur d'une grande barbe et habillé à la russe, mais on lui connaissait une fortune de cent mille roubles. Tous attendaient leur bonheur en silence. Quatre individus s'étaient mis à genoux; l'un d'eux occupait une place plus en vue que les autres et attirait particulièrement l'attention; c'était le propriétaire, gros homme de quarante-cinq ans, qui restait pieusement agenouillé tout contre le grillage jusqu'à ce qu'il plût à Sémen Iakovlévitch d'honorer d'un regard ou d'une parole. Il était là depuis environ une heure, et le bienheureux n'avait pas encore semblé s'apercevoir de sa présence.

Nos dames, qui chuchotaient gaiement, allèrent s'entasser contre la clôture, obligeant tous les autres visiteurs à s'effacer derrière elles; seul le propriétaire ne se laissa pas déloger de sa place et même se cramponna des deux mains au treillage. Des regards badins se portèrent sur l'iourodivii; les uns l'examinèrent avec leur monocle, les autres avec leur pince-nez; Liamchine braqua même sur lui une lorgnette de théâtre. Sans s'émouvoir de la curiosité dont il était l'objet, Sémen Iakovlévitch promena ses petits yeux sur tout notre monde.

— Charmante société! Charmante société! Fit-il d'une voix de basse assez forte.

Toute notre bande se mit à rire: «Qu'est-ce que cela veut dire?» Mais le bienheureux n'ajouta rien et continua à manger ses pommes de terre; quand il eut fini, il s'essuya la bouche, et on lui apporta son thé.

D'ordinaire, il ne le prenait pas seul et en offrait aux visiteurs, non à tous, il est vrai, mais à ceux qui lui paraissaient dignes d'un tel honneur. Ces choix avaient toujours beaucoup d'imprévu. Tantôt, négligeant les hauts dignitaires et les gens riches, il régalait un moujik ou quelque vieille bonne femme; tantôt, au contraire, c'était à un gros marchand qu'il donnait la préférence sur les pauvres diables. Il s'en fallait aussi que tous fussent servis de la même façon: pour les uns on sucrait le thé, à d'autres on donnait un morceau de

sucre à sucer, d'autres enfin n'avaient de sucre sous aucune forme. Dans la circonstance présente, les favorisés furent le religieux étranger et le vieux pèlerin. Le premier eut un verre de thé sucré, le second n'eut pas de sucre du tout. Le gros moine du couvent de Saint-Euthyme, qui jusqu'à ce jour-là n'avait jamais été oublié, dut cette fois se contenter de voir boire les autres.

— Sémen Iakovlévitch, dites-moi quelque chose; je désirais depuis longtemps faire votre connaissance, dit avec un sourire et un clignement d'yeux la dame élégante qui avait déclaré qu'il ne fallait pas être difficile en fait de distractions. L'iourodivii ne la regarda même pas. Le propriétaire, agenouillé poussa un profond et bruyant soupir.

— Donnez-lui du thé sucré! Dit soudain Sémen Iakovlévitch en montrant le riche marchand.

Celui-ci s'approcha et vint se placer à côté du propriétaire.

— Encore du sucre à lui! Ordonna le bienheureux après qu'on eût versé le verre de thé. – On obéit. – Encore, encore à lui! – On remit du sucre à trois reprises. Le marchand but son sirop sans murmurer.

— Seigneur! Chuchota l'assistance en se signant. Le propriétaire poussa un second soupir, non moins profond que le premier.

— Batuchka! Sémen Iakovlévitch! Cria tout à coup d'une voix dolente mais en même temps très aigre la dame pauvre, que les nôtres avaient écartée du treillage. – Depuis une grande heure, mon bon ami, j'attends un mot de toi. Parle-moi, donne un conseil à l'orpheline.

— Interroge-là, dit Sémen Iakovlévitch au rat d'église. Celui-ci s'avança vers elle.

— Avez-vous fait ce que Sémen Iakovlévitch vous a ordonné la dernière fois? Demanda-t-il à la veuve d'un ton bas et mesuré.

— Que faire avec eux, Sémen Iakovlévitch? Glapit la vieille dame; – ce sont des anthropophages; ils portent plainte contre moi devant le tribunal de l'arrondissement; ils me menacent du sénat: voilà comme ils traitent leur mère!…

— Donne-lui! Dit l'iourodivii en montrant un pain de sucre.

Le jeune garçon s'élança aussitôt vers l'objet indiqué, le prit et l'apporta à la veuve.

— Oh! Batuchka, tu es trop bon! Que ferai-je de tout cela? Reprit-elle.

— Encore! Encore! Ordonna Sémen Iakovlévitch.

Un nouveau pain de sucre fut offert à la veuve.

— Encore! Encore! Répéta le bienheureux.

On apporta un troisième et, enfin, un quatrième pain de sucre; la visiteuse en avait de tous les côtés. Le moine de notre couvent soupira: tout cela aurait pu aller au monastère comme les autres fois.

— C'est beaucoup trop pour moi; qu'ai-je besoin d'en avoir autant? Observa la veuve, confuse. – Mais est-ce que ce n'est pas une prophétie, batuchka?

— Si, c'est une prophétie, dit quelqu'un dans la foule.

— Qu'on lui en donne encore une livre, encore! Poursuivit Sémen Iakovlévitch.

Il restait encore sur la table un pain de sucre entier; mais le bienheureux avait dit de donner une livre, et l'on donna une livre.

— Seigneur! Seigneur! Soupiraient les gens du peuple en faisant le signe de la croix, c'est une évidente prophétie.

— Adoucissez d'abord votre cœur par la bonté et la miséricorde, et ensuite venez vous plaindre de vos enfants, l'os de vos os, voilà probablement ce que signifie cet emblème remarqua à voix basse, mais d'un air très satisfait de lui-même le gros moine, à qui on avait oublié d'offrir du thé et dont l'amour-propre blessé cherchait une consolation.

— Mais quoi, batuchka! Reprit soudain la veuve en colère, – quand le feu a pris chez les Verkhichine, ils m'ont passé un nœud coulant autour du corps pour me traîner dans les flammes. Ils ont fourré un chat mort dans mon coffre. C'est-à-dire qu'ils sont capables de toutes les vilenies…

— Qu'on la mette à la porte! Cria Sémen Iakovlévitch en agitant les bras.

Le rat d'église et le jeune gars s'élancèrent de l'autre côté du grillage. Le premier prit la veuve par le bras; elle ne fit pas de résistance, et se laissa conduire vers la porte en se retournant pour considérer les pains de sucre que le jeune domestique portait derrière elle.

— Reprends-lui en un! Ordonna l'iourodivii à l'artelchtchik resté près de lui. Le laquais courut sur les pas de ceux qui venaient de sortir, et, quelque

temps après, les trois domestiques revinrent, rapportant un des pains de sucre qui avaient été donnés à la veuve; les trois autres demeurèrent en sa possession.

— Sémen Iakovlévitch, pourquoi donc ne m'avez-vous rien répondu? Il y a si longtemps que vous m'intéressez, dit celle de nos dames qui avait déjà pris la parole.

Le bienheureux ne l'écouta point, et s'adressa au moine de notre monastère:

— Interroge-le! Ordonna-t-il en lui montrant le propriétaire agenouillé.

Le moine s'approcha gravement du propriétaire.

— Quelle faute avez-vous commise? Ne vous avait-on pas ordonné quelque chose?

— De ne pas me battre, de m'abstenir de voies de fait, répondit d'une voix enrouée l'interpellé.

— Avez-vous obéi à cet ordre? Reprit le moine.

— Je ne puis pas; c'est plus fort que moi.

Sémen Iakovlévitch agita les bras.

— Chasse-le, chasse-le! Mets-le à la porte avec un balai!

Sans attendre que les faits suivissent les paroles, le propriétaire s'empressa de détaler.

— Il a laissé une pièce d'or à l'endroit où il était, dit le moine en ramassant sur le parquet une demi-impériale.

— Voilà à qui il faut la donner, fit Sémen Iakovlévitch; et il indiqua du geste le riche marchand, qui n'osa pas refuser ce don.

— L'eau va toujours à la rivière, ne put s'empêcher d'observer le moine.

— À celui-ci du thé sucré, ordonna brusquement Sémen Iakovlévitch en montrant Maurice Nikolaïévitch.

Un domestique remplit un verre et l'offrit par erreur à un élégant qui avait un binocle sur le nez.

— Au grand, au grand! Reprit le bienheureux.

Maurice Nikolaïévitch prit le verre, salua, et se mit à boire. Tous les nôtres partirent d'un éclat de rire, je ne sais pourquoi.

— Maurice Nikolaïévitch! Dit soudain Élisabeth Nikolaïevna, – le

monsieur qui était à genoux là tout à l'heure est parti; mettez-vous à genoux à sa place.

Le capitaine d'artillerie la regarda d'un air ahuri.

— Je vous en prie; vous me ferez un grand plaisir. Écoutez, Maurice Nikolaïévitch, poursuivit-elle avec un entêtement passionné, – il faut absolument que vous vous mettiez à genoux; je tiens à voir comment vous serez. Si vous refusez, tout est fini entre nous. Je le veux absolument, je le veux!…

Je ne sais quelle était son intention, mais elle exigeait d'une façon pressante, implacable, on aurait dit qu'elle avait une attaque nerveuse. Ces caprices cruels qui depuis quelque temps surtout se renouvelaient avec une fréquence particulière, Maurice Nikolaïévitch se les expliquait comme des mouvements de haine aveugle, et il les attribuait non à la méchanceté, – il savait que la jeune fille avait pour lui de l'estime, de l'affection et du respect, – mais à une sorte d'intimité inconsciente dont par moments elle ne pouvait triompher.

Il remit silencieusement son verre à une vieille femme qui se trouvait derrière lui, ouvrit la porte du treillage et pénétra, sans y être invité, dans la partie de la chambre réservée à Sémen Iakovlévitch; puis, en présence de tout le monde, il se mit à genoux. Je crois que son âme, simple et délicate, avait été très péniblement affectée par la brutale incartade que Lisa venait de se permettre en public. Peut-être pensait-il qu'en voyant l'humiliation à laquelle elle l'avait condamné, elle aurait honte de sa conduite. Certes, il fallait être aussi naïf que Maurice Nikolaïévitch pour se flatter de corriger une femme par un tel moyen. À genoux, avec son grand corps dégingandé et son visage d'un sérieux imperturbable, il était fort drôle; cependant aucun de nous ne rit; au contraire, ce spectacle inattendu produisit une sensation de malaise. Tous les yeux se tournèrent vers Lisa.

— Esprit-Saint, Esprit-Saint! Murmura Sémen Iakovlévitch.

Lisa pâlit tout à coup, poussa un cri, et s'élança de l'autre côté du treillage. Là eut lieu une subite scène d'hystérie: la jeune fille saisit Maurice Nikolaïévitch par les avant-bras et le tira de toutes ses forces pour le relever.

— Levez-vous! Levez-vous! Criait-elle comme hors d'elle-même. Levez-

vous tout de suite! Comment avez-vous osé vous mettre à genoux?

Maurice Nikolaïévitch obéit. Elle lui empoigna les bras au-dessus du coude, et le regarda en plein visage avec une expression de frayeur.

— Charmante société! Charmante société! Répéta encore une fois le fou.

Lisa ramena enfin Maurice Nikolaïévitch dans l'autre partie de la chambre. Toute notre société était fort agitée. La dame dont j'ai déjà parlé voulut sans doute tenter une diversion, et, pour la troisième fois, s'adressa en minaudant à l'iourodivii:

— Eh bien, Sémen Iakovlévitch, est-ce que vous ne me direz pas quelque chose? Je comptais tant sur vous.

— Va te faire f…! Lui répondit le bienheureux.

Ces mots, prononcés très distinctement et avec un accent de colère, provoquèrent chez les hommes un rire homérique; quant aux dames, elles s'enfuirent en poussant de petits cris effarouchés. Ainsi se termina notre visite à Sémen Iakovlévitch.

Si je l'ai racontée avec tant de détails, c'est surtout, je l'avoue, à cause d'un incident très énigmatique qui se serait produit, dit-on, au moment de la sortie.

Tandis que tous se retiraient précipitamment, Lisa, qui donnait le bras à Maurice Nikolaïévitch, se rencontra soudain dans l'obscurité du corridor avec Nicolas Vsévolodovitch. Il faut dire que, depuis l'évanouissement de la jeune fille, ils s'étaient revus plus d'une fois dans le monde, mais sans jamais échanger une parole. Je fus témoin de leur rencontre près de la porte; à ce qu'il me sembla, ils s'arrêtèrent pendant un instant et se regardèrent d'un air étrange. Mais il se peut que la foule m'ait empêché de bien voir. On assura, au contraire, qu'en apercevant Nicolas Vsévolodovitch, Lisa avait tout à coup levé la main, et qu'elle l'aurait certainement souffleté, s'il ne s'était écarté à temps. Peut-être avait-elle surpris une expression de moquerie sur le visage de Stavroguine, surtout après l'épisode dont Maurice Nikolaïévitch avait été le triste héros. J'avoue que moi-même je ne remarquai rien; mais, en revanche, tout le monde prétendit avoir vu la chose, quoique, en tenant pour vrai le geste attribué à Élisabeth Nikolaïevna, peu de personnes seulement, dans la confusion du départ, eussent pu en être témoins. Je refusai alors

d'ajouter foi à ces racontars. Je me rappelle pourtant qu'au retour Nicolas Vsévolodovitch fut un peu pâle.

III

Le même jour eut lieu à Skvorechniki l'entrevue que Barbara Pétrovna se proposait depuis longtemps d'avoir avec Stépan Trophimovitch. La générale arriva fort affairée à sa maison de campagne; la veille, on avait définitivement décidé que la fête au profit des institutrices pauvres serait donnée chez la maréchale de la noblesse. Mais, avec sa promptitude de résolution, Barbara Pétrovna s'était dit tout de suite que rien ne l'empêchait, après cette fête, d'en donner à son tour une chez elle et d'y inviter toute la ville. La société pourrait alors juger en connaissance de cause qu'elle était des deux maisons la meilleure, celle où l'on savait le mieux recevoir et donner un bal avec le plus de goût. Barbara Pétrovna n'était plus à reconnaître. L'altière matrone qui, naguère encore, vivait dans une retraite si profonde, semblait maintenant passionnée pour les distractions mondaines. Du reste, ce changement était peut-être plus apparent que réel.

Son premier soin, en arrivant à Skvorechniki, fut de visiter toutes les chambres de la maison en compagnie du fidèle Alexis Égorovitch et de Fomouchka, qui était un habile décorateur. Alors commencèrent de graves délibérations: quels meubles, quels tableaux, quels bibelots ferait-on venir de la maison de ville? Où les placerait-on? Comment utiliserait-on le mieux l'orangerie et les fleurs? Où poserait-on des tentures neuves? En quel endroit le buffet serait-il installé? N'y en aurait-il qu'un ou bien en organiserait-on deux? Etc., etc. Et voilà qu'au milieu de ces préoccupations l'idée vint tout à coup à Barbara Pétrovna d'envoyer sa voiture chercher Stépan Trophimovitch.

Celui-ci, depuis longtemps prévenu que son ancienne amie désirait lui parler, attendait de jour en jour cette invitation. Lorsqu'il monta en voiture, il fit le signe de la croix: son sort allait se décider. Il trouva Barbara Pétrovna dans la grande salle; assise sur un petit divan, en face d'un guéridon de marbre, elle avait à la main un crayon et un papier; Fomouchka mesurait avec

un mètre la hauteur des fenêtres et de la tribune; la générale inscrivait les chiffres et faisait des marques sur le parquet. Sans interrompre sa besogne, elle inclina la tête du côté de Stépan Trophimovitch, et, quand ce dernier balbutia une formule de salutation, elle lui tendit vivement la main; puis, sans le regarder, elle lui indiqua une place à côté d'elle.

Je m'assis et j'attendis pendant cinq minutes, «en comprimant les battements de mon cœur», me raconta-t-il ensuite. – J'avais devant moi une femme bien différente de celle que j'avais connue durant vingt ans. La profonde conviction que tout était fini me donna une force dont elle-même fut surprise. Je vous le jure, je l'étonnai par mon stoïcisme à cette heure dernière.

Barbara Pétrovna posa soudain son crayon sur la table et se tourna brusquement vers le visiteur.

— Stépan Trophimovitch, nous avons à parler d'affaires. Je suis sûre que vous avez préparé toutes vos phrases ronflantes et quantité de mots à effet; mais il vaut mieux aller droit au fait, n'est-ce pas?

Il se sentit fort mal à l'aise. Un pareil début n'avait rien de rassurant.

— Attendez, taisez-vous, laissez-moi parler; vous parlerez après, quoique, à vrai dire, j'ignore ce que vous pourriez me répondre, poursuivit rapidement Barbara Pétrovna. – Je considère comme un devoir sacré de vous servir, votre vie durant, vos douze cent roubles de pension; quand je dis «devoir sacré», je m'exprime mal; disons simplement que c'est une chose convenue entre nous, ce langage sera beaucoup plus vrai, n'est-ce pas? Si vous voulez, nous mettrons cela par écrit. Des dispositions particulières ont été prises pour le cas où je viendrais à mourir. Mais, en sus de votre pension, vous recevez actuellement de moi le logement, le service et tout l'entretien. Nous convertirons cela en argent, ce qui fera quinze cents roubles, n'est-ce pas? Je mets en outre trois cents roubles pour les frais imprévus, et vous avez ainsi une somme ronde de trois mille roubles. Ce revenu annuel vous suffira-t-il? Il me semble que c'est assez pour vivre. Du reste, dans le cas de dépenses extraordinaires, j'ajouterai encore quelque chose. Eh bien, prenez cet argent, renvoyez-moi mes domestiques et allez demeurer où vous voudrez, à Pétersbourg, à Moscou, à l'étranger; restez même ici, si bon vous

semble, mais pas chez moi. Vous entendez?

— Dernièrement, une autre mise en demeure non moins péremptoire et non moins brusque m'a été signifiée par ces mêmes lèvres, dit d'une voix lente et triste Stépan Trophimovitch. – Je me suis soumis et… j'ai dansé la cosaque pour vous complaire. – Oui, ajouta-t-il en français, la comparaison peut être permise: c'était comme un petit cosaque de Don qui sautait sur sa propre tombe. Maintenant…

— Cessez, Stépan Trophimovitch. Vous êtes terriblement verbeux. Vous n'avez pas dansé; vous êtes venu chez moi avec une cravate neuve, du linge frais, des gants; vous vous étiez pommadé et parfumé. Je vous assure que vous-même aviez grande envie de vous marier. Cela se lisait sur votre visage, et, croyez-le, ce n'était pas beau à voir. Si je ne vous en ai pas fait alors l'observation, ç'a été par pure délicatesse. Mais vous désiriez, vous désiriez ardemment vous marier, malgré les ignominies que vous écriviez confidentiellement sur moi et sur votre future. À présent, il ne s'agit plus de cela. Et que parlez-vous de cosaque du Don sautant sur sa tombe? Je ne saisis pas la justesse de cette comparaison. Au contraire, ne mourez pas, vivez; vivez le plus longtemps possible, j'en serai enchantée.

— Dans un hospice?

— Dans un hospice? On ne va pas à l'hospice avec trois mille roubles de revenu. Ah! Je me rappelle, fit-elle avec un sourire; – en effet, une fois, par manière de plaisanterie, Pierre Stépanovitch m'a parlé d'un hospice. Au fait, il s'agit d'un hospice particulier qui n'est pas à dédaigner. C'est un établissement où ne sont admis que le gens les plus considérés; il y a là des colonels, et même en ce moment un général y postule une place. Si vous entrez là avec tout votre argent, vous trouverez le repos, le confort, un nombreux domestique. Vous pourrez, dans cette maison, vous occuper de sciences, et, quand vous voudrez jouer aux cartes, les partenaires ne vous feront pas défaut…

— Passons.

— Passons! Répéta avec une grimace Barbara Pétrovna. – Mais, en ce cas, c'est tout; vous êtes averti, dorénavant nous vivrons complètement séparés l'un de l'autre.

— Et c'est tout, tout ce qui reste de vingt ans? C'est notre dernier adieu?

— Vous êtes fort pour les exclamations, Stépan Trophimovitch. Cela est tout à fait passé de mode aujourd'hui. On parle grossièrement, mais simplement. Vous en revenez toujours à vos vingt ans! ç'a été de part et d'autre vingt années d'amour-propre, et rien de plus. Chacune des lettres que vous m'adressiez était écrite non pour moi, mais pour la postérité. Vous êtes un styliste et non un ami; l'amitié n'est qu'un beau mot pour désigner un mutuel épanchement d'eau sale…

— Mon Dieu, que de paroles qui ne sont pas de vous! Ce sont des leçons apprises par cœur! Et déjà ils vous ont fait revêtir leur uniforme! Vous aussi, vous êtes dans la joie; vous aussi, vous êtes au soleil. Chère, chère, pour quel plat de lentilles vous leur avez vendu votre liberté!

— Je ne suis pas un perroquet pour répéter les paroles d'autrui, reprit avec colère Barbara Pétrovna. Soyez sûr que mon langage m'appartient. – Qu'avez-vous fait pour moi durant ces vingt ans? Vous me refusiez jusqu'aux livres que je faisais venir pour vous, et dont les pages ne seraient pas encore coupées si on ne les avait donnés à relier. Quelles lectures me recommandiez-vous, quand, dans les premières années, je sollicitais vos conseils? Capefigue, toujours Capefigue. Mon développement intellectuel vous faisait ombrage, et vous preniez vos mesures en conséquence. Mais cependant on rit de vous. Je l'avoue, je ne vous ai jamais considéré que comme un critique, pas autre chose. Pendant notre voyage à Pétersbourg, quand je vous ai déclaré que je me proposais de fonder un recueil périodique et de consacrer toute ma vie à cette publication, vous m'avez aussitôt regardée d'un air moqueur et vous êtes devenu tout d'un coup très arrogant.

— Ce n'était pas cela; vous vous êtes méprise… nous craignions alors des poursuites…

— Si, c'était bien cela, car, à Pétersbourg, vous ne pouviez craindre aucune poursuite. Plus tard, en février, lorsque se répandit le bruit de la prochaine apparition de cet organe, vous vîntes me trouver tout effrayé et vous exigeâtes de moi une lettre certifiant que vous étiez tout à fait étranger à la publication projetée, que les jeunes gens se réunissaient chez moi et non chez vous, qu'enfin vous n'étiez qu'un simple précepteur à qui je donnais le

logement dans ma maison pour lui compléter ses honoraires. Est-ce vrai? Vous rappelez-vous cela? Vous vous êtes toujours signalé par votre héroïsme, Stépan Trophimovitch.

— Ce n'a été qu'une minute de pusillanimité, une minute d'épanchement en tête-à-tête, gémit le visiteur; – mais se peut-il qu'une rupture complète résulte d'un ressentiment aussi mesquin? Est-ce là, vraiment, le seul souvenir que vous aient laissé tant d'années passées ensemble?

— Vous êtes un terrible calculateur; vous voulez toujours me faire croire que c'est moi qui reste en dette avec vous. À votre retour de l'étranger, vous m'avez regardée du haut de votre grandeur, vous ne m'avez pas laissée placer un mot; et quand moi-même, après avoir visité l'Europe, j'ai voulu vous parler de l'impression que j'avais gardée de la Madone Sixtine, vous ne m'avez pas écoutée, vous avez dédaigneusement souri dans votre cravate, comme si je ne pouvais pas avoir tout comme vous des sensations artistiques.

— Ce n'était pas cela; vous devez vous être trompée… J'ai oublié…

— Si, c'était bien cela; mais vous n'aviez pas besoin de tant vous poser en esthéticien devant moi, car vous ne disiez que de pures billevesées. Personne, aujourd'hui, ne perd son temps à s'extasier devant la Madone, personne ne l'admire, sauf de vieux encroûtés. C'est prouvé.

— Ah! C'est prouvé?

— Elle ne sert absolument à rien. Ce gobelet est utile, parce qu'on peut y verser de l'eau; ce crayon est utile, parce qu'on peut s'en servir pour prendre des notes; mais un visage de femme peint ne vaut aucun de ceux qui existent dans la réalité. Essayez un peu de dessiner une pomme, et mettez à côté une vraie pomme, – laquelle choisirez-vous? Je suis sûre que vous ne vous tromperez pas. Voilà comment on juge à présent toutes vos théories; le premier rayon de libre examen a suffi pour en montrer la fausseté.

— Oui, oui.

— Vous souriez ironiquement. Et que me disiez-vous, par exemple, de l'aumône? Pourtant, le plaisir de faire la charité est un plaisir orgueilleux et immoral; le riche le tire de sa fortune et de la comparaison qu'il établit entre son importance et l'insignifiance du pauvre. L'aumône déprave à la fois et le bienfaiteur et l'obligé; de plus, elle n'atteint pas son but, car elle ne fait que

favoriser la mendicité. Les paresseux qui ne veulent pas travailler se rassemblent autour des gens charitables comme les joueurs qui espèrent gagner se rassemblent autour du tapis vert. Et cependant les misérables grochs qu'on leur jette ne soulagent pas la centième partie de leur misère. Avez-vous donné beaucoup d'argent dans votre vie? Pas plus de huit grivnas, souvenez-vous en. Tâchez un peu de vous rappeler la dernière fois que vous avez fait l'aumône; c'était il y a deux ans, je me trompe, il va y en avoir quatre. Vous criez, et vous faites plus de mal que de bien. L'aumône, dans la société moderne, devrait même être interdite par la loi. Dans l'organisation nouvelle il n'y aura plus du tout de pauvres.

— Oh! Quel flux de paroles recueillies de la bouche d'autrui! Ainsi vous en êtes déjà venue à rêver d'une organisation nouvelle! Malheureuse, que Dieu vous assiste!

— Oui, j'en suis venue là, Stépan Trophimovitch; vous me cachiez soigneusement toutes les idées nouvelles qui sont maintenant tombées dans le domaine public, et vous faisiez cela uniquement par jalousie, pour avoir une supériorité sur moi. Maintenant, il n'est pas jusqu'à cette Julie qui ne me dépasse de cent verstes. Mais, à présent, moi aussi, je vois clair. Je vous ai défendu autant que je l'ai pu, Stépan Trophimovitch: décidément tout le monde vous condamne.

— Assez! Dit-il en se levant, – assez! Quels souhaits puis-je encore faire pour vous, à moins de vous souhaiter le repentir?

— Asseyez-vous une minute, Stépan Trophimovitch; j'ai encore une question à vous adresser. Vous avez été invité à prendre part à la matinée littéraire; cela s'est fait par mon entremise. Dites-moi, que comptez-vous lire?

— Eh bien, justement, quelque chose sur cette reine des reines, sur cet idéal de l'humanité, la Madone Sixtine, qui, à vos yeux, ne vaut pas un verre ou un crayon.

— Ainsi vous ne ferez pas une lecture historique? Reprit avec un pénible étonnement Barbara Pétrovna. – Mais on ne vous écoutera pas. Vous en tenez donc bien pour cette Madone? Allons, pourquoi voulez-vous endormir tout votre auditoire? Soyez sûr, Stépan Trophimovitch, que je parle uniquement dans votre intérêt. Qu'est-ce qui vous empêche d'emprunter au moyen âge ou

à l'Espagne une petite historiette, courte mais attachante, une anecdote, si vous voulez, que vous trufferiez de petits mots spirituels? Il y avait là des cours brillantes, de belles dames, des empoisonnements. Karmazinoff dit qu'il serait étrange qu'on ne trouvât pas dans l'histoire de l'Espagne le sujet d'une lecture intéressante.

— Karmazinoff, ce sot, ce vidé, cherche des thèmes pour moi!

— Karmazinoff est presque une intelligence d'homme d'État; vous ne surveillez pas assez vos expressions, Stépan Trophimovitch.

— Votre Karmazinoff est une vieille pie-grièche! Chère, chère, depuis quand, ô Dieu! Vous ont-ils ainsi transformée?

— Maintenant encore je ne puis souffrir ses airs importants; mais je rends justice à son intelligence. Je le répète, je vous ai défendu de toutes mes forces, autant que je l'ai pu. Et pourquoi tenir absolument à être ridicule et ennuyeux? Au contraire, montez sur l'estrade avec le sourire grave d'un représentant du passé et racontez trois anecdotes avec tout votre sel, comme vous seul parfois savez raconter. Soit, vous êtes un vieillard, un ci-devant, un arriéré; mais vous-même vous commencerez par le reconnaître en souriant, et tout le monde verra que vous êtes un bon, aimable et spirituel débris… En un mot, un homme d'autrefois, mais dont l'esprit est assez ouvert pour comprendre toute la laideur des principes qui l'ont inspiré jusqu'à présent. Allons, faites-moi ce plaisir, je vous prie.

— Chère, assez! N'insistez pas, c'est impossible. Je lirai mon étude sur la Madone, mais je soulèverai un orage qui crèvera sur eux tous, ou dont je serai la seule victime!

— Cette dernière conjecture est la plus probable, Stépan Trophimovitch.

— Eh bien, que mon destin s'accomplisse! Je flétrirai le lâche esclave, le laquais infect et dépravé qui le premier se hissera sur un échafaudage pour mutiler avec des ciseaux la face divine du grand idéal, au nom de l'égalité, de l'envie et… de la digestion. Je ferai entendre une malédiction suprême, quitte ensuite à…

— À entrer dans une maison de fous?

— Peut-être. Mais, en tout cas, vainqueur ou vaincu, le même soir je prendrai ma besace, ma besace de mendiant, j'abandonnerai tout ce que je

possède, tout ce que je tiens de votre libéralité, je renoncerai à toutes vos pensions, à tous les biens promis par vous, et je partirai à pied pour achever ma vie comme précepteur chez un marchand, ou mourir de faim au pied d'un mur. J'ai dit. Alea jacta est!

Il se leva de nouveau.

Barbara Pétrovna, les yeux étincelants de colère, se leva aussi.

— J'en étais sûre! Dit-elle; – depuis des années déjà j'étais convaincue que vous gardiez cela en réserve, que, pour finir, vous vouliez me déshonorer, moi et ma maison, par la calomnie! Que signifie cette résolution d'entrer comme précepteur chez un marchand ou d'aller mourir de faim au pied d'un mur? C'est une méchanceté, une façon de me noircir, et rien de plus!

— Vous m'avez toujours méprisé; mais je finirai comme un chevalier fidèle à sa dame, car votre estime m'a toujours été plus chère que tout le reste. À partir de ce moment je n'accepterai plus rien, et mon culte sera désintéressé.

— Comme c'est bête!

— Vous ne m'avez jamais estimé. J'ai pu avoir une foule de faiblesses. Oui, je vous ai grugée; je parle la langue du nihilisme; mais vous gruger n'a jamais été le principe suprême de mes actes. Cela est arrivé ainsi, par hasard, je ne sais comment… J'ai toujours pensé qu'entre nous il y avait quelque chose de plus haut que la nourriture, et jamais, jamais je n'ai été un lâche! Eh bien, je pars pour réparer ma faute! Je me mets en route tardivement; l'automne est avancé, le brouillard s'étend sur les plaines, le givre couvre mon futur chemin et le vent gémit sur une tombe qui va bientôt s'ouvrir… Mais en route, en route, partons:

«Plein d'un amour pur,
«Fidèle au doux rêve…»

— Oh! Adieu, mes rêves! Vingt ans! Alea jacta est!

Des larmes jaillirent brusquement de ses yeux et inondèrent son visage. Il prit son chapeau.

Je ne comprends pas le latin, dit Barbara Pétrovna, se roidissant de toutes ses forces contre elle-même.

— Qui sait? Peut-être avait-elle aussi envie de pleurer; mais l'indignation et le caprice l'emportèrent encore une fois sur l'attendrissement.

— Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il n'y a rien de sérieux dans tout cela. Jamais vous ne serez capable de mettre à exécution vos menaces, dictées par l'égoïsme. Vous n'irez nulle part, chez aucun marchand, mais vous continuerez à vivre bien tranquillement à mes crochets, recevant une pension et réunissant chez vous, tous les mardis, vos amis, qui ne ressemblent à rien. Adieu, Stépan Trophimovitch.

— Alea jacta est! Répéta-t-il; puis il s'inclina profondément et revint chez lui plus mort que vif.

CHAPITRE VI

PIERRE STEPANOVITCH SE REMUE.

I

Le jour de la fête avait été définitivement fixé, mais Von Lembke allait s'assombrissant de plus en plus. Il était rempli de pressentiments étranges et sinistres, ce qui inquiétait fort Julie Mikhaïlovna. À la vérité, tout ne marchait pas le mieux du monde. Notre ancien gouverneur, l'aimable Ivan Osipovitch, avait laissé l'administration dans un assez grand désordre; en ce moment on redoutait le choléra; la peste bovine faisait de grands ravages dans certaines localités; pendant tout l'été les villes et les villages avaient été désolés par une foule d'incendies où le peuple s'obstinait à voir la main d'une bande noire; le brigandage avait pris des proportions vraiment anormales. Mais tout cela, bien entendu, était trop ordinaire pour troubler la sérénité d'André Antonovitch, s'il n'avait eu d'autres et plus sérieux sujets de préoccupation.

Ce qui frappait surtout Julie Mikhaïlovna, c'était la taciturnité croissante de son mari, qui, chose singulière, devenait de jour en jour plus dissimulé. Pourtant qu'avait-il à cacher? Il est vrai qu'il faisait rarement de l'opposition à sa femme, et que la plupart du temps il lui obéissait en aveugle. Ce fut, par exemple, sur les instances de Julie Mikhaïlovna qu'on prit deux ou trois mesures très risquées et presque illégales qui tendaient à augmenter le pouvoir du gouverneur. On fit dans le même but plusieurs compromis fâcheux. On porta pour des récompenses telles gens qui méritaient de passer en jugement et d'être envoyés en Sibérie, on décida systématiquement d'écarter certaines plaintes, de jeter au panier certaines réclamations. Tous ces faits, aujourd'hui connus, furent dus à l'action prédominante de Julie Mikhaïlovna. Lembke non seulement signait tout, mais ne discutait même pas le droit de sa femme à s'immiscer dans l'exercice de ses fonctions. Parfois, en revanche, à propos de «pures bagatelles», il se rebellait d'une façon qui

étonnait la gouvernante. Sans doute, après des jours de soumission, il sentait le besoin de se dédommager par de petits moments de révolte. Malheureusement, Julie Mikhaïlovna, malgré toute sa pénétration, ne pouvait comprendre ces résistances inattendues. Hélas! Elle ne s'en inquiétait pas, et il résulta de là bien des malentendus.

Je ne m'étendrai pas sur le chapitre des erreurs administratives, tel n'est pas l'objet que je me suis proposé en commençant cette chronique, mais il était nécessaire de donner quelques éclaircissements à ce sujet pour l'intelligence de ce qui va suivre. Je reviens à Julie Mikhaïlovna.

La pauvre dame (je la plains fort) aurait pu atteindre tout ce qu'elle poursuivait avec tant d'ardeur (la gloire et le reste), sans se livrer aux agissements excentriques par lesquels elle se signala dès son arrivée chez nous. Mais, soit surabondance de poésie, soit effet des longs et cruels déboires dont avait été remplie sa première jeunesse, toujours est-il qu'en changeant de fortune elle se crut soudain une mission, elle se figura qu'une «langue de feu» brillait sur sa tête. Par malheur, quand une femme s'imagine avoir ce rare chignon, il n'est pas de tâche plus ingrate que de la détromper, et au contraire rien n'est plus facile que de la confirmer dans son illusion. Tout le monde flatta à l'envi celle de Julie Mikhaïlovna. La pauvrette se trouva du coup le jouet des influences les plus diverses, alors même qu'elle pensait être profondément originale. Pendant le peu de temps que nous l'eûmes pour gouvernante, nombre d'aigrefins surent exploiter sa naïveté au mieux de leurs intérêts. Et, déguisé sous le nom d'indépendance, quel incohérent pêle-mêle d'inclinations contradictoires! Elle aimait à la fois la grande propriété, l'élément aristocratique, l'accroissement des pouvoirs du gouverneur, l'élément démocratique, les nouvelles institutions, l'ordre, la libre pensée, les idées sociales, l'étiquette sévère d'un salon du grand monde et le débraillé des jeunes gens qui l'entouraient. Elle rêvait de donner le bonheur et de concilier les inconciliables, plus exactement, de réunir tous les partis dans la commune adoration de sa personne. Elle avait aussi des favoris; Pierre Stépanovitch qui l'accablait des plus grossières flatteries était vu par elle d'un très bon œil. Mais il lui plaisait encore pour une autre raison fort bizarre, et ici se montrait bien le caractère de la pauvre dame; elle espérait

toujours qu'il lui révèlerait un vaste complot politique! Quelque étrange que cela puisse paraître, il en était ainsi. Il semblait, je ne sais pourquoi, à Julie Mikhaïlovna que dans la province se tramait une conspiration contre la sûreté de l'État. Pierre Stépanovitch, par son silence dans certains cas et par de petits mots énigmatiques dans d'autres, contribuait à enraciner chez elle cette singulière idée. Elle le supposait en relation avec tous les groupes révolutionnaires de la Russie, mais en même temps dévoué à sa personne jusqu'au fanatisme. Découvrir un complot, mériter la reconnaissance de Pétersbourg, procurer de l'avancement à son mari, «caresser» la jeunesse pour la retenir sur le bord de l'abîme, telles étaient les chimères dont se berçait l'esprit fanatique de la gouvernante. Puisqu'elle avait sauvé et conquis Pierre Stépanovitch (à cet égard elle n'avait pas le moindre doute), elle sauverait tout aussi bien les autres. Aucun d'eux ne périrait, elle les préserverait tous de leur perte, elle les remettrait dans la bonne voie, elle appellerait sur eux la bienveillance du gouvernement, elle agirait en s'inspirant d'une justice supérieure, peut-être même l'histoire et tout le libéralisme russe béniraient son nom; et cela n'empêcherait pas le complot d'être découvert. Tous les profits à la fois.

Mais il était nécessaire qu'au moment de la fête André Antonovitch eût un visage un peu plus riant. Il fallait absolument lui rendre le calme et la sérénité. À cette fin, Julie Mikhaïlovna envoya à son mari Pierre Stépanovitch, espérant que ce dernier, par quelque moyen connu de lui, peut-être même par quelque confidence officieuse, saurait triompher de l'abattement de gouverneur. Elle avait toute confiance dans l'habileté du jeune homme. Depuis longtemps Pierre Stépanovitch n'avait pas mis le pied dans le cabinet de Von Lembke. Lorsqu'il y entra, sa victime ordinaire était justement de fort mauvaise humeur.

II

Une complication avait surgi qui causait le plus grand embarras à M.Von Lembke. Dans un district (celui-là même que Pierre Stépanovitch avait visité dernièrement) un sous-lieutenant avait reçu devant toute sa compagnie un

blâme verbal de son supérieur immédiat. L'officier, récemment arrivé de Pétersbourg, était un homme jeune encore; toujours silencieux et morose, il ne laissait pas d'avoir un aspect assez imposant, quoiqu'il fût petit, gros et rougeaud. S'entendant réprimander, il avait poussé un cri qui avait stupéfié toute la compagnie, s'était jeté tête baissée sur son chef et l'avait furieusement mordu à l'épaule, on n'avait pu qu'à grand'peine lui faire lâcher prise. À n'en pas douter, ce sous-lieutenant était fou; du moins l'enquête révéla que depuis quelques temps il faisait des choses fort étranges. Ainsi il avait jeté hors de son logement deux icônes appartenant à son propriétaire et brisé l'un d'eux à coups de hache; dans sa chambre il avait placé sur trois supports disposés en forme de lutrins les ouvrages de Vogt, de Moleschott et de Buchner; devant chacun de ces lutrins il brûlait des bougies de cire comme on en allume dans les églises. Le nombre des livres trouvés chez lui donnait lieu de penser que cet homme lisait énormément. S'il avait eu cinquante mille francs, il se serait peut-être embarqué pour les îles Marquises, comme ce «cadet» dont M.Hertzen raconte quelque part l'histoire avec une verve si humoristique. Quand on l'arrêta, on saisit sur lui et dans son logement quantité de proclamations des plus subversives.

En soi cette découverte ne signifiait rien, et, à mon avis, elle ne méritait guère qu'on s'en préoccupât. Était-ce la première fois que nous voyions des écrits séditieux? Ceux-ci, d'ailleurs, n'étaient pas nouveaux: c'étaient, comme on le dit plus tard, les mêmes qui avaient été répandus récemment dans la province de K…, et Lipoutine assurait avoir vu de petites feuilles toutes pareilles à celles-là pendant un voyage qu'il avait fait dans un gouvernement voisin six semaines auparavant. Mais il se produisit une coïncidence dont André Antonovitch fut très frappé: dans le même temps en effet l'intendant des Chpigouline apporta à la police deux ou trois liasses de proclamations qu'on avait introduites de nuit dans la fabrique, et qui étaient identiques avec celles du sous-lieutenant. Les paquets n'avaient pas encore été défaits, et aucun ouvrier n'en avait pris connaissance. La chose était sans importance, néanmoins elle parut louche au gouverneur et le rendit très soucieux.

Alors venait de commencer cette «affaire Chpigouline» dont on a tant

parlé chez nous et que les journaux de la capitale ont racontée avec de telles variantes. Trois semaines auparavant, le choléra asiatique avait fait invasion parmi les ouvriers de l'usine; il y avait eu un décès et plusieurs cas. L'inquiétude s'empara de notre ville, car le choléra sévissait déjà dans une province voisine. Je ferai remarquer qu'en prévision de l'arrivée du fléau notre administration avait pris des mesures prophylactiques aussi satisfaisantes que possible. Mais les Chpigouline étant millionnaires et possédant de hautes relations, on avait négligé d'appliquer à leur fabrique les règlements sanitaires. Soudain des plaintes universelles s'élevèrent contre cette usine qu'on accusait d'être un foyer d'épidémie: elle était si mal tenue, disait-on, les locaux affectés aux ouvriers, notamment, étaient si sales, que cette malpropreté devait suffire, en l'absence de toute autre cause, pour engendrer le choléra. Des ordres furent immédiatement donnés en conséquence, et André Antonovitch veilla à ce qu'ils fussent promptement exécutés. Pendant trois semaines on nettoya la fabrique, mais les Chpigouline, sans qu'on sût pourquoi, y arrêtèrent le travail. L'un des deux frères résidait constamment à Pétersbourg; l'autre, à la suite des mesures de désinfection prises par l'autorité, se rendit à Moscou. L'intendant chargé de régler les comptes vola effrontément les ouvriers; ceux-ci commencèrent à murmurer, voulurent toucher ce qui leur était dû et allèrent bêtement se plaindre à la police; du reste, ils ne criaient pas trop et présentaient leurs réclamations avec assez de calme. Ce fut sur ces entrefaites qu'on remit au gouvernement les proclamations trouvées par l'intendant.

Pierre Stépanovitch ne se fit point annoncer et pénétra dans le cabinet d'André Antonovitch avec le sans façon d'un ami, d'un intime; d'ailleurs, en ce moment, c'était Julie Mikhaïlovna qui l'avait envoyé. En l'apercevant, Von Lembke laissa voir un mécontentement très marqué, et, au lieu d'aller au devant de lui, s'arrêta près de la table. Avant l'arrivée du visiteur, il se promenait dans la chambre, où il s'entretenait en tête-à-tête avec un employé de sa chancellerie, un gauche et maussade Allemand du nom de Blum, qu'il avait amené de Pétersbourg, malgré la très vive opposition de Julie Mikhaïlovna. À l'apparition de Pierre Stépanovitch, l'employé se dirigea vers la porte, mais il ne sortit pas. Le jeune homme crut même remarquer qu'il

échangeait un regard d'intelligence avec son supérieur.

— Oh! Oh! Je vous y prends, administrateur sournois! Cria gaiement Pierre Stépanovitch, et il couvrit avec sa main une proclamation qui se trouvait sur la table, – cela va augmenter votre collection, hein?

André Antonovitch rougit, et sa physionomie prit une expression de mauvaise humeur plus accentuée encore.

— Laissez, laissez cela tout de suite! Cria-t-il tremblant de colère, – et ne vous avisez pas, monsieur…

— Qu'est-ce que vous avez? On dirait que vous êtes fâché?

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que désormais je suis décidé à ne plus tolérer votre sans façon, je vous prie de vous en souvenir…

— Ah! Diable, c'est qu'il est fâché en effet!

— Taisez-vous donc, taisez-vous! Vociféra Von Lembke en frappant du pied, – n'ayez pas l'audace…

Dieu sait quelle tournure les choses menaçaient de prendre. Hélas! Il y avait ici une circonstance ignorée de Pierre Stépanovitch et de Julie Mikhaïlovna elle-même. Depuis quelques jours, le malheureux André Antonovitch avait l'esprit si dérangé qu'il en était venu à soupçonner in petto Pierre Stépanovitch d'être l'amant de sa femme. Lorsqu'il se trouvait seul, la nuit surtout, cette pensée le faisait cruellement souffrir.

— Je pensais que quand un homme vous retient deux soirs de suite jusqu'après minuit pour vous lire son roman en tête-à-tête, il oublie lui-même la distance qui le sépare de vous… Julie Mikhaïlovna me reçoit sur un pied d'intimité; comment vous déchiffrer? Répliqua non sans dignité Pierre Stépanovitch. – À propos, voici votre roman, ajouta-t-il en déposant sur la table un gros cahier roulé en forme de cylindre et soigneusement enveloppé dans un papier bleu.

Lembke rougit et se troubla.

— Où donc l'avez-vous trouvé? Demanda-t-il aussi froidement qu'il le put, mais sa joie était visible malgré tous les efforts qu'il faisait pour la cacher.

— Figurez-vous qu'il avait roulé derrière la commode. Quand je suis rentré l'autre jour, je l'aurai jeté trop brusquement sur ce meuble. C'est

avant-hier seulement qu'on l'a retrouvé, en lavant les parquets, mais vous m'avez donné bien de l'ouvrage.

Le gouverneur, voulant conserver un air de sévérité, baissa les yeux.

— Vous êtes cause que depuis deux nuits je n'ai pas dormi. – Voilà déjà deux jours que le manuscrit est retrouvé; si je ne vous l'ai pas rendu tout de suite, c'est parce que je tenais à le lire d'un bout à l'autre, et, comme je n'ai pas le temps pendant la journée, j'ai dû y consacrer mes nuits. Eh bien, je suis mécontent de ce roman: l'idée ne me plaît pas. Peu importe après tout, je n'ai jamais été un critique; d'ailleurs, quoique mécontent, batuchka, je n'ai pas pu m'arracher à cette lecture! Les chapitres IV et V, c'est… c'est… le diable sait quoi! Et que d'humour vous avez fourré là-dedans! J'ai bien ri. Comme vous savez pourtant provoquer l'hilarité sans que cela paraisse! Dans les chapitres IX et X il n'est question que d'amour, ce n'est pas mon affaire, mais cela produit tout de même de l'effet. Pour ce qui est de la fin, oh! Je vous battrais volontiers. Voyons, quelle est votre conclusion? Toujours l'éternelle balançoire, la glorification du bonheur domestique: vos personnages se marient, ont beaucoup d'enfants et font bien leurs affaires! Vous enchantez le lecteur, car moi-même, je le répète, je n'ai pas pu m'arracher à votre roman, mais vous n'en êtes que plus coupable. Le public est bête, les hommes intelligents devraient l'éclairer, et vous au contraire… Allons, assez, adieu. Une autre fois ne vous fâchez pas; j'étais venu pour vous dire deux petits mots urgents; mais vous êtes si mal disposé…

André Antonovitch, pendant ce temps, avait serré son manuscrit dans une bibliothèque en bois de chêne et fait signe à Blum de se retirer. L'employé obéit d'un air de chagrin.

— Je ne suis pas mal disposé, seulement… j'ai toujours des ennuis, grommela le gouverneur.

Quoiqu'il eût prononcé ces mots en fronçant les sourcils, sa colère avait disparu; il s'assit près de la table.

— Asseyez-vous, continua-t-il, – et dites-moi vos deux mots. Je ne vous avais pas vu depuis longtemps, Pierre Stépanovitch; seulement, à l'avenir, n'entrez plus brusquement comme cela… on est quelquefois occupé…

— C'est une habitude que j'ai…

— Je le sais et je crois que vous n'y mettez aucune mauvaise intention, mais parfois on a des soucis… Asseyez-vous donc.

Pierre Stépanovitch s'assit à la turque sur le divan.

III

— Ainsi vous avez des soucis; est-il possible que ce soit à cause de ces niaiseries? Dit-il en montrant la proclamation. – Je vous apporterai de ces petites feuilles autant que vous en voudrez, j'ai fait connaissance avec elles dans le gouvernement de Kh…

— Pendant que vous étiez là?

— Naturellement, ce n'était pas en mon absence. Elle a aussi une vignette, une hache est dessinée au haut de la page. Permettez (il prit la proclamation); en effet, la hache y est bien, c'est exactement la même.

— Oui, il y a une hache. Vous voyez la hache.

— Eh bien, c'est là ce qui vous fait peur?

— Il ne s'agit pas de la hache… du reste, je n'ai pas peur, mais cette affaire… c'est une affaire telle, il y a ici des circonstances…

— Lesquelles? Parce que cela a été apporté à la fabrique? Hé, hé. Mais, vous savez, bientôt les ouvriers de cette fabrique rédigeront eux-mêmes des proclamations.

— Comment cela? Demanda sévèrement Von Lembke.

— C'est ainsi. Ayez l'œil sur eux. Vous êtes un homme trop mou, André Antonovitch; vous écrivez des romans. Or, ici, il faudrait procéder à l'ancienne manière.

— Comment, à l'ancienne manière? Que me conseillez-vous? On a nettoyé la fabrique, j'ai donné des ordres, et ils ont été exécutés.

— Mais les ouvriers s'agitent. Vous devriez les faire fustiger tous, ce serait une affaire finie.

— Ils s'agitent? C'est une absurdité; j'ai donné des ordres, et l'on a désinfecté la fabrique.

— Eh! André Antonovitch, vous êtes un homme mou!

— D'abord je suis loin d'être aussi mou que vous le dites, et ensuite…

répliqua Von Lembke froissé. Il ne se prêtait à cette conversation qu'avec répugnance et seulement dans l'espoir que le jeune homme lui dirait quelque chose de nouveau.

— A-ah! Encore une vieille connaissance! Interrompit Pierre Stépanovitch en dirigeant ses regards vers un autre document placé sous un presse-papier; c'était une petite feuille qui ressemblait aussi à une proclamation et qui avait été évidemment imprimée à l'étranger, mais elle était en vers; – celle-là, je la sais par cœur: Une personnalité éclairée! Voyons un peu; en effet, c'est la Personnalité éclairée. J'étais encore à l'étranger quand j'ai fait la connaissance de cette personnalité. Où l'avez-vous dénichée?

— Vous dites que vous l'avez vue à l'étranger? Demanda vivement Von Lembke.

— Oui, il y a de cela quatre mois, peut-être même cinq.

— Que de choses vous avez vues à l'étranger! Observa avec un regard sondeur André Antonovitch.

Sans l'écouter, le jeune homme déplia le papier et lut tout haut la poésie suivante:

UNE PERSONNALITÉ ÉCLAIRÉE.
Issu d'une obscure origine,
Au milieu du peuple il grandit;
Sur lui le tyran et le barine
Firent peser leur joug maudit.
Mais, bravant toutes les menaces
D'un gouvernement détesté,
Cet homme fut parmi les masses
L'apôtre de la liberté.
Dès le début de sa carrière,
Pour se dérober au bourreau,
Il dut sur la terre étrangère
Aller planter son fier drapeau.
Et le peuple rempli de haines
Depuis Smolensk jusqu'à Tachkent,

Attendait pour briser ses chaînes
Le retour de l'étudiant.

La multitude impatiente

N'attendait de lui qu'un appel
Pour engager la lutte ardente,
Renverser le trône et l'autel,
Puis, en tout lieu, village ou ville,
Abolir la propriété,
Le mariage et la famille,
Ces fléaux de l'humanité!

— Sans doute on a pris cela chez l'officier, hein? Demanda Pierre Stépanovitch.

— Vous connaissez aussi cet officier?

— Certainement. J'ai banqueté avec lui pendant deux jours. Il faut qu'il soit devenu fou.

— Il n'est peut-être pas fou.

— Comment ne le serait-il pas, puisqu'il s'est mis à mordre?

— Mais, permettez, si vous avez vu ces vers à l'étranger et qu'ensuite on les trouve ici chez cet officier…

— Eh bien? C'est ingénieux! Il me semble, André Antonovitch, que vous me faites subir un interrogatoire? Écoutez, commença soudain Pierre Stépanovitch avec une gravité extraordinaire. – Ce que j'ai vu à l'étranger, je l'ai fait connaître à quelqu'un lorsque je suis rentré en Russie, et mes explications ont été jugées satisfaisantes, autrement votre ville n'aurait pas en ce moment le bonheur de me posséder. Je considère que mon passé est liquidé et que je n'ai de compte à rendre à personne. Je l'ai liquidé non en me faisant dénonciateur, mais en agissant comme ma situation me forçait d'agir. Ceux qui ont écrit à Julie Mikhaïlovna connaissent la chose, et ils m'ont représenté à elle comme un honnête homme… Allons, au diable tout cela! J'étais venu pour vous entretenir d'une affaire sérieuse, et vous avez bien fait de renvoyer votre ramoneur. L'affaire a de l'importance pour moi, André

Antonovitch; j'ai une prière instante à vous adresser.

— Une prière? Hum, parlez, je vous écoute, et, je l'avoue, avec curiosité. Et j'ajoute qu'en général vous m'étonnez passablement, Pierre Stépanovitch.

Von Lembke était assez agité. Pierre Stépanovitch croisa ses jambes l'une sur l'autre.

— À Pétersbourg, commença-t-il, – j'ai été franc sur beaucoup de choses, mais sur d'autres, celle-ci, par exemple (il frappa avec son doigt sur la Personnalité éclairée), j'ai gardé le silence, d'abord parce que ce n'était pas la peine d'en parler, ensuite parce que je me suis borné à donner les éclaircissements qu'on m'a demandés. Je n'aime pas, en pareil cas, à aller moi-même au devant des questions; c'est, à mes yeux, ce qui fait la différence entre le coquin et l'honnête homme obligé de céder aux circonstances… Eh bien, en un mot, laissons cela de côté. Mais maintenant… maintenant que ces imbéciles… puisque aussi bien cela est découvert, qu'ils sont dans vos mains et que, je le vois, rien ne saurait vous échapper, – car vous êtes un homme vigilant, – je… je… eh bien, oui, je… en un mot, je suis venu vous demander la grâce de l'un d'eux, un imbécile aussi, disons même un fou; je vous la demande au nom de sa jeunesse, de ses malheurs, au nom de votre humanité… Ce n'est pas seulement dans vos romans que vous êtes humain, je suppose! Acheva-t-il avec une sorte d'impatience brutale.

Bref, le visiteur avait l'air d'un homme franc, mais maladroit, inhabile, trop exclusivement dominé par des sentiments généreux et par une délicatesse peut-être excessive; surtout il paraissait borné: ainsi en jugea tout de suite Von Lembke. Depuis longtemps, du reste, c'était l'idée qu'il se faisait de Pierre Stépanovitch, et, durant ces derniers huit jours notamment, il s'était maintes fois demandé avec colère, dans la solitude de son cabinet, comment un garçon si peu intelligent avait pu si bien réussir auprès de Julie Mikhaïlovna.

— Pour qui donc intercédez-vous, et que signifient vos paroles? Questionna-t-il en prenant un ton majestueux pour cacher la curiosité qui le dévorait.

— C'est… c'est… diable… Ce n'est pas ma faute si j'ai confiance en vous! Ai-je tort de vous considérer comme un homme plein de noblesse, et

surtout sensé… je veux dire capable de comprendre… diable…

Le malheureux, évidemment, avait bien de la peine à accoucher.

— Enfin comprenez, poursuivit-il, – comprenez qu'en vous le nommant, je vous le livre; c'est comme si je le dénonçais, n'est-ce pas? N'est-il pas vrai?

— Mais comment puis-je deviner, si vous ne vous décidez pas à parler plus clairement?

— C'est vrai, vous avez toujours une logique écrasante, diable… eh bien, diable… cette «personnalité éclairée», cet «étudiant», c'est Chatoff… vous savez tout!

— Chatoff? Comment, Chatoff?

— Chatoff, c'est l'«étudiant» dont, comme vous voyez, il est question dans cette poésie. Il demeure ici; c'est un ancien serf; tenez, c'est lui qui a donné un soufflet…

— Je sais, je sais! Fit le gouverneur en clignant les yeux, – mais, permettez, de quoi donc, à proprement parler, est-il accusé, et quel est l'objet de votre démarche?

— Eh bien, je vous prie de le sauver, comprenez-vous? Il y a huit ans que je le connais, et j'ai peut-être été son ami, répondit avec véhémence Pierre Stépanovitch. – Mais je n'ai pas à vous rendre compte de ma vie passée, poursuivit-il en agitant le bras, – tout cela est insignifiant, ils sont au nombre de trois et demi, et en y ajoutant ceux de l'étranger, on n'arriverait pas à la dizaine. L'essentiel, c'est que j'ai mis mon espoir dans votre humanité, dans votre intelligence. Vous comprendrez la chose et vous la présenterez sous son vrai jour, comme le sot rêve d'un insensé… d'un homme égaré par le malheur, notez, par de longs malheurs, et non comme une redoutable conspiration contre la sûreté de l'État!…

Il étouffait presque.

— Hum. Je vois qu'il est coupable des proclamations qui portent une hache en frontispice, observa presque majestueusement André Antonovitch; – permettez pourtant, s'il est seul, comment a-t-il pu les répandre tant ici que dans les provinces et même dans le gouvernement de Kh…? Enfin, ce qui est le point le plus important, où se les est-il procurées?

— Mais je vous dis que, selon toute apparence, ils se réduisent à cinq, mettons dix, est-ce que je sais?

— Vous ne le savez pas?

— Comment voulez-vous que je le sache, le diable m'emporte?

— Cependant vous savez que Chatoff est un des conjurés?

— Eh! Fit Pierre Stépanovitch avec un geste de la main comme pour détourner le coup droit que lui portait Von Lembke; – allons, écoutez, je vais vous dire toute la vérité: pour ce qui est des proclamations, je ne sais rien, c'est-à-dire absolument rien, le diable m'emporte, vous comprenez ce qui signifie le mot rien?… Eh bien, sans doute, il y a ce sous-lieutenant et un ou deux autres… peut-être aussi Chatoff et encore un cinquième, voilà tout, c'est une misère… Mais c'est pour Chatoff que je suis venu vous implorer, il faut le sauver parce que cette poésie est de lui, c'est son œuvre personnelle, et il l'a fait imprimer à l'étranger; voilà ce que je sais de science certaine. Quant aux proclamations, je ne sais absolument rien.

— Si les vers sont de lui, les proclamations en sont certainement aussi. Mais sur quelles données vous fondez-vous pour soupçonner M.Chatoff?

Comme un homme à bout de patience, Pierre Stépanovitch tira vivement de sa poche un portefeuille et y prit une lettre.

— Voici mes données! Cria-t-il en la jetant sur la table.

Le gouverneur la déplia; c'était un simple billet écrit six mois auparavant et adressé de Russie à l'étranger; il ne contenait que les deux lignes suivantes:

— «Je ne puis imprimer ici la Personnalité éclairée, pas plus qu'autre chose; imprimez à l'étranger.

«Iv. Chatoff.»

Von Lembke regarda fixement Pierre Stépanovitch. Barbara Pétrovna avait dit vrai: les yeux du gouverneur ressemblaient un peu à ceux d'un mouton, dans certains moments surtout.

— C'est-à-dire qu'il a écrit ces vers ici il y a six mois, se hâta d'expliquer Pierre Stépanovitch, – mais qu'il n'a pu les y imprimer clandestinement, voilà pourquoi il demande qu'on les imprime à l'étranger… Est-ce clair?

— Oui, c'est clair, mais à qui demande-t-il cela? Voilà ce qui n'est pas encore clair, observa insidieusement Von Lembke.

— Mais à Kiriloff donc, enfin; la lettre a été adressée à Kiriloff à l'étranger… Est-ce que vous ne le saviez pas? Tenez, ce qui me vexe, c'est que peut-être vous faites l'ignorant vis-à-vis de moi, alors que vous êtes depuis longtemps instruit de tout ce qui concerne ces vers! Comment donc se trouvent-ils sur votre table? Vous avez bien su vous les procurer! Pourquoi me mettez-vous à la question, s'il en est ainsi?

Il essuya convulsivement avec son mouchoir la sueur qui ruisselait de son front.

— Je sais peut-être bien quelque chose… répondit vaguement André Antonovitch; – mais qui donc est ce Kiriloff?

— Eh bien! Mais c'est un ingénieur arrivé depuis peu ici, il a servi de témoin à Stavroguine, c'est un maniaque, un fou; dans le cas de votre sous-lieutenant il n'y a peut-être, en effet, qu'un simple accès de fièvre chaude, mais celui-là, c'est un véritable aliéné, je vous le garantis. Eh! André Antonovitch, si le gouvernement savait ce que sont ces gens, il ne sévirait pas contre eux. Ce sont tous autant d'imbéciles: j'ai eu l'occasion de les voir en Suisse et dans les congrès.

— C'est de là qu'ils dirigent le mouvement qui se produit ici?

— Mais à qui donc appartient cette direction? Ils sont là trois individus et demi. Rien qu'à les voir, l'ennui vous prend. Et qu'est-ce que ce mouvement d'ici? Il se réduit à des proclamations, n'est-ce pas? Quant à leurs adeptes, quels sont-ils? Un sous-lieutenant atteint de delirium tremens et deux ou trois étudiants! Vous êtes un homme intelligent, voici une question que je vous soumets: Pourquoi ne recrutent-ils pas des individualités plus marquantes? Pourquoi sont-ce toujours des jeunes gens qui n'ont pas atteint leur vingt-deuxième année? Et encore sont-ils nombreux? Je suis sûr qu'on a lancé à leurs trousses un million de limiers, or combien en a-t-on découvert? Sept. Je vous le dis, c'est ennuyeux.

Lembke écoutait attentivement, mais l'expression de son visage pouvait se traduire par ces mots: «On ne nourrit pas un rossignol avec des fables.»

— Permettez, pourtant: vous affirmez que le billet a été envoyé à l'étranger, mais il n'y a pas ici d'adresse, comment donc savez-vous que le destinataire était M.Kiriloff, que le billet a été adressé à l'étranger et… et…

qu'il a été écrit en effet par M.Chatoff?

— Vous n'avez qu'à comparer l'écriture de ce billet avec celle de M.Chatoff. Quelque signature de lui doit certainement se trouver parmi les papiers de votre chancellerie. Quant à ce fait que le billet était adressé à Kiriloff, je n'en puis douter, c'est lui-même qui me l'a montré.

— Alors vous-même…

— Eh! Oui, moi-même… On m'a montré bien des choses pendant mon séjour là-bas. Pour ce qui est de ces vers, ils sont censés avoir été adressés par feu Hertzen à Chatoff, lorsque celui-ci errait à l'étranger. Hertzen les aurait écrits soit en mémoire d'une rencontre avec lui, soit par manière d'éloge, de recommandations, que sais-je? Chatoff lui-même répand ce bruit parmi les jeunes gens: Voilà, dit-il, ce que Hertzen pensait de moi.

La lumière se fit enfin dans l'esprit du gouverneur.

— Te-te-te, je me disais: Des proclamations, cela se comprend, mais des vers, pourquoi?

— Eh! Qu'y a-t-il là d'étonnant pour vous? Et le diable sait pourquoi je me suis mis à jaser ainsi! Écoutez, accordez-moi la grâce de Chatoff, et que le diable emporte tous les autres, y compris même Kiriloff qui, maintenant, se tient caché dans la maison Philippoff où Chatoff habite aussi. Ils ne s'aiment pas, parce que je suis revenu… mais promettez-moi le salut de Chatoff, et je vous les servirai tous sur la même assiette. Je vous serai utile, André Antonovitch! J'estime que ce misérable petit groupe se compose de neuf ou dix individus. Moi-même, je les recherche, c'est une enquête que j'ai entreprise de mon propre chef. Nous en connaissons déjà trois: Chatoff, Kiriloff et le sous-lieutenant. Pour les autres, je n'ai encore que des soupçons… du reste, je ne suis pas tout à fait myope. C'est comme dans le gouvernement de Kh…: les propagateurs d'écrits séditieux qu'on a arrêtés étaient deux étudiants, un collégien, deux gentilshommes de douze ans, un professeur de collège, et un ancien major, sexagénaire abruti par la boisson; voilà tout, et croyez bien qu'il n'y en avait pas d'autres; on s'est même étonné qu'ils fussent si peu nombreux… Mais il faut six jours. J'ai déjà tout calculé: six jours, pas un de moins. Si vous voulez arriver à un résultat, laissez-les tranquilles encore pendant six jours, et je vous les livrerai tous

dans le même paquet; mais si vous bougez avant l'expiration de ce délai, la nichée s'envolera. Seulement donnez-moi Chatoff. Je m'intéresse à Chatoff… Le mieux serait de le faire venir secrètement ici, dans votre cabinet, et d'avoir avec lui un entretien amical; vous l'interrogeriez, vous lui déclareriez que vous savez tout… À coup sûr, lui-même se jettera à vos pieds en pleurant! C'est un homme nerveux, accablé par le malheur; sa femme s'amuse avec Stavroguine. Caressez-le, et il vous fera les aveux les plus complets, mais il faut six jours… Et surtout, surtout pas une syllabe à Julie Mikhaïlovna. Le secret. Pouvez-vous me promettre que vous vous tairez?

— Comment? Fit Von Lembke en ouvrant de grands yeux, – mais est-ce que vous n'avez rien… révélé à Julie Mikhaïlovna?

— À elle? Dieu m'en préserve! E-eh, André Antonovitch! Voyez-vous, j'ai pour elle une grande estime, j'apprécie fort son amitié… tout ce que vous voudrez… mais je ne suis pas un niais. Je ne la contredis pas, car il est dangereux de la contredire, vous le savez vous-même. Je lui ai peut-être dit un petit mot, parce qu'elle aime cela; mais quant à m'ouvrir à elle comme je m'ouvre maintenant à vous, quant à lui confier les noms et les circonstances, pas de danger, batuchka! Pourquoi en ce moment m'adressé-je à vous? Parce que, après tout, vous êtes un homme, un homme sérieux et possédant une longue expérience du service. Vous avez appris à Pétersbourg comment il faut procéder dans de pareilles affaires. Mais si, par exemple, je révélais ces ceux noms à Julie Mikhaïlovna, elle se mettrait tout de suite à battre la grosse caisse… Elle veut esbroufer la capitale. Non, elle est trop ardente, voilà!

— Oui, il y a en elle un peu de cette fougue… murmura non sans satisfaction André Antonovitch, mais en même temps il trouvait de fort mauvais goût la liberté avec laquelle ce malappris s'exprimait sur le compte de Julie Mikhaïlovna. Cependant Pierre Stépanovitch jugea sans doute qu'il n'en avait pas encore dit assez, et qu'il devait insister davantage sur ce point pour achever la conquête de Lembke.

— Oui, comme vous le dites, elle a trop de fougue, reprit-il; – qu'elle soit une femme de génie, une femme littéraire, c'est possible, mais elle effraye les moineaux. Elle ne pourrait attendre, je ne dis pas six jours, mais six heures. E-eh! André Antonovitch, gardez-vous d'imposer à une femme un délai de

six jours! Voyons, vous me reconnaissez quelque expérience, du moins dans ces affaires-là; je sais certaines choses, et vous-même n'ignorez pas que je puis les savoir. Si je vous demande six jours, ce n'est point par caprice, mais parce que la circonstance l'exige.

— J'ai ouï dire… commença avec hésitation le gouverneur, – j'ai ouï dire qu'à votre retour de l'étranger vous aviez témoigné à qui de droit… comme un regret de vos agissements passés?

— Eh bien?

— Naturellement, je n'ai pas la prétention de m'immiscer… mais il m'a toujours semblé qu'ici vous parliez dans un tout autre style, par exemple, sur la religion chrétienne, sur les institutions sociales, et, enfin, sur le gouvernement…

— Eh! J'ai dit bien des choses! Je suis toujours dans les mêmes idées, seulement je désapprouve la manière dont ces imbéciles les appliquent, voilà tout. Cela a-t-il le sens commun de mordre les gens à l'épaule? Réserve faite de la question d'opportunité, vous avez reconnu vous-même que j'étais dans le vrai.

— Ce n'est pas sur ce point proprement dit que je suis tombé d'accord avec vous.

— Vous pesez chacune de vos paroles, hé, hé! Homme circonspect! Observa gaiement Pierre Stépanovitch. – Écoutez, mon père, il fallait que j'apprisse à vous connaître, eh bien, voilà pourquoi je vous ai parlé dans mon style. Ce n'est pas seulement avec vous, mais avec bien d'autres que j'en use ainsi. J'avais peut-être besoin de connaître votre caractère.

— Pourquoi?

— Est-ce que je sais pourquoi? Répondit avec un nouveau rire le visiteur. – Voyez-vous, cher et très estimé André Antonovitch, vous êtes rusé, mais pas encore assez pour deviner cela, comprenez-vous? Peut-être que vous comprenez? Quoique, à mon retour de l'étranger, j'aie donné des explications à qui de droit (et vraiment je ne sais pourquoi un homme dévoué à certaines idées ne pourrait pas agir dans l'intérêt de ses convictions…), cependant personne là ne m'a encore chargé d'étudier votre caractère, et je n'ai encore reçu de là aucune mission semblable. Examinez vous-même: au lieu de

réserver pour vous la primeur de mes révélations, n'aurais-je pas pu les adresser directement là, c'est-à-dire aux gens à qui j'ai fait mes premières déclarations? Certes, si j'avais en vue un profit pécuniaire ou autre, ce serait de ma part un bien sot calcul que d'agir comme je le fais, car, maintenant, c'est à vous et non à moi qu'on saura gré en haut lieu de la découverte du complot. Je ne me préoccupe ici que de Chatoff, ajouta noblement Pierre Stépanovitch, – mon seul motif est l'intérêt que m'inspire un ancien ami… Mais n'importe, quand vous prendrez la plume pour écrire là, eh bien, louez-moi, si vous voulez… je ne vous contredirai pas, hé, hé! Adieu pourtant, je me suis éternisé chez vous, et je n'aurais pas dû tant bavarder, s'excusa-t-il non sans grâce.

En achevant ces mots, il se leva.

— Au contraire, je suis enchanté que l'affaire soit, pour ainsi dire, précisée, répondit d'un air non moins aimable Von Lembke qui s'était levé aussi; les dernières paroles de son interlocuteur l'avaient visiblement rasséréné. – J'accepte vos services avec reconnaissance, et soyez sûr que de mon côté je ne négligerai rien pour appeler sur votre zèle l'attention du gouvernement…

— Six jours, l'essentiel, c'est ce délai de six jours; durant ce laps de temps ne bougez pas, voilà ce qu'il me faut.

— Bien.

— Naturellement, je ne vous lie pas les mains, je ne me le permettrais pas. Vous ne pouvez vous dispenser de faire des recherches; seulement n'effrayez pas la nichée avant le moment voulu, je compte pour cela sur votre intelligence et votre habileté pratique. Mais vous devez avoir un joli stock de mouchards et de limiers de toutes sortes, hé, hé! Remarqua d'un ton badin Pierre Stépanovitch.

— Pas tant que cela, dit agréablement le gouverneur. – C'est un préjugé chez les jeunes gens de croire que nous en avons une si grande quantité… Mais, à propos, permettez-moi une petite question: si ce Kiriloff a été le témoin de Stavroguine, alors M.Stavroguine se trouve aussi dans le même cas…

— Pourquoi Stavroguine?

— Puisqu'ils sont si amis?

— Eh! Non, non, non! Ici vous faites fausse route, tout malin que vous êtes. Et même vous m'étonnez. Je pensais que sur celui-là vous n'étiez pas sans renseignements… Hum, Stavroguine, c'est tout le contraire, je dis: tout le contraire… Avis au lecteur.

— Vraiment! Est-ce possible? Fit Von Lembke d'un ton d'incrédulité. – Julie Mikhaïlovna m'a dit avoir reçu de Pétersbourg des informations donnant à croire qu'il a été envoyé ici, pour ainsi dire, avec certaines instructions…

— Je ne sais rien, rien, absolument rien. Adieu. Avis au lecteur!

Sur ce, le jeune homme s'élança vers la porte.

— Permettez, Pierre Stépanovitch, permettez, cria le gouverneur, – deux mots encore au sujet d'une niaiserie, ensuite je ne vous retiens plus.

Il ouvrit un des tiroirs de son bureau et y prit un pli.

— Voici un petit document qui se rapporte à la même affaire; je vous prouve par cela même que j'ai en vous la plus grande confiance. Tenez, vous me direz votre opinion.

Ce pli était à l'adresse de Von Lembke qui l'avait reçu la veille, et il contenait une lettre anonyme fort étrange. Pierre Stépanovitch lut avec une extrême colère ce qui suit:

«Excellence!

«Car votre tchin vous donne droit à ce titre. Par la présente je vous informe d'un attentat tramé contre la vie des hauts fonctionnaires et de la patrie, car cela y mène directement. Moi-même j'en ai distribué pendant une multitude d'années. C'est aussi de l'impiété. Un soulèvement se prépare, et il y a plusieurs milliers de proclamations, chacune d'elles mettra en mouvement cent hommes tirant la langue, si l'autorité ne prend des mesures, car on promet une foule de récompenses, et la populace est bête, sans compter l'eau-de-vie. Si vous voulez une dénonciation pour le salut de la patrie ainsi que des églises et des icônes, seul je puis la faire. Mais à condition que seul entre tous je recevrai immédiatement de la troisième section mon pardon par le télégraphe; quant aux autres, qu'ils soient livrés à la justice. Pour signal, mettez chaque soir, à sept heures, une bougie à la fenêtre de la loge du suisse.

En l'apercevant, j'aurai confiance et je viendrai baiser la main miséricordieuse envoyée de la capitale, mais à condition que j'obtiendrai une pension, car autrement avec quoi vivrai-je? Vous n'aurez pas à vous en repentir, vu que le gouvernement vous donnera une plaque. Motus, sinon ils me tordront le cou.

«L'homme lige de Votre Excellence, qui baise la trace de vos pas, le libre penseur repentant,

«INCOGNITO.»

Von Lembke expliqua que la lettre avait été déposée la veille dans la loge en l'absence du suisse.

— Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez? Demanda presque brutalement Pierre Stépanovitch.

— J'incline à la considérer comme l'œuvre d'un mauvais plaisant, d'un farceur anonyme.

— C'est la conjecture la plus vraisemblable. On ne vous monte pas le coup.

— Ce qui me fait croire cela, c'est surtout la bêtise de cette lettre.

— Vous en avez déjà reçu de semblables depuis que vous êtes ici?

— J'en ai reçu deux, également sans signature.

— Naturellement, les auteurs de ces facéties ne tiennent pas à se faire connaître. D'écritures et de styles différents?

— Oui.

— Et bouffonnes comme celles-ci?

— Oui, bouffonnes, et, vous savez… dégoûtantes.

— Eh bien, puisque ce n'est pas la première fois qu'on vous adresse pareilles pasquinades, cette lettre doit sûrement provenir d'une officine analogue.

— D'autant plus qu'elle est idiote. Ces gens-là sont instruits, et, à coup sûr, ils n'écrivent pas aussi bêtement.

— Sans doute, sans doute.

— Mais si cette lettre émanait en effet de quelqu'un qui offrit réellement ses services comme dénonciateur?

— C'est invraisemblable, répliqua sèchement Pierre Stépanovitch. – Ce

pardon que la troisième section doit envoyer par le télégraphe, cette demande d'une pension, qu'est-ce que cela signifie? La mystification est évidente.

— Oui, oui, reconnut Von Lembke honteux de la supposition qu'il venait d'émettre.

— Savez-vous ce qu'il faut faire? Laissez-moi cette lettre. Je vous en découvrirai certainement l'auteur. Je le trouverai plus vite qu'aucun de vos agents.

— Prenez-là, consentit André Antonovitch, non sans quelque hésitation, il est vrai.

— Vous l'avez montrée à quelqu'un?

— À personne; comment donc?

— Pas même à Julie Mikhaïlovna?

— Ah! Dieu m'en préserve! Et, pour l'amour de Dieu, ne la lui montrez pas non plus! S'écria Von Lembke effrayé. – Elle serait si agitée… et elle se fâcherait terriblement contre moi.

— Oui, vous seriez le premier à avoir sur les doigts, elle dirait que si l'on vous écrit ainsi, c'est parce que vous l'avez mérité. Nous connaissons la logique des femmes. Allons, adieu. D'ici à trois jours peut-être j'aurai découvert votre correspondant anonyme. Surtout n'oubliez pas de quoi nous sommes convenus!

IV

Pierre Stépanovitch n'était peut-être pas bête, mais Fedka l'avait bien jugé en disant qu'il «se représentait l'homme à sa façon, et qu'ensuite il ne démordait plus de son idée». Le jeune homme quitta le gouverneur, persuadé qu'il l'avait pleinement mis en repos au moins pour six jours, délai dont il avait absolument besoin. Or il se trompait, et cela parce que dès l'abord il avait décidé une fois pour toutes qu'André Antonovitch était un fieffé nigaud.

Comme tous les martyrs du soupçon, André Antonovitch croyait toujours volontiers dans le premier moment ce qui semblait de nature à fixer ses incertitudes. La nouvelle tournure des choses commença par s'offrir à lui sous un aspect assez agréable, malgré certaines complications qui ne

laissaient pas de le préoccuper. Du moins ses anciens doutes s'évanouirent. D'ailleurs, depuis quelques jours il était si las, il sentait un tel accablement qu'en dépit d'elle-même, son âme avait soif de repos. Mais, hélas! Il n'était pas encore tranquille. Un long séjour à Pétersbourg avait laissé dans son esprit des traces ineffaçables. L'histoire officielle et même secrète de la «jeune génération» lui était assez connue, – c'était un homme curieux, et il collectionnait les proclamations, – mais jamais il n'en avait compris le premier mot. À présent il était comme dans un bois: tous ses instincts lui faisaient pressentir dans les paroles de Pierre Stépanovitch quelque chose d'absurde, quelque chose qui était en dehors de toutes les formes et de toutes les conventions, – «pourtant le diable sait ce qui peut arriver dans cette «nouvelle génération», et comment s'y font les affaires», se disait-il fort perplexe.

Sur ces entrefaites, Blum qui avait guetté le départ de Pierre Stépanovitch rentra dans le cabinet de son patron. Ce Blum appartenait à la catégorie, fort restreinte en Russie, des Allemands qui n'ont pas de chance. Parent éloigné et ami d'enfance de Von Lembke, il lui avait voué un attachement sans bornes. Du reste, André Antonovitch était le seul homme au monde qui aimât Blum; il l'avait toujours protégé, et, quoique d'ordinaire très soumis aux volontés de son épouse, il s'était toujours refusé à lui sacrifier cet employé qu'elle détestait. Dans les premiers temps de son mariage Julie Mikhaïlovna avait eu beau jeter feu et flamme, recourir même à l'évanouissement, Von Lembke était resté inébranlable.

Physiquement, Blum était un homme roux, grand, voûté, à la physionomie maussade et triste. Il joignait à une extrême humilité un entêtement de taureau. Chez nous il vivait fort retiré, ne faisait point de visites et ne s'était lié qu'avec un pharmacien allemand. Depuis longtemps Von Lembke l'avait mis dans la confidence de ses peccadilles littéraires. Durant des six heures consécutives le pauvre employé était condamné à entendre la lecture du roman de son supérieur, il suait à grosses gouttes, luttait de son mieux contre le sommeil et s'efforçait de sourire; puis, de retour chez lui, il déplorait avec sa grande perche de femme la malheureuse faiblesse de leur bienfaiteur pour la littérature russe.

Lorsque Blum entra, André Antonovitch le regarda d'un air de souffrance.

— Je te prie, Blum, de me laisser en repos, se hâta-t-il de lui dire, voulant évidemment l'empêcher de reprendre la conversation que l'arrivée de Pierre Stépanovitch avait interrompue.

— Et pourtant cela pourrait se faire de la façon la plus discrète, sans attirer aucunement l'attention; vous avez de pleins pouvoirs, insista avec une fermeté respectueuse l'employé qui, l'échine courbée, s'avançait à petits pas vers le gouverneur.

— Blum, tu m'es tellement dévoué que ton zèle m'épouvante.

— Vous dites toujours des choses spirituelles, et, satisfait de vos paroles, vous vous endormez tranquillement, mais par cela même vous vous nuisez.

— Blum, je viens de me convaincre que ce n'est pas du tout cela, pas du tout.

— N'est-ce pas d'après les paroles de ce jeune homme fourbe et dépravé que vous-même soupçonnez? Il vous a amadoué en faisant l'éloge de votre talent littéraire.

— Blum, tu dérailles; ton projet est une absurdité, te dis-je. Nous ne trouverons rien, nous provoquerons un vacarme terrible, ensuite on se moquera de nous, et puis Julie Mikhaïlovna…

L'employé, la main droite appuyée sur son cœur, s'approcha d'un pas ferme de Von Lembke.

— Nous trouverons incontestablement tout ce que nous cherchons, répondit-il; – la descente se fera à l'improviste, de grand matin; nous aurons tous les ménagements voulus pour la personne, et nous respecterons strictement les formes légales. Des jeunes gens qui sont allés là plus d'une fois, Liamchine et Téliatnikoff, assurent que nous y trouverons tout ce que nous désirons. Personne ne s'intéresse à M.Verkhovensky. La générale Stavroguine lui a ouvertement retiré sa protection, et tous les honnêtes gens, si tant est qu'il en existe dans cette ville de brutes, sont convaincus que là s'est toujours cachée la source de l'incrédulité et du socialisme. Il a chez lui tous les livres défendus, les Pensées de Ryléieff[107], les œuvres complètes de Hertzen… À tout hasard j'ai un catalogue approximatif…

— Ô mon Dieu, ces livres sont dans toutes les bibliothèques; que tu es simple, mon pauvre Blum!

— Et beaucoup de proclamations, continua l'employé sans écouter son supérieur. – Nous finirons par découvrir infailliblement l'origine des écrits séditieux qui circulent maintenant ici. Le jeune Verkhovensky me paraît très sujet à caution.

— Mais tu confonds le père avec le fils. Ils ne s'entendent pas; le fils se moque du père au vu et au su de tout le monde.

— Ce n'est qu'une frime.

— Blum, tu as juré de me tourmenter! Songes-y, c'est un personnage en vue ici. Il a été professeur, il est connu, il criera, les plaisanteries pleuvront sur nous, et nous manquerons tout… pense un peu aussi à l'effet que cela produira sur Julie Mikhaïlovna!

Blum ne voulut rien entendre.

— Il n'a été que docent, rien que docent, et il a quitté le service sans autre titre que celui d'assesseur de collège, répliqua-t-il en se frappant la poitrine, – il ne possède aucune distinction honorifique, on l'a relevé de ses fonctions parce qu'on le soupçonnait de nourrir des desseins hostiles au gouvernement. Il a été sous la surveillance de la police, et il est plus que probable qu'il y est encore. En présence des désordres qui se produisent aujourd'hui, vous avez incontestablement le devoir d'agir. Au contraire, vous manqueriez aux obligations de votre charge si vous vous montriez indulgent pour le vrai coupable.

— Julie Mikhaïlovna! Décampe, Blum! Cria tout à coup Von Lembke qui avait entendu la voix de sa femme dans la pièce voisine.

Blum frissonna, mais il tint bon.

— Autorisez-moi donc, autorisez-moi, insista-t-il en pressant ses deux mains contre sa poitrine.

— Décampe! Répéta en grinçant des dents André Antonovitch, – fais ce que tu veux… plus tard… Ô mon Dieu!

La portière se souleva, et Julie Mikhaïlovna parut. Elle s'arrêta majestueusement à la vue de Blum qu'elle toisa d'un regard dédaigneux et offensé, comme si la seule présence de cet homme en pareil lieu eût été une

insulte pour elle. Sans rien dire, l'employé s'inclina profondément devant la gouvernante; puis, le corps plié en deux, il se dirigea vers la porte en marchant sur la pointe des pieds et en écartant un peu les bras.

Blum interpréta-t-il comme une autorisation formelle la dernière parole échappée à l'impatience de Von Lembke, ou bien ce trop zélé serviteur crut-il pouvoir prendre sous sa propre responsabilité une mesure qui lui paraissait impérieusement recommandée par l'intérêt de son patron? Quoi qu'il en soit, comme nous le verrons plus loin, de cet entretien du gouverneur avec son subordonné résulta une chose fort inattendue qui fit scandale, suscita maintes railleries et exaspéra Julie Mikhaïlovna, bref, une chose qui eut pour effet de dérouter définitivement André Antonovitch, en le jetant, au moment le plus critique, dans la plus lamentable irrésolution.

V

Pierre Stépanovitch se donna beaucoup de mouvement durant cette journée. À peine eut-il quitté Von Lembke qu'il se mit en devoir d'aller rue de l'Épiphanie, mais, en passant rue des Bœufs devant la demeure où logeait Karmazinoff, il s'arrêta brusquement, sourit et entra dans la maison. On lui répondit qu'il était attendu, ce qui l'étonna fort, car il n'avait nullement annoncé sa visite.

Mais le grand écrivain l'attendait en effet et même depuis l'avant-veille. Quatre jours auparavant il lui avait confié son Merci (le manuscrit qu'il se proposait de lire à la matinée littéraire), et cela par pure amabilité, convaincu qu'il flattait agréablement l'amour-propre de Pierre Stépanovitch en lui donnant la primeur d'une grande chose. Depuis longtemps le jeune homme s'était aperçu que ce monsieur vaniteux, gâté par le succès et inabordable pour le commun des mortels, cherchait, à force de gentillesses, à s'insinuer dans ses bonnes grâces. Il avait fini, je crois, par se douter que Karmazinoff le considérait sinon comme le principal meneur de la révolution russe, du moins comme une des plus fortes têtes du parti et un des guides les plus écoutés de la jeunesse. Il n'était pas sans intérêt pour Pierre Stépanovitch de savoir ce que pensait «l'homme le plus intelligent de la Russie», mais

jusqu'alors, pour certains motifs, il avait évité toute explication avec lui.

Le grand écrivain logeait chez sa sœur qui avait épousé un chambellan et qui possédait des propriétés dans notre province. Le mari et la femme étaient pleins de respect pour leur illustre parent, mais, quand il vint leur demander l'hospitalité, tous deux, à leur extrême regret, se trouvaient à Moscou, en sorte que l'honneur de le recevoir échut à une vieille cousine du chambellan, une parente pauvre qui depuis longtemps remplissait chez les deux époux l'office de femme de charge. Tout le monde dans la maison marchait sur la pointe du pied depuis l'arrivée de M.Karmazinoff. Presque chaque jour la vieille écrivait à Moscou pour faire savoir comment il avait passé la nuit et ce qu'il avait mangé; un fois elle télégraphia qu'après un dîner chez le maire de la ville, il avait dû prendre une cuillerée d'un médicament. Elle se permettait rarement d'entrer dans la chambre de son hôte, il était cependant poli avec elle, mais il lui parlait d'un ton sec et seulement dans les cas de nécessité. Lorsque entra Pierre Stépanovitch, il était en train de manger sa côtelette du matin avec un demi-verre de vin rouge. Le jeune homme était déjà allé chez lui plusieurs fois et l'avait toujours trouvé à table, mais jamais Karmazinoff ne l'avait invité à partager son repas. Après la côtelette, on apporta une toute petite tasse de café. Le domestique qui servait avait des gants, un frac et des bottes molles dont on n'entendait pas le bruit.

— A-ah! Fit Karmazinoff qui se leva, s'essuya avec sa serviette et, de la façon la plus cordiale en apparence, s'apprêta à embrasser le visiteur. Mais celui-ci savait par expérience que, quand le grand écrivain embrassait quelqu'un, il avait coutume de présenter la joue et non les lèvres[108]; aussi lui-même, dans la circonstance présente, en usa de cette manière: le baiser se borna à une rencontre des deux joues. Sans paraître remarquer cela, Karmazinoff reprit sa place sur le divan et indiqua aimablement à Pierre Stépanovitch un fauteuil en face de lui. Le jeune homme s'assit sur le siège qu'on lui montrait.

— Vous ne… Vous ne voulez pas déjeuner? Demanda le romancier contrairement à son habitude, toutefois on voyait bien qu'il comptait sur un refus poli. Son attente fut trompée: Pierre Stépanovitch s'empressa de répondre affirmativement. L'expression d'une surprise désagréable parut sur

le visage de Karmazinoff, mais elle n'eut que la durée d'un éclair; il sonna violemment, et, malgré sa parfaite éducation, ce fut d'un ton bourru qu'il ordonna au domestique de dresser un second couvert.

— Que prendrez-vous: une côtelette ou du café? Crut-il devoir demander.

— Une côtelette et du café, faites aussi apporter du vin, j'ai une faim canine, répondit Pierre Stépanovitch qui examinait tranquillement le costume de son amphitryon. M.Karmazinoff portait une sorte de jaquette en ouate à boutons de nacre, mais trop courte, ce qui faisait un assez vilain effet, vu la rotondité de son ventre. Quoiqu'il fît chaud dans la chambre, sur ses genoux était déployé un plaid en laine, d'une étoffe quadrillée, qui traînait jusqu'à terre.

— Vous êtes malade? Observa Pierre Stépanovitch.

— Non, mais j'ai peur de le devenir dans ce climat, répondit l'écrivain de sa voix criarde; du reste, il scandait délicatement chaque mot et susseyait à la façon des barines; – je vous attendais déjà hier.

— Pourquoi donc? Je ne vous avais pas promis ma visite.

— C'est vrai, mais vous avez mon manuscrit. Vous… l'avez lu?

— Un manuscrit? Comment?

Cette question causa le plus grand étonnement à Karmazinoff; son inquiétude fut telle qu'il en oublia sa tasse de café.

— Mais pourtant vous l'avez apporté avec vous? Reprit-il en regardant Pierre Stépanovitch d'un air épouvanté.

— Ah! C'est de ce Bonjour que vous parlez, sans doute…

— Merci.

— N'importe. Je l'avais tout à fait oublié et je ne l'ai pas lu, je n'ai pas le temps. Vraiment, je ne sais ce que j'en ai fait, il n'est pas dans mes poches… je l'aurai laissé sur ma table. Ne vous inquiétez pas, il se retrouvera.

— Non, j'aime mieux envoyer tout de suite chez vous. Il peut se perdre ou être volé.

— Allons donc, qui est-ce qui le volerait? Mais pourquoi êtes-vous si inquiet? Julie Mikhaïlovna prétend que vous avez toujours plusieurs copies de chaque manuscrit: l'une est déposée chez un notaire à l'étranger, une autre est à Pétersbourg, une troisième à Moscou; vous envoyez aussi un exemplaire

à une banque…

— Mais Moscou peut brûler, et avec elle mon manuscrit. Non, il vaut mieux que je l'envoie chercher tout de suite.

— Attendez, le voici! Dit Pierre Stépanovitch, et il tira d'une poche de derrière un rouleau de papier à lettres de petit format, – il est un peu chiffonné. Figurez-vous que depuis le jour où vous me l'avez donné, il est resté tout le temps dans ma poche avec mon mouchoir; je n'y avais plus pensé du tout.

Karmazinoff saisit d'un geste rapide son manuscrit, l'examina avec sollicitude, s'assura qu'il n'y manquait aucune page, puis le déposa respectueusement sur une table particulière, mais assez près de lui pour l'avoir à chaque instant sous les yeux.

— À ce qu'il paraît, vous ne lisez pas beaucoup? Remarqua-t-il d'une voix sifflante.

— Non, pas beaucoup.

— Et en fait de littérature russe, – rien?

— En fait de littérature russe? Permettez, j'ai lu quelque chose… Le long du chemin… ou En chemin… ou Au passage, je ne me rappelle plus le titre. Il y a longtemps que j'ai lu cela, cinq ans. Je n'ai pas le temps de lire.

La conversation fut momentanément suspendue.

— À mon arrivée ici, j'ai assuré à tout le monde que vous étiez un homme extrêmement intelligent, et maintenant, paraît-il, toute la ville raffole de vous.

— Je vous remercie, répondit froidement le visiteur.

On apporta le déjeuner. Pierre Stépanovitch ne fit qu'une bouchée de sa côtelette; quant au vin et au café, il n'en laissa pas une goutte.

— «Sans doute ce malappris a senti toute la finesse du trait que je lui ai décoché», se disait Karmazinoff en le regardant de travers; «je suis sûr qu'il a dévoré avec avidité mon manuscrit, seulement il veut se donner l'air de ne l'avoir pas lu. Mais il se peut aussi qu'il ne mente pas, et qu'il soit réellement bête. J'aime chez un homme de génie un peu de bêtise. Au fait, parmi eux n'est-ce pas un génie? Du reste, que le diable l'emporte!»

Il se leva et commença à se promener d'un bout de la chambre à l'autre,

exercice hygiénique auquel il se livrait toujours après son déjeuner.

Pierre Stépanovitch ne quitta point son fauteuil et alluma une cigarette.

— Vous n'êtes pas ici pour longtemps? Demanda-t-il.

— Je suis venu surtout pour vendre un bien, et maintenant je dépends de mon intendant.

— Il paraît que vous êtes revenu en Russie parce que vous vous attendiez à voir là-bas une épidémie succéder à la guerre?

— N-non, ce n'est pas tout à fait pour cela, répondit placidement M.Karmazinoff qui, à chaque nouveau tour dans la chambre, brandillait son pied droit d'un air gaillard. – Le fait est que j'ai l'intention de vivre le plus longtemps possible ajouta-t-il avec un sourire fielleux. – Dans la noblesse russe il y a quelque chose qui s'use extraordinairement vite sous tous les rapports. Mais je veux m'user le plus tard possible, et maintenant je vais me fixer pour toujours à l'étranger; le climat y est meilleur et l'édifice plus solide. L'Europe durera bien autant que moi, je pense. Quel est votre avis?

— Je n'en sais rien.

— Hum. Si là-bas, en effet, Babylone s'écroule, sa chute sera un grand événement (là-dessus je suis entièrement d'accord avec vous, quoique je ne voie pas la chose si prochaine); mais ici, en Russie, ce qui nous menace, ce n'est même pas un écroulement, c'est une dissolution. La sainte Russie est le pays du monde qui offre le moins d'éléments de stabilité. Le populaire reste encore plus ou moins attaché au dieu russe, mais, aux dernières nouvelles, le dieu russe était bien malade, à peine s'il a pu résister à l'affranchissement des paysans, du moins il a été fort ébranlé. Et puis les chemins de fer, et puis vous… je ne crois plus du tout au dieu russe.

— Et au dieu européen?

— Je ne crois à aucun dieu. On m'a calomnié auprès de la jeunesse russe. J'ai toujours été sympathique à chacun de ses mouvements. On m'a montré les proclamations qui circulent ici. Leur forme effraye le public, mais il n'est personne qui, sans oser se l'avouer, ne soit convaincu de leur puissance; depuis longtemps la société périclite, et depuis longtemps aussi elle sait qu'elle n'a aucun moyen de salut. Ce qui me fait croire au succès de cette propagande clandestine, c'est que la Russie est maintenant dans le monde

entier la nation où un soulèvement rencontrerait le moins d'obstacles. Je comprends trop bien pourquoi tous les Russes qui ont de la fortune filent à l'étranger, et pourquoi cette émigration prend d'année en année des proportions plus considérables. Il y a là un simple instinct. Quand un navire va sombrer, les rats sont les premiers à le quitter. La sainte Russie est un pays plein de maisons de bois, de mendiants et… de dangers, un pays où les hautes classes se composent de mendiants vaniteux et où l'immense majorité de la population crève de faim dans des chaumières. Qu'on lui montre n'importe quelle issue, elle l'accueillera avec joie, il suffit de la lui faire comprendre. Seul le gouvernement veut encore résister, mais il brandit sa massue dans les ténèbres et frappe sur les siens. Ici tout est condamné. La Russie, telle qu'elle est, n'a pas d'avenir. Je suis devenu Allemand, et je m'en fais honneur.

— Non, mais tout à l'heure vous parliez des proclamations, dites-moi ce que vous en pensez.

— On en a peur, cela prouve leur puissance. Elles déchirent tous les voiles et montrent que chez nous on ne peut s'appuyer sur rien. Elles parlent haut dans le silence universel. En laissant de côté la forme, ce qui doit surtout leur assurer la victoire, c'est l'audace, jusqu'ici sans précédent, avec laquelle leurs auteurs envisagent en face la vérité. C'est là un trait qui n'appartient qu'à la génération contemporaine. Non, en Europe on n'est pas encore aussi hardi, l'autorité y est solidement établie, il y a encore là des éléments de résistance. Autant que j'en puis juger, tout le fond de l'idée révolutionnaire russe consiste dans la négation de l'honneur. Je suis bien aise que ce principe soit aussi crânement affirmé. En Europe, ils ne comprendront pas encore cela, mais chez nous rien ne réussira mieux que cette idée. Pour le Russe l'honneur n'est qu'un fardeau superflu, et il en a toujours été ainsi à tous les moments de son histoire. Le plus sûr moyen de l'entraîner, c'est de revendiquer carrément le droit au déshonneur. Moi, je suis un homme de l'ancienne génération, et, je l'avoue, je tiens encore pour l'honneur, mais c'est seulement par habitude. Je garde un reste d'attachement aux vieilles formes; mettons cela, si vous voulez, sur le compte de la pusillanimité; à mon âge on ne renonce pas facilement à des préjugés invétérés.

Il s'arrêta tout à coup.

— «Je parle, je parle», pensa-t-il, «et il écoute toujours sans rien dire. J'ai pourtant une question à lui adresser, c'est pour cela qu'il est venu. Je vais la lui faire.»

— Julie Mikhaïlovna m'a prié de vous interroger adroitement afin de savoir quelle est la surprise que vous préparez pour le bal d'après-demain, fit soudain Pierre Stépanovitch.

— Oui, ce sera en effet une surprise, et j'étonnerai…; répondit Karmazinoff en prenant un air de dignité, – mais je ne vous dirai pas mon secret.

Pierre Stépanovitch n'insista pas.

— Il y a ici un certain Chatoff, poursuivit le grand écrivain, – et, figurez-vous, je ne l'ai pas encore vu.

— C'est un fort brave homme. Eh bien?

— Oh! Rien; il parle ici de certaines choses. C'est lui qui a donné un soufflet à Stavroguine?

— Oui.

— Et Stavroguine, qu'est-ce que vous pensez de lui?

— Je ne sais pas, c'est un viveur.

Karmazinoff haïssait Nicolas Vsévolodovitch, parce que ce dernier avait pris l'habitude de ne faire aucune attention à lui.

— Si ce qu'on prêche dans les proclamations se réalise un jour chez nous, observa-t-il en riant, – ce viveur sera sans doute le premier pendu à une branche d'arbre.

— Peut-être même le sera-t-il avant, dit brusquement Pierre Stépanovitch.

— C'est ce qu'il faudrait, reprit Karmazinoff, non plus en riant, mais d'un ton très sérieux.

— Vous avez déjà dit cela, et, vous savez, je le lui ai répété.

— Vraiment, vous le lui avez répété? Demanda avec un nouveau rire Karmazinoff.

— Il a dit que si on le pendait à un arbre, vous, ce serait assez de vous fesser, non pas, il est vrai, pour la forme, mais vigoureusement, comme on fesse un moujik.

Pierre Stépanovitch se leva et prit son chapeau. Karmazinoff lui tendit ses

deux mains.

— Dites-moi donc, commença-t-il tout à coup d'une voix mielleuse et avec une intonation particulière, tandis qu'il tenait les mains du visiteur dans les siennes, – si tout ce qu'on… projette est destiné à se réaliser, eh bien… quand cela pourra-t-il avoir lieu?

— Est-ce que je sais? Répondit d'un ton un peu brutal Pierre Stépanovitch.

Tous deux se regardèrent fixement.

— Approximativement? À peu près? Insista Karmazinoff de plus en plus câlin.

— Vous aurez le temps de vendre votre bien et de filer, grommela le jeune homme avec un accent de mépris.

Les deux interlocuteurs attachèrent l'un sur l'autre un regard pénétrant. Il y eut une minute de silence.

— Cela commencera dans les premiers jours de mai, et pour la fête de l'Intercession[109] tout sera fini, déclara brusquement Pierre Stépanovitch.

— Je vous remercie sincèrement, dit d'un ton pénétré Karmazinoff en serrant les mains du visiteur.

— «Tu auras le temps de quitter le navire, rat!» pensa Pierre Stépanovitch quand il fut dans la rue. «Allons, si cet «homme d'État» est si soucieux de connaître le jour et l'heure, si le renseignement que je lui ai donné lui a fait autant de plaisir, nous ne pouvons plus, après cela, douter de nous. (Il sourit.) Hum. Au fait, il compte parmi leurs hommes intelligents, et… il ne songe qu'à déguerpir; ce n'est pas lui qui nous dénoncera!»

Il courut à la maison de Philippoff, rue de l'Épiphanie.

VI

Pierre Stépanovitch passa d'abord chez Kiriloff. Celui-ci, seul comme de coutume, faisait cette fois de la gymnastique au milieu de la chambre, c'est-à-dire qu'il écartait les jambes et tournait les bras au-dessus de lui d'une façon particulière. La balle était par terre. Le déjeuner n'avait pas encore été desservi, et il restait du thé froid sur la table. Avant d'entrer, Pierre

Stépanovitch s'arrêta un instant sur le seuil.

— Tout de même vous vous occupez beaucoup de votre santé, dit-il d'une voix sonore et gaie en pénétrant dans la chambre; – quelle belle balle! Oh! Comme elle rebondit! C'est aussi pour faire de la gymnastique?

Kiriloff mit sa redingote.

— Oui, c'est pour ma santé, murmura-t-il d'un ton sec; – asseyez-vous.

— Je ne resterai qu'une minute. Du reste, je vais m'asseoir, reprit Pierre Stépanovitch; puis, sans transition, il passa à l'objet de sa visite: – C'est bien de soigner sa santé, mais je suis venu vous rappeler notre convention. L'échéance approche «en un certain sens».

— Quelle convention?

— Comment, quelle convention? Fit le visiteur inquiet.

— Ce n'est ni une convention, ni un engagement, je ne me suis pas lié, vous vous trompez.

— Écoutez, que comptez-vous donc faire? Demanda en se levant brusquement Pierre Stépanovitch.

— Ma volonté.

— Laquelle?

— L'ancienne.

— Comment dois-je comprendre vos paroles? C'est-à-dire que vous êtes toujours dans les mêmes idées?

— Oui. Seulement il n'y a pas de convention et il n'y en a jamais eu, je ne me suis lié par rien. Maintenant, comme autrefois, je n'entends faire que ma volonté.

Kiriloff donna cette explication d'un ton roide et méprisant.

Pierre Stépanovitch se rassit satisfait.

— Soit, soit, dit-il, – faites votre volonté, du moment que cette volonté n'a pas varié. Vous vous fâchez pour un mot. Vous êtes devenu fort irascible depuis quelque temps. C'est pour cela que j'évitais de venir vous voir. Du reste, j'étais bien sûr que vous ne trahiriez pas.

— Je suis loin de vous aimer, mais vous pouvez être parfaitement tranquille, quoique pourtant je trouve les mots de trahison et de non-trahison tout à fait déplacés dans la circonstance.

— Cependant, répliqua Pierre Stépanovitch de nouveau pris d'inquiétude, – il faudrait préciser pour éviter toute erreur. C'est une affaire où l'exactitude est nécessaire, et votre langage m'abasourdit positivement. Voulez-vous me permettre de parler?

— Parlez! Répondit l'ingénieur en regardant dans le coin.

— Depuis longtemps déjà vous avez résolu de vous ôter la vie… c'est-à-dire que vous aviez cette idée. Est-ce vrai? N'y a-t-il pas d'erreur dans ce que je dis?

— J'ai toujours la même idée.

— Très bien. Remarquez, en outre, que personne ne vous y a forcé.

— Il ne manquerait plus que cela! Quelle bêtise vous dites!

— Soit, soit! Je me suis fort bêtement exprimé. Sans doute il aurait été très bête de vous forcer à cela. Je continue: Vous avez fait partie de la société dès sa fondation, et vous vous êtes ouvert de votre projet à un membre de la société.

— Je ne me suis pas ouvert, j'ai dit cela tout bonnement. Très bien.

— Non, ce n'est pas très bien, car je n'aime pas à vous voir éplucher ainsi mes actions. Je n'ai pas de compte à vous rendre, et vous ne pouvez comprendre mes desseins. Je veux m'ôter la vie parce que c'est mon idée, parce que je n'admets pas la peur de la mort, parce que… vous n'avez pas besoin de savoir pourquoi… Qu'est-ce qu'il vous faut? Vous voulez boire du thé? Il est froid. Laissez, je vais vous donner un autre verre.

Pierre Stépanovitch avait, en effet, saisi la théière et cherchait dans quoi il pourrait se verser à boire. Kiriloff alla à l'armoire et en rapporta un verre propre.

— J'ai déjeuné tout à l'heure chez Karmazinoff, et ses discours m'ont fait suer, observa le visiteur; – ensuite j'ai couru ici, ce qui m'a de nouveau mis en sueur, je meurs de soif.

— Buvez. Le thé froid n'est pas mauvais.

Kiriloff reprit sa place et se remit à regarder dans le coin.

— La société a pensé, poursuivit-il du même ton, – que mon suicide pourrait être utile, et que, quand vous auriez fait ici quelques sottises dont on rechercherait les auteurs, si tout à coup je me brûlais la cervelle en laissant

une lettre où je me déclarerais coupable de tout, cela vous mettrait à l'abri du soupçon pendant toute une année.

— Du moins pendant quelques jours; en pareil cas c'est déjà beaucoup que d'avoir vingt-quatre heures devant soi.

— Bien. On m'a donc demandé si je ne pouvais pas attendre. J'ai répondu que j'attendrais aussi longtemps qu'il plairait à la société, vu que cela m'était égal.

— Oui, mais rappelez-vous que vous avez pris l'engagement de rédiger de concert avec moi la lettre dont il s'agit, et de vous mettre, dès votre arrivée en Russie, à ma… en un mot, à ma disposition, bien entendu pour cette affaire seulement, car, pour tout le reste, il va de soi que vous êtes libre, ajouta presque aimablement Pierre Stépanovitch.

— Je ne me suis pas engagé, j'ai consenti parce que cela m'était égal.

— Très bien, très bien, je n'ai nullement l'intention de froisser votre amour-propre, mais…

— Il n'est pas question ici d'amour-propre.

— Mais souvenez-vous qu'on vous a donné cent vingt thalers pour votre voyage, par conséquent vous avez reçu de l'argent.

— Pas du tout, répliqua en rougissant Kiriloff, – l'argent ne m'a pas été donné à cette condition. On n'en reçoit pas pour cela.

— Quelquefois.

— Vous mentez. J'ai écrit de Pétersbourg une lettre très explicite à cet égard, et à Pétersbourg même je vous ai remboursé les cent vingt thalers, je vous les ai remis en mains propres… et ils ont reçu cet argent, si toutefois vous ne l'avez pas gardé dans votre poche.

— Bien, bien, je ne conteste rien, je leur ai envoyé l'argent. L'essentiel, c'est que vous soyez toujours dans les mêmes dispositions qu'auparavant.

— Mes dispositions n'ont pas changé. Quand vous viendrez me dire: «Il est temps», je m'exécuterai. Ce sera bientôt?

— Le jour n'est plus fort éloigné… Mais rappelez-vous que nous devons faire la lettre ensemble la veille au soir.

— Quand ce serait le jour même? Il faudra que je me déclare l'auteur des proclamations?

— Et de quelques autres choses encore.

— Je ne prendrai pas tout sur moi.

— Pourquoi donc? Demanda Pierre Stépanovitch alarmé de ce refus.

— Parce que je ne veux pas; assez. Je ne veux plus parler de cela.

Ces mots causèrent une vive irritation à Pierre Stépanovitch, mais il se contint et changea la conversation.

— Ma visite a encore un autre objet, reprit-il, – vous viendrez ce soir chez les nôtres? C'est aujourd'hui la fête de Virguinsky, ils se réuniront sous ce prétexte.

— Je ne veux pas.

— Je vous en prie, venez. Il le faut. Nous devons imposer et par le nombre et par l'aspect… Vous avez une tête… disons le mot, une tête fatale.

— Vous trouvez? Dit en riant Kiriloff, – c'est bien, j'irai; mais je ne poserai pas pour la tête. Quand?

— Oh! De bonne heure, à six heures et demie. Vous savez, vous pouvez entrer, vous asseoir et ne parler à personne, quelque nombreuse que soit l'assistance. Seulement n'oubliez pas de prendre avec vous un crayon et un morceau de papier.

— Pourquoi?

— Cela vous est égal, et je vous le demande instamment. Vous n'aurez qu'à rester là sans parler à personne, vous écouterez et, de temps à autre, vous ferez semblant de prendre des notes; libre à vous, d'ailleurs, de crayonner des croquis sur votre papier.

— Quelle bêtise! À quoi bon?

— Mais puisque cela vous est égal? Vous ne cessez de dire que tout vous est indifférent.

— Non, je veux savoir pourquoi.

— Eh bien, voici: le membre de la société qui remplit la fonction de réviseur s'est arrêté à Moscou, et j'ai fait espérer sa visite à quelques uns des nôtres; ils penseront que vous êtes ce réviseur; or, comme vous vous trouvez ici déjà depuis trois semaines, l'effet sera encore plus grand.

— C'est de la farce. Vous n'avez aucun réviseur à Moscou.

— Allons, soit, nous n'en avons pas, mais qu'est-ce que cela vous fait, et

comment ce détail peut-il vous arrêter? Vous-même êtes membre de la société.

— Dites-leur que je suis le réviseur; je m'assiérai et je me tiendrai coi, mais je ne veux ni papier ni crayon.

— Mais pourquoi?

— Je ne veux pas.

Pierre Stépanovitch blêmit de colère; néanmoins cette fois encore il se rendit maître de lui, se leva et prit son chapeau.

— L'homme est chez vous? Demanda-t-il soudain à demi-voix.

— Oui.

— C'est bien. Je ne tarderai pas à vous débarrasser de lui, soyez tranquille.

— Il ne me gêne pas. Je ne l'ai que la nuit. La vieille est à l'hôpital, sa belle-fille est morte; depuis deux jours je suis seul. Je lui ai montré l'endroit de la cloison où il y a une planche facile à déplacer; il s'introduit par là, personne ne le voit.

— Je le retirerai bientôt de chez vous.

— Il dit qu'il ne manque pas d'endroits où il peut aller coucher.

— Il ment, on le cherche, et ici, pour le moment, il est en sûreté. Est-ce que vous causez avec lui?

— Oui, tout le temps. Il dit beaucoup de mal de vous. La nuit dernière, je lui ai lu l'Apocalypse et lui ai fait boire du thé. Il a écouté attentivement, fort attentivement même, toute la nuit.

— Ah! Diable, mais vous allez le convertir à la religion chrétienne!

— Il est déjà chrétien. Ne vous inquiétez pas, il tuera. Qui voulez-vous faire assassiner?

— Non, ce n'est pas pour cela que j'ai besoin de lui… Chatoff sait-il que vous donnez l'hospitalité à Fedka?

— Je ne vois pas Chatoff, et nous n'avons pas de rapports ensemble.

— Vous êtes fâchés l'un contre l'autre?

— Non, nous ne sommes pas fâchés, mais nous ne nous parlons pas. Nous avons couché trop longtemps côte à côte en Amérique.

— Je passerai chez lui tout à l'heure.

— Comme vous voudrez.

— Vers les dix heures, en sortant de chez Virguinsky, je viendrai peut-être chez vous avec Stavroguine.

— Venez.

— Il faut que j'aie un entretien sérieux avec lui… Vous savez, donnez-moi donc votre balle; quel besoin en avez-vous maintenant? Je fais aussi de la gymnastique. Si vous voulez, je vous l'achèterai.

— Prenez-là, je vous la donne.

Pierre Stépanovitch mit la balle dans sa poche.

— Mais je ne vous fournirai rien contre Stavroguine, murmura Kiriloff en reconduisant le visiteur, qui le regarda avec étonnement et ne répondit pas.

Les dernières paroles de l'ingénieur agitèrent extrêmement Pierre Stépanovitch; il y réfléchissait encore en montant l'escalier de Chatoff, quand il songea qu'il devait donner à son visage mécontent une expression plus avenante. Chatoff se trouvait chez lui; un peu souffrant, il était couché, tout habillé, sur son lit.

— Quel guignon! S'écria en entrant dans la chambre Pierre Stépanovitch; – vous êtes sérieusement malade?

Ses traits avaient tout à coup perdu leur amabilité d'emprunt, un éclair sinistre brillait dans ses yeux.

Chatoff sauta brusquement à bas de son lit.

— Pas du tout, répondit-il d'un air effrayé, – je ne suis pas malade, j'ai seulement un peu mal à la tête…

L'apparition inattendue d'un tel visiteur l'avait positivement effrayé.

— Je viens justement pour une affaire qui n'admet pas la maladie, commença d'un ton presque impérieux Pierre Stépanovitch; – permettez-moi de m'asseoir (il s'assit), et vous, reprenez place sur votre lit, c'est bien. Aujourd'hui une réunion des nôtres aura lieu chez Virguinsky sous prétexte de fêter l'anniversaire de sa naissance; les mesures sont prises pour qu'il n'y ait pas d'intrus. Je viendrai avec Nicolas Stavroguine. Sans doute, connaissant vos opinions actuelles, je ne vous inviterais pas à assister à cette soirée… non que nous craignions d'être dénoncés par vous, mais pour vous épargner un ennui. Cependant votre présence est indispensable. Vous

rencontrerez là ceux avec qui nous déciderons définitivement de quelle façon doit s'opérer votre sortie de la société, et entre quelles mains vous aurez à remettre ce qui se trouve chez vous. Nous ferons cela sans bruit, je vous emmènerai à l'écart, dans quelque coin; l'assistance sera nombreuse, et il n'est pas nécessaire d'initier tout le monde à ces détails. J'avoue que j'ai eu beaucoup de peine à triompher de leur résistance; mais maintenant, paraît-il, ils consentent, à condition, bien entendu, que vous vous dessaisirez de l'imprimerie et de tous les papiers. Alors vous serez parfaitement libre de vos agissements.

Tandis que Pierre Stépanovitch parlait, Chatoff l'écoutait les sourcils froncés. Sa frayeur de tantôt avait disparu pour faire place à la colère.

— Je ne me crois aucunement tenu de rendre des comptes le diable sait à qui, déclara-t-il tout net; – je n'ai besoin de l'agrément de personne pour reprendre ma liberté.

— Ce n'est pas tout à fait exact. On vous a confié beaucoup de secrets. Vous n'aviez pas le droit de rompre de but en blanc. Et, enfin, vous n'avez jamais manifesté nettement l'intention de vous retirer, de sorte que vous les avez mis dans une fausse position.

— Dès mon arrivée ici j'ai fait connaître mes intentions par une lettre fort claire.

— Non, pas fort claire, contesta froidement Pierre Stépanovitch; – par exemple, je vous ai envoyé, pour les imprimer ici, la Personnalité éclairée, ainsi que deux proclamations. Vous m'avez retourné le tout avec une lettre équivoque, ne précisant rien.

— J'ai carrément refusé d'imprimer.

— Vous avez refusé, mais pas carrément. Vous avez répondu: «Je ne puis pas», sans expliquer pour quel motif. Or «je ne sais pas» n'a jamais voulu dire «je ne veux pas». On pouvait supposer que vous étiez simplement empêché par des obstacles matériels, et c'est ainsi que votre lettre a été comprise. Ils ont cru que vous n'aviez pas rompu vos liens avec la société, dès lors ils ont pu vous continuer leur confiance et par suite se compromettre. Ici l'on croit que vous vous êtes servi avec intention de termes vagues: vous vouliez, dit-on, tromper vos coassociés, pour les dénoncer quand vous auriez

reçu d'eux quelque communication importante. Je vous ai défendu de toutes mes forces, et j'ai montré comme pièce à l'appui de votre innocence les deux lignes de réponse que vous m'avez adressées. Mais j'ai dû moi-même reconnaître, après les avoir relues, que ces deux lignes ne sont pas claires et peuvent induire en erreur.

— Vous aviez conservé si soigneusement cette lettre par devers vous?

— Qu'est-ce que cela fait que je l'aie conservée? Elle est encore chez moi.

— Peu m'importe! Cria Chatoff avec irritation. – Libre à vos imbéciles de croire que je les ai dénoncés, je m'en moque! Je voudrais bien voir ce que vous pouvez me faire!

— On vous noterait, et, au premier succès de la révolution, vous seriez pendu.

— Quand vous aurez conquis le pouvoir suprême et que vous serez les maîtres de la Russie?

— Ne riez pas. Je le répète, j'ai pris votre défense. Quoi qu'il en soit, je vous conseille de venir aujourd'hui à la réunion. À quoi bon de vaines paroles dictées par un faux orgueil? Ne vaut-il pas mieux se séparer amicalement? En tout cas, il faut que vous rendiez le matériel typographique, nous aurons aussi à parler de cela.

— J'irai, grommela Chatoff, qui, la tête baissée, semblait absorbé dans ses réflexions. Pierre Stépanovitch le considérait d'un œil malveillant.

— Stavroguine y sera? Demanda tout à coup Chatoff en relevant la tête.

— Il y sera certainement.

— Hé, hé!

Il y eut une minute de silence. Un sourire de colère et de mépris flottait sur les lèvres de Chatoff.

— Et votre misérable Personnalité éclairée dont j'ai refusé l'impression ici, elle est imprimée?

— Oui.

— On fait croire aux collégiens que Hertzen lui-même a écrit cela sur votre album?

— Oui, c'est Hertzen lui-même.

Ils se turent encore pendant trois minutes. À la fin, Chatoff quitta son lit.

— Allez-vous-en loin de moi, je ne veux pas me trouver avec vous.

Pierre Stépanovitch se leva aussitôt.

— Je m'en vais, dit-il avec une sorte de gaieté, – un mot seulement: Kiriloff, à ce qu'il paraît, est maintenant tout seul dans le pavillon, sans servante?

— Il est tout seul. Allez-vous-en, je ne puis rester dans la même chambre que vous.

— «Allons, tu es très bien maintenant!» pensa joyeusement Pierre Stépanovitch quand il fut hors de la maison; «tu seras aussi très bien ce soir, j'ai justement besoin que tu sois comme cela, et je ne pourrais rien désirer de mieux! Le dieu russe lui-même me vient en aide!»

VII

Il fit beaucoup de courses durant cette journée et sans doute ne perdit pas ses peines, car sa figure était rayonnante quand le soir, à six heures précises, il se présenta chez Nicolas Vsévolodovitch. On ne l'introduisit pas tout de suite: Stavroguine se trouvait dans son cabinet en tête-à-tête avec Maurice Nikolaïévitch qui venait d'arriver. Cette nouvelle intrigua Pierre Stépanovitch. Il s'assit tout près de la porte du cabinet pour attendre le départ du visiteur. De l'antichambre on entendait le bruit de la conversation, mais sans pouvoir rien saisir des paroles prononcées. La visite ne dura pas longtemps; bientôt retentit une voix extraordinairement forte et vibrante, immédiatement après la porte s'ouvrit, et Maurice Nikolaïévitch sortit avec un visage livide. Il ne remarqua pas Pierre Stépanovitch et passa rapidement à côté de lui. Le jeune homme s'élança aussitôt dans la chambre.

Je me crois obligé de raconter en détail l'entrevue fort courte des deux «rivaux», – entrevue que tout semblait devoir rendre impossible, et qui eut lieu néanmoins.

Après son dîner, Nicolas Vsévolodovitch sommeillait sur une couchette dans son cabinet, lorsque Alexis Égorovitch lui annonça l'arrivée de Maurice Nikolaïévitch. À ce nom, Stavroguine tressaillit, il croyait avoir mal entendu.

Mais bientôt se montra sur ses lèvres un sourire de triomphe hautain en même temps que de vague surprise. En entrant, Maurice Nikolaïévitch fut sans doute frappé de ce sourire du moins il s'arrêta tout à coup au milieu de la chambre et parut se demander s'il ferait un pas de plus en avant ou s'il se retirerait sur l'heure. À l'instant même la physionomie de Nicolas Vsévolodovitch changea d'expression, d'un air sérieux et étonné il s'avança vers le visiteur. Ce dernier ne prit pas la main qui lui était tendue, et, sans dire un mot, il s'assit avant que le maître de la maison lui en eût donné l'exemple ou lui eût offert un siège. Nicolas Vsévolodovitch s'assit sur le bord de sa couchette et attendit en silence, les yeux fixés sur Maurice Nikolaïévitch.

— Si vous le pouvez, épousez Élisabeth Nikolaïevna, commença brusquement le capitaine d'artillerie, et le plus curieux, c'est qu'on n'aurait pu deviner, d'après l'intonation de la voix, si ces mots étaient une prière, une recommandation, une concession ou un ordre.

Nicolas Vsévolodovitch resta silencieux, mais le visiteur, ayant dit évidemment tout ce qu'il avait à dire, le regardait avec persistance, dans l'attente d'une réponse.

— Si je ne me trompe (du reste, ce n'est que trop vrai), Élisabeth Nikolaïevna est votre fiancée, observa enfin Stavroguine.

— Oui, elle est ma fiancée, déclara d'un ton ferme le visiteur.

— Vous… vous êtes brouillés ensemble?… Excusez-moi, Maurice Nikolaïévitch.

— Non, elle m'«aime» et m'«estime», dit-elle. Ses paroles sont on ne peut plus précieuses pour moi.

— Je n'en doute pas.

— Mais, sachez-le, elle serait sous la couronne et vous l'appelleriez, qu'elle me planterait là, moi ou tout autre, pour aller à vous.

— Étant sous la couronne?

— Et après la couronne.

— Ne vous trompez-vous pas?

— Non. Sous la haine incessante, sincère et profonde qu'elle vous témoigne, perce à chaque instant un amour insensé, l'amour le plus sincère, le plus excessif et… le plus fou! Par contre, sous l'amour non moins sincère

qu'elle ressent pour moi perce à chaque instant la haine la plus violente! Je n'aurais jamais pu imaginer auparavant toutes ces… métamorphoses.

— Mais je m'étonne pourtant que vous veniez m'offrir la main d'Élisabeth Nikolaïevna! En avez-vous le droit? Vous y a-t-elle autorisé?

Maurice Nikolaïévitch fronça le sourcil et pendant une minute baissa la tête.

— De votre part ce ne sont là que des mots, dit-il brusquement, – des mots où éclate la rancune triomphante; je suis sûr que vous savez lire entre les lignes, et se peut-il qu'il y ait place ici pour une vanité mesquine? N'êtes-vous pas assez victorieux? Faut-il donc que je mette les points sur les i? Soit, je les mettrai, si vous tenez tant à m'humilier: j'agis sans droit, je ne suis aucunement autorisé; Élisabeth Nikolaïevna ne sait rien, mais son fiancé a complètement perdu la raison, il mérite d'être enfermé dans une maison de fous, et, pour comble, lui-même vient vous le déclarer. Seul dans le monde entier vous pouvez la rendre heureuse, et moi je ne puis que faire son malheur. Vous la lutinez, vous la pourchassez, mais, – j'ignore pourquoi, – vous ne l'épousez pas. S'il s'agit d'une querelle d'amoureux née à l'étranger, et si, pour y mettre fin, mon sacrifice est nécessaire, – immolez-moi. Elle est trop malheureuse, et je ne puis supporter cela. Mes paroles ne sont ni une permission ni une injonction, par conséquent elles n'ont rien d'offensant pour votre amour-propre. Si vous voulez prendre ma place sous la couronne, vous n'avez nul besoin pour cela de mon consentement, et, sans doute, il était inutile que je vinsse étaler ma folie à vos yeux. D'autant plus qu'après ma démarche actuelle notre mariage est impossible. Si à présent je la conduisais à l'autel, je serais un misérable. L'acte que j'accomplis en vous la livrant, à vous peut-être son plus irréconciliable ennemi, est, à mon point de vue, une infamie dont certainement je ne supporterai pas le fardeau.

— Vous vous brûlerez la cervelle, quand on nous mariera?

— Non, beaucoup plus tard. À quoi bon mettre une éclaboussure de sang sur sa robe nuptiale? Peut-être même ne me brûlerai-je la cervelle ni maintenant ni plus tard.

— Vous dites cela, sans doute, pour me tranquilliser?

— Vous? Ma mort doit vous être bien indifférente.

Un silence d'une minute suivit ces paroles. Maurice Nikolaïévitch était pâle, et ses yeux étincelaient.

— Pardonnez-moi les questions que je vous ai adressées, dit Stavroguine; – plusieurs d'entre elles étaient fort indiscrètes, mais il est une chose que j'ai, je pense, parfaitement le droit de vous demander: pour que vous ayez pris sur vous de venir me faire une proposition aussi… risquée, il faut que vous soyez bien convaincu de mes sentiments à l'égard d'Élisabeth Nikolaïevna; or, quelles données vous ont amené à cette conviction?

— Comment? Fit avec un léger frisson Maurice Nikolaïévitch; – est-ce que vous n'avez pas prétendu à sa main? N'y prétendez-vous pas maintenant encore?

— En général, je ne puis parler à un tiers de mes sentiments pour une femme; excusez-moi, c'est une bizarrerie d'organisation. Mais, pour le reste, je vous dirai toute la vérité: je suis marié, il ne m'est donc plus possible ni d'épouser Élisabeth Nikolaïevna, ni de «prétendre à sa main».

Maurice Nikolaïévitch fut tellement stupéfait qu'il se renversa sur le dossier de son fauteuil; pendant un certain temps ses yeux ne quittèrent pas le visage de Stavroguine.

— Figurez-vous que cette idée ne m'était pas venue, balbutia-t-il; – vous avez dit l'autre jour que vous n'étiez pas marié… je croyais que vous ne l'étiez pas…

Il pâlit affreusement et soudain déchargea un violent coup de poing sur la table.

— Si, après un tel aveu, vous ne laissez pas tranquille Élisabeth Nikolaïevna, si vous la rendez vous-même malheureuse, je vous tuerai à coups de bâton comme un chien!

Sur ce, il sortit précipitamment de la chambre. Pierre Stépanovitch, qui y entra aussitôt après, trouva le maître du logis dans une disposition d'esprit fort inattendue.

— Ah! C'est vous! Fit Stavroguine avec un rire bruyant qui semblait n'avoir pour cause que la curiosité empressée de Pierre Stépanovitch. – Vous écoutiez derrière la porte? Attendez, pourquoi êtes-vous venu? Je vous avez promis quelque chose… Ah, bah! Je me rappelle: la visite «aux nôtres»?

Partons, je suis enchanté, vous ne pouviez rien me proposer de plus agréable en ce moment.

Il prit son chapeau, et tous deux sortirent immédiatement.

— Vous riez d'avance à l'idée de voir «les nôtres»? Observa avec enjouement Pierre Stépanovitch qui tantôt s'efforçait de marcher à côté de son compagnon sur l'étroit trottoir pavé en briques, tantôt descendait sur la chaussée et trottait en pleine boue, parce que Stavroguine, sans le remarquer, occupait à lui seul toute la largeur du trottoir.

— Je ne ris pas du tout, répondit d'une voix sonore et gaie Nicolas Vsévolodovitch; – au contraire, je suis convaincu que je trouverai là les gens les plus sérieux.

— De «mornes imbéciles», comme vous les avez appelés un jour.

— Rien n'est parfois plus amusant qu'un morne imbécile.

— Ah! Vous dites cela à propos de Maurice Nikolaïévitch! Je suis sûr qu'il est venu tout à l'heure vous offrir sa fiancée, hein? Figurez-vous, c'est moi qui l'ai poussé indirectement à faire cette démarche. D'ailleurs, s'il ne la cède pas, nous la lui prendrons nous-mêmes, pas vrai?

Sans doute Pierre Stépanovitch savait qu'il jouait gros jeu en mettant la conversation sur ce sujet; mais lorsque sa curiosité était vivement excitée, il aimait mieux tout risquer que de rester dans l'incertitude. Nicolas Vsévolodovitch se contenta de sourire.

— Vous comptez toujours m'aider? Demanda-t-il.

— Si vous faites appel à mon aide. Mais vous savez qu'il n'y a qu'un bon moyen.

— Je connais votre moyen.

— Non, c'est encore un secret. Seulement rappelez-vous que ce secret coûte de l'argent.

— Je sais même combien il coûte, grommela à part soi Stavroguine.

Pierre Stépanovitch tressaillit.

— Combien? Qu'est-ce que vous avez dit?

— J'ai dit: Allez-vous-en au diable avec votre secret! Apprenez-moi plutôt qui nous verrons là. Je sais que Virguinsky reçoit à l'occasion de sa fête, mais quels sont ses invités?

— Oh! Il y aura là une société des plus variées! Kiriloff lui-même y sera.

— Tous membres de sections?

— Peste, comme vous y allez! Jusqu'à présent il n'existe pas encore ici une seule section organisée.

— Comment donc avez-vous fait pour répandre tant de proclamations?

— Là où nous allons, il n'y aura en tout que quatre sectionnaires. En attendant, les autres s'espionnent à qui mieux mieux, et chacun d'eux m'adresse des rapports sur ses camarades. Ces gens-là donnent beaucoup d'espérances. Ce sont des matériaux qu'il faut organiser. Du reste, vous-même avez rédigé le statut, il est inutile de vous expliquer les choses.

— Eh bien, ça ne marche pas? Il y a du tirage?

— Ça marche on ne peut mieux. Je vais vous faire rire: le premier moyen d'action, c'est l'uniforme. Il n'y a rien de plus puissant que la livrée bureaucratique. J'invente exprès des titres et des emplois: j'ai des secrétaires, des émissaires secrets, des caissiers, des présidents, des registrateurs; ce truc réussit admirablement. Vient ensuite, naturellement, la sentimentalité, qui chez nous est le plus efficace agent de la propagande socialiste. Le malheur, ce sont ces sous-lieutenants qui mordent. Et puis il y a les purs coquins; ces derniers sont parfois fort utiles, mais avec eux on perd beaucoup de temps, car ils exigent une surveillance continuelle. Enfin la principale force, le ciment qui relie tout, c'est le respect humain, la peur d'avoir une opinion à soi. Oui, c'est justement avec de pareilles gens que le succès est possible. Je vous le dis, ils se jetteraient dans le feu à ma voix: je n'aurai qu'à leur dire qu'ils manquent de libéralisme. Des imbéciles me blâment d'avoir trompé tous mes associés d'ici en leur parlant de comité central et de «ramifications innombrables». Vous-même vous m'avez une fois reproché cela, mais où est la tromperie? Le comité central, c'est moi et vous; quant aux ramifications, il y en aura autant qu'on voudra.

— Et toujours de la racaille semblable?

— Ce sont des matériaux. Ils sont bons tout de même.

— Vous n'avez pas cessé de compter sur moi?

— Vous serez le chef, la force dirigeante; moi, je ne serai que votre second, votre secrétaire. Vous savez, nous voguerons portés sur un esquif aux

voiles de soie, aux rames d'érable; à la poupe sera assise une belle demoiselle, Élisabeth Nikolaïevna… est-ce qu'il n'y a pas une chanson comme cela?…

Stavroguine se mit à rire.

— Non, je préfère vous donner un bon conseil. Vous venez d'énumérer les procédés dont vous vous servez pour cimenter vos groupes, ils se réduisent au fonctionnarisme et à la sentimentalité, tout cela n'est pas mauvais comme clystère, mais il y a quelque chose de meilleur encore: persuadez à quatre membres d'une section d'assassiner le cinquième sous prétexte que c'est un mouchard, et aussitôt le sang versé les liera tous indissolublement à vous. Ils deviendront vos esclaves, ils n'oseront ni se mutiner, ni vous demander des comptes. Ha, ha, ha!

— «Toi pourtant, il faudra que tu me payes cela», pensa à part soi Pierre Stépanovitch, «et pas plus tard que ce soir. Tu te permets beaucoup trop.»

Voilà ou à peu près ce que dut se dire Pierre Stépanovitch. Du reste, ils approchaient déjà de la maison de Virguinsky.

— Vous m'avez probablement fait passer auprès d'eux pour quelque membre arrivé de l'étranger, en rapport avec l'Internationale, pour un réviseur? Demanda tout à coup Stavroguine.

— Non, le réviseur, ce sera un autre; vous, vous êtes un des membres qui ont fondé la société à l'étranger, et vous connaissez les secrets les plus importants – voilà votre rôle. Vous parlerez sans doute?

— Où avez-vous pris cela?

— Maintenant vous êtes tenu de parler.

Dans son étonnement, Nicolas Vsévolodovitch s'arrêta au milieu de la rue, non loin d'un réverbère. Pierre Stépanovitch soutint avec une tranquille assurance le regard de son compagnon. Celui-ci lança un jet de salive et se remit en marche.

— Et vous, est-ce que vous prendrez la parole? Demanda-t-il brusquement à Pierre Stépanovitch.

— Non, je vous écouterai.

— Que le diable vous emporte! Au fait, vous me donnez une idée.

— Laquelle? Fit vivement Pierre Stépanovitch.

— Soit, je parlerai peut-être là, mais ensuite je vous flanquerai une rossée, et, vous savez, une rossée sérieuse.

— Dites-donc, tantôt j'ai répété à Karmazinoff le propos que vous avez tenu sur son compte, à savoir qu'il faudrait le fesser, non pas seulement pour la forme, mais vigoureusement, comme on fesse un moujik.

— Mais je n'ai jamais dit cela, ha, ha!

— N'importe. Se non è vero…

— Eh bien, merci, je vous suis très obligé.

— Savez-vous ce que dit Karmazinoff? D'après lui, notre doctrine est, au fond, la négation de l'honneur, et affirmer franchement le droit au déshonneur, c'est le plus sûr moyen d'avoir les Russes pour soi.

— Paroles admirables! Paroles d'or! S'écria Stavroguine; – il a dit le vrai mot! Le droit au déshonneur, – mais, avec cela, tout le monde viendra à nous, il ne restera plus personne dans l'autre camp! Écoutez pourtant, Verkhovensky, vous ne faites pas partie de la haute police, hein?

— Celui qui se pose de pareilles questions les garde généralement pour lui.

— Sans doute, mais nous sommes entre nous.

— Non, jusqu'à présent je ne sers pas dans la haute police. Assez, nous voici arrivés. Composez votre physionomie, Stavroguine; moi, j'ai toujours soin de me faire une tête quand je vais chez eux. Il faut se donner un air un peu sombre, voilà tout; ce n'est pas bien malin.

CHAPITRE VII

CHEZ LES NÔTRES.

I

Virguinsky demeurait rue de la Fourmi, dans une maison à lui, ou plutôt à sa femme. C'était une construction en bois, à un seul étage, où n'habitaient que l'employé et sa famille. Une quinzaine de personnes s'étaient réunies là sous couleur de fêter le maître du logis; mais la soirée ne ressemblait pas du tout à celles qu'on a coutume de donner en province à l'occasion d'un anniversaire de naissance. Dès les premiers temps de leur mariage, les époux Virguinsky avaient décidé d'un commun accord, une fois pour toutes, que c'était une grande sottise de recevoir en pareille circonstance, vu qu'il n'y avait pas là de quoi se réjouir. En quelques années ils avaient réussi à s'isoler complètement de la société. Quoique Virguinsky ne manquât pas de moyens et fût loin d'être ce qu'on appelle un «pauvre homme», il faisait à tout le monde l'effet d'un original, aimant la solitude et, de plus, parlant «avec hauteur». Quant à madame Virguinsky, son métier de sage-femme suffisait pour la placer au plus bas degré de l'échelle sociale, au-dessous même d'une femme de pope, nonobstant la position que son mari occupait dans le service. Il est vrai que si sa profession était humble, on ne pouvait en dire autant de son caractère. Depuis sa liaison stupide et affichée effrontément (par principe) avec un coquin comme le capitaine Lébiadkine, les plus indulgentes de nos dames l'avaient elles-mêmes mise à l'index et ne lui cachaient pas leur mépris. Mais tout cela était bien égal à madame Virguinsky. Chose à noter, les dames même les plus prudes, quand elles se trouvaient dans une position intéressante, s'adressaient de préférence à Arina Prokhorovna (madame Virguinsky), bien que notre ville possédât trois autres accoucheuses. Dans tout le district, les femmes des propriétaires ruraux la faisaient demander, tant elle était renommée pour son habileté professionnelle. Comme elle aimait

beaucoup l'argent, elle avait fini par limiter sa clientèle aux personnes les plus riches. Se sentant nécessaire, elle ne se gênait pas du tout, et, dans les maisons les plus aristocratiques, elle semblait faire exprès d'agiter les nerfs délicats de ses clientes par un grossier oubli de toutes les convenances ou par des railleries sur les choses saintes. Notre chirurgien-major Rosanoff racontait à ce propos un fait curieux: un jour qu'une femme en couches invoquait avec force gémissements le secours divin, Arina Prokhorovna avait tout à coup lâché une grosse impiété qui, en épouvantant la malade, avait eu pour effet d'activer puissamment sa délivrance. Mais, quoique nihiliste, madame Virguinsky savait fort bien, lorsque ses intérêts le lui commandaient, transiger avec les préjugés vulgaires. Ainsi, elle ne manquait jamais d'assister au baptême des nouveaux-nés dont elle avait facilité la venue au monde; dans ces occasions-là, elle se coiffait avec goût et mettait une robe de soie verte à traîne, alors qu'en tout autre temps sa mise était extrêmement négligée. Pendant la cérémonie religieuse, elle conservait «l'air le plus effronté», au point de scandaliser les ministres du culte; mais, après le baptême, elle offrait toujours du champagne, et il n'aurait pas fallu, en prenant un verre de Cliquot, oublier les épingles de l'accoucheuse.

La société (presque exclusivement masculine) réunie cette fois chez Virguinsky présentait un aspect assez exceptionnel. Il n'y avait pas de collation, et l'on ne jouait pas aux cartes. Au milieu d'un spacieux salon dont les murs étaient garnis d'une vieille tapisserie bleue, se trouvaient deux tables rapprochées l'une de l'autre de façon à n'en former qu'une seule; une grande nappe, d'ailleurs d'une propreté douteuse, couvrait ces deux tables sur lesquelles bouillaient deux samovars; au bout étaient placés un vaste plateau chargé de vingt-cinq verres et une corbeille contenant du pain blanc coupé par tranches, comme cela se pratique dans les pensionnats. Le thé était versé par la sœur d'Arina Prokhorovna, une fille de trente ans, blonde et privée de sourcils. Cette créature, taciturne et venimeuse, partageait les idées nouvelles; Virguinsky lui-même, dans son ménage, avait grand'peur d'elle. Trois dames seulement se trouvaient dans la chambre: la maîtresse de la maison, sa sœur dont je viens de parler, et la sœur de Virguinsky, étudiante nihiliste, tout récemment arrivée de Pétersbourg. Arina Prokhorovna, belle femme de vingt-

sept ans, n'avait pas fait toilette pour la circonstance; elle portait une robe de laine d'une nuance verdâtre, et le regard hardi qu'elle promenait sur l'assistance semblait dire: «Voyez comme je me moque de tout.» On remarquait à côté d'elle sa belle-sœur qui n'était pas mal non plus; petite et grassouillette, avec des joues très colorées, mademoiselle Virguinsky était encore, pour ainsi dire, en tenue de voyage; elle avait à la main un rouleau de papier, et ses yeux allaient sans cesse d'un visiteur à l'autre. Ce soir-là, Virguinsky se sentait un peu souffrant; néanmoins il avait quitté sa chambre, et maintenant il était assis sur un fauteuil devant la table autour de laquelle tous ses invités avaient pris place sur des chaises dans un ordre qui faisait prévoir une séance. En attendant, on causait à haute voix de choses indifférentes. Lorsque parurent Stavroguine et Verkhovensky, le silence s'établit soudain.

Mais je demande la permission de donner quelques explications préalables. Je crois que tous ces messieurs s'étaient réunis dans l'espoir d'apprendre quelque chose de particulièrement curieux. Ils représentaient la fine fleur du libéralisme local, et Virguinsky les avait triés sur le volet en vue de cette «séance». Je remarquerai encore que plusieurs d'entre eux (un très petit nombre, du reste) n'étaient jamais allés chez lui auparavant. Sans doute la plupart ne se rendaient pas un compte bien clair de l'objet pour lequel on les avait convoqués. À la vérité, tous prenaient alors Pierre Stépanovitch pour un émissaire arrivé de l'étranger et muni de pleins pouvoirs; dès le début, cette idée s'était enracinée dans leur esprit, et naturellement les flattait. Mais, parmi les citoyens rassemblés en ce moment chez Virguinsky sous prétexte de fêter l'anniversaire de sa naissance, il s'en trouvait quelques uns à qui des ouvertures précises avaient été faites. Pierre Stépanovitch avait réussi à créer chez nous un «conseil des cinq» à l'instar des quinquévirats déjà organisés par lui à Moscou, et (le fait est maintenant prouvé) parmi les officiers de notre district. On prétend qu'il en avait aussi institué un dans le gouvernement de Kh… Assis à la table commune, les quinquévirs mettaient tous leurs soins à dissimuler leur importance, en sorte que personne n'aurait pu les reconnaître. À présent, leurs noms ne sont plus un mystère: c'étaient d'abord Lipoutine, ensuite Virguinsky lui-même, puis Chigaleff, le frère de

madame Virguinsky, Liamchine, et enfin un certain Tolkatchenko. Ce dernier, déjà quadragénaire, passait pour connaître à fond le peuple, surtout les filous et les voleurs de grand chemin, qu'il allait étudier dans les cabarets (du reste, il ne s'y rendait pas que pour cela). Avec sa mise incorrecte, ses bottes de roussi, ses clignements d'yeux malicieux et les phrases populaires dont il panachait sa conversation, Tolkatchenko était un type à part au milieu des nôtres. Une ou deux fois Liamchine l'avait mené aux soirées de Stépan Trophimovitch, mais il n'y avait pas produit beaucoup d'effet. On le voyait en ville de temps à autre, surtout quand il se trouvait sans place; il était employé de chemin de fer. Ces cinq hommes d'action avaient constitué leur groupe, pleinement convaincus que celui-ci n'était qu'une unité parmi des centaines et des milliers d'autres quinquévirats semblables disséminés sur toute la surface de la Russie, et dépendant d'un mystérieux comité central en rapport lui-même avec la révolution européenne universelle. Malheureusement, je dois avouer que des froissements avaient déjà commencé à se manifester entre eux et Pierre Stépanovitch. Le fait est qu'ils l'avaient attendu depuis le printemps, sa prochaine arrivée leur ayant été annoncée d'abord par Tolkatchenko et ensuite par Chigaleff; vu la haute opinion qu'ils se faisaient de lui, tous s'étaient docilement groupés à son premier appel; mais à peine le quinquévirat venait-il d'être organisé, que la discorde éclatait dans son sein. Je suppose que ces messieurs regrettaient d'avoir donné si vite leur adhésion. Bien entendu, ils avaient cédé, dans cette circonstance, à un généreux sentiment de honte; ils avaient craint qu'on ne les accusât plus tard d'avoir cané. Mais Pierre Stépanovitch aurait dû apprécier leur héroïsme et les en récompenser par quelque confidence importante. Or, loin de songer à satisfaire la légitime curiosité de ses associés, Verkhovensky les traitait en général avec une sévérité remarquable, et même avec mépris. C'était vexant, on en conviendra; aussi le membre Chigaleff poussait ses collègues à «réclamer des comptes», pas maintenant, il est vrai, car il y avait en ce moment trop d'étrangers chez Virguinsky.

Si je ne me trompe, les quinquévirs déjà nommés soupçonnaient vaguement que parmi ces étrangers se trouvaient des membres d'autres groupes inconnus d'eux et secrètement organisés dans la ville par le même

Verkhovensky; aussi tous les visiteurs s'observaient-ils les uns les autres d'un air défiant, ce qui donnait à la réunion une physionomie fort énigmatique et jusqu'à un certain point romanesque. Du reste, il y avait aussi là des gens à l'abri de tout soupçon, par exemple, un major, proche parent de Virguinsky; cet homme parfaitement inoffensif n'avait même pas été invité, mais il était venu de son propre mouvement fêter le maître de la maison, en sorte qu'il avait été impossible de ne pas le recevoir. Virguinsky savait, d'ailleurs, qu'il n'y avait à craindre aucune délation de la part du major, car ce dernier, tout bête qu'il était, avait toujours aimé à fréquenter les libéraux avancés; sans sympathiser personnellement avec eux, il les écoutait très volontiers. Bien plus, lui-même avait été compromis: on s'était servi de lui pour répandre des ballots de proclamations et de numéros de la Cloche; il n'aurait pas osé jeter le moindre coup d'œil sur ces écrits, mais refuser de les distribuer lui eût paru le comble de la lâcheté. Encore à présent il ne manque pas en Russie de gens qui ressemblent à ce major. Les autres visiteurs offraient le type de l'amour-propre aigri ou de l'exaltation juvénile: c'étaient deux ou trois professeurs et un nombre égal d'officiers. Parmi les premiers se faisait surtout remarquer un boiteux âgé de quarante-cinq ans qui enseignait au gymnase; cet homme était extrêmement venimeux et d'une vanité peu commune. Dans le groupe des officiers je dois signaler un très jeune enseigne d'artillerie sorti récemment de l'école militaire et arrivé depuis peu dans notre ville où il ne connaissait encore personne. Durant cette soirée il avait un crayon à la main, ne prenait presque aucune part à la conversation, et écrivait à chaque instant quelque chose sur son carnet. Tout le monde voyait cela, mais on feignait de ne pas s'en apercevoir. Au nombre des invités de Virguinsky figurait aussi le séminariste désœuvré qui, conjointement avec Liamchine, avait joué un si vilain tour à la colporteuse d'évangiles; ce gros garçon, aux manières très dégagées, montrait dans toute sa personne la conscience qu'il avait de son mérite supérieur. À cette réunion assistait également, je ne sais pourquoi, le fils de notre maire, jeune homme prématurément usé par le vice, et dont le nom avait déjà été mêlé à des aventures scandaleuses. Il ne dit pas un mot de toute la soirée. Enfin, je ne puis passer sous silence un collégien de dix-huit ans qui paraissait très

échauffé; ce morveux, – on l'apprit plus tard avec stupéfaction, – était à la tête d'un groupe de conspirateurs recrutés parmi les grands du gymnase. Chatoff dont je n'ai pas encore parlé était assis à un coin de la table, un peu en arrière des autres; silencieux, les yeux fixés à terre, il refusa de prendre du thé et garda tout le temps sa casquette à la main, comme pour montrer qu'il n'était pas venu en visiteur, mais pour affaire, et qu'il s'en irait quand il voudrait. Non loin de lui avait pris place Kiriloff; muet aussi, l'ingénieur tenait son regard terne obstinément attaché sur chacun de ceux qui prenaient la parole, et il écoutait tout sans donner la moindre marque d'émotion ou d'étonnement. Plusieurs des invités, qui ne l'avaient jamais vu auparavant, l'observaient à la dérobée d'un air soucieux. Madame Virguinsky connaissait-elle l'existence du quinquévirat? Je suppose que son mari ne lui avait rien laissé ignorer. L'étudiante, naturellement, était étrangère à tout cela, mais elle avait aussi sa tâche; elle comptait ne rester chez nous qu'un jour ou deux, ensuite son intention était de se rendre successivement dans toutes les villes universitaires pour «prendre part aux souffrances des pauvres étudiants et susciter chez eux l'esprit de protestation». Dans ce but, elle avait rédigé un appel qu'elle avait fait lithographier à quelques centaines d'exemplaires. Chose curieuse, le collégien et l'étudiante qui ne s'étaient jamais rencontrés jusqu'alors se sentirent, à première vue, des plus mal disposés l'un pour l'autre. Le major était l'oncle de la jeune fille, et il ne l'avait pas vue depuis dix ans. Quand entrèrent Stavroguine et Verkhovensky, mademoiselle Virguinsky était rouge comme un coquelicot; elle venait d'avoir une violente dispute avec son oncle au sujet de la question des femmes.

II

Sans presque dire bonjour à personne, Verkhovensky alla s'asseoir fort négligemment au haut bout de la table. Un insolent dédain se lisait sur son visage. Stavroguine s'inclina poliment. On n'attendait qu'eux; néanmoins, comme si une consigne avait été donnée dans ce sens, tout le monde feignait de remarquer à peine leur arrivée. Dès que Nicolas Vsévolodovitch se fut

assis, la maîtresse de la maison s'adressa à lui d'un ton sévère:

— Stavroguine, voulez-vous du thé?

— Oui répondit-il.

— Du thé à Stavroguine, ordonna madame Virguinsky. – Et vous, est-ce que vous en voulez? (Ces derniers mots étaient adressés à Verkhovensky.)

— Sans doute; qui est-ce qui demande cela à ses invités? Mais donnez aussi de la crème, ce qu'on sert chez vous sous le nom de thé est toujours quelque chose de si infect; et un jour de fête encore…

— Comment, vous aussi vous admettez les fêtes? Fit en riant l'étudiante; – on parlait de cela tout à l'heure.

— Vieillerie! Grommela le collégien à l'autre bout de la table.

— Qu'est-ce qui est une vieillerie? Fouler aux pieds les préjugés, fussent-ils les plus innocents, n'est pas une vieillerie; au contraire, il faut le dire à notre honte, c'est jusqu'à présent une nouveauté, déclara aussitôt la jeune fille qui, en parlant, gesticulait avec véhémence. – D'ailleurs, il n'y a pas de préjugés innocents, ajouta-t-elle d'un ton aigre.

— J'ai seulement voulu dire, répliqua avec agitation le collégien, – que, quoique les préjugés soient sans doute des vieilleries et qu'il faille les extirper, cependant, en ce qui concerne les anniversaires de naissance, la stupidité de ces fêtes est trop universellement reconnue pour perdre un temps précieux et déjà sans cela perdu par tout le monde, en sorte qu'on pourrait employer son esprit à traiter un sujet plus urgent…

— Vous n'en finissez plus, on ne comprend rien, cria l'étudiante.

— Il me semble que chacun a le droit de prendre la parole, et si je désire exprimer mon opinion, comme tout autre…

— Personne ne vous conteste le droit de prendre la parole, interrompit sèchement la maîtresse de la maison, – on vous invite seulement à ne pas mâchonner, attendu que personne ne peut vous comprendre.

— Pourtant permettez-moi de vous faire observer que vous me témoignez peu d'estime; si je n'ai pas pu achever ma pensée, ce n'est pas parce que je n'ai pas d'idées, mais plutôt parce que j'en ai trop… balbutia le pauvre jeune homme qui pataugeait de plus en plus.

— Si vous ne savez pas parler, eh bien, taisez-vous, lui envoya

l'étudiante.

À ces mots, le collégien se leva soudain, comme mû par un ressort.

— Je voulais seulement dire, vociféra-t-il rouge de honte et sans oser regarder autour de lui, – que si vous êtes tant pressée de montrer votre esprit, c'est tout bonnement parce que M.Stavroguine vient d'arriver – voilà!

— Votre idée est ignoble et immorale, elle prouve combien vous êtes peu développé. Je vous prie de ne plus m'adresser la parole, repartit violemment la jeune fille.

— Stavroguine, commença la maîtresse de la maison, – avant votre arrivée, cet officier (elle montra le major, son parent) parlait ici des droits de la famille. Sans doute, je ne vous ennuierai pas avec une sottise si vieille et depuis longtemps percée à jour. Mais, pourtant, où a-t-on pu prendre les droits et les devoirs de la famille, entendus dans le sens que le préjugé courant donne à ces mots? Voilà la question. Quel est votre avis?

— Comment, où l'on a pu les prendre? Demanda Nicolas Vsévolodovitch.

— Nous savons, par exemple, que le préjugé de Dieu est venu du tonnerre et de l'éclair, s'empressa d'ajouter l'étudiante en dardant ses yeux sur Stavroguine; – personne n'ignore que les premiers hommes, effrayés par la foudre, ont divinisé l'ennemi invisible devant qui ils sentaient leur faiblesse. Mais d'où est né le préjugé de la famille? D'où a pu provenir la famille elle-même?

— Ce n'est pas tout à fait la même chose…, voulut faire observer madame Virguinsky.

— Je suppose que la réponse à une telle question serait indécente, dit Stavroguine.

— Allons donc! Protesta l'étudiante.

Dans le groupe des professeurs éclatèrent des rires auxquels firent écho, à l'autre bout de la table, Liamchine et le collégien; le major pouffait.

— Vous devriez écrire des vaudevilles, remarqua la maîtresse de la maison en s'adressant à Stavroguine.

— Cette réponse ne vous fait guère honneur; je ne sais comment on vous appelle, déclara l'étudiante positivement indignée.

— Mais, toi, ne saute pas comme cela! Cria le major à sa nièce, – tu es une demoiselle, tu devrais avoir un maintien modeste, et l'on dirait que tu es assise sur une aiguille.

— Veuillez vous taire et ne pas m'interpeller avec cette familiarité, épargnez-moi vos ignobles comparaisons. Je vous vois pour la première fois, et ne veux pas savoir si vous êtes mon parent.

— Mais, voyons, je suis ton oncle; je t'ai portée dans mes bras quand tu n'étais encore qu'un enfant à la mamelle!

— Et quand même vous m'auriez portée dans vos bras, voilà-t-il pas une affaire! Je ne vous l'avais pas demandé; si donc vous l'avez fait, monsieur l'officier impoli, c'est que cela vous plaisait. Et permettez-moi de vous faire observer que vous ne devez pas me tutoyer, si ce n'est par civisme; autrement je vous le défends une fois pour toutes.

Le major frappa du poing sur la table.

— Voilà comme elles sont toutes! Dit-il à Stavroguine assis en face de lui. – Non, permettez, j'aime le libéralisme et les idées modernes, je goûte fort les propos intelligents, mais, entendons-nous, ils ne me plaisent que dans la bouche des hommes, et le libéralisme en jupons fait mon supplice! Ne te tortille donc pas ainsi! Cria-t-il à la jeune fille qui se démenait sur sa chaise. – Non, je demande aussi la parole, je suis offensé.

— Vous ne faites que gêner les autres, et vous-même vous ne savez rien dire, bougonna la maîtresse de la maison.

— Si, je vais m'expliquer, reprit en s'échauffant le major. – Je m'adresse à vous, monsieur Stavroguine, parce que vous venez d'arriver, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître. Sans les hommes, elles ne peuvent rien, – voilà mon opinion. Toute leur question des femmes n'est qu'un emprunt qu'elles nous ont fait; je vous l'assure, c'est nous autres qui la leur avons inventée et qui nous sommes bêtement mis cette pierre au cou. Si je remercie Dieu d'une chose, c'est d'être resté célibataire! Pas le plus petit grain d'originalité; elles ne sont même pas capables de créer une façon de robe, il faut que les hommes inventent des patrons pour elles! Tenez, celle-ci, je l'ai portée dans mes bras, j'ai dansé la mazurka avec elle quand elle avait dix ans; aujourd'hui elle arrive de Pétersbourg, naturellement je cours

l'embrasser, et quelle est la seconde parole qu'elle me dit? «Dieu n'existe pas!» Si encore ç'avait été la troisième; mais non, c'est la seconde, la langue lui démangeait! Allons, lui dis-je, j'admets que les hommes intelligents ne croient pas, cela peut tenir à leur intelligence; mais toi, tête vide, qu'est-ce que tu comprends à la question de l'existence de Dieu? Tu répètes ce qu'un étudiant t'a seriné; s'il t'avait dit d'allumer des lampes devant les icônes, tu en allumerais.

— Vous mentez toujours, vous êtes un fort méchant homme, et tout à l'heure je vous ai péremptoirement démontré votre insolvabilité, répondit l'étudiante d'un ton dédaigneux, comme si elle trouvait au-dessous d'elle d'entrer dans de longues explications avec un pareil interlocuteur. – Tantôt je vous ai dit notamment qu'au catéchisme on nous avait à tous enseigné ceci: «Si tu honores ton père et tes parents, tu vivras longtemps, et la richesse te sera donnée.» C'est dans les dix commandements. Si Dieu a cru nécessaire de promettre à l'amour filial une récompense, alors votre Dieu est immoral. Voilà dans quels termes je me suis exprimée tantôt, et ce n'a pas été ma seconde parole; c'est vous qui, en parlant de vos droits, m'avez amenée à vous tenir ce langage. À qui la faute si vous êtes bouché et si vous ne comprenez pas encore? Cela vous vexe, et vous vous fâchez, – Voilà le mot de toute votre génération.

— Sotte! Proféra le major.

— Vous, vous êtes un imbécile.

— C'est cela, injurie-moi!

— Mais permettez, Kapiton Maximovitch, vous m'avez dit vous-même que vous ne croyez pas en Dieu, cria du bout de la table Lipoutine.

— Qu'importe que j'aie dit cela? Moi, c'est autre chose! Peut-être même que je crois, seulement ma foi n'est pas entière. Mais, quoique je ne croie pas tout à fait, je ne dis pas qu'il faille fusiller Dieu. Déjà, quand je servais dans les hussards, cette question me préoccupait fort. Pour tous les poètes il est admis que le hussard est un buveur et un noceur. En ce qui me concerne, je n'ai peut-être pas fait mentir la légende; mais, le croirez-vous? Je me relevais la nuit et j'allais m'agenouiller devant un icône, demandant à Dieu avec force signes de croix qu'il voulût bien m'envoyer la foi, tant j'étais, dès cette

époque, tourmenté par la question de savoir si, oui ou non, Dieu existe. Le matin venu, sans doute, vous avez des distractions, et les sentiments religieux s'évanouissent; en général, j'ai remarqué que la foi est toujours plus faible pendant la journée.

Pierre Stépanovitch bâillait à se décrocher la mâchoire.

— Est-ce qu'on ne va pas jouer aux cartes? Demanda-t-il à madame Virguinsky.

— Je m'associe entièrement à votre question! Déclara l'étudiante qui était devenue pourpre d'indignation en entendant les paroles du major.

— On perd un temps précieux à écouter des conversations stupides, observa la maîtresse de la maison, et elle regarda sévèrement son mari.

— Je me proposais, dit mademoiselle Virguinsky, – de signaler à la réunion les souffrances et les protestations des étudiants; mais, comme le temps se passe en conversations immorales…

— Rien n'est moral, ni immoral! Interrompit avec impatience le collégien.

— Je savais cela, monsieur le gymnasiste, longtemps avant qu'on vous l'ait enseigné.

— Et moi, j'affirme, répliqua l'adolescent irrité, – que vous êtes un enfant venu de la capitale pour nous éclairer tous, alors que nous en savons autant que vous. Depuis Biélinsky, nul n'ignore en Russie l'immoralité du précepte: «Honore ton père et ta mère», que, par parenthèses, vous avez cité en l'estropiant.

— Est-ce que cela ne finira pas? Dit résolument Arina Prokhorovna à son mari.

Comme maîtresse de maison, elle rougissait de ces conversations insignifiantes, d'autant plus qu'elle remarquait des sourires et même des marques de stupéfaction parmi les invités qui n'étaient pas des visiteurs habituels.

Virguinsky éleva soudain la voix:

— Messieurs, si quelqu'un a une communication à faire ou désire traiter un sujet se rattachant plus directement à l'œuvre commune, je l'invite à commencer sans retard.

— Je prendrai la liberté de faire une question, dit d'une voix douce le professeur boiteux, qui jusqu'alors n'avait pas prononcé un mot et s'était distingué par sa bonne tenue: – je désirerais savoir si nous sommes ici en séance, ou si nous ne formons qu'une réunion de simples mortels venus en visite. Je demande cela plutôt pour l'ordre, et afin de ne pas rester dans l'incertitude.

Cette «malicieuse» question produisit son effet; tous se regardèrent les uns les autres, chacun paraissant attendre une réponse de son voisin; puis, brusquement, comme par un mot d'ordre, tous les yeux se fixèrent sur Verkhovensky et sur Stavroguine.

— Je propose simplement de voter sur la question de savoir si nous sommes, oui ou non, en séance, déclara madame Virguinsky.

— J'adhère complètement à la proposition, dit Lipoutine, – quoiqu'elle soit un peu indéterminée.

— Moi aussi, moi aussi, entendit-on de divers côtés.

— Il me semble en effet que ce sera plus régulier, approuva à son tour Virguinsky.

— Ainsi aux voix! Reprit Arina Prokhorovna. – Liamchine, mettez-vous au piano, je vous prie; cela ne vous empêchera pas de voter au moment du scrutin.

— Encore! Cria Liamchine; – j'ai déjà fait assez de tapage comme cela.

— Je vous en prie instamment, jouez; vous ne voulez donc pas être utile à l'œuvre commune?

— Mais je vous assure, Arina Prokhorovna, que personne n'est aux écoutes. C'est seulement une idée que vous avez. D'ailleurs, les fenêtres sont hautes, et lors même que quelqu'un chercherait à nous entendre, cela lui serait impossible.

— Nous ne nous entendons pas nous-mêmes, grommela un des visiteurs.

— Et moi, je vous dis que les précautions sont toujours bonnes. Pour le cas où il y aurait des espions, expliqua-t-elle à Verkhovensky, – il faut que nous ayons l'air d'être en fête et que la musique s'entende de la rue.

— Eh, diable! Murmura Liamchine avec colère, puis il s'assit devant le piano, et commença à jouer une valse en frappant sur les touches comme s'il

eût voulu les briser.

— J'invite ceux qui désirent qu'il y ait séance à lever la main droite, proposa madame Virguinsky.

Les uns firent le mouvement indiqué, les autres s'en abstinrent. Il y en eut qui, ayant levé la main, la baissèrent aussitôt après; plusieurs qui l'avaient baissée la relevèrent ensuite.

— Oh! Diable! Je n'ai rien compris! Cria un officier.

— Moi non plus, ajouta un autre.

— Si, moi, je comprends, fit un troisième; – si c'est oui, on lève la main.

— Mais qu'est-ce que signifie oui?

— Cela signifie la séance.

— Non, cela signifie qu'on n'en veut pas.

— J'ai voté la séance, cria le collégien à madame Virguinsky.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas levé la main?

— Je vous ai regardée tout le temps, vous n'avez pas levé la main, je vous ai imitée.

— Que c'est bête! C'est moi qui ai fait la proposition, par conséquent je ne pouvais pas lever la main. Messieurs, je propose de recommencer l'épreuve inversement: que ceux qui veulent une séance restent immobiles, et que ceux qui n'en veulent pas lèvent la main droite.

— Qui est-ce qui ne veut pas? Demanda le collégien.

— Vous le faites exprès, n'est-ce pas? Répliqua avec irritation madame Virguinsky.

— Non, permettez, qui est-ce qui veut et qui est-ce qui ne veut pas? Il faut préciser cela un peu mieux, firent deux ou trois voix.

— Celui qui ne veut pas ne veut pas.

— Eh! Oui, mais qu'est-ce qu'il faut faire si l'on ne veut pas? Doit-on lever la main ou ne pas la lever? Cria un officier.

— Eh! Nous n'avons pas encore l'habitude du régime parlementaire! Observa le major.

— Monsieur Liamchine, ne faites pas tant de bruit, s'il vous plaît, on ne s'entend pas ici, dit le professeur boiteux.

Liamchine quitta brusquement le piano.

— En vérité, Arina Prokhorovna, il n'y a aucun espion aux écoutes, et je ne veux plus jouer! C'est comme visiteur et non comme pianiste que je suis venu chez vous!

— Messieurs, proposa Virguinsky, – répondez tous verbalement: sommes-nous, oui ou non, en séance?

— En séance, en séance! Cria-t-on de toutes parts.

— En ce cas, il est inutile de voter, cela suffit. N'est-ce pas votre avis, messieurs? Faut-il encore procéder à un vote?

— Non, non, c'est inutile, on a compris!

— Peut-être quelqu'un est-il contre la séance?

— Non, non, nous la voulons tous!

— Mais qu'est-ce que c'est qu'une séance? Cria un des assistants. Il n'obtint pas de réponse.

— Il faut nommer un président, firent un grand nombre de voix.

— Le maître de la maison, naturellement, le maître de la maison!

Élu par acclamation, Virguinsky prit la parole:

— Messieurs, puisqu'il en est ainsi, je renouvelle ma proposition primitive: si quelqu'un a une communication à faire ou désire traiter un sujet se rapportant plus directement à l'œuvre commune, qu'il commence sans perdre de temps.

Silence général. Tous les regards se portèrent de nouveau sur Stavroguine et Pierre Stépanovitch.

— Verkhovensky, vous n'avez rien à déclarer? Demanda carrément Arina Prokhorovna.

L'interpellé s'étira sur sa chaise.

— Absolument rien, répondit-il en bâillant. – Du reste, je désirerais un verre de cognac.

— Et vous, Stavroguine?

— Je vous remercie, je ne boirai pas.

— Je vous demande si vous désirez parler, et non si vous voulez du cognac.

— Parler? Sur quoi? Non, je n'y tiens pas.

— On va vous apporter du cognac, répondit madame Virguinsky à Pierre

Stépanovitch.

L'étudiante se leva. Depuis longtemps on voyait qu'elle attendait avec impatience le moment de placer un discours.

— Je suis venue faire connaître les souffrances des malheureux étudiants et les efforts tentés partout pour éveiller en eux l'esprit de protestation…

Force fut à mademoiselle Virguinsky d'en rester là, car à l'autre bout de la salle surgit un concurrent qui attira aussitôt l'attention générale. Sombre et morne comme toujours, Chigaleff, l'homme aux longues oreilles, se leva lentement, et, d'un air chagrin, posa sur la table un gros cahier tout couvert d'une écriture extrêmement fine. Il ne se rassit point et garda le silence. Plusieurs jetaient des regards inquiets sur le volumineux manuscrit; au contraire, Lipoutine, Virguinsky et le professeur boiteux paraissaient éprouver une certaine satisfaction.

— Je demande la parole, fit d'une voix mélancolique, mais ferme, Chigaleff.

— Vous l'avez, répondit Virguinsky.

L'orateur s'assit, se recueillit pendant une demi-minute et commença gravement:

— Messieurs…

— Voilà le cognac! Dit d'un ton méprisant la demoiselle sans sourcils qui avait servi le thé; en même temps, elle plaçait devant Pierre Stépanovitch un carafon de cognac et un verre à liqueur qu'elle avait apportés sans plateau ni assiette, se contentant de les tenir à la main.

L'orateur interrompu attendit silencieux et digne.

— Cela ne fait rien, continuez, je n'écoute pas, cria Verkhovensky en se versant un verre de cognac.

— Messieurs, reprit Chigaleff, – en m'adressant à votre attention, et, comme vous le verrez plus loin, en sollicitant le secours de vos lumières sur un point d'une importance majeure, je dois commencer par une préface…

— Arina Prokhorovna, n'avez-vous pas des ciseaux? Demanda à brûle-pourpoint Pierre Stépanovitch.

Madame Virguinsky le regarda avec de grands yeux.

— Pourquoi vous faut-il des ciseaux? Voulu-t-elle savoir.

— J'ai oublié de me couper les ongles, voilà trois jours que je me propose de le faire, répondit-il tranquillement, les yeux fixés sur ses ongles longs et sales.

Arina Prokhorovna rougit de colère, mais mademoiselle Virguinsky parut goûter ce langage.

— Je crois en avoir vu tout à l'heure sur la fenêtre, dit-elle; ensuite, quittant sa place, elle alla chercher les ciseaux et les apporta à Verkhovensky. Sans même accorder un regard à la jeune fille, il les prit et commença à se couper les ongles.

Arina Prokhorovna comprit que c'était du réalisme en action, et elle eut honte de sa susceptibilité. Les assistants se regardèrent en silence. Quant au professeur boiteux, il observait Pierre Stépanovitch avec des yeux où se lisaient la malveillance et l'envie. Chigaleff poursuivit son discours:

— Après avoir consacré mon activité à étudier la question de savoir comment doit être organisée la société qui remplacera celle d'aujourd'hui, je me suis convaincu que tous les créateurs de systèmes sociaux, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la présente année 187., ont été des rêveurs, des songe-creux, des niais, des esprits en contradiction avec eux-mêmes, ne comprenant absolument rien ni aux sciences naturelles, ni à cet étrange animal qu'on appelle l'homme. Platon, Rousseau, Fourier sont des colonnes d'aluminium; leurs théories peuvent être bonnes pour des moineaux, mais non pour la société humaine. Or, comme il est nécessaire d'être fixé sur la future forme sociale, maintenant surtout que tous nous sommes enfin décidés à passer de la spéculation à l'action, je propose mon propre système concernant l'organisation du monde. Le voici. (Ce disant, il frappa avec un doigt sur son cahier). J'aurais voulu le présenter à la réunion sous une forme aussi succincte que possible; mais je vois que, loin de comporter des abréviations, mon livre exige encore une multitude d'éclaircissements oraux; c'est pourquoi l'exposé demandera au moins dix soirées, d'après le nombre de chapitres que renferme l'ouvrage. (Des rires se firent entendre.) De plus, j'avertis que mon système n'est pas achevé. (Nouveaux rires.). Je me suis embarrassé dans mes propres données, et ma conclusion est en contradiction directe avec mes prémisses. Partant de la liberté illimitée, j'aboutis au

despotisme illimité. J'ajoute pourtant qu'aucune solution du problème social ne peut exister en dehors de la mienne.

L'hilarité redoubla, mais les auditeurs qui riaient étaient surtout les plus jeunes et, pour ainsi dire, les profanes. Arina Prokhorovna, Lipoutine et le professeur boiteux laissaient voir sur leurs visages une certaine colère.

— Si vous-même n'avez pas su coordonner votre système, et si vous êtes arrivé au désespoir, qu'est-ce que nous y ferons? Se hasarda à observer un des militaires.

Chigaleff se tourna brusquement vers l'interrupteur.

— Vous avez raison, monsieur l'officier, d'autant plus raison que vous parlez de désespoir. Oui, je suis arrivé au désespoir. Néanmoins, je défie qui que ce soit de remplacer ma solution par aucune autre: on aura beau chercher, on ne trouvera rien. C'est pourquoi, sans perdre de temps, j'invite toute la société à émettre son avis, lorsqu'elle aura écouté durant dix soirées la lecture de mon livre. Si les membres refusent de m'entendre, nous nous séparerons tout de suite, – les hommes pour aller à leur bureau, les femmes pour retourner à leur cuisine, car, du moment que l'on repousse mon système, il faut renoncer à découvrir une autre issue, il n'en existe pas!

L'auditoire commençait à devenir tumultueux: «Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? Un fou, sans doute?» se demandait-on à haute voix.

— En résumé, il ne s'agit que du désespoir de Chigaleff, conclut Liamchine, – toute la question est celle-ci: le désespoir de Chigaleff est-il ou non fondé?

— Le désespoir de Chigaleff est une question personnelle, déclara le collégien.

— Je propose de mettre aux voix la question de savoir jusqu'à quel point le désespoir de Chigaleff intéresse l'œuvre commune; le scrutin décidera en même temps si c'est, ou non, la peine de l'entendre, opina un loustic dans le groupe des officiers.

— Il y a ici autre chose, messieurs, intervint le boiteux; un sourire équivoque errait sur ses lèvres, en sorte qu'on ne pouvait pas trop savoir s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement. – Ces lazzis sont déplacés ici. M.Chigaleff a étudié trop consciencieusement son sujet et, de plus, il est trop

modeste. Je connais son livre. Ce qu'il propose comme solution finale de la question, c'est le partage de l'espèce humaine en deux groupes inégaux. Un dixième seulement de l'humanité possèdera les droits de la personnalité et exercera une autorité illimitée sur les neuf autres dixièmes. Ceux-ci perdront leur personnalité, deviendront comme un troupeau; astreints à l'obéissance passive, ils seront ramenés à l'innocence première, et, pour ainsi dire, au paradis primitif, où, du reste, ils devront travailler. Les mesures proposées par l'auteur pour supprimer le libre arbitre chez les neuf dixièmes de l'humanité et transformer cette dernière en troupeau par de nouvelles méthodes d'éducation, – ces mesures sont très remarquables, fondées sur les données des sciences naturelles, et parfaitement logiques. On peut ne pas admettre certaines conclusions, mais il est difficile de contester l'intelligence et le savoir de l'écrivain. C'est dommage que les circonstances ne nous permettent pas de lui accorder les dix soirées qu'il demande, sans cela nous pourrions entendre beaucoup de choses curieuses.

Madame Virguinsky s'adressa au boiteux d'un ton qui trahissait une certaine inquiétude:

— Parlez-vous sérieusement? Est-il possible que cet homme, ne sachant que faire des neuf dixièmes de l'humanité, les réduise en esclavage? Depuis longtemps je le soupçonnais.

— C'est de votre frère que vous parlez ainsi? Demanda le boiteux.

— La parenté? Vous moquez-vous de moi, oui ou non?

— D'ailleurs, travailler pour des aristocrates et leur obéir comme à des dieux, c'est une lâcheté! Observa l'étudiante irritée.

— Ce que je propose n'est point une lâcheté, j'offre en perspective le paradis, un paradis terrestre, et il ne peut pas y en avoir un autre sur la terre, répliqua d'un ton d'autorité Chigaleff.

— Moi, cria Liamchine, – si je ne savais que faire des neuf dixièmes de l'humanité, au lieu de leur ouvrir le paradis, je les ferais sauter en l'air, et je ne laisserais subsister que le petit groupe des hommes éclairés, qui ensuite se mettraient à vivre selon la science.

— Il n'y a qu'un bouffon qui puisse parler ainsi! Fit l'étudiante pourpre d'indignation.

— C’est un bouffon, mais il est utile, lui dit tout bas madame Virguinsky.

Chigaleff se tourna vers Liamchine.

— Ce serait peut-être la meilleure solution du problème! Répondit-il avec chaleur; – sans doute, vous ne savez pas vous-même, monsieur le joyeux personnage, combien ce que vous venez de dire est profond. Mais comme votre idée est presque irréalisable, il faut se borner au paradis terrestre, puisqu’on a appelé cela ainsi.

— Voilà passablement d’absurdités! Laissa, comme par mégarde, échapper Verkhovensky. Du reste, il ne leva pas les yeux et continua, de l’air le plus indifférent, à se couper les ongles.

Le boiteux semblait n’avoir attendu que ces mots pour empoigner Pierre Stépanovitch.

— Pourquoi donc sont-ce des absurdités? Demanda-t-il aussitôt. – M.Chigaleff est jusqu’à un certain point un fanatique de philanthropie; mais rappelez-vous que dans Fourier, dans Cabet surtout, et jusque dans Proudhon lui-même, on trouve quantité de propositions tyranniques et fantaisistes au plus haut degré. M.Chigaleff résout la question d’une façon peut-être beaucoup plus raisonnable qu’ils ne le font. Je vous assure qu’en lisant son livre il est presque impossible de ne pas admettre certaines choses. Il s’est peut-être moins éloigné de la réalité qu’aucun de ses prédécesseurs, et son paradis terrestre est presque le vrai, celui-là même dont l’humanité regrette la perte, si toutefois il a jamais existé.

— Allons, je savais bien que j’allais m’ennuyer ici, murmura Pierre Stépanovitch.

— Permettez, reprit le boiteux en s’échauffant de plus en plus, – les entretiens et les considérations sur la future organisation sociale sont presque un besoin naturel pour tous les hommes réfléchis de notre époque. Hertzen ne s’est occupé que de cela toute sa vie. Biélinsky, je le tiens de bonne source, passait des soirées entières à discuter avec ses amis les détails les plus minces, les plus terre-à-terre, pourrait-on dire, du futur ordre des choses.

— Il y a même des gens qui en deviennent fous, observa brusquement le major.

— Après tout, on arrive peut-être encore mieux à un résultat quelconque

par ces conversations que par un majestueux silence du dictateur, glapit Lipoutine osant enfin ouvrir le feu.

— Le mot d'absurdité ne s'appliquait pas, dans ma pensée, à Chigaleff, dit en levant à peine les yeux Pierre Stépanovitch. – Voyez-vous, messieurs, continua-t-il négligemment, – à mon avis, tous ces livres, les Fourier, les Cabet, tous ces «droits au travail», le Chigalévisme, ce ne sont que des romans comme on peut en écrire des centaines de mille. C'est un passe-temps esthétique. Je comprends que vous vous ennuyiez dans ce méchant petit trou, et que, pour vous distraire, vous vous précipitiez sur le papier noirci.

— Permettez, répliqua le boiteux en s'agitant sur sa chaise, – quoique nous ne soyons que de pauvres provinciaux, nous savons pourtant que jusqu'à présent il ne s'est rien produit de si nouveau dans le monde que nous ayons beaucoup à nous plaindre de ne l'avoir pas vu. Voici que de petites feuilles clandestines imprimées à l'étranger nous invitent à former des groupes ayant pour seul programme la destruction universelle, sous prétexte que tous les remèdes sont impuissants à guérir le monde, et que le plus sûr moyen de franchir le fossé, c'est d'abattre carrément cent millions de têtes. Assurément l'idée est belle, mais elle est pour le moins aussi incompatible avec la réalité que le «chigavélisme» dont vous parliez tout à l'heure en termes si méprisants.

— Eh bien, mais je ne suis pas venu ici pour discuter, lâcha immédiatement Verkhovensky, et, sans paraître avoir conscience de l'effet que cette parole imprudente pouvait produire, il approcha de lui la bougie afin d'y voir plus clair.

— C'est dommage, grand dommage que vous ne soyez pas venu pour discuter, et il est très fâcheux aussi que vous soyez en ce moment si occupé de votre toilette.

— Que vous importe ma toilette?

Lipoutine vint de nouveau à la rescousse du boiteux:

— Abattre cent millions de têtes n'est pas moins difficile que de réformer le monde par la propagande; peut-être même est-ce plus difficile encore, surtout en Russie.

— C'est sur la Russie que l'on compte à présent, déclara un des officiers.

— Nous avons aussi entendu dire que l'on comptait sur elle, répondit le professeur. – Nous savons qu'un doigt mystérieux a désigné notre belle patrie comme le pays le plus propice à l'accomplissement de la grande œuvre. Seulement voici une chose: si je travaille à résoudre graduellement la question sociale, cette tâche me rapporte quelques avantages personnels; j'ai le plaisir de bavarder, et je reçois du gouvernement un tchin en récompense de mes efforts pour le bien public. Mais si je me rallie à la solution rapide, à celle qui réclame cent millions de têtes, qu'est-ce que j'y gagne personnellement? Dès que vous vous mettez à faire de la propagande, on vous coupe la langue.

— À vous on la coupera certainement, dit Verkhovensky.

— Vous voyez. Or, comme, en supposant les conditions les plus favorables, un pareil massacre ne sera pas achevé avant cinquante ans, n'en mettons que trente si vous voulez (vu que ces gens-là ne sont pas des moutons et ne se laisseront pas égorger sans résistance), ne vaudrait-il pas mieux prendre toutes ses affaires et se transporter dans quelque île de l'océan Pacifique pour y finir tranquillement ses jours? Croyez-le, ajouta-t-il en frappant du doigt sur la table, – par une telle propagande vous ne ferez que provoquer l'émigration, rien de plus!

Le boiteux prononça ces derniers mots d'un air triomphant. C'était une des fortes têtes de la province. Lipoutine souriait malicieusement, Virguinsky avait écouté avec une certaine tristesse; tous les autres, surtout les dames et les officiers, avaient suivi très attentivement la discussion. Chacun comprenait que l'homme aux cent millions de têtes était collé au mur, et l'on se demandait ce qui allait résulter de là.

— Au fait, vous avez raison, répondit d'un ton plus indifférent que jamais, et même avec une apparence d'ennui, Pierre Stépanovitch. – L'émigration est une bonne idée. Pourtant, si, malgré tous les désavantages évidents que vous prévoyez, l'œuvre commune recrute de jour en jour un plus grand nombre de champions, elle pourra se passer de votre concours. Ici, batuchka, c'est une religion nouvelle qui se substitue à l'ancienne, voilà pourquoi les recrues sont si nombreuses, et ce fait a une grande importance. Émigrez. Vous savez, je vous conseillerais de vous retirer à Dresde plutôt que

dans une île de l'océan Pacifique. D'abord, c'est une ville qui n'a jamais vu aucune épidémie, et, en votre qualité d'homme éclairé, vous avez certainement peur de la mort; en second lieu, Dresde n'étant pas loin de la frontière russe, on peut recevoir plus vite les revenus envoyés de la chère patrie; troisièmement, il y a là ce qu'on appelle des trésors artistiques, et vous êtes un esthéticien, un ancien professeur de littérature, si je ne me trompe; enfin le paysage environnant est une Suisse en miniature qui vous fournira des inspirations poétiques, car vous devez faire des vers. En un mot, cette résidence vous offrira tous les avantages réunis.

Un mouvement se produisit dans l'assistance, surtout parmi les officiers. Un moment encore, et tout le monde aurait parlé à la fois. Mais, sous l'influence de l'irritation, le boiteux donna tête baissée dans le traquenard qui lui était tendu:

— Non, dit-il, – peut-être n'abandonnons-nous pas encore l'œuvre commune, il faut comprendre cela…

— Comment, est-ce que vous entreriez dans la section, si je vous le proposais? Répliqua soudain Verkhovensky, et il posa les ciseaux sur la table.

Tous eurent comme un frisson. L'homme énigmatique se démasquait trop brusquement, il n'avait même pas hésité à prononcer le mot de «section».

Le professeur essaya de s'échapper par la tangente.

— Chacun se sent honnête homme, répondit-il, – et reste attaché à l'œuvre commune, mais…

— Non, il ne s'agit pas de mais, interrompit d'un ton tranchant Pierre Stépanovitch: – je déclare, messieurs, que j'ai besoin d'une réponse franche. Je comprends trop qu'étant venu ici et vous ayant moi-même rassemblés, je vous dois des explications (nouvelle surprise pour l'auditoire), mais je ne puis en donner aucune avant de savoir à quel parti vous vous êtes arrêtés. Laissant de côté les conversations, – car voilà trente ans qu'on bavarde, et il est inutile de bavarder encore pendant trente années, – je vous demande ce qui vous agrée le plus: êtes-vous partisans de la méthode lente qui consiste à écrire des romans sociaux et à régler sur le papier à mille ans de distance les destinées de l'humanité, alors que dans l'intervalle, le despotisme avalera les bons morceaux qui passeront à portée de votre bouche et que vous laisserez

échapper? Ou bien préférez-vous la solution prompte qui, n'importe comment, mettra enfin l'humanité à même de s'organiser socialement non pas sur le papier, mais en réalité? On fait beaucoup de bruit à propos des «cent millions de têtes»; ce n'est peut-être qu'une métaphore, mais pourquoi reculer devant ce programme si, en s'attardant aux rêveries des barbouilleurs de papier, on permet au despotisme de dévorer durant quelques cent ans non pas cent millions de têtes, mais cinq cents millions? Remarquez encore qu'un malade incurable ne peut être guéri, quelques remèdes qu'on lui prescrive sur le papier; au contraire, si nous n'agissons pas tout de suite, la contagion nous atteindra nous-mêmes, elle empoisonnera toutes les forces fraîches sur lesquelles on peut encore compter à présent, et enfin c'en sera fait de nous tous. Je reconnais qu'il est extrêmement agréable de pérorer avec éloquence sur le libéralisme, et qu'en agissant on s'expose à recevoir des horions… Du reste, je ne sais pas parler, je suis venu ici parce que j'ai des communications à faire; en conséquence, je prie l'honorable société, non pas de voter, mais de déclarer franchement et simplement ce qu'elle préfère: marcher dans le marais avec la lenteur de la tortue, ou le traverser à toute vapeur.

— Je suis positivement d'avis qu'on le traverse à toute vapeur! Cria le collégien dans un transport d'enthousiasme.

— Moi aussi, opina Liamchine.

— Naturellement le choix ne peut être douteux, murmura un officier; un autre en dit autant, puis un troisième. L'assemblée, dans son ensemble, était surtout frappée de ce fait que Verkhovensky avait promis des «communications».

— Messieurs, je vois que presque tous se décident dans le sens des proclamations, dit-il en parcourant des yeux la société.

— Tous, tous! Crièrent la plupart des assistants.

— J'avoue que je suis plutôt partisan d'une solution humaine, déclara le major, – mais comme l'unanimité est acquise à l'opinion contraire, je me range à l'avis de tous.

Pierre Stépanovitch s'adressa au boiteux:

— Alors, vous non plus, vous ne faites pas d'opposition?

— Ce n'est pas que je… balbutia en rougissant l'interpellé, – mais si

j'adhère maintenant à l'opinion qui a rallié tous les suffrages, c'est uniquement pour ne pas rompre…

— Voilà comme vous êtes tous! Des gens qui discuteraient volontiers six mois durant pour faire de l'éloquence libérale, et qui, en fin de compte, votent avec tout le monde! Messieurs, réfléchissez pourtant, est-il vrai que vous soyez tous prêts?

(Prêts à quoi? La question était vague, mais terriblement captieuse.)

— Sans doute, tous…

Du reste, tout en répondant de la sorte, les assistants ne laissaient pas de se regarder les uns les autres.

— Mais peut-être qu'après vous m'en voudrez d'avoir obtenu si vite votre consentement? C'est presque toujours ainsi que les choses se passent avec vous.

L'assemblée était fort émue, et des courants divers commençaient à s'y dessiner. Le boiteux livra un nouvel assaut à Verkhovensky.

— Permettez-moi, cependant, de vous faire observer que les réponses à de semblables questions sont conditionnelles. En admettant même que nous ayons donné notre adhésion, remarquez pourtant qu'une question posée d'une façon si étrange…

— Comment, d'une façon étrange?

— Oui, ce n'est pas ainsi qu'on pose de pareilles questions.

— Alors, apprenez-moi, s'il vous plaît, comment on les pose. Mais, vous savez, j'étais sûr que vous vous rebifferiez en premier.

— Vous avez tiré de nous une réponse attestant que nous sommes prêts à une action immédiate. Mais, pour en user ainsi, quels droits aviez-vous? Quels pleins pouvoirs vous autorisaient à poser de telles questions?

— Vous auriez dû demander cela plus tôt. Pourquoi donc avez-vous répondu? Vous avez consenti, et maintenant vous vous ravisez.

— La franchise étourdie avec laquelle vous avez posé votre principale question me donne à penser que vous n'avez ni droits, ni pleins pouvoirs, et que vous avez simplement satisfait une curiosité personnelle.

— Mais qu'est-ce qui vous fait dire cela? Pourquoi parlez-vous ainsi? Répliqua Pierre Stépanovitch, qui, semblait-il, commençait à être fort inquiet.

— C’est que, quand on pratique des affiliations, quelles qu’elles soient, on fait cela du moins en tête-à-tête et non dans une société de vingt personnes inconnues les unes aux autres! Lâcha tout net le professeur. Emporté par la colère, il mettait les pieds dans le plat. Verkhovensky, l’inquiétude peinte sur le visage, se retourna vivement vers l’assistance:

— Messieurs, je considère comme un devoir de déclarer à tous que ce sont là des sottises, et que notre conversation a dépassé la mesure. Je n’ai encore affilié absolument personne, et nul n’a le droit de dire que je pratique des affiliations, nous avons simplement exprimé des opinions. Est-ce vrai? Mais, n’importe, vous m’alarmez, ajouta-t-il en s’adressant au boiteux: – je ne pensais pas qu’ici le tête-à-tête fût nécessaire pour causer de choses si innocentes, à vrai dire. Ou bien craignez-vous une dénonciation? Se peut-il que parmi nous il y ait en ce moment un mouchard?

Une agitation extraordinaire suivit ces paroles; tout le monde se mit à parler en même temps.

— Messieurs, s’il en est ainsi, poursuivit Pierre Stépanovitch, – je me suis plus compromis qu’aucun autre; par conséquent, je vous prie de répondre à une question, si vous le voulez bien, s’entend. Vous êtes parfaitement libres.

— Quelle question? Quelle question? Cria-t-on de toutes parts.

— Une question après laquelle on saura si nous devons rester ensemble ou prendre silencieusement nos chapkas et aller chacun de son côté.

— La question, la question?

— Si l’un de vous avait connaissance d’un assassinat politique projeté, irait-il le dénoncer, prévoyant toutes les conséquences, ou bien resterait-il chez lui à attendre les événements? Sur ce point les manières de voir peuvent être différentes. La réponse à la question dira clairement si nous devons nous séparer ou rester ensemble, et pas seulement durant cette soirée. Permettez-moi de m’adresser d’abord à vous, dit-il au boiteux.

— Pourquoi d’abord à moi?

— Parce que c’est vous qui avez donné lieu à l’incident. Je vous en prie, ne biaisez pas, ici les faux-fuyants seraient inutiles. Mais, du reste, ce sera comme vous voudrez; vous êtes parfaitement libre.

— Pardonnez-moi, mais une semblable question est offensante.

— Permettez, ne pourriez-vous pas répondre un peu plus nettement?

— Je n'ai jamais servi dans la police secrète, dit le boiteux, cherchant toujours à éviter une réponse directe.

— Soyez plus précis, je vous prie, ne me faites pas attendre.

Le boiteux fut si exaspéré qu'il cessa de répondre. Silencieux, il regardait avec colère par-dessous ses lunettes le visage de l'inquisiteur.

— Un oui ou un non? Dénonceriez-vous ou ne dénonceriez-vous pas? Cria Verkhovensky.

— Naturellement je ne dénoncerais pas! Cria deux fois plus fort le boiteux.

— Et personne ne dénoncera, sans doute, personne! Firent plusieurs voix.

— Permettez-moi de vous interroger, monsieur le major, dénonceriez-vous ou ne dénonceriez-vous pas? Poursuivit Pierre Stépanovitch. – Et, remarquez, c'est exprès que je m'adresse à vous.

— Je ne dénoncerais pas.

— Mais si vous saviez qu'un autre, un simple mortel, fût sur le point d'être volé et assassiné par un malfaiteur, vous préviendriez la police, vous dénonceriez?

— Sans doute, parce qu'ici ce serait un crime de droit commun, tandis que dans l'autre cas, il s'agirait d'une dénonciation politique. Je n'ai jamais été employé dans la police secrète.

— Et personne ici ne l'a jamais été, déclarèrent nombre de voix. – Inutile de questionner, tous répondront de même. Il n'y a pas ici de délateurs!

— Pourquoi ce monsieur se lève-t-il? Cria l'étudiante.

— C'est Chatoff. Pourquoi vous êtes-vous levé, Chatoff? Demanda madame Virguinsky.

Chatoff s'était levé en effet, il tenait sa chapka à la main et regardait Verkhovensky. On aurait dit qu'il voulait lui parler, mais qu'il hésitait. Son visage était pâle et irrité. Il se contint toutefois, et, sans proférer un mot, se dirigea vers la porte.

— Cela ne sera pas avantageux pour vous, Chatoff! Lui cria Pierre Stépanovitch.

Chatoff s'arrêta un instant sur le seuil:

— En revanche, un lâche et un espion comme toi en fera son profit! Vociféra-t-il en réponse à cette menace obscure, après quoi il sortit.

Ce furent de nouveaux cris et des exclamations.

— L'épreuve est faite!

— Elle n'était pas inutile!

— N'est-elle pas venue trop tard?

— Qui est-ce qui l'a invité? – Qui est-ce qui l'a laissé entrer? – Qui est-il? – Qu'est-ce que ce Chatoff? – Dénoncera-t-il ou ne dénoncera-t-il pas?

On n'entendait que des questions de ce genre.

— S'il était un dénonciateur, il aurait caché son jeu au lieu de s'en aller, comme il l'a fait, en lançant un jet de salive, observa quelqu'un.

— Voilà aussi Stavroguine qui se lève. Stavroguine n'a pas répondu non plus à la question, cria l'étudiante.

Effectivement, Stavroguine s'était levé, et aussi Kiriloff, qui se trouvait à l'autre bout de la table.

— Permettez, monsieur Stavroguine, dit d'un ton roide Arina Prokhorovna, – tous ici nous avons répondu à la question, tandis que vous vous en allez sans rien dire?

— Je ne vois pas la nécessité de répondre à la question qui vous intéresse, murmura Nicolas Vsévolodovitch.

— Mais nous nous sommes compromis, et vous pas, crièrent quelques uns.

— Et que m'importe que vous vous soyez compromis? Répliqua Stavroguine en riant, mais ses yeux étincelaient.

— Comment, que vous importe? Comment, que vous importe? S'exclamat-on autour de lui. Plusieurs se levèrent précipitamment.

— Permettez, messieurs, permettez, dit très haut le boiteux, – M.Verkhovensky n'a pas répondu non plus à la question, il s'est contenté de la poser.

Cette remarque produisit un effet extraordinaire. Tout le monde se regarda. Stavroguine éclata de rire au nez du boiteux et sortit, Kiriloff le suivit. Verkhovensky s'élança sur leurs pas et les rejoignit dans l'antichambre.

— Que faites-vous de moi? Balbutia-t-il en saisissant la main de Nicolas Vsévolodovitch qu'il serra de toutes ses forces. Stavroguine ne répondit pas et dégagea sa main.

— Allez tout de suite chez Kiriloff, j'irai vous y retrouver… Il le faut pour moi, il le faut!

— Pour moi ce n'est pas nécessaire, répliqua Stavroguine.

— Stavroguine y sera, décida Kiriloff. – Stavroguine, cela est nécessaire pour vous. Je vous le prouverai quand vous serez chez moi.

Ils sortirent.

CHAPITRE VIII

LE TZAREVITCH IVAN.

Le premier mouvement de Pierre Stépanovitch fut de retourner à la «séance» pour y rétablir l'ordre, mais, jugeant que cela n'en valait pas la peine, il planta là tout, et, deux minutes après, il volait sur les traces de ceux qui venaient de partir. En chemin il se rappela un péréoulok qui abrégeait de beaucoup sa route; enfonçant dans la boue jusqu'aux genoux, il prit cette petite rue et arriva à la maison Philippoff au moment même où Stavroguine et Kiriloff pénétraient sous la grand'porte.

— Vous êtes déjà ici? Observa l'ingénieur; – c'est bien. Entrez.

— Comment donc disiez-vous que vous viviez seul? Demanda Stavroguine qui, en passant dans le vestibule, avait remarqué un samovar en train de bouillir.

— Vous verrez tout à l'heure avec qui je vis, murmura Kiriloff, – entrez.

— Dès qu'ils furent dans la chambre, Verkhovensky tira de sa poche la lettre anonyme qu'il avait emportée tantôt de chez Lembke, et la mit sous les yeux de Stavroguine. Tous trois s'assirent. Nicolas Vsévolodovitch lut silencieusement la lettre.

— Eh bien? Demanda-t-il.

— Ce que ce gredin écrit, il le fera, expliqua Pierre Stépanovitch. – Puisqu'il est dans votre dépendance, apprenez-lui comment il doit se comporter. Je vous assure que demain peut-être il ira chez Lembke.

— Eh bien, qu'il y aille.

— Comment, qu'il y aille? Il ne faut pas tolérer cela, surtout si l'on peut l'empêcher.

— Vous vous trompez, il ne dépend pas de moi. D'ailleurs, cela m'est égal; moi, il ne me menace nullement, c'est vous seul qui êtes visé dans sa lettre.

— Vous l'êtes aussi.

— Je ne crois pas.

— Mais d'autres peuvent ne pas vous épargner, est-ce que vous ne comprenez pas cela? Écoutez, Stavroguine, c'est seulement jouer sur les mots. Est-il possible que vous regardiez à la dépense?

— Est-ce qu'il faut de l'argent?

— Assurément, deux mille roubles ou, au minimum, quinze cents. Donnez-les moi demain ou même aujourd'hui, et demain soir je vous l'expédie à Pétersbourg; du reste, il a envie d'y aller. Si vous voulez, il partira avec Marie Timoféievna, notez cela.

Pierre Stépanovitch était fort troublé, il ne surveillait plus son langage, et des paroles inconsidérées lui échappaient. Stavroguine l'observait avec étonnement.

— Je n'ai pas de raison pour éloigner Marie Timoféievna.

— Peut-être même ne voulez-vous pas qu'elle s'en aille? Dit avec un sourire ironique Pierre Stépanovitch.

— Peut-être que je ne le veux pas.

Verkhovensky perdit patience et se fâcha.

— En un mot, donnerez-vous l'argent ou ne le donnerez-vous pas? Demanda-t-il en élevant la voix comme s'il eût parlé à un subordonné. Nicolas Vsévolodovitch le regarda sérieusement.

— Je ne le donnerai pas.

— Eh! Stavroguine! Vous savez quelque chose, ou vous avez déjà donné de l'argent! Vous… vous amusez!

Le visage de Pierre Stépanovitch s'altéra, les coins de sa bouche s'agitèrent, et tout à coup il partit d'un grand éclat de rire qui n'avait aucune raison d'être.

— Vous avez reçu de votre père de l'argent pour votre domaine, observa avec calme Nicolas Vsévolodovitch. – Maman vous a versé six ou huit mille roubles pour Stépan Trophimovitch. Eh bien, payez ces quinze cents roubles de votre poche. Je ne veux plus payer pour les autres, j'ai déjà assez déboursé comme cela, c'est ennuyeux à la fin… acheva-t-il en souriant lui-même de ses paroles.

— Ah! Vous commencez à plaisanter…

Stavroguine se leva, Verkhovensky se dressa d'un bond et machinalement se plaça devant la porte comme s'il eût voulu en défendre l'approche. Nicolas Vsévolodovitch faisait déjà un geste pour l'écarter, quand soudain il s'arrêta.

— Je ne vous cèderai pas Chatoff, dit-il.

Pierre Stépanovitch frissonna; ils se regardèrent l'un l'autre.

— Je vous ai dit tantôt pourquoi vous avez besoin du sang de Chatoff, poursuivit Stavroguine dont les yeux lançaient des flammes. – C'est le ciment avec lequel vous voulez rendre indissoluble l'union de vos groupes. Tout à l'heure vous vous y êtes fort bien pris pour expulser Chatoff: vous saviez parfaitement qu'il se refuserait à dire: «Je ne dénoncerai pas», et qu'il ne s'abaisserait point à mentir devant nous. Mais moi, pour quel objet vous suis-je nécessaire maintenant? Depuis mon retour de l'étranger, je n'ai pas cessé d'être en butte à vos obsessions. Les explications que jusqu'à présent vous m'avez données de votre conduite sont de pures extravagances. En ce moment vous insistez pour que je donne quinze cents roubles à Lébiadkine, afin de fournir à Fedka l'occasion de l'assassiner. Je le sais, vous supposez que je veux en même temps me débarrasser de ma femme. En me liant par une solidarité criminelle, vous espérez prendre de l'empire sur moi, n'est-ce pas? Vous comptez me dominer? Pourquoi y tenez-vous? À quoi, diable, vous suis-je bon? Regardez-moi bien une fois pour toutes: est-ce que je suis votre homme? Laissez-moi en repos.

— Fedka lui-même est allé vous trouver? Articula avec effort Pierre Stépanovitch.

— Oui, je l'ai vu; son prix est aussi quinze cents roubles… Mais, tenez, il va lui-même le confirmer, il est là… dit en tendant le bras Nicolas Vsévolodovitch.

Pierre Stépanovitch se retourna vivement. Sur le seuil émergeait de l'obscurité une nouvelle figure, celle de Fedka. Le vagabond était vêtu d'une demi-pelisse, mais sans chapka, comme un homme qui est chez lui; un large rire découvrait ses dents blanches et bien rangées; ses yeux noirs à reflet jaune furetaient dans la chambre et observaient les «messieurs». Il y avait quelque chose qu'il ne comprenait pas; évidemment Kiriloff était allé le chercher tout à l'heure; Fedka l'interrogeait du regard et restait debout sur le

seuil qu'il semblait ne pouvoir se résoudre à franchir.

— Sans doute il ne se trouve pas ici par hasard: vous vouliez qu'il nous entendît débattre notre marché, ou même qu'il me vît vous remettre l'argent, n'est-ce pas? Demanda Stavroguine, et, sans attendre la réponse, il sortit. En proie à une sorte de folie, Verkhovensky se mit à sa poursuite et le rejoignit sous la porte cochère.

— Halte! Pas un pas! Cria-t-il en lui saisissant le coude.

Stavroguine essaya de se dégager par une brusque saccade, mais il n'y réussit point. La rage s'empara de lui: avec sa main gauche il empoigna Pierre Stépanovitch par les cheveux, le lança de toute sa force contre le sol et s'éloigna. Mais il n'avait pas fait trente pas que son persécuteur le rattrapait de nouveau.

— Réconcilions-nous, réconcilions-nous, murmura Pierre Stépanovitch d'une voix tremblante.

Nicolas Vsévolodovitch haussa les épaules, mais il continua de marcher sans retourner la tête.

— Écoutez, demain je vous amènerai Élisabeth Nikolaïevna, voulez-vous? Non? Pourquoi donc ne répondez-vous pas? Parlez, ce que vous voudrez, je le ferai. Écoutez: je vous accorderai la grâce de Chatoff, voulez-vous?

— C'est donc vrai que vous avez résolu de l'assassiner? S'écria Nicolas Vsévolodovitch.

— Eh bien, que vous importe Chatoff? De quel intérêt est-il pour vous? Répliqua Verkhovensky d'une voix étranglée; il était hors de lui, et, probablement sans le remarquer, avait saisi Stavroguine par le coude. – Écoutez, je vous le cèderai, réconcilions-nous. Votre compte est fort chargé, mais… réconcilions-nous!

Nicolas Vsévolodovitch le regarda enfin et resta stupéfait. Combien Pierre Stépanovitch différait maintenant de ce qu'il avait toujours été, de ce qu'il était tout à l'heure encore dans l'appartement de Kiriloff! Non seulement son visage n'était plus le même, mais sa voix aussi avait changé; il priait, implorait. Il ressemblait à un homme qui vient de se voir enlever le bien le plus précieux et qui n'a pas encore eu le temps de reprendre ses

esprits.

— Mais qu'avez-vous? Cria Stavroguine.

Pierre Stépanovitch ne répondit point, et continua à le suivre en fixant sur lui son regard suppliant, mais en même temps inflexible.

— Réconcilions-nous! Répéta-t-il de nouveau à voix basse. – Écoutez, j'ai, comme Fedka, un couteau dans ma botte, mais je veux me réconcilier avec vous.

— Mais pourquoi vous accrochez-vous ainsi à moi, à la fin, diable? Vociféra Nicolas Vsévolodovitch aussi surpris qu'irrité. – Il y a là quelque secret, n'est-ce pas? Vous avez trouvé en moi un talisman?

— Écoutez, nous susciterons des troubles, murmura rapidement et presque comme dans un délire Pierre Stépanovitch. – Vous ne croyez pas que nous en provoquions? Nous produirons une commotion qui fera trembler jusque dans ses fondements tout l'ordre de choses. Karmazinoff a raison de dire qu'on ne peut s'appuyer sur rien. Karmazinoff est fort intelligent. Que j'aie en Russie seulement dix sections comme celle-ci, et je suis insaisissable.

— Ces sections seront toujours composées d'imbéciles comme ceux-ci, ne put s'empêcher d'observer Stavroguine.

— Oh! Soyez vous-même un peu plus bête, Stavroguine! Vous savez, vous n'êtes pas tellement intelligent qu'il faille vous souhaiter cela; vous avez peur, vous ne croyez pas, les dimensions vous effrayent. Et pourquoi sont-ils des imbéciles? Ils ne le sont pas tant qu'il vous plait de le dire; à présent chacun pense d'après autrui, les esprits individuels sont infiniment rares. Virguinsky est un homme très pur, dix fois plus pur que les gens comme nous. Lipoutine est un coquin, mais je sais par où le prendre. Il n'y a pas de coquin qui n'ait son côté faible. Liamchine seul n'en a point; en revanche, il est à ma discrétion. Encore quelques groupes pareils, et je suis en mesure de me procurer partout des passeports et de l'argent; c'est toujours cela. Et des places de sûreté qui me rendront imprenable. Brûlé ici, je me réfugie là. Nous susciterons des troubles… Croyez-vous, vraiment, que ce ne soit pas assez de nous deux?

— Prenez Chigaleff, et laissez-moi tranquille…

— Chigaleff est un homme de génie! Savez-vous que c'est un génie dans

le genre de Fourier, mais plus hardi, plus fort que Fourier? Je m'occuperai de lui. Il a inventé l'«égalité»!

Pierre Stépanovitch avait la fièvre et délirait; quelque chose d'extraordinaire se passait en lui; Stavroguine le regarda encore une fois. Tous deux marchaient sans s'arrêter.

— Il y a du bon dans son manuscrit, poursuivit Verkhovensky, – il y a l'espionnage. Dans son système, chaque membre de la société a l'œil sur autrui, et la délation est un devoir. Chacun appartient à tous, et tous à chacun. Tous sont esclaves et égaux dans l'esclavage. La calomnie et l'assassinat dans les cas extrêmes, mais surtout l'égalité. D'abord abaisser le niveau de la culture des sciences et des talents. Un niveau scientifique élevé n'est accessible qu'aux intelligences supérieures, et il ne faut pas d'intelligences supérieures! Les hommes doués de hautes facultés se sont toujours emparés du pouvoir, et ont été des despotes. Ils ne peuvent pas ne pas être des despotes, et ils ont toujours fait plus de mal que de bien; on les expulse ou on les livre au supplice. Couper la langue à Cicéron, crever les yeux à Copernic, lapider Shakespeare, voilà le chigalévisme! Des esclaves doivent être égaux; sans despotisme il n'y a encore eu ni liberté ni égalité, mais dans un troupeau doit régner l'égalité, et voilà le chigalévisme! Ha, ha, ha! Vous trouvez cela drôle? Je suis pour le chigalévisme!

Stavroguine hâtait le pas, voulant rentrer chez lui au plus tôt. «Si cet homme est ivre, où donc a-t-il pu s'enivrer?» se demandait-il; «serait-ce l'effet du cognac qu'il a bu chez Virguinsky?»

— Écoutez, Stavroguine: aplanir les montagnes est une idée belle, et non ridicule. Je suis pour Chigaleff! À bas l'instruction et la science! Il y en a assez comme cela pour un millier d'années; mais il faut organiser l'obéissance, c'est la seule chose qui fasse défaut dans le monde. La soif de l'étude est une soif aristocratique. Avec la famille ou l'auteur apparaît le désir de la propriété. Nous tuerons ce désir: nous favoriserons l'ivrognerie, les cancans, la délation; nous propagerons une débauche sans précédents, nous étoufferons les génies dans leur berceau. Réduction de tout au même dénominateur, égalité complète. «Nous avons appris un métier et nous sommes d'honnêtes gens, il ne nous faut rien d'autre», voilà la réponse

qu'ont faites dernièrement les ouvriers anglais. Le nécessaire seul est nécessaire, telle sera désormais la devise du globe terrestre. Mais il faut aussi des convulsions; nous pourvoirons à cela, nous autres gouvernants. Les esclaves doivent avoir des chefs. Obéissance complète, impersonnalité complète, mais, une fois tous les trente ans, Chigaleff donnera le signal des convulsions, et tous se mettront subitement à se manger les uns les autres, jusqu'à un certain point toutefois, à seule fin de ne pas s'ennuyer. L'ennui est une sensation aristocratique; dans le chigalévisme il n'y aura pas de désirs. Nous nous réserverons le désir et la souffrance, les esclaves auront le chigalévisme.

— Vous vous exceptez? Laissa échapper malgré lui Nicolas Vsévolodovitch.

— Et vous aussi. Savez-vous, j'avais pensé à livrer le monde au pape. Qu'il sorte pieds nus de son palais, qu'il se montre à la populace en disant: «Voilà à quoi l'on m'a réduit!» et tout, même l'armée, se prosternera à ses genoux. Le pape en haut, nous autour de lui, et au-dessous de nous le chigalévisme. Il suffit que l'Internationale s'entende avec le pape, et il en sera ainsi. Quant au vieux, il consentira tout de suite; c'est la seule issue qui lui reste ouverte. Vous vous rappellerez mes paroles, ha, ha, ah! C'est bête? Dites, est-ce bête, oui ou non?

— Assez, grommela avec colère Stavroguine.

— Assez! écoutez, j'ai lâché le pape! Au diable le chigalévisme! Au diable le pape! Ce qui doit nous occuper, c'est le mal du jour, et non le chigalévisme, car ce système est un article de bijouterie, un idéal réalisable seulement dans l'avenir. Chigaleff est un joaillier et il est bête comme tout philanthrope. Il faut faire le gros ouvrage, et Chigaleff le méprise. Écoutez: à l'Occident il y aura le pape, et ici, chez nous, il y aura vous!

— Laissez-moi, homme ivre! Murmura Stavroguine, et il pressa le pas.

— Stavroguine, vous êtes beau! S'écria avec une sorte d'exaltation Pierre Stépanovitch, – savez-vous que vous êtes beau? Ce qu'il y a surtout d'exquis en vous, c'est que parfois vous l'oubliez. Oh! Je vous ai bien étudié! Souvent je vous observe du coin de l'œil, à la dérobée! Il y a même en vous de la bonhomie. J'aime la beauté. Je suis nihiliste, mais j'aime la beauté. Est-ce

que les nihilistes ne l'aiment pas? Ce qu'ils n'aiment pas, c'est seulement les idoles; eh bien, moi, j'aime les idoles; vous êtes la mienne! Vous n'offensez personne, et vous êtes universellement détesté; vous considérez tous les hommes comme vos égaux, et tous ont peur de vous; c'est bien. Personne n'ira vous frapper sur l'épaule. Vous êtes un terrible aristocrate, et, quand il vient à la démocratie, l'aristocrate est un charmeur! Il vous est également indifférent de sacrifier votre vie et celle d'autrui. Vous êtes précisément l'homme qu'il faut. C'est de vous que j'ai besoin. En dehors de vous je ne connais personne. Vous êtes un chef, un soleil; moi, je ne suis à côté de vous qu'un ver de terre…

Tout à coup il baisa la main de Nicolas Vsévolodovitch. Ce dernier sentit un froid lui passer dans le dos; effrayé, il retira vivement sa main. Les deux hommes s'arrêtèrent.

— Insensé! Fit à voix basse Stavroguine.

— Je délire peut-être, reprit aussitôt Verkhovensky, – oui, je bats peut-être la campagne, mais j'ai imaginé de faire le premier pas. C'est une idée que Chigaleff n'aurait jamais eue. Il ne manque pas de Chigaleffs! Mais un homme, un seul homme en Russie s'est avisé de faire le premier pas, et il sait comment s'y prendre. Cet homme, c'est moi. Pourquoi me regardez-vous? Vous m'êtes indispensable; sans vous, je suis un zéro, une mouche, je suis une idée dans un flacon, un Colomb sans Amérique.

Stavroguine regardait fixement les yeux égarés de son interlocuteur.

— Écoutez, nous commencerons par fomenter le désordre, poursuivit avec une volubilité extraordinaire Pierre Stépanovitch, qui, à chaque instant, prenait Nicolas Vsévolodovitch par la manche gauche de son vêtement. – Je vous l'ai déjà dit: nous pénètrerons dans le peuple même. Savez-vous que déjà maintenant nous sommes terriblement forts? Les nôtres ne sont pas seulement ceux qui égorgent, qui incendient, qui font des coups classiques ou qui mordent. Ceux-là ne sont qu'un embarras. Je ne comprends rien sans discipline. Moi, je suis un coquin et non un socialiste, ha, ha! Écoutez, je les ai tous comptés. Le précepteur qui se moque avec les enfants de leur dieu et de leur berceau, est des nôtres. L'avocat qui défend un assassin bien élevé en prouvant qu'il était plus instruit que ses victimes et que, pour se procurer de

l'argent, il ne pouvait pas ne pas tuer, est des nôtres. Les écoliers qui, pour éprouver une sensation, tuent un paysan, sont des nôtres. Les jurés qui acquittent systématiquement tous les criminels sont des nôtres. Le procureur qui, au tribunal, tremble de ne pas se montrer assez libéral, est des nôtres. Parmi les administrateurs, parmi les gens de lettres un très grand nombre sont des nôtres, et ils ne le savent pas eux-mêmes! D'un côté, l'obéissance des écoliers et des imbéciles a atteint son apogée; chez les professeurs la vésicule biliaire a crevé; partout une vanité démesurée, un appétit bestial, inouï… Savez-vous combien nous devrons rien qu'aux théories en vogue? Quand j'ai quitté la Russie, la thèse de Littré qui assimile le crime à une folie faisait fureur; je reviens, et déjà le crime n'est plus une folie, c'est le bon sens même, presque un devoir, à tout le moins une noble protestation. «Eh bien, comment un homme éclairé n'assassinerait-il pas, s'il a besoin d'argent?» Mais ce n'est rien encore. Le dieu russe a cédé la place à la boisson. Le peuple est ivre, les mères sont ivres, les enfants sont ivres, les églises sont désertes, et, dans les tribunaux, on n'entend que ces mots: «Deux cents verges, ou bien paye un védro[110].» Oh! Laissez croître cette génération! Il est fâcheux que nous ne puissions pas attendre, ils seraient encore plus ivres! Ah! Quel dommage qu'il n'y ait pas de prolétaires! Mais il y en aura, il y en aura, le moment approche…

— C'est dommage aussi que nous soyons devenus stupides, murmura Stavroguine, et il se remit en marche.

— Écoutez, j'ai vu moi-même un enfant de six ans qui ramenait au logis sa mère ivre, et elle l'accablait de grossières injures. Vous pensez si cela m'a fait plaisir? Quand nous serons les maîtres, eh bien, nous les guérirons… si besoin est, nous les relèguerons pour quarante ans dans une Thébaïde… Mais maintenant la débauche est nécessaire pendant une ou deux générations, – une débauche inouïe, ignoble, sale, voilà ce qu'il faut! Pourquoi riez-vous? Je ne suis pas en contradiction avec moi-même, mais seulement avec les philanthropes et le chigalévisme. Je suis un coquin, et non un socialiste. Ha, ha, ha! C'est seulement dommage que le temps nous manque. J'ai promis à Karmazinoff de commencer en mai et d'avoir fini pour la fête de l'Intercession. C'est bientôt? Ha, ha! Savez-vous ce que je vais vous dire,

Stavroguine? Jusqu'à présent le peuple russe, malgré la grossièreté de son vocabulaire injurieux, n'a pas connu le cynisme. Savez-vous que le serf se respectait plus que Karmazinoff ne se respecte? Battu, il restait fidèle à ses dieux, et Karmazinoff a abandonné les siens.

— Eh bien, Verkhovensky, c'est la première fois que je vous entends, et votre langage me confond, dit Nicolas Vsévolodovitch; – ainsi, réellement, vous n'êtes pas un socialiste, mais un politicien quelconque… un ambitieux?

— Un coquin, un coquin. Vous désirez savoir qui je suis? Je vais vous le dire, c'est à cela que je voulais arriver. Ce n'est pas pour rien que je vous ai baisé la main. Mais il faut que le peuple croie que nous seuls avons conscience de notre but, tandis que le gouvernement «agite seulement une massue dans les ténèbres et frappe sur les siens». Eh! Si nous avions le temps! Le malheur, c'est que nous sommes pressés. Nous prêcherons la destruction… cette idée est si séduisante! Nous appellerons l'incendie à notre aide… Nous mettrons en circulation des légendes… Ces «sections» de rogneux auront ici leur utilité. Dès qu'il y aura un coup de pistolet à tirer, je vous trouverai dans ces mêmes «sections» des hommes de bonne volonté qui même me remercieront de les avoir désignés pour cet honneur. Eh bien, le désordre commencera! Ce sera un bouleversement comme le monde n'en a pas encore vu… La Russie se couvrira de ténèbres, la terre pleurera ses anciens dieux… Eh bien, alors nous lancerons… qui?

— Qui?

— Le tzarévitch Ivan.

— Qui?

— Le tzarévitch Ivan; vous, vous!

Stavroguine réfléchit une minute.

— Un imposteur? Demanda-t-il tout à coup en regardant avec un profond étonnement Pierre Stépanovitch. – Eh! Ainsi voilà enfin votre plan!

— Nous dirons qu'il «se cache», susurra d'une voix tendre Verkhovensky dont l'aspect était, en effet, celui d'un homme ivre. – Comprenez-vous la puissance de ces trois mots: «il se cache»? Mais il apparaîtra, il apparaîtra. Nous créerons une légende qui dégotera celle des Skoptzi[111]. Il existe, mais personne ne l'a vu. Oh! Quelle légende on peut répandre! Et, surtout, ce sera

l'avènement d'une force nouvelle dont on a besoin, après laquelle on soupire. Qu'y a-t-il dans le socialisme? Il a ruiné les anciennes forces, mais il ne les a pas remplacées. Ici il y aura une force, une force inouïe même! Il nous suffit d'un levier pour soulever la terre. Tout se soulèvera!

— Ainsi c'est sérieusement que vous comptiez sur moi? Fit Stavroguine avec un méchant sourire.

— Pourquoi cette amère dérision? Ne m'effrayez pas. En ce moment je suis comme un enfant, c'est assez d'un pareil sourire pour me causer une frayeur mortelle. Écoutez, je ne vous montrerai à personne: il faut que vous soyez invisible. Il existe mais personne ne l'a vu, il se cache. Vous savez, vous pourrez vous montrer, je suppose, à un individu sur cent mille. «On l'a vu, on l'a vu», se répétera-t-on dans tout le pays. Ils ont bien vu «de leurs propres yeux» Ivan Philippovitch[112], le dieu Sabaoth, enlevé au ciel dans un char. Et vous, vous n'êtes pas Ivan Philippovitch, vous êtes un beau jeune homme, fier comme un dieu, ne cherchant rien pour lui, paré de l'auréole du sacrifice, «se cachant». L'essentiel, c'est la légende! Vous les fascinerez, un regard de vous fera leur conquête. Il apporte une vérité nouvelle et «il se cache». Nous rendrons deux ou trois jugements de Salomon dont le bruit se répandra partout. Avec des sections et des quinquévirats, pas besoin de journaux! Si, sur dix mille demandes, nous donnons satisfaction à une seule, tout le monde viendra nous solliciter. Dans chaque canton, chaque moujik saura qu'il y a quelque part un endroit écarté où les suppliques sont bien accueillies. Et la terre saluera l'avènement de la «nouvelle loi», de la «justice nouvelle», et la mer se soulèvera, et la baraque s'écroulera, et alors nous aviserons au moyen d'élever un édifice de pierre, – le premier! C'est nous qui le construirons, nous, nous seuls!

— Frénésie! Dit Stavroguine.

— Pourquoi, pourquoi ne voulez-vous pas? Vous avez peur? C'est parce que vous ne craignez rien que j'ai jeté les yeux sur vous. Mon idée vous paraît absurde, n'est-ce pas? Mais, pour le moment, je suis encore un Colomb sans Amérique: est-ce qu'on trouvait Colomb raisonnable avant que le succès lui eût donné raison?

Nicolas Vsévolodovitch ne répondit pas. Arrivés à la maison Stavroguine,

les deux hommes s'arrêtèrent devant le perron.

— Écoutez, fit Verkhovensky en se penchant à l'oreille de Nicolas Vsévolodovitch: – je vous servirai sans argent: demain j'en finirai avec Marie Timoféievna… sans argent, et demain aussi je vous amènerai Lisa. Voulez-vous Lisa, demain?

Stavroguine sourit: «Est-ce que réellement il serait devenu fou?» pensa-t-il.

Les portes du perron s'ouvrirent.

— Stavroguine, notre Amérique? Dit Verkhovensky en saisissant une dernière fois la main de Nicolas Vsévolodovitch.

— À quoi bon? Répliqua sévèrement celui-ci.

— Vous n'y tenez pas, je m'en doutais! Cria Pierre Stépanovitch dans un violent transport de colère. – Vous mentez, aristocrate vicieux, je ne vous crois pas, vous avez un appétit de loup!… Comprenez donc que votre compte est maintenant trop chargé et que je ne puis vous lâcher! Vous n'avez pas votre pareil sur la terre! Je vous ai inventé à l'étranger; c'est en vous considérant que j'ai songé à ce rôle pour vous. Si je ne vous avais pas vu, rien ne me serait venu à l'esprit!…

Nicolas Vsévolodovitch monta l'escalier sans répondre.

— Stavroguine! Lui cria Verkhovensky, – je vous donne un jour… deux… allons, trois; mais je ne puis vous accorder un plus long délai, il me faut votre réponse d'ici à trois jours!

CHAPITRE IX[113]

UNE PERQUISITION CHEZ STEPAN TROPHIMOVITCH.

Sur ces entrefaites se produisit un incident qui m'étonna, et qui mit sens dessus dessous Stépan Trophimovitch. À huit heures du matin, Nastasia accourut chez moi et m'apprit qu'une perquisition avait eu lieu dans le domicile de son maître. D'abord je ne pus rien comprendre aux paroles de la servante, sinon que des employés étaient venus saisir des papiers, qu'un soldat en avait fait un paquet et l'avait «emporté dans une brouette». Je me rendis aussitôt chez Stépan Trophimovitch.

Je le trouvai dans un singulier état: il était défait et agité, mais en même temps son visage offrait une incontestable expression de triomphe. Sur la table, au milieu de la chambre, bouillait le samovar à côté d'un verre de thé auquel on n'avait pas encore touché. Stépan Trophimovitch allait d'un coin à l'autre sans se rendre compte de ses mouvements. Il portait sa camisole rouge accoutumée, mais, en m'apercevant, il se hâta de passer son gilet et sa redingote, ce qu'il ne faisait jamais quand un de ses intimes le surprenait en déshabillé. Il me serra chaleureusement la main.

— Enfin un ami! (il soupira profondément.) Cher, je n'ai envoyé que chez vous, personne ne sait rien. Il faut dire à Nastasia de fermer la porte et de ne laisser entrer personne, excepté, bien entendu, ces gens-là… Vous comprenez?

Il me regarda d'un œil inquiet, comme s'il eût attendu une réponse. Naturellement, je m'empressai de le questionner; son récit incohérent, souvent interrompu et rempli de détails inutiles, m'apprit tant bien que mal qu'à sept heures du matin était «brusquement» arrivé chez lui un employé du gouverneur…

— Pardon, j'ai oublié son nom. Il n'est pas du pays, mais il paraît que

Lembke l'a amené avec lui; quelque chose de bête et d'allemand dans la physionomie. Il s'appelle Rosenthal.

— N'est-ce pas Blum?

— Blum. En effet, c'est ainsi qu'il s'est nommé. Vous le connaissez? Quelque chose d'hébété et de très content dans la figure, pourtant très sévère, roide et sérieux. Un type de policier subalterne, je m'y connais. Je dormais encore, et, figurez-vous, il a demandé à «jeter un coup d'œil» sur mes livres et sur mes manuscrits, oui, je m'en souviens, il a employé ces mots. Il ne m'a pas arrêté, il s'est borné à saisir des livres… Il se tenait à distance, et, quand il s'est mis à m'expliquer l'objet de sa visite, il paraissait craindre que je… enfin il avait l'air de croire que je tomberais sur lui immédiatement, et que je commencerais à le battre comme plâtre. Tous ces gens de bas étage sont comme ça, quand ils ont affaire à un homme comme il faut. Il va de soi que j'ai tout compris aussitôt. Voilà vingt ans que je m'y prépare. Je lui ai ouvert tous mes tiroirs et lui ai remis toutes mes clefs; je les lui ai données moi-même, je lui ai tout donné. J'étais digne et calme. En fait de livres, il a pris les ouvrages de Hertzen publiés à l'étranger, un exemplaire relié de la «Cloche», quatre copies de mon poème, et enfin tout ça. Ensuite, des papiers, des lettres, et quelques unes de mes ébauches historiques, critiques et politiques. Ils se sont emparés de tout cela. Nastasia dit que le soldat a chargé sur une brouette les objets saisis et qu'on a mis dessus la couverture du traîneau; oui, c'est cela, la couverture.

C'était une hallucination. Qui pouvait y comprendre quelque chose? De nouveau je l'accablai de questions: Blum était-il venu seul ou avec d'autres? Au nom de qui avait-il agi? De quel droit? Comment s'était-il permis cela? Quelles explications avait-il données?

— Il était seul, bien seul; du reste, il y avait encore quelqu'un dans l'antichambre, oui, je m'en souviens, et puis… Du reste, il me semble qu'il y avait encore quelqu'un, et que dans le vestibule se tenait un garde. Il faut demander à Nastasia; elle sait tout cela mieux que moi. J'étais surexcité, voyez-vous. Il parlait, parlait… un tas de choses; du reste, il a très peu parlé, et c'est moi qui ai parlé tout le temps… J'ai raconté ma vie, naturellement, à ce seul point de vue… J'étais surexcité, mais digne, je vous l'assure.

Cependant je crois avoir pleuré, j'en ai peur. La brouette, ils l'ont prise chez un boutiquier, ici, à côté.

— Oh! Seigneur, comment tout cela a-t-il pu se faire! Mais, pour l'amour de Dieu, soyez plus précis, Stépan Trophimovitch; voyons, c'est un rêve, ce que vous racontez là!

— Cher, je suis moi-même comme dans un rêve… Savez-vous, il a prononcé le nom de Téliatnikoff, et je pense que celui-là était aussi caché dans le vestibule. Oui, je me rappelle, il a parlé du procureur et, je crois, de Dmitri Mitritch… qui me doit encore quinze roubles que je lui ai gagnées au jeu, soit dit en passant. Enfin je n'ai pas trop compris. Mais j'ai été plus rusé qu'eux, et que m'importe Dmitri Mitritch? Je crois que je l'ai instamment prié de ne pas ébruiter l'affaire, je l'ai sollicité à plusieurs reprises, je crains même de m'être abaissé, comment croyez-vous? Enfin il a consenti… Oui, je me rappelle, c'est lui-même qui m'a demandé cela: il m'a dit qu'il valait mieux tenir la chose secrète, parce qu'il était venu seulement pour «jeter un coup d'œil» et rien de plus…et que si l'on ne trouvait rien, il n'y aurait rien… Si bien que nous avons tout terminé en amis, je suis tout à fait content.

— Ainsi, il vous avait offert les garanties d'usage en pareil cas, et c'est vous-même qui les avez refusées! M'écriai-je dans un accès d'amicale indignation.

— Oui, l'absence de garanties est préférable. Et pourquoi faire du scandale? Jusqu'à présent, nous avons procédé en amis, cela vaut mieux… Vous savez, si l'on apprend dans notre ville… mes ennemis… et puis à quoi bon ce procureur, ce cochon de notre procureur, qui deux fois m'a manqué de politesse et qu'on a rossé à plaisir l'autre année chez cette charmante et belle Nathalie Pavlovna, quand il se cacha dans son boudoir? Et puis, mon ami, épargnez-moi vos observations et ne me démoralisez pas, je vous prie, car, quand un homme est malheureux, il n'y a rien de plus insupportable pour lui que de s'entendre dire par cent amis qu'il a fait une sottise. Asseyez-vous pourtant, et buvez une tasse de thé; j'avoue que je suis fort fatigué… si je me couchais pour un moment et si je m'appliquais autour de la tête un linge trempé dans du vinaigre, qu'en pensez-vous?

— Vous ferez très bien, répondis-je, – vous devriez même vous mettre de

la glace sur la tête. Vous avez les nerfs très agités, vous êtes pâle, et vos mains tremblent. Couchez-vous, reposez-vous un peu, vous reprendrez votre récit plus tard. Je resterai près de vous en attendant.

Il hésitait à suivre mon conseil, mais j'insistai. Nastasia apporta une tasse remplie de vinaigre, je mouillai un essuie-mains et j'en entourai la tête de Stépan Trophimovitch. Ensuite Nastasia monta sur la table et se mit en devoir d'allumer une lampe dans le coin devant l'icône. Le fait m'étonna, car rien de semblable n'avait jamais eu lieu dans la maison.

— J'ai donné cet ordre tantôt, immédiatement après leur départ, murmura Stépan Trophimovitch en me regardant d'un air fin: – quand on a de ces choses là dans sa chambre et qu'on vient vous arrêter, cela impose, et ils doivent rapporter ce qu'ils ont vu…

Lorsqu'elle eut allumé la lampe, la servante appuya sa main droite sur sa joue, et, debout sur le seuil, se mit à considérer son maître d'un air attristé…

Il m'appela d'un signe près du divan sur lequel il était couché:

— Éloignez-là sous un prétexte quelconque; je ne puis souffrir cette pitié russe, et puis ça m'embête.

Mais Nastasia se retira sans qu'il fût besoin de l'inviter à sortir. Je remarquai qu'il avait toujours les yeux fixés sur la porte et qu'il prêtait l'oreille au moindre bruit arrivant de l'antichambre.

— Il faut être prêt, voyez-vous, me dit-il avec un regard significatif, – chaque moment… on vient, on vous prend, et ff…uit – voilà un homme disparu!

— Seigneur! Qui est-ce qui viendra? Qui est-ce qui peut vous prendre?

— Voyez-vous, mon cher, quand il est parti, je lui ai carrément demandé ce qu'on allait faire de moi.

— Vous auriez mieux fait de lui demander où l'on vous déportera! Répliquai-je ironiquement.

— C'est aussi ce qui était sous-entendu dans ma question, mais il est parti sans répondre. Voyez-vous: en ce qui concerne le linge, les effets et surtout les vêtements chauds, c'est comme ils veulent: ils peuvent vous les laisser prendre ou vous emballer vêtu seulement d'un manteau de soldat. Mais, ajouta-t-il en baissant tout à coup la voix et en regardant vers la porte par où

Nastasia était sortie, – j'ai glissé secrètement trente-cinq roubles dans la doublure de mon gilet, tenez, tâtez… Je pense qu'ils ne me feront pas ôter mon gilet; pour la frime j'ai laissé sept roubles dans mon porte-monnaie, et il y a là, sur la table, de la monnaie de cuivre bien en évidence; ils croiront que c'est là tout ce que je possède, et ils ne devineront pas que j'ai caché de l'argent. Dieu sait où je coucherai la nuit prochaine.

Je baissai la tête devant une telle folie. Évidemment on ne pouvait opérer ni perquisition ni saisie dans des conditions semblables, et à coup sûr il battait la campagne. Il est vrai que tout cela se passait avant la mise en vigueur de la législation actuelle. Il est vrai aussi (lui-même le reconnaissait) qu'on lui avait offert de procéder plus régulièrement; mais, «par ruse», il avait repoussé cette proposition… Sans doute, il n'y a pas encore bien longtemps, le gouverneur avait le droit, dans les cas urgents, de recourir à une procédure expéditive… Mais, encore une fois, quel cas urgent pouvait-il y avoir ici? Voilà ce qui me confondait.

— On aura certainement reçu un télégramme de Pétersbourg, dit soudain Stépan Trophimovitch.

— Un télégramme? À votre sujet? À cause de votre poème et des ouvrages de Hertzen? Vous êtes fou: est-ce que cela peut motiver une arrestation?

Je prononçai ces mots avec une véritable colère. Il fit la grimace, évidemment je l'avais blessé en lui disant qu'il n'y avait pas de raison pour l'arrêter.

— À notre époque on peut être arrêté sans savoir pourquoi, murmura-t-il d'un air mystérieux.

Une supposition saugrenue me vint à l'esprit.

— Stépan Trophimovitch, parlez-moi comme à un ami, criai-je, – comme à un véritable ami, je ne vous trahirai pas: oui ou non, appartenez-vous à quelque société secrète?

Grande fut ma surprise en constatant l'embarras dans lequel le jeta cette question: il n'était pas bien sûr de ne pas faire partie d'une société secrète.

— Cela dépend du point de vue où l'on se place, voyez-vous…

— Comment, «cela dépend du point de vue»?

— Quand on appartient de tout son cœur au progrès et… qui peut répondre… on croit ne faire partie de rien, et, en y regardant bien, on découvre qu'on fait partie de quelque chose.

— Comment est-ce possible? On est d'une société secrète ou l'on n'en est pas!

— Cela date de Pétersbourg, du temps où elle et moi nous voulions fonder là une revue. Voilà le point de départ. Alors nous leur avons glissé dans les mains, et ils nous ont oubliés; mais maintenant ils se souviennent. Cher, cher, est-ce que vous ne savez pas? S'écria-t-il douloureusement: – on nous rendra à notre tour, on nous fourrera dans une kibitka, et en route pour la Sibérie; ou bien on nous oubliera dans une casemate…

Et soudain il fondit en larmes. Portant à ses yeux son foulard rouge, il sanglota convulsivement pendant cinq minutes. J'éprouvai une sensation pénible. Cet homme, depuis vingt ans notre prophète, notre oracle, notre patriarche, ce fier vétéran du libéralisme devant qui nous nous étions toujours inclinés avec tant de respect, voilà qu'à présent il sanglotait comme un enfant qui craint d'être fouetté par son précepteur en punition de quelque gaminerie. Il me faisait pitié. Nul doute qu'il ne crût à la «kibitka» aussi fermement qu'à ma présence auprès de lui; il s'attendait à être transporté ce matin même, dans un instant, et tout cela à cause de son poème et des ouvrages de Hertzen! Si touchante qu'elle fût, cette phénoménale ignorance de la réalité pratique avait quelque chose de crispant.

À la fin il cessa de pleurer, se leva et recommença à se promener dans la pièce en s'entretenant avec moi, mais à chaque instant il regardait par la fenêtre et tendait l'oreille dans la direction de l'antichambre. Nous causions à bâtons rompus. En vain je m'évertuais à lui remonter le moral, autant eût valu jeter des pois contre un mur. Quoi qu'il ne m'écoutât guère, il avait pourtant un besoin extrême de m'entendre lui répéter sans cesse des paroles rassurantes. Je voyais qu'en ce moment il ne pouvait se passer de moi, et que pour rien au monde il ne m'aurait laissé partir. Je prolongeai ma visite, et nous restâmes plus de deux heures ensemble. Au cours de la conversation, il se rappela que Blum avait emporté deux proclamations trouvées chez lui.

— Comment, des proclamations? M'écriai-je pris d'une sotte inquiétude:

– est-ce que vous…

— Eh! On m'en a fait parvenir dix, répondit-il d'un ton vexé (son langage était tantôt dépité et hautain, tantôt plaintif et humble à l'excès), – mais huit avaient déjà trouvé leur emploi, et Blum n'en a saisi que deux…

La rougeur de l'indignation colora tout à coup son visage.

— Vous me mettez avec ces gens là? Pouvez-vous supposer que je sois avec ces drôles, avec ces folliculaires, avec mon fils Pierre Stépanovitch, avec ces esprits forts de la lâcheté? Ô Dieu!

— Bah, mais ne vous aurait-on pas confondu… Du reste, c'est absurde, cela ne peut pas être? Observai-je.

— Savez-vous, éclata-t-il brusquement, – il y a des minutes où je sens que je ferai là-bas quelque esclandre. Oh! Ne vous en allez pas, ne me laissez pas seul! Ma carrière est finie aujourd'hui, je le sens. Vous savez, quand je serai là, je m'élancerai peut-être sur quelqu'un et je le mordrai, comme ce sous-lieutenant…

Il fixa sur moi un regard étrange où se lisaient à la fois la frayeur et le désir d'effrayer. À mesure que le temps s'écoulait sans qu'on vît apparaître la «kibitka», son irritation grandissait de plus en plus et devenait même de la fureur. Tout à coup un bruit se produisit dans l'antichambre: c'était Nastasia qui, par mégarde, avait fait tomber un portemanteau. Stépan Trophimovitch trembla de tous ses membres et pâlit affreusement; mais, quand il sut à quoi se réduisait le fait qui lui avait causé une telle épouvante, peu s'en fallut qu'il ne renvoyât brutalement la servante à la cuisine. Cinq minutes après il reprit la parole en me regardant avec une expression de désespoir.

— Je suis perdu! Gémit-il, et il s'assit soudain à côté de moi; cher, je ne crains pas la Sibérie, oh! Je vous le jure, ajouta-t-il les larmes aux yeux, – c'est autre chose qui me fait peur…

Je devinai à sa physionomie qu'une confidence d'une nature particulièrement pénible allait s'échapper de ses lèvres.

— Je crains la honte, fit-il à voix basse.

— Quelle honte? Mais, au contraire, soyez persuadé, Stépan Trophimovitch, que tout cela s'éclaircira aujourd'hui même, et que cette affaire se terminera à votre avantage…

— Vous êtes si sûr qu'on me pardonnera?

— Que vient faire ici le mot «pardonner»? Quelle expression! De quoi êtes-vous coupable pour qu'on vous pardonne? Je vous assure que vous n'êtes coupable de rien!

— Qu'en savez-vous? Toute ma vie a été… cher… Ils se rappelleront tout, et s'ils ne trouvent rien, ce sera encore pire, ajouta-t-il brusquement.

— Comment, encore pire?

— Oui.

— Je ne comprends pas.

— Mon ami, mon ami, qu'on m'envoie en Sibérie, à Arkhangel, qu'on me prive de mes droits civils, soit – s'il faut périr, j'accepte ma perte! Mais… c'est autre chose que je crains, acheva-t-il en baissant de nouveau la voix.

— Eh bien, quoi, quoi?

— On me fouettera, dit-il, et il me considéra d'un air égaré.

— Qui vous fouettera? Où? Pourquoi? Répliquai-je, me demandant avec inquiétude s'il n'avait pas perdu l'esprit.

— Où? Eh bien, là… où cela se fait.

— Mais où cela se fait-il?

— Eh! Cher, répondit-il d'une voix qui s'entendait à peine, – une trappe s'ouvre tout à coup sous vos pieds et vous engloutit jusqu'au milieu du corps… Tout le monde sait cela.

— Ce sont des fables! M'écriai-je, – se peut-il que jusqu'à présent vous ayez cru à ces vieux contes?

Je me mis à rire.

— Des fables! Pourtant il n'y a pas de fumée sans feu; un homme qui a été fouetté ne va pas le raconter. Dix mille fois je me suis représenté cela en imagination!

— Mais vous, vous, pourquoi vous fouetterait-on? Vous n'avez rien fait.

— Tant pis, on verra que je n'ai rien fait, et l'on me fouettera.

— Et vous êtes sûr qu'on vous emmènera ensuite à Pétersbourg?

— Mon ami, j'ai déjà dit que je ne regrettais rien, ma carrière est finie. Depuis l'heure où elle m'a dit adieu à Skvorechniki, j'ai cessé de tenir à la vie… mais la honte, le déshonneur, que dira-t-elle, si elle apprend cela?

Le pauvre homme fixa sur moi un regard navré. Je baissai les yeux.

— Elle n'apprendra rien, parce qu'il ne vous arrivera rien. En vérité, je ne vous reconnais plus, Stépan Trophimovitch, tant vous m'étonnez ce matin.

— Mon ami, ce n'est pas la peur. Mais en supposant même qu'on me pardonne, qu'on me ramène ici et qu'on ne me fasse rien, – je n'en suis pas moins perdu. Elle me soupçonnera toute sa vie… moi, moi, le poète, le penseur, l'homme qu'elle a adoré pendant vingt-deux ans!

— Elle n'en aura même pas l'idée.

— Si, elle en aura l'idée, murmura-t-il avec une conviction profonde. – Elle et moi nous avons parlé de cela plus d'une fois à Pétersbourg pendant le grand carême, à la veille de notre départ, quand nous craignions tous deux… Elle me soupçonnera toute sa vie… et comment la détromper? D'ailleurs, ici, dans cette petite ville, qui ajoutera foi à mes paroles? Tout ce que je pourrai dire paraîtra invraisemblable… Et puis les femmes… Cela lui fera plaisir. Elle sera désolée, très sincèrement désolée, comme une véritable amie, mais au fond elle sera bien aise… Je lui fournirai une arme contre moi pour toute la vie. Oh! C'en est fait de mon existence! Vingt ans d'un bonheur si complet avec elle… et voilà!

Il couvrit son visage de ses mains.

— Stépan Trophimovitch, si vous faisiez savoir tout de suite à Barbara Pétrovna ce qui s'est passé? Conseillai-je.

Il se leva frissonnant.

— Dieu m'en préserve! Pour rien au monde, jamais, après ce qui a été dit au moment des adieux à Skvorechniki, jamais!

Ses yeux étincelaient.

Nous restâmes encore une heure au moins dans l'attente de quelque chose. Il se recoucha sur le divan, ferma les yeux, et durant vingt minutes ne dit pas un mot; je crus même qu'il s'était endormi. Tout à coup il se souleva sur son séant, arracha la compresse nouée autour de sa tête et courut à une glace. Ses mains tremblaient tandis qu'il mettait sa cravate. Ensuite, d'une voix de tonnerre, il cria à Nastasia de lui donner son paletot, son chapeau et sa canne.

— Je ne puis plus y tenir, prononça-t-il d'une voix saccadée, – je ne le

puis plus, je ne le puis plus!… J'y vais moi-même.

— Où? Demandai-je en me levant aussi.

— Chez Lembke. Cher, je le dois, j'y suis tenu. C'est un devoir. Je suis un citoyen, un homme, et non un petit copeau, j'ai des droits, je veux mes droits… Pendant vingt ans je n'ai pas réclamé mes droits, toute ma vie je les ai criminellement oubliés… mais maintenant je les revendique. Il faut qu'il me dise tout, tout. Il a reçu un télégramme. Qu'il ne s'avise pas de me faire languir dans l'incertitude, qu'il me mette plutôt en état d'arrestation, oui, qu'il m'arrête, qu'il m'arrête!

Il frappait du pied tout en proférant ces exclamations.

— Je vous approuve, dis-je aussi tranquillement que possible, quoique son état m'inspirât de vives inquiétudes, – après tout, cela vaut mieux que de rester dans une pareille angoisse, mais je n'approuve pas votre surexcitation; voyez un peu à qui vous ressemblez et comment vous irez là. Il faut être digne et calme avec Lembke. Réellement vous êtes capable à présent de vous précipiter sur quelqu'un et de le mordre.

— J'irai me livrer moi-même. Je me jetterai dans la gueule du lion.

— Je vous accompagnerai.

— Je n'attendais pas moins de vous, j'accepte votre sacrifice, le sacrifice d'un véritable ami, mais jusqu'à la maison seulement, je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin que la porte: vous ne devez pas, vous n'avez pas le droit de vous compromettre davantage dans ma compagnie. Oh! Croyez-moi, je serai calme! Je me sens en ce moment à la hauteur de ce qu'il y a de plus sacré…

— Peut-être entrerai-je avec vous dans la maison, interrompis-je. – Hier, leur imbécile de comité m'a fait savoir par Vysotzky que l'on comptait sur moi et que l'on me priait de prendre part à la fête de demain en qualité de commissaire: c'est ainsi qu'on appelle les six jeunes gens désignés pour veiller au service des consommations, s'occuper des dames et placer les invités; comme marque distinctive de leurs fonctions, ils porteront sur l'épaule gauche un nœud de rubans blancs et rouges. Mon intention était d'abord de refuser, mais maintenant cela me fournit un prétexte pour pénétrer dans la maison: je dirai que j'ai à parler à Julie Mikhaïlovna… Comme cela,

nous entrerons ensemble.

Il m'écouta en inclinant la tête, mais sans paraître rien comprendre. Nous nous arrêtâmes sur le seuil.

— Cher, dit-il en me montrant la lampe allumée dans le coin, cher, je n'ai jamais cru à cela, mais… soit, soit! (Il se signa.) Allons.

— «Au fait, cela vaut mieux», pensai-je, comme nous nous approchions du perron, – «l'air frais lui fera du bien, il se calmera un peu, rentrera chez lui et se couchera…»

Mais je comptais sans mon hôte. En chemin nous arriva une aventure qui acheva de bouleverser mon malheureux ami…

CHAPITRE X

LES FLIBUSTIERS. UNE MATINÉE FATALE.

I

Une heure avant que je sortisse avec Stépan Trophimovitch, on vit non sans surprise défiler dans les rues de notre ville une bande de soixante-dix ouvriers au moins, appartenant à la fabrique de Chpigouline, qui en comptait environ neuf cents. Ils marchaient en bon ordre, presque silencieusement. Plus tard on a prétendu que ces soixante-dix hommes étaient les mandataires de leurs camarades, qu'ils avaient été choisis pour aller trouver le gouverneur et lui demander justice contre l'intendant qui, en l'absence des patrons, avait fermé l'usine et volé effrontément le personnel congédié. D'autres chez nous se refusent à admettre que les soixante-dix aient été délégués par l'ensemble des travailleurs de la fabrique, ils soutiennent qu'une députation comprenant soixante-dix membres n'aurait pas eu le sens commun. À en croire les partisans de cette opinion, la bande se composait tout bonnement des ouvriers qui avaient le plus à se plaindre de l'intendant, et qui s'étaient réunis pour porter au gouverneur leurs doléances particulières et non celles de toute l'usine. Dans l'hypothèse que je viens d'indiquer, la «révolte» générale de la fabrique, dont on a tant parlé depuis, n'aurait été qu'une intervention de nouvellistes. Enfin, suivant une troisième version, il faudrait voir dans la manifestation ouvrière non le fait de simples tapageurs, mais un mouvement politique provoqué par des écrits clandestins. Bref, on ne sait pas encore au juste si les excitations des nihilistes ont été pour quelque chose dans cette affaire. Mon sentiment personnel est que les ouvriers n'avaient pas lu les proclamations, et que, les eussent-ils lues, ils n'en auraient pas compris un mot, attendu que les rédacteurs de ces papiers, nonobstant la crudité de leur style, écrivent d'une façon extrêmement obscure. Mais les ouvriers de la fabrique se trouvant réellement lésés, et la police à qui ils s'étaient adressés

d'abord refusant d'intervenir en leur faveur, il est tout naturel qu'ils aient songé à se rendre en masse auprès du «général lui-même» pour lui exposer respectueusement leurs griefs. Selon moi, on n'avait affaire ici ni à des séditieux, ni même à une députation élue, mais à des gens qui suivaient une vieille tradition russe: de tout temps, en effet, notre peuple a aimé les entretiens avec le «général lui-même», bien qu'il n'ait jamais retiré aucun avantage de ces colloques.

Des indices sérieux donnent à penser que Pierre Stépanovitch, Lipoutine et peut-être encore un autre, sans compter Fedka, avaient cherché au préalable à se ménager des intelligences dans l'usine; mais je tiens pour certain qu'ils ne s'abouchèrent pas avec plus de deux ou trois ouvriers, mettons cinq, si l'on veut, et que ces menées n'aboutirent à aucun résultat. La propagande des agitateurs ne pouvait guère être comprise dans un pareil milieu. Fedka, il est vrai, semble avoir mieux réussi que Pierre Stépanovitch. Il est prouvé aujourd'hui que deux hommes de la fabrique prirent part, conjointement avec le galérien, à l'incendie de la ville survenu trois jours plus tard; un mois après, on a aussi arrêté dans le district trois anciens ouvriers de l'usine sous l'inculpation d'incendie et de pillage. Mais ces cinq individus paraissent être les seuls qui aient prêté l'oreille aux instigations de Fedka.

Quoi qu'il en soit, arrivés sur l'esplanade qui s'étend devant la maison du gouverneur, les ouvriers se rangèrent silencieusement vis-à-vis du perron; ensuite ils attendirent bouche béante. On m'a dit qu'à peine en place ils avaient ôté leurs bonnets, et cela avant l'apparition de Von Lembke, qui, comme par un fait exprès, ne se trouvait pas chez lui en ce moment. La police se montra bientôt, d'abord par petites escouades, puis au grand complet. Comme toujours, elle commença par sommer les manifestants de se disperser. Ils n'en firent rien, et répondirent laconiquement qu'ils avaient à parler au «général lui-même»; leur attitude dénotait une résolution énergique; le calme dont ils ne se départaient point, et qui semblait l'effet d'un mot d'ordre, inquiéta l'autorité. Le maître de police crut devoir attendre l'arrivée de Von Lembke. Les faits et gestes de ce personnage ont été racontés de la façon la plus fantaisiste. Ainsi, il est absolument faux qu'il ait fait venir la

troupe baïonnette au fusil, et qu'il ait télégraphié quelque part pour demander de l'artillerie et des Cosaques. Ce sont des fables dont se moquent à présent ceux même qui les ont inventées. Non moins absurde est l'histoire des pompes à incendie, avec lesquelles on aurait douché la foule. Ce qui a pu donner naissance à ce bruit, c'est qu'Ilia Ilitch, fort échauffé, criait aux ouvriers: «Pas un de vous ne sortira sec de l'eau[114].» De là sans doute la légende des pompes à incendie, qui a trouvé un écho dans les correspondances adressées aux journaux de la capitale. En réalité, le maître de police se borna à faire cerner le rassemblement par tout ce qu'il avait d'hommes disponibles, et à dépêcher au gouverneur le commissaire du premier arrondissement; celui-ci monta dans le drojki d'Ilia Ilitch et partit en tout hâte pour Skvorechniki, sachant qu'une demi-heure auparavant Von Lembke s'était mis en route dans cette direction…

Mais un point, je l'avoue, reste encore obscur pour moi: comment transforma-t-on tout d'abord une paisible réunion de solliciteurs en une émeute menaçante pour l'ordre social? Comment Lembke lui-même, qui arriva au bout de vingt minutes, adopta-t-il d'emblée cette manière de voir? Je présume (mais c'est encore une opinion personnelle) qu'Ilia Ilitch, acquis aux intérêts de l'intendant, présenta exprès au gouverneur la situation sous un jour faux pour l'empêcher d'examiner sérieusement les réclamations des ouvriers. L'idée de donner le change à son supérieur fut sans doute suggérée au maître de police par André Antonovitch lui-même. La veille et l'avant-veille, dans deux entretiens confidentiels que ce dernier avait eus avec son subordonné, il s'était montré fort préoccupé des proclamations et très disposé à admettre l'existence d'un complot tramé par les nihilistes avec les ouvriers de l'usine Chpigouline; il semblait même que Son Excellence aurait été désolée si l'événement avait donné tort à ses conjectures. «Il veut attirer sur lui l'attention du ministère», se dit notre rusé Ilia Ilitch en sortant de chez le gouverneur; «eh bien cela tombe à merveille.»

Mais je suis persuadé que le pauvre André Antonovitch n'aurait pas désiré une émeute, même pour avoir l'occasion de se distinguer. C'était un fonctionnaire extrêmement consciencieux, et jusqu'à son mariage il avait été irréprochable. Était-ce même sa faute, à cet Allemand simple et modeste, si

une princesse quadragénaire l'avait élevé jusqu'à elle? Je sais à peu près positivement que de cette matinée fatale datent les premiers symptômes irrécusables du dérangement intellectuel pour lequel l'infortuné Von Lembke suit aujourd'hui un traitement dans un établissement psychiatrique de la Suisse; mais on peut supposer que, la veille déjà, l'altération de ses facultés mentales s'était manifestée par certains signes. Je tiens de bonne source que la nuit précédente, à trois heures du matin, il se rendit dans l'appartement de sa femme, la réveilla et la somma d'entendre «son ultimatum». Il parlait d'un ton si impérieux que Julie Mikhaïlovna dut obéir; elle se leva indignée, s'assit sur une couchette sans prendre le temps de défaire ses papillotes, et s'apprêta à écouter d'un air sarcastique. Alors, pour la première fois, elle comprit dans quel état d'esprit se trouvait André Antonovitch, et elle s'en effraya à part soi. Mais, au lieu de rentrer en elle-même, de s'humaniser, elle affecta de se montrer plus intraitable que jamais. Chaque femme a sa manière de mettre son mari à la raison. Le procédé de Julie Mikhaïlovna consistait dans un dédaigneux silence qu'elle observait pendant une heure, deux heures, vingt-quatre heures, parfois durant trois jours; André Antonovitch pouvait dire ou faire tout ce qu'il voulait, menacer même de se jeter par la fenêtre d'un troisième étage, sa femme n'ouvrait pas la bouche, – pour un homme sensible il n'y a rien d'insupportable comme un pareil mutisme! La gouvernante était-elle fâchée contre un époux qui, non content d'accumuler depuis quelques jours bévues sur bévues, prenait ombrage des capacités administratives de sa femme? Avait-elle sur le cœur les reproches qu'il lui avait adressés au sujet de sa conduite avec les jeunes gens et avec toute notre société, sans comprendre les hautes et subtiles considérations politiques dont elle s'inspirait? Se sentait-elle offensée de la sotte jalousie qu'il témoignait à l'égard de Pierre Stépanovitch? Quoi qu'il en soit, maintenant encore Julie Mikhaïlovna résolut de tenir rigueur à son mari, nonobstant l'agitation inaccoutumée à laquelle elle le voyait en proie.

Tandis qu'il arpentait de long en large le boudoir de sa femme, Von Lembke se répandit en récriminations aussi décousues que violentes. Il commença par déclarer que tout le monde se moquait de lui et le «menait par le nez». – «Qu'importe la vulgarité de l'expression! Vociféra-t-il en

surprenant un sourire sur les lèvres de sa femme, – le mot n'y fait rien, la vérité est qu'on me mène par le nez!…Non, madame, le moment est venu; sachez qu'à présent il ne s'agit plus de rire et que les manèges de la coquetterie féminine ne sont plus de saison. Nous ne sommes pas dans le boudoir d'une petite-maîtresse, nous sommes en quelque sorte deux êtres abstraits se rencontrant en ballon pour dire la vérité.» (Comme on le voit, le trouble de ses idées se trahissait dans l'incohérence de ses images.) «C'est vous, vous, madame, qui m'avez fait quitter mon ancien poste: je n'ai accepté cette place que pour vous, pour satisfaire votre ambition… Vous souriez ironiquement? Ne vous hâtez pas de triompher. Sachez, madame, sachez que je pourrais, que je saurais me montrer à la hauteur de cette place, que dis-je? De dix places semblables à celle-ci, car je ne manque pas de capacités; mais avec vous, madame, c'est impossible, attendu que vous me faites perdre tous mes moyens. Deux centres ne peuvent coexister, et vous en avez organisé deux: l'un chez moi, l'autre dans votre boudoir, – deux centres de pouvoir, madame, mais je ne permets pas cela, je ne le permets pas! Dans le service comme dans le ménage l'autorité doit être une, elle ne peut se scinder… Comment m'avez-vous récompensé? S'écria-t-il ensuite, – quelle a été notre vie conjugale? Sans cesse, à tout heure, vous me démontriez que j'étais un être nul, bête et même lâche; moi, j'étais réduit à la nécessité de vous démontrer sans cesse, à toute heure, que je n'étais ni une nullité, ni un imbécile, et que j'étonnais tout le monde par ma noblesse: – eh bien, n'était-ce pas une situation humiliante de part et d'autre?» En prononçant ces mots, il frappait du pied sur le tapis. Julie Mikhaïlovna se redressa d'un air de dignité hautaine. André Antonovitch se calma aussitôt; mais sa colère fit place à un débordement de sensibilité. Pendant cinq minutes environ, il sanglota (oui, il sanglota) et se frappa la poitrine: le silence obstiné de sa femme le mettait hors de lui. À la fin, il s'oublia au point de laisser percer sa jalousie à l'endroit de Pierre Stépanovitch; puis, sentant combien il avait été bête, il entra dans une violente colère. «Je ne permettrai pas la négation de Dieu, cria-t-il, – je fermerai votre salon aussi antinational qu'antireligieux; croire en Dieu est une obligation pour un gouverneur, et par conséquent aussi pour sa femme; je ne souffrirai plus de jeunes gens autour de vous… Par

dignité personnelle, vous auriez dû, madame, vous intéresser à votre mari et ne pas laisser mettre en doute son intelligence, lors même qu'il aurait été un homme de peu de moyens (ce qui n'est pas du tout mon cas; or vous êtes cause, au contraire, que tout le monde ici me méprise; c'est vous qui avez ainsi disposé l'esprit public… Je supprimerai la question des femmes, poursuivit-il avec véhémence, – je purifierai l'atmosphère de ce miasme; demain, je vais interdire la sotte fête au profit des institutrices (que le diable les emporte!). Gare à la première qui se présentera demain matin, je la ferai reconduire à la frontière de la province par un Cosaque! Exprès, exprès! Savez-vous, savez-vous que vos vauriens fomentent le désordre parmi les ouvriers de l'usine, et que je n'ignore pas cela? Savez-vous qu'ils distribuent exprès des proclamations, exprès? Savez-vous que je connais les noms de quatre de ces vauriens, et que je perds la tête; je la perds définitivement, définitivement!!!…»

À ces mots, Julie Mikhaïlovna, sortant soudain de son mutisme, déclara sèchement qu'elle-même était depuis longtemps instruite des projets de complot, et que c'était une bêtise à laquelle André Antonovitch attachait trop d'importance; quant aux polissons, elle connaissait non-seulement ces quatre-là, mais tous les autres (en parlant ainsi, elle mentait); du reste, elle comptait bien ne pas perdre l'esprit à propos de cela; au contraire, elle était plus sûre que jamais de son intelligence, et avait le ferme espoir de tout terminer heureusement, grâce à l'application de son programme: témoigner de l'intérêt aux jeunes gens, leur faire entendre raison, les surprendre en leur prouvant tout d'un coup qu'on a éventé leurs desseins, et ensuite offrir à leur activité un objectif plus sage.

Oh! Que devint en ce moment André Antonovitch! Ainsi il avait encore été berné par Pierre Stépanovitch; ce dernier s'était grossièrement moqué de lui, il n'avait révélé quelque chose au gouverneur qu'après avoir fait des confidences beaucoup plus détaillées à la gouvernante, et enfin ce même Pierre Stépanovitch était peut-être l'âme de la conspiration! Cette pensée exaspéra Von Lembke. «Sache, femme insensée mais venimeuse, répliqua-t-il avec fureur, – sache que je vais faire arrêter à l'instant même ton indigne amant; je le chargerai de chaînes et je l'enverrai dans un ravelin, à moins

que… à moins que moi-même, sous tes yeux, je ne me jette par la fenêtre!» Julie Mikhaïlovna, blême de colère, accueillit cette tirade par un rire sonore et prolongé, comme celui qu'on entend au Théâtre-Français, quand une actrice parisienne, engagée aux appointements de cent mille roubles pour jouer les grandes coquettes, rit au nez du mari qui ose suspecter sa fidélité. André Antonovitch fit mine de s'élancer vers la fenêtre, mais il s'arrêta soudain comme cloué sur place; une pâleur cadavérique couvrit son visage, il croisa ses bras sur sa poitrine, et regardant sa femme d'un air sinistre: «Sais-tu, sais-tu, Julie… proféra-t-il d'une voix étouffée et suppliante, – sais-tu, que dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre?» À cette menace, l'hilarité de la gouvernante redoubla, ce que voyant, Von Lembke serra les lèvres et s'avança, le poing levé vers la rieuse. Mais, au moment de frapper, il sentit ses genoux se dérober sous lui, s'enfuit dans son cabinet et se jeta tout habillé sur son lit. Pendant deux heures, le malheureux resta couché à plat ventre, ne dormant pas, ne réfléchissant à rien, hébété par l'écrasant désespoir qui pesait sur son cœur comme une pierre. De temps à autre, un tremblement fiévreux secouait tout son corps. Des idées incohérentes, tout à fait étrangères à sa situation, traversaient son esprit: tantôt il se rappelait la vieille pendule qu'il avait à Pétersbourg quinze ans auparavant, et dont la grande aiguille était cassée; tantôt il songeait au joyeux employé Millebois, avec qui il avait un jour attrapé des moineaux dans le parc Alexandrovsky: pendant que les deux fonctionnaires s'amusaient de la sorte, ils avaient observé en riant que l'un d'eux était assesseur de collège. À sept heures, André Antonovitch s'endormit, et des rêves agréables le visitèrent durant son sommeil. Il était environ dix heures quand il s'éveilla; il sauta brusquement à bas de son lit, se rappela soudain tout ce qui s'était passé et se frappa le front avec force. On vint lui dire que le déjeuner était servi; successivement se présentèrent Blum, le maître de police, et un employé chargé d'annoncer à Son Excellence que telle assemblée l'attendait. Le gouverneur ne voulut point déjeuner, ne reçut personne, et courut comme un fou à l'appartement de sa femme. Là, Sophie Antropovna, vieille dame noble, qui depuis longtemps déjà demeurait chez Julie Mikhaïlovna, lui apprit que celle-ci, à dix heures, était partie en grande compagnie pour Skvorechniki: il avait été convenu avec Barbara Pétrovna

qu'une seconde fête serait donnée dans quinze jours chez cette dame, et l'on était allé visiter la maison pour prendre sur les lieux les dispositions nécessaires. Cette nouvelle impressionna André Antonovitch; il rentra dans son cabinet, et commanda aussitôt sa voiture. À peine même put-il attendre que les chevaux fussent attelés. Son âme avait soif de Julie Mikhaïlovna; – s'il pouvait seulement la voir, passer cinq minutes auprès d'elle! Peut-être qu'elle lui accorderait un regard, qu'elle remarquerait sa présence, lui sourirait comme autrefois, lui pardonnerait – o-oh! «Mais pourquoi faire atteler?» Machinalement il ouvrit un gros volume placé sur la table (parfois il cherchait des inspirations dans un livre en l'ouvrant au hasard, et en lisant les trois premières lignes de la page de droite). C'étaient les Contes de Voltaire qui se trouvaient sur la table. «Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles…» lut le gouverneur. Il lança un jet de salive, et se hâta de monter en voiture. «À Skvorechniki!» Le cocher raconta que pendant toute la route le barine s'était montré fort impatient d'arriver, mais qu'au moment où l'on approchait de la maison de Barbara Pétrovna, il avait brusquement donné l'ordre de le ramener à la ville. «Plus vite, je te prie, plus vite! Ne cessait-il de répéter. Nous n'étions plus qu'à une petite distance du rempart quand il fit arrêter, descendit et prit un chemin à travers champs. Ensuite, il s'arrêta et se mit à examiner de petites fleurs. Il les contempla si longtemps que je me demandai même ce que cela voulait dire.» Tel fut le récit du cocher. Je me rappelle le temps qu'il faisait ce jour-là; c'était par une matinée de septembre, froide et claire, mais venteuse; devant André Antonovitch s'étendait un paysage d'un aspect sévère; la campagne, d'où l'on avait depuis longtemps enlevé les récoltes, n'offrait plus que quelques petites fleurs jaunes dont le vent agitait les tiges… Le gouverneur comparaît-il mentalement sa destinée à celle de ces pauvres plantes flétries par le froid de l'automne? Je ne le crois pas. Les objets qu'il avait sous les yeux étaient, je suppose, fort loin de son esprit, nonobstant le témoignage du cocher et celui du commissaire de police, qui déclara plus tard avoir trouvé Son Excellence tenant à la main un petit bouquet de fleurs jaunes. Ce commissaire, Basile Ivanovitch Flibustiéroff, était arrivé depuis peu chez nous; mais il avait déjà su se distinguer par l'intempérance de son zèle. Lorsqu'il eut mis pied à terre, il ne douta point,

en voyant ce à quoi s'occupait le gouverneur, que celui-ci ne fût fou; néanmoins, il lui annonça de but en blanc que la ville n'était pas tranquille.

— Hein? Quoi? Fit Von Lembke en tournant vers le commissaire de police un visage sévère, mais sans manifester le moindre étonnement; il semblait se croire dans son cabinet, et avoir perdu tout souvenir de la voiture et du cocher.

— Le commissaire de police du premier arrondissement, Flibustiéroff, Excellence. Il y a une émeute en ville.

— Des flibustiers? Demanda André Antonovitch songeur.

— Précisément, Excellence. Les ouvriers de la fabrique des Chpigouline sont en insurrection.

— Les ouvriers des Chpigouline!

Ces mots parurent lui rappeler quelque chose. Il frissonna même et porta le doigt à son front: «Les ouvriers des Chpigouline!» Silencieux, mais toujours songeur, il regagna lentement sa calèche, y monta et se fit conduire à la ville. Le commissaire de police le suivit en drojki.

J'imagine que nombre de choses fort intéressantes se présentèrent, durant la route, à la pensée du gouverneur, toutefois c'est bien au plus s'il avait pris une décision quelconque lorsqu'il arriva sur la place située devant sa demeure. Mais tout son sang reflua vers son cœur dès qu'il eût vu le groupe résolu des «émeutiers», le cordon des sergents de ville, le désarroi (peut-être plus apparent que réel) du maître de police, enfin l'attente qui se lisait dans tous les regards fixés sur lui. Il était livide en descendant de voiture.

— Découvrez-vous! Dit-il d'une voix étranglée et presque inintelligible. – À genoux! Ajouta-t-il avec un emportement qui fut une surprise pour tout le monde et peut-être pour lui-même. Toute sa vie André Antonovitch s'était distingué par l'égalité de son caractère, jamais on ne l'avait vu tempêter contre personne, mais ces gens calmes sont les plus à craindre, si par hasard quelque chose les met hors des gonds. Tout commençait à tourner autour de lui.

— Flibustiers! Vociféra-t-il; après avoir proféré cette exclamation insensée, il se tut et resta là, ignorant encore ce qu'il ferait, mais sachant et sentant dans tout son être qu'il allait immédiatement faire quelque chose.

— «Seigneur!» entendit-on dans la foule. Un gars se signa, trois ou quatre hommes voulurent se mettre à genoux, mais tous les autres firent trois pas en avant et soudain remplirent l'air de leurs cris: «Votre Excellence… on nous a engagés à raison de quarante… l'intendant… tu ne peux pas dire…» etc., etc. Il était impossible de découvrir un sens à ces clameurs confuses.

D'ailleurs, André Antonovitch n'aurait rien pu y comprendre: le malheureux avait toujours les fleurs dans ses mains. L'émeute était évidente pour lui comme la kibitka l'avait été tout à l'heure pour Stépan Trophimovitch. Et dans la foule des «émeutiers» qui le regardaient en ouvrant de grands yeux il croyait voir aller et venir le «Boute-en-train» du désordre, Pierre Stépanovitch dont la pensée ne l'avait pas quitté un seul instant depuis la veille, – l'exécré Pierre Stépanovitch…

— Des verges! Cria-t-il brusquement.

Ces mots furent suivis d'un silence de mort.

La relation qui a précédé a été écrite d'après les informations les plus exactes. Pour la suite, mes renseignements ne sont pas aussi précis. Cependant on possède certains faits.

D'abord, les verges firent leur apparition trop vite; évidemment elles avaient été tenues en réserve, à tout hasard, par le prévoyant maître de police. Du reste, on ne fouetta pas plus de deux ou trois ouvriers. J'insiste sur ce point, car le bruit a couru que tous les manifestants ou du moins la moitié d'entre eux avaient été fustigés. Ce n'est pas le seul canard qui, de notre ville, se soit envolé dans les gazettes pétersbourgeoises. On a beaucoup parlé chez nous de l'aventure prétendument arrivée à une pensionnaire d'un hospice, Avdotia Pétrovna Tarapyguine: cette dame, pauvre, mais noble, était sortie, disait-on, pour aller faire des visites; en passant sur la place elle se serait écrié avec indignation: «Quelle honte!» sur quoi, on l'aurait arrêtée et fouettée. Non seulement l'histoire a été mise dans les journaux, mais encore on a organisé en ville une souscription au profit de la victime pour protester contre les agissements de la police. J'ai moi-même souscrit pour vingt kopeks. Eh bien, il est prouvé maintenant que cette dame Tarapyguine est un mythe! Je suis allé m'informer à l'hospice où elle était censée habiter, et l'on m'a répondu que l'établissement n'avait jamais eu aucune pensionnaire de ce

nom.

Dès que nous fûmes arrivés sur la place, Stépan Trophimovitch échappa, je ne sais comment, à ma surveillance. Ne pressentant rien de bon, je voulais l'empêcher de traverser la foule, et mon intention était de le conduire chez le gouverneur en lui faisant faire le tour de la place. Mais, poussé par la curiosité, je m'arrêtai une minute pour questionner un badaud, et quand ensuite je promenai mes yeux autour de moi, je n'aperçus plus Stépan Trophimovitch. Instinctivement je me mis tout de suite à le chercher dans l'endroit le plus dangereux; je devinais que lui aussi était hors de ses gonds. Je le découvris en effet au beau milieu de la bagarre. Je me rappelle que je le saisis par le bras, mais il me regarda avec une dignité calme et imposante:

— Cher, dit-il d'une voix où vibrait une corde prête à se briser, – si, ici, sur la place, devant nous, ils procèdent avec un tel sans gêne, qu'attendre de ce… dans le cas où il agirait sans contrôle?

Et, tremblant d'indignation, il montra avec un geste de défi le commissaire de police qui, debout à deux pas, nous faisait de gros yeux.

— De ce! S'écria Flibustiéroff, ivre de colère. – Ce, quoi? Et toi, qui es-tu? En prononçant ces mots, il fermait les poings et s'avançait vers nous. – Qui es-tu? Répéta-t-il avec rage. (Je noterai que le visage de Stépan Trophimovitch était loin de lui être inconnu.) Encore un moment, et sans doute il aurait pris au collet mon audacieux compagnon; par bonheur, Lembke tourna la tête de notre côté en entendant crier le commissaire de police. Le gouverneur attacha sur Stépan Trophimovitch un regard indécis, mais attentif, comme s'il eût cherché à recueillir ses idées, puis il fit tout à coup un geste d'impatience. Flibustiéroff ne dit plus mot. J'entraînai Stépan Trophimovitch hors de la foule. Du reste, lui-même peut-être avait envie de battre en retraite.

— Rentrez chez vous, rentrez chez vous, insistai-je, – si l'on ne nous a pas battus, c'est sans doute grâce à Lembke.

— Allez-vous en, mon ami, je me reproche de vous faire courir des dangers. Vous êtes jeune, vous avez de l'avenir; moi, mon heure a sonné.

Il monta d'un pas ferme le perron de la maison du gouverneur. Le suisse me connaissait, je lui dis que nous nous rendions tous deux chez Julie

Mikhaïlovna. Nous attendîmes dans le salon de réception. Je ne voulais pas abandonner mon ami, mais je jugeais inutile de lui faire encore des observations. Il avait l'air d'un homme qui se prépare à accomplir le sacrifice de Décius. Nous nous assîmes non à côté l'un de l'autre, mais chacun dans un coin différent, moi tout près de la porte d'entrée, lui du côté opposé. Tenant dans sa main gauche son chapeau à larges bords, il inclinait pensivement la tête et appuyait ses deux mains sur la pomme de sa canne. Nous restâmes ainsi pendant dix minutes.

II

Tout à coup Lembke accompagné du maître de police entra d'un pas rapide; il nous regarda à peine, et, sans faire attention à nous, se dirigea vers son cabinet, mais Stépan Trophimovitch se campa devant lui pour lui barrer le passage. La haute mine de cet homme qui ne ressemblait pas au premier venu produisit son effet: Lembke s'arrêta.

— Qui est-ce? Murmura-t-il d'un air étonné; quoique cette question parut s'adresser au maître de police, il ne tourna pas la tête vers lui et continua d'examiner Stépan Trophimovitch.

— L'ancien assesseur de collège Stépan Trophimovitch Verkhovensky, Excellence, répondit Stépan Trophimovitch en s'inclinant avec dignité devant le gouverneur qui ne cessait de fixer sur lui un œil du reste complètement atone.

— De quoi? Fit avec un laconisme autoritaire André Antonovitch, et il tendit dédaigneusement l'oreille vers Stépan Trophimovitch qu'il avait fini par prendre pour un vulgaire solliciteur.

— Aujourd'hui un employé agissant au nom de Votre Excellence est venu faire une perquisition chez moi; en conséquence je désirerais…

À ces mots, la lumière parut se faire dans l'esprit de Von Lembke.

— Le nom? Le nom? Demanda-t-il impatiemment.

Stépan Trophimovitch, plus digne que jamais, déclina de nouveau ses noms et qualités.

— A-a-ah! C'est… c'est ce propagateur… Monsieur, vous vous êtes

signalé d'une façon qui… Vous êtes professeur? Professeur?

— J'ai eu autrefois l'honneur de faire quelques leçons à la jeunesse à l'université de…

— À la jeunesse! Répéta Von Lembke avec une sorte de frisson, mais je parierais qu'il n'avait pas encore bien compris de quoi il s'agissait, ni même peut-être à qui il avait affaire.

— Monsieur, je n'admets pas cela, poursuivit-il pris d'une colère subite. – Je n'admets pas la jeunesse. Ce sont toujours des proclamations. C'est un assaut livré à la société, monsieur, c'est du flibustiérisme… Qu'est-ce que vous sollicitez?

— C'est, au contraire, votre épouse qui m'a sollicité de faire une lecture demain à la fête organisée par elle. Moi, je ne sollicite rien, je viens réclamer mes droits…

— À la fête? Il n'y aura pas de fête! J'interdirai votre fête! Des leçons? Des leçons? Vociféra furieusement le gouverneur.

— Je vous prierais, Excellence, de me parler plus poliment, sans frapper du pied et sans faire la grosse voix comme si vous vous adressiez à un domestique.

— Savez-vous à qui vous parlez? Demanda Von Lembke devenu pourpre.

— Parfaitement, Excellence.

— Je fais à la société un rempart de mon corps, et vous la battez en brèche. Vous la ruinez!… Vous… Du reste, je n'ignore pas qui vous êtes: c'est vous qui avez été gouverneur dans la maison de la générale Stavroguine?

— Oui, j'ai été… gouverneur… dans la maison de la générale Stavroguine.

— Et durant vingt ans vous avez propagé les doctrines dont nous voyons à présent… les fruits… Je crois vous avoir aperçu tout à l'heure sur la place. Craignez pourtant, monsieur, craignez; votre manière de penser est connue. Soyez sûr que j'ai l'œil sur vous. Je ne puis pas, monsieur, tolérer vos leçons, je ne le puis pas. Ce n'est pas à moi qu'il faut adresser de pareilles demandes.

Pour la seconde fois il voulut passer dans son cabinet.

— Je répète que vous vous trompez, Excellence. C'est votre épouse qui

m'a prié de faire non pas une leçon, mais une lecture littéraire à la fête de demain. Maintenant, du reste, j'y renonce. Je vous prie très humblement de m'expliquer, si c'est possible, comment et pourquoi une perquisition a eu lieu aujourd'hui dans mon domicile. On m'a pris des livres, des papiers, des lettres privées auxquelles je tiens; le tout a été emporté dans une brouette…

Lembke tressaillit.

— Qui a fait la perquisition? Demanda-t-il, et, tout rouge, il se tourna vivement vers le maître de police. En ce moment parut sur le seuil le personnage voûté, long et disgracieux, qui répondait au nom de Blum.

— Tenez, c'est cet employé, reprit Stépan Trophimovitch en le montrant. Blum s'approcha avec la mine d'un coupable qui ne se repent guère.

— Vous ne faites que des bêtises, dit d'un ton irrité le gouverneur à son âme damnée, et tout à coup un revirement complet s'opéra en lui.

— Excusez-moi… balbutia-t-il confus et rougissant, – tout cela… il n'y a eu dans tout cela qu'un malentendu… un simple malentendu.

— Excellence, repartit Stépan Trophimovitch, – j'ai été témoin dans ma jeunesse d'un fait caractéristique. Un jour, au théâtre, deux spectateurs se rencontrèrent dans un couloir, et, devant tout le public, l'un d'eux donna à l'autre un retentissant soufflet. Aussitôt après, l'auteur de cette voie de fait reconnut qu'il avait commis un regrettable quiproquo, mais en homme qui apprécie trop la valeur du temps pour le perdre en vaines excuses, il se contenta de dire d'un air vexé à sa victime exactement ce que je viens d'entendre de la bouche de Votre Excellence: «Je me suis trompé… pardonnez-moi, c'est un malentendu, un simple malentendu.» Et comme, néanmoins, l'individu giflé continuait à récriminer, le gifleur ajouta avec colère: «Voyons, puisque je vous dis que c'est un malentendu, pourquoi donc criez-vous encore?»

— C'est… c'est sans doute fort ridicule… répondit Von Lembke avec un sourire forcé, – mais… mais est-il possible que vous en voyiez pas combien je suis moi-même malheureux?

Dans cette exclamation inattendue s'exhalait le désespoir d'un cœur navré. Qui sait? Encore un moment, et peut-être le gouverneur aurait éclaté en sanglots. Stépan Trophimovitch le considéra d'abord avec stupéfaction;

puis il inclina la tête et reprit d'un ton profondément pénétré:

— Excellence, ne vous inquiétez plus de ma sotte plainte; faites-moi seulement rendre mes livres et mes lettres…

En ce moment un brouhaha se produisit dans la salle: Julie Mikhaïlovna arrivait avec toute sa société.

III

À gauche du perron, une entrée particulière donnait accès aux appartements de la gouvernante, mais cette fois toute la bande s'y rendit en traversant la salle, sans doute parce que dans cette pièce se trouvait Stépan Trophimovitch dont on connaissait déjà l'aventure. Le hasard avait voulu que Liamchine n'allât point avec les autres chez Barbara Pétrovna. Grâce à cette circonstance, le Juif apprit avant tout le monde ce qui s'était passé en ville; pressé d'annoncer d'aussi agréables nouvelles, il loua un mauvais cheval de Cosaque et partit à la rencontre de la société qui revenait de Skvorechniki. Je présume que Julie Mikhaïlovna, malgré sa fermeté, se troubla un peu en entendant le récit de Liamchine, mais cette impression dut être très fugitive. Par exemple, le côté politique de la question ne pouvait guère préoccuper la gouvernante: à quatre reprises déjà Pierre Stépanovitch lui avait assuré qu'il n'y avait qu'à fustiger en masse tous les tapageurs de la fabrique, et depuis quelque temps Pierre Stépanovitch était devenu pour elle un véritable oracle. «Mais… n'importe, il me payera cela», pensa-t-elle probablement à part soi: il, c'était à coup sûr son mari. Soit dit en passant, Pierre Stépanovitch ne figurait point dans la suite de Julie Mikhaïlovna lors de l'excursion à Skvorechniki, et durant cette matinée personne ne le vit nulle part. J'ajoute que Barbara Pétrovna, après avoir reçu ses visiteurs, retourna avec eux à la ville, voulant absolument assister à la dernière séance du comité organisateur de la fête. Selon toute apparence, ce ne fut pas sans agitation qu'elle apprit les nouvelles communiquées par Liamchine au sujet de Stépan Trophimovitch.

Le châtiment d'André Antonovitch ne se fit pas attendre. Dès le premier coup d'œil qu'il jeta sur son excellente épouse, le gouverneur sut à quoi s'en tenir. À peine entrée, Julie Mikhaïlovna s'approcha avec un ravissant sourire

de Stépan Trophimovitch, lui tendit une petite main adorablement gantée et l'accabla des compliments les plus flatteurs: on aurait dit qu'elle était tout entière au bonheur de le voir enfin chez elle. Pas une allusion à la perquisition du matin, pas un mot, pas un regard à Von Lembke dont elle semblait ne pas remarquer la présence. Bien plus, elle confisqua immédiatement Stépan Trophimovitch et l'emmena au salon comme s'il n'avait pas eu à s'expliquer avec le gouverneur. Je le répète: toute femme de grand ton qu'elle était, je trouve que dans cette circonstance Julie Mikhaïlovna manqua complètement de tact. Karmazinoff rivalisa avec elle (sur la demande de la gouvernante il s'était joint aux excursionnistes; tout au plus pouvait-on appeler cela une visite; néanmoins cette politesse tardive et indirecte n'avait pas laissé de chatouiller délicieusement la petite vanité de Barbara Pétrovna). Entré le dernier, il n'eut pas plus tôt aperçu Stépan Trophimovitch qu'il poussa un cri et courut à lui les bras ouverts en bousculant même Julie Mikhaïlovna.

— Combien d'étés, combien d'hivers! Enfin… Excellent ami!

Il l'embrassa, c'est-à-dire qu'il lui présenta sa joue. Stépan Trophimovitch ahuri dut la baiser.

— Cher, me dit-il le soir en s'entretenant avec moi des incidents de la journée, – je me demandais dans ce moment-là lequel était le plus lâche, de lui qui m'embrassait pour m'humilier, ou de moi, qui, tout en le méprisant, baisais sa joue alors que j'aurais pu m'en dispenser… pouah!

— Eh bien, racontez-donc, racontez tout, poursuivit de sa voix sifflante Karmazinoff.

Prier un homme de faire au pied levé le récit de toute sa vie depuis vingt-cinq ans, c'était absurde, mais cette sottise avait bonne grâce.

— Songez que nous nous sommes vus pour la dernière fois à Moscou, au banquet donné en l'honneur de Granovsky, et que depuis lors vingt-cinq ans se sont écoulés… commença très sensément (et par suite avec fort peu de chic) Stépan Trophimovitch.

— Ce cher homme! Interrompit Karmazinoff en saisissant son interlocuteur par l'épaule avec une familiarité qui, pour être amicale, n'en était pas moins déplacée, – mais conduisez-nous donc au plus tôt dans votre

appartement, Julie Mikhaïlovna, il s'assiéra là et racontera tout.

Et pourtant je n'ai jamais été intime avec cette irascible femmelette, me fit observer dans la soirée Stépan Trophimovitch qui tremblait de colère au souvenir de son entretien avec Karmazinoff, – déjà quand nous étions jeunes tous deux, nous n'éprouvions que de l'antipathie l'un pour l'autre…

Le salon de Julie Mikhaïlovna ne tarda pas à se remplir. Barbara Pétrovna était dans un état particulier d'excitation, bien qu'elle feignît l'indifférence; à deux ou trois reprises je la vis regarder Karmazinoff avec malveillance et Stépan Trophimovitch avec colère. Cette irritation était prématurée, et elle provenait d'un amour inquiet: si, dans cette circonstance, Stépan Trophimovitch avait été terne, s'il s'était laissé éclipser devant tout le monde par Karmazinoff, je crois que Barbara Pétrovna se serait élancée sur lui et l'aurait battu. J'ai oublié de mentionner parmi les personnes présentes Élisabeth Nikolaïevna; jamais encore je ne l'avais vue plus gaie, plus insouciante, plus joyeuse. Avec Lisa se trouvait aussi, naturellement, Maurice Nikolaïévitch. Puis, dans la foule des jeunes dames et des jeunes gens d'assez mauvais ton qui formaient l'entourage habituel de Julie Mikhaïlovna, je remarquai deux ou trois visages nouveaux: un Polonais de passage dans notre ville, un médecin allemand, vieillard très vert encore, qui riait brusquement à tout propos, et enfin un tout jeune prince arrivé de Pétersbourg, figure automatique engoncée dans un immense faux col. La gouvernante traitait ce dernier visiteur avec une considération visible et même paraissait inquiète de l'opinion qu'il pourrait avoir de son salon…

— Cher monsieur Karmazinoff, dit Stépan Trophimovitch qui s'assit sur un divan dans une attitude pittoresque et qui se mit soudain à susseyer tout comme le grand romancier, – cher monsieur Karmazinoff, la vie d'un homme de notre génération, quand il possède certains principes, doit, même pendant une durée de vingt-cinq ans, présenter un aspect uniforme…

Croyant sans doute avoir entendu quelque chose de fort drôle, l'Allemand partit d'un bruyant éclat de rire. Stépan Trophimovitch le considéra d'un air étonné qui, du reste, ne fit aucun effet sur le vieux docteur. Le prince se tourna aussi vers ce dernier et l'examina nonchalamment avec son pince-nez.

— …Doit présenter un aspect uniforme, répéta exprès Stépan

Trophimovitch en traînant négligemment la voix sur chaque mot. – Telle a été ma vie durant tout ce quart de siècle, et comme on trouve partout plus de moines que de raison, la conséquence a été que durant ces vingt-cinq ans je…

— C'est charmant, les moines, murmura la gouvernante en se penchant vers Barbara Pétrovna assise à côté d'elle.

Un regard rayonnant de fierté fut la réponse de la générale Stavroguine. Mais Karmazinoff ne put digérer le succès de la phrase française, et il se hâta d'interrompre Stépan Trophimovitch.

— Quant à moi, dit-il de sa voix criarde, – je ne me tracasse pas à ce sujet, voilà déjà sept ans que j'ai élu domicile à Karlsruhe. Et quand, l'année dernière, le conseil municipal a décidé l'établissement d'une nouvelle conduite d'eau, j'ai senti que cette question des eaux de Karlsruhe me tenait plus fortement au cœur que toutes les questions de ma chère patrie… que toutes les prétendues réformes d'ici.

— On a beau faire, on s'y intéresse malgré soi, soupira Stépan Trophimovitch en inclinant la tête d'un air significatif.

Julie Mikhaïlovna était radieuse; la conversation devenait profonde et manifestait une «tendance».

— Un tuyau d'égout? Demanda d'une voix sonore le médecin allemand.

— Une conduite d'eau, docteur, et je les ai même aidés alors à rédiger le projet.

Le vieillard éclata de rire; son exemple trouva de nombreux imitateurs, mais ce fut de lui qu'on rit; du reste, il ne s'en aperçut pas, et l'hilarité générale lui fit grand plaisir.

— Permettez-nous de n'être pas de votre avis, Karmazinoff, s'empressa d'observer Julie Mikhaïlovna. – Il se peut que vous aimiez Karlsruhe, mais vous vous plaisez à mystifier les gens, et cette fois nous ne vous croyons pas. Quel est parmi les écrivains russes celui qui a mis en scène le plus de types contemporains, deviné avec la plus lumineuse prescience les questions actuelles? C'est vous assurément. Et après cela vous viendrez nous parler de votre indifférence à l'endroit de la patrie, vous voudrez nous faire croire que vous ne vous intéressez qu'aux eaux de Karlsruhe! Ha, ha!

— Oui, il est vrai, répondit en minaudant Karmazinoff, – que j'ai incarné

dans le personnage de Pogojeff tous les défauts des slavophiles, et dans celui de Nikodimoff tous les défauts des zapadniki[115]…

— Oh! Il en a bien oublié quelques uns! Fit à demi-voix Liamchine.

— Mais je ne m'occupe de cela qu'à mes moments perdus, à seule fin de tuer le temps et… de donner satisfaction aux importunes exigences de mes compatriotes.

— Vous savez probablement, Stépan Trophimovitch, reprit avec enthousiasme Julie Mikhaïlovna, – que demain nous aurons la joie d'entendre un morceau charmant… une des dernières et des plus exquises productions de Sémen Égorovitch, – elle est intitulée Merci. Il déclare dans cette pièce qu'il n'écrira plus, pour rien au monde, lors même qu'un ange du ciel ou, pour mieux dire, toute la haute société le supplierait de revenir sur sa résolution. En un mot, il dépose la plume pour toujours, et ce gracieux Merci est adressé au public dont les ardentes sympathies n'ont jamais fait défaut durant tant d'années à Sémen Égorovitch.

La gouvernante jubilait.

— Oui, je ferai mes adieux; je dirai mon Merci, et puis j'irai m'enterrer là-bas… à Karlsruhe, reprit Karmazinoff dont la fatuité s'épanouissait peu à peu. – Nous autres grands hommes, quand nous avons accompli notre œuvre, nous n'avons plus qu'à disparaître, sans chercher de récompense. C'est ce que je ferai.

— Donnez-moi votre adresse, et j'irai vous voir à Karlsruhe, dans votre tombeau, dit en riant à gorge déployée le docteur allemand.

— À présent on transporte les morts même par les voies ferrées, remarqua à brûle-pourpoint un des jeunes gens sans importance.

Toujours facétieux, Liamchine se récria d'admiration. Julie Mikhaïlovna fronça le sourcil. Entra Nicolas Stavroguine.

— Mais on m'avait dit que vous aviez été conduit au poste? Fit-il à haute voix en s'adressant tout d'abord à Stépan Trophimovitch.

— Non, répondit gaiement celui-ci, – ce n'a été qu'un cas particulier[116].

— Mais j'espère qu'il ne vous empêchera nullement d'accéder à ma demande, dit Julie Mikhaïlovna, – j'espère que vous oublierez ce fâcheux désagrément qui est encore inexplicable pour moi; vous ne pouvez pas

tromper notre plus chère attente et nous priver du plaisir d'entendre votre lecture à la matinée littéraire.

— Je ne sais pas, je… maintenant…

— Je suis bien malheureuse, vraiment, Barbara Pétrovna… figurez-vous, je me faisais un tel bonheur d'entrer personnellement en rapport avec un des esprits les plus remarquables et les plus indépendants de la Russie, et voilà que tout d'un coup Stépan Trophimovitch manifeste l'intention de nous fausser compagnie.

— L'éloge a été prononcé à si haute voix que sans doute je n'aurais pas dû l'entendre, observa spirituellement Stépan Trophimovitch, – mais je ne crois pas que ma pauvre personnalité soit si nécessaire à votre fête. Du reste, je…

— Mais vous le gâtez! Cria Pierre Stépanovitch entrant comme une trombe dans la chambre. – Moi, je lui tenais la main haute, et soudain, dans la même matinée, – perquisition, saisie, un policier le prend au collet, et voilà que maintenant les dames lui font des mamours dans le salon du gouverneur de la province! Je suis sûr qu'en ce moment il est malade de joie; même en rêve il n'avait jamais entrevu pareil bonheur. Et à présent il ira débiner les socialistes!

— C'est impossible, Pierre Stépanovitch. Le socialisme est une trop grande idée pour que Stépan Trophimovitch ne l'admette pas, répliqua avec énergie Julie Mikhaïlovna.

— L'idée est grande, mais ceux qui la prêchent ne sont pas toujours des géants, et laissons là, mon cher, dit Stépan Trophimovitch en s'adressant à son fils.

Alors survint la circonstance la plus imprévue. Depuis quelque temps déjà Von Lembke était dans le salon, mais personne ne semblait remarquer sa présence, quoique tous l'eussent vu entrer. Toujours décidée à punir son mari, Julie Mikhaïlovna ne s'occupait pas plus de lui que s'il n'avait pas été là. Assis non loin de la porte, le gouverneur écoutait la conversation d'un air sombre et sévère. En entendant les allusions aux événements de la matinée, il commença à donner des signes d'agitation et fixa ses yeux sur le prince; son attention était évidemment attirée par le faux col extraordinaire que portait ce

visiteur; puis il eut comme un frisson soudain lorsqu'il perçut la voix de Pierre Stépanovitch et qu'il vit le jeune homme s'élancer dans la chambre. Mais Stépan Trophimovitch venait à peine d'achever sa phrase sur les socialistes, que Von Lembke s'avançait brusquement vers lui; il poussa même Liamchine qui se trouvait sur son passage; le Juif se recula vivement, feignit la stupéfaction et se frotta l'épaule, comme si on lui avait fait beaucoup de mal.

— Assez! Dit Von Lembke, et, saisissant avec énergie la main de Stépan Trophimovitch effrayé, il la serra de toutes ses forces dans la sienne. – Assez, les flibustiers de notre temps sont connus. Pas un mot de plus. Les mesures sont prises…

Ces mots prononcés d'une voix vibrante retentirent dans tout le salon. L'impression fut pénible. Tout le monde eut le pressentiment d'un malheur. Je vis Julie Mikhaïlovna pâlir. Un sot accident ajouta encore à l'effet de cette scène. Après avoir déclaré que des mesures étaient prises, Von Lembke tourna brusquement les talons et se dirigea vers la porte, mais, au second pas qu'il fit, son pied s'embarrassa dans le tapis, il perdit l'équilibre et faillit tomber. Pendant un instant le gouverneur s'arrêta pour considérer l'endroit du parquet où il avait bronché: «Il faudra changer cela», observat-il tout haut, et il sortit. Sa femme se hâta de le suivre. Dès que Julie Mikhaïlovna eût quitté la chambre, la société se mit à commenter l'incident. «Il a un grain», disaient les uns; les autres exprimaient la même idée en portant le doigt à leur front; on se racontait à l'oreille diverses particularités concernant l'existence domestique de Von Lembke. Personne ne prenait son chapeau, tous attendaient. Je ne sais ce que faisait pendant ce temps là Julie Mikhaïlovna, mais elle revint au bout de cinq minutes; s'efforçant de paraître calme, elle répondit évasivement qu'André Antonovitch était un peu agité, mais que ce ne serait rien, qu'il était sujet à cela depuis l'enfance et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, qu'enfin la fête de demain lui fournirait une distraction salutaire. Puis, après avoir encore adressé, mais seulement par convenance, quelques mots flatteurs à Stépan Trophimovitch, elle invita les membres du comité à ouvrir immédiatement la séance. C'était une façon de congédier les autres; ils le comprirent et se retirèrent. Toutefois une dernière péripétie

devait clore cette journée déjà si mouvementée…

Au moment même où Nicolas Vsévolodovitch était entré, j'avais remarqué que Lisa avait fixé ses yeux sur lui; elle le considéra si longuement que l'insistance de ce regard finit par attirer l'attention. Maurice Nikolaïévitch qui se tenait derrière la jeune fille se pencha vers elle avec l'intention de lui parler tout bas, mais sans doute il changea d'idée, car presque aussitôt il se redressa et promena autour de lui le regard d'un coupable. Nicolas Vsévolodovitch éveilla aussi la curiosité de l'assistance: son visage était plus pâle que de coutume, et son regard extraordinairement distrait. Il parut oublier Stépan Trophimovitch immédiatement après lui avoir adressé la question qu'on a lue plus haut; je crois même qu'il ne pensa pas à aller saluer la maîtresse de la maison. Quant à Lisa, il ne la regarda pas une seule fois, et ce n'était pas de sa part une indifférence affectée; je suis persuadé qu'il n'avait pas remarqué la présence de la jeune fille. Et tout à coup, au milieu du silence qui succéda aux dernières paroles de Julie Mikhaïlovna, s'éleva la voix sonore d'Élisabeth Nikolaïevna interpellant Stavroguine.

— Nicolas Vsévolodovitch, un certain capitaine, du nom de Lébiadkine, se disant votre parent, le frère de votre femme, m'écrit toujours des lettres inconvenantes dans lesquelles il se plaint de vous, et offre de me révéler divers secrets qui vous concernent. S'il est, en effet, votre parent, défendez-lui de m'insulter et délivrez-moi de cette persécution.

Le terrible défi contenu dans ces paroles n'échappa à personne. Lisa provoquait Stavroguine avec une audace dont elle se serait peut-être effrayée elle-même, si elle avait été en état de la comprendre. Cela ressemblait à la résolution désespérée d'un homme qui se jette, les yeux fermés, du haut d'un toit.

Mais la réponse de Nicolas Vsévolodovitch fut encore plus stupéfiante.

C'était déjà une chose étrange que le flegme imperturbable avec lequel il avait écouté la jeune fille. Ni confusion, ni colère ne se manifesta sur son visage. À la question qui lui était faite, il répondit simplement, d'un ton ferme, et même avec une sorte d'empressement:

— Oui, j'ai le malheur d'être le parent de cet homme. Voilà bientôt cinq

ans que j'ai épousé sa sœur, née Lébiadkine. Soyez sûre que je lui ferai part de vos exigences dans le plus bref délai, et je vous réponds qu'à l'avenir il vous laissera tranquille.

Jamais je n'oublierai la consternation dont la générale Stavroguine offrit alors l'image. Ses traits prirent une expression d'affolement, elle se leva à demi et étendit le bras droit devant elle comme pour se protéger. Nicolas Vsévolodovitch regarda à son tour sa mère, Lisa, l'assistance, et tout à coup un sourire d'ineffable dédain se montra sur ses lèvres; il se dirigea lentement vers la porte. Le premier mouvement d'Élisabeth Nikolaïevna fut de courir après lui; au moment où il sortit, tout le monde la vit se lever précipitamment, mais elle se ravisa, et, au lieu de s'élancer sur les pas du jeune homme, elle se retira tranquillement, sans rien dire à personne, sans regarder qui que ce fût. Comme de juste, Maurice Nikolaïévitch s'empressa de lui offrir son bras…

De retour à sa maison de ville, Barbara Pétrovna fit défendre sa porte. Quant à Nicolas Vsévolodovitch, on a dit qu'il s'était rendu directement à Skvorechniki, sans voir sa mère. Stépan Trophimovitch m'envoya le soir demander pour lui à «cette chère amie» la permission de l'aller voir, mais je ne fus pas reçu. Il était profondément désolé: «Un pareil mariage! Un pareil mariage! Quel malheur pour une famille!» ne cessait-il de répéter les larmes aux yeux. Pourtant il n'oubliait pas Karmazinoff, contre qui il se répandait en injures. Il était aussi très occupé de la lecture qu'il devait faire, et – nature artistique! – il s'y préparait devant une glace, en repassant dans sa mémoire pour les servir le lendemain au public tous les calembours et traits d'esprit qu'il avait faits pendant toute sa vie et dont il avait soigneusement tenu registre.

— Mon ami, c'est pour la grande idée, me dit-il en manière de justification. – Mon ami, je sors de la retraite où je vivais depuis vingt-cinq ans. Où vais-je? Je l'ignore, mais je pars…

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA FÊTE – PREMIÈRE PARTIE.

I

La fête eut lieu nonobstant les inquiétudes qu'avait fait naître la journée précédente. Lembke serait mort dans la nuit que rien, je crois, n'aurait été changé aux dispositions prises pour le lendemain, tant Julie Mikhaïlovna attachait d'importance à sa fête. Hélas! Jusqu'à la dernière minute elle s'aveugla sur l'état des esprits. Vers la fin, tout le monde était persuadé que la solennelle journée ne se passerait pas sans orage. «Ce sera le dénoûment», disaient quelques uns qui, d'avance, se frottaient les mains. Plusieurs, il est vrai, fronçaient le sourcil et affectaient des airs soucieux; mais, en général, tout esclandre cause un plaisir infini aux Russes. À la vérité, il y avait chez nous autre chose encore qu'une simple soif de scandale: il y avait de l'agacement, de l'irritation, de la lassitude. Partout régnait un cynisme de commande. Le public énervé, dévoyé, ne se reconnaissait plus. Au milieu du désarroi universel, les dames seules ne perdaient pas la carte, réunies qu'elles étaient dans un sentiment commun: la haine de Julie Mikhaïlovna. Et la pauvrette ne se doutait de rien; jusqu'à la dernière heure elle resta convaincue qu'elle avait groupé toutes les sympathies autour de sa personne et qu'on lui était «fanatiquement dévoué».

J'ai déjà signalé l'avènement des petites gens dans notre ville. C'est un phénomène qui a coutume de se produire aux époques de trouble ou de transition. Je ne fais pas allusion ici aux hommes dits «avancés» dont la principale préoccupation en tout temps est de devancer les autres: ceux-là ont un but – souvent fort bête, il est vrai, mais plus ou moins défini. Non, je parle seulement de la canaille. Dans les moments de crise on voit surgir des bas-fonds sociaux un tas d'individus qui n'ont ni but, ni idée d'aucune sorte, et ne se distinguent que par l'amour du désordre. Presque toujours cette fripouille

subit à son insu l'impulsion du petit groupe des «avancés», lesquels en font ce qu'ils veulent, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes de parfaits idiots, ce qui, du reste, arrive quelque fois. Maintenant que tout est passé, on prétend chez nous que Pierre Stépanovitch était un agent de l'Internationale, et l'on accuse Julie Mikhaïlovna d'avoir organisé la racaille conformément aux instructions qu'elle recevait de Pierre Stépanovitch. Nos fortes têtes s'étonnent à présent de n'avoir pas vu plus clair alors dans la situation. Ce qui se préparait, je l'ignore et je crois que personne ne le sait, sauf peut-être quelques hommes étrangers à notre ville. Quoi qu'il en soit, des gens de rien avaient pris une importance soudaine. Ils s'étaient mis à critiquer hautement toutes les choses respectables, eux qui naguère encore n'osaient pas ouvrir la bouche, et les plus qualifiés de nos concitoyens les écoutaient en silence, parfois même avec un petit rire approbateur. Des Liamchine, des Téliatnikoff, des propriétaires comme Tentetnikoff, des morveux comme Radichtcheff, des Juifs au sourire amer, de gais voyageurs, des poètes à tendance venus de la capitale, d'autres poètes qui, n'ayant ni tendance ni talent, remplaçaient cela par une poddevka et des bottes de roussi; des majors et des colonels qui méprisaient leur profession et qui, pour gagner un rouble de plus, étaient tout prêts à troquer leur épée contre un rond de cuir dans un bureau de chemin de fer; des généraux devenus avocats; de juges de paix éclairés, des marchands en train de s'éclairer, d'innombrables séminaristes, des femmes de réputation équivoque, – voilà ce qui prit tout à coup le dessus chez nous, et sur qui donc? Sur le club, sur des fonctionnaires d'un rang élevé, sur des généraux à jambes de bois, sur les dames les plus estimables de notre société.

Je le répète, au début un petit nombre de gens sérieux avaient échappé à la contagion de cette folie et s'étaient même claquemurés dans leurs maisons. Mais quelle réclusion peut tenir contre une loi naturelle? Dans les familles les plus rigoristes il y a, comme ailleurs, des fillettes pour qui la danse est un besoin. En fin de compte, ces personnes graves souscrivirent, elles aussi, pour la fête au profit des institutrices. Le bal promettait d'être si brillant! D'avance on en disait merveille, le bruit courait qu'on y verrait des princes étrangers, des célébrités politiques de Pétersbourg, dix commissaires choisis parmi les plus fringants cavaliers et portant un nœud de rubans sur l'épaule gauche. On

ajoutait que, pour grossir la recette, Karmazinoff avait consenti à lire son Merci, déguisé en institutrice provinciale. Enfin, dans le «quadrille de la littérature», chacun des danseurs serait costumé de façon à représenter une tendance. Comment résister à tant d'attractions? Tout le monde souscrivit.

II

Les organisateurs de la fête avaient décidé qu'elle se composerait de deux parties: une matinée littéraire, de midi à quatre heures, et un bal qui commencerait à neuf heures pour durer toute la nuit. Mais ce programme même recélait déjà des éléments de désordre. Dès le principe le bruit se répandit en ville qu'il y aurait un déjeuner aussitôt après la matinée littéraire, ou même que celle-ci serait coupée par un entracte pour permettre aux auditeurs de se restaurer; naturellement on comptait sur un déjeuner gratuit et arrosé de champagne. Le prix énorme du billet (trois roubles) semblait autoriser jusqu'à un certain point cette conjecture. «Serait-ce la peine de souscrire, pour s'en retourner chez soi le ventre creux? Si vous gardez les gens vingt-quatre heures, il faut les nourrir. Sinon, on mourra de faim», voilà comment raisonnait notre public. Je dois avouer que Julie Mikhaïlovna elle-même contribua par son étourderie à accréditer ce bruit fâcheux. Un mois auparavant, encore tout enthousiasmée du grand projet qu'elle avait conçu, la gouvernante parlait de sa fête au premier venu, et elle avait fait annoncer dans une feuille de la capitale que des toasts seraient portés à cette occasion. L'idée de ces toasts la séduisait tout particulièrement: elle voulait les porter elle-même, et, en attendant, elle composait des discours pour la circonstance. Ce devait être un moyen d'arborer notre drapeau (quel était-il? Je parierais que la pauvre femme n'était pas encore fixée sur ce point); ces discours seraient insérés sous forme de correspondances dans les journaux pétersbourgeois, ils rempliraient de joie l'autorité supérieure, ensuite ils se répandraient dans toutes les provinces où l'on ne manquerait pas d'admirer et d'imiter de telles manifestations. Mais pour les toasts il faut du champagne, et, comme on ne boit pas de champagne à jeun, le déjeuner s'imposait. Plus tard, quand, grâce aux efforts de la gouvernante, un comité eut été formé pour

étudier les voies et moyens d'exécution, il prouva clair comme le jour à Julie Mikhaïlovna que, si l'on donnait un banquet, le produit net de la fête se réduirait à fort peu de chose, quelque abondante que fût la recette brute. On avait donc le choix entre deux alternatives: ou banqueter, toaster et encaisser quatre-vingt-dix roubles pour les institutrices, ou réaliser une somme importante avec une fête qui, à proprement parler, n'en serait pas une. Du reste, en tenant ce langage, le comité n'avait voulu que mettre la puce à l'oreille de Julie Mikhaïlovna, lui-même imagina une troisième solution qui conciliait tout: on donnerait une fête très convenable sous tous les rapports, mais sans champagne, et, de la sorte, il resterait, tous frais payés, une somme sérieuse, de beaucoup supérieure à quatre-vingt-dix roubles. Ce moyen terme était fort raisonnable; malheureusement il ne plut pas à Julie Mikhaïlovna, dont le caractère répugnait aux demi-mesures. Dans un discours plein de feu elle déclara au comité que si la première idée était impraticable, il fallait se rabattre sur la seconde, savoir, la réalisation d'une recette colossale qui ferait de notre province un objet d'envie pour toutes les autres. «Le public doit enfin comprendre», acheva-t-elle, «que l'accomplissement d'un dessein humanitaire l'emporte infiniment sur les fugitives jouissances du corps, que la fête n'est au fond que la proclamation d'une grande idée; il faut donc se contenter du bal le plus modeste, le plus économique, si l'on ne peut pas rayer absolument du programme un délassement inepte, mais consacré par l'usage!» Elle avait soudain pris le bal en horreur. On réussit cependant à la calmer. Ce fut alors, par exemple, qu'on inventa le «quadrille de la littérature» et les autres choses esthétiques destinées à remplacer les jouissances du corps. Ce fut alors aussi que Karmazinoff, qui jusqu'à ce moment s'était fait prier, consentit définitivement à lire Merci pour étouffer tout velléité gastronomique dans l'esprit de notre gourmande population; grâce à ces ingénieux expédients, le bal, d'abord très compromis, allait redevenir superbe, sous un certain rapport du moins. Toutefois, pour ne pas se perdre totalement dans les nuages, le comité admit la possibilité de servir quelques rafraîchissements: du thé au commencement du bal, de l'orgeat et de la limonade au milieu, des glaces à la fin, – rien de plus. Mais il y a des gens qui ont toujours faim et surtout soif: comme concession à ces estomacs

exigeants, on résolut d'installer dans la pièce du fond un buffet spécial dont Prokhoritch (le chef du club) s'occuperait sous le contrôle sévère du comité; moyennant finance, chacun pourrait là boire et manger ce qu'il voudrait; un avis placardé sur la porte de la salle préviendrait le public que le buffet était en dehors du programme. De crainte que le bruit fait par les consommateurs ne troublât la séance littéraire, on décida que le buffet projeté ne serait pas ouvert pendant la matinée, quoique cinq pièces le séparassent de la salle blanche où Karmazinoff consentait à lire son manuscrit. Il était curieux de voir quelle énorme importance le comité, sans en excepter les plus pratiques de ses membres, attachait à cet événement, c'est-à-dire à la lecture de Merci. Quant aux natures poétiques, leur enthousiasme tenait du délire; ainsi la maréchale de la noblesse déclara à Karmazinoff qu'aussitôt après la lecture elle ferait encastrer dans le mur de sa salle blanche une plaque de marbre sur laquelle serait gravé en lettres d'or ce qui suit: «Le … 187., le grand écrivain russe et européen, Sémen Égorovitch Karmazinoff, déposant la plume, a lu en ce lieu Merci et a ainsi pris congé, pour la première fois, du public russe dans la personne des représentants de notre ville.» Au moment du bal, c'est-à-dire cinq heures après la lecture, cette plaque commémorative s'offrirait à tous les regards. Je tiens de bonne source que Karmazinoff s'opposa plus que personne à l'ouverture du buffet pendant la matinée; quelques membres du comité eurent beau faire observer que ce serait une dérogation à nos usages, le grand écrivain resta inflexible.

Les choses avaient été réglées de la sorte, alors qu'en ville on croyait encore à un festin de Balthazar, autrement dit, à un buffet où les consommations seraient gratuites. Cette illusion subsista jusqu'à la dernière heure. Les demoiselles rêvaient de friandises extraordinaires. Tout le monde savait que la souscription marchait admirablement, qu'on s'arrachait les billets, et que le comité était débordé par les demandes qui lui arrivaient de tous les coins de la province. On n'ignorait pas non plus qu'indépendamment du produit de la souscription, plusieurs personnes généreuses étaient largement venues en aide aux organisateurs de la fête. Barbara Pétrovna, par exemple, paya son billet trois cents roubles et donna toutes les fleurs de son orangerie pour l'ornementation de la salle. La maréchale de la noblesse, qui

faisait partie du comité, prêta sa maison et prit à sa charge les frais d'éclairage; le club, non content de fournir l'orchestre et les domestiques, céda Prokhoritch pour toute la journée. Il y eut encore d'autres dons qui, quoique moins considérables, ne laissèrent pas de grossir la recette, si bien qu'on pensa à abaisser le prix du billet de trois roubles à deux. D'abord, en effet, le comité craignait que le tarif primitivement fixé n'écartât les demoiselles; aussi fût-il question un moment de créer des billets dits de famille, combinaison grâce à laquelle il eût suffi à une demoiselle de prendre un billet de trois roubles pour faire entrer gratis à sa suite toutes les jeunes personnes de sa famille, quelque nombreuse qu'elles fussent. Mais l'événement prouva que les craintes du comité n'étaient pas fondées: la présence des demoiselles ne fit pas défaut à la fête. Les employés les plus pauvres vinrent accompagnés de leurs filles, et sans doute, s'ils n'en avaient pas eu, ils n'auraient même pas songé à souscrire. Un tout petit secrétaire amena, outre sa femme, ses sept filles et une nièce; chacune de ces personnes avait en main son billet de trois roubles. Il ne faut pas demander si les couturières eurent de l'ouvrage! La fête comprenant deux parties, les dames se trouvaient dans la nécessité d'avoir deux costumes: l'un pour la matinée, l'autre pour le bal. Dans la classe moyenne, beaucoup de gens, comme on le sut plus tard, mirent en gage chez des Juifs leur linge de corps et même leurs draps de lit. Presque tous les employés se firent donner leurs appointements d'avance; plusieurs propriétaires vendirent du bétail dont ils avaient besoin, tout cela pour faire aussi bonne figure que les autres et produire leurs filles habillées comme des marquises. Le luxe des toilettes dépassa cette fois tout ce qu'il nous avait été donné de voir jusqu'alors dans notre localité. Pendant quinze jours on n'entendit parler en ville que d'anecdotes empruntées à la vie privée de diverses familles; nos plaisantins servaient tout chauds ces racontars à Julie Mikhaïlovna et à sa cour. Il circulait aussi des caricatures. J'ai vu moi-même dans l'album de la gouvernante plusieurs dessins de ce genre. Malheureusement les gens tournés en ridicule étaient loin d'ignorer tout cela. Ainsi s'explique, à mon sens, la haine implacable que dans tant de maisons on avait vouée à Julie Mikhaïlovna. À présent c'est un tollé universel. Mais il était clair d'avance que, si le comité donnait la moindre

prise sur lui, si le bal laissait quelque peu à désirer, l'explosion de la colère publique atteindrait des proportions inouïes. Voilà pourquoi chacun in petto s'attendait à un scandale; or, du moment que le scandale était dans les prévisions de tout le monde, comment aurait-il pu ne pas se produire?

À midi précis, une ritournelle d'orchestre annonça l'ouverture de la fête. En ma qualité de commissaire, j'ai eu le triste privilège d'assister aux premiers incidents de cette honteuse journée. Cela commença par une effroyable bousculade à la porte. Comment se fait-il que les mesures d'ordre aient été si mal prises? Je n'accuse pas le vrai public: les pères de famille attendaient patiemment leur tour; si élevé que pût être leur rang dans la société, ils ne s'en prévalaient point pour passer avant les autres; on dit même qu'en approchant du perron, ils furent déconcertés à la vue de la foule tumultueuse qui assiégeait l'entrée et se ruait à l'assaut de la maison. C'était un spectacle inaccoutumé dans notre ville. Cependant les équipages ne cessaient d'arriver; bientôt la circulation devint impossible dans la rue. Au moment où j'écris, des données sûres me permettent d'affirmer que Liamchine, Lipoutine et peut-être un troisième commissaire laissèrent entrer sans billets des gens appartenant à la lie du peuple. On constata même la présence d'individus que personne ne connaissait et qui étaient venus de districts éloignés. Ces messieurs ne furent pas plus tôt entrés que, d'une commune voix (comme si on leur avait fait la leçon), ils demandèrent où était le buffet; en apprenant qu'il n'y en avait pas, ils se mirent à clabauder avec une insolence jusqu'alors sans exemple chez nous. Il faut dire que plusieurs d'entre eux se trouvaient en état d'ivresse. Quelques uns, en vrais sauvages qu'ils étaient, restèrent d'abord ébahis devant la magnificence de la salle; ils n'avaient jamais rien vu de pareil, et pendant un moment ils regardèrent autour d'eux, bouche béante. Quoique anciennement construite et meublée dans le goût de l'Empire, cette grande salle blanche était réellement superbe avec ses vastes dimensions, son plafond revêtu de peintures, sa tribune, ses trumeaux ornés de glaces, ses draperies rouges et blanches, ses statues de marbre, son vieux mobilier blanc et or. Au bout de la chambre s'élevait une estrade destinée aux littérateurs qu'on allait entendre; des rangs de chaises entre lesquels on avait ménagé de larges passages occupaient toute la salle et

lui donnaient l'aspect d'un parterre de théâtre. Mais aux premières minutes d'étonnement succédèrent les questions et les déclarations les plus stupides. «Nous ne voulons peut-être pas de lecture… Nous avons payé… On s'est effrontément joué du public… Les maîtres ici, c'est nous et non Lembke!…» Bref, on les aurait laissés entrer exprès pour faire du tapage qu'ils ne se seraient pas conduits autrement. Je me rappelle en particulier un cas dans lequel se distingua le jeune prince à visage de bois que j'avais vu la veille parmi les visiteurs de Julie Mikhaïlovna. Cédant aux importunités de la gouvernante, il avait consenti à être des nôtres, c'est-à-dire à arborer sur son épaule gauche le nœud de rubans blancs et rouges. Il se trouva que ce personnage immobile et silencieux comme un mannequin savait, sinon parler, du moins agir. À la tête d'une bande de voyous, un ancien capitaine, remarquable par sa figure grêlée et sa taille gigantesque, le sommait impérieusement de lui indiquer le chemin du buffet. Le prince fit signe à un commissaire de police; l'ordre fut exécuté immédiatement, et le capitaine qui était ivre eut beau crier, on l'expulsa de la salle. Peu à peu cependant les gens comme il faut arrivaient; les tapageurs mirent une sourdine à leur turbulence, mais le public même le plus choisi avait l'air surpris et mécontent; plusieurs dames étaient positivement inquiètes.

À la fin, on s'assit; l'orchestre se tut. Tout le monde commença à se moucher, à regarder autour de soi. Les visages exprimaient une attente trop solennelle, – ce qui est toujours de mauvais augure. Mais «les Lembke» n'apparaissaient pas encore. La soie, le velours, les diamants resplendissaient de tous côtés; des senteurs exquises embaumaient l'atmosphère. Les hommes étalaient toutes leurs décorations, les hauts fonctionnaires étaient venus en uniforme. La maréchale de la noblesse arriva avec Lisa, dont la beauté rehaussée par une luxueuse toilette était plus éblouissante que jamais. L'entrée de la jeune fille fit sensation; tous les regards se fixèrent sur elle; on se murmurait à l'oreille qu'elle cherchait des yeux Nicolas Vsévolodovitch; mais ni Stavroguine, ni Barbara Pétrovna ne se trouvaient dans l'assistance. Je ne comprenais rien alors à la physionomie d'Élisabeth Nikolaïevna: pourquoi tant de bonheur, de joie, d'énergie, de force se reflétait-il sur son visage? En me rappelant ce qui s'était passé la veille, je ne savais que penser.

Cependant «les Lembke» se faisaient toujours désirer. C'était déjà une faute. J'appris plus tard que, jusqu'au dernier moment, Julie Mikhaïlovna avait attendu Pierre Stépanovitch; depuis quelques temps elle ne pouvait plus se passer de lui, et néanmoins jamais elle ne s'avoua l'influence qu'il avait prise sur elle. Je note, entre parenthèses, que la veille, à la dernière séance du comité, Pierre Stépanovitch avait refusé de figurer parmi les commissaires de la fête, ce dont Julie Mikhaïlovna avait été désolée au point d'en pleurer. Au grand étonnement de la gouvernante, il ne se montra pas de toute la matinée, n'assista pas à la solennité littéraire, et resta invisible jusqu'au soir. Le public finit par manifester hautement son impatience. Personne non plus n'apparaissait sur l'estrade. Aux derniers rangs, on se mit à applaudir comme au théâtre. «Les Lembke en prennent trop à leur aise», grommelaient, en fronçant le sourcil, les hommes d'âge et les dames. Des rumeurs absurdes commençaient à circuler, même dans la partie la mieux composée de l'assistance: «Il n'y aura pas de fête», chuchotait-on, «Lembke ne va pas bien», etc., etc. Enfin, grâce à Dieu, André Antonovitch arriva, donnant le bras à sa femme. J'avoue que moi-même ne comptais plus guère sur leur présence. À l'apparition du gouverneur et de la gouvernante, un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines. Lembke paraissait en parfaite santé; telle fut, je m'en souviens, l'impression générale, car on peut s'imaginer combien de regards se portèrent sur lui. Je ferai observer que, dans la haute société de notre ville, fort peu de gens étaient disposés à admettre le dérangement intellectuel de Lembke; on trouvait, au contraire, ses actions tout à fait normales, et l'on approuvait même la conduite qu'il avait tenue la veille sur la place. «C'est ainsi qu'il aurait fallu s'y prendre dès le commencement, déclaraient les gros bonnets. Mais au début on veut faire le philanthrope, et ensuite on finit par s'apercevoir que les vieux errements sont encore les meilleurs, les plus philanthropiques même», – voilà, du moins, comme on en jugeait au club. On ne reprochait au gouverneur que de s'être emporté dans cette circonstance: «il aurait dû montrer plus de sang-froid, on voit qu'il manque encore d'habitude», disaient les connaisseurs.

Julie Mikhaïlovna n'attirait pas moins les regards. Sans doute il ne m'appartient pas, et personne ne peut me demander de révéler des faits qui

n’ont eu pour témoin que l’alcôve conjugale; je sais seulement une chose: le soir précédent, Julie Mikhaïlovna était allée trouver André Antonovitch dans son cabinet; au cours de cette entrevue, qui se prolongea jusque bien après minuit, le gouverneur fut pardonné et consolé, une franche réconciliation eut lieu entre les époux, tout fut oublié, et quand Von Lembke se mit à genoux pour exprimer à sa femme ses profonds regrets de la scène qu’il lui avait faite l’avant-dernière nuit, elle l’arrêta dès les premiers mots en posant d’abord sa charmante petite main, puis ses lèvres sur la bouche du mari repentant…

Aucun nuage n’assombrissait donc les traits de la gouvernante; superbement vêtue, elle marchait le front haut, le visage rayonnant de bonheur. Il semblait qu’elle n’eût plus rien à désirer; la fête, – but et couronnement de sa politique, – était maintenant une réalité. En se rendant à leurs places vis-à-vis de l’estrade, les deux Excellences saluaient à droite et à gauche la foule des assistants qui s’inclinaient sur leur passage. La maréchale de la noblesse se leva pour leur souhaiter la bienvenue… Mais alors se produisit un déplorable malentendu: l’orchestre exécuta tout à coup, non une marche quelconque, mais une de ces fanfares qui sont d’usage chez nous, au club, quand dans un dîner officiel on porte la santé de quelqu’un. Je sais maintenant que la responsabilité de cette mauvaise plaisanterie appartient à Liamchine; ce fut lui qui, en sa qualité de commissaire, ordonna aux musiciens de jouer ce morceau, sous prétexte de saluer l’arrivée des «Lembke». Sans doute il pouvait toujours mettre la chose sur le compte d’une bévue ou d’un excès de zèle… Hélas! Je ne savais pas encore que ces gens-là n’en étaient plus à chercher des excuses, et qu’ils jouaient leur va-tout dans cette journée. Mais la fanfare n’était qu’un prélude: tandis que le lapsus des musiciens provoquait dans le public des marques d’étonnement et des sourires, au fond de la salle et à la tribune retentirent soudain des hourras, toujours sensément pour faire honneur aux Lembke. Ces cris n’étaient poussés que par un petit nombre de personnes, mais ils durèrent assez longtemps. Julie Mikhaïlovna rougit, ses yeux étincelèrent. Arrivé à sa place, le gouverneur s’arrêta; puis, se tournant du côté des braillards, il promena sur l’assemblée un regard hautain et sévère… On se hâta de le faire savoir. Je retrouvai, non sans appréhension, sur ses lèvres le sourire que je lui avais vu

la veille dans le salon de sa femme, lorsqu'il considérait Stépan Trophimovitch avant de s'approcher de lui. Maintenant encore sa physionomie me paraissait offrir une expression sinistre et, – ce qui était pire, – légèrement comique: il avait l'air d'un homme s'immolant aux visées supérieures de son épouse… Aussitôt Julie Mikhaïlovna m'appela du geste: «Allez tout de suite trouver Karmazinoff, et suppliez-le de commencer», me dit-elle à voix basse. J'avais à peine tourné les talons quand survint un nouvel incident beaucoup plus fâcheux que le premier. Sur l'estrade vide vers laquelle convergeaient jusqu'à ce moment tous les regards et toutes les attentes, sur cette estrade inoccupée où l'on ne voyait qu'une chaise et une petite table, apparut soudain le colosse Lébiadkine en frac et en cravate blanche. Dans ma stupéfaction, je n'en crus pas mes yeux. Le capitaine semblait intimidé; après avoir fait un pas sur l'estrade, il s'arrêta. Tout à coup, dans le public, retentit un cri: «Lébiadkine! Toi?» À ces mots, la sotte trogne rouge du capitaine (il était complètement ivre) s'épanouit, dilatée par un sourire hébété. Il se frotta le front, branla sa tête velue, et, comme décidé à tout, fit deux pas en avant… Soudain un rire d'homme heureux, rire non pas bruyant, mais prolongé, secoua toute sa massive personne et rétrécit encore ses petits yeux. La contagion de cette hilarité gagna la moitié de la salle; une vingtaine d'individus applaudirent. Dans le public sérieux, on se regardait d'un air sombre. Toutefois, cela ne dura pas plus d'une demi-minute. Lipoutine, portant le nœud de rubans, insigne de ses fonctions, s'élança brusquement sur l'estrade, suivi de deux domestiques. Ces derniers saisirent le capitaine, chacun par un bras, sans aucune brutalité, du reste, et Lipoutine lui parla à l'oreille. Lébiadkine fronça le sourcil: «Allons, puisque c'est ainsi, soit!» murmura-t-il en faisant un geste de résignation; puis il tourna au public son dos énorme, et disparut avec son escorte. Mais, au bout d'un instant, Lipoutine remonta sur l'estrade. Son sourire, d'ordinaire miel et vinaigre, était cette fois plus doucereux que de coutume. Tenant à la main une feuille de papier à lettres, il s'avança à petits pas jusqu'au bord de l'estrade.

— Messieurs, commença-t-il, – il s'est produit par inadvertance un malentendu comique, qui d'ailleurs est maintenant dissipé; mais j'ai pris sur moi de vous transmettre la respectueuse prière d'un poète de notre ville…

Pénétré de la pensée élevée et généreuse… nonobstant son extérieur… de la pensée qui nous a tous réunis… essuyer les larmes des jeunes filles de notre province que l'instruction ne met pas à l'abri de la misère… ce monsieur, je veux dire, ce poète d'ici… tout en désirant garder l'incognito… serait très heureux de voir sa poésie lue à l'ouverture du bal… je me trompe, je voulais dire, à l'ouverture de la séance littéraire. Quoique ce morceau ne figure pas sur le programme… car on l'a remis il y a une demi-heure… cependant, en raison de la remarquable naïveté de sentiment qui s'y trouve jointe à une piquante gaieté, il nous a semblé (nous, qui? Je transcris mot pour mot ce speech confus et péniblement débité), il nous a semblé que cette poésie pouvait être lue, non pas, il est vrai, comme œuvre sérieuse, mais comme à-propos, pièce de circonstance… Bref, à titre d'actualité… D'autant plus que certains vers… Et je suis venu solliciter la permission du bienveillant public.

— Lisez! Cria quelqu'un au fond de la salle.

— Ainsi il faut lire?

— Lisez! Lisez! Firent plusieurs voix.

— Je vais lire, puisque le public le permet, reprit Lipoutine avec son sourire doucereux. Pourtant il semblait encore indécis, et je crus même remarquer chez lui une certaine agitation. L'aplomb de ces gens là n'égale pas toujours leur insolence. Sans doute, en pareil cas, un séminariste n'aurait pas hésité; mais Lipoutine, en dépit de ses opinions avancées, était un homme des anciennes couches.

— Je préviens, pardon, j'ai l'honneur de prévenir qu'il ne s'agit pas ici, à proprement parler, d'une ode comme on en composait autrefois pour les fêtes; c'est plutôt, en quelque sorte, un badinage, mais on y trouve une sensibilité incontestable, relevée d'une pointe d'enjouement; j'ajoute que cette pièce offre au plus haut degré le cachet de la réalité.

— Lis, lis!

Il déplia son papier. Qui aurait pu l'en empêcher? N'était-il pas dûment autorisé par l'insigne honorifique qu'il portait sur l'épaule gauche? D'une voix sonore il lut ce qui suit:

— Le poète complimente l'institutrice russe de notre province à l'occasion de la fête:

Salut, salut, institutrice!
Réjouis-toi, chante: Évohé!
Radicale ou conservatrice,
N'importe, maintenant ton jour est arrivé!

— Mais c'est de Lébiadkine! Oui, c'est de Lébiadkine! Observèrent à haute voix quelques auditeurs. Des rires se firent entendre, il y eut même des applaudissements; ce fut, du reste, l'exception.

Tout en enseignant la grammaire,
Tu fais de l'œil soir et matin,
Dans l'espoir décevant de plaire,
Du moins à quelque sacristain.

— Hourra! Hourra!

Mais dans ce siècle de lumière,
Le rat d'église est un malin:
Pour l'épouser faut qu'on l'éclaire;
Sans quibus, pas de sacristain!

— Justement, justement, voilà du réalisme, sans quibus y a pas de mèche!

Mais maintenant qu'en une fête
Nous avons ramassé de quoi
T'offrir une dot rondelette,
Nos compliments volent vers toi:
Radicale ou conservatrice,
N'importe, chante: Évohé!
Avec ta dot, institutrice,
Crache sur tout, ton jour est arrivé!

J'avoue que je n'en crus pas mes oreilles. L'impudence s'étalait là avec un tel cynisme qu'il n'y avait pas moyen d'excuser Lipoutine en mettant son

fait sur le compte de la bêtise. D'ailleurs, Lipoutine n'était pas bête. L'intention était claire, pour moi du moins: on avait hâte de provoquer des désordres. Certains vers de cette idiote composition, le dernier notamment, étaient d'une grossièreté qui devait frapper l'homme le plus niais. Son exploit accompli, Lipoutine lui-même parut sentir qu'il était allé trop loin: confus de sa propre audace, il ne quitta pas l'estrade, et resta là comme s'il eût voulu ajouter quelque chose. L'attitude de l'auditoire était évidemment pour lui une déception: le groupe même des tapageurs, qui avait applaudi pendant la lecture, devint tout à coup silencieux; il semblait que là aussi on fût déconcerté. Le plus drôle, c'est que quelques-uns, prenant au sérieux la pasquinade de Lébiadkine, y avaient vu l'expression consciencieuse de la vérité concernant les institutrices. Toutefois, l'excessif mauvais ton de cette poésie finit par leur ouvrir les yeux. Quant au vrai public, il n'était pas seulement scandalisé, il considérait comme un affront l'incartade de Lipoutine. Je ne me trompe pas en signalant cette impression. Julie Mikhaïlovna a dit plus tard qu'elle avait été sur le point de s'évanouir. Un vieillard des plus respectés invita sa femme à se lever, lui offrit son bras, et tous deux sortirent de la salle. Leur départ fut très remarqué; qui sait? D'autres désertions auraient peut-être suivi, si, à ce moment, Karmazinoff lui-même, en frac et en cravate blanche, n'était monté sur l'estrade avec un cahier à la main. Julie Mikhaïlovna adressa à son sauveur un regard chargé de reconnaissance… Mais déjà j'étais dans les coulisses; il me tardait d'avoir une explication avec Lipoutine.

— Vous l'avez fait exprès? Lui dis-je, et dans mon indignation je le saisis par le bras.

Il prit aussitôt un air désolé.

— Je vous assure que je n'y ai mis aucune intention, répondit-il hypocritement; – les vers ont été apportés tout à l'heure, et j'ai pensé que, comme amusante plaisanterie…

— Vous n'avez nullement pensé cela. Se peut-il que cette ordure vous paraisse une amusante plaisanterie?

— Oui, c'est mon avis.

— Vous mentez, et il est également faux que ces vers vous aient été

apportés tout à l'heure. C'est vous-même qui les avez composés en collaboration avec Lébiadkine pour faire du scandale; peut-être étaient-ils écrits depuis hier. Le dernier est certainement de vous, j'en dirai autant de ceux où il est question du sacristain. Pourquoi Lébiadkine est-il arrivé en frac? Vous vouliez donc qu'il lût lui-même cette poésie, s'il n'avait pas été ivre?

Lipoutine me lança un regard froid et venimeux.

— Qu'est-ce que cela vous fait? Demanda-t-il soudain avec un calme étrange.

— Comment, ce que cela me fait? Vous portez aussi ce nœud de rubans… Où est Pierre Stépanovitch?

— Je ne sais pas; il est ici quelque part; pourquoi?

— Parce qu'à présent je vois clair dans votre jeu. C'est tout bonnement un coup monté contre Julie Mikhaïlovna. On veut troubler la fête…

De nouveau Lipoutine me regarda d'un air louche.

— Mais que vous importe? Répliqua-t-il avec un sourire, et il s'éloigna en haussant les épaules.

Je restai comme anéanti. Tous mes soupçons se trouvaient justifiés. Et j'espérais encore me tromper! Que faire? Un instant je pensais à consulter Stépan Trophimovitch, mais celui-ci, tout entier à la préparation de sa lecture qui devait suivre immédiatement celle de Karmazinoff, était en train d'essayer des sourires devant une glace: le moment aurait été mal choisi pour lui parler. Donner l'éveil à Julie Mikhaïlovna? C'était trop tôt: la gouvernante avait besoin d'une leçon beaucoup plus sévère pour perdre ses illusions sur les «sympathies universelles» et le «dévouement fanatique» dont elle se croyait entourée. Loin d'ajouter foi à mes paroles, elle m'aurait considéré comme un visionnaire. «Eh! Me dis-je, après tout, que m'importe? Quand cela commencera, j'ôterai mon nœud de rubans et je rentrerai chez moi.» Je me rappelle avoir prononcé textuellement ces mots: «Quand cela commencera.»

Mais il fallait aller entendre Karmazinoff. En jetant un dernier regard autour de moi, je vis circuler dans les coulisses un certain nombre de gens qui n'y avaient que faire; parmi ces intrus se trouvaient même des femmes. Ces

«coulisses» occupaient un espace assez étroit qu'un épais rideau dérobait à la vue du public; un corridor postérieur les mettait en communication avec le reste de la maison. C'était là que nos lecteurs attendaient leur tour. Mais en ce moment mon attention fut surtout attirée par celui qui devait succéder sur l'estrade à Stépan Trophimovitch. Maintenant encore je ne suis pas bien fixé sur sa personnalité, j'ai entendu dire que c'était un professeur qui avait quitté l'enseignement à la suite de troubles universitaires. Arrivé depuis quelques jours seulement dans notre ville où l'avaient appelé je ne sais quelle affaire, il avait été présenté à Julie Mikhaïlovna; et celle-ci l'avait accueilli comme un visiteur de distinction. Je sais maintenant qu'avant la lecture il n'était allé qu'une seule fois en soirée chez elle: il garda le silence tout le temps de sa visite, se bornant à écouter avec un sourire équivoque les plaisanteries risquées qui avaient cours dans l'entourage de la gouvernante; le mélange d'arrogance et d'ombrageuse susceptibilité qui se manifestait dans ses façons produisit sur tout le monde une impression désagréable. Ce fut Julie Mikhaïlovna elle-même qui le pria de prêter son concours à la solennité littéraire. À présent il se promenait d'un coin à l'autre et marmottait à part soi, comme Stépan Trophimovitch; seulement, à la différence de ce dernier, il tenait ses yeux fixés à terre au lieu de se regarder dans une glace. Lui aussi souriait fréquemment, mais ses sourires avaient une expression féroce et ne ressemblaient nullement à des risettes préparées pour le public. Évidemment je n'aurais rien gagné à m'adresser à lui. Ce personnage, convenablement vêtu, paraissait âgé d'une quarantaine d'années; il était petit, chauve, et porteur d'une barbe grisonnante. Je remarquai surtout qu'à chaque tour qu'il faisait dans la chambre, il levait le bras droit en l'air, brandissait son poing fermé au-dessus de sa tête, et l'abaissait brusquement comme pour assommer un ennemi imaginaire. Il exécutait ce geste à chaque instant. Une sensation de malaise commençait à m'envahir; je courus entendre Karmazinoff.

III

Dans la salle, les choses semblaient devoir prendre une mauvaise tournure. Je le déclare d'avance: je m'incline devant la majesté du génie; mais pourquoi

donc nos grands hommes, arrivés au terme de leur glorieuse carrière, se comportent-ils parfois comme de vrais gamins? Pourquoi Karmazinoff se présenta-t-il avec la morgue de cinq chambellans? Est-ce qu'on peut tenir, une heure durant, un public comme le nôtre attentif à la lecture d'un seul article? J'ai remarqué qu'en général, dans les matinées littéraires, un écrivain, quel que soit son mérite, joue très gros jeu s'il prétend se faire écouter plus de vingt minutes. À la vérité, lorsque le grand romancier se montra, il fut très respectueusement accueilli: les vieillards mêmes les plus gourmés manifestèrent une curiosité sympathique, et chez les dames il y eut comme de l'enthousiasme. Toutefois on applaudit peu et sans conviction. En revanche, la foule assise aux derniers rangs se tint parfaitement tranquille jusqu'au moment où Karmazinoff prit la parole, et, si alors une manifestation inconvenante se produisit, elle resta isolée. J'ai déjà dit que l'écrivain avait une voix trop criarde, un peu féminine même, et que de plus il susseyait d'une façon tout aristocratique. À peine venait-il de prononcer quelques mots qu'un auditeur, probablement mal élevé et doué d'un caractère gai, se permit de rire aux éclats. Du reste, loin de faire chorus avec ce malappris, les assistants s'empressèrent de lui imposer le silence. Mais voilà que Karmazinoff déclare en minaudant que «d'abord il s'était absolument refusé à toute lecture» (il avait bien besoin de dire cela!). «Il y a des lignes qui jaillissent des plus intimes profondeurs de l'âme et qu'on ne peut sans profanation livrer au public» (eh bien, alors pourquoi les lui livrait-il?); «mais force lui a été de céder aux instances dont on l'a accablé, et comme, de plus, il dépose la plume pour toujours et a juré de ne plus rien écrire, eh bien, il a écrit cette dernière chose; et comme il a juré de ne plus rien lire en public, il lira au public ce dernier article»; et patati et patata.

Mais tout cela aurait encore passé, car qui ne connaît les préfaces des auteurs? J'observai pourtant que cet exorde était maladroit, alors qu'on s'adressait à un public comme le nôtre, c'est-à-dire peu cultivé et en partie composé d'éléments turbulents. N'importe, tout aurait été sauvé si Karmazinoff avait lu une petite nouvelle, un court récit dans le genre de ceux qu'il écrivait autrefois, et où, à côté de beaucoup de manière et d'afféterie, on trouvait souvent de l'esprit. Au lieu de cela, il nous servit une rapsodie

interminable. Mon Dieu, que n'y avait-il pas là-dedans? C'était à faire tomber en catalepsie le public même de Pétersbourg, à plus forte raison le nôtre. Figurez-vous près de deux feuilles d'impression remplies par le bavardage le plus prétentieux et le plus inutile; pour comble, ce monsieur avait l'air de lire à contre-cœur et comme par grâce, ce qui devait nécessairement froisser l'auditoire. Le thème… Mais qui pourrait en donner une idée? C'étaient des impressions, des souvenirs. Impressions de quoi? Souvenirs de quoi? Nos provinciaux eurent beau se torturer l'esprit pendant toute la première partie de la lecture, ils n'y comprirent goutte; aussi n'écoutèrent-ils la seconde que par politesse. À la vérité, il était beaucoup parlé d'amour, de l'amour du génie pour une certaine personne, mais j'avoue que cela n'avait pas très bonne grâce. À mon avis, ce petit homme bedonnant prêtait un peu au ridicule en racontant l'histoire de son premier baiser… Comme de juste, ces amours ne ressemblent pas à celles de tout le monde, elles sont encadrées dans un paysage tout particulier. Là croissent des genêts. (Étaient-ce bien des genêts? En tout cas, c'était une plante qu'il fallait chercher dans un livre de botanique.) Le ciel a une teinte violette que sans doute aucun mortel n'a jamais vue, c'est-à-dire que tous l'ont bien vue, mais sans la remarquer, «tandis que moi», laisse entendre Karmazinoff, «je l'ai observée et je vous la décris, à vous autres imbéciles, comme la chose la plus ordinaire». L'arbre sous lequel les deux amants sont assis est d'une couleur orange. Ils se trouvent quelque part en Allemagne. Soudain ils aperçoivent Pompée ou Cassius la veille d'une bataille, et le froid de l'extase pénètre l'intéressant couple. On entend le chalumeau d'une nymphe cachée dans les buissons. Glück, dans les roseaux, se met à jouer du violon. Le morceau qu'il joue est nommé en toutes lettres, mais personne ne le connaît, en sorte qu'il faut se renseigner à ce sujet dans un dictionnaire de musique. Sur ces entrefaites, le brouillard s'épaissit, il s'épaissit au point de ressembler plutôt à un million de coussins qu'à un brouillard. Tout d'un coup la scène change: le grand génie traverse le Volga en hiver au moment du dégel. Deux pages et demie de description. La glace cède sous les pas du génie qui disparaît dans le fleuve. Vous le croyez noyé? Allons donc! Tandis qu'il est en train de boire une tasse, devant lui s'offre un glaçon, un tout petit glaçon, pas plus gros qu'un

pois, mais pur et transparent «comme une larme gelée», dans lequel se reflète l'Allemagne, ou, pour mieux dire, le ciel de l'Allemagne. «À cette vue, je me rappelai la larme qui, tu t'en souviens, jaillit de tes yeux lorsque nous étions assis sous l'arbre d'émeraude et que tu t'écriais joyeusement: «Il n'y pas de crime!» – Oui, dis-je à travers mes pleurs, mais s'il en est ainsi, il n'y a pas non plus de justes. Nous éclatâmes en sanglots et nous nous séparâmes pour toujours.» – Le glaçon continue sa route vers la mer, le génie descend dans des cavernes; après un voyage souterrain de trois années, il arrive à Moscou, sous la tour de Soukhareff. Tout à coup, dans les entrailles du sol, il aperçoit une lampe, et devant la lampe un ascète. Ce dernier est en prière. Le génie se penche vers une petite fenêtre grillée, et soudain il entend un soupir. Vous pensez que c'est l'ascète qui a soupiré? Il s'agit bien de votre ascète! Non, ce soupir rappelle tout simplement au génie le premier soupir de la femme aimée, «trente-sept ans auparavant, lorsque, tu t'en souviens, en Allemagne, nous étions assis sous l'arbre d'agate, et que tu me disais: «À quoi bon aimer? Regarde, l'ombre grandit autour de nous, et j'aime, mais l'ombre cessera de grandir et je cesserai d'aimer.» Alors le brouillard s'épaissit encore. Hoffmann apparaît, une nymphe exécute une mélodie de Chopin, et tout à coup à travers le brouillard on aperçoit, au-dessus des toits de Rome, Ancus Marcius couronné de lauriers…«Un frisson d'extase nous courut dans le dos, et nous nous séparâmes pour toujours», etc., etc. En un mot, il se peut que mon compte rendu ne soit pas d'une exactitude absolue, mais je suis sûr d'avoir reproduit fidèlement le fond de ce bavardage. Et enfin quelle passion chez nos grands esprits pour la calembredaine pompeuse! Les grands philosophes, les grands savants, les grands inventeurs européens, – tous ces travailleurs intellectuels ne sont décidément pour notre grand génie russe que des marmitons qu'il emploie dans sa cuisine. Il est le maître dont ils attendent les ordres chapeau bas. À la vérité, sa raillerie hautaine n'épargne pas non plus son pays, et rien ne lui est plus agréable que de proclamer devant les grands esprits de l'Europe la banqueroute complète de la Russie, mais quant à lui-même – non, il plane au-dessus de tous ces éminents penseurs européens; ils ne sont bons qu'à lui fournir des matériaux pour ses concetti. Il prend une idée à l'un d'eux, l'accouple à son contraire et le tour est fait. Le crime existe,

le crime n'existe pas; il n'y a pas de justice, il n'y a pas de justes; l'athéisme, le darwinisme, les cloches de Moscou… Mais, hélas! Il ne croit plus aux cloches de Moscou; Rome, les lauriers… Mais il ne croit même plus aux lauriers… Ici l'accès obligé de spleen byronien, une grimace de Heine, une boutade Petchorine, – et la machine repart… «Du reste, louez-moi, louez-moi, j'adore les éloges; si je dis que je dépose la plume, c'est pure coquetterie de ma part; attendez, je vous ennuierai encore trois cents fois, vous vous fatiguerez de me lire…»

Comme bien on pense, cette élucubration ne fut pas écoutée jusqu'au bout sans murmures, et le pire, c'est que Karmazinoff provoqua lui-même les interruptions qui égayèrent la fin de sa lecture. Depuis longtemps déjà le public toussait, se mouchait, faisait du bruit avec ses pieds, bref, donnait les marques d'impatience qui ont coutume de se produire quand, dans une matinée littéraire, un lecteur, quel qu'il soit, occupe l'estrade plus de vingt minutes. Mais le grand écrivain ne remarquait rien de tout cela et continuait le plus tranquillement du monde à débiter ses jolies phrases. Tout à coup, au fond de la salle, retentit une voix isolée, mais forte:

— Seigneur, quelles fadaises!

Ces mots furent dits, j'en suis convaincu, sans aucune arrière-pensée de manifestation: c'était le cri involontaire d'un auditeur excédé. M.Karmazinoff s'arrêta, promena sur l'assistance un regard moqueur et demanda du ton d'un chambellan atteint dans sa dignité:

— Il paraît, messieurs, que je ne vous ai pas mal ennuyés?

Parole imprudente au premier chef, car, en interrogeant ainsi le public, il donnait par cela même à n'importe quel goujat la possibilité et, en quelque sorte, le droit de lui répondre, tandis que s'il n'avait rien dit, l'auditoire l'aurait laissé achever sa lecture sans encombre, ou, du moins, se serait borné, comme précédemment, à de timides protestations. Peut-être espérait-il obtenir des applaudissements en réponse à sa question; en ce cas, il se serait trompé: la salle resta muette, oppressée qu'elle était par un vague sentiment d'inquiétude.

— Vous n'avez jamais vu Ancus Marcius, tout cela, c'est du style, observa soudain quelqu'un d'une voix pleine d'irritation et même de douleur.

— Précisément, se hâta d'ajouter un autre: – maintenant que l'on connaît les sciences naturelles, il n'y a plus d'apparitions. Mettez-vous d'accord avec les sciences naturelles.

— Messieurs, j'étais fort loin de m'attendre à de telles critiques, répondit Karmazinoff extrêmement surpris.

Depuis qu'il avait élu domicile à Karlsruhe, le grand génie était tout désorienté dans sa patrie.

— À notre époque, c'est une honte de venir dire que le monde a pour support trois poissons, cria tout à coup une demoiselle. – Vous, Karmazinoff, vous n'avez pas pu descendre dans la caverne où vous prétendez avoir vu votre ermite. D'ailleurs, qui parle des ermites à présent?

— Messieurs, je suis on ne peut plus étonné de vous voir prendre cela si sérieusement. Du reste… du reste, vous avez parfaitement raison. Personne plus que moi ne respecte la vérité, la réalité…

Bien qu'il sourît ironiquement, il était fort troublé. Sa physionomie semblait dire: «Je ne suis pas ce que vous pensez, je suis avec vous, seulement louez-moi, louez-moi le plus possible, j'adore cela…»

À la fin, piqué au vif, il ajouta:

— Messieurs, je vois que mon pauvre petit poème n'a pas atteint le but. Et moi-même, paraît-il, je n'ai pas été plus heureux.

— Il visait une corneille, et il a atteint une vache, brailla quelqu'un.

Mieux eût valu sans doute ne pas relever cette observation d'un imbécile probablement ivre. Il est vrai qu'elle fut suivie de rires irrespectueux.

— Une vache, dites-vous? Répliqua aussitôt Karmazinoff dont la voix devenait de plus en plus criarde. – Pour ce qui est des corneilles et des vaches, je prends, messieurs, la liberté de m'abstenir. Je respecte trop le public, quel qu'il soit, pour me permettre des comparaisons, même innocentes; mais je pensais…

— Pourtant, monsieur, vous ne devriez pas tant… interrompit un des auditeurs assis aux derniers rangs.

— Mais je supposais qu'en déposant la plume et en prenant congé du lecteur, je serais écouté…

Au premier rang, quelques-uns osèrent enfin élever la voix:

— Oui, oui, nous désirons vous entendre, nous le désirons! Crièrent-ils.

— Lisez, lisez! Firent plusieurs dames enthousiastes, et à la fin retentirent quelques maigres applaudissements. Karmazinoff grimaça un sourire et se leva à demi.

— Croyez, Karmazinoff, que tous considèrent comme un honneur… ne put s'empêcher de dire la maréchale de la noblesse.

Soudain, au fond de la salle, se fit entendre une voix fraîche et juvénile. C'était celle d'un professeur de collège, noble et beau jeune homme arrivé récemment dans notre province.

— Monsieur Karmazinoff, dit-il en se levant à demi, – si j'étais assez heureux pour avoir un amour comme celui que vous nous avez dépeint, je me garderais bien d'y faire la moindre allusion dans un article destiné à une lecture publique.

Il prononça ces mots le visage couvert de rougeur.

— Messieurs, cria Karmazinoff, – j'ai fini. Je vous fais grâce des dernières pages et je me retire. Permettez-moi seulement de lire la conclusion: elle n'a que six lignes…

Sur ce, il prit son manuscrit, et, sans se rasseoir, commença:

— Oui, ami lecteur, adieu! Adieu, lecteur; je n'insiste même pas trop pour que nous nous quittions en amis: à quoi bon, en effet, t'importuner? Bien plus, injurie-moi, oh! Injurie-moi autant que tu voudras, si cela peut t'être agréable. Mais le mieux est que nous nous oubliions désormais l'un l'autre. Et lors même que vous tous, lecteurs, vous auriez la bonté de vous mettre à mes genoux, de me supplier avec larmes, de me dire: «Écris, oh! écris pour nous, Karmazinoff, pour la patrie, pour la postérité, pour les couronnes de laurier», alors encore je vous répondrais, bien entendu en vous remerciant avec toute la politesse voulue: «Non, nous avons fait assez longtemps route ensemble, chers compatriotes, merci! L'heure de la séparation est venue! Merci, merci, merci!»

Karmazinoff salua cérémonieusement et, rouge comme un homard, rentra dans les coulisses.

— Personne ne se mettra à ses genoux; voilà une supposition bizarre!

— Quel amour-propre!

— C’est seulement de l’humour, observa un critique plus intelligent.

— Oh! Laissez-nous tranquille avec votre humour!

— Pourtant c’est de l’insolence, messieurs.

— Du moins à présent nous en sommes quittes.

— A-t-il été assez ennuyeux!

Les auditeurs des derniers rangs n’étaient pas les seuls à témoigner ainsi leur mauvaise humeur, mais les applaudissements du public comme il faut couvrirent la voix de ces malappris. On rappela Karmazinoff. Autour de l’estrade se groupèrent plusieurs dames ayant à leur tête la gouvernante et la maréchale de la noblesse. Julie Mikhaïlovna présenta au grand écrivain, sur un coussin de velours blanc, une magnifique couronne de lauriers et de roses naturelles.

— Des lauriers! Dit-il avec un sourire fin et un peu caustique; – sans doute, je suis touché et je reçois avec une vive émotion cette couronne qui a été préparée d’avance, mais qui n’a pas encore eu le temps de se flétrir; toutefois, mesdames, je vous l’assure, je suis devenu tout d’un coup réaliste au point de croire qu’à notre époque les lauriers font beaucoup mieux dans les mains d’un habile cuisinier que dans les miennes…

— Oui, un cuisinier est plus utile, cria un séminariste, celui-là même qui s’était trouvé à la «séance» chez Virguinsky. Il régnait une certaine confusion dans la salle. Bon nombre d’individus avaient brusquement quitté leurs places pour se rapprocher de l’estrade où avait lieu la cérémonie du couronnement.

— Moi, maintenant, je donnerais bien encore trois roubles pour un cuisinier, ajouta un autre qui fit exprès de prononcer ces mots à très haute voix.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

— Mais se peut-il qu’il n’y ait pas de buffet ici?

— Messieurs, c’est une vraie flouerie…

Je dois du reste reconnaître que la présence des hauts fonctionnaires et du commissaire de police imposait encore aux tapageurs. Au bout de dix minutes tout le monde avait repris sa place, mais l’ordre n’était pas rétabli. La fermentation des esprits faisait prévoir une explosion, quand arriva, comme à

point nommé, le pauvre Stépan Trophimovitch…

IV

J'allai pourtant le relancer encore une fois dans les coulisses pour lui faire part de mes craintes. Au moment où je l'accostai, il montait les degrés de l'estrade.

— Stépan Trophimovitch, lui dis-je vivement, – dans ma conviction un désastre est inévitable; le mieux pour vous est de ne pas vous montrer; prétextez une cholérine et retournez chez vous à l'instant même: je vais me débarrasser de mon nœud de rubans et je vous accompagnerai.

Il s'arrêta brusquement, me toisa des pieds à la tête et répliqua d'un ton solennel:

— Pourquoi donc, monsieur, me croyez-vous capable d'une pareille lâcheté?

Je n'insistai pas. J'étais intimement persuadé qu'il allait déclencher une épouvantable tempête. Tandis que cette pensée me remplissait de tristesse, j'aperçus de nouveau le professeur qui devait succéder sur l'estrade à Stépan Trophimovitch. Comme tantôt, il se promenait de long en large, absorbé en lui-même et monologuant à demi-voix; ses lèvres souriaient avec une expression de malignité triomphante. Je l'abordai, presque sans me rendre compte de ce que je faisais.

— Vous savez, l'avertis-je, – de nombreux exemples prouvent que l'attention du public ne résiste pas à une lecture prolongée au-delà de vingt minutes. Il n'y a pas de célébrité qui puisse se faire écouter pendant une demi-heure…

À ces mots, il interrompit soudain sa marche et tressaillit même comme un homme offensé. Une indicible arrogance se peignit sur son visage.

— Ne vous inquiétez pas, grommela-t-il d'un ton méprisant, et il s'éloigna. En ce moment retentit la voix de Stépan Trophimovitch.

— «Eh! Que le diable vous emporte tous!» pensai-je, et je rentrai précipitamment dans la salle.

L'agitation provoquée par la lecture de Karmazinoff durait encore lorsque

Stépan Trophimovitch prit possession du fauteuil. Aux belles places, les physionomies se refrognèrent sensiblement dès qu'il se montra. (Dans ces derniers temps, le club lui battait froid.) Du reste, il dut encore s'estimer heureux de n'être pas chuté. Depuis la veille, une idée étrange hantait obstinément mon esprit: il me semblait toujours que l'apparition de Stépan Trophimovitch serait accueillie par une bordée de sifflets. Tout d'abord cependant, par suite du trouble qui continuait à régner dans la ville, on ne remarqua même pas sa présence. Et que pouvait-il espérer, si l'on traitait ainsi Karmazinoff? Il était pâle; après une éclipse de dix ans, c'était la première fois qu'il reparaissait devant le public. Son émotion et certains indices très significatifs pour quelqu'un qui le connaissait bien, me prouvèrent qu'en montant sur l'estrade il se préparait à jouer la partie suprême de son existence. Voilà ce que je craignais. Cet homme m'était cher. Et que devins-je quand il ouvrit la bouche, quand j'entendis sa première phrase!

— Messieurs! Commença-t-il de l'air le plus résolu, quoique sa voix fût comme étranglée: – Messieurs! Ce matin encore j'avais devant moi une de ces petites feuilles clandestines qui depuis peu circulent ici, et pour la centième fois je me posais la question: «En quoi consiste son secret?»

Instantanément le silence se rétablit dans toute la salle; tous les regards se portèrent vers l'orateur, quelques-uns avec inquiétude. Il n'y a pas à dire, dès son premier mot il avait su conquérir l'attention. On voyait même des têtes émerger des coulisses; Lipoutine et Liamchine écoutaient avidement. Sur un nouveau signe que me fit la gouvernante, j'accourus auprès d'elle.

— Faites-le taire, coûte que coûte, arrêtez-le! Me dit tout bas Julie Mikhaïlovna angoissée.

Je me contentai de hausser les épaules; est-ce qu'on peut faire taire un homme décidé à parler? Hélas! Je comprenais Stépan Trophimovitch.

— Eh! C'est des proclamations qu'il s'agit! Chuchotait-on dans le public; l'assistance tout entière était profondément remuée.

— Messieurs, j'ai découvert le mot de l'énigme: tout le secret de l'effet que produisent ces écrits est dans leur bêtise! Poursuivit Stépan Trophimovitch dont les yeux lançaient des flammes. – Oui, messieurs, si

cette bêtise était voulue, simulée par calcul, – oh! Ce serait du génie! Mais il faut rendre justice aux rédacteurs de ces papiers: ils n'y mettent aucune malice. C'est la bêtise dans son essence la plus pure, quelque chose comme un simple chimique. Si cela était formulé d'une façon un peu plus intelligente, tout le monde en reconnaîtrait immédiatement la profonde absurdité. Mais maintenant on hésite à se prononcer: personne ne croit que cela soit si foncièrement bête. «Il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose là-dessous», se dit chacun, et l'on cherche un secret, on flaire un sens mystérieux, on veut lire entre les lignes, – l'effet est obtenu! Oh! Jamais encore la bêtise n'avait reçu une récompense si éclatante, elle qui pourtant a si souvent mérité d'être récompensée… Car, soit dit entre parenthèses, la bêtise et le génie le plus élevé jouent un rôle également utile dans les destinées de l'humanité…

— Calembredaines de 1840! Remarqua quelqu'un.

Quoique faite d'un ton très modeste, cette observation lâcha, pour ainsi dire, l'écluse à un déluge d'interruptions; la salle se remplit de bruit.

L'exaltation de Stépan Trophimovitch atteignit les dernières limites.

— Messieurs, hourra! Je propose un toast à la bêtise! Cria-t-il, bravant l'auditoire.

Je m'élançai vers lui sous prétexte de lui verser un verre d'eau.

— Stépan Trophimovitch, retirez-vous, Julie Mikhaïlovna vous en supplie…

— Non, laissez-moi, jeune homme désœuvré! Me répondit-il d'une voix tonnante.

Je m'enfuis.

— Messieurs! Continua-t-il, – pourquoi cette agitation, pourquoi les cris d'indignation que j'entends? Je me présente avec le rameau d'olivier. J'apporte le dernier mot, car dans cette affaire je l'aurai, – et nous nous réconcilierons.

— À bas! Crièrent les uns.

— Pas si vite, laissez-le parler, laissez-le s'expliquer, firent les autres. Un des plus échauffés était le jeune professeur qui, depuis qu'il avait osé prendre la parole, semblait ne plus pouvoir s'arrêter.

— Messieurs, le dernier mot de cette affaire, c'est l'amnistie. Moi, vieillard dont la carrière est terminée, je déclare hautement que l'esprit de vie souffle comme par le passé, et que la sève vitale n'est pas desséchée dans la jeune génération. L'enthousiasme de la jeunesse contemporaine est tout aussi pur, tout aussi rayonnant que celui qui nous animait. Seulement l'objectif n'est plus le même, un culte a été remplacé par un autre! Toute la question qui nous divise se réduit à ceci: lequel est le plus beau, de Shakespeare ou d'une paire de bottes, de Raphaël ou du pétrole?

— C'est une dénonciation! Vociférèrent plusieurs.

— Ce sont des questions compromettantes!

— Agent provocateur!

— Et moi je déclare, reprit avec une véhémence extraordinaire Stépan Trophimovitch, – je déclare que Shakespeare et Raphaël sont au-dessus de l'affranchissement des paysans, au-dessus de la nationalité, au-dessus du socialisme, au-dessus de la jeune génération, au-dessus de la chimie, presque au-dessus du genre humain, car ils sont le fruit de toute l'humanité et peut-être le plus haut qu'elle puisse produire! Par eux la beauté a été réalisée dans sa forme supérieure, et sans elle peut-être ne consentirais-je pas à vivre… Ô mon Dieu! S'écria-t-il en frappant ses mains l'une contre l'autre, – ce que je dis ici, je l'ai dit à Pétersbourg exactement dans les mêmes termes il y a dix ans; alors comme aujourd'hui ils ne m'ont pas compris, ils m'ont conspué et réduit au silence; hommes bornés, que vous faut-il pour comprendre? Savez-vous que l'humanité peut se passer de l'Angleterre, qu'elle peut se passer de l'Allemagne, qu'elle peut, trop facilement, hélas! Se passer de la Russie, qu'à la rigueur elle n'a besoin ni de science ni de pain, mais que seule la beauté lui est indispensable, car sans la beauté il n'y aurait rien à faire dans le monde! Tout le secret, toute l'histoire est là! La science même ne subsisterait pas une minute sans la beauté, – savez-vous cela, vous qui riez? – elle se transformerait en une routine servile, elle deviendrait incapable d'inventer un clou!… Je tiendrai bon! Acheva-t-il d'un air d'égarement, et il déchargea un violent coup de poing sur la table.

Tandis qu'il divaguait de la sorte, l'effervescence ne faisait qu'augmenter dans la salle. Beaucoup quittèrent précipitamment leurs places; un flot

tumultueux se porta vers l'estrade. Tout cela se passa beaucoup plus rapidement que je ne le raconte, et l'on n'eut pas le temps de prendre des mesures. Peut-être aussi ne le voulut-on pas.

— Vous l'avez belle, polisson qui êtes défrayé de tout! Hurla le séminariste. Il s'était campé vis-à-vis de l'orateur, et se plaisait à l'invectiver. Stépan Trophimovitch s'en aperçut, et s'avança vivement jusqu'au bord de l'estrade.

— Ne viens-je pas de déclarer que l'enthousiasme de la jeune génération est tout aussi pur, tout aussi rayonnant que celui de l'ancienne, et qu'il a seulement le tort de se tromper d'objet? Cela ne vous suffit pas? Et si celui qui tient ce langage est un père outragé, tué, est-il possible, ô hommes bornés, est-il possible de donner l'exemple d'une impartialité plus haute, d'envisager les choses d'un œil plus froid et plus désintéressé?… Hommes ingrats… injustes… pourquoi, pourquoi refusez-vous la réconciliation?

Et tout à coup il se mit à sangloter convulsivement. De ses yeux jaillissaient des larmes qu'il essuyait avec ses doigts. Les sanglots secouaient ses épaules et sa poitrine. Il avait perdu tout souvenir du lieu où il se trouvait.

La plupart des assistants se levèrent épouvantés. Julie Mikhaïlovna elle-même se dressa brusquement, saisit André Antonovitch par le bras et l'obligea à se lever… Le scandale était à son comble.

— Stépan Trophimovitch! Cria joyeusement le séminariste. – Ici en ville et dans les environs rôde à présent un forçat évadé, le galérien Fedka. Il ne vit que de brigandage, et, dernièrement encore, il a commis un nouvel assassinat. Permettez-moi de vous poser une question: si, il y a quinze ans, vous ne l'aviez pas fait soldat pour payer une dette de jeu, en d'autres termes, si vous ne l'aviez pas joué aux cartes et perdu, dites-moi, serait-il allé aux galères? Assassinerait-il les gens, comme il le fait aujourd'hui, dans la lutte pour l'existence? Que répondrez-vous, monsieur l'esthéticien?

Je renonce à décrire la scène qui suivit. D'abord éclatèrent des applaudissements frénétiques. Les claqueurs ne formaient guère que le cinquième de l'auditoire, mais ils suppléaient au nombre par l'énergie. Tout le reste du public se dirigea en masse vers la porte; mais, comme le groupe qui applaudissait ne cessait de s'avancer vers l'estrade, il en résulta une

cohue extraordinaire. Les dames poussaient des cris, plusieurs demoiselles demandaient en pleurant qu'on les ramenât chez elles. Debout, à côté de son fauteuil, Lembke promenait fréquemment autour de lui des regards d'une expression étrange. Julie Mikhaïlovna avait complètement perdu la tête, – pour la première fois depuis son arrivée chez nous. Quant à Stépan Trophimovitch, sur le moment il parut foudroyé par la virulente apostrophe du séminariste; mais tout à coup, élevant ses deux bras en l'air comme pour les étendre au-dessus du public, il s'écria:

— Je secoue la poussière de mes pieds, et je maudis… C'est la fin… la fin…

Puis il fit un geste de menace et disparut dans les coulisses.

— Il a insulté la société!… Verkhovensky! Vociférèrent les forcenés; ils voulurent même s'élancer à sa poursuite. Le désordre ne pouvait déjà plus être réprimé quand, pour l'attiser encore, fit tout à coup irruption sur l'estrade le troisième lecteur, ce maniaque qui brandissait toujours le poing dans les coulisses.

Son aspect était positivement celui d'un fou. Plein d'un aplomb sans bornes, ayant sur les lèvres un large sourire de triomphe, il considérait avec un plaisir évident l'agitation de la salle. Un autre se fût effrayé d'avoir à parler au milieu d'un tel tumulte; lui, au contraire, s'en réjouissait visiblement. Cela était si manifeste que l'attention se porta aussitôt sur lui.

— Qu'est-ce encore que celui-là? Entendait-on dans l'assistance, – Qui est-il? Tss! Que va-t-il dire?

— Messieurs! Cria à tue-tête le maniaque debout tout au bord de l'estrade (sa voix glapissante ressemblait fort au soprano aigu de Karmazinoff, seulement il ne susseyait pas): – Messieurs! Il y a vingt ans, à la veille d'entrer en lutte avec la moitié de l'Europe, la Russie réalisait l'idéal aux yeux de nos classes dirigeantes. Les gens de lettres remplissaient l'office de censeurs; dans les universités, on enseignait la marche au pas; l'armée était devenue une succursale du corps de ballet; le peuple payait des impôts et se taisait sous le knout du servage. Le patriotisme consistait pour les fonctionnaires à pressurer les vivants et les morts. Ceux qui s'interdisaient les concussions passaient pour des factieux, car ils troublaient l'harmonie. Les

forêts de bouleaux étaient dévastées pour assurer le maintien de l'ordre. L'Europe tremblait… Mais jamais la Russie, durant les mille années de sa stupide existence, n'avait encore connue une telle honte…

Il leva son poing, l'agita d'un air menaçant au-dessus de sa tête, et soudain le fit retomber avec autant de colère que s'il se fut agi pour lui de terrasser un ennemi. Des battements de mains, des acclamations enthousiastes retentirent de tous côtés. La moitié de la salle applaudissait à tout rompre. On était empoigné, et certes il y avait de quoi l'être: cet homme traînait la Russie dans la boue, comment n'aurait-on pas exulté?

— Voilà l'affaire! Oui, c'est cela! Hourra! Non, ce n'est plus de l'esthétique, cela!

— Depuis lors, poursuivit l'énergumène, – vingt ans se sont écoulés. On a rouvert les universités, et on les a multipliées. La marche au pas n'est plus qu'une légende; il manque des milliers d'officiers pour que les cadres soient au complet. Les chemins de fer ont dévoré tous les capitaux, et, pareil à une immense toile d'araignée, le réseau des voies ferrées s'est étendu sur toute la Russie, si bien que dans quinze ans on pourra voyager n'importe où. Les ponts ne brûlent que de loin en loin, et quand les villes se permettent d'en faire autant, elles respectent du moins l'ordre établi: c'est régulièrement, chacune à son tour, dans la saison des incendies, qu'elles deviennent la proie des flammes. Les tribunaux rendent des jugements dignes de Salomon, et si les jurés trafiquent de leur verdict, c'est uniquement parce que le struggle for life les y oblige, sous peine de mourir de faim. Les serfs sont émancipés, et, au lieu d'être fouettés par leurs seigneurs, ils se fouettent maintenant les uns les autres. On absorbe des océans d'eau-de-vie au grand avantage du Trésor, et, comme nous avons déjà derrière nous dix siècles de stupidité, on élève à Novgorod un monument colossal en l'honneur de ce millénaire. L'Europe fronce les sourcils et recommence à s'inquiéter… Quinze ans de réformes! Et pourtant jamais la Russie, même aux époques les plus grotesques de sa sotte histoire, n'était arrivée…

Les cris de la foule ne me permirent pas d'entendre la fin de la phrase. Je vis encore une fois le maniaque lever son bras et l'abaisser d'un air triomphant. L'enthousiasme ne connaissait plus de bornes: c'étaient des

applaudissements, des bravos auxquels plusieurs dames ne craignaient pas de mêler leur voix. On aurait dit que tous ces gens étaient ivres. L'orateur parcourut des yeux le public; la joie qu'il éprouvait de son succès semblait lui avoir enlevé la conscience de lui-même. Lembke, en proie à une agitation inexprimable, donna un ordre à quelqu'un. Julie Mikhaïlovna, toute pâle, dit vivement quelques mots au prince qui était accouru auprès d'elle… Tout à coup, six appariteurs sortirent des coulisses, saisirent le maniaque et l'arrachèrent de l'estrade. Comment réussit-il à se dégager de leurs mains? Je ne puis le comprendre, toujours est-il qu'on le vit reparaître sur la plate-forme, brandissant le poing et criant de toute sa force:

— Mais jamais la Russie n'était encore arrivée…

De nouveau on s'empara de lui et on l'entraîna. Une quinzaine d'individus s'élancèrent dans les coulisses pour le délivrer, mais, au lieu d'envahir l'estrade, ils se ruèrent sur la mince cloison latérale qui séparait les coulisses de la salle et finirent par la jeter bas… Puis je vis sans en croire mes yeux l'étudiante (sœur de Virguinsky) escalader brusquement l'estrade: elle était là avec son rouleau de papier sous le bras, son costume de voyage, son teint coloré et son léger embonpoint; autour d'elle se trouvaient deux ou trois femmes et deux ou trois hommes parmi lesquels son mortel ennemi, le collégien. Je pus même entendre la phrase:

— «Messieurs, je suis venue pour faire connaître les souffrances des malheureux étudiants et susciter partout l'esprit de protestation…»

Mais il me tardait d'être dehors. Je fourrai mon nœud de rubans dans ma poche et, grâce à ma connaissance des êtres de la maison, je m'esquivai par une issue dérobée. Comme bien on pense, mon premier mouvement fut de courir chez Stépan Trophimovitch.

CHAPITRE II

LA FÊTE – DEUXIÈME PARTIE.

I

Il ne me reçut pas. Il s'était enfermé et écrivait. Comme j'insistais pour qu'il m'ouvrît, il me répondit à travers la porte:

— Mon ami, j'ai tout terminé, qui peut exiger plus de moi?

— Vous n'avez rien terminé du tout, vous n'avez fait qu'aider à la déroute générale. Pour l'amour de Dieu, pas de phrases, Stépan Trophimovitch; ouvrez. Il faut prendre des mesures; on peut encore venir vous insulter chez vous…

Je me croyais autorisé à lui parler sévèrement, et même à lui demander des comptes. J'avais peur qu'il n'entreprit quelque chose de plus fou encore. Mais, à mon grand étonnement, je rencontrai chez lui une fermeté inaccoutumée:

— Ne m'insultez pas vous-même le premier. Je vous remercie pour tout le passé; mais je répète que j'en ai fini avec les hommes, aussi bien avec les bons qu'avec les mauvais. J'écris à Daria Pavlovna que j'ai eu l'inexcusable tort d'oublier jusqu'à présent. Demain, si vous voulez, portez-lui ma lettre, et, maintenant, merci.

— Stépan Trophimovitch, l'affaire, soyez-en sûr, est plus sérieuse que vous ne le pensez. Vous croyez avoir remporté là-bas une victoire écrasante? Détrompez-vous, vous n'avez écrasé personne, et c'est vous-même qui avez été brisé comme verre (oh! Je fus incivil et grossier; je me le rappelle avec tristesse!) Vous n'avez décidément aucune raison pour écrire à Daria Pavlovna… Et qu'allez-vous devenir maintenant sans moi? Est-ce que vous entendez quelque chose à la vie pratique? Vous avez certainement un nouveau projet dans l'esprit? En ce cas, un second échec vous attend…

Il se leva et vint tout près de la porte.

— Quoique vous n'ayez pas longtemps vécu avec eux, vous avez déjà pris leur langage et leur ton. Dieu vous pardonne, mon ami, et Dieu vous garde! Mais j'ai toujours reconnu en vous l'étoffe d'un homme comme il faut: vous viendrez peut-être à résipiscence, – avec le temps, bien entendu, comme nous tous en Russie. Quant à votre observation concernant mon défaut de sens pratique, je vous citerai une remarque faite par moi il y a longtemps: nous avons dans notre pays quantité de gens qui critiquent on ne peut plus violemment l'absence d'esprit pratique chez les autres, et qui ne font grâce de ce reproche qu'à eux-mêmes. Cher, songez que je suis agité, et ne me tourmentez pas. Encore une fois, merci pour tout; séparons-nous l'un de l'autre, comme Karmazinoff s'est séparé du public, c'est-à-dire en nous faisant réciproquement l'aumône d'un oubli magnanime. Lui, il jouait une comédie quand il priait si instamment ses anciens lecteurs de l'oublier; moi, je n'ai pas autant d'amour-propre, et je compte beaucoup sur la jeunesse de votre cœur: pourquoi conserveriez-vous le souvenir d'un vieillard inutile? «Vivez davantage», mon ami, comme disait Nastasia la dernière fois qu'elle m'a adressé ses vœux à l'occasion de ma fête (ces pauvres gens ont quelquefois des mots charmants et pleins de philosophie). Je ne vous souhaite pas beaucoup de bonheur, ce serait fastidieux; je ne vous souhaite pas de mal non plus, mais, d'accord avec la philosophie populaire, je me borne à vous dire: «Vivez davantage», et tâchez de ne pas trop vous ennuyer; ce frivole souhait, je l'ajoute de ma poche. Allons, adieu, sérieusement, adieu. Ne restez pas à ma porte, je n'ouvrirai pas.

Il s'éloigna, et je n'en pus rien tirer de plus. Malgré son «agitation», il parlait coulamment, sans précipitation, et avec une gravité qu'il s'efforçait visiblement de rendre imposante. Sans doute il était un peu fâché contre moi et, peut-être, me punissait d'avoir été, la veille, témoin de ses puériles frayeurs. D'un autre côté, il savait aussi que les larmes qu'il avait versées le matin devant tout le monde l'avaient placé dans une situation assez comique; or personne n'était plus soucieux que Stépan Trophimovitch de conserver son prestige intact vis-à-vis de ses amis. Oh! Je ne le blâme pas! Mais je me rassurai en voyant que cette humeur sarcastique et cette petite faiblesse subsistaient chez lui en dépit de toutes les secousses morales: un homme, en

apparence si peu différent de ce qu'il avait toujours été, ne devait point être disposé à prendre en ce moment quelque résolution désespérée. Voilà comme j'en jugeai alors, et, mon Dieu, dans quelle erreur j'étais! Je perdais de vue bien des choses…

Anticipant sur les événements, je reproduis les premières lignes de la lettre qu'il fit porter le lendemain à Daria Pavlovna:

— «Mon enfant, ma main tremble, mais j'ai tout fini. Vous n'avez pas assisté à mon dernier engagement avec les humains; vous n'êtes pas venue à cette «lecture», et vous avez bien fait. Mais on vous racontera que dans notre Russie si pauvre en caractères un homme courageux s'est levé, et que, sourd aux menaces de mort proférées de tous côtés contre lui, il a dit à ces imbéciles leur fait, à savoir que ce sont des imbéciles. Oh! Ce sont de pauvres petits vauriens, et rien de plus, de petits imbéciles, – voilà le mot! Le sort en est jeté! Je quitte cette ville pour toujours, et je ne sais où j'irai. Tous ceux que j'aimais se sont détournés de moi. Mais vous, vous, être si pur et naïf, vous, douce créature dont le sort a failli être uni au mien par la volonté d'un cœur capricieux et despote; vous qui peut-être m'avez vu avec mépris verser mes lâches larmes à la veille de notre mariage projeté; vous qui, en tout état de cause, ne pouvez me considérer que comme un personnage comique, – oh! à vous, à vous le dernier cri de mon cœur! Envers vous seule j'ai un dernier devoir à remplir! Je ne puis vous quitter pour toujours en vous laissant l'impression que je suis un ingrat, un sot, un rustre et un égoïste, comme probablement vous le répète chaque jour une personne ingrate et dure qu'il m'est, hélas! Impossible d'oublier…

Etc., etc. Il y avait quatre pages de phrases dans ce goût-là.

En réponse à son «je n'ouvrirai pas», je cognai trois fois à la porte. «J'aurai ma revanche», lui criai-je en m'en allant, «aujourd'hui même vous m'enverrez chercher trois fois par Nastasia, et je ne viendrai pas.» Je courus ensuite chez Julie Mikhaïlovna.

II

Là, je fus témoin d'une scène révoltante: on trompait effrontément la pauvre

femme, et j'étais forcé de me taire. Qu'aurais-je pu lui dire, en effet? Revenu à une plus calme appréciation des choses, je m'étais aperçu que tout se réduisait pour moi à des impressions, à des pressentiments sinistres, et qu'en dehors de cela je n'avais aucune preuve. Je trouvai la gouvernante en larmes, ses nerfs étaient très agités. Elle se frictionnait avec de l'eau de Cologne, et il y avait un verre d'eau à côté d'elle. Pierre Stépanovitch, debout devant Julie Mikhaïlovna, parlait sans discontinuer; le prince était là aussi, mais il ne disait mot. Tout en pleurant, elle reprochait avec vivacité à Pierre Stépanovitch ce qu'elle appelait sa «défection»: d'après elle, tous les déplorables incidents survenus dans la matinée n'avaient eu pour cause que l'absence de Pierre Stépanovitch.

Je remarquai en lui un grand changement: il semblait très préoccupé, presque grave. Ordinairement il n'avait pas l'air sérieux et riait toujours, même quand il se fâchait, ce qui lui arrivait souvent. Oh! Maintenant encore Pierre Stépanovitch était fâché; il parlait d'un ton brutal, plein d'impatience et de colère. Il prétendait avoir été pris d'un mal de tête accompagné de nausées pendant une visite qu'il avait faite tout au matin à Gaganoff. Hélas! La pauvre femme désirait tant être trompée encore! Lorsque j'entrai, la principale question qu'on agitait était celle-ci: y aurait-il un bal ou n'y en aurait-il pas? En un mot, c'était toute la seconde partie de la fête qui se trouvait remise en discussion. Julie Mikhaïlovna déclarait formellement qu'elle ne consentirait jamais à assister au bal «après les affronts de tantôt»; au fond, elle ne demandait pas mieux que d'avoir la main forcée, et forcée précisément par Pierre Stépanovitch. Elle le considérait comme un oracle, et s'il l'avait tout à coup plantée là, je crois qu'elle en aurait fait une maladie. Mais il n'avait pas envie de s'en aller: il insistait de toutes ses forces pour que le bal eût lieu, et surtout pour que la gouvernante s'y montrât…

— Allons, pourquoi pleurer? Vous tenez donc bien à faire une scène? Il faut absolument que vous passiez votre colère sur quelqu'un? Soit, passez-là sur moi; seulement dépêchez-vous, car le temps presse, et il est urgent de prendre une décision. La séance littéraire a été un four, le bal réparera cela. Tenez, c'est aussi l'avis du prince. Tout de même, sans le prince, je ne sais pas comment l'affaire se serait terminée.

Au commencement, le prince s'était prononcé contre le bal (c'est-à-dire qu'il n'était pas d'avis que Julie Mikhaïlovna y parût; quant au bal même, on ne pouvait en aucun cas le contremander); mais Pierre Stépanovitch ayant plusieurs fois fait mine de s'en référer à son opinion, il changea peu à peu de sentiment.

Le ton impoli de Pierre Stépanovitch était aussi trop extraordinaire pour ne pas m'étonner. Oh! J'oppose un démenti indigné aux bruits répandus plus tard concernant de prétendues relations intimes qui auraient existé entre Julie Mikhaïlovna et Pierre Stépanovitch. Ce sont là de pures calomnies. Non, l'empire que le jeune homme exerçait sur la gouvernante, il le devait exclusivement aux basses flagorneries dont il s'était mis à l'accabler dès le début: la voyant désireuse de jouer un grand rôle politique et social, il avait flatté sa manie, il avait feint de s'associer à ses rêves et d'en poursuivre la réalisation conjointement avec elle; enfin il s'y était si bien pris pour l'entortiller, que maintenant elle ne pensait plus que par lui.

Lorsqu'elle m'aperçut, un éclair s'alluma dans ses yeux.

— Tenez, interrogez-le! S'écria-t-elle: – lui aussi est resté tout le temps près de moi, comme le prince. Dites, n'est-il pas évident que tout cela est un coup monté, un coup bassement, perfidement monté pour me faire à moi et à André Antonovitch tout le mal possible? Oh! Ils s'étaient concertés, ils avaient leur plan. C'est une cabale organisée de longue main.

— Vous exagérez, selon votre habitude. Vous avez toujours un poème dans la tête. Du reste, je suis bien aise de voir monsieur… (il fit semblant de ne pas se rappeler mon nom), il vous dira son opinion.

— Mon opinion, répondis-je aussitôt, – est de tout point conforme à celle de Julie Mikhaïlovna. Le complot n'est que trop évident. Je vous rapporte cette rosette, Julie Mikhaïlovna. Que le bal ait lieu ou non, ce n'est pas mon affaire, car je n'y puis rien, mais mon rôle en tant que commissaire de la fête est terminé. Excusez ma vivacité, mais je ne puis agir au mépris du bon sens et de ma conviction.

— Vous entendez, vous entendez! Fit-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— J'entends, et voici ce que je vous dirai, reprit en s'adressant à moi

Pierre Stépanovitch, – je suppose que vous avez tous mangé quelque chose qui vous a fait perdre l'esprit. Selon moi, il ne s'est rien passé, absolument rien, qu'on n'ait déjà vu et qu'on n'ait pu toujours voir dans cette ville. Que parlez-vous de ce complot? Cela a été fort laid, honteusement bête, mais où donc y a-t-il un complot? Comment, ils auraient comploté contre Julie Mikhaïlovna qui les protège, qui les gâte, qui leur pardonne avec une indulgence inépuisable toutes leurs polissonneries? Julie Mikhaïlovna! Que vous ai-je répété à satiété depuis un mois? De quoi vous ai-je prévenue? Allons, quel besoin aviez-vous de tous ces gens-là? Vous teniez donc bien à vous encanailler? Pourquoi? Dans quel but? Pour fusionner les divers éléments sociaux? Eh bien, elle est jolie, votre fusion!

— Quand donc m'avez-vous prévenue? Au contraire, vous m'approuviez, vous exigiez même que j'agisse ainsi… Votre langage, je l'avoue, m'étonne à un tel point… Vous m'avez vous-même amené plusieurs fois d'étranges gens…

— Au contraire, loin de vous approuver, je disputais avec vous. Je reconnais que je vous ai présenté d'étranges gens, mais je ne l'ai fait que tout récemment, après avoir vu vos salons envahis déjà par des douzaines d'individus semblables; je vous ai amené des danseurs pour le «quadrille de la littérature», et l'on n'aurait pas pu les recruter dans la bonne société. Du reste, je parie qu'à la séance littéraire d'aujourd'hui on a laissé entrer sans billets bien d'autres crapules.

— Certainement, confirmai-je.

— Vous voyez, vous en convenez. Vous rappelez-vous le ton qui régnait ici en ville dans ces derniers temps? C'était l'effronterie la plus impudente, le cynisme le plus scandaleux. Et qui encourageait cela? Qui couvrait cela de son patronage? Qui a dévoyé l'esprit public? Qui a jeté tout le fretin hors des gonds? Est-ce que les secrets de toutes les familles ne s'étalent pas dans votre album? Ne combliez-vous pas de caresses vos poètes et vos dessinateurs? Ne donniez-vous pas votre main à baiser à Liamchine? Un séminariste n'a-t-il pas, en votre présence, insulté un conseiller d'État actuel venu chez vous avec sa fille, et n'a-t-il pas gâté la robe de celle-ci en essuyant dessus ses grosses bottes goudronnées? Pourquoi donc vous étonnez-vous que le public vous

soit hostile?

— Mais tout cela, c'est votre œuvre, je n'ai fait que suivre vos conseils! Ô mon Dieu!

— Non, je vous ai avertie, je vous ai engagée à vous tenir sur vos gardes, nous avons eu des discussions ensemble à ce sujet, nous nous sommes querellés!

— Vous mentez effrontément.

— Allons, sans doute il est inutile de vous parler de cela. Maintenant vous êtes fâchée, il vous faut une victime; eh bien, je le répète, passez votre colère sur moi. Mieux vaut que je m'adresse à vous, monsieur… (il feignait toujours d'avoir oublié mon nom): en laissant de côté Lipoutine, j'affirme qu'il n'y a eu aucun complot, au-cun! Je le prouverai, mais examinons d'abord le cas de Lipoutine. Il est venu lire les vers de l'imbécile Lébiadkine, et c'est cela que vous appelez un complot? Mais savez-vous que Lipoutine a très bien pu trouver la chose spirituelle? Sérieusement, sérieusement spirituelle. En faisant cette lecture, il comptait amuser la société, égayer tout le monde, à commencer par sa protectrice Julie Mikhaïlovna, voilà tout. Vous ne le croyez pas? Eh bien, cette facétie n'est-elle pas dans le goût de tout ce qui s'est fait ici depuis un mois? Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Je suis sûr que dans un autre moment cela aurait passé comme une lettre à la poste; on n'y aurait vu qu'une plaisanterie risquée, grossière peut-être, mais amusante.

— Comment! Vous trouvez spirituelle l'action de Lipoutine? S'écria dans un transport d'indignation Julie Mikhaïlovna; – vous osez appeler ainsi une pareille sottise, une pareille inconvenance, un acte si bas, si lâche, si perfide? Je vois bien maintenant que vous-même êtes du complot!

— Sans aucun doute, c'est moi qui, invisible et présent, faisais mouvoir tous les fils. Mais, voyons, si je prenais part à un complot, – comprenez du moins cela! – ce serait pour aboutir à autre chose qu'à la lecture de quelques vers ridicules! Pourquoi ne pas dire tout de suite que j'avais donné le mot à papa pour qu'il causât un pareil scandale? À qui la faute si vous avez laissé papa s'exhiber en public? Qui est-ce qui, hier, vous avait déconseillé cela, hier encore, hier?

— Oh! Hier il avait tant d'esprit, je comptais tant sur lui; il a, en outre, de si belles manières; je me disais: lui et Karmazinoff… et voilà!

— Oui: et voilà. Mais, avec tout son esprit, papa s'est conduit bêtement. Je savais d'avance qu'il ferait des bêtises; si donc j'étais entré dans une conspiration ourdie contre votre fête, est-ce que je vous aurais engagée à ne pas lâcher l'âne dans le potager? Non, sans doute. Eh bien, hier je vous ai vivement sollicitée d'interdire la parole à papa, car je pressentais ce qui devait arriver. Naturellement il était impossible de tout prévoir, et lui-même, pour sûr, ne savait pas, une minute avant de monter sur l'estrade, quel brûlot il allait allumer. Est-ce que ces vieillards nerveux ressemblaient à des hommes? Mais le mal n'est pas sans remède: pour donner satisfaction au public, demain ou même aujourd'hui envoyez chez lui par mesure administrative deux médecins chargés d'examiner son état mental, et ensuite fourrez-le dans un asile d'aliénés. Tout le monde rira et comprendra qu'il n'y a pas lieu de se sentir offensé. En ma qualité de fils, j'annoncerai la nouvelle ce soir au bal. Karmazinoff, c'est une autre affaire: l'animal a mis son auditoire de mauvaise humeur en lisant pendant une heure entière. En voilà encore un qui, à coup sûr, s'entendait avec moi! Il avait été convenu entre nous qu'il ferait des sottises afin de nuire à Julie Mikhaïlovna!

— Oh! Karmazinoff, quelle honte! J'en ai rougi pour notre public!

— Eh bien, moi, je n'aurais pas rougi, mais j'aurais étrillé d'importance le lecteur lui-même. C'est le public qui avait raison. Et, pour ce qui est de Karmazinoff, à qui la faute encore? Est-ce moi qui l'ai jeté à votre tête? Ai-je jamais été de ses adorateurs? Allons, que le diable l'emporte! Reste le troisième, la maniaque politique; celui-là, c'est autre chose. Ici tout le monde a fait une boulette, et l'on ne peut pas mettre exclusivement en cause mes machinations.

— Ah! Taisez-vous, c'est terrible, terrible! Sur ce point, c'est moi, moi seule qui suis coupable!

— Assurément, mais ici je vous excuse. Eh! Qui se défie de ces francs parleurs? À Pétersbourg même on ne prend pas garde à eux. Il vous avait été recommandé, et dans quels termes encore! Ainsi convenez que maintenant vous êtes même obligée de vous montrer au bal. La chose est grave, car c'est

vous-même qui avez fait monter cet homme-là sur l'estrade. À présent vous devez donc décliner publiquement toute solidarité avec lui, dire que le gaillard est entre les mains de la police et que vous avez été trompée d'une façon inexplicable. Vous déclarerez avec indignation que vous avez été victime d'un fou, car c'est un fou et rien de plus. Voilà comme il faut présenter le fait. Moi, je ne puis pas souffrir ces furieux. Il m'arrive parfois à moi-même d'en dire de plus roides encore, mais ce n'est pas ex cathedra. Et justement voici qu'on parle d'un sénateur.

— De quel sénateur? Qui est-ce qui en parle?

— Voyez-vous, moi-même je n'y comprends rien. Est-ce que vous n'avez point été avisée, Julie Mikhaïlovna, de la prochaine arrivée d'un sénateur?

— D'un sénateur?

— Voyez-vous, on est convaincu qu'un sénateur a reçu mission de se rendre ici, et que le gouvernement va vous destituer. Cela m'est revenu de plusieurs côtés.

— Je l'ai entendu dire aussi, observai-je.

— Qui a parlé de cela? Demanda la gouvernante toute rouge.

— Vous voulez dire: qui en a parlé le premier? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'on en parle, et même beaucoup. Le public ne s'est pas entretenu d'autre chose dans la journée d'hier. Tout le monde est très sérieux, quoiqu'on n'ait encore aucune donnée positive. Sans doute les personnes plus intelligentes, les gens plus compétents se taisent, mais parmi ceux-ci plusieurs ne laissent pas d'écouter.

— Quelle bassesse! Et… quelle bêtise!

— Eh bien, vous voyez, il faut maintenant que vous vous montriez pour fermer la bouche à ces imbéciles.

— Je l'avoue, je sens moi-même que je ne puis faire autrement, mais… si une nouvelle humiliation m'était réservée? Si j'allais me trouver seule à ce bal? Car personne ne viendra, personne, personne!

— Quelle idée? On n'ira pas au bal! Et les robes qu'on a fait faire, et les toilettes des demoiselles? Vraiment, après cela, je nie que vous soyez une femme! Voilà comme vous connaissez votre sexe!

— La maréchale de la noblesse n'y sera pas!

— Mais enfin, qu'est-ce qui est arrivé? Pourquoi n'ira-t-on pas au bal? Cria-t-il impatienté.

— Une ignominie, une honte, – voilà ce qui est arrivé. Qu'y a-t-il au fond de tout cela? Je l'ignore, mais, après une telle affaire, je ne puis pas me montrer au bal…

— Pourquoi? Mais, au bout du compte, quels sont vos torts? De quoi êtes-vous coupable? La faute n'est-elle pas plutôt au public, à vos hommes respectables, à vos pères de famille? C'était à eux d'imposer silence aux vauriens et aux imbéciles, – car parmi les tapageurs il n'y avait que des imbéciles et des vauriens. Nulle part, dans aucune société, l'autorité ne maintient l'ordre à elle toute seule. Chez nous chacun, en entrant quelque part, exige qu'on détache un commissaire de police pour veiller à sa sûreté personnelle. On ne comprend pas que la société doit se protéger elle-même. Et que font en pareille circonstance vos pères de famille, vos hauts fonctionnaires, vos femmes mariées, vos jeunes filles? Tous ces gens-là se taisent et boudent. Le public n'a pas même assez d'initiative pour mettre les braillards à la raison.

— Ah! Que cela est vrai! Ils se taisent, boudent et… regardent autour d'eux.

— Eh bien, si cela est vrai, vous devez le déclarer hautement, fièrement, sévèrement. Il faut montrer que vous n'êtes pas brisée, et le montrer précisément à ces vieillards, à ces mères de famille. Oh! Vous saurez: vous ne manquez pas d'éloquence, lorsque votre tête est lucide. Vous les réunirez autour de vous et vous leur ferez un discours qui sera ensuite envoyé au Golos et à la Gazette de la Bourse. Attendez, je vais moi-même me mettre à l'œuvre, je me charge de tout organiser. Naturellement les mesures d'ordre devront être mieux prises; il faudra surveiller le buffet, prier le prince, prier monsieur… Vous ne pouvez pas nous laisser en plan, monsieur, alors que tout est à recommencer. Et enfin vous ferez votre entrée au bras d'André Antonovitch. Comment va-t-il?

— Oh! Quels jugements faux, injustes, outrageants vous avez toujours portés sur cet homme angélique! S'écria avec un subit attendrissement Julie Mikhaïlovna, et peu s'en fallut qu'elle ne fondît en larmes. Sur le moment

Pierre Stépanovitch déconcerté ne sut que balbutier:

— Allons donc, je… mais quoi? J'ai toujours…

— Jamais, jamais! Vous ne lui avez jamais rendu justice!

— Il faut renoncer à comprendre la femme! Grommela Pierre Stépanovitch en grimaçant un sourire.

— C'est l'homme le plus droit, le plus délicat, le plus angélique! L'homme le meilleur!

— Pour ce qui est de sa bonté, je l'ai toujours hautement reconnue…

— Jamais. Du reste, laissons cela. Je l'ai défendu fort maladroitement. Tantôt la sournoise maréchale de la noblesse a fait plusieurs allusions sarcastiques à ce qui s'est passé hier.

— Oh! Maintenant elle ne parlera plus de la journée d'hier, celle d'aujourd'hui doit la préoccuper bien davantage. Et pourquoi l'idée qu'elle n'assistera pas au bal vous trouble-t-elle à ce point? Certainement elle n'y viendra pas, après la part qu'elle a eue à un tel scandale! Ce n'est peut-être pas sa faute, mais sa réputation n'en souffre pas moins, elle a de la boue sur les mains.

— Qu'est-ce que c'est? Je ne comprends pas: pourquoi a-t-elle de la boue sur les mains? Demanda Julie Mikhaïlovna en regardant Pierre Stépanovitch d'un air étonné.

— Je n'affirme rien, mais en ville le bruit court qu'elle leur a servi d'entremetteuse.

— Comment? À qui a-t-elle servi d'entremetteuse?

— Eh! Mais est-ce que vous ne savez pas encore la chose? S'écria-t-il avec une surprise admirablement jouée, – eh bien, à Stavroguine et à Élisabeth Nikolaïevna!

Nous n'eûmes tous qu'un même cri:

— Comment? Quoi?

— Vrai, on dirait que vous n'êtes encore au courant de rien! Eh bien, il s'agit d'un événement tragico-romanesque: en plein jour Élisabeth Nikolaïevna a quitté la voiture de la maréchale de la noblesse pour monter dans celle de Stavroguine, et elle a filé avec «ce dernier» à Skvorechniki. Il y a de cela une heure tout au plus.

Ces paroles nous plongèrent dans une stupéfaction facile à comprendre. Naturellement, nous avions hâte d'en savoir davantage, et nous nous mîmes à interroger Pierre Stépanovitch. Mais, circonstance singulière, quoiqu'il eût été, «par hasard», témoin du fait, il ne put nous en donner qu'un récit très sommaire. Voici, d'après lui, comment la chose s'était passée: après la matinée littéraire, la maréchale de la noblesse avait ramené dans sa voiture Lisa et Maurice Nikolaïévitch à la demeure de la générale Drozdoff (celle-ci avait toujours les jambes malades); au moment où l'équipage venait de s'arrêter devant le perron, Lisa, sautant à terre, s'était élancée vers une autre voiture qui stationnait à vingt-cinq pas de là, la portière s'était ouverte et refermée: «Épargnez-moi!» avait crié la jeune fille à Maurice Nikolaïévitch, et la voiture était partie à fond de train dans la direction de Skvorechniki. En réponse aux questions qui jaillirent spontanément de nos lèvres: Y a-t-il eu entente préalable? Qui est-ce qui était dans la voiture? – Pierre Stépanovitch déclara qu'il ne savait rien, que sans doute cette fugue avait été concertée à l'avance entre les deux jeunes gens, mais qu'il n'avait pas aperçu Stavroguine lui-même dans la voiture où peut-être se trouvait le vieux valet de chambre, Alexis Egoritch.

— Comment dont vous-même étiez-vous là? Lui demandâmes-nous, – et comment savez-vous de science certaine qu'elle est allée à Skvorechniki?

— Je passais en cet endroit par hasard, répondit-il, – et, en apercevant Lisa, j'ai couru vers la voiture.

Et pourtant, lui si curieux, il n'avait pas remarqué qui était dans cette voiture!

— Quant à Maurice Nikolaïévitch, acheva le narrateur, – non seulement il ne s'est pas mis à la poursuite de la jeune fille, mais il n'a même pas essayé de la retenir, et il a fait taire la maréchale de la noblesse qui s'époumonait à crier: «Elle va chez Stavroguine! Elle va chez Stavroguine!»

Je ne pus me contenir plus longtemps:

— C'est toi, scélérat, qui as tout organisé! Vociférai-je avec rage. – Voilà à quoi tu as employé ta matinée! Tu as été le complice de Stavroguine, c'est toi qui étais dans la voiture et qui y a fait monter Lisa… toi, toi, toi! Julie Mikhaïlovna, cet homme est votre ennemi, il vous perdra aussi! Prenez

garde!

Et je sortis précipitamment de la maison.

J'en suis encore à me demander aujourd'hui comment j'ai pu alors lancer une accusation si nette à la face de Pierre Stépanovitch. Mais j'avais deviné juste: on découvrit plus tard que les choses s'étaient passées à très peu près comme je l'avais dit. En premier lieu, j'avais trouvé fort louche la façon dont il s'y était pris pour entrer en matière. Une nouvelle aussi renversante, il aurait dû, ce semble, la raconter de prime abord, dès son arrivée dans la maison; au lieu de cela, il avait fait mine de croire que nous la savions déjà, ce qui était impossible, vu le peu de temps écoulé depuis l'événement. Pour la même raison, il ne pouvait non plus avoir déjà entendu dire partout que la maréchale de la noblesse avec servi d'entremetteuse. En outre, pendant qu'il parlait, j'avais deux fois surpris sur ses lèvres le sourire malicieux du fourbe qui s'imagine en conter à des jobards. Mais peu m'importait Pierre Stépanovitch; le fait principal n'était pas douteux à mes yeux, et, en sortant de chez Julie Mikhaïlovna, je ne me connaissais plus. Cette catastrophe m'atteignait à l'endroit le plus sensible du cœur; j'avais envie de fondre en larmes et il se put même que j'aie pleuré. Je ne savais à quoi me décider. Je courus chez Stépan Trophimovitch, mais l'irritant personnage refusa encore de me recevoir. Nastasia eut beau m'assurer à voix basse qu'il était couché, je n'en crus rien. Chez Lisa, j'interrogeai les domestiques: ils me confirmèrent la fuite de leur jeune maîtresse, mais eux-mêmes n'en savaient pas plus que moi. La consternation régnait dans cette demeure; Prascovie Ivanovna avait déjà eu plusieurs syncopes, Maurice Nikolaïévitch se trouvait auprès d'elle; je ne jugeai pas à propos de le demander. En réponse à mes questions, les gens de la maison m'apprirent que dans ces derniers temps Pierre Stépanovitch était venu très souvent chez eux: il lui arrivait parfois de faire jusqu'à deux visites dans la même journée. Les domestiques étaient tristes et parlaient de Lisa avec un respect particulier; ils l'aimaient. Qu'elle fût perdue, irrévocablement perdue, – je n'en doutais pas, mais le côté psychologique de l'affaire restait incompréhensible pour moi, surtout après la scène que la jeune fille avait eue la veille avec Stavroguine. Courir la ville en quête de renseignements, m'informer auprès de personnes malveillantes que

cette lamentable aventure devait réjouir, cela me répugnait, et, d'ailleurs, par égard pour Lisa, je ne l'aurais point voulu faire. Mais ce qui m'étonne, c'est que je sois allé chez Daria Pavlovna, où, du reste, je ne fus pas reçu (depuis la veille, la porte de la maison Stavroguine ne s'ouvrait pour aucun visiteur); je ne sais ce que j'aurais pu lui dire et quel motif m'avait déterminé à cette démarche. De chez Dacha, je me rendis au domicile de son frère. Je trouvai Chatoff plus sombre que jamais. Pensif et morne, il semblait faire un effort sur lui-même pour m'écouter; tandis que je parlais, il se promenait silencieusement dans sa chambrette, et je pus à peine lui arracher une parole. J'étais déjà en bas de l'escalier quand il me cria du carré: «Passez chez Lipoutine, là vous saurez tout.» Mais je n'allais pas chez Lipoutine, et je revins plus tard chez Chatoff. Je me contentai d'entre-bâiller sa porte: «N'irez-vous pas aujourd'hui chez Marie Timoféievna?» lui dis-je sans entrer. Il me répondit par des injures, et je me retirai. Je note, pour ne pas l'oublier, que, le même soir, il se rendit exprès tout au bout de la ville chez Marie Timoféievna qu'il n'avait pas vue depuis assez longtemps. Il la trouva aussi bien que possible, physiquement et moralement; Lébiadkine ivre-mort dormait sur un divan dans la première pièce. Il était alors dix heures juste. Chatoff lui-même me fit part de ces détails le lendemain, en me rencontrant par hasard dans la rue. À neuf heures passées, je me décidai à me rendre au bal. Je ne devais plus y assister en qualité de commissaire, car j'avais laissé ma rosette chez Julie Mikhaïlovna, mais j'étais curieux de savoir ce qu'on disait en ville de tous ces événements. De plus, je voulais avoir l'œil sur la gouvernante, ne dussé-je la voir que de loin. Je me reprochais fort la précipitation avec laquelle je l'avais quittée tantôt.

III

Toute cette nuit avec ces incidents absurdes aboutissant à une épouvantable catastrophe me fait encore aujourd'hui l'effet d'un affreux cauchemar, et c'est ici que ma tâche de chroniqueur devient particulièrement pénible. Il était plus de dix heures quand j'arrivai chez la maréchale de la noblesse. Malgré le peu de temps dont on disposait, la vaste salle où s'était donnée la séance

littéraire avait été convertie en salle de danse, et l'on espérait y voir toute la ville. Pour moi, depuis la matinée, je ne me faisais aucune illusion à cet égard, mais l'événement dépassa mes prévisions les plus pessimistes. Pas une famille de la haute société ne vint au bal, et tous les fonctionnaires de quelque importance firent également défaut. L'abstention presque générale du public féminin donna un démenti au pronostic de Pierre Stépanovitch (sans doute celui-ci avait sciemment trompé la gouvernante): il y avait tout au plus une dame pour quatre cavaliers, et encore quelles dames! Des femmes d'officiers subalternes, d'employés de la poste et de petits bureaucrates, trois doctoresses accompagnées de leurs filles, deux ou trois représentantes de la petite propriété, les sept filles et la nièce du secrétaire dont j'ai parlé plus haut, des boutiquières, – était-ce cela qu'attendait Julie Mikhaïlovna? La moitié des marchands même restèrent chez eux. Du côté des hommes, quoique le gratin tout entier brillât par son absence, la quantité, du moins, suppléait en un certain sens à la qualité, mais l'aspect de cette foule n'avait rien de rassurant. Çà et là on apercevait bien quelques officiers fort tranquilles, venus avec leurs femmes, et plusieurs pères de famille dont la condition et les manières étaient également modestes. Tous ces humbles se trouvaient au bal en quelque sorte «par nécessité», comme disait l'un d'eux. Mais, par contre, les mauvaises têtes et les gens entrés sans billets étaient en nombre plus considérable encore que le matin; tout, à peine arrivés, se dirigeaient vers le buffet; on aurait dit que quelqu'un leur avait assigné d'avance cet endroit comme lieu de réunion. Telle fut du moins l'impression que j'éprouvai. Prokhoritch s'était installé avec tout le matériel culinaire du club dans une vaste pièce située tout au bout d'une enfilade de chambres. Je remarquai là des gens fort débraillés, des pochards encore sous l'influence d'un reste d'ivresse, des individus sortis Dieu sait d'où, des hommes étrangers à notre ville. Sans doute je n'ignorais pas que Julie Mikhaïlovna s'était proposé de donner au bal le caractère le plus démocratique: «On recevra même les bourgeois, avait-elle dit, s'il en est qui veuillent prendre un billet.» La gouvernante l'avait belle à parler ainsi dans son comité, car elle était bien sûre, vu l'extrême misère de tous nos bourgeois, que l'idée de faire la dépense d'un billet ne viendrait à l'esprit d'aucun d'eux. N'importe, tout

en tenant compte des intentions démocratiques du comité, je ne pouvais comprendre comment des toilettes si négligées n'avaient pas été refusées au contrôle. Qui donc les avait laissées entrer, et dans quel but s'était-on montré si tolérant? Lipoutine et Liamchine avaient été relevés de leurs fonctions de commissaires (ils se trouvaient cependant au bal, devant figurer dans le «quadrille de la littérature»), mais, à mon grand étonnement, la rosette du premier ornait maintenant l'épaule du séminariste qui, en prenant violemment à partie Stépan Trophimovitch, avait plus que personne contribué au scandale de la matinée. Quant au commissaire nommé en remplacement de Liamchine, c'était Pierre Stépanovitch lui-même. À quoi ne pouvait-on pas s'attendre dans de pareilles conditions?

Je me mis à écouter ce qui se disait. Certaines idées avaient un cachet d'excentricité tout à fait singulier. Par exemple, on assurait dans un groupe que l'histoire de Lisa avec Nicolas Vsévolodovitch était l'œuvre de Julie Mikhaïlovna qui avait reçu pour cela de l'argent de Stavroguine, on allait jusqu'à spécifier la somme. La fête même, affirmait-on, n'avait pas eu d'autre but dans la pensée de la gouvernante; ainsi s'expliquait, au dire de ces gens bien informés, l'abstention de la moitié de la ville: on n'avait pas voulu venir au bal quand on avait su de quoi il retournait, et Lembke lui-même en avait été frappé au point de perdre la raison; à présent c'était un fou que sa femme «conduisait». J'entendis force rires étranges, gutturaux, sournois. Tout le monde faisait aussi d'amères critiques du bal et s'exprimait dans les termes les plus injurieux sur le compte de Julie Mikhaïlovna. En général, les conversations étaient si décousues, si confuses, si incohérentes, qu'on pouvait difficilement en dégager quelque chose de net.

Il y avait aussi au buffet des gens franchement gais, et parmi eux plusieurs dames fort aimables, de celles qui ne s'étonnent et ne s'effrayent de rien. C'étaient, pour la plupart, des femmes d'officiers, venues en compagnie de leurs maris. Chaque société s'asseyait à une table particulière où elle buvait gaiement du thé. À un moment donné, près de la moitié du public se trouva réunie au buffet.

Sur ces entrefaites, grâce aux soins du prince, trois pauvres petits quadrilles avaient été tant bien que mal organisés dans la salle blanche. Les

demoiselles dansaient, et leurs parents les contemplaient avec bonheur. Mais, malgré le plaisir qu'ils éprouvaient à voir leurs filles s'amuser, beaucoup de ces gens respectables étaient décidés à filer en temps utile, c'est-à-dire avant l'ouverture du «chahut».

La conviction qu'il y aurait du chahut était dans tous les esprits. Quant aux sentiments de Julie Mikhaïlovna elle-même, il me serait difficile de les décrire. Je ne lui parlais pas, quoique je fusse assez rapproché d'elle. Je l'avais saluée en entrant, et elle ne m'avait pas remarqué (je suis persuadé que, de sa part, ce n'était pas une feinte). Son visage était maladif; son regard, bien que hautain et méprisant, errait de tous côtés avec une expression inquiète. Par un effort visiblement douloureux elle se roidissait contre elle-même, – pourquoi et pour qui? Elle aurait dû se retirer, surtout emmener son mari, et elle restait!

Il suffisait de la voir en ce moment pour deviner que ses yeux «s'étaient ouverts», et qu'elle ne nourrissait plus aucune illusion. Elle n'appelait même pas auprès d'elle Pierre Stépanovitch (celui-ci, de son côté, semblait aussi l'éviter; je l'aperçus au buffet, il était excessivement gai). Pourtant elle restait au bal et ne souffrait point qu'André Antonovitch fit un seul pas sans elle. Oh! Le matin encore, comme elle eût reçu l'imprudent qui se fût permis d'émettre en sa présence le moindre doute sur la santé intellectuelle de son époux! Mais maintenant force lui était de se rendre à l'évidence. Pour moi, à première vue, l'état d'André Antonovitch me parut empiré depuis tantôt. Le gouverneur semblait inconscient, on aurait dit qu'il n'avait aucune idée du lieu où il était. Parfois il regardait tout à coup autour de lui avec une sévérité inattendue; c'est ainsi qu'à deux reprises ses yeux se fixèrent sur moi. Une fois il ouvrit la bouche, prononça quelques mots d'une voix forte et n'acheva pas sa phrase; un vieil employé, personnage fort humble, qui se trouvait par hasard à côté de lui, eut presque peur en l'entendant parler. Mais le public de la salle blanche lui-même, ce public composé en grande majorité de subalternes, s'écartait d'un air sombre et inquiet à l'approche de Julie Mikhaïlovna; en même temps, ces gens d'ordinaire si timides vis-à-vis de leurs supérieurs tenaient leurs regards attachés sur Von Lembke avec une insistance d'autant plus étrange qu'ils n'essayaient nullement de la cacher.

— J'ai été saisie en remarquant cela, et c'est alors que l'état d'André Antonovitch m'a été révélé tout à coup, – m'avoua plus tard Julie Mikhaïlovna.

Oui, elle avait commis une nouvelle faute! Tantôt, après avoir promis à Pierre Stépanovitch d'aller au bal, elle s'était, selon toute probabilité, rendue dans le cabinet d'André Antonovitch déjà complètement détraqué à la suite de la matinée littéraire, et, mettant en œuvre toutes ses séductions féminines, elle avait décidé le malheureux homme à l'accompagner. Mais combien elle devait souffrir à présent! Et pourtant elle ne voulait pas s'en aller! Était-ce par fierté qu'elle s'imposait ce supplice, ou bien avait-elle simplement perdu la tête? – Je n'en sais rien. Nonobstant son orgueil, on la voyait aborder certaines dames humblement, le sourire aux lèvres, et ces avances étaient en pure perte. Julie Mikhaïlovna n'obtenait pour toute réponse qu'un oui ou un non, tant les femmes à qui elle adressait la parole avaient hâte de s'éloigner d'elle.

Parmi nos personnages de marque, un seul assistait au bal: c'était le général en retraite que le lecteur a déjà rencontré chez la maréchale de la noblesse. Toujours digne, comme le jour où il pérorait sur le duel de Stavroguine avec Gaganoff, le vieux débris circulait dans les salons, ouvrant l'œil, tendant l'oreille, et cherchant à se donner toutes les apparences d'un homme venu là pour étudier les mœurs plutôt que pour s'amuser. À la fin, il s'empara de la gouvernante et ne la lâcha plus. Évidemment il voulait la réconforter par sa présence et ses paroles. C'était à coup sûr un fort bon homme, très distingué de manières, et trop âgé pour que sa pitié même pût offenser. Il était néanmoins extrêmement pénible à Julie Mikhaïlovna de se dire que cette vieille baderne osait avoir compassion d'elle et se constituait en quelque sorte son protecteur. Cependant le général bavardait sans interruption.

— Une ville ne peut subsister, dit-on, que si elle possède sept justes… je crois que c'est sept, je ne me rappelle pas positivement le chiffre. Parmi les sept justes avérés que renferme notre ville, combien ont l'honneur de se trouver à votre bal? Je l'ignore, mais, malgré leur présence, je commence à me sentir un peu inquiet. Vous me pardonnerez, charmante dame, n'est-ce

pas? Je parle al-lé-go-ri-quement, mais je suis allé au buffet, et, ma foi! Je trouve que notre excellent Prokhoritch n'est pas là à sa place: il pourrait bien être razzié d'ici à demain matin. Du reste, je plaisante. J'attends seulement le «quadrille de la littérature», je tiens à savoir ce que ce sera, ensuite j'irai me coucher. Pardonnez à un vieux podagre, je me couche de bonne heure, et je vous conseillerais aussi d'aller «faire dodo», comme on dit aux enfants. Je suis venu pour les jeunes beautés… que votre bal m'offrait une occasion unique de voir en aussi grand nombre… Elles habitent toutes de l'autre côté de l'eau, et je ne vais jamais par là. La femme d'un officier… de chasseurs, paraît-il… elle n'est pas mal du tout et… ces fillettes sont fraîches aussi, mais voilà tout; elles n'ont pour elles que la fraîcheur. Du reste, leur vue n'est pas désagréable. Ce sont des fleurs en boutons; malheureusement les lèvres sont grosses. En général, chez les femmes russes, la beauté du visage laisse à désirer sous le rapport de la correction… Tant que dure la première jeunesse, pendant deux ans, même trois, ces petits minois sont ravissants, mais ensuite ils se fanent, d'où chez les maris ce triste indifférentisme qui contribue tant au développement de la question des femmes… si toutefois je comprends bien cette question… Hum. La salle est belle; les chambres ne sont pas mal meublées. Cela pourrait être pire. La musique pourrait être beaucoup moins bonne… je ne dis pas qu'elle devrait l'être. Le coup d'œil n'est pas joli: cela manque de femmes. Quant aux toilettes, je n'en parle pas. Je trouve mauvais que ce monsieur en pantalon gris se permette de cancaner avec un tel sans gêne. Je lui pardonne, si c'est la joie qui lui fait oublier les convenances; d'ailleurs, comme il est pharmacien ici… n'importe, danser le cancan avant onze heures, c'est commencer un peu tôt, même pour un pharmacien… Là-bas, au buffet, deux hommes se sont battus à coups de poing, et on ne les a pas mis à la porte. Avant onze heures, on doit expulser les querelleurs, quelles que soient les mœurs du public… passé deux heures du matin, je ne dis pas: il y aura lieu alors de faire des concessions aux habitudes régnantes, – à supposer que ce bal dure jusqu'à deux heures du matin. Barbara Pétrovna avait promis d'envoyer des fleurs, et elle n'a pas tenu parole. Hum, il s'agit bien de fleurs pour elle maintenant, pauvre mère! Et la pauvre Lisa, vous avez entendu parler de la chose? C'est, dit-on, une histoire mystérieuse et…

et voilà encore Stavroguine sur la cimaise… Hum. J'irais volontiers me coucher, je n'en puis plus. À quand donc ce «quadrille de la littérature»?

Satisfaction fut enfin donnée au désir impatient du vieux guerrier. Dans ces derniers temps, quand on s'entretenait, en ville, du bal projeté, on ne manquait jamais de questionner au sujet de ce «quadrille de la littérature», et, comme personne ne pouvait s'imaginer ce que c'était, il avait éveillé une curiosité extraordinaire. Combien l'attente générale allait être déçue!

Une porte latérale jusqu'alors fermée s'ouvrit, et soudain parurent quelques masques. Aussitôt le public fit cercle autour d'eux. Tout le buffet se déversa instantanément dans la salle blanche. Les masques se mirent en place pour la danse. Ayant réussi à me faufiler au premier plan, je me trouvai juste derrière le groupe formé par Julie Mikhaïlovna, Von Lembke et le général. Pierre Stépanovitch, qui jusqu'à ce moment ne s'était pas montré, accourut alors auprès de la gouvernante.

— Je suis toujours en surveillance au buffet, lui dit-il à voix basse; pour l'irriter encore plus, il avait pris, en prononçant ces mots, la mine d'un écolier fautif. Julie Mikhaïlovna rougit de colère.

— À présent, du moins, vous devriez renoncer à vos mensonges, homme effronté! Répliqua-t-elle.

Cette réponse fut faite assez haut pour que le public l'entendît. Pierre Stépanovitch s'esquiva tout content.

Il serait difficile de concevoir une allégorie plus plate, plus fade, plus misérable que ce «quadrille de la littérature». On n'aurait rien pu imaginer qui fût moins approprié à l'esprit de nos provinciaux; et pourtant la paternité de cette invention appartenait, disait-on, à Karmazinoff. Le divertissement, il est vrai, avait été réglé par Lipoutine aidé du professeur boiteux que nous avons vu chez Virguinsky. Mais l'idée venait de Karmazinoff, et l'on prétend même que le grand écrivain avait voulu figurer en costume parmi les danseurs. Ceux-ci étaient répartis en six couples et pouvaient à peine être appelés des masques, attendu que leur mise ne les distinguait pas des autres personnes présentes. Ainsi, par exemple, il y avait un vieux monsieur de petite taille qui était en habit comme tout le monde et dont le déguisement se réduisait à une barbe blanche postiche. Ce personnage remuait

continuellement les pieds sans presque bouger de place et conservait toujours un air sérieux en dansant. Il proférait certains sons d'une voix de basse enrouée, histoire de représenter par cet enrouement un journal connu. À ce masque faisaient vis-à-vis deux géants: KH et Z, ces lettres étaient cousues sur leurs fracs, mais que signifiaient-elles? – on n'en savait rien. L'«honnête pensée russe» était personnifiée par un monsieur entre deux âges qui portait des lunettes, un frac, des gants et – des chaînes (de vraies chaînes). Cette pensée avait sous le bras un portefeuille contenant une sorte de «dossier». De la poche émergeait une lettre décachetée: c'était un certificat que quelqu'un avait envoyé de l'étranger pour attester à tous les sceptiques l'honnêteté de l'«honnête pensée russe». Tout cela était expliqué de vive voix par les commissaires du bal, car il n'y avait pas moyen de déchiffrer le bout de lettre qui sortait de la poche. Dans sa main droite levée en l'air, l'«honnête pensée russe» tenait une coupe, comme si elle eût voulu porter un toast. À sa droite et à sa gauche se trouvaient deux jeunes filles nihilistes, coiffées à la Titus, qui piétinaient sur place, et vis-à-vis dansait un autre vieux monsieur en habit, mais celui-ci était porteur d'une pesante massue, pour figurer le rédacteur en chef d'un terrible organe moscovite. «Numérote tes abatis», avait l'air de dire ce matamore. Toutefois, il avait beau être armé d'une massue, il ne pouvait soutenir le regard que l'«honnête pensée russe» dirigeait obstinément sur lui à travers ses lunettes; il détournait les yeux, et, en esquissant un pas de deux, s'agitait, se tortillait, ne savait où se fourrer, – tant le tourmentait, évidemment, sa conscience… Du reste, je ne me rappelle pas toutes ces charges; elles n'étaient pas plus spirituelles les unes que les autres, si bien qu'à la fin je me sentis honteux d'assister à un pareil spectacle. Cette même impression de honte se reflétait sur tous les visages, sans en excepter ceux des individus hétéroclites qui étaient venus du buffet. Pendant un certain temps le public resta silencieux, se demandant avec irritation ce que cela voulait dire. Peu à peu les langues se délièrent.

— Qu'est-ce que c'est que cela? Grommelait dans un groupe un sommelier.

— C'est une bêtise.

— C'est de la littérature. Ils blaguent le Golas.

— Mais qu'est-ce que ça me fait, à moi?

Ailleurs, j'entendis le dialogue suivant:

— Ce sont des ânes!

— Non, les ânes, ce n'est pas eux, mais nous.

— Pourquoi es-tu un âne?

— Je ne suis pas un âne.

— Eh bien, si tu n'es pas un âne, à plus forte raison je n'en suis pas un.

Dans un troisième groupe:

— On devrait leur flanquer à tous le pied au derrière!

— Chambarder toute la salle!

Dans un quatrième:

— Comment les Lembke n'ont-ils pas honte de regarder cela?

— Pourquoi s'en priveraient-ils? Tu le regardes bien, toi!

— Ce n'est pas ce que je fais de mieux, mais, après tout, moi, je ne suis pas gouverneur.

— Non, tu es un cochon.

— Jamais de ma vie je n'ai vu un bal aussi vulgaire, observa d'un ton aigre et avec le désir évident d'être entendue une dame qui se trouvait près de Julie Mikhaïlovna. C'était une robuste femme de quarante ans; elle avait le visage fardé et portait une robe de soie d'une couleur criarde; en ville presque tout le monde la connaissait, mais personne ne la recevait. Veuve d'un conseiller d'État qui ne lui avait laissé qu'une maison de bois et une maigre pension, elle vivait bien et avait équipage. Deux mois auparavant Julie Mikhaïlovna était allée lui faire visite, mais n'avait pas été reçue.

— Du reste, c'était facile à prévoir, ajouta-t-elle en regardant effrontément la gouvernante.

Celle-ci n'y tint plus.

— Si vous pouviez le prévoir, pourquoi êtes-vous venue? Demanda-t-elle.

— C'est le tort que j'ai eu, répliqua insolemment la dame qui ne cherchait qu'une dispute, mais le général intervint.

— Chère dame, en vérité, vous devriez vous retirer, dit-il en se penchant à l'oreille de Julie Mikhaïlovna. – Nous ne faisons que les gêner, et, sans nous, ils s'amuseront à merveille. Vous avez rempli toutes vos obligations,

vous avez ouvert le bal; eh bien, à présent, laissez-les en repos… D'ailleurs, André Antonovitch ne paraît pas dans un état très satisfaisant… Pourvu qu'il n'arrive pas de malheur!

Mais il était déjà trop tard.

Depuis que le quadrille était commencé, André Antonovitch considérait les danseurs avec un ahurissement mêlé d'irritation; en entendant les premières remarques faites par le public, il se mit à regarder autour de lui d'un air inquiet. Alors, pour la première fois, ses yeux rencontrèrent certains hommes du buffet, et un étonnement extraordinaire se manifesta dans son regard. Tout à coup éclatèrent des rires bruyants parmi les spectateurs du quadrille: à la dernière figure, le rédacteur en chef du «terrible organe moscovite», voyant toujours braquées sur lui les lunettes de l'«honnête pensée russe» et ne sachant comment se dérober au regard qui le poursuivait, s'avisait soudain d'aller, les pieds en l'air, à la rencontre de son ennemie, manière ingénieuse d'exprimer que tout était sens dessus dessous dans l'esprit du terrible publiciste. Comme Liamchine seul savait faire le poirier, il s'était chargé de représenter le journaliste à la massue. Julie Mikhaïlovna ignorait complètement qu'on devait marcher les pieds en l'air. «Ils m'avaient caché cela, ils me l'avaient caché», me répétait-elle plus tard avec indignation. La facétie de Liamchine obtint un grand succès de rire; à coup sûr le public se souciait fort peu de l'allégorie, mais il trouvait drôle ce monsieur en habit noir qui marchait sur les mains. Lembke frémit de colère.

— Le vaurien! Cria-t-il en montrant Liamchine, – qu'on empoigne ce garnement, qu'on le remette… qu'on le remette sur ses pieds… la tête… la tête en haut… en haut!

Liamchine reprit instantanément sa position normale. L'hilarité redoubla.

— Qu'on expulse tous les garnements qui rient! Ordonna brusquement Lembke.

Des murmures commencèrent à se faire entendre.

— Cela n'est pas permis, Excellence.

— Il n'est pas permis d'insulter le public.

— Lui-même est un imbécile! Fit une voix dans un coin de la salle.

— Flibustiers! Cria-t-on d'un autre coin.

Le gouverneur se tourna aussitôt vers l'endroit d'où ce cri était parti, et il devint tout pâle. Un vague sourire se montra sur ses lèvres, comme s'il s'était soudain rappelé quelque chose.

Julie Mikhaïlovna se mit en devoir de l'emmener.

— Messieurs, dit-elle en s'adressant à la foule qui se pressait vers elle et son mari, – messieurs, excusez André Antonovitch. André Antonovitch est souffrant… excusez… pardonnez-lui, messieurs!

J'ai entendu le mot «pardonnez» sortir de sa bouche. La scène ne dura que quelques instants. Mais je me souviens très bien qu'en ce moment même, c'est-à-dire après les paroles de Julie Mikhaïlovna, une partie du public, en proie à une sorte d'épouvante, gagna précipitamment la porte. Je me rappelle même qu'une femme cria avec des larmes dans la voix:

— Ah! Encore comme tantôt!

Elle ne croyait pas si bien dire; de fait, alors qu'on se bousculait déjà pour sortir au plus vite, une bombe éclata soudain au milieu de la cohue, «encore comme tantôt»:

— Au feu! Tout le Zariétchié[117] brûle!

Je ne saurais dire si ce cri fut tout d'abord poussé dans les salons, ou si quelque nouvel arrivant le jeta de l'antichambre; quoi qu'il en soit, il produisit aussitôt une panique dont ma plume est impuissante à donner une idée. Plus de la moitié des personnes venues au bal habitaient le Zariétchié, soit comme propriétaires, soit comme locataires des maisons de bois qui abondent dans ce quartier. Courir aux fenêtres, écarter les rideaux, arracher les stores, fut l'affaire d'un instant. Tout le Zariétchié était en flammes. À la vérité, l'incendie venait seulement de commencer, mais on le voyait sévir dans trois endroits parfaitement distincts, et c'était là une circonstance alarmante.

— Le feu a été mis volontairement! Ce sont les ouvriers des Chpigouline qui ont fait le coup! Vociférait-on dans la foule.

Je me rappelle quelques exclamations très caractéristiques:

— Mon cœur me l'avait dit, qu'on mettrait le feu; tous ces jours-ci j'en avais le pressentiment!

— Ce sont les ouvriers de Chpigouline, il n'y a pas à chercher les

coupables ailleurs.

— On nous a réunis ici exprès pour pouvoir allumer l'incendie là-bas!

Cette dernière parole, la plus étrange de toutes, fut proférée par une femme, une Korobotchka sans doute, qu'affolait la perspective de sa ruine. Le public tout entier s'élança vers la porte. Je ne décrirai pas l'encombrement de l'antichambre pendant que les hommes prenaient leurs paletots, les dames leurs mantilles et leurs mouchoirs; je passerai également sous silence les cris des femmes effrayées, les larmes des jeunes filles. Longtemps après on a raconté en ville que plusieurs vols avaient été commis dans cette occasion. Le fait me semble peu croyable, mais il ne faut pas s'étonner si, au milieu d'une confusion pareille, quelques-uns durent s'en aller sans avoir retrouvé leur pelisse. Sur le seuil, la presse était telle que Lembke et Julie Mikhaïlovna faillirent être écrasés.

— Qu'on arrête tout le monde! Qu'on ne laisse sortir personne! Tonna le gouverneur en étendant le bras pour empêcher la foule d'avancer, – qu'on les fouille tous minutieusement les uns après les autres, tout de suite!

Des clameurs injurieuses accueillirent ces paroles.

— André Antonovitch! André Antonovitch! S'écria Julie Mikhaïlovna au comble du désespoir.

— Qu'on l'arrête la première! Poursuivit-il en désignant sa femme d'un geste menaçant. – Qu'on la visite la première! Le bal n'était qu'un moyen destiné à faciliter l'incendie…

Elle poussa un cri et tomba évanouie (oh! Certes, ce n'était pas un évanouissement pour rire). Le prince, le général et moi, nous courûmes à son secours; d'autres personnes, des dames même, nous vinrent en aide dans ce moment critique. Nous emportâmes la malheureuse hors de cet enfer et la mîmes en voiture, mais elle ne reprit ses sens qu'en arrivant à sa demeure, et son premier cri fut encore pour André Antonovitch. Après l'écroulement de tous ses châteaux en Espagne, il ne restait plus devant elle que son mari. On envoya chercher un médecin. En l'attendant, le prince et moi, nous demeurâmes pendant une heure entière auprès de Julie Mikhaïlovna. Dans un élan de générosité le général (quoique fort effrayé lui-même) avait déclaré qu'il passerait toute la nuit au chevet de l'«infortunée», mais, au bout de dix

minutes, il s'endormit sur un fauteuil dans la salle, et nous le laissâmes là.

À la première nouvelle de l'incendie, le maître de police s'était empressé de quitter le bal; il réussit à faire sortir André Antonovitch aussitôt après nous, et voulut le décider à prendre place dans la voiture à côté de Julie Mikhaïlovna, répétant sur tous les tons que Son Excellence avait besoin de repos. Je ne comprends pas qu'il n'ait point insisté davantage encore. Sans doute André Antonovitch ne voulait pas entendre parler de repos et tenait à se rendre au plus tôt sur le lieu du sinistre, mais ce n'était pas une raison. En fin de compte, Ilia Ilitch le laissa monter dans son drojki et partit avec lui pour le Zariétchié. Il raconta ensuite que pendant toute la route le gouverneur n'avait fait que gesticuler en donnant des ordres trop extraordinaires pour pouvoir être exécutés. On sut plus tard que le saisissement avait provoqué chez Von Lembke un accès de delirium tremens.

Pas n'est besoin de raconter comment finit le bal. Quelques dizaines de joyeux noceurs et avec eux plusieurs dames restèrent dans les salons que la police avait complètement évacués. Ils prétendirent garder les musiciens, et ceux-ci persistant à vouloir s'en aller, ils les accablèrent de coups. Prokhoritch fut «razzié», comme l'avait prédit le général; on but toutes les bouteilles du buffet, on se livra aux fantaisies chorégraphiques les plus risquées, on salit les chambres, et ce fut seulement à l'aurore qu'une partie des pochards quitta la maison pour aller recommencer au Zariétchié de nouvelles saturnales… Les autres, couchés par terre ou sur les divans de velours maculés par l'orgie, cuvèrent ainsi leur vin jusqu'au matin. Ensuite les domestiques les prirent par les pieds et les poussèrent dans la rue. Voilà comment se termina la fête au profit des institutrices de notre province.

IV

Notre public d'au-delà de la rivière s'était surtout ému de cette circonstance que l'incendie avait été évidemment allumé par des mains criminelles. Chose remarquable, le premier cri «Au feu!» venait à peine d'être proféré que tout le monde accusait les ouvriers des Chpigouline. Maintenant on sait trop bien qu'en effet trois d'entre eux participèrent à l'incendie, mais tous les autres

ont été reconnus innocents aussi bien par les tribunaux que par l'opinion publique. La culpabilité du forçat Fedka n'est pas moins bien établie que celle des trois gredins dont je viens de parler. Voilà toutes les données positives qu'on a recueillies jusqu'à présent concernant l'origine de l'incendie. Mais quel but se proposaient ces trois drôles? Ont-ils agi de leur propre initiative ou à l'instigation de quelqu'un? Ce sont là des questions auxquelles maintenant encore il est impossible de répondre autrement que par des conjectures.

Allumé sur trois points et favorisé par un vent violent, le feu se propagea avec d'autant plus de rapidité que, dans cette partie de la ville, la plupart des maisons sont construites en bois (du reste, un des trois foyers de l'incendie fut éteint presque aussitôt, comme on le verra plus bas). On a cependant exagéré notre malheur dans les correspondances envoyées aux journaux de la capitale: un quart du Zariétchié, tout au plus, fut dévoré par les flammes. Notre corps de pompiers, quoique peu considérable eu égard à l'étendue et à la population de la ville, montra un courage et un dévouement au-dessus de tout éloge, mais ses efforts, même secondés, comme ils le furent, par ceux des habitants, n'auraient pas servi à grand'chose, si aux premières lueurs de l'aurore le vent n'était tombé tout à coup. Quand, une heure après avoir quitté le bal, j'arrivai sur les lieux, je trouvai l'incendie dans toute sa force. La rue parallèle à la rivière n'était qu'un immense brasier. Il faisait clair comme en plein jour. Inutile de retracer les divers détails d'un tableau que tout lecteur russe a eu bien des fois sous les yeux. Dans les péréouloks voisins de la rue en proie aux flammes régnait une agitation extraordinaire. Directement menacés par les progrès du feu, les habitants de ces ruelles se hâtaient d'opérer leur déménagement; toutefois ils ne s'éloignaient pas encore de leurs logis; après avoir transporté hors de chez eux leurs coffres et leurs lits de plume, ils s'asseyaient dessus en attendant. Une partie de la population mâle était occupée à un travail pénible: elle abattait à coups de hache les clôtures en planches et même les cabanes qui se trouvaient à proximité de l'endroit où l'incendie exerçait ses ravages. Les petits enfants réveillés en sursaut poussaient des cris auxquels se joignaient ceux des femmes qui avaient déjà réussi à déménager leurs meubles; quant aux autres, elles procédaient

silencieusement, mais avec la plus grande activité, au sauvetage de leur mobilier. Au loin volaient des étincelles et des flammèches, on les éteignait autant que possible. Sur le théâtre même du sinistre s'étaient groupés quantité de gens accourus de tous les coins de la ville; les uns aidaient à combattre le feu, les autres contemplaient ce spectacle en amateurs.

Emboîtant le pas à la foule curieuse, j'arrivai, sans questionner personne, à l'endroit le plus dangereux, et là j'aperçus enfin André Antonovitch à la recherche de qui m'avait envoyé Julie Mikhaïlovna elle-même. Le gouverneur était debout sur un monceau de planches provenant d'une clôture abattue. À sa gauche, à trente pas de distance, se dressait le noir squelette d'une maison de bois presque entièrement consumée déjà: aux deux étages les fenêtres étaient remplacées par des trous béants, la toiture s'effondrait, et des flammes serpentaient encore çà et là le long des solives carbonisées. Au fond d'une cour, à vingt pas de la maison incendiée, un pavillon composé aussi de deux étages commençait à brûler et on le disputait aux flammes du mieux que l'on pouvait. À droite, des pompiers et des gens du peuple s'efforçaient de préserver un assez grand bâtiment en bois que le feu n'avait pas encore atteint, mais qui courait un danger imminent. Le visage tourné vers le pavillon, Lembke criait, gesticulait et donnait des ordres qui n'étaient exécutés par personne. Je crus remarquer que tout le monde le délaissait. Autour de lui, la foule comprenait les éléments les plus divers: à côté de la populace il y avait des messieurs, entre autres l'archiprêtre de la cathédrale. On écoutait André Antonovitch avec surprise, mais personne ne lui adressait la parole et n'essayait de l'emmener ailleurs. Pâle, les yeux étincelants, Von Lembke disait les choses les plus stupéfiantes; pour comble, il était nu-tête, ayant depuis longtemps perdu son chapeau.

— L'incendie est toujours dû à la malveillance! C'est le nihilisme! Si quelque chose brûle, c'est le nihilisme! Entendis-je avec une sorte d'épouvante, quoique ce langage ne fût plus une révélation pour moi.

— Excellence, observa un commissaire de police qui se trouvait près du gouverneur, – si vous consentiez à retourner chez vous et à prendre du repos… Il y a même danger pour Votre Excellence à rester ici…

Comme je l'appris plus tard, ce commissaire de police avait été laissé par

Ilia Ilitch auprès de Von Lembke avec mission expresse de veiller sur sa personne et de ne rien négliger pour le ramener chez lui; en cas de besoin urgent, il devait même employer la force, mais comment aurait-il fait pour exécuter un pareil ordre?

— Ils essuieront les larmes des sinistrés, mais ils brûleront la ville. Ce sont toujours les quatre coquins, les quatre coquins et demi. Qu'on arrête le vaurien! Il s'introduit comme un ver dans l'honneur des familles. Pour brûler les maisons, on s'est servi des institutrices. C'est une lâcheté, une lâcheté! Ah! Qu'est-ce qu'il fait? Cria André Antonovitch apercevant tout à coup sur le toit en partie consumé du pavillon un pompier que les flammes entouraient, – qu'on le fasse descendre, qu'on l'arrache de là! La toiture va s'effondrer sous lui, et il tombera dans le feu, éteignez-le… Qu'est-ce qu'il fait là?

— Il travaille à éteindre l'incendie, Excellence.

— C'est invraisemblable. L'incendie est dans les esprits, et non sur les toits des maisons. Tirez-le de là et ne vous occupez plus de rien! C'est le mieux, c'est le mieux! Que les choses s'arrangent comme elles pourront! Ah! Qui est-ce qui pleure encore? Une vieille femme! Cette vieille crie, pourquoi l'a-t-on oubliée?

En effet, au rez-de-chaussée du pavillon se faisaient entendre les cris d'une vieille femme de quatre-vingts ans, parente du maréchal à qui appartenait l'immeuble en proie aux flammes. Mais on ne l'avait pas oubliée: elle-même, avant que l'accès de la maison soit devenu impossible, avait fait la folie d'y rentrer pour sauver un lit de plume qui se trouvait dans une petite chambre jusqu'alors épargnée par l'incendie. Sur ces entrefaites, le feu avait aussi envahi cette pièce. À demi asphyxiée par la fumée, sentant une chaleur insupportable, la malheureuse poussait des cris de terreur, tout en s'efforçant de faire passer son lit par la fenêtre. Lembke courut à son secours. Tout le monde le vit s'élancer vers la croisée, saisir le lit par un bout et le tirer à lui de toutes ses forces. Mais, dans ce moment même, une planche se détachant du toit atteignit le gouverneur au cou, et le renversa, privé de connaissance, sur le sol.

L'aube parut enfin, maussade et sombre. L'incendie perdit de sa violence; le vent cessa de souffler et fut remplacé par une petite pluie fine. J'étais déjà

dans un autre endroit du Zariétchié, très éloigné de celui où avait eu lieu l'accident survenu à Lembke. Là, dans la foule, j'entendis des conversations fort étranges: on avait constaté un fait singulier. Tout à l'extrémité du quartier, il y avait dans un terrain vague, derrière des jardins potagers, une maisonnette en bois, récemment construite, qui se trouvait bien à cinquante pas des autres habitations, et c'était dans cette maison écartée que le feu avait pris en premier lieu. Vu sa situation tout à fait excentrique, elle aurait pu brûler entièrement sans mettre en danger aucune autre construction, de même qu'elle aurait été seule épargnée par un incendie dévorant tout le Zariétchié. Évidemment il s'agissait ici d'un cas isolé, d'une tentative criminelle, et non d'un accident imputable aux circonstances. Mais voici où l'affaire se corsait: la maison avait pu être sauvée, et, quand on y était entré au lever du jour, on avait eu sous les yeux le spectacle le plus inattendu. Le propriétaire de cet immeuble était un bourgeois qui habitait non loin de là, dans le faubourg; il avait couru en toute hâte à sa nouvelle maison dès qu'il y avait aperçu un commencement d'incendie, et, avec l'aide de quelques voisins, il était parvenu à éteindre le feu. Dans cette demeure logeaient un capitaine connu en ville, sa sœur et une vieille servante; or, durant la nuit, tous trois avaient été assassinés, et, selon toute évidence, dévalisés. (Le maître de police était en train de visiter le lieu du crime au moment où Lembke entreprenait le sauvetage du lit de plume.) Le matin, la nouvelle se répandit, et la curiosité attira bientôt aux abords de la maisonnette une multitude d'individus de toute condition, parmi lesquels se trouvaient même plusieurs des incendiés du Zariétchié. Il était difficile de se frayer un passage à travers une foule si compacte. On me raconta qu'on avait trouvé le capitaine couché tout habillé sur un banc avec la gorge coupée; il était sans doute plongé dans le sommeil de l'ivresse lorsque le meurtrier l'avait frappé; Lébiadkine, ajoutait-on, avait saigné «comme un bœuf»; le corps de Marie Timoféievna était tout criblé de coups de couteau et gisait sur le seuil, ce qui prouvait qu'une lutte avait eu lieu entre elle et l'assassin; la servante, dont la tête n'était qu'une plaie, devait aussi être éveillée au moment du crime. Au dire du propriétaire, Lébiadkine avait passé chez lui dans la matinée de la veille; étant en état d'ivresse, il s'était vanté de posséder beaucoup d'argent et avait montré

jusqu'à deux cents roubles. Son vieux portefeuille vert avait été retrouvé vide sur le parquet, mais on n'avait touché ni à ses vêtements, ni au coffre de Marie Timoféievna, pas plus qu'on n'avait enlevé la garniture en argent de l'icône. Évidemment le voleur s'était dépêché; de plus, ce devait être un homme au courant des affaires du capitaine; il n'en voulait qu'à l'argent, et il savait où le trouver. Si le propriétaire n'était pas arrivé à temps pour éteindre l'incendie, les cadavres auraient été réduits en cendres, et dès lors il eût été fort difficile de découvrir la vérité.

Tels furent les renseignements qu'on me donna. J'appris aussi que M.Stavroguine était venu lui-même louer ce logement pour le capitaine et sa sœur. Le propriétaire ne voulait pas d'abord entendre parler de location, parce qu'il songeait à faire de sa maison un cabaret; mais Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas regardé au prix, et il avait payé six mois d'avance.

— Ce n'est pas par hasard que le feu a pris, entendait-on dans la foule.

Mais la plupart restaient silencieux, et les visages étaient plutôt sombres qu'irrités. Cependant autour de moi on continuait à s'entretenir de Nicolas Vsévolodovitch: la femme tuée était son épouse; la veille il avait attiré chez lui «dans des vues déshonnêtes» une jeune personne appartenant à la plus haute société, la fille de la générale Drozdoff; on allait porter plainte contre lui à Pétersbourg; si sa femme avait été assassinée, c'était évidemment pour qu'il pût épouser mademoiselle Drozdoff. Comme Skvorechniki n'était qu'à deux verstes et demie de là, je pensai un instant à aller y porter la nouvelle. À dire vrai, je ne vis personne exciter la foule, quoique j'eusse reconnu parmi les individus présents deux ou trois figures patibulaires rencontrées au buffet. Je dois seulement signaler un jeune homme dont l'attitude me frappa. Grand, maigre, anémique, il avait des cheveux crépus, et une épaisse couche de suie couvrait son visage. C'était, ainsi que je le sus plus tard, un bourgeois exerçant la profession de serrurier. Quoiqu'il ne fût pas ivre, son agitation contrastait avec la tranquillité morne de ceux qui l'entouraient. Il s'adressait sans cesse au peuple en faisant de grands gestes, mais tout ce que je pouvais saisir de ses paroles se réduisait à des phrases comme ceci: «Mes amis, qu'est-ce que c'est? Est-il possible que cela se passe ainsi?»

CHAPITRE III[118]

LA FIN D'UN ROMAN.

I

Dans la grande salle de Skvorechniki (la même où avait eu lieu la dernière entrevue de Barbara Pétrovna avec Stépan Trophimovitch), on embrassait d'un coup d'œil tout l'incendie. Il était plus de cinq heures, le jour naissait; debout près de la dernière fenêtre à droite, Lisa contemplait la rougeur mourante du ciel. La jeune fille était seule dans la chambre. Elle avait encore la magnifique robe vert tendre garnie de dentelles qu'elle portait la veille à la matinée littéraire, mais ce vêtement était maintenant fripé, on voyait qu'il avait été mis au plus vite et sans soin. Remarquant tout à coup que son corsage n'était pas bien agrafé, Lisa rougit, se rajusta en toute hâte et passa à son cou un mouchoir rouge que la veille, en arrivant, elle avait jeté sur un fauteuil. Les boucles défaites de son opulente chevelure sortaient de dessous le mouchoir et flottaient sur l'épaule droite. Son visage était las et soucieux, mais les yeux brillaient sous les sourcils froncés. Elle revint près de la fenêtre et appuya son front brûlant contre la vitre froide. La porte s'ouvrit, entra Nicolas Vsévolodovitch.

— J'ai envoyé un exprès qui est parti à bride abattue, dit-il, – dans dix minutes nous saurons tout; en attendant, les gens disent que la partie du Zariétchié qui a brûlé est celle qui avoisine le quai, à droite du pont. L'incendie s'est déclaré entre onze heures et minuit; à présent c'est la fin.

Il ne s'approcha pas de la fenêtre et s'arrêta à trois pas derrière la jeune fille; mais elle ne se retourna pas vers lui.

— D'après le calendrier, on devrait voir clair depuis une heure, et il fait presque aussi noir qu'en pleine nuit, observat-elle d'un ton vexé.

— Tous les calendriers mentent, répondit avec un sourire aimable Nicolas Vsévolodovitch, mais, honteux d'avoir émis une observation aussi banale, il

se hâta d'ajouter: – Il est ennuyeux de vivre d'après le calendrier, Lisa.

Et, s'avouant avec colère qu'il venait de dire une nouvelle platitude, il garda définitivement le silence. Lisa eut un sourire amer.

— Vous êtes dans une disposition d'esprit si chagrine que vous ne trouvez même rien à me dire. Mais rassurez-vous, votre remarque ne manquait pas d'à-propos: je vis toujours selon le calendrier, c'est lui qui règle chacune de mes actions. Vous vous étonnez de m'entendre parler ainsi?

Elle quitta brusquement la fenêtre et prit place sur un fauteuil.

— Asseyez-vous aussi, je vous prie. Nous n'avons pas longtemps à être ensemble, et je veux dire tout ce qu'il me plaît… Pourquoi n'en feriez-vous pas autant?

Nicolas Vsévolodovitch s'assit à côté de la jeune fille et doucement, presque craintivement, la prit par la main.

— Que signifie ce langage, Lisa? Quelle peut en être la cause subite? Pourquoi dire que «nous n'avons pas longtemps à être ensemble»? Voilà déjà la seconde phrase énigmatique qui sort de ta bouche depuis une demi-heure que tu es éveillée.

— Vous vous mettez à compter mes phrases énigmatiques? Reprit-elle en riant. – Mais vous rappelez-vous quel a été mon premier mot hier, en arrivant ici? Je vous ai dit que c'était un cadavre qui venait chez vous. Voilà ce que vous avez cru nécessaire d'oublier. Vous l'avez oublié, ou vous n'y avez pas fait attention.

— Je ne m'en souviens pas, Lisa. Pourquoi un cadavre? Il faut vivre…

— Et c'est tout? Vous avez perdu toute votre éloquence. J'ai eu mon heure de vie, c'est assez. Vous vous souvenez de Christophore Ivanovitch?

— Non, je n'ai aucun souvenir de lui, répondit Nicolas Vsévolodovitch en fronçant le sourcil.

— Christophore Ivanovitch, dont nous avons fait la connaissance à Lausanne? Vous le trouviez insupportable. En ouvrant la porte, il ne manquait jamais de dire: «Je viens pour une petite minute», et il restait toute la journée. Je ne veux pas ressembler à Christophore Ivanovitch et rester toute la journée.

Une impression de souffrance se manifesta sur le visage de Stavroguine.

— Lisa, s'écria-t-il, – je te le jure, je t'aime maintenant plus qu'hier quand tu es entrée chez moi!

— Quelle étrange déclaration! Pourquoi prendre hier comme mesure et le mettre en comparaison avec aujourd'hui?

— Tu ne me quitteras pas, poursuivit Stavroguine avec une sorte de désespoir, – nous partirons ensemble, aujourd'hui même, n'est-ce pas? N'est-ce pas?

— Aïe! Ne me serrez pas si fort le bras, vous me faites mal! Où aller ensemble aujourd'hui même? Commencer quelque part une «vie nouvelle»? Non, voilà déjà assez d'essais… d'ailleurs, c'est trop long pour moi, j'en suis incapable, je ne suis pas à la hauteur. Où j'irais volontiers, c'est à Moscou, pour y faire des visites et en recevoir, – tel est mon idéal, vous le savez; déjà en Suisse, je vous ai révélé mon caractère. Comme vous êtes marié, il nous est impossible d'aller à Moscou et d'y faire des visites; inutile, par conséquent, de parler de cela.

— Lisa, qu'est-ce qu'il y a donc eu hier?

— Il y a eu ce qu'il y a eu.

— Cela ne se peut pas! C'est cruel!

— Qu'importe? Si c'est cruel, supportez-le.

— Vous vous vengez sur moi de votre fantaisie d'hier… grommela Nicolas Vsévolodovitch avec un méchant sourire. La jeune fille rougit.

— Quelle basse pensée!

— Alors, pourquoi donc m'avez-vous donné… «tant de bonheur»? Ai-je le droit de le savoir?

— Non, interrogez-moi sans demander si vous en avez le droit; n'ajoutez pas une sottise à la bassesse de votre supposition. Vous n'êtes guère bien inspiré aujourd'hui. À propos, ne craignez-vous pas aussi l'opinion publique, et n'êtes-vous pas troublé par la pensée que ce «bonheur» vous attirera une condamnation? Oh! S'il en est ainsi, pour l'amour de Dieu, bannissez toute inquiétude. Vous n'êtes ici coupable de rien et n'avez de comptes à rendre à personne. Quand j'ai ouvert votre porte hier, vous ne saviez pas même qui allait entrer. Il n'y a eu là qu'une fantaisie de ma part, comme vous le disiez tout à l'heure, – rien de plus. Vous pouvez hardiment lever les yeux et

regarder tout le monde en face!

— Tes paroles, cet enjouement factice qui dure déjà depuis une heure, me glacent d'épouvante. Ce «bonheur» dont tu parles avec tant d'irritation, me coûte… tout. Est-ce que je puis maintenant te perdre? Je le jure, je t'aimais moins hier. Pourquoi donc m'ôtes-tu tout aujourd'hui? Sais-tu ce qu'elle m'a coûté, cette nouvelle espérance? Je l'ai payée d'une vie.

— De la vôtre ou d'une autre?

Il tressaillit.

— Que veux-tu dire? Questionna-t-il en regardant fixement son interlocutrice.

— Je voulais vous demander si vous l'aviez payée de votre vie ou de la mienne. Est-ce qu'à présent vous ne comprenez plus rien? Répliqua en rougissant la jeune fille. – Pourquoi avez-vous fait ce brusque mouvement? Pourquoi me regardez-vous avec cet air-là? Vous m'effrayez. De quoi avez-vous toujours peur? Voilà déjà longtemps que je m'en aperçois, vous avez peur, maintenant surtout… Seigneur, que vous êtes pâle!

— Si tu sais quelque chose, Lisa, je te jure que je ne sais rien… ce n'est nullement de cela que je parlais tout à l'heure, en disant que j'avais payé d'une vie…

— Je ne vous comprends pas du tout, répondit-elle avec un tremblement dans la voix.

À la fin, un sourire lent, pensif, se montra sur les lèvres de Nicolas Vsévolodovitch. Il s'assit sans bruit, posa ses coudes sur ses genoux et mit son visage dans ses mains.

— C'est un mauvais rêve et un délire… Nous parlions de deux choses différentes.

— Je ne sais pas du tout de quoi vous parliez… Pouviez-vous ne pas savoir hier que je vous quitterais aujourd'hui? Le saviez-vous, oui ou non? Ne mentez pas, le saviez-vous, oui ou non?

— Je le savais… fit-il à voix basse.

— Eh bien, alors, de quoi vous plaignez-vous? Vous le saviez et vous avez mis l'«instant» à profit. Quelle déception y a-t-il ici pour vous?

— Dis-moi toute la vérité, cria Stavroguine avec l'accent d'une profonde

souffrance: – hier, quand tu as ouvert ma porte, savais-tu toi-même que tu n'entrais chez moi que pour une heure?

Elle fixa sur lui un regard haineux.

— C'est vrai que l'homme le plus sérieux peut poser les questions les plus étonnantes. Et pourquoi tant vous inquiéter de cela? Vous sentiriez-vous atteint dans votre amour-propre parce qu'une femme vous a quitté la première, au lieu d'attendre que vous lui donniez son congé? Vous savez, Nicolas Vsévolodovitch, je me suis convaincue, entre autres choses, de votre extrême magnanimité à mon égard, et, tenez, je ne puis pas souffrir cela chez vous.

Il se leva et fit quelques pas dans la chambre.

— C'est bien, j'admets que cela doive finir ainsi, soit… Mais comment tout cela a-t-il pu arriver?

— Voilà ce qui vous intrigue! Et le plus fort, c'est que vous êtes parfaitement édifié là-dessus, que vous comprenez la chose mieux que personne, et que vous-même l'aviez prévue. Je suis une demoiselle, mon cœur a fait son éducation à l'Opéra, tel a été le point de départ, tout est venu de là…

— Non.

— Il n'y a rien ici qui soit de nature à froisser votre amour-propre, et c'est l'exacte vérité. Cela a commencé par un beau moment qui a été plus fort que moi. Avant-hier, en rentrant chez moi après votre réponse si chevaleresque à l'insulte publique que je vous avais faite, j'ai deviné tout de suite que si vous me fuyiez, c'était parce que vous étiez marié, et nullement parce que vous me méprisiez, chose dont j'avais surtout peur en ma qualité de jeune fille mondaine. J'ai compris qu'en m'évitant vous me protégiez contre ma propre imprudence. Vous voyez comme j'apprécie votre grandeur d'âme. Alors est arrivé Pierre Stépanovitch, qui m'a tout expliqué. Il m'a révélé que vous étiez agité par une grande idée devant laquelle nous n'étions, lui et moi, absolument rien, mais que néanmoins j'étais un obstacle sur votre chemin. Il m'a dit qu'il était votre associé dans cette entreprise et m'a instamment priée de me joindre à vous deux; son langage était tout à fait fantastique, il citait des vers d'une chanson russe où il est question d'un

navire aux rames d'érable. Je l'ai complimenté sur son imagination poétique, et il a pris mes paroles pour des propos sans conséquence. Mais sachant depuis longtemps que mes résolutions ne durent pas plus d'une minute, je me suis décidée tout de suite. Eh bien, voilà tout, ces explications suffisent, n'est-ce pas? Je vous en prie, restons-en là; autrement, qui sait? Nous nous fâcherions encore. N'ayez peur de personne, je prends tout sur moi. Je suis mauvaise, capricieuse, j'ai été séduite par un navire d'opéra, je suis une demoiselle… Et, vous savez, je croyais toujours que vous m'aimiez éperdument. Toute sotte que je suis, ne me méprisez pas et ne riez pas de cette petite larme que j'ai laissée couler tout à l'heure. J'aime énormément à pleurer, je m'apitoie volontiers sur moi. Allons, assez, assez. Je ne suis capable de rien, ni vous non plus; chacun de nous a son pied de nez, que ce soit notre consolation. Au moins l'amour-propre est sauf.

— C'est un mensonge et un délire! S'écria Nicolas Vsévolodovitch qui marchait à grands pas dans la chambre en se tordant les mains. – Lisa, pauvre Lisa, qu'as-tu fait?

— Je me suis brûlée à la chandelle, rien de plus. Tiens, on dirait que vous pleurez aussi? Soyez plus convenable, moins sensible…

— Pourquoi, pourquoi es-tu venue chez moi?

— Mais ne comprendrez-vous pas enfin dans quelle situation comique vous vous placez aux yeux du monde par de pareilles questions?

— Pourquoi t'es-tu si monstrueusement, si bêtement perdue? Que faire maintenant?

— Et c'est là Stavroguine, le «buveur de sang Stavroguine», comme vous appelle une dame d'ici qui est amoureuse de vous! Écoutez, je vous l'ai déjà dit: j'ai mis ma vie dans une heure et je suis tranquille. Faites de même… ou plutôt, non, pour vous c'est inutile; vous aurez encore tant d'«heures» et de «moments» divers…

— Autant que toi; je t'en donne ma parole d'honneur la plus sacrée, pas une heure de plus que toi!

Il continuait à se promener dans la chambre sans voir les regards pénétrants que Lisa attachait sur lui. Dans les yeux de la jeune fille brilla soudain comme un rayon d'espérance, mais il s'éteignit au même instant.

— Si tu savais le prix de mon impossible sincérité en ce moment, Lisa, si seulement je pouvais te révéler…

— Révéler? Vous voulez me révéler quelque chose? Dieu me préserve de vos révélations! Interrompit-elle avec une sorte d'effroi.

Il s'arrêta et attendit inquiet.

— Je dois vous l'avouer, en Suisse déjà je m'étais persuadée que vous aviez je ne sais quoi d'horrible sur la conscience: un mélange de boue et de sang, et… et en même temps quelque chose de profondément ridicule. Si je ne me suis pas trompée, gardez-vous de me faire votre confession, elle n'exciterait que ma risée. Toute votre vie je me moquerais de vous… Ah! Vous pâlissez encore? Allons, c'est fini, je vais partir.

Et elle se leva soudain en faisant un geste de mépris.

— Tourmente-moi, supplicie-moi, assouvis sur moi ta colère! Cria Nicolas Vsévolodovitch désespéré. – Tu en as pleinement le droit! Je savais que je ne t'aimais pas, et je t'ai perdue. Oui, «j'ai mis l'instant à profit»; j'ai eu un espoir… il y a déjà longtemps… un dernier espoir… Je n'ai pas pu tenir contre la lumière qui a illuminé mon cœur quand hier tu es entrée chez moi spontanément, seule, la première. J'ai cru tout à coup… peut-être même que je crois encore maintenant.

— Une si noble franchise mérite d'être payée de retour: je ne veux pas être une sœur de charité pour vous. Il se peut qu'après tout je me fasse garde-malade, si je n'ai pas l'heureuse chance de mourir aujourd'hui; mais lors même que je me vouerais au service des infirmes, ce n'est pas à vous que je donnerais mes soins, quoique, sans doute, vous valiez bien un manchot ou un cul-de-jatte quelconque. Je me suis toujours figuré que vous m'emmèneriez dans quelque endroit habité par une gigantesque araignée de la grandeur d'un homme et méchante en proportion de sa taille; nous passerions là toute notre vie à regarder cette bête en tremblant, et c'est ainsi que nous filerions ensemble le parfait amour. Adressez-vous à Dachenka; celle-là vous suivra où vous voudrez.

— Ne pouviez-vous pas vous dispenser de prononcer son nom dans la circonstance présente?

— Pauvre chienne! Faites-lui mes compliments. Sait-elle qu'en Suisse

déjà vous vous l'étiez réservée comme un en cas pour votre vieillesse? Quelle prévoyance! Quel esprit pratique! Ah! Qui est là?

Au fond de la salle la porte s'était entrebâillée, laissant voir une tête qui disparut presque au même instant.

— C'est toi, Alexis Egoritch? Demanda Stavroguine.

— Non, ce n'est que moi, répondit Pierre Stépanovitch passant de nouveau sa tête et la moitié de son corps par l'ouverture de la porte. – Bonjour, Élisabeth Nikolaïevna; en tout cas, bon matin. Je savais bien que je vous trouverai tous les deux dans cette salle. Je ne viens que pour un instant, Nicolas Vsévolodovitch, – il faut, à tout prix, que je vous dise deux mots… c'est absolument nécessaire… deux petits mots, pas davantage!

Stavroguine se dirigea vers la porte, mais, après avoir fait trois pas, il revint vers Lisa.

— Si tout à l'heure tu entends quelque chose, Lisa, sache-le: je suis coupable!

Elle frissonna et le regarda d'un air effrayé, mais il sortit au plus vite.

II

La pièce dont Pierre Stépanovitch venait d'entrouvrir la porte était une grande antichambre de forme ovale. Alexis Egoritch s'y trouvait avant l'arrivée du visiteur, mais celui-ci l'avait fait sortir. Nicolas Vsévolodovitch, après avoir fermé sur lui la porte donnant accès à la salle, attendit ce qu'on avait à lui communiquer. Pierre Stépanovitch jeta sur lui un regard sondeur.

— Eh bien?

— Si vous savez déjà les choses, répondit précipitamment Pierre Stépanovitch dont les yeux semblaient vouloir lire dans l'âme de Stavroguine, – je vous dirai que la faute n'est, bien entendu, à aucun de nous, et que vous êtes moins coupable que personne, attendu qu'il y a eu là un tel concours… une telle coïncidence d'événements… bref, au point de vue juridique, vous êtes tout à fait hors de cause, j'avais hâte de vous en informer.

— Ils ont été brûlés? Assassinés?

— Assassinés, mais pas brûlés, et c'est ce qu'il y a de vexant. Du reste, je

vous donne ma parole d'honneur que moi non plus je ne suis pour rien dans l'affaire, quels que soient vos soupçons à mon endroit, – car peut-être vous me soupçonnez, hein? Voulez-vous que je vous dise toute la vérité? Voyez-vous, cette idée s'est bien offerte un instant à mon esprit, – vous-même me l'aviez suggérée, sans y attacher d'importance, il est vrai, et seulement pour me taquiner (car vous ne me l'auriez pas suggérée sérieusement), – mais je n'y ai pas donné suite, et je ne l'aurais voulu faire à aucun prix, pas même pour cent roubles, – d'autant plus que l'intérêt était nul, pour moi, entendons-nous, pour moi… (Tout ce discours était débité avec une volubilité extraordinaire.) Mais voyez comme les circonstances se sont rencontrées: j'ai de ma poche (vous entendez: de ma poche, pas un rouble n'est venu de vous, et vous-même le savez), j'ai de ma poche donné à l'imbécile Lébiadkine deux cent trente roubles dans la soirée d'avant-hier, – vous entendez, avant-hier, et non pas hier après la matinée littéraire, notez cela: j'appelle votre attention sur ce point parce qu'alors je ne savais pas encore qu'Élisabeth Nikolaïevna irait chez vous; j'ai tiré cet argent de ma propre bourse, uniquement parce qu'avant-hier vous vous étiez distingué, la fantaisie vous était venue de révéler votre secret à tout le monde. Allons, je ne m'immisce pas là-dedans… c'est votre affaire… vous êtes un chevalier… j'avoue pourtant qu'un coup de massue sur le front ne m'aurait pas étourdi davantage. Mais comme ces tragédies m'ennuyaient fort, enfin comme tout cela nuisait à mes plans, je me suis juré d'expédier coûte que coûte et à votre insu les Lébiadkine à Pétersbourg, d'autant plus que le capitaine lui-même ne demandait qu'à y aller. Seulement je me suis trompé; j'ai donné l'argent en votre nom; est-ce ou non une erreur? Ce n'en est peut-être pas une, hein? Écoutez maintenant, écoutez quelle a été la conséquence de tout cela…

Dans le feu de la conversation, il se rapprocha de Stavroguine et le saisit par le revers de la redingote (peut-être le fit-il exprès), mais un coup violemment appliqué sur son bras l'obligea à lâcher prise.

— Eh bien, qu'est-ce que vous faites?… Prenez garde, vous allez me casser le bras… Le principal ici, c'est la façon dont cela a tourné, – reprit Pierre Stépanovitch sans s'émouvoir aucunement du coup qu'il avait reçu. – Je remets l'argent dans la soirée en stipulant que le frère et la sœur partiront

le lendemain à la première heure; je confie à ce coquin de Lipoutine le soin de les mettre lui-même en wagon. Mais le vaurien tenait absolument à faire en public une farce d'écolier, – vous en avez peut-être entendu parler? À la matinée littéraire? Écoutez donc, écoutez: tous deux boivent ensemble et composent des vers. Lipoutine, qui en a écrit la moitié, fait endosser un frac au capitaine, et, tout en m'assurant qu'il l'a conduit le matin à la gare, il le tient sous sa main dans une petite chambre du fond, pour le pousser sur l'estrade au moment voulu. Mais l'autre s'enivre inopinément. Alors a lieu le scandale que l'on sait. Ensuite Lébiadkine est ramené chez lui ivre-mort, et Lipoutine lui subtilise deux cents roubles, ne laissant que la menue monnaie dans la poche du capitaine. Par malheur, celui-ci, le matin s'était vanté d'avoir le gousset bien garni, et il avait eu l'imprudence d'exhiber ces deux cents roubles dans les cabarets fréquentés par une clientèle suspecte. Or, comme Fedka attendait justement cela et qu'il avait entendu certains mots chez Kiriloff (vous vous rappelez ce que vous avez dit?), il s'est décidé à profiter de l'occasion. Voilà toute la vérité. Je suis bien aise du moins que Fedka n'ait pas trouvé d'argent: le drôle comptait sur une recette de mille roubles! Il s'est dépêché, et, parait-il, lui-même a eu peur de l'incendie… Soyez-en persuadé, cet incendie a été pour moi comme un coup de bûche que j'aurais reçu sur la tête. Non, c'est le diable sait quoi! C'est une telle insubordination… Tenez, à vous de qui j'attends de si grandes choses, je n'ai rien à cacher: eh bien, oui, depuis longtemps je songeais à recourir au feu, car cette idée est fort populaire, profondément nationale; mais je tenais ce moyen en réserve pour l'heure critique, pour le moment décisif où nous nous lèverons tous et… Et voilà que tout à coup, sans ordre, de leur propre initiative, ils s'avisent de faire cela au moment où précisément il faudrait rester coi et retenir son souffle! Non, c'est une telle indiscipline!… en un mot, je ne sais rien encore, on parle ici de deux ouvriers de l'usine Chpigouline… mais si les nôtres sont aussi pour quelque chose là-dedans, si l'un d'eux a pris une part quelconque à cet incendie, – malheur à lui! Voyez ce que c'est que de les abandonner un seul instant à eux-mêmes! Non, il n'y a rien à faire avec cette fripouille démocratique et ses quinquévirats; ce qu'il faut, c'est une volonté puissante, despotique, ayant son point d'appui en

dehors des sections et aveuglément obéie par celles-ci… Mais en tout cas on a beau maintenant trompeter partout que la ville a brûlé parce que Stavroguine avait besoin de l'incendie pour se débarrasser de sa femme, au bout du compte…

— Ah! On trompette cela partout?

— C'est-à-dire qu'on ne le trompette pas encore, j'avoue que rien de semblable n'est arrivé à mes oreilles, mais vous savez comment raisonne la foule, surtout quand elle vient d'être éprouvée par un sinistre. On a bientôt fait de mettre en circulation le bruit le plus idiot. Au fond, du reste, vous n'avez absolument rien à craindre. Vis-à-vis de la loi vous êtes complètement innocent, vis-à-vis de la conscience aussi, – vous ne vouliez pas cela, n'est-ce pas? Vous ne le vouliez pas? Il n'y a pas de preuves, il n'y a qu'une coïncidence… À moins que Fedka ne se rappelle les paroles imprudentes prononcées par vous l'autre jour chez Kiriloff (quel besoin aviez-vous de parler ainsi?), mais cela ne prouve rien du tout, et, d'ailleurs, nous ferons taire Fedka. Je me charge de lui couper la langue aujourd'hui même…

— Les cadavres n'ont pas été brûlés?

— Pas le moins du monde; cette canaille n'a rien su faire convenablement. Mais du moins je me réjouis de vous voir si tranquille… car, bien que ce ne soit nullement votre faute et que vous n'ayez pas même une pensée à vous reprocher, n'importe… Avouez pourtant que tout cela arrange admirablement vos affaires: vous êtes, du coup, libre, veuf, en mesure d'épouser, quand vous voudrez, une belle et riche demoiselle, qui, par surcroît de veine, se trouve déjà dans vos mains. Voilà ce que peut faire un pur hasard, un concours fortuit de circonstances, – hein?

— Vous me menacez, imbécile?

— Allons, c'est cela, traitez-moi tout de suite d'imbécile, et quel ton! Vous devriez être enchanté, et vous… Je suis accouru tout exprès pour vous apprendre au plus tôt… Et pourquoi vous menacerais-je? Je me soucie bien d'obtenir quelque chose de vous par l'intimidation! Il me faut votre libre consentement, je ne veux point d'une adhésion forcée. Vous êtes une lumière, un soleil… C'est moi qui vous crains de toute mon âme, et non vous qui me craignez! Je ne suis pas Maurice Nikolaïévitch… Figurez-vous qu'au

moment où j'arrivais ici à bride abattue, j'ai trouvé Maurice Nikolaïévitch près de la grille de votre jardin… il a dû passer là toute la nuit, son manteau était tout trempé! C'est prodigieux! Comment un homme peut-il être fou à ce point là?

— Maurice Nikolaïévitch? C'est vrai?

— C'est l'exacte vérité. Il est devant la grille du jardin. À trois cents pas d'ici, si je ne me trompe. J'ai passé à côté de lui aussi rapidement que possible, mais il m'a vu. Vous ne le saviez pas? En ce cas je suis bien aise d'avoir pensé à vous le dire. Tenez, celui-là est plus à craindre que personne, s'il a un revolver sur lui, et enfin la nuit, le mauvais temps, une irritation bien légitime, – car le voilà dans une drôle de situation, ha, ha! Qu'est-ce qu'il fait là selon vous?

— Il attend Élisabeth Nikolaïevna, naturellement.

— Bah! Mais pourquoi irait-elle le retrouver? Et… par une telle pluie… voilà un imbécile!

— Elle va le rejoindre tout de suite.

— Vraiment! Voilà une nouvelle! Ainsi… Mais écoutez, à présent la position d'Élisabeth Nikolaïevna est changée du tout au tout: que lui importe maintenant Maurice Nikolaïévitch? Rendu libre par le veuvage, vous pouvez l'épouser dès demain, n'est-ce pas? Elle ne le sait pas encore, – laissez-moi faire, et dans un instant j'aurai tout arrangé. Où est-elle? Ce qu'elle va être contente en apprenant cela!

— Contente?

— Je crois bien, allons lui porter la nouvelle.

— Et vous pensez que ces cadavres n'éveilleront chez elle aucun soupçon? DemandaNicolas Vsévolodovitch avec un singulier clignement d'yeux.

— Non, certes, ils n'en éveilleront pas, répondit plaisamment Pierre Stépanovitch, – car au point de vue juridique… Eh! Quelle idée! Et quand même elle se douterait de quelque chose! Les femmes glissent si facilement là-dessus, vous ne connaissez pas encore les femmes! D'abord, maintenant c'est tout profit pour elle de vous épouser, attendue qu'elle s'est perdue de réputation; ensuite, je lui ai parlé du «navire» et j'ai remarqué qu'elle y

mordait, voilà de quel calibre est cette demoiselle. N'ayez pas peur, elle enjambera ces petits cadavres avec aisance et facilité, d'autant plus que vous êtes tout à fait, tout à fait innocent, n'est-ce pas? Seulement elle aura soin de conserver ces petits cadavres pour vous les servir plus tard, après un an de mariage. Toute femme, en allant ceindre la couronne nuptiale, cherche ainsi des armes dans le passé de son mari, mais d'ici là… qu'y aura-t-il dans un an? Ha, ha, ha!

— Si vous avez un drojki, conduisez-la tout de suite auprès de Maurice Nikolaïévitch. Elle m'a déclaré tout à l'heure qu'elle ne pouvait pas me souffrir et qu'elle allait me quitter; assurément elle ne me permettrait pas de lui offrir une voiture.

— Ba-ah! Est-ce que, réellement, elle veut s'en aller? D'où cela pourrait-il venir? Demanda Pierre Stépanovitch en regardant Stavroguine d'un air stupide.

— Elle s'est aperçue cette nuit que je ne l'aimais pas du tout… ce que, sans doute, elle a toujours su.

— Mais est-ce que vous ne l'aimez pas? Répliqua le visiteur qui paraissait prodigieusement étonné; – s'il en est ainsi, pourquoi donc hier, quand elle est entrée, l'avez-vous gardée chez vous au lieu de la prévenir loyalement dès l'abord que vous ne l'aimiez pas? Vous avez commis une lâcheté épouvantable; et quel rôle ignoble je me trouve, par votre fait, avoir joué auprès d'elle!

Stavroguine eut un brusque accès d'hilarité.

— Je ris de mon singe, se hâta-t-il d'expliquer.

— Ah! Vous avez deviné que je faisais le paillasse, reprit en riant aussi Pierre Stépanovitch; – c'était pour vous égayer! Figurez-vous, au moment où vous êtes entré ici, votre visage m'a appris que vous aviez du «malheur». Peut-être même est-ce une déveine complète, hein? Tenez, je parie, poursuivit-il en élevant gaiement la voix, – que pendant toute la nuit vous êtes resté assis à côté l'un de l'autre dans la salle, et que vous avez perdu un temps précieux à faire assaut de noblesse… Allons, pardonnez-moi, pardonnez-moi; cela m'est bien égal après tout: hier déjà j'étais sûr que le dénouement serait bête. Je vous l'ai amenée à seule fin de vous procurer un

peu d'amusement, et pour vous prouver qu'avec moi vous ne vous ennuierez pas; je suis fort utile sous ce rapport; en général j'aime à faire plaisir aux gens. Si maintenant vous n'avez plus besoin d'elle, ce que je présumais en venant chez vous, eh bien…»

— Ainsi ce n'est que pour mon amusement que vous l'avez amenée?

— Pourquoi donc aurait-ce été?

— Ce n'était pas pour me décider à tuer ma femme?

— En voilà une! Mais est-ce que vous l'avez tuée? Quel homme tragique!

— Vous l'avez tuée, cela revient au même.

— Mais est-ce que je l'ai tuée? Je vous répète que je ne suis absolument pour rien dans cette affaire-là. Pourtant vous commencez à m'inquiéter…

— Continuez, vous disiez: «Si maintenant vous n'avez plus besoin d'elle, eh bien…»

— Eh bien, je vous prierai de me la rendre, naturellement! Je la marierai à Maurice Nikolaïévitch; soit dit en passant, ce n'est nullement moi qui l'ai mis en faction devant la grille de votre jardin, n'allez pas encore vous fourrer cela dans la tête! Voyez-vous, j'ai peur de lui en ce moment. Vous parliez de drojki, mais j'avais beau rouler à toute vitesse, je n'étais pas rassuré tantôt en passant à côté de lui. «S'il était armé d'un revolver?…» me disais-je. Heureusement que j'ai pris le mien. Le voici (il tira de sa poche un revolver qu'il s'empressa d'y remettre aussitôt après l'avoir montré à Stavroguine), – je m'en suis muni à cause de la longueur de la route… Pour ce qui est d'Élisabeth Nikolaïevna, je vous aurai tout dit en deux mots: son petit cœur souffre maintenant à la pensée de Maurice… du moins il doit souffrir… et vous savez – vraiment, elle n'est pas sans m'inspirer quelque pitié! Je vais la colloquer à Maurice, et aussitôt elle commencera à se souvenir de vous, à lui chanter vos louanges, à l'insulter en face, – tel est le cœur de la femme! Eh bien, voilà que vous riez encore? Je suis fort heureux que vous soyez redevenu gai. Allons la trouver. Je mettrai tout d'abord Maurice sur le tapis. Quant à ceux… qui ont été tués… peut-être vaut-il mieux ne pas lui en parler maintenant? Elle apprendra toujours cela assez tôt.

— Qu'est-ce qu'elle apprendra? Qui a été tué? Qu'avez-vous dit de Maurice Nikolaïévitch? Demanda Lisa ouvrant tout à coup la porte.

— Ah! Vous étiez aux écoutes?

— Que venez-vous de dire au sujet de Maurice Nikolaïévitch? Il est tué?

— Ah! Cette question prouve que vous n'avez pas bien entendu! Tranquillisez-vous, Maurice Nikolaïévitch est vivant et en parfaite santé, ce dont vous allez pouvoir vous assurer à l'instant même, car il est ici, près de la grille du jardin… et je crois qu'il a passé là toute la nuit; son manteau est tout trempé… Quand je suis arrivé, il m'a vu.

— Ce n'est pas vrai. Vous avez prononcé le mot «tué»… Qui est tué? Insista la jeune fille en proie à une douloureuse angoisse.

— Il n'y a de tué que ma femme, son frère Lébiadkine et leur servante, déclara d'un ton ferme Stavroguine.

Lisa frissonna et devint affreusement pâle.

— C'est un étrange cas de férocité, Élisabeth Nikolaïevna, un stupide cas de meurtre ayant eu le vol pour mobile, se hâta d'expliquer Pierre Stépanovitch, – un malfaiteur a profité de l'incendie, voilà tout! Le coupable est le galérien Fedka, et il a été aidé par la sottise de Lébiadkine, lequel avait eu le tort de montrer son argent à tout le monde… Je me suis empressé d'apporter cette nouvelle à Stavroguine, et elle a produit sur lui l'effet d'un coup de foudre. Nous étions en train de nous demander s'il fallait vous apprendre cela tout de suite, ou s'il ne valait pas mieux remettre cette communication à plus tard.

— Nicolas Vsévolodovitch, dit-il la vérité? Articula péniblement Lisa.

— Non, il ne dit pas la vérité.

Pierre Stépanovitch eut un frisson.

— Comment, je ne dis pas la vérité! Vociféra-t-il, – qu'est-ce encore que cela?

— Seigneur, je vais perdre la tête! S'écria Lisa.

— Mais comprenez donc au moins qu'en ce moment il est fou! Cria de toute sa force Pierre Stépanovitch, – cela n'a rien d'étonnant, après tout: sa femme a été assassinée. Voyez comme il est pâle… Il a passé toute la nuit avec vous, il ne vous a pas quitté une minute, comment donc le soupçonner?

— Nicolas Vsévolodovitch, parlez comme vous parleriez devant Dieu: êtes-vous coupable, oui ou non? Je le jure, je croirai à votre parole comme à

celle de Dieu et je vous accompagnerai au bout du monde, oh! Oui, j'irai partout avec vous! Je vous suivrai comme un chien…

— Pourquoi donc la tourmentez-vous, tête fantastique que vous êtes? Fit Pierre Stépanovitch exaspéré. – Élisabeth Nikolaïevna, pilez-moi dans un mortier, je dirai encore la même chose: il n'est pas coupable, loin de là, lui-même est tué, vous voyez bien qu'il a le délire. On ne peut rien lui reprocher, rien, pas même une pensée!… Le crime a été commis par des brigands qui, pour sûr, d'ici à huit jours, seront découverts et recevront le fouet… Les coupables ici sont le galérien Fedka et des ouvriers de l'usine Chpigouline, toute la ville le dit, je vous répète le bruit qui court.

— C'est vrai? C'est vrai? Questionna Lisa tremblante comme si elle avait attendu son arrêt de mort.

— Je ne les ai pas tués et j'étais opposé à ce crime, mais je savais qu'on devait les assassiner et j'ai laissé faire les assassins. Allez-vous en loin de moi, Lisa, dit Nicolas Vsévolodovitch, et il rentra dans la salle.

La jeune fille couvrit son visage de ses mains et sortit de la maison. Le premier mouvement de Pierre Stépanovitch fut de courir après elle, mais, se ravisant tout à coup, il alla retrouver Stavroguine.

— Ainsi vous… Ainsi vous… Ainsi vous n'avez peur de rien? Hurla-t-il, l'écume aux lèvres; sa fureur était telle qu'il pouvait à peine parler.

Debout au milieu de la salle, Nicolas Vsévolodovitch ne répondit pas un mot. Il avait pris dans sa main gauche une touffe de ses cheveux et souriait d'un air égaré. Pierre Stépanovitch le tira violemment par la manche.

— Vous vous dérobez, n'est-ce pas? Ainsi voilà ce que vous avez en vue? Vous dénoncerez tout le monde, après quoi vous entrerez dans un monastère ou vous irez au diable… Mais je saurai bien vous escoffier tout de même, quoique vous ne me craigniez pas!

À la fin, Stavroguine remarqua la présence de Pierre Stépanovitch.

— Ah! C'est vous qui faites ce bruit? Observat-il, et, la mémoire lui revenant soudain, il ajouta: – Courez, courez donc! Reconduisez-la jusque chez elle, que personne ne sache… et qu'elle n'aille pas là-bas… voir les corps… les corps… Mettez-la de force en voiture… Alexis Egoritch! Alexis Egoritch!

— Attendez, ne criez pas! À présent elle est déjà dans les bras de Maurice… Maurice ne montera pas dans votre voiture… Attendez donc! Il s'agit bien de voiture en ce moment!

Il sortit de nouveau son revolver de sa poche; Stavroguine le regarda sérieusement.

— Eh bien, tuez-moi! Dit-il à voix basse et d'un ton résigné.

— Ah! Diable, de quel mensonge un homme peut charger sa conscience! Reprit vivement Pierre Stépanovitch. – Vous voulez qu'on vous tue, n'est-ce pas? Elle aurait dû, vraiment, vous cracher au visage!… Vous, un «navire»! Vous n'êtes qu'une vieille barque trouée, bonne à débiter comme bois de chauffage… Allons, que du moins la colère vous réveille! E-eh! Cela devrait vous être égal, puisque vous-même demandez qu'on vous loge une balle dans le front?

Stavroguine eut un sourire étrange.

— Si vous n'étiez pas un bouffon, peut-être qu'à présent je dirais: oui… Si seulement la chose était un tant soit peu plus intelligente…

— Je suis un bouffon, mais je ne veux pas que vous, la meilleure partie de moi-même, vous en soyez un! Vous me comprenez?

Nicolas Vsévolodovitch comprit ce langage qui aurait peut-être été incompréhensible pour tout autre. Chatoff avait été fort étonné en entendant Stavroguine lui dire qu'il y avait de l'enthousiasme chez Pierre Stépanovitch.

— Pour le moment laissez-moi et allez-vous-en au diable, mais d'ici à demain j'aurai pris une résolution. Venez demain.

— Oui? C'est: oui?

— Est-ce que je sais?… Allez au diable, au diable!

Et il sortit de la salle.

— Après tout, cela vaut peut-être encore mieux, murmura à part soi Pierre Stépanovitch en remettant son revolver dans sa poche.

III

Il n'eut pas de peine à rattraper Élisabeth Nikolaïevna, qui n'était encore qu'à quelques mètres de la maison. Alexis Égorovitch, en frac et sans chapeau, la

suivait à un pas de distance. Il avait pris une attitude respectueuse et suppliait instamment la jeune fille d'attendre la voiture; le vieillard était fort ému, il pleurait presque.

— Va-t-en, ton maître demande du thé, il n'y a personne pour le servir, dit Pierre Stépanovitch au domestique, et, après l'avoir ainsi renvoyé, il prit sans façon le bras d'Élisabeth Nikolaïevna.

Celle-ci le laissa faire, mais elle ne semblait pas en possession de toute sa raison, la présence d'esprit ne lui était pas encore revenue.

— D'abord, vous ne devez pas aller de ce côté, commença Pierre Stépanovitch, – c'est par ici qu'il faut prendre, au lieu de passer devant le jardin. Secondement, il est impossible, en tout cas, que vous fassiez la route à pied, il y a trois verstes d'ici chez vous, et vous êtes à peine vêtue. Si vous attendiez une minute? Mon cheval est à l'écurie, je vais le faire atteler tout de suite, vous monterez dans mon drojki, et je vous ramènerai chez vous sans que personne vous voie.

— Que vous êtes bon… dit avec sentiment Lisa.

— Laissez donc; à ma place tout homme humain en ferait autant…

Lisa regarda son interlocuteur, et ses traits prirent une expression d'étonnement.

— Ah! Mon Dieu, je pensais que ce vieillard était toujours là!

— Écoutez, je suis bien aise que vous preniez la chose de cette façon, parce qu'il n'y a là qu'un préjugé stupide; puisqu'il en est ainsi, ne vaut-il pas mieux que j'ordonne tout de suite à ce vieillard de préparer la voiture? C'est l'affaire de dix minutes, nous rebrousserions chemin et nous attendrions devant le perron, hein?

— Je veux auparavant… où sont ces gens qu'on a tués?

— Allons, voilà encore une fantaisie! C'est ce que je craignais… Non, trêve de fadaises; vous n'avez pas besoin d'aller voir cela.

— Je sais où ils sont, je connais cette maison.

— Eh bien, qu'importe que vous la connaissiez? Voyez donc, il pleut, il fait du brouillard (voilà, pourtant, j'ai assumé un devoir sacré!)… Écoutez, Élisabeth Nikolaïevna, de deux choses l'une: ou vous acceptez une place dans mon drojki, alors attendez et ne bougez pas d'ici, car si nous faisons

encore vingt pas, Maurice Nikolaïévitch ne manquera pas de nous apercevoir…

— Maurice Nikolaïévitch! Où? Où?

— Eh bien, si vous voulez l'aller retrouver, soit, je vous accompagnerai encore un moment et je vous montrerai où il est, mais ensuite je vous tirerai ma révérence; je ne tiens pas du tout à m'approcher de lui pour le quart d'heure.

— Il m'attend, Dieu! S'écria Lisa; elle s'arrêta soudain, et une vive rougeur colora son visage.

— Mais qu'est-ce que cela fait, du moment que c'est un homme sans préjugés? Vous savez, Élisabeth Nikolaïevna, tout cela n'est pas mon affaire, je suis tout à fait désintéressé dans la question, et vous le savez vous-même; mais en somme je vous porte de l'intérêt… Si nous nous sommes trompés sur le compte de notre «navire», s'il se trouve n'être qu'une vieille barque pourrie, bonne à démolir…

— Ah! Parfait! Cria Lisa.

— Parfait, dit-elle, et elle pleure. Il faut ici de la virilité. Il faut ne le céder en rien à un homme. Dans notre siècle, quand une femme… fi, diable (Pierre Stépanovitch avait peine à se débarrasser de sa pituite)! Mais surtout il ne faut rien regretter: l'affaire peut encore s'arranger admirablement. Maurice Nikolaïévitch est un homme… en un mot, c'est un homme sensible, quoique peu communicatif, ce qui, du reste, est bon aussi, bien entendu à condition qu'il soit sans préjugés…

— À merveille, à merveille! Répéta la jeune fille avec un rire nerveux.

— Allons, diable… Élisabeth Nikolaïevna, reprit Pierre Stépanovitch d'un ton piqué, – moi, ce que je vous en dis, c'est uniquement dans votre intérêt… Qu'est-ce que cela peut me faire, à moi?… Je vous ai rendu service hier, j'ai déféré à votre désir, et aujourd'hui… Eh bien, tenez, d'ici l'on aperçoit Maurice Nikolaïévitch, le voilà, là-bas, il ne vous voit pas. Vous savez, Élisabeth Nikolaïevna, avez-vous lu Pauline Sax?

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est une nouvelle; je l'ai lue quand j'étais étudiant… Le héros est un certain Sax, un riche employé qui surprend sa femme en flagrant délit

d'adultère à la campagne… Allons, diable, il faut cracher là-dessus. Vous verrez qu'avant de vous avoir ramenée chez vous, Maurice Nikolaïévitch vous aura déjà adressé une demande en mariage. Il ne vous voit pas encore.

— Ah! Qu'il ne me voie point! Cria tout à coup Lisa comme affolée; – allons-nous-en, allons-nous-en! Dans le bois, dans la plaine!

Et elle rebroussa chemin en courant.

— Pierre Stépanovitch s'élança à sa poursuite.

— Élisabeth Nikolaïevna, quelle pusillanimité! Et pourquoi ne voulez-vous pas qu'il vous voie? Au contraire, regardez-le en face, carrément, fièrement… Si vous êtes honteuse parce que vous avez perdu votre… virginité… c'est un préjugé si arriéré… Mais où allez-vous donc, où allez-vous donc? Eh! Comme elle trotte! Retournons plutôt chez Stavroguine, nous monterons dans mon drojki… Mais où allez-vous donc? Par là ce sont les champs, allons, la voilà qui tombe!…

Il s'arrêta. Lisa volait comme un oiseau, sans savoir où elle allait; déjà une distance de cinquante pas la séparait de Pierre Stépanovitch, quand elle choppa contre un petit monceau de terre et tomba. Au même instant un cri terrible retentit derrière elle. Ce cri avait été poussé par Maurice Nikolaïévitch qui, ayant vu la jeune fille s'enfuir à toutes jambes, puis tomber, courait après elle à travers champs. Aussitôt Pierre Stépanovitch battit en retraite vers la maison de Stavroguine pour monter au plus vite dans son drojki.

Mais Maurice Nikolaïévitch fort effrayé se trouvait déjà près de Lisa qui venait de se relever; il s'était penché sur elle et lui avait pris la main, qu'il tenait dans les siennes. Cette rencontre se produisant dans des conditions si invraisemblables avait ébranlé la raison du capitaine d'artillerie, et des larmes coulaient sur ses joues. Il voyait celle qu'il aimait d'un amour si respectueux courir comme une folle à travers champs, à une pareille heure, par un temps pareil, n'ayant d'autre vêtement que sa robe, cette superbe robe de la veille, maintenant fripée et couverte de boue… Sans proférer un mot, car il n'en aurait pas eu la force, il ôta son manteau et le posa en tremblant sur les épaules de Lisa. Tout à coup un cri lui échappa: il avait senti sur sa main les lèvres de la jeune fille.

— Lisa, je ne sais rien, mais ne me repoussez pas loin de vous!

— Oh! Oui, allons-nous-en bien vite, ne m'abandonnez pas!

Et, le prenant elle-même par le bras, elle l'entraîna à sa suite. Puis elle baissa soudain la voix et ajouta d'un ton craintif:

— Maurice Nikolaïévitch, jusqu'à présent je m'étais toujours piquée de bravoure, mais ici j'ai peur de la mort. Je mourrai, je mourrai bientôt, mais j'ai peur, j'ai peur de mourir…

Et, tout en murmurant ces paroles, elle serrait avec force le bras de son compagnon.

— Oh! S'il passait quelqu'un! Soupira Maurice Nikolaïévitch, qui promenait autour de lui des regards désespérés, – si nous pouvions rencontrer une voiture! Vous vous mouillez les pieds, vous… perdez la raison!

— Non, non, ce n'est rien, reprit-elle, – là, comme cela, près de vous j'ai moins peur, tenez-moi par la main, conduisez-moi… Où allons-nous maintenant? À la maison? Non, je veux d'abord voir les victimes. Ils ont, dit-on, égorgé sa femme, et il déclare que c'est lui-même qui l'a assassinée; ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Ce n'est pas vrai? Je veux voir moi-même ceux qui ont été tués… à cause de moi… c'est en songeant à eux que, cette nuit, il a cessé de m'aimer… Je verrai et je saurai tout. Vite, vite, je connais cette maison… il y a là un incendie… Maurice Nikolaïévitch, mon ami, ne me pardonnez pas, je suis déshonorée! Pourquoi me pardonner? Pourquoi pleurez-vous? Donnez-moi un soufflet et tuez-moi ici dans la campagne comme un chien!

— Il n'appartient à personne de vous juger maintenant, répondit d'un ton ferme Maurice Nikolaïévitch, – que Dieu vous pardonne! Moins que tout autre je puis être votre juge!

Mais leur conversation serait trop étrange à rapporter. Pendant ce temps, tous deux, la main dans la main, cheminaient d'un pas rapide, on les aurait pris pour des aliénés. Ils marchaient dans la direction de l'incendie. Maurice Nikolaïévitch n'avait pas encore perdu l'espoir de rencontrer à tout le moins quelque charrette, mais on n'apercevait personne. Une petite pluie fine ne cessait de tomber, obscurcissant tout le paysage et noyant tous les objets dans une même teinte plombée qui ne permettait pas de les distinguer les uns des

autres. Quoiqu'il fît jour depuis longtemps, il semblait que l'aube n'eût point encore paru. Et, soudain, de ce froid brouillard se détacha une figure étrange, falote, qui marchait à la rencontre des deux jeunes gens. Quand je me représente maintenant cette scène, je pense que je n'en aurais pas cru mes yeux si j'avais été à la place d'Élisabeth Nikolaïevna; pourtant elle poussa un cri de joie et reconnut tout de suite l'homme qui s'avançait vers elle. C'était Stépan Trophimovitch. Par quel hasard se trouvait-il là? Comment sa folle idée de fuite avait-elle pu se réaliser? – on le verra plus loin. Je noterai seulement que, ce matin là, il avait déjà la fièvre, mais la maladie n'était pas un obstacle pour lui: il foulait d'un pas ferme le sol humide; évidemment il avait combiné son entreprise du mieux qu'il avait pu, dans son isolement et avec toute son inexpérience d'homme de cabinet. Il était en «tenue de voyage», c'est-à-dire qu'il portait un manteau à manches, une large ceinture de cuir verni serrée autour de ses reins par une boucle, et de grandes bottes neuves dans lesquelles il avait fait rentrer son pantalon. Sans doute depuis fort longtemps déjà il s'était imaginé ainsi le type du voyageur; la ceinture et les grandes bottes à la hussarde, qui gênaient considérablement sa marche, il avait dû se les procurer plusieurs jours à l'avance. Un chapeau à larges bords et une écharpe en poil de chameau enroulée autour du cou complétaient le costume de Stépan Trophimovitch. Il tenait dans sa main droite une canne et un parapluie ouvert, dans sa main gauche un sac de voyage fort petit, mais plein comme un œuf. Ces trois objets, – la canne, le parapluie et le sac de voyage, étaient devenus, au bout d'une verste, très fatigants à porter.

À la joie irréfléchie du premier moment avait succédé chez Lisa un étonnement pénible.

— Est-il possible que ce soit bien vous? S'écria-t-elle en considérant le vieillard avec tristesse.

En proie à une sorte d'exaltation délirante, il s'élança vers elle:

— Lise! Chère, chère, se peut-il aussi que ce soit vous… au milieu d'un pareil brouillard? Voyez: les lueurs de l'incendie rougissent le ciel! Vous êtes malheureuse, n'est-ce pas? Je le vois, je le vois, ne me racontez rien, mais ne m'interrogez pas non plus. Nous sommes tous malheureux, mais il faut les pardonner tous. Pardonnons, Lise, et nous serons libres à jamais. Pour en finir

avec le monde et devenir pleinement libre, – il faut pardonner, pardonner et pardonner!

— Mais pourquoi vous mettez-vous à genoux?

— Parce qu'en prenant congé du monde je veux dire adieu, dans votre personne, à tout mon passé! – Il fondit en larmes, et prenant les deux mains de la jeune fille, il les posa sur ses yeux humides: – Je m'agenouille devant tout ce qu'il y a eu de beau dans mon existence, je l'embrasse et je le remercie! Maintenant mon être est brisé en deux: – là, c'est un insensé qui a rêvé d'escalader le ciel, vingt-deux ans! Ici, c'est un vieillard tué, glacé, précepteur… chez un marchand, s'il existe pourtant, ce marchand… Mais comme vous êtes trempée, Lise! S'écria-t-il, et il se releva soudain, sentant que l'humidité du sol se communiquait à ses genoux, – et comment se fait-il que je vous rencontre ainsi vêtue… à pied, dans cette plaine?… Vous pleurez? Vous êtes malheureuse? Bah! J'ai entendu parler de quelque chose… Mais d'où venez-vous donc maintenant? Demanda-t-il d'un air inquiet; en même temps il regardait avec une profonde surprise Maurice Nikolaïévitch; – mais savez-vous l'heure qu'il est?

— Stépan Trophimovitch, avez-vous entendu parler là-bas de gens assassinés?… C'est vrai? C'est vrai?

— Ces gens! Toute la nuit j'ai vu l'incendie allumé par eux. Ils ne pouvaient pas finir autrement… (ses yeux étincelèrent de nouveau). Je m'arrache à un songe enfanté par la fièvre chaude, je cours à la recherche de la Russie, existe-t-elle, la Russie? Bah! C'est vous, cher capitaine! Je n'ai jamais douté que je vous rencontrerais dans l'accomplissement de quelque grande action… Mais prenez mon parapluie et – pourquoi donc allez-vous à pied? Pour l'amour de Dieu, prenez du moins ce parapluie; moi, je n'en ai pas besoin, je trouverai une voiture quelque part. Voyez-vous, je suis parti à pied parce que si Stasie (c'est-à-dire Nastasia) avait eu vent de mon dessein, ses cris auraient ameuté toute la rue; je me suis donc esquivé aussi incognito que possible. Je ne sais pas, on ne lit dans le Golos que des récits d'attaques à main armée sur les grands chemins; pourtant il n'est pas présumable qu'à peine en route je rencontre un brigand? Chère Lise, vous disiez, je crois, qu'on avait tué quelqu'un? Ô mon Dieu, vous vous trouvez mal!

— Allons-nous-en, allons-nous-en! Cria comme dans un accès nerveux Élisabeth Nikolaïevna, entraînant encore à sa suite Maurice Nikolaïévitch; puis elle revint brusquement sur ses pas. – Attendez, Stépan Trophimovitch, attendez, pauvre homme, laissez-moi faire sur vous le signe de la croix. Peut-être faudrait-il plutôt vous lier, mais j'aime mieux faire le signe de la croix sur vous. Priez, vous aussi, pour la pauvre Lisa, – un peu, pas beaucoup, pour autant que cela ne vous gênera pas. Maurice Nikolaïévitch, rendez à cet enfant son parapluie, rendez-le-lui tout de suite. Là, c'est bien… Partons donc, partons!

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison fatale, la foule considérable réunie en cet endroit avait déjà beaucoup entendu parler de Stavroguine et de l'intérêt qu'il était censé avoir à l'assassinat de sa femme. Cependant, je le répète, l'immense majorité continuait à écouter silencieuse et calme. Les quelques individus qui donnaient des signes d'agitation étaient, ou des gens ivres, ou des esprits très impressionnables comme le bourgeois dont j'ai parlé plus haut. Tout le monde le connaissait pour un homme plutôt doux que violent, mais sous le coup d'une émotion subite il perdait soudain tout sang-froid. Je ne vis pas arriver les deux jeunes gens. Quand, à mon extrême stupéfaction, j'aperçus Élisabeth Nikolaïevna, elle avait déjà pénétré fort avant dans la foule et se trouvait à une grande distance de moi; je ne remarquai pas tout d'abord la présence de Maurice Nikolaïévitch: il est probable qu'à un certain moment la cohue l'avait séparé de sa compagne. Celle-ci, qui, semblable à une hypnotisée, traversait le rassemblement sans rien voir autour d'elle, ne tarda pas, comme bien on pense, à attirer l'attention. Sur son passage retentirent bientôt des vociférations menaçantes. «C'est la maîtresse de Stavroguine!» cria quelqu'un. «Il ne leur suffit pas de tuer, ils viennent contempler leurs victimes!» ajouta un autre. Tout à coup je vis un bras se lever derrière Lisa et s'abattre sur sa tête; elle tomba. Poussant un cri terrible, Maurice Nikolaïévitch se précipita au secours de la malheureuse et frappa de toutes ses forces un homme qui l'empêchait d'arriver jusqu'à elle, mais au même instant le bourgeois, qui se trouvait derrière lui, le saisit à bras-le-corps. Durant quelques minutes il y eut une telle confusion que je ne pus rien distinguer nettement. Lisa se releva, paraît-il, mais un second coup la

renversa de nouveau à terre. La foule s'écarta aussitôt, laissant un petit espace vide autour de la jeune fille étendue sur le sol. Debout au-dessus de son amie, Maurice Nikolaïévitch affolé, couvert de sang, criait, pleurait, se tordait les mains. Je ne me rappelle pas bien ce qui se passa ensuite, je me souviens seulement que tout à coup on emporta Lisa. Je courus me joindre au lugubre cortège; l'infortunée respirait encore et n'avait peut-être pas perdu connaissance. On arrêta dans la foule le bourgeois et trois autres individus. Ces derniers jusqu'à présent protestent de leur innocence: à les en croire, leur arrestation serait une erreur de la police; c'est bien possible. Quant au bourgeois, bien que sa culpabilité soit évidente, il était alors dans un tel état de surexcitation qu'il n'a pu encore fournir un récit détaillé de l'événement. Appelé à déposer comme témoin au cours de l'instruction judiciaire, j'ai déclaré que, selon moi, ce crime n'avait été nullement prémédité, et qu'il fallait y voir le résultat d'un entraînement tout à fait accidentel. C'est ce que je pense aujourd'hui encore.

CHAPITRE IV

DERNIÈRE RÉSOLUTION.

I

Durant cette matinée, beaucoup de personnes virent Pierre Stépanovitch; elles racontèrent plus tard qu'elles avaient remarqué chez lui une animation extraordinaire. À deux heures de l'après-midi, il se rendit chez Gaganoff, qui était arrivé la veille de la campagne. Une nombreuse société se trouvait réunie dans cette maison, et, bien entendu, chacun disait son mot sur les derniers événements. Pierre Stépanovitch tint le dé de la conversation et se fit écouter. Chez nous on l'avait toujours considéré comme «un étudiant bavard et un peu fêlé», mais cette fois le sujet qu'il traitait était intéressant, car il parlait de Julie Mikhaïlovna. Ayant été le confident intime de la gouvernante, il donna sur elle force détails très nouveaux et très inattendus; comme par inadvertance, il révéla plusieurs propos piquants qu'elle avait tenus sur des personnalités connues de toute la ville. L'attitude du narrateur, pendant qu'il commettait ces indiscrétions, était celle d'un homme exempt de malice, mais obligé par son honnêteté d'éclaircir tout à coup une foule de malentendus, et en même temps si naïf, si maladroit, qu'il ne sait ni par où commencer, ni par où finir. Toujours sans avoir l'air de le faire exprès, il glissa dans la conversation que Julie Mikhaïlovna connaissait parfaitement le secret de Stavroguine et qu'elle avait mené tout l'intrigue. Il avait été, lui, Pierre Stépanovitch, mystifié par la gouvernante, car lui-même était amoureux de cette malheureuse Lisa, et pourtant on s'y était pris de telle sorte qu'il avait presque conduit la jeune fille chez Stavroguine. «Oui, oui, vous pouvez rire, messieurs», acheva-t-il, «mais si seulement j'avais su, si j'avais su comment cela finirait!» On l'interrogea avec la plus vive curiosité au sujet de Stavroguine: il répondit carrément que, selon lui, la tragique aventure de Lébiadkine était un pur accident provoqué par l'imprudence de Lébiadkine

lui-même, qui avait eu le tort de montrer son argent. Il donna à cet égard des explications très satisfaisantes. Un des auditeurs lui fit observer qu'il avait assez mauvaise grâce à venir maintenant débiner Julie Mikhaïlovna, après avoir mangé et bu, si pas couché, dans sa maison. Mais Pierre Stépanovitch trouva aussitôt une réplique victorieuse:

— Si j'ai mangé et bu chez elle, ce n'est pas parce que j'étais sans argent, et ce n'est pas ma faute si elle m'invitait à dîner. Permettez-moi d'apprécier moi-même dans quelle mesure j'en dois être reconnaissant.

En général, l'impression produite par ces paroles lui fut favorable: «Sans doute ce garçon-là est un écervelé», se disait-on, «mais est-ce qu'il en peut si Julie Mikhaïlovna a fait des sottises? Au contraire, il a toujours cherché à la retenir…»

Vers deux heures, le bruit se répandit soudain que Stavroguine, dont on parlait tant, était parti à l'improviste pour Pétersbourg par le train de midi. Cette nouvelle fit sensation; plusieurs froncèrent le sourcil. À ce qu'on raconte, Pierre Stépanovitch fut si consterné qu'il changea de visage; sa stupeur se traduisit même par une exclamation étrange: «Mais qui donc a pu le laisser partir?» Il quitta immédiatement la demeure de Gaganoff. Pourtant, on le vit encore dans deux ou trois maisons.

À la chute du jour, il trouva moyen de pénétrer jusqu'à Julie Mikhaïlovna, non sans difficulté toutefois, car elle ne voulait pas le recevoir. Je n'eus connaissance du fait que trois semaines plus tard; Julie Mikhaïlovna me l'apprit elle-même, à la veille de partir pour Pétersbourg. Elle n'entra dans aucun détail et se borna à me dire en frissonnant qu'il «l'avait alors étonnée au-delà de toute mesure». Je suppose qu'il la menaça simplement de la présenter comme sa complice, au cas où elle s'aviserait de «parler». Pierre Stépanovitch était obligé d'effrayer la gouvernante pour assurer l'exécution de ses projets, que, naturellement, elle ignorait, et ce fut seulement cinq jours après qu'elle comprit pourquoi il avait tant douté de son silence, et tant craint de sa part quelque nouvel élan d'indignation…

Entre sept et huit heures du soir, alors que déjà il faisait très sombre, les nôtres se réunirent au grand complet, c'est-à-dire tous les cinq, chez l'enseigne Erkel qui demeurait au bout de la ville, dans une petite maison

borgne de la rue Saint-Thomas. Pierre Stépanovitch lui-même leur avait donné rendez-vous en cet endroit, mais il fut fort inexact, et l'on dut attendre pendant une heure. L'enseigne Erkel était cet officier qui, à la soirée chez Virguinsky, avait tout le temps fait mine de prendre des notes sur un agenda. Arrivé depuis peu dans notre ville, il vivait très retiré, logeant dans une impasse chez deux sœurs, deux vieilles bourgeoises, et il devait bientôt partir; en se réunissant chez lui on ne risquait pas d'attirer l'attention. Ce garçon étrange se distinguait par une taciturnité remarquable. Il pouvait passer dix soirées consécutives au milieu d'une société bruyante et entendre les conversations les plus extraordinaires, sans proférer lui-même un seul mot: dans ces occasions, il se contentait d'écouter de toutes ses oreilles, en fixant ses yeux enfantins sur ceux qui parlaient. Sa figure était agréable et paraissait même indiquer de l'intelligence. Il n'appartenait pas au quinquévirat; les nôtres supposaient qu'il avait reçu d'un certain endroit des instructions spéciales et qu'il était purement un homme d'exécution. On sait maintenant qu'il n'avait d'instruction d'aucune sorte, et c'est tout au plus si lui-même se rendait bien compte de sa position. Il n'était que le séide fanatique de Pierre Stépanovitch, dont il avait fait la connaissance peu de temps auparavant. S'il avait rencontré quelque monstre prématurément perverti, et que celui-ci lui eût demandé, comme un service à rendre à la cause sociale, d'organiser une bande de brigands et d'assassiner le premier moujik venu, Erkel se fût exécuté sans désemparer. Il avait quelque part une mère malade à qui il envoyait la moitié de sa maigre solde, – et comme, sans doute, la pauvre femme embrassait cette petite tête blonde, comme elle tremblait, comme elle priait pour sa conservation!

Une grande agitation régnait parmi les nôtres. Les événements de la nuit précédente les avaient stupéfiés, et ils se sentaient inquiets. À quelles conséquences inattendues avait abouti le scandale systématiquement organisé par eux, mais qui, dans leur pensée, ne devait pas dépasser les proportions d'un simple boucan! L'incendie du Zariétchié, l'assassinat des Lébiadkine, le meurtre de Lisa, c'étaient là autant de surprises qu'ils n'avaient pas prévues dans leur programme. Ils accusaient hautement de despotisme et de dissimulation la main qui les avait fait mouvoir. Bref, en attendant Pierre

Stépanovitch, tous s'excitaient mutuellement à réclamer de lui une explication catégorique; si cette fois encore ils ne pouvaient l'obtenir, eh bien, ils se dissoudraient, sauf à remplacer le quinquévirat par une nouvelle société secrète, fondée, celle-ci, sur des principes égalitaires et démocratiques. Lipoutine, Chigaleff et l'homme versé dans la connaissance du peuple se montraient surtout partisans de cette idée; Liamchine, silencieux, semblait approuver tacitement. Virguinsky hésitait; sur sa proposition, on convint d'entendre d'abord Pierre Stépanovitch; mais celui-ci n'apparaissait toujours pas, et ce sans gêne contribuait encore à irriter les esprits. Erkel servait ses hôtes sans proférer une parole; pour plus de sûreté, l'enseigne était allé lui-même chercher le thé chez ses logeuses au lieu de le faire monter par la servante.

Pierre Stépanovitch n'arriva qu'à huit heures et demie. D'un pas rapide il s'avança vers la table ronde qui faisait face au divan sur lequel la compagnie avait pris place; il garda à la main son bonnet fourré et refusa le thé qu'on lui offrit. Sa physionomie était courroucée, dure et hautaine. Sans doute, il lui avait suffi de jeter les yeux sur les nôtres pour deviner la révolte qui grondait au fond de leurs âmes.

— Avant que j'ouvre la bouche, dites ce que vous avez sur le cœur, commença-t-il en regardant autour de lui avec un sourire fielleux.

Lipoutine prit la parole au nom de tous, et, d'une voix tremblante de colère, il déclara que «si l'on continuait ainsi, on se briserait le front». Oh! Ils ne redoutaient nullement cette éventualité, ils étaient même tout prêts à l'affronter, mais seulement pour l'œuvre commune (mouvement et approbation). En conséquence, on devait être franc avec eux et leur dire toujours d'avance où on les conduisait, «autrement, qu'arriverait-il?» (Nouveau mouvement, quelques sons gutturaux.) Une pareille manière de procéder était pour eux aussi humiliante que dangereuse… «Ce n'est pas du tout que nous ayons peur, acheva l'orateur, – mais si un seul agit et fait manœuvrer les autres comme de simples pions, les erreurs d'un seul causeront la perte de tous.» (Cris: Oui, oui! Assentiment général.)

— Le diable m'emporte, qu'est-ce qu'il vous faut donc?

— Et quel rapport les petites intrigues de monsieur Stavroguine ont-elles

avec l'œuvre commune? Répliqua violemment Lipoutine. – Qu'il appartienne d'une façon occulte au centre, si tant est que ce centre fantastique existe réellement, c'est possible, mais nous ne voulons pas savoir cela. Le fait est qu'un assassinat a été commis et que l'éveil est donné à la police; en suivant le fil on arrivera jusqu'à notre groupe.

— Vous vous perdrez avec Stavroguine, et nous nous perdrons avec vous, ajouta l'homme qui connaissait le peuple.

— Et sans aucune utilité pour l'œuvre commune, observa tristement Virguinsky.

— Quelle absurdité! L'assassinat est un pur accident, Fedka a tué pour voler.

— Hum! Pourtant il y a là une coïncidence étrange, remarqua aigrement Lipoutine.

— Eh bien, si vous voulez que je vous le dise, c'est par votre propre fait que cela est arrivé.

— Comment, par notre fait?

— D'abord vous, Lipoutine, avez vous-même pris part à cette intrigue, ensuite et surtout on vous avait ordonné d'expédier Lébiadkine à Pétersbourg, et l'on vous avait remis de l'argent à cet effet; or, qu'avez-vous fait? Si vous vous étiez acquitté de votre tâche, cela n'aurait pas eu lieu.

— Mais n'avez-vous pas vous-même émis l'idée qu'il serait bon de laisser Lébiadkine lire ses vers?

— Une idée n'est pas un ordre. L'ordre, c'était de le faire partir.

— L'ordre! Voilà un mot assez étrange… Au contraire, s'il n'est pas parti, c'est précisément en vertu d'un contrordre que vous avez donné.

— Vous vous êtes trompé et vous avez fait une sottise en même temps qu'un acte d'indiscipline. Quant au meurtre, c'est l'œuvre de Fedka, et il a agi seul, dans un but de pillage. Vous avez entendu raconter des histoires et vous les avez crues. La peur vous a pris. Stavroguine n'est pas si bête, et la preuve, c'est qu'il est parti à midi, après avoir vu le vice-gouverneur; si les bruits qui courent avaient le moindre fondement, on ne l'aurait pas laissé partir en plein jour pour la capitale.

— Mais nous sommes loin d'affirmer que monsieur Stavroguine

personnellement ait assassiné, reprit d'un ton caustique Lipoutine, – il a pu même ignorer la chose, tout comme moi; vous savez fort bien vous-même que je n'étais au courant de rien, quoique je me sois fourré là dedans comme un mouton dans la marmite.

— Qui donc accusez-vous? Demanda Pierre Stépanovitch en le regardant d'un air sombre.

— Ceux qui ont besoin de brûler les villes.

— Le pire, c'est que vous vous esquivez par la tangente. Du reste, voulez-vous lire ceci et le montrer aux autres? C'est seulement pour votre édification.

Il tira de sa poche la lettre anonyme que Lébiadkine avait écrite à Lembke et la tendit à Lipoutine. Celui-ci la lut avec un étonnement visible, et, pensif, la donna à son voisin; la lettre eut bientôt fait le tour de la société.

— Est-ce, en effet, l'écriture de Lébiadkine? Questionna Chigaleff.

— Oui, c'est son écriture, déclarèrent Lipoutine et Tolkatchenko (celui qui connaissait le peuple).

— J'ai seulement voulu vous édifier, voyant combien vous étiez sensible au sort de Lébiadkine, répéta Pierre Stépanovitch; – ainsi, messieurs, continua-t-il après avoir repris la lettre, – un Fedka, sans s'en douter, nous débarrasse d'un homme dangereux. Voilà ce que fait parfois le hasard! N'est-ce pas que c'est instructif?

Les membres échangèrent entre eux un rapide regard.

— Et maintenant, messieurs, c'est à mon tour de vous interroger, poursuivit avec dignité Pierre Stépanovitch. – Puis-je savoir pourquoi vous avez cru devoir brûler la ville sans y être autorisés?

— Comment? Quoi? C'est nous, nous qui avons brûlé la ville? Voilà une idée de fou! S'écrièrent les interpellés.

— Je comprends que vous ayez voulu vous amuser, continua sans s'émouvoir Pierre Stépanovitch, – mais il ne s'agit pas, dans l'espèce, des petits scandales qui ont égayé la fête de Julie Mikhaïlovna. Je vous ai convoqués ici pour vous révéler la gravité du danger que vous avez si bêtement attiré sur vous et qui menace bien autre chose encore que vos personnes.

Virguinsky, resté jusqu'alors silencieux, prit la parole d'un ton presque indigné:

— Permettez, nous avions, nous, l'intention de vous déclarer qu'une mesure si grave et en même temps si étrange, prise en dehors des membres, est le fait d'un despotisme qui ne tient aucun compte de nos droits.

— Ainsi vous niez? Eh bien, moi, j'affirme que c'est vous, vous seuls, qui avez brûlé la ville. Messieurs, ne mentez pas, j'ai des renseignements précis. Par votre indiscipline vous avez mis en danger l'œuvre commune elle-même. Vous n'êtes qu'une des mailles d'un réseau immense, et vous devez obéir aveuglément au centre. Cependant trois d'entre vous, sans avoir reçu les moindres instructions à cet égard, ont poussé les ouvriers de l'usine à mettre le feu, et l'incendie a eu lieu.

— Quels sont ces trois? Nommez-les!

— Avant-hier, entre trois et quatre heures, vous, Tolkatchenko, vous avez tenu des propos incendiaires à Fomka Zavialoff au Myosotis.

L'homme qui connaissait le peuple bondit d'étonnement:

— Allons donc, je lui ai à peine dit un mot, et encore sans intention, je n'attachais à cela aucune importance; il avait été fouetté le matin, voilà pourquoi je lui ai parlé ainsi; du reste, je l'ai quitté tout de suite, il était trop ivre. Si vous ne m'aviez pas rappelé la chose, je ne m'en serais pas souvenu. Ce n'est pas un simple mot qui a pu occasionner l'incendie.

— Vous ressemblez à un homme qui s'étonnerait en voyant une petite étincelle provoquer l'explosion d'une poudrière.

— Fomka et moi, nous étions dans un coin, et je lui ai parlé tout bas dans le tuyau de l'oreille; comment avez-vous pu savoir ce que je lui ai dit? S'avisa brusquement de demander Tolkatchenko.

— J'étais là, sous la table. Soyez tranquilles, messieurs, je n'ignore aucune de vos actions. Vous souriez malignement, monsieur Lipoutine? Mais je sais, par exemple, qu'il y a trois jours, dans votre chambre à coucher, au moment de vous mettre au lit, vous avez arraché les cheveux à votre femme.

Lipoutine resta bouche béante et pâlit.

(On sut plus tard comment ce détail était arrivé à la connaissance de Pierre Stépanovitch: il le tenait d'Agafia, la servante de Lipoutine, qu'il avait

embauchée comme espionne.)

Chigaleff se leva soudain.

— Puis-je constater un fait? Demanda-t-il.

— Constatez.

Chigaleff se rassit.

— Si j'ai bien compris, et il était impossible de ne pas comprendre, commença-t-il, – vous-même nous avez fait à plusieurs reprises un tableau éloquent, – quoique trop théorique, – de la Russie enserrée dans un filet aux mailles innombrables. Chacune des sections, recrutant des prosélytes et se ramifiant à l'infini, a pour tâche de miner sans cesse par une propagande systématique le prestige de l'autorité locale; elle doit semer le trouble dans les esprits, mettre le cynisme à la mode, faire naître des scandales, propager la négation de toutes les croyances, éveiller la soif des améliorations, enfin, si besoin est, recourir à l'incendie, comme à un procédé éminemment national, pour qu'au moment voulu le désespoir s'empare des populations. Je me suis efforcé de vous citer textuellement: reconnaissez-vous vos paroles dans cet exposé? Est-ce bien là le programme d'action que vous nous avez communiqué, comme fondé de pouvoirs d'un comité central, du reste complètement inconnu de nous jusqu'à présent et presque fantastique à nos yeux?

— C'est exact, seulement vous êtes bien long.

— Chacun a le droit de parler comme il veut. En nous donnant à croire que les mailles du réseau qui couvre la Russie se comptent déjà par centaines, et en nous faisant espérer que si chacun s'acquitte avec succès de sa tâche, toute la Russie à l'époque fixée, lorsque le signal sera donné…

— Ah! Le diable m'emporte, vous nous faites perdre un temps précieux! Interrompit Pierre Stépanovitch en s'agitant sur son fauteuil.

— Soit, j'abrège et je me borne, pour finir, à une question: nous avons déjà vu des scandales, nous avons vu le mécontentement des populations, nous avons assisté à la chute de l'administration provinciale et nous y avons aidé, enfin nous avons été témoins d'un incendie. De quoi donc vous plaignez-vous? N'est-ce pas votre programme. Que pouvez-vous nous reprocher?

— Votre indiscipline! Répliqua avec colère Pierre Stépanovitch. – Tant que je suis ici, vous ne pouvez pas agir sans ma permission. Assez. Une dénonciation est imminente, et demain peut-être ou même cette nuit on vous arrêtera. Voilà ce que j'avais à vous dire. Tenez cette nouvelle pour sûre.

Ces mots causèrent une stupeur générale.

— On vous arrêtera non seulement comme instigateurs de l'incendie, mais encore comme membres d'une société secrète. Le dénonciateur connaît toute notre mystérieuse organisation. Voilà le résultat de vos incartades!

— C'est assurément Stavroguine! Cria Lipoutine.

— Comment… pourquoi Stavroguine? Reprit Pierre Stépanovitch qui, dans le premier moment, parut troublé. – Eh! Diable, c'est Chatoff! Ajouta-t-il se remettant aussitôt. – Maintenant, je crois, vous savez tous que, dans son temps, Chatoff a pris part à notre œuvre. Je dois vous le déclarer, en le faisant espionner par des gens qu'il ne soupçonne pas, j'ai appris non sans surprise que le secret du réseau n'en était plus un pour lui et… en un mot, qu'il savait tout. Pour se faire pardonner son passé, il va dénoncer tous ses anciens camarades. Jusqu'à présent il hésitait encore, aussi je l'épargnais. Maintenant, par cet incendie, vous avez levé ses derniers scrupules, il est très impressionné et il n'hésitera plus. Demain donc nous serons arrêtés et comme incendiaires et comme criminels politiques.

— Est-ce sûr? Comment Chatoff sait-il?

Les membres étaient en proie à une agitation indescriptible.

— Tout est parfaitement sûr. Je n'ai pas le droit de vous révéler mes sources d'information, mais voici ce que je puis faire pour vous provisoirement: par l'intermédiaire d'une tierce personne je puis agir sur Chatoff à son insu et l'amener à retarder de vingt-quatre heures sa dénonciation, de vingt-quatre heures seulement. Il m'est impossible d'obtenir un plus long sursis. Vous n'avez donc rien à craindre jusqu'à après-demain.

Tous gardèrent le silence.

— Il faut l'expédier au diable, à la fin! Cria le premier Tolkatchenko.

— C'est ce qu'on aurait dû faire depuis longtemps! Ajouta avec colère Liamchine en frappant du poing sur la table.

— Mais comment s'y prendre? Murmura Lipoutine.

En réponse à cette question, Pierre Stépanovitch se hâta d'exposer son plan: sous prétexte de prendre livraison de l'imprimerie clandestine qui se trouvait entre les mains de Chatoff, on attirerait ce dernier demain à la tombée de la nuit dans l'endroit solitaire où le matériel typographique était enfoui et – «là on lui ferait son affaire». Le jeune homme donna tous les éclaircissements nécessaires et renseigna ses auditeurs sur la position équivoque que Chatoff avait prise vis-à-vis de la société centrale. Ces détails étant déjà connus du lecteur, je n'y reviens plus.

— Oui, observa avec hésitation Lipoutine, – mais après ce qui vient de se passer… une nouvelle aventure du même genre donnera l'éveil à l'opinion publique.

— Sans doute, reconnut Pierre Stépanovitch, – mais les mesures sont prises en conséquence. Il y a un moyen d'écarter tout soupçon.

Alors il raconta comme quoi Kiriloff décidé à se brûler la cervelle avait promis de remettre l'exécution de son dessein au moment qui lui serait fixé; avant de mourir, l'ingénieur devait écrire une lettre qu'on lui dicterait et où il s'avouerait coupable de tout.

— Sa ferme résolution de se donner la mort, – résolution philosophique, mais selon moi insensée, – est arrivée à leur connaissance, poursuivit Pierre Stépanovitch. – Là on ne laisse rien perdre, tout est utilisé pour l'œuvre commune. Prévoyant la possibilité de mettre à profit le suicide de Kiriloff, et convaincu que son projet est tout à fait sérieux, ils lui ont offert de l'argent pour revenir en Russie (il tenait absolument, je ne sais pourquoi, à mourir dans son pays), ils lui ont confié une mission qu'il s'est chargé de remplir (et il l'a remplie); enfin, comme je vous l'ai dit, ils lui ont fait promettre de ne se tuer que quand on le jugerait opportun. Il a pris tous les engagements qu'on lui a demandés. Notez qu'il appartient dans une certaine mesure à notre société et qu'il désire être utile; je ne puis être plus explicite. Demain, après Chatoff, je lui dicterai une lettre dans laquelle il se déclarera l'auteur du meurtre. Ce sera très vraisemblable: ils ont été amis et sont allés ensemble en Amérique, là ils se sont brouillés, tout cela sera expliqué dans la lettre… et… suivant la tournure que prendront les circonstances, on pourra encore dicter à Kiriloff quelque autre chose, par exemple au sujet des proclamations ou

même de l'incendie. Du reste, j'y penserai. Soyez tranquilles, c'est un homme sans préjugés; il signera tout ce qu'on voudra.

Des marques d'incrédulité accueillirent ce récit qui paraissait fantastique. Du reste, tous avaient plus ou moins entendu parler de Kiriloff, et Lipoutine le connaissait un peu personnellement.

— Il changera d'idée tout d'un coup et il ne voudra plus, dit Chigaleff; – au bout du compte, c'est un fou; par conséquent il n'y a pas à faire fond sur ses résolutions.

— Ne vous inquiétez pas, messieurs, il voudra, répondit Pierre Stépanovitch. – D'après nos conventions, je dois le prévenir la veille, c'est-à-dire aujourd'hui même. J'invite Lipoutine à venir immédiatement chez lui avec moi, et, au retour, messieurs, il pourra vous certifier la vérité de mes paroles. Du reste, ajouta-t-il avec une irritation soudaine, comme s'il eût brusquement senti qu'il faisait à de pareilles gens beaucoup trop d'honneur en s'évertuant ainsi à les convaincre, – du reste, agissez comme il vous plaira. Si vous ne vous décidez pas, notre association est dissoute, – mais seulement par le fait de votre désobéissance et de votre trahison. Alors nous devons nous séparer à partir de ce moment. Sachez toutefois qu'en ce cas, sans parler des conséquences désagréables que peut avoir pour vous la dénonciation de Chatoff, vous vous attirerez un autre petit désagrément au sujet duquel on s'est nettement expliqué lors de la création du groupe. Quant à moi, messieurs, je ne vous crains guère… Ne croyez pas que ma cause soit tellement liée à la vôtre… Du reste, tout cela est indifférent.

— Non, nous sommes décidés, déclara Liamchine.

— Il n'y a pas d'autre parti à prendre, murmura Tolkatchenko, – et si Lipoutine nous donne toutes les assurances désirables en ce qui concerne Kiriloff, alors…

— Je suis d'un avis contraire; je proteste de toutes les forces de mon âme contre une décision si sanguinaire! Dit Virguinsky en se levant.

— Mais? Questionna Pierre Stépanovitch.

— Comment, mais?

— Vous avez dit mais… et j'attends.

— Je ne croyais pas avoir prononcé ce mot… J'ai seulement voulu dire

que si l'on était décidé, eh bien…

— Eh bien?

Virguinsky n'acheva pas sa phrase.

— On peut, je crois, négliger le soin de sa sécurité personnelle, observa soudain Erkel, – mais j'estime que cette négligence n'est plus permise, lorsqu'elle risque de compromettre l'œuvre commune…

Il se troubla et rougit. Nonobstant les réflexions qui occupaient l'esprit de chacun, tous regardèrent l'enseigne avec surprise, tant ils s'attendaient peu à le voir donner aussi son avis.

— Je suis pour l'œuvre commune, fit brusquement Virguinsky.

Tous les membres se levèrent. Pierre Stépanovitch fit connaître l'endroit où le matériel typographique était enfoui, il distribua les rôles entre ses affidés, et, accompagné de Lipoutine, se rendit chez Kiriloff.

II

Le projet de dénonciation prêté à Chatoff ne faisait doute pour aucun des nôtres, mais ils croyaient non moins fermement que Pierre Stépanovitch jouait avec eux comme avec des pions. De plus, ils savaient que le lendemain ils se trouveraient tous à l'endroit convenu et que le sort de Chatoff était décidé. Ils se sentaient pris comme des mouches dans la toile d'une énorme araignée, et leur irritation n'avait d'égale que leur frayeur.

Pierre Stépanovitch s'était incontestablement donné des torts envers eux. Si, du moins, par égard pour des scrupules délicats, il avait quelque peu gazé l'entreprise à laquelle il les conviait, s'il la leur avait représentée comme un acte de civisme à la Brutus! Mais non, il s'était tout bonnement adressé au grossier sentiment de la peur, il les avait fait trembler pour leur peau, ce qui était fort impoli. Sans doute, il n'y a pas d'autre principe que la lutte pour l'existence, tout le monde sait cela, cependant…

Mais il s'agissait bien pour Pierre Stépanovitch de dorer la pilule aux nôtres! Lui-même était déraillé. La fuite de Stavroguine lui avait porté un coup terrible. Il avait menti en disant qu'avant de quitter notre ville Nicolas Vsévolodovitch avait vu le vice-gouverneur; en réalité, le jeune homme était

parti sans voir personne, pas même sa mère, et l'on pouvait à bon endroit s'étonner qu'il n'eût pas été inquiété. (Plus tard les autorités furent mises en demeure de s'expliquer sur ce point.) Pendant toute la journée, Pierre Stépanovitch était allé aux renseignements, mais sans succès, et jamais il n'avait été aussi alarmé. Pouvait-il ainsi tout d'un coup faire son deuil de Stavroguine? Voilà pourquoi il lui était impossible d'être fort aimable avec les nôtres. D'ailleurs, ils lui liaient les mains: son désir était de se mettre au plus tôt à la poursuite de Stavroguine, et Chatoff le retenait. Il fallait, à tout hasard, cimenter l'union des cinq de façon à la rendre indissoluble. «Ce serait absurde de les lâcher, ils peuvent être utiles.» Tel devait être, si je ne me trompe, son raisonnement.

Quant à Chatoff, il le tenait positivement pour un délateur. Ce qu'il avait dit aux nôtres de la dénonciation était un mensonge: jamais il ne l'avait vue, et jamais il n'en avait entendu parler, mais il croyait à son existence comme il croyait que deux et deux font quatre. Il lui semblait que les événements qui venaient de s'accomplir, – la mort de Lisa, la mort de Marie Timoféievna, – mettraient nécessairement fin aux dernières hésitations de l'ex-révolutionnaire. Qui sait? Peut-être certaines donnés l'autorisaient à penser de la sorte. De plus, on n'ignore pas qu'il détestait personnellement Chatoff. Ils avaient eu autrefois ensemble une violente altercation, et Pierre Stépanovitch ne pardonnait jamais une injure. Je suis même persuadé que ce fut là son motif déterminant.

Chez nous, les trottoirs, qu'ils soient en briques ou en planches, sont fort étroits. Pierre Stépanovitch marchait au milieu du trottoir et l'occupait tout entier, sans faire la moindre attention à Lipoutine, qui, faute de pouvoir trouver place à ses côtés, était obligé, ou de lui emboîter le pas, ou de trotter sur le pavé boueux. Soudain Pierre Stépanovitch se rappela que, peu auparavant, il avait ainsi pataugé dans la boue, tandis que Stavroguine, comme lui-même maintenant, cheminait au milieu du trottoir et en occupait toute la largeur. Au souvenir de cette scène, la colère faillit l'étrangler.

Lipoutine, lui aussi, étouffait de rage en se voyant traiter si cavalièrement. Passe encore si Pierre Stépanovitch s'était contenté d'être incivil avec les autres sectionnaires, mais en user ainsi avec lui! Il en savait plus que tous ses

collègues, il était plus intimement associé à l'affaire qu'aucun d'eux, et jusqu'à ce moment il y avait participé d'une façon constante, quoique indirecte. Oh! Il n'ignorait pas que maintenant même Pierre Stépanovitch pouvait le perdre; mais depuis longtemps il le détestait, moins encore comme un homme dangereux que comme un insolent personnage. À présent qu'il fallait se résoudre à une pareille chose, il était plus irrité que tous les autres pris ensemble. Hélas! Il savait que «comme un esclave» il serait demain le premier au rendez-vous, que même il y amènerait les autres, et si, avant cette fatale journée, il avait pu, d'une façon quelconque, faire périr Pierre Stépanovitch, – sans se perdre lui-même, bien entendu, – il l'aurait certainement tué.

Absorbé dans ses réflexions, il se taisait et suivait timidement son bourreau. Ce dernier semblait avoir oublié sa présence; de temps à autre seulement il le poussait du coude avec le sans gêne le plus grossier. Dans la plus belle rue de la ville, Pierre Stépanovitch interrompit brusquement sa marche et entra dans un restaurant.

— Où allez-vous donc? Demanda vivement Lipoutine; – mais c'est un traktir.

— Je veux manger un beefsteak.

— Vous n'y pensez pas! Cet établissement est toujours plein de monde.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

— Mais… cela va nous mettre en retard. Il est déjà dix heures.

— Où nous allons, on n'arrive jamais trop tard.

— Mais c'est moi qui serai en retard. Ils m'attendent, je dois retourner auprès d'eux après cette visite.

— Qu'importe? Pourquoi retourner auprès d'eux? Ce sera une bêtise de votre part. Avec l'embarras que vous m'avez donné, je n'ai pas dîné aujourd'hui. Mais, chez Kiriloff, plus tard on se présente, mieux cela vaut.

Pierre Stépanovitch se fit servir dans un cabinet particulier. Lipoutine, toujours fâché, s'assit sur un fauteuil un peu à l'écart et regarda manger son compagnon. Plus d'une demi-heure se passa ainsi. Pierre Stépanovitch ne se pressait pas et dînait de bon appétit; il sonna pour demander une autre moutarde, ensuite il se fit apporter de la bière, et toujours sans dire un seul

mot à son acolyte. Il était fort préoccupé, mais chez lui les soucis de l'homme politique ne faisaient aucun tort aux jouissances du gastronome. Lipoutine finit par le haïr au point de ne plus pouvoir détacher de lui ses regards. C'était quelque chose comme un accès nerveux. Il comptait toutes les bouchées de beefsteak que Pierre Stépanovitch mangeait, il s'irritait en le voyant ouvrir la bouche, mâcher la viande et l'humecter de salive, il en vint à prendre en haine le beefsteak lui-même. À la fin, une sorte de brouillard se répandit sur ses yeux, la tête commençait à lui tourner, des sensations de chaleur brûlante et de froid glacial parcouraient alternativement son dos.

— Puisque vous ne faites rien, lisez cela, dit soudain Pierre Stépanovitch en lui jetant une petite feuille de papier.

Lipoutine s'approcha de la lumière et se mit en devoir de déchiffrer ce papier qui était couvert d'une écriture horriblement fine, avec des ratures à chaque ligne. Quand il en eut achevé la lecture, Pierre Stépanovitch régla son addition et sortit. Sur le trottoir, Lipoutine voulut lui rendre le papier.

— Gardez-le; je vous dirai ensuite pourquoi. Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez?

Lipoutine trembla de tout son corps.

— À mon avis… une pareille proclamation… n'est qu'une absurdité ridicule.

Sa colère ne pouvait plus se contenir.

— Si nous nous décidons à répandre de pareils écrits, poursuivit-il tout frémissant, – nous nous ferons mépriser: on dira que nous sommes des sots et que nous n'entendons rien à l'affaire.

— Hum! Ce n'est pas mon avis, dit Pierre Stépanovitch, qui marchait à grands pas sur le trottoir.

— Moi, c'est le mien; est-il possible que ce soit vous-même qui ayez rédigé cela?

— Ce n'est pas votre affaire.

— Je pense aussi que les vers de la Personnalité éclairée sont les plus mauvais que l'on puisse lire, et que jamais ils n'ont pu être écrits par Hertzen.

— Vous ne savez pas ce que vous dites; ces vers-là sont fort bons.

— Par exemple, il y a encore une chose qui m'étonne, reprit Lipoutine,

qui s'essoufflait à suivre Pierre Stépanovitch, – c'est qu'on nous propose de travailler à la destruction universelle. En Europe, il est naturel de désirer un effondrement général, parce que là le prolétariat existe, mais ici nous ne sommes que des amateurs et, à mon avis, nous ne faisons que de la poussière.

— Je vous croyais fouriériste.

— Il n'y a rien de pareil dans Fourier.

— Je sais qu'il ne s'y trouve que des sottises.

— Non, il n'y a pas de sottises dans Fourier… Excusez-moi, je ne puis pas croire à un soulèvement pour le mois de mai.

Lipoutine avait si chaud qu'il dut déboutonner son vêtement.

— Allons, assez, dit Pierre Stépanovitch avec un sang-froid terrible. – Maintenant, pour ne pas l'oublier, vous aurez à composer et à imprimer de vos propres mains cette proclamation. Nous allons déterrer la typographie de Chatoff, et demain vous la recevrez. Vous composerez la feuille le plus promptement possible, vous en tirerez autant d'exemplaires que vous pourrez, et ensuite vous les répandrez pendant tout l'hiver. Les moyens vous seront indiqués. Il faut un très grand nombre d'exemplaires, parce qu'on vous en demandera de différents côtés.

— Non, pardonnez-moi, je ne puis pas me charger d'une telle… je refuse.

— Il faudra pourtant bien que vous vous en chargiez.

— J'agis en vertu des instructions du comité central, et vous devez obéir.

— Eh bien, j'estime que nos centres organisés à l'étranger ont oublié la réalité russe et rompu tout lien avec la patrie, voilà pourquoi ils ne font qu'extravaguer… Je crois même que les quelques centaines de sections, censément éparpillées sur toute la surface de la Russie, se réduisent en définitive à une seule: la nôtre, et que le prétendu réseau est un mythe, répliqua Lipoutine, suffoqué de colère.

— Votre conduite n'en est que plus vile si vous vous êtes mis au service d'une œuvre à laquelle vous ne croyez pas… maintenant encore, vous courez derrière moi comme un chien couchant.

— Non, je ne cours pas. Nous avons pleinement le droit de nous retirer et de fonder une nouvelle société.

— Imbécile! Fit soudain d'une voix tonnante Pierre Stépanovitch en

lançant un regard foudroyant à son interlocuteur.

Pendant quelque temps, tous deux s'arrêtèrent en face l'un de l'autre. Pierre Stépanovitch tourna sur ses talons et se remit en marche avec une assurance imperturbable.

Une idée traversa comme un éclair le cerveau de Lipoutine: «Je vais rebrousser chemin, c'est le moment ou jamais de prendre cette détermination.» Il fit dix pas en songeant à cela, mais, au onzième, une idée nouvelle, désespérée, surgit dans son esprit: il ne revint pas en arrière.

Avant d'arriver à la maison Philippoff, ils prirent un péréoulok ou, pour mieux dire, une étroite ruelle qui longeait le mur de l'immeuble. À l'angle le plus sombre de la clôture, Pierre Stépanovitch détacha une planche: une ouverture se forma, par laquelle il se glissa aussitôt. Cette manière de s'introduire dans la maison étonna Lipoutine, néanmoins il imita l'exemple de son compagnon; ensuite, ils bouchèrent l'ouverture en remettant la planche à son ancienne place. C'était par cette entrée secrète que Fedka avait pénétré chez Kiriloff.

— Chatoff ne doit pas savoir que nous sommes ici, murmura d'un ton sévère Pierre Stépanovitch à l'oreille de Lipoutine.

III

Comme toujours à cette heure-là, Kiriloff était assis sur son divan de cuir et buvait du thé à l'arrivée des visiteurs, il ne se leva point, mais il eut une sorte de tressaillement et regarda d'un air effaré ceux qui entraient chez lui.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit Pierre Stépanovitch, – c'est pour cela même que je viens.

— Aujourd'hui?

— Non, non, demain… vers cette heure-ci.

Et il se hâta de s'asseoir près de la table tout en observant avec une certaine inquiétude Kiriloff, dont le trouble ne lui avait pas échappé. Du reste, l'ingénieur ne tarda pas à se remettre et à reprendre sa physionomie accoutumée.

— Voyez-vous, ils ne veulent pas le croire. Vous n'êtes pas fâché que

j'aie amené Lipoutine?

— Aujourd'hui je ne me fâcherai pas, mais demain je veux être seul.

— Mais auparavant il faut que j'aille chez vous, par conséquent je serai là.

— J'aimerais mieux me passer de votre présence.

— Vous vous rappelez que vous avez promis d'écrire et de signer tout ce que je vous dicterais.

— Cela m'est égal. Et maintenant serez-vous longtemps?

— J'ai à voir quelqu'un avec qui je dois passer une demi-heure; ainsi, faites comme vous voudrez, je resterai une demi-heure.

Kiriloff ne répondit pas. Pendant ce temps, Lipoutine s'était assis un peu à l'écart, au-dessous du portrait de l'évêque. La pensée désespérée qui lui était venue tantôt s'emparait de plus en plus de son esprit. Kiriloff l'avait à peine remarqué. Lipoutine connaissait depuis longtemps déjà la théorie de l'ingénieur, et il s'était toujours moqué de ce dernier, mais maintenant il se taisait et regardait autour de lui d'un air sombre.

— J'accepterais bien du thé, dit Pierre Stépanovitch, – je viens de manger un beefsteak, et je comptais trouver du thé chez vous.

— Soit, buvez.

— Auparavant vous n'attendiez pas que je vous en demandasse pour m'en offrir, observa quelque peu aigrement Pierre Stépanovitch.

— Cela ne fait rien. Que Lipoutine boive aussi.

— Non, je… je ne peux pas.

— Je ne veux pas ou je ne peux pas? Questionna Pierre Stépanovitch en se tournant brusquement vers lui.

— Je ne prendrai rien chez lui, répondit Lipoutine d'un ton significatif.

Pierre Stépanovitch fronça le sourcil.

— Cela sent le mysticisme; le diable sait quelles gens vous êtes tous!

Personne ne releva cette observation; le silence régna pendant une minute.

— Mais je sais une chose, ajouta d'un ton impérieux Pierre Stépanovitch, – c'est qu'en dépit de tous les préjugés chacun de nous accomplira son devoir.

— Stavroguine est parti? Demanda Kiriloff.

— Oui.

— Il a bien fait.

Une flamme brilla dans les yeux de Pierre Stépanovitch, mais il se contint.

— Peu m'importe votre manière de voir, pourvu que chacun tienne sa parole.

— Je tiendrai ma parole.

— Du reste, j'ai toujours été convaincu que vous accompliriez votre devoir comme un homme indépendant et progressiste.

— Vous êtes plaisant.

— Tant mieux, je suis bien aise de vous amuser. Je me réjouis toujours quand il m'est donné d'égayer les gens.

— Vous tenez beaucoup à ce que je me brûle la cervelle, et vous avez peur que je ne revienne sur ma résolution.

— Voyez-vous, c'est vous-même qui avez associé votre projet à nos agissements. Comptant que vous accompliriez votre dessein, nous avons entrepris quelque chose, en sorte qu'à présent un refus de votre part équivaudrait à une trahison.

— Vous n'avez aucun droit.

— Je comprends, je comprends, vous êtes parfaitement libre, et nous ne sommes rien; tout ce que nous vous demandons, c'est d'accomplir votre volonté.

— Et je devrai prendre à mon compte toutes vos infamies?

— Écoutez, Kiriloff, vous ne canez pas? Si vous voulez vous dédire, déclarez-le tout de suite.

— Je ne cane pas.

— Je dis cela parce que vous faites beaucoup de questions.

— Partirez-vous bientôt?

— Vous voilà encore à demander cela?

Kiriloff le considéra avec mépris.

— Voyez-vous, poursuivit Pierre Stépanovitch, qui, de plus en plus irrité et inquiet, ne trouvait pas le ton convenable, – vous voulez que je m'en aille

et que je vous laisse à vos réflexions; mais tout cela, c'est mauvais signe pour vous-même, pour vous le premier. Vous voulez trop méditer. À mon avis, il vaudrait mieux faire tout cela d'un coup, sans réfléchir. Et vraiment vous m'inquiétez.

— Il n'y a qu'une chose qui me répugne, c'est d'avoir à ce moment-là une canaille comme vous à côté de moi.

— Eh bien, qu'à cela ne tienne, je sortirai quand il le faudra et j'attendrai sur le perron. Si vous vous donnez la mort et que vous soyez si peu indifférent… tout cela est fort dangereux. Je me retirerai sur le perron, vous serez libre de supposer que je ne comprends rien et que je suis un homme infiniment au-dessous de vous.

— Non, vous n'êtes pas infiniment au-dessous de moi; vous avez des moyens, mais il y a beaucoup de choses que vous ne comprenez pas, parce que vous êtes un homme bas.

— Enchanté, enchanté. Je vous ai déjà dit que j'étais bien aise de vous procurer une distraction… dans un pareil moment.

— Vous ne comprenez rien.

— C'est-à-dire que je… en tout cas je vous écoute avec respect.

— Vous ne pouvez rien; maintenant même vous ne pouvez pas cacher votre mesquine colère, quoiqu'il soit désavantageux pour vous de la laisser voir. Vous allez me fâcher, et je m'accorderai six mois de répit.

Pierre Stépanovitch regarda sa montre.

— Je n'ai jamais rien compris à votre théorie, mais je sais que, ne l'ayant pas inventée pour nous, vous la mettrez en pratique, que nous vous demandions ou non de le faire. Je sais aussi que ce n'est pas vous qui avez absorbé l'idée, mais que c'est l'idée qui vous a absorbé, par conséquent vous ne remettrez pas à plus tard l'exécution de votre dessein.

— Comment? L'idée m'a absorbé?

— Oui.

— Et ce n'est pas moi qui ai absorbé l'idée? C'est bien. Vous avez un petit esprit. Mais vous ne savez que taquiner, et moi, j'ai de l'orgueil.

— Très bien, très bien. C'est précisément ce qu'il faut.

— Assez; vous avez bu, allez-vous-en.

— Le diable m'emporte, il faut s'en aller, dit Pierre Stépanovitch en se levant à demi. – Pourtant il est encore trop tôt. Écoutez, Kiriloff, trouverai-je cet homme-là chez la bouchère, vous comprenez? Ou bien est-ce qu'elle a menti?

— Vous ne l'y trouverez pas, car il est ici et non là.

— Comment, ici? Le diable m'emporte, où donc?

— Il est à la cuisine, il mange et boit.

— Mais comment a-t-il osé?… cria Pierre Stépanovitch rouge de colère. – Il devait attendre… c'est absurde! Il n'a ni passeport, ni argent!

— Je ne sais pas. Il est venu en costume de voyage me faire ses adieux. Il part sans esprit de retour. Il dit que vous êtes un coquin et qu'il ne veut pas attendre votre argent.

— A-ah! Il a peur que je… Eh bien, mais je puis maintenant encore le…, si… Où est-il? À la cuisine?

Kiriloff ouvrit une porte latérale donnant accès à une chambre toute petite et plongée dans l'obscurité. En descendant un escalier de trois marches, on passait de ce réduit dans la partie de la cuisine où couchait habituellement la cuisinière, et qu'une cloison séparait du reste de la pièce. Là, dans un coin, au-dessous des icônes, Fedka était attablé devant une demi-bouteille, une assiette de pain, un morceau de bœuf froid et des pommes de terre. L'ex-forçat, déjà à moitié ivre, portait une pelisse de mouton et semblait tout prêt à se mettre en route. Derrière la cloison un samovar bouillait, mais non à l'intention de Fedka; c'était ce dernier qui, connaissant les habitudes d'Alexis Nilitch, avait l'obligeance de lui préparer du thé chaque nuit, depuis une semaine au moins. Quant au bœuf et aux pommes de terre, je suis très disposé à croire que Kiriloff, n'ayant pas de cuisinière, les avait fait cuire lui-même pour son hôte dans la matinée.

— Qu'est-ce que tu as imaginé? Cria Pierre Stépanovitch en faisant irruption dans la cuisine. – Pourquoi n'as-tu pas attendu à l'endroit où l'on t'avait ordonné de te trouver?

Et il déchargea un violent coup de poing sur la table.

Fedka prit un air digne.

— Une minute, Pierre Stépanovitch, une minute! Commença-t-il en

détachant chaque mot avec une netteté qui visait à l'effet, – ton premier devoir est de comprendre que tu as l'honneur d'être en visite ici chez M.Kiriloff, Alexis Nilitch, dont tu pourras toujours nettoyer les bottes, car c'est une intelligence cultivée, tandis que toi… pouah!

Là-dessus, il lança un jet de salive. Le ton arrogant et résolu du galérien était de nature à inquiéter Pierre Stépanovitch, si celui-ci avait eu assez de liberté d'esprit pour remarquer le danger qui le menaçait. Mais il était dérouté, abasourdi par les malencontreux événements de la journée… Debout sur l'escalier, Lipoutine regardait avec curiosité dans la cuisine.

— Veux-tu ou ne veux-tu pas avoir un passeport et de l'argent pour aller où l'on t'a dit? Oui ou non?

— Vois-tu Pierre Stépanovitch, depuis le premier moment tu n'as pas cessé de me tromper; aussi je te considère comme un vrai coquin. Tu es à mes yeux un païen, une vermine humaine, – voilà mon opinion sur ton compte. Pour m'amener à verser le sang innocent, tu m'as promis une grosse somme et tu m'as juré que M.Stavroguine était dans l'affaire, bien que ce fût un impudent mensonge. Au lieu des quinze cents roubles que tu m'avais fait espérer, je n'ai rien eu du tout, et tantôt M.Stavroguine t'a souffleté sur les deux joues, ce qui est déjà arrivé à notre connaissance. Maintenant tu recommences à me menacer et tu me promets de l'argent sans me dire ce que tu attends de moi. Mais je devine de quoi il s'agit: comptant sur ma crédulité, tu veux m'envoyer à Pétersbourg pour assassiner M.Stavroguine, Nicolas Vsévolodovitch, dont tu as juré de tirer vengeance. Par conséquent, tu es, tout le premier, un assassin. Et sais-tu de quoi tu t'es rendu digne par ce seul fait que, dans ta dépravation, tu as cessé de croire en Dieu, le vrai Créateur? Tu t'es placé sur la même ligne qu'un idolâtre, qu'un Tatare ou un Morduan. Alexis Nilitch, qui est un philosophe, t'a plusieurs fois expliqué le vrai Dieu, l'auteur de toutes choses; il t'a parlé de la création du monde, ainsi que des destinées futures et de la transfiguration de toute créature et de toute bête d'après le livre de l'Apocalypse. Mais tu restes sourd et muet comme une idole stupide, et, semblable à ce pervers tentateur qu'on appelle athée, tu as fait partager tes erreurs à l'enseigne Ertéleff…

— Ah! Quelle caboche d'ivrogne! Il dépouille les icônes et il prêche sur

l'existence de Dieu!

— Vois-tu, Pierre Stépanovitch, c'est vrai que j'ai volé comme tu le dis, mais je me suis contenté de prendre des perles, et puis, qu'en sais-tu? Peut-être en ce moment même mes larmes m'ont obtenu le pardon du Très-Haut pour un péché auquel j'étais poussé par la misère, car je suis un orphelin sans asile. Sais-tu que, jadis, dans les temps anciens, il s'est passé un fait du même genre? Un marchand fondant en larmes et poussant de gros soupirs déroba une des perles du nimbe qui entourait la tête de la très sainte mère de Dieu; plus tard il vint s'agenouiller publiquement devant l'image et déposa toute la somme sur le tapis; alors, à la vue de tout le monde, la sainte Vierge le bénit en le couvrant de son voile. Ce miracle a été consigné dans les archives de l'État par ordre du gouvernement. Mais toi, tu as glissé une souris dans la niche de l'icône, c'est-à-dire que tu t'es moqué du doigt divin lui-même. Et si tu n'étais pas mon barine, si je ne t'avais pas porté dans mes bras autrefois, j'en finirais avec toi tout maintenant, sans sortir d'ici.

Pierre Stépanovitch entra en fureur.

— Parle, as-tu vu aujourd'hui Stavroguine?

— Ne te permets jamais de me demander cela. M.Stavroguine est on ne peut plus étonné de tes inventions: non seulement il n'a pas organisé la chose et n'y a point contribué pécuniairement, mais il ne désirait même pas qu'elle eût lieu. Tu t'es joué de moi.

— Je vais te donner de l'argent, et, quand tu seras à Pétersbourg, je t'enverrai en une seule fois deux mille roubles, sans parler de ce que tu recevras encore après.

— Tu mens, mon très cher, et cela m'amuse de voir les illusions que tu te fais. M.Stavroguine est vis-à-vis de toi comme sur une échelle du haut de laquelle il te crache dessus, tandis que toi, en bas, tu aboies après lui, pareil à un chien stupide.

— Sais-tu, vaurien cria Pierre Stépanovitch exaspéré, – que je ne te laisserai pas sortir d'ici et que je vais incontinent te livrer à la police?

Fedka se dressa d'un bond, une lueur sinistre brillait dans ses yeux. Pierre Stépanovitch prit son revolver dans sa poche. La scène qui suivit fut aussi rapide que répugnante. Avant que Pierre Stépanovitch eût pu faire usage de

son arme, Fedka se pencha vivement de côté, et de toute sa force le frappa au visage. Dans le même instant retentit un second coup non moins terrible que le premier, puis un troisième et un quatrième, tous assénés sur la joue. Étourdi par la violence de cette attaque, Pierre Stépanovitch ouvrit de grands yeux, grommela quelques mots inintelligibles et soudain s'abattit de tout son long sur le parquet.

— Voilà, prenez-le! Cria Fedka triomphant; en un clin d'œil il saisit sa casquette, ramassa son paquet qui se trouvait sous un banc et détala. Des sons rauques sortaient de la poitrine de Pierre Stépanovitch; il avait perdu connaissance, et Lipoutine croyait même que c'en était fait de lui. Kiriloff accourut précipitamment à la cuisine.

— Il faut lui jeter de l'eau au visage! Dit vivement l'ingénieur, et, puisant de l'eau dans un seau avec une jatte de fer, il la versa sur la tête de Pierre Stépanovitch. Celui-ci tressaillit et releva un peu la tête, puis il se mit sur son séant et regarda devant lui d'un air hébété.

— Eh bien, comment vous sentez-vous? Demanda Kiriloff.

Pierre Stépanovitch n'avait pas encore recouvré l'usage de ses sens, il considéra longuement celui qui parlait. Mais, à la vue de Lipoutine, un sourire venimeux lui vint aux lèvres. Il se leva brusquement, ramassa son revolver resté sur le parquet et, blême de rage, s'élança sur Kiriloff.

— Si demain vous vous avisez de déguerpir, comme ce coquin de Stavroguine, articula-t-il d'une voix convulsive, – j'irai vous chercher à l'autre bout de la terre… je vous écraserai comme une mouche… vous comprenez!

Et il braqua son revolver sur le front de Kiriloff; mais, presque aussitôt, reprenant enfin possession de lui-même, il remit l'arme dans sa poche et s'esquiva sans ajouter un mot. Lipoutine se retira aussi. Tous deux se glissèrent hors de la maison par l'issue secrète que nous connaissons déjà. Une fois dans la rue, Pierre Stépanovitch commença à marcher d'un pas si rapide que son compagnon eut peine à le suivre. Arrivé au premier carrefour, il s'arrêta tout à coup.

— Eh bien? Fit-il d'un ton de défi en se retournant vers Lipoutine.

Celui-ci songeait au revolver, et le souvenir de la scène précédente le

faisait encore trembler de tous ses membres; mais la réponse jaillit de ses lèvres, pour ainsi dire, spontanément:

— Je pense… je pense que «de Smolensk à Tachkent on n'attend plus l'étudiant avec tant d'impatience».

— Et avez-vous vu ce que Fedka buvait à la cuisine?

— Ce qu'il buvait? C'était de la vodka.

— Eh bien, sachez qu'il a bu de la vodka pour la dernière fois de sa vie. Je vous prie de vous rappeler cela pour votre gouverne. Et maintenant allez-vous-en au diable, je n'ai plus besoin de vous d'ici à demain… Mais prenez garde à vous: pas de bêtise!

Lipoutine revint chez lui en toute hâte.

IV

Depuis longtemps il s'était muni d'un faux passeport. Chose qu'on aura peine à s'expliquer, cet homme aux instincts bourgeois, ce petit tyran domestique resté fonctionnaire nonobstant son fouriérisme, enfin ce capitaliste adonné à l'usure avait prévu de longue date qu'il pourrait avoir besoin de ce passeport pour filer à l'étranger, si… Il admettait la possibilité de ce si, quoique, bien entendu, il l'eût toujours fait suivre mentalement d'une ligne de points…

Mais maintenant l'énigmatique particule prenait soudain un sens précis. Une idée désespérée, ai-je dit, était venue à Lipoutine pendant qu'il se rendait chez Kiriloff, après s'être entendu traiter d'imbécile par Pierre Stépanovitch: cette idée, c'était de planter là tout et de partir pour l'étranger le lendemain à la première heure! Celui qui, en lisant ces lignes, serait tenté de crier à l'exagération, n'a qu'à consulter la biographie de tous les réfugiés russes: pas un n'a émigré dans des conditions moins fantastiques.

De retour chez lui, il commença par s'enfermer dans sa chambre, ensuite il procéda fiévreusement à ses préparatifs de départ. Sa principale préoccupation, c'était la somme d'argent à emporter. Quant au voyage, il n'était pas encore fixé sur la manière dont il l'entreprendrait, il songeait vaguement à aller prendre le train à la seconde ou à la troisième station avant notre ville, dût-il faire la route à pied jusque-là. Tout en roulant ces pensées

dans sa tête, il empaquetait machinalement ses effets, quand soudain il interrompit sa besogne, poussa un profond soupir et s'étendit sur le divan.

Il sentait tout à coup, il s'avouait clairement que sans doute il prendrait la fuite, mais qu'il ne lui appartenait plus de décider si ce serait avant ou après l'affaire de Chatoff; qu'il était maintenant un corps brut, une masse inerte mue par une force étrangère; qu'enfin, bien qu'ayant toute facilité de s'enfuir avant le meurtre de Chatoff, il ne partirait qu'après. Jusqu'au lendemain matin il resta en proie à une angoisse insupportable, tremblant, gémissant, ne se comprenant pas lui-même. À onze heures, lorsqu'il quitta son appartement, les gens de la maison lui firent part d'une nouvelle qui courait déjà toute la ville: le fameux Fedka, la terreur de la contrée, le forçat évadé que la police recherchait en vain depuis si longtemps, avait été trouvé assassiné le matin à sept verstes de la ville, au point de jonction de la grande route avec le chemin conduisant à Zakharino. Avide d'en savoir davantage, Lipoutine sortit immédiatement de chez lui et alla aux informations; il apprit bientôt que Fedka avait été trouvé avec la tête fracassée, et que tous les indices donnaient à penser qu'on l'avait dévalisé; d'après les renseignements recueillis par la police, le meurtrier devait être un ouvrier de l'usine Chpigouline, un certain Femka qui avait pris part conjointement avec le galérien à l'incendie de la demeure des Lébiadkine et à l'assassinat de ceux-ci: sans doute une querelle s'était élevée entre les deux scélérats pour le partage du butin… Lipoutine courut au logement de Pierre Stépanovitch et questionna les gens de service; ils lui dirent que leur maître, rentré chez lui à une heure du matin, avait dormi fort paisiblement jusqu'à huit heures. Certes, rien ne pouvait paraître extraordinaire dans la mort de Fedka, c'était en quelque sorte le dénouement naturel d'une existence de brigand. Mais, la veille, Pierre Stépanovitch avait dit «Fedka a bu de la vodka pour la dernière fois de sa vie»: comment ne pas rapprocher cette parole de l'événement qui l'avait suivie de si près? Frappé d'une telle coïncidence, Lipoutine n'hésita plus. Rentré chez lui, il poussa du pied son sac de voyage sous son lit, et, le soir, à l'heure fixée, il se trouva le premier à l'endroit où l'on devait se rencontrer avec Chatoff: à la vérité, il avait toujours son passeport dans sa poche…

CHAPITRE V

LA VOYAGEUSE.

I

Le malheur de Lisa et la mort de Marie Timoféievna terrifièrent Chatoff. J'ai déjà dit que je l'avais rencontré ce matin-là; il me parut bouleversé. Entre autres choses, il m'apprit que la veille, à neuf heures du soir (c'est-à-dire trois heures avant l'incendie), il s'était rendu chez Marie Timoféievna. Il alla dans la matinée visiter les cadavres, mais, d'après ce que je puis savoir, il ne fit part de ses soupçons à personne. Cependant, vers la fin de la journée, une violente tempête éclata dans son âme et… et je crois pouvoir l'affirmer, à la tombée de la nuit il y eut un moment où il voulut se lever, se rendre à la police et révéler tout. Ce qu'était ce tout, – lui-même ne le savait. Naturellement cette démarche n'eût eu d'autre résultat que de le faire arrêter comme conspirateur. Il n'avait aucune preuve contre ceux à qui il imputait les crimes récemment commis, il n'avait que de vagues conjectures qui, pour lui seul, équivalaient à une certitude. Mais, ainsi qu'il le disait lui-même, il était prêt à se perdre pourvu qu'il pût «écraser les coquins». En prévoyant chez Chatoff cette explosion de colère, Pierre Stépanovitch avait donc deviné juste, et il n'ignorait pas qu'il risquait gros à différer d'un jour l'exécution de son terrible dessein. Sans doute, en cette circonstance comme toujours, il obéit aux inspirations de sa présomptueuse confiance en soi et de son mépris pour toutes ces «petites gens», notamment pour Chatoff dont, à l'étranger déjà, il raillait l'«idiotisme pleurnicheur». Un homme aussi dénué de malice paraissait évidemment à Pierre Stépanovitch un adversaire fort peu redoutable. Et pourtant, si les «coquins» échappèrent à une dénonciation, ils ne le durent qu'à un incident tout à fait inattendu…

Entre sept et huit heures du soir (au moment même où les «nôtres» réunis chez Erkel attendaient avec colère l'arrivée de Pierre Stépanovitch), Chatoff,

souffrant d'une migraine accompagnée de légers frissons, était couché sur son lit au milieu de l'obscurité; aucune bougie n'éclairait sa chambre. Il ne savait à quoi se décider, et cette irrésolution était pour lui un cruel supplice. Peu à peu il s'endormit, et durant son court sommeil il eut une sorte de cauchemar: il lui semblait qu'il était garrotté sur son lit, incapable de mouvoir un membre; sur ces entrefaites, un bruit terrible faisait trembler toute la maison: des coups violents étaient frappés contre le mur, contre la grand'porte; on cognait aussi chez Chatoff et chez Kiriloff; en même temps le dormeur s'entendait appeler avec un accent plaintif par une voix lointaine qui lui était connue, mais dont le son l'affectait douloureusement. Il s'éveilla en sursaut, se souleva un peu sur son lit, et s'aperçut avec étonnement que l'on continuait de cogner à la grand'porte; sans être à beaucoup près aussi forts qu'ils le lui avaient paru en rêve, les coups étaient fréquents et obstinés; en bas, sous la porte cochère, retentissait toujours la voix étrange et «douloureuse»; à la vérité, elle n'était pas du tout plaintive, mais au contraire impatiente et irritée; par intervalles se faisait entendre une autre voix plus contenue et plus ordinaire. Chatoff sauta à bas de son lit, alla ouvrir le vasistas et passa sa tête en dehors.

— Qui est là? Cria-t-il, littéralement glacé d'effroi.

— Si vous êtes Chatoff, fit-on d'en bas, – veuillez répondre franchement et honnêtement: consentez-vous, oui ou non, à me recevoir chez vous?

La voix était ferme, coupante; il la reconnut!

— Marie!… C'est toi?

— Oui, c'est moi, Marie Chatoff, et je vous assure que je ne puis garder mon cocher une minute de plus.

— Tout de suite… le temps d'allumer une bougie… put à peine articuler Chatoff, qui se hâta de chercher des allumettes. Comme il arrive le plus souvent en pareil cas, il n'en trouva point et laissa choir par terre le chandelier avec la bougie. En bas retentirent de nouveaux cris d'impatience. Il abandonna tout, descendit l'escalier quatre à quatre et courut ouvrir la porte.

— Faites-moi le plaisir de tenir cela un instant, pendant que je réglerai avec cette brute, dit madame Marie Chatoff à son mari en lui tendant un sac à

main assez léger; c'était un de ces articles de peu de valeur qu'on fabrique à Dresde avec de la toile à voiles.

— J'ose vous assurer que vous demandez plus qu'il ne vous est dû, poursuivit-elle avec véhémence en s'adressant au cocher. – Si depuis une heure vous me promenez dans les sales rues d'ici, c'est votre faute, parce que vous ne saviez pas trouver cette sotte rue et cette stupide maison. Prenez vos trente kopeks et soyez sûr que vous n'aurez pas davantage.

— Eh! Madame, tu m'as toi-même indiqué la rue de l'Ascension, tandis que tu voulais aller rue de l'Épiphanie. Le péréoulok de l'Ascension, c'est fort loin d'ici; cette course-là a éreinté mon cheval.

— Ascension, Épiphanie, – toutes ces sottes dénominations doivent vous être plus familières qu'à moi, vu que vous êtes de la ville. D'ailleurs, vous n'êtes pas juste: j'ai commencé par vous dire de me conduire à la maison Philippoff, et vous m'avez assuré que vous connaissiez cette maison. En tout cas, vous pourrez demain m'appeler devant le juge de paix, mais maintenant je vous prie de me laisser en repos.

— Tenez, voilà encore cinq kopeks! Intervint Chatoff, qui se hâta de prendre un piatak dans sa poche et le donna au cocher.

— Ne vous avisez pas de faire cela, je vous prie! Protesta la voyageuse, mais l'automédon fouetta son cheval, et Chatoff, prenant sa femme par la main, l'introduisit dans la maison.

— Vite, Marie, vite… tout cela ne signifie rien et – comme tu es trempée! Prends garde, il y a ici un escalier, – quel dommage qu'on ne voit pas clair! – l'escalier est roide, tiens-toi à la rampe, tiens-toi bien; voilà ma chambrette. Excuse-moi, je n'ai pas de feu… Tout de suite!

Il ramassa le chandelier, mais cette fois encore les allumettes furent longues à trouver. Silencieuse et immobile, madame Chatoff attendait debout au milieu de la chambre.

— Grâce à Dieu, enfin! S'écria-t-il joyeusement quand il eut allumé la bougie. Marie Chatoff parcourut le local d'un rapide regard.

— J'avais bien entendu dire que vous viviez dans un taudis, pourtant je ne m'attendais pas à vous trouver ainsi logé, observat-elle d'un air de dégoût, et elle s'avança vers le lit.

— Oh! Je n'en puis plus! Poursuivit la jeune femme en se laissant tomber avec accablement sur la dure couche de Chatoff. – Débarrassez-vous de ce sac, je vous prie, et prenez une chaise. Du reste, faites comme vous voulez. Je suis venue vous demander un asile provisoire, en attendant que je me sois procuré du travail, parce que je ne connais rien ici et que je n'ai pas d'argent. Mais, si je vous gêne, veuillez, s'il vous plaît, le déclarer tout de suite, comme c'est même votre devoir de le faire, si vous êtes un honnête homme. J'ai quelques objets que je puis vendre demain, cela me permettra de me loger en garni quelque part; vous aurez la bonté de me conduire dans un hôtel… Oh! Mais que je suis fatiguée!

Chatoff était tout tremblant.

— Tu n'as pas besoin d'aller à l'hôtel, Marie! Pourquoi? À quoi bon? Supplia-t-il les mains jointes.

— Eh bien, si l'on peut se passer d'aller à l'hôtel, il faut pourtant expliquer la situation. Vous vous rappelez, Chatoff, que nous avons vécu maritalement ensemble à Genève pendant un peu plus de quinze jours; voilà trois ans que nous nous sommes séparés, à l'amiable du reste. Mais ne croyez pas que je sois revenue pour recommencer les sottises d'autrefois. Mon seul but est de chercher du travail, et si je me suis rendue directement dans cette ville, c'est parce que cela m'était égal. Ce n'est nullement le repentir qui me ramène auprès de vous, je vous prie de ne pas vous fourrer cette bêtise là dans la tête.

— Oh! Marie! C'est inutile, tout à fait inutile! Murmura Chatoff.

Que voulait-il dire par ces mots?

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, puisque vous êtes assez développé pour comprendre cela, je me permettrai d'ajouter que si maintenant je m'adresse tout d'abord à vous, si je viens vous demander l'hospitalité, c'est en partie parce que je ne vous ai jamais considéré comme un drôle; loin de là, j'ai toujours pensé que vous valiez peut-être beaucoup mieux qu'un tas de… coquins!…

Ses yeux étincelèrent. Sans doute elle avait eu grandement à se plaindre de certains «coquins».

— Et veuillez être persuadé qu'en parlant de votre bonté je ne me moque

nullement de vous. Je dis les choses carrément, sans y mettre d'éloquence; d'ailleurs, je ne puis pas souffrir les phrases. Mais tout cela est absurde. Je vous ai toujours supposé assez d'esprit pour ne pas trouver mauvais… Oh! Assez, je n'en puis plus!

Et elle le regarda longuement, d'un air las. Debout à cinq pas d'elle, Chatoff l'avait écoutée timidement, mais il était comme rajeuni, son visage rayonnait d'un éclat inaccoutumé. Cet homme fort, rude, toujours hérissé, sentait son âme s'ouvrir tout à coup à la tendresse. En lui vibrait une corde nouvelle. Trois années de séparation n'avaient rien arraché de son cœur. Et peut-être chaque jour durant ces trois ans il avait rêvé à elle, à la chère créature qui lui avait dit autrefois: «Je t'aime.» Tel que j'ai connu Chatoff, je ne crois pas me tromper en affirmant que s'entendre adresser par une femme une parole d'amour devait lui paraître une impossibilité. Chaste et pudique jusqu'à la sauvagerie, il se considérait comme un jeu de la nature, détestait sa figure et son caractère, se faisait l'effet d'un de ces monstres que l'on promène dans les foires. En conséquence de tout cela, il n'estimait rien à l'égal de l'honnêteté, poussait jusqu'au fanatisme l'attachement à ses convictions, se montrait sombre, fier, irascible et peu communicatif. Mais voilà que cette créature unique qui pendant deux semaines l'avait aimé (il le crut toute sa vie!), – cet être dont il était loin d'ignorer les fautes et que néanmoins il avait toujours placé infiniment au-dessus de lui, cette femme à qui il pouvait tout pardonner (que dis-je? Il lui semblait que lui-même avait tous les torts vis-à-vis d'elle), cette Marie Chatoff rentrait soudain chez lui, dans sa maison… c'était presque impossible à comprendre! Il n'en revenait pas; un tel événement lui paraissait si heureux qu'il n'osait y croire et que, le prenant pour un rêve, il avait peur de s'éveiller. Mais, lorsqu'elle le regarda avec cette expression de lassitude, il devina aussitôt que la bien-aimée créature souffrait, qu'elle était offensée peut-être. Le cœur défaillant, il se mit à l'examiner. Quoique le visage fatigué de Marie Chatoff eût depuis longtemps perdu la fraîcheur de la première jeunesse, elle était encore fort bien de sa personne, – son mari la trouva aussi belle qu'autrefois. C'était une femme de vingt-cinq ans, d'une complexion assez robuste et d'une taille au-dessus de la moyenne (elle était plus grande que Chatoff); son opulente

chevelure châtain foncé faisait ressortir la pâleur de son visage ovale; ses grands yeux sombres brillaient maintenant d'un éclat fiévreux. Mais cet intrépidité étourdie, naïve et ingénue que son époux lui avait connue jadis était remplacée à présent par une irritabilité morose; désenchantée de tout, elle affectait une sorte de cynisme qui lui pesait à elle-même parce qu'elle n'en avait pas encore l'habitude. Ce qui surtout se remarquait en elle, c'était un état maladif. Chatoff en fut frappé. Malgré la crainte qu'il éprouvait en présence de sa femme, il se rapprocha brusquement d'elle et lui saisit les deux mains:

— Marie… tu sais… tu es peut-être très fatiguée, pour l'amour de Dieu ne te fâche pas… si tu consentais, par exemple, à prendre du thé, hein? Le thé fortifie, hein? Si tu consentais!…

— Pourquoi demander si je consens? Cela va sans dire; vous êtes aussi enfant que jamais. Si vous pouvez me donner du thé, donnez-m'en. Que c'est petit chez vous! Comme il fait froid ici!

— Oh! Je vais tout de suite chercher du bois, j'en ai!… reprit Chatoff fort affairé; – du bois… c'est-à-dire, mais… du reste, il va aussi y avoir du thé tout de suite, ajouta-t-il avec un geste indiquant une résolution désespérée, et il prit vivement sa casquette.

— Où allez-vous donc? Ainsi vous n'avez pas de thé chez vous?

— Il y en aura, il y en aura, il y en aura, tout va être prêt tout de suite… je…

Il prit son revolver sur le rayon.

— Je vais à l'instant vendre ce revolver… ou le mettre en gage…

— Quelles bêtises, et comme ce sera long! Tenez, voilà mon porte-monnaie, puisque vous n'avez rien chez vous; il y a là huit grivnas, je crois; c'est tout ce que j'ai. On dirait qu'on est ici dans une maison de fous.

— C'est inutile, je n'ai pas besoin de ton argent, je reviens tout de suite, dans une seconde; je puis même me dispenser de vendre le revolver…

Et il courut tout droit chez Kiriloff. Cette visite eut lieu deux heures avant celle de Pierre Stépanovitch et de Lipoutine que j'ai racontée plus haut. Quoique habitant la même maison, Chatoff et Kiriloff ne se voyaient pas; quand ils se rencontraient dans la cour, ils n'échangeaient ni une parole ni

même un salut: ils avaient trop longtemps couché ensemble en Amérique.

— Kiriloff, vous avez toujours du thé; y a-t-il chez vous du thé et un samovar?

L'ingénieur se promenait de long en large dans sa chambre, comme il avait l'habitude de le faire chaque nuit; il s'arrêta soudain et regarda fixement Chatoff, sans du reste témoigner trop de surprise.

— Il y a du thé, du sucre et un samovar. Mais vous n'avez pas besoin de samovar, le thé est chaud. Mettez-vous à table et buvez.

— Kiriloff, nous avons vécu ensemble en Amérique… Ma femme est arrivée chez moi… Je… Donnez-moi du thé… il faut un samovar.

— Si c'est pour votre femme, il faut un samovar. Mais le samovar après. J'en ai deux. Maintenant prenez la théière qui est sur la table. Le thé chaud, le plus chaud. Prenez du sucre, tout le sucre. Du pain… Beaucoup de pain; tout. Il y a du veau. Un rouble d'argent.

— Donne, ami, je te le rendrai demain! Ah! Kiriloff!

— C'est votre femme qui était en Suisse? C'est bien. Et vous avez bien fait aussi d'accourir chez moi.

— Kiriloff! S'écria Chatoff qui tenait la théière sous son bras tandis qu'il avait dans les mains le pain et le sucre, – Kiriloff! Si… si vous pouviez renoncer à vos épouvantables fantaisies et vous défaire de votre athéisme… oh! Quel homme vous seriez, Kiriloff!

— On voit que vous aimez votre femme après la Suisse. C'est bien de l'aimer après la Suisse. Quand il faudra du thé, venez encore. Venez toute la nuit, je ne me coucherai pas. Il y aura un samovar. Tenez, prenez ce rouble. Allez auprès de votre femme, je resterai et je penserai à vous et à votre femme.

Marie Chatoff parut fort contente en voyant le thé arriver si vite, et elle se jeta avidement sur ce breuvage, mais on n'eut pas besoin d'aller chercher le samovar: la voyageuse ne but qu'une demi-tasse et ne mangea qu'un tout petit morceau de pain. Elle repoussa le veau avec un dégoût mêlé de colère.

— Tu es malade, Marie; tout cela est chez toi l'effet de la maladie… observa timidement Chatoff, qui, d'un air craintif, s'empressait autour d'elle.

— Certainement je suis malade. Asseyez-vous, je vous prie. Où avez-

vous pris ce thé, si vous n'en aviez pas?

Il dit quelques mots de Kiriloff. Elle avait déjà entendu parler de lui.

— Je sais que c'est un fou; de grâce, assez là-dessus; les imbéciles ne sont pas une rareté, n'est-ce pas? Ainsi vous avez été en Amérique? Je l'ai entendu dire, vous avez écrit.

— Oui, je… j'ai écrit à Paris.

— Assez, parlons d'autre chose, s'il vous plaît. Vous appartenez à l'opinion slavophile?

— Je… ce n'est pas que je… Faute de pouvoir être Russe, je suis devenu slavophile, répondit Chatoff avec le sourire forcé de l'homme qui plaisante à contre-temps et sans en avoir envie.

— Ah! Vous n'êtes pas Russe?

— Non, je ne suis pas Russe.

— Eh bien, tout cela, ce sont des bêtises. Pour la dernière fois, asseyez-vous. Pourquoi vous trémoussez-vous toujours ainsi? Vous pensez que j'ai le délire? Peut-être bien. Vous n'êtes que deux, dites-vous, dans la maison?

— Oui… Au rez-de-chaussée…

— Et, pour l'intelligence, les deux font la paire. Qu'est-ce qu'il y a au rez-de-chaussée? Vous avez dit: au rez-de-chaussée…

— Non, rien.

— Quoi, rien? Je veux savoir.

— Je voulais dire seulement qu'autrefois les Lébiadkine demeuraient au rez-de-chaussée…

Marie Chatoff fit un brusque mouvement.

— Celle qu'on a assassinée la nuit dernière? J'ai entendu parler de cela. C'est la première nouvelle que j'ai apprise en arrivant ici. Il y a eu un incendie chez vous?

Chatoff se leva soudain.

— Oui, Marie, oui, et je commets peut-être une infamie épouvantable en ce moment où je pardonne à des infâmes…

Il marchait à grands pas dans la chambre en levant les bras en l'air et en donnant les signes d'une violente agitation.

Mais Marie ne comprenait pas du tout ce qui se passait en lui. Elle était

distraite pendant qu'il parlait; elle questionnait et n'écoutait pas les réponses.

— On en fait de belles chez vous. Oh! Quelles gredineries partout! Quel monde de vauriens! Mais asseyez-vous donc enfin, oh! Que vous m'agacez! Répliqua la jeune femme qui, vaincue par la fatigue, laissa tomber sa tête sur l'oreiller.

— Marie, je t'obéis… Tu te coucherais peut-être volontiers, Marie?

Elle ne répondit pas, et, à bout de forces, ferma ses paupières. Son visage pâle ressemblait à celui d'une morte. Elle s'endormit presque instantanément. Chatoff promena ses yeux autour de lui, raviva la flamme de la bougie, et, après avoir jeté encore une fois un regard inquiet sur sa femme, après avoir joins ses mains devant elle, il sortit tout doucement de la chambre. Quand il fut sur le palier, il se fourra dans un coin, où il resta pendant dix minutes sans bouger, sans faire le moindre bruit. Tout à coup des pas légers et discrets retentirent dans l'escalier. Quelqu'un montait. Chatoff se rappela qu'il avait oublié de fermer la porte de la maison.

— Qui est là? Demanda-t-il à voix basse.

Le visiteur ne répondit pas et continua de monter sans se presser. Arrivé sur le carré, il s'arrêta; l'obscurité ne permettait pas de distinguer ses traits.

— Ivan Chatoff? Fit-il mystérieusement.

Le maître du logis se nomma, mais en même temps il étendit le bras pour écarter l'inconnu; ce dernier lui saisit la main, et Chatoff frissonna comme au contact d'un reptile.

— Restez ici, murmura-t-il rapidement, – n'entrez pas, je ne puis vous recevoir maintenant. Ma femme est revenue chez moi. Je vais chercher de la lumière.

Quand il reparut avec la bougie, il aperçut devant lui un officier tout jeune dont il ignorait le nom, mais qu'il se souvenait d'avoir rencontré quelque part.

Le visiteur se fit connaître:

— Erkel. Vous m'avez vu chez Virguinsky.

— Je me rappelle; vous étiez assis et vous écriviez, reprit Chatoff; ce disant, il s'avança vers le jeune homme, puis, avec une fureur subite, mais toujours sans élever la voix, il poursuivit: – Écoutez, vous m'avez fait tout à

l'heure un signe de reconnaissance quand vous m'avez pris la main. Mais sachez que je crache sur tous ces signes! Je les repousse… je n'en veux pas… je puis à l'instant vous jeter en bas de l'escalier, savez-vous cela?

— Non, je n'en sais rien et j'ignore complètement pourquoi vous êtes si fâché, répondit l'enseigne dont le ton calme ne témoignait d'aucune irritation. – Je suis seulement chargé d'une commission pour vous, et j'ai voulu m'en acquitter sans perdre de temps. Vous avez entre les mains une presse qui ne vous appartient pas et dont vous êtes tenu de rendre compte, ainsi que vous le savez vous-même. Suivant l'ordre que j'ai reçu, je dois vous demander de la remettre à Lipoutine demain à sept heures précises du soir. En outre, il m'est enjoint de vous déclarer qu'à l'avenir on n'exigera plus rien de vous.

— Rien?

— Absolument rien. Votre demande a été prise en considération, et désormais vous ne faites plus partie de la société. J'ai été positivement chargé de vous l'apprendre.

— Qui vous a chargé de cela?

— Ceux qui m'ont révélé le signe de reconnaissance.

— Vous arrivez de l'étranger?

— Cela… cela, je crois, doit vous être indifférent.

— Eh! Diable! Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt, si l'on vous a donné cet ordre?

— Je me conformais à certaines instructions et je n'étais pas seul.

— Je comprends, je comprends que vous n'étiez pas seul. Eh… diable! Mais pourquoi Lipoutine n'est-il pas venu lui-même?

— Ainsi, je viendrai vous prendre demain à six heures précises du soir, et nous irons là à pied. Il n'y aura que nous trois.

— Verkhovensky y sera?

— Non, il n'y sera pas. Verkhovensky part d'ici demain à onze heures du matin.

— Je m'en doutais, fit Chatoff d'une voix sourde et irritée; – il s'est sauvé, le misérable! Ajouta-t-il en frappant du poing sur sa cuisse.

Des pensées tumultueuses l'agitaient. Erkel le regardait fixement et attendait sa réponse en silence.

— Comment donc ferez-vous? Une presse n'est pas un objet si facile à emporter.

— Il ne sera pas nécessaire de la prendre. Vous nous indiquerez seulement l'endroit, et nous nous bornerons à nous assurer qu'elle s'y trouve en effet. Nous savons où elle est enterrée, sans connaître exactement la place. Vous ne l'avez révélée à personne encore?

Les yeux de Chatoff se fixèrent sur l'enseigne.

— Comment un blanc-bec comme vous s'est-il aussi fourré là dedans? Eh! Mais il leur en faut aussi de pareils? Allons, retirez-vous! E-eh! Ce coquin-là vous a tous trompés et a pris la fuite.

Erkel considérait son interlocuteur avec un calme imperturbable, mais il ne paraissait pas comprendre.

— Verkhovensky s'est enfui, Verkhovensky! Poursuivit Chatoff en grinçant des dents.

— Mais non, il est encore ici, il n'est pas parti. C'est seulement demain qu'il s'en va, observa Erkel d'un ton doux et persuasif. – Je tenais tout particulièrement à ce qu'il se trouvât là comme témoin; mes instructions l'exigeaient (il parlait avec l'abandon d'un jouvenceau sans expérience). Mais il a refusé, sous prétexte qu'il devait partir, et le fait est qu'il est très pressé de s'en aller.

Le regard de Chatoff se porta de nouveau avec une expression de pitié sur le visage du nigaud, puis soudain il agita le bras comme pour chasser ce sentiment.

— Bien, j'irai, déclara-t-il brusquement, – et maintenant décampez!

— Je passerai donc chez vous à six heures précises, répondit Erkel, qui, après un salut poli, se retira tranquillement.

— Petit imbécile! Ne put s'empêcher de lui crier Chatoff du haut de l'escalier.

— Quoi? Demanda l'enseigne, déjà arrivé en bas.

— Rien, allez-vous-en.

— Je croyais que vous aviez dit quelque chose.

II

Erkel était un «petit imbécile» en ce sens qu'il se laissait influencer par la pensée d'autrui, mais, comme agent subalterne, comme homme d'exécution, il ne manquait pas d'intelligence, ni même d'astuce. Fanatiquement dévoué à «l'œuvre commune», c'est-à-dire, au fond, à Pierre Stépanovitch, il agissait suivant les instructions qu'il avait reçues de celui-ci à la séance où les rôles avaient été distribués aux nôtres pour le lendemain. Entre autres recommandations, il avait été enjoint à l'enseigne de bien observer, pendant qu'il accomplirait son mandat, dans quelle conditions se trouvait Chatoff, et lorsque ce dernier, en causant sur le carré, s'échappa à dire que sa femme était revenue chez lui, Erkel, avec un machiavélisme instinctif, ne témoigna aucun désir d'en savoir davantage, bien qu'il comprit que ce fait contribuerait puissamment à la réussite de leur entreprise.

Ce fut, en effet, ce qui arriva: cette circonstance seule sauva les «coquins» de la dénonciation qui les menaçait, et leur permit de se débarrasser de leur ennemi. Le retour de Marie, en changeant le cours des préoccupations de Chatoff, lui ôta sa sagacité et sa prudence accoutumées. Il eut dès lors bien autre chose en tête que l'idée de sa sécurité personnelle. Quand Erkel lui dit que Pierre Stépanovitch partait le lendemain, il n'hésita pas à le croire; cela d'ailleurs s'accordait si bien avec ses propres conjectures! Rentrés dans la chambre, il s'assit dans un coin, appuya ses coudes sur ses genoux et couvrit son visage de ses mains. D'amères pensées le tourmentaient…

Tout à coup il releva la tête, s'approcha du lit en marchant sur le pointe du pied et se mit à contempler sa femme: «Seigneur! Mais demain matin elle se réveillera avec la fièvre, peut-être même l'a-t-elle déjà! Elle aura sans doute pris un refroidissement. Elle n'est pas habituée à cet affreux climat, et voyager dans un compartiment de troisième classe, subir le vent, la pluie, quand on n'a sur soi qu'un méchant burnous… Et la laisser là, l'abandonner sans secours! Quel petit sac! Qu'il est léger! Il ne pèse pas plus de dix livres! La pauvrette, comme ses traits sont altérés! Combien elle a souffert! Elle est fière, c'est pour cela qu'elle ne se plaint pas. Mais elle est irritable, fort irritable! C'est la maladie qui en est cause: un ange même, s'il tombait malade, deviendrait irascible. Que son front est sec! Il doit être brûlant. Elle a un cercle bistré au-dessous des yeux et… et pourtant que ce visage est beau!

Quelle magnifique chevelure! Quel…

Il s'arracha brusquement à cette contemplation et alla aussitôt se rasseoir dans son coin; il était comme effrayé à la seule idée de voir dans Marie autre chose qu'une créature malheureuse, souffrante, ayant besoin de secours. – Quoi! Je concevrais en ce moment des espérances! Oh! Quel homme bas et vil je suis! Pensa-t-il, le visage caché dans ses mains, et de nouveau des rêves, des souvenirs revinrent hanter son esprit… et puis encore des espérances.

Il se rappela l'exclamation: «Oh! Je n'en puis plus», que sa femme avait proférée à plusieurs reprises d'une voix faible, râlante. «Seigneur! L'abandonner maintenant, quand elle ne possède que huit grivnas; elle m'a tendu son vieux porte-monnaie! Elle est venue chercher du travail, – mais qu'est-ce qu'elle entend à cela? Qu'est-ce qu'ils comprennent à la Russie? Ils n'ont pas plus de raison que des enfants, les fantaisies créées par leur imagination sont tout pour eux, et ils se fâchent, les pauvres gens, parce que la Russie ne ressemble pas aux chimères dont ils rêvaient à l'étranger. Ô malheureux, ô innocents!… Tout de même il ne fait pas chaud ici…»

Il se souvint qu'elle s'était plainte du froid, qu'il avait promis d'allumer le poêle. «Il y a ici du bois, on peut en aller chercher, seulement il ne faudrait pas l'éveiller. Du reste, cela n'est pas impossible. Mais que faire du veau? Quand elle se lèvera, elle voudra peut-être manger… Eh bien, nous verrons plus tard; Kiriloff ne se couchera pas de la nuit. Il faudrait la couvrir avec quelque chose, elle dort d'un profond sommeil, mais elle a certainement froid; ah! Qu'il fait froid!»

Et, encore une fois, il s'approcha d'elle pour l'examiner; la robe avait un peu remonté, la jambe droite était découverte jusqu'au genou. Il se détourna par un mouvement brusque, presque effrayé; puis il ôta le chaud paletot qu'il portait par-dessus sa vieille redingote, et, s'efforçant de ne pas regarder, il étendit ce vêtement sur la place nue.

Tandis qu'il faisait du feu, contemplait la dormeuse ou rêvait dans un coin, deux ou trois heures s'écoulèrent, et ce fut pendant ce temps que Kiriloff reçut la visite de Verkhovensky et de Lipoutine. À la fin, Chatoff s'endormit aussi dans son coin. Il venait à peine de fermer les yeux, quand un

gémissement se fit entendre; Marie s'était éveillée et appelait son époux. Il s'élança vers elle, troublé comme un coupable.

— Marie! Je m'étais endormi… Ah! Quel vaurien je suis, Marie!

Elle se souleva un peu, promena un regard étonné autour de la chambre, comme si elle n'eût pas reconnu l'endroit où elle se trouvait, et tout à coup la colère, l'indignation s'empara d'elle:

— J'ai occupé votre lit, je tombais de fatigue et je me suis endormie sans le vouloir; pourquoi ne m'avez-vous pas éveillée? Comment avez-vous osé croire que j'aie l'intention de vous être à charge?

— Comment aurais-je pu t'éveiller, Marie?

— Vous le pouviez; vous le deviez! Vous n'avez pas d'autre lit que celui-ci, et je l'ai occupé. Vous ne deviez pas me mettre dans une fausse position. Ou bien, pensez-vous que je sois venue ici pour recevoir vos bienfaits? Veuillez reprendre votre lit tout de suite, je coucherai dans un coin sur des chaises.

— Marie, il n'y a pas assez de chaises, et, d'ailleurs, je n'ai rien à mettre dessus.

— Eh bien, alors je coucherai par terre tout simplement. Je ne puis pas vous priver de votre lit. Je vais coucher sur le plancher, tout de suite, tout de suite!

Elle se leva, voulut marcher, mais soudain une douleur spasmodique des plus violentes lui ôta toute force, toute résolution; un gémissement profond sortit de sa poitrine, et elle retomba sur le lit. Chatoff s'approché vivement; la jeune femme, enfonçant son visage dans l'oreiller, saisit la main de son mari et la serra à lui faire mal. Une minute se passa ainsi.

— Marie, ma chère, s'il le faut, il y a ici un médecin que je connais, le docteur Frenzel… je puis courir chez lui.

— C'est absurde!

— Comment, absurde? Dis-moi ce que tu as, Marie! On pourrait te mettre un cataplasme… sur le ventre, par exemple… Je puis faire cela sans médecin… Ou bien des sinapismes.

— Qu'est-ce que c'est que cela? Reprit-elle en relevant la tête et en regardant son mari d'un air effrayé.

Chatoff chercha en vain le sens de cette étrange question.

— De quoi parles-tu, Marie? À quel propos demandes-tu cela? Ô mon Dieu, je m'y perds! Pardonne-moi, Marie, mais je ne comprends pas du tout ce que tu veux dire.

— Eh! Laissez donc, ce n'est pas votre affaire de comprendre. Et même cela serait fort drôle… répondit-elle avec un sourire amer. – Dites-moi quelque chose. Promenez-vous dans la chambre et parlez. Ne restez pas près de moi et ne me regardez pas, je vous en prie pour la centième fois!

Chatoff se mit à marcher dans la chambre en tenant ses yeux baissés et en faisant tous ses efforts pour ne pas les tourner vers sa femme.

— Il y a ici, – ne te fâche pas, Marie, je t'en supplie, – il y a ici du veau et du thé… Tu as si peu mangé tantôt…

Elle fit avec la main un geste de violente répugnance. Chatoff au désespoir se mordit la langue.

— Écoutez, j'ai l'intention de monter ici un atelier de reliure, cet établissement serait fondé sur les principes relationnels de l'association. Comme vous habitez la ville, qu'en pensez-vous? Ai-je des chances de succès?

— Eh! Marie, chez nous on ne lit pas; il n'y a même pas de livres. Et il en ferait relier?

— Qui? Il:

— Le lecteur d'ici, l'habitant de la ville en général, Marie.

— Eh bien, alors exprimez-vous plus clairement, au lieu de dire: il, on ne sait pas à qui se rapporte ce pronom. Vous ne connaissez pas la grammaire.

— C'est dans l'esprit de la langue, Marie, balbutia Chatoff.

— Ah! Laissez-moi tranquille avec votre esprit, vous m'ennuyez. Pourquoi le lecteur ou l'habitant de la ville ne fera-t-il pas relier ses livres?

— Parce que lire un livre et le faire relier sont deux opérations qui correspondent à deux degrés de civilisation très différents. D'abord, il s'habitue peu à peu à lire, ce qui, bien entendu, demande des siècles; mais il n'a aucun soin du livre, le considérant comme un objet sans importance. Le fait de donner un livre à relier suppose déjà le respect du livre; cela indique que non seulement, il a pris goût à la lecture, mais encore qu'il la tient en

estime. L'Europe depuis longtemps fait relier ses livres, la Russie n'en est pas encore là.

— Quoique dit d'une façon pédantesque, cela, du moins, n'est pas bête et me reporte à trois ans en arrière; vous aviez parfois assez d'esprit il y a trois ans.

Elle prononça ces mots du même ton dédaigneux que toutes les phrases précédentes.

— Marie, Marie, reprit avec émotion Chatoff, – Ô Marie! Si tu savais tout ce qui s'est passé durant ces trois ans! J'ai entendu dire que tu me méprisais à cause du changement survenu dans mes opinions. Qui donc ai-je quitté? Des ennemis de la vraie vie, des libérâtres arriérés, craignant leur propre indépendance; des laquais de la pensée, hostiles à la personnalité et à la liberté; des prédicateurs décrépits de la charogne et de la pourriture! Qu'y a-t-il chez eux? La sénilité, la médiocrité dorée, l'incapacité la plus bourgeoise et la plus plate, une égalité envieuse, une égalité sans mérite personnel, l'égalité comme l'entend un laquais ou comme la comprenait un Français de 93… Mais le pire, c'est qu'ils sont tous des coquins!

— Oui, il y a beaucoup de coquins, observa Marie d'une voix entrecoupée et avec un accent de souffrance. Couchée un peu sur le côté, immobile comme si elle eût craint de faire le moindre mouvement, elle avait la tête renversée sur l'oreiller et fixait le plafond d'un regard fatigué, mais ardent. Son visage était pâle, ses lèvres desséchées.

— Tu en conviens, Marie, tu en conviens! S'écria Chatoff.

Elle allait faire de la tête un signe négatif quand soudain une nouvelle crampe la saisit. Cette fois encore elle cacha son visage dans l'oreiller et pendant toute une minute serra, presque à la briser, la main de son mari qui, fou de terreur, s'était élancé vers elle.

— Marie, Marie! Mais ce que tu as est peut-être très grave, Marie!

— Taisez-vous… Je ne veux pas, je ne veux pas, répliqua-t-elle violemment, en reprenant sa position primitive; – ne vous permettez pas de me regarder avec cet air de compassion! Promenez-vous dans la chambre, dites quelque chose, parlez…

Chatoff qui avait à peu près perdu la tête, commença à marmotter je ne

sais quoi.

Sa femme l'interrompit avec impatience:

— Quelle est votre occupation ici?

— Je tiens les livres chez un marchand. Si je voulais, Marie, je pourrais gagner ici pas mal d'argent.

— Tant mieux pour vous…

— Ah! Ne va rien t'imaginer, Marie, j'ai dit cela comme j'aurai dit autre chose…

— Et qu'est-ce que vous faites encore? Que prêchez-vous? Car il est impossible que vous ne prêchiez pas, c'est dans votre caractère.

— Je prêche Dieu, Marie.

— Sans y croire vous-même. Je n'ai jamais pu comprendre cette idée.

— Pour le moment laissons cela, Marie.

— Qu'était-ce que cette Marie Timoféievna qu'on a tuée?

— Nous parlerons aussi de cela plus tard, Marie.

— Ne vous avisez pas de me faire de pareilles observations! Est-ce vrai qu'on peut attribuer sa mort à la scélératesse de… de ces gens-là?

— Certainement, répondit Chatoff avec un grincement de dents.

Marie leva brusquement la tête et cria d'une voix douloureuse:

— Ne me parlez plus de cela, ne m'en parlez jamais, jamais!

Et elle retomba sur le lit, en proie à de nouvelles convulsions. Durant ce troisième accès, la souffrance arracha à la malade non plus des gémissements, mais de véritables cris.

— Oh! Homme insupportable! Oh! Homme insupportable! Répétait-elle en se tordant et en repoussant Chatoff, qui s'était penché sur elle.

— Marie, je ferai ce que tu m'as ordonné… je vais me promener, parler…

— Mais ne voyez-vous pas que ça a commencé?

— Qu'est-ce qui a commencé, Marie?

— Et qu'en sais-je? Est-ce que j'y connais quelque chose?… Oh! Maudite! Oh! Que tout soit maudit d'avance!

— Marie, si tu disais ce qui commence, alors je… mais, sans cela, comment veux-tu que je comprenne?

— Vous êtes un homme abstrait, un bavard inutile. Oh! Malédiction sur tout!

— Marie, Marie!

Il croyait sérieusement que sa femme devenait folle.

Elle se souleva sur le lit, et tournant vers Chatoff un visage livide de colère:

— Mais est-ce que vous ne voyez pas, enfin, vociféra-t-elle, – que je suis dans les douleurs de l'enfantement? Oh! Qu'il soit maudit avant de naître, cet enfant!

— Marie! S'écria Chatoff comprenant enfin la situation, – Marie… Mais que ne le disais-tu plus tôt? Ajouta-t-il brusquement, et, prompt comme l'éclair, il saisit sa casquette.

— Est-ce que je savais cela en entrant ici? Serais-je venue chez vous si je l'avais su? On m'avait dit que j'en avais encore pour dix jours! Où allez-vous donc? Où allez-vous donc? Voulez-vous bien ne pas sortir!

— Je vais chercher une accoucheuse! Je vendrai le revolver; maintenant c'est de l'argent qu'il faut avant tout.

— Gardez-vous bien de faire venir une accoucheuse, il ne me faut qu'une bonne femme, une vieille quelconque; j'ai huit grivnas dans mon porte-monnaie… À la campagne les paysannes accouchent sans le secours d'une sage-femme… Et si je crève, eh bien, ce sera tant mieux…

— Tu auras une bonne femme, et une vieille. Mais comment te laisser seule, Marie?

Pourtant, s'il ne la quittait pas maintenant, elle serait privée des soins d'une accoucheuse quand viendrait le moment critique. Cette considération l'emporta dans l'esprit de Chatoff sur tout le reste, et, sourd aux gémissements comme aux cris de colère de Marie, il descendit l'escalier de toute la vitesse de ses jambes.

III

En premier lieu il passa chez Kiriloff. Il pouvait être alors une heure du matin. L'ingénieur était debout au milieu de la chambre.

— Kiriloff, ma femme accouche!

— C'est-à-dire… comment?

— Elle accouche, elle va avoir un enfant.

— Vous… vous ne vous trompez pas?

— Oh! Non, non, elle est dans les douleurs!… Il faut une femme, une vieille quelconque; cela presse… Pouvez-vous m'en procurer une maintenant? Vous aviez chez vous plusieurs vieilles…

— C'est grand dommage que je ne sache pas enfanter, répondit d'un air songeur Kiriloff, – c'est-à-dire, je ne regrette pas de ne pas savoir enfanter, mais de ne pas savoir comment il faut faire pour… Non, l'expression ne me vient pas.

— Vous voulez dire que vous ne sauriez pas vous-même assister une femme en couches, mais ce n'est pas cela que je vous demande, je vous prie seulement d'envoyer chez moi une bonne vieille, une garde-malade, une servante.

— Vous aurez une vieille, mais ce ne sera peut-être pas tout de suite. Si vous voulez, je puis, en attendant…

— Oh! C'est impossible; je vais de ce pas chez madame Virguinsky, l'accoucheuse.

— Une coquine!

— Oh! Oui, Kiriloff, mais c'est la meilleure sage-femme de la ville! Oh! Oui, tout cela se passera sans joie, sans piété; ce grand mystère, la venue au monde d'une créature nouvelle, ne sera saluée que par des paroles de dégoût et de colère, par des blasphèmes!… Oh! Elle maudit déjà son enfant!…

— Si vous voulez, je…

— Non, non, mais en mon absence (oh! De gré ou de force je ramènerai madame Virguinsky!), venez de temps en temps près de mon escalier et prêtez l'oreille sans faire de bruit, seulement ne pénétrez pas dans la chambre, vous l'effrayeriez, gardez-vous bien d'entrer, bornez-vous à écouter… dans le cas où il arriverait un accident. Pourtant, s'il survenait quelque chose de grave, alors vous entreriez.

— Je comprends. J'ai encore un rouble d'argent. Tenez. Je voulais demain une poule, mais maintenant je ne veux plus. Allez vite, dépêchez-

vous. J'aurai du thé toute la nuit.

Kiriloff n'avait aucune connaissance des projets formés contre Chatoff, il savait seulement que son voisin avait de vieux comptes à régler avec «ces gens-là». Lui-même s'était trouvé mêlé en partie à cette affaire par suite des instructions qui lui avaient été données à l'étranger (instructions, d'ailleurs très superficielles, car il n'appartenait qu'indirectement à la société), mais depuis quelque temps il avait abandonné toute occupation, à commencer par «l'œuvre commune», et il menait une vie exclusivement contemplative. Quoique Pierre Verkhovensky eût, au cours de la séance, invité Lipoutine à venir avec lui chez Kiriloff pour se convaincre qu'au moment voulu l'ingénieur endosserait l'«affaire Chatoff», il n'avait cependant pas soufflé mot de ce dernier dans sa conversation avec Kiriloff. Jugeant sans doute imprudent de révéler ses desseins à un homme dont il n'était pas sûr, il avait cru plus sage de ne les lui faire connaître qu'après leur mise à exécution, c'est-à-dire le lendemain: quand ce sera chose faite, pensait Pierre Stépanovitch, Kiriloff prendra cela avec son indifférence accoutumée. Lipoutine avait fort bien remarqué le silence gardé par son compagnon sur l'objet même qui motivait leur visite chez l'ingénieur, mais il était trop troublé pour faire aucune observation à ce sujet.

Chatoff courut tout d'une haleine rue de la Fourmi; il maudissait la distance, et il lui semblait qu'il n'arriverait jamais.

Il dut cogner longtemps chez Virguinsky: tout le monde dans la maison était couché depuis quelques heures. Mais Chatoff n'y alla pas de main morte et frappa à coups redoublés contre le volet. Le chien de garde enchaîné dans la cour fit entendre de furieux aboiements auxquels répondirent ceux de tous les chiens du voisinage; ce fut un vacarme dans toute la rue.

À la fin le volet s'entr'ouvrit, puis la fenêtre, et Virguinsky lui-même prit la parole:

— Pourquoi faites-vous ce bruit? Que voulez-vous? Demanda-t-il doucement à l'inconnu qui troublait le repos de sa maison.

— Qui est-là? Quel est ce drôle? Ajouta avec colère une voix féminine.

La personne qui venait de prononcer ces mots était la vieille demoiselle, parente de Virguinsky.

— C’est moi, Chatoff; ma femme est revenue chez moi, et elle va accoucher d’un moment à l’autre.

— Eh bien, qu’elle accouche! Fichez le camp!

— Je suis venu chercher Arina Prokhorovna, et je ne m’en irai pas sans elle!

— Elle ne peut pas aller chez tout le monde. Elle ne visite la nuit qu’une clientèle particulière. Adressez-vous à madame Makchéeff et laissez-nous tranquilles! Reprit la voix féminine toujours irritée.

De la rue on entendait Virguinsky parlementer avec la vieille fille pour lui faire quitter la place, mais elle ne voulait pas se retirer.

— Je ne m’en irai pas! Répliqua Chatoff.

— Attendez, attendez donc! Cria Virguinsky, après avoir enfin réussi à éloigner sa parente, – je vous demande cinq minutes, Chatoff, le temps d’aller réveiller Arina Prokhorovna, mais, je vous en prie, cessez de cogner et de crier ainsi… Oh! Que tout cela est terrible!

Au bout de cinq minutes, – cinq siècles! – madame Virguinsky se montra à la fenêtre.

— Votre femme est revenue chez vous? Questionna-t-elle d’un ton qui, au grand étonnement de Chatoff, ne trahissait aucune colère et n’était qu’impérieux; mais Arina Prokhorovna avait naturellement le verbe haut, en sorte qu’il lui était impossible de parler autrement.

— Oui, ma femme est revenue, et elle va accoucher.

— Marie Ignatievna?

— Oui, Marie Ignatievna. Ce ne peut être que Marie Ignatievna!

Il y eut un silence. Chatoff attendait. Dans la maison l’on causait à voix basse.

— Quand est-elle arrivée? Demanda ensuite madame Virguinsky.

— Ce soir, à huit heures. Vite, je vous prie.

Nouveaux chuchotements; il semblait qu’on délibérât.

— Écoutez, vous ne vous trompez pas? C’est elle-même qui vous a envoyé chez moi?

— Non, ce n’est pas elle qui m’a envoyé chez vous: pour m’occasionner moins de frais, elle voudrait n’être assistée que par une bonne femme

quelconque, mais ne vous inquiétez pas, je vous payerai.

— C'est bien, j'irai, que vous me payiez ou non. J'ai toujours apprécié les sentiments indépendants de Marie Ignatievna, quoique peut-être elle ne se souvienne plus de moi. Avez-vous ce qu'il faut chez vous?

— Je n'ai rien, mais tout se trouvera, tout sera prêt, tout…

— «Il y a donc de la générosité même chez ces gens-là!» pensait Chatoff en se dirigeant vers la demeure de Liamchine. «Les opinions et l'homme sont, paraît-il, deux choses fort différentes. J'ai peut-être bien des torts envers eux!… Tout le monde a des torts, tout le monde, et… si chacun était convaincu de cela!…»

Chez Liamchine il n'eut pas à frapper longtemps. Le Juif sauta immédiatement à bas de son lit, et, pieds nus, en chemise, courut ouvrir le vasistas, au risque d'attraper un rhume, lui qui était toujours très soucieux de sa santé. Mais il y avait une cause particulière à cet empressement si étrange: pendant toute la soirée Liamchine n'avait fait que trembler, et jusqu'à ce moment il lui avait été impossible de s'endormir, tant il était inquiet depuis la séance; sans cesse il croyait voir arriver certains visiteurs dont l'apparition ne fait jamais plaisir. La nouvelle que Chatoff allait dénoncer les nôtres l'avait mis au supplice… Et voilà qu'il entendait frapper violemment à la fenêtre!…

Il fut si effrayé en apercevant Chatoff qu'il ferma aussitôt le vasistas et regagna précipitamment son lit. Le visiteur se mit à cogner et à crier de toutes ses forces.

— Comment osez-vous faire un pareil tapage au milieu de la nuit? Gronda le maître du logis, mais, quoiqu'il essayât de prendre un ton menaçant, Liamchine se mourait de peur: il avait attendu deux minutes au moins avant de rouvrir le vasistas, et il ne s'y était enfin décidé qu'après avoir acquis la certitude que Chatoff était venu seul.

— Voilà le revolver que vous m'avez vendu; reprenez-le et donnez-moi quinze roubles.

— Qu'est-ce que c'est? Vous êtes ivre? C'est du brigandage; vous êtes cause que je vais prendre un refroidissement. Attendez, je vais m'envelopper dans un plaid.

— Donnez-moi tout de suite quinze roubles. Si vous refusez, je cognerai

et je crierai jusqu'à l'aurore; je briserai votre châssis.

— J'appellerai la garde, et l'on vous conduira au poste.

— Et moi, je suis un muet, vous croyez? Je n'appellerai pas la garde? Lequel de nous deux doit la craindre, vous ou moi?

— Et vous pouvez avoir des principes si bas… Je sais à quoi vous faites allusion… Attendez, attendez, pour l'amour de Dieu, tenez-vous tranquille! Voyons, qui est-ce qui a de l'argent la nuit? Eh bien, pourquoi vous faut-il de l'argent, si vous n'êtes pas ivre?

— Ma femme est revenue chez moi. Je vous fais un rabais de dix roubles; je ne me suis pas servi une seule fois de ce revolver, reprenez-le tout de suite.

Machinalement Liamchine tendit la main par le vasistas et prit l'arme; il attendit un moment, puis soudain, comme ne se connaissant plus, il passa sa tête en dehors de la fenêtre et balbutia, tandis qu'un frisson lui parcourait l'épine dorsale:

— Vous mentez, votre femme n'est pas du tout revenue chez vous. C'est… c'est-à-dire que vous voulez tout bonnement vous sauver.

— Imbécile que vous êtes, où voulez-vous que je me sauve? C'est bon pour votre Pierre Stépanovitch de prendre la fuite; moi, je ne fais pas cela. J'ai été tout à l'heure trouver madame Virguinsky, la sage-femme, et elle a immédiatement consenti à venir chez moi. Vous pouvez vous informer. Ma femme est dans les douleurs, il me faut de l'argent; donnez-moi de l'argent!

Il se produisit comme une illumination subite dans l'esprit de Liamchine; les choses prenaient soudain une autre tournure, toutefois sa crainte était encore trop vive pour lui permettre de raisonner.

— Mais comment donc… vous ne vivez pas avec votre femme?

— Je vous casserai la tête pour de pareilles questions.

— Ah! Mon Dieu, pardonnez-moi, je comprends, seulement j'ai été si abasourdi… Mais je comprends, je comprends. Mais… mais est-il possible qu'Arina Prokhorovna aille chez vous? Tout à l'heure vous disiez qu'elle y était allée? Vous savez, ce n'est pas vrai. Voyez, voyez, voyez comme vous mentez à chaque instant.

— Pour sûr elle est maintenant près de ma femme, ne me faites pas languir, ce n'est pas ma faute si vous êtes bête.

— Ce n'est pas vrai, je ne suis pas bête. Excusez-moi, il m'est tout à fait impossible…

Le Juif avait complètement perdu la tête, et, pour la troisième fois, il ferma la fenêtre, mais Chatoff se mit à pousser de tels cris qu'il la rouvrit presque aussitôt.

— Mais c'est un véritable attentat à la personnalité! Qu'exigez-vous de moi? Allons, voyons, précisez. Et remarquez que vous venez me faire cette scène en pleine nuit!

— J'exige quinze roubles, tête de mouton!

— Mais je n'ai peut-être pas envie de reprendre ce revolver. Vous n'avez pas le droit de m'y forcer. Vous avez acheté l'objet – c'est fini, vous ne pouvez pas m'obliger à le reprendre. Je ne saurais pas, la nuit, vous donner une pareille somme; où voulez-vous que je la prenne?

— Tu as toujours de l'argent chez toi. Je t'ai payé ce revolver vingt-cinq roubles et je te le recède pour quinze, mais je sais bien que j'ai affaire à un Juif.

— Venez après-demain, – écoutez, après-demain matin, à midi précis, et je vous donnerai toute la somme; n'est-ce pas, c'est entendu?

Pour la troisième fois Chatoff cogna avec violence contre le châssis.

— Donne dix roubles maintenant, et cinq demain à la première heure.

— Non, cinq après-demain matin; demain je ne pourrais pas, je vous l'assure. Vous ferez mieux de ne pas venir.

— Donne dix roubles; oh! Misérable!

— Pourquoi donc m'injuriez-vous comme cela? Attendez, il faut y voir clair; tenez, vous avez cassé un carreau… Qui est-ce qui injurie ainsi les gens pendant la nuit? Voilà!

Chatoff prit le papier que Liamchine lui tendait par la fenêtre; c'était un assignat de cinq roubles.

— En vérité, je ne puis pas vous donner davantage; quand vous me mettriez le couteau sous la gorge, je ne le pourrais pas; après-demain, oui, mais maintenant c'est impossible.

— Je ne m'en irai pas! Hurla Chatoff.

— Allons, tenez, en voilà encore un, et encore un, mais c'est tout ce que

je donnerai. À présent criez tant que vous voudrez, je ne donnerai plus rien; quoiqu'il advienne, vous n'aurez plus rien, plus rien, plus rien!

Il était furieux, désespéré, ruisselant de sueur. Les deux assignats qu'il venait encore de donner étaient des billets d'un rouble chacun. Chatoff se trouvait donc n'avoir obtenu en tout que sept roubles.

— Allons, que le diable t'emporte, je viendrai demain. Je t'assommerai, Liamchine, si tu ne me complètes pas la somme.

«Demain, je ne serai pas chez moi, imbécile!» pensa à part soi le Juif.

— Arrêtez! Arrêtez! Cria-t-il comme déjà Chatoff s'éloignait au plus vite. – Arrêtez, revenez. Dites-moi, je vous prie, c'est bien vrai que votre femme est revenue chez vous?

— Imbécile! Répondit Chatoff en lançant un jet de salive, et il raccourut chez lui aussi promptement que possible.

IV

Arina Prokhorovna ne savait rien des dispositions arrêtées à la séance de la veille. Rentré chez lui fort troublé, fort abattu, Virguinsky n'avait pas osé confier à sa femme la résolution prise par les nôtres, mais il n'avait pu s'empêcher de lui répéter les paroles de Verkhovensky au sujet de Chatoff, tout en ajoutant qu'il ne croyait pas le moins du monde à ce prétendu projet de délation. Grande fut l'inquiétude d' Arina Prokhorovna. Voilà pourquoi, lorsque Chatoff vint solliciter ses services, elle n'hésita pas à se rendre immédiatement chez lui, quoiqu'elle fût très fatiguée, un accouchement laborieux l'ayant tenue sur pied pendant toute la nuit précédente. Madame Virguinsky avait toujours été convaincue qu'«une drogue comme Chatoff était capable d'une lâcheté civique»; mais l'arrivée de Marie Ignatievna présentait les choses sous un nouveau point de vue. L'émoi de Chatoff, ses supplications désespérées dénotaient un revirement dans les sentiments du traître: un homme décidé à se livrer pour perdre les autres n'aurait eu, semblait-il, ni cet air, ni ce ton. Bref, Arina Prokhorovna résolut de tout voir par ses propres yeux. Cette détermination fit grand plaisir à Virguinsky, – ce fut comme si on lui eût ôté de dessus la poitrine un poids de cinq pouds! Il se

prit même à espérer: l'aspect du prétendu dénonciateur lui paraissait s'accorder aussi peu que possible avec les soupçons de Verkhovensky.

Chatoff ne s'était pas trompé; lorsqu'il rentra dans ses pénates, Arina Prokhorovna était déjà près de Marie. Le premier soin de la sage-femme en arrivant avait été de chasser avec mépris Kiriloff qui faisait le guet au bas de l'escalier; ensuite elle s'était nommée à Marie, celle-ci ne semblant pas la reconnaître. Elle trouva la malade dans «une très vilaine position», c'est-à-dire irritable, agitée, et «en proie au désespoir le plus pusillanime». Mais dans l'espace de cinq minutes madame Virguinsky réfuta victorieusement toutes les objections de sa cliente.

— Pourquoi toujours rabâcher que vous ne voulez pas d'une accoucheuse chère? Disait-elle au moment où entra Chatoff, – c'est une pure sottise, ce sont des idées fausses résultant de votre situation anormale. Avec une sage-femme inexpérimentée, une bonne vieille quelconque, vous avez cinquante chances d'accident, et, en ce cas, ce sera bien plus d'embarras, bien plus de dépenses que si vous aviez pris une accoucheuse chère. Comment savez-vous que je prends cher? Vous payerez plus tard, je ne salerai pas ma note, et je réponds du succès; avec moi vous ne mourrez pas, je ne connais pas cela. Quant à l'enfant, dès demain je l'enverrai dans un asile, ensuite à la campagne, et ce sera une affaire finie. Vous recouvrerez la santé, vous vous mettrez à un travail rationnel, et d'ici à très peu de temps vous indemniserez Chatoff de son hospitalité et de ses débours, lesquels d'ailleurs ne seront pas si considérables…

— Il ne s'agit pas de cela… Je n'ai pas le droit de déranger…

— Ce sont là des sentiments rationnels et civiques, mais soyez sûre que Chatoff ne dépensera presque rien si, au lieu d'être un monsieur fantastique, il veut se montrer quelque peu raisonnable. Il suffit qu'il ne fasse pas de bêtises, qu'il n'aille pas tambouriner à la porte des maisons et qu'il ne coure pas comme un perdu par toute la ville. Si on ne le retenait pas, il irait éveiller tous les médecins de la localité; quand il est venu me trouver, il a mis en émoi tous les chiens de la rue. Pas n'est besoin de médecins, j'ai déjà dit que je répondais de tout. À la rigueur on peut appeler une vieille femme, une garde-malade, cela ne coûte rien. Du reste, Chatoff lui-même est en mesure

de rendre quelques services, il peut faire autre chose encore que des bêtises. Il a des bras et des jambes, il courra chez le pharmacien, sans que vous voyiez là un bienfait pénible pour votre délicatesse. En vérité, voilà un fameux bienfait! Si vous êtes dans cette situation, n'est-ce pas lui qui en est la cause? Est-ce que, dans le but égoïste de vous épouser, il ne vous a pas brouillée avec la famille qui vous avait engagée comme institutrice?… Nous avons entendu parler de cela… Du reste, lui-même tout à l'heure est accouru comme un insensé et a rempli toute la rue de ses cris. Je ne m'impose à personne, je suis venue uniquement pour vous, par principe, parce que tous les nôtres sont tenus de s'entraider; je le lui ai déclaré avant même de sortir de chez moi. Si vous jugez ma présence inutile, eh bien, adieu! Puissiez-vous seulement n'avoir pas à vous repentir de votre résolution!

Et elle se leva pour s'en aller.

Marie était si brisée, si souffrante, et, pour dire la vérité, l'issue de cette crise lui causait une telle appréhension, qu'elle n'eût pas le courage de renvoyer la sage-femme. Mais madame Virguinsky lui devint tout à coup odieuse: son langage était absolument déplacé et ne répondait en aucune façon aux sentiments de Marie. Toutefois la crainte de mourir entre les mains d'une accoucheuse inexpérimentée triompha des répugnances de la malade. Elle passa sa mauvaise humeur sur Chatoff qu'elle tourmenta plus impitoyablement que jamais par ses caprices et ses exigences. Elle en vint jusqu'à lui défendre non seulement de la regarder, mais même de tourner la tête de son côté. À mesure que les douleurs prenaient un caractère plus aigu, Marie se répandait en imprécations et en injures de plus en plus violentes.

— Eh! Mais nous allons le faire sortir, observa Arina Prokhorovna, – il a l'air tout bouleversé, et, avec sa pâleur cadavérique, il n'est bon qu'à vous effrayer! Qu'est-ce que vous avez, dites-moi, plaisant original? Voilà une comédie!

Chatoff ne répondit pas; il avait résolu de garder le silence.

— J'ai vu des pères bêtes en pareil cas, ils perdaient aussi l'esprit, mais ceux-là du moins…

— Taisez-vous ou allez-vous-en, j'aime mieux crever! Ne dites plus un mot, je ne veux pas, je ne veux pas! Cria Marie.

— Il est impossible de ne pas dire un mot, vous le comprendriez si vous n'étiez pas vous-même privée de raison. Il faut au moins parler de l'affaire: dites, avez-vous quelque chose de prêt? Répondez, vous, Chatoff, elle ne s'occupe pas de cela.

— Que faut-il, dites-moi?

— Alors, c'est que rien n'a été préparé.

Elle indiqua tout ce dont on avait besoin, et je dois ici rendre cette justice qu'elle se limita aux choses les plus indispensables. Quelques-unes se trouvaient dans la chambre. Marie tendit sa clef à son mari pour qu'il fouillât dans son sac de voyage. Comme les mains de Chatoff tremblaient, il mit beaucoup de temps à ouvrir la serrure. La malade se fâcha, mais Arina Prokhorovna s'étant vivement avancée vers Chatoff pour lui prendre la clef, Marie ne voulut pas permettre à la sage-femme de visiter son sac, elle insista en criant et en pleurant pour que son époux seul se chargeât de ce soin.

Il fallut aller chercher certains objets chez Kiriloff. Chatoff n'eut pas plus tôt quitté la chambre que sa femme le rappela à grands cris; il ne put la calmer qu'en lui disant pourquoi il sortait, et en lui jurant que son absence ne durerait pas plus d'une minute.

— Eh bien, vous êtes difficile à contenter, madame, ricana l'accoucheuse: – tout à l'heure la consigne était: tourne-toi du côté du mur et ne te permets pas de me regarder; à présent, c'est autre chose: ne t'avise pas de me quitter un seul instant, et vous vous mettez à pleurer. Pour sûr, il va penser quelque chose. Allons, allons, ne vous fâchez pas, je plaisante.

— Il n'osera rien penser.

— Ta-ta-ta, s'il n'était pas amoureux de vous comme un bélier, il n'aurait pas couru les rues à perdre haleine et fait aboyer tous les chiens de la ville. Il a brisé un châssis chez moi.

V

Chatoff trouva Kiriloff se promenant encore d'un coin de la chambre à l'autre, et tellement absorbé qu'il avait même oublié l'arrivée de Marie Ignatievna; il écoutait sans comprendre.

— Ah! Oui, fit-il soudain, comme s'arrachant avec effort et pour un instant seulement à une idée qui le fascinait, – oui, … la vieille… Votre femme ou la vieille? Attendez; votre femme et la vieille n'est-ce pas? Je me rappelle; j'ai passé chez elle; la vieille viendra, seulement ce ne sera pas tout de suite. Prenez le coussin. Quoi encore? Oui… Attendez, avez-vous quelquefois, Chatoff, la sensation de l'harmonie éternelle?

— Vous savez, Kiriloff, vous ne pouvez plus passer les nuits sans dormir.

L'ingénieur revint à lui, et, chose étrange, se mit à parler d'une façon beaucoup plus coulante qu'il n'avait coutume de le faire; évidemment, les idées qu'il exprimait étaient depuis longtemps formulées dans son esprit, et il les avait peut-être couchées par écrit:

— Il y a des moments, – et cela ne dure que cinq ou six secondes de suite, où vous sentez soudain la présence de l'harmonie éternelle. Ce phénomène n'est ni terrestre, ni céleste, mais c'est quelque chose que l'homme, sous son enveloppe terrestre, ne peut supporter. Il faut se transformer physiquement ou mourir. C'est un sentiment clair et indiscutable. Il vous semble tout à coup être en contact avec toute la nature, et vous dites: Oui, cela est vrai. Quand Dieu a créé le monde, il a dit à la fin de chaque jour de la création: «Oui, cela est vrai, cela est bon.» C'est… ce n'est pas de l'attendrissement, c'est de la joie. Vous ne pardonnez rien, parce qu'il n'y a plus rien à pardonner. Vous n'aimez pas non plus, oh! Ce sentiment est supérieur à l'amour! Le plus terrible, c'est l'effrayante netteté avec laquelle il s'accuse, et la joie dont il vous remplit. Si cet état dure plus de cinq secondes, l'âme ne peut y résister et doit disparaître. Durant ces cinq secondes, je vis toute une existence humaine, et pour elles je donnerais toute ma vie, car ce ne serait pas les payer trop cher. Pour supporter cela pendant dix secondes, il faut se transformer physiquement. Je crois que l'homme doit cesser d'engendrer. Pourquoi des enfants, pourquoi le développement si le but est atteint? Il est dit dans l'Évangile qu'après la résurrection on n'engendrera plus, mais qu'on sera comme les anges de Dieu. C'est une figure. Votre femme accouche?

— Kiriloff, est-ce que ça vous prend souvent?

— Une fois tous les trois jours, une fois par semaine.

— Vous n'êtes pas épileptique?

— Non.

— Alors vous le deviendrez. Prenez garde, Kiriloff, j'ai entendu dire que c'est précisément ainsi que cela commence. Un homme sujet à cette maladie m'a fait la description détaillée de la sensation qui précède l'accès, et, en vous écoutant, je croyais l'entendre. Lui aussi m'a parlé des cinq secondes, et m'a dit qu'il était impossible de supporter plus longtemps cet état. Rappelez-vous la cruche de Mahomet: pendant qu'elle se vidait, le prophète chevauchait dans le paradis. La cruche, ce sont les cinq secondes; le paradis, c'est votre harmonie, et Mahomet était épileptique. Prenez garde de le devenir aussi, Kiriloff!

— Je n'en aurai pas le temps, répondit l'ingénieur avec un sourire tranquille.

VI

La nuit se passa. On renvoyait Chatoff, on l'injuriait, on l'appelait. Marie en vint à concevoir les plus grandes craintes pour sa vie. Elle criait qu'elle voulait vivre «absolument, absolument!» et qu'elle avait peur de mourir: «Il ne faut pas, il ne faut pas!» répétait-elle. Sans Arina Prokhorovna les choses auraient été fort mal. Peu à peu, elle se rendit complètement maîtresse de sa cliente, qui finit par lui obéir avec la docilité d'un enfant. La sage-femme procédait par la sévérité et non par les caresses; en revanche elle entendait admirablement son métier. L'aurore commençait à poindre. Arina Prokhorovna imagina tout à coup que Chatoff était allé prier Dieu sur le palier, et elle se mit à rire. La malade rit aussi, d'un rire méchant, amer, qui paraissait la soulager. À la fin, le mari fut expulsé pour tout de bon. La matinée était humide et froide. Debout sur le carré, le visage tourné contre le mur, Chatoff se trouvait exactement dans la même position que la veille, au moment de la visite d'Erkel. Il tremblait comme une feuille et n'osait penser; des rêves incohérents, aussi vite interrompus qu'ébauchés, occupaient son esprit. De la chambre arrivèrent enfin jusqu'à lui non plus des gémissements, mais des hurlements affreux, inexprimables, impossibles. En vain il voulut se boucher les oreilles, il ne put que tomber à genoux en répétant sans savoir ce

qu'il disait: «Marie, Marie!» Et voilà que soudain retentit un cri nouveau, faible, inarticulé, – un vagissement. Chatoff frissonnant se releva d'un bond, fit le signe de la croix et s'élança dans la chambre. Entre les bras d'Arina Prokhorovna s'agitait un nouveau-né, un petit être rouge, ridé, sans défense, à la merci du moindre souffle, mais qui criait comme pour attester son droit à la vie… Étendue sur le lit, Marie semblait privée de sentiment; toutefois, au bout d'une minute, elle ouvrit les yeux et regarda son mari d'une façon étrange: jusqu'alors, jamais il ne lui avait vu ce regard, et il ne pouvait le comprendre.

— Un garçon? Un garçon? Demanda-t-elle d'une voix brisée à l'accoucheuse.

— Oui, répondit celle-ci en train d'emmailloter le baby.

Pendant un instant elle le donna à tenir à Chatoff, tandis qu'elle se disposait à le mettre sur le lit, entre deux oreillers. La malade fit à son mari un petit signe à la dérobée, comme si elle eût craint d'être vue par Arina Prokhorovna. Il comprit tout de suite et vint lui montrer l'enfant.

La mère sourit.

— Qu'il est… joli… murmura-t-elle faiblement.

Madame Virguinsky était triomphante.

— Oh! Comme il le regarde! Fit-elle avec un rire gai en considérant le visage de Chatoff; – voyez donc cette tête!

— Égayez-vous, Arina Prokhorovna… C'est une grande joie… balbutia-t-il d'un air de béatitude idiote; il était radieux depuis les quelques mots prononcés par Marie au sujet de l'enfant.

— Quelle si grande joie y a-t-il là pour vous? Répliqua en riant Arina Prokhorovna, qui n'épargnait pas sa peine et travaillait comme une esclave.

— Le secret de l'apparition d'un nouvel être, un grand, un inexplicable mystère, Arina Prokhorovna, et quel dommage que vous ne compreniez pas cela!

Dans son exaltation Chatoff bégayait des paroles confuses qui semblaient jaillir de son âme en dépit de lui-même; on aurait dit que quelque chose était détraqué dans son cerveau.

— Il y avait deux êtres humains, et en voici tout à coup un troisième, un

nouvel esprit, entier, achevé, comme ne le sont pas les œuvres sortant des mains de l'homme; une nouvelle pensée et un nouvel amour, c'est même effrayant… Et il n'y a rien au monde qui soit au-dessus de cela!

La sage-femme partit d'un franc éclat de rire.

— Eh! Qu'est-ce qu'il jabote! C'est tout simplement le développement ultérieur de l'organisme, et il n'y a là rien de mystérieux. Alors n'importe quelle mouche serait un mystère. Mais voici une chose: les gens qui sont de trop ne devraient pas venir au monde. Commencez par vous arranger de façon qu'ils ne soient pas de trop, et ensuite engendrez-les. Autrement, qu'arrive-t-il? Celui-ci, par exemple, après-demain on devra l'envoyer dans un asile… Du reste, il faut cela aussi.

— Je ne souffrirai jamais qu'il soit envoyé dans un asile! Dit d'un ton ferme Chatoff qui regardait fixement le plancher.

— Vous l'adopterez?

— Il est déjà mon fils.

— Sans doute c'est un Chatoff; aux yeux de la loi vous êtes son père, et vous n'avez pas lieu de vous poser en bienfaiteur du genre humain. Il faut toujours qu'ils fassent des phrases. Allons, allons, c'est bien, seulement, messieurs, il est temps que je m'en aille, dit madame Virguinsky quand elle eut fini tous ses arrangements. – Je viendrai encore dans la matinée, et, si besoin est, je passerai ce soir, mais maintenant, comme tout est terminé à souhait, je dois courir chez d'autres qui m'attendent depuis longtemps. Vous avez une vieille qui demeure dans votre maison, Chatoff; autant elle qu'une autre, mais ne quittez pas pour cela votre femme, cher mari; restez près d'elle, vous pourrez peut-être vous rendre utile; je crois que Marie Ignatievna ne vous chassera pas… allons, allons, je ris…

Chatoff reconduisit Arina Prokhorovna jusqu'à la grand'porte. Avant de sortir, elle lui dit:

— Vous m'avez amusée pour toute ma vie, je ne vous demanderai pas d'argent; je rirai encore en rêve. Je n'ai jamais rien vu de plus drôle que vous cette nuit.

Elle s'en alla très contente. La manière d'être et le langage de Chatoff lui avaient prouvé clair comme le jour qu'une pareille «lavette», un homme chez

qui la bosse de la paternité était si développée, ne pouvait pas être un dénonciateur. Quoiqu'elle eût une cliente à visiter dans le voisinage de la rue de l'Épiphanie, Arina Prokhorovna retourna directement chez elle, pressée qu'elle était de faire part de ses impressions à son mari.

— Marie, elle t'a ordonné de dormir pendant un certain temps, bien que ce soit fort difficile, je le vois… commença timidement Chatoff. – Je vais me mettre là près de la fenêtre et je veillerai sur toi, n'est-ce pas?

Il s'assit près de la fenêtre, derrière le divan, de sorte qu'elle ne pouvait pas le voir. Mais moins d'une minute après elle l'appela et, d'un ton dédaigneux, le pria d'arranger l'oreiller. Il obéit. Elle regardait le mur avec colère.

— Pas ainsi, oh! Pas ainsi… Quel maladroit!

Chatoff se remit à l'œuvre.

La malade eut une fantaisie étrange:

— Baissez-vous vers moi, dit-elle soudain à son mari en faisant tous ses efforts pour ne pas le regarder.

Il eut un frisson, néanmoins il se pencha vers elle.

— Encore… pas comme cela, plus près…

Elle passa brusquement son bras gauche autour du cou de Chatoff, et il sentit sur son front le baiser brûlant de la jeune femme.

— Marie!

Elle avait les lèvres tremblantes et se roidissait contre elle-même, mais tout à coup elle se souleva un peu, ses yeux étincelèrent:

— Nicolas Stavroguine est un misérable! S'écria-t-elle.

Puis elle retomba sans force sur le lit, cacha son visage dans l'oreiller et se mit à sangloter, tout en tenant la main de Chatoff étroitement serrée dans la sienne.

À partir de ce moment elle ne le laissa plus s'éloigner, elle voulut qu'il restât assis à son chevet. Elle ne pouvait pas parler beaucoup, mais elle ne cessait de le contempler avec un sourire de bienheureuse. Il semblait qu'elle fût devenue une petite sotte. C'était, pour ainsi dire, une renaissance complète. Quant à Chatoff, tantôt il pleurait comme un petit enfant, tantôt il disait Dieu sait quelles extravagances en baisant les mains de Marie. Elle

écoutait avec ivresse, peut-être sans comprendre, tandis que ses doigts alanguis lissaient et caressaient amoureusement les cheveux de son époux. Il parlait de Kiriloff, de la vie nouvelle qui allait maintenant commencer pour eux, de l'existence de Dieu, de la bonté de tous les hommes… Ensuite, d'un œil ravi, ils se remirent à considérer le baby.

— Marie! Cria Chatoff, qui tenait l'enfant dans ses bras, – nous en avons fini, n'est-ce pas, avec l'ancienne démence, avec l'infamie et la charogne? Laisse-moi faire, et nous entrerons à trois dans une nouvelle route, oui, oui!… Ah! Mais comment donc l'appellerons-nous, Marie?

— Lui? Comment nous l'appellerons? Fit-elle avec étonnement, et soudain ses traits prirent une expression d'affreuse souffrance.

Elle frappa dans ses mains, jeta à Chatoff un regard de reproche et enfouit sa tête dans l'oreiller.

— Marie, qu'est-ce que tu as? Demanda-t-il épouvanté.

— Et vous avez pu, vous avez pu… Oh! Ingrat!

— Marie, pardonne, Marie… je désirais seulement savoir comment on le nommerait. Je ne sais pas…

— Ivan, Ivan, répondit-elle avec feu en relevant son visage trempé de larmes; – vraiment, avez-vous pu soupçonner qu'on lui donnerait quelque autre nom, un nom odieux?

— Marie, calme-toi, oh! Que tu es nerveuse!

— Encore une grossièreté; pourquoi attribuez-vous cela aux nerfs? Je parie que si j'avais dit de l'appeler de ce nom odieux, vous auriez consenti tout de suite, vous n'y auriez même pas fait attention! Oh! Les ingrats, les hommes bas! Tous, tous!

Inutile de dire qu'un instant après ils se réconcilièrent. Chatoff persuada à Marie de prendre du repos. Elle s'endormit, mais toujours sans lâcher la main de son mari; de temps à autre elle s'éveillait, le regardait comme si elle avait peur qu'il ne s'en allât, puis fermait de nouveau les yeux.

Kiriloff envoya la vieille présenter ses «félicitations»; elle apporta en outre, de la part de l'ingénieur, du thé chaud, des côtelettes qui venaient d'être grillées, et du pain blanc avec du bouillon pour «Marie Ignatievna». La malade but avidement le bouillon et obligea son mari à manger une côtelette.

La vieille s'occupa de l'enfant.

Le temps se passait. Vaincu par la fatigue, Chatoff s'endormit lui-même sur la chaise et laissa tomber sa tête sur l'oreiller de Marie. Arina Prokhorovna, fidèle à sa promesse, arriva sur ces entrefaites. Elle éveilla gaiement les époux, fit à Marie les recommandations nécessaires, examina l'enfant et défendit encore à Chatoff de s'éloigner. La sage-femme décocha ensuite à l'«heureux couple» quelques traits moqueurs; après quoi elle se retira aussi contente que tantôt.

L'obscurité était venue quand Chatoff s'éveilla. Il se hâta d'allumer une bougie et courut chercher la vieille; mais il s'était à peine mis en devoir de descendre l'escalier qu'il entendit, non sans stupeur, quelqu'un gravir les marches d'un pas léger et tranquille. Le visiteur était Erkel.

— N'entrez pas! Dit Chatoff à voix basse, et, prenant vivement le jeune homme par le bras, il lui fit rebrousser chemin jusqu'à la grand'porte. – Attendez ici, je vais sortir tout de suite, je vous avais complètement oublié! Oh! Comme vous savez vous rappeler à l'attention!

Il était si pressé qu'il ne passa même pas chez Kiriloff et se contenta d'appeler la vieille. Marie fut au désespoir, s'indigna: comment pouvait-il seulement avoir l'idée de la quitter?

— Mais c'est pour en finir! Criait-il avec exaltation; – après cela nous entrerons dans une nouvelle voie, et plus jamais, plus jamais nous ne songerons aux horreurs d'autrefois!

Tant bien que mal il parvint à lui faire entendre raison, promettant d'être de retour à neuf heures précises; il l'embrassa tendrement, il embrassa le baby et courut retrouver Erkel.

Tous deux devaient se rendre dans le parc des Stavroguine à Skvorechniki, où, dix-huit mois auparavant, Chatoff avait enterré la presse remise entre ses mains. Situé assez loin de l'habitation, le lieu était sauvage, solitaire et des mieux choisis pour servir de cachette. De la maison Philippoff à cet endroit on pouvait compter trois verstes et demie, peut-être même quatre.

— Est-il possible que nous fassions toute la route à pied? Je vais prendre une voiture.

— N’en faites rien, je vous prie, répondit Erkel, – ils ont formellement insisté là-dessus. Un cocher est un témoin.

— Allons… diable! Peu importe, le tout est d’en finir!

Ils se mirent en marche d’un pas rapide.

— Erkel, vous êtes encore tout jeune! Cria Chatoff: – avez-vous jamais été heureux?

— Vous, il paraît qu’à présent vous l’êtes fort, observa l’enseigne intrigué.

CHAPITRE VI

UNE NUIT LABORIEUSE.

I

Dans la journée, Virguinsky passa deux heures à courir chez tous les nôtres: il voulait leur dire que Chatoff ne dénoncerait certainement pas, attendu que sa femme était revenue chez lui, qu'un enfant lui était né, et que, «connaissant le cœur humain», on ne pouvait pas en ce moment le considérer comme un homme dangereux. Mais, à son extrême regret, il trouva buisson creux presque partout; seuls Erkel et Liamchine étaient chez eux. Le premier fixa ses yeux clairs sur le visiteur et l'écouta en silence. Lorsque Virguinsky lui demanda nettement s'il irait au rendez-vous à six heures, il répondit avec le plus franc sourire que cela ne pouvait faire aucun doute.

Liamchine était couché et paraissait très sérieusement malade; il avait tiré la couverture sur sa tête. L'arrivée de Virguinsky l'épouvanta; dès que celui-ci eut pris la parole, le Juif sortit brusquement ses bras du lit et se mit à les agiter en suppliant qu'on le laissât en repos. Néanmoins il écouta jusqu'au bout tout ce qu'on lui dit de Chatoff, et la nouvelle que Virguinsky avait vainement cherché à voir les nôtres produisit sur lui une impression extraordinaire. Il savait déjà (par Lipoutine) la mort de Fedka, et il en parla avec agitation au visiteur qui, à son tour, fut très frappé de cet événement. À la question: «Faut-il ou non aller là?» Liamchine répondit, en remuant de nouveau les bras, qu'il était en dehors de tout, qu'il ne savait rien, et qu'on devait le laisser tranquille.

Virguinsky revint chez lui fort oppressé, fort inquiet; il lui en coûtait aussi de ne pouvoir se confier à sa famille, car il avait coutume de tout dire à sa femme, et si en ce moment une nouvelle idée, un nouveau moyen d'arranger les choses à l'amiable ne s'était fait jour dans son cerveau échauffé, il se serait peut-être mis au lit comme Liamchine. Mais la pensée qui venait de

s’offrir à son esprit lui donna des forces, et même, dans son impatience de mettre ce projet à exécution, il partit avant l’heure pour le lieu du rendez-vous.

C’était un endroit très sombre situé à l’extrémité de l’immense parc des Stavroguine. Plus tard je suis allé exprès le visiter; qu’il devait paraître morne par cette humide soirée d’automne! Là commençait un ancien bois de réserve; les énormes pins séculaires formaient des tâches noires dans l’obscurité. Celle-ci était telle qu’à deux pas on pouvait à peine se voir, mais Pierre Stépanovitch et Lipoutine arrivèrent avec des lanternes; ensuite Erkel en apporta une aussi. À une époque fort reculée et pour un motif que j’ignore, on avait construit dans ce lieu, avec des pierres de roche non équarries, une grotte d’un aspect assez bizarre. La table et les petits bancs qui se trouvaient dans l’intérieur de cette grotte étaient depuis longtemps en proie à la pourriture. À deux cents pas à droite finissait le troisième étang du parc. Les trois pièces d’eau se faisaient suite: entre la première qui commençait tout près de l’habitation et la dernière qui se terminait tout au bout du parc il y avait plus d’une verste de distance. Il n’était pas à présumer qu’un bruit quelconque, un cri ou même un coup de feu pût parvenir aux oreilles des quelques personnes résidant encore dans la maison Stavroguine. Depuis le départ de Nicolas Vsévolodovitch et celui d’Alexis Egoritch, il ne restait plus là que cinq ou six individus, des domestiques invalides, pour ainsi dire. En tout cas, à supposer même que ces gens entendissent des cris, des appels désespérés, on pouvait être presque sûr que pas un ne quitterait son poêle pour courir au secours.

À six heures vingt, tous se trouvèrent réunis, à l’exception d’Erkel, qui avait été chargé d’aller chercher Chatoff. Cette fois, Pierre Stépanovitch ne se fit pas attendre; il vint accompagné de Tolkatchenko. Ce dernier était fort soucieux; sa résolution de parade, sa jactance effrontée avaient complètement disparu. Il ne quittait pas Pierre Stépanovitch, à qui tout d’un coup il s’était mis à témoigner un dévouement sans bornes: à chaque instant il s’approchait de lui d’un air affairé et lui parlait à voix basse, mais l’autre ne répondait pas ou grommelait d’un ton fâché quelques mots pour se débarrasser de son interlocuteur.

Chigaleff et Virguinsky arrivèrent plusieurs minutes avant Pierre Stépanovitch, et, dès que celui-ci parut, ils se retirèrent un peu à l'écart sans proférer un seul mot; ce silence était évidemment prémédité. Verkhovensky leva sa lanterne et alla les regarder sous le nez avec un sans façon insultant. «Ils veulent parler», pensa-t-il.

— Liamchine n'est pas là? Demanda ensuite Pierre Stépanovitch à Virguinsky. – Qui est-ce qui a dit qu'il était malade?

Liamchine, qui se tenait caché derrière un arbre, se montra soudain.

— Présent! Fit-il.

Le Juif avait revêtu un paletot d'hiver, et un plaid l'enveloppait des pieds à la tête, en sorte que, même avec une lanterne, il n'était pas facile de distinguer ses traits.

— Alors il ne manque que Lipoutine?

À ces mots, Lipoutine sortit silencieusement de la grotte. Pierre Stépanovitch leva de nouveau sa lanterne.

— Pourquoi vous étiez-vous fourré là? Pourquoi ne sortiez-vous pas?

— Je suppose que nous conservons tous la liberté… de nos mouvements, murmura Lipoutine qui, du reste, ne se rendait pas bien compte de ce qu'il voulait dire.

— Messieurs, commença Pierre Stépanovitch en élevant la voix, ce qui fit sensation, car jusqu'alors tous avaient parlé bas; – vous comprenez bien, je pense, que l'heure des délibérations est passée. Tout a été dit, réglé, arrêté dans la séance d'hier. Mais peut-être, si j'en juge par les physionomies, quelqu'un de vous désire prendre la parole; en ce cas je le prie de se dépêcher. Le diable m'emporte, nous n'avons pas beaucoup de temps, et Erkel peut l'amener d'un moment à l'autre…

— Il l'amènera certainement, observa Tolkatchenko.

— Si je ne me trompe, tout d'abord devra avoir lieu la remise de la typographie? Demanda Lipoutine sans bien savoir pourquoi il posait cette question.

— Eh bien, naturellement, on ne laisse pas perdre ses affaires, répondit Pierre Stépanovitch en dirigeant un jet de lumière sur le visage de Lipoutine. – Mais hier il a été décidé d'un commun accord qu'on n'emporterait pas la

presse aujourd'hui. Qu'il vous indique seulement l'endroit où il l'a enterrée; plus tard nous l'exhumerons nous-mêmes. Je sais qu'elle est enfouie ici quelque part, à dix pas d'un des coins de cette grotte… Mais, le diable m'emporte, comment donc avez-vous oublié cela, Lipoutine? Il a été convenu que vous iriez seul à sa rencontre et qu'ensuite nous sortirions… Il est étrange que vous fassiez cette question, ou bien est-ce que vous parlez pour ne rien dire?

La figure de Lipoutine s'assombrit, mais il ne répliqua pas. Tous se turent. Le vent agitait les cimes des pins.

— J'espère pourtant, messieurs, que chacun accomplira son devoir, déclara impatiemment Pierre Stépanovitch.

— Je sais que la femme de Chatoff est arrivée chez lui et qu'elle vient d'avoir un enfant, dit soudain Virguinsky, dont l'émotion était telle qu'il pouvait à peine parler. – Connaissant le cœur humain… on peut être sûr qu'à présent il ne dénoncera pas… car il est heureux… En sorte que tantôt je suis allé chez tout le monde, mais je n'ai trouvé personne… en sorte que maintenant il n'y a peut-être plus rien à faire…

La respiration lui manquant, il dut s'arrêter.

Pierre Stépanovitch s'avança vivement vers lui.

— Si vous, monsieur Virguinsky, vous deveniez heureux tout d'un coup, renonceriez-vous, – je ne dis pas à dénoncer, il ne peut être question de cela, – mais à accomplir un dangereux acte de civisme dont vous auriez conçu l'idée avant d'être heureux, et que vous considèreriez comme un devoir, comme une obligation pour vous, quelques risques qu'il dût faire courir à votre bonheur?

— Non, je n'y renoncerais pas! Pour rien au monde je n'y renoncerais! Répondit avec une chaleur fort maladroite Virguinsky.

— Plutôt que d'être un lâche, vous préfèreriez redevenir malheureux?

— Oui, oui… Et même tout au contraire… je voudrais être un parfait lâche… c'est-à-dire non… pas un lâche, mais au contraire être tout à fait malheureux plutôt que lâche.

— Eh bien, sachez que Chatoff considère cette dénonciation comme un exploit civique, comme un acte impérieusement exigé par ses principes, et la

preuve, c'est que lui-même se met dans un assez mauvais cas vis-à-vis du gouvernement, quoique sans doute, comme délateur, il doive s'attendre à beaucoup d'indulgence. Un pareil homme ne renoncera pour rien au monde à son dessein. Il n'y a pas de bonheur qui puisse le fléchir; d'ici à vingt-quatre heures il rentrera en lui-même, s'accablera de reproches et exécutera ce qu'il a projeté. D'ailleurs je ne vois pas que Chatoff ait lieu d'être si heureux parce que sa femme, après trois ans de séparation, est venue chez lui accoucher d'un enfant dont Stavroguine est le père.

— Mais personne n'a vu la dénonciation, objecta d'un ton ferme Chigaleff.

— Je l'ai vue, moi, cria Pierre Stépanovitch, – elle existe, et tout cela est terriblement bête, messieurs!

— Et moi, fit Virguinsky s'échauffant tout à coup, – je proteste… je proteste de toutes mes forces… Je veux… Voici ce que je veux: quand il arrivera, je veux que nous allions tous au-devant de lui et que nous l'interrogions: si c'est vrai, on l'en fera repentir, et s'il donne sa parole d'honneur, on le laissera aller. En tout cas, qu'on le juge, qu'on observe les formes juridiques. Il ne faut pas de guet-apens.

— Risquer l'œuvre commune sur une parole d'honneur, c'est le comble de la bêtise! Le diable m'emporte, que c'est bête, messieurs, à présent! Et quel rôle vous assumez au moment du danger!

— Je proteste, je proteste, ne cessait de répéter Virguinsky.

— Du moins, ne criez pas, nous n'entendrons pas le signal. Chatoff, messieurs… (Le diable m'emporte, comme c'est bête à présent!) Je vous ai déjà dit que Chatoff est un slavophile, c'est-à-dire un des hommes les plus bêtes… Du reste, cela ne signifie rien, vous êtes cause que je perds le fil de mes idées!… Chatoff, messieurs, était un homme aigri, et comme, après tout, il appartenait à la société, j'ai voulu jusqu'à la dernière minute espérer qu'on pourrait utiliser ses ressentiments dans l'intérêt de l'œuvre commune. Je l'ai épargné, je lui ai fait grâce, nonobstant les instructions les plus formelles… J'ai eu pour lui cent fois plus d'indulgence qu'il n'en méritait! Mais il a fini par dénoncer, eh bien, tant pis pour lui!… Et maintenant essayez un peu de lâcher! Pas un de vous n'a le droit d'abandonner l'œuvre! Vous pouvez

embrasser Chatoff, si vous voulez, mais vous n'avez pas le droit de livrer l'œuvre commune à la merci d'une parole d'honneur! Ce sont les cochons et les gens vendus au gouvernement qui agissent de la sorte!

— Qui donc ici est vendu au gouvernement? Demanda Lipoutine.

— Vous peut-être. Vous feriez mieux de vous taire, Lipoutine, vous ne parlez que pour parler, selon votre habitude. J'appelle vendus, messieurs, tous ceux qui canent à l'heure du danger. Il se trouve toujours au dernier moment un imbécile, qui saisi de frayeur, accourt en criant: «Ah! Pardonnez-moi, et je les livrerai tous!» Mais sachez, messieurs, que maintenant il n'y a plus de dénonciation qui puisse vous valoir votre grâce. Si même on abaisse la peine de deux degrés, c'est toujours la Sibérie pour chacun, sans parler d'une autre punition à laquelle vous n'échapperez pas. Il y a un glaive plus acéré que celui du gouvernement.

Pierre Stépanovitch était furieux et la colère lui faisait dire beaucoup de paroles inutiles. Chigaleff s'avança hardiment vers lui.

— Depuis hier, j'ai réfléchi à l'affaire, commença-t-il sur un ton froid, méthodique et assuré qui lui était habituel (la terre se serait entr'ouverte sous ses pieds qu'il n'aurait pas, je crois, haussé la voix d'une seule note, ni changé un iota à son discours); après avoir réfléchi à l'affaire, je me suis convaincu que non seulement le meurtre projeté fera perdre un temps précieux qui pourrait être employé d'une façon plus pratique, mais encore qu'il constitue une funeste déviation de la voie normale, déviation qui a toujours nui considérablement à l'œuvre et qui en a retardé le succès de plusieurs dizaines d'années, en substituant à l'influence des purs socialistes celle des hommes légers et des politiciens. Mon seul but en venant ici était de protester, pour l'édification commune, contre l'entreprise projetée, et ensuite de refuser mon concours dans le moment présent que vous appelez, je ne sais pourquoi, le moment de votre danger. Je me retire – non par crainte de ce danger, non par sympathie pour Chatoff; que je ne veux nullement embrasser, mais uniquement parce que toute cette affaire est d'un bout à l'autre en contradiction formelle avec mon programme. Quant à être un délateur, un homme vendu au gouvernement, je ne le suis pas, et vous pouvez être parfaitement tranquilles en ce qui me concerne: je ne vous dénoncerai pas.

Il fit volte-face et s'éloigna.

— Le diable m'emporte, il va les rencontrer et il avertira Chatoff! S'écria Pierre Stépanovitch; en même temps il prit son revolver et l'arma. À ce bruit, Chigaleff se retourna.

— Vous pouvez être sûr que, si je rencontre Chatoff en chemin, je le saluerai peut-être, mais je ne l'avertirai pas.

— Savez-vous qu'on pourrait vous faire payer cela, monsieur Fourier?

— Je vous prie de remarquer que je ne suis pas Fourier. En me confondant avec ce fade abstracteur de quintessence, vous prouvez seulement que mon manuscrit vous est totalement inconnu, quoique vous l'ayez eu entre les mains. Pour ce qui est de votre vengeance, je vous dirai que vous avez eu tort d'armer votre revolver; en ce moment cela ne peut que vous être tout à fait nuisible. Si vous comptez réaliser votre menace demain ou après-demain, ce sera la même chose; en me brûlant la cervelle vous ne ferez que vous attirer des embarras inutiles; vous me tuerez, mais tôt ou tard vous arriverez à mon système. Adieu.

Soudain on entendit siffler à deux cents pas de là, dans le parc, du côté de l'étang. Suivant ce qui avait été convenu la veille, Lipoutine répondit aussitôt à ce signal (ayant la bouche assez dégarnie de dents, il avait le matin même acheté dans un bazar un petit sifflet d'un kopek comme ceux dont les enfants se servent). En chemin, Erkel avait prévenu Chatoff que des coups de sifflet seraient échangés, en sorte que celui-ci ne conçut aucun soupçon.

— Ne vous inquiétez pas, à leur approche je me rangerai sur le côté et ils ne m'apercevront pas, dit à voix basse Chigaleff, puis tranquillement, sans se presser, il retourna chez lui en traversant le parc plongé dans l'obscurité.

On connaît maintenant jusqu'aux moindres détails de cet affreux drame. Les deux arrivants trouvèrent tout près de la grotte Lipoutine venu au-devant d'eux: sans le saluer, sans lui tendre la main, Chatoff entra brusquement en matière.

— Eh bien! Où est donc votre bêche, fit-il d'une voix forte, – et n'avez-vous pas une autre lanterne encore? Mais n'ayez pas peur, nous sommes absolument seuls, et un coup de canon tiré ici et maintenant ne serait pas entendu à Skvorechniki. Tenez, c'est ici, voyez-vous, à cette place même.

L'endroit qu'il indiquait en frappant du pied se trouvait en effet à dix pas d'un des coins de la grotte, du côté du bois. Au même instant Tolkatchenko, jusqu'alors masqué par un arbre, fondit sur lui, et Erkel lui empoigna les bras; tandis que ceux-ci le saisissaient par derrière, Lipoutine l'assaillit par devant. En un clin d'œil Chatoff fut terrassé, et ses trois ennemis le tinrent renversé contre le sol. Alors s'élança Pierre Stépanovitch, le revolver au poing. On raconte que Chatoff eut le temps de tourner la tête vers lui et put encore le reconnaître. Trois lanternes éclairaient cette scène. Le malheureux poussa un cri désespéré, mais on le fit taire aussitôt: d'une main ferme Pierre Stépanovitch lui appliqua sur le front le canon de son revolver et pressa la détente. Sans doute la détonation ne fut pas très forte, car à Skvorechniki on n'entendit rien. Chigaleff ne se trouvait encore qu'à trois cents pas de là: naturellement il entendit et le cri de Chatoff et le coup de feu, mais, comme lui-même le déclara plus tard, il ne se retourna pas et continua son chemin. La mort fut presque instantanée. Seul Pierre Stépanovitch conserva la plénitude de sa présence d'esprit, sinon de son sang-froid; il s'accroupit sur sa victime et se mit à la fouiller; il accomplit cette besogne précipitamment, mais sans trembler. Le défunt n'avait pas d'argent sur lui (le porte-monnaie était resté sous l'oreiller de Marie Ignatievna): la perquisition opérée dans ses vêtements n'amena que la découverte de trois insignifiants chiffons de papier: une note de comptabilité, le titre d'un livre, enfin une vieille addition de restaurant qui datait du séjour de Chatoff à l'étranger, et qu'il conservait depuis deux ans, Dieu sait pourquoi. Pierre Stépanovitch fourra ces papiers dans sa poche, puis, remarquant l'inaction de ses complices qui, groupés autour du cadavre, le contemplaient sans rien faire, il entra en fureur et les invectiva grossièrement. Tolkatchenko et Erkel, rappelés à eux-mêmes, coururent chercher dans la grotte deux pierres pesant chacune vingt livres, qu'ils y avaient déposées le matin toutes préparées, c'est-à-dire solidement entourées de cordes. Comme il avait été décidé d'avance qu'on jetterait le corps dans l'étang le plus proche (le troisième), il s'agissait maintenant d'attacher ces pierres, l'une aux pieds, l'autre au cou du cadavre. Ce fut Pierre Stépanovitch qui se chargea de ce soin; Tolkatchenko et Erkel se bornèrent à tenir les pierres et à les lui passer. Tout en maugréant, Verkhovensky lia d'abord avec

une corde les pieds de la victime, ensuite il y attacha la pierre que lui présenta Erkel. Cette opération fut assez longue, et, tant qu'elle dura, Tolkatchenko n'eut pas même une seule fois l'idée de déposer son fardeau à terre: respectueusement incliné, il tenait toujours sa pierre dans ses mains afin de pouvoir la donner à la première réquisition. Quand enfin tout fut terminé et que Pierre Stépanovitch se releva pour observer les physionomies des assistants, alors se produisit soudain un fait complètement inattendu, dont l'étrangeté stupéfia presque tout le monde.

Ainsi que le lecteur l'a remarqué, seuls parmi les nôtres, Tolkatchenko et Erkel avaient aidé Pierre Stépanovitch dans sa besogne. Au moment où tous s'étaient élancés vers Chatoff, Virguinsky avait fait comme les autres, mais il s'était abstenu de toute agression. Quant à Liamchine, on ne l'avait vu qu'après le coup de revolver. Ensuite, pendant les dix minutes environ que dura le travail de Pierre Stépanovitch et de ses deux auxiliaires, on aurait dit que les trois autres étaient devenus en partie inconscients. Aucun trouble, aucune inquiétude ne les agitait encore: ils ne semblaient éprouver qu'un sentiment de surprise. Lipoutine se tenait en avant de ses compagnons, tout près du cadavre. Debout derrière lui, Virguinsky regardait par-dessus son épaule avec une curiosité de badaud, il se haussait même sur la pointe des pieds pour mieux voir. Liamchine était caché derrière Virguinsky, de temps à autre seulement il levait la tête et jetait un coup d'œil furtif, après quoi il se dérobait vivement. Mais lorsque les pierres eurent été attachées et que Verkhovensky se fut relevé, Virguinsky se mit soudain à trembler de tous ses membres. Il frappa ses mains l'une contre l'autre et d'une voix retentissante s'écria douloureusement:

— Ce n'est pas cela, pas cela! Non, ce n'est pas cela du tout!

Il aurait peut-être ajouté quelque chose à cette exclamation si tardive, mais Liamchine ne lui en laissa pas le temps: le Juif, qui se trouvait derrière lui, le prit soudain à bras-le-corps, et, le serrant de toutes ses forces, commença à proférer des cris véritablement inouïs. Il y a des moments de grande frayeur, par exemple, quand on entend tout à coup un homme crier d'une voix qui n'est pas la sienne et qu'on n'aurait jamais pu lui soupçonner auparavant. La voix de Liamchine n'avait rien d'humain et semblait

appartenir à une bête fauve. Tandis qu'il étreignait Virguinsky de plus en plus fort, il ne cessait de trembler, regardant tout le monde avec de grands yeux, ouvrant démesurément la bouche et trépignant des pieds. Virguinsky fut tellement épouvanté que lui-même se mit à crier comme un insensé; en même temps, avec une colère qu'on n'aurait pas attendue d'un homme aussi doux, il s'efforçait de se dégager en frappant et en égratignant Liamchine autant qu'il pouvait le faire, ce dernier se trouvant derrière lui. Erkel vint à son aide et donna au Juif une forte secousse qui l'obligea à lâcher prise; dans son effroi Virguinsky courut se réfugier dix pas plus loin. Mais alors Liamchine aperçut tout à coup Verkhovensky et s'élança vers lui en criant de nouveau. Son pied s'étant heurté contre le cadavre, il tomba sur Pierre Stépanovitch, le saisit dans ses bras, et lui appuya sa tête sur la poitrine avec une force contre laquelle, dans le premier moment, ni Pierre Stépanovitch, ni Tolkatchenko, ni Lipoutine ne purent rien. Le premier poussait des cris, vomissait des injures et accablait de coups de poing la tête obstinément appuyée contre sa poitrine; ayant enfin réussi à se dégager quelque peu, il prit son revolver et le braqua sur la bouche toujours ouverte de Liamchine; déjà Tolkatchenko, Erkel et Lipoutine avaient saisi celui-ci par les bras, mais il continuait de crier, malgré le revolver qui le menaçait. Il fallut pour le réduire au silence qu'Erkel fit de son foulard une sorte de tampon et le lui fourrât dans la bouche. Quand le Juif eut été ainsi bâillonné, Tolkatchenko lui lia les mains avec le restant de la corde.

— C'est fort étrange, dit Pierre Stépanovitch en considérant le fou avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

Sa stupéfaction était visible.

— J'avais de lui une opinion tout autre, ajouta-t-il d'un air songeur.

On confia pour le moment Liamchine à la garde d'Erkel. Force était d'en finir au plus tôt avec le cadavre, car les cris avaient été si perçants et si prolongés qu'on pouvait les avoir entendus quelque part. Tolkatchenko et Pierre Stépanovitch, s'étant munis de lanternes, prirent le corps par la tête; Lipoutine et Virguinsky saisirent les pieds; puis tout le monde se mit en marche. Les deux pierres rendaient le fardeau pesant, et la distance à parcourir était de deux cents pas. Tolkatchenko était le plus fort des quatre. Il

proposa d'aller au pas, mais personne ne lui répondit, et chacun marcha à sa façon. Pierre Stépanovitch, presque plié en deux, portait sur son épaule la tête du mort, et avec sa main gauche tenait la pierre par en bas. Comme pendant la moitié du chemin Tolkatchenko n'avait pas pensé à l'aider dans cette partie de sa tâche, Pierre Stépanovitch finit par éclater en injures contre lui. Les autres porteurs gardèrent le silence, et ce fut seulement quand on arriva au bord de l'étang que Virguinsky, qui paraissait exténué, répéta soudain d'une voix désolée son exclamation précédente:

— Ce n'est pas cela, non, non, ce n'est pas cela du tout!

L'endroit où finissait cette pièce d'eau était l'un des plus solitaires et des moins visités du parc, surtout à cette époque de l'année. On déposa les lanternes à terre, et après avoir donné un branle au cadavre, on le lança dans l'étang. Un bruit sourd et prolongé se fit entendre. Pierre Stépanovitch reprit sa lanterne; tous s'avancèrent curieusement, mais le corps, entraîné par les deux pierres, avait déjà disparu au fond de l'eau, et ils ne virent rien. L'affaire était terminée.

— Messieurs, dit Pierre Stépanovitch, – nous allons maintenant nous séparer. Sans doute, vous devez sentir cette libre fierté qui est inséparable de l'accomplissement d'un libre devoir. Si, par malheur, vous êtes trop agités en ce moment pour éprouver un sentiment semblable, à coup sûr vous l'éprouverez demain: il serait honteux qu'il en fût autrement. Je veux bien considérer l'indigne effarement de Liamchine comme un cas de fièvre chaude, d'autant plus qu'il est, dit-on, réellement malade depuis ce matin. Pour vous, Virguinsky, une minute seulement de libre réflexion vous montrera qu'on ne pouvait, sans compromettre l'œuvre commune, se contenter d'une parole d'honneur, et que nous avons fait précisément ce qu'il fallait faire. Vous verrez par la suite que la dénonciation existait. Je consens à oublier vos exclamations. Quant au danger, il n'y en a pas à prévoir. L'idée de soupçonner quelqu'un d'entre nous ne viendra à personne, surtout si vous-mêmes savez vous conduire; le principal dépend donc de vous et de la pleine conviction dans laquelle, je l'espère, vous vous affermirez dès demain. Si vous vous êtes réunis en groupe, c'est, entre autres choses, pour vous infuser réciproquement de l'énergie à un moment donné et, au besoin, pour vous

surveiller les uns les autres. Chacun de vous a une lourde responsabilité. Vous êtes appelés à reconstruire sur de nouveaux fondements un édifice décrépit et vermoulu; ayez toujours cela sous les yeux pour stimuler votre vaillance. Actuellement votre action ne doit tendre qu'à tout détruire: et l'État et sa moralité. Nous resterons seuls, nous qui nous serons préparés d'avance à prendre le pouvoir: nous nous adjoindrons les hommes intelligents et nous passerons sur le ventre des imbéciles. Cela ne doit pas vous déconcerter. Il faut refaire l'éducation de la génération présente pour la rendre digne de la liberté. Les Chatoff se comptent encore par milliers. Nous nous organisons pour prendre en main la direction des esprits: ce qui est vacant, ce qui s'offre de soi-même à nous, il serait honteux de ne pas le saisir. Je vais de ce pas chez Kiriloff; demain matin on trouvera sur sa table la déclaration qu'il doit écrire avant de se tuer et par laquelle il prendra tout sur lui. Cette combinaison a pour elle toutes les vraisemblances. D'abord, il était mal avec Chatoff; ils ont vécu ensemble en Amérique, par suite ils ont eu le temps de se brouiller. En second lieu, on sait que Chatoff a changé d'opinion: on trouvera donc tout naturel que Kiriloff ait assassiné un homme qu'il devait détester comme renégat, et par qui il pouvait craindre d'être dénoncé. D'ailleurs tout cela sera indiqué dans la lettre; enfin elle révèlera aussi que Fedka a logé dans l'appartement de Kiriloff. Ainsi voilà qui écartera de vous jusqu'au moindre soupçon, car toutes ces têtes de mouton seront complètement déroutées. Demain, messieurs, nous ne nous verrons pas; je dois faire un voyage – très court, du reste, – dans le district. Mais après demain vous aurez de mes nouvelles. Je vous conseillerais de passer la journée de demain chez vous. À présent nous allons retourner à la ville en suivant des routes différentes. Je vous prie, Tolkatchenko, de vous occuper de Liamchine et de le ramener à son logis. Vous pouvez agir sur lui et surtout lui remontrer qu'il sera la première victime de sa pusillanimité. Monsieur Virguinsky, je ne veux pas plus douter de votre parent Chigaleff que de vous-même: il ne dénoncera pas. On doit assurément déplorer sa conduite; mais, comme il n'a pas encore manifesté l'intention de quitter la société, il est trop tôt pour l'enterrer. Allons, du leste, messieurs; quoique nous ayons affaire à des têtes de mouton, la prudence ne nuit jamais…

Virguinsky partit avec Erkel. L'enseigne, après avoir remis Liamchine entre les mains de Tolkatchenko, déclara à Pierre Stépanovitch que l'insensé avait repris ses esprits, qu'il se repentait, qu'il demandait pardon et ne se rappelait même pas ce qu'il avait fait. Pierre Stépanovitch s'en alla seul et fit un détour qui allongeait de beaucoup sa route. À mi-chemin de la ville, il ne fut pas peu surpris de se voir rejoint par Lipoutine.

— Pierre Stépanovitch, mais Liamchine dénoncera!

— Non, il réfléchira et il comprendra qu'en dénonçant il se ferait envoyer le tout premier en Sibérie. Maintenant personne ne dénoncera, pas même vous.

— Et vous?

— Bien entendu, je vous ferai coffrer tous, pour peu que vous vous avisiez de trahir, et vous le savez. Mais vous ne trahirez pas. C'est pour me dire cela que vous avez fait deux verstes à ma poursuite?

— Pierre Stépanovitch, Pierre Stépanovitch, nous ne nous reverrons peut-être jamais!

— Où avez-vous pris cela?

— Dites-moi seulement une chose.

— Eh bien, quoi? Du reste, je désire que vous décampiez.

— Une seule réponse, mais véridique: sommes-nous le seul quinquévirat en Russie, ou y en a-t-il réellement plusieurs centaines? J'attache à cette question la plus haute importance, Pierre Stépanovitch.

— Votre agitation me le prouve. Savez-vous, Lipoutine, que vous êtes plus dangereux que Liamchine?

— Je le sais, je le sais, mais – une réponse, votre réponse!

— Vous êtes un homme stupide! Voyons, qu'il n'y ait qu'un quinquévirat ou qu'il y en ait mille, ce devrait être pour vous la même chose à présent, me semble-t-il.

— Alors il n'y en a qu'un! Je m'en doutais! S'écria Lipoutine. – J'avais toujours pensé qu'en effet nous étions le seul…

Sans attendre une autre réponse, il rebroussa chemin et se perdit bientôt dans l'obscurité.

Pierre Stépanovitch resta un moment pensif.

— Non, personne ne dénoncera, dit-il résolument, – mais le groupe doit conserver son organisation et obéir, ou je les… Quelle drogue tout de même que ces gens-là!

II

Il passa d'abord chez lui et, méthodiquement, sans se presser, fit sa malle. Un train express partait le lendemain à six heures du matin. C'était un essai que faisait depuis peu l'administration du chemin de fer, et elle n'organisait encore ce train matinal qu'une fois par semaine. Quoique Pierre Stépanovitch eût dit aux nôtres qu'il allait se rendre pour quelque temps dans le district, tout autres étaient ses intentions, comme l'événement le montra. Ses préparatifs de départ terminés, il régla sa logeuse déjà prévenue par lui, prit un fiacre et se fit conduire chez Erkel qui demeurait dans le voisinage de la gare. Ensuite, vers une heure du matin, il alla chez Kiriloff, dans le domicile de qui il s'introduisit de la même façon clandestine que lors de sa précédente visite.

Pierre Stépanovitch était de très mauvaise humeur. Sans parler d'autres contrariétés qui lui étaient extrêmement sensibles (il n'avait encore rien pu apprendre concernant Stavroguine), dans le courant de la journée, paraît-il – car je ne puis rien affirmer positivement – il avait été secrètement avisé qu'un danger prochain le menaçait. (D'où avait-il reçu cette communication? Il est probable que c'était de Pétersbourg.) Aujourd'hui sans doute il circule dans notre ville une foule de légendes au sujet de ce temps-là; mais si quelqu'un possède des données certaines, ce ne peut être que l'autorité judiciaire. Mon opinion personnelle est que Pierre Stépanovitch pouvait avoir entrepris quelque chose ailleurs encore que chez nous, et que, par suite, des avertissements ont pu lui venir de là. Je suis même persuadé, quoi qu'en ai dit Lipoutine dans son désespoir, qu'indépendamment du quinquévirat organisé chez nous, il existait deux ou trois autres groupes créés par l'agitateur, par exemple dans les capitales; si ce n'étaient pas des quinquévirats proprement dits, cela devait y ressembler. Trois jours après le départ de Pierre Stépanovitch, l'ordre de l'arrêter immédiatement fut envoyé de Pétersbourg

aux autorités de notre ville. Cette mesure avait-elle été prise à raison des faits survenus chez nous ou bien pour d'autres causes? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il n'en fallut pas plus pour mettre le comble à la terreur presque superstitieuse qui pesait sur tous les esprits depuis qu'un nouveau crime, le mystérieux assassinat de l'étudiant Chatoff, était venu s'ajouter à tant d'autres encore inexpliqués. Mais l'ordre arriva trop tard: Pierre Stépanovitch se trouvait déjà à Pétersbourg; il y vécut quelque temps sous un faux nom, et, à la première occasion favorable, fila à l'étranger… Du reste, n'anticipons pas.

Il semblait irrité lorsqu'il entra chez Kiriloff. On aurait dit qu'en outre du principal objet de sa visite, il avait un besoin de vengeance à satisfaire. L'ingénieur parut bien aise de le voir; évidemment il l'attendait depuis fort longtemps et avec une impatience pénible. Son visage était plus pâle que de coutume, le regard de ses yeux noirs avait une fixité lourde. Assis sur un coin du divan, il ne bougea pas de sa place à l'apparition du visiteur.

— Je pensais que vous ne viendriez pas, articula-t-il pesamment.

Pierre Stépanovitch alla se camper devant lui et l'observa attentivement avant de prononcer un seul mot.

— Alors c'est que tout va bien et que nous persistons dans notre dessein; à la bonne heure, vous êtes un brave! Répondit-il avec un sourire protecteur et par conséquent outrageant. – Allons, qu'est-ce que cela fait? Ajouta-t-il d'un ton enjoué, – si je suis en retard, vous n'avez pas à vous en plaindre: je vous ai fait cadeau de trois heures.

— Je n'entends pas tenir ces heures de votre générosité, et tu ne peux pas m'en faire cadeau… imbécile!

— Comment? Reprit Pierre Stépanovitch tremblant de colère, mais il se contint aussitôt, – voilà de la susceptibilité! Eh! Mais nous sommes fâchés? Poursuivit-il avec une froide arrogance, – dans un pareil moment il faudrait plutôt du calme. Ce que vous avez de mieux à faire maintenant, c'est de voir en vous un Colomb et de me considérer comme une souris dont les faits et gestes ne peuvent vous offenser. Je vous l'ai recommandé hier.

— Je ne veux pas te considérer comme une souris.

— Est-ce un compliment? Du reste, le thé même est froid, – c'est donc

que tout est sens dessus dessous. Non, il y a ici quelque chose d'inquiétant. Bah! Mais qu'est-ce que j'aperçois là sur la fenêtre, sur une assiette? (Il s'approcha de la fenêtre.) O-oh! Une poule au riz!… Mais pourquoi n'a-t-elle pas été entamée? Ainsi nous nous sommes trouvés dans une disposition d'esprit telle que même une poule…

— J'ai mangé, et ce n'est pas votre affaire; taisez-vous!

— Oh! Sans doute, et d'ailleurs cela n'a pas d'importance. Je me trompe, cela en a pour moi en ce moment: figurez-vous que j'ai à peine dîné; si donc, comme je le suppose, cette poule vous est inutile à présent… hein?

— Mangez, si vous pouvez.

— Je vous remercie; ensuite je vous demanderai du thé.

Il s'assit aussitôt à l'autre bout du divan, en face de la table, et se mit à manger avec un appétit extraordinaire, mais en même temps il ne perdait pas de vue sa victime. Kiriloff ne cessait de le regarder avec une expression de haine et de dégoût; il semblait ne pouvoir détacher ses yeux du visage de Pierre Stépanovitch.

— Pourtant, il faut parler de notre affaire, dit brusquement celui-ci, sans interrompre son repas. – Ainsi nous persistons dans notre résolution, hein? Et le petit papier?

— J'ai décidé cette nuit que cela m'était égal. J'écrirai. Au sujet des proclamations?

— Oui, il faudra aussi parler des proclamations. Du reste, je dicterai. Cela vous est égal. Se peut-il que dans un pareil moment vous vous inquiétiez du contenu de cette lettre?

— Ce n'est pas ton affaire.

— Sans doute, cela ne me regarde pas. Du reste, quelques lignes suffiront: vous écrirez que conjointement avec Chatoff vous avez répandu des proclamations, et que, à cet effet, vous vous serviez notamment de Fedka, lequel avait trouvé un refuge chez vous. Ce dernier point, celui qui concerne Fedka et son séjour dans votre logis, est très important, le plus important même. Voyez, je suis on ne peut plus franc avec vous.

— Chatoff? Pourquoi Chatoff? Pour rien au monde je ne parlerai de Chatoff.

— Vous voilà encore! Qu'est-ce que cela vous fait? Vous ne pouvez plus lui nuire.

— Sa femme est revenue chez lui. Elle s'est éveillée et a envoyé chez moi pour savoir où il est.

— Elle vous a fait demander où il est? Hum! Voilà qui ne vaut rien. Elle est dans le cas d'envoyer de nouveau; personne ne doit savoir que je suis ici…

L'inquiétude s'était emparée de Pierre Stépanovitch.

— Elle ne le saura pas, elle s'est rendormie; Arina Prokhorovna, la sage-femme, est chez elle.

— Et… elle n'entendra pas, je pense? Vous savez, il faudrait fermer en bas.

— Elle n'entendra rien. Et, si Chatoff vient, je vous cacherai dans l'autre chambre.

— Chatoff ne viendra pas; vous écrirez qu'à cause de sa trahison et de sa dénonciation, vous avez eu une querelle avec lui… ce soir… et que vous êtes l'auteur de sa mort.

— Il est mort! S'écria Kiriloff bondissant de surprise.

— Aujourd'hui, vers huit heures du soir, ou plutôt hier, car il est maintenant une heure du matin.

— C'est toi qui l'as tué!… Hier déjà je prévoyais cela!

— Comme c'était difficile à prévoir! Tenez, c'est avec ce revolver (il sortit l'arme de sa poche comme pour la montrer, mais il ne l'y remit plus et continua à la tenir dans sa main droite). Vous êtes étrange pourtant, Kiriloff, vous saviez bien vous-même qu'il fallait en finir ainsi avec cet homme stupide. Qu'y avait-il donc à prévoir là? Je vous ai plus d'une fois mis les points sur les i. Chatoff se préparait à dénoncer, j'avais l'œil sur lui, on ne pouvait pas le laisser faire. Vous étiez aussi chargé de le surveiller, vous me l'avez dit vous-même, il y a trois semaines…

— Tais-toi! Tu l'as assassiné, parce qu'à Genève il t'a craché au visage!

— Et pour cela, et pour autre chose encore. Pour bien autre chose; du reste, sans aucune animosité. Pourquoi donc sauter en l'air? Pourquoi ces grimaces? O-oh! Ainsi, voilà comme nous sommes!…

Il se leva brusquement et se couvrit avec son revolver. Le fait est que Kiriloff avait tout à coup saisi le sien chargé depuis le matin et posé sur l'appui de la fenêtre. Pierre Stépanovitch se mit en position et braqua son arme sur Kiriloff. Celui-ci eut un sourire haineux.

— Avoue, lâche, que tu as pris ton revolver parce que tu croyais que j'allais te brûler la cervelle… Mais je ne te tuerai pas… quoique… quoique…

Et de nouveau il fit mine de coucher en joue Pierre Stépanovitch; se figurer qu'il allait tirer sur son ennemi était un plaisir auquel il semblait n'avoir pas la force de renoncer. Toujours en position, Pierre Stépanovitch attendit jusqu'au dernier moment, sans presser la détente de son revolver, malgré le risque qu'il courait de recevoir lui-même auparavant une balle dans le front: de la part d'un «maniaque» on pouvait tout craindre. Mais à la fin le «maniaque» haletant, tremblant, hors d'état de proférer une parole, laissa retomber son bras.

À son tour, Pierre Stépanovitch abaissa son arme.

— Vous vous êtes un peu amusé, en voilà assez, dit-il. – Je savais bien que c'était un jeu; seulement, il n'était pas sans danger pour vous: j'aurais pu presser la détente.

Là-dessus, il se rassit assez tranquillement et, d'une main un peu tremblante, il est vrai, se versa du thé. Kiriloff, après avoir déposé son revolver sur la table, commença à se promener de long en large.

— Je n'écrirai pas que j'ai tué Chatoff, et… à présent je n'écrirai rien. Il n'y aura pas de papier!

— Il n'y en aura pas?

— Non!

— Quelle lâcheté et quelle bêtise! S'écria Pierre Stépanovitch blême de colère. – D'ailleurs, je le pressentais. Sachez que vous ne me surprenez pas. Comme vous voudrez, pourtant. Si je pouvais employer la force, je l'emploierais. Mais vous êtes un drôle, poursuivit-il avec une fureur croissante. – Jadis, vous nous avez demandé de l'argent, vous nous avez fait toutes sortes de promesses… seulement, je ne m'en irai pas d'ici sans avoir obtenu un résultat quelconque, je verrai du moins comment vous vous ferez sauter la cervelle.

— Je veux que tu sortes tout de suite, dit Kiriloff allant se placer résolument vis-à-vis du visiteur.

— Non, je ne sortirai pas, répondit ce dernier qui saisit de nouveau son revolver, – maintenant peut-être, par colère et par poltronnerie, vous voulez différer l'accomplissement de votre projet, et demain vous irez nous dénoncer pour vous procurer encore un peu d'argent, car cette délation vous sera payée. Le diable m'emporte, les petites gens comme vous sont capables de tout! Seulement, soyez tranquille, j'ai tout prévu: si vous canez, si vous n'exécutez pas immédiatement votre résolution, je ne m'en irai pas d'ici sans vous avoir troué le crâne avec ce revolver, comme je l'ai fait au misérable Chatoff, que le diable vous écorche!

— Tu veux donc à toute force voir aussi mon sang?

— Ce n'est pas par haine, comprenez-le bien; personnellement, je n'y tiens pas. Je veux seulement sauvegarder notre œuvre. On ne peut pas compter sur l'homme, vous le voyez vous-même. Votre idée de vous donner la mort est une fantaisie à laquelle je ne comprends rien. Ce n'est pas moi qui vous l'ai fourrée dans la tête, vous aviez déjà formé ce projet avant d'entrer en rapport avec moi et, quand vous en avez parlé pour la première fois, ce n'est pas à moi, mais à nos coreligionnaires politiques réfugiés à l'étranger. Remarquez en outre qu'aucun d'eux n'a rien fait pour provoquer de votre part une semblable confidence; aucun d'eux même ne vous connaissait. C'est vous-même qui, de votre propre mouvement, êtes allé leur faire part de la chose. Eh bien, que faire, si, prenant en considération votre offre spontanée, on a alors fondé là-dessus, avec votre consentement, – notez ce point! – un certain plan d'action qu'il n'y a plus moyen maintenant de modifier? La position que vous avez prise vis-à-vis de nous vous a mis en mesure d'apprendre beaucoup de nos secrets. Si vous vous dédisez, et que demain vous alliez nous dénoncer, il nous en cuira, qu'en pensez-vous? Non, vous vous êtes engagé, vous avez donné votre parole, vous avez reçu de l'argent. Il vous est impossible de nier cela…

Pierre Stépanovitch parlait avec beaucoup de véhémence, mais depuis longtemps déjà Kiriloff ne l'écoutait plus. Il était devenu rêveur et marchait à grands pas dans la chambre.

— Je plains Chatoff, dit-il en s'arrêtant de nouveau en face de Pierre Stépanovitch.

— Eh bien, moi aussi, je le plains, est-il possible que…

— Tais-toi, infâme! Hurla l'ingénieur avec un geste dont la terrible signification n'était pas douteuse, – je vais te tuer!

Pierre Stépanovitch recula par un mouvement brusque en même temps qu'il avançait le bras pour se protéger.

— Allons, allons, j'ai menti, j'en conviens, je ne le plains pas du tout; allons, assez donc, assez!

Kiriloff se calma soudain et reprit sa promenade dans la chambre.

— Je ne remettrai pas à plus tard; c'est maintenant même que je veux me donner la mort: tous les hommes sont des coquins!

— Eh bien! Voilà, c'est une idée: sans doute tous les hommes sont des coquins, et comme il répugne à un honnête homme de vivre dans un pareil milieu, alors…

— Imbécile, je suis un coquin comme toi, comme tout le monde, et non un honnête homme. Il n'y a d'honnêtes gens nulle part.

— Enfin il s'en est douté? Est-il possible, Kiriloff, qu'avec votre esprit vous ayez attendu si longtemps pour comprendre que tous les hommes sont les mêmes, que les différences qui les distinguent tiennent non au plus ou moins d'honnêteté, mais seulement au plus ou moins d'intelligence, et que si tous sont des coquins (ce qui, du reste, ne signifie rien), il est impossible, par conséquent, de n'être pas soi-même un coquin?

— Ah! Mais est-ce que tu ne plaisantes pas? Demanda Kiriloff en regardant son interlocuteur avec une certaine surprise. – Tu t'échauffes, tu as l'air de parler sérieusement… Se peut-il que des gens comme toi aient des convictions?

— Kiriloff, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi vous voulez vous tuer. Je sais seulement que c'est par principe… par suite d'une conviction très arrêtée. Mais si vous éprouvez le besoin, pour ainsi dire, de vous épancher, je suis à votre disposition… Seulement il ne faut pas oublier que le temps passe…

— Quelle heure est-il?

— Juste deux heures, répondit Pierre Stépanovitch après avoir regardé sa montre, et il alluma une cigarette.

«On peut encore s'entendre, je crois», pensait-il à part soi.

— Je n'ai rien à te dire, grommela Kiriloff.

— Je me rappelle qu'une fois vous m'avez expliqué quelque chose à propos de Dieu; deux fois même. Si vous voulez vous brûler la cervelle, vous deviendrez dieu, c'est cela, je crois?

— Oui, je deviendrai dieu.

Pierre Stépanovitch ne sourit même pas; il attendait un éclaircissement. Kiriloff fixa sur lui un regard fin.

— Vous êtes un fourbe et un intrigant politique, votre but en m'attirant sur le terrain de la philosophie est de dissiper ma colère, d'amener une réconciliation entre nous et d'obtenir de moi, quand je mourrai, une lettre attestant que j'ai tué Chatoff.

— Eh bien, mettons que j'aie cette pensée canaille, répondit Pierre Stépanovitch avec une bonhomie qui ne semblait guère feinte, – qu'est-ce que tout cela peut vous faire à vos derniers moments, Kiriloff? Voyons, pourquoi nous disputons-nous, dites-le moi, je vous prie? Chacun de nous est ce qu'il est: eh bien, après? De plus, nous sommes tous deux…

— Des vauriens.

— Oui, soit, des vauriens. Vous savez que ce ne sont là que des mots.

— Toute ma vie j'ai voulu que ce ne fussent pas seulement des mots. C'est pour cela que j'ai vécu. Et maintenant encore je désire chaque jour que ce ne soient pas des mots.

— Eh bien, quoi? Chacun cherche à être le mieux possible. Le poisson… je veux dire que chacun cherche le confort à sa façon; voilà tout. C'est archiconnu depuis longtemps.

— Le confort, dis-tu?

— Allons, ce n'est pas la peine de discuter sur les mots.

— Non, tu as bien dit; va pour le confort. Dieu est nécessaire et par conséquent doit exister.

— Allons, très bien.

— Mais je sais qu'il n'existe pas et ne peut exister.

— C’est encore plus vrai.

— Comment ne comprends-tu pas qu’avec ces deux idées-là il est impossible à l’homme de continuer à vivre?

— Il doit se brûler la cervelle, n’est-ce pas?

— Comment ne comprends-tu pas que c’est là une raison suffisante pour se tuer? Tu ne comprends pas que parmi des milliers de millions d’hommes il puisse s’en rencontrer un seul qui ne veuille pas, qui soit incapable de supporter cela?

— Tout ce que je comprends, c’est que vous hésitez, me semble-t-il… C’est ignoble.

Kiriloff ne parut pas avoir entendu ces mots.

— L’idée a aussi dévoré Stavroguine, observat-il d’un air morne en marchant dans la chambre.

Pierre Stépanovitch dressa l’oreille.

— Comment? Quelle idée? Il vous a lui-même dit quelque chose?

— Non, mais je l’ai deviné. Si Stavroguine croit, il ne croit pas qu’il croie. S’il ne croit pas, il ne croit pas qu’il ne croie pas.

— Il y a autre chose encore chez Stavroguine, quelque chose d’un peu plus intelligent que cela… bougonna Pierre Stépanovitch inquiet du tour qu’avait pris la conversation et de la pâleur de Kiriloff.

«Le diable m’emporte, il ne se tuera pas», songeait-il, «je l’avais toujours pressenti; c’est une extravagance cérébrale et rien de plus; quelles fripouilles que ces gens-là!»

— Tu es le dernier qui sers avec moi: je désire que nous ne nous séparions pas en mauvais termes, fit Kiriloff avec une sensibilité soudaine.

Pierre Stépanovitch ne répondit pas tout de suite. «Le diable m’emporte, qu’est-ce encore que cela?» se dit-il.

— Croyez, Kiriloff, que je n’ai rien contre vous comme homme privé, et que toujours…

— Tu es un vaurien et un esprit faux. Mais je suis tel que toi et je me tuerai, tandis que toi, tu continueras à vivre.

— Vous voulez dire que j’ai trop peu de cœur pour me donner la mort?

Était-il avantageux ou nuisible de continuer dans un pareil moment une

conversation semblable? Pierre Stépanovitch n'avait pas encore pu décider cette question, et il avait résolu de «s'en remettre aux circonstances». Mais le ton de supériorité pris par Kiriloff et le mépris nullement dissimulé avec lequel l'ingénieur ne cessait de lui parler l'irritaient maintenant plus encore qu'au début de leur entretien. Peut-être un homme qui n'avait plus qu'une heure à vivre (ainsi en jugeait, malgré tout, Pierre Stépanovitch) lui apparaissait-il déjà comme un demi cadavre dont il était impossible de tolérer plus longtemps les impertinences.

— À ce qu'il me semble, vous prétendez m'écraser de votre supériorité parce que vous allez vous tuer?

Kiriloff n'entendit pas cette observation.

— Ce qui m'a toujours étonné, c'est que tous les hommes consentent à vivre.

— Hum, soit, c'est une idée, mais…

— Singe, tu acquiesces à mes paroles pour m'amadouer. Tais-toi, tu ne comprendras rien. Si Dieu n'existe pas, je suis dieu.

— Vous m'avez déjà dit cela, mais je n'ai jamais pu le comprendre: pourquoi êtes-vous dieu?

— Si Dieu existe, tout dépend de lui, et je ne puis rien en dehors de sa volonté. S'il n'existe pas, tout dépend de moi, et je suis tenu d'affirmer mon indépendance.

— Votre indépendance? Et pourquoi êtes-vous tenu de l'affirmer?

— Parce que je suis devenu entièrement libre. Se peut-il que, sur toute l'étendue de la planète, personne, après avoir supprimé Dieu et acquis la certitude de son indépendance, n'ose se montrer indépendant dans le sens le plus complet du mot? C'est comme si un pauvre, ayant fait un héritage, n'osait s'approcher du sac et craignait d'être trop faible pour l'emporter. Je veux manifester mon indépendance. Dussé-je être le seul, je le ferai.

— Eh bien, faites-le.

— Je suis tenu de me brûler la cervelle, parce que c'est en me tuant que j'affirmerai mon indépendance de la façon la plus complète.

— Mais vous ne serez pas le premier qui se sera tué; bien des gens se sont suicidés.

— Ils avaient des raisons. Mais d'hommes qui se soient tués sans aucun motif et uniquement pour attester leur indépendance, il n'y en a pas encore eu: je serai le premier.

«Il ne se tuera pas», pensa de nouveau Pierre Stépanovitch.

— Savez-vous une chose? Observat-il d'un ton agacé, – à votre place, pour manifester mon indépendance, je tuerais un autre que moi. Vous pourriez de la sorte vous rendre utile. Je vous indiquerai quelqu'un, si vous n'avez pas peur. Alors, soit, ne vous brûlez pas la cervelle aujourd'hui. Il y a moyen de s'arranger.

— Tuer un autre, ce serait manifester mon indépendance sous la forme la plus basse, et tu es là tout entier. Je ne te ressemble pas: je veux atteindre le point culminant de l'indépendance et je me tuerai.

«Il a trouvé ça tout seul», grommela avec colère Pierre Stépanovitch.

— Je suis tenu d'affirmer mon incrédulité, poursuivit Kiriloff en marchant à grands pas dans la chambre. – À mes yeux, il n'y a pas de plus haute idée que la négation de Dieu. J'ai pour moi l'histoire de l'humanité. L'homme n'a fait qu'inventer Dieu, pour vivre sans se tuer: voilà le résumé de l'histoire universelle jusqu'à ce moment. Le premier, dans l'histoire du monde, j'ai repoussé la fiction de l'existence de Dieu. Qu'on le sache une fois pour toutes.

«Il ne se tuera pas», se dit Pierre Stépanovitch angoissé.

— Qui est-ce qui saura cela? Demanda-t-il avec une nuance d'ironie. – Il n'y a ici que vous et moi; peut-être voulez-vous parler de Lipoutine?

— Tous le sauront. Il n'y a pas de secret qui ne se découvre. Celui-là l'a dit.

Et, dans un transport fébrile, il montra l'image du Sauveur, devant laquelle brûlait une lampe. Pierre Stépanovitch se fâcha pour tout de bon.

— Vous croyez donc toujours en Lui, et vous avez allumé une lampe; «à tout hasard», sans doute?

L'ingénieur ne répondit pas.

— Savez-vous que, selon moi, vous croyez encore plus qu'un pope?

— En qui? En Lui? Écoute, dit en s'arrêtant Kiriloff dont les yeux immobiles regardaient devant lui avec une expression extatique. – Écoute une

grande idée: il y a eu un jour où trois croix se sont dressées au milieu de la terre. L'un des crucifiés avait une telle foi qu'il dit à l'autre: «Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis.» La journée finit, tous deux moururent, et ils ne trouvèrent ni paradis, ni résurrection. La prophétie ne se réalisa pas. Écoute: cet homme était le plus grand de toute la terre, elle lui doit ce qui la fait vivre. La planète tout entière, avec tout ce qui la couvre, – sans cet homme, – n'est que folie. Ni avant, ni après lui, son pareil ne s'est jamais rencontré, et cela même tient du prodige. Oui, c'est un miracle que l'existence unique de cet homme dans la suite des siècles. S'il en est ainsi, si les lois de la nature n'ont même pas épargné Celui-là, si elles n'ont pas même eu pitié de leur chef-d'œuvre, mais l'ont fait vivre lui aussi au milieu du mensonge et mourir pour un mensonge, c'est donc que la planète est un mensonge et repose sur un mensonge, sur une sotte dérision. Par conséquent les lois de la nature sont elles-mêmes une imposture et une farce diabolique. Pourquoi donc vivre, réponds, si tu es un homme?

— C'est un autre point de vue. Il me semble que vous confondez ici deux causes différentes, et c'est très fâcheux. Mais permettez, eh bien, mais si vous êtes dieu? Si vous êtes détrompé, vous avez compris que toute l'erreur est dans la croyance à l'ancien dieu.

— Enfin tu as compris! S'écria Kiriloff enthousiasmé. – On peut donc comprendre, si même un homme comme toi a compris! Tu comprends maintenant que le salut pour l'humanité consiste à lui prouver cette pensée. Qui la prouvera? Moi! Je ne comprends pas comment jusqu'à présent l'athée a pu savoir qu'il n'y a point de Dieu et ne pas se tuer tout de suite! Sentir que Dieu n'existe pas, et ne pas sentir du même coup qu'on est soi-même devenu dieu, c'est une absurdité, autrement on ne manquerait pas de se tuer. Si tu sens cela, tu es un tzar, et, loin de te tuer, tu vivras au comble de la gloire. Mais celui-là seul, qui est le premier, doit absolument se tuer; sans cela, qui donc commencera et le prouvera? C'est moi qui me tuerai absolument, pour commencer et prouver. Je ne suis encore dieu que par force et je suis malheureux, car je suis obligé d'affirmer ma liberté. Tous sont malheureux parce que tous ont peur d'affirmer leur liberté. Si l'homme jusqu'à présent a été si malheureux et si pauvre, c'est parce qu'il n'osait pas se montrer libre

dans la plus haute acception du mot, et qu'il se contentait d'une insubordination d'écolier. Je suis terriblement malheureux, car j'ai terriblement peur. La crainte est la malédiction de l'homme… Mais je manifesterai mon indépendance, je suis tenu de croire que je ne crois pas. Je commencerai, je finirai, et j'ouvrirai la porte. Et je sauverai. Cela seul sauvera tous les hommes et transformera physiquement la génération suivante; car, autant que j'en puis juger, sous sa forme physique actuelle il est impossible à l'homme de se passer de l'ancien dieu. J'ai cherché pendant trois ans l'attribut de ma divinité et je l'ai trouvé: l'attribut de ma divinité, c'est l'indépendance! C'est tout ce par quoi je puis montrer au plus haut degré mon insubordination, ma nouvelle et terrible liberté. Car elle est terrible. Je me tuerai pour affirmer mon insubordination, ma nouvelle et terrible liberté.

Son visage était d'une pâleur étrange, et son regard avait une fixité impossible à supporter. Il semblait être dans un accès de fièvre chaude. Pierre Stépanovitch crut qu'il allait s'abattre sur le parquet.

Dans cet état d'exaltation, Kiriloff prit soudain la résolution la plus inattendue.

— Donne une plume! Cria-t-il; – dicte, je signerai tout. J'écrirai même que j'ai tué Chatoff. Dicte pendant que cela m'amuse. Je ne crains pas les pensées d'esclaves arrogants! Tu verras toi-même que tout le mystère se découvrira! Et tu seras écrasé… Je crois! Je crois!

Pierre Stépanovitch, qui tremblait pour le succès de son entreprise, saisit l'occasion aux cheveux; quittant aussitôt sa place, il alla chercher de l'encre et du papier, puis se mit à dicter:

«Je soussigné, Alexis Kiriloff, déclare…»

— Attends! Je ne veux pas! À qui est-ce que je déclare?

Une sorte de frisson fiévreux agitait les membres de Kiriloff. Il était absorbé tout entier par cette déclaration et par une idée subite qui, au moment de l'écrire, venait de s'offrir à lui: c'était comme une issue vers laquelle s'élançait, pour un instant du moins, son esprit harassé.

— À qui est-ce que je déclare? Je veux savoir à qui!

— À personne, à tout le monde, au premier qui lira cela. À quoi bon

préciser? À l'univers entier!

— À l'univers entier? Bravo! Et qu'il n'y ait pas de repentir. Je ne veux pas faire amende honorable; je ne veux pas m'adresser à l'autorité!

— Mais non, non, il ne s'agit pas de cela, au diable l'autorité! Eh bien, écrivez donc, si votre résolution est sérieuse!… répliqua vivement Pierre Stépanovitch impatienté.

— Arrête! Je veux dessiner d'abord une tête qui leur tire la langue.

— Eh! Quelle niaiserie! Pas besoin de dessin, on peut exprimer tout cela rien que par le ton.

— Par le ton? C'est bien. Oui, par le ton, par le ton! Dicte par le ton!

«Je soussigné, Alexis Kiriloff, – commença d'une voix ferme et impérieuse Pierre Stépanovitch; en même temps, penché sur l'épaule de l'ingénieur, il suivait des yeux chaque lettre que celui-ci traçait d'une main frémissante, – je soussigné, Alexis Kiriloff, déclare qu'aujourd'hui, – octobre, entre sept et huit heures du soir, j'ai assassiné dans le parc l'étudiant Chatoff comme traître et auteur d'une dénonciation au sujet des proclamations et de Fedka, lequel a logé pendant dix jours chez nous, dans la maison Philippoff. Moi-même aujourd'hui je me brûle la cervelle, non que je me repente ou que j'aie peur de vous, mais parce que, déjà à l'étranger, j'avais formé le dessein de mettre fin à mes jours.»

— Rien que cela? S'écria Kiriloff étonné, indigné même.

— Pas un mot de plus! Répondit Pierre Stépanovitch, et il voulut lui arracher le document.

— Attends! Reprit l'ingénieur, appuyant avec force sa main sur le papier. – Attends! C'est absurde! Je veux dire avec qui j'ai tué. Pourquoi Fedka? Et l'incendie? Je veux tout, et j'ai envie de les insulter encore par le ton, par le ton!

— C'est assez, Kiriloff, je vous assure que cela suffit! Dit d'une voix presque suppliante Pierre Stépanovitch tremblant que l'ingénieur ne déchirât le papier: – pour qu'ils ajoutent foi à la déclaration, elle doit être conçue en termes aussi vagues et aussi obscurs que possible. Il ne faut montrer qu'un petit coin de la vérité, juste assez pour mettre leur imagination en campagne. Ils se tromperont toujours mieux eux-mêmes que nous ne pourrions les

tromper, et, naturellement, ils croiront plus à leurs erreurs qu'à nos mensonges. C'est pourquoi ceci est on ne peut mieux, on ne peut mieux! Donnez! Il n'y a rien à ajouter, c'est admirable ainsi; donnez, donnez!

Il fit une nouvelle tentative pour prendre le papier. Kiriloff écoutait en écarquillant ses yeux; il avait l'air d'un homme qui tend tous les ressorts de son esprit, mais qui n'est plus en état de comprendre.

— Eh! Diable! Fit avec une irritation soudaine Pierre Stépanovitch, – mais il n'a pas encore signé! Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi? Signez!

— Je veux les injurier… grommela Kiriloff, pourtant il prit la plume et signa.

— Mettez au-dessous: Vive la République! Cela suffira.

— Bravo! S'écria l'ingénieur enthousiasmé. – Vive la République démocratique, sociale et universelle, ou la mort!… Non, non, pas cela. – Liberté, égalité, fraternité, ou la mort! Voilà, c'est mieux, c'est mieux.

Et il écrivit joyeusement cette devise au-dessous de sa signature.

— Assez, assez, ne cessait de répéter Pierre Stépanovitch.

— Attends, encore quelque chose… Tu sais, je vais signer une seconde fois, en français: «de Kiriloff, gentilhomme russe et citoyen du monde» Ha, ha, ha! Non, non, non, attends! Poursuivit-il quand son hilarité se fut calmée, – j'ai trouvé mieux que cela, eurêka: «Gentilhomme séminariste russe et citoyen du monde civilisé!» Voilà qui vaut mieux que tout le reste…

Puis, quittant tout à coup le divan sur lequel il était assis, il courut prendre son revolver sur la fenêtre et s'élança dans la chambre voisine où il s'enferma. Pierre Stépanovitch, les yeux fixés sur la porte de cette pièce, resta songeur pendant une minute.

«Dans l'instant présent il peut se tuer, mais s'il se met à penser, c'est fini, il ne se tuera pas.»

En attendant, il prit un siège et examina le papier. Cette lecture faite à tête reposée le confirma dans l'idée que la rédaction du document était très satisfaisante:

— «Qu'est-ce qu'il faut pour le moment? Il faut les dérouter, les lancer sur une fausse piste. Le parc? Il n'y en a pas dans la ville; ils finiront par se

douter qu'il s'agit du parc de Skvorechniki, mais il se passera du temps avant qu'ils arrivent à cette conclusion. Les recherches prendront aussi du temps. Voilà qu'ils découvrent le cadavre: c'est la preuve que la déclaration ne mentait pas. Mais si elle est vraie pour Chatoff, elle doit l'être aussi pour Fedka. Et qu'est-ce que Fedka? Fedka, c'est l'incendie, c'est l'assassinat des Lébiadkine; donc, tout est sorti d'ici, de la maison Philippoff, et ils ne s'étaient aperçus de rien, tout leur avait échappé – voilà qui va leur donner le vertige! Ils ne penseront même pas aux nôtres; ils ne verront que Chatoff, Kiriloff, Fedka et Lébiadkine. Et pourquoi tous ces gens là se sont-ils tués les uns les autres? – encore une petite question que je leur dédie. Eh! Diable, mais on n'entend pas de détonation!…»

Tout en lisant, tout en admirant la beauté de son travail littéraire, il ne cessait d'écouter, en proie à des transes cruelles, et – tout à coup la colère s'empara de lui. Dévoré d'inquiétude, il regarda l'heure à sa montre: il se faisait tard; dix minutes s'étaient écoulées depuis que Kiriloff avait quitté la chambre… Il prit la bougie et se dirigea vers la porte de la pièce où l'ingénieur s'était enfermé. Au moment où il s'en approchait, l'idée lui vint que la bougie tirait à sa fin, que dans vingt minutes elle serait entièrement consumée, et qu'il n'y en avait pas d'autre. Il colla tout doucement son oreille à la serrure et ne perçut pas le moindre bruit. Tout à coup il ouvrit la porte et haussa un peu la bougie: quelqu'un s'élança vers lui en poussant une sorte de rugissement. Il claqua la porte de toute sa force et se remit aux écoutes, mais il n'entendit plus rien – de nouveau régnait un silence de mort.

Il resta longtemps dans cette position, ne sachant à quoi se résoudre et tenant toujours le chandelier à la main. La porte n'avait été ouverte que durant une seconde, aussi n'avait-il presque rien vu; pourtant le visage de Kiriloff qui se tenait debout au fond de la chambre, près de la fenêtre, et la fureur de bête fauve avec laquelle ce dernier avait bondi vers lui, – cela, Pierre Stépanovitch avait pu le remarquer. Un frisson le saisit, il déposa en toute hâte la bougie sur la table, prépara son revolver, et, marchant sur la pointe des pieds, alla vivement se poster dans le coin opposé, de façon à n'être pas surpris par Kiriloff, mais au contraire à le prévenir, si celui-ci, animé de sentiments hostiles, faisait brusquement irruption dans la chambre.

Quant au suicide, Pierre Stépanovitch à présent n'y croyait plus du tout! «Il était au milieu de la chambre et réfléchissait», pensait-il. «D'ailleurs, cette pièce sombre, terrible… il a poussé un cri féroce et s'est précipité vers moi – cela peut s'expliquer de deux manières: ou bien je l'ai dérangé au moment où il allait presser la détente, ou… ou bien il était en train de se demander comment il me tuerait. Oui, c'est cela, voilà à quoi il songeait. Il sait que je ne m'en irai pas d'ici avant de lui avoir fait son affaire, si lui-même n'a pas le courage de se brûler la cervelle, – donc, pour ne pas être tué par moi, il faut qu'il me tue auparavant… Et le silence qui règne toujours là! C'est même effrayant: il ouvrira tout d'un coup la porte… Ce qu'il y a de dégoûtant, c'est qu'il croit en Dieu plus qu'un pope… Jamais de la vie il ne se suicidera!… Il y a beaucoup de ces esprits-là maintenant. Fripouille! Ah! Diable, la bougie, la bougie! Dans un quart d'heure elle sera entièrement consumée… Il faut en finir; coûte que coûte, il faut en finir… Eh bien, à présent je peux le tuer… Avec ce papier, on ne me soupçonnera jamais de l'avoir assassiné: je pourrai disposer convenablement le cadavre, l'étendre sur le parquet, lui mettre dans la main un revolver déchargé; tout le monde croira qu'il s'est lui-même… Ah! Diable, comment donc le tuer? Quand j'ouvrirai la porte, il s'élancera encore et me tirera dessus avant que j'aie pu faire usage de mon arme. Eh, diable, il me manquera, cela va s'en dire!»

Sa situation était atroce, car il ne pouvait se résoudre à prendre un parti dont l'urgence, l'inéluctable nécessité s'imposait à son esprit. À la fin pourtant il saisit la bougie et de nouveau s'approcha de la porte, le revolver au poing. Sa main gauche se posa sur le bouton de la serrure; cette main tenait le chandelier; le bouton rendit un son aigre. «Il va tirer!» pensa Pierre Stépanovitch. Il poussa la porte d'un violent coup de pied, leva la bougie et tendit son revolver devant lui; mais ni détonation, ni cri… Il n'y avait personne dans la chambre.

Il frissonna. La pièce ne communiquait avec aucune autre, toute évasion était impossible. Il haussa davantage la bougie et regarda attentivement: personne. «Kiriloff!» fit-il, d'abord à demi-voix, puis plus haut; cet appel resta sans réponse.

«Est-ce qu'il se serait sauvé par la fenêtre?»

Le fait est qu'un vasistas était ouvert. «C'est absurde, il n'a pas pu s'esquiver par là.» Il traversa toute la chambre, alla jusqu'à la fenêtre: «Non, c'est impossible.» Il se retourna brusquement, et un spectacle inattendu le fit tressaillir.

Contre le mur opposé aux fenêtres, à droite de la porte, il y avait une armoire. À droite de cette armoire, dans l'angle qu'elle formait avec le mur se tenait debout Kiriloff, et son attitude était des plus étranges: roide, immobile, il avait les mains sur la couture du pantalon, la tête un peu relevée, la nuque collée au mur; on aurait dit qu'il voulait s'effacer, se dissimuler tout entier dans ce coin. D'après tous les indices, il se cachait, mais il n'était guère possible de s'en assurer. Se trouvant un peu sur le côté, Pierre Stépanovitch ne pouvait distinguer nettement que les parties saillantes de la figure. Il hésitait encore à s'approcher pour mieux examiner l'ingénieur et découvrir le mot de cette énigme. Son cœur battait avec force… Tout à coup à la stupeur succéda chez lui une véritable rage: il s'arracha de sa place, se mit à crier et courut furieux vers l'effrayante vision.

Mais quand il fut arrivé auprès d'elle, il s'arrêta plus terrifié encore que tout à l'heure. Une circonstance surtout l'épouvantait: il avait crié, il s'était élancé ivre de colère vers Kiriloff, et, malgré cela, ce dernier n'avait pas bougé, n'avait pas remué un seul membre, – une figure de cire n'aurait pas gardé une immobilité plus complète. La tête était d'une pâleur invraisemblable, les yeux noirs regardaient fixement un point dans l'espace. Baissant et relevant tour à tour la bougie, Pierre Stépanovitch promena la lumière sur le visage tout entier; soudain il s'aperçut que Kiriloff, tout en regardant devant lui, le voyait du coin de l'œil, peut-être même l'observait. Alors l'idée lui vint d'approcher la flamme de la frimousse du «coquin» et de le brûler pour voir ce qu'il ferait. Tout à coup il lui sembla que le menton de Kiriloff s'agitait et qu'un sourire moqueur glissait sur ses lèvres, comme si l'ingénieur avait deviné la pensée de son ennemi. Tremblant, ne se connaissant plus, celui-ci empoigna avec force l'épaule de Kiriloff.

La scène suivante fut si affreuse et se passa si rapidement qu'elle ne laissa qu'un souvenir confus et incertain dans l'esprit de Pierre Stépanovitch. Il n'avait pas plus tôt touché Kiriloff que l'ingénieur, se baissant par un

mouvement brusque, lui appliqua sur les mains un coup de tête qui l'obligea à lâcher la bougie. Le chandelier tomba avec bruit sur le parquet, et la lumière s'éteignit. Au même instant un cri terrible fut poussé par Pierre Stépanovitch qui sentait une atroce douleur au petit doigt de sa main gauche. Hors de lui, il se servit de son revolver comme d'une massue et de toute sa force en asséna trois coups sur la tête de Kiriloff qui s'était serré contre lui et lui mordait le doigt. Voilà tout ce que put se rappeler plus tard le héros de cette aventure. À la fin, il dégagea son doigt et s'enfuit comme un perdu en cherchant à tâtons son chemin dans l'obscurité. Tandis qu'il se sauvait, de la chambre arrivaient à ses oreilles des cris effrayants:

— Tout de suite, tout de suite, tout de suite, tout de suite!…

Dix fois cette exclamation retentit, mais Pierre Stépanovitch courait toujours, et il était déjà dans le vestibule quand éclata une détonation formidable. Alors il s'arrêta, réfléchit pendant cinq minutes, puis rentra dans l'appartement. Il fallait en premier lieu se procurer de la lumière. Retrouver le chandelier n'était pas le difficile, il n'y avait qu'à chercher par terre, à droite de l'armoire; mais avec quoi rallumer le bout de bougie? Un vague souvenir s'offrit tout à coup à l'esprit de Pierre Stépanovitch: il se rappela que la veille, lorsqu'il s'était précipité dans la cuisine pour s'expliquer avec Fedka, il lui semblait avoir aperçu une grosse boîte d'allumettes chimiques placée sur une tablette dans un coin. S'orientant de son mieux à travers les ténèbres, il finit par trouver l'escalier qui conduisait à la cuisine. Sa mémoire ne l'avait pas trompé: la boîte d'allumettes était juste à l'endroit où il croyait l'avoir vue la veille; elle n'avait pas encore été entamée, il la découvrit en tâtonnant. Sans prendre le temps de s'éclairer, il remonta en toute hâte. Quand il fut de nouveau près de l'armoire, à la place même où il avait frappé Kiriloff avec son revolver pour lui faire lâcher prise, alors seulement il se rappela son doigt mordu, et au même instant il y sentit une douleur presque intolérable. Serrant les dents, il ralluma tant bien que mal le bout de bougie, le remit dans le chandelier et promena ses regards autour de lui: près du vasistas ouvert, les pieds tournés vers le coin droit de la chambre, gisait le cadavre de Kiriloff. L'ingénieur s'était tiré un coup de revolver dans la tempe droite, la balle avait traversé le crâne, et elle était sortie au-dessus de la tempe gauche. Ça et là on

voyait des éclaboussures de sang et de cervelle. L'arme était restée dans la main du suicidé. La mort avait dû être instantanée. Quand il eût tout examiné avec le plus grand soin, Pierre Stépanovitch sortit sur la pointe des pieds, ferma la porte et, de retour dans la première pièce, déposa la bougie sur la table. Après réflexion, il se dit qu'elle ne pouvait causer d'incendie, et il se décida à ne pas la souffler. Une dernière fois il jeta les yeux sur la déclaration du défunt, et un sourire machinal lui vient aux lèvres. Ensuite, marchant toujours sur la pointe des pieds, il quitta l'appartement et se glissa hors de la maison par l'issue dérobée.

III

À six heures moins dix, Pierre Stépanovitch et Erkel se promenaient sur le quai de la gare bordé en ce moment par une assez longue suite de wagons. Verkhovensky allait partir, et Erkel était venu lui dire adieu. Le voyageur avait fait enregistrer ses bagages et choisi son coin dans un compartiment de seconde classe où il avait déposé son sac. La sonnette avait déjà retenti une fois, on attendait le second coup. Pierre Stépanovitch regardait ostensiblement de côté et d'autre, observant les individus qui montaient dans le train. Presque tous lui étaient inconnus; il n'eut à saluer que deux personnes: un marchand qu'il connaissait vaguement et un jeune prêtre de campagne qui retournait à sa paroisse. Dans ces dernières minutes, Erkel aurait voulu évidemment s'entretenir avec son ami de quelque objet important, bien que peut-être lui-même ne sût pas au juste de quoi; mais il n'osait pas entrer en matière. Il lui semblait toujours que Pierre Stépanovitch avait hâte d'être débarrassé de lui et attendait avec impatience le second coup de sonnette.

— Vous regardez bien hardiment tout le monde, observat-il d'une voix un peu timide et comme en manière d'avis.

— Pourquoi pas? Je n'ai pas encore lieu de me cacher, il est trop tôt. Ne vous inquiétez pas. Tout ce que je crains, c'est que le diable n'envoie ici Lipoutine; s'il se doute de quelque chose, nous allons le voir accourir.

— Pierre Stépanovitch, il n'y a pas à compter sur eux, n'hésita point à

faire remarquer Erkel.

— Sur Lipoutine?

— Sur personne, Pierre Stépanovitch.

— Quelle niaiserie! À présent ils sont tous liés par ce qui s'est fait hier. Pas un ne trahira. Qui donc va au-devant d'une perte certaine, à moins d'avoir perdu la tête?

— Pierre Stépanovitch, mais c'est qu'ils perdront la tête.

Cette crainte était déjà venue évidemment à l'esprit de Pierre Stépanovitch lui-même, de là son mécontentement lorsqu'il en retrouva l'expression dans la bouche de l'enseigne.

— Est-ce que vous auriez peur aussi, Erkel? J'ai plus de confiance en vous qu'en aucun d'eux. Je vois maintenant ce que chacun vaut. Transmettez-leur tout de vive voix aujourd'hui même, je les remets entre vos mains. Passez chez eux dans la matinée. Quant à mon instruction écrite, vous la leur lirez demain ou après-demain, vous les réunirez pour leur en donner connaissance lorsqu'ils seront devenus capables de l'entendre… mais soyez sûr que vous n'aurez pas à attendre plus tard que demain, car la frayeur les rendra obéissants comme la cire… Surtout, vous, ne vous laissez pas abattre.

— Ah! Pierre Stépanovitch, vous feriez mieux de ne pas vous en aller!

— Mais je ne pars que pour quelques jours, mon absence sera très courte.

— Et quand même vous iriez à Pétersbourg! Répliqua Erkel d'un ton mesuré mais ferme. – Est-ce que je ne sais pas que vous agissez exclusivement dans l'intérêt de l'œuvre commune?

— Je n'attendais pas moins de vous, Erkel. Si vous avez deviné que je vais à Pétersbourg, vous avez dû comprendre aussi que je ne pouvais le leur dire hier; dans un pareil moment ils auraient été épouvantés d'apprendre que j'allais me rendre si loin. Vous avez vu vous-même dans quel état ils se trouvaient. Mais vous comprenez que des motifs de la plus haute importance, que l'intérêt même de l'œuvre commune nécessitent mon départ, et qu'il n'est nullement une fuite, comme pourrait le supposer un Lipoutine.

— Pierre Stépanovitch, mais, voyons, lors même que vous iriez à l'étranger, je le comprendrais; je trouve parfaitement juste que vous mettiez votre personne en sûreté, attendu que vous êtes tout, et que nous ne sommes

rien. Je comprends très bien cela, Pierre Stépanovitch.

En parlant ainsi, le pauvre garçon était si ému que sa voix tremblait.

— Je vous remercie, Erkel… Aïe, vous avez oublié que j'ai mal au doigt. (Erkel venait de serrer avec une chaleur maladroite la main de Pierre Stépanovitch; le doigt mordu était proprement entouré d'un morceau de taffetas noir.) – Mais je vous le répète encore une fois, je ne vais à Pétersbourg que pour prendre le vent, peut-être même n'y resterai-je que vingt-quatre heures. De retour ici, j'irai, pour la forme, demeurer dans la maison de campagne de Gaganoff. S'ils se croient menacés d'un danger quelconque, je serai le premier à venir le partager avec eux. Dans le cas où, par impossible, mon séjour à Pétersbourg devrait se prolonger au-delà de mes prévisions, je vous en informerais tout de suite… par la voie que vous savez, et vous leur en donneriez avis.

Le second coup de sonnette se fit entendre.

— Ah! Le train va partir dans cinq minutes. Vous savez, je ne voudrais pas que le groupe formé ici vint à se dissoudre. Je n'ai pas peur, ne vous inquiétez pas de moi: le réseau est déjà suffisamment étendu, une maille de plus ou de moins n'est pas une affaire, mais on n'en a jamais trop. Du reste, je ne crains rien pour vous, quoique je vous laisse presque seul avec ces monstres: soyez tranquille, ils ne dénonceront pas, ils n'oseront pas… A-ah! Vous partez aussi aujourd'hui? Cria-t-il soudain du ton le plus gai à un tout jeune homme qui s'approchait pour lui dire bonjour: – je ne savais pas que vous preniez aussi l'express. Où allez-vous? Vous retournez chez votre maman?

La maman en question était une dame fort riche, qui possédait des propriétés dans un gouvernement voisin; le jeune homme, parent éloigné de Julie Mikhaïlovna, venait de passer environ quinze jours dans notre ville.

— Non, je vais un peu plus loin, à R… C'est un voyage de huit heures. Et vous, vous allez à Pétersbourg? Fit en riant le jeune homme.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer que je vais à Pétersbourg? Demanda de plus en plus gaiement Pierre Stépanovitch.

Le jeune homme leva en signe de menace le petit doigt de sa main finement gantée.

— Eh bien! Oui, vous avez deviné juste, répondit d'un ton confidentiel Pierre Stépanovitch, – j'emporte des lettres de Julie Mikhaïlovna et je suis chargé d'aller voir là-bas trois ou quatre personnages, vous savez qui; pour dire la vérité, je les enverrais volontiers au diable. Fichue commission!

— Mais, dites-moi, de quoi a-t-elle donc peur? Reprit le jeune homme en baissant aussi la voix: – je n'ai même pas été reçu hier par elle; à mon avis, elle n'a pas à être inquiète pour son mari; au contraire, il s'est si bien montré lors de l'incendie, on peut même dire qu'il a risqué sa vie.

Pierre Stépanovitch se mit à rire.

— Eh! Il s'agit bien de cela! Vous n'y êtes pas! Voyez-vous, elle craint qu'on n'ait déjà écrit d'ici… Je veux parler de certains messieurs… En un mot, c'est surtout Stavroguine; c'est-à-dire le prince K… Eh! Il y a ici toute une histoire; en route je vous raconterai peut-être quelque chose – autant, du moins, que les lois de la chevalerie le permettent… C'est mon parent, l'enseigne Erkel, qui habite dans le district…

Le jeune homme accorda à peine un regard à Erkel, il se contenta de porter la main à son chapeau sans se découvrir; l'enseigne s'inclina.

— Mais vous savez, Verkhovensky, huit heures à passer en wagon, c'est terrible. Nous avons là, dans notre compartiment de première, Bérestoff, un colonel fort drôle, mon voisin de campagne; il a épousé une demoiselle Garine, et, vous savez, c'est un homme comme il faut. Il a même des idées. Il n'est resté que quarante-huit heures ici. C'est un amateur enragé du whist; si nous organisions une petite partie, hein? J'ai déjà trouvé le quatrième – Pripoukhloff, un marchant de T…, barbu comme il sied à un homme de sa condition. C'est un millionnaire, j'entends un vrai millionnaire… Je vous ferai faire sa connaissance, il est très intéressant, ce sac d'écus, nous rirons.

— J'aime beaucoup à jouer au whist en voyage, mais j'ai pris un billet de seconde.

— Eh! Qu'est-ce que cela fait? Montez donc avec nous. Je vais tout de suite faire changer votre billet. Le chef du train n'a rien à me refuser. Qu'est-ce que vous avez? Un sac? Un plaid?

— Allons-y gaiement!

Pierre Stépanovitch prit son sac, son plaid, un livre, et se transporta

aussitôt en première classe. Erkel l'aida à installer ses affaires dans le compartiment.

La sonnette se fit entendre pour la troisième fois.

— Eh bien, Erkel, dit Pierre Stépanovitch tendant la main à l'enseigne par la portière du wagon, – vous voyez, je vais jouer avec eux.

— Mais à quoi bon me donner des explications, Pierre Stépanovitch? Je comprends, je comprends tout, Pierre Stépanovitch.

— Allons, au plaisir… dit celui-ci.

Il se détourna brusquement, car le jeune homme l'appelait pour le présenter à leurs compagnons de route. Et Erkel ne vit plus son Pierre Stépanovitch!

L'enseigne retourna chez lui fort triste. Certes l'idée ne pouvait lui venir que Pierre Stépanovitch fût un lâcheur, mais… mais il lui avait si vite tourné le dos dès que ce jeune élégant l'avait appelé et… il aurait pu lui dire autre chose que ce «au plaisir…» ou… ou du moins lui serrer la main un peu plus fort.

Autre chose aussi commençait à déchirer le pauvre cœur d'Erkel, et, sans qu'il le comprît encore lui-même, l'événement de la soirée précédente n'était pas étranger à cette souffrance.

CHAPITRE VII

LE DERNIER VOYAGE DE STEPAN TROPHIMOVITCH[119].

I

Je suis convaincu que Stépan Trophimovitch eut grand'peur en voyant arriver le moment qu'il avait fixé pour l'exécution de sa folle entreprise. Je suis sûr qu'il fut malade de frayeur, surtout dans la nuit qui précéda sa fuite. Nastenka a raconté depuis qu'il s'était couché tard et qu'il avait dormi. Mais cela ne prouve rien; les condamnés à mort dorment, dit-on, d'un sommeil très profond la veille même de leur supplice. Quoiqu'il fît déjà clair quand il partit et que le grand jour remonte un peu le moral des gens nerveux (témoin le major, parent de Virguinsky, dont la religion s'évanouissait aux premiers rayons de l'aurore), je suis néanmoins persuadé que jamais auparavant il n'aurait pu se représenter sans épouvante la situation qui était maintenant la sienne. Sans doute, surexcité comme il l'était, il est probable qu'il ne sentit pas dès l'abord toute l'horreur de l'isolement auquel il se condamnait en quittant Stasie et la maison où il avait vécu au chaud durant vingt ans. Mais n'importe, lors même qu'il aurait eu la plus nette conscience de toutes les terreurs qui l'attendaient, il n'en aurait pas moins persisté dans sa résolution. Elle avait quelque chose de fier qui, malgré tout, le séduisait. Oh! Il aurait pu accepter les brillantes propositions de Barbara Pétrovna et rester à ses crochets «comme un simple parasite», mais non! Dédaigneux d'une aumône, il fuyait les bienfaits de la générale, il arborait «le drapeau d'une grande idée» et, pour ce drapeau, il s'en allait mourir sur un grand chemin! Tels durent être les sentiments de Stépan Trophimovitch; c'est à coup sûr sous cet aspect que lui apparut sa conduite.

Il y a encore une question que je me suis posée plus d'une fois: pourquoi

s’enfuit-il à pied au lieu de partir en voiture, ce qui eût été beaucoup plus simple? À l’origine, je m’expliquais le fait par la fantastique tournure d’esprit de ce vieil idéaliste. Il est à supposer, me disais-je, que l’idée de prendre des chevaux de poste lui aura semblé trop banale et trop prosaïque: il a dû trouver beaucoup plus beau de voyager pédestrement comme un pèlerin. Mais maintenant je crois qu’il ne faut pas chercher si loin l’explication. La première raison qui empêcha Stépan Trophimovitch de prendre une voiture fut la crainte de donner l’éveil à Barbara Pétrovna: instruite de son dessein, elle l’aurait certainement retenu de force; lui, de son côté, se serait certainement soumis, et, dès lors, c’en eût été fait de la grande idée. Ensuite, pour prendre des chevaux de poste, il faut au moins savoir où l’on va. Or, la question du lieu où il allait constituait en ce moment la principale souffrance de notre voyageur. Pour rien au monde, il n’eût pu se résoudre à indiquer une localité quelconque, car s’il s’y était décidé, l’absurdité de son entreprise lui aurait immédiatement sauté aux yeux, et il pressentait très bien cela. Pourquoi en effet se rendre dans telle ville plutôt que dans telle autre? Pour chercher ce marchand? Mais quel marchand? C’était là le second point qui inquiétait Stépan Trophimovitch. Au fond, il n’y avait rien de plus terrible pour lui que ce marchand à la recherche de qui il courait ainsi, tête baissée, et que, bien entendu, il avait une peur atroce de découvrir. Non, mieux valait marcher tout droit devant soi, prendre la grande route et la suivre sans penser à rien, aussi longtemps du moins qu’on pourrait ne pas penser. La grande route, c’est quelque chose de si long, si long qu’on n’en voit pas le bout – comme la vie humaine, comme le rêve humain. Dans la grande route il y a une idée, mais dans un passeport de poste quelle idée y a-t-il?… Vive la grande route! Advienne que pourra.

Après sa rencontre imprévue avec Élisabeth Nikolaïevna, Stépan Trophimovitch poursuivit son chemin en s’oubliant de plus en plus lui-même. La grande route passait à une demi-verste de Skvorechniki, et, chose étrange, il la prit sans s’en douter. Réfléchir, se rendre un compte quelque peu net de ses actions lui était insupportable en ce moment. La pluie tantôt cessait, tantôt recommençait, mais il ne la remarquait pas. Ce fut aussi par un geste machinal qu’il mit son sac sur son épaule, et il ne s’aperçut pas que de la

sorte il marchait plus légèrement. Quand il eut fait une verste ou une verste et demie, il s'arrêta tout à coup et promena ses regards autour de lui. Devant ses yeux s'allongeait à perte de vue, comme un immense fil, la route noire, creusée d'ornières et bordée de saules blancs; à droite s'étendaient des terrains nus; la moisson avait été fauchée depuis longtemps; à gauche c'étaient des buissons et au-delà un petit bois. Dans le lointain l'on devinait plutôt qu'on ne distinguait le chemin de fer, qui faisait un coude en cet endroit; une légère fumée au-dessus de la voie indiquait le passage d'un train, mais la distance ne permettait pas d'entendre le bruit. Durant un instant, le courage de Stépan Trophimovitch faillit l'abandonner. Il soupira vaguement, posa son sac à terre et s'assit afin de reprendre haleine. Au moment où il s'asseyait, il se sentit frissonner et s'enveloppa dans son plaid; alors aussi il s'aperçut qu'il pleuvait et déploya son parapluie au-dessus de lui. Pendant assez longtemps il resta dans cette position, remuant les lèvres de loin en loin, tandis que sa main serrait avec force le manche du parapluie. Diverses images, effet de la fièvre, flottaient dans son esprit, bientôt remplacées par d'autres. «Lise, lise, songeait-il, et avec elle ce Maurice…Étranges gens… Eh bien, mais cet incendie, n'était-il pas étrange aussi? Et de quoi parlaient-ils? Quelles sont ces victimes?… Je suppose que Stasie ignore encore mon départ et m'attend avec le café… En jouant aux cartes? Est-ce que j'ai perdu des gens aux cartes? Hum… chez nous en Russie, à l'époque du servage… Ah! Mon Dieu, et Fedka?»

Il frémit de tout son corps et regarda autour de lui: «Si ce Fedka était caché là quelque part, derrière un buisson? On dit qu'il est à la tête d'une bande de brigands qui infestent la grande route. Oh! Mon Dieu, alors je… alors je lui avouerai toute la vérité, je lui dirai que je suis coupable… que pendant dix ans son souvenir a déchiré mon cœur et m'a rendu plus malheureux qu'il ne l'a été au service et… et je lui donnerai mon porte-monnaie. Hum, j'ai en tout quarante roubles; il prendra les roubles et il me tuera tout de même!»

Dans sa frayeur il ferma, je ne sais pourquoi, son parapluie et le posa à côté de lui. Au loin sur la route se montrait un chariot venant de la ville; Stépan Trophimovitch se mit à l'examiner avec inquiétude:

«Grâce à Dieu, c'est un chariot, et – il va au pas; cela ne peut être dangereux. Ces rosses efflanquées d'ici… J'ai toujours parlé de la race… Non, c'était Pierre Ilitch qui en parlait au club, et je lui ai alors fait faire la remise, et puis, mais il y a quelque chose derrière et… on dirait qu'une femme se trouve dans le chariot. Une paysanne et un moujik, – cela commence à être rassurant. La femme est sur le derrière et l'homme sur le devant, – c'est très rassurant. Une vache est attachée par les cornes derrière le chariot, c'est rassurant au plus haut degré.»

À côté de lui passa le chariot, une télègue de paysan assez solidement construite et d'un aspect convenable. Un sac bourré à crever servait de siège à la femme, et l'homme était assis, les jambes pendantes, sur le rebord du véhicule, faisant face à Stépan Trophimovitch. À leur suite se traînait, en effet, une vache rousse attachée par les cornes. Le moujik et la paysanne regardèrent avec de grands yeux le voyageur qui leur rendit la pareille, mais, quand ils furent à vingt pas de lui, il se leva brusquement et se mit en marche pour les rejoindre. Il lui semblait qu'il serait plus en sûreté près d'un chariot. Toutefois, dès qu'il eût rattrapé la télègue, il oublia encore tout et retomba dans ses rêveries. Il marchait à grands pas, sans soupçonner assurément que, pour les deux villageois, il était l'objet le plus bizarre et le plus énigmatique que l'on pût rencontrer sur une grande route. À la fin, la femme ne fut plus maîtresse de sa curiosité.

— Qui êtes-vous, s'il n'est pas impoli de vous demander cela? Commença-t-elle soudain, au moment où Stépan Trophimovitch la regardait d'un air distrait. C'était une robuste paysanne de vingt-sept ans, aux sourcils noirs et au teint vermeil; ses lèvres rouges entr'ouvertes par un sourire gracieux laissaient voir des dents blanches et bien rangées.

— Vous… c'est à moi que vous vous adressez? Murmura le voyageur désagréablement étonné.

— Vous devez être un marchand, dit avec assurance le moujik; ce dernier âgé de quarante ans, était un homme de haute taille, porteur d'une barbe épaisse et rougeâtre; sa large figure ne dénotait pas la bêtise.

— Non, ce n'est pas que je sois un marchand, je… je… moi, c'est autre chose, fit entre ses dents Stépan Trophimovitch qui, à tout hasard, laissa

passer le chariot devant lui et se mit à marcher derrière côte à côte avec la vache.

Les mots étrangers que le paysan venaient d'entendre furent pour lui un trait de lumière.

— Vous êtes sans doute un seigneur, reprit-il, et il activa la marche de sa rosse.

— Vous êtes en promenade? Questionna de nouveau la femme.

— C'est… c'est moi que vous interrogez?

— Le chemin de fer amène chez nous des voyageurs étrangers; à en juger d'après vos bottes, vous ne devez pas être de ce pays-ci…

— Ce sont des bottes de militaire, déclara sans hésiter le moujik.

— Non, ce n'est pas que je sois militaire, je…

«Quelle curieuse commère! Maugréait à part soi Stépan Trophimovitch, et comme ils me regardent… mais enfin… En un mot, c'est étrange, on dirait que j'ai des comptes à leur rendre, et pourtant il n'en est rien.»

La femme s'entretenait tout bas avec le paysan.

— Si cela peut vous être agréable, nous vous conduirons.

La mauvaise humeur de Stépan Trophimovitch disparut aussitôt.

— Oui, oui, mes amis, j'accepte avec grand plaisir, car je suis bien fatigué, seulement comment vais-je m'introduire là?

«Que c'est singulier! Se disait-il, je marche depuis si longtemps côte à côte avec cette vache, et l'idée ne m'était pas venue de leur demander une place dans leur chariot… Cette «vie réelle» a quelque chose de très caractéristique…»

Pourtant le moujik n'arrêtait pas son cheval.

— Mais où? Questionna-t-il avec une certaine défiance.

Stépan Trophimovitch ne comprit pas tout de suite.

— Vous allez sans doute jusqu'à Khatovo?

— À Khatovo? Non, ce n'est pas que j'aille à Khatovo… Je ne connais même pas du tout cet endroit; j'en ai entendu parler cependant.

— Khatovo est un village, à neuf verstes d'ici.

— Un village? C'est charmant, je crois bien en avoir entendu parler…

Stépan Trophimovitch marchait toujours, et les paysans ne se pressaient

pas de le prendre dans leur chariot. Une heureuse inspiration lui vint tout à coup.

— Vous pensez peut-être que je… J'ai mon passeport et je suis professeur, c'est-à-dire, si vous voulez, précepteur… mais principal. Je suis précepteur principal. Oui, c'est comme ça qu'on peut traduire. Je voudrais bien m'asseoir à côté de vous et je vous payerais… je vous payerais pour cela une demi-bouteille d'eau-de-vie.

— Donnez-nous cinquante kopeks, monsieur, le chemin est difficile.

— Nous ne pouvons pas vous demander moins sans nous faire tort, ajouta la femme.

— Cinquante kopeks! Allons, va pour cinquante kopeks. C'est encore mieux, j'ai en tout quarante roubles, mais…

Le moujik s'arrêta; aidé par les deux paysans, Stépan Trophimovitch parvint à grimper dans le chariot et s'assit sur le sac, à côté de la femme. Sa pensée continuait à vagabonder. Parfois lui-même s'apercevait avec étonnement qu'il était fort distrait et que ses idées manquaient totalement d'à-propos. Cette conscience de sa maladive faiblesse d'esprit lui était, par moments, très pénible et même le fâchait.

— Comment donc cette vache est-elle ainsi attachée par derrière? Demanda-t-il à la paysanne.

— On dirait que vous n'avez jamais vu cela, monsieur, fit-elle en riant.

— Nous avions acheté nos bêtes à cornes à la ville, observa l'homme, – et, va te promener, au printemps le typhus s'est déclaré parmi elles, et presque toutes ont succombé, il n'en est pas resté la moitié.

En achevant ces mots, il fouetta de nouveau son cheval qui avait mis le pied dans une ornière.

— Oui, cela arrive chez nous en Russie… et, en général, nous autres Russes… eh bien, oui, il arrive…

Stépan Trophimovitch ne finit pas sa phrase.

— Si vous êtes précepteur, qu'est-ce qui vous appelle à Khatovo? Vous allez peut-être plus loin?

— Je… c'est-à-dire, ce n'est pas que j'aille plus loin… Je vais chez un marchand.

— Alors c'est à Spassoff que vous allez?

— Oui, oui, justement, à Spassoff. Du reste, cela m'est égal.

— Si vous allez à pied à Spassoff avec vos bottes, vous mettrez huit jours pour y arriver, remarqua en riant la femme.

— Oui, oui, et cela m'est égal, mes amis, cela m'est égal, reprit impatiemment Stépan Trophimovitch.

«Ces gens-là sont terriblement curieux; la femme, du reste, parle mieux que le mari: je remarque que depuis le 19 février leur style s'est un peu modifié et… qu'importe que j'aille à Spassoff ou ailleurs? Du reste, je les payerai, pourquoi donc me persécutent-ils ainsi?»

— Si vous allez à Spassoff, il faut prendre le bateau à vapeur, dit le moujik.

— Certainement, ajouta avec animation la paysanne: – en prenant une voiture et en suivant la rive, vous allongeriez votre route de trente verstes.

— De quarante.

— Demain, à deux heures, vous trouverez le bateau à Oustiévo, reprit la femme.

Mais Stépan Trophimovitch s'obstina à ne pas répondre, et ses compagnons finirent par le laisser tranquille. Le moujik était occupé avec son cheval de nouveau engagé dans une ornière; de loin en loin les deux époux échangeaient de courtes observations. Le voyageur commençait à sommeiller. Il fut fort étonné quand la paysanne le poussa en riant et qu'il se vit dans un assez gros village; le chariot était arrêté devant une izba à trois fenêtres.

— Vous dormiez, monsieur?

— Qu'est-ce que c'est? Où suis-je? Ah! Allons! Allons… cela m'est égal, soupira Stépan Trophimovitch, et il mit pied à terre.

Il regarda tristement autour de lui, se sentant tout désorienté dans ce milieu nouveau.

— Mais je vous dois cinquante kopeks, je n'y pensais plus! Dit-il au paysan vers lequel il s'avança avec un empressement extraordinaire; évidemment, il n'osait plus se séparer de ses compagnons de route.

— Vous règlerez dans la chambre, entrez, répondit le moujik.

— Oui, c'est cela, approuva la femme.

Stépan Trophimovitch monta un petit perron aux marches branlantes.

«Mais comment cela est-il possible?» murmurait-il non moins inquiet que surpris, pourtant il entra dans la maison. «Elle l'a voulu», se dit-il avec un déchirement de cœur, et soudain il oublia encore tout, même le lieu où il se trouvait.

C'était une cabane de paysan, claire, assez propre, et comprenant deux chambres. Elle ne méritait pas, à proprement parler, le nom d'auberge, mais les voyageurs connus des gens de la maison avaient depuis longtemps l'habitude d'y descendre. Sans penser à saluer personne, Stépan Trophimovitch alla délibérément s'asseoir dans le coin de devant, puis il s'abandonna à ses réflexions. Toutefois il ne laissa pas d'éprouver l'influence bienfaisante de la chaleur succédant à l'humidité dont il avait souffert pendant ses trois heures de voyage. Comme il arrive toujours aux hommes nerveux quand ils ont la fièvre, en passant brusquement du froid au chaud Stépan Trophimovitch sentit un léger frisson lui courir le long de l'épine dorsale, mais cette sensation même était accompagnée d'un étrange plaisir. Il leva la tête, et une délicieuse odeur chatouilla son nerf olfactif: la maîtresse du logis était en train de faire des blines. Il s'approcha d'elle avec un sourire d'enfant et se mit tout à coup à balbutier:

— Qu'est-ce que c'est? Ce sont des blines? Mais… c'est charmant.

— En désirez-vous, monsieur? Demanda poliment la femme.

— Oui, justement, j'en désire, et… je vous prierais aussi de me donner du thé, répondit avec empressement Stépan Trophimovitch.

— Vous voulez un samovar? Très volontiers.

On servit les blines sur une grande assiette ornée de dessins bleus. Ces savoureuses galettes de village qu'on fait avec de la farine de froment et qu'on arrose de beurre frais furent trouvées exquises par Stépan Trophimovitch.

— Que c'est bon! Que c'est onctueux! Si seulement on pouvait avoir un doigt d'eau-de-vie?

— Ne désirez-vous pas un peu de vodka, monsieur?

— Justement, justement, une larme, un tout petit rien.

— Pour cinq kopeks alors?

— Pour cinq, pour cinq, pour cinq, pour cinq, un tout petit rien, acquiesça avec un sourire de béatitude Stépan Trophimovitch.

— Demandez à un homme du peuple de faire quelque chose pour vous: s'il le peut et le veut, il vous servira de très bonne grâce. Mais priez-le d'aller vous chercher de l'eau-de-vie, et à l'instant sa placide serviabilité accoutumée fera place à une sorte d'empressement joyeux: un parent ne montrerait pas plus de zèle pour vous être agréable. En allant chercher la vodka, il sait fort bien que c'est vous qui la boirez et non lui, – n'importe, il semble prendre sa part de votre futur plaisir. Au bout de trois ou quatre minutes (il y avait un cabaret à deux pas de la maison) le flacon demandé se trouva sur la table, ainsi qu'un grand verre à patte.

— Et c'est tout pour moi! S'exclama d'étonnement Stépan Trophimovitch – j'ai toujours eu de l'eau-de-vie chez moi, mais j'ignorais encore qu'on pouvait en avoir tant que cela pour cinq kopeks.

Il remplit le verre, se leva et se dirigea avec une certaine solennité vers l'autre coin de la chambre, où était assise sa compagne de voyage, la femme aux noirs sourcils, dont les questions l'avaient excédé pendant la route. Confuse, la paysanne commença par refuser, mais, après ce tribut payé aux convenances, elle se leva, but l'eau-de-vie à petits coups, comme boivent les femmes, et, tandis que son visage prenait une expression de souffrance extraordinaire, elle rendit le verre en faisant une révérence à Stépan Trophimovitch. Celui-ci, à son tour, la salua gravement et retourna non sans fierté à sa place.

Il avait agi ainsi par une sorte d'inspiration subite: une seconde auparavant il ne savait pas encore lui-même qu'il allait régaler la paysanne.

«Je sais à merveille comment il faut en user avec le peuple», pensait-il tout en se versant le reste de l'eau-de-vie; il n'y en avait plus un verre, néanmoins la liqueur le réchauffa et l'entêta même un peu.

«Je suis malade tout à fait, mais ce n'est pas trop mauvais d'être malade.»

— Voulez-vous acheter?… fit près de lui une douce voix de femme.

Levant les yeux, il aperçut avec surprise devant lui une dame – une dame, et elle en avait l'air – déjà dans la trentaine et dont l'extérieur était fort modeste. Vêtue comme à la ville, elle portait une robe de couleur foncée, et

un grand mouchoir gris couvrait ses épaules. Sa physionomie avait quelque chose de très affable qui plut immédiatement à Stépan Trophimovitch. Elle venait de rentrer dans l'izba où ses affaires étaient restées sur un banc, près de la place occupée par le voyageur. Ce dernier se rappela que tout à l'heure, en pénétrant dans la chambre, il avait remarqué là, entre autres objets, un portefeuille et un sac en toile cirée. La jeune femme tira de ce sac deux petits livres élégamment reliés, avec des croix en relief sur les couvertures, et les offrit à Stépan Trophimovitch.

— Eh… mais je crois que c'est l'Évangile; avec le plus grand plaisir… Ah! Maintenant je comprends… Vous êtes ce qu'on appelle une colporteuse de livres; j'ai lu à différentes reprises… C'est cinquante kopeks?

— Trente-cinq, répondit la colporteuse.

— Avec le plus grand plaisir. Je n'ai rien contre l'Évangile, et… Depuis longtemps je me proposais de le relire…

Il songea soudain que depuis trente ans au moins il n'avait pas lu l'Évangile et qu'une seule fois, sept ans auparavant, il avait eu un vague souvenir de ce livre, en lisant la Vie de Jésus de Renan. Comme il était sans monnaie, il prit dans sa poche ses quatre billets de dix roubles – tout son avoir. Naturellement, la maîtresse de la maison se chargea de les lui changer; alors seulement il s'aperçut, en jetant un coup d'œil dans l'izba, qu'il s'y trouvait un assez grand nombre de gens, lesquels depuis quelque temps déjà l'observaient et paraissaient s'entretenir de lui. Ils causaient aussi de l'incendie du Zariétchié; le propriétaire du chariot et de la vache, arrivant de la ville, parlait plus qu'aucun autre. On disait que le sinistre était dû à la malveillance, que les incendiaires étaient des ouvriers de l'usine Chpigouline.

«C'est singulier», pensa Stépan Trophimovitch, «il ne m'a pas soufflé un mot de l'incendie pendant la route, et il a parlé de tout.»

— Batuchka, Stépan Trophimovitch, est-ce vous que je vois, monsieur? Voilà une surprise!… Est-ce que vous ne me reconnaissez pas? S'écria un homme âgé qui rappelait le type du domestique serf d'autrefois; il avait le visage rasé et portait un manteau à long collet. Stépan Trophimovitch eut peur en entendant prononcer son nom.

— Excusez-moi, balbutia-t-il, – je ne vous remets pas du tout…

— Vous ne vous souvenez pas de moi? Mais je suis Anisim Ivanoff. J'étais au service de feu M.Gaganoff, et que de fois, monsieur, je vous ai vu avec Barbara Pétrovna chez la défunte Avdotia Serguievna! Elle m'envoyait vous porter des livres, et deux fois je vous ai remis de sa part des bonbons de Pétersbourg…

— Ah! Oui, je te reconnais, Anisim, fit en souriant Stépan Trophimovitch. – Tu demeures donc ici?

— Dans le voisinage de Spassoff, près du monastère de V…, chez Marfa Serguievna, la sœur d'Avdotia Serguievna, vous ne l'avez peut-être pas oubliée; elle s'est cassé la jambe en sautant à bas de sa voiture un jour qu'elle se rendait au bal. Maintenant elle habite près du monastère, et je reste chez elle. Voyez-vous, si je me trouve ici en ce moment, c'est que je suis venu voir des proches…

— Eh bien, oui, eh bien, oui.

— Je suis bien aise de vous rencontrer, vous étiez gentil pour moi, poursuivit avec un joyeux sourire Anisim. – Mais où donc allez-vous ainsi tout seul, monsieur?… Il me semble que vous ne sortiez jamais seul?

Stépan Trophimovitch regarda son interlocuteur d'un air craintif.

— Ne comptez-vous pas venir nous voir à Spassoff?

— Oui, je vais à Spassoff. Il me semble que tout le monde va à Spassoff…

— Et n'irez-vous pas chez Fédor Matviévitch? Il sera charmé de votre visite. En quelle estime il vous tenait autrefois! Maintenant encore il parle souvent de vous…

— Oui, oui, j'irai aussi chez Fédor Matviévitch.

— Il faut y aller absolument. Il y a ici des moujiks qui s'étonnent: à les en croire, monsieur, on vous aurait rencontré sur la grande route voyageant à pied. Ce sont de sottes gens.

— Je… c'est que je… Tu sais, Anisim, j'avais parié, comme font les Anglais, que j'irais à pied, et je…

La sueur perlait sur son front et sur ses tempes.

— Sans doute, sans doute, … allait continuer l'impitoyable Anisim; Stépan Trophimovitch ne put supporter plus longtemps ce supplice. Sa

confusion était telle qu'il voulut se lever et quitter l'izba. Mais on apporta le samovar, et au même instant la colporteuse, qui était sortie, rentra dans la chambre. Voyant en elle une suprême ressource, Stépan Trophimovitch s'empressa de lui offrir du thé. Anisim se retira.

Le fait est que les paysans étaient fort intrigués. «Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?» se demandaient-ils, «on l'a trouvé faisant route à pied, il se dit précepteur, il est vêtu comme un étranger, et son intelligence ne paraît pas plus développée que celle d'un petit enfant; il répond d'une façon si louche qu'on le prendrait pour un fugitif, et il a de l'argent!» On pensait déjà à prévenir la police – «attendu qu'avec tout cela la ville était loin d'être tranquille». Mais Anisim ne tarda pas à calmer les esprits. En arrivant dans le vestibule, il raconta à qui voulut l'entendre que Stépan Trophimovitch n'était pas, à vrai dire, un précepteur, mais «un grand savant, adonné aux hautes sciences et en même temps propriétaire dans le pays; depuis vingt-deux ans il demeurait chez la grosse générale Stavroguine dont il était l'homme de confiance, et tout le monde en ville avait pour lui une considération extraordinaire; au club de la noblesse, il lui arrivait de perdre en une soirée des centaines de roubles; son rang dans le tchin était celui de secrétaire, titre correspondant au grade de lieutenant-colonel dans l'armée. Ce n'était pas étonnant qu'il eût de l'argent, car la grosse générale Stavroguine ne comptait pas avec lui», etc., etc.

«Mais c'est une dame, et très comme il faut», se disait Stépan Trophimovitch à peine remis du trouble que lui avait causé la rencontre d'Anisim, et il considérait d'un œil charmé sa voisine la colporteuse, qui pourtant avait sucré son thé à la façon des gens du peuple. «Ce petit morceau de sucre, ce n'est rien… Il y a en elle quelque chose de noble, d'indépendant et, en même temps, de doux. Le comme il faut tout pur, seulement avec une nuance sui generis.»

Elle lui apprit qu'elle s'appelait Sophie Matvievna Oulitine et qu'elle avait son domicile à K…, où habitait sa sœur, une veuve appartenant à la classe bourgeoise; elle-même était veuve aussi: son mari, ancien sergent-major promu sous-lieutenant, avait été tué à Sébastopol.

— Mais vous êtes encore si jeune, vous n'avez pas trente ans.

— J’en ai trente-quatre, répondit en souriant Sophie Matvievna.

— Comment, vous comprenez le français?

— Un peu; après la mort de mon mari, j’ai passé quatre ans dans une maison noble, et là j’ai appris quelques mots de français en causant avec les enfants.

Elle raconta que, restée veuve à l’âge de dix-huit ans, elle avait été quelque temps ambulancière à Sébastopol, qu’ensuite elle avait vécu dans différents endroits, et que maintenant elle allait çà et là vendre l’Évangile.

— Mais, mon Dieu, ce n’est pas à vous qu’est arrivée dans notre ville une histoire étrange, fort étrange même?

Elle rougit; c’était elle, en effet, qui avait été la triste héroïne de l’aventure à laquelle Stépan Trophimovitch faisait allusion.

— Ces vauriens, ces malheureux!…commença-t-il d’une voix tremblante d’indignation; cet odieux souvenir avait rouvert une plaie dans son âme. Pendant une minute il resta songeur.

«Tiens, mais elle est encore partie», fit-il à part soi en s’apercevant que Sophie Matvievna n’était plus à côté de lui. «Elle sort souvent, et quelque chose la préoccupe: je remarque qu’elle est même inquiète… Bah! Je deviens égoïste!»

Il leva les yeux et aperçut de nouveau Anisim, mais cette fois la situation offrait l’aspect le plus critique. Toute l’izba était remplie de paysans qu’Anisim évidemment traînait à sa suite. Il y avait là le maître du logis, le propriétaire du chariot, deux autres moujiks (des cochers), et enfin un petit homme à moitié ivre qui parlait plus que personne; ce dernier, vêtu comme un paysan, mais rasé, semblait être un bourgeois ruiné par l’ivrognerie. Et tous s’entretenaient de Stépan Trophimovitch. Le propriétaire du chariot persistait dans son dire, à savoir qu’en suivant le rivage on allongeait la route de quarante verstes et qu’il fallait absolument prendre le bateau à vapeur. Le bourgeois à moitié ivre et le maître de la maison répliquaient avec vivacité:

— Sans doute, mon ami, Sa Haute Noblesse aurait plus court à traverser le lac à bord du bateau, mais maintenant le service de la navigation est suspendu.

— Non, le bateau fera encore son service pendant huit jours! Criait

Anisim plus échauffé qu'aucun autre.

— C'est possible, mais à cette saison-ci il n'arrive pas exactement, quelquefois on est obligé de l'attendre pendant trois jours à Oustiévo.

— Il viendra demain, il arrivera demain à deux heures précises. Vous serez rendu à Spassoff avant le soir, monsieur! Vociféra Anisim hors de lui.

— Mais qu'est-ce qu'il a cet homme? Gémit Stépan Trophimovitch qui tremblait de frayeur en attendant que son sort de décidât.

Ensuite les cochers prirent aussi la parole: pour conduire le voyageur jusqu'à Oustiévo, ils demandaient trois roubles. Les autres criaient que ce prix n'avait rien d'exagéré, et que pendant tout l'été tel était le tarif en vigueur pour ce parcours.

— Mais… il fait bon ici aussi… Et je ne veux pas… articula faiblement Stépan Trophimovitch.

— Vous avez raison, monsieur, il fait bon maintenant chez nous à Spassoff, et Fédor Matviévitch sera si content de vous voir!

— Mon Dieu, mes amis, tout cela est si inattendu pour moi!

À la fin, Sophie Matvievna reparut, mais, quand elle revint s'asseoir sur le banc, son visage exprimait la désolation la plus profonde.

— Je ne puis pas aller à Spassoff! Dit-elle à la maîtresse du logis.

Stépan Trophimovitch tressaillit.

— Comment, est-ce que vous deviez aussi aller à Spassoff? Demanda-t-il.

La colporteuse raconta que la veille une propriétaire, Nadejda Egorovna Svietlitzine, lui avait donné rendez-vous à Khatovo, promettant de la conduire de là à Spassoff. Et voilà que cette dame n'était pas venue!

— Que ferai-je maintenant? Répéta Sophie Matvievna.

— Mais, ma chère et nouvelle amie, voyez-vous, je viens de louer une voiture pour me rendre à ce village – comment l'appelle-t-on donc? Je puis vous y conduire tout aussi bien que la propriétaire, et demain, – eh bien, demain nous partirons ensemble pour Spassoff.

— Mais est-ce que vous allez aussi à Spassoff?

— Mais que faire? Et je suis enchanté! Je vous conduirai avec la plus grande joie; voyez-vous, ils veulent… j'ai déjà loué… J'ai fait prix avec l'un de vous, ajouta Stépan Trophimovitch qui maintenant brûlait d'aller à

Spassoff.

Un quart d'heure après, tous deux prenaient place dans une britchka couverte, lui très animé et très content, elle à côté de lui avec son sac et un reconnaissant sourire. Anisim les aida à monter en voiture.

— Bon voyage, monsieur, cria l'empressé personnage; – combien j'ai été heureux de vous rencontrer!

— Adieu, adieu, mon ami, adieu.

— Vous irez voir Fédor Matviévitch, monsieur…

— Oui, mon ami, oui… Fédor Matviévitch… seulement, adieu.

II

— Voyez-vous, mon amie, vous me permettez de m'appeler votre ami, n'est-ce pas? Commença précipitamment le voyageur, dès que la voiture se fut mise en marche. – Voyez-vous, je… J'aime le peuple, c'est indispensable, mais il me semble que je ne l'avais jamais vu de près. Stasie… cela va sans dire qu'elle est aussi du peuple… mais le vrai peuple, j'entends celui qu'on rencontre sur la grande route, celui-là n'a, à ce qu'il paraît, d'autre souci que de savoir où je vais… Mais, trêve de récriminations. Je divague un peu, dirait-on; cela tient sans doute à ce que je parle vite.

Sophie Matvievna fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant, quoique respectueux.

— Vous êtes souffrant, je crois, observat-elle.

— Non, non, je n'ai qu'à m'emmitoufler; le vent est frais, il est même très frais, mais laissons cela. Chère et incomparable amie, il me semble que je suis presque heureux, et la faute en est à vous. Le bonheur ne me vaut rien, parce que je me sens immédiatement porté à pardonner à tous mes ennemis…

— Eh bien! C'est ce qu'il faut.

— Pas toujours, chère innocente. L'Évangile… Voyez-vous, désormais nous le prêcherons ensemble, et je vendrai avec plaisir vos beaux livres. Oui, je sens que c'est une idée, quelque chose de très nouveau dans ce genre. Le peuple est religieux, c'est admis, mais il ne connaît pas encore l'Évangile. Je le lui ferai connaître… Dans une exposition orale on peut corriger les erreurs

de ce livre remarquable que je suis disposé, bien entendu, à traiter avec un respect extraordinaire. Je serai utile même sur la grande route. J'ai toujours été utile, je le leur ai toujours dit, à eux et à cette chère ingrate…Oh! Pardonnons, pardonnons, avant tout pardonnons à tous et toujours… Nous pourrons espérer que l'on nous pardonnera aussi. Oui, car nous sommes tous coupables les uns envers les autres. Nous sommes tous coupables!…

— Tenez, ce que vous venez de dire est fort bien, me semble-t-il.

— Oui, oui… Je sens que je parle très bien. Je leur parlerai très bien, mais, mais que voulais-je donc dire d'important? Je perds toujours le fil et je ne me rappelle plus… Me permettez-vous de ne pas vous quitter? Je sens que votre regard et… j'admire même vos façons: vous êtes naïve, votre langage est ingénu, et vous versez votre thé dans la soucoupe… avec ce vilain petit morceau de sucre; mais il y a en vous quelque chose de charmant, et je vois à vos traits… Oh! Ne rougissez et n'ayez pas peur de moi parce que je suis un homme. Chère et incomparable, pour moi une femme, c'est tout. Il faut absolument que je vive à côté d'une femme, mais seulement à côté… Je sors complètement du sujet… Je ne sais plus du tout ce que je voulais dire. Oh! Heureux celui à qui Dieu envoie toujours une femme et… je crois que je suis comme en extase. Dans la grande route même il y a une haute pensée! Voilà, voilà ce que je voulais dire, voilà l'idée que je cherchais et que je ne retrouvais plus. Et pourquoi nous ont-ils emmenés plus loin? Là aussi l'on était bien, ici cela devient trop froid. À propos, j'ai en tout quarante roubles, et voilà cet argent, prenez, prenez, je ne saurais pas le garder, je le perdrais, ou l'on me le volerait, et… Il me semble que j'ai envie de dormir, il y a quelque chose qui tourne dans ma tête. Oui, ça tourne, ça tourne, ça tourne. Oh! Que vous êtes bonne! Avec quoi me couvrez-vous ainsi?

— Vous avez une forte fièvre, et j'ai mis sur vous ma couverture, mais, pour ce qui est de l'argent, je ne…

— Oh! De grâce, n'en parlons plus, parce que cela me fait mal; oh! Que vous êtes bonne!

À ce flux de paroles succéda tout à coup un sommeil fiévreux, accompagné de frissons. Les voyageurs firent ces dix-sept verstes sur un chemin raboteux où la voiture cahotait fort. Stépan Trophimovitch s'éveillait

souvent, il se soulevait brusquement de dessus le petit coussin que Sophie Matvievna lui avait placé sous la tête, saisissait la main de sa compagne et lui demandait: «Vous êtes ici?» comme s'il craignait qu'elle ne l'eût quitté. Il lui assurait aussi qu'il voyait en songe une mâchoire ouverte, et que cela l'impressionnait très désagréablement. Son état inquiétait fort la colporteuse.

Les voituriers arrêtèrent devant une grande izba à quatre fenêtres, flanquée de bâtiments logeables. S'étant réveillé, Stépan Trophimovitch se hâta d'entrer et alla droit à la seconde pièce, la plus grande et la plus belle de la maison. Son visage ensommeillé avait pris une expression très soucieuse. La maîtresse du logis était une grande et robuste paysanne de quarante ans, qui avait des cheveux très noirs et un soupçon de moustache. Le voyageur lui déclara incontinent qu'il voulait avoir pour lui toute la chambre. «Fermez la porte», ajouta-t-il, «et ne laissez plus entrer personne ici, parce que nous avons à parler. Oui, j'ai beaucoup à vous dire, chère amie. Je vous payerai, je payerai!» acheva-t-il en s'adressant à la logeuse avec un geste de la main.

Quoiqu'il parlât précipitamment, il paraissait avoir quelque peine à remuer la langue. La femme l'écouta d'un air peu aimable; elle ne fit aucune objection, mais son acquiescement muet était gros de menaces. Stépan Trophimovitch ne le remarqua pas et, du ton le plus pressant, demanda qu'on lui servît tout de suite à dîner.

Cette fois la maîtresse de la maison rompit le silence.

— Vous n'êtes pas ici à l'auberge, monsieur, nous ne donnons pas à dîner aux voyageurs. On peut vous cuire des écrevisses ou vous faire du thé, mais c'est tout ce que nous avons. Il n'y aura pas de poisson frais avant demain.

Mais Stépan Trophimovitch ne voulut rien entendre. «Je payerai, seulement dépêchez-vous, dépêchez-vous!» répétait-il en gesticulant avec colère. Il demanda une soupe au poisson et une poule rôtie. La femme assura que dans tout le village il était impossible de se procurer une poule; elle consentit néanmoins à aller voir si elle n'en trouverait pas une, mais sa mine montrait qu'elle croyait par là faire preuve d'une complaisance extraordinaire.

Dès qu'elle fut sortie, Stépan Trophimovitch s'assit sur le divan et invita Sophie Matvievna à prendre place auprès de lui. Il y avait dans la chambre un

divan et des fauteuils, mais ces meubles étaient en fort mauvais état. La pièce, assez spacieuse, était coupée en deux par une cloison derrière laquelle se trouvait un lit. Une vieille tapisserie jaune, très délabrée, couvrait les murs. Avec son mobilier acheté d'occasion, ses affreuses lithographies mythologiques et ses icônes rangés dans le coin de devant, cette chambre offrait un disgracieux mélange de la ville et de la campagne. Mais Stépan Trophimovitch ne donna pas un coup d'œil à tout cela et n'alla même pas à la fenêtre pour contempler l'immense lac qui commençait à dix sagènes de l'izba.

— Enfin nous voici seuls, et nous ne laisserons entrer personne! Je veux vous raconter tout, tout depuis le commencement…

Sophie Matvievna, qui paraissait fort inquiète, se hâta de l'interrompre:

— Savez-vous, Stépan Trophimovitch…

— Comment, vous savez déjà mon nom? Fit-il avec un joyeux sourire.

— Tantôt j'ai entendu Anisim Ivanovitch vous nommer, pendant que vous causiez avec lui.

Et, après avoir regardé vers la porte pour s'assurer qu'elle était fermée et que personne ne pouvait entendre, la colporteuse, baissant soudain la voix, apprit à son interlocuteur quel danger l'on courait dans ce village. «Quoique, dit-elle, tous les paysans d'ici soient pêcheurs et vivent principalement de ce métier, cela ne les empêche pas chaque été de rançonner abominablement les voyageurs. Cette localité n'est pas un lieu de passage, on n'y vient que parce que le bateau à vapeur s'y arrête, mais celui-ci fait très irrégulièrement son service: pour peu que le temps soit mauvais, on est obligé d'attendre plusieurs jours l'arrivée du bateau; pendant ce temps-là le village se remplit de monde, toutes les maisons sont pleines, et les habitants profitent de la circonstance pour vendre chaque objet le triple de sa valeur.»

Tandis que Sophie Matvievna parlait avec une animation extrême, quelque chose comme un reproche se lisait dans le regard que Stépan Trophimovitch fixait sur elle; plusieurs fois il essaya de la faire taire, mais la jeune femme n'en poursuivait pas moins le cours de ses récriminations contre l'avidité des gens d'Oustiévo: déjà précédemment elle était venue dans ce village avec une «dame très noble», elles y avaient logé pendant deux jours

en attendant l'arrivée du bateau à vapeur, et ce qu'on les avait écorchées! C'était même terrible de se rappeler cela… «Voyez-vous, Stépan Trophimovitch, vous avez demandé cette chambre pour vous seul… moi, ce que je vous en dis, c'est uniquement pour vous prévenir… Là, dans l'autre pièce, il y a déjà des voyageurs: un vieillard, un jeune homme, une dame avec des enfants; mais demain l'izba sera pleine jusqu'à deux heures, parce que le bateau à vapeur n'étant pas venu depuis deux jours arrivera certainement demain. Eh bien, pour la chambre particulière que vous avez louée et pour le dîner que vous avez commandé, ils vous demanderont un prix qui serait inouï même dans une capitale…»

Mais ce langage le faisait souffrir, il était vraiment affligé:

— Assez, mon enfant, je vous en supplie; nous avons notre argent et après – et après le bon Dieu. Je m'étonne même que vous, avec votre élévation d'idées… Assez, assez, vous me tourmentez, dit-il, pris d'une sorte d'impatience hystérique: – l'avenir est grand ouvert devant nous, et vous… vous m'inquiétez pour l'avenir…

Il se mit aussitôt à raconter toute son histoire, parlant si vite qu'au commencement il était même difficile de le comprendre. Ce récit dura fort longtemps. On servit la soupe au poisson, on servit la poule, on apporta enfin le samovar, et Stépan Trophimovitch parlait toujours… Cette étrange loquacité avait quelque chose de morbide, et, en effet, le pauvre homme était malade. En l'écoutant, Sophie Matvievna prévoyait avec angoisse qu'à cette brusque tension des forces intellectuelles succéderait immédiatement un affaiblissement extraordinaire de l'organisme. Il narra d'abord ses premières années, ses «courses enfantines dans la campagne»; au bout d'une heure seulement, il arriva à ses deux mariages et à son séjour à Berlin. Du reste, je ne me permets pas de rire. Il y avait là réellement pour lui un intérêt supérieur en jeu, et, comme on dit aujourd'hui, presque une lutte pour l'existence. Il voyait devant lui celle dont il rêvait déjà de faire la compagne de sa route future, et il était pressé de l'initier, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le génie de Stépan Trophimovitch ne devait plus être un secret pour Sophie Matvievna. Peut-être se faisait-il d'elle une opinion fort exagérée, toujours est-il qu'il l'avait choisie. Il ne pouvait se passer de femme. En considérant le visage de

la colporteuse, force lui fut de s'avouer que nombre de ses paroles, des plus importantes même, restaient lettre close pour elle.

«Ce n'est rien, nous attendrons; maintenant déjà elle peut comprendre par la divination du sentiment.»

— Mon amie! Fit-il avec élan, – il ne me faut que votre cœur, et, tenez, ce charmant, cet adorable regard que vous fixez sur moi en ce moment! Oh! Ne rougissez pas! Je vous ai déjà dit…

Ce qui parut surtout obscur à la pauvre Sophie Matvievna, ce fut une longue dissertation destinée à prouver que personne n'avait jamais compris Stépan Trophimovitch et que «chez nous, en Russie, les talents sont étouffés». «C'était bien trop fort pour moi», disait-elle plus tard avec tristesse. Elle écoutait d'un air de compassion profonde, en écarquillant un peu les yeux. Lorsqu'il se répandit en mots piquants à l'adresse de nos «hommes d'avant-garde», elle essaya à deux reprises de sourire, mais son visage exprimait un tel chagrin que cela finit par déconcerter Stépan Trophimovitch. Changeant de thème, il tomba violemment sur les nihilistes et les «hommes nouveaux». Alors son emportement effraya la colporteuse, et elle ne respira un peu que quand le narrateur aborda le chapitre de ses amours. La femme, fût-elle nonne, est toujours femme. Sophie Matvievna souriait, hochait la tête; parfois elle rougissait et baissait les yeux, ce qui réjouissait Stépan Trophimovitch, si bien qu'il ajouta à son histoire force enjolivements romanesques. Dans son récit, Barbara Pétrovna devint une délicieuse brune («fort admirée à Pétersbourg et dans plusieurs capitales de l'Europe»), dont le mari «s'était fait tuer à Sébastopol», uniquement parce que, se sentant indigne de l'amour d'une telle femme, il voulait la laisser à son rival, lequel, bien entendu, n'était autre que Stépan Trophimovitch… «Ne vous scandalisez pas, ma douce chrétienne!» s'écria-t-il presque dupe lui-même de ses propres inventions, – «c'était quelque chose d'élevé, quelque chose de si platonique que pas une seule fois, durant toute notre vie, nous ne nous sommes avoué nos sentiments l'un à l'autre.» Comme la suite l'apprenait, la cause d'un pareil état de choses était une blonde (s'il ne s'agissait pas ici de Daria Pavlovna, – je ne sais à qui Stépan Trophimovitch faisait allusion). Cette blonde devait tout à la brune, qui, en qualité de parente

éloignée, l'avait élevée chez elle. La brune, remarquant enfin l'amour de la blonde pour Stépan Trophimovitch, avait imposé silence à son cœur. La blonde, de son côté, en avait fait autant lorsque, à son tour, elle s'était aperçue qu'elle avait une rivale dans la brune. Et ces trois êtres, victimes chacun de sa magnanimité, s'étaient tus ainsi pendant vingt années, renfermant tout en eux-mêmes. «Oh! Quelle passion c'était! Quelle passion c'était!» sanglota-t-il, très sincèrement ému. – «Je la voyais (la brune) dans le plein épanouissement de ses charmes; cachant ma blessure au fond de moi-même, je la voyais chaque jour passer à côté de moi, comme honteuse de sa beauté.» (Une fois il lui échappa de dire: «comme honteuse de son embonpoint.») À la fin, il avait pris la fuite, s'arrachant à ce rêve, à ce délire qui avait duré vingt ans. – Vingt ans! Et voilà que maintenant, sur la grande route… Puis, en proie à une sorte de surexcitation cérébrale, il entreprit d'expliquer à Sophie Matvievna ce que devait signifier leur rencontre d'aujourd'hui, «cette rencontre si imprévue et si fatidique». Extrêmement agitée, la colporteuse finit par se lever; il voulut se jeter à ses genoux, elle fondit en larmes. Les ténèbres s'épaississaient; tous deux avaient déjà passé plusieurs heures enfermés ensemble…

— Non, il vaut mieux que je loge dans cette pièce-là, balbutia-t-elle, – autrement, qu'est-ce que les gens penseraient?

Elle réussit enfin à s'échapper; il la laissa partir après lui avoir juré qu'il se coucherait tout de suite. En lui disant adieu, il se plaignit d'un violent mal de tête. Sophie Matvievna avait laissé son sac et ses affaires dans la première chambre; elle comptait passer la nuit là avec les maîtres de la maison, mais il lui fut impossible de reposer un instant.

À peine au lit, Stépan Trophimovitch eut une de ces cholérines que tous ses amis et moi nous connaissions si bien; ainsi que le lecteur le sait, cet accident se produisait presque régulièrement chez lui à la suite de toute tension nerveuse, de toute secousse morale. La pauvre Sophie Matvievna fut sur pied toute la nuit. Comme, pour donner ses soins au malade, elle était obligée de traverser assez souvent la pièce voisine où couchaient les voyageurs et les maîtres de l'izba, ceux-ci, troublés dans leur sommeil par ces allées et venues, manifestaient tout haut leur mécontentement; ils en vinrent

même aux injures lorsque, vers le matin, la colporteuse s'avisa de faire chauffer du thé. Pendant toute la durée de son accès, Stépan Trophimovitch resta dans un état de demi-inconscience; parfois il lui semblait qu'on mettait le samovar sur le feu, qu'on lui faisait boire quelque chose (du sirop de framboises), qu'on lui frictionnait le ventre, la poitrine. Mais, presque à chaque instant, il sentait qu'elle était là, près de lui; que c'était elle qui entrait et qui sortait, elle qui l'aidait à se lever et ensuite à se recoucher. À trois heures du matin le malade se trouva mieux; il quitta son lit, et, par un mouvement tout spontané, se prosterna sur le parquet devant Sophie Matvievna. Ce n'était plus la génuflexion de tout à l'heure; il était tombé aux pieds de la colporteuse et il baisait le bas de sa robe.

— Cessez, je ne mérite pas tout cela, bégayait-elle, et en même temps elle s'efforçait d'obtenir de lui qu'il regagnât son lit.

— Vous êtes mon salut, dit-il en joignant pieusement les mains devant elle; – vous êtes noble comme une marquise! Moi, je suis un vaurien! Oh! Toute ma vie j'ai été un malhonnête homme!

— Calmez-vous, suppliait Sophie Matvievna.

— Tantôt je ne vous ai dit que des mensonges, – pour la gloriole, pour le chic, pour le désœuvrement, – tout est faux, tout jusqu'au dernier mot, oh! Vaurien, vaurien!

Comme on le voit, après la cholérine, Stépan Trophimovitch éprouvait un besoin hystérique de se condamner lui-même. J'ai déjà mentionné ce phénomène en parlant de ses lettres à Barbara Pétrovna. Il se souvint tout à coup de Lise, de sa rencontre avec elle le matin précédent: «C'était si terrible et – sûrement il y a eu là un malheur, mais je ne l'ai pas questionnée, je ne me suis pas informé! Je ne pensais qu'à moi! Oh! Qu'est ce qui lui est arrivé? Vous ne le savez pas?» demandait-il d'un ton suppliant à Sophie Matvievna.

Ensuite il jura qu'«il n'était pas un infidèle», qu'il reviendrait à elle (c'est-à-dire à Barbara Pétrovna). «Nous nous approcherons chaque jour de son perron (Sophie Matvievna était comprise dans ce «nous»); nous viendrons à l'heure où elle monte en voiture pour sa promenade du matin, et nous regarderons sans faire de bruit… Oh! Je veux qu'elle me frappe sur l'autre joue; je le veux passionnément! Je lui tendrai mon autre joue comme

dans votre livre! Maintenant, maintenant seulement j'ai compris ce que signifient ces mots: «tendre l'autre joue.» Jusqu'à ce moment je ne les avais jamais compris!»

Cette journée et la suivante comptent parmi les plus cruelles que Sophie Matvievna ait connues dans sa vie; à présent encore elle ne se les rappelle qu'en frissonnant. Stépan Trophimovitch était trop souffrant pour pouvoir prendre le bateau à vapeur qui, cette fois, arriva exactement à deux heures de l'après-midi. La colporteuse n'eut pas le courage de le laisser seul, et elle n'alla pas non plus à Spassoff. D'après ce qu'elle a raconté, le malade témoigna une grande joie quand il apprit que le bateau était parti:

— Allons, c'est parfait; allons, très bien, murmura-t-il couché dans son lit; – j'avais toujours peur que nous ne nous en allassions. On est si bien ici, on est mieux ici que n'importe où… Vous ne me quitterez pas? Oh! Vous ne m'avez pas quitté!

Pourtant on était loin d'être si bien «ici». Stépan Trophimovitch ne voulait rien savoir des embarras de sa compagne; sa tête n'était pleine que de chimères. Quant à sa maladie, il la regardait comme une petite indisposition sans conséquence et il n'y songeait pas du tout. Sa seule idée, c'était d'aller vendre «ces petits livres» avec la colporteuse. Il la pria de lui lire l'Évangile:

Il y a longtemps que je l'ai lu… dans l'original. Si par hasard on me questionnait, je pourrais me tromper; il faut se mettre en mesure de répondre.

Elle s'assit à côté de lui et ouvrit le livre.

Il l'interrompit dès la première ligne:

— Vous lisez très bien. Je vois, je vois, que je ne me suis pas trompé! Ajouta-t-il. Ces derniers mots, obscurs en eux-mêmes, furent prononcés d'un ton enthousiaste. Du reste, l'exaltation était en ce moment la caractéristique de Stépan Trophimovitch.

Sophie Matvievna lut le sermon sur la montagne.

— Assez, assez, mon enfant, assez!… Pouvez-vous penser que cela ne suffit pas?

Et il ferma les yeux avec accablement. Il était très faible, mais n'avait pas encore perdu connaissance. La colporteuse allait se lever, supposant qu'il avait envie de dormir; il la retint:

— Mon amie, j'ai menti toute ma vie. Même quand je disais des choses vraies. Je n'ai jamais parlé pour la vérité, mais pour moi; je le savais déjà autrefois, maintenant seulement je le vois… Oh! Où sont les amis que, toute ma vie, j'ai blessés par mon amitié? Et tous, tous! Savez-vous, je mens peut-être encore maintenant; oui, à coup sûr, je mens encore. Le pire, c'est que moi-même je suis dupe de mes paroles quand je mens. Dans la vie il n'y a rien de plus difficile que de vivre sans mentir… et… et sans croire à son propre mensonge, oui, oui, justement! Mais attendez, nous parlerons de tout cela plus tard… Nous sommes ensemble, ensemble! Acheva-t-il avec enthousiasme.

— Stépan Trophimovitch, demanda timidement Sophie Matvievna, – ne faudrait-il pas envoyer chercher un médecin au chef-lieu?

Ces mots firent sur lui une impression terrible.

— Pourquoi? Est-ce que je suis si malade? Mais rien de sérieux. Et quel besoin avons-nous des étrangers? On me reconnaîtra encore et – qu'arrivera-t-il alors? Non, non, pas d'étrangers, nous sommes ensemble, ensemble!

— Vous savez, dit-il après un silence, – lisez-moi encore quelque chose, n'importe quoi, ce qui vous tombera sous les yeux.

Sophie Matvievna ouvrit le livre et se mit en devoir de lire.

— Au hasard, le premier passage venu, répéta-t-il.

— «Écris aussi à l'ange de l'église de Laodicée…»

— Qu'est-ce que c'est? Quoi? Où cela se trouve-t-il?

— C'est dans l'Apocalypse.

— Oh! Je m'en souviens, oui, l'Apocalypse. Lisez, lisez, je conjecturerai notre avenir d'après ce livre, je veux savoir ce qu'il en dit; lisez à partir de l'ange, à partir de l'ange…

— «Écris aussi à l'ange de l'église de Laodicée: voici ce que dit celui qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable, le principe des œuvres de Dieu. Je sais quelles sont tes œuvres; tu n'es ni froid ni chaud; oh! Si tu étais froid ou chaud! Mais parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni chaud, je te vomirai de ma bouche. Car tu dis: Je suis riche, je suis comblé de biens et je n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu.»

Stépan Trophimovitch se souleva sur son oreiller, ses yeux étincelaient.

— C'est… et c'est dans votre livre? S'écria-t-il; – je ne connaissais pas encore ce beau passage! Ecoutez: plutôt froid, oui, froid que tiède, que seulement tiède. Oh! Je prouverai: seulement ne me quittez pas, ne me laissez pas seul! Nous prouverons, nous prouverons!

— Mais je ne vous quitterai pas, Stépan Trophimovitch, je ne vous abandonnerai jamais! Répondit Sophie Matvievna.

Elle lui prit les mains, les serra dans les siennes et les posa sur son cœur en le regardant avec des yeux pleins de larmes. «Il me faisait vraiment pitié en ce moment-là!» a-t-elle raconté plus tard.

Un tremblement convulsif agita les lèvres du malade.

— Pourtant, Stépan Trophimovitch, qu'est-ce que nous allons faire? Si l'on prévenait quelqu'un de vos amis ou de vos proches?

Mais il fut si effrayé que la colporteuse regretta de lui avoir parlé de la sorte. Il la supplia en tremblant de n'appeler personne, de ne rien entreprendre; il exigea d'elle une promesse formelle à cet égard. «Personne, personne! Répétait-il, – nous deux, rien que nous deux! Nous partirons ensemble.»

Pour comble de disgrâce, les logeurs commençaient aussi à s'inquiéter; ils bougonnaient, harcelaient de leurs réclamations Sophie Matvievna. Elle les paya et s'arrangea de façon à leur prouver qu'elle avait de l'argent, ce qui lui procura un peu de répit. Toutefois le maître de l'izba demanda à voir les «papiers» de Stépan Trophimovitch. Avec un sourire hautain celui-ci indiqua du geste son petit sac où se trouvait un document qui lui avait toujours tenu lieu de passeport: c'était un certificat constatant sa sortie du service. Sophie Matvievna montra cette pièce au logeur, mais il ne s'humanisa guère: «Il faut, dit-il, transporter le malade ailleurs, car notre maison n'est pas un hôpital, et s'il venait à mourir ici, cela nous attirerait beaucoup de désagréments.» Sophie Matvievna lui parla aussi d'envoyer chercher un médecin au chef-lieu, mais c'eût été une trop grosse dépense, et force fut de renoncer à cette idée. La colporteuse angoissée revint auprès de Stépan Trophimovitch. Ce dernier s'affaiblissait à vue d'œil.

— Maintenant lisez-moi encore quelque chose… l'endroit où il est

question des cochons, dit-il tout à coup.

— Quoi? Fit avec épouvante Sophie Matvievna.

— L'endroit où l'on parle des cochons… C'est aussi dans votre livre… ces cochons… je me rappelle, des diables entrèrent dans des cochons, et tous se noyèrent. Lisez-moi cela, j'y tiens absolument; je vous dirai ensuite pourquoi. Je veux me remettre en mémoire le texte même.

Sophie Matvievna connaissait bien les évangiles; elle n'eut pas de peine à trouver dans celui de saint Luc le passage qui sert d'épigraphe à ma chronique. Je le transcris de nouveau ici:

— «Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur une montagne, et les démons Le priaient qu'Il leur permit d'entrer dans ces pourceaux, et il le leur permit. Les démons étant donc sortis de cet homme entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita de la montagne dans le lac, et y fut noyé. Et ceux qui les paissaient, voyant ce qui était arrivé, s'enfuirent et le racontèrent dans la ville et à la campagne. Alors les gens sortirent pour voir ce qui s'était passé, et, étant venus vers Jésus, ils trouvèrent l'homme, duquel les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens, et ils furent saisis de frayeur. Et ceux qui avaient vu la chose leur racontèrent comment le démoniaque avait été délivré.»

— Mon amie, dit Stépan Trophimovitch fort agité, – savez-vous, ce passage merveilleux et… extraordinaire a été pour moi toute ma vie une pierre d'achoppement… aussi en avais-je gardé le souvenir depuis l'enfance. Mais maintenant il m'est venu une idée; une comparaison. J'ai à présent une quantité effrayante d'idées: voyez-vous, c'est trait pour trait l'image de notre Russie. Ces démons qui sortent du malade et qui entrent dans des cochons – ce sont tous les poisons, tous les miasmes, toutes les impuretés, tous les diables accumulés depuis des siècles dans notre grande et chère malade, dans notre Russie! Oui, cette Russie, que j'aimais toujours. Mais sur elle, comme sur ce démoniaque insensé, veille d'en haut une grande pensée, une grande volonté qui expulsera tous ces démons, toutes ces impuretés, toute cette corruption suppurant à la surface… et eux-mêmes demanderont à entrer dans des cochons. Que dis-je! Peut-être y sont-ils déjà entrés! C'est nous, nous et

eux, et Pétroucha… et les autres avec lui, et moi peut-être le premier: affolés, furieux, nous nous précipiterons du rocher dans la mer, nous nous noierons tous, et ce sera bien fait, car nous ne méritons que cela. Mais la malade sera sauvée, et «elle s'assiéra aux pieds de Jésus…» et tous la contempleront avec étonnement… Chère, vous comprendrez après, maintenant cela m'agite trop… Vous comprendrez après… Nous comprendrons ensemble.

Le délire s'empara de lui, et à la fin il perdit connaissance. Toute la journée suivante se passa de même. Sophie Matvievna pleurait, assise auprès du malade; depuis trois nuits elle avait à peine pris un instant de repos, et elle évitait la présence des logeurs qui, elle le pressentait, songeaient déjà à les mettre tous deux à la porte. La délivrance n'arriva que le troisième jour. Le matin, Stépan Trophimovitch revint à lui, reconnut la colporteuse et lui tendit la main. Elle fit le signe de la croix avec confiance. Il voulut regarder par la fenêtre: «Tiens, un lac, dit-il; ah! Mon Dieu, je ne l'avais pas encore vu…» En ce moment un équipage s'arrêta devant le perron de l'izba, et dans la maison se produisit un remue-ménage extraordinaire.

III

C'était Barbara Pétrovna elle-même qui arrivait dans une voiture à quatre places, avec Daria Pavlovna et deux laquais. Cette apparition inattendue s'expliquait le plus naturellement du monde: Anisim, qui se mourait de curiosité, était allé chez la générale dès le lendemain de son arrivée à la ville et avait raconté aux domestiques qu'il avait rencontré Stépan Trophimovitch seul dans un village, que des paysans l'avaient vu voyageant seul à pied sur la grande route, qu'enfin il était parti en compagnie de Sophie Matvievna pour Oustiévo, d'où il devait se rendre à Spassoff. Comme, de son côté, Barbara Pétrovna était déjà fort inquiète et cherchait de son mieux le fugitif, on l'avertit immédiatement de la présence d'Anisim. Après que celui-ci l'eût mise au courant des faits rapportés plus haut, elle donna ordre d'atteler et partit en toute hâte pour Oustiévo. Quant à la maladie de son ami, elle n'en avait encore aucune connaissance.

Sa voix dure et impérieuse intimida les logeurs eux-mêmes. Elle ne s'était

arrêtée que pour demander des renseignements, persuadée que Stépan Trophimovitch se trouvait depuis longtemps déjà à Spassoff; mais, en apprenant qu'il n'avait pas quitté la maison et qu'il était malade, elle entra fort agitée dans l'izba.

— Eh bien, où est-il? Ah! C'est toi! Cria-t-elle à la vue de Sophie Matvievna, qui justement se montrait sur le seuil de la seconde pièce; – à ton air effronté, j'ai deviné que c'était toi! Arrière, coquine! Qu'elle ne reste pas une minute de plus ici! Chasse-la, ma mère, sinon je te ferai mettre en prison pour toute ta vie! Qu'on la garde pour le moment dans une autre maison! À la ville, elle a déjà été emprisonnée et elle le sera encore. Je te prie, logeur, de ne laisser entrer personne ici, tant que j'y serai. Je suis la générale Stavroguine, et je prends pour moi toute la maison. Mais toi, ma chère, tu me rendras compte de tout.

Le son de cette voix qu'il connaissait bien effraya Stépan Trophimovitch. Il se mit à trembler. Mais déjà Barbara Pétrovna était dans la chambre. Ses yeux lançaient des flammes; avec son pied elle attira à elle une chaise, se renversa sur le dossier et interpella violemment Daria Pavlovna:

— Retire-toi pour le moment, reste avec les logeurs. Qu'est-ce que cette curiosité? Aie soin de bien fermer la porte en t'en allant.

Pendant quelque temps elle garda le silence et attacha sur le visage effaré du malade un regard d'oiseau de proie.

— Eh bien, comment vous portez-vous, Stépan Trophimovitch? Vous faisiez un petit tour de promenade? Commença-t-elle soudain avec une ironie pleine de colère.

— Chère, balbutia-t-il dans son émoi, – j'étudiais la vraie vie russe… et je prêcherais l'Évangile…

— Ô homme effronté, ingrat! Vociféra-t-elle tout à coup en frappant ses mains l'une contre l'autre. – Ce n'était pas assez pour vous de me couvrir de honte, vous vous êtes lié… Oh! Vieux libertin, homme sans vergogne!

— Chère…

La voix lui manqua, tandis qu'il considérait la générale avec des yeux dilatés par la frayeur.

— Qui est-elle?

— C'est un ange… c'était plus qu'un ange pour moi, toute la nuit elle… Oh! Ne criez pas, ne lui faites pas peur, chère, chère…

Barbara Pétrovna se dressa brusquement sur ses pieds: «De l'eau, de l'eau!» fit-elle d'un ton d'épouvante; quoique Stépan Trophimovitch eût repris ses sens, elle continuait à regarder, pâle et tremblante, son visage défait; maintenant seulement elle se doutait de la gravité de sa maladie.

— Daria, dit-elle tout bas à la jeune fille, – il faut faire venir immédiatement le docteur Zaltzfisch; qu'Alexis Égorovitch parte tout de suite; il prendra des chevaux ici, et il ramènera de la ville une autre voiture. Il faut que le docteur soit ici ce soir.

Dacha courut transmettre l'ordre de la générale. Le regard de Stépan Trophimovitch avait toujours la même expression d'effroi, ses lèvres blanches frémissaient, Barbara Pétrovna lui parlait comme à un enfant:

— Attends, Stépan Trophimovitch, attends, mon chéri! Eh bien, attends donc, attends, Daria Pavlovna va revenir et… Ah! Mon Dieu, ajouta-t-elle, – logeuse, logeuse, mais viens donc, toi du moins, matouchka!

Dans son impatience, elle alla elle-même trouver la maîtresse de la maison.

— Fais revenir celle-là tout de suite, à l'instant. Ramène-la, ramène-la!

Par bonheur, Sophie Matvievna n'était pas encore sortie de la maison; elle allait franchir le seuil de la porte avec son sac et son petit paquet, quand on lui fit rebrousser chemin. Sa frayeur fut telle qu'elle se mit à trembler de tous ses membres. Barbara Pétrovna la saisit par le bras comme un milan fond sur un poulet, et, d'un mouvement impétueux, l'entraîna auprès de Stépan Trophimovitch.

— Eh bien, tenez, la voilà. Je ne l'ai pas mangée. Vous pensiez que je l'avais mangée.

Stépan Trophimovitch prit la main de Barbara Pétrovna, la porta à ses yeux, puis, dans un accès d'attendrissement maladif, commença à pleurer et à sangloter.

— Allons, calme-toi, calme-toi, allons, mon cher, allons, batuchka! Ah! Mon Dieu, mais calmez-vous donc! Cria avec colère la générale. – Oh! Bourreau, mon éternel bourreau!

— Chère, balbutia enfin Stépan Trophimovitch en s'adressant à Sophie Matvievna, – restez-là, chère, j'ai quelque chose à dire ici…

Sophie Matvievna se retira aussitôt.

— Chérie… chérie… fit il d'une voix haletante.

— Ne parlez pas maintenant, Stépan Trophimovitch, attendez un peu, reposez-vous auparavant. Voici de l'eau. Mais attendez donc!

Barbara Pétrovna se rassit sur la chaise. Le malade lui serrait la main avec force. Pendant longtemps elle l'empêcha de parler. Il se mit à baiser la main de la générale tandis que celle-ci, les lèvres serrées, regardait dans le coin.

— Je vous aimais! Laissa-t-il échapper à la fin. Jamais encore Barbara Pétrovna ne l'avait entendu proférer une telle parole.

— Hum, grommela-t-elle.

— Je vous aimais toute ma vie… vingt ans!

Elle se taisait toujours. Deux minutes, trois minutes s'écoulèrent ainsi.

— Et comme il s'était fait beau pour Dacha, comme il s'était parfumé!… dit-elle tout à coup d'une voix sourde mais menaçante, qui stupéfia Stépan Trophimovitch.

— Il avait mis une cravate neuve…

Il y eut de nouveau un silence pendant deux minutes.

— Vous vous rappelez le cigare?

— Mon amie, bégaya-t-il terrifié.

— Le cigare, le soir, près de la fenêtre… au clair de la lune… après notre entrevue sous la charmille… à Skvorechniki? T'en souviens-tu? T'en souviens-tu?

En même temps, Barbara Pétrovna se levait d'un bond, saisissait l'oreiller par les deux coins et le secouait sans égards pour la tête qui reposait dessus.

— T'en souviens-tu, homme vain, homme sans gloire, homme pusillanime, être éternellement futile? Poursuivit-elle d'un ton bas, mais où perçait l'irritation la plus violente. À la fin elle lâcha l'oreiller, se laissa tomber sur sa chaise et couvrit son visage de ses mains. – Assez! Acheva-t-elle en se redressant. – Ces vingt ans sont passés, ils ne reviendront plus; moi aussi je suis une sotte.

— Je vous aimais, répéta en joignant les mains Stépan Trophimovitch.

De nouveau, la générale se leva brusquement.

— «Je vous aimais… je vous aimais…» pourquoi me chanter toujours cette antienne? Assez! Répliqua-t-elle. – Et maintenant si vous ne vous endormez pas tout de suite, je… Vous avez besoin de repos; dormez, dormez tout de suite, fermez les yeux. Ah! Mon Dieu, il veut peut-être déjeuner! Qu'est-ce que vous mangez? Qu'est-ce qu'il mange? Ah! Mon Dieu, où est-elle celle-là? Où est-elle?

Elle allait se mettre en quête de Sophie Matvievna, quand Stépan Trophimovitch balbutia d'une voix à peine distincte qu'il dormirait en effet une heure, et ensuite – un bouillon, un thé… enfin il est si heureux! Il s'endormit, comme il l'avait dit, ou plutôt il feignit de dormir. Après avoir attendu un moment, Barbara Pétrovna sortit sur la pointe du pied.

Elle s'installa dans la chambre des logeurs, mit ces derniers à la porte et ordonna à Dacha d'aller lui chercher celle-là. Alors commença un interrogatoire sérieux.

— À présent, matouchka, raconte-moi tout en détail; assieds-toi près de moi, c'est cela. Eh bien?

— J'ai rencontré Stépan Trophimovitch…

— Un instant, tais-toi. Je t'avertis que si tu me mens ou si tu caches quelque chose, tu auras beau ensuite te réfugier dans les entrailles de la terre, tu n'échapperas pas à ma vengeance. Eh bien?

— J'ai rencontré Stépan Trophimovitch… dès mon arrivée à Khatovo… déclara Sophie Matvievna presque suffoquée par l'émotion…

— Attends un peu, une minute, pourquoi te presses-tu ainsi? D'abord, toi-même, quelle espèce d'oiseau es-tu?

La colporteuse donna, du reste, aussi brièvement que possible, quelques renseignements sur sa vie passée, à partir de son séjour à Sébastopol. Barbara Pétrovna écouta en silence, se redressant sur sa chaise et tenant ses yeux fixés avec une expression sévère sur le visage de la jeune femme.

— Pourquoi es-tu si effrayée? Pourquoi regardes-tu à terre? J'aime les gens qui me regardent en face et qui disputent avec moi. Continue.

Sophie Matvievna fit le récit détaillé de la rencontre, parla des livres, raconta comme quoi Stépan Trophimovitch Stépan Trophimovitch avait

offert de l'eau-de-vie à une paysanne…

— Bien, bien, approuva Barbara Pétrovna, – n'omets pas le moindre détail.

— Quand nous sommes arrivés ici, poursuivit la colporteuse, – il était déjà très malade et parlait toujours; il m'a raconté toute sa vie depuis le commencement, cela a duré plusieurs heures.

— Raconte-moi ce qu'il t'a dit de sa vie.

Cette exigence mit Sophie Matvievna dans un grand embarras.

— Je ne saurais pas reproduire ce récit, fit-elle les larmes aux yeux, – je n'y ai presque rien compris.

— Tu mens; il est impossible que tu n'y aies pas compris quelque chose.

— Il m'a longuement parlé d'une dame de la haute société, qui avait les cheveux noirs, reprit Sophie Matvievna, rouge comme une pivoine; du reste, elle avait remarqué que Barbara Pétrovna était blonde et n'offrait aucune ressemblance avec la «brune».

— Une dame qui avait les cheveux noirs? – Qu'est-ce que c'est bien que cela? Allons, parle!

— Il m'a dit que cette dame l'avait passionnément aimé pendant toute sa vie, pendant vingt années entières; mais que jamais elle n'avait osé lui avouer son amour et qu'elle se sentait honteuse devant lui, parce qu'elle était trop grosse…

— L'imbécile! Déclara sèchement Barbara Pétrovna qui cependant paraissait songeuse.

Sophie Matvievna n'était plus en état de retenir ses larmes.

— Je ne saurais pas bien raconter, car, pendant qu'il parlait, j'étais moi-même fort inquiète pour lui, et puis je ne pouvais pas comprendre, parce que c'est un homme si spirituel…

— Ce n'est pas une corneille comme toi qui peut juger de son esprit. Il t'a offert sa main?

La narratrice se mit à trembler.

— Il s'est amouraché de toi? – Parle! Il t'a proposé le mariage? Cria Barbara Pétrovna.

— À peu près, répondit en pleurant Sophie Matvievna. – Mais j'ai pris

tout cela pour l'effet de la maladie et n'y ai attaché aucune importance, ajouta-t-elle en relevant hardiment les yeux.

— Comment t'appelle-t-on: ton prénom et ta dénomination patronymique?

— Sophie Matvievna.

— Eh bien, sache, Sophie Matvievna, que c'est l'homme le plus vain, le plus mauvais… Seigneur! Seigneur! Me prends-tu pour une vaurienne?

La colporteuse ouvrit de grands yeux.

— Pour une vaurienne, pour un tyran? Crois-tu que j'aie fait le malheur de sa vie?

— Comment cela serait-il possible, alors que vous-même pleurez?

Des larmes mouillaient, en effet, les paupières de Barbara Pétrovna.

— Eh bien, assieds-toi, assieds-toi, n'aie pas peur. – Regarde-moi encore une fois en face, entre les deux yeux; pourquoi rougis-tu? Dacha, viens ici, regarde-la: qu'en penses-tu? Son cœur est pur…

Et soudain la générale tapota la joue de Sophie Matvievna, chose qui effraya celle-ci plus encore peut-être qu'elle ne l'étonna.

— C'est dommage seulement que tu sois sotte. – On n'est pas sotte comme cela à ton âge. C'est bien, ma chère, je m'occuperai de toi. Je vois que tout cela ne signifie rien. Pour le moment reste ici, je me charge de ton logement et de ta nourriture; tu seras défrayée de tout… en attendant, je prendrai des informations.

La colporteuse fit remarquer timidement qu'elle était forcée de partir au plus tôt.

— Rien ne te force à partir. – J'achète en bloc tous tes livres, mais je veux que tu restes ici. Tais-toi, je n'admets aucune observation. Voyons, si je n'étais pas venue, tu ne l'aurais pas quitté, n'est-ce pas?

— Pour rien au monde je ne l'aurais quitté, répondit d'une voix douce, mais ferme, Sophie Matvievna qui s'essuyait les yeux.

Le docteur Zaltzfisch n'arriva qu'à une heure avancée de la nuit. C'était un vieillard qui jouissait d'une grande considération, et un praticien expérimenté. Peu de temps auparavant, une disgrâce administrative lui avait valu la perte de sa position dans le service, et, depuis lors, Barbara Pétrovna

s'était mise à le «protéger» de tout son pouvoir. Il examina longuement Stépan Trophimovitch, questionna, puis déclara avec ménagement à la générale que, par suite d'une complication survenue dans l'état du malade, celui-ci se trouvait en grand danger: «Il faut, dit-il, s'attendre au pire.» Durant ces vingt ans Barbara Pétrovna avait insensiblement perdu l'habitude de prendre au sérieux quoi que ce fût qui concernât Stépan Trophimovitch; les paroles du médecin la bouleversèrent.

— Se peut-il qu'il n'y ait plus aucun espoir? Demanda-t-elle en pâlissant.

— Il n'en reste plus guère, mais…

Elle ne se coucha pas de la nuit et attendit impatiemment le lever du jour. Dès que le malade eut ouvert les yeux (il avait toujours sa connaissance, quoiqu'il s'affaiblît d'heure en heure), elle l'interpella du ton le plus résolu:

— Stépan Trophimovitch, il faut tout prévoir. – J'ai envoyé chercher un prêtre. Vous êtes tenu d'accomplir le devoir…

Connaissant les convictions de celui à qui elle s'adressait, la général craignait fort que sa demande ne fût repoussée. Il la regarda d'un air surpris.

— C'est absurde, c'est absurde! Vociféra-t-elle, croyant déjà à un refus; – à présent il ne s'agit plus de jouer à l'esprit fort, le temps de ces gamineries est passé.

— Mais… est-ce que je suis malade?

Il devint pensif et consentit. Je fus fort étonné quand plus tard Barbara Pétrovna m'apprit que la mort ne l'avait nullement effrayé. Peut-être ne la croyait-il pas si prochaine, et continuait-il à regarder sa maladie comme une bagatelle.

Il se confessa et communia de très bonne grâce. Tout le monde, y compris Sophie Matvievna et les domestiques eux-mêmes, vint le féliciter d'avoir reçu les sacrements. Tous, jusqu'au dernier, avaient peine à retenir leurs larmes en voyant le visage décharné, les lèvres blêmes et tremblantes du moribond.

— Oui, mes amis, et je m'étonne seulement que vous soyez si… préoccupés. Demain sans doute je me lèverai, et nous… partirons… Toute cette cérémonie… que je considère, cela va sans dire, avec tout le respect voulu… était…

Le pope s'était déjà dépouillé de ses ornements sacerdotaux, Barbara Pétrovna le retint:

— Je vous prie instamment, batuchka, de rester avec le malade; on va servir le thé; parlez-lui, s'il vous plaît, des choses divines pour l'affermir dans la foi.

L'ecclésiastique prit la parole; tous étaient assis ou debout autour du lit de Stépan Trophimovitch.

— À notre époque de péché, commença le pope en tenant à la main sa tasse de thé, – la foi au Très Haut est l'unique refuge du genre humain dans toutes les épreuves et tribulations de la vie, aussi bien que dans l'espoir du bonheur éternel promis aux justes…

Stépan Trophimovitch parut tout ranimé; un fin sourire glissa sur ses lèvres.

— Mon père, je vous remercie, et vous êtes bien bon, mais…

— Pas de mais, pas de mais! S'écria Barbara Pétrovna bondissant de dessus son siège. – Batuchka, dit-elle au pope, – c'est un homme qui… dans une heure il faudra encore le confesser! Voilà l'homme qu'il est!

Le malade eut un sourire contenu.

— Mes amis, déclara-t-il, – Dieu m'est nécessaire, parce que c'est le seul être qu'on puisse aimer éternellement…

Croyait-il réellement, ou bien l'imposante solennité du sacrement qui venait de lui être administré agissait-elle sur sa nature artistique? Quoi qu'il en soit, il prononça d'une voix ferme et, dit-on, avec beaucoup de sentiment quelques mots qui étaient la négation formelle de ses anciens principes.

— Mon immortalité est nécessaire, parce que Dieu ne voudrait pas commettre une iniquité, éteindre à tout jamais la flamme de l'amour divin, une fois qu'elle s'est allumée dans mon cœur. Et qu'y a-t-il de plus précieux que l'amour? L'amour est supérieur à l'existence, l'amour est la couronne de la vie, et comment se pourrait-il que la vie ne lui fût pas soumise? Si j'ai aimé Dieu, si je me suis réjoui de mon amour, est-il possible qu'il nous éteigne, moi et ma joie, qu'il nous fasse rentrer l'un et l'autre dans le néant? Si Dieu existe, je suis immortel! Voilà ma profession de foi.

— Dieu existe, Stépan Trophimovitch, je vous assure qu'il existe, fit d'un

ton suppliant Barbara Pétrovna, – rétractez-vous, renoncez à toutes vos sottises au moins une fois dans votre vie! (Évidemment elle n'avait pas du tout compris la «profession de foi» du malade.)

— Mon amie, reprit-il avec une animation croissante, quoique sa voix s'arrêtât souvent dans son gosier, – mon amie, quand j'ai compris… cette joue tendue… alors aussi j'ai compris plusieurs autres choses… J'ai menti toute ma vie, toute, toute ma vie! Je voudrais… du reste demain… Demain nous partirons tous.

Barbara Pétrovna fondit en larmes. Stépan Trophimovitch cherchait des yeux quelqu'un.

— La voilà, elle est ici, dit la générale qui, prenant Sophie Matvievna par la main, l'amena auprès du lit. Le malade eut un sourire attendri.

— Oh! Je voudrais vivre encore! S'écria-t-il avec une énergie extraordinaire. – Chaque minute, chaque instant de la vie doit être un bonheur pour l'homme… oui, cela doit être! C'est le devoir de l'homme même d'organiser ainsi son existence; c'est sa loi – loi cachée, mais qui n'en existe pas moins… Oh! Je voudrais voir Pétroucha… et tous les autres… et Chatoff!

Je note que ni Daria Pavlovna, ni Barbara Pétrovna, ni même Zaltzfisch, arrivé le dernier de la ville ne savaient encore rien au sujet de Chatoff.

L'agitation fébrile de Stépan Trophimovitch allait toujours en augmentant et achevait d'épuiser ses forces.

— La seule pensée qu'il existe un être infiniment plus juste, infiniment plus heureux que moi, me remplit tout entier d'un attendrissement immense, et, qui que je sois, quoi que j'aie fait, cette idée me rend glorieux! Son propre bonheur est pour l'homme un besoin bien moindre que celui de savoir, de croire à chaque instant qu'il y a quelque part un bonheur parfait et calme, pour tous et pour tout. Toute la loi de l'existence humaine consiste à toujours pouvoir s'incliner devant l'infiniment grand. Ôtez aux hommes la grandeur infinie, ils cesseront de vivre et mourront dans le désespoir. L'immense, l'infini est aussi nécessaire à l'homme que la petite planète sur laquelle il habite… Mes amis, tous, tous: vive la Grande Pensée! L'immense, l'éternelle Pensée! Tout homme, quel qu'il soit, a besoin de s'incliner devant elle.

Quelque chose de grand est nécessaire même à l'homme le plus bête. Pétroucha… Oh! Que je voudrais les voir tous encore une fois! Ils ne savent pas, ils ne savent pas qu'en eux aussi réside cette grande, cette éternelle Pensée!

Le docteur Zaltzfisch qui n'avait pas assisté à la cérémonie entra à l'improviste et fut épouvanté de trouver là tant de monde. Il mit aussitôt cette foule à la porte, insistant pour qu'on épargnât toute agitation au malade.

Stépan Trophimovitch expira trois jours après, mais la connaissance l'avait déjà complètement abandonné lorsqu'il mourut. Il s'éteignit doucement, comme une bougie consumée. Barbara Pétrovna fit célébrer un service funèbre à Oustiévo, puis elle ramena à Skvorechniki les restes de son pauvre ami. Le défunt repose maintenant dans le cimetière qui avoisine l'église; une dalle de marbre a déjà été placée sur sa tombe; au printemps prochain, on mettra une inscription et un grillage.

L'absence de Barbara Pétrovna dura huit jours. La générale revint ensuite à la ville, ramenant dans sa voiture Sophie Matvievna qui, sans doute, restera désormais chez elle. Détail à noter, dès que Stépan Trophimovitch eut perdu l'usage de ses sens, Barbara Pétrovna ordonna de nouveau à la colporteuse de quitter l'izba et demeura seule auprès du malade pour lui donner des soins. Mais sitôt qu'il eût rendu le dernier soupir, elle se hâta de rappeler Sophie Matvievna et lui proposa ou plutôt la somma de venir se fixer à Skvorechniki. En vain la jeune femme effrayée balbutia un timide refus, la générale ne voulut rien entendre.

— Tout cela ne signifie rien! J'irai moi-même vendre l'Évangile avec toi. Maintenant, je n'ai plus personne sur la terre.

— Pourtant vous avez un fils, observa Zaltzfisch.

— Je n'ai plus de fils, répondit Barbara Pétrovna.

L'événement allait bientôt lui donner raison.

CHAPITRE VIII

CONCLUSION.

Toute les vilenies et tous les crimes dont on a lu le récit se découvrirent fort vite, beaucoup plus vite que ne l'avait prévu Pierre Stépanovitch. La nuit où son mari fut assassiné, la malheureuse Marie Ignatievna s'éveilla avant l'aurore, le chercha à ses côtés, et, ne le trouvant pas, fut prise d'une inquiétude indicible. Dans la chambre couchait la garde envoyée par Arina Prokhorovna. Elle essaya vainement de calmer la jeune femme, et, dès qu'il commença à faire jour, elle courut chercher l'accoucheuse après avoir assuré à la malade que madame Virguinsky savait où était son mari et quand il reviendrait. En ce moment, Arina Prokhorovna était elle-même fort soucieuse, car elle venait d'apprendre de la bouche de son mari ce qui s'était passé cette nuit-là à Skvorechniki. Il était rentré chez lui entre dix et onze heures du soir dans un état d'agitation effrayant. Se tordant les mains, il s'était jeté à plat ventre sur son lit et ne cessait de répéter à travers les sanglots qui secouaient convulsivement tout son corps: «Ce n'est pas cela, pas cela; ce n'est pas du tout cela!» À la fin, naturellement, pressé de questions par sa femme, il lui avoua tout, mais il ne révéla rien à aucune personne de la maison. Lorsque Arina Prokhorovna eut décidé son mari à se mettre au lit, elle le quitta en lui disant d'un ton sévère: «Si tu veux braire, brais du moins dans ton oreiller pour qu'on ne t'entende pas, et demain, si tu n'es pas un imbécile, ne fais semblant de rien». Puis, en prévision d'une descente de police, elle cacha ou détruisit tout ce qui pouvait être compromettant: des papiers, des livres, des proclamations peut-être. Cela fait, madame Virguinsky se dit que personnellement elle n'avait pas grand chose à craindre, pas plus que sa sœur, sa tante, l'étudiante et peut-être aussi son frère, l'homme aux longues oreilles. Le matin, quand la garde malade vint la trouver, elle ne se fit pas prier pour aller voir Marie Ignatievna. D'ailleurs, un motif particulier la décida à se rendre à la maison Philippoff: la veille son

mari lui avait parlé des calculs fondés par Pierre Stépanovitch sur le suicide de Kiriloff; or, n'ajoutant qu'une foi médiocre aux propos d'un homme que la terreur semblait avoir affolé, elle était pressée de s'assurer s'il y avait là autre chose que les rêves d'un esprit en délire.

Mais quand elle arriva chez Marie Ignatievna, il était trop tard: après le départ de la garde malade, la jeune femme restée seule n'avait pu y tenir, elle avait quitté son lit, avait jeté sur elles les premières nippes venues, – des vêtements fort légers pour la saison, – et s'était rendue au pavillon de Kiriloff, pensant que l'ingénieur pouvait mieux que personne lui donner des nouvelles de son mari.

Il est facile de se représenter l'effet que produisit sur l'accouchée le spectacle qui s'offrit à ses yeux. Chose à remarquer, elle ne lut pas la lettre laissée en évidence sur la table par le suicidé, sans doute son trouble ne lui permit pas de l'apercevoir. Elle revint en courant à sa chambrette, prit l'enfant et sortit de la maison. La matinée était humide, il faisait du brouillard. Dans cette rue écartée, on ne rencontrait aucun passant. Marie Ignatievna s'essoufflait à courir dans la boue froide; à la fin elle alla frapper de porte en porte; la première resta inexorablement fermée; la seconde tardant à s'ouvrir, l'impatience la prit, et elle s'en fut cogner à la suivante. Là demeurait notre marchand Titoff. Les lamentations incohérentes de Marie Ignatievna jetèrent l'émoi dans cette maison; elle assurait qu'«on avait tué son mari», mais sans fournir aucun détail précis à ce sujet. Les Titoff connaissaient un peu Chatoff et son histoire: ils furent saisis à la vue de cette femme accouchée, disait-elle, depuis vingt-quatre heures seulement, qui, par un froid pareil, courait les rues à peine vêtue, avec un baby presque nu sur les bras. Leur première idée fut qu'elle avait le délire, d'autant plus qu'ils ne pouvaient s'expliquer, d'après ses paroles, qui avait été tué: si c'était son mari ou Kiriloff. S'apercevant qu'ils ne la croyaient pas, elle voulut s'en aller, mais ils la retinrent de force; elle cria, dit-on, et se débattit d'une façon terrible. On se rendit à la maison Philippoff; au bout de deux heures le suicide de Kiriloff et son écrit posthume furent connus de toute la ville. La police interrogea l'accouchée, qui n'avait pas encore perdu l'usage de ses sens; ses réponses prouvèrent qu'elle n'avait pas lu la lettre de Kiriloff, mais alors d'où

concluait-elle que son mari était tué aussi? – À cet égard, on ne put tirer d'elle aucun éclaircissement. Elle ne savait que répéter: «Puisque celui-là est tué, mon mari doit l'être aussi; ils étaient ensemble!» Vers midi elle eut une syncope et ne recouvra plus sa connaissance, trois jours après elle expira. L'enfant, victime du froid, était mort avant sa mère. Ne trouvant plus à la maison Philippoff ni Marie Ignatievna, ni le baby, Arina Prokhorovna comprit que c'était mauvais signe et songea à retourner chez elle au plus vite; mais, avant de s'éloigner, elle envoya la garde malade «demander au monsieur du pavillon si Marie Ignatievna était chez lui et s'il savait quelque chose d'elle». Cette femme revint en poussant des cris épouvantables. Après lui avoir demandé de se taire au moyen du fameux argument: «On vous appellera devant la justice», madame Virguinsky s'esquiva sans bruit.

Il va de soi que ce matin même elle fut invitée à fournir des renseignements, comme ayant donné des soins à l'accouchée; mais sa déposition se réduisit à fort peu de chose; elle raconta très nettement et avec beaucoup de sang-froid tout ce qu'elle-même avait vu et entendu chez Chatoff; quant au reste, elle déclara n'en avoir aucune connaissance et n'y rien comprendre.

On peut se figurer quel vacarme ce fut dans la ville. Une nouvelle «histoire», encore un meurtre! Mais ici il y avait autre chose: on commençait à s'apercevoir qu'il existait réellement une société secrète d'assassins, de boute-feu révolutionnaires, d'émeutiers. La mort terrible de Lisa, l'assassinat de la femme Stavroguine, la fuite de Stavroguine lui-même, l'incendie, le bal au profit des institutrices, la licence qui régnait dans l'entourage de Julie Mikhaïlovna… Il n'y eut pas jusqu'à la disparition de Stépan Trophimovitch où l'on ne voulût absolument voir une énigme. Dans les propos qu'on échangeait à voix basse, le nom de Nicolas Vsévolodovitch revenait sans cesse. À la fin de la journée, on apprit aussi le départ de Pierre Stépanovitch et, chose singulière, ce fut de lui qu'on parla le moins. En revanche on s'entretint beaucoup, ce jour-là, du «sénateur». Pendant presque toute la matinée, une foule nombreuse stationna devant la maison Philippoff. La lettre de Kiriloff trompa effectivement l'autorité. On crut et à l'assassinat de Chatoff par l'ingénieur, et au suicide de l'«assassin». Toutefois l'erreur ne fut

pas de longue durée. Par exemple, le «parc» dont il était parlé en termes si vagues dans la lettre de Kiriloff ne dérouta personne, contrairement aux prévisions de Pierre Stépanovitch. La police se transporta aussitôt à Skvorechniki. Outre qu'il n'y avait pas d'autre parc que celui-là dans nos environs, une sorte d'instinct fit diriger les investigations de ce côté: Skvorechniki était, en effet, mêlé directement ou indirectement à toutes les horreurs des derniers jours. C'est ainsi, du moins, que je m'explique le fait. (Je note que, dès le matin, Barbara Pétrovna ne sachant rien encore était partie à la recherche de Stépan Trophimovitch.) Grâce à certains indices, le soir du même jour, le corps fut découvert dans l'étang; on avait trouvé sur le lieu du crime la casquette de Chatoff, oubliée avec une étourderie singulière par les assassins. L'examen médical du cadavre et différentes présomptions donnèrent à penser, dès le premier moment, que Kiriloff devait avoir eu des complices. Il était hors de doute que Chatoff et Kiriloff avaient fait partie d'une société secrète non étrangère aux proclamations. Mais quels étaient ces complices? Personne, ce jour-là, ne songea à soupçonner quelqu'un des nôtres On savait que Kiriloff vivait en reclus et dans une solitude telle que, comme le disait la lettre, Fedka, si activement recherché partout, avait pu loger chez lui pendant dix jours… Ce qui surtout énervait l'esprit public, c'était l'impossibilité de tirer au clair ce sinistre imbroglio. Il serait difficile d'imaginer à quelles conclusions fantastiques serait arrivée notre société en proie à l'affolement de la peur, si tout ne s'était brusquement expliqué le lendemain, grâce à Liamchine.

Il ne put y tenir et donna raison au pressentiment qui, dans les derniers temps, avait fini par inquiéter Pierre Stépanovitch lui-même. Placé sous la surveillance de Tolkatchenko, le Juif passa dans son lit toute la journée qui suivit le crime et, en apparence, il fut très calme: le visage tourné du côté du mur, il ne disait pas un mot et répondait à peine, si on lui adressait la parole. De la sorte, il ne sut rien de ce qui avait eu lieu ce jour-là en ville. Mais ces événements parvinrent à la connaissance de Tolkatchenko; en conséquence, le soir venu, il renonça au rôle que Pierre Stépanovitch lui avait confié auprès de Liamchine, et quitta la ville pour se rendre dans le district; autrement dit, il prit la fuite. Comme l'avait prédit Erkel, tous perdirent la tête. Je note en

passant que, dans l'après-midi de ce même jour, Lipoutine disparut aussi. Toutefois, le départ de celui-ci ne fut connu de l'autorité que le lendemain soir; on alla interroger sa famille qui, fort inquiète de cette fugue, n'avait pas osé en parler dans la crainte de le compromettre.

Mais je reviens à Liamchine. À peine eut-il été laissé seul qu'il s'élança hors de chez lui et, naturellement, ne tarda pas à apprendre l'état des choses. Sans même repasser à son domicile, il se mit à fuir en courant tout droit devant lui. Mais l'obscurité était si épaisse et l'entreprise offrait tant de difficultés, qu'après avoir enfilé successivement deux ou trois rues, il regagna sa demeure, où il s'enferma pour la nuit. Le matin, paraît-il, il essaya de se tuer, mais cette tentative ne réussit pas. Jusqu'à midi il resta chez lui, portes closes; puis tout d'un coup il alla se dénoncer. Ce fut, dit-on, en se traînant sur ses genoux qu'il se présenta à la police; il sanglotait, poussait des cris, baisait le parquet et se déclarait indigne même de baiser les bottes des hauts fonctionnaires qu'il avait devant lui. On le calma, on fit plus, on lui prodigua des caresses. Son interrogatoire dura trois heures. Il avoua tout, révéla le dessous des événements, ne cacha rien de ce qu'il savait, devançant les questions et entrant même dans des détails inutiles. Bref, sa déposition montra les choses sous leur vrai jour: le meurtre de Chatoff, le suicide de Kiriloff, l'incendie, la mort des Lébiadkine, etc., passèrent au second plan, tandis qu'au premier apparurent Pierre Stépanovitch, la société secrète, l'organisation, le réseau. Quand on demanda à Liamchine quel avait été le mobile de tant d'assassinats, de scandales et d'abominations, il s'empressa de répondre que «le but était l'ébranlement systématique des bases, la décomposition sociale, la ruine de tous les principes: quand on aurait semé l'inquiétude dans les esprits, jeté le trouble partout, amené la société vacillante et sceptique à un état de malaise, d'affaiblissement et d'impuissance qui lui fit désirer de toute ses forces une idée dirigeante, alors on devait lever l'étendard de la révolte en s'appuyant sur l'ensemble des sections déjà instruites de tous les points faibles sur lesquels il y avait lieu de porter l'attaque». Il acheva en disant que Pierre Stépanovitch n'avait fait dans notre ville qu'un essai de ce désordre systématique et comme une répétition d'un programme d'action ultérieure, c'était son opinion personnelle (à lui,

Liamchine), et il priait qu'on lui tînt compte de la franchise de ses déclarations: elle prouvait qu'il pouvait rendre dans l'avenir des services à l'autorité. À la question: Y a-t-il beaucoup de sections? Il répondit qu'il y en avait une multitude innombrable, que leur réseau couvrait toute la Russie, et, quoiqu'il ne fournît aucune preuve à l'appui de son dire, je pense qu'il parlait en toute sincérité. Seulement il ne faisait que citer le programme de la société imprimé à l'étranger et le projet d'action ultérieure dont Pierre Stépanovitch avait rédigé le brouillon. Le passage de la déposition de Liamchine concernant «l'ébranlement des bases» était emprunté mot pour mot à cet écrit, quoique le Juif prétendit n'émettre que des considérations personnelles. Sans attendre qu'on l'interrogeât au sujet de Julie Mikhaïlovna, il déclara avec un empressement comique «qu'elle était innocente et qu'on s'était seulement joué d'elle». Mais il est à noter qu'il ne négligea rien pour disculper Nicolas Vsévolodovitch de toute participation à la société secrète, de toute entente avec Pierre Stépanovitch. (Les mystérieuse et fort ridicules espérances que ce dernier avait fondées sur Stavroguine, Liamchine était bien loin de les soupçonner.) À l'en croire, Pierre Stépanovitch seul avait fait périr les Lébiadkine, dans le but machiavélique d'asseoir sa domination sur Nicolas Vsévolodovitch en le mêlant à un crime. Mais, au lieu de la reconnaissance sur laquelle il comptait, Pierre Stépanovitch n'avait provoqué que l'indignation et même le désespoir dans l'âme du «noble» Nicolas Vsévolodovitch. Toujours sans qu'on le questionnât, Liamchine laissa entendre, évidemment à dessein, que Stavroguine était probablement un oiseau de très haute volée, mais qu'il y avait là un secret; «il a vécu chez nous, pour ainsi dire, incognito», observa le Juif, «et il est fort possible qu'il vienne encore de Pétersbourg ici (Liamchine était sûr que Stavroguine se trouvait à Pétersbourg), seulement ce sera dans de tout autres conditions et à la suite de personnages dont on entendra peut-être bientôt parler chez nous». Il ajouta qu'il tenait ces renseignements de Pierre Stépanovitch, «l'ennemi secret de Nicolas Vsévolodovitch».

(N.B. Deux mois après, Liamchine avoua que c'était en vue de s'assurer la protection de Stavroguine qu'il avait mis tous ses soins à le disculper: il espérait qu'à Pétersbourg Nicolas Vsévolodovitch lui obtiendrait une

commutation de peine, et qu'il ne le laisserait pas partir pour la Sibérie sans lui donner de l'argent et des lettres de recommandation. On voit par là combien Liamchine s'exagérait l'importance de Stavroguine.)

Le même jour, naturellement, on arrêta Virguinsky et avec lui toutes les personnes de sa famille. (Arina Prokhorovna, sa sœur, sa tante et l'étudiante ont été mises en liberté depuis longtemps; on dit même que Chigaleff ne tardera pas à être relâché, lui aussi, attendu qu'aucun des chefs d'accusation ne le vise; du reste, ce n'est encore qu'un bruit.) Virguinsky fit immédiatement les aveux les plus complets; il était au lit avec la fièvre lorsque la police pénétra dans son domicile, et on prétend qu'il la vit arriver avec une sorte de plaisir: «Cela me soulage le cœur», aurait-il dit. Dans les interrogatoires, il paraît qu'il répond franchement et non sans une certaine dignité. Il ne renonce à aucune de ses «lumineuses espérances», tout en maudissant le fatal «concours de circonstances», qui lui a fait déserter la voie du socialisme pour celle de la politique. L'enquête semble démontrer qu'il n'a pris au crime qu'une part fort restreinte, aussi peut-il s'attendre à une condamnation relativement légère. Voilà du moins ce qu'on assure chez nous.

Quant à Erkel, il est peu probable que le bénéfice des circonstances atténuantes lui soit accordé. Depuis son arrestation, il se renferme dans un mutisme absolu, ou ne parle que pour altérer la vérité. Jusqu'à présent on n'a pas pu obtenir de lui un seul mot de repentir. Et pourtant il inspire une certaine sympathie même aux magistrats les plus sévères; sans parler de l'intérêt qu'éveillent sa jeunesse et son malheur, on sait qu'il n'a été que la victime d'un suborneur politique. Mais c'est surtout sa piété filiale, aujourd'hui connue, qui dispose les esprits en sa faveur. Sa mère est maintenant dans notre ville. C'est une femme faible, malade, vieillie avant l'âge; elle pleure et se roule littéralement aux pieds des juges en implorant la pitié pour son fils. Il en adviendra ce qu'il pourra, mais chez nous beaucoup de gens plaignent Erkel.

Lipoutine séjournait depuis deux semaines à ¨Pétersbourg, quand il y fut arrêté. Sa conduite est difficile à expliquer. Il s'était muni, dit-on, d'un faux passeport et d'une somme d'argent considérable; rien ne lui aurait été plus

aisé que de filer à l'étranger. Cependant il resta à Pétersbourg. Après avoir cherché pendant quelque temps Stavroguine et Pierre Stépanovitch, il s'adonna soudain à la débauche la plus effrénée, comme un homme qui a perdu tout bon sens et n'a plus aucune idée de sa situation. On l'arrêta dans une maison de tolérance, où il fut trouvé en état d'ivresse. Maintenant s'il faut en croire les on dit, Lipoutine n'est nullement abattu. Il prodigue les mensonges dans ses interrogatoires, et se prépare avec une certaine solennité à passer en jugement; l'issue du procès ne paraît pas l'inquiéter; il a l'intention de prendre la parole au cours des débats. Infiniment plus convenable est l'attitude de Tolkatchenko, qui a été arrêté dans le district dix jours après son départ de notre ville: il ne ment pas, ne biaise pas, dit tout ce qu'il sait, ne cherche pas à se justifier et reconnaît ses torts en toute humilité. Seulement il aime aussi à poser pour l'orateur, il parle beaucoup et s'écoute parler; sa grande prétention est de connaître le peuple et les éléments révolutionnaires (?) qu'il contient; sur ce chapitre il est intarissable; lui aussi compte, dit-on, prononcer un discours à l'audience. De même que Lipoutine, Tolkatchenko semble espérer un acquittement, et cela ne laisse pas d'être étrange.

Je le répète, cette affaire n'est pas encore finie. Maintenant que trois mois se sont écoulés, notre société, remise de ses alarmes, envisage les choses avec beaucoup plus de sang-froid. C'est à ce point qu'aujourd'hui plusieurs considèrent Pierre Stépanovitch sinon tout à fait comme un génie, du moins comme un homme «doué de facultés géniales». «Une organisation!» disentils au club, en levant le doigt en l'air. Du reste, tout cela est fortement innocent, et ceux qui parlent ainsi sont le petit nombre. Au contraire, les autres, sans nier l'intelligence de Pierre Stépanovitch, voient en lui un esprit totalement ignorant de la réalité, féru d'abstractions, développé dans un sens exclusif et, par suite, extrêmement léger.

Je ne sais vraiment de qui parler encore pour n'oublier personne. Maurice Nikolaïévitch nous a quittés définitivement. La vieille générale Drozdoff est tombée en enfance… Mais il me reste à raconter une histoire très sombre. Je m'en tiendrai aux faits.

En arrivant d'Oustiévo, Barbara Pétrovna descendit à sa maison de ville.

Elle apprit brusquement tout ce qui s'était passé chez nous en son absence, et ces nouvelles la bouleversèrent. Elle s'enferma seule dans sa chambre. Il était tard, tout le monde était fatigué, on alla bientôt se coucher.

Le lendemain matin, la femme de chambre remit d'un air mystérieux à Daria Pavlovna une lettre qui, dit-elle, était arrivée dans la soirée de la veille, mais, comme mademoiselle était déjà couchée, elle n'avait pas osé l'éveiller. Cette lettre n'était pas venue par la poste, un inconnu l'avait apportée à Skvorechniki et donnée à Alexis Egoritch; celui-ci s'était aussitôt rendu à la ville, avait remis le pli à la femme de chambre, et immédiatement après était retourné à Skvorechniki.

Daria Pavlovna, dont le cœur battait avec force, regarda longtemps la lettre sans pouvoir se résoudre à la décacheter. Elle en avait deviné l'expéditeur: c'était Nicolas Stavroguine. Sur l'enveloppe la jeune fille lut l'adresse suivante: «À Alexis Egoritch, pour remettre en secret à Daria Pavlovna».

Voici cette lettre:

«Chère Daria Pavlovna,

«Jadis vous vouliez être ma «garde-malade», et vous m'avez fait promettre que je vous appellerais quand il le faudrait. Je pars dans deux jours et je ne reviendrai plus. Voulez-vous venir avec moi?

«L'an dernier, comme Hertzen, je me suis fait naturaliser citoyen du canton d'Uri, et personne ne le sait. J'ai acheté dans ce pays une petite maison. Je possède encore douze mille roubles; nous nous transporterons là-bas et nous y resterons éternellement. Je ne veux plus aller nulle part désormais.

«Le lieu est fort ennuyeux; c'est un vallon resserré entre des montagnes qui gênent la vue et la pensée; il y fait fort sombre. Je me suis décidé pour cet endroit parce qu'il s'y trouvait une maisonnette à vendre. Si elle ne vous plaît pas, je m'en déferai et j'en achèterai une autre ailleurs.

«Je ne me porte pas bien, mais j'espère que l'air de la Suisse me guérira de mes hallucinations. Voilà pour le physique; quant au moral, vous savez tout; seulement, est-ce bien tout?

«Je vous ai raconté beaucoup de ma vie, mais pas tout. Même à vous je

n’ai pas tout dit! À propos, je vous certifie qu’en conscience je suis coupable de la mort de ma femme. Je ne vous ai pas vue depuis lors, c’est pourquoi je vous déclare cela. Du reste, j’ai été coupable aussi envers Élisabeth Nikolaïevna, mais sur ce point je n’ai rien à vous apprendre; tout ce qui est arrivé, vous l’aviez en quelque sorte prédit.

«Il vaut mieux que vous ne veniez pas. C’est une terrible bassesse que je fais en vous appelant auprès de moi. Et pourquoi enseveliriez-vous votre vie dans ma tombe? Vous êtes gentille pour moi et, dans mes accès d’hypocondrie, j’étais bien aise de vous avoir à mes côtés: devant vous, devant vous seule je pouvais parler tout haut de moi-même. Mais ce n’est pas une raison. Vous vous êtes définie vous-même une «garde-malade», – tel est le mot dont vous vous êtes servie; pourquoi vous immoler ainsi? Remarquez encore qu’il faut n’avoir pas pitié de vous pour vous appeler, et ne pas vous estimer pour vous attendre. Cependant je vous appelle et je vous attends. En tout cas il me tarde d’avoir votre réponse, car je dois partir très prochainement. Si vous ne me répondez pas, je partirai seul.

«Je n’espère rien de l’Uri; je m’en vais tout bonnement. Je n’ai pas choisi exprès un site maussade. Rien ne m’attache à la Russie où, comme partout, je suis un étranger. À la vérité, ici plus qu’en un autre endroit j’ai trouvé la vie insupportable; mais, même ici, je n’ai rien pu détester!

«J’ai mis partout ma force à l’épreuve. Vous m’aviez conseillé de faire cela, «pour apprendre à me connaître». Dans ces expériences, comme dans toute ma vie précédente, je me suis révélé immensément fort. Vous m’avez vu recevoir impassible le soufflet de votre frère; j’ai rendu mon mariage public. Mais à quoi bon appliquer cette force, – voilà ce que je n’ai jamais vu, ce que je ne vois pas encore, malgré les encouragements que vous m’avez donnés en Suisse et auxquels j’ai prêté l’oreille. Je puis, comme je l’ai toujours pu, éprouver le désir de faire une bonne action et j’en ressens du plaisir; à côté de cela je désire aussi faire du mal et j’en ressens également de la satisfaction. Mais ces impressions, quand elles se produisent, ce qui arrive fort rarement, sont, comme toujours, très légères. Mes désirs n’ont pas assez de force pour me diriger. On peut traverser une rivière sur une poutre et non sur un copeau. Ceci pour que vous ne croyiez pas que j’aille dans l’Uri avec

des espérances quelconques.

«Selon ma coutume, je n'accuse personne. J'ai expérimenté la débauche sur une grande échelle et j'y ai épuisé mes forces, mais je ne l'aime pas et elle n'était pas mon but. Vous m'avez suivi dans ces derniers temps. Savez-vous que j'avais pris en grippe nos négateurs eux-mêmes, jaloux que j'étais de leurs espérances? Mais vous vous alarmiez à tort: ne partageant aucune de leurs idées, je ne pouvais être leur associé. Une autre raison encore m'empêchait de me joindre à eux, ce n'était pas la peur du ridicule, – je suis au-dessus de cela, – mais la haine et le mépris qu'ils m'inspiraient; j'ai, malgré tout, les habitudes d'un homme comme il faut, et leur commerce me répugnait. Mais si j'avais éprouvé à leur égard plus de haine et de jalousie, peut-être me serais-je mis avec eux. Jugez si j'en ai pris à mon aise!

«Chère amie, créature tendre et magnanime que j'ai devinée! Peut-être attendez-vous de votre amour un miracle, peut-être vous flattez-vous qu'à force de répandre sur moi les trésors de votre belle âme, vous finirez par devenir vous-même le but qui manque à ma vie? Non, mieux vaut ne pas vous bercer de cette illusion: mon amour sera aussi mesquin que je le suis moi-même, et vous n'avez pas de chance. Quand on n'a plus d'attache à son pays, m'a dit votre frère, on n'a plus de dieux, c'est-à-dire plus de but dans l'existence. On peut discuter indéfiniment sur tout, mais de moi il n'est sorti qu'une négation sans grandeur et sans force. Encore me vanté-je en parlant ainsi. Tout est toujours faible et mou. Le magnanime Kiriloff a été vaincu par une idée, et – il s'est brûlé la cervelle; mais je vois sa magnanimité dans ce fait qu'il a perdu la tête. Jamais je ne pourrai en faire autant. Jamais je ne pourrai croire aussi passionnément à une idée. Bien plus, il m'est impossible de m'occuper d'idées à un tel point. Jamais, jamais je ne pourrai me brûler la cervelle!

«Je sais que je devrais me tuer, me balayer de la surface de la terre comme un misérable insecte; mais j'ai peur du suicide, car je crains de montrer de la grandeur d'âme. Je vois que ce serait encore une tromperie, – un dernier mensonge venant s'ajouter à une infinité d'autres. Quel avantage y a-t-il donc à se tromper soi-même, uniquement pour jouer à l'homme magnanime? Devant toujours rester étranger à l'indignation et à la honte,

jamais non plus je ne pourrai connaître le désespoir.

«Pardonnez-moi de vous écrire si longuement. Dix lignes suffisaient pour appeler ma «garde-malade».

«Après avoir pris le train l'autre jour, je suis descendu à la sixième station, et j'habite là incognito chez un employé dont j'ai fait la connaissance il y a cinq ans, au temps de mes folies pétersbourgeoises. Écrivez-moi à l'adresse de mon hôte, vous la trouverez ci-jointe.

«Nicolas Stavroguine.»

Daria Pavlovna alla aussitôt montrer cette lettre à Barbara Pétrovna. La générale en prit connaissance et, voulant être seule pour la relire, pria Dacha de se retirer, mais un instant après elle rappela la jeune fille.

— Tu pars? Demanda-t-elle presque timidement.

— Oui.

— Va tout préparer pour le voyage, nous partons ensemble!

Dacha regarda avec étonnement sa bienfaitrice.

— Mais que ferais-je ici maintenant? N'est-ce pas la même chose? Je vais aussi élire domicile dans le canton d'Uri et habiter au milieu de ces montagnes… Sois tranquille, je ne serai pas gênante.

On se mit à hâter les préparatifs de départ afin d'être prêts pour le train de midi. Mais une demi-heure ne s'était pas encore écoulée, quand parut Alexis Egoritch. Le domestique venait de Skvorechniki, où, dit-il, Nicolas Vsévolodovitch était arrivé «brusquement» par un train du matin; le barine avait un air qui ne donnait pas envie de l'interroger, il avait tout de suite passé dans son appartement, où il s'était enfermé.

— Quoiqu'il ne m'en ait pas donné l'ordre, j'ai cru devoir vous informer de la chose, ajouta Alexis Egoritch, dont le visage était très sérieux.

Sa maîtresse s'abstint de le questionner et se contenta de fixer sur lui un regard pénétrant. En un clin d'œil la voiture fut attelée. Barbara Pétrovna partit avec Dacha. Pendant la route, elle fit souvent, dit-on, le signe de la croix.

On eut beau chercher Nicolas Vsévolodovitch dans toutes les pièces de son appartement, on ne le trouva nulle part.

— Est-ce qu'il ne serait pas dans la mezzanine? Observa avec réserve

Fomouchka.

Il est à noter que plusieurs domestiques avaient pénétré à la suite de Barbara Pétrovna dans l'appartement de son fils; les autres attendaient dans la salle. Jamais auparavant ils ne se seraient permis une telle violation de l'étiquette. La générale voyait cela et ne disait rien.

On monta à la mezzanine; il y avait là trois chambres, on ne trouva personne dans aucune.

— Mais est-ce qu'il n'est pas allé là? Hasarda quelqu'un en montrant la porte d'une petite pièce au haut d'un escalier de bois long, étroit et excessivement roide. Le fait est que cette porte toujours fermée était maintenant grande ouverte.

— Je n'irai pas là. Pourquoi aurait-il grimpé là-haut? Dit Barbara Pétrovna, qui, affreusement pâle, semblait interroger des yeux les domestiques. Ceux-ci la considéraient en silence. Dacha tremblait.

Barbara Pétrovna monta vivement l'escalier; Dacha la suivit, mais la générale ne fut pas plutôt entrée dans la chambre qu'elle poussa un cri et tomba sans connaissance.

Le citoyen du canton d'Uri était pendu derrière la porte. Sur la table se trouvait un petit bout de papier contenant ces mots écrits au crayon: «Qu'on n'accuse personne de ma mort, c'est moi qui me suis tué». À côté de ce billet il y avait un marteau, un morceau de savon et un gros clou, dont sans doute le défunt s'était muni pour être prêt à tout événement. Le solide lacet de soie, évidemment choisi d'avance, que Nicolas Vsévolodovitch s'était passé au cou, avait été au préalable savonné avec soin. Tout indiquait que la préméditation et la conscience avaient présidé jusqu'à la dernière minute à l'accomplissement du suicide.

Après l'autopsie du cadavre, nos médecins ont complètement écarté l'hypothèse de l'aliénation mentale.

FIN

La Confession de Stavroguine

Table des matières

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR

I

II

III

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR

L'âme russe

Si vous saviez jusqu'où cette âme peut descendre !
Si vous saviez jusqu'où elle peut monter !
Et en quels bonds désordonnés !

E. MELCHIOR DE VOGUÉ

I

Les pages inédites de Dostoïevsky que nous publions ici se révèlent, outre leur valeur d'art, d'une singulière, d'une sinistre actualité. Il s'agit de trois chapitres inédits du roman Les Possédés, lequel, écrit il y a cinquante ans, apparaît comme une vision anticipée du milieu russe où évoluent les formidables événements de cette heure.

Quant au roman même, que notre lecteur le connaisse ou non, nous avons à rappeler ici uniquement les raisons de son actualité, non pas sa trame. Les chapitres inédits, intitulés la Confession de Stavroguine, se lisent, en effet, comme un récit qui se suffit, n'exigeant nul rappel des faits antérieurs et postérieurs à l'épisode. La portée psychologique de ces chapitres ressortira, au contraire, de la connaissance de la thèse générale du roman et de l'origine de sa conception.

À l'époque où les traductions des Possédés parurent, il y a trente-cinq ans, les lecteurs occidentaux s'en effarèrent comme de l'évocation d'un affreux cauchemar, rêvé par un génie névrosé, — on sait que Dostoïevsky souffrait d'épilepsie, — tout esprit équilibré refusant d'admettre la réalité d'une maladie mentale aussi généralisée chez toute une société. On s'aperçoit aujourd'hui seulement, à la clarté rouge de l'immense incendie allumé par la folie bolchevique, de la sinistre réalité que Dostoïevsky avait vue et prévue,

précisément parce que génie « névrosé » et, comme tel, supérieurement représentatif de son époque et de sa race.

Notons d'abord que l'affabulation des Possédés s'inspire d'un cas réel, est empruntée à un procès jugé à Moscou en 1871 ; et l'auteur lui-même, qui publia le roman sous l'impression immédiate des faits révélés par le procès, ne pouvait, certes, prévoir la date fatidique que ces faits marqueraient dans l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie.

Un certain Netchaïev, âgé à peine de vingt ans, qui avait appris à lire dans sa seizième année, entreprit la propagande des idées révolutionnaires parmi les étudiants de Saint-Pétersbourg et les souleva, en 1869, contre les autorités scolaires. Parti à l'étranger, il entra en relations avec le fondateur de la doctrine anarchiste, Bakounine, adhéra à la Première Internationale, et reçut d'un autre grand révolutionnaire, le célèbre écrivain Herzen, mille livres sterling pour concourir à l'œuvre de la révolution. De retour en Russie, à la fin de 1869, il y fonde la « Société de châtiment populaire », signifie à ses adeptes la fin de la propagande par la parole, devant céder désormais aux actes terroristes. L'un des adhérents du parti, l'étudiant Ivanov, rebelle à la discipline de fer instituée par Netchaïev, est tué par celui-ci, aidé de quatre de ses partisans ; et Netchaïev fuit à l'étranger. Les complices sont découverts, jugés, et c'est alors qu'est mise à jour la nouvelle organisation terroriste, avec ses nombreuses ramifications dans les principales villes russes. Les conjurés, cités devant le tribunal, sont au nombre de quatre-vingt-sept ; les meurtriers d'Ivanov sont condamnés aux travaux forcés en Sibérie, les autres complices à des peines plus ou moins graves d'emprisonnement.

La doctrine et les faits révélés par ce procès inaugurent bien la phase terroriste du mouvement révolutionnaire en Russie ; de là date l'idéologie que les extrémistes appliquent depuis cinquante ans et qui atteint sa totale réalisation avec le bolchevisme triomphant. Les statuts du parti, rédigés par Netchaïev, formulent notamment : « Le révolutionnaire est un homme voué : il n'a ni intérêt, ni volonté, ni sentiment, ni attaches, ni propriété, ni nom propres. Il dédaigne les bienfaits de la science, en en laissant la jouissance aux générations futures. Il ne connaît que la seule science de destruction, et il étudie à cette fin la mécanique et la chimie... Il méprise l'opinion publique,

méprise et hait la morale bourgeoise. »

Et Netchaïev se montre, en effet, d'une amoralité totale, même envers ses coreligionnaires. Bakounine parle de lui, dans ses lettres privées, comme d'un « malhonnête homme, capable d'espionner, de mentir, d'ouvrir les lettres de ses amis et de ses adversaires ». Dans ses écrits publics, Herzen déplore à son tour l'immoralité de la jeunesse révolutionnaire d'alors, en la jugeant par l'exemple de Netchaïev et de ses partisans. Le révolutionnaire idéaliste Jeliabov, qui mourra par la suite sur l'échafaud, avait repoussé avec indignation les conseils de Netchaïev de faire circuler, pour la bonne cause, des nouvelles mensongères, de recourir au chantage pour se procurer des fonds.

Les lecteurs des Possédés reconnaîtront aussitôt dans ce portrait de Netchaïev le modèle certain du héros du roman, le chef révolutionnaire Pierre Verkhovensky. Ils reconnaîtront surtout la réalité du milieu fantastique révélé par Dostoïevsky et où de tels hommes et de tels faits étaient possibles. Et seul un pareil milieu pouvait présenter, après une vertigineuse évolution cinquantenaire, le sinistre spectacle du chaos russe de nos jours. Dostoïevsky avait parfaitement conscience de la portée lointaine de l'affaire Netchaïev en la formulant ainsi dans son Journal d'un Écrivain de 1873 :

« La personnalité de mon Netchaïev (celui des Possédés) ne ressemble certes qu'en ses traits typiques à celui du vrai Netchaïev. Mon but était de poser la question et d'y répondre le plus nettement, sous forme de roman : comment devient possible l'éclosion, dans notre étonnante société transitoire, non pas d'un Netchaïev, mais des Netchaïevs, et comment ces Netchaïevs ont pu, à leur tour, recruter des « netchaïeviens » ?

L'auteur ajoute plus loin : « Le monstrueux et répugnant assassinat d'Ivanov avait été certainement représenté par l'assassin Netchaïev à ses victimes, les netchaïeviens, comme un acte politique utile à « la grande œuvre commune de l'avenir »... Dans mon roman Les Possédés, je cherchai à pénétrer les raisons diverses qui peuvent entraîner à des actes de scélératesse aussi odieuse même des hommes au cœur pur. L'horreur est précisément dans le fait que des actes pareils puissent s'accomplir sans que leur auteur soit nécessairement un misérable. Et il en est ainsi, non seulement chez nous,

mais dans le monde entier, depuis des temps immémoriaux, à toutes les époques de transition, de troubles sociaux, de doutes, de négations et d'instabilité de pensée. Mais, chez nous, ces faits sont possibles plus que partout ailleurs, et précisément à notre époque : c'est la caractéristique du mal profond dont souffre notre actuelle société. »

Les Possédés nous montrent, en effet, les ravages de ce mal, atteignant non pas la seule jeunesse révolutionnaire d'alors, mais aussi la génération précédente, toutes les classes de la société, autant les défenseurs que les adversaires de l'ordre établi. Tous les personnages du roman s'agitent dans le même désarroi de pensée et de sentiment : les disciples de Pierre Verkhovensky, et le père de celui-ci, professeur érudit et « idéaliste » des années 1840 ; l'étudiant Schatov, tué par la bande Verkhovensky (c'est l'Ivanov de l'affaire Netchaïev) pour avoir sincèrement déclaré son détachement de l'idée révolutionnaire ; Kirilov, qui n'est ni des uns ni des autres, imagine sa théorie du suicide et se l'applique ; Stavroguine, l'autre figure centrale du roman, descendant de vieille noblesse, fils d'un général haut placé et d'une mère fort riche ; c'est le grand seigneur à qui Pierre Verkhovensky voudrait faire assumer le rôle, aux yeux du peuple, du légendaire Ivan-Tsarevitch, parce qu'il est « beau dans le crime » et « extraordinairement doué pour les grands méfaits ».

Bornons-nous à citer, au pôle opposé, le gouverneur de la province où est située l'action, von Lembke (d'origine allemande pourtant, mais contaminé par l'ambiance) strict gardien de l'ordre, finissant dans la déliquescence ; sa femme, une princesse russe, n'est pas moins une égarée ; leurs familiers et leurs subordonnés, tous des psychopathes.

Les dames sont logées à la même enseigne : sauf la femme de Stavroguine, qui est une franche démente et qu'il avait épousée par « bravade », toutes sont « possédées », autant que les hommes, côtoyant la déraison, ou en proie au délire. Cependant, les uns et les autres ne semblent pas affligés de tares constitutionnelles, car Dostoïevsky prend soin de terminer le roman par cette phrase visant en particulier Stavroguine, le plus déséquilibré, évidemment : « Après l'autopsie du cadavre, nos médecins ont entièrement écarté l'hypothèse de l'aliénation mentale. »

Au sens de Dostoïevsky, il s'agit nettement d'une maladie raciale dont il établit le diagnostic dans ces lignes de son « Journal » en définissant le caractère russe : « C'est d'abord l'oubli de toute mesure en toutes circonstances (oubli temporaire, cependant, comme sous l'action d'un envoûtement) ; le besoin de fortes sensations, de vertige au-dessus de l'abîme ; le désir de s'y pencher jusqu'à mi-corps et, dans quelques cas, assez rares, de s'y précipiter... C'est la jouissance infernale du geste entraînant sa propre perte, l'enthousiasme exaspéré devant sa téméraire bravade »...

En relisant, à l'occasion présente, le carnet de Dostoïevsky, publié au lendemain de sa mort, j'y retrouve la pensée singulièrement suggestive à cette heure et dont la pleine signification n'avait pu que nous échapper il y a quarante ans : « Le nihilisme est apparu chez nous, parce que nous sommes tous des nihilistes (souligné par Dostoïevsky). Nous nous sommes seulement effrayés de la forme originale qu'il a prise. Tous, sans exception, nous sommes des Fedor Pavlovitch[1].

« Quelles alarmes comiques chez nos sages, dans la recherche de l'origine de l'éclosion des nihilistes ! Mais ils ne viennent de nulle part : ils ont toujours été avec nous, en nous et auprès de nous. (Les Possédés.) »

Le rappel de ce roman nous autorise entièrement à soutenir qu'à la place du terme « nihiliste », l'auteur du carnet emploierait aujourd'hui celui de « bolchevik », les deux termes qualifiant le même esprit et la même manifestation, on ne s'en aperçoit que trop.

Mais voici qu'au moment où j'écris ces lignes, une socialiste bien connue décèle le même esprit bolcheviste chez les adversaires les plus déterminés des bolcheviks. Mme Kouskova, ayant vécu jusqu'ici en Sovétie, collaboré avec les bolcheviks en qualité de membre du Comité sovétique de secours aux affamés, puis étant emprisonnée et bannie pour avoir dénoncé les vraies causes de la famine, est arrivée à Paris et, devant un nombreux auditoire d'émigrés russes émus, frappés de stupeur, déclara : « Nous avons depuis longtemps compris là-bas, à l'intérieur de la Russie, les véritables causes de la guerre civile... Ici et là, une haine aveugle entre blancs et rouges, haine terrible par son caractère également bolcheviste. Inconscience autant de l'un que de l'autre côté. Fièvre rouge, fièvre blanche. »

Au cours d'une deuxième conférence, Mme Kouskova ajouta : « Ici, à l'étranger, on s'imagine que le bolchevisme est une tumeur sur le corps du peuple. Il suffirait de le supprimer, croit-on, pour que la vie russe reprenne son cours normal. C'est inexact. Le bolchevisme, ce n'est pas Lénine, ce n'est pas Trotsky, c'est tout le peuple russe. » Et à l'exemple de Dostoïevsky, elle n'espère le salut que des masses profondes.

Dostoïevsky en avait donc la prescience quand il disait qu'il en était ainsi de l'homme du peuple et de l'homme cultivé, du roturier et du gentilhomme, du pauvre et du riche. Par bonheur, il est une autre vertu chez le peuple russe, contre-balançant ses tendances anarchiques ; l'auteur des Possédés la marque en l'illustrant du récit d'un sacrilège que commet « par frénétique bravade » le moujik Vlass et qui se rachète en accomplissant le dur vœu imposé par un saint ermite.

« Avec la même force, le même élan, le même instinct de conservation, lit-on dans le Journal d'un Écrivain, le Russe regagne de lui-même son salut, à l'instant dernier où il touche à la limite dernière qui le sépare de sa perte... Et le recul de retraite vers le salut est bien souvent plus sérieux chez lui que la course à l'auto-destruction... Je crois que le besoin foncier de l'âme russe est la soif de la souffrance, une soif constante, en tout et depuis toujours. Elle l'altère le long de toute son histoire ; non pas uniquement en raison des malheurs et des misères qui l'avaient accablé de l'extérieur, mais, surtout, parce qu'elle habite le cœur même du peuple... Et lorsque le Russe se montre capable de se relever de sa chute, il s'en venge terriblement sur lui-même, bien plus qu'il ne s'en était vengé sur les autres, aux jours de l'obscurcissement abject de sa conscience... » Vlass se venge sur lui-même de son sacrilège et obtient son salut. Stavroguine tente le même effort, et sa pénitence la plus douloureuse est la « confession » publique de toutes ses turpitudes ; il l'a fait lire d'abord à l'évêque Tikhon, à l'exemple de Vlass se confessant à l'ermite. Mais l'énergie lui manque pour aller jusqu'au bout ; il ne publie pas la terrible « confession », se contente d'un acte de contrition plus limité, en révélant son mariage avec une servante folle devant son orgueilleuse mère et deux jeunes filles passionnément éprises de lui. Il accepte un duel sans merci après d'humiliantes excuses à son adversaire,

s’expose au feu, tire lui-même en l’air, et, finalement, ne trouve l’apaisement que dans le suicide.

Par opposition au simple moujik, Stavroguine, représentant des classes privilégiées, succombe sous son effort hésitant et désordonné de pénitence. C’est à lui, « gentilhomme russe et citoyen du monde », détaché du sol russe et de la foi nationale, et à ses pareils, que se rapporte l’aventure des pourceaux narrée dans l’Évangile selon saint Luc et dont les versets servent d’épigraphe au roman Les Possédés. On nous permettra de replacer ici cette parabole qui acquiert une signification singulièrement profonde et tragique au moment où le mal russe, diagnostiqué par Dostoïevsky il y a un demi-siècle, s’avère à sa crise aiguë :

« Or, il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne ; et les démons Le priaient qu’il leur permît d’entrer dans ces pourceaux, et Il le leur permit. Les démons, étant donc sortis de cet homme, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita de ce lieu escarpé dans le lac et fut noyé. Et ceux qui les paissaient, voyant ce qui était arrivé, s’enfuirent et le racontèrent dans la ville et à la campagne. Alors, les gens sortirent pour voir ce qui s’était passé ; et étant venus vers Jésus, ils trouvèrent l’homme duquel les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens ; et ils furent saisis de frayeur. Et ceux qui avaient vu ces choses racontèrent comment le démoniaque avait été délivré. »

L’explication de l’allégorie nous est donnée dans le Journal d’un Écrivain. Le malade, le dément, c’est la Russie, possédée par les démons. Les démons, ce sont ceux qui ont perdu la faculté de distinguer le bien du mal. Les pourceaux, ce sont les « citoyens du monde », les déracinés de l’esprit national. Finalement, ils périssent, et c’est le peuple, personnifié par Vlass, qui rejette les démons, se purifie par la souffrance et fait retour au « bon sens ».

Voici que, en effet, le renouveau religieux, prédit par Dostoïevsky, se manifeste dans toute son étendue parmi les masses populaires russes, voire chez les intellectuels les plus portés au scepticisme. La preuve nous en est administrée par le pouvoir bolchevique même. Après avoir vainement lutté contre ce qu’il nomme « l’opium à l’usage du peuple », avoir emprisonné ou

fusillé nombre d'ecclésiastiques, il tente d'accommoder l'Église à ses desseins, en mettant à la tête de celle-ci des créatures faisant office de novateurs d'une insidieuse « Église vivante ». Mais il y a dix-huit mois déjà que j'avais signalé, dans mon étude Tolstoïsme et bolchevisme[{2}], les débuts de la désaffectation populaire de la religion démente du bolchevisme et du retour à la vieille foi russe. Depuis, loin de diminuer, le mouvement s'amplifie à mesure que se prolonge le régime soviétiste, et ce sera, n'en doutons pas, l'antidote souverain qui ramènera à la santé le mystique peuple russe.

II

Le renouveau des écrits de Dostoïevsky est marqué par ceux-là mêmes, les révolutionnaires russes, qui traitaient l'auteur des Possédés, de son vivant et longtemps après sa mort, de réactionnaire et de « vieux cagot ». Le fait seul de la publication de ce roman dans le Messager russe de Katkov, soutien fervent de l'autocratie, le disqualifiait à jamais à leurs yeux.

Commentant la présente découverte des pages inédites de Dostoïevsky, l'organe le plus autorisé du parti socialiste-révolutionnaire, Volia Rossyi, constate :

« Suivant la remarque récente d'un critique russe, Dostoïevsky, qui occupe depuis longtemps une place de Titan dans l'histoire littéraire, n'est devenu qu'en ces tout derniers temps réellement proche de l'âme russe. Nous fallait-il, comme l'avait pensé le défunt écrivain, vider jusqu'à la lie la coupe amère de notre humiliation nationale pour pouvoir nous élever ensuite jusqu'aux hautes régions de la conception du sens et de la valeur de la vie universelle et de la vie russe en particulier ? L'entendement des lecteurs russes a-t-il suffisamment évolué pour s'élever au niveau de Dostoïevsky ? On peut en discuter... Un fait est certain : c'est de nos jours seulement que Dostoïevsky est devenu nôtre, si familier, si proche... »

Fait plus surprenant encore : ce sont les bolcheviks, dont l'action naissante avait été si vigoureusement dénoncée par l'auteur des Possédés, qui mettent à jour ses écrits les plus significatifs. C'est l'institution de l'État

soviétique, le Centroarchive (les Archives centrales), qui découvre, publie et commente la Confession de Stavroguine et d'autres documents importants pour l'histoire de l'œuvre et de la vie de Dostoïevsky. Le fait n'est peut-être pas aussi paradoxal qu'on serait tenté de le croire. Nous avons vu que l'auteur de la Confession de Stavroguine et du Journal d'un Écrivain avait signalé les atteintes du mal bolcheviste autant chez les révolutionnaires que chez l'ensemble de la société russe ; et les réalisateurs actuels du « système » pourraient bien apercevoir en Dostoïevsky l'annonciateur de leur avènement, envisagé par lui comme une crise fatale dans la voie de la guérison, mais justifiant par là même la venue et la durée de la crise.

Notre remarque, nécessaire dans sa brièveté, ne saurait être développée ici. Disons plutôt comment le document littéraire que nous publions fut si opportunément découvert et pourquoi il était demeuré si longtemps ignoré.

Mme Dostoïevsky, qui avait été la secrétaire de son mari, a constitué avec un soin pieux des archives comprenant de nombreux imprimés, des manuscrits édités ou inédits et autres papiers du grand écrivain, puis les a confiés à la garde du Musée Historique de Moscou, portant le nom de l'empereur Alexandre III. Elle a composé et publié, en 1906, un catalogue minutieusement détaillé des archives Dostoïevsky, formant un fort volume in-folio ; je n'y trouve cependant pas la mention de la Confession de Stavroguine ni des autres manuscrits récemment retrouvés. Sous le titre Manuscrits et lettres à diverses personnes et sous les numéros 16 et 17, nous lisons cette simple indication : « Carnet de F.-M. Dostoïevsky (matériaux pour le roman Les Possédés). Deux cahiers reliés. » Nous apprenons aujourd'hui qu'il y eut plusieurs autres cahiers, portant sur la reliure de chacun l'inscription : Les Possédés, et sur l'un d'eux, celle de : « En cas de ma mort ou d'une maladie grave », écrite de la main de Mme Dostoïevsky. Il s'ensuit que les papiers non mentionnés dans le catalogue des archives de son mari ne furent déposés au Musée Historique de Moscou qu'après la mort de Mme Dostoïevsky, survenue il y a une dizaine d'années.

Elle avait des raisons de ne pas se séparer du cahier portant l'inscription : « En cas de ma mort », car il contenait ses propres papiers d'affaires, ainsi que les feuillets « où Fédor Mikhaïlovitch (Dostoïevsky) nota les plans de ses

romans, des faits de sa vie, les brouillons de ses lettres, etc. », nous renseigne-t-elle à la page 53 de ce cahier. Elle y mentionne également l'existence d'un cahier contenant les épreuves imprimées se rapportant au roman Les Possédés. Ce paquet d'épreuves, avec de nombreuses corrections de la main de l'auteur, fut retrouvé, ainsi que les autres cahiers et papiers de Dostoïevsky, dans une caisse en fer-blanc transmise du Musée Historique au Centroarchive, en vue du classement et de la publication des documents.

Sur la page de garde des épreuves, Mme Dostoïevsky nota : « Ce cahier contient quelques chapitres du roman les Possédés qui n'y ont pas été insérés par Dostoïevsky lors de la publication de ce roman dans le Messager russe. Le premier chapitre seul a été publié en 1906, dans le huitième volume de l'édition jubilaire{3} des œuvres complètes. Les autres chapitres n'ont jamais été publiés. »

Il s'agit de la Confession de Stavroguine. À la nouvelle de sa découverte, on se demandait, dans les milieux littéraires russes, comment une œuvre de pareille valeur a pu demeurer jusqu'ici cachée au public. La question n'intrigue pas les seuls investigateurs de documentation littéraire : tous les lecteurs de Dostoïevsky vont s'y intéresser en prenant connaissance de la Confession de Stavroguine.

On avait conjecturé « que la suppression de ces chapitres des Possédés était due à l'intervention de Katkov, le directeur du Messager russe. La crudité apparente de certaines de ses pages expliquerait la censure du directeur ; d'autre part, l'impression de celles-ci en épreuves confirmerait la volonté primitive de Dostoïevsky d'en augmenter le roman des Possédés. Mais les chapitres censurés n'ayant pas été davantage insérés dans les éditions séparées du roman ni dans celles des œuvres complètes, on les avait cru perdues. La découverte simultanée d'un autre manuscrit de Dostoïevsky nous fait apparaître la question sous un jour tout nouveau et apprécier davantage la révélation de la Confession de Stavroguine.

Le recueil des écrits inédits de Dostoïevsky que vient de publier le Centroarchive (en mai 1922) contient, avec la Confession de Stavroguine, le « plan » détaillé d'un roman que Dostoïevsky se proposait d'écrire sous le titre de la Vie d'un Grand Pécheur. L'historiographe des Archives centrales

de la république des Soviets, M. Nicolas Brodsky, nous dit, dans son commentaire, que Dostoïevsky attribuait à l'œuvre projetée un caractère autobiographique, celui d'ultime confession. Au demeurant, Dostoïevsky écrivait à ce propos à son ami, le célèbre poète Apollon Maïkov : « Ce sera mon dernier roman, la dernière parole de ma carrière littéraire. » Il avait l'intention de composer, en six ans de travail, une série de cinq romans où il allait raconter la vie entière du « grand pécheur ». Mais ce qui importe en l'occurrence, c'est de savoir que l'action devait se concentrer autour de l'évêque Tikhon (à qui Stavroguine se confesse) et « le grand pécheur » en qui nous reconnaissons les traits de Stavroguine adolescent. Dans une lettre du 25 mars 1870, Dostoïevsky s'en ouvre à Apollon Maïkov ; cette lettre a été publiée dans le premier volume de la première édition posthume des œuvres complètes de Dostoïevsky ; en voici le passage essentiel que nous traduisons de source directe :

« Le titre général du roman est : la Vie d'un Grand Pécheur ; mais chaque partie portera un titre particulier. La question dominante, traitée dans toutes les parties, est celle qui m'a tourmenté, consciemment ou non, toute ma vie : l'existence de Dieu. Le héros est, durant sa vie, tantôt athée, tantôt croyant, tantôt fanatique et sectaire, puis athée de nouveau. Le deuxième roman (de la série) se passera dans un monastère. Tout mon espoir repose sur ce roman. Peut-être conviendra-t-on enfin que je n'ai pas toujours écrit des babioles. (Je me confesse à vous seul, Apollon Nicolaïevitch : je veux prendre pour principale figure du deuxième roman Tikhon Zadonsky{4}, sous un autre nom, sans doute, mais également évêque et retiré dans un monastère.) Un gamin de treize ans, ayant participé à un crime de droit commun, esprit cultivé et débauché (je connais bien ce type), est le futur héros de tous les cinq romans. Il est enfermé au monastère par ses parents (qui sont de notre milieu intellectuel) pour y recevoir son instruction. Louveteau et nihiliste, le gamin se lie avec Tikhon dont vous connaissez le caractère... Ce sont mes deux principaux personnages... »

Après avoir parlé des autres acteurs du roman, Dostoïevsky ajoute : « Pour l'amour de Dieu, ne dites à personne le sujet de ce deuxième roman. Je ne confie jamais mes thèmes par pudeur, et je me confesse à vous seul... Je ne

ferai pas une création, mais un Tikhon réel que j'ai reçu depuis longtemps dans mon cœur avec enthousiasme. »

Notons que la lettre, datée de mars 1870, est de l'époque où Dostoïevsky travaillait à son roman Les Possédés (publié dans le Messager russe de 1871 et 1872), qu'il en était entièrement absorbé, avant et pendant sa publication, qu'il était constamment talonné par des besoins d'argent, ses lettres privées en témoignent. Par suite de ses engagements envers ses éditeurs, desquels il recevait des acomptes, il s'attelait à des travaux de moindre envergure et remettait la réalisation de son immense fresque à l'époque où il espérait pouvoir lui donner tout son temps et tout son cœur. Il est mort huit ans après, n'ayant même pas achevé les Frères Karamazov, le dernier et le plus étendu de ses romans.

Mais, possédé par son idée « ultime », il ne put s'empêcher d'utiliser certaines figures et pensées de son vaste « plan » dans les œuvres de ses dernières années : Un Adolescent, le Journal d'un Écrivain, les Frères Karamazov. C'est par le même procédé qu'il songea à insérer la « Confession de Stavroguine » dans Les Possédés et indiqua même la place : deuxième partie, chapitre premier ; et s'il se ravisa, ce ne fut certes pas pour céder à la fausse pruderie du directeur de la revue, comme le conjecturent des commentateurs russes, mais bien pour ne pas laisser juger sur une esquisse la noble figure de l'évêque Tikhon que l'auteur avait « reçue dans le cœur », ni pour révéler la monstrueuse et avilissante confession d'un Stavroguine, qui, dans Les Possédés, glisse jusqu'au fond de l'abîme, alors que celui de la Vie d'un Grand Pécheur devait sortir purifié de son épreuve. On conçoit la raison de la prière instante de Dostoïevsky à Maïkov de ne jamais parler de son « dernier roman » et le secret dans lequel il maintenait les pages déjà écrites à cette fin.

Ces motifs de la non-publication de la Confession de Stavroguine du vivant de son auteur nous dictent la composition du présent volume : la Confession, morceau central, est mise en lumière par le plan général de la Vie d'un Grand Pécheur, dont le texte russe est publié par le Centroarchive simultanément avec le précédent document. Ils sont complétés, à l'intention du lecteur français, par des chapitres, demeurés inédits en France, du Journal

d'un Écrivain et du récit : le Songe d'un homme ridicule (extrait du même Journal) dont notre traduction avait paru, en 1895, dans la Revue franco-américaine. Le rapprochement de ces pages nous révèle le sens total de l'œuvre de Dostoïevsky : le bien ne s'acquiert que dans la souffrance et après l'inévitable épreuve du mal. Ainsi, dans la Confession de Stavroguine, cette idée ne se manifeste que dans le stade du calvaire du héros ; et son développement, qui se devine dans le songe de Stavroguine, apparaît nettement dans le Songe d'un homme ridicule.

L'auteur y pose l'énigme multi-séculaire du péché originel. Il renouvelle la légende biblique pour nous faciliter l'accès du mystère qui n'est plus troublant pour lui, toute son œuvre en étant comme une révélation continue. Des grands esprits autant que la foule des communs ne parvenaient pas à concevoir un Dieu qui sait tout, qui peut tout, et qui laisse le couple originel goûter à l'arbre du bien et du mal, et cela avec le dessein de l'en punir d'un châtiment qui deviendra la loi éternelle de l'existence humaine. Puisque châtiment il y a, mieux aurait valu ne pas l'encourir : car pourquoi l'inutile, l'évitable souffrance ?

C'est que, explique Dostoïevsky, plus cruelle est la douleur, plus profonde la déchéance, et plus haut s'élèvera le « pécheur », s'il est grand dans l'épreuve.

Plongé dans un enfer que nulle imagination n'avait pu concevoir, le peuple des Vlass et des Stravoguines — son vates authentique nous l'annonce — puisera dans ses souffrances indicibles la force prodigieuse de fonder la cité promise, aussi imprévisible modèle qu'a été inimaginable l'enfer bolchevik.

Dieu sait ce qu'il fait, atteste Dostoïevsky.

III

Que les « libres penseurs », sinon les penseurs libres, ne sourient point à cette formule ingénue des croyants qui ne s'embarrassent pas de philosophie. Ceux de Russie, qui avaient traité Dostoïevsky de cagot et de réactionnaire, en sont bien revenus depuis, jusqu'à vouloir le reconnaître comme le plus

proche maître de leur pensée ; tels, on l'a vu, les socialistes révolutionnaires, athées par définition.

Nous insistons sur ce fait, car il importe que, dans l'actuel désarroi universel des esprits, la voix de l'insigne diagnostiqueur du mal russe soit écoutée avec toute la gravité que commande la prolongation d'une crise qui n'atteint pas les Russes seuls, on en convient. Or, l'autorité singulière que regagne à cette heure la voix d'outre-tombe de Dostoïevsky auprès des Russes vient précisément de l'idée qu'il se faisait de Dieu, de la foi chrétienne et de la piété du peuple russe, questions traitées par lui dans les pages du Journal d'un Écrivain qu'on lira plus loin.

Mais si l'on persiste à ne voir dans Dostoïevsky que le grand écrivain ou le merveilleux clinicien des maladies mentales, on ne prêtera que distraitement l'attention que nous réclamons pour l'interprète « mystique » de la race. Il est donc opportun de préciser la qualité de ce mysticisme, évoluant par étapes alternantes de doute et de foi et qui place Dostoïevsky au premier rang des penseurs de l'humanité.

Tel il se révèle dans ses œuvres d'art, plus directement dans son Journal d'un Écrivain et ses autres écrits de publiciste ; mais c'est dans ses confidences privées que se décèlent les ressorts secrets de sa pensée, nous permettant d'en mesurer toute la profondeur.

Il a laissé plusieurs carnets où il avait l'habitude de noter les projets de ses futurs romans, ou encore les réflexions qu'il se proposait de développer dans son Journal. Un petit nombre de pages de ces carnets a été publié au lendemain de sa mort, mais sans attirer l'attention publique, même en Russie. On en devine les raisons après ce qui a été dit plus haut sur les tendances matérialistes, voire nihilistes, des milieux intellectuels russes d'alors. Dans les circonstances présentes, l'exhumation du carnet acquiert une signification d'autant plus grande. Au cours des pages qui se rapportent à 1880, Dostoïevsky note, quelques semaines avant sa mort, les points de son projet de réponse au sociologue Kavéline, qui lui avait adressé une « lettre ouverte », et il écrit notamment :

« Vous dites qu'on demeure dans la moralité quand on agit selon ses convictions. Mais de quel principe partez-vous pour faire cette déduction ? Je

ne vous croirai pas, tout simplement, et je dirai, au contraire, qu'il est immoral d'agir selon ses convictions ; et vous ne réussirez jamais à me réfuter.

« Vous ne considérez pas comme moral le fait de verser le sang ; tandis que le verser par conviction est moral, selon vous. Mais permettez, pourquoi est-il immoral de verser le sang ? C'est que nous nous égarons en tout dès que l'autorité de la foi et celle du Christ nous manquent...

« Les principes de la morale existent bien. Ils naissent du sentiment religieux, et il est impossible de les justifier par la logique seule...

« Sur le terrain où vous vous placez, vous serez toujours battu. Vous ne deviendrez invulnérable qu'à partir du moment où vous admettrez que les idées de morale ont pour origine le sentiment émanant du Christ. Quant à prouver leur qualité morale, c'est impossible : elles touchent à des mondes où la raison ne pénètre pas...

«... Ce n'est point là un raisonnement scientifique, certes ; et pourtant : le fait immense de l'apparition sur la terre de Jésus et de tout ce qui s'ensuivit n'exige pas moins un examen scientifique, à mon sens. Car comment la science pourrait-elle dédaigner le rôle de la religion dans la marche de l'humanité, ne fût-ce qu'en raison de son caractère de fait historique, remarquable par sa permanence ? La conscience qu'a l'humanité de pouvoir communiquer avec d'autres mondes, conscience constante et enracinée, n'est pas moins significative. On ne saurait résoudre de pareilles questions d'un trait de plume, c'est-à-dire par le moyen que vous avez employé à l'égard de la Russie, en disant qu'aux périodes d'enfance des peuples, etc., etc. Ce serait là une science trop facile, une science pétersbourgeoise ou russo-européenne... »

Les chapitres du Journal d'un Écrivain que nous publions contiennent la définition de cette science « russo-européenne » à laquelle Dostoïevsky fait allusion. Hâtons-nous d'arriver au passage le plus saisissant du carnet, toujours à l'adresse de Kavéline :

« Les chapitres sur le grand inquisiteur et celui sur les enfants{6}. Ne fût-ce qu'en raison de ces chapitres-là, vous auriez pu me traiter en homme de science, si vous le voulez, mais quand même avec moins de hauteur dans le

domaine philosophique, si peu que la philosophie soit ma spécialité. Même en Europe, il n'existe et il n'y eut jamais une telle force d'expression des idées athéistiques que dans ces pages de mon roman. Ce n'est donc pas en petit garçon que je crois au Christ et le professe ; c'est à travers un long creuset de doutes que mon hosannah a passé, comme le dit le diable dans le même roman... Mais peut-être n'avez-vous pas lu les Karamazov ? Alors, c'est autre chose, et je vous prie de m'excuser... »

On discerne la voie douloureuse qui mena Dostoïevsky à la foi consciente et à la vénération du Christ, le Christ incarnant le seul principe certain de toute vie individuelle et sociale. Dostoïevsky nous en dit les raisons au cours de ses confidences épistolaires. Dans sa lettre du 16 août 1867, adressée de l'étranger à Maïkov, il raconte sa conversation avec un jeune « progressiste » russe qui s'est déclaré « un ferme athée ». « Mon Dieu ! s'exclame Dostoïevsky, le déisme nous a donné le Christ, c'est-à-dire une représentation de l'homme si haute qu'il est impossible de ne pas croire que cet idéal de l'humanité ne soit éternel... Que nous ont-ils donc donné à sa place ? Rejetant la merveilleuse beauté divine, ils demeurent si bassement égoïstes, si honteusement irrités, si étourdiment orgueilleux, que je me demande sur quels partisans ils comptent, qui voudrait les suivre ? »

Cherchant à expliquer à un Israélite la différence entre la conception matérialiste et l'idée chrétienne du bonheur humain, Dostoïevsky lui écrit le 14 février 1877, avec une précision qui nous dispensera de l'emprunt d'autres citations sur ce sujet :

« Un court parallèle : un chrétien, c'est-à-dire un chrétien total, supérieur, dit : « Je dois partager avec mon frère plus pauvre que moi mon bien, et je dois me mettre au service de tous. » Le communiste dit, lui : Oui, tu dois partager avec moi, plus pauvre que toi, ton bien et tu dois me servir. » Le chrétien aura raison, et le communiste aura tort. » Avant de parvenir à cette haute idée de la réalisation de la doctrine chrétienne dans la vie, Dostoïevsky avait commencé par adopter, dès son jeune âge, les doctrines socialistes et matérialistes, et cela avec une telle ardeur qu'il paya ses convictions de travaux forcés. Il les connaissait donc pour les avoir pratiquées, comme d'ailleurs tous les intellectuels russes les connaissaient en théorie, alors que

les classes cultivées marchaient servilement dans le sillon de celles du reste de l'Europe depuis les réformes de Pierre le Grand. C'est précisément le grand fait de l'histoire russe que Dostoïevsky n'a de cesse de dénoncer comme une déviation de l'instinct racial chez les classes privilégiées et qui faisait des « gentilshommes russes » des déracinés, de lamentables « citoyens du monde », suivant son expression. Il n'empêche que ces classes étaient mieux au courant que partout ailleurs des mouvements intellectuels et moraux de l'Europe, s'évertuaient à les soulever à mesure en Russie, et Dostoïevsky, qui y avait été mêlé ou y avait assisté en observateur pénétrant, savait bien ce dont il parlait ; aussi bien, tout au moins, que n'importe quel sociologue ou philosophe érudit, authentiques Européens.

La différence entre eux et l'écrivain russe est que celui-ci savait certaines choses que ceux-là ignoraient. Dostoïevsky l'avait senti dès que s'était exercée sur lui, à l'âge de vingt-quatre ans, l'influence autorisée du grand critique Belinsky. Il le rappelle dans son Journal de 1873 :

« S'étant attaché à moi de tout son cœur, dès notre premier contact, il [Belinsky] se mit aussitôt en devoir de me convertir à sa foi... Je l'avais trouvé socialiste passionné, et il a débuté en me prêchant l'athéisme. Il avait donc la faculté extraordinaire de pénétrer du coup au plus profond des idées. L'Internationale [la première] avait, en effet, commencé l'un de ses manifestes par cette déclaration : « Nous sommes avant tout une société athéistique ». Ainsi, elle a débuté par la révélation du fond même de son œuvre ; Belinsky de même. Comme socialiste, il devait tout d'abord abolir le christianisme ; il savait que la révolution doit forcément commencer par le triomphe de l'athéisme... Mais que faire, cependant, de la face sacrée de Dieu-homme, de sa moralité infinie, de sa miraculeuse beauté ? N'importe ! Dans son enthousiasme frénétique, Belinsky ne s'arrêta pas même devant cet obstacle. Renan s'arrêta, lui... »

« Belinsky ne s'arrêta pas. Renan s'arrêta. » C'est que le tempérament russe est toujours extrême dans ses manifestations. La race latine subit l'influence modératrice de sa civilisation millénaire ; le peuple russe ne trouve son régulateur que dans la foi ; la classe des intellectuels russes (intelliguentzia) est soustraite à l'action de l'une et de l'autre ; elle s'est

détachée de la foi, et ses emprunts à la culture européenne se réduisent à un vernis, puisqu'elle n'a pas subi, à son contact, une durable transformation constitutionnelle. De là des malentendus tragiques entre les couches populaires et les classes dirigeantes, malentendus qui, après deux siècles de conflits latents ou ouverts, se résolvent par le sinistre chaos actuel.

Où en est le remède ? Dostoïevsky refuse de le voir dans la transplantation improvisée en Russie des institutions européennes, dans l'assimilation incontrôlée des idées occidentales, souvent contraires au caractère russe. Au reste, « voyez Paris, voyez la Commune », écrit Dostoïevsky à Strakhov le 30 mai 1871. « Seriez-vous aussi de ceux qui disent qu'il s'agit d'un nouvel échec par manque d'hommes, en raison des circonstances, etc. ? Mais tout le long du dix-neuvième siècle, cette tendance, ou bien rêve l'établissement du paradis sur la terre (à commencer par les phalanstères), ou bien, passant à l'action (en 1848-49, aujourd'hui encore), se montre honteusement impuissante à faire quelque chose de pratique. Au fond, toujours le même Rousseau et la volonté rêveuse de refaire le monde à l'aide de la raison et de l'expérience (positivisme). Les faits sont assez nombreux pourtant pour démontrer que leur impuissance d'émettre de nouvelles idées n'est pas fortuite. Ils coupent des têtes, dans quel but ? Uniquement parce que c'est le plus facile... Ils désirent le bonheur de l'humanité et se sont immobilisés sur la définition du mot « bonheur » par Rousseau, c'est-à-dire sur une fantaisie qui ne se justifie même pas par l'expérience. L'incendie de Paris est une monstruosité : « Puisque cela n'a pas réussi, périsse le monde ! » Car la Commune est au-dessus du bonheur de la France et du monde ! Cette furie n'est pas à leurs yeux une monstruosité, mais, au contraire, quelque chose de très beau... Ainsi, la morale fondée sur le positivisme, non seulement ne donne aucun résultat pratique, mais même s'égare dans ses désirs et ses idéals. Les faits n'ont-ils donc pas suffisamment prouvé que ce n'est point sur de pareilles bases que se crée une société, et que ce n'est point la voie qui conduit au bonheur, comme on l'a cru jusqu'ici ? Mais laquelle ? On écrira encore beaucoup de livres, et on omettra l'essentiel : l'Occident a perdu le Christ, et c'est pourquoi il décline, uniquement à cause de cela. »

Or, fait remarquer Dostoïevsky plus loin, si les Belinsky et les autres

socialistes russes avaient assisté à ces faillites renouvelées de leurs doctrines, ils n'en auraient pas accepté l'enseignement ; ils auraient parlé de déformation et n'auraient jamais voulu convenir qu'une fois engagé dans cette voie, on ne saurait aboutir qu'à la Commune sans lendemain.

Tout jeune encore, avant son bannissement en Sibérie, Dostoïevsky se distinguait déjà, parmi les conspirateurs du cercle Petrachevsky, par ses critiques du matérialisme socialiste dont il affirmait le manque de sens pratique dans un pays comme la Russie où la propriété commune de la terre (Obstchina), les associations paysannes de commerce (Artels), avec la responsabilité collective de leurs membres, forment des bases sociales très anciennes et bien plus solides et certaines que tous les rêves de Saint-Simon et de son école. Suivant le témoignage de ses coaccusés de l'affaire Petrachevsky, il se réclamait de préférence, à cette époque, des idées de Lamennais, tendance qu'il qualifiait par la suite de « socialisme chrétien ».

Mais c'est après une longue initiation aux mouvements sociaux, moraux et intellectuels de l'Europe et de la Russie, mûri par une douloureuse expérience, — « c'est à juste titre que je fus condamné aux travaux forcés », aimait-il à dire, — que Dostoïevsky acquit la conviction dernière : le salut viendra du Christ, le Christ tel que le conçoit la foi russe.

Il formule cette pensée, imprégnant toute son œuvre, dans ces courtes lignes adressées à Strakhov : « L'essence de la mission russe est dans la révélation au monde du Christ russe, inconnu de lui, le Christ dont le principe est enfermé dans notre orthodoxie. À mon sentiment, là est le chemin de notre résurrection et même de l'Europe entière. »

Cette brève définition de l'œuvre que Dostoïevsky assigne à la foi russe paraîtrait sans doute présomptueuse, si elle n'était placée ici que pour marquer l'intérêt que présente son développement dans les pages sur Pouchkine qu'on trouvera plus loin. Mais elle nous amène à rappeler, par la même occasion, les titres de Dostoïevsky d'exprimer, avec plus d'autorité que tout autre poète ou penseur, l'idée russe et de résoudre l'énigme qu'elle pose.

IV

La Russie compte d'autres génies nationaux de l'envergure de l'auteur des Frères Karamazov : Pouschkine, précisément, que lui-même place au sommet ; Gogol, le père du roman russe ; Tourgueneff, le plus harmonieux des prosateurs russes ; Tolstoï, enfin, qu'il suffit de nommer. Tous sont foncièrement Russes, chacun selon ses vertus propres.

Tolstoï est le seul parmi eux, voire parmi tous les écrivains, qui s'apparente à Dostoïevsky, ayant gravi la même côte rude de doutes, de recherche douloureuse de la vérité et l'ayant trouvée dans la morale religieuse qui commande « la maîtrise de soi », l'effort de perfectionnement individuel. Le hasard a voulu que les deux romanciers aient suivi le même chemin et soient parvenu au même but sans s'être jamais rencontrés, malgré le désir que tous les deux en avaient exprimé. Ils communiaient cependant dans leurs sentiments de loin. Écrivant à leur ami commun Strakhov, quelques semaines avant la mort de Dostoïevsky (le 26 septembre 1880), Tolstoï disait : « Je me sentais un peu souffrant ces jours-ci, et je lisais la Maison des morts. Je n'en avais gardé qu'un souvenir incertain et j'ai relu le roman : je ne connais pas de meilleur livre dans toute la littérature moderne, y compris Pouschkine. Ce n'est pas le ton, c'est la conception qui est merveilleuse : sincère, naturelle, chrétienne. Quand vous verrez Dostoïevsky, dites-lui que je l'aime. »

Dostoïevsky, raconte Strakhov, ressentit à cette expression d'adhésion affectueuse de Tolstoï l'un des plus beaux moments de sa vie. Cela était d'autant plus justifié que cette adhésion lui venait d'un artiste de qui il reconnaissait la supériorité d'un plein équilibre esthétique, qui lui assurait une place prédominante dans la littérature russe. Dostoïevsky avouait son infériorité à cet égard. Le fin critique Strakhov lui écrivit un jour en sincère ami, à propos des Possédés, que malgré nombre de pages d'art supérieur du roman, le public en emporte une impression d'incertitude : « Il n'aperçoit pas le but auquel le récit tend et se perd parmi l'abondance de personnages et d'épisodes dont les liens ne lui apparaissent point... Sans doute écrivez-vous pour une élite, de préférence, et vous encombrez vos œuvres, vous les compliquez trop. » Dostoïevsky lui répondit aussitôt : « Vous avez indiqué avec une entière précision le principal défaut de mon roman. Oui, j'en ai

souffert et j'en souffre : je ne sais pas, je n'ai pas appris jusqu'ici à ordonner mes moyens. Plusieurs romans qui devraient être écrits séparément, je les compresse en un seul, de sorte que celui-ci manque de mesure et d'harmonie. Tout cela est exprimé par vous avec une étonnante justesse, et je le déplore moi-même depuis longtemps, car j'en ai parfaitement conscience. Il y a pire : sans mesurer mes moyens, je suis entraîné par mon élan poétique, et je manque d'ordonnance dans la création d'art. C'est le cas, par exemple, de Victor Hugo chez qui l'élan poétique est plus puissant que les moyens d'exécution. Même chez Pouschkine se révèlent des traces de cette dualité. Et c'est par là que je me perds... »

J'oserai affirmer, au contraire : c'est bien son « élan poétique », jailli de source impétueuse, qui l'a classé, sans qu'il s'en doutât, précisément, parmi les plus grands romanciers, comme eut le courage justifié de le certifier tout récemment M. André Gide, qui a le plus profondément pénétré le secret du génie de Dostoïevsky : « Ses peintures sont d'un art si puissant et souvent si parfait que, n'y aurait-il pas derrière elles, autour d'elles, de telles profondeurs de pensées, je crois bien que Dostoïevsky resterait encore le plus grand de tous les romanciers[{7}]. »

Aussi certaine, pour la même raison d'extase indomptée, fut sa vertu de voyant qui singularisait son ascendant. Il était marqué de ce mal qui est une tare pour le commun et auquel l'instinct profond des anciens attribuait un caractère « sacré », quand le porteur se révélait devin, inspiré, bref, prophète. C'est grâce à son mal que Dostoïevsky sut, avec une précision unique chez un simple écrivain, diagnostiquer chez les autres les maux du corps et de l'esprit, annoncer, avec une prescience aussi extraordinaire, les développements de la terrible névrose russe et en indiquer le remède.

J'avais attiré l'attention du public français, il y a trente-quatre ans, sur ce don d'un écrivain, non armé de science médicale, de décrire les symptômes exacts des maladies mentales. « Comme un Charcot, disais-je, comme un psychopathologue, Dostoïevsky étudie les maladies mentales parvenues à leur plus haut degré d'intensité. C'est par les grossissements du monstre qu'il voit le mieux l'homme normal[{8}]. » Je ne connaissais pas alors l'origine de ce don prestigieux et j'attribuais cette prédilection pour les monstres moraux,

manifestée par tant de poètes, et de grands, tel Shakespeare, à la leçon passionnelle ou psychologique qui s'en dégage. Non, son « mal » est bien la condition de son génie.

De savants aliénistes, russes et français, ont étudié son œuvre à leur point de vue spécial et ils se sont émerveillés d'avoir trouvé en Dostoïevsky un confrère aussi savant par sa seule intuition. L'éminent observateur des Névrosés de la littérature et de l'histoire, le docteur Cabanes, n'a pas manqué d'étudier Dostoïevsky, il y a déjà nombre d'années, dans sa Revue thérapeutique, et il vient de revenir au sujet, sous le titre : « Épilepsie et génie », dans la Revue mondiale{9}. Fort au courant des travaux précédents sur le même cas, — il a bien voulu citer jusqu'à mon occasionnel avis de bien jeune écrivain qu'on a lu tout à l'heure, — il s'appuie d'abord sur les constatations de ses confrères les plus autorisés.

Le docteur Bajenov, professeur à l'Université de Moscou, qui a publié, dans les Archives d'anthropologie criminelle de 1904, une étude sur « G. de Maupassant et Dostoïevsky », dit que les types et les images de Dostoïevsky « auraient pu servir à illustrer même un manuel moderne de psychiatrie », ajoutant qu'il y a déjà près d'un demi-siècle, le romancier russe « donnait des descriptions exactes de maladies mentales, que nous autres ne connaissons qu'aujourd'hui, après avoir fait, dans nos analyses et nos études, si souvent fausse route ».

Le docteur W. Tchije, professeur de psychiatrie à l'Université de Iouriev, reconnaît, dit le docteur Cabanes, que « pas un seul poète n'a fait une description aussi juste et détaillée des criminels que Dostoïevsky. Dans toute la littérature, on ne trouve pas de connaissance aussi approfondie du criminel que dans ses ouvrages. Dostoïevsky a fait de l'anthropologie criminelle avant que celle-ci fût constituée en corps de doctrine ; c'est à lui que l'on doit la distinction entre les criminels nés et les criminels d'occasion, les criminels par passion et les criminels politiques ; enfin, les criminels-fous qu'il a décrits avec beaucoup de finesse et de profondeur. À cet égard, son Raskolnikov restera comme un exemplaire typique »{10}. « Comment s'étonner, ajoute le docteur Cabanes, de cette exactitude, de cette précision, quand on sait que ce sont des tableaux d'après nature que nous restitue le

profond psychologue ? »

En effet, dit-il plus loin, « il apparaît manifestement que Dostoïevsky a utilisé largement ses sensations propres. Si nous le revendiquons, si nous nous trouvons honorés de le revendiquer comme confrère, c'est qu'il a su, bien mieux que les romanciers d'imagination qui ont puisé leur inspiration dans nos traités techniques, nous donner des descriptions cliniques qui ne seraient désavouées par aucun de nos maîtres en psychiatrie.

« Si l'on a pu dire que la plupart des personnages enfantés par le génie de Dostoïevsky sont « des types psychopathiques définitivement acquis à la science..., dans un pays et à une époque où l'esprit humain n'avait pas été encore orienté vers ces recherches »[{11}], c'est que celui qui les a créés s'est soumis lui-même au scalpel de sa froide analyse, s'est « subjectivé » dans son œuvre. »

Ajoutons que ses épuisantes crises d'épilepsie suscitaient elles-mêmes, de son propre aveu, son extase créatrice. Après l'une de ces crises, dont Strakhov fut le témoin involontaire, Dostoïevsky lui dit : « Pendant les quelques secondes de conscience, je ressens une telle félicité que nul humain n'en saurait éprouver à l'état normal et ne saurait même se l'imaginer : la sensation est si enivrante qu'on paierait les secondes de cette extase de dix ans de vie, de la vie entière même. »

Dès lors, n'est-ce pas de son mal que vient sa science inspirée et, par là même, le caractère insolite de son génie, comme je me suis hasardé à le prétendre ? Le docteur Cabanes y répond sans hésiter : « Toute sa vie, Dostoïevsky fut malade, d'un mal dont nous avons vu le retentissement sur l'intelligence et sur la volonté. Mais son génie vient-il de sa maladie ? En est-il la résultante directe ? Il est incontestable qu'il y a de son mal dans son art, si son art ne vient pas exclusivement de son mal. Il est non moins indéniable que, non seulement le mal sacré n'a pas tué l'art chez celui qui en fut affecté, mais que l'artiste s'en est aidé pour étendre les limites de son art... L'étonnant, dans le cas de Dostoïevsky, c'est que l'épilepsie, loin de porter obstacle à ses travaux littéraires, ait été un adjuvant précieux pour son talent, comme dans le cas de Nietzsche. (Les lignes soulignées le sont par l'auteur.)

« S'il lui avait été donné de s'en expliquer, il eût, à coup sûr, contresigné

cette déclaration du philosophe allemand : « Quant à ma maladie, je lui dois indubitablement plus qu'à ma santé. Je lui dois la santé supérieure qui fortifie l'homme au moyen de tout ce qui ne le tue pas. Je lui dois toute ma philosophie. La grande souffrance seule est le suprême libérateur de l'esprit. »

Mais Dostoïevsky n'eût pas à contresigner ce qu'il avait déjà signé par toute son œuvre, bien avant Nietzsche, et qu'il signe, avec une précision dernière, dans les pages que nous publions aujourd'hui. N'est-ce pas Nietzsche qui confesse : « Dostoïevsky... le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie » ?... Ne reprend-il pas la pensée de Dostoïevsky exprimée, entre autres, dans Le Songe d'un homme ridicule : « On n'aime que dans la douleur et par la douleur », et « il n'y a de génie que dans la souffrance » ? Et ce « récit fantastique » tout entier, sans pareil dans la littérature universelle, n'est-il pas le produit des « secondes d'extase » dispensées par le « mal sacré » ?

On nous excusera d'avoir tenu à rappelé avec quelque développement, à l'occasion de l'exhumation de ces pages, les raisons de l'autorité exceptionnelle que reçoit la voix de Dostoïevsky à l'heure de la crise inouïe qui convulse la Russie et qui enfièvre le reste du monde.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY

LA CONFESSION DE STAVROGUINE

La présente traduction de la Confession de Stavroguine a été primitivement faite d'après le texte russe copié de la main de Mme Dostoïevsky et publié dans le numéro 18 de la revue pétersbourgeoise le Passé, numéro paru un mois avant la publication du texte du Centroarchive, La confrontation des deux textes nous ayant révélé quelques variantes entre eux, dont deux assez importantes, nous avons cru utile, tout en nous tenant au texte inséré dans le Passé, de noter en renvoi les changements significatifs que présente le texte en épreuves édité par le Centroarchive.

Ces divergences entre les deux textes proviennent des nombreuses corrections dont Dostoïevsky a surchargé les épreuves, comme on pourra s'en assurer par le fac-similé de l'une des pages des épreuves reproduites à la fin du volume. Quant à la raison de notre préférence du texte du Passé, elle est dictée par l'utilisation plus judicieuse qui y est faite, au point de vue de la psychologie du héros, des pages décrivant la scène de la « confiscation » par Stavroguine d'un feuillet de sa confession. En revanche, nous introduisons dans notre texte français la scène expressive de « l'unique vol » commis par Stavroguine et contenue dans le texte du Centroarchive.

E. H.-K.

I

Nicolas Vsévolodovitch Stavroguine ne dormit pas de toute cette nuit et resta assis sur le divan, en fixant le plus souvent son regard vague sur un point, vers le coin voisinant la commode.

La lampe resta allumée toute la nuit. Vers sept heures du matin, il s'endormit dans la même position, et lorsque Alexey Yegorovitch{12} entra dans la chambre à 9 heures et demie précises, suivant l'habitude, et apporta une tasse de café, sa venue réveilla le dormeur qui, ouvrant les yeux, parut désagréablement surpris d'avoir si tard dormi. Il prit rapidement son café, se dépêcha de faire sa toilette, puis quitta précipitamment la maison.

À la question timidement posée par Alexey Yégorovitch : « N'auriez-vous pas d'ordres à donner ? » il n'avait pas répondu.

Stavroguine avançait les yeux baissés, tout absorbé par ses pensées, ne levant la tête que par moment et pour manifester une vague mais intense inquiétude.

À un carrefour peu distant de sa maison, une foule de moujiks, une cinquantaine ou davantage, lui barra le chemin ; ils marchaient en rangs silencieux et en bon ordre. Près de la boutique où Stavroguine dut s'arrêter un instant, quelqu'un dit que c'étaient « les ouvriers de Schpigouline »{13}. Il y fit à peine attention.

Enfin, vers dix heures et demie, il arriva devant la porte de notre couvent de la Mère-Dieu de Spasso-Efimievsky, situé à l'extrémité de la ville, près de la rivière. Alors seulement, il sembla se rappeler quelque chose, s'arrêta, tâta d'un geste fiévreux un objet dans sa poche intérieure et sourit. En franchissant l'enclos, il demanda au premier novice rencontré le chemin qui conduisait chez l'évêque Tikhon, vivant en retraite dans le monastère. Après force saluts, le novice marcha devant.

Au bout de la longue façade du bâtiment du couvent, se tenait auprès d'un perron un moine corpulent et aux cheveux gris qui, écartant vivement le novice, s'empara du visiteur et, tout en continuant à saluer, le conduisit à travers un long corridor étroit. Gêné dans ses courbettes par son embonpoint,

le moine inclinait d'un geste court la tête seule, et invitait Stavroguine à le suivre, bien que celui-ci ne le quittât pas d'une semelle.

Le moine multipliait ses questions et parlait du père archimandrite{14} ; n'obtenant aucun écho à ses paroles, le moine devenait de plus en plus respectueux.

Stavroguine s'aperçut qu'il n'était pas un inconnu dans le monastère, bien qu'il ne se souvenait pas d'y être revenu depuis son enfance. Arrivé à la porte qui se trouvait au fond du corridor, le moine l'ouvrit d'un geste impérieux, demanda au portier si on pouvait entrer et, sans attendre la réponse, poussa le battant, puis, le dos courbé, laissa passer le « cher » visiteur. Dès qu'il empocha la gratification, il s'éclipsa.

Stavroguine entra dans une pièce étroite, où apparut au même instant, en s'arrêtant à la porte de la chambre attenante, un homme de haute taille, sec, d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une soutane d'intérieur ; il avait l'aspect légèrement souffrant, son visage effleurait un vague sourire et son regard avait une expression d'étrange timidité. C'était ce Tikhon dont Nicolas Vsévolodovitch avait entendu parler pour la première fois de Schatov{15} et sur le compte de qui il avait, depuis, eu le temps de recueillir quelques renseignements. Ces renseignements étaient divers et contradictoires, mais avaient cela de commun que ceux qui aimaient et n'aimaient pas Tikhon (il y en avait) ne tenaient pas à s'étendre sur son compte : ceux qui ne l'aimaient pas s'abstenaient, par dédain sans doute ; ceux qui l'aimaient, et il avait de chauds partisans, par une sorte de réserve, comme s'ils voulaient dissimuler quelque chose le concernant, une faiblesse, peut-être quelque étrange manie.

Stavroguine apprit que Tikhon s'était retiré au couvent depuis six ans déjà et qu'il recevait aussi bien des gens du peuple que de hautes personnalités ; il avait des admirateurs ardents, des admiratrices surtout, jusque dans le lointain Pétersbourg.

En revanche, il avait entendu dire à un vieux membre de son club, vieillard du meilleur monde et fort pieux, que « ce Tikhon était presque fou, tout au moins un être nul{16} et, sans doute aucun, un ivrogne ». J'ajouterai, en devançant les événements, que cette dernière allégation était simplement absurde. En réalité, l'évêque avait des rhumatismes et parfois des crampes

nerveuses dans les jambes. Stavroguine avait appris encore que l'évêque en retraite n'avait pas su, soit par faiblesse de caractère, soit par une distraction incompatible avec sa dignité, inspirer aux habitants du couvent le respect qui lui était dû. On assurait que le père archimandrite, austère et rigoureux dans l'accomplissement de ses fonctions de supérieur du couvent, connu, au surplus, par sa science, nourrissait même envers le père Tikhon une sorte d'hostilité, lui faisait grief (indirectement, sans doute) de sa vie déréglée et l'accusait presque d'hérésie. Quant à la confrérie du couvent, elle traitait le saint homme malade avec une certaine familiarité.

Les deux pièces dont se composait le logement de Tikhon étaient assez étrangement meublées. Parmi de vieux meubles au cuir usé, on apercevait trois ou quatre objets élégants : un riche fauteuil de repos, un grand bureau finement ouvragé, une très jolie bibliothèque, des guéridons, des étagères que l'évêque avait reçus en offrande. À côté d'un riche tapis de Boukhara, étaient posées des nattes de tille tressée. Parmi des gravures aux sujets mondains ou mythologiques, se dressait dans le coin une grande vitrine à images saintes, étincelantes d'or et d'argent, dont une antique icône contenant des reliques. D'après les on-dit, la bibliothèque n'était pas moins d'une composition disparate : à côté des œuvres des grands saints et des martyrs chrétiens, étaient rangés « des livres de théâtre et des romans, peut-être pis encore ».

Après les premières civilités échangées avec gêne et hâte sans raison plausible, Tikhon conduisit son hôte dans le cabinet de travail, le fit asseoir sur le divan, devant une table, et prit lui-même place dans un fauteuil en osier. Nicolas Vsévolodovitch, tout émotionné, continuait à se montrer fort distrait. Il donnait l'impression d'un homme résolu à accomplir un acte extraordinaire, inéluctable, et qui en même temps lui semblait inexécutable. Il examina pendant un long moment le cabinet de travail, visiblement sans rien apercevoir ; il songeait et certainement{17} sans savoir à quoi. Il fut réveillé par le silence et il lui parut soudain que Tikhon baissait les yeux pudiquement et esquissait même un sourire déplacé.

Il éprouva aussitôt du dégoût et se révolta. Il voulut se lever, partir, d'autant plus qu'il crut Tikhon pris de boisson. Mais, soudain, l'autre leva les yeux et le fixa d'un regard si ferme, si chargé de pensées, d'une expression si

inattendue et énigmatique, qu'il en fut saisi. Il lui sembla que Tikhon avait déjà deviné dans quel but il était venu (bien que nul au monde ne pouvait le savoir), et s'il n'en parlait pas le premier, c'était parce qu'il le ménageait, craignait de l'humilier.

— Vous me connaissez ? demanda brusquement Stavroguine, Me suis-je présenté à vous en rentrant ? Je suis fort distrait...

— Vous ne vous êtes pas présenté, mais j'avais eu le plaisir de vous rencontrer une fois, il y a quatre ans environ, ici, au monastère... par hasard.

Tikhon parlait lentement, d'une voix égale et douce, en prononçant distinctement les mots.

— J'étais venu il y a quatre ans dans ce monastère ? demanda d'un ton désobligeant Nicolas Vsévolodovitch ; j'étais venu ici tout petit, quand vous n'y étiez pas du tout...

— Peut-être avez-vous oublié, fit Tikhon sans trop appuyer.

— Non, je ne l'ai pas oublié, et ce serait vraiment ridicule si je ne m'en souvenais pas, insista outre mesure Stavroguine. Peut-être avez-vous simplement entendu parler de moi, vous vous en êtes fait une certaine idée et il vous a semblé que vous m'aviez vu.

Tikhon ne répondit pas. À ce moment, Stavroguine s'aperçut que des tics contractaient par moment son visage, témoignant d'un ancien affaiblissement nerveux.

— Je m'aperçois que vous êtes un peu souffrant aujourd'hui, il vaudrait mieux que je m'en aille.

Il se leva même de sa place.

— En effet, je sens depuis hier de fortes douleurs dans les jambes et j'ai mal dormi cette nuit...

Tikhon n'acheva pas. Son hôte retomba soudain dans sa vague songerie de tout à l'heure. Le silence dura ainsi assez longtemps, deux bonnes minutes.

— Vous m'examinez ? demanda soudain Stavroguine soupçonneux.

— Je vous regardais et me remémorais les traits du visage de votre mère. Avec une dissemblance extérieure, il y a entre vous une grande ressemblance intérieure, spirituelle.

— Aucune ressemblance, surtout spirituelle ! Aucune, absolument ! s'écria le visiteur avec inquiétude et insistance, sans savoir pourquoi. Vous le dites... par pitié pour mon état... Des sornettes, ajouta-t-il avec brusquerie. Au fait, est-ce que ma mère vient vous voir ?

— Oui.

— Je ne le savais pas ; elle ne m'en a jamais parlé... Souvent ?

— Chaque mois presque, plus souvent parfois.

— Jamais je n'en ai entendu parler, jamais... Et vous, vous l'avez sans doute entendu parler de moi comme d'un fou ?

— Non, pas comme d'un fou, à vrai dire. Mais d'autres personnes m'ont fait allusion à cela.

— Vous avez donc une excellente mémoire si vous pouvez vous rappeler de pareilles vétilles... Et du soufflet que j'ai reçu avez-vous entendu parler ?

— Oui, quelque chose.

— C'est-à-dire, tout. Vous avez beaucoup de temps du reste. Et du duel ?

— Du duel aussi.

— Vous apprenez ici bien des choses. Voilà où les journaux sont superflus ! Et Schatov, vous a-t-il entretenu de moi ?

— Non. Mais je connais parfaitement M. Schatov, bien que je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

— Hum... Qu'est-ce donc cette carte, là-bas ? Tiens, la carte de la dernière guerre. Quel besoin en avez-vous, vous ?

— Je consulte la carte pour éclairer le texte... Très intéressante description.

— Montrez... Oui, c'est assez bien décrit. Étrange lecture tout de même pour vous.

Il attira le livre et y jeta un regard. C'était une narration volumineuse fort bien faite des événements de la dernière guerre, au point de vue littéraire plutôt que militaire.

Après avoir rapidement feuilleté le livre, il le repoussa d'un geste impatient.

— Je ne sais décidément pas pourquoi je suis venu ici ! prononça-t-il avec dégoût en regardant droit dans les yeux de Tikhon, comme s'il en attendait la

réponse.

— Vous semblez souffrant aussi.

— Oui, un peu.

Et il se mit aussitôt à raconter en courtes phrases brusquées qu'il était en proie, la nuit surtout, à des sortes d'hallucinations, qu'il voyait ou sentait parfois auprès de lui un être méchant, railleur et « raisonnant », qui est « en plusieurs personnes et en divers caractères, tout en étant une seule et même personne et qui m'enrage toujours... ».

Ces confidences saugrenues semblaient réellement venir d'un fou. Cependant, Nicolas Vsévolodovitch parlait avec une telle singulière franchise, avec une naïveté si contraire à sa nature qu'on eût dit qu'il était devenu un tout autre homme. Il n'eut aucune honte de manifester la crainte du spectre qui lui apparaissait. Mais cela ne dura qu'un instant et disparut aussi soudainement que cela était venu.

— Des bêtises, s'écria-t-il avec dépit comme s'il reprenait ses sens. J'irai voir le médecin.

— Allez le voir sans faute, fit Tikhon.

— Vous parlez avec une telle assurance... Avez-vous déjà rencontré des hommes comme moi, ayant eu de pareilles visions ?

— J'en ai rencontré, mais fort rarement. Je ne me souviens que d'un seul cas semblable au vôtre. Il s'agissait d'un officier qui venait de perdre son épouse, irremplaçable compagne de sa vie. De l'autre malade, j'ai seulement entendu parler. Tous les deux se sont soignés et ont été guéris à l'étranger... Mais vous, en êtes-vous depuis longtemps tourmenté ?

— Depuis une année environ... Mais c'est sans importance. J'irai voir le docteur... En somme, des bêtises... d'énormes bêtises... C'est moi-même qui suis sous divers aspects, voilà tout. Puisque je viens d'ajouter cette... phrase, vous allez certainement croire que je suis toujours dans le doute et ne suis pas certain que moi c'est moi et non pas réellement un diable.

Tikhon le considéra d'un air interrogateur.

— Alors... vous le voyez vraiment ? demanda-t-il. Je veux dire, en écartant le moindre doute que votre hallucination soit maladive, vous voyez réellement quelque image ?

— C’est assez étrange de vous voir insister quand je vous ai dit que je la vois.

Stavroguine s’irrita à nouveau et son humeur croissait à chaque mot. Il reprit :

— Mais naturellement je le vois, comme je vous vois, vous... Parfois je le vois sans être certain de le voir, bien que je sache que c’est la réalité... c’est moi ou c’est lui... Bref, des bêtises. Mais pourquoi ne supposeriez-vous pas que ce soit un diable en chair et en os ? Ce serait plus conforme à votre profession, ajouta-t-il, en passant brusquement au ton railleur.

— Il me semble plutôt que c’est maladif... Toutefois...

— Quoi, toutefois ?

— Les démons existent certainement, mais on peut le comprendre de diverses façons.

— Vous venez encore de baisser les yeux, parce que vous aviez honte pour moi de ce que je crois au diable et que, sous prétexte de ne pas y croire, je vous pose l’insidieuse question : existe-t-il ou n’existe-t-il pas ? fit Stavroguine irrité et railleur.

Tikhon esquissa un vague sourire. L’autre reprit :

— Et puis, il ne vous sied nullement de baisser les yeux : c’est maniéré, ridicule et peu naturel... Pour compenser ma façon grossière de vous parler, je vous dirai très sérieusement et avec impudence : « Je crois au diable, je crois canoniquement au diable incarné, et non pas en allégorie, et je n’ai aucun besoin d’interroger quiconque à ce sujet, voilà tout. Vous devez en ressentir une grande joie, n’est-ce pas ?...

Il eut un rire nerveux. Tikhon le regarda curieusement de ses yeux doux et timides.

— Croyez-vous en Dieu ? demanda brusquement Stavroguine.

— Je crois.

— Il est dit, n’est-ce pas, que lorsque l’on croit et que l’on ordonne à la montagne de marcher, elle marchera... Encore des bêtises !... Mais tout de même, je suis curieux de savoir : pourriez-vous déplacer la montagne ou non ?

— Si Dieu l’ordonnait, je la déplacerais, fit Tikhon d’un ton réservé et

abaissant lentement les yeux.

— Il ne s'agit pas de la déplacer avec l'aide de Dieu. Non, vous, vous-même, en guise de récompense de votre foi en Dieu ?

— Peut-être bien que je la déplacerais.

— Peut-être ? Ce n'est pas mal... Mais pourquoi doutez-vous ?

— Je n'ai pas la foi absolue.

— Comment, pas absolue ?

— Oui... peut-être n'est-elle pas parfaite{18}.

— Vous croyez du moins qu'avec l'aide de Dieu vous la déplaceriez. C'est bien assez {19}. C'est tout de même davantage que le « très peu » d'un autre saint homme, archevêque aussi, qui l'a prononcé, sous la menace du sabre, il est vrai... Vous êtes chrétien, certainement ?

— De ta croix, ô Seigneur, que je n'aie pas honte ! murmura Tikhon dans un souffle passionné et en inclinant sa tête plus bas. Les commissures de ses lèvres frissonnèrent nerveusement.

— Et peut-on croire au diable sans avoir une foi absolue en Dieu ? demanda Stavroguine avec un ricanement.

— Oh, certes, on le peut ; cela arrive bien souvent, répondit Tikhon en levant les yeux et en souriant.

— Et je suis certain que vous trouverez une pareille croyance quand même plus honnête que l'incroyance totale... Oh, le pope ! fit Stavroguine en s'esclaffant.

Tikhon lui répondit derechef par un sourire et ajouta avec enjouement :

— Au contraire, l'athéisme absolu est plus honnête que l'indifférence mondaine.

— Mâtin ! Voilà comme vous êtes !

— Un athéisme complet occupe l'avant-dernier échelon du point culminant de la foi parfaite. (Le franchira-t-il ou non ? c'est une autre question.) Tandis que l'indifférent n'a aucune foi, sinon la mauvaise crainte, et encore s'il est un homme sensible.

— Mais... Avez-vous lu l'Apocalypse ?

— Je l'ai lu.

— Souvenez-vous... : « Écris à l'Ange de 1'église de Laodicée ? »

— Je m’en souviens, ce sont de belles paroles.

— De belles ? singulière expression pour un évêque ; en général, vous êtes un original... Où est ce livre ? demanda avec une étrange précipitation Stavroguine en cherchant des yeux sur la table. Je voudrais vous lire l’endroit. Vous avez une traduction russe ?

— Je connais le passage, je m’en souviens très bien, fit Tikhon.

— Vous le savez par cœur ?... Dites.

Stavroguine baissa les yeux, appuya les deux paumes de ses mains contre ses genoux en manifestant de l’impatience, Tikhon récita sans omettre un seul mot :

« Et écris à l’Ange de l’église de Laodicée : Ceci annonce Amen, le témoin fidèle et véritable, le principe de la création de Dieu... Je sais quelles sont tes œuvres ; tu n’es ni froid ni chaud. Oh ! si tu étais froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, que tu n’es ni chaud ni froid, je te vomirai de ma bouche. Car tu dis : Je suis riche, je suis comblé de biens et rien ne me manque ; et tu ne sais pas que tu es lamentable, et pauvre, et misérable, et aveugle, et nu... »

— Assez ! interrompit Stavroguine. C’est dit pour ceux qui sont du juste milieu, pour les indifférents, n’est-ce pas ?... Savez-vous, je vous aime beaucoup.

— Et moi, vous, répliqua Tikhon à mi-voix.

Stavroguine se tut et s’absorba de nouveau dans ses pensées. Cela lui arriva pour la troisième fois, comme pris par des crises. De même, à Tikhon, il avait dit : « Je vous aime », dans une crise, du moins d’une façon inattendue pour lui-même.

Une bonne minute s’écoula.

— Ne te fâche pas, murmura Tikhon en touchant timidement du doigt le coude de Stavroguine.

L’autre tressaillit et fronça les sourcils avec irritation.

— Comment avez-vous deviné que j’étais fâché ? demanda-t-il brusquement.

Tikhon voulut répondre, mais l’autre poursuivit avec une inquiétude irraisonnée :

— Pourquoi avez-vous supposé que je devais absolument m'irriter ? Oui, j'étais furieux, vous avez raison, et précisément parce que j'ai dit : « Je vous aime. » Vous avez raison, mais vous êtes un cynique. Vous avez une opinion trop basse de la nature humaine. J'aurais pu ne pas avoir de colère si j'étais un autre homme... Du reste, il ne s'agit pas de l'homme, mais de moi. Et vous êtes quand même un original, un malade.

Il s'irritait de plus en plus, et, fait étrange, ne se gênait plus dans l'emploi de ses termes.

— Écoutez, je n'aime pas les espions et les psychologues, du moins ceux qui cherchent à s'insinuer dans mon âme. Je ne convie personne à y pénétrer, je n'ai besoin de personne, je sais me conduire tout seul. Vous pensez peut-être que je vous crains ? demanda-t-il en élevant la voix et en redressant la tête d'un air de défi. Vous êtes parfaitement certain que je suis venu vous révéler un terrible secret et vous l'attendez avec toute la curiosité de moine dont vous êtes capable. Sachez donc que je ne vous révélerai rien, aucun secret, parce que je n'ai nullement besoin de vous.

Tikhon le considéra d'un regard ferme et dit :

— Vous vous êtes étonné du fait que l'Agneau préfère les froids aux tièdes, et vous ne voulez pas être seulement tiède. Je pressens que vous avez quelque intention extraordinaire, terrible peut-être. S'il en est ainsi, je vous en conjure, ne vous torturez pas et dites tout ce que vous étiez venu dire.

— Et vous étiez sûr que j'étais venu vous révéler quelque chose ?

— Je... Je l'avais deviné à votre visage, murmura Tikhon en baissant les yeux.

Stavroguine pâlit légèrement, ses mains frissonnèrent. Durant quelques secondes, il fixa de son regard Tikhon en silence, comme s'il prenait une décision. Il retira enfin de la poche intérieure de sa redingote des feuillets imprimés et les posa sur la table.

— Voici des feuillets qui sont destinés à être répandus, dit-il d'une voix entrecoupée. Si ces feuillets sont lus par un seul homme, je n'aurais plus à les tenir secrets et tout le monde pourrait les lire. C'est décidé ainsi. Je n'ai nullement besoin de vous, car j'ai tout décidé... Mais lisez... Ne me dites rien pendant la lecture ; quand vous les aurez finis, vous me direz tout...

— Faut-il lire vraiment ? demanda Tikhon hésitant.

— Lisez. Je me suis décidé depuis longtemps.

— Je ne pourrai pas lire sans mes lunettes, les caractères sont trop petits. Cela a dû être imprimé à l'étranger...

— Voici vos lunettes, fit Stavroguine en lui tendant les lunettes qu'il avait trouvées sur la table, et il se rejeta pour s'appuyer sur le dossier du divan.

Tikhon se plongea dans la lecture.

II

L'impression des feuillets dénotait en effet une origine étrangère ; il y en avait cinq feuillets de papier à lettre sous forme de brochure. Celle-ci a dû être confectionnée en secret, dans une imprimerie russe, à l'étranger, car les feuillets ressemblaient à une proclamation.

Le titre portait : « De la part de Stavroguine. »

Je reproduis textuellement ce document dans ma narration. Je me suis permis cependant de corriger les fautes d'orthographe, assez nombreuses à ma surprise, car l'auteur était tout de même un homme cultivé et même nourri de lectures. Mais je n'ai rien touché au style, malgré ses incorrections, voire ses obscurités. Il est évident, en tout cas, que l'auteur n'est pas un écrivain[{20}].

Je me permettrai encore une remarque, bien que je devance le récit. Ce document est le produit, à mon sens, d'un auteur en état de crise, son œuvre est celle du diable qui le possédait. Le sentiment qui a poussé à écrire ce document est exactement celui qu'éprouve un malade souffrant d'un mal aigu et s'agitant dans son lit pour trouver une position qui lui apporterait un allégement, tout au moins momentané, ou sinon un allégement, un changement de douleur. Dès lors, il ne songe certes pas à la beauté ou à l'efficacité de la position prise.

La pensée dominante de ce document est dans le besoin effrayant de châtiment, de crucification, de supplice public.

D'autre part, tout le document est en même temps l'œuvre d'un révolté, d'un désespéré, bien qu'il semble que cela avait été écrit dans un autre but. L'auteur déclare qu'il « n'a pu ne pas l'écrire », qu'il y avait été « contraint », et cela paraît plausible.

Il aurait bien voulu écarter de lui ce calice, mais il y était tenu, réellement tenu, et il avait saisi l'occasion d'une nouvelle frénésie, d'une révolte. Oui, le malade s'agite dans son lit et essaye de remplacer une souffrance par une autre souffrance ; de là sa lutte contre la société, lutte qui lui assurera une position plus supportable et il lance le défi à la société. Le fait même de la rédaction d'un pareil document est un défi inattendu et impardonnable à la

société. On y décèle la soif de provoquer n'importe quel adversaire.

Il est permis de supposer aussi que ces feuillets, destinés à la publicité, ne sont après tout qu'un nouveau coup de dent à l'oreille du gouverneur{21}, mais manifesté sous une autre forme. Pourquoi cet incident m'est-il venu à l'esprit, alors que bien des faits sont déjà éclaircis, je ne saurais le dire. Je n'affirme cependant pas que le document soit faux, autrement dit inventé de toute pièce. Sans doute, faut-il chercher la vérité entre les deux extrêmes...

Au reste, j'ai trop devancé les événements et le plus sûr est de revenir au document même. Voici ce que lut Tikhon :

« De la part de Stavroguine.

« Moi, Nicolas Stavroguine, officier en retraite, j'ai vécu à Saint-Pétersbourg en 186..., en me livrant à la débauche à laquelle je n'ai trouvé aucun plaisir. Pendant un certain temps, j'y possédais trois logements.

« J'avais ma résidence régulière dans une maison meublée où habitait alors aussi Maria Lebiadkina, devenue par la suite ma femme légitime.

« J'avais loué les autres logements pour mes intrigues : dans l'un d'eux, je recevais une dame qui m'aimait ; dans l'autre, sa femme de chambre. Pendant un certain temps, j'étais hanté par l'envie de faire rencontrer chez moi la dame et la fille. Connaissant leurs caractères, j'attendais de cette sotte plaisanterie quelque amusement.

« Pour préparer cette rencontre, je venais plus souvent dans mon logement, situé dans une grande maison de la rue Gorokhovaïa, que fréquentait la femme de chambre. J'y occupais une chambre, au quatrième étage, chez de petits bourgeois de Pétersbourg. Mes logeurs occupaient une pièce voisine, si étroite qu'ils devaient laisser la porte ouverte entre la mienne et la leur. Le mari, à longue barbe et à longue lévite, était employé dans un bureau et, partant le matin, ne rentrait qu'à la nuit. La femme, âgée d'une quarantaine d'années, coupait des vieux habits pour les retaper à neuf et s'absentait souvent pour aller livrer son travail. Je demeurais seul avec leur fillette, tout enfant d'aspect. On la nommait Matriocha. Sa mère l'aimait, mais la battait souvent et criait sur elle pour un rien, suivant l'habitude de ces femmes. La fillette me servait et faisait mon ménage.

« Je déclare avoir oublié le numéro de la maison. À l'heure actuelle, après

m’être renseigné, je sais seulement que cette vieille bâtisse a été démolie et qu’à son emplacement, ainsi qu’à celui de deux autres vieilles maisons, s’élève une très grande maison neuve. J’ai oublié de même le nom de ces petits bourgeois ; peut-être ne l’ai-je jamais su. Je me souviens, toutefois, que la femme s’appelait Stepanida ; je ne me souviens pas du nom du mari ni de ce que tous les deux sont devenus. Je suppose qu’en cherchant et en se renseignant auprès de la police de la capitale, on pourrait retrouver leurs traces.

« Le logement donnait sur la cour.

« Les faits que je vais conter se passèrent au mois de juin. Un jour, disparut de ma table un canif dont je ne me servais jamais ; il y traînait comme cela. Je parlai de cette disparition à la logeuse sans penser qu’elle va fustiger sa fille. Elle venait de crier déjà à cause de la disparition d’un chiffon qu’elle accusait l’enfant d’avoir chipé pour sa poupée. Quand ce chiffon fut plus tard retrouvé sous la nappe, la petite ne proféra pas un mot de reproche pour sa punition injuste et ne fit que regarder en silence. Je remarquai qu’elle le faisait exprès, et c’est alors que, pour la première fois, j’examinai son visage ; jusqu’alors elle n’avait pas attiré mon attention. Elle était blondasse, le visage couvert de taches de rousseur, un visage ordinaire, mais d’une expression toute enfantine et extraordinairement doux.

« La mère était mécontente de voir sa fille ne pas lui reprocher l’injuste punition, et voici que l’incident du canif excita sa mauvaise humeur. La femme était exaspérée d’avoir puni sans raison son enfant. Elle arracha quelques brins de son balai et fustigea la fillette jusqu’à marquer sa peau de traces sanguinolentes, et cela en ma présence, bien que la fillette était déjà dans sa douzième année. Matriocha ne cria pas sous les verges, sans doute parce que j’assistais à la correction, mais elle hoqueta étrangement à chaque coup et continua à hoqueter pendant une heure après.

« Cependant, il s’était d’abord passé ceci : au moment même où la logeuse se précipitait sur le balai pour en tirer des verges, je retrouvai le canif sur mon lit où il était sans doute tombé de la table. La pensée me vint aussitôt de n’en rien dire afin que la fillette soit fustigée. Je m’y décidai subitement ; dans de pareils instants, la respiration me manque... Mais je suis résolu de

tout conter avec netteté, afin qu'il n'en reste rien de caché.

« Toute situation extrêmement honteuse, infiniment humiliante et vile, mais surtout ridicule dans laquelle il m'était arrivé de me trouver, excitait en moi une grande colère et une jouissance indicible en même temps. Il en était de même aux instants de mes crimes et des dangers. Si j'avais quelque chose volé, j'aurais ressenti au moment du vol de l'ivresse devant la profondeur de mon infamie. Ce que j'y prisais, ce n'est point l'acte infamant, mais le plaisir extrême que me donnait la conscience cuisante de ma bassesse. Il en était ainsi toutes les fois quand, me trouvant sur le terrain d'une rencontre, j'attendais le coup de mon adversaire : j'éprouvais la même sensation. J'avoue l'avoir souvent expressément recherchée parce qu'elle agit le plus fortement sur moi. Quand je recevais une gifle (et j'en ai reçue à deux reprises dans mon existence), j'éprouvais encore cette sensation, malgré toute mon indignation. Mais lorsqu'on parvient à retenir sa colère, la jouissance dépasse toutes les délices imaginables.

« Je n'en ai jamais parlé à personne, je me suis même gardé de la moindre allusion à cette honte, et je l'ai cachée comme une abjection. Quand on m'a frappé et traîné par les cheveux dans un cabaret de Pétersbourg, je n'ai pas éprouvé ce sentiment de honte, mais seulement une grande colère, bien que je ne fusse pas ivre. Si, par contre, ce vicomte français qui, à l'étranger, m'avait giflé et à qui j'ai fracassé, en duel, la mâchoire inférieure, m'avait saisi par les cheveux et rabaissé ma tête, j'aurais sans doute éprouvé une jouissance enivrante et non de la colère.

« Tout ceci est dit pour faire savoir à tous que jamais cette sensation ne me possédait entièrement et que je gardais toujours ma pleine conscience. Si j'avais voulu, j'aurais pu maîtriser cette sensation, même à son point culminant, mais je n'en ai jamais eu l'envie. Je suis convaincu que j'aurais été capable de vivre toute ma vie en chaste moine, malgré la volupté bestiale dont je suis doué et que j'ai toujours excitée en moi. Je tiens donc à déclarer que je n'ai nulle intention de justifier mes crimes, ni par l'influence du milieu, ni par une irresponsabilité de malade.

« Lorsque la correction de la fillette fut terminée, je mis le canif dans la poche de mon gilet, sortis sans rien dire de la maison et allai le jeter loin dans

la rue, afin que personne ne sût que je l'avais retrouvé.

« Je sentis aussitôt que je venais de commettre une vilenie, et j'éprouvai cependant un certain plaisir, parce qu'un sentiment indéfinissable me brûla comme d'un fer rouge, et le fait m'intéressa.

J'ai attendu ensuite deux jours. Après avoir pleuré, la fillette est devenue plus silencieuse encore. Je suis convaincu qu'elle n'avait aucun ressentiment contre moi, mais éprouvait de la honte d'avoir été punie de cette façon en ma présence. Cependant, en enfant soumise, elle s'en voulait de cette honte, à elle seule. Je le note parce que cela importe pour la suite du récit.

« J'ai passé ces deux ou trois jours dans ma résidence principale. Une quantité de gens logeait dans cette maison meublée : fonctionnaires sans place ou occupant de petits emplois, médecins sans clientèle, toutes sortes de Polonais qui s'empressaient autour de moi. Je vivais dans cette Sodome en solitaire, c'est-à-dire isolé en mon esprit, mais entouré toute la journée d'une bande de « camarades » très dévoués et m'adorant presque par amour de ma bourse. Je crois bien que nous avons commis maintes canailleries, au point que les autres locataires nous craignaient, c'est-à-dire nous montraient de la déférence, malgré nos fredaines, fort osées parfois. Encore un coup, je n'étais même pas loin d'envisager l'agrément de ma déportation en Sibérie. Je m'ennuyais à tel point que j'aurais pu me pendre ; et si je ne me suis pas pendu, c'est que j'attendais toujours quelque chose venir, comme je l'attendais durant toute ma vie.

« Je me souviens de m'être sérieusement occupé alors de théologie. Cela dura pendant un certain temps, puis l'ennui me reprit, plus fortement encore.

« Quant à mes sentiments civiques, ils se résolvaient en envie de placer de la poudre aux quatre coins de l'univers et de faire tout sauter, si toutefois la chose en valait la peine. Ce ne fut point par une méchanceté particulière, mais tout simplement par ennui. Je ne suis nullement socialiste. Je crois que ce fut une maladie. Le docteur Dobrolioubov, qui logeait dans nos chambres meublées avec sa famille, à ma plaisante question s'il existait quelque ingrédient pouvant exciter les vertus civiques, me répondit un jour : « Pour exciter les vertus civiques, il n'en existe peut-être pas ; mais on pourrait en trouver pour exciter à un crime. » Il fut très content de son calembour, bien

qu'il fût excessivement pauvre et chargé d'une femme enceinte et de deux fillettes affamées. Il est vrai de dire que si les hommes n'étaient pas exagérément contents d'eux, personne ne serait capable de vivre.

« C'est encore pendant ces deux ou trois jours (que j'ai laissé passer pour donner le temps à la fillette de se calmer) que j'ai commis aussi un vol, sans doute pour me distraire de l'idée qui me hantait, ou simplement pour m'amuser. Ce fut l'unique vol de ma vie.

« Deux de nos chambres meublées étaient occupées par un fonctionnaire et sa famille ; c'était un homme d'une quarantaine d'années, pas très bête et d'aspect convenable, mais pauvre. Nous n'étions pas en relations suivies et il redoutait les acolytes qui m'entouraient.

« Il venait de toucher son traitement de vingt-cinq roubles. J'avais réellement besoin de l'argent à ce moment (bien que je dusse en recevoir trois jours après par la poste), de sorte qu'on pourrait croire que j'ai volé par nécessité et non pour faire une nique. Ce fut accompli avec effronterie et pour ainsi dire ouvertement : j'entrai dans la chambre du fonctionnaire au moment où il dînait avec sa femme et ses enfants dans l'autre pièce. Auprès de la porte d'entrée était posée sur une chaise la redingote uniforme du fonctionnaire. Cette pensée me vint soudain à l'esprit quand je passais dans le corridor. Je plongeai ma main dans la poche intérieure de la redingote et en retirai le portefeuille. Mais le fonctionnaire entendit le léger bruit que j'avais produit et passa la tête par la porte de la pièce voisine. Il me sembla même qu'il avait aperçu mon geste, mais pas entièrement, et ne put certes croire à ses propres yeux. J'expliquai que, en passant devant sa porte ouverte, j'étais entré pour voir l'heure sur sa pendule. « Elle ne marche pas », fit-il, et s'en retourna.

« J'étais alors en veine de boire et je régalais toute ma bande, y compris Lebiadkine{22}. Je jetai le portefeuille dans la rue et je gardai les billets de banque. Il y avait trois billets rouges de dix roubles et deux jaunes d'un rouble, trente-deux roubles en tout. Je changeai aussitôt l'un des rouges et envoyai chercher du Champagne, puis donnai le deuxième rouge, puis le troisième.

« Environ quatre heures après, vers le soir, le fonctionnaire, m'apercevant

dans le corridor, s'approcha de moi.

« — Vous étiez entré, Nicolas Vsévolodovitch, dans ma chambre il y a quelques heures ; n'avez-vous pas fait tomber par mégarde mon uniforme de la chaise... posée près de la porte ?

« — Non, je ne m'en souviens pas. Il y avait un uniforme ?

« — Oui.

« — Par terre ?

« — D'abord sur la chaise, puis par terre.

« — Alors vous l'avez relevé ?

« — Je l'ai relevé.

« — Eh bien, que vous faut-il encore ?

« — Mais... s'il en est ainsi, c'est tout.

« Il n'osa pas achever sa pensée et ne dit même rien à personne, tellement ces gens se montrent parfois timides. Au reste, tous mes colocataires me redoutaient beaucoup et me respectaient. Je pris plaisir par la suite de le fixer dans les yeux, puis cela ne m'intéressa plus.

« Trois jours après, je retournai à la Gorokhovaïa. La mère se préparait à sortir avec un lourd paquet ; l'homme, naturellement, n'était pas à la maison et je restai seul avec Matriocha.

« Les fenêtres donnant sur la cour étaient grandes ouvertes. La maison était remplie d'artisans et, durant la journée, de tous les étages, montait le bruit des marteaux et des chansons. Une heure s'était passée. Matriocha, assise sur un petit banc, dans sa chambrette, me tournait le dos et était occupée à quelque couture. Soudain, elle se mit à chantonner à mi-voix ; cela lui arrivait parfois. Je tirai ma montre : il était deux heures. Je sentis mon cœur battre violemment. Je me levai et commençai à m'approcher d'elle...

« L'appui des fenêtres était garni de quantité de pots de géraniums et le soleil brillait avec éclat. Je m'assis auprès d'elle, sur le parquet. Elle tressaillit, s'effraya et se dressa. Je pris sa main et la baisai, la forçai de se rasseoir et me mis à la regarder dans les yeux. Le fait que je lui eusse baisé la main la fit d'abord rire comme une enfant, mais pour une seconde seulement ; car elle se releva d'un bond et, cette fois, saisie d'une telle frayeur que son visage se convulsa. Elle me regarda avec des yeux fixes, pleins d'épouvante,

et ses lèvres se contractèrent dans une envie de pleurer ; elle ne cria pas cependant.

« Je baisai de nouveau sa main et la pris sur mes genoux ; alors elle se recula, puis sourit comme de honte, mais d'un sourire forcé. Tout son visage s'empourpra de honte. Je lui murmurai je ne sais plus quoi et je riai. Soudain, une chose étrange se passa, une chose qui m'a étonné extrêmement et que je n'oublierai jamais : la fillette entoura mon cou de ses bras et se mit à son tour à m'embrasser avec ardeur. Son visage exprimait une véritable extase. Je me levai tout indigné, tellement le fait m'impressionna désagréablement chez un aussi petit être, et soudain je ressentis de la pitié{23}... »

À cet endroit, le feuillet se terminait par une phrase inachevée. Alors se produisit un incident que je ne puis passer sous silence.

Il y avait en tout cinq feuillets ; l'un que tenait Tikhon et dont il venait d'achever la lecture ; les quatre feuillets étaient restés entre les mains de Stavroguine. Répondant au regard interrogateur de Tikhon, l'autre lui tendit rapidement la suite.

— Mais il y manque..., fit Tikhon en examinant les feuillets et ajouta aussitôt : Ah, oui, c'est le troisième feuillet, il me faut le deuxième.

— Oui, c'est le troisième... Quant au deuxième, il est pour l'instant retenu par la censure, répondit vivement Stavroguine avec un sourire gêné.

Il était demeuré assis dans le coin du divan et suivait fiévreusement les effets de la lecture sur le visage de Tikhon.

— Vous l'aurez plus tard, quand vous le mériterez, ajouta Stavroguine avec un geste de familiarité factice.

Il riait, mais faisait pitié à voir.

— Que ce soit le deuxième ou le troisième, c'est tout un, désormais, fit Tikhon.

— Comment tout un ? Pourquoi ? s'emporta soudain Stavroguine. Ce n'est pas du tout un. Ah, oui ! il vous convient, en moine que vous êtes, de soupçonner aussitôt la chose la plus odieuse. Un moine serait le meilleur des juges d'instruction !

Tikhon l'examina en silence.

— Tranquillisez-vous... Ce n'est pas ma faute si la fillette était stupide et

avait mal compris... Il n'y eut rien... Absolument rien...

— Alors, que Dieu soit loué, dit Tikhon en se signant.

— C'est long à expliquer... Il y eut là..., simplement, un malentendu psychologique..., murmura Nicolas Vsévolodovitch.

Il rougit soudain. Un sentiment de dégoût, d'accablement, de désespoir se peignit sur son visage. Il se tut, et tous deux gardèrent le silence, sans se regarder, pendant plus d'une minute.

— Savez-vous, il vaut mieux que vous continuiez votre lecture, dit Stavroguine en essuyant de ses doigts la froide sueur qui perlait sur son front. Puis... il vaudrait mieux que vous ne me regardiez pas du tout... Il me semble que je rêve... Et... ne me faites pas perdre toute patience, ajouta-t-il dans un souffle.

Tikhon détourna vivement les yeux, saisit le troisième feuillet et, cette fois, lut jusqu'au bout, sans s'arrêter un instant. Dans les trois feuillets que l'autre lui avait tendus, il n'y avait plus de lacune, sauf le fait que le troisième feuillet commençait par un bout de phrase.

«...Ce fut pour moi un moment de véritable frayeur, bien que peu intense encore. J'étais très joyeux ce matin-là, très bon pour tout le monde et toute la bande était contente de moi. Mais je les quittai tous et me rendis à la Gorokhovaïa.

« Je la rencontrai en bas, dans le vestibule. Elle revenait de chez l'épicier où elle était allée chercher de la chicorée ; en m'apercevant, elle s'élança toute effrayée dans l'escalier. Ce n'était même pas de la frayeur, mais une terreur muette.

« Au moment où je rentrai, la mère avait eu le temps de la gifler pour être accourue « tête baissée ». Rien ne transpira donc pour l'instant. Matriocha s'était cachée quelque part et ne se montra pas de tout le temps que j'y étais resté. Une heure après je partis.

« Mais, vers le soir, je ressentis de nouveau la peur et avec bien plus de force. Ce qui me tourmentait surtout, c'était le fait d'avoir peur et d'en avoir conscience. Rien n'est plus horrible ni plus stupide. Jamais avant ni après, je n'avais ressenti une pareille peur. Cette fois, je tremblais à la lettre, et j'avais conscience de mon humilité.

« Si j'avais pu, je me serais tué ; mais je me sentais indigne de la mort. Il est vrai qu'on se tue par peur, et on reste en vie par peur. Et puis, le soir, demeuré tout seul dans ma chambre, j'ai éprouvé pour elle une telle haine que j'ai résolu de la tuer. C'est dans cette intention que j'ai couru alors à la Gorokhovaïa. Je m'imaginais en route comment je vais l'assommer et me jouer d'elle. La haine était surtout excitée par la vision de son sourire... Je la méprisais pour s'être jetée à mon cou, en s'imaginant je ne sais quoi...

« Mais, arrivé au canal de la Fontanka, je me sentis mal. D'ailleurs, une nouvelle pensée me traversa la tête, une pensée terrible par le fait même que j'en avais conscience. Étant retourné chez moi, je me couchai, frissonnant de fièvre et en proie à une telle frayeur que je cessais même de haïr la fillette. Je ne voulais plus la tuer et c'était la nouvelle pensée qui m'était venue sur la Fontanka. C'est alors que je remarquai, pour la première fois de ma vie, comment la peur, atteignant son plus haut degré, chasse la haine et même tout sentiment de vengeance.

« Je me suis réveillé vers midi, relativement bien portant, surpris même de la violence des impressions que j'avais éprouvées la veille. J'ai eu honte d'avoir voulu tuer. Je ne me sentais pas moins mal disposé et, malgré ma répugnance, j'étais contraint d'aller à la Gorokhovaïa. Je me souviens d'avoir fortement senti à ce moment l'envie de me quereller furieusement avec quelqu'un. Mais, arrivé dans mon logement de la Gorokhovaïa, j'y ai trouvé la femme de chambre, cette Nina qui me fréquentait et qui m'attendait depuis une heure.

« Je n'aimais nullement cette jeune fille ; aussi l'ai-je trouvée un peu intimidée et craignant de me déplaire par sa visite. Elle venait toujours avec cette appréhension. Mais cette fois j'ai été très heureux de la rencontrer, ce qui l'a ravie. Elle était assez avenante, mais modeste et avait ce maintien que les petits bourgeois apprécient beaucoup ; ma logeuse n'en tarissait pas d'éloges devant moi. Je les ai trouvées toutes les deux devant des tasses de café, ma logeuse étant fort satisfaite de l'agréable conversation.

« Dans un coin de l'autre chambre, j'ai aperçu Matriocha ; elle était debout, regardant en dessous sa mère et la visiteuse. Quand je suis entré, elle ne s'est pas cachée comme l'autre fois ; cela m'a frappé et s'est gravé dans

mon esprit. Il m'a semblé seulement qu'elle avait bien maigri et était en proie à une fièvre. Je me suis montré très cordial avec Nina, de sorte qu'elle s'en est allée toute heureuse. Nous sommes sortis ensemble.

« Durant deux jours, je n'étais pas retourné à la Gorokhovaïa. J'en avais assez de tout et je m'ennuyais horriblement. C'était au point que je décidai à en finir une bonne fois et à quitter Pétersbourg. Mais quand je me rendis à la Gorokhovaïa, pour donner congé de la chambre, je trouvai la logeuse fort chagrinée : Matriocha était malade depuis deux jours et délirait la nuit. Naturellement, je demandai aussitôt ce qu'elle disait dans son délire. Nous parlions à voix basse dans ma chambre. La mère me murmura que l'enfant disait des choses « terribles ». « J'ai tué Dieu », qu'elle dit. Je lui offris de faire venir le médecin à mes frais, mais elle refusa en ajoutant : « Avec l'aide de Dieu, cela passera ; elle ne reste pas tout le temps couchée ; tout à l'heure, elle est allée chez l'épicier. »

« J'ai résolu de revenir pour trouver Matriocha seule, car la logeuse m'avait dit qu'elle avait à faire une course vers cinq heures du soir. À vrai dire, je ne me rendais nullement compte pourquoi je voulais faire cette visite.

« Je dînai dans un traktir. À 4 heures un quart précises, je revins à la Gorokhovaïa. J'entrais toujours en ouvrant avec ma clef. Seule Matriocha s'y trouvait. Elle était couchée dans le cabinet noir, derrière un paravent, sur le lit de sa mère ; je l'avais vue passer la tête, mais je fis semblant de ne pas la remarquer. Les fenêtres étaient ouvertes.

Il faisait chaud, même très chaud. Je marchai pendant quelque temps à travers ma chambre, puis m'assis sur le divan.

« Je me souviens de tout jusqu'au dernier moment. Je ne sais trop pourquoi j'éprouvai le plaisir de ne pas parler à la fillette et de la faire languir. Je demeurai ainsi toute une heure, quand, tout à coup, elle se leva vivement et sortit de derrière le paravent. J'entendis ses deux pieds heurter le parquet, puis ses pas précipités, et elle apparut sur le seuil de ma chambre. J'étais si vil que je ressentis de la joie de la voir venir la première. Oh ! comme tout cela était lâche et comme j'étais humilié ! Elle demeurait silencieuse et me regardait. Ne l'ayant pas vue depuis plusieurs jours, je m'aperçus qu'elle avait fort maigrie. Ses yeux s'étaient agrandis et me

fixaient avec une vague curiosité, me sembla-t-il tout d'abord. Je continuai à demeurer assis et à l'examiner.

« Soudain, j'éprouvai de nouveau une haine contre elle. Bientôt, je me rendis compte qu'elle n'avait aucune crainte de moi ; peut-être était-elle inconsciente. Mais voici qu'elle se mit à hocher la tête, comme le font les être naïfs et sans maintien pour reprocher à quelqu'un une mauvaise action. Puis, aussi brusquement, elle leva son petit poing et me menaça de sa place. Au premier moment, ce geste m'a paru grotesque, mais, aussitôt après, je me levai et fis quelques pas tout effrayé. Son visage exprimait un tel désespoir que j'avais peine à le voir chez un pareil petit être. Elle continua d'agiter dans ma direction son petit poing et à hocher la tête avec reproche.

« Je me mis à lui parler avec douceur et à voix basse, par lâcheté certainement, mais je m'aperçus qu'elle ne comprenait pas ; je m'effrayai davantage. Elle couvrit soudain son visage de ses mains, comme l'autre fois, s'approcha de la fenêtre et me tourna le dos. Je revins dans ma chambre et m'assis également près de la fenêtre.

« Je ne puis comprendre pourquoi je ne m'étais pas éloigné et continuais à rester, sans doute dans l'attente de quelque chose. Peut-être bien qu'après avoir demeuré quelque temps, je l'aurais tuée pour en finir d'une façon ou d'une autre. Mais j'entendis de nouveau ses pas précipités, je la vis sortir par la porte, puis s'engager dans la galerie en bois d'où partait l'escalier ; je la suivis aussitôt et j'eus le temps de la voir entrer dans un cabinet noir, sorte de poulailler, situé à côté des water-closet...

« Je me souviens que mon cœur battait violemment. Un instant après, je regardai ma montre et marquai le temps d'une façon très précise. Qu'est-ce qui me poussait à cette précision, je ne saurais le dire ; le certain est que j'avais le désir de tout bien remarquer et je me souviens bien de tout.

« Le jour tombait ; une mouche bourdonna au-dessus de ma tête et se posa sur ma figure ; je l'attrapai, la tenai quelques instants entre mes doigts et la lâchai par la fenêtre. Un chariot entra avec grand bruit dans la cour. Depuis longtemps, un tailleur chantait à plein gosier par une fenêtre située dans un coin de la cour. Il était à son travail et je le voyais parfaitement. La pensée m'est venue que, puisque personne ne m'avait rencontré lorsque j'étais passé

par la porte cochère et avais monté l'escalier, il fallait éviter toute rencontre quand je descendrai. J'ai donc reculé ma chaise de la fenêtre et m'assis de façon que les habitants de la maison ne puissent m'apercevoir.

« Oh ! lâcheté ! Je pris un livre, mais le rejetai aussitôt et me mis à examiner une toute petite araignée rouge posée sur une feuille de géranium ; je m'absorbai ainsi dans une rêverie. Je me souviens de tout jusqu'au plus petit détail.

« Je tirai de nouveau ma montre : vingt minutes s'étaient passées depuis le moment où elle était sortie. Mes soupçons commençaient à prendre tournure de certitude. Alors j'ai décidé d'attendre un quart d'heure encore. Je me donnai ce délai. L'idée me vînt ensuite de m'assurer si elle n'était pas revenue sans que je l'aie remarquée. Mais un silence absolu régnait et j'aurais pu entendre le bruit d'un insecte. Soudain, mon cœur se remit à battre. Je tirai ma montre : il restait encore trois minutes ; je les laissai passer quand même, bien que mon cœur battît à me faire mal. Je me levai enfin, mis mon chapeau sur la tête, boutonnai mon pardessus et regardai autour de moi pour m'assurer de n'avoir laissé aucune trace de mon passage.

« J'ai glissé la chaise vers la fenêtre pour lui faire reprendre son ancienne place. J'ai ouvert la porte de sortie, l'ai refermée à clef et me suis dirigé vers le cabinet noir. La porte était fermée, mais non à clef ; je savais, d'ailleurs, qu'elle ne se fermait pas à clef ; mais je ne tenais pas à l'ouvrir ; je me suis hissé simplement sur la pointe des pieds et ai regardé à travers la fente du haut de la porte. Je me suis souvenu à ce moment qu'en étant assis auprès de la fenêtre et en examinant la petite araignée rouge, je songeais précisément à ce geste : me lever sur la pointe des pieds et regarder par la fente d'en haut.

« En mentionnant ici ce détail, je veux prouver avec évidence combien j'étais en possession de mes facultés mentales, que je n'étais pas fou et que je suis responsable de tout. J'ai regardé longtemps par la fente, car il y faisait sombre, mais pas complètement, Bref, j'ai vu tout ce qu'il me fallait...

« Je décidai alors de m'en aller et je descendis l'escalier. Je ne rencontrai personne et personne n'aurait pu déposer contre moi.

« Trois heures après, j'étais avec toute ma bande à boire du thé dans un restaurant et à jouer aux cartes en bras de chemise. Lebiadkine récitait des

vers. J'étais fort en train : je faisais des mots d'esprit et soulevais le rire général. Personne ne buvait de l'alcool, bien qu'une bouteille de rhum était posée sur la table ; seul Lebiadkine lui fit honneur. Malov observa : « Quand Nicolas Vsévolodovitch est content et n'a pas le spleen, tous les nôtres sont gais et parlent avec esprit. » Je me l'étais gravé dans l'esprit et il s'ensuit que j'étais joyeux, content et spirituel. Mais je me souviens aussi parfaitement que je sentais mon infamie et ma lâcheté, précisément en raison de la joie que j'éprouvais de me sentir libéré, et je savais que je n'aurais plus jamais de sentiments nobles, ni ici-bas, ni dans une autre vie, jamais. Autre chose encore : j'ai réalisé à ce moment le dicton juif : « Ce qui vient de soi est mauvais, mais cela ne sent pas. » Car, tout en me rendant compte que j'étais un misérable, je n'en avais pas honte et je ne me tourmentais pas.

« En buvant alors le thé et en bavardant avec les autres, je me disais pour la première fois de ma vie que je ne connais ni ne sens le mal et le bien, et que non seulement ai perdu le sentiment, mais savais que le mal et le bien n'existaient pas, que ce n'était qu'un préjugé ; je pouvais me libérer de tout préjugé ; mais, si j'atteignais cette liberté, je serais perdu. Ce fut pour la première fois que j'ai eu conscience de cette formule et au moment précis où je les amusais de mes traits d'esprit. Je m'en souviens parfaitement. Bien souvent de vieilles pensées se présentent à vous comme toutes nouvelles, parfois après cinquante ans de vie.

« Malgré tout, j'étais sur le qui-vive et m'attendais à quelque incident. Mon pressentiment se vérifia. Vers onze heures du soir, accourut la fillette du concierge de la maison de la Gorokhovaïa et m'apporta la nouvelle que Matriocha s'est pendue. Je suivis la fillette et je m'assurai que ma logeuse ne savait pas pourquoi elle avait envoyé cette fillette me prévenir. Elle hurlait, se frappait la tête comme toutes ces femmes en pareille occurrence.

« Il y avait du monde et des agents de police. J'y suis resté quelque temps, puis me suis retiré.

« On ne m'a pas inquiété du tout, sauf pour me demander quelques renseignements. J'ai dit simplement que la fillette était malade, avait le délire et que j'avais même proposé de faire venir un médecin à mes frais. On m'a posé aussi la question au sujet du canif ; j'ai dit que la logeuse avait fouetté

sa fillette, mais que cela ne tirait pas à conséquence. Quant à ma présence dans le logement le soir du suicide de Matriocha, personne ne s'en est douté. L'affaire n'eut donc aucune suite.

« Je n'y suis pas retourné pendant toute une semaine et quand je m'y suis rendu, c'était pour donner congé. La logeuse continuait à pleurer, bien qu'elle était déjà occupée à ses chiffons comme de coutume.

« — C'est pour votre canif que je l'ai offensée si fort, me dit-elle sans trop appuyer sur le reproche.

« J'ai donné congé sous le prétexte que j'étais gêné de recevoir Nina dans un pareil logement. Ç'a été pour la logeuse l'occasion de dire quelques mots de bien de Nina. En me retirant, j'ai laissé cinq roubles en supplément de la somme due.

« Le danger étant écarté, j'aurais entièrement oublié l'incident de la Gorokhovaïa, comme j'oubliais tout ce qui s'était passé à cette époque, si les premiers temps je ne me rappelais avec irritation de la lâcheté que j'avais manifestée. Je déversais ma bile sur qui je pouvais. J'eus aussi l'idée de gâter la vie à quelqu'un, aussi odieusement que possible. Déjà une année auparavant, j'avais songé à me suicider ; puis, je trouvai quelque chose de mieux.

« En regardant un jour la bancale Maria Lebiadkina qui aidait au ménage des chambres meublées, j'ai décidé tout à coup de l'épouser. Elle n'était pas encore folle alors, mais simplement idiote, enthousiaste et secrètement amoureuse de moi. L'idée du mariage de Stavroguine avec un être placé à la dernière échelle sociale excitait mes nerfs. On ne pouvait pas s'imaginer quelque chose de plus insensé. Je ne sais pas comment l'expliquer. Était-ce une décision inconsciente et parce que je m'en voulais de ma lâcheté lors de l'affaire avec Matriocha ? Je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, je ne me suis pas marié uniquement à la suite « d'un pari après boire », comme on l'a dit. Les témoins du mariage étaient Kirilov et Pierre Verkhovensky{24}, qui se trouvait alors de passage à Pétersbourg, puis Lebiadkine lui-même et Malov (décédé depuis). Ils ont donné leur parole de garder le silence sur ce mariage et nul autre n'en a su jamais rien. Ce silence m'avait toujours semblé une vilenie ; mais personne ne l'a rompu jusqu'à présent, bien que j'eusse la

ferme intention de rendre le fait public ; pendant que j'y suis, je le fais aujourd'hui.

« Aussitôt la cérémonie du mariage accomplie, je suis parti chez ma mère, en province. J'y suis allé pour me distraire, car ma situation était insupportable. J'ai laissé dans notre ville l'impression d'un fou, impression qui subsiste encore et qui certainement me nuit. Puis, je me suis rendu à l'étranger où j'ai passé quatre ans.

« J'ai voyagé en Orient ; j'ai assisté, au monastère du mont Athos, à des offices qui duraient huit heures sans relâche ; j'ai été en Égypte, j'ai vécu en Suisse, et poussé même jusqu'en Islande. J'ai suivi pendant toute une année des cours en Allemagne. Pendant la dernière année, je me suis lié à Paris avec une famille de la haute noblesse russe, puis avec deux jeunes filles russes en Suisse.

« De passage à Francfort, il y a une couple d'années, j'aperçus dans une vitrine, parmi d'autres photographies exposées, celle d'une petite fille élégamment vêtue d'un costume d'enfant, très ressemblant à Matriocha. J'achetai aussitôt la photographie et, de retour à l'hôtel, je la posai sur ma cheminée. Elle resta là pendant une semaine sans que j'y aie jeté un coup d'œil une seule fois, et je l'oubliai en quittant Francfort. Je le note pour montrer à quel point j'avais su garder l'empire sur mes souvenirs et combien j'étais devenu insensible. Je les rejetais en bloc, et le tout disparaissait toutes les fois que je le voulais. En général, le passé m'ennuyait toujours et je ne pouvais en parler, contrairement à ce que fait presque tout le monde. Quant à Matriocha, je le dis, j'oubliai même sa photographie sur la cheminée.

« Il y a un an environ, en traversant l'Allemagne, j'omis par distraction de descendre à la station où je devais changer de wagon. On me fit quitter le compartiment à la station suivante. Il était deux heures de l'après-midi, la journée était claire. La gare desservait une toute petite ville allemande. Il fallait attendre le passage du train suivant jusqu'à onze heures du soir. Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, de l'incident, car il n'y avait aucune urgence à mon voyage. On me désigna un hôtel, petit et peu confortable, mais tout entouré de verdure et de parterres de fleurs. Je dînai fort bien et, comme j'avais voyagé pendant une longue nuit, je me couchai vers quatre heures et

je dormis à merveille.

« J'ai eu un rêve tout à fait inattendu, car je n'avais jamais vu quelque chose de semblable. Au musée de Dresde, figure un tableau de Claude Laurent, intitulé dans le catalogue Acis et Galathée, si je ne me trompe ; je l'appelais, moi, l'Âge d'or, sans trop savoir pourquoi. Je l'avais déjà contemplé auparavant et cette fois encore, en passant par Dresde. C'est ce tableau que j'ai vu en rêve, non pas comme toile, mais comme un paysage réel. C'est un coin enchanteur de l'Archipel grec : des flots bleus caressants, des îles, des rochers, des rives fleuries, un panorama magique dans le lointain, un coucher de soleil fascinateur ; les mots manquent pour le décrire. C'est ici qu'est le berceau de l'humanité européenne ; ici se sont déroulées les premières scènes de la mythologie, ici est le paradis terrestre, ici ont vécu de nobles hommes : ils se levaient et s'endormaient heureux et innocents, les bosquets s'emplissaient de leurs chants joyeux, leurs énergies vierges se dépensaient en amour et en joies candides... Le soleil inondait de ses rayons les îles et la mer, heureux de luire sur ses beaux enfants. Songe magique ! Belle illusion ! Rêve le plus inconcevable qui fût jamais, auquel l'humanité sacrifiait sa vie, pour lequel les prophètes mouraient sur la croix ou étaient immolés ; c'est le rêve sans lequel les peuples refusent de vivre et ne sauraient même mourir. Il m'a semblé vivre tout cela dans ce songe. Je ne saurais dire exactement ce que j'ai rêvé, mais je voyais encore le rocher, la mer et les rayons obliques du soleil couchant quand je me suis réveillé et ouvert les yeux inondés de larmes, pour la première fois de ma vie. Un sentiment de félicité jamais encore éprouvé emplissait mon cœur jusqu'à la douleur.

« La journée déclinait et, à travers les vitres de ma petite chambre, tamisée par les fleurs en pots sur l'appui de la fenêtre, pénétrait toute une gerbe de rayons obliques qui m'inondait de lumière. Je me suis hâté de refermer les yeux, ayant soif de prolonger le songe disparu ; mais soudain j'ai vu apparaître, comme au milieu d'un incendie rouge, la petite araignée écarlate. Elle m'est apparue telle que je l'avais vue sur la feuille du géranium, alors que les rayons obliques du soleil couchant pénétraient, comme aujourd'hui, par la fenêtre près de laquelle j'étais assis. J'ai senti comme un

fer qui entrait dans ma chair, je me suis redressé et me suis assis sur le lit...

« Je vis devant moi Matriocha, toute maigrie, les yeux enfiévrés, exactement comme alors, quand elle demeurait debout sur le seuil de ma chambre et, hochant de la tête, leva vers moi son tout petit poing. Et jamais rien ne me fit autant souffrir ! Le désespoir lamentable d'un petit être impuissant, à l'intelligence encore rudimentaire, me menaçant (que pouvait-il me faire ?) et n'accusant que lui-même ! Jamais je n'avais éprouvé quelque chose de semblable !

« Je restai ainsi sans bouger jusqu'à la tombée de la nuit, oubliant les heures qui s'écoulaient. Appelerai-je cela le remords, le repentir ? Je ne sais et ne pourrais le dire encore aujourd'hui. Peut-être même, ce souvenir de l'acte que j'ai commis ne m'inspire-t-il pas du dégoût. Peut-être ce souvenir contient-il quelque chose d'agréable qui excite mes passions... Non, ce qui m'est insupportable, c'est cette vision, et précisément sur le seuil, avec son petit poing levé et menaçant, ce seul aspect d'elle, cette seule minute d'alors, ce seul hochement de tête... Voilà ce que je ne puis supporter, et voilà ce qui m'apparaît presque chaque jour depuis ! Et l'image ne surgit pas spontanément : c'est moi qui la provoque et ne puis ne pas la provoquer, bien que ce soit le tourment de ma vie. Oh, si du moins je l'apercevais une fois en réalité, ou en une sorte d'hallucination !...

« J'ai bien d'autres vieux souvenirs, peut-être mieux encore. J'ai agis envers une femme plus ignoblement encore et elle en est morte. J'ai tué en duel deux hommes qui ne m'ont jamais rien fait. J'ai été un jour mortellement offensé par un autre homme et je ne me suis pas vengé. J'ai sur la conscience un empoisonnement prémédité, réussi et demeuré inconnu (s'il le faut, j'en ferai connaître tous les détails).

« Mais pourquoi aucun de ces souvenirs n'éveille-t-il en moi rien de pareil à celui de Matriocha ?

« J'ai erré ensuite pendant toute une année, essayant de m'occuper. Je sais que je pourrais écarter la vision de la fillette dès que je le voudrais. J'ai l'entière maîtrise de ma volonté comme jadis. Mais, précisément, je n'ai jamais voulu le faire, je ne le veux pas et je ne voudrais pas vouloir. Je le sais d'avance. Cela continuera ainsi jusqu'à ma folie.

« Deux mois après mon songe merveilleux, je fus repris du désir de devenir amoureux d'une jeune fille, ou, plus exactement, de ressentir l'une de ces crises de passion, de ces débordements dont j'étais coutumier jadis. Je fus terriblement tenté de commettre un nouveau crime, c'est-à-dire de me faire bigame (étant déjà marié). Mais je pris la fuite sur le conseil d'une autre jeune fille, à laquelle j'avais presque tout dévoilé, même le fait que je n'aimais nullement celle que je convoitais tant et que je ne pouvais aimer personne. D'ailleurs, ce nouveau crime ne m'aurait aucunement libéré de Matriocha...

« C'est ainsi que j'ai décidé d'imprimer ces feuilles en trois cents exemplaires et de les emporter en Russie. Le moment venu, je les adresserai à la police et aux autorités locales ; j'en enverrai en même temps aux rédactions des journaux avec prière de les publier, ainsi qu'aux nombreuses personnes qui me connaissent à Pétersbourg et dans toute la Russie. Une traduction paraîtra à l'étranger.

« Je sais qu'au point de vue juridique, je ne saurais être inquiété : je suis seul à m'accuser, et je n'ai pas d'autre accusateur ; aucune preuve, ou fort peu de preuves ; enfin, l'idée de mon déséquilibre mental, ancrée dans l'opinion de tous, ainsi que les efforts certains de mes parents pour exploiter cette idée, feront disparaître tout danger d'une poursuite judiciaire. Je le déclare, entre autre, afin de montrer que je suis en pleine possession de ma raison et suis entièrement conscient de ma situation. Mais ce que je veux, c'est que tous ceux qui connaîtront ma confession me regardent comme je suis, et moi aussi, je les regarderai. Plus nombreux ils seront, mieux cela vaudra. En serai-je soulagé ? Je ne sais. J'y ai recours comme à ma dernière ressource.

« Encore un coup : si l'on cherchait bien dans les archives de la police de Pétersbourg, on trouverait sans doute quelque chose. Mes petits bourgeois habitent peut-être encore la capitale. La maison était assez remarquable par sa couleur bleu ciel. Quant à moi, je ne m'en irai nulle part et, pendant une année ou deux, je ne quitterai pas la propriété de ma mère. Au premier appel, je me présenterai.

« Nicolas STAVROGUINE. »

III

La lecture dura près d'une heure. Tikhon lisait lentement et peut-être reprenait-il certains passages. Pendant ce temps, depuis l'arrêt survenu lors de la « confiscation » du deuxième feuillet, Stavroguine était demeuré immobile et silencieux, dans un coin du divan, appuyé sur le dossier et semblant figé dans l'attente{25}. Tikhon ôta ses lunettes, resta pensif quelques moments, puis fixa de son regard hésitant Stavroguine. Celui-ci tressaillit et d'un mouvement brusque se pencha en avant{26}.

— J'ai oublié de vous avertir, dit-il d'un ton bref, que toutes vos paroles seront vaines ; je ne changerai pas mes intentions, ne cherchez pas à me dissuader. Je publie tout.

Il rougit et se tut.

— Vous n'avez pas omis de m'en avertir tout à l'heure déjà, avant la lecture.

Une sorte d'irritation se trahissait dans les paroles de Tikhon. De toute évidence, le « document » avait produit sur lui une forte impression. Son sentiment chrétien était offensé, et il n'était pas toujours maître de ses sentiments. Je noterai à cette occasion que ce n'est pas sans raison qu'il avait acquis la renommée d'un homme « incapable d'observer une conduite devant le public », comme on disait de lui au monastère. Malgré son humilité chrétienne, une réelle indignation altéra sa voix.

— N'importe, reprit Stavroguine avec la même brusquerie et sans remarquer le changement de ton de Tikhon. Quelle que puisse être la force de vos arguments, je me tiendrai à ma résolution. Notez que par cette phrase malhabile, ou trop habile, pensez ce que vous voudrez, je ne quête nullement vos objections ou votre éloquence persuasive, conclut-il avec un sourire contrefait.

— Je n'aurais pas pu chercher à vous persuader du contraire. Votre pensée est une haute pensée, et la pensée chrétienne ne saurait s'exprimer avec plus de plénitude. On ne saurait accomplir un exploit plus exceptionnel, un supplice de soi-même comme celui que vous avez projeté, si seulement...

— Si quoi ?

— S'il s'agissait réellement de repentir, d'une pensée vraiment chrétienne...

— Des finasseries, murmura Stavroguine d'un air distrait.

Il se leva et arpenta la chambre sans paraître se rendre compte de ce qu'il faisait.

— Vous semblez vouloir passer pour plus grossier que ne le souhaite votre cœur, reprit Tikhon, cherchant à révéler sa pensée entière.

— Passer ? Je ne voulais passer pour rien du tout ; je ne faisais pas de grimaces. Plus grossier, dites-vous : qu'entendez-vous par là ? demanda-t-il en rougissant et s'irritant aussitôt de sa rougeur. Je sais que c'est là un acte misérable, bas, ajouta-t-il en montrant de la tête les feuillets... Mais que sa bassesse même serve...

Il s'interrompit comme éprouvant de la honte de continuer à s'expliquer ; une expression de souffrance crispa en même temps son visage, parce que poussé par une sorte de nécessité inconsciente de rester précisément pour s'expliquer.

Il est à remarquer aussi que pas un mot ne fut prononcé des deux côtés pour élucider la raison de la confiscation du deuxième feuillet, et cela durant tout le cours ultérieur de la conversation. Stavroguine s'arrêta devant le bureau et, y prenant un crucifix en ivoire, il se mit à le tourner entre ses doigts et soudain le cassa en deux. Reprenant ses esprits et étonné lui-même, il regarda avec perplexité Tikhon ; sa lèvre supérieure frissonna comme s'il avait été offensé et allait lancer un défi.

— J'avais espéré que vous me diriez réellement une chose raisonnable, et c'était pour cela que j'étais venu, fit-il à mi-voix, comme cherchant à se maîtriser ; il jeta les deux tronçons du crucifix sur la table.

Tikhon baissa vivement les yeux et dit avec ardeur :

— Ce document part directement de votre cœur, mortellement ulcéré ; est-ce ainsi que je dois le comprendre ? Oui, c'est un besoin profond de pénitence, un besoin intérieur qui s'est emparé de vous. Vous avez été profondément remué, jusqu'à en faire une question de vie ou de mort, par les souffrances d'un être que vous aviez offensé ; j'en conclus que l'espoir ne

vous a pas encore abandonné et que vous suivez maintenant la grande voie du supplice en révélant au monde entier votre honte. Vous demandez le jugement de l'Église tout entière, bien que vous ne croyiez pas en l'Église. Est-ce ainsi que je dois le comprendre ? Mais il semble que vous haïssez et méprisez d'avance tous ceux qui liront cette narration et vous leur jetez un défi.

— Moi ? Je jette un défi ?

— N'ayant pas eu honte de vous confesser du crime, pourquoi avez-vous honte du repentir ?

— Moi ? J'ai honte ?

— Honte et peur.

— J'ai peur ?

Stavroguine sourit et sa lèvre supérieure frissonna. Tikhon reprit :

— Vous semblez vouloir dire : que les autres me regardent. Mais vous-même, comment les regarderez-vous ? Vous vous attendez à leur colère pour leur répondre par une colère plus grande encore. Certains passages de votre écrit sont d'un style trop appuyé ; vous semblez admirer votre psychologie et vous profitez du plus petit détail pour étonner le lecteur par votre insensibilité, par votre effronterie, qui peut-être vous sont étrangères. En même temps, vos passions mauvaises et votre habitude de l'oisiveté vous rendent effectivement insensible et sot.

— La sottise n'est pas un vice, fit Stavroguine en pâlissant.

— C'est parfois un vice, reprit Tikhon, implacable et ardent. Mortellement ulcéré et martyrisé par la vision se tenant sur votre seuil, vous semblez ne pas voir quel est votre crime en réalité et de quoi vous avez à avoir honte devant les hommes dont vous appelez le jugement : est-ce de l'insensibilité dans votre violence, ou de la lâcheté que vous avez manifestée. Au cours d'un passage, vous vous empressez même d'assurer le lecteur que le geste menaçant de la jouvencelle ne vous semblait plus grotesque, mais écrasant. Ce geste vous parut-il réellement grotesque, ne fût-ce qu'un instant ? Oui, je l'atteste.

Tikhon se tut. Il parlait comme un homme qui ne cherche plus à se contenir.

— Parlez, parlez, le pressa Stavroguine. Vous êtes irrité et vous me malmenez. J'aime cela de la part d'un moine. Mais laissez-moi vous demander : voici dix minutes déjà que nous parlons après cela (il désigna de la tête les feuillets) et bien que vous soyez indigné, je n'aperçois chez vous nulle expression de dégoût ni de honte... Vous ne semblez pas dégoûté et vous me parlez comme à votre égal.

Il ajouta le mot « comme à votre égal » en baissant la voix et presque malgré lui. Tikhon le regarda attentivement et continua :

— Vous m'étonnez, car vos paroles sont sincères, et dans ce cas... la faute est à moi. Sachez donc que je me suis montré discourtois et dégoûté à votre égard ; tandis que vous, dans votre soif du châtiment, vous ne l'avez même pas remarqué, bien que vous ayez remarqué mon impatience et l'ayez appelée gronderie. En réalité, vous êtes convaincu d'avoir mérité un mépris bien plus grand, et votre parole : « vous me parlez comme à votre égal », est une belle parole, bien que dite malgré vous. Je ne vous cèlerai rien : je suis terrifié de votre grande force dépensée à dessein à des infamies. Ce n'est pas sans effets funestes qu'on devient étranger à son pays : on en est châtié par l'ennui et l'oisiveté, alors même qu'on a le désir de l'action. Mais le christianisme reconnaît la responsabilité dans toute situation. Dieu ne vous a pas privé d'intelligence ; dès lors, réfléchissez si vous pouvez poser mentalement la question : « Suis-je ou non responsable de mes œuvres ? » Vous êtes sans le moindre doute responsable. « Les tentations ne peuvent ne pas s'insinuer dans le monde ; mais malheur à celui par qui les tentations viennent dans le monde. » Quant à votre... faute, bien d'autres pèchent comme vous, mais vivent avec leur conscience en paix et considèrent même comme inévitables leurs fautes de jeunesse. Il en est aussi des vieillards qui sentent déjà l'odeur de la tombe et qui commettent les mêmes péchés avec insouciance et enjouement. Le monde est rempli de toutes ces horreurs. Vous, du moins, vous en avez mesuré toute la profondeur, ce qui arrive fort rarement à un pareil degré.

— Serait-ce de l'estime que vous éprouveriez pour moi après la lecture de ces feuillets ? demanda Stavroguine avec un ricanement. J'ai entendu dire, très honorable père Tikhon, que vous n'étiez pas fait pour servir de guide de

conscience, ajouta-t-il en accentuant sa grimace. On vous critique fort ici. On prétend qu'aussitôt que vous découvrez un sentiment sincère d'humilité chez un pécheur, vous vous enthousiasmez, vous vous repentez et vous vous humiliez devant lui...

— Je n'y répondrai pas directement. Il est exact que je ne sais pas observer une conduite pondérée envers les gens. J'ai toujours convenu de ce grand défaut, dit Tikhon avec un soupir et d'un ton si sincère que Stavroguine le regarda avec un sourire de sympathie. Quant à ceci, reprit-il en jetant un regard sur les feuillets imprimés, il ne peut y avoir de plus grand, de plus affreux crime que celui que vous avez commis envers la jouvencelle.

— Ne mesurons pas ces choses au mètre ! fit Stavroguine avec quelque dépit. Peut-être ma souffrance n'est-elle pas aussi violente que je l'ai dépeinte, et peut-être bien me suis-je calomnié, conclut-il brusquement.

Tikhon ne répliqua pas. Stavroguine arpentait la chambre, la tête baissée et absorbé dans ses pensées.

— Et cette jeune fille, demanda tout à coup Tikhon, celle avec laquelle vous avez rompu les relations commencées en Suisse, où... se trouve-t-elle à cette heure ?

— Ici.

Un nouveau silence.

— Je vous ai peut-être bien menti sur mon compte, répéta avec insistance Stavroguine... Au reste, c'est vrai que je provoque les gens par l'impudence de ma confession, puisque vous y avez aperçu la provocation. C'est ce qu'il faut, ils le méritent.

— Vous voulez dire qu'il vous sera plus facile de les haïr que d'accepter leur pitié ?

— Parfaitement{27}. Je n'ai pas l'habitude de la franchise, mais puisque j'ai commencé à être franc... avec vous, sachez que je les méprise tout autant que moi-même, sinon plus, infiniment plus. Aucun d'eux ne saurait s'improviser mon juge... J'ai écrit ces fadaises (il désigna les feuillets), parce que cela m'a passé par la tête, par effronterie... Il se peut aussi que j'aie exagéré dans un moment d'exaltation, s'écria-t-il tout irrité, et il rougit de nouveau, fâché d'avoir laissé échapper ces paroles malgré lui. Il s'approcha

de la table et saisit un fragment du crucifix brisé.

— Répondez-moi à une question, mais en toute sincérité, à moi seul, ou parlant à vous-même dans le calme et les ténèbres de la nuit, dit Tikhon d'une voix pénétrante. Si quelqu'un vous pardonnait cela (il désigna les feuillets), non pas l'un de ceux que vous estimez ou que vous craignez, mais un inconnu, un homme que vous ne connaîtriez jamais, et qui vous pardonnerait en sa conscience, après avoir lu votre terrible confession, vous sentiriez-vous apaisé par cette pensée, ou cela vous serait-il indifférent ?

— Cela m'apaiserait, répondit Stavroguine à voix basse ; et si vous me pardonniez, cela me soulagerait bien plus, ajouta-t-il vivement.

— À condition que vous me pardonniez aussi, fit Tikhon d'un ton pénétré.

— Pourquoi donc ? Ah, oui, c'est votre formule monastique{28}. Détestable humilité... Permettez-moi de vous dire que ces vieilles formules de moine ne sont nullement élégantes... D'ailleurs, je ne sais vraiment pas pourquoi je suis ici, ajouta-t-il soudain en regardant autour de lui. Mais à propos, j'ai cassé chez vous... Qu'est-ce qu'elle vaut cette affaire ? Vingt-cinq roubles ?

— Ne vous en souciez pas.

— Cinquante, peut-être ? Pourquoi ne m'en soucierais-je pas ? Pourquoi casserais-je, et vous, vous me feriez cadeau du dommage ? Voici cinquante roubles, dit-il en posant le billet de banque sur la table. Si vous ne les voulez pas pour vous, prenez-les pour les pauvres, pour l'église, que sais-je, ajouta-t-il avec irritation. Écoutez, je vais vous dire toute la vérité : je désire votre pardon, avec le vôtre celui d'un autre, d'un troisième, mais celui de tous, non ; que tous me haïssent !

— Et la pitié de tous, vous n'auriez pas pu la supporter en toute humilité ?

— Je ne l'aurais pas pu. Je ne veux pas de pitié de tout le monde ; d'ailleurs, il ne peut pas y en avoir... Écoutez, je ne veux plus attendre, je veux publier... Ne me flattez pas... Je ne peux plus attendre... Je ne peux plus ! s'écria-t-il exaspéré.

— J'ai peur pour vous : vous êtes devant un abîme presque

infranchissable, fit timidement Tikhon.

— Vous craignez de me voir succomber sous leurs haines ?

— Pas seulement sous la haine.

— Quoi encore ?

— Sous leurs rires, dit Tikhon avec effort.

Stavroguine se troubla ; l'anxiété se peignit sur son visage.

— Je le pressentais, dit-il. Je vous ai donc parut fort comique après la lecture de mon « document » ? Ne vous tourmentez pas, ne soyez pas si confus, je m'y attendais.

Tikhon était confus en effet, et il s'empressa de s'expliquer.

— De pareilles hautes actions exigent du sang-froid ; dans la souffrance même, on doit conserver une pleine sérénité... Mais elle manque partout de nos jours. Partout, ce ne sont que disputes. Les hommes ne se comprennent pas comme au temps de la tour de Babel...

— Tout cela est bien vieux, cela a été dit mille fois, interrompit Stavroguine.

— D'ailleurs, vous n'atteindrez pas le but, reprit Tikhon, passant cette fois à la question. Juridiquement, vous êtes presque inattaquable, et on vous le fera tout d'abord remarquer avec raillerie. On s'étonnera ensuite. Qui comprendra le véritable motif de votre confession ? On ne voudra pas le comprendre, car on s'effare devant de pareils exploits et on s'en venge. Le monde aime sa boue et ne veut pas qu'on l'agite. C'est pourquoi on tournera votre acte en ridicule, parce que c'est par le ridicule qu'on peut tuer le plus vite.

— Parlez, dites tout, encouragea Stavroguine.

— Sans doute, on exprimera de l'horreur tout d'abord, mais une fausse horreur, afin d'observer les apparences. Je ne parle pas des âmes pures ; celles-ci ressentiront l'horreur et s'accuseront elles-mêmes ; mais on ne les entendra pas, car elles garderont le silence. Les autres hommes, les gens du monde, craignent uniquement ce qui menace leurs intérêts personnels. Ceux-ci, la première surprise, l'effroi factice passés, s'empresseront d'en rire. On manifestera de la curiosité pour le fou, car on vous prendra pour un fou, peut-être pas entièrement, mais on vous jugera suffisamment responsable pour

qu'on puisse rire de vous. Pourriez-vous le supporter ? Votre cœur ne s'emplira-t-il pas d'une telle haine qu'elle vous conduira à votre perte ?... Voilà ce que je crains.

— Ce qui m'étonne, c'est de vous voir si mal juger les hommes, professer un tel mépris pour eux ! fit Stavroguine d'un ton agacé.

— Croyez-moi : en parlant ainsi des hommes, c'est d'après moi que je les jugeais plutôt !... s'écria Tikhon.

— Y aurait-il donc dans votre âme aussi un motif de se réjouir de mon malheur ?

— Qui sait, peut-être bien il y en aurait-il... Oh ! il se peut bien !

— Indiquez-moi alors ce qu'il y a de ridicule dans mon récit. Je sais bien quoi ; mais je tiens à vous voir le désigner du doigt ; et faites le aussi cyniquement que possible, avec toute la sincérité dont vous êtes capable... Puis, laissez-moi vous dire : vous êtes un fameux original !...

— La forme même de votre ardente pénitence revêt un caractère ridicule... Mais ne doutez pas de votre triomphe ! s'écria soudain le moine avec enthousiasme. Même sous cette forme, vous vaincrez, si vous acceptez en toute sincérité les soufflets et les crachats. La mise en croix la plus honteuse s'achève toujours en grande gloire et en grande puissance lorsque l'humilité montrée dans l'exploit est sincère. Et il se peut qu'ici-bas encore, vous soyez consolé...

— Bref, vous découvrez le ridicule dans la forme seule ? insista Stavroguine.

— Et dans le fond. C'est la laideur qui tuera, murmura Tikhon en baissant les yeux.

— La laideur ? Quelle laideur ?

— Du crime. Il est des crimes qui sont réellement laids. Quel que soit le crime, plus il y a de sang, d'horreur, plus il impose, devient pittoresque, pour ainsi dire ; mais il est des crimes honteux, vils, qui sont en dehors de toute terreur, trop inélégants, si l'on peut dire...

Tikhon n'acheva pas.

— C'est-à-dire, fit avec émotion Stavroguine, vous jugez fort ridicule le geste de baiser les mains d'un petit souillon... Oh ! je ne vous comprends que

trop, et vous, vous vous désolez pour moi parce que c'est laid, vil, non pas vil, mais honteux, ridicule, et vous pensez que c'est cela précisément que je ne pourrai souffrir...

Tikhon se taisait.

— Je comprends maintenant pourquoi vous avez demandé si ma demoiselle de Suisse se trouvait ici.

— Vous n'êtes pas préparé, vous n'êtes pas assez retrempé, vous êtes déraciné, vous n'avez pas la foi, murmura Tikhon timidement.

— Écoutez, mon père : je veux me pardonner moi-même, voilà mon vrai but, tout mon but ! s'écria soudainement Stavroguine avec une extase farouche. C'est alors seulement que le spectre disparaîtra... Voilà pourquoi je cherche la souffrance infinie... Ne m'effrayez donc pas ; sinon, je me noierai dans ma rage.

Cette explosion de sincérité fut si inattendue que Tikhon se leva.

— Si vous avez foi que vous pouvez vous pardonner vous-même et obtenir ce pardon par la souffrance, si vous vous posez un tel but avec foi, alors, vous êtes déjà un croyant ! s'écria Tikhon avec émotion. Comment donc avez-vous pu dire que vous ne croyiez pas en Dieu ?

Stavroguine ne répondit pas.

— Dieu vous pardonnera votre incroyance, car vous honorez le Saint-Esprit sans le connaître.

— Le Christ pardonnera à l'occasion ? demanda Stavroguine avec un sourire contraint et une nuance d'ironie dans la voix.

— N'est-il pas dit dans le Livre : « Si vous séduisez l'un de ces petits, » vous souvenez-vous ? Selon l'Évangile, il n'y a pas de plus grand crime...

— Dites plus simplement que vous voudriez éviter un scandale et vous me tendez un piège, mon bon père Tikhon, fit avec dépit Stavroguine en faisant mine de se lever. En somme, vous voudriez me voir assagi, peut-être même marié convenablement et achevant ma vie en honnête membre du club de la ville et en fidèle de votre monastère, le fréquentant à toutes les fêtes. Belle pénitence en vérité ! Au reste, en bon connaisseur du cœur humain, vous pressentez sans doute que la chose finira en effet ainsi, et tout notre colloque se réduit à me persuader que c'est précisément ce que j'attendais de

vous, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas cette pénitence que je veux, je vous en prépare une autre ! reprit Tikhon avec ardeur, sans prendre garde au ricanement de Stavroguine. Je connais un vieil ermite, un ascète qui vit non loin d'ici dans l'isolement complet et qui est d'une telle sagesse chrétienne que ni moi ni vous ne saurions la concevoir. Il condescendra à ma prière. Je lui raconterai tout ce qui vous concerne. Allez faire votre pénitence auprès de lui, soumettez-vous à sa direction pendant cinq ou six ans, aussi longtemps que vous jugerez vous-même nécessaire par la suite. Imposez-vous un vœu, et par ce grand sacrifice, vous obtiendrez tout ce dont vous avez soif, même ce que vous n'espérez pas ; car vous ne saurez pas comprendre aujourd'hui ce que vous recevrez.

Stavroguine écouta d'un air grave.

— Vous m'engagez à entrer dans l'autre monastère, prononcer les vœux de moine{29} ?

— Vous n'avez pas à prendre l'habit de moine ; faites-vous seulement novice, fût-ce en secret ; vous pouvez continuer à vivre dans le monde.

— Laissez donc, père Tikhon, l'interrompit Stavroguine et il se leva. Tikhon aussi.

— Mais qu'avez-vous ? s'écria Stavroguine en regardant avec frayeur l'évêque.

L'autre demeurait debout devant lui, les mains jointes, le visage convulsé d'une frayeur soudaine.

— Qu'avez-vous ? Qu'avez-vous ? répéta Stavroguine en s'approchant vivement de lui pour le soutenir. Il lui sembla qu'il allait tomber.

— Je vois..., je vois, comme si c'était réel, s'écria Tikhon avec une expression de profond chagrin, que jamais, pauvre jeune homme perdu, vous n'étiez aussi proche d'un nouveau et plus grand crime qu'en cet instant.

— Calmez-vous, fit Stavroguine de plus en plus inquiet pour Tikhon. Je remettrai peut-être... Vous avez raison...

— Non, ce n'est pas après la publication, c'est un jour avant, une heure peut-être avant le grand acte que vous chercherez une issue dans un nouveau crime, et vous le commettrez uniquement pour éviter la publication de vos

feuillets.

Stavroguine trembla de colère et de frayeur en même temps.

— Maudit psychologue ! s'écria-t-il au paroxysme de la colère, et il sortit de la cellule sans se retourner une seule fois.

{1} Le père Karamazov.

{2} Étude écrite en novembre 1920 et publiée dans la Revue de Paris du 1er août 1921.

{3} À l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Dostoïevsky.

{4} Ce nom tire son origine du couvent Zadonsky, situé dans le gouvernement de Voronèje, où l'évêque Tikhon s'est retiré après une courte administration de l'évêché de Voronèje, et sa vie de juste lui a valu la vénération de tout le peuple orthodoxe. Il fut canonisé après sa mort, et ses reliques, exposées au couvent Zadonsky, attirent les pèlerins de tous les points de la Russie.

{6} Du roman les Frères Karamazov.

{7} La Nouvelle Revue française du 1er février 1922.

{8} « Dostoïevsky au théâtre » (Revue illustrée du 15 octobre 1888).

{9} Du 1er août 1922.

{10} Le professeur TCHIJE, les Types criminels d'après Dostoïevsky (communication au Congrès international d'anthropologie criminelle, tenu à Amsterdam en 1901).

{11} Docteur Gaston LOYGUE, Étude médico-psychologique sur Dostoïevsky, Paris et Lyon, 1904.

{12} Vieux domestique de la famille Stavroguine.

{13} Il est question dans les Possédés d'une manifestation publique des ouvriers de l'usine de Schpigouline.

{14} Le supérieur du couvent.

{15} L'un des conjurés des Possédés qui fut, par la suite, assassiné par ses camarades comme traître.

{16} Après le mot « fou », les mots « tout au moins un être nul » sont effacés dans le deuxième texte de Dostoïevsky, édité par le Centroarchive.

{17} Dans l'autre texte « peut-être », au lieu de « certainement ».

{18} Dans ce texte du Centroarchive les deux phrases sont rédigées ainsi :

« — Comment, vous aussi, vous n'avez pas la foi parfaite ?

« — Oui... peut-être n'est-elle pas parfaite, répondit Tikhon. »

{19} Variante du texte publié par le Centroarchive :

« Vous voulez croire, au moins. Et vous comprenez à la lettre le déplacement de la montagne. J'ai remarqué que nos « lévites » libéraux penchent fortement vers le luthéranisme. »

{20} À partir des mots du passage qui suit : « Je me permettrai encore », etc., le reste qui se termine par : « Voici ce que lut Tikhon », n'est reproduit qu'en renvoi, dans le texte du Centroarchive, et est copié d'après celui du volume VIII des œuvres complètes de 1906. L'édition du Centroarchive

ne contient pas ce passage dans son texte même, parce que celui-ci ne se trouve pas dans les épreuves récemment retrouvées.

{21} Allusion à une scène du roman les Possédés au cours de laquelle Stavroguine mord à l'oreille le gouverneur de la province.

{22} Un officier, frère de la folle que Stavroguine épousera par la suite ; personnages du roman les Possédés.

{23} Voici le texte du passage qui, dans l'édition du Centroarchive, remplace la scène de la « confiscation », d'un feuillet qu'on va lire ici :

« Quand tout fut fini, elle parut fort confuse. Je ne tentai pas à la rassurer et je ne la caressai plus. Elle me regardait en souriant timidement. Son visage me sembla tout à coup stupide. La confusion l'envahissait de plus en plus. Enfin, elle couvrit sa figure de ses mains, et alla se poster dans un coin, le visage tourné vers le mur. Je redoutais une nouvelle terreur de sa part, et je sortis en silence de la maison.

« Je présume que ce qui était arrivé devait lui apparaître, dans une frayeur mortelle, d'une horreur infinie. Malgré les jurons obscènes auxquels elle devait être accoutumée depuis son berceau, je suis bien convaincu qu'elle n'y comprenait encore rien. Elle était certainement persuadée d'avoir commis un crime monstrueux et en être profondément coupable : « J'ai tué Dieu. »

« Cette nuit-là, je me suis battu au cabaret, comme j'y ai déjà fait allusion. Mais je me suis réveillé, au matin, dans ma chambre meublée où m'avait conduit Lebiadkine. Ma première pensée était : a-t-elle tout dit ou non ?... »

{24} L'un membre, l'autre chef du cercle révolutionnaire décrit dans les Possédés.

{25} Texte du Centroarchive : « Chose étrange, la sorte d'impatience, la distraction, voire le délire qu'exprimait son visage pendant toute cette matinée, disparurent presque, et un calme, une sorte de sincérité leur succéda, le marquant de dignité. »

{26} Variante du texte publié par le Centroarchive :

« — Ne pourrait-on introduire quelques modification dans ce document ?

« — Pourquoi faire ? Je l'ai écrit en toute sincérité... » répondit Stavroguine.

{27} Variante du texte publié par le Centroarchive :

Après « parfaitement », Stavroguine ajoute : « En lisant ce document, on me traitera peut-être de jésuite, de cagot, ha ! ha ! ha ! N'est-ce pas ?

« — On vous traitera ainsi, sans aucun doute. Mais pensez-vous réaliser votre intention bientôt ?

« — Aujourd'hui, demain, après-demain, est-ce que je sais ? Très prochainement en tout cas. Vous avez raison : je le ferai brusquement et juste à l'instant où je les haïrai le plus et voudrai me venger d'eux. »

{28} Variante du texte publié par le Centroarchive :

Avant la réponse de Stavroguine : « Détestable humilité », etc., Tikhon dit : « Pour mes fautes voulues et involontaires. Ayant péché, chaque homme pèche envers tous, et il est toujours

coupable du péché d'un autre homme. Il n'y a pas de péché individuel. Quant à moi, je suis un grand pécheur, peut-être plus grand que vous. »

À noter que ce passage est supprimé par Dostoïevsky dans l'original.

{29} Variante du texte publié par le Centroarchive :

Après les mots « prononcer les vœux de moine », l'auteur a supprimé, dans les épreuves, le passage suivant qu'il convient de reproduire ici :

« Malgré toute l'estime que j'ai pour vous, je dois dire que je devais m'y attendre de votre part. Eh bien ! je vous avoue qu'aux moments de mes faiblesses, l'idée me venait de me cacher des hommes dans un monastère, tout au moins pour un temps, après la publication de ces feuillets. Mais aussitôt je rougissais de honte à la pensée de cette bassesse. Quant à prendre l'habit de moine, cette pensée n'a pu jamais me traverser l'esprit, même dans les moments de la plus lâche anxiété. »

Les frères Karamazov

Table des matières

Préface

Première partie

- Livre premier: Histoire d'une famille
- Livre II: Une réunion déplacée
- Livre III: Les sensuels

Deuxième partie

- Livre IV: Les déchirements
- Livre V: Pro et contra
- Livre VI: Un religieux russe

Troisième partie

- Livre VII: Aliocha
- Livre VIII: Mitia
- Livre IX: L'instruction préparatoire

Quatrième partie

- Livre X: Les garçons.
- Livre XI: Ivan Fiodorovitch.
- Livre XII: Une erreur judiciaire.
- Épilogue.

Préface

En abordant la biographie de mon héros, Alexéi Fiodorovitch, j'éprouve une certaine perplexité. En effet, bien que je l'appelle mon héros, je sais qu'il n'est pas un grand homme; aussi prévois-je fatalement des questions de ce genre: «En quoi Alexéi Fiodorovitch est-il remarquable, pour avoir été choisi comme votre héros? Qu'a-t-il fait? De qui est-il connu et pourquoi? Ai-je une raison, moi lecteur, de consacrer mon temps à étudier sa vie?»

La dernière question est la plus embarrassante, car je ne puis qu'y répondre: «Peut-être; vous le verrez vous-même dans le roman.» Mais si on le lit sans trouver mon héros remarquable? Je dis cela, malheureusement, car je prévois la chose. À mes yeux, il est remarquable, mais je doute fort de parvenir à convaincre le lecteur. Le fait est qu'il agit, assurément, mais d'une façon vague et obscure. D'ailleurs, il serait étrange, à notre époque, d'exiger des gens la clarté! Une chose, néanmoins, est hors de doute: c'est un homme étrange, voire un original. Mais loin de conférer un droit à l'attention, l'étrangeté et l'originalité nuisent, surtout quand tout le monde s'efforce de coordonner les individualités et de dégager un sens général de l'absurdité collective. L'original, dans la plupart des cas, c'est l'individu qui se met à part. N'est-il pas vrai?

Au cas où quelqu'un me contredirait sur ce dernier point, disant: «ce n'est pas vrai» ou «ce n'est pas toujours vrai», je reprends courage au sujet de la valeur de mon héros. Car non seulement l'original n'est «pas toujours» l'individu qui se met à part, mais il lui arrive de détenir la quintessence du patrimoine commun, alors que ses contemporains l'ont répudié pour un temps.

D'ailleurs, au lieu de m'engager dans ces explications confuses et dénuées d'intérêt, j'aurais commencé tout simplement, sans préface, – si mon œuvre plaît, on la lira – mais le malheur est que, pour une biographie, j'ai deux romans. Le principal est le second: il retrace l'activité de mon héros à l'époque présente. Le premier se déroule il y a treize ans; à vrai dire ce n'est

qu'un moment de la première jeunesse du héros; il est néanmoins indispensable, car, sans lui, bien des choses resteraient incompréhensibles dans le second. Mais cela ne fait qu'accroître mon embarras: si moi, biographe, je trouve qu'un roman eût suffi pour un héros aussi modeste, aussi vague, comment me présenter avec deux et justifier une telle prétention?

Désespérant de résoudre ces questions, je les laisse en suspens. Naturellement, le lecteur perspicace a déjà deviné que tel était mon but dès le début, et il m'en veut de perdre un temps précieux en paroles inutiles. À quoi je répondrai que je l'ai fait par politesse, et ensuite par ruse, afin qu'on soit prévenu. Au reste, je suis bien aise que mon roman se partage de lui-même en deux écrits «tout en conservant son unité intégrale»; après avoir pris connaissance du premier, le lecteur verra lui-même s'il vaut la peine d'aborder le second. Sans doute, chacun est libre; on peut fermer le livre dès les premières pages du premier récit pour ne plus le rouvrir. Mais il y a des lecteurs délicats qui veulent aller jusqu'au bout, pour ne pas faillir à l'impartialité; tels sont, par exemple, tous les critiques russes. On se sent le cœur plus léger vis-à-vis d'eux. Malgré leur conscience méthodique, je leur fournis un argument des plus fondés pour abandonner le récit au premier épisode du roman. Voilà ma préface finie. Je conviens qu'elle est superflue; mais, puisqu'elle est écrite, gardons-la.

Et maintenant, commençons.

L'Auteur.

Première partie

Livre premier: Histoire d'une famille

I. Fiodor Pavlovitch Karamazov

Alexéi Fiodorovitch Karamazov était le troisième fils d'un propriétaire foncier de notre district, Fiodor Pavlovitch, dont la mort tragique, survenue il y a treize ans, fit beaucoup de bruit en son temps et n'est point encore oubliée. J'en parlerai plus loin et me bornerai pour l'instant à dire quelques mots de ce «propriétaire», comme on l'appelait, bien qu'il n'eût presque jamais habité sa «propriété». Fiodor Pavlovitch était un de ces individus corrompus en même temps qu'ineptes – type étrange mais assez fréquent – qui s'entendent uniquement à soigner leurs intérêts. Ce petit hobereau débuta avec presque rien et s'acquit promptement la réputation de pique-assiette: mais à sa mort il possédait quelque cent mille roubles d'argent liquide. Cela ne l'empêcha pas d'être, sa vie durant, un des pires extravagants de notre district. Je dis extravagant et non point imbécile, car les gens de cette sorte sont pour la plupart intelligents et rusés: il s'agit là d'une ineptie spécifique, nationale.

Il fut marié deux fois et eut trois fils; l'aîné, Dmitri, du premier lit, et les deux autres, Ivan et Alexéi[130], du second. Sa première femme appartenait à une famille noble, les Mioussov, propriétaires assez riches du même district. Comment une jeune fille bien dotée, jolie, de plus vive, éveillée, spirituelle, telle qu'on en trouve beaucoup parmi nos contemporaines, avait-elle pu épouser pareil «écervelé», comme on appelait ce triste personnage? Je crois inutile de l'expliquer trop longuement. J'ai connu une jeune personne, de l'avant-dernière génération «romantique», qui, après plusieurs années d'un amour mystérieux pour un monsieur qu'elle pouvait épouser en tout repos, finit par se forger des obstacles insurmontables à cette union. Par une nuit d'orage, elle se précipita du haut d'une falaise dans une rivière rapide et profonde, et périt victime de son imagination, uniquement pour ressembler à l'Ophélie de Shakespeare. Si cette falaise, qu'elle affectionnait particulièrement, eût été moins pittoresque ou remplacée par une rive plate et

prosaïque, elle ne se serait sans doute point suicidée. Le fait est authentique, et je crois que les deux ou trois dernières générations russes ont connu bien des cas analogues. Pareillement, la décision que prit Adélaïde Mioussov fut sans doute l'écho d'influences étrangères, l'exaspération d'une âme captive. Elle voulait peut-être affirmer son indépendance, protester contre les conventions sociales, contre le despotisme de sa famille. Son imagination complaisante lui dépeignit – pour un court moment – Fiodor Pavlovitch, malgré sa réputation de pique-assiette, comme un des personnages les plus hardis et les plus malicieux de cette époque en voie d'amélioration, alors qu'il était, en tout et pour tout, un méchant bouffon. Le piquant de l'aventure fut un enlèvement qui ravit Adélaïde Ivanovna. La situation de Fiodor Pavlovitch le disposait alors à de semblables coups de main: brûlant de faire son chemin à tout prix, il trouva fort plaisant de s'insinuer dans une honnête famille et d'empocher une jolie dot. Quant à l'amour, il n'en était question ni d'un côté ni de l'autre, malgré la beauté de la jeune fille. Cet épisode fut probablement unique dans la vie de Fiodor Pavlovitch, toujours grand amateur du beau sexe, toujours prêt à s'accrocher à n'importe quelle jupe, pourvu qu'elle lui plût: cette femme, en effet, n'exerça sur lui aucun attrait sensuel.

Adélaïde Ivanovna eut tôt fait de constater qu'elle n'éprouvait que du mépris pour son mari. Dans ces conditions, les suites du mariage ne se firent pas attendre. Bien que la famille eût assez vite pris son parti de l'événement et remis sa dot à la fugitive, une existence désordonnée et des scènes continuelles commencèrent. On rapporte que la jeune femme se montra beaucoup plus noble et plus digne que Fiodor Pavlovitch, qui lui escamota dès l'abord, comme on l'apprit plus tard, tout son capital liquide, vingt-cinq mille roubles, dont elle n'entendit plus jamais parler. Pendant longtemps il mit tout en œuvre pour que sa femme lui transmît, par un acte en bonne et due forme, un petit village et une assez belle maison de ville, qui faisaient partie de sa dot. Il y serait certainement parvenu, tant ses extorsions et ses demandes effrontées inspiraient de dégoût à la malheureuse que la lassitude eût poussée à dire oui. Par bonheur, la famille intervint et refréna la rapacité du mari. Il est notoire que les époux en venaient fréquemment aux coups, et

on prétend que ce n'est pas Fiodor Pavlovitch qui les donnait, mais bien Adélaïde Ivanovna, femme emportée, hardie, brune irascible, douée d'une étonnante vigueur. Elle finit par s'enfuir avec un séminariste qui crevait de misère, laissant sur les bras, à son mari, un enfant de trois ans, Mitia[131]. Le mari s'empressa d'installer un harem dans sa maison et d'organiser des soûleries. Entre-temps, il parcourait la province, se lamentant à tout venant de la désertion d'Adélaïde Ivanovna, avec des détails choquants sur sa vie conjugale. On aurait dit qu'il prenait plaisir à jouer devant tout le monde le rôle ridicule de mari trompé, à dépeindre son infortune en chargeant les couleurs. «On croirait que vous êtes monté en grade, Fiodor Pavlovitch, tant vous paraissez content, malgré votre affliction», lui disaient les railleurs. Beaucoup ajoutaient qu'il était heureux de se montrer dans sa nouvelle attitude de bouffon, et qu'à dessein, pour faire rire davantage, il feignait de ne pas remarquer sa situation comique. Qui sait, d'ailleurs, peut-être était-ce de sa part naïveté? Enfin, il réussit à découvrir les traces de la fugitive. La malheureuse se trouvait à Pétersbourg, où elle avait achevé de s'émanciper. Fiodor Pavlovitch commença à s'agiter et se prépara à partir – dans quel dessein? – lui-même n'en savait rien. Peut-être eût-il vraiment fait le voyage de Pétersbourg, mais, cette décision prise, il estima avoir le droit, pour se donner du cœur, de se soûler dans toutes les règles. Sur ces entrefaites, la famille de sa femme apprit que la malheureuse était morte subitement dans un taudis, de la fièvre typhoïde, disent les uns, de faim, prétendent les autres. Fiodor Pavlovitch était ivre lorsqu'on lui annonça la mort de sa femme; on raconte qu'il courut dans la rue et se mit à crier, dans sa joie, les bras au ciel: Maintenant, Seigneur, tu laisses aller Ton serviteur[132]. D'autres prétendent qu'il sanglotait comme un enfant, au point qu'il faisait peine à voir, malgré le dégoût qu'il inspirait. Il se peut fort bien que l'une et l'autre version soient vraies, c'est-à-dire qu'il se réjouit de sa libération, tout en pleurant sa libératrice. Bien souvent les gens, même méchants, sont plus naïfs, plus simples, que nous ne le pensons. Nous aussi, d'ailleurs.

II. Karamazov se débarrasse de son premier fils

On peut se figurer quel père et quel éducateur pouvait être un tel homme. Comme il était à prévoir, il délaissa complètement l'enfant qu'il avait eu d'Adélaïde Ivanovna, non par animosité ou par rancune conjugale, mais simplement parce qu'il l'avait tout à fait oublié. Tandis qu'il excédait tout le monde par ses larmes et ses plaintes et faisait de sa maison un mauvais lieu, le petit Mitia fut recueilli par Grigori[133], un fidèle serviteur; si celui-ci n'en avait pas pris soin, l'enfant n'aurait peut-être eu personne pour le changer de linge. De plus, sa famille maternelle parut l'oublier. Son grand-père était mort, sa grand-mère, établie à Moscou, trop souffrante, ses tantes s'étaient mariées, de sorte que Mitia dut passer presque une année dans le pavillon où habitait Grigori. D'ailleurs, si son père s'était souvenu de lui (au fait il ne pouvait ignorer son existence), il eût renvoyé l'enfant au pavillon, pour n'être pas gêné dans ses débauches. Mais, sur ces entrefaites, arriva de Paris le cousin de feu Adélaïde Ivanovna, Piotr[134] Alexandrovitch Mioussov, qui devait, par la suite, passer de nombreuses années à l'étranger. À cette époque, il était encore tout jeune et se distinguait de sa famille par sa culture, et ses belles manières. «Occidentaliste» convaincu, il devait, vers la fin de sa vie, devenir un libéral à la façon des années 40 et 50. Au cours de sa carrière, il fut en relation avec de nombreux ultra-libéraux, tant en Russie qu'à l'étranger, et connut personnellement Proudhon et Bakounine. Il aimait à évoquer les trois journées de février 1848, à Paris, donnant à entendre qu'il avait failli prendre part aux barricades; c'était un des meilleurs souvenirs de sa jeunesse. Il possédait une belle fortune, environ mille âmes, pour compter à la mode ancienne. Sa superbe propriété se trouvait aux abords de notre petite ville et touchait aux terres de notre fameux monastère. Sitôt en possession de son héritage, Piotr Alexandrovitch entama avec les moines un procès interminable au sujet de certains droits de pêche ou de coupe de bois, je ne sais plus au juste, mais il estima de son devoir, en tant que citoyen éclairé, de faire un procès aux «cléricaux». Quand il apprit les malheurs d'Adélaïde Ivanovna, dont il avait gardé bon souvenir, ainsi que l'existence de Mitia, il prit à cœur cette affaire, malgré l'indignation juvénile et le mépris que lui inspirait Fiodor Pavlovitch. C'est alors qu'il vit celui-ci pour la première fois. Il lui déclara ouvertement son intention de se charger de

l'enfant. Longtemps après, il racontait, comme un trait caractéristique, que Fiodor Pavlovitch, lorsqu'il fut question de Mitia, parut un moment ne pas comprendre de quel enfant il s'agissait, et même s'étonner d'avoir un jeune fils quelque part, dans sa maison. Pour exagéré qu'il fût, le récit de Piotr Alexandrovitch n'en devait pas moins contenir une part de vérité. Effectivement, Fiodor Pavlovitch aima toute sa vie à prendre des attitudes, à jouer un rôle, parfois sans nécessité aucune, et même à son détriment, comme dans le cas présent. C'est d'ailleurs là un trait spécial à beaucoup de gens, même point sots. Piotr Alexandrovitch mena l'affaire rondement et fut même tuteur de l'enfant (conjointement avec Fiodor Pavlovitch), sa mère ayant laissé une maison et des terres. Mitia alla demeurer chez ce petit-cousin, qui n'avait pas de famille. Pressé de retourner à Paris, après avoir réglé ses affaires et assuré la rentrée de ses fermages, il confia l'enfant à l'une de ses tantes, qui habitait Moscou. Par la suite, s'étant acclimaté en France, il oublia l'enfant, surtout lorsque éclata la révolution de Février, qui frappa son imagination pour le reste de ses jours. La tante de Moscou étant morte, Mitia fut recueilli par une de ses filles mariées. Il changea, paraît-il, une quatrième fois de foyer. Je ne m'étends pas là-dessus pour le moment, d'autant plus qu'il sera encore beaucoup question de ce premier rejeton de Fiodor Pavlovitch, et je me borne aux détails indispensables, sans lesquels il m'est impossible de commencer mon roman.

Et d'abord, seul des trois fils de Fiodor Pavlovitch, Dmitri grandit dans l'idée qu'il avait quelque fortune et serait indépendant à sa majorité. Son enfance et sa jeunesse furent mouvementées: il quitta le collège avant terme, entra ensuite dans une école militaire, partit pour le Caucase, servit dans l'armée, fut dégradé pour s'être battu en duel, reprit du service, fit la fête, gaspilla pas mal d'argent. Il n'en reçut de son père qu'une fois majeur et il avait, en attendant, contracté pas mal de dettes. Il ne vit pour la première fois Fiodor Pavlovitch qu'après sa majorité, lorsqu'il arriva dans le pays spécialement pour se renseigner sur sa fortune. Son père, semble-t-il, lui déplut dès l'abord; il ne demeura que peu de temps chez lui et s'empressa de repartir, en emportant une certaine somme, après avoir conclu un arrangement pour les revenus de sa propriété. Chose curieuse, il ne put rien

tirer de son père quant au rapport et à la valeur du domaine. Fiodor Pavlovitch remarqua d'emblée – il importe de le noter – que Mitia se faisait une idée fausse et exagérée de sa fortune. Il en fut très content, ayant en vue des intérêts particuliers: il en conclut que le jeune homme était étourdi, emporté, avec des passions vives, et qu'en donnant un os à ronger à ce fêtard, on l'apaiserait jusqu'à nouvel ordre. Il exploita donc la situation, se bornant à lâcher de temps en temps de faibles sommes, jusqu'à ce qu'un beau jour, quatre ans après, Mitia, à bout de patience, reparût dans la localité pour exiger un règlement de comptes définitif. À sa stupéfaction, il apprit qu'il ne possédait plus rien: il avait déjà reçu en espèces, de Fiodor Pavlovitch, la valeur totale de son bien, peut-être même restait-il lui redevoir, tant les comptes étaient embrouillés; d'après tel et tel arrangement, conclu à telle ou telle date, il n'avait pas le droit de réclamer davantage, etc. Le jeune homme fut consterné; il soupçonna la supercherie, se mit hors de lui, en perdit presque la raison. Cette circonstance provoqua la catastrophe dont le récit fait l'objet de mon premier roman, ou plutôt son cadre extérieur. Mais avant d'aborder ledit roman, il faut encore parler des deux autres fils de Fiodor Pavlovitch et expliquer leur provenance.

III. Nouveau mariage et seconds enfants

Fiodor Pavlovitch, après s'être défait du petit Mitia, contracta bientôt un second mariage qui dura huit ans. Il prit sa seconde femme, également fort jeune, dans une autre province, où il s'était rendu, en compagnie d'un juif, pour traiter une affaire. Quoique fêtard, ivrogne, débauché, il surveillait sans cesse le placement de ses capitaux et faisait presque toujours de bonnes mais peu honnêtes opérations. Fille d'un diacre obscur et orpheline dès l'enfance, Sophie Ivanovna avait grandi dans l'opulente maison de sa bienfaitrice, la veuve haut placée du général Vorokhov, qui l'élevait et la rendait malheureuse. J'ignore les détails, j'ai seulement entendu dire que la jeune fille, douce, patiente et candide, avait tenté de se pendre à un clou dans la dépense, tant l'excédaient les caprices et les éternels reproches de cette vieille, point méchante au fond, mais que son oisiveté rendait insupportable.

Fiodor Pavlovitch demanda sa main; on prit des renseignements sur lui et il fut éconduit. Comme lors de son premier mariage, il proposa alors à l'orpheline de l'enlever. Très probablement, elle eût refusé de devenir sa femme, si elle avait été mieux renseignée sur son compte. Mais cela se passait dans une autre province; que pouvait d'ailleurs comprendre une jeune fille de seize ans, sinon qu'il valait mieux se jeter à l'eau que de demeurer chez sa tutrice? La malheureuse remplaça donc sa bienfaitrice par un bienfaiteur. Cette fois-ci, Fiodor Pavlovitch ne reçut pas un sou, car la générale, furieuse, n'avait rien donné, à part sa malédiction. Du reste, il ne comptait pas sur l'argent. La beauté remarquable de la jeune fille et surtout sa candeur l'avaient enchanté. Il en était émerveillé, lui, le voluptueux, jusqu'alors épris seulement de charmes grossiers. «Ces yeux innocents me transperçaient l'âme», disait-il par la suite avec un vilain rire. D'ailleurs, cet être corrompu ne pouvait éprouver qu'un attrait sensuel. Fiodor Pavlovitch ne se gêna pas avec sa femme. Comme elle était pour ainsi dire «coupable» envers lui, qu'il l'avait presque «sauvée de la corde», profitant, en outre, de sa douceur et de sa résignation inouïes, il foula aux pieds la décence conjugale la plus élémentaire. Sa maison devint le théâtre d'orgies auxquelles prenaient part de vilaines femmes. Un trait à noter, c'est que le domestique Grigori, être morne, raisonneur stupide et entêté, qui détestait sa première maîtresse, prit le parti de la seconde, se querellant pour elle avec son maître d'une façon presque intolérable de la part d'un domestique. Un jour, il alla jusqu'à mettre à la porte des donzelles qui festoyaient chez Fiodor Pavlovitch. Plus tard, la malheureuse jeune femme, terrorisée dès l'enfance, fut en proie à une maladie nerveuse fréquente parmi les villageoises et qui leur vaut le nom de «possédées». Parfois la malade, victime de terribles crises d'hystérie, en perdait la raison. Elle donna pourtant à son mari deux fils: le premier, Ivan, après un an de mariage; le second, Alexéi, trois ans plus tard. À sa mort, le jeune Alexéi était dans sa quatrième année et, si étrange que cela paraisse, il se rappela sa mère toute sa vie, mais comme à travers un songe. Quand elle fut morte, les deux garçons eurent le même sort que le premier, leur père les oublia, les délaissa totalement, et ils furent recueillis par le même Grigori, dans son pavillon. C'est là que les trouva la vieille

générale, la bienfaitrice qui avait élevé leur mère. Elle vivait encore et, durant ces huit années, sa rancune n'avait pas désarmé. Parfaitement au courant de l'existence que menait sa Sophie, en apprenant sa maladie et les scandales qu'elle endurait, elle déclara deux ou trois fois aux parasites de son entourage: «C'est bien fait, Dieu la punit de son ingratitude.» Trois mois exactement après la mort de Sophie Ivanovna, la générale parut dans notre ville et se présenta chez Fiodor Pavlovitch. Son séjour ne dura qu'une demi-heure, mais elle mit le temps à profit. C'était le soir. Fiodor Pavlovitch, qu'elle n'avait pas vu depuis huit ans, se montra en état d'ivresse. On raconte que, dès l'abord, sans explication aucune, elle lui donna deux soufflets retentissants, puis le tira trois fois par son toupet de haut en bas. Sans ajouter un mot, elle alla droit au pavillon où se trouvaient les enfants. Ils n'étaient ni lavés ni tenus proprement; ce que voyant, l'irascible vieille donna encore un soufflet à Grigori et lui déclara qu'elle emmenait les garçons. Tels qu'ils étaient, elle les enveloppa dans une couverture, les mit en voiture et repartit. Grigori encaissa le soufflet en bon serviteur et s'abstint de toute insolence; en reconduisant la vieille dame à sa voiture, il dit d'un ton grave, après s'être incliné profondément, que «Dieu la récompenserait de sa bonne action». «Tu n'es qu'un nigaud», lui cria-t-elle en guise d'adieu. Après examen de l'affaire, Fiodor Pavlovitch se déclara satisfait et accorda par la suite son consentement formel à l'éducation des enfants chez la générale. Il alla en ville se vanter des soufflets reçus.

Peu de temps après, la générale mourut; elle laissait, par testament, mille roubles à chacun des deux petits «pour leur instruction»; cet argent devait être dépensé à leur profit intégralement, mais suffire jusqu'à leur majorité, une telle somme étant déjà beaucoup pour de pareils enfants; si d'autres voulaient faire davantage, libre à eux, etc.

Sans avoir lu le testament, je sais qu'il renfermait un passage bizarre, dans ce goût par trop original. Le principal héritier de la vieille dame était, par bonheur, un honnête homme, le maréchal de la noblesse de notre province, Euthyme Pétrovitch Poliénov. Il échangea quelques lettres avec Fiodor Pavlovitch qui, sans refuser catégoriquement et tout en faisant du sentiment, traînait les choses en longueur. Voyant qu'il ne tirerait jamais rien

du personnage, Euthyme Pétrovitch s'intéressa personnellement aux orphelins et conçut une affection particulière pour le cadet, qui demeura longtemps dans sa famille. J'attire sur ce point l'attention du lecteur: c'est à Euthyme Pétrovitch, un noble caractère comme on en rencontre peu, que les jeunes gens furent redevables de leur éducation. Il conserva intact aux enfants leur petit capital, qui, à leur majorité, atteignait deux mille roubles avec les intérêts, les éleva à ses frais, en dépensant pour chacun d'eux bien plus de mille roubles. Je ne ferai pas maintenant un récit détaillé de leur enfance et de leur jeunesse, me bornant aux principales circonstances. L'aîné, Ivan, devint un adolescent morose, renfermé, mais nullement timide; il avait compris de bonne heure que son frère et lui grandissaient chez des étrangers, par grâce, qu'ils avaient pour père un individu qui leur faisait honte, etc. Ce garçon montra dès sa plus tendre enfance (à ce qu'on raconte, tout au moins) de brillantes capacités pour l'étude. À l'âge de treize ans environ, il quitta la famille d'Euthyme Pétrovitch pour suivre les cours d'un collège de Moscou, et prendre pension chez un fameux pédagogue, ami d'enfance de son bienfaiteur. Plus tard, Ivan racontait que celui-ci avait été inspiré par son «ardeur au bien» et par l'idée qu'un adolescent génialement doué devait être élevé par un éducateur génial. Au reste, ni son protecteur ni l'éducateur de génie n'étaient plus lorsque le jeune homme entra à l'université. Euthyme Pétrovitch ayant mal pris ses dispositions, le versement du legs de la générale traîna en longueur, par suite de diverses formalités et de retards inévitables chez nous; le jeune homme se trouva donc fort gêné pendant ses deux premières années d'université, et dut gagner sa vie tout en poursuivant ses études. Il faut noter qu'alors il n'essaya nullement de correspondre avec son père; peut-être était-ce par fierté, par dédain envers lui; peut-être aussi le froid calcul de sa raison lui démontrait-il qu'il n'avait rien à attendre du bonhomme. Quoi qu'il en fût, le jeune homme ne se troubla pas, trouva du travail, d'abord des leçons à vingt kopeks, ensuite des articles en dix lignes sur les scènes de la rue signés «Un Témoin oculaire», qu'il portait à divers journaux. Ces articles, dit-on, étaient toujours curieux et spirituels, ce qui assura leur succès. De la sorte, le jeune reporter montra sa supériorité pratique et intellectuelle sur les nombreux étudiants des deux sexes, toujours

nécessiteux, qui, tant à Pétersbourg qu'à Moscou, assiègent du matin au soir les bureaux des journaux et des périodiques, n'imaginant rien de mieux que de réitérer leur éternelle demande de copie et de traductions du français. Une fois introduit dans le monde des journaux, Ivan Fiodorovitch ne perdit pas le contact; durant ses dernières années d'université, il donna avec beaucoup de talent des comptes rendus d'ouvrages spéciaux et se fit ainsi connaître dans les milieux littéraires. Mais ce n'est que vers la fin qu'il réussit, par hasard, à éveiller une attention particulière dans un cercle de lecteurs beaucoup plus étendu. À sa sortie de l'université, et alors qu'il se préparait à partir pour l'étranger avec ses deux mille roubles, Ivan Fiodorovitch publia, dans un grand journal, un article étrange, qui attira même l'attention des profanes. Le sujet lui était apparemment inconnu, puisqu'il avait suivi les cours de la Faculté des sciences, et que l'article traitait la question des tribunaux ecclésiastiques, partout soulevée alors. Tout en examinant quelques opinions émises sur cette matière, il exposait également ses vues personnelles. Ce qui frappait, c'était le ton et l'inattendu de la conclusion. Or, tandis que beaucoup d'«ecclésiastiques» tenaient l'auteur pour leur partisan, les «laïcs», aussi bien que les athées, applaudissaient à ses idées. En fin de compte, quelques personnes décidèrent que l'article entier n'était qu'une effrontée mystification. Si je mentionne cet épisode, c'est surtout parce que l'article en question parvint jusqu'à notre fameux monastère – où l'on s'intéressait à la question des tribunaux ecclésiastiques – et qu'il y provoqua une grande perplexité. Le nom de l'auteur une fois connu, le fait qu'il était originaire de notre ville et le fils de «ce Fiodor Pavlovitch» accrut l'intérêt. Vers la même époque, l'auteur en personne parut.

Pourquoi Ivan Fiodorovitch était-il venu chez son père? Il me souvient que je me posais dès alors cette question avec une certaine inquiétude. Cette arrivée si fatale, qui engendra de telles conséquences, demeura longtemps pour moi inexpliquée. À vrai dire, il était étrange qu'un homme aussi savant, d'apparence si fière et si réservée, se montrât dans une maison aussi mal famée. Fiodor Pavlovitch l'avait ignoré toute sa vie, et – bien qu'il n'eût donné pour rien au monde de l'argent si on lui en avait demandé – il craignait toujours que ses fils ne vinssent lui en réclamer. Et voilà que le jeune homme

s'installe chez un tel père, passe auprès de lui un mois, puis deux, et qu'ils s'entendent on ne peut mieux. Je ne fus pas le seul à m'étonner de cet accord. Piotr Alexandrovitch Mioussov, dont il a déjà été question, et qui, à cette époque, avait élu domicile à Paris, séjournait alors dans sa propriété suburbaine. Plus que tous, il se montrait surpris, ayant fait la connaissance du jeune homme qui l'intéressait fort et avec lequel il rivalisait d'érudition. «Il est fier, nous disait-il, il se tirera toujours d'affaire; dès maintenant, il a de quoi partir pour l'étranger, que fait-il ici? Chacun sait qu'il n'est pas venu trouver son père pour de l'argent, que celui-ci lui refuserait d'ailleurs. Il n'aime ni boire ni courir les filles; pourtant le vieillard ne peut se passer de lui.» C'était vrai; le jeune exerçait une influence visible sur le vieillard, qui, bien que fort entêté et capricieux, l'écoutait parfois; il commença même à se comporter plus décemment…

On sut plus tard qu'Ivan était arrivé en partie à la demande et pour les intérêts de son frère aîné, Dmitri, qu'il vit pour la première fois à cette occasion, mais avec lequel il correspondait déjà au sujet d'une affaire importante, dont il sera parlé avec détails en son temps. Même lorsque je fus au courant, Ivan Fiodorovitch me parut énigmatique et son arrivée parmi nous difficile à expliquer.

J'ajouterai qu'il tenait lieu d'arbitre et de réconciliateur entre son père et son frère aîné, alors totalement brouillés, ce dernier ayant même intenté une action en justice.

Pour la première fois, je le répète, cette famille, dont certains membres ne s'étaient jamais vus, se trouva réunie. Seul le cadet, Alexéi, habitait le pays depuis un an déjà. Il est malaisé de parler de lui dans ce préambule, avant de le mettre en scène dans le roman. Je dois pourtant m'étendre à son sujet pour élucider un point étrange, à savoir que mon héros apparaît, dès la première scène, sous l'habit d'un novice. Depuis un an, en effet, il habitait notre monastère et se préparait à y passer le reste de ses jours.

IV. Le troisième fils: Aliocha[135]

Il avait vingt ans (ses frères, Ivan et Dmitri, étaient alors respectivement dans

leur vingt-quatrième et leur vingt-huitième année). Je dois prévenir que ce jeune Aliocha n'était nullement fanatique, ni même, à ce que je crois, mystique. À mon sens, c'était simplement un philanthrope en avance sur son temps, et s'il avait choisi la vie monastique, c'était parce qu'alors elle seule l'attirait et représentait pour lui l'ascension idéale vers l'amour radieux de son âme dégagée des ténèbres et des haines d'ici-bas. Elle l'attirait, cette voie, uniquement parce qu'il y avait rencontré un être exceptionnel à ses yeux, notre fameux starets[136] Zosime, auquel il s'était attaché de toute la ferveur novice de son cœur inassouvi. Je conviens qu'il avait, dès le berceau, fait preuve d'étrangeté. J'ai déjà raconté qu'ayant perdu sa mère à quatre ans, il se rappela toute sa vie son visage, ses caresses «comme s'il la voyait vivante». De pareils souvenirs peuvent persister (chacun le sait), même à un âge plus tendre, mais ils ne demeurent que comme des points lumineux dans les ténèbres, comme le fragment d'un immense tableau qui aurait disparu. C'était le cas pour lui: il se rappelait une douce soirée d'été, la fenêtre ouverte aux rayons obliques du couchant; dans un coin de la chambre une image sainte avec la lampe allumée, et, devant l'image, sa mère agenouillée, sanglotant avec force gémissements comme dans une crise de nerfs. Elle l'avait saisi dans ses bras, le serrant à l'étouffer et implorait pour lui la sainte Vierge, relâchant son étreinte pour le tendre vers l'image, mais la nourrice était accourue et l'avait arraché, effrayé, des bras de la malheureuse. Aliocha se rappelait le visage de sa mère, exalté, sublime, mais il n'aimait guère à en parler. Dans son enfance et sa jeunesse, il se montra plutôt concentré et même taciturne, non par timidité ou sauvagerie, mais par une sorte de préoccupation intérieure si profonde qu'elle lui faisait oublier son entourage. Cependant il aimait ses semblables, et toute sa vie, sans passer jamais pour nigaud, il eut foi en eux. Quelque chose en lui révélait qu'il ne voulait pas se faire le juge d'autrui. Il paraissait même tout admettre, sans réprobation, quoique souvent avec une profonde mélancolie. Bien plus, il devint dès sa jeunesse inaccessible à l'étonnement et à la frayeur. Arrivé à vingt ans chez son père, dans un foyer de basse débauche, lui, chaste et pur, il se retirait en silence quand la vie lui devenait intolérable, mais sans témoigner à personne ni réprobation ni mépris. Son père, que sa qualité d'ancien parasite rendait fort

sensible aux offenses, lui fit d'abord mauvais accueil: «il se tait, disait-il, et n'en pense pas moins»; mais il ne tarda pas à l'embrasser, à le caresser; c'étaient, à vrai dire, des larmes et un attendrissement d'ivrogne, mais on voyait qu'il l'aimait de cet amour sincère, profond, qu'il avait été jusque-là incapable de ressentir pour qui que ce fût… Depuis son enfance, Aliocha avait toujours été aimé de tout le monde. Dans la famille de son bienfaiteur, Euthyme Pétrovitch Poliénov, on s'était tellement attaché à lui que tous le considéraient comme l'enfant de la maison. Or il était entré chez eux à un âge où l'enfant est encore incapable de calcul et de ruse, où il ignore les intrigues qui attirent la faveur et l'art de se faire aimer. Ce don d'éveiller la sympathie était par conséquent chez lui naturel, spontané, sans artifice. Il en alla de même à l'école, où les enfants comme Aliocha s'attirent d'ordinaire la méfiance, les railleries, voire la haine de leurs camarades. Dès l'enfance, il aimait par exemple à s'isoler pour rêver, à lire dans un coin; néanmoins, il fut, durant ses années de collège, l'objet de l'affection générale. Il n'était guère folâtre, ni même gai; à le considérer, on voyait vite que ce n'était pas de la morosité, mais, au contraire, une humeur égale et sereine. Il ne voulait jamais se mettre en avant; pour cette raison, peut-être, il ne craignait jamais personne et ses condisciples remarquaient que, loin d'en tirer vanité, il paraissait ignorer sa hardiesse, son intrépidité. Il ignorait la rancune: une heure après avoir été offensé, il répondait à l'offenseur ou lui adressait lui-même la parole, d'un air confiant, tranquille, comme s'il ne s'était rien passé entre eux. Loin de paraître avoir oublié l'offense, ou résolu à la pardonner, il ne se considérait pas comme offensé, et cela lui gagnait le cœur des enfants. Un seul trait de son caractère incitait fréquemment tous ses camarades à se moquer de lui, non par méchanceté, mais par divertissement: il était d'une pudeur, d'une chasteté exaltée, farouche. Il ne pouvait supporter certains mots et certaines conversations sur les femmes qui par malheur sont de tradition dans les écoles. Des jeunes gens à l'âme et au cœur purs, presque encore des enfants, aiment souvent à s'entretenir de scènes et d'images qui parfois répugnent aux soldats eux-mêmes; d'ailleurs, ces derniers en savent moins sous ce rapport que les jeunes garçons de notre société cultivée. Il n'y a pas là encore, je veux bien, de corruption morale, ni de réel cynisme, mais il

y en a l'apparence, et cela passe fréquemment à leurs yeux pour quelque chose de délicat, de fin, digne d'être imité. Voyant «Aliocha Karamazov» se boucher rapidement les oreilles quand on parlait de «cela», ils faisaient parfois cercle autour de lui, écartaient ses mains de force et lui criaient des obscénités. Alexéi se débattait, se couchait par terre en se cachant le visage; il supportait l'offense en silence et sans se fâcher. À la fin, on le laissa en repos, on cessa de le traiter de «fillette», on éprouva même pour lui de la compassion. Il compta toujours parmi les meilleurs élèves, sans jamais prétendre à la première place.

Après la mort d'Euthyme Pétrovitch, Aliocha passa encore deux ans au collège. La veuve partit bientôt pour un long voyage en Italie, avec toute sa famille, qui se composait de femmes. Le jeune homme alla demeurer chez des parentes éloignées du défunt, deux dames qu'il n'avait jamais vues. Il ignorait dans quelles conditions il séjournait chez elles; c'était d'ailleurs un de ses traits caractéristiques de ne jamais s'inquiéter aux frais de qui il vivait. À cet égard, il était tout le contraire de son aîné, Ivan, qui avait connu la pauvreté dans ses deux premières années d'université, et qui avait souffert, dès l'enfance, de manger le pain d'un bienfaiteur. Mais on ne pouvait juger sévèrement cette particularité du caractère d'Alexéi, car il suffisait de le connaître un peu pour se convaincre qu'il était de ces innocents capables de donner toute leur fortune à une bonne œuvre, ou même à un chevalier d'industrie. En général il ignorait la valeur de l'argent, au figuré s'entend. Quand on lui donnait de l'argent de poche, il ne savait qu'en faire durant des semaines ou le dépensait en un clin d'œil. Quand Piotr Alexandrovitch Mioussov, fort chatouilleux en ce qui concerne l'honnêteté bourgeoise, eut plus tard l'occasion d'observer Alexéi, il le caractérisa ainsi: «Voilà peut-être le seul homme au monde qui, demeuré sans ressources dans une grande ville inconnue, ne mourrait ni de faim ni de froid, car immédiatement on le nourrirait, on lui viendrait en aide, sinon lui-même se tirerait aussitôt d'affaire, sans peine ni humiliation, et ce serait un plaisir pour les autres de lui rendre service.»

Un an avant la fin de ses études, il déclara soudain à ces dames qu'il partait chez son père pour une affaire qui lui était venue en tête. Celles-ci le

regrettèrent beaucoup; elles ne le laissèrent pas engager la montre que lui avait donnée la famille de son bienfaiteur avant de partir pour l'étranger; elle le pourvurent d'argent, de linge, de vêtements, mais il leur rendit la moitié de la somme en déclarant qu'il tenait à voyager en troisième. Comme son père lui demandait pourquoi il n'avait pas achevé ses études, il ne répondit rien, mais se montra plus pensif que d'habitude. Bientôt on constata qu'il cherchait la tombe de sa mère. Il avoua même n'être venu que pour cela. Mais ce n'était probablement pas la seule cause de son arrivée. Sans doute n'aurait-il pu expliquer à quelle impulsion soudaine il avait obéi en se lançant délibérément dans une voie nouvelle, inconnue. Fiodor Pavlovitch ne put lui indiquer la tombe de sa mère, car après tant d'années, il en avait totalement oublié la place.

Disons un mot de Fiodor Pavlovitch. Il était demeuré longtemps absent de notre ville. Trois ou quatre ans après la mort de sa seconde femme, il partit pour le midi de la Russie et s'établit à Odessa, où il fit la connaissance, suivant ses propres paroles, de «beaucoup de Juifs, Juives et Juivaillons de tout acabit» et finit par être reçu «non seulement chez les Juifs, mais aussi chez les Israélites». Il faut croire que durant cette période il avait développé l'art d'amasser et de soutirer de l'argent. Il reparut dans notre ville trois ans seulement avant l'arrivée d'Aliocha. Ses anciennes connaissances le trouvèrent fort vieilli, bien qu'il ne fût pas très âgé. Il se montra plus effronté que jamais: l'ancien bouffon éprouvait maintenant le besoin de rire aux dépens d'autrui. Il aimait à courir la gueuse d'une façon plus répugnante qu'auparavant et, grâce à lui, de nouveaux cabarets s'ouvrirent dans notre district. On lui attribuait une fortune de cent mille roubles, ou peu s'en faut, et bientôt beaucoup de gens se trouvèrent ses débiteurs, en échange de solides garanties. Dans les derniers temps, il s'était ratatiné, commençait à perdre l'égalité d'humeur et le contrôle de soi-même; incapable de se concentrer, il tomba dans une sorte d'hébétude et s'enivra de plus en plus. Sans Grigori, qui avait aussi beaucoup vieilli et qui le surveillait parfois comme un mentor, l'existence de Fiodor Pavlovitch eût été hérissée de difficultés. L'arrivée d'Aliocha influa sur son moral, et des souvenirs, qui dormaient depuis longtemps, se réveillèrent dans l'âme de ce vieillard prématuré: «Sais-tu,

répétait-il à son fils en l'observant, que tu ressembles à la possédée?» C'est ainsi qu'il appelait sa seconde femme. Ce fut Grigori qui indiqua à Aliocha la tombe de la «possédée». Il le conduisit au cimetière, lui montra dans un coin éloigné une dalle en fonte, modeste, mais décente, où étaient gravés le nom, la condition, l'âge de la défunte, avec la date de sa mort; en bas figurait un quatrain, comme on en lit fréquemment sur la tombe des gens de classe moyenne. Chose étonnante, cette dalle était l'œuvre de Grigori. C'est lui qui l'avait placée, à ses frais, sur la tombe de la pauvre «possédée», après avoir souvent importuné son maître par ses allusions; celui-ci était enfin parti pour Odessa, en haussant les épaules sur les tombes et sur tous ses souvenirs. Devant la tombe de sa mère, Aliocha ne montra aucune émotion particulière; il prêta l'oreille au grave récit que fit Grigori de l'érection de la dalle, se recueillit quelques instants et se retira sans avoir prononcé une parole. Depuis, de toute l'année peut-être, il ne retourna pas au cimetière. Mais cet épisode produisit sur Fiodor Pavlovitch un effet fort original. Il prit mille roubles et les porta au monastère pour le repos de l'âme de sa femme, non pas de la seconde, la «possédée», mais de la première, celle qui le rossait. Le même soir, il s'enivra et déblatéra contre les moines en présence d'Aliocha. C'était en effet un esprit fort, qui n'avait peut-être jamais mis le moindre cierge devant une image. Les sentiments et la pensée de pareils individus ont parfois des élans aussi brusques qu'étranges.

J'ai déjà dit qu'il s'était fort ratatiné. Sa physionomie portait alors les traces révélatrices de l'existence qu'il avait menée. Aux pochettes qui pendaient sous ses petits yeux toujours effrontés, méfiants, malicieux, aux rides profondes qui sillonnaient son visage gras, venait s'ajouter, sous son menton pointu, une pomme d'Adam charnue, qui lui donnait un air hideusement sensuel. Joignez-y une large bouche de carnassier, aux lèvres bouffies, où apparaissaient les débris noirâtres de ses dents pourries, et qui répandait de la salive chaque fois qu'il prenait la parole. Au reste, il aimait à plaisanter sur sa figure, bien qu'elle lui plût, surtout son nez, pas très grand, mais fort mince et recourbé. «Un vrai nez romain, disait-il; avec ma pomme d'Adam, je ressemble à un patricien de la décadence.» Il s'en montrait fier.

Quelque temps après avoir découvert la tombe de sa mère, Aliocha lui

déclara tout à coup qu'il voulait entrer au monastère où les moines étaient disposés à l'admettre comme novice. Il ajouta que c'était son plus cher désir et qu'il implorait son consentement paternel. Le vieillard savait déjà que le starets Zosime avait produit sur son «doux garçon» une impression particulière.

«Ce starets est assurément le plus honnête de nos moines, déclara-t-il après avoir écouté Aliocha dans un silence pensif, mais sans se montrer surpris de sa demande. Hum! Voilà où tu veux aller, mon doux garçon! – À moitié ivre, il eut un sourire d'ivrogne empreint de ruse et de finesse. – Hum! Je prévoyais que tu en arriverais là! Eh bien, soit! Tu as deux mille roubles, ce sera ta dot; quant à moi, mon ange, je ne t'abandonnerai jamais et je verserai pour toi ce qu'il faut… si on le demande; sinon inutile n'est-ce pas, de nous engager? Il ne te faut pas plus d'argent que de grain à un canari… Hum! Je connais, sais-tu, auprès d'un certain monastère un hameau habité exclusivement par les «épouses des moines», comme on les appelle, il y en a une trentaine, je crois… Je l'ai visité, c'est intéressant en son genre, ça rompt la monotonie. Par malheur, on n'y trouve que des Russes, pas une Française. On pourrait en avoir, ce ne sont pas les fonds qui manquent. Quand elles le sauront, elles viendront. Ici, il n'y a pas de femmes, mais deux cents moines. Ils jeûnent consciencieusement, j'en conviens… Hum! Ainsi, tu veux entrer en religion? Tu me fais de la peine, Aliocha, vraiment, je m'étais attaché à toi… Du reste, voilà une bonne occasion: prie pour nous autres, pécheurs à la conscience chargée. Je me suis souvent demandé: qui priera un jour pour moi? Mon cher garçon, je suis tout à fait stupide à cet égard, tu en doutes, peut-être? Tout à fait. Vois-tu, malgré ma bêtise, je réfléchis parfois; je pense que les diables me traîneront bien sûr avec leurs crocs, après ma mort. Et je me dis: d'où viennent-ils, ces crocs? En quoi sont-ils? En fer? Où les forge-t-on? Auraient-ils une fabrique? Les religieux, par exemple, sont persuadés que l'enfer a un plafond. Je veux bien, quant à moi, croire à l'enfer, mais à un enfer sans plafond: c'est plus délicat, plus éclairé, comme chez les luthériens. Au fond, me diras-tu, qu'importe qu'il y ait ou non un plafond? Voilà le hic! S'il n'y a pas de plafond, il n'y a pas de crocs; mais alors qui me traînerait? Et si l'on ne me traînait pas, où serait la justice, en ce monde? Il faudrait les

inventer, ces crocs, pour moi spécialement, pour moi seul. Si tu savais, Aliocha, quel éhonté je suis!…

— Il n'y a pas de crocs là-bas, proféra Aliocha à voix basse, en regardant sérieusement son père.

— Ah! Il n'y a que des ombres de crocs. Je sais, je sais. C'est ainsi qu'un Français décrivait l'enfer:

«J'ai vu l'ombre d'un cocher
Qui, avec l'ombre d'une brosse,
Frottait l'ombre d'un carrosse[137].»

D'où sais-tu, mon cher, qu'il n'y a pas de crocs? Une fois chez les moines, tu changeras de note. Au fait, pars, va démêler la vérité et reviens me renseigner, je partirai plus tranquillement pour l'autre monde quand je saurai ce qui s'y passe. Ce sera plus convenable pour toi d'être chez les moines que chez moi, vieil ivrogne, avec des filles… bien que tu sois, comme un ange, au-dessus de tout cela. Il en sera peut-être de même là-bas, et si je te laisse aller, c'est que je compte là-dessus. Tu n'es pas sot. Ton ardeur s'éteindra et tu reviendras guéri. Pour moi, je t'attendrai, car je sens que tu es le seul en ce monde qui ne me blâme point, mon cher garçon; je ne peux pas ne pas le sentir!…»

Et il se mit à pleurnicher. Il était sentimental. Oui, il était méchant et sentimental.

V. Les startsy

Le lecteur se figure peut-être mon héros sous les traits d'un pâle rêveur malingre et extatique. Au contraire, Aliocha était un jeune homme de dix-neuf ans bien fait de sa personne et débordant de santé. Il avait la taille élancée, les cheveux châtains, le visage régulier quoique un peu allongé, les joues vermeilles, les yeux gris foncé, brillants, grands ouverts, l'air pensif et fort calme. On m'objectera que des joues rouges n'empêchent pas d'être fanatique ou mystique; or, il me semble qu'Aliocha était plus que n'importe qui réaliste. Certes il croyait aux miracles, mais, à mon sens, les miracles ne troubleront jamais le réaliste, car ce ne sont pas eux qui l'inclinent à croire.

Un véritable réaliste, s'il est incrédule, trouve toujours en lui la force et la faculté de ne pas croire même au miracle, et si ce dernier se présente comme un fait incontestable, il doutera de ses sens plutôt que d'admettre le fait; s'il l'admet, ce sera comme un fait naturel, mais inconnu de lui jusqu'alors. Chez le réaliste, ce n'est pas la foi qui naît du miracle, c'est le miracle qui naît de la foi. Si le réaliste acquiert la foi, il lui faut, en vertu de son réalisme, admettre aussi le miracle. L'apôtre Thomas déclara qu'il ne croirait pas avant d'avoir vu; ensuite il dit: mon Seigneur et mon Dieu[138]! Était-ce le miracle qui l'avait obligé à croire? Très probablement que non; il croyait parce qu'il désirait croire et peut-être avait-il déjà la foi entière dans les replis cachés de son cœur, même lorsqu'il déclarait: «je ne croirai pas avant d'avoir vu».

On dira sans doute qu'Aliocha était peu développé, qu'il n'avait pas achevé ses études. Ce dernier fait est exact, mais il serait fort injuste d'en inférer qu'il était obtus ou stupide. Je répète ce que j'ai déjà dit: il avait choisi cette voie uniquement parce qu'elle seule l'attirait alors et qu'elle représentait l'ascension idéale vers la lumière de son âme dégagée des ténèbres. En outre, ce jeune homme était bien de notre époque, c'est-à-dire loyal, avide de vérité, la cherchant avec foi, et une fois trouvée, voulant y participer de toute la force de son âme, voulant des réalisations immédiates, et prêt à tout sacrifier à cette fin, même sa vie. Par malheur, ces jeunes gens ne comprennent pas qu'il est souvent bien facile de sacrifier sa vie, tandis que consacrer, par exemple, cinq ou six années de sa belle jeunesse à l'étude et à la science – ne fût-ce que pour décupler ses forces afin de servir la vérité et d'atteindre le but qu'on s'est assigné – c'est là un sacrifice qui les dépasse. Aliocha n'avait fait que choisir la voie opposée à toutes les autres, mais avec la même soif de réalisation immédiate. Aussitôt qu'il se fut convaincu, après de sérieuses réflexions, que Dieu et l'immortalité existent, il se dit naturellement: «Je veux vivre pour l'immortalité, je n'admets pas de compromis.» Pareillement, s'il avait conclu qu'il n'y a ni Dieu ni immortalité, il serait devenu tout de suite athée et socialiste (car le socialisme, ce n'est pas seulement la question ouvrière ou celle du quatrième état, mais c'est surtout la question de l'athéisme, de son incarnation contemporaine, la question de la tour de Babel, qui se construit sans Dieu, non pour atteindre les cieux de la terre, mais pour

abaisser les cieux jusqu'à la terre). Il paraissait étrange et impossible à Aliocha de vivre comme auparavant. Il est dit: «Si tu veux être parfait, donne tout ce que tu as et suis-moi.[139]» Aliocha se disait: «Je ne peux pas donner au lieu de «tout» deux roubles et au lieu de «suis-moi» aller seulement à la messe.» Parmi les souvenirs de sa petite enfance, il se rappelait peut-être notre monastère, où sa mère avait pu le mener aux offices. Peut-être y eut-il l'influence des rayons obliques du soleil couchant devant l'image vers laquelle le tendait sa mère, la possédée. Il arriva chez nous pensif, uniquement pour voir s'il s'agissait ici de tout ou seulement de deux roubles, et rencontra au monastère ce starets.

C'était le starets Zosime, comme je l'ai déjà expliqué plus haut; il faudrait dire ici quelques mots du rôle joué par les startsy dans nos monastères, et je regrette de n'avoir pas, dans ce domaine, toute la compétence nécessaire. J'essaierai pourtant de le faire à grands traits. Les spécialistes compétents assurent que l'institution des startsy fit son apparition dans les monastères russes à une époque récente, il y a moins d'un siècle, alors que, dans tout l'Orient orthodoxe, surtout au Sinaï et au mont Athos, elle existe depuis bien plus de mille ans. On prétend que les startsy existaient en Russie dans des temps fort anciens, ou qu'ils auraient dû exister, mais que, par suite des calamités qui survinrent, le joug tatar, les troubles, l'interruption des anciennes relations avec l'Orient, après la chute de Constantinople, cette institution se perdit parmi nous et les startsy disparurent. Elle fut ressuscitée par l'un des plus grands ascètes, Païsius Vélitchkovski, et par ses disciples, mais jusqu'à présent, après un siècle, elle existe dans fort peu de monastères, et a même, ou peu s'en faut, été en butte aux persécutions, comme une innovation inconnue en Russie. Elle florissait surtout dans le fameux ermitage de Kozelskaïa Optyne[140]. J'ignore quand et par qui elle fut implantée dans notre monastère, mais il s'y était succédé déjà trois startsy, dont Zosime était le dernier. Il succombait presque à la faiblesse et aux maladies, et on ne savait par qui le remplacer. Pour notre monastère, c'était là une grave question, car, jusqu'à présent, rien ne l'avait distingué; il ne possédait ni reliques saintes ni icônes miraculeuses; les traditions glorieuses se rattachant à notre histoire, les hauts faits historiques et les services rendus

à la patrie lui manquaient également. Il était devenu florissant et fameux dans toute la Russie grâce à ses startsy, que les pèlerins venaient en foule voir et écouter de tous les points du pays, à des milliers de verstes. Qu'est-ce qu'un starets? Le starets, c'est celui qui absorbe votre âme et votre volonté dans les siennes. Ayant choisi un starets, vous abdiquez votre volonté et vous la lui remettez en toute obéissance, avec une entière résignation. Le pénitent subit volontairement cette épreuve, ce dur apprentissage, dans l'espoir, après un long stage, de se vaincre lui-même, de se dominer au point d'atteindre enfin, après avoir obéi toute sa vie, à la liberté parfaite, c'est-à-dire à la liberté vis-à-vis de soi-même, et d'éviter le sort de ceux qui ont vécu sans se trouver en eux-mêmes. Cette invention, c'est-à-dire l'institution des startsy, n'est pas théorique, mais tirée, en Orient, d'une pratique millénaire. Les obligations envers le starets sont bien autre chose que «l'obéissance» habituelle qui a toujours existé également dans les monastères russes. Là-bas, la confession de tous les militants au starets est perpétuelle, et le lien qui rattache le confesseur au confessé indissoluble. On raconte que, dans les temps antiques du christianisme, un novice, après avoir manqué à un devoir prescrit par son starets, quitta le monastère pour se rendre dans un autre pays, de Syrie en Égypte. Là, il accomplit des actes sublimes et fut enfin jugé digne de subir le martyre pour la foi. Quand l'Église allait l'enterrer en le révérant déjà comme un saint, et lorsque le diacre prononça: «que les catéchumènes sortent!» le cercueil qui contenait le corps du martyr fut enlevé de sa place et projeté hors du temple trois fois de suite. On apprit enfin que ce saint martyr avait enfreint l'obédience et quitté son starets; que, par conséquent, il ne pouvait être pardonné sans le consentement de ce dernier, malgré sa vie sublime. Mais lorsque le starets, appelé, l'eut délié de l'obédience, on put l'enterrer sans difficulté. Sans doute, ce n'est qu'une ancienne légende, mais voici un fait récent: un religieux faisait son salut au mont Athos, qu'il chérissait de toute son âme, comme un sanctuaire et une paisible retraite, quand son starets lui ordonna soudain de partir pour aller d'abord à Jérusalem saluer les Lieux Saints, puis retourner dans le Nord, en Sibérie. «C'est là-bas qu'est ta place, et non ici.» Le moine, consterné et désolé, alla trouver le

patriarche de Constantinople et le supplia de le relever de l'obédience, mais le chef de l'Église lui répondit que, non seulement lui, patriarche, ne pouvait le délier, mais qu'il n'y avait aucun pouvoir au monde capable de le faire, excepté le starets dont il dépendait. On voit de la sorte que, dans certains cas, les startsy sont investis d'une autorité sans bornes et incompréhensible. Voilà pourquoi, dans beaucoup de nos monastères, cette institution fut d'abord presque persécutée. Pourtant le peuple témoigna tout de suite une grande vénération aux startsy. C'est ainsi que les petites gens et les personnes les plus distinguées venaient en foule se prosterner devant les startsy de notre monastère et leur confessaient leurs doutes, leurs péchés, leurs souffrances, implorant conseils et directives. Ce que voyant, les adversaires des startsy leur reprochaient, parmi d'autres accusations, d'avilir arbitrairement le sacrement de la confession, bien que les confidences ininterrompues du novice ou d'un laïc au starets n'aient nullement le caractère d'un sacrement. Quoi qu'il en soit, l'institution des startsy s'est maintenue, et elle s'implante peu à peu dans les monastères russes. Il est vrai que ce moyen éprouvé et déjà millénaire de régénération morale, qui fait passer l'homme de l'esclavage à la liberté, en le perfectionnant, peut aussi devenir une arme à deux tranchants: au lieu de l'humilité et de l'empire sur soi-même, il peut développer un orgueil satanique et faire un esclave au lieu d'un homme libre.

Le starets Zosime avait soixante-cinq ans; il descendait d'une famille de propriétaires; dans sa jeunesse, il avait servi dans l'armée comme officier au Caucase. Sans doute, Aliocha avait été frappé par un don particulier de son âme; il habitait la cellule même du starets, qui l'aimait fort et l'admettait auprès de lui. Il faut noter qu'Aliocha, vivant au monastère, ne s'était encore lié par aucun vœu; il pouvait aller où bon lui semblait des journées entières, et s'il portait le froc, c'était volontairement, pour ne se distinguer de personne au monastère. Peut-être l'imagination juvénile d'Aliocha avait-elle été très impressionnée par la force et la gloire qui entouraient son starets comme une auréole. À propos du starets Zosime, beaucoup racontaient qu'à force d'accueillir depuis de nombreuses années tous ceux qui venaient épancher leur cœur, avides de ses conseils et de ses consolations, il avait, vers la fin, acquis une grande perspicacité. Au premier coup d'œil jeté sur un inconnu, il

devinait pourquoi il était venu, ce qu'il lui fallait et même ce qui tourmentait sa conscience. Le pénitent était surpris, confondu, parfois même effrayé de se sentir pénétré avant d'avoir proféré une parole. Aliocha avait remarqué que beaucoup de ceux qui venaient pour la première fois s'entretenir en particulier avec le starets entraient chez lui avec crainte et inquiétude; presque tous en sortaient radieux et le visage le plus morne s'éclairait de satisfaction. Ce qui le surprenait aussi, c'est que le starets, loin d'être sévère, paraissait même enjoué. Les moines disaient de lui qu'il s'attachait aux plus grands pécheurs et les chérissait en proportion de leurs péchés. Même vers la fin de sa vie, le starets comptait parmi les moines des ennemis et des envieux, mais leur nombre diminuait, bien qu'il comprît des personnalités importantes du couvent, notamment un des plus anciens religieux, grand taciturne et jeûneur extraordinaire. Néanmoins, la grande majorité tenait le parti du starets Zosime, et beaucoup l'aimaient de tout leur cœur, quelques-uns lui étaient même attachés presque fanatiquement. Ceux-là disaient, mais à voix basse, que c'était un saint, et, prévoyant sa fin prochaine, ils attendaient de prompts miracles qui répandraient une grande gloire sur le monastère. Alexéi croyait aveuglément à la force miraculeuse du starets, de même qu'il croyait au récit du cercueil projeté hors de l'église. Parmi les gens qui amenaient au starets des enfants ou des parents malades pour qu'il leur imposât les mains ou dît une prière à leur intention, Aliocha en voyait beaucoup revenir bientôt, parfois le lendemain, pour le remercier à genoux d'avoir guéri leurs malades. Y avait-il guérison, ou seulement amélioration naturelle de leur état? Aliocha ne se posait même pas la question, car il croyait aveuglément à la force spirituelle de son maître et considérait la gloire de celui-ci comme son propre triomphe. Son cœur battait, son visage rayonnait, surtout lorsque le starets sortait vers la foule des pèlerins qui l'attendaient aux portes de l'ermitage, gens du peuple venus de tous les points de la Russie pour le voir et recevoir sa bénédiction. Ils se prosternaient devant lui, pleuraient, baisaient ses pieds et la place où il se tenait, en poussant des cris; les femmes lui tendaient leurs enfants, on amenait des possédées. Le starets leur parlait, faisait une courte prière, leur donnait sa bénédiction, puis les congédiait. Dans les derniers temps, la maladie l'avait tellement affaibli que c'est à peine s'il pouvait

quitter sa cellule, et les pèlerins attendaient parfois sa sortie des journées entières. Aliocha ne se demandait nullement pourquoi ils l'aimaient tant, pourquoi ils se prosternaient devant lui avec des larmes d'attendrissement. Il comprenait parfaitement que l'âme résignée du simple peuple russe, ployant sous le travail et le chagrin, mais surtout sous l'injustice et le péché continuels – le sien et celui du monde – ne connaît pas de plus grand besoin, de plus douce consolation que de trouver un sanctuaire ou un saint, de tomber à genoux, de l'adorer: «Si le péché, le mensonge, la tentation sont notre partage, il y a pourtant quelque part au monde un être saint et sublime; il possède la vérité, il la connaît; donc, elle descendra un jour jusqu'à nous et régnera sur la terre entière, comme il a été promis.» Aliocha savait que le peuple sent et même raisonne ainsi et que le starets fût précisément ce saint, ce dépositaire de la vérité divine aux yeux du peuple, il en était persuadé autant que ces paysans et ces femmes malades qui lui tendaient leurs enfants. La conviction que le starets, après sa mort, procurerait une gloire extraordinaire au monastère régnait dans son âme plus forte peut-être que chez les moines. Depuis quelque temps, son cœur s'échauffait toujours davantage à la flamme d'un profond enthousiasme intérieur. Il n'était nullement troublé en voyant dans le starets un individu isolé: «Peu importe; il a dans son cœur le mystère de la rénovation pour tous, cette puissance qui instaurera enfin la justice sur la terre; alors tous seront saints, tous s'aimeront les uns les autres; il n'y aura plus ni riches, ni pauvres, ni élevés, ni humiliés; tous seront comme les enfants de Dieu et ce sera l'avènement du règne du Christ.» Voilà ce dont rêvait le cœur d'Aliocha.

Aliocha avait paru fortement impressionné par l'arrivée de ses deux frères, qu'il ne connaissait pas du tout jusqu'alors. Il s'était lié davantage avec Dmitri, bien que celui-ci fût arrivé plus tard. Quant à Ivan, il s'intéressait beaucoup à lui, mais les deux jeunes gens demeuraient étrangers l'un à l'autre, et pourtant deux mois s'étaient écoulés pendant lesquels ils se voyaient assez souvent. Aliocha était taciturne; de plus, il paraissait attendre on ne sait quoi, avoir honte de quelque chose; bien qu'il eût remarqué au début les regards curieux que lui jetait son frère, Ivan cessa bientôt de faire attention à lui. Aliocha en éprouva quelque confusion. Il attribua

l'indifférence de son frère à l'inégalité de leur âge et de leur instruction. Mais il avait une autre idée. Le peu d'intérêt que lui témoignait Ivan pouvait provenir d'une cause qu'il ignorait. Celui-ci paraissait absorbé par quelque chose d'important, comme s'il visait à un but très difficile, ce qui eût expliqué sa distraction à son égard. Alexéi se demanda également s'il n'y avait pas là le mépris d'un athée savant pour un pauvre novice. Il ne pouvait s'offenser de ce mépris, s'il existait, mais il attendait avec une vague alarme, que lui-même ne s'expliquait pas, le moment où son frère voudrait se rapprocher de lui. Dmitri parlait d'Ivan avec le plus profond respect, d'un ton pénétré. Il raconta à Aliocha les détails de l'affaire importante qui avait étroitement rapproché les deux aînés. L'enthousiasme avec lequel Dmitri parlait d'Ivan impressionnait d'autant plus Aliocha que, comparé à son frère, Dmitri était presque un ignorant; le contraste de leur personnalité et de leurs caractères était si vif qu'on eût difficilement imaginé deux êtres aussi dissemblables.

C'est alors qu'eut lieu l'entrevue, ou plutôt la réunion, dans la cellule du starets, de tous les membres de cette famille mal assortie, réunion qui exerça une influence extraordinaire sur Aliocha. Le prétexte qui la motiva était en réalité mensonger. Le désaccord entre Dmitri et son père au sujet de l'héritage de sa mère atteignait alors à son comble. Les rapports s'étaient envenimés au point de devenir insupportables. Ce fut Fiodor Pavlovitch qui suggéra, en plaisantant, de se réunir tous dans la cellule du starets Zosime; sans recourir à son intervention, on pourrait s'entendre plus décemment, la dignité et la personne du starets étant capables d'imposer la réconciliation. Dmitri, qui n'avait jamais été chez lui et ne l'avait jamais vu, pensa qu'on voulait l'effrayer de cette façon; mais comme lui-même se reprochait secrètement maintes sorties fort brusques dans sa querelle avec son père, il accepta le défi. Il faut noter qu'il ne demeurait pas, comme Ivan, chez son père, mais à l'autre bout de la ville. Piotr Alexandrovitch Mioussov, qui séjournait alors parmi nous, s'accrocha à cette idée. Libéral à la mode des années quarante et cinquante, libre penseur et athée, il prit à cette affaire une part extraordinaire, par ennui, peut-être, ou pour se divertir. Il lui prit soudain fantaisie de voir le couvent et le «saint». Comme son ancien procès avec le

monastère durait encore – le litige avait pour objet la délimitation de leurs terres et certains droits de pêche et de coupe – il s'empressa de profiter de cette occasion, sous le prétexte de s'entendre avec le Père Abbé pour terminer cette affaire à l'amiable. Un visiteur animé de si bonnes intentions pouvait être reçu au monastère avec plus d'égards qu'un simple curieux. Ces considérations firent qu'on insista auprès du starets, qui, depuis quelque temps, ne quittait plus sa cellule et refusait même, à cause de sa maladie, de recevoir les simples visiteurs. Il donna son consentement et un jour fut fixé: «Qui m'a chargé de décider entre eux?» déclara-t-il seulement à Aliocha avec un sourire.

À l'annonce de cette réunion, Aliocha se montra très troublé. Si quelqu'un des adversaires aux prises pouvait prendre cette entrevue au sérieux, c'était assurément son frère Dmitri, et lui seul; les autres viendraient dans des intentions frivoles et peut-être offensantes pour le starets. Aliocha le comprenait fort bien. Son frère Ivan et Mioussov s'y rendraient poussés par la curiosité, et son père pour faire le bouffon; tout en gardant le silence, il connaissait à fond le personnage, car, je le répète, ce garçon n'était pas aussi naïf que tous le croyaient. Il attendait avec anxiété le jour fixé. Sans doute, il avait fort à cœur de voir cesser enfin le désaccord dans sa famille, mais il se préoccupait surtout du starets; il tremblait pour lui, pour sa gloire, redoutant les offenses, particulièrement les fines railleries de Mioussov et les réticences de l'érudit Ivan. Il voulait même tenter de prévenir le starets, de lui parler au sujet de ces visiteurs éventuels, mais il réfléchit et se tut. À la veille du jour fixé, il fit dire à Dmitri qu'il l'aimait beaucoup et attendait de lui l'exécution de sa promesse. Dmitri, qui chercha en vain à se souvenir d'avoir promis quelque chose, lui répondit par lettre qu'il ferait tout pour éviter une «bassesse»; quoique plein de respect pour le starets et pour Ivan, il voyait là un piège ou une indigne comédie. «Cependant, j'avalerai plutôt ma langue que de manquer de respect au saint homme que tu vénères», disait Dmitri en terminant sa lettre. Aliocha n'en fut guère réconforté.

Livre II: Une réunion déplacée

I. L'arrivée au monastère

Il faisait un beau temps de fin d'août, chaud et clair. L'entrevue avec le starets avait été fixée tout de suite après la dernière messe, à onze heures et demie. Nos visiteurs arrivèrent vers la fin de l'office, dans deux équipages. Le premier, une élégante calèche attelée de deux chevaux de prix, était occupé par Piotr Alexandrovitch Mioussov et un parent éloigné, Piotr Fomitch Kalganov. Ce jeune homme de vingt ans se préparait à entrer à l'université. Mioussov, dont il était l'hôte, lui proposait de l'emmener à Zurich ou à Iéna, pour y parfaire ses études; mais il n'avait pas encore pris de décision. Pensif et distrait, il avait le visage agréable, une constitution robuste, la taille plutôt élevée et le regard étrangement fixe, ce qui est le propre des gens distraits; il vous regardait parfois longtemps sans vous voir. Taciturne et quelque peu emprunté, il lui arrivait – seulement en tête à tête – de se montrer tout à coup loquace, véhément, joyeux, riant de Dieu sait quoi; mais son imagination n'était qu'un feu de paille, aussi vite allumé qu'éteint. Il était toujours bien mis et même avec recherche. Déjà possesseur d'une certaine fortune, il avait encore de belles espérances. Il entretenait avec Aliocha des relations amicales.

Fiodor Pavlovitch et son fils avaient pris place dans un landau de louage fort délabré, mais spacieux, attelé de deux vieux chevaux pommelés qui suivaient la calèche à distance respectueuse. Dmitri avait été prévenu la veille de l'heure du rendez-vous, mais il était en retard. Les visiteurs laissèrent leurs voitures près de l'enceinte, à l'hôtellerie, et franchirent à pied les portes du monastère. Sauf Fiodor Pavlovitch, aucun d'eux n'avait jamais vu de monastère, et Mioussov n'était pas entré dans une église depuis trente ans. Il regardait avec une certaine curiosité, en prenant un air dégagé. Mais à part l'église et les dépendances, d'ailleurs fort banales, l'intérieur du monastère n'offrait rien à son esprit observateur. Les derniers fidèles sortis de l'église se découvraient en se signant. Parmi le bas peuple se trouvaient des gens d'un

rang plus élevé: deux ou trois dames, un vieux général, tous descendus à l'hôtellerie. Des mendiants entourèrent nos visiteurs, mais personne ne leur fit l'aumône. Seul Kalganov tira dix kopeks de son porte-monnaie et, gêné Dieu sait pourquoi, les glissa rapidement à une bonne femme, en murmurant: «Partagez-les.» Aucun de ses compagnons ne lui fit d'observation, ce qui eut pour résultat d'accroître sa confusion.

Chose étrange: on aurait vraiment dû les attendre et même leur témoigner quelques égards; l'un d'eux venait de faire don de mille roubles, l'autre était un propriétaire fort riche, qui tenait les moines plus ou moins sous sa dépendance en ce qui concerne la pêche, suivant la tournure que prendrait le procès; pourtant, aucune personnalité officielle ne se trouvait là pour les recevoir. Mioussov contemplait d'un air distrait les pierres tombales disséminées autour de l'église et voulut faire la remarque que les occupants de ces tombes avaient dû payer fort cher le droit d'être enterrés en un lieu aussi «saint», mais il garda le silence: son ironie de libéral faisait place à l'irritation.

«À qui diable s'adresser, dans cette pétaudière?… Il faudrait le savoir, car le temps passe», murmura-t-il comme à part soi.

Soudain vint à eux un personnage d'une soixantaine d'années, en ample vêtement d'été, dépourvu de cheveux mais doué d'un regard tendre. Le chapeau à la main, il se présenta en zézayant comme le propriétaire foncier Maximov, de la province de Toula. Il prit à cœur l'embarras de ces messieurs.

«Le starets Zosime habite l'ermitage à l'écart, à quatre cents pas du monastère, il faut traverser le bosquet…

— Je le sais, répondit Fiodor Pavlovitch, mais nous ne nous souvenons pas bien du chemin, depuis si longtemps.

— Prenez cette porte, puis tout droit par le bosquet. Permettez-moi de vous accompagner… moi-même je… par ici, par ici…»

Ils quittèrent l'enceinte, s'engagèrent dans le bois. Le propriétaire Maximov marchait, ou plutôt courait à leur côté en les examinant tous avec une curiosité gênante. Il écarquillait les yeux.

«Voyez-vous, nous allons chez ce starets pour une affaire personnelle,

déclara froidement Mioussov; nous avons, pour ainsi dire, obtenu «une audience» de ce personnage; aussi, malgré notre gratitude, nous ne vous proposons pas d'entrer avec nous.

— Je l'ai déjà vu… Un chevalier parfait[141], répondit le hobereau.

— Qui est ce chevalier? Demanda Mioussov.

— Le starets, le fameux starets… la gloire et l'honneur du monastère, Zosime. Ce starets-là, voyez-vous…»

Son bavardage fut interrompu par un moine en cuculle, de petite taille, pâle et défait, qui rejoignit le groupe. Fiodor Pavlovitch et Mioussov s'arrêtèrent. Le moine les salua avec une grande politesse et leur dit:

«Messieurs, le Père Abbé vous invite tous à déjeuner après votre visite à l'ermitage. C'est pour une heure exactement. Vous aussi, fit-il à Maximov.

— J'irai, s'écria Fiodor Pavlovitch, ravi de l'invitation, je n'aurai garde d'y manquer. Vous savez que nous avons tous promis de nous conduire décemment… Et vous, Piotr Alexandrovitch, viendrez-vous?

— Certainement. Pourquoi suis-je ici, sinon pour observer leurs usages? Une seule chose m'embarrasse, Fiodor Pavlovitch, c'est de me trouver en votre compagnie.

— Oui, Dmitri Fiodorovitch n'est pas encore là.

— Il ferait bien de ne pas venir du tout; croyez-vous que cela m'amuse, votre histoire «et vous par-dessus le marché»? Nous viendrons déjeuner; remerciez le Père Abbé, dit-il au moine.

— Pardon, je dois vous conduire chez le starets, répondit celui-ci.

— Dans ce cas, je vais directement chez le Père Abbé, oui, je m'en vais pendant ce temps chez le Père Abbé, gazouilla Maximov.

— Le Père Abbé est très occupé en ce moment, mais ce sera comme vous voudrez… fit le moine, perplexe.

— Quel crampon que ce vieux! Observa Mioussov, lorsque Maximov fut retourné au monastère.

— Il ressemble à von Sohn[142], prononça tout à coup Fiodor Pavlovitch.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire… En quoi ressemble-t-il à von Sohn? Vous-même, l'avez-vous vu?

— J'ai vu sa photographie. Bien que les traits ne soient pas identiques, il

y a quelque chose d'indéfinissable. C'est tout à fait le sosie de von Sohn. Je le reconnais rien qu'à la physionomie.

— C'est possible, vous vous y connaissez. Toutefois, Fiodor Pavlovitch, vous venez de rappeler que nous avons promis de nous conduire décemment; souvenez-vous-en. Je vous le dis, surveillez-vous. Si vous commencez à faire le bouffon, je ne veux pas qu'on me mette dans le même panier que vous. Voyez quel homme c'est, dit-il en s'adressant au moine; j'ai peur d'aller avec lui chez des gens convenables.»

Un pâle sourire, non dépourvu de ruse, apparut sur les lèvres exsangues du moine, qui pourtant ne répondit rien, laissant voir clairement qu'il se taisait par conscience de sa propre dignité. Mioussov fronça encore davantage le sourcil.

«Oh! Que le diable les emporte tous, ces gens à l'extérieur façonné par les siècles, dont le fond n'est que charlatanisme et absurdité!» se disait-il en lui-même.

«Voici l'ermitage, nous sommes arrivés, cria Fiodor Pavlovitch qui se mit à faire de grands signes de croix devant les saints, peints au-dessus et à côté du portail. Chacun vit comme il lui plaît, insinua-t-il; et le proverbe russe dit avec raison: «À moine d'un autre ordre, point n'impose ta règle». Il y a ici vingt-cinq bons Pères qui font leur salut en se contemplant les uns les autres et en mangeant des choux. Ce qui me surprend c'est qu'aucune femme ne franchisse ce portail. Cependant, j'ai entendu dire que le starets recevait des dames; est-ce exact? Demanda-t-il au moine.

— Les femmes du peuple l'attendent là-bas, près de la galerie; tenez, en voici d'assises par terre. Pour les dames de la société, on a aménagé deux chambres dans la galerie même, mais en dehors de l'enceinte; ce sont ces fenêtres que vous voyez là; le starets s'y rend par un passage intérieur, quand sa santé le lui permet. Il y a en ce moment une dame Khokhlakov, propriétaire à Kharkhov, qui veut le consulter pour sa fille atteinte de consomption. Il a dû lui promettre de venir, bien que ces derniers temps il soit très faible et ne se montre guère.

— Il y a donc à l'ermitage une porte entrebâillée du côté des dames. Honni soit qui mal y pense, mon père! Au mont Athos, vous devez le savoir,

non seulement les visites féminines ne sont pas admises, mais on ne tolère aucune femme ni femelle, ni poule, ni dinde, ni génisse.

— Fiodor Pavlovitch, je vous laisse, on va vous mettre à la porte, c'est moi qui vous le prédis.

— En quoi est-ce que je vous gêne, Piotr Alexandrovitch?… Regardez donc, s'exclama-t-il soudain, une fois l'enceinte franchie, regardez dans quelle vallée de roses ils habitent.»

Effectivement, bien qu'il n'y eût pas alors de roses, on apercevait une profusion de fleurs d'automne, magnifiques et rares. Une main expérimentée devait en prendre soin. Il y avait des parterres autour des églises et entre les tombes. Des fleurs aussi entouraient la maisonnette en bois, un rez-de-chaussée précédé d'une galerie, où se trouvait la cellule du starets.

«En était-il de même du temps du précédent starets, Barsanuphe? On dit qu'il n'aimait pas l'élégance, qu'il s'emportait et battait même les dames à coups de canne? S'enquit Fiodor Pavlovitch en montant le perron.

— Si le starets Barsanuphe paraissait parfois avoir perdu la raison, on raconte aussi bien des sottises sur son compte; il n'a jamais battu personne à coups de canne, répondit le moine… Maintenant, messieurs, une minute, je vais vous annoncer.

— Fiodor Pavlovitch, pour la dernière fois, rappelez-vous nos conditions. Comportez-vous bien, sinon gare à vous! Murmura encore une fois Mioussov.

— Je voudrais bien savoir ce qui vous émeut pareillement, insinua Fiodor Pavlovitch, railleur; ce sont vos péchés qui vous effraient? On dit que rien qu'au regard il devine à qui il a affaire. Mais comment pouvez-vous faire un tel cas de leur opinion, vous, un Parisien, un progressiste? Vous me stupéfiez, vraiment!»

Mioussov n'eut pas le loisir de répondre à ce sarcasme, car on les pria d'entrer. Il éprouva une légère irritation. «Eh bien! Je le sais d'avance, énervé comme je suis, je vais discuter, m'échauffer… m'abaisser, moi et mes idées», se dit-il.

II. Un vieux bouffon

Ils entrèrent presque en même temps que le starets qui, dès leur arrivée, était sorti de sa chambre à coucher. Ils avaient été précédés dans la cellule par deux religieux de l'ermitage; l'un était le Père bibliothécaire, l'autre le Père Païsius, maladif, malgré son âge peu avancé, mais érudit, à ce qu'on disait. Il s'y trouvait encore un jeune homme en redingote, qui paraissait âgé de vingt-deux ans. C'était un ancien élève du séminaire, futur théologien, que protégeait le monastère. Il avait la taille assez élevée, le visage frais, les pommettes saillantes, de petits yeux bruns et vifs. Son visage exprimait la déférence, mais sans obséquiosité. Il ne fit pas de salut aux visiteurs, se considérant, non comme leur égal, mais comme un subalterne, et demeura debout pendant toute l'entrevue.

Le starets Zosime parut, en compagnie d'un novice et d'Aliocha. Les religieux se levèrent, lui firent une profonde révérence, les doigts touchant la terre, reçurent sa bénédiction et lui baisèrent la main. À chacun d'eux, le starets répondit par une révérence pareille, les doigts touchant la terre, leur demandant à son tour leur bénédiction. Cette cérémonie, empreinte d'un grand sérieux et n'ayant rien de l'étiquette banale, respirait une sorte d'émotion. Cependant Mioussov, qui se tenait en avant de ses compagnons, la crut préméditée. Quelles que fussent ses idées, la simple politesse exigeait qu'il s'approchât du starets pour recevoir sa bénédiction, sinon pour lui baiser la main. Il s'y était décidé la veille, mais les révérences et les baisers des moines changèrent sa résolution. Il fit une révérence grave et digne, en homme du monde, et alla s'asseoir. Fiodor Pavlovitch fit la même chose, contrefaisant cette fois-ci Mioussov comme un singe. Le salut d'Ivan Fiodorovitch fut des plus courtois, mais lui aussi tint ses bras le long des hanches. Quant à Kalganov, telle était sa confusion qu'il oublia même de saluer. Le starets laissa retomber sa main prête à les bénir et les invita tous à s'asseoir. Le sang vint aux joues d'Aliocha; il avait honte; ses mauvais pressentiments se réalisaient.

Le starets prit place sur un petit divan de cuir – meuble fort ancien – et fit asseoir ses hôtes en face de lui, sur quatre chaises d'acajou, recouvertes d'un cuir fort usé. Les religieux s'installèrent de côté, l'un à la porte, l'autre à la fenêtre. Le séminariste, Aliocha et le novice restèrent debout. La cellule

n'était guère vaste et avait l'air fanée. Elle ne contenait que quelques meubles et objets grossiers, pauvres, le strict nécessaire: deux pots de fleurs à la fenêtre; dans un angle, de nombreuses icônes, dont l'une représentait une Vierge de grandes dimensions, peinte probablement longtemps avant le Raskol[143]; une lampe brûlait devant elle. Non loin, deux autres icônes aux revêtements étincelants, puis deux chérubins sculptés, de petits œufs en porcelaine, un crucifix en ivoire, avec une Mater dolorosa qui l'étreignait, et quelques gravures étrangères, reproductions de grands peintres italiens des siècles passés. Auprès de ces œuvres de prix s'étalaient des lithographies russes à l'usage du peuple, portraits de saints, de martyrs, de prélats, qui se vendent quelques kopeks dans toutes les foires. Mioussov jeta un coup d'œil rapide sur cette imagerie, puis examina le starets. Il se croyait le regard pénétrant, faiblesse excusable, si l'on considère qu'il avait déjà cinquante ans, âge où un homme du monde intelligent et riche se prend davantage au sérieux, parfois même à son insu.

Dès l'abord, le starets lui déplut. Il y avait effectivement dans sa figure quelque chose qui eût paru choquant à bien d'autres qu'à Mioussov. C'était un petit homme voûté, les jambes très faibles, âgé de soixante-cinq ans seulement, mais qui paraissait dix ans de plus, à cause de sa maladie. Tout son visage, d'ailleurs fort sec, était sillonné de petites rides, surtout autour des yeux, qu'il avait clairs, pas très grands, vifs et brillants comme deux points lumineux. Il ne lui restait que quelques touffes de cheveux gris sur les tempes; sa barbe, petite et clairsemée, finissait en pointe; les lèvres, minces comme deux lanières, souriaient fréquemment; le nez aigu rappelait un oiseau.

«Selon toute apparence, une âme malveillante, mesquine, présomptueuse», pensa Mioussov, qui se sentait fort mécontent de lui.

Une petite horloge à poids frappa douze coups; cela rompit la glace.

— C'est l'heure exacte, s'écria Fiodor Pavlovitch, et mon fils, Dmitri Fiodorovitch, qui n'est pas encore là! Je m'excuse pour lui, saint starets! (Aliocha tressaillit à ces mots de «saint starets».) Je suis toujours ponctuel, à une minute près, me rappelant que l'exactitude est la politesse des rois.

— Vous n'êtes pas roi, que je sache, marmotta Mioussov, incapable de se

contenir.

— C'est ma foi vrai. Et figurez-vous, Piotr Alexandrovitch, que je le savais, ma parole! Que voulez-vous, je parle toujours mal à propos! Votre Révérence, s'exclama-t-il soudain d'un ton pathétique, vous avez devant vous un véritable bouffon. C'est ma façon de me présenter. Une vieille habitude, hélas! Si je hâble parfois hors de saison, c'est à dessein, dans l'intention de faire rire et d'être agréable. Il faut être agréable, n'est-il pas vrai? Il y a sept ans, j'arrivai dans une petite ville pour de petites affaires, de compte à demi avec de petits marchands. Nous allons chez l'ispravnik, à qui nous avions quelque chose à demander et que nous voulions inviter à une collation. L'ispravnik paraît; c'était un homme de haute taille, gros, blond et morose, les individus les plus dangereux en pareil cas, car la bile les tourmente. Je l'aborde avec l'aisance d'un homme du monde: «Monsieur l'ispravnik[144], fis-je, vous serez, pour ainsi dire, notre Napravnik[145]! – Quel Napravnik?» dit-il. Je vis immédiatement que ça ne prenait pas, qu'il demeurait grave; je m'obstinai: «J'ai voulu plaisanter, rendre tout le monde gai, car M. Napravnik est un chef d'orchestre connu; or, pour l'harmonie de notre entreprise, il nous faut justement une sorte de chef d'orchestre.» … L'explication et la comparaison étaient raisonnables, n'est-ce pas? «Pardon, dit-il, je suis ispravnik et je ne permets pas qu'on fasse des calembours sur ma profession.» Il nous tourna le dos. Je courus après lui en criant: «Oui, oui, vous êtes ispravnik et non Napravnik. – Non, répliqua-t-il, vous l'avez dit, je suis Napravnik.» Figurez-vous que cela fit manquer notre affaire!… Je n'en fais jamais d'autres. Je me cause du tort par mon amabilité! – Une fois, il y a bien des années, je disais à un personnage important: «Votre épouse est une femme chatouilleuse», dans le sens de l'honneur, des qualités morales, pour ainsi dire, à quoi il me répliqua: «Vous l'avez chatouillée?» Je ne pus y tenir; faisons l'aimable, pensai-je. «Oui, dis-je, je l'ai chatouillée»; mais alors ce fut lui qui me chatouilla… Il y a longtemps que c'est arrivé, aussi n'ai-je pas honte de le raconter; c'est toujours ainsi que je me fais du tort.

— Vous vous en faites en ce moment», murmura Mioussov avec dégoût.

Le starets les considérait en silence l'un et l'autre.

«Vraiment! Figurez-vous que je le savais, Piotr Alexandrovitch, et même,

apprenez que je le pressentais, ce que je fais, dès que j'ouvris la bouche, et même, apprenez-le, je pressentais que vous m'en feriez le premier la remarque. À ces moments, quand je vois que ma plaisanterie ne réussit pas, Votre Révérence, mes joues commencent à se dessécher vers les gencives, j'ai comme une convulsion; cela remonte à ma jeunesse, alors que, parasite chez les nobles, je gagnais mon pain par cette industrie. Je suis un bouffon authentique, inné, Votre Révérence, la même chose qu'un innocent; je ne nie pas qu'un esprit impur habite peut-être en moi, bien modeste en tout cas; plus considérable, il se fût logé ailleurs, seulement pas chez vous, Piotr Alexandrovitch, car vous n'êtes pas considérable. En revanche, je crois, je crois en Dieu. Ces derniers temps j'avais des doutes, mais maintenant j'attends de sublimes paroles. Je ressemble au philosophe Diderot, Votre Révérence. Savez-vous, très saint père, comme il se présenta chez le métropolite Platon[146], sous l'impératrice Catherine? Il entre et dit d'emblée: «Il n'y a point de Dieu.» À quoi le grand prélat répond, le doigt levé: «L'insensé a dit en son cœur: il n'y a point de Dieu!» Aussitôt Diderot de se jeter à ses pieds: «Je crois, s'écrie-t-il, et je veux être baptisé.» On le baptisa sur-le-champ. La princesse Dachkov[147] fut la marraine, et Potemkine[148] le parrain…

— Fiodor Pavlovitch, c'est intolérable! Vous savez fort bien que vous mentez et que cette stupide anecdote est fausse; pourquoi faire le malin? Proféra d'une voix tremblante Mioussov, qui ne pouvait déjà plus se contenir.

— J'ai pressenti toute ma vie que c'était un mensonge! S'exclama Fiodor Pavlovitch en s'emballant. En revanche, messieurs, je vais vous dire toute la vérité. Éminent starets, pardonnez-moi, j'ai inventé la fin, le baptême de Diderot; cela ne m'était jamais venu à l'esprit auparavant, je l'ai inventé pour donner du piquant. Si je fais le malin, Piotr Alexandrovitch, c'est pour être plus gentil. Au reste, parfois, je ne sais pas moi-même pourquoi. Quant à Diderot, j'ai entendu raconter cela: «L'insensé a dit…», une vingtaine de fois dans ma jeunesse, par les propriétaires fonciers du pays, quand j'habitais chez eux; je l'ai entendu dire, Piotr Alexandrovitch, à votre tante, Mavra Fominichna. Jusqu'à maintenant, tous sont persuadés que l'impie Diderot a fait visite au métropolite Platon pour discuter de Dieu…»

Mioussov s'était levé, à bout de patience, et comme hors de lui. Il était furieux et comprenait que sa fureur le rendait ridicule. Ce qui se passait dans la cellule était vraiment intolérable. Depuis quarante ou cinquante ans que des visiteurs s'y réunissaient c'était toujours avec la plus profonde vénération. Presque tous ceux qui y étaient admis comprenaient qu'on leur accordait une insigne faveur. Beaucoup, parmi eux, se mettaient à genoux et le demeuraient durant toute la visite. Des gens d'un rang élevé, des érudits et même des libres penseurs, venus soit par curiosité, soit pour un autre motif, se faisaient un devoir de témoigner au starets une profonde déférence et de grands égards durant tout l'entretien – qu'il fût public ou privé – d'autant plus qu'il n'était pas question d'argent. Il n'y avait que l'amour et la bonté, en présence du repentir et de la soif de résoudre un problème moral compliqué, une crise de la vie du cœur. Aussi, les bouffonneries auxquelles s'était livré Fiodor Pavlovitch, choquantes en un tel lieu, avaient-elles provoqué l'embarras et l'étonnement des témoins, de plusieurs d'entre eux, en tout cas. Les religieux, demeurés impassibles, fixaient leur attention sur ce qu'allait dire le starets, mais paraissaient déjà prêts à se lever comme Mioussov. Aliocha avait envie de pleurer et courbait la tête. Tout son espoir reposait sur son frère Ivan, le seul dont l'influence fût capable d'arrêter son père, et il était stupéfait de le voir assis, immobile, les yeux baissés, attendant avec curiosité le dénouement de cette scène, comme s'il y était complètement étranger. Aliocha n'osait pas regarder Rakitine (le séminariste), avec lequel il vivait presque sur un pied d'intimité: il connaissait ses pensées (il était d'ailleurs seul à les connaître dans tout le monastère).

«Excusez-moi… commença Mioussov, en s'adressant au starets, d'avoir l'air de prendre part à cette indigne plaisanterie. J'ai eu tort de croire que même un individu tel que Fiodor Pavlovitch saurait se tenir à sa place chez un personnage aussi respectable… Je ne pensais pas qu'il faudrait m'excuser d'être venu avec lui…»

Piotr Alexandrovitch n'acheva pas et, tout confus, voulait déjà sortir de la chambre.

«Ne vous inquiétez pas, je vous en prie, dit le starets en se dressant sur ses pieds débiles; et, prenant Piotr Alexandrovitch par les deux mains, il

l'obligea à se rasseoir. Calmez-vous, je vous en prie. Vous êtes mon hôte.»

Cela dit, et après une révérence, il retourna s'asseoir sur le divan.

«Éminent starets, dites-moi, est-ce que ma vivacité vous offense? S'exclama soudain Fiodor Pavlovitch, en se cramponnant des deux mains aux bras du fauteuil, comme prêt à en bondir suivant la réponse qui lui serait faite.

— Je vous supplie également de ne pas vous inquiéter et de ne pas vous gêner, prononça le starets avec majesté… Ne vous gênez pas, soyez tout à fait comme chez vous. Surtout, n'ayez pas tant honte de vous-même, car tout le mal vient de là.

— Tout à fait comme chez moi? C'est-à-dire au naturel? Oh! C'est trop, c'est beaucoup trop, mais j'accepte avec attendrissement! Savez-vous, mon vénéré Père, ne me poussez pas à me montrer au naturel, c'est trop risqué… Je n'irai pas moi-même jusque-là; ce que je vous en dis, c'est pour vous mettre en garde. La suite est encore enfouie dans les ténèbres de l'inconnu, bien que certains voulussent déjà me faire la leçon; ceci est à votre adresse, Piotr Alexandrovitch. À vous, sainte créature, voici ce que je déclare: «Je déborde d'enthousiasme!» Il se leva et, les bras en l'air, proféra: «Béni soit le ventre qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité, les mamelles surtout!» Par votre remarque, tout à l'heure: «N'ayez pas tant honte de vous-même, car tout le mal vient de là», vous m'avez comme transpercé, vous avez lu en moi. En effet, quand je vais vers les gens, il me semble que je suis le plus vil de tous, et que tout le monde me prend pour un bouffon; alors je me dis: «Faisons le bouffon, je ne crains pas votre opinion, car vous êtes tous, jusqu'au dernier, plus vils que moi!» Voilà pourquoi je suis bouffon, par honte, éminent Père, par honte. Ce n'est que par timidité que je fais le crâne. Car si j'étais sûr, en entrant, que tous m'accueillent comme un être sympathique et raisonnable, Dieu, que je serais bon! Maître – il se mit soudain à genoux – que faut-il faire pour gagner la vie éternelle?»

Même alors, il était difficile de savoir s'il plaisantait ou cédait à l'attendrissement.

Le starets leva les yeux vers lui et prononça en souriant:

«Il y a longtemps que vous-même savez ce qu'il faut faire, vous ne

manquez pas de sens: ne vous adonnez pas à la boisson et à l'intempérance de langage, ne vous adonnez pas à la sensualité, surtout à l'amour de l'argent, et fermez vos débits de boisson, au moins deux ou trois, si vous ne pouvez pas les fermer tous. Mais surtout, avant tout, ne mentez pas.

— C'est à propos de Diderot que vous dites cela?

— Non, ce n'est pas à propos de Diderot. Surtout ne vous mentez pas à vous-même. Celui qui se ment à soi-même et écoute son propre mensonge va jusqu'à ne plus distinguer la vérité ni en soi ni autour de soi; il perd donc le respect de soi et des autres. Ne respectant personne, il cesse d'aimer, et pour s'occuper et se distraire, en l'absence d'amour, il s'adonne aux passions et aux grossières jouissances; il va jusqu'à la bestialité dans ses vices, et tout cela provient du mensonge continuel à soi-même et aux autres. Celui qui se ment à soi-même peut être le premier à s'offenser. On éprouve parfois du plaisir à s'offenser, n'est-ce pas? Un individu sait que personne ne l'a offensé, mais qu'il s'est lui-même forgé une offense, noircissant à plaisir le tableau, qu'il s'est attaché à un mot et a fait d'un monticule une montagne, – il le sait, pourtant il est le premier à s'offenser, jusqu'à en éprouver une grande satisfaction; par là même il parvient à la véritable haine… Mais levez-vous, asseyez-vous, je vous en conjure; cela, c'est aussi un geste faux…

— Bienheureux! Laissez-moi vous baiser la main. – Fiodor Pavlovitch se redressa et posa les lèvres sur la main décharnée du starets. – Vous avez raison, ça fait plaisir de s'offenser. Je n'avais jamais si bien entendu exprimer cela. Oui, oui, j'ai pris plaisir toute ma vie aux offenses, pour l'esthétique, car être offensé, non seulement ça fait plaisir, mais parfois c'est beau! Voilà ce que vous avez oublié, éminent starets: la beauté! Je le noterai dans mon carnet. Quant à mentir, je n'ai fait que cela toute ma vie, à chaque jour et à chaque heure. En vérité, je suis mensonge et père du mensonge! D'ailleurs, je crois que ce n'est pas le père du mensonge, je m'embrouille dans les textes, eh bien! Disons le fils du mensonge, cela suffit. Seulement… mon ange… on peut parfois broder sur Diderot! Cela ne fait pas de mal, alors que certaines paroles peuvent faire du mal. Éminent starets, à propos, je me rappelle, il y a trois ans, je m'étais promis de venir ici me renseigner et découvrir avec insistance la vérité; priez seulement Piotr Alexandrovitch de ne pas

m’interrompre. Voici de quoi il s’agit: Est-ce vrai, mon révérend Père, ce qu’on raconte quelque part, dans les Menées[149], d’un saint thaumaturge qui subit le martyre pour la foi et, après avoir été décapité, releva sa tête et «en la baisant gentiment», la porta longtemps dans ses bras. Est-ce vrai ou non, mes Pères?

— Non, ce n’est pas vrai, dit le starets.

— Il n’y a rien de semblable dans aucun Menée. À propos de quel saint dites-vous que ce fait est rapporté? Demanda le Père bibliothécaire.

— J’ignore lequel. Je n’en ai pas connaissance. On m’a induit en erreur. Je l’ai entendu dire et savez-vous par qui? Par ce même Piotr Alexandrovitch Mioussov, qui vient de se fâcher à propos de Diderot.

— Je ne vous ai jamais raconté cela, pour la bonne raison que je ne cause jamais avec vous.

— Il est vrai que vous ne l’avez pas raconté à moi personnellement, mais dans une société où je me trouvais, il y a quatre ans. Si j’ai rappelé le fait, c’est que vous avez ébranlé ma foi par ce récit comique, Piotr Alexandrovitch. Vous l’ignorez, mais je suis revenu chez moi la foi ébranlée, et depuis je chancelle toujours davantage. Oui, Piotr Alexandrovitch, vous avez été cause d’une grande chute. C’est bien autre chose que Diderot!»

Fiodor Pavlovitch s’échauffait d’une façon pathétique, bien qu’il fût évident pour tous qu’il se donnait de nouveau en spectacle. Mais Mioussov était piqué au vif.

«Quelle absurdité, comme tout le reste d’ailleurs! Murmura-t-il. Si j’ai dit cela ce n’est certes pas à vous. En fait, j’ai entendu à Paris un Français raconter qu’on lit chez nous cet épisode à la messe, dans les Menées. C’est un érudit, qui a spécialement étudié la statistique de la Russie, où il a longtemps séjourné. Quant à moi, je n’ai pas lu les Menées et je ne les lirai pas… Que ne dit-on pas à table! Et nous dînions alors…

— Oui, vous dîniez alors, et moi j’ai perdu la foi! Dit pour le taquiner Fiodor Pavlovitch.

— Que m’importe votre foi! Allait crier Mioussov, mais il se contint et proféra avec mépris: Vous souillez littéralement tout ce que vous touchez.»

Le starets se leva soudain.

«Excusez-moi, messieurs, de vous laisser seuls quelques instants, dit-il en s'adressant à tous les visiteurs; mais on m'attendait dès avant votre arrivée. Quant à vous, abstenez-vous de mentir», ajouta-t-il d'un ton plaisant à l'adresse de Fiodor Pavlovitch.

Il quitta la cellule. Aliocha et le novice s'élancèrent pour l'aider à descendre l'escalier. Aliocha étouffait; il était heureux de sortir, heureux également de voir le starets gai et non offensé. Le starets se dirigeait vers la galerie pour bénir celles qui l'attendaient, mais Fiodor Pavlovitch l'arrêta à la porte de la cellule.

«Bienheureux! S'exclama-t-il avec sentiment, permettez-moi de vous baiser encore une fois la main! Avec vous, on peut causer, on peut vivre. Vous pensez peut-être que je mens sans cesse et que je fais toujours le bouffon? C'était pour me rendre compte si l'on peut vivre avec vous, s'il y a place pour mon humilité à côté de votre fierté. Je vous délivre un certificat de sociabilité! Maintenant, je ne soufflerai plus mot. Je vais m'asseoir et garder le silence. Maintenant, à vous de parler, Piotr Alexandrovitch, vous demeurez le personnage principal… pour dix minutes.»

III. Les femmes croyantes

Au bas de la galerie en bois pratiquée vers le mur extérieur de l'enceinte se pressaient une vingtaine de femmes du peuple. On les avait prévenues que le starets allait enfin sortir, et elles s'étaient groupées en l'attendant. Les dames Khokhlakov l'attendaient également, mais dans une chambre de la galerie, réservée aux visiteuses de qualité. Elles étaient deux: la mère et la fille. La première, riche propriétaire, toujours habillée avec goût, était encore assez jeune et d'extérieur fort agréable, avec des yeux vifs et presque noirs. Elle n'avait que trente-trois ans et était veuve depuis cinq ans. Sa fille, âgée de quatorze ans, avait les jambes paralysées. La pauvre fillette ne marchait plus depuis six mois; on la transportait dans une chaise longue à roulettes. Elle avait un délicieux visage, un peu amaigri par la maladie, mais gai; des lueurs folâtres brillaient dans ses grands yeux sombres, qu'ombrageaient de longs cils. Depuis le printemps, la mère se disposait à l'emmener à l'étranger, mais

des travaux entrepris dans leur domaine les avaient retardées. Elles séjournaient depuis huit jours dans notre ville plus pour affaire que par dévotion; néanmoins elles avaient déjà rendu visite au starets, trois jours auparavant. Elles étaient revenues encore une fois, et tout en sachant que le starets ne pouvait presque plus recevoir personne, elles suppliaient qu'on leur accordât «le bonheur de voir le grand guérisseur». En attendant sa venue, la mère était assise à côté du fauteuil de sa fille; à deux pas se tenait debout un vieux moine, venu d'un lointain monastère du Nord et qui désirait recevoir la bénédiction du starets. Mais celui-ci, apparu sur la galerie, alla droit au peuple. La foule se pressait autour du perron de trois marches qui réunissait la galerie basse au sol. Le starets s'arrêta sur la marche supérieure, revêtit l'étole et bénit les femmes qui l'entouraient. On lui amena une possédée qu'on tenait par les deux mains. Dès qu'elle aperçut le starets, elle fut prise d'un hoquet, poussant des gémissements et secouée par des spasmes comme dans une crise éclamptique. Lui ayant recouvert la tête de l'étole, le starets prononça sur elle une courte prière, et elle s'apaisa aussitôt. J'ignore ce qui se passe maintenant, mais dans mon enfance j'eus souvent l'occasion de voir et d'entendre ces possédées, dans les villages et les monastères. Amenées à la messe, elles glapissaient et aboyaient dans l'église, mais quand on apportait le Saint-Sacrement et qu'elles s'en approchaient, la «crise démoniaque» cessait aussitôt et les malades s'apaisaient toujours pour un certain temps. Encore enfant, cela m'étonnait et me surprenait fort. J'entendais alors certains propriétaires fonciers et surtout des instituteurs de la ville répondre à mes questions que c'était une simulation pour ne pas travailler, et que l'on pouvait toujours la réprimer en se montrant sévère; on citait à l'appui diverses anecdotes. Par la suite, j'appris avec étonnement de médecins spécialistes qu'il n'y avait là aucune simulation, que c'était une terrible maladie des femmes, attestant, plus particulièrement en Russie, la dure condition de nos paysannes. Elle provenait de travaux accablants, exécutés trop tôt après des couches laborieuses, mal effectuées, sans aucune aide médicale; en outre, du désespoir, des mauvais traitements, etc., ce que certaines natures féminines ne peuvent endurer, malgré l'exemple général. La guérison étrange et subite d'une possédée en proie aux convulsions, dès qu'on l'approchait des saintes

espèces, guérison attribuée alors à la simulation et, de plus, à un truc employé pour ainsi dire par les «cléricaux» eux-mêmes, s'effectuait probablement aussi de la façon la plus naturelle. Les femmes qui conduisaient la malade, et surtout elle-même, étaient persuadées, comme d'une vérité évidente, que l'esprit impur qui la possédait ne pourrait jamais résister à la présence du Saint-Sacrement devant lequel on inclinait la malheureuse. Aussi, chez une femme nerveuse, atteinte d'une affection psychique, il se produisait toujours (et cela devait être) comme un ébranlement nerveux de tout l'organisme, ébranlement causé par l'attente du miracle de la guérison et par la foi absolue en son accomplissement. Et il s'accomplissait, ne fût-ce que pour une minute. C'est ce qui eut lieu dès que le starets eut recouvert la malade de l'étole.

Beaucoup des femmes qui se pressaient autour de lui versaient des larmes d'attendrissement et d'enthousiasme; d'autres s'élançaient pour baiser ne fût-ce que le bord de son habit, quelques-unes se lamentaient. Il les bénissait toutes et conversait avec elles. Il connaissait déjà la possédée, qui habitait un village à une lieue et demie du monastère; ce n'était pas la première fois qu'on la lui amenait.

«En voilà une qui vient de loin!» dit-il en désignant une femme encore jeune, mais très maigre et défaite, le visage plutôt noirci que hâlé. Elle était à genoux et fixait le starets d'un regard immobile. Son regard avait quelque chose d'égaré.

«Je viens de loin, mon Père, de loin, à trois cents verstes d'ici. De loin, mon Père, de loin», répéta la femme comme un refrain, balançant la tête de droite à gauche, la joue appuyée sur la paume de sa main. Elle parlait comme en se lamentant. Il y a dans le peuple une douleur silencieuse et patiente: elle rentre en elle-même et se tait. Mais il y en a une autre qui éclate: elle se manifeste par les larmes et se répand en lamentations, surtout chez les femmes. Elle n'est pas plus légère que la douleur silencieuse. Les lamentations n'apaisent qu'en rongeant et en déchirant le cœur. Une pareille douleur ne veut pas de consolations, elle se repaît de l'idée d'être inextinguible. Les lamentations ne sont que le besoin d'irriter davantage la plaie.

«Vous êtes citadine, sans doute? Continua le starets en la regardant avec

curiosité.

— Nous habitons la ville, mon Père; nous sommes de la campagne, mais nous demeurons en ville. Je suis venue pour te voir. Nous avons entendu parler de toi, mon Père. J'ai enterré mon tout jeune fils, j'allais prier Dieu, j'ai été dans trois monastères et on m'a dit: «Va aussi là-bas, Nastassiouchka[150]», c'est-à-dire vers vous, mon Père, vers vous. Je suis venue, j'étais hier soir à l'église et me voilà.

— Pourquoi pleures-tu?

— Je pleure mon fils, il était dans sa troisième année, il ne lui manquait que trois mois. C'est à cause de lui que je me tourmente. C'était le dernier; Nikitouchka[151] et moi, nous en avons eu quatre, mais les enfants ne restent pas chez nous, bien-aimé, ils ne restent pas. J'ai enterré les trois premiers, je n'avais pas tant de chagrin; mais ce dernier, je ne puis l'oublier. C'est comme s'il était là devant moi, il ne s'en va pas. J'en ai l'âme desséchée. Je regarde son linge, sa petite chemise, ses bottines, et je sanglote. J'étale tout ce qui est resté après lui, chaque chose, je regarde et je pleure. Je dis à Nikitouchka, mon mari: «Eh! Le maître, laisse-moi aller en pèlerinage.» Il est cocher, nous avons de quoi, mon père, nous avons de quoi, nous sommes à notre compte, tout est à nous, les chevaux et les voitures. Mais à quoi bon maintenant tout ce bien? Mon Nikitouchka a dû se mettre à boire sans moi, c'est sûr, et déjà auparavant, dès que je m'éloignais, il faiblissait. Mais maintenant je ne pense plus à lui, voilà trois mois que j'ai quitté la maison. J'ai tout oublié, je ne veux plus me rappeler; que ferais-je de lui maintenant? J'ai fini avec lui et avec tous les autres. Et à présent, je ne voudrais pas voir ma maison et mon bien, et je préférerais même avoir perdu la vue.

— Écoute, mère, proféra le starets, un grand saint d'autrefois aperçut dans le temple une mère qui pleurait comme toi, aussi à cause de son fils unique que le Seigneur avait également rappelé à lui. «Ne sais-tu pas, lui dit le saint, comme ces enfantelets sont hardis devant le trône de Dieu? Il n'y a même personne de plus hardi, dans le royaume des cieux.» Seigneur, Tu nous as donné la vie, disentils à Dieu, mais à peine avions-nous vu le jour que Tu nous l'as reprise. «Ils demandent et réclament si hardiment que le Seigneur en fait aussitôt des anges. C'est pourquoi, dit le saint, réjouis-toi et ne pleure

pas, ton enfant est maintenant chez le Seigneur dans le chœur des anges.» Voilà ce que dit, dans les temps anciens, le saint à la femme qui pleurait. C'était un grand saint et il ne pouvait rien lui dire qui ne fût vrai. Sache donc, mère, que ton enfant aussi se tient certainement devant le trône du Seigneur, se réjouit, se divertit et prie Dieu pour toi. Tu peux pleurer, mais réjouis-toi.»

La femme l'écoutait, la joue dans la main, inclinée. Elle soupira profondément.

«C'est de la même manière que Nikitouchka me consolait: «Tu n'es pas raisonnable, pourquoi pleurer? Notre fils, bien sûr, chante maintenant avec les anges auprès du Seigneur.» Et, tandis qu'il me disait cela, je le voyais pleurer. Et je lui disais à mon tour: «Eh oui, je le sais bien; où serait-il, sinon chez le Seigneur; seulement il n'est plus ici avec nous en ce moment, tout près, comme il restait autrefois.» Oh! Si je pouvais le revoir une fois, rien qu'une fois, sans m'approcher de lui, sans parler, en me cachant dans un coin. Seulement le voir une minute, l'entendre jouer dehors, venir, comme il le faisait parfois, crier de sa petite voix: «Maman, où es-tu?» Si je pouvais entendre ses petits pieds trotter dans la chambre; bien souvent, je me rappelle, il courait à moi avec des cris et des rires, si seulement je l'entendais! Mais il n'est plus là, mon Père, et je ne l'entendrai plus jamais! Voilà sa ceinture, mais il n'est plus là, et c'est fini pour toujours!…»

Elle tira de son sein la petite ceinture en passementerie de son garçon; dès qu'elle l'eut regardée, elle fut secouée de sanglots, cachant ses yeux avec ses doigts à travers lesquels coulaient des torrents de larmes.

«Eh! Proféra le starets, cela c'est l'antique «Rachel pleurant ses enfants sans pouvoir être consolée, car ils ne sont plus[152]». Tel est le sort qui vous est assigné en ce monde, ô mères! Ne te console pas, il ne faut pas te consoler, pleure, mais chaque fois que tu pleures, rappelle-toi que ton fils est un des anges de Dieu, que, de là-haut, il te regarde et te voit, qu'il se réjouit de tes larmes et les montre au Seigneur; longtemps encore tes pleurs maternels couleront, mais enfin ils deviendront une joie paisible, tes larmes amères seront des larmes d'attendrissement et de purification, laquelle sauve du péché. Je prierai pour le repos de l'âme de ton fils; comment s'appelait-il?

— Alexéi, mon Père.

— C’est un beau nom. Il avait pour saint patron Alexéi, «homme de Dieu»?

— Oui, mon Père, Alexéi, «homme de Dieu[153]».

— Quel grand saint! Je prierai pour lui, mère, je n’oublierai pas ton affliction dans mes prières; je prierai aussi pour la santé de ton mari; mais c’est un péché de l’abandonner, retourne vers lui, prends-en bien soin. De là-haut, ton fils voit que tu as abandonné son père et pleure sur vous. Pourquoi troubler sa béatitude? Il vit, car l’âme vit éternellement, il n’est pas dans la maison, mais il se trouve tout près de vous, invisible. Comment viendra-t-il, si tu dis que tu détestes ta demeure? Vers qui viendra-t-il, s’il ne vous trouve pas à la maison, s’il ne vous trouve pas ensemble, le père et la mère? Il t’apparaît maintenant et tu es tourmentée; alors il t’enverra de doux songes. Retourne vers ton mari, mère, et dès aujourd’hui.

— J’irai, bien-aimé, selon ta parole, tu as lu dans mon cœur. Nikitouchka, tu m’attends, mon chéri, tu m’attends», commençait à se lamenter la femme, mais le starets se tournait déjà vers une petite vieille, habillée non en pérégrine, mais en citadine. On voyait à ses yeux qu’elle avait une communication à faire. C’était la veuve d’un sous-officier, habitante de notre ville. Son fils Vassili, employé dans un commissariat, était parti pour Irkoutsk, en Sibérie. Il lui avait écrit deux fois, mais depuis un an il ne donnait plus signe de vie; elle avait fait des démarches et ne savait où se renseigner.

«L’autre jour, Stéphanie Ilinichna Bédriaguine, une riche marchande, m’a dit: «Écris sur un billet le nom de ton fils, Prochorovna[154], va à l’église, et commande des prières pour le repos de son âme. Son âme sera dans l’angoisse et il t’écrira. C’est un moyen sûr et fréquemment éprouvé.» Seulement, j’ai des doutes… Toi qui es notre lumière, dis-moi si c’est bien ou mal?

— Garde-t’en bien. Tu devrais même avoir honte de le demander. Comment peut-on prier pour le repos d’une âme vivante, et sa propre mère encore! C’est un grand péché, comme la sorcellerie; seule ton ignorance te vaut le pardon. Prie plutôt pour sa santé la Reine des Cieux, prompte Médiatrice, Auxiliaire des pécheurs, afin qu’elle te pardonne ton erreur. Et

alors, Prochorovna: ou bien ton fils reviendra bientôt vers toi, ou il enverra sûrement une lettre. Sache-le. Va en paix, ton fils est vivant, je te le dis.

— Bien-aimé, que Dieu te récompense, toi notre bienfaiteur, qui prie pour nous tous, pour le rachat de nos péchés.»

Mais le starets avait déjà remarqué dans la foule le regard ardent, dirigé vers lui, d'une paysanne à l'air poitrinaire, accablée bien qu'encore jeune. Elle gardait le silence, ses yeux imploraient, mais elle paraissait craindre de s'approcher.

«Que veux-tu, ma chère?

— Soulage mon âme, bien-aimé», murmura-t-elle doucement. Sans hâte, elle se mit à genoux, se prosterna à ses pieds. «J'ai péché, mon bon père, et je crains mon péché.»

Le starets s'assit sur la dernière marche, la femme se rapprocha de lui, toujours agenouillée.

«Je suis veuve depuis trois ans, commença-t-elle à mi-voix. La vie n'était pas gaie avec mon mari, il était vieux et me battait durement. Une fois qu'il était couché, malade, je songeai en le regardant: «Mais s'il se rétablit et se lève de nouveau, alors qu'arrivera-t-il?» Et cette idée ne me quitta plus…

— Attends», dit le starets, en approchant son oreille des lèvres de la femme. Celle-ci continua d'une voix qu'on entendait à peine. Elle eut bientôt fini.

«Il y a trois ans? Demanda le starets.

— Trois ans. D'abord je n'y pensais pas, mais la maladie est venue et je suis dans l'angoisse.

— Tu viens de loin?

— J'ai fait cinq cents verstes.

— T'es-tu confessée?

— Oui, deux fois.

— As-tu été admise à la communion?

— Oui. J'ai peur; j'ai peur de mourir.

— Ne crains rien et n'aie jamais peur, ne te chagrine pas. Pourvu que le repentir dure, Dieu pardonne tout. Il n'y a pas de péché sur la terre que Dieu ne pardonne à celui qui se repent sincèrement. L'homme ne peut pas

commettre de péché capable d'épuiser l'amour infini de Dieu. Car peut-il y avoir un péché qui dépasse l'amour de Dieu? Ne songe qu'au repentir et bannis toute crainte. Crois que Dieu t'aime comme tu ne peux te le figurer, bien qu'il t'aime dans ton péché et avec ton péché. Il y aura plus de joie dans les cieux pour un pécheur qui se repent que pour dix justes[155]. Ne t'afflige pas au sujet des autres et ne t'irrite pas des injures. Pardonne dans ton cœur au défunt toutes ses offenses envers toi, réconcilie-toi avec lui en vérité. Si tu te repens, c'est que tu aimes. Or, si tu aimes, tu es déjà à Dieu… L'amour rachète tout, sauve tout. Si moi, un pécheur comme toi, je me suis attendri, à plus forte raison le Seigneur aura pitié de toi. L'amour est un trésor si inestimable qu'en échange tu peux acquérir le monde entier et racheter non seulement tes péchés, mais ceux des autres. Va et ne crains rien.»

Il fit trois fois sur elle le signe de la croix, ôta de son cou une petite image et la passa au cou de la pécheresse, qui se prosterna en silence jusqu'à terre. Il se leva et regarda gaiement une femme bien portante qui tenait un nourrisson sur les bras.

«Je viens de Vychégorié, bien-aimé.

— Tu as fait près de deux lieues avec cet enfant sur les bras! Que veux-tu?

— Je suis venue te voir. Ce n'est pas la première fois, l'as-tu déjà oublié? Tu as peu de mémoire si tu ne te souviens pas de moi. On disait chez nous que tu étais malade. «Eh bien! Pensai-je, je vais aller le voir!» Je te vois et tu n'as rien. Tu vivras encore vingt ans, ma parole. Comment pourrais-tu tomber malade quand il y a tant de gens qui prient pour toi!

— Merci de tout cœur, ma chère.

— À propos, j'ai une petite demande à t'adresser: voilà soixante kopecks, donne-les à une autre plus pauvre que moi. En venant je songeais: «Mieux vaut les lui remettre; il saura à qui les donner.»

— Merci, ma chère, merci, ma bonne, je n'y manquerai pas. Tu me plais. C'est une fillette que tu as dans les bras?

— Une fillette, bien-aimé, Elisabeth.

— Que le Seigneur vous bénisse toutes les deux, toi et la petite Elisabeth. Tu as réjoui mon cœur, mère. Adieu, mes chères filles.»

Il les bénit toutes et leur fit une profonde révérence.

IV. Une dame de peu de foi

Pendant cette conversation avec les femmes du peuple, la dame de passage versait de douces larmes qu'elle essuyait avec son mouchoir. C'était une femme du monde fort sensible et aux penchants vertueux. Quand le starets l'aborda enfin, elle l'accueillit avec enthousiasme.

«J'ai éprouvé une telle impression, en contemplant cette scène attendrissante. – L'émotion lui coupa la parole. – Oh! Je comprends que le peuple vous aime; moi aussi j'aime le peuple, comment n'aimerait-on pas notre excellent peuple russe, si naïf dans sa grandeur!

— Comment va votre fille? Vous m'avez fait demander un nouvel entretien?

— Oh! Je l'ai instamment demandé, j'ai supplié, j'étais prête à me mettre à genoux et à rester trois jours devant vos fenêtres, jusqu'à ce que vous me laissiez entrer. Nous sommes venues, grand guérisseur, vous exprimer notre reconnaissance enthousiaste. Car c'est vous qui avez guéri Lise – tout à fait – jeudi, en priant devant elle et en lui imposant les mains. Nous avions hâte de baiser ces mains, de vous témoigner nos sentiments et notre vénération.

— Je l'ai guérie, dites-vous? Mais elle est encore couchée dans son fauteuil?

— Les fièvres nocturnes ont complètement disparu depuis deux jours, à partir de jeudi, dit la dame avec un empressement nerveux. Ce n'est pas tout: ses jambes se sont fortifiées. Ce matin, elle s'est levée en bonne santé; regardez ses couleurs et ses yeux qui brillent. Elle pleurait constamment; à présent elle rit, elle est gaie, joyeuse. Aujourd'hui, elle a exigé qu'on la mît debout, et elle s'est tenue une minute toute seule, sans aucun appui. Elle veut parier avec moi que dans quinze jours elle dansera un quadrille. J'ai fait venir le docteur Herzenstube; il a haussé les épaules et dit: «Cela me surprend, je n'y comprends rien.» Et vous voudriez que nous ne vous dérangions pas, que nous n'accourions pas ici, pour vous remercier. Lise, remercie donc!»

Le petit visage de Lise devint soudain sérieux. Elle se souleva de son

fauteuil autant qu'elle put et, regardant le starets, joignit les mains, mais elle ne put y tenir et se mit à rire, malgré qu'elle en eût.

«C'est de lui que je ris», dit-elle en désignant Aliocha.

En observant le jeune homme qui se tenait derrière le starets, on eût vu ses joues se couvrir d'une rapide rougeur. Il baissa ses yeux où une flamme avait brillé.

«Elle a une commission pour vous, Alexéi Fiodorovitch… Comment allez-vous?» continua la mère en s'adressant à Aliocha et en lui tendant une main délicieusement gantée.

Le starets se retourna et considéra Aliocha. Celui-ci s'approcha de Lise et lui tendit la main en souriant gauchement. Lise prit un air grave.

«Catherine Ivanovna m'a priée de vous remettre ceci, et elle lui tendit une petite lettre. Elle vous prie de venir la voir le plus tôt possible, et sans faute.

— Elle me prie de venir, moi, chez elle?… Pourquoi?… murmura Aliocha avec un profond étonnement. Son visage se fit soucieux.

— Oh! C'est à propos de Dmitri Fiodorovitch et… de tous ces derniers événements, expliqua rapidement la mère. Catherine Ivanovna s'est arrêtée maintenant à une décision… mais pour cela elle doit absolument vous voir… pourquoi? Je l'ignore, bien sûr, mais elle vous prie de venir le plus tôt possible. Et vous ne manquerez pas d'y aller; les sentiments chrétiens vous l'ordonnent.

— Je ne l'ai vue qu'une fois, continua Aliocha toujours perplexe.

— Oh! C'est une créature si noble, si inaccessible!… Déjà rien que par ses souffrances… considérez ce qu'elle a enduré, ce qu'elle endure maintenant, et ce qui l'attend… tout cela est affreux, affreux!

— C'est bien, j'irai, décida Alexéi, après avoir parcouru le billet court et énigmatique, qui ne contenait aucune explication, à part la prière instante de venir.

— Ah! Comme c'est gentil à vous, s'exclama Lise avec animation. Je disais à maman: «Jamais il n'ira, il fait son salut.» Comme vous êtes bon! J'ai toujours pensé que vous étiez bon, c'est un plaisir de vous le dire maintenant!

— Lise! Fit gravement la mère qui, d'ailleurs, eut un sourire.

— Vous nous avez oubliées, Alexéi Fiodorovitch, vous ne voulez pas du

tout nous rendre visite. Cependant Lise m'a dit deux fois qu'elle ne se trouvait bien qu'avec vous.»

Aliocha leva ses yeux baissés, rougit de nouveau et sourit sans savoir pourquoi. D'ailleurs, le starets ne l'observait plus. Il était entré en conversation avec le moine qui attendait sa venue, comme nous l'avons dit, à côté du fauteuil de Lise. C'était, à le voir, un moine d'une condition des plus modestes, aux idées étroites et arrêtées, mais croyant et obstiné en son genre. Il raconta qu'il habitait loin, dans le Nord, près d'Obdorsk[156], Saint-Sylvestre, un pauvre monastère qui ne comptait que neuf moines. Le starets le bénit, l'invita à venir dans sa cellule quand bon lui semblerait.

«Comment pouvez-vous tenter de telles choses?» demanda le moine en montrant gravement Lise. Il faisait allusion à sa «guérison».

«Il est encore trop tôt pour en parler. Un soulagement n'est pas la guérison complète et peut avoir d'autres causes. Mais ce qui a pu se passer est dû uniquement à la volonté de Dieu. Tout vient de Lui. Venez me voir, mon Père, ajouta-t-il, je ne pourrai pas toujours vous recevoir, je suis souffrant et sais que mes jours sont comptés.

— Oh! Non, non, Dieu ne vous enlèvera pas à nous, vous vivrez encore longtemps, longtemps, s'écria la mère. Comment seriez-vous malade? Vous paraissez si bien portant, gai et heureux.

— Je me sens beaucoup mieux aujourd'hui, mais je sais que ce n'est pas pour longtemps. Je connais maintenant à fond ma maladie. Si je vous semble si gai, rien ne peut me faire plus de plaisir que de vous l'entendre dire. Car le bonheur est la fin de l'homme, et celui qui a été parfaitement heureux a le droit de se dire: «J'ai accompli la loi divine sur cette terre.» Les justes, les saints, les martyrs ont tous été heureux.

— Oh! Les hardies, les sublimes paroles! S'exclama la mère. Elles vous transpercent! Cependant, le bonheur, où est-il? Qui peut se dire heureux? Oh, puisque vous avez eu la bonté de nous permettre de vous voir encore aujourd'hui, écoutez tout ce que je ne vous ai pas dit la dernière fois, ce que je n'osais pas vous dire, ce dont je souffre depuis si longtemps! Car je souffre, excusez-moi, je souffre…»

Et, dans un élan de ferveur, elle joignit les mains devant lui.

«De quoi souffrez-vous particulièrement?

— Je souffre… de ne pas croire…

— De ne pas croire en Dieu?

— Oh, non, non, je n'ose pas penser à cela; mais la vie future, quelle énigme: personne n'en connaît le mot! Écoutez-moi, vous qui connaissez l'âme humaine et qui la guérissez; sans doute, je n'ose pas vous demander de me croire absolument, mais je vous assure, de la façon la plus solennelle, que ce n'est pas par légèreté que je parle en ce moment: cette idée de la vie d'outre-tombe m'émeut jusqu'à la souffrance, jusqu'à l'épouvante… Et je ne sais à qui m'adresser, je n'ai jamais osé durant toute ma vie… Maintenant je me permets de m'adresser à vous… Ô Dieu! Pour qui allez-vous me prendre!»

Elle frappa ses mains l'une contre l'autre.

«Ne vous inquiétez pas de mon opinion, répondit le starets; je crois parfaitement à la sincérité de votre angoisse.

— Oh, comme je vous suis reconnaissante! Voyez: je ferme les yeux et je songe. Si tous croient, d'où cela vient-il? On assure que la religion a pour origine l'effroi inspiré par les phénomènes angoissants de la nature, mais que rien de tout cela n'existe. Eh bien, me dis-je, j'ai cru toute ma vie; je mourrai et il n'y aura rien, et seule «l'herbe poussera sur ma tombe», comme s'exprime un écrivain. C'est affreux! Comment recouvrer la foi? D'ailleurs, je n'ai cru que dans ma petite enfance, mécaniquement, sans penser à rien… Comment me convaincre? Je suis venue m'incliner devant vous et vous prier de m'éclairer. Car si je laisse passer l'occasion présente, plus jamais on ne me répondra. Comment me persuader? D'après quelles preuves? Que je suis malheureuse! Autour de moi, personne ne se préoccupe de ces choses, et je ne saurais endurer cela toute seule. C'est accablant!

— Assurément; mais ces choses-là ne peuvent pas se prouver, on doit s'en persuader.

— Comment, de quelle manière?

— Par l'expérience de l'amour qui agit. Efforcez-vous d'aimer votre prochain avec une ardeur incessante. À mesure que vous progresserez dans l'amour, vous vous convaincrez de l'existence de Dieu et de l'immortalité de

votre âme. Si vous allez jusqu'à l'abnégation totale dans votre amour du prochain, alors vous croirez indubitablement, et aucun doute ne pourra même effleurer votre âme. C'est démontré par l'expérience.

— L'amour qui agit? Voilà encore une question, et quelle question! Voyez: j'aime tant l'humanité que – le croiriez-vous – je rêve parfois d'abandonner tout ce que j'ai, de quitter Lise et de me faire sœur de charité. Je ferme les yeux, je songe et je rêve; dans ces moments-là, je sens en moi une force invincible. Aucune blessure, aucune plaie purulente ne me ferait peur, je les panserais, les laverais de mes propres mains, je serais la garde-malade de ces patients, prête à baiser leurs ulcères…

— C'est déjà beaucoup que vous ayez de telles pensées. Par hasard, il vous arrivera vraiment de faire une bonne action.

— Oui, mais pourrais-je longtemps supporter une telle existence? Continua la dame avec passion, d'un air presque égaré. Voilà la question capitale, celle qui me tourmente le plus. Je ferme les yeux et je me demande: «Persisterais-tu longtemps dans cette voie? Si le malade dont tu laves les ulcères te paie d'ingratitude, s'il se met à te tourmenter de ses caprices, sans apprécier ni remarquer ton dévouement, s'il crie, se montre exigeant, se plaint même à la direction (comme il arrive souvent quand on souffre beaucoup), alors ton amour continuera-t-il?» Figurez-vous, j'ai déjà décidé avec un frisson: «S'il y a quelque chose qui puisse refroidir sur-le-champ mon amour «agissant» pour l'humanité, c'est uniquement l'ingratitude.» En un mot, je travaille pour un salaire, je l'exige immédiat, sous forme d'éloges et d'amour en échange du mien. Autrement, je ne puis aimer personne.»

Après s'être ainsi fustigée dans un accès de sincérité, elle regarda le starets avec une hardiesse provocante.

«C'est exactement, répliqua celui-ci, ce que me racontait, il y a longtemps du reste, un médecin de mes amis, homme d'âge mûr et de belle intelligence; il s'exprimait aussi ouvertement que vous, bien qu'en plaisantant, mais avec tristesse. «J'aime, me disait-il, l'humanité, mais, à ma grande surprise, plus j'aime l'humanité en général, moins j'aime les gens en particulier, comme individus. J'ai plus d'une fois rêvé passionnément de servir l'humanité, et peut-être fussé-je vraiment monté au calvaire pour mes semblables, s'il

l'avait fallu, alors que je ne puis vivre avec personne deux jours de suite dans la même chambre, je le sais par expérience. Dès que je sens quelqu'un près de moi, sa personnalité opprime mon amour-propre et gêne ma liberté. En vingt-quatre heures je puis même prendre en grippe les meilleures gens: l'un parce qu'il reste longtemps à table, un autre parce qu'il est enrhumé et ne fait qu'éternuer. Je deviens l'ennemi des hommes dès que je suis en contact avec eux. En revanche, invariablement, plus je déteste les gens en particulier, plus je brûle d'amour pour l'humanité en général.»

— Mais que faire? Que faire en pareil cas? Il y a de quoi désespérer.

— Non, car il suffit que vous en soyez désolée. Faites ce que vous pouvez et on vous en tiendra compte. Vous avez déjà fait beaucoup pour être capable de vous connaître vous-même, si profondément, si sincèrement. Si vous ne m'avez parlé avec une telle franchise que pour m'entendre la louer, vous n'atteindrez rien, assurément, dans le domaine de l'amour agissant; tout se bornera à des rêves, et votre vie s'écoulera comme un songe. Alors, bien entendu, vous oublierez la vie future, et vers la fin vous vous tranquilliserez d'une façon ou d'une autre.

— Vous m'accablez! Je comprends maintenant qu'en vous racontant mon horreur de l'ingratitude, j'escomptais tout bonnement les éloges que me vaudrait ma franchise. Vous m'avez fait lire en moi-même.

— Vous parlez pour de bon? Eh bien, après un tel aveu, je crois que vous êtes bonne et sincère. Si vous n'atteignez pas au bonheur, rappelez-vous toujours que vous êtes dans la bonne voie et tâchez de n'en pas sortir. Surtout, évitez tout mensonge, le mensonge vis-à-vis de soi en particulier. Observez votre mensonge, examinez-le à chaque instant. Évitez aussi la répugnance envers les autres et vous-même: ce qui vous semble mauvais en vous est purifié par cela seul que vous l'avez remarqué. Évitez aussi la crainte, bien qu'elle soit seulement la conséquence de tout mensonge. Ne craignez jamais votre propre lâcheté dans la poursuite de l'amour; ne soyez même pas trop effrayée de vos mauvaises actions à ce propos. Je regrette de ne pouvoir rien vous dire de plus consolant, car l'amour qui agit, comparé à l'amour contemplatif, est quelque chose de cruel et d'effrayant. L'amour contemplatif a soif de réalisation immédiate et de l'attention générale. On va

jusqu'à donner sa vie, à condition que cela ne dure pas longtemps, que tout s'achève rapidement, comme sur la scène, sous les regards et les éloges. L'amour agissant, c'est le travail et la maîtrise de soi, et pour certains, une vraie science. Or, je vous prédis qu'au moment même où vous verrez avec effroi que, malgré tous vos efforts, non seulement vous ne vous êtes pas rapprochée du but, mais que vous vous en êtes même éloignée, – à ce moment, je vous le prédis, vous atteindrez le but et verrez au-dessus de vous la force mystérieuse du Seigneur, qui, à votre insu, vous aura guidée avec amour. Excusez-moi de ne pouvoir demeurer plus longtemps avec vous, on m'attend; au revoir.»

La dame pleurait.

«Et Lise? Bénissez-la, dit-elle avec élan.

— Elle ne mérite pas d'être aimée, je l'ai vue folâtrer tout le temps, plaisanta le starets. Pourquoi vous moquez-vous d'Alexéi?»

Lise, en effet, s'était livrée tout le temps à un curieux manège. Dès la visite précédente, elle avait remarqué qu'Aliocha se troublait en sa présence, et cela lui parut fort divertissant. Elle prenait donc plaisir à le fixer; incapable de résister à ce regard obstinément posé sur lui, Aliocha, poussé par une force invincible, la dévisageait à son tour; aussitôt elle s'épanouissait en un sourire triomphant, qui augmentait la confusion et le dépit d'Aliocha. Enfin, il se détourna tout à fait d'elle et se dissimula derrière le starets; mais, au bout de quelques minutes, comme hypnotisé, il se retourna pour voir si elle le regardait. Lise, presque sortie de son fauteuil, l'observait à la dérobée et attendait impatiemment qu'il levât les yeux sur elle; en rencontrant de nouveau son regard, elle eut un tel éclat de rire que le starets ne put y résister.

«Pourquoi, polissonne, le faites-vous ainsi rougir?»

Lise devint cramoisie; ses yeux brillèrent, son visage se fit sérieux, et d'une voix plaintive, indignée, elle dit nerveusement:

«Pourquoi a-t-il tout oublié? Quand j'étais petite, il me portait dans ses bras, nous jouions ensemble; c'est lui qui m'a appris à lire, vous savez. Il y a deux ans, en partant, il m'a dit qu'il ne m'oublierait jamais, que nous étions amis pour toujours, pour toujours! Et le voilà maintenant qui a peur de moi, comme si j'allais le manger. Pourquoi ne s'approche-t-il pas, pourquoi ne

veut-il pas me parler? Pour quelle raison ne vient-il pas nous voir? Ce n'est pas vous qui le retenez, nous savons qu'il va partout. Les convenances ne me permettent pas de l'inviter, il devrait se souvenir le premier. Mais non, monsieur fait son salut! Pourquoi l'avez-vous revêtu de ce froc à longs pans, qui le fera tomber s'il s'avise de courir?»

Soudain, n'y tenant plus, elle se cacha le visage de sa main et éclata d'un rire nerveux, prolongé, silencieux, qui la secouait toute. Le starets, qui l'avait écoutée en souriant, la bénit avec tendresse; en lui baisant la main, elle la serra contre ses yeux et se mit à pleurer.

«Ne vous fâchez pas contre moi, je suis une petite sotte, je ne vaux rien du tout… Aliocha a peut-être raison de ne pas vouloir faire visite à une fille aussi ridicule.

— Je vous l'enverrai sans faute», trancha le starets.

V. Ainsi soit-il!

L'absence du starets avait duré environ vingt-cinq minutes. Il était plus de midi et demi, et Dmitri Fiodorovitch, pour qui on avait convoqué la réunion, n'était pas encore arrivé. On l'avait d'ailleurs presque oublié, et quand le starets reparut dans la cellule, il trouva ses hôtes engagés dans une conversation fort animée, à laquelle prenaient surtout part Ivan Fiodorovitch et les deux religieux. Mioussov s'y mêlait avec ardeur, mais sans grand succès; il restait au second plan et on ne lui répondait guère, ce qui ne faisait qu'accroître son irritabilité. Il avait déjà fait auparavant assaut d'érudition avec Ivan Fiodorovitch et ne pouvait supporter de sang-froid un certain manque d'égards qu'il constatait chez le jeune homme. «Jusqu'alors, tout au moins, j'étais au niveau de tout ce qu'il y a de progressiste en Europe, mais cette nouvelle génération nous ignore totalement», pensait-il à part lui. Fiodor Pavlovitch, qui avait juré de rester assis sans mot dire, garda quelque temps le silence, tout en observant avec un sourire railleur son voisin Piotr Alexandrovitch dont l'irritation le réjouissait fort. Il se disposait depuis longtemps à prendre sa revanche et ne voulait pas laisser passer l'occasion. À la fin, il n'y tint plus, et se penchant vers l'épaule de son voisin il le taquina à

mi-voix.

«Pourquoi n'êtes-vous pas parti après l'anecdote du saint, et avez-vous consenti à demeurer en si inconvenante compagnie? C'est que, vous sentant humilié et offensé, vous êtes resté pour montrer votre esprit; et vous ne vous en irez pas sans l'avoir montré.

— Vous recommencez? Je m'en vais à l'instant.

— Vous serez le dernier à partir», lui lança Fiodor Pavlovitch.

Le starets revint sur ces entrefaites.

La discussion s'arrêta un instant, mais le starets, ayant regagné sa place, promena son regard sur les assistants comme pour les inviter à continuer. Aliocha, qui connaissait chaque expression de son visage, comprit qu'il était épuisé. Dans les derniers temps de sa maladie, il s'évanouissait de faiblesse. La pâleur qui en était le symptôme se répandait maintenant sur son visage, il avait les lèvres exsangues. Mais il ne voulait évidemment pas congédier l'assemblée; quelles raisons avait-il pour cela? Aliocha l'observait avec attention.

«Nous commentons un article fort curieux de monsieur, expliqua le Père Joseph, le bibliothécaire, en désignant Ivan Fiodorovitch. Il y a beaucoup d'aperçus neufs, mais la thèse paraît à deux fins. C'est un article en réponse à un prêtre, auteur d'un ouvrage sur les tribunaux ecclésiastiques et l'étendue de leurs droits.

— Malheureusement, je n'ai pas lu votre article, mais j'en ai entendu parler, répondit le starets en regardant attentivement Ivan Fiodorovitch.

— Monsieur envisage la question d'un point de vue fort curieux, continua le Père bibliothécaire; il semble repousser toute séparation de l'Église et de l'État sur ce terrain.

— C'est en effet curieux, mais quels sont vos arguments?» demanda le starets à Ivan Fiodorovitch.

Celui-ci lui répondit enfin, non d'un air hautain, pédant, comme l'appréhendait Aliocha la veille encore, mais d'un ton modeste, discret, excluant toute arrière-pensée.

«Je pars du principe que cette confusion des éléments essentiels de l'Église et de l'État, pris séparément, durera sans doute toujours, bien qu'elle

soit impossible et qu'on ne puisse jamais l'amener à un état non seulement normal, mais tant soit peu conciliable, car elle repose sur un mensonge. Un compromis entre l'Église et l'État, dans des questions telles que celles de la justice, par exemple, est, à mon avis, absolument impossible. L'ecclésiastique auquel je réplique soutient que l'Église occupe dans l'État une place précise et définie. Je lui objecte que l'Église, au contraire, loin d'occuper seulement un coin dans l'État, doit absorber l'État entier, et que si cela est actuellement impossible, ce devrait être, par définition, le but direct et principal de tout le développement ultérieur de la société chrétienne.

— Parfaitement juste, déclara d'une voix ferme et nerveuse le Père Païsius, religieux taciturne et érudit.

— C'est de l'ultramontanisme tout pur! S'écria Mioussov, croisant les jambes dans son impatience.

— Il n'y a pas de monts dans notre pays! S'exclama le Père Joseph, qui continua en s'adressant au starets: Monsieur réfute les principes «fondamentaux et essentiels» de son adversaire, un ecclésiastique, remarquez-le. Les voici. Premièrement: «Aucune association publique ne peut ni ne doit s'attribuer le pouvoir, disposer des droits civils et politiques de ses membres.» Secondement: «Le pouvoir, en matière civile et criminelle, ne doit pas appartenir à l'Église, car il est incompatible avec sa nature, en tant qu'institution divine et qu'association se proposant des buts religieux.» Enfin, en troisième lieu: «L'Église est un royaume qui n'est pas de ce monde.»

— C'est là un jeu de mots tout à fait indigne d'un ecclésiastique! Interrompit de nouveau le Père Païsius avec impatience. J'ai lu l'ouvrage que vous réfutez, dit-il en se tournant vers Ivan Fiodorovitch, et j'ai été surpris des paroles de ce prêtre: «L'Église est un royaume qui n'est pas de ce monde.» Si elle n'est pas de ce monde, elle ne saurait exister sur la terre. Dans le saint Évangile, les mots «pas de ce monde» sont employés dans un autre sens. Il est impossible de jouer avec de semblables paroles. Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu précisément établir l'Église sur la terre. Le royaume des cieux, bien entendu, n'est pas de ce monde, mais au ciel, et l'on n'y entre que par l'Église, laquelle a été fondée et établie sur la terre. Aussi les calembours mondains à ce sujet sont-ils impossibles et indignes. L'Église

est vraiment un royaume, elle est destinée à régner, et finalement son règne s'étendra sur l'univers entier, nous en avons la promesse…»

Il se tut soudain, comme se contenant. Ivan Fiodorovitch, après l'avoir écouté avec déférence et attention, dans le plus grand calme, continua avec la même simplicité, en s'adressant au starets.

«L'idée maîtresse de mon article, c'est que le christianisme, dans les trois premiers siècles de son existence, apparaît sur la terre comme une église et qu'il n'était pas autre chose. Lorsque l'État romain païen eut adopté le christianisme, il arriva que, devenu chrétien, il s'incorpora l'Église, mais continua à demeurer un État païen dans une foule d'attributions. Au fond, cela était inévitable. Rome, en tant qu'État, avait hérité trop de choses de la civilisation et de la sagesse païennes, comme, par exemple, les buts et les bases mêmes de l'État. L'Église du Christ, entrée dans l'État, ne pouvait évidemment rien retrancher de ses bases, de la pierre sur laquelle elle reposait; elle ne pouvait que poursuivre ses buts, fermement établis et indiqués par le Seigneur lui-même, entre autres: convertir en Église le monde entier et, par conséquent, l'État païen antique. De la sorte (c'est-à-dire en vue de l'avenir), ce n'est pas l'Église qui devait se chercher une place définie dans l'État, comme «toute association publique» ou comme «une association se proposant des buts religieux» (pour employer les termes de l'auteur que je réfute), mais au contraire, tout État terrestre devait par la suite se convertir en Église, ne plus être que cela, renoncer à ses autres buts incompatibles avec ceux de l'Église. Cela ne l'humilie nullement, ne diminue ni son honneur ni sa gloire, en tant que grand État, ni la gloire de ses chefs, mais cela lui fait quitter la fausse voie, encore païenne et erronée, pour la voie juste, la seule qui mène aux buts éternels. Voilà pourquoi l'auteur du livre sur les Bases de la justice ecclésiastique eût pensé juste, si en recherchant et en proposant ces bases, il les eût uniquement considérées comme un compromis provisoire, nécessaire encore à notre époque pécheresse et imparfaite. Mais dès que l'auteur ose déclarer que les bases qu'il propose maintenant, et dont le Père Joseph vient d'énumérer une partie, sont inébranlables, primordiales, éternelles, il est en opposition directe avec l'Église et sa prédestination sainte, immuable. Voilà l'exposé complet de mon article.

— Autrement dit, insista le Père Païsius, en appuyant sur chaque parole, certaines théories, qui ne se sont que trop fait jour dans notre XIX^{ème} siècle, prétendent que l'Église doit se régénérer en État, passer comme d'un type inférieur à un type supérieur, afin de s'absorber ensuite en lui, après avoir cédé à la science, à l'esprit du temps, à la civilisation; si elle s'y refuse on ne lui réserve dans l'État qu'une petite place en la surveillant, ce qui est partout le cas dans l'Europe de nos jours. Au contraire, d'après la conception et l'espérance russes, ce n'est pas l'Église qui doit se régénérer en État, passer d'un type inférieur à un type supérieur; c'est, au contraire, l'État qui doit finalement se montrer digne d'être uniquement une Église et rien de plus. Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

— Eh bien, je l'avoue, vous me réconfortez quelque peu, dit Mioussov en souriant et en croisant de nouveau les jambes. Autant que je le comprends, c'est la réalisation d'un idéal infiniment lointain, lors du retour du Christ. C'est tout ce qu'on veut. Le rêve utopique de la disparition des guerres, des diplomates, des banques, etc. Quelque chose qui ressemble même au socialisme. Or, je pensais que tout cela était sérieux, que l'Église allait maintenant, par exemple, juger les criminels, condamner au fouet, au bagne, et même à la peine de mort.

— S'il y avait actuellement un seul tribunal ecclésiastique, l'Église n'enverrait personne au bagne ou au supplice. Le crime et la manière de l'envisager devraient alors assurément se modifier, peu à peu, pas tout d'un coup, mais pourtant assez vite…, déclara d'un ton tranquille Ivan Fiodorovitch.

— Vous parlez sérieusement? Interrogea Mioussov en le dévisageant.

— Si l'Église absorbait tout, elle excommunierait le criminel et le réfractaire, mais elle n'abattrait pas les têtes, continua Ivan Fiodorovitch. Je vous le demande, où irait l'excommunié? Car il devrait alors non seulement se séparer des hommes, mais du Christ. Par son crime, il s'insurgerait non seulement contre les hommes, mais contre l'Église du Christ. C'est le cas actuellement, sans doute, dans le sens strict; toutefois on ne le proclame pas, et la conscience du criminel d'aujourd'hui transige souvent: «J'ai volé, dit-elle, mais je ne m'insurge pas contre l'Église, je ne suis point l'ennemi du

Christ.» Voilà ce que se dit fréquemment le criminel d'à présent; eh bien, quand l'Église aura remplacé l'État, il lui sera difficile de parler ainsi, à moins de nier l'Église sur la terre entière: «Tous, dirait-il, sont dans l'erreur, tous ont dévié, leur Église est fausse: moi seul, assassin et voleur, je suis la véritable Église chrétienne.» C'est là un langage difficile à tenir, car il suppose des conditions extraordinaires, des circonstances qui existent rarement. N'y a-t-il pas d'autre part un reste de paganisme dans le point de vue actuel de l'Église vis-à-vis du crime? Au lieu de vouloir préserver la société en retranchant un membre gangrené, ne ferait-on pas mieux d'envisager franchement la régénération et le salut du coupable?

— Que veut dire cela? Je cesse de nouveau de comprendre, interrompit Mioussov. Voilà encore un rêve, un rêve informe, incompréhensible. Qu'est-ce que cette excommunication? Je crois que vous vous divertissez tout simplement, Ivan Fiodorovitch.

— Mais il en va de même actuellement, déclara le starets, vers qui tout le monde se tourna. Si l'Église du Christ n'existait pas, il n'y aurait pour le criminel ni frein à ses forfaits, ni véritable châtiment, j'entends non pas un châtiment mécanique qui, comme monsieur vient de le dire, ne fait le plus souvent qu'irriter, mais un châtiment réel, le seul efficace, le seul qui effraie et apaise, celui qui consiste dans l'aveu de sa propre conscience…

— Comment cela se peut-il, permettez-moi de vous le demander? Questionna Mioussov avec une vive curiosité.

— Voici, poursuivit le starets. Ces envois aux travaux forcés, aggravés autrefois de punitions corporelles, n'amendent personne, et surtout n'effraient presque aucun criminel; plus nous avançons, plus le nombre des crimes augmente, vous devez en convenir. Il en résulte que, de cette façon, la société n'est nullement préservée, car, bien que le membre nuisible soit retranché mécaniquement et envoyé au loin, dérobé à la vue, un autre criminel surgit à sa place, peut-être même deux. Si quelque chose protège encore la société, amende le criminel lui-même et en fait un autre homme, c'est uniquement la loi du Christ qui se manifeste par la voix de la conscience. Ce n'est qu'après avoir reconnu sa faute comme fils de la société du Christ, c'est-à-dire l'Église, que le criminel la reconnaîtra devant la société elle-même, c'est-à-

dire devant l'Église; de la sorte, c'est devant l'Église seule qu'il est capable de reconnaître sa faute, et non devant l'État. Si la justice appartenait à la société en tant qu'Église, elle saurait alors qui relever de l'excommunication, qui admettre dans son sein. Comme actuellement l'Église ne peut que condamner moralement, elle renonce à châtier effectivement le criminel. Elle ne l'excommunie pas, elle l'entoure de son édification paternelle. Bien plus, elle s'efforce même de conserver avec le criminel toutes les relations de chrétien à Église: elle l'admet aux offices, à la communion, elle lui fait la charité, elle le traite plus en égaré qu'en coupable. Et qu'adviendrait-il de lui, Seigneur, si la société chrétienne, c'est-à-dire l'Église, le repoussait comme le repousse et le retranche la loi civile? Si l'Église l'excommuniait chaque fois que le châtie la loi de l'État? Il ne saurait y avoir de plus grand désespoir, tout au moins pour les criminels russes, car ceux-ci ont encore la foi. D'ailleurs, qui sait, il arriverait peut-être une chose terrible: la perte de la foi dans le cœur ulcéré du criminel? Mais l'Église, telle une tendre mère, renonce au châtiment effectif, parce que, le coupable étant déjà trop durement puni par le tribunal séculier, il faut bien que quelqu'un le prenne en pitié. Elle y renonce surtout parce que la justice de l'Église étant la seule à posséder la vérité, elle ne peut se joindre ni essentiellement ni moralement à aucune autre, même sous forme de compromis provisoire. Il est impossible de transiger sur ce point. Le criminel étranger, dit-on, se repent rarement, car les doctrines contemporaines le confirment dans l'idée que son crime n'est pas un crime, mais une simple révolte contre la force qui l'opprime injustement. La société le retranche d'elle-même par une force qui triomphe de lui tout à fait mécaniquement et accompagne cette exclusion de haine (c'est ainsi, du moins, qu'on le raconte en Europe) – de haine, dis-je, et d'une indifférence, d'un oubli complets à l'égard de la destinée ultérieure de cet homme. De la sorte, tout se passe sans que l'Église témoigne la moindre pitié, car dans bien des cas il n'y a déjà plus d'Église là-bas: il ne subsiste que des ecclésiastiques et des édifices magnifiques; les Églises elles-mêmes s'efforcent depuis longtemps de passer du type inférieur au type supérieur, de devenir des États. Il en est ainsi du moins, paraît-il, dans les contrées luthériennes. À Rome, il y a déjà mille ans que l'Église s'est proclamée État. Aussi le criminel lui-même

ne se reconnaît-il pas pour membre de l'Église; excommunié, il tombe dans le désespoir. S'il retourne dans la société, c'est fréquemment avec une telle haine que la société elle-même le retranche spontanément de son sein. Vous pouvez juger comment cela finit. Dans de nombreux cas, il semble qu'il en aille de même chez nous; mais en fait, en plus des tribunaux établis, nous avons l'Église, et cette Église ne perd jamais le contact avec le criminel, qui demeure pour elle un fils toujours cher; de plus, il existe et subsiste, ne fût-ce qu'en idée, la justice de l'Église, sinon effective maintenant, du moins vivante pour l'avenir, et reconnue certainement par le criminel lui-même, par l'instinct de son âme. Ce que l'on vient de dire ici est juste, à savoir que si la justice de l'Église entrait en vigueur, c'est-à-dire si la société entière se convertissait en Église, alors non seulement la justice de l'Église influerait sur l'amendement du criminel bien autrement qu'à l'heure actuelle, mais les crimes eux-mêmes diminueraient dans une proportion incalculable. Et l'Église, à n'en pas douter, comprendrait à l'avenir, dans bien des cas, le crime et les criminels d'une façon toute différente d'à présent; elle saurait ramener à elle l'excommunié, prévenir les intentions criminelles, régénérer le déchu. Il est vrai, conclut le starets en souriant, que la société chrétienne n'est pas encore prête et ne repose que sur sept justes; mais comme ils ne faiblissent pas, elle demeure dans l'attente de sa transformation complète d'association presque païenne en Église unique, universelle et régnante. Ainsi sera-t-il, ne fût-ce qu'à la fin des siècles, car cela seul est prédestiné à s'accomplir! Il n'y a pas à se troubler à propos des temps et des délais, car leur mystère dépend de la sagesse de Dieu, de la prescience de son amour. Et ce qui, à vues humaines, paraît fort éloigné, est peut-être, par la prédestination divine, à la veille de s'accomplir. Ainsi soit-il!

— Ainsi soit-il, confirma respectueusement le Père Païsius.

— C'est étrange, au plus haut degré! Proféra Mioussov sur un ton d'indignation contenue.

— Que trouvez-vous là de si étrange? S'informa avec précaution le Père Joseph.

— Franchement, qu'est-ce que cela signifie? S'exclama Mioussov, devenant soudain agressif. On élimine l'État pour instaurer l'Église à sa

place! C'est de l'ultramontanisme à la deuxième puissance: GrégoireVII lui-même n'avait rien rêvé de semblable!

— Votre interprétation est le contraire de la vérité! Fit sévèrement observer le Père Païsius. Ce n'est pas l'Église qui se convertit en État, notez-le bien, cela c'est Rome et son rêve, c'est la troisième tentation diabolique. Au contraire, c'est l'État qui se convertit en Église, qui s'élève jusqu'à elle et devient une Église sur la terre entière, ce qui est diamétralement opposé à Rome, à l'ultramontanisme, à votre interprétation, et n'est que la mission sublime réservée à l'orthodoxie dans le monde. C'est en Orient que cette étoile commencera à resplendir.»

Mioussov eut un silence significatif. Toute sa personne reflétait une dignité extraordinaire. Un sourire de condescendance apparut sur ses lèvres. Aliocha l'observait, le cœur palpitant. Toute cette conversation l'avait fort ému. Il regarda par hasard Rakitine, immobile à la même place, qui écoutait attentif, les yeux baissés. À sa rougeur, Aliocha devina qu'il était aussi ému que lui; il savait pourquoi.

«Permettez-moi, messieurs, une anecdote, commença Mioussov, l'air digne et imposant. J'eus l'occasion à Paris, après le coup d'État de décembre, de rendre visite à une de mes connaissances, personnage important, alors au pouvoir. Je rencontrai chez lui un individu fort curieux qui, sans être tout à fait policier, dirigeait une brigade de la police politique, poste assez influent. Profitant de l'occasion, je causai avec lui par curiosité; reçu en qualité de subalterne qui présente un rapport, et me voyant en bons termes avec son chef, il me témoigna une franchise relative, c'est-à-dire plus de politesse que de franchise, à la manière des Français, d'autant plus qu'il me savait étranger. Mais je le compris parfaitement. Il s'agissait des socialistes révolutionnaires, que l'on poursuivait alors. Négligeant le reste de la conversation, je me contenterai de vous soumettre une remarque fort intéressante qui échappa à ce personnage: «Nous ne craignons pas trop, me déclara-t-il, tous ces socialistes, anarchistes, athées et révolutionnaires; nous les surveillons et sommes au courant de leurs faits et gestes. Mais il existe parmi eux une catégorie particulière, à la vérité peu nombreuse: ce sont ceux qui croient en Dieu, tout en étant socialistes. Voilà ceux que nous craignons plus que tous,

c’est une engeance redoutable! Le socialiste chrétien est plus dangereux que le socialiste athée.» Ces paroles m’avaient frappé alors, et maintenant, messieurs, auprès de vous elles me reviennent en mémoire.

— C’est-à-dire que vous nous les appliquez et que vous voyez en nous des socialistes?» demanda sans ambages le Père Païsius.

Mais avant que Piotr Alexandrovitch eût trouvé une réponse, la porte s’ouvrit et Dmitri Fiodorovitch entra, considérablement en retard. À vrai dire, on ne l’attendait plus et son apparition subite causa d’abord une certaine surprise.

VI. Pourquoi un tel homme existe-t-il?

Dmitri Fiodorovitch, jeune homme de vingt-huit ans, de taille moyenne et de figure agréable, paraissait notablement plus âgé. Il était musculeux et l’on devinait en lui une force physique considérable; pourtant son visage maigre, aux joues affaissées, au teint d’un jaune malsain, avait une expression maladive. Ses yeux noirs, à fleur de tête, avaient un regard vague, bien que paraissant obstiné. Même lorsqu’il était agité et parlait avec irritation, son regard ne correspondait pas à son état d’âme. «Il est difficile de savoir à quoi il pense», disaient parfois ses interlocuteurs. Certains jours, son rire subit, attestant des idées gaies et enjouées, surprenait ceux qui, d’après ses yeux, le croyaient pensif et morose. D’ailleurs, son expression un peu souffrante n’avait rien que de naturel; tout le monde était au courant de sa vie agitée et des excès auxquels il s’adonnait ces derniers temps, de même qu’on connaissait l’exaspération qui s’emparait de lui dans ses querelles avec son père, pour des questions d’argent. Il circulait en ville des anecdotes à ce sujet. À vrai dire, c’était une nature irascible, «un esprit saccadé et bizarre», comme le caractérisa dans une réunion notre juge de paix Simon Ivanovitch Katchalnikov. Il entra vêtu d’une façon élégante et irréprochable, la redingote boutonnée, en gants noirs, le haut-de-forme à la main. Comme officier depuis peu en retraite, il ne portait pour le moment que les moustaches. Ses cheveux châtains étaient coupés court et ramenés en avant. Il marchait à grands pas, d’un air décidé. Il s’arrêta un instant sur le seuil, parcourut l’assistance du

regard et alla droit au starets, devinant en lui le maître de la maison. Il lui fit un profond salut et lui demanda sa bénédiction. Le starets s'étant levé pour la lui donner, Dmitri Fiodorovitch lui baisa la main avec respect et proféra d'un ton presque irrité:

«Veuillez m'excusez de m'être fait tellement attendre. Mais comme j'insistais pour connaître l'heure de l'entrevue, le domestique Smerdiakov, envoyé par mon père, m'a répondu deux fois catégoriquement qu'elle était fixée à une heure. Et maintenant j'apprends…

— Ne vous tourmentez pas, interrompit le starets, vous êtes un peu en retard, mais cela n'a aucune importance.

— Je vous suis très reconnaissant et n'attendais pas moins de votre bonté.»

Après ces paroles laconiques, Dmitri Fiodorovitch s'inclina de nouveau puis, se tournant du côté de son père, lui fit le même salut profond et respectueux. On voyait qu'il avait prémédité ce salut, avec sincérité, considérant comme une obligation d'exprimer ainsi sa déférence et ses bonnes intentions. Fiodor Pavlovitch, bien que pris à l'improviste, s'en tira à sa façon: en réponse au salut de son fils, il se leva de son fauteuil et lui en rendit un pareil. Son visage se fit grave et imposant, ce qui ne laissait pas de lui donner l'air mauvais. Après avoir répondu en silence aux saluts des assistants, Dmitri Fiodorovitch se dirigea de son pas décidé vers la fenêtre et occupa l'unique siège demeuré libre, non loin du Père Païsius; incliné sur sa chaise, il se prépara à écouter la suite de la conversation interrompue.

La venue de Dmitri Fiodorovitch n'avait pris que deux ou trois minutes, et l'entretien se poursuivit. Mais cette fois Piotr Alexandrovitch ne crut pas nécessaire de répondre à la question pressante et presque irritée du Père Païsius.

«Permettez-moi d'abandonner ce sujet, il est par trop délicat, prononça-t-il avec une certaine désinvolture mondaine. Voyez Ivan Fiodorovitch qui sourit à notre adresse; il a probablement quelque chose de curieux à dire.

— Rien de particulier, répondit aussitôt Ivan Fiodorovitch. Je ferai seulement remarquer que, depuis longtemps déjà, le libéralisme européen en général, et même notre dilettantisme libéral russe, confondent fréquemment

les résultats finals du socialisme avec ceux du christianisme. Cette conclusion extravagante est un trait caractéristique. D'ailleurs, comme on le voit, il n'y a pas que les libéraux et les dilettantes qui confondent dans bien des cas le socialisme et le christianisme, il y a aussi les gendarmes, à l'étranger bien entendu. Votre anecdote parisienne est assez caractéristique à ce sujet, Piotr Alexandrovitch.

— Je demande de nouveau la permission d'abandonner ce thème, répéta Piotr Alexandrovitch. Laissez-moi plutôt vous raconter une autre anecdote fort intéressante et fort caractéristique, à propos d'Ivan Fiodorovitch, celle-ci. Il y a cinq jours, dans une société où figuraient surtout des dames, il déclara solennellement, au cours d'une discussion, que rien au monde n'obligeait les gens à aimer leurs semblables; qu'aucune loi naturelle n'ordonnait à l'homme d'aimer l'humanité; que si l'amour avait régné jusqu'à présent sur la terre, cela était dû non à la loi naturelle, mais uniquement à la croyance en l'immortalité. Ivan Fiodorovitch ajouta entre parenthèses que c'est là toute la loi naturelle, de sorte que si vous détruisez dans l'homme la foi en son immortalité, non seulement l'amour tarira en lui, mais aussi la force de continuer la vie dans le monde. Bien plus, il n'y aura alors rien d'immoral; tout sera autorisé, même l'anthropophagie. Ce n'est pas tout: il termina en affirmant que pour tout individu qui ne croit ni en Dieu ni en sa propre immortalité, la loi morale de la nature devait immédiatement devenir l'inverse absolu de la précédente loi religieuse; que l'égoïsme, même poussé jusqu'à la scélératesse, devait non seulement être autorisé, mais reconnu pour une issue nécessaire, la plus raisonnable et presque la plus noble. D'après un tel paradoxe, jugez du reste, messieurs, jugez de ce que notre cher excentrique Ivan Fiodorovitch trouve bon de proclamer et de ses intentions éventuelles…

— Permettez, s'écria soudain Dmitri Fiodorovitch, ai-je bien entendu: «La scélératesse doit non seulement être autorisée, mais reconnue pour l'issue la plus nécessaire et la plus raisonnable de tout athée!» Est-ce bien cela?

— C'est exactement cela, dit le Père Païsius.

— Je m'en souviendrai.»

Cela dit, Dmitri Fiodorovitch se tut aussi subitement qu'il s'était mêlé à la conversation. Tous le regardèrent avec curiosité.

«Est-il possible que vous envisagiez ainsi les conséquences de la disparition de la croyance à l'immortalité de l'âme? Demanda soudain le starets à Ivan Fiodorovitch.

— Oui, je crois qu'il n'y a pas de vertu sans immortalité.

— Vous êtes heureux si vous croyez ainsi; ou peut-être fort malheureux!

— Pourquoi malheureux? Objecta Ivan Fiodorovitch en souriant.

— Parce que, selon toute apparence, vous ne croyez vous-même ni à l'immortalité de l'âme, ni même à ce que vous avez écrit sur la question de l'Église.

— Peut-être avez-vous raison!… Pourtant je ne crois pas avoir plaisanté tout à fait, déclara Ivan Fiodorovitch, que cet aveu bizarre fit rougir.

— Vous n'avez pas plaisanté tout à fait, c'est vrai. Cette idée n'est pas encore résolue dans votre cœur, et elle le torture. Mais le martyr aussi aime parfois à se divertir de son désespoir. Pour le moment, c'est par désespoir que vous vous divertissez à des articles de revues et à des discussions mondaines, sans croire à votre dialectique et en la raillant douloureusement à part vous. Cette question n'est pas encore résolue en vous, c'est ce qui cause votre tourment, car elle réclame impérieusement une solution…

— Mais peut-elle être résolue en moi, résolue dans le sens positif? Demanda non moins bizarrement Ivan Fiodorovitch, en regardant le starets avec un sourire inexplicable.

— Si elle ne peut être résolue dans le sens positif, elle ne le sera jamais dans le sens négatif; vous connaissez vous-même cette propriété de votre cœur; c'est là ce qui le torture. Mais remerciez le Créateur de vous avoir donné un cœur sublime, capable de se tourmenter ainsi, «de méditer les choses célestes et de les rechercher, car notre demeure est aux cieux». Que Dieu vous accorde de rencontrer la solution encore ici-bas, et qu'il bénisse vos voies!»

Le starets leva la main et voulut de sa place faire le signe de la croix sur Ivan Fiodorovitch. Mais celui-ci se leva, alla à lui, reçut sa bénédiction et, lui ayant baisé la main, regagna sa place sans mot dire. Il avait l'air ferme et

sérieux. Cette attitude et toute sa conversation précédente avec le starets, qu'on n'attendait pas de lui, frappèrent tout le monde par je ne sais quoi d'énigmatique et de solennel; de sorte qu'un silence général régna pour un instant, et que le visage d'Aliocha exprima presque l'effroi. Mais Mioussov leva les épaules en même temps que Fiodor Pavlovitch se levait.

«Divin et saint starets, s'exclama-t-il en désignant Ivan Fiodorovitch, voilà mon fils bien-aimé, la chair de ma chair! C'est pour ainsi dire mon très révérencieux Karl Moor, mais voici mon autre fils qui vient d'arriver, Dmitri Fiodorovitch, contre lequel je demande satisfaction auprès de vous, c'est le très irrévérencieux Franz Moor, – tous deux empruntés aux Brigands de Schiller – et moi, dans la circonstance, je suis le Regierender Graf von Moor[157]! Jugez-nous et sauvez-nous! Nous avons besoin non seulement de vos prières, mais de vos pronostics.

— Parlez d'une manière raisonnable et ne commencez pas par offenser vos proches», répondit le starets d'une voix exténuée. Sa fatigue augmentait et ses forces décroissaient visiblement.

«C'est une indigne comédie, que je prévoyais en venant ici! S'écria avec indignation Dmitri Fiodorovitch, qui s'était levé, lui aussi. Excusez-moi, mon Révérend Père, je suis peu instruit et j'ignore même comment on vous appelle, mais votre bonté a été trompée, vous n'auriez pas dû nous accorder cette entrevue chez vous. Mon père avait seulement besoin de scandale. Dans quel dessein? Je l'ignore, mais il n'agit que par calcul. D'ailleurs, je crois maintenant savoir pourquoi…

— Tout le monde m'accuse, cria à son tour Fiodor Pavlovitch, y compris Piotr Alexandrovitch! Oui, vous m'avez accusé, Piotr Alexandrovitch! Reprit-il en se retournant vers Mioussov, bien que celui-ci ne songeât nullement à l'interrompre. On m'accuse d'avoir caché l'argent de mon enfant et de ne lui avoir pas payé un rouge liard; mais, je vous le demande, n'y a-t-il pas des tribunaux? Là, Dmitri Fiodorovitch, d'après vos quittances, d'après les lettres et les conventions, on vous fera le compte de ce que vous possédiez, de vos dépenses et de ce qui vous reste! Pourquoi Piotr Alexandrovitch évite-t-il de se prononcer? Dmitri Fiodorovitch ne lui est pas étranger. C'est parce que tous sont contre moi, que Dmitri Fiodorovitch

demeure mon débiteur et non pour une petite somme, mais pour plusieurs milliers de roubles, ce dont je puis faire la preuve. Ses excès défraient les conversations de toute la ville. Dans ses anciennes garnisons, il a dépensé plus d'un millier de roubles pour séduire d'honnêtes filles; nous le savons, Dmitri Fiodorovitch, de la façon la plus circonstanciée, et je le démontrerai!… Le croiriez-vous, mon Révérend, il a rendu amoureuse de lui une jeune personne des plus distinguées et fort à son aise, la fille de son ancien chef, un brave colonel qui a bien mérité de la patrie, décoré du collier de Sainte-Anne avec glaives. Cette jeune orpheline, qu'il a compromise en lui offrant de l'épouser, habite maintenant ici; c'est sa fiancée, et sous ses yeux il fréquente une sirène. Bien que cette dernière ait vécu en union libre avec un homme respectable, mais de caractère indépendant, c'est une forteresse imprenable pour tous, car elle est vertueuse, oui, mes Révérends, elle est vertueuse! Or, Dmitri Fiodorovitch veut ouvrir cette forteresse avec une clef d'or; voilà pourquoi il fait maintenant le brave avec moi, voilà pourquoi il veut me soutirer de l'argent, car il a déjà gaspillé des milliers de roubles pour cette sirène; aussi emprunte-t-il sans cesse, et à qui? Dois-je le dire, Mitia?

— Taisez-vous! S'écria Dmitri Fiodorovitch. Attendez que je sois parti, gardez-vous de noircir en ma présence la plus noble des jeunes filles… Je ne le tolérerai pas!»

Il étouffait.

«Mitia, Mitia, cria Fiodor Pavlovitch, énervé et se contraignant à pleurer, et la bénédiction paternelle, qu'en fais-tu? Si je te maudis, qu'arrivera-t-il?

— Tartufe sans vergogne! Rugit Dmitri Fiodorovitch.

— C'est son père qu'il traite ainsi, son propre père! Que sera-ce des autres? Écoutez, messieurs, il y a ici un homme pauvre mais honorable; un capitaine mis en disponibilité à la suite d'un malheur, mais non en vertu d'un jugement, de réputation intacte, chargé d'une nombreuse famille. Il y a trois semaines, notre Dmitri Fiodorovitch l'a saisi par la barbe dans un cabaret, l'a traîné dans la rue et rossé en public, pour la seule raison que cet homme est secrètement chargé de mes intérêts dans une certaine affaire.

— Mensonge que tout cela! L'apparence est vérité, le fond mensonge! Dit Dmitri Fiodorovitch tremblant de colère. Mon père, je ne justifie pas ma

conduite; oui, j'en conviens publiquement, j'ai été brutal envers ce capitaine, maintenant je le regrette et ma brutalité me fait horreur, mais ce capitaine, votre chargé d'affaires, est allé trouver cette personne que vous traitez de sirène, et lui a proposé de votre part d'endosser mes billets à ordre, qui sont en votre possession, afin de me poursuivre et de me faire arrêter, au cas où je vous serrerais de trop près à propos de notre règlement de comptes. Si vous voulez me jeter en prison, c'est uniquement par jalousie vis-à-vis d'elle, parce que vous-même vous avez commencé à tourner autour de cette femme – je suis au courant de tout –, elle n'a fait qu'en rire, vous entendez, et c'est en se moquant de vous qu'elle l'a répété. Tel est, mes Révérends Pères, cet homme, ce père qui reproche à son fils son inconduite. Vous qui en êtes témoins, pardonnez-moi ma colère, mais je pressentais que ce perfide vieillard nous avait tous convoqués ici pour provoquer un esclandre. J'étais venu dans l'intention de lui pardonner, s'il m'avait tendu la main, de lui pardonner et de lui demander pardon! Mais comme il vient d'insulter non seulement moi, mais la jeune fille la plus noble, dont je n'ose prononcer le nom en vain, par respect pour elle, j'ai décidé de le démasquer publiquement, bien qu'il soit mon père.»

Il ne put continuer. Ses yeux étincelaient, il respirait avec difficulté. Tous les assistants étaient émus, excepté le starets; tous s'étaient levés avec agitation. Les religieux avaient pris un air sévère, mais attendaient la volonté de leur vieux maître. Ce dernier était pâle, non d'émotion, mais de faiblesse maladive. Un sourire suppliant se dessinait sur ses lèvres – il levait parfois la main comme pour arrêter ces forcenés. Il eût pu, d'un seul geste, mettre fin à la scène; mais le regard fixe, il cherchait, semblait-il, à comprendre un point qui lui échappait. Enfin, Piotr Alexandrovitch se sentit définitivement atteint dans sa dignité.

«Nous sommes tous coupables du scandale qui vient de se dérouler, déclara-t-il avec passion; mais je ne prévoyais pas tout cela en venant ici! Je savais pourtant à qui j'avais affaire… Il faut en finir sans plus tarder. Mon Révérend Père, soyez certain que je ne connaissais pas exactement tous les détails révélés ici; je ne voulais pas y croire. Le père est jaloux de son fils à cause d'une femme de mauvaise vie et s'entend avec cette créature pour le

jeter en prison… Et c'est en cette compagnie que l'on m'a fait venir ici!… On m'a trompé, je déclare avoir été trompé autant que les autres.

— Dmitri Fiodorovitch, glapit soudain Fiodor Pavlovitch d'une voix qui n'était pas la sienne, si vous n'étiez mon fils, je vous provoquerais sur-le-champ en duel… au pistolet à trois pas… à travers un mouchoir, à travers un mouchoir», acheva-t-il en trépignant.

Il y a, chez les vieux menteurs qui ont joué toute leur vie la comédie, des moments où ils entrent tellement dans leur rôle qu'ils tremblent et pleurent vraiment d'émotion, bien qu'au même instant ils puissent se dire (ou tout de suite après): «Tu mens, vieil effronté, tu continues à jouer un rôle, malgré ta sainte colère.»

Dmitri Fiodorovitch considéra son père avec un mépris indicible.

«Je pensais… fit-il à voix basse, je pensais revenir au pays natal avec cet ange, ma fiancée, pour chérir sa vieillesse, et que vois-je? Un débauché crapuleux et un vil comédien!

— En duel! Glapit de nouveau le vieux, haletant et bavant à chaque mot. Quant à vous, Piotr Alexandrovitch Mioussov, sachez, monsieur, que dans toute votre lignée, il n'y a peut-être pas de femme plus noble, plus honnête – vous entendez, plus honnête – que cette créature, comme vous vous êtes permis de l'appeler! Pour vous, Dmitri Fiodorovitch, qui avez remplacé votre fiancée par cette «créature», vous avez jugé vous-même que votre fiancée ne valait pas la semelle de ses souliers!

— C'est honteux! Laissa échapper le Père Joseph.

— C'est honteux et infâme! Cria d'une voix juvénile, tremblante d'émotion, Kalganov, qui avait jusqu'alors gardé le silence et dont le visage soudain s'empourpra.

— Pourquoi un tel homme existe-t-il? Rugit sourdement Dmitri Fiodorovitch, que la colère égarait et qui leva les épaules au point d'en paraître bossu… Dites-moi, peut-on encore lui permettre de déshonorer la terre?»

Il eut un regard circulaire et désigna le vieillard de la main. Il parlait sur un ton lent, mesuré.

«L'entendez-vous, moines, l'entendez-vous, le parricide, s'écria Fiodor

Pavlovitch en s'en prenant au Père Joseph. Voilà la réponse à votre «c'est honteux!» Qu'est-ce qui est honteux? Cette «créature», cette «femme de mauvaise vie» est peut-être plus sainte que vous tous, messieurs les religieux, qui faites votre salut! Elle est peut-être tombée dans sa jeunesse, victime de son milieu, mais «elle a beaucoup aimé»; or le Christ aussi a pardonné à celle qui avait beaucoup aimé…[158]

— Ce n'est pas un amour de ce genre que le Christ a pardonné… laissa échapper dans son impatience le doux Père Joseph.

— Mais si, moines, mais si… Parce que vous faites votre salut en mangeant des choux, vous vous croyez des sages. Vous mangez des goujons, un par jour, et vous pensez acheter Dieu par des goujons.

— C'est intolérable, intolérable!» s'écria-t-on de tous côtés.

Mais cette scène scandaleuse cessa de la façon la plus inattendue. Soudain, le starets se leva. Alexéi, qui avait presque perdu la tête de frayeur pour lui et pour tout le monde, put cependant le soutenir par le bras. Le starets se dirigea du côté de Dmitri Fiodorovitch et, arrivé tout près, s'agenouilla devant lui. Aliocha le crut tombé de faiblesse, mais il n'en était rien. Une fois à genoux le starets se prosterna aux pieds de Dmitri Fiodorovitch en un profond salut, précis et conscient, son front effleura même la terre. Aliocha fut tellement stupéfait qu'il ne l'aida même pas à se relever. Un faible sourire flottait sur ses lèvres.

«Pardonnez, pardonnez tous!» proféra-t-il en saluant ses hôtes de tous les côtés.

Dmitri Fiodorovitch demeura quelques instants comme pétrifié; se prosterner devant lui, que signifiait cela? Enfin, il s'écria: «ô mon Dieu!», se couvrit le visage de ses mains et s'élança hors de la chambre. Tous les hôtes le suivirent à la file, si troublés qu'ils en oublièrent de prendre congé du maître de la maison et de le saluer. Seuls les religieux s'approchèrent pour recevoir sa bénédiction.

«Pourquoi s'est-il prosterné, est-ce un symbole quelconque? Fiodor Pavlovitch, soudain calmé, essayait ainsi d'entamer une conversation, n'osant, d'ailleurs, s'adresser à personne en particulier. Ils franchissaient à ce moment l'enceinte de l'ermitage.

— Je ne réponds pas des aliénés, répondit aussitôt Piotr Alexandrovitch avec aigreur; en revanche, je me débarrasse de votre compagnie, Fiodor Pavlovitch, et croyez que c'est pour toujours. Où est ce moine de tantôt?…»

«Ce moine», c'est-à-dire celui qui les avait invités à dîner chez le Père Abbé, ne s'était pas fait attendre. Il s'était joint aux hôtes au moment où ceux-ci descendaient le perron, et semblait les avoir guettés tout le temps.

«Ayez la bonté, mon Révérend Père, d'assurer le Père Abbé de mon profond respect, et de lui présenter mes excuses; par suite de circonstances imprévues, il m'est impossible, malgré tout mon désir, de me rendre à son invitation, déclara Piotr Alexandrovitch au moine avec irritation.

— La circonstance imprévue, c'est moi! Intervint aussitôt Fiodor Pavlovitch. Écoutez, mon Père, Piotr Alexandrovitch ne veut pas rester avec moi, sinon il ne se serait pas fait prier. Allez-y, Piotr Alexandrovitch, et bon appétit! C'est moi qui me dérobe, et non vous. Je retourne chez moi; là-bas je pourrai manger, ici je m'en sens incapable, mon bien-aimé parent.

— Je ne suis pas votre parent, je ne l'ai jamais été, vil individu.

— Je l'ai dit exprès pour vous faire enrager, parce que vous répudiez cette parenté, bien que vous soyez mon parent, malgré vos grands airs, je vous le prouverai par l'almanach ecclésiastique. Je t'enverrai la voiture, Ivan, reste aussi, si tu veux. Piotr Alexandrovitch, les convenances vous ordonnent de vous présenter chez le Père Abbé; il faut s'excuser des sottises que nous avons faites là-bas.

— Est-il vrai que vous partiez? Ne mentez-vous pas?

— Piotr Alexandrovitch, comment l'oserais-je, après ce qui s'est passé! Je me suis laissé entraîner, messieurs, pardonnez-moi! En outre, je suis bouleversé! Et j'ai honte. Messieurs, on peut avoir le cœur d'Alexandre de Macédoine ou celui d'un petit chien. Je ressemble au petit chien Fidèle. Je suis devenu timide. Eh bien, comment aller encore dîner après une telle escapade, ingurgiter les ragoûts du monastère? J'ai honte, je ne peux pas, excusez-moi!»

«Le diable sait de quoi il est capable! N'a-t-il pas l'intention de nous tromper?» Mioussov s'arrêta, irrésolu, suivant d'un regard perplexe le bouffon qui s'éloignait.

Celui-ci se retourna, et voyant que Piotr Alexandrovitch l'observait, lui envoya de la main un baiser.

«Vous allez chez le Père Abbé? Demanda Mioussov à Ivan Fiodorovitch d'un ton saccadé.

— Pourquoi pas? Il m'a fait spécialement inviter dès hier.

— Par malheur, je me sens vraiment presque obligé de paraître à ce maudit dîner, continua Mioussov sur le même ton d'irritation amère, sans même prendre garde que le moinillon l'écoutait. Il faut au moins nous excuser de ce qui s'est passé et expliquer que ce n'est pas nous… Qu'en pensez-vous?

— Oui, il faut expliquer que ce n'est pas nous. De plus, mon père n'y sera pas, observa Ivan Fiodorovitch.

— Il ne manquerait plus que votre père y fût! Le maudit dîner!»

Pourtant tous s'y rendaient. Le moinillon écoutait en silence. En traversant le bois, il fit remarquer que le Père Abbé attendait depuis longtemps et qu'on était en retard de plus d'une demi-heure. On ne lui répondit pas. Mioussov considéra Ivan Fiodorovitch d'un air de haine:

«Il va au dîner comme si rien ne s'était passé, songeait-il. Un front d'airain et une conscience de Karamazov!»

VII. Un séminariste ambitieux

Aliocha conduisit le starets dans sa chambre à coucher et le fit asseoir sur le lit. C'était une très petite pièce, avec le mobilier indispensable; le lit de fer étroit n'avait qu'une couche de feutre en guise de matelas. Dans un coin, sur un lutrin, près des icônes, reposaient la croix et l'Évangile. Le starets se laissa choir à bout de forces; ses yeux brillaient, il haletait. Une fois assis, il regarda fixement Aliocha, comme s'il méditait quelque chose.

«Va, mon cher, va, Porphyre me suffit, dépêche-toi. On a besoin de toi chez le Père Abbé; tu serviras à table.

— Permettez-moi de rester, proféra Aliocha d'une voix suppliante.

— Tu es plus nécessaire là-bas. La paix n'y règne pas. Tu serviras et tu t'y rendras utile. Viennent les mauvais esprits, récite une prière, sache, mon

fils (le starets aimait à l'appeler ainsi), qu'à l'avenir ta place ne sera pas ici. Rappelle-toi cela, jeune homme. Dès que Dieu m'aura jugé digne de paraître devant lui, quitte le monastère. Pars tout à fait.»

Aliocha tressaillit.

«Qu'as-tu? Ta place n'est pas ici pour le moment. Je te bénis en vue d'une grande tâche à accomplir dans le monde. Tu pérégrineras longtemps. Tu devras te marier, il le faut. Tu devras tout supporter jusqu'à ce que tu reviennes. Il y aura beaucoup à faire. Mais je ne doute pas de toi, voilà pourquoi je t'envoie. Que le Christ soit avec toi! Garde-Le et Il te gardera. Tu éprouveras une grande douleur et en même temps tu seras heureux. Telle est ta vocation: chercher le bonheur dans la douleur. Travaille, travaille sans cesse. Rappelle-toi mes paroles; je m'entretiendrai encore avec toi, mais mes jours et même mes heures sont comptés.»

Une vive agitation se peignit sur le visage d'Aliocha. Ses lèvres tremblaient.

«Qu'as-tu de nouveau? Sourit doucement le starets. Que les mondains pleurent leurs morts; ici nous nous réjouissons quand un Père agonise. Nous nous réjouissons et nous prions pour lui. Laisse-moi. Je dois prier. Va et dépêche-toi. Demeure auprès de tes frères, et non pas seulement auprès de l'un, mais de tous les deux.»

Le starets leva la main pour le bénir. Bien qu'il eût grande envie de rester, Aliocha n'osa faire aucune objection, ni demander ce que signifiait ce prosternement devant son frère Dmitri. Il savait que s'il l'avait pu, le starets le lui eût expliqué de lui-même; s'il se taisait, c'est qu'il ne voulait rien dire. Or, ce salut jusqu'à terre avait stupéfié Aliocha; il y voyait un sens mystérieux. Mystérieux et peut-être terrible. Une fois hors de l'enceinte de l'ermitage, son cœur se serra et il dut s'arrêter: il lui semblait entendre de nouveau les paroles du starets prédisant sa fin prochaine. Ce qu'avait prédit le starets avec une telle exactitude devait certainement s'accomplir, Aliocha le croyait aveuglément. Mais comment demeurerait-il sans lui, sans le voir ni l'entendre? Et où irait-il? On lui ordonnait de ne pas pleurer et de quitter le monastère. Seigneur! Depuis longtemps Aliocha n'avait ressenti une pareille angoisse. Il traversa rapidement le bois qui séparait l'ermitage du monastère

et, incapable de supporter les pensées qui l'accablaient, il se mit à contempler les pins séculaires qui bordaient le sentier. Le trajet n'était pas long, cinq cents pas au plus; on ne pouvait rencontrer personne à cette heure, mais au premier tournant il aperçut Rakitine. Celui-ci attendait quelqu'un.

«Serait-ce moi que tu attends? Demanda Aliocha quand il l'eut rejoint.

— Précisément, dit Rakitine en souriant. Tu te dépêches d'aller chez le Père Abbé. Je sais; il donne à dîner. Depuis le jour où il a reçu l'évêque et le général Pakhatov, tu te rappelles, il n'y avait pas eu un pareil festin. Je n'y serai pas, mais toi, vas-y, tu serviras les plats. Dis-moi, Alexéi, je voulais te demander ce que signifie ce songe.

— Quel songe?

— Mais ce prosternement devant ton frère Dmitri. Et comme il s'est cogné le front!

— Tu parles du Père Zosime?

— Oui.

— Le front?

— Ah! Je me suis exprimé irrévérencieusement! Ça ne fait rien. Eh bien, que signifie ce songe?

— Je l'ignore, Micha[159].

— J'étais sûr qu'il ne te l'expliquerait pas. Ça n'a rien d'étonnant, ce sont toujours les mêmes saintes balivernes. Mais le tour était joué à dessein. Maintenant les bigots vont en parler dans la ville et le colporter dans la province: «Que signifie ce songe?» À mon avis, le vieillard est perspicace; il a flairé un crime. Cela empeste, chez vous.

— Quel crime?»

Rakitine voulait évidemment se délier la langue.

«C'est dans votre famille qu'il aura lieu, ce crime. Entre tes frères et ton riche papa. Voilà pourquoi le père Zosime s'est cogné le front à tout hasard. Ensuite, qu'arrivera-t-il? «Ah! Cela avait été prédit par le saint ermite; il a prophétisé.» Pourtant, quelle prophétie y a-t-il à s'être cogné le front? Non dira-t-on, c'est un symbole, une allégorie, Dieu sait quoi encore! Ce sera divulgué et rappelé: il a deviné le crime, désigné le criminel. Les «innocents» agissent toujours ainsi; ils font sur le cabaret le signe de la croix et lapident le

temple. De même ton starets: pour un sage des coups de bâton, mais devant un assassin, des courbettes.

— Quel crime? Devant quel assassin? Qu'est-ce que tu racontes?»

Aliocha resta comme cloué sur place, Rakitine s'arrêta également.

«Lequel? Comme si tu ne savais pas! Je parie que tu y as déjà pensé. À propos, c'est curieux; écoute, Aliocha, tu dis toujours la vérité bien que tu t'assoies toujours entre deux chaises; y as-tu pensé ou non? Réponds.

— J'y ai pensé», répondit Aliocha à voix basse.

Rakitine se troubla.

«Comment, toi aussi tu y as déjà pensé? S'écria-t-il.

— Je… ce n'est pas que j'y aie pensé, murmura Aliocha, mais tu viens de dire si à propos des choses si étranges qu'il m'a semblé l'avoir pensé moi-même.

— Tu vois, tu vois. Aujourd'hui, en regardant ton père et ton frère Mitia, tu as songé à un crime. Donc, je ne me trompe pas?

— Attends, attends un peu, l'interrompit Aliocha troublé. À quoi vois-tu tout cela? Et d'abord, pourquoi cela t'intéresse-t-il tant?

— Deux questions différentes, mais naturelles. Je répondrai à chacune séparément. À quoi je le vois? Je n'aurais rien vu, si je n'avais compris aujourd'hui Dmitri Fiodorovitch, ton frère, d'un seul coup et en entier, tel qu'il est, d'après une certaine ligne. Chez ces gens très honnêtes, mais sensuels, il y a une ligne qu'il ne faut pas franchir. Autrement, il frappera même son père avec un couteau. Or, son père est un ivrogne et un débauché effréné, qui n'a jamais connu la mesure en rien; aucun des deux ne se contiendra, et vlan, tous les deux dans le fossé.

— Non, Micha, si ce n'est que cela, tu me réconfortes. Cela n'ira pas si loin.

— Mais pourquoi trembles-tu tant? Sais-tu pourquoi? Pour honnête homme que soit ton Mitia (car il est bête, mais honnête), c'est avant tout un sensuel. Voilà le fond de sa nature. Son père lui a transmis son abjecte sensualité… Dis-moi, Aliocha, il y a une chose qui m'étonne: comment se fait-il que tu sois vierge? Tu es pourtant un Karamazov! Dans votre famille, la sensualité va jusqu'à la frénésie… Or, ces trois êtres sensuels s'épient

maintenant… le couteau dans la poche. Trois se sont cogné le front pourquoi ne serais-tu pas le quatrième?

— Tu te trompes au sujet de cette femme. Dmitri la… méprise, proféra Aliocha frémissant.

— Grouchegnka[160]? Non, mon cher, il ne la méprise pas. Puisqu'il a abandonné publiquement sa fiancée pour elle, c'est donc qu'il ne la méprise pas. Il y a là, mon cher, quelque chose que tu ne comprends pas encore. Qu'un homme s'éprenne du corps d'une femme, même seulement d'une partie de ce corps (un voluptueux me comprendrait tout de suite), il livrera pour elle ses propres enfants, il vendra son père, sa mère et sa patrie; honnête, il ira voler; doux, il assassinera; fidèle, il trahira. Le chantre des pieds féminins, Pouchkine, les a célébrés en vers; d'autres ne les chantent pas, mais ne peuvent les regarder de sang-froid. Mais il n'y a pas que les pieds… En pareil cas, le mépris est impuissant. Ton frère méprise Grouchegnka, mais il ne peut s'en détacher.

— Je comprends cela, lança soudain Aliocha.

— Vraiment? Et pour l'avouer dès le premier mot, il faut absolument que tu le comprennes, déclara Rakitine avec une joie mauvaise. Cela t'a échappé par hasard, l'aveu n'en est que plus précieux. Par conséquent, la sensualité est pour toi un sujet connu, tu y as déjà songé! Ah! La sainte nitouche! Tu es un saint, Aliocha, j'en conviens, mais tu es aussi une sainte nitouche, et le diable sait ce à quoi tu n'as pas déjà songé, le diable sait ce que tu connais déjà! Tu es vierge, mais tu as déjà pénétré bien des choses. Il y a longtemps que je t'observe: tu es un Karamazov, tu l'es tout à fait; donc, la race et la sélection signifient quelque chose. Tu es sensuel par ton père et «innocent» par ta mère. Pourquoi trembles-tu? Aurais-je raison? Sais-tu que Grouchegnka m'a dit: «Amène-le (c'est-à-dire toi), je lui arracherai son froc.» Et comme elle insistait, je me suis demandé pourquoi elle était si curieuse de toi. Sais-tu que c'est aussi une femme extraordinaire?

— Tu lui diras que je n'irai pas, jure-le-moi, dit Aliocha avec un sourire contraint. Achève ton propos, Micha, je te dirai ensuite mon idée.

— À quoi bon achever, c'est bien clair! Vieille chanson que tout cela, mon cher; si tu as un tempérament sensuel, que sera-ce de ton frère Ivan, fils

de la même mère? Car lui aussi est un Karamazov. Or, tous les Karamazov sont de nature sensuels, âpres au gain et déments! Ton frère Ivan s'amuse maintenant à écrire des articles de théologie, calcul stupide, puisqu'il est athée, et il avoue cette bassesse. En outre, il est en train de conquérir la fiancée de son frère Mitia et paraît près du but. Comment cela? Avec le consentement de Mitia lui-même, parce que celui-ci lui cède sa fiancée à seule fin de se débarrasser d'elle pour rejoindre Grouchegnka. Et tout cela, note-le, nonobstant sa noblesse et son désintéressement. Ces individus-là sont les plus fatals. Allez-vous y reconnaître après cela: tout en ayant conscience de sa bassesse, il se conduit bassement! Mais écoute la suite: un vieillard barre la route à Mitia, son propre père. Car celui-ci est follement épris de Grouchegnka, l'eau lui vient à la bouche rien qu'à la regarder. C'est uniquement à cause d'elle, parce que Mioussov avait osé la traiter de créature dépravée, qu'il vient de faire tout ce scandale. Il est plus amoureux qu'un chat. Auparavant, elle était seulement à son service pour certaines affaires louches; maintenant, après l'avoir bien examinée, il s'est aperçu qu'elle lui plaisait, il s'acharne après elle et lui fait des propositions, déshonnêtes s'entend. Eh bien, c'est ici que le père et le fils se heurtent. Mais Grouchegnka se réserve, elle hésite encore et taquine les deux, examine lequel est le plus avantageux, car si on peut soutirer beaucoup d'argent au père, en revanche, il n'épousera pas et finira peut-être par fermer sa bourse, tandis que ce gueux de Mitia peut lui offrir sa main. Oui, il en est capable! Il abandonnera sa fiancée, une beauté incomparable, Catherine Ivanovna riche, noble et fille de colonel, pour se marier avec Grouchegnka, naguère entretenue par Samsonov, un vieux marchand, moujik dépravé et maire de la ville. De tout ceci, il peut vraiment résulter un conflit et un crime. C'est ce qu'attend ton frère Ivan; il fait ainsi coup double: il prend possession de Catherine Ivanovna, pour laquelle il se consume, et empoche une dot de soixante mille roubles. Pour un pauvre hère comme lui, ce n'est pas à dédaigner. Et remarque bien! Non seulement, ce faisant, il n'offensera pas Mitia, mais celui-ci lui en saura gré jusqu'à sa mort. Car je sais de bonne source que la semaine dernière Mitia, se trouvant ivre dans un restaurant avec des tziganes, s'est écrié qu'il était indigne de Katineka[161], sa fiancée, mais

que son frère Ivan en était digne. Catherine Ivanovna elle-même finira par ne pas repousser un charmeur comme Ivan Fiodorovitch; elle hésite déjà entre eux. Mais par quoi diantre cet Ivan a-t-il pu vous séduire, pour que vous soyez tous en extase devant lui? Il se rit de vous. «Je suis aux anges, prétend-il, et je festoie à vos dépens.»

— D'où sais-tu tout cela? Pourquoi parles-tu avec une telle assurance? Demanda soudain Aliocha en fronçant le sourcil.

— Et pourquoi m'interroges-tu tout en craignant à l'avance ma réponse? Cela signifie que tu reconnais que j'ai dit la vérité.

— Tu n'aimes pas Ivan. Ivan ne se laisse pas séduire par l'argent.

— Vraiment? Et la beauté de Catherine Ivanovna? Il ne s'agit pas seulement d'argent, bien que soixante mille roubles soient fort attrayants.

— Ivan regarde plus haut. Des milliers de roubles ne l'éblouiraient pas. Ce n'est ni l'argent, ni la tranquillité qu'il recherche. Ivan cherche peut-être la souffrance.

— Qu'est-ce encore que ce songe? Eh, vous autres… nobliaux!

— Micha, son âme est impétueuse, et son esprit captif. Il y a en lui une grande pensée dont il n'arrive pas à trouver la clef. Il est de ceux qui n'ont pas besoin de millions, mais de résoudre leur pensée.

— C'est un plagiat, Aliocha, tu paraphrases ton starets. Ivan vous a proposé une énigme! Cria avec une visible animosité Rakitine dont le visage s'altéra et les lèvres se contractèrent. Et une énigme stupide, il n'y a rien à deviner. Fais un petit effort et tu comprendras. Son article est ridicule et inepte. Je viens de l'entendre développer son absurde théorie: «Pas d'immortalité de l'âme, donc pas de vertu, ce qui veut dire que tout est permis.» Tu te rappelles que ton frère Mitia s'est écrié: «Je m'en souviendrai!» C'est une théorie séduisante pour les gredins, non, pas les gredins, j'ai tort de m'emporter, mais les fanfarons de l'école doués d'»une profondeur de pensée insoluble». C'est un hâbleur, et sa sotte théorie n'est pas autre chose que «bonnet blanc et blanc bonnet». D'ailleurs, sans croire à l'immortalité de l'âme, l'humanité trouve en elle-même la force de vivre pour la vertu. Elle la puise dans son amour de la liberté, de l'égalité, de la fraternité…»

Ratikine, qui s'était échauffé, avait peine à se contenir. Mais tout à coup il s'arrêta, comme s'il se rappelait quelque chose.

«Eh bien, en voilà assez! Fit-il avec un sourire encore plus contraint. Pourquoi ris-tu? Tu penses que je suis un pied plat?

— Non, je n'y songeais même pas. Tu es intelligent, mais… Laissons cela, j'ai souri par bêtise. Je comprends que tu t'échauffes, Micha. J'ai deviné à ton emballement que Catherine Ivanovna te plaisait. D'ailleurs, il y a longtemps que je m'en doutais. Voilà pourquoi tu n'aimes pas Ivan. Tu es jaloux de lui?

— Et aussi de son argent, à elle? Va jusqu'au bout.

— Non, je ne veux pas t'offenser.

— Je le crois, puisque tu le dis, mais que le diable vous emporte toi et ton frère Ivan! Aucun de vous ne comprend que, Catherine Ivanovna mise à part, il est fort peu sympathique. Quelle raison aurais-je de l'aimer, sapristi? Il me fait l'honneur de m'injurier. N'ai-je pas le droit de lui rendre la pareille?

— Je ne l'ai jamais entendu dire ni bien ni mal de toi.

— Eh bien, on m'a rapporté qu'avant-hier, chez Catherine Ivanovna, il m'a arrangé de la belle manière, tant il s'intéressait à votre serviteur. Après cela, j'ignore, mon cher, lequel est jaloux de l'autre. Il lui a plu d'insinuer que si je ne me résigne pas à la carrière d'archimandrite, si je ne prends pas le froc dans un avenir fort rapproché, je partirai pour Pétersbourg, j'entrerai dans une grande revue en qualité de critique, et finirai au bout d'une dizaine d'années par devenir propriétaire de la revue. Je lui imprimerai alors une tendance libérale et athée, voire un certain vernis de socialisme, mais en prenant mes précautions, c'est-à-dire en nageant entre deux eaux et en donnant le change aux imbéciles. Toujours d'après ton frère, malgré cette teinte de socialisme, je placerai mes bénéfices à la banque, spéculerai à l'occasion par l'entremise d'un juivaillon quelconque, et me ferai finalement bâtir une maison de rapport où j'installerai ma rédaction. Il a même désigné l'emplacement de cet immeuble: ce sera près du nouveau pont de pierre que l'on projette, paraît-il, entre la Perspective Liteinaïa et le quartier de Wyborg…

— Ah! Micha, cela se réalisera peut-être de point en point! S'écria

Aliocha, qui ne put retenir un rire joyeux.

— Et vous aussi vous raillez, Alexéi Fiodorovitch!

— Non, non, je plaisante, excuse-moi. Je pensais à tout autre chose. Mais, dis-moi, qui a pu te communiquer tous ces détails? Tu n'étais pas chez Catherine Ivanovna, quand il parlait de toi?

— Non, mais Dmitri Fiodorovitch s'y trouvait et je l'ai entendu le répéter, c'est-à-dire que j'ai écouté malgré moi, dissimulé dans la chambre à coucher de Grouchegnka, d'où je ne pouvais sortir en sa présence.

— Ah! Oui, j'oubliais, c'est ta parente.

— Ma parente? Cette Grouchegnka serait ma parente? S'écria Rakitine tout rouge. As-tu perdu l'esprit? Tu as le cerveau dérangé.

— Comment? Ce n'est pas ta parente? Je l'ai entendu dire.

— Où cela? Ah! Messieurs Karamazov, vous prenez des airs de haute et vieille noblesse, alors que ton père faisait le bouffon à la table d'autrui et figurait par grâce à la cuisine. Je ne suis qu'un fils de pope, un vil roturier, à côté de vous, soit, mais ne m'insultez pas avec un si joyeux sans-gêne! J'ai aussi mon honneur, Alexéi Fiodorovitch. Je ne saurais être le parent d'une fille publique!»

Ratikine était violemment surexcité.

«Excuse-moi, je t'en supplie… Je n'aurais jamais cru, d'ailleurs, qu'elle fût vraiment… une fille, repartit Aliocha devenu cramoisi. Je te le répète, on m'a dit que c'était ta parente. Tu vas souvent chez elle et tu m'as dit toi-même qu'il n'y avait rien entre vous… Je n'aurais jamais cru que tu la méprisais tant! Le mérite-t-elle vraiment?

— Si je la fréquente, c'est que j'ai mes raisons pour cela, mais en voilà assez. Quant à la parenté, c'est plutôt dans ta famille que ton frère ou même ton père la feraient entrer. Mais nous voici arrivés. Va vite à la cuisine… Eh! Qu'est-ce qu'il y a? Qu'arrive-t-il? Serions-nous en retard? Mais ils ne peuvent pas avoir déjà fini! À moins que les Karamazov n'aient encore fait des leurs? Ce doit être cela. Voici ton père, et Ivan Fiodorovitch qui le suit. Ils se sont sauvés de chez le Père Abbé. Voilà le Père Isidore sur le perron qui crie quelque chose dans leur direction. Et ton père qui agite les bras en hurlant sans doute des injures. Voilà Mioussov qui part en calèche; tu le vois

filer. Maximov court comme un dératé. C'est un vrai scandale; le dîner n'a pas eu lieu! Auraient-ils battu le Père Abbé? Les aurait-on rossés? Ils l'auraient bien mérité!…»

Rakitine avait deviné juste: un scandale inouï s'était déroulé comme «par inspiration».

VIII. Un scandale

Lorsque Mioussov et Ivan Fiodorovitch arrivèrent chez le Père Abbé, Piotr Alexandrovitch – qui était un galant homme – eut honte de sa récente colère. Il comprit qu'au lieu de s'emporter, il aurait dû estimer à sa juste valeur le pitoyable Fiodor Pavlovitch, et conserver tout son sang-froid. «Les moines n'ont rien à se reprocher, décida-t-il soudain sur le perron de l'Abbé; s'il y a ici des gens comme il faut (le Père Nicolas, l'Abbé, appartient, paraît-il, à la noblesse), pourquoi ne me montrerais-je pas aimable avec eux? Je ne discuterai pas, je ferai même chorus, je gagnerai leur sympathie… enfin, je leur prouverai que je ne suis pas le compère de cet Ésope, de ce bouffon, de ce saltimbanque, et que j'ai été trompé tout comme eux…»

Il résolut de leur céder définitivement et sur l'heure ses droits de coupe et de pêche – et cela d'autant plus volontiers qu'il s'agissait en fait d'une bagatelle.

Ces bonnes intentions s'affirmèrent encore lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger du Père Abbé. Ce n'en était pas une, à vrai dire, car il n'avait en tout que deux pièces à lui, d'ailleurs beaucoup plus spacieuses et plus commodes que celles du starets. L'ameublement ne brillait pas par le confort: les meubles étaient d'acajou et recouverts en cuir, à l'ancienne mode de 1820, les planchers n'étaient même pas peints; en revanche, tout reluisait de propreté, il y avait aux fenêtres beaucoup de fleurs chères; mais la principale élégance résidait en ce moment dans la table servie avec une somptuosité relative. La nappe était immaculée, la vaisselle étincelait; sur la table reposaient trois sortes d'un pain parfaitement cuit[162], deux bouteilles de vin, deux pots de l'excellent hydromel du monastère et une grande carafe pleine d'un kvass[163] réputé aux environs; il n'y avait pas de vodka[164]. Rakitine

raconta par la suite que le dîner comprenait cette fois cinq plats: une soupe au sterlet avec des bouchées au poisson; un poisson au court-bouillon, accommodé d'après une recette spéciale et délicieuse; des quenelles d'esturgeon; des glaces et de la compote; enfin du kissel[165] en manière de blanc-manger.

Incapable de se contenir, Rakitine avait flairé tout cela et jeté un coup d'œil à la cuisine du Père Abbé, où il avait des relations. Il en possédait d'ailleurs partout et apprenait ainsi tout ce qu'il voulait savoir. C'était un cœur tourmenté, envieux. Il avait pleine conscience de ses dons indiscutables, et s'en faisait même, dans sa présomption, une idée exagérée. Il se savait destiné à jouer un rôle; mais Aliocha, qui lui était fort attaché, s'affligeait de le voir dépourvu de conscience, et cela sans que le malheureux s'en rendît compte lui-même; sachant en effet qu'il ne déroberait jamais de l'argent à sa portée, Rakitine s'estimait parfaitement honnête. À cet égard, ni Aliocha ni personne n'auraient pu lui ouvrir les yeux.

Rakitine était un trop mince personnage pour figurer aux repas; en revanche, le Père Joseph et le Père Païsius avaient été invités, ainsi qu'un autre religieux. Ils attendaient déjà dans la salle à manger lorsque Piotr Alexandrovitch, Kalganov et Ivan Fiodorovitch firent leur entrée. Le propriétaire Maximov se tenait à l'écart. Le Père Abbé s'avança au milieu de la pièce pour accueillir ses invités. C'était un grand vieillard maigre, mais encore vigoureux, aux cheveux noirs déjà grisonnants, au long visage émacié et grave. Il salua ses hôtes en silence, et ceux-ci vinrent cette fois recevoir sa bénédiction, Mioussov tenta même de lui baiser la main, mais l'Abbé prévint son geste en la retirant. Ivan Fiodorovitch et Kalganov allèrent jusqu'au bout, faisant claquer leurs lèvres à la façon des gens du peuple.

«Nous devons vous faire toutes nos excuses, mon Révérend Père, commença Piotr Alexandrovitch avec un gracieux sourire, mais d'un ton grave et respectueux, car nous arrivons seuls, sans notre compagnon Fiodor Pavlovitch, que vous aviez invité; il a dû renoncer à nous accompagner et non sans cause. Dans la cellule du Révérend Père Zosime, emporté par sa malheureuse querelle avec son fils, il a prononcé quelques paroles fort déplacées… fort inconvenantes… ce dont Votre Révérence doit avoir déjà

connaissance, ajouta-t-il avec un regard du côté des religieux. Aussi, conscient de sa faute et la déplorant sincèrement, il a éprouvé une honte insurmontable et nous a priés, son fils Ivan et moi, de vous exprimer son sincère regret, sa contrition, son repentir… Bref, il espère tout réparer par la suite; pour le moment il implore votre bénédiction et vous prie d'oublier ce qui s'est passé…»

Mioussov se tut. Arrivé vers la fin de sa tirade, il se sentit si parfaitement content de lui, qu'il en oublia sa récente irritation. Il éprouvait de nouveau un vif et sincère amour pour l'humanité. Le Père Abbé, qui l'avait écouté gravement, inclina la tête et répondit:

«Je regrette vivement son absence. Participant à ce repas, peut-être nous eût-il pris en affection, et nous de même. Messieurs, veuillez prendre place.»

Il se plaça devant l'image et commença une prière. Tous s'inclinèrent respectueusement, et le propriétaire Maximov se plaça même en avant, les mains jointes, en signe de particulière dévotion.

Ce fut alors que Fiodor Pavlovitch vida son sac. Il faut noter qu'il avait eu vraiment l'intention de partir et compris l'impossibilité, après sa honteuse conduite chez le starets, d'aller dîner chez le Père Abbé comme si de rien n'était. Ce n'est pas qu'il eût grande honte et se fît d'amers reproches, tout bien au contraire; néanmoins il sentait l'inconvenance d'aller dîner. Mais à peine sa calèche aux ressorts gémissants fut-elle avancée au perron de l'hôtellerie, qu'il s'arrêta avant d'y monter. Il se rappela ses propres paroles chez le starets. «Quand je vais chez les gens, il me semble toujours que je suis le plus vil de tous et que tous me prennent pour un bouffon; alors je me dis: faisons vraiment le bouffon, car tous, jusqu'au dernier, vous êtes plus bêtes et plus vils que moi.» Il voulait se venger sur tout le monde de ses propres vilenies. Il se rappela soudain qu'un beau jour, comme on lui demandait: «Pourquoi détestez-vous tant telle personne?» il avait répondu dans un accès d'effronterie bouffonne: «Elle ne m'a rien fait, c'est vrai; mais moi, je lui ai joué un vilain tour et aussitôt après j'ai commencé à la détester.» Ce souvenir lui arracha un mauvais rire silencieux. Les yeux étincelants, les lèvres tremblantes, il eut une minute d'hésitation. Mais soudain: «Puisque j'ai commencé, il faut aller jusqu'au bout», décida-t-il. «Je

ne saurais me réhabiliter; narguons-les donc jusqu'à l'impudence; je me fous de vous et basta!»

Il ordonna au cocher d'attendre et retourna à grands pas au monastère, droit chez le Père Abbé. Il ignorait encore ce qu'il ferait, mais il savait qu'il ne se possédait plus, que la moindre impulsion lui ferait commettre quelque indigne sortie, sinon quelque délit dont il aurait à répondre devant les tribunaux. En effet, il ne dépassait jamais certaines limites, ce qui ne laissait pas de le surprendre.

Il parut dans la salle à manger au moment où, la prière finie, on allait se mettre à table. Il s'arrêta sur le seuil, examina la compagnie en fixant les gens bien en face et éclata d'un rire prolongé, impudent.

«Ils me croyaient parti, et me voilà!» cria-t-il d'une voix retentissante.

Les assistants le considérèrent un instant en silence, et soudain tous sentirent qu'un scandale était inévitable. Piotr Alexandrovitch passa brusquement de la quiétude à la plus méchante humeur. Sa colère éteinte se ralluma, son indignation apaisée gronda tout d'un coup.

«Non, je ne puis supporter cela! Hurla-t-il. J'en suis incapable, absolument incapable!»

Le sang lui montait à la tête. Il s'embrouillait, mais ce n'était pas le moment de faire du style, et il prit son chapeau.

«De quoi est-il incapable? S'écria Fiodor Pavlovitch. Votre Révérence, dois-je entrer ou non? M'acceptez-vous comme convive?

— Nous vous en prions de tout cœur, répondit l'Abbé. Messieurs, ajouta-t-il, je vous supplie de laisser en repos vos querelles fortuites, de vous réunir dans l'amour et l'entente fraternelle, en implorant le Seigneur à notre paisible table.

— Non, non, c'est impossible, cria Piotr Alexandrovitch, hors de lui.

— Ce qui est impossible à Piotr Alexandrovitch l'est également à moi: je ne resterai pas. C'est pourquoi je suis venu. Je ne vous quitte plus d'une semelle, Piotr Alexandrovitch: si vous vous en allez, je m'en vais, si vous restez, je reste. Vous l'avez piqué par-dessus tout en parlant d'entente fraternelle, Père Abbé; il ne veut pas s'avouer mon parent. N'est-ce pas, von Sohn? Tiens, voilà von Sohn. Bonjour, von Sohn.

— C’est à moi que… murmura Maximov stupéfait.

— À toi, bien sûr. Votre Révérence, savez-vous qui est von Sohn? C’est le héros d’une cause célèbre: on l’a tué dans un lupanar – c’est ainsi, je crois, que vous appelez ces endroits –, tué et dépouillé, puis, malgré son âge respectable, fourré dans une caisse et expédié de Pétersbourg à Moscou dans le fourgon aux bagages, avec une étiquette. Et pendant l’opération, les filles de joie chantaient des chansons et jouaient du tympanon, c’est-à-dire du piano. Eh bien, ce personnage n’est autre que von Sohn, ressuscité d’entre les morts; n’est-ce pas, von Sohn?

— Qu’est-ce à dire? S’écrièrent plusieurs voix dans le groupe des religieux.

— Allons-nous-en, jeta Piotr Alexandrovitch à Kalganov.

— Non, permettez, glapit Fiodor Pavlovitch, faisant encore un pas dans la chambre, laissez-moi terminer. Là-bas, dans la cellule du starets, vous m’avez blâmé d’avoir soi-disant perdu le respect, et cela parce que j’avais parlé de goujons. Piotr Alexandrovitch Mioussov, mon parent, aime qu’il y ait dans le discours plus de noblesse que de sincérité[166]; moi, au contraire, j’aime que mon discours ait plus de sincérité que de noblesse, et tant pis pour la noblesse! N’est-ce pas, von Sohn? Permettez, Père Abbé, bien que je sois un bouffon et que j’en tienne le rôle, je suis un chevalier de l’honneur, et je tiens à m’expliquer. Oui, je suis un chevalier de l’honneur, tandis que chez Piotr Alexandrovitch il n’y a que de l’amour-propre offensé. Je suis venu ici, voyez-vous, pour observer ce qui s’y passe et vous dire ma façon de penser. Mon fils Alexéi fait son salut chez vous, je suis père, je me préoccupe de son sort et c’est mon devoir. Tandis que je me donnais en représentation, j’écoutais tout, je regardais sans avoir l’air, et maintenant je veux vous offrir le dernier acte de la représentation. D’ordinaire, chez nous, ce qui tombe reste étendu à jamais. Mais MOI, je veux me relever. Mes Pères, je suis indigné de votre façon d’agir. La confession est un grand sacrement que je vénère, devant lequel je suis prêt à me prosterner; or, là-bas, dans la cellule, tout le monde s’agenouille et se confesse à haute voix. Est-il permis de se confesser à haute voix? De toute antiquité les saints Pères ont institué la confession auriculaire et secrète. En effet, comment puis-je expliquer devant tout le

monde que moi, par exemple, je… ceci et cela, enfin, vous comprenez? Il est parfois indécent de révéler certaines choses. N'est-ce pas un scandale? Non, mes Pères, avec vous on peut être entraîné dans la secte des Khlysty[167]… À la première occasion, j'écrirai au Synode; en attendant je retire mon fils de chez vous.».

Notez que Fiodor Pavlovitch avait entendu le son de certaines cloches. À en croire des bruits malveillants, parvenus naguère jusqu'à l'oreille des autorités ecclésiastiques, dans les monastères où subsistait cette institution on témoignait aux startsy un respect exagéré, au préjudice de la dignité de l'Abbé; ils abusaient du sacrement de la confession; etc. Accusations ineptes, qui tombèrent d'elles-mêmes, chez nous comme partout. Mais le démon, qui s'était emparé de Fiodor Pavlovitch et l'emportait toujours plus loin dans un abîme de honte, lui avait soufflé cette accusation, à laquelle d'ailleurs il ne comprenait goutte. Il n'avait même pas su la formuler convenablement, d'autant plus que cette fois, dans la cellule du starets, personne ne s'était ni agenouillé ni confessé à haute voix. Fiodor Pavlovitch n'avait donc rien pu voir de pareil et rééditait tout bonnement les anciens commérages qu'il se rappelait tant bien que mal. Cette sottise à peine débitée, il en sentit l'absurdité et voulut aussitôt prouver à ses auditeurs, et surtout à lui-même, qu'il n'avait rien dit d'absurde. Et, bien qu'il sût parfaitement que tout ce qu'il dirait ne ferait qu'aggraver cette absurdité, il ne put se contenir et glissa comme sur une pente.

«Quelle vilenie! Cria Piotr Alexandrovitch.

— Excusez, dit soudain le Père Abbé. Il a été dit autrefois: «On a commencé à parler beaucoup de moi, et même à en dire du mal. Après avoir tout écouté, je me dis: c'est un remède envoyé par Jésus pour guérir mon âme vaniteuse.» Aussi nous vous remercions humblement, très cher hôte.»

Et il fit un profond salut à Fiodor Pavlovitch.

«Ta, ta, ta. Bigoterie que tout cela. Vieilles phrases et vieux gestes. Vieux mensonges et formalisme des saluts jusqu'à terre! Nous les connaissons, ces saluts! «Un baiser aux lèvres et un poignard au cœur», comme dans les Brigands de Schiller. Je n'aime pas la fausseté, mes Pères; c'est la vérité que je veux! Mais la vérité ne tient pas dans les goujons, et je l'ai proclamé!

Moines, pourquoi jeûnez-vous? Pourquoi en attendez-vous une récompense au ciel? Pour une telle récompense, moi aussi je suis prêt à jeûner! Non, saint moine, sois vertueux dans la vie, sers la société sans t'enfermer dans un monastère où l'on te défraie de tout et sans attendre de récompense là-haut: ce qui sera plus méritoire! Comme vous voyez, je sais aussi faire des phrases, Père Abbé… Qu'ont-ils là? Continua-t-il en s'approchant de la table. Du porto vieux de chez Fartori, du médoc de chez les Frères Iélisséiev[168]! Eh, eh, mes bons Pères, voilà qui ne ressemble pas aux goujons! Regardez-moi ces bouteilles, hé, hé! Mais qui vous a procuré tout cela? C'est le paysan russe, le travailleur qui vous apporte son offrande gagnée avec ses mains calleuses, enlevée à sa famille et aux besoins de l'État! Vous exploitez le peuple, mes Révérends!

— C'est vraiment indigne de votre part», proféra le Père Joseph.

Le Père Païsius gardait un silence obstiné. Mioussov s'élança hors de la chambre, suivi de Kalganov.

«Eh bien, mes Pères, je vais suivre Piotr Alexandrovitch! Je ne reviendrai plus, dussiez-vous m'en prier à genoux; non, plus jamais! Je vous ai envoyé mille roubles et cela vous a fait ouvrir de grands yeux, hé, hé! Mais je n'ajouterai rien. Je venge ma jeunesse passée et les humiliations endurées! – Il frappa du poing sur la table, dans un accès de feinte indignation. – Ce monastère a joué un grand rôle dans ma vie. Que de larmes amères j'ai versées à cause de lui! Vous avez tourné contre moi ma femme, la possédée. Vous m'avez chargé de malédictions, décrié dans le voisinage! En voilà assez, mes Révérends, nous vivons à une époque libérale, au siècle des bateaux à vapeur et des chemins de fer. Vous n'aurez rien de moi, ni mille roubles, ni cent, même pas un!»

Notez encore que jamais notre monastère n'avait tenu une telle place dans sa vie, que jamais il ne lui avait fait verser de larmes amères. Mais Fiodor Pavlovitch s'était tellement emballé à propos de ces larmes imaginaires qu'il fut bien près d'y croire; il en aurait pleuré d'attendrissement! Il sentit cependant qu'il était temps de faire machine arrière. Pour toute réponse à son haineux mensonge, le Père Abbé inclina la tête et prononça de nouveau d'un ton grave:

«Il est encore écrit: «Supporte patiemment la calomnie dont tu es victime et ne te trouble pas, loin de détester celui qui en est l'auteur.» Nous agirons en conséquence.

— Ta, ta, ta, le beau galimatias! Continuez, mes Pères, moi je m'en vais. Je reprendrai définitivement mon fils Alexéi en vertu de mon autorité paternelle. Ivan Fiodorovitch, mon très révérencieux fils, permettez-moi de vous ordonner de me suivre! Von Sohn, à quoi bon rester ici? Viens chez moi: ce n'est qu'à une verste d'ici; on ne s'y ennuie pas; au lieu d'huile de lin, je te donnerai un cochon de lait farci au sarrasin; je t'offrirai du cognac, des liqueurs; il y aura même une jolie fille… Hé, von Sohn, ne laisse pas passer ton bonheur!»

Il sortit en criant et en gesticulant. C'est à ce moment que Rakitine l'aperçut et le désigna à Aliocha.

«Alexéi, lui cria son père de loin, viens t'installer chez moi dès aujourd'hui; prends ton oreiller, ton matelas, et qu'il ne reste rien de toi ici.»

Aliocha s'arrêta comme pétrifié, observant attentivement cette scène, sans souffler mot. Fiodor Pavlovitch monta en calèche, suivi d'Ivan Fiodorovitch, silencieux et morne, qui ne se retourna même pas pour saluer son frère. Mais, pour couronner le tout, il se passa alors une scène de saltimbanque, presque invraisemblable. Maximov accourait, tout essoufflé; dans son impatience, il risqua une jambe sur le marchepied où se trouvait encore celle d'Ivan Fiodorovitch, et, se cramponnant au coffre, il essaya de monter.

«Moi aussi, je vous suis! Cria-t-il en sautillant, avec un rire gai et un air de béatitude. Emmenez-moi!

— Eh bien, n'avais-je pas raison de dire que c'était von Sohn! S'écria Fiodor Pavlovitch enchanté. Le véritable von Sohn ressuscité d'entre les morts! Comment t'es-tu sorti de là? Qu'est-ce que tu y fabriquais et comment as-tu pu renoncer au dîner? Il faut avoir pour cela un front d'airain! J'en ai un moi, mais je m'étonne du tien, camarade. Saute, saute plus vite. Laisse-le monter, Ivan, on s'amusera. Il va s'étendre à nos pieds, n'est-ce pas, von Sohn? Préfères-tu t'installer sur le siège avec le cocher? Saute sur le siège von Sohn.»

Mais Ivan Fiodorovitch, qui avait déjà pris place sans mot dire repoussa

d’une forte bourrade dans la poitrine Maximov qui recula d’une toise; s’il ne tomba pas, ce fut un pur hasard.

«En route! Cria d’un ton hargneux Ivan au cocher.

— Eh bien, que fais-tu, que fais-tu? Pourquoi le traiter ainsi?» objecta Fiodor Pavlovitch.

La calèche était déjà partie. Ivan ne répondit rien.

«Voilà comme tu es! Reprit Fiodor Pavlovitch, après un silence de deux minutes, en regardant son fils de travers. Car c’est toi qui as imaginé cette visite au monastère, qui l’as provoquée et approuvée. Pourquoi te fâcher maintenant?

— Trêve d’insanités! Reposez-vous donc un peu», répliqua Ivan d’un ton rude.

Fiodor Pavlovitch se tut encore deux minutes.

«Un petit verre de cognac me ferait du bien», déclara-t-il alors d’un ton sentencieux.

Ivan ne répondit rien.

«Eh! Quand nous serons arrivés, tu en prendras bien aussi un verre!»

Ivan ne soufflait toujours mot.

Fiodor Pavlovitch attendit encore deux minutes.

«Bien que cela vous soit fort désagréable, révérencieux Karl von Moor, je retirerai pourtant Aliocha du monastère.»

Ivan haussa dédaigneusement les épaules, se détourna, se mit à regarder la route. Ils n’échangèrent plus un mot jusqu’à la maison.

Livre III: Les sensuels

I. Dans l'antichambre

Fiodor Pavlovitch habitait assez loin du centre une maison quelque peu délabrée, mais encore solide. Cet édifice, peint en gris et protégé par un toit de tôle rouge, était spacieux et confortable; il comprenait un rez-de-chaussée, un entresol, ainsi que force resserres, recoins et escaliers dérobés. Les rats y pullulaient, mais Fiodor Pavlovitch ne leur en voulait pas trop. «Avec eux, disait-il, les soirées ne sont pas si ennuyeuses, quand on reste seul!» Il avait, en effet, l'habitude d'envoyer les domestiques passer la nuit dans le pavillon et de s'enfermer dans la maison. Ce pavillon, situé dans la cour, était vaste et solide. Fiodor Pavlovitch y avait installé la cuisine: il n'aimait pas les odeurs de cuisine, et on apportait les plats à travers la cour, hiver comme été. Cette demeure avait été bâtie pour une grande famille, et on aurait pu y loger cinq fois plus de maîtres et de serviteurs. Mais, lors de notre récit, le corps principal n'était habité que par Fiodor Pavlovitch et son fils Ivan, et le pavillon des gens, seulement par trois domestiques: le vieux Grigori, sa femme Marthe et le jeune valet Smerdiakov. Nous aurons à parler plus en détail de ces trois personnages. Il a déjà été question du vieux Grigori Vassiliévitch Koutouzov. C'était un homme ferme et inflexible, allant à son but avec une rectitude obstinée, pourvu que ce but s'offrît à lui, pour des raisons souvent étonnamment illogiques, comme une vérité infaillible. Bref, il était honnête et incorruptible. Bien qu'aveuglément soumise toute sa vie à la volonté de son mari, sa femme l'avait tourmenté, aussitôt après l'affranchissement des serfs, pour quitter Fiodor Pavlovitch et aller entreprendre un petit commerce à Moscou, car ils avaient des économies; mais Grigori décida, une fois pour toutes, que son épouse avait tort, «toutes les femmes étant toujours déloyales». Ils ne devaient pas quitter leur ancien maître, quel qu'il fût, «parce que c'est leur devoir maintenant».

«Comprends-tu ce qu'est le devoir? Demanda-t-il à Marthe Ignatièvna.

— Je le comprends, Grigori Vassiliévitch; mais en quoi est-ce notre

devoir de rester ici, voilà ce que je ne comprends pas, répondit fermement Marthe Ignatièvna.

— Que tu le comprennes ou non, cela sera! Dorénavant, tais-toi.»

C'est ce qui arriva; ils restèrent, et Fiodor Pavlovitch leur assigna de modestes gages payés régulièrement. De plus, Grigori savait qu'il exerçait sur son maître une influence incontestable. Bouffon rusé et obstiné, Fiodor Pavlovitch, de caractère très ferme «dans certaines choses de la vie», suivant son expression, était, à son propre étonnement, pusillanime dans quelques autres. Il savait lesquelles et éprouvait bien des craintes. Dans certains cas, il lui fallait se tenir sur ses gardes, il ne pouvait se passer d'un homme sûr; or, Grigori était d'une fidélité à toute épreuve. À maintes reprises, au cours de sa carrière, Fiodor Pavlovitch risqua d'être battu, et même cruellement; ce fut toujours Grigori qui le tira d'affaire, tout en lui faisant chaque fois des remontrances. Mais les coups seuls n'eussent pas effrayé Fiodor Pavlovitch; il y avait des cas plus relevés, parfois même fort délicats, fort compliqués, où, sans qu'il sût trop pourquoi, il éprouvait le besoin d'avoir une personne sûre à ses côtés. C'étaient presque des cas pathologiques: foncièrement corrompu et souvent luxurieux jusqu'à la cruauté, tel un insecte malfaisant, Fiodor Pavlovitch, dans des minutes d'ivresse, ressentait soudain une atroce angoisse. «Il me semble alors que mon âme palpite dans ma gorge», disait-il parfois. Et dans ces moments-là, il aimait avoir auprès de lui, dans son entourage immédiat, un homme dévoué, ferme, point corrompu, qui, bien que témoin de son inconduite et au courant de ses secrets, tolérât tout cela par dévouement, ne lui fit pas de reproches, ne le menaçât d'aucun châtiment, soit dans ce monde, soit dans l'autre, et qui le défendît en cas de besoin. Contre qui? Contre quelqu'un d'inconnu, mais de redoutable. Il lui fallait à tout prix, à proximité, un autre homme, dévoué de longue date, qu'il pût appeler dans ses minutes d'angoisse, ne fût-ce que pour contempler son visage ou échanger avec lui quelques mots, même insignifiants; le voyait-il de bonne humeur, il se sentait soulagé, tandis que dans le cas contraire sa tristesse augmentait. Il arrivait, fort rarement d'ailleurs, à Fiodor Pavlovitch d'aller la nuit réveiller Grigori, pour qu'il vînt un moment auprès de lui; celui-ci arrivait, son maître lui parlait de bagatelles et le renvoyait bientôt,

parfois même en raillant et en plaisantant, puis il se mettait au lit et s'endormait du sommeil du juste. Il se passa quelque chose d'analogue lors de l'arrivée d'Aliocha. Le jeune homme «voyait tout et ne blâmait rien»; bien plus, loin de lui témoigner le moindre mépris, il faisait preuve envers son père d'une affabilité constante, d'un attachement sincère. Tout cela parut inouï au vieux débauché et lui «transperça le cœur». Au départ d'Aliocha, il dut s'avouer qu'il avait compris quelque chose qu'il se refusait jusqu'alors à comprendre.

J'ai déjà mentionné, au début de mon récit, que Grigori avait pris en grippe Adélaïde Ivanovna, la première femme de Fiodor Pavlovitch et la mère de son premier fils Dmitri, et qu'au contraire, il avait défendu la seconde épouse, la possédée, Sophie Ivanovna, contre son maître lui-même et contre quiconque prononçait à son égard une parole malveillante ou inconsidérée. Sa sympathie pour cette malheureuse était devenue quelque chose de sacré, au point que vingt ans après il n'eût supporté de personne la moindre allusion ironique à ce sujet. Grigori était un homme froid et grave, peu bavard, ne proférant que des paroles probantes, exemptes de frivolité. Au premier abord, on ne pouvait deviner s'il aimait ou non sa femme, alors qu'il aimait vraiment cette douce créature et que celle-ci s'en rendait bien compte. Cette Marthe Ignatièvna était peut-être plus intelligente que son mari, du moins plus judicieuse dans les affaires de la vie; cependant elle lui était aveuglément soumise, et le respectait sans contredit pour sa hauteur morale. Il faut remarquer qu'ils n'échangeaient que les strictes paroles indispensables. Le grave et majestueux Grigori méditant toujours seul ses affaires et ses soucis, Marthe Ignatièvna avait depuis longtemps compris que ses conseils l'importuneraient. Elle sentait que son mari appréciait son silence et y voyait une preuve d'esprit. Il ne l'avait jamais battue, sauf une fois, et pas sérieusement. La première année du mariage d'Adélaïde Ivanovna et de Fiodor Pavlovitch, à la campagne, les filles et les femmes du village, alors encore serves, s'étaient rassemblées dans la cour des maîtres pour danser et chanter. On entonna la chanson Dans ces prés, dans ces beaux prés verts[169] …, et soudain Marthe Ignatièvna, qui était jeune alors, vint se placer devant le chœur et exécuta la danse russe, non pas comme les autres, à la mode

rustique, mais ainsi qu'elle l'exécutait lorsqu'elle était fille de chambre chez les riches Mioussov, sur le théâtre de leur propriété où un maître de danse venu de Moscou enseignait son art aux acteurs. Grigori avait vu le pas de sa femme, et une heure après, de retour au pavillon, il lui donna une leçon en lui houspillant quelque peu les cheveux. Mais les coups se bornèrent à cela et ne se renouvelèrent jamais plus; du reste, Marthe Ignatièvna se promit de ne plus danser désormais.

Dieu ne leur avait pas donné d'enfants, sauf un qui mourut en bas âge. Grigori aimait les enfants et ne rougissait pas de le montrer. Lorsque Adélaïde Ivanovna s'enfuit, il recueillit Dmitri, âgé de trois ans, et prit soin de lui presque une année entière, le peignant et le lavant lui-même. Plus tard, il s'occupa aussi d'Ivan et d'Alexéi, ce qui lui valut un soufflet; mais j'ai déjà narré tout cela. Son propre enfant ne lui donna que la joie de l'attente durant la grossesse de Marthe Ignatièvna; à peine l'eut-il vu qu'il fut frappé de chagrin et d'horreur, car ce garçon avait six doigts. Grigori garda le silence jusqu'au jour du baptême, et s'en alla exprès se taire au jardin, où pendant trois jours il bêcha des planches dans le potager. L'heure du baptême arrivée, il avait enfin imaginé quelque chose: entrant dans le pavillon où s'étaient rassemblés le clergé, les invités et Fiodor Pavlovitch, venu en qualité de parrain, il annonça qu'»on ne devrait pas du tout baptiser l'enfant»; cela à voix basse, en articulant à peine un mot après l'autre, et en fixant le prêtre d'un air hébété.

«Pourquoi cela? S'informa celui-ci avec une surprise amusée.

— Parce que… c'est… un dragon… marmotta Grigori.

— Comment cela, un dragon, quel dragon?»

Grigori se tut quelque temps.

«Il s'est produit une confusion de la nature…», murmura-t-il d'une façon fort confuse, mais très ferme, témoignant qu'il ne désirait pas s'étendre.

On rit, et, bien entendu, le pauvre enfant fut baptisé. Grigori pria avec ferveur près des fonts baptismaux, mais persista dans son opinion sur le nouveau-né. Du reste, il ne s'opposa à rien; seulement, durant les deux semaines que vécut ce garçon maladif, il ne le regarda presque pas, affectant même de ne pas le voir et demeurant le plus souvent dehors. Mais quand le

bébé mourut des aphtes, il le mit lui-même au cercueil, le contempla avec une profonde angoisse et, la fosse une fois comblée, se mit à genoux et se prosterna jusqu'à terre. Par la suite, il ne parla jamais de ce petit auquel, de son côté, Marthe Ignatièvna ne faisait que rarement allusion, quand son mari était absent et encore à voix basse. Marthe Ignatièvna remarqua qu'après cette mort, il s'intéressa de préférence au «divin», lisant les Menées, le plus souvent seul et en silence, à l'aide de ses grandes besicles d'argent. Il lisait rarement à haute voix, tout au plus durant le carême. Il affectionnait le livre de Job, s'était procuré un recueil des homélies et sermons de «notre saint Père Isaac le Syrien[170]» qu'il s'obstina à lire durant des années, presque sans y rien comprendre, mais que pour cette raison peut-être il appréciait par-dessus tout. Dans les derniers temps, il prêta l'oreille à la doctrine des Khlysty, ayant eu l'occasion de l'approfondir dans le voisinage; il fut visiblement ébranlé, mais ne se décida pas à adopter la foi nouvelle. Ces pieuses lectures rendaient naturellement sa physionomie encore plus grave.

Peut-être était-il enclin au mysticisme. Or, comme un fait exprès, la venue au monde et la mort de son enfant à six doigts coïncidèrent avec un autre cas fort étrange, inattendu et original qui laissa dans son âme «une empreinte», comme il le dit une fois par la suite. Dans la nuit qui suivit l'enterrement du bébé, Marthe Ignatièvna, s'étant réveillée, crut entendre les pleurs d'un nouveau-né. Elle prit peur et réveilla son mari. Celui-ci, prêtant l'oreille, insinua que c'étaient plutôt des «gémissements de femme». Il se leva, s'habilla; c'était une nuit de mai assez chaude. Il sortit sur le perron, reconnut que les gémissements venaient du jardin. Mais, la nuit, le jardin était fermé à clef du côté de la cour, et on ne pouvait y entrer que par là, une haute et solide palissade en faisant le tour. Retournant à la maison, Grigori alluma la lanterne, prit la clef, et, sans prendre garde à l'effroi hystérique de son épouse, persuadée que son enfant l'appelait, il entra en silence au jardin. Là, il se rendit compte que les gémissements partaient des étuves situées non loin de l'entrée. Il en ouvrit la porte et aperçut un spectacle devant lequel il demeura stupéfait: une idiote de la ville, qui rôdait par les rues et que tout le monde connaissait sous le surnom d'Elisabeth Smerdiachtchaïa, venait d'accoucher en cet endroit et se mourait à côté de son enfant. Elle ne lui dit

mot, pour la bonne raison qu'elle ne savait pas parler. Mais tout ceci demande des explications.

II. Elisabeth Smerdiachtchaïa

Il y avait là une circonstance particulière qui impressionna profondément Grigori et acheva de fortifier en lui un soupçon répugnant. Cette Smerdiachtchaïa était une fille de fort petite taille, cinq pieds à peine; ainsi se la rappelaient avec attendrissement, après sa mort, de bonnes vieilles de notre ville. Son visage de vingt ans, sain, large, vermeil, était complètement idiot, avec un regard fixe et désagréable, bien que placide. Hiver comme été, elle allait toujours pieds nus, n'ayant sur elle qu'une chemise de chanvre. Ses cheveux presque noirs, extraordinairement touffus, frisés comme une toison, tenaient sur sa tête à la manière d'un énorme bonnet. En outre, ils étaient souvent souillés de terre, entremêlés de feuilles, de brindilles, de copeaux, car elle dormait toujours sur le sol et dans la boue. Son père, Ilia[171], individu sans domicile, ruiné et valétudinaire, fortement adonné à la boisson, demeurait depuis de longues années, en qualité de manœuvre, chez les mêmes maîtres, riches bourgeois de notre ville. Sa mère était morte depuis longtemps. Toujours maladif et aigri, Ilia battait sans pitié sa fille, quand elle venait à la maison. Mais elle y venait rarement, étant accueillie partout en ville comme une «simple d'esprit» sous la protection de Dieu. Les patrons d'Ilia, lui-même, et beaucoup de personnes charitables, surtout parmi la classe marchande, avaient tenté à plusieurs reprises d'habiller Elisabeth d'une façon plus décente, la revêtant en hiver d'une pelisse de mouton et lui faisant chausser des bottes; d'habitude elle se laissait faire docilement, puis, quelque part, de préférence sous le porche de l'église, elle ôtait tout ce dont on l'avait gratifiée – que ce fût un mouchoir, une jupe, une pelisse ou des bottes –, abandonnait tout sur place et s'en allait nu-pieds, vêtue de sa seule chemise comme auparavant. Il arriva qu'un nouveau gouverneur, inspectant notre ville, fût offusqué dans ses meilleurs sentiments à la vue d'Elisabeth et, bien qu'il eût deviné que c'était une innocente, comme d'ailleurs on le lui exposa, il fit pourtant remarquer «qu'une jeune fille errant en chemise enfreignait la

décence, et que cela devait cesser à l'avenir». Mais, le gouverneur parti, on laissa Elisabeth comme elle était. Enfin, son père mourut et, en tant qu'orpheline, elle devint encore plus chère à toutes les personnes pieuses de la ville. En effet, tous semblaient l'aimer; les gamins eux-mêmes, engeance chez nous fort agressive, surtout les écoliers, ne la taquinaient ni ne la maltraitaient. Elle pénétrait dans des maisons inconnues et personne ne la chassait; au contraire, chacun la cajolait et lui donnait un demi-kopek. Elle emportait aussitôt ces piécettes pour les glisser dans un tronc quelconque, à l'église ou à la prison. Recevait-elle au marché un craquelin ou un petit pain, elle ne manquait pas d'en faire cadeau au premier enfant qu'elle rencontrait, ou bien elle arrêtait une de nos dames les plus riches pour le lui offrir; et celle-ci l'acceptait avec joie. Elle-même ne se nourrissait que de pain noir et d'eau. Elle entrait parfois dans une riche boutique, s'asseyait, ayant auprès d'elle des marchandises de prix, de l'argent, jamais les patrons ne se défiaient d'elle, sachant qu'elle ne prendrait pas un kopek, oubliât-on des milliers de roubles à sa portée. Elle allait rarement à l'église, couchait soit sous les porches, soit dans un potager quelconque, après en avoir franchi la haie, car chez nous beaucoup de haies tiennent encore lieu de palissades. Une fois par semaine en été, tous les jours en hiver, elle venait chez les maîtres de son défunt père, mais seulement pour la nuit, qu'elle passait dans le vestibule ou dans l'étable. On s'étonnait qu'elle pût supporter une telle existence, mais elle y était accoutumée; bien que de petite taille, elle avait une constitution exceptionnellement robuste. Certaines personnes de la société prétendaient qu'elle agissait par fierté, mais cela ne tenait pas debout: elle ne savait pas dire un mot, parfois seulement remuait la langue et mugissait; que venait faire ici la fierté? Or, par une nuit de septembre claire et chaude où la lune était dans son plein, à une heure déjà fort tardive pour nos habitudes, une bande de cinq ou six fêtards en état d'ivresse rentraient du club chez eux par le plus court. Des deux côtés, la ruelle qu'ils suivaient était bordée d'une haie derrière laquelle s'étendaient les potagers des maisons riveraines; elle aboutissait à une passerelle jetée sur la longue mare infecte qu'on baptise parfois chez nous de rivière. Là, parmi les orties et les bardanes, notre compagnie aperçut Elisabeth endormie. Ces messieurs s'arrêtèrent auprès

d’elle, éclatèrent de rire, plaisantèrent de la façon la plus cynique. Un fils de famille imagina soudain une question tout à fait excentrique: «Peut-on, demanda-t-il, tenir un tel monstre pour une femme?» Tous décidèrent avec un noble dégoût qu’on ne le pouvait pas. Mais, Fiodor Pavlovitch, qui faisait partie de la bande, déclara qu’on le pouvait parfaitement, qu’il y avait même là quelque chose de piquant dans son genre, etc. À cette époque, il se complaisait dans son rôle de bouffon, aimait à se donner en spectacle et à divertir les riches, en véritable pitre, malgré l’égalité apparente. Un crêpe à son chapeau, car il venait d’apprendre la mort de sa première femme, il menait une vie si crapuleuse que certains, même des libertins endurcis, se sentaient gênés à sa vue. Cette opinion paradoxale de Fiodor Pavlovitch provoqua l’hilarité de la bande – l’un d’eux commença même à le provoquer, les autres montrèrent encore plus de dégoût, mais toujours avec une vive gaieté; enfin tous passèrent leur chemin. Par la suite, il jura qu’il s’était éloigné avec les autres; peut-être disait-il vrai, personne n’a jamais su ce qui en était. Mais cinq ou six mois plus tard, la grossesse d’Elisabeth excitait l’indignation de toute la ville, et l’on rechercha qui avait pu outrager la pauvre créature. Une rumeur terrible circula bientôt, accusant Fiodor Pavlovitch. D’où venait-elle? De la bande joyeuse il ne restait alors en ville qu’un homme d’âge mûr, respectable conseiller d’État, père de grandes filles, lequel n’eût rien raconté, même s’il s’était passé quelque chose; les autres s’étaient dispersés. Mais la rumeur persistante continuait à désigner Fiodor Pavlovitch. Il ne s’en formalisa guère et eût dédaigné de répondre à des boutiquiers et à des bourgeois. Il était fier, alors, et n’adressait la parole qu’à sa compagnie de fonctionnaires et de nobles, qu’il divertissait tant. C’est alors que Grigori prit énergiquement le parti de son maître; non seulement il le défendit contre toute insinuation, mais il se querella très fort à ce sujet et retourna l’opinion de beaucoup. «C’est la faute de cette créature, affirmait-il, et son séducteur n’était autre que Karp à la vis» (ainsi se nommait un détenu fort dangereux, qui s’était évadé de la prison du chef-lieu et caché dans notre ville). Cette conjecture parut plausible; on se rappela que Karp avait rôdé par ces mêmes nuits d’automne et dévalisé trois personnes. Mais cette aventure et ces bruits, loin de détourner les sympathies de la pauvre idiote, lui valurent

un redoublement de sollicitude. Une boutiquière assez riche, la veuve Kondratiev, décida de la recueillir chez elle, à la fin d'avril, pour y faire ses couches. On la surveillait étroitement. Malgré tout, un soir, le jour même de sa délivrance, Elisabeth se sauva de chez sa protectrice et vint échouer dans le jardin de Fiodor Pavlovitch. Comment avait-elle pu, dans son état, franchir une si haute palissade? Cela demeura une énigme. Les uns assuraient qu'on l'avait portée, d'autres voyaient là une intervention surnaturelle. Il semble bien que cela s'effectua d'une manière ingénieuse, mais naturelle et qu'Elisabeth, habituée à pénétrer à travers les haies dans les potagers pour y passer la nuit, grimpa malgré son état sur la palissade de Fiodor Pavlovitch, d'où elle sauta, en se blessant dans le jardin. Grigori courut chercher sa femme pour les premiers soins, puis alla quérir une vieille sage-femme qui demeurait tout près. On sauva l'enfant mais la mère mourut à l'aube. Grigori prit le nouveau-né, le porta dans le pavillon, le déposa sur les genoux de sa femme: «Voici un enfant de Dieu, un orphelin dont nous serons les parents. C'est le petit mort qui nous l'envoie. Il est né d'un fils de Satan et d'une juste. Nourris-le et ne pleure plus désormais.» Marthe éleva donc l'enfant. Il fut baptisé sous le nom de Pavel[172], auquel tout le monde, à commencer par ses parents nourriciers, ajouta Fiodorovitch comme nom patronymique. Fiodor Pavlovitch n'y contredit pas et trouva même la chose plaisante tout en désavouant énergiquement cette paternité. On l'approuva d'avoir recueilli l'orphelin, auquel, plus tard, il donna comme nom de famille celui de Smerdiakov, d'après le surnom de sa mère. Il servait Fiodor Pavlovitch comme second domestique et vivait, au début de notre récit, dans le pavillon, aux côtés du vieux Grigori et de la vieille Marthe. Il tenait l'emploi de cuisinier. Il faudrait lui consacrer un chapitre spécial, mais je me fais scrupule d'arrêter si longtemps l'attention du lecteur sur des valets et je continue, espérant qu'il sera tout naturellement question de Smerdiakov au cours de mon récit.

III. Confession d'un cœur ardent. En vers

En entendant l'ordre que lui criait son père de la calèche, à son départ du

monastère, Aliocha demeura quelque temps immobile et fort perplexe. Enfin, surmontant son trouble, il se rendit aussitôt à la cuisine du Père Abbé, pour tâcher d'apprendre ce qu'avait fait Fiodor Pavlovitch. Puis il se mit en route, espérant résoudre en chemin un problème qui le tourmentait. Disons-le tout de suite: les cris de son père et l'ordre de déménager «avec oreiller et matelas» ne lui inspiraient aucune crainte. Il comprenait parfaitement que cet ordre, crié en gesticulant, avait été donné «par emballement», pour ainsi dire, et même pour la galerie. C'est ainsi que, quelque temps auparavant, un de nos citadins, ayant trop fêté son anniversaire, et furieux de ce qu'on ne lui donnait plus de vodka, s'était mis, devant ses invités, à casser sa propre vaisselle, à déchirer ses vêtements et ceux de sa femme, à briser les meubles et les carreaux – tout cela pour la galerie –, puis le lendemain, une fois dégrisé, avait amèrement regretté les tasses et les assiettes cassées. Aliocha savait que son père le laisserait sûrement retourner au monastère, peut-être dès le jour même. De plus, il était convaincu que le bonhomme ne voudrait jamais l'offenser, que jamais personne au monde, non seulement ne le voudrait, mais ne le pourrait. C'était pour lui un axiome, admis une fois pour toutes, et au sujet duquel il n'avait pas le moindre doute.

Mais à ce moment, une crainte d'un tout autre ordre l'agitait, d'autant plus pénible que lui-même n'eût pu la définir, la crainte d'une femme, de cette Catherine Ivanovna, qui insistait tant, dans sa lettre remise le matin par MmeKhokhlakov, pour qu'il vînt la voir. Cette demande et la nécessité d'y obtempérer lui causaient une impression douloureuse qui, tout l'après-midi, ne fit que s'aggraver, malgré les scènes et les aventures qui s'étaient déroulées au monastère, etc. Sa crainte ne provenait pas de ce qu'il ignorait ce qu'elle pouvait bien lui vouloir. Ce n'était pas non plus la femme en général qu'il redoutait en elle; certes, il connaissait peu les femmes, mais n'avait pourtant vécu qu'avec elles depuis sa tendre enfance jusqu'à son arrivée au monastère. Mais, dès leur première entrevue, il avait éprouvé précisément pour cette femme-là, une sorte d'épouvante. Il l'avait rencontrée deux ou trois fois au plus, et n'avait échangé que quelques mots avec elle. Il se la rappelait comme une belle jeune fille, fière et impérieuse. Ce n'était pas sa beauté qui le tourmentait, mais quelque chose d'autre, et son impuissance

à expliquer la peur qu'elle lui inspirait augmentait cette peur. Le but que poursuivait la jeune fille était à coup sûr des plus nobles: elle s'efforçait de sauver Dmitri coupable envers elle, et cela par pure générosité. Néanmoins, malgré son admiration pour ces nobles sentiments, un frisson le parcourait à mesure qu'il approchait de chez elle.

Il s'avisa qu'il ne trouverait pas en sa compagnie Ivan, son intime, alors retenu certainement par leur père. Dmitri ne pouvait pas davantage être chez Catherine Ivanovna, et il en pressentait la raison. Leur conversation aurait donc lieu en tête à tête; mais auparavant, Aliocha désirait voir Dmitri et, sans lui montrer la lettre, échanger avec lui quelques mots. Or, Dmitri demeurait loin et n'était sans doute pas chez lui en ce moment. Après une minute de réflexion et un signe de croix hâtif, il eut un sourire mystérieux et se dirigea résolument vers la terrible personne.

Il connaissait sa maison. Mais en passant par la Grand-Rue, puis en traversant la place, etc., il eût mis un certain temps, à l'atteindre. Sans être grande, notre ville est fort dispersée et les distances considérables. De plus, son père se souvenait peut-être de l'ordre qu'il lui avait donné et était capable de faire des siennes. Il fallait donc se hâter. En vertu de ces considérations, Aliocha résolut d'abréger, en prenant par les derrières; il connaissait tous ces passages comme sa poche. Par les derrières, cela signifiait longer des clôtures désertes, franchir parfois des haies, traverser des cours où d'ailleurs chacun le connaissait et le saluait. Il pouvait ainsi atteindre la Grand-Rue en deux fois moins de temps. À un certain endroit, il dut passer tout près de la maison paternelle, précisément à côté du jardin contigu au leur, qui dépendait d'une petite maison à quatre fenêtres, délabrée et penchée de guingois. Cette masure appartenait à une vieille femme impotente, qui vivait avec sa fille, ancienne femme de chambre dans la capitale, récemment encore en service chez des gens huppés, revenue à la maison depuis un an à cause de la maladie de sa mère, et paradant dans des robes élégantes. Ces deux femmes étaient pourtant tombées dans une profonde misère et allaient même chaque jour, en tant que voisines, chercher du pain et de la soupe à la cuisine de Fiodor Pavlovitch. Marthe Ignatièvna leur faisait bon accueil. Mais la fille, tout en venant chercher de la soupe, n'avait vendu aucune de ses robes; l'une d'elles

avait même une traîne fort longue. Aliocha tenait ce détail de son ami Rakitine, auquel rien n'échappait dans notre petite ville; bien entendu, il l'avait oublié aussitôt. Arrivé devant le jardin de la voisine, il se rappela cette traîne, releva rapidement sa tête courbée, pensive, et… fit soudain la rencontre la plus inattendue.

Derrière la haie, debout sur un monticule et visible jusqu'à la poitrine, son frère Dmitri l'appelait à grands gestes, tout en évitant, non seulement de crier, mais même de dire un mot, de peur d'être entendu. Aliocha accourut vers la haie.

«Par bonheur, tu as levé les yeux, sinon j'aurais été obligé de crier, chuchota joyeusement Dmitri. Saute-moi cette haie, vivement! Comme tu arrives à propos! Je pensais à toi…»

Aliocha n'était pas moins content, mais il ne savait trop comment franchir la haie. Dmitri, de sa main d'athlète, le souleva par le coude et l'aida à sauter, ce qu'il fit, le froc retroussé, avec l'agilité d'un gamin.

«Et maintenant, en avant, marche! Murmura Dmitri transporté de joie.

— Mais où? Fit Aliocha, regardant de tous côtés et se voyant dans un jardin désert, où il n'y avait qu'eux. Le jardin était petit, mais la maison se trouvait au moins à cinquante pas. – Il n'y a personne ici, pourquoi parlons-nous à voix basse?

— Pourquoi? Et que le diable m'emporte si je le sais? S'exclama soudain Dmitri à pleine voix. Regarde comme on peut être absurde. Je suis ici pour épier un secret. Les explications viendront après, mais, sous l'impression du mystère, je me suis mis à parler secrètement, à chuchoter comme un sot, sans raison. Allons, viens et tais-toi. Mais je veux t'embrasser.

Gloire à l'Éternel sur la terre.
Gloire à l'Éternel en moi…

Voilà ce que je répétais tout à l'heure, assis à cette place…»

Le jardin, grand d'environ deux arpents, n'était planté d'arbres que sur le pourtour, le long des clôtures; il y avait là des pommiers, des érables, des tilleuls, des bouleaux, ainsi que des buissons de groseilliers et de

framboisiers. Le centre formait comme une petite prairie où l'on récoltait du foin, en été. La propriétaire louait ce jardin, dès le printemps, pour quelques roubles. Le potager, cultivé depuis peu, se trouvait près de la maison. Dmitri conduisit son frère dans le coin le plus reculé du jardin. Là, parmi les tilleuls fort rapprochés et d'anciens massifs de groseilliers, de sureau, de boules-de-neige et de lilas, on découvrait comme les ruines d'un antique pavillon vert, noirci et déjeté, aux murs à claire-voie, mais encore couvert et où l'on pouvait s'abriter de la pluie. D'après la tradition, ce pavillon avait été construit, il y a cinquante ans, par un ancien propriétaire du domaine, Alexandre Karlovitch von Schmidt, lieutenant-colonel en retraite. Tout tombait en poussière, le plancher était pourri, les ais branlaient, le bois sentait l'humidité. Il y avait une table de bois peinte en vert, enfoncée en terre, entourée de bancs qui pouvaient encore servir. Aliocha avait remarqué l'enthousiasme de son frère; en entrant dans le pavillon, il aperçut sur la table une demi-bouteille et un petit verre.

«C'est du cognac! Dit Mitia avec un éclat de rire. Tu vas penser: «Il continue à boire.» Ne te fie pas aux apparences.

Ne crois pas la foule vaine et menteuse,
Renonce à tes soupçons[173]…

Je ne m'enivre pas, je «sirote», comme dit ce cochon de Rakitine, ton ami, et il le dira encore, quand il sera devenu conseiller d'État. Assieds-toi, Aliocha; je voudrais te serrer dans mes bras, à t'écraser, car, dans le monde entier, crois-moi, en vérité, en vé-ri-té, je n'aime que toi!»

Il prononça les derniers mots dans une sorte de frénésie.

«Toi, et encore une coquine dont je me suis amouraché, pour mon malheur. Mais s'amouracher, ce n'est pas aimer. On peut s'amouracher et haïr. Rappelle-toi cela. Jusqu'à présent, je parle gaiement. Assieds-toi à table, près de moi, que je te voie. Tu m'écouteras en silence, et je te dirai tout, car le moment de parler est arrivé. Mais sais-tu, j'ai réfléchi, il faut vraiment parler bas parce qu'ici… il y a peut-être des oreilles aux écoutes. Tu sauras tout, j'ai dit: la suite viendra. Pourquoi, depuis cinq jours que je suis ici,

avais-je une telle envie de te voir? C'est que tu m'es nécessaire… et qu'à toi seul je dirai tout… c'est que demain une vie finit pour moi, tandis qu'une autre commence. As-tu jamais éprouvé en rêve la sensation de rouler dans un précipice? Eh bien, moi j'y tombe réellement. Oh! Inutile de t'effrayer, je n'ai pas peur… c'est-à-dire si, j'ai peur, mais c'est une peur douce qui tient de l'ivresse… Et puis, je m'en fiche! Esprit fort, esprit faible, esprit de femme, qu'importe? Louons la nature! Vois quel beau soleil, quel ciel pur, partout de verts feuillages; c'est vraiment encore l'été. Nous sommes à quatre heures de l'après-midi, il fait calme!… Où allais-tu?

— J'allais chez mon père et je voulais voir, en passant, Catherine Ivanovna.

— Chez elle et chez le vieux? Quelle coïncidence! Car, pourquoi t'ai-je appelé, pourquoi t'ai-je désiré du fond du cœur, de toutes les fibres de mon être? Précisément pour t'envoyer chez le vieux, puis chez elle, afin d'en finir avec l'une et avec l'autre. Envoyer un ange! J'aurais pu envoyer n'importe qui, mais il me fallait un ange. Et voilà que tu y allais de toi-même.

— Vraiment! Tu voulais m'y envoyer?… dit Aliocha avec une expression douloureuse.

— Attends, tu le savais. Je vois que tu as tout compris; mais tais-toi. Ne me plains pas, ne pleure pas!»

Dmitri se leva, l'air songeur:

«C'est elle qui t'a appelé; elle a dû t'écrire, sinon tu n'y serais pas allé…

— Voici son billet, dit Aliocha en le tirant de sa poche.

Dmitri le parcourut rapidement.

— Et tu prenais par le plus court! Ô dieux! Je vous remercie de l'avoir dirigé de ce côté et amené vers moi, tel le petit poisson d'or qui échut au vieux pêcheur d'après le conte[174]. Écoute, Aliocha, écoute, mon frère. Maintenant, j'ai résolu de tout te dire. Il faut que je m'épanche, enfin! Après m'être confessé à un ange du ciel, je vais me confesser à un ange de la terre. Car tu es un ange[175]. Tu vas m'écouter et me pardonner… J'ai besoin d'être absous par un être plus noble que moi. Écoute donc. Supposons que deux êtres s'affranchissent des servitudes terrestres, et planent dans une région supérieure, l'un d'eux, tout au moins. Que celui-ci, avant de s'envoler ou de

disparaître, s'approche de l'autre et lui dise: «fais pour moi ceci ou cela», des choses qu'il n'est jamais d'usage d'exiger, qu'on ne demande que sur le lit de mort. Est-ce que celui qui reste refuserait, si c'est un ami, un frère?

— Je le ferais, mais dis-moi de quoi il s'agit.

— Vite… Hum! Ne te dépêche pas, Aliocha; en se dépêchant, on se tourmente. Inutile de se hâter, maintenant. Le monde entre dans une ère nouvelle. Quel dommage, Aliocha, que tu ne t'enthousiasmes jamais. Mais que dis-je? C'est moi qui manque d'enthousiasme! Nigaud que je suis!

Homme, sois noble!

De qui est ce vers[176]?»

Aliocha résolut d'attendre. Il avait compris que peut-être en effet toute son activité se déploierait en ce lieu. Dmitri demeura un moment songeur, accoudé sur la table, le front dans la main. Tous deux se taisaient.

«Aliocha, toi seul m'écouteras sans rire. Je voudrais commencer… ma confession… par un hymne à la joie, comme Schiller, An die Freude! Mais je ne connais pas l'allemand, je sais seulement que c'est: An die Freude[177]. Ne va pas t'imaginer que je bavarde sous l'empire de l'ivresse. Il me faut deux bouteilles de cognac pour m'enivrer.

Tel Silène vermeil
Sur son âne trébuchant.

Or, je n'ai pas bu un quart de bouteille, et je ne suis pas Silène. Non, pas Silène, mais Hercule, car j'ai pris une résolution héroïque. Pardonne-moi ce rapprochement de mauvais goût; tu auras bien d'autres choses à me pardonner aujourd'hui. Ne t'inquiète pas, je ne brode pas, je parle sérieusement et vais droit au fait. Je ne serai pas dur à la détente comme un juif. Attends, comment est-ce donc?»

Il leva la tête, réfléchit, puis commença avec enthousiasme:

Timide, sauvage et nu se cachait
Le Troglodyte dans les cavernes;

Le nomade errait dans les champs
Et les ravageait;
Le chasseur avec sa lance et ses flèches,
Terrible, parcourait les forêts;
Malheur aux naufragés jetés par les vagues

Sur ces rivages inhospitaliers

Des hauteurs de l'Olympe
Descend une mère, Cérès, à la recherche
De Proserpine à son amour ravie;
Le monde s'étale dans toute son horreur.
Pas d'asile, nulles offrandes
Ne sont présentées à la déesse.
Ici, le culte des dieux
Est ignoré, point de temple.
Les fruits des champs, les grappes douces
N'embellissent aucun festin;
Seuls fument les restes des victimes
Sur les autels ensanglantés.
Et n'importe où Cérès
Promène son regard éploré,
Partout elle aperçoit
L'homme dans une humiliation profonde.

Des sanglots s'échappèrent de la poitrine de Mitia, il saisit Aliocha par la main. «Ami, ami, oui, dans l'humiliation, et dans l'humiliation jusqu'à nos jours! L'homme endure sur la terre des maux sans nombre. Ne pense pas que je sois seulement un fantoche costumé en officier, bon à boire et à faire la noce. L'humiliation, partage de l'homme, voilà, frère, presque l'unique objet de ma pensée. Dieu me préserve de mentir et de me vanter. Je songe à cet homme humilié, car c'est moi-même.

Pour que l'homme puisse sortir de l'abjection
Par la force de son âme,

Il doit conclure une alliance éternelle
Avec l'antique mère, la Terre.

Seulement, voilà, comment conclure cette alliance éternelle? Je ne féconde pas la terre en ouvrant son sein; me ferai-je laboureur ou berger? Je marche sans savoir où je vais, vers la lumière radieuse ou la honte infecte. C'est là le malheur, car tout est énigme en ce monde. Alors que j'étais plongé dans la plus abjecte dégradation (et je l'ai presque toujours été), j'ai toujours relu ces vers sur Cérès et la misère de l'homme. M'ont-ils corrigé? Non pas! Parce que je suis un Karamazov. Parce que, quand je roule dans l'abîme, c'est tout droit, la tête la première; il me plaît même de tomber ainsi, je vois de la beauté dans cette chute. Et du sein de la honte j'entonne un hymne. Je suis maudit, vil et dégradé, mais je baise le bas de la robe où s'enveloppe mon Dieu; je suis la route diabolique, tout en restant Ton fils, Seigneur, et je T'aime, je ressens la joie sans laquelle le monde ne saurait subsister.

La joie éternelle anime
L'âme de la création.
Transmet la flamme de la vie
Par la force mystérieuse des germes;
C'est elle qui a fait surgir l'herbe,
Transformé le chaos en soleils
Dispersés dans les espaces
Non soumis à l'astronome.

Tout ce qui respire

Puise la joie au sein de la bonne Nature;
Elle entraîne à sa suite les êtres et les peuples;
C'est elle qui nous a donné
Des amis dans l'adversité,
Le jus des grappes, les couronnes des Grâces,
Aux insectes, la sensualité…
Et l'ange se tient devant Dieu.

Mais assez de vers. Laisse-moi pleurer. Que ce soit une niaiserie raillée par tout le monde, excepté par toi. Voilà tes yeux qui brillent. Assez de vers. Je veux maintenant te parler des «insectes», de ceux que Dieu a gratifiés de la sensualité. J'en suis un moi-même, et ceci s'applique à moi. Nous autres, Karamazov, nous sommes tous ainsi; cet insecte vit en toi, qui es un ange, et y soulève des tempêtes. Car la sensualité est une tempête, et même quelque chose de plus. La beauté, c'est une chose terrible et affreuse. Terrible, parce qu'indéfinissable, et on ne peut la définir, car Dieu n'a créé que des énigmes. Les extrêmes se rejoignent, les contradictions vivent accouplées. Je suis fort peu instruit, frère, mais j'ai beaucoup songé à ces choses. Que de mystères accablent l'homme! Pénètre-les et reviens intact. Par exemple la beauté. Je ne puis supporter qu'un homme de grand cœur et de haute intelligence commence par l'idéal de la Madone, pour finir par celui de Sodome. Mais le plus affreux, c'est, tout en portant dans son cœur l'idéal de Sodome, de ne pas répudier celui de la Madone, de brûler pour lui comme dans ses jeunes années d'innocence. Non, l'esprit humain est trop vaste; je voudrais le restreindre. Comment diable s'y reconnaître? Le cœur trouve la beauté jusque dans ta honte, dans l'idéal de Sodome, celui de l'immense majorité. Connaissais-tu ce mystère? C'est le duel du diable et de Dieu, le cœur humain étant le champ de bataille. Au reste, on parle de ce qui vous fait souffrir. Arrivons donc au fait.»

IV. Confession d'un cœur ardent. Anecdotes

«Je faisais la fête. Notre père prétendait tantôt que j'ai dépensé des milliers de roubles pour séduire des jeunes filles. Imagination de pourceau! C'est un mensonge, car mes conquêtes ne m'ont jamais rien coûté. Pour moi l'argent n'est que l'accessoire, la mise en scène. Aujourd'hui, je suis l'amant d'une grande dame, demain d'une fille des rues. Je divertis les deux, prodiguant l'argent à poignées, avec musique et tziganes. S'il le faut, je leur en donne, car à vrai dire l'argent ne leur déplaît pas; elles vous remercient. Les petites dames ne m'aimaient pas toutes, mais bien souvent. J'affectionnais les ruelles, les impasses sombres et désertes, théâtre d'aventures, de surprises,

parfois de perles dans la boue. Je m'exprime allégoriquement, frère, ces ruelles n'existaient qu'au figuré. Si tu étais pareil à moi, tu comprendrais. J'aimais la débauche pour son abjection même. J'aimais la cruauté; ne suis-je pas une punaise, un insecte malfaisant? Un Karamazov, c'est tout dire! Une fois, il y eut un grand pique-nique, où l'on se rendit en sept troïkas[178], l'hiver, par un temps sombre; en traîneau, je couvris de baisers ma voisine – une fille de fonctionnaire sans fortune, charmante et timide; – dans l'obscurité, elle me permit des caresses fort libres. La pauvrette s'imaginait que le lendemain je viendrais la demander en mariage (car on faisait cas de moi comme fiancé); mais je restai cinq mois sans lui dire un mot. Souvent, quand on dansait, je la voyais me suivre du regard dans un coin du salon, les yeux brûlant d'une tendre indignation. Ce jeu ne faisait que délecter ma sensualité perverse. Cinq mois après, elle épousa un fonctionnaire et partit… furieuse et peut-être m'aimant encore. Ils vivent heureux, maintenant. Remarque que personne n'en sait rien, sa réputation est intacte; malgré mes vils instincts et mon amour de la bassesse, je ne suis pas malhonnête. Tu rougis. Tes yeux étincellent. Tu en as assez de cette fange. Pourtant, ce ne sont là que des guirlandes à la Paul de Kock. J'ai, frère, tout un album de souvenirs. Que Dieu les garde, les chères créatures. Au moment de rompre, j'évitais les querelles. Je n'en ai jamais vendu ni compromis une seule. Mais cela suffit. Crois-tu que je t'aie appelé seulement pour te débiter ces horreurs? Non, c'est afin de te raconter quelque chose de plus curieux; mais ne sois pas surpris que je n'aie pas honte devant toi, je me sens même à l'aise.

— Tu fais allusion à ma rougeur, déclara soudain Aliocha. Ce ne sont pas tes paroles ni même tes actions qui me font rougir d'être pareil à toi.

— Toi? Tu vas un peu loin.

— Non, je n'exagère pas, proféra Aliocha avec chaleur. (On voyait qu'il était en proie à cette idée depuis longtemps.) L'échelle du vice est la même pour tous. Je me trouve sur le premier échelon, tu es plus haut, au treizième, mettons. J'estime que c'est absolument la même chose: une fois le pied sur le premier échelon, il faut les gravir tous.

— Le mieux, donc, est de ne pas s'y engager?

— Évidemment, si c'est possible.

— Eh bien, en es-tu capable?

— Je crois que non.

— Tais-toi, Aliocha, tais-toi, mon cher, j'ai envie de te baiser la main d'attendrissement. Ah! Cette coquine Grouchegnka connaît les hommes; elle m'a dit, une fois, qu'un jour ou l'autre elle t'avalerait. C'est bien, je me tais! Mais quittons ce terrain sali par les mouches pour en venir à ma tragédie, salie, elle aussi, par les mouches, c'est-à-dire par toutes sortes de bassesses possibles. Bien que le vieux ait menti au sujet de mes prétendues séductions, cela m'est arrivé pourtant, mais une fois seulement: encore n'y eut-il pas de mise à exécution. Lui, qui me reprochait des choses imaginaires, n'en sait rien; je n'ai raconté la chose à personne, tu es le premier à qui j'en parle, Ivan excepté, bien entendu. Lui sait tout depuis longtemps. Mais Ivan est muet comme la tombe.

— Comme la tombe?

— Oui.»

Aliocha redoubla d'attention.

«Bien qu'enseigne dans un bataillon de ligne, j'étais l'objet d'une surveillance, à la manière d'un déporté. Mais on m'accueillait fort bien dans la petite ville. Je prodiguais l'argent, on me croyait riche, et je croyais l'être. Je devais d'ailleurs plaire aussi pour d'autres raisons. Tout en hochant la tête à cause de mes fredaines, on avait de l'affection pour moi. Mon lieutenant-colonel, un vieillard, me prit soudain en grippe. Il se mit à me tracasser, mais j'avais le bras long; toute la ville prit mon parti; il ne pouvait pas grand-chose. C'était ma faute; par une sotte fierté, je ne lui rendais pas les honneurs auxquels il avait droit. Le vieil entêté, bon homme au fond et très hospitalier, avait été marié deux fois. Il était veuf. Sa première femme, de basse condition, lui avait laissé une fille simple comme elle. Elle avait alors vingt-quatre ans et vivait avec son père et sa tante maternelle. Loin d'avoir la naïveté silencieuse de sa tante, elle y joignait beaucoup de vivacité. Je n'ai jamais rencontré plus charmant caractère de femme. Elle s'appelait Agathe, imagine-toi, Agathe Ivanovna. Assez jolie, dans le goût russe, grande, bien en chair, de beaux yeux, mais l'expression un peu vulgaire. Restée fille, malgré

deux demandes en mariage, elle conservait toute sa gaieté. Je me liai d'amitié avec elle, en tout bien, tout honneur. Car je nouai plus d'une amitié féminine, parfaitement pure. Je lui tenais des propos fort libres, elle ne faisait qu'en rire. Beaucoup de femmes aiment cette liberté de langage, note-le; de plus, c'était fort divertissant avec une jeune fille comme elle. Un trait encore: on ne pouvait la qualifier de demoiselle. Sa tante et elle vivaient chez son père, dans une sorte d'abaissement volontaire, sans s'égaler au reste de la société. On l'aimait, on appréciait ses talents de couturière, car elle ne se faisait pas payer, travaillant par gentillesse pour ses amies, sans toutefois refuser l'argent quand on lui en offrait. Quant au colonel, c'était un des notables de l'endroit. Il vivait largement. Toute la ville était reçue chez lui; on soupait, on dansait. Lors de mon entrée au bataillon, il n'était question, en ville, que de la prochaine arrivée de la seconde fille du colonel. Renommée pour sa beauté, elle sortait d'une pension aristocratique de la capitale. C'est Catherine Ivanovna, la fille de la seconde femme du colonel. Cette dernière était noble, de grande maison, mais n'avait apporté aucune dot à son mari; je le tiens de bonne source. Des espérances, peut-être, mais rien d'effectif. Pourtant, quand la jeune personne arriva, la petite ville en fut comme galvanisée; nos dames les plus distinguées, deux Excellences, une colonelle, et toutes les autres, à la suite, se la disputaient; on lui faisait fête, c'était la reine des bals, des pique-niques; on organisa des tableaux vivants au profit de je ne sais quelles institutrices. Quant à moi, je ne soufflais mot et faisais la fête; c'est alors que j'imaginai un tour de ma façon, qui fit jaser toute la ville. Un soir, chez le commandant de la batterie, Catherine Ivanovna me toisa du regard; je ne m'approchai pas d'elle, dédaignant de faire sa connaissance. Je l'abordai quelque temps après, également à une soirée. Elle me regarda à peine, les lèvres dédaigneuses. «Attends un peu, pensai-je, je me vengerai!» J'étais alors un vrai casse-cou, et je le sentais. Je sentais surtout que, loin d'être une naïve pensionnaire, «Katineka» avait du caractère, de la fierté, de la vertu, surtout beaucoup d'intelligence et d'instruction, ce qui me manquait totalement. Tu penses que je voulais demander sa main? Pas du tout. Je voulais seulement me venger de son indifférence à mon égard. Ce fut alors une noce à tout casser. Enfin, le lieutenant-colonel m'infligea trois jours

d'arrêts. À ce moment, le vieux m'envoya six mille roubles contre une renonciation formelle à tous mes droits et prétentions à la fortune de ma mère. Je n'y entendais rien alors; jusqu'à mon arrivée ici, frère, jusqu'à ces derniers jours et peut-être même maintenant, je n'ai rien compris à ces démêlés d'argent entre mon père et moi. Mais au diable tout cela, on en reparlera. Déjà en possession de ces six mille roubles, la lettre d'un ami m'apprit une chose fort intéressante, à savoir qu'on était mécontent de notre lieutenant-colonel, soupçonné de malversations, que ses ennemis lui préparaient une surprise. En effet, le commandant de la division vint lui adresser une vigoureuse réprimande. Peu après, il fut obligé de démissionner. Je ne te raconterai pas tous les détails de cette affaire; il avait, en effet, des ennemis; ce fut dans la ville un brusque refroidissement envers lui et toute sa famille; tout le monde les lâchait. C'est alors que je servis mon premier tour. Comme je rencontrais un jour Agathe Ivanovna, dont j'étais toujours l'ami, je lui dis: «Il manque à votre père quatre mille cinq cents roubles dans sa caisse… – Comment? Quand le général est venu, récemment, la somme était au complet… – Elle l'était alors, mais plus maintenant.» Elle prit peur. «Ne m'effrayez pas, je vous en prie, d'où tenez-vous cela? – Rassurez-vous, lui dis-je, je n'en parlerai à personne, vous savez qu'à cet égard je suis muet comme la tombe. Je voulais seulement vous dire ceci, à tout hasard: quand on réclamera à votre père ces quatre mille cinq cents roubles qui lui manquent, plutôt que de le laisser passer en jugement à son âge, envoyez-moi votre sœur secrètement; je viens de recevoir de l'argent, je lui remettrai la somme et personne n'en entendra parler. – Ah! Quel gredin vous êtes! Quel méchant gredin! Comment avez-vous le front de dire de pareilles choses?» Elle s'en alla, suffoquée d'indignation et je lui criai par-derrière que le secret serait inviolablement gardé. Ces deux femmes, Agathe et sa tante, étaient de véritables anges; elles adoraient la fière Katia, la servaient humblement. Agathe fit part à sa sœur de notre conversation, comme je l'appris par la suite. C'était justement ce qu'il me fallait.

«Sur ces entrefaites arrive un nouveau chef de bataillon. Le vieux tombe malade; il garde la chambre deux jours entiers et ne rend pas ses comptes. Le docteur Kravtchenko assure que la maladie n'est pas simulée. Mais voici ce

que je savais à coup sûr, et depuis longtemps: après chaque révision de ses chefs, le bonhomme faisait disparaître une certaine somme pour quelque temps, cela remontait à quatre ans. Il la prêtait à un homme de toute confiance, un marchand, veuf barbu, à lunettes d'or, Trifonov. Celui-ci allait à la foire, s'en servait pour ses affaires et la restituait aussitôt au colonel, avec un cadeau et une bonne commission. Mais cette fois-ci, Trifonov, à son retour de la foire, n'avait rien rendu (je l'appris par hasard de son fils, un morveux, gamin perverti s'il en fut). Le colonel accourut: «Je n'ai jamais rien reçu de vous», répondit le fourbe. Le malheureux ne bouge plus de chez lui, la tête entourée d'un bandage, les trois femmes lui appliquant de la glace sur le crâne. Arrive une ordonnance avec l'ordre de remettre la caisse immédiatement dans les deux heures. Il signa, j'ai vu plus tard sa signature sur le registre, se leva, disant qu'il allait mettre son uniforme, passa dans sa chambre à coucher. Là il prit son fusil de chasse, le chargea à balle, déchaussa son pied droit, appuya l'arme contre sa poitrine, tâtonnant du pied pour presser la détente. Mais Agathe, qui n'avait pas oublié mes paroles, soupçonnait quelque chose, et le guettait. Elle se précipita, l'entoura de ses bras, par-derrière; le coup partit en l'air, sans blesser personne; les autres accoururent et lui arrachèrent l'arme… Je me trouvais alors chez moi, au crépuscule, sur le point de sortir, habillé, coiffé, le mouchoir parfumé; j'avais pris ma casquette; soudain la porte s'ouvre et je vois entrer Catherine Ivanovna.

«Il y a des choses bizarres: personne ne l'avait remarquée dans la rue, quand elle allait chez moi, ni vu ni connu. Je logeais chez deux femmes de fonctionnaires, personnes âgées; elles faisaient le service, m'écoutaient pour tout avec déférence et gardèrent sur mon ordre un secret absolu. Je compris à l'instant de quoi il s'agissait. Elle entra, le regard fixé sur moi; ses yeux sombres exprimaient la décision, l'audace même, mais la moue de ses lèvres décelait la perplexité.

«Ma sœur m'a dit que vous donneriez quatre mille cinq cents roubles, si je venais les chercher… moi-même. Me voici… donnez l'argent!…» Elle suffoquait, prise de peur; sa voix s'éteignit, ses lèvres tremblaient… Aliocha, tu m'écoutes ou tu dors?

— Dmitri, je sais que tu me diras toute la vérité, repartit Aliocha ému.

— Tu peux y compter, je ne me ménagerai pas. Ma première pensée fut celle d'un Karamazov. Un jour, frère, je fus piqué par un mille-pattes et dus rester quinze jours au lit, avec la fièvre; eh bien, je sentis alors au cœur la piqûre du mille-pattes, un méchant animal, sais-tu. Je la toisai. Tu l'as vue? C'est une beauté. Mais elle était belle alors par sa noblesse morale, sa grandeur d'âme et son dévouement filial, à côté de moi, vil et répugnant personnage. C'est pourtant de moi qu'elle dépendait toute, corps et âme, comme encerclée. Je te l'avouerai: cette pensée, la pensée du mille-pattes, me saisit le cœur avec une telle intensité que je crus expirer d'angoisse. Aucune lutte ne semblait possible: je n'avais qu'à me conduire bassement, comme une méchante tarentule, sans l'ombre de pitié… Cela me traversa même l'esprit. Le lendemain, bien entendu, je serais venu demander sa main, pour en finir de la façon la plus noble, et personne n'aurait rien su de cette affaire. Car si j'ai des instincts bas, je suis loyal. Et soudain, j'entends murmurer à mon oreille: «Demain, quand tu iras lui offrir ta main, elle ne se montrera pas et te fera chasser par le cocher. Tu peux me diffamer par la ville, dira-t-elle, je ne te crains pas!» Je regardai la jeune fille pour voir si cette voix ne mentait pas. L'expression de son visage ne laissait aucun doute, on me mettrait à la porte. La colère me prit; j'eus envie de lui jouer le tour le plus vil, une crasse de boutiquier: la regarder ironiquement et, pendant qu'elle se tiendrait devant moi, la consterner, en prenant l'intonation dont seuls sont capables les boutiquiers. «Quatre mille roubles! Mais je plaisantais! Vous avez compté trop facilement là-dessus, mademoiselle! Deux cents roubles, avec plaisir et bien volontiers, mais quatre mille, c'est de l'argent, cela, on ne les donne pas à la légère. Vous vous êtes dérangée pour rien.»

«Vois-tu, j'aurais tout perdu, elle se serait enfuie, mais cette vengeance infernale eût compensé le reste. Je lui aurais joué ce tour, quitte à le regretter ensuite toute ma vie! Le croiras-tu, à de semblables minutes, je n'ai jamais regardé une femme, quelle qu'elle fût, d'un air de haine. Eh bien, je le jure sur la croix, pendant quelques secondes je la contemplai avec une haine intense, celle qu'un cheveu seul sépare de l'amour le plus ardent. Je m'approchai de la fenêtre, appuyai le front à la vitre glacée, je me souviens

que le froid me faisait l'effet d'une brûlure. Je ne la retins pas longtemps, sois tranquille; j'allai à ma table, j'ouvris un tiroir, et en tirai une obligation de cinq mille roubles au porteur, qui se trouvait dans mon dictionnaire français. Sans dire un mot, je la lui montrai, la pliai, la lui remis, puis j'ouvris moi-même la porte de l'antichambre et lui fis un profond salut. Elle tressaillit toute, me regarda fixement une seconde, devint blanche comme un linge et, sans proférer une parole, sans brusquerie, mais tendrement, doucement, se prosterna à mes pieds, le front à terre, pas comme une pensionnaire, mais à la russe! Elle se releva et s'enfuit. Après son départ, je tirai mon épée et voulus m'en percer, pourquoi? Je n'en sais rien; sans doute par enthousiasme; c'eût été absurde, évidemment. Comprends-tu qu'on puisse se tuer de joie? Mais je me bornai à baiser la lame et la remis au fourreau… J'aurais bien pu ne pas t'en parler. Il me semble, d'ailleurs, que j'ai un peu brodé, pour me vanter, en te racontant les luttes de ma conscience. Mais qu'importe, au diable tous les espions du cœur humain! Voilà toute mon aventure avec Catherine Ivanovna. Tu es seul, avec Ivan, à la connaître.»

Dmitri se leva, fit quelques pas avec hésitation, tira son mouchoir, s'essuya le front, puis se rassit, mais à une autre place, sur le banc qui longeait l'autre mur, de sorte qu'Aliocha dut se tourner tout à fait de son côté.

V. Confession d'un cœur ardent. La tête en bas

«Eh bien, dit Aliocha, je connais maintenant la première partie de l'affaire.

— C'est-à-dire un drame, qui s'est passé là-bas. La seconde partie sera une tragédie et se déroulera ici.

— Je ne comprends rien à cette seconde partie.

— Et moi, est-ce que j'y comprends quelque chose?

— Écoute, Dmitri, il y a un point important. Dis-moi, es-tu encore fiancé?

— Je ne me fiançai pas tout de suite, mais seulement trois mois après cet événement. Le lendemain, je me dis que c'était liquidé, terminé, qu'il n'y aurait pas de suite. Aller la demander en mariage me parut une bassesse. De son côté, elle ne me donna pas signe de vie durant les six semaines qu'elle passa encore dans la ville. À part une exception, cependant: le lendemain de

sa visite, leur femme de chambre se glissa chez moi, et, sans dire un mot, me remit une enveloppe à mon adresse. Je l'ouvre, elle contenait le reliquat des cinq mille roubles. Il avait fallu en restituer quatre mille cinq cents, la perte en vendant l'obligation dépassait deux cents roubles. Elle m'en rendait deux cent soixante, je crois – je ne me rappelle pas exactement – et sans un mot d'explication. Je cherchai dans le paquet un signe quelconque au crayon, rien! Je fis la noce avec ce qui restait de mon argent, si bien que le nouveau major fut obligé de me faire des remontrances. Le lieutenant-colonel avait rendu sa caisse intacte, à l'étonnement général, car on croyait la chose impossible. Après quoi, il tomba malade, resta trois semaines alité et succomba en cinq jours à un ramollissement du cerveau. On l'enterra avec tous les honneurs militaires, car il n'avait pas encore été mis à la retraite. Dix jours après les funérailles, Catherine Ivanovna, sa sœur et leur tante, partirent pour Moscou. Le jour de leur départ seulement (je ne les avais pas revues), je reçus un billet bleu, avec cette seule ligne écrite au crayon: «Je vous écrirai. Attendez. C.»

«À Moscou, leurs affaires s'arrangèrent d'une manière aussi rapide qu'inattendue, comme dans un conte des Mille et Une Nuits. La principale parente de Catherine Ivanovna, une générale, perdit brusquement ses deux nièces, ses plus proches héritières, mortes dans la même semaine de la petite vérole. Bouleversée, elle s'attacha à Katia comme à sa propre fille, voyant en elle son dernier espoir, refit son testament en sa faveur et lui donna de la main à la main quatre-vingt mille roubles comme dot, pour en disposer à sa guise. Elle est hystérique; j'eus l'occasion plus tard de l'observer à Moscou. Un beau matin, je reçois par la poste quatre mille cinq cents roubles, à mon extrême surprise, bien entendu. Trois jours après arrive la lettre promise. Je l'ai encore, je la conserverai jusqu'à ma mort; veux-tu que je te la montre? Ne manque pas de la lire: elle s'offre elle-même à partager ma vie. «Je vous aime follement; que vous ne m'aimiez pas, cela m'est égal, contentez-vous d'être mon mari. Ne vous effrayez pas, je ne vous gênerai en rien; je serai un de vos meubles, le tapis sur lequel vous marchez… Je veux vous aimer éternellement, je vous sauverai de vous-même…» Aliocha, je suis indigne même de rapporter ces lignes dans mon vil langage, du ton dont je n'ai jamais

pu me corriger! Jusqu'à maintenant, cette lettre m'a percé le cœur, et crois-tu que je me sente à mon aise, aujourd'hui? Je lui répondis aussitôt, car il m'était impossible d'aller à Moscou. J'écrivis avec mes larmes. Je rougirai éternellement de lui avoir rappelé qu'elle était maintenant riche et dotée – et moi sans ressources. J'aurais dû me contenir, mais ma plume me trahit. J'écrivis aussi à Ivan, alors à Moscou, et lui expliquai tout ce qu'il était possible, une lettre de six pages; j'envoyai Ivan chez elle. Qu'as-tu à me regarder? Oui, Ivan est tombé amoureux de Katia, il est toujours épris d'elle, je le sais. J'ai fait une sottise, au point de vue du monde, mais c'est peut-être cette sottise qui nous sauvera tous. Ne vois-tu pas qu'elle l'honore, qu'elle l'estime? Peut-elle, après nous avoir comparés, aimer un homme tel que moi, surtout après ce qui s'est passé ici?

— Je suis persuadé que c'est un homme comme toi qu'elle doit aimer, et non pas un homme comme lui.

— C'est sa propre vertu qu'elle aime, et non pas moi, laissa échapper Dmitri malgré lui, avec irritation. – Il se mit à rire, mais soudain ses yeux étincelèrent; il devint tout rouge et donna un violent coup de poing sur la table. – Je le jure, Aliocha, s'écria-t-il dans un accès de fureur non jouée contre lui-même, tu peux le croire ou non, aussi vrai que Dieu est saint et que le Christ est Dieu, et, bien que j'aie raillé ses nobles sentiments, je ne doute pas de leur angélique sincérité; je sais que mon âme est un million de fois plus vile que la sienne. C'est dans cette certitude que consiste la tragédie. Le beau malheur, que l'on déclame quelque peu! Moi aussi, je déclame et pourtant je suis parfaitement sincère. Quant à Ivan, j'imagine qu'il doit maudire la nature, lui si intelligent! Qui a eu la préférence? Un monstre tel que moi, qui n'ai pu m'arracher à la débauche, quand tous m'observaient, et cela sous les yeux de ma fiancée! Et c'est moi qu'on préfère! Mais pourquoi? Parce que cette jeune fille veut, par reconnaissance, se contraindre à une existence malheureuse! C'est absurde! Je n'ai jamais parlé à Ivan dans ce sens, et lui, bien entendu, n'y a jamais fait la moindre allusion; mais le destin s'accomplira; à chacun selon ses mérites; le réprouvé s'enfoncera définitivement dans le bourbier qu'il affectionne. Je radote, les mots ne rendent pas ma pensée, mais ce que j'ai fixé se réalisera. Je me noierai dans

la fange et elle épousera Ivan.

— Frère, attends, interrompit Aliocha dans une agitation extraordinaire; il y a un point que tu ne m'as pas encore expliqué. Tu restes son fiancé: comment veux-tu rompre, si elle s'y oppose?

— Oui, je suis son fiancé, nous avons reçu la bénédiction officielle, à Moscou, en grande cérémonie, avec les icônes. La générale nous bénit; figure-toi qu'elle félicita même Katia: «Tu as bien choisi, dit-elle, je lis dans son cœur.» Quant à Ivan, il ne lui plut pas; elle ne lui adressa aucun compliment. À Moscou, j'eus de longues causeries avec Katia; je me peignis noblement, tel que j'étais, en toute sincérité. Elle écouta tout:

Ce fut un trouble charmant.
Ce furent de tendres paroles…

Il y eut aussi des paroles fières. Elle m'arracha la promesse de me corriger. Je promis. Et voilà où j'en suis.

— Eh bien, quoi?

— Je t'ai appelé, je t'ai amené ici aujourd'hui, rappelle-toi, pour t'envoyer ce même jour chez Catherine Ivanovna, et…

— Quoi donc?

— Lui dire que je n'irai plus jamais chez elle, en la saluant de ma part.

— Est-ce possible?

— Non, c'est impossible, aussi je te prie d'y aller à ma place, je ne pourrais pas lui dire cela moi-même.

— Et toi, où iras-tu?

— Je retournerai à mon bourbier.

— C'est-à-dire chez Grouchegnka? S'écria tristement Aliocha en joignant les mains – Rakitine avait donc raison. Et moi qui croyais que c'était seulement une liaison passagère!

— Un fiancé, avoir une liaison! Est-ce possible, avec une telle fiancée et aux yeux de tous? Je n'ai pas perdu tout honneur. Du moment où je fréquentai Grouchegnka, je cessai d'être fiancé et honnête homme, je m'en rends compte. Qu'as-tu à me regarder? La première fois que je suis allé chez

elle c'était dans l'intention de la battre. J'avais appris, et je sais maintenant de source sûre, que ce capitaine, délégué par mon père, avait remis à Grouchegnka un billet à ordre signé de moi; il s'agissait de me poursuivre en justice, dans l'espoir de me mater et d'obtenir mon désistement; on voulait me faire peur. J'avais déjà eu l'occasion de l'entrevoir: c'est une femme qui ne frappe pas dès l'abord. Je connais l'histoire de ce vieux marchand, son amant, qui n'en a plus pour longtemps, mais qui lui laissera une jolie somme. Je la savais cupide, prêtant à usure, fourbe et coquine, sans pitié! J'allais donc chez elle pour la corriger et… j'y restai. Cette femme-là, vois-tu, c'est la peste! Je me suis contaminé, je l'ai dans la peau. Tout est fini désormais, il n'y a plus d'autre perspective. Le cycle des temps est révolu. Voilà où j'en suis. Comme par un fait exprès, j'avais alors trois mille roubles en poche. Nous sommes allés à Mokroïé, à vingt-cinq verstes d'ici, j'ai fait venir des tziganes, j'ai offert le champagne à tous les paysans, aux femmes et aux filles de l'endroit. Trois jours après, j'étais à sec. Tu penses que j'ai obtenu la moindre faveur? Elle ne m'a rien montré. Elle est toute en replis, je t'assure. La friponne, son corps rappelle une couleuvre, cela se voit à ses jambes, jusqu'au petit doigt de son pied gauche qui en porte la marque. Je l'ai vu et baisé, mais c'est tout, je te le jure. Elle m'a dit: «Veux-tu que je t'épouse, bien que pauvre. Si tu me promets de ne pas me battre et de me laisser faire tout ce que je voudrai, je me marierai peut-être!» Et elle s'est mise à rire, elle en rit encore maintenant!»

Dmitri Fiodorovitch se leva en proie à une sorte de fureur. Il avait l'air ivre. Ses yeux étaient injectés de sang.

«Tu comptes sérieusement l'épouser?

— Si elle consent, je l'épouserai tout de suite; si elle refuse, je resterai quand même avec elle, je serai son valet. Quant à toi, Aliocha… – Il s'arrêta devant lui et se mit à le secouer violemment par les épaules. – Sais-tu, innocent, que tout ceci est un vrai délire, un délire inconcevable, car il y a là une tragédie! Apprends, Aliocha, que je puis être un homme perdu, aux passions viles, mais que Dmitri Karamazov ne sera jamais un voleur, un vulgaire filou. Eh bien, apprends maintenant que je suis ce voleur, ce filou! Comme je me disposais à aller chez Grouchegnka pour la châtier, Catherine

Ivanovna me fit venir et me pria en grand secret (j'ignore pour quel motif) d'aller au chef-lieu envoyer trois mille roubles à sa sœur à Moscou. Personne ne devait le savoir en ville. Je me rendis donc chez Grouchegnka avec ces trois mille roubles en poche, et ils servirent à payer notre excursion à Mokroïé. Ensuite je fis semblant d'être allé au chef-lieu, d'avoir envoyé l'argent; quant au récépissé, j'ai «oublié» de le lui porter malgré ma promesse. Maintenant, qu'en penses-tu? Tu iras lui dire: «Il vous fait saluer.» Elle te demandera: «Et l'argent?» Tu lui répondras: «C'est un être bassement sensuel, une créature vile, incapable de se contenir. Au lieu d'envoyer votre argent, il l'a gaspillé, ne pouvant résister à la tentation.» Mais si tu pouvais ajouter: «Dmitri Fiodorovitch n'est pas un voleur, voici vos trois mille roubles qu'il restitue, envoyez-les vous-même à Agathe Ivanovna et recevez ses hommages», il n'y aurait que demi-mal, tandis que si elle te demande: «Où est l'argent?»

— Dmitri, tu es malheureux, mais moins que tu ne penses; ne te tue pas de désespoir!

— Penses-tu que je vais me brûler la cervelle, si je n'arrive pas à rembourser ces trois mille roubles? Pas du tout. Je n'en ai pas la force; plus tard, peut-être… Mais pour le moment je vais chez Grouchegnka… J'y laisserai ma peau!

— Et alors?

— Je l'épouserai, si elle veut bien de moi; quand ses amants viendront, je passerai dans la chambre voisine. Je serai là pour cirer leurs chaussures, préparer le samovar, faire les commissions…

— Catherine Ivanovna comprendra tout, déclara solennellement Aliocha: elle comprendra ton profond chagrin et te pardonnera. Elle a l'esprit élevé, elle verra qu'on ne peut pas être plus malheureux que toi.

— Elle ne pardonnera pas. Il y a là une chose impardonnable aux yeux de toute femme.

— Sais-tu ce qu'il vaut mieux faire?

— Et quoi?

— Lui rendre les trois mille roubles.

— Où les prendre?…

— Écoute, j'en ai deux mille, Ivan t'en donnera mille, cela fait le compte.

— Quand les aurai-je, tes trois mille roubles? Tu es encore mineur, au surplus, et il faut absolument que tu rompes avec elle en mon nom aujourd'hui même, en rendant l'argent ou non, car, au point où en sont les choses, je ne puis traîner plus longtemps. Demain, ce serait trop tard. Va chez le vieux.

— Chez notre père?

— Oui, chez lui d'abord. Demande-lui la somme.

— Dmitri, jamais il ne la donnera.

— Parbleu, je le sais bien! Alexéi, sais-tu ce que c'est que le désespoir?

— Oui.

— Écoute: juridiquement il ne me doit rien. J'ai reçu ma part, je le sais; mais moralement, me doit-il oui ou non quelque chose? C'est avec les vingt-huit mille roubles de ma mère qu'il en a gagné cent mille. Qu'il me donne seulement trois mille roubles, pas davantage, il aura sauvé mon âme de l'enfer et beaucoup de péchés lui seront pardonnés. Je me contenterai de cette somme, je te le jure, il n'entendra plus parler de moi. Je lui fournis une dernière fois l'occasion d'être un père. Dis-lui que c'est Dieu qui la lui offre.

— Dmitri, il ne les donnera à aucun prix.

— Je le sais bien, j'en suis sûr. Maintenant surtout! Mais il y a mieux. Ces jours-ci, il a appris pour la première fois sérieusement (remarque cet adverbe) que Grouchegnka ne plaisantait pas et se déciderait peut-être à faire le saut, à m'épouser. Il connaît son caractère, à cette chatte. Eh bien, me donnerait-il de l'argent par-dessus le marché, pour favoriser la chose, alors qu'il est fou d'elle? Ce n'est pas tout; écoute ceci: depuis cinq jours déjà, il a mis de côté trois mille roubles en billets de cent, dans une grande enveloppe avec cinq cachets, nouée d'une faveur rose. Tu vois comme je suis au courant! L'enveloppe porte ceci: «Pour mon ange, Grouchegnka, si elle consent à venir chez moi.» Il a griffonné cela lui-même, à la dérobée, et tout le monde ignore qu'il a cet argent, excepté le valet Smerdiakov dont il est aussi sûr que de lui-même. Voilà trois ou quatre jours qu'il attend Grouchegnka, dans l'espoir qu'elle viendra chercher l'enveloppe; elle lui a fait «savoir qu'elle viendrait peut-être». Si elle va chez le vieux, je ne pourrai

plus l'épouser. Comprends-tu maintenant pourquoi je me cache ici et qui je guette?

— Elle?

— Oui. Ces garces ont cédé une chambrette à Foma[179], un ancien soldat de mon bataillon. Il est à leur service, monte la garde la nuit et tire les coqs de bruyère dans la journée. Je me suis installé chez lui; ces femmes et lui ignorent mon secret, à savoir que je suis ici pour guetter.

— Smerdiakov seul le sait?

— Oui. C'est lui qui m'avertira, si Grouchegnka va chez le vieux.

— C'est lui qui t'a parlé du paquet?

— En effet. C'est un grand secret. Ivan lui-même n'est au courant de rien. Le vieux l'a envoyé promener à Tchermachnia pour deux ou trois jours; un acheteur s'est présenté, pour le bois, il en offre huit mille roubles; le vieux a prié Ivan de l'aider, d'y aller à sa place. Il veut l'éloigner pour recevoir Grouchegnka.

— Il l'attend par conséquent aujourd'hui?

— Non, d'après certains indices, elle ne viendra pas aujourd'hui, sûrement pas! S'écria Dmitri. C'est aussi le sentiment de Smerdiakov. Le vieux est maintenant attablé avec Ivan, en train de boire. Va donc, Alexéi, demande-lui ces trois mille roubles.

— Mitia, mon cher, qu'as-tu donc! S'exclama Aliocha en bondissant de sa place pour examiner le visage égaré de Dmitri. Il crut un instant que son frère était devenu fou.

— Eh bien! Quoi? Je n'ai pas perdu l'esprit, proféra celui-ci, le regard fixe et presque solennel. N'aie crainte. Je sais ce que je dis, je crois aux miracles.

— Aux miracles?

— Aux miracles de la Providence. Dieu connaît mon cœur. Il voit mon désespoir. Est-ce qu'il laisserait s'accomplir une telle horreur? Aliocha, je crois aux miracles, va!

— J'irai. Dis-moi, tu m'attendras ici?

— Bien sûr. Je comprends que ce sera long, on ne peut pas l'aborder carrément. Il est ivre à présent. J'attendrai ici trois, quatre, cinq heures, mais

sache qu'aujourd'hui, même à minuit, tu dois aller chez Catherine, avec ou sans argent, et lui dire: «Dmitri Fiodorovitch m'a prié de vous saluer.» Je veux que tu répètes cette phrase exactement.

— Mitia, et si Grouchegnka vient aujourd'hui… ou demain, ou après-demain?

— Grouchegnka? Je surveillerai, je forcerai la porte et j'empêcherai.

— Mais si…

— Alors, je tuerai. Je ne le supporterai pas.

— Qui tueras-tu?

— Le vieux. Elle, je ne la toucherai pas.

— Frère, que dis-tu?

— Je ne sais pas, je ne sais pas… Peut-être le tuerai-je, peut-être ne le tuerai-je pas. Je crains de ne pouvoir supporter son visage à ce moment-là. Je hais sa pomme d'Adam, son nez, ses yeux, son sourire impudent. Il me dégoûte. Voilà ce qui m'effraie, je ne pourrai pas me contenir.

— Je vais, Mitia. Je crois que Dieu arrangera tout pour le mieux, et nous épargnera ces choses horribles.

— Et moi, j'attendrai le miracle. Mais, s'il ne s'accomplit pas, alors…»

Aliocha, pensif, s'en alla chez son père.

VI. Smerdiakov

Il trouva Fiodor Pavlovitch encore à table. Comme d'habitude, le couvert était mis dans le salon et non dans la salle à manger. C'était la plus grande pièce de la maison, meublée avec une certaine prétention surannée. Les meubles, fort anciens, étaient blancs, recouverts d'une étoffe rouge mi-soie mi-coton. Il y avait des trumeaux aux cadres prétentieux, sculptés à la vieille mode, également blancs et dorés. Aux murs, dont la tapisserie blanche était fendue en maints endroits, figuraient deux grands portraits, celui d'un ancien gouverneur de la province, et celui d'un prélat, mort lui aussi depuis longtemps. Dans l'angle qui faisait face à la porte d'entrée se trouvaient plusieurs icônes, devant lesquelles brûlait une lampe pendant la nuit, moins par dévotion que pour éclairer la chambre. Fiodor Pavlovitch se couchait fort

tard, à trois ou quatre heures du matin, et jusque-là se promenait de long en large ou méditait dans son fauteuil. C'était devenu une habitude. Il passait souvent la nuit seul, après avoir congédié les domestiques, mais la plupart du temps le valet Smerdiakov dormait dans l'antichambre, couché sur un long coffre.

À l'arrivée d'Aliocha le dîner s'achevait, on avait servi les confitures et le café. Fiodor Pavlovitch aimait les douceurs après le dîner avec du cognac. Ivan prenait le café avec son père. Les domestiques, Grigori et Smerdiakov, se tenaient près de la table. Maîtres et serviteurs étaient visiblement de joyeuse humeur. Fiodor Pavlovitch riait aux éclats; Aliocha, dès le vestibule, reconnut son rire glapissant qui lui était si familier. Il en conclut que son père, encore éloigné de l'ivresse, se trouvait dans d'heureuses dispositions.

«Le voilà enfin! S'écria Fiodor Pavlovitch, enchanté de l'arrivée d'Aliocha. Viens t'asseoir avec nous. Veux-tu du café noir, il est bouillant et fameux? Je ne t'offre pas de cognac, puisque tu jeûnes. Mais si tu en veux… Non, je te donnerai plutôt une de ces liqueurs. Smerdiakov, va au buffet, tu la trouveras sur le second rayon, à droite, voici les clefs, oust!»

Aliocha commença par refuser.

«On la servira quand même, pour nous, sinon pour toi. Dis-moi, as-tu dîné?»

Aliocha répondit que oui; en réalité, il avait mangé un morceau de pain et bu un verre de kvass, à la cuisine du Père Abbé.

«Je prendrai volontiers une tasse de café.

— Ah! Le gaillard! Il ne refuse pas le café! Faut-il le réchauffer? Non, il est encore bouillant. C'est du fameux café, préparé par Smerdiakov. Il est passé maître pour le café, les tourtes et la soupe au poisson. Tu viendras un jour manger la soupe au poisson chez nous. Avertis-moi à l'avance. À propos, ne t'ai-je pas dit de transporter ici ton matelas et tes oreillers, aujourd'hui même? Est-ce fait? Hé, hé!

— Non, je ne les ai pas apportés, répondit Aliocha, souriant aussi.

— Ah! Ah! Et cependant tu as eu peur, avoue que tu as eu peur! Suis-je capable de te faire de la peine, mon chéri? Écoute, Ivan, quand il me regarde dans les yeux en riant, je ne peux pas y résister. La joie me dilate les

entrailles, rien qu'à le voir. Je l'aime! Aliocha, viens recevoir ma bénédiction.»

Aliocha, se leva, mais Fiodor Pavlovitch s'était ravisé.

«Non, je ferai seulement un signe de croix, comme ça, va t'asseoir. À propos, tu vas être content: l'ânesse de Balaam a parlé, et sur un sujet qui te tient à cœur. Écoute un peu son langage: cela te fera rire.»

L'ânesse de Balaam n'était autre que le valet. Smerdiakov, jeune homme de vingt-quatre ans, insociable, taciturne, arrogant et qui paraissait mépriser tout le monde. Le moment est venu de dire quelques mots du personnage. Élevé par Marthe Ignatièvna et Grigori Vassiliévitch, le gamin, «nature ingrate», selon l'expression de Grigori, avait grandi sauvage dans son coin. Il prenait plaisir à pendre les chats, puis à les enterrer en grande cérémonie: il s'affublait d'un drap de lit en guise de chasuble, et chantait en agitant un simulacre d'encensoir au-dessus du cadavre; tout cela dans le plus grand mystère. Grigori le surprit un jour et le fouetta rudement. Pendant une semaine, le gamin se blottit dans un coin, en regardant de travers. «Il ne nous aime pas, le monstre, disait Grigori à Marthe. D'ailleurs, il n'aime personne. – Es-tu vraiment un être humain? Demanda-t-il une fois à Smerdiakov. Non, tu es né de l'humidité des étuves…» Smerdiakov, comme on le vit par la suite, ne lui avait jamais pardonné ces paroles. Grigori lui apprit à lire et lui enseigna l'histoire sainte dès sa douzième année. Mais cette tentative fut malheureuse. Un jour, à une des premières leçons, le gamin se mit à rire.

«Qu'as-tu? Demanda Grigori en le regardant sévèrement par-dessus ses lunettes.

— Rien. Dieu a créé le monde le premier jour, le soleil, la lune et les étoiles le quatrième jour. D'où venait donc la lumière le premier jour?»

Grigori demeura stupide. Le gamin considérait son maître d'un air ironique, son regard semblait même le provoquer. Grigori ne put se contenir: «Voilà d'où elle est venue», s'écria-t-il en le soufflетant violemment. L'enfant ne broncha pas, mais se blottit de nouveau dans son coin pour plusieurs jours. Une semaine après, il eut une première crise d'épilepsie, maladie qui ne le quitta plus désormais. Fiodor Pavlovitch changea aussitôt sa manière d'être envers le gamin. Jusqu'alors il le regardait avec

indifférence, bien qu'il ne le grondât jamais et lui donnât un kopek chaque fois qu'il le rencontrait; quand il était de bonne humeur, il lui envoyait du dessert de sa table. La maladie de l'enfant provoqua sa sollicitude; il fit venir un médecin, on essaya un traitement, mais Smerdiakov était incurable. Il avait en moyenne une crise tous les mois, à intervalles irréguliers. Les attaques variaient d'intensité, tantôt faibles, tantôt violentes. Fiodor Pavlovitch défendit formellement à Grigori de battre le gamin et donna à celui-ci accès dans sa maison. Il interdit également toute étude jusqu'à nouvel ordre. Un jour – Smerdiakov avait alors quinze ans – Fiodor Pavlovitch l'aperçut en train de lire les titres des ouvrages à travers les vitres de la bibliothèque. Fiodor Pavlovitch possédait une centaine de volumes, mais on ne l'avait jamais vu y toucher. Il donna aussitôt les clefs à Smerdiakov. «Tiens, dit-il, tu seras mon bibliothécaire; assieds-toi et lis, cela vaudra mieux que de flâner dans la cour. Prends ceci.» Et Fiodor Pavlovitch lui tendit les Soirées à la ferme près de Dikanka[180].

Ce livre ne plut pas au garçon, qui l'acheva d'un air maussade, sans avoir ri une seule fois.

«Eh bien, ce n'est pas amusant?» lui demanda Fiodor Pavlovitch.

Smerdiakov garda le silence.

«Réponds donc, imbécile.

— Il n'y a que des mensonges, là-dedans, marmotta Smerdiakov en souriant.

— Va-t'en au diable, faquin! Attends, voici l'Histoire universelle, de Smaragdov[181]. Ici tout est vrai, lis.»

Mais Smerdiakov n'en lut pas dix pages, il trouvait cela assommant. Il ne fut plus question de la bibliothèque. Bientôt Marthe et Grigori rapportèrent à Fiodor Pavlovitch que Smerdiakov était devenu très difficile, qu'il faisait le dégoûté; en contemplation devant son assiette de soupe, il l'examinait, en puisait une cuillerée, la regardait à la lumière.

«Il y a un cafard, peut-être? Demandait parfois Grigori.

— Ou bien une mouche?» insinuait Marthe.

Le méticuleux jeune homme ne répondait jamais, mais il procédait de même avec le pain, la viande, tous les mets; prenant un morceau avec sa

fourchette, il l'étudiait à la lumière comme au microscope, et, après réflexion, se décidait à le porter à sa bouche. «On dirait un fils à papa», murmurait Grigori en le regardant. Fiodor Pavlovitch, mis au courant de cette manie de Smerdiakov, décréta aussitôt qu'il avait la vocation de cuisinier et l'envoya apprendre son art à Moscou. Il y passa plusieurs années et revint fort changé d'aspect: vieilli hors de proportion avec son âge, ridé, jauni, il ressemblait à un skopets[182]. Moralement il était presque le même qu'avant son départ; toujours un vrai sauvage qui fuyait la société. On apprit plus tard qu'à Moscou il n'avait guère desserré les lèvres; la ville elle-même l'avait fort peu intéressé; une soirée passée au théâtre lui avait déplu. Il rapportait des vêtements et du linge convenables, brossait soigneusement ses habits deux fois par jour, et aimait beaucoup à cirer ses bottes élégantes, en veau, avec un cirage anglais spécial, qui les faisait reluire comme un miroir. Il se révéla excellent cuisinier. Fiodor Pavlovitch lui assigna des gages qui passaient presque entièrement en vêtements, pommades, parfums, etc. Il paraissait faire aussi peu de cas des femmes que des hommes, se montrait avec elles gourmé et presque inabordable. Fiodor Pavlovitch se mit à le considérer d'un point de vue un peu différent. Ses crises devenant plus fréquentes, Marthe Ignatièvna le remplaçait ces jours-là à la cuisine, ce qui ne convenait nullement à son maître.

«Pourquoi as-tu des crises plus souvent qu'autrefois? Demandait-il au nouveau cuisinier en le dévisageant. Tu devrais prendre femme; veux-tu que je te marie?»

Mais Smerdiakov ne répondait rien à ces propos qui le rendaient blême de dépit. Fiodor Pavlovitch s'en allait en haussant les épaules. Il le savait foncièrement honnête, incapable de dérober quoi que ce fût, et c'était l'essentiel. Fiodor Pavlovitch, étant ivre, perdit dans sa cour trois billets de cent roubles qu'il venait de recevoir et ne s'en aperçut que le lendemain; comme il fouillait dans ses poches, il les vit sur la table. Smerdiakov les avait trouvés et rapportés la veille. «Je n'ai jamais rencontré ton pareil, mon brave», dit laconiquement Fiodor Pavlovitch, et il lui fit cadeau de dix roubles. Il faut ajouter que non seulement il était sûr de son honnêteté, mais qu'il avait pour lui de l'affection, bien que le jeune homme lui fît la mine

comme aux autres. Si l'on s'était demandé en le regardant: «à quoi s'intéresse ce jeune homme, qu'est-ce qui le préoccupe principalement?» on n'aurait pu trouver de réponse. Cependant, tant à la maison, que dans la cour ou dans la rue, il arrivait à Smerdiakov de demeurer plongé dans ses songes pendant une dizaine de minutes. Son visage n'eût alors rien révélé à un physionomiste; aucune pensée, du moins, mais seulement les indices d'une sorte de contemplation. Il y a un remarquable tableau du peintre Kramskoï[183], intitulé le Contemplateur. C'est l'hiver, dans la forêt; sur la route se tient un paysan en houppelande déchirée et en bottes de tille, qui paraît réfléchir; en réalité il ne pense pas, il «contemple» quelque chose. Si on le heurtait, il tressaillirait et vous regarderait comme au sortir du sommeil, mais sans comprendre. À vrai dire, il se remettrait aussitôt; mais qu'on lui demande à quoi il songeait, sûrement il ne se rappellerait rien, tout en s'incorporant l'impression sous laquelle il se trouvait durant sa contemplation. Ces impressions lui sont chères et elles s'accumulent en lui, imperceptiblement, à son insu, sans qu'il sache à quelle fin. Un jour, peut-être, après les avoir emmagasinées durant des années, il quittera tout et s'en ira à Jérusalem, faire son salut, à moins qu'il ne mette le feu à son village natal! Peut-être même fera-t-il l'un et l'autre. Il y a beaucoup de contemplateurs dans notre peuple. Smerdiakov était certainement un type de ce genre, et il emmagasinait avidement ses impressions, sans savoir pourquoi.

VII. Une controverse

Or, l'ânesse de Balaam se mit à parler soudain, et sur un thème bizarre. Le matin, Grigori, se trouvant dans la boutique du marchand Loukianov, l'avait entendu raconter ceci: un soldat russe fut fait prisonnier dans une région éloignée par des Asiatiques qui le sommèrent, sous la menace de la torture et de la mort, d'abjurer le christianisme et de se convertir à l'Islam. Ayant refusé de trahir sa foi, il subit le martyre, se laissa écorcher, mourut en glorifiant le Christ. Cette fin héroïque était relatée dans le journal reçu le matin même. Grigori en parla à table. Fiodor Pavlovitch avait toujours aimé, au dessert, plaisanter et bavarder, même avec Grigori. Il était cette fois

d'humeur enjouée, éprouvant une détente agréable. Après avoir écouté la nouvelle en sirotant son cognac, il insinua qu'on aurait dû canoniser ce soldat et transférer sa peau dans un monastère. «Le peuple la couvrirait d'argent.» Grigori se renfrogna, en voyant que, loin de s'amender, Fiodor Pavlovitch continuait à railler les choses saintes. À ce moment, Smerdiakov, qui se tenait près de la porte, sourit. Déjà, auparavant, il était souvent admis dans la salle à manger, vers la fin du repas; mais depuis l'arrivée d'Ivan Fiodorovitch, il y venait presque tous les jours.

«Eh bien, quoi? Demanda Fiodor Pavlovitch, comprenant que ce sourire visait Grigori.

— Je pense à ce brave soldat, dit soudain Smerdiakov à voix haute; son héroïsme est sublime, mais, à mon sens, il n'y aurait eu, en pareil cas, aucun péché à renier le nom du Christ et le baptême, pour sauver ainsi sa vie et la consacrer aux bonnes œuvres, qui rachèteraient un moment de faiblesse.

— Comment, aucun péché? Tu mens, cela te vaudra d'aller en enfer où l'on te rôtira comme un mouton», répliqua Fiodor Pavlovitch.

C'est alors que survint Aliocha, à la grande satisfaction de Fiodor Pavlovitch, comme on l'a vu.

«Il est question de ton thème favori, reprit-il dans un ricanement joyeux en faisant asseoir Aliocha.

— Sottises que tout cela! Il n'y aura aucune punition, il ne doit pas y en avoir, en toute justice, affirma Smerdiakov.

— Comment, en toute justice! S'écria Fiodor Pavlovitch redoublant de gaieté et poussant Aliocha du genou.

— Un gredin, voilà ce qu'il est! Laissa échapper Grigori, fixant Smerdiakov avec colère.

— Un gredin, comme vous y allez, Grigori Vassiliévitch! Répliqua Smerdiakov en conservant son sang-froid. Songez plutôt que, tombé au pouvoir de ceux qui torturent les chrétiens, et sommé par eux de maudire le nom de Dieu et de renier mon baptême, ma propre raison m'y autorise pleinement, car il ne peut y avoir là aucun péché.

— Tu l'as déjà dit, ne t'étends pas, mais prouve-le! Cria Fiodor Pavlovitch.

— Gâte-sauce! Murmura Grigori avec mépris.

— Gâte-sauce, tant que vous voulez, mais sans gros mots, jugez vous-même, Grigori Vassiliévitch. Car, à peine ai-je dit à mes bourreaux: «non, je ne suis pas chrétien et je maudis le vrai Dieu», qu'aussitôt je deviens anathème aux yeux de la justice divine; je suis retranché de la sainte Église, tel un païen; par conséquent à l'instant même où je profère, ou plutôt où je songe à proférer ces paroles, je suis excommunié. Est-ce vrai, oui ou non, Grigori Vassiliévitch?»

Smerdiakov s'adressait avec une satisfaction visible à Grigori, tout en ne répondant qu'aux questions de Fiodor Pavlovitch; il s'en rendait parfaitement compte, mais feignait de croire que c'était Grigori qui lui posait ces questions.

«Ivan, s'écria Fiodor Pavlovitch, penche-toi à mon oreille… C'est pour toi qu'il pérore, il veut recevoir tes éloges. Fais-lui ce plaisir.»

Ivan écouta avec un grand sérieux la remarque de son père.

«Attends une minute, Smerdiakov, reprit Fiodor Pavlovitch. Ivan, approche-toi de nouveau.»

Ivan se pencha, toujours avec le même sérieux.

«Je t'aime autant qu'Aliocha. Ne va pas croire que je ne t'aime pas. Un peu de cognac?

— Volontiers… «Tu parais avoir ton compte», se dit Ivan en fixant son père. Il observait Smerdiakov avec une extrême curiosité.

— Tu es dès maintenant maudit en anathème, éclata Grigori. Comment oses-tu encore discuter, gredin!

— Pas d'injures, Grigori, calme-toi! Interrompit Fiodor Pavlovitch.

— Patientez un tant soit peu, Grigori Vassiliévitch, car je n'ai pas fini. Au moment où je renie Dieu, à cet instant même, je suis devenu une sorte de païen, mon baptême est effacé et ne compte pour rien, n'est-ce pas?

— Dépêche-toi de conclure, mon brave, le stimula Fiodor Pavlovitch, en sirotant son cognac avec délices.

— Si je ne suis plus chrétien, je n'ai donc pas menti à mes bourreaux, quand ils me demandaient: «Es-tu chrétien ou non?», car j'étais déjà «déchristianisé» par Dieu même, par suite seulement de mon intention et

avant d'avoir ouvert la bouche. Or, si je suis déchu, comment et de quel droit me demandera-t-on des comptes dans l'autre monde, en qualité de chrétien, pour avoir abjuré le Christ, alors que pour la seule préméditation, j'aurais déjà été «débaptisé»? Si je ne suis plus chrétien je ne puis plus abjurer le Christ, car ce sera déjà fait. Qui donc, même au ciel, demandera à un Tatar de n'être pas né chrétien, et qui voudra l'en punir? Le proverbe ne dit-il pas que l'on ne saurait écorcher deux fois le même taureau? Si le Tout-Puissant demande des comptes à un Tatar à sa mort, je suppose qu'il le punira légèrement (ne pouvant l'absoudre tout à fait), car il ne saurait vraiment lui reprocher d'être païen, de parents qui l'étaient. Le Seigneur peut-il prendre de force un Tatar et prétendre qu'il était chrétien? Ce serait contraire à la vérité. Or, peut-il proférer le plus petit mensonge, lui qui règne sur la terre et dans les cieux?»

Grigori demeura stupide et considéra l'orateur, les yeux écarquillés. Bien qu'il ne comprît pas très bien ce dont il était question, il avait saisi une partie de ce galimatias et ressemblait à un homme qui s'est heurté le front à un mur. Fiodor Pavlovitch acheva son petit verre et éclata d'un rire aigu.

«Aliocha, Aliocha, quel homme! Ah! Le casuiste! Il a dû fréquenter les jésuites, n'est-ce pas, Ivan? Tu sens le jésuite, mon cher; qui donc t'a appris ces belles choses? Mais tu mens effrontément, casuiste, tu divagues. Ne te désole pas, Grigori, nous allons le réduire en poudre. Réponds à ceci, ânesse: tu as raison devant tes bourreaux, soit, mais tu as abjuré la foi dans ton cœur et tu dis toi-même que tu as aussitôt été frappé d'anathème. Or, comme tel, on ne te passera pas, que je sache, la main dans les cheveux, en enfer. Qu'en penses-tu, mon bon père jésuite?

— Il est hors de doute que j'ai abjuré dans mon cœur; pourtant il n'y a là, tout au plus, qu'un péché fort véniel.

— Comment, fort véniel?

— Tu mens, maudit! Murmura Grigori.

— Jugez-en vous-même, Grigori Vassiliévitch, continua posément Smerdiakov, conscient de sa victoire, mais faisant le généreux avec un adversaire abattu, jugez-en vous-même; il est dit dans l'Écriture que si vous avez la foi, fût-ce la valeur d'un grain de sénevé, et que vous disiez à une

montagne de se précipiter dans la mer, elle obéira sans la moindre hésitation[184]. Eh bien, Grigori Vassiliévitch, si je ne suis pas croyant et que vous le soyez au point de m'injurier sans cesse, essayez donc de dire à cette montagne de se jeter, non pas dans la mer (c'est trop loin d'ici), mais tout simplement dans cette rivière infecte qui coule derrière notre jardin, vous verrez qu'elle ne bougera pas et qu'aucun changement ne se produira, si longtemps que vous criiez. Cela signifie que vous ne croyez pas de la façon qui convient, Grigori Vassiliévitch, et qu'en revanche vous accablez votre prochain d'invectives. Supposons encore que personne, à notre époque, personne absolument, depuis les gens les plus haut placés jusqu'au dernier manant, ne puisse pousser les montagnes dans la mer, à part un homme ou deux au plus, qui peut-être font secrètement leur salut dans les déserts de l'Égypte où on ne saurait les découvrir; s'il en est ainsi, si tous les autres sont incroyants, est-il possible que ceux-ci, c'est-à-dire la population du monde entier hormis deux anachorètes, soient maudits par le Seigneur, et qu'il ne fasse grâce à aucun d'eux, en dépit de sa miséricorde infinie? Non, n'est-ce pas? J'espère donc que mes doutes me seront pardonnés, quand je verserai des larmes de repentir.

— Attends! Glapit Fiodor Pavlovitch au comble de l'enthousiasme. Tu supposes qu'il y a deux hommes capables de remuer les montagnes? Ivan, remarque ce trait, note-le; tout le Russe tient là-dedans.

— Votre remarque est très exacte, c'est là un trait de la foi populaire, fit Ivan Fiodorovitch avec un sourire d'approbation.

— Tu es d'accord avec moi! C'est donc vrai. Est-ce exact, Aliocha? Cela ressemble-t-il parfaitement à la foi russe?

— Non, Smerdiakov n'a pas du tout la foi russe, déclara Aliocha d'un ton sérieux et ferme.

— Je ne parle pas de sa foi, mais de ce trait, de ces deux anachorètes, rien que de ce trait: n'est-ce pas bien russe?

— Oui, ce trait est tout à fait russe, concéda Aliocha en souriant.

— Cette parole mérite une pièce d'or, ânesse, et je te l'enverrai aujourd'hui même; mais pour le reste tu mens, tu divagues: sache, imbécile, que, si nous autres nous ne croyons plus, c'est par pure frivolité: les affaires

nous absorbent, les jours n'ont que vingt-quatre heures, on n'a pas le temps, non seulement de se repentir, mais de dormir son soûl. Mais toi, tu as abjuré devant les bourreaux, alors que tu n'avais à penser qu'à la foi, et qu'il fallait précisément la témoigner! Cela constitue un péché, mon brave, je pense?

— Oui, mais un péché véniel, jugez-en vous-même, Grigori Vassiliévitch. Si j'avais alors cru à la vérité comme il importe d'y croire, c'eût été vraiment un péché de ne pas subir le martyre et de me convertir à la maudite religion de Mahomet. Mais je n'aurais pas subi le martyre, car il me suffisait de dire à cette montagne: marche et écrase le bourreau, pour qu'elle se mît aussitôt en mouvement et l'écrasât comme un cafard, et je m'en serais allé comme si de rien n'était, glorifiant et louant Dieu. Mais si à ce moment je l'avais déjà tenté et que j'eusse crié à la montagne: écrase les bourreaux, sans qu'elle le fît, comment alors, dites-moi, n'eussé-je pas douté à cette heure redoutable de frayeur mortelle? Comment! Je sais déjà que je n'obtiendrai pas entièrement le royaume des cieux, car si la montagne ne s'est pas ébranlée à ma voix, c'est que ma foi n'est guère en crédit là-haut, et que la récompense qui m'attend dans l'autre monde n'est pas fort élevée! Et vous voulez que par-dessus le marché, je me laisse écorcher en pure perte! Car, même écorché jusqu'au milieu du dos, mes paroles ou mes cris ne déplaceront pas cette montagne. À pareille minute, non seulement le doute peut vous envahir, mais la frayeur peut vous ôter la raison. Par conséquent, suis-je bien coupable, si, ne voyant nulle part ni profit ni récompense, je sauve tout au moins ma peau? Voilà pourquoi, confiant en la miséricorde divine, j'espère être entièrement pardonné…»

VIII. En prenant le cognac

La discussion avait pris fin, mais, chose étrange, Fiodor Pavlovitch, si gai jusqu'alors, s'assombrit. Il vida un petit verre qui était déjà de trop.

«Allez-vous-en, jésuites, hors d'ici! Cria-t-il aux serviteurs. Va-t'en, Smerdiakov, tu recevras aujourd'hui la pièce d'or promise. Ne te désole pas, Grigori, va trouver Marthe, elle te consolera, te soignera. Ces canailles ne vous laissent pas en repos, fit-il avec dépit, quand les domestiques furent

sortis sur son ordre. Smerdiakov vient maintenant tous les jours après le dîner, c'est toi qui l'attires, tu as dû le cajoler? Demanda-t-il à Ivan Fiodorovitch.

— Pas du tout, répondit celui-ci, il lui a pris fantaisie de me respecter. C'est un faquin, un goujat. Il fera partie de l'avant-garde quand le moment sera venu.

— L'avant-garde?

— Il y en aura d'autres et de meilleurs, mais il y en aura comme lui.

— Et quand le moment viendra-t-il?

— La fusée brûlera, mais peut-être pas jusqu'au bout. Pour le moment, le peuple n'aime guère écouter ces gâte-sauce.

— En effet, cette ânesse de Balaam pense à n'en plus finir, et Dieu sait jusqu'où cela peut aller.

— Il emmagasine des idées, fit observer Ivan en souriant.

— Vois-tu, je sais qu'il ne peut me souffrir, ni moi ni les autres, toi, le premier, bien que tu croies qu'»il lui a pris fantaisie de te respecter». Quant à Aliocha, il le méprise. Mais il n'est ni voleur, ni cancanier, il ne colporte rien au-dehors, il fait d'excellentes tourtes de poisson… Et puis, après tout, que le diable l'emporte! Vaut-il la peine de parler de lui?

— Certainement non.

— Quant à ses pensées de derrière la tête, j'ai toujours été d'avis que le moujik a besoin d'être fouetté. C'est un fripon, indigne de pitié, et on a raison de le battre encore de temps en temps. Le bouleau a fait la force de la terre russe, elle périra avec les forêts. Je suis pour les gens d'esprit. Par libéralisme, nous avons cessé de rosser les moujiks, mais ils continuent de se fouetter eux-mêmes. Et ils font bien. «On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis[185].» C'est bien cela, n'est-ce pas?… Mon cher, si tu savais comme je hais la Russie…, c'est-à-dire non, pas la Russie, mais tous ses vices…, et peut-être aussi la Russie. Tout cela, c'est de la cochonnerie[186]. Sais-tu ce que j'aime? J'aime l'esprit.

— Vous avez repris un verre, n'aviez-vous pas déjà assez bu?

— Attends, je vais encore en prendre un, puis un autre et ce sera tout. Pourquoi m'as-tu interrompu? Dernièrement, de passage à Mokroïé, je me

suis entretenu avec un vieillard: «Nous aimons plus que tout, m'a-t-il dit, condamner les filles au fouet, et nous chargerons les jeunes gars d'exécuter la sentence. Ensuite, le jeune homme prend pour fiancée celle qu'il a fouettée, de sorte que c'est devenu chez nous une coutume pour les filles.» Quels sadiques, hein? Tu auras beau dire, c'est spirituel. Si nous allions voir ça, hein? Aliocha, tu rougis? N'aie pas honte, mon enfant. C'est dommage qu'aujourd'hui je ne sois pas resté à dîner chez le Père Abbé, j'aurais parlé aux moines des filles de Mokroïé. Aliocha, ne m'en veuille pas d'avoir offensé le Père Abbé. La colère me prend. Car, s'il y a un Dieu, s'il existe, évidemment je suis coupable, et je répondrai de ma conduite; mais s'il n'existe pas, quel besoin a-t-on encore de tes Pères? Dans ce cas-là il faudrait leur couper la tête; encore ne serait-ce pas un châtiment suffisant, car ils arrêtent le progrès. Crois-tu, Ivan, que cette question me tourmente? Non, tu ne le crois pas, je le vois à tes yeux. Tu crois que je ne suis qu'un bouffon, comme on le prétend. Aliocha, crois-tu cela, toi?

— Non, je ne le crois pas.

— Je suis persuadé que tu parles sincèrement, et que tu vois juste. Ce n'est pas comme Ivan. Ivan est un présomptueux… Pourtant, je voudrais en finir une bonne fois avec ton monastère. Il faudrait supprimer d'un coup cette engeance mystique sur toute la terre, pour convertir tous les imbéciles à la raison. Combien d'argent et d'or afflueraient alors à la Monnaie!

— Mais pourquoi supprimer les monastères? S'enquit Ivan.

— Afin que la vérité resplendisse plus vite.

— Quand elle resplendira, cette vérité, on vous dépouillera d'abord, puis… on vous supprimera.

— Bah! Mais tu as peut-être raison. Quel âne je suis! S'écria Fiodor Pavlovitch en se grattant le front. Paix à ton monastère, Aliocha, s'il en est ainsi. Et quant à nous, gens d'esprit, restons au chaud et buvons du cognac. C'est sans doute la volonté expresse de Dieu. Ivan, dis-moi, y a-t-il un Dieu, oui ou non? Attends, réponds-moi sérieusement! Pourquoi ris-tu encore?

— Je me rappelle votre remarque spirituelle sur la foi de Smerdiakov en l'existence de deux ermites capables de mouvoir les montagnes.

— Ai-je dit quelque chose du même genre?

— Tout à fait.

— Eh bien, c'est que je suis aussi bien russe. Toi aussi tu l'es, philosophe, il peut t'échapper des traits du même genre… Veux-tu que je t'attrape? Parions que ce sera dès demain. Mais dis-moi pourtant, y a-t-il un Dieu ou non? Seulement, il faut me parler sérieusement.

— Non, il n'y pas de Dieu.

— Aliocha, Dieu existe-t-il?

— Oui, il existe.

— Ivan, y a-t-il une immortalité? Si petite soit-elle, la plus modeste?

— Non, il n'y en a pas.

— Aucune?

— Aucune.

— C'est-à-dire un zéro absolu, ou une parcelle? N'y aurait-il pas une parcelle?

— Un zéro absolu.

— Aliocha, y a-t-il une immortalité?

— Oui.

— Dieu et l'immortalité ensemble?

— Oui. C'est sur Dieu que repose l'immortalité.

— Hum. Ce doit être Ivan qui a raison. Seigneur, quand on pense combien de foi et d'énergie cette chimère a coûté à l'homme, en pure perte, depuis des milliers d'années! Qui donc se moque ainsi de l'humanité? Ivan, pour la dernière fois et catégoriquement: y a-t-il un Dieu, oui ou non?

— Non, pour la dernière fois.

— Qui donc se moque du monde, Ivan?

— Le diable, sans doute, ricana Ivan.

— Le diable existe-t-il?

— Non.

— Tant pis. Je ne sais pas ce que je ferai au premier fanatique qui a inventé Dieu. Le pendre ne suffirait pas!

— Sans cette invention, il n'y aurait pas de civilisation.

— Vraiment?

— Oui. Et il n'y aurait pas de cognac non plus. Il va falloir vous le retirer.

— Attends, attends! Encore un petit verre! J'ai offensé Aliocha. Tu ne m'en veux pas, mon cher petit?

— Non, je ne vous en veux pas. Je connais vos pensées. Votre cœur vaut mieux que votre tête.

— Mon cœur vaut mieux que ma tête! Et c'est toi qui dis cela!… Ivan, aimes-tu Aliocha?

— Oui, je l'aime.

— Aime-le (Fiodor Pavlovitch était de plus en plus gris). Écoute, Aliocha, j'ai été grossier tantôt envers ton starets, mais j'étais surexcité. C'est un homme d'esprit, qu'en penses-tu, Ivan?

— Cela se pourrait.

— Certainement, il y a du Piron là-dedans[187]. C'est un jésuite russe. La nécessité de jouer la comédie, de revêtir un masque de sainteté, l'indigne in petto, car c'est un noble caractère.

— Mais il croit en Dieu.

— Pas pour un kopek. Ne le savais-tu pas? Il l'avoue à tout le monde, ou plutôt à tous les gens d'esprit qui viennent le voir. Il a déclaré sans détour au gouverneur Schultz: «Credo, mais j'ignore à quoi.»

— Vraiment?

— C'est textuel. Mais je l'estime. Il y a en lui quelque chose de Méphistophélès, ou mieux du Héros de notre temps[188]!… Arbénine, est-ce bien son nom[189]?… Vois-tu, c'est un sensuel, et à tel point que je ne serais pas tranquille, même maintenant, si ma femme ou ma fille allaient se confesser à lui. Quand il commence à raconter des histoires, si tu savais ce qu'il peut dire… Il y a trois ans, il nous invita à prendre le thé, avec des liqueurs, car les dames lui envoient des liqueurs; il se mit à décrire sa vie d'autrefois, on se pâmait de rire… et comment il s'y prit pour guérir une dame… «Si je n'avais pas mal aux jambes, nous dit-il, je vous danserais une certaine danse.» Hein! Quel gaillard! «Moi aussi, j'ai mené joyeuse vie», ajouta-t-il… Il a escroqué soixante mille roubles au marchand Démidov.

— Comment, escroqué?

— L'autre les lui avait confiés, comme à un homme d'honneur. «Gardez-les-moi, demain on perquisitionnera chez moi.» Le saint homme garda tout.

«C'est à l'Église que tu les as donnés», dit-il. Je le traitai de gredin. «Non, répliqua-t-il, mais j'ai les idées larges…» Du reste, c'est d'un autre qu'il s'agit. J'ai confondu… sans m'en douter. Encore un petit verre et ce sera tout; enlève la bouteille, Ivan. Pourquoi ne m'as-tu pas arrêté dans mes mensonges?

— Je savais que vous vous arrêteriez de vous-même.

— C'est faux, c'est par méchanceté que tu n'as rien dit. Tu me méprises, au fond. Tu es venu chez moi pour me montrer ton mépris.

— Je m'en vais; le cognac commence à vous monter à la tête.

— Je t'ai instamment prié d'aller pour un ou deux jours à Tchermachnia, tu t'en es bien gardé.

— Je partirai demain, puisque vous y tenez tant.

— Il n'y a pas de danger. Tu veux m'espionner, voilà ce qui te retient ici, maudit.»

Le vieux ne se calmait pas. Il en était à ce point où certains ivrognes, jusqu'alors paisibles, tiennent tout à coup à se montrer dans leur méchanceté.

«Qu'as-tu à me regarder ainsi? Tes yeux me disent: «Vilain ivrogne». Ils respirent la méfiance et le mépris. Tu es un rusé gaillard. Le regard d'Alexéi est rayonnant. Il ne me méprise pas, lui. Alexéi, garde-toi d'aimer Ivan.

— Ne vous fâchez pas contre mon frère, vous l'avez assez offensé comme ça, proféra Aliocha d'un ton ferme.

— Soit. Ah! Que j'ai mal à la tête! Ivan, enlève le cognac, voilà trois fois que je te le dis. – Il se prit à songer et eut tout à coup un sourire rusé – Ne te fâche pas, Ivan, contre un pauvre vieux. Tu ne m'aimes guère, je le sais, – pourquoi m'aimerais-tu? – mais ne te fâche pas. Tu vas partir pour Tchermachnia. Je te montrerai une fillette que je guigne depuis longtemps, là-bas. Elle va encore nu-pieds, mais ne t'effraie pas des filles aux pieds nus, il ne faut pas en faire fi, ce sont des perles!…»

Il mit un baiser sur sa main, et s'animant tout à coup, comme si son thème favori le dégrisait:

«Ah! Mes enfants, reprit-il, mes petits cochons… pour moi… je n'ai jamais trouvé une femme laide, voilà ma maxime! Comprenez-vous? Non, vous ne le pouvez pas. Ce n'est pas du sang, c'est du lait qui coule dans vos

veines, vous n'avez pas tout à fait brisé votre coquille! D'après moi, toute femme offre quelque chose de fort intéressant, particulier à elle seule; seulement il faut savoir le découvrir, voilà le hic! C'est un talent spécial! Pour moi, il n'y a pas de laideron. Le sexe à lui seul fait déjà beaucoup… Mais cela vous dépasse! Même chez les vieilles filles, on trouve parfois des charmes tels, qu'on se demande comment des imbéciles ont pu les laisser vieillir sans les remarquer! Il faut d'abord étonner une va-nu-pieds, voilà comment il faut s'y prendre. Tu ne le savais pas? Il faut qu'elle soit émerveillée et confuse de voir un «monsieur» amoureux d'un museau comme le sien. Par chance, il y a et il y aura toujours des maîtres pour tout oser, et des servantes pour leur obéir, cela suffit au bonheur de l'existence! À propos, Aliocha, j'ai toujours étonné ta défunte mère, mais d'une autre façon. Parfois, après l'avoir privée de caresses, je m'épanchais devant elle à un moment donné, je tombais à ses genoux en lui baisant les pieds, et je l'amenais toujours à un petit rire convulsif, perçant, mais sans éclat. Elle ne riait pas autrement. Je savais que sa crise commençait toujours ainsi, que le lendemain elle crierait comme une possédée, que ce petit rire n'exprimait que l'apparence d'un transport; mais c'était toujours ça! On trouve toujours quand on sait s'y prendre. Un jour, un certain Béliavski, bellâtre riche, qui lui faisait la cour et fréquentait notre maison, me souffleta en sa présence. Elle, douce comme une agnelle, je crus qu'elle allait me battre: «Tu as été battu, il t'a giflé! Disait-elle, tu me vendais à lui… Comment a-t-il pu se permettre, devant moi! Garde-toi de reparaître à mes yeux; cours le provoquer en duel!…» Je la conduisis alors au monastère, où l'on fit des prières sur elle pour la calmer, mais, je te le jure devant Dieu, Aliocha, je n'ai jamais offensé ma petite possédée. Une fois seulement, c'était la première année de notre mariage, elle priait trop, observait strictement les fêtes de la Vierge, et me refusait l'entrée de sa chambre. Je vais la guérir de son mysticisme! Pensai-je… «Tu vois, dis-je, cette icône que tu tiens pour miraculeuse; je l'enlève, je vais cracher dessus en ta présence, et je n'en serai pas puni!» Dieu! Elle va me tuer, me dis-je, mais elle s'élança seulement, joignit les mains, cacha son visage, fut prise d'un tremblement et s'abattit sur le plancher… Aliocha, Aliocha, qu'as-tu? Qu'as-tu?»

Le vieillard se dressa, effrayé. Depuis qu'on parlait de sa mère, le visage d'Aliocha s'altérait peu à peu; il rougit, ses yeux étincelèrent, ses lèvres tremblèrent… Le vieil ivrogne n'avait rien remarqué, jusqu'au moment où Aliocha eut une crise étrange reproduisant trait pour trait ce qu'il venait de raconter de la «possédée». Soudain il se leva de table, exactement comme sa mère, d'après le récit, joignit les mains, s'en cacha le visage, s'affaissa sur sa chaise, secoué tout entier par une crise d'hystérie accompagnée de larmes silencieuses.

«Ivan, Ivan, vite de l'eau! C'est tout à fait comme sa mère. Prends de l'eau dans la louche pour l'en asperger, comme je le faisais avec elle; c'est à cause de sa mère, à cause de sa mère… murmurait-il à Ivan.

— Sa mère était aussi la mienne, je suppose, qu'en pensez-vous?» ne put s'empêcher de dire Ivan, avec un mépris courroucé.

Son regard étincelant fit tressaillir le vieux, qui, chose bizarre, parut pour un instant perdre de vue que la mère d'Aliocha était aussi celle d'Ivan…

«Comment, ta mère? Murmura-t-il sans comprendre. Pourquoi dis-tu cela? À propos de quelle mère? Est-ce qu'elle… Ah! Diable! C'est aussi la tienne! Eh bien, où avais-je la tête, excuse-moi, mais je croyais, Ivan… Hé, hé, hé!»

Il s'arrêta avec un sourire hébété d'ivrogne. Au même instant, un vacarme retentit dans le vestibule, des cris furieux s'élevèrent, la porte s'ouvrit et Dmitri Fiodorovitch fit irruption dans la salle. Le vieillard épouvanté se précipita vers Ivan:

«Il va me tuer! Ne me livre pas!» s'écria-t-il accroché aux pans de l'habit d'Ivan.

IX. Les sensuels

Grigori et Smerdiakov accouraient à la suite de Dmitri. Ils avaient lutté avec lui dans le vestibule, pour l'empêcher d'entrer, conformément aux instructions données par Fiodor Pavlovitch quelques jours auparavant. Profitant de ce que Dmitri s'était arrêté une minute pour s'orienter, Grigori fit le tour de la table, ferma les deux battants de la porte du fond, qui conduisait

aux chambres intérieures, et se tint devant cette porte, les bras étendus en croix, prêt à en défendre l'entrée jusqu'à son dernier souffle. Ce que voyant, Dmitri rugit plutôt qu'il ne cria, et se précipita sur Grigori.

«Ainsi elle est là! C'est là qu'on l'a cachée! Arrière, gredin!»

Il voulut écarter Grigori, mais celui-ci le repoussa. Fou de rage, Dmitri leva la main et frappa Grigori de toute sa force. Le vieillard s'affaissa comme fauché, et Dmitri, enjambant son corps, força la porte. Smerdiakov, pâle et tremblant, était resté à l'autre bout de la table, serré contre Fiodor Pavlovitch.

«Elle est ici, cria Dmitri, je viens de la voir se diriger vers la maison, mais je n'ai pu la rejoindre. Où est-elle? Où est-elle?»

Ce cri, «Elle est ici» fit une impression inexplicable sur Fiodor Pavlovitch, toute sa frayeur disparut.

«Arrêtez-le, arrêtez-le!» glapit-il en se précipitant à la suite de Dmitri.

Cependant Grigori s'était relevé, mais restait encore abasourdi. Ivan et Aliocha coururent pour rattraper leur père. On entendit dans la chambre voisine le fracas d'un objet brisé en tombant. C'était un grand vase de peu de valeur, placé sur un piédestal en marbre que Dmitri avait heurté en passant.

«Au secours!» hurla le vieux.

Ivan et Aliocha le rejoignirent et le ramenèrent de force dans la salle à manger.

«Pourquoi le poursuivez-vous? Il serait capable de vous tuer, s'écria Ivan avec colère.

— Ivan, Aliocha! Grouchegnka est ici, il dit qu'il l'a vue entrer.»

Fiodor Pavlovitch perdait l'haleine. Pour cette fois il n'attendait pas Grouchegnka, et la nouvelle imprévue de sa présence troublait sa raison. Il était tout tremblant, il avait comme perdu l'esprit.

«Vous avez vu vous-même qu'elle n'est pas venue, cria Ivan.

— Mais peut-être par l'autre entrée?

— Elle est fermée, cette entrée, et vous en avez la clef…»

Dmitri reparut dans la salle à manger. Naturellement, il avait trouvé, lui aussi, l'autre entrée fermée, et c'était bien Fiodor Pavlovitch qui en avait la clef dans sa poche. Toutes les fenêtres étaient également closes; Grouchegnka n'avait donc pu ni entrer ni sortir par aucune issue.

«Arrêtez-le, hurla Fiodor Pavlovitch dès qu'il aperçut Dmitri, il a volé de l'argent dans ma chambre à coucher!»

En s'arrachant des bras d'Ivan, il s'élança de nouveau sur Dmitri. Celui-ci leva les mains, saisit le vieillard par les deux seules touffes de cheveux qui lui restaient aux tempes, le fit pirouetter, le jeta violemment sur le plancher et lui donna encore deux ou trois coups de talon au visage. Le vieillard poussa un gémissement aigu. Ivan, quoique plus faible que Dmitri, le saisit par les bras et l'éloigna de leur père. Aliocha, l'aidant de toutes ses forces, avait empoigné son frère par-devant.

«Tu l'as tué, dément! Cria Ivan.

— Il a ce qu'il mérite, s'exclama Dmitri, haletant. Si je ne l'ai pas tué, je viendrai l'achever. Vous ne le sauverez pas.

— Dmitri, hors d'ici tout de suite! Cria impérieusement Aliocha.

— Alexéi, je n'ai confiance qu'en toi; dis-moi si Grouchegnka était ici tout à l'heure ou non. Je l'ai vue moi-même longer la haie et disparaître dans cette direction. Je l'ai appelée, elle s'est enfuie…

— Je te jure qu'elle n'était pas ici, et que personne ne l'attendait!

— Mais je l'ai vue… donc elle… Je saurai tout à l'heure où elle est… Au revoir, Alexéi! Pas un mot à Ésope au sujet de l'argent, mais va tout de suite chez Catherine Ivanovna, et dis-lui: «Il m'a ordonné de vous saluer, précisément de vous saluer et resaluer! Décris-lui la scène.»

Sur ces entrefaites, Ivan et Grigori avaient relevé et installé le vieillard sur un fauteuil. Son visage était ensanglanté, mais il avait sa connaissance. Il lui semblait toujours que Grouchegnka se trouvait quelque part dans la maison. Dmitri lui jeta un regard de haine en s'en allant.

«Je ne me repens pas d'avoir versé ton sang, s'exclamat-il. Prends garde, vieillard, surveille ton rêve, car moi aussi j'en ai un. Je te maudis et te renie pour toujours…»

Il s'élança hors de la chambre.

«Elle est ici, elle est sûrement ici, râla le vieux d'une voix à peine perceptible, en faisant signe à Smerdiakov.

— Non, elle n'est pas ici, vieillard insensé, cria rageusement Ivan. Bon! Le voilà qui s'évanouit! De l'eau, une serviette! Smerdiakov, vite!»

Smerdiakov courut chercher de l'eau. Le vieux, une fois déshabillé, fut transporté dans la chambre à coucher et mis au lit. On lui entoura la tête d'une serviette mouillée. Affaibli par le cognac, les émotions violentes et les coups, il ferma les yeux et s'assoupit dès qu'il eut la tête sur l'oreiller. Ivan et Aliocha retournèrent au salon. Smerdiakov emporta les débris du vase brisé, Grigori se tenait près de la table, morne, la tête baissée.

«Tu devrais aussi te mouiller la tête et te coucher, lui dit Aliocha; mon frère t'a frappé violemment à la tête…

— Il a osé! Proféra Grigori d'un air morne.

— Il a «osé» aussi contre son père, fit observer Ivan, la bouche contractée.

— Je l'ai lavé tout petit, et il a levé la main sur moi! Répéta Grigori.

— Si je ne l'avais pas retenu, il l'aurait tué. Il n'en faut pas beaucoup pour Ésope, murmura Ivan à Aliocha.

— Que Dieu le préserve! S'exclama Aliocha.

— Pourquoi? Continua Ivan sur le même ton, le visage haineusement contracté. La destinée des reptiles est de se dévorer entre eux!»

Aliocha frissonna.

«Bien entendu, je ne laisserai pas s'accomplir un meurtre. Reste ici, Aliocha, je vais faire les cent pas dans la cour, je commence à avoir mal à la tête.»

Aliocha passa dans la chambre à coucher, et demeura une heure au chevet de son père, derrière le paravent. Soudain, le vieillard ouvrit les yeux et le regarda longtemps en silence, s'efforçant de rassembler ses souvenirs. Une agitation extraordinaire se peignit sur son visage.

«Aliocha, chuchota-t-il avec appréhension, où est Ivan?

— Dans la cour; il a mal à la tête. Il nous garde.

— Donne-moi le petit miroir qui est là-bas.»

Aliocha lui tendit un petit miroir ovale, qui se trouvait sur la commode. Le vieillard s'y regarda. Le nez avait enflé et sur le front, au-dessus du sourcil gauche, s'étalait une ecchymose pourpre.

«Que dit Ivan? Aliocha, mon cher, mon unique fils, j'ai peur d'Ivan; je le crains plus que l'autre. Il n'y a que toi dont je n'ai pas peur.

— Ne craignez pas Ivan non plus; il se fâche, mais il vous défendra.

— Aliocha, et l'autre? Il a couru chez Grouchegnka? Mon ange, dis-moi la vérité: Grouchegnka était-elle ici?

— Personne ne l'a vue. C'est une illusion, elle n'était pas là!

— Sais-tu que Dmitri veut l'épouser?

— Elle ne voudra pas de lui.

— Non, non, elle ne voudra pas de lui, s'écria le vieillard frémissant de joie, comme si on ne pouvait rien lui dire de plus agréable. – Dans son enthousiasme, il saisit la main d'Aliocha et la serra contre son cœur. Des larmes même brillèrent dans ses yeux. – Prends cette image de la Vierge dont j'ai parlé tantôt, reprit-il; emporte-la avec toi. Et je te permets de retourner au monastère… Je plaisantais, ne te fâche pas. La tête me fait mal, Aliocha… tranquillise-moi, sois mon bon ange, dis-moi la vérité!

— Toujours la même idée? Fit tristement Aliocha.

— Non, non, je te crois; mais va chez Grouchegnka ou tâche de la voir; demande-lui au plus tôt – pénètre son secret – qui elle préfère: lui ou moi? Le peux-tu?

— Si je la vois, je lui demanderai, murmura Aliocha confus.

— Bon, elle ne te le dira pas, interrompit le vieillard, c'est une enfant terrible. Elle commencera par t'embrasser en disant que c'est toi qu'elle veut. Elle est fourbe et effrontée; non, tu ne peux pas aller chez elle.

— En effet, mon père, ce ne serait pas convenable.

— Où t'envoyait-il, il a crié: «va» en se sauvant?

— Chez Catherine Ivanovna.

— Pour lui demander de l'argent?

— Non, pas pour cela.

— Il n'a pas le sou. Écoute, Aliocha, je réfléchirai pendant la nuit. Va-t'en… tu la rencontreras peut-être. Viens me voir demain matin sans faute. J'ai quelque chose à te dire. Viendras-tu?

— Oui.

— Tu auras l'air de passer prendre de mes nouvelles. Ne dis à personne que je t'ai prié de venir. Pas un mot à Ivan.

— Entendu.

— Adieu, mon ange. Tu as pris ma défense, tout à l'heure, je ne l'oublierai jamais. Je te dirai un mot demain… mais cela demande réflexion.

— Comment vous sentez-vous, maintenant?

— Demain, je serai sur pied, tout à fait rétabli, en parfaite santé!…»

Dans la cour, Aliocha trouva Ivan assis sur un banc, près de la porte cochère; il notait quelque chose au crayon dans son carnet. Aliocha l'informa que le vieillard avait repris connaissance et lui laissait passer la nuit au monastère.

«Aliocha, je serais heureux de te voir demain matin, dit Ivan d'un ton aimable auquel Aliocha ne s'attendait pas.

— Je serai demain chez les dames Khokhlakov, peut-être aussi chez Catherine Ivanovna, si je ne la trouve pas chez elle maintenant.

— Tu y vas quand même? C'est pour «la saluer et la resaluer», dit Ivan en souriant.

Aliocha se troubla.

«Je pense avoir compris les exclamations de Dmitri et un peu ce qui s'est passé. Il t'a prié d'aller la voir pour lui dire qu'il… eh bien… en un mot, pour prendre congé.

— Frère, comment ce cauchemar finira-t-il pour Dmitri et notre père? S'exclama Aliocha.

— Il est difficile de le deviner. Peut-être que cette affaire tombera à l'eau. Cette femme est un monstre. En tout cas, il faut que le vieux reste à la maison et que Dmitri n'y entre pas.

— Frère, permets-moi encore une question. Se peut-il que chacun ait le droit de juger ses semblables, de décider qui est digne de vivre et qui en est indigne?

— Que vient faire ici l'appréciation des mérites? Pour trancher cette question, le cœur humain ne se préoccupe guère des mérites, mais d'autres motifs bien plus naturels. Quant au droit, qui donc n'a pas le droit de souhaiter?

— Pas la mort d'autrui.

— Et pourquoi pas la mort? À quoi bon mentir à soi-même, alors que tous vivent ainsi et ne peuvent sans doute vivre autrement. Tu penses à ce que j'ai

dit tout à l'heure, que «la destinée des reptiles est de se dévorer entre eux»? Me crois-tu capable, comme Dmitri, de verser le sang d'Ésope, de le tuer, enfin?

— Que dis-tu Ivan? Jamais cette idée ne m'est venue! Et je ne crois pas que Dmitri…

— Merci, dit Ivan en souriant. Sache que je le défendrai toujours. Mais dans ce cas particulier, je laisse le champ libre à mes désirs. À demain. Ne me juge pas, ne me tiens pas pour un scélérat», ajouta-t-il.

Ils se serrèrent les mains plus cordialement qu'ils n'avaient jamais fait. Aliocha comprit que son frère se rapprochait de lui avec une intention secrète.

X. Les deux ensemble

Aliocha sortit de chez son père plus abattu qu'à son arrivée. Ses idées étaient fragmentaires, confuses; lui-même se rendait compte qu'il craignait de les rassembler, de tirer une conclusion générale des contradictions douloureuses dont cette journée était faite. Il éprouvait un sentiment voisin du désespoir, ce qui ne lui était jamais arrivé. Une question dominait les autres, fatale et insoluble: qu'adviendrait-il de son père et de Dmitri, en présence de cette femme redoutable? Il les avait vus aux prises. Le seul vraiment malheureux, c'était son frère Dmitri; la fatalité le guettait. D'autres se trouvaient mêlés à tout cela, et peut-être davantage que ne le croyait Aliocha auparavant. Il y avait là une sorte d'énigme. Ivan lui avait fait des avances, attendues depuis longtemps, et maintenant il en éprouvait une appréhension. Autre bizarrerie: alors que tantôt il se rendait chez Catherine Ivanovna dans un trouble extraordinaire, il n'en ressentait à présent aucun; il se hâtait même, comme s'il attendait d'elle une indication. Pourtant, la commission était encore plus pénible à faire: la question des trois mille roubles était réglée, et Dmitri, se sentant déshonoré définitivement, tomberait de plus en plus bas. En outre, Aliocha devait narrer à Catherine Ivanovna la scène qui venait de se dérouler chez son père.

Il était sept heures et la nuit tombait lorsque Aliocha arriva chez

Catherine Ivanovna, qui habitait une confortable maison dans la Grand-Rue. Il savait qu'elle vivait avec deux tantes. L'une, la tante de sa sœur Agathe, était cette personne silencieuse qui avait pris soin d'elle après sa sortie de pension. L'autre était une dame de Moscou, fort digne, mais sans fortune. Toutes deux se soumettaient en tout à Catherine Ivanovna et ne demeuraient auprès d'elle que pour le décorum. Catherine Ivanovna ne dépendait que de sa bienfaitrice, la générale, que sa santé retenait à Moscou et à qui elle était dans l'obligation d'écrire deux fois par semaine des lettres très détaillées.

Lorsque Aliocha, dans le vestibule, se fit annoncer par la femme de chambre qui lui avait ouvert, il lui parut évident qu'on connaissait déjà au salon son arrivée (peut-être l'avait-on aperçu de la fenêtre); toujours est-il qu'il entendit du bruit, des pas précipités résonnèrent avec un frou-frou de robes, deux ou trois femmes avaient dû s'échapper. Aliocha trouva étrange que son arrivée produisît une telle agitation. On le fit entrer aussitôt au salon, une grande pièce meublée avec élégance, qui n'avait rien de provincial: des canapés et des chaises longues, des tables et des guéridons, des tableaux aux murs, des vases et des lampes, beaucoup de fleurs, jusqu'à un aquarium près de la fenêtre. Le crépuscule assombrissait la chambre. Aliocha aperçut sur un canapé une mantille de soie abandonnée, et sur la table en face, deux tasses où il restait du chocolat, des biscuits, une coupe de cristal avec des raisins secs, une autre avec des bonbons. En voyant cette collation, Aliocha devina qu'il y avait des invités et fronça les sourcils. Mais aussitôt la portière se souleva, et Catherine Ivanovna entra d'un pas rapide, en lui tendant les deux mains avec un joyeux sourire. En même temps, une servante apporta et posa sur la table deux bougies allumées.

«Dieu soit loué, vous voilà enfin! Toute la journée j'ai prié Dieu pour que vous veniez! Asseyez-vous.»

La beauté de Catherine Ivanovna avait déjà frappé Aliocha, trois semaines auparavant, quand Dmitri l'avait conduit chez elle pour le présenter, car elle désirait beaucoup faire sa connaissance. Ils n'avaient guère causé lors de cette entrevue: croyant Aliocha fort gêné, Catherine Ivanovna voulut le mettre à l'aise et conversa tout le temps avec Dmitri. Aliocha avait gardé le silence, mais observé bien des choses. Le maintien noble, l'aisance fière,

l'assurance de la hautaine jeune fille le frappèrent. Ses grands yeux noirs brillants lui parurent en parfaite harmonie avec la pâleur mate de son visage ovale. Mais ses yeux, ses lèvres tremblantes, si capables qu'ils fussent d'exciter l'amour de son frère, ne pourraient peut-être pas le retenir longtemps. Il s'en ouvrit presque à Dmitri, lorsque celui-ci, après la visite, insista, le suppliant de ne pas cacher l'impression que lui avait produite sa fiancée.

«Tu seras heureux avec elle, mais peut-être pas d'un bonheur calme.

— Frère, ces femmes demeurent pareilles à elles-mêmes; elles ne se résignent pas devant la destinée. Ainsi, tu penses que je ne l'aimerai pas toujours?

— Non, tu l'aimeras toujours, sans doute, mais tu ne seras peut-être pas toujours heureux avec elle…»

Aliocha exprima cette opinion en rougissant, dépité d'avoir, pour céder aux prières de son frère, formulé des idées aussi «sottes», car aussitôt émise, son opinion lui parut à lui-même fort sotte. Et il eut honte de s'être exprimé si catégoriquement sur une femme.

Sa surprise fut d'autant plus grande en sentant, au premier regard jeté maintenant sur Catherine Ivanovna, qu'il s'était peut-être trompé dans son jugement. Cette fois-ci, le visage de la jeune fille rayonnait d'une bonté ingénue, d'une sincérité ardente. De la «fierté», de la «hauteur» qui avaient alors tant frappé Aliocha, il ne restait qu'une noble énergie, une confiance sereine en soi-même. Au premier regard, aux premières paroles, Aliocha comprit que le tragique de sa situation à l'égard de l'homme qu'elle aimait tant ne lui échappait point et que, peut-être, elle savait déjà tout. Néanmoins, son visage radieux exprimait la foi en l'avenir. Aliocha se sentit coupable envers elle, vaincu et captivé tout ensemble. En outre, il remarqua, à ses premières paroles, qu'elle se trouvait dans une violente agitation, peut-être insolite chez elle, et qui confinait même à l'exaltation.

«Je vous attendais, car c'est de vous seul, à présent, que je puis savoir toute la vérité.

— Je suis venu… bredouilla Aliocha, je… il m'a envoyé.

— Ah! Il vous a envoyé; eh bien, je le pressentais! Maintenant, je sais

tout, tout! Dit Catherine Ivanovna, les yeux étincelants. Attendez, Alexéi Fiodorovitch, je vais vous dire pourquoi je désirais tant vous voir. J'en sais peut-être plus long que vous-même; ce ne sont pas des nouvelles que je réclame de vous. Je veux connaître votre dernière impression sur Dmitri, je veux que vous me racontiez le plus franchement, le plus grossièrement que vous pourrez (oh! Ne vous gênez pas), ce que vous pensez de lui maintenant et de sa situation après votre entrevue d'aujourd'hui. Cela vaudra peut-être mieux qu'une explication entre nous deux, puisqu'il ne veut plus venir me voir. Avez-vous compris ce que j'attends de vous? Maintenant, pour quelle raison vous a-t-il envoyé; parlez franchement, ne mâchez pas les mots!…

— Il m'a chargé de vous… saluer, de vous dire qu'il ne viendrait plus jamais et de vous saluer.

— Saluer? Il a dit comme ça, c'est ainsi qu'il s'est exprimé?

— Oui.

— Il s'est peut-être trompé, par hasard, et n'a pas employé le mot qu'il fallait?

— Non, il a insisté précisément pour que je vous répète ce mot «saluer». Il me l'a recommandé trois fois.»

Le sang monta au visage de Catherine Ivanovna.

«Aidez-moi, Alexéi Fiodorovitch, j'ai maintenant besoin de vous. Voici ma pensée, dites-moi si j'ai tort ou raison: s'il vous avait chargé de me saluer à la légère, sans insister sur la transmission du mot, sans le souligner, tout serait fini. Mais s'il a appuyé particulièrement sur ce terme, s'il vous a enjoint de me transmettre ce salut, c'est qu'il était surexcité, hors de lui peut-être. La décision qu'il a prise l'aura effrayé lui-même! Il ne m'a pas quittée avec assurance, il a dégringolé la pente. Le soulignement de ce mot a le sens d'une bravade…

— C'est cela, c'est cela, affirma Aliocha; j'ai la même impression que vous.

— Dans ce cas, tout n'est pas perdu! Il n'est que désespéré, je puis encore le sauver. Ne vous a-t-il pas parlé d'argent, de trois mille roubles?

— Non seulement il m'en a parlé, mais c'est peut-être ce qui l'accablait le plus. Il dit que tout lui est devenu indifférent depuis qu'il a perdu son

honneur, répondit Aliocha qui se sentait renaître à l'espérance en entrevoyant la possibilité de sauver son frère. Mais savez-vous… ce qui en est de cet argent? Ajouta-t-il, et il demeura court.

— Je suis fixée depuis longtemps. J'ai télégraphié à Moscou où l'on n'avait rien reçu. Il n'a pas envoyé l'argent, mais je me suis tue. J'ai appris la semaine dernière qu'il était à court… Je n'ai qu'un but, en tout ceci, c'est qu'il sache à qui s'adresser et où trouver l'amitié la plus fidèle. Mais il ne veut pas croire que son plus fidèle ami, c'est moi; il ne considère que la femme en moi. Je me suis tourmentée toute la semaine: comment faire pour qu'il ne rougisse pas devant moi d'avoir gaspillé ces trois mille roubles? Qu'il ait honte devant tous, et vis-à-vis de lui-même, mais pas devant moi! Comment ignore-t-il jusqu'à maintenant tout ce que je puis endurer pour lui? Comment peut-il me méconnaître, après tout ce qui s'est passé? Je veux le sauver pour toujours. Qu'il cesse de voir en moi sa fiancée! Il craint pour son honneur vis-à-vis de moi? Mais il n'a pas craint de s'ouvrir à vous, Alexéi Fiodorovitch. Pourquoi n'ai-je pas encore mérité sa confiance?»

Des larmes lui vinrent aux yeux tandis qu'elle prononçait ces derniers mots.

«Je dois vous dire, reprit Aliocha d'une voix tremblante, qu'il vient d'avoir une scène terrible avec mon père. Et il raconta tout: comment Dmitri l'avait envoyé demander de l'argent, puis avait fait irruption dans la maison, battu Fiodor Pavlovitch, et, là-dessus, recommandé avec insistance à Aliocha d'aller la «saluer» … Il est allé chez cette femme… ajouta tout bas Aliocha.

— Vous pensez que je ne supporterai pas sa liaison avec cette femme? Il le pense aussi, mais il ne l'épousera pas, déclara-t-elle avec un rire nerveux. Un Karamazov peut-il brûler d'une ardeur éternelle? C'est un emballement, ce n'est pas de l'amour. Il ne l'épousera pas, car elle ne voudra pas de lui, dit-elle avec le même rire étrange.

— Il l'épousera peut-être, dit tristement Aliocha, les yeux baissés.

— Il ne l'épousera pas, vous dis-je! Cette jeune fille est un ange! Le savez-vous, le savez-vous? S'exclama Catherine Ivanovna avec une chaleur extraordinaire. C'est la plus fantastique des créatures. Elle est séduisante, assurément, mais elle a un caractère noble et bon. Pourquoi me regardez-vous

ainsi, Alexéi Fiodorovitch? Mes paroles vous étonnent, vous ne me croyez pas? Agraféna Alexandrovna, mon ange, cria-t-elle soudain, les yeux tournés vers la pièce voisine, venez ici, ce gentil garçon est au courant de toutes nos affaires, montrez-vous donc!

— Je n'attendais que votre appel», fit une voix douce et même doucereuse.

La portière se souleva et… Grouchegnka en personne, rieuse, joyeuse, apparut. Aliocha éprouva une commotion; les yeux fixés sur cette apparition il ne pouvait s'en détacher. «La voilà donc, se disait-il, cette femme redoutable, «ce monstre», comme Ivan l'a appelée il y a une demi-heure!» Pourtant il avait devant lui l'être le plus ordinaire, le plus simple à première vue, une femme charmante et bonne, jolie, certes, mais ressemblant à toutes les jolies femmes «ordinaires». À vrai dire, elle était même belle, fort belle, une beauté russe, celle qui suscite tant de passions. La taille assez élevée, sans égaler pourtant Catherine Ivanovna, qui était très grande, forte, avec des mouvements doux et silencieux, comme alanguis dans une douceur en accord avec sa voix. Elle s'avança, non pas comme Catherine Ivanovna, d'un pas ferme et assuré, mais sans bruit. On ne l'entendait pas marcher. Elle s'enfonça dans un fauteuil, avec un bruissement doux de son élégante robe en soie noire, recouvrit frileusement d'un châle de laine son cou blanc comme neige et ses larges épaules. Son visage indiquait juste son âge: vingt-deux ans. Sa peau était très blanche, avec un teint à reflets rose pâle, l'ovale du visage un peu large, la mâchoire inférieure un peu saillante, la lèvre supérieure était mince, celle de dessous qui avançait, deux fois plus forte et comme enflée; une magnifique chevelure châtain très abondante, des sourcils sombres, d'admirables yeux gris d'azur aux longs cils: le plus indifférent, le plus distrait des hommes, égaré dans la foule, à la promenade, n'eût pas manqué de s'arrêter devant ce visage et de se le rappeler longtemps. Ce qui frappa le plus Aliocha, ce fut son expression enfantine et ingénue. Elle avait un regard et des joies d'enfant, elle s'était approchée de la table vraiment «réjouie», comme si elle attendait quelque chose, curieuse et impatiente. Son regard égayait l'âme. Aliocha le sentait. Il y avait encore en elle un je ne sais quoi dont il n'aurait pu ou su rendre compte, mais qu'il sentait peut-être

inconsciemment, cette mollesse des mouvements, cette légèreté féline de son corps, pourtant puissant et gras. Son châle dessinait des épaules pleines, une ferme poitrine de toute jeune femme. Ce corps promettait peut-être les formes de la Vénus de Milo, mais dans des proportions que l'on devinait quelque peu outrées. En examinant Grouchegnka, des connaisseurs de la beauté russe auraient prédit avec certitude qu'à l'approche de la trentaine, cette beauté si fraîche encore perdrait son harmonie; le visage s'empâterait; des rides se formeraient rapidement sur le front et autour des yeux; le teint se flétrirait, s'empourprerait peut-être; bref, c'était la beauté du diable, beauté éphémère, si fréquente chez la femme russe. Aliocha, bien entendu, ne pensait pas à ces choses, mais, quoique sous le charme, il se demandait avec malaise et comme à regret: «Pourquoi traîne-t-elle ainsi les mots et ne peut-elle parler naturellement?» Grouchegnka trouvait sans doute de la beauté dans ce grasseyement et ces intonations chantantes. Ce n'était qu'une habitude de mauvais ton, indice d'une éducation inférieure, d'une fausse notion des convenances. Néanmoins, ce parler affecté semblait à Aliocha presque incompatible avec cette expression ingénue et radieuse, ce rayonnement des yeux riant d'une joie de bébé.

Catherine Ivanovna la fit asseoir en face d'Aliocha et baisa à plusieurs reprises les lèvres souriantes de cette femme dont elle semblait s'être amourachée.

«C'est la première fois que nous nous voyons, Alexéi Fiodorovitch, dit-elle ravie. Je voulais la connaître, la voir, aller chez elle, mais elle est venue elle-même à mon premier appel. J'étais sûre que nous arrangerions tout. Mon cœur le pressentait… On m'avait priée de renoncer à cette démarche, mais j'en prévoyais l'issue, et je ne me suis pas trompée. Grouchegnka m'a expliqué toutes ses intentions; elle est venue comme un bon ange m'apporter la paix et la joie…

— Vous ne m'avez pas dédaignée, chère mademoiselle, dit Grouchegnka d'une voix traînante, avec son doux sourire.

— Gardez-vous de me dire de telles paroles, charmante magicienne! Vous dédaigner? Je vais encore embrasser votre jolie lèvre. Elle a l'air enflée et voilà qui la fera enfler encore… Voyez comme elle rit, Alexéi

Fiodorovitch; c'est une joie pour le cœur de regarder cet ange…»

Aliocha rougissait et frissonnait légèrement.

«Vous me choyez, chère mademoiselle, mais je ne mérite peut-être pas vos caresses.

— Elle ne les mérite pas! S'exclama avec la même chaleur Catherine Ivanovna. Sachez, Alexéi Fiodorovitch, que nous sommes une tête fantasque, indépendante, mais un cœur fier, oh! Très fier! Nous sommes noble et généreuse, Alexéi Fiodorovitch, le saviez-vous? Nous n'avons été que malheureuse, trop prête à nous sacrifier à un homme peut-être indigne ou léger. Nous avons aimé un officier, nous lui avons tout donné, il y a longtemps de cela, cinq ans, et il nous a oubliée, il s'est marié. Devenu veuf, il a écrit, il est en route, c'est lui seul, sachez-le, que nous aimons et que nous avons toujours aimé! Il arrive, et de nouveau Grouchegnka sera heureuse, après avoir souffert pendant cinq ans. Que peut-on lui reprocher, qui peut se vanter de ses bonnes grâces? Ce vieux marchand impotent mais c'était plutôt un père, un ami, un protecteur; il nous a trouvée désespérée, tourmentée, abandonnée… Car elle voulait se noyer, ce vieillard l'a sauvée, il l'a sauvée!

— Vous me défendez par trop chaleureusement, chère mademoiselle, vous allez un peu loin, traîna de nouveau Grouchegnka.

— Je vous défends! Est-ce à moi de vous défendre, et avez-vous besoin de l'être? Grouchegnka, mon ange, donnez-moi votre main; regardez cette petite main potelée, cette délicieuse main, Alexéi Fiodorovitch; la voyez-vous, c'est elle qui m'a apporté le bonheur, qui m'a ressuscitée, je vais la baiser des deux côtés… Et voilà, et voilà.»

Elle embrassa trois fois, comme transportée, la main vraiment charmante, peut-être trop potelée, de Grouchegnka. Celle-ci se laissait faire, avec un rire nerveux et sonore; tout en observant la «chère demoiselle» … «Peut-être s'exalte-t-elle trop», pensa Aliocha. Il rougit, son cœur n'était pas tranquille.

«Vous voulez me faire rougir, chère mademoiselle, en baisant ma main devant Alexéi Fiodorovitch.

— Moi, vous faire rougir? Proféra Catherine Ivanovna un peu étonnée. Ah! Ma chère, que vous me comprenez mal!

— Mais peut-être ne me comprenez-vous pas non plus, chère

mademoiselle. Je suis pire que je ne vous parais. J'ai mauvais cœur, je suis capricieuse. C'est uniquement pour me moquer du pauvre Dmitri Fiodorovitch que j'ai fait sa conquête.

— Mais vous allez maintenant le sauver, vous me l'avez promis. Vous lui ferez comprendre, vous lui révélerez que depuis longtemps vous en aimez un autre prêt à vous épouser…

— Mais non, je ne vous ai rien promis de pareil. C'est vous qui avez dit tout cela, et pas moi.

— Je vous ai donc mal comprise, murmura Catherine Ivanovna, qui pâlit légèrement. Vous m'avez promis…

— Ah! Non, angélique demoiselle, je ne vous ai rien promis, interrompit Grouchegnka avec la même expression gaie, paisible, innocente. Voyez, digne mademoiselle, comme je suis mauvaise et volontaire. Ce qui me plaît, je le fais; tout à l'heure, je vous ai peut-être fait une promesse, et maintenant je me dis «si Mitia allait me plaire de nouveau», car une fois déjà il m'a plu presque une heure. Peut-être vais-je aller lui dire de demeurer chez moi à partir d'aujourd'hui… Voyez comme je suis inconstante…

— Tout à l'heure vous parliez autrement… murmura Catherine Ivanovna.

— Oui! Mais j'ai le cœur tendre, je suis sotte! Rien qu'à penser à tout ce qu'il a enduré pour moi, si, de retour chez moi, j'ai pitié de lui, qu'arrivera-t-il?

— Je ne m'attendais pas…

— Oh! Mademoiselle, que vous êtes bonne et noble à côté de moi. Et peut-être, maintenant, allez-vous cesser de m'aimer en voyant mon caractère, demanda-t-elle tendrement, et elle prit avec respect la main de Catherine Ivanovna. Je vais baiser votre main, chère mademoiselle, comme vous avez fait de la mienne. Vous m'avez donné trois baisers, je vous en devrais bien trois cents pour être quitte. Il en sera ainsi, et après à la grâce de Dieu; peut-être serai-je votre esclave et voudrai-je vous complaire en tout, qu'il en soit ce que Dieu voudra, sans aucunes conventions ni promesses. Donnez-moi votre main, votre jolie main, chère mademoiselle, belle entre toutes!»

Elle porta doucement cette main à ses lèvres, dans l'étrange dessein de «s'acquitter» des baisers reçus. Catherine Ivanovna ne retira pas sa main. Elle

avait écouté avec un timide espoir la dernière promesse de Grouchegnka, si étrangement exprimée fût-elle, de lui «complaire aveuglément»; elle la regardait avec anxiété dans les yeux; elle y voyait la même expression ingénue et confiante, la même gaieté sereine… «Elle est peut-être trop naïve!» se dit Catherine Ivanovna dans une lueur d'espoir. Cependant Grouchegnka, charmée de cette «jolie petite main», la portait lentement à ses lèvres. Elle y touchait presque, lorsqu'elle la retint pour réfléchir.

«Savez-vous, mon ange, traîna-t-elle de sa voix la plus doucereuse, tout compte fait, je ne vous baiserai pas la main. – Et elle eut un petit rire gai.

— Comme vous voudrez… Qu'avez-vous? Tressaillit Catherine Ivanovna.

— Souvenez-vous de ceci: vous avez baisé ma main, mais moi je n'ai pas baisé la vôtre.»

Une lueur brilla dans ses yeux. Elle fixait obstinément Catherine Ivanovna.

«Insolente!» proféra celle-ci, qui commençait à comprendre. Elle se leva vivement, en proie à la colère.

Sans se hâter, Grouchegnka en fit autant.

«Je vais raconter à Mitia que vous m'avez baisé la main, mais que je n'ai pas voulu baiser la vôtre. Cela le fera bien rire.

— Hors d'ici, coquine!

— Ah! Quelle honte! Une demoiselle comme vous ne devrait pas employer de pareils mots.

— Hors d'ici, fille vendue! Hurla Catherine Ivanovna. Tout son visage convulsé tremblait.

— Vendue, soit. Vous-même, ma belle, vous alliez le soir chercher fortune chez des jeunes gens et trafiquer de vos charmes; je sais tout.»

Catherine Ivanovna poussa un cri, voulut se jeter sur elle, mais Aliocha la retint de toutes ses forces.

«Ne bougez pas, ne lui répondez rien, elle partira d'elle-même.»

Les deux parents de Catherine Ivanovna et la femme de chambre accoururent à son cri. Elles se précipitèrent vers elle.

«Eh bien, je m'en vais, déclara Grouchegnka en prenant sa mantille sur le

divan. Aliocha, mon chéri, accompagne-moi!

— Allez-vous-en plus vite, implora Aliocha les mains jointes.

— Aliocha chéri, accompagne-moi. En route je te dirai quelque chose qui te fera plaisir. C'est pour toi, Aliocha, que j'ai joué cette scène. Viens, mon cher, tu ne le regretteras pas.»

Aliocha se détourna en se tordant les mains. Grouchegnka s'enfuit dans un rire sonore.

Catherine Ivanovna eut une attaque de nerfs; elle sanglotait, des spasmes l'étouffaient. On s'empressait autour d'elle.

«Je vous avais prévenue, lui dit l'aînée des tantes. Vous êtes trop vive… Peut-on risquer pareille démarche! Vous ne connaissez pas ces créatures, et on dit de celle-ci que c'est la pire de toutes… Vous n'en faites qu'à votre tête!

— C'est une tigresse! Vociféra Catherine Ivanovna. Pourquoi m'avez-vous retenue, Alexéi Fiodorovitch, je l'aurais battue, battue.»

Elle était incapable de se contenir devant Alexéi, peut-être ne le voulait-elle pas.

«Elle mériterait d'être fouettée en public, de la main du bourreau.»

Alexéi se rapprocha de la porte.

«Oh! Mon Dieu, s'écria Catherine Ivanovna en joignant les mains, mais lui! Il a pu être si déloyal, si inhumain! Car c'est lui qui a raconté à cette créature ce qui s'est passé en ce jour fatal et à jamais maudit! «Vous alliez trafiquer de vos charmes, ma belle!» Elle sait tout. Votre frère est un gredin, Alexéi Fiodorovitch!»

Aliocha voulut dire quelque chose, mais il ne trouva pas un mot; son cœur se serrait à lui faire mal.

«Allez-vous-en, Alexéi Fiodorovitch! J'ai honte, c'est affreux! Demain… Je vous en prie à genoux, venez demain. Ne me jugez pas, pardonnez-moi, je ne sais pas de quoi je suis capable!»

Aliocha sortit en chancelant. Il aurait voulu pleurer comme elle; soudain la femme de chambre le rattrapa.

«Mademoiselle a oublié de vous remettre cette lettre de MmeKhokhlakov; elle l'avait depuis le dîner.»

Aliocha prit la petite enveloppe rose et la glissa presque inconsciemment dans sa poche.

XI. Encore une réputation perdue

De la ville au monastère, il n'y avait guère plus d'une verste. Aliocha marchait rapidement sur la route, déserte à cette heure. Il faisait presque nuit et il était difficile, à trente pas, de distinguer les objets. À mi-chemin, au centre d'un carrefour, s'élevait une silhouette. À peine Aliocha était-il arrivé à cet endroit que la silhouette se détacha de l'arbre et se jeta sur lui en criant:

«La bourse ou la vie!

— Comment, c'est toi, Mitia! S'exclama Aliocha fortement ému.

— Ha, ha! Tu ne t'y attendais pas? Je me demandais où t'attendre. Près de sa maison? Il y a trois chemins qui partent de là et je pouvais te manquer. J'ai eu l'idée enfin d'attendre ici, car tu devais nécessairement y passer, il n'y a pas d'autre route pour aller au monastère. Eh bien, dis-moi la vérité, écrase-moi comme un cafard… Qu'as-tu donc?

— Ce n'est rien, frère, c'est la peur. Ah! Dmitri! Tantôt, ce sang de notre père… (Aliocha se mit à pleurer, il en avait envie depuis longtemps, il lui semblait que quelque chose se déchirait en lui.) Tu l'as presque tué, tu l'as maudit… Et voilà que maintenant… Tu plaisantes…

— Ah oui! C'est indécent? Cela ne convient pas à la situation?

— Non, je disais ça…

— Attends, regarde cette nuit sombre, ces nuages, ce vent qui s'est levé. Caché sous le saule, je t'attendais et tout à coup je me suis dit (j'en prends Dieu à témoin): «À quoi bon souffrir encore, pourquoi attendre? Voilà un saule, j'ai mon mouchoir et ma chemise, la corde sera bientôt tressée, avec mes bretelles par-dessus le marché… Je m'en vais débarrasser la terre de ma présence!» Et soudain je t'entends marcher. Seigneur, ce fut comme si un rayon descendait sur moi! «Il y a pourtant un homme que j'aime; le voici, ce petit homme, mon cher petit frère que j'aime plus que tout au monde et que j'aime uniquement!» Si vive était mon affection, à cette minute, que je songeai à me jeter à ton cou! Mais il me vient une idée stupide: «pour le

divertir, je vais lui faire peur» et j'ai crié comme un imbécile: «La bourse ou la vie!» Pardonne ma sottise; c'est absurde, mais au fond de l'âme, je suis convenable… Eh bien, parle, que s'est-il passé là-bas? Qu'a-t-elle dit? Écrase-moi, frappe-moi, ne me ménage pas! Elle est exaspérée?

— Non… ce n'est pas du tout cela, Mitia. Je les ai rencontrées toutes deux.

— Qui cela, toutes deux?

— Grouchegnka était chez Catherine Ivanovna.»

Dmitri demeura stupide.

«C'est impossible! S'écria-t-il. Tu divagues! Grouchegnka chez elle?»

En un récit dépourvu d'art, mais non de clarté, Aliocha exposa l'essentiel de ce qui s'était passé en y joignant ses propres impressions. Son frère l'écoutait en silence, le fixant d'un air impassible, mais Aliocha voyait clairement qu'il avait déjà tout compris, élucidé toute l'affaire. À mesure que le récit avançait, son visage se faisait presque menaçant. Il fronçait le sourcil, les dents serrées, le regard encore plus fixe, plus terrible dans son obstination… Le changement subit qui s'opéra sur ses traits courroucés n'en fut que plus inattendu; ses lèvres crispées se détendirent, et il éclata d'un rire franc, irrésistible, qui pendant un bon moment l'empêcha de parler.

«Ainsi, elle ne lui a pas baisé la main! Elle s'est sauvée sans lui baiser la main! S'écria-t-il dans un transport maladif, qu'on eût pu qualifier d'impudent s'il n'eût pas été si ingénu.

— Et l'autre l'a appelée tigresse? C'en est bien une! Elle devrait monter sur l'échafaud? Certainement, c'est mon opinion de longue date. Mais avant tout, frère, il faut recouvrer la santé. Elle est tout entière dans ce baisement de main, cette créature infernale, cette princesse, cette reine de toutes les furies! De quoi enthousiasmer à sa manière! Elle est partie chez elle? À l'instant je… j'y cours! Aliocha, ne m'accuse pas, je conviens que ce serait peu de l'étouffer…

— Et Catherine Ivanovna? Dit tristement Aliocha.

— Celle-là aussi je la comprends, et mieux que jamais! C'est la découverte des quatre parties du monde, des cinq, veux-je dire! Oser pareille démarche! C'est bien la même Katineka, la pensionnaire qui n'a pas craint

d'aller trouver un officier malappris, dans le noble dessein de sauver son père, au risque de subir le pire des affronts. Toujours la fierté, la soif du danger, le défi à la destinée, poussés jusqu'aux dernières limites! Sa tante, dis-tu, voulait l'en empêcher? C'est une femme despotique, la sœur de cette générale de Moscou; elle faisait beaucoup d'embarras, mais son mari a été convaincu de malversations, il a tout perdu, et sa fière épouse a dû baisser le ton. Ainsi, elle retenait Katia, mais celle-ci ne l'a pas écoutée. «Je puis tout vaincre, tout m'est soumis, j'ensorcellerai Grouchegnka si je veux!» Elle le croyait bien sûr et elle a forcé ses talents; à qui la faute? Tu penses que c'est à dessein qu'elle a baisé la première la main de Grouchegnka, par calcul et par ruse? Non, elle s'est éprise pour de bon de Grouchegnka, c'est-à-dire pas d'elle, mais de son rêve, de son désir, tout simplement parce que ce rêve, ce désir étaient les siens! Aliocha, comment as-tu échappé à de pareilles femmes? Tu t'es sauvé en retroussant ton froc, hein? Ha! Ha!

— Frère, tu n'as pas songé, je crois, à l'offense que tu as faite à Catherine Ivanovna en racontant à Grouchegnka sa visite chez toi; celle-ci lui a jeté à la face qu'«elle allait furtivement trafiquer de ses charmes». Y a-t-il une pire injure, frère?»

L'idée que son frère se réjouissait de l'humiliation de Catherine Ivanovna tourmentait Aliocha, quoique bien à tort, évidemment.

«Ah bah! Fit Dmitri en fronçant les sourcils et en se frappant le front. – Il venait seulement d'y prendre garde, bien qu'Aliocha eût tout raconté à la fois, l'injure et le cri de Catherine Ivanovna: «Votre frère est un gredin!» – Oui, en effet, j'ai dû parler à Grouchegnka de «ce jour fatal», comme dit Katia. Vraiment, je le lui ai raconté, je me rappelle! C'était à Mokroïé, pendant que les tziganes chantaient; j'étais ivre… Mais alors je sanglotais, je priais à genoux devant l'image de Katia. Grouchegnka me comprenait, elle pleurait même… Pouvait-il en aller autrement? Alors elle pleurait, à présent «elle enfonce un poignard dans le cœur». Voilà bien les femmes!»

Il se mit à réfléchir, la tête baissée.

«Oui, je suis un véritable gredin, proféra-t-il soudain d'une voix morne. Le fait d'avoir pleuré ne change rien à l'affaire. Dis-lui que j'accepte cette appellation, si cela peut la consoler. Eh bien, en voilà assez, à quoi bon

bavarder! Ce n'est pas gai. Suivons chacun notre route. Je ne veux plus te revoir avant le dernier moment. Adieu, Alexéi!»

Il serra fortement la main de son frère et, sans relever la tête, tel qu'un évadé, il se dirigea à grands pas vers la ville. Aliocha le suivit du regard, ne pouvant croire qu'il fût parti tout à fait. En effet il rebroussa chemin.

«Attends, Alexéi, encore un aveu, pour toi seul! Regarde-moi bien en face: ici, vois-tu, ici une infamie exécrable se prépare. (En disant ici, Dmitri se frappait la poitrine d'un air étrange, comme si l'infamie était en dépôt dans sa poitrine ou suspendue à son cou.) Tu me connais déjà comme un gredin avéré. Mais, sache-le, quoi que j'aie fait, quoi que je puisse faire à l'avenir, rien n'égale en bassesse l'infamie que je porte maintenant dans ma poitrine, et que je pourrais réprimer, mais je ne le ferai pas, sache-le. J'aime mieux la commettre. Je t'ai tout raconté tantôt, hormis cela, je n'en avais pas le courage! Je puis encore m'arrêter et, de la sorte, recouvrer demain la moitié de mon honneur, mais je n'y renoncerai pas, j'accomplirai mon noir dessein, tu pourras témoigner que j'en parle à l'avance et sciemment! Perdition et ténèbres! Inutile de t'expliquer, tu l'apprendras en son temps. La fange est une furie! Adieu. Ne prie pas pour moi, je n'en suis pas digne et je n'ai besoin d'aucune prière… Ôte-toi de mon chemin!…»

Et il s'éloigna, cette fois, définitivement. Aliocha s'en alla au monastère. «Comment, je ne le verrai plus! Qu'est-ce qu'il raconte?» Cela lui parut bizarre: «Il faudra que je me mette demain à sa recherche, que veut-il dire?»

Il contourna le monastère et alla droit à l'ermitage à travers le bois de pins. On lui ouvrit, bien qu'on ne laissât entrer personne à cette heure. Il entra dans la cellule du starets le cœur palpitant. «Pourquoi était-il parti? Pourquoi l'avait-on envoyé dans le monde? Ici, la paix, la sainteté, là-bas, le trouble, les ténèbres dans lesquelles on s'égare…»

Dans la cellule se trouvaient le novice Porphyre et un religieux, le Père Païsius, qui était venu toutes les heures prendre des nouvelles du Père Zosime, dont l'état empirait, comme l'apprit Aliocha avec effroi. L'entretien du soir n'avait pu avoir lieu. D'ordinaire, après l'office, la communauté, avant de se livrer au repos, se réunissait dans la cellule du starets; chacun lui confessait tout haut ses transgressions de la journée, les rêves coupables, les

tentations, même les querelles entre moines, s'il y en avait eu; d'aucuns se confessaient à genoux. Le starets absolvait, apaisait, enseignait, imposait des pénitences, bénissait et congédiait. C'est contre ces «confessions» fraternelles que s'élevaient les adversaires du starets; ils y voyaient une profanation de la confession, en tant que sacrement, presque un sacrilège, bien que ce fût en réalité tout autre chose. On représentait même à l'autorité diocésaine que, loin d'atteindre leur but, ces réunions étaient une source de péchés, de tentations. Beaucoup, parmi la communauté, répugnaient à aller chez le starets et s'y rendaient malgré eux, afin de ne point passer pour fiers et révoltés en esprit. On racontait que certains moines s'entendaient entre eux à l'avance: «Je dirai que je me suis fâché contre toi ce matin, tu le confirmeras», cela afin d'avoir quelque chose à dire et de se tirer d'affaire. Aliocha savait que parfois les choses se passaient ainsi. Il savait également que certains s'indignaient fort de l'usage d'après lequel les lettres mêmes des parents, reçues par les solitaires, étaient portées d'abord au starets, pour qu'il les décachetât et les lût avant leurs destinataires. Bien entendu, ces pratiques étaient censées s'accomplir librement, sincèrement, à des fins d'édification, de soumission volontaire; en fait, elles n'étaient pas exemptes d'une certaine hypocrisie. Mais les plus religieux, les plus âgés, les plus expérimentés persistaient dans leur idée, estimant que «ceux qui avaient franchi l'enceinte pour faire sincèrement leur salut trouvaient dans cette obéissance et cette abdication d'eux-mêmes un profit des plus salutaires; que ceux au contraire qui murmuraient n'avaient pas la vocation et auraient mieux fait de demeurer dans le monde».

«Il s'affaiblit, il somnole, murmura le Père Païsius à l'oreille d'Aliocha. On a de la peine à le réveiller. À quoi bon d'ailleurs? Il s'est réveillé pour cinq minutes et a demandé qu'on transmît sa bénédiction à la communauté, dont il réclame les prières. Demain matin, il a l'intention de communier de nouveau. Il s'est souvenu de toi, Alexéi, il a demandé où tu étais, on lui a dit que tu étais parti à la ville. «Ma bénédiction l'y accompagne; sa place est là-bas et non ici.» Tu es l'objet de son amour et de sa sollicitude, comprends-tu cet honneur? Mais pourquoi t'assigne-t-il un stage dans le monde? C'est qu'il pressent quelque chose dans ta destinée! Si tu retournes dans le monde, c'est

pour remplir une tâche imposée par ton starets, comprends-le, Alexéi, et non pour te livrer à la vaine agitation et aux œuvres du siècle…»

Le Père Païsius sortit. Alexéi ne doutait pas que la fin du starets ne fût proche, bien qu'il pût vivre encore un jour ou deux. Il se jura, malgré les engagements pris envers son père, les dames Khokhlakov, son frère, Catherine Ivanovna, de ne pas quitter le monastère jusqu'au dernier moment du starets. Son cœur brûlait d'amour et il se reprochait amèrement d'avoir pu oublier un instant, là-bas, celui qu'il avait laissé sur son lit de mort et qu'il vénérait par-dessus tout. Il passa dans la chambre à coucher, s'agenouilla, se prosterna devant la couche. Le starets reposait paisiblement; on entendait à peine sa respiration; son visage était calme.

Retournant dans la chambre voisine, où avait eu lieu la réception du matin, Aliocha se contenta de retirer ses bottes et s'étendit sur l'étroit et dur divan de cuir où il avait pris l'habitude de dormir, n'apportant avec lui qu'un oreiller. Depuis longtemps il avait renoncé au matelas dont parlait son père. Il n'enlevait que son froc qui lui servait de couverture. Avant de s'endormir, il s'agenouilla et demanda à Dieu, dans une fervente prière, de l'éclairer, anxieux de retrouver l'apaisement qu'il éprouvait toujours naguère après avoir loué et glorifié Dieu, comme il le faisait ordinairement dans sa prière du soir. La joie qui le pénétrait lui procurait un sommeil léger et tranquille. En priant, il sentit dans sa poche la petite enveloppe rose, que lui avait remise la femme de chambre de Catherine Ivanovna, quand elle l'avait rattrapé dans la rue. Il en fut troublé, mais n'en acheva pas moins sa prière. Puis il décacheta l'enveloppe après quelque hésitation. Elle contenait un billet à son adresse, signé Lise, la fille de MmeKhokhlakov, qui s'était moquée de lui dans la matinée, en présence du starets.

«Alexéi Fiodorovitch, je vous écris à l'insu de tous, et de ma mère, et je sais que c'est mal. Mais je ne puis vivre plus longtemps sans vous dire ce qui est né dans mon cœur, et que personne à part nous deux ne doit savoir jusqu'à nouvel ordre. On prétend que le papier ne rougit pas; quelle erreur! Je vous assure que maintenant nous sommes tout rouges l'un et l'autre. Cher Aliocha, je vous aime, je vous aime depuis mon enfance, depuis Moscou, alors que vous étiez bien différent d'à présent. Je vous ai élu dans mon cœur pour

m'unir à vous et achever nos jours ensemble. Bien entendu, c'est à condition que vous quittiez le monastère. Quant à notre âge, nous attendrons autant que la loi l'exige. D'ici là, je me serai rétablie, je marcherai, je danserai. Cela ne fait aucun doute.

«Vous voyez que j'ai tout calculé, mais il y a une chose que je ne puis m'imaginer: que penserez-vous de moi en lisant ces lignes? Je ris, je plaisante, je vous ai fâché tantôt, mais je vous assure qu'avant de prendre la plume, j'ai prié devant l'image de la Vierge, et que j'ai presque pleuré.

«Mon secret est entre vos mains, et quand vous viendrez, demain, je ne sais comment je pourrai vous regarder. Alexéi Fiodorovitch, qu'adviendra-t-il si je ne puis me défendre de rire en vous voyant, comme ce matin? Vous me prendrez pour une moqueuse impitoyable et vous douterez de ma lettre. Aussi je vous supplie, mon chéri, de ne pas me regarder trop en face quand vous viendrez, car il se peut que j'éclate de rire à la vue de votre longue robe… Dès maintenant, mon cœur se glace rien que d'y penser; portez vos regards, pour commencer, sur maman ou sur la fenêtre…

«Voilà que je vous ai écrit une lettre d'amour; mon Dieu, qu'ai-je fait? Aliocha, ne me méprisez pas; si j'ai mal agi et que je vous peine, excusez-moi. Maintenant, le sort de ma réputation, peut-être perdue, est entre vos mains.

«Je pleurerai pour sûr aujourd'hui. Au revoir, jusqu'à cette entrevue terrible…

«Lise.»

«P.S. – Aliocha, ne manquez pas de venir, n'y manquez pas! Lise.»

Aliocha lut deux fois cette lettre avec surprise, demeura songeur, puis rit doucement de plaisir. Il tressaillit, ce rire lui paraissait coupable. Mais, au bout d'un instant, il eut le même rire heureux. Il remit la lettre dans l'enveloppe, fit un signe de croix et se coucha. Son âme avait retrouvé le calme. «Seigneur, pardonne-leur à tous, protège ces malheureux et ces agités, guide-les, maintiens-les dans la bonne voie. Toi qui es l'Amour, accorde-leur à tous la joie!» Et Aliocha s'endormit d'un sommeil paisible.

Deuxième partie

Livre IV: Les déchirements

I. Le père Théraponte

Aliocha s'éveilla avant l'aube. Le starets ne dormait plus et se sentait très faible; néanmoins il voulut se lever et s'asseoir dans un fauteuil. Il avait toute sa connaissance; son visage, quoique épuisé, reflétait une joie sereine; le regard gai, affable, attirait à lui. «Peut-être ne verrai-je pas la fin de ce jour», dit-il à Aliocha. Il voulut aussitôt se confesser et communier; son directeur habituel était le Père Païsius. Puis on lui administra l'extrême-onction. Les religieux se réunirent, la cellule, peu à peu, se remplit; le jour était venu; il en vint aussi du monastère. Après l'office, le starets voulut faire ses adieux à tout le monde, et les embrassa tous. Vu l'exiguïté de la cellule, les premiers arrivés cédaient la place aux autres. Aliocha se tenait auprès du starets, de nouveau assis dans son fauteuil. Il parlait et enseignait selon ses forces; sa voix, quoique faible, était encore assez nette. «Depuis tant d'années que je vous instruis par la parole, c'est devenu pour moi une habitude si invétérée que, même dans mon état de faiblesse actuel, le silence me serait presque pénible, mes Chers Pères et frères», plaisanta-t-il en regardant d'un air attendri ceux qui se pressaient autour de lui. Aliocha se rappela ensuite certaines de ses paroles. Mais, bien que sa voix fût distincte et suffisamment ferme, son discours était assez décousu. Il parla beaucoup, comme s'il avait voulu, à cette heure suprême, exprimer tout ce qu'il n'avait pu dire durant sa vie, dans le dessein non seulement d'instruire, mais de faire partager à tous sa joie et son extase, d'épancher une dernière fois son cœur…

«Aimez-vous les uns les autres, mes Pères, enseignait le starets (d'après les souvenirs d'Aliocha). Aimez le peuple chrétien. Pour être venus nous enfermer dans ces murs, nous ne sommes pas plus saints que les laïcs; au contraire, tous ceux qui sont ici ont reconnu, par le seul fait de leur présence, qu'ils étaient pires que les autres hommes… Et plus le religieux vivra dans sa retraite, plus il devra avoir conscience de cette vérité; autrement, ce n'était pas la peine qu'il vînt ici. Quand il comprendra que non seulement il est pire

que tous les laïcs, mais coupable de tout envers tous, de tous les péchés collectifs et individuels, alors seulement le but de notre union sera atteint. Car sachez, mes Pères, que chacun de nous est assurément coupable ici-bas de tout envers tous, non seulement par la faute collective de l'humanité, mais chacun individuellement, pour tous les autres sur la terre entière. Cette conscience de notre culpabilité est le couronnement de la carrière religieuse, comme d'ailleurs de toutes les carrières humaines; car les religieux ne sont point des hommes à part, ils sont l'image de ce que devraient être tous les gens en ce monde. Alors seulement votre cœur sera pénétré d'un amour infini, universel, jamais assouvi. Alors chacun de vous sera capable de gagner le monde entier par l'amour et d'en laver les péchés par ses pleurs… Que chacun rentre en lui-même et se confesse inlassablement. Ne craignez pas votre péché, même si vous en avez conscience, pourvu que vous vous repentiez, mais ne posez pas de conditions à Dieu. Je vous le répète, ne vous enorgueillissez pas, ni devant les petits ni devant les grands. Ne haïssez pas ceux qui vous repoussent et vous déshonorent, ceux qui vous insultent et vous calomnient. Ne haïssez pas les athées, les professeurs du mal, les matérialistes, même les méchants d'entre eux, car beaucoup sont bons, surtout à notre époque. Souvenez-vous d'eux dans vos prières; dites: «Sauve, Seigneur, ceux pour qui personne ne prie; sauve ceux qui ne veulent pas Te prier.» Et ajoutez: «Ce n'est pas par fierté que je T'adresse cette prière, Seigneur, car je suis moi-même vil entre tous…» Aimez le peuple chrétien, n'abandonnez pas votre troupeau aux étrangers, car si vous vous endormez dans la cupidité on viendra de tous les pays vous enlever votre troupeau. Ne vous lassez pas d'expliquer l'Évangile au peuple… Ne vous adonnez pas à l'avarice… Ne vous attachez pas à l'or et à l'argent… Ayez la foi, tenez ferme et haut l'étendard…»

Le starets, d'ailleurs, s'exprimait d'une façon plus décousue qu'on ne l'a exposé ci-dessus et qu'Aliocha ne l'écrivit ensuite. Parfois il s'arrêtait complètement, comme pour rassembler ses forces, il haletait, mais demeurait en extase. On l'écoutait avec attendrissement, bien que beaucoup s'étonnassent de ses paroles et les trouvassent obscures… Par la suite, tous se les rappelèrent. Lorsque Aliocha quitta la cellule pour un instant, il fut frappé

de l'agitation générale et de l'attente de la communauté qui se pressait dans la cellule et à l'entour. Cette attente était chez certains presque anxieuse, chez d'autres, solennelle. Tous escomptaient quelque prodige immédiatement après le trépas du starets. Bien qu'en un sens cette attente fût frivole, les moines les plus sévères y étaient sujets. Le visage le plus sérieux était celui du Père Païsius. Aliocha ne s'était absenté que parce qu'un moine le demandait de la part de Rakitine, qui venait d'apporter une lettre de MmeKhokhlakov à son adresse. Elle communiquait une curieuse nouvelle qui arrivait fort à propos. La veille, parmi les femmes du peuple venues pour rendre hommage au starets et recevoir sa bénédiction, se trouvait une bonne vieille de la ville, Prokhorovna, veuve d'un sous-officier. Elle avait demandé au starets si l'on pouvait mentionner comme défunt, à la prière des morts, son fils Vassili, parti pour affaires de service à Irkoutsk, en Sibérie, et dont elle était sans nouvelles depuis un an. Il le lui avait sévèrement défendu, traitant cette pratique de quasi-sorcellerie. Mais, indulgent à son ignorance, il avait ajouté une consolation «comme s'il voyait dans le livre de l'avenir» (suivant l'expression de MmeKhokhlakov): Vassili était certainement vivant, il arriverait bientôt ou lui écrivait, elle n'avait qu'à l'attendre chez elle. Et alors, ajoutait MmeKhokhlakov, enthousiasmée, «la prophétie s'est accomplie à la lettre et même au-delà». À peine la bonne femme était-elle rentrée chez elle qu'on lui remit une lettre de Sibérie, qui l'attendait. Bien plus, dans cette lettre écrite d'Iékatérinenbourg, Vassili informait sa mère qu'il revenait en Russie, en compagnie d'un fonctionnaire, et que deux ou trois semaines après réception de cette lettre «il espérait embrasser sa mère». MmeKhokhlakov priait instamment Aliocha de communiquer le nouveau «miracle de cette prédiction» au Père Abbé et à toute la communauté. «Il importe que tous le sachent!» s'exclamait-elle à la fin de sa lettre, écrite à la hâte, et dont chaque ligne reflétait l'émotion. Mais Aliocha n'eut rien à communiquer à la communauté, tous étaient déjà au courant. Rakitine, en envoyant le moine à sa recherche, l'avait chargé, en outre, d'«informer respectueusement Sa Révérence, le Père Païsius, qu'il avait à lui communiquer sans retard, une affaire de première importance, et le priait humblement d'excuser sa hardiesse». Comme le moine avait d'abord transmis au Père Païsius la

requête de Rakitine, il ne restait à Aliocha, après avoir lu la lettre, qu'à la communiquer au Père, à titre documentaire. Or, en lisant, les sourcils froncés, la nouvelle du «miracle», cet homme rude et méfiant ne put dominer son sentiment intime. Ses yeux brillèrent, il eut un sourire grave, pénétrant.

«Nous en verrons bien d'autres, laissa-t-il échapper.

— Nous en verrons bien d'autres!» répétèrent les moines; mais le Père Païsius, fronçant de nouveau les sourcils, pria tout le monde de n'en parler à personne, «jusqu'à ce que cela se confirme, car il y a beaucoup de frivolité dans les nouvelles du monde, et ce cas peut être arrivé naturellement», conclut-il comme par acquit de conscience, mais presque sans ajouter foi lui-même à sa réserve, ce que remarquèrent fort bien ses auditeurs. Au même instant, bien entendu, le «miracle» était connu de tout le monastère, et même de beaucoup de laïcs, qui étaient venus assister à la messe. Le plus impressionné paraissait être le moine arrivé la veille de Saint-Sylvestre, petit monastère situé près d'Obdorsk, dans le Nord lointain, celui qui avait rendu hommage au starets aux côtés de MmeKhokhlakov, et lui avait demandé d'un air pénétrant, en désignant la fille de cette dame: «Comment pouvez-vous tenter de telles choses?»

Il était maintenant en proie à une certaine perplexité et ne savait presque plus qui croire. La veille au soir, il avait rendu visite au Père Théraponte dans sa cellule particulière, derrière le rucher, et rapporté de cette entrevue une impression lugubre. Le Père Théraponte était ce vieux moine, grand jeûneur et observateur du silence, que nous avons déjà cité comme adversaire du starets Zosime, et surtout du «starétisme», qu'il estimait une nouveauté nuisible et frivole. Bien qu'il ne parlât presque à personne, c'était un adversaire fort redoutable, en raison de la sincère sympathie que lui témoignaient la plupart des religieux; beaucoup de laïcs aussi le vénéraient comme un juste et un ascète, tout en le tenant pour insensé: sa folie captivait. Le Père Théraponte n'allait jamais chez le starets Zosime. Bien qu'il vécût à l'ermitage, on ne lui imposait pas trop la règle, eu égard à sa simplicité d'esprit. Il avait soixante-quinze ans, sinon davantage, et habitait derrière le rucher, à l'angle du mur, une cellule en bois, tombant presque en ruine, édifiée il y a fort longtemps, encore au siècle dernier, pour un autre grand

jeûneur et grand taciturne, le Père Jonas, qui avait vécu cent cinq ans et dont les exploits faisaient encore l'objet de récits fort curieux, tant au monastère qu'aux environs. Le Père Théraponte avait obtenu d'être installé dans cette cellule isolée, une simple masure, mais qui ressemblait fort à une chapelle, car elle contenait une masse d'icônes, devant lesquelles des lampes brûlaient perpétuellement; elles provenaient de dons et le Père Théraponte semblait chargé de leur surveillance. Il ne mangeait que deux livres de pain en trois jours, pas davantage; c'était le gardien du rucher qui les lui apportait, mais il échangeait rarement un mot avec cet homme. Ces quatre livres, avec le pain bénit du dimanche, que lui envoyait régulièrement le Père Abbé, constituaient sa nourriture de la semaine. On renouvelait tous les jours l'eau de sa cruche. Il assistait rarement à l'office. Ses admirateurs le trouvaient parfois des journées entières en prière, toujours agenouillé et sans regarder autour de lui. Entrait-il en conversation avec eux, il se montrait laconique, saccadé, bizarre et presque toujours grossier. Dans certains cas, fort rares, il daignait répondre à ses visiteurs, mais le plus souvent il se contentait de prononcer un ou deux mots étranges qui intriguaient toujours son interlocuteur, mais qu'en dépit de toutes les prières il se refusait à expliquer. Il n'avait jamais été ordonné prêtre. S'il fallait en croire un bruit étrange, qui circulait, à vrai dire, parmi les plus ignorants, le Père Théraponte était en relations avec les esprits célestes et ne s'entretenait qu'avec eux, ce qui expliquait son silence avec les gens. Le moine d'Obdorsk, qui était entré dans le rucher d'après l'indication du gardien, moine également taciturne et morose, se dirigea vers l'angle où se dressait la cellule du Père Théraponte. «Peut-être voudra-t-il te parler en tant qu'étranger, peut-être aussi ne tireras-tu rien de lui», l'avait prévenu le gardien. Le moine s'approcha, comme il le raconta plus tard, avec une grande frayeur. Il se faisait déjà tard. Le Père Théraponte était assis sur un petit banc, devant sa cellule. Au-dessus de sa tête un vieil orme gigantesque agitait doucement sa ramure. La fraîcheur du soir tombait. Le moine se prosterna devant le reclus et lui demanda sa bénédiction.

«Veux-tu, moine, que moi aussi je me prosterne devant toi? Proféra le Père Théraponte. Lève-toi.»

Le moine se leva.

«Bénissant et béni, assieds-toi là. D'où viens-tu?»

Ce qui frappa le plus le pauvre petit moine, c'est que le Père Théraponte, en dépit de son grand âge et de ses jeûnes prolongés, semblait encore un vigoureux vieillard, de haute stature et de constitution athlétique. Il avait le visage frais, bien qu'émacié, la barbe et les cheveux touffus et encore noirs par places, de grands yeux bleus lumineux mais fort saillants. Il accentuait fortement les o[190]. Son costume consistait en une longue blouse roussâtre, de drap grossier, comme en portent les prisonniers, avec une corde en guise de ceinture. Le cou et la poitrine étaient nus. Une chemise de toile fort épaisse, presque noircie, qu'il gardait durant des mois, apparaissait sous la blouse. On disait qu'il portait sur lui des chaînes d'une trentaine de livres. Il était chaussé de vieux souliers presque effondrés.

«J'arrive du petit monastère d'Obdorsk, de Saint-Sylvestre, répondit d'un ton humble le nouveau venu, tout en observant l'ascète de ses yeux vifs et curieux, mais un peu inquiets.

— J'ai été chez ton Sylvestre. J'y ai vécu. Est-ce qu'il se porte bien?»

Le moine se troubla.

«Vous êtes des gens bornés! Quel jeûne observez-vous?

— Notre table est réglée d'après l'ancien usage des ascétères. Durant le carême, les lundi, mercredi et vendredi, on ne sert aucun aliment. Le mardi et le jeudi, on donne à la communauté du pain blanc, une tisane au miel, des mûres sauvages ou des choux salés, et de la farine d'avoine. Le samedi, de la soupe aux choux, du vermicelle aux pois, du sarrasin à l'huile de chènevis. Le dimanche, on ajoute à la soupe du poisson sec et du sarrasin. La Semaine Sainte, du lundi au samedi soir, du pain, de l'eau, et seulement des légumes non cuits, en quantité modérée; encore ne doit-on pas manger, chaque jour, mais se conformer aux instructions données pour la première semaine[191]. Le vendredi saint, jeûne complet; le samedi, jusqu'à trois heures, où l'on peut prendre un peu de pain et d'eau, et boire une tasse de vin. Le jeudi saint, nous mangeons des aliments cuits sans beurre, nous buvons du vin et observons la xérophagie. Car déjà le concile de Laodicée s'exprime ainsi sur le jeudi saint: «Il ne convient pas de rompre le jeûne le jeudi de la dernière semaine et de déshonorer ainsi tout le carême.» Voilà ce qui se passe chez nous. Mais

qu'est-ce que cela en comparaison de vous, éminent Père, ajouta le moine qui avait repris courage, car toute l'année, même à Pâques, vous ne vous nourrissez que de pain et d'eau; le pain que nous consommons en deux jours vous suffit pour la semaine entière. Votre abstinence est vraiment merveilleuse.

— Et les mousserons? Demanda soudain le Père Théraponte.

— Les mousserons? Répéta le moine, stupéfait.

— Oui. Je me passerai de leur pain, je n'en ai nul besoin; s'il le faut, je me retirerai dans la forêt, je m'y nourrirai de mousserons ou de baies. Mais eux ne peuvent pas se passer de pain, ils sont donc liés au diable. Au jour d'aujourd'hui, les mécréants prétendent qu'il est inutile de tellement jeûner. C'est là un raisonnement arrogant et impie.

— Hélas oui! Soupira le moine.

— As-tu vu les diables chez eux? Demanda le Père Théraponte.

— Chez qui? S'informa timidement le moine.

— L'année dernière, je suis allé chez le Père Abbé à la Pentecôte, je n'y suis pas retourné depuis. J'ai vu alors un diable caché sur la poitrine d'un moine, sous le froc, seules les cornes apparaissaient; un second moine en avait un dans sa poche, qui épiait, les yeux vifs, parce que je lui faisais peur; un troisième donnait asile à un diablotin dans ses entrailles impures; enfin un autre en portait un, suspendu à son cou, accroché, sans le voir.

— Vous les avez vus? Insista le moine d'Obdorsk.

— Oui, te dis-je, de mes yeux vus. En quittant le Père Abbé, j'aperçus un diable qui se cachait de moi derrière la porte, un gaillard long d'une aune ou davantage, la queue épaisse et fauve; le bout se prit dans la fente, je fermai violemment la porte et lui pinçai la queue. Mon diable de gémir, de se débattre, je fis sur lui trois fois le signe de la croix. Il creva sur place comme une araignée écrasée. Il a dû pourrir dans un coin; il empeste, mais eux, ils ne le voient ni ne le sentent. Voilà un an que je n'y vais plus. À toi seul, en tant qu'étranger, je révèle ces choses.

— Vos paroles sont terribles! Dites-moi, éminent et bienheureux Père, est-il vrai, comme on le prétend dans les terres les plus lointaines, que vous seriez en relation permanente avec le Saint-Esprit?

— Il descend parfois sur moi.

— Sous quelle forme?

— Sous la forme d'un oiseau.

— D'une colombe, sans doute?

— Ça c'est le Saint-Esprit; mais je parle de l'Esprit Saint, qui est différent. Il peut descendre sous la forme d'un autre oiseau: une hirondelle ou un chardonneret, parfois une mésange.

— Comment pouvez-vous le reconnaître?

— Il parle.

— Quelle langue parle-t-il?

— La langue des hommes.

— Et que vous dit-il?

— Aujourd'hui, il m'a annoncé la visite d'un imbécile qui me poserait des questions oiseuses. Tu es bien curieux, moine.

— Vos paroles sont redoutables, bienheureux et vénéré Père.»

Le moine hochait la tête, mais la méfiance apparaissait dans ses yeux craintifs.

«Vois-tu cet arbre? Demanda, après une pause, le Père Théraponte.

— Je le vois, bienheureux Père.

— Pour toi, c'est un orme, mais pour moi, tout autre chose.

— Et quoi donc? S'enquit le moine anxieux.

— Tu vois ces deux branches? La nuit, parfois, ce sont les bras du Christ qui s'étendent vers moi, qui me cherchent; je les vois clairement et je frémis. Oh! C'est terrible!

— Pourquoi terrible, si c'est le Christ lui-même?

— Une nuit, il me saisira, m'enlèvera.

— Vivant?

— Tu ne sais donc rien de la gloire d'Élie? Il vous étreint et vous enlève…»

Après cette conversation, le moine d'Obdorsk regagna la cellule qu'on lui avait assignée; il était assez perplexe, mais son cœur l'inclinait davantage vers le Père Théraponte que vers le Père Zosime. Notre moine prisant pardessus tout le jeûne, il n'était pas surpris qu'un aussi grand jeûneur que le

Père Théraponte «vît des merveilles». Ses paroles semblaient absurdes, évidemment, mais Dieu savait ce qu'elles signifiaient, et souvent les innocents, pour l'amour du Christ, parlent et agissent d'une manière encore plus étrange. Il prenait plaisir à croire sincèrement au diable, et à sa queue pincée, non seulement dans le sens allégorique, mais littéral. De plus, dès avant son arrivée au monastère, il avait une grande prévention contre le starétisme, qu'il considérait avec beaucoup d'autres comme une innovation nuisible. Pendant la journée passée au monastère, il avait pu remarquer le secret murmure de certains groupes frivoles, opposés à cette institution. En outre, c'était une nature insinuante et subtile, qui témoignait pour toutes choses une grande curiosité. Aussi la nouvelle du nouveau «miracle» accompli par le starets Zosime le plongea-t-elle dans une profonde perplexité. Plus tard, Aliocha se rappela, parmi les religieux qui se pressaient autour du starets et de sa cellule, la fréquente apparition de cet hôte curieux qui se faufilait partout, prêtant l'oreille et interrogeant tout le monde. Il n'y fit guère attention sur le moment, car il avait autre chose en tête. Le starets, qui s'était recouché, éprouvant de la lassitude, se souvint de lui à son réveil et réclama sa présence. Aliocha accourut. Autour du mourant, il n'y avait alors que le Père Païsius, le Père Joseph et le novice Porphyre. Le vieillard, fixant Aliocha de ses yeux fatigués, lui demanda:

«Est-ce que les tiens t'attendent, mon fils?»

Aliocha se troubla.

«N'ont-ils pas besoin de toi? As-tu promis à quelqu'un d'aller le voir aujourd'hui?

— J'ai promis à mon père… à mes frères… à d'autres aussi…

— Tu vois! Vas-y tout de suite et ne t'afflige pas. Sache-le, je ne mourrai point sans avoir prononcé devant toi mes suprêmes paroles ici-bas. C'est à toi que je les léguerai, mon cher fils, car je sais que tu m'aimes. Et maintenant, va tenir ta promesse.»

Aliocha se soumit immédiatement, bien qu'il lui en coûtât de s'éloigner. Mais la promesse d'entendre les dernières paroles de son maître, tel un legs personnel, le transportait d'allégresse. Il se hâta, afin de pouvoir revenir plus vite, après avoir tout terminé. Quand ils eurent quitté la cellule, le Père

Païsius lui adressa, sans aucun préambule, des paroles qui l'impressionnèrent profondément.

«Souviens-toi toujours, jeune homme, que la science du monde s'étant développée, en ce siècle principalement, elle a disséqué nos livres saints et, après une analyse impitoyable, n'en a rien laissé subsister. Mais en disséquant les parties, les savants ont perdu de vue l'ensemble, et leur aveuglement a de quoi étonner. L'ensemble se dresse devant leurs yeux, aussi inébranlable qu'auparavant, et l'enfer ne prévaudra pas contre lui. L'Évangile n'a-t-il pas dix-neuf siècles d'existence, ne vit-il pas encore maintenant dans les âmes des individus comme dans les mouvements des masses? Il subsiste même, toujours inébranlable, dans les âmes des athées destructeurs de toute croyance! Car ceux qui ont renié le christianisme et se révoltent contre lui, ceux-là mêmes sont demeurés au fond fidèles à l'image du Christ, car ni leur sagesse ni leur passion n'ont pu créer pour l'homme un modèle qui fût supérieur à celui indiqué autrefois par le Christ. Toute tentative en ce sens a honteusement avorté. Souviens-toi de cela, jeune homme, car ton starets mourant t'envoie dans le monde. Peut-être qu'en te rappelant ce grand jour tu n'oublieras point ces paroles, que je t'adresse pour ton bien, car tu es jeune, grandes sont les tentations du monde, et tu n'as sans doute pas la force de les supporter. Et maintenant va, pauvre orphelin.»

Sur ce, le Père Païsius lui donna sa bénédiction. En réfléchissant à ces paroles imprévues, Aliocha comprit qu'il avait trouvé un nouvel ami et un guide indulgent dans ce moine jusqu'alors rigoureux et rude à son égard. Sans doute, le starets, se sentant à l'article de la mort, avait-il recommandé son jeune ami aux soins spirituels du Père Païsius, dont cette homélie attestait le zèle: il se hâtait d'armer ce jeune esprit pour la lutte contre les tentations et de préserver cette jeune âme qu'on lui léguait, en élevant autour d'elle le rempart le plus solide qu'il pût imaginer.

II. Aliocha chez son père

Aliocha commença par se rendre chez son père. En approchant, il se rappela que Fiodor Pavlovitch lui avait recommandé la veille d'entrer à l'insu d'Ivan.

«Pourquoi? Se demanda-t-il. Si mon père veut me faire une confidence, est-ce une raison pour entrer furtivement? Il voulait sans doute, dans son émotion, me dire autre chose et il n'a pas pu.» Néanmoins il fut bien aise d'apprendre de Marthe Ignatièvna, qui lui ouvrit la porte du jardin (Grigori était couché, malade), qu'Ivan était sorti depuis deux heures.

«Et mon père?

— Il s'est levé, il prend son café», répondit la vieille.

Aliocha entra. Le vieux, assis à sa table en pantoufles et en veston usé, examinait des comptes pour se distraire, sans y prendre, du reste, grand intérêt: son attention était ailleurs. Il se trouvait seul à la maison, Smerdiakov étant parti aux provisions. Bien qu'il se fût levé de bonne heure et qu'il fît le brave, il paraissait fatigué, affaibli. Son front, où s'étaient formées pendant la nuit des ecchymoses, était entouré d'un foulard rouge. Le nez, fortement enflé, donnait à son visage une expression particulièrement méchante, irritée. Le vieillard, qui s'en rendait compte, accueillit Aliocha d'un regard peu amical.

«Le café est froid, dit-il d'un ton sec, je ne t'en offre pas. Aujourd'hui, mon cher, je n'ai qu'une soupe de poisson et je n'invite personne. Pourquoi es-tu venu?

— Je suis venu prendre de vos nouvelles, proféra Aliocha.

— Oui. D'ailleurs, je t'avais prié hier de venir. Sottises que tout cela! Tu t'es dérangé en vain. Je savais bien que tu viendrais.»

Ses paroles reflétaient le sentiment le plus malveillant. Cependant il s'était levé et examinait anxieusement son nez au miroir (pour la quarantième fois peut-être depuis le matin). Il arrangea avec coquetterie son foulard rouge.

«Le rouge me va mieux, le blanc rappelle l'hôpital, déclara-t-il sur un ton sentencieux. Eh bien! Quoi de nouveau? Que devient ton starets?

— Il va très mal, il mourra peut-être aujourd'hui, dit Aliocha; mais son père n'y prit pas garde.

— Ivan est sorti, dit-il soudain. Il s'efforce de chiper à Mitia sa fiancée, c'est pour cela qu'il reste ici, ajouta-t-il rageur, la bouche contractée, en regardant Aliocha.

— Vous l'a-t-il dit lui-même?

— Depuis longtemps, il y a déjà trois semaines. Ce n'est pas pour m'assassiner en cachette qu'il est venu, il a donc un but.

— Comment! Pourquoi dites-vous cela? Fit Aliocha avec angoisse.

— Il ne demande pas d'argent, c'est vrai; d'ailleurs, il n'aura rien. Voyez-vous, mon très cher Alexéi Fiodorovitch, j'ai l'intention de vivre le plus longtemps possible, prenez-en note; j'ai donc besoin de tout mon argent, et plus j'avancerai en âge, plus il m'en faudra, continua Fiodor Pavlovitch, les mains dans les poches de son veston taché, en calmande jaune. À cinquante-cinq ans, j'ai conservé ma force virile, et je compte bien que cela durera encore vingt ans; or, je vieillirai, je deviendrai repoussant, les femmes ne viendront plus de bon cœur, j'aurai donc besoin d'argent. Voilà pourquoi j'en amasse le plus possible, pour moi seul, mon cher fils Alexéi Fiodorovitch, sachez-le bien, car je veux vivre jusqu'à la fin dans le libertinage. Rien ne vaut ce mode d'existence; tout le monde déblatère contre lui et tout le monde le pratique, mais en cachette, tandis que moi je m'y adonne au grand jour. C'est à cause de ma franchise que tous les gredins me sont tombés dessus. Quant à ton paradis, Alexéi Fiodorovitch, tu sauras que je n'en veux pas; en admettant qu'il existe, il ne saurait convenir à un homme comme il faut. On s'endort pour ne plus se réveiller, voilà mon idée. Faites dire une messe pour moi si vous voulez; sinon, que le diable vous emporte! Voilà ma philosophie. Hier, Ivan a bien parlé à ce sujet, pourtant nous étions soûls. C'est un hâbleur dépourvu d'érudition… Il n'a guère d'instruction, sais-tu? Il se tait et rit de vous en silence, voilà tout son talent.»

Aliocha écoutait sans mot dire.

«Pourquoi ne me parle-t-il pas? Et quand il parle, il fait le malin; c'est un misérable, ton Ivan! J'épouserai tout de suite Grouchegnka, si je veux. Car avec de l'argent, il suffit de vouloir, Alexéi Fiodorovitch, on a tout. C'est ce dont Ivan a peur, il me surveille et, pour empêcher mon mariage, il pousse Mitia à me devancer; de la sorte, il entend me préserver de Grouchegnka (dans l'espoir d'hériter si je ne l'épouse pas!); d'autre part, si Mitia se marie avec elle, Ivan lui souffle sa riche fiancée, voilà son calcul! C'est un misérable, ton Ivan.

— Comme vous êtes irascible! C'est la suite d'hier; vous devriez vous

coucher, dit Aliocha.

— Tes paroles ne m'irritent pas, observa le vieillard, tandis que venant d'Ivan elles me fâcheraient, ce n'est qu'avec toi que j'ai eu de bons moments, car je suis méchant.

— Vous n'êtes pas méchant, vous avez l'esprit faussé, objecta Aliocha, souriant.

— Je voulais faire arrêter ce brigand de Mitia, et maintenant je ne sais quel parti prendre. Sans doute, cela passe aujourd'hui pour un préjugé de respecter père et mère; néanmoins les lois ne permettent pas encore de traîner un père par les cheveux, de le frapper au visage à coups de botte, dans sa propre maison, et de le menacer, devant témoins, de venir l'achever. Si je voulais, je le materais et je pourrais le faire arrêter pour la scène d'hier.

— Alors vous ne voulez pas porter plainte?

— Ivan m'en a dissuadé. Je me moque d'Ivan, mais il y a une chose…»

Il se pencha vers Aliocha et continua d'un ton confidentiel:

«Que je le fasse arrêter, le gredin, elle le saura et accourra vers lui! Mais qu'elle apprenne qu'il m'a à moitié assommé, moi, débile vieillard, elle l'abandonnera peut-être et viendra me voir… Tel est son caractère; elle n'agit que par contradiction; je la connais à fond! Tu ne veux pas de cognac? Prends donc du café froid, je te verserai dedans un peu de cognac, un quart de petit verre; cela donne bon goût.

— Non, merci. J'emporterai ce pain si vous le permettez, dit Aliocha, en prenant un petit pain mollet, qu'il glissa dans la poche de son froc. Vous ne devriez plus boire de cognac, conseilla-t-il d'un ton timide, en jetant un coup d'œil furtif sur le vieillard.

— Tu as raison, cela m'irrite. Mais rien qu'un petit verre…»

Il ouvrit le buffet, se versa un petit verre, referma le meuble et en remit la clef dans sa poche.

«Cela suffit, je ne crèverai pas d'un petit verre.

— Vous voilà meilleur!

— Hum! Je t'aime même sans cognac, et je suis une canaille pour les canailles. Ivan ne part pas pour Tchermachnia, c'est afin de m'espionner. Il veut savoir combien je donnerai à Grouchegnka, si elle vient. Ce sont tous

des misérables! D'ailleurs, je renie Ivan, je ne le comprends pas. D'où vient-il? Son âme n'est pas faite comme la nôtre. Il compte sur mon héritage. Mais je ne laisserai pas de testament, sachez-le. Quant à Mitia, je l'écraserai comme un cafard; je les fais craquer la nuit sous ma pantoufle, et ton Mitia craquera de même. Je dis ton Mitia parce que tu l'aimes, mais cela ne me fait pas peur. Si c'était Ivan qui l'aimât, je craindrais pour moi-même. Mais Ivan n'aime personne, il n'est pas des nôtres, les gens comme lui, mon cher, ne sont pas pareils à nous, c'est de la poussière… Que le vent souffle, et cette poussière s'envole!… C'est une fantaisie qui m'a pris hier quand je t'ai dit de venir aujourd'hui; je voulais me renseigner par ton intermédiaire au sujet de Mitia; est-ce qu'en échange de mille ou deux mille roubles, ce gueux, ce vaurien, consentirait à s'en aller d'ici pour cinq ans, ou mieux pour trente-cinq ans, et à renoncer à Grouchka? Hein?

— Je… je lui demanderai, murmura Aliocha. Pour trois mille roubles, peut-être qu'il…

— Nenni! Il ne faut rien demander maintenant! Je me suis ravisé. C'est une lubie qui m'a pris hier. Je ne lui donnerai rien, pas une obole, j'ai besoin de mon argent, répéta le vieux avec un geste expressif. De toute façon, je l'écraserai comme un cafard. Ne lui dis rien, il compterait encore là-dessus. Mais tu n'as rien à faire chez moi, va-t'en. Et sa fiancée, Catherine Ivanovna, qu'il m'a toujours cachée si soigneusement, l'épousera-t-elle, oui ou non? Tu es allé la voir hier, je crois?

— Elle ne veut l'abandonner à aucun prix.

— Voilà les individus qu'aiment ces tendres demoiselles! Des noceurs, des gredins! Elles ne valent rien, ces pâles créatures! Si j'avais sa jeunesse et ma figure d'alors (car à vingt-huit ans, j'étais mieux que lui), je remporterais même succès. Canaille, va!… Mais il n'aura pas Grouchegnka, il ne l'aura pas… Je le broierai…»

Il redevint hargneux à ces dernières paroles.

«Va-t'en aussi, tu n'as rien à faire chez moi aujourd'hui», dit-il sèchement.

Aliocha s'approcha pour lui dire adieu et le baisa à l'épaule.

«Pourquoi? Demanda le vieux surpris. Crois-tu donc que nous nous

voyons pour la dernière fois?

— Pas du tout, c'est par hasard…

— Moi aussi… je dis cela comme ça… fit le vieillard en le regardant. Écoute, écoute, cria-t-il derrière lui, reviens bientôt, il y aura une soupe de poisson fameuse, pas comme aujourd'hui. Viens demain, entends-tu?»

Aussitôt qu'Aliocha fut sorti, il retourna au buffet et absorba un demi-verre de cognac.

«En voilà assez!» marmotta-t-il en soufflant.

Il referma le buffet, remit la clef dans sa poche, puis, à bout de forces, alla s'étendre sur son lit où il s'endormit aussitôt.

III. La rencontre avec les écoliers

«Quel bonheur que mon père ne m'ait pas questionné au sujet de Grouchegnka, se disait Aliocha en se dirigeant vers la maison de MmeKhokhlakov; il aurait fallu lui raconter ma rencontre d'hier.» Il pensait avec chagrin que, durant la nuit, les adversaires avaient repris des forces, que leurs cœurs étaient de nouveau endurcis. «Mon père est irrité et méchant, il demeure ancré dans son idée. Dmitri s'est lui aussi affermi et doit avoir un plan… Il faut absolument que je le rencontre aujourd'hui…»

Mais les réflexions d'Aliocha furent interrompues par un incident qui, malgré son peu d'importance, ne laissa pas de le frapper. Comme il approchait de la rue Saint-Michel, parallèle à la Grand-Rue dont elle n'est séparée que par un ruisseau (notre ville en est sillonnée), il aperçut en bas, devant la passerelle, un petit groupe d'écoliers, enfants de neuf à douze ans au plus. Ils retournaient chez eux après la classe, avec leurs sacs en bandoulière; d'autres le portaient fixé au dos par des courroies; les uns n'avaient qu'une veste, d'autres des pardessus; quelques-uns portaient des bottes plissées, de ces bottes dans lesquelles aiment à parader les enfants gâtés par des parents à leur aise. Le groupe discutait avec animation et semblait tenir conseil. Aliocha s'intéressait toujours aux enfants qu'il rencontrait, c'était le cas à Moscou, et bien qu'il préférât les bébés dans les trois ans, les écoliers de dix à onze ans lui plaisaient beaucoup. Aussi, malgré

ses préoccupations, voulut-il les aborder, entrer en conversation avec eux. En s'approchant, il considérait leurs visages vermeils et remarqua que tous les garçons tenaient une ou deux pierres à la main. Au-delà du ruisseau, à environ trente pas, se tenait, adossé à une palissade, un écolier avec son sac sur la hanche, paraissant dix ans au plus, pâle, l'air maladif, avec des yeux noirs qui étincelaient. Il scrutait du regard les six écoliers, ses camarades, avec lesquels il semblait fâché. Aliocha s'avança et s'adressant à un garçon frisé, blond, vermeil, en veston noir, il fit observer, en le regardant:

«Quand j'avais votre âge, on portait le sac du côté gauche, afin de l'atteindre de la main droite; mais le vôtre est du côté droit, ce ne doit pas être commode.»

Sans aucune préméditation, Aliocha avait commencé par cette remarque pratique; un adulte ne peut procéder autrement s'il veut gagner la confiance d'un enfant et surtout d'un groupe d'enfants. Il fallait débuter sérieusement, pratiquement, pour se mettre sur un pied d'égalité. D'instinct, Aliocha s'en rendit compte.

«Il est gaucher», répondit aussitôt un autre garçon de onze ans, à l'air résolu.

Les cinq autres fixaient Aliocha.

«Il lance les pierres de la main gauche», fit remarquer un troisième.

Au même instant, une pierre fut jetée sur le groupe, effleurant le gaucher, mais elle alla se perdre, quoique envoyée avec adresse et vigueur. Elle avait été lancée par le garçon posté au-delà du ruisseau.

«Hardi, cogne dessus, Smourov! Crièrent-ils tous. Le gaucher ne se fit pas prier et rendit aussitôt la pareille; il n'eut pas de succès et sa pierre frappa le sol. L'adversaire riposta par un caillou qui atteignit assez rudement Aliocha à l'épaule. On voyait à trente pas que ce gamin avait les poches de son pardessus gonflées de pierres.

— C'est vous qu'il visait, car vous êtes un Karamazov, s'écrièrent les garçons en éclatant de rire. Allons, tous à la fois sur lui, feu!»

Six pierres volèrent ensemble. Atteint à la tête, le gamin tomba, mais pour se relever aussitôt, et riposta avec acharnement. Des deux côtés ce fut un bombardement ininterrompu; beaucoup, dans le groupe, avaient aussi leurs

poches pleines de projectiles.

«Y pensez-vous? N'avez-vous pas honte, mes amis? Six contre un! Vous allez le tuer!» s'écria Aliocha.

Il courut en avant s'exposer aux projectiles pour protéger ainsi le gamin au-delà du ruisseau. Trois ou quatre s'arrêtèrent pour une minute.

«C'est lui qui a commencé! Cria d'une voix irritée un garçon en blouse rouge. C'est un vaurien; tantôt il a blessé en classe Krassotkine avec son canif, le sang a coulé, Krassotkine n'a pas voulu rapporter; mais lui, il faut le battre…

— Pourquoi donc? Vous devez le taquiner vous-mêmes?

— Il vous a encore envoyé une pierre dans le dos, il vous connaît, s'écrièrent les enfants. C'est vous qu'il vise, maintenant. Allons, tous encore sur lui; ne le manque pas, Smourov!…»

Le bombardement recommença, cette fois impitoyable. Le gamin isolé reçut une pierre à la poitrine; il poussa un cri, se mit à pleurer, et s'enfuit par la montée vers la rue Saint-Michel. Dans le groupe on s'écria: «Ha! Il a eu peur, il s'est sauvé, le torchon de tille!»

«Vous ne savez pas encore, Karamazov, comme il est vil; ce serait peu de le tuer, répéta le garçon aux yeux ardents, qui paraissait être le plus âgé.

— C'est un rapporteur?» demanda Aliocha.

Les garçons échangèrent des regards d'un air moqueur.

«Vous allez par la rue Saint-Michel? Continua le même. Alors, rattrapez-le… Voyez, il s'est arrêté de nouveau, il attend et vous regarde.

— Il vous regarde, il vous regarde! Reprirent les gamins.

— Demandez-lui donc s'il aime un torchon de tille défait. Vous entendez, demandez-lui ça.»

Ce fut un éclat de rire général. Aliocha et les enfants croisaient leurs regards.

«N'y allez pas, il vous blessera, cria obligeamment Smourov.

— Mes amis, je ne le questionnerai pas à propos du torchon de tille, car vous devez le taquiner de cette manière, mais je m'informerai auprès de lui pourquoi vous le haïssez tant…

— Informez-vous, informez-vous», crièrent les gamins en riant.

Aliocha franchit la passerelle et gravit la montée le long de la palissade, droit au réprouvé.

«Attention, lui cria-t-on, il ne vous craint pas, il va vous frapper en traître, comme Krassotkine.»

Le garçon l'attendait immobile. Arrivé tout près, Aliocha se trouva en présence d'un enfant de neuf ans, faible, chétif, au visage ovale, pâle, maigre, avec de grands yeux sombres qui le regardaient haineusement. Il était vêtu d'un vieux pardessus, devenu trop court. Ses bras nus sortaient de ses manches. Il avait une grande pièce au genou droit de son pantalon et un trou à son soulier droit, à la place du gros orteil, dissimulé avec de l'encre. Les poches du pardessus étaient gonflées de pierres. Aliocha s'arrêta à deux pas et le regarda d'un air interrogateur. Le gamin, devinant aux yeux d'Aliocha qu'il n'avait pas l'intention de le battre, reprit courage et parla le premier.

«J'étais seul contre six… Je les assommerai tous, dit-il, le regard étincelant.

— Une pierre a dû vous faire très mal, observa Aliocha.

— J'ai atteint Smourov à la tête, moi, répliqua-t-il.

— Ils m'ont dit que vous me connaissiez et que vous m'aviez lancé une pierre à dessein», demanda Aliocha.

L'enfant le regardait d'un air sombre.

«Je ne vous connais pas. Est-ce que vous me connaissez? Continua-t-il.

— Laissez-moi tranquille! S'écria soudain le garçon d'une voix irritée et le regard hostile, mais sans quitter sa place; il semblait attendre quelque chose.

— C'est bien, je m'en vais, fit Aliocha, mais je ne vous connais pas et ne veux pas vous taquiner. Pourtant vos camarades m'ont dit comment il fallait faire. Adieu.

— Espèce d'ensoutané! Cria le gamin en suivant Aliocha du même regard haineux et provocant. Il se mit sur la défensive, croyant que celui-ci allait se jeter sur lui, mais Aliocha se retourna, le regarda, et suivit son chemin. Il n'avait pas fait trois pas qu'il reçut dans le dos le plus gros des cailloux qui remplissaient la poche du pardessus.

— Comment, par-derrière! C'est donc vrai, ce qu'ils disent, que vous

attaquez en traître?»

Aliocha se retourna; visé à la figure, il eut le temps de se garer et un nouveau projectile l'atteignit au coude.

«N'avez-vous pas honte? Que vous ai-je fait?» s'écria-t-il.

Le gamin attendait, silencieux et agressif, persuadé que cette fois Aliocha riposterait; voyant que sa victime ne bougeait toujours pas, il devint furieux comme un petit fauve et s'élança. Avant qu'Aliocha eût pu faire un mouvement, le drôle lui avait empoigné la main gauche et cruellement mordu un doigt. Aliocha poussa un cri de douleur, et tâcha de se dégager. Le gamin le lâcha enfin, recula à l'ancienne distance. La morsure, près de l'ongle, était profonde; le sang coulait. Aliocha sortit son mouchoir, en enveloppa solidement sa main blessée. Cela prit environ une minute. Cependant le gamin attendait. Aliocha leva sur lui son paisible regard.

«Eh bien, dit-il, voyez comme vous m'avez mordu cruellement. Ça suffit, je pense! Maintenant, dites-moi ce que je vous ai fait.»

Le garçon le considéra avec surprise.

«Je ne vous connais pas du tout et vous vois pour la première fois, poursuivit Aliocha, avec le même calme, mais je dois vous avoir fait quelque chose, vous ne m'auriez pas tourmenté pour rien. Alors, dites-moi, que vous ai-je fait, en quoi suis-je coupable devant vous?»

En guise de réponse, l'enfant se mit à sangloter et se sauva. Aliocha le suivit lentement dans la rue Saint-Michel et l'aperçut encore longtemps, qui courait en pleurant, sans se retourner. Il se promit, dès qu'il aurait le temps, de le retrouver et d'éclaircir cette énigme.

IV. Chez les dames Khokhlakov

Il arriva bientôt chez MmeKhokhlakov, dont la maison, à deux étages et en pierre, était une des plus belles de notre ville. Bien qu'elle habitât plus souvent un domaine situé dans une autre province, ou sa maison de Moscou, elle en possédait une dans notre ville, qui lui venait de sa famille. Au reste, la plus grande de ses trois propriétés se trouvait dans notre district, mais elle n'était encore venue que fort rarement chez nous. Elle accourut à la rencontre

d'Aliocha dans le vestibule.

«Vous avez reçu ma lettre à propos du nouveau miracle? Demanda-t-elle nerveusement.

— Oui, je l'ai reçue.

— Vous l'avez fait circuler, montrée à tout le monde? Il a rendu un fils à sa mère?

— Il mourra sans doute aujourd'hui, dit Aliocha.

— Je le sais. Oh! Comme je voudrais parler de tout cela, avec vous ou avec un autre! Non, avec vous, avec vous! Et dire que je ne peux pas le voir, quel dommage! Toute la ville est en émoi, tout le monde est dans l'attente. À propos… savez-vous que Catherine Ivanovna est en ce moment chez nous?

— Ah! L'heureuse rencontre! S'exclama Aliocha. Elle m'a recommandé d'aller la voir aujourd'hui.

— Je sais, je sais. On m'a raconté en détail ce qui s'est passé hier… cette scène horrible avec cette… créature. C'est tragique[192], et, à sa place je ne sais pas ce que j'aurais fait. Et votre frère Dmitri, quel homme, mon Dieu! Alexéi Fiodorovitch, je m'embrouille; figurez-vous que votre frère est ici, c'est-à-dire pas ce terrible personnage, mais l'autre, Ivan. Il a un entretien solennel avec Catherine Ivanovna… Si vous saviez ce qui se passe entre eux, c'est affreux, c'est déchirant, c'est invraisemblable! Ils se tourmentent à plaisir, ils le savent, et en tirent une âpre jouissance. Je vous attendais, j'avais soif de vous! Je ne puis supporter cela. Je vais tout vous raconter. Ah! J'allais oublier l'essentiel. Dites-moi, pourquoi Lise a-t-elle une crise nerveuse? Ça l'a prise dès qu'elle a été informée de votre arrivée.

— Maman, c'est vous qui avez une crise, ce n'est pas moi», gazouilla soudain la voix de Lise qui venait de la chambre voisine, à travers l'entrebâillement.

L'ouverture était toute petite et la voix aiguë, tout à fait comme lorsqu'on a une violente envie de rire et qu'on s'efforce de la réprimer. Aliocha avait remarqué cette fente, par où Lise devait l'examiner de son fauteuil, sans qu'il pût s'en rendre compte.

«Tes caprices pourraient bien en effet me donner une crise! Et pourtant, Alexéi Fiodorovitch, elle a été malade toute la nuit, la fièvre, des

gémissements, que sais-je encore! Avec quelle impatience j'ai attendu le jour, et l'arrivée du docteur Herzenstube! Il dit qu'il n'y comprend rien, qu'il faut attendre. Quand il vient, il répète toujours la même chose. Dès que vous êtes entré, elle a poussé un cri et a voulu être transportée dans son ancienne chambre…

— Maman, je ne savais pas du tout qu'il allait venir, ce n'est pas pour l'éviter que j'ai voulu passer chez moi.

— Ce n'est pas vrai, Lise; Julie guettait Alexéi Fiodorovitch et a couru t'annoncer son arrivée.

— Chère petite maman, voilà qui n'est pas malin de votre part. Vous feriez mieux de dire à notre cher visiteur qu'il a prouvé son peu d'esprit en se décidant à venir chez nous après la journée d'hier, alors que tout le monde se moque de lui.

— Tu vas trop loin, Lise, et je t'assure que je recourrai à des mesures de rigueur. Personne ne se moque de lui; je suis fort heureuse qu'il soit venu; il m'est nécessaire, indispensable. Oh! Alexéi Fiodorovitch, que je suis malheureuse!

— Qu'avez-vous donc, ma petite maman?

— Ce qui me tue, Lise, ce sont tes caprices, ton inconstance, ta maladie, cette terrible nuit de fièvre, cet affreux et éternel Herzenstube, enfin tout, tout… Et puis ce miracle! Oh! Comme il m'a frappée, remuée, cher Alexéi Fiodorovitch! Et cette tragédie au salon, ou plutôt cette comédie. Dites-moi, le starets Zosime vivra-t-il jusqu'à demain? Ô, mon Dieu, que m'arrive-t-il? Je ferme les yeux à chaque instant et je me dis que tout cela est absurde, absurde.

— Je vous serais bien obligé, l'interrompit soudain Aliocha, de me donner un petit chiffon pour panser mon doigt qui me fait très mal; je me suis blessé.»

Aliocha découvrit son doigt mordu, le mouchoir plein de sang. MmeKhokhlakov poussa un cri, ferma les yeux.

«Mon Dieu, quelle blessure, c'est affreux!»

Dès que Lise eut aperçu le doigt d'Aliocha à travers la fente, elle ouvrit la porte toute grande.

«Venez, venez, dit-elle d'une voix impérieuse. Maintenant, trêve de bêtises! Mon Dieu, pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans rien dire? Il aurait pu perdre tout son sang, maman! Où et comment cela vous est-il arrivé? Avant tout de l'eau, de l'eau! Il faut laver la blessure, plonger le doigt dans l'eau froide pour faire cesser la douleur et l'y tenir longtemps… Vite, de l'eau, maman, dans un bol! Plus vite, voyons, fit-elle d'un mouvement nerveux. La blessure d'Aliocha la consternait.

— Ne faut-il pas envoyer chercher Herzenstube? S'écria la mère.

— Maman, vous me faites mourir, votre docteur viendra pour dire qu'il n'y comprend rien! De l'eau, de l'eau! Maman, pour l'amour de Dieu, allez vous-même stimuler Julie qui s'est attardée je ne sais où; elle ne peut jamais venir à temps! Plus vite, maman, ou je meurs…

— Mais c'est une bêtise!» s'exclama Aliocha, effrayé de leur émoi.

Julie accourut avec de l'eau, Aliocha y trempa son doigt.

«Maman, je vous en supplie, apportez de la charpie et de cette eau trouble pour les coupures, comment l'appelle-t-on? Nous en avons, nous en avons… maman, vous savez où est le flacon, dans votre chambre à coucher, l'armoire à droite; il y a un grand flacon et de la charpie.

— Tout de suite, Lise, mais ne crie pas, ne t'énerve pas. Tu vois avec quel courage Alexéi Fiodorovitch supporte sa douleur. Où vous êtes-vous blessé ainsi, Alexéi Fiodorovitch?»

Elle sortit aussitôt. Lise n'attendait que cela.

«Avant tout, répondez à ma question, dit-elle rapidement. Où avez-vous pu vous blesser ainsi? Puis nous parlerons d'autre chose. Allez-y!»

Aliocha, devinant que le temps était précieux, lui fit un récit exact, bien qu'abrégé, de son étrange rencontre avec les écoliers. Après l'avoir écouté, Lise joignit les mains.

«Comment pouvez-vous, et encore dans cet habit, vous commettre avec des gamins! S'écria-t-elle d'un ton courroucé, comme si elle avait des droits sur lui. Après cela, vous n'êtes vous-même qu'un gamin, le plus petit d'entre eux. Pourtant, ne manquez pas de vous informer de ce drôle, et racontez-moi tout: il doit y avoir là un secret. Autre chose, maintenant. Pouvez-vous, malgré la douleur, parler sensément de bagatelles?

— Mais oui, d'ailleurs cela ne me fait plus si mal.

— C'est parce que votre doigt est dans l'eau. Il faut la changer tout de suite, elle s'échaufferait. Julie, va chercher un morceau de glace à la cave, et un nouveau bol d'eau. La voilà partie, j'aborde le sujet. Mon cher Alexéi Fiodorovitch, veuillez me rendre immédiatement ma lettre; maman peut rentrer d'une minute à l'autre, et je ne veux pas…

— Je ne l'ai pas sur moi.

— Ce n'est pas vrai, vous l'avez, j'étais sûre que vous me feriez cette réponse. J'ai tant regretté, toute la nuit, cette stupide plaisanterie. Rendez-moi ma lettre à l'instant. Rendez-la-moi!

— Elle est restée chez moi!

— Vous devez me prendre pour une fillette, après la sotte plaisanterie de ma lettre, je vous en demande pardon! Mais, rendez-la-moi; si vraiment vous ne l'avez pas sur vous, apportez-la aujourd'hui sans faute.

— Aujourd'hui, c'est impossible, car je retourne au monastère, et je ne viendrai pas vous voir pendant deux jours, trois, quatre peut-être, parce que le starets Zosime…

— Quatre jours, quelle sottise! Écoutez, avez-vous beaucoup ri de moi?

— Pas le moins du monde.

— Pourquoi donc?

— Parce que je vous ai crue, aveuglément.

— Vous m'offensez!

— Pas du tout. J'ai pensé tout de suite après avoir lu, que cela se réaliserait, car dès que le starets sera mort, il me faudra quitter le monastère. Ensuite, j'achèverai mes études, je passerai mes examens, et après le délai légal nous nous marierons. Je vous aimerai bien. Quoique je n'aie pas encore eu le temps d'y songer, j'ai réfléchi que je ne trouverai jamais une femme meilleure que vous, et le starets m'ordonne de me marier…

— Je suis un monstre, on me roule sur un fauteuil, objecta en riant Lise, les joues empourprées.

— Je vous roulerai moi-même, mais je suis sûr que d'ici là vous serez rétablie.

— Mais vous êtes fou! Proféra Lise nerveusement. Tirer une telle

conclusion d'une simple plaisanterie!… Voici maman, peut-être fort à propos. Maman, comment avez-vous pu rester si longtemps! Et voilà Julie qui apporte la glace.

— Ah! Lise, ne crie pas, je t'en supplie. J'ai la tête rompue… Est-ce ma faute si tu as changé la charpie de place… J'ai cherché, cherché… je soupçonne que tu l'as fait exprès.

— Je ne pouvais pas deviner qu'il arriverait avec un doigt mordu; sinon je l'aurais peut-être fait exprès. Ma chère maman, vous commencez à dire des choses fort spirituelles.

— Spirituelles, soit, mais de quels sentiments, Lise, à l'égard du doigt d'Alexéi Fiodorovitch et de tout ceci! Oh! Mon cher Alexéi Fiodorovitch, ce ne sont pas les détails qui me tuent, ni un Herzenstube quelconque, mais le tout ensemble, le tout réuni, voilà ce que je ne puis supporter.

— En voilà assez sur Herzenstube, maman, reprit Lise dans un joyeux rire, donnez-moi vite l'eau et la charpie. C'est de l'eau blanche, Alexéi Fiodorovitch, le nom me revient, un excellent remède. Maman, figurez-vous qu'il s'est battu avec des gamins, dans la rue, et qu'un d'eux l'a mordu! N'est-il pas lui-même un petit bonhomme, et peut-il se marier, maman, après cette aventure, car figurez-vous qu'il veut se marier? Le voyez-vous marié, n'est-ce pas à mourir de rire?»

Lise riait de son petit rire nerveux, en regardant malicieusement Aliocha.

«Que racontes-tu là, Lise, c'est fort déplacé de ta part!… D'autant plus que ce gamin était peut-être enragé!

— Ah! Maman, comme s'il y avait des enfants enragés.

— Pourquoi pas, Lise? Ce gamin a été mordu par un chien enragé, il l'est devenu lui-même et il a mordu quelqu'un à son tour… Comme elle vous a bien pansé, Alexéi Fiodorovitch, je n'aurais jamais su le faire comme ça. Avez-vous mal?

— Très peu.

— N'avez-vous pas peur de l'eau? Demanda Lise.

— Assez, Lise, j'ai parlé peut-être trop vite de rage, à propos de ce garçon, et tu en conclus Dieu sait quoi. Catherine Ivanovna vient d'apprendre votre arrivée, Alexéi Fiodorovitch, elle désire ardemment vous voir.

— Ah! Maman, allez-y seule; il ne peut pas encore, il souffre trop.

— Je ne souffre pas du tout, je puis très bien y aller, protesta Aliocha.

— Comment, vous partez? Ah, c'est comme ça!

— Eh bien, quand j'aurai fini, je reviendrai et nous pourrons bavarder autant qu'il vous plaira. J'ai hâte de voir Catherine Ivanovna, car je désire rentrer le plus tôt possible au monastère.

— Maman, emmenez-le vite. Alexéi Fiodorovitch, ne prenez pas la peine de revenir vers moi après avoir vu Catherine Ivanovna, allez tout droit à votre monastère, c'est là votre vocation! Quant à moi, j'ai envie de dormir, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Ah! Lise, tu plaisantes, bien sûr; cependant si tu t'endormais, pour de bon?

— Je resterai bien encore trois minutes, même cinq si vous le voulez, marmotta Aliocha.

— Emmenez-le donc plus vite, maman, c'est un monstre.

— Lise, tu as perdu la tête. Allons-nous-en, Alexéi Fiodorovitch, elle est par trop capricieuse aujourd'hui, j'ai peur de l'énerver. Oh! Quel malheur qu'une femme nerveuse! Mais peut-être a-t-elle réellement envie de dormir? Comme votre présence l'a vite inclinée au sommeil, et que c'est bien!

— Maman, que vous parlez gentiment! Je vous embrasse pour cela.

— Moi de même, Lise. Écoutez, Alexéi Fiodorovitch, chuchota-t-elle d'un air mystérieux, en s'éloignant avec le jeune homme, je ne veux pas vous influencer, ni soulever le voile; allez voir vous-même ce qui se passe: c'est terrible. La comédie la plus fantastique qui se puisse rêver. Elle aime votre frère Ivan et tâche de se persuader qu'elle est éprise de Dmitri. C'est affreux! Je vous accompagne et, si on le veut bien, j'attendrai.»

V. Le déchirement au salon

L'entretien au salon était terminé; Catherine Ivanovna, surexcitée, avait pourtant un air résolu. Lorsque Aliocha et MmeKhokhlakov entrèrent, Ivan Fiodorovitch se levait pour partir. Il était un peu pâle et son frère le considéra avec inquiétude. Aliocha trouvait maintenant la solution d'une énigme qui le

tourmentait depuis quelque temps. À différentes reprises, depuis un mois, on lui avait suggéré que son frère Ivan aimait Catherine Ivanovna, et surtout qu'il était décidé à la «souffler» à Mitia. Jusqu'alors cela avait paru monstrueux à Aliocha, tout en l'inquiétant fort. Il aimait ses deux frères et s'effrayait de leur rivalité. Cependant Dmitri lui avait déclaré la veille qu'il était heureux d'avoir son frère pour rival, que cela lui rendait grand service. En quoi? Pour se marier avec Grouchegnka? Mais c'était là un parti désespéré. En outre, Aliocha avait cru fermement jusqu'à la veille au soir à l'amour passionné et opiniâtre de Catherine Ivanovna pour Dmitri. Il lui semblait qu'elle ne pouvait aimer un homme comme Ivan, mais qu'elle aimait Dmitri tel qu'il était, malgré l'étrangeté d'un pareil amour. Mais durant la scène avec Grouchegnka, ses impressions avaient changé. Le mot «déchirement», que venait d'employer MmeKhokhlakov, le troublait, car ce matin même en s'éveillant à l'aube, il l'avait prononcé deux fois, probablement sous l'impression de ses rêves, car toute la nuit il avait revu cette scène. L'affirmation catégorique de MmeKhokhlakov, que la jeune fille aimait Ivan, que son amour pour Dmitri n'était qu'un leurre, un amour d'emprunt qu'elle s'infligeait par jeu, par «déchirement», sous l'empire de la reconnaissance, cette affirmation frappait Aliocha. «C'est peut-être vrai!» Mais alors, quelle était la situation d'Ivan? Aliocha devinait qu'un caractère comme celui de Catherine Ivanovna avait besoin de dominer; or, cette domination ne pouvait s'exercer que sur Dmitri, et non sur Ivan. Car seul Dmitri pourrait peut-être un jour se soumettre à elle «pour son bonheur» (ce qu'Aliocha désirait même). Ivan en serait incapable; d'ailleurs cette soumission ne l'eût pas rendu heureux, d'après l'idée qu'Aliocha se faisait de lui. Ces réflexions poursuivaient le jeune homme quand il entra dans le salon; soudain une autre idée s'imposa à lui: «Et si elle n'aimait ni l'un ni l'autre?» Remarquons qu'Aliocha avait honte de telles pensées et se les était toujours reprochées, lorsque parfois elles lui étaient venues, au cours du dernier mois: «Qu'est-ce que j'entends à l'amour et aux femmes, et comment puis-je tirer pareilles conclusions?» se disait-il après chaque conjecture. Cependant la réflexion s'imposait. Il devinait que cette rivalité était capitale dans la destinée de ses deux frères. «Les reptiles se dévoreront entre eux», avait dit

hier Ivan dans son irritation, à propos de leur père et de Dmitri; ainsi, depuis longtemps peut-être, Dmitri était un reptile à ses yeux. N'était-ce pas depuis qu'il avait fait lui-même la connaissance de Catherine Ivanovna? Ces paroles lui avaient sans doute échappé involontairement, mais c'était d'autant plus grave. Dans ces conditions, quelle paix pouvait dorénavant régner dans leur famille alors que surgissaient de nouveaux motifs de haine? Surtout, qui devait-il plaindre, lui, Aliocha? Il les aimait également, mais que souhaiter à chacun d'eux, parmi de si redoutables contradictions? Il y avait où s'égarer dans ce labyrinthe, et le cœur d'Aliocha ne pouvait supporter l'incertitude, car son amour avait toujours un caractère actif. Incapable d'aimer passivement, son affection se traduisait toujours par une aide. Mais pour cela, il fallait avoir un but, savoir clairement ce qui convenait à chacun et les aider en conséquence. Au lieu de but, il ne voyait que confusion et brouillamini. On avait parlé de «déchirement». Mais que pouvait-il comprendre, même à ce déchirement? Non, décidément, le mot de l'énigme lui échappait.

En voyant Aliocha, Catherine Ivanovna dit vivement à Ivan Fiodorovitch, qui s'était levé pour partir:

«Un instant! Je veux avoir l'opinion de votre frère, en qui j'ai pleine confiance. Catherine Ossipovna, restez aussi», continua-t-elle en s'adressant à MmeKhokhlakov. Celle-ci s'installa à côté d'Ivan Fiodorovitch, et Aliocha en face, près de la jeune fille.

«Vous êtes mes amis, les seuls que j'aie au monde, commença-t-elle d'une voix ardente où tremblaient des larmes de sincère douleur, et qui lui attira de nouveau les sympathies d'Aliocha. Vous, Alexéi Fiodorovitch, vous avez assisté hier à cette scène terrible, vous m'avez vue. J'ignore ce que vous avez pensé de moi, mais je sais que dans les mêmes circonstances, mes paroles et mes gestes seraient identiques. Vous vous souvenez de m'avoir retenue… (En disant cela, elle rougit et ses yeux étincelèrent.) Je vous déclare, Alexéi Fiodorovitch, que je ne sais quel parti prendre. J'ignore si je l'aime maintenant, lui. Il me fait pitié, c'est une mauvaise marque d'amour. Si je l'aimais toujours, ce n'est pas de la pitié mais de la haine que j'éprouverais à présent…»

Sa voix tremblait, des larmes brillaient dans ses cils. Aliocha était ému.

«Cette jeune fille est loyale, sincère, pensait-il, et… elle n'aime plus Dmitri.»

«C'est cela, c'est bien cela! S'exclama MmeKhokhlakov.

— Attendez, chère Catherine Ossipovna. Je ne vous ai pas dit l'essentiel, le parti que j'ai pris cette nuit. Je sens que ma résolution est peut-être terrible, – pour moi, mais je pressens que je n'en changerai à aucun prix. Mon cher et généreux conseiller, mon confident, le meilleur ami que j'aie au monde, Ivan Fiodorovitch, m'approuve entièrement et loue ma résolution.

— Oui, je l'approuve, dit Ivan d'une voix basse mais ferme.

— Mais je désire qu'Aliocha – excusez-moi de vous appeler ainsi –, je désire qu'Alexéi Fiodorovitch me dise maintenant, devant mes deux amis, si j'ai tort ou raison. Je devine que vous, Aliocha, mon cher frère (car vous l'êtes), répétait-elle avec transport, en saisissant sa main glacée d'une main brûlante, je devine que votre décision, votre approbation me tranquilliseront, malgré mes souffrances, car après vos paroles je m'apaiserai et me résignerai, je le pressens!

— J'ignore ce que vous allez me demander, dit Aliocha en rougissant, je sais seulement que je vous aime et que je vous souhaite en ce moment plus de bonheur qu'à moi-même!… Mais je n'entends rien à de telles affaires… se hâta-t-il d'ajouter sans savoir pourquoi…

— L'essentiel dans tout ceci, c'est l'honneur et le devoir, et quelque chose de plus haut, qui dépasse peut-être le devoir lui-même. Mon cœur me dicte ce sentiment irrésistible et il m'entraîne. Bref, ma décision est prise. Même s'il épouse cette… créature, à qui je ne pourrai jamais pardonner, je ne l'abandonnerai pourtant pas! Désormais, je ne l'abandonnerai jamais! Dit-elle, en proie à une exaltation maladive. Bien entendu, je n'ai pas l'intention de courir après lui, de lui imposer ma présence, de l'importuner, oh non! Je m'en irai dans une autre ville, n'importe où, mais je ne cesserai pas de m'intéresser à lui. Quand il sera malheureux avec l'autre – et cela ne tardera guère – qu'il vienne à moi, il trouvera une amie, une sœur… Une sœur seulement, certes, et cela pour la vie, une sœur aimante, qui lui aura sacrifié son existence. Je parviendrai, à force de persévérance, à me faire enfin apprécier de lui, à être sa confidente, sans qu'il en rougisse! S'écria-t-elle comme égarée. Je serai son Dieu, à qui il adressera ses prières, c'est le moins

qu'il me doive pour m'avoir trahie et pour tout ce que j'ai enduré hier à cause de lui. Et il verra que, malgré sa trahison, je demeurerai éternellement fidèle à la parole donnée. Je ne serai que le moyen, l'instrument de son bonheur, pour toute sa vie, pour toute sa vie! Voilà ma décision. Ivan Fiodorovitch m'approuve hautement.»

Elle étouffait. Peut-être aurait-elle voulu exprimer sa pensée avec plus de dignité, de naturel, mais elle le fit avec trop de précipitation et sans voile. Il y avait dans ses paroles beaucoup d'exubérance juvénile, elles reflétaient l'irritation de la veille, le besoin de s'enorgueillir; elle-même s'en rendait compte. Soudain, son visage s'assombrit, son regard devint mauvais. Aliocha s'en aperçut et la compassion s'éveilla en lui. Son frère ajouta quelques mots.

«C'est, en effet, l'expression de ma pensée. Chez toute autre que vous cela eût paru de l'outrance, mais vous avez raison là où une autre aurait eu tort. Je ne sais comment motiver cela, mais je vous crois tout à fait sincère, voilà pourquoi vous avez raison.

— Mais ce n'est que pour un instant… C'est l'effet du ressentiment d'hier, ne put s'empêcher de dire avec justesse MmeKhokhlakov, malgré son désir de ne pas intervenir.

— Eh oui! Fit Ivan avec une sorte d'irritation et visiblement vexé d'avoir été interrompu, c'est cela, chez une autre cet instant ne serait qu'une impression passagère mais avec le caractère de Catherine Ivanovna cela durera toute sa vie. Ce qui pour d'autres ne serait qu'une promesse en l'air sera pour elle un devoir éternel, pénible, maussade peut-être, mais incessant. Et elle se repaîtra du sentiment de ce devoir accompli! Votre existence, Catherine Ivanovna, se consumera maintenant dans une douloureuse contemplation de votre chagrin et de vos sentiments héroïques. Mais avec le temps cette souffrance se calmera, vous vivrez dans la douce contemplation d'un dessein ferme et fier, réalisé une fois pour toutes, désespéré à vrai dire, mais dont vous serez venue à bout. Cet état d'esprit vous procurera enfin la satisfaction la plus complète et vous réconciliera avec tout le reste…»

Il s'était exprimé avec une sorte de rancune, et sans chercher à dissimuler son intention ironique.

«Ô Dieu, que tout cela est faux! S'exclama de nouveau MmeKhokhlakov.

— Alexéi Fiodorovitch, parlez! Il me tarde de connaître votre opinion!» dit Catherine Ivanovna en fondant en larmes.

Aliocha se leva.

«Ce n'est rien, ce n'est rien! Poursuivit-elle en pleurant, c'est l'énervement, l'insomnie, mais avec des amis comme votre frère et vous, je me sens fortifiée…, car je sais que vous ne m'abandonnerez jamais…

— Malheureusement, je devrai peut-être partir demain pour Moscou, vous quitter pour longtemps… Ce voyage est indispensable… proféra Ivan Fiodorovitch.

— Demain, pour Moscou! S'exclama Catherine Ivanovna, le visage crispé… Mon Dieu, quel bonheur!» reprit-elle d'une voix soudain changée, en refoulant ses larmes dont il ne resta pas trace.

Ce changement étonnant, qui frappa fort Aliocha, fut vraiment subit; la malheureuse jeune fille offensée, pleurant, le cœur déchiré, fit place tout à coup à une femme parfaitement maîtresse d'elle-même, et de plus satisfaite comme après une joie subite.

«Ce n'est pas votre départ qui me réjouit, bien sûr, rectifia-t-elle avec le charmant sourire d'une mondaine, un ami tel que vous ne peut le croire; je suis, au contraire, très malheureuse que vous me quittiez (elle s'élança vers Ivan Fiodorovitch et, lui saisissant les deux mains, les pressa avec chaleur); mais ce qui me réjouit, c'est que vous pourrez maintenant exposer, à ma tante et à Agathe, ma situation dans toute son horreur, franchement avec Agathe, mais en ménageant ma chère tante, comme vous êtes capable de le faire. Vous ne pouvez vous figurer combien je me suis torturée hier et ce matin, me demandant comment leur annoncer cette terrible nouvelle… À présent, il me sera plus facile de le faire, car vous serez chez elle en personne pour tout expliquer. Oh, que je suis heureuse! Mais de cela seulement, je vous le répète. Vous m'êtes indispensable, assurément… Je cours écrire une lettre, conclut-elle, en faisant un pas pour sortir de la chambre.

— Et Aliocha? Et l'opinion d'Alexéi Fiodorovitch que vous désirez si vivement connaître? S'écria MmeKhokhlakov avec une intonation sarcastique et irritée.

— Je ne l'ai pas oublié, fit Catherine Ivanovna en s'arrêtant; mais

pourquoi êtes-vous si malveillante pour moi en un tel moment, Catherine Ossipovna? Ajouta-t-elle d'un ton d'amer reproche. Je confirme ce que j'ai dit. J'ai besoin de savoir son opinion, bien plus, sa décision! Elle sera une loi pour moi, tant j'ai soif de vos paroles, Alexéi Fiodorovitch… Mais qu'avez-vous?

— Je n'aurais jamais cru cela, je ne peux pas me le figurer! Dit Aliocha d'un air affligé.

— Quoi donc?

— Comment, il part pour Moscou et vous faites exprès de témoigner votre joie! Ensuite vous expliquez que ce n'est pas son départ qui vous réjouit, que vous le regrettez, au contraire, que vous perdez… un ami; mais là encore, vous jouiez la comédie!…

— La comédie?… Que dites-vous? S'exclama Catherine Ivanovna stupéfaite. – Elle rougit, fronça les sourcils.

— Quoique vous affirmiez regretter en lui l'ami, vous lui déclarez carrément que son départ est un bonheur pour vous… proféra Aliocha haletant. – Il restait debout près de la table.

— Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas…

— Je ne sais pas moi-même… C'est comme une illumination soudaine… Je sais que j'ai tort de parler, mais je le ferai quand même, poursuivit-il, d'une voix tremblante, entrecoupée. Vous n'avez peut-être jamais aimé Dmitri… Lui non plus, sans doute, ne vous aime pas, il vous estime, voilà tout… Vraiment, je ne sais comment j'ai l'audace… mais il faut bien que quelqu'un dise la vérité, puisque personne ici n'ose le faire.

— Quelle vérité? S'écria Catherine Ivanovna avec exaltation.

— La voici, balbutia Aliocha, prenant son parti comme s'il se précipitait dans le vide. Envoyez chercher Dmitri, je le trouverai, s'il le faut; qu'il vienne ici prendre votre main et celle de mon frère Ivan pour les unir. Car vous faites souffrir Ivan uniquement parce que vous l'aimez… et que votre amour pour Dmitri est un douloureux mensonge… auquel vous tâchez de croire à tout prix.»

Aliocha se tut brusquement.

«Vous… vous êtes un jeune fou, entendez-vous», répliqua Catherine

Ivanovna, pâle, les lèvres crispées.

Ivan Fiodorovitch se leva, le chapeau à la main.

«Tu t'es trompé, mon bon Aliocha, dit-il avec une expression que son frère ne lui avait jamais vue, une expression de sincérité juvénile, d'irrésistible franchise. Jamais Catherine Ivanovna ne m'a aimé! Elle connaît depuis longtemps mon amour pour elle, bien que je ne lui en aie jamais parlé, mais elle n'y a jamais répondu. Je n'ai pas été davantage son ami, à aucun moment, sa fierté n'avait pas besoin de mon amitié. Elle me gardait près d'elle pour se venger sur moi des offenses continuelles que lui infligeait Dmitri depuis leur première rencontre, car celle-ci est demeurée dans son cœur, comme une offense. Mon rôle a consisté à l'entendre parler de son amour pour lui. Je pars enfin, mais sachez, Catherine Ivanovna, que vous n'aimez, en réalité, que lui. Et cela en proportion de ses offenses. Voilà ce qui vous déchire. Vous l'aimez tel qu'il est, avec ses torts envers vous. S'il s'amendait, vous l'abandonneriez aussitôt et cesseriez de l'aimer. Mais il vous est nécessaire pour contempler en lui votre fidélité héroïque et lui reprocher sa trahison. Tout cela par orgueil! Vous êtes humiliée et abaissée, mais votre fierté est en cause… Je suis trop jeune, je vous aimais trop. Je sais que je n'aurais pas dû vous parler ainsi, qu'il eût été plus digne de ma part de vous quitter simplement; c'eût été moins blessant pour vous. Mais je pars au loin et ne reviendrai jamais… Je ne veux pas respirer cette atmosphère d'outrance… D'ailleurs, je n'ai plus rien à vous dire, c'est tout… Adieu, Catherine Ivanovna, ne soyez pas fâchée contre moi, car je suis cent fois plus puni que vous, puni par le seul fait que je ne vous reverrai plus. Adieu. Je ne veux pas prendre votre main. Vous m'avez fait souffrir trop sciemment pour que je puisse vous pardonner à l'heure actuelle. Plus tard, peut-être, mais pour le moment je ne veux pas de votre main.

Den Dank, Dame, Begehr'ich nicht[193],»

ajouta-t-il avec un sourire contraint, prouvant ainsi qu'il connaissait Schiller par cœur, ce qu'Aliocha eût refusé de croire auparavant.

Il sortit sans même saluer la maîtresse de la maison. Aliocha joignit les mains.

«Ivan, lui cria-t-il éperdu, reviens, Ivan! Non, maintenant il ne reviendra

pour rien au monde! S'écria-t-il dans un pressentiment désolé, mais c'est ma faute, c'est moi qui ai commencé! Ivan a parlé injustement, sous l'empire de la colère. Il faut qu'il revienne…» s'exclamait Aliocha, comme déséquilibré.

Catherine Ivanovna passa dans une autre pièce.

«Vous n'avez rien à vous reprocher; votre conduite est celle d'un ange, murmura au triste Aliocha MmeKhokhlakov enthousiasmée. Je ferai tout mon possible pour empêcher Ivan Fiodorovitch de partir…»

La joie illuminait son visage, à la grande mortification d'Aliocha, mais Catherine Ivanovna reparut soudain. Elle tenait deux billets de cent roubles.

«J'ai un grand service à vous demander, Alexéi Fiodorovitch, commença-t-elle d'une voix calme et égale, comme si rien ne s'était passé. Il y a huit jours environ, Dmitri Fiodorovitch s'est laissé aller à une action injuste et scandaleuse. Il y a ici un cabaret mal famé, où il rencontra cet officier en retraite, ce capitaine que votre père employait à certaines affaires. Irrité contre ce capitaine pour un motif quelconque, Dmitri Fiodorovitch le saisit par la barbe et le traîna dans cette posture humiliante jusque dans la rue, où il continua encore longtemps à le houspiller. On dit que le fils de ce malheureux, un jeune écolier, courait à ses côtés en sanglotant, demandait grâce et priait les passants de défendre son père, mais que tout le monde riait. Excusez-moi, Alexéi Fiodorovitch, je ne puis me rappeler sans indignation cette action honteuse… dont seul Dmitri Fiodorovitch est capable, lorsqu'il est en proie à la colère… et à ses passions! Je ne puis la raconter en détail, cela me fait mal… je m'embrouille. J'ai pris des renseignements sur ce malheureux, et j'ai appris qu'il est fort pauvre, il s'appelle Sniéguiriov. Il s'est rendu coupable d'une faute dans son service, on l'a révoqué, je ne puis vous donner de détails, et maintenant, avec sa malheureuse famille, les enfants malades, la femme folle, paraît-il, il est tombé dans une profonde misère. Il habite ici depuis longtemps, il avait un emploi de copiste qu'il a perdu. J'ai jeté les yeux sur vous… c'est-à-dire j'ai pensé, ah! Je m'embrouille, je voulais vous prier, mon cher Alexéi Fiodorovitch, d'aller chez lui sous un prétexte quelconque, et, délicatement, prudemment, comme vous seul en êtes capable (Aliocha rougit), de lui remettre ce secours, ces deux cents roubles… Il les acceptera certainement… c'est-à-dire, persuadez-

le de les accepter… Voyez-vous, ce n'est pas une indemnité, pour éviter qu'il porte plainte (car il voulait le faire, à ce qu'il paraît), mais simplement une marque de sympathie, le désir de lui venir en aide, en mon nom, comme fiancée de Dmitri Fiodorovitch, et non au sien… J'y serais bien allée moi-même, mais vous vous y prendrez mieux que moi. Il habite rue du Lac, dans la maison de MmeKalmykov… Pour l'amour de Dieu, Alexéi Fiodorovitch, faites cela, à présent… je suis un peu… fatiguée. Au revoir…»

Elle disparut si rapidement derrière la portière qu'Aliocha n'eut pas le temps de dire un mot. Il aurait voulu demander pardon, s'accuser, dire quelque chose enfin, car son cœur débordait, et il ne pouvait se résoudre à s'éloigner ainsi. Mais MmeKhokhlakov le prit par le bras et l'emmena. Dans le vestibule, elle l'arrêta une fois de plus.

«Elle est fière, elle lutte contre elle-même, mais c'est une nature bonne, charmante, généreuse! Murmura-t-elle à mi-voix. Oh comme je l'aime, par moments, et que je suis de nouveau contente! Mon cher Alexéi Fiodorovitch, savez-vous que nous toutes, ses deux tantes, moi et même Lise, nous n'avons qu'un désir depuis un mois, nous la supplions d'abandonner votre favori Dmitri, qui ne l'aime pas du tout, et d'épouser Ivan, cet excellent jeune homme si instruit dont elle est l'idole. Nous avons ourdi un véritable complot, et c'est peut-être la seule raison qui me retienne encore ici.

— Mais elle a pleuré, elle est de nouveau offensée! S'écria Aliocha.

— Ne croyez pas aux larmes d'une femme, Alexéi Fiodorovitch! Je suis toujours contre les femmes dans ce cas, et du côté des hommes.»

La voix aigrelette de Lise retentit derrière la porte:

«Maman, vous le gâtez!

— C'est moi qui suis cause de tout, je suis très coupable! Répéta Aliocha qui, le visage caché dans ses mains, éprouvait une honte douloureuse de sa sortie.

— Au contraire, vous avez agi comme un ange, comme un ange, je suis prête à le redire mille fois.

— Maman, en quoi a-t-il agi comme un ange? Demanda de nouveau Lise.

— Je me suis imaginé, je ne sais pourquoi, poursuivit Aliocha, comme s'il n'entendait pas Lise, qu'elle aimait Ivan, et j'ai lâché cette sottise… Que

va-t-il arriver?

— De quoi s'agit-il? S'exclama Lise. Maman, vous voulez donc me faire mourir: je vous interroge, et vous ne me répondez pas.»

À ce moment, la femme de chambre accourut.

«Catherine Ivanovna se trouve mal…, elle pleure, elle a une attaque de nerfs.

— Qu'y a-t-il? Cria Lise, la voix alarmée. Maman, c'est moi qui vais avoir une attaque!

— Lise, pour l'amour de Dieu, ne crie pas, tu me tues! À ton âge, tu ne peux pas tout savoir comme les grandes personnes; à mon retour je te raconterai ce qu'on peut te dire. Ô mon Dieu! J'y cours… Une attaque, c'est bon signe, Alexéi Fiodorovitch, c'est très bon signe. En pareil cas, je suis toujours contre les femmes, leurs attaques et leurs larmes. Julie, cours dire que j'arrive. Si Ivan Fiodorovitch est parti comme ça, c'est sa faute à elle. Mais il ne partira pas. Lise, pour l'amour de Dieu, ne crie pas. Eh! Ce n'est pas toi qui cries, c'est moi, pardonne à ta mère. Mais je suis enthousiasmée, ravie! Avez-vous remarqué, Alexéi Fiodorovitch, comme votre frère est parti d'un air dégagé après lui avoir dit son fait. Un savant universitaire parle avec tant de chaleur, de franchise juvénile, d'inexpérience charmante! Tout cela est adorable, tout à fait dans votre genre!… Et ce vers allemand qu'il a cité!… Mais je cours, Alexéi Fiodorovitch; dépêchez-vous de faire cette commission et revenez bien vite… Lise, tu n'as besoin de rien? Pour l'amour de Dieu, ne retiens pas Alexéi Fiodorovitch, il va revenir te voir.»

MmeKhokhlakov s'en alla enfin. Aliocha, avant de sortir, voulut ouvrir la porte de Lise.

«Pour rien au monde je ne veux vous voir, Alexéi Fiodorovitch, s'écria Lise. Parlez-moi à travers la porte. Comment êtes-vous devenu un ange? C'est tout ce que je désire savoir.

— Par mon affreuse bêtise, Lise. Adieu!

— Voulez-vous bien ne pas partir ainsi! Cria-t-elle.

— Lise, j'ai un chagrin sérieux! Je reviens tout de suite, mais j'ai un grand, grand chagrin.»

Il sortit en courant.

VI. Le déchirement dans l'izba

Aliocha avait rarement éprouvé un chagrin aussi sérieux: il était intervenu mal à propos dans une affaire de sentiment!

«Que puis-je connaître à ces choses? Ma honte n'est d'ailleurs qu'une punition méritée; le malheur, c'est que je vais être certainement la cause de nouvelles calamités… Et dire que le starets m'a envoyé pour réconcilier et unir! Est-ce ainsi qu'on unit?» Il se rappela alors comment il avait «uni les mains», et la honte le reprit. «Bien que j'aie agi de bonne foi, il faudra être plus intelligent à l'avenir», conclut-il, sans même sourire de sa conclusion.

La commission de Catherine Ivanovna le conduisait à la rue du Lac, et son frère habitait précisément dans une ruelle voisine. Aliocha décida de passer d'abord chez lui, à tout hasard, tout en pressentant qu'il ne le trouverait pas à la maison. Il soupçonnait Dmitri de vouloir peut-être se cacher de lui maintenant, mais il fallait le découvrir à tout prix. Le temps passait; l'idée du starets mourant ne l'avait pas quitté une minute depuis son départ du monastère.

Dans le récit de Catherine Ivanovna figurait une circonstance qui l'intéressait fort: quand la jeune fille avait parlé du petit écolier, fils du capitaine, qui courait en sanglotant à côté de son père, l'idée était venue soudain à Aliocha que ce devait être le même qui l'avait mordu au doigt, lorsqu'il lui demandait en quoi il l'avait offensé; il en était maintenant presque sûr, sans savoir encore pourquoi. Ces préoccupations étrangères détournèrent son attention; il résolut de ne plus «penser» au «mal» qu'il venait de faire, de ne pas se tourmenter par le repentir, mais d'agir; tant pis pour ce qui pourrait arriver là-bas! Cette idée lui rendit tout son courage. En entrant dans la ruelle où demeurait Dmitri, il eut faim et tira de sa poche le petit pain qu'il avait pris chez son père. Il le mangea en marchant; cela le réconforta.

Dmitri n'était pas chez lui. Les maîtres de la maisonnette – un vieux menuisier, sa femme et son fils – regardèrent Aliocha d'un air soupçonneux. «Voilà déjà trois jours qu'il ne passe pas la nuit ici, il est peut-être parti quelque part», répondit le vieux à ses questions. Aliocha comprit qu'il se

conformait aux instructions reçues. Lorsqu'il demanda si Dmitri n'était pas chez Grouchegnka, ou de nouveau caché chez Foma (Aliocha parlait ainsi ouvertement à dessein), tous le regardèrent d'un air craintif. «Ils l'aiment donc, ils tiennent son parti, pensa-t-il, tant mieux!»

Enfin il découvrit dans la rue du Lac la masure de la mère Kalmykov, délabrée et affaissée, avec trois fenêtres sur la rue, une cour sale, au milieu de laquelle se tenait une vache. On entrait par la cour dans le vestibule; à gauche habitait la vieille propriétaire avec sa fille, également âgée, toutes deux sourdes, à ce qu'il semblait. À la question plusieurs fois répétée: où demeurait le capitaine? L'une d'elles, comprenant enfin qu'on demandait les locataires, lui désigna du doigt, à travers le vestibule, la porte qui menait à la plus belle pièce de l'izba. L'appartement du capitaine ne consistait en effet qu'en cette pièce. Aliocha avait mis la main sur la poignée afin d'ouvrir la porte, quand il fut frappé par le silence complet qui régnait à l'intérieur. Il savait pourtant, d'après le récit de Catherine Ivanovna, que le capitaine avait de la famille. «Ils dorment tous, sans doute, ou bien ils m'ont entendu venir et ils attendent que j'ouvre – mieux vaut frapper d'abord.» Il frappa. On entendit une réponse, mais au bout de dix secondes seulement.

«Qui est-ce?» cria une grosse voix irritée.

Aliocha ouvrit, franchit le seuil. Il se trouvait dans une salle assez spacieuse, mais fort encombrée de gens et de hardes. À gauche, il y avait un grand poêle russe. Du poêle à la fenêtre de gauche, une corde tendue à travers toute la chambre supportait divers chiffons. De chaque côté se trouvait un lit avec des couvertures tricotées. Sur l'un d'eux, celui de gauche, quatre oreillers étagés, plus petits l'un que l'autre; sur le lit de droite, on n'en voyait qu'un, fort petit. Plus loin, il y avait un espace restreint, séparé par un rideau ou un drap, fixé à une corde tendue en travers de l'angle; derrière apparaissait un lit improvisé sur un banc et une chaise placée auprès. Une table rustique, carrée, était installée vers la fenêtre du milieu. Les trois fenêtres, aux carreaux couverts de moisissures verdâtres, étaient ternes et hermétiquement fermées, de sorte qu'on étouffait dans la pièce à demi obscure. Sur la table, une poêle avec un reste d'œufs sur le plat, une tranche de pain entamée, un demi-litre d'eau-de-vie, presque vide de son contenu. Près du lit de gauche se

tenait sur une chaise une femme, vêtue d'une robe d'indienne et qui avait l'air d'une dame. Elle était fort maigre, fort jaune; ses joues creuses attestaient au premier coup d'œil son état maladif; mais ce qui frappa surtout Aliocha, ce fut le regard de ses grands yeux bruns, interrogateur et arrogant tout ensemble. À côté de la fenêtre de gauche, se tenait debout une jeune fille au visage ingrat, aux cheveux roux clairsemés, vêtue d'une manière pauvre quoique très propre; elle n'accorda au nouveau venu qu'une œillade dédaigneuse. À droite, également près du lit, était assise une personne du sexe féminin, une pauvre créature jeune encore, d'une vingtaine d'années, mais bossue et impotente, les pieds desséchés, comme on l'expliqua ensuite à Aliocha; on voyait ses béquilles dans un coin, entre le lit et le mur; les magnifiques yeux de la pauvre fille se posèrent sur Aliocha avec douceur. Attablé et achevant l'omelette, on remarquait un personnage de quarante-cinq ans, de petite taille, de faible constitution, maigre, roux et dont la barbe clairsemée ressemblait fort à un torchon de tille défait (cette comparaison et surtout le mot de «torchon» surgirent au premier coup d'œil dans l'esprit d'Aliocha). C'était lui, évidemment, qui avait répondu de l'intérieur, car il n'y avait pas d'autre homme dans la chambre. Quand Aliocha entra, le personnage se leva brusquement, s'essuya avec une serviette trouée, et s'empressa à sa rencontre.

«Un moine qui quête pour son monastère, il a trouvé à qui s'adresser!» proféra la jeune fille qui se tenait dans l'angle de gauche.

L'individu qui était accouru au-devant d'Aliocha pirouetta sur ses talons et lui répondit d'un ton saccadé:

«Non, Varvara[194] Nicolaïevna, ce n'est pas cela, vous n'avez pas deviné! Permettez-moi de vous demander, fit-il en se tournant vers Aliocha, ce qui vous a engagé à visiter… cette retraite?»

Aliocha le considéra avec attention: ce personnage, qu'il voyait pour la première fois, avait quelque chose de pointu, d'irrité. Il était légèrement éméché. Son visage reflétait une impudence caractérisée, et en même temps – chose étrange – une couardise visible. On devinait un homme longtemps assujetti, mais avide de faire des siennes; ou mieux encore, un homme qui brûlerait d'envie de vous frapper, tout en craignant vos coups. Dans ses

propos, dans l'intonation de sa voix plutôt perçante, on distinguait une sorte d'humour bizarre, tantôt méchant, tantôt timide, intermittent et de ton inégal. Il avait parlé de la «retraite» en tremblant, les yeux écarquillés, et en se tenant si près d'Aliocha que celui-ci fit machinalement un pas en arrière. Le personnage portait un paletot de nankin, sombre, en fort mauvais état, rapiécé, taché. Son pantalon à carreaux très clair, comme on n'en porte plus depuis longtemps, d'une étoffe fort mince, fripé en bas, remontait au point de lui donner l'air d'un garçon qui a grandi.

«Je suis… Alexéi Karamazov… répondit Aliocha.

— Je le sais bien, repartit l'autre, donnant à entendre qu'il connaissait l'identité de son visiteur. Et moi, je suis le capitaine en second Sniéguiriov; mais il importe de savoir ce qui vous amène…

— Je suis venu comme ça. Au fait, je voudrais vous dire un mot, en mon nom… si vous le permettez…

— En ce cas, voici une chaise, veuillez vous asseoir, comme on disait dans les vieilles comédies.»

D'un geste prompt le capitaine saisit une chaise libre (une simple chaise en bois) qu'il plaça presque au milieu de la chambre; il en prit une autre pour lui et s'assit en face d'Aliocha, de nouveau si près que leurs genoux se touchaient presque.

«Nicolas Ilitch Sniéguiriov, ex-capitaine en second de l'infanterie russe, avili par ses vices, mais pourtant capitaine[195]… Toutefois, je me demande en quoi ai-je pu exciter votre curiosité, car je vis dans des conditions qui ne permettent guère de recevoir des visites.

— Je suis venu pour cette affaire…

— Pour quelle affaire? Interrompit le capitaine d'un ton impatient.

— À propos de votre rencontre avec mon frère Dmitri, répliqua Aliocha, gêné.

— De quelle rencontre? Ne serait-ce pas au sujet du torchon de tille? Et il s'avança tellement cette fois que ses genoux heurtèrent ceux d'Aliocha. Ses lèvres serrées formaient une ligne mince.

— Quel torchon de tille? Murmura Aliocha.

— C'est pour se plaindre de moi, papa, qu'il est venu! Retentit une voix

derrière le rideau, une voix déjà connue d'Aliocha, celle du garçon de tantôt. Je lui ai mordu le doigt aujourd'hui!»

Le rideau s'écarta et Aliocha aperçut son récent ennemi, dans le coin sous les icônes, sur un lit formé d'un banc et d'une chaise. L'enfant gisait, recouvert de son petit pardessus et d'une vieille couverture ouatée. À en juger par ses yeux brûlants, il devait avoir la fièvre. Intrépide, il regardait Aliocha avec l'air de dire: «Ici, tu ne peux rien me faire.»

«Comment, quel doigt a-t-il mordu? Sursauta le capitaine. C'est le vôtre?

— Oui, le mien. Tantôt, il se battait à coups de pierres dans la rue avec ses camarades; ils étaient six contre lui. Je me suis approché, il m'en a jeté une, puis une autre à la tête. Et comme je lui demandais ce que je lui avais fait, il s'est élancé et m'a mordu cruellement au doigt, j'ignore pourquoi.

— Je vais le fouetter! S'exclama le capitaine qui bondit de sa chaise.

— Mais je ne me plains pas, je vous raconte seulement ce qui s'est passé… Je ne veux pas que vous le fouettiez! D'ailleurs, je crois qu'il est malade…

— Et vous pensiez que j'allais le faire? Que j'allais empoigner Iliouchа[196] et le fouetter devant vous? Il vous faut ça tout de suite? Proféra le capitaine, se tournant vers Aliocha avec un geste menaçant, comme s'il voulait se jeter sur lui. Je plains votre doigt, monsieur, mais ne voulez-vous pas qu'avant de fouetter Iliouchа je me tranche les quatre doigts sous vos yeux, avec ce couteau, pour votre juste satisfaction? Je pense que quatre doigts vous suffiront, vous ne réclamerez pas le cinquième, pour apaiser votre soif de vengeance?…»

Il s'arrêta soudain, comme suffoqué. Chaque trait de son visage remuait et se contractait, son regard était des plus provocants. Il était égaré.

«Maintenant, j'ai tout compris, dit Aliocha, d'un ton doux et triste, sans se lever. Ainsi, vous avez un bon fils, il aime son père et s'est jeté sur moi comme étant le frère de votre offenseur… Je comprends, à présent, répéta-t-il, songeur. Mais mon frère, Dmitri, regrette son acte, je le sais, et s'il peut venir chez vous, ou, encore mieux, vous rencontrer à la même place, il vous demandera pardon devant tout le monde… si vous le désirez.

— C'est-à-dire qu'après m'avoir tiré la barbe, il me fait des excuses… Il

croit ainsi me donner pleine et entière satisfaction, n'est-ce pas?

— Oh non! Au contraire, il fera tout ce qui vous plaira et comme il vous plaira!

— De sorte que si je priais son Altesse Sérénissime de s'agenouiller devant moi, dans ce même cabaret, le cabaret À la Capitale, comme on l'appelle, ou sur la place, il le ferait?

— Oui, il le ferait.

— Vous me touchez jusqu'aux larmes. La générosité de votre frère me confond. Permettez-moi de vous présenter ma famille, mes deux filles et mon fils, ma portée. Si je meurs, qui les aimera? Et tant que je vis, qui m'aimera avec tous mes défauts, sinon eux? Le Seigneur a bien fait les choses pour chaque homme de mon espèce, car même un homme de ma sorte doit être aimé par un être quelconque…

— Ah! C'est parfaitement vrai! S'exclama Aliocha.

— Trêve de pitreries, vous nous bafouez devant le premier imbécile venu! S'écria soudain la jeune fille qui se tenait vers la fenêtre, en s'adressant à son père, la mine méprisante.

— Attendez un peu, Varvara Nicolaïevna, permettez-moi de continuer mon idée, lui cria son père d'un ton impérieux tout en la regardant avec approbation. Tel est son caractère, dit-il, se retournant vers Aliocha.

Et dans la nature entière
Il ne voulait rien bénir.[197]

C'est-à-dire il faudrait mettre au féminin: elle ne voulait rien bénir. Et maintenant, permettez-moi de vous présenter à mon épouse, Irène Petrovna, une dame impotente de quarante-trois ans; elle marche, mais fort peu. Elle est de basse condition; Irène Petrovna, faites-vous belle que je vous présente Alexéi Fiodorovitch – il le prit par le bras, et avec une force dont on ne l'eût pas cru capable, il le souleva. – On vous présente à une dame, il faut vous lever. Ce n'est pas ce Karamazov, maman, qui… hum! Etc., mais son frère, reluisant de vertus pacifiques. Permettez, Irène Petrovna, permettez, maman, de vous baiser d'abord la main.»

Il baisa la main de sa femme avec respect, avec tendresse même. La jeune fille, vers la fenêtre, tournait le dos à cette scène avec indignation; le visage arrogant et interrogateur de la mère exprima soudain une grande affabilité.

«Bonjour, asseyez-vous, monsieur Tchernomazov, proféra-t-elle.

— Karamazov, maman, Karamazov… Nous sommes de basse condition, souffla-t-il de nouveau.

— Eh, Karamazov ou autrement, peu importe, moi je dis toujours Tchernomazov… Asseyez-vous, pourquoi vous a-t-il soulevé? Une dame sans pieds, qu'il dit, j'en ai, des pieds, mais ils sont enflés comme des seaux, et moi je suis desséchée. Autrefois, j'étais d'une grosseur énorme et maintenant on dirait que j'ai avalé une aiguille…

— Nous sommes de basse condition, de bien basse, répéta le capitaine.

— Papa, ah, papa! Prononça soudain la bossue, demeurée jusqu'alors silencieuse, et qui se couvrit brusquement les yeux de son mouchoir.

— Bouffon! Lança la jeune fille vers la fenêtre.

— Voyez ce qui se passe chez nous, reprit la mère, en désignant ses filles, c'est comme si des nuages passaient, ils passent et notre musique reprend. Auparavant, quand nous étions militaires, il nous venait beaucoup d'hôtes comme vous. Je ne fais pas de comparaison, monsieur, il faut aimer tout le monde. La femme du diacre vient parfois et dit: «Alexandre Alexandrovitch est un brave homme, mais Anastasie Pétrovna est un suppôt de Satan. – Eh bien! Que je lui réponds, ça dépend qui on aime, tandis que toi, tu n'es qu'un petit tas, mais infect. – Toi, qu'elle me dit, il faut te serrer la vis. – Ah! Noiraude, à qui viens-tu faire la leçon? – Moi, dit-elle, je laisse entrer l'air pur, et toi le mauvais air. – Demande, que je lui réponds, à messieurs les officiers si l'air est mauvais chez moi.» J'avais cela sur le cœur quand tantôt, assise comme je suis maintenant, j'ai vu entrer ce général, qui était venu ici pour Pâques. «Eh bien! Lui dis-je, Votre Excellence, une dame noble peut-elle laisser entrer l'air du dehors? – Oui, répond-il, vous devriez ouvrir la porte ou le vasistas, car l'air n'est pas pur chez vous.» Et tous sont pareils! Pourquoi en veulent-ils à mon air? Les morts sentent encore plus mauvais. Je ne corromps pas l'air chez vous, je me ferai faire des souliers et je m'en irai. Mes enfants, n'en veuillez pas à votre mère! Nicolas Ilitch, mon ami, ai-je

cessé de te plaire? Je n'ai plus qu'Iliioucha pour m'aimer, quand il revient de l'école. Hier, il m'a apporté une pomme. Pardonnez à votre mère, mes bons amis, pardonnez à une pauvre délaissée! En quoi mon air vous dégoûte-t-il?»

La pauvre démente éclata en sanglots, ses larmes ruisselaient. Le capitaine se précipita vers elle.

«Maman, chère maman, assez; tu n'es pas délaissée; tous t'aiment et t'adorent.»

Il recommença à lui baiser les mains et se mit à lui caresser le visage, à essuyer ses larmes avec une serviette. Il avait lui-même les yeux humides; c'est du moins ce qu'il sembla à Aliocha, vers qui il se tourna soudain pour lui dire d'un ton courroucé en désignant la pauvre démente:

«Eh bien, vous avez vu et entendu?

— Je vois et j'entends, murmura Aliocha.

— Papa, papa, comment peux-tu?… Laisse-le, papa! Cria le garçon dressé sur son lit, avec un regard ardent.

— Assez fait le pitre, comme ça! Laissez donc vos stupides manigances, qui ne mènent jamais à rien! Cria de son coin Varvara Nicolaïevna, exaspérée; elle tapa même du pied.

— Vous avez tout à fait raison, cette fois, de vous mettre en colère, Varvara Nicolaïevna, et je vais vous donner satisfaction. Couvrez-vous, Alexéi Fiodorovitch, je prends ma casquette, et sortons. J'ai à vous parler sérieusement, mais pas ici. Cette jeune personne assise, c'est ma fille Nina Nicolaïevna, j'ai oublié de vous la présenter. Un ange incarné… descendu chez les mortels… si tant est que vous puissiez comprendre cela.

— Le voilà tout secoué, comme s'il avait des convulsions, continua Varvara Nicoldievna indignée.

— Celle qui vient de taper du pied et de me traiter de pitre, c'est aussi un ange incarné, elle m'a donné le nom qui convient. Allons, Alexéi Fiodorovitch, il faut en finir…»

Et, prenant Aliocha par le bras, il le conduisit dehors.

VII. Et au grand air

«L'air est pur, ici, tandis que dans mes appartements, il ne l'est guère, sous tous les rapports. Marchons un peu, monsieur, je voudrais bien que ma personne vous intéressât.

— J'ai une importante communication à vous faire, déclara Aliocha; seulement je ne sais par où commencer.

— Je m'en doutais bien. Vous n'alliez pas vous déranger uniquement pour vous plaindre de mon garçon, n'est-ce pas? À propos du petit, il faut que je vous décrive la scène, je n'ai pas pu tout vous raconter là-bas. Voyez-vous, il y a huit jours, le torchon de tille était plus fourni – c'est de ma barbe que je parle; on l'a surnommée ainsi, les écoliers surtout. – Eh bien, quand votre frère s'est mis à me traîner par la barbe, le long de la place, à me faire des violences pour une bagatelle, c'était justement l'heure où les écoliers sortaient de classe, et parmi eux Iliouchа. Dès qu'il m'aperçut dans cette posture, il s'élança vers moi en criant: «Papa, papa!» Il s'accroche à moi, m'étreint, veut me dégager, crie à mon agresseur: «Lâchez-le, lâchez-le, c'est mon papa, pardonnez-lui!» Avec ses petits bras il le saisit et lui baisa la main, cette même main, qui… je me rappelle l'expression de son visage à ce moment, je ne l'oublierai jamais!…

— Je vous jure, s'écria Aliocha, que mon frère vous exprimera un complet repentir, de la façon la plus sincère, fût-ce à genoux sur cette même place… Je l'y obligerai; sinon il cessera d'être mon frère!

— Ah, ah, c'est encore à l'état de projet! Cela ne vient pas de lui, mais de la noblesse de votre cœur généreux. Vous auriez dû le dire tout de suite. Dans ce cas, permettez-moi de vous exposer l'esprit chevaleresque dont votre frère a fait preuve ce jour-là. Il s'arrêta de me traîner par la barbe et me lâcha: «Tu es officier, me dit-il, et moi aussi; si tu peux trouver comme témoin un homme comme il faut, envoie-le-moi, je te donnerai satisfaction, bien que tu sois un coquin!» Et voilà! Un esprit vraiment chevaleresque, n'est-ce pas? Nous nous éloignâmes avec Iliouchа, et cette scène de famille est restée à jamais gravée dans la mémoire du pauvre petit. À quoi nous sert d'appartenir à la noblesse? D'ailleurs, jugez-en vous-même; vous sortez de mes appartements, qu'avez-vous vu? Trois femmes, dont l'une est impotente et faible d'esprit; l'autre, impotente et bossue; la troisième, valide mais trop

intelligente; c'est une étudiante, elle brûle de retourner à Pétersbourg découvrir sur les bords de la Néva les droits de la femme russe. Je ne parle pas d'Iliioucha, il n'a que neuf ans, il est entièrement seul, car si je meurs, qu'adviendra-t-il de mon foyer, je vous le demande? Dans ces conditions, si je provoque votre frère en duel et qu'il me tue, qu'arrivera-t-il? Que deviendront-ils, eux tous? S'il m'estropie seulement, ce sera encore pis; je serai incapable de travailler, mais il faudra manger; qui me nourrira, qui les nourrira tous? Faudra-t-il envoyer tous les jours Iliioucha demander l'aumône, au lieu d'aller à l'école? Voilà, monsieur, ce que signifie pour moi une provocation en duel; c'est une absurdité, rien de plus.

— Il vous demandera pardon, il se jettera à vos pieds au beau milieu de la place, s'écria de nouveau Aliocha, le regard enflammé.

— Je voulais l'assigner, continua le capitaine, mais ouvrez notre Code, puis-je m'attendre à recevoir une juste satisfaction de mon offenseur? Sur ce, Agraféna Alexandrovna m'a fait venir et menacé: «Si tu portes plainte, je m'arrangerai à faire constater publiquement qu'il t'a châtié de ta friponnerie, et alors c'est toi qu'on poursuivra.» Or, Dieu seul sait qui est l'auteur de cette friponnerie, et sous les ordres de qui j'ai agi en comparse; n'est-ce pas d'après ses instructions et celles de Fiodor Pavlovitch? «De plus, ajouta-t-elle, je te chasserai pour tout de bon et tu ne gagneras plus rien à mon service. Je le dirai aussi à mon marchand (c'est ainsi qu'elle appelle son vieux), de sorte que lui aussi te renverra également.» Et je me dis: si ce marchand me renvoie aussi, comment pourrai-je gagner ma vie? Car il ne me reste que ces deux protecteurs, vu que votre père m'a retiré sa confiance pour un autre motif, et veut même, muni de mes reçus, me traîner en justice. Pour ces raisons, je me suis tenu tranquille, et vous avez vu ma retraite. Maintenant, dites-moi, est-ce qu'Iliioucha vous a fait bien mal en vous mordant? Je ne pouvais pas entrer dans des détails en sa présence.

— Oui, très mal; il était très irrité. Il a vengé votre offense sur moi, en qualité de Karamazov, je le comprends maintenant. Mais si vous l'aviez vu se battre à coups de pierres avec ses camarades! C'est très dangereux, ils peuvent le tuer; les enfants sont stupides, une pierre a vite fait de fracasser la tête.

— Oui, il en a reçu une, pas à la tête, mais à la poitrine, au-dessus du cœur; il a un bleu, il est rentré en larmes, geignant, et le voilà malade.

— Savez-vous qu'il attaque les autres le premier? Il est devenu mauvais à cause de vous; ses camarades racontent qu'il a donné tantôt un coup de canif dans le côté au jeune Krassotkine…

— Je le sais; le père était fonctionnaire ici, et cela peut nous attirer des désagréments…

— Je vous conseillerais, continua avec chaleur Aliocha, de ne pas l'envoyer à l'école pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il se calme… et que sa colère passe…

— La colère! Reprit le capitaine, c'est bien ça. Une grande colère dans un petit être. Vous ne savez pas tout, permettez-moi de vous expliquer les choses en détail. Après l'événement, les écoliers se mirent à le taquiner, en l'appelant torchon de tille. Cet âge est sans pitié; pris séparément, ce sont des anges, mais tous ensemble sont impitoyables, surtout à l'école. Ils le persécutaient et un noble sentiment s'éveilla en Iliocha. Un garçon ordinaire, faible comme lui, se fût résigné; il aurait eu honte de son père; mais lui s'est dressé contre tous, pour son père, pour la vérité, pour la justice. Car ce qu'il a enduré, depuis qu'il a baisé la main de votre frère en lui criant: «Pardonnez à papa, pardonnez à papa!» Dieu seul et moi le savons. Et ainsi nos enfants, pas les vôtres, les nôtres, les enfants des mendiants méprisés, mais nobles, apprennent à connaître la vérité, dès l'âge de neuf ans. Comment les riches l'apprendraient-ils? Ils ne pénètrent jamais ces profondeurs, tandis que mon Iliocha a sondé toute la vérité, à la minute où sur la place il baisait la main qui me frappait. Elle est entrée en lui, cette vérité; elle l'a meurtri pour toujours! Proféra avec passion le capitaine, l'air égaré, en se frappant la main gauche de son poing, comme s'il voulait montrer matériellement la meurtrissure faite à Iliocha par la «vérité». Ce jour-là, il eut la fièvre et le délire pendant la nuit. Il resta silencieux toute la journée; je remarquai qu'il m'observait de son coin, faisant semblant d'apprendre ses leçons, mais ce n'étaient point les leçons qui l'occupaient. Le lendemain, je m'enivrai de chagrin, si bien que j'ai oublié beaucoup de choses. Maman aussi se mit à pleurer – je l'aime beaucoup –, alors, de douleur, je me soûlai avec mes

derniers sous. Ne me méprisez pas, monsieur. En Russie, les pires ivrognes sont les meilleures des gens, et réciproquement. J'étais couché et ne pensais guère à Iliioucha; mais, ce même jour, les gamins s'égayèrent à ses dépens, dès le matin. «Eh! Torchon de tille! Lui criait-on, on a traîné ton père par sa barbe hors du cabaret; toi, tu courais à côté en demandant grâce.» C'était le surlendemain; il rentra de l'école pâle et défait. «Qu'as-tu?» lui dis-je. Il ne répondit rien. Impossible de causer à la maison; sa mère et ses sœurs s'en seraient mêlées tout de suite, les jeunes filles avaient appris l'affaire dès le premier jour. Varvara Nicolaïevna commençait déjà à grogner: «Bouffons, pitres, pouvez-vous faire quelque chose de sensé? – C'est vrai, dis-je, Varvara Nicolaïevna, pouvons-nous faire quelque chose de sensé?» Je m'en tirai ainsi pour cette fois. Dans la soirée, j'allai me promener avec le petit. Il faut vous dire que, depuis quelque temps, nous allons nous promener tous les soirs, par le même chemin que voici, jusqu'à cette énorme pierre isolée, là-bas près de la haie, où commencent les pâtis communaux: un endroit désert et charmant. Nous cheminions la main dans la main, comme d'habitude; il a une toute petite main, aux doigts minces, glacés, car il souffre de la poitrine. «Papa, fit-il, papa! – Eh bien! Lui dis-je (je voyais ses yeux étinceler). – Comme il t'a traité, papa! – Que faire, Iliioucha! – Ne fais pas la paix avec lui, papa, garde-t'en bien. Mes camarades racontent qu'il t'a donné dix roubles pour ça. – Non, mon petit, pour rien au monde je n'accepterai de l'argent de lui, maintenant.» Il se mit à trembler, me saisit la main dans les siennes, m'embrassa. «Papa, provoque-le en duel; à l'école on me taquine en disant que tu es lâche, que tu ne te battras pas, mais que tu accepteras de lui dix roubles. – Je ne puis le provoquer en duel, Iliioucha», lui répondis-je, et je lui exposai brièvement ce que je viens de vous dire à ce sujet. Il m'écouta jusqu'au bout. «Papa, dit-il pourtant, ne fais pas la paix avec cet homme; quand je serai grand, je le provoquerai moi-même et je le tuerai!» Ses yeux brûlaient d'un éclat intense. Malgré tout, j'étais son père, et il fallut lui dire un mot de vérité: «C'est un péché, expliquai-je, de tuer son prochain, même en duel. – Papa, je le terrasserai, une fois grand, je lui ferai sauter son sabre des mains et je me jetterai sur lui en brandissant le mien, et lui dirai: je pourrais te tuer, mais je te pardonne!» Voyez, monsieur, voyez quel travail

s’est opéré dans sa petite tête, durant ces deux jours; il ne fait que penser à la vengeance et il a dû en parler dans son délire. Quand, avant-hier, il est revenu de l’école, cruellement battu, j’ai tout appris. Vous avez raison, il n’y retournera plus. Il se dresse contre la classe entière, il les provoque tous; il s’est exaspéré, son cœur brûle de haine, j’ai peur pour lui. Nous retournâmes nous promener. «Papa, me demanda-t-il, les riches sont les plus forts en ce monde? – Oui, Iliioucha, il n’y a pas plus puissant que le riche. – Papa, dit-il, je deviendrai riche, je serai officier et je battrai tous les ennemis, le tsar me récompensera, je reviendrai auprès de toi, et alors personne n’osera…» Après un silence, il reprit, les lèvres tremblantes comme auparavant: «Papa, quelle vilaine ville que la nôtre. – Oui, Iliioucha, c’est une vilaine ville. – Papa, allons nous établir dans une autre, où l’on ne nous connaît pas. – Je veux bien, Iliioucha, allons-y; seulement il faut amasser de l’argent.» Je me réjouissais de pouvoir ainsi le distraire de ses sombres pensées; nous nous mîmes à faire des projets sur l’installation dans une autre ville, l’achat d’un cheval et d’une charrette. «Ta maman et tes sœurs monteront dedans, nous les couvrirons bien, nous-mêmes nous marcherons à côté, tu monteras de temps en temps, tandis que j’irai à pied, car il faut ménager le cheval; c’est ainsi que nous voyagerons.» Il fut enchanté, surtout d’avoir un cheval qui le conduirait. Comme vous le savez, un petit garçon russe ne voit rien de plus beau qu’un cheval. Nous bavardâmes longtemps. «Dieu soit loué, pensais-je, je l’ai distrait et consolé.» Mais hier, il est rentré de l’école fort sombre; le soir, à la promenade, il ne disait rien. Le vent s’éleva, le soleil disparut, on sentait l’automne et il faisait déjà sombre; nous étions tristes. «Eh bien, mon garçon, comment allons-nous faire nos préparatifs?» Je pensais reprendre la conversation de la veille. Pas un mot. Mais ses petits doigts tremblaient dans ma main. «Ça va mal, me dis-je, il y a du nouveau.» Nous arrivâmes, comme maintenant, jusqu’à cette pierre; je m’assis dessus, on avait lancé des cerfs-volants qui claquaient au vent, il y en avait bien une trentaine. C’est maintenant la saison. «Nous devrions nous aussi, Iliioucha, lancer le cerf-volant de l’année dernière. Je le réparerai, qu’en as-tu fait?» Il ne disait toujours rien et détournait le regard. Soudain, le vent se mit à bruire, soulevant du sable… Il eut un élan vers moi, ses deux bras passés autour de

mon cou, et m'étreignit. Voyez-vous, monsieur, quand les enfants sont taciturnes et fiers, ils retiennent longtemps leurs larmes, mais lorsqu'elles jaillissent, lors d'un grand chagrin, elles ne coulent pas, elles ruissellent. Ses pleurs brûlants m'inondèrent le visage. Il sanglotait, secoué de convulsions, me serrait contre lui. «Papa, criait-il, mon cher papa, comme il t'a humilié!» Alors les sanglots me prirent à mon tour et nous étions là tous deux à gémir, enlacés sur cette pierre. Personne ne nous voyait alors, excepté Dieu; peut-être m'en tiendra-t-il compte. Remerciez votre frère, Alexéi Fiodorovitch. Non, je ne fouetterai pas mon garçon pour votre satisfaction!»

Il termina de la même façon bizarre et entortillée que tout à l'heure. Pourtant Aliocha, touché jusqu'aux larmes, sentait que cet homme avait confiance en lui et qu'il n'eût pas fait cette confidence à quelqu'un d'autre.

«Ah! Comme je voudrais faire la paix avec votre garçon! S'exclama-t-il. Si vous vous en chargiez…

— Certainement, murmura le capitaine.

— Mais, maintenant, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, écoutez! Poursuivit Aliocha. J'ai une commission à vous faire: mon frère, ce Dmitri, a insulté aussi sa fiancée, une noble fille dont vous avez dû entendre parler. J'ai le droit de vous révéler cette insulte, je dois même le faire, car, ayant appris l'offense que vous avez subie, et votre situation malheureuse, elle m'a chargé tantôt… de vous remettre ce secours de sa part seulement, pas au nom de Dmitri, qui l'a abandonnée, ni de moi, de son frère, ni de personne, mais uniquement de sa part à elle! Elle vous supplie d'accepter son aide… Vous avez été offensés tous deux par le même homme… Elle s'est souvenue de vous seulement lorsqu'elle eut souffert de Dmitri une injure tout aussi grave que la vôtre. C'est donc une sœur qui vient en aide à un frère… Elle m'a précisément chargé de vous convaincre d'accepter ces deux cents roubles de sa part, comme d'une sœur qui connaît votre gêne. Personne ne le saura, nuls commérages malveillants ne sont à redouter… Voici ces deux cents roubles et, je vous le jure, vous devez les accepter, sinon, il n'y aurait que des ennemis dans le monde! Mais il y a aussi des frères… Vous avez l'âme noble… Vous devez le comprendre!…»

Et Aliocha lui tendit deux billets de cent roubles tout neufs. Tous deux se

trouvaient alors justement près de la grande pierre, près de la haie; il n'y avait personne alentour. Les billets parurent faire au capitaine une impression profonde; il tressaillit, mais ce fut d'abord uniquement de surprise; il ne s'attendait point à pareil dénouement et n'avait jamais rêvé d'une aide quelconque. Il prit les billets et, pendant presque une minute, fut incapable de répondre; une expression nouvelle apparut sur son visage.

«C'est pour moi, tant d'argent, deux cents roubles! Juste ciel! Depuis quatre ans je n'avais pas vu tant d'argent, Seigneur! Et elle dit qu'elle est une sœur… C'est vrai, c'est bien vrai?

— Je vous jure que tout ce que j'ai dit est la pure vérité!» s'écria Aliocha.

Le capitaine rougit.

«Écoutez, mon cher monsieur, écoutez; si j'accepte, ne serai-je pas un lâche? À vos yeux, Alexéi Fiodorovitch, ne le serai-je pas? Écoutez, écoutez, répétait-il à chaque instant en touchant Aliocha, vous me persuadez d'accepter sous le prétexte que c'est une «sœur» qui l'envoie, mais en vous-même, n'éprouverez-vous pas du mépris pour moi, si j'accepte, hein?

— Non, mille fois, non! Je vous le jure sur mon salut! Et personne ne le saura jamais, sauf nous: vous, moi, elle et encore une dame, sa grande amie.

— Qu'importe la dame! Écoutez, Alexéi Fiodorovitch, écoutez, c'est indispensable, car vous ne pouvez même pas comprendre ce que représentent pour moi ces deux cents roubles, poursuivit le malheureux, gagné peu à peu par une exaltation farouche, et s'exprimant avec une grande hâte, comme s'il appréhendait qu'on ne le laissât pas tout dire. À part le fait que cet argent provient d'une source honnête, d'une «sœur» aussi respectée, savez-vous que je puis soigner maintenant la mère et ma petite Nina, mon angélique bossue? Le docteur Herzenstube est venu chez moi, par bonté d'âme; il les a examinées une heure entière: «Je n'y comprends rien», m'a-t-il dit, pourtant l'eau minérale qu'il lui a prescrite lui fait certainement du bien; il lui a aussi ordonné des bains de pieds avec des remèdes. L'eau minérale coûte trente kopeks, il faut en boire peut-être quarante bouteilles. J'ai pris l'ordonnance et l'ai mise sur la tablette, au-dessous de l'icône; elle y reste. Pour Nina, il a prescrit des bains chauds dans une solution spéciale, tous les jours, matin et soir; comment pourrions-nous suivre un pareil traitement, logés comme nous

sommes, sans domestique, sans aide, ni eau ni ustensiles? La pauvre Nina est percluse de rhumatismes, je ne vous l'avais pas dit; la nuit, tout le côté lui fait mal, elle souffre le martyre, et croiriez-vous que cet ange se raidit, pour ne pas nous inquiéter, qu'elle se retient de gémir, pour ne pas nous réveiller? Nous mangeons ce qui nous tombe sous la main; eh bien, elle prend le dernier morceau, bon à jeter au chien. «Je ne mérite pas ce morceau, je vous prive, je suis à votre charge.» Voilà ce que veut exprimer son regard céleste. Nous la servons et cela lui pèse. «Je ne mérite pas ces égards; je suis une impotente, une bonne à rien.» Elle ne les mérite pas, quand sa douceur angélique est une bénédiction pour tous! Sans sa douce parole, la maison serait un enfer, elle a attendri jusqu'à Varvara. Ne la condamnez pas non plus, celle-là; c'est aussi un ange, elle aussi est malheureuse. Elle est arrivée chez nous en été, avec seize roubles, gagnés à donner des leçons et destinés à payer son retour à Pétersbourg au mois de septembre, c'est-à-dire maintenant. Or, nous avons mangé son argent et elle n'a plus de quoi s'en retourner, voilà ce qui en est. D'ailleurs, elle ne pourrait pas partir, car elle travaille pour nous comme un galérien, nous en avons fait une bête de somme, elle vaque à tout; c'est elle qui raccommode, lave, balaie, elle couche la mère; et la mère est capricieuse, pleurarde, vous comprenez, une folle!… Maintenant, avec ces deux cents roubles, je puis prendre une domestique, Alexéi Fiodorovitch, je puis soigner ces chères créatures; j'enverrai l'étudiante à Pétersbourg, j'achèterai de la viande, j'établirai un nouveau régime. Seigneur, mais c'est un rêve!»

Aliocha était ravi d'avoir apporté tant de bonheur et de voir que le pauvre diable voulait bien consentir à être heureux.

«Attendez, Alexéi Fiodorovitch, attendez, reprit de plus belle le capitaine, se cramponnant à un nouveau rêve. Savez-vous qu'avec Iliouchа nous réaliserons peut-être, maintenant, notre projet; nous achèterons un cheval et une charrette, un cheval noir, il l'a demandé expressément, et nous partirons comme nous l'avons décidé avant-hier. Je connais un avocat dans la province de K…, un ami d'enfance; on m'a fait savoir par un homme sûr que si j'arrivais là-bas, il me donnerait une place de secrétaire; qui sait, il me la donnera peut-être?… Alors, la mère et Nina monteraient dedans, Iliouchа conduirait, moi, j'irais à pied, toute la famille serait ainsi transportée…

Seigneur, si je pouvais seulement recouvrer une créance douteuse, cela suffirait même pour ce voyage!

— Cela suffira, cela suffira! S'écria Aliocha, Catherine Ivanovna vous enverra encore de l'argent autant que vous en voudrez. J'en ai aussi, prenez ce qu'il vous faut, je vous l'offre comme à un frère, comme à un ami, vous me le rendrez plus tard, car vous deviendrez riche! Vous ne pourrez jamais imaginer rien de mieux que ce déplacement! Ce serait le salut, surtout pour votre garçon; vous devriez partir plus vite, avant l'hiver, avant les froids; vous nous écririez de là-bas, nous resterions frères… Non, ce n'est pas un songe!»

Aliocha aurait voulu l'étreindre, tant il était content. Mais après l'avoir regardé il s'arrêta brusquement: le capitaine, le cou et les lèvres tendus, le visage blême et exalté, remuait les lèvres comme s'il voulait dire quelque chose, mais aucun son ne sortait.

«Qu'avez-vous? S'enquit Aliocha dans un tressaillement subit.

— Alexéi Fiodorovitch… je… vous… murmura le capitaine, par saccades, en le fixant d'un air étrange et farouche, l'air d'un homme qui va s'élancer dans le vide, en même temps que ses lèvres souriaient. Je… vous… voulez-vous que je vous montre un tour de passe-passe? Chuchota-t-il soudain, d'un ton ferme, rapide.

— Quel tour?

— Vous allez voir, répéta le capitaine, la bouche crispée, l'œil gauche clignotant, le regard rivé sur Aliocha.

— Qu'avez-vous donc, de quel tour parlez-vous? S'écria Aliocha, effrayé pour de bon.

— Le voici, regardez!» vociféra le capitaine.

Et, lui montrant les deux billets que durant ses discours il avait tenus entre le pouce et l'index, il les saisit avec rage et les froissa dans son poing serré.

«Vous avez vu, vous avez vu! Cria-t-il, blême, frénétique. Il leva le poing et, de toute sa force, jeta les deux billets chiffonnés sur le sable. Avez-vous vu? Hurla-t-il de nouveau en les montrant du doigt, eh bien, voilà…»

Il se mit à les fouler sous son talon avec un acharnement sauvage. Il

haletait et s'exclamait à chaque coup:

«Voilà ce que j'en fais, de votre argent, voilà ce que j'en fais!»

Soudain il bondit en arrière et se dressa devant Aliocha. Toute sa personne respirait une fierté indicible.

«Allez dire à ceux qui vous ont envoyé que le torchon de tille ne vend pas son honneur!» s'écria-t-il, le bras tendu.

Puis il tourna rapidement les talons et se mit à courir. Il n'avait pas fait cinq pas qu'il se retourna vers Aliocha, en lui faisant de la main un signe d'adieu. Au bout de cinq autres pas, il se retourna de nouveau; cette fois son visage n'était plus crispé par le rire, mais secoué par les larmes. Il bredouilla d'un ton larmoyant, saccadé:

«Qu'aurais-je dit à mon garçon, si j'avais accepté la rançon de notre honte?»

Après quoi il reprit sa course, cette fois sans se retourner. Aliocha le suivit des yeux avec une indicible tristesse: il comprenait que jusqu'au dernier moment le malheureux ne savait pas qu'il froisserait et jetterait les billets. Aliocha ne voulut ni le poursuivre ni l'appeler; quand le capitaine fut hors de vue il ramassa les deux billets froissés, aplatis, enfoncés dans le sable, mais encore intacts; ils craquèrent même quand Aliocha les déploya et les déplissa. Après les avoir pliés, il les mit dans sa poche et s'en fut rendre compte à Catherine Ivanovna du résultat de sa démarche.

Livre V: Pro et contra

I. Les fiançailles

Ce fut MmeKhokhlakov qui reçut de nouveau Aliocha, tout affairée; la crise de Catherine Ivanovna s'était terminée par un évanouissement, suivi d'«un profond accablement. Maintenant elle délirait, en proie à la fièvre. On avait envoyé chercher Herzenstube et les tantes. Celles-ci étaient déjà là. On attendait anxieusement, tandis qu'elle gisait sans connaissance. Pourvu que ce ne fût pas une fièvre chaude!»

Ce disant, la bonne dame avait l'air sérieux et inquiet. «C'est sérieux, cette fois, sérieux», ajoutait-elle à chaque mot, comme si tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors ne comptait pas. Aliocha l'écoutait avec chagrin; il voulut lui raconter son aventure, mais elle l'interrompit dès les premiers mots; elle n'avait pas le temps, et le priait de tenir compagnie à Lise en l'attendant.

«Mon cher Alexéi Fiodorovitch, lui chuchota-t-elle presque à l'oreille, Lise m'a surprise tantôt, mais aussi attendrie; c'est pourquoi mon cœur lui pardonne tout. Figurez-vous qu'aussitôt après votre départ, elle a témoigné un sincère regret de s'être moquée de vous hier et aujourd'hui: ce n'étaient pourtant que de simples plaisanteries. Elle en pleurait presque, ce qui m'a fort surprise… Jamais auparavant, elle ne se repentait sérieusement de ses moqueries à mon égard, bien qu'il lui arrive à chaque instant de rire de moi. Mais maintenant, c'est sérieux, elle fait grand cas de votre opinion, Alexéi Fiodorovitch; si c'est possible, ménagez-la, ne lui gardez pas rancune. Moi-même, je ne fais que la ménager, elle est si intelligente! Elle me disait tout à l'heure que vous étiez son ami d'enfance «le plus sérieux»; que fait-elle donc de moi? Elle a toujours des sentiments, des souvenirs délicieux, des phrases, des petits mots, qui jaillissent quand on s'y attend le moins. Récemment, à propos d'un pin, par exemple. Il y avait un pin dans notre jardin, lorsqu'elle était toute petite; peut-être existe-t-il encore d'ailleurs et ai-je tort de parler au passé; les pins ne sont pas comme les gens, ils restent longtemps sans changer. «Maman! Me dit-elle, je me rappelle ce pin comme en rêve, sosna

kak so sna[198].» Elle a dû s'exprimer autrement; il y a une confusion; sosna est un mot bête; en tout cas, elle m'a dit à ce sujet quelque chose d'original, que je ne me charge pas de rendre. D'ailleurs, j'ai tout oublié. Eh bien, au revoir, je suis tout émue, c'est à perdre la tête. Alexéi Fiodorovitch, j'ai été folle deux fois et l'on m'a guérie. Allez voir Lise. Réconfortez-la comme vous savez si bien le faire. Lise, cria-t-elle en approchant de la porte, je t'amène ta victime, Alexéi Fiodorovitch, il n'est nullement fâché, je t'assure, au contraire, il s'étonne que tu aies pu le croire.

— Merci maman[199]. Entrez, Alexéi Fiodorovitch.»

Aliocha entra. Lise le regarda d'un air confus et rougit jusqu'aux oreilles. Elle paraissait honteuse et, comme on fait en pareil cas, elle aborda aussitôt un autre sujet auquel elle feignit de s'intéresser exclusivement.

«Maman vient de me raconter, Alexéi Fiodorovitch, l'histoire de ces deux cents roubles et votre mission… auprès de ce pauvre officier… Elle m'a décrit cette scène affreuse, comment on l'a insulté, et savez-vous, bien que maman raconte fort mal… d'une façon décousue… j'ai versé des larmes à ce récit. Eh bien, lui avez-vous remis cet argent, et comment ce malheureux…

— Justement, je ne l'ai pas remis, c'est toute une histoire» répondit Aliocha, qui parut, de son côté, uniquement préoccupé de cette affaire; pourtant Lise remarquait que lui aussi détournait les yeux et avait visiblement l'esprit ailleurs. Aliocha prit place et commença son récit; dès les premiers mots, sa gêne disparut et il captiva Lise à son tour. Encore sous l'influence de la vive émotion qu'il venait de ressentir, il raconta sa visite avec force détails impressionnants. Déjà à Moscou, lorsque Lise était encore enfant, il aimait à venir la trouver, soit pour raconter une récente aventure, une lecture qui l'avait frappé, soit pour rappeler un épisode de son enfance. Parfois ils rêvaient ensemble et composaient à eux deux de véritables nouvelles, le plus souvent gaies et comiques. Ils revivaient maintenant ces souvenirs, vieux de deux ans. Lise fut vivement touchée de son récit. Aliocha lui peignit avec chaleur Iliioucha. Lorsqu'il eut décrit en détail la scène où le malheureux avait foulé l'argent, Lise joignit les mains et s'écria:

«Alors, vous ne lui avez pas donné l'argent, vous l'avez laissé partir! Vous auriez dû courir après lui, le rattraper…

— Non, Lise, c'est mieux comme ça, fit Aliocha, qui se leva et se mit à marcher, l'air préoccupé.

— Comment mieux, en quoi mieux? Ils vont mourir de faim, maintenant!

— Ils ne mourront pas, car ces deux cents roubles les atteindront de toute façon. Il les acceptera demain, j'en suis sûr. Voyez-vous, Lise, dit Aliocha en s'arrêtant brusquement devant elle, j'ai commis une erreur, mais elle a eu un heureux résultat.

— Quelle erreur, et pourquoi un heureux résultat?

— Voici pourquoi. Cet homme est un poltron, un caractère faible, un brave cœur accablé. Je ne cesse de me demander ce qui l'a soudain poussé à prendre la mouche, car, je vous l'assure, jusqu'à la dernière minute il ne se doutait pas qu'il piétinerait l'argent. Eh bien, je crois discerner plusieurs motifs à sa conduite. D'abord il n'a pas su dissimuler la joie que lui causait la vue de l'argent. S'il avait fait des façons, comme d'autres en pareil cas, il se fût finalement résigné. Mais après avoir trop crûment étalé sa joie, force lui fut de regimber. Voyez-vous, Lise, dans de pareilles situations, la sincérité ne vaut rien. Le malheureux parlait d'une voix si faible, si rapide, qu'il semblait tout le temps rire ou pleurer. Il a vraiment pleuré d'allégresse… Il m'a parlé de ses filles, de la place qu'on lui donnerait dans une autre ville, et après s'être épanché il a eu soudain honte de m'avoir dévoilé son âme. Aussitôt il m'a détesté. Il est de ces pauvres honteux, dont la fierté est extrême. Il s'est offensé surtout de m'avoir pris trop vite pour son ami; après s'être jeté sur moi pour m'intimider, il finit par m'étreindre et me caresser à la vue des billets. Dans cette posture il devait ressentir toute son humiliation, et c'est alors que j'ai commis une erreur grave. Je lui ai déclaré que s'il n'avait pas assez d'argent pour se rendre dans une autre ville, on lui en donnerait encore, que je lui en donnerais moi-même, de mes propres ressources. Voilà ce qui l'a blessé: pourquoi venais-je, moi aussi, à son secours? Voyez-vous, Lise, rien n'est plus pénible pour un malheureux que de voir tous les gens se considérer comme des bienfaiteurs…; je l'ai entendu dire au starets! Je ne sais comment exprimer cela, mais je l'ai souvent remarqué moi-même. Et j'éprouve le même sentiment. Mais surtout, bien qu'il ignorât jusqu'au dernier moment qu'il piétinerait les billets, il le pressentait fatalement. Voilà

pourquoi il éprouvait une telle allégresse… Et voilà comment, si fâcheux que cela paraisse, tout est pour le mieux.

— Comment est-ce possible? S'écria Lise, en regardant Aliocha avec stupéfaction.

— Lise, si au lieu de piétiner cet argent il l'avait accepté, il est presque sûr qu'arrivé chez lui, une heure après, il eût pleuré d'humiliation. Et demain, il serait venu me le jeter à la face, il l'eût foulé aux pieds, peut-être, comme tantôt. Maintenant au contraire il est parti en triomphe, bien qu'il sache qu'«il se perd». Donc rien n'est plus facile, à présent, que de le contraindre à accepter ces deux cents roubles et pas plus tard que demain, car il a satisfait à l'honneur, en piétinant l'argent. Mais il a un besoin urgent de cette somme, et si fier qu'il soit encore, il va songer au secours dont il s'est privé. Il y songera encore davantage cette nuit, il en rêvera; demain matin peut-être, il sera prêt à accourir vers moi et à s'excuser. C'est alors que je me présenterai: «Vous êtes fier, vous l'avez montré; eh bien, acceptez maintenant, pardonnez-nous. «Alors il acceptera.»

C'est avec une sorte d'ivresse qu'Aliocha prononça ces mots: «Alors il acceptera!» Lise battit des mains.

«Ah! C'est vrai, j'ai compris tout d'un coup! Aliocha, comment savez-vous tout cela? Si jeune, et déjà connaisseur du cœur humain. Je ne l'aurais jamais cru…

— Il importe de le convaincre qu'il est avec nous tous sur un pied d'égalité, bien qu'il accepte de l'argent, poursuivit Aliocha avec exaltation. Et non seulement sur un pied d'égalité, mais même de supériorité…

— «Un pied de supériorité!» C'est charmant, Alexéi Fiodorovitch, mais parlez, parlez!

— C'est-à-dire je me suis mal exprimé… en fait de pied… mais ça ne fait rien… car…

— Mais ça ne fait rien, bien sûr, rien du tout! Pardonnez-moi, cher Aliocha… jusqu'à présent, je n'avais presque pas de respect pour vous… c'est-à-dire si, j'en avais, mais sur un pied d'égalité; dorénavant ce sera sur un pied de supériorité… Mon chéri, ne vous fâchez pas si je fais de l'esprit, reprit-elle aussitôt avec chaleur. Je suis une petite moqueuse, mais vous,

vous!… Dites-moi, Alexéi Fiodorovitch, n'y a-t-il pas dans toute notre discussion… du dédain pour ce malheureux… car nous disséquons son âme avec une certaine hauteur, il me semble?

— Non, Lise, il n'y a là aucun dédain, répondit fermement Aliocha, comme s'il prévoyait cette question. J'y ai déjà songé en venant ici. Jugez vous-même: quel dédain peut-il y avoir, quand nous sommes tous pareils à lui, quand tous le sont. Car nous ne valons pas mieux. Fussions-nous meilleurs, nous serions pareils dans sa situation. J'ignore ce qui en est de vous, Lise, mais j'estime avoir l'âme mesquine pour bien des choses. Son âme à lui n'est pas mesquine, mais fort délicate… Non, Lise, mon starets a dit une fois: «Il faut bien souvent traiter les gens comme des enfants, et certains comme des malades.»

— Cher Alexéi Fiodorovitch, voulez-vous que nous traitions les gens comme des malades?

— Entendu, Lise, j'y suis disposé, mais pas tout à fait; parfois je suis fort impatient ou bien je ne remarque rien. Vous, vous n'êtes pas comme ça.

— Non, je ne le crois pas. Alexéi Fiodorovitch, que je suis heureuse!

— Quel plaisir de vous entendre dire cela, Lise!

— Alexéi Fiodorovitch, vous êtes d'une bonté surprenante, mais parfois vous avez l'air pédant… Néanmoins, on voit que vous ne l'êtes pas. Allez sans bruit ouvrir la porte et regardez si maman ne nous écoute pas», chuchota rapidement Lise.

Aliocha fit ce qu'elle demandait et déclara que personne n'écoutait.

«Venez ici, Alexéi Fiodorovitch, poursuivit Lise en rougissant de plus en plus; donnez-moi votre main, comme ça. Écoutez, j'ai un grand aveu à vous faire: ce n'est pas pour plaisanter que je vous ai écrit hier, mais… sérieusement…»

Et elle se couvrit les yeux de sa main. On voyait que cet aveu lui coûtait beaucoup. Soudain elle saisit la main d'Aliocha, et la baisa trois fois, impétueusement.

«Ah, Lise, c'est parfait! S'écria Aliocha tout joyeux. Je savais bien que c'était sérieux…

— Regardez un peu quelle assurance!»

Elle repoussa sa main sans toutefois la lâcher, rougit, eut un petit rire de bonheur. «Je lui baise la main, et il trouve cela «parfait».

Reproche injuste, d'ailleurs: Aliocha aussi était fort troublé.

«Je voudrais vous plaire toujours, Lise, mais je ne sais comment faire, murmura-t-il en rougissant à son tour.

— Aliocha, mon cher, vous êtes froid et présomptueux. Voyez-vous ça! Il a daigné me choisir pour épouse et le voilà tranquille! Il était sûr que je lui avais écrit sérieusement. Mais c'est de la présomption, cela!

— Avais-je tort d'être sûr? Dit Aliocha en riant.

— Mais non, au contraire.»

Lise le regarda tendrement. Aliocha avait gardé sa main dans la sienne. Tout à coup il se pencha et l'embrassa sur la bouche.

«Qu'est-ce que c'est? Qu'avez-vous?» s'exclama Lise.

Aliocha parut tout décontenancé.

«Pardonnez-moi… j'ai peut-être fait une sottise… Vous me trouviez froid, et moi je vous ai embrassée… Mais je vois que c'était une sottise…»

Lise éclata de rire et se cacha le visage de ses mains.

«Et dans cet habit! Laissa-t-elle échapper en riant; mais soudain elle s'arrêta, devint sérieuse, presque sévère.

— Non, Aliocha, à plus tard les baisers, car tous deux nous ne savons pas encore, et il faut attendre encore longtemps, conclut-elle. Dites-moi plutôt pourquoi vous choisissez comme femme une sotte et une malade telle que moi, vous si intelligent, si réfléchi, si pénétrant? Aliocha, je suis très heureuse, car je suis indigne de vous.

— Mais non, Lise! Bientôt je quitterai tout à fait le monastère. En rentrant dans le monde, je devrai me marier. Je le sais. Il me l'a ordonné. Qui trouverais-je de mieux que vous… et qui voudrait de moi, sinon vous? J'y ai déjà réfléchi. D'abord, vous me connaissez depuis l'enfance; en second lieu, vous avez beaucoup de facultés qui me manquent totalement. Vous êtes plus gaie que moi; surtout, plus naïve, car moi j'ai déjà effleuré bien des choses… Ah! Vous ne savez pas, je suis aussi un Karamazov! Qu'importe que vous riiez et plaisantiez, et même à mes dépens, j'en suis si content… Mais vous riez comme une petite fille et vous vous tourmentez en pensant trop.

— Comment, je me tourmente? Comment cela?

— Oui, Lise, votre question de tout à l'heure: «N'y a-t-il pas du dédain envers ce malheureux, à disséquer ainsi son âme?» est une question douloureuse… Voyez-vous, je ne sais pas m'expliquer, mais ceux qui se posent de telles questions sont capables de souffrir. Dans votre fauteuil, vous devez remuer bien des pensées…

— Aliocha, donnez-moi votre main, pourquoi la retirez-vous? Murmura Lise d'une voix affaiblie par le bonheur. Écoutez, comment vous habillerez-vous en quittant le monastère? Ne riez pas et gardez-vous de vous fâcher, c'est très important pour moi.

— Quant au costume, Lise, je n'y ai pas encore songé, mais je choisirai celui qui vous plaira.

— Je voudrais vous voir porter un veston de velours bleu foncé, un gilet de piqué blanc et un chapeau de feutre gris… Dites-moi, avez-vous cru tantôt que je ne vous aimais pas, quand j'ai désavoué ma lettre d'hier?

— Non, je ne l'ai pas cru.

— Oh, l'insupportable, l'incorrigible!

— Voyez-vous, je savais que vous… m'aimiez, mais j'ai fait semblant de croire que vous ne m'aimiez plus, pour vous être… agréable…

— C'est encore pis! Tant pis et tant mieux. Aliocha, je vous adore. Avant votre arrivée, je me suis dit: «Je vais lui demander la lettre d'hier, et s'il me la remet sans difficulté (comme on peut l'attendre de sa part), cela signifie qu'il ne m'aime pas du tout, qu'il ne sent rien, que c'est tout simplement un sot gamin, et je suis perdue.» Mais vous avez laissé la lettre dans la cellule et cela m'a rendu courage; n'était-ce pas parce que vous pressentiez que je vous la redemanderais, et afin de ne pas me la rendre?

— Ce n'est pas cela du tout, Lise, car j'ai la lettre sur moi, comme je l'avais tantôt; elle est dans cette poche, la voici.»

Aliocha sortit la lettre en riant et la lui montra de loin.

«Seulement vous ne l'aurez pas. Contentez-vous de la regarder.

— Comment, vous avez menti? Vous, un moine, mentir!

— Il est vrai que j'ai menti, mais c'était pour ne pas vous rendre la lettre. Elle m'est précieuse, ajouta-t-il avec ferveur, en rougissant de nouveau, et je

ne la donnerai à personne.»

Lise le considérait, enchantée.

«Aliocha, chuchota-t-elle, allez voir si maman ne nous écoute pas.

— Bien, Lise, je vais regarder, mais ne serait-il pas préférable de ne pas le faire? Pourquoi soupçonner votre mère d'une telle bassesse?

— Comment? Mais elle a bien le droit de surveiller sa fille, je ne vois là aucune bassesse. Soyez sûr, Alexéi Fiodorovitch, que quand je serai mère et que j'aurai une fille comme moi, je la surveillerai également.

— Vraiment, Lise! Ce n'est pas bien.

— Mon Dieu, quelle bassesse y a-t-il à cela? Si elle écoutait une conversation mondaine, ce serait vil, mais il s'agit de sa fille en tête à tête avec un jeune homme… Sachez, Aliocha, que je vais vous surveiller dès que nous serons mariés, je décachetterai toutes vos lettres pour les lire… Vous voilà prévenu…

— Certainement, si vous y tenez… murmura Aliocha, mais ce ne sera pas bien…

— Quel dédain! Aliocha, mon cher, ne nous querellons pas dès le début, je préfère vous parler franchement: c'est mal, bien sûr, d'écouter aux portes, j'ai tort et vous avez raison, mais cela ne m'empêchera pas d'écouter.

— Faites. Vous ne m'attraperez jamais, dit en riant Aliocha.

— Autre chose: m'obéirez-vous en tout? Il faut aussi décider cela à l'avance.

— Très volontiers, Lise, sauf dans les choses essentielles. Dans ces cas-là, même si vous n'êtes pas d'accord avec moi, je ne me soumettrai qu'à ma conscience.

— C'est ce qu'il faut. Sachez que non seulement je suis prête à vous obéir dans les cas graves, mais que je vous céderai en tout, je vous le jure dès maintenant, en tout et pour toute la vie, cria Lise passionnément, et cela avec bonheur, avec joie! De plus, je vous jure de ne jamais écouter aux portes et de ne pas lire vos lettres, car vous avez raison. Si forte que soit ma curiosité, j'y résisterai, puisque vous trouvez cela vil. Vous êtes maintenant ma Providence… Dites-moi, Alexéi Fiodorovitch, pourquoi êtes-vous si triste, ces jours-ci? Je sais que vous avez des ennuis, des peines, mais je remarque

encore en vous une tristesse cachée…

— Oui, Lise, j'ai une tristesse cachée. Je vois que vous m'aimez, puisque vous l'avez deviné.

— Quelle tristesse? À quel propos? Peut-on savoir? Demanda timidement Lise.

— Plus tard, Lise, je vous le dirai… Aliocha se troubla… Maintenant vous ne comprendriez pas. Et moi-même, je ne saurais pas l'expliquer.

— Je sais aussi que vous vous tourmentez au sujet de vos frères et de votre père.

— Oui, mes frères, proféra Aliocha, songeur.

— Je n'aime pas votre frère Ivan.»

Cette remarque surprit Aliocha, mais il ne la releva pas.

«Mes frères se perdent, poursuivit-il, mon père également. Ils en entraînent d'autres avec eux. C'est la force de la terre, spéciale aux Karamazov, selon l'expression du Père Païsius, une force violente et brute… J'ignore même si l'esprit de Dieu domine cette force. Je sais seulement que je suis moi-même un Karamazov… Je suis un moine, un moine… Vous disiez tout à l'heure que je suis un moine.

— Oui, je l'ai dit.

— Or, je ne crois peut-être pas en Dieu.

— Vous ne croyez pas, que dites-vous?» murmura Lise avec réserve.

Mais Aliocha ne répondit pas. Il y avait dans ces brusques paroles quelque chose de mystérieux, de trop subjectif peut-être, que lui-même ne s'expliquait pas et qui le tourmentait.

«De plus, mon ami se meurt; le plus éminent des hommes va quitter la terre. Si vous saviez, Lise, les liens moraux qui m'attachent à cet homme! Je vais rester seul… Je reviendrai vous voir, Lise… Désormais nous serons toujours ensemble…

— Oui, ensemble, ensemble! Dès à présent et pour toute la vie. Embrassez-moi, je vous le permets.»

Aliocha l'embrassa.

«Maintenant, allez-vous-en! Que le Christ soit avec vous! (elle fit sur lui le signe de la croix.) Allez le voir pendant qu'il est temps. J'ai été cruelle de

vous retenir. Aujourd'hui je prierai pour lui et pour vous. Aliocha, nous serons heureux, n'est-ce pas?

— Je crois que oui, Lise.»

Aliocha n'avait pas l'intention d'entrer chez MmeKhokhlakov en sortant de chez Lise, mais il la rencontra dans l'escalier. Dès les premiers mots il devina qu'elle l'attendait.

«C'est affreux, Alexéi Fiodorovitch. C'est un enfantillage et une sottise. J'espère que vous n'allez pas rêver… Des bêtises, des bêtises! S'écria-t-elle, courroucée.

— Seulement ne le lui dites pas, cela l'agiterait et lui ferait du mal.

— Voilà la parole sage d'un jeune homme raisonnable. Dois-je entendre que vous consentiez uniquement par pitié pour son état maladif, par crainte de l'irriter en la contredisant?

— Pas du tout, je lui ai parlé très sérieusement, déclara avec fermeté Aliocha.

— Sérieusement? C'est impossible. D'abord, ma maison vous sera fermée, ensuite je partirai et je l'emmènerai, sachez-le!

— Mais pourquoi? Dit Aliocha. C'est encore loin, dix-huit mois peut-être à attendre.

— C'est vrai, Alexéi Fiodorovitch, et en dix-huit mois vous pouvez mille fois vous quereller et vous séparer. Mais je suis si malheureuse! Ce sont des bêtises, d'accord, mais ça m'a consternée. Je suis comme Famoussov dans la scène de la comédie[200]; vous êtes Tchatski, elle, c'est Sophie. Je suis accourue ici, pour vous rencontrer. Dans la pièce aussi, les péripéties se passent dans l'escalier. J'ai tout entendu, je me contenais à peine. Voilà donc l'explication de cette mauvaise nuit et des récentes crises nerveuses! L'amour pour la fille, la mort pour la mère! Maintenant, un second point, essentiel: qu'est-ce que cette lettre que Lise vous a écrite, montrez-la-moi tout de suite!

— Non, à quoi bon? Donnez-moi des nouvelles de Catherine Ivanovna, cela m'intéresse fort.

— Elle continue à délirer et n'a pas repris connaissance; ses tantes sont ici à se lamenter, avec leurs grands airs. Herzenstube est venu, il a tellement pris peur que je ne savais que faire, je voulais même envoyer chercher un

autre médecin. On l'a emmené dans ma voiture. Et pour m'achever, vous voilà avec cette lettre! Il est vrai que dix-huit mois nous séparent de tout cela. Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, au nom de votre starets qui se meurt, montrez-moi cette lettre, à moi la mère. Tenez-la, si vous voulez, je la lirai à distance.

— Non, je ne vous la montrerai pas, Catherine Ossipovna; même si elle me le permettait, je refuserais. Je viendrai demain, et nous causerons, si vous voulez. Maintenant, adieu.»

Et Aliocha sortit précipitamment.

II. Smerdiakov et sa guitare

Il n'avait pas de temps à perdre. En prenant congé de Lise, une idée lui était venue; comment faire pour rejoindre immédiatement son frère Dmitri, qui semblait l'éviter? Il était déjà trois heures de l'après-midi. Aliocha éprouvait un vif désir de retourner au monastère vers l'«illustre» mourant, mais le besoin de voir Dmitri l'emporta; le pressentiment d'une catastrophe imminente grandissait dans son esprit. De quelle nature était-elle et qu'aurait-il voulu dire à présent à son frère, il n'en avait pas lui-même une idée bien nette. «Que mon bienfaiteur meure sans moi! Du moins, je ne me reprocherai pas toute ma vie de n'avoir pas sauvé quelqu'un, quand je pouvais peut-être le faire, d'avoir passé outre dans ma hâte de rentrer chez moi. D'ailleurs, j'obéis ainsi à sa volonté…»

Son plan consistait à surprendre Dmitri à l'improviste; voici comment: en escaladant la haie comme la veille, il pénétrerait dans le jardin et s'installerait dans le pavillon. «S'il n'est pas là, sans rien dire à Foma ni aux propriétaires, je resterai caché, à l'attendre jusqu'à la nuit. Si Dmitri guette encore la venue de Grouchegnka, il viendra probablement dans ce pavillon…» D'ailleurs, Aliocha ne s'arrêta guère aux détails du plan, mais il résolut de l'exécuter, dût-il ne pas rentrer ce soir-là au monastère.

Tout se passa sans encombre; il franchit la haie presque à la même place que la veille et se dirigea secrètement vers le pavillon. Il ne désirait pas être remarqué; la propriétaire, ainsi que Foma (s'il était là), pouvaient tenir le

parti de son frère et se conformer à ses instructions, donc ne pas le laisser pénétrer dans le jardin ou avertir à temps Dmitri de sa présence. Il s'assit à la même place et se mit à attendre, la journée était aussi belle, mais le pavillon lui parut plus délabré que la veille. Le petit verre de cognac avait laissé un rond sur la table verte. Des idées oiseuses lui venaient à l'esprit, comme il arrive toujours lors d'une attente ennuyeuse: pourquoi s'était-il assis précisément à la même place, et non ailleurs? Une vague inquiétude le gagnait. Il attendait depuis un quart d'heure à peine, lorsque les accords d'une guitare montèrent des buissons, à une vingtaine de pas tout au plus. Aliocha se souvint avoir entrevu la veille, près de la clôture, à gauche, un vieux banc rustique. C'est de là que partaient les sons. Une voix de ténorino chantait en s'accompagnant de la guitare et avec des enjolivures de faquin:

Une force obstinée
M'attache à ma bien-aimée,
Seigneur, ayez pitié
Et d'elle et de moi!
Et d'elle et de moi!

La voix s'arrêta. Une autre, une voix de femme, caressante et timide, proféra en minaudant:

«Pourquoi vous voit-on si rarement, Pavel Fiodorovitch, pourquoi nous négligez-vous?

— Mais non», répondit la voix d'homme, avec une dignité ferme, bien que courtoise. On voyait que c'était l'homme qui dominait, que la femme lui faisait des avances. «Ce doit être Smerdiakov, pensa Aliocha, d'après la voix, du moins; la femme est sûrement la fille de la propriétaire, celle qui est revenue de Moscou et qui va en robe à traîne chercher de la soupe chez Marthe Ignatièvna…»

«J'adore les vers, quand ils sont harmonieux, poursuivit la voix de femme. Continuez.»

La voix de ténor reprit:

De la couronne il ne m'est rien

Si mon amie se porte bien,
Seigneur ayez pitié
Et d'elle et de moi!
Et d'elle et de moi!

«La dernière fois, c'était bien mieux, insinua la femme. Vous chantiez, à propos de la couronne: Si ma chérie se porte bien. C'était plus tendre.

— Les vers ne sont que balivernes! Trancha Smerdiakov.

— Oh! Non, j'adore les vers.

— Les vers, il n'y a rien de plus sot. Jugez vous-même; est-ce qu'on parle en rimes? Si nous parlions tous en rimes, même sur l'ordre des autorités, serait-ce pour longtemps? Les vers, ce n'est pas sérieux, Marie Kondratievna.

— Comme vous êtes intelligent! Où avez-vous appris tout cela? Reprit la voix, de plus en plus caressante.

— J'en saurais bien davantage, si la chance ne m'avait pas toujours été contraire. Sans quoi je tuerais en duel celui qui me traiterait de gueux parce que je n'ai pas de père et que je suis né d'une puante[201]. Voilà ce qu'on m'a jeté à la face, à Moscou, où on l'a su par Grigori Vassiliévitch. Il me reproche de me révolter contre ma naissance: «Tu lui as déchiré les entrailles.» Soit, mais j'aurais préféré qu'on me tue dans le ventre de ma mère, plutôt que de venir au monde. On disait au marché – et votre mère me l'a raconté aussi avec son manque de délicatesse – que ma mère avait la plique et à peine cinq pieds de haut[202]… Je hais la Russie entière, Marie Kondratievna.

— Si vous étiez hussard, vous ne parleriez pas ainsi, vous tireriez votre sabre pour la défense de la Russie.

— Non seulement je ne voudrais pas être hussard, Marie Kondratievna, mais je désire au contraire la suppression de tous les soldats.

— Et si l'ennemi vient, qui nous défendra?

— À quoi bon? En 1812, la Russie a vu la grande invasion de l'empereur des Français, NapoléonI^{er}, le père de celui d'aujourd'hui, c'est grand dommage que ces Français ne nous aient pas conquis; une nation intelligente eût subjugué un peuple stupide. Tout aurait marché autrement.

— Avec ça, qu'ils valent mieux que nous? Je ne donnerais pas un de nos

élégants pour trois jeunes Anglais, déclara d'une voix tendre Marie Kondratievna, en accompagnant sans doute ses paroles du regard le plus langoureux.

— Ça dépend des goûts.

— Vous êtes comme un étranger parmi nous, le plus noble des étrangers, je vous le dis sans honte.

— À vrai dire, pour la perversité, les gens de là-bas et ceux d'ici se ressemblent. Ce sont tous des fripons, avec cette différence qu'un étranger porte des bottes vernies, tandis que notre gredin national croupit dans la misère et ne s'en plaint pas. Il faut fouetter le peuple russe, comme le disait avec raison hier Fiodor Pavlovitch, bien qu'il soit fou ainsi que ses enfants.

— Pourtant, vous respectez fort Ivan Fiodorovitch, vous me l'avez dit vous-même.

— Mais il m'a traité de faquin malodorant. Il me prend pour un révolté. Il se trompe. Si j'avais quelque argent, il y a longtemps que j'aurais filé. Par sa conduite, Dmitri Fiodorovitch est pire qu'un laquais; c'est un panier percé, un propre-à-rien, et pourtant tous l'honorent. Je ne suis qu'un gâte-sauce, soit; mais, avec de la chance, je pourrais ouvrir un café-restaurant à Moscou, rue Saint-Pierre; en effet, je cuisine sur commande, et aucun de mes confrères, à Moscou, n'en est capable, sauf les étrangers. Dmitri Fiodorovitch est un va-nu-pieds, mais qu'il provoque en duel un fils de comte, celui-ci ira sur le terrain. Or, qu'a-t-il de plus que moi? Il est infiniment plus bête. Combien d'argent a-t-il gaspillé sans rime ni raison?

— Ça doit être fort intéressant, un duel, fit observer Marie Kondratievna.

— Comment cela?

— C'est effrayant, une telle bravoure, surtout quand de jeunes officiers échangent des balles pour une belle. Quel tableau! Ah! Si les femmes pouvaient y assister, je voudrais tant…

— Ça va encore quand on vise, mais quand votre gueule sert de cible, la sensation manque de charme. Vous prendriez la fuite, Marie Kondratievna.

— Et vous, vous sauveriez-vous?

Smerdiakov ne daigna pas répondre. Après une pause, un nouvel accord retentit et la voix de fausset entonna le dernier couplet:

Malgré que j’en aie,
Je vais m’éloigner
Pour joui-i-r de la vie,
M’établir dans la capitale,
Et point ne me lamenterai,
Non, non, point ne me lamenterai…

À ce moment survint un incident. Aliocha éternua; le silence se fit sur le banc. Il se leva et marcha de leur côté. C’était en effet Smerdiakov, tiré à quatre épingles, pommadé, je crois même frisé, en bottines vernies. Il avait sa guitare à côté de lui. La dame était Marie Kondratievna, la fille de la propriétaire, une personne pas laide, mais au visage trop rond, semé de taches de rousseur; elle portait une robe bleu clair avec une traîne qui n’en finissait plus.

«Mon frère Dmitri viendra-t-il bientôt?» demanda Aliocha du ton le plus calme possible.

Smerdiakov se leva lentement; sa compagne l’imita.

«Comment puis-je connaître les allées et venues de Dmitri Fiodorovitch? Je ne suis pas son gardien, répondit paisiblement Smerdiakov avec une nuance de dédain.

— Je demandais simplement si vous saviez, expliqua Aliocha.

— J’ignore où il se trouve et je ne veux pas le savoir.

— Mon frère m’a dit que vous l’informiez de tout ce qui se passe dans la maison et que vous aviez promis de lui annoncer la venue d’Agraféna Alexandrovna.»

Smerdiakov, impassible, leva les yeux sur Aliocha.

«Comment avez-vous fait pour entrer? Voilà une heure que le verrou est mis à la porte.

— J’ai escaladé la clôture. J’espère que vous m’excuserez, dit-il à Marie Kondratievna, j’étais pressé de voir mon frère.

— Ah! Peut-on vous en vouloir! Murmura la jeune fille, flattée. Dmitri Fiodorovitch s’introduit souvent de cette manière dans le pavillon; il est déjà

installé avant qu'on l'ait vu.

— Je suis à sa recherche, je voudrais bien le voir. Vous ne pourriez pas me dire où il est en ce moment? C'est pour une affaire sérieuse qui le concerne.

— Il ne nous dit pas où il va, balbutia-t-elle.

— Même ici, chez mes connaissances, votre frère me harcèle de questions sur mon maître; que se passe-t-il chez lui, qui vient, qui s'en va, n'ai-je rien à lui communiquer? Deux fois, il m'a menacé de mort.

— Est-ce possible? S'étonna Aliocha.

— Pensez-vous qu'il se gênerait, avec son caractère? Vous avez pu en juger hier: «Si je manque Agraféna Alexandrovna, et qu'elle passe la nuit chez le vieux, je ne réponds pas de ta vie», m'a-t-il dit. J'ai grand-peur de lui, et si j'osais, je devrais le dénoncer aux autorités. Dieu sait de quoi il est capable.

— L'autre jour, il lui a dit: «Je te pilerai dans un mortier», ajouta Marie Kondratievna.

— Ce n'est peut-être qu'un propos en l'air… observa Aliocha. Si je pouvais le voir, je lui parlerais à ce sujet.

— Voici tout ce que je peux vous communiquer, dit Smerdiakov après avoir réfléchi. Je viens fréquemment ici en voisin, pourquoi pas? D'autre part, Ivan Fiodorovitch m'a envoyé aujourd'hui de bonne heure chez Dmitri Fiodorovitch, à la rue du Lac, pour lui dire de venir sans faute dîner avec lui au cabaret de la place. J'y suis allé, mais je ne l'ai pas trouvé, il était déjà huit heures. «Il est venu, puis il est reparti», m'a dit textuellement son logeur. On dirait qu'ils se sont donné le mot. En ce moment, il est peut-être attablé avec Ivan Fiodorovitch, car celui-ci n'est pas rentré dîner; quant à Fiodor Pavlovitch, voilà déjà une heure qu'il a dîné et maintenant il fait la sieste. Mais je vous prie instamment de garder tout cela pour vous; il est capable de me tuer pour une bagatelle.

— Mon frère Ivan a donné rendez-vous à Dmitri au cabaret, aujourd'hui? Insista Aliocha.

— Oui.

— Au cabaret À la Capitale, sur la place?

— Précisément.

— C'est fort possible! S'exclama Aliocha avec agitation. Je vous remercie, Smerdiakov; la nouvelle est d'importance; j'y vais tout de suite.

— Ne me trahissez pas.

— Non, je me présenterai comme par hasard, soyez tranquille.

— Où allez-vous donc? Je vais vous ouvrir la porte, cria Marie Kondratievna.

— Non, c'est plus court par ici, je vais franchir la haie.»

Cette nouvelle avait impressionné Aliocha, qui courut au cabaret. Il eût été inconvenant d'y entrer dans son costume, mais il pouvait se renseigner et appeler ses frères dans l'escalier. À peine s'approchait-il du cabaret qu'une fenêtre s'ouvrit et qu'Ivan lui cria:

«Aliocha, peux-tu venir me trouver. Tu m'obligeras infiniment.

— Je ne sais si, avec cette robe…

— Je suis dans un cabinet particulier, monte le perron, je vais à ta rencontre.»

Un instant après, Aliocha était assis à côté de son frère. Ivan dînait tout seul.

III. Les frères font connaissance

À vrai dire, la table d'Ivan, près de la fenêtre, était simplement protégée par un paravent contre les regards indiscrets. Elle se trouvait à côté du comptoir, dans la première salle, où les garçons circulaient à tout moment. Seul un vieux militaire en retraite prenait le thé dans un coin. Dans les autres salles, on entendait le brouhaha habituel à ces établissements: des appels, les bouteilles qu'on débouchait, le choc des billes sur le billard. Un orgue jouait. Aliocha savait que son frère n'aimait guère les cabarets et n'y allait presque jamais. Sa présence ne s'expliquait donc que par le rendez-vous assigné à Dmitri.

«Je vais te commander une soupe au poisson ou autre chose, tu ne vis pas de thé seulement, dit Ivan qui parut enchanté de la compagnie d'Aliocha. Il achevait de dîner et prenait le thé.

— Entendu, et ensuite du thé, j'ai faim, dit joyeusement Aliocha.

— Et des confitures de cerises? Te rappelles-tu comme tu les aimais, dans ton enfance, chez Poliénov?

— Ah! Tu t'en souviens! Je veux bien, je les aime encore.»

Ivan sonna, commanda une soupe au poisson, du thé, des confitures.

«Je me rappelle tout, Aliocha. Tu avais onze ans et moi quinze. La camaraderie entre frères n'est pas possible à cet âge, avec quatre ans de différence. Je ne sais même pas si je t'aimais. Les premières années de mon séjour à Moscou, je ne pensais pas à toi. Puis, lorsque tu y es venu à ton tour, nous nous sommes rencontrés une seule fois, je crois. Et depuis plus de trois mois que je vis ici, nous n'avons guère causé. Je pars demain, et je songeais tout à l'heure aux moyens de te voir pour te faire mes adieux. Tu tombes bien.

— Tu désirais beaucoup me voir?

— Beaucoup. Je veux que nous apprenions à nous connaître mutuellement. Ensuite, nous nous quitterons. À mon avis, il vaut mieux faire connaissance avant de se séparer. J'ai remarqué comme tu m'observais, durant ces trois mois; une attente continuelle se lisait dans tes yeux, et c'est ce qui me tenait à distance. Enfin, j'ai appris à t'estimer: voilà, pensais-je, un petit homme qui a de la fermeté. Note que je parle sérieusement, tout en riant. Car tu es ferme, n'est-ce pas? J'aime qu'on soit ferme pour n'importe quel motif, et même à ton âge. Enfin, ton regard anxieux cessa de me déplaire, il me devint même sympathique. On dirait que tu as de l'affection pour moi, Aliocha?

— Certainement, Ivan. Dmitri dit que tu es un tombeau. Moi, je dis que tu es une énigme. Tu l'es encore maintenant pour moi; pourtant je commence à te comprendre, depuis ce matin seulement.

— Que veux-tu dire? Fit Ivan en riant.

— Tu ne te fâcheras pas, au moins? Dit Aliocha, riant à son tour.

— Eh bien?

— Eh bien, j'ai découvert qu'à vingt-trois ans tu es un jeune homme pareil à tous les autres, un garçon aussi frais, aussi gentiment naïf, bref un vrai blanc-bec. Mes paroles ne t'offusquent pas?

— Au contraire, je suis frappé d'une coïncidence, s'écria Ivan avec élan. Le croiras-tu, depuis notre entrevue de ce matin, je ne pense qu'à la naïveté de mes vingt-trois ans, et c'est par là que tu commences, comme si tu l'avais deviné. Sais-tu ce que je me disais, tout à l'heure: si je n'avais plus foi en la vie, si je doutais d'une femme aimée, de l'ordre universel, persuadé au contraire que tout n'est qu'un chaos infernal et maudit – et fussé-je en proie aux horreurs de la désillusion – même alors je voudrais vivre quand même. Après avoir goûté à la coupe enchantée, je ne la quitterai qu'une fois vidée. D'ailleurs, vers trente ans, il se peut que je la regrette, même inachevée, et j'irai… je ne sais où. Mais, jusqu'à trente ans, j'en ai la certitude, ma jeunesse triomphera de tout, désenchantement, dégoût de vivre, etc. Souvent je me suis demandé s'il y avait au monde un désespoir capable de vaincre en moi ce furieux appétit de vivre, inconvenant peut-être, et je pense qu'il n'en existe pas, avant mes trente ans, tout au moins. Cette soif de vivre, certains moralistes morveux et poitrinaires la traitent de vile, surtout les poètes. Il est vrai que c'est un trait caractéristique des Karamazov, cette soif de vivre à tout prix; elle se retrouve en toi, mais pourquoi serait-elle vile? Il y a encore beaucoup de force centripète sur notre planète, Aliocha. On veut vivre, et je vis, même en dépit de la logique. Je ne crois pas à l'ordre universel, soit; mais j'aime les tendres pousses au printemps, le ciel bleu, j'aime certaines gens, sans savoir pourquoi. J'aime l'héroïsme, auquel j'ai peut-être cessé de croire depuis longtemps, mais que je vénère par habitude. Voilà qu'on t'apporte la soupe au poisson, bon appétit; elle est excellente, on la prépare bien, ici. Je veux voyager en Europe, Aliocha. Je sais que je n'y trouverai qu'un cimetière, mais combien cher! De chers morts y reposent, chaque pierre atteste leur vie ardente, leur foi passionnée dans leur idéal, leur lutte pour la vérité et la science. Oh! Je tomberai à genoux devant ces pierres, je les baiserai en versant des pleurs. Convaincu d'ailleurs, intimement, que tout cela n'est qu'un cimetière, et rien de plus. Et ce ne seront pas des larmes de désespoir, mais de bonheur. Je m'enivre de mon propre attendrissement. J'aime les tendres pousses au printemps et le ciel bleu. L'intelligence et la logique n'y sont pour rien, c'est le cœur qui aime, c'est le ventre, on aime ses premières forces juvéniles… Comprends-tu quelque chose à mon galimatias,

Aliocha? Conclut-il dans un éclat de rire.

— Je comprends trop, Ivan; on voudrait aimer par le cœur et par le ventre, tu l'as fort bien dit. Je suis ravi de ton ardeur à vivre. Je pense qu'on doit aimer la vie par-dessus tout.

— Aimer la vie, plutôt que le sens de la vie?

— Certainement. L'aimer avant de raisonner, sans logique, comme tu dis; alors seulement on en comprendra le sens. Voilà ce que j'entrevois depuis longtemps. La moitié de ta tâche est accomplie et acquise, Ivan: tu aimes la vie. Occupe-toi de la seconde partie, là est le salut.

— Tu es bien pressé de me sauver; peut-être ne suis-je pas encore perdu. En quoi consiste-t-elle, cette seconde partie?

— À ressusciter tes morts, qui sont peut-être encore vivants. Donne-moi du thé. Je suis content de notre entretien, Ivan.

— Je vois que tu es en verve. J'aime ces professions de foi[203] de la part d'un novice. Oui, tu as de la fermeté, Alexéi. Est-il vrai que tu veuilles quitter le monastère?

— Oui, mon starets m'envoie dans le monde.

— Alors, nous nous reverrons avant mes trente ans, quand je commencerai à délaisser la coupe. Notre père, lui, ne veut pas y renoncer avant soixante-dix ou quatre-vingts ans. Il l'a dit très sérieusement, quoique ce soit un bouffon. Il tient à sa sensualité comme à un roc… À vrai dire, après trente ans, il n'y a pas d'autre ressource, peut-être. Mais il est vil de s'y adonner jusqu'à soixante-dix ans. Mieux vaut cesser à trente ans. On conserve une apparence de noblesse, tout en se dupant soi-même. Tu n'as pas vu Dmitri, aujourd'hui?

— Non, mais j'ai vu Smerdiakov.»

Et Aliocha fit à son frère un récit détaillé de sa rencontre avec Smerdiakov. Ivan écoutait d'un air soucieux, il insista sur certains points.

«Il m'a prié de ne pas répéter à Dmitri ce qu'il a dit de lui», ajouta Aliocha.

Ivan fronça les sourcils, devint soucieux.

«C'est à cause de Smerdiakov que tu t'es assombri?

— Oui. Que le diable l'emporte! Je voulais, en effet, voir Dmitri;

maintenant, c'est inutile… proféra Ivan à contrecœur.

— Tu pars vraiment si tôt, frère?

— Oui.

— Comment tout cela finira-t-il, avec Dmitri et notre père? Demanda Aliocha avec inquiétude.

— Tu y reviens toujours! Que puis-je y faire? Suis-je le gardien de mon frère Dmitri?» répliqua Ivan avec irritation.

Soudain il eut un sourire amer. «C'est la réponse de Caïn à Dieu. Tu y penses peut-être en ce moment, hein? Mais, que diable! Je ne peux pourtant pas rester ici pour les surveiller! Mes affaires sont terminées, je pars. Tu ne vas pas croire que j'étais jaloux de Dmitri, que je cherchais à lui prendre sa fiancée, durant ces trois mois? Eh! Non, j'avais mes affaires. Les voilà terminées, je pars. Tu as vu ce qui s'est passé?

— Chez Catherine Ivanovna?

— Bien sûr. Je me suis dégagé d'un coup. Que m'importe Dmitri? Il n'est pour rien là-dedans. J'avais mes propres affaires avec Catherine Ivanovna. Tu sais toi-même que Dmitri s'est conduit comme s'il était de connivence avec moi. Je ne lui ai rien demandé; c'est lui-même qui me l'a solennellement transmise, avec sa bénédiction. C'est risible. Aliocha, si tu savais comme je me sens léger, à présent! Ici, en dînant, je voulais demander du champagne pour fêter ma première heure de liberté. Pouah! Six mois de servitude, presque, et tout à coup me voilà débarrassé! Hier encore, je ne me doutais pas qu'il était si aisé d'en finir.

— Tu veux parler de ton amour, Ivan?

— Oui, c'est de l'amour, si tu veux. Je me suis amouraché d'une pensionnaire, et nous nous faisions mutuellement souffrir. Je ne songeais qu'à elle… et soudain tout s'écroule. Tantôt je parlais d'un air inspiré, mais le croirais-tu? Je suis sorti en riant aux éclats. C'est la vérité pure.

— Tu en parles encore maintenant avec gaieté, remarqua Aliocha en considérant le visage épanoui de son frère.

— Mais comment pouvais-je savoir que je ne l'aimais pas du tout? C'était pourtant la vérité. Mais qu'elle me plaisait, et hier encore, quand je discourais! Même à présent, elle me plaît beaucoup, cependant je la quitte le

cœur léger. Tu penses peut-être que je fais le fanfaron?

— Non, peut-être n'était-ce pas l'amour.

— Aliocha, dit Ivan en riant, ne raisonne pas sur l'amour, cela ne te convient pas. Comme tu t'es mis en avant, hier! J'ai oublié de t'embrasser pour ça… Comme elle me tourmentait! C'était un véritable déchirement. Oh! Elle savait que je l'aimais! C'est moi qu'elle aimait, et non Dmitri, affirma gaiement Ivan. Dmitri ne lui sert qu'à se torturer. Tout ce que je lui ai dit est la vérité pure. Seulement, il lui faudra peut-être quinze ou vingt ans pour se rendre compte qu'elle n'aime nullement Dmitri, mais seulement moi, qu'elle fait souffrir. Peut-être même ne le devinera-t-elle jamais, malgré la leçon d'aujourd'hui. Cela vaut mieux. Je l'ai quittée pour toujours. À propos, que devient-elle? Que s'est-il passé après mon départ?»

Aliocha lui raconta que Catherine Ivanovna avait eu une crise de nerfs et que maintenant elle délirait.

«Elle ne ment pas, cette Khokhlakov?

— Je ne crois pas.

— Il faut prendre de ses nouvelles. On ne meurt pas d'une crise de nerfs… D'ailleurs, c'est par bonté que Dieu en a gratifié les femmes. Je n'irai pas chez elle. À quoi bon?

— Tu lui as dit pourtant qu'elle ne t'avait jamais aimé.

— C'était exprès, Aliocha. Je vais demander du champagne, buvons à ma liberté! Si tu savais comme je suis content!

— Non, frère, ne buvons pas; d'ailleurs, je me sens triste.

— Oui, tu es triste, je m'en suis aperçu depuis longtemps.

— Alors, tu pars décidément demain matin?

— Demain, mais je n'ai pas dit le matin… D'ailleurs, ça se peut. Me croiras-tu? Aujourd'hui j'ai dîné ici uniquement pour éviter le vieux, tellement il me dégoûte. S'il n'y avait que lui, je serais parti depuis longtemps. Pourquoi t'inquiètes-tu tant de mon départ? Nous avons encore du temps d'ici là, toute une éternité!

— Comment cela, si tu pars demain?

— Qu'est-ce que ça peut bien faire? Nous aurons toujours le temps de traiter le sujet qui nous intéresse. Pourquoi me regardes-tu avec étonnement?

Réponds, pourquoi nous sommes-nous réunis ici? Pour parler de l'amour de Catherine Ivanovna, du vieux ou de Dmitri? De la politique étrangère? De la fatale situation de la Russie? De l'empereur Napoléon? Est-ce pour cela?

— Non.

— Donc, tu comprends toi-même pourquoi. Nous autres, blancs-becs, nous avons pour tâche de résoudre les questions éternelles, voilà notre but. À présent, toute la jeune Russie ne fait que disserter sur ces questions primordiales, tandis que les vieux se bornent aux questions pratiques. Pourquoi m'as-tu regardé durant trois mois d'un air anxieux, sinon pour me demander: «As-tu la foi ou ne l'as-tu pas?» Voilà ce qu'exprimaient vos regards, Alexéi Fiodorovitch; n'est-il pas vrai?

— Cela se peut bien, fit Aliocha en souriant. Mais tu ne te moques pas de moi, en ce moment, frère?

— Me moquer de toi? Je ne voudrais pas chagriner mon jeune frère, qui m'a scruté durant trois mois avec tant d'anxiété. Aliocha, regarde-moi en face: je suis un petit garçon pareil à toi, sauf que tu es novice. Comment procède la jeunesse russe, une partie du moins? Elle va dans un cabaret empesté, tel que celui-ci, et s'installe dans un coin. Ces jeunes gens ne se connaissaient pas et resteront quarante ans sans se retrouver. De quoi discutent-ils au cours de ces minutes brèves? Seulement des questions essentielles: si Dieu existe, si l'âme est immortelle. Ceux qui ne croient pas en Dieu discourent sur le socialisme, l'anarchie, sur la rénovation de l'humanité; or, ces questions sont les mêmes, mais envisagées sous une autre face. Et une bonne partie de la jeunesse russe, la plus originale, s'hypnotise sur ces questions. N'est-ce pas vrai?

— Oui, pour les vrais Russes, les questions de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, ou, comme tu dis, ces mêmes questions envisagées sous une autre face, sont primordiales, et c'est tant mieux, dit Aliocha en regardant son frère avec un sourire scrutateur.

— Aliocha, être Russe, ce n'est pas toujours une preuve d'intelligence. Il n'y a rien de plus sot que les occupations actuelles de la jeunesse russe. Pourtant, il y a un adolescent russe que j'aime beaucoup.

— Comme tu as bien exposé tout cela! Fit Aliocha en riant.

— Eh bien, dis-moi par où commencer. Par l'existence de Dieu?

— Comme tu voudras, tu peux même commencer par «l'autre face». Tu as proclamé hier que Dieu n'existait pas, dit Aliocha en plongeant son regard dans celui de son frère.

— J'ai dit ça chez le vieux, exprès pour t'irriter, j'ai vu tes yeux étinceler. Mais, maintenant, je suis disposé à m'entretenir sérieusement avec toi. Je désire m'entendre avec toi, Aliocha, car je n'ai pas d'ami et je veux en avoir un. Figure-toi que j'admets peut-être Dieu, dit Ivan, en riant; tu ne t'y attendais pas, hein?

— Sans doute, si tu ne plaisantes pas en ce moment.

— Allons donc! C'était hier, chez le starets, qu'on pouvait prétendre que je plaisantais. Vois-tu, mon cher, il y avait un vieux pécheur, au XVIII^{ème} siècle, qui a dit: Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer[204]. Et, en effet, c'est l'homme qui a inventé Dieu. Et ce qui est étonnant, ce n'est pas que Dieu existe en réalité, mais que cette idée de la nécessité de Dieu soit venue à l'esprit d'un animal féroce et méchant comme l'homme, tant elle est sainte, touchante, sage, tant elle fait honneur à l'homme. Quant à moi, j'ai renoncé depuis longtemps à me demander si c'est Dieu qui a créé l'homme, ou l'homme qui a créé Dieu. Bien entendu, je ne passerai pas en revue tous les axiomes que les adolescents russes ont déduits des hypothèses européennes, car ce qui, en Europe, est une hypothèse devient aussitôt un axiome pour lesdits adolescents, et non seulement pour eux, mais pour leurs professeurs, qui souvent leur ressemblent. Aussi j'écarte toutes les hypothèses: quel est, en effet, notre dessein? Mon dessein est de t'expliquer le plus rapidement possible l'essence de mon être, ma foi et mes espérances. Aussi je déclare admettre Dieu, purement et simplement. Il faut noter pourtant que si Dieu existe, s'il a créé vraiment la terre, il l'a faite, comme on sait, d'après la géométrie d'Euclide, et n'a donné à l'esprit humain que la notion des trois dimensions de l'espace. Cependant, il s'est trouvé, il se trouve encore des géomètres et des philosophes, même éminents, pour douter que tout l'univers et même tous les mondes aient été créés seulement suivant les principes d'Euclide. Ils osent même supposer que deux parallèles, qui suivant les lois d'Euclide ne peuvent jamais se rencontrer sur la terre, peuvent se rencontrer

quelque part, dans l'infini. J'ai décidé, étant incapable de comprendre même cela, de ne pas chercher à comprendre Dieu. J'avoue humblement mon incapacité à résoudre de telles questions: j'ai essentiellement l'esprit d'Euclide, un esprit terrestre: à quoi bon vouloir résoudre ce qui n'est pas de ce monde? Et je te conseille de ne jamais te creuser la tête là-dessus, mon ami Aliocha, surtout au sujet de Dieu. Existe-t-il ou non? Ces questions sont hors de la portée d'un esprit qui n'a que la notion des trois dimensions. Ainsi, j'admets non seulement Dieu, mais encore sa sagesse, son but qui nous échappe; je crois à l'ordre, au sens de la vie, à l'harmonie éternelle, où l'on prétend que nous nous fondrons un jour: je crois au Verbe où tend l'univers qui est en Dieu et qui est lui-même Dieu, à l'infini. Suis-je dans la bonne voie? Figure-toi qu'en définitive, ce monde de Dieu, je ne l'accepte pas, et quoique je sache qu'il existe, je ne l'admets pas. Ce n'est pas Dieu que je repousse, note bien, mais la création, voilà ce que je me refuse à admettre. Je m'explique: je suis convaincu, comme un enfant, que la souffrance disparaîtra, que la comédie révoltante des contradictions humaines s'évanouira comme un piteux mirage, comme la manifestation vile de l'impuissance mesquine, comme un atome de l'esprit d'Euclide; qu'à la fin du drame, quand apparaîtra l'harmonie éternelle, une révélation se produira, précieuse au point d'attendrir tous les cœurs, de calmer toutes les indignations, de racheter tous les crimes et le sang versé; de sorte qu'on pourra, non seulement pardonner, mais justifier tout ce qui s'est passé sur la terre. Que tout cela se réalise, soit, mais je ne l'admets pas et ne veux pas l'admettre. Que les parallèles se rencontrent sous mes yeux, je le verrai et dirai qu'elles se sont rencontrées; pourtant je ne l'admettrai pas. Voilà l'essentiel, Aliocha, voilà ma thèse. J'ai commencé exprès notre entretien on ne peut plus bêtement, mais je l'ai mené jusqu'à ma confession, car c'est ce que tu attends. Ce n'est pas la question de Dieu qui t'intéressait, mais la vie spirituelle de ton frère affectionné. J'ai dit.»

Ivan acheva sa longue tirade avec une émotion singulière, inattendue.

«Mais pourquoi as-tu commencé «on ne peut plus bêtement»? Demanda Aliocha en le regardant d'un air pensif.

— D'abord, par couleur locale: les conversations des Russes sur ce thème

s’engagent toujours bêtement. Ensuite, la bêtise rapproche du but et de la clarté. Elle est concise et ne ruse pas, tandis que l’esprit use de détours et se dérobe. L’esprit est déloyal, il y a de l’honnêteté dans la bêtise. Plus je confesserai bêtement le désespoir qui m’accable, mieux cela vaudra pour moi.

— M’expliqueras-tu pourquoi «tu n’admets pas le monde»?

— Certainement, ce n’est pas un secret, et j’y venais. Mon petit frère, je n’ai pas l’intention de te pervertir ni d’ébranler ta foi, c’est plutôt moi qui voudrais me guérir à ton contact, dit Ivan avec le sourire d’un petit enfant.»

Aliocha ne l’avait jamais vu sourire ainsi.

IV. La révolte

«Je dois t’avouer une chose, commença Ivan, je n’ai jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain. C’est précisément, à mon idée, le prochain qu’on ne peut aimer; du moins ne peut-on l’aimer qu’à distance. J’ai lu quelque part, à propos d’un saint, «Jean le Miséricordieux» [205], qu’un passant affamé et transi, vint un jour le supplier de le réchauffer; le saint se coucha sur lui, le prit dans ses bras et se mit à insuffler son haleine dans la bouche purulente du malheureux, infecté par une horrible maladie. Je suis persuadé qu’il fit cela avec effort, en se mentant à lui-même, dans un sentiment d’amour dicté par le devoir, et par esprit de pénitence. Il faut qu’un homme soit caché pour qu’on puisse l’aimer; dès qu’il montre son visage, l’amour disparaît.

— Le starets Zosime a plusieurs fois parlé de cela, observa Aliocha. Il disait aussi que souvent, pour des âmes inexpérimentées, le visage de l’homme est un obstacle à l’amour. Il y a pourtant beaucoup d’amour dans l’humanité, un amour presque pareil à celui du Christ, je le sais par expérience Ivan…

— Eh bien, moi, je ne le sais pas encore et ne peux pas le comprendre, beaucoup sont dans le même cas. Il s’agit de savoir si cela provient des mauvais penchants, ou si c’est inhérent à la nature humaine. À mon avis, l’amour du Christ pour les hommes est une sorte de miracle impossible sur la

terre. Il est vrai qu'il était Dieu; mais nous ne sommes pas des dieux. Supposons, par exemple, que je souffre profondément; un autre ne pourra jamais connaître à quel point je souffre, car c'est un autre, et pas moi. De plus, il est rare qu'un individu consente à reconnaître la souffrance de son prochain (comme si c'était une dignité!) Pourquoi cela, qu'en penses-tu? Peut-être parce que je sens mauvais, que j'ai l'air bête ou que j'aurai marché un jour sur le pied de ce monsieur! En outre, il y a diverses souffrances: celle qui humilie, la faim, par exemple, mon bienfaiteur voudra bien l'admettre, mais dès que ma souffrance s'élève, qu'il s'agit d'une idée, par exemple, il n'y croira que par exception car, peut-être, en m'examinant, il verra que je n'ai pas le visage que son imagination prête à un homme souffrant pour une idée. Aussitôt il cessera ses bienfaits, et cela sans méchanceté. Les mendiants, surtout ceux qui ont quelque noblesse, ne devraient jamais se montrer, mais demander l'aumône par l'intermédiaire des journaux. En théorie, encore, on peut aimer son prochain, et même de loin: de près, c'est presque impossible. Si, du moins, tout se passait comme sur la scène, dans les ballets où les pauvres en loques de soie et en dentelles déchirées mendient en dansant gracieusement, on pourrait encore les admirer. Les admirer, mais non pas les aimer… Assez là-dessus. Je voulais seulement te placer à mon point de vue. Je voulais parler des souffrances de l'humanité en général, mais il vaut mieux se borner aux souffrances des enfants. Mon argumentation sera réduite au dixième, mais cela vaut mieux. J'y perds, bien entendu. D'abord, on peut aimer les enfants de près, même sales, même laids (il me semble, pourtant, que les enfants ne sont jamais laids). Ensuite, si je ne parle pas des adultes, c'est que non seulement ils sont repoussants et indignes d'être aimés, mais qu'ils ont une compensation: ils ont mangé le fruit défendu, discerné le bien et le mal, et sont devenus «semblables à des dieux». Ils continuent à le manger. Mais les petits enfants n'ont rien mangé et sont encore innocents. Tu aimes les enfants, Aliocha? Je sais que tu les aimes, et tu comprendras pourquoi je ne veux parler que d'eux. Ils souffrent beaucoup, eux aussi, sans doute, c'est pour expier la faute de leurs pères, qui ont mangé le fruit; mais c'est le raisonnement d'un autre monde, incompréhensible au cœur humain ici-bas. Un innocent ne saurait souffrir pour un autre, surtout un petit être!

Cela te surprendra, Aliocha, mais moi aussi j'adore les enfants. Remarque que les hommes cruels, doués de passions sauvages, les Karamazov, aiment parfois beaucoup les enfants. Jusqu'à sept ans, les enfants diffèrent énormément de l'homme; c'est comme un autre être, avec une autre nature. J'ai connu un bandit, un bagnard; durant sa carrière, lorsqu'il s'introduisait nuitamment dans les maisons pour piller, il avait assassiné des familles entières, y compris les enfants. Pourtant, en prison, il les aimait étrangement; il ne faisait que regarder ceux qui jouaient dans la cour et devint l'ami d'un petit garçon qu'il voyait jouer sous sa fenêtre… Tu ne sais pas pourquoi je dis tout cela, Aliocha? J'ai mal à la tête et je me sens triste.

— Tu as l'air bizarre, tu ne me parais pas dans ton état normal, insinua Aliocha avec inquiétude.

— À propos, continua Ivan comme s'il n'avait pas entendu son frère, un Bulgare m'a récemment conté à Moscou les atrocités que commettent les Turcs et les Tcherkesses dans son pays: craignant un soulèvement général des Slaves, ils incendient, égorgent, violent les femmes et les enfants; ils clouent les prisonniers aux palissades par les oreilles, les abandonnent ainsi jusqu'au matin, puis les pendent, etc. On compare parfois la cruauté de l'homme à celle des fauves; c'est faire injure à ces derniers. Les fauves n'atteignent jamais aux raffinements de l'homme. Le tigre déchire sa proie et la dévore; c'est tout. Il ne lui viendrait pas à l'idée de clouer les gens par les oreilles, même s'il pouvait le faire. Ce sont les Turcs qui torturent les enfants avec une jouissance sadique, arrachent les bébés du ventre maternel, les lancent en l'air pour les recevoir sur les baïonnettes, sous les yeux des mères, dont la présence constitue le principal plaisir. Voici une autre scène qui m'a frappé. Pense donc: un bébé encore à la mamelle, dans les bras de sa mère tremblante, et autour d'eux, les Turcs. Il leur vient une plaisante idée: caressant le bébé, ils parviennent à le faire rire; puis l'un d'eux braque sur lui un revolver à bout portant. L'enfant tend ses menottes pour saisir le joujou; soudain, l'artiste presse la détente et lui casse la tête. Les Turcs aiment, dit-on, les douceurs.

— Frère, à quoi bon tout cela?

— Je pense que si le diable n'existe pas, s'il a été créé par l'homme,

celui-ci l'a fait à son image.

— Comme Dieu, alors?

— Tu sais fort bien «retourner les mots», comme dit Polonius dans Hamlet, reprit Ivan en riant. Tu m'as pris au mot, soit; mais il est beau, ton Dieu, si l'homme l'a fait à son image. Tu me demandais tout à l'heure: à quoi bon tout cela? Vois-tu, je suis un dilettante, un amateur de faits et d'anecdotes; je les recueille dans les journaux, je note ce qu'on me raconte, cela forme déjà une jolie collection. Les Turcs y figurent, naturellement, avec d'autres étrangers, mais j'ai aussi des cas nationaux qui les surpassent. Chez les Russes, les verges et le fouet sont surtout en honneur; on ne cloue personne par les oreilles, parbleu, nous sommes des Européens, mais notre spécialité est de fouetter, et on ne saurait nous la ravir. À l'étranger, on dirait que cette pratique a disparu, par suite de l'adoucissement des mœurs, ou bien parce que les lois naturelles interdisent à l'homme de fouetter son semblable. En revanche, il existe là-bas comme ici une coutume à ce point nationale qu'elle serait presque impossible en Russie, bien qu'elle s'implante aussi chez nous, surtout à la suite du mouvement religieux dans la haute société. Je possède une charmante brochure traduite du français, où l'on raconte l'exécution à Genève, il y a cinq ans, d'un assassin nommé Richard, qui se convertit au christianisme avant de mourir, à l'âge de vingt-quatre ans. C'était un enfant naturel, donné par ses parents, quand il avait six ans, à des bergers suisses, qui l'élevèrent pour le faire travailler. Il grandit comme un petit sauvage, sans rien apprendre; à sept ans, on l'envoya paître le troupeau, au froid et à l'humidité, à peine vêtu et affamé. Ces gens n'éprouvaient aucun remords à le traiter ainsi; au contraire, ils estimaient en avoir le droit, car on leur avait fait don de Richard comme d'un objet, et ils ne jugeaient même pas nécessaire de le nourrir. Richard lui-même raconte qu'alors, tel l'enfant prodigue de l'Évangile, il eût bien voulu manger la pâtée destinée aux pourceaux qu'on engraissait, mais il en était privé et on le battait lorsqu'il la dérobait à ces animaux: c'est ainsi qu'il passa son enfance et sa jeunesse, jusqu'à ce que, devenu grand et fort, il se mît à voler. Ce sauvage gagnait sa vie à Genève comme journalier, buvait son salaire, vivait comme un monstre, et finit par assassiner un vieillard pour le dévaliser. Il fut pris, jugé et

condamné à mort. On n'est pas sentimental dans cette ville! En prison, il est aussitôt entouré par les pasteurs, les membres d'associations religieuses, les dames patronnesses. Il apprit à lire et à écrire, on lui expliqua l'Évangile, et, à force de l'endoctriner et de le catéchiser, on finit par lui faire avouer solennellement son crime. Il adressa au tribunal une lettre déclarant qu'il était un monstre, mais que le Seigneur avait daigné l'éclairer et lui envoyer sa grâce. Tout Genève fut en émoi, la Genève philanthropique et bigote. Tout ce qu'il y avait de noble et de bien pensant accourut dans sa prison. On l'embrasse, on l'étreint: «Tu es notre frère! Tu as été touché par la grâce!» Richard pleure d'attendrissement: «Oui. Dieu m'a illuminé! Dans mon enfance et ma jeunesse, j'enviais la pâtée des pourceaux; maintenant, la grâce m'a touché, je meurs dans le Seigneur! – Oui, Richard, tu as versé le sang et tu dois mourir. Tu n'es pas coupable d'avoir ignoré Dieu, lorsque tu dérobais la pâtée des pourceaux et qu'on te battait pour cela (d'ailleurs, tu avais grand tort, car il est défendu de voler), mais tu as versé le sang et tu dois mourir.» Enfin le dernier jour arrive. Richard, affaibli, pleure et ne fait que répéter à chaque instant: «Voici le plus beau jour de ma vie, car je vais à Dieu! – Oui, s'écrient pasteurs, juges et dames patronnesses, c'est le plus beau jour de ta vie, car tu vas à Dieu!» La troupe se dirige vers l'échafaud, derrière la charrette ignominieuse qui emmène Richard. On arrive au lieu du supplice. «Meurs, frère, crie-t-on à Richard, meurs dans le Seigneur; sa grâce t'accompagne.» Et, couvert de baisers, le frère Richard monte à l'échafaud, on l'étend sur la bascule et sa tête tombe, au nom de la grâce divine. – C'est caractéristique. Ladite brochure a été traduite en russe par les luthériens de la haute société et distribuée comme supplément gratuit à divers journaux et publications, pour instruire le peuple.

«L'aventure de Richard est intéressante parce que nationale. En Russie, bien qu'il soit absurde de décapiter un frère pour la seule raison qu'il est devenu des nôtres et que la grâce l'a touché, nous avons presque aussi bien. Chez nous, torturer en battant constitue une tradition historique, une jouissance prompte et immédiate. Nékrassov raconte dans l'un de ses poèmes[206] comment un moujik frappe de son fouet les yeux de son cheval. Qui n'a vu cela? C'est bien russe. Le poète montre le petit cheval surchargé,

embourbé avec sa charrette qu'il ne peut dégager. Alors, le moujik le bat avec acharnement, frappe sans comprendre ce qu'il fait, les coups pleuvent dans une sorte d'ivresse. «Tu ne peux pas tirer, tu tireras tout de même; meurs, mais tire.» La rosse sans défense se débat désespérément, cependant que son maître fouette ses «doux yeux» où roulent des larmes. Enfin, elle arrive à se dégager et s'en va tremblante, privée de souffle, d'une allure saccadée, contrainte, honteuse. Chez Nékrassov, cela produit une impression épouvantable. Mais aussi, ce n'est qu'un cheval, et Dieu ne l'a-t-il pas créé pour être fouetté? C'est ce que nous ont expliqué les Tatars, et ils nous ont légué le knout. Pourtant, on peut aussi fouetter les gens. Un monsieur cultivé et sa femme prennent plaisir à fustiger leur fillette de sept ans. Et le papa est heureux que les verges aient des épines. «Cela lui fera plus mal», dit-il. Il y a des êtres qui s'excitent à chaque coup, jusqu'au sadisme, progressivement. On bat l'enfant une minute, puis cinq, puis dix, toujours plus fort. Elle crie; enfin, à bout de forces, elle suffoque: «Papa, mon petit papa, pitié!» L'affaire devient scandaleuse et va jusqu'au tribunal. On prend un avocat. Il y a longtemps que le peuple russe appelle l'avocat «une conscience à louer». Le défenseur plaide pour son client: «L'affaire est simple; c'est une scène de famille, comme on en voit tant. Un père a fouetté sa fille, c'est une honte de le poursuivre!» Le jury est convaincu, il se retire et rapporte un verdict négatif. Le public exulte de voir acquitter ce bourreau. Hélas! Je n'assistais pas à l'audience. J'aurais proposé de fonder une bourse en l'honneur de ce bon père de famille!… Voilà un joli tableau! Cependant, j'ai encore mieux, Aliocha, et toujours à propos d'enfants russes. Il s'agit d'une fillette de cinq ans, prise en aversion par ses père et mère, «d'honorables fonctionnaires instruits et bien élevés». Je le répète, beaucoup de gens aiment à torturer les enfants, mais rien que les enfants. Envers les autres individus, ces bourreaux se montrent affables et tendres, en Européens instruits et humains, mais ils prennent plaisir à faire souffrir les enfants, c'est leur façon de les aimer. La confiance angélique de ces créatures sans défense séduit les êtres cruels. Ils ne savent où aller, ni à qui s'adresser, et cela excite les mauvais instincts. Tout homme recèle un démon en lui: accès de colère, sadisme, déchaînement des passions ignobles, maladies contractées dans la débauche, ou bien la

goutte, l'hépatite, cela varie. Donc, ces parents instruits exerçaient maints sévices sur la pauvre fillette. Ils la fouettaient, la piétinaient sans raison; son corps était couvert de bleus. Ils imaginèrent enfin un raffinement de cruauté: par les nuits glaciales, en hiver, ils enfermaient la petite dans les lieux d'aisances, sous prétexte qu'elle ne demandait pas à temps, la nuit, qu'on la fit sortir (comme si, à cet âge, une enfant qui dort profondément pouvait toujours demander à temps). On lui barbouillait le visage de ses excréments et sa mère la forçait à les manger, sa propre mère! Et cette mère dormait tranquille, insensible aux cris de la pauvre enfant enfermée dans cet endroit répugnant! Vois-tu d'ici ce petit être, ne comprenant pas ce qui lui arrive, au froid et dans l'obscurité, frapper de ses petits poings sa poitrine haletante et verser d'innocentes larmes, en appelant le «bon Dieu» à son secours? Comprends-tu cette absurdité? A-t-elle un but, dis-moi, toi mon ami et mon frère, toi le pieux novice? On dit que tout cela est indispensable pour établir la distinction du bien et du mal dans l'esprit de l'homme. À quoi bon cette distinction diabolique, payée si cher? Toute la science du monde ne vaut pas les larmes des enfants. Je ne parle pas des souffrances des adultes, ils ont mangé le fruit défendu, que le diable les emporte! Mais les enfants! Je te fais souffrir, Aliocha, tu as l'air mal à l'aise. Veux-tu que je m'arrête?

— Non, je veux souffrir, moi aussi. Continue.

— Encore un petit tableau caractéristique. Je viens de le lire dans les Archives russes ou l'Antiquité russe[207], je ne sais plus. C'était à l'époque la plus sombre du servage, au début du XIX^{ème} siècle. Vive le Tsar libérateur[208]! Un ancien général, avec de hautes relations, riche propriétaire foncier, vivait dans un de ses domaines dont dépendaient deux mille âmes. C'était un de ces individus (à vrai dire déjà peu nombreux alors) qui, une fois retirés du service, étaient presque convaincus de leur droit de vie et de mort sur leurs serfs. Plein de morgue, il traitait de haut ses modestes voisins, comme s'ils étaient ses parasites et ses bouffons. Il avait une centaine de piqueurs, tous montés, tous en uniformes, et plusieurs centaines de chiens courants. Or, voici qu'un jour, un petit serf de huit ans, qui s'amusait à lancer des pierres, blessa à la patte un de ses chiens favoris. Voyant son chien boiter, le général en demanda la cause. On lui expliqua l'affaire en désignant le

coupable. Il fit immédiatement saisir l'enfant, qu'on arracha des bras de sa mère et qui passa la nuit au cachot. Le lendemain, dès l'aube, le général en grand uniforme monte à cheval pour aller à la chasse, entouré de ses parasites, de ses veneurs, de ses chiens, de ses piqueurs. On rassemble toute la domesticité pour faire un exemple et la mère du coupable est amenée, ainsi que le gamin. C'était une matinée d'automne, brumeuse et froide, excellente pour la chasse. Le général ordonne de déshabiller complètement le bambin, ce qui fut fait; il tremblait, fou de peur, n'osant dire un mot. «Faites-le courir, ordonne le général. – Cours, cours, lui crient les piqueurs.» Le garçon se met à courir. «Taïaut!» hurle le général, qui lance sur lui toute sa meute. Les chiens mirent l'enfant en pièces sous les yeux de sa mère. Le général, paraît-il, fut mis sous tutelle. Eh bien, que méritait-il? Fallait-il le fusiller? Parle, Aliocha.

— Certes! Proféra doucement Aliocha, tout pâle, avec un sourire convulsif.

— Bravo! S'écria Ivan enchanté; si tu le dis, toi, c'est que… Voyez-vous l'ascète! Tu as donc aussi un diablotin dans le cœur, Aliocha Karamazov?

— J'ai dit une bêtise, mais…

— Oui, mais… Sache, novice, que les bêtises sont nécessaires au monde; c'est sur elles qu'il est fondé: sans ces bêtises, il ne se passerait rien ici-bas. On sait ce qu'on sait.

— Que sais-tu?

— Je n'y comprends rien, poursuivit Ivan comme en rêve; je ne veux rien comprendre maintenant, je m'en tiens aux faits. En essayant de comprendre, j'altère les faits…

— Pourquoi me tourmentes-tu? Fit douloureusement Aliocha. Me le diras-tu, enfin?

— Certes, je me préparais à te le dire. Tu m'es cher et je ne veux pas t'abandonner à ton Zosime.»

Ivan se tut un instant et son visage s'attrista soudain.

«Écoute, je me suis borné aux enfants pour être plus clair. Je n'ai rien dit des larmes humaines dont la terre est saturée, abrégeant à dessein mon sujet. J'avoue humblement ne pas comprendre la raison de cet état de choses. Les

hommes sont seuls coupables: on leur avait donné le paradis; ils ont convoité la liberté et ravi le feu du ciel, sachant qu'ils seraient malheureux; ils ne méritent donc aucune pitié. D'après mon pauvre esprit terrestre, je sais seulement que la souffrance existe, qu'il n'y a pas de coupables, que tout s'enchaîne, que tout passe et s'équilibre. Ce sont là sornettes d'Euclide, je le sais, mais je ne puis consentir à vivre en m'appuyant là-dessus. Qu'est-ce que tout cela peut bien me faire? Ce qu'il me faut, c'est une compensation, sinon je me détruirai. Et non une compensation quelque part, dans l'infini, mais ici-bas, une compensation que je voie moi-même. J'ai cru, je veux être témoin, et si je suis déjà mort, qu'on me ressuscite; si tout se passait sans moi, ce serait trop affligeant. Je ne veux pas que mon corps avec ses souffrances et ses fautes serve uniquement à fumer l'harmonie future, à l'intention de je ne sais qui. Je veux voir de mes yeux la biche dormir près du lion, la victime embrasser son meurtrier. C'est sur ce désir que reposent toutes les religions, et j'ai la foi. Je veux être présent quand tous apprendront le pourquoi des choses. Mais les enfants, qu'en ferai-je? Je ne peux résoudre cette question. Si tous doivent souffrir afin de concourir par leur souffrance à l'harmonie éternelle, quel est le rôle des enfants? On ne comprend pas pourquoi ils devraient souffrir, eux aussi, au nom de l'harmonie. Pourquoi serviraient-ils de matériaux destinés à la préparer? Je comprends bien la solidarité du péché et du châtiment, mais elle ne peut s'appliquer aux petits innocents, et si vraiment ils sont solidaires des méfaits de leurs pères, c'est une vérité qui n'est pas de ce monde et que je ne comprends pas. Un mauvais plaisant objectera que les enfants grandiront et auront le temps de pécher, mais il n'a pas grandi, ce gamin de huit ans, déchiré par les chiens. Aliocha, je ne blasphème pas. Je comprends comment tressaillira l'univers, lorsque le ciel et la terre s'uniront dans le même cri d'allégresse, lorsque tout ce qui vit ou a vécu proclamera: «Tu as raison, Seigneur, car tes voies nous sont révélées!», lorsque le bourreau, la mère, l'enfant s'embrasseront et déclareront avec des larmes: «Tu as raison, Seigneur!» Sans doute alors, la lumière se fera et tout sera expliqué. Le malheur, c'est que je ne puis admettre une solution de ce genre. Et je prends mes mesures à cet égard, tandis que je suis encore sur la terre. Crois-moi, Aliocha, il se peut que je vive jusqu'à ce moment ou que je

ressuscite alors, et je m'écrierai peut-être avec les autres, en regardant la mère embrasser le bourreau de son enfant: «Tu as raison, Seigneur!» mais ce sera contre mon gré. Pendant qu'il est encore temps, je me refuse à accepter cette harmonie supérieure. Je prétends qu'elle ne vaut pas une larme d'enfant, une larme de cette petite victime qui se frappait la poitrine et priait le «bon Dieu» dans son coin infect; non, elle ne les vaut pas, car ces larmes n'ont pas été rachetées. Tant qu'il en est ainsi, il ne saurait être question d'harmonie. Or, comment les racheter, c'est impossible. Les bourreaux souffriront en enfer, me diras-tu? Mais à quoi sert ce châtiment puisque les enfants aussi ont eu leur enfer? D'ailleurs, que vaut cette harmonie qui comporte un enfer? Je veux le pardon, le baiser universel, la suppression de la souffrance. Et si la souffrance des enfants sert à parfaire la somme des douleurs nécessaires à l'acquisition de la vérité, j'affirme d'ores et déjà que cette vérité ne vaut pas un tel prix. Je ne veux pas que la mère pardonne au bourreau; elle n'en a pas le droit. Qu'elle lui pardonne sa souffrance de mère, mais non ce qu'a souffert son enfant déchiré par les chiens. Quand bien même son fils pardonnerait, elle n'en aurait pas le droit. Si le droit de pardonner n'existe pas, que devient l'harmonie? Y a-t-il au monde un être qui ait ce droit? C'est par amour pour l'humanité que je ne veux pas de cette harmonie. Je préfère garder mes souffrances non rachetées et mon indignation persistante, même si j'avais tort! D'ailleurs, on a surfait cette harmonie; l'entrée coûte trop cher pour nous. J'aime mieux rendre mon billet d'entrée. En honnête homme, je suis même tenu à le rendre au plus tôt. C'est ce que je fais. Je ne refuse pas d'admettre Dieu, mais très respectueusement je lui rends mon billet[209].

— Mais c'est de la révolte, prononça doucement Aliocha, les yeux baissés.

— De la révolte? Je n'aurais pas voulu te voir employer ce mot. Peut-on vivre révolté? Or, je veux vivre. Réponds-moi franchement. Imagine-toi que les destinées de l'humanité sont entre tes mains, et que pour rendre définitivement les gens heureux, pour leur procurer enfin la paix et le repos, il soit indispensable de mettre à la torture ne fût-ce qu'un seul être, l'enfant qui se frappait la poitrine de son petit poing, et de fonder sur ses larmes le bonheur futur. Consentirais-tu, dans ces conditions, à édifier un pareil

bonheur? Réponds sans mentir.

— Non, je n'y consentirais pas.

— Alors, peux-tu admettre que les hommes consentiraient à accepter ce bonheur au prix du sang d'un petit martyr?

— Non, je ne puis l'admettre, mon frère, prononça Aliocha, les yeux étincelants. Tu as demandé s'il existe dans le monde entier un Être qui aurait le droit de pardonner. Oui, cet Être existe. Il peut tout pardonner, tous et pour tout, car c'est Lui qui a versé son sang innocent pour tous et pour tout. Tu l'as oublié, c'est lui la pierre angulaire de l'édifice, et c'est à lui de crier: «Tu as raison, Seigneur, car tes voies nous sont révélées.»

— Ah! Oui, «le seul sans péché» et «qui a versé son sang». Non, je ne l'ai pas oublié, je m'étonnais, au contraire, que tu ne l'aies pas encore mentionné, car dans les discussions les vôtres commencent par le mettre en avant, d'habitude. Sais-tu, mais ne ris pas, que j'ai composé un poème, l'année dernière? Si tu peux m'accorder encore dix minutes, je te le raconterai.

— Tu as écrit un poème?

— Non, fit Ivan en riant, car je n'ai jamais fait deux vers dans ma vie. Mais j'ai rêvé ce poème et je m'en souviens. Tu seras mon premier lecteur, ou plutôt mon premier auditeur. Pourquoi ne pas profiter de ta présence? Veux-tu?

— Je suis tout oreilles.

— Mon poème s'intitule le Grand Inquisiteur, il est absurde, mais je veux te le faire connaître.»

V. Le grand inquisiteur

«Un préambule est nécessaire au point de vue littéraire. L'action se passe au XVI^{ème} siècle. Tu sais qu'à cette époque il était d'usage de faire intervenir dans les poèmes les puissances célestes. Je ne parle pas de Dante. En France, les clercs de la basoche et les moines donnaient des représentations où l'on mettait en scène la Madone, les anges, les saints, le Christ et Dieu le Père. C'étaient des spectacles naïfs. Dans Notre-Dame de Paris[210], de Victor Hugo, en l'honneur de la naissance du dauphin, sous LouisXI, à Paris, le

peuple est convié à une représentation édifiante et gratuite: le Bon jugement de la très sainte et gracieuse Vierge Marie[211]. Dans ce mystère, la Vierge paraît en personne et prononce son bon jugement. Chez nous, à Moscou, avant Pierre le Grand, on donnait de temps en temps des représentations de ce genre, empruntées surtout à l'Ancien Testament[212]. En outre, il circulait une foule de récits et de poèmes où figuraient, suivant les besoins, les saints, les anges, l'armée céleste. Dans nos monastères, on traduisait, on copiait ces poèmes, on en composait même de nouveaux, et cela sous la domination tatare. Par exemple, il existe un petit poème monastique, sans doute traduit du grec: la Vierge chez les damnés[213], avec des tableaux d'une hardiesse dantesque. La Vierge visite l'enfer, guidée par saint Michel, archange. Elle voit les damnés et leurs tourments. Entre autres, il y a une catégorie très intéressante de pécheurs dans un lac de feu. Quelques-uns s'enfoncent dans ce lac et ne paraissent plus; «ceux-là sont oubliés de Dieu même», expression d'une profondeur et d'une énergie remarquables. La Vierge éplorée tombe à genoux devant le trône de Dieu et demande grâce pour tous les pécheurs qu'elle a vus en enfer, sans distinction. Son dialogue avec Dieu est d'un intérêt extraordinaire. Elle supplie, elle insiste, et quand Dieu lui montre les pieds et les mains de son fils percés de clous et lui demande: «Comment pourrais-je pardonner à ses bourreaux?» – elle ordonne à tous les saints, à tous les martyrs, à tous les anges de tomber à genoux avec elle et d'implorer la grâce des pécheurs, sans distinction. Enfin, elle obtient la cessation des tourments, chaque année, du vendredi saint à la Pentecôte, et les damnés, du fond de l'enfer, remercient Dieu et s'écrient: «Seigneur, ta sentence est juste!» Eh bien, mon petit poème eût été dans ce goût, s'il avait paru à cette époque. Dieu apparaît; il ne dit rien et ne fait que passer. Quinze siècles se sont écoulés, depuis qu'il a promis de revenir dans son royaume, depuis que son prophète a écrit: «Je reviendrai bientôt; quant au jour et à l'heure, le Fils même ne les connaît pas, mais seulement mon Père qui est aux cieux[214]», suivant ses propres paroles sur cette terre. Et l'humanité l'attend avec la même foi que jadis, une foi plus ardente encore, car quinze siècles ont passé depuis que le ciel a cessé de donner des gages à l'homme:

Crois ce que te dira ton cœur,
Les cieux ne donnent point de gages[215]

«Il est vrai que de nombreux miracles se produisaient alors: des saints accomplissaient des guérisons merveilleuses, la Reine des cieux visitait certains justes, à en croire leur biographie. Mais le diable ne sommeille pas; l'humanité commença à douter de l'authenticité de ces prodiges. À ce moment naquit en Allemagne une terrible hérésie qui niait les miracles. «Une grande étoile ardente comme un flambeau (l'Église évidemment!), tomba sur les sources des eaux qui devinrent amères[216].» La foi des fidèles ne fit que redoubler. Les larmes de l'humanité s'élèvent vers lui comme autrefois, on l'attend, on l'aime, on espère en lui comme jadis… Depuis tant de siècles, l'humanité prie avec ardeur: «Seigneur Dieu, daigne nous apparaître», depuis tant de siècles elle crie vers lui, qu'il a voulu, dans sa miséricorde infinie, descendre vers ses fidèles. Auparavant, il avait déjà visité des justes, des martyrs, de saints anachorètes, comme le rapportent leurs biographes. Chez nous, Tioutchev, qui croyait profondément à la vérité de ses paroles, a proclamé que:

Accablé sous le faix de sa croix,
Le Roi des cieux, sous une humble apparence,
T'a parcourue, terre natale,
Tout entière en te bénissant[217]

«Mais voilà qu'il a voulu se montrer pour un instant au moins au peuple souffrant et misérable, au peuple croupissant dans le péché, mais qui l'aime naïvement. L'action se passe en Espagne, à Séville, à l'époque la plus terrible de l'Inquisition, lorsque chaque jour s'allumaient des bûchers à la gloire de Dieu et que

Dans de superbes autodafés
On brûlait d'affreux hérétiques[218]

«Oh! Ce n'est pas ainsi qu'il a promis de revenir, à la fin des temps, dans

toute sa gloire céleste, subitement, «tel un éclair qui brille de l'Orient à l'Occident[219]». Non, il a voulu visiter ses enfants, au lieu où crépitaient précisément les bûchers des hérétiques. Dans sa miséricorde infinie, il revient parmi les hommes sous la forme qu'il avait durant les trois ans de sa vie publique. Le voici qui descend vers les rues brûlantes de la ville méridionale, où justement, la veille, en présence du roi, des courtisans, des chevaliers, des cardinaux et des plus charmantes dames de la cour, le grand inquisiteur a fait brûler une centaine d'hérétiques ad majorem Dei gloriam. Il est apparu doucement, sans se faire remarquer, et – chose étrange – tous le reconnaissent. Ce serait un des plus beaux passages de mon poème que d'en expliquer la raison. Attiré par une force irrésistible, le peuple se presse sur son passage et s'attache à ses pas. Silencieux, il passe au milieu de la foule avec un sourire d'infinie compassion. Son cœur est embrasé d'amour, ses yeux dégagent la Lumière, la Science, la Force, qui rayonnent et éveillent l'amour dans les cœurs, Il leur tend les bras, Il les bénit, une vertu salutaire émane de son contact et même de ses vêtements. Un vieillard, aveugle depuis son enfance, s'écrie dans la foule: «Seigneur, guéris-moi, et je te verrai.» Une écaille tombe de ses yeux et l'aveugle voit. Le peuple verse des larmes de joie et baise la terre sur ses pas. Les enfants jettent des fleurs sur son passage; on chante, on crie: «Hosanna!» C'est lui, ce doit être Lui, s'écrie-t-on, ce ne peut être que Lui! Il s'arrête sur le parvis de la cathédrale de Séville au moment où l'on apporte un petit cercueil blanc où repose une enfant de sept ans, la fille unique d'un notable. La morte est couverte de fleurs. «Il ressuscitera ton enfant», crie-t-on dans la foule à la mère en larmes. L'ecclésiastique venu au-devant du cercueil regarde d'un air perplexe et fronce le sourcil. Soudain un cri retentit, la mère se jette à ses pieds: «Si c'est Toi, ressuscite mon enfant!» et elle lui tend les bras. Le cortège s'arrête, on dépose le cercueil sur les dalles. Il le contemple avec pitié, sa bouche profère doucement une fois encore: «Talitha koumi et la jeune fille se leva.[220]» La morte se soulève, s'assied et regarde autour d'elle, souriante, d'un air étonné. Elle tient le bouquet de roses blanches qu'on avait déposé dans son cercueil. Dans la foule, on est troublé, on crie, on pleure. À ce moment passe sur la place le cardinal grand inquisiteur[221]. C'est un grand vieillard, presque

nonagénaire, avec un visage desséché, des yeux caves, mais où luit encore une étincelle. Il n'a plus le pompeux costume dans lequel il se pavanait hier devant le peuple, tandis qu'on brûlait les ennemis de l'Église romaine; il a repris son vieux froc grossier. Ses mornes auxiliaires et la garde du Saint-Office le suivent à une distance respectueuse. Il s'arrête devant la foule et observe de loin. Il a tout vu, le cercueil déposé devant Lui, la résurrection de la fillette, et son visage s'est assombri. Il fronce ses épais sourcils et ses yeux brillent d'un éclat sinistre. Il le désigne du doigt et ordonne aux gardes de le saisir. Si grande est sa puissance et le peuple est tellement habitué à se soumettre, à lui obéir en tremblant, que la foule s'écarte devant les sbires; au milieu d'un silence de mort, ceux-ci l'empoignent et l'emmènent. Comme un seul homme ce peuple s'incline jusqu'à terre devant le vieil inquisiteur, qui le bénit sans mot dire et poursuit son chemin. On conduit le Prisonnier au sombre et vieux bâtiment du Saint-Office, on l'y enferme dans une étroite cellule voûtée. La journée s'achève, la nuit vient, une nuit de Séville, chaude et étouffante. L'air est embaumé des lauriers et des citronniers. Dans les ténèbres, la porte de fer du cachot s'ouvre soudain et le grand inquisiteur paraît, un flambeau à la main. Il est seul, la porte se referme derrière lui. Il s'arrête sur le seuil, considère longuement la Sainte Face. Enfin, il s'approche, pose le flambeau sur la table et lui dit: «C'est Toi, Toi?» Ne recevant pas de réponse, il ajoute rapidement: «Ne dis rien, tais-toi. D'ailleurs, que pourrais-tu dire? Je ne le sais que trop. Tu n'as pas le droit d'ajouter un mot à ce que tu as dit jadis. Pourquoi es-tu venu nous déranger? Car tu nous déranges, tu le sais bien. Mais sais-tu ce qui arrivera demain? J'ignore qui tu es et ne veux pas le savoir: est-ce Toi ou seulement Son apparence? Mais demain je te condamnerai et tu seras brûlé comme le pire des hérétiques, et ce même peuple qui aujourd'hui te baisait les pieds, se précipitera demain, sur un signe de moi, pour alimenter ton bûcher. Le sais-tu? Peut-être», ajoute le vieillard, pensif, les yeux toujours fixés sur son Prisonnier.

— Je ne comprends pas bien ce que cela veut dire, Ivan, objecta Aliocha, qui avait écouté en silence. Est-ce une fantaisie, une erreur du vieillard, un quiproquo étrange?

— Admets cette dernière supposition, dit Ivan en riant, si le réalisme moderne t'a rendu à ce point réfractaire au surnaturel. Qu'il en soit comme tu voudras. C'est vrai, mon inquisiteur a quatre-vingt-dix ans, et son idée a pu, de longue date, lui déranger l'esprit. Enfin, c'est peut-être un simple délire, la rêverie d'un vieillard avant sa fin, l'imagination échauffée par le récent autodafé. Mais quiproquo ou fantaisie, que nous importe? Ce qu'il faut seulement noter, c'est que l'inquisiteur révèle enfin sa pensée, dévoile ce qu'il a tu durant toute sa carrière.

— Et le Prisonnier ne dit rien? Il se contente de le regarder?

— En effet. Il ne peut que se taire. Le vieillard lui-même lui fait observer qu'il n'a pas le droit d'ajouter un mot à ses anciennes paroles. C'est peut-être le trait fondamental du catholicisme romain, à mon humble avis: «Tout a été transmis par toi au pape, tout dépend donc maintenant du pape; ne viens pas nous déranger, avant le temps du moins.» Telle est leur doctrine, celle des jésuites, en tout cas. Je l'ai trouvée chez leurs théologiens. «As-tu le droit de nous révéler un seul des secrets du monde d'où tu viens?» demande le vieillard, qui répond à sa place: «Non, tu n'en as pas le droit, car cette révélation s'ajouterait à celle d'autrefois, et ce serait retirer aux hommes la liberté que tu défendais tant sur la terre. Toutes tes révélations nouvelles porteraient atteinte à la liberté de la foi, car elles paraîtraient miraculeuses; or, tu mettais au-dessus de tout, il y a quinze siècles, cette liberté de la foi. N'as-tu pas dit bien souvent: «Je veux vous rendre libres.» Eh bien! Tu les a vus, les hommes «libres», ajoute le vieillard d'un air sarcastique. Oui, cela nous a coûté cher, poursuit-il en le regardant avec sévérité, mais nous avons enfin achevé cette œuvre en ton nom. Il nous a fallu quinze siècles de rude labeur pour instaurer la liberté; mais c'est fait, et bien fait. Tu ne le crois pas? Tu me regardes avec douceur, sans même me faire l'honneur de t'indigner? Mais sache que jamais les hommes ne se sont crus aussi libres qu'à présent, et pourtant, leur liberté, ils l'ont humblement déposée à nos pieds. Cela est notre œuvre, à vrai dire; est-ce la liberté que tu rêvais?»

— De nouveau, je ne comprends pas, interrompit Aliocha; il fait de l'ironie, il se moque?

— Pas du tout! Il se vante d'avoir, lui et les siens, supprimé la liberté,

dans le dessein de rendre les hommes heureux. Car c'est maintenant pour la première fois (il parle, bien entendu, de l'Inquisition), qu'on peut songer au bonheur des hommes. Ils sont naturellement révoltés; est-ce que des révoltés peuvent être heureux? Tu étais averti, lui dit-il, les conseils ne t'ont pas manqué, mais tu n'en as pas tenu compte, tu as rejeté l'unique moyen de procurer le bonheur aux hommes; heureusement qu'en partant tu nous a transmis l'œuvre, tu as promis, tu nous as solennellement accordé le droit de lier et de délier, tu ne saurais maintenant songer à nous retirer ce droit. Pourquoi donc es-tu venu nous déranger?»

— Que signifie ceci: «les avertissements et les conseils ne t'ont pas manqué»? Demanda Aliocha.

— Mais c'est le point capital dans le discours du vieillard: «L'Esprit terrible et profond, l'Esprit de la destruction et du néant, reprend-il, t'a parlé dans le désert, et les Écritures rapportent qu'il t'a «tenté». Est-ce vrai? Et pouvait-on rien dire de plus pénétrant que ce qui te fut dit dans les trois questions ou, pour parler comme les Écritures, les «tentations» que tu as repoussées? Si jamais il y eut sur terre un miracle authentique et retentissant, ce fut le jour de ces trois tentations. Le seul fait d'avoir formulé ces trois questions constitue un miracle. Supposons qu'elles aient disparu des Écritures, qu'il faille les reconstituer, les imaginer à nouveau pour les y replacer, et qu'on réunisse à cet effet tous les sages de la terre, hommes d'États, prélats, savants, philosophes, poètes, en leur disant: imaginez, rédigez trois questions, qui non seulement correspondent à l'importance de l'événement, mais encore expriment en trois phrases toute l'histoire de l'humanité future, crois-tu que cet aréopage de la sagesse humaine pourrait imaginer rien d'aussi fort et d'aussi profond que les trois questions que te proposa alors le puissant Esprit? Ces trois questions prouvent à elles seules que l'on a affaire à l'Esprit éternel et absolu et non à un esprit humain transitoire. Car elles résument et prédisent en même temps toute l'histoire ultérieure de l'humanité; ce sont les trois formes où se cristallisent toutes les contradictions insolubles de la nature humaine. On ne pouvait pas s'en rendre compte alors, car l'avenir était voilé, mais maintenant, après quinze siècles écoulés, nous voyons que tout avait été prévu dans ces trois questions et s'est

réalisé au point qu'il est impossible d'y ajouter ou d'en retrancher un seul mot.

«Décide donc toi-même qui avait raison: toi, ou celui qui t'interrogeait? Rappelle-toi la première question, le sens sinon la teneur: tu veux aller au monde les mains vides, en prêchant aux hommes une liberté que leur sottise et leur ignominie naturelles les empêchent de comprendre, une liberté qui leur fait peur, car il n'y a et il n'y a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et la société! Tu vois ces pierres dans ce désert aride? Change-les en pains, et l'humanité accourra sur tes pas, tel qu'un troupeau docile et reconnaissant, tremblant pourtant que ta main se retire et qu'ils n'aient plus de pain.

«Mais tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté, et tu as refusé, estimant qu'elle était incompatible avec l'obéissance achetée par des pains. Tu as répliqué que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais sais-tu qu'au nom de ce pain terrestre, l'Esprit de la terre s'insurgera contre toi, luttera et te vaincra, que tous le suivront en s'écriant. «Qui est semblable à cette bête, elle nous a donné le feu du ciel?» Des siècles passeront et l'humanité proclamera par la bouche de ses savants et de ses sages qu'il n'y a pas de crimes, et, par conséquent, pas de péché; qu'il n'y a que des affamés. «Nourris-les, et alors exige d'eux qu'ils soient «vertueux»! Voilà ce qu'on inscrira sur l'étendard de la révolte qui abattra ton temple. À sa place un nouvel édifice s'élèvera, une seconde tour de Babel, qui restera sans doute inachevée, comme la première; mais tu aurais pu épargner aux hommes cette nouvelle tentative et mille ans de souffrance. Car ils viendront nous trouver, après avoir peiné mille ans à bâtir leur tour! Ils nous chercheront sous terre comme jadis, dans les catacombes où nous serons cachés (on nous persécutera de nouveau) et ils clameront: «Donnez-nous à manger, car ceux qui nous avaient promis le feu du ciel ne nous l'ont pas donné.» Alors, nous achèverons leur tour, car il ne faut pour cela que la nourriture, et nous les nourrirons, soi-disant en ton nom, nous le ferons accroire. Sans nous, ils seront toujours affamés. Aucune science ne leur donnera du pain, tant qu'ils demeureront libres, mais ils finiront par la déposer à nos pieds, cette liberté, en disant: «Réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous.» Ils comprendront enfin que la

liberté est inconciliable avec le pain de la terre à discrétion, parce que jamais ils ne sauront le répartir entre eux! Ils se convaincront aussi de leur impuissance à se faire libres, étant faibles, dépravés, nuls et révoltés. Tu leur promettais le pain du ciel; encore un coup, est-il comparable à celui de la terre aux yeux de la faible race humaine, éternellement ingrate et dépravée? Des milliers et des dizaines de milliers d'âmes te suivront à cause de ce pain, mais que deviendront les millions et les milliards qui n'auront pas le courage de préférer le pain du ciel à celui de la terre? Ne chérirais-tu que les grands et les forts, à qui les autres, la multitude innombrable, qui est faible mais qui t'aime, ne servirait que de matière exploitable? Ils nous sont chers aussi, les êtres faibles. Quoique dépravés et révoltés, ils deviendront finalement dociles. Ils s'étonneront et nous croiront des dieux pour avoir consenti, en nous mettant à leur tête, à assurer la liberté qui les effrayait et à régner sur eux, tellement à la fin ils auront peur d'être libres. Mais nous leur dirons que nous sommes tes disciples, que nous régnons en ton nom. Nous les tromperons de nouveau, car alors nous ne te laisserons pas approcher de nous. Et c'est cette imposture qui constituera notre souffrance, car il nous faudra mentir. Tel est le sens de la première question qui t'a été posée dans le désert, et voilà ce que tu as repoussé au nom de la liberté, que tu mettais au-dessus de tout. Pourtant elle recelait le secret du monde. En consentant au miracle des pains, tu aurais calmé l'éternelle inquiétude de l'humanité – individus et collectivité –, savoir: «devant qui s'incliner?» Car il n'y a pas pour l'homme, demeuré libre, de souci plus constant, plus cuisant que de chercher un être devant qui s'incliner. Mais il ne veut s'incliner que devant une force incontestée, que tous les humains respectent par un consentement universel. Ces pauvres créatures se tourmentent à chercher un culte qui réunisse non seulement quelques fidèles, mais dans lequel tous ensemble communient, unis par la même foi. Ce besoin de la communauté dans l'adoration est le principal tourment de chaque individu et de l'humanité tout entière, depuis le commencement des siècles. C'est pour réaliser ce rêve qu'on s'est exterminé par le glaive. Les peuples ont forgé des dieux et se sont défiés les uns les autres: «Quittez vos dieux, adorez les nôtres; sinon, malheur à vous et à vos dieux!» Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même

lorsque les dieux auront disparu; on se prosternera devant les idoles. Tu n'ignorais pas, tu ne pouvais pas ignorer ce secret fondamental de la nature humaine, et pourtant tu as repoussé l'unique drapeau infaillible qu'on t'offrait et qui aurait courbé sans conteste tous les hommes devant toi, le drapeau du pain terrestre; tu l'as repoussé au nom du pain céleste et de la liberté! Vois ce que tu fis ensuite, toujours au nom de la liberté! Il n'y a pas, je te le répète, de souci plus cuisant pour l'homme que de trouver au plus tôt un être à qui déléguer ce don de la liberté que le malheureux apporte en naissant. Mais pour disposer de la liberté des hommes, il faut leur donner la paix de la conscience. Le pain te garantissait le succès; l'homme s'incline devant qui le donne, car c'est une chose incontestée, mais qu'un autre se rende maître de la conscience humaine, il laissera là même ton pain pour suivre celui qui captive sa conscience. En cela tu avais raison, car le secret de l'existence humaine consiste, non pas seulement à vivre, mais encore à trouver un motif de vivre. Sans une idée nette du but de l'existence, l'homme préfère y renoncer et fût-il entouré de monceaux de pain, il se détruira plutôt que de demeurer sur terre. Mais qu'est-il advenu? Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, tu l'as encore étendue? As-tu donc oublié que l'homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal? Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux. Et au lieu de principes solides qui eussent tranquillisé pour toujours la conscience humaine, tu as choisi des notions vagues, étranges, énigmatiques, tout ce qui dépasse la force des hommes, et par là tu as agi comme si tu ne les aimais pas, toi, qui étais venu donner ta vie pour eux! Tu as accru la liberté humaine au lieu de la confisquer et tu as ainsi imposé pour toujours à l'être moral les affres de cette liberté. Tu voulais être librement aimé, volontairement suivi par les hommes charmés. Au lieu de la dure loi ancienne, l'homme devait désormais, d'un cœur libre, discerner le bien et le mal, n'ayant pour se guider que ton image, mais ne prévoyais-tu pas qu'il repousserait enfin et contesterait même ton image et ta vérité, étant accablé sous ce fardeau terrible: la liberté de choisir? Ils s'écrieront enfin que la vérité n'était pas en toi, autrement tu ne les aurais pas laissés dans une incertitude aussi angoissante avec tant de soucis et de problèmes insolubles. Tu as ainsi

préparé la ruine de ton royaume; n'accuse donc personne de cette ruine. Cependant, était-ce là ce qu'on te proposait? Il y a trois forces, les seules qui puissent subjuguer à jamais la conscience de ces faibles révoltés, ce sont: le miracle, le mystère, l'autorité! Tu les as repoussées toutes trois, donnant ainsi un exemple. L'Esprit terrible et profond t'avait transporté sur le pinacle du Temple et t'avait dit: «Veux-tu savoir si tu es le fils de Dieu? Jette-toi en bas, car il est écrit que les anges le soutiendront et le porteront, il ne se fera aucune blessure, tu sauras alors si tu es le Fils de Dieu et tu prouveras ainsi ta foi en ton Père[222].» Mais tu as repoussé cette proposition, tu ne t'es pas précipité. Tu montras alors une fierté sublime, divine, mais les hommes, race faible et révoltée, ne sont pas des dieux! Tu savais qu'en faisant un pas, un geste pour te précipiter, tu aurais tenté le Seigneur et perdu la foi en lui. Tu te serais brisé sur cette terre que tu venais sauver, à la grande joie du tentateur. Mais y en a-t-il beaucoup comme toi? Peux-tu admettre un instant que les hommes auraient la force d'endurer une semblable tentation? Est-ce le propre de la nature humaine de repousser le miracle, et dans les moments graves de la vie, devant les questions capitales et douloureuses, de s'en tenir à la libre décision du cœur? Oh! Tu savais que ta fermeté serait relatée dans les Écritures, traverserait les âges, atteindrait les régions les plus lointaines, et tu espérais que, suivant ton exemple, l'homme se contenterait de Dieu, sans recourir au miracle. Mais tu ignorais que l'homme repousse Dieu en même temps que le miracle, car c'est surtout le miracle qu'il cherche. Et comme il ne saurait s'en passer, il s'en forge de nouveaux, les siens propres, il s'inclinera devant les prodiges d'un magicien, les sortilèges d'une sorcière, fût-il même un révolté, un hérétique, un impie avéré. Tu n'es pas descendu de la croix, quand on se moquait de toi et qu'on te criait, par dérision: «Descends de la croix, et nous croirons en toi.» Tu ne l'as pas fait, car de nouveau tu n'as pas voulu asservir l'homme par un miracle; tu désirais une foi qui fût libre et non point inspirée par le merveilleux. Il te fallait un libre amour, et non les serviles transports d'un esclave terrifié. Là encore, tu te faisais une trop haute idée des hommes, car ce sont des esclaves, bien qu'ils aient été créés rebelles. Vois et juge, après quinze siècles révolus; qui as-tu élevé jusqu'à toi? Je le jure, l'homme est plus faible et plus vil que tu ne

pensais. Peut-il, peut-il accomplir la même chose que toi? La grande estime que tu avais pour lui a fait tort à la pitié. Tu as trop exigé de lui, toi pourtant qui l'aimais plus que toi-même! En l'estimant moins, tu lui aurais imposé un fardeau plus léger, plus en rapport avec ton amour. Il est faible et lâche. Qu'importe qu'à présent il s'insurge partout contre notre autorité et soit fier de sa révolte? C'est la fierté de jeunes écoliers mutinés qui ont chassé leur maître. Mais l'allégresse des gamins prendra fin et leur coûtera cher. Ils renverseront les temples et inonderont la terre de sang; mais ils s'apercevront enfin, ces enfants stupides, qu'ils ne sont que de faibles mutins, incapables de se révolter longtemps. Ils verseront de sottes larmes et comprendront que le créateur, en les faisant rebelles, a voulu se moquer d'eux, assurément. Ils le crieront avec désespoir et ce blasphème les rendra encore plus malheureux, car la nature humaine ne supporte pas le blasphème et finit toujours par en tirer vengeance. Ainsi, l'inquiétude, le trouble, le malheur, tel est le partage des hommes, après les souffrances que tu as endurées pour leur liberté! Ton éminent prophète dit, dans sa vision symbolique, qu'il a vu tous les participants à la première résurrection et qu'il y en avait douze mille pour chaque tribu[223]. Pour être si nombreux, ce devait être plus que des hommes, presque des dieux. Ils ont supporté ta croix et l'existence dans le désert, se nourrissant de sauterelles et de racines; certes, tu peux être fier de ces enfants de la liberté, du libre amour, de leur sublime sacrifice en ton nom. Mais rappelle-toi, ils n'étaient que quelques milliers, et presque des dieux; mais le reste? Est-ce leur faute, aux autres, aux faibles humains, s'ils n'ont pu supporter ce qu'endurent les forts? L'âme faible est-elle coupable de ne pouvoir contenir des dons si terribles? N'es-tu vraiment venu que pour les élus? Alors, c'est un mystère, incompréhensible pour nous, et nous aurions le droit de le prêcher aux hommes, d'enseigner que ce n'est pas la libre décision des cœurs ni l'amour qui importent, mais le mystère, auquel ils doivent se soumettre aveuglément, même contre le gré de leur conscience. C'est ce que nous avons fait. Nous avons corrigé ton œuvre en la fondant sur le miracle, le mystère, l'autorité. Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait de tels tourments. Avions-nous raison d'agir ainsi, dis-moi? N'était-ce pas aimer

l'humanité que de comprendre sa faiblesse, d'alléger son fardeau avec amour, de tolérer même le péché à sa faible nature, pourvu que ce fût avec notre permission? Pourquoi donc venir entraver notre œuvre? Pourquoi gardes-tu le silence en me fixant de ton regard tendre et pénétrant? Fâche-toi plutôt, je ne veux pas de ton amour, car moi-même je ne t'aime pas. Pourquoi le dissimulerais-je? Je sais à qui je parle, tu connais ce que j'ai à te dire, je le vois dans tes yeux. Est-ce à moi à te cacher notre secret? Peut-être veux-tu l'entendre de ma bouche, le voici. Nous ne sommes pas avec toi, mais avec lui, depuis longtemps déjà. Il y a juste huit siècles que nous avons reçu de lui ce dernier don que tu repoussas avec indignation, lorsqu'il te montrait tous les royaumes de la terre; nous avons accepté Rome et le glaive de César, et nous nous sommes déclarés les seuls rois de la terre, bien que jusqu'à présent nous n'ayons pas encore eu le temps de parachever notre œuvre. Mais à qui la faute? Oh! L'affaire n'est qu'au début, elle est loin d'être terminée, et la terre aura encore beaucoup à souffrir, mais nous atteindrons notre but, nous serons César, alors nous songerons au bonheur universel.

«Cependant, tu aurais pu alors prendre le glaive de César. Pourquoi as-tu repoussé ce dernier don? En suivant ce troisième conseil du puissant Esprit, tu réalisais tout ce que les hommes cherchent sur la terre: un maître devant qui s'incliner, un gardien de leur conscience et le moyen de s'unir finalement dans la concorde en une commune fourmilière, car le besoin de l'union universelle est le troisième et dernier tourment de la race humaine. L'humanité a toujours tendu dans son ensemble à s'organiser sur une base universelle. Il y a eu de grands peuples à l'histoire glorieuse, mais à mesure qu'ils se sont élevés, ils ont souffert davantage, éprouvant plus fortement que les autres le besoin de l'union universelle. Les grands conquérants, les Tamerlan et les Gengis-Khan, qui ont parcouru la terre comme un ouragan, incarnaient, eux aussi, sans en avoir conscience, cette aspiration des peuples vers l'unité. En acceptant la pourpre de César, tu aurais fondé l'empire universel et donné la paix au monde. En effet, qui est qualifié pour dominer les hommes, sinon ceux qui dominent leur conscience et disposent de leur pain? Nous avons pris le glaive de César et, ce faisant, nous t'avons abandonné pour le suivre. Oh! Il s'écoulera encore des siècles de licence

intellectuelle, de vaine science et d'anthropophagie, car c'est par là qu'ils finiront, après avoir édifié leur tour de Babel sans nous. Mais alors la bête viendra vers nous en rampant, léchera nos pieds, les arrosera de larmes de sang. Et nous monterons sur elle, nous élèverons en l'air une coupe où sera gravé le mot: «Mystère!» Alors seulement la paix et le bonheur régneront sur les hommes. Tu es fier de tes élus, mais ce n'est qu'une élite, tandis que nous donnerons le repos à tous. D'ailleurs, parmi ces forts destinés à devenir des élus, combien se sont lassés enfin de t'attendre, combien ont porté et porteront encore autre part les forces de leur esprit et l'ardeur de leur cœur, combien finiront par s'insurger contre toi au nom de la liberté! Mais c'est toi qui la leur auras donnée. Nous rendrons tous les hommes heureux, les révoltes et les massacres inséparables de ta liberté cesseront. Oh! Nous les persuaderons qu'ils ne seront vraiment libres qu'en abdiquant leur liberté en notre faveur. Eh bien, dirons-nous la vérité ou mentirons-nous? Ils se convaincront eux-mêmes que nous disons vrai, car ils se rappelleront dans quelle servitude, dans quel trouble les avait plongés ta liberté. L'indépendance, la libre pensée, la science les auront égarés dans un tel labyrinthe, mis en présence de tels prodiges, de telles énigmes, que les uns, rebelles furieux, se détruiront eux-mêmes, les autres, rebelles, mais faibles, foule lâche et misérable, se traîneront à nos pieds en criant: «Oui, vous aviez raison, vous seuls possédiez son secret et nous revenons à vous; sauvez-nous de nous-mêmes!» Sans doute, en recevant de nous les pains, ils verront bien que nous prenons les leurs, gagnés par leur propre travail, pour les distribuer, sans aucun miracle; ils verront bien que nous n'avons pas changé les pierres en pain, mais ce qui leur fera plus de plaisir que le pain lui-même, ce sera de le recevoir de nos mains! Car ils se souviendront que jadis le pain même, fruit de leur travail, se changeait en pierre dans leurs mains, tandis que, lorsqu'ils revinrent à nous, les pierres se muèrent en pain. Ils comprendront la valeur de la soumission définitive. Et tant que les hommes ne l'auront pas comprise, ils seront malheureux. Qui a le plus contribué à cette incompréhension, dis-moi? Qui a divisé le troupeau et l'a dispersé sur des routes inconnues? Mais le troupeau se reformera, il rentrera dans l'obéissance et ce sera pour toujours. Alors nous leur donnerons un bonheur doux et humble, un bonheur adapté à

de faibles créatures comme eux. Nous les persuaderons, enfin, de ne pas s'enorgueillir, car c'est toi, en les élevant, qui le leur as enseigné; nous leur prouverons qu'ils sont débiles, qu'ils sont de pitoyables enfants, mais que le bonheur puéril est le plus délectable. Ils deviendront timides, ne nous perdront pas de vue et se serreront contre nous avec effroi, comme une tendre couvée sous l'aile de la mère. Ils éprouveront une surprise craintive et se montreront fiers de cette énergie, de cette intelligence qui nous auront permis de dompter la foule innombrable des rebelles. Notre courroux les fera trembler, la timidité les envahira, leurs yeux deviendront larmoyants comme ceux des enfants et des femmes; mais, sur un signe de nous, ils passeront aussi facilement au rire et à la gaieté, à la joie radieuse des enfants. Certes, nous les astreindrons au travail, mais aux heures de loisir nous organiserons leur vie comme un jeu d'enfant, avec des chants, des chœurs, des danses innocentes. Oh! Nous leur permettrons même de pécher, car ils sont faibles, et à cause de cela, ils nous aimeront comme des enfants. Nous leur dirons que tout péché sera racheté, s'il est commis avec notre permission; c'est par amour que nous leur permettrons de pécher et nous en prendrons la peine sur nous. Ils nous chériront comme des bienfaiteurs qui se chargent de leurs péchés devant Dieu. Ils n'auront nuls secrets pour nous. Suivant leur degré d'obéissance, nous leur permettrons ou leur défendrons de vivre avec leurs femmes ou leurs maîtresses, d'avoir des enfants ou de n'en pas avoir, et ils nous écouteront avec joie. Ils nous soumettront les secrets les plus pénibles de leur conscience, nous résoudrons tous les cas et ils accepteront notre décision avec allégresse, car elle leur épargnera le grave souci de choisir eux-mêmes librement. Et tous seront heureux, des millions de créatures, sauf une centaine de mille, leurs directeurs, sauf nous, les dépositaires du secret. Les heureux se compteront par milliards et il y aura cent mille martyrs chargés de la connaissance maudite du bien et du mal. Ils mourront paisiblement, ils s'éteindront doucement en ton nom, et dans l'au-delà ils ne trouveront que la mort. Mais nous garderons le secret; nous les bercerons, pour leur bonheur, d'une récompense éternelle dans le ciel. Car s'il y avait une autre vie, ce ne serait certes pas pour des êtres comme eux. On prophétise que tu reviendras pour vaincre de nouveau, entouré de tes élus, puissants et fiers; nous dirons

qu'ils n'ont sauvé qu'eux-mêmes, tandis que nous avons sauvé tout le monde. On prétend que la fornicatrice, montée sur la bête et tenant dans ses mains la coupe du mystère, sera déshonorée, que les faibles se révolteront de nouveau, déchireront sa pourpre et dévoileront son corps «impur[224]». Je me lèverai alors et je te montrerai les milliards d'heureux qui n'ont pas connu le péché. Et nous, qui nous serons chargés de leurs fautes, pour leur bonheur, nous nous dresserons devant toi, en disant: «Je ne te crains point; moi aussi, j'ai été au désert, j'ai vécu de sauterelles et de racines; moi aussi j'ai béni la liberté dont tu gratifias les hommes, et je me préparais à figurer parmi tes élus, les puissants et les forts en brûlant de «compléter le nombre». Mais je me suis ressaisi et n'ai pas voulu servir une cause insensée. Je suis revenu me joindre à ceux qui ont corrigé ton œuvre. J'ai quitté les fiers, je suis revenu aux humbles, pour faire leur bonheur. Ce que je te dis s'accomplira et notre empire s'édifiera. Je te le répète, demain, sur un signe de moi, tu verras ce troupeau docile apporter des charbons ardents au bûcher où tu monteras, pour être venu entraver notre œuvre. Car si quelqu'un a mérité plus que tous le bûcher, c'est toi. Demain, je te brûlerai. Dixi.»

Ivan s'arrêta. Il s'était exalté en discourant; quand il eut terminé, un sourire apparut sur ses lèvres.

Aliocha avait écouté en silence, avec une émotion extrême. À plusieurs reprises il avait voulu interrompre son frère, mais s'était contenu.

«Mais… c'est absurde! S'écria-t-il en rougissant. Ton poème est un éloge de Jésus, et non un blâme… comme tu le voulais. Qui croira ce que tu dis de la liberté? Est-ce ainsi qu'il faut la comprendre? Est-ce la conception de l'Église orthodoxe?… C'est Rome, et encore pas tout entière, ce sont les pires éléments du catholicisme, les inquisiteurs, les Jésuites!… Il n'existe pas de personnage fantastique, comme ton inquisiteur. Quels sont ces péchés d'autrui dont on prend la charge? Quels sont ces détenteurs du mystère, qui se chargent de l'anathème pour le bonheur de l'humanité? Quand a-t-on vu cela? Nous connaissons les Jésuites, on dit d'eux beaucoup de mal, mais sont-ils pareils aux tiens? Nullement!… C'est simplement l'armée romaine, l'instrument de la future domination universelle, avec un empereur, le pontife romain, à sa tête… Voilà leur idéal, il n'y a là aucun mystère, aucune tristesse

sublime… la soif de régner, la vulgaire convoitise des vils biens terrestres… une sorte de servage futur où ils deviendraient propriétaires fonciers… voilà tout. Peut-être même ne croient-ils pas en Dieu. Ton inquisiteur n'est qu'une fiction…

— Arrête, arrête! Dit en riant Ivan. Comme tu t'échauffes! Une fiction, dis-tu? Soit, évidemment. Néanmoins, crois-tu vraiment que tout le mouvement catholique des derniers siècles ne soit inspiré que par la soif du pouvoir, qu'il n'ait en vue que les seuls biens terrestres? N'est-ce pas le Père Païsius qui t'enseigne cela?

— Non, non, au contraire. Le Père Païsius a bien parlé une fois dans ton sens… mais ce n'était pas du tout la même chose.

— Ah, ah, voilà un précieux renseignement, malgré ton «pas du tout la même chose»! Mais pourquoi les Jésuites et les inquisiteurs se seraient-ils unis seulement en vue du bonheur terrestre? Ne peut-on rencontrer parmi eux un martyr, qui soit en proie à une noble souffrance et qui aime l'humanité? Suppose que parmi ces êtres assoiffés uniquement des biens matériels, il s'en trouve un seul comme mon vieil inquisiteur, qui a vécu de racines dans le désert et s'est acharné à vaincre ses sens pour se rendre libre, pour atteindre la perfection; pourtant il a toujours aimé l'humanité. Tout à coup il voit clair, il se rend compte que c'est un bonheur médiocre de parvenir à la liberté parfaite, quand des millions de créatures demeurent toujours disgraciées, trop faibles pour user de leur liberté, que ces révoltés débiles ne pourront jamais achever leur tour, et que ce n'est pas pour de telles oies que le grand idéaliste a rêvé son harmonie. Après avoir compris tout cela, mon inquisiteur retourne en arrière et… se rallie aux gens d'esprit. Est-ce donc impossible?

— À qui se rallier, à quels gens d'esprit? S'écria Aliocha presque fâché. Ils n'ont pas d'esprit, ne détiennent ni mystères ni secrets… L'athéisme, voilà leur secret. Ton inquisiteur ne croit pas en Dieu.

— Eh bien, quand cela serait? Tu as deviné, enfin. C'est bien cela, voilà tout le secret, mais n'est-ce pas une souffrance, au moins pour un homme comme lui qui a sacrifié sa vie à son idéal dans le désert et n'a pas cessé d'aimer l'humanité? Au déclin de ses jours il se convainc clairement que seuls les conseils du grand et terrible Esprit pourraient rendre supportable

l'existence des révoltés débiles, «ces êtres avortés, créés par dérision». Il comprend qu'il faut écouter l'Esprit profond, cet Esprit de mort et de ruine, et pour ce faire, admettre le mensonge et la fraude, mener sciemment les hommes à la mort et à la ruine, en les trompant durant toute la route, pour leur cacher où on les mène, et pour que ces pitoyables aveugles aient l'illusion du bonheur. Note ceci: la fraude au nom de Celui auquel le vieillard a cru ardemment durant toute sa vie! N'est-ce pas un malheur? Et s'il se trouve, ne fût-ce qu'un seul être pareil, à la tête de cette armée «avide du pouvoir en vue des seuls biens vils», cela ne suffit-il pas à susciter une tragédie? Bien plus, il suffit d'un seul chef pareil pour incarner la véritable idée directrice du catholicisme romain, avec ses armées et ses jésuites, l'idée supérieure. Je te le déclare, je suis persuadé que ce type unique n'a jamais manqué parmi ceux qui sont à la tête du mouvement. Qui sait, il y en a peut-être eu quelques-uns parmi les pontifes romains? Qui sait? Peut-être que ce maudit vieillard, qui aime si obstinément l'humanité, à sa façon, existe encore maintenant en plusieurs exemplaires, et cela non par l'effet du hasard, mais sous la forme d'une entente, d'une ligue secrète, organisée depuis longtemps pour garder le mystère, le dérober aux malheureux et aux faibles, pour les rendre heureux. Il doit sûrement en être ainsi, c'est fatal. J'imagine même que les francs-maçons ont un mystère analogue à la base de leur doctrine, et c'est pourquoi les catholiques haïssent tant les francs-maçons; ils voient en eux une concurrence, la diffusion de l'idée unique, alors qu'il doit y avoir un seul troupeau sous un seul pasteur. D'ailleurs, en défendant ma pensée, j'ai l'air d'un auteur qui ne supporte pas ta critique. Assez là-dessus.

— Tu es peut-être toi-même un franc-maçon, laissa échapper soudain Aliocha. Tu ne crois pas en Dieu, ajouta-t-il avec une profonde tristesse. Il lui avait semblé, en outre, que son frère le regardait d'un air railleur. Comment finit ton poème? Reprit-il, les yeux baissés. Est-ce là tout?

— Non, voilà comment je voulais le terminer: L'inquisiteur se tait, il attend un moment la réponse du Prisonnier. Son silence lui pèse. Le Captif l'a écouté tout le temps en le fixant de son pénétrant et calme regard, visiblement décidé à ne pas lui répondre. Le vieillard voudrait qu'il lui dît quelque chose, fût-ce des paroles amères et terribles. Tout à coup, le Prisonnier s'approche

en silence du nonagénaire et baise ses lèvres exsangues. C'est toute la réponse. Le vieillard tressaille, ses lèvres remuent; il va à la porte, l'ouvre et dit «Va-t'en et ne reviens plus… plus jamais!» Et il le laisse aller dans les ténèbres de la ville. Le Prisonnier s'en va.

— Et le vieillard?

— Le baiser lui brûle le cœur, mais il persiste dans son idée.

— Et tu es avec lui, toi aussi! S'écria amèrement Aliocha.

— Quelle absurdité, Aliocha! Ce n'est qu'un poème dénué de sens, l'œuvre d'un blanc-bec d'étudiant qui n'a jamais fait de vers. Penses-tu que je veuille me joindre aux Jésuites, à ceux qui ont corrigé son œuvre? Eh, Seigneur, que m'importe! Je te l'ai déjà dit; que j'atteigne mes trente ans et puis je briserai ma coupe.

— Et les tendres pousses, les tombes chères, le ciel bleu, la femme aimée? Comment vivras-tu, quel sera ton amour pour eux? S'exclama Aliocha avec douleur. Peut-on vivre avec tant d'enfer au cœur et dans la tête? Oui, tu les rejoindras; sinon, tu te suicideras, à bout de forces.

— Il y a en moi une force qui résiste à tout! Déclara Ivan avec un froid sourire.

— Laquelle?

— Celle des Karamazov… la force qu'ils empruntent à leur bassesse.

— Et qui consiste, n'est-ce pas, à se plonger dans la corruption, à pervertir son âme?

— Cela se pourrait aussi… Peut-être y échapperai-je jusqu'à trente ans, et puis…

— Comment pourras-tu y échapper? C'est impossible, avec tes idées.

— De nouveau en Karamazov!

— C'est-à-dire que «tout est permis» n'est-ce pas?»

Ivan fronça le sourcil et pâlit étrangement.

«Ah, tu as saisi au vol ce mot, hier, qui a tant offensé Mioussov… et que Dmitri a répété si naïvement. Soit, «tout est permis» du moment qu'on l'a dit. Je ne me rétracte pas. D'ailleurs, Mitia a assez bien formulé la chose.»

Aliocha le considérait en silence.

«À la veille de partir, frère, je pensais n'avoir que toi au monde; mais je

vois maintenant, mon cher ermite, que, même dans ton cœur, il n'y a plus de place pour moi. Comme je ne renierai pas cette formule que «tout est permis», alors c'est toi qui me renieras, n'est-ce pas?»

Aliocha vint à lui et le baisa doucement sur les lèvres.

«C'est un plagiat! S'écria Ivan, soudain exalté, tu as emprunté cela à mon poème. Je te remercie pourtant. Il est temps de partir, Aliocha, pour toi comme pour moi.»

Ils sortirent. Sur le perron, ils s'arrêtèrent.

«Écoute, Aliocha, prononça Ivan d'un ton ferme, si je puis encore aimer les pousses printanières, ce sera grâce à ton souvenir. Il me suffira de savoir que tu es ici, quelque part, pour reprendre goût à la vie. Es-tu content? Si tu veux, prends ceci pour une déclaration d'amour. À présent, allons chacun de notre côté. En voilà assez, tu m'entends. C'est-à-dire que si je ne partais pas demain (ce n'est guère probable) et que nous nous rencontrions de nouveau, plus un mot sur ces questions. Je te le demande formellement. Et quant à Dmitri, je te prie aussi de ne plus jamais me parler de lui. Le sujet est épuisé, n'est-ce pas? En échange, je te promets, vers trente ans, lorsque je voudrai «jeter ma coupe», de revenir causer encore avec toi, où que tu sois, et fussé-je en Amérique. Cela m'intéressera beaucoup alors de voir ce que tu seras devenu. Voilà une promesse solennelle: nous nous disons adieu pour dix ans, peut-être. Va retrouver ton Pater seraphicus, il se meurt; s'il succombait en ton absence, tu m'en voudrais de t'avoir retenu. Adieu; embrasse-moi encore une fois; et maintenant, va-t'en…»

Ivan s'éloigna et suivit son chemin sans se retourner. C'est ainsi que Dmitri était parti la veille, dans de tout autres conditions, il est vrai. Cette remarque bizarre traversa comme une flèche l'esprit attristé d'Aliocha. Il demeura quelques instants à suivre son frère du regard. Tout à coup, il remarqua, pour la première fois, qu'Ivan se dandinait en marchant et qu'il avait, vu de dos, l'épaule droite plus basse que l'autre. Mais soudain Aliocha fit volte-face et se dirigea presque en courant vers le monastère. La nuit tombait, un pressentiment indéfinissable l'envahissait. Comme la veille, le vent s'éleva, et les pins centenaires bruissaient lugubrement quand il entra dans le bois de l'ermitage. Il courait presque. «Pater seraphicus, où a-t-il pris

ce nom[225]? Ivan, pauvre Ivan, quand te reverrai-je… Voici l'ermitage, Seigneur! Oui, c'est lui, le Pater seraphicus, qui me sauvera… de lui pour toujours!»

Plusieurs fois dans la suite, il s'étonna d'avoir pu, après le départ d'Ivan, oublier si totalement Dmitri, qu'il s'était promis, le matin même, de rechercher et de découvrir, dût-il passer la nuit hors du monastère.

VI. Où l'obscurité règne encore

De son côté, après avoir quitté Aliocha, Ivan Fiodorovitch se rendit chez son père. Chose étrange, il éprouva tout à coup une anxiété intolérable, qui grandissait à mesure qu'il approchait de la maison. Ce n'était pas la sensation qui l'étonnait, mais l'impossibilité de la définir. Il connaissait l'anxiété par expérience et n'était pas surpris de la ressentir au moment où, après avoir rompu avec tout ce qui le retenait en ces lieux, il allait s'engager dans une voie nouvelle et inconnue, toujours aussi solitaire, plein d'espoir sans objet, de confiance excessive dans la vie, mais incapable de préciser son attente et ses espérances. Mais, en cet instant, bien qu'il appréhendât l'inconnu, ce n'était point ce qui le tourmentait. «Ne serait-ce pas le dégoût de la maison paternelle?» pensait-il.

«On le dirait vraiment, tant elle me répugne, bien que j'en franchisse aujourd'hui le seuil pour la dernière fois… Mais non, ce n'est pas ça. Ce sont peut-être les adieux avec Aliocha, après notre entretien. Je me suis tu si longtemps, sans daigner parler, et voilà que j'accumule tant d'absurdités.» En réalité, ce pouvait être le dépit de l'inexpérience et de la vanité juvéniles, dépit de n'avoir pas révélé sa pensée, surtout avec un être tel qu'Aliocha, dont il attendait certainement beaucoup dans son for intérieur. Sans doute, ce dépit existait, c'était fatal, mais il y avait autre chose. «Être anxieux jusqu'à la nausée et ne pouvoir préciser ce que je veux. Ne pas penser, peut-être…»

Ivan Fiodorovitch essaya de «ne pas penser», mais rien n'y fit. Ce qui l'irritait surtout, c'est que cette anxiété avait une cause fortuite, extérieure, il le sentait. Un être ou un objet l'obsédait vaguement, de même qu'on a parfois devant les yeux, sans s'en rendre compte, durant un travail ou une

conversation animée, quelque chose qui vous irrite jusqu'à la souffrance, jusqu'à ce que l'idée vous vienne enfin d'écarter l'objet fâcheux, souvent une bagatelle: une chose qui n'est pas en place, un mouchoir tombé à terre, un livre non rangé, etc. Ivan, de fort méchante humeur, arriva à la maison paternelle; à quinze pas de la porte il leva les yeux et devina tout d'un coup le motif de son trouble.

Assis sur un banc, près de la porte cochère, le valet Smerdiakov prenait le frais. Au premier regard Ivan comprit que ce Smerdiakov lui pesait et que son âme ne pouvait le supporter. Ce fut comme un trait de lumière. Tantôt, tandis qu'Aliocha lui racontait sa rencontre avec Smerdiakov, il avait ressenti une morne répulsion, et, par contrecoup, de l'animosité. Ensuite, durant la conversation, il n'y songea plus, mais, dès qu'il se retrouva seul, la sensation oubliée émergea de l'inconscient. «Est-il possible que ce misérable m'inquiète à ce point?» pensait-il exaspéré.

En effet, depuis peu, surtout les derniers jours, Ivan Fiodorovitch avait pris cet homme en aversion. Lui-même avait fini par remarquer cette antipathie grandissante. Ce qui l'aggravait peut-être, c'est qu'au début de son séjour parmi nous, Ivan Fiodorovitch éprouvait pour Smerdiakov une sorte de sympathie. Il l'avait trouvé d'abord très original, et conversait habituellement avec lui, tout en le jugeant un peu borné ou plutôt inquiet, et sans comprendre ce qui pouvait bien tourmenter constamment «ce contemplateur». Ils s'entretenaient aussi de questions philosophiques, se demandant même pourquoi la lumière luisait le premier jour, alors que le soleil, la lune et les étoiles n'avaient été créés que le quatrième, et cherchant une solution à ce problème. Mais bientôt Ivan Fiodorovitch se convainquit que Smerdiakov s'intéressait médiocrement aux astres et qu'il lui fallait autre chose. Il manifestait un amour-propre excessif et offensé. Cela déplut fort à Ivan et engendra son aversion. Plus tard survinrent des incidents fâcheux, l'apparition de Grouchegnka, les démêlés de Dmitri avec son père; il y eut des tracas. Bien que Smerdiakov en parlât toujours avec agitation, on ne pouvait jamais savoir ce qu'il désirait pour lui-même. Certains de ses désirs, quand il les formulait involontairement, frappaient par leur incohérence. C'étaient constamment des questions, des allusions qu'il n'expliquait pas,

s'interrompant ou parlant d'autre chose au moment le plus animé. Mais, ce qui exaspérait Ivan et avait achevé de lui rendre Smerdiakov antipathique, c'était la familiarité choquante que celui-ci lui témoignait de plus en plus. Non qu'il fût impoli, au contraire; mais Smerdiakov en était venu, Dieu sait pourquoi, à se croire solidaire d'Ivan Fiodorovitch, s'exprimait toujours comme s'il existait entre eux une entente secrète connue d'eux seuls et incompréhensible à leur entourage. Ivan Fiodorovitch fut longtemps à comprendre la cause de sa répulsion croissante, et ne s'en était rendu compte que tout dernièrement. Il voulait passer irrité et dédaigneux sans rien dire à Smerdiakov, mais celui-ci se leva et ce geste révéla à Ivan Fiodorovitch son désir de lui parler en particulier. Il le regarda et s'arrêta, et le fait d'agir ainsi, au lieu de passer outre comme il en avait l'intention, le bouleversa. Il considérait avec colère et répulsion cette figure d'eunuque, aux cheveux ramenés sur les tempes, avec une mèche qui se dressait. L'œil gauche clignait malicieusement, comme pour lui dire: «Tu ne passeras pas, tu vois bien que nous autres, gens d'esprit, nous avons à causer.» Ivan Fiodorovitch en frémit.

«Arrière, misérable! Qu'y a-t-il de commun entre nous, imbécile!» voulut-il s'écrier; mais au lieu de cette algarade et à son grand étonnement, il proféra tout autre chose:

«Mon père dort-il encore?» demanda-t-il d'un ton résigné et, sans y penser, il s'assit sur le banc.

Un instant, il eut presque peur, il se le rappela après coup. Smerdiakov, debout devant lui, les mains derrière le dos, le regardait avec assurance, presque avec sérénité.

«Il repose encore, dit-il sans se presser. (C'est lui qui m'a adressé le premier la parole!) Vous m'étonnez, monsieur, ajouta-t-il après un silence, les yeux baissés avec affectation, en jouant du bout de sa bottine vernie, le pied droit en avant.

— Qu'est-ce qui t'étonne? Demanda sèchement Ivan Fiodorovitch, s'efforçant de se contenir, mais écœuré de ressentir une vive curiosité, qu'il voulait satisfaire à tout prix.

— Pourquoi n'allez-vous pas à Tchermachnia? Demanda Smerdiakov avec un sourire familier. «Tu dois comprendre mon sourire si tu es un homme

d’esprit», semblait dire son œil gauche.

— Qu’irais-je faire à Tchermachnia?» s’étonna Ivan Fiodorovitch.

Il y eut un silence.

«Fiodor Pavlovitch vous en a instamment prié, dit-il enfin, sans se presser, comme s’il n’attachait aucune importance à sa réponse: Je t’indique un motif de troisième ordre, uniquement pour dire quelque chose.

— Eh diable! Parle plus clairement. Que veux-tu?» s’écria Ivan Fiodorovitch que la colère rendait grossier.

Smerdiakov ramena son pied droit vers la gauche, se redressa, toujours avec le même sourire flegmatique.

«Rien de sérieux… C’était pour dire quelque chose.»

Nouveau silence. Ivan Fiodorovitch comprenait qu’il aurait dû se lever, se fâcher; Smerdiakov se tenait devant lui et semblait attendre: «Voyons, te fâcheras-tu ou non?» Il en avait du moins l’impression. Enfin il fit un mouvement pour se lever. Smerdiakov saisit l’instant.

«Une terrible situation que la mienne, Ivan Fiodorovitch; je ne sais comment me tirer d’affaire» dit-il d’un ton ferme; après quoi il soupira. Ivan se rassit.

«Tous deux ont perdu la tête, on dirait des enfants. Je parle de votre père et de votre frère Dmitri Fiodorovitch. Tout à l’heure, Fiodor Pavlovitch va se lever et me demander à chaque instant jusqu’à minuit et même après: «Pourquoi n’est-elle pas venue?» Si Agraféna Alexandrovna ne vient pas (je crois qu’elle n’en a pas du tout l’intention), il s’en prendra encore à moi demain matin: Pourquoi n’est-elle pas venue? Quand viendra-t-elle?» Comme si c’était ma faute! De l’autre côté, c’est la même histoire; à la nuit tombante, parfois avant, votre frère survient, armé: «Prends garde, coquin, gâte-sauce, si tu la laisses passer sans me prévenir, je te tuerai le premier!» Le matin, il me tourmente comme Fiodor Pavlovitch, si bien que je parais aussi responsable devant lui de ce que sa dame n’est pas venue. Leur colère grandit tous les jours, au point que je songe parfois à m’ôter la vie, tellement j’ai peur. Je n’attends rien de bon.

— Pourquoi t’es-tu mêlé de cela? Pourquoi es-tu devenu l’espion de Dmitri?

— Comment faire autrement? D'ailleurs, je ne me suis mêlé de rien, si vous voulez le savoir. Au début je me taisais, n'osant répliquer. Il a fait de moi son serviteur. Depuis ce sont des menaces continuelles: «Je te tuerai, coquin, si tu la laisses passer.» Je suis sûr, monsieur, d'avoir demain une longue crise.

— Quelle crise?

— Mais une longue crise. Elle durera plusieurs heures, un jour ou deux, peut-être. Une fois, elle a duré trois jours, où je suis resté sans connaissance. J'étais tombé du grenier. Fiodor Pavlovitch envoya chercher Herzenstube, qui prescrivit de la glace sur le crâne, puis un autre remède. J'ai failli mourir.

— Mais on dit qu'il est impossible de prévoir les crises d'épilepsie. D'où peux-tu savoir que ce sera demain? Demanda Ivan Fiodorovitch avec une curiosité où il entrait de la colère.

— C'est vrai.

— De plus, tu étais tombé du grenier cette fois-là.

— Je peux en tomber demain, car j'y monte tous les jours. Si ce n'est pas au grenier, je tomberai à la cave. J'y descends aussi chaque jour.»

Ivan le considéra longuement.

«Tu manigances quelque chose que je ne comprends pas bien, fit-il à voix basse, mais d'un air menaçant. N'as-tu pas l'intention de simuler une crise pour trois jours?

— Si je pouvais simuler – ce n'est qu'un jeu quand on en a l'expérience – j'aurais pleinement le droit de recourir à ce moyen pour sauver ma vie, car lorsque je suis dans cet état, même si Agraféna Alexandrovna venait, votre frère ne pourrait pas demander des comptes à un malade. Il aurait honte.

— Eh diable! S'écria Ivan Fiodorovitch, les traits contractés par la colère, qu'as-tu à craindre toujours pour ta vie? Les menaces de Dmitri sont les propos d'un homme furibond, rien de plus. Il tuera quelqu'un, mais pas toi.

— Il me tuerait comme une mouche, moi le premier. Je crains davantage de passer pour son complice, s'il attaquait follement son père.

— Pourquoi t'accuserait-on de complicité?

— Parce que je lui ai révélé en secret… les signaux.

— Quels signaux? Que le diable t'emporte! Parle clairement.

— Je dois avouer, traîna Smerdiakov d'un air doctoral, que nous avons un secret, Fiodor Pavlovitch et moi. Vous savez sans doute que depuis quelques jours il se verrouille sitôt la nuit venue. Ces temps, vous rentrez de bonne heure, vous montez tout de suite chez vous; même vous n'êtes pas sorti du tout; aussi vous ignorez peut-être avec quel soin il se barricade. Si Grigori Vassiliévitch venait, il ne lui ouvrirait qu'en reconnaissant sa voix. Mais Grigori Vassiliévitch ne vient pas, parce que maintenant je suis seul à son service dans ses appartements – il en a décidé ainsi depuis cette intrigue avec Agraféna Alexandrovna; d'après ses instructions je passe la nuit dans le pavillon; jusqu'à minuit je dois monter la garde, surveiller la cour au cas où elle viendrait; depuis quelques jours l'attente le rend fou. Il raisonne ainsi: on dit qu'elle a peur de lui (de Dmitri Fiodorovitch, s'entend), donc elle viendra la nuit par la cour; guette-la jusqu'à minuit passé. Dès qu'elle sera là, cours frapper à la porte ou à la fenêtre dans le jardin, deux fois doucement, comme ça, puis trois fois plus vite, toc, toc, toc. Alors je comprendrai que c'est elle et t'ouvrirai doucement la porte. Il m'a donné un autre signal pour les cas extraordinaires, d'abord deux coups vite, toc toc, puis, après un intervalle, une fois fort. Il comprendra qu'il y a du nouveau et m'ouvrira, je ferai mon rapport. Cela au cas où l'on viendrait de la part d'Agraféna Alexandrovna, ou si Dmitri Fiodorovitch survenait, afin de signaler son approche. Il a très peur de lui et même s'il était enfermé avec sa belle et que l'autre arrive, je suis tenu de l'en informer immédiatement, en frappant trois fois. Le premier signal, cinq coups, veut donc dire: «Agraféna Alexandrovna est arrivée»; le second trois coups, signifie «Affaire urgente». Il m'en a fait la démonstration plusieurs fois. Et comme personne au monde ne connaît ces signes, excepté lui et moi, il m'ouvrira sans hésiter ni appeler (il craint fort de faire du bruit). Or, Dmitri Fiodorovitch est au courant de ces signaux.

— Pourquoi? C'est toi qui les as transmis? Comment as-tu osé?

— J'avais peur. Pouvais-je garder le secret? Dmitri Fiodorovitch insistait chaque jour: «Tu me trompes, tu me caches quelque chose! Je te romprai les jambes.» J'ai parlé pour lui prouver ma soumission et le persuader que je ne le trompe pas, bien au contraire.

— Eh bien, si tu penses qu'il veut entrer au moyen de ce signal, empêche-

le!

— Et si j'ai ma crise, comment l'en empêcherai-je, en admettant que je l'ose? Il est si violent!

— Que le diable t'emporte! Pourquoi es-tu si sûr d'avoir une crise demain? Tu te moques de moi!

— Je ne me le permettrais pas; d'ailleurs, ce n'est pas le moment de rire. Je pressens que j'aurai une crise, rien que la peur la provoquera.

— Si tu es couché, c'est Grigori qui veillera. Préviens-le, il l'empêchera d'entrer.

— Je n'ose pas révéler les signaux à Grigori Vassiliévitch sans la permission de Monsieur. D'ailleurs, Grigori Vassiliévitch est souffrant depuis hier et Marthe Ignatièvna se prépare à le soigner. C'est fort curieux: elle connaît et tient en réserve une infusion très forte, faite avec une certaine herbe, c'est un secret. Trois fois par an, elle donne ce remède à Grigori Vassiliévitch, quand il a son lumbago et qu'il est comme paralysé. Elle prend une serviette imbibée de cette liqueur et lui en frotte le dos une demi-heure, jusqu'à ce qu'il ait la peau rougie et même enflée. Puis elle lui donne à boire le reste du flacon, en récitant une prière. Elle en prend elle-même un peu. Tous deux, n'ayant pas l'habitude de boire, tombent sur place et s'endorment d'un profond sommeil qui dure longtemps. Au réveil, Grigori Vassiliévitch est presque toujours guéri, tandis que sa femme a la migraine. De sorte que si demain Marthe Ignatièvna met son projet à exécution, ils n'entendront guère Dmitri Fiodorovitch et le laisseront entrer. Ils dormiront.

— Tu radotes. Tout s'arrangera comme exprès: toi tu auras ta crise, les autres seront endormis. C'est à croire que tu as des intentions…, s'exclama Ivan Fiodorovitch en fronçant le sourcil.

— Comment pourrais-je arranger tout cela… et à quoi bon, alors que tout dépend uniquement de Dmitri Fiodorovitch?… S'il veut agir, il agira, sinon je n'irai pas le chercher pour le pousser chez son père.

— Mais pourquoi viendrait-il, et en cachette encore, si Agraféna Alexandrovna ne vient pas, comme tu le dis toi-même, poursuivit Ivan Fiodorovitch pâle de colère. Moi aussi, j'ai toujours pensé que c'était une fantaisie du vieux, que jamais cette créature ne viendrait chez lui. Pourquoi

donc Dmitri forcerait-il la porte? Parle, je veux connaître ta pensée.

— Vous savez vous-même pourquoi il viendra, que vous importe ce que je pense? Il viendra par animosité ou par défiance, si je suis malade, par exemple; il aura des doutes et voudra explorer lui-même l'appartement, comme hier soir, voir si elle ne serait pas entrée à son insu. Il sait aussi que Fiodor Pavlovitch a préparé une grande enveloppe contenant trois mille roubles, scellée de trois cachets et nouée d'un ruban. Il a écrit de sa propre main: «Pour mon ange, Grouchegnka, si elle veut venir.» Trois jours après, il a ajouté: «Pour ma poulette.»

— Quelle absurdité! S'écria Ivan Fiodorovitch hors de lui. Dmitri n'ira pas voler de l'argent et tuer son père en même temps. Hier, il aurait pu le tuer comme un fou furieux à cause de Grouchegnka, mais il n'ira pas voler.

— Il a un extrême besoin d'argent, Ivan Fiodorovitch. Vous ne pouvez même pas vous en faire une idée, expliqua Smerdiakov avec un grand calme et très nettement. D'ailleurs, il estime que ces trois mille roubles lui appartiennent et m'a déclaré: «Mon père me redoit juste trois mille roubles.» De plus, Ivan Fiodorovitch, considérez ceci: il est presque sûr qu'Agraféna Alexandrovna, si elle le veut bien, obligera Fiodor Pavlovitch à l'épouser. Je dis comme ça qu'elle ne viendra pas, mais peut-être voudra-t-elle davantage, c'est-à-dire devenir une dame. Je sais que son amant, le marchand Samsonov, lui a dit franchement que ce ne serait pas une mauvaise affaire. Elle-même n'est pas sotte; elle n'a aucune raison d'épouser un gueux comme Dmitri Fiodorovitch. Dans ce cas, Ivan Fiodorovitch, vous pensez bien que ni vous ni vos frères n'hériterez de votre père, pas un rouble, car si Agraféna Alexandrovna l'épouse, c'est pour mettre tout à son nom. Que votre père meure maintenant, vous recevrez chacun quarante mille roubles, même Dmitri Fiodorovitch qu'il déteste tant, car son testament n'est pas encore fait… Dmitri Fiodorovitch est au courant de tout cela…»

Les traits d'Ivan se contractèrent. Il rougit.

«Pourquoi donc, interrompit-il brusquement, me conseillais-tu de partir à Tchermachnia? Qu'entendais-tu par là? Après mon départ, il arrivera ici quelque chose.»

Il haletait.

«Tout juste, dit posément Smerdiakov, tout en fixant Ivan Fiodorovitch.

— Comment, tout juste? Répéta Ivan Fiodorovitch, tâchant de se contenir, le regard menaçant.

— J'ai dit cela par pitié pour vous. À votre place, je lâcherais tout… pour m'écarter d'une mauvaise affaire», répliqua Smerdiakov d'un air dégagé.

Tous deux se turent.

«Tu m'as l'air d'un fameux imbécile… et d'un parfait gredin!»

Ivan Fiodorovitch se leva d'un bond. Il voulait franchir la petite porte, mais s'arrêta et revint vers Smerdiakov. Alors il se passa quelque chose d'étrange: Ivan Fiodorovitch se mordit les lèvres, serra les poings et faillit se jeter sur Smerdiakov. L'autre s'en aperçut à temps, frissonna, se rejeta en arrière. Mais rien de fâcheux n'arriva et Ivan Fiodorovitch, silencieux et perplexe, se dirigea vers la porte.

«Je pars demain pour Moscou, si tu veux le savoir, demain matin, voilà tout! Cria-t-il hargneusement, surpris après coup d'avoir pu dire cela à Smerdiakov.

— C'est parfait, répliqua l'autre, comme s'il s'y attendait. Seulement, on pourrait vous télégraphier à Moscou, s'il arrivait quelque chose.»

Ivan Fiodorovitch se retourna de nouveau, mais un changement subit s'était opéré en Smerdiakov. Sa familiarité nonchalante avait disparu; tout son visage exprimait une attention et une attente extrêmes, bien que timides et serviles. «N'ajouteras-tu rien?» lisait-on dans son regard fixé sur Ivan Fiodorovitch.

«Est-ce qu'on ne me rappellerait pas aussi de Tchermachnia, s'il arrivait quelque chose? S'écria Ivan Fiodorovitch, élevant la voix sans savoir pourquoi.

— À Tchermachnia aussi on vous avisera…, murmura Smerdiakov à voix basse, sans cesser de regarder Ivan dans les yeux.

— Seulement Moscou est loin, Tchermachnia est près; regrettes-tu les frais du voyage, que tu insistes pour Tchermachnia, ou me plains-tu d'avoir à faire un grand détour?

— Tout juste», murmura Smerdiakov, d'une voix mal assurée et avec un sourire vil, s'apprêtant de nouveau à bondir en arrière.

Mais, à sa grande surprise, Ivan Fiodorovitch éclata de rire. La porte passée, il riait encore. Qui l'eût observé en cet instant n'aurait pas attribué ce rire à la gaieté. Lui-même n'aurait pu expliquer ce qu'il éprouvait. Il marchait machinalement.

VII. Il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit

Il parlait de même. Rencontrant Fiodor Pavlovitch au salon, il lui cria en gesticulant: «Je monte chez moi, je n'entre pas chez vous… au revoir!» Et il passa en évitant de regarder son père. Sans doute, son dégoût pour le vieux l'emporta en cet instant, mais cette animosité manifestée avec un tel sans-gêne surprit Fiodor Pavlovitch lui-même. Il avait évidemment quelque chose de pressé à dire à son fils et était venu à sa rencontre dans cette intention; à ce gracieux accueil, il se tut et le suivit d'un regard ironique jusqu'à ce qu'il eût disparu.

«Qu'a-t-il donc? Demanda-t-il à Smerdiakov qui survenait.

— Il est fâché, Dieu sait pourquoi, répondit évasivement Smerdiakov.

— Au diable sa bouderie! Dépêche-toi de donner le samovar et va-t'en. Rien de nouveau?»

Ce furent alors les questions dont Smerdiakov venait de se plaindre à Ivan Fiodorovitch, concernant la visiteuse attendue, et nous les passons sous silence. Une demi-heure après, la maison était close, et le vieux toqué se mit à marcher de long en large, le cœur palpitant, attendant le signal convenu. Parfois, il regardait les fenêtres sombres, mais il ne voyait que la nuit.

Il était déjà fort tard et Ivan Fiodorovitch ne dormait pas. Il méditait et ne se coucha qu'à deux heures. Nous n'exposerons pas le cours de ses pensées; le moment n'est pas venu d'entrer dans cette âme; elle aura son tour. La tâche sera d'ailleurs malaisée, car ce n'étaient pas des pensées qui le harcelaient mais une sorte d'agitation vague. Lui-même sentait qu'il perdait pied. Des désirs étranges le tourmentaient: ainsi, après minuit, il éprouva une envie irrésistible de descendre, d'ouvrir la porte et d'aller dans le pavillon rosser Smerdiakov, mais si on lui avait demandé pourquoi, il n'aurait pas pu indiquer un seul motif, sauf peut-être que ce faquin lui était devenu odieux,

comme le pire offenseur qui existât. D'autre part, une timidité inexplicable, humiliante, l'envahit à plusieurs reprises, paralysant ses forces physiques. La tête lui tournait. Une sensation de haine l'aiguillonnait, un désir de se venger de quelqu'un. Il haïssait même Aliocha, en se rappelant leur récente conversation, et, par instants, il se détestait lui-même. Il avait oublié Catherine Ivanovna et s'en étonna par la suite, se rappelant que la veille, lorsqu'il se vantait devant elle de partir le lendemain pour Moscou, il se disait à lui-même: «C'est absurde, tu ne partiras pas, et tu ne rompras pas si facilement, fanfaron!» Longtemps après, Ivan Fiodorovitch se souvint avec répulsion que cette nuit-là il allait doucement, comme s'il craignait d'être aperçu, ouvrir la porte, sortait sur le palier et écoutait son père aller et venir au rez-de-chaussée; il écoutait longtemps, avec une bizarre curiosité, retenant son souffle et le cœur battant; lui-même ignorait pourquoi il agissait ainsi. Toute sa vie il traita ce «procédé» d'«indigne», le considérant au fond de son âme comme le plus vil qu'il eût à se reprocher. Il n'éprouvait alors aucune haine pour Fiodor Pavlovitch, mais seulement une curiosité intense; que pouvait-il bien faire en bas? Il le voyait regardant les fenêtres sombres, s'arrêtant soudain au milieu de la chambre pour écouter si l'on ne frappait pas. Deux fois, Ivan Fiodorovitch sortit ainsi sur le palier. Vers deux heures, quand tout fut calme, il se coucha, avide de sommeil, car il se sentait exténué. En vérité, il s'endormit profondément, sans rêves, et quand il se réveilla, il faisait déjà jour. En ouvrant les yeux, il fut surpris de se sentir une énergie extraordinaire, se leva, s'habilla rapidement, et se mit à faire sa malle. Justement, la blanchisseuse lui avait rapporté son linge et il souriait en pensant que rien ne s'opposait à son brusque départ. Il était brusque, en effet. Bien qu'Ivan Fiodorovitch eût déclaré la veille à Catherine Ivanovna, à Aliocha, à Smerdiakov, qu'il partait le lendemain pour Moscou, il se rappelait qu'en se mettant au lit il ne pensait pas à partir; du moins il ne se doutait pas qu'en se réveillant il commencerait par faire sa malle. Enfin, elle fut prête, ainsi que son sac de voyage; il était déjà neuf heures lorsque Marthe Ignatièvna vint lui demander comme d'habitude: «Prendrez-vous le thé chez vous, ou descendrez-vous?» Il descendit presque gai, bien que ses paroles et ses gestes trahissent une certaine agitation.

Il salua affablement son père, s'informa même de sa santé, mais sans attendre sa réponse, lui déclara qu'il partait dans une heure pour Moscou, et pria qu'on commandât des chevaux. Le vieillard l'écouta sans le moindre étonnement, négligea même de prendre par convenance un air affligé; en revanche, il se trémoussa, se rappelant fort à propos une affaire importante pour lui.

«Ah! Comme tu es bizarre! Tu ne m'as rien dit hier. N'importe, il n'est pas trop tard. Fais-moi un grand plaisir, mon cher, passe par Tchermachnia. Tu n'as qu'à tourner à gauche à la station de Volovia, une douzaine de verstes au plus, et tu y es.

— Excusez, je ne puis; il y a quatre-vingts verstes jusqu'à la station, le train de Moscou part à sept heures du soir, j'ai juste le temps.

— Tu as bien le temps de regagner Moscou; aujourd'hui va à Tchermachnia. Qu'est-ce que ça te coûte de tranquilliser ton père? Si je n'étais pas occupé, j'y serais allé moi-même depuis longtemps, car l'affaire est urgente, mais… ce n'est pas le moment de m'absenter… Vois-tu, je possède des bois, en deux lots, à Béguitchev et à Diatchkino, dans les landes. Les Maslov, père et fils, des marchands, n'offrent que huit mille roubles pour la coupe; l'année dernière, il s'est présenté un acheteur, il en donnait douze mille, mais il n'est pas d'ici, note bien. Car il n'y a pas preneur chez les gens d'ici. Les Maslov, qui ont des centaines de mille roubles, font la loi: il faut accepter leurs conditions, personne n'ose enchérir sur eux. Or, le Père Ilinski m'a signalé, jeudi dernier, l'arrivée de Gorstkine, un autre marchand; je le connais, il a l'avantage de n'être pas d'ici, mais de Pogrébov, il ne craint donc pas les Maslov. Il offre onze mille roubles, tu m'entends? Il ne restera là-bas qu'une semaine au plus, m'écrit le pope. Tu irais négocier l'affaire avec lui…

— Écrivez donc au pope, il s'en chargera.

— Il ne saura pas, voilà le hic. Ce pope n'y entend rien. Il vaut son pesant d'or, je lui confierais vingt mille roubles sans reçu, mais il n'a pas de flair, on dirait un enfant. Pourtant c'est un érudit, figure-toi. Ce Gorstkine a l'air d'un croquant, il porte une blouse bleue, mais c'est un parfait coquin; et par malheur, il ment, et parfois à tel point qu'on se demande pourquoi. Une fois,

il a raconté que sa femme était morte et qu'il s'était remarié; il n'y avait pas un mot de vrai; sa femme est toujours là et le bat régulièrement. Il s'agit donc, maintenant, de savoir s'il est vraiment preneur à onze mille roubles.

— Mais, moi non plus, je n'entends rien à ces sortes d'affaires.

— Attends, tu t'en tireras, je vais te donner son signalement, à ce Gorstkine, il y a longtemps que je suis en relations d'affaires avec lui. Vois-tu, il faut regarder sa barbe, qu'il a rousse et vilaine. Quand elle s'agite et que lui-même se fâche en parlant, ça va bien, il dit la vérité et veut conclure; mais s'il caresse sa barbe de la main gauche en souriant, c'est qu'il veut vous rouler, il triche. Inutile de regarder ses yeux, c'est de l'eau trouble; regarde sa barbe. Son vrai nom n'est pas Gorstkine, mais Liagavi; seulement, ne l'appelle pas Liagavi, il s'offenserait[226]. Si tu vois que l'affaire s'arrange, écris-moi un mot. Maintiens le prix de onze mille roubles, tu peux baisser de mille, mais pas davantage. Pense donc, huit et onze, cela fait trois mille de différence. C'est pour moi de l'argent trouvé, et j'en ai extrêmement besoin. Si tu m'annonces que c'est sérieux, je trouverai bien le temps d'y aller et de terminer. À quoi bon me déplacer maintenant, si le pope se trompe? Eh bien! Iras-tu ou non?

— Eh! Je n'ai pas le temps, dispensez-moi.

— Rends ce service à ton père, je m'en souviendrai. Vous êtes tous des sans-cœur. Qu'est-ce pour toi qu'un jour ou deux? Où vas-tu maintenant, à Venise? Elle ne va pas s'écrouler, ta Venise. J'aurais bien envoyé Aliocha, mais est-ce qu'il s'y connaît? Tandis que toi, tu es malin, je le vois bien. Tu n'es pas marchand de bois, mais tu as des yeux. Il s'agit de voir si cet homme parle sérieusement ou non. Je le répète, regarde sa barbe: si elle remue, c'est sérieux.

— Alors, vous me poussez vous-même à cette maudite Tchermachnia», s'écria Ivan avec un mauvais sourire.

Fiodor Pavlovitch ne remarqua pas ou ne voulut pas remarquer la méchanceté et ne retint que le sourire.

«Ainsi, tu y vas, tu y vas? Je vais te donner un billet.

— Je ne sais pas, je déciderai cela en route.

— Pourquoi en route, décide maintenant. L'affaire réglée, écris-moi deux

lignes, remets-les au pope, qui me fera parvenir ton billet. Après quoi, tu seras libre de partir pour Venise. Le pope te conduira en voiture à la station de Volovia.»

Le vieillard exultait; il écrivit un mot, on envoya chercher une voiture, on servit un petit déjeuner, du cognac. La joie le rendait ordinairement expansif, mais cette fois il semblait se contenir. Pas un mot au sujet de Dmitri. Nullement affecté par la séparation, il ne trouvait rien à dire. Ivan Fiodorovitch en fut frappé: «Je l'ennuyais», pensait-il. En accompagnant son fils, le vieux s'agita comme s'il voulait l'embrasser. Mais Ivan Fiodorovitch s'empressa de lui tendre la main, visiblement désireux d'éviter le baiser. Il comprit aussitôt et s'arrêta.

«Dieu te garde, répéta-t-il du perron. Tu reviendras bien une fois? Cela me fera toujours plaisir de te voir. Que le Christ soit avec toi!»

Ivan Fiodorovitch monta dans le tarantass[227].

«Adieu, Ivan, ne m'en veuille pas!» lui cria une dernière fois son père.

Les domestiques, Smerdiakov, Marthe, Grigori, étaient venus lui faire leurs adieux. Ivan leur donna à chacun dix roubles. Smerdiakov accourut pour arranger le tapis.

«Tu vois, je vais à Tchermachnia… laissa tout à coup échapper Ivan comme malgré lui et avec un rire nerveux. Il se le rappela longtemps ensuite.

— C'est donc vrai, ce qu'on dit: il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit», répliqua Smerdiakov avec un regard pénétrant.

Le tarantass partit au galop. Le voyageur était préoccupé, mais il regardait avidement les champs, les coteaux, une bande d'oies sauvages qui volaient haut dans le ciel clair. Tout à coup, il éprouva une sensation de bien-être. Il essaya de causer avec le voiturier et s'intéressa fort à une réponse du moujik; mais bientôt il se rendit compte que son esprit était ailleurs. Il se tut, respirant avec délices l'air pur et frais. Le souvenir d'Aliocha et de Catherine Ivanovna lui traversa l'esprit; il sourit doucement, souffla sur ces chers fantômes, et ils s'évanouirent. «Plus tard!» pensa-t-il. On atteignit vivement le relais, on remplaça les chevaux pour se diriger sur Volovia. «Pourquoi y a-t-il plaisir à causer avec un homme d'esprit, qu'entendait-il par là? Se demanda-t-il soudain. Pourquoi lui ai-je dit que j'allais à Tchermachnia?»

Arrivé à la station de Volovia, Ivan descendit, les voituriers l'entourèrent; il fit le prix pour Tchermachnia, douze verstes par un chemin vicinal. Il ordonna d'atteler, entra dans le local, regarda la préposée, ressortit sur le perron.

«Je ne vais pas à Tchermachnia. Ai-je le temps, les gars, d'arriver à sept heures à la gare?

— À votre service. Faut-il atteler?

— À l'instant même. Est-ce que l'un de vous va demain à la ville?

— Oui. Dmitri y va.

— Pourrais-tu, Dmitri, me rendre un service? Va chez mon père, Fiodor Pavlovitch Karamazov, et dis-lui que je ne suis pas allé à Tchermachnia.

— Pourquoi pas? Nous connaissons Fiodor Pavlovitch depuis longtemps.

— Tiens, voici un pourboire, car il ne faut pas compter sur lui… dit gaiement Ivan Fiodorovitch.

— C'est bien vrai, fit Dmitri en riant. Merci, monsieur, je ferai votre commission…»

À sept heures du soir, Ivan monta dans le train de Moscou. «Arrière tout le passé! C'est fini pour toujours. Que je n'en entende plus parler! Vers un nouveau monde, vers de nouvelles terres, sans regarder en arrière!» Mais soudain son âme s'assombrit et une tristesse telle qu'il n'en avait jamais ressenti lui étreignit le cœur. Il médita toute la nuit. Le matin seulement, en arrivant à Moscou, il se ressaisit.

«Je suis un misérable!» se dit-il.

Après le départ de son fils, Fiodor Pavlovitch se sentit le cœur léger. Pendant deux heures, il fut presque heureux, le cognac aidant, lorsque survint un incident fâcheux qui le consterna: Smerdiakov, en se rendant à la cave, dégringola de la première marche de l'escalier. Marthe Ignatièvna, qui se trouvait dans la cour, ne vit pas la chute, mais entendit son cri, le cri bizarre de l'épileptique en proie à une crise, elle le connaissait bien. Avait-il eu une attaque en descendant les marches qui l'avait fait rouler jusqu'en bas sans connaissance, ou bien était-ce la chute et la commotion qui l'avaient provoquée, on n'en savait rien. Toujours est-il qu'on le trouva au fond de la cave, se tordant dans d'horribles convulsions, l'écume aux lèvres. D'abord on

crut qu'il s'était contusionné, fracturé un membre, mais «le Seigneur l'avait préservé», suivant l'expression de Marthe Ignatièvna. Il était indemne; pourtant ce fut toute une affaire de le remonter. On y parvint avec l'aide des voisins. Fiodor Pavlovitch, qui assistait à l'opération, donna un coup de main. Il était bouleversé. Le malade demeurait sans connaissance: la crise, qui avait cessé, recommença; on en conclut que les choses se passeraient comme l'année précédente, lorsqu'il était tombé du grenier. On lui avait alors mis de la glace sur le crâne; il en restait dans la cave que Marthe Ignatièvna utilisa. Vers le soir, Fiodor Pavlovitch envoya chercher le docteur Herzenstube, qui arriva aussitôt. Après avoir examiné attentivement le malade (c'était le médecin le plus méticuleux du gouvernement, un petit vieux respectable), il conclut que c'était une crise extraordinaire, «pouvant amener des complications»; que, pour le moment, il ne comprenait pas bien, mais que, le lendemain matin, si les remèdes prescrits n'avaient pas agi, il tenterait un autre traitement. On coucha le malade dans le pavillon, dans une petite chambre attenante à celle de Grigori. Ensuite, Fiodor Pavlovitch n'eut que des désagréments. Le potage préparé par Marthe Ignatièvna était de «l'eau de vaisselle» à côté de l'ordinaire; la poule, desséchée, immangeable. Aux amers reproches, d'ailleurs justifiés, de son maître, la bonne femme répliqua que c'était une vieille poule et qu'elle-même n'était pas cuisinière de profession. Dans la soirée, autre tracas. Fiodor Pavlovitch apprit que Grigori, souffrant depuis l'avant-veille, s'était alité, en proie au lumbago. Il se hâta de prendre le thé et s'enferma, extrêmement agité. C'était ce soir qu'il attendait, presque à coup sûr, la visite de Grouchegnka; du moins Smerdiakov lui avait assuré le matin même qu'«elle avait promis de venir». Le cœur de l'incorrigible vieillard battait violemment; il allait et venait dans les chambres vides en prêtant l'oreille. Il fallait être aux aguets: peut-être Dmitri l'épiait-il aux alentours, et dès qu'elle frapperait à la fenêtre (Smerdiakov affirmait qu'elle connaissait le signal), il faudrait lui ouvrir aussitôt, ne pas la retenir dans le vestibule, de peur qu'elle ne s'effrayât et ne prît la fuite. Fiodor Pavlovitch était tracassé, mais jamais plus douce espérance n'avait bercé son cœur: il était presque sûr que cette fois-ci elle viendrait.

Livre VI: Un religieux russe

I. Le «starets» Zosime et ses hôtes

Lorsque Aliocha entra, anxieux, dans la cellule du starets, sa surprise fut grande. Il craignait de le trouver moribond, peut-être sans connaissance, et l'aperçut assis dans un fauteuil, affaibli, mais l'air gai, dispos, entouré de visiteurs avec lesquels il s'entretenait paisiblement. Le vieillard s'était levé un quart d'heure au plus avant l'arrivée d'Aliocha; les visiteurs rassemblés dans la cellule attendaient son réveil, sur la ferme assurance du Père Païsius que «le maître se lèverait certainement pour s'entretenir encore une fois avec ceux qu'il aimait, comme il l'avait promis le matin». Le Père Païsius croyait fermement à cette promesse, comme à tout ce que disait le moine, au point que s'il l'avait vu sans connaissance et même sans souffle, il aurait douté de la mort et se fût attendu à ce qu'il revînt à lui pour tenir parole. Le matin même, le starets Zosime lui avait dit, en allant se reposer: «Je ne mourrai pas sans m'entretenir encore une fois avec vous, mes bien-aimés; je verrai vos chers visages, je m'épancherai pour la dernière fois.» Ceux qui s'étaient rassemblés pour cet ultime entretien étaient les meilleurs amis du starets depuis de longues années. On en comptait quatre: les Pères Joseph, Païsius et Michel, ce dernier supérieur de l'ascétère, homme d'un certain âge, bien moins savant que les autres, de condition modeste, mais d'esprit ferme, à la fois solide et candide, l'air rude, mais au cœur tendre, bien qu'il dissimulât pudiquement cette tendresse. Le quatrième était un vieux moine simple, fils de pauvres paysans, le frère Anthyme, fort peu instruit, taciturne et doux, le plus humble entre les humbles, paraissant toujours sous l'impression d'une grande frayeur qui l'aurait accablé. Cet homme craintif était fort aimé du starets Zosime qui eut toute sa vie beaucoup d'estime pour lui, bien qu'ils n'échangeassent que de rares paroles. Pourtant ils avaient parcouru ensemble la sainte Russie durant des années. Cela remontait à quarante ans, aux débuts de l'apostolat du starets; peu après son entrée dans un monastère pauvre et obscur de la province de Kostroma, il avait accompagné le frère Anthyme

dans ses quêtes au profit dudit monastère. Les hôtes se tenaient dans la chambre à coucher du starets, fort exiguë, comme on l'a déjà dit, de sorte qu'il y avait juste place pour eux quatre assis autour de son fauteuil, le novice Porphyre restant debout. Il faisait déjà sombre, la chambre était éclairée par les veilleuses et les cierges allumés devant les icônes. À la vue d'Aliocha, s'arrêtant embarrassé sur le seuil, le starets eut un sourire joyeux et lui tendit la main:

«Bonjour, mon doux ami, te voilà. Je savais que tu viendrais.»

Aliocha s'approcha, s'inclina jusqu'à terre et se prit à pleurer. Il éprouvait un serrement de cœur, son âme frémissait, des sanglots l'oppressaient.

«Attends encore pour me pleurer, dit le starets en le bénissant; tu vois, je cause, tranquillement assis; peut-être vivrai-je encore vingt ans, comme me l'a souhaité hier cette brave femme de Vychegorié, avec sa fillette Elisabeth. Seigneur, souviens-toi d'elles! (et il se signa). Porphyre, as-tu porté son offrande là où je t'ai dit?»

Il s'agissait des soixante kopeks donnés avec joie par cette femme, pour les remettre «à une plus pauvre qu'elle». De telles offrandes sont une pénitence qu'on s'impose volontairement; elles doivent provenir du travail personnel de leur auteur. Le starets avait envoyé Porphyre chez une pauvre veuve, réduite à la mendicité avec ses enfants, après un incendie. Le novice répondit aussitôt qu'il avait fait le nécessaire et remis ce don, suivant l'ordre reçu, «de la part d'une bienfaitrice inconnue».

«Lève-toi, mon bien cher, poursuivit le starets, que je te regarde. As-tu fait visite à ta famille, as-tu vu ton frère?»

Il parut étrange à Aliocha qu'il le questionnât expressément au sujet d'un de ses frères, mais lequel? C'était donc pour ce frère, peut-être, qu'il l'avait par deux fois envoyé en ville.

«J'ai vu l'un d'eux, répondit-il.

— Je veux parler de l'aîné, devant qui je me suis prosterné.

— Je l'ai vu hier, mais il m'a été impossible de le rencontrer aujourd'hui, dit Aliocha.

— Dépêche-toi de le trouver; retourne demain, toute affaire cessante. Il se peut que tu aies le temps de prévenir un affreux malheur. Hier, je me suis

incliné devant sa profonde souffrance future.»

Il se tut soudain, l'air pensif. Ces paroles étaient étranges. Le Père Joseph, témoin de la scène de la veille, échangea un regard avec le Père Païsius. Aliocha n'y tint plus.

«Mon père et mon maître, fit-il, en proie à une grande agitation, vos paroles manquent de clarté. Quelle souffrance l'attend?

— Ne sois pas curieux. Hier, j'ai eu une impression terrible; il m'a semblé lire toute sa destinée. Il a eu un regard… qui m'a fait frémir en songeant au sort que cet homme se préparait. Une fois ou deux dans ma vie, j'ai vu chez certaines personnes une expression de ce genre, qui paraissait révéler leur destinée, et celle-ci s'est accomplie, hélas! Je t'ai envoyé auprès de lui, Alexéi, dans l'idée que ta présence fraternelle le soulagerait. Mais tout vient du Seigneur, et nos destinées dépendent de lui. Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit[228]. Souviens-t'en. Quant à toi, Alexéi, je t'ai souvent béni en pensée à cause de ton visage, sache-le, proféra le starets avec un doux sourire. Voici mon idée à ton sujet: tu quitteras ces murs, tu séjourneras dans le monde comme un religieux. Tu auras de nombreux adversaires, mais tes ennemis eux-mêmes t'aimeront. La vie t'apportera beaucoup de malheurs, mais dans l'infortune tu trouveras la félicité, tu béniras la vie et tu obligeras les autres à la bénir, ce qui est l'essentiel. Mes Pères, continua-t-il avec un aimable sourire à l'adresse de ses hôtes, je n'ai jamais dit jusqu'à présent, même à ce jeune homme, pourquoi son visage était si cher à mon âme. Il fut pour moi comme un souvenir et comme un présage. À l'aurore de la vie, j'avais un frère aîné qui mourut sous mes yeux, âgé de dix-sept ans à peine. Par la suite, au cours des années, je me suis convaincu peu à peu que ce frère fut dans ma destinée comme une indication, un décret de la Providence, car sans lui, bien sûr, je ne me serais pas fait religieux, je ne me serais pas engagé dans cette voie précieuse. Cette première manifestation se produisit dans mon enfance, et au terme de ma carrière j'en ai sous les yeux comme la répétition. Le miracle, mes Pères, c'est que, sans lui ressembler beaucoup de visage, Alexéi me parut tellement semblable à lui spirituellement que je l'ai souvent considéré comme mon jeune frère, venu me retrouver à la fin de ma route, en

souvenir du passé, si bien que je me suis même étonné de cette étrange illusion. Tu entends, Porphyre, poursuivit-il, en se tournant vers le novice attaché à son service, je t'ai souvent vu chagriné de ce que je te préférais Aliocha. Tu en connais maintenant la raison, mais je t'aime, sache-le, et ton chagrin m'a souvent peiné. Je veux vous parler, mes chers hôtes, de mon jeune frère, car il ne s'est rien passé dans ma vie de plus significatif ni de plus touchant. J'ai le cœur attendri, et toute mon existence m'apparaît en cet instant comme si je la revivais…»

***

Je dois remarquer que ce dernier entretien du starets avec ses visiteurs le jour de sa mort fut conservé en partie par écrit. Ce fut Alexéi Fiodorovitch Karamazov qui le rédigea de mémoire quelque temps après. Est-ce une reproduction intégrale ou bien fit-il des emprunts à d'autres entretiens avec son maître, je ne saurais le dire. D'ailleurs, dans ce manuscrit, le discours du starets est pour ainsi dire ininterrompu, comme s'il faisait un récit de sa vie destiné à ses amis, alors que certainement, d'après ce qu'on raconta ensuite, ce fut un entretien général, auquel les hôtes prirent part en y mêlant leurs propres souvenirs. Aussi bien, ce récit ne pouvait être ininterrompu, car le starets suffoquait parfois, perdait la voix, s'étendait sur son lit pour se reposer, tout en demeurant éveillé, les visiteurs restant à leur place. Deux fois le Père Païsius lut l'Évangile dans l'intervalle. Chose curieuse, personne ne s'attendait à ce qu'il mourût au cours de la nuit; en effet, après avoir dormi profondément dans la journée, il avait comme puisé en lui-même une force nouvelle, qui le soutint durant ce long entretien avec ses amis. Mais cette animation incroyable, due à l'émotion, fut brève, car il s'éteignit brusquement… J'ai préféré, sans entrer dans les détails, me borner au récit du starets, d'après le manuscrit d'Alexéi Fiodorovitch Karamazov. Il sera plus court et moins fatigant, bien que, je le répète, Aliocha ait fait de nombreux emprunts à des entretiens antérieurs.

II. Biographie du «starets» Zosime, mort en Dieu, rédigé d'après ses paroles par Alexéi Fiodorovitch Karamazov

a) Le jeune frère du starets Zosime

«Mes chers Pères, je naquis dans une lointaine province du Nord, à V…, d'un père noble, mais de condition modeste. Il mourut quand j'avais deux ans et je ne me le rappelle pas du tout. Il laissa à ma mère une maison en bois et un capital suffisant pour vivre avec les enfants à l'abri du besoin. Nous étions deux: mon frère aîné Marcel et moi, Zénob. De huit ans plus âgé que moi, Marcel était emporté, irascible, mais bon, sans malice, et étrangement taciturne, surtout à la maison, avec notre mère, les domestiques et moi. Au collège, c'était un bon élève; il ne se liait pas avec ses camarades, mais ne se querellait pas non plus avec eux, aux dires de ma mère. Six mois avant sa fin, à dix-sept ans révolus, il se mit à fréquenter un déporté, exilé de Moscou dans notre ville pour ses idées libérales. C'était un savant et un philosophe fort estimé dans le monde universitaire. Il se prit d'affection pour Marcel qu'il recevait chez lui. Durant tout l'hiver, le jeune homme passa des soirées entières en sa compagnie, jusqu'au moment où le déporté fut rappelé à Pétersbourg pour occuper un poste officiel, sur sa propre demande, car il avait des protecteurs. Survint le carême et Marcel refusa de jeûner, se répandit en moqueries: «Ce sont des absurdités, Dieu n'existe pas» – ce qui faisait frémir notre mère, les domestiques et moi aussi, car bien que je n'eusse que neuf ans, de tels propos me terrifiaient. Nous avions quatre domestiques, tous serfs, achetés à un propriétaire foncier de nos connaissances. Je me souviens que ma mère vendit pour soixante roubles assignats l'un des quatre, la cuisinière Euphémie, boiteuse et âgée, et engagea à sa place une servante de condition libre. La semaine de la Passion, mon frère se sentit subitement plus mal; de faible constitution, sujet à la tuberculose, il était de taille moyenne, mince et débile, le visage distingué. Il prit froid et bientôt le médecin dit tout bas à ma mère que c'était la phtisie galopante et que Marcel ne passerait pas le printemps. Notre mère se mit à pleurer, à prier mon frère avec précaution de faire ses Pâques, car il était encore debout alors. À ces paroles, il se fâcha, déblatéra contre l'Église, mais pourtant se prit à réfléchir; il devina qu'il était dangereusement malade et que pour cette raison notre mère l'envoyait communier tandis qu'il en avait la force. D'ailleurs, il se savait depuis longtemps condamné; un an auparavant il

nous avait dit une fois à table: «Je ne suis pas fait pour vivre en ce monde avec vous, je n'en ai peut-être pas pour un an.» Ce fut comme une prédiction. Trois jours s'écoulèrent, la semaine sainte commença. Mon frère alla à l'église dès le mardi. «Je fais cela pour vous, mère, afin de vous être agréable et de vous rassurer», lui dit-il. Notre mère en pleura de joie et de chagrin: «Pour qu'il s'opère en lui un tel changement, il faut que sa fin soit proche.» Mais bientôt il s'alita, de sorte qu'il se confessa et communia à la maison. Le temps était devenu clair et serein, l'air embaumé; Pâques tombait tard cette année-là. Il toussait toute la nuit, dormait mal, le matin il s'habillait, essayait de se mettre dans un fauteuil. Je le revois assis, doux et calme, souriant, malade, mais le visage gai et joyeux. Il avait tout à fait changé moralement, c'était surprenant. La vieille bonne entrait dans sa chambre. «Laisse-moi, mon chéri, allumer la lampe devant l'image.» Autrefois, il s'y opposait, l'éteignait même. – «Allume, ma bonne, j'étais un monstre de vous le défendre auparavant. Ce que tu fais est une prière, de même la joie que j'en éprouve. Donc nous prions un seul et même Dieu.» Ces paroles nous parurent bizarres; ma mère alla pleurer dans sa chambre; en revenant auprès de lui elle s'essuya les yeux. «Ne pleure pas, chère mère, disait-il parfois, je vivrai encore longtemps, je me divertirai avec vous, la vie est si gaie, si joyeuse. – Hélas! Mon chéri, comment peux-tu parler de gaieté, quand tu as la fièvre toute la nuit, que tu tousses comme si ta poitrine allait se rompre? – Maman, ne pleure pas, la vie est un paradis où nous sommes tous, mais nous ne voulons pas le savoir, sinon demain la terre entière deviendrait un paradis.» Ses paroles surprenaient tout le monde par leur étrangeté et leur décision; on était ému jusqu'aux larmes. Des connaissances venaient chez nous: «Chers amis, disait-il, en quoi ai-je mérité votre amour? Pourquoi m'aimez-vous tel que je suis? Autrefois je l'ignorais, votre affection, je ne savais pas l'apprécier.» – Aux domestiques qui entraient, il disait à chaque instant: «Mes bien-aimés, pourquoi me servez-vous, suis-je digne d'être servi? Si Dieu me faisait grâce et me laissait la vie, je vous servirais moi-même, car tous doivent se servir les uns les autres.» Notre mère, en l'écoutant, hochait la tête: «Mon chéri, c'est la maladie qui te fait parler ainsi. – Mère adorée, il doit y avoir des maîtres et des serviteurs, mais je veux servir les miens

comme ils me servent. Je te dirai encore, mère, que chacun de nous est coupable devant tous pour tous et pour tout, et moi plus que les autres.» Notre mère à cet instant souriait à travers ses larmes: «Comment peux-tu être plus que tous coupable devant tous? Il y a des assassins, des brigands; quels péchés as-tu commis pour t'accuser plus que tous? – Ma chère maman, ma joie adorée (il avait de ces mots caressants, inattendus), sache qu'en vérité chacun est coupable devant tous pour tous et pour tout. Je ne sais comment te l'expliquer, mais je sens que c'est ainsi, cela me tourmente. Comment pouvions-nous vivre sans savoir cela?» Chaque jour il se réveillait plus attendri, plus joyeux, frémissant d'amour. Le docteur Eisenschmidt, un vieil Allemand, le visitait: «Eh bien! Docteur, vivrai-je encore un jour? Plaisantait-il parfois. – Vous vivrez bien plus d'un jour, des mois et des années, répliquait le médecin. – Qu'est-ce que des mois et des années! S'écriait-il. Pourquoi compter les jours, il suffit d'un jour à l'homme pour connaître tout le bonheur. Mes bien-aimés, à quoi bon nous quereller, nous garder rancune les uns aux autres? Allons plutôt nous promener, nous ébattre au jardin; nous nous embrasserons, nous bénirons la vie. – Votre fils n'est pas destiné à vivre, disait le médecin à notre mère, quand elle l'accompagnait jusqu'au perron; la maladie lui fait perdre la raison.» Sa chambre donnait sur le jardin, planté de vieux arbres; les bourgeons avaient poussé, les oiseaux étaient arrivés, ils chantaient sous ses fenêtres, lui prenait plaisir à les regarder, et voilà qu'il se mit à leur demander aussi pardon: «Oiseaux du bon Dieu, joyeux oiseaux, pardonnez-moi, car j'ai péché aussi envers vous.» Aucun de nous ne put alors le comprendre, et il pleurait de joie: «Oui, la gloire de Dieu m'entourait: les oiseaux, les arbres, les prairies, le ciel; moi seul je vivais dans la honte, déshonorant la création, je n'en remarquais ni la beauté ni la gloire. – Tu te charges de bien des péchés, soupirait parfois notre mère. – Mère chérie, c'est de joie et non de chagrin que je pleure, j'ai envie d'être coupable envers eux, je ne puis te l'expliquer, car je ne sais comment les aimer. Si j'ai péché envers tous, tous me pardonneront, voilà le paradis. N'y suis-je pas maintenant?» Il dit encore bien des choses que j'ai oubliées. Je me souviens qu'un jour j'entrai seul dans sa chambre: c'était le soir, le soleil couchant éclairait la pièce de ses rayons obliques. Il me fit signe d'approcher,

mit ses mains sur mes épaules, me regarda avec tendresse durant une minute, sans dire un mot: «Eh bien! Va jouer maintenant, vis pour moi!» Je sortis et allai jouer. Par la suite, je me suis souvent rappelé cette parole en pleurant. Il dit encore beaucoup de choses étonnantes, admirables, que nous ne pouvions pas comprendre alors. Il mourut trois semaines après Pâques, ayant toute sa connaissance et, bien qu'il ne parlât plus, il demeura le même jusqu'à la fin; la gaieté brillait dans ses yeux, il nous cherchait du regard, nous souriait, nous appelait. Même en ville, on parla beaucoup de sa mort. J'étais bien jeune alors, mais tout cela laissa dans mon cœur une empreinte ineffaçable, et qui devait se manifester plus tard.»

b) L'Écriture Sainte dans la vie du starets Zosime.

«Nous restâmes seuls, ma mère et moi. De bons amis lui représentèrent bientôt qu'elle ferait bien de m'envoyer à Pétersbourg, qu'en me gardant auprès d'elle elle entravait peut-être ma carrière. Ils lui conseillèrent de me mettre au Corps des Cadets, pour entrer ensuite dans la garde. Ma mère hésita longtemps à se séparer de son dernier fils; elle s'y décida enfin, non sans beaucoup de larmes, pensant contribuer à mon bonheur. Elle me conduisit à Pétersbourg et me plaça comme on lui avait dit. Je ne la revis jamais; elle mourut en effet au bout de trois ans passés dans la tristesse et l'anxiété. Je n'ai gardé que d'excellents souvenirs de la maison paternelle; ce sont pour l'homme les plus précieux de tous, pourvu que l'amour et la concorde règnent tant soit peu dans la famille. On peut même conserver un souvenir ému de la pire famille, si l'on a une âme capable d'émotion. Parmi ces souvenirs, une place appartient à l'histoire sainte, qui m'intéressait beaucoup, malgré mon tout jeune âge. J'avais alors un livre avec de magnifiques gravures, intitulé: Cent quatre histoires saintes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce livre, où j'ai appris à lire, je le conserve encore comme une relique. Mais avant de savoir lire, à huit ans, j'éprouvais, il m'en souvient, une certaine impression des choses spirituelles. Le lundi saint, ma mère me mena à la messe. C'était une journée claire, je revois l'encens monter lentement vers la voûte; par une étroite fenêtre de la coupole, les rayons du soleil descendaient jusqu'à nous, les nuages d'encens semblaient s'y fondre. Je regardai avec attendrissement, et pour la première fois mon

âme reçut consciemment la semence de la Parole Divine. Un adolescent s'avança au milieu du temple avec un grand livre, si grand qu'il me paraissait le porter avec peine; il le déposa sur le lutrin, l'ouvrit, se mit à lire; je compris alors qu'on lisait dans un temple consacré à Dieu. Il y avait au pays de Hus un homme juste et pieux, qui possédait de grandes richesses, tant de chameaux, tant de brebis et d'ânes; ses enfants se divertissaient, il les chérissait et priait Dieu pour eux, peut-être qu'en se divertissant ils péchèrent. Et voici que le diable monta auprès de Dieu en même temps que les enfants de Dieu, et dit au Seigneur qu'il avait parcouru toute la terre, dessus et dessous. «As-tu vu mon serviteur Job?» lui demanda Dieu. Et il fit au diable l'éloge de son noble serviteur. Le diable sourit à ces paroles: «Livre-le-moi, et tu verras que ton serviteur murmurera contre toi et maudira ton nom.» Alors Dieu livra à Satan le juste qu'il chérissait. Le diable frappa ses enfants et son bétail, anéantit ses richesses avec une rapidité foudroyante, et Job déchira ses vêtements, se jeta la face contre terre, s'écria: «Je suis sorti nu du ventre de ma mère, je retournerai nu dans la terre; Dieu m'avait tout donné; Dieu m'a tout repris, que son nom soit béni maintenant et à jamais!» Mes Pères, excusez mes larmes, car c'est toute mon enfance qui surgit devant moi, il me semble que j'ai huit ans, je suis comme alors étonné, troublé, ravi. Les chameaux frappaient mon imagination, et Satan, qui parle ainsi à Dieu, et Dieu qui voue son serviteur à la ruine, et celui-ci qui s'écrie: «Que ton nom soit béni, malgré ta rigueur!» Puis le chant doux et suave dans le temple: «Que ma prière soit exaucée», et de nouveau l'encens et la prière à genoux! Depuis lors – et cela m'est arrivé hier encore – je ne puis lire cette très sainte histoire sans verser des larmes. Quelle grandeur, quel mystère inconcevable! J'ai entendu par la suite les railleurs et les détracteurs dire: «Comment le Seigneur pouvait-il livrer au diable un juste qu'il chérissait, lui enlever ses enfants, le couvrir d'ulcères, le réduire à nettoyer ses plaies avec un tesson, et tout cela pour se vanter devant Satan: «Voilà ce que peut endurer un saint pour l'amour de Moi!» Mais ce qui fait la grandeur du drame, c'est le mystère, c'est qu'ici l'apparence terrestre et la vérité éternelle se sont confrontées. La vérité terrestre voit s'accomplir la vérité éternelle. Ici le Créateur, approuvant son œuvre comme aux premiers jours de la création,

regarde Job et se vante de nouveau de sa créature. Et Job, en le louant, sert non seulement le Seigneur, mais toute la création, de génération en génération et aux siècles des siècles, car il y était prédestiné. Seigneur, quel livre et quelles leçons! Quelle force miraculeuse l'Écriture Sainte donne à l'homme! C'est comme la représentation du monde, de l'homme et de son caractère. Que de mystères résolus et dévoilés: Dieu relève Job, lui restitue sa richesse, des années s'écoulent, et il a d'autres enfants, il les aime. – Comment pouvait-il chérir ces nouveaux enfants, après avoir perdu les premiers? Le souvenir de ceux-ci permet-il d'être parfaitement heureux, comme autrefois, si chers que soient les nouveaux? – Mais bien sûr; la douleur ancienne se transforme mystérieusement peu à peu en une douce joie; à l'impétuosité juvénile succède la sérénité de la vieillesse; je bénis chaque jour le lever du soleil, mon cœur lui chante un hymne comme jadis, mais je préfère son coucher aux rayons obliques, évoquant de doux et tendres souvenirs, de chères images de ma longue vie bienheureuse; et, dominant tout, la vérité divine qui apaise, réconcilie, absout! Me voici au terme de mon existence, je le sais, et je sens tous les jours ma vie terrestre se rattacher déjà à la vie éternelle, inconnue, mais toute proche et dont le pressentiment fait vibrer mon âme d'enthousiasme, illumine ma pensée, attendrit mon cœur…

Amis et maîtres, j'ai souvent entendu dire, et maintenant plus que jamais on assure que les prêtres, surtout ceux de la campagne, maugréent contre leur abaissement, contre l'insuffisance de leur traitement; ils affirment même qu'ils n'ont pas le loisir d'expliquer l'Écriture au peuple, vu leurs faibles ressources, que si les luthériens surviennent et que ces hérétiques se mettent à détourner leurs ouailles, ils n'en pourront mais, car ils ne gagnent pas assez. Que Dieu leur assure le traitement si précieux à leurs yeux (car leur plainte est légitime), mais en vérité, ne sommes-nous pas en partie responsables de cet état de choses! Admettons que le prêtre ait raison, qu'il soit accablé par le travail et par son ministère, il trouvera toujours ne fût-ce qu'une heure par semaine pour se souvenir de Dieu. D'ailleurs, il n'est pas occupé toute l'année. Qu'il réunisse chez lui, une fois par semaine, le soir, les enfants pour commencer, leurs pères le sauront et viendront ensuite. Inutile de construire un local à cet effet, il n'a qu'à les recevoir dans sa maison; n'y restant qu'une

heure, ils ne la saliront point. Qu'on ouvre la Bible pour leur faire la lecture, sans paroles savantes, sans morgue ni ostentation, mais avec une douce simplicité, dans la joie d'être écouté et compris d'eux, en s'arrêtant parfois pour expliquer un terme ignoré des simples; n'ayez crainte, ils vous comprendront, un cœur orthodoxe comprend tout! Lisez-leur l'histoire d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rebecca, comment Jacob alla chez Laban et lutta en songe avec le Seigneur, disant: «ce lieu est terrible», et vous frapperez l'esprit pieux du peuple. Racontez-leur, aux enfants surtout, comment le jeune Joseph, futur interprète des songes et grand prophète, fut vendu par ses frères, qui dirent à leur père que son fils avait été déchiré par une bête féroce, et lui montrèrent ses vêtements ensanglantés; comment, par la suite, ses frères arrivèrent en Égypte pour chercher du blé, et comment Joseph, haut dignitaire, qu'ils ne reconnurent pas, les persécuta, les accusa de vol et retint son frère Benjamin, bien qu'il les aimât, car il se rappelait toujours que ses frères l'avaient vendu aux marchands, au bord d'un puits, quelque part dans le désert brûlant, tandis qu'il pleurait et les suppliait, les mains jointes, de ne pas le vendre comme esclave en terre étrangère; en les revoyant après tant d'années, il les aima de nouveau ardemment, mais les fit souffrir et les persécuta, tout en les aimant. Il se retira enfin n'y tenant plus, se jeta sur son lit, et fondit en larmes; puis il s'essuya le visage et revint radieux leur déclarer: «Je suis Joseph, votre frère!» Et la joie du vieux Jacob, en apprenant que son fils bien-aimé était vivant! Il fit le voyage d'Égypte, abandonna sa patrie, mourut sur la terre étrangère, en léguant aux siècles des siècles, une grande parole, gardée mystérieusement toute sa vie dans son cœur timide, savoir que de sa race, de la tribu de Juda, sortirait l'espoir du monde, le Réconciliateur et le Sauveur! Pères et maîtres, veuillez m'excuser de vous raconter comme un petit garçon ce que vous pourriez m'enseigner avec bien plus d'art. C'est l'enthousiasme qui me fait parler, pardonnez mes larmes, car ce Livre m'est cher; si le prêtre en verse aussi, il verra son émotion partagée par ses auditeurs. Il suffit d'une minuscule semence; une fois jetée dans l'âme des simples, elle ne périra pas et y restera jusqu'à la fin, parmi les ténèbres et l'infection du péché, comme un point lumineux et un sublime souvenir. Pas de longs commentaires, d'homélies, il comprendra tout

simplement. En doutez-vous? Lisez-lui l'histoire touchante, de la belle Esther et de l'orgueilleuse Vasthi, ou le merveilleux récit de Jonas dans le ventre de la baleine. N'oubliez pas non plus les paraboles du Seigneur, surtout dans l'Évangile selon saint Luc (ainsi que je l'ai toujours fait), ensuite dans les Actes des Apôtres, la conversion de Saül (ceci sans faute); enfin, dans les Menées ne serait-ce que la vie d'Alexis, homme de Dieu, et de la martyre sublime entre toutes, Marie l'Égyptienne. Ces récits naïfs toucheront le cœur populaire; et cela ne vous prendra qu'une heure par semaine. Le prêtre s'apercevra que notre peuple miséricordieux, reconnaissant, lui rendra ses bienfaits au centuple; se rappelant le zèle de son pasteur et ses paroles émues, il l'aidera dans son champ, à la maison, lui témoignera plus de respect qu'auparavant; et alors son casuel s'accroîtra. C'est une chose si simple que parfois on n'ose pas l'exprimer par crainte des moqueries, et cependant rien n'est plus vrai! Celui qui ne croit pas en Dieu ne croit pas à son peuple. Qui a cru au peuple de Dieu verra Son sanctuaire, même s'il n'y avait pas cru jusqu'alors. Seul le peuple et sa force spirituelle future convertiront nos athées détachés de la terre natale. Et qu'est-ce que la parole du Christ sans l'exemple? Sans la Parole de Dieu, le peuple périra, car son âme est avide de cette Parole et de toute noble idée.

Dans ma jeunesse, il y aura bientôt quarante ans, nous parcourions la Russie, le frère Anthyme et moi, quêtant pour notre monastère; nous passâmes une fois la nuit avec des pêcheurs, au bord d'un grand fleuve navigable; un jeune paysan de bonne mine, au regard doux et limpide, âgé de quelque dix-huit ans, vint s'asseoir auprès de nous; il se hâtait d'arriver le lendemain à son poste pour haler une barque marchande. C'était par une belle nuit de juillet, calme et chaude, des vapeurs montaient du fleuve et nous rafraîchissaient, de temps en temps un poisson émergeait; les oiseaux s'étaient tus, tout respirait la paix, la prière. Nous étions seuls à ne pas dormir, ce jeune homme et moi, nous parlâmes de la beauté du monde et de son mystère. Chaque herbe, chaque insecte, une fourmi, une abeille dorée, tous connaissent leur voie d'une façon étonnante, par instinct, tous attestent le mystère divin et l'accomplissent eux-mêmes continuellement. Je vis que le cœur de ce gentil jeune homme s'échauffait. Il me confia qu'il aimait la forêt

et les oiseaux qui l'habitent; il était oiseleur, comprenait leurs chants, savait attirer chacun d'eux. «Rien ne vaut la vie dans la forêt, me dit-il, quoique selon moi tout soit parfait. – C'est vrai, lui répondis-je, tout est parfait et magnifique, car tout est vérité. Regarde le cheval, noble animal, familier à l'homme, ou le bœuf, qui le nourrit et travaille pour lui, courbé, pensif; considère leur physionomie: quelle douceur, quel attachement à leur maître, qui souvent les bat sans pitié, quelle mansuétude, quelle confiance, quelle beauté! On est ému de les savoir sans péché, car tout est parfait, innocent, excepté l'homme, et le Christ est en premier lieu avec les animaux. – Est-il possible, demanda l'adolescent, que le Christ soit aussi avec eux? – Comment pourrait-il en être autrement? Répliquai-je, car le Verbe est destiné à tous; toutes les créatures, jusqu'à la plus humble feuille, aspirent au Verbe, chantent la gloire de Dieu, gémissent inconsciemment vers le Christ; c'est le mystère de leur existence sans péché. Là-bas, dans la forêt, erre un ours redoutable, menaçant et féroce, sans qu'il y ait de sa faute.» Et je lui racontai comment un grand saint, qui faisait son salut dans la forêt, où il avait sa cellule, reçut un jour la visite d'un ours. Il s'attendrit sur la bête, l'aborda sans crainte, lui donna un morceau de pain. «Va, lui dit-il, que le Christ soit avec toi!» Et le fauve se retira docilement, sans lui faire de mal. Le jeune homme fut touché de savoir l'ermite indemne et que le Christ était aussi avec l'ours. «Que c'est bien, comme toutes les œuvres de Dieu sont bonnes et merveilleuses!» Il se plongea dans une douce rêverie. Je vis qu'il avait compris. Il s'endormit à mes côtés d'un sommeil léger, innocent. Que le Seigneur bénisse la jeunesse! Je priai pour lui avant de m'endormir. Seigneur, envoie la paix et la lumière aux Tiens!»

c) Souvenirs de jeunesse du starets Zosime encore dans le monde. Le duel.

«Je passai presque huit ans à Pétersbourg, au Corps des Cadets; cette éducation nouvelle étouffa beaucoup d'impressions de mon enfance, mais sans me les faire oublier. En échange, j'acquis une foule d'habitudes et même d'opinions nouvelles, qui firent de moi un individu presque sauvage, cruel et sot. J'acquis un vernis de politesse et l'usage du monde en même temps que le français, mais tous nous considérions les soldats qui nous servaient au

Corps comme de véritables brutes, et moi peut-être davantage que les autres, car de tous mes camarades j'étais le plus impressionnable. Devenus officiers, nous étions prêts à verser notre sang pour venger l'honneur de notre régiment; quant au véritable honneur, aucun de nous n'en avait la moindre notion, et s'il l'avait apprise, il eût été le premier à en rire. L'ivresse, la débauche, l'impudence nous rendaient presque fiers. Je ne dirai pas que nous fussions pervertis; tous ces jeunes gens avaient une bonne nature, mais se conduisaient mal, moi surtout. J'étais en possession de ma fortune, aussi vivais-je à ma fantaisie, avec toute l'ardeur de la jeunesse, sans nulle contrainte; je naviguais toutes voiles déployées. Mais voici de quoi étonner: je lisais parfois, et même avec un grand plaisir; je n'ouvris presque jamais la Bible en ce temps-là, mais elle ne me quittait point; je la portais partout avec moi, je conservais ce livre, sans m'en rendre compte, «pour le jour et l'heure, pour le mois et l'année». Après quatre ans de service, je me trouvai enfin dans la ville de K…, où notre régiment tenait garnison. La société y était variée, divertissante, accueillante et riche; je fus bien reçu partout, étant gai de nature; de plus, je passais pour avoir de la fortune, ce qui ne nuit jamais dans le monde. Survint une circonstance qui fut le point de départ de tout le reste. Je m'attachai à une jeune fille charmante, intelligente, distinguée, et noble de caractère. Ses parents, riches et influents, me faisaient bon accueil. Il me sembla que cette jeune fille avait de l'inclination pour moi, mon cœur s'enflamma à cette idée. Je compris par la suite que, probablement, je ne l'aimais pas avec tant de passion, mais que l'élévation de son caractère m'inspirait du respect, ce qui était inévitable. Pourtant, l'égoïsme m'empêcha alors de demander sa main; il me paraissait trop dur de renoncer aux séductions de la débauche, à mon indépendance de célibataire jeune et riche. Je fis pourtant des allusions, mais je remis à plus tard toute démarche décisive. Je fus alors envoyé en service commandé dans un autre district; de retour, après deux mois d'absence, j'appris que la jeune fille avait épousé un riche propriétaire des environs, plus âgé que moi, mais jeune encore, ayant des relations dans la meilleure société, ce dont j'étais dépourvu, homme fort aimable et instruit, alors que je ne l'étais pas du tout. Ce dénouement inattendu me consterna au point de me troubler l'esprit, d'autant plus que,

comme je l'appris alors, ce jeune propriétaire était son fiancé depuis longtemps; je l'avais souvent rencontré dans la maison, sans rien remarquer, aveuglé par ma fatuité. C'est cela surtout qui me vexait: comment presque tout le monde était-il au courant, alors que je ne savais rien? Et j'éprouvai soudain un ressentiment intolérable. Rouge de colère, je me rappelai lui avoir plus d'une fois déclaré mon amour ou presque, et comme elle ne m'avait ni arrêté ni prévenu, j'en conclus qu'elle s'était moquée de moi. Par la suite, évidemment, je me rendis compte de mon erreur; je me souvins qu'elle mettait fin en badinant à de telles conversations, mais, sur le moment, je fus incapable de raisonner et brûlai de me venger. Je me rappelle avec surprise que mon animosité et ma colère me répugnaient à moi-même, car avec mon caractère léger j'étais incapable de demeurer longtemps fâché contre quelqu'un; aussi m'excitais-je artificiellement jusqu'à l'extravagance. J'attendis l'occasion et, dans une nombreuse société, je réussis à offenser mon «rival», pour un motif tout à fait étranger, en raillant son opinion à propos d'un événement alors important[229] – on était en 1826 – et en le persiflant avec esprit, à ce qu'on prétendit. Ensuite, je provoquai une explication de sa part et me montrai si grossier à cette occasion qu'il releva le gant, malgré l'énorme différence qui nous séparait, car j'étais plus jeune que lui, insignifiant et de rang inférieur. Plus tard, j'appris de source certaine qu'il avait lui aussi accepté ma provocation par jalousie envers moi; déjà auparavant mes relations avec sa femme, alors sa fiancée, lui avaient porté quelque ombrage; il se dit que si elle apprenait maintenant que je l'avais insulté sans qu'il me provoquât en duel, elle le mépriserait involontairement et que son amour en serait ébranlé. Je trouvai bientôt comme témoin un camarade, lieutenant de notre régiment. Bien que les duels fussent alors sévèrement réprimés, c'était comme une mode parmi les militaires, tellement se développent et s'enracinent d'absurdes préjugés. Juin touchait à sa fin; notre rencontre était fixée au lendemain matin, à sept heures, hors de la ville, et voici qu'il m'arriva quelque chose de vraiment fatal. Le soir, en rentrant de fort méchante humeur, je m'étais fâché contre mon ordonnance, Athanase, et l'avais frappé violemment au visage, au point de le mettre en sang. Il était depuis peu à mon service et je l'avais déjà frappé, mais jamais avec une telle

sauvagerie. Le croiriez-vous, mes bien-aimés, quarante ans ont passé depuis lors et je me rappelle encore cette scène avec honte et douleur. Je me couchai, et quand je m'éveillai au bout de trois heures, il faisait déjà jour. Je me levai, n'ayant plus envie de dormir; j'allai à la fenêtre, qui donnait sur un jardin; le soleil était levé, le temps magnifique, les oiseaux gazouillaient. Qu'y a-t-il? Pensai-je; j'éprouve comme un sentiment d'infamie et de bassesse. «N'est-ce pas le fait que je vais répandre le sang? Non, ce n'est pas cela. Aurais-je peur de la mort, peur d'être tué? Non, pas du tout, loin de là…» Et je devinai soudain que c'étaient les coups donnés à Athanase, la veille au soir. Je revis la scène comme si elle se répétait: le pauvre garçon, debout devant moi qui le frappe au visage à tour de bras, ses mains à la couture du pantalon, la tête droite, les yeux grands ouverts, tressaillant à chaque coup, n'osant même pas lever les bras pour se garer! Comment un homme peut-il être réduit à cet état, battu par un autre homme! Quel crime! Ce fut comme une aiguille qui me transperça l'âme. J'étais comme insensé, et le soleil luisait, les feuilles égayaient la vue, les oiseaux louaient le Seigneur. Je me couvris le visage de mes mains, m'étendis sur le lit et éclatai en sanglots. Je me rappelai alors mon frère Marcel et ses dernières paroles aux domestiques: «Mes bien-aimés, pourquoi me servez-vous, pourquoi m'aimez-vous, suis-je digne d'être servi?» «Oui, en suis-je digne?», me demandai-je tout à coup. En effet, à quel titre mérité-je d'être servi par un autre homme, créé comme moi à l'image de Dieu? Cette question me traversa l'esprit pour la première fois. «Mère chérie, en vérité, chacun est coupable devant tous pour tous, seulement les hommes l'ignorent; s'ils l'apprenaient, ce serait aussitôt le paradis!» «Seigneur, serait-ce vrai, pensais-je en pleurant, je suis peut-être le plus coupable de tous les hommes, le pire qui existe!» Et soudain ce que j'allais faire m'apparut en pleine lumière, dans toute son horreur: j'allais tuer un homme de bien, noble, intelligent, sans aucune offense de sa part, et rendre ainsi sa femme à jamais malheureuse, la torturer, la faire mourir. J'étais couché à plat ventre, la face contre l'oreiller, ayant perdu la notion du temps. Tout à coup entra mon camarade, le lieutenant, qui venait me chercher avec des pistolets: «Voilà qui est bien, dit-il, tu es déjà levé, il est temps, allons.» Mes idées s'égarèrent, je perdis la tête; pourtant nous sortîmes pour monter en voiture. «Attends-moi,

lui dis-je, je reviens tout de suite, j'ai oublié mon porte-monnaie.» Je retournai en courant au logis, dans la chambrette de mon ordonnance. «Athanase, hier je t'ai frappé deux fois au visage, pardonne-moi!» Il tressaillit comme s'il avait peur; je vis que ce n'était pas assez et me prosternai à ses pieds en lui demandant pardon. Il en demeura stupide. «Votre Honneur… est-ce que je mérite?…» Il se mit à pleurer comme moi tout à l'heure, le visage caché dans ses mains, et se tourna vers la fenêtre, secoué par des sanglots; je courus rejoindre mon camarade, nous partîmes: «Voici le vainqueur, lui criai-je, regarde-moi!» J'étais rempli d'allégresse, riant tout le temps, je bavardais sans discontinuer, je ne me souviens plus de quoi. Le lieutenant me regardait: «Eh bien! Camarade, tu es un brave; je vois que tu soutiendras l'honneur de l'uniforme.» Nous arrivâmes sur le terrain, où l'on nous attendait. On nous plaça à douze pas l'un de l'autre, mon adversaire devait tirer le premier; je me tenais en face de lui, gaiement, sans cligner les yeux, le considérant avec affection. Il tira, je fus seulement éraflé à la joue et à l'oreille: «Dieu soit loué, dis-je, vous n'avez pas tué un homme!» Quant à moi, je me tournai en arrière et jetai mon arme en l'air. Puis, faisant face à mon adversaire: «Monsieur, pardonnez à un stupide jeune homme de vous avoir offensé et obligé de tirer sur moi. Vous valez dix fois plus que moi, vous m'êtes supérieur. Rapportez mes paroles à la personne que vous respectez le plus au monde.» À peine eus-je parlé que tous les trois s'exclamèrent: «Permettez, fit mon adversaire courroucé, si vous ne vouliez pas vous battre, pourquoi nous avoir dérangés? – Hier encore, j'étais stupide, aujourd'hui, je suis devenu plus raisonnable, lui répondis-je gaiement. – Je vous crois pour hier, mais, quant à aujourd'hui, il est difficile de vous donner raison. – Bravo, fis-je en battant des mains, je suis d'accord avec vous là-dessus, je l'ai mérité! – Monsieur, voulez-vous tirer, oui ou non? – Je ne tirerai pas, tirez encore une fois si vous voulez, mais vous feriez mieux de vous abstenir.» Les témoins de crier, surtout le mien: «Peut-on déshonorer le régiment en demandant pardon sur le terrain; si seulement j'avais su!» Je déclarai alors à tout le monde, d'un ton sérieux: «Messieurs, est-il si étonnant à notre époque de rencontrer un homme qui se repente de sa sottise et qui reconnaisse publiquement ses torts? – Non, mais pas sur le terrain, reprit mon

témoin. – Voilà qui est étonnant! J'aurais dû faire amende honorable dès notre arrivée ici, avant que monsieur tire, et ne pas l'induire en péché mortel; mais nos usages sont si absurdes qu'il m'était presque impossible d'agir ainsi, car mes paroles ne peuvent avoir de valeur à ses yeux, que si je les prononce après avoir essuyé son coup de feu à douze pas: avant, il m'eût pris pour un lâche, indigne d'être écouté. Messieurs, m'écriai-je de tout cœur, regardez les œuvres de Dieu: le ciel est clair, l'air pur, l'herbe tendre, les oiseaux chantent dans la nature magnifique et innocente; seuls, nous autres, impies et stupides ne comprenons pas que la vie est un paradis, nous n'aurions qu'à vouloir le comprendre pour le voir apparaître dans toute sa beauté, et nous nous étreindrions alors en pleurant…» Je voulus continuer, mais je ne pus, la respiration me manqua, je ressentis un bonheur tel que je n'en ai jamais éprouvé depuis. «Voilà de sages et pieuses paroles, dit mon adversaire; en tout cas, vous êtes un original. – Vous riez, lui dis-je en souriant, plus tard vous me louerez. – Je vous loue dès maintenant et je vous tends la main, car vous paraissez vraiment sincère. – Non pas maintenant, plus tard quand je serai devenu meilleur et que j'aurai mérité votre respect, vous me la tendrez et vous ferez bien.» Nous retournâmes à la maison; mon témoin grommelait tout le temps, et moi je l'embrassais. Mes camarades, mis au courant, se réunirent le jour même pour me juger: «Il a déshonoré l'uniforme, il doit démissionner.» Je trouvai des défenseurs: «Il a pourtant essuyé un coup de feu. – Oui, mais il a eu peur des autres et a demandé pardon sur le terrain. – S'il avait eu peur, répliquaient mes défenseurs, il eût d'abord tiré avant de demander pardon, tandis qu'il a jeté son pistolet encore chargé dans la forêt; non, il s'est passé quelque chose d'autre, d'original.» J'écoutais, me divertissant à les regarder: «Chers amis et camarades, ne vous tourmentez pas au sujet de ma démission, c'est déjà fait; je l'ai envoyée ce matin et, dès qu'elle sera acceptée, j'entrerai au couvent; voilà pourquoi je démissionne.» À ces mots, tous éclatèrent de rire: «Tu aurais dû commencer par nous avertir; maintenant, tout s'explique, on ne peut pas juger un moine.» Ils ne s'arrêtaient pas de rire, mais sans se moquer, avec une douce gaieté; tous m'avaient pris en affection, même mes plus fougueux accusateurs; ensuite, durant le dernier mois, jusqu'à ma mise à la retraite, ce fut comme si

on me portait en triomphe: «Ah! Le moine!» disait-on. Chacun avait pour moi une parole gentille, on se mit à me dissuader, à me plaindre même: «Que vas-tu faire? – Non, c'est un brave, il a essuyé un coup de feu et pouvait tirer lui-même, mais il avait eu un songe la veille, qui l'incitait à se faire moine, voilà le mot de l'énigme.» Il en alla presque de même dans la société locale: jusqu'alors je n'attirais guère l'attention, on me recevait cordialement, rien de plus; maintenant, c'était à qui ferait ma connaissance et m'inviterait: on riait de moi, tout en m'aimant. Bien qu'on parlât ouvertement de notre duel, l'affaire n'eut pas de suite, car mon adversaire était proche parent de notre général, et comme il n'y avait pas eu d'effusion de sang et que j'avais démissionné, on tourna la chose en plaisanterie. Je me mis alors à parler tout haut et sans crainte, malgré les railleries, car elles n'étaient pas bien méchantes. Ces conversations avaient lieu surtout le soir en compagnie de dames; les femmes aimaient davantage à m'écouter et obligeaient les hommes à en faire autant. «Comment se peut-il que je sois coupable pour tous? Disait chacun en me riant au nez; voyons, puis-je être coupable pour vous, par exemple? – D'où le sauriez-vous? Leur répondais-je, alors que le monde entier est depuis longtemps engagé dans une autre voie, que nous prenons le mensonge pour la vérité et exigeons d'autrui le même mensonge. Une fois dans ma vie j'ai résolu d'agir sincèrement, et tous vous me croyez toqué; tout en m'aimant, vous riez de moi. – Comment ne pas aimer un homme comme vous?» me dit la maîtresse de maison en riant tout haut. Il y avait chez elle nombreuse compagnie. Tout à coup, je vois se lever la jeune personne qui était cause de mon duel et dont j'avais voulu faire ma fiancée peu de temps auparavant; je n'avais pas remarqué son arrivée. Elle vint à moi et me tendit la main: «Permettez-moi, dit-elle, de vous déclarer que, loin de rire de vous, je vous remercie avec émotion et vous respecte pour votre façon d'agir.» Son mari s'approcha, je devins le centre de la réunion, on m'embrassait presque, et je m'en réjouissais. C'est alors que mon attention fut attirée par un monsieur d'un certain âge, qui m'avait également abordé; je ne le connaissais que de nom sans avoir jamais échangé un mot avec lui.»

d) Le mystérieux visiteur.

«C'était un fonctionnaire qui occupait depuis longtemps un poste en vue

dans notre ville. Homme respecté de tous, riche, réputé pour sa bienfaisance, il avait fait don d'une somme importante à l'hospice et à l'orphelinat et accompli beaucoup de bien en secret, ce qui fut révélé après sa mort. Âgé d'environ cinquante ans, il avait l'air presque sévère, parlait peu; marié depuis dix ans à une femme encore jeune, il avait trois enfants en bas âge. Le lendemain soir, j'étais chez moi lorsque la porte s'ouvrit et ce monsieur entra.

Il faut noter que je n'habitais plus le même logement; aussitôt ma démission donnée, je m'étais installé chez une personne âgée, veuve d'un fonctionnaire, dont la domestique me servait, car le jour même de mon duel j'avais renvoyé Athanase dans sa compagnie, rougissant de le regarder en face après ce qui s'était passé, tellement un laïc non préparé est enclin à avoir honte de l'action la plus juste.

«Voilà plusieurs jours que je vous écoute avec une grande curiosité, me dit-il en entrant; j'ai désiré faire enfin votre connaissance pour m'entretenir avec vous plus en détail. Pouvez-vous me rendre, monsieur, ce grand service?

— Très volontiers, et je le regarderai comme un honneur particulier» lui répondis-je.

J'étais presque effrayé tant il me frappa dès l'abord; car, bien qu'on m'écoutât avec curiosité, personne ne m'avait encore montré une mine aussi sérieuse, aussi sévère; de plus, il était venu me trouver chez moi.

«Je remarque en vous, poursuivit-il, après s'être assis, une grande force de caractère, car vous n'avez pas craint de servir la vérité dans une affaire où vous risquiez, par votre franchise, de vous attirer le mépris général.

— Vos éloges sont peut-être fort exagérés, lui dis-je.

— Pas du tout; soyez sûr qu'un tel acte est bien plus difficile à accomplir que vous ne le pensez. Voilà ce qui m'a frappé et c'est pourquoi je suis venu vous voir. Si ma curiosité peut-être indiscrète ne vous choque pas, décrivez-moi vos sensations au moment où vous vous décidâtes à demander pardon, lors de votre duel, en admettant que vous vous en souveniez. N'attribuez pas ma question à la frivolité; au contraire, en vous la posant j'ai un but secret que je vous expliquerai probablement par la suite, s'il plaît à Dieu de nous rapprocher encore.»

Tandis qu'il parlait, je le fixais et j'éprouvai soudain pour lui une entière

confiance, en même temps qu'une vive curiosité, car je sentais que son âme gardait un secret.

«Vous désirez connaître mes sensations au moment où je demandai pardon à mon adversaire, lui répondis-je; mais il vaut mieux vous raconter d'abord les faits encore ignorés des autres.» Je lui narrai alors toute la scène avec Athanase et comment je m'étais prosterné devant lui.

«Vous pouvez voir vous-même d'après cela, conclus-je, que durant le duel je me sentais déjà plus à l'aise, car j'avais déjà commencé chez moi et, une fois entré dans cette voie, je continuai non seulement sans peine, mais avec joie.»

Il m'écouta avec attention et sympathie.

«Tout cela est fort curieux, conclut-il, je reviendrai vous voir.»

Depuis lors, il me rendit visite presque tous les soirs. Et nous serions devenus de grands amis, s'il m'avait parlé de lui. Mais il se bornait à m'interroger sur moi-même. Pourtant, je le pris en affection et lui confiai tous mes sentiments, pensant: «Je n'ai pas besoin de ses secrets pour savoir que c'est un juste… De plus, un homme si sérieux et bien plus âgé que moi qui vient me trouver et fait cas d'un jeune homme…» J'appris de lui bien des choses utiles, car c'était un homme d'une haute intelligence.

«Je pense aussi depuis longtemps que la vie est un paradis, je ne pense qu'à cela, me dit-il un jour, tandis qu'il me regardait en souriant. J'en suis encore plus convaincu que vous-même; plus tard vous saurez pourquoi.»

Je l'écoutais en me disant: il a sûrement une révélation à me faire.

«Le paradis, reprit-il, est caché au fond de chacun de nous; en ce moment je le recèle en moi et, si je veux, il se réalisera demain pour toute ma vie. Il parlait avec attendrissement, en me regardant d'un air mystérieux, comme s'il m'interrogeait. Quant à la culpabilité de chacun pour tous et pour tout, en plus de ses péchés, vos considérations à ce sujet sont parfaitement justes, et il est étonnant que vous ayez pu embrasser cette idée avec une telle ampleur. Lorsque les hommes la comprendront, ce sera certainement pour eux l'avènement du royaume des cieux, non en rêve, mais en réalité.

— Mais quand cela arrivera-t-il? M'écriai-je avec douleur. Peut-être n'est-ce qu'un rêve?

— Comment, vous ne croyez pas vous-même à ce que vous prêchez! Sachez que ce rêve, comme vous dites, se réalisera sûrement, mais pas maintenant, car tout est régi par des lois. C'est un phénomène moral, psychologique. Pour rénover le monde, il faut que les hommes eux-mêmes changent de voie. Tant que chacun ne sera pas vraiment le frère de son prochain, il n'y aura pas de fraternité. Jamais les hommes ne sauront, au nom de la science ou de l'intérêt, répartir paisiblement entre eux la propriété et les droits. Personne ne s'estimera satisfait, et tous murmureront, s'envieront, s'extermineront les uns les autres. Vous demandez quand cela se réalisera? Cela viendra, mais seulement quand sera terminée la période d'isolement humain.

— Quel isolement? Demandai-je.

— Il règne partout à l'heure actuelle, mais il n'est pas achevé et son terme n'est pas encore arrivé. Car à présent, chacun aspire à séparer sa personnalité des autres, chacun veut goûter lui-même la plénitude de la vie; cependant, loin d'atteindre le but, tous les efforts des hommes n'aboutissent qu'à un suicide total, car, au lieu d'affirmer pleinement leur personnalité, ils tombent dans une solitude complète. En effet, en ce siècle, tous se sont fractionnés en unités. Chacun s'isole dans son trou, s'écarte des autres, se cache, lui et son bien, s'éloigne de ses semblables et les éloigne de lui. Il amasse de la richesse tout seul, se félicite de sa puissance, de son opulence; il ignore, l'insensé, que plus il amasse plus il s'enlise dans une impuissance fatale. Car il est habitué à ne compter que sur lui-même et s'est détaché de la collectivité; il s'est accoutumé à ne pas croire à l'entraide, à son prochain, à l'humanité et tremble seulement à l'idée de perdre sa fortune et les droits qu'elle lui confère. Partout, de nos jours, l'esprit humain commence ridiculement à perdre de vue que la véritable garantie de l'individu consiste, non dans son effort personnel isolé, mais dans la solidarité. Cet isolement terrible prendra certainement fin un jour, tous comprendront à la fois combien leur séparation mutuelle était contraire à la nature, tous s'étonneront d'être demeurés si longtemps dans les ténèbres, sans voir la lumière. Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme… Mais, jusqu'alors, il faut garder l'étendard et – fût-on seul à agir – prêcher d'exemple et sortir de l'isolement

pour se rapprocher de ses frères, même au risque de passer pour dément. Cela afin d'empêcher une grande idée de périr.»

Ces entretiens passionnants remplissaient nos soirées. J'abandonnai même la société, et mes visites se firent plus rares; en outre, je commençais à passer de mode. Je ne le dis pas pour m'en plaindre, car on continuait à m'aimer et à me faire bon visage, mais il faut convenir que la mode a un grand empire dans le monde. Je finis par être enthousiasmé de mon mystérieux visiteur, car son intelligence me ravissait; en outre, j'avais l'intuition qu'il nourrissait un projet et se préparait à une action peut-être héroïque. Sans doute me savait-il gré de ne pas chercher à connaître son secret et de n'y faire aucune allusion. Je remarquai enfin que le désir de me faire une confidence le tourmentait. Cela devint évident au bout d'un mois environ.

«Savez-vous, me demanda-t-il une fois, que l'on s'intéresse beaucoup à nous en ville et que l'on s'étonne de mes fréquentes visites; soit, bientôt tout s'expliquera.»

Parfois il était soudain en proie à une agitation extraordinaire; alors presque toujours il se levait et s'en allait. Il lui arrivait de me fixer longtemps d'un regard pénétrant, je pensais: «il va parler»; mais il s'arrêtait et discourait sur un sujet ordinaire. Il commença à se plaindre de maux de tête. Un jour qu'il avait devisé longtemps et avec passion, je le vis tout à coup pâlir, son visage se contracta, il me fixait d'un œil hagard.

«Qu'avez-vous, fis-je, vous sentez-vous mal?

— Je… savez-vous… j'ai… commis un assassinat.»

Il souriait en parlant, blanc comme un linge. Une pensée me traversa l'esprit avant que j'eusse rassemblé mes idées: «pourquoi sourit-il?» Et je pâlis moi-même.

«Que dites-vous? M'écriai-je.

— Voyez-vous, me répondit-il avec le même sourire triste, le premier mot m'a coûté. Maintenant que j'ai commencé, je puis continuer.»

Je ne le crus pas tout de suite, mais seulement au bout de trois jours, lorsqu'il m'eut raconté tous les détails. Je le croyais fou; pourtant, à ma douloureuse surprise, je finis par me convaincre qu'il disait vrai. Il avait

assassiné, quatorze ans auparavant, une jeune dame riche et charmante, veuve d'un propriétaire foncier, qui possédait un pied-à-terre dans notre ville. Il éprouva pour elle une vive passion, lui fit une déclaration et voulut la décider à devenir sa femme. Mais elle avait déjà donné son cœur à un autre, officier distingué, alors en campagne, dont elle attendait le prochain retour. Elle repoussa sa demande et le pria de cesser ses visites. Éconduit et connaissant la disposition de sa maison, il s'y introduisit une nuit, par le jardin et le toit, avec une audace extraordinaire, au risque d'être découvert. Mais, comme il arrive fréquemment, les crimes audacieux réussissent mieux que les autres. Il pénétra dans le grenier par une lucarne, et descendit dans les chambres par un petit escalier, sachant que les domestiques ne fermaient pas toujours à clef la porte de communication. Il comptait à juste raison sur leur négligence. Dans l'obscurité, il se dirigea vers la chambre à coucher où brûlait une veilleuse. Comme par un fait exprès, les deux femmes de chambre étaient sorties en cachette, invitées chez une de leurs amies dont c'était la fête. Les autres domestiques couchaient au rez-de-chaussée. En la voyant endormie, sa passion se réveilla, puis une fureur vindicative et jalouse s'empara de lui, et, ne se possédant plus, il lui plongea un couteau dans le cœur, sans qu'elle poussât un cri. Avec une astuce infernale, il s'arrangea à détourner les soupçons sur les domestiques; il ne dédaigna pas de prendre le porte-monnaie de sa victime, ouvrit la commode au moyen des clefs trouvées sous son oreiller, et déroba, comme un domestique ignorant, l'argent et les bijoux d'après leur volume, laissant de côté les plus précieux ainsi que les valeurs. Il s'appropria aussi quelques souvenirs dont je reparlerai. Son forfait accompli, il s'en retourna par le même chemin. Ni le lendemain, quand l'alarme fut donnée, ni plus tard, personne n'eut l'idée de soupçonner le véritable coupable. On ignorait son amour pour la victime, car il avait toujours été taciturne, renfermé et ne possédait pas d'amis. Il passait pour une simple connaissance de la défunte, qu'il n'avait d'ailleurs pas vue depuis quinze jours. On soupçonna aussitôt un certain Pierre, domestique serf de la victime, et aussitôt toutes les circonstances contribuèrent à confirmer ce soupçon, car il savait sa maîtresse décidée à le faire enrôler parmi les recrues qu'elle devait fournir, vu qu'il était célibataire et de mauvaise conduite. Il l'avait menacée

de mort, au cabaret, étant ivre. Il s'était sauvé deux jours avant l'assassinat et, le lendemain, on le trouva ivre mort sur la route, aux abords de la ville, un couteau dans sa poche, la main droite ensanglantée. Il prétendit qu'il avait saigné du nez, mais on ne le crut pas. Les servantes avouèrent qu'elles s'étaient absentées et qu'elles avaient laissé la porte d'entrée ouverte jusqu'à leur retour. Il y eut d'autres indices analogues, qui provoquèrent l'arrestation de ce domestique innocent. On instruisit son procès, mais au bout d'une semaine, il contracta la fièvre chaude et mourut à l'hôpital, sans avoir repris connaissance. L'affaire fut classée, on s'en rapporta à la volonté de Dieu, et tous, juges, autorités, public, demeurèrent convaincus que ce domestique était l'assassin. Alors commença le châtiment. Cet hôte mystérieux, devenu mon ami, me confia qu'au début il n'avait éprouvé aucun remords. Il regrettait seulement d'avoir tué une femme qu'il aimait et, en la supprimant, d'avoir supprimé son amour, alors que le feu de la passion lui brûlait les veines. Mais il oubliait presque alors le sang innocent répandu, l'assassinat d'un être humain. L'idée que sa victime aurait pu devenir la femme d'un autre lui paraissait impossible; aussi demeura-t-il longtemps persuadé qu'il ne pouvait agir autrement. L'arrestation du domestique le troubla, mais sa maladie et sa mort le tranquillisèrent, car cet individu avait succombé à coup sûr – pensait-il – non à la peur causée par son arrestation, mais au refroidissement contracté en gisant une nuit entière sur la terre humide. Les objets et l'argent dérobés ne l'inquiétaient guère, car il n'avait pas volé par cupidité, mais pour détourner les soupçons. La somme était insignifiante, et bientôt il en fit don, en l'augmentant considérablement, à un hospice qui se fondait dans notre ville. Il agit ainsi pour apaiser sa conscience et, chose curieuse, il y parvint pour un temps assez long. Il redoubla d'activité dans son service, se fit confier une mission ardue qui lui prit deux ans, et, grâce à la fermeté de son caractère, il oublia presque ce qui s'était passé, chassant délibérément cette pensée importune. Il se consacra à la bienfaisance, s'occupa de bonnes œuvres dans notre ville, se signala dans les capitales, fut élu à Pétersbourg et à Moscou membre de sociétés philanthropiques. Enfin, il fut envahi par une rêverie douloureuse excédant ses forces. Il s'éprit alors d'une jeune fille charmante, qu'il épousa bientôt, dans l'espoir que le mariage dissiperait son

angoisse solitaire et qu'en s'acquittant scrupuleusement de ses devoirs envers sa femme et ses enfants, il bannirait les souvenirs d'autrefois. Mais il arriva précisément le contraire de ce qu'il attendait. Dès le premier mois de son mariage, une idée le tourmentait sans cesse: «Ma femme m'aime, mais qu'adviendrait-il si elle savait?» Lorsqu'elle fut enceinte de son premier enfant et le lui apprit, il se troubla: «Voici que je donne la vie, moi qui l'ai ôtée!» Les enfants vinrent au monde: «Comment oserai-je les aimer, les instruire, les éduquer, comment leur parlerai-je de la vertu? J'ai versé le sang.» Il eut de beaux enfants, il avait envie de les caresser: «Je ne puis regarder leurs visages innocents; je n'en suis pas digne.» Enfin il eut la vision menaçante et lugubre du sang de sa victime, qui criait vengeance, de la jeune vie qu'il avait anéantie. Des songes affreux lui apparurent. Ayant le cœur ferme, il endura longtemps ce supplice. «J'expie mon crime en souffrant secrètement.» Mais c'était un vain espoir; sa souffrance ne faisait que s'aggraver avec le temps. Le monde le respectait pour son activité bienfaisante, bien que son caractère morne et sévère inspirât la crainte; mais plus ce respect grandissait, plus il lui devenait intolérable. Il m'avoua qu'il avait songé au suicide. Mais un autre rêve se mit à le hanter, un rêve jugé d'abord impossible et insensé, qui finit pourtant par s'incorporer à son être au point de ne pouvoir l'en arracher; il rêvait de faire l'aveu public de son crime. Il passa trois ans en proie à cette obsession, qui se présentait sous diverses formes. Enfin, il crut de tout son cœur que cet aveu soulagerait sa conscience et lui rendrait le repos pour toujours. Malgré cette assurance, il fut rempli d'effroi: comment s'y prendre, en effet? Survint alors cet incident à mon duel.

«En vous regardant, conclut-il, j'ai pris mon parti.

— Est-il possible, m'écriai-je en joignant les mains, qu'un incident aussi insignifiant ait pu engendrer une semblable détermination?

— Ma détermination était conçue depuis trois ans, cet incident lui a servi d'impulsion. En vous regardant, je me suis fait des reproches et je vous ai envié, proféra-t-il avec rudesse.

— Mais au bout de quatorze ans, on ne vous croira pas.

— J'ai des preuves accablantes. Je les produirai.»

Je me mis alors à pleurer, je l'embrassai.

«Décidez sur un point, un seul! Me dit-il, comme si tout dépendait de moi maintenant. Ma femme, mes enfants! Elle en mourra de chagrin, peut-être; mes enfants conserveront leur rang, leur fortune, mais ils seront pour toujours les fils d'un forçat. Et quel souvenir de moi garderont-ils dans leur cœur!»

Je me taisais.

«Comment me séparer d'eux, les quitter pour toujours?»

J'étais assis, murmurant à part moi une prière. Je me levai, enfin, épouvanté.

«Eh bien! Insista-t-il en me fixant.

— Allez, dis-je, faites votre aveu. Tout passe, la vérité seule demeure. Vos enfants, devenus grands, comprendront la noblesse de votre détermination.»

En me quittant, sa résolution paraissait prise. Mais il vint me voir pendant plus de quinze jours tous les soirs, toujours se préparant, sans pouvoir se décider. Il m'angoissait. Parfois, il arrivait résolu, disant d'un air attendri:

«Je sais que, dès que j'aurai avoué, ce sera pour moi le paradis. Durant quatorze ans, j'ai été en enfer. Je veux souffrir. J'accepterai la souffrance et commencerai à vivre. Maintenant, je n'ose aimer ni mon prochain ni même mes enfants. Seigneur, ils comprendront peut-être ce que m'a coûté ma souffrance et ne me blâmeront pas!

— Tous comprendront votre acte plus tard, sinon maintenant, car vous aurez servi la vérité, la vérité supérieure, qui n'est pas de ce monde…»

Il me quittait, consolé en apparence, et revenait le lendemain fâché, pâle, le ton ironique.

«Chaque fois que je viens, vous me dévisagez curieusement: «Tu n'as encore rien avoué?» Attendez, ne me méprisez pas trop. Ce n'est pas si facile à faire que vous pensez. Peut-être ne le ferai-je pas. Vous n'irez pas me dénoncer, hein?»

Le dénoncer, moi qui, loin d'éprouver une curiosité déraisonnable, craignais même de le regarder! Je souffrais, j'étais navré, j'avais l'âme pleine de larmes. J'en perdais le sommeil.

«J'étais avec ma femme tout à l'heure, reprit-il. Comprenez-vous ce que

c’est qu’une femme? En partant, les enfants m’ont crié: «Au revoir papa, revenez vite nous faire la lecture.» Non, vous ne pouvez le comprendre. Malheur d’autrui n’instruit pas.»

Ses yeux étincelaient, ses lèvres frémissaient. Soudain, cet homme si calme d’ordinaire frappa du poing sur la table; les objets qui s’y trouvaient en tremblèrent.

«Dois-je me dénoncer? Faut-il le faire? Personne n’a été condamné, personne n’est allé au bagne à cause de moi, le domestique est mort de maladie. J’ai expié par mes souffrances le sang versé. D’ailleurs, on ne me croira pas, on n’ajoutera pas foi à mes preuves. Faut-il avouer? Je suis prêt à expier mon crime jusqu’à la fin, pourvu qu’il ne rejaillisse pas sur ma femme et mes enfants. Est-ce juste de les perdre avec moi? N’est-ce pas une faute? Où est la vérité? Ces gens sauront-ils la reconnaître, l’apprécier?»

«Seigneur, pensais-je, il songe à l’estime publique dans un pareil moment!» Il m’inspirait une telle pitié que j’eusse partagé son sort, ne fût-ce que pour le soulager. Il avait l’air égaré. Je frémis, car non seulement je comprenais, mais je sentais ce que coûte une pareille détermination.

«Décidez de mon sort! S’écria-t-il.

— Allez vous dénoncer», murmurai-je d’un ton ferme bien que la voix me manquât. Je pris sur la table l’Évangile et lui montrai le verset 24 du chapitre XII de saint Jean: En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais, s’il meurt, il porte beaucoup de fruit. Je venais de lire ce verset avant son arrivée.

Il le lut.

«C’est vrai, avoua-t-il, mais avec un sourire amer. C’est effrayant ce qu’on trouve dans ces livres, fit-il après une pause; il est facile de les fourrer sous le nez. Et qui les a écrits, seraient-ce les hommes?

— C’est le Saint-Esprit.

— Il vous est facile de bavarder», dit-il souriant de nouveau, mais presque avec haine.

Je repris le livre, l’ouvris à une autre page et lui montrai l’Épître aux Hébreux, chapitre X verset 31. Il lut:

C’est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Il rejeta le livre, tout tremblant.

«Voilà un verset terrible; ma parole, vous avez su le choisir. Il se leva. Eh bien! Adieu, peut-être ne reviendrai-je pas… Nous nous reverrons en paradis. Donc, voilà quatorze ans que «je suis tombé entre les mains du Dieu vivant». Demain, je prierai ces mains de me laisser aller…»

J'aurais voulu l'étreindre, l'embrasser, mais je n'osai; son visage contracté faisait peine à voir. Il sortit. «Seigneur, pensai-je, où va-t-il?» Je tombai à genoux devant l'icône et implorai pour lui la sainte Mère de Dieu, médiatrice, auxiliatrice. Une demi-heure se passa dans les larmes et la prière; il était déjà tard, environ minuit. Soudain la porte s'ouvre, c'était encore lui. Je me montrai surpris.

«Où étiez-vous? Lui demandai-je.

— Je crois que j'ai oublié quelque chose… mon mouchoir… Eh bien! Même si je n'ai rien oublié, laissez-moi m'asseoir…»

Il s'assit. Je restai debout devant lui.

«Asseyez-vous aussi.»

J'obéis. Nous restâmes ainsi deux minutes; il me dévisageait; tout à coup, il sourit, puis il m'étreignit, m'embrassa…

«Souviens-toi que je suis revenu te trouver. Tu m'entends, souviens-toi!»

C'était la première fois qu'il me tutoyait. Il partit. «Demain», pensai-je.

J'avais deviné juste. J'ignorais alors, n'étant allé nulle part ces derniers jours, que son anniversaire tombait précisément le lendemain. À cette occasion, il y avait chez lui une réception où assistait toute la ville. Elle eut lieu comme de coutume. Après le repas, il s'avança au milieu de ses invités, tenant en main un papier adressé à ses chefs. Comme ils étaient présents, il en donna lecture à tous les assistants: c'était un récit détaillé de son crime! «Comme un monstre, je me retranche de la société; Dieu m'a visité, concluait-il, je veux souffrir.» En même temps, il déposa sur la table les pièces à conviction gardées durant quatorze ans: des bijoux de la victime dérobés pour détourner les soupçons, un médaillon et une croix retirés de son cou, son carnet et deux lettres; une de son fiancé l'informant de sa prochaine arrivée, et celle qu'elle avait commencée en réponse pour l'expédier le lendemain. Pourquoi avoir pris ces deux lettres et les avoir conservées durant

quatorze ans, au lieu de les détruire, comme des preuves? Qu'arriva-t-il? Tous furent saisis de surprise et d'effroi, mais personne ne voulut le croire, bien qu'on l'écoutât avec une curiosité extraordinaire, comme un malade; quelques jours après, on tomba d'accord que le malheureux était fou. Ses chefs et la justice furent contraints de donner suite à l'affaire, mais bientôt on la classa; bien que les objets présentés et les lettres donnassent à penser, on estima que, même si ces pièces étaient authentiques, elles ne pouvaient servir de base à une accusation formelle. La défunte pouvait les lui avoir confiées elle-même. J'appris ensuite que leur authenticité avait été vérifiée par de nombreuses connaissances de la victime, et qu'il ne subsistait aucun doute. Mais, de nouveau, cette affaire ne devait pas aboutir. Cinq jours plus tard, on sut que l'infortuné était tombé malade et qu'on craignait pour sa vie. Je ne puis expliquer la nature de sa maladie, attribuée à des troubles cardiaques; on apprit qu'à la demande de sa femme les médecins avaient examiné son état mental et conclu à la folie. Je ne fus témoin de rien, pourtant on m'accablait de questions, et quand je voulus le visiter, on me le défendit longtemps, surtout sa femme. «C'est vous, me dit-elle, qui l'avez démoralisé; il était déjà morose, la dernière année son agitation extraordinaire et les bizarreries de sa conduite ont frappé tout le monde, et vous l'avez perdu; c'est vous qui l'avez endoctriné, il ne vous quittait pas durant ce mois.» Et non seulement sa femme, mais tout le monde en ville m'accusait: «C'est votre faute», disait-on. Je me taisais, le cœur joyeux de cette manifestation et de la miséricorde divine envers un homme qui s'était condamné lui-même. Quant à sa folie, je ne pouvais y croire. On m'admit enfin auprès de lui, il l'avait demandé avec insistance pour me faire ses adieux. Au premier abord, je vis que ses jours étaient comptés. Affaibli, le teint jaune, les mains tremblantes, il suffoquait, mais il y avait de la joie, de l'émotion dans son regard.

«Cela s'est accompli! Prononça-t-il; il y a longtemps que je désirais te voir, pourquoi n'es-tu pas venu?»

Je lui dissimulai qu'on m'avait consigné sa porte.

«Dieu me prend en pitié et me rappelle à lui. Je sais que je vais mourir, mais je me sens calme et joyeux, pour la première fois depuis tant d'années. Après ma confession, ce fut dans mon âme le paradis. Maintenant j'ose aimer

mes enfants et les embrasser. On ne me croit pas, personne ne m'a cru, ni ma femme ni mes juges; mes enfants ne le croiront jamais. J'y vois la preuve de la miséricorde divine envers eux. Ils hériteront d'un nom sans tache. À présent, je pressens Dieu, mon cœur exulte comme en paradis… J'ai accompli mon devoir…»

Incapable de parler, il haletait, me serrait la main, me regardait d'un air exalté. Mais nous ne causâmes pas longtemps, sa femme nous surveillait furtivement. Il put cependant murmurer:

«Te rappelles-tu que je suis retourné chez toi à minuit? Je te recommandai même de t'en souvenir. Sais-tu pourquoi je venais? Je venais pour te tuer!»

Je frissonnai.

«Après t'avoir quitté, je rôdai dans les ténèbres, en lutte avec moi-même. Tout à coup je ressentis pour toi une haine presque intolérable. «Maintenant, pensai-je, il me tient, c'est mon juge, je suis forcé de me dénoncer, car il sait tout.» Non que je craignisse ta dénonciation (je n'y songeais pas), mais je me disais: «Comment oserai-je le regarder, si je ne m'accuse pas?» Et quand tu aurais été aux antipodes, la seule idée que tu existes et me juges, sachant tout, m'eût été insupportable. Je te pris en haine, comme responsable de tout. Je retournai chez toi, me rappelant que tu avais un poignard sur ta table. Je m'assis et te priai d'en faire autant; durant une minute je réfléchis. En te tuant, je me perdais, même sans avouer l'autre crime. Mais je n'y songeais pas, je ne voulais pas y songer à cet instant. Je te haïssais et brûlais de me venger de toi. Mais le Seigneur l'emporta sur le diable dans mon cœur. Sache, pourtant, que tu n'as jamais été si près de la mort.»

Il mourut au bout d'une semaine. Toute la ville suivit son cercueil. Le prêtre prononça une allocution émue. On déplora la terrible maladie qui avait mis fin à ses jours. Mais tout le monde se dressa contre moi lors de ses funérailles, on cessa même de me recevoir. Pourtant, quelques personnes, de plus en plus nombreuses, admirent la vérité de ses allégations; on vint souvent m'interroger avec une maligne curiosité, car la chute et le déshonneur du juste causent de la satisfaction. Mais je gardai le silence et quittai bientôt tout à fait la ville; cinq mois après, le Seigneur me jugea digne d'entrer dans la bonne voie, et je le bénis de m'avoir si visiblement guidé.

Quant à l'infortuné Michel, je le mentionne chaque jour dans mes prières.»

III. Extrait des entretiens et de la doctrine du «starets» Zosime

e) Du religieux russe et de son rôle possible.

«Pères et maîtres, qu'est-ce qu'un religieux? De nos jours, dans les milieux éclairés on prononce ce terme avec ironie, parfois même comme une injure. Et cela va en augmentant. Il est vrai, hélas! Qu'on compte, même parmi les moines, bien des fainéants, sensuels et paillards, bien d'effrontés vagabonds. «Vous n'êtes que des paresseux, des membres inutiles de la société, vivant du travail d'autrui, des mendiants sans vergogne.» Cependant, combien de moines sont humbles et doux, combien aspirent à la solitude pour s'y livrer à de ferventes prières. On ne parle guère d'eux, on les passe même sous silence, et j'étonnerais bien des gens en disant que ce sont eux qui sauveront peut-être encore une fois la terre russe! Car ils sont vraiment prêts pour «le jour et l'heure, le mois et l'année». Ils gardent dans leur solitude l'image du Christ, splendide et intacte, dans la pureté de la vérité divine, léguée par les Pères de l'Église, les apôtres et les martyrs, et quand l'heure sera venue, ils la révéleront au monde ébranlé. C'est une grande idée. Cette étoile brillera à l'Orient.

Voilà ce que je pense des religieux; se peut-il que je me trompe, que ce soit de la présomption? Regardez tous ces gens qui se dressent au-dessus du peuple chrétien, n'ont-ils pas altéré l'image de Dieu et sa vérité? Ils ont la science, mais une science assujettie aux sens. Quant au monde spirituel, la moitié supérieure de l'être humain, on le repousse, on le bannit allégrement, même avec haine. Le monde a proclamé la liberté, ces dernières années surtout; mais que représente cette liberté! Rien que l'esclavage et le suicide! Car le monde dit: «Tu as des besoins, assouvis-les, tu possèdes les mêmes droits que les grands, et les riches. Ne crains donc pas de les assouvir, accrois-les même»; voilà ce qu'on enseigne maintenant. Telle est leur conception de la liberté. Et que résulte-t-il de ce droit à accroître les besoins? Chez les riches, la solitude et le suicide spirituel; chez les pauvres, l'envie et le meurtre, car on a conféré des droits, mais on n'a pas encore indiqué les

moyens d'assouvir les besoins. On assure que le monde, en abrégeant les distances, en transmettant la pensée dans les airs, s'unira toujours davantage, que la fraternité régnera. Hélas! Ne croyez pas à cette union des hommes. Concevant la liberté comme l'accroissement des besoins et leur prompte satisfaction, ils altèrent leur nature, car ils font naître en eux une foule de désirs insensés, d'habitudes et d'imaginations absurdes. Ils ne vivent que pour s'envier mutuellement, pour la sensualité et l'ostentation. Donner des dîners, voyager, posséder des équipages, des grades, des valets, passe pour une nécessité à laquelle on sacrifie jusqu'à sa vie, son honneur et l'amour de l'humanité, on se tuera même, faute de pouvoir la satisfaire. Il en est de même chez ceux qui ne sont pas riches; quant aux pauvres, l'inassouvissement des besoins et l'envie sont pour le moment noyés dans l'ivresse. Mais bientôt, au lieu de vin, ils s'enivreront de sang, c'est le but vers lequel on les mène. Dites-moi si un tel homme est libre. Un «champion de l'idée» me racontait un jour qu'étant en prison on le priva de tabac et que cette privation lui fut si pénible qu'il faillit trahir son «idée» pour en obtenir. Or, cet individu prétendait «lutter pour l'humanité». De quoi peut-il être capable? Tout au plus d'un effort momentané, qu'il ne soutiendra pas longtemps. Rien d'étonnant à ce que les hommes aient rencontré la servitude au lieu de la liberté, et qu'au lieu de servir la fraternité et l'union ils soient tombés dans la désunion et la solitude, comme me le disait jadis mon hôte mystérieux et mon maître. Aussi l'idée du dévouement à l'humanité, de la fraternité, de la solidarité disparaît-elle graduellement dans le monde; en réalité, on l'accueille même avec dérision, car comment se défaire de ses habitudes, où ira ce prisonnier des besoins innombrables que lui-même a inventés? Dans la solitude, il se soucie fort peu de la collectivité. En fin de compte, les biens matériels se sont accrus et la joie a diminué.

Bien différente est la vie du religieux. On se moque de l'obéissance, du jeûne, de la prière; cependant c'est la seule voie qui conduise à la vraie liberté; je retranche les besoins superflus, je dompte et je flagelle par l'obéissance ma volonté égoïste et hautaine, je parviens ainsi, avec l'aide de Dieu, à la liberté de l'esprit et avec elle à la gaieté spirituelle! Lequel d'entre eux est plus capable d'exalter une grande idée, de se mettre à son service, le

riche isolé ou le religieux affranchi de la tyrannie des habitudes? On fait au religieux un grief de son isolement: «En te retirant dans un monastère pour faire ton salut, tu désertes la cause fraternelle de l'humanité.» Mais voyons qui sert le plus la fraternité. Car l'isolement est de leur côté, non du nôtre, mais ils ne le remarquent pas. C'est de notre milieu que sortirent jadis les hommes d'action du peuple, pourquoi n'en serait-il pas ainsi de nos jours? Ces jeûneurs et ces taciturnes doux et humbles se lèveront pour servir une noble cause. C'est le peuple qui sauvera la Russie. Le monastère russe fut toujours avec le peuple. Si le peuple est isolé, nous le sommes aussi. Il partage notre foi, et un homme politique incroyant ne fera jamais rien en Russie, fût-il sincère et doué de génie. Souvenez-vous-en. Le peuple terrassera l'athée et la Russie sera unifiée dans l'orthodoxie. Préservez le peuple et veillez sur son cœur. Instruisez-le dans la paix. Voilà notre mission de religieux, car ce peuple porte Dieu en lui.»

f) Des maîtres et des serviteurs peuvent-ils devenir mutuellement des frères en esprit?

«Il faut avouer que le peuple aussi est en proie au péché. La corruption augmente visiblement tous les jours. L'isolement envahit le peuple; les accapareurs et les sangsues font leur apparition. Déjà le marchand est toujours plus avide d'honneurs, il aspire à montrer son instruction, sans en avoir aucune; à cet effet, il dédaigne les anciens usages, rougit même de la foi de ses pères; il va chez les princes, tout en n'étant qu'un moujik dépravé. Le peuple est démoralisé par l'ivrognerie et ne peut s'en guérir. Que de cruautés dans la famille, envers la femme et même les enfants, causées par elle! J'ai vu dans les usines des enfants de neuf ans, débiles, atrophiés, voûtés et déjà corrompus. Un local étouffant, le bruit des machines, le travail incessant, les obscénités, l'eau-de-vie, est-ce là ce qui convient à l'âme d'un jeune enfant? Il lui faut le soleil, les jeux de son âge, de bons exemples et un minimum de sympathie. Il faut que cela cesse; religieux, mes frères, les souffrances des enfants doivent prendre fin, levez-vous et prêchez. Mais Dieu sauvera la Russie, car si le bas peuple est perverti et croupit dans le péché, il sait que Dieu a le péché en horreur et qu'il est coupable devant Lui. De sorte que notre peuple n'a pas cessé de croire à la vérité; il reconnaît Dieu et verse des

larmes d'attendrissement. Il n'en va pas de même chez les grands. Adeptes de la science, ils veulent s'organiser équitablement par leur seule raison, sans le Christ; déjà ils ont proclamé qu'il n'y a pas de crime ni de péché. Ils ont raison à leur point de vue, car sans Dieu, où est le crime? En Europe, le peuple se soulève déjà contre les riches; partout ses chefs l'incitent au meurtre et lui enseignent que sa colère est juste. Mais «maudite est leur colère, car elle est cruelle». Quant à la Russie, le Seigneur la sauvera comme il l'a sauvée maintes fois. C'est du peuple que viendra le salut, de sa foi, de son humilité. Mes Pères, préservez la foi du peuple, je ne rêve pas: toute ma vie j'ai été frappé de la noble dignité de notre grand peuple, je l'ai vue, je puis l'attester. Il n'est pas servile, après un esclavage de deux siècles. Il est libre d'allure et de manières, mais sans vouloir offenser personne. Il n'est ni vindicatif ni envieux. «Tu es distingué, riche, intelligent, tu as du talent – soit, que Dieu te bénisse. Je te respecte, mais sache que moi aussi je suis un homme. Le fait que je te respecte sans t'envier te révèle ma dignité humaine.» En vérité, s'ils ne le disent pas (car ils ne savent pas encore le dire), ils agissent ainsi, je l'ai vu, je l'ai éprouvé moi-même, et, le croirez-vous? Plus l'homme russe est pauvre et humble, plus on remarque en lui cette noble vérité, car les riches parmi eux, les accapareurs et les sangsues sont déjà pervertis pour la plupart, et notre négligence, notre indifférence y sont pour beaucoup. Mais Dieu sauvera les siens, car la Russie est grande par son humilité. Je songe à notre avenir, il me semble le voir apparaître, car il arrivera que le riche le plus dépravé finira par rougir de sa richesse vis-à-vis du pauvre, et le pauvre, voyant son humilité, comprendra et répondra joyeusement, amicalement, à sa noble confusion. Soyez sûrs de ce dénouement; on y tend! Il n'y a d'égalité que dans la dignité spirituelle, et cela n'est compris que chez nous. Qu'il y ait des frères, la fraternité régnera, et sans la fraternité, on ne pourra jamais partager les biens. Nous gardons l'image du Christ et elle resplendira aux yeux du monde entier comme un diamant précieux… Ainsi soit-il!

Pères et maîtres, il m'est arrivé une fois quelque chose de touchant. Lors de mes pérégrinations, je rencontrai dans la ville de K… mon ancienne ordonnance Athanase, huit ans après m'être séparé de lui. M'ayant aperçu,

par hasard, au marché, il me reconnut, accourut tout joyeux: «Père, c'est bien vous? Se peut-il que je vous voie?» Il me conduisit chez lui. Libéré du service, il s'était marié et avait déjà deux jeunes enfants. Sa femme et lui vivaient d'un petit commerce à l'éventaire. Leur chambre était pauvre, mais propre et gaie. Il me fit asseoir, prépara le samovar, envoya chercher sa femme, comme si je lui faisais une fête en venant chez lui. Il me présenta ses deux enfants: «Bénissez-les, mon Père. – Est-ce à moi de les bénir, répondis-je, je ne suis qu'un humble religieux, je prierai Dieu pour eux; quant à toi, Athanase Pavlovitch, je ne t'oublie jamais dans mes prières, depuis ce fameux jour, car tu es cause de tout.» Je lui expliquai la chose de mon mieux. Il me regardait sans pouvoir se faire à l'idée que son ancien maître, un officier, se trouvait maintenant devant lui dans cet habit; il en pleura même. «Pourquoi pleures-tu, lui dis-je, toi que je ne puis oublier. Réjouis-toi plutôt avec moi, mon bien cher, car ma route est illuminée de bonheur.» Il ne parlait guère, mais soupirait et hochait la tête avec attendrissement. «Qu'avez-vous fait de votre fortune? – Je l'ai donnée au monastère, nous vivons en communauté.» Après le thé, je leur fis mes adieux; il me donna cinquante kopeks, une offrande pour le monastère, et je le vois qui m'en met cinquante autres dans la main, hâtivement. «C'est pour vous, me dit-il, qui voyagez; cela peut vous servir, mon Père.» J'acceptai sa pièce, le saluai, lui et sa femme, et m'en allai joyeux pensant en chemin: «Tous deux sans doute, lui dans sa maison et moi qui marche, nous soupirons et nous sourions joyeusement, le cœur content, en nous rappelant comment Dieu nous fit nous rencontrer. J'étais son maître, il était mon serviteur, et voici qu'en nous embrassant avec émotion, nous nous sommes confondus dans une noble union.» Je ne l'ai jamais revu depuis, mais j'ai beaucoup songé à ces choses et à présent je me dis: est-il inconcevable que cette grande et franche union puisse se réaliser partout à son heure, parmi les Russes? Je crois qu'elle se réalisera et que l'heure est proche.

À propos des serviteurs, j'ajouterai ce qui suit. Quand j'étais jeune, je m'irritais fréquemment contre eux: «La cuisinière a servi trop chaud, l'ordonnance n'a pas brossé mes habits.» Mais je fus éclairé par la pensée de mon cher frère, à qui j'avais entendu dire dans mon enfance: «Suis-je digne

d'être servi par un autre? Ai-je le droit d'exploiter sa misère et son ignorance?» Je m'étonnai alors que les idées les plus simples, les plus évidentes, nous viennent si tard à l'esprit. On ne peut se passer de serviteurs en ce monde, mais faites en sorte que le vôtre se sente chez vous plus libre moralement que s'il n'était pas un serviteur. Pourquoi ne serais-je pas le serviteur du mien, et pourquoi ne le verrait-il pas, sans nulle fierté de ma part ni défiance de la sienne? Pourquoi mon serviteur ne serait-il pas comme mon parent que j'admettrais enfin avec joie dans ma famille? D'ores et déjà, cela est réalisable et servira de base à la magnifique union de l'avenir, quand l'homme ne voudra plus transformer en serviteurs ses semblables, comme à présent, mais désirera ardemment, au contraire, devenir lui-même le serviteur de tous selon l'Évangile. Serait-ce un rêve de croire que finalement l'homme trouvera sa joie uniquement dans les œuvres de civilisation et de charité et non, comme de nos jours, dans les satisfactions brutales, la gloutonnerie, la fornication, l'orgueil, la vantardise, la suprématie jalouse des uns sur les autres? Je suis persuadé que ce n'est pas un rêve et que les temps sont proches. On rit, on demande: quand ces temps viendront-ils? Est-il probable qu'ils viennent? Je pense que nous accomplirons cette grande œuvre avec le Christ. Combien d'idées en ce monde, dans l'histoire de l'humanité, étaient irréalisables dix ans auparavant, lesquelles apparurent soudain quand leur terme mystérieux fut arrivé, et se répandirent sur toute la terre! Il en sera de même pour nous; notre peuple brillera devant le monde et tous diront: «La pierre que les architectes avaient rejetée est devenue la pierre angulaire.» On pourrait demander aux railleurs: si nous rêvons, quand élèverez-vous votre édifice, quand vous organiserez-vous équitablement par votre seule raison, sans le Christ? S'ils affirment tendre aussi à l'union, il n'y a vraiment que les plus naïfs d'entre eux pour le croire, si bien qu'on peut s'étonner de cette naïveté. En réalité, il y a plus de fantaisie chez eux que chez nous. Ils peuvent s'organiser selon la justice, mais ayant repoussé le Christ ils finiront par inonder le monde de sang, car le sang appelle le sang, et celui qui a tiré l'épée périra par l'épée. Sans la promesse du Christ, ils s'extermineraient jusqu'à ce qu'il n'en restât que deux. Et dans leur orgueil, ceux-ci ne pourraient se contenir, le dernier supprimerait l'avant-dernier et lui-même ensuite. Voilà ce

qui adviendrait sans la promesse du Christ d'arrêter cette lutte pour l'amour des doux et des humbles. Après mon duel, portant encore l'uniforme, il m'arriva de parler des serviteurs en société; je me souviens que j'étonnai tout le monde. «Eh quoi, il faudrait d'après vous installer nos serviteurs dans un fauteuil et leur offrir du thé!» Je leur répondis: «Pourquoi pas, ne serait-ce que de temps en temps?» Ce fut un éclat de rire général. Leur question était frivole et ma réponse manquait de clarté; mais je pense qu'elle renfermait une certaine vérité.»

g) De la prière, de l'amour, du contact avec les autres mondes.

«Jeune homme, n'oublie pas la prière. Toute prière, si elle est sincère, exprime un nouveau sentiment, elle est la source d'une idée nouvelle que tu ignorais et qui te réconfortera, et tu comprendras que la prière est une éducation. Souviens-toi encore de répéter chaque jour, et toutes les fois que tu peux, mentalement: «Seigneur, aie pitié de tous ceux qui comparaissent maintenant devant toi.» Car à chaque heure, des milliers d'êtres terminent leur existence terrestre et leurs âmes arrivent devant le Seigneur; combien parmi eux ont quitté la terre dans l'isolement, ignorés de tous, tristes et angoissés de l'indifférence générale. Et peut-être qu'à l'autre bout du monde, ta prière pour lui montera à Dieu, sans que vous vous soyez connus. L'âme saisie de crainte en présence du Seigneur, il sera touché d'avoir lui aussi sur la terre quelqu'un qui l'aime et qui intercède pour lui. Et Dieu vous regardera tous deux avec plus de miséricorde, car si tu as une telle pitié de cette âme, Il en aura d'autant plus, Lui dont la miséricorde et l'amour sont infinis. Et Il lui pardonnera à cause de toi.

Mes frères, ne craignez pas le péché, aimez l'homme même dans le péché, c'est là l'image de l'amour divin, il n'y en a pas de plus grand sur la terre. Aimez toute la création dans son ensemble et dans ses éléments, chaque feuille, chaque rayon, les animaux, les plantes. En aimant chaque chose, vous comprendrez le mystère divin dans les choses. L'ayant une fois compris, vous le connaîtrez toujours davantage, chaque jour. Et vous finirez par aimer le monde entier d'un amour universel. Aimez les animaux, car Dieu leur a donné le principe de la pensée et une joie paisible. Ne la troublez pas, ne les tourmentez pas en leur ôtant cette joie, ne vous opposez pas au plan de Dieu.

Homme, ne te dresse pas au-dessus des animaux; ils sont sans péché, tandis qu'avec ta grandeur tu souilles la terre par ton apparition, laissant après toi une trace de pourriture, c'est le sort de presque chacun de nous, hélas! Aimez particulièrement les enfants, car eux aussi sont sans péché, comme les anges, ils existent pour toucher nos cœurs, les purifier, ils sont pour nous comme une indication. Malheur à qui offense un de ces petits! C'est le frère Anthyme qui m'a appris à les aimer; sans rien dire, avec les kopeks qu'on nous donnait dans nos pérégrinations, il achetait parfois du sucre d'orge et du pain d'épice pour les leur distribuer; il ne pouvait passer près des enfants sans être ému.

On se demande parfois, surtout en présence du péché: «Faut-il recourir à la force ou à l'humble amour?» N'employez jamais que cet amour, vous pourrez ainsi soumettre le monde entier. L'humanité pleine d'amour est une force redoutable, à nulle autre pareille. Chaque jour, à chaque instant, surveillez-vous, gardez une attitude digne. Vous avez passé à côté d'un petit enfant en blasphémant, sous l'empire de la colère, sans le remarquer; mais lui vous a vu, et il garde peut-être dans son cœur innocent votre image avilissante. Sans le savoir vous avez peut-être semé dans son âme un mauvais germe qui risque de se développer, et cela parce que vous vous êtes oublié devant cet enfant, parce que vous n'avez pas cultivé en vous l'amour actif, réfléchi. Mes frères, l'amour est un maître, mais il faut savoir l'acquérir, car il s'acquiert difficilement, au prix d'un effort prolongé; il faut aimer, en effet, non pour un instant, mais jusqu'au bout. N'importe qui, même un scélérat, est capable d'un amour fortuit. Mon frère demandait pardon aux oiseaux; cela semble absurde, mais c'est juste, car tout ressemble à l'Océan, où tout s'écoule et communique, on touche à une place et cela se répercute à l'autre bout du monde. Admettons que ce soit une folie de demander pardon aux oiseaux, mais les oiseaux, et l'enfant, et chaque animal qui vous entoure se sentiraient plus à l'aise, si vous-même étiez plus digne que vous ne l'êtes maintenant, si peu que ce fût. Alors vous prieriez les oiseaux; possédé tout entier par l'amour dans une sorte d'extase, vous les prieriez de vous pardonner vos péchés. Chérissez cette extase, si absurde qu'elle paraisse aux hommes.

Mes amis, demandez à Dieu la joie. Soyez gais comme les enfants,

comme les oiseaux des cieux. Ne vous laissez pas troubler dans votre apostolat par le péché; ne craignez pas qu'il ternisse votre œuvre et vous empêche de l'accomplir; ne dites pas: «Le péché, l'impiété, le mauvais exemple sont puissants, tandis que nous sommes faibles, isolés; le mal triomphera, étouffera le bien.» Ne vous laissez pas abattre ainsi, mes enfants! Il n'y a qu'un moyen de salut: prends à ta charge tous les péchés des hommes. En effet, mon ami, dès que tu répondras sincèrement pour tous et pour tout, tu verras aussitôt qu'il en est vraiment ainsi, que tu es coupable pour tous et pour tout. Mais en rejetant ta paresse et ta faiblesse sur les autres, tu deviendras finalement d'un orgueil satanique, et tu murmureras contre Dieu. Voici ce que je pense de cet orgueil; il nous est difficile de le comprendre ici-bas, c'est pourquoi on tombe si facilement dans l'erreur, on s'y abandonne, en s'imaginant accomplir quelque chose de grand, de noble. Parmi les sentiments et les mouvements les plus violents de notre nature, il y en a beaucoup que nous ne pouvons pas encore comprendre ici-bas; ne te laisse pas séduire, ne pense pas que cela puisse te servir en quoi que ce soit de justification, car le souverain Juge te demandera compte de ce que tu pouvais comprendre, et non du reste; tu t'en convaincras toi-même, car tu discerneras tout exactement et ne feras pas d'objections. Sur la terre, nous sommes errants, et si nous n'avions pas la précieuse image du Christ pour nous guider, nous succomberions et nous égarerions tout à fait, comme le genre humain avant le déluge. Bien des choses nous sont cachées en ce monde; en revanche, nous avons la sensation mystérieuse du lien vivant qui nous rattache au monde céleste; les racines de nos sentiments et de nos idées ne sont pas ici, mais ailleurs. Voilà pourquoi les philosophes disent qu'il est impossible sur la terre de comprendre l'essence des choses. Dieu a emprunté les semences aux autres mondes pour les semer ici-bas et a cultivé son jardin. Tout ce qui pouvait pousser l'a fait, mais les plantes que nous sommes vivent seulement par le sentiment de leur contact avec ces mondes mystérieux; lorsque ce sentiment s'affaiblit ou disparaît, ce qui avait poussé en nous périt. Nous devenons indifférents à l'égard de la vie, nous la prenons même en aversion. C'est du moins mon idée.»

h) Peut-on être le juge de ses semblables? De la foi jusqu'au bout.

«Souviens-toi que tu ne peux être le juge de personne. Car avant de juger un criminel, le juge doit savoir qu'il est lui-même aussi criminel que l'accusé, et peut-être plus que tous coupable de son crime. Quand il l'aura compris, il peut être juge. Si absurde que cela semble, c'est la vérité. Car si j'étais moi-même un juste, peut-être n'y aurait-il pas de criminel devant moi. Si tu peux te charger du crime de l'accusé que tu juges dans ton cœur, fais-le immédiatement et souffre à sa place; quant à lui, laisse-le aller sans reproche. Et même si la loi t'a institué son juge, autant qu'il est possible, rends la justice aussi dans cet esprit, car une fois parti il se condamnera encore plus sévèrement que ton tribunal. S'il s'en va insensible à tes bons traitements et en se moquant de toi, n'en sois pas impressionné; c'est que son heure n'est pas encore venue, mais elle viendra, et dans le cas contraire, un autre à sa place comprendra, souffrira, se condamnera, s'accusera lui-même, et la vérité sera accomplie. Crois fermement à cela, c'est là-dessus que reposent l'espérance et la foi des saints. Ne te lasse pas d'agir. Si tu te souviens la nuit, avant de t'endormir, que tu n'as pas accompli ce qu'il fallait, lève-toi aussitôt pour l'accomplir. Si ton entourage, par malice et indifférence, refuse de t'écouter, mets-toi à genoux et demande-lui pardon, car en vérité, c'est ta faute s'il ne veut pas t'écouter. Si tu ne peux parler à ceux qui sont aigris, sers-les en silence et dans l'humilité, sans jamais désespérer. Si tous te quittent et qu'on te chasse avec violence, demeuré seul, prosterne-toi, baise la terre, arrose-la de tes larmes, et ces larmes porteront des fruits, quand bien même personne ne te verrait, ne t'entendrait dans ta solitude. Crois jusqu'au bout, même si tous les hommes s'étaient fourvoyés et que tu fusses seul demeuré fidèle; apporte alors ton offrande et loue Dieu, ayant seul gardé la foi. Et si deux hommes tels que toi s'assemblent, alors voilà la plénitude de l'amour vivant, embrassez-vous avec effusion et louez le Seigneur; car sa vérité s'est accomplie, ne fût-ce qu'en vous deux.

Si tu as péché toi-même et que tu en sois mortellement affligé, réjouis-toi pour un autre, pour un juste, réjouis-toi de ce que lui, en revanche, est juste et n'a pas péché.

Si tu es indigné et navré de la scélératesse des hommes, jusqu'à vouloir en tirer vengeance, redoute par-dessus tout ce sentiment; impose-toi la même

peine que si tu étais toi-même coupable de leur crime. Accepte cette peine et endure-la, ton cœur s'apaisera, tu comprendras que toi aussi, tu es coupable, car tu aurais pu éclairer les scélérats même en qualité de seul juste, et tu ne l'as pas fait. En les éclairant, tu leur aurais montré une autre voie, et l'auteur du crime ne l'eût peut-être pas commis, grâce à la lumière. Si même les hommes restent insensibles à cette lumière malgré tes efforts, et qu'ils négligent leur salut, demeure ferme et ne doute pas de la puissance de la lumière céleste; sois persuadé que s'ils n'ont pas été sauvés maintenant, ils le seront plus tard. Sinon, leurs fils seront sauvés à leur place, car ta lumière ne périra pas, même si tu étais mort. Le juste disparaît, mais sa lumière reste. C'est après la mort du sauveur que l'on se sauve. Le genre humain repousse ses prophètes, il les massacre, mais les hommes aiment leurs martyrs et vénèrent ceux qu'ils ont fait périr. C'est pour la collectivité que tu travailles, pour l'avenir que tu agis. Ne cherche jamais de récompense, car tu en as déjà une grande sur cette terre: ta joie spirituelle, que seul le juste a en partage. Ne crains ni les grands ni les puissants, mais sois sage et toujours digne. Observe la mesure, connais les termes, instruis-toi à ce sujet. Retiré dans la solitude, prie. Prosterne-toi avec amour et baise la terre. Aime inlassablement, insatiablement, tous et tout, recherche cette extase et cette exaltation. Arrose la terre de larmes d'allégresse, aime ces larmes. Ne rougis pas de cette extase, chéris-la, car c'est un grand don de Dieu, accordé seulement aux élus.»

i) De l'enfer et du feu éternel. Considération mystique.

«Mes Pères, je me demande: «Qu'est-ce que l'enfer?» Je le définis ainsi: «la souffrance de ne plus pouvoir aimer». Une fois, dans l'infini de l'espace et du temps, un être spirituel, par son apparition sur la terre, a eu la possibilité de dire: «je suis et j'aime». Une fois seulement lui a été accordé un moment d'amour actif et vivant; à cette fin lui a été donnée la vie terrestre, bornée dans le temps; or, cet être heureux a repoussé ce don inestimable, ne l'a ni apprécié ni aimé, l'a considéré ironiquement, y est resté insensible. Un tel être, ayant quitté la terre, voit le sein d'Abraham, s'entretient avec lui comme il est dit dans la parabole de Lazare et du mauvais riche, il contemple le paradis, peut s'élever jusqu'au Seigneur, mais ce qui le tourmente précisément, c'est qu'il se présente sans avoir aimé, qu'il entre en contact

avec ceux qui ont aimé, et dont il a dédaigné l'amour. Car il a une claire notion des choses et se dit: «Maintenant j'ai la connaissance et, malgré ma soif d'amour, cet amour sera sans valeur, ne représentera aucun sacrifice, car la vie terrestre est terminée et Abraham ne viendra pas apaiser – fût-ce par une goutte d'eau vive – ma soif ardente d'amour spirituel, dont je brûle maintenant, après l'avoir dédaigné sur la terre. La vie et le temps sont à présent révolus. Je donnerais avec joie ma vie pour les autres, mais c'est impossible, car la vie que l'on pouvait sacrifier à l'amour est écoulée, un abîme la sépare de l'existence actuelle.» On parle du feu de l'enfer au sens littéral; je crains de sonder ce mystère, mais je pense que si même il y avait de véritables flammes, les damnés s'en réjouiraient, car ils oublieraient dans les tourments physiques, ne fût-ce qu'un instant, la plus horrible torture morale. Il est impossible de les en délivrer, car ce tourment est en eux, non à l'extérieur. Et si on le pouvait, je pense qu'ils n'en seraient que plus malheureux. Car même si les justes du paradis leur pardonnaient à la vue de leurs souffrances et les appelaient à eux dans leur amour infini, ils ne feraient qu'accroître ces souffrances, excitant en eux cette soif ardente d'un amour correspondant, actif et reconnaissant, désormais impossible. Dans la timidité de mon cœur, je pense pourtant que la conscience de cette impossibilité finirait par les soulager, car ayant accepté l'amour des justes sans pouvoir y répondre, leur humble soumission créerait une sorte d'image et d'imitation de cet amour actif dédaigné par eux sur la terre… Je regrette, frères et amis, de ne pouvoir formuler clairement ceci. Mais malheur à ceux qui se sont détruits eux-mêmes, malheur aux suicidés! Je pense qu'il ne peut pas y avoir de plus malheureux qu'eux. C'est un péché, nous dit-on, de prier Dieu pour eux, et l'Église les repousse en apparence, mais ma pensée intime est qu'on pourrait prier pour eux aussi. L'amour ne saurait irriter le Christ. Toute ma vie j'ai prié dans mon cœur pour ces infortunés, je vous le confesse, mes Pères, maintenant encore je prie pour eux.

Oh! Il y a en enfer des êtres qui demeurent fiers et farouches, malgré leur connaissance incontestable et la contemplation de la vérité inéluctable; il y en a de terribles, devenus totalement la proie de Satan et de son orgueil. Ce sont des martyrs volontaires qui ne peuvent se rassasier de l'enfer. Car ils se sont

maudits eux-mêmes, ayant maudit Dieu et la vie. Ils se nourrissent de leur orgueil irrité, comme un affamé dans le désert se met à sucer son propre sang. Mais ils sont insatiables aux siècles des siècles et repoussent le pardon. Ils maudissent Dieu qui les appelle et voudraient que Dieu s'anéantît, lui et toute sa création. Et ils brûleront éternellement dans le feu de leur colère, ils auront soif de la mort et du néant. Mais la mort les fuira…»

Ici se termine le manuscrit d'Alexéi Fiodorovitch Karamazov. Je le répète: il est incomplet et fragmentaire. Les renseignements biographiques, par exemple, n'embrassent que la première jeunesse du starets. On a emprunté à son enseignement et à ses opinions, pour les résumer en un tout, des choses dites évidemment en plusieurs fois, à des occasions différentes. Les propos tenus par le starets dans ses dernières heures ne sont pas précisés, on donne seulement une idée de l'esprit et du caractère de cet entretien, comparé aux extraits des autres leçons, dans le manuscrit d'Alexéi Fiodorovitch. La fin du starets survint d'une façon vraiment inattendue, car, bien que tous les assistants se rendissent compte que sa mort approchait, on ne pouvait se figurer qu'elle aurait lieu si subitement; au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, ses amis, en le voyant si dispos, si loquace, crurent à un mieux sensible, ne fût-il que passager. Cinq minutes avant son décès, on ne pouvait encore rien prévoir. Il éprouva soudain une douleur aiguë à la poitrine, pâlit, appuya ses mains sur son cœur. Tous s'empressèrent autour de lui; souriant malgré ses souffrances, il glissa de son fauteuil, se mit à genoux, se prosterna la face penchée vers le sol, étendit les bras, puis comme en extase, baisant la terre et priant (lui-même l'avait enseigné), il rendit doucement, allégrement, son âme à Dieu. La nouvelle de sa mort se répandit aussitôt dans l'ermitage et atteignit le monastère. Les intimes du défunt et ceux que leur rang désignait à cet office procédèrent à la toilette funèbre d'après l'antique rite; la communauté se rassembla à l'église. Avant le jour, la nouvelle fut connue en ville et devint le sujet de toutes les conversations; beaucoup de gens se rendirent au monastère. Mais nous en parlerons dans le livre suivant: disons seulement, par anticipation, que durant cette journée, il survint un événement si inattendu et, d'après l'impression qu'il produisit parmi les moines et en ville, à tel point étrange et

déconcertant, que jusqu'à maintenant, après tant d'années, on a gardé dans notre ville le plus vivant souvenir de cette journée mouvementée…

Troisième partie

Livre VII: Aliocha

I. L'odeur délétère

Le corps du Père Zosime fut préparé pour l'inhumation d'après le rite établi. On ne lave pas les moines et les ascètes décédés, le fait est notoire. «Lorsqu'un moine est rappelé au Seigneur, lit-on dans le Grand Rituel, le frère préposé à cet effet frotte son corps à l'eau tiède, traçant au préalable, avec l'éponge, une croix sur le front du mort, sur la poitrine, les mains, les pieds et les genoux, rien de plus.» Ce fut le Père Païsius qui procéda à cette opération. Ensuite, il revêtit le défunt de l'habit monastique et l'enveloppa dans une chape, en la fendant un peu, comme il est prescrit, pour rappeler la forme de la croix. On lui posa sur la tête un capuce terminé par une croix à huit branches, le visage étant recouvert d'un voile noir, et dans les mains une icône du Sauveur. Le cadavre ainsi habillé fut mis vers le matin dans un cercueil préparé depuis longtemps. On décida de le laisser pour la journée dans la grande chambre qui servait de salon. Comme le défunt avait le rang de iéroskhimonakh[230], il convenait de lire à son intention, non le Psautier mais l'Évangile. Après l'office des morts, le Père Joseph commença la lecture; quant au Père Païsius, qui voulait le remplacer ensuite pour le reste de la journée et pour la nuit, il était en ce moment fort occupé et soucieux, ainsi que le supérieur de l'ermitage. On constatait, en effet, parmi la communauté et les laïcs survenus en foule, une agitation inouïe, inconvenante même, une attente fiévreuse. Les deux religieux faisaient tout leur possible pour calmer les esprits surexcités. Quand il fit suffisamment clair, on vit arriver des fidèles amenant avec eux leurs malades, surtout les enfants, comme s'ils n'attendaient que ce moment, espérant une guérison immédiate, qui ne pouvait tarder de s'opérer, d'après leur croyance. Ce fut alors seulement qu'on constata à quel point tous avaient l'habitude de considérer le défunt starets, de son vivant, comme un véritable saint. Et les nouveaux venus étaient loin d'appartenir tous au bas peuple. Cette anxieuse attente des croyants, qui se manifestait ouvertement, avec une impatience presque

impérieuse, paraissait scandaleuse au Père Païsius et dépassait ses prévisions. Rencontrant des religieux tout émus, il leur parla ainsi:

«Cette attente frivole et immédiate de grandes choses n'est possible que parmi les laïcs et ne sied pas à nous autres.»

Mais on ne l'écoutait guère, et le Père Païsius s'en apercevait avec inquiétude, bien que lui-même (pour ne rien celer), tout en réprouvant des espoirs trop prompts qu'il trouvait frivoles et vains, les partageât secrètement dans le fond de son cœur, presque au même degré, ce dont il se rendait compte. Pourtant, certaines rencontres lui déplaisaient fort et excitaient des doutes en lui, par une sorte de pressentiment. C'est ainsi que, dans la foule qui encombrait la cellule, il remarqua avec répugnance (et se le reprocha aussitôt) la présence de Rakitine et du religieux d'Obdorsk, qui s'attardait au monastère. Tous deux parurent tout à coup suspects au Père Païsius, bien qu'ils ne fussent pas les seuls à cet égard. Au milieu de l'agitation générale, le moine d'Obdorsk se démenait plus que tous; on le voyait partout en train de questionner, l'oreille aux aguets, chuchotant d'un air mystérieux. Il paraissait impatient et comme irrité de ce que le miracle si longtemps attendu ne se produisait point. Quant à Rakitine, il se trouvait de si bonne heure à l'ermitage, comme on l'apprit plus tard, d'après les instructions de MmeKhokhlakov. Dès que cette femme, bonne mais dépourvue de caractère, qui n'avait pas accès à l'ascétère, eut appris la nouvelle en s'éveillant, elle fut saisie d'une telle curiosité qu'elle envoya aussitôt Rakitine, avec mission de la tenir au courant par écrit, toutes les demi-heures environ, de tout ce qui arriverait. Elle tenait Rakitine pour un jeune homme d'une piété exemplaire, tant il était insinuant et savait se faire valoir aux yeux de chacun, pourvu qu'il y trouvât le moindre intérêt. Comme la journée s'annonçait belle, de nombreux fidèles se pressaient autour des tombes, dont la plupart avoisinaient l'église, tandis que d'autres étaient disséminées çà et là. Le Père Païsius, qui faisait le tour de l'ascétère, songea soudain à Aliocha, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il l'aperçut au même instant, dans le coin le plus reculé, près de l'enceinte, assis sur la pierre tombale d'un religieux, mort depuis bien des années et que son ascétisme avait rendu célèbre. Il tournait le dos à l'ermitage, faisant face à l'enceinte, et le monument le dissimulait

presque. En s'approchant, le Père Païsius vit qu'il avait caché son visage dans ses mains et pleurait amèrement, le corps secoué par les sanglots. Il le considéra un instant.

«Assez pleuré, cher fils, assez, mon ami, dit-il enfin avec sympathie. Pourquoi pleures-tu? Réjouis-toi, au contraire. Ignores-tu donc que ce jour est un jour sublime pour lui? Pense seulement au lieu où il se trouve maintenant, à cette minute!»

Aliocha regarda le moine, découvrit son visage gonflé de larmes comme celui d'un petit enfant, mais se détourna aussitôt et le recouvrit de ses mains.

«Peut-être as-tu raison de pleurer, proféra le Père Païsius d'un air pensif. C'est le Christ qui t'a envoyé ces larmes. «Tes larmes d'attendrissement ne sont qu'un repos de l'âme et serviront à te distraire le cœur», ajouta-t-il à part soi, en songeant avec affection à Aliocha. Il se hâta de s'éloigner, sentant que lui aussi allait pleurer en le regardant.

Cependant le temps s'écoulait, les services funèbres se succédaient. Le Père Païsius remplaça le Père Joseph auprès du cercueil et poursuivit la lecture de l'Évangile. Mais avant trois heures de l'après-midi il arriva ce dont j'ai parlé à la fin du livre précédent, un événement si inattendu, si contraire à l'espérance générale que, je le répète, notre ville et ses environs s'en souviennent encore à l'heure actuelle. J'ajouterai qu'il me répugne presque de parler de cet événement scandaleux, au fond des plus banaux et des plus naturels, et je l'aurais certainement passé sous silence, s'il n'avait pas influé d'une façon décisive sur l'âme et le cœur du principal quoique futur héros de mon récit, Aliocha, provoquant en lui une sorte de révolution qui agita sa raison, mais l'affermit définitivement pour un but déterminé.

Lorsque, avant le jour, le corps du starets fut mis en bière et transporté dans la première chambre, quelqu'un demanda s'il fallait ouvrir les fenêtres. Mais cette question, posée incidemment, demeura sans réponse et presque inaperçue, sauf de quelques-uns. L'idée qu'un tel mort pût se corrompre et sentir mauvais leur parut absurde et fâcheuse (sinon comique), à cause du peu de foi et de la frivolité qu'elle révélait, car on attendait précisément le contraire. Un peu après midi commença une chose remarquée d'abord en silence par ceux qui allaient et venaient, chacun craignant visiblement de

faire part à d'autres de sa pensée; vers trois heures, cela fut constaté avec une telle évidence que la nouvelle se répandit parmi tous les visiteurs de l'ermitage, gagna le monastère où elle plongea tout le monde dans l'étonnement, et bientôt après atteignit la ville, agita les croyants et les incrédules. Ceux-ci se réjouirent; quant aux croyants, il s'en trouva parmi eux pour se réjouir encore davantage, car «la chute du juste et sa honte font plaisir», comme disait le défunt dans une de ses leçons. Le fait est que le cercueil se mit à exhaler une odeur délétère, qui alla en augmentant. On chercherait en vain dans les annales de notre monastère un scandale pareil à celui qui se déroula parmi les religieux eux-mêmes, aussitôt après la constatation du fait, et qui eût été impossible en d'autres circonstances. Bien des années plus tard, certains d'entre eux se remémorant les incidents de cette journée, se demandaient avec effroi comment le scandale avait pu atteindre de telles proportions. Car, déjà auparavant, des religieux irréprochables, d'une sainteté reconnue, étaient décédés, et leurs cercueils avaient répandu une odeur délétère qui se manifestait naturellement, comme chez tous les morts, mais sans causer de scandale, ni même aucune émotion. Sans doute, d'après la tradition, les restes d'autres religieux, décédés depuis longtemps, avaient échappé à la corruption, ce dont la communauté conservait un souvenir ému et mystérieux, y voyant un fait miraculeux et la promesse d'une gloire encore plus grande provenant de leurs tombeaux, si telle était la volonté divine. Parmi eux, on gardait surtout la mémoire du starets Job, mort vers 1810, à l'âge de cent cinq ans, fameux ascète, grand jeûneur et silentiaire, dont la tombe était montrée avec vénération à tous les fidèles qui arrivaient pour la première fois au monastère, avec des allusions mystérieuses aux grandes espérances qu'elle suscitait. (C'était la tombe où le Père Païsius avait rencontré Aliocha, le matin.) À part lui, on citait également le Père Barsanuphe, le starets auquel avait succédé le Père Zosime, que, de son vivant, tous les fidèles fréquentant le monastère tenaient pour «innocent». La tradition prétendait que ces deux personnages gisaient dans leur cercueil comme vivants, qu'on les avait inhumés intacts, que leurs visages même étaient en quelque sorte lumineux. D'autres rappelaient avec insistance que leurs corps exhalaient une odeur suave. Pourtant, malgré des souvenirs aussi

suggestifs, il serait difficile d'expliquer exactement comment une scène aussi absurde, aussi choquante put se passer auprès du cercueil du Père Zosime. Quant à moi, je l'attribue à différentes causes qui agirent toutes ensemble. Ainsi, cette haine invétérée du starétisme, tenu pour une innovation pernicieuse, qui existait encore chez de nombreux moines. Ensuite, il y avait surtout l'envie qu'on portait à la sainteté du défunt, si solidement établie de son vivant qu'il était comme défendu de la discuter. Car, bien que le starets gagnât une foule de cœurs par l'amour plus que par les miracles et eût constitué comme une phalange de ceux qui l'aimaient, il s'était pourtant attiré, par là même, des envieux, puis des ennemis, tant déclarés que cachés, non seulement au monastère, mais parmi les laïcs. Bien qu'il n'eût causé de tort à personne, on disait: «Pourquoi passe-t-il pour saint?» Et cette seule question, à force d'être répétée, avait fini par engendrer une haine inextinguible. Aussi, je pense que beaucoup, en apprenant qu'il sentait mauvais au bout de si peu de temps – car il n'y avait pas un jour qu'il était mort – furent ravis; de même, cet événement fut presque un outrage et une offense personnelle pour certains des partisans du starets qui l'avaient révéré jusqu'alors. Voici dans quel ordre les choses se passèrent.

Dès que la corruption se fut déclarée, à l'air seul des religieux qui pénétraient dans la cellule, on pouvait deviner le motif qui les amenait. Celui qui entrait ressortait au bout d'un moment pour confirmer la nouvelle à la foule des autres qui l'attendaient. Les uns hochaient la tête avec tristesse, d'autres ne dissimulaient pas leur joie, qui éclatait dans leurs regards malveillants. Et personne ne leur faisait de reproches, personne n'élevait la voix en faveur du défunt, chose d'autant plus étrange que ses partisans formaient la majorité au monastère; mais on voyait que le Seigneur lui-même permettait à la minorité de triompher provisoirement. Bientôt parurent dans la cellule, des laïcs, pour la plupart gens instruits, envoyés également comme émissaires. Le bas peuple n'entrait guère, bien qu'il se pressât en foule aux portes de l'ermitage. Il est incontestable que l'affluence des laïcs augmenta notablement après trois heures, par suite de cette nouvelle scandaleuse. Ceux qui ne seraient peut-être pas venus ce jour-là arrivaient maintenant à dessein, et parmi eux quelques personnes d'un rang notable. D'ailleurs, la décence

n'était pas encore ouvertement troublée, et le Père Païsius, l'air sévère, continuait à lire l'Évangile à part, avec fermeté, comme s'il ne remarquait rien de ce qui se passait, bien qu'il eût déjà observé quelque chose d'insolite. Mais des voix d'abord timides, qui s'affermirent peu à peu et prirent de l'assurance, parvinrent jusqu'à lui: «Ainsi donc, le jugement de Dieu n'est pas celui des hommes!» Cette réflexion fut formulée d'abord par un laïc, fonctionnaire de la ville, homme d'un certain âge, passant pour fort pieux; il ne fit d'ailleurs que répéter à haute voix ce que les religieux se disaient depuis longtemps à l'oreille. Le pire, c'est qu'ils prononçaient cette parole pessimiste avec une sorte de satisfaction qui allait grandissant. Bientôt, la décence commença d'être troublée, on aurait dit que tous se sentaient autorisés à agir ainsi.»

«Comment cela a-t-il pu se produire? Disaient quelques-uns, d'abord comme à regret; il n'était pas corpulent, rien que la peau et les os, pourquoi sentirait-il mauvais? – C'est un avertissement de Dieu, se hâtaient d'ajouter d'autres, dont l'opinion prévalait, car ils indiquaient que si l'odeur eût été naturelle, comme pour tout pécheur, elle se fût manifestée plus tard, après vingt-quatre heures au moins, mais ceci a devancé la nature, donc il faut y voir le doigt de Dieu.» Ce raisonnement était irréfutable. Le doux Père Joseph, le bibliothécaire, favori du défunt, se mit à objecter à certains médisants qu'«il n'en était pas partout ainsi», que l'incorruptibilité du corps des justes n'était pas un dogme de l'orthodoxie, mais seulement une opinion, et que dans les régions les plus orthodoxes, au mont Athos, par exemple, on attache moins d'importance à l'odeur délétère; ce n'est pas l'incorruptibilité physique qui passe là-bas pour le principal signe de la glorification des justes, mais la couleur de leurs os, après que leurs corps ont séjourné de longues années dans la terre: «Si les os deviennent jaunes comme la cire, cela signifie que le Seigneur a glorifié un juste; mais s'ils sont noirs, c'est que le Seigneur ne l'en a pas jugé digne; voilà comme on procède au mont Athos, sanctuaire où se conservent dans toute leur pureté les traditions de l'orthodoxie», conclut le Père Joseph. Mais les paroles de l'humble Père ne firent pas impression et provoquèrent même des reparties ironiques: «Tout ça, c'est de l'érudition et des nouveautés, inutile de l'écouter», décidèrent entre eux les

religieux. «Nous gardons les anciens usages; faudrait-il imiter toutes les nouveautés qui surgissent?» ajoutaient d'autres. «Nous avons autant de saints qu'eux. Au mont Athos, sous le joug turc, ils ont tout oublié. L'orthodoxie s'est altérée chez eux depuis longtemps, ils n'ont même pas de cloches», renchérissaient les plus ironiques. Le Père Joseph se retira chagriné, d'autant plus qu'il avait exprimé son opinion avec peu d'assurance et sans trop y ajouter foi. Il prévoyait, dans son trouble, une scène choquante et un commencement d'insubordination. Peu à peu, à la suite du Père Joseph, toutes les voix raisonnables se turent. Comme par une sorte d'accord, tous ceux qui avaient aimé le défunt, accepté avec une tendre soumission l'institution du starétisme, furent soudain saisis d'effroi et se bornèrent à échanger de timides regards quand ils se rencontraient. Les ennemis du starétisme, en tant que nouveauté, relevaient fièrement la tête: «Non seulement le Père Barsanuphe ne sentait pas, mais il répandait une odeur suave, rappelaient-ils avec une joie maligne. Ses mérites et son rang lui avaient valu cette justification.» Ensuite, le blâme et même les accusations ne furent pas épargnés au défunt: «Il enseignait à tort que la vie est une grande joie et non une humiliation douloureuse» disaient quelques-uns parmi les plus bornés. «Il croyait d'après la nouvelle mode, n'admettait pas le feu matériel en enfer», ajoutaient d'autres encore plus obtus. «Il ne jeûnait pas rigoureusement, se permettait des douceurs, prenait des confitures de cerises avec le thé; il les aimait beaucoup, les dames lui en envoyaient. Convient-il à un ascète de prendre du thé?» disaient d'autres envieux. «Il trônait plein d'orgueil, rappelaient avec acharnement les plus malveillants; il se croyait un saint, on s'agenouillait devant lui, il l'acceptait comme une chose due.» «Il abusait du sacrement de la confession», chuchotaient malignement les plus fougueux adversaires du starétisme, et parmi eux des religieux âgés, d'une dévotion rigoureuse, de vrais jeûneurs taciturnes, qui avaient gardé le silence durant la vie du défunt, mais ouvraient maintenant la bouche, chose déplorable, car leurs paroles influaient fortement sur les jeunes religieux, encore hésitants. Le moine de Saint-Sylvestre d'Obdorsk était tout oreilles, soupirait profondément, hochait la tête: «Le Père Théraponte avait raison hier», songeait-il à part lui, et juste à ce moment celui-ci parut, comme pour

redoubler la confusion.

Nous avons déjà dit qu'il quittait rarement sa cellule du rucher, qu'il restait même longtemps sans aller à l'église et qu'on lui passait ces fantaisies comme à un soi-disant toqué, sans l'astreindre au règlement. Pour tout dire, on était bien obligé de se montrer tolérant envers lui. Car on se serait fait un scrupule d'imposer formellement la règle commune à un aussi grand jeûneur et silentiaire, qui priait jour et nuit, s'endormant même à genoux. «Il est plus saint que nous tous et ses austérités dépassent la règle, disaient les religieux; s'il ne va pas à l'église, il sait lui-même quand y aller, il a sa propre règle.» C'était donc pour éviter un scandale qu'on laissait le Père Théraponte en repos. Comme tous le savaient, il éprouvait une véritable aversion pour le Père Zosime; et soudain il apprit dans sa cellule que «le jugement de Dieu n'était pas celui des hommes et avait devancé la nature». On peut croire que le moine d'Obdorsk, revenu plein d'effroi de sa visite la veille, était accouru un des premiers lui annoncer la nouvelle. J'ai mentionné aussi que le Père Païsius, qui lisait impassible l'Évangile devant le cercueil, sans voir ni entendre ce qui se passait au-dehors, avait pourtant pressenti l'essentiel, car il connaissait à fond son milieu. Il n'était pas troublé et, prêt à toute éventualité, observait d'un regard pénétrant l'agitation dont il prévoyait déjà le résultat. Tout à coup, un bruit insolite et inconvenant dans le vestibule frappa son oreille. La porte s'ouvrit toute grande et le Père Théraponte parut sur le seuil.

De la cellule, on distinguait nettement de nombreux moines qui l'avaient accompagné et se pressaient au bas du perron, et parmi eux des laïcs. Pourtant ils n'entrèrent pas, mais attendirent ce que dirait et ferait le Père Théraponte, car ils prévoyaient, non sans crainte malgré leur hardiesse, que celui-ci n'était pas venu pour rien. S'arrêtant sur le seuil, le Père Théraponte leva les bras, démasquant les yeux perçants et curieux de l'hôte d'Obdorsk, incapable de se retenir et monté seul derrière lui à cause de son extrême curiosité. Les autres, dès que la porte s'ouvrit avec fracas, reculèrent au contraire, en proie à une peur subite. Les bras levés, le père Théraponte vociféra:

«Je chasse les démons!»

Il se mit aussitôt, en se tournant successivement aux quatre coins de la

cellule, à faire le signe de la croix. Ceux qui l'accompagnaient comprirent aussitôt le sens de son acte, sachant que n'importe où il allait, avant de s'asseoir et de parler, il exorcisait le malin.

«Hors d'ici, Satan, hors d'ici! Répétait-il à chaque signe de croix. Je chasse les démons!» hurla-t-il de nouveau. Son froc grossier était ceint d'une corde, sa chemise de chanvre laissait voir sa poitrine velue. Il avait les pieds entièrement nus. Dès qu'il agita les bras, on entendit cliqueter les lourdes chaînes qu'il portait sous le froc.

Le Père Païsius s'arrêta de lire, s'avança et se tint devant lui dans l'attente.

«Pourquoi es-tu venu, Révérend Père? Pourquoi troubler l'ordre? Pourquoi scandaliser l'humble troupeau? Proféra-t-il enfin en le regardant avec sévérité.

— Pourquoi je suis venu? Que demandes-tu? Que crois-tu? Cria le Père Théraponte d'un air égaré. Je suis venu chasser vos hôtes, les démons impurs. Je verrai si vous en avez hébergé beaucoup en mon absence. Je veux les balayer.

— Tu chasses le malin et peut-être le sers-tu toi-même, poursuivit intrépidement le Père Païsius. Qui peut dire de lui-même: «je suis saint». Est-ce toi, mon Père?

— Je suis souillé et non saint. Je ne m'assieds pas dans un fauteuil et je ne veux pas être adoré comme une idole! Tonna le Père Théraponte. À présent, les hommes ruinent la sainte foi. Le défunt, votre saint – et il se retourna vers la foule et désignant du doigt le cercueil – rejetait les démons. Il donnait une drogue contre eux. Et les voici qui pullulent chez vous, comme les araignées dans les coins. Maintenant, lui-même empeste. Nous voyons là un sérieux avertissement du Seigneur.»

C'était une allusion à un fait réel. Le malin était apparu à l'un des religieux, d'abord en songe, puis à l'état de veille. Épouvanté, il rapporta la chose au starets Zosime, qui lui prescrivit un jeûne rigoureux et des prières ferventes. Comme rien n'y faisait, il lui conseilla de prendre un remède, sans renoncer à ces pieuses pratiques. Beaucoup alors en furent choqués et discoururent entre eux en hochant la tête, surtout le Père Théraponte, auquel

certains détracteurs s'étaient empressés de rapporter cette prescription «insolite» du starets.

«Va-t'en, Père! Dit impérieusement le Père Païsius, ce n'est pas aux hommes de juger, mais à Dieu. Peut-être voyons-nous ici un «avertissement» que personne n'est capable de comprendre, ni toi, ni moi. Va-t'en, Père, et ne scandalise pas le troupeau! Répéta-t-il d'un ton ferme.

— Il n'observait pas le jeûne prescrit aux profès, voilà d'où vient cet avertissement. Ceci est clair, c'est un péché de le dissimuler! Poursuivit le fanatique se laissant emporter par son zèle extravagant. – Il adorait les bonbons, les dames lui en apportaient dans leurs poches; il sacrifiait à son ventre, il le remplissait de douceurs, il nourrissait son esprit de pensées arrogantes… Aussi a-t-il subi cette ignominie…

— Tes paroles sont futiles, Père; j'admire ton ascétisme, mais tes paroles sont futiles, telles que les prononcerait dans le monde un jeune homme inconstant et étourdi. Va-t'en. Père, je te l'ordonne! Conclut le Père Païsius d'une voix tonnante.

— Je m'en vais! Proféra le Père Théraponte, comme déconcerté, mais toujours courroucé; vous vous enorgueillissez de votre science devant ma nullité. Je suis arrivé ici peu instruit, j'y ai oublié ce que je savais, le Seigneur lui-même m'a préservé, moi chétif, de votre grande sagesse…»

Le Père Païsius, immobile devant lui, attendait avec fermeté.

Le Père Théraponte se tut quelques instants et soudain s'assombrit, porta la main droite à sa joue, et prononça d'une voix traînante, en regardant le cercueil du starets:

«Demain on chantera pour lui: Aide et Protecteur, hymne glorieux, et pour moi, quand je crèverai, seulement: Quelle vie bienheureuse, médiocre verset[231], dit-il d'un ton de regret. Vous vous êtes enorgueillis et enflés, ce lieu est désert!» hurla-t-il comme un insensé.

Puis, agitant les bras, il se détourna rapidement et descendit à la hâte les degrés du perron. La foule qui l'attendait hésita; quelques-uns le suivirent aussitôt, d'autres tardèrent, car la cellule restait ouverte et le Père Païsius, sorti sur le perron, observait, immobile. Mais le vieux fanatique n'avait pas fini: à vingt pas il se tourna vers le soleil couchant, leva les bras en l'air et –

comme fauché – s'écroula sur le sol en criant: «Mon Seigneur a vaincu! Le Christ a vaincu le soleil couchant!»

Il poussait des cris de forcené, les bras tendus vers le soleil et la face contre terre; puis il se mit à pleurer comme un petit enfant, secoué par les sanglots, écartant les bras par terre.

Tous alors s'élancèrent vers lui, des exclamations retentirent, des sanglots… Une sorte de délire s'était emparé d'eux tous.

«Voilà un saint! Voilà un juste! S'écriait-on sans crainte; il mérite d'être starets, ajoutaient d'autres avec emportement.

— Il ne voudra pas être starets… lui-même refusera… Il ne servira pas cette nouveauté maudite… Il n'ira pas imiter leurs folies», reprirent d'autres voix.

Il est difficile de se figurer ce qui serait arrivé, mais juste à ce moment la cloche appela au service divin. Tous se signèrent. Le Père Théraponte se releva, se signa lui aussi, puis se dirigea vers sa cellule sans se retourner, en tenant des propos incohérents. Un petit nombre le suivit, mais la plupart se dispersèrent, pressés d'aller à l'office. Le Père Païsius céda la place au Père Joseph et sortit. Les clameurs des fanatiques ne pouvaient l'ébranler, mais il sentit soudain une tristesse particulière lui envahir le cœur. Il comprit que cette angoisse provenait, en apparence, d'une cause insignifiante. Le fait est que, dans la foule qui se pressait à l'entrée de la cellule, il avait aperçu Aliocha parmi les agités et se souvenait d'avoir éprouvé alors une sorte de souffrance. «Ce jeune homme tiendrait-il maintenant une telle place dans mon cœur?» se demanda-t-il avec surprise. À cet instant, Aliocha passa à côté de lui, se hâtant on ne savait où, mais pas du côté de l'église. Leurs regards se rencontrèrent. Aliocha détourna les yeux et les baissa; rien qu'à son air le Père Païsius devina le profond changement qui s'opérait en lui en ce moment.

«As-tu aussi été séduit? S'écria le Père Païsius. Serais-tu avec les gens de peu de foi?» ajouta-t-il tristement.

Aliocha s'arrêta, le regarda vaguement, puis de nouveau il détourna les yeux et les baissa. Il se tenait de côté, sans faire face à son interlocuteur. Le Père Païsius l'observait avec attention.

«Où vas-tu si vite? On sonne pour l'office, demanda-t-il encore, mais

Aliocha ne répondit rien.

— Est-ce que tu quitterais l'ermitage sans autorisation, sans recevoir la bénédiction?»

Tout à coup Aliocha eut un sourire contraint, jeta un regard des plus étranges sur le Père qui le questionnait, celui auquel l'avait confié, avant de mourir, son ancien directeur, le maître de son cœur et de son esprit, son starets bien-aimé; puis, toujours sans répondre, il agita la main comme s'il n'avait cure de la déférence et se dirigea à pas rapides vers la sortie de l'ermitage.

«Tu reviendras!» murmura le Père Païsius en le suivant des yeux avec une douloureuse surprise.

II. Une telle minute

Le Père Païsius ne se trompait pas en décidant que son «cher garçon» reviendrait; peut-être même avait-il soupçonné, sinon compris, le véritable état d'âme d'Aliocha. Néanmoins, j'avoue qu'il me serait maintenant très difficile de définir exactement ce moment étrange de la vie de mon jeune et sympathique héros. À la question attristée que le Père Païsius posait à Aliocha: «Serais-tu aussi avec les gens de peu de foi?» je pourrais certes répondre avec fermeté à sa place: «Non, il n'est pas avec eux.» Bien plus, c'était même tout le contraire: son trouble provenait précisément de sa foi ardente. Il existait pourtant, ce trouble, et si douloureux que même longtemps après Aliocha considérait cette triste journée comme une des plus pénibles, des plus funestes de sa vie. Si l'on demande: «Est-il possible qu'il éprouvât tant d'angoisse et d'agitation uniquement parce que le corps de son starets, au lieu d'opérer des guérisons, s'était au contraire rapidement décomposé?» je répondrai sans ambages: «Oui, c'est bien cela.» Je prierai toutefois le lecteur de ne pas trop se hâter de rire de la simplicité de mon jeune homme. Non seulement je n'ai pas l'intention de demander pardon pour lui ou d'excuser sa foi naïve, soit par sa jeunesse, soit par les faibles progrès réalisés dans ses études, etc., mais je déclare, au contraire, éprouver un sincère respect pour la nature de son cœur. Assurément, un autre jeune homme, accueillant avec

réserve les impressions du cœur, tiède et non ardent dans ses affections, loyal, mais d'esprit trop judicieux pour son âge, un tel jeune homme, dis-je, eût évité ce qui arriva au mien; mais dans certains cas il est plus honorable de céder à un entraînement déraisonnable, provoqué par un grand amour, que d'y résister. À plus forte raison dans la jeunesse, car selon moi un jeune homme constamment judicieux ne vaut pas grand-chose. «Mais, diront peut-être les gens raisonnables, tout jeune homme ne peut pas croire à un tel préjugé, et le vôtre n'est pas un modèle pour les autres.» À quoi je répondrai: «Oui, mon jeune homme croyait avec ferveur, totalement, mais je ne demanderai pas pardon pour lui.»

Bien que j'aie déclaré plus haut (peut-être avec trop de hâte) ne pas vouloir excuser ni justifier mon héros, je vois qu'une explication est nécessaire pour l'intelligence ultérieure du récit. Il ne s'agissait pas ici d'attendre des miracles avec une impatience frivole. Et ce n'est pas pour le triomphe de certaines convictions qu'Aliocha avait alors besoin de miracles, ni pour celui de quelque idée préconçue sur une autre, en aucune façon; avant tout, au premier plan, surgissait devant lui la figure de son starets bien-aimé, du juste pour qui il avait un culte. C'est sur lui, sur lui seul que se concentrait parfois, au moins dans ses plus vifs élans, tout l'amour qu'il portait dans son jeune cœur «pour tous et tout». À vrai dire, cet être incarnait depuis si longtemps à ses yeux l'idéal absolu, qu'il y aspirait de toutes les forces de sa jeunesse, exclusivement, jusqu'à en oublier, par moments, «tous et tout». (Il se rappela par la suite avoir complètement oublié, en cette pénible journée, son frère Dmitri, dont il se préoccupait tant la veille; oublié aussi de porter les deux cents roubles au père d'Iliioucha, comme il se l'était promis.) Ce n'étaient pas des miracles qu'il lui fallait, mais seulement la «justice suprême», violée à ses yeux, ce qui le navrait. Qu'importe que cette «justice» attendue par Aliocha prît par la force des choses la forme de miracles opérés immédiatement par la dépouille de son ancien directeur qu'il adorait? C'est ce que pensait et attendait tout le monde, au monastère, même ceux devant lesquels il s'inclinait, le Père Païsius par exemple; Aliocha, sans se laisser troubler par le doute, rêvait de la même façon qu'eux. Une année entière de vie monastique l'y avait préparé, son cœur était accoutumé à cette attente.

Toutefois il n'avait pas seulement soif de miracles, mais encore de justice. Et celui qui aurait dû, d'après son espérance, être élevé au-dessus de tous, se trouvait abaissé et couvert de honte! Pourquoi cela? Qui était juge? Ces questions tourmentaient son cœur innocent. Il avait été offensé et même irrité de voir le juste entre les justes livré aux railleries malveillantes de la foule frivole, si inférieure à lui. Qu'aucun miracle n'ait eu lieu, que l'attente générale ait été déçue, passe encore! Mais pourquoi cette honte, cette décomposition hâtive qui «devançait la nature», comme disaient les méchants moines? Pourquoi cet «avertissement» dont ils triomphaient avec le Père Théraponte, pourquoi s'y croyaient-ils autorisés? Où était donc la Providence? Pourquoi, pensait Aliocha, s'était-elle retirée «au moment décisif», paraissant se soumettre aux lois aveugles et impitoyables de la nature?

Aussi le cœur d'Aliocha saignait; comme nous l'avons déjà dit, il s'agissait de l'être qu'il chérissait le plus au monde, et qui était «couvert de honte et d'infamie!» Plaintes futiles et déraisonnables, mais, je le répète pour la troisième fois (et peut-être avec frivolité, j'y consens): je suis content que mon jeune homme ne se soit pas montré judicieux en un pareil moment, car le jugement vient toujours en son temps, quand on n'est pas sot; mais quand viendra l'amour, s'il n'y en a pas dans un jeune cœur à un moment exceptionnel? Il faut mentionner pourtant un phénomène étrange, mais passager, qui se manifesta dans l'esprit d'Aliocha à cet instant critique. C'était par intervalles une impression douloureuse résultant de la conversation de la veille avec son frère Ivan, qui l'obsédait maintenant. Non que ses croyances fondamentales fussent en rien ébranlées: en dépit de ses murmures subits, il aimait son Dieu et croyait fermement en lui. Pourtant une impression confuse, mais pénible et mauvaise, surgit dans son âme, et tendit à s'imposer de plus en plus.

À la nuit tombante, Rakitine, qui traversait le bois de pins pour aller au monastère, aperçut Aliocha, étendu sous un arbre, la face contre terre, immobile et paraissant dormir. Il s'approcha, l'interpella.

«C'est toi, Alexéi? Est-il possible que tu…» proféra-t-il étonné, mais il n'acheva pas. Il voulait dire: «Est-il possible que tu en sois là?» Aliocha ne

tourna pas la tête, mais d'après un mouvement qu'il fit, Rakitine devina qu'il l'entendait et le comprenait. «Qu'as-tu donc? Poursuivit-il surpris, mais un sourire ironique apparaissait déjà sur ses lèvres. Écoute, je te cherche depuis plus de deux heures. Tu as disparu tout à coup. Que fais-tu donc ici? Regarde-moi, au moins!»

Aliocha releva la tête, s'assit en s'adossant à l'arbre. Il ne pleurait pas, mais son visage exprimait la souffrance; on lisait dans ses yeux de l'irritation. D'ailleurs, il ne regardait pas Rakitine, mais à côté.

«Mais tu n'as plus le même visage! Ta fameuse douceur a disparu. Te serais-tu fâché contre quelqu'un? On t'a fait un affront?

— Laisse-moi! Fit soudain Aliocha sans le regarder, avec un geste de lassitude.

— Oh, oh! Voilà comme nous sommes! Un ange, crier comme les simples mortels! Eh bien, Aliocha, franchement tu me surprends, moi que rien n'étonne. Je te croyais plus cultivé.»

Aliocha le regarda enfin, mais d'un air distrait, comme s'il le comprenait mal.

«Et tout ça, parce que ton vieux sent mauvais! Croyais-tu sérieusement qu'il allait faire des miracles? S'écria Rakitine avec un étonnement sincère.

— Je l'ai cru, je le crois, je veux le croire toujours! Que te faut-il de plus? Fit Aliocha avec irritation.

— Rien du tout, mon cher. Que diable, les écoliers de treize ans n'y croient plus! Alors, tu t'es fâché, te voilà maintenant en révolte contre ton Dieu: monsieur n'a pas reçu d'avancement, monsieur n'a pas été décoré! Quelle misère!»

Aliocha le regarda longuement, les yeux à demi fermés; un éclair y passa… mais ce n'était pas de la colère contre Rakitine.

»Je ne me révolte pas contre mon Dieu, seulement je n'accepte pas son univers, fit-il avec un sourire contraint.

— Comment, tu n'acceptes pas l'univers? Répéta Rakitine après un instant de réflexion. Quel est ce galimatias?»

Aliocha ne répondit pas.

«Laissons ces niaiseries; au fait! As-tu mangé aujourd'hui?

— Je ne me souviens pas… Je crois que oui.

— Tu dois te restaurer, tu as l'air épuisé, cela fait peine à voir. Tu n'as pas dormi cette nuit, à ce qu'il paraît; vous aviez une séance. Ensuite tout ce remue-ménage, ces simagrées. Bien sûr, tu n'as bouffé que du pain bénit. J'ai dans ma poche un saucisson que j'ai apporté tantôt de la ville à tout hasard, mais tu n'en voudrais pas…

— Donne.

— Hé! Hé! Alors, c'est la révolte ouverte, les barricades! Eh bien, frère, ne perdons pas de temps. Viens chez moi… Je boirais volontiers un verre d'eau-de-vie, je suis harassé. La vodka, bien sûr, ne te tente pas. Y goûterais-tu?

— Donne toujours.

— Ah bah! C'est bizarre! S'exclama Rakitine en lui lançant un regard stupéfait. Quoi qu'il en soit, eau-de-vie ou saucisson ne sont pas à dédaigner, allons!»

Aliocha se leva sans mot dire et suivit Rakitine.

«Si ton frère Ivan te voyait, c'est lui qui serait surpris! À propos, sais-tu qu'il est parti ce matin pour Moscou?

— Je le sais», dit Aliocha avec indifférence.

Soudain, l'image de Dmitri lui apparut, la durée d'un instant; il se rappela vaguement une affaire urgente, un devoir impérieux à remplir, mais ce souvenir ne lui fit aucune impression, ne parvint pas jusqu'à son cœur, s'effaça aussitôt de sa mémoire. Par la suite, il devait longtemps s'en souvenir.

«Ton frère Ivan m'a traité une fois de «ganache libérale». Toi-même m'as donné un jour à entendre que j'étais «malhonnête» … Soit. On va voir maintenant vos capacités et votre honnêteté (ceci fut chuchoté par Rakitine, à part soi). Écoute, reprit-il à haute voix, évitons le monastère, le sentier nous mène droit à la ville… Hem! Je dois passer chez la Khokhlakov. Je lui ai écrit les événements; figure-toi qu'elle m'a répondu par un billet au crayon (elle adore écrire, cette dame) qu'«elle n'aurait jamais attendu une pareille conduite de la part d'un starets aussi respectable que le Père Zosime!» Sic. Elle aussi s'est fâchée; vous êtes tous les mêmes! Attends!»

Il s'arrêta brusquement et, la main sur l'épaule d'Aliocha:

«Sais-tu, Aliocha, dit-il d'un ton insinuant en le regardant dans les yeux, sous l'impression d'une idée subite qu'il craignait visiblement de formuler, malgré son air rieur, tant il avait peine à croire aux nouvelles dispositions d'Aliocha; sais-tu où nous ferions bien d'aller?

— Où tu voudras… ça m'est égal.

— Allons chez Grouchegnka, hein! Veux-tu? Dit enfin Rakitine tout tremblant d'attente.

— Allons», répondit tranquillement Aliocha.

Rakitine s'attendait si peu à ce prompt consentement qu'il faillit faire un bond en arrière.

«À la bonne heure!» allait-il s'écrier, mais il saisit Aliocha par le bras et l'entraîna rapidement, craignant de le voir changer d'avis.

Ils marchaient en silence, Rakitine avait peur de parler.

«Comme elle sera contente…» voulut-il dire, mais il se tut. Ce n'était certes pas pour faire plaisir à Grouchegnka qu'il lui amenait Aliocha; un homme sérieux comme lui n'agissait que par intérêt. Il avait un double but: se venger d'abord, contempler «la honte du juste» et la «chute» probable d'Aliocha, «de saint devenu pécheur», ce dont il se réjouissait d'avance; en outre, il avait en vue un avantage matériel dont il sera question plus loin.

«Voilà une occasion qu'il faut saisir aux cheveux», songeait-il avec une gaieté maligne.

III. L'oignon

Grouchegnka habitait le quartier le plus animé, près de la place de l'Église, chez la veuve du marchand Morozov, où elle occupait dans la cour un petit pavillon en bois. La maison Morozov, une bâtisse en pierre, à deux étages, était vieille et laide; la propriétaire, une femme âgée, y vivait seule avec deux nièces, des vieilles filles. Elle n'avait pas besoin de louer son pavillon, mais on savait qu'elle avait admis Grouchegnka comme locataire (quatre ans auparavant) pour complaire à son parent, le marchand Samsonov, protecteur attitré de la jeune fille. On disait que le vieux jaloux, en installant chez elle sa

«favorite», comptait sur la vigilance de la vieille femme pour surveiller la conduite de sa locataire. Mais cette vigilance devint bientôt inutile, de sorte que MmeMorozov ne voyait que rarement Grouchegnka et avait cessé de l'importuner en l'espionnant. À vrai dire, quatre ans s'étaient déjà écoulés depuis que le vieillard avait ramené du chef-lieu cette jeune fille de dix-huit ans, timide, gênée, fluette, maigre, pensive et triste, et beaucoup d'eau avait passé sous les ponts. On ne savait rien de précis sur elle dans notre ville, on n'en apprit pas davantage plus tard, même lorsque beaucoup de personnes commencèrent à s'intéresser à la beauté accomplie qu'était devenue Agraféna Alexandrovna. On racontait qu'à dix-sept ans elle avait été séduite par un officier qui l'avait aussitôt abandonnée pour se marier, laissant la malheureuse dans la honte et la misère. On disait d'ailleurs que, malgré tout, Grouchegnka sortait d'une famille honorable et d'un milieu ecclésiastique, étant la fille d'un diacre en disponibilité, ou quelque chose d'approchant. En quatre ans, l'orpheline sensible, malheureuse, chétive, était devenue florissante, vermeille, une beauté russe, au caractère énergique, fière, effrontée, habile à manier l'argent, avare et avisée, qui avait su, honnêtement ou non, amasser un certain capital. Une seule chose ne laissait aucun doute, c'est que Grouchegnka était inaccessible et qu'à part le vieillard, son protecteur, personne, durant ces quatre années, n'avait pu se vanter de ses faveurs. Le fait était certain, car bien des soupirants s'étaient présentés, surtout les deux dernières années. Mais toutes les tentatives échouèrent et quelques-uns durent même battre en retraite, couverts de ridicule, grâce à la résistance de cette jeune personne au caractère énergique. On savait encore qu'elle s'occupait d'affaires, surtout depuis un an, et qu'elle y manifestait des capacités remarquables, si bien que beaucoup avaient fini par la traiter de juive. Non qu'elle prêtât à usure; mais on savait, par exemple, qu'en compagnie de Fiodor Pavlovitch Karamazov elle avait racheté, pendant quelque temps, des billets à vil prix, au dixième de leur valeur, recouvrant ensuite, dans certains cas, la totalité de la créance. Le vieux Samsonov, que ses pieds enflés ne portaient plus depuis un an, veuf qui tyrannisait ses fils majeurs, capitaliste d'une avarice impitoyable, était tombé pourtant sous l'influence de sa protégée, qu'il avait tenue de court au début, à la portion

congrue, «à l'huile de chènevis», disaient les railleurs. Mais Grouchegnka avait su s'émanciper, tout en lui inspirant une confiance sans bornes quant à sa fidélité. Ce vieillard, grand homme d'affaires, avait aussi un caractère remarquable: avare et dur comme pierre, bien que Grouchegnka l'eût subjugué au point qu'il ne pouvait se passer d'elle, il ne lui reconnut pas de capital important et, même si elle l'avait menacé de le quitter, il fût demeuré inflexible. En revanche, il lui réserva une certaine somme, et, quand on l'apprit, cela surprit tout le monde. «Tu n'es pas sotte, dit-il en lui assignant huit mille roubles, opère toi-même, mais sache qu'à part ta pension annuelle, comme auparavant, tu ne recevras rien de plus jusqu'à ma mort et que je ne te laisserai rien par testament.» Il tint parole, et ses fils, qu'il avait toujours gardés chez lui comme des domestiques avec leurs femmes et leurs enfants, héritèrent de tout; Grouchegnka ne fut même pas mentionnée dans le testament. Par ses conseils sur la manière de faire valoir son capital, il l'aida notablement et lui indiqua des «affaires». Quand Fiodor Pavlovitch Karamazov, entré en relation avec Grouchegnka à propos d'une opération «fortuite», finit par tomber amoureux d'elle jusqu'à en perdre la raison, le vieux Samsonov, qui avait déjà un pied dans la tombe, s'amusa beaucoup. Mais lorsque Dmitri Fiodorovitch se mit sur les rangs, le vieux cessa de rire. «S'il faut choisir entre les deux, lui dit-il une fois sérieusement, prends le père, mais à condition que le vieux coquin t'épouse et te reconnaisse au préalable un certain capital. Ne te lie pas avec le capitaine, tu n'en tirerais aucun profit.» Ainsi parla le vieux libertin, pressentant sa fin prochaine; il mourut en effet cinq mois plus tard. Soit dit en passant, bien qu'en ville la rivalité absurde et choquante des Karamazov père et fils fût connue de bien des gens, les véritables relations de Grouchegnka avec chacun d'eux demeuraient ignorées de la plupart. Même ses servantes (après le drame dont nous parlerons) témoignèrent en justice qu'Agraféna Alexandrovna recevait Dmitri Fiodorovitch uniquement par crainte, car «il avait menacé de la tuer». Elle en avait deux, une cuisinière fort âgée, depuis longtemps au service de sa famille, maladive et presque sourde, et sa petite-fille, alerte femme de chambre de vingt ans.

Grouchegnka vivait fort chichement, dans un intérieur des plus modestes,

trois pièces meublées en acajou par la propriétaire, dans le style de 1820. À l'arrivée de Rakitine et d'Aliocha, il faisait déjà nuit, mais on n'avait pas encore allumé. La jeune femme était étendue au salon, sur son canapé au dossier d'acajou, recouvert de cuir dur, déjà usé et troué, la tête appuyée sur deux oreillers. Elle reposait sur le dos, immobile, les mains derrière la tête, portant une robe de soie noire, avec une coiffure en dentelle qui lui seyait à merveille; sur les épaules, un fichu agrafé par une broche en or massif. Elle attendait quelqu'un, inquiète et impatiente, le teint pâle, les lèvres et les yeux brûlants, son petit pied battant la mesure sur le bras du canapé. Au bruit que firent les visiteurs en entrant, elle sauta à terre, criant d'une voix effrayée:

«Qui va là?»

La femme de chambre s'empressa de rassurer sa maîtresse.

«Ce n'est pas lui, n'ayez crainte.»

«Que peut-elle bien avoir?» murmura Rakitine en menant par le bras Aliocha au salon.

Grouchegnka restait debout, encore mal remise de sa frayeur. Une grosse mèche de ses cheveux châtains, échappée de sa coiffure, lui tombait sur l'épaule droite, mais elle n'y prit pas garde et ne l'arrangea pas avant d'avoir reconnu ses hôtes.

«Ah! C'est toi Rakitka? Tu m'as fait peur! Avec qui es-tu? Seigneur, voilà qui tu m'amènes! S'écria-t-elle en apercevant Aliocha.

— Fais donc donner de la lumière! Dit Rakitine, du ton d'un familier qui a le droit de commander dans la maison.

— Certainement… Fénia[232], apporte-lui une bougie… Tu as trouvé le bon moment pour l'amener!»

Elle fit un signe de tête à Aliocha et arrangea ses cheveux devant la glace. Elle paraissait mécontente.

«Je tombe mal? Demanda Rakitine, l'air soudain vexé.

— Tu m'as effrayée, Rakitka, voilà tout.»

Grouchegnka se tourna en souriant vers Aliocha.

«N'aie pas peur de moi, mon cher Aliocha, reprit-elle, je suis charmée de ta visite inattendue. Je croyais que c'était Mitia qui voulait entrer de force. Vois-tu, je l'ai trompé tout à l'heure, il m'a juré qu'il me croyait et je lui ai

menti. Je lui ai dit que j'allais chez mon vieux Kouzma[233] Kouzmitch faire les comptes toute la soirée. J'y vais, en effet, une fois par semaine. Nous nous enfermons à clef: il pioche ses comptes et j'écris dans les livres, il ne se fie qu'à moi. Comment Fénia vous a-t-elle laissés entrer? Fénia, cours à la porte cochère, regarde si le capitaine ne rôde pas aux alentours. Il est peut-être caché et nous épie, j'ai une peur affreuse!

— Il n'y a personne, Agraféna Alexandrovna; j'ai regardé partout, je vais voir à chaque instant par les fentes, j'ai peur moi aussi.

— Les volets sont-ils fermés? Fénia, baisse les rideaux, autrement il verrait la lumière. Je crains aujourd'hui ton frère Mitia, Aliocha.»

Grouchegnka parlait très haut, l'air inquiet et surexcité.

«Pourquoi cela? Demanda Rakitine; il ne t'effraie pas d'ordinaire, tu le fais marcher comme tu veux.

— Je te dis que j'attends une nouvelle, de sorte que je n'ai que faire de Mitia, maintenant. Il n'a pas cru que j'allais chez Kouzma Kouzmitch, je le sens. À présent, il doit monter la garde chez Fiodor Pavlovitch, dans le jardin. S'il est embusqué là-bas, il ne viendra pas ici, tant mieux! J'y suis allée vraiment, chez le vieux. Mitia m'accompagnait; je lui ai fait promettre de venir me chercher à minuit. Dix minutes après, je suis ressortie et j'ai couru jusqu'ici; je tremblais qu'il me rencontrât.

— Pourquoi es-tu en toilette? Tu as un bonnet fort curieux.

— Tu es toi-même fort curieux, Rakitka! Je te répète que j'attends une nouvelle. Sitôt reçue, je m'envolerai, vous ne me verrez plus. Voilà pourquoi je me suis parée.

— Et où t'envoleras-tu?

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

— Comme elle est gaie!… Je ne t'ai jamais vue ainsi. Elle est attifée comme pour un bal! S'exclama Rakitine en l'examinant avec surprise.

— Es-tu au courant des bals?

— Et toi?

— J'en ai vu un, moi. Il y a trois ans, lorsque Kouzma Kouzmitch a marié son fils; je regardais de la tribune. Mais pourquoi causerais-je avec toi quand j'ai un prince pour hôte? Mon cher Aliocha, je n'en crois pas mes yeux;

comment se peut-il que tu sois venu? À vrai dire, je ne t'attendais pas, je n'ai jamais cru que tu puisses venir. Le moment est mal choisi, pourtant je suis bien contente. Assieds-toi sur le canapé, ici, mon bel astre! Vraiment, je n'en reviens pas encore… Rakitka, si tu l'avais amené hier ou avant-hier!… Eh bien, je suis contente comme ça. Mieux vaut peut-être que ce soit maintenant, à une telle minute…»

Elle s'assit vivement à côté d'Aliocha et le regarda avec extase. Elle était vraiment contente et ne mentait pas. Ses yeux brillaient, elle souriait, mais avec bonté. Aliocha ne s'attendait pas à lui voir une expression aussi bienveillante… Il s'était fait d'elle une idée terrifiante; sa sortie perfide contre Catherine Ivanovna l'avait bouleversé l'avant-veille, maintenant il s'étonnait de la voir toute changée. Si accablé qu'il fût par son propre chagrin, il l'examinait malgré lui avec attention. Ses manières s'étaient améliorées; les intonations doucereuses, la mollesse des mouvements avaient presque disparu, faisant place à de la bonhomie, à des gestes prompts et sincères; mais elle était surexcitée.

«Seigneur, quelles choses étranges se passent aujourd'hui, ma parole! Pourquoi suis-je si heureuse de te voir, Aliocha, je l'ignore.

— Est-ce bien vrai? Dit Rakitine en souriant. Auparavant, tu avais un but en insistant pour que je l'amène.

— Oui, un but qui n'existe plus maintenant, le moment est passé. Et maintenant, je vais vous bien traiter. Je suis devenue meilleure, à présent, Rakitka. Assieds-toi aussi. Mais c'est déjà fait, il ne s'oublie pas. Vois-tu, Aliocha, il est vexé que je ne l'aie pas invité le premier à s'asseoir. Il est susceptible, ce cher ami. Ne te fâche pas, Rakitka, je suis bonne en ce moment. Pourquoi es-tu si triste, Aliocha? Aurais-tu peur de moi?»

Grouchegnka sourit malicieusement en le regardant dans les yeux.

«Il a du chagrin. Un refus de grade.

— Quel grade?

— Son starets sent mauvais.

— Comment cela? Tu radotes; encore quelque vilenie, sans doute. Aliocha, laisse-moi m'asseoir sur tes genoux, comme ça.»

Et aussitôt elle s'installa sur ses genoux, telle qu'une chatte caressante, le

bras droit tendrement passé autour de son cou.

«Je saurai bien te faire rire, mon gentil dévot! Vraiment, tu me laisses sur tes genoux, ça ne te fâche pas? Tu n'as qu'à le dire, je me lève.»

Aliocha se taisait. Il n'osait bouger, ne répondait pas aux paroles entendues, mais il n'éprouvait pas ce que pouvait imaginer Rakitine, qui l'observait d'un air égrillard. Son grand chagrin absorbait les sensations possibles, et s'il avait pu en ce moment s'analyser, il aurait compris qu'il était cuirassé contre les tentations. Néanmoins, malgré l'inconscience de son état et la tristesse qui l'accablait, il s'étonna d'éprouver une sensation étrange: cette femme «terrible» ne lui inspirait plus l'effroi inséparable dans son cœur de l'idée de la femme. Au contraire, installée sur ses genoux et l'enlaçant, elle éveillait en lui un sentiment inattendu, une curiosité candide sans la moindre frayeur. Voilà ce qui le surprenait malgré lui.

«Assez causé pour ne rien dire! S'écria Rakitine. Fais plutôt servir du champagne, tu sais que j'ai ta parole.

— C'est vrai, Aliocha, je lui ai promis du champagne s'il t'amenait. Fénia, apporte la bouteille que Mitia a laissée, dépêche-toi. Bien que je sois avare, je donnerai une bouteille, pas pour toi, Rakitine, tu n'es qu'un pauvre sire, mais pour lui. Je n'ai pas le cœur à ça; mais n'importe, je veux boire avec vous.

— Quelle est donc cette «nouvelle»? Peut-on le savoir, est-ce un secret? Insista Rakitine, sans prendre garde en apparence aux brocards qu'on lui lançait.

— Un secret dont tu es au courant, dit Grouchegnka d'un air préoccupé: mon officier arrive.

— Je l'ai entendu dire, mais est-il si proche?

— Il est maintenant à Mokroïé, d'où il enverra un exprès; je viens de recevoir une lettre. J'attends.

— Tiens! Pourquoi à Mokroïé?

— Ce serait trop long à raconter; en voilà assez.

— Mais alors, et Mitia, le sait-il?

— Il n'en sait pas le premier mot. Sinon, il me tuerait. D'ailleurs, je n'ai plus peur de lui, maintenant. Tais-toi, Rakitka, que je n'entende plus parler de

lui; il m'a fait trop de mal. J'aime mieux songer à Aliocha, le regarder… Souris donc, mon chéri, déride-toi tu me feras plaisir… Mais il a souri! Vois comme il me regarde d'un air caressant. Sais-tu, Aliocha, je croyais que tu m'en voulais à cause de la scène d'hier, chez cette demoiselle. J'ai été rosse… Pourtant, c'était réussi, en bien et en mal, dit Grouchegnka pensivement, avec un sourire mauvais, Mitia m'a dit qu'elle criait: «Il faut la fouetter!» Je l'ai gravement offensée. Elle m'a attirée, elle a voulu me séduire avec son chocolat… Non, ça s'est bien passé comme ça.» Elle sourit de nouveau. «Seulement, je crains que tu ne sois fâché…

— En vérité, Aliocha, elle te craint, toi, le petit poussin, intervint Rakitine avec une réelle surprise.

— C'est pour toi, Rakitine, qu'il est un petit poussin, car tu n'as pas de conscience. Moi, je l'aime. Le crois-tu, Aliocha, je t'aime de toute mon âme.

— Ah! L'effrontée! Elle te fait une déclaration, Aliocha.

— Eh bien quoi, je l'aime.

— Et l'officier? Et l'heureuse nouvelle de Mokroïé?

— Ce n'est pas la même chose.

— Voilà la logique des femmes!

— Ne me fâche pas, Rakitine. Je te dis que ce n'est pas la même chose. J'aime Aliocha autrement. À vrai dire, Aliocha, j'ai eu de mauvais desseins à ton égard. Je suis vile, je suis violente; mais à certains moments je te regardais comme ma conscience. Je me disais: «Comme il doit me mépriser, maintenant!» J'y pensais avant-hier en me sauvant de chez cette demoiselle. Depuis longtemps je t'ai remarqué, Aliocha; Mitia le sait, il me comprend. Le croiras-tu, parfois je suis saisie de honte en te regardant. Comment suis-je venue à penser à toi, et depuis quand? Je l'ignore.»

Fénia entra, posa sur la table un plateau avec une bouteille débouchée et trois verres pleins.

«Voilà le champagne! S'écria Rakitine. Tu es excitée, Agraféna Alexandrovna. Après avoir bu, tu te mettras à danser. Quelle maladresse! Ajouta-t-il: il est déjà versé et tiède, et il n'y a pas de bouchon.»

Il n'en vida pas moins son verre d'un trait et le remplit à nouveau.

«On a rarement l'occasion, déclara-t-il en s'essuyant les lèvres; allons,

Aliocha, prends ton verre, et sois brave. Mais, à quoi boirons-nous? Prends le tien, Groucha, et buvons aux portes du paradis.

— Qu'entends-tu par là?»

Elle prit un verre, Aliocha but une gorgée du sien et le reposa.

«Non, j'aime mieux m'abstenir, dit-il avec un doux sourire.

— Ah! Tu te vantais! Cria Rakitine.

— Moi aussi, alors, fit Grouchegnka. Achève la bouteille, Rakitka. Si Aliocha boit, je boirai.

— Voilà les effusions qui commencent! Goguenarda Rakitine. Et elle est assise sur ses genoux! Lui a du chagrin, j'en conviens, mais toi, qu'as-tu? Il est en révolte contre son Dieu, il allait manger du saucisson!

— Comment cela?

— Son starets est mort aujourd'hui, le vieux Zosime, le saint.

— Ah! Il est mort. Je n'en savais rien, dit-elle en se signant. Seigneur, et moi qui suis sur ses genoux!»

Elle se leva vivement et s'assit sur le canapé. Aliocha la considéra avec surprise et son visage s'éclaira.

«Rakitine, proféra-t-il d'un ton ferme, ne m'irrite pas en disant que je me suis révolté contre mon Dieu. Je n'ai pas d'animosité contre toi; sois donc meilleur, toi aussi. J'ai fait une perte inestimable, et tu ne peux me juger en ce moment. Regarde-la, elle; tu as vu sa mansuétude à mon égard? J'étais venu ici trouver une âme méchante, poussé par mes mauvais sentiments: j'ai rencontré une véritable sœur, une âme aimante, un trésor… Agraféna Alexandrovna, c'est de toi que je parle. Tu as régénéré mon âme.»

Aliocha oppressé se tut, les lèvres tremblantes.

«On dirait qu'elle t'a sauvé! Railla Rakitine. Mais sais-tu qu'elle voulait te manger?

— Assez, Rakitine! Taisez-vous tous les deux. Toi, Aliocha, parce que tes paroles me font honte: tu me crois bonne, je suis mauvaise. Toi, Rakitka, parce que tu mens. Je m'étais proposé de le manger, mais c'est du passé, cela. Que je ne t'entende plus parler ainsi, Rakitka!»

Grouchegnka s'était exprimée avec une vive émotion.

«Ils sont enragés! Murmura Rakitine en les considérant avec surprise, on

se croirait dans une maison de santé. Tout à l'heure ils vont pleurer, pour sûr!

— Oui, je pleurerai, oui, je pleurerai! Affirma Grouchegnka; il m'a appelée sa sœur, je ne l'oublierai jamais! Si mauvaise que je sois, Rakitka, j'ai pourtant donné un oignon.

— Quel oignon? Diable, ils sont toqués pour de bon!»

Leur exaltation étonnait Rakitine, qui aurait dû comprendre que tout concourait à les bouleverser d'une façon exceptionnelle. Mais Rakitine, subtil quand il s'agissait de lui, démêlait mal les sentiments et les sensations de ses proches, autant par égoïsme que par inexpérience juvénile.

«Vois-tu, Aliocha, reprit Grouchegnka avec un rire nerveux, je me suis vantée à Rakitine d'avoir donné un oignon. Je vais t'expliquer la chose en toute humilité. Ce n'est qu'une légende: Matrone, la cuisinière, me la racontait quand j'étais enfant: «Il y avait une mégère qui mourut sans laisser derrière elle une seule vertu. Les diables s'en saisirent et la jetèrent dans le lac de feu. Son ange gardien se creusait la tête pour lui découvrir une vertu et en parler à Dieu. Il se rappela et dit au Seigneur: «Elle a arraché un oignon au potager pour le donner à une mendiante.» Dieu lui répondit: «Prends cet oignon, tends-le à cette femme dans le lac, qu'elle s'y cramponne. Si tu parviens à la retirer, elle ira en paradis: si l'oignon se rompt, elle restera où elle est.» L'ange courut à la femme, lui tendit l'oignon. «Prends, dit-il, tiens bon.» Il se mit à la tirer avec précaution, elle était déjà dehors. Les autres pécheurs, voyant qu'on la retirait du lac, s'agrippèrent à elle, voulant profiter de l'aubaine. Mais la femme, qui était fort méchante, leur donnait des coups de pied: «C'est moi qu'on tire et non pas vous; c'est mon oignon, non le vôtre.» À ces mots, l'oignon se rompit. La femme retomba dans le lac où elle brûle encore. L'ange partit en pleurant. «Voilà cette légende, Aliocha; ne me crois pas bonne, c'est tout le contraire; tes éloges me feraient honte. Je désirais tellement ta venue, que j'ai promis vingt-cinq roubles à Rakitka s'il t'amenait. Un instant.»

Elle alla ouvrir un tiroir, prit son porte-monnaie et en sortit un billet de vingt-cinq roubles.

«C'est absurde! S'écria Rakitine embarrassé.

— Tiens, Rakitka, je m'acquitte envers toi; tu ne refuseras pas, tu l'as

demandé toi-même.»

Elle lui jeta le billet.

«Comment donc, répliqua-t-il, s'efforçant de cacher sa confusion, c'est tout profit, les sots existent dans l'intérêt des gens d'esprit.

— Et maintenant, tais-toi, Rakitka. Ce que je vais dire ne s'adresse pas à toi. Tu ne nous aimes pas.

— Et pourquoi vous aimerais-je?» dit-il brutalement.

Il avait compté être payé à l'insu d'Aliocha, dont la présence lui faisait honte et l'irritait. Jusqu'alors, par politique, il avait ménagé Grouchegnka, malgré ses mots piquants, car elle paraissait le dominer. Mais la colère le gagnait. «On aime pour quelque chose. Qu'avez-vous fait pour moi tous les deux?

— Aime pour rien, comme Aliocha.

— Comment t'aime-t-il et que t'a-t-il témoigné? En voilà des embarras!»

Grouchegnka, debout au milieu du salon, parlait avec chaleur, d'une voix exaltée.

«Tais-toi, Rakitka, tu ne comprends rien à nos sentiments. Et cesse de me tutoyer, je te le défends; d'où te vient cette audace? Assieds-toi dans un coin et plus un mot!… Maintenant, Aliocha, je vais me confesser à toi seul, pour que tu saches qui je suis. Je voulais te perdre, j'y étais décidée, au point d'acheter Rakitine pour qu'il t'amenât. Et pourquoi cela? Tu n'en savais rien, tu te détournais de moi, tu passais les yeux baissés. Moi, j'interrogeais les gens sur ton compte. Ta figure me poursuivait. «Il me méprise, pensais-je, et ne veut même pas me regarder.» À la fin, je me demandai avec surprise: «Pourquoi craindre ce gamin? Je le mangerai, ça m'amusera.» J'étais exaspérée. Crois-moi, personne ici n'oserait manquer de respect à Agraféna Alexandrovna; je n'ai que ce vieillard auquel je me suis vendue, c'est Satan qui nous a unis, mais personne d'autre. J'avais donc décidé que tu serais ma proie, c'était un peu pour moi. Voilà la détestable créature que tu as traitée de sœur. Maintenant mon séducteur est arrivé, j'attends des nouvelles. Sais-tu ce qu'il était pour moi? Il y a cinq ans, lorsque Kouzma m'amena ici, je me cachais parfois pour n'être ni vue, ni entendue; comme une sotte, je sanglotais, je ne dormais plus, me disant: «Où est-il, le monstre? Il doit rire

de moi avec une autre. Oh! Comme je me vengerai si jamais je le rencontre!» Dans l'obscurité, je sanglotais sur mon oreiller, je me torturais le cœur à dessein. «Il me le paiera!» criais-je. En pensant que j'étais impuissante, que lui se moquait de moi, qu'il m'avait peut-être complètement oubliée, je glissais de mon lit sur le plancher, inondée de larmes, en proie à une crise de nerfs. Tout le monde me devint odieux. Ensuite, j'amassai un capital, je m'endurcis, je pris de l'embonpoint. Tu penses que je suis devenue plus raisonnable? Pas du tout. Personne ne s'en doute, mais quand vient la nuit, il m'arrive, comme il y a cinq ans, de grincer des dents et de m'écrier en pleurant: «Je me vengerai, je me vengerai!» Tu m'as suivie? Alors, que penses-tu de ceci? Il y a un mois, je reçois une lettre m'annonçant son arrivée. Devenu veuf, il veut me voir. Je suffoquai. Seigneur, il va venir et m'appeler, je ramperai vers lui comme un chien battu, comme une coupable! Je ne puis y croire moi-même: «Aurai-je ou non la bassesse de courir à lui?» Et une colère contre moi-même m'a prise, ces dernières semaines, plus violente qu'il y a cinq ans. Tu vois mon exaspération, Aliocha; je me suis confessée à toi. Mitia n'était qu'une diversion. Tais-toi, Rakitka, ce n'est pas à toi de me juger. Avant votre arrivée, j'attendais, je songeais à mon avenir, et vous ne connaîtrez jamais mon état d'âme. Aliocha, dis à cette demoiselle de ne pas m'en vouloir pour la scène d'avant-hier!… Personne au monde ne peut comprendre ce que j'éprouve maintenant… Peut-être emporterai-je un couteau, je ne suis pas encore fixée.»

Incapable de se contenir, Grouchegnka s'interrompit, se couvrit le visage de ses mains, s'abattit sur le canapé, sanglota comme une enfant. Aliocha se leva et s'approcha de Rakitine.

«Micha, dit-il, elle t'a offensé, mais ne sois pas fâché. Tu l'as entendue? On ne peut pas trop demander à une âme, il faut être miséricordieux.»

Aliocha prononça ces paroles dans un élan irrésistible. Il avait besoin de s'épancher et les aurait dites même seul. Mais Rakitine le regarda ironiquement et Aliocha s'arrêta.

«Tu as la tête pleine de ton starets et tu me bombardes à sa manière, Alexéi, homme de Dieu, dit-il avec un sourire haineux.

— Ne te moque pas, Rakitine, ne parle pas du mort, il était supérieur à

tous sur la terre, s'écria Aliocha avec des larmes dans la voix. Ce n'est pas en juge que je te parle, mais comme le dernier des accusés. Que suis-je devant elle? J'étais venu ici pour me perdre, par lâcheté. Mais elle, après cinq ans de souffrances, pour une parole sincère qu'elle entend, pardonne, oublie tout et pleure! Son séducteur est revenu, il l'appelle, elle lui pardonne et court joyeusement à lui. Car elle ne prendra pas de couteau, non. Je ne suis pas comme ça, Micha; j'ignore si tu l'es, toi. C'est une leçon pour moi… Elle nous est supérieure… Avais-tu entendu auparavant ce qu'elle vient de raconter? Non, sans doute, car tu aurais tout compris depuis longtemps… Elle pardonnera aussi, celle qui a été offensée avant-hier, quand elle saura tout… Cette âme n'est pas encore réconciliée; il faut la ménager… elle recèle peut-être un trésor…»

Aliocha se tut, car la respiration lui manquait. Malgré son irritation, Rakitine le regardait, avec surprise. Il ne s'attendait pas à une pareille tirade du paisible Aliocha.

«Quel avocat! Serais-tu amoureux d'elle? Agraféna Alexandrovna, tu as tourné la tête à notre ascète!» s'écria-t-il dans un rire impudent.

Grouchegnka releva la tête, sourit doucement à Aliocha, le visage encore gonflé des larmes qu'elle venait de répandre.

«Laisse-le, Aliocha, mon chérubin, tu vois comme il est, à quoi bon lui parler. Mikhaïl Ossipovitch, je voulais te demander pardon, maintenant j'y renonce. Aliocha, viens t'asseoir ici (elle lui prit la main et le regardait, radieuse), dis-moi, est-ce que je l'aime, oui ou non, mon séducteur? Je me le demandais, ici, dans l'obscurité. Éclaire-moi, l'heure est venue, je ferai ce que tu diras. Faut-il pardonner?

— Mais tu as déjà pardonné.

— C'est vrai, dit Grouchegnka, songeuse. Oh! Le lâche cœur! Je vais boire à ma lâcheté.»

Elle prit un verre qu'elle vida d'un trait, puis le lança à terre. Il y avait de la cruauté dans son sourire.

«Peut-être n'ai-je pas encore pardonné, dit-elle d'un air menaçant, les yeux baissés, comme se parlant à elle-même. Peut-être que mon cœur pense seulement à pardonner. Vois-tu, Aliocha, ce sont mes cinq années de larmes

que je chérissais; c'est mon offense, et non pas lui.

— Eh bien, je ne voudrais pas être dans sa peau! Dit Rakitine.

— Mais tu n'y seras jamais, Rakitka. Tu décrotteras mes souliers, voilà à quoi je t'emploierai. Une femme comme moi n'est pas faite pour toi… Et peut-être pas pour lui…

— Alors, pourquoi cette toilette?

— Ne me reproche pas cette toilette, Rakitka, tu ne connais pas mon cœur! Il ne tient qu'à moi de l'arracher à l'instant. Tu ne sais pas pourquoi je l'ai mise. Peut-être irai-je lui dire: «M'as tu jamais vue si belle?» Quand il m'a quittée, j'étais une gamine de dix-sept ans, malingre et pleureuse. Je le cajolerai, je l'allumerai: «Tu vois ce que je suis devenue; eh bien, mon cher, assez causé, ça te met l'eau à la bouche, va boire ailleurs!» Voilà peut-être, Rakitka, à quoi servira cette toilette. Je suis emportée, Aliocha. Je puis déchirer cette toilette, me défigurer, aller mendier. Je suis capable de rester chez moi maintenant, de rendre demain à Kouzma son argent, ses cadeaux, et d'aller travailler à la journée. Tu penses que le courage me manquerait, Rakitka? Il suffit qu'on me pousse à bout… Quant à l'autre, je le chasserai, je lui ferai la nique…»

Ces dernières paroles proférées comme dans une crise, elle couvrit son visage de ses mains, et se jeta sur les coussins en sanglotant de nouveau. Rakitine se leva.

«Il se fait tard, dit-il; on ne nous laissera pas entrer au monastère.»

Grouchegnka sursauta.

«Comment, Aliocha, tu veux me quitter? S'écria-t-elle avec une douloureuse surprise. Y penses-tu? Tu m'as bouleversée, et maintenant voici de nouveau la nuit, la solitude.

— Il ne peut cependant pas passer la nuit chez toi. Mais s'il veut, soit, je m'en irai seul! Dit malignement Rakitine.

— Tais-toi, méchant, cria Grouchegnka courroucée; tu ne m'as jamais parlé comme il vient de le faire.

— Que t'a-t-il dit de si extraordinaire?

— Je ne sais pas, mais il m'a retourné le cœur… Il a été le premier, le seul à avoir pitié de moi. Que n'es-tu venu plus tôt, mon chérubin!» Elle

tomba à genoux devant Aliocha, comme en extase. «Toute ma vie, j'ai attendu quelqu'un comme toi, qui m'apporterait le pardon. J'ai cru qu'on m'aimerait pour autre chose que ma honte!

— Qu'ai-je fait pour toi? Répondit Aliocha avec un tendre sourire, en se penchant sur elle et en lui prenant les mains; j'ai donné un oignon, le plus petit, voilà tout!…»

Les larmes le gagnèrent. À ce moment, on entendit du bruit; quelqu'un entrait dans le vestibule; Grouchegnka se leva effrayée; Fénia fit une bruyante irruption dans la chambre.

«Madame, ma bonne chère madame, le courrier est arrivé, s'écria-t-elle gaiement, tout essoufflée. Le tarantass vient de Mokroïé, avec le postillon Timothée, on va changer les chevaux… Une lettre, madame, voici une lettre!»

Elle brandissait la lettre en criant. Grouchegnka s'en saisit, l'approcha de la bougie. C'était un billet de quelques lignes; elle les lut en un instant.

«Il m'appelle!» Elle était pâle, la figure contractée par un sourire maladif. «Il me siffle: rampe, petit chien!»

Mais elle ne resta qu'un moment indécise; le sang lui monta soudain au visage.

«Je pars! Adieu, mes cinq années! Adieu, Aliocha, le sort en est jeté… Écartez-vous tous, allez-vous-en, que je ne vous voie plus! Grouchegnka vole vers une vie nouvelle… Ne me garde pas rancune, Rakitka. C'est peut-être à la mort que je vais! Oh! Je suis comme ivre!»

Elle se précipita dans la chambre à coucher.

«Maintenant elle n'a que faire de nous, grommela Rakitine. Allons-nous-en, cette musique pourrait bien recommencer; j'en ai les oreilles rebattues…»

Aliocha se laissa emmener machinalement.

Dans la cour, c'étaient des allées et venues à la lueur d'une lanterne; on changeait l'attelage de trois chevaux. À peine les jeunes gens avaient-ils quitté le perron que la fenêtre de la chambre à coucher s'ouvrit; la voix de Grouchegnka s'éleva, sonore.

«Aliocha, salue ton frère Mitia, dis-lui qu'il ne garde pas un mauvais souvenir de moi. Répète-lui mes paroles: «C'est à un misérable que s'est

donnée Grouchegnka, et non à toi, qui es noble!» Ajoute que Grouchegnka l'a aimé pendant une heure, rien qu'une heure; qu'il se souvienne toujours de cette heure; désormais, c'est Grouchegnka qui le lui ordonne… toute sa vie…»

Elle acheva avec des sanglots dans la voix. La fenêtre se referma.

«Hum! Murmura Rakitine en riant; elle égorge Mitia, et veut qu'il s'en souvienne toute sa vie. Quelle férocité!»

Aliocha ne parut pas avoir entendu. Il marchait rapidement à côté de son compagnon; il avait l'air hébété. Rakitine eut soudain la sensation qu'on lui mettait un doigt sur une plaie vive: en emmenant Aliocha chez Grouchegnka, il s'était attendu à tout autre chose, et sa déception était grande.

«C'est un Polonais, son officier, reprit-il en se contenant; d'ailleurs, il n'est plus officier, maintenant; il a été au service de la douane en Sibérie, à la frontière chinoise; ce doit être un pauvre diable, on dit qu'il a perdu sa place. Il a sans doute eu vent que Grouchegnka a le magot et le voilà qui rapplique; cela explique tout.»

De nouveau Aliocha ne parut pas avoir entendu. Rakitine n'y tint plus.

«Alors, tu as converti une pécheresse? Tu as mis une femme de mauvaise vie dans la bonne voie? Tu as chassé les démons, hein! Les voilà, les miracles que nous attendions; ils se sont réalisés?

— Cesse donc, Rakitine! Dit Aliocha, l'âme douloureuse.

— Tu me «méprises» à présent à cause des vingt-cinq roubles que j'ai reçus? J'ai vendu un véritable ami. Mais tu n'es pas le Christ, et je ne suis pas Judas.

— Rakitine, je t'assure que je n'y pensais plus; c'est toi qui me le rappelles.»

Mais Rakitine était exaspéré.

«Que le diable vous emporte tous! S'écria-t-il soudain. Pourquoi, diable, me suis-je lié avec toi? Dorénavant, je ne veux plus te connaître. Va-t'en seul, voilà ton chemin.»

Il tourna dans une ruelle, abandonnant Aliocha dans les ténèbres. Aliocha sortit de la ville et regagna le monastère par les champs.

IV. Les noces de Cana

Il était déjà très tard pour le monastère, lorsque Aliocha arriva à l'ermitage; le frère portier l'introduisit par une entrée particulière. Neuf heures avaient sonné, l'heure du repos après une journée aussi agitée. Aliocha ouvrit timidement la porte et pénétra dans la cellule du starets, où se trouvait maintenant son cercueil. Il n'y avait personne, sauf le Père Païsius, lisant l'Évangile devant le mort, et le jeune novice Porphyre, épuisé par l'entretien de la dernière nuit et les émotions de la journée; il dormait du profond sommeil de la jeunesse, couché par terre dans la pièce voisine. Le Père Païsius, qui avait entendu Aliocha entrer, ne tourna même pas la tête. Aliocha s'agenouilla dans un coin et se mit à prier. Son âme débordait, mais ses sensations demeuraient confuses, l'une chassant l'autre dans une sorte de mouvement giratoire uniforme. Chose étrange, il éprouvait un sentiment de bien-être et ne s'en étonnait pas. Il contemplait de nouveau ce mort qui lui était si cher, mais la pitié éplorée et douloureuse du matin avait disparu. En entrant, il était tombé à genoux devant le cercueil comme devant un sanctuaire; pourtant la joie rayonnait dans son âme. Un air frais entrait par la fenêtre ouverte. «Il faut donc que l'odeur ait augmenté pour qu'on se soit décidé à ouvrir une fenêtre», pensa Aliocha. Mais il n'était plus angoissé, ni indigné par cette idée de la corruption. Il se mit à prier doucement; bientôt il s'aperçut que c'était presque machinal. Des fragments d'idées surgissaient, tels que des feux follets; en revanche, régnaient dans son âme une certitude, un apaisement dont il avait conscience. Il se mettait à prier avec ferveur, plein de reconnaissance et d'amour… Bientôt il passait à autre chose, se prenait à réfléchir, oubliant finalement la prière et les divagations qui l'avaient interrompue. Il prêta l'oreille à la lecture du Père Païsius, mais finit par somnoler, épuisé…

Trois jours après, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était.

Et Jésus fut aussi convié aux noces, avec ses disciples[234].

«Les noces?… Cette idée tourbillonnait dans l'esprit d'Aliocha. – Elle aussi est heureuse… elle est allée à un festin… Non, certes, elle n'a pas pris

de couteau… C'était seulement une parole «fâcheuse…». Il faut toujours pardonner les paroles fâcheuses. Elles consolent l'âme… Sans elles la douleur serait insupportable. Rakitine a pris la ruelle. Tant qu'il songera à ses griefs, il prendra toujours la ruelle… Mais la route, la grande route droite, claire, cristalline, avec le soleil resplendissant, au bout… Que lit-on?

…Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit: Ils n'ont point de vin…

— Ah! Oui, j'ai manqué le commencement, c'est dommage, j'aime ce passage: les noces de Cana, le premier miracle… Quel beau miracle! Il fut consacré à la joie et non au deuil… «Qui aime les hommes aime aussi leur joie…» Le défunt le répétait à chaque instant, c'était une de ses principales idées… «On ne peut pas vivre sans joie», affirme Mitia… Tout ce qui est vrai et beau respire toujours le pardon; il le disait aussi.

…Jésus lui dit: Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue.

Sa mère dit à ceux qui servaient: Faites tout ce qu'il vous dira…

— Faites… Procurez la joie à de très pauvres gens… Fort pauvres, assurément, puisque même à leurs noces le vin manqua… Les historiens racontent qu'autour du lac de Génézareth et dans la région était alors disséminée la population la plus pauvre qu'on puisse imaginer… Et sa mère au grand cœur savait qu'il n'était pas venu seulement accomplir sa mission sublime, mais qu'il partageait la joie naïve des gens simples et ignorants qui l'invitaient cordialement à leurs humbles noces. «Mon heure n'est pas encore venue.» Il parle avec un doux sourire (oui, il a dû lui sourire tendrement). En réalité, se peut-il qu'il soit venu sur terre pour multiplier le vin à de pauvres noces? Mais il a fait ce qu'elle lui demandait…

…Jésus leur dit: Remplissez d'eau ces urnes. Et ils les remplirent jusqu'au bord.

Alors Jésus leur dit: Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel. Et ils lui en portèrent.

Dès que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux.

Et lui dit: Tout homme sert d'abord le bon vin; puis, après qu'on en a beaucoup bu, il en sert de moins bon; mais toi tu as réservé le bon vin jusqu'à maintenant.

— Mais qu'arrive-t-il? Pourquoi la chambre oscille-t-elle? Ah! Oui… ce sont les noces, le mariage… bien sûr. Voici les invités, les jeunes époux, la foule joyeuse et… où est donc le sage maître d'hôtel? Qui est-ce? La chambre oscille de nouveau… Qui se lève à la grande table? Comment… lui aussi est ici? Mais il était dans son cercueil… Il s'est levé, il m'a vu, il vient ici… Seigneur!…»

En effet, il s'est approché, le petit vieillard sec, au visage sillonné de rides, riant doucement. Le cercueil a disparu; il est habillé comme hier, en leur compagnie, quand ses visiteurs se réunirent; il a le visage découvert, les yeux brillants. Est-ce possible, lui aussi prend part au festin, lui aussi est invité aux noces de Cana?

«Tu es aussi invité, mon cher, dans toutes les règles, dit sa voix paisible. Pourquoi te cacher ici?… on ne te voit pas… Viens vers nous.»

C'est sa voix, la voix du starets Zosime… Comment ne serait-ce pas lui, puisqu'il l'appelle? Le starets prit la main d'Aliocha, qui se releva.

«Réjouissons-nous, poursuivit le vieillard, buvons le vin nouveau, le vin de la grande joie; vois-tu tous ces invités? Voici le fiancé et la fiancée; voici le sage maître d'hôtel, il goûte le vin nouveau. Pourquoi es-tu surpris de me voir? J'ai donné un oignon, et me voici. Beaucoup parmi eux n'ont donné qu'un oignon, un tout petit oignon… Que sont nos œuvres, mon bien cher! Vois-tu notre Soleil. L'aperçois-tu? Aujourd'hui donner un oignon à une affamée. Commence ton œuvre, mon bien cher! Vois-tu notre Soleil, L'aperçois-tu?

— J'ai peur… je n'ose pas regarder… balbutia Aliocha.

— N'aie pas peur de Lui. Sa majesté est terrible, sa grandeur nous écrase, mais sa miséricorde est sans bornes; par amour il s'est fait semblable à nous et se réjouit avec nous; il change l'eau en vin, pour ne pas interrompre la joie des invités; il en attend d'autres; il les appelle continuellement et aux siècles des siècles. Et voilà qu'on apporte le vin nouveau; tu vois les vaisseaux…»

Une flamme brûlait dans le cœur d'Aliocha; il le sentait plein à déborder;

des larmes de joie lui échappèrent… Il étendit les bras, poussa un cri, s'éveilla…

De nouveau le cercueil, la fenêtre ouverte et la lecture calme, grave, rythmée de l'Évangile. Mais Aliocha n'écoutait plus. Chose étrange, il s'était endormi à genoux et se trouvait maintenant debout. Soudain, comme soulevé de sa place, il s'approcha en trois pas du cercueil, il heurta même de l'épaule le Père Païsius sans le remarquer. Celui-ci leva les yeux, mais reprit aussitôt sa lecture, se rendant compte que le jeune homme n'était pas dans son état normal. Aliocha contempla un instant le cercueil, le mort qui y était allongé, le visage recouvert, l'icône sur la poitrine, le capuce surmonté de la croix à huit branches. Il venait d'entendre sa voix, elle retentissait à ses oreilles. Il écouta encore, attendit… Soudain il se tourna brusquement et quitta la cellule.

Il descendit le perron sans s'arrêter. Son âme exaltée avait soif de liberté, d'espace. Au-dessus de sa tête, la voûte céleste s'étendait à l'infini, les calmes étoiles scintillaient. Du zénith à l'horizon apparaissait, indistincte, la voie lactée. La nuit sereine enveloppait la terre. Les tours blanches et les coupoles dorées se détachaient sur le ciel de saphir. Autour de la maison les opulentes fleurs d'automne s'étaient endormies jusqu'au matin. Le calme de la terre paraissait se confondre avec celui des cieux: le mystère terrestre confinait à celui des étoiles. Aliocha, immobile, regardait; soudain, comme fauché, il se prosterna.

Il ignorait pourquoi il étreignait la terre, il ne comprenait pas pourquoi il aurait voulu, irrésistiblement, l'embrasser tout entière; mais il l'embrassait en sanglotant, en l'inondant de ses larmes, et il se promettait avec exaltation de l'aimer, de l'aimer toujours. «Arrose la terre de larmes de joie et aime-les…» Ces paroles retentissaient dans son âme. Sur quoi pleurait-il? Oh! Dans son extase, il pleurait même sur ces étoiles qui scintillaient dans l'infini, et «n'avait pas honte de cette exaltation». On aurait dit que les fils de ces mondes innombrables convergeaient dans son âme et que celle-ci frémissait toute, «en contact avec les autres mondes». Il aurait voulu pardonner, à tous et pour tout, et demander pardon, non pour lui, mais pour les autres et pour tout; «les autres le demanderont pour moi», ces mots aussi lui revenaient en

mémoire. De plus en plus, il sentait d'une façon claire et quasi tangible qu'un sentiment ferme et inébranlable pénétrait dans son âme, qu'une idée s'emparait à jamais de son esprit. Il s'était prosterné faible adolescent et se releva lutteur solide pour le reste de ses jours, il en eut conscience à ce moment de sa crise. Et plus jamais, par la suite, Aliocha ne put oublier cet instant. «Mon âme a été visitée à cette heure», disait-il plus tard, en croyant fermement à la vérité de ses paroles.

Trois jours après, il quitta le monastère, conformément à la volonté de son starets, qui lui avait ordonné de «séjourner dans le monde».

Livre VIII: Mitia

I. Kouzma Samsonov

Dmitri Fiodorovitch, à qui Grouchegnka, en volant vers une vie nouvelle, avait fait transmettre son dernier adieu, voulant qu'il se souvînt toute sa vie d'une heure d'amour, était en ce moment aux prises avec les pires difficultés. Comme lui-même le dit par la suite, il passa ces deux jours sous la menace d'une congestion cérébrale. Aliocha n'avait pu le découvrir la veille, et il n'était pas venu au rendez-vous assigné par Ivan au cabaret. Conformément à ses instructions, ses logeurs gardèrent le silence. Durant ces deux jours qui précédèrent la catastrophe, il fut littéralement aux abois, «luttant avec sa destinée pour se sauver», suivant sa propre expression. Il s'absenta même quelques heures de la ville pour une affaire urgente, malgré sa crainte de laisser Grouchegnka sans surveillance. L'enquête ultérieure précisa l'emploi de son temps de la façon la plus formelle; nous nous bornerons à noter les faits essentiels.

Bien que Grouchegnka l'eût aimé pendant une heure, elle le tourmentait impitoyablement. D'abord, il ne pouvait rien connaître de ses intentions; impossible de les pénétrer par la douceur ou la violence; elle se serait fâchée et détournée de lui tout à fait. Il avait l'intuition qu'elle se débattait dans l'incertitude sans parvenir à prendre une décision; aussi pensait-il non sans raison qu'elle devait parfois le détester, lui et sa passion. Tel était peut-être le cas; mais il ne pouvait comprendre exactement ce qui causait l'anxiété de Grouchegnka. À vrai dire, toute la question qui le tourmentait se ramenait à une alternative: «Lui, Mitia, ou Fiodor Pavlovitch.» Ici il faut noter un fait certain: il était persuadé que son père ne manquerait pas d'offrir à Grouchegnka de l'épouser (si ce n'était déjà fait), et ne croyait pas un instant que le vieux libertin espérât s'en tirer avec trois mille roubles. Il connaissait en effet le caractère de la donzelle. Voilà pourquoi il lui semblait parfois que le tourment de Grouchegnka et son indécision provenaient uniquement de ce qu'elle ne savait qui choisir, ignorant lequel lui rapporterait davantage. Quant

au prochain retour de l'«officier», de l'homme qui avait joué un rôle fatal dans sa vie, et dont elle attendait l'arrivée avec tant d'émotion et d'effroi – chose étrange –, il n'y pensait même pas. Il est vrai que Grouchegnka avait gardé le silence là-dessus pendant ces derniers jours. Pourtant, Mitia connaissait la lettre reçue un mois auparavant et même une partie de son contenu. Grouchegnka la lui avait alors montrée dans un moment d'irritation, sans qu'il y attachât d'importance, ce qui la surprit. Il eût été difficile d'expliquer pourquoi; peut-être simplement parce que, accablé par sa funeste rivalité avec son père, il ne pouvait rien imaginer de plus dangereux à ce moment. Il ne croyait guère à un fiancé surgi on ne sait d'où, après cinq ans d'absence, ni à sa prochaine arrivée, annoncée d'ailleurs en termes vagues. La lettre était nébuleuse, emphatique, sentimentale, et Grouchegnka lui avait dissimulé les dernières lignes, qui parlaient plus clairement de retour. De plus, Mitia se rappela par la suite l'air de dédain avec lequel Grouchegnka avait reçu ce message venu de Sibérie. Elle borna là ses confidences sur ce nouveau rival, de sorte que peu à peu, il oublia l'officier. Il croyait seulement à l'imminence d'un conflit avec Fiodor Pavlovitch. Plein d'anxiété, il attendait à chaque instant la décision de Grouchegnka et pensait qu'elle viendrait brusquement, par inspiration. Si elle allait lui dire: «Prends-moi, je suis à toi pour toujours», tout serait terminé; il l'emmènerait le plus loin possible, sinon au bout du monde, du moins au bout de la Russie; ils se marieraient et s'installeraient incognito, ignorés de tous. Alors commencerait une vie nouvelle, régénérée, «vertueuse», dont il rêvait avec passion. Le bourbier où il s'était enlisé volontairement lui faisait horreur et, comme beaucoup en pareil cas, il comptait surtout sur le changement de milieu; échapper à ces gens, aux circonstances, s'envoler de ce lieu maudit, ce serait la rénovation complète, l'existence transformée. Voilà ce qui le faisait languir.

Il y avait bien une autre solution, une autre issue, terrible celle-là. Si tout à coup, elle lui disait: «Va-t'en; j'ai choisi Fiodor Pavlovitch, je l'épouserai, je n'ai pas besoin de toi.» Alors… oh! Alors… Mitia ignorait d'ailleurs ce qui arriverait alors, et il l'ignora jusqu'au dernier moment, on doit lui rendre cette justice. Il n'avait pas d'intentions arrêtées; le crime ne fut pas

prémédité. Il se contentait de guetter, d'espionner, se tourmentait, mais n'envisageait qu'un heureux dénouement. Il repoussait même toute autre idée. C'est ici que commençait un nouveau tourment, que surgissait une nouvelle circonstance, accessoire, mais fatale et insoluble.

Au cas où elle lui dirait: «Je suis à toi, emmène-moi», comment l'emmènerait-il? Où prendrait-il l'argent? Précisément alors, les revenus qu'il tirait depuis des années des versements réguliers de Fiodor Pavlovitch étaient épuisés. Certes, Grouchegnka avait de l'argent, mais Mitia se montrait à cet égard d'une fierté farouche; il voulait l'emmener et commencer une existence nouvelle avec ses ressources personnelles et non avec celles de son adorée. L'idée même qu'il pût recourir à sa bourse lui inspirait un profond dégoût. Je ne m'étendrai pas sur ce fait, je ne l'analyserai pas, me bornant à le noter; tel était à ce moment son état d'âme. Cela pouvait provenir inconsciemment des remords secrets qu'il éprouvait pour s'être approprié l'argent de Catherine Ivanovna. «Je suis un misérable aux yeux de l'une, je le serai de nouveau aux yeux de l'autre», se disait-il alors, comme lui-même l'avoua par la suite. «Si Grouchegnka l'apprend, elle ne voudra pas d'un pareil individu. Donc, où trouver des fonds, où prendre ce fatal argent? Sinon tout échouera, faute de ressources; quelle honte!»

Il savait peut-être où trouver cet argent. Je n'en dirai pas davantage pour le moment, car tout s'éclaircira, mais j'expliquerai sommairement en quoi consistait pour lui la pire difficulté; pour se procurer ces ressources, pour avoir le droit de les prendre, il fallait d'abord rendre à Catherine Ivanovna ses trois mille roubles, sinon «je suis un escroc, un gredin, et je ne veux pas commencer ainsi une vie nouvelle», décida Mitia, et il résolut de tout bouleverser au besoin, mais de restituer d'abord et à tout prix cette somme à Catherine Ivanovna. Il s'arrêta à cette décision pour ainsi dire aux dernières heures de sa vie, après la dernière entrevue avec Aliocha, sur la route. Instruit par son frère de la façon dont Grouchegnka avait insulté sa fiancée, il reconnut qu'il était un misérable et le pria de l'en informer, «si cela pouvait la soulager». La même nuit, il sentit dans son délire qu'il valait mieux «tuer et dévaliser quelqu'un, mais s'acquitter envers Katia». «Je serai un assassin et un voleur pour tout le monde, soit; j'irai en Sibérie plutôt que de laisser Katia

dire que j'ai dérobé son argent pour me sauver avec Grouchegnka et commencer une vie nouvelle! Ça, c'est impossible!» Ainsi parlait Mitia en grinçant des dents, et il y avait de quoi appréhender par moments une congestion cérébrale. Mais il luttait encore…

Chose étrange: on aurait dit qu'avec une pareille résolution il ne lui restait que le désespoir en partage, car où diantre un gueux comme lui pourrait-il prendre une pareille somme? Cependant il espéra jusqu'au bout se procurer ces trois mille roubles, comptant qu'ils lui tomberaient dans les mains d'une façon quelconque, fût-ce du ciel. C'est ce qui arrive à ceux qui, comme Dmitri, ne savent que gaspiller leur patrimoine, sans avoir aucune idée de la façon dont on acquiert l'argent. Depuis la rencontre avec Aliocha, toutes ses idées s'embrouillaient, une tempête soufflait dans son crâne. Aussi commença-t-il par la tentative la plus bizarre, car il se peut qu'en pareil cas les entreprises les plus extravagantes paraissent les plus réalisables à de pareilles gens. Il résolut d'aller trouver le marchand Samsonov, protecteur de Grouchegnka, et de lui soumettre un plan d'après lequel celui-ci avancerait aussitôt la somme désirée. Il était sûr de son plan au point de vue commercial, et se demandait seulement comment Samsonov accueillerait sa démarche. Mitia ne connaissait ce marchand que de vue et ne lui avait jamais parlé. Mais depuis longtemps, il avait la conviction que ce vieux libertin, dont la vie ne tenait plus qu'à un fil, ne s'opposerait pas à ce que Grouchegnka refît la sienne en épousant un homme sûr, que même il le désirait et faciliterait les choses, le cas échéant. Par ouï-dire, ou d'après certaines paroles de Grouchegnka, il concluait également que le vieillard l'eût peut-être préféré à Fiodor Pavlovitch comme mari de la jeune femme. De nombreux lecteurs trouveront peut-être cynique que Dmitri Fiodorovitch attendît un pareil secours et consentît à recevoir sa fiancée des mains du protecteur de cette jeune personne. Je puis seulement faire remarquer que le passé de Grouchegnka paraissait définitivement enterré aux yeux de Mitia. Il n'y songeait plus qu'avec miséricorde et avait décidé dans l'ardeur de sa passion que, dès que Grouchegnka lui aurait dit qu'elle l'aimait, qu'elle allait l'épouser, ils seraient aussitôt régénérés l'un et l'autre: ils se pardonneraient mutuellement leurs fautes et commenceraient une nouvelle existence. Quant à

Kouzma Samsonov, il voyait en lui un homme fatal dans le passé de Grouchegnka, qui ne l'avait pourtant jamais aimé, un homme maintenant «passé», lui aussi, et qui ne comptait plus. Il ne pouvait porter ombrage à Mitia, ce vieillard débile dont la liaison était devenue paternelle, pour ainsi dire, et cela depuis près d'un an. En tout cas, Mitia faisait preuve d'une grande naïveté, car avec tous ses vices c'était un homme fort naïf. Cette naïveté le persuadait que le vieux Kouzma, sur le point de quitter ce monde, éprouvait un sincère repentir pour sa conduite envers Grouchegnka, qui n'avait pas de protecteur et d'ami plus dévoué que ce vieillard désormais inoffensif.

Le lendemain de sa conversation avec Aliocha, Mitia, qui n'avait presque pas dormi, se présenta vers dix heures du matin chez Samsonov et se fit annoncer. La maison était vieille, maussade, spacieuse, avec des dépendances et un pavillon. Au rez-de-chaussée habitaient ses deux fils mariés, sa sœur fort âgée et sa fille. Deux commis, dont l'un avait une nombreuse famille, occupaient le pavillon. Tout ce monde manquait de place, tandis que le vieillard vivait seul au premier, ne voulant même pas de sa fille, qui le soignait et devait monter chaque fois qu'il avait besoin d'elle, malgré son asthme invétéré. Le premier se composait de grandes pièces d'apparat, meublées, dans le vieux style marchand, avec d'interminables rangées de fauteuils massifs et de chaises en acajou le long des murs, des lustres de cristal recouverts de housses et des trumeaux. Ces pièces étaient vides et inhabitées, le vieillard se confinant dans sa petite chambre à coucher tout au bout, où le servaient une vieille domestique en serre-tête et un garçon qui se tenait sur un coffre dans le vestibule. Ne pouvant presque plus marcher à cause de ses jambes enflées, il ne se levait que rarement de son fauteuil, soutenu par la vieille, pour faire un tour dans la chambre. Même avec elle, il se montrait sévère et peu communicatif. Quand on l'informa de la venue du «capitaine», il refusa de le recevoir. Mitia insista et se fit de nouveau annoncer. Kouzma Kouzmitch s'informa alors de l'air du visiteur, s'il avait bu ou faisait du tapage. «Non, répondit le garçon, mais il ne veut pas s'en aller.» Sur un nouveau refus, Mitia, qui avait prévu le cas et pris ses précautions, écrivit au crayon: «Pour une affaire urgente, concernant

Agraféna Alexandrovna», et envoya le papier au vieillard. Après avoir réfléchi un instant, celui-ci ordonna de conduire le visiteur dans la grande salle et fit transmettre à son fils cadet l'ordre de monter immédiatement. Cet homme de haute taille et d'une force herculéenne, qui se rasait et s'habillait à l'européenne (le vieux Samsonov portait un caftan et la barbe), arriva aussitôt. Tous tremblaient devant le père. Celui-ci l'avait fait venir non par crainte du capitaine – il n'avait pas froid aux yeux – mais à tout hasard, plutôt comme témoin. Accompagné de son fils qui l'avait pris sous le bras, et du garçon, il se traîna jusqu'à la salle. Il faut croire qu'il éprouvait une assez vive curiosité. La pièce où attendait Mitia était immense et lugubre, avec une galerie, des murs imitant le marbre, et trois énormes lustres recouverts de housses. Mitia, assis près de l'entrée, attendait impatiemment son sort. Quand le vieillard parut à l'autre bout, à une vingtaine de mètres, Mitia se leva brusquement et marcha à grands pas de soldat à sa rencontre. Il était habillé correctement, la redingote boutonnée, son chapeau à la main, ganté de noir, comme l'avant-veille au monastère, chez le starets, lors de l'entrevue avec Fiodor Pavlovitch et ses frères. Le vieillard l'attendait debout d'un air grave et Mitia sentit qu'il l'examinait. Son visage fort enflé ces derniers temps, avec sa lippe pendante, surprit Mitia. Il fit à celui-ci un salut grave et muet, lui indiqua un siège et, appuyé sur le bras de son fils, prit place en gémissant sur un canapé en face de Mitia. Celui-ci, témoin de ses efforts douloureux, éprouva aussitôt un remords et une certaine gêne en pensant à son néant vis-à-vis de l'important personnage qu'il avait dérangé.

«Que désirez-vous, monsieur?» fit le vieillard une fois assis, d'un ton froid, quoique poli.

Mitia tressaillit, se dressa, mais reprit sa place. Il se mit à parler haut, vite, avec exaltation, en gesticulant. On sentait que cet homme aux abois cherchait une issue, prêt à en finir en cas d'échec. Le vieux Samsonov dut comprendre tout cela en un instant, bien que son visage demeurât impassible.

«Le respectable Kouzma Kouzmitch a probablement entendu parler plus d'une fois de mes démêlés avec mon père, Fiodor Pavlovitch Karamazov, à propos de l'héritage de ma mère… Cela défraie ici toutes les conversations, les gens se mêlant de ce qui ne les regarde pas… Il a pu également en être

informé par Grouchegnka, pardon, par Agraféna Alexandrovna, par la très honorée et très respectable Agraféna Alexandrovna…»

Ainsi débuta Mitia, qui resta court dès les premiers mots. Mais nous ne citerons pas intégralement ses paroles, nous bornant à les résumer. Le fait est que lui, Mitia, avait conféré, il y a trois mois, au chef-lieu avec un avocat, «un célèbre avocat, Pavel Pavlovitch Kornéplodov, dont vous avez dû entendre parler, Kouzma Kouzmitch. Un vaste front, presque l'esprit d'un homme d'État… lui aussi vous connaît… il a parlé de vous dans les meilleurs termes…» Mitia resta court une seconde fois; mais il ne s'arrêta pas pour si peu, passa outre, discourut de plus belle. Cet avocat, d'après les explications de Mitia et l'examen des documents (Mitia s'embrouilla et passa rapidement là-dessus), fut d'avis, au sujet du village de Tchermachnia, qui aurait dû lui appartenir après sa mère, qu'on pouvait intenter un procès et mater ainsi le vieil énergumène, «car toutes les issues ne sont pas fermées et la justice sait se frayer un chemin». Bref, on pouvait espérer tirer de Fiodor Pavlovitch un supplément de six à sept mille roubles, «car Tchermachnia en vaut au moins vingt-cinq mille, que dis-je, vingt-huit mille, trente, Kouzma Kouzmitch, et figurez-vous que ce bourreau ne m'en a pas donné dix-sept mille! J'abandonnai alors cette affaire, n'entendant rien à la chicane, et à mon arrivée ici, je fus abasourdi par une action reconventionnelle (ici Mitia s'embrouilla de nouveau et fit un saut). Eh bien, respectable Kouzma Kouzmitch, ne voulez-vous pas que je vous cède tous mes droits sur ce monstre, et cela pour trois mille roubles seulement?… Vous ne risquez rien, rien du tout, je vous le jure sur mon honneur; au contraire, vous pouvez gagner six ou sept mille roubles, au lieu de trois… Et surtout, je voudrais terminer cette affaire aujourd'hui même. Nous irions chez le notaire, ou bien… Bref, je suis prêt à tout, je vous donnerai tous les papiers que vous voudrez, je signerai… nous dresserions l'acte aujourd'hui, ce matin même, si possible… Vous me donneriez ces trois mille roubles… n'êtes-vous pas le plus gros de nos richards?… et vous me sauveriez ainsi… me permettant d'accomplir une action sublime… car je nourris les plus nobles sentiments envers une personne que vous connaissez bien et que vous entourez d'une sollicitude paternelle. Autrement, je ne serais pas venu. On peut dire que trois

fronts se sont heurtés, car le destin est une chose terrible, Kouzma Kouzmitch. Or, comme vous ne comptez plus depuis longtemps, il reste deux fronts, suivant mon expression peut-être gauche, mais je ne suis pas littérateur: le mien et celui de ce monstre. Ainsi, choisissez: moi ou un monstre! Tout est maintenant entre vos mains, trois destinées et deux dés… Excusez-moi, je me suis embrouillé, mais vous me comprenez… je vois à vos yeux que vous m'avez compris… Sinon, il ne me reste qu'à disparaître, voilà!»

Mitia arrêta net son discours extravagant avec ce «voilà» et, s'étant levé, attendit une réponse à son absurde proposition. À la dernière phrase, il avait senti soudain que l'affaire était manquée et surtout qu'il avait débité un affreux galimatias. «C'est étrange, en venant ici j'étais sûr de moi, et maintenant je bafouille!» Tandis qu'il parlait, le vieillard demeurait impassible, l'observant d'un air glacial. Au bout d'une minute, Kouzma Kouzmitch dit enfin d'un ton catégorique et décourageant:

«Excusez, des affaires de ce genre ne nous intéressent pas.»

Mitia sentit ses jambes se dérober sous lui.

«Que vais-je devenir, Kouzma Kouzmitch! Murmura-t-il avec un pâle sourire; je suis perdu maintenant, qu'en pensez-vous?

— Excusez…»

Mitia, debout et immobile, remarqua un changement dans la physionomie du vieillard. Il tressaillit.

«Voyez-vous, monsieur, de telles affaires sont délicates; j'entrevois un procès, des avocats, le diable et son train! Mais il y a quelqu'un à qui vous devriez vous adresser.

— Mon Dieu, qui est-ce?… Vous me rendez la vie, Kouzma Kouzmitch, balbutia Mitia.

— Il n'est pas ici en ce moment. C'est un paysan, un trafiquant de bois, surnommé Liagavi. Il mène depuis un an des pourparlers avec Fiodor Pavlovitch pour votre bois de Tchermachnia, ils ne sont pas d'accord sur le prix, peut-être en avez-vous entendu parler. Justement, il se trouve maintenant là-bas et loge chez le Père Ilinski, au village d'Ilinski, à douze verstes de la gare de Volovia. Il m'a écrit au sujet de cette affaire, demandant

conseil. Fiodor Pavlovitch veut lui-même aller le trouver. Si vous le devanciez en faisant à Liagavi la même proposition qu'à moi, peut-être qu'il…

— Voilà une idée de génie! Interrompit Mitia enthousiasmé. C'est justement ce qu'il lui faut, à cet homme. Il est acquéreur, on lui demande cher, et voilà un document qui le rend propriétaire, ha! Ha!»

Mitia éclata d'un rire sec, inattendu, qui surprit Samsonov.

«Comment vous remercier, Kouzma Kouzmitch!

— Il n'y a pas de quoi, répondit Samsonov en inclinant la tête.

— Mais si, vous m'avez sauvé. Oh! C'est un pressentiment qui m'a amené chez vous!… Donc, allons voir ce pope!

— Inutile de me remercier.

— J'y cours… J'abuse de votre santé… Jamais je n'oublierai le service que vous me rendez, c'est un Russe qui vous le dit, Kouzma Kouzmitch!»

Mitia voulut saisir la main du vieillard pour la serrer, mais celui-ci eut un mauvais regard. Mitia retira sa main, tout en se reprochant sa méfiance. «Il doit être fatigué…», pensa-t-il.

«C'est pour elle, Kouzma Kouzmitch! Vous comprenez que c'est pour elle!» dit-il d'une voix retentissante.

Il s'inclina, fit demi-tour, se hâta vers la sortie à grandes enjambées. Il palpitait d'enthousiasme. «Tout semblait perdu, mais mon ange gardien m'a sauvé, songeait-il. Et si un homme d'affaires comme ce vieillard (quel noble vieillard, quelle prestance!) m'a indiqué cette voie… sans doute le succès est assuré. Il n'y a pas une minute à perdre. Je reviendrai cette nuit, mais j'aurai gain de cause. Est-il possible que le vieillard se soit moqué de moi?»

Ainsi monologuait Mitia en retournant chez lui, et il ne pouvait se figurer les choses autrement: ou c'était un conseil pratique – venant d'un homme expérimenté, qui connaissait ce Liagavi (quel drôle de nom!) – ou bien le vieillard s'était moqué de lui! Hélas! La dernière hypothèse était la seule vraie. Par la suite, longtemps après le drame, le vieux Samsonov avoua en riant s'être moqué du «capitaine». Il avait l'esprit malin et ironique, avec des antipathies maladives. Fut-ce l'air enthousiaste du capitaine, la sotte conviction de «ce panier percé» que lui, Samsonov, pouvait prendre au

sérieux son «plan» absurde, ou bien un sentiment de jalousie vis-à-vis de Grouchegnka au nom de laquelle cet «écervelé» lui demandait de l'argent, – j'ignore ce qui inspira le vieillard; mais, lorsque Mitia se tenait devant lui, sentant ses jambes fléchir et s'écriant stupidement qu'il était perdu, il le regarda avec méchanceté et imagina de lui jouer un tour. Après le départ de Mitia, Kouzma Kouzmitch, pâle de colère, s'adressa à son fils, lui ordonnant de faire le nécessaire pour que ce gueux ne remît jamais les pieds chez lui, sinon…

Il n'acheva pas sa menace, mais son fils, qui l'avait pourtant souvent vu courroucé, trembla de peur. Une heure après, le vieillard était encore secoué par la colère; vers le soir, il se sentit indisposé et envoya chercher le «guérisseur».

II. Liagavi

Donc, il fallait «galoper», et Mitia n'avait pas de quoi payer la course: vingt kopeks, voilà ce qui lui restait de son ancienne prospérité! Il possédait une vieille montre en argent, qui ne marchait plus depuis longtemps. Un horloger juif, installé dans une boutique, au marché, en donna six roubles. «Je ne m'y attendais pas!» s'écria Mitia enchanté (l'enchantement continuait). Il prit ses six roubles et courut chez lui. Là, il compléta la somme en empruntant trois roubles à ses logeurs, qui les lui donnèrent de bon cœur, bien que ce fût leur dernier argent, tant ils l'aimaient. Dans son exaltation, Mitia leur révéla que son sort se décidait et expliqua – à la hâte bien entendu – presque tout le plan qu'il venait d'exposer à Samsonov, la décision de ce dernier, ses futurs espoirs, etc. Auparavant déjà, ces gens étaient au courant de beaucoup de ses secrets et le regardaient comme des leurs, un barine nullement fier. Ayant de la sorte rassemblé neuf roubles, Mitia envoya chercher des chevaux de poste jusqu'à la station de Volovia. Mais de cette façon, on constata et on se souvint qu'«à la veille d'un certain événement, Mitia n'avait pas le sou, que pour se procurer de l'argent il avait vendu une montre et emprunté trois roubles à ses logeurs, tout cela devant témoins».

Je note le fait, on comprendra ensuite pourquoi.

En roulant vers Volovia, Mitia, radieux à l'idée de débrouiller enfin et de terminer «toutes ces affaires», tressaillit pourtant d'inquiétude: qu'adviendrait-il de Grouchegnka durant son absence? Se déciderait-elle aujourd'hui à aller trouver Fiodor Pavlovitch? Voilà pourquoi il était parti sans la prévenir, en recommandant aux logeurs de ne rien dire au cas où l'on viendrait le demander. «Il faut rentrer ce soir sans faute, répétait-il, cahoté dans la télègue, et ramener ce Liagavi… pour dresser l'acte…» Mais hélas! Ses rêves n'étaient pas destinés à se réaliser suivant son «plan».

D'abord, il perdit du temps en prenant à Volovia le chemin vicinal: le parcours se trouva être de dix-huit et non de douze verstes. Ensuite, il ne trouva pas chez lui le Père Ilinski, qui s'était rendu au village voisin. Pendant que Mitia partait à sa recherche avec les mêmes chevaux, déjà fourbus, la nuit était presque venue. Le prêtre, petit homme timide à l'air affable, lui expliqua aussitôt que ce Liagavi, qui avait logé d'abord chez lui, était maintenant à Soukhoï Posiélok et passerait la nuit dans l'izba du garde forestier, car il trafiquait aussi par là-bas. Sur la prière instante de Mitia de le conduire immédiatement auprès de Liagavi et «de le sauver ainsi», le prêtre consentit, après quelque hésitation, à l'accompagner à Soukhoï Posiélok, la curiosité s'en mêlant; par malheur, il conseilla d'aller à pied, car «il n'y avait qu'un peu plus d'une verste». Mitia accepta, bien entendu, et marcha comme toujours à grands pas de sorte que le pauvre ecclésiastique avait peine à le suivre. C'était un homme encore jeune et fort réservé. Mitia se mit aussitôt à parler de ses plans, demanda nerveusement des conseils au sujet de Liagavi, causa tout le long du chemin. Le prêtre l'écoutait avec attention, mais ne conseillait guère. Il répondait évasivement aux questions de Mitia: «Je ne sais pas; d'où le saurais-je?», etc. Lorsque Mitia parla de ses démêlés avec son père au sujet de l'héritage, le prêtre s'effraya, car il dépendait à certains égards de Fiodor Pavlovitch. Il s'informa avec surprise pourquoi Mitia appelait Liagavi le paysan Gorstkine, et lui expliqua que, bien que ce nom de Liagavi fût le sien, il s'en offensait cruellement, et qu'il fallait le nommer Gorstkine, «sinon vous n'en pourrez rien tirer et il ne vous écoutera pas». Mitia s'étonna quelque peu et expliqua que Samsonov lui-même l'avait appelé ainsi. À ces mots, le prêtre changea de conversation; il aurait dû faire

part de ses soupçons à Dmitri Fiodorovitch: si Samsonov l'avait adressé à ce moujik sous le nom de Liagavi, n'était-ce pas par dérision, n'y avait-il pas là quelque chose de louche? Du reste Mitia n'avait pas le temps de s'arrêter à «de pareilles bagatelles». Il cheminait toujours, et s'aperçut seulement en arrivant à Soukhoï Posiélok qu'on avait fait trois verstes au lieu d'une et demie. Il dissimula son mécontentement. Ils entrèrent dans l'izba dont le garde forestier, qui connaissait le prêtre, occupait la moitié; l'étranger était installé dans l'autre, séparée par le vestibule. C'est là qu'ils se dirigèrent en allumant une chandelle. L'izba était surchauffée. Sur une table en bois de pin, il y avait un samovar éteint, un plateau avec des tasses, une bouteille de rhum vide, un carafon d'eau-de-vie presque vide et les restes d'un pain de froment. L'étranger reposait sur le banc, son vêtement roulé sous sa tête en guise d'oreiller, et ronflait pesamment. Mitia était perplexe. «Certainement, il faut le réveiller: mon affaire est trop importante, je me suis tant dépêché, j'ai hâte de m'en retourner aujourd'hui même», murmurait-il inquiet. Il s'approcha et se mit à le secouer, mais le dormeur ne se réveilla pas. «Il est ivre, conclut Mitia. Que faire, mon Dieu, que faire?» Dans son impatience, il commença à le tirer par les mains, par les pieds, à le soulever, à l'asseoir sur le banc, mais il n'obtint, après de longs effort, que de sourds grognements et des invectives énergiques, bien que confuses.

«Vous feriez mieux d'attendre, dit enfin le prêtre, vous ne tirerez rien de lui maintenant.

— Il a bu toute la journée, fit observer le garde.

— Mon Dieu! S'écria Mitia, si vous saviez comme j'ai besoin de lui et dans quelle situation je me trouve!

— Mieux vaut attendre jusqu'à demain matin, répéta le prêtre.

— Jusqu'au matin? Mais, c'est impossible!»

Dans son désespoir, il allait encore secouer l'ivrogne, mais s'arrêta aussitôt, comprenant l'inutilité de ses efforts. Le prêtre se taisait, le garde ensommeillé était maussade.

«Quelles tragédies on rencontre dans la vie réelle!» proféra Mitia désespéré.

La sueur ruisselait de son visage. Le prêtre profita d'une minute de calme

pour lui expliquer sagement que même s'il parvenait à réveiller le dormeur, celui-ci ne pourrait discuter avec lui, étant ivre; «puisqu'il s'agit d'une affaire importante, c'est plus sûr de le laisser tranquille jusqu'au matin…» Mitia en convint.

«Je resterai ici, mon Père, à attendre l'occasion. Dès qu'il s'éveillera, je commencerai… Je te paierai la chandelle et la nuitée, dit-il au gardien, tu te souviendras de Dmitri Karamazov. Mais vous, mon Père, où allez-vous coucher?

— Ne vous inquiétez pas, je retourne chez moi sur sa jument, dit-il en désignant le garde. Sur quoi, adieu et bonne chance.»

Ainsi fut fait. Le prêtre enfourcha la jument, heureux de s'être dégagé, mais vaguement inquiet et se demandant s'il ne ferait pas bien d'informer le lendemain Fiodor Pavlovitch de cette curieuse affaire, «sinon il se fâchera en l'apprenant et me retirera sa faveur». Le garde, après s'être gratté, retourna sans mot dire dans sa chambre; Mitia prit place sur le banc pour attendre l'occasion, comme il disait. Une profonde angoisse l'étreignait, telle qu'un épais brouillard. Il songeait sans parvenir à rassembler ses idées. La chandelle brûlait, un grillon chantait, on étouffait dans la chambre surchauffée. Il se représenta soudain le jardin, l'entrée; la porte de la maison de son père s'ouvrait mystérieusement et Grouchegnka accourait. Il se leva vivement.

«Tragédie!» murmura-t-il en grinçant des dents.

Il s'approcha machinalement du dormeur et se mit à l'examiner. C'était un moujik efflanqué, encore jeune, aux cheveux bouclés, à la barbiche rousse, il portait une blouse d'indienne et un gilet noir, avec la chaîne d'une montre en argent au gousset. Mitia considérait cette physionomie avec une véritable haine; les boucles surtout l'exaspéraient, Dieu sait pourquoi. Le plus humiliant, c'est que lui, Mitia, restait là devant cet homme avec son affaire urgente, à laquelle il avait tout sacrifié, à bout de forces, et ce fainéant, «dont dépend maintenant mon sort, ronfle comme si de rien n'était, comme s'il venait d'une autre planète!» Mitia, perdant la tête, s'élança de nouveau pour réveiller l'ivrogne. Il y mit une sorte d'acharnement, le houspilla, alla jusqu'à le battre, mais au bout de cinq minutes, n'obtenant aucun résultat, il se rassit en proie à un désespoir impuissant.

«Sottise, sottise! Que tout cela est donc pitoyable!» Il commençait à avoir la migraine: «Faut-il tout abandonner, m'en retourner?» songeait-il. «Non, je resterai jusqu'au matin, exprès! Pourquoi être venu ici? Et je n'ai pas de quoi m'en retourner; comment faire? Oh! Que tout cela est donc absurde!»

Cependant, son mal de tête augmentait. Il resta immobile et s'assoupit insensiblement, puis s'endormit assis. Au bout de deux heures, il fut réveillé par une douleur intolérable à la tête, ses tempes battaient. Il fut longtemps à revenir à lui, et à se rendre compte de ce qui se passait. Il comprit enfin que c'était un commencement d'asphyxie dû au charbon et qu'il aurait pu mourir. L'ivrogne ronflait toujours; la chandelle avait coulé et menaçait de s'éteindre. Mitia poussa un cri et se précipita en chancelant chez le garde, qui fut bientôt réveillé. En apprenant de quoi il s'agissait, il alla faire le nécessaire, mais accueillit la chose avec un flegme surprenant, ce dont Mitia fut vexé.

«Mais il est mort, il est mort, alors… que faire?» s'écria-t-il dans son exaltation.

On donna de l'air, on déboucha le tuyau. Mitia apporta du vestibule un seau d'eau dont il s'arrosa la tête, puis il trempa un chiffon qu'il appliqua sur celle de Liagavi. Le garde continuait à montrer une indifférence dédaigneuse; après avoir ouvert la fenêtre, il dit d'un air maussade: «ça va bien comme ça», puis retourna se coucher en laissant à Mitia une lanterne allumée. Durant une demi-heure, Mitia s'empressa autour de l'ivrogne, renouvelant la compresse, résolu à veiller toute la nuit; à bout de forces, il s'assit pour reprendre haleine, ses yeux se fermèrent aussitôt; il s'allongea inconsciemment sur le banc et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Il se réveilla fort tard, vers neuf heures. Le soleil brillait aux deux fenêtres de l'izba. Le personnage aux cheveux bouclés était installé devant un samovar bouillant et un nouveau carafon, dont il avait déjà bu plus de la moitié. Mitia se leva en sursaut et s'aperçut aussitôt que le gaillard était de nouveau ivre, irrémédiablement ivre. Il le considéra une minute, écarquillant les yeux. L'autre le regardait en silence, d'un air rusé et flegmatique, et même avec arrogance, à ce que crut Mitia. Il s'élança vers lui:

«Permettez, voyez-vous… je… Le garde a dû vous dire qui je suis: le lieutenant Dmitri Karamazov, fils du vieillard avec qui vous êtes en

pourparlers pour une coupe.

— Tu mens! Répliqua l'ivrogne d'un ton décidé.

— Comment ça? Vous connaissez Fiodor Pavlovitch?

— Je ne connais aucun Fiodor Pavlovitch, proféra le bonhomme, la langue pâteuse.

— Mais vous marchandez son bois; réveillez-vous, remettez-vous. C'est le Père Pavel Ilinski qui m'a conduit ici… Vous avez écrit à Samsonov, il m'adresse à vous…»

Mitia haletait.

«Tu m… mens!» répéta Liagavi.

Mitia se sentit défaillir.

«De grâce, ce n'est pas une plaisanterie. Vous êtes ivre, sans doute. Vous pouvez enfin parler, comprendre… sinon… c'est moi qui n'y comprends rien!

— Tu es teinturier!

— Permettez, je suis Karamazov, Dmitri Karamazov; j'ai une proposition à vous faire… une proposition très avantageuse… précisément à propos du bois.»

L'ivrogne se caressait la barbe d'un air important.

«Non, tu as traité à forfait et tu es un gredin!

— Je vous assure que vous vous trompez!» hurla Mitia en se tordant les mains.

Le manant se caressait toujours la barbe; soudain, il cligna de l'œil d'un air rusé.

«Cite-moi une loi qui permette de commettre des vilenies, entends-tu? Tu es un gredin, comprends-tu?»

Mitia recula d'un air sombre, il eut «la sensation d'un coup sur le front», comme il le dit par la suite. Ce fut soudain un trait de lumière, il comprit tout. Il demeurait stupide, se demandant comment lui, un homme pourtant sensé, avait pu prendre au sérieux une telle absurdité, s'engager dans une pareille aventure, s'empresser autour de ce Liagavi, lui mouiller la tête… «Cet individu est soûl et se soûlera encore une semaine, à quoi bon attendre? Et si Samsonov s'était joué de moi? Et si elle… Mon Dieu, qu'ai-je fait?…»

Le croquant le regardait et riait dans sa barbe. En d'autres circonstances, Mitia, de colère, eût assommé cet imbécile, mais maintenant, il se sentait faible comme un enfant. Sans dire un mot, il prit son pardessus sur le banc, le revêtit, passa dans l'autre pièce. Il n'y trouva personne et laissa sur la table cinquante kopeks pour la nuitée, la chandelle et le dérangement. En sortant de l'izba, il se trouva en pleine forêt. Il partit à l'aventure, ne se rappelant même pas quelle direction prendre, à droite ou à gauche de l'izba. La veille, dans sa précipitation, il n'avait pas remarqué le chemin. Il n'éprouvait aucun sentiment de vengeance, pas même envers Samsonov, et suivait machinalement l'étroit sentier, «la tête perdue» et sans s'inquiéter où il allait. Le premier enfant venu l'aurait terrassé, tant il était épuisé. Il parvint pourtant à sortir de la forêt: les champs moissonnés et dénudés s'étendaient à perte de vue. «Partout le désespoir, la mort!» répétait-il en cheminant.

Par bonheur, il rencontra un vieux marchand qu'un voiturier conduisait à la station de Volovia. Ils prirent avec eux Mitia qui avait demandé son chemin. On arriva trois heures après. À Volovia, Mitia commanda des chevaux pour la ville et s'aperçut qu'il mourait de faim. Pendant qu'on attelait, on lui prépara une omelette. Il la dévora, ainsi qu'un gros morceau de pain, du saucisson, et avala trois petits verres d'eau-de-vie. Une fois restauré, il reprit courage et recouvra sa lucidité! Il allait à grand-erre; pressait le voiturier, ruminait un nouveau plan «infaillible» pour se procurer le jour même «ce maudit argent». «Dire que la destinée peut dépendre de trois mille malheureux roubles!» s'écriait-il dédaigneusement. «Je me déciderai aujourd'hui!» Et sans la pensée continuelle de Grouchegnka, et l'inquiétude qu'il éprouvait à son sujet, il aurait peut-être été tout à fait gai. Mais cette pensée le transperçait à chaque instant comme un poignard. Enfin on arriva et Mitia courut chez elle.

III. Les mines d'or.

C'était précisément la visite dont Grouchegnka avait parlé avec tant d'effroi à Rakitine. Elle attendait alors un courrier et se réjouissait de l'absence de Mitia, espérant qu'il ne viendrait peut-être pas avant son départ, quand

soudain il avait paru. On sait le reste; pour le dépister, elle s'était fait accompagner par lui chez Kouzma Samsonov, où soi-disant elle devait faire les comptes; en prenant congé de Mitia, elle lui fit promettre de venir la chercher à minuit. Il était satisfait de cet arrangement: «Elle reste chez Kouzma, donc elle n'ira pas chez Fiodor Pavlovitch… Pourvu qu'elle ne mente pas», ajouta-t-il aussitôt. Il la croyait sincère. Sa jalousie consistait à imaginer, loin de la femme aimée, toutes sortes de «trahisons»; il revenait auprès d'elle, bouleversé, persuadé de son malheur, mais au premier regard jeté sur ce doux visage, une révolution s'opérait en lui, il oubliait ses soupçons et avait honte d'être jaloux. Il se hâta de rentrer chez lui, il avait encore tant à faire! Du moins, il avait le cœur plus léger. «Il faut maintenant m'informer auprès de Smerdiakov s'il n'est rien arrivé hier soir, si elle n'est pas venue chez Fiodor Pavlovitch. Ah!…» De sorte qu'avant même d'être à la maison, la jalousie s'insinuait de nouveau dans son cœur inquiet.

La jalousie! «Othello n'est pas jaloux, il est confiant», a dit Pouchkine[235]. Cette observation atteste la profondeur de notre grand poète. Othello est bouleversé parce qu'il a perdu son idéal. Mais il n'ira pas se cacher, espionner, écouter aux portes: il est confiant. Au contraire, il a fallu le mettre sur la voie, l'exciter à grand-peine pour qu'il se doute de la trahison. Tel n'est pas le vrai jaloux. On ne peut s'imaginer l'infamie et la dégradation dont un jaloux est capable de s'accommoder sans aucun remords. Et ce ne sont pas toujours des âmes viles qui agissent de la sorte. Au contraire, tout en ayant des sentiments élevés, un amour pur et dévoué, on peut se cacher sous les tables, acheter des coquins, se prêter au plus ignoble espionnage. Othello n'aurait jamais pu se résigner à une trahison – je ne dis pas pardonner, mais s'y résigner – bien qu'il eût la douceur et l'innocence d'un petit enfant. Bien différent est le vrai jaloux. On a peine à se figurer les compromis et l'indulgence dont certains sont capables. Les jaloux sont les premiers à pardonner, toutes les femmes le savent. Ils pardonneraient (après une scène terrible, bien entendu) une trahison presque flagrante, les étreintes et les baisers dont ils ont été témoins, si c'était «la dernière fois», si leur rival disparaissait, s'en allait au bout du monde, et si eux-mêmes partaient avec la bien-aimée dans un lieu où elle ne rencontrera plus l'autre. La réconciliation,

naturellement, n'est que de courte durée, car en l'absence d'un rival, le jaloux en inventerait un second. Or, que vaut un tel amour, objet d'une surveillance incessante? Mais un vrai jaloux ne le comprendra jamais. Il y a pourtant parmi eux des gens aux sentiments élevés et, chose étonnante, alors qu'ils sont aux écoutes dans un réduit, tout en comprenant la honte de leur conduite, ils n'éprouvent sur le moment aucun remords. À la vue de Grouchegnka, la jalousie de Mitia disparaissait; il redevenait confiant et noble, se méprisait même pour ses mauvais sentiments. Cela signifiait seulement que cette femme lui inspirait un amour plus élevé qu'il ne le croyait, où il y avait autre chose que la sensualité, l'attrait charnel dont il parlait à Aliocha. Mais Grouchegnka partie, Mitia recommençait à soupçonner en elle toutes les bassesses, toutes les perfidies de la trahison, sans éprouver le moindre remords.

Ainsi donc, la jalousie le tourmentait derechef. En tout cas, le temps pressait. Il fallait d'abord se procurer une petite somme, les neuf roubles de la veille ayant passé presque entiers au déplacement, et chacun sait que sans argent, on ne va pas loin. Il y avait songé dans la télègue qui le ramenait, en même temps qu'au nouveau plan. Il possédait deux excellents pistolets qu'il n'avait pas encore engagés, y tenant pardessus tout. Au cabaret «À la Capitale», il avait fait la connaissance d'un jeune fonctionnaire et appris que, célibataire et fort à son aise, celui-ci avait la passion des armes. Il achetait pistolets, revolvers, poignards, dont il faisait des panoplies qu'il montrait avec vanité, habile à expliquer le système d'un revolver, la manière de le charger, de tirer, etc. Sans hésiter, Mitia alla lui offrir ses pistolets en gage pour dix roubles. Le fonctionnaire enchanté voulait absolument les acheter, mais Mitia n'y consentit pas; l'autre lui donna dix roubles, déclarant qu'il ne prendrait pas d'intérêts. Ils se quittèrent bons amis. Mitia se hâtait; il se rendit à son pavillon, derrière la maison de Fiodor Pavlovitch, pour appeler Smerdiakov. Mais de cette façon, on constata de nouveau que, trois ou quatre heures avant un certain événement dont il sera question, Mitia était sans le sou et avait engagé un objet auquel il tenait, tandis que trois heures plus tard, il se trouvait en possession de milliers de roubles… Mais n'anticipons pas. Chez Marie Kondratievna, la voisine de Fiodor Pavlovitch, il apprit avec

consternation la maladie de Smerdiakov. Il écouta le récit de la chute dans la cave, la crise qui suivit, l'arrivée du médecin, la sollicitude de Fiodor Pavlovitch; on l'informa aussi du départ de son frère Ivan pour Moscou, le matin même. «Il a dû passer avant moi par Volovia», songea-t-il, mais Smerdiakov l'inquiétait fort. «Que faire maintenant, qui veillera pour me renseigner?» Il questionna avidement ces femmes, pour savoir si elles n'avaient rien remarqué la veille. Celles-ci comprirent fort bien ce qu'il entendait et le rassurèrent: «Tout s'était passé normalement.» Mitia réfléchit. Assurément, il fallait veiller aussi aujourd'hui, mais où: ici ou à la porte de Samsonov? Il décida que ce serait aux deux endroits, à son gré, et en attendant… il y avait ce nouveau «plan», sûr, conçu en route et dont il était impossible de différer l'exécution. Mitia résolut d'y consacrer une heure. «En une heure, je saurai tout, et alors j'irai d'abord chez Samsonov m'informer si Grouchegnka y est, puis je reviendrai ici jusqu'à onze heures, et je retournerai là-bas pour la reconduire.»

Il courut chez lui et après avoir fait sa toilette se rendit chez MmeKhokhlakov. Hélas! Tel était son fameux «plan». Il avait résolu d'emprunter trois mille roubles à cette dame, persuadé qu'elle ne les lui refuserait pas. On s'étonnera peut-être que, dans ce cas, il ne se soit pas d'abord adressé à quelqu'un de son monde, au lieu d'aller trouver Samsonov dont le tour d'esprit lui était étranger, et avec qui il ne savait pas s'exprimer. Mais c'est que depuis un mois, il avait presque rompu avec elle; il la connaissait peu d'ailleurs et savait qu'elle ne pouvait pas le souffrir, car il était le fiancé de Catherine Ivanovna. Elle aurait voulu que la jeune fille le quittât pour épouser «le cher Ivan Fiodorovitch, si instruit, qui avait de si belles manières». Celles de Mitia lui déplaisaient fort. Il se moquait d'elle et avait dit une fois que «cette dame était aussi vive et désinvolte que peu instruite». Mais le matin, en télègue, il avait eu comme un trait de lumière: «Si elle s'oppose à mon mariage avec Catherine Ivanovna (et il la savait irréconciliable), pourquoi me refuserait-elle maintenant ces trois mille roubles qui me permettraient d'abandonner Katia et de partir définitivement? Quand ces grandes dames comblées ont un caprice en tête, elles n'épargnent rien pour arriver à leurs fins. Elle est d'ailleurs si riche!» Quant au plan, il

était le même que précédemment, c'est-à-dire l'abandon de ses droits sur Tchermachnia, non à des fins commerciales comme pour Samsonov, ni sans vouloir tenter cette dame, comme le marchand, par la possibilité d'une bonne affaire, d'un gain de quelques milliers de roubles, mais simplement en garantie de sa dette. En développant cette nouvelle idée, Mitia s'enthousiasmait, comme il arrivait toujours lors de ses entreprises et de ses nouvelles décisions. Tout nouveau projet le passionnait. Néanmoins, en arrivant au perron, il éprouva un frisson subit; à cet instant, il comprit avec une précision mathématique que c'était là son dernier espoir, qu'en cas d'échec, il n'aurait plus qu'à «égorger quelqu'un pour le dévaliser» … Il était sept heures et demie quand il sonna.

D'abord, tout marcha à souhait, il fut reçu sur-le-champ. «On dirait qu'elle m'attend», songea Mitia. Sitôt introduit au salon, la maîtresse du logis parut et lui déclara qu'elle l'attendait.

«Je ne pouvais supposer que vous viendriez, convenez-en; et cependant je vous attendais. Admirez mon instinct, Dmitri Fiodorovitch; je comptais sur votre visite aujourd'hui.

— C'est vraiment bizarre, madame, dit Mitia en s'asseyant gauchement, mais je suis venu pour une affaire très importante… oui, de la plus haute importance en ce qui me concerne au moins… et je m'empresse…

— Je sais, Dmitri Fiodorovitch, il ne s'agit plus de pressentiments, de penchant rétrograde pour les miracles (avez-vous entendu parler du starets Zosime?), c'était fatal, vous deviez venir après tout ce qui s'est passé avec Catherine Ivanovna.

— C'est du réalisme, cela, madame… Mais permettez-moi de vous expliquer…

— Précisément, du réalisme, Dmitri Fiodorovitch. Il n'y a que ça qui compte à mes yeux, je suis revenue des miracles. Vous avez appris la mort du starets Zosime?

— Non, madame, je n'en savais rien», répondit Mitia un peu surpris. Le souvenir d'Aliocha lui revint.

«Il est mort cette nuit même, et imaginez-vous…

— Madame, interrompit Mitia, je m'imagine seulement que je suis dans

une situation désespérée, et que si vous ne me venez pas en aide, tout s'écroulera, moi le premier. Pardonnez-moi la vulgarité de l'expression, la fièvre me brûle.

— Oui, je sais que vous avez la fièvre, il ne peut en être autrement; quoi que vous disiez, je le sais d'avance. Il y a longtemps que je m'occupe de votre destinée, Dmitri Fiodorovitch, je la suis, je l'étudie. Je suis un médecin expérimenté, croyez-le.

— Je n'en doute pas, madame, en revanche, je suis, moi, un malade expérimenté, répliqua Mitia en s'efforçant d'être aimable, et j'ai le pressentiment que si vous suivez avec un tel intérêt ma destinée, vous ne me laisserez pas succomber. Mais permettez-moi enfin de vous exposer le plan qui m'amène… et ce que j'attends de vous… Je suis venu, madame…

— À quoi bon ces explications, ça n'a pas d'importance. Vous n'êtes pas le premier à qui je serai venue en aide, Dmitri Fiodorovitch. Vous avez dû entendre parler de ma cousine Belmessov, son mari était perdu. Eh bien, je lui ai conseillé l'élevage des chevaux, et maintenant il prospère. Vous connaissez-vous en élevage, Dmitri Fiodorovitch?

— Pas du tout, madame, pas du tout! S'écria Mitia qui se leva dans son impatience. Je vous supplie, madame, de m'écouter; laissez-moi parler deux minutes seulement pour vous expliquer mon projet. De plus, je suis très pressé!… cria Mitia avec exaltation, comprenant que la brave dame allait encore parler et dans l'espoir de crier plus fort qu'elle… Je suis désespéré, je suis venu vous emprunter trois mille roubles contre un gage sûr, offrant pleine garantie! Laissez-moi seulement vous dire…

— Après, après! Fit MmeKhokhlakov en agitant la main. Je sais déjà tout ce que vous voulez me dire. Vous me demandez trois mille roubles, je vous donnerai bien davantage, je vous sauverai, Dmitri Fiodorovitch, mais il faut m'obéir.»

Mitia sursauta.

«Auriez-vous cette bonté, madame! S'écria-t-il d'un ton pénétré. Seigneur! Vous sauvez un homme de la mort, du suicide… Mon éternelle reconnaissance…

— Je vous donnerai infiniment plus de trois mille roubles! Répéta

MmeKhokhlakov, qui contemplait, souriante, l'enthousiasme de Mitia.

— Mais il ne m'en faut pas tant! J'ai besoin seulement de cette fatale somme, trois mille roubles; je vous offre une garantie et vous remercie. Mon plan…

— Assez, Dmitri Fiodorovitch, c'est dit, c'est fait, trancha MmeKhokhlakov, avec la modestie triomphante d'une bienfaitrice. J'ai promis de vous sauver et je vous sauverai, comme Belmessov. Que pensez-vous des mines d'or?

— Les mines d'or, madame! Je n'y ai jamais pensé!

— Mais moi, j'y pense pour vous. Voilà un mois que je vous observe. Quand vous passez, je me dis toujours: voilà un homme énergique, dont la place est aux mines. J'ai même étudié votre démarche et je suis persuadée que vous découvrirez des filons.

— D'après ma démarche, madame?

— Pourquoi pas? Comment, vous niez qu'on puisse connaître le caractère d'après la démarche, Dmitri Fiodorovitch? Les sciences naturelles confirment le fait. Oh! Je suis réaliste. Dès aujourd'hui, après cette histoire au monastère qui m'a tant affectée, je suis devenue tout à fait réaliste et veux me livrer à une activité pratique. Je suis guérie du mysticisme. Assez[236], comme dit Tourguéniev.

— Mais madame, ces trois mille roubles que vous m'avez promis si généreusement…

— Ils ne vous échapperont pas, c'est comme si vous les aviez dans votre poche. Et non pas trois mille, mais trois millions, à bref délai. Voilà mon idée: vous découvrirez des mines, vous gagnerez des millions, à votre retour, vous serez devenu un homme d'action capable de nous guider vers le bien. Faut-il donc tout abandonner aux Juifs? Vous construirez des édifices, vous fonderez diverses entreprises, vous secourrez les pauvres et ils vous béniront. Nous sommes au siècle des voies ferrées. Vous serez connu et remarqué au ministère des Finances, dont la détresse est, vous le savez, immense. La chute de notre monnaie fiduciaire m'empêche de dormir, Dmitri Fiodorovitch; on me connaît mal sous ce rapport.

— Madame, madame, interrompit de nouveau Dmitri inquiet, je suivrai

très probablement votre sage conseil… J'irai peut-être là-bas… dans ces mines… je reviendrai en causer avec vous; mais maintenant, ces trois mille roubles que vous m'avez si généreusement offerts, ils me libéreraient, et si possible aujourd'hui… Je n'ai pas une heure à perdre.

— Écoutez, Dmitri Fiodorovitch, en voilà assez! Une question: partez-vous pour les mines d'or, oui ou non? Répondez-moi catégoriquement.

— J'irai, madame, ensuite… J'irai où vous voudrez… mais maintenant…

— Attendez donc!»

Elle se dirigea vivement vers un magnifique bureau et fouilla dans les tiroirs avec précipitation.

«Les trois mille roubles! Pensa Mitia crispé par l'attente, et cela tout de suite, sans papier, sans formalités… Quelle grandeur d'âme! L'excellente femme! Si seulement elle parlait moins…»

«Voilà, s'écria-t-elle rayonnante en revenant vers Mitia, voilà ce que je cherchais.»

C'était une petite icône en argent, avec un cordon, comme on en porte parfois sous le linge.

«Elle vient de Kiev, Dmitri Fiodorovitch, dit MmeKhokhlakov avec respect; elle a touché les reliques de sainte Barbe, la mégalomartyre. Permettez-moi de vous passer moi-même cette petite icône autour du cou et de vous bénir à la veille d'une vie nouvelle.»

Et la lui ayant passée autour du cou, elle se mit en devoir de l'ajuster. Mitia, très gêné, s'inclina et lui vint en aide. Enfin, l'icône fut placée comme il fallait.

«Maintenant, vous pouvez partir, dit-elle en se rasseyant triomphante.

— Madame, je suis touché… et ne sais comment vous remercier… de votre sollicitude; mais… si vous saviez comme je suis pressé. Cette somme que j'attends de votre générosité… Oh! Madame, puisque vous êtes si bonne, si généreuse – et Mitia eut une inspiration – permettez-moi de vous révéler… ce que, d'ailleurs, vous savez déjà… j'aime une personne. J'ai trahi Katia, Catherine Ivanovna, veux-je dire… Oh! J'ai été inhumain, malhonnête, mais j'en aimais une autre… une femme que vous méprisez peut-être, car vous êtes au courant, mais que je ne puis abandonner, aussi ces trois mille

roubles…

— Abandonnez tout, Dmitri Fiodorovitch, interrompit d'un ton tranchant MmeKhokhlakov. Surtout les femmes. Votre but, ce sont les mines. Inutile d'y mener des femmes. Plus tard, quand vous reviendrez riche et célèbre, vous trouverez une amie de cœur dans la plus haute société. Ce sera une jeune fille moderne, savante et sans préjugés. À cette époque précisément, le féminisme se sera développé et la femme nouvelle apparaîtra…

— Madame, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela…, fit Dmitri Fiodorovitch en joignant les mains d'un air suppliant.

— Mais si, Dmitri Fiodorovitch, c'est précisément cela qu'il vous faut, ce dont vous êtes altéré sans le savoir. Je m'intéresse fort au féminisme. Le développement de la femme et même son rôle politique dans l'avenir le plus rapproché, voilà mon idéal. J'ai une fille, Dmitri Fiodorovitch, on l'oublie souvent. J'ai écrit là-dessus à Chtchédrine. Cet écrivain m'a ouvert de tels horizons sur la mission de la femme que je lui ai adressé l'année dernière ces deux lignes: «Je vous presse contre mon cœur et vous embrasse au nom de la femme moderne, continuez.» Et j'ai signé: «Une mère.» J'aurais voulu signer «une mère contemporaine[237]», mais j'ai hésité; en fin de compte je me suis bornée à «une mère», c'est plus beau moralement, Dmitri Fiodorovitch, et le mot de «contemporaine» aurait pu lui rappeler le Contemporain, souvenir amer vu la censure actuelle. Mon Dieu, qu'avez-vous?

— Madame, dit Mitia debout, les mains jointes, vous allez me faire pleurer, si vous remettez encore ce que si généreusement…

— Pleurez, Dmitri Fiodorovitch, pleurez! C'est très bien… dans la voie qui vous attend. Les larmes soulagent. Plus tard, une fois revenu de Sibérie, vous vous réjouirez avec moi…

— Mais permettez, hurla soudain Mitia, je vous en supplie pour la dernière fois, dites-moi si je puis recevoir de vous aujourd'hui la somme promise. Sinon, quand faudra-t-il venir la chercher?

— Quelle somme, Dmitri Fiodorovitch?

— Mais les trois mille roubles que vous m'avez si généreusement promis.

— Trois mille quoi… trois mille roubles? Mais je ne les ai pas, dit-elle avec quelque surprise.

— Comment?… Vous avez dit que c'était comme si je les avais dans ma poche…

— Oh! Non, vous m'avez mal comprise, Dmitri Fiodorovitch. Je parlais des mines. Je vous ai promis bien plus de trois mille roubles, je me souviens maintenant, mais c'étaient uniquement les mines que j'avais en vue.

— Mais l'argent? Les trois mille roubles?

— Oh! Si vous comptiez sur de l'argent, je n'en ai pas du tout en ce moment, Dmitri Fiodorovitch. J'ai même des difficultés avec mon régisseur et je viens d'emprunter cinq cent roubles à Mioussov. Si j'en avais, d'ailleurs, je ne vous en donnerais pas. D'abord, je ne prête à personne. Qui débiteur a, guerre a. Mais à vous particulièrement, j'aurais refusé, parce que je vous aime et qu'il s'agit de vous sauver. Car il ne vous faut qu'une seule chose: les mines et les mines!

— Oh! Que le diable…, hurla Mitia en donnant un violent coup de poing sur la table.

— Aïe, aïe!» s'écria MmeKhokhlakov, effrayée, en se réfugiant à l'autre bout du salon.

Mitia cracha de dépit et sortit précipitamment. Il allait comme un fou dans les ténèbres, en se frappant la poitrine à la même place que deux jours plus tôt devant Aliocha, lors de leur dernière rencontre sur la route. Pourquoi se frappait-il juste à la même place? Que signifiait ce geste? Il n'avait encore révélé à personne ce secret, pas même à Aliocha, un secret qui recelait le déshonneur, et même sa perte et le suicide, car telle était sa résolution au cas où il ne trouverait pas trois mille roubles pour s'acquitter envers Catherine Ivanovna et ôter de sa poitrine, de «cette place», le déshonneur qu'il portait et qui torturait sa conscience. Tout cela s'éclaircira par la suite. Après la ruine de son dernier espoir, cet homme si robuste fondit soudain en larmes comme un enfant. Il marchait, hébété, en essuyant ses larmes de son poing, quand soudain il heurta quelqu'un. Une vieille femme qu'il avait failli renverser poussa un cri aigu.

«Seigneur, il m'a presque tuée! Fais donc attention, espèce de vaurien!

— Ah! C'est vous? Cria Mitia en examinant la vieille dans l'obscurité. C'était la domestique de Kouzma Samsonov qu'il avait aperçue la veille.

— Et qui êtes-vous, monsieur? Proféra la vieille d'un autre ton, je ne vous reconnais pas.

— Ne servez-vous pas chez Kouzma Samsonov?

— Parfaitement… Mais je ne peux pas vous reconnaître.

— Dites-moi, ma bonne, est-ce qu'Agraféna Alexandrovna est chez vous en ce moment? Je l'y ai conduite moi-même.

— Oui, monsieur, elle est restée un instant et partie.

— Comment, partie? Quand?

— Elle n'est pas restée longtemps. Elle a diverti Kouzma Kouzmitch en lui faisant un conte, puis elle s'est sauvée.

— Tu mens, maudite! Cria Mitia.

— Seigneur, mon Dieu!» fit la vieille.

Mais Mitia avait disparu; il courait à toutes jambes vers la maison où demeurait Grouchegnka. Elle était partie depuis un quart d'heure pour Mokroïé. Fénia était dans la cuisine, avec sa grand-mère, la cuisinière Matrone, quand arriva le «capitaine». À sa vue, Fénia cria de toutes ses forces.

«Tu cries? Fit Mitia. Où est-elle?»

Et sans attendre la réponse de Fénia paralysée par la peur, il tomba à ses pieds.

«Fénia, au nom du Christ, notre Sauveur, dis-moi où elle est!

— Je ne sais rien, cher Dmitri Fiodorovitch, rien du tout. Quand vous me tueriez sur place, je ne peux rien dire. Mais vous l'avez accompagnée…

— Elle est revenue…

— Non, elle n'est pas revenue, je le jure par tous les saints.

— Tu mens! Hurla Mitia. Rien qu'à ta frayeur, je devine où elle est…»

Il sortit en courant. Fénia épouvantée se félicitait d'en être quitte à si bon compte, tout en comprenant que cela aurait pu mal tourner, s'il avait eu le temps. En s'échappant, il eut un geste qui étonna les deux femmes. Sur la table se trouvait un mortier avec un pilon en cuivre; Mitia, qui avait déjà ouvert la porte, saisit ce pilon au vol et le fourra dans sa poche.

«Seigneur, il veut tuer quelqu'un!» gémit Fénia.

IV. Dans les ténèbres

Où courait-il? On s'en doute: «Où peut-elle être, sinon chez le vieux? Elle y est allée directement de chez Samsonov, c'est clair. Toute cette intrigue saute aux yeux…» Les idées se heurtaient dans sa tête. Il n'alla pas dans la cour de Marie Kondratievna: «Inutile de donner l'éveil, elle doit être du complot, ainsi que Smerdiakov; tous sont achetés!» Sa résolution était prise; il fit un grand détour, franchit la passerelle, déboucha dans une ruelle qui donnait sur les derrières, ruelle déserte et inhabitée, bornée d'un côté par la haie du potager voisin, de l'autre, par la haute palissade qui entourait le jardin de Fiodor Pavlovitch. Il choisit pour l'escalader précisément la place par où avait grimpé, d'après la tradition, Elisabeth Smerdiachtchaïa. «Si elle a pu passer par là, songeait-il, pourquoi n'en ferais-je pas autant?» D'un bond, il se suspendit à la palissade, fit un rétablissement et se trouva assis dessus à califourchon. Tout près s'élevaient les étuves, mais il voyait de sa place les fenêtres éclairées de la maison. «C'est cela, il y a de la lumière dans la chambre à coucher du vieux, elle y est!» Et il sauta dans le jardin. Bien qu'il sût que Grigori et peut-être Smerdiakov étaient malades, que personne ne pouvait l'entendre, il resta immobile instinctivement et prêta l'oreille. Partout un silence de mort, un calme absolu, pas le moindre souffle. «On n'entend que le silence…», ce vers lui revint à la mémoire: «Pourvu qu'on ne m'ait pas entendu! Je pense que non.» Alors il se mit à marcher dans l'herbe à pas de loup, l'oreille tendue, évitant les arbres et les buissons. Il se souvenait qu'il y avait sous les fenêtres d'épais massifs de sureaux et de viornes. La porte qui donnait accès au jardin, du côté gauche de la façade, était fermée, il le constata en passant. Enfin il atteignit les massifs et s'y dissimula. Il retenait son souffle. «Il faut attendre. S'ils m'ont entendu, ils écoutent à présent… Pourvu que je n'aille pas tousser ou éternuer!…»

Il attendit deux minutes. Son cœur battait, par moments il étouffait presque. «Ces palpitations ne cesseront pas, je ne puis plus attendre.» Il se tenait dans l'ombre, derrière un massif à moitié éclairé. «Une viorne, comme ses baies sont rouges!» murmura-t-il machinalement. À pas de loup, il

s'approcha de la fenêtre et se dressa sur la pointe des pieds. La chambre à coucher de Fiodor Pavlovitch lui apparaissait tout entière, une petite pièce séparée en deux par des paravents rouges, «chinois», comme les appelait leur propriétaire. «Grouchegnka est là derrière», pensa Mitia. Il se mit à examiner son père… celui-ci portait une robe de chambre en soie rayée, qu'il ne lui connaissait pas, avec une cordelière terminée par des glands; le col rabattu laissait voir une chemise élégante en fine toile de Hollande, ornée de boutons en or; sa tête était enveloppée du même foulard rouge que lui avait vu Aliocha. «Il s'est fait beau.» Fiodor Pavlovitch se tenait près de la fenêtre, l'air rêveur. Soudain, il tourna la tête, tendit l'oreille et, n'entendant rien, s'approcha de la table, se versa un demi-verre de cognac qu'il but. Puis il poussa un profond soupir et de nouveau s'immobilisa quelques instants. Après quoi, il s'en alla d'un pas distrait vers la glace, releva un peu son foulard pour examiner les bleus et les escarres. «Il est seul très probablement.» Le vieillard quitta la glace, revint à la fenêtre. Mitia recula vivement dans l'ombre.

«Peut-être dort-elle déjà derrière les paravents.» Fiodor Pavlovitch se retira de la fenêtre. «C'est elle qu'il attend, donc elle n'est pas ici; sinon, pourquoi regarderait-il dans l'obscurité? C'est l'impatience qui le dévore.» Mitia se remit en observation. Le vieux était assis devant la table, sa tristesse sautait aux yeux; enfin, il s'accouda, la joue appuyée sur la main droite. Mitia regardait avidement. «Seul, seul! Si elle était ici, il aurait un autre air.» Chose étrange; il éprouva soudain un dépit bizarre de ce qu'elle n'était pas là. «Ce qui me fâche, ce n'est pas son absence, mais de ne pas savoir à quoi m'en tenir», s'expliqua-t-il à lui-même. Par la suite, Mitia se rappela que son esprit était alors extraordinairement lucide et qu'il se rendait compte des moindres détails. Mais l'angoisse provenant de l'incertitude grandissait dans son cœur. «Est-elle ici, enfin, oui ou non?» Soudain il se décida, étendit le bras, frappa à la fenêtre. Deux coups doucement, puis trois autres plus vite: toc, toc, toc, signal convenu entre le vieillard et Smerdiakov, pour annoncer que «Grouchegnka était arrivée». Le vieillard tressaillit, leva la tête et s'élança à la fenêtre. Mitia rentra dans l'ombre. Fiodor Pavlovitch ouvrit, se pencha.

«Grouchegnka, est-ce toi? Dit-il d'une voix tremblante. Où es-tu, ma

chérie, mon ange, où es-tu?» Très ému, il haletait.

«Seul.»

«Où es-tu donc? Répéta le vieux, le buste penché au-dehors pour regarder de tous côtés. Viens ici, je t'ai préparé un cadeau, viens le voir!»

«L'enveloppe avec les trois mille roubles.»

«Mais où es-tu donc? Es-tu à la porte? Je vais ouvrir…»

Fiodor Pavlovitch risquait de tomber en regardant vers la porte qui menait au jardin; il scrutait les ténèbres; il allait certainement s'empresser d'ouvrir la porte, sans attendre la réponse de Grouchegnka. Mitia ne broncha point. La lumière éclairait nettement le profil détesté du vieillard, avec sa pomme d'Adam, son nez recourbé, ses lèvres souriant dans une attente voluptueuse. Une colère furieuse bouillonna soudain dans le cœur de Mitia: «Le voilà, mon rival, le bourreau de ma vie!» C'était un accès irrésistible, l'emportement dont il avait parlé à Aliocha, lors de leur conversation dans le pavillon, en réponse à la question: «Comment peux-tu dire que tu tueras ton père?»

«Je ne sais pas, avait dit Mitia, peut-être le tuerai-je, peut-être ne le tuerai-je pas. Je crains de ne pouvoir supporter son visage à ce moment-là. Je hais sa pomme d'Adam, son nez, ses yeux, son sourire impudent. Il me dégoûte. Voilà ce qui m'effraie; je ne pourrai pas me contenir…»

Le dégoût devenait intolérable. Mitia hors de lui sortit de sa poche le pilon de cuivre.

***

«Dieu m'a préservé à ce moment», devait dire plus tard Mitia; à ce moment en effet, Grigori, souffrant, se réveilla. Avant de se coucher, il avait employé le remède dont Smerdiakov parlait à Ivan Fiodorovitch. Après s'être frotté, aidé par sa femme, avec de l'eau-de-vie mélangée à une infusion secrète très forte, il but le reste de la drogue, tandis que Marthe Ignatièvna récitait une prière. Elle en prit aussi et, n'ayant pas l'habitude, s'endormit d'un sommeil de plomb à côté de son mari. Tout à coup, celui-ci s'éveilla, réfléchit un instant et, bien qu'il ressentît une douleur aiguë dans les reins, se leva et s'habilla à la hâte. Peut-être se reprochait-il de dormir, la maison restant sans gardien «en un temps si dangereux». Smerdiakov, épuisé par sa

crise, gisait sans mouvement dans le cabinet voisin. Marthe Ignatièvna n'avait pas bougé; «elle est lasse», pensa Grigori après l'avoir regardée, et il sortit en geignant sur le perron. Il voulait seulement jeter un coup d'œil, n'ayant pas la force d'aller plus loin, tant les reins et la jambe droite lui faisaient mal. Soudain, il se rappela qu'il n'avait pas fermé à clef la petite porte du jardin. C'était un homme méticuleux, esclave de l'ordre établi et des habitudes invétérées. En boitant et avec des contorsions de douleur, il descendit le perron et se dirigea vers le jardin. En effet, la porte était grande ouverte; il entra machinalement; avait-il cru apercevoir ou entendre quelque chose, mais en regardant à gauche, il remarqua la fenêtre ouverte où personne ne se tenait. «Pourquoi est-ce ouvert? On n'est plus en été», songea Grigori. Au même instant, droit devant lui, à quarante pas, une ombre se déplaçait rapidement, quelqu'un courait dans l'obscurité. «Seigneur!» murmura-t-il, et, oubliant son lumbago, il se mit à la poursuite du fugitif. Il prit par le plus court, connaissant mieux le jardin que l'autre. Celui-ci se dirigea vers les étuves, les contourna, se jeta vers le mur. Grigori ne le perdait pas de vue tout en courant et atteignit la palissade, au moment où Dmitri l'escaladait. Hors de lui, Grigori poussa un cri, s'élança et le saisit par une jambe. Son pressentiment ne l'avait pas trompé, il le reconnut, c'était bien lui, «l'exécrable parricide».

«Parricide», glapit le vieux, mais il n'en dit pas davantage et tomba foudroyé. Mitia sauta de nouveau dans le jardin et se pencha vers lui. Machinalement, il se débarrassa du pilon qui tomba à deux pas sur le sentier, bien en évidence. Grigori avait la tête en sang; Mitia le tâta, anxieux de savoir s'il avait fracassé le crâne du vieillard ou s'il l'avait seulement étourdi avec le pilon. Le sang tiède ruisselait, inondant ses doigts tremblants. Il tira de sa poche le mouchoir immaculé qu'il avait pris pour aller chez MmeKhokhlakov, et le lui appliqua sur la tête, s'efforçant stupidement d'étancher le sang. Le mouchoir en fut bientôt imbibé. «Mon Dieu, à quoi bon? Comment savoir ce qui en est… et qu'importe à présent! Le vieux a son compte; si je l'ai tué, tant pis pour lui», proféra-t-il tout haut. Alors il escalada la palissade, sauta dans la ruelle et se mit à courir, tout en fourrant dans la poche de sa redingote le mouchoir ensanglanté qu'il serrait dans sa

main droite. Quelques passants se rappelèrent plus tard avoir rencontré cette nuit-là un homme qui courait à perdre haleine. Il se dirigea à nouveau vers la maison de MmeMorozov. Après son départ, Fénia s'était précipitée chez le portier, Nazaire Ivanovitch, le suppliant de «ne plus laisser entrer le capitaine, ni aujourd'hui, ni demain». Celui-ci, mis au courant, y consentit, mais dut monter chez la propriétaire qui l'avait fait appeler. Il chargea de le remplacer son neveu, un gars de vingt ans, récemment arrivé de la campagne, mais oublia de mentionner le capitaine. Le gars, qui gardait bon souvenir des pourboires de Mitia, le reconnut et lui ouvrit aussitôt. En souriant, il se hâta de l'informer obligeamment qu'«Agraféna Alexandrovna n'était pas chez elle». Mitia s'arrêta.

«Où est-elle donc, Prochor?

— Y a tantôt deux heures qu'elle est partie pour Mokroïé avec Timothée.

— Pour Mokroïé! S'écria Mitia. Mais qu'y va-t-elle faire?

— J'pourrais pas vous dire au juste, j'crois qu'c'est pour rejoindre un officier qui l'a envoyé chercher en voiture.»

Mitia se précipita comme un fou dans la maison.

V. Une décision subite

Fénia se tenait dans la cuisine avec sa grand-mère, les deux femmes s'apprêtaient à se coucher, et se fiant au portier, elles n'avaient pas fermé la porte. Sitôt entré, Mitia saisit Fénia à la gorge.

«Dis-moi tout de suite… avec qui elle est à Mokroïé», hurla-t-il.

Les deux femmes poussèrent un cri.

«Aïe, je vais vous le dire, aïe, cher Dmitri Fiodorovitch, je vous dirai tout, je ne cacherai rien! Bredouilla Fénia épouvantée. Elle est allée voir un officier.

— Quel officier?

— Celui qui l'a abandonnée, il y a cinq ans.»

Dmitri lâcha Fénia. Il était mortellement pâle et sans voix, mais on voyait à son regard qu'il avait tout compris à demi-mot, deviné jusqu'au moindre détail. La pauvre Fénia évidemment ne pouvait s'en rendre compte. Elle

demeurait assise sur le coffre, toute tremblante, les bras tendus comme pour se défendre, sans un mouvement. Les prunelles dilatées par l'effroi, elle fixait Mitia qui avait les mains ensanglantées.

En route, il avait dû les porter à son visage pour essuyer la sueur, car le front était taché ainsi que la joue droite. Fénia risquait d'avoir une crise de nerfs; la vieille cuisinière, prête à perdre connaissance, ouvrait tout grands les yeux comme une folle. Dmitri s'assit machinalement auprès de Fénia.

Sa pensée errait dans une sorte de stupeur. Mais tout s'expliquait; il était au courant, Grouchegnka elle-même lui avait parlé de cet officier, ainsi que de la lettre reçue un mois auparavant. Ainsi, depuis un mois, cette intrigue s'était menée à son insu, jusqu'à l'arrivée de ce nouveau prétendant, et il n'avait pas songé à lui. Comment cela se pouvait-il? Cette question surgissait devant lui comme un monstre et le glaçait d'effroi.

Soudain, oubliant qu'il venait d'effrayer et de malmener Fénia, il se mit à lui parler d'un ton fort doux, à la questionner avec une précision surprenante vu l'état où il se trouvait. Bien que Fénia regardât avec stupeur les mains ensanglantées du capitaine, elle répondit avec empressement à chacune de ses questions. Peu à peu, elle prit même plaisir à lui exposer tous les détails, non pour l'attrister, mais comme si elle voulait de tout son cœur lui rendre service. Elle lui raconta la visite de Rakitine et d'Aliocha, tandis qu'elle faisait le guet, le salut dont sa maîtresse avait chargé Aliocha pour lui, Mitia, qui devait «se souvenir toujours qu'elle l'avait aimé une petite heure». Mitia sourit, ses joues s'empourprèrent. Fénia, chez qui la crainte avait fait place à la curiosité, se risqua à lui dire:

«Vous avez du sang aux mains, Dmitri Fiodorovitch.

— Oui», fit-il en les regardant distraitement.

Il y eut un silence prolongé. Son effroi était passé, une résolution inflexible le possédait. Il se leva d'un air pensif.

«Monsieur, que vous est-il arrivé?» insista Fénia en désignant ses mains.

Elle parlait avec commisération, comme la personne la plus proche de lui dans son chagrin.

«C'est du sang, Fénia, du sang humain… Mon Dieu, pourquoi l'avoir versé?… Il y a une barrière, déclara-t-il en regardant la jeune fille comme s'il

lui proposait une énigme, une barrière haute et redoutable, mais demain, au lever du soleil, Mitia la franchira… Tu ne comprends pas, Fénia, de quelle barrière il s'agit; n'importe… Demain tu apprendras tout; maintenant, adieu! Je ne serai pas un obstacle, je saurai me retirer. Vis, mon adorée… tu m'as aimé une heure, souviens-toi toujours de Mitia Karamazov…»

Il sortit brusquement, laissant Fénia presque plus effrayée que tout à l'heure, quand il s'était jeté sur elle.

Dix minutes plus tard, il se présenta chez Piotr Ilitch Perkhotine, le jeune fonctionnaire à qui il avait engagé ses pistolets pour dix roubles. Il était déjà huit heures et demie, et Piotr Ilitch, après avoir pris le thé, venait de mettre sa redingote pour aller jouer une partie de billard. En apercevant Mitia et son visage taché de sang, il s'écria:

«Mon Dieu, qu'avez-vous?

— Voici, dit vivement Mitia, je suis venu dégager mes pistolets. Merci. Je suis pressé, Piotr Ilitch, veuillez faire vite.»

Piotr Ilitch s'étonnait de plus en plus. Mitia était entré, une liasse de billets de banque à la main, qu'il tenait d'une façon insolite, le bras tendu, comme pour les montrer à tout le monde. Il avait dû les porter ainsi dans la rue, d'après ce que raconta ensuite le jeune domestique qui lui ouvrit. C'étaient des billets de cent roubles qu'il tenait de ses doigts ensanglantés. Piotr Ilitch expliqua plus tard aux curieux qu'il était difficile d'évaluer la somme à vue d'œil, il pouvait y avoir deux à trois mille roubles. Quand à Dmitri, «sans avoir bu, il n'était pas dans son état normal, paraissait exalté, fort distrait et en même temps absorbé, comme s'il méditait sur une question sans parvenir à la résoudre. Il se hâtait, répondait avec brusquerie, d'une façon bizarre; par moments il avait l'air gai et nullement affligé».

«Mais qu'avez-vous donc? Cria de nouveau Piotr Ilitch en l'examinant avec stupeur. Comment avez-vous pu vous salir ainsi; êtes-vous tombé? Regardez!»

Il le mena devant la glace. À la vue de son visage souillé, Mitia tressaillit, fronça les sourcils.

«Sapristi! Il ne manquait plus que cela!»

Il passa les billets de sa main droite dans la gauche et tira vivement son

mouchoir. Plein de sang coagulé, il formait une boule qui restait collée. Mitia le lança à terre.

«Zut! N'auriez-vous pas un chiffon… pour m'essuyer?

— Alors, vous n'êtes pas blessé? Vous feriez mieux de vous laver. Je vais vous donner de l'eau.

— C'est parfait… mais où mettrai-je cela?»

Il désignait avec embarras la liasse de billets comme si c'était à Piotr Ilitch de lui dire où mettre son argent.

«Dans votre poche, ou bien déposez-le sur la table. Personne n'y touchera.

— Dans ma poche? Ah! Oui, c'est bien… D'ailleurs, tout cela n'a pas d'importance. Finissons-en d'abord, au sujet des pistolets. Rendez-les-moi; voici l'argent… J'en ai extrêmement besoin… et je n'ai pas une minute à perdre.»

Et, détachant de la liasse le premier billet, il le tendit au fonctionnaire.

«Je n'ai pas de quoi vous rendre. N'avez-vous pas de monnaie?

— Non.»

Comme pris d'un doute, Mitia vérifia quelques billets.

«Ils sont tous pareils…, déclara-t-il en regardant de nouveau Piotr Ilitch d'un air interrogateur.

— Où avez-vous fait fortune? Demanda celui-ci. Un instant, je vais envoyer mon galopin chez les Plotnikov. Ils ferment tard, ils nous donneront la monnaie. Hé, Micha! Cria-t-il dans le vestibule.

— C'est cela, chez les Plotnikov, voilà une fameuse idée! Fit Mitia.

— Micha, reprit-il en s'adressant au gamin qui venait d'entrer, cours chez les Plotnikov, dis-leur que Dmitri Fiodorovitch les salue et va venir tout à l'heure. Écoute encore; qu'ils me préparent du champagne, trois douzaines de bouteilles, emballées comme lorsque je suis allé à Mokroïé… J'en avais pris alors quatre douzaines, ajouta-t-il à l'adresse de Piotr Ilitch… Ils sont au courant, ne te tourmente pas, Micha. Et puis qu'on ajoute du fromage, des pâtés de Strasbourg, des lavarets fumés, du jambon, du caviar, enfin de tout ce qu'ils ont, pour cent ou cent vingt roubles environ. Qu'on n'oublie pas de mettre des bonbons, des poires, deux ou trois pastèques, non, une suffira, du

chocolat, du sucre d'orge, des caramels, enfin, comme l'autre fois. Avec le champagne, cela doit faire dans les trois cents roubles. N'oublie rien, Micha… C'est bien Micha qu'on l'appelle? Demanda-t-il à Piotr Ilitch.

— Attendez, fit celui-ci qui l'observait avec inquiétude, il vaut mieux que vous y alliez vous-même; Micha s'embrouillerait.

— J'en ai peur! Eh, Micha, moi qui voulais t'embrasser pour la peine!… Si tu ne t'embrouilles pas, il y aura dix roubles, pour toi, va vite… Qu'on n'oublie pas le champagne, puis du cognac, du vin rouge, du vin blanc, enfin tout comme la dernière fois… Ils savent ce qu'il y avait.

— Écoutez donc! Interrompit Piotr Ilitch impatienté cette fois. Que le gamin aille seulement faire de la monnaie et dire qu'on ne ferme pas, vous commanderez vous-même. Donnez votre billet, et dépêche-toi, Micha!»

Piotr Ilitch avait hâte d'expédier Micha, car le gamin restait bouche bée devant le visiteur, les yeux écarquillés à la vue du sang et de la liasse de billets qui tremblait entre ses doigts; il n'avait pas dû comprendre grand-chose aux instructions de Mitia.

«Et maintenant, allez vous laver, dit brusquement Piotr Ilitch. Mettez l'argent sur la table ou dans votre poche… C'est cela. Ôtez votre redingote.»

En l'aidant à retirer sa redingote, il s'exclama de nouveau: «Regardez, il y a du sang à votre redingote.

— Mais non. Seulement un peu à la manche, et puis ici, à la place du mouchoir… ça aura coulé à travers la poche, quand je me suis assis sur mon mouchoir, chez Fénia», expliqua Mitia d'un air confiant.

Piotr Ilitch l'écoutait, les sourcils froncés.

«Vous voilà bien arrangé, vous avez dû vous battre», murmura-t-il.

Il tenait le pot à eau et versait au fur et à mesure. Dans sa précipitation, Mitia se lavait mal, ses mains tremblaient. Piotr Ilitch lui prescrivit de savonner et de frotter davantage. Il avait pris sur Mitia une sorte d'ascendant qui s'affirmait de plus en plus. À noter que ce jeune homme n'avait pas froid aux yeux.

«Vous n'avez pas nettoyé sous les ongles; à présent, lavez-vous la figure, ici, près de la tempe, à l'oreille… C'est avec cette chemise que vous partez? Où allez-vous? Toute la manche droite est tachée.

— C’est vrai, dit Mitia en l’examinant.

— Mettez-en une autre.

— Je n’ai pas le temps. Mais regardez… continua Mitia toujours confiant, en s’essuyant et en remettant sa redingote, je vais relever la manchette comme cela, on ne la verra pas.

— Dites-moi maintenant ce qui s’est passé. Vous êtes-vous battu de nouveau au cabaret, comme l’autre fois? Avez-vous encore rossé le capitaine?» Piotr Ilitch évoquait la scène d’un ton de reproche. «Qui avez-vous encore battu… ou tué, peut-être?

— Sottises!

— Comment, sottises?

— Laissez-donc, fit Mitia qui se mit à rire. Je viens d’écraser une vieille femme sur la place.

— Écraser? Une vieille femme?

— Un vieillard! Corrigea Mitia qui fixa Piotr Ilitch, en riant et en criant comme si l’autre était sourd.

— Que diable! Un vieillard, une vieille femme… Vous avez tué quelqu’un?

— Nous nous sommes réconciliés après nous être colletés. Nous nous sommes quittés bons amis. Un imbécile!… Il m’a sûrement pardonné, à présent… S’il s’était relevé, il ne m’aurait pas pardonné, dit Mitia en clignant de l’œil, mais qu’il aille au diable! Vous entendez, Piotr Ilitch? Laissons cela, je ne veux pas en parler pour le moment! Conclut Mitia d’un ton tranchant.

— Ce que j’en dis, c’est que vous aimez à vous commettre avec n’importe qui… comme alors pour des bagatelles, avec ce capitaine. Vous venez de vous battre et vous courez faire la noce! Voilà tout votre caractère. Trois douzaines de bouteilles de champagne! À quoi bon une telle quantité?

— Bravo! Donnez-moi maintenant les pistolets. Le temps presse. Je voudrais bien causer avec toi, mon cher, mais je n’ai pas le temps. D’ailleurs, inutile, c’est trop tard. Ah! Où est l’argent, qu’en ai-je fait?»

Il se mit à fouiller dans ses poches.

«Vous l’avez mis vous-même sur la table… le voici. Vous l’aviez oublié? Vous ne semblez guère faire attention à l’argent. Voici vos pistolets. C’est

bizarre, à cinq heures, vous les engagez pour dix roubles, et maintenant vous avez combien, deux, trois mille roubles, peut-être?

— Trois, peut-être», acquiesça en riant Mitia.

Et il fourra les billets dans ses poches.

«Vous allez les perdre comme ça. Auriez-vous des mines d'or?

— Des mines d'or! S'exclama Mitia en éclatant de rire. Voulez-vous aller aux mines, Perkhotine? Il y a ici une dame qui vous donnera trois mille roubles rien que pour vous y rendre. Elle me les a donnés, à moi, tant les mines lui tiennent à cœur! Vous connaissez MmeKhokhlakov?

— De vue seulement, mais j'ai entendu parler d'elle. Vraiment, c'est elle qui vous a fait cadeau de ces trois mille roubles? Comme ça, de but en blanc? S'enquit Piotr Ilitch en le regardant avec méfiance.

— Demain, quand le soleil se lèvera, quand resplendira Phébus éternellement jeune, allez chez elle en glorifiant le Seigneur et demandez-lui si oui ou non elle me les a donnés. Renseignez-vous.

— J'ignore vos relations… Puisque vous êtes si affirmatif, il faut bien le croire… Maintenant que vous avez la galette, ce n'est pas la Sibérie qui vous tente… Sérieusement, où allez-vous?

— À Mokroïé.

— À Mokroïé? Mais il fait nuit.

— J'avais tout, je n'ai plus rien…, dit tout à coup Mitia.

— Comment, plus rien? Vous avez des milliers de roubles, et vous appelez cela, plus rien?

— Je ne parle pas d'argent. L'argent, je m'en fiche! Je parle du caractère des femmes. … Les femmes ont le caractère crédule, versatile, dépravé. C'est Ulysse qui le dit, il a bien raison.

— Je ne vous comprends pas!

— Je suis donc ivre?

— Pis que ça.

— Moralement ivre, Piotr Ilitch, moralement… Et en voilà assez!

— Comment? Vous chargez votre pistolet?

— Je charge mon pistolet.»

En effet, Mitia, ayant ouvert la boîte, prit de la poudre qu'il versa dans

une cartouche. Avant de mettre la balle dans le canon, il l'examina à la lumière de la bougie.

«Pourquoi regardez-vous cette balle? Demanda Piotr Ilitch intrigué.

— Comme ça. Une idée qui me vient. Toi, si tu songeais à te loger une balle dans le cerveau, la regarderais-tu avant de la mettre dans le pistolet?

— Pourquoi la regarder?

— Elle me traversera le crâne, alors ça m'intéresse de voir comment elle est faite… D'ailleurs, sottises que tout cela! Voilà qui est fait, ajouta-t-il, une fois la balle introduite et calée avec de l'étoupe. Mon cher Piotr Ilitch, si tu savais combien tout cela est absurde! Donne-moi un morceau de papier.

— Voici.

— Non, du propre, c'est pour écrire. C'est cela.»

Et Mitia, prenant une plume, écrivit vivement deux lignes, puis il plia le papier en quatre et le mit dans son gousset. Il rangea les pistolets dans la boîte qu'il ferma à clef et garda en main. Puis il regarda Piotr Ilitch en souriant d'un air pensif.

«Allons, maintenant! Dit-il.

— Où cela? Non, attendez… Alors vous voulez vous loger cette balle dans le cerveau?… s'enquit Piotr Ilitch, inquiet.

— Mais non, quelle sottise! Je veux vivre, j'aime la vie. Sachez-le. J'aime le blond Phébus et sa chaude lumière… Mon cher Piotr Ilitch, saurais-tu t'écarter?

— Comment cela?

— Laisser le chemin libre à l'être cher et à celui que tu hais… chérir même celui que tu haïssais… et leur dire: «Dieu vous garde! Allez, passez, et moi…»

— Et vous?

— Cela suffit, allons.

— Ma foi, je vais tout raconter, pour qu'on vous empêche de partir, déclara Piotr Ilitch en le fixant. Qu'allez-vous faire à Mokroïé?

— Il y a une femme là-bas, une femme… En voilà assez pour toi, Piotr Ilitch; motus!

— Écoutez, bien que vous soyez sauvage, vous m'avez toujours plu… et

je suis inquiet.

— Merci, frère. Je suis sauvage, dis-tu. C'est vrai. Je ne fais que me le répéter: sauvage! Ah! Voilà Micha, je l'avais oublié.»

Micha accourait avec une liasse de menus billets; il annonça que tout allait bien chez les Plotnikov: on emballait les bouteilles, le poisson, le thé; tout serait prêt. Mitia prit un billet de dix roubles et le tendit à Piotr Ilitch, puis il en jeta un à Micha.

«Je vous le défends! Je ne veux pas de ça chez moi, ça gâte les domestiques. Ménagez votre argent, pourquoi le gaspiller? Demain, vous viendrez me demander dix roubles. Pourquoi le mettez-vous toujours dans cette poche? Vous allez le perdre.

— Écoute, mon cher, viens à Mokroïé avec moi.

— Qu'irais-je faire là-bas?

— Veux-tu que nous vidions une bouteille, que nous buvions à la vie? J'ai soif, je veux boire avec toi. Nous n'avons jamais bu ensemble, hein?

— Eh bien, allons au cabaret.

— Pas le temps, mais chez les Plotnikov, dans l'arrière-boutique. Veux-tu que je te propose une énigme?

— Faites.»

Mitia tira de son gilet le petit papier et le montra à Piotr Ilitch. Il y avait écrit dessus lisiblement: «Je me châtie en expiation de ma vie tout entière.»

«Vraiment, je vais tout dire à quelqu'un, dit Piotr Ilitch.

— Tu n'aurais pas le temps, mon cher, allons boire.»

La boutique des Plotnikov – de riches commerçants – située tout près de chez Piotr Ilitch (au coin de la rue), était la principale épicerie de notre ville. On y trouvait de tout, comme dans les grands magasins de la capitale: du vin «de la cave des Frères Iélisséiev», des fruits, des cigares, du thé, du café, etc. Il y avait toujours trois commis et deux garçons pour les courses. Notre région s'est appauvrie, les propriétaires se sont dispersés, le commerce languit, mais l'épicerie prospère de plus en plus, les chalands ne manquant jamais pour ces produits. On attendait Mitia avec impatience, car on se souvenait que trois ou quatre semaines auparavant, il avait fait des emplettes pour plusieurs centaines de roubles payés comptant (on ne lui aurait rien livré

à crédit); alors comme aujourd'hui, il avait en main une liasse de gros billets qu'il prodiguait à tort et à travers sans marchander ni s'inquiéter de la quantité de ses achats. On disait en ville que dans son excursion avec Grouchegnka à Mokroïé «il avait dissipé trois mille roubles en vingt-quatre heures et qu'il était revenu de la fête sans un sou comme sa mère l'avait mis au monde». Il avait engagé une troupe de tziganes qui campaient alors dans nos parages et profitèrent de son ivresse pour lui soutirer de l'argent et boire des vins fins à tire-larigot. On racontait en riant qu'à Mokroïé, il avait offert le champagne aux rustres, régalé de bonbons et de pâtés de Strasbourg des filles et des femmes de la campagne. On riait aussi, surtout au cabaret, mais par prudence en l'absence de Mitia, en songeant que, de son propre aveu public, la seule faveur que lui avait value cette «escapade» avec Grouchegnka était «la permission de lui baiser le pied, et rien de plus».

Lorsque Mitia et Piotr Ilitch arrivèrent à la boutique, une télègue attelée de trois chevaux, avec un tapis et des grelots, attendait déjà, conduite par le cocher André. On avait déjà emballé une caisse de marchandises et l'on n'attendait plus que l'arrivée de Mitia pour la fermer et la mettre en place. Piotr Ilitch s'étonna.

«D'où vient cette troïka? Demanda-t-il.

— En allant chez toi, j'ai rencontré André et je lui ai dit de venir droit ici. Il n'y a pas de temps à perdre! La dernière fois, j'ai fait route avec Timothée, mais aujourd'hui, il m'a devancé avec une magicienne. André, serons-nous bien en retard?

— Ils nous précéderont d'une heure tout au plus, se hâta de répondre André, un cocher dans la force de l'âge, roux et sec. Je sais comment va Timothée, je m'en vais vous mener autrement vite, Dmitri Fiodorovitch. Ils n'auront pas une heure d'avance!

— Cinquante roubles de pourboire, si nous n'avons qu'une heure de retard.

— J'en réponds, Dmitri Fiodorovitch.»

Mitia, tout en s'agitant, donna des ordres d'une façon étrange, sans suite. Piotr Ilitch jugea à propos d'intervenir.

«Pour quatre cents roubles, exactement comme l'autre fois, commandait

Mitia. Quatre douzaines de bouteilles de champagne, pas une de moins.

— Pourquoi une telle quantité, à quoi bon? Halte! S'exclama Piotr Ilitch. Que contient cette caisse? Est-ce possible qu'il y en ait pour quatre cents roubles?»

Les commis, qui s'empressaient avec des intonations doucereuses, lui expliquèrent aussitôt qu'il n'y avait dans cette première caisse qu'une demi-douzaine de bouteilles de champagne et «tout ce qu'il fallait pour commencer», hors-d'œuvre, bonbons, etc. Les principales «denrées» seraient expédiées à part, comme l'autre fois, dans une télègue à trois chevaux, qui arriverait «une heure au plus après Dmitri Fiodorovitch».

«Pas plus tard qu'une heure, et mettez le plus possible de bonbons et de caramels; les filles aiment ça, là-bas, insista Mitia.

— Des caramels, soit. Mais, pourquoi quatre douzaines de bouteilles? Une seule suffit», dit Piotr Ilitch presque en colère.

Il se mit à marchander, à exiger une facture, ne sauva pourtant qu'une centaine de roubles. On tomba d'accord que les marchandises livrées ne montaient qu'à trois cents roubles.

«Après tout, que le diable t'emporte! S'écria-t-il, comme se ravisant. Qu'est-ce que ça peut bien me faire? Jette l'argent, s'il ne t'a rien coûté!

— Viens ici, lésineur, avance, ne te fâche pas! Dit Mitia en l'entraînant dans l'arrière-boutique. On va nous servir à boire. J'aime les gentils garçons comme toi.»

Mitia s'assit devant une petite table recouverte d'une serviette malpropre. Piotr Ilitch prit place en face de lui et l'on apporta du champagne. On demanda si ces messieurs ne voulaient pas des huîtres, «les premières huîtres reçues tout récemment».

«Au diable les huîtres! Je n'en mange pas, et d'ailleurs, je ne veux rien prendre, répondit grossièrement Piotr Ilitch.

— Pas de temps pour les huîtres, observa Mitia; d'ailleurs, je n'ai pas d'appétit. Sais-tu, mon ami, que je n'ai jamais aimé le désordre?

— Mais qui donc l'aime? Miséricorde! Trois douzaines de bouteilles de champagne pour des croquants, il y a de quoi gendarmer n'importe qui.

— Ce n'est pas de ça que je veux parler, mais de l'ordre supérieur. Il

n’existe pas en moi, cet ordre… Du reste, tout est fini, inutile de s’affliger. Il est trop tard. Toute ma vie fut désordonnée, il est temps de l’ordonner. Je fais des calembours, hein?

— Tu divagues plutôt.

— Gloire au Très-Haut dans le monde,
Gloire au Très-Haut en moi!

Ces vers, ou plutôt ces larmes, se sont échappés un jour de mon âme. Oui, c’est moi qui les ai faits… mais pas en traînant le capitaine par la barbe…

— Pourquoi parles-tu du capitaine?

— Je n’en sais rien. Qu’importe! Tout finit, tout aboutit au même total.

— Tes pistolets me poursuivent.

— Qu’importe encore! Bois et laisse là tes rêveries. J’aime la vie, je l’ai trop aimée, jusqu’au dégoût. En voilà assez. Buvons à la vie, mon cher. Pourquoi suis-je content de moi? Je suis vil, ma bassesse me tourmente, mais je suis content de moi. Je bénis la création, je suis prêt à bénir Dieu et ses œuvres, mais… il faut détruire un insecte malfaisant, pour l’empêcher de gâter la vie des autres… Buvons à la vie, frère! Qu’y a-t-il de plus précieux? Buvons aussi à la reine des reines!

— Soit! Buvons à la vie et à ta reine!»

Ils vidèrent un verre. Mitia, malgré son exaltation, était triste. Il paraissait en proie à un lourd souci.

«Micha… c’est Micha? Eh! Mon cher, viens ici, bois ce verre en l’honneur de Phébus aux cheveux d’or qui se lèvera demain…

— À quoi bon lui offrir? S’écria Piotr Ilitch, irrité.

— Laisse, je le veux.

— Hum!»

Micha but, salua, sortit.

«Il se souviendra plus longtemps de moi. Une femme, j’aime une femme! Qu’est-ce que la femme? La reine de la terre! Je suis triste, Piotr Ilitch. Tu te rappelles Hamlet: «Je me sens triste, bien triste, Horatio… Hélas, le pauvre Yorick[238]!» C’est peut-être moi, Yorick. Justement, je suis maintenant

Yorick, et ensuite un crâne.»

Piotr Ilitch l'écoutait en silence; Mitia se tut également.

«Quel chien avez-vous là? Demanda-t-il d'un air distrait au commis, en remarquant dans un coin un joli petit épagneul aux yeux noirs.

— C'est l'épagneul de Varvara Alexéievna, notre patronne, répondit le commis; elle l'a oublié ici, il faudra le ramener chez elle.

— J'en ai vu un pareil… au régiment… fit Mitia, d'un air rêveur, mais il avait une patte de derrière cassée… Piotr Ilitch, je voulais te demander: as-tu jamais volé?

— Pourquoi cette question?

— Comme ça… vois-tu, le bien d'autrui, ce qu'on prend dans la poche? Je ne parle pas du Trésor, tout le monde le pille, et toi aussi, bien sûr…

— Va-t'en au diable!

— As-tu jamais dérobé, dans la poche, le porte-monnaie de quelqu'un?

— J'ai chipé une fois vingt kopeks à ma mère, quand j'avais neuf ans. Je les ai pris tout doucement sur la table et les ai serrés dans ma main.

— Et alors?

— On n'avait rien vu. Je les ai gardés trois jours, puis j'ai eu honte, j'ai avoué et je les ai rendus.

— Et alors?

— On m'a donné le fouet, naturellement. Mais toi, est-ce que tu as volé?

— Oui, dit Mitia en clignant de l'œil d'un air malin.

— Et quoi donc?

— Vingt kopeks à ma mère, j'avais neuf ans, je les ai rendus au bout de trois jours.»

Et il se leva.

«Dmitri Fiodorovitch, il faudrait se hâter, cria André à la porte de la boutique.

— Tout est prêt? Partons! Encore un mot et… à André un verre de vodka, puis du cognac, tout de suite! Cette boîte (avec les pistolets) sous le siège. Adieu, Piotr Ilitch, ne garde pas mauvais souvenir de moi.

— Mais tu reviens demain?

— Oui, sans faute.

— Monsieur veut-il régler? Intervint le commis.

— Régler? Mais certainement!»

Il tira de nouveau de sa poche une liasse de billets, en jeta trois sur le comptoir et sortit. Tous l'accompagnèrent en le saluant et en lui souhaitant bon voyage. André, enroué par le cognac qu'il venait d'absorber, monta sur le siège. Mais au moment où Mitia s'installait, Fénia se dressa devant lui. Elle accourait essoufflée, joignit les mains et se jeta à ses pieds:

«Dmitri Fiodorovitch, ne perdez pas ma maîtresse! Et moi qui vous ai tout raconté!… Ne lui faites pas de mal, à lui, c'est son premier amour. Il est revenu de Sibérie pour épouser Agraféna Alexandrovna… Ne brisez pas une vie!

— Hé, hé, voilà le mot de l'énigme! Murmura Piotr Ilitch, il va y avoir du grabuge là-bas! Dmitri Fiodorovitch, donne-moi tout de suite tes pistolets si tu veux être un homme, tu entends?

— Mes pistolets! Attends, mon cher, je les jetterai en route dans une mare. Fénia, lève-toi, ne reste pas à mes pieds. Dorénavant Mitia, ce sot, ne perdra plus personne. Écoute, Fénia, cria-t-il une fois assis, je t'ai offensée tout à l'heure, pardonne-moi… Si tu refuses, tant pis, je m'en fiche! En route André, et vivement!»

André fit claquer son fouet, la clochette tinta.

«Au revoir, Piotr Ilitch! À toi ma dernière larme!»

«Il n'est pas ivre; pourtant, quelles sornettes il débite!» pensa Piotr Ilitch. Il avait l'intention de rester pour surveiller l'expédition du reste des provisions, se doutant qu'on allait tromper Mitia, mais soudain, fâché contre lui-même, il cracha de dépit et partit jouer au billard.

«C'est un imbécile, mais un bon garçon…, se disait-il en chemin. J'ai entendu parler de cet «ancien» officier de Grouchegnka. S'il est arrivé… Ah! Ces pistolets! Mais que diable! Suis-je son mentor? À leur aise! D'ailleurs, il ne se passera rien, ce sont des braillards. Une fois soûls, ils se battront, puis se réconcilieront. Sont-ce des hommes d'action? Que veut-il dire, ce «je m'écarte, je me châtie»? Non, il n'y aura rien! Étant ivre, au cabaret, il a tenu vingt fois des propos de ce style. Maintenant, il est «ivre moralement». Suis-je son mentor? Il a dû se battre, il avait le visage ensanglanté. Avec qui?…

Son mouchoir aussi est plein de sang. Pouah! Il est resté chez moi sur le plancher… Zut!»

Il arriva au cabaret de fort méchante humeur et commença aussitôt une partie, ce qui le dérida. Il en joua une autre et raconta que Dmitri Karamazov était de nouveau en fonds, qu'il lui avait vu en mains dans les trois mille roubles, que le gaillard était reparti pour Mokroïé faire la fête avec Grouchegnka. Ses auditeurs l'écoutèrent avec curiosité et d'un air sérieux. On cessa même de jouer.

«Trois mille roubles? Où les aurait-il pris?»

On le questionna. La nouvelle que cet argent venait de MmeKhokhlakov fut accueillie avec scepticisme.

«N'aurait-il pas dévalisé le vieux?

— Trois mille roubles! C'est louche.

— Il s'est vanté à haute voix qu'il tuerait son père, tous ici l'ont entendu. Il parlait de trois mille roubles…»

Piotr Ilitch devint soudain laconique. Il ne dit pas un mot du sang qui souillait le visage et les mains de Mitia, et dont en venant il avait l'intention de parler. On commença une troisième partie; peu à peu, la conversation se détourna de Mitia; la partie terminée, Piotr Ilitch n'eut plus envie de jouer, posa sa queue et partit, sans souper comme il en avait eu l'intention. Sur la place, il demeura perplexe, songea à se rendre immédiatement chez Fiodor Pavlovitch pour s'informer s'il n'était rien arrivé. «Non, décida-t-il, je n'irai pas pour une bagatelle réveiller la maison et faire du scandale. Que diable, suis-je leur mentor?»

Il s'en retournait chez lui fort mal disposé, quand soudain, il se rappela Fénia: «Sapristi, j'aurais dû l'interroger, songea-t-il dépité, je saurais tout.» Et il éprouva brusquement une impatience et un désir si vif de lui parler et de se renseigner qu'à mi-chemin, il fit un détour vers la maison de MmeMorozov où demeurait Grouchegnka. Arrivé à la porte cochère, il frappa et le coup qui résonna dans la nuit le dégrisa, tout en l'irritant. Personne ne répondit, tout le monde dormait dans la maison. «Je vais faire du scandale!» songea-t-il avec malaise; mais, loin de s'en aller, il frappa de plus belle. Le bruit résonna dans toute la rue. «Il faudra bien qu'on m'ouvre!» se

disait-il, exaspéré contre lui-même, tandis qu'il redoublait ses coups.

VI. C'est moi qui arrive!

Cependant, Dmitri Fiodorovitch volait vers Mokroïé. La distance était de vingt verstes environ, et la troïka d'André galopait de façon à la franchir en une heure et quart. La rapidité de la course rafraîchit Mitia. L'air était vif, le ciel étoilé. C'était la même nuit, peut-être la même heure, où Aliocha, étreignant la terre, «jurait avec transport de l'aimer toujours». L'âme de Mitia était trouble, et malgré son anxiété, il n'avait de pensée à ce moment que pour son idole qu'il voulait revoir une dernière fois. Son cœur n'hésita pas une minute. On croira difficilement que ce jaloux n'éprouvait aucune jalousie envers ce personnage nouveau, ce rival surgi brusquement. Il n'en eût pas été de même pour n'importe quel autre, dans le sang duquel il eût peut-être trempé ses mains, mais envers le premier amant, il ne ressentait à présent ni haine jalouse, ni animosité d'aucune sorte; il est vrai qu'il ne l'avait pas encore vu. «C'est leur droit incontestable, c'est son premier amour, elle ne l'a pas oublié après cinq ans, elle n'a donc aimé que lui tout le temps, pourquoi suis-je venu me mettre à la traverse? Que viens-je faire ici? Écarte-toi, Mitia, laisse la route libre! D'ailleurs, tout est fini maintenant, même sans cet officier…»

Voilà en quels termes il eût pu exprimer ses sensations, s'il avait pu raisonner. Mais il en était incapable. Sa résolution était née spontanément; elle avait été conçue, adoptée avec toutes ses conséquences dès les premières paroles de Fénia. Pourtant, il éprouvait un trouble douloureux: la résolution ne lui avait pas donné le calme. Trop de souvenirs le tourmentaient. Par moments, cela lui semblait étrange; lui-même avait écrit sa sentence: «Je me châtie et j'expie»; le papier était dans sa poche, le pistolet chargé; il avait décidé d'en finir demain au premier rayon de «Phébus aux cheveux d'or»; cependant, il ne pouvait rompre avec son accablant passé et cette idée faisait son désespoir. Un moment, il eut envie de faire arrêter, de descendre, de prendre son pistolet et d'en finir sans attendre le jour. Mais ce ne fut qu'un éclair. La troïka dévorait l'espace, et à mesure qu'il approchait du but, elle

seule le possédait de plus en plus et bannissait de son cœur les pensées funèbres. Il désirait tant la voir, ne fût-ce qu'en passant et de loin! «Je verrai comment elle se comporte maintenant avec lui, son premier amour; il ne m'en faut pas davantage.» Jamais il n'avait ressenti tant d'amour pour cette femme fatale, un sentiment nouveau, inéprouvé, qui allait jusqu'à l'imploration, jusqu'à disparaître devant elle! «Et je disparaîtrai!» proféra-t-il soudain dans une sorte d'extase.

On roulait depuis une heure environ. Mitia se taisait et André, garçon bavard pourtant, n'avait pas dit un mot, comme s'il craignait de parler, se bornant à stimuler ses chevaux bais, efflanqués, mais fringants. Soudain, Mitia s'écria avec une vive inquiétude:

«André, et s'ils dorment?»

Jusqu'alors, il n'y avait pas songé.

«Ça se pourrait bien, Dmitri Fiodorovitch.»

Mitia fronça les sourcils: il accourait avec de tels sentiments… et on dormait… elle aussi, peut-être avec lui… La colère bouillonna dans son cœur.

«Fouette, André, vivement!

— Peut-être qu'ils ne sont pas encore couchés, suggéra André après un silence. Tout à l'heure, Timothée disait qu'y avait comme ça nombreuse compagnie.

— Au relais?

— Non, à l'auberge, chez les Plastounov.

— Je sais. Comment, une nombreuse compagnie? Qui est-ce?»

Cette nouvelle inattendue inquiétait fort Mitia.

«D'après Timothée, ce sont tous des messieurs: deux de la ville, j'ignore lesquels, puis deux étrangers, et peut-être encore un autre. Paraît qu'ils jouent aux cartes.

— Aux cartes?

— Alors peut-être bien qu'ils ne dorment pas encore. Il doit être onze heures, au plus.

— Fouette, André, fouette, répéta nerveusement Mitia.

— Je vous demanderais bien quelque chose, monsieur, reprit André au

bout d'un moment, si je ne craignais point de vous fâcher.

— Que veux-tu?

— Tout à l'heure, Fédossia Marcovna vous a supplié à genoux de ne pas faire de mal à sa maîtresse et encore à un autre… Alors, n'est-ce pas, comme je vous conduis là-bas… Pardonnez-moi, monsieur, par conscience, j'ai peut-être bien dit une sottise.»

Mitia le prit brusquement par les épaules.

«Tu es voiturier, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors, tu sais qu'il faut laisser le chemin libre. Parce qu'on est cocher, a-t-on le droit d'écraser le monde pour passer? Non, cocher, il ne faut pas écraser le monde, il ne faut pas gâter la vie d'autrui; si tu l'as fait, si tu as brisé la vie de quelqu'un, châtie-toi, disparais!»

Mitia parlait au comble de l'exaltation. André, malgré son étonnement, poursuivit la conversation.

«C'est vrai, Dmitri Fiodorovitch, vous avez raison, il ne faut tourmenter personne, les bêtes non plus, ce sont aussi des créatures du bon Dieu. Les chevaux, par exemple, y a des cochers qui les brutalisent sans raison; rien ne les arrête; ils vont un train d'enfer.

— En enfer, interrompit Mitia avec un brusque éclat de rire. André, âme simple, dis-moi, demanda-t-il en le saisissant de nouveau par les épaules, d'après toi, Dmitri Fiodorovitch Karamazov ira-t-il en enfer, oui ou non?

— Je ne sais pas, cela dépend de vous… Voyez-vous, monsieur, quand le Fils de Dieu mourut sur la croix, il alla droit en enfer et délivra tous les damnés. Et l'enfer gémit à la pensée qu'il ne viendrait plus de pécheurs. Notre Seigneur dit alors à l'enfer: «Ne gémis pas, enfer, tu hébergeras des grands seigneurs, des ministres, des juges, des richards, et tu seras de nouveau rempli comme tu le fus toujours, jusqu'à ce que je revienne.» Telles furent ses paroles…

— Voilà une belle légende populaire! Fouette le cheval de gauche, André!

— Voilà, monsieur, ceux à qui l'enfer est destiné; quant à vous, nous vous regardons comme un petit enfant… Vous avez beau être violent, le

Seigneur vous pardonnera à cause de votre simplicité.

— Et toi, André, me pardonnes-tu?

— Moi? Mais vous ne m'avez rien fait.

— Non, pour tous, toi seul, pour les autres, maintenant, sur la route, me pardonnes-tu? Parle, âme simple!

— Oh! Monsieur, comme vous parlez drôlement! Savez-vous que vous me faites peur!»

Mitia n'entendit pas. Il priait avec exaltation.

«Seigneur, reçois-moi dans mon iniquité, mais ne me juge pas. Laisse-moi entrer sans jugement, car je me suis condamné moi-même, ne me juge pas, car je t'aime, mon Dieu! Je suis vil, mais je t'aime: en enfer même, si tu m'y envoies, je proclamerai mon amour pour l'éternité. Mais laisse-moi achever d'aimer… ici-bas… encore cinq heures, jusqu'au lever de ton soleil… Car j'aime la reine de mon âme, je ne puis m'empêcher de l'aimer. Tu me vois tout entier. Je tomberai à genoux devant elle… «Tu as raison, lui dirai-je, de poursuivre ton chemin… Adieu, oublie ta victime, n'aie aucune inquiétude!»

«Mokroïé!» cria André, en montrant le village de son fouet.

À travers l'obscurité blême apparaissait la masse noire des constructions qui s'étendaient sur un espace considérable. Le bourg de Mokroïé comptait deux mille âmes, mais à cette heure tout dormait; seules de rares lumières trouaient l'ombre.

«Vite, André, vite, j'arrive, s'écria Mitia, comme en délire.

— On ne dort pas! Fit de nouveau André en désignant l'auberge des Plastounov située à l'entrée et dont les six fenêtres sur la rue étaient éclairées.

— On ne dort pas! Fais du bruit, André, va au galop, fais tinter les grelots. Que tout le monde sache qui arrive! C'est moi, moi en personne!» s'exclama Mitia de plus en plus excité.

André mit sa troïka au galop et arriva avec fracas au bas du perron, où il arrêta l'attelage fourbu. Mitia sauta à terre. Juste à ce moment, le patron de l'auberge, prêt à se coucher, eut la curiosité de regarder qui arrivait à cette allure.

«Tryphon Borissytch, c'est toi?»

Le patron se pencha, regarda, descendit vivement, obséquieux et enchanté.

«Dmitri Fiodorovitch, vous voici de nouveau?»

Ce Tryphon Borissytch était un gaillard trapu, robuste, dont le visage un peu bouffi affectait avec les moujiks de Mokroïé des airs implacables, mais savait prendre l'expression la plus obséquieuse quand il flairait une aubaine. Il portait la blouse russe à col rabattu et avait du foin dans ses bottes, mais ne songeait qu'à s'élever encore. Il tenait la moitié des paysans dans ses griffes. Il louait de la terre aux gros propriétaires, en achetait même et la faisait travailler par les pauvres diables en amortissement de leur dette, dont ils ne pouvaient jamais se libérer. Sa défunte moitié lui avait laissé quatre filles; l'une, déjà veuve, vivait chez son père avec ses deux enfants en bas âge et travaillait pour lui à la journée. La seconde était mariée à un fonctionnaire, dont on voyait parmi d'autres, à l'auberge, la photographie minuscule, en uniforme et en épaulettes. Les deux cadettes mettaient, lors de la fête communale ou pour aller en visite, des robes à la mode bleu ciel ou vertes, avec une traîne longue d'une aune, mais le lendemain, levées dès l'aube comme de coutume, elles balayaient les chambres, vidaient les eaux, nettoyaient les chambres des voyageurs. Bien qu'il eût déjà fait sa pelote, Tryphon Borissytch aimait fort à rançonner les fêtards. Il se rappelait qu'un mois auparavant, la bombance de Dmitri Fiodorovitch avec Grouchegnka lui avait rapporté, en un jour, près de trois cents roubles, et il l'accueillait maintenant avec un joyeux empressement, flairant une nouvelle aubaine rien qu'à la façon dont Mitia avait abordé le perron.

«Alors, comme ça, Dmitri Fiodorovitch, vous voici de nouveau parmi nous?

— Un instant, Tryphon Borissytch! D'abord, où est-elle?

— Agraféna Alexandrovna? Devina aussitôt le patron en lui jetant un regard pénétrant. Elle est ici…

— Avec qui? Avec qui?

— Avec des voyageurs… Il y a un fonctionnaire, qui doit être Polonais, d'après sa façon de parler, c'est lui qui l'a envoyé chercher; puis un autre, son camarade ou son compagnon de route, qui sait? Ils sont en civil…

— Et ils font bombance? Ce sont des richards?

— Bombance! C'est des pas grand-chose, Dmitri Fiodorovitch.

— Des pas grand-chose? Et les autres?

— Deux messieurs de la ville qui se sont arrêtés en revenant de Tchernaïa. Le plus jeune est un parent de M. Mioussov, j'ai oublié son nom… Vous devez connaître l'autre, M. Maximov, ce propriétaire qui est allé en pèlerinage à votre monastère.

— C'est tout?

— C'est tout.

— Suffit, Tryphon Borissytch, dis-moi maintenant, que fait-elle?

— Elle vient d'arriver, elle est avec eux.

— Est-elle gaie? Elle rit?

— Non, pas trop… Elle paraît même s'ennuyer. Elle passait la main dans les cheveux du plus jeune.

— Le Polonais, l'officier?

— Mais il n'est ni jeune, ni officier; non, pas à lui, au neveu de Mioussov… j'ai oublié son nom.

— Kalganov?

— Oui, c'est ça, Kalganov.

— C'est bien, je verrai. On joue aux cartes?

— Ils ont joué, puis ils ont pris du thé. Le fonctionnaire a demandé des liqueurs.

— Suffit, Tryphon Borissytch, suffit, mon cher, je prendrai moi-même une décision. Y a-t-il des tziganes?

— On n'entend plus parler d'eux, Dmitri Fiodorovitch, les autorités les ont chassés. Mais il y a des Juifs qui jouent de la cithare et du violon. Il est tard, mais on peut quand même les faire venir.

— C'est ça, envoie-les chercher. Et les filles, peut-on les faire lever, Marie surtout, Stépanide, Irène? Deux cents roubles pour le chœur!

— Pour cette somme, je ferai lever tout le village, bien qu'ils pioncent tous à c'te heure. Mais a-t-on idée de gaspiller l'argent pour de pareilles brutes! Vous avez donné des cigares à nos gars et maintenant, ils empestent, les coquins! Quant aux filles, elles ont toutes des poux. Je ferai plutôt lever

gratis les miennes qui viennent de se coucher, je m'en vas les réveiller à coups de pied et elles vous chanteront tout ce que vous voudrez. Dire que vous avez offert du champagne aux manants!

Tryphon Borissytch avait tort de plaindre Mitia. L'autre fois, il lui avait chipé une demi-douzaine de bouteilles de champagne et gardé un billet de cent roubles ramassé sous la table.

«Tryphon Borissytch, j'ai dépensé ici plus d'un millier de roubles, te rappelles-tu?

— Certes, comment l'oublier, vous avez bien laissé trois mille roubles chez nous.

— Eh bien, j'arrive avec autant, cette fois, regarde.»

Et il mit sous le nez du patron sa liasse de billets de banque.

«Écoute et saisis bien: dans une heure arriveront du vin, des provisions, des bonbons; il faudra porter tout cela en haut. De même la caisse qui est dans la voiture; qu'on l'ouvre tout de suite et qu'on serve le champagne… Surtout qu'il y ait des filles, Marie en premier lieu.»

Il sortit de dessous le siège la boîte aux pistolets.

«Voici ton compte, André! Quinze roubles pour la course et cinquante pour boire… pour ton dévouement. Rappelle-toi le barine Karamazov!

— J'ai peur, monsieur, cinq roubles de pourboire suffisent, je ne prendrai pas davantage. Tryphon Borissytch en sera témoin. Pardonnez-moi mes sottes paroles…

— De quoi as-tu peur? Demanda Mitia en le toisant. Eh bien, puisque c'est comme ça, va-t'en au diable! Cria-t-il en lui jetant cinq roubles. Maintenant, Tryphon Borissytch, conduis-moi doucement là où je pourrai voir sans être vu. Où sont-ils? Dans la chambre bleue?»

Tryphon Borissytch regarda Mitia avec appréhension, mais s'exécuta docilement; il le mena dans le vestibule, entra dans une salle contiguë à celle où se tenait la compagnie et en retira la bougie. Puis il introduisit Mitia et le plaça dans un coin d'où il pouvait observer à son aise le groupe qui ne le voyait pas. Mais Mitia ne put regarder longtemps; dès qu'il aperçut Grouchegnka, son cœur se mit à battre, sa vue se troubla. Elle était dans un fauteuil, près de la table. À côté d'elle, sur le canapé, le jeune et beau

Kalganov; elle lui tenait la main et riait, tandis que, sans la regarder, il parlait d'un air dépité à Maximov, assis en face de la jeune femme. Sur le canapé, lui; sur une chaise, à côté, un autre inconnu. Celui qui se prélassait sur le canapé fumait la pipe; c'était un petit homme corpulent, large de visage, l'air contrarié. Son compagnon parut à Mitia d'une taille fort élevée; mais il ne put en voir davantage, le souffle lui manquait. Il ne resta pas une minute, déposa la boîte sur la commode et, le cœur défaillant, entra dans la chambre bleue.

«Aïe!» gémit Grouchegnka qui l'avait aperçu la première.

VII. Celui d'autrefois

Mitia s'approcha à grands pas de la table.

«Messieurs, commença-t-il à haute voix, mais en bégayant à chaque mot, je… ce n'est rien, n'ayez pas peur! Ce n'est rien, dit-il en se tournant vers Grouchegnka qui, penchée du côté de Kalganov, se cramponnait à son bras, je… je voyage aussi. Je m'en irai le matin venu. Messieurs, est-ce qu'un voyageur… peut rester avec vous dans cette chambre, jusqu'au matin seulement?»

Ces dernières paroles s'adressaient au personnage obèse assis sur le canapé. Celui-ci retira gravement sa pipe de ses lèvres et dit d'un ton sévère:

«Panie[239], nous sommes ici en particulier. Il y a d'autres chambres.

— C'est vous, Dmitri Fiodorovitch, s'écria Kalganov. Prenez place, soyez le bienvenu!

— Bonjour, ami cher… et incomparable! Je vous ai toujours estimé…, répliqua Mitia avec un joyeux empressement, en lui tendant la main pardessus la table.

— Aïe, vous m'avez brisé les doigts, dit Kalganov en riant.

— C'est sa manière de serrer la main», observa gaiement Grouchegnka avec un sourire timide.

Elle avait compris à l'air de Mitia qu'il ne ferait pas de tapage et l'observait avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Quelque chose en lui la frappait, d'ailleurs elle ne s'attendait pas à une telle attitude de sa part.

«Bonjour», dit d'un ton doucereux le propriétaire foncier Maximov.

Mitia se tourna vers lui.

«Bonjour, vous voilà aussi, ça me fait plaisir. Messieurs, messieurs, je… (Il s'adressa de nouveau au pan à la pipe, le prenant pour le principal personnage.) J'ai voulu passer mes dernières heures dans cette chambre… où j'ai adoré ma reine!… Pardonne-moi, panie! Je suis accouru et j'ai fait serment… Oh! N'ayez crainte, c'est ma dernière nuit! Buvons amicalement, panie! On va nous servir du vin… J'ai apporté ceci. (Il sortit sa liasse de billets.) Je veux de la musique, du bruit, comme l'autre fois… Mais le ver inutile qui rampe à terre va disparaître! Je me rappellerai ce moment de joie dans ma dernière nuit.»

Il suffoquait; il aurait voulu dire beaucoup de choses, mais ne proférait que de bizarres exclamations. Le pan impassible regardait tour à tour Mitia, sa liasse de billets et Grouchegnka; il paraissait perplexe.

«Jezeli powolit moja Krôlowa» …, commença-t-il.

Mais Grouchegnka l'interrompit.

«Ce qu'ils m'agacent avec leur jargon!… Assieds-toi, Mitia. Qu'est-ce que tu racontes, toi aussi! Ne me fais pas peur, je t'en prie. Tu le promets? Oui; alors, je suis contente de te voir.

— Moi, te faire peur? S'écria Mitia en levant les bras. Oh! Passez, passez! Je ne suis pas un obstacle!…»

Soudain, sans qu'on s'y attendît, il se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes, la tête tournée vers le mur et se cramponnant au dossier.

«Allons, ça recommence! Dit Grouchegnka d'un ton de reproche. Il vient comme ça chez moi, il me tient des discours et je ne comprends rien à ce qu'il dit. Une fois, il s'est mis à pleurer, voilà que ça recommence. Quelle honte! Pourquoi pleures-tu? S'il y avait de quoi, encore! Ajouta-t-elle d'un air énigmatique, en appuyant sur les derniers mots.

— Je… je ne pleure pas… Allons, bonjour!»

Il se retourna et se mit à rire, pas de son rire saccadé habituel, mais d'un long rire contenu, nerveux, qui le secouait tout entier.

«Ça continue… Sois donc plus gai! Je suis très contente que tu sois venu, Mitia, entends-tu, très contente. Je veux qu'il reste avec nous, dit-elle impérieusement en s'adressant au personnage qui occupait le canapé. Je le

veux, et s'il s'en va, je m'en irai! Ajouta-t-elle, les yeux étincelants.

— Les désirs de ma reine sont des ordres! Déclara le pan en baisant la main de Grouchegnka. Je prie le pan de se joindre à nous!» dit-il gracieusement à Mitia.

Celui-ci se leva dans l'intention de débiter une nouvelle tirade, mais il resta court et dit seulement:

«Buvons, panie!»

Tout le monde éclata de rire.

«Et moi qui croyais qu'il allait encore discourir! Fit Grouchegnka. Tu entends, Mitia, reste tranquille. Tu as bien fait d'apporter du champagne, j'en boirai, je ne puis souffrir les liqueurs. Mais tu as encore mieux fait d'être venu toi-même, car on s'ennuie ferme ici… Tu comptes faire la noce? Cache ton argent dans ta poche! Où as-tu trouvé cela?»

Les billets que Mitia tenait froissés dans sa main attiraient l'attention, surtout des Polonais; il les fourra rapidement dans sa poche et rougit. À ce moment, le patron apporta sur un plateau une bouteille débouchée et des verres. Mitia saisit la bouteille, mais il était si confus qu'il ne sut qu'en faire. Ce fut Kalganov qui remplit les verres à sa place.

«Encore une bouteille!» cria Mitia au patron et, oubliant de trinquer avec le pan qu'il avait si solennellement invité à boire, il vida son verre sans attendre.

Sa physionomie changea aussitôt: de solennelle, de tragique, elle devint enfantine. Il parut s'humilier, s'abaisser. Il regardait tout le monde avec une joie timide, avec de petits rires nerveux, de l'air reconnaissant d'un petit chien rentré en grâce après une faute. Il semblait avoir tout oublié et riait tout le temps en regardant Grouchegnka dont il s'était rapproché. Puis il examina aussi les deux Polonais. Celui du canapé le frappa par son air digne, son accent et surtout sa pipe. «Eh bien, quoi, il fume la pipe, c'est parfait!» songea Mitia. Le visage un peu ratatiné du pan presque quadragénaire, son nez minuscule encadré par des moustaches cirées qui lui donnaient l'air impertinent, parurent tout naturels à Mitia. Même la méchante perruque faite en Sibérie, qui lui couvrait bêtement les tempes, ne l'étonna guère: «Ça doit lui convenir», se dit-il. L'autre pan, plus jeune, assis près du mur, regardait la

compagnie d'un air provocant, écoutait la conversation dans un silence dédaigneux; il ne surprit Mitia que par sa taille fort élevée, contrastant avec celle du pan assis sur le canapé. Il songea aussi que ce géant devait être l'ami et l'acolyte du pan à la pipe, quelque chose comme «son garde du corps», et que le petit commandait sans doute au grand. Mais tout cela paraissait à Mitia naturel et indiscutable. Le petit chien n'avait plus l'ombre de jalousie. Sans avoir encore rien compris au ton énigmatique de Grouchegnka, il voyait qu'elle était gracieuse envers lui et qu'elle lui avait «pardonné». Il la regardait boire en se pâmant d'aise. Le silence général le surprit pourtant et il se mit à examiner la compagnie d'un air interrogateur: «Qu'attendons-nous? Pourquoi restons-nous là à ne rien faire?» semblait dire son regard.

«Ce vieux radoteur nous fait bien rire», dit soudain Kalganov en désignant Maximov, comme s'il eût deviné la pensée de Mitia.

Mitia les considéra l'un après l'autre, puis éclata de son rire bref et sec.

«Ah, bah!

— Oui. Figurez-vous qu'il prétend que tous nos cavaliers ont épousé, dans les «années vingt», des Polonaises; c'est absurde, n'est-ce pas?

— Des Polonaises?» reprit Mitia enchanté.

Kalganov comprenait fort bien les relations de Mitia avec Grouchegnka, il devinait celles du pan, mais cela ne l'intéressait guère, Maximov seul l'occupait. C'est par hasard qu'il était venu avec lui dans cette auberge où il avait fait la connaissance des Polonais. Il était allé une fois chez Grouchegnka, à qui il avait déplu. À présent, elle s'était montrée caressante envers lui avant l'arrivée de Mitia, mais il y demeurait insensible. Âgé de vingt ans, élégamment vêtu, Kalganov avait un gentil visage, de beaux cheveux blonds, de charmants yeux bleus à l'expression pensive et parfois au-dessus de son âge, bien qu'il eût par moments des allures enfantines, ce qui ne le gênait nullement. En général, il était fort original et même capricieux, mais toujours câlin. Parfois, son visage prenait une expression concentrée; il vous regardait et vous écoutait tout en paraissant absorbé dans un rêve intérieur. Tantôt il faisait preuve de mollesse, d'indolence, tantôt il s'agitait pour la cause la plus futile.

«Figurez-vous que je le traîne après moi depuis quatre jours, poursuivit

Kalganov en pesant un peu sur les mots, mais sans aucune fatuité. Depuis que votre frère l'a repoussé de la voiture, vous vous souvenez. Je me suis alors intéressé à lui et l'ai emmené à la campagne, mais il ne dit que des sottises à vous faire honte. Je le ramène…

— «Pan polskiej pani nie widzial[240]», et dit des choses qui ne sont pas, déclara le pan à la pipe.

— Mais j'ai été marié à une Polonaise, répliqua en riant Maximov.

— Oui, mais avez-vous servi dans la cavalerie? C'est d'elle que vous parliez. Êtes-vous cavalier? Intervint Kalganov.

— Ah! Oui, est-il cavalier? Ha! Ha! Cria Mitia qui était tout oreilles et fixait chaque interlocuteur comme s'il en attendait des merveilles.

— Non, voyez-vous, dit Maximov en se tournant vers lui, je veux parler de ces panienki, qui, dès qu'elles ont dansé une mazurka avec un de nos uhlans, sautent sur ses genoux comme des chattes blanches sous les yeux et avec le consentement de père et mère… Le lendemain, le uhlan va faire sa demande en mariage… et le tour est joué… hi! Hi!

— Pan lajdak[241]», grommela le pan à la haute taille en croisant les jambes.

Mitia ne remarqua que son énorme botte cirée à la semelle épaisse et sale. D'ailleurs, les deux Polonais avaient une tenue plutôt malpropre.

«Bon, un misérable! Pourquoi des injures? Dit Grouchegnka irritée.

— Pani Agrippina, le pan n'a connu en Pologne que des filles de basse condition, et non des jeunes filles nobles.

— Mozesz a to rachowac[242], fit dédaigneusement le pan aux longues jambes.

— Encore! Laissez-le parler! Pourquoi empêcher les gens de parler? Il dit des choses amusantes, répliqua Grouchegnka.

— Je n'empêche personne,pani», fit observer le pan à la perruque avec un regard expressif; après quoi il se remit à fumer.

Kalganov s'échauffa de nouveau comme s'il s'agissait d'une affaire importante.

«Non, non, le pan a dit vrai. Maximov n'est pas allé en Pologne, comment peut-il en parler? Vous ne vous êtes pas marié en Pologne?

— Non, c'est dans la province de Smolensk. Ma future y avait d'abord été amenée par un uhlan, escortée de sa mère, d'une tante et d'une parente avec un grand fils, des Polonais pur sang… et il me l'a cédée. C'était un lieutenant, un fort gentil garçon. Il voulait d'abord l'épouser, mais il y renonça, car elle était boiteuse…

— Alors vous avez épousé une boiteuse? S'exclama Kalganov.

— Oui. Tous deux me dissimulèrent la chose. Je croyais qu'elle sautillait… et que c'était de joie…

— La joie de vous épouser? Cria Kalganov d'une voix sonore.

— Parfaitement. Mais c'était pour une cause toute différente. Une fois mariés, le même soir, elle m'avoua tout et me demanda pardon. En sautant une mare, dans son enfance, elle s'était estropiée, hi! Hi!»

Kalganov éclata d'un rire enfantin et se laissa tomber sur le canapé. Grouchegnka riait aussi. Mitia était au comble du bonheur.

«Il ne ment plus maintenant, dit Kalganov à Mitia. Il a été marié deux fois, c'est de sa première femme qu'il parle; la seconde s'est enfuie et vit encore, le saviez-vous?

— Vraiment? Dit Mitia en se tournant vers Maximov d'un air fort surpris.

— Oui, j'ai eu ce désagrément, elle s'est sauvée avec un Moussié. Elle avait, au préalable, fait transférer mon bien à son nom. «Tu es un homme instruit, me dit-elle, tu trouveras toujours de quoi manger.» Puis elle m'a planté là. Un respectable ecclésiastique m'a dit un jour à ce sujet: «Si ta première femme boitait, la seconde avait le pied par trop léger.» Hi! Hi!

— Savez-vous, dit vivement Kalganov, que s'il ment, c'est uniquement pour faire plaisir; il n'y a là nulle bassesse. Il m'arrive par instants de l'aimer. Il est vil, mais avec franchise. Qu'en pensez-vous? Un autre s'avilit par intérêt, mais lui, c'est par naturel… Par exemple, il prétend que Gogol l'a mis en scène dans les Âmes mortes[243]. Vous vous rappelez, on y voit le propriétaire foncier Maximov fouetté par Nozdriov, qui est poursuivi «pour offense personnelle au propriétaire Maximov, avec des verges, en état d'ivresse». Il prétend que c'est de lui qu'il s'agit et qu'on l'a fouetté. Est-ce possible? Tchitchikov voyageait vers 1830, au plus tard, de sorte que les dates ne concordent pas. Il n'a pu être fouetté, à cette époque.»

L'excitation de Kalganov, difficile à expliquer, n'en était pas moins sincère. Mitia prenait franchement son parti.

«Après tout, si, on l'a fouetté! Dit-il en riant.

— Ce n'est pas qu'on m'ait fouetté, mais comme ça, intervint Maximov.

— Qu'entends-tu par «comme ça»? As-tu été fouetté, oui ou non?

— Ktora godzina, panie[244]? Demanda d'un air d'ennui le pan à la pipe au pan aux longues jambes.

Celui-ci haussa les épaules; aucun d'eux n'avait de montre.

«Laissez donc parler les autres! Si vous vous ennuyez, ce n'est pas une raison pour imposer silence à tout le monde», fit Grouchegnka d'un air agressif.

Mitia commençait à comprendre. Le pan répondit cette fois avec une irritation visible.

«Panie, ja nic nie mowie przeciw, nic nie powiedzilem» [245].

— C'est bien, continue, cria-t-elle à Maximov. Pourquoi vous taisez-vous tous?

— Mais il n'y a rien à raconter, ce sont des bêtises, reprit Maximov avec satisfaction et en minaudant un peu; dans Gogol, tout cela est allégorique, car ses noms sont tous symboliques: Nozdriov ne s'appelait pas Nozdriov, mais Nossov; quant à Kouvchinnikov, ça ne ressemble pas du tout, car il avait nom Chkvorniez. Fénardi s'appelait bien ainsi, seulement ce n'était pas un Italien, mais un Russe, Pétrov; mam'selle Fénardi était jolie dans son maillot, sa jupe de paillettes courtes, et elle a bien pirouetté, mais pas quatre heures, seulement quatre minutes… et enchanté tout le monde.

— Mais pourquoi t'a-t-on fouetté? Hurla Kalganov.

— À cause de Piron, répondit Maximov.

— Quel Piron? Dit Mitia.

— Mais le célèbre écrivain français Piron. Nous avions bu, en nombreuse compagnie, dans un cabaret, à cette même foire. On m'avait invité, et je me mis à citer des épigrammes: «C'est toi, Boileau, quel drôle de costume!» Boileau répond qu'il va au bal masqué, c'est-à-dire au bain, hi! Hi! Et ils prirent cela pour eux. Et moi d'en citer vite une autre, mordante et bien connue des gens instruits:

Tu es Sapho et moi Phaon, j'en conviens,
Mais à mon grand chagrin
De la mer tu ignores le chemin[246].

Ils s'offensèrent encore davantage et me dirent des sottises; par malheur, pensant arranger les choses, je leur contai comment Piron, qui ne fut pas reçu à l'Académie, fit graver sur son tombeau cette épitaphe pour se venger:

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

C'est alors qu'ils me fustigèrent.

— Mais pourquoi, pourquoi?

— À cause de mon savoir. Il y a bien des motifs pour lesquels on peut fouetter un homme, conclut sentencieusement Maximov.

— Assez, c'est idiot, j'en ai plein le dos; moi qui croyais que ce serait drôle!» trancha Grouchegnka.

Mitia s'effara et cessa de rire. Le pan aux longues jambes se leva et se mit à marcher de long en large, de l'air arrogant d'un homme qui s'ennuie dans une compagnie qui n'est pas la sienne.

«Comme il marche!» fit Grouchegnka d'un air méprisant.

Mitia s'inquiéta; de plus, il avait remarqué que le pan à la pipe le regardait avec irritation.

«Panie, s'écria-t-il, buvons!»

Il invita aussi l'autre qui se promenait et remplit trois verres de champagne.

«À la Pologne, panowie[247], je bois à votre Pologne!

— Bardzo mi to milo, panie, wypijem[248], dit le pan à la pipe d'un air important, mais affable.

— Et l'autre pan aussi; comment s'appelle-t-il?… Prenez un verre, Jasnie Wielmozny[249].

— Pan Wrublewski, souffla l'autre.

Pan Wrublewski s'approcha de la table en se dandinant.

«À la Pologne, panowie, hourra!» cria Mitia en levant son verre.

Ils trinquèrent. Mitia remplit de nouveau les trois verres.

«Maintenant, à la Russie, panowie, et soyons frères.

— Verse-nous-en aussi, dit Grouchegnka, je veux boire à la Russie.

— Moi aussi, fit Kalganov.

— Et moi donc, appuya Maximov, je boirai à la vieille petite grand-maman.

— Nous allons tous boire à sa santé, cria Mitia. Patron, une bouteille!»

On apporta les trois bouteilles qui restaient.

«À la Russie! Hourra!»

Tous burent, sauf les panowie. Grouchegnka vida son verre d'un trait.

«Eh bien! Panowie, c'est ainsi que vous êtes?»

Pan Wrublewski prit son verre, l'éleva et dit d'une voix aiguë:

«À la Russie dans ses limites de 1772!

— Ô to bardzo piçknie!» [250] approuva l'autre pan.

Tous deux vidèrent leurs verres.

«Vous êtes des imbéciles, panowie! Dit brusquement Mitia.

— Panie! S'exclamèrent les deux Polonais en se dressant comme des coqs. Pan Wrublewski surtout était indigné.

— Ale nie mozno mice slabosc do swego kraju?[251]

— Silence! Pas de querelle!» cria impérieusement Grouchegnka en tapant du pied.

Elle avait le visage enflammé, les yeux étincelants. L'effet du vin se faisait sentir. Mitia prit peur.

«Panowie, pardonnez. C'est ma faute. Pan Wrublewski, je ne le ferai plus!…

— Mais tais-toi donc, assieds-toi, imbécile!» ordonna Grouchegnka.

Tout le monde s'assit et se tint coi.

«Messieurs, je suis cause de tout! Reprit Mitia, qui n'avait rien compris à la sortie de Grouchegnka. Eh bien, qu'allons-nous faire… pour nous égayer?

— En effet, on s'embête ici, dit nonchalamment Kalganov.

— Si l'on jouait aux cartes, comme tout à l'heure… hi! Hi!

— Aux cartes? Bonne idée! Approuva Mitia… Si les panowie y

consentent.

— Pozno, panie[252], répondit de mauvaise grâce le pan à la pipe.

— C'est vrai, appuya pan Wrublewski.

— Quels tristes convives! S'exclama Grouchegnka dépitée. Ils distillent l'ennui et veulent l'imposer aux autres. Avant ton arrivée, Mitia, ils n'ont pas soufflé mot, ils faisaient les fiers.

— Ma déesse, répliqua le pan à la pipe, co mowisz to sie stanie. Widze nielaskie, jestem smutny. Jestem gotow[253], dit-il à Mitia.

— Commence, panie, dit celui-ci en détachant de sa liasse deux billets de cent roubles qu'il mit sur la table. Je veux te faire gagner beaucoup d'argent. Prends les cartes et tiens la banque!

— Il faut jouer avec les cartes du patron, dit gravement le petit pan.

— To najlepsz y sposob[254], approuva pan Wrublewski.

— Les cartes du patron, soit! C'est très bien, panowie! Des cartes.

Le patron apporta un jeu de cartes cacheté et annonça à Mitia que les filles se rassemblaient, que les Juifs allaient bientôt venir, mais que la charrette aux provisions n'était pas encore arrivée. Mitia courut aussitôt dans la chambre voisine pour donner des ordres. Il n'y avait encore que trois filles, et Marie n'était pas encore là. Il ne savait trop que faire et prescrivit seulement de distribuer aux filles les friandises et les bonbons de la caisse.

«Et de la vodka pour André! Ajouta-t-il, je l'ai offensé.»

C'est alors que Maximov, qui l'avait suivi, le toucha à l'épaule en chuchotant:

«Donnez-moi cinq roubles, je voudrais jouer aussi, hi! Hi!

— Parfaitement. En voilà dix. Si tu perds, reviens me trouver…

— Très bien», murmura tout joyeux Maximov, qui rentra au salon.

Mitia revint peu après et s'excusa de s'être fait attendre. Les panowie avaient déjà pris place et décacheté le jeu, l'air beaucoup plus aimable et presque gracieux. Le petit pan fumait une nouvelle pipe et se préparait à battre les cartes; son visage avait quelque chose de solennel.

Na miejsca, panowie![255] s'écria pan Wrublewski.

— Je ne veux plus jouer, déclara Kalganov, j'ai déjà perdu cinquante roubles tout à l'heure.

— Le pan a été malheureux, mais la chance peut tourner, insinua le pan à la pipe.

— Combien y a-t-il en banque? Demanda Mitia.

— Slucham, pante, moze sto, moze dwiescie[256], autant que tu voudras ponter.

— Un million! Dit Mitia en riant.

— Le capitaine a peut-être entendu parler de pan Podwysocki?

— Quel Podwysocki?

— À Varsovie, la banque tient tous les enjeux. Survint Podwysocki, il voit des milliers de pièces d'or, il ponte. Le banquier dit: Panie Podwysocki, joues-tu avec de l'or, ou na honor?[257] – Na honor, panie, dit Podwysocki. – Tant mieux. Le banquier coupe, Podwysocki ramasse les pièces d'or. «Attends, panie», dit le banquier. Il ouvre un tiroir et lui donne un million: «Prends, voilà ton compte!» La banque était d'un million. – «Je l'ignorais, dit Podwysocki. – Panie Podwysocki, fit le banquier, nous avons joué tous les deux na honor.» Podwysocki prit le million.

— Ce n'est pas vrai, dit Kalganov.

— Panie Kalganov, w slachetnoj kompanji tak mowic nieprzystoi[258].

— Comme si un joueur polonais allait donner comme ça un million! S'exclama Mitia, mais il se reprit aussitôt. Pardon, panie, j'ai de nouveau tort, certainement, il donnera un million na honor, l'honneur polonais. Voici dix roubles sur le valet.

— Et moi un rouble sur la dame de cœur, la jolie petite panienka, déclara Maximov, et, comme pour la dissimuler aux regards, il s'approcha de la table et fit dessus un signe de croix.

Mitia gagna, le rouble aussi.

«Je double! Cria Mitia.

— Et moi, encore un petit rouble, un simple petit rouble, murmura béatement Maximov, enchanté d'avoir gagné.

— Perdu! Cria Mitia. Je double!»

Il perdit encore.

«Arrêtez-vous», dit tout à coup Kalganov.

Mitia doublait toujours sa mise, mais perdait à chaque coup. Et les «petits

roubles» gagnaient toujours.

«Tu as perdu deux cents roubles, panie. Est-ce que tu pontes encore? Demanda le pan à la pipe.

— Comment, déjà deux cents? Soit, encore deux cents!»

Mitia allait poser les billets sur la dame, lorsque Kalganov la couvrit de sa main.

«Assez! Cria-t-il de sa voix sonore.

— Qu'avez-vous? Fit Mitia.

— Assez, je ne veux pas! Vous ne jouerez plus.

— Pourquoi?

— Parce que. Cessez, allez-vous-en! Je ne vous laisserai plus jouer.»

Mitia le regardait avec étonnement.

«Laisse, Mitia, il a peut-être raison; tu as déjà beaucoup perdu», proféra Grouchegnka d'un ton singulier.

Les deux panowie se levèrent, d'un air très offensé.

— Zartujesz, panie?[259] fit le plus petit en fixant sévèrement Kalganov.

— Jak pan smisz to robic?[260] s'emporta à son tour Wrublewski.

— Pas de cris, pas de cris! Ah! Les coqs d'Inde!» s'écria Grouchegnka.

Mitia les regardait tous à tour de rôle; il lut sur le visage de Grouchegnka une expression qui le frappa, en même temps qu'une idée nouvelle et étrange lui venait à l'esprit.

«Pani Agrippina!» commença le petit pan rouge de colère.

Tout à coup, Mitia s'approcha de lui et le frappa à l'épaule.

— Jasnie Wielmozny, deux mots.

— Czego checs, panie?[261]

— Passons dans la pièce voisine, je veux te dire deux mots qui te feront plaisir.»

Le petit pan s'étonna et regarda Mitia avec appréhension; mais il consentit aussitôt, à condition que pan Wrublewski l'accompagnerait.

«C'est ton garde du corps? Soit, qu'il vienne aussi, sa présence est d'ailleurs nécessaire… Allons, panowie!

— Où allez-vous? Demanda Grouchegnka inquiète.

— Nous reviendrons dans un instant», répondit Mitia.

Son visage respirait la résolution et le courage, il avait un tout autre air qu'une heure auparavant, à son arrivée. Il conduisit les panowie non dans la pièce à droite où se rassemblait le chœur, mais dans une chambre à coucher, encombrée de malles, de coffres, avec deux grands lits et une montagne d'oreillers. Dans un coin, une bougie brûlait sur une petite table. Le pan et Mitia s'y installèrent vis-à-vis l'un de l'autre, pan Wrublewski à côté d'eux, les mains derrière le dos. Les Polonais avaient l'air sévère, mais intrigué.

«Czem mogie panu sluz yc?[262] murmura le plus petit.

— Je serai bref, panie; voici de l'argent – il exhiba sa liasse –, si tu veux trois mille roubles, prends-les et va-t'en.»

Le pan le regardait attentivement.

«Trz y tysiace, panie?» [263] Il échangea un coup d'œil avec Wrublewski.

— Trois mile, panowie, trois mille! Écoute, je vois que tu es un homme avisé. Prends trois mille roubles et va-t'en au diable avec Wrublewski, entends-tu? Mais tout de suite, à l'instant même et pour toujours! Tu sortiras par cette porte. Je te porterai ton pardessus ou ta pelisse. On attellera pour toi une troïka, et bonsoir, hein?»

Mitia attendait la réponse avec assurance. Le visage du pan prit une expression des plus décidées.

«Et les roubles?

— Voici, panie: cinq cents roubles d'arrhes, tout de suite et deux mille cinq cents demain à la ville. Je jure sur l'honneur que tu les auras, fallût-il les prendre sous terre!»

Les Polonais échangèrent un nouveau regard. Le visage du plus petit devint hostile.

— Sept cents, sept cents tout de suite! Ajouta Mitia, sentant que l'affaire tournait mal. Eh bien, panie, tu ne me crois pas? Je ne puis te donner les trois milles roubles à la fois. Tu reviendrais demain auprès d'elle. D'ailleurs, je ne les ai pas sur moi, ils sont en ville, balbutia-t-il, perdant courage à chaque mot, ma parole, dans une cachette…»

Un vif sentiment d'amour-propre brilla sur le visage du petit pan.

«Cz ynie potrzebujesz jeszcze czego?[264] demanda-t-il ironiquement. Fi! Quelle honte! Il cracha de dégoût. Pan Wrublewski l'imita.

— Tu craches, panie, fit Mitia, désolé de son échec, parce que tu penses tirer davantage de Grouchegnka. Vous êtes des idiots tous les deux!

— Jestem do z ywego dotkniety![265] dit le petit pan, rouge comme une écrevisse.

Au comble de l'indignation, il sortit de la chambre avec Wrublewski qui se dandinait. Mitia les suivit tout confus. Il craignait Grouchegnka, pressentant que le pan allait se plaindre. C'est ce qui arriva. D'un air théâtral, il se campa devant Grouchegnka et répéta:

«Pani Agrippina, jestem do z ywego dotkniety!»

Mais Grouchegnka, comme piquée au vif, perdit patience, et rouge de colère:

«Parle russe, tu m'embêtes avec ton polonais! Tu parlais russe autrefois, l'aurais-tu oublié en cinq ans?

— Pani Agrippina…

— Je m'appelle Agraféna, je suis Grouchegnka! Parle russe si tu veux que je t'écoute!»

Le pan suffoqué bredouilla avec emphase, en écorchant les mots:

Pani Agraféna, je suis venu pour oublier le passé et tout pardonner jusqu'à ce jour…

— Comment pardonner? C'est pour me pardonner que tu es venu? L'interrompit Grouchegnka en se levant.

— Oui, pani, car j'ai le cœur généreux. Mais ja bylem zdiwiony[266], à la vue de tes amants. Pan Mitia m'a offert trois mille roubles pour que je m'en aille. Je lui ai craché à la figure.

— Comment? Il t'offrait de l'argent pour moi? C'est vrai, Mitia? Tu as osé? Suis-je donc à vendre?

— Panie, panie, fit Mitia, elle est pure et je n'ai jamais été son amant! Tu as menti…

— Tu as le front de me défendre devant lui? Ce n'est pas par vertu que je suis restée pure, ni par crainte de Kouzma, c'était pour avoir le droit de traiter un jour cet homme de misérable. A-t-il vraiment refusé ton argent?

— Au contraire, il l'acceptait; seulement, il voulait les trois mille roubles tout de suite, et je ne lui donnais que sept cents roubles d'arrhes.

— C’est clair; il a appris que j’ai de l’argent, voilà pourquoi il veut m’épouser!

— Pani Agrippina, je suis un chevalier, un szlachcic polonais, et non un lajdak. Je suis venu pour t’épouser, mais je ne trouve plus la même pani; celle d’aujourd’hui est uparty[267] et effrontée.

— Retourne d’où tu viens! Je vais dire qu’on te chasse d’ici! Sotte que j’étais de me tourmenter pendant cinq ans! Mais ce n’était pas pour lui que je me tourmentais, c’était ma rancune que je chérissais. D’ailleurs, mon amant n’était pas comme ça. On dirait son père! Où t’es-tu commandé une perruque? L’autre riait, chantait, c’était un faucon, tu n’es qu’une poule mouillée! Et moi qui ai passé cinq ans dans les larmes! Quelle sotte créature j’étais!»

Elle retomba sur le fauteuil et cacha son visage dans ses mains. À ce moment, dans la salle voisine, le chœur des filles enfin rassemblé entonna une chanson de danse hardie.

«Quelle abomination! S’exclama pan Wrublewski. Patron, chasse-moi ces effrontées!»

Devinant aux cris qu’on se querellait, le patron qui guettait depuis longtemps à la porte, entra aussitôt.

«Qu’est-ce que tu as à brailler? Demanda-t-il à Wrublewski.

— Espèce d’animal!

— Animal? Avec quelles cartes jouais-tu tout à l’heure? Je t’ai donné un jeu tout neuf, qu’en as-tu fait? Tu as employé des cartes truquées! Ça pourrait te mener en Sibérie, sais-tu, car cela vaut la fausse monnaie…»

Il alla tout droit au canapé, mit la main entre le dossier et un coussin, en retira le jeu cacheté.

— Le voilà, mon jeu, intact!» Il l’éleva en l’air et le montra aux assistants. «Je l’ai vu opérer et substituer ses cartes aux miennes. Tu es un coquin, et non un pan.

— Et moi, j’ai vu l’autre pan tricher deux fois!» dit Kalganov.

Grouchegnka joignit les mains en rougissant.

«Seigneur, quel homme est-il devenu! Quelle honte, quelle honte!

— Je m’en doutais», fit Mitia.

Alors pan Wrublewski, confus et exaspéré, cria à Grouchegnka, en la menaçant du poing:

«Putain!»

Mitia s'était déjà jeté sur lui; il le saisit à bras-le-corps, le souleva, le porta en un clin d'œil dans la chambre où ils étaient déjà entrés.

«Je l'ai déposé sur le plancher! Annonça-t-il en rentrant essoufflé. Il se débat, la canaille, mais il ne reviendra pas!…»

Il ferma un battant de la porte et, tenant l'autre ouvert, il cria au petit pan:

«Jasnie Wielmozny, si vous voulez le suivre, je vous en prie!

— Dmitri Fiodorovitch, dit Tryphon Borissytch, reprends-leur donc ton argent! C'est comme s'ils t'avaient volé.

— Moi, je leur fais cadeau de mes cinquante roubles, déclara Kalganov.

— Et moi, de mes deux cents. Que ça leur serve de consolation!

— Bravo, Mitia! Brave cœur!» cria Grouchegnka d'un ton où perçait une vive irritation.

Le petit pan, rouge de colère, mais qui n'avait rien perdu de sa dignité, se dirigea vers la porte; tout à coup, il s'arrêta et dit à Grouchegnka:

«Panie, jezeli chec pojsc za mno, idzmy, jezeli nie, bywaj zdrowa» [268].

Suffoquant d'indignation et d'amour-propre blessé, il sortit d'un pas grave. Sa vanité était extrême; même après ce qui s'était passé, il espérait encore que la pani le suivrait. Mitia ferma la porte.

«Enfermez-les à clef», dit Kalganov.

Mais la serrure grinça de leur côté, ils s'étaient enfermés eux-mêmes.

«Parfait! Cria Grouchegnka impitoyable. Il ne l'ont pas volé!»

VIII. Délire

Alors commença presque une orgie, une fête à tout casser, Grouchegnka, la première, demanda à boire:

«Je veux m'enivrer comme l'autre fois, tu te souviens, Mitia, lorsque nous fîmes connaissance!»

Mitia délirait presque, il pressentait «son bonheur». D'ailleurs, Grouchegnka le renvoyait à chaque instant:

«Va t'amuser, dis-leur de danser et de se divertir, comme alors!»

Elle était surexcitée. Le chœur se rassemblait dans la pièce voisine. Celle où ils se tenaient était exiguë, séparée en deux par un rideau d'indienne; derrière, un immense lit avec un édredon et une montagne d'oreillers. Toutes les pièces d'apparat de cette maison possédaient un lit. Grouchegnka s'installa à la porte: c'est de là qu'elle regardait le chœur et les danses, lors de leur première fête. Les mêmes filles se trouvaient là, les Juifs avec leurs violons et leurs cithares étaient arrivés, ainsi que la fameuse charrette aux provisions. Mitia se démenait parmi tout ce monde. Des hommes et des femmes survenaient, qui s'étaient réveillés et flairaient un régal monstre, comme l'autre fois. Mitia saluait et embrassait les connaissances, versait à boire à tout venant. Seules les filles appréciaient le champagne, les gars préféraient le rhum et le cognac, surtout le punch. Mitia ordonna de faire du chocolat pour les filles et de tenir bouillants toute la nuit trois samovars pour offrir le thé et le punch à tous ceux qui en voudraient. Bref, ce fut une ribote extravagante. Mitia se sentait là dans son élément et s'animait à mesure que le désordre augmentait. Si un de ses invités lui avait alors demandé de l'argent, il eût sorti sa liasse et distribué à droite et à gauche sans compter. Voilà sans doute pourquoi le patron Tryphon Borissytch, qui avait renoncé à se coucher, ne le quittait presque pas. Il ne buvait guère (un verre de punch en tout), veillant soigneusement, à sa façon, aux intérêts de Mitia. Quand il le fallait, il l'arrêtait, câlin et obséquieux, et le sermonnait, l'empêchant de distribuer comme «alors» aux croquants «des cigares, du vin du Rhin» et, Dieu préserve, de l'argent. Il s'indignait de voir les filles croquer des bonbons, siroter des liqueurs.

«Elles sont pleines de poux, Dmitri Fiodorovitch, si je leur flanquais mon pied quelque part, ce serait encore leur faire honneur.»

Mitia se rappela André et lui fit porter du punch: «Je l'ai offensé tout à l'heure», répétait-il d'une voix attendrie. Kalganov refusa d'abord de boire et le chœur lui déplut beaucoup, mais après avoir absorbé deux verres de champagne, il devint fort gai et trouva tout parfait, les chants comme la musique. Maximov, béat et gris, était collé à ses semelles. Grouchegnka, à qui le vin montait à la tête, désignait Kalganov à Mitia: «Quel gentil garçon!»

Et Mitia courait les embrasser tous les deux. Il pressentait bien des choses; elle ne lui avait encore rien dit de pareil et retardait le moment des aveux; parfois seulement, elle lui jetait un regard ardent. Tout à coup, elle le prit par la main, le fit asseoir à côté d'elle.

«Comment es-tu entré tout à l'heure? J'ai eu si peur! Tu voulais me céder à lui, hein? Est-ce vrai?

— Je ne voulais pas troubler ton bonheur!»

Mais elle ne l'écoutait pas.

«Eh bien va, amuse-toi, ne pleure pas, je t'appellerai de nouveau.»

Il la quitta, elle se remit à écouter les chansons, à regarder les danses, tout en le suivant des yeux; au bout d'un quart d'heure, elle le rappela.

«Mets-toi là, raconte-moi comment tu as appris mon départ, qui t'en a informé le premier?»

Mitia entama un récit incohérent; parfois, il fronçait les sourcils et s'arrêtait.

«Qu'as-tu? Lui demandait-elle.

— Rien… J'ai laissé là-bas un malade. Pour qu'il guérisse, pour savoir qu'il guérira, je donnerais dix ans de ma vie!

— Laisse-le tranquille, ton malade. Alors tu voulais te tuer demain, nigaud; pourquoi? J'aime les écervelés comme toi, murmura-t-elle, la voix un peu pâteuse. Alors tu es prêt à tout pour moi? Hein? Et tu voulais vraiment en finir demain? Attends, je te dirai peut-être un gentil petit mot… pas aujourd'hui, demain. Tu préférerais aujourd'hui? Non, je ne veux pas… Va t'amuser.»

Une fois, pourtant, elle l'appela d'un air soucieux.

«Pourquoi es-tu triste? Car tu es triste, je le vois, ajouta-t-elle, les yeux dans les siens. Tu as beau embrasser les moujiks, te démener, je m'en aperçois. Puisque je suis gaie, sois-le aussi… J'aime quelqu'un ici, devine qui?… Regarde, il s'est endormi, le pauvre, il est gris.»

Elle parlait de Kalganov qui sommeillait sur le canapé, en proie aux fumées de l'ivresse et plus encore à une angoisse indéfinissable. Les chansons des filles, qui, à mesure qu'elles buvaient, devenaient par trop lascives et effrontées, avaient fini par le dégoûter. De même les danses; deux

filles, déguisées en ours, étaient «montrées» par Stépanide, une gaillarde armée d'un bâton. «Hardi, Marie, criait-elle, sinon, gare!» Finalement, les ours roulèrent sur le plancher d'une façon indécente, aux éclats de rire d'un public grossier.

«Qu'ils s'amusent, qu'ils s'amusent! Dit sentencieusement Grouchegnka d'un air de béatitude, c'est leur jour, pourquoi ne se divertiraient-ils pas?»

Kalganov regardait d'un air dégoûté:

«Comme ces mœurs populaires sont basses!» déclara-t-il en s'écartant.

Il fut choqué surtout par une chanson «nouvelle» avec un refrain gai, où un seigneur en voyage questionnait les filles:

«Le Seigneur demanda aux filles:
M'aimez-vous, m'aimez-vous, les filles?»

Mais celles-ci trouvent qu'on ne peut l'aimer:

«Le seigneur me rossera.
Moi, je ne l'aimerai pas.»

Puis ce fut le tour d'un tzigane, qui n'est pas plus heureux:

«Le tzigane sera un voleur,
Moi, je verserai des pleurs.»

D'autres personnages défilent, posant la même question, jusqu'à un soldat, repoussé avec mépris:

«Le soldat portera le sac,
Moi, derrière lui, je…»

Suivait un vers des plus cyniques, chanté ouvertement et qui faisait fureur parmi les auditeurs. On finissait par le marchand:

«Le marchand demanda aux filles:
M'aimez-vous, m'aimez-vous, les filles?»

Elles l'aiment beaucoup, car

«Le marchand trafiquera,
Moi, je serai la maîtresse.»

Kalganov se fâcha:

«Mais c'est une chanson toute récente! Qui diantre la leur a apprise! Il n'y manque qu'un Juif ou un entrepreneur de chemins de fer: ils l'eussent emporté sur tous les autres!»

Presque offensé, il déclara qu'il s'ennuyait, s'assit sur le canapé et s'assoupit. Son charmant visage, un peu pâli, reposait sur le coussin.

«Regarde comme il est gentil, dit Grouchegnka à Mitia: je lui ai passé la main dans les cheveux, on dirait du lin…»

Elle se pencha sur lui avec attendrissement et le baisa au front. Kalganov ouvrit aussitôt les yeux, la regarda, se leva, demanda d'un air préoccupé:

«Où est Maximov?

— Voilà qui il lui faut! Dit Grouchegnka en riant. Reste avec moi une minute. Mitia, va lui chercher son Maximov.»

Celui-ci ne quittait pas les filles, sauf pour aller se verser des liqueurs. Il avait bu deux tasses de chocolat. Il accourut, le nez écarlate, les yeux humides et doux, et déclara qu'il allait danser la «sabotière».

«Dans mon enfance on m'a enseigné ces danses mondaines…

— Suis-le, Mitia, je le regarderai danser d'ici.

— Moi aussi, je vais le regarder, s'exclama Kalganov, déclinant naïvement l'invitation de Grouchegnka à rester avec elle.

Et tous allèrent voir. Maximov dansa, en effet, mais n'eut guère de succès, sauf auprès de Mitia. Sa danse consistait à sautiller avec force contorsions, les semelles en l'air; à chaque saut, il frappait sa semelle de la main. Cela déplut à Kalganov, mais Mitia embrassa le danseur.

«Merci. Tu dois être fatigué: veux-tu des bonbons? Un cigare, peut-être?

— Une cigarette.

— Veux-tu boire?

— J'ai pris des liqueurs… N'avez-vous pas des bonbons au chocolat?

— Il y en a un monceau sur la table, choisis, mon ange!

— Non, j'en voudrais à la vanille… pour les vieillards… hi! Hi!

— Non, frère, il n'y en a pas comme ça.

— Écoutez, fit le vieux en se penchant à l'oreille de Mitia, cette fille-là, Marie, hi! Hi! Je voudrais bien faire sa connaissance, grâce à votre bonté…

— Voyez-vous ça! Tu veux rire, camarade.

— Je ne fais de mal à personne, murmura piteusement Maximov.

— Ça va bien. Ici, camarade, on se contente de chanter et de danser. Après tout, si le cœur t'en dit! En attendant, régale-toi, bois, amuse-toi. As-tu besoin d'argent?

— Après, peut-être, avoua Maximov en souriant.

— Bien, bien.»

Mitia avait la tête en feu. Il sortit sur la galerie qui entourait une partie du bâtiment. L'air frais lui fit du bien. Seul dans l'obscurité, il se prit la tête à deux mains. Ses idées éparses se groupèrent soudain, et tout s'éclaira d'une terrible lumière… «Si je dois me tuer, c'est maintenant ou jamais», songea-t-il.

Prendre un pistolet et en finir dans ce coin sombre! Il demeura près d'une minute indécis. En venant à Mokroïé, il avait sur la conscience la honte, le vol commis, le sang versé; néanmoins, il se sentait plus à l'aise: tout était fini, Grouchegnka, cédée à un autre, n'existait plus pour lui. Sa décision avait été facile à prendre, elle paraissait du moins inévitable, car pourquoi eût-il vécu désormais? Mais la situation n'était plus la même. Ce fantôme terrible, cet homme fatal, l'amant d'autrefois, avait disparu sans laisser de traces. L'apparition redoutable devenait un fantoche grotesque qu'on enfermait à clef. Grouchegnka avait honte et il devinait à ses yeux qui elle aimait. Il suffisait maintenant de vivre, et c'était impossible, ô malédiction! «Seigneur, priait-il mentalement, ressuscite celui qui gît près de la palissade! Éloigne de moi cet amer calice! Car tu as fait des miracles pour des pécheurs comme moi!… Et si le vieillard vit encore? Oh alors, je laverai la honte qui pèse sur moi, je restituerai l'argent dérobé, je le prendrai sous terre… L'infamie n'aura laissé de traces que dans mon cœur pour toujours. Mais non, ce sont

des rêves impossibles! Ô malédiction!»

Un rayon d'espoir lui apparaissait pourtant dans les ténèbres. Il courut dans la chambre vers elle, vers sa reine pour l'éternité. «Une heure, une minute de son amour ne valent-elles pas le reste de la vie, fût-ce dans les tortures de la honte? La voir, l'entendre, ne penser à rien, oublier tout, au moins pour cette nuit, pour une heure, pour un instant!» En rentrant, il rencontra le patron, qui lui parut morne et soucieux.

«Eh bien, Tryphon, tu me cherchais?»

Le patron parut gêné.

«Mais non, pourquoi vous chercherais-je? Où étiez-vous?

— Que signifie cet air maussade? Serais-tu fâché? Attends, tu vas pouvoir te coucher… Quelle heure est-il?

— Il doit être trois heures passées.

— Nous finissons, nous finissons.

— Mais ça ne fait rien. Amusez-vous tant que vous voudrez…»

«Qu'est-ce qu'il lui prend?» songea Mitia, en courant dans la salle de danse.

Grouchegnka n'y était plus. Dans la chambre bleue, Kalganov sommeillait sur le canapé. Mitia regarda derrière les rideaux. Assise sur une malle, la tête penchée sur le lit, elle pleurait à chaudes larmes en s'efforçant d'étouffer ses sanglots. Elle fit signe à Mitia d'approcher et lui prit la main.

«Mitia, Mitia, je l'aimais! Je n'ai pas cessé de l'aimer durant cinq ans. Était-ce lui ou ma rancune? C'était lui, oh, c'était lui! J'ai menti en disant le contraire!… Mitia, j'avais dix-sept ans alors, il était si tendre, si gai, il me chantait des chansons… Ou bien était-ce moi, sotte gamine, qui le voyais ainsi?… Maintenant, ce n'est plus du tout le même. Sa figure a changé, je ne le reconnaissais pas. En venant ici, je songeais tout le temps: «Comment vais-je l'aborder, que lui dirai-je, quels regards échangerons-nous?…» Mon âme défaillait… et ce fut comme si je recevais un baquet d'eau sale. On aurait dit un maître d'école qui fait des embarras, si bien que je demeurai stupide. Je crus d'abord que la présence de son long camarade le gênait. Je songeais en les regardant: «Pourquoi ne trouvé-je rien à lui dire?» Sais-tu, c'est sa femme qui l'a gâté, celle pour laquelle il m'a lâchée… Elle l'a changé du tout au

tout. Mitia, quelle honte! Oh! Que j'ai honte, Mitia, honte pour toute ma vie! Maudites soient ces cinq années!»

Elle fondit de nouveau en larmes, sans lâcher la main de Mitia.

«Mitia, mon chéri, ne t'en va pas, je veux te dire un mot, murmura-t-elle en relevant la tête. Écoute, dis-moi qui j'aime. J'aime quelqu'un ici, qui est-ce?» Un sourire brilla sur son visage gonflé de pleurs. «À son entrée, mon cœur a défailli. Sotte, voici celui que tu aimes», me dit mon cœur. Tu parus et tout s'illumina. «De qui a-t-il peur?» pensai-je. Car tu avais peur, tu ne pouvais pas parler. «Ce n'est pas d'eux qu'il a peur, est-ce qu'un homme peut l'effrayer? C'est de moi, de moi seule.» Car Fénia t'a raconté, nigaud, ce que j'avais crié à Aliocha par la fenêtre: «J'ai aimé Mitia durant une heure et je pars aimer… un autre.» Mitia, comment ai-je pu penser que j'en aimerais un autre après toi? Me pardonnes-tu, Mitia? M'aimes-tu? M'aimes-tu?»

Elle se leva, lui mit ses mains aux épaules. Muet de bonheur, il contemplait ses yeux, son sourire; tout à coup il la prit dans ses bras.

«Tu me pardonnes de t'avoir fait souffrir? C'est par méchanceté que je vous torturais tous. C'est par méchanceté que j'ai affolé le vieux… Te rappelles-tu le verre que tu as cassé chez moi? Je m'en suis souvenue, j'en ai fait autant aujourd'hui en buvant à «mon cœur vil». Mitia, pourquoi ne m'embrasses-tu pas? Après un baiser, tu me regardes, tu m'écoutes… À quoi bon? Embrasse-moi plus fort, comme ça. Il ne faut pas aimer à moitié! Je serai maintenant ton esclave, ton esclave pour la vie! Il est doux d'être esclave! Embrasse-moi! Fais-moi souffrir, fais de moi ce qu'il te plaira… Oh! Il faut me faire souffrir… Arrête, attends, après, pas comme ça.» Et elle le repoussa tout à coup. «Va-t'en, Mitia, je vais boire, je veux m'enivrer, je danserai ivre, je le veux, je le veux.»

Elle se dégagea et sortit. Mitia la suivit en chancelant. «Quoi qu'il arrive, n'importe, je donnerais le monde entier pour cet instant», pensait-il. Grouchegnka but d'un trait un verre de champagne qui l'étourdit. Elle s'assit dans un fauteuil en souriant de bonheur. Ses joues se colorèrent et sa vue se troubla. Son regard passionné fascinait: Kalganov lui-même en subit le charme et s'approcha d'elle.

«As-tu senti quand je t'ai embrassé tout à l'heure, pendant que tu

dormais? Murmura-t-elle. Je suis ivre maintenant, et toi? Pourquoi ne bois-tu pas, Mitia? J'ai bu, moi…

— Je suis déjà ivre… de toi, et je veux l'être de vin.»

Il but encore un verre et, à sa grande surprise, ce dernier verre le grisa tout à coup, lui qui avait supporté la boisson jusqu'alors. À partir de ce moment, tout tourna autour de lui, comme dans le délire. Il marchait, riait, parlait à tout le monde, ne se connaissait plus. Seul un sentiment ardent se manifestait en lui par moments: il croyait avoir «de la braise dans l'âme», ainsi qu'il se le rappela par la suite. Il s'approchait d'elle, la contemplait, l'écoutait… Elle devint fort loquace, appelant chacun, attirant quelque fille du chœur, qu'elle renvoyait après l'avoir embrassée, ou parfois avec un signe de croix. Elle était prête à pleurer. Le «petit vieux», comme elle appelait Maximov, la divertissait fort. À chaque instant, il venait lui baiser la main, et il finit par danser de nouveau en s'accompagnant d'une vieille chanson au refrain entraînant:

«Le cochon, khriou, khriou, khriou,
La génisse, meuh, meuh, meuh,
Le canard, coin, coin, coin,
L'oie, ga, ga, ga,
La poulette courait dans la chambre,
Tiouriou-riou s'en allait chantant.»

«Donne-lui quelque chose, Mitia, il est pauvre. Ah! Les pauvres, les offensés!… Sais-tu quoi, Mitia? Je veux entrer au couvent. Sérieusement, j'y entrerai. Je me rappellerai toute ma vie ce que m'a dit Aliocha aujourd'hui. Dansons maintenant. Demain au couvent, aujourd'hui au bal. Je veux faire des folies, bonnes gens, Dieu me le pardonnera. Si j'étais Dieu, je pardonnerais à tout le monde: «Mes chers pécheurs, je fais grâce à tous.» J'irais implorer mon pardon: «Pardonnez à une sotte, bonne gens.» Je suis une bête féroce, voilà ce que je suis. Mais je veux prier. J'ai donné un petit oignon. Une misérable telle que moi veut prier! Mitia, ne les empêche pas de danser. Tout le monde est bon, sais-tu, tout le monde. La vie est belle. Si

méchant qu'on soit, il fait bon vivre… Nous sommes bons et mauvais tout à la fois… Dites-moi, je vous prie, pourquoi suis-je si bonne? Car je suis très bonne…»

Ainsi divaguait Grouchegnka à mesure que l'ivresse la gagnait. Elle déclara qu'elle voulait danser, se leva en chancelant.

«Mitia, ne me donne plus de vin, même si j'en demande. Le vin me trouble et tout tourne, jusqu'au poêle. Mais je veux danser. On va voir comme je danse bien…»

C'était une intention arrêtée; elle exhiba un mouchoir de batiste qu'elle prit par un bout pour l'agiter en dansant. Mitia s'empressa, les filles se turent, prêtes à entonner, au premier signal, l'air de la danse russe. Maximov, apprenant que Grouchegnka voulait danser, poussa un cri de joie, sautilla devant elle en chantant:

«Jambes fines, flancs rebondis,
La queue en trompette.»

Mais elle l'écarta d'un grand coup de mouchoir.

«Chut! Que tout le monde vienne me regarder. Mitia, appelle aussi ceux qui sont enfermés… Pourquoi les avoir enfermés? Dis-leur que je danse, qu'ils viennent me voir…»

Mitia cogna vigoureusement à la porte des Polonais.

«Hé! Vous autres… Podwysocki! Sortez. Elle va danser et vous appelle.

— Lajdak! Grommela un des Polonais.

— Misérable toi-même! Fripouille!

— Si vous cessiez de railler la Pologne! Bougonna Kalganov, également gris.

— C'est bon, jeune homme! Ce que j'ai dit s'adresse à lui et non à la Pologne. Un misérable ne la représente pas. Tais-toi, beau gosse, croque des bonbons.

— Quels êtres! Pourquoi ne veulent-ils pas faire la paix?» murmura Grouchegnka qui s'avança pour danser.

Le chœur retentit. Elle entrouvrit les lèvres, agita son mouchoir et, après

avoir tangué, s'arrêta au milieu de la salle.

«Je n'ai pas la force… murmura-t-elle d'une voix éteinte; excusez-moi, je ne peux pas…, pardon.»

Elle salua le chœur, fit des révérences à droite et à gauche.

«Elle a bu, la jolie madame, dirent des voix.

— Madame a pris une cuite, expliqua en ricanant Maximov aux filles.

— Mitia, emmène-moi… prends-moi…»

Mitia la saisit dans ses bras et alla déposer son précieux fardeau sur le lit. «Maintenant, je m'en vais», songea Kalganov, et, quittant la salle, il referma sur lui la porte de la chambre bleue. Mais la fête n'en continua que plus bruyante. Grouchegnka étant couchée, Mitia colla ses lèvres aux siennes.

«Laisse-moi, implorat-elle, ne me touche pas avant que je sois à toi… J'ai dit que je serai tienne… épargne-moi… Près de lui, c'est impossible, cela me ferait horreur.

— J'obéis! Pas même en pensée… je te respecte! Oui, ici, cela me répugne.»

Sans relâcher son étreinte, il s'agenouilla près du lit.

«Bien que tu sois sauvage, je sais que tu es noble… Il faut que nous vivions honnêtement désormais… Soyons honnêtes et bons, ne ressemblons pas aux bêtes… Emmène-moi bien loin, tu entends… Je ne veux pas rester ici, je veux aller loin, loin…

Oui, oui, dit Mitia en l'étreignant, je t'emmènerai, nous partirons… Oh! Je donnerais toute ma vie pour une année avec toi afin de savoir ce qui en est de ce sang.

— Quel sang?

— Rien, fit Mitia en grinçant des dents. Groucha, tu veux que nous vivions honnêtement, et je suis un voleur. J'ai volé Katka. Ô honte! ô honte!

— Katka? Cette demoiselle? Non, tu ne lui as rien pris. Rembourse-la, prends mon argent… Pourquoi cries-tu? Tout ce qui est à moi est à toi. Qu'importe l'argent? Nous le gaspillons sans pouvoir nous en empêcher. Nous irons plutôt labourer la terre. Il faut travailler, entends-tu? Aliocha l'a ordonné. Je ne serai pas ta maîtresse, mais ta femme, ton esclave, je travaillerai pour toi. Nous irons saluer la demoiselle, lui demander pardon, et

nous partirons. Si elle refuse, tant pis. Rends-lui son argent et aime-moi… Oublie-la. Si tu l'aimes encore, je l'étranglerai… Je lui crèverai les yeux avec une aiguille…

— C'est toi que j'aime, toi seule, je t'aimerai en Sibérie.

— Pourquoi en Sibérie? Soit, en Sibérie, si tu veux, qu'importe?… Nous travaillerons… Il y a de la neige… J'aime voyager sur la neige… J'aime les tintements de la clochette… Entends-tu, en voilà une qui tinte… Où est-ce? Des voyageurs qui passent… Elle s'est tue.»

Elle ferma les yeux et parut s'endormir. Une clochette, en effet, avait tinté dans le lointain. Mitia pencha la tête sur la poitrine de Grouchegnka. Il ne remarquait pas que le tintement avait cessé et qu'aux chansons et au chahut avait succédé dans la maison un silence de mort. Grouchegnka ouvrit les yeux.

«Qu'y a-t-il? J'ai dormi? Ah! Oui, la clochette… J'ai rêvé que je voyageais sur la neige… la clochette tintait et je me suis assoupie. Nous allions tous les deux, loin, loin. Je t'embrassais, je me pressais contre toi, j'avais froid et la neige étincelait… Tu sais, au clair de lune, comme elle étincelle? Je me croyais ailleurs que sur la terre. Je me réveille avec mon bien-aimé près de moi, comme c'est bon!

— Près de toi» murmura Mitia, en couvrant de baisers la poitrine et les mains de son amie.

Soudain il lui sembla qu'elle regardait droit devant elle, pardessus sa tête, d'un regard étrangement fixe. La surprise presque l'effroi, se peignit sur sa figure.

«Mitia, qui est-ce qui nous regarde?» chuchota-t-elle.

Mitia se retourna et vit quelqu'un qui avait écarté les rideaux et les examinait. Il se leva et s'avança vivement vers l'indiscret.

«Venez ici, je vous prie» fit une voix décidée.

Mitia sortit de derrière les rideaux et s'arrêta, en voyant la chambre pleine de nouveaux personnages. Il sentit un frisson lui courir dans le dos, car il les avait tous reconnus. Ce vieillard de haute taille, en pardessus, avec une cocarde à sa casquette d'uniforme, c'est l'ispravnik, Mikhaïl Makarovitch. Ce petit-maître «poitrinaire, aux bottes irréprochables», c'est le substitut. «Il a un

chronomètre de quatre cents roubles, il me l'a montré.» Ce petit jeune homme à lunettes… Mitia a oublié son nom, mais il le connaît, il l'a vu: c'est le juge d'instruction, «frais émoulu de l'École de Droit». Celui-ci, c'est le stanovoï[269], Mavriki[270] Mavrikiévitch, une de ses connaissances. Et ceux-là, avec leurs plaques de métal, que font-ils ici? Et puis deux manants… Au fond, près de la porte, Kalganov et Tryphon Borissytch…

«Messieurs… Qu'y a-t-il, messieurs? Murmura d'abord Mitia, pour reprendre aussitôt d'une voix forte: Je comprends!»

Le jeune homme aux lunettes s'approcha de lui et déclara d'un air important, mais avec un peu de hâte:

«Nous avons deux mots à vous dire. Veuillez venir ici, près du canapé…

— Le vieillard, s'écria Mitia exalté, le vieillard sanglant!… Je comprends!»

Et il se laissa tomber sur un siège.

«Tu comprends? Tu as compris! Parricide, monstre, le sang de ton vieux père crie contre toi!» hurla tout à coup le vieil ispravnik en s'approchant de Mitia. Il était hors de lui, rouge, tremblant de colère.

«Mais c'est impossible! S'exclama le petit jeune homme. Mikhaïl Makarovitch, voyons, je n'aurais jamais attendu pareille chose de vous!…

— C'est du délire, messieurs, du délire! Reprit l'ispravnik. Regardez-le donc: la nuit, ivre avec une fille de joie, souillé du sang de son père… C'est du délire!…

— Je vous prie instamment, mon cher Mikhaïl Makarovitch, de modérer vos sentiments, bredouilla le substitut; sinon je serai obligé de prendre…»

Le petit juge d'instruction l'interrompit, proféra d'un ton ferme et grave:

«Monsieur le lieutenant en retraite Karamazov, je dois vous prévenir que vous êtes accusé d'avoir tué votre père, Fiodor Pavlovitch, qui a été assassiné cette nuit.»

Il ajouta quelque chose, le substitut également, mais Mitia écoutait sans comprendre. Il les regardait tous d'un air hagard.

Livre IX: L'instruction préparatoire

I. Les débuts du fonctionnaire Perkhotine

Piotr Ilitch Perkhotine, que nous avons laissé frappant de toutes ses forces à la porte cochère de la maison Morozov, finit naturellement par se faire ouvrir. En entendant un pareil vacarme, Fénia, encore mal remise de sa frayeur, faillit avoir une crise de nerfs; bien qu'elle eût assisté à son départ, elle s'imagina que c'était Dmitri Fiodorovitch qui revenait, car lui seul pouvait frapper si «insolemment». Elle accourut vers le portier, réveillé par le bruit, et le supplia de ne pas ouvrir. Mais celui-ci ayant appris le nom du visiteur et son désir de voir Fédossia Marcovna pour une affaire importante, se décida à le laisser entrer. Piotr Ilitch se mit à interroger la jeune fille et découvrit aussitôt le fait le plus important: en se lançant à la recherche de Grouchegnka, Dmitri Fiodorovitch avait emporté un pilon et était revenu les mains vides, mais ensanglantées. «Le sang en dégouttait», s'exclama Fénia, imaginant dans son trouble cette affreuse circonstance. Piotr Ilitch les avait vues, ces mains, et aidé à les laver; il ne s'agissait pas de savoir si elles avaient séché rapidement, mais si Dmitri Fiodorovitch était allé vraiment chez son père avec le pilon. Piotr Ilitch insista sur ce point et, bien qu'il n'eût en somme rien appris de certain, il demeura presque convaincu que Dmitri Fiodorovitch n'avait pu se rendre que chez son père et que, par conséquent, il avait dû se passer là-bas quelque chose.

«À son retour, ajouta Fénia, et lorsque je lui eus tout avoué, je lui ai demandé: «Dmitri Fiodorovitch, pourquoi avez-vous les mains en sang?» Il m'a répondu que c'était du sang humain et qu'il venait de tuer quelqu'un, puis il est sorti en courant comme un fou. Je me suis prise à songer: «Où peut-il bien aller, maintenant? À Mokroïé tuer sa maîtresse.» Alors j'ai couru chez lui pour le supplier de l'épargner. En passant devant la boutique des Plotnikov, je l'ai vu prêt à partir, et j'ai remarqué qu'il avait les mains propres…»

La grand-mère confirma le récit de sa petite-fille. Piotr Ilitch quitta la

maison encore plus troublé qu'il n'y était entré.

Le plus simple semblait maintenant d'aller tout droit chez Fiodor Pavlovitch s'enquérir s'il n'était rien arrivé; puis, une fois édifié, de se rendre chez l'ispravnik. Piotr Ilitch y était bien résolu. Mais la nuit était sombre, la porte cochère massive, il ne connaissait que fort peu Fiodor Pavlovitch; si, à force de frapper, on lui ouvrait, et qu'il ne se fût rien passé, demain, le malicieux Fiodor Pavlovitch irait raconter en ville, comme une anecdote, qu'à minuit, le fonctionnaire Perkhotine, qu'il ne connaissait pas, avait forcé sa porte pour s'informer si on ne l'avait pas tué. Ça ferait un beau scandale! Or, Piotr Ilitch redoutait par-dessus tout le scandale. Néanmoins, le sentiment qui l'entraînait était si puissant qu'après avoir tapé du pied avec colère et s'être dit des injures, il s'élança dans une autre direction, chez MmeKhokhlakov. Si elle répondait négativement à la question des trois mille roubles donnés à telle heure à Dmitri Fiodorovitch, il irait trouver l'ispravnik, sans passer chez Fiodor Pavlovitch; sinon, il remettrait tout au lendemain et retournerait chez lui. On comprend bien que la décision du jeune homme de se présenter à onze heures du soir chez une femme du monde inconnue, de la faire lever peut-être pour lui poser une question singulière, risquait de provoquer un bien autre scandale qu'une démarche auprès de Fiodor Pavlovitch. Mais il arrive souvent que les gens les plus flegmatiques prennent en pareil cas des décisions de ce genre. Or, à ce moment-là, Piotr Ilitch n'était pas du tout flegmatique! Il se rappela toute sa vie comment le trouble insurmontable qui s'était emparé de lui dégénéra en supplice et l'entraîna contre sa volonté. Bien entendu, il s'injuria tout le long du chemin pour cette sotte démarche, mais «j'irai jusqu'au bout!» répétait-il pour la dixième fois en grinçant des dents, et il tint parole.

Onze heures sonnaient quand il arriva chez MmeKhokhlakov. Il pénétra assez facilement dans la cour, mais le portier ne put lui dire avec certitude si Madame était déjà couchée, comme elle en avait l'habitude à cette heure.

«Faites-vous annoncer, vous verrez bien si on vous reçoit ou non.»

Piotr Ilitch monta, mais alors les difficultés commencèrent. Le valet ne voulait pas l'annoncer; il finit par appeler la femme de chambre. D'un ton poli, mais ferme, Piotr Ilitch la pria de dire à sa maîtresse que le fonctionnaire

Perkhotine désirait lui parler au sujet d'une affaire importante, sans quoi il ne se serait pas permis de la déranger.

«Annoncez-moi en ces termes», insista-t-il.

Il attendit dans le vestibule. MmeKhokhlakov se trouvait déjà dans sa chambre à coucher. La visite de Mitia l'avait retournée, elle pressentait pour la nuit une migraine ordinaire en pareil cas. Elle refusa avec irritation de recevoir le jeune fonctionnaire, bien que la visite d'un inconnu, à pareille heure, surexcitât sa curiosité féminine. Mais Piotr Ilitch s'entêta cette fois comme un mulet; se voyant repoussé, il insista impérieusement et fit dire dans les mêmes termes «qu'il s'agissait d'une affaire fort importante et que Madame regretterait peut-être ensuite de ne pas l'avoir reçu.» La femme de chambre le considéra avec étonnement et retourna faire la commission. MmeKhokhlakov fut stupéfaite, réfléchit, demanda quel air avait le visiteur et apprit qu'«il était bien mis, jeune, fort poli». Notons en passant que Piotr Ilitch était beau garçon et qu'il le savait. MmeKhokhlakov se décida à se montrer. Elle était en robe de chambre et en pantoufles, mais jeta un châle noir sur ses épaules. On pria le fonctionnaire d'entrer au salon. La maîtresse du logis parut, l'air interrogateur et, sans faire asseoir le visiteur, l'invita à s'expliquer.

«Je me permets de vous déranger, madame, au sujet de notre connaissance commune, Dmitri Fiodorovitch Karamazov», commença Perkhotine; mais à peine avait-il prononcé ce nom qu'une vive irritation se peignit sur le visage de son interlocutrice. Elle étouffa un cri et l'interrompit avec colère.

«Va-t-on me tourmenter encore longtemps avec cet affreux personnage? Comment avez-vous le front de déranger à pareille heure une dame que vous ne connaissez pas… pour lui parler d'un individu qui, ici même, il y a trois heures, est venu m'assassiner, a frappé du pied, est sorti d'une façon scandaleuse? Sachez, monsieur, que je porterai plainte contre vous; veuillez vous retirer sur-le-champ… Je suis mère, je vais… je…

— Alors il voulait vous tuer aussi?

— Est-ce qu'il a déjà tué quelqu'un? Demanda impétueusement MmeKhokhlakov.

— Veuillez m'accorder une minute d'attention, madame, et je vous expliquerai tout, répondit avec fermeté Perkhotine. Aujourd'hui, à cinq heures de relevée, Mr Karamazov m'a emprunté dix roubles en camarade, et je sais positivement qu'il était sans argent; à neuf heures, il est venu chez moi tenant en main une liasse de billets de cent roubles, pour deux ou trois mille roubles environ. Il avait l'air d'un fou, les mains et le visage ensanglantés. À ma question: d'où provenait tant d'argent, il répondit textuellement qu'il l'avait reçu de vous et que vous lui avanciez une somme de trois mille roubles pour partir soi-disant aux mines d'or.»

Le visage de MmeKhokhlakov exprima une émotion soudaine.

«Mon Dieu! C'est son vieux père qu'il a tué! S'exclamat-elle en joignant les mains. Je ne lui ai pas donné d'argent, pas du tout! Oh! Courez, courez!… N'en dites pas davantage! Sauvez le vieillard, courez vers son père!

— Permettez, madame… Ainsi vous ne lui avez pas donné d'argent? Vous êtes bien sûre de ne lui avoir avancé aucune somme?

— Aucune, aucune. J'ai refusé, car il ne savait pas apprécier mes sentiments. Il est parti furieux en frappant du pied. Il s'est jeté sur moi, je me suis rejetée en arrière… Figurez-vous – car je ne veux rien vous cacher – qu'il a craché sur moi! Mais pourquoi rester debout? Asseyez-vous… Excusez, je… Ou courez plutôt sauver ce malheureux vieillard d'une mort affreuse?

— Mais s'il l'a déjà tué?

— En effet, mon Dieu! Qu'allons-nous faire maintenant? Que pensez-vous qu'on doive faire?»

Cependant elle avait fait asseoir Piotr Ilitch et pris place en face de lui, il lui exposa brièvement les faits dont il avait été témoin, raconta sa récente visite chez Fénia et parla du pilon. Tous ces détails bouleversèrent la dame qui poussa un cri, mit la main devant ses yeux.

«Figurez-vous que j'ai pressenti tout cela! C'est un don chez moi, tous mes pressentiments se réalisent. Combien de fois j'ai regardé ce terrible homme en songeant: «Il finira par me tuer.» Et voilà que c'est arrivé… Ou plutôt, s'il ne m'a pas tuée maintenant comme son père, c'est grâce à Dieu qui m'a protégée; de plus, il a eu honte, car je lui avais attaché au cou, ici

même, une petite image provenant des reliques de sainte Barbe, martyre… J'ai été bien près de la mort à cette minute, je m'étais approchée tout à fait de lui, il me tendait le cou! Savez-vous, Piotr Ilitch (vous avez dit, je crois qu'on vous appelle ainsi), je ne crois pas aux miracles, mais cette image, ce miracle évident en ma faveur, cela m'impressionne et je recommence à croire à n'importe quoi. Avez-vous entendu parler du starets Zosime?… D'ailleurs, je ne sais pas ce que je dis… Figurez-vous qu'il a craché sur moi avec cette image au cou… Craché seulement, sans me tuer, et… et voilà où il a couru! Qu'allons-nous faire maintenant, dites, qu'allons-nous faire?»

Piotr Ilitch se leva et déclara qu'il allait tout raconter à l'ispravnik, et que celui-ci agirait à sa guise.

«Ah! Je le connais, c'est un excellent homme. Allez vite le trouver. Que vous êtes ingénieux, Piotr Ilitch; à votre place je n'y aurais jamais songé!

— D'autant plus que je suis moi-même en bons termes avec l'ispravnik, insinua Piotr Ilitch, visiblement désireux d'échapper à cette dame expansive qui ne lui laissait pas prendre congé.

— Savez-vous, venez me raconter ce que vous aurez vu et appris… Les constatations… ce qu'on fera de lui… Dites-moi, la peine de mort n'existe pas chez nous? Venez sans faute, fût-ce à trois ou quatre heures du matin… Faites-moi réveiller, secouer, si je ne me lève pas… D'ailleurs, je ne dormirai pas, sans doute. Et si je vous accompagnais?

— Non, mais si vous certifiiez par écrit, à tout hasard, que vous n'avez pas donné d'argent à Dmitri Fiodorovitch, cela pourrait servir… à l'occasion…

— Certainement! Approuva MmeKhokhlakov en s'élançant à son bureau. Votre ingéniosité, votre savoir-faire me confondent. Vous êtes employé ici? Cela me fait grand plaisir…»

Tout en parlant, elle avait à la hâte tracé ces quelques lignes, en gros caractères:

«Je n'ai jamais prêté trois mille roubles au malheureux Dmitri Fiodorovitch Karamazov, ni aujourd'hui, ni auparavant! Je le jure par ce qu'il y a de plus sacré.

«Khokhlakov.»

«Voilà qui est fait! Fit-elle en se retournant vers Piotr Ilitch. Allez, sauvez son âme. C'est un grand exploit que vous accomplissez.»

Elle fit trois fois sur lui le signe de la croix, et le reconduisit jusqu'au vestibule.

«Que je vous suis reconnaissante! Vous ne pouvez vous imaginer comme je vous suis reconnaissante d'être venu d'abord me trouver. Comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais rencontrés? Je serai charmée de vous recevoir dorénavant. Je constate avec plaisir que vous remplissez vos devoirs avec une exactitude, une ingéniosité remarquables… Mais on doit vous apprécier, vous comprendre, enfin, et tout ce que je pourrai faire pour, soyez sûr… Oh! J'aime la jeunesse, j'en suis éprise. Les jeunes gens sont l'espoir de notre malheureuse Russie… Allez, allez!…»

Piotr Ilitch s'était déjà sauvé, sinon elle ne l'aurait pas laissé partir si vite. D'ailleurs, MmeKhokhlakov lui avait produit une impression assez agréable, qui adoucissait même son appréhension de s'être engagé dans une affaire aussi scabreuse. On sait que les goûts sont fort variés. «Et elle n'est pas si âgée, songeait-il avec satisfaction; au contraire, je l'aurais prise pour sa fille.»

Quant à MmeKhokhlakov, elle était tout bonnement aux anges. «Un tel savoir-faire, une telle précision chez un si jeune homme, avec ses manières et son extérieur. On prétend que les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont bons à rien, voilà un exemple, etc.» Si bien qu'elle oublia même «cet affreux événement»; une fois couchée, elle se rappela vaguement qu'elle avait été «près de la mort» et murmura: «Ah! C'est affreux, affreux!» Mais elle s'endormit aussitôt d'un profond sommeil. Je ne me serais d'ailleurs pas étendu sur des détails aussi insignifiants, si cette rencontre singulière du jeune fonctionnaire avec une veuve encore fraîche n'avait influé, par la suite, sur toute la carrière de ce jeune homme méthodique. On s'en souvient même avec étonnement dans notre ville et nous en dirons peut-être un mot en terminant la longue histoire des Frères Karamazov.

II. L'alarme

Notre ispravnik Mikhaïl Makarovitch, lieutenant-colonel en retraite devenu

«conseiller de cour[271]», était un brave homme. Établi chez nous depuis trois ans seulement, il s'était attiré la sympathie générale parce qu'«il savait réunir la société». Il y avait toujours du monde chez lui, ne fût-ce qu'une ou deux personnes à dîner; il n'aurait pu vivre sans cela. Les prétextes les plus variés motivaient les invitations. La chère n'était pas délicate, mais copieuse, les tourtes de poisson excellentes, l'abondance des vins compensait leur médiocrité. Dans la première pièce se trouvait un billard, avec des gravures de courses anglaises encadrées de noir, ce qui constitue, comme on sait, l'ornement nécessaire de tout billard chez un célibataire. On jouait tous les soirs aux cartes. Mais souvent, la meilleure société de notre ville se réunissait pour danser, les mères amenaient leurs filles. Mikhaïl Makarovitch, bien que veuf, vivait en famille, avec sa fille veuve et ses deux petites-filles. Celles-ci, qui avaient terminé leurs études, étaient assez gentilles et gaies et, bien que sans dot, attiraient chez leur grand-père la jeunesse mondaine. Bien que borné et peu instruit, Mikhaïl Makarovitch remplissait ses fonctions aussi bien que beaucoup d'autres. Il avait toutefois des vues erronées sur certaines réformes du présent règne[272], et cela plus par indolence que par incapacité, car il ne trouvait pas le temps de les étudier. «J'ai l'âme d'un militaire plutôt que d'un civil», se disait-il en parlant de lui-même. Bien qu'il eût des terres au soleil, il ne s'était pas encore formé une idée très nette de la réforme paysanne et n'apprenait à la connaître que peu à peu, par la pratique et malgré lui.

Sûr de trouver du monde chez Mikhaïl Makarovitch, Piotr Ilitch y rencontra en effet le procureur, venu faire une partie, le jeune médecin du zemstvo[273], Varvinski, récemment arrivé de Pétersbourg, où il était sorti un des premiers de l'École de Médecine. Le procureur – c'est-à-dire le substitut, mais tous l'appelaient ainsi – Hippolyte Kirillovitch, était un homme à part, encore jeune, trente-cinq ans, mais disposé à la tuberculose, marié à une femme obèse et stérile, rempli d'amour-propre, irascible, tout en possédant de solides qualités. Par malheur, il se faisait beaucoup d'illusions sur ses mérites, ce qui le rendait constamment inquiet. Il avait même des penchants artistiques, une certaine pénétration psychologique appliquée aux criminels et au crime; c'est pourquoi il se croyait victime de passe-droits, bien convaincu qu'on ne l'appréciait pas à sa valeur dans les hautes sphères. Aux heures de

découragement, il menaçait même de se faire avocat d'assises. L'affaire Karamazov le galvanisa tout entier: «Une affaire qui pouvait passionner la Russie!» Mais j'anticipe.

Dans la pièce voisine se tenait, avec les demoiselles, le jeune juge d'instruction Nicolas Parthénovitch Nelioudov, arrivé depuis deux mois de Pétersbourg. On s'étonna plus tard que ces personnages se fussent réunis comme exprès le soir du «crime», dans la maison du pouvoir exécutif. Cependant, il n'y avait rien là que de fort naturel: la femme d'Hippolyte Kirillovitch souffrant des dents depuis la veille, il avait dû se soustraire à ses plaintes; le médecin ne pouvait passer la soirée que devant un tapis vert. Quant à Nélioudov, il avait projeté de rendre visite ce soir-là à Mikhaïl Makarovitch, soi-disant par hasard, afin de surprendre la fille de celui-ci, Olga Mikhaïlovna, dont c'était l'anniversaire: il connaissait ce secret, que, d'après lui, elle dissimulait pour ne pas organiser de sauterie. À son âge, qu'elle craignait de révéler, cela prêtait à des allusions moqueuses; demain, il en parlerait à tout le monde, etc. Ce gentil garçon était, à cet égard, un grand polisson; ainsi l'avaient surnommé nos dames, et il ne s'en plaignait pas. De bonne compagnie, de famille honorable, bien élevé, ce jouisseur était inoffensif et toujours correct. De petite taille et de complexion délicate, il portait toujours à ses doigts frêles quelques grosses bagues. Dans l'exercice de sa charge, il devenait très grave, car il avait une haute idée de son rôle et de ses obligations. Il savait surtout confondre, lors des interrogatoires, les assassins et autres malfaiteurs du bas peuple, et suscitait en eux un certain étonnement, sinon du respect pour sa personne.

En arrivant chez l'ispravnik, Piotr Ilitch fut stupéfait de voir que tout le monde était au courant. En effet, on avait cessé de jouer, tous discutaient la nouvelle, Nicolas Parthénovitch prenait même des airs belliqueux. Piotr Ilitch apprit avec stupeur que le vieux Fiodor Pavlovitch avait effectivement été assassiné ce soir chez lui, assassiné et dévalisé. Voici comment on venait d'apprendre la triste nouvelle.

Marthe Ignatièvna, la femme de Grigori, malgré le profond sommeil où elle était plongée, se réveilla tout à coup, sans doute aux cris de Smerdiakov qui gisait dans la chambrette voisine. Elle n'avait jamais pu s'habituer à ces

cris de l'épileptique, précurseurs de la crise et qui l'épouvantaient. Encore à moitié endormie, elle se leva et entra dans le cabinet de Smerdiakov. Dans l'obscurité, on entendait le malade râler, se débattre. Prise de peur, elle appela son mari, mais réfléchit que Grigori n'était pas là à son réveil. Elle revint tâter le lit qu'elle trouva vide. Elle courut sur le perron et appela timidement son mari. En guise de réponse, elle entendit, dans le silence nocturne, des gémissements lointains. Elle prêta l'oreille: les gémissements se répétèrent, ils partaient bien du jardin. «Seigneur, on dirait les plaintes d'Elisabeth Smerdiachtchaïa!» Elle descendit, aperçut la petite porte du jardin ouverte: «Il doit être là-bas, le pauvre!» Elle s'approcha, entendit distinctement Grigori l'appeler: «Marthe, Marthe!» d'une voix faible et dolente. «Seigneur, viens à notre secours!» murmura Marthe qui s'élança dans la direction de Grigori.

Elle le trouva à vingt pas de la palissade, où il était tombé. Revenu à lui, il avait dû se traîner longtemps en perdant plusieurs fois connaissance. Elle remarqua aussitôt qu'il était tout en sang et se mit à crier. Grigori murmurait faiblement des paroles entrecoupées: «Tué… tué son père… Pourquoi cries-tu, sotte?… Cours, appelle…» Marthe Ignatièvna ne se calmait pas; soudain, apercevant la fenêtre de son maître ouverte et éclairée, elle y courut et se mit à l'appeler. Mais un regard dans la chambre lui révéla un affreux spectacle: Fiodor Pavlovitch gisait sur le dos, inerte; sa robe de chambre et sa chemise blanche étaient inondées de sang. La bougie, demeurée sur une table, éclairait vivement le visage du mort. Affolée, Marthe Ignatièvna sortit en courant du jardin, ouvrit la porte cochère, se précipita chez Marie Kondratievna. Les deux voisines, la mère et la fille, dormaient; les coups redoublés frappés aux volets les réveillèrent. En paroles incohérentes, Marthe Ignatièvna leur conta la chose et les appela au secours. Foma, d'humeur vagabonde, couchait chez elles cette nuit-là. On le fit lever aussitôt, et tous se rendirent sur le lieu du crime. En chemin, Marie Kondratievna se rappela avoir entendu, vers neuf heures, un cri perçant. C'était précisément le «Parricide!» de Grigori, lorsqu'il avait empoigné par la jambe Dmitri Fiodorovitch déjà monté sur la palissade. Arrivées auprès de Grigori, les deux femmes, avec l'aide de Foma, le transportèrent dans le pavillon. À la lumière, on constata que Smerdiakov

était toujours en proie à sa crise, les yeux révulsés, l'écume aux lèvres. On lava la tête du blessé avec de l'eau et du vinaigre, ce qui le ranima complètement. Sa première question fut pour savoir si Fiodor Pavlovitch était encore vivant. Les deux femmes et le soldat retournèrent au jardin et virent que non seulement la fenêtre, mais la porte de la maison étaient grandes ouvertes, alors que depuis une semaine, le barine s'enfermait à double tour chaque soir et ne permettait même pas à Grigori de frapper sous aucun prétexte. Ils n'osèrent entrer «de peur de s'attirer des désagréments». Sur l'ordre de Grigori, Marie Kondratievna courut chez l'ispravnik donner l'alarme. Elle précéda de cinq minutes Piotr Ilitch, de sorte que celui-ci arriva comme un témoin oculaire, confirmant par son récit les soupçons contre l'auteur présumé du crime, que jusqu'alors, au fond de son cœur, il avait refusé de croire coupable.

On résolut d'agir énergiquement. Les autorités judiciaires se rendirent sur les lieux et procédèrent à une enquête. Le médecin du Zemstvo, un débutant, s'offrit de lui-même à les accompagner. Je résume les faits. Fiodor Pavlovitch avait la tête fracassée, mais avec quelle arme? Probablement la même qui avait servi ensuite à assommer Grigori. Celui-ci, après avoir reçu les premiers soins, fit, malgré sa faiblesse, un récit assez suivi de ce qui lui était arrivé. En cherchant avec une lanterne près de la palissade, on trouva dans une allée, bien en vue, le pilon de cuivre. Il n'y avait aucun désordre dans la chambre de Fiodor Pavlovitch, sauf que derrière le paravent, près du lit, on trouva une enveloppe de grand format, en papier fort, avec l'inscription: «Trois mille roubles pour mon ange, Grouchegnka, si elle veut venir.» Plus bas, Fiodor Pavlovitch avait ajouté: «Et pour ma poulette.» L'enveloppe, qui portait trois grands cachets de cire rouge, était déchirée et vide. On retrouva à terre la faveur rose qui l'entourait. Dans la déposition de Piotr Ilitch, une chose attira l'attention des magistrats: la supposition que Dmitri Fiodorovitch se suiciderait le lendemain matin, d'après ses propres paroles, le pistolet chargé, le billet qu'il avait écrit, etc. Comme Piotr Ilitch, incrédule, le menaçait d'une dénonciation pour l'en empêcher, Mitia avait répliqué en souriant: «Tu n'auras pas le temps.» Il fallait donc se rendre en toute hâte à Mokroïé pour arrêter le criminel avant qu'il eût mis fin à ses jours. «C'est clair, c'est clair»,

répétait le procureur surexcité, «de pareilles tête brûlées agissent toujours ainsi: ils font la noce avant d'en finir.» Le récit des emplettes de Dmitri l'échauffa davantage. «Rappelez-vous, messieurs, l'assassin du marchand Olsoufiev, qui s'empara de quinze cents roubles. Son premier soin fut de se friser, puis d'aller chez des filles, sans prendre la peine de dissimuler l'argent.» Mais l'enquête, les formalités demandaient du temps; on dépêcha donc à Mokroïé le stanovoï Mavriki Mavrikiévitch Chmertsov, venu en ville toucher son traitement. Il reçut pour instructions de surveiller discrètement le «criminel» jusqu'à l'arrivée des autorités compétentes, de former une escorte, etc. Gardant l'incognito, il mit seulement au courant d'une partie de l'affaire Tryphon Borissytch, une ancienne connaissance. C'est alors que Mitia avait rencontré sur la galerie le patron qui le cherchait et remarqué un changement dans l'expression et le ton du personnage. Mitia et ses compagnons ignoraient donc la surveillance dont ils étaient l'objet; quand à la boîte aux pistolets, le patron l'avait depuis longtemps mise en lieu sûr. À cinq heures seulement, presque à l'aube, arrivèrent les autorités, dans deux voitures. Le médecin était resté chez Fiodor Pavlovitch, pour faire l'autopsie et surtout parce que l'état de Smerdiakov l'intéressait fort. «Des crises d'épilepsie aussi violentes et aussi longues, durant deux jours, sont fort rares et appartiennent à la science», déclara-t-il à ses partenaires lors de leur départ, et ceux-ci le félicitèrent, en riant, de cette trouvaille. Il avait même affirmé que Smerdiakov ne vivrait pas jusqu'au matin.

Après cette digression un peu longue, mais nécessaire, nous reprenons notre récit à l'endroit où nous l'avons laissé.

III. Les tribulations d'une âme. Première tribulation

Mitia regardait les assistants d'un air hagard, sans comprendre ce qu'on disait. Tout à coup, il se leva, tendit les bras vers le ciel et s'écria:

«Je ne suis pas coupable! Je n'ai pas versé le sang de mon père… Je voulais le tuer, mais je suis innocent. Ce n'est pas moi!»

À peine finissait-il de parler que Grouchegnka surgit de derrière les rideaux et tomba aux pieds de l'ispravnik.

«C'est moi, maudite, qui suis coupable, cria-t-elle éplorée, les mains tendues, c'est à cause de moi qu'il a tué. Ce pauvre vieillard, qui n'est plus, je l'ai torturé. C'est moi la principale coupable.

— Oui, c'est toi, criminelle! Tu es une coquine, une fille dépravée», vociféra l'ispravnik en la menaçant du poing.

On le fit taire aussitôt, le procureur le saisit même à bras-le-corps.

«C'est du désordre, Mikhaïl Makarovitch! Vous gênez l'enquête… vous gâtez l'affaire…»

Il suffoquait presque.

«Il faut prendre des mesures… il faut prendre des mesures, criait de son côté Nicolas Parthénovitch; on ne peut pas tolérer cela.

— Jugez-nous ensemble! Continuait Grouchegnka toujours à genoux. Exécutez-nous ensemble, je suis prête à mourir avec lui.

— Groucha, ma vie, mon sang, mon trésor sacré! Dit Mitia en s'agenouillant à côté d'elle et en l'étreignant. Ne la croyez pas, elle est innocente, complètement innocente!»

On les sépara de force, on emmena la jeune femme. Il défaillit et ne revint à lui qu'assis à table, entouré de gens à plaque de métal[274]. En face, sur le divan, se tenait Nicolas Parthénovitch, le juge d'instruction, qui l'exhortait de la façon la plus courtoise à boire un peu d'eau: «Cela vous rafraîchira, vous calmera, n'ayez crainte, ne vous inquiétez pas.» Mitia s'intéressait fort à ses grosses bagues ornées, l'une d'une améthyste, l'autre d'une pierre jaune clair, d'un éclat magnifique. Longtemps après il se rappela avec étonnement que ces bagues le fascinaient durant les pénibles heures de l'interrogatoire et qu'il ne pouvait en détacher les yeux. À gauche de Mitia siégeait le procureur, à droite un jeune homme en veston de chasse fort usé, devant un encrier et du papier. C'était le greffier du juge d'instruction. À l'autre extrémité de la chambre, près de la fenêtre, se tenaient l'ispravnik et Kalganov.

«Buvez de l'eau, répétait doucement, pour la dixième fois le juge d'instruction.

— J'ai bu, messieurs, j'ai bu… Eh bien, écrasez-moi, condamnez-moi, décidez de mon sort! S'écria Mitia en le fixant.

— Donc, vous affirmez être innocent de la mort de votre père, Fiodor

Pavlovitch?

— Oui. J'ai versé le sang de l'autre vieillard, mais pas celui de mon père. Et je le déplore! J'ai tué… mais il est dur de se voir accuser d'un crime horrible qu'on n'a pas commis. C'est une terrible accusation, messieurs, un coup de massue! Mais qui donc a tué mon père? Qui pouvait le tuer, sinon moi? C'est prodigieux, c'est inconcevable!…

— Je vais vous le dire…» commença le juge; mais le procureur (nous appellerons ainsi le substitut), après avoir échangé un coup d'œil avec lui, dit à Mitia:

«Vous vous tourmentez inutilement au sujet du vieux domestique Grigori Vassiliev. Sachez qu'il est vivant. Il a repris connaissance, et malgré le coup terrible que vous lui avez porté, d'après vos dépositions à tous deux, il en réchappera certainement. Tel est du moins l'avis du médecin.

— Vivant? Il est vivant! S'exclama Mitia, les mains jointes, le visage rayonnant. Seigneur, je te rends grâce pour ce miracle insigne accordé au pécheur, au scélérat que je suis, à ma prière!… Car j'ai prié toute la nuit!…»

Et il se signa trois fois.

«Ce même Grigori a fait à votre sujet une déposition d'une telle gravité que…, poursuivit le procureur, mais Mitia se leva brusquement.

— Un instant, messieurs, de grâce, rien qu'un instant; je cours vers elle…

— Permettez! C'est impossible maintenant!» s'exclama Nicolas Parthénovitch qui se leva aussi.

Les individus aux plaques de métal appréhendèrent Mitia; il se rassit d'ailleurs de bonne grâce…

«C'est dommage. Je voulais seulement lui annoncer que ce sang qui m'a angoissé toute la nuit est lavé et que je ne suis pas un assassin! Messieurs, c'est ma fiancée! Dit-il avec respect en regardant tous les assistants. Oh! Je vous remercie! Vous m'avez rendu à la vie… Ce vieillard m'a porté dans ses bras, c'est lui qui me lavait dans une auge quand j'avais trois ans, quand j'étais abandonné de tous. Il m'a servi de père!…

— Donc, vous… reprit le juge.

— Permettez, messieurs, encore un instant, interrompit Mitia, en s'accoudant sur la table, le visage caché dans ses mains, laissez-moi me

recueillir, laissez-moi respirer. Tout cela me bouleverse; on ne frappe pas sur un homme comme sur un tambour, messieurs!

— Vous devriez boire un peu d'eau…»

Mitia se découvrit le visage et sourit. Il avait le regard vif et paraissait transformé. Ses manières aussi avaient changé, il se sentait de nouveau l'égal de ces gens, de ses anciennes connaissances, comme s'ils s'étaient rencontrés la veille dans le monde, avant l'événement. Notons que Mitia avait d'abord été reçu cordialement chez l'ispravnik, mais que, par la suite, le dernier mois surtout, il avait presque cessé de fréquenter chez lui. L'ispravnik, quand il le rencontrait dans la rue, fronçait les sourcils et ne le saluait que par politesse, ce qui n'échappait pas à Mitia. Il connaissait encore moins le procureur, mais rendait parfois visite, sans trop savoir pourquoi, à sa femme, personne nerveuse et fantasque; elle le recevait toujours gracieusement et lui témoignait de l'intérêt. Quant au juge, il avait échangé, une ou deux fois avec lui, des propos sur les femmes.

«Vous êtes, Nicolas Parthénovitch, un juge d'instruction fort habile, à ce que je vois, dit gaiement Mitia; d'ailleurs je vais vous aider. Oh! Messieurs, je suis ressuscité… Ne vous formalisez pas de ma franchise, aussi bien je suis un peu ivre, je l'avoue. Il me semble avoir eu l'honneur… l'honneur et le plaisir de vous rencontrer, Nicolas Parthénovitch, chez mon parent Mioussov… Messieurs, je ne prétends pas à l'égalité, je comprends ma situation vis-à-vis de vous. Il pèse sur moi, si Grigori m'accuse, il pèse sur moi, bien sûr, une charge terrible. Je le comprends très bien. Mais, au fait, messieurs, je suis prêt et nous en aurons bientôt fini. Si je suis sûr de mon innocence, ce ne sera pas long, n'est-ce pas?»

Mitia parlait vite, avec expansion, comme s'il prenait ses auditeurs pour ses meilleurs amis.

«Ainsi, nous notons en attendant que vous niez formellement l'accusation portée contre vous, dit d'un ton grave Nicolas Parthénovitch, et il dicta à demi-voix au greffier le nécessaire.

— Noter? Vous voulez noter ça? Soit, j'y consens, je donne mon plein consentement, messieurs… Seulement, voyez… Attendez, écrivez ceci: il est coupable de voies de fait, d'avoir assené des coups violents à un pauvre

vieillard. Et puis, dans mon for intérieur, au fond du cœur, je me sens coupable, mais cela il ne faut pas l'écrire, c'est ma vie privée, messieurs, cela ne vous regarde pas, ce sont les secrets du cœur… Quant à l'assassinat de mon vieux père, j'en suis innocent! C'est un idée monstrueuse!… Je vous le prouverai, vous serez convaincus tout de suite. Vous rirez vous-mêmes de vos soupçons!…

— Calmez-vous, Dmitri Fiodorovitch, dit le juge. Avant de poursuivre l'interrogatoire, je voudrais, si vous consentez à répondre, que vous me confirmiez un fait: vous n'aimiez pas le défunt, paraît-il, vous aviez constamment des démêlés avec lui… Ici, tout au moins, il y a un quart d'heure, vous avez déclaré avoir eu l'intention de le tuer: «Je ne l'ai pas tué, avez-vous dit, mais j'ai voulu le tuer!»

— J'ai dit cela? Oh! C'est bien possible! Oui, plusieurs fois, j'ai voulu le tuer… malheureusement!

— Vous le vouliez. Consentez-vous à nous expliquer les motifs de cette haine contre votre père?

— À quoi bon des explications, messieurs? Fit Mitia d'un air morne en haussant les épaules. Je ne cachais pas mes sentiments, toute la ville les connaît. Il n'y a pas longtemps, je les ai manifestés au monastère, dans la cellule du starets Zosime… Le soir du même jour, j'ai battu et presque assommé mon père, en jurant devant témoins que je viendrais le tuer. Oh! Les témoins ne manquent pas, j'ai crié cela durant un mois… Le fait est patent, mais les sentiments, c'est une autre affaire. Voyez-vous, messieurs, j'estime que vous n'avez pas le droit de m'interroger là-dessus. Malgré l'autorité dont vous êtes revêtus, c'est une affaire intime, qui ne regarde que moi… Mais, puisque je n'ai pas caché mes sentiments auparavant… j'en ai parlé à tout le monde au cabaret, alors… alors je n'en ferai pas un mystère maintenant. Voyez-vous, messieurs, je comprends qu'il y a contre moi des charges accablantes: j'ai dit à tous que je le tuerais, et voilà qu'on l'a tué: n'est-ce pas moi le coupable, en pareil cas? Ha! Ha! Je vous excuse, messieurs, je vous excuse complètement. Je suis moi-même stupéfait. Qui donc est l'assassin, dans ce cas, sinon moi? N'est-ce pas vrai? Si ce n'est pas moi, qui est-ce donc? Messieurs, je veux savoir, j'exige que vous me disiez où il a été tué,

comment, avec quelle arme.»

Il regarda longuement le juge et le procureur.

«Nous l'avons trouvé gisant sur le plancher, dans son bureau, la tête fracassée, dit le procureur.

— C'est terrible, messieurs!»

Mitia frémit, s'accouda à la table, se cacha le visage de sa main droite.

«Continuons, dit Nicolas Parthénovitch. Alors, quels motifs inspiraient votre haine? Vous avez, je crois, déclaré publiquement qu'elle provenait de la jalousie?

— Eh oui, la jalousie, et autre chose encore.

— Des démêlés d'argent?

— Eh oui, l'argent jouait aussi un rôle.

— Il s'agissait, je crois, de trois mille roubles que vous n'aviez pas touchés sur votre héritage?

— Comment, trois mille! Davantage, plus de six mille, plus de dix mille, peut-être. Je l'ai dit à tout le monde, je l'ai crié partout! Mais j'étais décidé, pour en finir, à transiger à trois mille roubles. Il me les fallait à tout prix… de sorte que ce paquet caché sous un coussin, et destiné à Grouchegnka, je le considérais comme ma propriété qu'on m'avait volée, oui, messieurs, comme étant à moi.»

Le procureur échangea un coup d'œil significatif avec le juge.

«Nous reviendrons là-dessus, dit aussitôt le juge; pour le moment, permettez-nous de noter ce point: que vous considériez l'argent enfermé dans cette enveloppe comme votre propriété.

— Écrivez, messieurs; je comprends que c'est une nouvelle charge contre moi, mais cela ne me fait pas peur, je m'accuse moi-même. Vous entendez, moi-même. Voyez-vous, messieurs, je crois que vous vous méprenez du tout au tout sur mon compte, ajouta-t-il tristement. L'homme qui vous parle est loyal; il a commis maintes bassesses, mais il est toujours demeuré noble au fond de lui-même… Bref, je ne sais pas m'exprimer… Cette soif de noblesse m'a toujours tourmenté; je la recherchais avec la lanterne de Diogène, et pourtant, je n'ai fait que des vilenies, comme nous tous, messieurs… c'est-à-dire comme moi seul, je me trompe, je suis le seul de mon espèce!…

Messieurs, j'ai mal à la tête. Voyez-vous, tout me dégoûtait en lui: son extérieur, je ne sais quoi de malhonnête, sa vantardise et son mépris pour tout ce qui est sacré, sa bouffonnerie et son irréligion. Mais maintenant qu'il est mort, je pense autrement.

— Comment cela, autrement?

— C'est-à-dire non, pas autrement, mais je regrette de l'avoir tant détesté.

— Vous éprouvez des remords?

— Non, pas des remords, ne notez pas cela. Moi-même, messieurs, je ne brille ni par la bonté ni par la beauté; aussi n'avais-je pas le droit de le trouver répugnant. Vous pouvez noter cela.»

Ayant ainsi parlé, Mitia parut fort triste. Il devenait de plus en plus morne à mesure qu'il répondait aux questions du juge. C'est à ce moment que se déroula une scène inattendue. Bien qu'on eût éloigné Grouchegnka, elle se trouvait dans une chambre proche de celle où avait lieu l'interrogatoire, en compagnie de Maximov, abattu et terrifié, qui s'attachait à elle comme à une ancre de salut. Un individu à plaque de métal gardait la porte. Grouchegnka pleurait; tout à coup, incapable de résister à son chagrin, après avoir crié: «Malheur, malheur!» elle courut hors de la chambre vers son bien-aimé, si brusquement que personne n'eut le temps de l'arrêter. Mitia, qui l'avait entendue, frémit, se précipita à sa rencontre. Mais on les empêcha de nouveau de se rejoindre. On le saisit par les bras, il se débattit avec acharnement, il fallut trois ou quatre hommes pour le maintenir. On s'empara aussi de Grouchegnka et il la vit qui lui tendait les bras tandis qu'on l'emmenait. La scène passée, il se retrouva à la même place, en face du juge.

«Pourquoi la faire souffrir? S'écria-t-il. Elle est innocente!…»

Le procureur et le juge s'efforcèrent de le calmer. Dix minutes s'écoulèrent ainsi.

Mikhaïl Makarovitch, qui était sorti, rentra et dit tout ému:

«Elle est en bas. Me permettez-vous, messieurs, de dire un mot à ce malheureux? En votre présence, bien entendu.

— Comme il vous plaira, Mikhaïl Makarovitch, nous n'y voyons aucun inconvénient, dit le juge.

— Dmitri Fiodorovitch, écoute, mon pauvre ami, commença le brave

homme, dont le visage exprimait une compassion presque paternelle. Agraféna Alexandrovna se trouve en bas, avec les filles du patron; le vieux Maximov ne la quitte pas. Je l'ai rassurée, je lui ai fait comprendre que tu devais te justifier, qu'il ne fallait pas te troubler, sinon tu aggraverais les charges contre toi, comprends-tu? Bref, elle a saisi, elle est intelligente et bonne, elle voulait me baiser les mains, demandant grâce pour toi. C'est elle qui m'a envoyé te rassurer, il faut que je puisse lui dire que tu es tranquille à son sujet. Calme-toi donc. Je suis coupable devant elle, c'est une âme tendre et innocente. Puis-je lui dire, Dmitri Fiodorovitch, que tu seras calme?»

Le bonhomme était ému de la douleur de Grouchegnka, il avait même les larmes aux yeux. Mitia s'élança vers lui.

«Pardon, messieurs, permettez, je vous en prie. Vous êtes un ange, Mikhaïl Makarovitch, merci pour elle. Je serai calme, je serai gai; dites-le-lui dans votre bonté; je vais même me mettre à rire, sachant que vous veillez sur elle. Je terminerai bientôt cela, sitôt libre, je cours à elle, qu'elle prenne patience! Messieurs, je vais vous ouvrir mon cœur, nous allons terminer tout cela gaiement, nous finirons par rire ensemble, n'est-ce pas? Messieurs, cette femme, c'est la reine de mon âme! Oh! Laissez-moi vous le dire… Je crois que vous êtes de nobles cœurs. Elle éclaire et ennoblit ma vie. Oh! Si vous saviez! Vous avez entendu ses cris: «J'irais avec toi à la mort!» Que lui ai-je donné, moi qui n'ai rien? Pourquoi un pareil amour? Suis-je digne, moi, vile créature, d'être aimé au point qu'elle me suive au bagne? Tout à l'heure, elle se traînait à vos pieds pour moi, elle si fière et innocente! Comment ne pas l'adorer, ne pas m'élancer vers elle? Messieurs, pardonnez-moi! Maintenant, me voilà consolé!»

Il tomba sur une chaise et, se couvrant le visage de ses mains, se mit à sangloter. Mais c'étaient des larmes de joie. Le vieil ispravnik paraissait ravi, les juges également; ils sentaient que l'interrogatoire entrait dans une phase nouvelle. Quand l'ispravnik fut sorti, Mitia devint gai.

«Eh bien, messieurs, à présent je suis tout à vous… N'étaient tous ces détails, nous nous entendrions aussitôt. Messieurs, je suis à vous, mais il faut qu'une confiance mutuelle règne entre nous, sinon nous n'en finirons jamais. C'est pour vous que je parle. Au fait, messieurs, au fait! Surtout ne fouillez

pas dans mon âme, ne la torturez pas avec des bagatelles, tenez-vous-en à l'essentiel, et je vous donnerai satisfaction. Au diable, les détails!»

Ainsi parla Mitia. L'interrogatoire recommença.

IV. Deuxième tribulation

«Vous ne sauriez croire combien votre bonne volonté nous réconforte, Dmitri Fiodorovitch, dit Nicolas Parthénovitch, dont les yeux gris clair, des yeux de myope, à fleur de tête, brillaient de satisfaction. Vous avez parlé avec raison de cette confiance mutuelle, indispensable dans les affaires d'une telle importance, si l'inculpé désire, espère et peut se justifier. De notre côté, nous ferons tout ce qui dépendra de nous, vous avez pu voir comment nous menons cette affaire… Vous êtes d'accord, Hippolyte Kirillovitch?

— Certes», approuva le procureur, toutefois sur un ton un peu sec.

Notons une fois pour toutes que Nicolas Parthénovitch témoignait, depuis sa récente entrée en fonctions, un profond respect au procureur, pour qui il éprouvait de la sympathie. Il était presque seul à croire aveuglément au remarquable talent psychologique et oratoire d'Hippolyte Kirillovitch, dont il avait entendu parler dès Pétersbourg. En revanche, le jeune Nicolas Parthénovitch était le seul homme au monde que notre malchanceux procureur aimât sincèrement. En chemin, ils avaient pu se concerter au sujet de l'affaire qui s'annonçait, et maintenant, l'esprit aigu du juge saisissait au vol et interprétait chaque signe, chaque jeu de physionomie de son collègue.

«Messieurs, reprit Mitia, laissez-moi vous raconter les choses sans m'interrompre à propos de bagatelles; ce ne sera pas long.

— Très bien, mais avant de vous entendre, permettez-moi de constater ce petit fait très curieux pour nous. Vous avez emprunté dix roubles hier au soir à cinq heures, en laissant vos pistolets en gage à votre ami Piotr Ilitch Perkhotine.

— Oui, messieurs, je les ai engagés pour dix roubles à mon retour de voyage, et puis?

— Vous reveniez de voyage? Vous aviez quitté la ville?

— J'étais allé à quarante verstes, messieurs; vous n'en saviez rien?»

Le procureur et le juge échangèrent un regard.

«Vous feriez bien de commencer votre récit en décrivant méthodiquement votre journée dès le matin. Veuillez nous dire, par exemple, pourquoi vous vous êtes absenté, le moment de votre départ et de votre retour…

— Il fallait me le demander tout de suite, dit Mitia en riant; si vous voulez, je remonterai à avant-hier, alors vous comprendrez le sens de mes démarches. Ce jour-là, dès le matin, je suis allé chez le marchand Samsonov pour lui emprunter trois mille roubles contre de sûres garanties; il me fallait cette somme au plus vite.

— Permettez, interrompit d'un ton poli le procureur, pourquoi aviez-vous besoin tout à coup d'une pareille somme?

— Eh! Messieurs, que de détails! Comment, quand, pourquoi, pour quelle raison une pareille somme et non une autre? Verbiage que tout cela. De ce train-là, trois volumes n'y suffiraient pas, il faudrait un épilogue!»

Mitia parlait avec la bonhomie familière d'un homme animé des meilleures intentions et désireux de dire toute la vérité.

«Messieurs, reprit-il, veuillez excuser ma brusquerie, soyez sûrs de mes sentiments respectueux à votre égard. Je ne suis plus ivre. Je comprends la différence qui nous sépare: je suis, à vos yeux, un criminel que vous devez surveiller; vous ne me passerez pas la main dans les cheveux pour Grigori, on ne peut pas assommer impunément un vieillard. Cela me vaudra six mois ou un an de prison, mais sans déchéance civique, n'est-ce pas, procureur? Je comprends tout cela… Mais avouez que vous déconcerteriez Dieu lui-même avec ces questions: «Où es-tu allé, comment et quand? Pourquoi?» Je m'embrouillerai de cette façon, vous en prendrez note aussitôt, et qu'est-ce qui en résultera? Rien! Enfin, si j'ai commencé à mentir, j'irai jusqu'au bout, et vous me le pardonnerez étant donné votre instruction et la noblesse de vos sentiments. Pour terminer, je vous prie de renoncer à ce procédé officiel qui consiste à poser des questions insignifiantes: «comment t'es-tu levé? Qu'as-tu mangé? Où as-tu craché?» et «l'attention de l'inculpé étant endormie», à le bouleverser en lui demandant: «qui as-tu tué? Qui as-tu volé?» Ha! Ha! Voilà votre procédé classique, voilà sur quoi se fonde toute votre ruse! Employez ce truc avec des croquants, mais pas avec moi! J'ai servi, je connais les

choses, ha! Ha! Vous n'êtes pas fâchés, messieurs, vous me pardonnez mon insolence? – Il les regardait avec une étrange bonhomie. – On peut avoir plus d'indulgence pour Mitia Karamazov que pour un homme d'esprit! Ha! Ha!»

Le juge riait. Le procureur restait grave, ne quittait pas Mitia des yeux, observait attentivement ses moindres gestes, ses moindres mouvements de physionomie.

«Pourtant, dit Nicolas Parthénovitch en continuant de rire, nous ne vous avons pas dérouté d'abord par des questions telles que: «comment vous êtes-vous levé ce matin? Qu'avez-vous mangé?» Nous sommes même allés trop vite au but.

— Je comprends, j'apprécie toute votre bonté. Nous sommes tous les trois de bonne foi; il doit régner entre nous la confiance réciproque de gens du monde liés par la noblesse et l'honneur. En tout cas, laissez-moi vous regarder comme mes meilleurs amis dans ces pénibles circonstances! Cela ne vous offense pas, messieurs?

— Pas du tout, vous avez bien raison, Dmitri Fiodorovitch, approuva le juge.

— Et les détails, messieurs, toute cette procédure chicanière, laissons cela de côté, s'exclama Mitia très exalté; autrement nous n'aboutirons à rien.

— Vous avez tout à fait raison, intervint le procureur, mais je maintiens ma question. Il nous est indispensable de savoir pourquoi vous aviez besoin de ces trois mille roubles?

— Pour une chose ou une autre… qu'importe? Pour payer une dette.

— À qui?

— Cela, je refuse absolument de vous le dire, messieurs! Ce n'est pas par crainte ni timidité, car il s'agit d'une bagatelle, mais par principe. Cela regarde ma vie privée, et je ne permets pas qu'on y touche. Votre question n'a pas trait à l'affaire, donc elle concerne ma vie privée. Je voulais acquitter une dette d'honneur, je ne dirai pas envers qui.

— Permettez-nous de noter cela, dit le procureur.

— Je vous en prie. Écrivez que je refuse de le dire, estimant que ce serait malhonnête. On voit bien que le temps ne vous manque pas pour écrire!

— Permettez-moi, monsieur, de vous prévenir, de vous rappeler encore,

si vous l'ignorez, dit d'un ton sévère le procureur, que vous avez le droit absolu de ne pas répondre à nos questions, que, d'autre part, nous n'avons nullement le droit d'exiger des réponses que vous ne jugez pas à propos de faire. Mais nous devons attirer votre attention sur le tort que vous vous causez en refusant de parler. Maintenant, veuillez continuer.

— Messieurs, je ne me fâche pas… je… bredouilla Mitia un peu confus de cette observation; voyez-vous, ce Samsonov chez qui je suis allé…»

Bien entendu nous ne reproduirons pas son récit des faits que le lecteur connaît déjà. Dans son impatience, le narrateur voulait tout raconter en détail, bien que rapidement. Mais on notait au fur et à mesure ses déclarations, il fallait donc l'arrêter. Dmitri Fiodorovitch s'y résigna en maugréant. Il s'écriait parfois: «Messieurs, il y a de quoi exaspérer Dieu lui-même», ou: «Messieurs, savez-vous que vous m'agacez sans raison?» mais malgré ces exclamations, il restait expansif. C'est ainsi qu'il raconta comment Samsonov l'avait mystifié (il s'en rendait parfaitement compte maintenant). La vente de la montre pour six roubles, afin de se procurer l'argent du voyage, intéressa fort les magistrats qui l'ignoraient encore; à l'extrême indignation de Mitia, on jugea nécessaire de consigner en détail ce fait, qui établissait à nouveau que la veille aussi, il était déjà presque sans le sou. Peu à peu, Mitia devenait morne. Ensuite, après avoir décrit sa visite chez Liagavi, la nuit passée dans l'izba, et le commencement d'asphyxie, il aborda son retour en ville et se mit de lui-même à décrire ses tourments jaloux au sujet de Grouchegnka. Les juges l'écoutaient en silence et avec attention, notant surtout le fait que depuis longtemps, il avait un poste d'observation dans le jardin de Marie Kondratievna, pour le cas où Grouchegnka viendrait chez Fiodor Pavlovitch, et que Smerdiakov lui transmettait des renseignements; ceci fut mentionné en bonne place. Il parla longuement de sa jalousie, malgré sa honte d'étaler ses sentiments les plus intimes, pour ainsi dire, «au déshonneur public», mais il la surmontait afin d'être véridique. La sévérité impassible des regards fixés sur lui, durant son récit, finit par le troubler assez fort: «Ce gamin, avec qui je bavardais sur les femmes, il y a quelques jours, et ce procureur maladif ne méritent pas que je leur raconte cela, songeait-il tristement; quelle honte!» «Supporte, résigne-toi, tais-toi[275]», concluait-il, tout en s'affermissant pour

continuer. Arrivé à la visite chez MmeKhokhlakov, il redevint gai et voulut même raconter sur elle une anecdote récente, hors de propos; mais le juge l'interrompit et l'invita à passer «à l'essentiel». Ensuite, ayant décrit son désespoir et parlé du moment où, en sortant de chez cette dame, il avait même songé à «égorger quelqu'un pour se procurer trois mille roubles», on l'arrêta pour consigner la chose. Enfin, il raconta comment il avait appris le mensonge de Grouchegnka, repartie aussitôt de chez Samsonov, tandis qu'elle devait, affirmait-elle, rester chez le vieillard jusqu'à minuit. «Si je n'ai pas tué alors cette Fénia, messieurs, c'est uniquement parce que le temps me manquait», laissa-t-il échapper. Cela aussi fut noté. Mitia attendit d'un air morne et allait expliquer comment il était entré dans le jardin de son père, lorsque le juge l'interrompit, et ouvrant une grande serviette qui se trouvait auprès de lui, sur le divan, en sortit un pilon de cuivre.

«Connaissez-vous cet objet?

— Ah! Oui. Comment donc! Donnez que je le voie… Au diable! C'est inutile.

— Vous avez oublié d'en parler.

— Que diable! Pensez-vous que je vous l'aurais caché? Je l'ai oublié, voilà tout.

— Veuillez nous raconter comment vous vous êtes procuré cette arme.

— Volontiers, messieurs.»

Et Mitia conta comment il avait pris le pilon et s'était sauvé.

«Mais quelle était votre intention en vous emparant de cet instrument?

— Quelle intention? Aucune. Je l'ai pris et me suis enfui.

— Pourquoi donc, si vous n'aviez pas d'intention?»

L'irritation gagnait Mitia. Il fixait le «gamin» avec un mauvais sourire, regrettait la franchise qu'il avait montrée «à de telles gens» à propos de sa jalousie.

«Je m'en fiche, du pilon!

— Pourtant…

— Eh bien, c'est contre les chiens! Il faisait sombre… à tout hasard.

— Auparavant, quand vous sortiez la nuit, aviez-vous aussi une arme, puisque vous craignez tant l'obscurité?

— Sapristi, messieurs, il n'y a pas moyen de causer avec vous! S'écria Mitia exaspéré, et s'adressant, rouge de colère, au greffier: écris tout de suite: «Il a pris le pilon pour aller tuer son père… pour lui fracasser la tête!» Êtes-vous contents, messieurs? Dit-il d'un air provocant.

— Nous ne pouvons tenir compte d'une telle déposition, inspirée par la colère. Nos questions vous paraissent futiles et vous irritent, alors qu'elles sont très importantes, dit sèchement le procureur.

— De grâce, messieurs! J'ai pris ce pilon… Pourquoi prend-on quelque chose en pareil cas? Je l'ignore. Je l'ai pris et me suis sauvé. Voilà tout. C'est honteux, messieurs; passons[276], sinon je vous jure que je ne dirai plus mot.»

Il s'accouda, la tête dans la main. Il était assis de côté, par rapport à eux, et regardait le mur, s'efforçant de surmonter un mauvais sentiment. Il avait, en effet, grande envie de se lever, de déclarer qu'il ne dirait plus un mot, «dût-on le mener au supplice».

«Voyez-vous, messieurs, en vous écoutant, il me semble faire un rêve, comme ça m'arrive parfois… Je rêve souvent que quelqu'un me poursuit, quelqu'un dont j'ai grand-peur et qui me cherche dans les ténèbres. Je me cache honteusement derrière une porte, derrière une armoire. L'inconnu sait parfaitement où je me trouve, mais il feint de l'ignorer afin de me torturer plus longtemps, de jouir de ma frayeur… C'est ce que vous faites maintenant!

— Vous avez de pareils rêves? S'informa le procureur.

— Oui, j'en ai… Ne voulez-vous pas le noter?

— Non, mais vous avez d'étranges rêves.

— Maintenant, ce n'est plus un rêve! C'est la réalité, messieurs, le réalisme de la vie! Je suis le loup, vous êtes les chasseurs!

— Votre comparaison est injuste…, dit doucement le juge.

— Pas du tout, messieurs! Fit Mitia avec irritation, bien que sa brusque explosion de colère l'eût soulagé. Vous pouvez refuser de croire un criminel ou un inculpé que vous torturez avec vos questions, mais non un homme animé de nobles sentiments (je le dis hardiment). Vous n'en avez pas le droit. Mais

«Silence, mon cœur,
Supporte, résigne-toi, tais-toi!»

…Faut-il continuer? Demanda-t-il d'un ton revêche.

— Comment donc, je vous en prie» dit le juge.

V. Troisième tribulation

Tout en parlant avec brusquerie, Mitia parut encore plus désireux de n'omettre aucun détail. Il raconta comment il avait escaladé la palissade, marché jusqu'à la fenêtre et tout ce qui s'était alors passé en lui. Avec précision et clarté, il exposa les sentiments qui l'agitaient quand il brûlait de savoir si Grouchegnka était ou non chez son père. Chose étrange, le procureur et le juge écoutaient avec une extrême réserve, l'air rébarbatif, ne posant que de rares questions. Mitia ne pouvait rien augurer de leurs visages. «Il sont irrités et offensés, pensa-t-il, tant pis!» Lorsqu'il raconta qu'il avait fait à son père le signal annonçant l'arrivée de Grouchegnka, les magistrats n'accordèrent aucune attention au mot signal, comme s'ils n'en comprenaient pas la portée dans la circonstance. Mitia remarqua ce détail. Arrivé au moment où, à la vue de son père penché hors de la fenêtre, il avait frémi de haine et sorti le pilon de sa poche, il s'arrêta subitement, comme à dessein. Il regardait le mur et sentait les regards de ses juges, fixés sur lui.

«Eh bien, dit Nicolas Parthénovitch, vous avez saisi votre arme et… et que s'est-il passé ensuite?

— Ensuite? J'ai tué… j'ai porté à mon père un coup de pilon qui lui a fendu le crâne… D'après vous, c'est ainsi, n'est-ce-pas?»

Ses yeux étincelaient. Sa colère apaisée se rallumait dans toute sa violence.

«D'après nous, mais d'après vous?»

Mitia baissa les yeux, fit une pause.

«D'après moi, messieurs, d'après moi, voici ce qui est arrivé, reprit-il doucement: est-ce ma mère qui implorait Dieu pour moi, un esprit céleste qui m'a baisé au front à ce moment? Je ne sais, mais le diable a été vaincu. Je

m'écartai de la fenêtre et courus à la palissade. Mon père, qui m'aperçut alors, prit peur, poussa un cri et recula vivement, je me rappelle fort bien… J'avais déjà grimpé sur la barrière quand Grigori me saisit…»

Mitia leva enfin les yeux sur ses auditeurs qui le regardaient d'un air impassible. Un frémissement d'indignation le parcourut.

«Messieurs, vous vous raillez de moi!

— D'où concluez-vous cela? Demanda Nicolas Parthénovitch.

— Vous ne croyez pas un mot de ce que je dis! Je comprends très bien que je suis arrivé au point capital; le vieillard gît maintenant la tête fracassée, et moi, après avoir tragiquement décrit ma volonté de le tuer, le pilon déjà en main, je m'enfuis de la fenêtre… Un sujet de poème à mettre en vers! On peut croire sur parole un tel gaillard! Vous êtes des farceurs, messieurs!»

Il se tourna brusquement sur sa chaise qui craqua.

«N'avez-vous pas remarqué, dit le procureur, paraissant ignorer l'agitation de Mitia, quand vous avez quitté la fenêtre, la porte qui donne accès au jardin, à l'autre bout de la façade, était-elle ouverte?

— Non, elle n'était pas ouverte.

— Bien sûr?

— Elle était fermée, au contraire. Qui aurait pu l'ouvrir? Bah! La porte, attendez! – il parut se raviser et tressaillit – l'avez-vous trouvée ouverte?

— Oui.

— Mais qui a pu l'ouvrir, si ce n'est pas vous?

— La porte était ouverte, l'assassin de votre père a suivi ce chemin pour entrer et pour sortir, dit le procureur, en scandant les mots. C'est très clair pour nous. L'assassinat a été commis évidemment dans la chambre, et non à travers la fenêtre. Cela résulte de l'examen des lieux et de la position du corps. Il n'y a aucun doute à ce sujet.»

Mitia était confondu.

»Mais c'est impossible, messieurs! S'écria-t-il tout à fait dérouté, je… je ne suis pas entré… Je vous affirme que la porte est restée fermée durant tout le temps que j'étais au jardin, et lorsque je me suis enfui… Je me tenais sous la fenêtre et je n'ai vu mon père que de l'extérieur… Je me rappelle jusqu'à la dernière minute. Si même je ne me rappelais pas, j'en suis sûr, car les

signaux n'étaient connus que de moi, de Smerdiakov et du défunt, et sans signaux, il n'aurait ouvert à personne au monde!

— Quels signaux?» demanda avec une ardente curiosité le procureur, dont la réserve disparut aussitôt.

Il interrogeait avec une sorte d'hésitation, pressentant un fait important, et tremblait que Mitia refusât de l'expliquer.

«Ah! Vous ne saviez pas! Dit Mitia en clignant de l'œil avec un sourire ironique. Et si je refusais de répondre? Qui vous renseignerait? Le défunt, Smerdiakov et moi étions seuls à connaître le secret; Dieu aussi le sait, mais il ne vous le dira pas. Or, le fait est curieux, on peut échafauder là-dessus à plaisir, ha! Ha! Consolez-vous, messieurs, je vous le révélerai, vos craintes sont vaines. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire! L'accusé dépose contre lui-même. Oui, car je suis un chevalier d'honneur, mais pas vous!»

Dans son impatience d'apprendre le fait nouveau, le procureur avalait ces pilules. Mitia expliqua en détail les signaux imaginés par Fiodor Pavlovitch pour Smerdiakov, le sens de chaque coup à la fenêtre; il les reproduisit même sur la table. Nicolas Parthénovitch lui ayant demandé s'il avait fait alors au vieillard le signal convenu pour l'arrivée de Grouchegnka, Mitia répondit affirmativement.

«Maintenant, échafaudez là-dessus une hypothèse! Trancha-t-il en se détournant avec dédain.

— Ainsi, votre défunt père, le domestique Smerdiakov et vous connaissiez seuls ces signaux? Insista le juge.

— Oui, le domestique Smerdiakov, et puis Dieu. Notez ceci. Vous devrez vous-même recourir à Dieu.»

On en prit note, bien entendu, mais à ce moment le procureur dit, comme s'il lui venait une idée:

«Dans ce cas, et puisque vous affirmez votre innocence, ne serait-ce pas Smerdiakov qui se fit ouvrir la porte par votre père, en donnant le signal, et ensuite… l'assassina?»

Mitia lui jeta un regard chargé d'ironie et de haine, le fixa si longtemps que le procureur battit des paupières.

«Vous vouliez encore attraper le renard, vous lui avez pincé la queue, hé!

Hé! Vous pensiez que j'allais me raccrocher à ce que vous insinuez et m'écrier à pleine gorge: «Ah! Oui, c'est Smerdiakov, voilà l'assassin!» Avouez que vous l'avez pensé, avouez-le, alors je continuerai.»

Le procureur n'avoua rien. Il attendit en silence.

«Vous vous êtes trompé, je n'accuserai pas Smerdiakov, déclara Mitia.

— Et vous ne le soupçonnez même pas?

— Est-ce que vous le soupçonnez, vous?

— Nous l'avons aussi soupçonné.»

Mitia baissa les yeux.

«Trêve de plaisanteries, écoutez: dès le début, presque au moment où je suis sorti de derrière ce rideau, cette idée m'était déjà venue: «C'est Smerdiakov!» Assis à cette table, alors que je criais mon innocence, la pensée de Smerdiakov me poursuivait. Maintenant, enfin, j'ai songé à lui, mais l'espace d'une seconde, aussitôt je me suis dit: «Non, ce n'est pas Smerdiakov!» Ce crime n'est pas son œuvre, messieurs!

— Ne soupçonnez-vous pas, alors, quelque autre personnage? Demanda avec précaution Nicolas Parthénovitch.

— Je ne sais qui, Dieu ou Satan, mais pas Smerdiakov! Dit résolument Mitia.

— Mais pourquoi affirmez-vous avec une telle insistance que ce n'est pas lui?

— Par conviction. Parce que Smerdiakov est une nature vile et lâche, ou plutôt le composé de toutes les lâchetés cheminant sur deux pieds. Il est né d'une poule. Quand il me parlait, il tremblait de frayeur, pensant que j'allais le tuer, alors que je ne levais même pas la main. Il se jetait à mes pieds en pleurant, il baisait mes bottes en me suppliant de ne pas lui faire peur, entendez-vous? De ne pas lui faire peur. Et je lui ai même offert des cadeaux. C'est une poule épileptique, un esprit faible; un gamin de huit ans le rosserait. Non, ce n'est pas Smerdiakov. Il n'aime pas l'argent, il refusait mes cadeaux… D'ailleurs, pourquoi aurait-il tué le vieillard? Il est peut-être son fils naturel; savez-vous cela?

— Nous connaissons cette légende. Mais vous êtes le fils de Fiodor Pavlovitch, pourtant vous avez dit à tout le monde que vous vouliez le tuer.

— Encore une pierre dans mon jardin! C'est abominable. Mais je n'ai pas peur. Messieurs, vous devriez avoir honte de me dire cela en face! Car c'est moi qui vous en ai parlé. Non seulement j'ai voulu tuer, mais je le pouvais, je me suis même accusé d'avoir failli tuer. Mais mon ange gardien m'a sauvé du crime, voilà ce que vous ne pouvez pas comprendre… C'est ignoble de votre part, ignoble! Car je n'ai pas tué, pas tué! Vous entendez, procureur: pas tué!»

Il suffoquait. Durant l'interrogatoire, il n'avait jamais été dans une pareille agitation.

«Et que vous a dit Smerdiakov? Conclut-il après une pause. Puis-je le savoir?

— Vous pouvez nous questionner sur tout ce qui concerne les faits, répondit froidement le procureur, et je vous répète que nous sommes tenus de répondre à vos questions. Nous avons trouvé le domestique Smerdiakov dans son lit, sans connaissance, en proie à une violente crise d'épilepsie, la dixième peut-être depuis la veille. Le médecin qui nous accompagnait a déclaré, après avoir examiné le malade, qu'il ne passerait peut-être pas la nuit.

— Alors, c'est le diable qui a tué mon père! Laissa échapper Mitia, comme si son dernier doute disparaissait.

— Nous reviendrons là-dessus, conclut Nicolas Parthénovitch; veuillez continuer votre déposition.»

Mitia demanda à se reposer, ce qui lui fut accordé avec courtoisie. Ensuite il reprit son récit, mais ce fut avec une peine visible. Il était las, froissé, ébranlé moralement. De plus, le procureur, comme à dessein, l'irritait à chaque instant en s'arrêtant à des «minuties». Mitia finissait de décrire comment à califourchon sur la palissade, il avait frappé d'un coup de pilon à la tête Grigori, cramponné à sa jambe gauche, puis sauté auprès du blessé, lorsque le procureur le pria d'expliquer avec plus de détails comment il se tenait sur la palissade. Mitia s'étonna.

«Eh bien, j'étais assis comme ça, à cheval, une jambe de chaque côté…

— Et le pilon?

— Je l'avais à la main.

— Il n'était pas dans votre poche? Vous vous rappelez ce détail? Vous avez dû frapper de haut.

— C'est probable. Pourquoi cette remarque?

— Si vous vous placiez sur votre chaise comme alors sur la palissade, pour bien nous montrer comment et de quel côté vous avez frappé?

— Est-ce que vous ne vous moquez pas de moi?» demanda Mitia en toisant l'interrogateur; mais celui-ci ne broncha pas.

Mitia se mit à cheval sur la chaise et leva le bras:

«Voilà comment j'ai frappé! Comment j'ai tué! Êtes-vous satisfaits?

— Je vous remercie. Ne voulez-vous pas nous expliquer maintenant pourquoi vous avez de nouveau sauté dans le jardin, dans quelle intention?

— Eh diable! Pour voir le blessé… Je ne sais pas pourquoi!

— Dans un trouble pareil et en train de fuir?

— Oui, dans un trouble pareil et en train de fuir.

— Vous vouliez lui venir en aide?

— Oui, peut-être, je ne me rappelle pas.

— Vous ne vous rendiez pas compte de vos actes?

— Oh! Je m'en rendais bien compte. Je me rappelle les moindres détails. J'ai sauté pour voir et j'ai essuyé son sang avec mon mouchoir.

— Nous avons vu votre mouchoir. Vous espériez ramener le blessé à la vie?

— Je ne sais pas… Je voulais simplement m'assurer s'il vivait encore.

— Ah! Vous vouliez vous assurer? Eh bien?

— Je ne suis pas médecin, je ne pus en juger. Je m'enfuis en pensant l'avoir tué.

— Très bien, je vous remercie. C'est tout ce qu'il me fallait. Veuillez continuer.»

Hélas! Mitia n'eut pas l'idée de raconter – il s'en souvenait pourtant – qu'il avait sauté par pitié et prononcé des paroles de compassion devant sa victime: «Le vieux a son compte; tant pis, qu'il y reste!» Le procureur en conclut que l'accusé avait sauté «en un tel moment et dans un trouble pareil» seulement pour s'assurer si l'unique témoin de son crime vivait encore. Quels devaient donc être l'énergie, la résolution, le sang-froid de cet homme, etc.

Le procureur était satisfait: «J'ai exaspéré cet homme irritable avec des minuties et il s'est trahi.»

Mitia poursuivit péniblement. Cette fois, ce fut Nicolas Parthénovitch qui l'interrompit:

«Comment avez-vous pu aller chez la domestique Fédossia Marcovna avec les mains et le visage ensanglantés?

— Mais je ne m'en doutais pas.

— C'est vraisemblable, cela arrive, dit le procureur en échangeant un coup d'œil avec Nicolas Parthénovitch.

— Vous avez raison, procureur», approuva Mitia.

Ensuite, il raconta sa décision de «s'écarter», de «laisser le chemin libre aux amants».

Mais il ne put se résoudre, comme tout à l'heure, à étaler ses sentiments, parler de «la reine de son cœur». Cela lui répugnait devant ces êtres froids. Aussi, aux questions réitérées, il répondit laconiquement:

«Eh bien, j'avais résolu de me tuer. À quoi bon vivre? L'ancien amant de Grouchegnka, son séducteur venait, après cinq ans, réparer sa faute en l'épousant. Je compris que tout était fini pour moi… Derrière moi la honte, et puis ce sang, le sang de Grigori. Pourquoi vivre? J'allai dégager mes pistolets afin de me loger une balle dans la tête, à l'aube…

— Et, cette nuit, une fête à tout casser.

— Vous l'avez dit. Que diable, messieurs, finissons-en plus vite! J'étais décidé à me tuer, là-bas, au bout du village à cinq heures du matin. J'ai même dans ma poche un billet écrit chez Perkhotine en chargeant mon pistolet. Le voici, lisez-le. Ce n'est pas pour vous que je raconte!» ajouta-t-il, dédaigneux.

Il jeta sur la table le billet que les juges lurent avec curiosité et, comme de juste, joignirent au dossier.

«Et vous n'avez pas pensé à vous laver les mains, même avant d'aller chez M. Perkhotine? Vous ne craigniez donc pas les soupçons?

— Quels soupçons? Je me souciais peu des soupçons. Je me serais suicidé à cinq heures, avant qu'on ait le temps d'agir. Sans la mort de mon père, vous ne sauriez rien et vous ne seriez pas venus ici. Oh! C'est l'œuvre du diable,

c’est lui qui a tué mon père, qui vous a si promptement renseignés. Comment avez-vous pu arriver si vite? C’est fantastique!

— M. Perkhotine nous a informés qu’en entrant chez lui vous teniez dans vos mains… dans vos mains ensanglantées… une grosse somme… une liasse de billets de cent roubles. Son jeune domestique aussi l’a vu.

— C’est vrai, messieurs, je m’en souviens.

— Une petite question, dit avec une grande douceur Nicolas Parthénovitch. Pourriez-vous nous indiquer où vous avez pris tant d’argent, alors qu’il est démontré que vous n’avez pas eu le temps d’aller chez vous?»

Le procureur fronça les sourcils à cette question ainsi posée de front, mais n’interrompit pas Nicolas Parthénovitch.

«Non, je ne suis pas entré chez moi, dit Mitia tranquillement, mais les yeux baissés.

— Permettez-moi, dans ce cas, de répéter ma question, insinua le juge. Où avez-vous trouvé tout à coup une pareille somme, alors que, d’après vos propres aveux, à cinq heures, le même jour…

— J’avais besoin de dix roubles, j’ai engagé mes pistolets chez Perkhotine, puis je suis allé chez MmeKhokhlakov pour lui emprunter trois mille roubles qu’elle ne m’a pas donnés, etc. Eh oui! Messieurs, j’étais sans ressources, et tout à coup me voilà avec des billets de mille! Savez-vous, messieurs, vous avez peur, tous les deux maintenant; qu’arrivera-t-il s’il ne nous indique pas la provenance de cet argent? Eh bien, je ne vous le dirai pas, messieurs, vous avez deviné juste, vous ne le saurez pas, dit Mitia en martelant la dernière phrase.

— Comprenez, monsieur Karamazov, qu’il est essentiel pour nous de le savoir, dit doucement Nicolas Parthénovitch.

— Je le comprends, mais je ne le dirai pas.»

Le procureur, à son tour, rappela que l’inculpé pouvait ne pas répondre aux questions s’il le jugeait préférable, mais que, vu le tort qu’il se faisait par son silence, vu surtout l’importance des questions…

«Et ainsi de suite, messieurs, et ainsi de suite! J’en ai assez, j’ai déjà entendu cette litanie. Je comprends la gravité de l’affaire: c’est là le point capital, pourtant je ne parlerai pas.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire? C'est à vous que vous nuisez, insinua nerveusement Nicolas Parthénovitch.

— Trêve de plaisanteries, messieurs. J'ai pressenti dès le début que nous nous heurterions sur ce point. Mais alors, quand j'ai commencé à déposer, tout était pour moi trouble et flottant, j'ai même eu la simplicité de vous proposer «une confiance mutuelle». Maintenant, je vois que cette confiance était impossible, puisque nous devions arriver à cette barrière maudite, et nous y sommes. D'ailleurs, je ne vous reproche rien, je comprends bien que vous ne pouvez pas me croire sur parole!»

Mitia se tut, l'air sombre.

«Ne pourriez-vous pas, sans renoncer à votre résolution de taire l'essentiel, nous renseigner sur ce point: quels sont les motifs assez puissants pour vous contraindre au silence dans un moment si critique?»

Mitia sourit tristement.

«Je suis meilleur que vous ne le pensez, messieurs, je vous dirai ces motifs, bien que vous ne le méritiez pas. Je me tais parce qu'il y a là pour moi un sujet de honte. La réponse à la question sur la provenance de l'argent implique une honte pire que si j'avais assassiné mon père pour le voler. Voilà pourquoi je me tais. Eh! Quoi, messieurs, vous voulez noter cela?

— Oui, nous allons le noter, bredouilla Nicolas Parthénovitch.

— Vous ne devriez pas mentionner ce qui concerne «la honte». Si je vous en ai parlé, alors que je pouvais me taire, c'est uniquement par complaisance. Eh bien, écrivez, écrivez ce que vous voulez, conclut-il d'un air dégoûté, je ne vous crains pas et… je garde ma fierté devant vous.

— Ne nous expliquerez-vous pas de quelle nature est cette honte?» demanda timidement Nicolas Parthénovitch.

Le procureur fronça les sourcils.

— N-i-ni, c'est fini[277], n'insistez pas. Inutile de s'avilir. Je me suis déjà avili à votre contact. Vous ne méritez pas que je parle, ni vous ni personne. Assez, messieurs, je m'arrête.»

C'était catégorique. Nicolas Parthénovitch n'insista plus mais comprit, aux regards d'Hippolyte Kirillovitch, que celui-ci ne désespérait pas encore.

«Ne pouvez-vous pas dire, au moins, la somme que vous aviez en arrivant

chez M. Perkhotine?

— Non, je ne peux pas.

— Vous avez parlé à M. Perkhotine de trois mille roubles soi-disant prêtés par MmeKhokhlakov.

— C'est possible. En voilà assez, messieurs, je ne dirai pas la somme.

— Alors, veuillez nous dire comment vous êtes venus à Mokroïé, et tout ce que vous avez fait.

— Oh! Vous n'avez qu'à interroger les gens qui sont ici. D'ailleurs, je vais vous le raconter.»

Nous ne reproduirons pas son récit, fait rapidement et avec sécheresse. Il passa sous silence l'ivresse de son amour, tout en expliquant comment il avait renoncé à se suicider «par suite de faits nouveaux». Il narrait sans donner les motifs, sans entrer dans les détails. Les magistrats lui posèrent d'ailleurs peu de questions; cela ne les intéressait que médiocrement.

«Nous reviendrons là-dessus lors des dépositions des témoins qui auront lieu, bien entendu, en votre présence, déclara Nicolas Parthénovitch en terminant l'interrogatoire. Pour l'instant, veuillez déposer sur la table tout ce que vous avez sur vous, surtout votre argent.

— L'argent, messieurs? À vos ordre, je comprends que c'est nécessaire. Je m'étonne que vous n'y ayez pas songé plus tôt. Le voici, mon argent, comptez, prenez, tout y est, je crois.»

Il vida ses poches, y compris la menue monnaie, tira deux pièces de dix kopeks de son gousset. On fit le compte, il y avait huit cent trente-six roubles et quarante kopeks.

«C'est tout? Demanda le juge.

— Tout.

— D'après votre déposition, vous avez dépensé trois cents roubles chez Plotnikov; donné dix roubles à Perkhotine, vingt au voiturier. Vous en avez perdu deux cents aux cartes, ensuite…»

Nicolas Parthénovitch refit le compte, aidé de Mitia. On y comprit jusqu'aux kopeks.

«Avec ces huit cents, vous deviez avoir, par conséquent, dans les quinze cents roubles.

— Tout juste.

— Tout le monde affirme que vous aviez beaucoup plus.

— Libre à eux.

— Vous aussi, d'ailleurs.

— Moi aussi.

— Nous vérifierons tout cela par les dépositions d'autres témoins. Soyez sans inquiétude au sujet de votre argent, il sera déposé en lieu sûr et mis à votre disposition… à l'issue de l'affaire… s'il est démontré que vous y avez droit. Maintenant…»

Nicolas Parthénovitch se leva et déclara à Mitia qu'il était «tenu et obligé» d'examiner minutieusement ses habits et le reste.

«Soit, messieurs, je retournerai mes poches, si vous voulez.»

Et il se mit en devoir de le faire.

«Il faut même ôter vos habits.

— Comment? Me déshabiller? Que diable! Ne pouvez-vous pas me fouiller comme ça?

— Impossible, Dmitri Fiodorovitch, il faut ôter vos habits.

— Comme vous voudrez, consentit Mitia d'un air morne, seulement pas ici, je vous en prie; derrière le rideau. Qui procédera à l'examen?

— Certainement, derrière le rideau», approuva d'un signe de tête Nicolas Parthénovitch, dont le petit visage respirait la gravité.

VI. Le Procureur confond Mitia

Il se passa alors une scène à laquelle Mitia ne s'attendait guère. Il n'aurait jamais supposé, dix minutes auparavant, qu'on oserait le traiter ainsi, lui, Mitia Karamazov. Surtout il se sentait humilié, en butte «à l'arrogance et au dédain». Ça lui était égal d'ôter sa redingote, mais on le pria de se déshabiller entièrement. Ou plutôt on le lui ordonna, il s'en rendait bien compte. Il se soumit sans murmure, par fierté dédaigneuse. Outre les juges, quelques manants le suivirent derrière le rideau, «sans doute pour prêter main-forte», songea Mitia, «peut-être encore dans quelque autre intention». «Faut-il ôter aussi ma chemise?» demanda-t-il brusquement; mais Nicolas Parthénovitch

ne lui répondit pas: le procureur et lui étaient absorbés par l'examen de la redingote, du pantalon, du gilet et de la casquette, qui paraissaient les intéresser fort. «Quel sans gêne! Ils n'observent même pas la politesse requise.»

«Je vous demande pour la seconde fois si je dois ôter ma chemise, oui ou non? Dit Mitia avec irritation.

— Ne vous inquiétez pas, nous vous préviendrons», répondit Nicolas Parthénovitch d'un ton qui parut autoritaire à Mitia.

Le procureur et le juge s'entretenaient à mi-voix. La redingote portait, surtout au pan gauche, d'énormes taches de sang coagulé, ainsi que le pantalon. De plus, Nicolas Parthénovitch tâta, en présence des témoins instrumentaires, le col, les parements, les coutures, cherchant s'il n'y avait pas d'argent caché. On donna à entendre à Mitia qu'il était bien capable d'avoir cousu de l'argent dans ses vêtements. «Ils me traitent en voleur et non en officier», grommela-t-il à part lui. Ils échangeaient leurs impressions en sa présence avec une franchise singulière. C'est ainsi que le greffier, qui se trouvait aussi derrière le rideau et faisait l'empressé, attira l'attention de Nicolas Parthénovitch sur la casquette, qu'on tâtait également: «Rappelez-vous le scribe Gridenka; il était allé en été toucher les appointements pour toute la chancellerie et prétendit à son retour avoir perdu l'argent en état d'ivresse; où le retrouva-t-on? Dans le liséré de sa casquette, où les billets de cent roubles étaient enroulés et cousus.» Le juge et le procureur se rappelaient parfaitement ce fait, aussi mit-on de côté la casquette de Mitia pour être soumise, ainsi que les vêtements, à un examen approfondi.

«Permettez, s'écria soudain Nicolas Parthénovitch en apercevant le poignet de la manche droite de la chemise de Mitia, retroussé et taché de sang, permettez, c'est du sang?

— Oui.

— Quel sang? Et pourquoi votre manche est-elle retroussée?»

Mitia expliqua qu'il s'était taché en s'occupant de Grigori et qu'il avait retroussé la manche chez Perkhotine, en se lavant les mains.

«Il faudra aussi ôter votre chemise, c'est très important pour les pièces à conviction.»

Mitia rougit et se fâcha.

«Alors, je vais rester tout nu!

— Ne vous inquiétez pas, nous arrangerons cela. Ayez l'obligeance d'ôter aussi vos chaussettes.

— Vous ne plaisantez pas? C'est vraiment indispensable?

— Nous ne sommes pas en train de plaisanter, répliqua sévèrement Nicolas Parthénovitch.

— Eh bien, s'il le faut… je…» murmura Mitia qui, s'asseyant sur le lit, se mit à retirer ses chaussettes.

Il était très gêné et, chose étrange, se sentait comme coupable, lui nu, devant ces gens habillés, trouvant presque qu'ils avaient maintenant le droit de le mépriser, comme inférieur. «La nudité en soi n'a rien de choquant, la honte naît du contraste, songeait-il. On dirait un rêve, j'ai parfois éprouvé en songe des sensations de ce genre.» Il lui était pénible d'ôter ses chaussettes, assez malpropres, ainsi que son linge, et maintenant tout le monde l'avait vu. Ses pieds surtout lui déplaisaient, il avait toujours trouvé ses orteils difformes, particulièrement celui du pied droit, plat, l'ongle recourbé, et tous le voyaient. Le sentiment de sa honte le rendit plus grossier, il ôta sa chemise avec rage.

«Ne voulez-vous pas chercher ailleurs, si vous n'avez pas honte?

— Non, c'est inutile pour le moment.

— Alors, je dois rester comme ça, nu?

— Oui, c'est nécessaire… Veuillez vous asseoir en attendant, vous pouvez vous envelopper dans une couverture du lit, et moi… je m'occuperai de ça.»

Les effets ayant été montrés aux témoins instrumentaires et le procès-verbal de leur examen rédigé, le juge et le procureur sortirent; on emporta les vêtements; Mitia demeura en compagnie des manants qui ne le quittaient pas des yeux. Il avait froid et s'enveloppa de la couverture, trop courte pour couvrir ses pieds nus. Nicolas Parthénovitch se fit longtemps attendre. «Il me prend pour un gamin», murmura Mitia en grinçant des dents. «Cette ganache de procureur est sorti aussi, par mépris sans doute, ça le dégoûtait de me voir nu.» Mitia s'imaginait qu'on lui rendrait ses habits après l'examen. Quelle fut

son indignation lorsque Nicolas Parthénovitch reparut avec un autre costume, qu'un croquant portait derrière lui.

«Voici des vêtements, dit-il d'un air dégagé, visiblement satisfait de sa trouvaille. C'est M. Kalganov qui vous les prête, ainsi qu'une chemise propre. Par bonheur, il en avait de rechange. Vous pouvez garder vos chaussettes.

— Je ne veux pas des habits des autres, s'écria Mitia exaspéré. Rendez-moi les miens!

— Impossible.

— Donnez-moi les miens! Au diable Kalganov et ses habits!»

On eut de la peine à lui faire entendre raison. On lui expliqua tant bien que mal que ses habits tachés de sang devaient «figurer parmi les pièces à conviction; nous n'avons même pas le droit de vous les laisser… vu la tournure que peut prendre l'affaire». Mitia finit par le comprendre, se tut, s'habilla à la hâte. Il fit seulement remarquer que le costume qu'on lui prêtait était plus riche que le sien et qu'il ne voudrait pas «en profiter». De plus, «ridiculement étroit. Dois-je être affublé comme un bouffon… pour vous divertir?»

On lui rétorqua qu'il exagérait, que le pantalon seul était un peu long. Mais la redingote le gênait aux épaules.

«Zut, c'est difficile à boutonner, grommela de nouveau Mitia. Ayez l'obligeance de dire à M. Kalganov que ce n'est pas moi qui ai demandé ce costume et qu'on m'a déguisé en bouffon.

— Il le comprend fort bien et regrette… c'est-à-dire, pas son costume, mais cet incident… marmotta Nicolas Parthénovitch.

— Je m'en moque, de son regret! Eh bien? Où aller maintenant? Faut-il rester ici?»

On le pria de repasser de l'autre côté. Mitia sortit, l'air morose, s'efforçant de ne regarder personne. Dans ce costume étranger, il se sentait humilié, même aux yeux des manants et de Tryphon Borissytch, dont la figure apparut à la porte: «Il vient voir mon accoutrement», songea Mitia. Il se rassit à la même place, comme sous l'impression d'un cauchemar; il lui semblait n'être pas dans son état normal.

«Maintenant, allez-vous me faire fustiger? Il ne vous reste plus que ça!» dit-il en s'adressant au procureur.

Il évitait de se tourner vers Nicolas Parthénovitch, dédaignant de lui adresser la parole. «Il a examiné trop minutieusement mes chaussettes, il les a même fait retourner, le monstre, pour que tout le monde voie comme elles sont sales!»

«Il faut maintenant entendre les témoins, proféra le juge, comme en réponse à la question de Mitia.

— Oui, dit le procureur d'un air absorbé.

— Dmitri Fiodorovitch, nous avons fait notre possible en votre faveur, poursuivit le juge, mais comme vous avez refusé catégoriquement de nous expliquer la provenance de la somme trouvée sur vous, nous sommes maintenant…

— En quoi est votre bague? Interrompit Mitia comme sortant d'une rêverie et désignant une des bagues qui ornaient la main de Nicolas Parthénovitch.

— Ma bague?

— Oui, celle-ci… au majeur, dont la pierre est veinée, insista Mitia, comme un enfant entêté.

— C'est une topaze fumée, dit Nicolas Parthénovitch en souriant, voulez-vous l'examiner, je l'ôterai…

— Non, non, gardez-la! S'écria rageusement Mitia, se ravisant et furieux contre lui-même. Ne l'ôtez pas, c'est inutile… Au diable!… Messieurs, vous m'avez avili! Croyez-vous que je le dissimulerais, si j'avais tué mon père, que je recourrais à la ruse et au mensonge? Non, ce n'est pas dans mon caractère, et si j'étais coupable, je vous jure que je n'aurais pas attendu votre arrivée et le lever du soleil, comme j'en avais d'abord l'intention; je me serais suicidé avant l'aurore! Je le sens bien maintenant. En vingt ans, j'aurais moins appris que durant cette nuit maudite!… Et serais-je comme ça, assis auprès de vous, parlerais-je de la sorte, avec les mêmes gestes, les mêmes regards, si j'étais vraiment un parricide, alors que le meurtre accidentel de Grigori m'a tourmenté toute la nuit, non par crainte, non par la seule crainte du châtiment! Ô honte! Et vous voulez qu'à des farceurs tels que vous, qui ne

voyez rien et ne croyez rien, qui êtes aveugles comme des taupes, je dévoile une nouvelle bassesse, une honte nouvelle, fût-ce pour me disculper? J'aime mieux aller au bagne! Celui qui a ouvert la porte pour entrer chez mon père, c'est lui l'assassin et le voleur. Qui est-ce? Je me perds en conjectures, mais ce n'est pas Dmitri Karamazov, sachez-le, voilà tout ce que je peux vous dire, assez, n'insistez pas… Envoyez-moi au bagne ou à l'échafaud, mais ne me tourmentez pas davantage. Je me tais. Appelez vos témoins!»

Le procureur, qui avait observé Mitia pendant qu'il débitait son monologue, lui dit soudain, du ton le plus calme et comme s'il s'agissait de choses toutes naturelles:

«À propos de cette porte ouverte dont vous venez de parler, nous avons reçu une déposition très importante du vieux Grigori Vassiliev. Il affirme positivement que lorsqu'il se décida, en entendant du bruit, à pénétrer dans le jardin par la petite porte restée ouverte, il aperçut à gauche la porte de la maison grande ouverte, ainsi que la fenêtre, alors que vous assuriez que ladite porte resta fermée tout le temps que vous étiez au jardin. À ce moment il ne vous avait pas encore vu dans l'obscurité quand vous vous enfuyiez, suivant votre récit, de la fenêtre où vous aviez regardé votre père. Je ne vous cache pas que Vassiliev en conclut formellement et déclare que vous avez dû vous sauver par cette porte, bien qu'il ne vous ait pas vu en sortir. Il vous a aperçu à une certaine distance, dans le jardin, alors que vous couriez du côté de la palissade…»

Mitia s'était levé.

«C'est un impudent mensonge. Il n'a pas pu voir la porte ouverte, car elle était fermée… Il ment.

— Je me crois obligé de vous répéter que sa déposition est catégorique et qu'il y persiste. Nous l'avons interrogé à plusieurs reprises.

— C'est précisément moi qui l'ai interrogé, confirma Nicolas Parthénovitch.

— C'est faux, c'est faux! C'est une calomnie ou l'hallucination d'un fou; il lui aura semblé voir cela dans le délire causé par sa blessure.

— Mais il avait remarqué la porte ouverte avant d'être blessé, lorsqu'il venait d'entrer au jardin.

— Ce n'est pas vrai, ça ne se peut pas! Il me calomnie par méchanceté… il n'a pas pu voir… Je n'ai pas passé par cette porte», dit Mitia haletant.

Le procureur se tourna vers Nicolas Parthénovitch et lui dit:

«Montrez donc.

— Connaissez-vous cet objet?» dit le juge en posant sur la table une grande enveloppe qui portait encore trois cachets. Elle était vide et déchirée sur un côté. Mitia écarquilla les yeux.

«C'est… c'est l'enveloppe de mon père, murmura-t-il, celle qui renfermait les trois mille roubles… si la suscription correspond, permettez: «À ma poulette», c'est cela, «trois mille», voyez-vous, trois mille?

— Assurément, nous le voyons, mais nous n'avons pas trouvé l'argent. L'enveloppe était à terre, près du lit, derrière le paravent.»

Mitia resta quelques secondes comme abasourdi.

«Messieurs, c'est Smerdiakov! S'écria-t-il soudain de toutes ses forces, c'est lui qui a tué, c'est lui qui a volé! Lui seul savait où le vieillard cachait cette enveloppe… C'est lui, sans aucun doute!

— Mais vous saviez aussi que cette enveloppe était cachée sous l'oreiller.

— Jamais de la vie! C'est la première fois que je la vois, j'en avais seulement entendu parler par Smerdiakov… Lui seul connaissait la cachette du vieillard, moi je l'ignorais…

— Pourtant vous avez déposé tout à l'heure que l'enveloppe se trouvait sous l'oreiller du défunt. «Sous l'oreiller», donc vous saviez où elle était.

— Nous l'avons noté! Confirma Nicolas Parthénovitch.

— C'est absurde! Je l'ignorais totalement. D'ailleurs, ce n'était peut-être pas sous l'oreiller… J'ai dit ça sans réfléchir… Que dit Smerdiakov? L'avez-vous interrogé à ce sujet? Que dit-il? C'est là le principal… Moi, j'ai blagué exprès… J'ai dit, sans y penser, que c'était sous l'oreiller, et maintenant vous… Vous savez bien qu'on laisse échapper des inexactitudes. Mais Smerdiakov seul le savait, et personne d'autre!… Il ne m'a pas révélé la cachette! Mais c'est lui, incontestablement, c'est lui l'assassin, maintenant c'est pour moi clair comme le jour, clama Mitia avec une exaltation croissante. Dépêchez-vous de l'arrêter… Il a tué pendant que je m'enfuyais et que Grigori gisait sans connaissance, c'est évident… Il a fait le signal et mon

père lui a ouvert… Car lui seul connaissait les signaux, et sans signal mon père n'aurait pas ouvert…

— Vous oubliez de nouveau, remarqua le procureur avec le même calme, l'air déjà triomphant, qu'il n'y avait pas besoin de faire de signal, si la porte était déjà ouverte lorsque vous vous trouviez encore dans le jardin…

— La porte, la porte, murmura Mitia en fixant le procureur; il se laissa retomber sur sa chaise, il y eut un silence…

— Oui, la porte… C'est un fantôme! Dieu est contre moi! S'exclamat-il, les yeux hagards.

— Vous voyez, dit gravement le procureur, jugez vous-même, Dmitri Fiodorovitch. D'un côté, cette déposition accablante pour vous, la porte ouverte par où vous êtes sorti. De l'autre, votre silence incompréhensible, obstiné, relativement à la provenance de votre argent, alors que trois heures auparavant vous aviez engagé vos pistolets pour dix roubles. Dans ces conditions, jugez vous-même à quelle conviction nous devons nous arrêter. Ne dites pas que nous sommes «de froids et cyniques railleurs», incapables de comprendre les nobles élans de votre âme… Mettez-vous à notre place…»

Mitia éprouvait une émotion indescriptible. Il pâlit.

«C'est bien, s'écria-t-il tout à coup, je vais vous révéler mon secret, vous dire où j'ai pris l'argent… Je dévoilerai ma honte, pour n'accuser ensuite ni vous, ni moi.

— Et croyez, Dmitri Fiodorovitch, dit avec un joyeux empressement Nicolas Parthénovitch, qu'une confession sincère et complète de votre part, en cet instant, peut beaucoup améliorer votre situation par la suite, et même…»

Mais le procureur le poussa légèrement du pied sous la table et il s'arrêta. D'ailleurs, Mitia n'écoutait pas.

VII. Le grand secret de Mitia. On le raille

«Messieurs, commença-t-il avec émotion, cet argent… je veux tout raconter… cet argent était à moi.»

Les figures du procureur et du juge s'allongèrent, ils ne s'attendaient pas

à cela.

«Comment, à vous? Fit Nicolas Parthénovitch, alors qu'à cinq heures du soir encore, d'après votre propre aveu…

— Au diable ces cinq heures du soir, au diable mon propre aveu, il ne s'agit plus de cela! Cet argent était à moi, c'est-à-dire non… je l'avais volé… Il y avait quinze cents roubles que je portais toujours sur moi…

— Mais où les avez-vous pris?

— Sur ma poitrine, messieurs, ils se trouvaient là cousus dans un chiffon, suspendus à mon cou. Depuis longtemps, depuis un mois, je les portais comme un témoignage de mon infamie!

— Mais à qui était cet argent que vous… vous êtes approprié?

— Vous voulez dire: «volé». Parlez donc franchement. Oui, j'estime que c'est comme si je l'avais volé, ou si vous voulez, je me le suis, en effet, «approprié». Hier soir, je l'ai volé définitivement.

— Hier soir? Mais vous venez de dire qu'il y a déjà un mois que vous… vous l'êtes procuré.

— Oui, mais ce n'est pas à mon père que je l'ai volé, rassurez-vous, c'est à elle. Laissez-moi raconter sans m'interrompre. C'est pénible. Voyez-vous, il y a un mois, Catherine Ivanovna Verkhovtsev, mon ex-fiancée, m'appela… Vous la connaissez!

— Comment donc!

— Je sais que vous la connaissez. Une âme noble entre toutes, mais elle me hait depuis très longtemps, et à juste titre.

— Catherine Ivanovna?» demanda le juge avec étonnement.

Le procureur était aussi fort surpris.

«Oh! Ne prononcez pas son nom en vain! Je suis un misérable de la mettre en cause… Oui, j'ai vu qu'elle me haïssait… depuis longtemps, dès le premier jour, lorsqu'elle vint chez moi, là-bas… Mais en voilà assez, vous n'êtes pas dignes de le savoir, c'est inutile… Je dirai seulement qu'il y a un mois elle me remit trois mille roubles pour les envoyer à sa sœur et à une autre parente, à Moscou (comme si elle ne pouvait le faire elle-même!) Et moi… c'était précisément à l'heure fatale de ma vie où… Bref, je venais de m'éprendre d'une autre, d'elle, de Grouchegnka, ici présente. Je l'emmenai

ici, à Mokroïé, et dissipai en deux jours la moitié de ce maudit argent, je gardai le reste. Eh bien, ce sont ces quinze cents roubles, que je portais sur ma poitrine comme une amulette. Hier, j'ai ouvert le paquet et entamé la somme. Les huit cents roubles qui restent sont entre vos mains.

— Permettez, vous avez dépensé ici, il y a trois mois, trois mille roubles et non quinze cents, tout le monde le sait.

— Qui le sait? Qui a compté mon argent?

— Mais vous avez dit vous-même que vous aviez dépensé juste trois mille roubles.

— C'est vrai, je l'ai dit à tout venant, on l'a répété, toute la ville, l'a cru. Pourtant je n'ai dépensé que quinze cents roubles et cousu l'autre moitié dans un sachet. Voilà d'où provient l'argent d'hier…

— Cela tient du prodige, murmura Nicolas Parthénovitch.

— N'avez-vous pas parlé de cela, auparavant, à quelqu'un… je veux dire de ces quinze cents roubles mis de côté? Demanda le procureur.

— Non, à personne.

— C'est étrange. Vraiment, à personne au monde?

— À personne au monde.

— Pourquoi ce silence? Qu'est-ce qui vous obligeait à faire de cela un mystère? Bien que ce secret vous paraisse si «honteux», cette appropriation, d'ailleurs temporaire, de trois mille roubles n'est, à mon avis, qu'une peccadille, étant donné surtout votre caractère. Admettons que ce soit une action des plus répréhensibles, je le veux bien, mais non honteuse… D'ailleurs, bien des gens avaient deviné la provenance de ces trois mille roubles sans que vous l'avouiez, j'en ai moi-même entendu parler, Mikhaïl Makarovitch également… En un mot, c'est le secret de Polichinelle. De plus, il y a des indices, sauf erreur, comme quoi vous aviez confié à quelqu'un que cet argent venait de Mlle Verkhovtsev. Aussi pourquoi entourer d'un tel mystère le fait d'avoir mis de côté une partie de la somme, en y attachant une sorte d'horreur?… Il est difficile de croire que ce secret vous coûte tant à avouer… vous venez de vous écrier, en effet: plutôt le bagne!»

Le procureur se tut. Il s'était échauffé et ne cachait pas son dépit, sans même songer à «châtier son style».

«Ce n'est pas les quinze cents roubles qui constituaient la honte, mais le fait d'avoir divisé la somme, dit avec fierté Mitia.

— Mais enfin, dit le procureur avec irritation, qu'y a-t-il de honteux à ce que vous ayez divisé ces trois mille roubles acquis malhonnêtement? Ce qui importe, c'est l'appropriation de cette somme et non l'usage que vous en avez fait. À propos, pourquoi avez-vous opéré cette division? Dans quelle intention? Pouvez-vous nous l'expliquer?

— Oh! Messieurs, c'est l'intention qui fait tout! J'ai fait cette division par bassesse, c'est-à-dire par calcul, car ici le calcul est une bassesse… Et cette bassesse a duré tout un mois!

— C'est incompréhensible.

— Vous m'étonnez. D'ailleurs, je vais préciser; c'est peut-être, en effet, incompréhensible. Suivez-moi bien: Je m'approprie trois mille roubles confiés à mon honneur, je fais la noce, je dépense la somme entière; le matin, je vais chez elle lui dire: «Pardon, Katia, j'ai dépensé tes trois mille roubles.» Est-ce bien cela? Non, c'est malhonnête et lâche, c'est le fait d'un monstre, d'un homme incapable de se dominer, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas un vol, convenez-en, ce n'est pas un vol direct. J'ai gaspillé l'argent, je ne l'ai pas volé. Voici un cas encore plus favorable; suivez-moi, car je risque de m'embrouiller, la tête me tourne. Je dépense quinze cents roubles seulement sur trois mille. Le lendemain, je vais chez elle lui rapporter le reste: «Katia, je suis un misérable, prends ces quinze cents roubles, car j'ai dépensé les autres, ceux-ci y passeront également, préserve-moi de la tentation.» Que suis-je en pareil cas? Tout ce que vous voulez, un monstre, un scélérat, mais pas un voleur avéré, car un voleur n'aurait sûrement pas rapporté la somme, il se la serait appropriée. Elle voit ainsi que puisque j'ai restitué la moitié de l'argent, je travaillerai au besoin toute ma vie pour rendre le reste, mais je me le procurerai. De cette façon, je suis malhonnête, je ne suis pas un voleur.

— Admettons qu'il y ait une nuance, dit le procureur avec un sourire froid; il est cependant étrange que vous y voyiez une différence fatale.

— Oui, j'y vois une différence fatale. Chacun peut être malhonnête, je crois même que chacun l'est, mais, pour voler, il faut être un franc coquin. Et puis je me perds dans ces subtilités… En tout cas, le vol est le comble de la

malhonnêteté. Pensez: voilà un mois que je garde cet argent, demain je puis me décider à le rendre et je cesse d'être malhonnête. Mais je ne puis m'y résoudre, bien que je m'exhorte chaque jour à prendre un parti. Et voilà un mois que cela dure! Est-ce bien, d'après vous?

— J'admets que ce n'est guère bien, je ne le conteste pas… Mais cessons de discuter sur ces différences subtiles; venez au fait, je vous en prie. Vous ne nous avez pas encore expliqué les motifs qui vous ont incité à partager ainsi au début ces trois mille roubles. À quelles fins avez-vous dissimulé la moitié, quel usage comptiez-vous en faire? J'insiste là-dessus, Dmitri Fiodorovitch.

— Ah! Oui, s'écria Mitia en se frappant le front, pardon de vous tenir en suspens au lieu d'expliquer le principal, vous auriez tout de suite compris, car c'est le but de mon action qui en fait la honte. Voyez-vous, le défunt ne cessait d'obséder Agraféna Alexandrovna, j'étais jaloux, je croyais qu'elle hésitait entre lui et moi. Je songeais tous les jours: et si elle allait se décider, si elle me disait tout à coup: «C'est toi que j'aime, emmène-moi au bout du monde.» Or, je possédais en tout et pour tout vingt kopeks; comment l'emmener? Que faire alors? J'étais perdu. Car je ne la connaissais pas encore, je croyais qu'il lui fallait de l'argent, qu'elle ne me pardonnerait pas ma pauvreté. Alors je compte la moitié de la somme, de sang-froid je la couds dans un chiffon, de propos délibéré, et je vais faire la bombe avec le reste. C'est ignoble! Avez-vous compris, maintenant?»

Les juges se mirent à rire.

«À mon avis, vous avez fait preuve de sagesse et de moralité en vous modérant, en ne dépensant pas tout, dit Nicolas Parthénovitch; qu'y a-t-il là de si grave?

— Il y a que j'ai volé! Je suis effrayé de voir que vous ne comprenez pas. Depuis que je porte ces quinze cents roubles sur ma poitrine, je me disais chaque jour: «Tu es un voleur, tu es un voleur!» Ce sentiment a inspiré mes violences durant ce mois, voilà pourquoi j'ai rossé le capitaine au cabaret et battu mon père. Je n'ai pas même osé révéler ce secret à mon frère Aliocha, tant je me sentais scélérat et fripon! Et pourtant, je songeais: «Dmitri Fiodorovitch, tu n'es peut-être pas encore un voleur… Tu pourrais demain aller rendre ces quinze cents roubles à Katia.» Et c'est hier soir seulement que

je me suis décidé à déchirer mon sachet, c'est à ce moment que je suis devenu un voleur sans conteste. Pourquoi? Parce qu'avec mon sachet j'ai détruit en même temps mon rêve d'aller dire à Katia: «Je suis malhonnête, mais non voleur.» Comprenez-vous, maintenant?

— Et pourquoi est-ce justement hier au soir que vous avez pris cette décision? Interrompit Nicolas Parthénovitch.

— Quelle question ridicule! Mais parce que je m'étais condamné à mort à cinq heures du matin, ici, à l'aube: «Qu'importe, pensais-je, de mourir honnête ou malhonnête!» Mais il se trouva que ce n'était pas la même chose. Le croirez-vous, messieurs, ce qui me torturait surtout, cette nuit, ce n'était pas le meurtre de Grigori, ni la crainte de la Sibérie, et cela au moment où mon amour triomphait, où le ciel s'ouvrait de nouveau devant moi! Sans doute, cela me tourmentait, mais moins que la conscience d'avoir enlevé de ma poitrine ce maudit argent pour le gaspiller, et d'être devenu ainsi un voleur avéré! Messieurs, je vous le répète, j'ai beaucoup appris durant cette nuit! J'ai appris que non seulement il est impossible de vivre en se sentant malhonnête, mais aussi de mourir avec ce sentiment-là… Il faut être honnête pour affronter la mort!…»

Mitia était blême.

«Je commence à vous comprendre, Dmitri Fiodorovitch, dit le procureur avec sympathie, mais, voyez-vous, tout ceci vient des nerfs… vous avez les nerfs malades. Pourquoi, par exemple, pour mettre fin à vos souffrances, n'êtes-vous pas allé rendre ces quinze cents roubles à la personne qui vous les avait confiés et vous expliquer avec elle? Ensuite, étant donné votre terrible situation, pourquoi n'avoir pas tenté une combinaison qui semble toute naturelle? Après avoir avoué noblement vos fautes, vous lui auriez demandé la somme dont vous aviez besoin; vu la générosité de cette personne et votre embarras, elle ne vous aurait certainement pas refusé, surtout en lui proposant les gages offerts au marchand Samsonov et à MmeKhokhlakov. Ne considérez-vous pas encore maintenant cette garantie comme valable?»

Mitia rougit.

«Me croyez-vous vil à ce point? Il est impossible que vous parliez sérieusement, dit-il avec indignation.

— Mais je parle sérieusement… Pourquoi en doutez-vous? S'étonna à son tour le procureur.

— Mais ce serait ignoble. Messieurs, savez-vous que vous me tourmentez! Soit, je vous dirai tout, j'avouerai ma pensée infernale, et vous verrez, pour votre honte, jusqu'où les sentiments humains peuvent descendre. Sachez que, moi aussi, j'ai envisagé cette combinaison dont vous parlez, procureur. Oui, messieurs, j'étais presque résolu à aller chez Katia, tant j'étais malhonnête! Mais lui annoncer ma trahison et, pour les dépenses qu'elle entraîne, lui demander de l'argent, à elle, Katia (demander, vous entendez), et m'enfuir aussitôt avec sa rivale, avec celle qui la hait et l'a offensée, voyons, procureur, vous êtes fou!

— Je ne suis pas fou, mais je n'ai pas songé tout d'abord à cette jalousie de femme… si elle existait, comme vous l'affirmez… oui, il peut bien y avoir quelque chose dans ce genre, acquiesça le procureur en souriant.

— Mais cela aurait été une bassesse sans nom! Hurla Mitia en frappant du poing sur la table. Elle m'aurait donné cet argent par vengeance, par mépris, car elle a aussi une âme infernale et de grandes colères. Moi, j'aurais pris l'argent, pour sûr, je l'aurais pris, et alors toute ma vie… ô Dieu! Pardonnez-moi, messieurs, de crier si fort, il n'y a pas longtemps que je pensais encore à cette combinaison, l'autre nuit, quand je soignais Liagavi, et toute la journée d'hier, je me souviens, jusqu'à cet événement.

— Jusqu'à quel événement? Demanda Nicolas Parthénovitch, mais Mitia n'entendit point.

— Je vous ai fait un terrible aveu; sachez l'apprécier, messieurs, comprenez-en toute la valeur. Mais si vous en êtes incapables, c'est que vous me méprisez, et je mourrai de honte de m'être confessé à des gens tels que vous! Oh! Je me tuerai! Et je vois déjà, je vois que vous ne me croyez pas! Comment, vous voulez noter cela? S'écria-t-il avec effroi.

— Mais oui, répliqua Nicolas Parthénovitch étonné, nous notons que jusqu'à la dernière heure vous songiez à aller chez Mlle Verkhovtsev pour lui demander cette somme… Je vous assure que cette déclaration est très importante pour nous, Dmitri Fiodorovitch… et surtout pour vous.

— Voyons, messieurs, ayez au moins la pudeur de ne pas consigner cela!

J’ai mis mon âme à nu devant vous et vous en profitez pour y fouiller!… Ô mon Dieu!»

Il se couvrit le visage de ses mains.

«Ne vous inquiétez pas tant, Dmitri Fiodorovitch, conclut le procureur, on vous donnera lecture de tout ce qui est écrit, en modifiant le texte là où vous ne serez pas d’accord. Maintenant, je vous demande pour la troisième fois, est-il bien vrai que personne, pas une âme, n’ait entendu parler de cet argent cousu dans le sachet?

— Personne, personne, je l’ai dit, vous n’avez donc pas compris. Laissez-moi tranquille.

— Soit, ce point devra être éclairci; en attendant, réfléchissez; nous avons peut-être une dizaine de témoignages affirmant que vous-même avez toujours parlé d’une dépense de trois mille roubles, et non de quinze cents. Et maintenant, à votre arrivée ici, vous avez déclaré à beaucoup que vous apportiez encore trois mille roubles…

— Vous avez entre les mains des centaines de témoignages analogues, un millier de gens l’ont entendu!

— Eh bien, vous voyez, tous sont unanimes. Le mot tous signifie donc quelque chose.

— Ça ne signifie rien du tout. J’ai menti et tous ont dit comme moi.

— Pourquoi avez-vous menti?

— Le diable sait pourquoi! Par vantardise, peut-être… la gloriole d’avoir dépensé une telle somme… peut-être pour oublier l’argent que j’avais caché… oui, justement, voilà pourquoi… Et puis zut… combien de fois m’avez-vous déjà posé cette question? J’ai menti, voilà tout, et je n’ai pas voulu me dédire. Pourquoi ment-on, parfois?

— C’est bien difficile à expliquer, Dmitri Fiodorovitch, fit gravement le procureur. Mais dites-nous, ce sachet, comme vous l’appelez, était grand?

— Non.

— De quelle grandeur, par exemple?

— Comme un billet de cent roubles plié en deux.

— Vous feriez mieux de nous montrer les morceaux; vous les avez probablement sur vous.

— Quelle bêtise! Je ne sais pas où ils sont.

— Permettez: où et quand l'avez-vous retiré de votre cou? Vous n'êtes pas rentré chez vous, d'après votre déclaration.

— C'est en allant chez Perkhotine, après avoir quitté Fénia, que je l'ai détaché pour sortir l'argent.

— Dans l'obscurité?

— À quoi bon une bougie? Le chiffon a vite été déchiré.

— Sans ciseaux, dans la rue?

— Sur la place, je crois.

— Qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai jeté là-bas.

— Où?

— Quelque part, sur la place, le diable sait où. Qu'est-ce que ça peut vous faire?

— C'est très important, Dmitri Fiodorovitch; il y a là une pièce à conviction en votre faveur, ne le comprenez-vous pas? Qui vous a aidé à le coudre, il y a un mois?

— Personne. Je l'ai cousu moi-même.

— Vous savez coudre?

— Un soldat doit savoir coudre; d'ailleurs, il n'y a pas besoin d'être adroit pour cela.

— Et où avez-vous pris l'étoffe, c'est-à-dire ce chiffon?

— Vous voulez rire.

— Pas du tout, nous ne sommes pas en train de rire, Dmitri Fiodorovitch.

— Je ne me rappelle pas où.

— Comment pouvez-vous avoir oublié?

— Ma foi, je ne m'en souviens pas, j'ai peut-être déchiré un morceau de linge.

— C'est très intéressant: on pourrait trouver demain chez vous, la pièce, la chemise, peut-être, dont vous avez pris un morceau. En quoi était ce chiffon: en coton ou en toile?

— Le diable le sait. Attendez… Il me semble que je n'ai rien déchiré. C'était, je crois, du calicot. J'ai dû coudre dans le bonnet de ma logeuse.

— Le bonnet de votre logeuse?

— Oui, je le lui ai dérobé.

— Comment dérobé?

— Voyez-vous, je me rappelle, en effet, avoir dérobé un bonnet pour avoir des chiffons, peut-être comme essuie-plume. Je l'avais pris furtivement, car c'était un chiffon sans valeur, et je m'en suis servi pour coudre ces quinze cents roubles… Je crois bien que c'est ça, un vieux morceau de calicot, mille fois lavé.

— Et vous en êtes sûr?

— Je ne sais pas. Il me semble. D'ailleurs, je m'en moque.

— Dans ce cas, votre logeuse pourrait avoir constaté la disparition de cet objet.

— Non, elle ne l'a pas remarquée. Un vieux chiffon, vous dis-je, un chiffon qui ne valait pas un kopek.

— Et l'aiguille, le fil, où les avez-vous pris?

— Je m'arrête, en voilà assez! Coupa court Mitia fâché.

— Il est étrange que vous ne vous rappeliez pas où vous avez jeté ce sachet, sur la place.

— Faites balayer la place, demain, peut-être que vous le trouverez. Assez, messieurs, assez! Proféra Mitia d'un ton accablé. Je le vois bien, vous ne croyez pas un mot de ce que je vous dis! C'est ma faute et non la vôtre, je n'aurais pas dû me laisser aller. Pourquoi me suis-je dégradé en révélant mon secret! Cela vous paraît drôle, je le vois à vos yeux! C'est vous qui m'y avez poussé, procureur! Triomphez, maintenant… Soyez maudits, bourreaux!»

Il pencha la tête, couvrit son visage de ses mains. Le procureur et le juge se taisaient. Au bout d'une minute, il releva la tête et les regarda inconsciemment. Sa physionomie exprimait le désespoir à son dernier degré, il avait l'air égaré.

Cependant il fallait en finir, procéder à l'interrogatoire des témoins. Il était huit heures du matin, on avait éteint les bougies depuis longtemps. Mikhaïl Makarovitch et Kalganov, qui allaient et venaient durant l'interrogatoire, étaient maintenant sortis tous les deux. Le procureur et le juge semblaient harassés. Il faisait mauvais temps, le ciel était couvert, la

pluie tombait à torrents. Mitia regardait vaguement à travers les vitres.

«Puis-je regarder par la fenêtre? Demanda-t-il à Nicolas Parthénovitch.

— Autant que vous voudrez» répondit celui-ci.

Mitia se leva, s'approcha de la fenêtre. La pluie fouettait les petites vitres verdâtres. On voyait la route boueuse et, plus loin, les rangées d'izbas, sombres et pauvres, que la pluie rendait plus misérables encore. Mitia se rappela «Phébus aux cheveux d'or» et son intention de se tuer «dès ses premiers rayons». Une pareille matinée aurait encore mieux convenu. Il sourit amèrement et se tourna vers ses «bourreaux».

«Messieurs, je vois que je suis perdu. Mais elle? Dites-moi je vous en supplie, doit-elle subir le même sort? Elle est innocente, elle avait perdu la tête, hier, pour crier qu'«elle était coupable de tout». Elle est complètement innocente! Après cette nuit d'angoisse, ne pouvez-vous pas me dire ce que vous ferez d'elle?

— Tranquillisez-vous là-dessus, Dmitri Fiodorovitch, s'empressa de répondre le procureur, nous n'avons pour l'instant aucun motif pour inquiéter la personne à laquelle vous vous intéressez. J'espère qu'il en sera de même ultérieurement. Au contraire, nous ferons tout notre possible en sa faveur.

— Messieurs, je vous remercie, je savais que vous étiez justes et honnêtes, malgré tout. Vous m'ôtez un poids de l'âme… Que voulez-vous faire, maintenant? Je suis prêt.

— Il faut procéder tout de suite à l'interrogatoire des témoins qui doit avoir lieu en votre présence, aussi…

— Si nous prenions du thé? Interrompit Nicolas Parthénovitch, je crois que nous l'avons bien mérité.»

On décida de prendre un verre de thé et de poursuivre l'enquête sans désemparer, en attendant, pour se restaurer, une heure plus favorable. Mitia, qui avait d'abord refusé le verre que lui offrait Nicolas Parthénovitch, le prit ensuite de lui-même et but avec avidité. Il paraissait exténué. Avec sa robuste constitution, semblait-il, que pouvait lui faire une nuit de fête, même accompagnée des plus fortes sensations? Mais il se tenait à peine sur sa chaise et parfois croyait voir les objets tourner devant lui. «Encore un peu et je vais délirer», pensait-il.

VIII. Dépositions des témoins. Le «Petiot»

L'interrogatoire des témoins commença. Mais nous ne poursuivrons pas notre récit d'une façon aussi détaillée que jusqu'à maintenant, laissant de côté la façon dont Nicolas Parthénovitch rappelait à chaque témoin qu'il devait déposer selon la vérité et sa conscience, et répéter plus tard sa déposition sous serment, etc. Nous remarquerons seulement que le point essentiel aux yeux du juge, était la question de savoir si Dmitri Fiodorovitch avait dépensé trois mille roubles ou quinze cents lors de son premier séjour à Mokroïé, un mois auparavant, ainsi que la veille. Hélas! Tous les témoignages, sans exception, furent défavorables à Mitia, quelques-uns apportèrent même des faits nouveaux, presque accablants, qui infirmaient ses déclarations. Le premier interrogé fut Tryphon Borissytch. Il se présenta sans la moindre frayeur, au contraire, rempli d'indignation contre l'inculpé, ce qui lui conféra un grand air de véracité et de dignité. Il parla peu, avec réserve, attendant les questions, auxquelles il répondait avec fermeté, en réfléchissant. Il déclara, sans ambages, qu'un mois auparavant l'accusé avait dû dépenser au moins trois mille roubles, que les paysans en témoigneraient, ils avaient entendu Dmitri Fiodorovitch le dire lui-même. «Combien d'argent a-t-il jeté aux tziganes! Rien qu'à elles, je crois que ça fait plus de mille roubles.»

«Je ne leur en ai peut-être pas donné cinq cents, rétorqua Mitia; seulement je n'ai pas compté alors, j'étais ivre, c'est dommage.»

Mitia écoutait d'un air morne, il paraissait triste et fatigué et semblait dire: «Eh! Racontez ce que vous voulez, maintenant je m'en fiche.»

«Les tziganes vous ont coûté plus de mille roubles, Dmitri Fiodorovitch, vous jetiez l'argent sans compter et elles le ramassaient. C'est une engeance de fripons, ils volent les chevaux, on les a chassés d'ici, sinon ils auraient peut-être déclaré à combien montait leur gain. J'ai vu moi-même alors la somme entre vos mains – vous ne me l'avez pas donnée à compter, c'est vrai; mais à vue d'œil, je me souviens, il y avait bien plus de quinze cents roubles… Nous aussi, nous savons ce que c'est que l'argent.»

Quant à la somme d'hier, Dmitri Fiodorovitch lui avait déclaré, dès son arrivée, qu'il apportait trois mille roubles.

«Voyons, Tryphon Borissytch, ai-je vraiment déclaré que j'apportais trois mille roubles?

— Mais oui, Dmitri Fiodorovitch, vous l'avez dit en présence d'André. Il est encore ici, appelez-le. Et dans la salle, lorsque vous régaliez le chœur, vous vous êtes écrié que vous laissiez ici votre sixième billet de mille, en comptant l'autre fois, bien entendu. Stépane et Sémione l'ont entendu, Piotr Fomitch Kalganov se tenait alors à côté de vous, peut-être s'en souvient-il aussi…»

La déclaration relative au sixième billet de mille impressionna les juges et leur plut par sa clarté: trois mille alors, trois mille maintenant, cela faisait bien six mille.

On interrogea les moujiks Stépane et Sémione, le voiturier André, qui confirmèrent la déposition de Tryphon Borissytch. En outre, on nota la conversation qu'André avait eue en route avec Mitia, demandant s'il irait au ciel ou en enfer et si on lui pardonnerait dans l'autre monde. Le «psychologue» Hippolyte Kirillovitch, qui avait écouté en souriant, recommanda de joindre cette déclaration au dossier.

Quand ce fut son tour, Kalganov arriva à contrecœur, l'air morose, capricieux, et causa avec le procureur et Nicolas Parthénovitch comme s'il les voyait pour la première fois, alors qu'il les connaissait depuis longtemps. Il commença par dire qu'«il ne savait rien et ne voulait rien savoir». Mais il avait entendu Mitia parler du sixième billet de mille et reconnut qu'il se trouvait à côté de lui. Il ignorait la somme que Mitia pouvait avoir et affirma que les Polonais avaient triché aux cartes. Après des questions réitérées, il expliqua que, les Polonais ayant été chassés, Mitia était rentré en faveur auprès d'Agraféna Alexandrovna et qu'elle avait déclaré l'aimer. Sur le compte de cette dernière, il s'exprima avec déférence, comme si elle appartenait à la meilleure société, et ne se permit pas une seule fois de l'appeler «Grouchegnka». Malgré la répugnance visible du jeune homme à déposer, Hippolyte Kirillovitch le retint longtemps et apprit de lui seulement ce qui constituait, pour ainsi dire, le «roman» de Mitia cette nuit. Pas une fois, Mitia n'interrompit Kalganov, qui se retira sans cacher son indignation.

On passa aux Polonais. Ils s'étaient couchés dans leur chambrette, mais

n’avaient pas fermé l’œil de la nuit; à l’arrivée des autorités, ils s’habillèrent rapidement, comprenant qu’on allait les demander. Ils se présentèrent avec dignité, mais non sans appréhension. Le petit pan, le plus important, était fonctionnaire de douzième classe en retraite, il avait servi comme vétérinaire en Sibérie, et s’appelait Musalowicz. Pan Wrublewski était dentiste. Aux questions de Nicolas Parthénovitch, ils répondirent d’abord en s’adressant à Mikhaïl Makarovitch qui se tenait de côté; ils le prenaient pour le personnage le plus important et l’appelaient pan pulkownik[278] à chaque phrase. On parvint à leur faire comprendre leur erreur; d’ailleurs ils parlaient correctement le russe, sauf la prononciation de certains mots. En parlant de ses relations avec Grouchegnka, pan Musalowicz y mit une ardeur et une fierté qui exaspérèrent Mitia; il s’écria qu’il ne permettrait pas à un «gredin» de s’exprimer ainsi en sa présence. Pan Musalowicz releva le terme et pria de le mentionner au procès-verbal. Mitia bouillait de colère.

«Oui, un gredin! Notez-le, ça ne m’empêchera pas de répéter qu’il est un gredin.»

Nicolas Parthénovitch fit preuve de beaucoup de tact à l’occasion de ce fâcheux incident; après une sévère remontrance à Mitia, il renonça à enquêter sur le côté romanesque de l’affaire et passa au fond. Les juges s’intéressèrent fort à la déposition des Polonais d’après laquelle Mitia avait offert trois mille roubles à pan Musalowicz pour renoncer à Grouchegnka; sept cents comptant et le reste «demain matin en ville». Il affirmait sur l’honneur n’avoir pas sur lui, à Mokroïé, la somme entière. Mitia déclara d’abord qu’il n’avait pas promis de s’acquitter le lendemain en ville, mais pan Wrublewski confirma la déposition, et Mitia, après réflexion, convint qu’il avait pu parler ainsi dans son exaltation. Le procureur fit grand cas de cette déposition; il devenait clair pour l’accusation qu’une partie des trois mille roubles tombés aux mains de Mitia avait pu rester cachée en ville, peut-être même à Mokroïé. Ainsi s’expliquait une circonstance embarrassante pour l’accusation, le fait qu’on avait trouvé seulement huit cents roubles sur Mitia; c’était jusqu’alors, la seule qui parlât en sa faveur, si insignifiante fût-elle. Maintenant, cet unique témoignage s’écroulait. À la question du procureur: «Où aurait-il pris les deux mille trois cents roubles promis au pan pour le lendemain, alors que lui-

même affirmait n'avoir en sa possession que quinze cents, tout en ayant donné sa parole d'honneur», Mitia répondit qu'il avait l'intention de proposer au pan, au lieu d'argent, le transfert par acte notarié de ses droits sur la propriété de Tchermachnia, déjà offerts à Samsonov et à MmeKhokhlakov. Le procureur sourit de «la naïveté du subterfuge».

«Et vous pensez qu'il aurait consenti à accepter ces «droits» au lieu de deux mille trois cents roubles en espèces?

— Certainement, car ça lui aurait rapporté non pas deux mille, mais quatre et même six mille roubles. Il aurait mobilisé ses avocats juifs et polonais, qui eussent fait rendre gorge au vieux.»

Naturellement, la déposition de pan Musalowicz fut transcrite in extenso au procès-verbal, après quoi lui et son camarade purent se retirer. Le fait qu'ils avaient triché aux cartes fut passé sous silence; Nicolas Parthénovitch leur était reconnaissant et ne voulait pas les inquiéter pour des bagatelles, d'autant plus qu'il s'agissait d'une querelle entre joueurs ivres, et rien de plus. D'ailleurs, le scandale n'avait pas manqué cette nuit… Les deux cents roubles restèrent ainsi dans la poche des Polonais.

On appela ensuite le vieux Maximov. Il entra timidement, à petits pas, l'air triste et en désordre. Il s'était réfugié tout ce temps auprès de Grouchegnka, assis à côté d'elle en silence, «prêt à pleurnicher en s'essuyant les yeux avec son mouchoir à carreaux», comme raconta ensuite Mikhaïl Makarovitch, si bien que ce fut elle qui le calmait et le consolait. Les larmes aux yeux, le vieillard s'excusa d'avoir emprunté dix roubles à Dmitri Fiodorovitch, vu sa pauvreté, et se déclara prêt à les restituer… Nicolas Parthénovitch lui ayant demandé combien il pensait que Dmitri Fiodorovitch avait d'argent, vu qu'il pouvait l'observer de près en lui empruntant, Maximov répondit catégoriquement: vingt mille roubles.

«Avez-vous jamais vu vingt mille roubles? Demanda Nicolas Parthénovitch en souriant.

— Comment donc! Bien sûr. C'est-à-dire non pas vingt mille roubles, mais sept mille, lorsque mon épouse engagea ma propriété. À vrai dire, elle ne me les montra que de loin, ça faisait une forte liasse de billets de cent roubles. Dmitri Fiodorovitch aussi avait des billets de cent roubles…»

On ne le retint pas longtemps. Enfin arriva le tour de Grouchegnka. Les juges craignaient l'impression que son arrivée pouvait produire sur Dmitri Fiodorovitch, et Nicolas Parthénovitch lui adressa même quelques mots d'exhortation, auxquels Mitia répondit d'un signe de tête, indiquant ainsi qu'il ne se produirait pas de désordre. Ce fut Mikhaïl Makarovitch qui amena Grouchegnka. Elle entra, le visage rigide et morne, l'air presque calme, et prit place en face de Nicolas Parthénovitch. Elle était très pâle et s'enveloppait frileusement dans son beau châle noir. Elle sentait, en effet, le frisson de la fièvre, début de la longue maladie qu'elle contracta cette nuit-là. Son air rigide, son regard franc et sérieux, le calme de ses manières, produisirent l'impression la plus favorable. Nicolas Parthénovitch fut même séduit, il raconta plus tard qu'alors seulement il avait compris combien cette femme était charmante; auparavant, il voyait en elle «une hétaïre de sous-préfecture». «Elle a les manières de la meilleure société», laissa-t-il échapper une fois avec enthousiasme dans un cercle de dames. On l'écouta avec indignation et on le traita aussitôt de «polisson», ce qui le ravit. En entrant, Grouchegnka jeta sur Mitia un regard furtif; il la considéra à son tour avec inquiétude, mais son air le tranquillisa. Après les questions d'usage, Nicolas Parthénovitch, avec quelque hésitation, mais de l'air le plus poli, lui demanda «quelles étaient ses relations avec le lieutenant en retraite Dmitri Fiodorovitch Karamazov»?

«De simples relations d'amitié, et c'est en ami que je l'ai reçu tout ce mois.»

En réponse à d'autres questions, elle déclara franchement qu'elle n'aimait pas alors Mitia, bien qu'il lui plût «par moments»; elle l'avait séduit par méchanceté ainsi que le bonhomme; la jalousie de Mitia vis-à-vis de Fiodor Pavlovitch et de tous les hommes la divertissait. Jamais elle n'avait songé à aller chez Fiodor Pavlovitch, dont elle se jouait. «Durant tout ce mois, je ne m'intéressais guère à eux; j'en attendais un autre, coupable envers moi… Seulement j'estime que vous n'avez pas à m'interroger là-dessus et que je n'ai pas à vous répondre; ma vie privée ne vous concerne pas.»

Nicolas Parthénovitch laissa immédiatement de côté les points «romanesques» et aborda la question capitale des trois mille roubles.

Grouchegnka répondit que c'était bien la somme dépensée à Mokroïé un mois auparavant, d'après les dires de Dmitri, car elle-même n'avait pas compté les billets.

«Vous a-t-il dit cela en particulier ou devant des tiers, ou bien l'avez-vous seulement entendu le dire à d'autres?» demanda aussitôt le procureur.

Grouchegnka répondit affirmativement à ces trois questions.

«L'avez-vous entendu le dire en particulier une fois ou plusieurs?»

Elle répondit que c'était plusieurs fois.

Hippolyte Kirillovitch demeura fort satisfait de cette déposition. On établit ensuite que Grouchegnka savait que l'argent venait de Catherine Ivanovna.

«N'avez-vous pas entendu dire que Dmitri Fiodorovitch avait dissipé alors moins de trois mille roubles et gardé la moitié pour lui?

— Non, jamais.»

Au contraire, depuis un mois Mitia lui avait déclaré à plusieurs reprises être sans argent. «Il s'attendait toujours à en recevoir de son père», conclut Grouchegnka.

«N'a-t-il pas dit devant vous… incidemment ou dans un moment d'irritation, demanda tout à coup Nicolas Parthénovitch, qu'il avait l'intention d'attenter à la vie de son père?

— Oui, je l'ai entendu, dit Grouchegnka.

— Une fois ou plusieurs?

— Plusieurs fois, toujours dans des accès de colère.

— Et vous croyiez qu'il mettrait ce projet à exécution?

— Non, jamais! Répondit-elle avec fermeté; je comptais sur la noblesse de ses sentiments.

— Messieurs, un instant, s'écria Mitia, permettez-moi de dire, en votre présence, un mot seulement à Agraféna Alexandrovna.

— Faites, consentit Nicolas Parthénovitch.

— Agraféna Alexandrovna, dit Mitia en se levant, je le jure devant Dieu: je suis innocent de la mort de mon père!»

Mitia se rassit. Grouchegnka se leva, se signa pieusement devant l'icône.

«Dieu soit loué!» dit-elle avec effusion, et elle ajouta, en s'adressant à

Nicolas Parthénovitch: «Croyez ce qu'il dit! Je le connais, il est capable de dire je ne sais quoi par plaisanterie ou par entêtement, mais il ne parle jamais contre sa conscience. Il dit toute la vérité, soyez-en sûr!

— Merci, Agraféna Alexandrovna, tu me donnes du courage», dit Mitia d'une voix tremblante.

Au sujet de l'argent d'hier, elle déclara ne pas connaître la somme, mais avoir entendu Dmitri répéter fréquemment qu'il avait apporté trois mille roubles. Quant à sa provenance, il lui a dit à elle seule l'avoir «volé» à Catherine Ivanovna, à quoi elle répondit que ce n'était pas un vol et qu'il fallait rendre l'argent dès le lendemain. Le procureur insistant pour savoir ce que Dmitri entendait par argent volé, celui d'hier ou celui d'il y a un mois, Grouchegnka déclara qu'il avait parlé de l'argent d'alors et qu'elle le comprenait ainsi.

L'interrogatoire terminé, Nicolas Parthénovitch dit avec empressement à Grouchegnka qu'elle était libre de retourner en ville et que, s'il pouvait lui être utile en quelque chose, par exemple en lui procurant des chevaux ou en la faisant accompagner, il ferait…

«Merci, dit Grouchegnka en le saluant. Je partirai avec le vieux propriétaire. Mais, si vous le permettez, j'attendrai ici votre décision au sujet de Dmitri Fiodorovitch.»

Elle sortit. Mitia était calme et avait l'air réconforté, mais cela ne dura qu'un instant. Une étrange lassitude l'envahissait de plus en plus. Ses yeux se fermaient malgré lui. L'interrogatoire des témoins était enfin terminé. On procéda à la rédaction définitive du procès-verbal. Mitia se leva et alla s'étendre dans un coin, sur une grande malle recouverte d'un tapis. Il s'endormit aussitôt et eut un rêve étrange, sans rapport avec les circonstances.

… Il voyage dans la steppe, dans une région où il avait passé jadis, étant au service. Un paysan le conduit en télègue à travers la plaine boueuse. Il fait froid, on est aux premiers jours de novembre, la neige tombe à gros flocons qui fondent aussitôt. Le voiturier fouette vigoureusement ses chevaux, il a une longue barbe rousse, c'est un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un méchant caftan gris. Ils approchent d'un village dont on aperçoit les

izbas noires, très noires, la moitié ont brûlé, seules des poutres carbonisées se dressent encore. Sur la route, à l'entrée du village, une foule de femmes sont alignées, toutes maigres et décharnées, le visage basané. En voici une, au bord, osseuse, de haute taille, paraissant quarante ans, peut-être n'en a-t-elle que vingt, sa figure est longue et défaite, elle tient dans ses bras un petit enfant qui pleure, pleure toujours, il tend ses petits bras nus, ses petits poings bleus de froid. «Pourquoi pleure-t-il? Demanda Mitia en passant au galop – C'est le petiot, répond le voiturier, le petiot qui pleure.» Et Mitia est frappé qu'il ait dit, à la façon des paysans, le «petiot» et non pas le petit. Cela lui plaît, cela lui semble plus compatissant.

«Mais pourquoi pleure-t-il? S'obstine à demander Mitia. Pourquoi ses petits bras sont-ils nus, pourquoi ne le couvre-t-on pas?

— Il est transi, le petiot, ses vêtements sont gelés, ils ne réchauffent pas.

— Comment cela? Insiste Mitia, stupide.

— Mais ils sont pauvres, leurs izbas sont brûlées, ils manquent de pain.

— Non, non, poursuit Mitia qui paraît toujours ne pas comprendre, dis-moi pourquoi ces malheureuses se tiennent-elles ici, pourquoi cette détresse, ce pauvre petiot, pourquoi la steppe est-elle nue, pourquoi ces gens ne s'embrassent-ils pas en chantant des chansons joyeuses, pourquoi sont-ils si noirs, pourquoi ne donne-t-on pas à manger au petiot?»

Il sent bien que ses questions sont absurdes, mais qu'il ne peut s'empêcher de les poser et qu'il a raison; il sent aussi qu'un attendrissement le gagne, qu'il va pleurer; il voudrait consoler le petiot et sa mère aux seins taris, sécher les larmes de tout le monde, et cela tout de suite, sans tenir compte de rien, avec toute la fougue d'un Karamazov.

«Je suis avec toi, je ne te quitterai plus», lui dit tendrement Grouchegnka. Son cœur s'embrase et vibre à une lumière lointaine, il veut vivre, suivre le chemin qui mène à cette lumière nouvelle, cette lumière qui l'appelle…

«Quoi? Où suis-je?» s'écria-t-il en ouvrant les yeux.

Il se dressa sur sa malle comme au sortir d'un évanouissement, avec un radieux sourire. Devant lui se tenait Nicolas Parthénovitch, qui l'invita à entendre la lecture du procès-verbal et à le signer.

Mitia se rendit compte qu'il avait dormi une heure ou davantage, mais il n'écoutait pas le juge. Il était stupéfait de trouver sous sa tête un coussin qui n'y était pas, lorsqu'il s'était allongé épuisé sur la malle.

«Qui a mis ce coussin? Qui a eu tant de bonté?» s'écria-t-il avec exaltation, d'une voix émue, comme s'il s'agissait d'un bienfait inestimable.

Le brave cœur qui avait eu cette attention demeura inconnu, mais Mitia était touché jusqu'aux larmes. Il s'approcha de la table et déclara qu'il signerait tout ce qu'on voudrait.

«J'ai fait un beau rêve, messieurs» dit-il d'une voix étrange, le visage comme illuminé de joie.

IX. On emmène Mitia

Le procès-verbal une fois signé, Nicolas Parthénovitch s'adressa solennellement à l'accusé et lui donna lecture d'une «ordonnance», aux termes de laquelle lui, juge d'instruction… ayant interrogé le prévenu… (suivaient les chefs d'accusation), attendu que celui-ci, tout en se déclarant innocent des crimes qu'on lui reprochait, n'avait rien produit pour se justifier, que cependant les témoins… et les circonstances… l'inculpaient entièrement, vu les articles… du Code pénal, ordonnait, afin d'empêcher le susnommé de se soustraire à l'enquête et au jugement, de l'incarcérer et de donner copie de la présente au substitut, etc. Bref, on déclara à Mitia qu'il était désormais en état d'arrestation, qu'on allait le ramener à la ville et lui assigner une résidence fort peu agréable. Mitia haussa les épaules.

«C'est bien, messieurs, je ne vous en veux pas, je suis prêt… Je comprends qu'il ne vous reste pas autre chose à faire.»

Nicolas Parthénovitch lui expliqua qu'il allait être emmené par Mavriki Mavrikiévitch, qui se trouvait sur les lieux.

«Attendez», interrompit Mitia, et sous une impulsion irrésistible il s'adressa à tous les assistants: «Messieurs, nous sommes tous cruels, tous des monstres, c'est à cause de nous que pleurent les mères et les petits enfants, mais parmi tous, je le proclame, c'est moi le pire! Chaque jour, en me frappant la poitrine, je jurais de m'amender, et chaque jour je commettais les

mêmes vilenies. Je comprends maintenant qu'à des êtres tels que moi il faut un coup de la destinée et son lasso, une force extérieure qui les maîtrise. Jamais je n'aurais pu me relever moi-même! Mais la foudre a éclaté. J'accepte les tortures de l'accusation, la honte publique. Je veux souffrir et me racheter par la souffrance! Peut-être y parviendrai-je, n'est-ce pas messieurs? Entendez-le pourtant une dernière fois: je n'ai pas versé le sang de mon père! J'accepte le châtiment, non pour l'avoir tué, mais pour avoir voulu le tuer, et peut-être même l'aurais-je fait! Je suis résolu néanmoins à lutter contre vous, je vous le déclare. Je lutterai jusqu'au bout, et ensuite à la grâce de Dieu! Adieu, messieurs, pardonnez-moi mes vivacités durant l'interrogatoire, j'étais encore insensé alors… Dans un instant je serai un prisonnier, et pour la dernière fois Dmitri Karamazov, comme un homme encore libre, vous tend la main. En vous faisant mes adieux, c'est au monde que je les fais!…»

Sa voix tremblait, il tendit en effet la main, mais Nicolas Parthénovitch, qui se trouvait le plus près de lui, cacha la sienne d'un geste convulsif. Mitia s'en aperçut, tressaillit. Il laissa retomber son bras.

«L'enquête n'est pas encore terminée, dit le juge un peu confus, elle va se poursuivre à la ville, et, de mon côté, je vous souhaite de parvenir… à vous justifier… Personnellement, Dmitri Fiodorovitch, je vous ai toujours considéré comme plus malheureux que coupable… Tous ici, si j'ose me faire leur interprète, nous sommes disposés à voir en vous un jeune homme noble au fond, mais hélas! Entraîné par ses passions d'une façon excessive…»

Ces dernières paroles furent prononcées par le petit juge avec une grande dignité. Il sembla tout à coup à Mitia que ce «gamin» allait le prendre sous le bras, l'emmener dans un coin et continuer leur récente conversation sur les «fillettes». Mais, qui sait les idées intempestives qui viennent parfois, même à un criminel, qu'on mène au supplice.

«Messieurs, vous êtes bons, humains; puis-je la revoir, lui dire un dernier adieu?

— Sans doute, mais… en notre présence…

— D'accord.»

On amena Grouchegnka, mais l'adieu fut laconique et déçut Nicolas

Parthénovitch. Grouchegnka fit un profond salut à Mitia.

«Je t'ai dit que je suis à toi, je t'appartiens pour toujours, je te suivrai partout où l'on t'enverra. Adieu, toi qui t'es perdu sans être coupable.»

Ses lèvres tremblaient, elle pleurait.

«Pardonne-moi, Groucha, de t'aimer, d'avoir aussi causé ta perte par mon amour.»

Mitia voulait parler encore, mais il s'arrêta et sortit. Aussitôt il fut entouré par des gens qui ne le perdaient pas de vue. Deux télègues attendaient au bas du perron, où il était arrivé la veille avec un tel fracas dans la troïka d'André. Mavriki Mavrikiévitch, trapu et robuste, le visage ratatiné, était irrité de quelque désordre inattendu et criait. D'un ton cassant, il invita Mitia à monter en télègue. «Jadis quand je lui payais à boire au cabaret, le personnage avait une autre mine», songea Mitia. Tryphon Borissytch descendait le perron. Près de la porte cochère se pressaient des manants, des femmes, les voituriers, tous examinaient Mitia.

«Adieu, bonnes gens! Leur cria Mitia déjà en télègue.

— Adieu, dirent deux ou trois voix.

— Adieu, Tryphon Borissytch!»

Celui-ci était trop occupé pour se retourner. Il criait aussi et se trémoussait. Tout en mettant son caftan, l'homme désigné pour conduire la deuxième télègue, où devait monter l'escorte, soutenait énergiquement que ce n'était pas à lui de partir, mais à Akim. Akim n'était pas là; on courait à sa recherche; le paysan insistait, suppliait d'attendre.

«C'est une engeance effrontée que nous avons là, Mavriki Mavrikiévitch! S'écria Tryphon Borissytch. Il y a trois jours, Akim t'a donné vingt-cinq kopeks, tu les as bus et maintenant tu cries. Je m'étonne seulement de votre bonté envers de tels gaillards.

— Qu'avons-nous besoin d'une deuxième troïka? Intervint Mitia, voyageons avec une seule, Mavriki Mavrikiévitch, je ne me révolterai ni ne m'enfuirai, qu'as-tu à faire d'une escorte?

— Apprenez à me parler, monsieur, veuillez ne pas me tutoyer et gardez vos conseils pour une autre fois», répliqua hargneusement Mavriki Mavrikiévitch, comme heureux d'exhaler sa mauvaise humeur.

Mitia se tut, rougit. Un instant après, il sentit vivement le froid. La pluie avait cessé, mais le ciel était couvert de nuages, un vent aigre soufflait au visage. «J'ai des frissons», songea Mitia en se pelotonnant. Enfin Mavriki Mavrikiévitch monta à son tour, s'assit pesamment, bien à l'aise, refoula Mitia sans paraître y prendre garde. À vrai dire il était mal disposé et fort mécontent de la mission dont on l'avait chargé.

«Adieu, Tryphon Borissytch!» cria de nouveau Mitia, sentant que cette fois ce n'était pas de bon cœur, mais de colère, malgré lui, qu'il criait.

L'aubergiste, l'air rogue, les mains derrière le dos, fixa Mitia d'un regard sévère et ne lui répondit pas. Mais une voix retentit soudain.

«Adieu Dmitri Fiodorovitch, adieu!»

Accourant sans casquette vers la télègue, Kalganov tendit à Mitia une main, que celui-ci eut encore le temps de serrer.

«Adieu, mon brave ami, je n'oublierai pas votre générosité!» dit-il avec chaleur.

Mais la télègue s'ébranla, leurs mains se dénouèrent, les grelots tintèrent: on emmenait Mitia.

Kalganov courut au vestibule, s'assit dans un coin, courba la tête, se cacha la figure dans ses mains et pleura longtemps, comme un petit garçon. Il était presque convaincu de la culpabilité de Mitia. «Qu'est-ce que les gens peuvent valoir, après cela!», murmurait-il, tout désemparé. Il ne voulait même plus vivre. «Est-ce que ça vaut la peine?» s'écriait-il dans son chagrin.

Quatrième partie

Livre X: Les garçons.

I. Kolia Krassotkine

Nous sommes aux premiers jours de novembre, par onze degrés de froid et temps de verglas. Pendant la nuit, il est tombé un peu de neige, que le vent «sec et piquant» soulève et balaie à travers les rues mornes de notre petite ville, surtout sur la place du marché. Il fait sombre ce matin, mais la neige a cessé. Non loin de la place, près de la boutique des Plotnikov, se trouve la petite maison, fort proprette tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, de MmeKrassotkine, veuve d'un fonctionnaire. Il y aura bientôt quatorze ans que le secrétaire de gouvernement[279] Krassotkine est mort, mais sa veuve, encore gentille et dans la trentaine, vit de ses rentes dans sa maisonnette. Douce et gaie, elle mène une existence modeste mais digne. Restée veuve à dix-huit ans, avec un fils qui venait de naître, elle se consacra tout entière à l'éducation de Kolia[280]. Elle l'aimait aveuglément, mais l'enfant lui causa certainement plus de peines que de joies car elle vivait dans la crainte perpétuelle de le voir tomber malade, prendre froid, polissonner, se blesser en jouant, etc. Lorsque Kolia alla au collège, sa mère se mit à étudier toutes les matières, afin de l'aider à faire ses devoirs; elle lia connaissance avec les professeurs et leurs femmes, cajola même les camarades de son fils, pour éviter qu'on se moquât de lui ou qu'on le battît. Ce fut au point que les écoliers commencèrent vraiment à se moquer de Kolia, à taquiner «le petit chéri à sa maman». Mais le garçon sut se faire respecter. Il était hardi et passa bientôt en classe pour «rudement fort», avec cela adroit, de caractère opiniâtre, d'esprit audacieux et entreprenant. C'était un bon élève; le bruit courait même que pour l'arithmétique et l'histoire universelle il damait le pion à son maître Dardanélov. Mais Kolia, tout en affectant un air de supériorité, était bon camarade et pas fier. Il acceptait comme dû le respect des écoliers et observait envers eux une attitude amicale. Il avait surtout le sens de la mesure, savait se retenir à l'occasion, et ne dépassait jamais à l'égard des professeurs la dernière limite au-delà de laquelle l'espièglerie,

devenant du désordre et de l'insubordination, ne saurait être tolérée. Cependant il était toujours prêt à polissonner comme le dernier des gamins, quand l'occasion s'en présentait, ou plutôt à faire le malin, à épater la galerie. Rempli d'amour-propre, il avait su prendre de l'ascendant jusque sur sa mère, qui subissait depuis longtemps son despotisme. Seule l'idée que son fils l'aimait peu lui était insupportable: Kolia lui paraissait toujours «insensible» envers elle et parfois dans une crise de larmes elle lui reprochait sa froideur. Le garçon n'aimait pas cela, et plus on exigeait de lui des effusions, plus il s'y dérobait. C'était là d'ailleurs un effet de son caractère et non de sa volonté. Sa mère se trompait; il la chérissait, seulement il détestait «les tendresses de veau», comme il disait dans son langage d'écolier. Son père ayant laissé une bibliothèque, Kolia, qui adorait la lecture, restait parfois, à la grande surprise de sa mère, plongé des heures entières dans les livres, au lieu d'aller jouer. Il lut ainsi des choses au-dessus de son âge. Dans les derniers temps ses polissonneries – sans être perverses – épouvantaient sa mère par leur extravagance. Durant les vacances, en juillet, la mère et le fils allèrent passer huit jours chez une parente dont le mari était employé de chemin de fer à la gare la plus rapprochée de notre ville. (C'est là, à soixante-dix verstes, qu'Ivan Fiodorovitch Karamazov avait pris le train pour Moscou, un mois auparavant.) Kolia commença par examiner en détail le chemin de fer et son fonctionnement, afin de pouvoir ensuite éblouir ses camarades par ses nouvelles connaissances. En même temps, il se lia avec six ou sept gamins du voisinage, âgés de douze à quinze ans, parmi lesquels deux venaient de notre ville. Ils polissonnaient en commun et bientôt la bande joyeuse eut l'idée de faire un pari vraiment stupide, dont l'enjeu était de deux roubles. Kolia, un des plus jeunes et par conséquent un peu dédaigné par les plus âgés, poussé par l'amour-propre ou la témérité, paria de rester couché entre les rails, sans bouger, pendant que le train de onze heures du soir passerait sur lui à toute vapeur. À vrai dire, un examen préalable lui avait permis de constater que la chose était faisable, qu'on pouvait réellement s'aplatir entre les rails sans être même effleuré par le train. Mais quelle minute pénible à passer! Kolia jura partout qu'il le ferait. On commença par se moquer de lui, on le traita de fanfaron, ce qui l'excita davantage. Ces garçons de quinze ans se montraient

vraiment par trop arrogants; n'avaient-ils pas refusé d'abord de considérer ce «gosse» comme un camarade! Offense intolérable. Par une nuit sans lune, on décida de se rendre à une verste de la gare, où le train roulerait déjà rapidement. À l'heure dite, Kolia se coucha entre les rails. Les cinq autres parieurs, le cœur défaillant, bientôt saisis d'effroi et de remords, attendaient dans les broussailles au bas du talus. Bientôt on entendit le train démarrer. Deux lanternes rouges brillèrent dans les ténèbres, le monstre approchait avec fracas. «Sauve-toi! Sauve-toi!» crièrent-ils épouvantés. Trop tard, le train passa et disparut. Ils se précipitèrent vers Kolia qui gisait, inerte, se mirent à le secouer, à le soulever. Tout à coup il se redressa et déclara qu'il avait simulé un évanouissement pour leur faire peur. En réalité, il s'était évanoui pour de bon, comme lui-même l'avoua longtemps après à sa mère. De la sorte, sa renommée de «casse-cou» fut définitivement établie. Il revint à la maison blanc comme un linge. Le lendemain, il eut une fièvre nerveuse mais se montra très gai, très content. L'événement fut divulgué dans notre ville et parvint à la connaissance des autorités scolaires. La maman de Kolia les supplia de pardonner à son fils; enfin un maître estimé et influent, Dardanélov, parla en sa faveur et eut gain de cause. L'affaire n'eut pas de suites. Ce Dardanélov, célibataire encore jeune, était depuis longtemps amoureux de MmeKrassotkine; un an auparavant, le cœur plein d'appréhension, il s'était risqué à lui offrir sa main; elle avait refusé, craignant de trahir son fils en convolant. Néanmoins certains indices permettaient au prétendant de rêver qu'il n'était pas foncièrement antipathique à cette veuve charmante, mais chaste et délicate à l'excès. La folle équipée de Kolia dut rompre la glace, car après l'intervention de Dardanélov on donna à entendre à celui-ci qu'il pouvait nourrir quelque espoir, mais comme il était lui-même un phénomène de pureté et de délicatesse, cet espoir lointain suffisait à son bonheur. Il aimait le jeune garçon, mais eût trouvé humiliant de vouloir l'amadouer; il se montrait donc pour lui sévère et exigeant. Kolia lui-même tenait son maître à distance, préparait très bien ses devoirs, occupait la deuxième place, et toute la classe était persuadée que pour l'histoire universelle, il «damait le pion» à Dardanélov en personne. En effet, Kolia lui demanda une fois qui avait fondé

Troie. À quoi le maître répondit par des considérations sur les peuples et leurs migrations, sur la nuit des temps, la Fable, mais ne put répondre à la question précise sur la fondation de Troie; il la trouva même oiseuse. Les élèves demeurèrent convaincus que Dardanélov n'en savait rien. Kolia s'était renseigné là-dessus dans Smaragdov, qui figurait parmi les livres de son père. Finalement, tous s'intéressèrent à la fondation de Troie, mais Krassotkine garda son secret, et son prestige demeura intact.

Après l'incident du chemin de fer, il se produisit un changement dans l'attitude de Kolia envers sa mère. Lorsque Anne Fiodorovna apprit la prouesse de son fils, elle faillit en perdre la raison. Elle eut de violentes crises de nerfs durant plusieurs jours, si bien que Kolia, sérieusement effrayé, lui donna sa parole d'honneur de ne jamais recommencer pareilles polissonneries. Il le jura à genoux devant l'icône et sur la mémoire de son père, comme MmeKrassotkine l'exigeait; l'émotion de cette scène fit pleurer l'«intrépide» Kolia comme un enfant de six ans: la mère et le fils passèrent la journée à se jeter dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes. Le lendemain, Kolia se réveilla de nouveau «insensible», mais devint plus silencieux, plus modeste, plus réfléchi. Six semaines plus tard, il récidivait, et son nom alla jusqu'au juge de paix, mais cette fois il s'agissait d'une polissonnerie toute différente, ridicule même et stupide, commise par d'autres et où il n'était qu'impliqué. Nous en reparlerons. Sa mère continua à trembler et à se tourmenter, et l'espoir de Dardanélov grandissait dans la mesure de ses alarmes. Il faut noter que Kolia comprenait et devinait à cet égard Dardanélov et, bien entendu, le méprisait profondément pour ses «sentiments»; auparavant, il avait même l'indélicatesse d'exprimer son mépris devant sa mère, en faisant des allusions vagues aux intentions du soupirant. Mais après l'incident du chemin de fer il changea aussi de conduite sur ce point: il ne se permit plus aucune allusion et parla avec plus de respect de Dardanélov devant sa mère, ce que la sensible Anne Fiodorovna comprit tout de suite avec une gratitude infinie; au moindre mot sur Dardanélov dit en présence de Kolia, fût-ce par un étranger, elle devenait rouge comme une cerise. Dans ces moments-là Kolia regardait par la fenêtre d'un air maussade ou examinait l'état de ses chaussures, ou encore appelait rageusement

«Carillon», un chien à longs poils, d'assez grande taille et laid, qu'il avait recueilli depuis un mois et gardait au secret, sans le montrer à ses camarades. Il le tyrannisait, lui enseignait différents tours, si bien que le pauvre animal hurlait quand son maître partait au collège et aboyait joyeusement à son retour, gambadait comme un fou, faisait le beau, le mort, etc., bref, montrait les tours qu'on lui avait appris, cela non au commandement, mais dans l'ardeur de son enthousiasme et de son attachement.

À propos, j'ai oublié de dire que Kolia Krassotkine était le garçon auquel Iliousha, déjà connu du lecteur, fils du capitaine en retraite Sniéguiriov, avait donné un coup de canif en défendant son père que les écoliers tournaient en ridicule en l'appelant «torchon de tille».

II. Les gosses

Donc, par cette matinée glaciale et brumeuse de novembre, le jeune Kolia Krassotkine restait à la maison. C'était dimanche, il n'y avait pas de classe. Mais onze heures venaient de sonner, il lui fallait à tout prix sortir «pour une affaire très importante»; néanmoins il demeurait seul à garder la maison, car les grandes personnes avaient dû s'absenter par suite d'une circonstance extraordinaire. La veuve Krassotkine louait un logement de deux pièces, le seul de la maison, à la femme d'un médecin qui avait deux jeunes enfants. Cette dame était du même âge qu'Anne Fiodorovna et sa grande amie; quant au praticien, parti pour Orenbourg, puis pour Tachkent, on était sans nouvelles de lui depuis six mois, de sorte que la délaissée eût passé son temps à pleurer si l'amitié de MmeKrassotkine n'avait pas adouci son chagrin. Pour comble d'infortune, l'unique servante de la doctoresse avait déclaré brusquement à sa maîtresse, durant la nuit, qu'elle se préparait à accoucher le matin. Il était presque miraculeux que personne n'eût remarqué la chose jusqu'alors. La doctoresse, stupéfaite, décida, pendant qu'il était encore temps, de transporter Catherine chez une sage-femme qui prenait des pensionnaires. Comme elle tenait fort à cette servante, elle mit aussitôt son projet à exécution et resta même auprès d'elle. Ensuite, le matin, il fallut recourir au concours et à l'aide de MmeKrassotkine, qui pouvait à cette

occasion tenter une démarche et exercer une certaine protection. Ainsi les deux dames étaient absentes, la servante de MmeKrassotkine, Agathe, partie au marché, et Kolia se trouvait provisoirement le gardien des «mioches», le petit garçon et la fillette de la doctoresse, restés seuls. La garde de la maison n'effrayait pas Kolia, surtout avec Carillon; celui-ci avait reçu l'ordre de se coucher sous un banc, dans le vestibule, «sans bouger», et chaque fois que son maître passait, il dressait la tête, frappait le plancher de sa queue d'un air suppliant, mais hélas! Aucun appel ne retentissait. Kolia lançait des regards sévères à l'infortuné caniche, qui retombait dans son immobilité complète. Mais Kolia n'était préoccupé que des «mioches». Alors que l'aventure de Catherine lui inspirait un profond mépris, il aimait fort les petits et leur avait déjà apporté un livre amusant. Nastia l'aînée, huit ans, savait lire et le cadet, Kostia[281], sept ans, aimait à l'écouter. Bien entendu, Krassotkine aurait pu les intéresser en jouant avec eux aux soldats ou à cache-cache, par toute la maison. Il ne dédaignait pas de le faire à l'occasion, si bien que le bruit se répandit en classe que Krassotkine jouait chez lui à la troïka avec ses petits locataires, faisait le cheval de volée, galopait, tête baissée. Krassotkine repoussait fièrement cette accusation en faisant remarquer qu'avec des camarades de cet âge il eût été honteux, en effet, «à notre époque», de jouer aux chevaux, mais qu'il faisait ça pour les «mioches» parce qu'il les aimait, et personne n'avait le droit de lui demander compte de ses sentiments. En revanche, les deux «mioches» l'adoraient. Mais cette fois-ci il ne s'agissait pas de jeux; il avait à s'occuper d'une affaire très importante et quasi mystérieuse. Cependant, le temps passait et Agathe, à qui on aurait pu confier les enfants, ne daignait pas rentrer du marché. Plusieurs fois il avait traversé le vestibule, ouvert la porte de la locataire, observé avec sollicitude les mioches en train de lire sur son injonction; chaque fois qu'il se montrait, les enfants lui adressaient un large sourire, s'attendant à le voir entrer et faire quelque drôlerie. Mais Kolia était soucieux et n'entrait pas. Enfin, onze heures sonnèrent et il décida fermement que si, dans dix minutes, la «maudite» Agathe n'était pas de retour, il sortirait sans l'attendre, bien entendu après avoir fait promettre aux «mioches» de ne pas avoir peur en son absence, de ne pas faire de bêtises, de ne pas pleurnicher. Dans ces

dispositions il mit son petit pardessus ouaté, jeta son sac sur son épaule et, bien que sa mère lui eût maintes fois enjoint de ne jamais sortir «par un froid pareil» sans mettre ses caoutchoucs, il se contenta de leur jeter un regard dédaigneux en passant dans le vestibule. Carillon, le voyant habillé pour sortir, battit le plancher de sa queue en se trémoussant et allait même pousser un gémissement plaintif, mais Kolia jugea une telle ardeur contraire à la discipline: il tint le caniche encore une minute sous le banc et ne le siffla qu'en ouvrant la porte du vestibule. La bête s'élança comme une folle et se mit à gambader de joie. Kolia alla voir ce que faisaient les «mioches». Ils avaient cessé de lire et discutaient avec animation, comme ça leur arrivait fréquemment; Nastia, en qualité d'aînée, l'emportait toujours, et si Kostia ne se rangeait pas à son avis, il en appelait presque toujours à Kolia Krassotkine, dont la sentence était définitive pour les deux parties. Cette fois, la discussion des «mioches» avait quelque intérêt pour Kolia qui resta sur le seuil à écouter, ce que voyant, les enfants redoublèrent d'ardeur dans leur controverse.

«Jamais, jamais je ne croirai, soutenait Nastia, que les sages-femmes trouvent les petits enfants dans les choux. Nous sommes en hiver, il n'y a pas de choux et la bonne femme n'a pas pu apporter une fillette à Catherine.

— Fi! Murmura Kolia.

— Si elles les apportent de quelque part, c'est seulement à celles qui se marient.»

Kostia fixait sa sœur, écoutait gravement, réfléchissait.

«Nastia, que tu es sotte! Dit-il enfin d'un ton calme, comment Catherine peut-elle avoir un enfant, puisqu'elle n'est pas mariée?»

Nastia s'irrita.

«Tu ne comprends rien; peut-être avait-elle un mari, mais on l'a mis en prison.

— Est-ce qu'elle a vraiment un mari en prison? Demanda le positif Kostia.

— Ou bien voilà, reprit impétueusement Nastia abandonnant sa première hypothèse; elle n'a pas de mari, tu as raison, mais elle veut se marier, elle s'est mise à songer comment faire, elle y a songé et songé, si bien qu'elle a

fini par avoir, au lieu d'un mari, un petit enfant.

— C'est possible, acquiesça Kostia, subjugué, mais comment pouvais-je le savoir, puisque tu ne m'en as jamais rien dit?

— Eh bien, marmaille, proféra Kolia en s'avançant, vous êtes gent dangereuse, à ce que je vois!

— Carillon est avec vous? Dit en souriant Kostia qui se mit à faire claquer ses doigts et à l'appeler.

— Mioches, je suis dans l'embarras, commença Krassotkine d'un ton solennel, venez à mon aide; Agathe a dû se casser la jambe, puisqu'elle ne revient pas, c'est sûr et certain; j'ai à sortir, me laisserez-vous aller?»

Les enfants se regardèrent soucieux, leurs visages souriants exprimèrent l'inquiétude. Ils ne comprenaient pas encore bien ce qu'on leur voulait.

«Vous ne ferez pas de bêtises en mon absence? Vous ne grimperez pas sur l'armoire pour vous casser une jambe? Vous ne pleurerez pas de frayeur, tout seuls?»

L'angoisse apparut sur les petits visages.

«En revanche, je pourrais vous montrer quelque chose, un petit canon en cuivre qui se charge avec de la vraie poudre.»

Les petits visages s'éclairèrent.

«Montrez le canon», dit Kostia radieux.

Krassotkine tira de son sac un petit canon en bronze qu'il posa sur la table.

«Regarde, il est sur roues, dit-il en faisant rouler le jouet; on peut le charger avec de la grenaille et tirer.

— Et il tue?

— Il tue tout le monde, il suffit de le pointer.»

Krassotkine expliqua où il fallait mettre la poudre, la grenaille, indiqua une petite ouverture qui représentait la lumière, exposa qu'il y avait un recul. Les enfants écoutaient avec une ardente curiosité. Le recul surtout frappait leur imagination.

«Et vous avez de la poudre? S'informa Nastia.

— Oui.

— Montrez-nous aussi la poudre», dit-elle avec un sourire implorant.

Krassotkine tira de son sac une petite fiole où il y avait en effet un peu de vraie poudre et quelques grains de plomb enveloppés dans du papier. Il déboucha même la fiole, versa un peu de poudre dans sa main.

«Voilà, seulement gare au feu, sinon elle sautera et nous périrons tous», dit-il pour les impressionner.

Les enfants examinaient la poudre avec une crainte respectueuse qui accroissait le plaisir. Les grains de plomb surtout plaisaient à Kostia.

«Le plomb ne brûle pas? Demanda-t-il.

— Non.

— Donnez-moi un peu de plomb, dit-il d'un ton suppliant.

— En voilà un peu, prends, seulement ne le montre pas à ta mère avant mon retour, elle croirait que c'est de la poudre, elle mourrait de frayeur et vous donnerait le fouet.

— Maman ne nous donne jamais les verges, fit remarquer Nastia.

— Je sais, j'ai dit ça seulement pour la beauté du style. Et vous, ne trompez jamais votre maman, sauf cette fois, jusqu'à ce que je revienne. Donc, mioches, puis-je m'en aller, oui ou non? Vous ne pleurerez pas de frayeur en mon absence?

— Si, nous pleu-re-rons, dit lentement Kostia, se préparant déjà à le faire.

— Nous pleurerons, c'est sûr, appuya Nastia, craintive.

— Oh! Mes enfants, quel âge dangereux est le vôtre! Allons, il n'y a rien à faire, il me faudra rester avec vous je ne sais combien de temps. Et le temps est précieux.

— Commandez à Carillon de faire le mort, demanda Kostia.

— C'est cela, recourons à Carillon. Ici, Carillon!»

Kolia ordonna au chien de montrer ses talents. C'était un chien à longs poils d'un gris violâtre, de la taille d'un mâtin ordinaire, borgne de l'œil droit, et l'oreille gauche fendue. Il faisait le beau, marchait sur les pattes de derrière, se couchait sur le dos les pattes en l'air et restait inerte, comme mort. Durant ce dernier exercice la porte s'ouvrit et la grosse servante Agathe, une femme de quarante ans, grêlée, parut sur le seuil, son filet de provisions à la main, et s'arrêta à regarder. Kolia, si pressé qu'il fût, n'interrompit pas la représentation, et lorsqu'il siffla enfin Carillon, l'animal

se mit à gambader dans la joie du devoir accompli.

«En voilà un chien! Dit Agathe avec admiration.

— Et pourquoi es-tu restée si longtemps, sexe féminin? Demanda sévèrement Krassotkine.

— Sexe féminin! Voyez-vous ce morveux!

— Morveux?

— Oui, morveux. De quoi te mêles-tu? Si je suis en retard, c'est qu'il le fallait, marmotta Agathe en commençant à fourrager autour du poêle, d'un ton nullement irrité et comme joyeuse de pouvoir se prendre de bec avec ce jeune maître si enjoué.

— Écoute, vieille écervelée, peux-tu me jurer par tout ce qu'il y a de sacré en ce monde que tu surveilleras ces mioches en mon absence? Je m'en vais.

— Et pourquoi te jurer? Dit Agathe en riant. Je veillerai sur eux comme ça.

— Non, il faut que tu le jures sur ton salut éternel. Sinon je ne m'en vais pas.

— À ton aise. Qu'est-ce que ça peut me faire, il gèle, reste à la maison.

— Mioches, cette femme restera avec vous jusqu'à mon retour ou à celui de votre maman, qui devrait déjà être là. En outre, elle vous donnera à déjeuner. N'est-ce pas Agathe?

— Ça peut se faire.

— Au revoir, enfants, je m'en vais le cœur tranquille. Toi, grand-maman, dit-il gravement à mi-voix en passant à côté d'Agathe, j'espère que tu ne leur raconteras pas de bêtises au sujet de Catherine; tu ménageras leur innocence, hein? Ici, Carillon.

— Veux-tu bien te taire! Dit Agathe, irritée cette fois pour de bon. On devrait te fouetter pour des mots pareils.»

III. L'écolier

Mais Kolia n'entendit pas. Enfin, il était libre. En franchissant la porte cochère, il haussa les épaules et après avoir dit: «Quel froid!» se dirigea vers

la place du marché. En route, il s'arrêta devant une maison, tira un sifflet de sa poche, siffla de toutes ses forces, comme pour un signal convenu. Au bout d'une minute, on vit sortir un garçon de onze ans, au teint vermeil, vêtu également d'un pardessus chaud et même élégant. C'était le jeune Smourov, élève de la classe préparatoire (alors que Kolia était déjà en sixième), fils d'un fonctionnaire aisé, à qui ses parents défendaient de fréquenter Krassotkine, à cause de sa réputation de polisson, de sorte que Smourov venait de s'absenter furtivement. Ce Smourov, si le lecteur s'en souvient, faisait partie du groupe qui lançait des pierres à Iliousha, deux mois auparavant, et c'est lui qui avait parlé d'Iliousha à Aliocha Karamazov.

«Voilà une heure que je t'attends, Krassotkine», proféra Smourov d'un ton résolu.

Les deux garçons prirent le chemin de la place.

«Si je suis en retard, répliqua Krassotkine, c'est la faute aux circonstances. On ne te fouettera pas pour être venu avec moi?

— Quelle idée! Est-ce qu'on me fouette! Carillon est avec toi?

— Mais oui.

— Tu l'emmènes là-bas?

— Je l'emmène.

— Ah! Si c'était Scarabée!

— Impossible. Scarabée n'existe plus. Il a disparu on ne sait où.

— Mais, dit Smourov en s'arrêtant tout à coup, puisque Iliousha prétend que Scarabée avait aussi de longs poils gris de fumée, comme Carillon, ne pourrait-on pas dire que c'est lui, Scarabée? Il le croirait peut-être?

— Écolier, exècre le mensonge, et d'un; même pour une bonne œuvre, et de deux. Surtout j'espère que tu n'as soufflé mot de mon arrivée.

— Dieu merci, je comprends les choses. Mais on ne le consolera pas avec Carillon, soupira Smourov. Son père, le capitaine, Torchon de tille, nous a dit qu'on lui apporterait aujourd'hui un jeune chien, un véritable molosse, avec le museau noir; il pense consoler ainsi Iliousha, mais c'est peu probable.

— Comment va-t-il, Iliousha?

— Mal, mal! Je le crois phtisique. Il a toute sa connaissance, mais sa respiration est bien mauvaise. L'autre jour il a demandé qu'on le promène un

peu, on lui a mis ses souliers, il est tombé au bout de quelques pas. «Ah! Papa, je t'avais bien dit que ces souliers sont mauvais, j'ai toujours eu de la peine à marcher avec.» Il pensait tomber à cause des souliers, et c'était simplement de faiblesse. Il ne passera pas la semaine. Herzenstube le visite. Ils ont de nouveau beaucoup d'argent.

— Canailles!

— Qui cela?

— Les docteurs, et toute la racaille médicale, en général et en particulier. Je renie la médecine, elle ne sert à rien. D'ailleurs, j'approfondirai la question. Dites-moi, vous êtes devenus bien sentimentaux, là-bas. Toute la classe s'y rend en corps, je crois?

— Pas toute, mais une dizaine d'entre nous y vont tous les jours.

— Ce qui me surprend, dans tout ceci, c'est le rôle d'Alexéi Karamazov; on va juger demain ou après-demain son frère pour un crime épouvantable et il trouve moyen de faire du sentiment avec des écoliers!

— Mais personne ne fait de sentiment. Ne vas-tu pas toi-même te réconcilier avec Iliioucha?

— Me réconcilier? Drôle d'expression. D'ailleurs, je ne permets à personne d'analyser mes actes.

— Comme Iliioucha sera content de te voir! Il ne se doute pas que tu viens. Pourquoi as-tu si longtemps refusé d'aller le voir? S'exclama tout à coup Smourov avec chaleur.

— Mon cher, c'est mon affaire et non la tienne. J'y vais de moi-même, parce que telle est ma volonté, tandis que c'est Alexéi Karamazov qui vous a tous menés là-bas; il y a donc une différence. Et qu'en sais-tu, je n'y vais peut-être pas du tout pour me réconcilier? Quelle stupide expression.

— Karamazov n'est pour rien là-dedans. Les copains ont simplement pris l'habitude d'aller là-bas, au début bien sûr avec Karamazov. D'abord l'un, puis l'autre. Mais tout s'est passé sans niaiseries. Le père était ravi de nous voir. Tu sais, il perdra la raison si Iliioucha meurt. Il voit que son fils est perdu. Ça lui fait tant plaisir que nous nous soyons réconciliés avec Iliioucha. Iliioucha s'est informé de toi, mais sans rien ajouter. Son père deviendra fou ou se pendra. Déjà auparavant il avait les allures d'un insensé. C'est un brave

homme, sais-tu, victime d'une erreur. Ce parricide a eu grand tort de le battre l'autre jour.

— Pourtant Karamazov demeure pour moi une énigme. J'aurais pu faire depuis longtemps sa connaissance, mais, dans certains cas, j'aime à me tenir sur la réserve. De plus, je me suis fait sur lui une opinion qu'il me faudra vérifier.»

Sur ce, Kolia observa un silence plein de gravité et Smourov de même. Bien entendu, Smourov respectait Kolia Krassotkine et ne songeait même pas à se comparer à lui. Maintenant il était très intrigué, car Kolia avait expliqué qu'il venait «de lui-même»; il devait y avoir un mystère dans cette décision soudaine d'aller aujourd'hui chez Iliocha. Ils suivaient la place du marché, encombrée de charrettes et de volailles. Sous les auvents des boutiques, des bonnes femmes vendaient des craquelins, du fil, etc. Dans notre ville, ces rassemblements du dimanche sont appelés naïvement des foires et il y en a beaucoup dans l'année. Carillon courait de l'humeur la plus joyeuse, s'écartait constamment à droite ou à gauche pour flairer quelque chose. Quant à ses congénères rencontrés en chemin, il les flairait très volontiers, selon les règles en usage parmi les chiens.

«J'aime à observer la réalité, Smourov, dit soudain Kolia. Tu as remarqué comme les chiens se flairent en s'abordant? C'est là, chez eux, une loi générale de la nature.

— Oui, une loi ridicule.

— Mais non, tu as tort. Il n'y a rien de ridicule dans la nature, quoi qu'en pense l'homme avec ses préjugés. Si les chiens pouvaient raisonner et critiquer, ils trouveraient sûrement autant de ridicule, sinon davantage, dans les rapports sociaux de leurs maîtres, sinon davantage, je le répète, car je suis persuadé qu'il y a bien plus de sottises chez nous. C'est l'idée de Rakitine, une idée remarquable. Je suis socialiste, Smourov.

— Qu'est-ce que le socialisme? Demanda Smourov.

— L'égalité pour tous, communauté d'opinions, suppression du mariage, libre à chacun d'observer la religion et les lois qui lui conviennent, etc., etc. Tu es encore trop jeune pour comprendre ces questions… Il fait froid, dis donc!

— Oui, douze degrés. Mon père a regardé le thermomètre tout à l'heure.

— As-tu remarqué, Smourov, qu'au milieu de l'hiver, avec quinze ou même dix-huit degrés, le froid paraît moins vif que maintenant, au début, lorsqu'il gèle tout à coup à douze degrés et qu'il y a encore peu de neige? Cela signifie que les gens n'y sont pas encore habitués. Chez eux, tout est habitude, dans tout, même en politique… Ce qu'il est drôle, ce croquant!»

Kolia désigna un paysan de haute taille, en touloupe[282], à l'air bonasse, qui, à côté de sa charrette, se réchauffait en frappant ses mains l'une contre l'autre dans ses mitaines. Sa barbe était couverte de givre.

«Ta barbe est gelée, mon brave, dit Kolia à haute voix et sur un ton taquin, en passant à côté de lui.

— Il y en a bien d'autres de gelées, répliqua l'homme sentencieusement.

— Ne le taquine pas, supplia Smourov.

— Ça ne fait rien, il ne se fâchera pas, c'est un brave homme. Adieu, Mathieu.

— Adieu.

— T'appelles-tu Mathieu pour de bon?

— Mais oui. Tu ne le savais pas?

— Non; j'ai dit ça au hasard.

— Voyez-vous ça! Tu es peut-être écolier?

— Tout juste.

— Est-ce qu'on te fouette?

— Bien sûr.

— Fort?

— Ça arrive.

— La vie n'est pas gaie, soupira le bonhomme de tout son cœur.

— Adieu, Mathieu.

— Adieu. Tu es un gentil petit gars.»

Les deux garçons continuèrent leur chemin.

«C'est un bon type, dit Kolia à Smourov. J'aime à parler au peuple, à lui rendre justice.

— Pourquoi lui as-tu fait croire qu'on nous fouettait? Demanda Smourov.

— Pour lui faire plaisir.

— Comment ça?

— Vois-tu, Smourov, je n'aime pas qu'on insiste, quand on ne comprend pas au premier mot. Il y a des choses impossibles à expliquer. Dans l'idée du bonhomme, on doit fouetter les écoliers; qu'est-ce qu'un écolier qu'on ne fouette pas? Et si je lui dis que non, ça lui fera de la peine. D'ailleurs, tu ne peux pas comprendre ça. Il faut savoir parler au peuple.

— Seulement, pas de taquineries, je t'en prie, ça ferait encore une histoire, comme avec cette oie.

— Tu as peur?

— Garde-t'en bien, Kolia, en vérité, j'ai peur. Mon père serait furieux. On m'a expressément défendu de sortir avec toi.

— N'aie crainte, cette fois il n'arrivera rien. Bonjour, Natacha, cria-t-il à une marchande.

— Natacha? C'est Marie, que je m'appelle, glapit la marchande, une femme encore jeune.

— Va pour Marie. C'est un beau nom! Adieu, Marie.

— Ah, le polisson! C'est pas plus haut qu'une botte, et de quoi que ça se mêle!

— Je n'ai pas le temps, tu me conteras ça dimanche prochain, fit Kolia en gesticulant, comme si c'était elle qui l'importunait.

— Et qu'est-ce que je te raconterai dimanche prochain? C'est toi qui m'as cherché chicane, espèce de morveux! Tu mérites une bonne fessée, on te connaît, garnement!»

Un rire s'éleva parmi les marchandes voisines de Marie, quand tout à coup surgit d'une arcade un individu excité, l'air d'un commis de boutique, d'ailleurs étranger à notre ville, vêtu d'un caftan à longues basques, coiffé d'une casquette à visière, encore jeune, les cheveux châtains bouclés, le visage pâle et grêlé. Il paraissait agité sans savoir pourquoi et se mit aussitôt à menacer Kolia du poing.

«J'te connais, hurlait-il, j'te connais!»

Kolia le dévisagea. Il ne se souvenait pas de s'être chamaillé avec cet homme; d'ailleurs il avait eu trop souvent des altercations dans la rue pour se les rappeler toutes.

«Tu me connais? Demanda-t-il ironiquement.

— J'te connais, j'te connais! Rabâchait l'individu.

— Tu as bien de la chance. Mais je suis pressé, adieu!

— T'as pas fini de faire l'insolent? J'te connais, mon gars.

— Si je fais l'insolent, l'ami, ce n'est pas ton affaire! Proféra Kolia en s'arrêtant, les yeux toujours fixés sur lui.

— Comment ça?

— Comme ça.

— De qui que c'est l'affaire, alors? Dis voir…

— De Tryphon Nikititch.

— De qui?»

Le gars, toujours échauffé, fixa Kolia d'un air stupide. Celui-ci le toisa gravement.

«Es-tu allé à l'église de l'Ascension? Demanda-t-il sur un ton impérieux.

— Où ça? Pour quoi faire? Non, j'y suis point allé, fit le gars déconcerté.

— Connais-tu Sabanéiev? Dit Kolia sur le même ton.

— Sabanéiev? Non, j'le connais point.

— Alors va te faire fiche! Trancha Kolia, qui tournant à droite, s'éloigna d'un pas rapide, comme dédaignant de parler à un nigaud qui ne connaissait même pas Sabanéiev.

— Attends voir! Quel Sabanéiev? Se ravisa le gars, de nouveau agité. De qui parlait-il?» demanda-t-il aux marchandes, en les regardant d'un air hébété.

Les bonnes femmes éclatèrent de rire.

«Il est futé, ce gamin, fit l'une d'elle.

— De quel Sabanéiev parlait-il? S'acharnait à répéter le gars en gesticulant.

— Ça doit être le Sabanéiev qui travaillait chez les Kouzmitchev, voilà ce qui en est», conjectura une bonne femme.

Le gars la considéra avec effarement.

«Kouz-mi-tchev? Reprit une autre. Alors, c'est pas Tryphon, c'est Kouzma qu'il s'appelle. Mais le petit gars a dit Tryphon Nikitich; c'est pour sûr pas lui.

— Non, c'est pas Tryphon et c'est pas non plus Sabanéiev, c'est Tchijov, intervint une troisième marchande, qui avait écouté sérieusement, Alexéi Ivanovitch Tchijov.

— T'as raison, c'est Tchijov», confirma une quatrième.

Le gars abasourdi regardait tantôt l'une, tantôt l'autre.

«Mais pourquoi qu'il m'a demandé ça, dites voir, mes bonnes gens? S'exclama-t-il presque désespéré. «Connais-tu Sabanéiev?» Qui diable que ça peut bien être, Sabanéiev?

— T'as la tête dure, on te dit que c'est pas Sabanéiev, mais Tchijov, Alexéi Ivanovitch, comprends-tu? Dit gravement une marchande.

— Quel Tchijov? Dis-moi-le, puisque tu le sais.

— Un grand, qu'a les cheveux longs; on le voyait au marché c't'été.

— Que veux-tu que je fasse de ton Tchijov, hein! Bonnes gens?

— Et qu'est-ce que j'en sais moi-même?

— Qui peut savoir ce que tu lui veux? Reprit une autre. Tu dois le savoir toi-même, puisque tu brailles. Car c'est à toi qu'on parlait, pas à nous, nigaud… Alors comme ça, tu le connais pas?

— Qui ça?

— Tchijov.

— Que le diable emporte Tchijov et toi avec! Je le rosserai, ma parole! Il s'est fichu de moi!

— Toi, rosser Tchijov? C'est lui qui te rossera, espèce de serin!

— C'est pas Tchijov, méchante gale, c'est le gamin que je rosserai. Amenez-le, amenez-le, il s'est fichu de moi!»

Les bonnes femmes éclatèrent de rire. Kolia était déjà loin et cheminait d'un air vainqueur. Smourov, à ses côtés, se retournait parfois vers le groupe criard. Lui aussi s'amusait beaucoup, tout en appréhendant d'être mêlé à une histoire avec Kolia.

«De quel Sabanéiev lui parlais-tu? Demanda-t-il à Kolia, en se doutant de la réponse.

— Qu'est-ce que j'en sais? Maintenant, ils vont se chamailler jusqu'au soir. J'aime à mystifier les imbéciles dans toutes les classes de la société… Tiens, voilà encore un nigaud. Note ceci; on dit: «Il n'est pire sot qu'un sot

français», mais une physionomie russe se trahit également. Regarde-moi ce bonhomme-là: n'est-ce pas écrit sur son front qu'il est un imbécile?

— Laisse-le tranquille, Kolia, passons notre chemin.

— Jamais de la vie, je suis parti, maintenant. Hé! Bonjour, mon gars!»

Un robuste individu, qui marchait lentement et semblait pris de boisson, la figure ronde et naïve, la barbe grisonnante, leva la tête et dévisagea l'écolier.

«Bonjour, si tu ne plaisantes pas, répondit-il sans se presser.

— Et si je plaisante? Dit Kolia en riant.

— Alors, plaisante, si le cœur t'en dit. On peut toujours plaisanter, ça ne fait de mal à personne.

— Excuse-moi, j'ai plaisanté.

— Eh bien, que Dieu te pardonne!

— Et toi, me pardonnes-tu?

— De grand cœur. Passe ton chemin.

— Tu m'as l'air d'un gars pas bête.

— Moins bête que toi, répondit l'autre avec le même sérieux.

— J'en doute, fit Kolia un peu déconcerté.

— C'est pourtant vrai.

— Après tout, ça se peut bien.

— Je sais ce que je dis.

— Adieu, mon gars.

— Adieu.

— Il y a des croquants de différentes sortes, déclara Kolia après une pause. Pouvais-je savoir que je tomberais sur un sujet intelligent?»

Midi sonna à l'horloge de l'église. Les écoliers pressèrent le pas et ne parlèrent presque plus durant le trajet, encore assez long. À vingt pas de la maison, Kolia s'arrêta, dit à Smourov d'aller le premier et d'appeler Karamazov.

«Il faut, au préalable, se renseigner, lui dit-il.

— À quoi bon le faire venir? Objecta Smourov. Entre tout droit, on sera ravi de te voir. Pourquoi lier connaissance dans la rue, par ce froid?

— Je sais pourquoi je le fais venir ici au froid», répliqua Kolia d'un ton

despotique qu'il aimait prendre avec ces «mioches».

Smourov courut aussitôt exécuter les ordres de Krassotkine.

IV. Scarabée.

Kolia, l'air important, s'adossa à la barrière, attendant l'arrivée d'Aliocha. Il avait beaucoup entendu parler de lui par ses camarades, mais toujours témoigné une indifférence méprisante à ce qu'ils lui rapportaient à son sujet. Néanmoins dans son for intérieur il désirait beaucoup faire sa connaissance; il y avait, dans tout ce qu'on racontait d'Aliocha, tant de traits qui attiraient la sympathie! Aussi le moment était-il grave; il s'agissait de sauvegarder sa dignité, de faire preuve d'indépendance: «Sinon, il me prendra pour un gamin comme ceux-ci. Que sont-ils pour lui? Je le lui demanderai quand nous aurons fait connaissance. C'est dommage que je sois de si petite taille. Touzikov est plus jeune que moi et il a la moitié de la tête en plus. Je ne suis pas beau, je sais que ma figure est laide, mais intelligente. Il ne faut pas non plus trop m'épancher; en me jetant tout de suite dans ses bras il croirait… Fi, quelle honte, s'il allait croire…»

Ainsi s'agitait Kolia tout en s'efforçant de prendre un air dégagé. Sa petite taille le tourmentait plus encore que sa «laideur». À la maison, dès l'année précédente, il avait marqué sa taille au crayon sur le mur, et tous les deux mois, le cœur battant, il se mesurait pour voir s'il avait grandi. Hélas! Il grandissait fort lentement, ce qui le mettait parfois au désespoir. Quant à son visage, il n'était nullement «laid», mais au contraire assez gentil, pâle, semé de taches de rousseur. Les yeux gris et vifs regardaient hardiment et brillaient souvent d'émotion. Il avait les pommettes un peu larges; de petites lèvres plutôt minces, mais très rouges; le nez nettement retroussé, «tout à fait camus, tout à fait camus!» murmurait en se regardant au miroir Kolia, qui se retirait toujours avec indignation. «Et je ne dois même pas avoir l'air intelligent», songeait-il parfois, doutant même de cela. Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que le souci de sa figure et de sa taille l'absorbât tout entier. Au contraire, si vexantes que fussent les stations devant le miroir, il les oubliait bientôt et pour longtemps, «en se consacrant tout entier aux idées

et à la vie réelle», ainsi que lui-même définissait son activité.

Aliocha parut bientôt et s'avança rapidement vers Kolia; celui-ci remarqua de loin qu'il avait l'air radieux. «Est-il vraiment si content de me voir?» songeait Kolia avec satisfaction. Notons, en passant, qu'Aliocha avait beaucoup changé depuis que nous l'avons quitté; il avait abandonné le froc et portait maintenant une redingote de bonne coupe, un feutre gris, les cheveux courts. Il avait gagné au change et paraissait un beau jeune homme. Son charmant visage respirait toujours la gaieté, mais une gaieté douce et tranquille. Kolia fut surpris de le voir sans pardessus; il avait dû se dépêcher. Il tendit la main à l'écolier.

«Vous voilà enfin, dit-il; nous vous attendions avec impatience.

— Mon retard avait des causes que vous apprendrez. En tout cas, je suis heureux de faire votre connaissance. J'en attendais l'occasion, on m'a beaucoup parlé de vous, murmura Kolia, un peu gêné.

— Nous aurions fait de toute façon connaissance; moi aussi j'ai beaucoup entendu parler de vous, mais ici vous venez trop tard.

— Dites-moi, comment cela va-t-il, ici?

— Iliioucha va très mal, il ne s'en tirera pas.

— Est-ce possible? Convenez que la médecine est une infamie, Karamazov, dit Kolia avec chaleur.

— Iliioucha s'est souvenu de vous bien des fois, même dans son délire. On voit que vous lui étiez très cher auparavant… jusqu'à l'incident du canif. Il doit y avoir une autre cause… Ce chien est à vous?

— Oui, c'est Carillon.

— Ah, ce n'est pas Scarabée? Dit Aliocha en regardant tristement Kolia dans les yeux. L'autre a vraiment disparu?

— Je sais que vous voudriez tous avoir Scarabée, on m'a tout raconté, répliqua Kolia, avec un sourire énigmatique. Écoutez, Karamazov, je vais tout vous dire, c'est d'ailleurs pour vous expliquer la situation que je vous ai fait venir avant d'entrer, commença-t-il avec animation. Au printemps, Iliioucha est entré en préparatoire. Vous savez ce que sont les élèves de cette classe: des moutards, de la marmaille. Ils se mirent aussitôt à le taquiner. Je suis deux classes plus haut et, bien entendu, je les observe de loin. Je vois un

petit garçon chétif, qui ne se soumet pas, se bat même avec eux; il est fier, ses yeux brillent. J'aime ces caractères-là. Les autres redoublent. Le pire, c'est qu'il avait alors un méchant costume, un pantalon qui remontait, des souliers percés. Raison de plus pour l'humilier. Cela me déplut, je pris aussitôt sa défense et je leur donnai une leçon, car je les bats et ils m'adorent, vous savez cela, Karamazov? Dit Kolia avec une fierté expansive. En général, j'aime les marmots. J'ai maintenant, à la maison, deux gosses sur les bras, ce sont eux qui m'ont retenu aujourd'hui. On cessa de battre Iliioucha et je le pris sous ma protection. C'est un garçon fier, je vous assure, mais il finit par m'être servilement dévoué, exécuta mes moindres ordres, m'obéit comme à Dieu, s'efforça de m'imiter. Aux récréations, il venait me trouver et nous nous promenions ensemble, le dimanche également. Au collège, on se moque de voir un grand se lier ainsi avec un petit, mais c'est un préjugé. Telle est ma fantaisie, et basta, n'est-ce pas? Ainsi, vous, Karamazov, qui vous êtes lié avec tous ces gosses, vous voulez, n'est-ce pas, influer sur la jeune génération, la former, vous rendre utile? Et, je l'avoue, ce trait de votre caractère, que je connaissais par ouï-dire, m'a fort intéressé, plus qu'aucun autre. Mais venons au fait: je remarque que ce garçon devient sensible, sentimental à l'excès; or, sachez que depuis ma naissance je suis l'ennemi décidé des «tendresses de veau». De plus, il se contredit: tantôt il se montre servilement dévoué, tantôt ses yeux étincellent, il ne veut pas tomber d'accord avec moi, il discute, il se fâche. J'exposais parfois certaines idées; ce n'est pas qu'il y fût opposé, mais je voyais qu'il se révoltait contre moi personnellement, parce que je répondais à ses tendresses par de la froideur. Afin de le dresser, je me montrai d'autant plus froid qu'il devenait plus tendre; je le faisais exprès, telle était ma conviction. Je me proposais de former son caractère, de l'égaliser, de faire de lui un homme… enfin, vous m'entendez à demi-mot. Tout-à-coup, je le vois plusieurs jours de suite troublé, affligé, non à cause des tendresses, mais pour quelque chose d'autre, de plus fort, de supérieur. «Quelle est cette tragédie?», pensai-je. En le pressant de questions, j'appris la chose: il avait lié connaissance avec Smerdiakov, le domestique de feu votre père (qui vivait encore à cette époque). Celui-ci lui enseigna une plaisanterie stupide, c'est-à-dire cruelle et

lâche; il s'agissait de prendre de la mie de pain, d'y enfoncer une épingle et de la jeter à un mâtin, un de ces chiens affamés qui avalent d'un seul coup, pour regarder ce qui en résulterait. Ils préparèrent donc une boulette et la jetèrent à ce Scarabée, un chien aux longs poils qu'on ne nourrissait pas et qui aboyait au vent toute le journée. (Aimez-vous ce stupide aboiement, Karamazov? Moi, je ne puis le souffrir.) La bête se jeta dessus, l'avala, gémit, puis se mit à tourner et à courir; «elle courait en hurlant et disparut», me décrivit Iliocha. Il avouait en pleurant, m'étreignait, secoué de sanglots: «Le chien courait et gémissait.» Il ne faisait que répéter cela, tant cette scène l'avait frappé. Il avait des remords. Je pris la chose au sérieux. Je voulais surtout lui apprendre à vivre pour sa conduite ultérieure, de sorte que j'usai de ruse, je l'avoue, et feignis une indignation que je n'éprouvais peut-être nullement. «Tu as commis une action lâche, lui dis-je, tu es un misérable, je ne divulguerai pas la chose, bien sûr, mais pour le moment je cesse toute relation avec toi. Je vais réfléchir et te faire savoir par Smourov (celui qui m'a accompagné aujourd'hui et qui m'est dévoué) ma décision définitive.» Il en fut consterné. Je sentis que j'avais été un peu loin, mais que faire? C'était alors mon idée. Le lendemain, je lui fis dire par Smourov que je ne lui «parlais» plus, c'est l'expression en usage lorsque deux camarades rompent les relations. Mon intention secrète était de lui tenir rigueur quelques jours, puis, à la vue de son repentir, de lui tendre la main. J'y étais fermement décidé. Mais, le croirez-vous, après avoir entendu Smourov, voilà ses yeux qui étincellent et il s'écrie: «Dis à Krassotkine de ma part que maintenant je vais jeter à tous les chiens des boulettes avec des épingles, à tous, à tous!» «Ah! Pensai-je, il devient capricieux, il faut le corriger!» Et je me mis à lui témoigner un parfait mépris, à me détourner ou à sourire ironiquement à chaque rencontre. Et voilà que survint cet incident avec son père, vous vous souvenez, le torchon de tille? Vous comprenez qu'ainsi il était déjà prêt à s'exaspérer. Voyant que je l'abandonnais, ses camarades le taquinèrent de plus belle: «Torchon de tille, torchon de tille!» C'est alors que commencèrent entre eux des batailles que je regrette énormément, car je crois qu'une fois il fut roué de coups. Il lui arriva de se jeter sur les autres en sortant de classe, je me tenais à dix pas et je le regardais. Je ne me souviens pas d'avoir ri alors,

au contraire, il me faisait grande pitié, j'étais sur le point de m'élancer pour le défendre. Il rencontra mon regard, j'ignore ce qu'il s'imagina, mais il saisit un canif, se jeta sur moi et me le planta dans la cuisse droite. Je ne bougeai pas, je suis brave à l'occasion, Karamazov, je me bornai à le regarder avec mépris, comme pour lui dire: «Ne veux-tu pas recommencer, en souvenir de notre amitié? Je suis à ta disposition.» Mais il ne me frappa plus, il ne put y tenir, prit peur, jeta le canif, s'enfuit en pleurant. Bien entendu, je ne le dénonçai pas, j'ordonnai à tous de se taire, afin que la chose ne parvînt pas à l'oreille des maîtres; je n'en parlai à ma mère qu'une fois la blessure cicatrisée, ce n'était qu'une éraflure. J'appris ensuite que le même jour il s'était battu à coups de pierres et qu'il vous avait mordu le doigt, vous comprenez dans quel état il se trouvait. Lorsqu'il tomba malade, j'eus tort de ne pas aller lui pardonner, c'est-à-dire de me réconcilier avec lui, je le regrette maintenant. Mais c'est alors qu'il me vint une idée. Eh bien, voilà toute l'histoire… Seulement, je crois que j'ai eu tort…

— Ah! Quel dommage, dit Aliocha ému, que je n'aie pas connu vos relations antérieures avec Iliioucha; il y a longtemps que je vous aurais prié de m'accompagner chez lui. Figurez-vous que dans la fièvre et le délire il parle de vous. J'ignorais combien vous lui êtes cher! Est-il possible que vous n'ayez pas essayé de retrouver ce Scarabée? Son père et ses camarades l'ont recherché dans toute la ville. Le croirez-vous, malade et pleurant, il a répété trois fois devant moi: «C'est parce que j'ai tué Scarabée que je suis malade, papa; c'est Dieu qui m'a puni!» On ne peut pas lui ôter cette idée! Et si vous aviez maintenant amené Scarabée et prouvé qu'il est vivant, je crois que la joie l'aurait ressuscité. Nous comptions tous sur vous.

— Dites-moi, pourquoi espériez-vous que je retrouverais Scarabée? Demanda Kolia avec une vive curiosité. Pourquoi comptiez-vous sur moi et non sur un autre?

— Le bruit a couru que vous le recherchiez et que vous l'amèneriez. Smourov a parlé dans ce sens. Nous nous efforçons tous de faire croire à Iliioucha que Scarabée est vivant, qu'on l'a aperçu. Ses camarades lui ont apporté un levraut, il l'a regardé avec un faible sourire et a demandé qu'on lui rendît la liberté: nous l'avons fait. Son père vient de rentrer avec un tout

jeune molosse, il pensait le consoler ainsi, mais je crois que c'est pire…

— Dites-moi encore, Karamazov, son père, quel homme est-ce? Je le connais, mais que pensez-vous de lui: c'est un bouffon, un pitre?

— Oh! Non; il y a des gens à l'âme sensible, mais qui sont comme accablés par le sort. Leur bouffonnerie est une sorte d'ironie méchante envers ceux à qui ils n'osent pas dire la vérité en face, par suite de l'humiliation et de la timidité qu'ils éprouvent depuis longtemps. Croyez, Krassotkine, qu'une pareille bouffonnerie est parfois des plus tragiques. Maintenant, Iliocha est tout pour lui, et, s'il meurt, le pauvre homme perdra la raison ou se tuera. J'en suis presque sûr, quand je le regarde!

— Je vous comprends, Karamazov, je vois que vous connaissez l'homme.

— En vous voyant avec un chien, j'ai cru que c'était Scarabée.

— Attendez, Karamazov, peut-être retrouverons-nous Scarabée, mais celui-ci c'est Carillon. Je vais le laisser entrer, et peut-être fera-t-il plus plaisir à Iliocha que le jeune molosse… Attendez, Karamazov, vous allez apprendre quelque chose. Ah! Mon Dieu, à quoi pensais-je! S'écria tout à coup Kolia. Vous êtes sans pardessus par un froid pareil et moi qui vous retiens! Voyez comme je suis égoïste! Nous sommes tous égoïstes, Karamazov!

— Ne vous inquiétez pas; il fait froid, mais je ne suis pas frileux. Allons, pourtant. À propos, quel est votre nom, je sais seulement que vous vous appelez Kolia.

— Nicolas, Nicolas Ivanovitch Krassotkine, ou, comme on dit administrativement, le fils Krassotkine.»

Kolia sourit, mais ajouta: «Il va sans dire que je déteste mon prénom.

— Pourquoi?

— Il est banal.

— Vous avez treize ans? Demanda Aliocha.

— Quatorze dans quinze jours. Je dois vous avouer une faiblesse, Karamazov, comme entrée en matière, pour que vous voyiez d'emblée toute ma nature: je déteste qu'on me demande mon âge… enfin… On me calomnie en disant que j'ai joué au voleur avec les gosses de la préparatoire, la semaine dernière. Je l'ai fait, c'est vrai, mais prétendre que j'ai joué pour mon plaisir,

c’est une calomnie. J’ai des raisons de croire que vous en êtes informé; or, je n’ai pas joué pour moi, mais pour les gosses, car ils ne savent rien imaginer sans moi. Et, chez nous, on raconte toujours des niaiseries. C’est la ville des cancans, je vous assure.

— Et même si vous aviez joué par plaisir, qu’est-ce que ça ferait?

— Mais voyons, vous ne joueriez pas au cheval fondu?

— Vous devez vous dire ceci, fit soudain Aliocha: les grandes personnes vont au théâtre, par exemple, où l’on représente aussi les aventures de différents héros, parfois aussi des scènes de brigandage et de guerre; or, n’est-ce pas la même chose, dans son genre bien entendu? Et quand les jeunes gens jouent à la guerre ou au voleur, durant la récréation, c’est aussi de l’art naissant, un besoin artistique qui se développe dans les jeunes âmes, et parfois ces jeux sont plus réussis que les représentations théâtrales; la seule différence, c’est qu’on va au théâtre voir les acteurs, tandis que la jeunesse elle-même joue le rôle d’acteurs. Mais c’est tout naturel.

— Vous croyez, vous en êtes sûr? Dit Kolia en le fixant. Vous avez exprimé une idée assez curieuse; je vais la ruminer une fois rentré. Je savais bien que l’on peut apprendre quelque chose de vous. Je suis venu m’instruire en votre compagnie, Karamazov, dit Kolia avec expansion.

— Et moi dans la vôtre.»

Aliocha sourit, lui serra la main. Kolia était enchanté d’Aliocha. Ce qui le frappait, c’était de se trouver sur un pied d’égalité parfaite avec ce jeune homme, qui lui parlait comme à «une grande personne».

«Je vais vous montrer mon numéro, Karamazov, une représentation théâtrale en son genre, dit-il avec un rire nerveux; c’est pour ça que je suis venu.

— Entrons d’abord à gauche, chez la propriétaire; vos camarades y ont laissé leurs pardessus, car dans la chambre on est à l’étroit et il fait chaud.

— Oh! Je ne resterai pas longtemps, je garderai mon pardessus. Carillon m’attendra dans le vestibule. «Ici, Carillon, couche et meurs!» Vous voyez, il est mort. J’entrerai d’abord voir ce qui se passe, puis, le moment venu, je le sifflerai: «Ici, Carillon!» Vous le verrez se précipiter. Seulement, il faut que Smourov n’oublie pas d’ouvrir la porte à ce moment. Je donnerai mes

instructions, et vous verrez un curieux numéro…»

V. Au chevet d'Ilioucha

On était fort à l'étroit ce jour-là dans l'appartement du capitaine Sniéguiriov. Bien que les garçons qui se trouvaient là fussent prêts, comme Smourov, à nier qu'Aliocha les eût réconciliés avec Iliioucha et menés chez lui, il en était pourtant ainsi. Toute son habileté avait consisté à les amener l'un après l'autre, sans «tendresse de veau» et comme par hasard. Cela avait apporté un grand soulagement à Iliioucha dans ses souffrances. L'amitié presque tendre et l'intérêt que lui témoignaient ses anciens ennemis le touchèrent beaucoup. Seul Krassotkine manquait, et son absence lui était fort pénible. Dans les tristes souvenirs d'Iliioucha, l'épisode le plus amer était l'incident avec Krassotkine, son unique ami et son défenseur, sur lequel il s'était jeté alors avec un canif. C'est ce que pensait le jeune Smourov, garçon intelligent qui était venu le premier se réconcilier avec Iliioucha. Mais Krassotkine, pressenti vaguement par Smourov au sujet de la visite d'Aliocha «pour affaire», avait coupé court en faisant répondre à «Karamazov» qu'il savait ce qu'il avait à faire, qu'il ne demandait de conseil à personne et que s'il visitait le malade, ce serait à son idée, «ayant un plan». Cela se passait quinze jours avant le dimanche en question. Voilà pourquoi Aliocha n'était pas allé le trouver lui-même, comme il en avait l'intention. D'ailleurs, tout en l'attendant, il avait envoyé à deux reprises Smourov chez Krassotkine. Mais chaque fois celui-ci avait refusé sèchement, en faisant dire à Aliocha que s'il venait le chercher, lui-même n'irait jamais chez Iliioucha; il priait donc qu'on le laissât en repos. Jusqu'au dernier jour, Smourov lui-même ignorait que Kolia eût décidé de se rendre chez Iliioucha et la veille au soir seulement, en prenant congé de lui, Kolia lui avait dit brusquement de l'attendre à la maison le lendemain matin, parce qu'il l'accompagnerait chez les Sniéguiriov, mais qu'il se gardât de parler à personne de sa visite, car il voulait arriver à l'improviste. Smourov obéit. Il se flattait que Krassotkine ramènerait Scarabée disparu: n'avait-il pas prétendu un jour qu' «ils étaient tous des ânes de ne pouvoir retrouver ce chien s'il vivait encore». Mais, lorsque Smourov avait fait part timidement de

ses conjectures, Krassotkine s'était fâché tout rouge: «Suis-je assez stupide pour chercher des chiens étrangers par la ville, quand j'ai Carillon? Peut-on espérer que cette bête soit restée en vie après avoir avalé une épingle? Ce sont des «tendresses de veau», voilà tout!»

Cependant, depuis deux semaines, Iliioucha n'avait presque pas quitté son petit lit, dans un coin, près des saintes images. Il n'allait plus en classe depuis le jour où il avait mordu le doigt d'Aliocha. Sa maladie datait de là; pourtant, durant un mois encore, il put se lever parfois, pour marcher dans la chambre et le vestibule. Enfin, ses forces l'abandonnèrent tout à fait, et il lui fut impossible de se mouvoir sans l'aide de son père. Celui-ci tremblait pour Iliioucha; il cessa même de boire; la crainte de perdre son fils le rendait presque fou et souvent, surtout après l'avoir soutenu à travers la chambre et recouché, il se sauvait dans le vestibule. Là, dans un coin sombre, le front au mur, il étouffait convulsivement ses sanglots, pour n'être pas entendu du petit malade. De retour dans la chambre, il se mettait d'ordinaire à divertir et à consoler son cher enfant, lui racontait des histoires, des anecdotes comiques, ou contrefaisait des gens drôles qu'il avait rencontrés, imitait même les cris des animaux. Mais les grimaces et les bouffonneries de son père déplaisaient fort à Iliioucha. Bien qu'il s'efforçât de dissimuler son malaise, il sentait, le cœur serré, que son père était humilié en société, et le souvenir du «torchon de tille» et de cette «terrible journée» le poursuivait sans cesse. La sœur infirme d'Iliioucha, la douce Nina, n'aimait pas non plus les grimaces de son père (Varvara Nicolaievna était partie depuis longtemps suivre les cours à Pétersbourg); en revanche, la maman faible d'esprit s'amusait beaucoup, riait de tout son cœur lorsque son époux représentait quelque chose ou faisait des gestes comiques. C'était sa seule consolation; le reste du temps elle se plaignait en pleurant que tout le monde l'oubliait, qu'on lui manquait d'égards, etc. Mais, les derniers jours, elle aussi parut changer. Elle regardait souvent Iliioucha dans son coin et se mettait à songer. Elle devint plus silencieuse, se calma, ne pleurant plus que doucement, pour qu'on ne l'entendît pas. Le capitaine remarquait ce changement avec une douloureuse perplexité. Les visites des écoliers lui déplurent et l'irritèrent tout d'abord, mais peu à peu les cris joyeux des enfants et leurs récits la divertirent, elle

aussi, et finirent par lui plaire au point qu'elle se serait terriblement ennuyée sans eux. Elle battait des mains, riait en les regardant jouer, appelait certains d'entre eux pour les embrasser; elle affectionnait particulièrement le jeune Smourov. Quant au capitaine, les visites des enfants le remplissaient d'allégresse; elles firent même naître en lui l'espoir que le petit cesserait maintenant de se tourmenter, qu'il se rétablirait peut-être plus vite. Malgré son inquiétude, il demeura persuadé jusqu'aux derniers jours que son fils allait recouvrer la santé. Il accueillait les jeunes visiteurs avec respect, se mettant à leur service, prêt à les porter sur son dos, et commença même à le faire, mais ces jeux déplurent à Iliioucha et furent abandonnés. Il achetait à leur intention des friandises, du pain d'épice, des noix, leur offrait le thé avec des tartines. Il faut noter que l'argent ne lui manquait pas. Il avait accepté les deux cents roubles de Catherine Ivanovna, tout comme Aliocha le prévoyait. Ensuite, la jeune fille, informée plus exactement de leur situation et de la maladie d'Iliioucha, était venue chez eux, avait fait connaissance avec toute la famille et même charmé la pauvre démente. Depuis lors, sa générosité ne s'était pas ralentie, et le capitaine, tremblant à l'idée de perdre son fils, avait oublié son ancienne fierté et recevait humblement la charité. Durant tout ce temps, le docteur Herzenstube, mandé par Catherine Ivanovna, avait visité régulièrement le malade tous les deux jours, mais sans grand résultat, bien qu'il le bourrât de remèdes. Ce même dimanche, le capitaine attendait un nouveau médecin arrivé de Moscou, où il passait pour une célébrité. Catherine Ivanovna l'avait fait venir à grands frais, dans un dessein dont il sera question plus loin, et prié par la même occasion de visiter Iliioucha, ce dont le capitaine était prévenu. Il ne se doutait nullement que Krassotkine allait venir, bien qu'il désirât depuis longtemps la visite de ce garçon, au sujet duquel Iliioucha se tourmentait tant.

Lorsque Kolia entra, tous se pressaient autour du lit du malade et examinaient un molosse minuscule, né de la veille, que le capitaine avait retenu depuis une semaine pour distraire et consoler Iliioucha, toujours chagriné de la disparition de Scarabée, qui devait avoir péri. Iliioucha savait depuis trois jours qu'on lui ferait cadeau d'un jeune chien, un véritable molosse (ce qui était fort important) et, quoique par délicatesse il parût ravi,

son père et ses camarades voyaient bien que ce nouveau chien ne faisait que réveiller dans son cœur les souvenirs du malheureux Scarabée, qu'il avait fait souffrir. La petite bête remuait à côté de lui; avec un faible sourire, il la caressait de sa main diaphane; on voyait que le chien lui plaisait, mais… ce n'était pas Scarabée! S'il avait eu les deux ensemble, rien n'aurait manqué à son bonheur!

«Krassotkine!» cria un des garçons, qui avait vu le premier Kolia entrer.

Il y eut un certain émoi, les enfants s'écartèrent des deux côtés du lit, découvrant ainsi Iliocha. Le capitaine se précipita au-devant de Kolia.

«Soyez le bienvenu, cher hôte! Iliocha, Mr Krassotkine est venu te voir…»

Krassotkine, lui ayant tendu la main, montra aussitôt sa bonne éducation. Il se tourna d'abord vers la femme du capitaine, assise dans son fauteuil (elle était justement fort mécontente et maugréait parce que les enfants lui cachaient le lit d'Iliocha et l'empêchaient de regarder le chien), et lui fit une révérence polie, puis, s'adressant à Nina, il la salua de la même façon. Ce procédé impressionna favorablement la malade.

«On reconnaît tout de suite un jeune homme bien élevé, dit-elle tout en écartant les bras; ce n'est pas comme ceux-ci: ils entrent l'un sur l'autre.

— Comment ça, maman, l'un sur l'autre, que voulez-vous dire? Balbutia le capitaine un peu inquiet.

— C'est comme ça qu'ils font leur entrée. Dans le vestibule l'un monte à cheval sur les épaules de l'autre, et ils se présentent ainsi dans une famille honorable. À quoi est-ce que ça ressemble?

— Mais qui donc, maman, qui est entré comme ça?

— En voilà un qui portait l'autre, et encore ces deux-là…»

Mais Kolia était déjà au chevet d'Iliocha. Le malade avait pâli. Il se dressa, regarda fixement Kolia. Celui-ci, qui n'avait pas vu son petit ami depuis deux mois, s'arrêta consterné; il ne s'attendait pas à trouver un visage si jaune, si amaigri, des yeux si brûlants de fièvre, si démesurément agrandis, des mains si frêles. Avec une douloureuse surprise il voyait qu'Iliocha avait la respiration pénible et précipitée, les lèvres desséchées. Il s'approcha, lui tendit la main et proféra, embarrassé:

«Eh bien, mon vieux… comment ça va?»

Mais sa voix s'étrangla, son visage se contracta, il eut un léger tremblement près des lèvres. Iliocha, encore incapable de prononcer une parole, lui souriait tristement, Kolia lui passa tout à coup la main dans les cheveux.

«Ça ne va pas mal!» répondit-il machinalement.

Ils se turent un instant.

«Alors tu as un nouveau chien? Demanda Kolia d'un ton indifférent.

— Ou-ii, dit Iliocha, qui haletait.

— Il a le nez noir, il sera méchant», dit Kolia d'un ton grave, comme s'il s'agissait d'une chose très importante.

Il s'efforçait de dominer son émotion, pour ne pas pleurer comme un «gosse», mais il n'y arrivait pas.

«Une fois grand il faudra le mettre à la chaîne, j'en suis sûr.

— Il sera énorme! S'exclama un des jeunes garçons.

— Bien sûr, un molosse, ça atteint la taille d'un veau.

— La taille d'un veau, d'un vrai veau, intervint le capitaine; j'en ai cherché exprès un comme ça, le plus méchant qui soit, ses parents aussi sont énormes et féroces… Asseyez-vous, sur le lit d'Iliocha ou bien sur le banc. Soyez le bienvenu, cher hôte, il y a longtemps qu'on vous attendait. Vous êtes venu avec Alexéi Fiodorovitch?»

Krassotkine s'assit sur le lit, aux pieds d'Iliocha. Il avait peut-être préparé en chemin une entrée en matière, mais maintenant il perdait le fil.

«Non… Je suis avec Carillon… J'ai un chien qui s'appelle comme ça, maintenant. Il attend là-bas… Je siffle et il accourt. Moi aussi j'ai un chien.»

Il se tourna vers Iliocha: «Te souviens-tu de Scarabée, mon vieux?» lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Le petit visage d'Iliocha se contracta. Il regarda Kolia avec douleur. Aliocha, qui se tenait près de la porte, fronça le sourcil, fit signe à la dérobée à Kolia de ne pas parler de Scarabée, mais celui-ci ne le remarqua pas ou ne voulut pas le remarquer.

«Où est donc… Scarabée? Demanda Iliocha d'une voix brisée.

— Ah, mon vieux, ton Scarabée a disparu!»

Iliioucha se tut, mais regarda de nouveau Kolia fixement. Aliocha, qui avait rencontré le regard de Kolia, lui fit un nouveau signe, mais de nouveau il détourna les yeux, feignant de n'avoir pas compris.

«Il s'est sauvé sans laisser de traces. On pouvait s'y attendre, après une pareille boulette, dit l'impitoyable Kolia, qui cependant paraissait lui-même haletant. En revanche, j'ai Carillon… Je te l'ai amené…

— C'est inutile! Dit Iliioucha.

— Non, non, au contraire, il faut que tu le voies… Ça te distraira. Je l'ai amené exprès… une bête à longs poils comme l'autre… Vous permettez, madame, que j'appelle mon chien, demanda-t-il à MmeSniéguiriov avec une agitation incompréhensible.

— Non, non, ce n'est pas la peine!» s'écria Iliioucha d'une voix déchirante. Le reproche brillait dans ses yeux.

«Vous auriez dû, intervint le capitaine qui se leva précipitamment du coffre où il était assis près du mur, vous auriez dû… attendre…»

Mais Kolia, inflexible, cria à Smourov:

«Smourov, ouvre la porte!»

Dès qu'elle fut ouverte il donna un coup de sifflet. Carillon se précipita dans la chambre.

«Saute, Carillon, fais le beau, fais le beau!» ordonna Kolia.

Le chien, se dressant sur les pattes de derrière, se tint devant le lit d'Iliioucha. Il se passa quelque chose d'inattendu. Iliioucha tressaillit, se pencha avec effort vers Carillon et l'examina, défaillant.

«C'est… Scarabée! S'écria-t-il d'une voix brisée par la souffrance et le bonheur.

— Qui pensais-tu que c'était?» cria de toutes ses forces Krassotkine radieux.

Il passa les bras autour du chien et le souleva.

«Regarde, vieux, tu vois: un œil borgne, l'oreille gauche fendue, tout à fait les signes que tu m'avais indiqués. C'est d'après eux que je l'ai cherché. Ça n'a pas été long. Il n'appartenait en effet à personne. Il s'était réfugié chez les Fédotov, dans l'arrière-cour, mais on ne le nourrissait pas; c'est un chien errant, qui s'est sauvé d'un village… Tu vois, vieux, il n'a pas dû avaler ta

boulette. Sinon, il serait mort, pour sûr! Donc il a pu la recracher, puisqu'il est vivant. Tu ne l'as pas remarqué. Pourtant il s'est piqué à la langue, voilà pourquoi il gémissait. Il courait en gémissant, tu as cru qu'il avait avalé la boulette. Il a dû se faire très mal, car les chiens ont la peau fort sensible dans la bouche… bien plus sensible que l'homme!»

Kolia parlait très haut, l'air échauffé et radieux. Iliioucha ne pouvait rien dire. Il regardait Kolia de ses grands yeux écarquillés et était devenu blanc comme un linge. Si Kolia, qui ne se doutait de rien, avait su le mal que pouvait faire au petit malade une telle surprise, il ne se fût jamais décidé à ce coup de théâtre. Mais dans la chambre, Aliocha était peut-être seul à comprendre. Quand au capitaine, on aurait dit un petit garçon.

«Scarabée! Alors c'est Scarabée! Criait-il avec bonheur, Iliioucha, c'est Scarabée, ton Scarabée! Maman, c'est Scarabée! Il pleurait presque.

— Et moi qui n'ai pas deviné! Dit tristement Smourov. Je savais bien que Krassotkine trouverait Scarabée; il a tenu parole.

— Il a tenu parole! Fit une voix joyeuse.

— Bravo, Krassotkine! Dit un troisième.

— Bravo, Krassotkine! S'écrièrent tous les enfants qui se mirent à applaudir.

— Attendez, attendez, dit Krassotkine, s'efforçant de dominer le tumulte; je vais vous raconter comment la chose s'est faite. Après l'avoir retrouvé, je l'ai amené à la maison et soustrait à tous les regards. Seul Smourov l'a aperçu, il y a quinze jours, mais je lui ai fait croire que c'était Carillon, il ne s'est douté de rien. Dans l'intervalle, j'ai dressé Scarabée; vous allez voir les tours qu'il connaît! Je l'ai dressé, vieux, pour te l'amener déjà instruit. N'avez-vous pas un morceau de bouilli, il vous fera un tour à mourir de rire?»

Le capitaine courut chez les propriétaires, où se préparait le repas de la famille. Kolia, pour ne pas perdre un temps précieux, cria aussitôt à Carillon: «Fais le mort!» Celui-ci se mit à tourner, se coucha sur le dos, s'immobilisa, les quatre pattes en l'air. Les enfants riaient; Iliioucha regardait avec le même sourire douloureux; mais la plus contente, c'était «maman». Elle éclata de rire à la vue du chien et se mit à faire claquer ses doigts en appelant:

«Carillon, Carillon!

— Pour rien au monde il ne se lèvera, dit Kolia d'un air triomphant et avec une juste fierté; quand bien même vous l'appelleriez tous! Mais à ma voix il sera sur pied. Ici, Carillon!»

Le chien se dressa, se mit à gambader avec des cris de joie. Le capitaine accourut avec un morceau de bouilli.

«Il n'est pas chaud? S'informa aussitôt Kolia d'un air entendu. Non; c'est bien, car les chiens n'aiment pas le chaud. Regardez tous; Iliioucha, regarde donc, vieux, à quoi penses-tu? C'est pour lui que je l'ai amené, et il ne regarde pas!»

Le nouveau tour consistait à mettre un morceau de viande sur le museau tendu du chien immobile. La malheureuse bête devait le garder aussi longtemps qu'il plaisait à son maître, fût-ce une demi-heure. L'épreuve de Carillon ne dura qu'une courte minute.

«Pille!» cria Kolia, et, en un clin d'œil, le morceau passa du museau de Carillon dans sa gueule.

Le public, bien entendu, exprima une vive admiration.

«Est-il possible que vous ayez tant tardé uniquement pour dresser le chien? S'exclama Aliocha d'un ton de reproche involontaire.

— Tout juste, s'écria Kolia avec ingénuité. Je voulais le montrer dans tout son éclat.

— Carillon! Carillon! Cria Iliioucha en faisant claquer ses doigts frêles, pour attirer le chien.

— À quoi bon! Qu'il saute plutôt lui-même sur ton lit. Ici, Carillon!»

Kolia frappa sur le lit et Carillon s'élança comme une flèche vers Iliioucha. Celui-ci prit la tête à deux mains, en échange de quoi Carillon lui lécha aussitôt la joue. Iliioucha se serra contre lui, s'étendit sur le lit, se cacha la figure dans la toison épaisse.

«Mon Dieu, mon Dieu!» s'exclama le capitaine.

Kolia s'assit de nouveau sur le lit d'Iliioucha.

«Iliioucha, je vais te montrer encore quelque chose. Je t'ai apporté un petit canon. Te souviens-tu, je t'en ai parlé une fois et tu m'as dit: «Ah! Comme je voudrais le voir!» Eh bien! Je l'ai apporté.»

Et Kolia tira à la hâte de son sac le petit canon de bronze. Il se dépêchait parce qu'il était lui-même très heureux. Une autre fois, il eût attendu que l'effet produit par Carillon fût passé, mais maintenant il se hâtait, au mépris de toute retenue: «Vous êtes déjà heureux, eh bien, voilà encore du bonheur!» Lui-même était ravi.

«Il y a longtemps que je lorgnais ceci chez le fonctionnaire Morozov, à ton intention, vieux, à ton intention. Il ne s'en servait pas, ça lui venait de son frère, je l'ai échangé contre un livre de la bibliothèque de papa: le Cousin de Mahomet ou la Folie salutaire[283]. C'est une œuvre libertine d'il y a cent ans, quand la censure n'existait pas encore à Moscou. Morozov est amateur de ces choses-là. Il m'a même remercié…»

Kolia tenait le canon à la main, de sorte que tout le monde pouvait le voir et l'admirer. Iliocha se souleva et, tout en continuant à étreindre Carillon de la main droite, il contemplait le jouet avec délices. L'effet atteignit son comble lorsque Kolia déclara qu'il avait aussi de la poudre et qu'on pouvait tirer, «si toutefois cela ne dérange pas les dames!» «Maman» demanda qu'on la laissât regarder le jouet de plus près, ce qui fut fait aussitôt. Le petit canon de bronze muni de roues lui plut tellement qu'elle se mit à le faire rouler sur ses genoux. Comme on lui demandait la permission de tirer, elle y consentit aussitôt, sans comprendre, d'ailleurs, de quoi il s'agissait. Kolia exhiba la poudre et la grenaille. Le capitaine, en qualité d'ancien militaire, s'occupa de la charge, versa un peu de poudre, priant de réserver la grenaille pour une autre fois. On mit le canon sur le plancher, la gueule tournée vers un espace libre; on introduisit dans la lumière quelques grains de poudre et on l'enflamma avec une allumette. Le coup partit très bien. «Maman» avait tressailli, mais se mit aussitôt à rire. Les enfants regardaient dans un silence solennel, le capitaine surtout exultait en regardant Iliocha. Kolia releva le canon, et en fit cadeau sur-le-champ à Iliocha, ainsi que de la poudre et de la grenaille.

«C'est pour toi, pour toi! Je l'ai préparé depuis longtemps à ton intention, répéta-t-il au comble du bonheur.

— Ah! Donnez-le-moi, plutôt, donnez-le-moi», demanda tout à coup «maman» d'une voix d'enfant.

Elle avait l'air inquiet, appréhendant un refus. Kolia se troubla. Le capitaine s'agita.

«Petite mère, le canon est à toi, mais Iliioucha le gardera parce qu'on le lui a donné; c'est la même chose, Iliioucha te laissera toujours jouer avec, il sera à vous deux…

— Non, je ne veux pas qu'il soit à nous deux, mais à moi seule et non à Iliioucha, continua la maman, prête à pleurer.

— Maman, prends-le, le voici, prends-le! Cria Iliioucha. Krassotkine, puis-je le donner à maman?» Et il se tourna d'un air suppliant vers Krassotkine, comme s'il craignait de l'offenser en donnant son cadeau à un autre.

«Mais certainement!» consentit aussitôt Krassotkine, qui prit le canon des mains d'Iliioucha, et le remit lui-même à «maman», en s'inclinant avec une révérence polie. Elle en pleura d'attendrissement.

«Ce cher Iliioucha, il aime bien sa maman! S'écria-t-elle, touchée, et elle se mit de nouveau à faire rouler le jouet sur ses genoux.

— Maman, je vais te baiser la main, dit son époux en passant aussitôt des paroles aux actes.

— Le plus gentil jeune homme, c'est ce bon garçon, dit la dame reconnaissante, en désignant Krassotkine.

— Quant à la poudre, Iliioucha, je t'en apporterai autant que tu voudras. Nous fabriquons maintenant la poudre nous-mêmes. Borovikov a appris la composition: prendre vingt-quatre parties de salpêtre, dix de soufre, six de charbon de bouleau; piler le tout ensemble; verser de l'eau; en faire une pâte; la faire passer à travers une peau d'âne; voilà comme on obtient de la poudre.

— Smourov m'a déjà parlé de votre poudre, mais papa dit que ce n'est pas de la vraie», fit observer Iliioucha.

Kolia rougit.

«Comment, pas de la vraie? Elle brûle. D'ailleurs, je ne sais pas…

— Ça ne fait rien, fit le capitaine, gêné. J'ai bien dit que la vraie poudre a une autre composition, mais on peut aussi en fabriquer comme ça.

— Vous savez ça mieux que moi. Nous avons mis le feu à notre poudre dans un pot à pommade en pierre, elle a très bien brûlé, il n'est resté qu'un

peu de suie. Et ce n'était que de la pâte, tandis que si on fait passer à travers une peau… D'ailleurs, vous vous y connaissez mieux que moi… Sais-tu que le père de Boulkine l'a fouetté à cause de notre poudre? Demanda-t-il à Iliioucha.

— Je l'ai entendu dire, répondit Iliioucha, qui ne se lassait pas d'écouter Kolia.

— Nous avions préparé une bouteille de poudre, il la tenait sous le lit. Son père l'a vue. Elle peut faire explosion, a-t-il dit, et il l'a fouetté sur place. Il voulait se plaindre de moi au collège. Maintenant, défense de me fréquenter, à lui, à Smourov, à tous; ma réputation est faite, je suis un «casse-cou», déclara-t-il avec un sourire méprisant. Ça a commencé depuis l'affaire du chemin de fer.

— Votre prouesse est venue jusqu'à nous, s'exclama le capitaine. Est-ce que vraiment vous n'aviez pas du tout peur quand le train a passé sur vous? Ce devait être effrayant?»

Le capitaine s'ingéniait à flatter Kolia.

«Pas particulièrement! Fit celui-ci d'un ton négligent. C'est surtout cette maudite oie qui a forgé ma réputation», reprit-il en se tournant vers Iliioucha.

Mais bien qu'il affectât un air dégagé, il n'était pas maître de lui et ne trouvait pas le ton juste.

«Ah! J'ai aussi entendu parler de l'oie! Dit Iliioucha en riant; on m'a raconté l'histoire, mais je ne l'ai pas bien comprise; est-ce que vraiment tu es allé en justice?

— Une étourderie, une bagatelle dont on a fait une montagne, comme c'est l'usage chez nous, commença Kolia avec désinvolture. Je cheminais sur la place lorsqu'on y amena des oies. Je m'arrêtai pour les regarder. Un certain Vichniakov, qui est maintenant garçon de courses chez les Plotnikov, me regarde et me dit: «Qu'as-tu à contempler les oies?» Je l'examine: la figure ronde et niaise, une vingtaine d'années. Vous savez que je ne repousse jamais le peuple. J'aime à le fréquenter… Nous sommes restés en arrière du peuple – c'est un axiome – vous riez, je crois, Karamazov?

— Jamais de la vie, je suis tout oreilles», répondit Aliocha de l'air le plus ingénu.

Le soupçonneux Kolia reprit courage aussitôt.

«Ma théorie, Karamazov, est claire et simple. Je crois au peuple et suis toujours heureux de lui rendre justice, mais sans le gâter, c'est le sine qua… Mais je parlais d'une oie… Je réponds à ce nigaud: «Voilà, je me demande à quoi pense cette oie.» Il me regarde tout à fait stupidement: «À quoi qu'elle pense?» «Tu vois, lui dis-je, ce chariot chargé d'avoine. L'avoine s'échappe du sac, et l'oie tend le cou jusque sous la roue pour picorer le grain, vois-tu? – Je vois. – Eh bien, fis-je, si l'on fait avancer un petit peu ce chariot, la roue coupera-t-elle le cou de l'oie, oui ou non? – Pour sûr qu'elle le coupera», dit-il, et son visage s'épanouit dans un large sourire. «Eh bien, mon gars, dis-je, allons-y. – Allons-y», répète-t-il. Ce fut bientôt fait; il se plaça près de la bride sans avoir l'air, et moi de côté, pour diriger l'oie. À ce moment le charretier regardait ailleurs, en train de causer, et je n'eus pas à intervenir; l'oie tendit elle-même le cou pour picorer, sous le chariot, sous la roue. Je fis signe au gars, il tira la bride, et crac, l'oie eut le cou tranché! Par malheur, les autres bonshommes nous aperçurent à ce moment, et se mirent à brailler: «Tu l'as fait exprès! – Mais non! – Mais si! – Au juge de paix!» On m'emmena aussi: «Toi aussi tu étais là, tu étais de mèche avec lui, tout le marché te connaît!» En effet, je suis connu de tout le marché, ajouta Kolia avec fierté. Nous allâmes tous chez le juge de paix, sans oublier l'oie. Et voilà mon gars, pris de peur, qui se met à chialer; il pleurait comme une femme. Le charretier criait: «De cette manière, on peut en tuer autant qu'on veut, des oies.» Les témoins suivaient, naturellement. Le juge de paix eut bientôt prononcé: un rouble d'indemnité au charretier, l'oie revenant au gars, il ne fallait plus se permettre de pareilles plaisanteries à l'avenir. Le gars ne cessait de geindre: «Ce n'est pas moi, c'est lui qui m'a appris!» Je répondis avec un grand sang-froid que je ne lui avais rien appris, mais seulement exprimé une idée générale: il ne s'agissait que d'un projet. Le juge Niéfidov sourit et s'en voulut aussitôt d'avoir souri: «Je vais faire mon rapport à votre directeur, me dit-il, pour que dorénavant vous ne mûrissiez plus de tels projets, au lieu d'étudier et d'apprendre vos leçons.» Il n'en fit rien, mais l'affaire s'ébruita et parvint en effet aux oreilles de la direction; on sait qu'elle sont longues! Le professeur Kalbasnikov était particulièrement monté, mais Dardanélov prit de

nouveau ma défense. Kalbasnikov est maintenant fâché contre nous tous, comme un âne rouge. Tu as entendu dire, Iliioucha, qu'il s'est marié; il a pris mille roubles de dot aux Mikhaïlov, la fiancée est un laideron de première classe. Les élèves de troisième ont aussitôt composé une épigramme. Elle est drôle, je te l'apporterai plus tard. Je ne dis rien de Dardanélov: c'est un homme qui a de solides connaissances. Je respecte les gens comme lui, et ce n'est pas parce qu'il ma défendu…»

— Pourtant, tu lui as damé le pion au sujet de la fondation de Troie!» fit remarquer Smourov, tout fier de Krassotkine. L'histoire de l'oie lui avait beaucoup plu.

«Cela se peut-il? Intervint servilement le capitaine. Il s'agit de la fondation de Troie? Nous en avons déjà entendu parler. Iliioucha me l'avait raconté…

— Il sait tout, papa, c'est le plus instruit d'entre nous! Dit Iliioucha. Il se donne des airs comme ça, mais il est toujours le premier.»

Iliioucha contemplait Kolia avec un bonheur infini.

«C'est une bagatelle, je considère cette question comme futile», répliqua Kolia avec une modestie fière.

Il avait réussi à prendre le ton voulu, bien qu'il fût un peu troublé; il sentait qu'il avait raconté l'histoire de l'oie avec trop de chaleur; et comme Aliocha s'était tu durant tout le récit, son amour-propre inquiet se demandait peu à peu: «Se tairait-il parce qu'il me méprise, pensant que je recherche ses éloges? S'il se permet de croire cela, je…»

«Cette question est pour moi des plus futiles, trancha-t-il fièrement.

— Moi je sais qui a fondé Troie», fit tout à coup Kartachov, un gentil garçon de onze ans, qui se tenait près de la porte, l'air timide et silencieux.

Kolia le regarda avec surprise. En effet, la fondation de Troie était devenue dans toutes les classes un secret qu'on ne pouvait pénétrer qu'en lisant Smaragdov, et seul Kolia l'avait en sa possession. Un jour, le jeune Kartachov profita de ce que Kolia s'était détourné pour ouvrir furtivement un volume de cet auteur, qui se trouvait parmi ses livres, et il tomba droit sur le passage où il est question des fondateurs de Troie. Il y avait déjà longtemps de cela, mais il se gênait de révéler publiquement que lui aussi connaissait le

secret, craignant d'être confondu par Kolia. Maintenant, il n'avait pu s'empêcher de parler, comme il le désirait depuis longtemps.

«Eh bien, qui est-ce?» demanda Kolia en se tournant arrogamment de son côté.

Il vit à son air que Kartachov le savait vraiment, et se tint prêt à toutes les conséquences. Il y eut un froid.

«Troie a été fondé par Teucros, Dardanos, Ilios et Tros», récita le jeune garçon en rougissant comme une pivoine, au point qu'il faisait peine à voir.

Ses camarades le fixèrent une minute, puis leurs regards se reportèrent sur Kolia. Celui-ci continuait à toiser l'audacieux avec un sang-froid méprisant.

«Eh bien, comment s'y sont-ils pris? Daigna-t-il enfin proférer, et que signifie en général la fondation d'une ville ou d'un État? Seraient-ils venus poser les briques, par hasard?»

On rit. De rose, le téméraire devint pourpre. Il se tut, prêt à pleurer. Kolia le tint ainsi une bonne minute.

«Pour interpréter des événements historiques tels que la fondation d'une nationalité, il faut d'abord comprendre ce que cela signifie, déclara-t-il d'un ton doctoral. D'ailleurs, je n'attribue pas d'importance à tous ces contes de bonne femme; en général, je n'estime guère l'histoire universelle, ajouta-t-il négligemment.

— L'histoire universelle? Demanda le capitaine effaré.

— Oui. C'est l'étude des sottises de l'humanité, et rien de plus. Je n'estime que les mathématiques et les sciences naturelles», dit d'un ton prétentieux Kolia en regardant Aliocha à la dérobée; il ne redoutait que son opinion.

Mais Aliocha restait grave et silencieux. S'il avait parlé alors, les choses en fussent restées là, mais il se taisait et «son silence pouvait être dédaigneux», ce qui irrita tout à fait Kolia.

«Voici qu'on nous impose de nouveau l'étude des langues mortes, c'est de la folie pure… Vous ne paraissez toujours pas d'accord avec moi, Karamazov?

— Non, fit Aliocha qui retint un sourire.

— Si vous voulez mon opinion, les langues mortes c'est une mesure de

police, voilà leur unique raison d'être.» – Et peu à peu Kolia recommença à haleter – «Si on les a inscrites au programme, c'est qu'elles sont ennuyeuses et qu'elles abêtissent. Que faire pour aggraver la torpeur et la sottise régnantes? On a imaginé les langues mortes. Voilà mon opinion, et j'espère ne jamais en changer.» – Il rougit légèrement.

«C'est vrai, approuva d'un ton convaincu Smourov, qui avait écouté avec attention.

— Il est le premier en latin, fit remarquer un des écoliers.

— Oui, papa, il a beau parler comme ça, c'est le premier de la classe en latin», confirma Iliocha.

Bien que l'éloge lui fût fort agréable, Kolia crut nécessaire de se défendre.

«Eh bien, quoi? Je pioche le latin parce qu'il le faut, parce que j'ai promis à ma mère d'achever mes études, et, à mon avis, quand on a entrepris quelque chose, on doit le faire comme il faut, mais dans mon for intérieur je méprise profondément les études classiques et toute cette bassesse… Vous n'êtes pas d'accord, Karamazov?

— Que vient faire ici la bassesse? Demanda Aliocha en souriant.

— Permettez, comme tous les classiques ont été traduits dans toutes les langues, ce n'est pas pour les étudier qu'on a besoin du latin; c'est une mesure de police destinée à émousser les facultés. N'est-ce pas de la bassesse?

— Mais qui vous a enseigné tout cela? S'exclama Aliocha, enfin surpris.

— D'abord, je suis capable de le comprendre moi-même, sans qu'on me l'enseigne; ensuite, sachez que ce que je viens de vous expliquer au sujet des traductions des classiques, le professeur Kolbasnikov lui-même l'a dit devant toute la troisième…

— Voici le docteur!» dit Ninotchka qui avait tout le temps gardé le silence.

En effet, une voiture qui appartenait à MmeKhokhlakov venait de s'arrêter à la porte. Le capitaine, qui avait attendu le médecin toute la matinée, se précipita à sa rencontre. «Maman» se prépara, prit un air digne. Aliocha s'approcha du lit, arrangea l'oreiller du petit malade. De son fauteuil,

Ninotchka l'observait avec inquiétude. Les écoliers prirent rapidement congé; quelques-uns promirent de revenir le soir. Kolia appela Carillon, qui sauta à bas du lit.

«Je reste, je reste, dit-il précipitamment à Aliocha; j'attendrai dans le vestibule et je reviendrai avec Carillon quand le docteur sera parti.»

Mais déjà le médecin entrait, un personnage important, en pelisse de fourrure, avec de longs favoris, le menton rasé. Après avoir franchi le seuil, il s'arrêta soudain, comme déconcerté; il croyait s'être trompé: «Où suis-je?» murmura-t-il sans ôter sa pelisse et en gardant sa casquette fourrée. Tout ce monde, la pauvreté de la chambre, le linge suspendu à une ficelle, le déroutaient. Le capitaine s'inclina profondément.

«C'est bien ici, murmura-t-il obséquieux, c'est moi que vous cherchez…

— Snié-guiriov? Prononça gravement le docteur. Mr Sniéguiriov, c'est vous?

— C'est moi!

— Ah!»

Le docteur jeta un nouveau regard dégoûté sur la chambre et ôta sa pelisse. La plaque d'un ordre brillait sur sa poitrine. Le capitaine se chargea de la pelisse, le médecin retira sa casquette.

«Où est le patient?» demanda-t-il sur un ton impérieux.

VI. Développement précoce

«Que va dire le docteur? Proféra rapidement Kolia; quelle physionomie repoussante, n'est-ce pas? Je ne puis souffrir la médecine!

— Iliioucha est condamné, j'en ai bien peur, répondit Aliocha tout triste.

— Les médecins sont des charlatans! Je suis content d'avoir fait votre connaissance, Karamazov, il y a longtemps que j'en avais envie. Seulement, c'est dommage que nous nous rencontrions dans de si tristes circonstances…»

Kolia aurait bien voulu dire quelque chose de plus chaleureux, de plus expansif, mais il se sentait gêné. Aliocha s'en aperçut, sourit, lui tendit la main.

«J'ai appris depuis longtemps à respecter en vous un être rare, murmura de nouveau Kolia en s'embrouillant. On m'a dit que vous êtes un mystique, que vous avez vécu dans un monastère… Mais cela ne m'a pas arrêté. Le contact de la réalité vous guérira… C'est ce qui arrive aux natures comme la vôtre.

— Qu'appelez-vous mystique? De quoi me guérirai-je? Demanda Aliocha un peu surpris.

— Eh bien, de Dieu et du reste.

— Comment, est-ce que vous ne croyez pas en Dieu?

— Je n'ai rien contre Dieu. Certainement, Dieu n'est qu'une hypothèse… mais… je reconnais qu'il est nécessaire à l'ordre… à l'ordre du monde et ainsi de suite… et s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer», ajouta Kolia, en se mettant à rougir.

Il s'imagina soudain qu'Aliocha pensait qu'il voulait étaler son savoir et se conduire en «grand». «Or, je ne veux nullement étaler mon savoir devant lui», songea Kolia avec indignation. Et il fut tout à coup très contrarié.

«J'avoue que toutes ces discussions me répugnent, déclara-t-il; on peut aimer l'humanité sans croire en Dieu, qu'en pensez-vous? Voltaire ne croyait pas en Dieu, mais il aimait l'humanité. (Encore, encore! Songea-t-il à part lui.)

— Voltaire croyait en Dieu, mais faiblement, paraît-il, et il aimait l'humanité de la même façon», répondit Aliocha d'un ton tout naturel, comme s'il causait avec quelqu'un du même âge ou même plus âgé que lui.

Kolia fut frappé de ce manque d'assurance d'Aliocha dans son opinion sur Voltaire et de ce qu'il paraissait laisser résoudre cette question à lui, un jeune garçon.

«Est-ce que vous avez lu Voltaire? S'enquit Aliocha.

— Non pas précisément… C'est-à-dire si, j'ai lu Candide dans une traduction russe… une vieille traduction, mal faite, ridicule… (Encore, encore!)

— Et vous avez compris?

— Oh! Oui, tout… c'est-à-dire… pourquoi pensez-vous que je n'ai pas compris? Bien sûr, il y a des passages salés… Je suis capable, assurément, de

comprendre que c'est un roman philosophique, écrit pour démontrer une idée…» – Kolia s'embrouillait décidément. – «Je suis socialiste, Karamazov, socialiste incorrigible», déclara-t-il soudain de but en blanc.

Aliocha se mit à rire.

«Socialiste, mais quand avez-vous eu le temps de le devenir? Vous n'avez que treize ans, je crois?»

Kolia fut vexé.

«D'abord, je n'ai pas treize ans, mais quatorze dans quinze jours, dit-il impétueusement; ensuite, je ne comprends pas du tout ce que vient faire mon âge ici. Il s'agit de mes convictions et non de mon âge, n'est-ce pas?

— Quand vous serez plus grand, vous verrez quelle influence l'âge a sur les idées. Il m'a semblé aussi que cela ne venait pas de vous», répondit Aliocha sans s'émouvoir; mais Kolia nerveux, l'interrompit.

«Permettez, vous êtes partisan de l'obéissance et du mysticisme. Convenez que le christianisme, par exemple, n'a servi qu'aux riches et aux grands pour maintenir la classe inférieure dans l'esclavage?

— Ah! Je sais où vous avez lu cela; on a dû vous endoctriner! S'exclama Aliocha.

— Permettez, pourquoi aurais-je lu nécessairement cela? Et personne ne m'a endoctriné. Je suis capable de juger moi-même… Et si vous le voulez, je ne suis pas adversaire du Christ. C'était une personnalité tout à fait humaine, et s'il avait vécu à notre époque, il se serait joint aux révolutionnaires. Peut-être aurait-il joué un rôle en vue… C'est même hors de doute.

— Mais, où avez-vous pêché tout cela? Avec quel imbécile vous êtes-vous lié? S'exclama Aliocha.

— On ne peut pas dissimuler la vérité. J'ai souvent l'occasion de causer avec M. Rakitine, mais… on prétend que le vieux Biélinski aussi a dit cela.

— Biélinski? Je ne me souviens pas, il ne l'a écrit nulle part.

— S'il ne l'a pas écrit, il l'a dit, assure-t-on. Je l'ai entendu dire à un… d'ailleurs, qu'importe…

— Avez-vous lu Biélinski?

— À vrai dire… non… je ne l'ai pas lu, sauf le passage sur Tatiana, vous savez, pourquoi elle ne part pas avec Oniéguine[284].

— Pourquoi elle ne part pas avec Oniéguine? Est-ce que vous… comprenez déjà ça?

— Permettez, je crois que vous me prenez pour le jeune Smourov! S'exclama Kolia avec un sourire irrité. D'ailleurs, n'allez pas croire que je sois un grand révolutionnaire. Je suis souvent en désaccord avec M. Rakitine. Je ne suis pas partisan de l'émancipation des femmes. Je reconnais que la femme est une créature inférieure et doit obéir. Les femmes tricotent[285], a dit Napoléon – Kolia sourit – et, du moins en cela, je suis tout à fait de l'avis de ce pseudo-grand homme. J'estime également que c'est une lâcheté de s'expatrier en Amérique, pis que cela, une sottise. Pourquoi aller en Amérique, quand on peut travailler chez nous au bien de l'humanité? Surtout maintenant. Il y a tout un champ d'activité féconde. C'est ce que j'ai répondu.

— Comment, répondu? À qui? Est-ce qu'on vous a déjà proposé d'aller en Amérique?

— On m'y a poussé, je l'avoue, mais j'ai refusé. Ceci, bien entendu, entre nous, Karamazov, motus, vous entendez. Je n'en parle qu'à vous. Je n'ai aucune envie de tomber entre les pattes de la Troisième Section et de prendre des leçons au pont des Chaînes[286].

«Tu te rappelleras le bâtiment.
Près du pont des Chaînes».

«Vous souvenez-vous? C'est magnifique! Pourquoi riez-vous? Ne pensez-vous pas que je vous ai raconté des blagues? (Et s'il apprend que je ne possède que cet unique numéro de la Cloche[287] et que je n'ai rien lu d'autre? Songea Kolia en frissonnant.)

— Oh! Non, je ne ris pas et je ne pense nullement que vous m'avez menti, pour la bonne raison que c'est hélas! La pure vérité! Dites-moi, avez-vous lu l'Oniéguine de Pouchkine? Vous parliez de Tatiana…

— Non, pas encore, mais je veux le lire. Je suis sans préjugés, Karamazov. Je veux entendre l'une et l'autre partie. Pourquoi cette question?

— Comme ça.

— Dites, Karamazov, vous devez me mépriser? Trancha Kolia, qui se

dressa devant Aliocha comme pour se mettre en position. De grâce, parlez franchement.

— Vous mépriser? S'écria Aliocha en le regardant avec stupéfaction. Pourquoi donc? Je déplore seulement qu'une nature charmante comme la vôtre, à l'aurore de la vie, soit déjà pervertie par de telles absurdités.

— Ne vous inquiétez pas de ma nature, interrompit Kolia non sans fatuité, mais pour soupçonneux, je le suis. Sottement et grossièrement soupçonneux. Vous avez souri, tout à l'heure, et il m'a semblé…

— Oh! C'était pour une toute autre raison. Voyez plutôt: j'ai lu récemment l'opinion d'un étranger, un Allemand établi en Russie, sur la jeunesse d'aujourd'hui: «Si vous montrez à un écolier russe, écrit-il, une carte du firmament dont il n'avait jusqu'alors, aucune idée, il vous rendra le lendemain cette carte corrigée.» Des connaissances nulles et une présomption sans bornes, voilà ce que l'Allemand entendait reprocher à l'écolier russe.

— Mais c'est tout à fait vrai! Fit Kolia dans un éclat de rire, c'est la vérité même! Bravo, l'Allemand! Pourtant, cette tête carrée n'a pas envisagé le bon côté de la chose: qu'en pensez-vous? La présomption, soit, ça vient de la jeunesse, ça se corrige, si vraiment ça doit être corrigé; en revanche, il y a l'esprit d'indépendance dès les plus jeunes années, la hardiesse des idées et des convictions, au lieu de leur servilité rampante devant toute autorité. Néanmoins, l'Allemand a dit vrai! Bravo l'Allemand! Cependant, il faut serrer la vis aux Allemands. Bien qu'ils soient forts dans les sciences, il faut leur serrer la vis…

— Pourquoi cela? S'enquit Aliocha, souriant.

— Admettons que j'ai crâné. Je suis parfois un enfant terrible, et quand quelque chose me plaît, je ne me retiens pas, je débite des niaiseries. À propos, nous sommes là à bavarder, et ce docteur n'en finit pas. D'ailleurs, il se peut qu'il examine la maman et Nina, l'infirme. Savez-vous que cette Nina m'a plu?… Quand je sortais, elle m'a chuchoté d'un ton de reproche: «Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt?» Je la crois très bonne, très pitoyable.

— Oui, oui, vous reviendrez, vous verrez quelle créature c'est. Il vous faut en connaître de semblables pour apprécier beaucoup de choses que vous

apprendrez précisément dans leur compagnie, déclara Aliocha avec chaleur. C'est le meilleur moyen de vous transformer.

— Oh! Que je regrette, que je m'en veux de n'être pas venu plus tôt! Dit Kolia avec amertume.

— Oui, c'est bien dommage. Vous avez vu la joie du pauvre petit! Si vous saviez comme il se consumait en vous attendant!

— Ne m'en parlez pas! Vous avivez mes regrets. D'ailleurs, je l'ai bien mérité. Si je ne suis pas venu, c'est la faute de mon amour-propre, de mon égoïsme, de ce vil despotisme, dont je n'ai jamais pu me débarrasser, malgré tous mes efforts. Je le vois maintenant, par bien des côtés, je suis un misérable, Karamazov!

— Non, vous êtes une charmante nature, bien que faussée, et je comprends pourquoi vous pouviez avoir une si grande influence sur ce garçon au cœur noble et d'une sensibilité maladive! Répondit chaleureusement Aliocha.

— Et c'est vous qui me dites cela! S'écria Kolia. Figurez-vous que depuis que je suis ici, j'ai pensé à plusieurs reprises que vous me méprisiez. Si vous saviez comme je tiens à votre opinion!

— Mais se peut-il vraiment que vous soyez si méfiant? À cet âge! Eh bien, figurez-vous que tout à l'heure, en vous regardant, tandis que vous péroriez, je pensais justement que vous deviez être très méfiant.

— Vraiment! Quel coup d'œil vous avez! Je parie que c'est lorsque je parlais de l'oie. Je me suis imaginé alors que vous me méprisiez profondément, parce que je faisais le malin; je me suis mis à vous détester pour cette raison et à pérorer. Ensuite il m'a semblé (c'était déjà ici, lorsque j'ai dit: «Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer») que je me suis trop dépêché d'étaler mon érudition, d'autant plus que j'ai lu cette phrase quelque part. Mais je vous jure que ce n'était pas par vanité, mais comme ça, j'ignore pourquoi, dans ma joie… Vraiment je crois que c'était dans ma joie… bien qu'il soit honteux d'ennuyer les gens parce qu'on est joyeux. Je le sais. En revanche, je suis persuadé maintenant que vous ne me méprisez pas et que j'ai rêvé tout ça. Oh! Karamazov, je suis profondément malheureux. Je m'imagine parfois, Dieu sait pourquoi, que tout le monde se moque de moi,

et je suis prêt alors à bouleverser l'ordre établi.

— Et vous tourmentez votre entourage, insinua Aliocha, toujours souriant.

— C'est vrai, surtout ma mère. Karamazov, dites, je dois vous paraître très ridicule?

— Ne pensez pas à cela, n'y pensez pas du tout! S'exclama Aliocha. Et qu'est-ce que le ridicule? Sait-on combien de fois un homme est ou paraît ridicule? De plus, actuellement, presque tous les gens capables craignent fort le ridicule, ce qui les rend malheureux. Je m'étonne seulement que vous souffriez à un tel point de ce mal que j'observe depuis longtemps, en particulier, chez beaucoup d'adolescents. C'est presque une folie. Le diable s'est incarné dans l'amour-propre pour s'emparer de la génération actuelle, oui, le diable, insista Aliocha sans sourire, comme le crut Kolia qui le fixait. Vous êtes comme tous les autres, conclut-il, c'est-à-dire comme beaucoup; seulement il ne faut pas être comme tous les autres.

— Quand même tous sont ainsi?

— Oui, quand même tous sont ainsi. Seul vous ne serez pas comme eux. En réalité, vous n'êtes pas comme tout le monde, vous n'avez pas rougi d'avouer un défaut et même un ridicule. Or, actuellement, qui en est capable? Personne, on n'éprouve même plus le besoin de se condamner soi-même. Ne soyez pas comme tout le monde quand bien même vous resteriez seul.

— Très bien… Je ne me suis pas trompé sur votre compte. Vous êtes capable de consoler. Oh, comme je me sentais attiré vers vous, Karamazov! Depuis longtemps j'aspire à vous rencontrer. Se peut-il que vous pensiez aussi à moi? Vous le disiez tout à l'heure?

— Oui, j'ai entendu parler de vous et je pensais aussi à vous… Et si c'est en partie l'amour-propre qui vous a incité à poser cette question, peu importe!

— Savez-vous, Karamazov, que notre explication ressemble à une déclaration d'amour, insinua Kolia d'une voix faible et comme honteuse. N'est-ce pas ridicule?

— Pas du tout, et même si c'était ridicule ça ne ferait rien, parce que c'est bien, affirma Aliocha avec un clair sourire.

— Convenez, Karamazov, que vous-même, maintenant, avez un peu

honte aussi… Je le vois à vos yeux.»

Kolia sourit d'un air rusé, mais presque heureux.

«Qu'y a-t-il là de honteux?

— Pourquoi avez-vous rougi?

— Mais c'est vous qui m'avez fait rougir! Dit en riant Aliocha, devenu tout rouge, en effet. Eh bien oui, j'ai un peu honte. Dieu sait pourquoi, je l'ignore… murmura-t-il presque gêné.

— Oh! Comme je vous aime et vous apprécie en ce moment, précisément parce que, vous aussi, vous avez honte avec moi, parce que vous êtes comme moi!» s'exclama Kolia enthousiasmé.

Il avait les joues enflammées, ses yeux brillaient.

«Écoutez, Kolia, vous serez très malheureux dans la vie, dit tout à coup Aliocha.

— Je le sais, je le sais. Comme vous devinez tout! Confirma aussitôt Kolia.

— Mais, dans l'ensemble, vous bénirez pourtant la vie.

— C'est ça. Hourra! Vous êtes un prophète! Nous nous entendrons, Karamazov. Savez-vous, ce qui m'enchante le plus, c'est que vous me traitiez tout à fait en égal. Or, nous ne sommes pas égaux, vous êtes supérieur! Mais nous nous entendrons. Je me disais depuis un mois: «Ou nous serons tout de suite amis pour toujours, ou nous nous séparerons ennemis jusqu'au tombeau!»

— Et en parlant ainsi, vous m'aimiez déjà, bien sûr! Dit Aliocha avec un rire joyeux.

— Je vous aimais énormément, je vous aimais et je rêvais de vous! Et comment pouvez-vous tout deviner? Bah, voici le docteur. Mon Dieu, il dit quelque chose, regardez quelle figure il a!»

VII. Iliioucha

Le médecin sortait de l'izba emmitouflé dans sa pelisse et sa casquette sur la tête. Il avait l'air presque irrité et dégoûté; on eût dit qu'il craignait de se salir. Il parcourut des yeux le vestibule, jeta un regard sévère à Kolia et à

Aliocha; celui-ci fit signe au cocher, qui avança la voiture. Le capitaine sortit précipitamment derrière le praticien et, courbant le dos, s'excusant presque, l'arrêta pour un dernier mot. Le pauvre homme avait l'air accablé, le regard plein d'effroi.

«Est-ce possible, Excellence, est-ce possible?… commença-t-il sans achever, se bornant à joindre les mains dans son désespoir, bien que son regard implorât encore le médecin, comme si vraiment un mot de celui-ci pouvait changer le sort du pauvre enfant.

— Que faire! Je ne suis pas le bon Dieu, répondit le docteur d'un ton négligent, bien que grave par habitude.

— Docteur… Excellence… et ce sera bientôt, bientôt?

— At-ten-dez-vous à tout, répondit le médecin en martelant les mots et, baissant les yeux, il se préparait à franchir le seuil pour monter en voiture, quand le capitaine effrayé l'arrêta une seconde fois.

— Excellence, au nom du Christ! Excellence!… est-ce que vraiment il n'y a rien, rien qui puisse le sauver, maintenant?

— Cela ne dé-pend pas de moi, grommela le docteur impatient, et pourtant, hum! – il s'arrêta tout à coup – si, par exemple, vous pouviez… envoyer… votre patient… sans tarder davantage (le docteur prononça ces derniers mots presque avec colère, au point que le capitaine tressaillit) à Sy-ra-cu-se, alors… par suite des nouvelles conditions cli-ma-té-ri-ques fa-vo-ra-bles… il pourrait peut-être se produire…

— À Syracuse! S'exclama le capitaine, comme s'il ne comprenait pas encore.

— Syracuse, c'est en Sicile», expliqua Kolia à haute voix.

Le docteur le regarda.

«En Sicile! Dit le capitaine, effaré. Mais votre Excellence a vu…» – Il joignit les mains en montrant son intérieur. – «Et la maman, et la famille?

— Non, votre famille n'irait pas en Sicile, mais au Caucase, dès le printemps… et après que votre épouse aurait pris les eaux au Caucase, pour guérir ses rhumatismes…, il faudrait l'envoyer immédiatement à Paris, dans la clinique de l'a-lié-niste Le-pel-le-tier, pour qui je pourrais vous donner un mot… Et alors… il pourrait peut-être se produire…

— Docteur, docteur, vous voyez…»

Le capitaine étendit de nouveau les bras, en montrant, dans son désespoir, les poutres nues qui formaient le mur du vestibule.

«Mais ceci ne me regarde pas, déclara en souriant le praticien, je vous ai dit seulement ce que pouvait répondre la science à votre questions sur les derniers moyens. Le reste… à mon vif regret…

— N'ayez crainte, «guérisseur», mon chien ne vous mordra pas», dit tout haut Kolia, remarquant que le médecin regardait avec quelque inquiétude Carillon qui se tenait sur le seuil.

Une note courroucée résonnait dans sa voix. Comme il le déclara ensuite, c'était exprès et «pour insulter» le docteur qu'il l'avait appelé «guérisseur».

«Qu'est-ce à dire? Fit le docteur en fixant Kolia avec surprise. Qui est-ce? Insista-t-il en s'adressant à Aliocha, comme pour lui demander compte.

— C'est le maître de Carillon, guérisseur; ne vous inquiétez pas de ma personnalité.

— Carillon? Répéta le docteur qui n'avait pas compris.

— Adieu, guérisseur, nous nous reverrons à Syracuse.

— Mais qui est-ce, qui est-ce donc? Fit le docteur exaspéré.

— C'est un écolier, docteur, un polisson, ne faites pas attention, dit vivement Aliocha en fronçant les sourcils. Kolia, taisez-vous! Ne faites pas attention, répéta-t-il avec quelque impatience.

— Il faut le fouetter, le fouetter, dit le docteur furieux et trépignant.

— Savez-vous, guérisseur, que Carillon pourrait bien vous mordre! Jeta d'une voix tremblante Kolia tout pâle et les yeux étincelants. Ici, Carillon!

— Kolia, si vous dites encore un mot, je romps avec vous pour toujours! Cria impérieusement Aliocha.

— Guérisseur, il n'y a qu'un être au monde qui puisse commander à Nicolas Krassotkine; le voici (il désigna Aliocha); je me soumets, adieu.»

Il ouvrit la porte, rentra dans la chambre. Carillon s'élança à sa suite. Le docteur, demeuré une seconde comme pétrifié, regarda Aliocha, cracha, cria: «C'est intolérable!» Le capitaine se précipita pour l'aider. Aliocha rentra à son tour. Kolia était déjà au chevet d'Iliioucha. Le malade le tenait par la main et appelait son père. Le capitaine revint bientôt.

«Papa, papa, viens ici… nous…» murmura Iliioucha surexcité, mais, n'ayant pas la force de continuer, il tendit en avant ses bras amaigris, les passa autour de Kolia et de son père qu'il réunit dans la même étreinte en se serrant contre eux.

Le capitaine fut secoué de sanglots silencieux; Kolia était près de pleurer.

«Papa, papa, comme tu me fais de la peine, papa! Gémit Iliioucha.

— Iliioucha… mon chéri… le docteur a dit… tu guériras… nous serons heureux.

— Ah, papa, je sais bien ce que le nouveau docteur t'a dit à mon sujet… J'ai vu!» s'exclama Iliioucha.

Il les serra de nouveau de toutes ses forces contre lui, en cachant sa figure sur l'épaule de son père.

«Papa, ne pleure pas… Quand je serai mort, prends un bon garçon, un autre; choisis le meilleur d'entre eux, appelle-le Iliioucha et aime-le à ma place.

— Tais-toi, vieux, tu guériras! Cria Krassotkine, d'un ton bourru.

— Quant à moi, papa, ne m'oublie jamais, continua Iliioucha. Viens sur ma tombe… sais-tu, papa, enterre-moi près de notre grande pierre, là où nous allions nous promener, et va là-bas le soir, avec Krassotkine et Carillon… Et moi, je vous attendrai… Papa, papa!»

Sa voix s'étrangla; tous trois se tinrent enlacés sans parler. Nina pleurait doucement dans son fauteuil, et tout à coup, en les voyant tous pleurer, la maman fondit en larmes.

«Iliioucha! Iliioucha!» s'écria-t-elle.

Krassotkine se dégagea des bras d'Iliioucha.

«Adieu, vieux, ma mère m'attend pour déjeuner, dit-il rapidement. Quel dommage que je ne l'aie pas prévenue! Elle sera très inquiète. Mais après déjeuner je reviendrai te voir, je resterai jusqu'à ce soir, j'en aurai long à te raconter. Et j'amènerai Carillon; maintenant je l'emmène, parce que sans moi il se mettrait à hurler et te gênerait. Au revoir!»

Il courut dans le vestibule. Il ne voulait pas pleurer mais ne put s'en empêcher. C'est dans cet état que le trouva Aliocha.

«Kolia, il vous faut tenir parole et venir, sinon il éprouvera un violent

chagrin, dit-il avec insistance.

— Certainement! Oh! Que je m'en veux de n'être pas venu plus tôt!» murmura Kolia en pleurant sans nulle confusion.

À ce moment le capitaine surgit et referma aussitôt la porte derrière lui. Il avait l'air égaré, ses lèvres tremblaient. Il s'arrêta devant les deux jeunes gens, leva les bras en l'air.

«Je ne veux pas de bon garçon, je n'en veux pas d'autre! Murmura-t-il d'un ton farouche, en grinçant des dents: Si je t'oublie, Jérusalem, que ma langue soit attachée…»

Il n'acheva pas, la voix parut lui manquer, et il se laissa tomber devant un banc de bois. La tête serrée dans ses poings, il se mit à sangloter en gémissant, mais doucement, pour que ses plaintes ne fussent pas entendues dans l'izba. Kolia se précipita dans la rue.

«Adieu, Karamazov. Vous viendrez aussi? Demanda-t-il d'un air brusque à Aliocha.

— Ce soir sans faute.

— Qu'a-t-il dit au sujet de Jérusalem?… Qu'est-ce encore?

— C'est tiré de la Bible. Si je t'oublie, Jérusalem[288], c'est-à-dire, si j'oublie ce que j'ai de plus précieux, si je le change, alors que je sois frappé…

— Je comprends, ça suffit! Venez aussi. Ici, Carillon!» cria-t-il rageusement à son chien, et il s'éloigna à grands pas.

Livre XI: Ivan Fiodorovitch.

I. Chez Grouchegnka

Aliocha se rendait place de l'Église chez Grouchegnka, qui, le matin même, lui avait dépêché Fénia pour le prier instamment de venir. En questionnant cette fille, Aliocha apprit que sa maîtresse se trouvait depuis la veille dans une grande agitation. Durant les deux mois qui avaient suivi l'arrestation de son frère, il était souvent venu dans la maison Morozov, tant de son propre mouvement que de la part de Mitia. Trois jours après le drame, Grouchegnka était tombée gravement malade et avait gardé le lit près de cinq semaines, dont une entière sans connaissance. Elle avait beaucoup changé, maigri, jauni, bien qu'elle pût sortir depuis une quinzaine. Mais aux yeux d'Aliocha ses traits étaient devenus plus séduisants, et il aimait en l'abordant à rencontrer son regard. Ses yeux avaient pris une nuance résolue; une décision calme, mais inflexible, se manifestait dans tout son être. Entre les sourcils s'était creusée une petite ride verticale qui donnait à son gracieux visage une expression concentrée, presque sévère au premier abord. Nulle trace de la frivolité de naguère. Aliocha s'étonnait que Grouchegnka eût conservé sa gaieté d'autrefois, malgré le malheur qui l'avait frappée – elle qui s'était fiancée à un homme pour le voir arrêter presque aussitôt sous l'inculpation d'un crime horrible –, malgré la maladie, malgré la menace d'une condamnation presque certaine. Dans ses yeux jadis fiers, une sorte de douceur brillait maintenant, mais ils avaient parfois une lueur mauvaise, quand elle était reprise d'une ancienne inquiétude, qui, loin de s'apaiser, grandissait dans son cœur. C'était au sujet de Catherine Ivanovna, dont elle parlait même dans le délire, durant sa maladie. Aliocha comprenait qu'elle était jalouse, bien que Catherine n'eût pas une seule fois visité Mitia dans sa prison, comme elle aurait pu le faire. Tout cela embarrassait Aliocha, car c'est à lui seul que Grouchegnka se confiait, demandait sans cesse conseil; parfois il ne savait que lui dire.

Il arriva chez elle préoccupé. Elle était revenue de la prison depuis une

demi-heure, et rien qu'à la vivacité avec laquelle elle se leva à son entrée, il conclut qu'elle l'attendait avec impatience. Il y avait sur la table un jeu de cartes, et sur le divan de cuir arrangé en lit était à demi étendu Maximov, malade, affaibli, mais souriant. Ce vieillard sans gîte, revenu deux mois auparavant de Mokroïé avec Grouchegnka, ne l'avait pas quittée depuis lors. Après le trajet sous la pluie et dans la boue, transi de froid et de peur, il s'était assis sur le divan, la regardant en silence avec un sourire qui implorait. Grouchegnka, accablée de chagrin et déjà en proie à la fièvre, l'oublia presque au début, absorbée par d'autres soucis; tout à coup, elle le regarda fixement; il eut un rire piteux, embarrassé. Elle appela Fénia et lui fit servir à manger. Il garda toute la journée une quasi-immobilité. Lorsque, à la nuit tombante, Fénia ferma les volets, elle demanda à sa maîtresse:

«Alors, madame, ce monsieur va rester à coucher?

— Oui, prépare-lui un lit sur le divan», répondit Grouchegnka.

En le questionnant, elle apprit qu'il ne savait où aller:

«Mr Kalganov, mon bienfaiteur, m'a déclaré franchement qu'il ne me recevrait plus, et m'a donné cinq roubles.

— Eh bien, tant pis, reste!» décida Grouchegnka dans son chagrin, en lui souriant avec compassion.

Le vieillard fut remué par ce sourire: ses lèvres tremblèrent d'émotion. C'est ainsi qu'il resta chez elle en qualité de parasite errant. Même durant la maladie de Grouchegnka, il ne quitta pas la maison. Fénia et la vieille cuisinière, sa grand-mère, ne le chassèrent pas, mais continuèrent de le nourrir et de lui faire son lit sur le divan. Par la suite, Grouchegnka s'habitua même à lui, et en revenant de voir Mitia (qu'elle visitait, à peine remise), elle se mettait à causer de bagatelles avec «Maximouchka», pour oublier son chagrin. Il se trouva que le vieux avait un certain talent de conteur, de sorte qu'il lui devint même nécessaire. À part Aliocha, qui ne restait d'ailleurs jamais longtemps, Grouchegnka ne recevait presque personne. Quant au vieux marchand Samsonov, il était alors gravement malade, «s'en allait», comme on disait en ville; il mourut en effet huit jours après le jugement de Mitia. Trois semaines avant sa mort, sentant venir la fin, il appela auprès de lui ses fils avec leur famille et leur ordonna de ne plus le quitter. À partir de

ce moment, il enjoignit expressément aux domestiques de ne pas recevoir Grouchegnka et, si elle se présentait, de dire qu'«il lui souhaitait de vivre longtemps heureuse et de l'oublier tout à fait». Grouchegnka envoyait pourtant presque tous les jours demander de ses nouvelles.

«Te voilà enfin! S'écria-t-elle en jetant les cartes et en accueillant Aliocha avec joie. Maximouchka m'effrayait en disant que tu ne viendrais plus. Ah! Que j'ai besoin de toi! Assieds-toi. Veux-tu du café?

— Avec plaisir, dit Aliocha en s'asseyant; j'ai grand-faim.

— Fénia, Fénia, du café! Il est prêt depuis longtemps… Apporte aussi des petits pâtés chauds! Sais-tu, Aliocha, j'ai eu une histoire aujourd'hui au sujet de ces pâtés. Je lui en ai porté en prison et croirais-tu qu'il les a refusés. Il en a même piétiné un. «Je vais les laisser au gardien, lui ai-je dit; si tu n'en veux pas c'est que ta méchanceté te nourrit!» Là-dessus je suis partie. Nous nous sommes encore querellés. C'est chaque fois la même chose.»

Grouchegnka parlait avec agitation. Maximov eut un sourire timide et baissa les yeux.

«À quel propos aujourd'hui? Demanda Aliocha.

— Je ne m'y attendais pas du tout. Figure-toi qu'il est jaloux de mon «ancien». «Pourquoi lui donnes-tu de l'argent? M'a-t-il dit. Tu t'es donc mise à l'entretenir?» Il est jaloux du matin au soir. Une fois il l'était même de Kouzma, la semaine dernière.

— Mais il connaissait «l'ancien»?

— Comment donc, il savait tout dès le début! Aujourd'hui il m'a injuriée. J'ai honte de répéter ses paroles. L'imbécile! Rakitka est arrivé comme je sortais. C'est peut-être lui qui l'excite. Qu'en penses-tu? Ajouta-t-elle d'un air distrait.

— Il t'aime beaucoup, et il est fort énervé.

— Comment ne le serait-il pas quand on le juge demain. J'étais justement allée le réconforter, car j'ai peur, Aliocha, de songer à ce qui arrivera demain! Tu dis qu'il est énervé? Et moi donc! Et il parle du Polonais! Quel imbécile! Mais je crois qu'il n'est pas jaloux de Maximouchka.

— Mon épouse était aussi fort jalouse, fit remarquer Maximov.

— De toi!… dit Grouchegnka en riant malgré elle. Qui pouvait bien la

rendre jalouse?

— Les femmes de chambre.

— Tais-toi, Maximouchka; je ne suis pas d'humeur à rire, la colère me prend. Ne lorgne pas les pâtés, tu n'en auras pas, cela te ferait mal. Il faut aussi soigner celui-là; ma maison est devenue un hospice, ajouta-t-elle en souriant.

— Je ne mérite pas vos bienfaits, je suis insignifiant, larmoya Maximov. Prodiguez plutôt vos bontés à ceux qui sont plus nécessaires que moi.

— Eh! Maximouchka, chacun est nécessaire, comment savoir qui l'est plus ou moins? Si seulement ce Polonais n'existait pas! Aliocha, lui aussi a imaginé de tomber malade, aujourd'hui. J'ai été le voir également. Je vais lui envoyer les petits pâtés; je ne l'ai pas encore fait, mais puisque Mitia m'en accuse, je les enverrai maintenant exprès! Ah! Voici Fénia avec une lettre. C'est cela, ce sont les Polonais qui demandent encore de l'argent!»

Pan Musalowicz lui envoyait, en effet, une lettre fort longue, fort ampoulée, où il la priait de lui prêter trois roubles. Elle était accompagnée d'un reçu avec l'engagement de payer dans les trois mois; la signature de pan Wrublewski y figurait aussi. Grouchegnka avait déjà reçu de son «ancien» beaucoup de lettres pareilles avec des reconnaissances de dette. Cela datait de sa convalescence, quinze jours auparavant. Elle savait que les deux panowie étaient pourtant venus prendre de ses nouvelles durant sa maladie. La première lettre, écrite sur une feuille de grand format, cachetée avec un sceau de famille, était longue et fort alambiquée, de sorte que Grouchegnka n'en lut que la moitié et la jeta sans y avoir rien compris. Elle se moquait bien des lettres à ce moment. Cette première lettre fut suivie le lendemain d'une seconde, où pan Musalowicz demandait de lui prêter deux mille roubles à court terme. Grouchegnka la laissa également sans réponse. Vinrent ensuite une série de missives, tout aussi prétentieuses, où la somme demandée diminuait graduellement, tombant à cent roubles, à vingt-cinq, à dix roubles; enfin Grouchegnka reçut une lettre où les panowie mendiaient un rouble seulement, avec un reçu signé des deux. Prise soudain de pitié, elle se rendit au crépuscule chez le pan. Elle trouva les deux Polonais dans une misère noire, affamés, sans feu, sans cigarettes, devant de l'argent à leur logeuse.

Les deux cents roubles gagnés à Mitia avaient vite disparu. Grouchegnka fut pourtant surprise d'être accueillie prétentieusement par les panowie, avec une étiquette majestueuse et des propos emphatiques. Elle ne fit qu'en rire, donna dix roubles à son «ancien», et raconta en riant la chose à Mitia qui ne montra aucune jalousie. Mais depuis lors, les panowie se cramponnaient à Grouchegnka, la bombardaient tous les jours de demandes d'argent, et chaque fois elle envoyait quelque chose. Et voilà qu'aujourd'hui Mitia s'était montré férocement jaloux!

«Comme une sotte, j'ai passé chez lui en allant voir Mitia, parce que lui aussi était malade, mon ancien pan, reprit Grouchegnka avec volubilité. Je raconte cela à Mitia en riant: «Imagine-toi, lui dis-je, que mon Polonais s'est mis à me chanter les chansons d'autrefois en s'accompagnant de la guitare; il pense m'attendrir…» Alors Mitia s'est mis à m'injurier… Aussi vais-je envoyer des petits pâtés aux panowie. Fénia, donne trois roubles à la fillette qu'ils ont envoyée et une dizaine de pâtés dans du papier. Toi, Aliocha, tu raconteras cela à Mitia.

— Jamais de la vie! Dit Aliocha en souriant.

— Eh! Tu penses qu'il se tourmente; c'est exprès qu'il fait le jaloux; au fond, il s'en moque, proféra Grouchegnka avec amertume.

— Comment, exprès?

— Que tu es naïf, Aliocha! Tu n'y comprends rien, malgré tout ton esprit. Ce qui m'offense, ce n'est pas sa jalousie; le contraire m'eût offensée. Je suis comme ça. J'admets la jalousie, étant moi-même jalouse. Mais ce qui m'offense, c'est qu'il ne m'aime pas du tout et me jalouse maintenant exprès. Suis-je aveugle? Il se met à me parler de Katia, comme quoi elle a fait venir de Moscou un médecin réputé et le premier avocat de Pétersbourg pour le défendre. Il l'aime donc, puisqu'il fait son éloge en ma présence. Se sentant coupable envers moi, il me querelle et prend les devants pour m'accuser et rejeter les torts sur moi: «Tu as connu le Polonais avant moi; il m'est donc permis d'avoir maintenant des relations avec Katia.» Voilà ce qui en est! Il veut rejeter toute la faute sur moi. C'est exprès qu'il me querelle, te dis-je; seulement je…»

Grouchegnka n'acheva pas; elle se couvrit les yeux de son mouchoir et

fondit en larmes.

«Il n'aime pas Catherine Ivanovna, dit avec fermeté Aliocha.

— Je saurai bientôt s'il l'aime ou non» fit-elle d'une voix menaçante.

Son visage s'altéra. Aliocha fut peiné de lui voir prendre soudain un air sombre, irrité.

«Assez de sottises! Ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir. Mon cher Aliocha, que se passera-t-il demain? Voilà ce qui me torture. Je suis la seule. Je vois que les autres n'y pensent guère, personne ne s'y intéresse. Y penses-tu au moins, toi? C'est demain le jugement! Que se passera-t-il, mon Dieu? Et dire que c'est le laquais qui a tué! Est-il possible qu'on le condamne à sa place et que personne ne prenne sa défense? On n'a pas inquiété Smerdiakov?

— On l'a interrogé rigoureusement, et tous ont conclu qu'il n'était pas coupable. Depuis cette crise, il est gravement malade.

— Seigneur mon Dieu! Tu devrais aller chez cet avocat et lui conter l'affaire en particulier. Il paraît qu'on l'a fait venir de Pétersbourg pour trois mille roubles.

— Oui, c'est nous qui avons fourni la somme, Ivan, Catherine Ivanovna et moi. Elle a fait venir, elle seule, le médecin, pour deux mille roubles. L'avocat Fétioukovitch aurait exigé davantage, si cette affaire n'avait eu du retentissement dans toute la Russie; il a donc bien voulu s'en charger plutôt pour la gloire. Je l'ai vu hier.

— Eh bien, tu lui as parlé?

— Il m'a écouté sans rien dire. Son opinion est déjà faite, m'a-t-il affirmé. Pourtant il a promis de prendre mes paroles en considération.

— Comment, en considération! Ah! Les coquins! Ils le perdront. Et le docteur, pourquoi l'a-t-elle fait venir?

— Comme expert. On veut établir que Mitia est fou et qu'il a tué dans un accès de démence, répondit Aliocha avec un sourire triste, mais mon frère n'y consentira pas.

— Ce serait vrai, s'il avait tué! Il était fou, alors, complètement fou, et c'est ma faute à moi, misérable! Mais ce n'est pas lui. Et tout le monde prétend que c'est lui, l'assassin. Même Fénia a déposé de façon qu'il paraît

coupable. Et dans la boutique, et ce fonctionnaire, et au cabaret où on l'avait entendu auparavant, tous l'accusent.

— Oui, les dépositions se sont multipliées, fit remarquer Aliocha d'un air morne.

— Et Grigori Vassilitch persiste à dire que la porte était ouverte, il prétend l'avoir vue, on ne l'en fera pas démordre; je suis allée le voir, je lui ai parlé. Il m'a même injuriée.

— Oui, c'est peut-être la plus grave déposition contre mon frère, dit Aliocha.

— Quant à la folie de Mitia, elle ne l'a toujours pas quitté, commença Grouchegnka d'un air préoccupé, mystérieux. Sais-tu, Aliocha, il y a longtemps que je voulais te le dire: je vais le voir tous les jours et je suis très perplexe. Dis-moi, qu'en penses-tu: de quoi parle-t-il toujours, à présent? Je n'y comprenais rien, je pensais que c'était quelque chose de profond, au-dessus de ma portée, à moi, sotte, mais voilà qu'il me parle d'un «petiot»: «Pourquoi est-il pauvre, le petiot? C'est à cause de lui que je vais maintenant en Sibérie. Je n'ai pas tué, mais il faut que j'aille en Sibérie!» De quoi s'agit-il, qu'est-ce que ce «petiot»? Je n'y ai rien compris. Seulement je me suis mise à pleurer, tant il parlait bien; nous pleurions tous les deux, il m'a embrassée, et a fait sur moi le signe de la croix. Qu'est-ce que cela signifie, Aliocha, quel est ce «petiot»?

— Rakitine a pris l'habitude de le visiter, répondit Aliocha en souriant. Mais non, cela ne vient pas de Rakitine. Je ne l'ai pas vu hier, j'irai aujourd'hui.

— Non, ce n'est pas Rakitka, c'est Ivan Fiodorovitch qui le tourmente, il va le voir…»

Grouchegnka s'interrompit brusquement. Aliocha la regarda, stupéfait.

«Comment? Ivan va le voir? Mitia m'a dit lui-même qu'il n'était jamais venu.

— Eh bien, eh bien! Voilà comme je suis! J'ai bavardé, s'écria Grouchegnka, rouge de confusion. Enfin, Aliocha, n'en parle pas; puisque j'ai commencé, je vais te dire toute la vérité; Ivan est allé deux fois le voir: la première, aussitôt arrivé de Moscou; la seconde il y a huit jours. Il a défendu

à Mitia d'en parler, il venait en cachette.»

Aliocha demeurait plongé dans ses réflexions. Cette nouvelle l'avait fort impressionné.

«Ivan ne m'a pas parlé de l'affaire de Mitia; en général, il a très peu causé avec moi; quand j'allais le voir, il paraissait toujours mécontent, de sorte que je ne vais plus chez lui depuis trois semaines. Hum… s'il l'a vu, il y a huit jours… Il s'est produit, en effet, un changement chez Mitia depuis une semaine…

— Oui, dit vivement Grouchegnka; ils ont un secret, Mitia lui-même m'en a parlé, et un secret qui le tourmente. Auparavant il était gai, il l'est encore maintenant, seulement, vois-tu, quand il commence à remuer la tête, à marcher de long en large, à se tirailler les cheveux à la tempe, je sais qu'il est agité… j'en suis sûre!… Autrement, il était gai encore aujourd'hui.

— Agité, dis-tu?

— Oui, tantôt gai, tantôt agité. Vraiment, Aliocha, il me surprend; avec un tel sort en perspective, il lui arrive d'éclater de rire pour des bagatelles; on dirait un enfant.

— Est-il vrai qu'il t'ait défendu de me parler d'Ivan?

— Oui, c'est toi surtout qu'il craint, Mitia. Car il y a là un secret, lui-même me l'a dit… Aliocha, mon cher, tâche de savoir quel est ce secret et viens me le dire, afin que je connaisse enfin mon maudit sort! C'est pour ça que je t'ai fait venir aujourd'hui.

— Tu penses que cela te concerne? Mais alors il ne t'en aurait pas parlé!

— Je ne sais. Peut-être n'ose-t-il pas me le dire. Il me prévient. Le fait est qu'il a un secret.

— Mais toi-même, qu'en penses-tu?

— Je pense que tout est fini pour moi. Ils sont trois ligués contre moi, Katia fait partie du complot, c'est d'elle que tout vient. Mitia me prévient par allusion. Il songe à m'abandonner, voilà tout le secret. Ils ont imaginé cela tous les trois, Mitia, Katia et Ivan Fiodorovitch. Il m'a dit, il y a huit jours, qu'Ivan est amoureux de Katia; voilà pourquoi il va si souvent chez elle. Aliocha, est-ce vrai ou non? Réponds-moi en conscience.

— Je ne te mentirai pas. Ivan n'aime pas Catherine Ivanovna.

— Eh bien, c'est ce que j'ai tout de suite pensé! Il ment effrontément. Et il fait maintenant le jaloux pour pouvoir m'accuser ensuite. Mais c'est un imbécile, il ne sait pas dissimuler, il est trop franc… Il me le paiera! «Tu crois que j'ai tué!» Voilà ce qu'il ose me reprocher! Que Dieu lui pardonne! Attends, cette Katia aura affaire à moi au tribunal! Je parlerai… Je dirai tout!»

Elle se mit à pleurer.

«Voilà ce que je puis t'affirmer, Grouchegnka, dit Aliocha en se levant: d'abord, il t'aime, il t'aime plus que tout au monde, et toi seule, crois-moi, j'en suis sûr. Ensuite, je t'avoue que je n'irai pas lui arracher son secret, mais s'il me le dit, je le préviendrai que j'ai promis de t'en faire part. Dans ce cas, je reviendrai te le dire aujourd'hui. Seulement… il me semble que Catherine Ivanovna n'a rien à voir là-dedans, ce secret doit sûrement se rapporter à autre chose. En attendant, adieu!»

Aliocha lui serra la main. Grouchegnka pleurait toujours. Il voyait bien qu'elle ne croyait guère à ses consolations; néanmoins, cette effusion l'avait soulagée. Cela lui faisait de la peine de la laisser dans cet état, mais il était pressé, ayant encore beaucoup à faire.

II. Le pied malade

Il voulait d'abord aller chez MmeKhokhlakov, et avait hâte d'en finir, pour ne pas arriver trop tard auprès de Mitia. Depuis trois semaines, MmeKhokhlakov était souffrante; elle avait le pied enflé, et, bien qu'elle ne gardât pas le lit, elle passait les journées à moitié étendue sur une couchette, dans son boudoir, en déshabillé galant, d'ailleurs convenable. Aliocha avait observé une fois, en souriant innocemment, que MmeKhokhlakov devenait coquette, malgré sa maladie: elle arborait des nœuds, des rubans, des chemisettes. Durant les deux derniers mois, le jeune Perkhotine s'était mis à fréquenter chez elle. Aliocha n'était pas venu depuis quatre jours et, sitôt entré, il se rendit chez Lise, qui lui avait fait dire la veille de venir immédiatement la voir «pour une affaire très importante», ce qui l'intéressait pour certaines raisons. Mais tandis que la femme de chambre allait

l'annoncer, MmeKhokhlakov, informée de son arrivée, le demanda «rien que pour une minute». Aliocha jugea qu'il valait mieux satisfaire d'abord la maman, sinon elle l'enverrait chercher à chaque instant. Elle était étendue sur la couchette, habillée comme pour une fête, et semblait fort agitée. Elle accueillit Aliocha avec des cris d'enthousiasme.

«Il y a un siècle que je ne vous ai vu! Une semaine entière, miséricorde! Ah! Vous êtes venu il y a quatre jours, mercredi passé. Vous allez chez Lise, je suis sûre que vous vouliez marcher sur la pointe des pieds, pour que je n'entende pas. Cher Alexéi Fiodorovitch, si vous saviez comme elle m'inquiète! Ceci est le principal, mais nous en parlerons ensuite. Je vous confie entièrement ma Lise. Après la mort du starets Zosime –paix à son âme! – (elle se signa) – après lui, je vous considère comme un ascète, bien que vous portiez fort gentiment votre nouveau costume. Où avez-vous trouvé ici un pareil tailleur? Mais nous en reparlerons plus tard; ça n'a pas d'importance. Pardonnez-moi de vous appeler parfois Aliocha, je suis une vieille femme, tout m'est permis, – elle sourit coquettement – mais cela aussi viendra après. Surtout, que je n'oublie pas le principal. Je vous en prie, si je divague, rappelez-le moi. Depuis que Lise a repris sa promesse – sa promesse enfantine, Alexéi Fiodorovitch – de vous épouser, vous avez bien compris que ce n'était que le caprice d'une fillette malade, restée longtemps dans son fauteuil. Dieu soit loué, maintenant elle marche déjà. Ce nouveau médecin que Katia a fait venir de Moscou pour votre malheureux frère, que demain… Qu'arrivera-t-il demain? Je meurs rien que d'y penser! Surtout de curiosité… Bref, ce médecin est venu hier et a vu Lise… Je lui ai payé sa visite cinquante roubles. Mais il ne s'agit pas de ça. Voyez-vous, je m'embrouille. Je me dépêche sans savoir pourquoi. Je ne sais plus où j'en suis, tout est pour moi comme un écheveau emmêlé. J'ai peur de vous mettre en fuite en vous ennuyant, je n'ai vu que vous. Ah! Mon Dieu, je n'y pensais pas; d'abord, du café! Julie, Glaphyre, du café!»

Aliocha s'empressa de remercier en disant qu'il venait de prendre le café.

«Chez qui?

— Chez Agraféna Alexandrovna.

— Chez cette femme! Ah! C'est elle la cause de tout; d'ailleurs, je ne sais

pas, on la dit maintenant irréprochable, c'est un peu tard. Il eût mieux valu que ce fût plus tôt, quand il le fallait; à quoi ça sert-il maintenant? Taisez-vous, Alexéi Fiodorovitch, car j'ai tant de choses à dire que je ne dirai, je crois, rien du tout. Cet affreux procès… Je ne manquerai pas d'y aller, je me prépare, on me portera dans un fauteuil, je peux rester assise, et vous savez que je figure parmi les témoins. Comment ferai-je pour parler? Je ne sais pas ce que je dirai. Il faut prêter serment, n'est-ce pas?

— Oui, mais je ne pense pas que vous puissiez paraître.

— Je peux rester assise; ah! Vous m'embrouillez! Ce procès, cet acte sauvage, ces gens qui vont en Sibérie, ces autres qui se marient, et tout cela si vite, si vite, et finalement tout le monde vieillit et regarde vers la tombe. Après tout, tant pis, je suis fatiguée. Cette Katia, cette charmante personne[289], a déçu mon espoir; maintenant elle va accompagner un de vos frères en Sibérie, l'autre la suivra et s'établira dans la ville voisine, et tous se feront souffrir mutuellement. Cela me fait perdre la tête, surtout cette publicité; on en a parlé des milliers et des milliers de fois dans les journaux de Pétersbourg et de Moscou. Ah! Oui, imaginez-vous qu'on me mêle à cette histoire, on prétend que j'étais… disons une «bonne amie» de votre frère, car je ne veux pas prononcer un vilain mot!

— C'est impossible! Où a-t-on écrit cela?

— Je vais vous faire voir. Tenez, c'est dans un journal de Pétersbourg, que j'ai reçu hier, Sloukhi, «les Bruits». Ces «Bruits» paraissent depuis quelques mois; et comme j'aime beaucoup les bruits, je m'y suis abonnée, et me voici bien servie en fait de bruits. C'est ici, à cet endroit, tenez, lisez.»

Et elle tendit à Aliocha un journal qui se trouvait sous l'oreiller.

Elle n'était pas affectée, mais comme abattue, et, en effet, tout s'embrouillait peut-être dans sa tête. L'entrefilet était caractéristique et devait assurément l'impressionner; mais, par bonheur, elle était alors incapable de se concentrer sur un point et pouvait dans un instant oublier même le journal et passer à autre chose. Quant au retentissement de cette triste affaire dans la Russie entière, Aliocha le connaissait depuis longtemps, et Dieu sait les nouvelles bizarres qu'il avait eu l'occasion de lire depuis deux mois, parmi d'autres véridiques, sur son frère, sur les Karamazov, et sur lui-même. On

disait même dans un journal qu'effrayé par le crime de son frère, il s'était fait moine et reclus; ailleurs, on démentait ce bruit en affirmant, au contraire, qu'en compagnie du starets Zosime, il avait fracturé la caisse du monastère et pris la fuite. L'entrefilet paru dans le journal Sloukhi était intitulé: «On nous écrit de Skotoprigonievsk[290] (hélas! Ainsi s'appelle notre petite ville, je l'ai caché longtemps) à propos du procès Karamazov.» Il était court et le nom de MmeKhokhlakov n'y figurait pas. On racontait seulement que le criminel qu'on s'apprêtait à juger avec une telle solennité, capitaine en retraite, d'allures insolentes, fainéant et partisan du servage, avait des intrigues amoureuses, influençait surtout «quelques dames à qui leur solitude pesait». L'une d'elles, «une veuve qui s'ennuyait» et affectait la jeunesse, bien que mère d'une grande fille s'était amourachée de lui au point de lui offrir, deux heures avant le crime, trois mille roubles pour partir en sa compagnie aux mines d'or. Mais le scélérat avait mieux aimé tuer son père pour lui voler ces trois mille roubles, comptant sur l'impunité, que promener en Sibérie les charmes quadragénaires de la dame. Cette correspondance badine se terminait, comme il convient, par une noble indignation contre l'immoralité du parricide et du servage. Après avoir lu avec curiosité, Aliocha plia la feuille qu'il rendit à MmeKhokhlakov.

«Eh bien! N'est-ce pas moi? C'est moi, en effet, qui, une heure auparavant, lui ai conseillé les mines d'or, et tout à coup… «des charmes quadragénaires»! Mais était-ce dans ce dessein? Il l'a fait exprès. Que le Souverain Juge lui pardonne cette calomnie comme je la lui pardonne moi-même, mais c'est… savez-vous qui? C'est votre ami Rakitine.

— Peut-être, fit Aliocha, bien que je n'aie rien entendu dire à ce sujet.

— C'est lui, sans aucun doute! Car je l'ai chassé!… Vous connaissez donc cette histoire?

— Je sais que vous l'avez prié de cesser ses visites à l'avenir, mais pour quelle raison au juste, je ne l'ai pas su… par vous tout au moins.

— Vous l'avez donc appris par lui! Alors, il déblatère contre moi?

— Oui; il déblatère contre tout le monde, d'ailleurs. Mais lui non plus ne m'a pas dit pourquoi vous l'aviez congédié! Du reste, je le rencontre fort rarement. Nous ne sommes pas amis.

— Eh bien, je vais tout vous raconter et, malgré tout, je me repens, parce qu'il y a un point sur lequel je suis peut-être coupable moi-même. Un point tout à fait insignifiant, d'ailleurs. Voyez, mon cher (MmeKhokhlakov prit un air enjoué, eut un sourire énigmatique), voyez-vous, je soupçonne… pardonnez-moi, je vous parle comme une mère… Oh! Non, non, au contraire, je m'adresse à vous comme à mon père… car la mère n'a rien à voir ici… Enfin, c'est égal, comme au starets Zosime en confession, et c'est tout à fait juste: je vous ai appelé tout à l'heure ascète… Eh bien, voilà, ce pauvre jeune homme, votre ami Rakitine (mon Dieu je ne puis me fâcher contre lui), bref, cet étourdi, figurez-vous qu'il s'avisa, je crois, de s'amouracher de moi. Je ne m'en aperçus que par la suite, mais au début, c'est-à-dire il y a un mois, il vint me voir plus souvent, presque tous les jours, car nous nous connaissions auparavant. Je ne me doutais de rien… et tout à coup, ce fut comme un trait de lumière. Vous savez qu'il y a deux mois j'ai commencé à recevoir ce gentil et modeste jeune homme, Piotr Ilitch Perkhotine, qui est fonctionnaire ici. Vous l'avez rencontré plus d'une fois. N'est-ce pas qu'il a du mérite, qu'il est toujours bien mis, et, en général, j'aime la jeunesse, Aliocha, quand elle a de la modestie, du talent, comme vous; c'est presque un homme d'État, il parle fort bien, je le recommanderai à qui de droit. C'est un futur diplomate. Dans cette affreuse journée, il m'a presque sauvée de la mort en venant me trouver la nuit. Quant à votre ami Rakitine, il s'amène toujours avec ses gros souliers qu'il traîne sur le tapis… Bref, il se mit à faire des allusions; une fois, en parlant, il me serra la main très fort. C'est depuis ce moment que j'ai mal au pied. Il avait déjà rencontré Piotr Ilitch chez moi, et le croiriez-vous, il le dénigrait sans cesse, s'acharnait contre lui je ne sais pourquoi. Je me contentais de les observer tous les deux, pour voir comment ils s'arrangeraient, tout en riant à part moi. Un jour que je me trouvais seule, assise ou plutôt déjà étendue, Mikhaïl Ivanovitch vint me voir et, imaginez-vous, m'apporta des vers fort courts, où il décrivait mon pied malade. Attendez, comment est-ce?…

«Ce petit pied charmant
Est un peu souffrant» …

ou quelque chose comme ça, je ne puis me rappeler ces vers, je les ai là, je vous les montrerai plus tard; ils sont ravissants, et il n'y est pas question de mon pied seulement; ils sont moraux, avec une pointe délicieuse, que j'ai d'ailleurs oubliée, bref dignes de figurer dans un album. Naturellement, je le remerciai, il parut flatté. Je n'avais pas fini que Piotr Ilitch entra. Mikhaïl Ivanovitch devint sombre comme la nuit. Je voyais bien que Piotr Ilitch le gênait, car il voulait certainement dire quelque chose après les vers, je le pressentais, et l'autre entra juste à ce moment. Je montrai les vers à Piotr Ilitch sans lui nommer l'auteur. Mais je suis bien persuadée qu'il devina toute de suite, bien qu'il le nie jusqu'à présent. Piotr Ilitch éclata de rire, se mit à critiquer: de méchants vers, dit-il, écrits par un séminariste, et avec quelle témérité! C'est alors que votre ami, au lieu d'en rire, devint furieux. Mon Dieu, je crus qu'ils allaient se battre: «C'est moi, dit-il, l'auteur. Je les ai écrits par plaisanterie, car je tiens pour ridicule de faire des vers… Seulement, les miens sont bons. On veut élever une statue à Pouchkine pour avoir chanté les pieds des femmes[291]; mes vers à moi ont une teinte morale; vous-même n'êtes qu'un réactionnaire réfractaire à l'humanité, au progrès, étranger au mouvement des idées, un rond-de-cuir, un preneur de pots-de-vin!» Alors je me mis à crier, à les supplier. Piotr Ilitch, vous le savez, n'a pas froid aux yeux; il prit une attitude fort digne, le regarda ironiquement et lui fit des excuses: «Je ne savais pas, dit-il; sinon je me serais exprimé autrement, j'aurais loué vos vers… Les poètes sont une engeance irritable.» Bref, des railleries débitées du ton le plus sérieux. Lui-même m'a avoué ensuite qu'il raillait, moi je m'y étais laissé prendre. Je songeais alors, étendue comme maintenant: dois-je ou non chasser Mikhaïl Ivanovitch pour son intempérance de langage envers mon hôte? Le croiriez-vous, j'étais là étendue, les yeux fermés, sans parvenir à me décider; je me tourmentais, mon cœur battait: crierai-je ou ne crierai-je pas? Une voix me disait: «crie», et l'autre: «ne crie pas!» À peine eus-je entendu cette autre voix que je me mis à crier; puis je m'évanouis. Naturellement ce fut une scène bruyante. Tout à coup, je me suis levée, et j'ai dit à Mikhaïl Ivanovitch: «Je regrette beaucoup, mais je ne veux plus vous voir chez moi.» Voilà comment je l'ai mis à la

porte. Ah, Alexéi Fiodorovitch, je sais bien que j'ai mal agi; je mentais, je n'étais nullement fâchée contre lui, mais soudain, il me sembla que ce serait très bien, cette scène… Seulement, le croiriez-vous, cette scène était pourtant naturelle, car je pleurais vraiment, et j'ai même pleuré quelques jours après encore, enfin je finis par tout oublier, une fois, après déjeuner. Il avait cessé ses visites depuis quinze jours; je me demandais: «Est-il possible qu'il ne revienne plus?» C'était hier, et voilà que dans la soirée on m'apporte ces «Bruits». Je lus et demeurai bouche bée: de qui était-ce? De lui! Sitôt rentré, il avait griffonné ça pour l'envoyer au journal, qui l'a publié. Aliocha, je bavarde à tort et à travers, mais c'est plus fort que moi!

— Il faut que j'arrive à temps chez mon frère, balbutia Aliocha.

— Précisément, précisément! Ça me rappelle tout! Dites-moi, qu'est-ce que l'obsession?

— Quelle obsession? Demanda Aliocha surpris.

— L'obsession judiciaire. Une obsession qui fait tout pardonner. Quoi que vous ayez commis, on vous pardonne.

— À propos de quoi dites-vous cela?

— Voici pourquoi; cette Katia… Ah! C'est une charmante créature, mais j'ignore de qui elle est éprise. Elle est venue l'autre jour, et je n'ai rien pu savoir. D'autant plus qu'elle se borne maintenant à des généralités, elle ne me parle que de ma santé, elle affecte même un certain ton, et je me suis dit: «Soit, que le bon Dieu te bénisse!…» Ah! À propos de cette obsession, ce docteur est arrivé. Vous le savez sûrement, c'est vous qui l'avez fait venir, c'est-à-dire, pas vous, mais Katia. Toujours Katia! Eh bien, voici: un individu est normal, mais tout à coup il a une obsession; il est lucide, se rend compte de ses actes, cependant il subit l'obsession. Eh bien, c'est ce qui est arrivé sûrement à Dmitri Fiodorovitch. C'est une découverte et un bienfait de la justice nouvelle. Ce docteur est venu, il m'a questionnée sur le fameux soir, enfin, sur les mines d'or: «Comment était alors l'accusé?» En état d'obsession, bien sûr; il s'écriait: «De l'argent, de l'argent, donnez-moi trois mille roubles», puis soudain il est allé assassiner. «Je ne veux pas, disait-il, je ne veux pas tuer»; pourtant il l'a fait. Aussi on lui pardonnera à cause de cette résistance, bien qu'il ait tué.

— Mais il n’a pas tué, interrompit un peu brusquement Aliocha, dont l’agitation et l’impatience grandissaient.

— Je sais, c’est le vieux Grigori qui a tué.

— Comment, Grigori?

— Mais oui, c’est Grigori. Il est resté évanoui après avoir été frappé par Dmitri Fiodorovitch, puis il s’est levé et, voyant la porte ouverte, il est allé tuer Fiodor Pavlovitch.

— Mais pourquoi, pourquoi?

— Sous l’empire d’une obsession. En revenant à lui, après avoir été frappé à la tête, l’obsession lui a fait commettre ce crime; il prétend qu’il n’a pas tué, peut-être ne s’en souvient-il pas. Seulement, voyez-vous, mieux vaudrait que Dmitri Fiodorovitch eût tué. Oui, quoique je parle de Grigori, c’est sûrement Dmitri qui a fait le coup, et ça vaut mieux, beaucoup mieux. Ce n’est pas que j’approuve le meurtre d’un père par son fils; les enfants, au contraire, doivent respecter les parents; pourtant, mieux vaut que ce soit lui, car alors vous n’aurez pas à vous désoler, puisqu’il a tué inconsciemment, ou plutôt consciemment, mais sans savoir comment c’est arrivé. On doit l’acquitter; ce sera humain, cela fera ressortir les bienfaits de la justice nouvelle. Je n’en savais rien, on dit que c’est déjà ancien; dès que je l’appris hier, je fus si frappée que je voulais vous envoyer chercher. Si on l’acquitte, je l’inviterai aussitôt à dîner, je réunirai des connaissances et nous boirons à la santé des nouveaux juges. Je ne pense pas qu’il soit dangereux; d’ailleurs il y aura du monde, on pourra toujours l’emmener s’il fait le méchant. Plus tard, il pourra être juge de paix ou quelque chose de ce genre, car les meilleurs juges sont ceux qui ont eu des malheurs. Surtout, qui n’a pas son obsession maintenant? Vous, moi, tout le monde, et combien d’exemples: un individu est en train de chanter une romance, tout à coup quelque chose lui déplaît, il prend un pistolet, vous tue le premier venu et on l’acquitte. Je l’ai lu récemment, tous les docteurs l’ont confirmé. Ils confirment tout, maintenant. Pensez donc, Lise a une obsession! Elle m’a fait pleurer hier et avant-hier: aujourd’hui, j’ai deviné que c’était une simple obsession. Oh! Lise me fait beaucoup de peine! Je crois qu’elle a perdu l’esprit. Pourquoi vous a-t-elle fait venir? Ou bien êtes-vous venu de vous-même?

— Elle m'a fait venir et je vais la trouver, déclara Aliocha en se levant d'un air résolu.

— Ah! Cher Alexéi Fiodorovitch, voilà peut-être l'essentiel, s'écria en pleurant MmeKhokhlakov. Dieu m'est témoin que je vous confie sincèrement Lise, et ça ne fait rien qu'elle vous ait appelé à mon insu. Quant à votre frère Ivan, excusez-moi, mais je ne puis lui confier si facilement ma fille, bien que je le considère toujours comme le plus chevaleresque des jeunes gens. Imaginez-vous qu'il est venu voir Lise et que je n'en savais rien.

— Comment? Quand cela? Dit Aliocha stupéfait. Il ne s'était pas rassis.

— Je vais tout vous dire. C'est peut-être pour cela que je vous ai fait appeler, je ne m'en souviens plus. Ivan Fiodorovitch est venu me voir deux fois depuis son retour de Moscou: la première, pour me faire une visite en qualité de connaissance; la seconde, récemment. Katia se trouvait chez moi, il entra en l'apprenant. Bien entendu, je ne prétendais pas à de fréquentes visites de sa part, connaissant ses tracas, vous comprenez, cette affaire et la mort terrible de votre papa[292]; mais j'apprends tout à coup qu'il est venu de nouveau, il y a six jours, pas chez moi mais chez Lise, où il est resté cinq minutes. Je l'ai appris trois jours après par Glaphyre; ça m'a frappée. J'appelle aussitôt Lise qui se met à rire: il pensait, dit-elle, que vous dormiez, il est venu me demander de vos nouvelles. C'est ça, bien sûr. Seulement Lise, Lise, mon Dieu, quelle peine elle me fait! Figurez-vous qu'une nuit, c'était il y a quatre jours, après votre visite, elle a eu une crise de nerfs, des cris, des gémissements… Pourquoi n'ai-je jamais de crises de nerfs, moi? Le lendemain, le surlendemain, nouvelle attaque, et, hier, cette obsession. Elle me crie tout à coup: «Je déteste Ivan Fiodorovitch, j'exige que vous ne le receviez plus, que vous lui interdisiez la maison!» Je demeurai stupéfaite et lui répliquai: «Pour quelle raison congédier un jeune homme si méritant, si instruit, et de plus si malheureux», car toutes ces histoires, c'est plutôt un malheur qu'autre chose, n'est-ce pas? Elle éclata de rire à mes paroles, d'une façon blessante. Je fus contente, pensant l'avoir divertie et que les crises cesseraient; d'ailleurs, je voulais moi-même congédier Ivan Fiodorovitch pour ses étranges visites sans mon consentement et lui demander des explications. Ce matin, voilà qu'à son réveil, Lise s'est fâchée contre Julie et

même qu'elle l'a frappée au visage. C'est monstrueux, n'est-ce pas? Moi qui dis vous à mes femmes de chambre. Une heure après, elle embrassait Julie et lui baisait les pieds. Elle me fit dire qu'elle ne viendrait pas, qu'elle ne voulait plus venir chez moi dorénavant, et lorsque je me traînai chez elle, elle me couvrit de baisers en pleurant, puis me poussa dehors sans dire un mot, de sorte que je n'ai rien pu savoir. Maintenant, cher Alexéi Fiodorovitch, je mets tout mon espoir en vous; ma destinée est sans doute entre vos mains. Je vous prie d'aller voir Lise, d'élucider tout cela, comme vous seul savez le faire, et de venir me raconter, à moi, la mère; car, vous comprenez, je mourrai vraiment, si tout cela continue, ou je me sauverai de la maison. Je n'en puis plus; j'ai de la patience, mais je peux la perdre et alors… alors ce sera terrible. Ah! Mon Dieu, enfin, Piotr Ilitch! S'écria MmeKhokhlakov, radieuse, en voyant entrer Piotr Ilitch Perkhotine. Vous êtes bien en retard! Eh bien, asseyez-vous, parlez, que dit cet avocat? Où allez-vous, Alexéi Fiodorovitch?

— Chez Lise.

— Ah! Oui. N'oubliez pas, je vous en supplie, ce que je vous ai demandé. Il s'agit de ma destinée!

— Certainement non, si toutefois c'est possible… car je suis tellement en retard, murmura Aliocha en se retirant.

— Non, venez sans faute, et pas «si c'est possible», sinon je mourrai!» cria derrière lui MmeKhokhlakov.

Aliocha avait déjà disparu.

III. Un Diablotin

Il trouva Lise à moitié allongée dans le fauteuil où on la portait quand elle ne pouvait pas encore marcher. Elle ne se leva pas à son entrée, mais son regard perçant un peu enflammé le traversa. Aliocha fut frappé du changement qui s'était opéré en elle durant ces trois jours; elle avait même maigri. Elle ne lui tendit pas la main. Il effleura ses doigts frêles, immobiles sur sa robe, et s'assit en face d'elle, sans mot dire.

«Je sais que vous êtes pressé d'aller à la prison, proféra brusquement

Lise; maman vous a retenu deux heures, elle vient de vous parler de Julie et de moi.

— Comment le savez-vous?

— J'ai écouté. Qu'avez-vous à me regarder? Si ça me plaît, j'écoute, il n'y a pas de mal à ça. Je ne demande pas pardon pour si peu.

— Il y a quelque chose qui vous affecte?

— Au contraire, je me sens très bien. Tout à l'heure je songeais, pour la dixième fois, comme j'ai bien fait de reprendre ma parole et de ne pas devenir votre femme. Vous ne convenez pas comme mari; si je vous épouse et que je vous charge de porter un billet à mon amoureux, vous feriez la commission, vous rapporteriez même la réponse. Et à quarante ans, vous porteriez encore des billets de ce genre.»

Elle se mit à rire.

«Il y a en vous quelque chose de méchant et, en même temps, d'ingénu, dit Aliocha en souriant.

— C'est par ingénuité que je n'ai pas honte devant vous. Non seulement je n'ai pas, mais je ne veux pas avoir honte. Aliocha, pourquoi est-ce que je ne vous respecte pas? Je vous aime beaucoup, mais je ne vous respecte pas. Sinon, je ne vous parlerais pas sans honte, n'est-ce pas?

— En effet.

— Croyez-vous que je n'aie pas honte devant vous?

— Non, je ne le crois pas.»

Lise rit de nouveau nerveusement; elle parlait vite.

«J'ai envoyé des bonbons à votre frère Dmitri, à la prison. Aliocha, si vous saviez comme vous êtes gentil! Je vous aimerai beaucoup pour m'avoir permis si vite de ne pas vous aimer.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir aujourd'hui, Lise?

— Je voulais vous faire part d'un désir. Je veux que quelqu'un me fasse souffrir, qu'il m'épouse, puis me torture, me trompe et s'en aille. Je ne veux pas être heureuse.

— Vous êtes éprise du désordre?

— Oui, je veux le désordre. Je veux mettre le feu à la maison. Je me représente très bien la chose: je m'en vais en cachette, tout à fait en cachette,

mettre le feu; on s'efforce de l'éteindre; la maison brûle, je sais et je me tais. Ah! Que c'est bête! Quelle horreur!»

Elle fit un geste de dégoût.

«Vous vivez richement, dit Aliocha à voix basse.

— Vaut-il donc mieux vivre pauvre?

— Oui.

— C'est votre défunt moine qui vous racontait ça. Ce n'est pas vrai. Que je sois riche et tous les autres pauvres, je mangerai des bonbons, je boirai de la crème, et je n'en donnerai à personne! Ah! Ne parlez pas, ne dites rien (elle fit un geste, bien qu'Aliocha n'eût pas ouvert la bouche), vous m'avez déjà dit tout ça auparavant, je le sais par cœur. C'est ennuyeux. Si je suis pauvre, je tuerai quelqu'un, peut-être même tuerai-je étant riche. Pourquoi me gêner?… Savez-vous, je veux moissonner, moissonner les blés. Je serai votre femme, vous deviendrez un paysan, un vrai paysan; nous aurons un poulain, voulez-vous?… Vous connaissez Kalganov?

— Oui.

— Il rêve en marchant. Il dit: «À quoi bon vivre? Mieux vaut rêver.» On peut rêver les choses les plus gaies; mais la vie, c'est l'ennui. Il se mariera bientôt, il m'a fait, à moi aussi, une déclaration. Vous savez fouetter un sabot?

— Oui.

— Eh bien, il est comme un sabot; il faut le mettre en mouvement, le lancer et le fouetter. Si je l'épouse, je le lancerai toute ma vie. Vous n'avez pas honte de rester avec moi?

— Non.

— Vous êtes très fâché que je ne parle pas des choses saintes. Je ne veux pas être sainte. Comment punit-on dans l'autre monde le plus grand péché? Vous devez le savoir au juste.

— Dieu condamne, dit Aliocha en la regardant fixement.

— C'est ce que je veux. J'arriverais, on me condamnerait, je leur rirais au nez à tous. Je veux absolument mettre le feu à la maison, Aliocha, à notre maison; vous ne me croyez pas?

— Pourquoi donc? Il y a des enfants qui, à douze ans, ont très envie de

mettre le feu à quelque chose, et ils le font. C'est une sorte de maladie.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, il y a bien des enfants comme ça, mais il s'agit de tout autre chose.

— Vous prenez le mal pour le bien; c'est une crise passagère qui provient peut-être de votre ancienne maladie.

— Mais vous me méprisez! Je ne veux pas faire le bien, tout simplement; je veux faire le mal; il n'y a là aucune maladie.

— Pourquoi faire le mal?

— Pour qu'il ne reste rien nulle part. Ah! Comme ce serait bien! Savez-vous, Aliocha, je pense parfois à faire beaucoup de mal, de vilaines choses, pendant longtemps, en cachette… Et tout à coup tous l'apprendront, m'entoureront, me montreront du doigt; et moi je les regarderai. C'est très agréable. Pourquoi est-ce si agréable, Aliocha?

— Comme ça. Le besoin d'écraser quelque chose de bon, ou, comme vous disiez, de mettre le feu. Cela arrive aussi.

— Je ne me contenterai pas de le dire, je le ferai.

— Je le crois.

— Ah! Comme je vous aime pour ces paroles: je le crois. En effet, vous ne mentez pas. Mais vous pensez peut-être que je vous dis tout cela exprès, pour vous taquiner?

— Non, je ne le pense pas… bien que peut-être vous éprouviez ce besoin.

— Un peu, oui. Je ne mens jamais devant vous» proféra-t-elle avec une lueur dans les yeux.

Ce qui frappait surtout Aliocha, c'était son sérieux; il n'y avait pas l'ombre de malice ni de badinage sur son visage, alors qu'autrefois la gaieté et l'enjouement ne la quittaient jamais dans ses minutes les plus sérieuses.

«Il y a des moments où l'homme aime le crime, proféra Aliocha d'un air pensif.

— Oui, oui, vous avez exprimé mon idée; on l'aime, tous l'aiment, toujours, et non «par moments». Savez-vous, il y a eu comme une convention générale de mensonge à cet égard, tous mentent depuis lors. Ils prétendent haïr le mal et tous l'aiment en eux-mêmes.

— Et vous continuez à lire de mauvais livres?

— Oui. Maman les cache sous son oreiller, mais je les chipe.

— N'avez-vous pas conscience de vous détruire?

— Je veux me détruire. Il y a ici un jeune garçon qui est resté couché entre les rails pendant le passage d'un train. Veinard! Écoutez, on juge maintenant votre frère pour avoir tué son père, et tout le monde est content qu'il l'ait tué.

— On est content qu'il ait tué son père?

— Oui, tous sont contents. Ils disent que c'est affreux, mais, au fond d'eux-mêmes, ils sont très contents. Moi la première.

— Dans vos paroles, il y a un peu de vérité, dit doucement Aliocha.

— Ah! Quelles idées vous avez, s'exclama Lise enthousiasmée. Et c'est un moine! Vous ne pouvez croire combien je vous respecte, Aliocha, parce que vous ne mentez jamais. Ah! Il faut que je vous raconte un songe ridicule: je vois parfois, en rêve, des diables; c'est la nuit, je suis dans ma chambre avec une bougie; soudain, des diables surgissent dans tous les coins, sous la table; ils ouvrent la porte; il y en a une foule qui veulent entrer pour me saisir. Et déjà ils avancent, ils m'appréhendent. Mais je me signe; tous reculent, pris de peur. Ils ne s'en vont pas, ils attendent à la porte et dans les coins. Tout à coup, j'éprouve une envie folle de blasphémer, je commence, les voilà qui s'avancent en foule, tout joyeux; ils m'empoignent de nouveau, de nouveau je me signe, tous reculent. C'est très gai, on en perd la respiration.

— Moi aussi, j'ai fait ce rêve, dit Aliocha.

— Est-ce possible? Cria Lise étonnée. Écoutez, Aliocha, ne riez pas, c'est très important: se peut-il que deux personnes fassent le même rêve?

— Certainement.

— Aliocha, je vous dis que c'est très important, poursuivit Lise au comble de la surprise. Ce n'est pas le rêve qui importe, mais le fait que vous ayez pu avoir le même rêve que moi. Vous qui ne mentez jamais, ne mentez pas maintenant: est-ce vrai? Vous ne riez pas?

— C'est vrai.»

Lise, abasourdie, se tut un instant.

«Aliocha, venez me voir, venez plus souvent, proféra-t-elle d'un ton suppliant.

— Je viendrai toujours chez vous, toute ma vie, répondit-il avec fermeté.

— Je ne puis me confier qu'à vous, reprit Lise, rien qu'à vous dans le monde entier. Je me parle à moi-même; et je vous parle encore plus volontiers qu'à moi-même. Je n'éprouve aucune honte devant vous, Aliocha, aucune. Pourquoi cela? Aliocha, est-il vrai qu'à Pâques les Juifs volent les enfants et qu'ils les égorgent?

— Je ne sais pas.

— J'ai un livre où il est question d'un procès; on raconte qu'un Juif a d'abord coupé les doigts à un enfant de quatre ans, puis qu'il l'a crucifié contre un mur avec des clous; il déclara au tribunal que l'enfant était mort rapidement, au bout de quatre heures. C'est rapide, en effet! Il ne cessait de gémir, l'autre restait là à le contempler. C'est bien!

— Bien?

— Oui. Je pense parfois que c'est moi qui l'ai crucifié. Il est là suspendu et gémit, moi je m'assieds en face de lui et je mange de la compote d'ananas. J'aime beaucoup cela; et vous?»

Aliocha contemplait en silence Lise dont le visage jaune pâle s'altéra soudain, tandis que ses yeux flamboyaient.

«Savez-vous qu'après avoir lu cette histoire, j'ai sangloté toute la nuit. Je croyais entendre l'enfant crier et gémir (à quatre ans, on comprend), et cette pensée de la compote ne me quittait pas. Le matin, j'ai envoyé une lettre demandant à quelqu'un de venir me voir sans faute. Il est venu, je lui ai tout raconté, au sujet de l'enfant et de la compote, tout, et j'ai dit: «C'est bien.» Il s'est mis à rire, il a trouvé qu'en effet c'était bien. Puis il est parti au bout de cinq minutes. Est-ce qu'il me méprisait? Parlez, Aliocha, parlez: me méprisait-il, oui ou non?»

Elle se dressa sur sa couchette, les yeux étincelants.

«Dites-moi, proféra Aliocha avec agitation, vous avez vous-même fait venir ce quelqu'un?

— Oui.

— Vous lui avez envoyé une lettre?

— Oui.

— Précisément pour lui demander cela, à propos de l'enfant?

— Non, pas du tout. Mais quand il est entré, je le lui ai demandé. Il m'a répondu, il s'est mis à rire, et puis il est parti.

— Il a agi en honnête homme, dit doucement Aliocha.

— Mais il m'a méprisée? Il a ri.

— Non, car lui-même croit peut-être à la compote d'ananas. Il est aussi très malade maintenant, Lise.

— Oui, il y croit! Dit Lise, les yeux étincelants.

— Il ne méprise personne, poursuivit Aliocha. Seulement, il n'a confiance en personne. S'il n'a pas confiance, évidemment, il méprise.

— Par conséquent, moi aussi?

— Vous aussi.

— C'est bien, dit Lise rageuse. Quand il est sorti en riant, j'ai senti que le mépris avait du bon. Avoir les doigts coupés comme cet enfant, c'est bien; être méprisé, c'est bien également…»

Et elle eut, en regardant Aliocha, un mauvais rire.

«Savez-vous, Aliocha, je voudrais… Sauvez-moi!» Elle se dressa, se pencha vers lui, l'étreignit. «Sauvez-moi! Gémit-elle. Ai-je dit à quelqu'un au monde ce que je viens de vous dire? J'ai dit la vérité, la vérité! Je me tuerai, car tout me dégoûte! Je ne veux plus vivre! Tout m'inspire du dégoût, tout! Aliocha, pourquoi ne m'aimez-vous pas, pas du tout?

— Mais si, je vous aime! Répondit Aliocha avec chaleur.

— Est-ce que vous me pleurerez?

— Oui.

— Non parce que j'ai refusé d'être votre femme, mais en général?

— Oui.

— Merci! Je n'ai besoin que de vos larmes. Et que les autres me torturent, me foulent au pied, tous, tous, sans excepter personne! Car je n'aime personne. Vous entendez, personne! Au contraire, je les hais! Allez voir votre frère, Aliocha, il est temps!»

Elle desserra son étreinte.

«Comment vous laisser dans cet état? Proféra Aliocha presque effrayé.

— Allez voir votre frère; il se fait tard, on ne vous laissera plus entrer. Allez, voici votre chapeau! Embrassez Mitia, allez, allez!»

Elle poussa presque de force Aliocha vers la porte. Il la regardait avec une douloureuse perplexité, lorsqu'il sentit dans sa main droite un billet plié, cacheté. Il lut l'adresse: «Ivan Fiodorovitch Karamazov.» Il jeta un coup d'œil rapide à Lise. Elle avait un visage presque menaçant.

«Ne manquez pas de le lui remettre, ordonna-t-elle avec exaltation, toute tremblante, aujourd'hui, tout de suite! Sinon, je m'empoisonnerai! C'est pour ça que je vous ai fait venir!»

Et elle lui claqua la porte au nez. Aliocha mit la lettre dans sa poche et se dirigea vers l'escalier, sans entrer chez MmeKhokhlakov, qu'il avait même oubliée. Dès qu'il se fut éloigné, Lise entrouvrit la porte, mit son doigt dans la fente et le serra de toutes ses forces en fermant. Au bout de quelques secondes, ayant retiré sa main, elle alla lentement s'asseoir dans le fauteuil, examina avec attention son doigt noirci et le sang qui avait jailli sous l'ongle. Ses lèvres tremblaient et elle murmura rapidement:

«Vile, vile, vile, vile!»

IV. L'hymne et le secret

Il était déjà tard (et les jours sont courts en novembre) quand Aliocha sonna à la porte de la prison. La nuit tombait. Mais il savait qu'on le laisserait entrer sans difficulté. Dans notre petite ville, il en va comme partout. Au début, sans doute, une fois l'instruction terminée, les entrevues de Mitia avec ses parents ou quelques autres personnes étaient entourées de certaines formalités nécessaires; mais, par la suite, on fit exception pour certains visiteurs. Ce fut au point que, parfois, les entrevues avec le prisonnier avaient lieu presque en tête à tête. D'ailleurs, ces privilégiés étaient peu nombreux: Grouchegnka, Aliocha et Rakitine. L'ispravnik Mikhaïl Makarovitch était bien disposé pour la jeune femme. Le bonhomme regrettait d'avoir crié contre elle à Mokroïé. Ensuite, une fois au courant, il avait tout à fait changé d'opinion à son égard. Et, chose étrange, bien qu'il fût persuadé de la culpabilité de Mitia, depuis son arrestation il devenait plus indulgent pour lui: «C'était peut-être une bonne nature, mais l'ivresse et le désordre l'ont perdu!» Une sorte de pitié avait succédé chez lui à l'horreur du début. Quant à Aliocha, l'ispravnik

l'aimait beaucoup et le connaissait depuis longtemps. Rakitine, qui avait pris l'habitude de visiter fréquemment le prisonnier, était très lié avec «les demoiselles de l'ispravnik, comme il les appelait; de plus, il donnait des leçons chez l'inspecteur de la prison, vieillard débonnaire, quoique militaire rigide. Aliocha connaissait bien, et depuis longtemps, cet inspecteur, qui aimait à causer avec lui de «la sagesse suprême». Le vieillard respectait et même craignait Ivan Fiodorovitch, surtout ses raisonnements, bien que lui-même fût grand philosophe, à sa manière bien entendu; mais il éprouvait pour Aliocha une sympathie invincible. Depuis un an, il étudiait les Évangiles apocryphes et faisait part à chaque instant de ses impressions à son jeune ami. Autrefois, il allait même le voir au monastère et discutait des heures entières avec lui et les religieux. Bref, si Aliocha arrivait en retard à la prison, il n'avait qu'à passer chez lui et l'affaire s'arrangeait. De plus, le personnel, jusqu'au dernier gardien, était accoutumé à lui. Le factionnaire ne faisait naturellement pas de difficultés, pourvu qu'on eût une autorisation. Quand on demandait Mitia, celui-ci descendait toujours au parloir. En entrant, Aliocha rencontra Rakitine qui prenait congé de son frère. Tous deux parlaient haut. Mitia, en le reconduisant, riait beaucoup, et l'autre paraissait bougonner. Rakitine, surtout les derniers temps, n'aimait pas à rencontrer Aliocha; il ne lui parlait guère et le saluait même avec raideur. En le voyant entrer, il fronça les sourcils, détourna les yeux, parut fort occupé à boutonner son pardessus chaud au col de fourrure. Puis il se mit à chercher son parapluie.

«Pourvu que je n'oublie rien! Fit-il pour dire quelque chose.

— Surtout, n'oublie pas ce qui n'est pas à toi!» dit Mitia en riant.

Rakitine prit feu aussitôt.

«Recommande cela à tes Karamazov, race d'exploiteurs, mais pas à Rakitine! S'écria-t-il tremblant de colère.

— Qu'est-ce qui te prend? Je plaisantais… Ils sont tous ainsi, dit-il à Aliocha en désignant Rakitine qui sortait rapidement: il riait, il était gai, et le voilà qui s'emporte! Il ne t'a même pas salué. Êtes-vous brouillés? Pourquoi viens-tu si tard? Je t'ai attendu toute la journée avec impatience. Ça ne fait rien. Nous allons nous rattraper.

— Pourquoi vient-il si souvent te voir? Tu t'es lié avec lui?

— Pas précisément. C'est un salaud! Il me prend pour un misérable. Surtout, il n'entend pas la plaisanterie. C'est une âme sèche, il me rappelle les murs de la prison, tels que je les vis en arrivant. Mais il n'est pas bête… Eh bien, Alexéi, je suis perdu maintenant!»

Il s'assit sur un banc, indiqua une place auprès de lui à Aliocha.

«Oui, c'est demain le jugement. N'as-tu vraiment aucun espoir, frère?

— De quoi parles-tu? Fit Mitia, le regard vague. Ah! Oui, du jugement. Bagatelle que cela. Parlons de l'essentiel. Oui, on me juge demain, mais ce n'est pas ce qui m'a fait dire que je suis perdu. Je ne crains pas pour ma tête, seulement ce qu'il y a dedans est perdu. Pourquoi me regardes-tu d'un air désapprobateur?

— De quoi parles-tu, Mitia?

— Des idées, des idées. L'éthique! Qu'est-ce que l'éthique?

— L'éthique? Dit Aliocha surpris.

— Oui, une science, laquelle?

— Il y a, en effet, une science comme ça… Seulement… je ne puis pas t'expliquer, je l'avoue.

— Rakitine le sait, lui. Il est très savant, l'animal! Il ne se fera pas moine. Il veut aller à Pétersbourg faire de la critique, mais à tendance morale. Eh bien, il peut se rendre utile, devenir quelqu'un. C'est un ambitieux! Au diable l'éthique! Je suis perdu, Alexéi, homme de Dieu! Je t'aime plus que tous. Mon cœur bat en pensant à toi. Qu'est-ce que c'est que Carl Bernard?

— Carl Bernard?

— Non, pas Carl, Claude Bernard. Un chimiste, n'est-ce pas?

— J'ai entendu dire que c'est un savant, je n'en sais pas davantage.

— Au diable! Je n'en sais rien non plus. C'est probablement quelque misérable, ce sont tous des misérables. Mais Rakitine ira loin. Il se faufile partout, c'est un Bernard en son genre. Oh! Ces Bernards, ils foisonnent.

— Mais qu'as-tu donc?

— Il veut écrire un article sur moi et débuter ainsi dans la littérature; voilà pourquoi il vient me voir, lui-même me l'a déclaré. Un article à thèse: «Il devait tuer, c'est une victime du milieu», etc. Il y aura, dit-il, une teinte de socialisme. Soit, je m'en moque! Il n'aime pas Ivan, il le déteste; tu ne lui es

pas sympathique non plus. Je ne le chasse pas, il a de l'esprit, mais quel orgueil! Je lui disais tout à l'heure: «Les Karamazov ne sont pas des misérables, ce sont des philosophes, comme tous les vrais Russes; mais toi, malgré ton savoir, tu n'es pas un philosophe, tu n'es qu'un manant.» Il a ri méchamment. Et moi d'ajouter: de opinionibus non est disputandum. Moi aussi, je suis classique, conclut Mitia en éclatant de rire.

— Mais, pourquoi te crois-tu perdu?

— Pourquoi je suis perdu? Hum, au fond… si l'on prend l'ensemble, je regrette Dieu, voilà.

— Que veux-tu dire?

— Figure-toi qu'il y a dans la tête, c'est-à-dire dans le cerveau, des nerfs… Ces nerfs ont des fibres, et dès qu'elles vibrent… Tu vois, je regarde quelque chose, comme ça, et elles vibrent, ces fibres… et aussitôt qu'elles vibrent, il se forme une image, pas tout de suite, mais au bout d'un instant, d'une seconde, et il se forme un moment… non pas un moment, je radote… mais un objet ou une action; voilà comment s'effectue la perception. La pensée vient ensuite… parce que j'ai des fibres, et nullement parce que j'ai une âme et que je suis créé à l'image de Dieu; quelle sottise! Mikhaïl m'expliquait ça, hier encore, ça me brûlait. Quelle belle chose que la science, Aliocha! L'homme se transforme, je le comprends… Pourtant, je regrette Dieu!

— C'est déjà bien, dit Aliocha.

— Que je regrette Dieu? La chimie, frère, la chimie! Mille excuses, votre Révérence, écartez-vous un peu, c'est la chimie qui passe! Il n'aime pas Dieu, Rakitine; oh! Non, il ne l'aime pas! C'est leur point faible à tous, mais ils le cachent, ils mentent. «Eh bien, exposeras-tu ces idées dans tes articles?» lui ai-je demandé. «Non, on ne me laissera pas faire», reprit-il en riant. «Mais alors, que deviendra l'homme, sans Dieu et sans immortalité? Tout est permis, par conséquent, tout est licite? – Ne le savais-tu pas? Tout est permis à un homme d'esprit, il se tire toujours d'affaire. Mais toi, tu as tué, tu t'es fait pincer, et maintenant tu pourris sur la paille.» Voilà ce qu'il me dit, le salaud. Autrefois, des cochons pareils, je les flanquais à la porte; à présent, je les écoute. D'ailleurs, il dit des choses sensées, et il écrit bien. Il a

commencé, il y a huit jours, à me lire un article; j'ai noté trois lignes, attends, les voici.»

Mitia tira vivement de sa poche un papier et lut: «Pour résoudre cette question, il faut mettre sa personne en opposition avec son activité.»

«Comprends-tu ça?

— Non, je ne comprends pas», dit Aliocha.

Il regardait Mitia et l'écoutait avec curiosité.

«Moi non plus. Ce n'est pas clair, mais c'est spirituel. «Tous, dit-il, écrivent comme ça maintenant; ça tient au milieu…» Il fait aussi des vers, le coquin. Il a chanté les pieds de la Khokhlakov, ha! Ha!

— J'en ai entendu parler, dit Aliocha.

— Oui, mais connais-tu les vers?

— Non.

— Je les ai, je vais te les lire. Tu ne sais pas, c'est toute une histoire. La canaille! Il y a trois semaines, il a imaginé de me taquiner: «Tu t'es fait pincer comme un imbécile, pour trois mille roubles, moi je vais en récolter cent cinquante mille; j'épouse une veuve et je vais acheter une maison à Pétersbourg.» Il me raconta qu'il faisait la cour à la Khokhlakov; elle n'avait guère d'esprit dans sa jeunesse et à quarante ans il ne lui en restait plus du tout. «Oui, elle est fort sensible, me dit-il, c'est comme ça que je l'aurai. Je l'épouse, je l'emmène à Pétersbourg, je vais fonder un journal.» Et l'eau lui venait à la bouche, pas à cause de la Khokhlakov bien sûr, mais à cause des cent cinquante mille roubles. Il était sûr de lui, il venait me voir tous les jours. «Elle faiblit», me disait-il radieux. Et voilà qu'on l'a mis à la porte; Perkhotine lui a donné un croc-en-jambe, bravo! J'embrasserais volontiers cette dinde pour l'avoir congédié. C'est alors qu'il avait fait ces vers. «Pour la première fois, me dit-il, je m'abaisse à écrire des vers, pour séduire, donc pour une œuvre utile. En possession de la fortune d'une sotte, je puis me rendre utile à la société.» L'utilité publique sert d'excuse à toutes les bassesses de ces gens-là! «Et pourtant, prétend-il, j'écris mieux que Pouchkine, car j'ai su exprimer, dans des vers badins, ma tristesse civique.» Je comprends ce qu'il dit de Pouchkine: pourquoi s'est-il borné à décrire des pieds, s'il avait vraiment du talent?… Comme il était fier de ses vers,

l’animal! Ah! L’amour-propre des poètes! Pour le rétablissement du pied de l’objet aimé, voilà le titre qu’il a imaginé, le folâtre!

Il cause du tourment

Ce petit pied charmant.

Les docteurs le font souffrir

Sous prétexte de le guérir.
Ce n’est pas les pieds que je plains,
Pouchkine peut les chanter;
C’est la tête que je plains,
La tête rebelle aux idées.
Elle commençait à comprendre
Quand le pied vint la gêner.
Ah! Que ce pied guérisse vite,
Alors la tête comprendra!

C’est un salaud, mais ses vers ont de l’enjouement! Et il y a mêlé vraiment une tristesse «civique». Il était furieux de se voir congédié. Il grinçait des dents.

— Il s’est déjà vengé, dit Aliocha. Il a écrit un article sur MmeKhokhlakov.»

Et Aliocha lui raconta ce qui avait paru dans le journal les Bruits.

«C’est lui, confirma Mitia en fronçant les sourcils, c’est bien lui! Ces articles… je sais… combien d’infamie a-t-on déjà écrites, sur Groucha, par exemple!… Et sur Katia, aussi… Hum!»

Il marcha à travers la chambre d’un air soucieux.

«Frère, je ne puis rester longtemps, dit Aliocha après un silence. Demain est un jour terrible pour toi! Le jugement de Dieu va s’accomplir; et je m’étonne qu’au lieu de choses sérieuses tu parles de bagatelles…

— Non, ne t’étonne pas. Dois-je parler de ce chien puant? De l’assassin? Assez causé de lui! Qu’il ne soit plus question de Smerdiakov, ce puant fils d’une puante! Dieu le châtiera, tu verras!»

Il s'approcha d'Aliocha, l'embrassa avec émotion. Ses yeux étincelaient.

«Rakitine ne comprendrait pas cela, mais toi, tu comprendras tout: c'est pourquoi je t'attendais avec impatience. Vois-tu, je voulais depuis longtemps te dire bien des choses, dans ces murs dégradés, mais je taisais l'essentiel, le moment ne me paraissant pas encore venu. J'ai attendu la dernière heure pour m'épancher. Frère, j'ai senti naître en moi, depuis mon arrestation, un nouvel être; un homme nouveau est ressuscité! Il existait en moi, mais jamais il ne se serait révélé sans le coup de foudre. Qu'est-ce que ça peut me faire de piocher pendant vingt ans dans les mines, ça ne m'effraie pas, mais je crains autre chose, maintenant: que cet homme ressuscité se retire de moi! On peut trouver aussi dans les mines, chez un forçat et un assassin, un cœur d'homme et s'entendre avec lui, car là-bas aussi on peut aimer, vivre et souffrir! On peut ranimer le cœur engourdi d'un forçat, le soigner, ramener enfin du repaire à la lumière une âme grande, régénérée par la souffrance, ressusciter un héros! Il y en a des centaines et nous sommes tous coupables envers eux. Pourquoi ai-je rêvé alors du «petiot», à un tel moment! C'était une prophétie. J'irai pour le «petiot». Car tous sont coupables envers tous. Tous sont des «petiots», il y a de grands, et de petits enfants. J'irai pour eux, il faut que quelqu'un se dévoue pour tous. Je n'ai pas tué mon père, mais j'accepte l'expiation. C'est ici, dans ces murs dégradés, que j'ai eu conscience de tout cela. Il y en a beaucoup, des centaines sous terre, le marteau à la main. Oui, nous serons à la chaîne, privés de liberté, mais dans notre douleur nous ressusciterons à la joie, sans laquelle l'homme ne peut vivre ni Dieu exister, car c'est lui qui la donne, c'est là son grand privilège. Seigneur, que l'homme se consume en prière! Comment vivrai-je sous terre sans Dieu? Il ment, Rakitine; si l'on chasse Dieu de la terre, nous le rencontrerons sous terre! Un forçat ne peut se passer de Dieu, encore moins qu'un homme libre! Et alors nous, les hommes souterrains, nous ferons monter des entrailles de la terre un hymne tragique au Dieu de la joie! Vive Dieu et sa joie divine! Je l'aime!»

Mitia, en débitant cette tirade bizarre, suffoquait presque. Il était pâle, ses lèvres tremblaient, des larmes lui coulaient des yeux.

«Non, la vie est pleine, la vie déborde même sous terre! Tu ne peux croire, Alexéi, comme je veux vivre maintenant, à quel point la soif de

l'existence s'est emparée de moi, précisément dans ces murs dégradés! Rakitine ne comprend pas cela, il ne songe qu'à bâtir une maison, à y mettre des locataires, mais je t'attendais. Qu'est-ce que la souffrance? Je ne la crains pas, fût-elle infinie, alors que jadis je la craignais. Il se peut que je ne réponde rien à l'audience… Avec la force que je sens en moi, je me crois en état de surmonter toutes les souffrances, pourvu que je puisse me dire à chaque instant: je suis! Dans les tourments, crispé par la torture, je suis! Attaché au pilori, j'existe encore, je vois le soleil, et si je ne le vois pas, je sais qu'il luit. Et savoir cela, c'est déjà toute la vie. Aliocha, mon chérubin, la philosophie me tue, que le diable l'emporte! Notre frère Ivan…

— Quoi, Ivan? Interrompit Aliocha, mais Mitia n'entendit pas.

— Vois-tu, autrefois, je n'avais pas tous ces doutes, je les recelais en moi. C'est justement peut-être parce que des idées inconnues bouillonnaient en moi que je me grisais, me battais, m'emportais; c'était pour les dompter, les écraser. Ivan n'est pas comme Rakitine, il cache ses pensées; c'est un sphinx, il se tait toujours. Mais Dieu me tourmente, je ne pense qu'à cela. Que faire, si Dieu n'existe pas, si Rakitine a raison de prétendre que c'est une idée forgée par l'humanité? Dans ce cas, l'homme serait le roi de la terre, de l'univers. Très bien! Seulement, comment sera-t-il vertueux sans Dieu? Je me le demande. En effet, qui l'homme aimera-t-il? À qui chantera-t-il des hymnes de reconnaissance? Rakitine rit. Il dit qu'on peut aimer l'humanité sans Dieu. Ce morveux peut l'affirmer, moi je ne puis le comprendre. La vie est facile pour Rakitine: «Occupe-toi plutôt, me disait-il aujourd'hui, de l'extension des droits civiques, ou d'empêcher la hausse de la viande; de cette façon, tu serviras mieux l'humanité et tu l'aimeras davantage que par toute la philosophie.» À quoi je lui ai répondu: «Toi-même, ne croyant pas en Dieu, tu hausserais le prix de la viande, le cas échéant, et tu gagnerais un rouble sur un kopek!» Il s'est fâché. En effet, qu'est-ce que la vertu? Réponds-moi, Alexéi. Je ne me représente pas la vertu comme un Chinois, c'est donc une chose relative? L'est-elle, oui ou non? Question insidieuse! Tu ne riras pas si je te dis qu'elle m'a empêché de dormir durant deux nuits. Je m'étonne qu'on puisse vivre sans y penser. Vanité! Pour Ivan, il n'y a pas de Dieu. Il a une idée. Une idée qui me dépasse. Mais il ne la dit pas. Il doit être franc-maçon.

Je l'ai questionné, pas de réponse. J'aurais voulu boire de l'eau de sa source, il se tait. Une fois seulement il a parlé.

— Qu'a-t-il dit?

— Je lui demandais: «Alors, tout est permis?» Il fronça les sourcils: «Fiodor Pavlovitch, notre père, dit-il, était une crapule, mais il raisonnait juste.» Voilà ses paroles. C'est plus net que Rakitine.

— Oui, dit Aliocha avec amertume. Quand est-il venu?

— Nous y reviendrons. Je ne t'ai presque pas parlé d'Ivan jusqu'à présent. J'ai attendu jusqu'à la fin. Une fois la pièce terminée et le jugement prononcé, je te raconterai tout. Il y a une chose terrible, pour laquelle tu seras mon juge. Mais maintenant, plus un mot là-dessus. Tu parles du jugement de demain; le croirais-tu, je ne sais rien.

— Tu as parlé à cet avocat?

— Oui, mais à quoi bon? Je lui ai tout raconté. Un suave fripon de la capitale, un Bernard! Il ne croit pas un mot de ce que je lui dis. Il pense que je suis coupable, je le vois bien! «Alors, pourquoi êtes-vous venu me défendre?» lui ai-je demandé. Je me fiche de ces gens-là! Et les médecins voudraient me faire passer pour fou. Je ne le permettrai pas! Catherine Ivanovna veut remplir «son devoir» jusqu'au bout. Avec raideur! (Mitia eut un sourire amer.) Elle est cruelle comme une chatte. Elle sait que j'ai dit à Mokroïé qu'elle avait de «grandes colères»! On le lui a répété. Oui, les dépositions se sont multipliées à l'infini. Grigori maintient ses dires; il est honnête, mais sot. Il y a beaucoup de gens honnêtes par bêtise. C'est une idée de Rakitine. Grigori m'est hostile. Il vaudrait mieux avoir telle personne pour ennemi que pour ami. Je dis cela à propos de Catherine Ivanovna. J'ai bien peur qu'elle ne parle à l'audience du salut jusqu'à terre qu'elle me fit lorsque je lui prêtai les quatre mille cinq cents roubles! Elle voudra s'acquitter jusqu'au dernier sou. Je ne veux pas de ses sacrifices. J'en aurai honte à l'audience! Va la trouver, Aliocha, demande-lui de n'en pas parler. Serait-ce impossible? Tant pis, je le supporterai! Je ne la plains pas. C'est elle qui le veut. Le voleur n'aura que ce qu'il mérite. Je ferai un discours, Alexéi. (Il eut de nouveau un sourire amer.) Seulement… seulement, il y a Groucha, Seigneur! Pourquoi souffre-t-elle tant, maintenant? S'écria-t-il avec des

larmes. Cela me tue de penser à elle. Elle était là, tantôt…

— Elle m'a tout raconté. Tu lui as fait beaucoup de peine aujourd'hui.

— Je sais. Quel maudit caractère que le mien! Je lui ai fait une scène de jalousie. J'avais du regret quand elle est partie, je l'ai embrassée. Je ne lui ai pas demandé pardon.

— Pourquoi?»

Mitia se mit à rire gaiement.

«Que Dieu te préserve, mon cher, de jamais demander pardon à la femme que tu aimes! Surtout à la femme que tu aimes, et quels que soient tes torts envers elle! Car la femme, frère, qui diable sait ce que c'est? Moi, en tout cas, je les connais, les femmes! Essaie donc de reconnaître tes torts: «C'est ma faute, pardon, excuse-moi», tu essuieras une grêle de reproches! Jamais un pardon franc, simple; elle commencera par t'humilier, t'avilir, elle te reprochera des torts imaginaires, et alors seulement te pardonnera. La meilleure d'entre elles ne te fera pas grâce des plus petites choses. Telle est la férocité de toutes les femmes sans exception, de ces anges sans lesquels nous ne pourrions vivre! Vois-tu, mon bien cher, je le dis franchement: tout homme convenable doit être sous la pantoufle d'une femme. C'est ma conviction, ou plutôt mon sentiment. L'homme doit être généreux; cela ne rabaisse pas, même un héros, même César. Mais ne demande jamais pardon, à aucun prix. Rappelle-toi cette maxime, elle vient de ton frère Mitia que les femmes ont perdu. Non, je réparerai mes torts envers Grouchegnka sans lui demander pardon. Je la vénère, Alexéi, mais elle ne le remarque pas; je ne l'aime jamais assez à son idée. Elle me fait souffrir avec cet amour. Auparavant, je souffrais de ses détours perfides, maintenant nous ne faisons plus qu'une âme et par elle je suis devenu un homme. Resterons-nous ensemble? Sinon, je mourrai de jalousie… J'en rêve déjà chaque jour… Que t'a-t-elle dit de moi?»

Aliocha lui répéta les propos de Grouchegnka. Mitia écouta attentivement et demeura satisfait.

«Alors, elle n'est pas fâchée que je sois jaloux. Voilà bien la femme! «J'ai moi-même le cœur dur.» J'aime ces natures-là, bien que je ne supporte pas la jalousie! Nous en viendrons aux mains, mais je l'aimerai toujours. Est-

ce que les forçats peuvent se marier? Je ne puis vivre sans elle…»

Mitia marcha dans la chambre, les sourcils froncés. On n'y voyait presque plus. Tout à coup, il parut soucieux.

«Alors, elle dit qu'il y a un secret? Une conspiration à trois contre elle, avec «Katka»? Eh bien, non, ce n'est pas cela. Grouchegnka s'est trompée comme une sotte. Aliocha, chéri, tant pis… Je vais te dévoiler notre secret.»

Mitia regarda de tous côtés, s'approcha d'Aliocha, se mit à lui parler à voix basse, bien qu'en réalité personne ne pût les entendre; le vieux gardien sommeillait sur un banc, les soldats de service étaient trop éloignés.

«Je vais te révéler notre secret, dit-il à la hâte. Je l'aurais fait ensuite, car puis-je prendre une décision sans toi? Tu es tout pour moi. Ivan nous est supérieur, mais tu vaux mieux que lui. Toi seul décideras. Peut-être même es-tu supérieur à Ivan. Vois-tu, c'est un cas de conscience, une affaire si importante que je ne puis la résoudre moi-même, sans ton conseil. Toutefois, c'est encore trop tôt pour se prononcer, il faut attendre le jugement; tu décideras ensuite de mon sort. Maintenant, contente-toi de m'écouter, mais ne dis rien. Je t'exposerai seulement l'idée, en laissant de côté les détails. Mais pas de questions, ne bouge pas, c'est entendu? Et tes yeux que j'oubliais! J'y lirai ta décision, même si tu ne parles pas. Oh! J'ai peur! Écoute, Aliocha: Ivan me propose de m'enfuir. Je passe sur les détails; tout est prévu, tout peut s'arranger. Tais-toi. En Amérique, avec Groucha, car je ne puis vivre sans elle… Et si on ne la laisse pas me suivre? Est-ce que les forçats peuvent se marier? Ivan dit que non. Que ferais-je sans Groucha, sous terre, avec mon marteau? Il ne servirait qu'à me fracasser la tête! Mais, d'un autre côté, la conscience? Je me dérobe à la souffrance, je me détourne de la voie de purification qui s'offrait à moi. Ivan dit qu'en Amérique, avec de «la bonne volonté», on peut se rendre plus utile que dans les mines. Mais que devient alors notre hymne souterrain? L'Amérique, c'est encore de la vanité! Et il y a aussi, je pense, bien de la malhonnêteté à fuir en Amérique. J'échappe à l'expiation! Voilà pourquoi je te dis, Aliocha, que toi seul peux comprendre cela; pour les autres, tout ce que je t'ai dit de l'hymne, ce sont des bêtises, du délire. On me traitera de fou ou d'imbécile. Or, je ne suis ni l'un ni l'autre. Ivan aussi comprend l'hymne, pour sûr, mais il se tait; il n'y

croit pas. Ne parle pas, ne parle pas; je vois à ton regard que tu as déjà décidé. Épargne-moi, je ne puis vivre sans Groucha; attends jusqu'au jugement.»

Mitia acheva d'un air égaré. Il tenait Aliocha par les épaules, le fixait de son regard avide, enflammé.

«Les forçats peuvent-ils se marier?» répéta-t-il pour la troisième fois d'une voix suppliante.

Aliocha, très ému, écoutait avec une profonde surprise.

«Dis-moi, demanda-t-il, est-ce qu'Ivan insiste beaucoup? Qui a eu le premier cette idée?

— C'est lui, il insiste! Je ne le voyais pas, il est venu tout à coup, il y a huit jours, et a commencé par là. Il ne propose pas, il ordonne. Il ne doute pas de mon obéissance, bien que je lui aie ouvert mon cœur comme à toi et parlé de l'hymne. Il m'a exposé son plan, j'y reviendrai. Il le veut ardemment. Et surtout, il m'offre de l'argent: dix mille roubles pour fuir, vingt mille en Amérique; il prétend qu'on peut très bien organiser la fuite avec dix mille roubles.

— Et il t'a recommandé de ne pas m'en parler?

— À personne, et surtout pas à toi. Il a peur que tu ne sois comme ma conscience vivante. Ne lui dis pas que je t'ai mis au courant, je t'en prie!

— Tu as raison, il est impossible de décider avant la sentence. Après le jugement, tu verras toi-même; il y aura en toi une homme nouveau qui décidera.

— Un homme nouveau, ou un Bernard, qui décidera en Bernard! Il me semble que je suis, moi aussi, un vil Bernard, dit Mitia avec un sourire amer.

— Est-il possible, frère, que tu n'espères pas te justifier demain?»

Mitia haussa les épaules, secoua la tête négativement.

«Aliocha, dit-il soudain, il est temps que tu partes. Je viens d'entendre l'inspecteur dans la cour, il va venir ici, nous sommes en retard, c'est du désordre. Embrasse-moi vite, fais sur moi le signe de la croix pour le calvaire de demain…»

Ils s'étreignirent et s'embrassèrent.

«Ivan lui-même, qui me propose de fuir, croit que j'ai tué.»

Un triste sourire se dessina sur ses lèvres.

«Le lui as-tu demandé?

— Non. Je voulais le lui demander, mais je n'en ai pas eu la force. D'ailleurs, je l'ai compris à son regard. Alors adieu!»

Ils s'embrassèrent encore. Aliocha allait sortir quand Mitia le rappela.

«Tiens-toi devant moi, comme ça.»

Il prit de nouveau Aliocha par les épaules. Son visage devint fort pâle, ses lèvres se contractèrent, son regard sondait son frère.

«Aliocha, dis-moi toute la vérité, comme devant Dieu. Crois-tu que j'ai tué? La vérité entière, ne mens pas!»

Aliocha chancela, eut un serrement de cœur.

«Assez! Que dis-tu?… murmura-t-il comme égaré.

— Toute la vérité, ne mens pas!

— Je n'ai jamais cru un seul instant que tu sois un assassin», s'écria d'une voix tremblante Aliocha, qui leva la main comme pour prendre Dieu à témoin.

Une expression de bonheur se peignit sur le visage de Mitia.

«Merci, dit-il en soupirant, comme après un évanouissement. Tu m'as régénéré… Le crois-tu, jusqu'à présent je craignais de te le demander, à toi, à toi! Va-t'en, maintenant, va-t'en! Tu m'as donné des forces pour demain, que Dieu te bénisse! Retire-toi, aime Ivan!»

Aliocha sortit tout en larmes. Une pareille méfiance de la part de Mitia, même envers lui, révélait un désespoir qu'il n'eût jamais soupçonné si profond chez son malheureux frère. Une infinie compassion s'empara de lui. Il était navré. «Aime Ivan!» Il se rappela soudain ces dernières paroles de Mitia. Il allait précisément chez Ivan, qu'il voulait voir depuis le matin. Ivan l'inquiétait autant que Mitia, et maintenant plus que jamais, après cette entrevue.

V. Ce n’est pas toi!

Pour aller chez son frère, il devait passer devant la maison où habitait Catherine Ivanovna. Les fenêtres étaient éclairées. Il s’arrêta, résolut d’entrer. Il n’avait pas vu Catherine depuis plus d’une semaine et pensa qu’Ivan était peut-être chez elle, surtout à la veille d’un tel jour. Dans l’escalier, faiblement éclairé par une lanterne chinoise, il croisa un homme en qui il reconnut son frère.

«Ah! Ce n’est que toi, dit sèchement Ivan Fiodorovitch. Adieu. Tu vas chez elle?

— Oui.

— Je ne te le conseille pas. Elle est agitée, tu la troubleras encore davantage.

— Non, non, cria une voix en haut de l’escalier. Alexéi Fiodorovitch, vous venez de le voir?

— Oui, je l’ai vu.

— Est-ce qu’il me fait dire quelque chose? Entrez, Aliocha, et vous aussi, Ivan Fiodorovitch, remontez. Vous entendez?»

La voix de Katia était si impérieuse qu’Ivan, après un instant d’hésitation, se décida à remonter avec Aliocha.

«Elle écoutait! Murmura-t-il à part soi, avec agitation, mais Aliocha l’entendit.

— Permettez-moi de garder mon pardessus, dit Ivan en entrant au salon, je ne resterai qu’une minute.

— Asseyez-vous, Alexéi Fiodorovitch», dit Catherine Ivanovna qui resta debout.

Elle n’avait guère changé, mais ses yeux sombres brillaient d’une lueur mauvaise. Aliocha se rappela plus tard qu’elle lui avait paru particulièrement belle à cet instant.

«Qu’est-ce qu’il me fait dire?

— Ceci seulement, dit Aliocha en la regardant en face: que vous vous ménagiez et ne parliez pas à l’audience de ce qui (il hésita un peu)… s’est

passé entre vous… lors de votre première rencontre.

— Ah! Mon salut jusqu'à terre pour le remercier de l'argent! Dit-elle avec un rire amer. Craint-il pour lui ou pour moi? Qui veut-il que je ménage: lui ou moi? Parlez, Alexéi Fiodorovitch.»

Aliocha la regardait avec attention, s'efforçant de la comprendre.

«Vous et lui.

— C'est cela, dit-elle méchamment, et elle rougit. Vous ne me connaissez pas encore, Alexéi Fiodorovitch. Moi non plus, je ne me connais pas. Peut-être me détesterez-vous, après l'interrogatoire de demain.

— Vous déposerez avec loyauté, dit Aliocha, c'est tout ce qu'il faut.

— La femme n'est pas toujours loyale. Il y a une heure, je craignais le contact de ce monstre, comme celui d'un reptile… Cependant il est toujours pour moi un être humain. Mais est-il un assassin? Est-ce lui qui a tué?» s'écria-t-elle en se tournant vers Ivan. – Aliocha comprit aussitôt qu'elle lui avait déjà posé cette question avant son arrivée, pour la centième fois peut-être, et qu'ils s'étaient querellés… – «Je suis allée voir Smerdiakov… C'est toi qui m'as persuadée qu'il est un parricide. Je t'ai cru!»

Ivan eut un rire gêné. Aliocha tressaillit en entendant ce toi. Il ne soupçonnait pas de telles relations.

«Eh bien, en voilà assez, trancha Ivan. Je m'en vais. À demain.»

Il sortit, se dirigea vers l'escalier. Catherine Ivanovna saisit impérieusement les mains d'Aliocha.

«Suivez-le! Renseignez-le! Ne le laissez pas seul un instant. Il est fou. Vous ne savez pas qu'il est devenu fou? Il a la fièvre chaude, le médecin me l'a dit. Allez, courez…»

Aliocha se précipita à la suite d'Ivan Fiodorovitch qui n'avait pas encore fait cinquante pas.

«Que veux-tu? Dit-il en se retournant vers Aliocha. Elle t'a dit de me suivre, parce que je suis fou. Je sais cela par cœur, ajouta-t-il avec irritation.

— Elle se trompe, bien sûr, mais elle a raison de prétendre que tu es malade. Je t'examinais tout à l'heure, tu as le visage défait, Ivan.»

Ivan marchait toujours, Aliocha le suivait.

«Sais-tu, Alexéi Fiodorovitch, comment on devient fou? Demanda Ivan

d’un ton calme où perçait la curiosité.

— Non, je l’ignore, je pense qu’il y a bien des genres de folie.

— Peut-on s’apercevoir soi-même qu’on devient fou?

— Je pense qu’on ne peut pas s’observer en pareil cas» répondit Aliocha surpris.

Ivan se tut un instant.

«Si tu veux causer avec moi, changeons de conversation, dit-il tout à coup.

— De peur de l’oublier, voici une lettre pour toi», dit timidement Aliocha en lui tendant la lettre de Lise.

Ils approchaient d’un réverbère. Ivan reconnut l’écriture.

«Ah! C’est de ce diablotin!»

Il eut un rire méchant et, sans la décacheter, la déchira en morceaux qui s’éparpillèrent au vent.

«Ça n’a pas encore seize ans et ça s’offre déjà, dit-il d’un ton méprisant.

— Comment s’offre-t-elle? S’exclama Aliocha.

— Parbleu, comme les femmes corrompues.

— Que dis-tu là, Ivan? Protesta Aliocha avec douleur. C’est une enfant, tu insultes une enfant! Elle aussi est très malade, peut-être qu’elle aussi deviendra folle. Je devais te remettre sa lettre… Je voulais, au contraire, que tu m’expliques… pour la sauver.

— Je n’ai rien à t’expliquer. Si c’est une enfant, je ne suis pas sa nourrice. Tais-toi, Alexéi, n’insiste pas. Je ne pense même pas à elle.»

Il y eut un nouveau silence.

«Elle va prier la Vierge toute la nuit pour savoir ce qu’elle doit faire demain, reprit-il d’un ton méchant.

— Tu… tu parles de Catherine Ivanovna?

— Oui. Paraîtra-t-elle pour sauver Mitia ou pour le perdre? Elle priera pour être éclairée. Elle ne sait pas encore, vois-tu, n’ayant pas eu le temps de se préparer. Encore une qui me prend pour une nourrice; elle veut que je la berce.

— Catherine Ivanovna t’aime, frère, fit tristement Aliocha.

— C’est possible. Mais, à moi, elle ne me plaît pas.

— Elle souffre. Pourquoi alors lui dire… parfois des paroles qui lui donnent de l'espoir? Poursuivit timidement Aliocha; je sais que tu l'as fait, pardonne-moi de te parler ainsi.

— Je ne puis faire ce qu'il faudrait, rompre et lui parler à cœur ouvert! Dit Ivan avec emportement. Il faut attendre que l'assassin soit jugé. Si je romps avec elle maintenant, elle perdra demain, par vengeance, ce misérable, car elle le hait et elle en a conscience. Nous sommes en plein mensonge! Tant qu'elle conserve de l'espoir, elle ne perdra pas ce monstre, sachant que je veux le sauver. Ah! Quand cette maudite sentence sera-t-elle prononcée!»

Les mots d'«assassin» et de «monstre» avaient douloureusement impressionné Aliocha.

«Mais comment pourrait-elle perdre notre Mitia? En quoi sa déposition est-elle à craindre?

— Tu ne le sais pas encore. Elle a entre les mains une lettre de Mitia qui prouve péremptoirement sa culpabilité.

— C'est impossible! S'écria Aliocha.

— Comment, impossible! Je l'ai lue moi-même.

— Pareille lettre ne peut exister, répéta Aliocha avec fougue, car ce n'est pas Mitia l'assassin. Ce n'est pas lui qui a tué notre père.

— Qui donc a tué, d'après vous?» demanda-t-il froidement. (Il y avait de l'arrogance dans sa voix.)

— Tu le sais bien, dit Aliocha d'un ton pénétrant.

— Qui? Cette fable sur cet idiot, cet épileptique de Smerdiakov?

— Tu le sais bien… laissa échapper Aliocha à bout de forces. (Il haletait, tremblait.)

— Mais qui donc, qui? Cria Ivan rageur. (Il n'était plus maître de lui.)

— Je ne sais qu'une chose, dit Aliocha à voix basse: «ce n'est pas «toi» qui a tué notre père.»

— «Pas toi!» Que veux-tu dire?

— Ce n'est pas toi qui as tué, pas toi», répéta avec fermeté Aliocha.

Il y eut un silence.

«Mais je le sais bien que ce n'est pas moi, tu as le délire? Dit Ivan devenu pâle et dévisageant Aliocha avec un sourire grimaçant.

Ils se trouvaient de nouveau près d'un réverbère.

«Non, Ivan, tu t'es dit plusieurs fois que c'était toi l'assassin.

— Quand l'ai-je dit?… J'étais à Moscou… Quand l'ai-je dit? Répéta Ivan troublé.

— Tu te l'es dit bien des fois, quand tu restais seul, durant ces deux terribles mois», répéta doucement Aliocha. – Il semblait parler malgré lui, obéir à une ordre impérieux. – «Tu t'es accusé, tu as reconnu que l'assassin n'était autre que toi. Mais tu te trompes, ce n'est pas toi, tu m'entends, ce n'est pas toi! C'est Dieu qui m'envoie te le dire.»

Tous deux se turent durant une minute. Pâles, ils se regardaient dans les yeux. Soudain, Ivan tressaillit, saisit Aliocha par l'épaule.

«Tu étais chez moi! Chuchota-t-il les dents serrées. Tu étais chez moi, la nuit, quand il est venu… Avoue-le… Tu l'as vu?

— De qui parles-tu…, de Mitia? Demanda Aliocha qui ne comprenait pas.

— Pas de lui, au diable le monstre! Vociféra Ivan. Est-ce que tu sais qu'il vient me voir? Comment l'as-tu appris? Parle!

— Qui, lui? J'ignore de qui tu parles, dit Aliocha effrayé.

— Non, tu sais… sinon comment est-ce que tu… tu ne peux pas ne pas savoir…»

Mais il se retint. Il paraissait méditer. Un sourire étrange plissait ses lèvres.

«Frère, reprit Aliocha d'une voix tremblante, je t'ai dit cela parce que tu crois à ma parole, je le sais. Je te l'ai dit pour toute la vie: ce n'est pas toi! Tu entends, pour toute la vie. Et c'est Dieu qui m'a inspiré, dusses-tu me haïr désormais.»

Mais Ivan était redevenu maître de lui.

«Alexéi Fiodorovitch, dit-il avec un sourire froid, je n'aime ni les prophètes, ni les épileptiques, et encore moins les envoyés de Dieu, vous le savez bien. Dès à présent, je romps avec vous, et sans doute pour toujours. Je vous prie de me quitter à ce carrefour. Du reste, voici la rue qui mène chez vous. Surtout, gardez-vous de venir chez moi aujourd'hui, vous entendez?»

Il se détourna, s'éloigna d'un pas ferme, sans se retourner.

«Frère, lui cria Aliocha, s'il t'arrive quelque chose aujourd'hui, pense à moi!…»

Ivan ne répondit pas. Aliocha demeura au carrefour, près du réverbère, jusqu'à ce que son frère eût disparu dans l'obscurité; il reprit alors lentement le chemin de sa demeure. Ni lui ni Ivan n'avaient voulu habiter la maison solitaire de Fiodor Pavlovitch. Aliocha louait une chambre meublée chez des particuliers. Ivan occupait un appartement spacieux et assez confortable dans l'aile d'une maison appartenant à une dame aisée, veuve d'un fonctionnaire. Il n'avait pour le servir qu'une vieille femme sourde, percluse de rhumatismes, qui se couchait et se levait à six heures. Ivan Fiodorovitch était devenu très peu exigeant durant ces deux mois et aimait beaucoup rester seul. Il faisait lui-même sa chambre et allait rarement dans les autres pièces. Arrivé à la porte cochère et tenant déjà le cordon de la sonnette, il s'arrêta. Il se sentait secoué d'un frisson de colère. Il lâcha le cordon, cracha de dépit et se dirigea brusquement à l'autre bout de la ville, vers une maisonnette affaissée, à une demi-lieue de chez lui. C'est là qu'habitait Marie Kondratievna, l'ancienne voisine de Fiodor Pavlovitch, qui venait chez lui chercher de la soupe et à laquelle Smerdiakov chantait des chansons en s'accompagnant de la guitare. Elle avait vendu sa maison et vivait avec sa mère dans une sorte d'izba; Smerdiakov, malade et presque mourant, s'était installé chez elles. C'est là que se rendait maintenant Ivan Fiodorovitch, cédant à une impulsion soudaine, irrésistible.

VI. Première entrevue avec Smerdiakov

C'était la troisième fois qu'Ivan Fiodorovitch allait causer avec Smerdiakov, depuis son retour de Moscou. Il l'avait vu après le drame, le premier jour de son arrivée, puis visité deux semaines après. Mais depuis plus d'un mois, il n'était pas retourné chez Smerdiakov et ne savait presque rien de lui. Ivan Fiodorovitch était revenu de Moscou cinq jours seulement après la mort de son père, enterré la veille. En effet, Aliocha, ignorant l'adresse de son frère à Moscou, avait recouru à Catherine Ivanovna, qui télégraphia à ses parentes, dans l'idée qu'Ivan Fiodorovitch était allé les voir dès son arrivée. Mais il ne

les visita que quatre jours plus tard et, après avoir lu la dépêche, revint en toute hâte dans notre ville. Il causa d'abord avec Aliocha, fut surpris de le voir affirmer l'innocence de Mitia et désigner Smerdiakov comme l'assassin, contrairement à l'opinion générale. Après avoir vu l'ispravnik, le procureur, pris connaissance en détail de l'accusation et de l'interrogatoire, il s'étonna de plus en plus et attribua l'opinion d'Aliocha à son extrême affection fraternelle. À ce propos, expliquons une fois pour toutes les sentiments d'Ivan pour son frère Dmitri: il ne l'aimait décidément pas, la compassion que lui inspirait le malheureux se mêlait à beaucoup de mépris, voire de dégoût. Mitia tout entier lui était antipathique, même physiquement. Quant à l'amour qu'éprouvait Catherine Ivanovna pour ce triste sire, Ivan s'en indignait. Il avait vu Mitia le premier jour de son arrivée, et cette entrevue avait encore fortifié sa conviction. Son frère était alors en proie à une agitation maladive, il parlait beaucoup, mais, distrait et désorienté, il s'exprimait avec brusquerie, accusait Smerdiakov, s'embrouillait terriblement, insistait sur les trois mille roubles «volés» par le défunt. «Cet argent m'appartenait, affirmait-il; si même je l'avais volé, c'eût été juste.» Il ne contestait presque pas les charges qui s'élevaient contre lui, et s'il discutait les faits en sa faveur, c'était d'une façon confuse, maladroite, comme s'il ne voulait même pas se justifier aux yeux d'Ivan; au contraire, il se fâchait, dédaignait les accusations, s'échauffait, lançait des injures. Il se moquait du témoignage de Grigori relatif à la porte, assurait que c'était «le diable qui l'avait ouverte». Mais il ne pouvait expliquer ce fait d'une façon plausible. Il avait même offensé Ivan, lors de cette première entrevue, en lui déclarant brusquement que ceux qui soutenaient que «tout était permis» n'avaient le droit ni de le soupçonner ni de l'interroger. En somme il s'était montré fort peu aimable pour Ivan. Celui-ci, après son entrevue avec Mitia, se rendit auprès de Smerdiakov.

Déjà, pendant le trajet en chemin de fer, il avait constamment pensé à Smerdiakov et à leur dernière conversation la veille de son départ. Bien des choses le troublaient, lui semblaient suspectes. Mais dans sa déposition au juge d'instruction Ivan avait provisoirement gardé le silence là-dessus. Il attendait d'avoir vu Smerdiakov qui se trouvait alors à l'hôpital. Aux

questions qu'il leur posa, Herzenstube et le docteur Varvinski, médecin de l'hôpital, répondirent catégoriquement que l'épilepsie de Smerdiakov était certifiée; ils parurent même surpris qu'il leur demandât: «s'il n'y avait pas eu simulation le jour du drame». Ils lui donnèrent à entendre que c'était une crise extraordinaire, qui s'était répétée durant plusieurs jours, mettant en danger la vie du malade; grâce aux mesures prises, on pouvait affirmer qu'il en réchapperait, mais peut-être, ajouta le docteur Herzenstube, sa raison restera pour longtemps troublée, sinon pour toujours. Ivan Fiodorovitch insistant pour savoir s'il avait déjà perdu la raison, on lui répondit que sans être encore complètement fou, il présentait certaines anomalies. Ivan résolut de s'en rendre compte par lui-même. Il fut aussitôt admis auprès de Smerdiakov qui se trouvait dans une chambre à part, et couché. Un second lit était occupé par un hydropique qui n'en avait plus que pour un jour ou deux et ne pouvait gêner la conversation. Smerdiakov eut un sourire méfiant et parut même intimidé à la vue d'Ivan Fiodorovitch; du moins celui-ci en eut l'impression. Mais cela ne dura qu'un instant et le reste du temps Smerdiakov l'étonna presque par son calme. La gravité de son état frappa Ivan dès le premier coup d'œil; il était très faible, parlait lentement, péniblement, avait beaucoup maigri et jauni. Durant les vingt minutes que dura l'entrevue, il se plaignit sans cesse de maux de tête et de courbatures dans tous les membres. Son visage d'eunuque s'était rapetissé, les cheveux ébouriffés aux tempes. Seule, une mèche mince se dressait en guise de toupet. Mais l'œil gauche, clignotant et paraissant faire allusion, rappelait l'ancien Smerdiakov. Ivan se rappela aussitôt la fameuse phrase: «Il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit.» Il s'assit à ses pieds, sur un tabouret. Smerdiakov se remua en geignant, mais garda le silence; il n'avait pas l'air très curieux.

«Peux-tu me parler? Je ne te fatiguerai pas trop.

— Certainement, marmotta Smerdiakov d'une voix faible. Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivé? Ajouta-t-il avec condescendance, comme pour encourager le visiteur gêné.

— Aujourd'hui seulement… Je suis venu pour éclaircir votre gâchis.»

Smerdiakov soupira.

«Qu'as-tu à soupirer, tu savais donc? Lança Ivan.

— Comment ne l'aurais-je pas su? Dit Smerdiakov après un silence. C'était clair à l'avance. Mais comment prévoir que ça finirait ainsi?

— Pas de détours! Tu as prédit que tu aurais une crise sitôt descendu à la cave; tu as ouvertement désigné la cave.

— Vous l'avez dit dans votre déposition? Demanda Smerdiakov avec flegme.

— Pas encore, mais je le dirai certainement. Tu me dois des explications, mon cher, et je ne permettrai pas, crois-le bien, que tu te joues de moi!

— Pourquoi me jouerais-je de vous, alors que c'est en vous seul que j'espère, comme en Dieu! Proféra Smerdiakov sans s'émouvoir.

— D'abord, je sais qu'on ne peut prévoir une crise d'épilepsie. Je me suis renseigné, inutile de ruser. Comment donc as-tu fait pour me prédire le jour, l'heure et même le lieu? Comment pouvais-tu savoir d'avance que tu aurais une crise précisément dans cette cave?

— De toute façon je devais aller à la cave plusieurs fois par jour, répondit avec lenteur Smerdiakov. C'est ainsi que je suis tombé du grenier, il y a un an. Bien sûr, on ne peut prédire le jour et l'heure de la crise, mais on peut toujours avoir un pressentiment.

— Oui, mais tu as prédit le jour et l'heure!

— En ce qui concerne ma maladie, monsieur, informez-vous plutôt auprès des médecins si elle était naturelle ou feinte; je n'ai rien à vous dire de plus à ce sujet.

— Mais la cave? Comment as-tu prévu la cave?

— Elle vous tourmente, cette cave! Quand j'y suis descendu, j'avais peur, je me défiais, j'avais peur parce que, vous parti, il n'y avait plus personne pour me défendre. Je songeais: «Je vais avoir une attaque, tomberai-je ou non?» Et cette appréhension a provoqué le spasme à la gorge… J'ai dégringolé. Tout cela, ainsi que notre conversation, la veille, à la porte cochère, où je vous faisais part de mes craintes, y compris la cave, je l'ai exposé en détail à Mr le docteur Herzenstube et au juge d'instruction, Nicolas Parthénovitch; ils l'ont consigné au procès-verbal. Le médecin de l'hôpital, Mr Varvinski, a particulièrement expliqué que l'appréhension même avait provoqué la crise, et le fait a été noté.»

Smerdiakov, comme accablé de lassitude, respira avec peine.

«Alors, tu as déjà fait ces déclarations?» demanda Ivan Fiodorovitch un peu déconcerté.

Il voulait l'effrayer en le menaçant de divulguer leur conversation, mais l'autre avait pris les devants.

«Qu'ai-je à craindre? Ils doivent connaître toute la vérité, dit Smerdiakov avec assurance.

— Et tu as raconté aussi exactement notre conversation près de la porte cochère?

— Non, pas exactement.

— As-tu dit aussi que tu sais simuler une crise, comme tu t'en vantais avec moi?

— Non.

— Dis-moi maintenant pourquoi tu m'envoyais à Tchermachnia?

— Je craignais de vous voir partir pour Moscou, Tchermachnia est plus près.

— Tu mens, c'est toi qui m'as engagé à partir: «Écartez-vous du péché», disais-tu.

— C'est uniquement par amitié, par dévouement, parce que je pressentais un malheur, et que je voulais vous ménager. Mais ma sécurité passait avant vous. Aussi vous ai-je dit: «Écartez-vous du péché», pour vous faire comprendre qu'il arriverait quelque chose et que vous deviez rester pour défendre votre père.

— Il fallait me parler franchement, imbécile!

— Comment pouvais-je faire? La peur me dominait, et vous auriez pu vous fâcher. Je pouvais craindre, en effet, que Dmitri Fiodorovitch fît du scandale et emportât cet argent qu'il considérait comme sa propriété, mais qui aurait cru que cela finirait par un assassinat? Je pensais qu'il se contenterait de dérober ces trois mille roubles cachés sous le matelas, dans une enveloppe, mais il a assassiné. Comment deviner, monsieur?

— Alors, si tu dis toi-même que c'était impossible, comment pouvais-je deviner, moi, et rester? Ce n'est pas clair.

— Vous pouviez deviner par le fait que je vous envoyais à Tchermachnia,

au lieu de Moscou.

— Qu'est-ce que cela prouve?»

Smerdiakov, qui paraissait très las, se tut de nouveau.

«Vous pouviez comprendre que si je vous conseillais d'aller à Tchermachnia, c'est que je désirais vous avoir à proximité, car Moscou est loin. Dmitri Fiodorovitch, vous sachant dans les environs, aurait hésité! Vous pouviez, au besoin, accourir et me défendre, car je vous avais signalé que Grigori Vassiliévitch était malade et que je redoutais une crise. Or, en vous expliquant qu'on pouvait, au moyen de signaux, pénétrer chez le défunt, et que Dmitri Fiodorovitch les connaissait grâce à moi, je pensais que vous devineriez vous-même qu'il se livrerait sûrement à des violences et que, loin de partir pour Tchermachnia, vous resteriez.»

«Il parle sérieusement, songeait Ivan, bien qu'il ânonne; pourquoi Herzenstube prétend-il qu'il a l'esprit dérangé?»

«Tu ruses avec moi, canaille! S'exclamat-il.

— Franchement, je croyais à ce moment-là que vous aviez deviné, répliqua Smerdiakov de l'air le plus ingénu.

— Dans ce cas, je serais resté!

— Tiens! Et moi qui pensais que vous partiez parce que vous aviez peur.

— Tu crois donc tous les autres aussi lâches que toi?

— Faites excuse, je vous croyais fait comme moi.

— Certes, il fallait prévoir; d'ailleurs, je prévoyais une vilenie de ta part… Mais tu mens, tu mens de nouveau s'écria-t-il, frappé par un souvenir. Tu te rappelles qu'au moment de partir tu m'as dit: «Il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit.» Tu étais donc content que je parte, puisque tu me complimentais?»

Smerdiakov soupira plusieurs fois et parut rougir.

«J'étais content, dit-il avec effort, mais uniquement parce que vous vous décidiez pour Tchermachnia au lieu de Moscou. C'est toujours plus près; et mes paroles n'étaient pas un compliment, mais un reproche. Vous n'avez pas compris.

— Quel reproche?

— Bien que pressentant un malheur, vous abandonniez votre père et

refusiez de nous défendre, car on pouvait me soupçonner d'avoir dérobé ces trois mille roubles.

— Que le diable t'emporte! Un instant; as-tu parlé aux juges des signaux, de ces coups?

— J'ai dit tout ce qui en était.»

Ivan Fiodorovitch s'étonna de nouveau.

«Si j'ai pensé alors à quelque chose, c'est à une infamie de ta part; d'ailleurs, je m'y attendais. Dmitri pouvait tuer, mais je le croyais incapable de voler. Pourquoi m'as-tu dit que tu savais simuler des crises?

— Par naïveté. Jamais je n'ai simulé l'épilepsie, c'est seulement pour me vanter, par bêtise. Je vous aimais beaucoup alors et causais en toute simplicité.

— Mon frère t'accuse, il dit que c'est toi qui as tué et volé.

— Certes, que lui reste-t-il à dire? Rétorqua Smerdiakov avec un sourire amer. Mais qui le croira avec de telles charges? Grigori Vassiliévitch a vu la porte ouverte, c'est concluant. Enfin, que Dieu lui pardonne! Il essaie de se sauver et il a peur.»

Smerdiakov parut réfléchir, puis il ajouta:

«C'est toujours la même chose; il veut rejeter ce crime sur moi, je l'ai déjà entendu dire, mais vous aurais-je prévenu que je sais simuler l'épilepsie, si je me préparais à tuer votre père? En méditant ce crime, pouvais-je avoir la sottise de révéler d'avance une telle preuve, et au fils de la victime encore? Est-ce vraisemblable? En ce moment, personne n'entend notre conversation, sauf la Providence, mais si vous la communiquiez au procureur et à Nicolas Parthénovitch, cela servirait à ma défense, car un scélérat ne peut être aussi naïf. C'est le raisonnement que tout le monde se fera.

— Écoute, dit Ivan Fiodorovitch en se levant, frappé par ce dernier argument, je ne te soupçonne pas, il serait ridicule de t'accuser… Je te remercie même de m'avoir tranquillisé. Je m'en vais, je reviendrai. Adieu. Rétablis-toi. As-tu besoin de quelque chose?

— Je vous remercie. Marthe Ignatièvna ne m'oublie pas, et, toujours bonne, me vient en aide quand il le faut. Des gens de bien viennent me voir tous les jours.

— Au revoir. Je ne dirai pas que tu sais simuler une crise; je te conseille aussi de n'en pas parler, dit Ivan sans savoir pourquoi.

— Je comprends. Si vous ne le dites pas, je ne répéterai pas non plus toute notre conversation près de la porte cochère…»

Ivan Fiodorovitch sortit. À peine avait-il fait dix pas dans le corridor qu'il s'avisa que la dernière phrase de Smerdiakov avait quelque chose de blessant. Il voulait déjà rebrousser chemin, mais il haussa les épaules et sortit de l'hôpital. Il se sentait tranquillisé par le fait que le coupable n'était pas Smerdiakov, comme on pouvait s'y attendre, mais son frère Mitia. Il ne voulait pas en chercher la raison, éprouvant de la répugnance à analyser ses sensations. Il avait hâte d'oublier. Dans les jours qui suivirent, il se convainquit définitivement de la culpabilité de Mitia en étudiant plus à fond les charges qui pesaient sur lui. Des gens infimes, tels que Fénia et sa mère, avaient fait des dépositions troublantes. Inutile de parler de Perkhotine, du cabaret, de la boutique des Plotnikov, des témoins de Mokroïé. Les détails surtout étaient accablants. L'histoire des «coups» mystérieux avait frappé le juge et le procureur, presque autant que la déposition de Grigori sur la porte ouverte. Marthe Ignatièvna, interrogée par Ivan Fiodorovitch, lui déclara que Smerdiakov avait passé la nuit derrière la cloison, «à trois pas de notre lit», et que, bien qu'elle dormît profondément, elle s'était réveillée souvent en l'entendant gémir: «Il gémissait tout le temps.» En causant avec Herzenstube, Ivan Fiodorovitch lui fit part de ses doutes au sujet de la folie de Smerdiakov, qu'il trouvait seulement faible; mais le vieillard eut un fin sourire. «Savez-vous, répondit-il, à quoi il s'occupe maintenant? Il apprend par cœur des mots français écrits en lettres russes dans un cahier, hé! Hé!» Les doutes d'Ivan disparurent enfin. Il ne pouvait déjà plus songer à Dmitri sans dégoût. Pourtant il y avait une chose étrange: la persistance d'Aliocha à affirmer que l'assassin n'était pas Dmitri, mais «très probablement» Smerdiakov. Ivan avait toujours fait grand cas de l'opinion de son frère, et cela le rendait perplexe. Autre bizarrerie, remarquée par Ivan: Aliocha ne parlait jamais le premier de Mitia, se bornant à répondre à ses questions. D'ailleurs, Ivan avait bien autre chose en tête à ce moment; depuis son retour de Moscou, il était follement amoureux de Catherine Ivanovna.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire cette nouvelle passion d'Ivan Fiodorovitch, qui influa sur sa vie entière; cela formerait la matière d'un autre roman que j'écrirai peut-être un jour. Je dois signaler, en tout cas, que lorsqu'il déclara à Aliocha, en sortant de chez Catherine Ivanovna: «Elle ne me plaît pas», ainsi que je l'ai raconté plus haut, il se mentait à lui-même; il l'aimait follement, tout en la haïssant parfois au point d'être capable de la tuer. Cela tenait à bien des causes; bouleversée par le drame, elle s'était rejetée vers Ivan Fiodorovitch comme vers un sauveur. Elle était offensée, humiliée dans ses sentiments. Et voilà que reparaissait l'homme qui l'aimait tant auparavant – elle le savait bien – et dont elle avait toujours apprécié l'intelligence et le cœur. Mais la rigide jeune fille ne s'était pas donnée tout entière, malgré l'impétuosité, bien digne des Karamazov, de son amoureux, et la fascination qu'il exerçait sur elle. En même temps, elle se tourmentait sans cesse d'avoir trahi Mitia et, lors de ses fréquentes querelles avec Ivan, elle le lui déclarait franchement. C'est ce qu'en parlant à Aliocha il avait appelé «mensonge sur mensonge». Il y avait, en effet, beaucoup de mensonge dans leurs relations, ce qui exaspérait Ivan Fiodorovitch… mais n'anticipons pas.

Bref, pour un temps, il oublia presque Smerdiakov. Pourtant, quinze jours après sa première visite, les mêmes idées bizarres recommencèrent à le tourmenter. Il se demandait souvent pourquoi, la dernière nuit, dans la maison de Fiodor Pavlovitch, avant son départ, il était sorti doucement sur l'escalier, comme un voleur, pour écouter ce que faisait son père au rez-de-chaussée. Par la suite il s'en était souvenu avec dégoût, avait senti une angoisse soudaine le lendemain matin en approchant de Moscou, et il s'était dit: «Je suis un misérable!» Pourquoi cela?

Un jour que, ruminant ces idées pénibles, il se disait qu'elles étaient bien capables de lui faire oublier Catherine Ivanovna, il fit la rencontre d'Aliocha. Il l'arrêta aussitôt et lui demanda:

«Te souviens-tu de cet après-midi où Dmitri fit irruption et battit notre père? Je t'ai dit plus tard dans la cour que je me réservais «le droit de désirer»; dis-moi, as-tu pensé alors que je souhaitais la mort de notre père?

— Oui, fit doucement Aliocha.

— D'ailleurs, ce n'était pas difficile à deviner. Mais n'as-tu pas pensé aussi que je désirais que «les reptiles se dévorent entre eux», c'est-à-dire que Dmitri tue notre père au plus vite… et que j'y prêterais même la main?»

Aliocha pâlit, regarda en silence son frère dans les yeux.

«Parle! S'écria Ivan. Je veux savoir ce que tu as pensé. Il me faut toute la vérité!»

Il suffoquait et regardait d'avance Aliocha d'un air méchant.

«Pardonne-moi, j'ai pensé cela aussi, murmura celui-ci, sans ajouter de «circonstance atténuante».

— Merci», dit sèchement Ivan qui poursuivit son chemin.

Dès lors, Aliocha remarqua que son frère l'évitait et lui témoignait de l'aversion, si bien qu'il cessa ses visites. Aussitôt après cette rencontre, Ivan était retourné voir Smerdiakov.

VII. Deuxième entrevue avec Smerdiakov

Smerdiakov était sorti de l'hôpital. Il demeurait dans cette maisonnette affaissée qui se composait de deux pièces réunies par un vestibule. Marie Kondratievna et sa mère habitaient l'une, l'autre était occupée par Smerdiakov. On ne savait pas exactement à quel titre il s'était installé chez elles; plus tard, on supposa qu'il y vivait comme fiancé de Marie Kondratievna et ne payait pour le moment aucun loyer. La mère et la fille l'estimaient beaucoup et le considéraient comme supérieur à elles. Après avoir frappé, Ivan, sur les indications de Marie Kondratievna, entra directement à gauche dans la pièce occupée par Smerdiakov. Un poêle de faïence dégageait une chaleur intense. Les murs étaient ornés de papier bleu, mais déchiré, sous lequel, dans les fentes, fourmillaient les cafards, dont on entendait le bruissement continu. Le mobilier était insignifiant: deux bancs contre les murs et deux chaises près de la table toute simple, mais recouverte d'une nappe à ramages roses. Sur les fenêtres, des géraniums; dans un coin, des images saintes. Sur la table reposait un petit samovar en cuivre, fortement cabossé, avec un plateau et deux tasses; mais il était éteint, Smerdiakov ayant déjà pris le thé… Assis sur un banc, il écrivait dans un cahier. À côté de lui se

trouvaient une petite bouteille d'encre et une bougie dans un chandelier de fonte. En regardant Smerdiakov, Ivan eut l'impression qu'il était complètement rétabli. Il avait le visage plus frais, plus plein, les cheveux pommadés. Vêtu d'une robe de chambre bariolée, doublée d'ouate et passablement usée, il portait des lunettes, et ce détail, qu'il ignorait, eut le don d'irriter Ivan Fiodorovitch: «Une pareille créature, porter des lunettes!» Smerdiakov releva lentement la tête, fixa le visiteur à travers ses lunettes; il les ôta, puis se leva avec nonchalance, moins par respect que pour observer la stricte politesse. Ivan remarqua tout cela en un clin d'œil, et surtout le regard malveillant et même hautain de Smerdiakov. «Que viens-tu faire ici? Nous nous sommes déjà entendus», semblait-il dire. Ivan Fiodorvitch se contenait à peine.

«Il fait chaud ici, dit-il encore debout, en déboutonnant son pardessus.

— Ôtez-le», suggéra Smerdiakov.

Ivan Fiodorovitch ôta son pardessus; puis de ses mains tremblantes il prit une chaise, l'approcha de la table, s'assit. Smerdiakov avait déjà repris sa place.

«D'abord, sommes-nous seuls? Demanda sévèrement Ivan Fiodorovitch. Ne peut-on pas nous entendre?

— Personne. Vous avez vu qu'il y a un vestibule.

— Écoute, alors: quand je t'ai quitté, à l'hôpital, tu m'as dit que si je ne parlais pas de ton habileté à simuler l'épilepsie, tu ne rapporterais pas au juge toute notre conversation près de la porte cochère. Que signifie ce toute? Qu'entendais-tu par là? Était-ce une menace? Existe-t-il une entente entre nous, ai-je peur de toi?»

Ivan Fiodorovitch parlait avec colère, donnait clairement à entendre qu'il méprisait les détours, jouait cartes sur table. Smerdiakov eut un mauvais regard, son œil gauche se mit à cligner, comme pour dire, avec sa réserve habituelle: «Tu veux y aller carrément, soit!»

«Je voulais dire alors que, prévoyant l'assassinat de votre propre père, vous l'avez laissé sans défense; c'était une promesse de me taire pour empêcher des jugements défavorables sur vos sentiments ou même sur autre chose.»

Smerdiakov prononça ces paroles sans se hâter, paraissant maître de lui, mais d'un ton âpre, provocant. Il fixa Ivan Fiodorovitch d'un air insolent.

«Comment? Quoi? Es-tu dans ton bon sens?

— J'ai tout mon bon sens.

— Étais-je alors au courant de l'assassinat? S'écria Ivan en donnant un formidable coup de poing sur la table. Et que signifie «sur autre chose»? Parle, misérable!»

Smerdiakov se taisait, avec la même insolence dans le regard.

«Parle donc, infecte canaille, de cette autre chose!

— Eh bien! Je voulais dire par là que vous-même, peut-être, désiriez vivement la mort de votre père.»

Ivan Fiodorovitch se leva, frappa de toutes ses forces Smerdiakov à l'épaule; celui-ci chancela jusque vers le mur, les larmes inondèrent son visage.

«C'est honteux, monsieur, de frapper un homme sans défense!»

Il se couvrit la figure de son malpropre mouchoir à carreaux bleus et se mit à sangloter.

«Assez! Cesse donc! Dit impérieusement Ivan qui se rassit. Ne me pousse pas à bout!»

Smerdiakov découvrit ses yeux. Sa figure ridée exprimait une vive rancune.

«Ainsi, misérable, tu croyais que de concert avec Dmitri je voulais tuer mon père!

— Je ne connaissais pas vos pensées, et c'est pour vous sonder que je vous ai arrêté au passage.

— Quoi? Sonder quoi?

— Vos intentions; si vous désiriez que votre père fût promptement tué!»

Ce qui exaspérait Ivan Fiodorovitch, c'était le ton impertinent dont Smerdiakov ne voulait pas se départir.

«C'est toi qui l'as tué!» s'écria-t-il soudain.

Smerdiakov sourit, dédaigneux.

«Vous savez parfaitement que ce n'est pas moi, et j'aurais cru qu'un homme d'esprit n'insisterait pas là-dessus.

— Mais pourquoi as-tu nourri un tel soupçon à mon égard?

— Par peur, comme vous le savez. J'étais dans un tel état que je me défiais de tout le monde. Je voulais aussi vous sonder, car, me disais-je, s'il est d'accord avec son frère, c'en est fait de moi.

— Tu ne parlais pas ainsi, il y a quinze jours.

— Je sous-entendais la même chose à l'hôpital, supposant que vous comprendriez à demi-mot, et que vous évitiez une explication directe.

— Voyez-vous ça! Mais réponds donc, j'insiste: comment ai-je pu inspirer à ton âme vile cet ignoble soupçon?

— Vous étiez incapable de tuer vous-même, mais vous souhaitiez qu'un autre le fît.

— Avec quel flegme il parle! Mais pourquoi l'aurais-je voulu?

— Comment, pourquoi? Et l'héritage? Dit perfidement Smerdiakov. Après la mort de votre père, vous deviez recevoir quarante mille roubles chacun, si ce n'est davantage, mais si Fiodor Pavlovitch avait épousé cette dame, Agraféna Alexandrovna, elle aurait aussitôt transféré le capital à son nom, car elle n'est pas sotte, de sorte qu'il ne serait rien resté pour vous trois. Ça n'a tenu qu'à un fil; elle n'avait qu'à dire un mot, il la menait à l'autel.»

Ivan Fiodorovitch avait peine à se contenir.

«C'est bien, dit-il enfin, tu vois, je ne t'ai ni battu ni tué, continue; alors, d'après toi, j'avais chargé mon frère Dmitri de cette besogne, je comptais sur lui?

— Certainement. En assassinant, il perdait tous ses droits, il était dégradé et déporté. Votre frère Alexéi Fiodorovitch et vous, héritiez de sa part, et ce n'est pas quarante mille roubles mais soixante mille qui vous revenaient à chacun. Sûrement vous comptiez sur Dmitri Fiodorovitch.

— Tu mets ma patience à l'épreuve! Écoute, gredin, si j'avais compté à ce moment sur quelqu'un, c'eût été sur toi, non sur Dmitri, et, je le jure, je pressentais quelque infamie de ta part… je me rappelle mon impression!

— Moi aussi, j'ai cru un instant que vous comptiez sur moi, dit ironiquement Smerdiakov, de sorte que vous vous démasquiez encore davantage, car si vous partiez malgré ce pressentiment, cela revenait à dire: tu peux tuer mon père, je ne m'y oppose pas.

— Misérable! Tu avais compris cela.

— Pensez un peu; vous alliez partir pour Moscou, vous refusiez, malgré les prières de votre père, de vous rendre à Tchermachnia. Et vous y consentez tout à coup sur un mot de moi! Qu'est-ce qui vous poussait à ce Tchermachnia? Pour partir ainsi sans raison, sur mon conseil, il fallait que vous attendiez quelque chose de moi.

— Non, je jure que non, cria Ivan en grinçant des dents.

— Comment, non? Vous auriez dû, au contraire, vous, le fils de la maison, pour de telles paroles, me mener à la police et me faire fouetter… tout au moins me rosser sur place. Au lieu de vous fâcher, vous suivez consciencieusement mon conseil, vous partez, chose absurde, car vous auriez dû rester pour défendre votre père… Que devais-je conclure?»

Ivan avait l'air sombre, les poings crispés sur ses genoux.

«Oui, je regrette de ne t'avoir pas rossé, dit-il avec un sourire amer. Je ne pouvais te mener à la police, on ne m'aurait pas cru sans preuves. Mais te rosser… ah! Je regrette de n'y avoir pas songé; bien que les voies de fait soient interdites, je t'aurais mis le museau en marmelade.»

Smerdiakov le considérait presque avec volupté.

«Dans les cas ordinaires de la vie, proféra-t-il d'un ton satisfait et doctoral, comme lorsqu'il discutait sur la foi avec Grigori Vassiliévitch, les voies de fait sont réellement interdites par la loi, on a renoncé à ces brutalités, mais dans les cas exceptionnels, chez nous comme dans le monde entier, même dans la République Française, on continue à se colleter comme au temps d'Adam et d'Ève, et il en sera toujours ainsi. Pourtant vous, même dans un cas exceptionnel, vous n'avez pas osé.

— Ce sont des mots français que tu apprends là? Demanda Ivan en désignant un cahier sur la table.

— Pourquoi pas? Je complète mon instruction, dans l'idée qu'un jour peut-être je visiterai, moi aussi, ces heureuses contrées de l'Europe.

— Écoute, monstre, dit Ivan qui tremblait de colère, je ne crains pas tes accusations, dépose contre moi tout ce que tu voudras. Si je ne t'ai pas assommé tout à l'heure, c'est uniquement parce que je te soupçonne de ce crime et que je veux te livrer à la justice. Je te démasquerai.

— À mon avis, vous feriez mieux de vous taire. Car que pouvez-vous dire contre un innocent, et qui vous croira? Mais si vous m'accusez, je raconterai tout. Il faut bien que je me défende!

— Tu penses que j'ai peur de toi, maintenant?

— Admettons que la justice ne croie pas à mes paroles; en revanche le public y croira, et vous aurez honte.

— Cela veut dire qu'«il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit», n'est-ce pas? Demanda Ivan en grinçant des dents.

— Vous l'avez dit. Faites preuve d'esprit.»

Ivan Fiodorovitch se leva, frémissant d'indignation, mit son pardessus et, sans plus répondre à Smerdiakov, sans même le regarder, se précipita hors de la maison. Le vent frais du soir le rafraîchit. Il faisait clair de lune. Les idées et les sensations tourbillonnaient en lui: «Aller maintenant dénoncer Smerdiakov? Mais que dire: il est pourtant innocent. C'est lui qui m'accusera, au contraire. En effet, pourquoi suis-je parti alors à Tchermachnia? Dans quel dessein? Certainement, j'attendais quelque chose, il a raison…» Pour la centième fois, il se rappelait comment, la dernière nuit passée chez son père, il se tenait sur l'escalier, aux aguets, et cela lui causait une telle souffrance qu'il s'arrêta même, comme percé d'un coup de poignard. «Oui, j'attendais cela, alors, c'est vrai! J'ai voulu l'assassinat! L'ai-je voulu? Il faut que je tue Smerdiakov!… Si je n'en ai pas le courage, ce n'est pas la peine de vivre!…»

Ivan alla tout droit chez Catherine Ivanovna, qui fut effrayée de son air hagard. Il lui répéta toute sa conversation avec Smerdiakov, jusqu'au moindre mot. Bien qu'elle s'efforçât de le calmer, il marchait de long en large en tenant des propos incohérents. Il s'assit enfin, s'accouda sur la table, la tête entre les mains, et fit une réflexion étrange:

«Si ce n'est pas Dmitri, mais Smerdiakov, je suis son complice, car c'est moi qui l'ai poussé au crime. L'y ai-je poussé? Je ne le sais pas encore. Mais si c'est lui qui a tué et non pas Dmitri, je suis aussi un assassin.»

À ces mots, Catherine Ivanovna se leva en silence, alla à son bureau, prit dans une cassette un papier qu'elle posa devant Ivan. C'était la lettre dont celui-ci avait parlé ensuite à Aliocha comme d'une preuve formelle de la

culpabilité de Dmitri. Mitia l'avait écrite en état d'ivresse, le soir de sa rencontre avec Aliocha, quand celui-ci retournait au monastère après la scène où Grouchegnka avait insulté sa rivale. Après l'avoir quitté, Mitia courut chez Grouchegnka, on ne sait s'il la vit, mais il acheva la soirée au cabaret «À la Capitale», où il s'enivra de la belle manière. Dans cet état, il demanda une plume, du papier et griffonna une lettre prolixe, incohérente, digne d'un ivrogne. On aurait dit un pochard qui, rentré chez lui, raconte avec animation à sa femme ou à son entourage qu'une canaille vient de l'insulter, lui, galant homme, qu'il en cuira à l'individu; l'homme dégoise à n'en plus finir, ponctuant de coups de poing sur la table son récit incohérent, ému jusqu'aux larmes. Le papier à lettres qu'on lui avait donné au cabaret était une feuille grossière, malpropre, portant un compte au verso. La place manquant pour ce verbiage d'ivrogne, Mitia avait rempli les marges et écrit les dernières lignes en travers du texte. Voici ce que disait la lettre:

«Fatale Katia, demain je trouverai de l'argent et je te rendrai tes trois mille roubles, adieu, femme irascible, adieu aussi mon amour! Finissons-en! Demain, j'irai demander de l'argent à tout le monde; si on me refuse, je te donne ma parole d'honneur que j'irai chez mon père, je lui casserai la tête et je prendrai l'argent sous son oreiller, pourvu qu'Ivan soit parti. J'irai au bagne, mais je te rendrai tes trois mille roubles! Toi, adieu. Je te salue jusqu'à terre, je suis un misérable vis-à-vis de toi. Pardonne-moi. Plutôt non, ne me pardonne pas; nous serons plus à l'aise, toi et moi! Je préfère le bagne à ton amour, car j'en aime une autre, tu la connais trop depuis aujourd'hui, comment pourrais-tu pardonner? Je tuerai celui qui m'a dépouillé! Je vous quitterai tous pour aller en Orient, ne plus voir personne, «elle» non plus, car tu n'es pas seule à me faire souffrir. Adieu!

P.-S. – Je te maudis, et pourtant je t'adore! Je sens mon cœur battre, il reste une corde qui vibre pour toi. Ah! Qu'il éclate plutôt! Je me tuerai, mais je tuerai d'abord le monstre, je lui arracherai les trois mille roubles et je te les jetterai. Je serai un misérable à tes yeux, mais pas un voleur! Attends les trois mille roubles. Ils sont chez le chien maudit, sous son matelas, ficelés d'une faveur rose. Ce n'est pas moi le voleur, je tuerai l'homme qui m'a volé. Katia, ne me méprise pas. Dmitri est un assassin, il n'est pas un voleur! Il a

tué son père et il s'est perdu pour n'avoir pas à supporter ta fierté. Et pour ne pas t'aimer.

PP.-S. – Je baise tes pieds, adieu!

PP.-SS. – Katia, prie Dieu pour qu'on me donne de l'argent. Alors je ne verserai pas le sang. Mais si l'on me refuse, je le verserai. Tue-moi!

«Ton esclave et ton ennemi,

D. Karamazov.»

Après avoir lu ce «document», Ivan fut convaincu. C'était son frère qui avait tué et non Smerdiakov. Si ce n'était pas Smerdiakov, ce n'était donc pas lui, Ivan. Cette lettre constituait à ses yeux une preuve catégorique. Pour lui, il ne pouvait plus y avoir aucun doute sur la culpabilité de Mitia. Et comme il n'avait jamais soupçonné une complicité entre Mitia et Smerdiakov, car cela ne concordait pas avec les faits, il était complètement rassuré. Le lendemain, il ne se rappela qu'avec mépris Smerdiakov et ses railleries. Au bout de quelques jours, il s'étonna même d'avoir pu s'offenser si cruellement de ses soupçons. Il résolut de l'oublier tout à fait. Un mois se passa ainsi. Il apprit par hasard que Smerdiakov était malade de corps et d'esprit. «Cet individu deviendra fou», avait dit à son sujet le jeune médecin Varvinski. Vers la fin du mois, Ivan lui-même commença à se sentir fort mal. Il consultait déjà le médecin mandé de Moscou par Catherine Ivanovna. Vers la même époque les rapports des deux jeunes gens s'aigrirent à l'extrême. C'étaient comme deux ennemis amoureux l'un de l'autre. Les retours de Catherine Ivanovna vers Mitia, passagers mais violents, exaspéraient Ivan. Chose étrange, jusqu'à la dernière scène en présence d'Aliocha à son retour de la prison, lui, Ivan, n'avait jamais entendu, durant tout le mois, Catherine Ivanovna douter de la culpabilité de Mitia, malgré ses «retours» vers celui-ci, qui lui étaient si odieux. Il était aussi remarquable que, sentant sa haine pour Mitia grandir de jour en jour, Ivan comprenait en même temps qu'il le haïssait non à cause des «retours» vers lui de Catherine Ivanovna, mais pour avoir tué leur père! Il s'en rendait parfaitement compte. Néanmoins, dix jours avant le procès, il était allé voir Mitia et lui avait proposé un plan d'évasion, évidemment conçu depuis longtemps. Cette démarche était inspirée en partie par le dépit que lui causait l'insinuation de Smerdiakov que lui, Ivan, avait intérêt à ce que son

frère fût accusé, car sa part d'héritage et celle d'Aliocha monteraient de quarante à soixante mille roubles. Il avait décidé d'en sacrifier trente mille pour faire évader Mitia. En revenant de la prison, il était triste et troublé; il eut soudain l'impression qu'il ne désirait pas seulement cette évasion pour effacer son dépit. «Serait-ce aussi parce que, au fond de mon âme, je suis un assassin?» s'était-il demandé. Il était vaguement inquiet et ulcéré. Et surtout, durant ce mois, sa fierté avait beaucoup souffert; mais nous en reparlerons…

Lorsque Ivan Fiodorovitch, après sa conversation avec Aliocha, et déjà à la porte de sa demeure, avait résolu d'aller chez Smerdiakov, il obéissait à une indignation subite qui l'avait saisi. Il se rappela tout à coup que Catherine Ivanovna venait de s'écrier en présence d'Aliocha: «C'est toi, toi seulement, qui m'as persuadée qu'il (c'est-à-dire Mitia) était l'assassin!» À ce souvenir, Ivan demeura stupéfait; il ne l'avait jamais assurée de la culpabilité de Mitia; au contraire, il s'était même soupçonné en sa présence, en revenant de chez Smerdiakov. En revanche, c'est «elle» qui lui avait alors exhibé ce document et démontré la culpabilité de son frère! Et maintenant elle s'écriait: «Je suis allée moi-même chez Smerdiakov!» Quand cela? Ivan n'en savait rien. Elle n'était donc pas bien convaincue. Et qu'avait pu lui dire Smerdiakov? Il eut un accès de fureur. Il ne comprenait pas comment, une demi-heure auparavant, il avait pu laisser passer ces paroles sans se récrier. Il lâcha le cordon de la sonnette et se rendit chez Smerdiakov. «Je le tuerai peut-être, cette fois!» songeait-il en chemin.

VIII. Troisième et dernière entrevue avec Smerdiakov

Durant le trajet, un vent âpre s'éleva, le même que le matin, amenant une neige fine, épaisse et sèche. Elle tombait sans adhérer au sol, le vent la faisait tourbillonner et ce fut bientôt une vraie tourmente. Dans la partie de la ville où habitait Smerdiakov, il n'y a presque pas de réverbères. Ivan marchait dans l'obscurité en s'orientant d'instinct. Il avait mal à la tête, les tempes lui battaient, son pouls était précipité. Un peu avant d'arriver à la maisonnette de Marie Kondratievna, il rencontra un homme pris de boisson, au caftan rapiécé, qui marchait en zigzag en invectivant, s'interrompant parfois pour

entonner une chanson d'une voix rauque:

«Pour Piter[293] est parti Vanka,
Je ne l'attendrai pas.»

Mais il s'arrêtait toujours au second vers et recommençait ses imprécations. Depuis un bon moment, Ivan Fiodorovitch éprouvait inconsciemment une véritable haine contre cet individu; tout à coup il s'en rendit compte. Aussitôt, il eut une envie irrésistible de l'assommer. Juste à ce moment, ils se trouvèrent côte à côte, et l'homme, en titubant, heurta violemment Ivan. Celui-ci repoussa avec rage l'ivrogne, qui s'abattit sur la terre gelée, exhala un gémissement et se tut. Il gisait sur le dos, sans connaissance. «Il va geler!» pensa Ivan qui poursuivit son chemin.

Dans le vestibule, Marie Kondratievna, qui était venue ouvrir, une bougie à la main, lui dit à voix basse que Pavel Fiodorovitch (c'est-à-dire Smerdiakov) était très souffrant et paraissait détraqué; il avait même refusé de prendre le thé.

«Alors, il fait du tapage? S'informa Ivan.

— Au contraire, il est tout à fait calme, mais ne le retenez pas trop longtemps…», demanda Marie Kondratievna.

Ivan entra dans la chambre.

Elle était toujours aussi surchauffée, mais on y remarquait quelques changements: un des bancs avait fait place à un grand canapé en faux acajou, recouvert de cuir, arrangé comme lit avec des oreillers assez propres. Smerdiakov était assis, toujours vêtu de sa vieille robe de chambre. On avait mis la table devant le canapé, de sorte qu'il restait fort peu de place. Il y avait sur la table un gros livre à couverture jaune. Smerdiakov accueillit Ivan d'un long regard silencieux et ne parut nullement surpris de sa visite. Il avait beaucoup changé physiquement, le visage fort amaigri et jaune, les yeux caves, les paupières inférieures bleuies.

«Tu es vraiment malade? Dit Ivan Fiodorovitch. Je ne te retiendrai pas longtemps, je garde même mon pardessus. Où peut-on s'asseoir?»

Il approcha une chaise de la table et prit place.

«Pourquoi ne parles-tu pas? Je n'ai qu'une question à te poser, mais je te jure que je ne partirai pas sans réponse: Catherine Ivanovna est venue te

voir?»

Smerdiakov ne répondit que par un geste d'apathie et se détourna.

«Qu'as-tu?

— Rien.

— Quoi, rien?

— Eh bien, oui, elle est venue; qu'est-ce que ça peut vous faire? Laissez-moi tranquille.

— Non. Parle: quand est-elle venue?

— Mais, j'en ai perdu le souvenir.»

Smerdiakov sourit avec dédain. Tout à coup il se tourna vers Ivan, le regard chargé de haine, comme un mois auparavant.

«Je crois que vous êtes aussi malade. Comme vous avez les joues creuses, l'air défait!

— Laisse ma santé et réponds à ma question.

— Pourquoi vos yeux sont-ils si jaunes? Vous devez vous tourmenter.»

Il ricana.

«Écoute, je t'ai dit que je ne partirais pas sans réponse, s'écria Ivan exaspéré.

— Pourquoi cette insistance? Pourquoi me torturez-vous? Dit Smerdiakov d'un ton douloureux.

— Eh, ce n'est pas toi qui m'intéresses. Réponds, et je m'en vais.

— Je n'ai rien à vous répondre.

— Je t'assure que je te forcerai à parler.

— Pourquoi vous inquiétez-vous? Demanda Smerdiakov en le fixant avec plus de dégoût que de mépris. Parce que c'est demain le jugement? Mais vous ne risquez rien; rassurez-vous donc une bonne fois! Rentrez tranquillement chez vous, dormez en paix, vous n'avez rien à craindre.

— Je ne te comprends pas… pourquoi craindrais-je demain?» dit Ivan surpris, et qui tout à coup se sentit glacé d'effroi.

Smerdiakov le toisa.

«Vous ne com-pre-nez pas? Fit-il d'un ton de reproche. Pourquoi diantre un homme d'esprit éprouve-t-il le besoin de jouer pareille comédie!»

Ivan le regardait sans parler. Le ton inattendu, arrogant, dont lui parlait

son ancien domestique, sortait de l'ordinaire.

«Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Je ne déposerai pas contre vous, il n'y a pas de preuves. Voyez comme vos mains tremblent. Pourquoi ça? Retournez chez vous, ce n'est pas vous l'assassin!»

Ivan tressaillit, il se souvint d'Aliocha.

«Je sais que ce n'est pas moi…, murmura-t-il.

— Vous le sa-vez?»

Ivan se leva, le saisit par l'épaule.

«Parle, vipère! Dis tout!»

Smerdiakov ne parut nullement effrayé. Il regarda seulement Ivan avec une haine folle.

«Alors, c'est vous qui avez tué, si c'est comme ça», murmura-t-il avec rage.

Ivan se laissa retomber sur sa chaise, paraissant méditer. Enfin il sourit méchamment.

«C'est toujours la même histoire, comme l'autre fois?

— Oui, vous compreniez très bien la dernière fois, et vous comprenez encore maintenant.

— Je comprends seulement que tu es fou.

— Vraiment! Nous sommes ici en tête à tête, à quoi bon nous duper, nous jouer mutuellement la comédie? Voudriez-vous encore tout rejeter sur moi seul, à ma face? Vous avez tué, c'est vous le principal assassin, je n'ai été que votre auxiliaire, votre fidèle instrument[294], vous avez suggéré, j'ai accompli.

— Accompli? C'est toi qui as tué?»

Il eut comme une commotion au cerveau, un frisson glacial le parcourut. À son tour, Smerdiakov le considérait avec étonnement, l'effroi d'Ivan le frappait enfin par sa sincérité.

«Ne saviez-vous donc rien?» dit-il avec méfiance.

Ivan le regardait toujours, sa langue était comme paralysée.

«Pour Piter est parti Vanka,
Je ne l'attendrai pas.»

crut-il soudain entendre.

«Sais-tu que j'ai peur que tu ne sois un fantôme? Murmura-t-il.

— Il n'y a point de fantôme ici, sauf nous deux, et encore un troisième. Sans doute il est là maintenant.

— Qui? Quel troisième? Proféra Ivan avec effroi, en regardant autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un.

— C'est Dieu, la Providence, qui est ici, près de nous, mais inutile de le chercher, vous ne le trouverez pas.

— Tu as menti, ce n'est pas toi qui as tué! Rugit Ivan. Tu es fou, ou tu m'exaspères à plaisir, comme l'autre fois!»

Smerdiakov, nullement effrayé, l'observait attentivement. Il ne pouvait surmonter sa méfiance, il croyait qu'Ivan «savait tout» et simulait l'ignorance pour rejeter tous les torts sur lui seul.

«Attendez», dit-il enfin d'une voix faible, et, retirant sa jambe gauche de dessous la table, il se mit à retrousser son pantalon.

Smerdiakov portait des bas blancs et des pantoufles. Sans hâte, il ôta sa jarretelle et mit la main dans son bas. Ivan Fiodorovitch, qui le regardait, tressaillit soudain de frayeur.

«Dément!» hurla-t-il.

Il se leva d'un bond, recula vivement en se cognant le dos au mur où il demeura comme cloué sur place, les yeux fixés sur Smerdiakov avec une terreur folle. Celui-ci, imperturbable, continuait à fouiller dans son bas, s'efforçait de saisir quelque chose. Il y parvint enfin et Ivan le vit retirer une liasse de papiers qu'il déposa sur la table.

«Voilà! Dit-il à voix basse.

— Quoi?

— Veuillez regarder.»

Ivan s'approcha de la table, prit la liasse et commença à la défaire, mais tout à coup il retira ses doigts comme au contact d'un reptile répugnant, redoutable.

«Vos doigts tremblent convulsivement», remarqua Smerdiakov, et lui-même, sans se presser, déplia le papier.

Sous l'enveloppe, il y avait trois paquets de billets de cent roubles.

«Tout y est, les trois mille au complet, inutile de compter; prenez», dit-il en désignant les billets.

Ivan s'affaissa sur sa chaise. Il était blanc comme un linge.

«Tu m'as fait peur… avec ce bas…, murmura-t-il avec un étrange sourire.

— Alors, vraiment, vous ne saviez pas encore?

— Non, je ne savais pas, je croyais que c'était Dmitri. Ah! Frère, frère!» Il se prit la tête à deux mains. «Écoute: tu as tué seul, sans mon frère?

— Seulement avec vous, avec vous seul. Dmitri Fiodorovitch est innocent.

— C'est bien… c'est bien… Nous parlerons de moi ensuite. Mais pourquoi tremblé-je de la sorte… Je ne puis articuler les mots.

— Vous étiez hardi, alors; «tout est permis», disiez-vous; et maintenant vous avez la frousse! Murmura Smerdiakov stupéfait. Voulez-vous de la limonade? Je vais en demander, ça rafraîchit. Mais il faudrait d'abord couvrir ceci.»

Il désignait la liasse. Il fit un mouvement vers la porte pour appeler Marie Kondratievna, lui dire d'apporter de la limonade; en cherchant avec quoi cacher l'argent, il sortit d'abord son mouchoir, mais comme celui-ci était fort malpropre, il prit sur la table le gros livre jaune qu'Ivan avait remarqué en entrant, et couvrit les billets avec ce bouquin intitulé: Sermons de notre saint Père Isaac le Syrien.

«Je ne veux pas de limonade, dit Ivan. Assieds-toi et parle: comment as-tu fait? Dis tout…

— Vous devriez ôter votre pardessus, sinon vous serez tout en sueur.»

Ivan Fiodorovitch ôta son pardessus qu'il jeta sur le banc sans se lever.

«Parle, je t'en prie, parle!»

Il paraissait calme. Il était sûr que Smerdiakov dirait tout maintenant.

«Comment les choses se sont passées? Smerdiakov soupira. De la manière la plus naturelle, d'après vos propres paroles…

— Nous reviendrons sur mes paroles, interrompit Ivan, mais sans se fâcher cette fois, comme s'il était tout à fait maître de lui. Raconte seulement, en détail et dans l'ordre, comment tu as fait le coup. Surtout n'oublie pas les détails, je t'en prie.

— Vous êtes parti, je suis tombé dans la cave…

— Était-ce une vraie crise ou bien simulais-tu?

— Je simulais, bien entendu. Je suis descendu tranquillement jusqu'en bas, je me suis étendu… après quoi j'ai commencé à hurler. Et je me suis débattu pendant qu'on me transportait.

— Un instant. Et plus tard, à l'hôpital, tu simulais encore?

— Pas du tout. Le lendemain matin, encore à la maison, j'ai été pris d'une véritable crise, le plus forte que j'aie eue depuis des années. Je suis resté deux jours sans connaissance.

— Bien, bien. Continue.

— On m'a mis sur une couchette, derrière la cloison; je m'y attendais, car, quand j'étais malade, Marthe Ignatièvna m'installait toujours pour la nuit dans leur pavillon; elle a toujours été bonne pour moi, depuis ma naissance. Pendant la nuit, je geignais de temps à autre, mais doucement; j'attendais toujours Dmitri Fiodorovitch.

— Tu attendais qu'il vienne te trouver?

— Mais non, j'attendais sa venue à la maison, j'étais sûr qu'il viendrait cette nuit même, car, privé de mes renseignements, il devait fatalement s'introduire par escalade et entreprendre quelque chose.

— Et s'il n'était pas venu?

— Alors, rien ne serait arrivé. Sans lui, je n'aurais pas agi.

— Bien, bien… Parle sans te presser, surtout n'omets rien.

— Je comptais qu'il tuerait Fiodor Pavlovitch… à coup sûr, car je l'avais bien préparé pour ça… les derniers jours… et surtout, il connaissait les signaux. Méfiant et emporté comme il l'était, il ne pouvait manquer de pénétrer dans la maison. Je m'y attendais.

— Un instant. S'il avait tué, il aurait aussi pris l'argent; tu devais faire ce raisonnement. Que serait-il resté pour toi? Je ne le vois pas.

— Mais il n'aurait jamais trouvé l'argent. Je lui ai dit qu'il était sous le matelas, je mentais. Auparavant il était dans une cassette. Ensuite, comme Fiodor Pavlovitch ne se fiait qu'à moi au monde, je lui suggérai de cacher l'argent derrière les icônes, car personne n'aurait l'idée de le chercher là, surtout dans un moment de presse. Mon conseil avait plu à Fiodor Pavlovitch.

Garder l'argent sous le matelas, dans une cassette fermée à clef, eût été tout bonnement ridicule. Mais tout le monde a cru à cette cachette: raisonnement stupide! Donc, si Dmitri Fiodorovitch avait assassiné, il se serait enfui à la moindre alerte, comme tous les assassins, ou bien on l'aurait surpris et arrêté. Je pouvais ainsi le lendemain, ou la nuit même, aller dérober l'argent; on aurait tout mis sur son compte.

— Mais s'il avait seulement frappé, sans tuer?

— Dans ce cas, je n'aurais certainement pas osé prendre l'argent, mais je comptais qu'il frapperait Fiodor Pavlovitch jusqu'à lui faire perdre connaissance; alors je m'approprierais le magot, je lui aurais expliqué ensuite que c'était Dmitri Fiodorovitch qui avait volé.

— Attends… je n'y suis plus. C'est donc Dmitri qui a tué? Tu as seulement volé?

— Non, ce n'est pas lui. Certes, je pourrais encore vous dire, maintenant, que c'est lui… mais je ne veux pas mentir, car… car même si, comme je le vois, vous n'avez rien compris jusqu'à présent et ne simulez pas pour rejeter tous les torts sur moi, vous êtes pourtant coupable de tout; en effet, vous étiez prévenu de l'assassinat, vous m'avez chargé de l'exécution et vous êtes parti. Aussi, je veux vous démontrer ce soir que le principal, l'unique assassin, c'est vous, et non pas moi, bien que j'aie tué. Légalement, vous êtes l'assassin.

— Comment cela? Pourquoi suis-je l'assassin? Ne put se défendre de demander Ivan Fiodorovitch, oubliant sa décision de remettre à la fin de l'entretien ce qui le concernait personnellement. C'est toujours à propos de Tchermachnia? Halte! Dis-moi pourquoi il te fallait mon consentement, puisque tu avais pris mon départ pour un consentement? Comment m'expliqueras-tu cela?

— Assuré de votre consentement, je savais qu'à votre retour vous ne feriez pas d'histoire pour la perte de ces trois mille roubles, si par hasard la justice me soupçonnait au lieu de Dmitri Fiodorovitch ou de complicité avec lui; au contraire, vous auriez pris ma défense… Ayant hérité, grâce à moi, vous pouviez ensuite me récompenser pour toute la vie, car si votre père avait épousé Agraféna Alexandrovna, vous n'auriez rien eu.

— Ah! Tu avais donc l'intention de me tourmenter toute la vie! Dit Ivan, les dents serrées. Et si je n'étais pas parti, si je t'avais dénoncé?

— Que pouviez-vous dire? Que je vous avais conseillé de partir pour Tchermachnia? La belle affaire! D'ailleurs, si vous étiez resté, rien ne serait arrivé; j'aurais compris que vous ne vouliez pas et me serais tenu tranquille. Mais votre départ m'assurait que vous ne me dénonceriez pas, que vous fermeriez les yeux sur ces trois mille roubles. Vous n'auriez pas pu me poursuivre ensuite, car j'aurais tout raconté à la justice, non le vol ou l'assassinat, cela je ne l'aurais pas dit, mais que vous m'y aviez poussé et que je n'avais pas consenti. De cette façon vous ne pouviez pas me confondre, faute de preuves, et moi j'aurais révélé avec quelle ardeur vous désiriez la mort de votre père, et tout le monde l'aurait cru, je vous en donne ma parole.

— Je désirais à ce point la mort de mon père?

— Certainement, et votre silence m'autorisait à agir.»

Smerdiakov était très affaibli et parlait avec lassitude, mais une force intérieure le galvanisait, il avait quelque dessein caché, Ivan le pressentait.

«Continue ton récit.

— Continuons! J'étais donc couché, quand j'entendis votre père crier. Grigori était sorti un peu auparavant; tout à coup il se mit à hurler, puis tout redevint silencieux. J'attendis, immobile; mon cœur battait, je ne pouvais plus y tenir. Je me lève, je sors; à gauche, la fenêtre de Fiodor Pavlovitch était ouverte, je m'avançai pour écouter s'il donnait signe de vie, je l'entendis s'agiter, soupirer. «Vivant», me dis-je. Je m'approche de la fenêtre, je lui crie: «C'est moi. – Il est venu, il s'est enfui (il voulait parler de Dmitri Fiodorovitch), il a tué Grigori, me répond-il. – Où? – Là-bas, dans le coin. – Attendez, dis-je.» Je me mis à sa recherche et trébuchai près du mur contre Grigori, évanoui, ensanglanté. «C'est donc vrai que Dmitri Fiodorovitch est venu», pensai-je, et je résolus d'en finir. Même si Grigori vivait encore, il ne verrait rien, ayant perdu connaissance. Le seul risque était que Marthe Ignatièvna se réveillât. Je le sentis à ce moment, mais une frénésie s'était emparée de moi, à en perdre la respiration. Je revins à la fenêtre: «Agraféna Alexandrovna est là, elle veut entrer.» Il tressaillit. «Où, là, où?» Il soupira sans y croire encore. «Mais là, ouvrez donc!» Il me regardait par la fenêtre,

indécis, craignant d'ouvrir. «Il a peur de moi, pensai-je; c'est drôle.» Tout à coup, j'imaginai de faire sur la croisée le signal de l'arrivée de Grouchegnka, devant lui, sous ses yeux; il ne croyait plus aux paroles, mais, dès que j'eus frappé, il courut ouvrir la porte. Je voulais entrer, il me barra le passage. «Où est-elle, où est-elle?» Il me regardait en palpitant. «Eh! Pensais-je, s'il a une telle peur de moi, ça va mal!» Mes jambes se dérobaient, je tremblais qu'il ne me laissât pas entrer, ou qu'il appelât, ou que Marthe Ignatièvna survînt. Je ne me souviens pas, je devais être très pâle. Je chuchotai: «Elle est là-bas, sous la fenêtre, comment ne l'avez-vous pas vue? – Amène-la, amène-la! – Elle a peur, les cris l'ont effrayée, elle s'est cachée dans un massif; appelez-la vous-même du cabinet.» Il y courut, posa la bougie sur la fenêtre: «Grouchegnka, Grouchegnka! Tu es ici?» criait-il. Il ne voulait ni se pencher ni s'écarter de moi, à cause de la peur que je lui inspirais. «La voici, lui dis-je, la voici dans le massif, elle vous sourit, voyez-vous?» Il me crut soudain et se mit à trembler, tant il était fou de cette femme; il se pencha entièrement. Je saisis alors le presse-papiers en fonte, sur sa table, vous vous souvenez, il pèse bien trois livres, et je lui assénai de toutes mes forces un coup sur la tête, avec le coin. Il ne poussa pas un cri, s'affaissa. Je le frappai encore deux fois et sentis qu'il avait le crâne fracassé. Il tomba à la renverse, tout couvert de sang. Je m'examinai: pas une éclaboussure; j'essuyai le presse-papiers, le remis à sa place, puis je pris l'enveloppe derrière les icônes, j'en retirai l'argent et je la jetai à terre, ainsi que la faveur rose. J'allai au jardin tout tremblant, droit à ce pommier creux, vous le connaissez, je l'avais remarqué et j'y avais mis en réserve du papier et un chiffon; j'enveloppai la somme et je la fourrai au fond du creux. Elle y est restée quinze jours, jusqu'à ma sortie de l'hôpital. Je retournai me coucher, songeant avec effroi: «Si Grigori est tué, ça peut aller fort mal; s'il revient à lui, ce sera très bien, car il attestera que Dmitri Fiodorovitch est venu, qu'il a, par conséquent, tué et volé.» Dans mon impatience, je me mis à geindre pour réveiller Marthe Ignatièvna. Elle se leva enfin, vint auprès de moi, puis, remarquant l'absence de Grigori, elle alla au jardin où je l'entendis crier. J'étais déjà rassuré.»

Smerdiakov s'arrêta. Ivan l'avait écouté dans un silence de mort, sans bouger, sans le quitter des yeux. Smerdiakov lui jetait parfois un coup d'œil,

mais regardait surtout de côté. Son récit achevé, il parut ému, respirant avec peine, le visage couvert de sueur. On ne pouvait deviner s'il éprouvait des remords.

«Un instant, reprit Ivan en réfléchissant. Et la porte? S'il n'a ouvert qu'à toi, comment Grigori a-t-il pu la voir ouverte auparavant? Car il l'a bien vue le premier?»

Ivan posait ces questions du ton le plus calme, de sorte que si quelqu'un les eût observés en ce moment du seuil, il en aurait conclu qu'ils s'entretenaient paisiblement d'un sujet quelconque.

«Quant à cette porte que Grigori prétend avoir vue ouverte, ce n'est qu'un effet de son imagination, dit Smerdiakov avec un sourire. Car c'est un homme très entêté; il aura cru voir, et vous ne l'en ferez pas démordre. C'est un bonheur pour nous qu'il ait eu la berlue; cette déposition achève de confondre Dmitri Fiodorovitch.

— Écoute, dit Ivan paraissant de nouveau s'embrouiller, écoute… J'avais encore beaucoup de choses à te demander, mais je les ai oubliées… Ah! Oui, dis-moi seulement pourquoi tu as décacheté et jeté l'enveloppe à terre? Pourquoi ne pas avoir emporté le tout?… D'après ton récit, il m'a semblé que tu l'avais fait à dessein, mais je ne puis en comprendre la raison…

— Je n'ai pas agi sans motifs. Un homme au courant comme moi, par exemple, qui a peut-être mis l'argent dans l'enveloppe, qui a vu son maître la cacheter et écrire la suscription, pourquoi un tel homme, s'il a commis le crime, ouvrirait-il aussitôt l'enveloppe, puisqu'il est sûr du contenu? Au contraire, il la mettrait simplement dans sa poche et s'esquiverait. Dmitri Fiodorovitch aurait agi autrement: ne connaissant l'enveloppe que par ouï-dire, il se serait empressé de la décacheter, pour se rendre compte, puis de la jeter à terre, sans réfléchir qu'elle constituerait une pièce accusatrice, car c'est un voleur novice, qui n'a jamais opéré ouvertement, et de plus un gentilhomme. Il ne serait pas venu précisément voler, mais reprendre son bien, comme il l'avait au préalable déclaré devant tout le monde, en se vantant d'aller chez Fiodor Pavlovitch se faire justice lui-même. Lors de ma déposition, j'ai suggéré cette idée au procureur, mais sous forme d'allusion, et de telle sorte qu'il a cru l'avoir trouvée lui-même; il était enchanté…

— Tu as vraiment réfléchi à tout cela sur place et à ce moment?» s'écria Ivan Fiodorovitch stupéfait.

Il considérait de nouveau Smerdiakov avec effroi.

«De grâce, peut-on songer à tout dans une telle hâte? Tout cela était combiné d'avance.

— Eh bien!… eh bien! C'est que le diable lui-même t'a prêté son concours! Tu n'es pas bête, tu es beaucoup plus intelligent que je ne pensais…»

Il se leva pour faire quelques pas dans la chambre, mais comme on pouvait à peine passer entre la table et le mur il fit demi-tour et se rassit. C'est sans doute ce qui l'exaspéra: il se remit à vociférer.

«Écoute, misérable, vile créature! Tu ne comprends donc pas que si je ne t'ai pas tué encore, c'est parce que je te garde pour répondre demain devant la justice? Dieu le voit (il leva la main), peut-être fus-je coupable, peut-être ai-je désiré secrètement… la mort de mon père, mais je te le jure, je me dénoncerai moi-même demain; je l'ai décidé! Je dirai tout. Mais nous comparaîtrons ensemble! Et quoi que tu puisses dire ou témoigner à mon sujet, je l'accepte et ne te crains pas; je confirmerai tout moi-même! Mais toi aussi, il faudra que tu avoues! Il le faut, il le faut, nous irons ensemble! Cela sera!»

Ivan s'exprimait avec énergie et solennité: rien qu'à son regard on voyait qu'il tiendrait parole.

«Vous êtes malade, je vois, bien malade, vous avez les yeux tout jaunes, dit Smerdiakov, mais sans ironie et même avec compassion.

— Nous irons ensemble! Répéta Ivan. Et si tu ne viens pas, j'avouerai tout seul.»

Smerdiakov parut réfléchir.

«Non, vous n'irez pas, dit-il d'un ton catégorique.

— Tu ne me comprends pas!

— Vous aurez trop honte de tout avouer; d'ailleurs ça ne servirait à rien, car je nierai vous avoir jamais tenu ces propos; je dirai que vous êtes malade (on le voit bien) ou que vous vous sacrifiez par pitié pour votre frère, et m'accusez parce que je n'ai jamais compté à vos yeux. Et qui vous croira, quelle preuve avez-vous?

— Écoute, tu m'as montré cet argent pour me convaincre.»

Smerdiakov retira le volume, découvrit la liasse.

«Prenez cet argent, dit-il en soupirant.

— Certes, je le prends! Mais pourquoi me le donnes-tu puisque tu as tué pour l'avoir?»

Et Ivan le considéra avec stupéfaction.

«Je n'en ai plus besoin, dit Smerdiakov d'une voix tremblante. Je pensais d'abord, avec cet argent, m'établir à Moscou, ou même à l'étranger; c'était mon rêve, puisque «tout est permis». C'est vous qui m'avez en effet appris et souvent expliqué cela: si Dieu n'existe pas, il n'y a pas de vertu, et elle est inutile. Voilà le raisonnement que je me suis fait.

— Tu en es arrivé là tout seul? Dit Ivan avec un sourire gêné.

— Sous votre influence.

— Alors tu crois en Dieu, maintenant, puisque tu rends l'argent?

— Non, je n'y crois pas, murmura Smerdiakov.

— Pourquoi rends-tu l'argent, alors?

— Laissez donc! Trancha Smerdiakov avec un geste de lassitude. Vous-même répétiez sans cesse que tout est permis, pourquoi êtes-vous si inquiet maintenant? Vous voulez même vous dénoncer. Mais il n'y a pas de danger! Vous n'irez pas! Dit-il catégoriquement.

— Tu verras bien!

— C'est impossible. Vous êtes trop intelligent. Vous aimez l'argent, je le sais, les honneurs aussi car vous êtes très orgueilleux, vous raffolez du beau sexe, vous aimez pardessus tout vivre indépendant et à votre aise. Vous ne voudrez pas gâter toute votre vie en vous chargeant d'une pareille honte. De tous les enfants de Fiodor Pavlovitch vous êtes celui qui lui ressemble le plus; vous avez la même âme.

— Tu n'es vraiment pas bête, dit Ivan avec stupeur, et le sang lui monta au visage. Je te croyais sot.

— C'est par orgueil que vous le croyiez. Prenez donc l'argent.»

Ivan prit la liasse de billets et la fourra dans sa poche, telle quelle.

«Je les montrerai demain au tribunal, dit-il.

— Personne ne vous croira; ce n'est pas l'argent qui vous manque à

présent, vous aurez pris ces trois mille roubles dans votre cassette.»

Ivan se leva.

«Je te répète que si je ne t'ai pas tué, c'est uniquement parce que j'ai besoin de toi demain; ne l'oublie pas!

— Eh bien, tuez-moi, tuez-moi maintenant, dit Smerdiakov d'un air étrange. Vous ne l'osez même pas, ajouta-t-il avec un sourire amer, vous n'osez plus rien, vous si hardi autrefois!

— À demain!…»

Ivan marcha vers la porte.

«Attendez… Montrez-les-moi encore une fois.»

Ivan sortit les billets, les lui montra; Smerdiakov les considéra une dizaine de secondes.

«Eh bien allez!… Ivan Fiodorovitch! Cria-t-il soudain.

— Que veux-tu?»

Ivan qui partait se retourna.

«Adieu.

— À demain!»

Ivan sortit. La tourmente continuait. Il marcha d'abord d'un pas assuré, mais se mit bientôt à chanceler. «Ce n'est que physique», songea-t-il en souriant. Une sorte d'allégresse le gagnait. Il se sentait une fermeté inébranlable; les hésitations douloureuses de ces derniers temps avaient disparu. Sa décision était prise et «déjà irrévocable», se disait-il avec bonheur. À ce moment il trébucha, faillit choir. En s'arrêtant, il distingua à ses pieds l'ivrogne qu'il avait renversé, gisant toujours à la même place, inerte. La neige lui recouvrait presque le visage. Ivan le releva, le chargea sur ses épaules. Ayant aperçu de la lumière dans une maison, il alla frapper aux volets et promit trois roubles au propriétaire s'il l'aidait à transporter le bonhomme au commissariat. Je ne raconterai pas en détail comment Ivan Fiodorovitch réussit dans cette entreprise et fit examiner le croquant par un médecin en payant généreusement les frais. Disons seulement que cela demanda presque une heure. Mais Ivan demeura satisfait. Ses idées s'éparpillaient: «Si je n'avais pas pris une résolution si ferme pour demain, pensa-t-il soudain avec délice, je ne serais pas resté une heure à m'occuper de

cet ivrogne, j'aurais passé à côté sans m'inquiéter de lui… Mais comment ai-je la force de m'observer? Et eux qui ont décidé que je deviens fou!» En arrivant devant sa porte, il s'arrêta pour se demander: «Ne ferais-je pas mieux d'aller dès maintenant chez le procureur et de tout lui raconter?… Non, demain, tout à la fois!» Chose étrange, presque toute sa joie disparut à l'instant. Lorsqu'il entra dans sa chambre, une sensation glaciale l'étreignit comme le souvenir ou plutôt l'évocation de je ne sais quoi de pénible ou de répugnant, qui se trouvait en ce moment dans cette chambre et qui s'y était déjà trouvé. Il se laissa tomber sur le divan. La vieille domestique lui apporta le samovar, il fit du thé, mais n'y toucha pas; il la renvoya jusqu'au lendemain. Il avait le vertige, se sentait las, mal à l'aise. Il s'assoupissait, mais se mit à marcher pour chasser le sommeil. Il lui semblait qu'il avait le délire. Après s'être rassis, il se mit à regarder de temps à autre autour de lui, comme pour examiner quelque chose. Enfin, son regard se fixa sur un point. Il sourit, mais le rouge de la colère lui monta au visage. Longtemps il demeura immobile, la tête dans ses mains, lorgnant toujours le même point, sur le divan placé contre le mur d'en face. Visiblement, quelque chose à cet endroit l'irritait, l'inquiétait.

IX. Le Diable

Hallucination d'Ivan Fiodorovitch.

Je ne suis pas médecin, et pourtant je sens que le moment est venu de fournir quelques explications sur la maladie d'Ivan Fiodorovitch. Disons tout de suite qu'il était à la veille d'un accès de fièvre chaude, la maladie ayant fini par triompher de son organisme affaibli. Sans connaître la médecine, je risque cette hypothèse qu'il avait peut-être réussi, par un effort de volonté, à conjurer la crise, espérant, bien entendu, y échapper. Il se savait souffrant, mais ne voulait pas s'abandonner à la maladie dans ces jours décisifs où il devait se montrer, parler hardiment, «se justifier à ses propres yeux». Il était allé voir le médecin mandé de Moscou par Catherine Ivanovna. Celui-ci, après l'avoir écouté et examiné, conclut à un dérangement cérébral et ne fut nullement surpris d'un aveu qu'Ivan lui fit pourtant avec répugnance: «Les

hallucinations sont très possibles dans votre état, mais il faudrait les contrôler… D'ailleurs vous devez vous soigner sérieusement, sinon cela s'aggraverait.» Mais Ivan Fiodorovitch négligea ce sage conseil: «J'ai encore la force de marcher; quand je tomberai, me soignera qui voudra!»

Il avait presque conscience de son délire et fixait obstinément un certain objet, sur le divan, en face de lui. Là apparut tout à coup un individu, entré Dieu sait comment, car il n'y était pas à l'arrivée d'Ivan Fiodorovitch après sa visite à Smerdiakov. C'était un monsieur, ou plutôt une sorte de gentleman russe, qui frisait la cinquantaine[295], grisonnant un peu, les cheveux longs et épais, la barbe en pointe. Il portait un veston marron de chez le bon faiseur, mais déjà élimé, datant de trois ans environ et complètement démodé. Le linge, son long foulard, tout rappelait le gentleman chic; mais le linge, à le regarder de près, était douteux, et le foulard fort usé. Son pantalon à carreaux lui allait bien, mais il était trop clair et trop juste, comme on n'en porte plus maintenant; de même son chapeau, qui était en feutre blanc malgré la saison. Bref, l'air comme il faut et en même temps gêné. Le gentleman devait être un de ces anciens propriétaires fonciers qui florissaient au temps du servage; il avait vécu dans le monde, mais peu à peu, appauvri après les dissipations de la jeunesse et la récente abolition du servage, il était devenu une sorte de parasite de bonne compagnie, reçu chez ses anciennes connaissances à cause de son caractère accommodant et à titre d'homme comme il faut, qu'on peut admettre à sa table en toute occasion, à une place modeste toutefois. Ces parasites, au caractère facile, sachant conter, faire une partie de cartes, détestant les commissions dont on les charge, sont ordinairement veufs ou vieux garçons; parfois ils ont des enfants, toujours élevés au loin, chez quelque tante dont le gentleman ne parle presque jamais en bonne compagnie, comme s'il rougissait d'une telle parenté. Il finit par se déshabituer de ses enfants, qui lui écrivent de loin en loin, pour sa fête ou à Noël, des lettres de félicitations auxquelles il répond parfois. La physionomie de cet hôte inattendu était plutôt affable que débonnaire, prête aux amabilités suivant les circonstances. Il n'avait pas de montre, mais portait un lorgnon en écaille, fixé à un ruban noir. Le médius de sa main droite s'ornait d'une bague en or massif avec une opale bon marché. Ivan Fiodorovitch gardait le

silence, résolu à ne pas entamer la conversation. Le visiteur attendait, comme un parasite qui, venant à l'heure du thé tenir compagnie au maître de la maison, le trouve absorbé dans ses réflexions, et garde le silence, prêt toutefois à un aimable entretien, pourvu que le maître l'engage. Tout à coup son visage devint soucieux.

«Écoute, dit-il à Ivan Fiodorovitch, excuse-moi, je veux seulement te faire souvenir que tu es allé chez Smerdiakov afin de te renseigner au sujet de Catherine Ivanovna, et que tu es parti sans rien savoir; tu as sûrement oublié…

— Ah oui! Dit Ivan préoccupé, j'ai oublié… N'importe, d'ailleurs, remettons tout à demain. À propos, dit-il avec irritation au visiteur, c'est moi qui ai dû me rappeler cela tout à l'heure, car je me sentais angoissé à ce sujet. Suffit-il que tu aies surgi pour que je croie que cette suggestion me vient de toi?

— Eh bien, ne le crois pas, dit le gentleman en souriant d'un air affable. La foi ne s'impose pas. D'ailleurs, dans ce domaine, les preuves même matérielles sont inefficaces. Thomas a cru, parce qu'il voulait croire, et non pour avoir vu le Christ ressuscité. Ainsi, les spirites… je les aime beaucoup… Imagine-toi qu'ils croient servir la foi, parce que le diable leur montre ses cornes de temps en temps. «C'est une preuve matérielle de l'existence de l'autre monde.» L'autre monde démontré matériellement! En voilà une idée! Enfin, cela prouverait l'existence du diable, mais non celle de Dieu. Je veux me mettre d'une société idéaliste, pour leur faire de l'opposition.

— Écoute, dit Ivan Fiodorovitch en se levant, je crois que j'ai le délire, raconte ce que tu veux, peu m'importe! Tu ne m'exaspéreras pas comme alors. Seulement, j'ai honte… Je veux marcher dans la chambre… Parfois je cesse de te voir, de t'entendre, mais je devine toujours ce que tu veux dire, car c'est moi qui parle, et non pas toi! Mais je ne sais pas si je dormais la dernière fois, ou si je t'ai vu en réalité. Je vais m'appliquer sur la tête une serviette mouillée; peut-être te dissiperas-tu.»

Ivan alla prendre une serviette et fit comme il disait; après quoi, il se mit à marcher de long en large.

«Ça me fait plaisir que nous nous tutoyions, dit le visiteur.

— Imbécile, crois-tu que je vais te dire vous? Je me sens en train… si seulement je n'avais pas mal à la tête… mais pas tant de philosophie que la dernière fois. Si tu ne peux pas déguerpir, invente au moins quelque chose de gai. Dis-moi des cancans, car tu n'es qu'un parasite. Quel cauchemar tenace! Mais je ne te crains pas. Je viendrai à bout de toi. On ne m'internera pas!

— C'est charmant[296], «parasite». C'est mon rôle, en effet. Que suis-je sur terre, sinon un parasite? À propos, je suis surpris de t'entendre; ma foi, tu commences à me prendre pour un être réel et non pour le produit de ta seule imagination, comme tu le soutenais l'autre fois.

— Je ne t'ai jamais pris un seul instant pour une réalité, s'écria Ivan avec rage. Tu es un mensonge, un fantôme de mon esprit malade. Mais je ne sais comment me débarrasser de toi, je vois qu'il faudra souffrir quelque temps. Tu es une hallucination, l'incarnation de moi-même, d'une partie seulement de moi… de mes pensées et de mes sentiments, mais des plus vils et des plus sots. À cet égard, tu pourrais même m'intéresser, si j'avais du temps à te consacrer.

— Je vais te confondre: tantôt, près du réverbère, quand tu es tombé sur Aliocha en lui criant: «Tu l'as appris de «lui»! Comment sais-tu qu'il vient me voir?» c'est de moi que tu parlais. Donc, tu as cru un instant que j'existais réellement, dit le gentleman avec un sourire mielleux.

— Oui, c'était une faiblesse… mais je ne pouvais croire en toi. Peut-être la dernière fois t'ai-je vu seulement en songe, et non en réalité?

— Et pourquoi as-tu été si dur avec Aliocha? Il est charmant, j'ai des torts envers lui, à cause du starets Zosime.

— Comment oses-tu parler d'Aliocha, canaille! Dit Ivan en riant.

— Tu m'injuries en riant, bon signe. D'ailleurs, tu es bien plus aimable avec moi que la dernière fois, et je comprends pourquoi: cette noble résolution…

— Ne me parle pas de ça, cria Ivan furieux.

— Je comprends, je comprends, c'est noble, c'est charmant[297], tu vas, demain, défendre ton frère, tu te sacrifies; c'est chevaleresque…

— Tais-toi, sinon gare aux coups de pied!

— En un sens, ça me fera plaisir, car mon but sera atteint: si tu agis ainsi, c'est que tu crois à ma réalité; on ne donne pas de coups de pied à un fantôme. Trêve de plaisanteries; tu peux m'injurier, mais il vaut mieux être un peu plus poli, même avec moi. Imbécile, canaille! Quelles expressions!

— En t'injuriant, je m'injurie! Toi, c'est moi-même, mais sous un autre museau. Tu exprimes mes propres pensées… et tu ne peux rien dire de nouveau!

— Si nos pensées se rencontrent, cela me fait honneur, dit gracieusement le gentleman.

— Seulement, tu choisis mes pensées les plus sottes. Tu es bête et banal. Tu es stupide. Je ne puis te supporter!… Que faire, que faire? Murmura Ivan entre ses dents.

— Mon ami, je veux pourtant rester un gentleman et être traité comme tel, dit le visiteur avec un certain amour-propre, d'ailleurs conciliant, débonnaire… Je suis pauvre, mais… je ne dirai pas très honnête; cependant… on admet généralement comme un axiome que je suis un ange déchu. Ma foi, je ne puis me représenter comment j'ai pu, jadis, être un ange. Si je l'ai jamais été, il y a si longtemps que ce n'est pas un péché de l'oublier. Maintenant, je tiens uniquement à ma réputation d'homme comme il faut et je vis au hasard, m'efforçant d'être agréable. J'aime sincèrement les hommes; on m'a beaucoup calomnié. Quand je me transporte sur la terre, chez vous, ma vie prend une apparence de réalité, et c'est ce qui me plaît le mieux. Car le fantastique me tourmente comme toi-même, aussi j'aime le réalisme terrestre. Chez vous, tout est défini, il y a des formules, de la géométrie; chez nous, ce n'est qu'équations indéterminées! Ici, je me promène, je rêve (j'aime rêver). Je deviens superstitieux. Ne ris pas, je t'en prie; j'aime aller aux bains publics, imagine-toi, être à l'étuve avec les marchands et les popes. Mon rêve, c'est de m'incarner, mais définitivement, dans quelque marchande obèse, et de partager toutes ses croyances. Mon idéal, c'est d'aller à l'église et d'y faire brûler un cierge, de grand cœur, ma parole. Alors mes souffrances prendront fin. J'aime aussi vos remèdes: au printemps, il y avait une épidémie de petite vérole, je suis allé me faire vacciner; si tu savais comme j'étais content, j'ai donné dix roubles pour «nos frère slaves»!… Tu ne

m’écoutes pas. Tu n’es pas dans ton assiette, aujourd’hui. – Le gentleman fit une pause. – Je sais que tu es allé hier consulter ce médecin… Eh bien! Comment vas-tu? Que t’a-t-il dit?

— Imbécile!

— En revanche, tu as beaucoup d’esprit. Tu m’injuries de nouveau. Ce n’est pas par intérêt que je te demandais cela. Tu peux ne pas répondre. Voilà mes rhumatismes qui me reprennent.

— Imbécile!

— Tu y tiens! Je me souviens encore de mes rhumatismes de l’année dernière.

— Le diable, des rhumatismes?

— Pourquoi pas? Si je m’incarne, il faut en subir toutes les conséquences. Satanas sum et nihil humani a me alienum puto.

— Comment, comment? Satanas sum et nihil humani… Ce n’est pas bête, pour le diable!

— Je suis heureux de te plaire enfin.

— Cela ne vient pas de moi, dit Ivan, cela ne m’est jamais venu à l’esprit. Étrange…

— C’est du nouveau, n’est-ce pas[298]? Cette fois-ci je vais agir loyalement et t’expliquer la chose. Écoute. Dans les rêves, surtout durant les cauchemars qui proviennent d’un dérangement d’estomac ou d’autre chose, l’homme a parfois des visions si belles, des scènes de la vie réelle si compliquées, il traverse une telle succession d’événements aux péripéties inattendues, depuis les manifestations les plus hautes jusqu’au moindres bagatelles, que, je te le jure, Léon Tolstoï lui-même ne parviendrait pas à les imaginer. Cependant, ces rêves viennent non à des écrivains, mais à des gens ordinaires: fonctionnaires, feuilletonistes, popes… Un ministre m’a même avoué que ses meilleures idées lui venaient en dormant. Il en est de même maintenant; je dis des choses originales, qui ne te sont jamais venues à l’esprit, comme dans les cauchemars; cependant, je ne suis que ton hallucination.

— Tu radotes! Comment, tu veux me persuader que tu existes, et tu prétends toi-même être un songe!

— Mon ami, j'ai choisi aujourd'hui une méthode particulière que je t'expliquerai ensuite. Attends un peu, où en étais-je? Ah oui! J'ai pris froid, mais pas chez vous, là-bas…

— Où, là-bas? Dis donc, resteras-tu encore longtemps?» s'écria Ivan presque désespéré. Il s'arrêta, s'assit sur le divan, se prit de nouveau la tête entre les mains. Il arracha la serviette mouillée et la jeta avec dépit.

«Tu as les nerfs malades, insinua le gentleman d'un air dégagé mais amical; tu m'en veux d'avoir pris froid, cependant cela m'est arrivé de la façon la plus naturelle. Je courais à une soirée diplomatique, chez une grande dame de Pétersbourg qui jouait les ministres, en habit, cravate blanche, ganté; pourtant j'étais encore Dieu sait où, et pour arriver sur la terre il fallait franchir l'espace. Certes, ce n'est qu'un instant, mais la lumière du soleil met huit minutes et j'étais en habit et gilet découvert. Les esprits ne gèlent pas, mais puisque je m'étais incarné… Bref, j'ai agi à la légère, je me suis aventuré. Dans l'espace, dans l'éther, dans l'eau, il fait un froid, on ne peut même pas appeler cela du froid: cent cinquante degrés au-dessous de zéro. On connaît la plaisanterie des jeunes villageoises: quand il gèle à trente degrés, elles proposent à quelque niais de lécher une hache; la langue gèle instantanément, le niais s'arrache la peau; et pourtant ce n'est que trente degrés! À cent cinquante degrés, il suffirait, je pense, de toucher une hache avec le doigt pour que celui-ci disparaisse… si seulement il y avait une hache dans l'espace…

— Mais, est-ce possible?» interrompit distraitement Ivan Fiodorovitch. Il luttait de toutes ses forces pour résister au délire et ne pas sombrer dans la folie.

«Une hache? Répéta le visiteur avec surprise.

— Mais oui, que deviendrait-elle, là-bas? S'écria Ivan avec une obstination rageuse.

— Une hache dans l'espace? Quelle idée[299]! Si elle se trouve très loin de la terre, je pense qu'elle se mettra à tourner autour sans savoir pourquoi, à la manière d'un satellite. Les astronomes calculeront son lever et son coucher, Gatsouk[300] la mettra dans son almanach, voilà tout.

— Tu es bête, horriblement bête! Fais des mensonges plus spirituels, ou

je ne t'écoute plus. Tu veux me vaincre par le réalisme de tes procédés, me persuader de ton existence. Je n'y crois pas!

— Mais je ne mens pas, tout cela est vrai. Malheureusement, la vérité n'est presque jamais spirituelle. Je vois que tu attends de moi quelque chose de grand, de beau peut-être. C'est regrettable, car je ne donne que ce que je peux…

— Ne fais donc pas le philosophe, espèce d'âne!

— Comment puis-je philosopher, quand j'ai tout le côté droit paralysé, qui me fait geindre. J'ai consulté la Faculté; ils savent diagnostiquer à merveille, vous expliquent la maladie, mais sont incapables de guérir. Il y avait là un étudiant enthousiaste: «Si vous mourez, m'a-t-il dit, vous connaîtrez exactement la nature de votre mal!» Ils ont la manie de vous adresser à des spécialistes: «Nous nous bornons à diagnostiquer, allez voir un tel, il vous guérira.» On ne trouve plus du tout de médecins à l'ancienne mode qui traitaient toutes les maladies; maintenant il n'y a plus que des spécialistes, qui font de la publicité. Pour une maladie du nez, on vous envoie à Paris, chez un grand spécialiste. Il vous examine le nez. «Je ne puis, dit-il, guérir que la narine droite, car je ne traite pas les narines gauches, ce n'est pas ma spécialité. Allez à Vienne, il y a un spécialiste pour les narines gauches.» Que faire? J'ai recouru aux remèdes de bonnes femmes; un médecin allemand me conseilla de me frotter après le bain avec du miel et du sel: j'allai aux bains pour le plaisir et me barbouillai en pure perte. En désespoir de cause, j'ai écrit au comte Mattei, à Milan; il m'a envoyé un livre et des globules. Que Dieu lui pardonne! Imagine-toi que l'extrait de malt de Hoff m'a guéri. Je l'avais acheté par hasard, j'en ai pris un flacon et demi, et tout à disparu radicalement. J'étais résolu à publier une attestation, la reconnaissance parlait en moi, mais ce fut une autre histoire: aucun journal ne voulut l'insérer! «C'est trop réactionnaire, me dit-on, personne n'y croira, le diable n'existe point[301]. Publiez cela anonymement.» Mais qu'est-ce qu'une attestation anonyme? J'ai plaisanté avec les employés: «C'est en Dieu, disais-je, qu'il est réactionnaire de croire à notre époque; mais moi je suis le diable. – Bien sûr, tout le monde y croit, pourtant c'est impossible, cela pourrait nuire à notre programme. À moins que vous ne donniez à la chose un tour

humoristique?» Mais alors, pensai-je, ce ne sera pas spirituel. Et mon attestation ne parut point. Cela m'est arrivé sur le cœur. Les sentiments les meilleurs, tels que la reconnaissance, me sont formellement interdits par ma position sociale.

— Tu retombes dans la philosophie? Dit Ivan, les dents serrées.

— Que Dieu m'en préserve! Mais on ne peut s'empêcher de se plaindre parfois. Je suis calomnié. Tu me traites à tout moment d'imbécile. On voit bien que tu es un jeune homme. Mon ami, il n'y a pas que l'esprit. J'ai reçu de la nature un cœur bon et gai, «j'ai aussi composé des vaudevilles» [302]. Tu me prends, je crois, pour un vieux Khlestakov, mais ma destinée est bien plus sérieuse. Par une sorte de décret inexplicable, j'ai pour mission de «nier»; pourtant je suis foncièrement bon et inapte à la négation. «Non, il faut que tu nies! Sans négation, pas de critique, et que deviendraient les revues, sans la critique? Il ne resterait plus qu'un hosanna. Mais pour la vie cela ne suffit pas, il faut que cet hosanna passe par le creuset du doute, etc.» D'ailleurs, je ne me mêle pas de tout ça, ce n'est pas moi qui ai inventé la critique, je n'en suis pas responsable. J'ai servi de bouc émissaire, on m'a obligé à faire de la critique, et la vie commença. Mais moi, qui comprends le sel de la comédie, j'aspire au néant. «Non, il faut que tu vives, me réplique-t-on, car sans toi rien n'existerait. Si tout était raisonnable sur la terre, il ne s'y passerait rien. Sans toi, pas d'événements; or, il faut des événements.» Je remplis donc ma mission, bien à contrecœur, pour susciter des événements, et je réalise l'irrationnel, par ordre. Les gens prennent cette comédie au sérieux, malgré tout leur esprit. C'est pour eux une tragédie. Ils souffrent, évidemment… En revanche, il vivent, d'une vie réelle et non imaginaire, car la souffrance, c'est la vie. Sans la souffrance, quel plaisir offrirait-elle? Tout ressemblerait à un Te Deum interminable; c'est saint, mais bien ennuyeux. Et moi? Je souffre, et pourtant je ne vis pas. Je suis l'x d'une équation inconnue. Je suis le spectre de la vie, qui a perdu la notion des choses et oublie jusqu'à son nom. Tu ris… non, tu ne ris pas, tu te fâches encore, comme toujours. Il te faudrait toujours de l'esprit; or, je te le répète, je donnerais toute cette vie sidérale, tous les grades, tous les honneurs, pour m'incarner dans l'âme d'une marchande obèse et faire brûler des cierges à l'église.

— Toi non plus, tu ne crois pas en Dieu, dit Ivan avec un sourire haineux.

— Comment dire, si tu parles sérieusement…

— Dieu existe-t-il oui ou non? Insista Ivan avec colère.

— Ah! C'est donc sérieux? Mon cher, Dieu m'est témoin que je n'en sais rien, je ne puis mieux dire.

— Non, tu n'existes pas, tu es moi-même et rien de plus! Tu n'es qu'une chimère!

— Si tu veux, j'ai la même philosophie que toi, c'est vrai. Je pense, donc je suis[303], voilà ce qui est sûr; quand au reste, quant à tous ces mondes, Dieu et Satan lui-même, tout cela ne m'est pas prouvé. Ont-ils une existence propre, ou est-ce seulement une émanation de moi, le développement successif de mon moi, qui existe temporellement et personnellement?… Je m'arrête, car j'ai l'impression que tu vas me battre.

— Tu ferais mieux de me raconter une anecdote!

— En voici une, précisément dans le cadre de notre sujet, c'est-à-dire plutôt une légende qu'une anecdote. Tu me reproches mon incrédulité. Mais, mon cher, il n'y a pas que moi comme ça; chez nous, tous sont maintenant troublés à cause de vos sciences. Tant qu'il y avait les atomes, les cinq sens, les quatre éléments, cela allait encore. Les atomes étaient déjà connus dans l'antiquité. Mais vous avez découvert «la molécule chimique», «le protoplasme», et le diable sait encore quoi! En apprenant cela, les nôtres ont baissé la queue. Ce fut le gâchis; la superstition, les cancans sévirent, nous en avons autant que vous, même un peu plus, enfin la délation; il y a aussi, chez nous, une section où l'on reçoit certains «renseignements[304]». Eh bien, cette légende de notre Moyen Âge, du nôtre, non pas du vôtre, ne trouve aucune créance, sauf auprès des grosses marchandes, les nôtres, pas les vôtres. Tout ce qui existe chez vous existe aussi chez nous; je te révèle ce mystère par amitié, bien que ce soit défendu. Cette légende parle donc du paradis. Il y avait sur la terre un certain philosophe qui niait tout, les lois, la conscience, la foi; surtout la vie future. Il mourut en pensant entrer dans les ténèbres du néant, et le voilà en présence de la vie future. Il s'étonne, il s'indigne: «Cela, dit-il, est contraire à mes convictions.» Et il fut condamné pour cela… Excuse-moi, je te rapporte cette légende comme on me l'a contée… Donc, il

fut condamné à parcourir dans les ténèbres un quatrillion de kilomètres (car nous comptons aussi en kilomètres, maintenant), et quand il aura achevé son quatrillion, les portes du paradis s'ouvriront devant lui et tout lui sera pardonné…

— Quels tourments y a-t-il dans l'autre monde, outre le quatrillion? Demanda Ivan avec une étrange animation.

— Quels tourments? Ah! Ne m'en parle pas! Autrefois, il y en avait pour tous les goûts; à présent, on a de plus en plus recours au système des tortures morales, aux «remords de conscience» et autres fariboles. C'est à votre «adoucissement des mœurs» que nous le devons. Et qui en profite? Seulement ceux qui n'ont pas de conscience, car ils se moquent des remords! En revanche, les gens convenables, qui ont conservé le sentiment de l'honneur, souffrent… Voilà bien les réformes opérées sur un terrain mal préparé, et copiées d'institutions étrangères; elles sont déplorables! Le feu d'autrefois valait mieux… Le condamné au quatrillion regarde donc autour de lui, puis se couche en travers de la route: «Je ne marche pas, par principe je refuse!» Prends l'âme d'un athée russe éclairé et mêle-la à celle du prophète Jonas, qui bouda trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, tu obtiendras notre penseur récalcitrant.

— Sur quoi s'est-il étendu?

— Il y avait sûrement de quoi s'étendre. Tu ne ris pas?

— Bravo, s'écria Ivan avec la même animation; il écoutait maintenant avec une curiosité inattendue. Eh bien, il est toujours couché?

— Mais non, au bout de mille ans, il se leva et marcha.

— Quel âne! – Ivan eut un rire nerveux et se mit à réfléchir. – N'est-ce pas la même chose de rester couché éternellement ou de marcher un quatrillion de verstes? Mais cela fait un billion d'années?

— Et même bien davantage. S'il y avait ici un crayon et du papier, on pourrait calculer. Il est arrivé depuis longtemps et c'est là que commence l'anecdote.

— Comment! Mais où a-t-il pris un billion d'années?

— Tu penses toujours à notre terre actuelle! La terre s'est reproduite peut-être un million de fois; elle s'est gelée, fendue, désagrégée, puis décomposée

dans ses éléments, et de nouveau les eaux la recouvrirent. Ensuite, ce fut de nouveau une comète, puis un soleil d'où sortit le globe. Ce cycle se répète peut-être une infinité de fois, sous la même forme, jusqu'au moindre détail. C'est mortellement ennuyeux…

— Eh bien! Qu'arriva-t-il lorsqu'il eut achevé?

— Dès qu'il fut entré au paradis, deux secondes, montre en main, ne s'étaient pas écoulées (bien que sa montre, à mon avis, ait dû se décomposer en ses éléments durant le voyage) et il s'écriait déjà que, pour ces deux secondes, on pouvait faire non seulement un quatrillion de kilomètres, mais un quatrillion de quatrillions, à la quatrillionième puissance! Bref, il chanta hosanna, il exagéra même, au point que des penseurs plus dignes refusèrent de lui tendre la main les premiers temps; il était devenu trop brusquement conservateur. C'est le tempérament russe. Je te le répète, c'est une légende. Voilà les idées qui ont cours chez nous sur ces matières.

— Je te tiens! S'écria Ivan avec une joie presque enfantine, comme si la mémoire lui revenait: c'est moi-même qui ai inventé cette anecdote du quatrillion d'années! J'avais alors dix-sept ans, j'étais au collège… Je l'ai racontée à un de mes camarades, Korovkine, à Moscou… Cette anecdote est très caractéristique, je l'avais oubliée, mais je me la suis rappelée inconsciemment; ce n'est pas toi qui l'as dite! C'est ainsi qu'une foule de choses vous reviennent quand on va au supplice… ou quand on rêve. Eh bien! Tu n'es qu'un rêve!

— La violence avec laquelle tu me nies m'assure que malgré tout tu crois en moi, dit le gentleman gaiement.

— Pas du tout! Je n'y crois pas pour un centième!

— Mais bien pour un millième. Les doses homéopathiques sont peut-être les plus fortes. Avoue que tu crois en moi, au moins pour un dix-millième…

— Non! Cria Ivan irrité. D'ailleurs, je voudrais bien croire en toi!

— Hé! Hé! Voilà un aveu! Mais je suis bon, je vais t'aider. C'est moi qui te tiens! Je t'ai conté à dessein cette anecdote pour te détromper définitivement à mon égard.

— Tu mens. Le but de ton apparition est de me convaincre de ton existence.

— Précisément. Mais les hésitations, l'inquiétude, le conflit de la foi et du doute constituent parfois une telle souffrance pour un homme scrupuleux comme toi, que mieux vaut se pendre. Sachant que tu crois un peu en moi, je t'ai raconté cette anecdote pour te livrer définitivement au doute. Je te mène entre la foi et l'incrédulité alternativement, non sans but. C'est une nouvelle méthode. Je te connais: quand tu cesseras tout à fait de croire en moi, tu te mettras à m'assurer que je ne suis pas un rêve, que j'existe vraiment; alors mon but sera atteint. Or, mon but est noble. Je déposerai en toi un minuscule germe de foi qui donnera naissance à un chêne, un si grand chêne qu'il sera ton refuge et que tu voudras te faire anachorète, car c'est ton vif désir en secret; tu te nourriras de sauterelles, tu feras ton salut dans le désert.

— Alors, misérable, c'est pour mon salut que tu travailles?

— Il faut bien faire une fois une bonne œuvre. Tu te fâches, à ce que je vois!

— Bouffon! As-tu jamais tenté ceux qui se nourrissent de sauterelles, prient dix-sept ans au désert et sont couverts de mousse?

— Mon cher, je n'ai fait que cela. On oublie le monde entier pour une pareille âme, car c'est un joyau de prix, une étoile qui vaut parfois toute une constellation; nous avons aussi notre arithmétique! La victoire est précieuse! Or, certains solitaires, ma foi, te valent au point de vue intellectuel, bien que tu ne le croies pas; ils peuvent contempler simultanément de tels abîmes de foi et de doute qu'en vérité il s'en faut d'un cheveu qu'ils succombent.

— Eh bien! Tu te retirais le nez long?

— Mon ami, remarqua sentencieusement le visiteur, mieux vaut avoir le nez long que pas de nez du tout, comme le disait encore récemment un marquis malade (il devait être soigné par un spécialiste) en se confessant à un Père Jésuite. J'y assistais, c'était charmant. «Rendez-moi mon nez!» disait-il en se frappant la poitrine. «Mon fils, insinuait le Père, tout est réglé par les décrets insondables de la Providence; un mal apparent amène parfois un bien caché. Si un sort cruel vous a privé de votre nez, vous y gagnez en ce que personne désormais n'osera vous dire que vous l'avez trop long. – Mon Père, ce n'est pas une consolation! S'écria-t-il désespéré, je serais au contraire enchanté d'avoir chaque jour le nez long, pourvu qu'il soit à sa place! – Mon

fils, dit le Père en soupirant, on ne peu demander tous les biens à la fois, et c'est déjà murmurer contre la Providence, qui, même ainsi, ne vous a pas oublié; car si vous criez comme tout à l'heure, que vous seriez heureux toute votre vie d'avoir le nez long, votre souhait a été exaucé indirectement, car ayant perdu votre nez, par le fait même, vous avez le nez long…»

— Fi! Que c'est bête! S'écria Ivan.

— Mon ami, je voulais te faire rire, je te jure que telle est la casuistique des Jésuites et que tout ceci est rigoureusement vrai. Ce cas est récent et m'a causé bien des soucis. Rentré chez lui, le malheureux jeune homme se brûla la cervelle dans la nuit; je ne l'ai pas quitté jusqu'au dernier moment… Quant au confessionnaux des Jésuites, c'est vraiment mon plus agréable divertissement aux heures de tristesse. Voici une historiette de ces jours derniers. Une jeune Normande, une blonde de vingt ans, arrive chez un vieux Père. Une beauté, un corps à faire venir l'eau à la bouche. Elle s'agenouille, murmure son péché à travers le grillage. «Comment, ma fille, vous voilà retombée?… Ô Sancta Maria, qu'entends-je, c'est déjà un autre. Jusqu'à quand cela durera-t-il; n'avez-vous pas honte? – Ah, mon Père, répond la pécheresse éplorée, ça lui a fait tant de plaisir et à moi si peu de peine!» [305] Considère cette réponse! C'est le cri de la nature elle-même, cela vaut mieux que l'innocence! Je lui ai donné l'absolution et je me retournais pour m'en aller, quand j'entendis le Père lui fixer un rendez-vous pour le soir. Si résistant qu'ait été le vieillard, il avait succombé aussitôt à la tentation. La nature, la vérité ont pris leur revanche! Pourquoi fais-tu la grimace? Te voilà encore fâché? Je ne sais plus que faire pour t'être agréable…

— Laisse-moi, tu m'obsèdes comme un cauchemar, gémit Ivan vaincu par sa vision; tu m'ennuies et tu me tourmentes. Je donnerais beaucoup pour te chasser!

— Encore un coup, modère tes exigences, n'exige pas de moi «le grand et le beau», et tu verras comme nous serons bons amis, dit le gentleman d'un ton suggestif. En vérité, tu m'en veux de n'être pas apparu dans une lueur rouge, «parmi le tonnerre et les éclairs», les ailes roussies, mais de m'être présenté dans une tenue aussi modeste. Tu es froissé dans tes sentiments esthétiques d'abord, ensuite dans ton orgueil: un si grand homme recevoir la

visite d'un diable aussi banal! Il y a en toi cette fibre romantique raillée par Biélinski! Que faire, jeune homme! Tout à l'heure, au moment de venir chez toi, j'ai pensé, pour plaisanter, prendre l'apparence d'un conseiller d'État en retraite, décoré des ordres du Lion et du Soleil, mais je n'ai pas osé, car tu m'aurais battu: Comment! Mettre sur ma poitrine les plaques du Lion et du Soleil, au lieu de l'Étoile polaire ou de Sirius! Et tu insistes sur ma bêtise. Mon Dieu, je ne prétends pas avoir ton intelligence. Méphistophélès, en apparaissant à Faust, affirme qu'il veut le mal, et ne fait que le bien. Libre à lui, moi c'est le contraire. Je suis peut-être le seul être au monde qui aime la vérité et veuille sincèrement le bien. J'étais là quand le Verbe crucifié monta au ciel, emportant l'âme du bon larron; j'ai entendu les acclamations joyeuses des chérubins chantant hosanna! Et les hymnes des séraphins, qui faisaient trembler l'univers. Eh bien, je le jure par ce qu'il y a de plus sacré, j'aurais voulu me joindre aux chœurs et crier aussi hosanna! Les paroles allaient sortir de ma poitrine… Tu sais que je suis fort sensible et impressionnable au point de vue esthétique. Mais le bons sens – la plus malheureuse de mes facultés – m'a retenu dans les justes limites, et j'ai laissé passer l'heure propice! Car, pensais-je alors, qu'adviendrait-il si je chantais hosanna! Tout s'éteindrait dans le monde, il ne se passerait plus rien. Voilà comment les devoirs de ma charge et ma position sociale m'ont obligé à repousser une impulsion généreuse et à rester dans l'infamie. D'autres s'arrogent tout l'honneur du bien: on ne me laisse que l'infamie. Mais je n'envie pas l'honneur de vivre aux dépens d'autrui, je ne suis pas ambitieux. Pourquoi, parmi toutes les créatures, suis-je seul voué aux malédictions des honnêtes gens et même aux coups de botte, car, en m'incarnant, je dois subir parfois des conséquences de ce genre? Il y a là un mystère, mais à aucun prix on ne veut me le révéler, de peur que je n'entonne hosanna! Et qu'aussitôt les imperfections nécessaires disparaissant, la raison ne règne dans le monde entier: ce serait naturellement la fin de tout, même des journaux et des revues, car qui s'abonnerait alors? Je sais bien que finalement je me réconcilierai, je ferai moi aussi mon quatrillion et je connaîtrai le secret. Mais, en attendant, je boude et je remplis à contrecœur ma mission: perdre des milliers d'hommes pour en sauver un seul. Combien, par exemple, a-t-il fallu perdre d'âmes et

salir de réputations pour obtenir un seul juste, Job, dont on s'est servi autrefois pour m'attraper si méchamment. Non, tant que le secret ne sera pas révélé, il existe pour moi deux vérités: celle de là-bas, la leur, que j'ignore totalement, et l'autre, la mienne. Reste à voir quelle est la plus pure… Tu dors?

— Je pense bien, gémit Ivan; tout ce qu'il y a de bête en moi, tout ce que j'ai depuis longtemps digéré et éliminé comme une ordure, tu me l'apportes comme une nouveauté!

— Alors, je n'ai pas réussi! Moi qui pensais te charmer par mon éloquence; cet hosanna dans le ciel, vraiment, ce n'était pas mal? Puis ce ton sarcastique à la Heine, n'est-ce pas?

— Non, je n'ai jamais eu cet esprit de laquais! Comment mon âme a-t-elle pu produire un faquin de ton espèce?

— Mon ami, je connais un charmant jeune homme russe, amateur de littérature et d'art. Il est l'auteur d'un poème qui promet, intitulé: «Le Grand Inquisiteur» … C'est uniquement lui que j'avais en vue.

— Je te défends de parler du «Grand Inquisiteur», s'écria Ivan, rouge de honte.

— Et le cataclysme géologique, te rappelles-tu? Voilà un poème!

— Tais-toi ou je te tue!

— Me tuer? Non, il faut que je m'explique d'abord. Je suis venu pour m'offrir ce plaisir. Oh! Que j'aime les rêves de mes jeunes amis, fougueux, assoiffés de vie! «Là vivent des gens nouveaux, disais-tu au printemps dernier, quand tu te préparais à venir ici, ils veulent tout détruire et retourner à l'anthropophagie. Les sots, il ne m'ont pas consulté. À mon avis, il ne faut rien détruire, si ce n'est l'idée de Dieu dans l'esprit de l'homme: voilà par où il faut commencer. Ô les aveugles, ils ne comprennent rien! Une fois que l'humanité entière professera l'athéisme (et je crois que cette époque, à l'instar des époques géologiques, arrivera à son heure), alors, d'elle-même, sans anthropophagie, l'ancienne conception du monde disparaîtra, et surtout l'ancienne morale. Les hommes s'uniront pour retirer de la vie toutes les jouissances possibles, mais dans ce monde seulement. L'esprit humain s'élèvera jusqu'à un orgueil titanique, et ce sera l'humanité déifiée.

Triomphant sans cesse et sans limites de la nature par la science et l'énergie, l'homme par cela même éprouvera constamment une joie si intense qu'elle remplacera pour lui les espérances des joies célestes. Chacun saura qu'il est mortel, sans espoir de résurrection, et se résignera à la mort avec une fierté tranquille, comme un dieu. Par fierté, il s'abstiendra de murmurer contre la brièveté de la vie et il aimera ses frères d'un amour désintéressé. L'amour ne procurera que des jouissances brèves, mais le sentiment même de sa brièveté en renforcera l'intensité autant que jadis elle se disséminait dans les espérances d'un amour éternel, outre-tombe…» Et ainsi de suite. C'est charmant!»

Ivan se bouchait les oreilles, regardait à terre, tremblait de tout le corps. La voix poursuivit:

«La question consiste en ceci, songeait mon jeune penseur: est-il possible que cette époque vienne jamais? Dans l'affirmative, tout est décidé, l'humanité s'organisera définitivement. Mais comme, vu la bêtise invétérée de l'espèce humaine, cela ne sera peut-être pas encore réalisé dans mille ans, il est permis à tout individu conscient de la vérité de régler sa vie comme il lui plaît, selon les principes nouveaux. Dans ce sens, tout lui est permis. Plus encore: même si cette époque ne doit jamais arriver, comme Dieu et l'immortalité n'existent pas, il est permis à l'homme nouveau de devenir un homme-dieu, fût-il seul au monde à vivre ainsi. Il pourrait désormais, d'un cœur léger, s'affranchir des règles de la morale traditionnelle, auxquelles l'homme était assujetti comme un esclave. Pour Dieu, il n'existe pas de loi. Partout où Dieu se trouve, il est à sa place! Partout où je me trouverai, ce sera la première place… Tout est permis, un point, c'est tout!… Tout ça est très gentil; seulement si l'on veut tricher, à quoi bon la sanction de la vérité? Mais notre Russe contemporain est ainsi fait; il ne se décidera pas à tricher sans cette sanction, tant il aime la vérité…»

Entraîné par son éloquence, le visiteur élevait de plus en plus la voix et considérait avec ironie le maître de la maison; mais il ne put achever. Ivan saisit tout à coup un verre sur la table et le lança sur l'orateur.

Ah! Mais, c'est bête enfin![306] s'exclama l'autre en se levant vivement et en essuyant les gouttes de thé sur ses habits; il s'est souvenu de l'encrier de

Luther! Il veut voir en moi un songe et lance des verres à un fantôme! C'est digne d'une femme! Je me doutais bien que tu faisais semblant de te boucher les oreilles, et que tu écoutais…»

À ce moment, on frappa à la fenêtre avec insistance. Ivan Fiodorovitch se leva.

«Tu entends, ouvre donc, s'écria le visiteur, c'est ton frère Aliocha qui vient t'annoncer une nouvelle des plus inattendues, je t'assure!

— Tais-toi, imposteur, je savais avant toi que c'est Aliocha, je le pressentais, et certes il ne vient pas pour rien, il apporte évidemment une «nouvelle»! S'écria Ivan avec exaltation.

— Ouvre donc, ouvre-lui. Il fait une tourmente de neige, et c'est ton frère. Monsieur sait-il le temps qu'il fait? C'est à ne pas mettre un chien dehors. [307]»

On continuait de frapper. Ivan voulait courir à la fenêtre, mais se sentit comme paralysé. Il s'efforçait de briser les liens qui le retenaient, mais en vain. On frappait de plus en plus fort. Enfin les liens se rompirent et Ivan Fiodorovitch se releva. Les deux bougies achevaient de se consumer, le verre qu'il avait lancé à son hôte était sur la table. Sur le divan, personne. Les coups à la fenêtre persistaient, mais bien moins forts qu'il ne lui avait semblé, et même fort discrets.

«Ce n'est pas un rêve! Non, je jure que ce n'était pas un rêve, tout ça vient d'arriver.»

Ivan courut à la fenêtre et ouvrit le vasistas.

«Aliocha, je t'avais défendu de venir, cria-t-il, rageur, à son frère. En deux mots, que veux-tu? En deux mots, tu m'entends?

— Smerdiakov s'est pendu il y a une heure, dit Aliocha.

— Monte le perron, je vais t'ouvrir», dit Ivan, qui alla ouvrir la porte.

X. «C'est lui qui l'a dit!»

Aliocha apprit à Ivan qu'une heure auparavant Marie Kondratievna était venue chez lui pour l'informer que Smerdiakov venait de se suicider. «J'entre dans sa chambre pour emporter le samovar, il était pendu à un clou.» Comme

Aliocha lui demandait si elle avait fait sa déclaration à qui de droit, elle répondit qu'elle était venue tout droit chez lui, en courant. Elle tremblait comme une feuille. L'ayant accompagnée chez elle, Aliocha y avait trouvé Smerdiakov encore pendu. Sur la table, un papier avec ces mots: «Je mets fin à mes jours volontairement; qu'on n'accuse personne de ma mort.» Aliocha, laissant ce billet sur la table, se rendit chez l'ispravnik, «et de là chez toi», conclut-il en regardant fixement Ivan, dont l'expression l'intriguait.

«Frère, dit-il soudain, tu dois être très malade! Tu me regardes sans avoir l'air de comprendre ce que je te dis.

— C'est bien d'être venu, dit Ivan d'un air préoccupé et sans prendre garde à l'exclamation d'Aliocha. Je savais qu'il s'était pendu.

— Par qui le savais-tu?

— Je ne sais pas par qui, mais je le savais. Le savais-je? Oui, il me l'a dit, il vient de me le dire.»

Ivan se tenait au milieu de la chambre, l'air toujours absorbé, regardant à terre.

«Qui lui? Demanda Aliocha avec un coup d'œil involontaire autour de lui.

— Il s'est esquivé.»

Ivan releva la tête et sourit doucement.

«Il a eu peur de toi, la colombe. Tu es un «pur chérubin». Dmitri t'appelle ainsi: chérubin… Le cri formidable des séraphins! Qu'est-ce qu'un séraphin? Peut-être toute une constellation, et cette constellation n'est peut-être qu'une molécule chimique… Il existe la constellation du Lion et du Soleil, sais-tu?

— Frère, assieds-toi, dit Aliocha effrayé, assieds-toi sur le divan, je t'en supplie. Tu as le délire, appuie-toi sur le coussin, comme ça. Veux-tu une serviette mouillée sur la tête? Ça te soulagerait.

— Donne la serviette qui est sur la chaise, je l'ai jetée tout à l'heure.

— Non, elle n'y est pas. Ne t'inquiète pas, la voici», dit Aliocha en trouvant dans un coin, près du lavabo, une serviette propre, encore pliée.

Ivan l'examina d'un regard étrange. La mémoire parut lui revenir.

«Attends, dit-il en se levant, il y a une heure je me suis appliqué sur la tête cette même serviette mouillée, puis je l'ai jetée là…; comment peut-elle

être sèche? Il n'y en avait pas d'autre.

— Tu t'es appliqué cette serviette sur la tête?

— Mais oui, et j'ai marché à travers la chambre, il y a une heure… Pourquoi les bougies sont-elles consumées? Quelle heure est-il?

— Bientôt minuit.

— Non, non, non! S'écria Ivan, ce n'était pas un rêve! Il était ici, sur ce divan. Quand tu as frappé à la fenêtre, je lui ai lancé un verre… celui-ci… Attends un peu, ce n'est pas la première fois… mais ce ne sont pas des rêves, c'est réel: je marche, je parle, je vois… tout en dormant. Mais il était ici, sur ce divan… Il est très bête, Aliocha très bête.»

Ivan se mit à rire et à marcher dans la chambre.

«Qui est bête? De qui parles-tu, frère? Demanda anxieusement Aliocha.

— Du diable! Il vient me voir. Il est venu deux ou trois fois. Il me taquine, prétendant que je lui en veux de n'être que le diable, au lieu de Satan aux ailes roussies, entouré de tonnerres et d'éclairs. Ce n'est qu'un imposteur, un méchant diable de basse classe. Il va aux bains. En le déshabillant, on lui trouverait certainement une queue fauve, longue d'une aune, lisse comme celle d'un chien danois… Aliocha, tu es transi, tu as reçu la neige, veux-tu du thé? Il est froid, je vais faire préparer le samovar… C'est à ne pas mettre un chien dehors.[308]»

Aliocha courut au lavabo, mouilla la serviette, persuada Ivan de se rasseoir et la lui appliqua sur la tête. Il s'assit à côté de lui.

«Qu'est-ce que tu me disais tantôt de Lise? Reprit Ivan. (Il devenait fort loquace.) Lise me plaît. Je t'ai mal parlé d'elle. C'est faux, elle me plaît. J'ai peur demain, pour Katia surtout, pour l'avenir. Elle m'abandonnera demain et me foulera aux pieds. Elle croit que je perds Mitia par jalousie, à cause d'elle, oui, elle croit cela! Mais non! Demain, ce sera la croix et non la potence. Non, je ne me pendrai pas. Sais-tu que je ne pourrai jamais me tuer, Aliocha! Est-ce par lâcheté? Je ne suis pas un lâche. C'est par amour de la vie! Comment savais-je que Smerdiakov s'était pendu? Oui, c'est lui qui me l'a dit…

— Et tu es persuadé que quelqu'un est venu ici?

— Sur ce divan, dans le coin. Tu l'auras chassé. Oui, c'est toi qui l'as mis

en fuite, il a disparu à ton arrivée. J'aime ton visage, Aliocha. Le savais-tu? Mais lui, c'est moi, Aliocha, moi-même. Tout ce qu'il y a en moi de bas, de vil, de méprisable! Oui, je suis un «romantique», il l'a remarqué… pourtant c'est une calomnie. Il est affreusement bête, mais c'est par là qu'il réussit. Il est rusé, bestialement rusé, il sait très bien me pousser à bout. Il me narguait en disant que je crois en lui; c'est ainsi qu'il m'a forcé à l'écouter. Il m'a mystifié comme un gamin. D'ailleurs, il m'a dit sur mon compte bien des vérités, des choses que je ne me serais jamais dites. Sais-tu, Aliocha, sais-tu, ajouta Ivan sur un ton confidentiel, je voudrais bien que ce fût réellement lui, et non pas moi!

— Il t'a fatigué, dit Aliocha en regardant son frère avec compassion.

— Il m'a agacé, et fort adroitement: «La conscience, qu'est-ce que cela? C'est moi qui l'ai inventée. Pourquoi a-t-on des remords? Par habitude. L'habitude qu'a l'humanité depuis sept mille ans. Défaisons-nous de l'habitude et nous serons des dieux.» C'est lui qui l'a dit!

— Mais pas toi, pas toi? S'écria malgré lui Aliocha avec un lumineux regard. Eh bien, laisse-le, oublie-le donc! Qu'il emporte avec lui tout ce que tu maudis maintenant et qu'il ne revienne plus.

— Il est méchant, il s'est moqué de moi. C'est un insolent, Aliocha, dit Ivan, frémissant au souvenir de l'offense. Il m'a calomnié à maint égard, il m'a calomnié en face. «Oh! Tu vas accomplir une noble action, tu déclareras que c'est toi l'assassin responsable, que le valet a tué ton père à ton instigation…»

— Frère, contiens-toi; ce n'est pas toi qui as tué. Ce n'est pas vrai!

— C'est lui qui le dit, et il le sait: «Tu vas accomplir une action vertueuse, et pourtant tu ne crois pas à la vertu, voilà ce qui t'irrite et te tourmente.» Voilà ce qu'il m'a dit, et il s'y connaît…

— C'est toi qui le dis, ce n'est pas lui! Tu parles dans le délire.

— Non, il sait ce qu'il dit: «C'est par orgueil que tu vas dire: C'est moi qui ai tué, pourquoi êtes-vous saisis d'effroi, vous mentez! Je méprise votre opinion, je me moque de votre effroi.» Il disait encore: «Sais-tu, tu veux qu'on t'admire; c'est un criminel, un assassin, dira-t-on, mais quels nobles sentiments! Pour sauver son frère, il s'est accusé!» Mais c'est faux, Aliocha,

s'écria Ivan, les yeux étincelants. Je ne veux pas de l'admiration des rustres. Je te jure qu'il a menti. C'est pour ça que je lui ai lancé un verre qui s'est brisé sur son museau!

— Frère, calme-toi, cesse…

— Non, c'est un savant tortionnaire, et cruel, poursuivit Ivan qui n'avait pas entendu. Je savais bien pourquoi il venait. «Soit, disait-il, tu voulais aller par orgueil, mais en gardant l'espoir que Smerdiakov serait démasqué et envoyé au bagne, qu'on acquitterait Mitia, et qu'on te condamnerait moralement seulement (tu entends, il a ri à cet endroit!), tandis que d'autres t'admireraient. Mais Smerdiakov est mort, qui te croira maintenant en justice, toi seul? Pourtant tu y vas, tu as décidé d'y aller. Dans quel dessein, après cela?» C'est bizarre, Aliocha, je ne puis supporter de pareilles questions. Qui a l'audace de me les poser?

— Frère, interrompit Aliocha, glacé de peur mais espérant toujours ramener Ivan à la raison, comment a-t-il pu te parler de la mort de Smerdiakov avant mon arrivée, alors que personne ne la connaissait et n'avait eu le temps de l'apprendre?

— Il m'en a parlé, dit Ivan d'un ton tranchant. Il n'a même parlé que de cela, si tu veux. «Si encore tu croyais à la vertu: on ne me croira pas, n'importe, j'agis par principe. Mais tu n'es qu'un pourceau, comme Fiodor Pavlovitch, tu n'as que faire de la vertu. Pourquoi te traîner là-bas, si ton sacrifice est inutile? Tu n'en sais rien et tu donnerais beaucoup pour le savoir! Soi-disant, tu t'es décidé? Tu passeras la nuit à peser le pour et le contre! Pourtant, tu iras, tu le sais bien, tu sais que, quelle que soit ta résolution, la décision ne dépend pas de toi. Tu iras, parce que tu n'oseras pas faire autrement. Et pourquoi n'oseras-tu pas? Devine toi-même, c'est une énigme!» Là-dessus il est parti, quand tu arrivais. Il m'a traité de lâche, Aliocha. Le mot de l'énigme[309], c'est que je suis un lâche! Smerdiakov en a dit autant. Il faut le tuer. Katia me méprise, je le vois depuis un mois; Lise commence à me mépriser. «Tu iras pour qu'on t'admire», c'est un abominable mensonge! Et toi aussi, tu me méprises, Aliocha. Je te déteste de nouveau! Et je hais aussi le monstre, qu'il pourrisse au bagne! Il a chanté un hymne! J'irai demain leur cracher au visage à tous.»

Ivan se leva avec fureur, arracha la serviette, se remit à marcher dans la chambre. Aliocha se rappela ses récentes paroles: «Il me semble dormir éveillé… Je vais, je parle, je vois, et pourtant je dors.» C'est bien cela, il n'osait le quitter pour aller chercher un médecin, n'ayant personne à qui le confier. Peu à peu Ivan se mit à déraisonner tout à fait. Il parlait toujours, mais ses propos étaient incohérents; il articulait mal les mots. Tout à coup, il chancela, mais Aliocha put le soutenir; il le déshabilla tant bien que mal et le mit au lit. Le malade tomba dans un profond sommeil, la respiration régulière. Aliocha le veilla encore deux heures, puis il prit un oreiller et s'allongea sur le divan, sans se dévêtir. Avant de s'endormir, il pria pour ses frères. Il commençait à comprendre la maladie d'Ivan. «Les tourments d'une résolution fière, une conscience exaltée!» Dieu, auquel Ivan ne croyait pas, et Sa vérité, avaient subjugué ce cœur encore rebelle. «Oui, songeait Aliocha, puisque Smerdiakov est mort, personne ne croira Ivan; néanmoins, il ira déposer. Dieu vaincra, se dit Aliocha avec un doux sourire. Ou Ivan se relèvera à la lumière de la vérité, ou bien… il succombera dans la haine, en se vengeant de lui-même et des autres pour avoir servi une cause à laquelle il ne croyait pas», ajouta-t-il avec amertume. Et il pria de nouveau pour Ivan.

Livre XII: Une erreur judiciaire.

I. Le jour fatal

Le lendemain des événements que nous avons narrés, à dix heures du matin, la séance du tribunal s'ouvrit et le procès de Dmitri Karamazov commença.

Je dois déclarer au préalable qu'il m'est impossible de relater tous les faits dans leur ordre détaillé. Un tel exposé demanderait, je crois, un gros volume. Aussi, qu'on ne m'en veuille pas de me borner à ce qui m'a paru le plus frappant. J'ai pu prendre l'accessoire pour l'essentiel et omettre des traits caractéristiques… D'ailleurs, inutile de m'excuser… Je fais de mon mieux et les lecteurs le verront bien.

Avant de pénétrer dans la salle, mentionnons ce qui causait la surprise générale. Tout le monde connaissait l'intérêt soulevé par ce procès impatiemment attendu, les discussions et les suppositions qu'il provoquait depuis deux mois. On savait aussi que cette affaire avait du retentissement dans toute la Russie, mais on ne pensait pas qu'elle pût susciter une pareille émotion ailleurs que chez nous. Il vint du monde, non seulement du chef-lieu, mais d'autres villes et même de Moscou et de Pétersbourg, des juristes, des notabilités, ainsi que des dames. Toutes les cartes furent enlevées en moins de rien. Pour les visiteurs de marque, on avait réservé des places derrière la table où siégeait le tribunal; on y installa des fauteuils, ce qui ne s'était jamais vu. Les dames, fort nombreuses, formaient au moins la moitié du public. Il y avait tellement de juristes qu'on ne savait où les mettre, toutes les cartes étant distribuées depuis longtemps. On édifia à la hâte au fond de la salle, derrière l'estrade, une séparation à l'intérieur de laquelle ils prirent place, s'estimant heureux de pouvoir même rester debout, car on avait enlevé toutes les chaises pour gagner de l'espace, et la foule rassemblée assista au procès debout, en masse compacte. Certaines dames, surtout les nouvelles venues, se montrèrent aux galeries excessivement parées, mais la plupart ne songeaient pas à la toilette. On lisait sur leur visage une avide curiosité. Une des particularités de ce public, digne d'être signalée et qui se manifesta au cours

des débats, c'était la sympathie qu'éprouvait pour Mitia l'énorme majorité des dames, sans doute parce qu'il avait la réputation de captiver les cœurs féminins: elles désiraient le voir acquitter. On escomptait la présence des deux rivales. Catherine Ivanovna surtout excitait l'intérêt général; on racontait des choses étonnantes sur elle, sur la passion dont elle brûlait encore pour Mitia, malgré son crime. On rappelait sa fierté (elle n'avait fait de visites presque à personne), ses «relations aristocratiques». On disait qu'elle avait l'intention de demander au gouvernement l'autorisation d'accompagner le criminel au bagne et de l'épouser dans les mines, sous terre. L'apparition de Grouchegnka n'éveillait pas moins d'intérêt, on attendait avec curiosité la rencontre à l'audience des deux rivales, l'aristocratique jeune fille et l'«hétaïre». D'ailleurs, nos dames connaissaient mieux Grouchegnka, qui «avait perdu Fiodor Pavlovitch et son malheureux fils», et la plupart s'étonnaient qu'«une femme aussi ordinaire, pas même jolie», ait pu rendre à ce point amoureux le père et le fils. Je sais pertinemment que dans notre ville de sérieuses querelles de famille éclatèrent à cause de Mitia. Beaucoup de dames se disputaient avec leurs maris, par suite de désaccord sur cette triste affaire, et on comprend que ceux-ci arrivaient à l'audience, non seulement mal disposés envers l'accusé, mais aigris contre lui. En général, à l'inverse des dames, l'élément masculin était hostile au prévenu. On voyait des visages sévères, renfrognés, d'autres courroucés, et cela en majorité. Il est vrai que Mitia avait insulté bien des gens durant son séjour parmi nous. Assurément, certains spectateurs étaient presque gais et fort indifférents au sort de Mitia, tout en s'intéressant à l'issue de l'affaire; la plupart désiraient le châtiment du coupable, sauf peut-être les juristes, qui n'envisageaient le procès que du point de vue juridique, en négligeant le côté moral. L'arrivée de Fétioukovitch, réputé pour son talent, agitait tout le monde; ce n'était pas la première fois qu'il venait en province plaider des procès criminels retentissants, dont on gardait ensuite longtemps le souvenir. Il circulait des anecdotes sur notre procureur et le président du tribunal. On racontait que le procureur tremblait de se rencontrer avec Fétioukovitch, avec qui il avait eu des démêlés à Pétersbourg, au début de sa carrière; notre susceptible Hippolyte Kirillovitch, qui s'estimait lésé parce qu'on n'appréciait pas

convenablement son mérite, avait repris courage avec l'affaire Karamazov et rêvait même de relever sa réputation ternie; mais Fétioukovitch lui faisait peur. Ces assertions n'étaient pas tout à fait justes. Notre procureur n'était pas de ces caractères qui se laissent aller devant le danger, mais, au contraire, de ceux dont l'amour-propre grandit, s'exalte, précisément en proportion du danger. En général, notre procureur était trop ardent, trop impressionnable. Il mettait parfois toute son âme dans une affaire, comme si de sa décision dépendaient son sort et sa fortune. Dans le monde judiciaire, on souriait de ce travers, qui avait valu à notre procureur une certaine notoriété, plus grande qu'on n'aurait pu le croire d'après sa situation modeste dans la magistrature. On riait surtout de sa passion pour la psychologie. À mon avis, tous se trompaient; notre procureur était, je crois, d'un caractère bien plus sérieux que beaucoup ne le pensaient. Mais cet homme maladif n'avait pas su se poser au début de sa carrière, ni par la suite.

Quant au président du tribunal, c'était un homme instruit, humain, ouvert aux idées les plus modernes. Il avait passablement d'amour-propre, mais toute son ambition se bornait à être tenu pour progressiste. Il possédait d'ailleurs des relations et de la fortune. On constata ensuite qu'il s'intéressait assez vivement à l'affaire Karamazov, mais dans un sens purement général: en tant que phénomène classé, envisagé comme la résultante de notre régime social, comme une caractéristique de la mentalité russe, etc. Quant au caractère particulier de l'affaire, à la personnalité de ses acteurs, à commencer par l'accusé, cela ne présentait pour lui qu'un intérêt vague, abstrait, comme il convenait d'ailleurs, peut-être.

Longtemps avant l'heure, la salle était comble. C'est la plus belle de la ville, vaste, haute, sonore. À droite du tribunal, qui siégeait sur une estrade, on avait installé une table et deux rangs de fauteuils pour le jury. À gauche se trouvait la place de l'accusé et de son défenseur. Au milieu de la salle, près des juges, les pièces à conviction figuraient sur une table: la robe de soie blanche de Fiodor Pavlovitch, ensanglantée; le pilon de cuivre, instrument présumé du crime; la chemise et la redingote de Mitia, toute tachée vers la poche où il avait fourré son mouchoir; ledit mouchoir, où le sang formait une croûte; le pistolet chargé chez Perkhotine pour le suicide de Mitia et enlevé

furtivement par Tryphon Borissytch, à Mokroïé; l'enveloppe des trois mille roubles destinés à Grouchegnka, la faveur rose qui la ficelait, d'autres objets encore que j'ai oubliés. Plus loin, au fond de la salle, se tenait le public, mais devant la balustrade on avait disposé des fauteuils pour les témoins qui resteraient dans la salle après leur déposition. À dix heures, le tribunal composé du président, d'un assesseur et d'un juge de paix honoraire, fit son entrée. Le procureur arriva au même instant. Le président était robuste et ragot, le visage congestionné, une cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants coupés court, et décoré. Le procureur parut à tout le monde étrangement pâle, le teint presque verdâtre, maigri pour ainsi dire subitement, car je l'avais vu l'avant-veille dans son état normal. Le président commença par demander à l'huissier si tous les jurés étaient présents… Mais il m'est impossible de continuer ainsi, certaines choses m'ayant échappé et surtout parce que, comme je l'ai déjà dit, le temps et la place me manqueraient pour un compte rendu intégral. Je sais seulement que la défense et l'accusation ne récusèrent qu'un petit nombre de jurés. Le jury se composait de quatre fonctionnaires, deux négociants, six petits-bourgeois et paysans de notre ville. Longtemps avant le procès, je me souviens qu'en société on se demandait, surtout les dames: «Est-il possible qu'une affaire à la psychologie aussi compliquée soit soumise à la décision de fonctionnaires et de croquants, qu'est-ce qu'ils y comprendront?» Effectivement, les quatre fonctionnaires faisant partie du jury étaient de petites gens, déjà grisonnants, sauf un, peu connus dans notre société, ayant végété avec de chétifs appointements; ils devaient avoir de vieilles femmes, impossibles à exhiber, et une ribambelle d'enfants, qui couraient peut-être nu-pieds; les cartes charmaient leurs loisirs et ils n'avaient, bien entendu, jamais rien lu. Les deux hommes de négoce avaient l'air posé, mais étrangement taciturnes et immobiles; l'un d'eux était rasé et habillé à l'européenne, l'autre, à la barbe grise, portait au cou une médaille. Rien à dire des petits-bourgeois et paysans de Skotoprigonievsk. Les premiers ressemblent fort aux seconds et labourent comme eux. Deux d'entre eux portaient aussi le costume européen, ce qui les faisait paraître plus malpropres et plus laids peut-être que les autres. Si bien qu'on se demandait involontairement, comme je fis en les regardant: «Qu'est-ce que

ces gens peuvent bien comprendre à une affaire de ce genre?» Néanmoins, leurs visages, rigides et renfrognés, avaient une expression imposante.

Enfin, le président appela la cause et ordonna d'introduire l'accusé. Un profond silence régna, on aurait entendu voler une mouche. Mitia me produisit une impression des plus défavorables. Il se présenta en dandy, habillé de neuf, des gants glacés, du linge fin. J'ai su depuis qu'il s'était commandé pour cette journée une redingote à Moscou, chez son ancien tailleur, qui avait conservé sa mesure. Il s'avança à grands pas, raide, regardant droit devant lui, et s'assit d'un air impassible. En même temps parut son défenseur, le célèbre Fétioukovitch; un murmure discret parcourut la salle. C'était un homme grand et sec, aux jambes grêles, aux doigts exsangues et effilés, les cheveux courts, le visage glabre, et dont les lèvres minces se plissaient parfois d'un sourire sarcastique. Il paraissait quarante ans. Le visage eût été sympathique sans les yeux, dénués d'expression et très rapprochés du nez qu'il avait long et mince; bref, une physionomie d'oiseau. Il était en habit et en cravate blanche. Je me rappelle fort bien l'interrogatoire d'identité; Mitia répondit d'une voix si forte qu'elle surprit le président. Puis on donna lecture de la liste des témoins et experts. Quatre d'entre eux faisaient défaut: Mioussov, retourné à Paris, mais dont la déposition figurait au dossier; MmeKhokhlakov et le propriétaire foncier Maximov, pour cause de maladie; Smerdiakov, décédé subitement, comme l'attestait un rapport de police. La nouvelle de sa mort fit sensation; beaucoup de personnes ignoraient encore son suicide. Ce qui frappa surtout fut une sortie de Mitia à ce propos:

«À chien, mort de chien!» s'écria-t-il.

Son défenseur s'élança vers lui, le président le menaça de prendre des mesures sévères en cas de nouvelle algarade. Mitia répéta plusieurs fois à l'avocat, à mi-voix et sans regret apparent:

«Je ne le ferai plus! Ça m'a échappé. Je ne le ferai plus!»

Cet épisode ne témoignait pas en sa faveur aux yeux des jurés et du public. Il donnait un échantillon de son caractère. Ce fut sous cette impression que le greffier lut l'acte d'accusation. Il était concis, se bornant à l'exposé des principaux motifs d'inculpation; néanmoins, je fus vivement

impressionné. Le greffier lisait d'une voix nette et sonore. Toute la tragédie apparaissait en relief, éclairée d'une lumière implacable. Après quoi, le président demanda à Mitia:

«Accusé, vous reconnaissez-vous coupable?»

Mitia se leva.

— Je me reconnais coupable d'ivresse, de débauche et de paresse, dit-il avec exaltation. Je voulais me corriger définitivement à l'heure même où le sort m'a frappé. Mais je suis innocent de la mort du vieillard, mon père et mon ennemi. Je ne l'ai pas volé non plus, non, j'en suis incapable. Dmitri Karamazov peut être un vaurien, mais un voleur, non pas!»

Il se rassit frémissant. Le président l'invita à répondre uniquement aux questions. Ensuite, les témoins furent appelés pour prêter serment. Les frères de l'accusé furent dispensés de cette formalité. Après les exhortations du prêtre et du président, on fit sortir les témoins pour les rappeler à tour de rôle.

II. Des témoins dangereux

J'ignore si les témoins à charge et à décharge avaient été groupés par le président, et si on se proposait de les appeler dans un ordre voulu. C'est probable. En tout cas, on commença par les témoins de l'accusation. Encore un coup, je n'ai pas l'intention de reproduire in extenso les débats. D'ailleurs, ce serait en partie superflu, car le réquisitoire et la plaidoirie résumèrent clairement la marche et le sens de l'affaire, ainsi que les dépositions des témoins. J'ai noté intégralement par endroits ces deux remarquables discours que je citerai en leur temps, de même qu'un épisode inattendu du procès, qui a indubitablement influé sur son issue fatale. Dès le début, la solidité de l'accusation et la faiblesse de la défense s'affirmèrent aux yeux de tous: on vit les faits se grouper, s'accumuler, et l'horreur du crime s'étaler peu à peu au grand jour. On se rendait compte que la cause était entendue, le doute impossible, que les débats n'auraient lieu que pour la forme, la culpabilité de l'accusé étant archidémontrée. Je pense même qu'elle ne faisait aucun doute pour toutes les dames qui attendaient avec une telle impatience l'acquittement de l'intéressant prévenu. Plus encore, il me semble qu'elles se fussent

affligées d'une culpabilité moins évidente, car cela eût diminué l'effet du dénouement. Chose étrange, toutes les dames crurent à l'acquittement presque jusqu'à la dernière minute. «Il est coupable, mais on l'acquittera par humanité, au nom des idées nouvelles», etc. Voilà pourquoi elles étaient accourues avec tant d'empressement. Les hommes s'intéressaient surtout à la lutte du procureur et du fameux Fétioukovitch. Tous se demandaient ce que celui-ci, avec tout son talent, pourrait faire d'une cause perdue d'avance. Aussi l'observait-on avec une attention soutenue. Mais Fétioukovitch demeura jusqu'au bout une énigme. Les gens expérimentés pressentaient qu'il avait un système, qu'il poursuivait un but, mais il était presque impossible de deviner lequel. Son assurance sautait pourtant aux yeux. En outre, on remarqua avec satisfaction que, durant son court séjour parmi nous, il s'était remarquablement mis au courant de l'affaire et qu'il «l'avait étudiée dans tous ses détails». On admira ensuite son habileté à discréditer tous les témoins de l'accusation, à les dérouter autant que possible, et surtout à ternir leur réputation morale, et, par conséquent, leurs dépositions. D'ailleurs, on supposait qu'il agissait ainsi beaucoup par jeu, pour ainsi dire, par coquetterie juridique, afin de mettre en œuvre tous ses procédés d'avocat, car on pensait bien que ces «dénigrements» ne lui procureraient aucun avantage définitif, et lui-même, probablement, le comprenait mieux que personne; il devait tenir en réserve une idée, une arme cachée, qu'il démasquerait au moment voulu. Pour l'instant, conscient de sa force, il paraissait folâtrer.

Ainsi, lorsqu'on interrogea Grigori Vassiliévitch, l'ancien valet de chambre de Fiodor Pavlovitch, qui affirmait avoir vu la porte de la maison ouverte, le défenseur s'attacha à lui, quand ce fut son tour de lui poser des questions. Grigori Vassiliévitch parut à la barre sans être le moins du monde troublé par la majesté du tribunal ou la présence d'un nombreux public. Il déposa avec la même assurance que s'il s'était entretenu en tête à tête avec sa femme, mais avec plus de déférence. Impossible de le dérouter. Le procureur l'interrogea longtemps sur les particularités de la famille Karamazov. Grigori en fit un tableau suggestif. On voyait que le témoin était ingénu et impartial. Malgré tout son respect pour son ancien maître, il déclara que celui-ci avait été injuste envers Mitia et «n'élevait pas les enfants comme il faut. Sans moi,

il eût été rongé par les poux», dit-il en parlant de la petite enfance de Mitia. «De même, le père n'aurait pas dû faire tort au fils pour le bien qui lui venait de sa mère.» Le procureur lui ayant demandé ce qui lui permettait d'affirmer que Fiodor Pavlovitch avait fait tort à son fils lors du règlement de compte, Grigori, à l'étonnement général, n'apporta aucun argument décisif, mais persista à dire que ce règlement n'était «pas juste», et que Mitia «aurait dû recevoir encore quelque milliers de roubles». À ce propos, le procureur interrogea avec une insistance particulière tous les témoins présumés au courant, y compris les frères de l'accusé, mais aucun d'eux ne le renseigna d'une façon précise, chacun affirmant la chose sans pouvoir en fournir une preuve tant soit peu exacte. Le récit de la scène, à table, où Dmitri Fiodorovitch fit irruption et battit son père, en menaçant de revenir le tuer, produisit une impression sinistre, d'autant plus que le vieux domestique narrait avec calme et concision, dans un langage original, ce qui faisait beaucoup d'effet. Il déclara que l'offense de Mitia, qui l'avait alors frappé au visage et renversé, était depuis longtemps pardonnée. Quand à Smerdiakov – il se signa – c'était un garçon doué, mais déprimé par la maladie et surtout impie, ayant subi l'influence de Fiodor Pavlovitch et de son fils aîné. Il attesta avec chaleur son honnêteté, racontant l'épisode de l'argent trouvé et rendu par Smerdiakov à son maître, ce qui lui valut, avec une pièce d'or, la confiance de celui-ci. Il soutint opiniâtrement la version de la porte ouverte sur le jardin. D'ailleurs, on lui posa tant de questions que je ne puis me les rappeler toutes. Enfin, ce fut le tour du défenseur, qui s'informa d'abord de l'enveloppe où «soi-disant» Fiodor Pavlovitch avait caché trois mille roubles «pour une certaine personne». «L'avez-vous vue, vous qui approchiez depuis si longtemps votre maître?» Grigori répondit que non et qu'il ne connaissait l'existence de cet argent que «depuis que tout le monde en parlait». Cette question relative à l'enveloppe, Fétioukovitch la posa chaque fois qu'il put aux témoins, avec autant d'insistance que le procureur en avait mis à se renseigner sur le partage du bien; tous répondirent qu'ils n'avaient pas vu l'enveloppe, quoique beaucoup en eussent entendu parler. La persistance du défenseur fut remarquée dès le début.

«Maintenant, pourrais-je vous demander, reprit Fétioukovitch, de quoi se

composait ce baume ou plutôt cette infusion dont vous vous êtes frotté les reins, avant de vous coucher, le soir du crime, comme il ressort de l'instruction?»

Grigori le regarda d'un air hébété et, après un silence, murmura:

«Il y avait de la sauge.

— Seulement de la sauge? Rien de plus?

— Et du plantain.

— Et du poivre, peut-être?

— Il y avait aussi du poivre.

— Et tout ça avec de la vodka?

— Avec de l'alcool.»

Un léger rire parcourut l'assistance.

«Voyez-vous, même de l'alcool. Après vous être frotté le dos, vous avez bu le reste de la bouteille, avec une pieuse prière connue de votre épouse seule, n'est-ce pas?

— Oui.

— En avez-vous pris beaucoup? Un ou deux petits verres?

— Le contenu d'un verre.

— Autant que ça. Un verre et demi, peut-être?»

Grigori garda le silence. Il semblait comprendre.

«Un verre et demi d'alcool pur, ce n'est pas mal, qu'en pensez-vous? Avec ça on peut voir ouvertes les portes du paradis!»

Grigori se taisait toujours. Un nouveau rire fusa. Le président s'agita.

«Pourriez-vous dire, insista Fétioukovitch, si vous reposiez quand vous avez vu la porte du jardin ouverte?

— J'étais sur mes jambes.

— Cela ne veut pas dire que vous ne reposiez pas. (Nouveau rire.) Auriez-vous pu répondre à ce moment-là, si quelqu'un vous avait demandé, par exemple, en quelle année nous sommes?

— Je ne sais pas.

— Eh bien! En quelle année sommes-nous, depuis la naissance de Jésus-Christ, le savez-vous?»

Grigori, l'air dérouté, regardait fixement son bourreau. Son ignorance de

l'année actuelle paraissait étrange.

«Peut-être savez-vous combien vous avez de doigts aux mains?

— J'ai l'habitude d'obéir, proféra soudain Grigori; s'il plaît aux autorités de se moquer de moi, je dois le supporter.»

Fétioukovitch resta un peu déconcerté. Le président intervint et lui rappela qu'il devait poser des questions plus en rapport avec l'affaire. L'avocat répondit avec déférence qu'il n'avait plus rien à demander. Assurément, la déposition d'un homme «ayant vu les portes du paradis», et ignorant en quelle année il vivait, pouvait inspirer des doutes, de sorte que le but du défenseur se trouva atteint. Un incident marqua la fin de l'interrogatoire. Le président lui ayant demandé s'il avait des observations à présenter, Mitia s'écria:

«Sauf pour la porte, le témoin a dit la vérité. Je le remercie de m'avoir enlevé la vermine et pardonné mes coups; ce vieillard fut toute sa vie honnête et fidèle à mon père comme trente-six caniches.

— Accusé, choisissez vos expressions, dit sévèrement le président.

— Je ne suis pas un caniche, grommela Grigori.

— Eh bien, c'est moi qui suis un caniche! Cria Mitia. Si c'est une offense, je la prends à mon compte, j'ai été brutal et violent avec lui! Avec Ésope aussi.

— Quel Ésope? Releva sévèrement le président.

— Mais Pierrot… mon père, Fiodor Pavlovitch.»

Le président exhorta de nouveau Mitia à choisir ses termes avec plus de prudence.

«Vous vous nuisez ainsi dans l'esprit de vos juges.»

Le défenseur procéda tout aussi adroitement avec Rakitine, un des témoins les plus importants, un de ceux auxquels le procureur tenait le plus. Il savait une masse de choses, avait tout vu, causé avec une foule de gens, et connaissait à fond la biographie de Fiodor Pavlovitch et des Karamazov. À vrai dire, il n'avait entendu parler de l'enveloppe aux trois mille roubles que par Mitia. En revanche, il décrivit en détail les prouesses de Mitia au cabaret «À la Capitale», ses paroles et ses actes compromettants, raconta l'histoire du capitaine Sniéguiriov, dit «torchon de tille». Quant à ce que le père pouvait

redevoir au fils lors du règlement de compte, Rakitine lui-même n'en savait rien et s'en tira par des généralités méprisantes: «Impossible de comprendre lequel avait tort et de s'y reconnaître dans le gâchis des Karamazov.» Il représenta ce crime tragique comme le produit des mœurs arriérées du servage et du désordre où était plongée la Russie, privée des institutions nécessaires. Bref, on le laissa discourir. C'est depuis ce procès que M. Rakitine se révéla et attira l'attention. Le procureur savait que le témoin préparait pour une revue un article relatif au crime et en cita, comme on le verra plus loin, quelques passages dans son réquisitoire. Le tableau peint par le témoin parut sinistre et renforça «l'accusation». En général, l'exposé de Rakitine plut au public par l'indépendance et la noblesse de la pensée; on entendit même quelques applaudissements lorsqu'il parla du servage et de la Russie en proie à la désorganisation. Mais Rakitine, qui était jeune, commit une bévue dont le défenseur sut aussitôt profiter. Interrogé au sujet de Grouchegnka et entraîné par son succès et la hauteur morale où il avait plané, il s'exprima avec quelque dédain sur Agraféna Alexandrovna, «entretenue par le marchand Samsonov». Il eût donné beaucoup ensuite pour retirer cette parole, car ce fut là que Fétioukovitch l'attrapa. Et cela parce que Rakitine ne s'attendait pas à ce que celui-ci pût s'initier en si peu de temps à des détails aussi intimes.

«Permettez-moi une question, commença le défenseur avec un sourire aimable et presque déférent. Vous êtes bien Mr Rakitine, l'auteur d'une brochure éditée par l'autorité diocésaine, Vie du bienheureux Père Zosime, pleine de pensées religieuses, profondes, avec une dédicace fort édifiante à Sa Grandeur, et que j'ai lue récemment avec tant de plaisir?

— Elle n'était pas destinée à paraître… on l'a publiée sans me prévenir, murmura Rakitine qui paraissait déconcerté.

— C'est très bien. Un penseur comme vous peut et même doit s'intéresser aux phénomènes sociaux. Votre brochure, grâce à la protection de Sa Grandeur, s'est répandue et a rendu service… Mais voici ce que je serais curieux de savoir: vous venez de déclarer que vous connaissiez intimement MmeSviétlov? (Nota bene. Tel était le nom de famille de Grouchegnka. Je l'ignorais jusqu'alors.)

— Je ne puis répondre de toutes mes connaissances… Je suis un jeune homme… D'ailleurs, qui le pourrait? Dit Rakitine en rougissant.

— Je comprends, je comprends parfaitement! Dit Fétioukovitch, feignant la confusion et comme empressé à s'excuser. Vous pouviez, comme n'importe qui, vous intéresser à une femme jeune et jolie, qui recevait chez elle la fleur de la jeunesse locale, mais… je voulais seulement me renseigner; nous savons qu'il y a deux mois, MmeSviétlov désirait vivement faire la connaissance du cadet des Karamazov, Alexéi Fiodorovitch. Elle vous avait promis vingt-cinq roubles si vous le lui ameniez dans son habit religieux. La visite eut lieu le soir même du drame qui a provoqué le procès actuel. Avez-vous reçu alors de MmeSviétlov vingt-cinq roubles de récompense, voilà ce que je voudrais que vous me disiez?

— C'était une plaisanterie… Je ne vois pas en quoi ça peu vous intéresser. J'ai pris cet argent par plaisanterie, pour le rendre ensuite.

— Par conséquent, vous l'avez accepté. Mais vous ne l'avez pas encore rendu… ou peut-être que si?

— C'est une bagatelle…, murmura Rakitine; je ne puis répondre à de telles questions… Certes, je le rendrai.»

Le président intervint, mais le défenseur déclara qu'il n'avait plus rien à demander à M. Rakitine. Celui-ci se retira un peu penaud. Le prestige du personnage fut ainsi ébranlé, et Fétioukovitch, en l'accompagnant du regard, semblait dire au public: «Voici ce que valent vos accusateurs!» Mitia, outré du ton sur lequel Rakitine avait parlé de Grouchegnka, cria de sa place: «Bernard!» Quand le président lui demanda s'il avait quelque chose à dire, il s'écria:

«Il venait me voir en prison pour me soutirer de l'argent, ce misérable, cet athée; il a mystifié Sa Grandeur!»

Mitia fut naturellement rappelé à l'ordre, mais Mr Rakitine était achevé. Pour une tout autre cause, le témoignage du capitaine Snéguiriov n'eut pas non plus de succès. Il apparut dépenaillé, en costume malpropre et, malgré les mesures de précaution et l'examen préalable, se trouva en état d'ivresse. Il refusa de répondre au sujet de l'insulte que lui avait faite Mitia.

«Que Dieu lui pardonne! Iliioucha l'a défendu. Dieu me dédommagera là-

haut.

— Qui vous a défendu de parler?

— Iliioucha, mon petit garçon: «Papa, papa, comme il t'a humilié!» Il disait cela près de la pierre. Maintenant, il se meurt.»

Le capitaine se mit tout à coup à sangloter et se laissa tomber aux pieds du président. On l'emmena aussitôt, parmi les rires de l'assistance. L'effet escompté par le procureur fut manqué.

Le défenseur continua à user de tous les moyens, étonnant de plus en plus par sa connaissance de l'affaire, jusque dans ses moindres détails. Ainsi, la déposition de Tryphon Borissytch avait produit une vive impression, naturellement des plus défavorables à l'accusé. D'après lui, Mitia, lors de son premier séjour à Mokroïé, avait dû dépenser au moins trois mille roubles, «à peu de chose près. Combien d'argent a été gaspillé, rien que pour les tziganes! Quant à nos pouilleux, ce n'est pas des cinquante kopeks, mais des vingt-cinq roubles au moins qu'il leur distribuait. Et combien lui en a-t-on volé! Les voleurs ne s'en sont pas vantés, comment les reconnaître, parmi de telles prodigalités! Nos gens sont des brigands, dénués de conscience. Et les filles qui n'avaient pas le sou, elles sont riches maintenant». Bref, il rappelait chaque dépense et portait tout en compte. Cela ruinait l'hypothèse de quinze cents roubles dépensés, le reste ayant été mis de côté dans le sachet. «J'ai vu moi-même les trois mille roubles entre ses mains, vu de mes propres yeux, et nous nous y connaissons, nous autres!» Sans essayer d'infirmer son témoignage, le défenseur rappela que le voiturier Timothée et un autre paysan, Akim, avaient trouvé dans le vestibule, lors du premier voyage à Mokroïé, un mois avant l'arrestation, cent roubles perdus par Mitia en état d'ébriété, et les avaient remis à Tryphon Borissytch, qui leur donna un rouble à chacun. «Eh bien! Avez-vous rendu alors cet argent à Mr Karamazov, oui ou non?» Tryphon Borissytch, malgré ses détours, avoua la chose, après qu'on eut interrogé les deux paysans, et affirma avoir restitué la somme à Dmitri Fiodorovitch, «en toute honnêteté, mais étant ivre alors, celui-ci ne pouvait guère s'en souvenir». Or, comme il avait nié la trouvaille auparavant, sa restitution à Mitia ivre inspirait naturellement des doutes. De la sorte, un des témoins à charge les plus dangereux restait suspect et atteint dans sa

réputation.

Il en alla de même avec les Polonais. Ils entrèrent d'un air désinvolte, en attestant qu'ils avaient «servi la couronne» et que pan Mitia leur avait offert trois mille roubles pour acheter leur honneur. Pan Musalowicz émaillait ses phrases de mots polonais, et voyant que cela le relevait aux yeux du président et du procureur, il s'enhardit et se mit à parler dans cette langue. Mais Fétioukovitch les prit aussi dans ses filets; malgré ses hésitations, Tryphon Borissytch, rappelé à la barre, reconnut que pan Wrublewski avait substitué un jeu de cartes au sien, et que pan Musalowicz trichait en tenant la banque. Ceci fut confirmé par Kalganov lors de sa déposition, et les panowie se retirèrent un peu honteux, parmi les rires de l'assistance.

Les choses se passèrent de la même façon avec presque tous les témoins les plus importants. Fétioukovitch réussit à déconsidérer chacun d'eux et à les prendre en faute. Les amateurs et les juristes l'admiraient, tout en se demandant à quoi cela pouvait servir, car, je le répète, l'accusation apparaissait de plus en plus irréfutable. Mais on voyait, à l'assurance du «grand mage», qu'il était tranquille, et on attendait patiemment: ce n'était pas un homme à venir de Pétersbourg pour rien et à s'en retourner sans résultat.

III. L'expertise médicale et une livre de noisettes

L'expertise médicale non plus ne fut guère favorable à l'accusé. D'ailleurs, Fétioukovitch lui-même ne comptait pas trop là-dessus, comme on le vit bien. Elle eut lieu, au fond, uniquement sur l'insistance de Catherine Ivanovna, qui avait fait venir un fameux médecin de Moscou; la défense, assurément, ne pouvait rien y perdre. Il s'y mêla toutefois un élément comique par suite d'un certain désaccord entre les médecins. Les experts étaient le fameux spécialiste en question, le Dr Herzenstube, de notre ville, et le jeune médecin Varvinski. Les deux derniers figuraient aussi en qualité de témoins cités par le procureur. Le premier appelé fut le Dr Herzenstube, un septuagénaire grisonnant et chauve, de taille moyenne, de constitution robuste. C'était un praticien consciencieux et fort estimé, un excellent homme, une sorte de frère morave. Depuis très longtemps établi chez nous, ses manières accusaient une

grande dignité. Philanthrope, il soignait gratuitement les pauvres et les paysans, visitait les taudis et les chaumines et laissait de l'argent pour les médicaments. En revanche, il était têtu comme un mulet: impossible de le faire démordre d'une idée. À propos, presque tout le monde en ville savait que le fameux spécialiste, arrivé depuis peu, s'était déjà permis des remarques fort désobligeantes sur les capacités du Dr Herzenstube. Bien que le médecin de Moscou ne prît pas moins de vingt-cinq roubles par visite, il y eut des gens qui profitèrent de son séjour pour le consulter. C'étaient naturellement des clients d'Herzenstube, et le fameux médecin critiqua partout son traitement de la façon la plus acerbe. Il finit par demander dès l'abord aux malades en entrant: «Dites-moi, qui vous a tripoté, Herzenstube? Hé! Hé!» Celui-ci, bien entendu, l'apprit. Donc, les trois médecins parurent comme experts. Le Dr Herzenstube déclara que «l'accusé était visiblement anormal au point de vue mental». Après avoir exposé ses considérations, que j'omets ici, il ajouta que cette anomalie ressortait non seulement de la conduite antérieure de l'accusé, mais encore de son attitude présente, et quand on le pria de s'expliquer, le vieux docteur déclara avec ingénuité que l'accusé, en entrant, «n'avait pas un air en rapport avec les circonstances; il marchait comme un soldat, regardant droit devant lui, alors qu'il aurait dû tourner les yeux à gauche, où se tenaient les dames, car il était grand amateur du beau sexe et devait se préoccuper de ce qu'elles diraient de lui», conclut le vieillard dans sa langue originale. Il s'exprimait volontiers et longuement en russe, mais chacune de ses phrases avait une tournure allemande, ce qui ne le troublait guère, car il s'était imaginé toute sa vie parler un russe excellent, «meilleur même que celui des Russes», et il aimait beaucoup citer les proverbes, affirmant chaque fois que les proverbes russes sont les plus expressifs de tous. Dans la conversation, par distraction peut-être, il oubliait parfois les mots les plus ordinaires, qu'il connaissait parfaitement, mais qui lui échappaient tout à coup. Il en allait de même lorsqu'il parlait allemand; on le voyait alors agiter la main devant son visage comme pour rattraper l'expression perdue, et personne n'aurait pu le contraindre à poursuivre avant qu'il l'eût retrouvée. Le vieillard était très aimé de nos dames; elles savaient que, demeuré célibataire, pieux et de mœurs pures, il considérait les femmes

comme des créatures idéales et supérieures. Aussi sa remarque inattendue parut-elle des plus bizarres et divertit fort l'assistance.

Le spécialiste de Moscou déclara catégoriquement à son tour qu'il tenait l'état mental de l'accusé pour anormal, «et même au suprême degré». Il discourut savamment sur «l'obsession» et «la manie» et conclut que, d'après toutes les données recueillies, l'accusé, plusieurs jours déjà avant son arrestation, se trouvait en proie à une obsession maladive incontestable; s'il avait commis un crime, c'était presque involontairement, sans avoir la force de résister à l'impulsion qui l'entraînait. Mais, outre «l'obsession», le docteur avait constaté de «la manie», ce qui constituait, d'après lui, un premier pas vers la démence complète. (N.B. Je rapporte ses dires en langage courant, le docteur s'exprimait dans une langue savante et spéciale.) «Tous ses actes sont au rebours du bon sens et de la logique, poursuivit-il. Sans parler de ce que je n'ai pas vu, c'est-à-dire du crime et de tout ce drame; avant-hier, en causant avec moi, il avait un regard fixe et inexplicable. Il riait brusquement et sans motif, en proie à une véritable irritation permanente et incompréhensible. Il proférait des paroles bizarres: «Bernard, l'éthique et autres choses qu'il ne faut pas.» Le docteur voyait surtout une preuve de manie dans le fait que l'accusé ne pouvait parler sans exaspération des trois mille roubles dont il s'estimait frustré, alors qu'il restait relativement calme au souvenir des autres offenses et échecs subis. «Enfin, il paraît que, déjà auparavant, il entrait en fureur au sujet de ces trois mille roubles, et cependant on assure qu'il n'est ni intéressé ni cupide. Quant à l'opinion de mon savant confère, conclut avec ironie l'homme de l'art, à savoir que l'accusé aurait dû en entrant regarder les dames, c'est une assertion plaisante, mais radicalement erronée; je conviens qu'en pénétrant dans la salle où se décide son sort, l'inculpé n'aurait pas dû avoir un regard aussi fixe, et que cela pourrait en effet déceler un trouble mental; mais j'affirme en même temps qu'il aurait dû regarder non à gauche, vers les dames, mais à droite, cherchant des yeux son défenseur, celui en qui il espère et dont son sort dépend.» Le spécialiste avait formulé son opinion sur un ton impérieux.

Le désaccord entre les deux experts parut particulièrement comique après la conclusion inattendue du Dr Varvinski, qui leur succéda. D'après lui,

l'accusé, maintenant comme alors, était tout à fait normal, si avant son arrestation il avait fait preuve d'une surexcitation extraordinaire, elle pouvait provenir des causes les plus évidentes: jalousie, colère, ivresse continuelle, etc. En tout cas cette nervosité n'avait rien à voir avec «l'obsession» dont on venait de parler. Quant à savoir où devait regarder l'accusé en entrant dans la salle, «à mon humble avis, il devait regarder droit devant lui, comme il l'avait fait en réalité, les yeux fixés sur les juges dont dépendait désormais son sort, de sorte que par là même il avait démontré son état parfaitement normal», conclut le jeune médecin avec quelque animation.

«Bravo, guérisseur! Cria Mitia, c'est bien ça!»

On le fit taire, mais cette opinion eut une influence décisive sur le tribunal et le public, car tout le monde la partagea, comme on le vit par la suite.

Le Dr Herzenstube, entendu comme témoin, servit inopinément les intérêts de Mitia. En qualité de vieil habitant, connaissant depuis longtemps la famille Karamazov, il fournit d'abord quelques renseignements dont «l'accusation» fit son profit mais ajouta:

«Cependant, le pauvre jeune homme méritait un meilleur sort, car il avait bon cœur dans son enfance et par la suite, je le sais. Un proverbe russe dit: «Si l'on a de l'esprit, c'est bien, mais si un homme d'esprit vient vous voir, c'est encore mieux, car cela fait deux esprits au lieu d'un…»

— On pense mieux à deux que tout seul, souffla avec impatience le procureur, qui savait que le vieillard, entiché de sa lourde faconde germanique, parlait toujours avec une lente prolixité, se souciant peu de faire attendre les gens.

— Eh oui! C'est ce que je dis, reprit-il avec ténacité: deux esprits valent mieux qu'un. Mais il est resté seul et a laissé le sien… Où l'a-t-il laissé? Voilà un mot que j'ai oublié, poursuivit-il en agitant la main devant ses yeux, ah oui! Spazieren.

— Se promener?

— Eh oui! C'est ce que je dis. Son esprit a donc vagabondé et s'est perdu. Et pourtant, c'était un jeune homme reconnaissant et sensible; je me le rappelle bien tout petit, abandonné chez son père, dans l'arrière-cour, quand il courait nu-pieds, avec un seul bouton à sa culotte.»

La voix de l'honnête vieillard se teinta d'émotion. Fétioukovitch tressaillit comme s'il pressentait quelque chose.

«Oui, j'étais moi-même encore jeune alors… J'avais quarante-cinq ans et je venais d'arriver ici. J'eus pitié de l'enfant et me dis: «Pourquoi ne pas lui acheter une livre… de quoi?» j'ai oublié comment ça s'appelle… une livre de ce que les enfants aiment beaucoup, comment est-ce donc?… et le docteur agita de nouveau les mains – ça croît sur un arbre, ça se récolte.

— Des pommes?

— Oh non! ça se vend à la livre, et les pommes à la douzaine… Il y en a beaucoup, c'est tout petit, on les met dans la bouche et crac!…

— Des noisettes?

— Eh oui! Des noisettes, c'est ce que je dis, confirma le docteur imperturbable, comme s'il n'avait pas cherché le mot, et j'apportai à l'enfant une livre de noisettes; jamais il n'en avait reçu, je levai le doigt en disant: «Mon garçon! Gott der Vater.» Il se mit à rire et répéta: Gott der Vater. – Gott der Sohn. Il rit de nouveau et gazouilla: Gott der Sohn. – Gott der heilige Geist[310]».

Le surlendemain, comme je passais, il me cria de lui-même: «Monsieur, Gott der Vater, Gott der Sohn». Il avait oublié Gott der heilige Geist, mais je le lui rappelai et il me fit de nouveau pitié. On l'emmena et je ne le vis plus. Vingt-trois ans après, je me trouvais un matin dans mon cabinet, la tête déjà blanche, quand un jeune homme florissant que j'étais incapable de reconnaître entra soudain, leva le doigt et dit en riant: «Gott der Vater, Gott der Sohn und Gott der heilige Geist! Je viens d'arriver et je tiens à vous remercier pour la livre de noisettes, car personne à part vous ne m'en a jamais acheté.» Je me rappelai alors mon heureuse jeunesse et le pauvre enfant nu-pieds; je fus retourné et lui dis: «Tu es un jeune homme reconnaissant, puisque tu n'as pas oublié cette livre de noisettes que je t'ai apportée dans ton enfance.» Je le serrai dans mes bras et je le bénis en pleurant. Il riait… car le Russe rit souvent quand il faudrait pleurer. Mais il pleurait aussi, je l'ai vu. Et maintenant, hélas!…

— Et maintenant, je pleure, Allemand, et maintenant je pleure, homme de Dieu!» cria tout à coup Mitia.

Quoi qu'il en soit, cette historiette produisit une impression favorable. Mais le principal effet en faveur de Mitia fut produit par la déposition de Catherine Ivanovna, dont je vais parler. En général, quand ce fut le tour des témoins à décharge[311], le sort parut sourire à Mitia, inopinément pour la défense elle-même. Mais avant Catherine Ivanovna, on interrogea Aliocha, qui se rappela soudain un fait paraissant réfuter positivement un des points les plus graves de l'accusation.

IV. La chance sourit à Mitia

Cela se passa à l'improviste. Aliocha, qui n'avait pas prêté serment, fut dès le début l'objet d'une vive sympathie, tant d'un côté que de l'autre. On voyait que sa bonne renommée le précédait. Il se montra modeste et réservé, mais son affection pour son malheureux frère perçait dans sa déposition. Il le caractérisa comme un être sans doute violent et entraîné par ses passions, mais noble, fier, généreux, capable de se sacrifier si on le lui demandait. Il reconnut d'ailleurs que, vers la fin, la passion de Mitia pour Grouchegnka et sa rivalité avec son père l'avaient mis dans une position intolérable. Mais il repoussa avec indignation l'hypothèse que son frère avait pu tuer pour voler, tout en convenant que ces trois mille roubles étaient devenus une obsession dans l'esprit de Mitia, qui les considérait comme une partie de son héritage frauduleusement détournée par son père et ne pouvait en parler sans se mettre en fureur. Quant à la rivalité des deux «personnes», comme disait le procureur, il s'exprima évasivement et refusa même de répondre à une ou deux questions.

«Votre frère vous a-t-il dit qu'il avait l'intention de tuer son père? Demanda le procureur. Vous pouvez ne pas répondre si cela vous convient.

— Directement, il ne me l'a pas dit.

— Indirectement, alors?

— Il m'a parlé une fois de sa haine pour son père. Il craignait… d'être capable de le tuer dans un moment d'exaspération.

— Et vous l'avez cru?

— Je n'ose l'affirmer. J'ai toujours pensé qu'un sentiment élevé le

sauverait au moment fatal, comme c'est arrivé en effet, car ce n'est pas lui qui a tué mon père», dit Aliocha d'une voix forte qui résonna.

Le procureur tressaillit comme un cheval de bataille au son de la trompette.

«Soyez sûr que je ne mets pas en doute la sincérité de votre conviction, et la crois indépendante de votre amour fraternel pour ce malheureux. L'instruction nous a déjà révélé votre opinion originale sur le tragique épisode qui s'est déroulé dans votre famille. Mais je ne vous cache pas qu'elle est isolée et contredite par les autres dépositions. Aussi j'estime nécessaire d'insister pour connaître les données qui vous ont convaincu définitivement de l'innocence de votre frère et de la culpabilité d'une autre personne que vous avez désignée à l'instruction.

— J'ai seulement répondu aux questions, dit Aliocha avec calme; je n'ai pas formulé d'accusation contre Smerdiakov.

— Pourtant, vous l'avez désigné?

— D'après les paroles de mon frère Dmitri. Je savais que, lors de son arrestation, il avait accusé Smerdiakov. Je suis persuadé de l'innocence de mon frère. Et si ce n'est pas lui qui a tué, alors…

— C'est Smerdiakov? Pourquoi précisément lui? Et pourquoi êtes-vous si convaincu de l'innocence de votre frère?

— Je ne peux pas douter de lui. Je sais qu'il ne ment pas. J'ai vu, d'après son visage, qu'il me disait la vérité.

— Seulement d'après son visage? Ce sont là toutes vos preuves?

— Je n'en ai pas d'autres.

— Et vous n'avez pas d'autres preuves de la culpabilité de Smerdiakov que les paroles de votre frère et l'expression de son visage?

— Non.»

Le procureur n'insista pas. Les réponses d'Aliocha déçurent profondément le public. On avait parlé de Smerdiakov; le bruit courait qu'Aliocha rassemblait des preuves décisives en faveur de son frère et contre le valet. Or, il n'apportait rien, sinon une conviction morale bien naturelle chez le frère de l'accusé. À son tour Fétioukovitch demanda à Aliocha à quel moment l'accusé lui avait parlé de sa haine pour son père et de ses velléités

de meurtre, et si c'était, par exemple, lors de leur dernière entrevue avant le drame. Aliocha tressaillit comme si un souvenir lui revenait.

«Je me rappelle maintenant une circonstance que j'avais complètement oubliée; ce n'était pas clair alors, mais maintenant…»

Et Aliocha raconta avec animation que, lorsqu'il vit son frère pour la dernière fois, le soir, sous un arbre, en rentrant au monastère, Mitia, en se frappant la poitrine, lui avait répété à plusieurs reprises qu'il possédait le moyen de relever son honneur, que ce moyen était là, sur sa poitrine…

«Je crus alors, poursuivit Aliocha, qu'en se frappant la poitrine, il parlait de son cœur, des forces qu'il pourrait y puiser pour échapper à une honte affreuse qui le menaçait et qu'il n'osait même pas m'avouer. À vrai dire, je pensai d'abord qu'il parlait de notre père, qu'il frémissait de honte à l'idée de se livrer sur lui à quelque violence; cependant il semblait désigner quelque chose sur sa poitrine, et l'idée me vint que le cœur se trouve plus bas, tandis qu'il se frappait bien plus haut, ici, au-dessous du cou. Mon idée me parut absurde, mais il désignait peut-être précisément le sachet où étaient cousus les quinze cents roubles!…

— Précisément, cria soudain Mitia. C'est ça, Aliocha, c'est sur lui que je frappais.»

Fétioukovitch le supplia de se calmer, puis revint à Aliocha. Celui-ci, entraîné par son souvenir, émit chaleureusement l'hypothèse que cette honte provenait sans doute de ce que, ayant sur lui ces quinze cents roubles qu'il aurait pu restituer à Catherine Ivanovna comme la moitié de sa dette, Mitia avait pourtant décidé d'en faire un autre usage et de partir avec Grouchegnka, si elle y consentait…

«C'est cela, c'est bien cela, s'écria-t-il très animé, mon frère m'a dit à ce moment qu'il pourrait effacer la moitié de sa honte (il a dit plusieurs fois: la moitié!), mais que, par malheur, la faiblesse de son caractère l'en empêchait… Il savait par avance qu'il en était incapable!

— Et vous vous rappelez nettement qu'il se frappait à cet endroit de la poitrine? Demanda Fétioukovitch.

— Très nettement, car je me demandais alors: «pourquoi se frappe-t-il si haut, le cœur est plus bas? «Mon idée me parut absurde… Voilà pourquoi ce

souvenir m'est revenu. Comment ai-je pu l'oublier jusqu'à présent! Son geste désignait bien ce sachet, ces quinze cents roubles qu'il ne voulait pas rendre! Et lors de son arrestation, à Mokroïé, n'a-t-il pas crié, à ce que l'on m'a dit, que l'action la plus honteuse de sa vie c'était que, tout en ayant la faculté de rendre à Catherine Ivanovna la moitié de sa dette (précisément la moitié), il avait préféré garder l'argent et passer pour un voleur à ses yeux. Et comme cette dette le tourmentait!» conclut Aliocha.

Bien entendu, le procureur intervint. Il pria Aliocha de décrire à nouveau la scène et insista pour savoir si l'accusé, en se frappant la poitrine, semblait désigner quelque chose. Peut-être se frappait-il au hasard avec le poing?

«Non, pas avec le poing! S'exclama Aliocha. Il désignait avec les doigts une place, ici, très haut… Comment ai-je pu l'oublier jusqu'ici!»

Le président demanda à Mitia ce qu'il pouvait dire au sujet de cette déposition. Mitia confirma qu'il avait désigné les quinze cents roubles qu'il portait sur sa poitrine, au-dessous du cou, et que c'était une honte, «une honte que je ne conteste pas, l'acte le plus vil de ma vie! J'aurais pu les rendre, et je ne l'ai pas fait. J'ai préféré passer pour un voleur à ses yeux, et, le pire, c'est que je savais à l'avance que j'agirais ainsi! Tu as raison, Aliocha, merci.»

Ainsi prit fin la déclaration d'Aliocha, caractérisée par un fait nouveau, si minime fût-il, un commencement de preuve démontrant l'existence du sachet aux quinze cents roubles et la véracité de l'accusé, lorsqu'il déclarait, à Mokroïé, que cet argent lui appartenait. Aliocha était radieux, il s'assit tout rouge à la place qu'on lui indiqua, répétant à part lui: «Comment ai-je pu oublier cela! Comment ne me le suis-je rappelé que maintenant?»

Catherine Ivanovna fut ensuite entendue. Son entrée fit sensation. Les dames prirent leur lorgnette, les hommes se trémoussaient, quelques-uns se levèrent pour mieux voir. On affirma, par la suite, que Mitia était devenu blanc «comme un linge» lorsqu'elle parut. Tout en noir, elle s'avança à la barre d'une démarche modeste, presque timide. Son visage ne trahissait aucune émotion, mais la résolution brillait dans ses yeux sombres. Elle était fort belle à ce moment. Elle parla d'une voix douce, mais nette, avec un grand calme, ou tout au moins s'y efforçant. Le président l'interrogea avec beaucoup d'égards, comme s'il craignait de toucher «certaines cordes». Dès

les premiers mots, Catherine Ivanovna déclara qu'elle avait été la fiancée de l'accusé «jusqu'au moment où il m'abandonna lui-même…» Quand on l'interrogea au sujet des trois mille roubles confiés à Mitia pour être envoyés par la poste à ses parents, elle répondit avec fermeté: «Je ne lui avais pas donné cette somme pour l'expédier aussitôt; je savais qu'il était très gêné… à ce moment… Je lui remis ces trois mille roubles à condition de les envoyer à Moscou, s'il voulait, dans le délai d'un mois. Il a eu tort de se tourmenter à propos de cette dette…»

Je ne rapporte pas les questions et les réponses intégralement, me bornant à l'essentiel de sa déposition.

«J'étais sûre qu'il ferait parvenir cette somme aussitôt qu'il l'aurait reçue de son père, poursuivit-elle. J'ai toujours eu confiance en sa loyauté… sa parfaite loyauté… dans les affaires d'argent. Il comptait recevoir trois mille roubles de son père et m'en a parlé à plusieurs reprises. Je savais qu'ils étaient en conflit et j'ai toujours cru que son père l'avait lésé. Je ne me souviens pas qu'il ait proféré des menaces contre son père, du moins en ma présence. S'il était venu me trouver, je l'aurais aussitôt rassuré au sujet de ces malheureux trois mille roubles, mais il n'est pas revenu… et moi-même… je me trouvais dans une situation… qui ne me permettait pas de le faire venir… D'ailleurs, je n'avais nullement le droit de me montrer exigeante pour cette dette, ajouta-t-elle d'un ton résolu, j'ai reçu moi-même de lui, un jour, une somme supérieure, et je l'ai acceptée sans savoir quand je serais en état de m'acquitter.»

Sa voix avait quelque chose de provocant. À ce moment, ce fut au tour de Fétioukovitch de l'interroger.

«Ce n'était pas ici, mais au début de vos relations?» demanda avec ménagement le défenseur, qui pressentait quelque chose en faveur de son client. (Par parenthèse, bien qu'appelé de Pétersbourg en partie par Catherine Ivanovna elle-même, il ignorait tout de l'épisode des cinq mille roubles donnés par Mitia et du «salut jusqu'à terre». Elle le lui avait dissimulé! Silence étrange. On peut supposer que, jusqu'au dernier moment, elle hésita à en parler, attendant quelque inspiration.)

Non, jamais je n'oublierai ce moment! Elle raconta tout, tout cet épisode,

communiqué par Mitia à Aliocha, et «le salut jusqu'à terre», les causes, le rôle de son père, sa visite chez Mitia, et ne fit aucune allusion à la proposition de Mitia «de lui envoyer Catherine Ivanovna pour chercher l'argent». Elle garda là-dessus un silence magnanime et ne rougit pas de révéler que c'était elle qui avait couru, de son propre élan, chez le jeune officier, espérant on ne sait quoi… pour en obtenir de l'argent. C'était émouvant. Je frissonnais en l'écoutant, l'assistance était tout oreilles. Il y avait là quelque chose d'inouï; jamais on n'aurait attendu, même d'une jeune fille aussi fière et impérieuse, une telle franchise et une pareille immolation. Et pour qui, pour quoi? Pour sauver celui qui l'avait trahie et offensée, pour contribuer, si peu que ce fût, à le tirer d'affaire, en produisant une bonne impression! En effet, l'image de l'officier, donnant ses cinq mille roubles, tout ce qui lui restait, et s'inclinant respectueusement devant une innocente jeune fille, apparaissait des plus sympathiques, mais… mon cœur se serra! Je sentis la possibilité d'une calomnie par la suite (et c'est ce qui arriva). Avec une ironie méchante, on répéta en ville que le récit n'était peut-être pas tout à fait exact sur un point, à savoir celui où l'officier laissait partir la jeune fille «soi-disant rien qu'avec un respectueux salut». On fit allusion à une «lacune». «Si même les choses se sont vraiment passées ainsi, disaient les plus respectables de nos dames, on peut encore faire des réserves sur la conduite de la jeune fille, s'agît-il de sauver son père.» Catherine Ivanovna, avec sa pénétration maladive, n'avait donc point pressenti de tels propos? Certes si, et elle s'était pourtant décidée à tout dire! Naturellement, ces doutes insultants sur la véracité du récit ne se manifestèrent que plus tard, au premier moment tout le monde fut ému. Quant aux membres du tribunal, ils écoutaient dans un silence respectueux. Le procureur ne se permit aucune question sur ce sujet. Fétioukovitch fit à Catherine un profond salut. Oh! Il triomphait presque. Que le même homme ait pu, dans un élan de générosité, donner ses cinq derniers mille roubles, et ensuite tuer son père pour lui en voler trois mille, cela ne tenait guère debout. Fétioukovitch pouvait tout au moins écarter l'accusation de vol. «L'affaire» s'éclairait d'un jour nouveau. La sympathie tournait en faveur de Mitia. Une ou deux fois, durant la déposition de Catherine Ivanovna, il voulut se lever, mais retomba sur son banc, en se couvrant le visage de ses mains. Quand elle

eut fini, il s'écria en lui tendant les bras:

«Katia, pourquoi as-tu causé ma perte?»

Il éclata en sanglots, mais se remit vite et cria encore:

«Maintenant, je suis condamné!»

Puis il se raidit à sa place les dents serrées, les bras croisés sur sa poitrine. Catherine Ivanovna demeura dans la salle; elle était pâle, les yeux baissés. Ses voisins racontèrent qu'elle tremblait, comme en proie à la fièvre. Ce fut le tour de Grouchegnka.

Je vais aborder la catastrophe qui causa peut-être, en effet, la perte de Mitia. Car je suis persuadé, et tous les juristes le dirent ensuite, que, sans cet épisode, le criminel eût obtenu au moins les circonstances atténuantes. Mais il en sera question tout à l'heure. Parlons d'abord de Grouchegnka.

Elle parut aussi tout en noir, les épaules couvertes de son magnifique châle. Elle s'avança vers la barre de sa démarche silencieuse, en se dandinant légèrement, comme font parfois les femmes corpulentes, les yeux fixés sur le président. À mon avis, elle était très bien, et nullement pâle, comme les dames le prétendirent ensuite. On assura aussi qu'elle avait l'air absorbé, méchant. Je crois seulement qu'elle était irritée et sentait lourdement peser sur elle les regards méprisants, curieux de notre public, friand de scandale. C'était une de ces natures fières, incapables de supporter le mépris qui, dès qu'elles le soupçonnent chez les autres, les enflamme de colère et les pousse à la résistance. Il y avait aussi, assurément, de la timidité et la pudeur de cette timidité, ce qui explique l'inégalité de son langage, tantôt courroucé, tantôt dédaigneux et grossier, dans lequel on sentait soudain une note sincère quand elle s'accusait elle-même. Parfois, elle parlait sans se soucier des suites: «Tant pis pour ce qui arrivera, je le dirai pourtant…» À propos de ses relations avec Fiodor Pavlovitch, elle observa d'un ton tranchant: «Bagatelle que tout cela! Est-ce ma faute s'il s'est attaché à moi?» Un instant après, elle ajouta: «Tout ça est ma faute, je me moquais du vieillard et de son fils, et je les ai poussés à bout tous les deux. Je suis la cause de ce drame.» On en vint à parler de Samsonov: «Ça ne regarde personne, répliqua-t-elle avec violence, il était mon bienfaiteur, c'est lui qui m'a recueillie nu-pieds, quand les miens m'ont jetée hors de chez eux.» Le président lui rappela qu'elle devait

répondre directement aux questions, sans entrer dans des détails superflus. Grouchegnka rougit, ses yeux étincelèrent. Elle n'avait pas vu l'enveloppe aux trois mille roubles et en connaissait seulement l'existence par le «scélérat». «Mais tout ça, c'est des bêtises, à aucun prix je ne serais allée chez Fiodor Pavlovitch…»

«Qui traitez-vous de «scélérat»? Demanda le procureur.

— Le laquais Smerdiakov, qui a tué son maître et s'est pendu hier.»

On s'empressa de lui demander sur quoi elle basait une accusation si catégorique, mais elle non plus ne savait rien.

«C'est Dmitri Fiodorovitch qui me l'a dit, vous pouvez le croire. Cette personne l'a perdu, elle seule est cause de tout», ajouta Grouchegnka toute tremblante, d'un ton où perçait la haine.

On voulut savoir à qui elle faisait allusion.

«Mais cette demoiselle, cette Catherine Ivanovna. Elle m'avait fait venir chez elle, offert du chocolat, dans l'intention de me séduire. Elle est sans vergogne, ma parole…»

Le président l'interrompit, en la priant de modérer ses expressions. Mais enflammée par la jalousie, elle était prête à tout braver…

«Lors de l'arrestation, à Mokroïé, rappela le procureur, vous êtes accourue de la pièce voisine en criant: «Je suis coupable de tout, nous irons ensemble au bagne!» Vous aussi le croyiez donc parricide, à ce moment?

— Je ne me rappelle pas mes sentiments d'alors, répondit Grouchegnka, tout le monde l'accusait, j'ai senti que c'était moi la coupable, et qu'il avait tué à cause de moi. Mais dès qu'il a proclamé son innocence, je l'ai cru et le croirai toujours; il n'est pas homme à mentir.»

Fétioukovitch, qui l'interrogea ensuite, s'informa de Rakitine et des vingt-cinq roubles «en récompense de ce qu'il vous avait amené Alexéi Fiodorovitch Karamazov».

«Rien d'étonnant à ce qu'il ait pris cet argent, sourit dédaigneusement Grouchegnka; il venait toujours quémander, recevant de moi jusqu'à trente roubles par mois, et le plus souvent pour s'amuser; il avait de quoi boire et manger sans cela.

— Pour quelle raison étiez-vous si généreuse envers Mr Rakitine? Reprit

Fétioukovitch, bien que le président s'agitât.

— C'est mon cousin. Ma mère et la sienne étaient sœurs. Mais il me suppliait de n'en parler à personne, tant je lui faisais honte.»

Ce fait nouveau fut une révélation pour tout le monde; personne ne s'en doutait en ville et même au monastère. Rakitine, dit-on, était rouge de honte. Grouchegnka lui en voulait, sachant qu'il avait déposé contre Mitia. L'éloquence de Mr Rakitine, ses nobles tirades contre le servage et le désarroi civique de la Russie furent ainsi ruinées dans l'opinion. Fétioukovitch était satisfait, le ciel lui venait en aide. D'ailleurs, on ne retint pas longtemps Grouchegnka, qui ne pouvait rien communiquer de particulier. Elle laissa au public une impression des plus défavorables. Des centaines de regards méprisants la fixèrent, lorsque après sa déposition elle alla s'asseoir assez loin de Catherine Ivanovna. Tandis qu'on l'interrogeait, Mitia avait gardé le silence, comme pétrifié, les yeux baissés.

Ivan Fiodorovitch se présenta comme témoin.

V. Brusque catastrophe

Il avait été appelé avant Aliocha. Mais l'huissier informa le président qu'une indisposition subite empêchait le témoin de comparaître et qu'aussitôt remis il viendrait déposer. On n'y fit d'ailleurs pas attention, et son arrivée passa presque inaperçue; les principaux témoins, surtout les deux rivales, étaient déjà entendues, la curiosité commençait à se lasser. On n'attendait rien de nouveau des dernières dépositions. Le temps passait. Ivan s'avança avec une lenteur étrange, sans regarder personne, la tête baissée, l'air absorbé. Il était mis correctement, mais son visage, marqué par la maladie, avait une teinte terreuse et rappelait celui d'un mourant. Il leva les yeux, parcourut la salle d'un regard trouble. Aliocha se dressa, poussa une exclamation, mais on n'y prit pas garde.

Le président rappela au témoin qu'il n'avait pas prêté serment et pouvait garder le silence, mais devait déposer selon sa conscience, etc. Ivan écoutait, les yeux vagues. Tout à coup, un sourire se dessina sur son visage, et lorsque le président, qui le regardait avec étonnement, eut fini, il éclata de rire.

«Et puis, quoi encore? Demanda-t-il à haute voix.

Silence absolu dans la salle. Le président s'inquiéta.

«Vous… êtes encore indisposé, peut-être? Demanda-t-il en cherchant du regard l'huissier.

— Ne vous inquiétez pas, Excellence, je me sens suffisamment bien et puis vous raconter quelque chose de curieux, répondit Ivan d'un ton calme et déférent.

— Vous avez une communication particulière à faire?» continua le président avec une certaine méfiance.

Ivan Fiodorovitch baissa la tête et attendit durant quelques secondes avant de répondre.

«Non…, je n'ai rien à dire de particulier.»

Interrogé, il fit à contrecœur des réponses laconiques, pourtant assez raisonnables, avec une répulsion croissante. Il allégua son ignorance sur bien des choses et ne savait rien des comptes de son père avec Dmitri Fiodorovitch. «Je ne m'occupais pas de cela», déclara-t-il. Il avait entendu les menaces de l'accusé contre son père et connaissait l'existence de l'enveloppe par Smerdiakov.

«Toujours la même chose! Interrompit-il soudain d'un air las; je ne puis rien dire au tribunal.

— Je vois que vous êtes encore souffrant, et je comprends vos sentiments…», commença le président.

Il allait demander au procureur et à l'avocat s'ils avaient des questions à poser, lorsque Ivan dit d'une voix exténuée:

«Permettez-moi de me retirer, Excellence, je ne me sens pas bien.»

Après quoi, sans attendre l'autorisation, il se retourna et marcha vers la sortie. Mais après quelques pas il s'arrêta, parut réfléchir, sourit et revint à sa place:

«Je ressemble, Excellence, à cette jeune paysanne, vous savez: «Si je veux j'irai, si je ne veux pas, je n'irai pas!» On la suit pour l'habiller et la conduire à l'autel, et elle répète ces paroles… Cela se trouve dans une scène populaire…

— Qu'entendez-vous par là? Dit sévèrement le président.

— Voilà, dit Ivan en exhibant une liasse de billets de banque, voilà l'argent… le même qui était dans cette enveloppe (il désignait les pièces à conviction), et pour lequel on a tué mon père. Où faut-il le déposer! Monsieur l'huissier, veuillez le remettre à qui de droit.»

L'huissier prit la liasse et la remit au président.

«Comment cet argent se trouve-t-il en votre possession… si c'est bien le même? Demanda le président surpris.

— Je l'ai reçu de Smerdiakov, de l'assassin, hier… J'ai été chez lui avant qu'il se pendît. C'est lui qui a tué mon père, ce n'est pas mon frère. Il a tué et je l'y ai incité… Qui ne désire pas la mort de son père?

— Avez-vous votre raison? Ne put s'empêcher de dire le président.

— Mais oui, j'ai ma raison… Une raison vile comme la vôtre, comme celle de tous ces… museaux! – Il se tourna vers le public. – Ils ont tué leurs pères et simulent la terreur, dit-il avec mépris en grinçant des dents. Ils font des grimaces entre eux. Les menteurs! Tous désirent la mort de leurs pères. Un reptile dévore l'autre… S'il n'y avait pas de parricide, ils se fâcheraient et s'en iraient furieux. C'est un spectacle! Panem et circenses! D'ailleurs, je suis joli, moi aussi! Avez-vous de l'eau, donnez-moi à boire, au nom du ciel!»

Il se prit la tête. L'huissier s'approcha de lui aussitôt. Aliocha se dressa en criant: «Il est malade, ne le croyez pas, il a la fièvre chaude!» Catherine Ivanovna s'était levée précipitamment et, immobile d'effroi, considérait Ivan Fiodorovitch. Mitia, avec un sourire qui grimaçait, écoutait avidement son frère.

«Rassurez-vous, je ne suis pas fou, je suis seulement un assassin! Reprit Ivan. On ne peut exiger d'un assassin qu'il soit éloquent», ajouta-t-il en souriant.

Le procureur, visiblement agité, se pencha vers le président. Les juges chuchotaient. Fétioukovitch dressa l'oreille. La salle attendait, anxieuse. Le président parut se ressaisir.

«Témoin, vous tenez un langage incompréhensible et qu'on ne peut tolérer ici. Calmez-vous et parlez… si vous avez vraiment quelque chose à dire. Par quoi pouvez-vous confirmer un tel aveu… s'il ne résulte pas du délire?

— Le fait est que je n'ai pas de témoins. Ce chien de Smerdiakov ne vous enverra pas de l'autre monde sa déposition… dans une enveloppe. Vous voudriez toujours des enveloppes, c'est assez d'une. Je n'ai pas de témoins… Sauf un, peut-être.»

Il sourit d'un air pensif.

«Qui est votre témoin?

— Il a une queue, Excellence, ce n'est pas conforme à la règle! Le diable n'existe point![312] Ne faites pas attention, c'est un diablotin sans importance, ajouta-t-il confidentiellement en cessant de rire; il doit être quelque part ici, sous la table des pièces à conviction: où serait-il, sinon là? Écoutez-moi; je lui ai dit: «Je ne veux pas me taire», et il me parle de cataclysme géologique… et autres bêtises! Mettez le monstre en liberté… il a chanté son hymne, car il a le cœur léger! Comme une canaille ivre qui braille: Pour Piter est parti Vanka. Moi, pour deux secondes de joie, je donnerais un quatrillion de quatrillions. Vous ne me connaissez pas! Oh! Que tout est bête parmi vous! Eh bien! Prenez-moi à sa place! Je ne suis pas venu pour rien… Pourquoi tout ce qui existe est-il si bête?»

Et il se remit à inspecter lentement la salle d'un air rêveur. L'émoi était général. Aliocha courait vers lui, mais l'huissier avait déjà saisi Ivan Fiodorovitch par le bras.

«Qu'est-ce encore?» s'écria-t-il en fixant l'huissier.

Tout à coup il le saisit par les épaules et le renversa. Les gardes accoururent, on l'appréhenda, il se mit à hurler comme un forcené. Tandis qu'on l'emportait il criait des paroles incohérentes.

Ce fut un beau tumulte. Je ne me rappelle pas tout dans l'ordre, l'émotion m'empêchait de bien observer. Je sais seulement qu'une fois le calme rétabli l'huissier fut réprimandé, bien qu'il expliquât aux autorités que le témoin avait tout le temps paru dans son état normal, que le médecin l'avait examiné lors de sa légère indisposition, une heure auparavant; jusqu'au moment de comparaître, il s'exprimait sensément, de sorte qu'on ne pouvait rien prévoir; il insistait lui-même pour être entendu. Mais avant que l'émotion fût apaisée, une nouvelle scène se produisit; Catherine Ivanovna eut une crise de nerfs. Elle gémissait et sanglotait bruyamment sans vouloir s'en aller, elle se

débattait, suppliant qu'on la laissât dans la salle. Tout à coup, elle cria au président:

«J'ai encore quelque chose à dire, tout de suite… tout de suite!… Voici un papier, une lettre… prenez, lisez vite! C'est la lettre du monstre que voici! Dit-elle en désignant Mitia. C'est lui qui a tué son père, vous allez voir, il m'écrit comment il le tuera! L'autre est malade, il a la fièvre chaude depuis trois jours!»

L'huissier prit le papier et le remit au président, Catherine Ivanovna retomba sur sa chaise, cacha son visage, se mit à sangloter sans bruit, étouffant ses moindres gémissements, de peur qu'on ne la fît sortir. Le papier en question était la lettre écrite par Mitia au cabaret «À la Capitale», qu'Ivan considérait comme une preuve catégorique. Hélas! Ce fut l'effet qu'elle produisit; sans cette lettre, Mitia n'aurait peut-être pas été condamné, du moins pas si rigoureusement! Encore un coup, il était difficile de suivre les détails. Même à présent, tout cela m'apparaît dans un brouhaha. Le président fit sans doute part de ce nouveau document aux parties et au jury. Comme il demandait à Catherine Ivanovna si elle était remise, elle répondit vivement:

«Je suis prête! Je suis tout à fait en état de vous répondre.»

Elle craignait encore qu'on ne l'écoutât point. On la pria d'expliquer en détail dans quelles circonstances elle avait reçu cette lettre.

«Je l'ai reçue la veille du crime, elle venait du cabaret, écrite sur une facture, regardez, cria-t-elle, haletante. Il me haïssait alors, ayant eu la bassesse de suivre cette créature… et aussi parce qu'il me devait ces trois mille roubles. Sa vilenie et cette dette lui faisaient honte. Voici ce qui s'est passé, je vous supplie de m'écouter; trois semaines avant de tuer son père, il vint chez moi un matin. Je savais qu'il avait besoin d'argent et pourquoi, précisément pour séduire cette créature et l'emmener avec lui. Je connaissais sa trahison, son intention de m'abandonner, et je lui remis moi-même cet argent, sous prétexte de l'envoyer à ma sœur à Moscou. En même temps, je le regardai en face et lui dis qu'il pouvait l'envoyer quand il voudrait, «même dans un mois». Comment n'a-t-il pas compris que cela signifiait: il te faut de l'argent pour me trahir, en voici, c'est moi qui te le donne; prends si tu en as le courage! Je voulais le confondre. Eh bien, il a pris cet argent, il l'a emporté

et gaspillé en une nuit avec cette créature. Pourtant, il avait compris que je savais tout, je vous assure, et que je le lui donnais uniquement pour l'éprouver, pour voir s'il aurait l'infamie de l'accepter. Nos regards se croisaient, il a tout compris et il est parti avec mon argent!

— C'est vrai, Katia, s'écria Mitia, j'avais compris ton intention, pourtant j'ai accepté ton argent. Méprisez tous un misérable, je l'ai mérité!

— Accusé, dit le président, encore un mot et je vous fais sortir de la salle.

— Cet argent l'a tracassé, reprit Katia avec précipitation, il voulait me le rendre, mais il lui en fallait pour cette créature. Voilà pourquoi il a tué son père, mais il ne m'a rien rendu, il est parti avec elle dans ce village où on l'a arrêté. C'est là qu'il a de nouveau fait la fête, avec l'argent volé. Un jour avant le crime, il m'a écrit cette lettre étant ivre – je l'ai deviné aussitôt – sous l'empire de la colère, et persuadé que je ne la montrerais à personne, même s'il assassinait. Sinon, il ne l'aurait pas écrite. Il savait que je ne voulais pas le perdre par vengeance! Mais lisez, lisez avec attention, je vous en prie, vous verrez qu'il décrit tout à l'avance; comment il tuera son père, où est caché l'argent. Notez surtout cette phrase: «Je tuerai dès qu'Ivan sera parti. Par conséquent, il a prémédité son crime», insinua perfidement Catherine Ivanovna. – On voyait qu'elle avait étudié chaque détail de cette lettre fatale. – À jeun, il ne m'aurait pas écrit, mais voyez, cette lettre constitue un programme!»

Dans son exaltation, elle faisait fi des conséquences possibles, bien qu'elle les eût envisagées peut-être un mois auparavant, quand elle se demandait, tremblante de colère: «Faut-il lire ceci au tribunal?» Maintenant, elle avait brûlé ses vaisseaux. C'est alors que le greffier donna lecture de la lettre, qui produisit une impression accablante. On demanda à Mitia s'il la reconnaissait.

«Oui, oui! Et je ne l'aurais pas écrite si je n'avais pas bu!… Nous nous haïssons pour bien des causes, Katia, mais je te jure que malgré ma haine, je t'aimais et que tu ne m'aimais pas!»

Il retomba sur son banc en se tordant les mains.

Le procureur et l'avocat demandèrent à tour de rôle à Catherine Ivanovna pour quels motifs elle avait d'abord dissimulé ce document et déposé dans un

tout autre esprit.

«Oui, j'ai menti tout à l'heure, contre mon honneur et ma conscience, mais je voulais le sauver, précisément parce qu'il me haïssait et me méprisait. Oh! Il me méprisait, il m'a toujours méprisée, dès l'instant où je l'ai salué jusqu'à terre à cause de cet argent. Je l'ai senti aussitôt, mais je fus longtemps sans le croire. Que de fois j'ai lu dans ses yeux: «Tu es pourtant venue toi-même chez moi.» Oh! Il n'avait rien compris, il n'a pas deviné pourquoi j'étais venue, il ne peut soupçonner que la bassesse! Il juge tous les autres d'après lui, dit avec fureur Katia au comble de l'exaltation. Il voulait m'épouser seulement pour mon héritage, rien que pour cela, je m'en suis toujours doutée. C'est un fauve! Il était sûr que toute ma vie je tremblerais de honte devant lui, et qu'il pourrait me mépriser et avoir le dessus, voilà pourquoi il voulait m'épouser! C'est la vérité! J'ai essayé de le vaincre par un amour infini, je voulais même oublier sa trahison, mais il n'a rien compris, rien, rien! Peut-il comprendre quelque chose? C'est un monstre! Je n'ai reçu cette lettre que le lendemain soir, on me l'a apportée du cabaret, et le matin encore j'étais décidée à lui pardonner tout, même sa trahison!»

Le procureur et le président la calmèrent de leur mieux. Je suis sûr qu'eux-mêmes avaient peut-être honte de profiter de son exaltation pour recueillir de tels aveux. On les entendit lui dire: «Nous comprenons votre peine, nous sommes capables de compatir», etc., pourtant, ils arrachaient cette déposition à une femme affolée, en proie à une crise de nerfs. Enfin, avec une lucidité extraordinaire, comme il arrive fréquemment en pareil cas, elle décrivit comment s'était détraquée, dans ces deux mois, la raison d'Ivan Fiodorovitch, obsédé par l'idée de sauver «le monstre et l'assassin», son frère.

«Il se tourmentait, s'exclamat-elle, il voulait atténuer la faute, en m'avouant que lui-même n'aimait pas son père et avait peut-être désiré sa mort. Oh! C'est une conscience d'élite, voilà la cause de ses souffrances! Il n'avait pas de secrets pour moi, il venait me voir tous les jours comme sa seule amie. J'ai l'honneur d'être sa seule amie! Dit-elle d'un ton de défi, les yeux brillants. Il est allé deux fois chez Smerdiakov. Un jour, il vint me dire: «Si ce n'est pas mon frère qui a tué, si c'est Smerdiakov (car on a répandu

cette légende), peut-être suis-je aussi coupable, car Smerdiakov savait que je n'aimais pas mon père et pensait peut-être que je désirais sa mort?» C'est alors que je lui ai montré cette lettre; il fut définitivement convaincu de la culpabilité de son frère, il était atterré; il ne pouvait supporter l'idée que son propre frère fût un parricide! Depuis une semaine, ça le rend malade. Ces derniers jours, il avait le délire, j'ai constaté que sa raison se troublait. On l'a entendu divaguer dans les rues. Le médecin que j'ai fait venir de Moscou l'a examiné avant-hier et m'a dit que la fièvre chaude allait se déclarer, et tout cela à cause du monstre! Hier, il a appris la mort de Smerdiakov; ça lui a porté le dernier coup. Tout cela à cause de ce monstre, et afin de le sauver!»

Assurément, on ne peut parler ainsi et faire de tels aveux qu'une fois dans la vie, à ses derniers moments, par exemple, en montant à l'échafaud. Mais cela convenait précisément au caractère de Katia. C'était bien la même jeune fille impétueuse qui avait couru chez un jeune libertin pour sauver son père; la même qui, tout à l'heure, fière et chaste, avait publiquement sacrifié sa pudeur virginale en racontant «la noble action de Mitia», dans le seul dessein d'adoucir le sort qui l'attendait. Et maintenant elle se sacrifiait tout de même, mais pour un autre, ayant peut-être, à cet instant seulement, senti pour la première fois combien cet autre lui était cher. Elle se sacrifiait pour lui dans son effroi, s'imaginant soudain qu'il se perdait par sa déposition, qu'il avait tué au lieu de son frère, elle se sacrifiait afin de le sauver, lui et sa réputation. Une question angoissante se posait: avait-elle calomnié Mitia au sujet de leurs anciennes relations? Non, elle ne mentait pas sciemment, en criant que Mitia la méprisait pour ce salut jusqu'à terre! Elle le croyait, elle était profondément convaincue, depuis ce salut peut-être, que le naïf Mitia, qui l'adorait encore à ce moment, se moquait d'elle et la méprisait. Et seulement par fierté, elle s'était prise pour lui d'un amour outré, par fierté blessée, et cet amour ressemblait à une vengeance. Peut-être cet amour outré serait-il devenu un amour véritable, peut-être Katia ne demandait-elle pas mieux, mais Mitia l'avait offensée jusqu'au fond de l'âme par sa trahison, et cette âme ne pardonnait pas. L'heure de la vengeance avait sonné brusquement, et toute la rancune douloureuse accumulée dans le cœur de la femme offensée s'était exhalée d'un seul coup. En livrant Mitia, elle se livrait elle-même. Dès

qu'elle eut achevé, ses nerfs la trahirent, la honte l'envahit. Elle eut une nouvelle crise de nerfs, il fallut l'emporter. À ce moment, Grouchegnka s'élança en criant vers Mitia, si rapidement qu'on n'eut pas le temps de la retenir.

«Mitia, cette vipère t'a perdu! Vous l'avez vue à l'œuvre!» ajouta-t-elle frémissante, en s'adressant aux juges.

Sur un signe du président, on la saisit et on l'emmena. Elle se débattait en tendant les bras à Mitia. Celui-ci poussa un cri, voulut s'élancer vers elle. On le maîtrisa sans peine.

Je pense que les spectatrices demeurèrent satisfaites, le spectacle en valait la peine. Le médecin de Moscou, que le président avait envoyé chercher pour soigner Ivan, vint faire son rapport. Il déclara que le malade traversait une crise des plus dangereuses, qu'on devait l'emmener immédiatement. L'avant-veille, le patient était venu le consulter, mais avait refusé de se soigner, malgré la gravité de son état. «Il m'avoua qu'il avait des hallucinations, qu'il rencontrait des morts dans la rue, que Satan lui rendait visite tous les soirs», conclut le fameux spécialiste.

La lettre de Catherine Ivanovna fut ajoutée aux pièces à conviction. La cour, en ayant délibéré, décida de poursuivre les débats et de mentionner au procès-verbal les dépositions inattendues de Catherine Ivanovna et d'Ivan Fiodorovitch.

Les dépositions des derniers témoins ne firent que confirmer les précédentes, mais avec certains détails caractéristiques. D'ailleurs, le réquisitoire, auquel nous arrivons, les résume toutes. Les derniers incidents avaient surexcité les esprits; on attendait avec une impatience fiévreuse les discours et le verdict. Les révélations de Catherine Ivanovna avaient atterré Fétioukovitch. En revanche, le procureur triomphait. Il y eut une suspension d'audience qui dura environ une heure. À huit heures précises, je crois, le procureur commença son réquisitoire.

VI. Le réquisitoire. Caractéristique

Hippolyte Kirillovitch prit la parole avec un tremblement nerveux, le front et

les tempes baignés d'une sueur froide, le corps parcouru de frissons, comme il le raconta ensuite. Il regardait ce discours comme son chef-d'œuvre[313], son chant du cygne, et mourut poitrinaire neuf mois plus tard, justifiant ainsi cette comparaison. Il y mit tout son cœur et toute l'intelligence dont il était capable, dévoilant un sens civique inattendu et de l'intérêt pour les questions «brûlantes». Il séduisit surtout par la sincérité; il croyait réellement à la culpabilité de l'accusé et ne requérait pas seulement par ordre, en vertu de ses fonctions, mais animé du désir de «sauver la société». Même les dames, pourtant hostiles à Hippolyte Kirillovitch, convinrent de la vive impression qu'il avait produite. Il commença d'une voix saccadée, qui s'affermit bientôt et résonna dans la salle entière, jusqu'à la fin. Mais à peine avait-il achevé son réquisitoire qu'il faillit s'évanouir.

«Messieurs les jurés, cette affaire a eu du retentissement dans toute la Russie. Au fond, avons-nous lieu d'être surpris, de nous épouvanter? Ne sommes-nous pas habitués à toutes ces choses? Ces affaires sinistres ne nous émeuvent presque plus, hélas! C'est notre apathie, messieurs, qui doit faire horreur, et non le forfait de tel ou tel individu. D'où vient que nous réagissons si faiblement devant des phénomènes qui nous présagent un sombre avenir? Faut-il attribuer cette indifférence au cynisme, à l'épuisement précoce de la raison et de l'imagination de notre société, si jeune encore, mais déjà débile; au bouleversement de nos principes moraux ou à l'absence totale de ces principes? Je laisse en suspens ces questions, qui n'en sont pas moins angoissantes et sollicitent l'attention de chaque citoyen. Notre presse, aux débuts si timides encore, a pourtant rendu quelques services à la société, car, sans elle, nous ne connaîtrions pas la licence effrénée et la démoralisation qu'elle révèle sans cesse à tous, et non aux seuls visiteurs des audiences devenues publiques sous le présent règne. Et que lisons-nous dans les journaux? Oh! Des atrocités devant lesquelles l'affaire actuelle elle-même pâlit et paraît presque banale. La plupart de nos causes criminelles attestent une sorte de perversité générale, entrée dans nos mœurs et difficile à combattre en tant que fléau social. Ici, c'est un jeune et brillant officier de la haute classe qui assassine sans remords un modeste fonctionnaire, dont il était l'obligé, et sa servante, afin de reprendre une reconnaissance de dette. Et

il vole en même temps l'argent: «Cela servira à mes plaisirs.» Son crime accompli, il s'en va, après avoir mis un oreiller sous la tête des victimes. Ailleurs, un jeune héros, décoré pour sa bravoure, égorge comme un brigand, sur la grande route, la mère de son chef, et, pour persuader ses complices, leur assure que «cette femme l'aime comme un fils, qu'elle se fie à lui et, par conséquent, ne prendra pas de précautions». Ce sont des monstres, mais je n'ose dire qu'il s'agisse de cas isolés. Un autre, sans aller jusqu'au crime, pense de même et est tout aussi infâme dans son for intérieur. En tête à tête avec sa conscience, il se demande peut-être: «L'honneur n'est-il pas un préjugé?» On m'objectera que je calomnie notre société, que je déraisonne, que j'exagère. Soit, je ne demanderais pas mieux que de me tromper. Ne me croyez pas, considérez-moi comme un malade, mais rappelez-vous mes paroles; même si je ne dis que la vingtième partie de la vérité, c'est à faire frémir! Regardez combien il y a de suicides parmi les jeunes gens! Et ils se tuent sans se demander, comme Hamlet, ce qu'il y aura «ensuite»; la question de l'immortalité de l'âme, de la vie future n'existe pas pour eux. Voyez notre corruption, nos débauchés. Fiodor Pavlovitch, la malheureuse victime de cette affaire, paraît un enfant innocent à côté d'eux. Or, nous l'avons tous connu, il vivait parmi nous… Oui, la psychologie du crime en Russie sera peut-être étudiée un jour par des esprits éminents, tant chez nous qu'en Europe, car le sujet en vaut la peine. Mais cette étude aura lieu après coup, à loisir, quand l'incohérence tragique de l'heure actuelle, n'étant plus qu'un souvenir, pourra être analysée plus impartialement que je ne suis capable de le faire. Pour le moment, nous nous effrayons ou nous feignons de nous effrayer, tout en savourant ce spectacle, ces sensations fortes qui secouent notre cynique oisiveté; ou bien nous nous cachons, comme des enfants, la tête sous l'oreiller à la vue de ces fantômes qui passent, pour les oublier ensuite dans la joie et dans les plaisirs. Mais un jour ou l'autre il faudra réfléchir, faire notre examen de conscience, nous rendre compte de notre état social. À la fin d'un de ses chefs-d'œuvre, un grand écrivain de la période précédente, comparant la Russie à une fougueuse troïka, qui galope vers un but inconnu, s'écrie: «Ah! Troïka, rapide comme l'oiseau, qui donc t'a inventée?» Et, dans un élan d'enthousiasme, il ajoute que devant cette troïka emportée, tous les

peuples s'écartent respectueusement[314]. Soit, messieurs, je le veux bien, mais, à mon humble avis, le génial artiste a cédé à un accès d'idéalisme naïf, à moins que peut-être il n'ait craint la censure de l'époque. Car, en n'attelant que ses héros à sa troïka, les Sabakévitch, les Nozdriov, les Tchitchikov, quel que soit le voiturier, Dieu sait où nous mèneraient de pareils coursiers! Et ce sont là les coursiers d'autrefois; nous avons mieux encore…»

Ici, le discours d'Hippolyte Kirillovitch fut interrompu par des applaudissements. Le libéralisme du symbole de la troïka russe plut. À vrai dire, les applaudissements furent clairsemés, de sorte que le président ne jugea même pas nécessaire de menacer le public de «faire évacuer» la salle. Pourtant, Hippolyte Kirillovitch fut réconforté: on ne l'avait jamais applaudi! On avait refusé de l'écouter durant tant d'années, et tout à coup il pouvait se faire entendre de toute la Russie!

«Qu'est-ce donc que cette famille Karamazov, qui a acquis soudain une si triste célébrité? J'exagère peut-être, mais il me semble qu'elle résume certains traits fondamentaux de notre société contemporaine, à l'état microscopique, «comme une goutte d'eau résume le soleil». Voyez ce vieillard débauché, ce «père de famille» qui a fini si tristement. Gentilhomme de naissance mais ayant débuté dans la vie comme chétif parasite, un mariage imprévu lui procure un petit capital; d'abord vulgaire fripon et bouffon obséquieux, c'est avant tout un usurier. Avec le temps, à mesure qu'il s'enrichit, il prend de l'assurance. L'humilité et la flagornerie disparaissent, il ne reste qu'un cynique méchant et railleur, un débauché. Nul sens moral, une soif de vivre inextinguible. À part les plaisirs sensuels, rien n'existe, voilà ce qu'il enseigne à ses enfants. En tant que père, il ne reconnaît aucune obligation morale, il s'en moque, laisse ses jeunes enfants aux mains des domestiques et se réjouit quand on les emmène. Il les oublie même totalement. Toute sa morale se résume dans ce mot: après moi, le déluge![315] C'est le contraire d'un citoyen, il se détache complètement de la société: «Périsse le monde, pourvu que je me trouve bien, moi seul.» Et il se trouve bien, il est tout à fait content, il veut mener cette vie encore vingt ou trente ans. Il frustre son fils, et avec son argent, l'héritage de sa mère qu'il refuse de lui remettre, il cherche à lui souffler sa maîtresse. Non, je ne veux pas

abandonner la défense de l'accusé à l'éminent avocat venu de Pétersbourg. Moi aussi je dirai la vérité, moi aussi je comprends l'indignation accumulée dans le cœur de ce fils. Mais assez sur ce malheureux vieillard: il a reçu sa rétribution. Rappelons-nous, pourtant, que c'était un père, et un père moderne. Est-ce calomnier la société que de dire qu'il y en a beaucoup comme lui? Hélas! La plupart d'entre eux ne s'expriment pas avec autant de cynisme, car ils sont mieux élevés, plus instruits, mais au fond ils ont la même philosophie. Admettons que je sois pessimiste. Il est entendu que vous me pardonnerez. Ne me croyez pas, mais laissez-moi m'expliquer, vous vous rappellerez certaines de mes paroles.

«Voyons les fils de cet homme. L'un est devant nous, au banc des accusés; je serai bref sur les autres. L'aîné de ceux-ci est un jeune homme moderne, fort instruit et fort intelligent, qui ne croit à rien pourtant et a déjà renié bien des choses, comme son père. Nous l'avons tous entendu, il était reçu amicalement dans notre société. Il ne cachait pas ses opinions, bien au contraire, ce qui m'enhardit à parler maintenant de lui avec quelque franchise, tout en ne l'envisageant qu'en tant que membre de la famille Karamazov. Hier, tout au bout de la ville, s'est suicidé un malheureux idiot, impliqué étroitement dans cette affaire, ancien domestique et peut-être fils naturel de Fiodor Pavlovitch, Smerdiakov. Il m'a raconté en larmoyant, à l'instruction, que ce jeune Karamazov, Ivan Fiodorovitch, l'avait épouvanté par son nihilisme moral: «D'après lui, tout est permis, et rien dorénavant ne doit être défendu, voilà ce qu'il m'enseignait.» Cette doctrine a dû achever de déranger l'esprit de l'idiot, bien qu'assurément sa maladie et le terrible drame survenu dans la maison lui aient aussi troublé le cerveau. Mais cet idiot est l'auteur d'une remarque qui eût fait honneur à un observateur plus intelligent, voilà pourquoi j'ai parlé de lui. «S'il y a, m'a-t-il dit, un des fils de Fiodor Pavlovitch qui lui ressemble davantage par le caractère, c'est Ivan Fiodorovitch!» Sur cette remarque, j'interromps ma caractéristique, estimant qu'il serait indélicat de continuer. Oh! Je ne veux pas tirer des conclusions et pronostiquer uniquement la ruine à cette jeune destinée. Nous avons vu aujourd'hui que la vérité est encore puissante dans son jeune cœur, que les sentiments familiaux ne sont pas encore étouffés en lui par l'irréligion et le

cynisme des idées, inspirés davantage par l'hérédité que par la véritable souffrance morale.

«Le plus jeune, encore adolescent, est pieux et modeste; à l'inverse de la doctrine sombre et dissolvante de son frère, il se rapproche des «principes populistes», ou de ce qu'on appelle ainsi dans certains milieux intellectuels. Il s'est attaché à notre monastère, a même failli prendre l'habit. Il incarne, me semble-t-il, inconsciemment, le fatal désespoir qui pousse une foule de gens, dans notre malheureuse société – par crainte du cynisme corrupteur et parce qu'ils attribuent faussement tous nos maux à la culture occidentale – à retourner, comme ils disent, «au sol natal», à se jeter, pour ainsi parler, dans les bras de la terre natale, comme des enfants effrayés par les fantômes se réfugient sur le sein tari de leur mère pour s'endormir tranquillement et échapper aux visions qui les épouvantent. Quant à moi, je forme les meilleurs vœux pour cet adolescent si bien doué, je souhaite que ses nobles sentiments et ses aspirations vers les principes populistes ne dégénèrent pas par la suite, comme il arrive fréquemment, en un sombre mysticisme au point de vue moral, en un stupide chauvinisme au point de vue civique, deux idéals qui menacent la nation de maux encore plus graves, peut-être, que cette perversion précoce, provenant d'une fausse compréhension de la culture occidentale dont souffre son frère.»

Le chauvinisme et le mysticisme recueillirent quelques applaudissements. Sans doute, Hippolyte Kirillovitch s'était laissé entraîner, et toutes ces divagations ne cadraient guère avec l'affaire, mais ce poitrinaire aigri avait trop envie de se faire entendre, au moins une fois dans sa vie. On raconta ensuite qu'en faisant d'Ivan Fiodorovitch un portrait tiré au noir, il avait obéi à un sentiment peu délicat: battu une ou deux fois par celui-ci dans des discussions en public, il voulait maintenant se venger. J'ignore si cette assertion était justifiée. D'ailleurs, tout cela n'était qu'une simple entrée en matière.

«Le troisième fils de cette famille moderne est sur le banc des accusés. Sa vie et ses exploits se déroulent devant nous; l'heure est venue où tout s'étale au grand jour. À l'inverse de ses frères, dont l'un est un «occidentaliste» et l'autre un «populiste», il représente la Russie à l'état naturel, mais Dieu

merci, pas dans son intégrité! Et pourtant la voici, notre Russie, on la sent, on l'entend en lui, la chère petite mère. Il y a en nous un étonnant alliage de bien et de mal; nous aimons Schiller et la civilisation, mais nous faisons du tapage dans les cabarets et nous traînons par la barbe nos compagnons d'ivresse. Il nous arrive d'être excellents, mais seulement lorsque tout va bien pour nous. Nous nous enflammons pour les plus nobles idéals, à condition de les atteindre sans peine et que cela ne nous coûte rien. Nous n'aimons pas à payer, mais nous aimons beaucoup à recevoir. Faites-nous la vie heureuse, donnez-nous les coudées franches et vous verrez comme nous serons gentils. Nous ne sommes pas avides, certes, mais donnez-nous le plus d'argent possible, et vous verrez avec quel mépris pour le vil métal nous le dissiperons en une nuit d'orgie. Et si l'on nous refuse l'argent, nous montrerons comment nous savons nous en procurer au besoin. Mais procédons par ordre. Nous voyons d'abord le pauvre enfant abandonné «nu-pieds dans l'arrière-cour», selon l'expression de notre respectable concitoyen, d'origine étrangère, hélas! Encore un coup, je n'abandonne à personne la défense du prévenu. Je suis à la fois son accusateur et son avocat. Nous sommes humains, que diantre, et apprécions comme il sied l'influence des premières impressions d'enfance sur le caractère. Mais l'enfant devient un jeune homme, le voici officier; ses violences et une provocation en duel le font exiler dans une ville frontière. Naturellement, il fait la fête, mène la vie à grandes guides. Il a surtout besoin d'argent, et après de longues discussions transige avec son père pour six mille roubles. Il existe, remarquez-le bien, une lettre de lui où il renonce presque au reste et termine, pour cette somme, le différend au sujet de l'héritage. C'est alors qu'il fait la connaissance d'une jeune fille cultivée, et d'un très noble caractère. Je n'entrerai pas dans les détails, vous venez de les entendre: il s'agit d'honneur et d'abnégation, je me tais. L'image du jeune homme frivole et corrompu, mais s'inclinant devant la véritable noblesse, devant une idée supérieure, nous est apparue des plus sympathiques. Mais ensuite, dans cette même salle, on nous a montré le revers de la médaille. Je n'ose pas me lancer dans des conjectures et je m'abstiens d'analyser les causes. Ces causes n'en existent pas moins. Cette même personne, avec les larmes d'une indignation longtemps refoulée, nous déclare qu'il l'a méprisée pour son élan imprudent,

impétueux, peut-être, mais noble et généreux. Devenu son fiancé, il a eu pour elle un sourire railleur qu'elle aurait peut-être supporté d'un autre, mais pas de lui. Sachant qu'il l'a trahie (car il pensait pouvoir tout se permettre à l'avenir, même la trahison), sachant cela, elle lui remet trois mille roubles en lui donnant à entendre clairement qu'elle devine ses intentions. «Eh bien! Les prendras-tu, oui ou non, en auras-tu le courage?» lui dit son regard pénétrant. Il la regarde, comprend parfaitement sa pensée (lui-même l'a avoué devant vous), puis il s'approprie ces trois mille roubles et les dépense en deux jours avec son nouvel amour. Que croire? La première légende, le noble sacrifice de ses dernières ressources et l'hommage à la vertu, ou le revers de la médaille, la bassesse de cette conduite? Dans les cas ordinaires, il convient de chercher la vérité entre les extrêmes; ce n'est pas le cas ici. Très probablement, il s'est montré aussi noble la première fois que vil la seconde. Pourquoi? Parce que nous sommes une «nature large», un Karamazov – voilà où je veux en venir – capable de réunir tous les contrastes et de contempler à la fois deux abîmes, celui d'en haut, l'abîme des sublimes idéals, et celui d'en bas, l'abîme de la plus ignoble dégradation. Rappelez-vous la brillante idée formulée tout à l'heure par Mr Rakitine, le jeune observateur, qui a étudié de près toute la famille Karamazov: «La conscience de la dégradation est aussi indispensable à ces natures effrénées que la conscience de la noblesse morale.» Rien n'est plus vrai; ce mélange contre nature leur est constamment nécessaire. Deux abîmes, messieurs, deux abîmes simultanément, sinon nous ne sommes pas satisfaits, il manque quelque chose à notre existence. Nous sommes larges, larges, comme notre mère la Russie, nous nous accommodons de tout. À propos, messieurs les jurés, nous venons de parler de ces trois mille roubles et je me permets d'anticiper un peu. Imaginez-vous qu'avec ce caractère, ayant reçu cet argent au prix d'une telle honte, de la dernière humiliation, imaginez-vous que le jour même il ait pu soi-disant en distraire la moitié, la coudre dans un sachet et avoir ensuite la constance de la porter tout un mois sur la poitrine, malgré la gêne et les tentations! Ni lors de ses orgies dans les cabarets, ni lorsqu'il lui fallut quitter la ville pour se procurer chez Dieu sait qui l'argent nécessaire, afin de soustraire sa bien-aimée aux séductions de son père, de son rival, il n'ose toucher à cette

réserve. Ne fût-ce que pour ne pas laisser son amie exposée aux intrigues du vieillard dont il était si jaloux, il aurait dû défaire son sachet et monter la garde autour d'elle, attendant le moment où elle lui dirait: «Je suis à toi», pour l'emmener loin de ce fatal milieu. Mais non, il n'a pas recours à son talisman, et sous quel prétexte? Le premier prétexte, nous l'avons dit, était qu'il lui fallait de l'argent, au cas où son amie voudrait partir avec lui. Mais ce premier prétexte, d'après les propres paroles de l'accusé, a fait place à un autre. «Tant, dit-il que je porte cet argent sur moi, je suis un misérable, mais non un voleur», car je puis toujours aller trouver ma fiancée, et en lui présentant la moitié de la somme que je me suis frauduleusement appropriée, lui dire: «Tu vois, j'ai dissipé la moitié de ton argent et prouvé que je suis un homme faible et sans conscience et, si tu veux, un misérable (j'emploie les termes de l'accusé), mais non un voleur, car alors je ne t'aurais pas rapporté cette moitié, je me la serais appropriée comme la première.» Singulière explication! Ce forcené sans caractère, qui n'a pu résister à la tentation d'accepter trois mille roubles dans des conditions aussi honteuses, fait preuve soudain d'une fermeté stoïque et porte mille roubles à son cou sans oser y toucher! Cela cadre-t-il avec le caractère que nous avons analysé? Non, et je me permets de vous raconter comment le vrai Dmitri Karamazov aurait procédé s'il s'était vraiment décidé à coudre son argent dans un sachet. À la première tentation, ne fût-ce que pour faire plaisir à sa dulcinée, avec laquelle il avait déjà dépensé la moitié de l'argent, il aurait décousu le sachet et prélevé, mettons cent roubles pour la première fois, car à quoi bon rapporter nécessairement la moitié? Quatorze cents roubles suffisent: «Je suis un misérable et non un voleur, car je rendrai quatorze cents roubles; un voleur eût tout gardé.» Quelque temps après, il aurait retiré un second billet, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à l'avant-dernier, à la fin du mois: «Je suis un misérable, mais non un voleur. J'ai dépensé vingt-neuf billets, je restituerai le trentième, un voleur n'agirait pas ainsi.» Mais cet avant-dernier billet disparu à son tour, il aurait regardé le dernier en se disant: «Ce n'est plus la peine, dépensons celui-là comme les autres!» Voilà comment aurait procédé le véritable Dmitri Karamazov, tel que nous le connaissons! Quant à la légende du sachet, elle est en contradiction absolue avec la réalité. On peut

tout supposer, excepté cela. Mais nous y reviendrons.»

Après avoir exposé dans l'ordre tout ce que l'instruction connaissait des discussions d'intérêts et des rapports du père et du fils, en concluant de nouveau qu'il était tout à fait impossible d'établir, au sujet de la division de l'héritage, lequel avait fait tort à l'autre, Hippolyte Kirillovitch, à propos de ces trois mille roubles devenus une idée fixe dans l'esprit de Mitia, rappela l'expertise médicale.

VII. Aperçu historique

«L'expertise médicale a voulu nous prouver que l'accusé n'a pas toute sa raison, que c'est un maniaque. Je soutiens qu'il a sa raison, mais que c'est un malheur pour lui: car s'il ne l'avait pas, il aurait peut-être fait preuve de plus d'intelligence. Je le reconnaîtrais volontiers pour maniaque, mais sur un point seulement, signalé par l'expertise, sa manière de voir au sujet de ces trois mille roubles dont son père l'aurait frustré. Néanmoins son exaspération à ce propos peut s'expliquer beaucoup plus simplement que par une propension à la folie. Je partage entièrement l'opinion du jeune praticien, selon lequel l'accusé jouit et jouissait de toutes ses facultés, n'était qu'exaspéré et aigri. J'estime que ces trois mille roubles ne faisaient pas l'objet de sa constante exaltation, qu'une autre cause excitait sa colère; cette cause, c'est la jalousie!»

Ici, Hippolyte Kirillovitch s'étendit sur la fatale passion de l'accusé pour Grouchegnka. Il commença au moment où l'accusé s'était rendu chez «la jeune personne» pour «la battre», suivant son expression; mais au lieu de cela, il resta à ses pieds, ce fut le début de cet amour. En même temps, cette personne est remarquée par le père de l'accusé: coïncidence fatale et surprenante, car ces deux cœurs s'enflammèrent à la fois d'une passion effrénée, en vrais Karamazov, bien qu'ils connussent auparavant la jeune femme. Nous possédons l'aveu de celle-ci: «Je me jouais, dit-elle, de l'un et de l'autre.» Oui, cette intention lui vint tout à coup à l'esprit, et finalement les deux hommes furent ensorcelés par elle. Le vieillard, qui adorait l'argent, prépara trois mille roubles, seulement pour qu'elle vînt chez lui, et bientôt il en arriva à s'estimer heureux si elle consentait à l'épouser. Nous avons des témoignages formels à cet égard. Quant à l'accusé, nous connaissons la tragédie qu'il a vécue. Mais tel était le «jeu» de la jeune personne. Cette sirène n'a donné aucun espoir au malheureux, si ce n'est au dernier moment, alors que, à genoux devant elle, il lui tendait les bras. «Envoyez-moi au bagne avec lui, c'est moi qui l'ai poussé, je suis la coupable!» criait-elle avec un sincère repentir lors de l'arrestation. Mr Rakitine, le jeune homme de

talent, que j'ai déjà cité et qui a entrepris de décrire cette affaire, définit en quelques phrases concises le caractère de l'héroïne: «Un désenchantement précoce, la trahison et l'abandon du fiancé qui l'avait séduite, puis la pauvreté, la malédiction d'une honnête famille, enfin la protection d'un riche vieillard, que d'ailleurs elle regarde encore comme son bienfaiteur. Dans ce jeune cœur, peut-être enclin au bien, la colère s'est amassée, elle est devenue calculatrice, elle aime à thésauriser; elle se raille de la société et lui garde rancune.» Cela explique qu'elle ait pu se jouer de l'un et de l'autre par méchanceté pure. Durant ce mois où l'accusé aime sans espoir, dégradé par sa trahison et sa malhonnêteté, il est en outre affolé, exaspéré par une jalousie incessante envers son père. Et pour comble, le vieillard insensé s'efforce de séduire l'objet de sa passion au moyen de ces trois mille roubles que son fils lui réclame comme l'héritage de sa mère. Oui, je conviens que la pilule est amère! Il y avait de quoi devenir maniaque. Et ce n'était pas l'argent qui importait, mais le cynisme répugnant qui conspirait contre son bonheur, avec cet argent même!»

Ensuite Hippolyte Kirillovitch aborda la genèse du crime dans l'esprit de l'accusé, en s'appuyant sur les faits.

«D'abord, nous nous bornons à brailler dans les cabarets durant tout ce mois. Nous exprimons volontiers tout ce qui nous passe par la tête, même les idées les plus subversives; nous sommes expansif, mais, on ne sait pourquoi, nous exigeons que nos auditeurs nous témoignent une entière sympathie, prennent part à nos peines, fassent chorus, ne nous gênent en rien. Sinon gare à eux! (Suivait l'anecdote du capitaine Sniéguiriov.) Ceux qui ont vu et entendu l'accusé durant ce mois eurent finalement l'impression qu'il ne s'en tiendrait pas à de simples menaces contre son père, et que, dans son exaspération, il était capable de les réaliser. (Ici le procureur décrivit la réunion de famille au monastère, les conversations avec Aliocha et la scène scandaleuse chez Fiodor Pavlovitch, chez qui l'accusé avait fait irruption après dîner.) Je ne suis pas sûr, poursuivit Hippolyte Kirillovitch, qu'avant cette scène l'accusé eût déjà résolu de supprimer son père. Mais cette idée lui était déjà venue: les faits, les témoins et son propre aveu le prouvent. J'avoue, messieurs les jurés, que jusqu'à ce jour j'hésitais à croire à la préméditation

complète. J'étais persuadé qu'il avait envisagé à plusieurs reprises ce moment fatal, mais sans préciser la date et les circonstances de l'exécution. Mon hésitation a cessé en présence de ce document accablant, communiqué aujourd'hui au tribunal par Mlle Verkhovtsev. Vous avez entendu, messieurs, son exclamation: «C'est le plan, le programme de l'assassinat!» Voilà comment elle a défini cette malheureuse lettre d'ivrogne. En effet, cette lettre établit la préméditation. Elle a été écrite deux jours avant le crime, et nous savons qu'à ce moment, avant la réalisation de son affreux projet, l'accusé jurait que s'il ne trouvait pas à emprunter le lendemain, il tuerait son père pour prendre l'argent sous son oreiller, «dans une enveloppe, ficelée d'une faveur rose, dès qu'Ivan serait parti». Vous entendez: «dès qu'Ivan serait parti»; par conséquent, tout est combiné, et tout s'est passé comme il l'avait écrit. La préméditation ne fait aucun doute, le crime avait le vol pour mobile, c'est écrit et signé. L'accusé ne renie pas sa signature. On dira: c'est la lettre d'un ivrogne. Cela n'atténue rien, au contraire: il a écrit, étant ivre, ce qu'il avait combiné à l'état lucide. Sinon, il se serait abstenu d'écrire. «Mais, objectera-t-on peut-être, pourquoi a-t-il crié son projet dans les cabarets? Celui qui prémédite un tel acte se tait et garde son secret.» C'est vrai, mais alors il n'avait que des velléités, son intention mûrissait. Par la suite, il s'est montré plus réservé à cet égard. Le soir où il écrivit cette lettre, après s'être enivré au cabaret «À la Capitale», il resta silencieux par exception, se tint à l'écart sans jouer au billard, se bornant à houspiller un commis de magasin, mais inconsciemment, cédant à une habitude invétérée. Certes, une fois résolu à agir, l'accusé devait appréhender de s'être trop vanté en public de ses intentions, et que cela pût servir de preuve contre lui, quand il exécuterait son plan. Mais que faire? Il ne pouvait rattraper ses paroles et espérait s'en tirer encore cette fois. Nous nous fiions à notre étoile, messieurs! Il faut reconnaître qu'il a fait de grands efforts avant d'en arriver là, et pour éviter un dénouement sanglant: «Je demanderai de l'argent à tout le monde, écrit-il dans sa langue originale, et si l'on m'en refuse, le sang coulera.» De nouveau, nous le voyons agir à l'état lucide comme il l'avait écrit étant ivre!»

Ici Hippolyte Kirillovitch décrivit en détail les tentatives de Mitia pour se procurer de l'argent, pour éviter le crime. Il relata ses démarches auprès de

Samsonov, sa visite à Liagavi.

«Éreinté, mystifié, affamé, ayant vendu sa montre pour les frais du voyage (tout en portant quinze cents roubles sur lui, soi-disant), tourmenté par la jalousie au sujet de sa bien-aimée qu'il a laissée en ville, soupçonnant qu'en son absence elle peut aller trouver Fiodor Pavlovitch, il revient enfin. Dieu soit loué! Elle n'y a pas été. Lui-même l'accompagne chez son protecteur Samsonov. (Chose étrange, nous ne sommes pas jaloux de Samsonov, et c'est là un détail caractéristique!) Il court à son poste d'observation «sur les derrières» et, là, il apprend que Smerdiakov a eu une crise, que l'autre domestique est malade; le champ est libre, les «signaux» sont dans ses mains, quelle tentation! Néanmoins, il résiste; il se rend chez une personne respectée de tous, MmeKhokhlakov. Cette dame, qui compatit depuis longtemps à son sort, lui donne le plus sage des conseils: renoncer à faire la fête, à cet amour scandaleux, à ces flâneries dans les cabarets, où se gaspille sa jeune énergie, et partir pour les mines d'or, en Sibérie: «Là-bas est le dérivatif aux forces qui bouillonnent en vous, à votre caractère romanesque, avide d'aventures.»

Après avoir décrit l'issue de l'entretien et le moment où l'accusé apprit tout à coup que Grouchegnka n'était pas restée chez Samsonov, ainsi que la fureur du malheureux jaloux, à l'idée qu'elle le trompait et se trouvait maintenant chez Fiodor Pavlovitch, Hippolyte Kirillovitch conclut, en faisant remarquer la fatalité de cet incident:

«Si la domestique avait eu le temps de lui dire que sa dulcinée était à Mokroïé avec son premier amant, rien ne serait arrivé. Mais elle était bouleversée, elle jura ses grands dieux, et si l'accusé ne la tua pas sur place, c'est parce qu'il s'élança à la poursuite de l'infidèle. Mais notez ceci: tout en étant hors de lui, il s'empare d'un pilon de cuivre. Pourquoi précisément un pilon? Pourquoi pas une autre arme? Mais si nous nous préparons à cette scène envisagée depuis un mois, que quelque chose ressemblant à une arme se présente, nous nous en emparons aussitôt. Depuis un mois, nous nous disions qu'un objet de ce genre peut servir d'arme. Aussi n'avons-nous pas hésité. Par conséquent, l'accusé savait ce qu'il faisait en se saisissant de ce fatal pilon. Le voici dans le jardin de son père, le champ est libre, pas de

témoins, une obscurité profonde et la jalousie. Le soupçon qu'elle est ici, dans les bras de son rival et se moque peut-être de lui à cet instant, s'empare de son esprit. Et non seulement le soupçon, il s'agit bien de cela, la fourberie saute aux yeux: elle est ici, dans cette chambre où il y a de la lumière, elle est chez lui, derrière le paravent, et le malheureux se glisse vers la fenêtre, regarde avec déférence, se résigne et s'en va sagement pour ne pas faire un malheur, pour éviter l'irréparable; et on veut nous faire croire cela, à nous qui connaissons le caractère de l'accusé, qui comprenons son état d'esprit révélé par les faits, surtout alors qu'il était au courant des signaux permettant de pénétrer aussitôt dans la maison!»

À ce propos, Hippolyte Kirillovitch abandonna provisoirement l'accusation et jugea nécessaire de s'étendre sur Smerdiakov, afin de liquider l'épisode des soupçons dirigés contre lui et d'en finir une fois pour toutes avec cette idée. Il ne négligea aucun détail et tout le monde comprit que, malgré le dédain qu'il témoignait pour cette hypothèse, il la considérait pourtant comme très importante.

VIII. Dissertation sur Smerdiakov

«D'abord, d'où vient la possibilité d'un pareil soupçon? Le premier qui a dénoncé Smerdiakov est l'accusé lui-même, lors de son arrestation; pourtant, jusqu'à ce jour, il n'a pas présenté le moindre fait à l'appui de cette inculpation, ni même une allusion tant soit peu vraisemblable à un fait quelconque. Ensuite, trois personnes seulement confirment ses dires: ses deux frères et MmeSviétlov. Mais l'aîné a formulé ce soupçon seulement aujourd'hui, au cours d'un accès de démence et de fièvre chaude; auparavant, durant ces deux mois, il était persuadé de la culpabilité de son frère et n'a même pas cherché à combattre cette idée. D'ailleurs, nous y reviendrons. Le cadet déclare n'avoir aucune preuve confirmant son idée de la culpabilité de Smerdiakov et s'appuie uniquement sur les paroles de l'accusé et «l'expression de son visage»; il a proféré deux fois tout à l'heure cet argument extraordinaire. MmeSviétlov s'est exprimée d'une façon peut-être encore plus étrange: «Vous pouvez croire l'accusé, il n'est pas homme à

mentir.» Voilà toutes les charges alléguées contre Smerdiakov par ces trois personnes qui ne sont que trop intéressées au sort du prévenu. Et pourtant l'accusation contre Smerdiakov a circulé et persiste: peut-on vraiment y ajouter foi?»

Ici, Hippolyte Kirillovitch jugea nécessaire d'esquisser le caractère de Smerdiakov, «qui a mis fin à ses jours dans une crise de folie». Il le représenta comme un être faible, à l'instruction rudimentaire, dérouté par des idées philosophiques au-dessus de sa portée, effrayé de certaines doctrines modernes sur le devoir et l'obligation morale, que lui inculquaient – en pratique – par sa vie insouciante, son maître Fiodor Pavlovitch, peut-être son père, et – en théorie – par des entretiens philosophiques bizarres, le fils aîné du défunt, Ivan Fiodorovitch, qui goûtait ce divertissement, sans aucun doute par ennui ou par besoin de raillerie.

«Il m'a décrit lui-même son état d'esprit, les derniers jours qu'il passa dans la maison de son maître, expliqua Hippolyte Kirillovitch; mais d'autres personnes attestent la chose: l'accusé, son frère et même le domestique Grigori, c'est-à-dire tous ceux qui devaient le connaître de près. En outre, atteint d'épilepsie, Smerdiakov était «peureux comme une poule». «Il tombait à mes pieds et les baisait», nous a déclaré l'accusé, alors qu'il ne comprenait pas encore le préjudice que pouvait lui causer cette déclaration; «c'est une poule épileptique», disait-il de lui dans sa langue pittoresque. Et voilà que l'accusé (lui-même l'atteste) en fait son homme de confiance et l'intimide au point qu'il consent enfin à lui servir d'espion et de rapporteur. Dans ce rôle de mouchard, il trahit son maître, révèle à l'accusé l'existence de l'enveloppe aux billets et les signaux grâce auxquels on peut arriver jusqu'à lui; d'ailleurs, pouvait-il faire autrement! «Il me tuera, je m'en rendais bien compte», disait-il en tremblant pendant l'instruction, bien que son bourreau fût déjà arrêté et hors d'état de le molester. «Il me soupçonnait à chaque instant et moi, glacé de terreur, je m'empressais, pour apaiser sa colère, de lui communiquer tous les secrets, afin de prouver ma bonne foi et d'avoir la vie sauve.» Telles sont ses paroles, je les ai notées. «Quand il criait après moi, il m'arrivait de me jeter à ses pieds.» Très honnête de nature, jouissant de la confiance de son maître, qui avait constaté cette honnêteté lorsque son

domestique lui rendit l'argent qu'il avait perdu, le malheureux Smerdiakov a dû éprouver un profond repentir de sa trahison envers celui qu'il aimait comme son bienfaiteur. Suivant les observations de psychiatres éminents, les épileptiques gravement atteints ont la manie de s'accuser eux-mêmes. La conscience de leur culpabilité les tourmente, ils éprouvent des remords, souvent sans motif, exagèrent leurs fautes, se forgent même des crimes imaginaires. Il leur arrive parfois de devenir criminels sous l'influence de la peur, de l'intimidation. En outre, vu les circonstances, Smerdiakov pressentait un malheur. Lorsque le fils aîné de Fiodor Pavlovitch, Ivan Fiodorovitch, partit pour Moscou, le jour même du drame, il le supplia de rester, mais sans oser, avec sa lâcheté habituelle, lui faire part de ses craintes d'une façon catégorique. Il se borna à des allusions qui ne furent pas comprises. Il faut noter que, pour Smerdiakov, Ivan Fiodorovitch représentait comme une défense, une garantie que rien de fâcheux n'arriverait tant qu'il serait là. Rappelez-vous l'expression de Dmitri Karamazov dans sa lettre d'ivrogne: «Je tuerai le vieux, pourvu qu'Ivan parte.» Par conséquent, la présence d'Ivan Fiodorovitch paraissait à tous garantir l'ordre et le calme dans la maison. Il part, et Smerdiakov, une heure après environ, a une crise d'ailleurs fort compréhensible. Il faut mentionner ici que, en proie à la peur et à une sorte de désespoir, Smerdiakov, les derniers jours, sentait particulièrement la possibilité d'une crise prochaine, qui se produisait toujours aux heures d'anxiété et de vive émotion. On ne peut pas évidemment deviner le jour et l'heure de ces attaques, mais tout épileptique peut en ressentir les symptômes. Ainsi parle la médecine. Un peu après le départ d'Ivan Fiodorovitch, Smerdiakov, qui se sent abandonné et sans défense, va à la cave pour les besoins du ménage et songe en descendant l'escalier: «Aurai-je ou non une attaque? Si elle allait me prendre maintenant?» Précisément, cet état d'esprit, cette appréhension, ces questions provoquent le spasme à la gorge, précurseur de la crise; il dégringole sans connaissance au fond de la cave. On s'ingénie à suspecter cet accident tout naturel, à y voir une indication, une allusion révélant la simulation volontaire de la maladie! Mais, dans ce cas, on se demande aussitôt: «Pourquoi? Dans quel dessein?» Je laisse de côté la médecine; la science ment, dit-on, la science se trompe, les

médecins n'ont pas su distinguer la vérité de la simulation; soit, admettons, mais répondez à cette question: quelle raison avait-il de simuler? Était-ce pour se faire remarquer à l'avance dans la maison où il préméditait un assassinat? Voyez-vous, messieurs les jurés, il y avait cinq personnes chez Fiodor Pavlovitch, la nuit du crime: d'abord, le maître de la maison, mais il ne s'est pas tué lui-même, c'est clair; deuxièmement, son domestique Grigori, mais il a failli être tué; troisièmement, la femme de Grigori, Marthe Ignatièvna, mais ce serait une honte de la soupçonner. Il reste, par conséquent, deux personnes en cause: l'accusé et Smerdiakov. Mais comme l'accusé affirme que ce n'est pas lui l'assassin, ce doit être Smerdiakov; il n'y a pas d'autre alternative, car on ne peut soupçonner personne d'autre. Voilà l'explication de cette accusation subtile et extraordinaire contre le malheureux idiot qui s'est suicidé hier! C'est qu'on n'avait personne sous la main! S'il avait existé le moindre soupçon contre quelqu'un d'autre, un sixième personnage, je suis sûr que l'accusé lui-même aurait eu honte de charger alors Smerdiakov et eût chargé ce dernier, car il est parfaitement absurde d'accuser Smerdiakov de cet assassinat.

«Messieurs, laissons la psychologie, laissons la médecine, laissons même la logique, consultons les faits, rien que les faits et voyons ce qu'ils nous disent. Smerdiakov a tué, mais comment? Seul ou de complicité avec l'accusé? Examinons d'abord le premier cas, c'est-à-dire l'assassinat commis seul. Évidemment, si Smerdiakov a tué, c'est pour quelque chose, dans un intérêt quelconque. Mais n'ayant aucun des motifs qui poussaient l'accusé, c'est-à-dire la haine, la jalousie, etc., Smerdiakov n'a tué que pour voler, pour s'approprier ces trois mille roubles que son maître avait serrés devant lui dans une enveloppe. Et voilà que, résolu au meurtre, il communique au préalable à une autre personne, qui se trouve être la plus intéressée, précisément l'accusé, tout ce qui concerne l'argent et les signaux, la place où se trouve l'enveloppe, sa suscription, avec quoi elle est ficelée, et surtout il lui communique ces «signaux» au moyen desquels on peut entrer chez son maître. Eh bien, c'est pour se trahir qu'il agit ainsi? Ou afin de se donner un rival qui a peut-être envie, lui aussi, de venir s'emparer de l'enveloppe? Oui, dira-t-on, mais il a parlé sous l'empire de la peur. Comment cela? L'homme qui n'a pas hésité à

concevoir un acte aussi hardi, aussi féroce, et à l'exécuter ensuite, communique de pareils renseignements, qu'il est seul à connaître au monde et que personne n'aurait jamais devinés s'il avait gardé le silence. Non, si peureux qu'il fût, après avoir conçu un tel acte, cet homme n'aurait parlé à personne de l'enveloppe et des signaux, car c'eût été se trahir d'avance. Il aurait inventé quelque chose à dessein et menti, si l'on avait absolument exigé de lui des renseignements, mais gardé le silence là-dessus. Au contraire, je le répète, s'il n'avait dit mot au sujet de l'argent et qu'il se le fût approprié après le crime, personne au monde n'aurait jamais pu l'accuser d'assassinat avec le vol pour mobile, car personne, excepté lui, n'avait vu cet argent, personne n'en connaissait l'existence dans la maison; si même on l'avait accusé, on aurait attribué un autre motif au crime. Mais comme tout le monde l'avait vu aimé de son maître, honoré de sa confiance, les soupçons ne seraient point tombés sur lui, mais bien au contraire sur un homme qui, lui, aurait eu des motifs de se venger, qui, loin de les dissimuler, s'en serait vanté publiquement; bref, on aurait soupçonné le fils de la victime, Dmitri Fiodorovitch. Il eût été avantageux pour Smerdiakov, assassin et voleur, qu'on accusât ce fils, n'est-ce pas? Eh bien, c'est à lui, c'est à Dmitri Fiodorovitch que Smerdiakov, ayant prémédité son crime, parle à l'avance de l'argent, de l'enveloppe, des signaux; quelle logique, quelle clarté!!!

«Arrive le jour du crime prémédité par Smerdiakov, et il dégringole dans la cave, après avoir «simulé» une attaque d'épilepsie; pourquoi? Sans doute pour que le domestique Grigori, qui avait l'intention de se soigner, y renonce peut-être en voyant la maison sans surveillance, et monte la garde. Probablement aussi afin que le maître lui-même, se voyant abandonné et redoutant la venue de son fils, ce qu'il ne cachait pas, redouble de méfiance et de précaution. Surtout enfin pour qu'on le transporte immédiatement, lui Smerdiakov, épuisé par sa crise, de la cuisine où il couchait seul et avait son entrée particulière, à l'autre bout du pavillon, dans la chambre de Grigori et de sa femme, derrière une séparation, comme on faisait toujours quand il avait une attaque, selon les instructions du maître et de la compatissante Marthe Ignatièvna. Là, caché derrière la cloison et pour mieux paraître malade, il commence sans doute à geindre, c'est-à-dire à les réveiller toute la

nuit (leur déposition en fait foi), et tout cela afin de se lever plus aisément et de tuer ensuite son maître!

«Mais, dira-t-on, peut-être a-t-il simulé une crise précisément pour détourner les soupçons, et parlé à l'accusé de l'argent et des signaux pour le tenter et le pousser au crime? Et lorsque l'accusé, après avoir tué, s'est retiré en emportant l'argent et a peut-être fait du bruit et réveillé des témoins, alors, voyez-vous, Smerdiakov se lève et va aussi… eh bien? Que va-t-il faire? Il va assassiner une seconde fois son maître et voler l'argent déjà dérobé. Messieurs, vous voulez rire? J'ai honte de faire de pareilles suppositions; pourtant figurez-vous que c'est précisément ce qu'affirme l'accusé: lorsque j'étais déjà parti, dit-il, après avoir abattu Grigori et jeté l'alarme, Smerdiakov s'est levé pour assassiner et voler. Je laisse de côté l'impossibilité pour Smerdiakov de calculer et de prévoir les événements, la venue du fils exaspéré qui se contente de regarder respectueusement par la fenêtre et, connaissant les signaux, se retire et lui abandonne sa proie! Messieurs, je pose la question sérieusement: À quel moment Smerdiakov a-t-il commis son crime? Indiquez ce moment, sinon l'accusation tombe.

«Mais peut-être la crise était-elle réelle. Le malade, ayant recouvré ses sens, a entendu un cri, est sorti, et alors? Il a regardé et s'est dit: si j'allais tuer le maître? Mais comment a-t-il appris ce qui s'était passé, gisant jusqu'alors sans connaissance? D'ailleurs, messieurs, la fantaisie même a des limites.

«Soit, diront les gens subtils, mais si les deux étaient de connivence, s'ils avaient assassiné ensemble et s'étaient partagé l'argent?

«Oui, il y a, en effet, un soupçon grave et, tout d'abord, de fortes présomptions à l'appui; l'un d'eux assassine et se charge de tout, tandis que l'autre complice reste couché en simulant une crise, précisément pour éveiller au préalable le soupçon chez tous, pour alarmer le maître et Grigori. On se demande pour quels motifs les deux complices auraient pu imaginer un plan aussi absurde. Mais peut-être n'y avait-il qu'une complicité passive de la part de Smerdiakov; peut-être qu'épouvanté, il a consenti seulement à ne pas s'opposer au meurtre et, pressentant qu'on l'accuserait d'avoir laissé tuer son maître sans le défendre, il aura obtenu de Dmitri Karamazov la permission de

rester couché durant ce temps, comme s'il avait une crise: «Libre à toi d'assassiner, ça ne me regarde pas.» Dans ce cas, comme cette crise aurait mis la maison en émoi, Dmitri Karamazov ne pouvait consentir à une telle convention. Mais j'admets qu'il y ait consenti; il n'en résulterait pas moins que Dmitri Karamazov est l'assassin direct, l'instigateur, et Smerdiakov, à peine un complice passif: il a seulement laissé faire, par crainte et contre sa volonté; cette distinction n'aurait pas échappé à la justice. Or, que voyons-nous? Lors de son arrestation, l'inculpé rejette tous les torts sur Smerdiakov et l'accuse seul. Il ne l'accuse pas de complicité; lui seul a assassiné et volé, c'est l'œuvre de ses mains! A-t-on jamais vu des complices se charger dès le premier moment? Et remarquez le risque que court Karamazov: il est le principal assassin, l'autre s'est borné à laisser faire, couché derrière la cloison, et il s'en prend à lui. Mais ce comparse pouvait se fâcher et, par instinct de conservation, s'empresser de dire toute la vérité: nous avons tous deux participé au crime, pourtant, je n'ai pas tué, j'ai seulement laissé faire, par crainte. Car Smerdiakov pouvait comprendre que la justice discernerait aussitôt son degré de culpabilité, et compter sur un châtiment bien moins rigoureux que le principal assassin, qui voulait tout rejeter sur lui. Mais alors, il aurait forcément avoué. Pourtant, il n'en est rien. Smerdiakov n'a pas soufflé mot de sa complicité, bien que l'assassin l'ait accusé formellement et désigné tout le temps comme l'unique auteur du crime. Ce n'est pas tout; Smerdiakov a révélé à l'instruction qu'il avait lui-même parlé à l'accusé de l'enveloppe avec l'argent et des signaux, et que sans lui, celui-ci n'aurait rien su. S'il avait été vraiment complice et coupable, aurait-il si volontiers communiqué la chose? Au contraire, il se serait dédit, il aurait certainement dénaturé et atténué les faits. Mais il n'a pas agi ainsi. Seul un innocent, qui ne craint pas d'être accusé de complicité, peut se conduire de la sorte. Eh bien, dans un accès de mélancolie morbide consécutive à l'épilepsie et à tout ce drame, il s'est pendu hier, après avoir écrit ce billet: «Je mets volontairement fin à mes jours; qu'on n'accuse personne de ma mort.» Que lui coûtait-il d'ajouter: «c'est moi l'assassin, et non Karamazov?» Mais il n'en a rien fait; sa conscience n'est pas allée jusque-là.

«Tout à l'heure, on a apporté de l'argent au tribunal, trois mille roubles,

«les billets qui se trouvaient dans l'enveloppe figurant parmi les pièces à conviction; je les ai reçus hier de Smerdiakov». Mais vous n'avez pas oublié, messieurs les jurés, cette triste scène. Je n'en retracerai pas les détails, pourtant je me permettrai deux ou trois remarques choisies à dessein parmi les plus insignifiantes, parce qu'elles ne viendront pas à l'esprit de chacun et qu'on les oubliera. D'abord, c'est par remords qu'hier Smerdiakov a restitué l'argent et s'est pendu. (Autrement il ne l'aurait pas rendu.) Et ce n'est qu'hier soir évidemment qu'il a avoué pour la première fois son crime à Ivan Karamazov, comme ce dernier l'a déclaré, sinon pourquoi aurait-il gardé le silence jusqu'à présent? Ainsi il a avoué; pourquoi, je le répète, n'a-t-il pas dit toute la vérité dans son billet funèbre, sachant que le lendemain on allait juger un innocent? L'argent seul ne constitue pas une preuve. J'ai appris tout à fait par hasard, il y a huit jours, ainsi que deux personnes ici présentes, qu'Ivan Fiodorovitch Karamazov avait fait changer, au chef-lieu, deux obligations à 5 pour cent de cinq mille roubles chacune, soit dix mille au total. Ceci pour montrer qu'on peut toujours se procurer de l'argent pour une date fixe et que les trois mille roubles présentés ne sont pas nécessairement les mêmes qui se trouvaient dans le tiroir ou l'enveloppe. Enfin, Ivan Karamazov, ayant recueilli hier les aveux du véritable assassin, est resté chez lui. Pourquoi n'a-t-il pas fait aussitôt sa déclaration? Pourquoi avoir attendu jusqu'au lendemain? J'estime qu'on peut en deviner la raison; malade depuis une semaine, ayant avoué au médecin et à ses proches qu'il avait des hallucinations et rencontrait des gens décédés, menacé par la fièvre chaude qui s'est déclarée aujourd'hui, en apprenant soudain le décès de Smerdiakov, il s'est tenu ce raisonnement: «Cet homme est mort, on peut l'accuser, je sauverai mon frère. J'ai de l'argent, je présenterai une liasse de billets en disant que Smerdiakov me les a remis avant de mourir.» C'est malhonnête, direz-vous, de mentir, même pour sauver son frère, même en ne chargeant qu'un mort? Soit, mais s'il a menti inconsciemment, s'il s'est imaginé que c'était arrivé, l'esprit définitivement dérangé par la nouvelle de la mort subite du valet? Vous avez assisté à cette scène tout à l'heure, vous avez vu dans quel état se trouvait cet homme. Il se tenait debout et parlait, mais où était sa raison? La déposition du malade a été suivie d'un document, une lettre de

l'accusé à Mlle Verkhovtsev, écrite deux jours avant le crime dont elle contient le programme détaillé. À quoi bon chercher ce programme et ses auteurs? Tout s'est passé exactement d'après lui, et personne n'a aidé l'auteur. Oui, messieurs les jurés, tout s'est passé comme il l'avait écrit! Et nous ne nous sommes pas enfui avec une crainte respectueuse de la fenêtre paternelle, surtout en étant persuadé que notre bien-aimée se trouvait chez lui. Non, c'est absurde et invraisemblable. Il est entré, et il est allé jusqu'au bout. Il a dû tuer dans un accès de fureur, en voyant son rival détesté, peut-être d'un seul coup de pilon, mais ensuite, après s'être convaincu par un examen détaillé qu'elle n'était pas là, il n'a pas oublié de mettre la main sous l'oreiller et de s'emparer de l'enveloppe avec l'argent, qui figure maintenant, déchirée, parmi les pièces à conviction. J'en parle pour vous signaler une circonstance caractéristique. Un assassin expérimenté, venu exclusivement pour voler, aurait-il laissé l'enveloppe sur le plancher, telle qu'on l'a trouvée auprès du cadavre? Smerdiakov, par exemple, eût emporté le tout, sans se donner la peine de la décacheter près de sa victime, sachant bien qu'elle contenait de l'argent, puisqu'il l'avait vu mettre et cacheter; or, l'enveloppe disparue, on ne pouvait savoir s'il y avait eu vol. Je vous le demande, messieurs les jurés, Smerdiakov aurait-il agi ainsi et laissé l'enveloppe à terre? Non, c'est ainsi que devait procéder un assassin furieux, incapable de réfléchir, n'ayant jamais rien dérobé, et qui, même maintenant, s'approprie l'argent non comme un vulgaire malfaiteur, mais comme quelqu'un qui reprend son bien à celui qui l'a volé, car telles étaient précisément, à propos de ces trois mille roubles, les idées de Dmitri Karamazov, idées qui tournaient chez lui à la manie. En possession de l'enveloppe qu'il n'avait jamais vue auparavant, il la déchire pour s'assurer qu'elle contient de l'argent, puis il la jette et se sauve avec les billets dans sa poche, sans se douter qu'il laisse ainsi derrière lui, sur le plancher, une preuve accablante. Car c'est Karamazov et non Smerdiakov, il n'a pas réfléchi, d'ailleurs il n'avait pas le temps. Il s'enfuit, il entend le cri du domestique qui le rejoint; celui-ci le saisit, l'arrête, et tombe assommé d'un coup de pilon. L'accusé saute à bas de la palissade, par pitié, affirme-t-il, par compassion, pour voir s'il ne pourrait pas lui venir en aide. Mais était-ce le moment de s'attendrir?

Non; il est redescendu précisément pour s'assurer si l'unique témoin de son crime vivait encore. Tout autre sentiment, tout autre motif eussent été insolites! Remarquez qu'il s'empresse autour de Grigori, lui essuie la tête avec son mouchoir, puis, le croyant mort, comme égaré, couvert de sang, il court de nouveau à la maison de sa bien-aimée; comment n'a-t-il pas songé que dans cet état on l'accuserait aussitôt? Mais l'accusé lui-même nous assure qu'il n'y a pas pris garde; on peut l'admettre, c'est très possible, cela arrive toujours aux criminels dans de pareils moments. D'un côté, calcul infernal, absence de raisonnement de l'autre. Mais à cette minute il se demandait seulement où elle était. Dans sa hâte de le savoir, il court chez elle et apprend une nouvelle imprévue, accablante pour lui: elle est partie pour Mokroïé rejoindre son ancien amant, «l'inconstesté».

IX. Psychologie à la vapeur. La troïka emportée. Péroraison.

Hippolyte Kirillovitch avait évidemment choisi la méthode d'exposition rigoureusement historique, affectionnée par tous les orateurs nerveux qui cherchent à dessein des cadres strictement délimités, afin de modérer leur fougue. Parvenu à ce point de son discours, il s'étendit sur le premier amant, «l'incontesté», et formula à ce sujet quelques idées intéressantes. Karamazov, férocement jaloux de tous, s'efface soudain et disparaît devant «l'ancien» et «l'incontesté». Et c'est d'autant plus étrange qu'auparavant il n'avait presque pas fait attention au nouveau danger qui le menaçait dans la personne de ce rival inattendu. C'est qu'il se le représentait comme lointain, et un homme comme Karamazov ne vit jamais que dans le moment présent. Sans doute même le considérait-il comme une fiction. Mais ayant aussitôt compris, avec son cœur malade, que la dissimulation de cette femme et son récent mensonge provenaient peut-être du fait que ce nouveau rival, loin d'être un caprice et une fiction, représentait tout pour elle, tout son espoir dans la vie, ayant compris cela, il s'est résigné.

«Eh bien, messieurs les jurés, je ne puis passer sous silence ce trait inopiné chez l'accusé, à qui sont subitement apparus la soif de la vérité, le besoin impérieux de respecter cette femme, de reconnaître les droits de son

cœur, et cela au moment où, pour elle, il venait de teindre ses mains dans le sang de son père! Il est vrai que le sang versé criait déjà vengeance, car ayant perdu son âme, brisé sa vie terrestre, il devait malgré lui se demander à ce moment: «Que suis-je, que puis-je être maintenant pour elle, pour cette créature chérie plus que tout au monde, en comparaison de ce premier amant «incontesté», de celui qui, repentant, revient à cette femme séduite jadis par lui, avec un nouvel amour, avec des propositions loyales, et la promesse d'une vie régénérée et désormais heureuse?» Mais lui, le malheureux, que peut-il lui offrir maintenant? Karamazov comprit tout cela et que son crime lui barrait la route, qu'il n'était qu'un criminel voué au châtiment, indigne de vivre! Cette idée l'accabla, l'anéantit. Aussitôt, il s'arrêta à un plan insensé qui, étant donné son caractère, devait lui paraître la seule issue à sa terrible situation: le suicide. Il court dégager ses pistolets, chez Mr Perkhotine, et, chemin faisant, sort de sa poche l'argent pour lequel il vient de souiller ses mains du sang de son père. Oh! Maintenant plus que jamais il a besoin d'argent; Karamazov va mourir, Karamazov se tue, on s'en souviendra! Ce n'est pas pour rien que nous sommes poète, ce n'est pas pour rien que nous avons brûlé notre vie comme une chandelle par les deux bouts. La rejoindre, et, là-bas, une fête à tout casser, une fête comme on n'en a jamais vu, pour qu'on se le rappelle et qu'on en parle longtemps. Au milieu des cris sauvages, des folles chansons et des danses des tziganes, nous lèverons notre verre pour féliciter de son nouveau bonheur la dame de nos pensées, puis là, devant elle, à ses pieds, nous nous brûlerons la cervelle, pour racheter nos fautes. Elle se souviendra de Mitia Karamazov, elle verra comme il l'aimait, elle plaindra Mitia! Nous sommes ici en pleine exaltation romanesque, nous retrouvons la fougue sauvage et la sensualité des Karamazov, mais il y a quelque chose d'autre, messieurs les jurés, qui crie dans l'âme, frappe l'esprit sans cesse et empoisonne le cœur jusqu'à la mort; ce quelque chose, c'est la conscience, messieurs les jurés, c'est son jugement, c'est le remords. Mais le pistolet concilie tout, c'est l'unique issue; quant à l'au-delà, j'ignore si Karamazov a pensé alors à ce qu'il y aurait là-bas, et s'il en est capable, comme Hamlet. Non, messieurs les jurés, ailleurs, on a Hamlet, nous n'avons encore que des Karamazov!»

Ici Hippolyte Kirillovitch fit un tableau détaillé des faits et gestes de Mitia, décrivit les scènes chez Perkhotine, dans la boutique, avec les voituriers. Il cita une foule de propos confirmés par des témoins, et le tableau s'imposait à la conviction des auditeurs; l'ensemble des faits était particulièrement frappant. La culpabilité de cet être désorienté, insoucieux de sa sécurité, sautait aux yeux. «À quoi bon la prudence? Poursuivit Hippolyte Kirillovitch; deux ou trois fois il a failli avouer et fait des allusions (suivaient les dépositions des témoins). Il a même crié au voiturier sur la route: «Sais-tu que tu mènes un assassin?» Mais il ne pouvait tout dire; il lui fallait d'abord arriver au village de Mokroïé et là achever son poème. Or, qu'est-ce qui attendait le malheureux? Le fait est qu'à Mokroïé, il s'aperçoit bientôt que son rival «incontesté» n'est pas irrésistible et que ses félicitations arrivent mal à propos. Mais vous connaissez déjà les faits, messieurs les jurés. Le triomphe de Karamazov sur son rival fut complet; alors commence pour lui une crise terrible, la plus terrible de toutes celles qu'il a traversées. On peut croire, messieurs les jurés, que la nature outragée exerce un châtiment plus rigoureux que celui de la justice humaine! En outre, les peines que celle-ci inflige apportent un adoucissement à l'expiation de la nature, elles sont même parfois nécessaires à l'âme du criminel pour la sauver du désespoir, car je ne puis me figurer l'horreur et la souffrance de Karamazov en apprenant qu'elle l'aimait, qu'elle repoussait pour lui l'ancien amant, le conviait, lui, Mitia, à une vie régénérée, lui promettait le bonheur, et cela quand tout était fini pour lui, quand rien n'était plus possible! À propos, voici, en passant, une remarque fort importante pour expliquer la véritable situation de l'accusé à ce moment: cette femme, objet de son amour, est demeurée pour lui jusqu'au bout, jusqu'à l'arrestation, une créature inaccessible, bien que passionnément désirée. Mais pourquoi ne s'est-il pas suicidé alors, pourquoi a-t-il renoncé à ce dessein et oublié jusqu'à son pistolet? Cette soif passionnée d'amour et l'espoir de l'étancher aussitôt l'ont retenu. Dans l'ivresse de la fête, il s'est comme rivé à sa bien-aimée, qui fait bombance avec lui, plus séduisante que jamais: il ne la quitte pas, et, plein d'admiration, s'efface devant elle. Cette ardeur a même pu étouffer pour un instant la crainte de l'arrestation et le remords. Oh! Pour un instant seulement! Je me représente l'état d'âme du

criminel comme assujetti à trois éléments qui le dominaient tout à fait. D'abord, l'ivresse, les fumées de l'alcool, le brouhaha de la danse et les chants, et elle, le teint coloré par les libations, chantant et dansant, qui lui souriait, ivre aussi. Ensuite, la pensée réconfortante que le dénouement fatal est encore éloigné, qu'on ne viendra l'arrêter que le lendemain matin. Quelques heures de répit, c'est beaucoup, on peut imaginer bien des choses durant ce temps. Je suppose qu'il aura éprouvé une sensation analogue à celle du criminel qu'on mène à la potence; il faut encore parcourir une longue rue, au pas, devant des milliers de spectateurs; puis on tourne dans une autre rue, au bout de laquelle seulement se trouve la place fatale. Au début du trajet, le condamné, sur la charrette ignominieuse, doit se figurer qu'il a encore longtemps à vivre. Mais les maisons se succèdent, la charrette avance, peu importe, il y a encore loin jusqu'au tournant de la seconde rue. Il regarde bravement à droite et à gauche ces milliers de curieux indifférents qui le dévisagent, et il lui semble toujours être un homme comme eux. Et voici qu'on tourne dans la seconde rue, mais tant pis, il reste un bon bout de chemin. Tout en voyant défiler les maisons, le condamné se dit qu'il y en a encore beaucoup. Et ainsi de suite jusqu'à la place de l'exécution. Voilà, j'imagine, ce qu'a éprouvé Karamazov. «Ils n'ont pas encore découvert le crime, pense-t-il; on peut chercher quelque chose, j'aurai le temps de combiner un plan de défense, de me préparer à la résistance; mais pour le moment vive la joie! Elle est si ravissante!» Il est troublé et inquiet, pourtant il réussit à prélever la moitié des trois mille roubles pris sous l'oreiller de son père. Étant déjà venu à Mokroïé pour y faire la fête, il connaît cette vieille maison de bois, avec ses recoins et ses galeries. Je suppose qu'une partie de l'argent y a été dissimulée alors, peu de temps avant l'arrestation, dans une fente ou fissure, sous une lame de parquet, dans un coin. Sous le toit. Pourquoi? Dira-t-on. Une catastrophe est imminente, sans doute nous n'avons pas encore songé à l'affronter, le temps fait défaut, les tempes nous battent, elle nous attire comme un aimant, mais on a toujours besoin d'argent. Partout on est quelqu'un avec de l'argent. Une telle prévoyance, en un pareil moment, vous semblera peut-être étrange. Mais lui-même affirme avoir, un mois auparavant, dans un moment aussi critique, mis de côté et cousu dans un

sachet la moitié de trois mille roubles; et, bien que ce soit assurément une invention, comme nous allons le prouver, cette idée est familière à Karamazov, il l'a méditée. De plus, lorsqu'il affirmait ensuite au juge d'instruction avoir distrait quinze cents roubles dans un sachet (lequel n'a jamais existé), il l'a peut-être imaginé sur-le-champ, précisément parce que, deux heures auparavant, il avait distrait et caché la moitié de la somme, quelque part, à Mokroïé, à tout hasard, jusqu'au matin, pour ne pas la garder sur lui, d'après une inspiration subite. Souvenez-vous, messieurs les jurés, que Karamazov peut contempler à la fois deux abîmes. Nos recherches dans cette maison ont été vaines; peut-être l'argent y est-il encore, peut-être a-t-il disparu le lendemain et se trouve-t-il maintenant en possession de l'accusé. En tout cas, on l'a arrêté à côté de sa maîtresse, à genoux devant elle; elle était couchée, il lui tendait les bras, oubliant tout le reste, au point qu'il n'entendit pas approcher ceux qui venaient l'arrêter. Il n'eut pas le temps de préparer une réponse et fut pris au dépourvu.

«Et maintenant le voilà devant ses juges, devant ceux qui vont décider de son sort. Messieurs les jurés, il y a, dans l'exercice de nos fonctions, des moments où nous-mêmes nous avons presque peur de l'humanité! C'est lorsqu'on contemple la terreur bestiale du criminel qui se voit perdu, mais veut lutter encore. C'est lorsque l'instinct de la conservation s'éveille en lui tout à coup, qu'il fixe sur vous un regard pénétrant, plein d'anxiété et de souffrance, qu'il scrute votre visage, vos pensées, se demande de quel côté viendra l'attaque, imagine, en un instant, dans son esprit troublé, mille plans, mais craint de parler, craint de se trahir! Ces moments humiliants pour l'âme humaine, ce calvaire, cette avidité bestiale de salut sont affreux, ils font frissonner parfois le juge lui-même et excitent sa compassion. Et nous avons assisté à ce spectacle. D'abord ahuri, il laissa échapper dans son effroi quelques mots des plus compromettants: «Le sang! J'ai mérité mon sort!» Mais aussitôt, il se retient. Il ne sait encore que dire, que répondre, et ne peut opposer qu'une vaine dénégation: «Je suis innocent de la mort de mon père!» Voilà le premier retranchement, derrière lequel on essaiera de construire d'autres travaux de défense. Sans attendre nos questions, il tâche d'expliquer ses premières exclamations compromettantes en disant qu'il s'estime

coupable seulement de la mort du vieux domestique Grigori: «Je suis coupable de ce sang, mais qui a tué mon père, messieurs, qui a pu le tuer, si ce n'est pas moi?» Entendez-vous, il nous le demande, à nous qui sommes venus lui poser cette question! Comprenez-vous ce mot anticipé: «si ce n'est pas moi», cette finasserie, cette naïveté, cette impatience bien digne d'un Karamazov? Ce n'est pas moi qui ai tué, n'en croyez rien. «J'ai voulu tuer, messieurs, s'empresse-t-il d'avouer, mais je suis innocent, ce n'est pas moi!» Il convient qu'il a voulu tuer: «Voyez comme je suis sincère, aussi hâtez-vous de croire à mon innocence.» Oh! Dans ces cas-là, le criminel se montre parfois d'une étourderie, d'une crédulité incroyables. Comme par hasard, l'instruction lui pose la question la plus naïve: «Ne serait-ce pas Smerdiakov l'assassin?» Il arriva ce que nous attendions; il se fâcha d'avoir été devancé, pris à l'improviste, sans qu'on lui laisse le temps de choisir le moment le plus favorable pour mettre en avant Smerdiakov. Son naturel l'emporte aussitôt à l'extrême, il nous affirme énergiquement que Smerdiakov est incapable d'assassiner. Mais ne le croyez pas, ce n'est qu'une ruse, il ne renonce nullement à charger Smerdiakov: au contraire, il le mettra encore en cause, puisqu'il n'a personne d'autre, mais plus tard, car pour l'instant l'affaire est gâtée. Ce ne sera peut-être que demain, ou même dans plusieurs jours: «Vous voyez, j'étais le premier à nier que ce fût Smerdiakov, vous vous en souvenez, mais maintenant, j'en suis convaincu, ce ne peut être que lui!» Pour l'instant, il nous oppose des dénégations véhémentes, l'impatience et la colère lui suggèrent l'explication la plus invraisemblable; il a regardé son père par la fenêtre et s'est éloigné respectueusement. Il ignorait encore la portée de la déposition de Grigori. Nous procédons à l'examen détaillé de ses vêtements. Cette opération l'exaspère, mais il reprend courage: on n'a retrouvé que quinze cents roubles sur trois mille. C'est alors, dans ces minutes d'irritation contenue, que l'idée du sachet lui vient pour la première fois à l'esprit. Assurément, lui-même sent toute l'invraisemblance de ce conte et se donne du mal pour le rendre plus plausible, pour inventer un roman conforme à la vérité. En pareil cas, l'instruction ne doit pas donner au criminel le temps de se reconnaître mais procéder par attaque brusquée, afin qu'il révèle ses pensées intimes dans leur ingénuité et leur contradiction. On

ne peut obliger un criminel à parler qu'en lui communiquant à l'improviste, comme par hasard, un fait nouveau, une circonstance d'une extrême importance, demeurée jusqu'alors pour lui imprévue et inaperçue. Nous tenions tout prêt un fait semblable; c'est le témoignage du domestique Grigori, au sujet de la porte ouverte par où est sorti l'accusé. Il l'avait tout à fait oubliée et ne supposait pas que Grigori pût la remarquer. L'effet fut colossal. Karamazov se dresse en criant: «C'est Smerdiakov qui a tué, c'est lui!» livrant ainsi sa pensée intime sous la forme la plus invraisemblable, car Smerdiakov ne pouvait assassiner qu'après que Karamazov avait terrassé Grigori et s'était enfui. En apprenant que Grigori avait vu la porte ouverte avant de tomber, et entendu, lorsqu'il se leva, Smerdiakov geindre derrière la séparation, il demeura atterré. Mon collaborateur, l'honorable et spirituel Nicolas Parthénovitch, me raconta ensuite qu'à ce moment il s'était senti ému jusqu'aux larmes. Alors, pour se tirer d'affaire, l'accusé se hâte de nous conter l'histoire de ce fameux sachet. Messieurs les jurés, je vous ai déjà expliqué pourquoi je tiens cette histoire pour une absurdité, bien plus, pour l'invention la plus extravagante qu'on puisse imaginer dans le cas qui nous occupe. Même en pariant à qui ferait le conte le plus invraisemblable, on n'aurait rien trouvé d'aussi stupide. Ici, on peut confondre le narrateur triomphant avec les détails, ces détails dont la réalité est toujours si riche et que ces infortunés conteurs involontaires dédaignent toujours, parce qu'ils les croient inutiles et insignifiants. Il s'agit bien de cela, leur esprit médite un plan grandiose, et on ose leur objecter des bagatelles! Or, c'est là le défaut de la cuirasse. On demande à l'accusé: «Où avez-vous pris l'étoffe pour votre sachet, qui vous l'a cousu? – Je l'ai cousu moi-même. – Mais d'où vient la toile?» L'accusé s'offense déjà, il considère ceci comme un détail presque blessant pour lui, et le croiriez-vous il est de bonne foi! Ils sont tous pareils. «Je l'ai taillée dans ma chemise. – C'est parfait. Ainsi, nous trouverons demain dans votre linge cette chemise avec un morceau déchiré.» Vous pensez bien, messieurs les jurés, que si nous avions trouvé cette chemise (et comment ne pas la trouver dans sa malle ou sa commode, s'il a dit vrai), cela constituerait déjà un fait tangible en faveur de l'exactitude de ses déclarations! Mais il ne s'en rend pas compte. «Je ne me souviens pas, il se

peut que je l'aie taillée dans un bonnet de ma logeuse. – Quel bonnet? – Je l'ai pris chez elle, il traînait, une vieillerie en calicot. – Et vous en êtes bien sûr? – Non, pas bien sûr…» Et de nouveau il se fâche: pourtant, comment ne pas se rappeler pareil détail? Il est précisément de ceux dont on se souvient même aux moments les plus terribles, même lorsqu'on vous mène au supplice. Le condamné oubliera tout, mais un toit vert aperçu en route ou un choucas sur une croix lui reviendront à la mémoire. En cousant son amulette, il se cachait des gens de la maison, il devrait se rappeler cette peur humiliante d'être surpris, l'aiguille à la main, et comment, à la première alerte, il courut derrière la séparation (il y en a une dans sa chambre)… Mais, messieurs les jurés, pourquoi vous communiquer tous ces détails? S'exclama Hippolyte Kirillovitch. C'est parce que l'accusé maintient obstinément jusqu'à aujourd'hui cette version absurde! Durant ces deux mois, depuis cette nuit fatale, il n'a rien expliqué ni ajouté un fait probant à ses précédentes déclarations fantastiques. Ce sont là des bagatelles, dit-il, et vous devez croire à ma parole d'honneur! Oh! Nous serions heureux de croire, nous le désirons ardemment, fût-ce même sur l'honneur! Sommes-nous des chacals, altérés de sang humain? Indiquez-nous un seul fait en faveur de l'accusé, et nous nous réjouirons, mais un fait tangible, réel, et non les déductions de son frère, fondées sur l'expression de son visage, ou l'hypothèse qu'en se frappant la poitrine dans l'obscurité il devait nécessairement désigner le sachet. Nous nous réjouirons de ce fait nouveau, nous serons les premiers à abandonner l'accusation. Maintenant, la justice réclame, et nous accusons, sans rien retrancher à nos conclusions.»

Puis, Hippolyte Kirillovitch en vint à la péroraison. Il avait la fièvre; d'une voix vibrante il évoqua le sang versé, le père tué par son fils «dans la vile intention de le voler». Il insista sur la concordance tragique et flagrante des faits.

«Et quoi que puisse vous dire le défenseur célèbre de l'accusé, malgré l'éloquence pathétique qui fera appel à votre sensibilité, n'oubliez pas que vous êtes dans le sanctuaire de la justice. Souvenez-vous que vous êtes les défenseurs du droit, le rempart de notre sainte Russie, des principes, de la famille, de tout ce qui lui est sacré. Oui, vous représentez la Russie en ce

moment, et ce n'est pas seulement dans cette enceinte que retentira votre verdict; toute la Russie vous écoute, vous ses soutiens et ses juges, et sera réconfortée ou consternée par la sentence que vous allez rendre. Ne trompez pas son attente, notre fatale troïka court à toute bride, peut-être à l'abîme. Depuis longtemps, beaucoup de Russes lèvent les bras, voudraient arrêter cette course insensée. Et si les autres peuples s'écartent encore de la troïka emportée, ce n'est peut-être pas par respect, comme s'imaginait le poète; c'est peut-être par horreur, par dégoût, notez-le bien. Encore est-ce heureux qu'ils s'écartent; ils pourraient bien dresser un mur solide devant ce fantôme et mettre eux-mêmes un frein au déchaînement de notre licence, pour se préserver, eux et la civilisation. Ces voix d'alarme commencent à retentir en Europe, nous les avons déjà entendues. Gardez-vous de les tenter, d'alimenter leur haine croissante par un verdict qui absoudrait le parricide!»

Bref, Hippolyte Kirillovitch, qui s'était emballé, termina d'une façon pathétique et produisit un grand effet. Il se hâta de sortir et faillit s'évanouir dans la pièce voisine. Le public n'applaudit pas, mais les gens sérieux étaient satisfaits. Les dames le furent moins; pourtant son éloquence leur plut aussi, d'autant plus qu'elles n'en redoutaient pas les conséquences et comptaient beaucoup sur Fétioukovitch: «Il va enfin prendre la parole et, pour sûr, triompher!» Mitia attirait les regards; durant le réquisitoire, il était resté silencieux, les dents serrées, les yeux baissés. De temps à autre, il relevait la tête et prêtait l'oreille, surtout lorsqu'il fut question de Grouchegnka. Quand le procureur cita l'opinion de Rakitine sur elle, Mitia eut un sourire dédaigneux et proféra assez distinctement: «Bernards!» Lorsque Hippolyte Kirillovitch raconta comment il l'avait harcelé lors de l'interrogatoire à Mokroïé, Mitia leva la tête, écouta avec une intense curiosité. À un moment donné, il parut vouloir se lever, crier quelque chose, mais se contint et se contenta de hausser dédaigneusement les épaules. Les exploits du procureur à Mokroïé défrayèrent par la suite les conversations, et l'on se moqua d'Hippolyte Kirillovitch: «Il n'a pu s'empêcher de se mettre en valeur.» L'audience fut suspendue pour un quart d'heure, vingt minutes. J'ai noté certains propos tenus parmi le public:

«Un discours sérieux! Déclara, en fronçant les sourcils, un monsieur dans

un groupe.

— Un peu trop de psychologie, dit une autre voix.

— Mais tout cela est rigoureusement vrai.

— Oui, il est passé maître.

— Il a dressé le bilan.

— Nous aussi, nous avons eu notre compte, ajouta une troisième voix; au début, vous vous rappelez, quand il a dit que nous ressemblions tous à Fiodor Pavlovitch.

— Et à la fin aussi. Mais il a menti.

— Il s'est un peu emballé!

— C'est injuste.

— Mais non, c'est adroit. Il a attendu longtemps son heure, il a parlé enfin, hé! Hé!

— Que va dire le défenseur?»

Dans un autre groupe:

«Il a eu tort de s'attaquer à l'avocat: «faisant appel à la sensibilité», vous souvenez-vous?

— Oui, il a fait une gaffe.

— Il est allé trop loin.

— Un nerveux, n'est-ce pas!…

— Nous sommes là, à rire, mais comment se sent l'accusé?

— Oui, comment se sent Mitia?

— Que va dire le défenseur?»

Dans un troisième groupe:

«Qui est cette dame obèse, avec une lorgnette, assise tout au bout?

— C'est la femme divorcée d'un général, je la connais.

— C'est pour ça qu'elle a une lorgnette.

— Un vieux trumeau.

— Mais non, elle a du chien.

— Deux places plus loin il y a une petite blonde, celle-ci est mieux.

— On a adroitement procédé à Mokroïé, hé!

— Assurément. Il est revenu là-dessus. Comme s'il n'en avait pas assez parlé en société!

— Il n’a pas pu se retenir. L’amour-propre, n’est-ce pas?

— Un méconnu, hé! Hé!

— Et susceptible. Beaucoup de rhétorique, de grandes phrases.

— Oui, et remarquez qu’il veut faire peur. Vous vous rappelez la troïka? «Ailleurs on a Hamlet, et nous n’avons encore que des Karamazov!» Ce n’est pas mal.

— C’est une avance aux libéraux. Il a peur.

— Il a peur aussi de l’avocat.

— Oui, que va dire M. Fétioukovitch?

— Quoi qu’on dise, il n’aura pas raison de nos moujiks.

— Vous croyez?»

Dans un quatrième groupe:

«La tirade sur la troïka était bien envoyée.

— Et il a eu raison de dire que les peuples n’attendraient pas.

— Comment ça?

— La semaine dernière, un membre du Parlement anglais a interpellé le ministère, au sujet des nihilistes. «Ne serait-il pas temps, a-t-il demandé, de nous occuper de cette nation barbare, pour nous instruire?» C’est à lui qu’Hippolyte à fait allusion, je le sais. Il en a parlé la semaine dernière.

— Ils n’ont pas le bras assez long.

— Pourquoi pas assez long?

— Nous n’avons qu’à fermer Cronstadt et à ne pas leur donner de blé. Où le prendront-ils?

— Il y en a maintenant en Amérique.

— Jamais de la vie.»

Mais la sonnette se fit entendre, chacun se précipita à sa place. Fétioukovitch prit la parole.

X. La plaidoirie.

Une arme à deux tranchants.

Tout se tut aux premiers mots du célèbre avocat, la salle entière avait les yeux sur lui. Il débuta avec une simplicité persuasive, mais sans la moindre

suffisance. Aucune prétention à l'éloquence et au pathétique. On eût dit un homme causant dans l'intimité d'un cercle sympathique. Il avait une belle voix, forte, agréable, où résonnaient des notes sincères, ingénues. Mais chacun sentit aussitôt que l'orateur pouvait s'élever au véritable pathétique, «et frapper les cœurs avec une force inconnue». Il s'exprimait peut-être moins correctement qu'Hippolyte Kirillovitch mais sans longues phrases et avec plus de précision. Une chose déplut aux dames: il se courbait, surtout au début, non pas pour saluer, mais comme pour s'élancer vers son auditoire, son long dos semblait pourvu d'une charnière en son milieu, et capable de former presque un angle droit. Au début, il parla comme à bâtons rompus, sans système, choisissant les faits au hasard, pour en former finalement un tout complet. On aurait pu diviser son discours en deux parties, la première constituant une critique, une réfutation de l'accusation parfois mordante et sarcastique. Mais dans la seconde, il changea de ton et de procédés, s'éleva soudain jusqu'au pathétique! La salle semblait s'y attendre et frémit d'enthousiasme. Il aborda directement l'affaire, en déclarant que, bien que son activité se déroulât à Pétersbourg, il se rendait souvent en province pour y défendre des accusés dont l'innocence lui paraissait certaine ou probable. «C'est ce qui m'est arrivé cette fois-ci, expliqua-t-il. Rien qu'en lisant les journaux, j'avais dès le début remarqué une circonstance frappante en faveur de l'accusé. Un fait assez fréquent dans la pratique judiciaire, mais qu'on n'a jamais, je crois, observé à un tel degré, avec des particularités aussi caractéristiques, avait éveillé mon attention. Je ne devrais le mentionner que dans ma péroraison, mais je formulerai ma pensée dès le début, ayant la faiblesse d'aborder le sujet directement, sans masquer les effets ni ménager les impressions; c'est peut-être imprudent de ma part, mais en tout cas sincère. Voici donc comment se formule cette pensée: une concordance accablante contre l'accusé, de charges dont aucune ne soutient la critique, si on l'examine isolément. Les bruits et les journaux m'avaient confirmé toujours davantage dans cette idée, lorsque je reçus tout à coup des parents de l'accusé la proposition de le défendre. J'acceptai avec empressement et achevai de me convaincre sur place. C'est afin de détruire cette funeste concordance des charges, de démontrer l'inanité de chacune d'elles

considérée isolément que j'ai accepté de plaider cette cause.»

Après cet exorde le défenseur poursuivit:

«Messieurs les jurés, je suis ici un homme nouveau, accessible à toutes les impressions, dénué de parti pris. L'accusé, de caractère violent, aux passions effrénées, ne m'a pas offensé auparavant, comme de nombreuses personnes dans cette ville, ce qui explique bien des préventions contre lui. Certes, je conviens que l'opinion publique est indignée, à juste titre. L'inculpé est violent, incorrigible; néanmoins il était reçu partout; on lui faisait même fête dans la famille de mon éminent contradicteur. (Nota bene. Il y eut ici, dans le public, quelques rires, d'ailleurs vite réprimés. Chacun savait que le procureur n'admettait Mitia chez lui que pour complaire à sa femme, personne des plus respectables mais fantasque et aimant parfois tenir tête à son mari, surtout dans les détails; du reste, Mitia y allait plutôt rarement.) Néanmoins, j'ose admettre, poursuivit le défenseur, que même un esprit aussi indépendant et un caractère aussi juste que mon contradicteur a pu concevoir contre mon client une certaine prévention erronée. Oh! C'est bien naturel, le malheureux ne l'a que trop mérité. Le sens moral, et surtout le sens esthétique, sont parfois inexorables. Certes, l'éloquent réquisitoire nous a présenté une rigoureuse analyse du caractère et des actes de l'accusé, du point de vue strictement critique; il témoigne d'une profondeur psychologique, quant à l'essence de l'affaire, qui n'aurait pu être atteinte si mon honorable contradicteur avait nourri un parti pris quelconque contre la personnalité du prévenu. Mais il y a des choses plus funestes, en pareil cas, qu'un parti pris d'hostilité. C'est, par exemple, lorsque nous sommes obsédés par un besoin de création artistique, d'invention romanesque, surtout avec les riches dons psychologiques qui sont notre apanage. Encore à Pétersbourg, on m'avait prévenu, et d'ailleurs je le savais moi-même, que j'aurais ici comme adversaire un psychologue profond et subtil depuis longtemps connu comme tel dans le monde judiciaire. Mais la psychologie, messieurs, tout en étant une science remarquable, ressemble à une arme à deux tranchants. En voici un exemple pris au hasard dans le réquisitoire. L'accusé, la nuit, dans le jardin, en s'enfuyant, escalade la palissade, terrasse d'un coup de pilon le domestique Grigori qui l'a empoigné par la jambe. Aussitôt après, il saute à

terre, s'empresse cinq minutes auprès de sa victime pour savoir s'il l'a tuée ou non. L'accusateur ne veut pour rien au monde croire à la sincérité de l'accusé affirmant avoir agi dans un sentiment de pitié. «Une telle sensibilité est-elle possible dans un pareil moment? Ce n'est pas naturel, il a voulu précisément s'assurer si l'unique témoin de son crime vivait encore, prouvant ainsi qu'il l'avait commis, car il ne pouvait sauter dans le jardin pour une autre raison.» Voilà de la psychologie; appliquons-la à notre tour à l'affaire, mais par l'autre bout, et ce sera tout aussi vraisemblable. L'assassin saute à terre par prudence pour s'assurer si le témoin vit encore, pourtant il vient de laisser dans le cabinet de son père, d'après le témoignage de l'accusateur lui-même, une preuve accablante, l'enveloppe déchirée dont la suscription indiquait qu'elle contenait trois mille roubles. «S'il avait emporté l'enveloppe, personne au monde n'aurait su l'existence de cet argent, et par conséquent le vol commis par l'accusé.» Ce sont les propres termes de l'accusation. Admettons la chose; voilà bien la subtilité de la psychologie, qui nous attribue dans telles circonstances la férocité et la vigilance de l'aigle, et l'instant d'après la timidité et l'aveuglement de la taupe! Mais si nous poussons la cruauté et le calcul jusqu'à redescendre, uniquement pour voir si le témoin de notre crime vit encore, pourquoi nous empresser cinq minutes auprès de cette nouvelle victime, au risque d'attirer de nouveaux témoins? Pourquoi étancher avec notre mouchoir le sang qui coule de la blessure, pour que ce mouchoir serve ensuite de pièce à conviction? Dans ce cas, n'eût-il pas mieux valu achever à coups de pilon ce témoin gênant? En même temps, mon client laisse sur place un autre témoin, le pilon dont il s'est emparé chez deux femmes qui peuvent toujours le reconnaître, attester qu'il l'a pris chez elles. Et il ne l'a pas laissé tomber dans l'allée, oublié par distraction, dans son affolement; non, nous avons rejeté notre arme, retrouvée à quinze pas de la place où fut terrassé Grigori. Pourquoi agir ainsi? Demandera-t-on. C'est le remords d'avoir tué le vieux domestique, c'est lui qui nous a fait rejeter avec une malédiction l'instrument fatal; il n'y a pas d'autre explication. Si mon client pouvait éprouver du regret de ce meurtre, c'est certainement parce qu'il était innocent de celui de son père. Loin de s'approcher de la victime par compassion, un parricide n'aurait songé qu'à sauver sa peau; au lieu de

s’empresser autour de lui, il aurait achevé de lui fracasser le crâne. La pitié et les bons sentiments supposent au préalable une conscience pure.

«Voilà, messieurs les jurés, une autre sorte de psychologie. C’est à dessein que je recours moi-même à cette science pour démontrer clairement qu’on peut en tirer n’importe quoi. Tout dépend de celui qui opère. Laissez-moi vous parler des excès de la psychologie, messieurs les jurés, et de l’abus qu’on en fait.»

Ici on entendit de nouveau dans le public des rires approbateurs. Mais je ne reproduirai pas en entier la plaidoirie, me bornant à en citer les passages essentiels.

XI. Ni argent, ni vol

Il y eut un passage de la plaidoirie qui surprit tout le monde, ce fut la négation formelle de l’existence de ces trois mille roubles fatals, et, par conséquent, de la possibilité d’un vol.

«Messieurs les jurés, ce qui frappe dans cette affaire tout esprit non prévenu, c’est une particularité des plus caractéristiques: l’accusation de vol, et en même temps l’impossibilité complète d’indiquer matériellement ce qui a été volé. On prétend que trois mille roubles ont disparu, mais personne ne sait s’ils ont existé réellement. Jugez-en. D’abord, comment avons-nous appris l’existence de ces trois mille roubles, et qui les a vus? Le seul domestique Smerdiakov, qui a déclaré qu’ils se trouvaient dans une enveloppe avec suscription. Il en a parlé avant le drame à l’accusé et à son frère, Ivan Fiodorovitch; MmeSviétlov en fut aussi informée. Mais ces trois personnes n’ont pas vu l’argent et une question se pose; si vraiment il a existé et que Smerdiakov l’ait vu, quand l’a-t-il vu pour la dernière fois? Et si son maître avait retiré cet argent du lit pour le remettre dans la cassette sans le lui dire? Notez que, d’après Smerdiakov, il était caché sous le matelas; l’accusé a dû l’en arracher; or, le lit était intact, le procès-verbal en fait foi. Comment cela se fait-il, et surtout, pourquoi les draps fins mis exprès ce soir-là n’ont-ils pas été tachés par les mains sanglantes de l’accusé? Mais, dira-t-on, et l’enveloppe sur le plancher? Il vaut la peine d’en parler. Tout à l’heure, j’ai

été un peu surpris d'entendre l'éminent accusateur lui-même dire à ce sujet, lorsqu'il signalait l'absurdité de l'hypothèse que Smerdiakov fût l'assassin: «Sans cette enveloppe, si elle n'était pas restée à terre comme une preuve et que le voleur l'eût emportée, personne au monde n'aurait connu son existence et son contenu et, par conséquent, le vol commis par l'accusé.» Ainsi, et de l'aveu même de l'accusation, c'est uniquement ce chiffon de papier déchiré, muni d'une suscription, qui a servi à inculper l'accusé de vol; «sinon, personne n'aurait su qu'il y avait eu vol, et, peut-être, que l'argent existait». Or, le seul fait que ce chiffon traînait sur le plancher suffit-il à prouver qu'il contenait de l'argent et qu'on l'a volé? «Mais, objecte-t-on, Smerdiakov l'a vu dans l'enveloppe.» Quand l'a-t-il vu pour la dernière fois? Voilà ce que je demande. J'ai causé avec Smerdiakov, il m'a dit l'avoir vu deux jours avant le drame! Mais pourquoi ne pas supposer, par exemple, que le vieux Fiodor Pavlovitch, enfermé chez lui dans l'attente fiévreuse de sa bien-aimée, aurait, par désœuvrement, sorti et décacheté l'enveloppe? «Elle ne me croira peut-être pas; mais, quand je lui montrerai une liasse de trente billets, ça fera plus d'effet, l'eau lui viendra à la bouche.» Et il déchire l'enveloppe, en retire l'argent et la jette à terre, sans craindre naturellement de se compromettre. Messieurs les jurés, cette hypothèse n'en vaut-elle pas une autre? Qu'y a-t-il là d'impossible? Mais dans ce cas l'accusation de vol tombe d'elle-même; pas d'argent, pas de vol. On prétend que l'enveloppe trouvée à terre prouve l'existence de l'argent; ne puis-je pas soutenir le contraire et dire qu'elle traînait vide sur le plancher précisément parce que cet argent en avait été retiré au préalable par le maître lui-même? «Mais dans ce cas, où est passé l'argent, on ne l'a pas retrouvé lors de la perquisition?» D'abord on en a retrouvé une partie dans sa cassette, puis il a pu le retirer le matin ou même la veille, en disposer, l'envoyer, changer enfin complètement d'idée, sans juger nécessaire d'en faire part à Smerdiakov. Or, si cette hypothèse est tant soit peu vraisemblable, comment peut-on inculper si catégoriquement l'accusé d'assassinat suivi de vol, et affirmer qu'il y a eu vol? Nous entrons ainsi dans le domaine du roman. Pour soutenir qu'une chose a été dérobée, il faut désigner cette chose ou tout au moins prouver irréfutablement qu'elle a existé. Or, personne ne l'a même vue. Récemment,

à Pétersbourg, un jeune marchand ambulant de dix-huit ans entra en plein jour dans la boutique d'un changeur qu'il tua à coups de hache avec une audace extraordinaire, emportant quinze cents roubles. Il fut arrêté cinq heures après; on retrouva sur lui la somme entière moins quinze roubles déjà dépensés. En outre, le commis de la victime, qui s'était absenté, indiqua à la police non seulement le montant du vol, mais la valeur et le nombre des billets et des pièces d'or dont se composait la somme. Le tout fut retrouvé en possession de l'assassin, qui fit d'ailleurs des aveux complets. Voilà, messieurs les jurés, ce que j'appelle une preuve! L'argent est là, on peut le toucher, impossible de nier son existence. En est-il de même dans l'affaire qui nous occupe? Pourtant le sort d'un homme est en jeu. «Soit, dira-t-on; mais il a fait la fête cette même nuit, et prodigué l'argent; on a trouvé sur lui quinze cents roubles; d'où viennent-ils?» Mais, précisément, le fait qu'on n'a retrouvé que quinze cents roubles, la moitié de la somme, prouve que cet argent ne provenait peut-être nullement de l'enveloppe. En calculant rigoureusement le temps, l'instruction a établi que l'accusé, après avoir vu les servantes, s'est rendu tout droit chez Mr Perkhotine, puis n'est pas resté seul un instant; il n'a donc pas pu cacher en ville la moitié des trois mille roubles. L'accusation suppose que l'argent est caché quelque part au village de Mokroïé; pourquoi pas dans les caves du château d'Udolphe?[316] N'est-ce pas une supposition fantasque et romanesque? Et remarquez-le, messieurs les jurés, il suffit d'écarter cette hypothèse pour que l'accusation de vol s'écroule, car que sont devenus ces quinze cents roubles? Par quel prodige ont-ils pu disparaître, s'il est démontré que l'accusé n'est allé nulle part? Et c'est avec de semblables romans que nous sommes prêts à briser une vie humaine? «Cependant, dira-t-on, il n'a pas su expliquer la provenance de l'argent trouvé sur lui; d'ailleurs, chacun sait qu'il n'en avait pas auparavant.» Mais qui le savait? L'accusé a expliqué clairement d'où venait l'argent, et selon moi, messieurs les jurés, cette explication est des plus vraisemblables et concorde tout à fait avec le caractère de l'accusé. L'accusation tient à son propre roman: un homme de volonté faible, qui a accepté trois mille roubles de sa fiancée dans des conditions humiliantes, n'a pu, dit-on, en prélever la moitié et la garder dans un sachet; au contraire, dans

l'affirmative, il l'aurait décousu tous les deux jours pour y prendre cent roubles, et il ne serait rien resté au bout d'un mois. Vous vous en souvenez, tout ceci a été déclaré d'un ton qui ne souffrait pas d'objection. Mais si les choses s'étaient passées autrement, et que vous ayez créé un autre personnage? C'est bien ce qui est arrivé. On objectera peut-être: «Des témoins attestent qu'il a dissipé en une fois, au village de Mokroïé, les trois mille roubles prêtés par Mlle Verkhovtsev; par conséquent, il n'a pu en prélever la moitié.» Mais qui sont ces témoins? On a déjà vu le crédit qu'on peut leur donner. De plus, un gâteau dans la main d'autrui paraît toujours plus grand qu'il n'est en réalité. Aucun de ces témoins n'a compté les billets, ils les ont tous évalués à vue d'œil. Le témoin Maximov a bien déclaré que l'accusé avait vingt mille roubles. Vous voyez, messieurs les jurés, comme la psychologie est à double fin; permettez-moi d'appliquer ici la contrepartie, nous verrons ce qui en résultera.

«Un mois avant le drame, trois mille roubles ont été confiés à l'accusé par Mlle Verkhovtsev, pour les envoyer par la poste, mais on peut se demander si c'est dans des conditions aussi humiliantes qu'on l'a proclamé tout à l'heure. La première déposition de Mlle Verkhovtsev à ce sujet était bien différente; la seconde respirait la colère, la vengeance, une haine longtemps dissimulée. Mais le seul fait que le témoin n'a pas dit la vérité lors de sa première version nous donne le droit de conclure qu'il en a été de même dans la seconde. L'accusation a respecté ce roman, j'imiterai sa réserve. Toutefois, je me permettrai d'observer que si une personne aussi honorable que Mlle Verkhovtsev se permet à l'audience de retourner tout à coup sa déposition, dans l'intention évidente de perdre l'accusé, il est évident aussi que ses déclarations sont entachées de partialité. Nous dénierait-on le droit de conclure qu'une femme avide de vengeance a pu exagérer bien des choses? Notamment les conditions humiliantes dans lesquelles l'argent fut offert. Au contraire, cette offre dut être faite d'une manière acceptable, surtout pour un homme aussi léger que notre client, qui comptait d'ailleurs recevoir bientôt de son père les trois mille roubles dus pour règlement de comptes. C'était aléatoire, mais sa légèreté même le persuadait qu'il allait obtenir satisfaction et pourrait par conséquent s'acquitter de sa dette envers Mlle Verkhovtsev.

Mais l'accusation repousse la version du sachet: «Pareils sentiments sont incompatibles avec son caractère.» Cependant, vous avez parlé vous-même des deux abîmes que Karamazov peut contempler à la fois. En effet, sa nature à double face est capable de s'arrêter au milieu de la dissipation la plus effrénée, s'il subit une autre influence. Cette autre influence, c'est l'amour, ce nouvel amour qui s'est enflammé en lui comme la poudre, et pour lequel il faut de l'argent, plus encore que pour faire la fête avec cette même bien-aimée. Qu'elle lui dise: «Je suis à toi, je ne veux pas de Fiodor Pavlovitch», il la saisira, il l'emmènera au loin, à condition d'en avoir les moyens. Ceci passe avant la fête. Karamazov ne peut-il s'en rendre compte? Voilà ce qui le tourmentait; quoi d'invraisemblable à ce qu'il ait réservé cet argent, à tout hasard? Mais le temps passe; Fiodor Pavlovitch ne donne pas à l'accusé les trois mille roubles; au contraire, le bruit court qu'il les destine précisément à séduire sa bien-aimée. «Si Fiodor Pavlovitch ne me donne rien, songe-t-il, je passerai pour un voleur aux yeux de Catherine Ivanovna.» Ainsi naît l'idée d'aller déposer devant Catherine Ivanovna ces quinze cents roubles qu'il continue à porter sur lui, dans le sachet, en disant: «Je suis un misérable, mais non un voleur.» Voilà donc une double raison de conserver cet argent comme la prunelle de ses yeux, au lieu de découdre le sachet et d'en prélever un billet après l'autre. Pourquoi refuser à l'accusé le sentiment de l'honneur? Il existe en lui ce sentiment, mal compris peut-être, souvent erroné, soit, mais réel, poussé jusqu'à la passion, il l'a prouvé. Mais la situation se complique, les tortures de la jalousie atteignent leur paroxysme, et ces deux questions, toujours les mêmes, obsèdent de plus en plus le cerveau enfiévré de mon client: «Si je rembourse Catherine Ivanovna, avec quoi emmènerais-je Grouchegnka?» S'il s'est enivré durant tout ce mois, s'il a fait des folies et du tapage dans les cabarets, c'est peut-être précisément parce qu'il était rempli d'amertume et qu'il n'avait pas la force de supporter cet état de choses. Ces deux questions devinrent finalement si irritantes qu'elles le réduisirent au désespoir. Il avait envoyé son frère cadet demander une dernière fois ces trois mille roubles à son père, mais, sans attendre la réponse, il fit irruption chez le vieillard et le battit devant témoins. Après cela, il n'avait plus rien à espérer. Le soir même, il se frappe la poitrine, précisément à la place de ce sachet, et

jure à son frère qu'il a un moyen d'effacer sa honte, mais qu'il la gardera, car il se sent incapable de recourir à ce moyen, étant trop faible de caractère. Pourquoi l'accusation refuse-t-elle de croire à la déposition d'Alexéi Karamazov, si sincère, si spontanée, si plausible? Pourquoi, au contraire, imposer la version de l'argent caché dans une fissure, dans les caves du château d'Udolphe? Le soir même de la conversation avec son frère, l'accusé écrit cette fatale lettre, base principale de l'inculpation de vol: «Je demanderai de l'argent à tout le monde, et si l'on refuse de m'en donner, je tuerai mon père et j'en prendrai sous le matelas, dans l'enveloppe ficelée d'une faveur rose, dès qu'Ivan sera parti.» Sur ce, l'accusation de s'exclamer: «Voilà le programme complet de l'assassinat; tout s'est passé comme il l'avait écrit!» Mais d'abord, c'est une lettre d'ivrogne, écrite sous l'empire d'une extrême irritation; ensuite, il ne parle de l'enveloppe que d'après Smerdiakov, sans l'avoir vue lui-même; troisièmement, bien que la lettre existe, comment prouver que les faits y correspondent? L'accusé a-t-il trouvé l'enveloppe sous l'oreiller, contenait-elle même de l'argent? D'ailleurs, est-ce après l'argent que courait l'accusé? Non, il n'a pas couru comme un fou pour voler, mais seulement pour savoir où était cette femme qui lui a fait perdre la tête; il n'a pas agi d'après un plan prémédité, mais à l'improviste, dans un accès de jalousie furieuse! «Oui, mais après le meurtre, il s'est emparé de l'argent.» Finalement, a-t-il tué, oui ou non? Je repousse avec indignation l'accusation de vol; elle n'est possible que si l'on indique exactement l'objet du vol, c'est un axiome! Mais est-il démontré qu'il a tué, même sans voler? Ne serait-ce pas aussi un roman?»

XII. Il n'y a pas eu assassinat

«N'oubliez pas, messieurs les jurés, qu'il s'agit de la vie d'un homme; la prudence s'impose. Jusqu'à présent, l'accusation hésitait à admettre la préméditation; il a fallu pour la convaincre cette fatale lettre d'ivrogne, présentée aujourd'hui au tribunal. «Tout s'est passé comme il l'avait écrit.» Mais, je le répète, l'accusé n'a couru chez son père que pour chercher son amie, pour savoir où elle était. C'est un fait irrécusable. S'il l'avait trouvée

chez elle, loin d'exécuter ses menaces, il ne serait allé nulle part. Il est venu par hasard, à l'improviste, peut-être sans se rappeler sa lettre. «Mais il s'est emparé d'un pilon», lequel, vous vous souvenez, a donné lieu à des considérations psychologiques. Pourtant, il me vient à l'esprit une idée bien simple: si ce pilon, au lieu de se trouver à sa portée, avait été rangé dans l'armoire, l'accusé, ne le voyant pas, serait parti sans arme, les mains vides, et n'aurait peut-être tué personne. Comment peut-on conclure de cet incident à la préméditation? Oui, mais il a proféré dans les cabarets des menaces de mort contre son père, et deux jours auparavant, le soir où fut écrite cette lettre d'ivrogne, il était calme et se querella seulement avec un commis, «cédant à une habitude invétérée.» À cela, je répondrai que s'il avait médité un tel crime d'après un plan arrêté, il aurait sûrement évité cette querelle et ne serait peut-être pas venu au cabaret, car, en pareil cas, l'âme recherche le calme et l'isolement, s'efforce de se soustraire à l'attention: «Oubliez-moi si vous pouvez» et cela, non par calcul seulement, mais par instinct. Messieurs les jurés, la psychologie est une arme à deux tranchants, et nous savons aussi nous en servir. Quant à ces menaces vociférées durant un mois dans les tavernes, on entend bien des enfants, bien des ivrognes en proférer de semblables au cours de querelles, sans que les choses aillent plus loin. Et cette lettre fatale, n'est-elle pas aussi le produit de l'ivresse et de la colère, le cri du pochard qui menace «de faire un malheur»? Pourquoi pas? Pourquoi cette lettre est-elle fatale, au lieu d'être ridicule? Parce qu'on a trouvé le père de l'accusé assassiné, parce qu'un témoin a vu dans le jardin l'accusé qui s'enfuyait, et a lui-même été abattu par lui; par conséquent tout s'est passé comme il l'avait écrit; voilà pourquoi cette lettre n'est pas ridicule, mais fatale. Dieu soit loué, nous voici arrivés au point critique. «Puisqu'il était dans le jardin, donc il a tué.» Toute l'accusation tient dans ces deux mots, puisque et donc. Et si ce donc n'était pas fondé, malgré les apparences? Oh! Je conviens que la concordance des faits, les coïncidences, sont assez éloquentes. Pourtant, considérez tous ces faits isolément, sans vous laisser impressionner par leur ensemble; pourquoi, par exemple, l'accusation refuse-t-elle absolument de croire à la véracité de mon client, quand il déclare s'être éloigné de la fenêtre de son père? Rappelez-vous les sarcasmes à l'adresse de

la déférence et des sentiments «pieux» qu'aurait soudain éprouvés l'assassin. Et s'il y avait eu vraiment ici quelque chose de semblable, un sentiment de piété, sinon de déférence? «Sans doute, ma mère priait alors pour moi», a déclaré l'inculpé à l'instruction, et il s'est enfui dès qu'il eut constaté que MmeSviétlov n'était pas chez son père. «Mais il ne pouvait pas le constater par la fenêtre», nous objecte l'accusation. Pourquoi pas? La fenêtre s'est ouverte aux signaux faits par mon client. Fiodor Pavlovitch a pu prononcer une parole, laisser échapper un cri, révélant l'absence de MmeSviétlov. Pourquoi s'en tenir absolument à une hypothèse issue de notre imagination? En réalité, il y a mille possibilités capables d'échapper à l'observation du romancier le plus subtil. «Oui, mais Grigori a vu la porte ouverte; par conséquent, l'accusé est entré sûrement dans la maison; il a donc tué.» Quant à cette porte, messieurs les jurés… Voyez-vous, nous n'avons là-dessus que le seul témoignage d'un individu qui se trouvait d'ailleurs dans un tel état que… Mais soit, la porte était ouverte, admettons que les dénégations de l'accusé soient un mensonge, dicté par un sentiment de défense bien naturel; admettons qu'il ait pénétré dans la maison; alors pourquoi veut-on qu'il ait tué, s'il est entré? Il a pu faire irruption, parcourir les chambres, il a pu bousculer son père, le frapper même, mais après avoir constaté l'absence de MmeSviétlov, il s'est enfui, heureux de ne pas l'avoir trouvée et de s'être épargné un crime. Voilà justement pourquoi, un moment après, il est redescendu vers Grigori, victime de sa fureur; c'est parce qu'il était susceptible d'éprouver un sentiment de pitié et de compassion, qu'il avait échappé à la tentation, parce qu'il ressentait la joie d'un cœur pur. Avec une éloquence saisissante, l'accusation nous dépeint l'état d'esprit de l'inculpé au village de Mokroïé, quand l'amour lui apparut de nouveau, l'appelant à une vie nouvelle, alors qu'il ne lui était plus possible d'aimer, ayant derrière lui le cadavre sanglant de son père, et en perspective le châtiment. Pourtant, le ministère public a admis l'amour, en l'expliquant à sa manière: «L'ébriété, le répit dont bénéficiait le criminel, etc.» Mais n'avez-vous pas créé un nouveau personnage, monsieur le procureur, je vous le demande à nouveau? Mon client est-il grossier et sans cœur au point d'avoir pu, en un pareil moment, songer à l'amour et aux subterfuges de sa défense, en ayant vraiment sur la

conscience le sang de son père? Non, mille fois non! Sitôt après avoir découvert qu'elle l'aime, l'appelle, lui promet le bonheur, je suis persuadé qu'il aurait éprouvé un besoin impérieux de se suicider et qu'il se fût ôté la vie, s'il avait eu derrière lui le cadavre de son père. Oh! Non, certes, il n'aurait pas oublié où se trouvaient ses pistolets! Je connais l'accusé; la brutale insensibilité qu'on lui attribue est incompatible avec son caractère. Il se serait tué, c'est sûr; il ne l'a pas fait précisément parce que «sa mère priait pour lui», et qu'il n'avait pas versé le sang de son père. Durant cette nuit passée à Mokroïé, il s'est tourmenté uniquement à cause du vieillard abattu par lui, suppliant Dieu de le ranimer pour qu'il pût échapper à la mort, et lui-même au châtiment. Pourquoi ne pas admettre cette version? Quelle preuve décisive avons-nous que l'accusé ment? Mais on va de nouveau nous opposer le cadavre de son père; il s'est enfui sans tuer, alors qui est l'assassin?

«Encore un coup, voici toute la logique de l'accusation: qui a tué, sinon lui? Il n'y a personne à mettre à sa place. Messieurs les jurés, c'est bien cela? Est-il bien vrai qu'on ne trouve personne d'autre? L'accusation a énuméré tous ceux qui étaient ou sont venus dans la maison cette nuit-là. On a trouvé cinq personnes. Trois d'entre elles, j'en conviens, sont entièrement hors de cause: la victime, le vieux Grigori et sa femme. Restent donc Karamazov et Smerdiakov. Mr le procureur s'écrie pathétiquement que l'accusé ne désigne Smerdiakov qu'en désespoir de cause, que s'il y avait un sixième personnage, ou même son ombre, mon client, saisi de honte, s'empresserait de le dénoncer. Mais, messieurs les jurés, pourquoi ne pas faire le raisonnement inverse? Il y a deux individus en présence: l'accusé et Smerdiakov; ne puis-je pas dire qu'on n'accuse mon client qu'en désespoir de cause? Et cela uniquement parce qu'on a de parti pris exclu d'avance Smerdiakov de tout soupçon. À vrai dire, Smerdiakov n'est désigné que par l'accusé, ses deux frères et MmeSviétlov. Mais il y a d'autres témoignages: c'est l'émotion confuse suscitée dans la société par un certain soupçon; on perçoit une vague rumeur, on sent une sorte d'attente. Enfin, le rapprochement des faits, caractéristique même dans son imprécision, en est une nouvelle preuve. D'abord cette crise d'épilepsie survenue précisément le jour du drame, crise que l'accusation a dû défendre et justifier de son mieux. Puis ce brusque

suicide de Smerdiakov la veille du jugement. Ensuite, la déposition non moins inopinée, à l'audience, du frère de l'accusé, qui avait cru jusqu'alors à sa culpabilité et apporte tout à coup de l'argent en déclarant que Smerdiakov est l'assassin. Oh! Je suis persuadé, comme le parquet, qu'Ivan Fiodorovitch est atteint de fièvre chaude, que sa déposition a pu être une tentative désespérée, conçue dans le délire, pour sauver son frère en chargeant le défunt. Néanmoins, le nom de Smerdiakov a été prononcé, on a de nouveau l'impression d'une énigme. On dirait, messieurs les jurés, qu'il y a ici quelque chose d'inexprimé, d'inachevé. Peut-être la lumière se fera-t-elle. Mais n'anticipons pas. La Cour a décidé tout à l'heure de poursuivre les débats. Je pourrais, en attendant, présenter quelques observations au sujet de la caractéristique de Smerdiakov, tracée avec un talent si subtil par l'accusation. Tout en l'admirant, je ne puis souscrire à ses traits essentiels. J'ai vu Smerdiakov, je lui ai parlé, il m'a produit une impression tout autre. Il était faible de santé, certes, mais non de caractère; ce n'est pas du tout l'être faible que s'imagine l'accusation. Surtout je n'ai pas trouvé en lui de timidité, cette timidité qu'on nous a décrite d'une façon si caractéristique. Nulle ingénuité, une extrême méfiance dissimulée sous les dehors de la naïveté, un esprit capable de beaucoup méditer. Oh! C'est par candeur que l'accusation l'a jugé faible d'esprit. Il m'a produit une impression précise; je suis parti persuadé d'avoir affaire à un être foncièrement méchant, démesurément ambitieux, vindicatif et envieux. J'ai recueilli certains renseignements; il détestait son origine, il en avait honte et rappelait en grinçant des dents qu'il était issu d'une «puante». Il se montrait irrespectueux envers le domestique Grigori et sa femme, qui avaient pris soin de lui dans son enfance. Maudissant la Russie, il s'en moquait, rêvait de partir pour la France, de devenir Français. Il a souvent déclaré, bien avant le crime, qu'il regrettait de ne pouvoir le faire faute de ressources. Je crois qu'il n'aimait que lui et s'estimait singulièrement haut… Un costume convenable, une chemise propre, des bottes bien cirées, constituaient pour lui toute la culture. Se croyant (il y a des faits à l'appui) le fils naturel de Fiodor Pavlovitch, il a pu prendre en haine sa situation par rapport aux enfants légitimes de son maître; à eux tous les droits, tout l'héritage, tandis qu'il n'est qu'un cuisinier. Il m'a

raconté qu'il avait mis l'argent dans l'enveloppe avec Fiodor Pavlovitch. La destination de cette somme – grâce à laquelle il aurait pu faire son chemin – lui était évidemment odieuse. De plus, il a vu trois mille roubles en billets neufs (je le lui ai demandé à dessein). Ne montrez jamais à un être envieux et rempli d'amour-propre une grosse somme à la fois; or, il voyait pour la première fois une telle somme dans la même main. Cette liasse a pu laisser dans son imagination une impression morbide, sans autres conséquences au début. Mon éminent contradicteur a exposé avec une subtilité remarquable toutes les hypothèses pour et contre la possibilité d'inculper Smerdiakov d'assassinat, en insistant sur cette question: quel intérêt avait-il à simuler une crise? Oui, mais il n'a pas nécessairement simulé, la crise a pu survenir tout naturellement et passer de même, le malade revenir à lui. Sans se rétablir, il aura repris connaissance, comme cela arrive chez les épileptiques. À quel moment Smerdiakov a-t-il commis son crime? Demande l'accusation. Il est très facile de l'indiquer. Il a pu revenir à lui et se lever après avoir dormi profondément (car les crises sont toujours suivies d'un profond sommeil), juste au moment où le vieux Grigori ayant empoigné par la jambe, sur la palissade, l'accusé, qui s'enfuyait, s'écria: «Parricide!» Ce cri inaccoutumé, dans le silence et les ténèbres, a pu réveiller Smerdiakov, dont le sommeil était peut-être déjà plus léger. Il se lève et va presque inconsciemment voir ce qui en est. Encore en proie à l'hébétude, son imagination sommeille, mais le voici dans le jardin, il s'approche des fenêtres éclairées, apprend la terrible nouvelle de la bouche de son maître, évidemment heureux de sa présence. Celui-ci, effrayé, lui raconte tout en détail, son imagination s'enflamme. Et dans son cerveau troublé, une idée prend corps, idée terrible, mais séduisante et d'une logique irréfutable: assassiner, s'emparer des trois mille roubles et tout rejeter ensuite sur le fils du maître. Qui soupçonnera-t-on maintenant, qui peut-on accuser, sinon lui? Les preuves existent, il était sur les lieux. La cupidité a pu le gagner, en même temps que la conscience de l'impunité. Oh! La tentation survient parfois en rafale, surtout chez des assassins qui ne se doutaient pas, une minute auparavant, qu'ils voulaient tuer! Ainsi, Smerdiakov a pu entrer chez son maître et exécuter son plan; avec quelle arme? Mais avec la première pierre qu'il aura ramassée dans le jardin.

Pourquoi, dans quel dessein? Mais trois mille roubles, c'est une fortune. Oh! Je ne me contredis pas: l'argent a pu exister. Peut-être même Smerdiakov seul savait où le trouver chez son maître. «Eh bien, et l'enveloppe qui traînait, déchirée, à terre?» Tout à l'heure, en écoutant l'accusation insinuer subtilement à ce sujet que seul un voleur novice, tel que précisément Karamazov, pouvait agir ainsi, tandis que Smerdiakov n'aurait jamais laissé une telle preuve contre lui, tout à l'heure, messieurs les jurés, j'ai reconnu soudain une argumentation des plus familières. Figurez-vous que cette hypothèse sur la façon dont Karamazov avait dû procéder avec l'enveloppe, je l'avais déjà entendue deux jours auparavant de Smerdiakov lui-même, et cela à ma grande surprise; il me paraissait, en effet, jouer la naïveté et m'imposer d'avance cette idée pour que j'en tire la même conclusion, comme s'il me la soufflait. N'a-t-il pas agi de même à l'instruction et imposé cette hypothèse à l'éminent représentant du ministère public? Et la femme de Grigori, dira-t-on? Elle a entendu toute la nuit le malade gémir. Soit, mais c'est là un argument bien fragile. Un jour une dame de ma connaissance se plaignit amèrement d'avoir été réveillée toute la nuit par un roquet; pourtant, la pauvre bête, comme on l'apprit, n'avait aboyé que deux ou trois fois. Et c'est naturel; une personne qui dort entend gémir, elle se réveille en maugréant pour se rendormir aussitôt. Deux heures après, nouveau gémissement, nouveau réveil suivi de sommeil, et encore deux heures plus tard, trois fois en tout. Le matin, le dormeur se lève en se plaignant d'avoir été réveillé toute la nuit par des gémissements continuels. Il doit nécessairement en avoir l'impression; les intervalles de deux heures durant lesquels il a dormi lui échappent, seules les minutes de veille lui reviennent à l'esprit, il s'imagine qu'on l'a réveillé toute la nuit. Mais pourquoi, s'exclame l'accusation, Smerdiakov n'a-t-il pas avoué dans le billet écrit avant de mourir? «Sa conscience n'est pas allée jusque-là.» Permettez; la conscience, c'est déjà le repentir, peut-être le suicidé n'éprouvait-il pas de repentir, mais seulement du désespoir. Ce sont deux choses tout à fait différentes. Le désespoir peut être méchant et irréconciliable, et le suicidé, au moment d'en finir, pouvait détester plus que jamais ceux dont il avait été jaloux toute sa vie. Messieurs les jurés, prenez garde de commettre une erreur judiciaire!

Qu'y a-t-il d'invraisemblable dans tout ce que je vous ai exposé? Trouvez une erreur dans ma thèse, trouvez-y une impossibilité, une absurdité! Mais si mes conjectures sont tant soit peu vraisemblables, soyez prudents. Je le jure par ce qu'il y a de plus sacré, je crois absolument à la version du crime que je viens de vous présenter. Ce qui me trouble surtout et me met hors de moi, c'est la pensée que, parmi la masse de faits accumulés par l'accusation contre le prévenu, il n'y en a pas un seul tant soit peu exact et irrécusable. Oui, certes, l'ensemble est terrible; ce sang qui dégoutte des mains, dont le linge est imprégné, cette nuit obscure où retentit le cri de «parricide!», celui qui l'a poussé tombant, la tête fracassée, puis cette masse de paroles, de dépositions, de gestes, de cris, oh! Tout cela peut fausser une conviction, mais non pas la vôtre, messieurs les jurés! Souvenez-vous qu'il vous a été donné un pouvoir illimité de lier et de délier. Mais plus ce pouvoir est grand, plus l'usage en est redoutable! Je maintiens absolument tout ce que je viens de dire; mais soit, je conviens pour un instant avec l'accusation que mon malheureux client a souillé ses mains du sang de son père. Ce n'est qu'une supposition, encore un coup, je ne doute pas une minute de son innocence; pourtant, écoutez-moi, même dans cette hypothèse, j'ai encore quelque chose à vous dire, car je pressens dans vos cœurs un violent combat… Pardonnez-moi cette allusion, messieurs les jurés, je veux être véridique et sincère jusqu'au bout. Soyons tous sincères!»

À ce moment, le défenseur fut interrompu par d'assez vifs applaudissements. En effet, il prononça les dernières paroles d'une voix si émue que tout le monde sentit que peut-être il avait vraiment quelque chose à dire, et quelque chose de capital. Le président menaça de «faire évacuer» la salle, si «pareille manifestation» se reproduisait. Il se tut, et Fétioukovitch reprit sa plaidoirie d'une voix pénétrée, tout à fait changée.

XIII. Un Sophiste[317]

«Ce n'est pas seulement l'ensemble des faits qui accable mon client, messieurs les jurés, non, ce qui l'accable, en réalité, c'est le seul fait qu'on a trouvé son père assassiné. S'il s'agissait d'un simple meurtre, étant donné le

doute qui plane sur cette affaire, sur chacun des faits considérés isolément, vous écarteriez l'accusation, vous hésiteriez tout au moins à condamner un homme uniquement à cause d'une prévention, hélas! Trop justifiée! Mais nous sommes en présence d'un parricide. Cela en impose au point de fortifier la fragilité même des chefs d'accusation, dans l'esprit le moins prévenu. Comment acquitter un tel accusé? S'il était coupable et qu'il échappe au châtiment? Voilà le sentiment instinctif de chacun. Oui, c'est une chose terrible de verser le sang de son père, le sang de celui qui vous a engendré, aimé, le sang de celui qui a prodigué sa vie pour vous, qui s'est affligé de vos maladies enfantines, qui a souffert pour que vous soyez heureux, et n'a vécu que de vos joies et de vos succès! Oh! Le meurtre d'un tel père, on ne peut même pas l'imaginer! Messieurs les jurés, qu'est-ce qu'un père véritable, quelle majesté, quelle idée grandiose recèle ce nom? Nous venons d'indiquer en partie ce qu'il doit être. Dans cette affaire si douloureuse, le défunt, Fiodor Pavlovitch Karamazov, n'avait rien d'un père, tel que notre cœur vient de le définir. Car hélas, certains pères sont de vraies calamités. Examinons les choses de plus près: nous ne devons reculer devant rien, messieurs les jurés, vu la gravité de la décision à prendre. Nous devons surtout ne pas avoir peur maintenant, ni écarter certaines idées, tels que des enfants ou des femmes craintives, suivant l'heureuse expression de l'éminent représentant du ministère public. Au cours de son ardent réquisitoire, mon honorable adversaire s'est exclamé à plusieurs reprises: «Non, je n'abandonnerai à personne la défense de l'inculpé, je suis à la fois son accusateur et son avocat.» Pourtant, il a oublié de mentionner que si ce redoutable accusé a gardé vingt-trois ans une profonde reconnaissance pour une livre de noisettes, la seule gâterie qu'il ait jamais eue dans la maison paternelle, inversement un tel homme devait se rappeler, durant ces vingt-trois ans, qu'il courait chez son père «nu-pieds, dans l'arrière-cour, la culotte retenue par un seul bouton», suivant l'expression d'un homme de cœur, le Dr Herzenstube. Oh! Messieurs les jurés, à quoi bon regarder de près cette «calamité», répéter ce que tout le monde connaît! Qu'est-ce que mon client a trouvé en arrivant chez son père? Et pourquoi le représenter comme un être sans cœur, un égoïste, un monstre? Il est impétueux, il est sauvage, violent, voilà pourquoi on le juge

maintenant. Mais qui est responsable de sa destinée, à qui la faute si, avec des penchants vertueux, un cœur sensible et reconnaissant, il a reçu une éducation aussi monstrueuse? A-t-on développé sa raison, est-il instruit, quelqu'un lui a-t-il témoigné un peu d'affection dans son enfance? Mon client a grandi à la grâce de Dieu, c'est-à-dire comme une bête sauvage. Peut-être brûlait-il de revoir son père, après cette longue séparation, peut-être en se rappelant son enfance comme à travers un songe, a-t-il écarté à maintes reprises le fantôme odieux du passé, désirant de toute son âme absoudre et étreindre son père! Et alors? On l'accueille avec des railleries cyniques, de la méfiance, des chicanes au sujet de son héritage; il n'entend que des propos et des maximes qui soulèvent le cœur, finalement il voit son père essayer de lui ravir son amie, avec son propre argent; oh! Messieurs les jurés, c'est répugnant, c'est atroce! Et ce vieillard se plaint à tout le monde de l'irrévérence et de la violence de son fils, le noircit dans la société, lui cause du tort, le calomnie, achète ses reconnaissances de dette pour le faire mettre en prison! Messieurs les jurés, les gens en apparence durs, violents, impétueux, tels que mon client, sont bien souvent des cœurs tendres, seulement ils ne le montrent pas. Ne riez pas de mon idée! Mr le procureur s'est moqué impitoyablement de mon client, en signalant son amour pour Schiller et «le sublime». Je ne m'en serais pas moqué à sa place. Oui, ces cœurs – oh! Laissez-moi les défendre, ils sont rarement et si mal compris –, ces cœurs sont souvent assoiffés de tendresse, de beauté, de justice, précisément parce que, sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes, ces sentiments contrastent avec leur propre violence, avec leur propre dureté. Si indomptables qu'ils paraissent, ils sont capables d'aimer jusqu'à la souffrance, d'aimer une femme d'un amour idéal et élevé. Encore un coup, ne riez pas, c'est ce qui arrive le plus souvent aux natures de cette sorte; seulement, elles ne peuvent pas dissimuler leur impétuosité parfois grossière, voilà ce qui frappe, voilà ce qu'on remarque, alors que l'intérieur demeure ignoré. En réalité, leurs passions s'apaisent rapidement, et quand ils rencontrent une personne aux sentiments élevés, ces êtres qui semblent grossiers et violents cherchent la régénération, la possibilité de s'amender, de devenir nobles, honnêtes, «sublimes», si décrié que soit ce mot. J'ai dit tout à l'heure que je respecterais le roman de mon client avec Mlle Verkhovtsev.

Néanmoins, on peut parler à mots couverts; nous avons entendu, non pas une déposition, mais le cri d'une femme qui se venge, et ce n'est pas à elle à lui reprocher sa trahison, car c'est elle qui a trahi! Si elle avait eu le temps de rentrer en elle-même, elle n'aurait pas fait un pareil témoignage. Oh! Ne la croyez pas, non, mon client n'est pas un «monstre», comme elle l'a appelé. Le Crucifié qui aimait les hommes a dit avant les angoisses de la Passion: «Je suis le Bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis; aucune d'elles ne périra» [318]. Ne perdons pas, nous, une âme humaine! Je demandais: qu'est-ce qu'un père? C'est un nom noble et précieux, me suis-je écrié. Mais il faut user loyalement du terme, messieurs les jurés, et je me permets d'appeler les choses par leur nom. Un père tel que la victime, le vieux Karamazov, est indigne de s'appeler ainsi. L'amour filial non justifié est absurde. On ne peut susciter l'amour avec rien, il n'y a que Dieu qui tire quelque chose du néant. «Pères, ne contristez point vos enfant» [319], écrit l'apôtre d'un cœur brûlant d'amour. Ce n'est pas pour mon client que je cite ces saintes paroles, je les rappelle pour tous les pères. Qui m'a confié le pouvoir de les instruire? Personne. Mais comme homme, comme citoyen, je m'adresse à eux: vivos voco![320] Nous ne restons pas longtemps sur terre, nos actions et nos paroles sont souvent mauvaises. Aussi mettons tous à profit les moments que nous passons ensemble pour nous adresser mutuellement une bonne parole. C'est ce que je fais; je profite de l'occasion qui m'est offerte. Ce n'est pas pour rien que cette tribune nous a été accordée par une volonté souveraine, toute la Russie nous entend. Je ne parle pas seulement pour les pères qui sont ici, je crie à tous: «Pères, ne contristez point vos enfants!» Pratiquons d'abord nous-mêmes le précepte du Christ, et alors seulement nous pourrons exiger quelque chose de nos enfants. Sinon, nous ne sommes pas des pères, mais des ennemis pour eux; il ne sont pas nos enfants, mais nos ennemis, et cela par notre faute! «On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis» [321], ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Évangile qui le prescrit; mesurez de la même mesure qui vous est appliquée. Comment accuser nos enfants s'ils nous rendent la pareille? Dernièrement, en Finlande, une servante fut soupçonnée d'avoir accouché clandestinement. On l'épia et l'on trouva au grenier, dissimulée derrière des briques, sa malle qui contenait le

cadavre d'un nouveau-né tué par elle. On y découvrit également les squelettes de deux autres bébés, qu'elle avoua avoir tués à leur naissance. Messieurs les jurés, est-ce là une mère? Elle a bien mis au monde ses enfants, mais qui de nous oserait lui appliquer le saint nom de mère? Soyons hardis, messieurs les jurés, soyons même téméraires, nous devons l'être en ce moment et ne pas craindre certains mots, certaines idées, comme les marchandes de Moscou, qui craignent le «métal» et le «soufre» [322]. Prouvons, au contraire, que le progrès des dernières années a influé aussi sur notre développement et disons franchement: il ne suffit pas d'engendrer pour être père, il faut encore mériter ce titre. Sans doute, le mot père a une autre signification, d'après laquelle un père, fût-il un monstre, un ennemi juré de ses enfants, restera toujours leur père, par le seul fait qu'il les a engendrés. Mais c'est une signification mystique, pour ainsi dire, qui échappe à l'intelligence, qu'on peut admettre seulement comme article de foi, ainsi que bien des choses incompréhensibles auxquelles la religion ordonne de croire. Mais dans ce cas, cela doit rester hors du domaine de la vie réelle. Dans ce domaine, qui a, non seulement ses droits, mais impose de grands devoirs, si nous voulons être humains, chrétiens enfin, nous sommes tenus d'appliquer seulement des idées justifiées par la raison et l'expérience, passées au creuset de l'analyse, bref, d'agir sensément et non avec extravagance, comme en rêve ou dans le délire, pour ne pas nuire à notre semblable, pour ne pas causer sa perte. Nous ferons alors œuvre de chrétiens et non seulement de mystiques, une œuvre raisonnable, vraiment philanthropique…»

À ce moment, de vifs applaudissements partirent de différents points de la salle, mais Fétioukovitch fit un geste, comme pour supplier de ne pas l'interrompre. Tout se calma aussitôt. L'orateur poursuivit:

«Pensez-vous, messieurs les jurés, que de telles questions puissent échapper à nos enfants, lorsqu'ils commencent à réfléchir? Non, certes, et nous n'exigerons pas d'eux une abstention impossible! La vue d'un père indigne, surtout comparé à ceux des autres enfants, ses condisciples, inspire malgré lui à un jeune homme des questions douloureuses. On lui répond banalement: «C'est lui qui t'a engendré, tu es son sang, tu dois donc l'aimer.» De plus en plus surpris le jeune homme se demande malgré lui: «Est-ce qu'il

m’aimait, lorsqu’il m’a engendré? Il ne me connaissait pas, il ignorait même mon sexe, à cette minute de passion, où il était peut-être échauffé par le vin, et il ne m’a transmis qu’un penchant à la boisson; voilà tous ses bienfaits… Pourquoi dois-je l’aimer; pour le seul fait de m’avoir engendré, lui qui ne m’a jamais aimé?» [323] Oh! Ces questions vous semblent peut-être grossières, cruelles, mais n’exigez pas d’un jeune esprit une abstention impossible: «Chassez le naturel par la porte, il rentre par la fenêtre», mais surtout, ne craignons pas le «métal» et le «soufre», et résolvons la question comme le prescrivent la raison et l’humanité, et non les idées mystiques. Comment la résoudre? Eh bien, que le fils vienne demander sérieusement à son père: «Père, dis-moi pourquoi je dois t’aimer, prouve-moi que c’est un devoir»; si ce père est capable de lui répondre et de le lui prouver, voilà une véritable famille, normale, qui ne repose pas uniquement sur un préjugé mystique, mais sur des bases rationnelles, rigoureusement humaines. Au contraire, si le père n’apporte aucune preuve, c’en est fait de cette famille; le père n’en est plus un pour son fils, celui-ci reçoit la liberté et le droit de le considérer comme un étranger et même un ennemi. Notre tribune, messieurs les jurés, doit être l’école de la vérité et des idées saines!»

De vifs applaudissements interrompirent l’orateur. Assurément, ils n’étaient pas unanimes, mais la moitié de la salle applaudissait, y compris des pères et des mères. Des cris aigus partaient des tribunes occupées par les dames. On gesticulait avec les mouchoirs. Le président se mit à agiter la sonnette de toutes ses forces. Il était visiblement agacé par ce tumulte, mais n’osa «faire évacuer» la salle, comme il en avait déjà menacé; même des dignitaires, des vieillards décorés installés derrière le tribunal applaudissaient l’orateur, de sorte que, le calme rétabli, il se contenta de réitérer sa menace. Fétioukovitch, triomphant et ému, poursuivit son discours.

«Messieurs les jurés, vous vous rappelez cette nuit terrible, dont on a tant parlé aujourd’hui, où le fils s’introduisit par escalade chez son père et se trouva face à face avec l’ennemi qui lui avait donné le jour. J’insiste vivement là-dessus, ce n’est pas l’argent qui l’attirait; l’accusation de vol est une absurdité, comme je l’ai déjà exposé! Et ce n’est pas pour tuer qu’il força la porte; s’il avait prémédité son crime, il se serait muni à l’avance d’une

arme, mais il a pris le pilon instinctivement, sans savoir pourquoi. Admettons qu'il ait trompé son père avec les signaux et pénétré dans la maison, j'ai déjà dit que je ne crois pas un instant à cette légende, mais soit, supposons-le une minute! Messieurs les jurés, je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré, si Karamazov avait eu pour rival un étranger au lieu de son père, après avoir constaté l'absence de cette femme, il se serait retiré précipitamment, sans lui faire de mal, tout au plus l'aurait-il frappé, bousculé, la seule chose qui lui importait étant de retrouver son amie. Mais il vit son père, son persécuteur dès l'enfance, son ennemi devenu un monstrueux rival; cela suffit pour qu'une haine irrésistible s'emparât de lui, abolissant sa raison. Tous ses griefs lui revinrent à la fois. Ce fut un accès de démence, mais aussi un mouvement de la nature, qui vengeait inconsciemment la transgression de ses lois éternelles. Néanmoins, même alors, l'assassin n'a pas tué, je l'affirme, je le proclame; il a seulement brandi le pilon dans un geste d'indignation et de dégoût, sans intention de tuer, sans savoir qu'il tuait. S'il n'avait pas eu ce fatal pilon dans les mains, il aurait seulement battu son père, peut-être, mais il ne l'eût pas assassiné. En s'enfuyant, il ignorait si le vieillard abattu par lui était mort. Pareil crime n'en est pas un, ce n'est pas un parricide. Non, le meurtre d'un tel père ne peut être assimilé que par préjugé à un parricide! Mais ce crime a-t-il vraiment été commis, je vous le demande encore une fois? Messieurs les jurés, nous allons le condamner et il se dira: «Ces gens n'ont rien fait pour moi, pour m'élever, m'instruire, me rendre meilleur, faire de moi un homme. Ils m'ont refusé toute assistance et maintenant ils m'envoient au bagne. Me voilà quitte, je ne leur dois rien, ni à personne. Ils sont méchants, cruels, je le serai aussi.» Voilà ce qu'il dira, messieurs les jurés! Je le jure; en le déclarant coupable, vous ne ferez que le mettre à l'aise, que soulager sa conscience et loin d'éprouver des remords, il maudira le sang versé par lui. En même temps, vous rendez son relèvement impossible, car il demeurera méchant et aveugle jusqu'à la fin de ses jours. Voulez-vous lui infliger le châtiment le plus terrible qu'on puisse imaginer, tout en régénérant son âme à jamais? Si oui, accablez-le de votre clémence! Vous le verrez tressaillir. «Suis-je digne d'une telle faveur, d'un tel amour?» se dira-t-il. Il y a de la noblesse, messieurs les jurés, dans cette nature sauvage. Il s'inclinera

devant votre mansuétude, il a soif d'un grand acte d'amour, il s'enflammera, il ressuscitera définitivement. Certaines âmes sont assez mesquines pour accuser le monde entier. Mais comblez cette âme de miséricorde, témoignez-lui de l'amour, et elle maudira ses œuvres, car les germes du bien abondent en elle. Son âme s'épanouira en voyant la mansuétude divine, la bonté et la justice humaines. Il sera saisi de repentir, l'immensité de la dette contractée l'accablera. Il ne dira pas alors: «Je suis quitte», mais: «Je suis coupable devant tous et le plus indigne de tous.» Avec des larmes d'attendrissement il s'écriera: «Les hommes valent mieux que moi, car ils ont voulu me sauver, au lieu de me perdre.» Oh! Il vous est si facile d'user de clémence, car dans l'absence de preuves décisives, il vous serait trop pénible de rendre un verdict de culpabilité. Mieux vaut acquitter dix coupables que condamner un innocent. Entendez-vous la grande voix du siècle passé de notre histoire nationale? Est-ce à moi, chétif, de vous rappeler que la justice russe n'a pas uniquement pour but de châtier, mais aussi de relever un être perdu? Que les autres peuples observent la lettre de la loi, et nous l'esprit et l'essence, pour la régénération des déchus. Et s'il en est ainsi, alors, en avant, Russie! Ne vous effrayez pas avec vos troïkas emportées dont les autres peuples s'écartent avec dégoût! Ce n'est pas une troïka emportée, c'est un char majestueux, qui marche solennellement, tranquillement vers le but. Le sort de mon client est entre vos mains, ainsi que les destinées du droit russe. Vous le sauverez, vous le défendrez en vous montrant à la hauteur de votre mission.»

XIV. Les moujiks ont tenu ferme

Ainsi conclut Fétioukovitch, et l'enthousiasme de ses auditeurs ne connut plus de bornes. Il ne fallait pas songer à le réprimer; les femmes pleuraient, ainsi que beaucoup d'hommes, deux dignitaires versèrent même des larmes. Le président se résigna et attendit avant d'agiter sa sonnette. «Attenter à un pareil enthousiasme eût été une profanation!» s'écrièrent nos dames par la suite. L'orateur lui-même était sincèrement ému. Ce fut à ce moment que notre Hippolyte Kirillovitch se leva pour répliquer. On lui jeta des regards haineux: «Comment, il ose encore répliquer?» murmuraient les dames. Mais

les murmures de toutes les dames du monde, avec son épouse à leur tête, n'auraient pas arrêté le procureur. Il était pâle et tremblait d'émotion; ses premières phrases furent même incompréhensibles, il haletait, articulait mal, s'embrouillait. D'ailleurs, il se ressaisit bientôt. Je ne citerai que quelques phrases de ce second discours.

«…On nous reproche d'avoir inventé des romans. Mais le défenseur a-t-il fait autre chose? Il ne manquait que des vers à sa plaidoirie. Fiodor Pavlovitch, dans l'attente de sa bien-aimée, déchire l'enveloppe et la jette à terre. On cite même ses paroles à cette occasion; n'est-ce pas un poème? Et où est la preuve qu'il a sorti l'argent, qui a entendu ce qu'il disait? L'imbécile Smerdiakov transformé en une sorte de héros romantique qui se venge de la société à cause de sa naissance illégitime, n'est-ce pas encore un poème à la Byron? Et le fils qui, ayant fait irruption chez son père, le tue sans le tuer, ce n'est même plus un roman, ni un poème, c'est un sphinx proposant des énigmes que lui-même, assurément, ne peut résoudre. S'il a tué, c'est pour de bon; comment admettre qu'il ait tué sans être un assassin? Ensuite, on déclare que notre tribune est celle de la vérité et des idées saines, et on y profère cet axiome que le meurtre d'un père n'est qualifié de parricide que par préjugé. Mais si le parricide est un préjugé et si tout enfant peut demander à son père: «Père, pourquoi dois-je t'aimer?», que deviendront les bases de la société, que deviendra la famille? Le parricide, voyez-vous, c'est le «soufre» de la marchande moscovite. Les plus nobles traditions de la justice russe sont dénaturées uniquement pour obtenir l'absolution de ce qui ne peut être absous. Comblez-le de clémence, s'exclame le défenseur, le criminel n'en demande pas davantage, on verra demain le résultat! D'ailleurs, n'est-ce pas par une modestie exagérée qu'il demande seulement l'acquittement de l'accusé? Pourquoi ne pas demander la fondation d'une bourse qui immortaliserait l'exploit du parricide aux yeux de la postérité et de la jeune génération? On corrige l'Évangile et la religion: tout ça c'est du mysticisme, nous seuls possédons le vrai christianisme, déjà vérifié par l'analyse de la raison et des idées saines. On évoque devant nous une fausse image du Christ! «On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis», s'exclame le défenseur, en concluant aussitôt que le Christ a ordonné

de mesurer de la même mesure qui nous est appliquée. Voilà ce qu'on proclame à la tribune de vérité! Nous ne lisons l'Évangile qu'à la veille de nos discours, pour briller par la connaissance d'une œuvre assez originale, au moyen de laquelle on peut produire un certain effet dans la mesure où c'est nécessaire. Or, le Christ a précisément défendu d'agir ainsi, car c'est ce que fait le monde méchant, et nous, loin de rendre le mal pour le mal, nous devons tendre la joue, et pardonner à ceux qui nous ont offensés. Voilà ce que nous a enseigné notre Dieu, et non pas que c'est un préjugé de défendre aux enfants de tuer leur père. Et ce n'est pas nous qui corrigerons à cette tribune l'Évangile de notre Dieu, que le défenseur daigne seulement appeler «le Crucifié qui aimait les hommes», en opposition avec toute la Russie orthodoxe qui l'invoque en proclamant: «Tu es notre Dieu!…»

Ici, le président intervint et pria l'orateur de ne pas exagérer, de demeurer dans les justes limites, etc., comme font d'habitude les présidents en pareil cas. La salle était houleuse. Le public s'agitait, proférait des exclamations indignées. Fétioukovitch ne répliqua même pas, il vint seulement, les mains sur le cœur, prononcer d'un ton offensé quelques paroles pleines de dignité. Il effleura de nouveau avec ironie les «romans» et la «psychologie» et trouva moyen de décocher ce trait «Jupiter, tu as tort, puisque tu te fâches», ce qui fit rire le public, car Hippolyte Kirillovitch ne ressemblait nullement à Jupiter. Quant à la prétendue accusation de permettre à la jeunesse le parricide, Fétioukovitch déclara avec une grande dignité qu'il n'y répondrait pas. Au sujet de la «fausse image du Christ» et du fait qu'il n'avait pas daigné l'appeler Dieu, mais seulement «le Crucifié qui aimait les hommes», ce qui est «contraire à l'orthodoxie et ne pouvait se dire à la tribune de vérité», Fétioukovitch parla d'«insinuation» et donna à entendre qu'en venant ici il croyait au moins cette tribune à l'abri d'accusation «dangereuses pour sa personnalité comme citoyen et fidèle sujet…». Mais à ces mots le président l'arrêta à son tour, et Fétioukovitch, en s'inclinant, termina sa réplique, accompagné par le murmure approbateur de toute la salle. Hippolyte Kirillovitch, de l'avis de nos dames, était «confondu pour toujours».

La parole fut ensuite donnée à l'accusé. Mitia se leva, mais ne dit pas grand-chose. Il était à bout de forces, physiques et morales. L'air dégagé et

robuste avec lequel il était entré le matin avait presque disparu. Il paraissait avoir traversé dans cette journée une crise décisive qui lui avait appris et fait comprendre quelque chose de très important, qu'il ne saisissait pas auparavant. Sa voix s'était affaiblie, il ne criait plus. On sentait dans ses paroles la résignation et l'accablement de la défaite.

«Que puis-je dire, messieurs les jurés! On va me juger, je sens la main de Dieu sur moi. C'en est fait du dévoyé! Mais comme si je me confessais à Dieu, à vous aussi je dis: «Je n'ai pas versé le sang de mon père!» Je le répète une dernière fois, ce n'est pas moi qui ait tué! J'étais déréglé, mais j'aimais le bien. Constamment, j'aspirais à m'amender, et j'ai vécu comme une bête fauve. Merci au procureur, il a dit sur moi bien des choses que j'ignorais, mais il est faux que j'aie tué mon père, le procureur s'est trompé! Merci également à mon défenseur, j'ai pleuré en l'écoutant, mais il est faux que j'aie tué mon père, il n'aurait pas dû le supposer! Ne croyez pas les médecins, j'ai toute ma raison, seulement je me sens accablé. Si vous m'épargnez et que vous me laissiez aller, je prierai pour vous. Je deviendrai meilleur, j'en donne ma parole, je la donne devant Dieu. Si vous me condamnez, je briserai moi-même mon épée et j'en baiserai les tronçons. Mais épargnez-moi, et ne me privez pas de mon Dieu, je me connais: je récriminerais! Je suis accablé, messieurs… épargnez-moi!»

Il tomba presque à sa place, sa voix se brisa, la dernière phrase fut à peine articulée. La Cour rédigea ensuite les questions à poser et demanda leurs conclusions aux parties. Mais j'omets les détails. Enfin, les jurés se retirèrent pour délibérer. Le président était exténué, aussi ne leur adressa-t-il qu'une brève allocution: «Soyez impartiaux, ne vous laissez pas influencer par l'éloquence de la défense, pourtant pesez votre décision; rappelez-vous la haute mission dont vous êtes revêtus», etc. Les jurés s'éloignèrent, l'audience fut suspendue. On put faire un tour, échanger ses impressions, se restaurer au buffet. Il était fort tard, environ une heure du matin, mais personne ne s'en alla. Les nerfs tendus empêchaient de songer au repos. Tout le monde attendait avec anxiété le verdict, sauf les dames, qui, dans leur impatience fiévreuse, étaient rassurées: «L'acquittement est inévitable.» Toutes se préparaient à la minute émouvante de l'enthousiasme général. J'avoue que,

parmi les hommes, beaucoup étaient sûrs de l'acquittement. Les uns se réjouissaient, d'autres fronçaient les sourcils, certains baissaient simplement le nez; ils ne voulaient pas d'acquittement! Fétioukovitch lui-même était certain du succès. On l'entourait, on le félicitait avec complaisance.

«Il y a, disait-il dans un groupe, comme on le rapporta par la suite, il y a des fils invisibles qui relient le défenseur aux jurés. Ils se forment et se pressentent déjà au cours de la plaidoirie. Je les ai sentis, ils existent. Nous aurons gain de cause, soyez tranquilles.

— Que vont dire maintenant nos croquants? Proféra un gros monsieur grêlé, à l'air renfrogné, propriétaire aux environs, en s'approchant d'un groupe.

— Il n'y a pas que des croquants; il y a quatre fonctionnaires.

— Ah oui! Les fonctionnaires, dit un membre du zemstvo.

— Connaissez-vous Nazarev, Prochor Ivanovitch, ce marchand qui a une médaille? Il fait partie du jury.

— Eh bien?

— C'est une des lumières de la corporation.

— Il garde toujours le silence.

— Tant mieux. Ce n'est pas au Pétersbourgeois à lui faire la leçon; lui-même en remontrerait à tout Pétersbourg. Douze enfants, pensez!

— Est-il possible qu'on ne l'acquitte pas? Criait dans un autre groupe un de nos jeunes fonctionnaires.

— Il sera sûrement acquitté, fit une voix décidée.

— Ce serait une honte de ne pas l'acquitter, s'exclama le fonctionnaire; admettons qu'il ait tué, mais un père comme le sien! Et, enfin, il était dans une telle exaltation… Il a pu vraiment n'assener qu'un coup de pilon, et l'autre s'est affaissé. Mais on a eu tort de mêler le domestique à tout ça; ce n'est qu'un épisode burlesque. À la place du défenseur, j'aurais dit carrément: il a tué, mais il n'est pas coupable, nom d'un chien!

— C'est ce qu'il a fait, seulement, il n'a pas dit nom d'un chien!

— Mais si, Mikhaïl Sémionytch, il l'a presque dit, reprit une troisième voix.

— Permettez, messieurs; on a acquitté durant le carême une actrice qui

avait coupé la gorge à la femme de son amant.

— Oui, mais elle n'est pas allée jusqu'au bout.

— C'est égal, elle avait commencé.

— Et ce qu'il a dit des enfants, n'est-ce pas admirable?

— Admirable.

— Et le couplet sur le mysticisme, hein?

— Laissez donc le mysticisme, s'écria un autre, songez plutôt à ce qui attend dès demain Hippolyte, son épouse lui en fera voir de dures à cause de Mitia.

— Elle est ici?

— Si elle y était, ce serait déjà fait. Elle garde la maison, elle a une rage de dents, hé! Hé!

— Hé! Hé!»

Dans un troisième groupe:

«Mitia pourrait bien être acquitté.

— Ce sera du propre, demain il saccagera «La Capitale» et ne dessoûlera pas de dix jours.

— Eh oui, c'est un vrai diable!

— À propos de diable, on n'a pas pu se passer de lui; sa place était tout indiquée ici.

— Messieurs, l'éloquence est une belle chose. Mais on ne peut fracasser la tête d'un père impunément. Sinon, où irions-nous?

— Le char, le char, vous vous souvenez?

— Oui, il a fait d'un chariot un char.

— Demain, le char redeviendra chariot, «dans la mesure où il est nécessaire».

— Les gens sont devenus malins. La vérité existe-t-elle encore en Russie, messieurs, oui ou non?»

Mais la sonnette retentit. Les jurés avaient délibéré une heure exactement. Un profond silence régna, quand le public eut reprit place. Je me rappelle l'entrée du jury dans la salle. Enfin, je ne citerai pas les questions par ordre, je les ai oubliées. Je me souviens seulement de la réponse à la première question, la principale: «L'accusé a-t-il tué pour voler avec préméditation?»

(j'ai oublié le texte exact). Le président du jury, ce fonctionnaire qui était le plus jeune de tous, laissa tomber d'une voix nette, au milieu d'un silence de mort:

«Oui!»

Puis ce fut la même réponse sur tous les points, sans la moindre circonstance atténuante!

Personne ne s'y attendait, tous comptaient au moins sur l'indulgence du jury. Le silence continuait, comme si l'auditoire eût été pétrifié, les partisans de la condamnation comme ceux de l'acquittement. Mais ce ne fut que les premières minutes, auxquelles succéda un affreux désarroi. Parmi le public masculin, beaucoup étaient enchantés, certains même se frottaient les mains. Les mécontents avaient l'air accablés, haussaient les épaules, chuchotaient comme s'il ne se rendaient pas encore compte. Mais nos dames, Seigneur, je crus qu'elles allaient faire une émeute! D'abord, elles n'en crurent pas leurs oreilles. Soudain de bruyantes exclamations retentirent. «Qu'est-ce que cela, qu'est-ce encore?» Elles quittaient leurs places. Assurément, elles s'imaginaient qu'on pouvait, à l'instant, changer tout ça et recommencer. À ce moment, Mitia se leva tout à coup et s'écria d'une voix déchirante, les bras tendus en avant:

«Je le jure devant Dieu et dans l'attente du Jugement dernier, je n'ai pas versé le sang de mon père! Katia, je te pardonne! Frères, amis, épargnez l'autre!»

Il n'acheva pas et sanglota bruyamment, d'une voix qui ne semblait pas la sienne, comme changée, inattendue, venant Dieu sait d'où. Aux tribunes, dans un coin reculé, retentit un cri aigu: c'était Grouchegnka. Elle avait supplié qu'on la laissât rentrer et était revenue dans la salle avant les plaidoyers. On emmena Mitia. Le prononcé du jugement fut remis au lendemain. On se leva dans un brouhaha, mais je n'écoutais déjà plus. Je me rappelle seulement quelques exclamations sur le perron à la sortie:

«Il ne s'en tirera pas à moins de vingt ans de mine.

— Au bas mot.

— Oui, nos croquants ont tenu ferme.

— Et réglé son compte à notre Mitia!»

Épilogue.

I. Projet d'évasion

Cinq jours après le jugement de Mitia, vers huit heures du matin, Aliocha vint trouver Catherine Ivanovna, pour s'entendre définitivement au sujet d'une affaire importante; il était en outre chargé d'une commission. Elle se tenait dans le même salon où elle avait reçu Grouchegnka; dans la pièce voisine, Ivan Fiodorovitch, en proie à la fièvre, gisait sans connaissance. Aussitôt après la scène du tribunal, Catherine Ivanovna l'avait fait transporter chez elle, sans se soucier des commentaires inévitables et du blâme de la société. L'une des deux parentes qui vivaient avec elle était partie sur-le-champ pour Moscou, l'autre était restée. Mais fussent-elles parties toutes deux cela n'eût pas changé la décision de Catherine Ivanovna, résolue à soigner elle-même le malade et à le veiller jour et nuit. Il était traité par les docteurs Varvinski et Herzenstube; le spécialiste de Moscou était reparti en refusant de se prononcer sur l'issue de la maladie. Malgré leurs affirmations rassurantes, les médecins ne pouvaient encore donner un ferme espoir. Aliocha visitait son frère deux fois par jour. Mais cette fois, il s'agissait d'une affaire particulièrement embarrassante, qu'il ne savait trop comment aborder; et il se hâtait, appelé ailleurs par un devoir non moins important. Ils s'entretenaient depuis un quart d'heure. Catherine Ivanovna était pâle, exténuée, en proie à une agitation maladive; elle pressentait le but de la visite d'Aliocha.

«Ne vous inquiétez pas de sa décision, disait-elle avec fermeté à Aliocha. D'une façon ou d'une autre, il en viendra à cette solution: il faut qu'il s'évade. Ce malheureux, ce héros de la conscience et de l'honneur – pas lui, pas Dmitri Fiodorovitch, mais celui qui est malade ici et s'est sacrifié pour son frère, ajouta Katia, les yeux étincelants, m'a depuis longtemps déjà communiqué tout le plan d'évasion. Il avait même fait des démarches; je vous en ai déjà parlé… Voyez-vous, ce sera probablement à la troisième étape, lorsqu'on emmènera le convoi des déportés en Sibérie. Oh! C'est encore loin. Ivan Fiodorovitch est allé voir le chef de la troisième étape. Mais on ne sait

pas encore qui commandera le convoi; d'ailleurs cela n'est jamais connu à l'avance. Demain, peut-être, je vous montrerai le plan détaillé que m'a laissé Ivan Fiodorovitch la veille du jugement, à tout hasard… Vous vous rappelez, nous nous querellions lorsque vous êtes venu; il descendait l'escalier, en vous voyant je l'obligeai à remonter, vous vous souvenez? Savez-vous à quel propos nous nous querellions?

— Non, je ne sais pas.

— Évidemment, il vous l'a caché; c'était précisément à propos de ce plan d'évasion. Il m'en avait déjà expliqué l'essentiel trois jours auparavant; ce fut l'origine de nos querelles durant ces trois jours. Voici pourquoi: lorsqu'il me déclara que s'il était condamné Dmitri Fiodorovitch s'enfuirait à l'étranger avec cette créature, je me fâchai tout à coup; je ne vous dirai pas pour quelle raison, je l'ignore moi-même. Oh! Sans doute c'est à cause d'elle et parce qu'elle accompagnerait Dmitri dans sa fuite! S'écria Catherine Ivanovna, les lèvres tremblantes de colère. Mon irritation contre cette créature fit croire à Ivan Fiodorovitch que j'étais jalouse d'elle et, par conséquent, encore éprise de Dmitri. Voilà la cause de notre première querelle. Je ne voulus ni m'expliquer ni m'excuser; il m'était pénible qu'un tel homme pût me soupçonner d'aimer comme autrefois ce… Et cela, alors que depuis longtemps je lui avais déclaré en toute franchise que je n'aimais pas Dmitri, que je n'aimais que lui seul! C'est par simple animosité envers cette créature que je me suis fâchée contre lui! Trois jours plus tard, justement le soir où vous êtes venu, il m'apporta une enveloppe cachetée que je devais ouvrir au cas où il arriverait quelque chose. Oh! Il pressentait sa maladie! Il m'expliqua que cette enveloppe contenait le plan détaillé de l'évasion, et que s'il mourait ou tombait dangereusement malade, je devrais sauver Mitia à moi seule. Il me laissa aussi de l'argent, presque dix mille roubles, la somme à laquelle le procureur, ayant appris qu'il l'avait envoyée changer, a fait allusion dans son discours. Je fus stupéfaite de voir que, malgré sa jalousie, et persuadé que j'aimais Dmitri, Ivan Fiodorovitch n'avait pas renoncé à sauver son frère et qu'il se fiait à moi pour cela! Oh! C'était un sacrifice sublime! Vous ne pouvez comprendre la grandeur d'une telle abnégation, Alexéi Fiodorovitch! J'allais me jeter à ses pieds, mais lorsque je songeai tout à coup qu'il

attribuerait ce geste uniquement à ma joie de savoir Mitia sauvé (et il l'aurait certes cru!), la possibilité d'une telle injustice de sa part m'irrita si fort qu'au lieu de lui baiser les pieds je lui fis une nouvelle scène! Que je suis malheureuse! Quel affreux caractère que le mien! Vous verrez: Je ferai si bien qu'il me quittera pour une autre plus facile à vivre, comme Dmitri; mais alors… non, je ne le supporterai pas, je me tuerai! Au moment où vous êtes arrivé, ce soir-là, et où j'ai ordonné à Ivan de remonter, le regard haineux et méprisant qu'il me lança en entrant me mit dans une affreuse colère; alors, vous vous le rappelez sans doute, je vous criai tout à coup que c'était lui, lui seul, qui m'avait assuré que Dmitri était l'assassin! Je le calomniais pour le blesser une fois de plus; il ne m'a jamais assuré pareille chose, au contraire, c'est moi qui le lui affirmais! C'est ma violence qui est cause de tout. Cette abominable scène devant le tribunal, c'est moi qui l'ai provoquée! Il voulait me prouver la noblesse de ses sentiments, me démontrer que, malgré mon amour pour son frère, il ne le perdrait pas par vengeance, par jalousie. Alors il a fait la déposition que vous connaissez… Je suis cause de tout cela, c'est ma faute à moi seule!»

Jamais encore Katia n'avait fait de tels aveux à Aliocha; il comprit qu'elle était parvenue à ce degré de souffrance intolérable où le cœur le plus orgueilleux abdique toute fierté et s'avoue vaincu par la douleur. Aliocha connaissait une autre cause au chagrin de la jeune fille, bien qu'elle la lui dissimulât depuis la condamnation de Mitia: elle souffrait de sa «trahison» à l'audience, et il pressentait que sa conscience la poussait à s'accuser précisément devant lui, Aliocha, dans une crise de larmes, en se frappant le front contre terre. Il redoutait cet instant et voulait lui en épargner la souffrance. Mais sa commission n'en devenait que plus difficile à faire. Il se remit à parler de Mitia.

«Ne craignez rien pour lui, reprit obstinément Katia; sa décision est passagère, soyez sûr qu'il consentira à s'évader. D'ailleurs, ce n'est pas pour tout de suite, il aura tout le temps de s'y décider. À ce moment-là, Ivan Fiodorovitch sera guéri et s'occupera de tout, de sorte que je n'aurai pas à m'en mêler. Ne vous inquiétez pas, Dmitri consentira à s'évader: il ne peut renoncer à cette créature; et comme elle ne serait pas admise au bagne, force

lui est de s'enfuir. Il vous craint, il redoute votre blâme, vous devez donc lui permettre magnanimement de s'évader, puisque votre sanction est si nécessaire», ajouta Katia avec ironie.

Elle se tut un instant, sourit, continua:

«Il parle d'hymnes, de croix à porter, d'un certain devoir. Je m'en souviens, Ivan Fiodorovitch m'a rapporté tout cela… Si vous saviez comme il en parlait! S'écria soudain Katia avec un élan irrésistible, si vous saviez combien il aimait ce malheureux au moment où il me racontait cela, et combien, peut-être, il le haïssait en même temps! Et moi je l'écoutais, je le regardais pleurer avec un sourire hautain! Oh! La vile créature que je suis! C'est moi qui l'ai rendu fou! Mais l'autre, le condamné, est-il prêt à souffrir, conclut Katia avec irritation, en est-il capable? Les êtres comme lui ignorent la souffrance!»

Une sorte de haine et de dégoût perçait à travers ces paroles. Cependant, elle l'avait trahi. «Eh bien! C'est peut-être parce qu'elle se sent coupable envers lui qu'elle le hait par moments», songea Aliocha. Il aurait voulu que ce ne fût que «par moments».

Il avait senti un défi dans les dernières paroles de Katia, mais il ne le releva point.

«Je vous ai prié de venir aujourd'hui pour que vous me promettiez de le convaincre. Mais peut-être d'après vous aussi, serait-ce déloyal et vil de s'évader, ou comment dire… pas chrétien? Ajouta Katia avec une provocation encore plus marquée.

— Non, ce n'est rien. Je lui dirai tout… murmura Aliocha… Il vous prie de venir le voir aujourd'hui», reprit-il brusquement, en la regardant dans les yeux.

Elle tressaillit et eut un léger mouvement de recul.

«Moi… est-ce possible? Fit-elle en pâlissant.

— C'est possible et c'est un devoir! Déclara Aliocha d'un ton ferme. Vous lui êtes plus nécessaire que jamais. Je ne vous aurais pas tourmentée prématurément à ce sujet sans nécessité. Il est malade, il est comme fou, il vous demande constamment. Ce n'est pas pour une réconciliation qu'il veut vous voir; montrez-vous seulement sur le seuil de sa chambre. Il a bien

changé depuis cette fatale journée et comprend toute l'étendue de ses torts envers vous. Ce n'est pas votre pardon qu'il veut: «On ne peut pas me pardonner», dit-il lui-même. Il veut seulement vous voir sur le seuil…

— Vous me prenez à l'improviste…, murmura Katia; je pressentais ces jours-ci que vous viendriez dans ce dessein… Je savais bien qu'il me demanderait!… C'est impossible!

— Impossible, soit, mais faites-le. Souvenez-vous que, pour la première fois, il est consterné de vous avoir fait de tels affronts, jamais encore il n'avait compris ses torts aussi profondément! Il dit: «Si elle refuse de venir, je serai toujours malheureux.» Vous entendez: un condamné à vingt ans de travaux forcés songe encore au bonheur, cela ne fait-il pas pitié? Songez que vous allez voir une victime innocente, dit Aliocha avec un air de défi. Ses mains sont nettes de sang. Au nom de toutes les souffrances qui l'attendent, allez le voir maintenant! Venez, conduisez-le dans les ténèbres, montrez-vous seulement sur le seuil… Vous devez, vous devez le faire, conclut Aliocha en insistant avec énergie sur le mot «devez».

— Je dois… mais je ne peux pas…, gémit Katia; il me regardera… Non, je ne peux pas.

— Vos regards doivent se rencontrer. Comment pourrez-vous vivre désormais, si vous refusez maintenant?

— Plutôt souffrir toute ma vie.

— Vous devez venir, il le faut, insista de nouveau Aliocha, inflexible.

— Mais pourquoi aujourd'hui, pourquoi tout de suite?… Je ne puis pas abandonner le malade…

— Vous le pouvez, pour un moment, ce ne sera pas long. Si vous ne venez pas, Dmitri aura le délire cette nuit. Je ne vous mens pas, ayez pitié!

— Ayez pitié de moi! Dit avec amertume Katia, et elle fondit en larmes.

— Alors vous viendrez! Proféra fermement Aliocha en la voyant pleurer. Je vais lui dire que vous venez tout de suite.

— Non, pour rien au monde, ne lui en parlez pas! S'écria Katia avec effroi. J'irai, mais ne le lui dites pas à l'avance, car peut-être n'entrerai-je pas… Je ne sais pas encore.»

Sa voix se brisa. Elle respirait avec peine. Aliocha se leva pour partir.

«Et si je rencontrais quelqu'un? Dit-elle tout à coup, en pâlissant de nouveau.

— C'est pourquoi il faut venir tout de suite; il n'y aura personne, soyez tranquille. Nous vous attendrons», conclut-il avec fermeté; et il sortit.

II. Pour un instant le mensonge devint vérité

Il se hâta vers l'hôpital où était maintenant Mitia. Le surlendemain du jugement, ayant contracté une fièvre nerveuse, on l'avait transporté à l'hôpital, dans la division des détenus. Mais le Dr Varvinski, à la demande d'Aliocha, de MmeKhokhlakov, de Lise et d'autres, fit placer Mitia dans une chambre à part, celle qu'occupait naguère Smerdiakov. À vrai dire, au fond du corridor se tenait un factionnaire, et la fenêtre était grillée; Varvinski pouvait donc être rassuré sur les suites de cette complaisance un peu illégale. Bon et compatissant, il comprenait combien c'était dur pour Mitia d'entrer sans transition dans la société des malfaiteurs, et qu'il lui fallait d'abord s'y habituer. Les visites étaient autorisées en sous-main par le médecin, le surveillant et même l'ispravnik, mais seuls Aliocha et Grouchegnka venaient voir Mitia. À deux reprises, Rakitine avait tenté de s'introduire, mais Mitia pria instamment Varvinski de ne pas le laisser entrer.

Aliocha trouva son frère assis sur sa couchette, en robe de chambre, la tête entourée d'une serviette mouillée d'eau et de vinaigre; il avait un peu de fièvre. Il jeta sur Aliocha un regard vague où perçait une sorte d'effroi.

En général, depuis sa condamnation, il était devenu pensif. Parfois, il restait une demi-heure sans rien dire, paraissant se livrer à une méditation douloureuse, oubliant son interlocuteur. S'il sortait de sa rêverie, c'était toujours à l'improviste et pour parler d'autre chose que ce dont il fallait. Parfois, il regardait son frère avec compassion et semblait moins à l'aise avec lui qu'avec Grouchegnka. À vrai dire, il ne parlait guère à celle-ci, mais dès qu'elle entrait, son visage s'illuminait. Aliocha s'assit en silence à côté de lui. Dmitri l'attendait avec impatience, pourtant il n'osait l'interroger. Il estimait impossible que Katia consentît à venir, tout en sentant que si elle ne venait pas, sa douleur serait intolérable. Aliocha comprenait ses sentiments.

«Il paraît que Tryphon Borissytch a presque démoli son auberge, dit fiévreusement Mitia. Il soulève les feuilles des parquets, arrache des planches; il a démonté toute sa galerie, morceau par morceau, dans l'espoir de trouver un trésor, les quinze cents roubles qu'à en croire le procureur j'aurais cachés là-bas. Sitôt de retour, on dit qu'il s'est mis à l'œuvre. C'est bien fait pour le coquin. Je l'ai appris hier d'un gardien qui est de là-bas.

— Écoute, dit Aliocha, elle viendra, je ne sais quand, peut-être aujourd'hui, ou dans quelques jours, je l'ignore. Mais elle viendra, c'est sûr.»

Mitia tressaillit, il aurait voulu parler, mais garda le silence. Cette nouvelle le bouleversait. On voyait qu'il était anxieux de connaître les détails de la conversation, tout en redoutant de les demander; un mot cruel ou dédaigneux de Katia eût été pour lui, en ce moment, un coup de poignard.

«Elle m'a dit, entre autres, de tranquilliser ta conscience au sujet de l'évasion. Si Ivan n'est pas guéri à ce moment, c'est elle qui s'en occupera.

— Tu m'en as déjà parlé, fit observer Mitia.

— Et toi, tu l'as déjà répété à Grouchegnka.

— Oui, avoua Mitia, avec un regard timide à son frère. Elle ne viendra que ce soir. Quand je lui ai dit que Katia agissait, elle s'est tue d'abord, les lèvres contractées; puis elle a murmuré: «Soit!» Elle a compris que c'était grave. Je n'ai pas osé la questionner. Maintenant elle paraît comprendre que ce n'est pas moi, mais Ivan que Katia aime.

— Vraiment?

— Peut-être que non. En tout cas, elle ne viendra pas ce matin; je l'ai chargée d'une commission… Écoute, Ivan est notre esprit supérieur, c'est à lui de vivre, pas à nous. Il guérira.

— Figure-toi que Katia, malgré ses alarmes, ne doute presque pas de sa guérison.

— Alors, c'est qu'elle est persuadée qu'il mourra. C'est la frayeur qui lui inspire cette conviction.

— Ivan est de constitution robuste. Moi aussi, j'ai bon espoir, dit Aliocha non sans appréhension.

— Oui, il guérira. Mais elle a la conviction qu'il mourra. Elle doit beaucoup souffrir.»

Il y eut un silence. Une grave préoccupation tourmentait Mitia.

«Aliocha, j'aime passionnément Grouchegnka, dit-il tout à coup d'une voix tremblante, où il y avait des larmes.

— On ne la laissera pas avec toi, là-bas.

— Je voulais te dire encore, poursuivit Mitia d'une voix vibrante, si l'on me bat en route ou là-bas, je ne le supporterai pas, je tuerai et l'on me fusillera. Et c'est pour vingt ans! Ici, les gardiens me tutoient déjà. Toute cette nuit j'ai réfléchi, eh bien, je ne suis pas prêt! C'est au-dessus de mes forces! Moi qui voulais chanter un hymne, je ne puis supporter le tutoiement des gardiens. J'aurais tout enduré pour l'amour de Grouchegnka, tout… sauf les coups… Mais on ne la laissera pas entrer là-bas.»

Aliocha sourit doucement.

«Écoute, frère, une fois pour toutes, voici mon opinion à cet égard. Tu sais que je ne mens pas. Tu n'es pas prêt pour une pareille croix, elle n'est pas faite pour toi. Bien plus, tu n'as pas besoin d'une épreuve aussi douloureuse. Si tu avais tué ton père, je regretterais de te voir repousser l'expiation. Mais tu es innocent et cette croix est trop lourde pour toi. Puisque tu voulais te régénérer par la souffrance, garde toujours présent, partout où tu vivras, cet idéal de la régénération; cela suffira. Le fait de t'être dérobé à cette terrible épreuve servira seulement à te faire sentir un devoir plus grand encore, et ce sentiment continuel contribuera peut-être davantage à ta régénération que si tu étais allé là-bas. Car tu ne supporterais pas les souffrances du bagne, tu récriminerais, peut-être finirais-tu par dire: «Je suis quitte.» L'avocat a dit vrai en ce sens. Tous n'endurent pas de lourds fardeaux; il y a des êtres qui succombent… Voilà mon opinion, puisque tu désires tant la connaître. Si ton évasion devait coûter cher à d'autres officiers et soldats, «je ne te permettrais pas» (Aliocha sourit) de t'évader. Mais on assure (le chef d'étape lui-même l'a dit à Ivan) qu'en s'y prenant bien il n'y aura pas de sanctions sévères, et qu'ils s'en tireront à bon compte. Certes, il est malhonnête de corrompre les consciences, même dans ce cas, mais ici je m'abstiendrai de juger, car si, par exemple, Ivan et Katia m'avaient confié un rôle dans cette affaire, je n'aurais pas hésité à employer la corruption: je dois te dire toute la vérité. Aussi, n'est-ce pas à moi à juger ta manière d'agir.

Mais sache que je ne te condamnerai jamais. D'ailleurs, c'est étrange, comment pourrais-je être ton juge en cette affaire? Eh bien, je crois avoir tout examiné.

— En revanche, c'est moi qui me condamnerai! S'écria Mitia. Je m'évaderai, c'était déjà décidé: est-ce que Mitia Karamazov peut ne pas fuir? Mais je me condamnerai et je passerai ma vie à expier cette faute. C'est bien ainsi que parlent les Jésuites? Comme nous le faisons maintenant, hé?

— En effet, dit gaiement Aliocha.

— Je t'aime, parce que tu dis toujours la vérité entière, sans rien cacher! Dit Mitia radieux. Donc, j'ai pris Aliocha en flagrant délit de jésuitisme! Tu mériterais qu'on t'embrassât pour ça, vraiment! Eh bien, écoute le reste, je vais achever de m'épancher. Voici ce que j'ai imaginé et résolu. Si je parviens à m'évader, avec de l'argent et un passeport, et que j'arrive en Amérique, je serai réconforté par cette idée que ce n'est pas pour vivre heureux que je le fais, mais pour subir un bagne qui vaut peut-être celui-ci! Je t'assure, Alexéi, que cela se vaut! Au diable cette Amérique! Je la hais déjà. Grouchegnka m'accompagnera, soit, mais regarde-la: a-t-elle l'air d'une Américaine? Elle est russe, russe jusqu'à la moelle des os, elle aura le mal du pays, et sans cesse je la verrai souffrir à cause de moi, chargée d'une croix qu'elle n'a pas méritée. Et moi, supporterai-je les goujats de là-bas, quand bien même tous vaudraient mieux que moi? Je la déteste déjà, cette Amérique! Eh bien, qu'ils soient là-bas des techniciens hors ligne ou tout ce qu'on voudra, que le diable les emporte, ce ne sont pas là mes gens! J'aime la Russie, Alexéi, j'aime le Dieu russe, tout vaurien que je suis! Oui, je crèverai là-bas!» s'écria-t-il, les yeux tout à coup étincelants. Sa voix tremblait.

«Eh bien, voici ce que j'ai décidé, Alexéi, écoute! Poursuivit-il une fois calmé. Sitôt arrivés là-bas, avec Grouchegnka, nous nous mettrons à labourer, à travailler dans la solitude, parmi les ours, bien loin. Là-bas aussi il y a des coins perdus. On dit qu'il y a encore des Peaux-Rouges; eh bien! C'est dans cette région que nous irons, chez les derniers Mohicans. Nous étudierons immédiatement la grammaire, Grouchegnka et moi. Au bout de trois ans, nous saurons l'anglais à fond. Alors, adieu l'Amérique! Nous reviendrons en Russie, citoyens américains. N'aie crainte, nous ne retournerons pas dans

cette petite ville, nous nous cacherons quelque part, au Nord ou au Sud. Je serai changé, elle aussi; je me ferai faire en Amérique une barbe postiche, je me crèverai un œil, sinon je porterai une longue barbe grise (le mal du pays me fera vite vieillir), peut-être qu'on ne me reconnaîtra pas. Si je suis reconnu, qu'on me déporte, tant pis, c'était ma destinée! En Russie aussi, nous labourerons dans un coin perdu, et toujours je me ferai passer pour américain. En revanche, nous mourrons sur la terre natale. Voilà mon plan, il est irrévocable. L'approuves-tu?

— Oui» dit Aliocha pour ne pas le contredire.

Mitia se tut un instant et proféra tout à coup:

«Comme on m'a arrangé à l'audience! Quel parti pris!

— Même sans cela, tu aurais été condamné, dit Aliocha en soupirant.

— Oui, on en a assez de moi, ici! Que Dieu leur pardonne, mais c'est dur!» gémit Mitia.

Un nouveau silence suivit.

«Aliocha, exécute-moi tout de suite! Viendra-t-elle ou non maintenant, parle! Qu'a-t-elle dit?

— Elle a promis de venir, mais je ne sais pas si ce sera aujourd'hui. Cela lui est pénible!»

Aliocha regarda timidement son frère.

«Je pense bien! Je pense bien! Aliocha, j'en deviendrai fou. Grouchegnka ne cesse de me regarder. Elle comprend. Dieu, apaise-moi, qu'est-ce que je demande? Voilà bien l'impétuosité des Karamazov! Non, je ne suis pas capable de souffrir! Je ne suis qu'un misérable!

— La voilà!» s'écria Aliocha.

À ce moment, Katia parut sur le seuil. Elle s'arrêta un instant et regarda Mitia d'un air égaré. Celui-ci se leva vivement, pâle d'effroi, mais aussitôt un sourire timide, suppliant, se dessina sur ses lèvres, et tout à coup, d'un mouvement irrésistible, il tendit les bras à Katia, qui s'élança. Elle lui saisit les mains, le fit asseoir sur le lit, s'assit elle-même, sans lâcher ses mains qu'elle serrait convulsivement. À plusieurs reprises, tous deux voulurent parler, mais se retinrent, se regardant en silence, avec un sourire étrange, comme rivés l'un à l'autre; deux minutes se passèrent ainsi.

«As-tu pardonné?» murmura enfin Mitia, et aussitôt, se tournant radieux vers Aliocha, il lui cria: «Tu entends ce que je demande, tu entends!

— Je t'aime parce que ton cœur est généreux, dit Katia. Tu n'as pas besoin de mon pardon, pas plus que je n'ai besoin du tien. Que tu me pardonnes ou non, le souvenir de chacun de nous restera comme une plaie dans l'âme de l'autre; cela doit être…»

La respiration lui manqua…

«Pourquoi suis-je venue? Poursuivit-elle fébrilement: pour embrasser tes pieds, te serrer les mains jusqu'à la douleur, tu te rappelles, comme à Moscou, pour te dire encore que tu es mon dieu, ma joie, te dire que je t'aime follement», gémit-elle dans un sanglot.

Elle appliqua ses lèvres avides sur la main de Mitia. Ses larmes ruisselaient. Aliocha restait silencieux et déconcerté; il ne s'attendait pas à cette scène.

«L'amour s'est évanoui, Mitia, reprit-elle, mais le passé m'est douloureusement cher. Sache-le pour toujours. Maintenant, pour un instant, supposons vrai ce qui aurait pu être, murmura-t-elle avec un sourire crispé, en le fixant de nouveau avec joie. À présent, nous aimons chacun de notre côté; pourtant je t'aimerai toujours, et toi de même, le savais-tu? Tu entends, aime-moi, aime-moi toute ta vie! Soupira-t-elle d'une voix tremblante qui menaçait presque.

— Oui, je t'aimerai et… sais-tu, Katia, dit Mitia en s'arrêtant à chaque mot, sais-tu qu'il y a cinq jours, ce soir-là, je t'aimais… Quand tu es tombée évanouie et qu'on t'a emportée… Toute ma vie! Il en sera ainsi, toujours.»

C'est ainsi qu'ils se tenaient des propos presque absurdes et exaltés, mensongers peut-être, mais ils étaient sincères et avaient en eux une confiance absolue.

«Katia, s'écria tout à coup Mitia, crois-tu que j'aie tué? Je sais que maintenant tu ne le crois pas, mais alors… quand tu déposais… le croyais-tu vraiment?

— Je ne l'ai jamais cru, même alors! Je te détestais et je me suis persuadée, pour un instant… En déposant, j'en étais convaincue… mais tout de suite après, j'ai cessé de le croire. Sache-le. J'oubliais que je suis venue ici

pour faire amende honorable! Dit-elle avec une expression toute nouvelle, qui ne rappelait en rien les tendres propos de tout à l'heure.

— Tu as de la peine, femme, dit soudain Mitia.

— Laisse-moi, murmura-t-elle; je reviendrai, maintenant je n'en peux plus.»

Elle s'était levée, mais soudain jeta un cri et recula.

Grouchegnka venait d'entrer brusquement, quoique sans bruit. Personne ne l'attendait. Katia s'élança vers la porte, mais s'arrêta devant Grouchegnka, devint d'une pâleur de cire, murmura dans un souffle:

«Pardonnez-moi!»

L'autre la regarda en face et, au bout d'un instant, lui dit d'une voix fielleuse, chargée de haine:

«Nous sommes toutes deux méchantes! Comment nous pardonner l'une l'autre? Mais sauve-le, toute ma vie je prierai pour toi.

— Et tu refuses de lui pardonner! Cria Mitia d'un ton de vif reproche.

— Sois tranquille, je le sauverai, s'empressa de dire Katia, qui sortit vivement.

— Tu as pu lui refuser ton pardon quand elle-même te le demandait? S'écria de nouveau Mitia avec amertume.

— Ne lui fais pas de reproches, Mitia, tu n'en as pas le droit! Intervint avec vivacité Aliocha.

— C'est son orgueil et non son cœur qui parlait, dit avec dégoût Grouchegnka. Qu'elle te délivre, je lui pardonnerai tout…»

Elle se tut, comme si elle refoulait quelque chose et ne pouvait pas encore se remettre. Elle était venue tout à fait par hasard, ne se doutant de rien et sans s'attendre à cette rencontre.

«Aliocha, cours après elle! Dis-lui… je ne sais quoi… ne la laisse pas partir ainsi!

— Je reviendrai avant ce soir!» cria Aliocha, qui courut pour rattraper Katia.

Il la rejoignit hors de l'enceinte de l'hôpital. Elle se hâtait et lui dit rapidement:

«Non, il m'est impossible de m'humilier devant cette femme. J'ai voulu

boire le calice jusqu'à la lie, c'est pourquoi je lui ai demandé pardon. Elle m'a refusé… Je l'aime pour ça! Dit Katia d'une voix altérée, et ses yeux brillaient d'une haine farouche.

— Mon frère ne s'y attendait pas, balbutia Aliocha. Il était persuadé qu'elle ne viendrait pas…

— Sans doute. Laissons cela, trancha-t-elle. Écoutez: je ne peux pas vous accompagner à l'enterrement. Je leur ai envoyé des fleurs pour le cercueil. Ils doivent avoir encore de l'argent. S'il en faut, dites-leur qu'à l'avenir je ne les abandonnerai jamais. Et maintenant, laissez-moi, laissez-moi, je vous en prie. Vous êtes déjà en retard, on sonne la dernière messe. Laissez-moi, de grâce!»

III. Enterrement d'Iliioucha. Allocution près de la pierre.

Il était en retard, en effet. On l'attendait et on avait même déjà décidé de porter sans lui à l'église le gentil cercueil orné de fleurs. C'était celui d'Iliioucha. Le pauvre enfant était mort deux jours après le prononcé du jugement. Dès la porte cochère, Aliocha fut accueilli par les cris des jeunes garçons, camarades d'Iliioucha. Ils étaient venus douze, avec leurs sacs d'écoliers au dos. «Papa pleurera, soyez avec lui», leur avait dit Iliioucha en mourant, et les enfants s'en souvenaient. À leur tête était Kolia Krassotkine.

«Comme je suis content que vous soyez venu, Karamazov! S'écria-t-il en tendant la main à Aliocha. Ici, c'est un spectacle affreux. Vraiment cela fait peine à voir. Sniéguiriov n'est pas ivre, nous sommes sûrs qu'il n'a pas bu aujourd'hui, et cependant il a l'air ivre… Je suis toujours ferme, mais c'est affreux. Karamazov, si cela ne vous retient pas, je vous poserai seulement une question, avant d'entrer.»

Aliocha s'arrêta.

«Qu'y a-t-il, Kolia?

— Votre frère est-il innocent ou coupable? Est-ce lui qui a tué son père, ou le valet? Je croirai ce que vous direz. Je n'ai pas dormi durant quatre nuits à cause de cette idée.

— C'est Smerdiakov qui a tué, mon frère est innocent, répondit Aliocha.

— C'est aussi mon opinion! S'écria le jeune Smourov.

— Ainsi, il succombe comme une victime innocente pour la vérité? S'exclama Kolia. Tout en succombant, il est heureux! Je suis prêt à l'envier!

— Comment pouvez-vous dire cela, et pourquoi? Fit Aliocha surpris.

— Oh! Si je pouvais un jour me sacrifier à la vérité! Proféra Kolia avec enthousiasme.

— Mais pas dans une telle affaire, pas avec un tel opprobre, dans des circonstances aussi horribles!

— Assurément… je voudrais mourir pour l'humanité tout entière, et quant à la honte, peu importe: périssent nos noms. Je respecte votre frère!

— Moi aussi!» s'écria tout à fait inopinément le même garçon qui avait prétendu naguère connaître les fondateurs de Troie. Et tout comme alors, il devint rouge comme une pivoine.

Aliocha entra. Dans le cercueil bleu, orné d'une ruche blanche, Iliioucha était couché, les mains jointes, les yeux fermés. Les traits de son visage amaigri avaient à peine changé, et chose étrange, le cadavre ne sentait presque pas. L'expression était sérieuse et comme pensive. Les mains surtout étaient belles, comme taillées dans du marbre. On y avait mis des fleurs. Le cercueil entier, au-dedans et au-dehors, était orné de fleurs envoyées de grand matin par Lise Khokhlakov. Mais il en était venu d'autres de la part de Catherine Ivanovna, et lorsque Aliocha ouvrit la porte, le capitaine, une gerbe dans ses mains tremblantes, était en train de la répandre sur son cher enfant. Il regarda à peine le nouveau venu; d'ailleurs, il ne faisait attention à personne, pas même à sa femme, la «maman» démente et éplorée, qui s'efforçait de se soulever sur ses jambes malades, pour voir de plus près son enfant mort. Quant à Nina, les enfants l'avaient transportée, avec son fauteuil, tout près du cercueil. Elle y appuyait la tête et devait pleurer doucement. Sniéguiriov avait l'air animé, mais comme perplexe et en même temps farouche. Il y avait de la folie dans ses gestes, dans les paroles qui lui échappaient. «Mon petit, mon cher petit!» s'écriait-il à chaque instant, en regardant Iliioucha.

«Papa, donne-moi aussi des fleurs, prends dans sa main cette fleur blanche et donne-la-moi!» demanda en sanglotant la maman folle.

Soit que la petite rose blanche qui était dans les mains d'Iliioucha lui plût beaucoup, ou qu'elle voulût la garder en souvenir de lui, elle s'agitait, les

bras tendus vers la fleur.

«Je ne donnerai rien à personne! Répondit durement Sniéguiriov. Ce sont ses fleurs et pas les tiennes. Tout est à lui, rien à toi!

— Papa, donnez une fleur à maman! Dit Nina en découvrant son visage humide de larmes.

— Je ne donnerai rien, surtout pas à elle! Elle ne l'aimait pas. Elle lui a enlevé son petit canon», dit le capitaine avec un sanglot, en se rappelant comment Iliioucha avait alors cédé le canon à sa mère.

La pauvre folle se mit à pleurer, en se cachant le visage dans ses mains. Les écoliers, voyant enfin que le père ne lâchait pas le cercueil, et qu'il était temps de le porter à l'église, l'entourèrent étroitement, se mirent à le soulever.

«Je ne veux pas l'enterrer dans l'enceinte! Clama soudain Sniéguiriov, je l'enterrerai près de la pierre, de notre pierre! C'est la volonté d'Iliioucha. Je ne le laisserai pas porter!»

Depuis trois jours, il parlait de l'enterrer près de la pierre; mais Aliocha et Krassotkine intervinrent, ainsi que la logeuse, sa sœur, tous les enfants.

«Quelle idée de l'enterrer près d'une pierre impure, comme un réprouvé! Dit sévèrement la vieille femme. Dans l'enceinte, la terre est bénie. Il sera mentionné dans les prières. On entend les chants de l'église, le diacre a une voix si sonore que tout lui parviendra chaque fois, comme si on chantait sur sa tombe.»

Le capitaine eut un geste de lassitude, comme pour dire: «Faites ce que vous voudrez!» Les enfants soulevèrent le cercueil, mais en passant près de la mère, ils s'arrêtèrent un instant pour qu'elle pût dire adieu à Iliioucha. En voyant soudain de près ce cher visage, qu'elle n'avait contemplé durant trois jours qu'à une certaine distance, elle se mit à dodeliner de sa tête grise.

«Maman, bénis-le, embrasse-le», lui cria Nina.

Mais celle-ci continuait à remuer la tête, comme une automate, et, sans rien dire, le visage crispé de douleur, elle se frappa la poitrine du poing. On porta le cercueil plus loin. Nina déposa un dernier baiser sur les lèvres de son frère.

Aliocha, en sortant, pria la logeuse de veiller sur les deux femmes; elle ne

le laissa pas achever.

«Nous connaissons notre devoir; je resterai près d'elles, nous aussi sommes chrétiens.»

La vieille pleurait en parlant.

L'église était à peu de distance, trois cents pas au plus. Il faisait un temps clair et doux, avec un peu de gelée. Les cloches sonnaient encore. Sniéguiriov, affairé et désorienté, suivait le cercueil dans son vieux pardessus trop mince pour la saison, tenant à la main son feutre aux larges bords. En proie à une inexplicable inquiétude, tantôt il voulait soutenir la tête du cercueil, ce qui ne faisait que gêner les porteurs, tantôt il s'efforçait de marcher à côté. Une fleur était tombée sur la neige, il se précipita pour la ramasser, comme si cela avait une énorme importance.

«Le pain, on a oublié le pain!» s'écria-t-il tout à coup avec effroi.

Mais les enfants lui rappelèrent aussitôt qu'il venait de prendre un morceau de pain et l'avait mis dans sa poche. Il le sortit et se calma en le voyant.

«C'est Ilioucha qui le veut, expliqua-t-il à Aliocha; une nuit que j'étais à son chevet, il me dit tout à coup: «Père, quand on m'enterrera, émiette du pain sur ma tombe, pour attirer les moineaux; je les entendrai et cela me fera plaisir de ne pas être seul.»

— C'est très bien, dit Aliocha; il faudra en porter souvent.

— Tous les jours, tous les jours!» murmura le capitaine comme ranimé.

On arriva enfin à l'église et le cercueil fut placé au milieu. Les enfants l'entourèrent et eurent, durant la cérémonie, une attitude exemplaire. L'église était ancienne et plutôt pauvre, beaucoup d'icônes n'avaient pas de cadres, mais dans de telles églises on se sent plus à l'aise pour prier. Pendant la messe, Sniéguiriov sembla se calmer un peu, bien que la même préoccupation inconsciente reparût par moments chez lui; tantôt il s'approchait du cercueil pour arranger le poêle, le vient-chik[324], tantôt quand un cierge tombait du chandelier, il s'élançait pour le replacer et n'en finissait pas. Puis il se tranquillisa et se tint à la tête, l'air soucieux et comme perplexe. Après l'épître, il chuchota à Aliocha qu'on ne l'avait pas lue comme il faut, sans expliquer sa pensée. Il se mit à chanter l'hymne chérubique[325], puis se

prosterna, le front contre les dalles, avant qu'il fût achevé, et resta assez longtemps dans cette position. Enfin, on donna l'absoute, on distribua les cierges. Le père affolé allait de nouveau s'agiter, mais l'onction et la majesté du chant funèbre le bouleversèrent. Il parut se pelotonner et se mit à sangloter à de brefs intervalles, d'abord en étouffant sa voix, puis bruyamment vers la fin. Au moment des adieux, lorsqu'on allait fermer le cercueil[326], il l'étreignit comme pour s'y opposer et commença à couvrir de baisers les lèvres de son fils. On l'exhorta et il avait déjà descendu le degré, lorsque tout à coup il étendit vivement le bras et prit quelques fleurs du cercueil. Il les contempla et une nouvelle idée parut l'absorber, de sorte qu'il oublia, pour un instant, l'essentiel. Peu à peu, il tomba dans la rêverie et ne fit aucune résistance lorsqu'on emporta le cercueil.

La tombe, située tout près de l'église, dans l'enceinte, coûtait cher; Catherine Ivanovna avait payé. Après le rite d'usage, les fossoyeurs descendirent le cercueil. Sniéguiriov, ses fleurs à la main, se penchait tellement au-dessus de la fosse béante, que les enfants effrayés se cramponnèrent à son pardessus et le tirèrent en arrière. Mais il ne paraissait pas bien comprendre ce qui se passait. Lorsqu'on combla la fosse, il se mit à désigner, d'un air préoccupé, la terre qui s'amoncelait, et commença même à parler, mais personne n'y comprit rien; d'ailleurs, il se tut bientôt. On lui rappela alors qu'il fallait émietter le pain; il se trémoussa, le sortit de sa poche, l'éparpilla en petits morceaux sur la tombe: «Accourez, petits oiseaux, accourez, gentils moineaux!» murmurait-il avec sollicitude. Un des enfants lui fit remarquer que ses fleurs le gênaient et qu'il devait les confier à quelqu'un. Mais il refusa, parut même craindre qu'on les lui ôtât, et après s'être assuré d'un regard que tout était accompli et le pain émietté, il s'en alla chez lui d'un pas d'abord tranquille, puis de plus en plus rapide. Les enfants et Aliocha le suivaient de près.

«Des fleurs pour maman, des fleurs pour maman! On a offensé maman!» s'exclamat-il soudain.

Quelqu'un lui cria de mettre son chapeau, qu'il faisait froid. Comme irrité par ces paroles, il le jeta sur la neige en disant:

«Je ne veux pas de chapeau, je n'en veux pas!»

Le jeune Smourov le releva et s'en chargea. Tous les enfants pleuraient, surtout Kolia et le garçon qui avait découvert Troie. Malgré ses larmes, Smourov trouva moyen de ramasser un fragment de brique qui rougissait sur la neige, pour viser au vol une bande de moineaux. Il les manqua naturellement et continua de courir, tout en pleurant. À mi-chemin, Sniéguiriov s'arrêta soudain, comme frappé de quelque chose, puis, se retournant du côté de l'église, prit sa course vers la tombe délaissée. Mais les enfants le rattrapèrent en un clin d'œil, se cramponnant à lui de tous côtés. À bout de forces, comme terrassé, il roula sur la neige, se débattit en sanglotant, se mit à crier: «Iliioucha, mon cher petit!» Aliocha et Kolia le relevèrent, le supplièrent de se montrer raisonnable.

«Capitaine, en voilà assez; un homme courageux doit tout supporter, balbutia Kolia.

— Vous abîmez les fleurs, dit Aliocha; la «maman» les attend, elle pleure parce que vous lui avez refusé les fleurs d'Iliioucha. Le lit d'Iliioucha est encore là.

— Oui, oui, allons voir maman, dit soudain Sniéguiriov; on va emporter le lit!» ajouta-t-il comme s'il craignait vraiment qu'on l'emportât.

Il se releva et courut à la maison, mais on n'en était pas loin et tout le monde arriva en même temps. Sniéguiriov ouvrit vivement la porte, cria à sa femme, envers laquelle il s'était montré si dur:

«Chère maman, voici des fleurs qu'Iliioucha t'envoie; tu as mal aux pieds!»

Il lui tendit ses fleurs, gelées et abîmées quand il s'était roulé dans la neige. À ce moment, il aperçut dans un coin, devant le lit, les souliers d'Iliioucha que la logeuse venait de ranger, de vieux souliers devenus roux, racornis, rapiécés. En les voyant, il leva les bras, s'élança, se jeta à genoux, saisit un des souliers, qu'il couvrit de baisers en criant:

«Iliioucha, mon cher petit, où sont tes pieds?

— Où l'as-tu emporté? Où l'as-tu emporté?» s'écria la folle d'une voix déchirante.

Nina aussi se mit à sangloter. Kolia sortit vivement, suivi par les enfants. Aliocha en fit autant:

«Laissons-les pleurer, dit-il à Kolia; impossible de les consoler. Nous reviendrons dans un moment.

— Oui, il n'y a rien à faire, c'est affreux, approuva Kolia. Savez-vous, Karamazov, dit-il en baissant la voix pour n'être pas entendu: j'ai beaucoup de chagrin, et pour le ressusciter je donnerais tout au monde!

— Moi aussi, dit Aliocha.

— Qu'en pensez-vous, Karamazov, faut-il venir ce soir? Il va s'enivrer.

— C'est bien possible. Nous ne viendrons que tous les deux, ça suffit, passer une heure avec eux, avec la maman et Nina. Si nous venions tous à la fois, cela leur rappellerait tout, conseilla Aliocha.

— La logeuse est en train de mettre le couvert, est-ce pour la commémoration[327]? Le pope viendra; faut-il y retourner maintenant, Karamazov?

— Certainement.

— Comme c'est étrange, Karamazov; une telle douleur et des crêpes; comme tout est bizarre dans notre religion!

— Il y aura du saumon, dit tout à coup le garçon qui avait découvert Troie.

— Je vous prie sérieusement, Kartachov, de ne plus nous importuner avec vos bêtises, surtout lorsqu'on ne vous parle pas et qu'on désire même ignorer votre existence», fit Kolia avec irritation.

Le jeune garçon rougit, mais n'osa rien répondre. Cependant tous suivaient lentement le sentier et Smourov s'écria soudain:

«Voilà la pierre d'Iliioucha, sous laquelle on voulait l'enterrer.»

Tous s'arrêtèrent en silence à côté de la pierre. Aliocha regardait, et la scène que lui avait naguère racontée Sniéguiriov, comment Iliioucha, en pleurant et en étreignant son père, s'écriait: «Papa, papa, comme il t'a humilié!», cette scène lui revint tout d'un coup à la mémoire. Il fut saisi d'émotion. Il regarda d'un air sérieux tous ces gentils visages d'écoliers, et leur dit:

«Mes amis, je voudrais vous dire un mot, ici même.»

Les enfants l'entourèrent et fixèrent sur lui des regards d'attente.

«Mes amis, nous allons nous séparer. Je resterai encore quelque temps

avec mes deux frères, dont l'un va être déporté et l'autre se meurt. Mais je quitterai bientôt la ville, peut-être pour très longtemps. Nous allons donc nous séparer. Convenons ici, devant la pierre d'Iliioucha, de ne jamais l'oublier et de nous souvenir les uns des autres. Et, quoi qu'il nous arrive plus tard dans la vie, quand même nous resterions vingt ans sans nous voir, nous nous rappellerons comment nous avons enterré le pauvre enfant, auquel on jetait des pierres près de la passerelle et qui fut ensuite aimé de tous. C'était un gentil garçon, bon et brave, qui avait le sentiment de l'honneur et se révolta courageusement contre l'affront subi par son père. Aussi nous souviendrons-nous de lui toute notre vie. Et même si nous nous adonnons à des affaires de la plus haute importance et que nous soyons parvenus aux honneurs ou tombés dans l'infortune, même alors n'oublions jamais combien il nous fut doux, ici, de communier une fois dans un bon sentiment, qui nous a rendus, tandis que nous aimions le pauvre enfant, meilleurs peut-être que nous ne sommes en réalité. Mes colombes, laissez-moi vous appeler ainsi, car vous ressemblez tous à ces charmants oiseaux – tandis que je regarde vos gentils visages, mes chers enfants, peut-être ne comprendrez-vous pas ce que je vais vous dire, car je ne suis pas toujours clair, mais vous vous le rappellerez et, plus tard, vous me donnerez raison. Sachez qu'il n'y a rien de plus noble, de plus fort, de plus sain et de plus utile dans la vie qu'un bon souvenir, surtout quand il provient du jeune âge, de la maison paternelle. On vous parle beaucoup de votre éducation; or un souvenir saint, conservé depuis l'enfance, est peut-être la meilleure des éducations: si l'on fait provision de tels souvenirs pour la vie, on est sauvé définitivement. Et même si nous ne gardons au cœur qu'un bon souvenir, cela peut servir un jour à nous sauver. Peut-être deviendrons-nous même méchants par la suite, incapables de nous abstenir d'une mauvaise action; nous rirons des larmes de nos semblables, de ceux qui disent, comme Kolia tout à l'heure: «Je veux souffrir pour tous»; peut-être les raillerons-nous méchamment. Mais si méchants que nous devenions, ce dont Dieu nous préserve, lorsque nous nous rappellerons comment nous avons enterré Iliioucha, comment nous l'avons aimé dans ses derniers jours, et les propos tenus amicalement autour de cette pierre, le plus dur et le plus moqueur d'entre nous n'osera railler, dans son for intérieur, les

bons sentiments qu'il éprouve maintenant! Bien plus, peut-être que précisément ce souvenir seul l'empêchera de mal agir; il fera un retour sur lui-même et dira: «Oui, j'étais alors bon, hardi, honnête.» Qu'il rie même à part lui, peu importe, on se moque souvent de ce qui est bien et beau; c'est seulement par étourderie; mais je vous assure qu'aussitôt après avoir ri, il se dira dans son cœur: «J'ai eu tort, car on ne doit pas rire de ces choses!»

— Il en sera certainement ainsi, Karamazov, je vous comprends!» s'exclama Kolia, les yeux brillants.

Les enfants s'agitèrent et voulurent aussi crier quelque chose, mais ils se continrent et fixèrent sur l'orateur des regards émus.

«Je dis cela pour le cas où nous deviendrions méchants, poursuivit Aliocha; mais pourquoi le devenir, n'est-ce pas, mes amis? Nous serons avant tout bons, puis honnêtes, enfin nous ne nous oublierons jamais les uns les autres. J'insiste là-dessus. Je vous donne ma parole, mes amis, de n'oublier aucun de vous; chacun des visages qui me regardent maintenant, je me le rappellerai, fût-ce dans trente ans. Tout à l'heure, Kolia a dit à Kartachov que nous voulions «ignorer son existence». Puis-je oublier que Kartachov existe, qu'il ne rougit plus comme lorsqu'il découvrit Troie, mais me regarde gaiement de ses gentils yeux. Mes chers amis, soyons tous généreux et hardis comme Iliioucha, intelligents, hardis et généreux comme Kolia (qui deviendra bien plus intelligent en grandissant), soyons modestes, mais gentils comme Kartachov. Mais pourquoi ne parler que de ces deux-là! Vous m'êtes tous chers désormais, vous avez tous une place dans mon cœur et j'en réclame une dans le vôtre! Eh bien! Qui nous a réunis dans ce bon sentiment, dont nous voulons garder à jamais le souvenir, sinon Iliioucha, ce bon, ce gentil garçon, qui nous sera toujours cher! Nous ne l'oublierons pas: bon et éternel souvenir à lui dans nos cœurs, maintenant et à jamais!

— C'est cela, c'est cela, éternel souvenir! Crièrent tous les enfants de leurs voix sonores, l'air ému.

— Nous nous rappellerons son visage, son costume, ses pauvres petits souliers, son cercueil, son malheureux père, dont il a pris la défense, lui seul contre toute la classe.

— Nous nous le rappellerons! Il était brave, il était bon!

— Ah! Comme je l'aimais! S'exclama Kolia.

— Mes enfants, mes chers amis, ne craignez pas la vie! Elle est si belle lorsqu'on pratique le bien et le vrai!

— Oui, oui! Répétèrent les enfants enthousiasmés.

— Karamazov, nous vous aimons! S'écria l'un d'eux, Kartachov, sans doute.

— Nous vous aimons, nous vous aimons! Reprirent-ils en chœur. Beaucoup avaient les larmes aux yeux.

— Hourra pour Karamazov! Proclama Kolia.

— Et éternel souvenir au pauvre garçon! Ajouta de nouveau Aliocha avec émotion.

— Éternel souvenir!

— Karamazov! S'écria Kolia, est-ce vrai ce que dit la religion, que nous ressusciterons d'entre les morts, que nous nous reverrons les uns les autres, et tous et Ilioucha?

— Certes, nous ressusciterons, nous nous reverrons, nous nous raconterons joyeusement tout ce qui s'est passé, répondit Aliocha, moitié rieur, moitié enthousiaste.

— Oh! Comme ce sera bon! Fit Kolia.

— Et maintenant, assez discouru, allons au repas funèbre. Ne vous troublez pas de ce que nous mangerons des crêpes. C'est une vieille tradition qui a son bon côté, dit Aliocha en souriant. Eh bien! Allons maintenant, la main dans la main.

— Et toujours ainsi, toute la vie, la main dans la main! Hourra pour Karamazov!» reprit Kolia avec enthousiasme; et tous les enfants répétèrent son acclamation.

Les Précoces

Traduction par Ely Halpérine-Kaminsky.

Table des matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XV
XVI

I

Nous sommes au commencement de novembre. Il fait un froid de onze degrés ; il gèle. Il est tombé la nuit un peu de neige sur la terre glacée et un vent sec la chasse à travers les rues ennuyeuses de notre petite ville, et surtout vers la place du Marché. La matinée est brumeuse, mais la neige cesse de tomber.

Il y a, non loin de la place, une petite maison bien propre au dedans comme au dehors et qui appartient à la veuve du fonctionnaire Krasotkine.

Krasotkine, secrétaire provincial, est mort depuis longtemps déjà, quatorze ans environ ; mais sa veuve, qui n'a qu'une trentaine d'années, est encore fort avenante et vit de « ses rentes » dans sa maison coquette.

Elle mène une existence honnête et discrète. Son caractère est doux mais ne manque pas de gaieté. Elle avait environ dix-huit ans à la mort de son mari et ne vécut qu'un an avec lui, juste le temps de mettre au monde un fils. Elle s'est consacrée depuis lors à l'éducation de son petit Kolia. Pendant ces quatorze années, elle a toujours vécu pour lui et en a eu plus de souffrances que de joies, craignant toujours une maladie ou une espièglerie de son âge, craignant qu'il ne tombât d'une chaise, etc.

Lorsque Kolia commença à aller à l'école et plus tard au collège, sa mère voulut aussi apprendre toutes les sciences pour l'aider, et elle répétait ses leçons avec lui. Elle faisait connaissance avec les professeurs de son fils, voyait leurs femmes, caressait ses camarades et faisait mille courbettes pour qu'on fût doux avec lui, pour qu'on ne battit pas son Kolia.

Le résultat de tout cela fut que les camarades se moquèrent tout à fait de Kolia, et qu'ils le taquinaient souvent en lui disant qu'il était bien sous les jupons de sa mère.

Le gamin, heureusement, sut se faire respecter. C'était un enfant qui avait de l'aplomb, était « terriblement fort », et il eut bientôt cette réputation dans l'école ; avec cela, adroit, entêté, d'un caractère audacieux et entreprenant.

C'était un bon élève, et l'on disait même qu'il aurait pu en mathématiques et en histoire en remontrer au professeur Dartlanelov lui-même. Malgré cela

et sa manière de regarder les gens en face, il était bon camarade et pas fier. Il acceptait comme une chose due la considération que lui accordaient ses condisciples, mais restait bon enfant, et observait en tout une certaine mesure ; il savait se contraindre et ne franchissait jamais cette certaine limite dans ses rapports avec ses supérieurs, au delà de laquelle l'escapade devient un signe de révolte.

Il ne manquait pas une occasion de faire une espièglerie, tout comme le dernier des gamins, pour faire montre de chic et de bravoure.

Kolia avait beaucoup d'amour-propre et savait dominer sa mère jusqu'au despotisme. La pauvre femme se soumettait, et depuis longtemps, mais elle ne pouvait se faire à cette idée que son garçon « l'aimait peu ». II lui semblait toujours que Kolia manquait à son égard de sensibilité, et elle lui reprochait souvent sa froideur.

Cela ne plaisait pas à l'enfant, et plus on lui demandait de preuves d'affection plus il semblait se raidir volontairement. Il est vrai de dire qu'il ne le faisait que malgré lui, parce que sa nature était ainsi faite.

Sa mère se trompait : il l'aimait beaucoup, mais ne pouvait souffrir « les sensibleries », comme il le disait lui-même en son langage d'écolier.

Kratsotkine père avait laissé une bibliothèque renfermant quelques volumes. Kolia aimait à lire et avait déjà lu la plupart de ces livres. Sa mère ne s'en inquiétait pas et se contentait de s'étonner de ce que son fils passât des heures entières avec un livre au lieu d'aller jouer.

C'est ainsi que Kolia avait lu bien des choses qu'il n'aurait pas dû connaître à son âge. Aussi, dans les derniers temps, il s'était permis quelques escapades qui, bien que contenues dans certaines limites, avaient cependant effrayé sa mère. Il n'y avait là rien d'immoral, mais seulement de trop audacieux.

Pendant l'été dernier, en juillet, au moment des vacances, la mère et le fils étaient partis pour huit jours dans un autre district, en visite près d'une parente dont le mari était employé à la gare du chemin de fer.

Kolia examina en détail la voie ferrée et en étudia les côtés techniques pour faire valoir ensuite ses connaissances près des camarades du collège. Il y avait là justement des gamins avec lesquels il fit connaissance. Les uns

habitaient la gare même et les autres dans le voisinage. Ils avaient tous de douze à quinze ans et deux d'entre eux étaient de notre ville.

Les gamins jouaient donc ensemble, le troisième ou le quatrième jour de l'arrivée de Kolia, à la gare, quand il s'en gagea entre eux un pari de deux roubles fort stupide, comme on va voir : Kolia, qui était le plus jeune et que pour cette raison les autres méprisaient un peu, proposait de se coucher la nuit entre les rails pendant le passage d'un train et de rester là, immobile, jusqu'à ce que tous les wagons fussent passés.

On rit d'abord des études préparatoires qui démontrèrent qu'on pouvait ainsi s'aplatir entre les rails sans que le train pût toucher celui qui serait dessous. Mais, malgré tout, il fallait l'oser !

Kolia affirmait obstinément qu'il le tenterait. On se moquait de lui, le traitant de menteur et de fanfaron, mais ce n'était que pour l'exciter plus encore. Ce qui était vexant pour lui, c'était que ces jeunes gens de quinze ans étaient fiers à son égard et ne voulaient pas le considérer comme un camarade parce qu'il était trop jeune.

Il fut décidé qu'on se mettrait en route le soir à une verste de la station pour que le train partant de la gare eût déjà tout son élan. Les gamins prirent rendez-vous.

La nuit était non seulement sombre, mais tout à fait noire.

À l'heure fixée Kolia se coucha entre les rails. Les cinq autres gamins qui avaient tenu le pari, le cœur serré d'effroi et de remords, attendaient dans le buisson en bas du talus.

Enfin on entendit le bruit du train qui s'avançait. Les deux lanternes rouges luirent dans l'obscurité, le monstre s'approchait avec un bruit formidable.

— Sauve-toi ! sauve-toi ! crièrent à Kolia les gamins mourants de frayeur.

Il était déjà trop tard : le train arriva et passa comme un éclair.

Les gamins se précipitèrent vers Kolia. Il restait immobile. On se mit à le secouer et à le soulever. Tout à coup il se releva lui-même et descendit le talus en silence.

Quand il fut en bas, il déclara qu'il était resté ainsi sans connaissance pour les effrayer, mais la vérité était qu'il avait bien perdu connaissance

comme lui-même l'avoua longtemps, bien longtemps après à sa mère.

C'est ainsi que Kolia s'acquit pour toujours une renommée de casse-cou.

Il rentra à la maison pâle comme un linge. Il eut le lendemain une fièvre nerveuse, mais il avait l'esprit libre et content.

On ne connut pas tout de suite son escapade, et ce ne fut qu'à son retour qu'elle se répandit dans la ville et vint jusqu'aux, oreilles des autorités scolaires. La mère de Kolia dut supplier les maîtres de son fils, et ce ne fut que grâce à l'influence du respectable professeur Dardanelov qu'on put étouffer l'affaire.

Ce Dardanelov était un célibataire relativement jeune et depuis longtemps amoureux de Mme Krasotkine. Une fois même, un an auparavant, il s'était risqué, tout tremblant de peur, à lui demander sa main. Elle lui refusa net, considérant une acceptation de sa part comme une trahison envers son fils, bien que Dardanelov, à certains signes, pût voir qu'il n'était pas trop désagréable à la charmante mais trop vertueuse veuve.

La folle escapade de Kolia sembla briser la glace, et l'on fit même une allusion aux espérances de Dardanelov, allusion, il est vrai, fort aléatoire ; mais comme Dardanelov était lui même un modèle de délicatesse, il n'en fallait pas plus pour le rendre heureux.

Il aimait Kolia, mais considérait qu'il était malséant de lui faire des avances, et il gardait envers lui une attitude sévère et exigeante.

Kolia, d'ailleurs, le tenait aussi à distance respectueuse ; il préparait bien ses leçons avec son professeur, et tous ses camarades croyaient fermement qu'il était assez fort en histoire pour damer le pion à son professeur.

Kolia lui posa une fois cette question : « Quel est le fondateur de Troie ? »

Dardanelov répondit vaguement, parlant des peuples anciens, de leurs émigrations, de l'éloignement de ces temps, de la mythologie, mais ne dit pas exactement quel personnage avait fondé la ville et trouva même la question oiseuse. Les élèves en conclurent que Dardanelov ne savait pas qui avait fondé Troie. Kolia, lui, avait lu dans le traité d'histoire de Smaragdov, trouvé dans la bibliothèque de son père, les origines de Troie.

Tout le monde s'occupa de savoir qui avait fondé Troie, mais le jeune

Krasotkine ne voulait pas livrer son secret, et sa renommée de profonde érudition resta inébranlable.

II

On remarqua quelques changements dans les rapports de Kolia et de sa mère, après l'événement du chemin de fer.

En apprenant l'exploit de son diable de fils, Anna Fédorovna Krasotkine faillit devenir folle de frayeur, et eut de telles crises pendant plusieurs jours que Kolia lui donna sa parole d'honneur qu'il ne recommencerait jamais. Il le jura à genoux devant les images et sur la mémoire de son père, comme sa mère l'avait exigé. Le « viril » Kolia pleura comme un enfant, et pendant tout un jour, la mère et le fils ne firent que s'embrasser et pleurer.

Mais le lendemain, Kolia s'éveilla a insensible » comme jadis, gardant seulement de cette scène un air plus modeste et un peu attendri, quelque chose de grave et de rêveur, ce qui ne l'empêcha pas, six semaines plus tard, de commettre une autre escapade et de se faire connaître de notre juge de paix. Cet incident, il est vrai, était d'un autre genre, et même tant soit peu ridicule, ce qui revient à dire qu'il n'en était pas l'auteur principal, mais seulement un simple acteur.

Mme Krasotkine tremblait toujours, et l'espoir de Dardanelov croissait en raison même de ces inquiétudes.

Tout cela n'échappait pas à Kolia qui méprisait beaucoup Dardanelov au sujet de ses sentiments.

Il fut indélicat au point d'afficher un certain mépris devant sa mère, montrant ainsi qu'il voyait bien ce que visait Dardanelov.

L'événement du chemin de fer eut pourtant ce résultat de faire changer son attitude à ce sujet ; il n'osait plus faire d'allusions et parlait de Dardanelov avec une sorte de respect. Anna Fédorovna remarqua bien vite ce changement et lui en témoigna une profonde reconnaissance, ce qui ne l'empêchait pas de rougir comme une rose si quelqu'un y faisait, devant Kolia, une allusion quelconque.

Kolia, lui, se contentait de froncer les sourcils en regardant par la fenêtre, ou feignant de voir si ses chaussures ne s'usaient pas, ou encore d'appeler

Pérezvon un vilain et sale chien qu'il avait eu on ne sait d'où le mois précédent, et qu'il gardait mystérieusement dans sa chambre, loin des yeux de ses camarades.

Il aimait beaucoup ce chien et l'avait bien fait souffrir pour lui apprendre toutes sortes de tours. Le chien l'aimait bien aussi, hurlant quand son maître était absent, et témoignant sa joie, au retour, en faisant le beau, le mort, etc., toutes choses qu'on ne lui demandait point, mais qui prouvaient son exaltation de cœur et sa reconnaissance.

III

Ce matin de novembre où commence cette histoire, Kolia Krasotkine restait à la maison.

C'était un dimanche, et il n'y avait pas de classes. Onze heures venaient de sonner, et il lui fallait s'absenter absolument pour « une affaire d'importance ». Il restait pourtant à la maison parce qu'il était seul, tout le monde étant sorti.

Dans la maison de la veuve demeuraient, dans un appartement unique, composé de deux chambres, la femme d'un médecin et ses deux jeunes enfants.

Cette dame était du même âge que Anna Fédorovna et aussi sa grande amie. Son mari, le docteur, était parti depuis un an, d'abord à Orenbourg, puis à Tachkent, et l'on n'avait plus de ses nouvelles depuis six mois. Sans son amitié pour Mme Krasotkine qui la consolait, cette pauvre dame se fut desséchée de douleur.

Il se trouvait justement ce jour-là, et pour comble de malheur, que Katérina, l'unique bonne de la locataire, avait eu l'idée de mettre au monde un petit enfant, et comme elle était une excellente domestique, sa maîtresse l'avait conduite en lieu propice, chez une sage-femme, où elle était restée avec elle. On avait même eu besoin le matin du concours de Mme Krasotkine, qui pouvait obtenir, en celte occasion, la protection de quelque personnage et prouver avec son amitié les belles relations qu'elle possédait.

Agafia, la domestique des Krasotkine était au marché, et voilà comment Kolia eut, ce matin-là, la garde des « bambins », je veux dire du garçon et de la fillette du médecin.

Kolia n'avait pas peur de garder la maison. N'avait-il pas d'ailleurs avec lui Pérezvon, auquel il avait enjoint de se coucher « immobile » dans l'entrée. Et le bon chien restait là, osant à peine remuer la queue quand son maître passait d'une pièce dans une autre, et semblant implorer des yeux un sifflement qui l'eût délivré, mais qui ne se faisait pas entendre.

Kolia regardait Pérezvon d'un œil sévère, et le chien obéissait, se raidissant dans son immobilité.

Kolia s'inquiétait seulement des bambins. Il considérait avec un mépris profond l'accident qui arrivait à Katérina, mais il aimait les bambins abandonnés, et leur avait déjà apporté un livre d'images.

La fillette, Nastia, qui était l'aînée, avait huit ans et savait lire, et le petit garçon, Kostia, qui n'avait que sept ans, aimait beaucoup entendre lire sa sœur.

Krasotkine aurait bien pu les amuser d'une manière plus enfantine, c'est-à-dire les aligner comme les soldats ou jouer à cache-cache. Il avait déjà daigné le faire plus d'une fois, et l'on disait à l'école qu'il jouait au cheval avec ses petits locataires, en inclinant la tête de côté, comme un vrai cheval.

Krasotkine se défendait, il est vrai, de cette accusation en faisant valoir qu'en notre « siècle » il serait à la vérité très honteux déjouer au cheval avec des camarades de treize ans, mais qu'il le faisait avec les bambins, parce qu'il les aimait et que personne n'avait le droit de lui demander compte de ses sentiments.

Les bambins l'aimaient donc à l'adoration.

Ce jour-là, pourtant, il pensait à toute autre chose qu'au jeu. J'ai dit qu'il avait une affaire personnelle de la plus grande importance, une affaire presque mystérieuse, et justement Agafia, à laquelle il eut pu confier les enfants, ne revenait pas du marché.

Plusieurs fois déjà, il avait traversé le vestibule, regardant à travers la porte les bambins assis devant le livre, comme il le leur avait commandé, et qui lui souriaient de toute leur bouche, espérant qu'il allait leur faire voir quelque chose de bien joli et bien amusant. Mais Kolia les regardait d'un air grave et n'entrait pas.

Onze heures sonnèrent.

Kolia, exaspéré, décida que si dans dix minutes cette « maudite » Agafia n'était pas rentrée, il s'en irait, en recommandant aux bambins de ne pas avoir peur, de ne pas faire de sottises et de ne pas pleurer en son absence.

Kolia endossa donc son paletot fourré, passa son sac en bandoulière, et, malgré le froid et les recommandations de sa mère, il méprisa ses

caoutchoucs et sortit en simples bottes.

En voyant son maître habillé, Pérezvon battit de la queue sur le parquet, tressaillit de tout son corps et poussa même un hurlement plaintif. Kolia trouva que cette passion trop accentuée de son chien était nuisible à la discipline, et il prit plaisir à le faire rester sous son banc et à ne le siffler qu'en ouvrant la porte de la rue.

Le chien accourut d'un bond et sauta devant lui fou de joie. Kolia traversa le vestibule et ouvrit la porte des « bambins ».

Ils étaient toujours assis devant la table, ne lisaient plus, mais discutaient avec animation. Ils causaient habituellement entre eux des questions delà vie de tous les jours, et Nastia, en sa qualité d'aînée, se donnait toujours raison. Pourtant quand Kostia n'était pas satisfait, ce qui arrivait très souvent, il en appelait au jugement de Krasotkine, qui était impartial pour les deux parties.

Ce jour-là, la discussion des bambins intéressa un peu Krasotkine, et il resta à la porte pour les écouter.

Les enfants s'en aperçurent, et ils continuèrent leur discussion avec plus de chaleur encore.

— Jamais, jamais je ne croirai, disait Kastia, que les sages-femmes trouvent les petits enfants dans le jardin sous les choux. Maintenant on est en hiver, et il n'y a pas de choux au jardin. La sage-femme n'a pas pu apporter une fille à Katerina.

— Euh ! fit à part lui Kolia.

— Cela arrive encore qu'on en apporte, je ne sais d'où, mais seulement à celles qui sont mariées.

Kostia regarda fixement Nastia d'un air grave et fit un effort pour comprendre.

— Que tu es sotte, Nastia, dit-il enfin tranquillement. Comment Katérina peut-elle avoir un enfant, puisqu'elle n'est pas mariée ?

Nastia s'anima davantage.

— Tu ne comprends rien, dit-elle, irritée. Elle a peut-être un mari, mais il est en prison, et c'est pourquoi elle a un enfant.

— Mais a-t-elle bien un mari en prison ? demanda gravement le positif Kostia.

— C'est qu'il y a cela encore, répliqua vivement Nastia, oubliant sa première hypothèse. Elle n'a pas de mari, tu as raison, mais elle veut se marier, et elle se demande comment elle peut se marier, elle y pense même tellement qu'elle a non un mari, mais un enfant.

— Ah si c'est comme cela !… fit Kostia convaincu, mais il fallait me le dire avant. Comment puis-je le savoir, moi ?

— Eh bien, marmots, dit Kolia en entrant dans la chambre, vous êtes dangereux comme je vois.

— Est-ce que Pérezvon va aussi avec vous ? demanda Kostia avec un sourire épanoui, et il claqua des doigts en appelant Pérezvon.

— Je suis dans une situation difficile, enfants, fit Krasotkine avec dignité, et vous devez me venir en aide. Agafia s'est cassé une jambe, c'est sûr, c'est une affaire réglée, et moi j'ai besoin de

sortir. Voulez-vous ou non me laisser partir ?

Les enfants se regardèrent avec inquiétude. Leurs visages jusque-là souriants exprimèrent une sorte de frayeur. Ils ne comprenaient pas bien, d'ailleurs, ce qu'on attendait d'eux.

— Vous ne ferez pas de sottises en mon absence, vous ne monterez pas sur l'armoire pour vous casser les jambes, vous ne pleurerez pas ?

Les enfants parurent fort chagrins.

— Pour la peine, je vous montrerai un jouet, un petit canon en cuivre avec lequel on peut tirer avec de la poudre.

Les visages des enfants se rassérénèrent.

— Montre-nous le petit canon, dit Kostia enchanté.

Krasotkine mit la main dans son sac, en retira un petit canon en cuivre et le mit sur la table.

— Voilà, je vous le montre. Il y a des roulettes.

Et il fit rouler le canon sur la table.

— On peut même le faire partir. On le charge avec du plomb et on tire.

— Et il tue ?

— Il tue tout le monde. On n'a qu'à viser.

Krasotkine expliqua alors où l'on mettait la poudre, où l'on mettait le plomb, montra le petit trou où l'on mettait le feu, ajoutant qu'il y avait du

recul.

Les enfants écoutaient avec une curiosité très grande et étaient surtout frappés de ce qu'il y eût un recul.

— Est-ce que vous avez de la poudre ? demanda Nastia.

— Mais oui, j'en ai.

— Montrez-nous alors la poudre, fit la fillette avec un sourire suppliant.

Krasotkine chercha encore clans son sac et retira une petite bouteille où il y avait de la poudre et aussi quelques grains de plomb soigneusement enveloppés dans un papier. Il déboucha même la petite bouteille et versa un peu de poudre dans sa main.

— Voilà la poudre. Pourvu qu'il n'y ait pas de feu ici. car cela ferait explosion et vous tuerait tous, dit Krasotkine pour se donner de l'importance.

Les enfants regardaient la poudre avec une terreur respectueuse, qui ajoutait encore à leur joie.

Le plomb surtout enthousiasmait Kostia.

— Est-ce que le plomb brûle aussi ? demanda-t-il timidement.

— Non, cela ne brûle pas.

— Donnez-moi donc alors un peu de plomb, fit-il d'une voix suppliante.

— Je t'en donnerai un peu ; voilà ; mais ne le montre pas à ta maman avant mon retour, car elle croira que c'est de la poudre, aura peur et vous fouettera.

— Maman ne nous fouette jamais, fit remarquer bien vite Nastia.

— Je le sais, je l'ai dit seulement pour la phrase. Vous ne trompez pas votre maman, mais aujourd'hui vous ne direz rien avant que je ne revienne. Enfin, bambins, puis-je m'en aller ? Vous ne pleurerez pas de peur quand je serai parti ?

— Nous pleurerons, dit Kostia d'une voix traînante et comme s'il se préparait à pleurer.

— Oui, nous pleurerons, nous pleurerons certainement, ajouta tout de suite Nastia.

— Oh ! enfants ! enfants ! Comme cet âge est dangereux. II n'y a rien à faire, mes pigeons. Il faudra que je reste avec vous, je ne sais combien de temps. Et le temps ! le temps…

— Si vous ordonniez à Pérezvon de faire le mort ? demanda Kostia.

— Que faire ! Il faut bien employer Pérezvon… Ici, Pérezvon !

Et Kolia commanda le chien, qui exécuta tout ce qu'on lui avait appris.

C'était un chien à longs poils, de la taille d'un chien de garde et de couleur gris de fer. Il louchait de l'œil droit et avait l'oreille gauche coupée. Il poussait de petits cris, sautait, marchait sur ses pattes de derrière, se mettait sur le dos, les pattes en l'air et, raidi dans cette posture, faisait le mort.

Pendant qu'il faisait ses exercices, Agafia, la domestique de Mme Krasotkine, une grosse femme grêlée d'une quarantaine d'années, ouvrit la porte et parut sur le seuil. Elle venait du marché et avait à la main un panier de provisions. Elle s'arrêta, tenant le panier à la main gauche, et regarda aussi le chien.

Malgré toute son impatience, Kolia n'interrompit pas la représentation, et força longtemps Pérezvon à faire le mort et ne le siffla qu'après un certain temps. Le chien bondit, joyeux d'avoir bien fait son devoir.

— Voyez-vous ce chien-là ! dit Agafia d'un ton de mentor.

— Mais toi, sexe féminin, pourquoi es-tu en retard ? demanda sévèrement Krasotkine.

— Moi, sexe féminin, voyez-vous ce gamin !

— Gamin ?

— Oui, gamin. Est-ce que c'est ton affaire si je suis en retard. Si je le suis, c'est qu'il le fallait, grommela Agafia, déjà occupée à son fourneau. Elle ne répondait pas d'une voix méchante, mais plutôt comme si elle était satisfaite de cette occasion de causer un peu avec le joyeux petit barine.

— Écoute, femme légère, fit Krasotkine en quittant son banc. Est-ce que tu pourrais jurer sur tout ce qu'il y a de saint au monde, et même plus, que tu garderas avec soin ces bambins en mon absence, car je vais sortir.

— Et pourquoi jurer ? dit Agafia en riant. Je les garderai bien sans cela.

— Non, il faut que tu jures sur le salut de ton âme, sans quoi je no m'en vais pas.

— Eh bien, ne t'en va pas. Qu'est-ce que cela peut me faire ? D'ailleurs, il gèle, tu peux rester à la maison.

— Bambins, fit Kolia, en parlant aux enfants, cette femme va rester avec

vous jusqu'à mon retour ou au retour de votre mère qui devrait, elle aussi, ê tre rentrée depuis longtemps. Cette femme va vous servir à déjeuner.

— Tu leur donneras quelque chose à manger, Agafia.

— C'est possible.

— Au revoir, mes pigeons. Je m'en vais le cœur tranquille. — Toi, grand'-mère, ajouta-t-il d'un air important en passant devant Agafia, — j'espère que tu ne vas pas leur raconter vos histoires de femme à propos de Katérina, tu épargneras leur cerveau d'enfant. Ici, Pérezvon !

— Va-t'en donc au diable, dit Agafia avec humeur. Qu'il est stupide, cet enfant ; on devrait le fouetter pour des mots pareils.

IV

Kolia n'écoutait déjà plus. Enfin il pouvait partir. En passant la porte cochère, il regarda autour de lui en frissonnant et en murmurant : « Il gèle bien » ; puis marcha droit dans la rue et prit à droite par une ruelle qui menait à la place du Marché.

Avant d'arriver à la dernière maison de la place, il s'arrêta, prit un sifflet dans sa poche et siffla tant qu'il put, comme pour donner un signal.

Il n'eut pas plus d'une minute à attendre. Un gamin joufflu sortit de la porte. Il avait une douzaine d'années et portait un paletot bien chaud et bien propre, de tournure élégante. C'était le camarade Smourov, de la classe préparatoire, c'est-à-dire de deux classes au-dessous de celle de Krasotkine. Son père était un fonctionnaire aisé, et ses parents ne lui permettaient pas de fréquenter Krasotkine en raison de la renommée de grande espièglerie de ce dernier.

Il était évident que Smourov venait en cachette.

— Il y a déjà une heure que je vous attends, Krasotkine, dit Smourov d'un air dégagé.

Les deux gamins se dirigèrent vers la place.

— C'est vrai, je suis en retard, répondit Krasotkine, il y avait des empêchements. Mais est-ce qu'on ne te fouettera pas si on te voit avec moi ?

— Allons, est-ce qu'on me fouette ! Et Pérezvon est-il avec vous ?

— Pérezvon est là.

— Vous l'emmenez aussi là-bas ?

— Il viendra aussi.

— Ah ! si c'était Joutchka ?

— Impossible, Joutchka. Il n'y a plus de Joutchka ; elle est disparue dans la nuit de l'inconnu.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas y faire quelque chose, fit Smourov en s'arrêtant tout à coup. Puisque Iliouchа nous a dit que Joutchka était aussi poilue et gris fer comme Pérezvon, ne pourrait-on pas lui dire que c'est

Joutchka ? Peut-être il le croirait.

— Écolier, fuis le mensonge, et d'un ; même pour faire une bonne action, et de deux… Mais je compte bien que tu n'as rien dit là bas de ma visite.

— Que Dieu m'en garde. Je comprends bien. D'ailleurs, Pérezvon ne le consolerait pas, dit Smourov avec un soupir. Ne sais-tu pas que son père, le capitaine, lui a promis de lui apporter aujourd'hui un jeune chien, un chien de race à museau noir. II pense que cela consolera Iliouchа, mais je n'en crois rien.

— Et comment va-t-il Iliouchа ?

— Il va mal, très mal. Je crois que c'est la phtisie. Il a bien toute sa raison, mais c'est la respiration ; il respire mal.

— Il a demandé l'autre jour qu'on le fît un peu marcher. On lui a mis ses bottines, et il a marché, mais il fléchissait à chaque pas. — Je te l'ai bien dit, papa, que mes bottines sont mauvaises. Déjà avant, j'y étais mal à l'aise. — Il croyait que c'étaient les bottines, mais c'était bien la faiblesse qui le faisait tomber. Il n'ira pas plus de huit jours. Le docteur Herzenschtubé le soigne en personne. Ils sont riches maintenant ; ils ont beaucoup d'argent.

— Les coquins !

— Qui cela ?

— Les médecins parbleu ! et toute cette clique médicale en général comme en particulier. Moi, je nie la médecine. C'est une instruction inutile. J'approfondirai d'ailleurs tout cela. Au fait, qu'est-ce que cette sentimentalité ? Il paraît que toute la classe vient le voir.

— Pas toute la classe, mais une dizaine des nôtres y vont tous les jours. Il n'y a pas de mal à cela.

— Ce qui m'étonne surtout dans celte affaire, c'est le rôle d'Alexey Chestomazov. On va juger demain ou après son frère pour un assassinat, et il trouve du temps pour faire de la sentimentalité avec des gamins.

— Il n'y a point de sentimentalité là dedans. Ne vas-tu pas toi-même te réconcilier avec Iliouchа ?

— Me réconcilier ! Quelle expression ridicule. Je ne permets du reste à personne de chercher le mobile de mes actes.

— Comme Iliouchа va être content de te voir ! Il ne s'imagine même pas

que tu puisses venir. Pourquoi donc es-tu resté si longtemps sans vouloir venir ? s'écria tout à coup Smourov avec chaleur.

— Mon cher ami, c'est mon affaire et non la tienne. J'y vais parce que cela me plaît, tandis que vous c'est Alexey Chestomazov qui vous y a menés. Il y a donc une différence. D'ailleurs, qu'est-ce qui te dit que j'y vais pour me réconcilier, expression stupide s'il en fut ?

— Mais ce n'est pas du tout Chestomazov qui nous a amenés. Nos camarades y ont été d'eux-mêmes, en compagnie de Chestomazov il est vrai, et cela n'avait rien d'extraordinaire. Il en est d'abord venu un, puis un autre. Son père en était très content. Il deviendra fou sûrement si Iliouchа meurt, et malheureusement cela arrivera. Il était bien joyeux de voir notre classe réconciliée avec son fils. Iliouchа t'a demandé aussi, mais sans dire autre chose. Il te demande et ne dit plus rien. Pour le père, il deviendra fou comme je te dis, ou bien il se pendra. Déjà il avait un peu l'air d'un fou. C'est un bien honnête homme après tout, et nous nous sommes trompés sur son compte. Tout cela est la faute du frère d'Alexey ; ce parricide l'a battu.

— Pour moi, c'est un problème que cet Alexey Chestomazov. J'aurais pu faire depuis longtemps sa connaissance, mais en certaine occasion j'aime bien ê tre fier. J'ai d'ailleurs à son sujet une certaine opinion que je dois contrôler et expliquer.

— Kolia prit un air important et se tut.

— Smourov fit de même.

— Il va sens dire que Smourov avait pour Kolia Krasotkine une sorte de vénération et n'avait même pas l'idée de pouvoir être son égal. Sa curiosité, en ce moment, était extrême, d'autant plus que Kolia lui avait dit qu'il venait de sa « propre volonté », et qu'il y avait un mystère dans sa résolution subite de faire cette visite.

— Les deux garçons traversaient la place du Marché, où se trouvaient alors beaucoup de charrettes et de volailles apportées pour la vente. Les marchandes de la ville étaient sous leur auvent avec les petits pains, le fil, etc. Ce marché du dimanche s'appelait naïvement la foire dans notre petite ville, et il y en avait bon nombre dans l'année.

— Pérezvon courait tout à fait dispos, flairant quelque chose à droite ou à

gauche. Quand il rencontrait d'autres petits chiens, il les flairait très volontiers et dans toutes les règles usitées chez les chiens.

— J'aime bien le réalisme, Smourov, dit Kolia tout à coup. As-tu remarqué comment les chiens se rencontrent et se flairent ? Il y a là une sorte de loi générale de la nature.

— Oui, un peu ridicule.

— C'est-à-dire pas ridicule. Ce n'est pas le mot. Il n'y a rien de ridicule dans la nature, quoi qu'il puisse en paraître aux hommes remplis de préjugés. Si les chiens pouvaient raisonner et critiquer, ils auraient trouvé autant de ridicule, sinon plus, dans les rapports sociaux de leurs maîtres. Je dis si ce n'est plus, car je suis fermement convaincu qu'il y a chez nous bien plus de choses ridicules. C'est d'ailleurs la pensée de mon ami Nikitine, et une pensée remarquable. Je suis socialiste, Smourov.

— Et qu'est-ce que c'est qu'un socialiste ? demanda Smourov.

— C'est celui qui veut que tous soient égaux, que tous aient la même propriété, qu'il n'y ait pas de mariage, et quant à la religion et aux lois, que ce soit comme chacun voudra, etc. Tu n'as pas encore l'âge pour que j'en parle avec toi… Il fait froid aujourd'hui.

— Oui, douze degrés, mon père l'a vu tout à l'heure au thermomètre.

— C'est étrange. N'as-tu pas remarqué, Smourov, que lorsque l'on est au milieu de l'hiver et que le thermomètre marque quinze ou dix-huit degrés, il ne paraît pas faire aussi froid que lorsque au commencement de l'hiver il fait, comme aujourd'hui, douze degrés et qu'il y a peu de neige. Cela s'explique parce qu'on n'est pas encore habitué au froid. Tout est habitude chez les hommes, même dans leurs rapports politiques et sociaux. L'habitude est notre principal facteur… Que ce moujik est donc ridicule.

— Et Kolia désigna un grand moujik en touloup, à l'air bon enfant, qui frappait l'une contre l'autre, pour chasser le froid, ses mains emmitouflées. Sa longue barbe était couverte de glaçons.

— La barbe du moujik est gelée, cria à haute voix et d'un air gouailleur Kolia en passant devant le paysan.

— Elle est gelée pour bien des gens, fit d'un air sentencieux le moujik sans plus s'émouvoir.

— Laisse-le tranquille, dit Smourov.

— Cela ne fait rien. Il ne se fâchera pas. Tu vois bien que c'est un bon garçon. — Adieu, Mathieu !

— Adieu !

— Tu t'appelles donc Mathieu ?

— Mais oui ; tu ne savais pas ?

— Non, je ne savais pas, j'ai dit cela comme autre chose.

— Vraiment. Tu es un écolier, n'est-ce pas ?

— Écolier.

— Eh bien, est-ce qu'on te fouette ?

— Non, pas tout à fait, mais comme cela.

— Et cela te fait mal ?

— Ce n'est pas pour dire.

— Ah quelle vie ! dit le moujik avec un soupir qui partait du cœur.

— Adieu ! tu es un bon garçon, voilà ce que je te dis.

— Les gamins continuèrent leur route.

— C'est un bon moujik, dit Kolia. J'aime à parler avec le peuple, et je suis toujours bien aise de lui rendre justice.

— Pourquoi lui as-tu fait croire qu'on nous fouette ? demanda Smourov.

— Mais c'était pour lui faire plaisir.

— Comment cela ?

— Vois-tu, Smourov, je n'aime pas qu'on me fasse des questions si on ne me comprend pas au premier mot. Il y a certaines choses qui s'expliquent difficilement, qu'on ne peut même pas expliquer. Pour les moujiks, on fouette un écolier, et il faut le fouetter. Qu'est-ce que ce serait qu'un écolier qu'on ne fouetterait pas ? Et j'irais lui dire que chez nous on ne le fait pas ? Mais cela le chagrinerait. Tu ne comprends d'ailleurs rien à cela. Il faut savoir parler au peuple.

— Seulement ne les taquine pas, je t'en prie, car il arriverait une histoire comme l'autre jour avec cette oie.

— Toi, tu as peur !

— N'en ris pas, Kolia. Certainement que j'ai peur. Mon père aura une grande colère. Tu sais qu'on me défend de sortir avec toi.

— Ne t'inquiètes pas, il n'arrivera rien aujourd'hui… Bonjour, Natacha, cria-t-il à une marchande sous un auvent.

— Quelle Natacha suis-je pour toi ? Je suis Maria, s'écria d'une voix aigre la marchande, qui était encore assez jeune.

— C'est bien à toi d'être Maria. Adieu.

— Ah ! petits vauriens. Ils ne sortent pas seulement de terre qu'ils s'en mêlent aussi.

— Je n'ai pas le temps, je n'ai pas le temps aujourd'hui de causer avec toi, fit Kolia ; tu me diras cela dimanche prochain.

— Et il gesticulait comme si c'était elle et non lui qui eût engagé la conversation.

— Et qu'est-ce que j'ai à te raconter dimanche prochain ? C'est toi qui m'as cherché et non pas moi, effronté que tu es, se mit à crier Maria. On devrait te fouetter ; voilà ce qu'il te faudrait. Tu es déjà bien connu pour venir insulter les gens. Voilà !

— Les autres marchandes qui avaient leurs boutiques auprès de Maria se mirent à rire. À ce moment sortit de dessous les arcades des magasins de la ville un jeune homme qui avait l'air d'un commis, mais qui n'était pas de l'endroit. Il portait un long caftan bleu et une casquette. Son visage pâle était long et un peu grêlé et ses cheveux étaient bruns. Il avait l'air agité par quelque stupide émotion, et il menaça Kolia du poing.

— Je te connais ! criai-t-il d'une voix courroucée, je te connais !

— Kolia le regarda sans broncher. Il n'avait pas souvenir d'avoir jamais eu maille à partir avec cet homme, mais il avait tant de colloques dans les rues qu'il ne pouvait en être bien sûr.

— Tu me connais ? demanda-t-il ironiquement.

— Je te connais ! je te connais ! répétait stupidement le commis.

— Alors tant mieux pour toi, mais je n'ai pas de temps à perdre ici. Adieu.

— Pourquoi cherches-tu querelle aux gens ? répliqua l'employé. Oh ! je te connais. Tu veux encore nous quereller !

— Cela, mon bon, ne te regarde pas si je cherche querelle à quelqu'un, fit Kolia en s'arrêtant et en le regardant encore.

— Comment cela ne me regarde pas ?

— Mais oui, ne te regarde pas.

— Et bien ! qui est-ce que cela regarde ?

— Cela, mon frère, cela regarde Trifon Nikititch, et pas toi.

— Quel Trifon Nikititch ? demanda le commis stupéfié, mais toujours plus irrité.

— Kolia l'examina de la tête aux pieds d'un air d'importance.

— Es-tu allé à Voznésénié ? demanda Kolia d'un ton sévère et impératif.

— Quel Voznésénié ? Et qu'y faire ? Non, je n'y suis pas allé, fit le commis interloqué.

— Connais-tu Sabanéiev ? répliqua Kolia d'un ton plus impératif encore.

— Quel Sabanéiev ?… Non, je ne le connais pas.

— Eh bien ! alors, va te moucher, conclut Kolia, et tournant les talons il continua son chemin comme s'il en avait assez de parler avec un pareil nigaud qui ne connaissait même pas Sabanéiev.

— Arrête donc un peu, eh ! De quel Sabanéiev parles-tu ? s'écria le jeune commis revenu de sa stupéfaction et tout hors de lui.

— De quoi parle-t-il donc ? demanda-t-il aux marchandes d'un air tout stupide.

— Celles-ci se mirent à rire.

— Quel malin que ce gamin-là ! fit une d'elles.

— Mais enfin de quel Sabanéiev parlait-il ? répétait toujours le commis, criant à tue-tête et le bras levé.

— C'est probablement de ce Sabanéiev qui était en service chez Kouzmitchev. C'est de celui-là, fit une marchande, comme si elle avait deviné.

— Le commis la regarda fixement.

— Kousmitchev ! dit une autre, mais ce n'est pas un Trifon. Son nom est Kousma et non Trifon, et le gars l'appelait Trifon Nikititch. Ce n'est donc pas celui-là.

— Vois-tu bien, ce n'est ni Trifon ni Sabanéiev, c'est Tchijov, ajouta alors une troisième marchande qui s'était tue jusque-là, se contentant d'écouter gravement. — C'est un Alexey Ivanovitch Tchijov, Alexey

Ivanovitch.

— C'est cela. C'est bien ce Tchijov, confirma une quatrième marchande.

— Le commis abasourdi regardait tantôt l'une, tantôt l'autre.

— Mais pourquoi m'a-t-il demandé ça ? Pourquoi me l'a-t-il demandé, bonnes gens, criait-il, au comble du désespoir : — « Connais-tu Sabanéiev ? » Le diable sait quel Sabanéiev.

— Voyons, étourdi que tu fais, n'entends-tu pas que ce n'est pas de Sabanéiev, mais de Tchijov qu'il s'agit, de Tchijov, Alexey Ivanovitch, lui criait aux oreilles une des marchandes d'un ton tout à fait persuasif.

— Eh bien, quel Tchijov ? Dis donc un peu si tu le sais.

— Mais ce grand avec sa barbe qui venait au marché cet été.

— Mais qu'est-ce que cela me fait votre Tchijov, bonnes gens ?

— Comment sais-je, moi, ce qu'il te fait ?

— Qui peut savoir pourquoi tu as besoin de lui, ajouta une autre ; tu dois le savoir toi-même pour crier ainsi à tue-tête. C'est à toi et pas à nous que le gamin a parlé, nigaud ? Tu ne le connais pas, c'est bien vrai ?

— Qui ?

— Tchijov !

— Que le diable emporte le Tchijov et toi avec. Je veux le battre, ce gamin, voilà ! Il s'est moqué de moi.

— C'est Tchijov que tu veux battre ?

— C'est peut-être lui qui te battra. Tu es un imbécile, c'est moi qui te le dis.

— Pas Tchijov, mauvaise femme, c'est le gamin. Que je l'attrape ! Il s'est moqué de moi.

— Les marchandes furent prises d'un fou rire. Pendant ce temps Kolia était parti d'un air vainqueur et se trouvait déjà loin. Smourov marchait près de lui, se retournant à chaque instant du côté du groupe qui criait en arrière.

— Smourov était toujours de bonne humeur, mais il craignait aussi d'avoir avec Kolia quelque mauvaise affaire.

— Quel est ce Sabanéiev dont tu lui as parlé ? demanda-t-il en se doutant toutefois de la réponse.

— Je n'en sais pas plus que toi. Maintenant ils vont crier avec cela

jusqu'au soir… J'aime bien exciter les imbéciles dans toutes les classes de la société. En voilà justement encore un, ce moujik — qui est là-bas… Imagine-toi qu'on dit que rien n'est plus bête qu'un Français bête. La physionomie russe en dit pourtant assez. N'est-il pas écrit sur le nez de ce moujik qu'il est un imbécile ?

— Laisse-le, Kolia, et passons notre chemin.

— Pour rien au monde je ne le laisserais. Je suis parti, vois-tu, maintenant.

— Eh ! bonjour, moujik !

— Un fort moujik marchait lentement, et l'on voyait facilement qu'il avait déjà bu un coup. Son visage était rond et simple, sa barbe grisonnante.

— Il leva la tête et regarda le gamin :

— Eh bien ! bonjour, si ce n'est pas pour te moquer, répondit-il sans se presser.

— Et si c'est pour plaisanter ? fit Kolia en riant.

— Si tu plaisantes, eh bien ! c'est comme tu voudras. C'est permis. Cela ne fait pas de mal de rire.

— Pardon, frère, je plaisantais.

— Alors que Dieu te pardonne.

— Mais toi, me pardonnes-tu ?

— Je te pardonne de bon coeur, va ton chemin.

— Voyez-vous celui-là ! Mais tu es peut-être un moujik qui ne serait pas bête.

— Plus intelligent que toi, répondit le moujik d'un ton grave.

— Ça, je n'en suis pas sûr, répliqua Kolia interloqué de la réponse.

— Je te le dis, tu peux le croire.

— C'est possible, après tout.

— À la bonne heure, frère.

— Adieu, moujik.

— Adieu !

— Il y a toutes sortes de moujiks, dit Kolia à Smourov après un long silence. Comment pou vais-je penser que je tomberais sur un qui n'est pas bête. Je suis, d'ailleurs, toujours prêt à reconnaître l'esprit qu'il y a dans le

peuple.

— L'horloge de la cathédrale sonnait onze heures et demie dans le lointain.

— Les jeunes garçons allongèrent le pas, et le reste du chemin jusqu'à la maison du capitaine Sneguirev, père d'iliioucha, fut bientôt parcouru, sans qu'ils eussent ajouté une parole.

— Vingt pas avant d'arriver à la maison, Kolia s'arrêta et dit à Smourov d'aller en avant et de demander à Chestomazov de venir le rejoindre.

— Il faut nous sonder d'abord, dit-il à Smourov.

— Pourquoi lui dire de venir ici ? demanda Smourov, tu peux bien entrer comme cela et l'on sera très content, et sans qu'il faille faire connaissance ici sur la neige.

— C'est à moi de savoir s'il faut la faire ici sur la neige, répondit Kolia d'un ton sec et despotique.

— Il aimait beaucoup à traiter ainsi ses « petits ».

— Smourov courut donc exécuter son ordre.

V

Kolia s'appuya contre la haie d'un air grave ; et attendait l'arrivée de Chestomazov. Depuis longtemps, il désirait le rencontrer. Il en avait beaucoup entendu parler par ses camarades ; mais il affectait jusqu'ici une indifférence qui touchait au mépris quand on lui en causait ; il critiquait même ce qu'on lui en rapportait.

Il désirait beaucoup intérieurement faire sa connaissance. Il y avait dans ce qu'on lui disait de Chestomazov quelque chose de sympathique et d'attrayant.

Ce moment était donc pour lui de la dernière importance. D'abord il ne fallait pas paraître son inférieur et au contraire lui faire montre d'indépendance.

« Autrement il va penser que je n'ai que treize ans et me prendre pour un gamin comme ceux-là. Que lui importe donc toute cette marmaille ? Je le lui demanderai quand nous nous connaîtrons. Ce qui est mauvais, c'est que je sois de si petite taille. Pouzikar est plus jeune que moi, et il me dépasse d'une demi-tête. Il est vrai qu'en revanche mon visage prouve l'intelligence. Je ne suis pas beau, je sais bien, mais je n'ai pas l'air d'un sot. Et puis il ne faut pas trop d'épanchements. Si je vais à lui les bras ouverts, il pensera peut-être… Pouah ! ce serait dégoûtant s'il le pensait !… »

C'est ainsi que se tourmentait Kolia, tout en s'arrangeant une pose indépendante. Ce qui le tourmentait le plus était sa petite taille, et moins son « dégoûtant visage » que sa taille par trop exiguë. Depuis l'année dernière, il a fait une marque au crayon dans un coin de sa chambre pour marquer sa hauteur, et il vient se mesurer là tous les deux mois avec une bien grande émotion. Hélas ! c'est à peine s'il grandit, et cela le met au comble du désespoir.

Son visage était loin d'être « dégoûtant », il avait même une physionomie avenante avec son teint pâle semé de petites taches de rousseur. Ses petits yeux gris et vifs avaient des regards audacieux et s'allumaient parfois d'un

éclair sentimental. Il avait les pommettes un peu larges, les lèvres petites et très rouges. Son nez court se redressait fièrement. « J'ai pourtant le nez tout à fait camus », murmurait-il souvent en passant devant une glace, et il s'éloignait indigné ; parfois il se demandait même s'il avait le visage intelligent.

Il ne serait pourtant pas juste de dire que Kolia était tout à fait absorbé par ses réflexions au sujet de son visage et de sa taille, bien au contraire. Il oubliait vite tout cela, et pour longtemps, dès qu'il avait tourné le dos à la glace, « se donnant tout entier à la vie réelle », selon son expression.

Alexey Chestomazov arriva bientôt, se dirigeant vers Kolia d'un pas précipité ; celui-ci s'aperçut quelques pas à l'avance de l'air joyeux d'Alexey.

« Serait-il donc si content de me voir ? » pensa Kolia non sans quelque satisfaction.

Son étonnement augmenta encore en remarquant qu'Alexey, dans son empressement à venir à lui, n'avait même pas mis un paletot.

Alexey tendit simplement la main à Kolia.

— Vous voilà ! Combien vous étiez attendu de nous tous.

— II y avait une raison que je vous dirai tout à l'heure. Je suis bien aise en tout cas de faire votre connaissance. J'attendais depuis longtemps cette occasion ayant beaucoup entendu parler de vous, fit Kolia légèrement ému.

— Nous nous connaissions déjà, et j'avais aussi beaucoup entendu parler de vous. Mais pourquoi êtes-vous venu si tard ?

— Et comment cela va-t-il ici, je vous prie ?

— Iliоucha va très mal, il est perdu certainement.

— Que me dites-vous ? Vous conviendrez, Chestomazov, que la médecine est une tromperie, s'écria avec emportement Kolia.

— Iliоucha se souvenait bien souvent de vous et jusque dans son délire ; on voit bien que vous lui étiez jadis très cher, avant l'affaire du couteau. Et puis, il y a encore une autre raison… Est-ce que c'est votre chien ?

— Mais oui, il s'appelle Pérezvon.

— Et pas Joutchka ? dit Chestomazov d'un _ ton à la fois interrogatif et suppliant ; Joutchka est donc bien perdue ?

— Je sais que voudriez tous revoir Joutchka, répondit Kolia avec un

sourire énigmatique.

— Je veux tout vous dire, Chestomazov, et vous expliquer l'affaire. C'est pour cela que je vous ai demandé de venir ici avant d'entrer :

Iliоucha est venu, ce printemps dernier, en classe préparatoire. Vous savez bien ce qu'est notre classe préparatoire : des enfants, des petits gamins.

On a donc taquiné Iliоucha. Pour moi, comme j'étais de deux classes au-dessus, j'ai vu cela de loin. Je remarque un petit garçon faible qui ne se soumet pas, mais va jusqu'à se battre avec les enfants, tout fier de cela et les yeux en feu. Moi, j'aime ces natures-là. Les enfants continuaient à le taquiner de plus en plus. Il avait pardessus le marché un mauvais paletot, des pantalons courts et des bottines déchirées ; ce fut une raison de plus pour lui en vouloir. On l'humilia donc. C'est une chose que je n'aime pas ; aussi je l'ai défendu et j'ai corrigé les autres, ce qui ne les empêchait pas de m'adorer, ces enfants — ajouta Kolia avec orgueil. — D'ailleurs, j'aime bien les enfants ; même en ce moment, j'ai chez moi deux pigeons, et c'est à cause d'eux que je suis en retard… Donc Iliоucha ne fut plus battu et passa sous ma protection. C'était, je vous l'ai dit, un garçon plein d'amour-propre, et pourtant il m'obéit bientôt comme un esclave et se soumit sans réplique au moindre ordre que je lui donnai, et il me vénéra comme un Dieu. Pendant la récréation il venait bien vite me trouver, et nous nous promenions ensemble. De même le dimanche. On se moque dans notre lycée de voir un aîné se lier si intimement avec un plus jeune, mais ce n'est là qu'un préjugé. Cela me plait, cela suffit. Je l'instruis, je développe son intelligence. Pourquoi ne pas le faire si cela me convient ? Vous, par exemple, Chestomazov, vous vous êtes lié avec ces enfants ; c'est pour les développer et leur être utile. Je vous avouerai même que c'est ce trait de votre caractère qui en vous m'a le plus intéressé. Pour en revenir au fait, j'ai vu qu'il y avait chez cet enfant beaucoup de sentimentalité ; or, je suis depuis mon enfance ennemi de toute sentimentalité. J'ai vu encore chez lui des contradictions ; sa fierté et sa fidélité d'esclave envers moi, par exemple. Et encore cette fidélité d'esclave et ces yeux étincelants qui ne veulent point céder, quand même nous devrions nous mettre en colère. Parfois, je lui exposais mes idées, et sans qu'il fût en désaccord avec moi sur ces idées, je m'aperçus qu'il m'en voulait, et tout

simplement parce que je répondais avec froideur à sa tendresse. Donc, pour le contredire, je fus d'autant plus froid qu'il était plus expansif. J'ai agi ainsi avec lui parce que telle est ma conviction. Je voulais faire de lui un caractère, l'égaliser, en faire un homme enfin… Vous comprenez le reste, n'est-ce pas ? Or, je remarque qu'un jour, puis un autre, puis un troisième, Iliouchа est tout chagrin.

Il ne s'agit plus alors de sentiments, mais bien de quelque chose d'autre, plus grave et plus élevé. Qu'est-ce que cela veut dire ? me suis-je demandé. Je le questionne et voilà ce que j'apprends : il avait je ne sais comment fait connaissance avec Smerdiakov, le laquais de feu votre père, et ne voilà-t-il pas que ce laquais donna l'idée au petit sot de faire une stupide escapade, ou plutôt une action basse et sauvage, de prendre enfin un morceau de pain, de mettre dedans une épingle et de le jeter à un chien dans la rue, à un chien affamé qui avalerait d'un coup le morceau, puis de regarder alors ce qu'il en arriverait. Ils arrangent un morceau de pain et le jettent à la pauvre Joutchka, dont il s'agit maintenant. C'était un de ces chiens des rues, qui ne mangent pas souvent et hurlent au vent toute la journée.., Est-ce que vous aimez ces hurlements, Chestomazov ? Moi, je ne puis les souffrir… Vous devinez que le chien se jeta sur le pain, l'avala, tourna, hurla, puis se mit à courir et disparut toujours en criant. C'est ainsi du moins que me l'a conté Iliouchа lui-même. Il pleurait à chaudes larmes en me faisant cette confidence ; il me mit les bras autour du cou et répéta en tremblant : « Elle court et elle crie !… » Ce tableau avait fait sur lui une grande impression ; il avait du remords. Je pris la chose au sérieux.

Déjà auparavant, je voulais gronder ; en sorte que je pris un air indigné et que j'exagérai la chose :

« Tu as fait là une mauvaise action, lui dis-je. Tu n'es qu'un misérable. Certes, je n'en parlerai à personne, mais je romps toute relation avec toi. Je veux étudier l'affaire et te ferai connaître le résultat par Smourov. » C'est ce petit, vous savez, qui est venu avec moi et qui toujours m'a été très attaché. — « Je verrai plus tard si je peux continuer à te garder mon amitié ou si je dois pour toujours t'abandonner comme un misérable. »

Mes paroles le frappèrent terriblement, et déjà, je vous l'avoue, je sentais

que peut-être j'avais été trop loin. Mais que pouvais-je faire, puisque je le pensais.

Le lendemain, j'envoie Smourov pour l'avertir que « je ne lui parle plus », car c'est ainsi qu'on rompt chez nous ses relations avec un camarade.

J'avais l'intention de l'éprouver pendant quelques jours, puis de lui tendre la main en voyant son repentir.

C'était du moins ma ferme intention. Eh bien, que pensez-vous qu'il fit ? Après avoir écouté Smourov, ses yeux s'allumèrent : « Dis de ma part à Krasotkine, s'écria-t-il, que maintenant je vais jeter du pain avec des épingles à tous les chiens. À tous ! tous ! entends-tu ? »

L'esprit de révolte s'empare de lui, me dis-je tristement. II faut le chasser.

À partir de ce moment, j'affectai pour lui le plus profond mépris, me détournant en souriant ironiquement chaque fois que je le rencontrais.

C'est justement vers cette époque que son père fut traîné par la barbe dans la rue et ne sut pas venger cet affront. Cet événement le rendit tout à fait irritable.

Voyant que je l'avais abandonné, ses camarades le poursuivirent de leur ironie au sujet de l'aventure de son père. Il s'ensuivit des batailles que je regrette beaucoup, car je crois bien qu'une fois on l'a tout à fait meurtri. Un jour, à la sortie de la classe, il se jeta sur nous tous ; je me trouvais à dix. pas de lui, et je le regardais tranquillement.

Je vous jure que je ne me souviens aucunement d'avoir ri en ce moment-là. J'avais même pour lui une grande pitié et peu s'en est fallu que je ne prisse sa défense.

Tout à coup nos regards se rencontrèrent. Je ne sais ce qu'il vit dans mes yeux, mais il saisit son canif, se jeta sur moi et me l'enfonça dans la cuisse droite. Je ne bougeai pas, et pourtant je suis parfois brave, Chestomazov. Je me contentai de le regarder fixement avec mépris comme pour lui dire : « Tu voudrais peut-être recommencer pour l'amitié que j'ai eu pour toi. Eh bien, je t'attends. »

Il ne recommença pas, et n'y tenant plus il jeta son canif, se mit à sangloter et se sauva. Je n'ai rien dit de cette affaire, et j'ai commandé aux autres de n'en rien dire pour qu'elle n'arrivât pas aux oreilles de l'autorité. Je

ne l'ai même avoué à ma mère que lorsque la plaie fut cicatrisée ; ce n'était d'ailleurs qu'une égratignure. C'est ce même jour-là qu'il a jeté des pierres aux camarades et vous a mordu le pouce à vous-même. Dans quel état il était, vous pouvez juger.

Que fallait-il que je fisse ? J'avais agi sottement. Quand il est tombé malade je n'ai pas été lui pardonner, c'est-à-dire faire la paix avec lui, et je m'en repens.

Il est vrai qu'il y avait de ma part une raison particulière. Vous savez maintenant toute l'histoire…. J'avoue quand même que je n'ai pas bien agi…

— Comme c'est dommage, s'écria Chestomazov, de n'avoir pas connu plus tôt vos relations ; autrement je serais déjà venu vous trouver pour vous amener chez lui. Vous me croirez si vous voulez, mais même dans son délire, il parlait de vous et vous ne savez pas combien vous lui êtes cher. Est-il donc possible que vous n'ayez pas retrouvé cette Joutchka l Son père et tous ses camarades l'ont cherché dans toute la ville. Trois fois, li a répété à son père tout malade et désolé : « Papa, je suis malade parce que j'ai tué Joutchka. C'est Dieu qui m'a puni. » Et il était impossible de l'arracher à cette pensée.

Si seulement on pouvait trouver Joutchka et lui montrer qu'elle vit, je crois qu'il ressusciterait de joie. C'est en vous que nous avons mis notre confiance.

— Mais dites-moi pour quelle raison on espérait que ce serait moi, et non pas un autre qui retrouverait Joutchka, demanda Kolia avec une grande curiosité.

— On disait que vous la cherchiez et que vous l'amèneriez quand vous l'auriez trouvée. Smourov nous avait dit quelque chose comme cela. D'ailleurs, nous tâchons de persuader à Iliioucha que Joutchka est vivante et qu'on l'a vue quelque part. Ses camarades lui ont apporté je ne sais d'où un lièvre vivant, mais il n'a fait que le regarder en souriant et a demandé qu'on veuille bien le lâcher dans les champs, et nous l'avons fait. Son père lui a apporté aujourd'hui un jeune chien de race, pensant que cela le consolerait, mais la vue du chien n'a fait qu'ajouter à sa tristesse.

— Dites-moi donc encore, Chestomazov, ce que c'est que son père. Je ne le connais pas. Que serait-il d'après vous ? Un bouffon ? Un paillasse ?

— Non ! Il y a des gens qui sentent profondément, croyez-moi, mais qui sont des hommes abattus. Leur bouffonnerie est quelque chose comme une amère ironie qui s'adresse à ceux auxquels ils ne peuvent dire franchement la vérité, par suite d'une habitude de timidité humiliante. Croyez, Krasotkine, qu'une telle bouffonnerie est parfois bien tragique. Tout ce qui lui reste aujourd'hui sur la terre s'est concentré en Iliioucha, et si Iliioucha meurt, il en perdra la raison ou bien se suicidera. J'en suis presque certain maintenant quand je l'examine de près.

— Je vous comprends, Chestomazov, je vois que vous connaissez l'âme humaine, ajouta Kolia avec un accent de conviction sincère.

— Et moi, en vous voyant avec le chien, j'ai pensé que c'était Joutchka que vous ameniez avec vous.

— Attendez, Chestomazov, peut-ôtre trouverons-nous Joutchka, mais celui-là est Pérezvon. Je vais le faire entrer dans la chambre, et il distraira plus peut-être Iliioucha que son petit chien de race. Attendez, Chestomazov, vous allez voir quelque chose tout à l'heure.

— Mon Dieu, mais je vous retiens ici, fit tout à coup Kolia. Vous êtes en jaquette par un tel temps, et je vous retiens. Comme je suis égoïste. Nous sommes tous des égoïstes, Chestomazov.

— Ne vous inquiétez pas. Il fait froid, il est vrai, mais je n'ai pas peur du froid. Il serait bon de rentrer. À propos, comment vous nommez vous-donc ? Je sais que vous vous nommez Kolia et puis…

— Nikolaï, Kolia est un diminutif de de Nikolaï Ivanovitch Krasotkine, ou comme on dit dans les actes fils de Krasotkine, dit en riant Kolia, en ajoutant aussitôt : Certes, je méprise mon nom de Nikolaï.

— Et pourquoi cela ?

— C'est trivial.

— Vous avez treize ans ? demanda Chestomazov.

— C'est à dire quatorze. Je les aurai dans quinze jours. Ce n'est pas loin comme vous voyez. Eh bien, Chestomazov, je veux vous avouer tout d'abord une faiblesse qui vous fera voir tout de suite quel est mon caractère : je n'aime pas qu'on me demande mon âge, je ne puis même le supporter… Et puis… on répand à mon sujet cette calomnie que j'ai joué la semaine dernière

aux brigands avec ceux de la classe préparatoire. Pour avoir joué, c'est exact, mais avoir joué pour mon plaisir, c'est tout à fait une calomnie.

J'ai lieu de croire que ce bruit est arrivé jusqu'à vous. J'ai donc joué pour ces enfants, qui sans moi ne pouvaient rien trouver d'amusant. On aime bien chez nous répandre ces bêtises ; c'est la ville des commérages, je vous assure.

— Mais quand c'aurait été pour votre plaisir, je ne vois pas où serait le mal.

— Oh ! pour moi… Vous ne vous met

triez pas à jouer aux chevaux, vous, par exemple ?

— Ah ! vous raisonnez comme .cela, répondit Alexey avec un sourire. Et pourtant, au théâtre ce sont des adultes, et on y représente des aventures de héros, avec des brigands et des batailles. N'est-ce pas la même chose en son genre ? Le jeu de la guerre ou des brigands pour des jeunes gens, pendant la récréation, est comme l'enfance de l'art qui fait naître dans les âmes jeunes le goût de l'art, et bien souvent ces jeux sont plus logiquement composés que les représentations théâtrales. Il y a toutefois cette différence qu'on va voir jouer les acteurs au théâtre, et que dans ces jeux les jeunes gens sont acteurs eux-mêmes. Cela est plus naturel.

— C'est bien vôtre pensée, votre conviction ? demanda Kolia avec un regard scrutateur. Savez-vous que vous émettez là une pensée fort curieuse, que j'approfondirai en rentrant chez moi.

Je m'attendais bien, je vous avoue, à apprendre de vous quelque chose. Je suis venu me mettre à votre école, Chestomazov, conclut Kolia d'une voix expansive.

— Et moi à la vôtre, répondit Alexey en lui serrant la main.

Kolia était fort satisfait de son interlocuteur ; il se trouvait frappé d'être avec lui sur le pied de l'égalité et de ce qu'il voulut bien lui parler comme à un « grand ».

— Je vais tout à l'heure vous montrer des tours, Chestomazov, quelque chose qui ressemble à une représentation théâtrale, fit Kolia avec un rire nerveux. C'est pour cela que je suis venu.

— Entrons d'abord chez le maître de la maison. Tout le monde laisse le par dessus au vestibule, car dans la chambre on est à l'étroit, et il fait chaud.

— Oh, je ne rentrerai qu'un instant et je puis garder mon pardessus, dit Kolia en franchissant le seuil. — Pérezvon restera ici dans le vestibule et fera le mort : « Ici, Pérezvon, couche-toi et fais le mort ! » Vous voyez, le voilà mort. Moi, je vais entrer, examiner la place, et quand le moment sera venu, je sifflerai Pérezvon, et vous le verrez se précipiter dans la chambre comme un fou.

Il faut seulement que Smourov n'oublie pas alors d'ouvrir la porte. Je prendrai mes mesures, et vous verrez ses tours.

VI

L'appartement qu'habitaient le capitaine Sneguirev et sa famille était plutôt une izba qu'un appartement, tant il était encombré par les meubles et les gens. On y voyait un grand poêle russe, et du poêle à la fenêtre était tendue une corde où pendaient des chiffons de toute sorte. Le long des murs, à droite et à gauche, se trouvaient des lits recouverts de tricots.

II y avait sur le lit de gauche quatre coussins couverts d'indienne, plus petits les uns que les autres. L'autre lit n'avait qu'un très petit coussin. Un coin de la chambre était séparé par un rideau, ou plutôt par un drap tendu sur une corde. On apercevait, derrière ce rideau un troisième lit arrangé sur un banc et une chaise. Une simple table en bois blanc était près de la fenêtre du milieu, car il y avait trois fenêtres aux carreaux verts et assombris par le temps et la poussière ; la, chaleur était très grande.

Il y avait beaucoup de monde dans la chambre ; c'étaient des camarades d'Ilioucha, et bien qu'ils eussent pu affirmer le contraire, c'était bien Alexey Chestomazov qui les avait réunis pour faire la paix avec Ilioucha.

L'art de Chestomazov, en cette circonstance, avait consisté à les amener là tous, l'un après l'autre, comme par un effet du hasard.

Ce concours d'amis apportait un grand soulagement au petit malade.

La tendre amitié, la compassion même de tous ces enfants, ses ennemis d'hier, le touchaient au dernier point. Il ne manquait que Krasotkine, et son absence lui pesait lourdement sur le cœur.

Cet épisode de sa vie où il s'était jeté, le couteau à la main, sur Krasotkine était le plus amer des souvenirs du malade, et surtout parce que Krasotkine avait été jadis son unique ami et son défenseur.

L'intelligent Smourov, qui était venu le premier faire la paix avec Ilioucha se doutait bien de cela. Malheureusement, quand il eut dit à Krasotkine, avec bien des détours, qu'Alexey désirait le voir pour « une affaire importante », celui-ci ne le laissa pas achever et dit à Smourov de transmettre ceci à Alexey : qu'il savait ce qu'il avait à faire, qu'il ne

demandait de conseils à personne, et que s'il allait voir le malade, il le ferait quand il voudrait, ayant ses raisons pour cela.

Cette réponse avait été transmise quinze jours avant ce dimanche, et c'est pourquoi Alexey n'avait pas été chez Kolia, comme il en avait l'intention. Deux fois, pourtant, il avait envoyé Smourov chez Krasotkine, -et chaque fois il lui avait été répondu par un refus absolu et plein d'impatience. Kolia avait même ajouté que si Chestomazov venait le chercher lui-même, il n'irait jamais chez Iliioucha et qu'il tenait à ne pas être importuné davantage.

Smourov lui-même ignora jusqu'au dernier jour que Kolia avait résolu de rendre, ce dimanche, visite à Iliioucha, et ce n'est que la veille au soir que Kolia lui avait dit tout à coup de l'attendre à la maison le lendemain matin pour aller avec lui chez les Sneguirev ; mais il lui avait surtout recommandé de n'en parler à personne, car il désirait arriver sans être attendu.

Smourov avait obéi, mais il n'avait eu l'espérance de lui voir amener Joutchka qu'en raison de quelques paroles échappées par hasard : « Ce sont tous des ânes pour ne pouvoir trouver un chien s'il est vivant. »

Pourtant, quand Smourov fit part à Krasotkine de ses idées relatives à ce que le chien n'était peut-être pas perdu, son ami lui avait répondu d'un ton fort irrité :

— Il faudrait que je fusse un âne pour chercher dans la ville les chiens des autres quand j'ai mon Pérezvon. Et puis, il faut être fou pour penser qu'un chien qui a avalé une épingle puisse être encore en vie. Tout cela n'est que de la sentimentalité !

VII

Comment donc Alexey Chestomazov avait-il fait la connaissance d'Iliouchа et était-il devenu l'intime de sa famille ?

Un jour qu'Alexey, après avoir passé la grande place, s'engageait dans la ruelle Mikhailovska, il aperçut au bas du petit pont un groupe d'écoliers. C'étaient de jeunes gamins de neuf à douze ans tout au plus. Ils sortaient de classe et retournaient à la maison, portant leur sac sur le dos ou en bandoulière. Ils étaient vêtus indifféremment de jaquettes et de pardessus. Quelques-uns avaient des bottes à haute tige, avec des plis, de celles-là dont s'enorgueillissent certains enfants gâtés par des parents riches.

Le groupe d'enfants parlait de quelque chose avec une grande animation, et il était évident qu'on tenait conseil.

Alexey ne passait jamais indifférent auprès des enfants. À Moscou déjà il les fréquentait souvent. Il aimait en particulier les bambins de trois ans ; mais les écoliers d'une douzaine d'années étaient aussi ses amis. Aussi, bien qu'il fût préoccupé en ce moment, il eut envie d'aller près d'eux et d'engager conversation.

Tout en s'approchant, il examinait leurs visages roses et animés, et il s'aperçut que tous, ou à peu près, avaient des cailloux dans les mains.

À trente pas du groupe et près d'une haie se trouvait un autre gamin. C'était aussi un écolier portant le sac sur l'épaule et dont la taille annonçait dix ans, moins peut-être. II avait le teint pâle et l'air maladif. Ses petits yeux noirs étincelaient.

Il regardait avec une grande attention les six autres écoliers sortis avec lui de l'école, mais avec lesquels il paraissait en mésintelligence.

Alexey s'approcha, et s'adressant à un gamin aux joues roses et qui avait un veston noir, il lui dit :

— Quand j'avais aussi un sac comme le vôtre, on le mettait du côté gauche pour qu'on y pût prendre aisément avec la main droite. Vous le portez, vous, du côté droit, et cela est peu commode.

Sans rien de préconçu, Alexey commença la conversation sur cette observation toute spéciale, qui était cependant la meilleure chez un homme pour obtenir de suite la confiance d'un enfant, et surtout d'un groupe d'enfants. Il faut avec eux débuter avec un air sérieux et important comme si l'on était sur le pied d'égalité. Alexey savait cela d'instinct.

— Mais il est gaucher, répondit un autre gamin qui paraissait avoir environ onze ans et qui avait très bonne mine.

Les autres, curieusement, fixèrent aussitôt leurs yeux sur Alexey.

— II sait aussi lancer des pierres de la main gauche, fit un troisième.

Justement, à cet instant, une pierre tomba au milieu du groupe en effleurant le gaucher ; mais elle tomba plus loin sans toucher personne, bien que lancée par une main adroite et énergique.

C'était le gamin près de la haie qui avait envoyé cette pierre.

— Vise le bien et attrape-le, Smourov ! s'écrièrent les écoliers.

Smourov, le gaucher, n'avait pas attendu l'invitation et riposta tout de suite.

Il envoya un caillou à son adversaire, mais sans l'atteindre. L'autre renvoya une pierre dans le groupe, et ce fut Alexey qui la reçut douloureusement dans l'épaule.

Bien qu'il y eût trente pas de distance, on voyait cependant que les poches du petit étaient remplies de pierres.

— C'est vous qu'il a visé, c'est exprès qu'il l'a lancée sur vous. Vous êtes Chestomazov ! s'écrièrent en riant les gamins.

— Eh bien, feu ! tous ensemble !

Six pierres partirent du groupe en même temps.

Une pierre toucha le gamin à la tête et le renversa. Mais il fut vite debout, et il se mit à riposter avec rage dans la direction du groupe.

D'un côté et de l'autre s'engagea une fusillade nourrie, et l'on put voir que plusieurs des gamins avaient aussi dans leurs poches une provision de pierres.

— Que faites-vous là ! N'avez-vous pas honte, messieurs ! Six contre un, mais vous allez l'assommer !

Il quitta vivement le groupe, en s'ex-posant aux pierres et protégeant de

son corps le gamin qui était près de la haie.

Trois ou quatre des gamins s'arrêtèrent un instant.

— C'est lui qui a commencé le premier, dit d'une voix d'enfant irrité un gamin en blouse rouge. — C'est un vaurien. Tout à l'heure, dans la classe, il s'est jeté à coups de canif sur Krasotkine et l'a blessé jusqu'au sang. Krasotkine n'a pas voulu rapporter, mais il faut lui donner une bonne leçon…

— Mais pourquoi l'a-t-il fait ? Ne l'avez-vous pas exaspéré lui-même ?

— Tenez, voilà encore qu'il vous envoie une pierre dans le dos. Il vous connaît bien, firent les enfants. C'est à vous qu'il en veut maintenant, et plus à nous.

— Allons, encore une fois, tous ensemble. Ne le rate pas, Smourov !

Et la fusillade recommença, plus dangereuse cette fois.

Le gamin près de la haie reçut une pierre en pleine poitrine. Il jeta un cri, puis se mit à pleurer et s'enfuit en remontant la rue.

— Ah ! ah ! il a eu peur cette fois ; il se sauve… Motchalka ! [1] s'écriait-on dans le groupe.

— Vous ne savez pas encore, Chestomazov, quelle canaille il fait. Le tuer ne serait pas assez, répéta le gamin au veston, l'œil enflammé. C'était celui qui paraissait le plus âgé du groupe.

— Et qu'est-ce qu'il fait ? demanda

Alexey. Est-ce qu'il rapporte, ou quoi ?…

Les gamins se regardèrent entre eux avec un sourire.

— Vous allez, je crois, dans la même direction que lui ; eh bien, rattrapez-le. Vous voyez, il s'est arrêté et vous attend.

— Il vous regarde, répétèrent les autres.

— Demandez-lui donc s'il aime une motchalka de bains toute défaite. Entendez-vous, demandez-lui ça.

Un rire général accueillit ces paroles. Alexey regardait les enfants qui le regardaient aussi.

— N'y allez pas, il va vous faire du mal, s'écria Smourov.

— Messieurs, je ne lui parlerai pas de motchalka, car c'est probablement avec cela que vous l'irritez ; mais il me dira pourquoi vous le haïssez pareillement.

— C'est cela, demandez-le-lui, demandez-le-lui ! firent en riant les gamins.

Alexey passa le petit pont et se dirigea, en suivant la haie, du côté du gamin si détesté.

— Prenez garde ! criaient les enfants derrière lui, il n'aura pas peur de vous et vous enverra aussi un coup de couteau sans crier gare, comme il a fait à Krasotkine.

Le gamin l'attendait sans bouger. Quand Alexey fut plus près, il aperçut un enfant qui paraissait avoir neuf ans tout au plus ; il était chétif et de petite taille ; sa figure était longue et pâle, ses yeux étaient grands et sombres, et il regardait Alexey d'un air méchant.

Il portait un pardessus très usé qui n'était plus à sa taille ; les manches trop courtes laissaient voir ses bras nus. Son pantalon avait au genou droit une large pièce, et l'on voyait à l'extrémité de sa botte, à l'endroit du pouce, un grand trou mal dissimulé avec de l'encre. Les deux poches de son pardessus étaient bondées de pierres.

Alexey s'arrêta devant lui, à deux pas, en l'interrogeant du regard.

Le gamin devinant aux regards d'Alexey qu'il n'était pas venu dans une intention hostile quitta son attitude provocante et lui adressa le premier la parole.

— Je suis seul, et ils sont six ; et tout seul je les battrai ! s'écria-t-il les yeux flamboyants.

— Une pierre a dû vous frapper en vous faisant beaucoup de mal, remarqua Alexey.

— Et moi j'ai atteint Smourov à la tête, fit l'autre.

— Ils m'ont dit là-bas que vous me connaissiez et que vous m'aviez jeté une pierre parce que vous m'en voulez de quelque chose, dit Alexey.

Le gamin jeta sur lui un regard triste.

— Je ne vous connais pas. Me connaissez-vous ? demanda de nouveau Alexey.

— Fichez-moi la paix ! répondit le gamin d'un air irrité, mais sans bouger de place, comme s'il attendait quelque chose, et de nouveau il le regarda en dessous.

— C’est bien, je m’en vais. Seulement je ne vous connais pas et je ne viens pas pour vous irriter. Ils m’ont bien dit le moyen de le faire, mais je ne veux pas m’en servir. Adieu.

— Moine en culottes ! s’écria le gamin sans quitter Alexey de ses yeux méchants et provocants. Et il prit position, en prévision de ce qu’Alexey allait se jeter sur lui. Mais celui-ci se retourna, regarda encore le gamin et s’en alla.

À peine avait-il fait trois pas qu’il sentit une pierre l’atteindre fortement dans le dos.

— Alors c’est par derrière que vous attaquez. Ils m’ont donc dit la vérité en m’affirmant que vous frappiez par derrière, dit Alexey en se retournant.

Mais cette fois le gamin, furieux, lui envoya une seconde pierre droit au visage.

Alexey eut heureusement le temps de parer avec son bras et la pierre l’atteignit au coude.

— Vous n’avez donc pas honte ? Mais qu’est-ce que je vous ai fait ? s’écria-t-il.

Le gamin, toujours silencieux et provocant, s’attendait à ce qu’Alexey se fut jeté sur lui. Mais voyant qu’alors même il ne le faisait point, il fut pris d’une rage de bête fauve, bondit de sa place et se jeta sur Alexey si rapidement que ce dernier n’avait pas eu le temps de faire un mouvement avant que la gamin, baissant la tête et lui saisissant de ses deux mains la main gauche, lui eût pris le médium entre les dents. II ne lâcha pas prise pendant près de dix secondes. Alexey poussa un cri de douleur en s’efforçant de dégager son doigt. Enfin le gamin le lâcha et revint se camper devant lui.

Le doigt d’Alexey était entamé profondément et jusqu’à l’os. Le sang avait jailli.

Le jeune homme prit son mouchoir et y enveloppa son doigt blessé, en le serrant fortement. Cette opération dura presque une minute pendant laquelle le gamin resta à la même place, attendant.

Enfin, Alexey jeta sur lui son doux regard.

— Allons, c’est bien, lui dit-il, vous voyez quel mal vous m’avez fait. Cela vous suffit, n’est-ce pas ? Dites-moi maintenant pourquoi vous m’en vouliez ?

Le gamin le regarda tout surpris.

— Bien que je ne vous connaisse pas du tout et que je vous voie pour la première fois, continua Alexey de sa voix tranquille, je ne puis croire que je ne vous aie rien fait, car vous ne vous seriez pas vengé de moi si cruellement. Dites-moi donc ce que j'ai fait et quelle est ma faute à votre égard ?

Au lieu de répondre, le gamin se mit à pleurer à haute voix et se sauva.

Alexey le suivit à pas lents dans la même direction, et longtemps encore, il vit le gamin courir au loin, sans se ralentir ni détourner la tête, et toujours en pleurant.

Il décida donc de le retrouver quand il en aurait le temps et de résoudre une énigme qui l'avait vivement frappé.

VIII

Ce fut le hasard qui apporta à Alexey la solution de l'énigme.

Il se trouvait un jour dans le salon de Katérina Ivanovna, la fiancée de son frère aîné Dimitri.

— J'ai un grand service à vous demander, Alexey Fédorovitch, lui dit tout à coup celle-ci en lui tendant deux billets de cent roubles.

Katérina Ivanovna s'efforçait, en lui parlant, de donner à sa voix un ton calme et naturel.

— Il y a quelques jours, Dimitri Fédorovitch a commis une action injuste et même coupable. Il y a ici un lieu mal fréquenté, un tractir, où il a rencontré ce même capitaine en retraite que votre père employait pour certaines affaires d'argent. On ne sait pourquoi Dimitri Fédorovitch eut une discussion avec ce capitaine, et devant tout le monde, il le prit par la barbe, le conduisit jusqu'à la rue dans cette position humiliante, et longtemps encore il le traîna ainsi. On m'a raconté que le fils de ce capitaine, qui est élève à l'école de la ville, un tout jeune enfant, assistait à ce spectacle, courait près de son père et pleurait à chaudes larmes, en suppliant tout le monde de le défendre. Personne n'écouta l'enfant et l'on se moqua de lui.

Pardonnez-moi, Alexey Fédorovitch, mais je ne puis me sou venir sans une émotion pénible de cette action indigne, .une action que Dimitri Fédorovitch a seulement pu commettre dans la colère et dans la passion. Je n'ai même pas la force de vous raconter tout cela, et je m'y embrouille. J'ai pris des renseignements sur cet homme humilié et j'ai appris qu'il est très pauvre. Il s'appelle Sneguirev. Il a commis je ne sais quelle faute étant au service, pour laquelle on l'a mis à la retraite. Il a une femme folle, deux enfants malades, et il est tombé avec eux dans la plus profonde indigence. Depuis longtemps il habite notre ville ; il a fait jadis des écritures, mais il n'a plus maintenant aucun travail. Alors j'ai pensé à vous. Je ne sais pas si je m'explique bien… Je voulais vous prier, Alexey Fédorovitch, mon bon Alexey Fédorovitch, d'aller le trouver, d'entrer chez ce capitaine sous un

prétexte quelconque, et délicatement, avec prudence, comme vous seul savez le faire (Alexey rougit), de lui faire accepter ce secours de deux cents roubles. Il acceptera certainement, c'est-à-dire qu'il faudra le persuader… Ou bien non, comment dire cela ! Ce n'est pas, voyez-vous, un prix pour acheter la paix et l'empêcher de porter plainte, comme il voulait le faire, mais simplement à titre sympathique, pour lui venir en aide. C'est moi, la fiancée de Dimitri Fédorovitch, et non lui, qui le fait… En un mot, vous ferez vous-même ce qu'il faudra. J'y serais bien allée moi-même, mais vous saurez mieux que moi. Il habite dans la rue Oziornaia, dans la maison de Mme Kalmykov. Faites cela pour moi, Alexey Fédorovitch… Maintenant, je suis un peu fatiguée. Au revoir.

IX

Il y avait dans la commission de Katérina Ivanovna une circonstance qui avait extrêmement frappé Alexey : quand elle lui parlait du gamin, de l'écolier, fils du capitaine, qui pleurait et criait en courant auprès de son père, la pensée lui était venue que ce gamin devait être certainement celui-là même qui lui avait mordu le doigt quand il lui avait demandé en quoi il pouvait l'avoir offensé.

Maintenant, pendant qu'il se dirigeait vers la maison du capitaine, il en était presque certain, et sans savoir pourquoi.

Il n'eut pas beaucoup de peine à trouver dans la rue Oziornaia la maison de la dame Kalmykov.

C'était une vieille maisonnette qui penchait un peu de côté, avec un seul étage et trois fenêtres seulement sur la rue. La cour de la maison était sale, et il y avait dans cette cour une vache qu'on laissait là toute seule. De la cour on passait dans un vestibule ; à gauche s'ouvrait la porte du logis de la vieille propriétaire, qui y habitait avec sa fille, déjà vieille aussi. Je crois que toutes deux étaient sourdes.

Quand Alexey eut demandé la demeure du capitaine et eut répété plusieurs fois sa question, l'une d'elles comprit enfin qu'on demandait son locataire et désigna la porte en face, qui conduisait dans une izba, car ce n'était qu'une simple izbaque l'appartement du capitaine.

Alexey prenait le loquet pour ouvrir quand il fut frappé par le silence extraordinaire qui régnait de l'autre côté. Il savait, d'après le récit de Katérina Ivanovna, que le capitaine avait une famille. « Ou bien ils dorment tous, ou bien, m'entendant venir, ils attendent que j'entre. Il vaut mieux frapper d'abord. »

Il frappa. Quelques secondes de silence s'écoulèrent ; enfin une voix forte, avec une mauvaise humeur feinte, cria de l'intérieur : « Qui est là ? »

Alexey ouvrit alors la porte et franchit le seuil. Il fut frappé tout d'abord par l'aspect misérable de cet intérieur.

II y avait sur la table un poêlon avec des restes d'oeufs sur le plat ; à côté un morceau de pain où l'on avait mordu, puis un litre contenant un reste bien mince d'eau-de-vie.

Auprès du lit de gauche, sur une chaise, était une femme qui avait l'air d'une dame dans sa robe d'indienne. Son visage était jaune et maigre, ses joues étaient creusées profondément et trahissaient à première vue la maladie. Les regards de cette dame surprirent surtout Alexey. Ces regards étaient à la fois interrogateurs et hautains.

Pendant que le visiteur s'expliquait avec le maître de la maison, elle ne les quittait pas de ses grands yeux foncés, regardant alternativement l'un et l'autre.

Près de cette dame, dans l'angle de la fenêtre gauche, se trouvait une jeune fille au visage plutôt laid qu'agréable, aux cheveux roux et clairsemés, pauvrement vêtue et pourtant propre. Elle considérait Alexey avec méfiance.

Il y avait encore auprès du lit une autre créature, et bien pitoyable : une jeune fille d'une vingtaine d'années, sans pieds ; ses béquilles étaient posées près d'elle, entre le lit et le mur. Les yeux extrêmement beaux et bons de la jeune fille contemplaient Alexey avec une douceur tranquille.

Devant la table, celui qui mangeait sans doute le reste d'œufs sur le plat, était un homme de petite taille, de quarante-cinq ans environ, maigriot et de faible constitution. Ses cheveux et sa barbiche étaient roux et rares et avaient beaucoup de ressemblance avec une motchalka défaite.

Cette comparaison et le mot de motchalka frappèrent tout de suite l'esprit d'Alexey. Sans doute, c'était cet homme qui avait crié t qui est là f » derrière la porte, car il n'y avait pas d'autre homme dans la chambre.

En voyant entrer Alexey il se leva vivement du banc où il était assis, et, s'essuyant avec une serviette trouée, il se précipita à la rencontre de son hôte.

— C'est un moine qui vient demander l'aumône pour son couvent. Allons ! il a bien choisi son endroit, dit à haute voix la jeune fille du coin de gauche.

Mais l'homme se retourna à ces mots vers la jeune fille et lui répondit d'une voix où perçait l'émotion :

— Non, VarvaraNikolaïevna, cen'est pas cela, vous n'y êtes pas.

— Permettez-moi donc à mon tour de vous demander qui vous amène en

ces parages ? dit-il en se tournant vers Alexey.

Alexey examina attentivement son interlocuteur, qu'il voyait pour la première fois. Il y avait en cet homme quelque chose de gauche, d'affairé, d'irrité. On voyait qu'il venait déboire, mais il n'était pas ivre. Son visage exprimait une sorte d'effronterie extrême, et aussi, chose étrange, une visible lâcheté.

Il avait l'air d'un homme qui a été longtemps obligé de se soumettre, qui a beaucoup souffert, mais qui s'est libéré enfin et qui veut se montrer ; il ressemblait encore à un homme qui voudrait bien vous frapper, mais qui comprend que c'est lui qui sera frappé par vous. Dans ses paroles, dans l'intonation de sa voix aigrelette, on trouvait une sorte d'humour et de bouffonnerie, tantôt caustique et tantôt craintive, mais qui ne gardait jamais de mesure et se dissimulait toujours. Sa question sur « les parages » avait été posée comme par un homme en proie à la fièvre. Ses yeux étaient grands ouverts, et il s'approcha si près d'Alexey que celui-ci recula instinctivement.

Il portait un veston de nankin de couleur sombre, très usé, très rapiécé et couvert de taches. Son pantalon était fait d'une sorte d'étoffe très mince de couleur trop claire et en dehors de toute mode, chiffonné par le bas et tellement ratatiné qu'il avait l'air d'un gamin grandi trop vite.

— Je suis… Alexey Chestomazov…

— Je le comprends très bien, répondit l'autre d'un ton sec et tranchant, en montrant qu'il connaissait déjà le nouveau venu.

— Je suis, moi, le capitaine Sneguirev. Je voudrais néanmoins bien connaître quel mobile…

— Mais je suis venu comme cela… À vrai dire j'aurais désiré vous dire un mot… si vous le permettez.

— En ce cas, voilà la chaise, daignez prendre place, car on disait dans les anciennes comédies : « Daignez prendre place. »

Et le capitaine saisit rapidement une chaise, une simple chaise de bois, et la plaça au milieu de la chambre ; puis prit pour lui une autre chaise, s'assit en face d'Alexey, tout près, si près même que leurs genoux se touchaient presque.

— Nikolaï Iliitch Sneguirev's,[2] ancien capitaine's dans l'infanterie russe,

ayant eu beaucoup de malheurs, mais capitaine tout de même. Je devrais plutôt dire capitaine des S et non pas Sneguirev, car ce n'est que dans la seconde partie de ma vie que j'ai commencé à pratiquer les S en parlant. On acquiert cela dans l'humiliation.

— C'est vrai, dit Alexey avec un sourire ; seulement est-ce volontairement ou involontairement qu'on l'acquiert ?

— Dieu m'est témoin que c'est involontairement. Presque toute ma vie j'ai parlé sans ces S, puis je suis tombé et me suis relevé avec les S. C'est une force supérieure qui nous change. En somme, je vois que vous vous intéressez beaucoup aux questions modernes. Pourtant, comment donc ai-je pu vous inspirer tant de curiosité, car je vis dans un milieu où il est impossible de recevoir des visites ?

— Je suis venu… précisément au sujet de cette affaire…

— Précisément pour cette affaire ? interrompit le capitaine avec impatience.

— Oui, à propos de votre rencontre avec mon frère Dimitri Fédorovitch.

— Mais quelle rencontre ? Ne serait-ce pas celle-là où il fut question de motchalka, d'une motchalka de bains ? dit-il tout à coup en se rapprochant encore d'Alexey, et cette fois au point de lui heurter les genoux. Ses lèvres se serrèrent au point que sa bouche ne faisait plus qu'un trait.

— De quelle motchalka parlez-vous ? murmura Alexey.

— C'est pour se plaindre de moi qu'il est venu, papa ! s'écria la petite voix du gamin qu'Alexey avait rencontré.

— Cette voix partait de derrière le rideau qui coupait le coin de la chambre.

— C'est moi qui lui ai mordu le doigt. Le rideau se tira et Alexey aperçut son jeune ennemi, dans le coin, sous les icônes, sur sa couchette arrangée sur le banc et la chaise.

— Le gamin avait sur son lit son petit paletot et une vieille couverture ouatée. Il paraissait malade, et ses yeux en feu trahissaient la fièvre. Il regardait Alexey sans crainte cette fois, comme s'il semblait dire : maintenant je suis à la maison et n'ai pas peur que tu me touches.

— De quel doigt mordu s'agit-il ? s'écria le capitaine en quittant sa

chaise. C'est à vous qu'il a mordu le doigt ?

— Oui, c'est à moi. Il se battait à coups de pierres avec des gamins. Il était seul contre six. Je me suis approché. Il m'a alors jeté aussi une pierre, puis une seconde à la tête. Je lui ai demandé alors ce que je lui avais fait ; mais pour toute réponse il s'est jeté sur moi et, sans que je sache pourquoi, m'a mordu le doigt très douloureusement.

— Je veux le fouetter de suite. Oui, tout de suite !

— Mais je ne suis pas venu me plaindre et n'ai fait que vous raconter comment cela s'est passé. Il me semble d'ailleurs qu'il est malade en ce moment.

— Et vous avez vraiment pensé que j'allais le fouetter ? Que j'allais tout de suite prendre Iliousha et le fouetter là, devant vous, pour votre entière satisfaction ? Est-ce qu'il vous faut ça tout de suite ?

— Et le capitaine se retourna vers Alexey avec un geste, comme s'il voulait se jeter sur lui.

— Je regrette beaucoup, monsieur, pour votre cher petit doigt ; mais avant que je fouette Iliousha, ne voulez-vous pas que je coupe immédiatement devant vous mes quatre doigts pour votre pleine satisfaction ! J'espère que quatre doigts suffiront à satisfaire votre soif de vengeance et que vous ne demanderez pas le cinquième ?…

— Il s'arrêta tout à coup comme suffoqué. Chaque trait de son visage changeait et se convulsait, et son regard était devenu tout à fait provocant. Il paraissait en proie à un accès de rage.

— Je crois maintenant avoir compris, fit doucement Alexey sans quitter sa chaise. Votre fils est un bon fils, qui aime son père, et il s'est jeté sur moi comme sur le frère de votre offenseur.

— Je comprends tout à présent, répétait-il d'un air songeur. Mais mon frère, Dimitri Fédorovitch, s'est repenti de son action, j'en suis sûr, et s'il pouvait seulement vous revoir chez vous, ou plutôt à l'endroit même de l'offense, il vous demanderait pardon devant tout le monde si vous le désirez.

— C'est-à-dire vous dites qu'il m'a arraché la barbe et que maintenant il n'a qu'à s'excuser pour que tout soit fini et moi satisfait.

— Non, bien au contraire, il fera tout ce que vous voudrez, et comme

vous le voudrez.

— De sorte que si je demandais à Son Excellence de se mettre à genoux devant moi, dans ce même tractir qui a nom « la Capitale », au milieu de la place, il s'exécuterait ?

— Oui, il se mettrait à vos genoux.

— Vous me comblez ! vous me comblez et me touche zjusqu'aux larmes ! Je ressens profondément toute la générosité de monsieur votre frère. Permettez-moi donc de me présenter tout à fait à vous, avec ma femme, ma fille et mon fils, mes rejetons… Si je meurs, qui les aimera ? Pendant que je vis encore, qui donc, sinon eux, m'aimera, moi, être misérable ? C'est une grande consolation que le Seigneur a donnée à des hommes comme moi, car il faut aussi que les hommes de mon espèce soient aimés.

— Ah ! oui ! c'est bien vrai ! s'écria Alexey.

— Mais cessez donc enfin de faire le paillasse. S'il vient devant vous un imbécile, vous vous mettez aussitôt en quatre devant lui ! dit à son père avec indignation et d'un geste de mépris et de dégoût la jeune fille qui était près de la fenêtre.

— Patientez un peu, Varvara Nikolaievna, laissez-moi suivre la filière, lui dit le père d'un ton impératif, mais tout en l'approuvant du regard.

— Nous avons un caractère comme cela, nous, fit-il en s'adressant à Alexey :

Et dans toute la nature
Il ne voulait bénir.

C'est-à-dire qu'il le faudrait dire au féminin : elle ne voudrait pas bénir…

Permettez-moi donc de vous présenter maintenant à ma femme : Arina Petrovna, une dame sans pieds, de quarante-trois-ans. Ses pieds marchent, mais pas trop. Elle est d'une classe inférieure.

Arina Pétrovna, déridez-vous, c'est Alexey Fédorovitch Chestomazov.

Levez-vous Alexey Fédorovitch.

Il lui prit le bras avec une force à laquelle celui était loin de s'attendre et le contraignit à se lever.

— C’est à une dame que vous vous présentez, il faut vous lever.

Ce n’est pas, maman, ce Chestomazov, lequel… hum… etc., mais son frère qui brille des plus douces qualités. Permettez-moi, Arina Pétrovna, permettez-moi maman, et tout d’abord, de baiser votre main.

Et, respectueusement, tendrement même, il baisa la main de sa femme.

La jeune fille qui était près de la fenêtre se détourna indignée de cette scène, tandis que le visage hautain et interrogateur de la femme s’attendrit tout à coup.

— Bonjour, asseyez-vous, monsieur Tchernomazov, dit-elle.

— Chestomazov, maman, Chestomazov ; nous sommes des simples, dit-il tout bas à Alexey.

— Eh bien, Chestomazov ou autrement, qu’est-ce que cela me fait. Pour moi, c’est Tchernomazov. Asseyez-vous donc ; pourquoi vous fait-il lever ?

Une dame sans pieds, il vous a dit. Mais non, j’ai bien mes pieds, mais devenus bouffis comme des casseroles, tandis que moi-même je desséchais. Ah ! j’étais bien grasse jadis. Et maintenant c’est comme si j’avais avalé une aiguille…

— Nous sommes des simples ! nous sommes des simples ! souffla le capitaine.

— Papa, ah papa ! dit tout à coup la jeune fille bossue, restée jusque-là silencieuse, et elle couvrit ses yeux de son mouchoir.

— Bouffon ! fit grossièrement la jeune fille assise auprès de la fenêtre.

— Voyez-vous ce qui se passe chez nous, dit la maman en étendant les mains et en désignant ses filles. Ce sont comme des nuages qui passent. Les nuages s’en vont et de nouveau c’est notre musique. Avant, quand nous étions militaires, il venait chez nous beaucoup de monde. Je ne vous dis pas cela, petit père, à propos de cette affaire. Qui aime quelqu’un, qu’il l’aime ! La femme du diacre est alors venue chez nous et dit : « Alexandre Alexandrovitch est une bonne âme, mais Anastasia Pétrovna, qu’elle dit, est un rejeton de l’enfer. » — Eh bien ! lui répondisse, c’est suivant la façon qu’on estime quelqu’un. Quant à toi, tu es petite, mais tu sens bien mauvais, c Et toi, me répond-elle, tu dois rester dans l’obéissance. » — Ah ! toi, vaurienne, à qui es-tu venue donner des leçons ? « Moi, qu’elle dit, j’aspire

de l'air pur et toi de l'air empesté. » — Demande donc alors, que je lui réponds, à tous les officiers si c'est moi ou une autre qui a de l'air impur ? Et depuis ce temps-là, cela me pèse sur le cœur tellement que, la veille, j'étais assise ici, comme maintenant, et je vois entrer le même général qui est venu ici pendant la semaine de Pâques.

— Eh quoi donc, Votre Excellence, lui dis-je, est-ce qu'une noble dame ne peut aspirer librement son air ?

« Oui, me répondit-il ; seulement il faut que vous ouvriez la porte et la fenêtre, car sans cela l'air n'est pas bon ici. »

Et voilà ! Ils sont tous comme cela. Et qu'est-ce que cela leur fait, mon air ? Les morts sentent plus mauvais que cela. Moi, dis-je, je ne gâte pas votre air. Eh bien, je veux me faire faire des bottines et je m'en irai. Mes petits pères, mes chers petits pigeons, ne faites pas de reproches à votre propre mère ! Nikolaï ! mon petit père ! n'est-ce pas moi qui l'ai comblé de bonheur ? Et pourtant il n'y a pour m'aimer que le petit Iliocha quand il vient de sa classe. Hier, il m'a apporté une pomme. Pardonnez-moi, mes petits pères, mes chers petits pigeons, pardonnez à votre propre mère. Pardonnez-moi, toute abandonnée que je suis. Et pourquoi mon air vous dégoûte-t-il tant ?…

Et la pauvre folle se mit soudain à pleurer.

Le capitaine se précipita auprès d'elle.

— Maman, ma petite maman, ma chère colombe, assez ! Tu n'es pas abandonnée, tout le monde t'aime, tout le monde t'adore.

Et il recommença à lui baiser les mains et à lui caresser le visage. Puis il prit la serviette et il essuya prestement les larmes de la folle. Alexey crut même voir qu'il pleurait aussi.

— Eh bien ! avez-vous vu ? avez-vous entendu ? lui disait-il en lui mon trant de la main la pauvre insensée.

— Je vois, j'entends, murmura Alexey.

— Papa ! papa ! Voyons, avec lui… laisse-le donc, papa !… s'écria tout à coup le gamin en se soulevant sur son lit et en regardant son père avec des yeux enflammés.

— Mais cessez donc à la fin de faire ainsi le bouffon et de faire montre de vos manières stupides qui jamais n'aboutissent à rien !… s'écria Varvara

Nicolaievna, mise cette fois hors d'elle, et elle frappa le parquet du pied.

— C'est bien que vous vous soyez fâchée, Varvara Nikolaievna, et je vais tout de suite vous satisfaire. Eh bien, mettez votre petit chapeau, Alexey Fédorovitch ; je prendrai, moi, ma casquette et nous sortirons. J'ai un petit mot à vous dire très sérieux, seulement pas ici… Cette demoiselle assise là est ma fille, Nina Nikolaievna. J'ai oublié de vous la présenter. C'est un ange de Dieu et en chair qui est venu chez nous, pauvres mortels… Pouvez-vous seulement comprendre cela ?

— Voyez-vous comme il tremble ; on dirait qu'il est pris d'épilepsie, murmura indignée Varvara Nicolaievna.

— Et celle-ci, qui frappe du pied et qui tout à l'heure me traitait de paillasse, c'est aussi un ange de Dieu en chair. Et elle avait raison de me traiter ainsi… Mais allons, maintenant, Alexey Fédorovitch, il faut en finir.

Et prenant Alexey par la main, il le conduisit jusque dans la rue.

X

— Quel bon air ! Chez nous, à vrai dire, il ne fait pas trop bon… et même sous tous les rapports. Allons doucement, monsieur, je vous prie. J'aurais bien voulu vous distraire.

— J'ai aussi une très importante affaire à vous communiquer, fit Alexey, seulement je ne sais pas par où commencer.

— Comment ne comprendrais-je pas que votre visite n'est pas sans but. Vous ne seriez certes jamais venu me voir si vous n'aviez eu affaire avec moi. Ou bien vraiment seriez-vous venu pour vous plaindre de mon fils ? Mais je comprends assez que ce n'est pas cela. À propos, parlons donc un peu de mon gamin ; là, je ne pouvais pas vous expliquer tout, mais je veux vous raconter en détail comment la scène s'est passée. La Motchalka était, voyez-vous, beaucoup plus épaisse jadis, je veux dire il y a huit jours. C'est de ma barbiche que je parle, car c'est à ma barbiche que les écoliers ont donné ce nom de Motchalka.

Eh bien, voilà donc que votre frère Dimitri Fédorovitch me tire par la barbiche, et pour un rien. C'est une fantaisie qu'il a eue à un moment qu'il était monté : je suis tombé sous sa main, et il m'a ainsi traîné du tractir jusque sur la place. Justement les écoliers sortaient alors de leur classe, et Iliouchа é tait parmi eux. Quand il m'aperçut en cet état, il se précipita vers moi. Papa ! me crie-t-il. Il se cramponne à moi, il m'embrasse, il veut m'arracher, et crie à mon offenseur : « Laissez-le ! laissez-le ! c'est mon papa ! Pardonnez-lui, pardonnez-le, disait-il encore. » Dimitri Fédorovitch lui prend ses petites mains et la sienne ; l'enfant la baise.

Je me souviens toujours de cette petite figure qu'il avait en ce moment-là. Je ne l'ai jamais oubliée, je ne l'oublierai jamais !

— Je vous jure, s'écria Alexey, que mon frère vous exprimera son repentir de la façon la plus sincère et la plus complète. Quand bien même il devrait se mettre à genoux à cette même place. Je l'y contraindrai, autrement il ne sera plus mon frère !

— Ah ! ah ! Alors tout cela n'est qu'en projet. Ce n'est donc pas de sa part que vous venez, mais uniquement poussé par la noblesse de vos sentiments. Il fallait alors me le dire. Eh bien, dans ce cas, permettez-moi de vous raconter comment il a exprimé, lui, ses sentiments de haute noblesse et de chevalerie.

Quand il eut fini de me traîner par ma Motchalka et qu'il me laissa libre : « Toi, me dit-il, tu es un officier, et moi aussi. Si tu peux trouver pour témoin un honnête homme, envoie-le-moi, je te donnerai satisfaction, bien que tu sois une canaille ! » Voilà ce qu'il m'a dit. Quel esprit vraiment noble et chevaleresque ! Nous nous sommes alors retirés avec Iliioucha, tandis que ce tableau filial et généalogique se gravait pour toujours dans l'âme de l'enfant. Non, ce n'est pas à nous d'avoir ces sentiments des nobles. Et puis, jugez-en vous-même. Vous avez daigné tout à l'heure entrer dans mon château, et qu'y avez-vous vu ? Trois dames : Tune sans pieds et folle, l'autre sans pieds et bossue, la troisième avec ses pieds, mais déjà trop intelligente, une étudiante qui cherche à aller à Petersbourg pour revendiquer sur les bords de la Neva les droits de la femme russe. Je ne parle pas d'Iliioucha. Il n'a que neuf ans. Je suis donc tout seul sur la terre. Et si je venais à mourir que deviendraient-ils tous ? Je vous le demande un peu ? Et puisqu'il en est ainsi, si moi je le provoque en duel et qu'il me tue, alors qu'arrivera-t-il ? Que deviendront-ils tous ? Et ce sera pis encore s'il ne me tue pas et ne fait que m'estropier. Il me sera impossible de travailler, et la bouche restera quand même. Qui donc alors fournira à ma bouche et qui leur donnera à manger à eux ? Peut-être qu'au lieu d'envoyer Iliioucha à l'école, je l'en verrai mendier. Voilà donc pour moi le résultat si je le provoque en duel. Ce sont des billevesées, des bêtises, que tout cela, et rien de plus.

— Il vous demandera pardon, il le fera au milieu de la place et vous saluera jusqu'à terre, répéta Alexey, les yeux pleins de flamme.

— Je voulais porter plainte, continua le capitaine. Mais ouvrez donc notre code. Pourrais-je obtenir grande satisfaction pour l'insulte de mon offenseur. Et voilà encore que sa maîtresse Agrafena m'appelle et me dit : « N'ose même y penser. Si tu l'appelles en jugement, je tournerai les choses moi de telle façon qu'on saura désormais qu'il ne t'a battu que parce que tu es un

voleur, et c'est toi alors qui aura à répondre devant les juges. »

Dieu seul sait de quel vol il s'agit et d'après les ordres de qui, comme unpauvre père que je suis, j'ai agi. N'est-ce pas sur ses ordres à elle et sur ceux de votre père Fédor Pavlovitch que je l'ai fait ?

— De plus, m'a-t-elle dit encore, je te chasserai pour toujours et tu ne gagneras plus rien chez moi. Je le dirai à mon marchand (c'est ainsi qu'elle appelle le vieux qui l'entretient), et il te chassera lui aussi. » Et j'ai pensé alors que si le marchand aussi me chassait, je ne saurais plus où travailler. Je n'ai plus qu'eux deux, car votre père, Fédor Pavlovitch, non seulement a cessé d'avoir confiance en moi pour une raison qui n'a rien à faire ici, mais encore, tout en ayant ma signature, il a voulu me traîner devant le juge. Et voilà comment il m'a fallu me taire…

Mais permettez-moi maintenant de vous demander : Vous a-t-il bien douloureusement mordu votre petit doigt, mon Iliocha ? Je n'ai pas voulu entrer dans ce détail étant dans mon château.

— Oui, fort douloureusement, et il était très irrité. Il s'est vengé sur moi comme sur un Chestomazov, je le comprends maintenant. Mais si vous aviez vu comme ils se jetaient des pierres, lui et ses camarades. C'est très dangereux. Ils pourraient s'entre-tuer. Ce sont des enfants inconsidérés, mais la pierre vole et peut casser la tête.

— Et il en a déjà reçu des pierres. Pas à la tête, mais à la poitrine. Il en a reçu une aujourd'hui un peu au-dessus de l'endroit du cœur. Il y a sur cette place un bleu. Il est rentré en pleurs, gémissant, et voilà qu'il est tombé malade.

— Mais savez-vous que c'est lui qui tombe le premier sur les autres. Il est très irascible. Les gamins m'ont raconté qu'il avait déjà donné un bon coup de canif dans la jambe à l'un d'eux, à Krasotkine.

— Oui, je sais cela, c'est dangereux. Krasotkine est le fils d'un fonctionnaire, il peut encore en résulter une affaire…

— Je vous conseillerai, continua Alexey avec chaleur, de ne pas l'envoyer pendant quelque temps à l'école. Sa colère s'apaisera peu à peu…

— Colère ! répéta avec feu le capitaine, oui, c'est bien de la colère. Une grande colère dans un petit être. Vous ne vous doutez pas de cela, vous.

Permettez-moi de vous le raconter en détail. Depuis cet événement, voyez-vous, tous les écoliers de sa classe ont commencé à le taquiner avec ce sobriquet de Motchalka. Les enfants à l'école sont des êtres cruels. Pris chacun en particulier, ce sont des anges, mais ensemble, et à l'école surtout, ils sont souvent bien cruels. Alors, quand ils se furent mis ainsi à l'irriter, le sentiment de l'honneur se révolta en Iliioucha. Un gamin ordinaire, un fils faible se serait abaissé, aurait eu honte pour son père ; celui-là s'est levé seul contre tous pour prendre sa défense. Pour son père ! pour la vérité ! pour la justice ! Car ce qu'il a enduré en baisant les mains de votre frère et en lui criant : « Pardonnez à papa ! pardonnez à papa ! » Dieu seul et moi le savent. Et c'est ainsi que nos enfants — pas les vôtres, les nôtres — les enfants des humiliés, mais de noble sentiment, apprennent la vérité sur la terre, même à l'âge de neuf ans ! Les riches ne connaissent pas cela. Ceux-là, leur vie entière, n'iront pas à cette profondeur. Mais lui, mon Iliioucha, quand sur cette place il a baisé ces mains, il a compris toute la vérité. Et cette vérité, quand il l'eût comprise, il l'a gravée en lui pour toute l'éternité.

Et en disant ces mots, le capitaine, dans une sorte d'extase, frappait sa main gauche de son poing droit comme pour mieux montrer comment la vérité avait frappé Iliioucha.

— Le même jour, il fut en proie à la fièvre, et il ne m'adressa pas la parole. Je le voyais seulement m'observer et me regarder dans son coin, puis se pencher vers la fenêtre et faire semblant d'étudier sa leçon. Mais je voyais bien, moi, que ce n'était pas sa leçon qu'il avait dans la tête. La nuit, il délira.

Le lendemain j'ai bu un bon coup, et je ne me souviens pas trop de cette journée ; oui, j'ai bu, malheureux pécheur que je suis, par chagrin. La maman se mit à pleurer, — et j'aime bien la maman. — Alors je me suis enivré avec le dernier argent que j'avais. Vous, monsieur, ne me méprisez pas trop. En Russie, les gens ivres sont les meilleurs. Les meilleurs d'entre les gens sont aussi chez nous les plus ivrognes.

J'étais alors couché, et je ne me souviens pas bien de ce que faisait en ce moment Iliioucha. Ce fut pourtant ce jour-la que dès le matin les gamins se moquèrent de lui à l'école : « Motchalka, lui criaient-ils ! On a traîné ton père hors du tractir par sa Motchalka, et toi tu courais auprès en demandant

pardon. » Le troisième jour, quand il rentra de l'école, je l'observai ; il était tout changé, tout pâle. Qu'as-tu, lui dis-je ? II ne me répond pas. Mais dans mes appartements on ne peut pas trop parler, sans quoi la maman et les demoiselles peuvent s'occuper de la conversation. Mes demoiselles, d'ailleurs, avaient déjà tout appris dès le premier jour. Varvara Xikolaievna grognait déjà : « Le bouffon ! le paillasse ! Est-ce qu'il peut y avoir quelque chose de sensé ! » — C'est vrai, Varvara Nikolaievna, lui répondis-je. Est-ce qu'il peut y avoir chez nous quelque chose de sensé ? Et là-dessus je mis fin à la discussion.

Vers le soir, je pris mon gamin pour me promener avec lui.

Il faut vous dire que chaque soir, avant cet événement, nous allions nous promener en suivant ce chemin même où nous passons en ce moment, depuis notre porte jusqu'à cette grande pierre qui se dresse là-bas toute seule, comme un orphelin, près de la haie et où commencent les champs. C'est un endroit désert très bien approprié. Nous marchions donc ainsi avec Iliioucha, moi tenant sa main dans la mienne, selon notre habitude. Il a une main toute petite, ses doigts sont minces et froids. Vous savez qu'il souffre de la poitrine.

— Papa, me dit-il, papa.

— Quoi ? lui demandai-je. Je voyais ses yeux s'allumer.

— Comme il t'a… papa… Comme il t'a…

— Que faire, Iliioucha ?

— Ne te réconcilie pas avec lui, papa, ne te réconcilie pas. Les écoliers disent qu'il t'a donné dix roubles pour cela.

— Non, Iliioucha, lui dis-je. Je ne recevrai d'argent de lui pour rien au monde.

Alors il trembla de tout son corps, saisit ma main dans ses deux petites mains et se mit à les baiser.

— Papa, me dit-il, papa, provoque-le en duel. À l'école, on se moque de moi, on dit que tu es lâche, que tu ne le provoqueras pas en duel, mais prendras ses dix roubles

— Le provoquer en duel, Iliioucha, cela m'est impossible, lui répondis-je. El je lui donnai les mêmes raisons que je viens de vous exposer à vous.

Quand il m'eût bien écouté :

— Papa, me dit-il, papa, ne fais pas la paix quand même. Quand je grandirai, moi, je le provoquerai et je le tuerai. Et ses petits yeux s'embrasaient en me parlant.

Comme malgré tout je suis un père, il a fallu que je lui dise une parole vraie.

— C'est un péché de tuer, lui dis-je, même en duel.

— Papa, dit-il, papa, je le jetterai à terre. Quand je serai grand, je ferai tomber son sabre, je me jetterai sur lui, et, mon sabre levé, je lui dirai : « J'aurais pu te tuer là de suite ; eh bien, je te pardonne, attrape !… »

Vous voyez, vous voyez bien, monsieur, quelles idées travaillaient en sa tête pendant ces deux jours. Le jour et la nuit il pensait à cette vengeance, et même il en délirait en dormant.

Seulement chaque jour il rentrait fort battu de l'école. Je ne l'ai appris qu'avant-hier, et vous avez raison, je ne l'en verrai plus à l'école.

Quand j'appris qu'il s'était levé seul contre toute la classe et que lui-même l'avait provoquée, que son cœur était à ce point brûlant et exaspéré, j'ai pris peur pour lui.

Nous partîmes encore nous promener ce soir-là.

—Papa, me demanda-t-il, papa, n'est-ce pas que les riches sont les plus forts sur la terre !

— Oui, Iliioucha, il n'y a pas de plus fort sur la terre que le riche.

— Papa, me dit-il encore, je deviendrai riche, je me ferai officier, je vaincrai tout le monde ; le tsar me récompensera ; je reviendrai ici, et alors personne n'osera…

Puis, après un silence, et avec un même tremblement de lèvres :

— Papa, quelle mauvaise ville que la nôtre !

— Oui, Iliioucha, cette ville est très mauvaise.

— Papa, allons-nous-en dans une autre ville, dans une bonne ville où on ne nous connaît pas.

— Nous irons, nous irons, Iliioucha ; il faut seulement que j'amasse de l'argent.

J'étais bien aise, en cette occasion, de le distraire un peu de ses sombres

pensées. Et nous nous mîmes à faire des projets : comment nous achèterions un cheval et une petite voiture et nous nous en irions dans une autre ville ; comment nous asseoirions dans la voiture la maman et les sœurs ; comment nous les recouvririons bien, tandis que nous nous marcherions à côté. Parfois il monterait aussi ; mais, moi, je continuerais à marcher, car il faudrait ménager notre petit cheval.

La pensée qu'il aurait un cheval et le monterait lui-même le réjouit beaucoup. Un gamin russe, l'on sait, nait à cheval. Nous bavardions donc ainsi longuement et je louais Dieu de l'avoir distrait et consolé.

Cela se passait avant-hier au soir. Hier, c'était déjà tout autre chose. Il était retourné le matin à son école et en était revenu morne, tout morne. Le soir, je le pris par la main et l'emmenai promener avec moi. II gardait le silence et ne me disait pas un mot. Le vent commençait à souffler. Le soleil s'était couvert de nuages. La fraîcheur de l'automne se faisait déjà sentir. La nuit tombait. Nous marchions ainsi tous les deux tristement.

— Eh bien, petit, lui dis-je, comment ferons-nous nos préparatifs de voyage ?

J'essaye de le ramener à la conversation de la veille, mais il ne répond pas. Je sens seulement ses petits doigts trembler dans ma main. « Eh ! me dis-je, cela va mal, il y a du nouveau. »

Nous arrivâmes comme nous faisons maintenant jusqu'à cette pierre. Je m'y assis avec lui. À ce moment, on lançait des cerfs-volants. Il y en avait là une trentaine, tous bourdonnants et tournoyants. C'est la saison, vous savez.

— Eh bien ! Iliocha, lui dis-je, il serait temps de lancer notre cerf-volant de l'année dernière. Il faudra que je le répare. Où l'as-tu rangé ?

Il ne me répond toujours rien et regarde de l'autre côté. Tout à coup, le vent se met à souffler plus fort en soulevant la poussière. Il se jette sur moi, enlace mon cou de ses petites mains en m'étreignant. Vous savez bien, quand les enfants sont silencieux et orgueilleux, quand ils retiennent longtemps leurs larmes, quand le grand chagrin leur vient, elles jaillissent tout à coup, non plus comme des larmes, mais comme des torrents. Et tout à coup, c'est de ces torrents qu'il a inondé mon visage. Il était tout secoué par les sanglots et me serrait entre ses bras. Moi, je restais atterré sur la pierre.

— Petit papa ! mon petit papa ! mon cher petit papa, comme il t'a humilié !…

Alors moi aussi je fondis en larmes, et nous restâmes là tous les deux, secoués par la même émotion.

« Mon petit papa ! mon petit papa ! » me répétait-il. Et moi je lui répondais à mon tour : Iliioucha ! mon petit Iliioucha ! » Personne ne nous a vus en ce moment-là. Dieu seul a été témoin. Peut-être me comptera-t-il aussi cela dans mes états de service… Remerciez donc votre frère, Alexey Fédorovicth ! Quant à fouetter mon gamin pour vous satisfaire, je ne le ferai pas.

Il termina là-dessus avec une bouffonnerie pleine de méchanceté.

Cependant Alexey comprenait déjà qu'il avait acquis sa confiance et que le capitaine n'eût pas parlé ainsi à un autre homme et ne se fût pas épanché devant lui comme il venait de le faire. Cette pensée l'encouragea.

— Ah ! que je voudrais donc me réconcilier avec votre fils ! s'écria-t-il. Si vous arrangiez cela ?

— Parfaitement, murmura le capitaine.

— Mais maintenant il ne s'agit pas de cela, mais pas du tout. Écoutez ! écoutez-moi. J'ai une commission à vous faire : mon frère, ce même Dimitri a aussi offensé sa fiancée, une noble jeune fille dont vous avez probablement entendu parler. J'ai le droit de vous parler de cette offense et même je dois le faire, car, lorsqu'elle apprit votre humiliation et à la fois votre situation malheureuse, elle m'a chargé tout à l'heure de vous transmettre ce secours de sa part… mais ce n'est que de sa part, et pas de celle de Dimitri, qui l'a abandonnée, elle aussi, et ce n'est pas non plus de ma part, de moi, le frère de Dimitri. C'est en un mot d'elle, et d'elle seule… Vous êtes tous les deux offensés par le même homme… Même ce n'est que lorsqu'elle eut subi une offense semblable qu'elle s'est souvenue de vous, et son offense était aussi grande que la vôtre. Cela veut dire qu'une sœur veut venir en aide à un frère… C'est expressément dans ce sens qu'elle m'a prié de vous persuader d'accepter ces deux cents roubles, sachant combien ils peuvent vous être utiles. Personne jamais n'en saura mot.

Aucun bavardage injuste ne peut s'en suivre. Voilà ces deux cents

roubles, et je vous jure que vous devez les accepter. Autrement… autrement tous les hommes seraient ennemis. Et pourtant il existe encore des frères dans ce monde… Vous avez une âme noble. Vous devez comprendre cela, vous le devez !…

Et Alexey lui tendit deux billets neufs de cent roubles.

Ils se trouvaient en ce moment près de la grande pierre, et il n'y avait personne à distance.

Les billets de banque semblaient produire sur le capitaine une profonde impression. Il tressaillit, mais d'abord par le fait seul d'une extrême surprise. Il ne s'était jamais rien imaginé de semblable, et une pareille issue était tout à fait inattendue pour lui. Il n'avait jamais même rêvé d'obtenir un secours de quelqu'un, surtout si considérable.

Il prit les billets, et pendant une minute il ne put rien répondre. Tout à coup un sentiment nouveau s'exprima sur son visage :

— Et c'est à moi ! à moi ! Deux cents roubles, tant d'argent, mes petits pères ! Mais il y a quatre ans passés que je n'ai même pas vu tant d'argent ! Seigneur ! Et il dit que c'est comme une sœur… Est-ce vrai ? est-ce vrai ?

— Je vous jure que tout ce que je viens de vous dire est vrai ! s'écria Alexey.

Le capitaine rougit.

— Écoutez, cher ami, écoutez-moi. Si je les accepte, ne serai-je point une canaille ? À votre avis, Alexey Fédorovitch, je ne serai pas un vaurien, n'est-ce pas ? Mais écoutez, écoutez donc, Alexey Fédorovitch ! disait-il d'une voix précipitée, touchant Alexey de sa main.

Voilà, vous me persuadez d'accepter cela parce que c'est une « sœur » qui l'envoie. Mais en vous-même, en votre conscience, ne sentiriez-vous pas de mépris pour moi si je l'accepte ?

— Mais non, mais non ; sur tout ce que j'ai de sacré au monde, je vous jure que non ! Personne ne le saura jamais en dehors de nous : moi, vous, elle et encore une dame qui est sa grande amie à elle…

— Que m'importe la dame ! Ecoutez, Alexey Fédorovitch, puisque le moment de vous tout avouer est déjà venu, vous ne pouvez même pas comprendre ce que peuvent être pour moi, en ce moment, ces deux cents

roubles, continuait le malheureux en entrant peu à peu dans une sorte d'extase désordonnée.

Le capitaine semblait absolument déconcerté, il parlait avec précipitation et comme s'il craignait qu'on ne lui laissât pas le temps de tout dire.

— Sans parler que cela est acquis honnêtement, continuait-il, reçu d'une « sœur » aussi estimable et si sainte, pensez encore que je puis l'employer à soigner maman et Xinotchka, ma femme et mon petit ange bossu, ma fillette. Le docteur Herzenschtubé est venu les voir et les a examinés une heure entière par bonté. « Je n'y comprends rien, m'a-t-il dit, et cependant l'eau minérale qui est à la pharmacie sera sûrement utile à la mère, de même les bains de pieds composés à différentes potions. » Et cependant celte eau minérale coûte trente kopecks, et il lui faudra en absorber au moins une quarantaine de bouteilles.

J'ai pris alors l'ordonnance et je l'ai mise au-dessous des icônes. C'est là qu'elle se repose jusqu'ici.

Pour Ninotchka, il a ordonné de lui faire prendre un bain chaud composé de toute sorte d'herbes et de le faire chaque matin et chaque soir. Comment pouvions-nous suivre une pareille cure ? Chez nous, clans notre château, sans domestiques, sans aide, sans récipient, sans eau.

Et pourtant la pauvre fillette est toute enrhumatisée. Je ne vous en ai pas parlé encore. Pendant la nuit, tout son côté droit lui fait mal. Elle souffre terriblement ; mais, le croiriez-vous, cet ange de Dieu fait tous ses efforts pour ne pas gémir, pour ne pas nous déranger, pour ne pas nous éveiller.

Nous mangeons n'importe quoi, ce qu'on trouve. Eh bien, c'est le dernier morceau qu'elle prend, celui qui reste, qu'on ne peut jeter qu'à un chien : « Je ne mérite pas ce morceau, semble-t-elle dire. Je vous en prive, je vous suis une charge. »

Voilà ce que son regard d'ange semble nous exprimer. Si nous la servons, cela lui pèse : « Je ne le mérite pas, je ne suis, moi, qu'une misérable estropiée, une inutile. » Quoi ! c'est elle qui ne le mérite pas, elle qui par sa douceur d'ange intervient pour nous devant Dieu !… Sans elle, sans sa douce parole, ce serait l'enfer chez nous.

Elle a pu adoucir même ma fille Varvara. Et cette Varvara Nikolaievna ne

la jugez pas mal non plus. C'est aussi un ange, aussi une humiliée. Quand elle est arrivée à la maison cet été, elle avait avec elle seize roubles qu'elle avait gagnés en donnant des leçons, et qu'elle réservait pour retourner à Petersbourg au mois de septembre, c'est-à-dire en ce moment-ci. Et nous, nous avons pris son argent et l'avons dépensé. Et maintenant, il n'y a plus moyen qu'elle retourne. Voilà comment sont les choses.

Et puis, elle ne le pourrait pas dans tous les cas, car elle travaille pour nous comme un forçat. Oui, nous l'avons attelée comme une rosse. Elle nous soigne, elle nettoie, elle lave, elle balaye, elle couche la maman dans son lit, et la maman est capricieuse, la maman est pleurnicheuse, la maman est folle !…

Vous voyez donc qu'avec ces deux cents roubles je pourrai avoir un domestique. Comprenez-vous, Alexey Fédorovitch ? Je pourrai commencer la cure de ces chers êtres, envoyer l'étudiante à Pétersbourg, acheter de la viande, en un mot établir un nouveau régime. Seigneur ! mais c'est un rêve !

Alexey était fort satisfait de lui procurer tant de bonheur et de voir le malheureux consentir à se soumettre.

— Attendez, Alexey Fédorovitch, attendez, fit tout à coup le capitaine qui semblait avoir une idée nouvelle, et il se mit à parler avec une précipitation redoublée.

— Mais savez-vous que dans ce cas nous pourrions peut-être réaliser ce rêve que nous avons fait avec Iliioucha. Nous achèterons un cheval et une voiture, un cheval bai, il a demandé qu'il fût bai, et nous nous en irons comme nous en avons parlé avant-hier.

Dans le gouvernement de Kiev, je connais un avocat qui est un ami d'enfance, un homme en qui j'ai toute confiance, et qui m'a dit qu'il me donnerait dans son bureau une place de secrétaire si j'allais dans sa ville. Et qui sait ? Peut-être qu'il me la donnera…

Eh bien, alors j'emmènerai la maman. Ninotchka, je mettrai Iliioucha pour conduire, et moi je marcherai tout auprès… Seigneur ! Si seulement je pouvais recouvrer une petite créance, cela peut-être suffirait.

— Cela suffira, cela suffira, continua Alexey. Katérina Ivanovna vous en enverra encore, tint que vous voudrez. Et puis, j'ai aussi de l'argent, moi.

Vous me demanderez ce qu'il faut, comme à un frère, comme à un ami, et puis plus tard vous me le rendrez, car vous deviendrez riche, vous deviendrez riche. Et savez-vous bien que jamais vous n'auriez pu imaginer rien de mieux que ce déménagement dans une autre province. C'est votre salut, et surtout celui de votre fils. Et savez-vous encore qu'il faut le faire le plus tôt possible, avant que l'hiver et les froids ne viennent. Vous nous écrirez alors de là-bas et nous resterons frères… Non, ce n'est pas un rêve.

Alexey voulait même se jeter à son cou tant il était content.

Mais, jetant un regard sur le capitaine, il s'arrêta tout à coup : celui-ci, la tète tendue, les lèvres avancées, le visage défait et pâle murmurait quelque chose qu'on ne pouvait comprendre. On n'entendait aucun son, mais il remuait toujours ses lèvres et d'une façon étrange.

— Qu'avez-vous ? demanda Alexey en tressaillant.

— Alexey Fédorovitch !… Je… vous… murmurait le capitaine en regardant son interlocuteur d'une manière étrange et sauvage, comme s'il venait de tomber d'une montagne, et gardant cependant son sourire… — Voulez-vous queje vous montre un petit truc, fit-il tout à coup d'une voix basse, mais qui n'avait plus d'hésitation.

— Quel truc ?

— Mais un truc, un petit truc, disait le capitaine. Sa bouche se convulsa, son œil gauche cligna, et il continuait à fixer Alexey comme fasciné.

— Mais qu'avez-vous ? Quel truc ? s'écria ce dernier, cette fois épouvanté.

— Et voilà lequel. Regardez.

Et lui montrant les deux billets de cent roubles que pendant toute la conversation il avait tenus par le coin entre deux doigts de la main droite, il les saisit dans sa main gauche et, avec rage, il les froissa et les serra fortement.

— Avez-vous vu ? avez-vous vu ? s'é-cria-t-il pâle et exaspéré ; et soudain, levant son poing, il lança par terre de toute sa force les deux billets chiffonnés.

— Avez-vous vu ? répéta-t-il en les lui montrant du doigt. Eh bien, en voilà !…

Et levant son pied droit, il se mit à les piétiner avec une colère sauvage en s'exclamant à chaque coup de son talon sur le sol :

— Le voilà votre argent ! le voilà voire argent ! le voilà votre argent !…

Mais tout à coup il fit un bond en arrière et se redressa devant Alexey. Toute son attitude disait une fierté inexprimable.

— Rapportez à ceux qui vous ont envoyé que la Motchalka ne vend pas son honneur ! s'écria-t-il en accompagnant ces mots d'un geste impératif.

Puis, rapidement, il se détourna et se mit à courir.

Mais à peine eut-il fait cinq pas qu'il se retourna et envoya un baiser de la main à Alexey.

Cinq pas après, il se retourna de nouveau, celte fois sans aucun sourire, mais au contraire la face baignée de larmes.

D'une voix toujours précipitée et tremblante, suffocant, il lui cria :

— Et qu'est-ce donc que j'aurais dit

à mon gamin si je vous avais pris cet argent pour ma honte ?

Et cela dit, il s'en fut sans plus se détourner. Alexey le suivit des yeux, plein de tristesse.

O ! il comprenait bien que jusqu'au dernier moment, le capitaine ne savait pas s'il froisserait et jetterait ces billets.

Le capitaine qui courait ne se retourna pas une seule fois, et Alexey savait bien qu'il ne se retournerait pas. Lui courir donc après et l'appeler, il ne le voulait pas, sachant que c'était inutile.

Quand le capitaine eut disparu, Alexey ramassa les billets. Ils n'étaient que très froissés et enfoncés dans le sable, mais aucunement déchirés. Ils firent même le bruit que font les billets neufs quand Alexey les étira. Puis il les plia, les mit dans sa poche et retourna auprès de Katérina Ivanovna lui faire part de l'insuccès de sa mission.

XI

Depuis quinze jours, Iliioucha n'avait pas quitté son lit. Depuis longtemps, depuis le jour où il avait rencontré Chestomazov et lui avait mordu le doigt, il n'était pas retourné à la classe. Ce fut aussi ce jour-là que la maladie le prit.

Pendant un mois, il put encore, il est vrai, marcher dans la chambre et le vestibule, quittant son lit de temps à autre ; mais peu après, il se trouva si faible qu'il ne pouvait faire un pas sans l'aide de son père.

Le capitaine était très effrayé de la maladie de son fils, à un tel point qu'il en cessa de boire. L'idée qu'Iliioucha pouvait mourir l'avait affolé, et parfois, après l'avoir promené dans la chambre et couché dans son lit, il allait se cacher dans un coin sombre du vestibule, et là, le front sur le mur, pleurait en sanglots étouffés et tremblant de tous ses membres, de crainte d'être entendu par Iliioucha.

Quand il revenait dans la chambre, il s'efforçait de distraire et de consoler son fils en lui racontant des histoires ou des anecdotes, ou en contrefaisant les gens ridicules qu'il avait vus dans la journée, ou encore en imitant les cris des animaux.

Iliioucha n'aimait pas voir son père faire des grimaces ou des bouffonneries, il ne disait cependant rien : il comprenait avec douleur que son père était humilié dans la société, et il se souvenait du « terrible jour ».

Ninotchka, la pauvre estropiée timide et douce, n'aimait pas non plus voir son père faire le bouffon. Leur mère, elle, s'amusait beaucoup de ces scènes et riait de tout son cœur en voyant son mari faire des gestes comiques.

C'était d'ailleurs sa seule distraction. Tout le reste du temps elle grognait et pleurnichait, répétant qu'on l'abandonnait, qu'aucun ne l'estimait, qu'on la rendait malheureuse, etc.

Un changement inattendu s'était pourtant opéré en elle durant ces derniers jours. Souvent elle regardait le coin où Iliioucha était étendu et restait rêveuse ; elle était devenue plus silencieuse, et si elle pleurait, c'était à voix basse pour ne pas être entendue.

Le capitaine voyait ces changements avec une amertume mêlée d'étonnement.

Tout d'abord les visites des enfants n'avaient pas été agréables à la mère d'Iliioucha, et la mettaient en colère. Plus tard, leurs cris joyeux et leurs propos la distrayaient et lui plaisaient à un tel point qu'elle eût été fort chagrinée de les voir cesser.

Quand les enfants racontaient quelque chose d'amusant, elle riait et battait des mains, elle appelait même auprès d'elle quelques uns d'entre eux et les embrassait.

Elle affectionnait surtout Smourov.

Quant au capitaine, l'arrivée des enfants, venus pour distraire Iliioucha, emplissait de joie son âme et lui faisait espérer que son fils quitterait sa tristesse et arriverait à guérir.

Du premier jour au dernier, il ne douta pas de celte guérison, et cela malgré de grandes appréhensions. Il considérait ses jeunes hôtes avec une sorte de vénération, les recevait de son mieux, toujours prêt à les faire monter sur son dos. Il avait même commencé ce jeu, mais cela n'avait pas plu à Iliioucha ; il achetait en revanche toutes sortes de friandises, des noisettes, des gâteaux, du thé, des tartines, etc. L'argent ne lui manquait plus. Il le tenait de Katérina Ivanovna, qui, comme on sait, avait été cruellement émotionnée de la conduite aussi injuste qu'indigne de son fiancé et avait voulu la réparer dans la mesure du possible en soulageant la misère de la famille Sneguirev.

Mais ce ne fut que lorsque le capitaine craignit sérieusement pour la vie de son fils qu'il se décida à accepter un premier secours.

Katérina Ivanovna ayant appris par la suite dans quelles circonstances Iliioucha était tombé malade vint rendre visite à la famille éprouvée, fit connaissance avec elle et sut même conquérir les bonnes grâces de la femme du capitaine.

Sa générosité ne tarissait pas. Sur son invitation, Herzenschtubé, le meilleur médecin de la ville, était venu voir le malade tous les deux jours ; mais toutes les drogues qu'il faisait avaler à Iliioucha n'avaient eu encore aucun résultat sensible.

Enfin le dimanche où nous avons commencé notre histoire, un nouveau

docteur, fraîchement arrivé de Moscou et qui passait pour une célébrité devait visiter le petit malade. C'était Katérina Ivanovna qui l'avait fait venir de la capitale moyennant une forte somme, pas précisément pour Iliioucha, mais pour soigner un des parents de la jeune fille, et elle avait profité de son passage pour lui faire voir Iliioucha.

Quant à Krasotkine, dont le souvenir faisait tant souffrir le petit malade, tout en souhaitant ardemment sa visite, on n'y songeait même plus.

XII

Lorsque Krasotkine ouvrit la porte et fit son entrée dans la chambre, le capitaine et les gamins entouraient le petit lit d'Iliioucha, examinant le jeune chien qu'on venait d'apporter et qui devait faire oublier à Iliioucha la disparition de Joutchka.

Iliioucha savait depuis trois jours qu'on allait lui donner un petit chien de race, et paraissait fort content de ce cadeau ; il y voyait une délicate attention ; mais au fond, et comme tout le monde pouvait le voir, ce chien ne faisait que lui rappeler plus vivement le souvenir de la pauvre Joutchka, sa victime.

Il caressait de sa petite main pâle et amaigrie le petit chien qui remuait près de lui, et il avait plaisir à le faire, mais ce n'était pas Joutchka. S'il y avait eu là Joutchka et le petit chien, son bonheur eût été au comble !

— Voilà Krasotkine ! s'écria un des gamins qui avait le premier aperçu Kolia.

Tout s'agita dans la chambre. Les gamins se rangèrent, faisant une place auprès du lit d'Iliioucha.

Le capitaine s'empressa au-devant de Kolia.

— Veuillez donc entrer, veuillez donc entrer, mon cher hôte, murmurait-il. Iliioucha, voilà M. Krasotkine qui vient te rendre visite…

Mais Krasotkine, rien qu'en tendant la main au capitaine, avait déjà montré qu'il avait l'habitude du monde.

Avant toute chose, il s'était adressé à la femme du capitaine, assise dans son fauteuil. (Elle était justement en ce moment mécontente de ce que les enfants, en entourant le lit, l'empêchassent de voir le petit chien). Kolia s'inclina donc fort poliment devant elle, puis se tournant vers la seconde dame, Ninotchka, la salua de même.

Une telle politesse impressionna la mère très agréablement.

— Voilà, dit-elle en gesticulant, où l'on voit tout de suite un jeune homme bien élevé. Ce n'est pas comme vous autres qui entrez à cheval l'un sur l'autre.

— Comment cela, maman, l'un sur l'autre ? dit le capitaine d'une voix tendre, mais redoutant un peu une sortie de la « maman ».

— Mais tout simplement à cheval, l'un monte sur les épaules de l'autre dans le vestibule, et ils entrent ainsi dans une famille honnête. Est-ce que ce sont des hôtes vraiment !

— Mais qui donc, maman, est venu comme cela ?

— Et celui-là sur celui-ci, et celui-ci sur celui-là…

Cependant Kolia s'approcha du lit d'Iliioucha.

Le malade pâlit à sa vue, se souleva sur son lit et le regarda fixement.

Il y avait deux mois déjà que Kolia n'avait pas vu son ami ; aussi fut-il frappé à sa vue : il n'avait même pu s'imaginer qu'il trouverait son visage si maigre et si jauni, ses yeux à ce point agrandis et brûlants de fièvre, ses mains sèches. Il remarquait avec étonnement sa respiration oppressée et ses lèvres décolorées.

Il fît un pas en avant, tendit la main et tout troublé lui dit :

— Eh bien, mon vieux… comment vas-tu ?

Mais sa voix était étranglée par l'émotion ; il quitta son air indifférent, son visage se contracta et ses lèvres tremblèrent.

Iliioucha répondit par un sourire de malade, sans avoir la force d'articuler un mot. Kolia leva la main et, sans savoir pourquoi, la passa dans les cheveux d'Iliioucha.

— Ce n'est rien, fit Iliioucha doucement et comme s'il eût voulu donner du courage à son ami, ou plutôt ne sachant pourquoi il l'avait dit.

Il se fît une minute de silence.

— Tiens, tu as un nouveau chien, dit Kolia d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente.

— Oui… fit Iliioucha d'une voix traînante et étouffée.

— Il a le museau noir, cela veut dire qu'il sera méchant et qu'il le faudra mettre à la chaîne, ajouta Kolia d'un air ferme et grave, comme si toute l'importance de la conversation eût résidé dans le chien et dans la couleur de son nez.

La vérité, c'est que Kolia s'efforçait autant qu'il le pouvait à contenir ses sentiments et à ne pas pleurer comme un « gamin ». Il n'y parvenait pourtant

pas.

— Quand il sera grand il faudra le mettre à la chaîne, je m'y connais.

— Il sera très grand, dit un des gamins.

— Certainement ; un chien de cette race devient grand comme un veau, firent les autres.

— Comme un veau, comme un vrai veau, dit alors le capitaine. J'ai été chercher tout exprès le plus méchant ; ses parents sont aussi très grands et très méchants. Il sera aussi grand que cela… Mais asseyez vous donc un peu sur le lit d'Iliioucha si vous voulez, ou bien ici sur le banc, je vous en prie, cher hôte si longtemps attendu… N'êtes vous pas venu avec M. Alexey ?

Krasotkine s'assit au pied du lit d'Iliioucha.

Il avait bien préparé pendant le chemin les divers sujets de la conservation, mais il avait tout oublié en entrant.

— Non, je suis venu avec Pérezvon ; c'est mon chien, Pérezvon,c'est un nom slave… Il attend à la porte… Je n'ai qu'à siffler et il va accourir. J'ai aussi un chien, ajouta-t-il en se tournant vers Iliioucha. Est-ce que tu te rappelles, mon vieux, de Joutchka ?

À cette question, qui fut lancée comme la foudre, Iliioucha changea de visage, et il regarda Kolia avec une expression douloureuse. Alexey, qui se trouvait près de la porte, fronça les sourcils et fit signe à la dérobée à Kolia de ne pas parler du chien.

Kolia ne remarquait rien, ou plutôt il ne voulait pas remarquer.

— Mais… où est-elle… Joutchka ? demanda Iliioucha d'une voix faible.

— Eh ! mon frère, ta Joutchka fut !… Elle est perdue, Joutchka.

Iliioucha ne dit pas un mot et regarda encore fixement Kolia.

Alexey saisissant au vol les regards de Kolia tâchait de lui faire comprendre qu'il fallait se taire, mais le gamin ne regardait plus de son côté et feignait de ne pas comprendre.

— Elle s'est enfuie quelque part et s'est perdue ; comment pouvait-il en être autrement après avoir avalé un si bon morceau, poursuivait Kolia sans pitié. — II est vrai que Pérezvon en revanche… C'est un nom slave… Je te l'ai amené…

— Il n'en faut pas… fit Iliioucha.

— Non, non, il faut, il faut absolument, tu vas le voir… il va te distraire. Je l'ai amené exprès pour toi. Il a autant de poil que l'autre.

— Vous me permettez, Madame, de faire entrer mon chien, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Snéguirev et en proie à une grande émotion.

— Non, il n'en faut pas, répétait Iliоucha d'une voix douloureuse, et son reproche se trahissait dans ses yeux.

— Vous ferez bien… intervint alors le capitaine se levant du coffre où il était assis. Vous ferez bien… une autre fois.

Kolia, insistant, cria tout à coup à Smourov :

— Smourov, ouvre la porte.

À peine Smourov eut-il ouvert et Kolia eut-il sifflé que Pérezvon se précipitait dans la chambre.

— Allons, saute, Pérezvon ! Fais le beau ! fais le beau ! criait Kolia en quittant sa place.

Le chien se mit sur ses pattes de derrière et se dressa debout, juste eu face le lit d'Iliоucha.

Personne ne s'attendait à ce qui allait se passer.

Iliоucha tressaillit et, rassemblant toutes ses forces, il se pencha vers Pérezvon, l'examinant avec une fixité effrayante :

— C'est… Joutchka !… s'écria-l-il enfin d'une voix brisée par la souffrance et la joie.

— Et qui donc pouvait-il être ! fit Krasotkine d'une voix sonore et heureuse.

Et, saisissant le chien, il le porta sur le lit d'Iliоucha.

— Regarde bien, mon vieux, lu vois, un œil louche et une oreille déchirée : c'est bien le signalement dont tu m'avais parlé et qui m'a permis de le trouver. Je l'ai retrouvé tout de suite après, et comme il n'était à personne… je l'ai pris, dit-il en se tournant vers le capitaine, vers sa femme et revenant encore à Iliоucha.

— Il était blotti dans une cour où on ne lui donnait pas à manger. C'est un chien qui vient d'un village voisin. Je l'ai donc trouvé là… C'est qu'il n'avait pas avalé ton morceau, vois tu, mon vieux, car sans cela sûrement il serait mort. Il l'avait craché, puisqu'il est en vie ; et toi tu n'avais pas remarqué

cela. Il l'avait pourtant bien jeté, et s'il a crié c'est qu'il s'était piqué la langue. Il courait, il criait, et c'est ce qui t'a fait croire qu'il l'avait avalé. Il a dû crier bien fort, car la peau de la langue est très tendre chez un chien, bien plus que chez l'homme.

Kolia poursuivit ainsi, tout animé et le visage rayonnant de joie.

Iliocha ne pouvait dire une parole. Il regardait Kolia avec ses grands yeux sortis des orbites, la bouche béante, paie comme un linge.

Si Krasotkine avait pu seulement penser quelles conséquences douloureuses et nuisibles un tel moment pouvait avoir sur le malade, il n'eût certes pas agi ainsi. Mais dans la chambre, il n'y avait peut être qu'Alexey qui pouvait le comprendre.

Le capitaine était devenu comme un enfant.

— Joutchka ? C'est bien Joutchka ! s'écriait-il d'une voix joyeuse. C'est elle, c'est ta Joutchka ! Maman, c'est Joutchka ! Et il pleurait.

— Et moi qui ne l'ai pas deviné ! s'écriait Smourov avec amertume. Ah ! ce Krasotkine, je disais bien qu'il trouverait Joutchka, et il l'a trouvée.

— Et voilà qu'il l'a trouvée, fit une autre voix joyeuse.

— Bravo, Krasotkine ! fit un troisième.

— Bravo ! bravo ! firent tous les gamins en applaudissant.

— Mais attendez donc, attendez donc un peu, criait Krasotkine plus haut que toutes les voix. — Je veux vous raconter comment la chose est arrivée :

Quand j'eus trouvé le chien, je le cachai à la maison et l'enfermai à clef. Jusqu'à présent je ne l'ai montré à personne. Smourov seul apprit il y a quinze jours que j'avais un chien, mais je lui persuadai que ce chien s'appelait Pérezvon. Pendant ce temps, j'apprenais à Joutchka toutes sortes de tours. Voyez tout ce qu'elle sait faire. J'ai dressé Pérezvon comme cela pour te l'amener, à toi, mon vieux, tout dressé et bien portant : « Là, mon vieux, regarde un peu comment est ta Joutchka maintenant ! »

N'auriez-vous pas un morceau de viande ? Il va vous faire un tel tour que vous allez tous mourir de rire. Un morceau de viande, je vous prie ? Vous en avez bien un morceau ?

Le capitaine courut par le vestibule dans l'izba du propriétaire de la maison où l'on faisait cuire aussi le dîner de sa famille.

Pendant ce temps, Kolia, avec une précipitation exagérée, ordonnait à Pérezvon de faire le mort. Pérezvon se mit aussitôt à tournoyer, se jeta sur le dos et resta immobile, les quatre pattes en l'air.

Les enfants riaient. Iliioucha regardait toujours avec le même douloureux sourire, mais c'était à la maman que plaisait le plus ce tour de Pérezvon. Elle se mit à rire, claqua des doigts et appela :

— Pérezvon ! Pérezvon !

— Il ne se lèvera pour rien, pour rien au monde, dit Kolia d'un air triomphant. — Même quand tout le monde l'appellerait ; tandis que je n'ai qu'à dire un mot pour que tout de suite il se lève… Ici, Pérezvon !

Le chien se leva d'un bond et se mit à sauter en poussant des cris de joie. En ce moment, le capitaine rentrait avec un morceau de viande cuite.

— Elle n'est pas chaude ? fit Kolia d'un ton d'importance et tout en prenant le morceau. — Non, elle n'est pas chaude. Je demande cela parce que les chiens n'aiment pas manger chaud. Regardez bien tous, maintenant. Iliioucha, regarde, mon vieux ! Pourquoi ne regardes-tu pas ? Je l'amène exprès et tu ne regardes même pas.

Le nouveau tour de Pérezvon consistait à rester immobile, le morceau de viande droit sur le nez, puis il fallait rester ainsi jusqu'à ce que le maître eût décidé, et cela pouvait durer une demi-heure. Heureusement pour Pérezvon, cela ne dura cette fois qu'un instant.

— Attrape ! s'écria enfin Kolia, et aussitôt le morceau passa du nez de Pérezvon à sa bouche.

Il va sans dire que le public applaudit avec transports.

— Alors ce n'était que pour cela, pour dresser ce chien, que vous êtes resté si longtemps sans venir ? fit Alexey avec un reproche involontaire.

— C'était bien pour cela, répondit Kolia naïvement. Je voulais le présenter dans tout son éclat.

— Pérezvon ! Pérezvon ! fit tout à coup Iliioucha en faisant claquer ses petits doigts maigres.

— Quoi ! quoi ! Il faut qu'il monte sur ton lit. Ici, Pérezvon !

Kolia frappa sur le lit de sa main et Pérezvon sauta près d'Iliioucha. Celui-ci prit la tête du chien dans ses mains, et Pérezvon le remercia en lui léchant

la joue. Le gamin se serra alors contre le chien, s'allongea sur son lit et cacha son visage dans les longs poils du chien.

— Oh ! Seigneur ! Seigneur ! exclamait le capitaine.

Kolia revint s'asseoir sur le lit.

— J'ai encore quelque chose à te montrer, Iliоucha. Je veux te montrer un petit canon. Tu te souviens que je t'en ai parlé jadis, tu me disais même que tu voudrais le voir. Eh bien ! je te l'apporte.

Et Kolia, toujours affairé, tira de son sac le petit canon de cuivre. Il se dépêchait, tant il était heureux lui-même.

Un autre jour, il aurait attendu que Pérezvon eût obtenu tout son effet, mais ce jour-là il ne gardait aucune réserve. « Puisqu'on est si heureux, voilà encore du bonheur, pensait-il. » Et son âme s'emplissait de joie.

— Il y a déjà longtemps que je le guignais chez le fonctionnaire Morozov, et c'était pour toi, mon vieux, pour toi. Ce canon ne faisait rien chez lui. Il le tenait de son frère, et je l'ai échangé pour un livre de la bibliothèque de mon père, c'est ; le Parent de Mahomet ou la bêtise comme remède. Ce livre date de cent ans, et il est bien curieux. On l'a imprimé à Moscou avant la censure. Marozov aime ces livres-là. Il m'a même bien remercié…

Kolia tenait le petit canon clans sa main pour que tout le monde pût le voir et jouir du spectacle.

Iliоucha se souleva un peu sur son lit et, tenant toujours Pérezvon dans son bras droit, examina curieusement le joujou.

Mais l'effet fut plus grand encore quand Kolia ajouta qu'il avait aussi de la poudre et qu'on pouvait tirer tout de suite si les dames n'en étaient pas effrayées.

La maman demanda à voir le joujou de plus près, et on le lui remit aussitôt.

Le canon de cuivre avec ses roues mobiles lui plut énormément, et elle le fit rouler sur ses genoux.

On lui demanda la permission de tirer ; elle y consentit immédiatement sans comprendre, d'ailleurs, ce qu'on lui demandait.

Kolia fit voir la poudre et les grains de plomb. En sa qualité d'ancien

militaire, le capitaine chargea lui-même la pièce avec un peu de poudre, mais il demanda de laisser le plomb pour un autre jour.

Le canon fut placé sur le plancher, la gueule tournée vers un coin, et on y mit le feu avec une allumette. Il partit avec un bruit éclatant.

La « maman » tressaillit, puis se mit à rire de joie.

Les gamins regardaient silencieux et d'un air triomphant ; le capitaine surtout était enchanté et ne quittait pas des yeux son enfant.

Kolia ramassa le canon et en fit cadeau à Iliioucha avec la poudre et le plomb.

— C'est pour toi, pour toi que je l'ai

préparé depuis longtemps, disait-il d'une voix toute joyeuse.

— Non, faites m'en cadeau à moi plutôt, demanda tout à coup la « maman » comme eût fait un enfant.

L'inquiétude qu'elle avait de ne pas avoir le canon perçait sur son visage.

Kolia se troubla. Quant au capitaine, il s'agitait, fort inquiet aussi.

— Maman, maman, dit le capitaine en allant à sa femme. Le canon est à toi, à toi. Il restera à Iliioucha parce qu'on le lui a donné ; mais c'est comme s'il était à toi ; il te le prêtera pour jouer, il sera à vous deux…

— Non, je n'en veux pas pour nous deux, je le veux tout à fait pour moi, pas pour Iliioucha, exclama la « maman », prête à fondre en larmes.

— Prends-le, maman, fit Iliioucha.

— Krasotkine, je puis le lui donner, n'est ce pas ? dit-il à Kolia d'un ton suppliant, comme s'il craignait que Kolia ne s'offensât de lui voir donner son cadeau.

— Mais certainement, certainement, répondit Krasotkine, et, prenant le canon des mains d'Iliioucha, il le porta à la maman en la saluant poliment.

La maman pleura de reconnaissance.

— Mon cher petit Iliioucha ! En voilà un qui aime sa maman, s'écria-t-elle, en se remettant à rouler le canon sur ses genoux.

— Laisse-moi embrasser la main, maman, dit le capitaine ; il prit la main de sa femme et la baisa.

— Et puis, un bien charmant jeune homme, c'est celui-là, ajouta la bonne dame en désignant Krasotkine.

— Quant à la poudre, Iliioucha, je t'en apporterai autant que tu voudras. Maintenant nous la faisons nous-mêmes. Un de mes amis à appris sa fabrication : on prend vingt-quatre parties de salpêtre, dix de soufre et six de charbon de bois. Un pila tout cela avec un peu d'eau pour faire une pâte que l'on passe à travers un tamis et la poudre est faite.

— Smourov m'a déjà parlé de votre poudre ; seulement papa dit que ce n'est pas la vraie.

— Comment pas la vraie ? dit Kolia en rougissant. Et pourtant elle brûle… D'ailleurs, je ne sais pas…

— Non, non, ce n'est pas cela… fit le capitaine embarrassé. J'ai bien dit, il est vrai, que la vraie poudre ne se faisait pas ainsi ; mais cela m'empêche pas que celle-là ne puisse servir tout de même.

— Je ne sais pas, vous savez mieux que nous. Nous en avons pourtant allumé dans un vieux pot à pommade, et elle a très bien brûlé ; il n'y a eu que fort peu de suie. Ce n'était pourtant que de la pâte, tandis que si on l'eût passée au tamis… Vous vous y connaissez toutefois mieux que moi.

Mais à propos, fit-il à Iliioucha, n'as-tu pas entendu parler que Boulkine a été fouetté par son père au sujet de notre poudre ?

— Oui, j'en ai entendu parler, répondit le petit malade, qui écoutait Kolia avec un intérêt passionné.

— Nous avions préparé toute une bouteille de poudre, et il la gardait sous son lit. Son père s'en aperçut : a Cela peut faire explosion, v s'écria-t-il, et il fouetta Boulkine, comme on peut penser. Il voulait même porter plainte au lycée. Depuis ce temps-là il ne laisse plus son fils aller avec moi. D'ailleurs, on ne le permet plus maintenant à personne, à Smourov non plus. J'ai maintenant une réputation de casse cou, ajouta-t-il avec un sourire de mépris. — Tout cela a commencé avec l'histoire du chemin de fer.

— Oui, nous en avons aussi entendu parler, dit le capitaine. Mais comment avez-vous pu rester là i Est-ce que vraiment vous n'avez pas eu peur quand le train à passé sur vous ?

Il était clair que le capitaine cherchait à gagner les bonnes grâces de Kolia.

— Non, pas trop, répondit Kolia nonchalamment. — Mais ce qui m'a

surtout perdu de réputation, c'est cette maudite oie.

Et bien que Kolia affectât un air distrait au récit de ses prouesses, il ne pouvait pourtant se maîtriser et parlait à tort et à travers.

— Oui, on me l'a racontée cette histoire, dit Iliouchа avec un bon rire épanoui. — On me l'a racontée, mais je n'ai pas bien compris. Est-ce qu'on t'a vraiment appelé devant le juge de paix ?

— C'est une bien sotte affaire. Une chose toute insignifiante et qu'on a exagérée démesurément, comme toute chose chez nous. Voilà comment cela arriva : je passais un jour sur la place au moment où l'on amenait une bande d'oies. Je me suis arrêté et j'ai regardé ces bêtes. Tout à coup un garçon d'ici, Vichniakov, qui est maintenant domestique chez les Plotnikov, me regarde en disant : « Pourquoi regardes-tu comme cela ces oies ? »

Je regarde ce ATichniakov ; c'est un garçon d'une vingtaine d'années, au visage rond et bête. Moi, comme vous savez, j'aime le peuple et me mets volontiers à sa portée. Nous nous sommes trop éloignés du peuple, c'est une vérité. Je crois que vous riez, Chestomazov i

— Moi, non, Dieu m'en garde ! Je vous écoute bien attentivement, répondit Alexey d'un air bon enfant.

Et le susceptible Kolia reprit le fil de son discours.

— Ma théorie, voyez-vous, Chestomazov, est simple et claire. J'ai une foi profonde dans le peuple et suis toujours bien aise de lui rendre justice, tout en ne le gâtant pas toutefois. C'est le sine qua…

Mais il s'agit de l'oie maintenant. Eh bien, je m'adresse donc à cet imbécile et lui réponds : « Je cherche à deviner ce que pense l'oie. » Il me regarde d'un air ahuri. — « Et à quoi donc pense l'oie ? » — « Vois-tu cette charrette d'avoine qui est là, et cette avoine qui s'échappe du sac, et cette oie qui pique le grain sous la roue, vois-tu cela ? »

— k Je le vois. » — « Eh bien, si cette charrette était poussée un peu,

est-ce que la roue couperait la tête de l'oie, oui ou non ? » — Certainement qu'elle la couperait, et là-dessus le moujik ouvre sa bouche toute grande et ne se tient pas de joie. — « Alors, essayons, mon ami. » — « Allons », me répondit-il.

Cela ne fut pas long : il tira seulement un peu la bride, tandis que moi je

restais à côté pour pousser l'oie.

En ce moment-là justement, le moujik bayait aux corneilles ou causait à quelqu'un. Je n'eus même pas la peine de diriger l'oie, qui mit d'elle-même son cou pour prendre l'avoine juste sous la roue. Je fis signe au garçon, il tira, et la tête fut coupée net. Tout le monde nous aperçoit alors, et voilà qu'ils se mettent tous à crier à la fois : « Tu l'as fait exprès. » — « Mais non. » — « Si, c'est exprès. » Puis les voilà qui crient : « Chez le juge de paix ! » et l'on m'emmène aussi. — « Tu étais là, toi, et tu l'as aidé. Tout le monde te connaît au marché. »

Et c'est vrai, je ne sais pourquoi ; mais tout le monde me connaît au marché, ajouta Kolia d'un air satisfait.

Nous nous rendîmes donc à la file chez le juge de paix. L'oie fermait la marche. Alors mon gars fut pris de peur et se mit à crier comme une femme, ma parole. Le propriétaire des oies était en colère.

— « On pourrait ainsi me les tuer toutes, » criait-il.

Il y avait des témoins, cela va sans dire. Le juge ne délibéra pas longtemps. Il jugea qu'il fallait payer un rouble au marchand et que le garçon garderait l'oie. Il termina en lui recommandant de ne pas recommencer. Le garçon pleurait de plus belle.

— « Ce n'est pas moi, c'est lui qui m'a poussé. »

Et il me désignait au juge.

À cela je réponds tout tranquillement que je ne l'ai pas poussé, que j'avais seulement exprimé l'idée et que ce n'était qu'un « projet ».

Le juge ne put s'empêcher de rire, mais après il s'emporta pour avoir ri ainsi.

— « Je vais vous signaler à vos maîtres, me dit-il, pour que vous ne fassiez plus de tels projets à l'avenir, et que vous vous occupiez plutôt de vos livres et de vos leçons. »

Il n'en a pas parlé à mes maîtres ; il disait cela en plaisantant, ce qui n'empêcha pas l'affaire de s'ébruiter et d'arriver jusqu'à leurs oreilles. Elles sont si longues, chez nous.

Ce sont surtout les professeurs classiques qui m'en voulaient. Heureuse ment que Dardanelov m'a défendu, mais depuis ce temps Kolbasnikov est

mauvais avec moi comme un âne rouge.

Ne sais-tu pas, Ilioucha, qu'il s'est marié avec mille roubles de dot, mais sa femme a un museau de premier ordre et de dernier degré. La troisième classe a même fait là-dessus une épi-gramme très drôle que je t'apporterai. De Dardanelov je ne veux rien dire ; c'est un homme instruit, un véritable érudit. Moi, j'aime ces gens-là, non parce que celui-là a pris ma défense…

— Tu l'as pourtant maté à propos de la fondation de Troie, interrompit Smourov, qui était décidément très fier de Krasotkine et qui s'était fort amusé de l'histoire de l'oie.

— Ah ! vraiment, vous l'avez maté, saisit au vol le capitaine, qui ne cherchait qu'à flatter Krasotkine. Nous avons entendu parler de cette question de Troie. Ilioucha m'a raconté la chose.

— Il sait tout, papa, il sait tout mieux, que nous, dit Ilioucha à son tour. — II ne se vante pas ; mais chez nous il est le plus fort dans toutes les sciences…

Ilioucha contemplait Kolia avec un bonheur infini.

— Cette question de Troie, c'est une bêtise, et c'est pour moi tout à fait insignifiant, lit Kolia avec une feinte modestie.

Il avait déjà pu reprendre son ton ordinaire, mais il était encore en proie à une certaine inquiétude.

Il se sentait très agité et pensait qu'il avait déjà mis trop d'expansion en racontant l'histoire de l'oie.

Alexey gardait le silence et ne départait pas de son air sérieux, ce qui fit qu'un doute pénétra dans le cœur du trop susceptible gamin.

« Peut-être, pensait-il, garde-t-il le silence parce qu'il me méprise et croit que j'ai besoin de son approbation. Eh bien, si c'est comme cela, je !… »

— Je considère cette question comme une chose tout à fait futile, ajouta-t-il d'un ton bref en forme de péroraison.

— Je sais, moi, qui a fondé Troie, dit alors un des enfants resté jusque-là silencieux et intimidé.

C'était un enfant de onze ans environ, à la figure avenante et qui se nommait Kartachov.

Il était assis tout près de la porte.

Kolia regarda ce nouvel interlocuteur d'un air grave et étonné.

Il faut ici remarquer que la question de la fondation de Troie s'était transformée en une sorte d'énigme, et il fallait pour la résoudre chercher dans le traité de Smaragdov. Or Smaragdov ne se trouvait nulle part dans la ville, excepté chez Kolia.

Un jour que Kolia avait le dos tourné, le petit Kartachov avait ouvert furtivement le livre de Smaragdov et justement était tombé sur l'endroit où l'on traitait des fondateurs de Troie.

Depuis longtemps il avait fait cette découverte, mais il n'avait pas encore osé dire en public qu'il savait aussi qui avait fondé Troie, de peur d'avoir maille à partir avec Kolia.

Ce jour-là, sans savoir pourquoi, il ne put se tenir et dit ce que depuis longtemps il avait sur la conscience.

— Eh bien, alors, dis-nous donc un peu qui a fondé Troie, fit Kolia, se tournant vers lui d'un air hautain.

Il avait lu déjà sur le visage du gamin que celui-ci le savait et il s'était préparé à toutes les conséquences de cette révélation.

L'attention fut générale et diversement partagée.

— Troie fut fondée par Dardanus Ilius et Tros, répondit avec aplomb le gamin, mais aussitôt il rougit tellement que c'était pitié de le voir.

Pendant une minute entière les autres gamins ne le quittèrent pas des yeux, puis tous les regards se portèrent à la fois sur Kolia.

Celui-ci continuait à mesurer du regard le gamin insolent.

— C'est-à-dire comment ont-ils fondé Troie ? daigna-t-il enfin questionner. Qu'est-ce que c'est, d'ailleurs, en général que de fonder une ville ou un État ? Comment cela se fait-il ? Sont-ils venus chacun, à leur tour, en apportant une pierre ?

Tout le monde se mit à rire. Le coupable devint rouge pourpre. Il ne disait mot et était prêt à pleurer. Kolia le tint une minute encore dans cette situation.

— Pour discuter des événements historiques aussi importants que la fondation d'une nationalité, il faut d'abord comprendre ce que cela veut dire, dit Kolia d'un ton doctoral. D'ailleurs, je ne vois aucune importance à tous ces contes de femmes, et j'ai peu d'estime pour l'histoire.

Ces derniers mots furent dits d'un air négligé et semblaient s'adresser à toute la société.

— C'est de l'histoire universelle que vous parlez ? fit le capitaine comme effrayé.

— Oui, de l'histoire universelle. Il n'y a là que l'étude d'une série de bêtises humaines. Pour moi, j'apprécie seulement les mathématiques et les sciences physiques, répondit Kolia en jetant un regard furtif du côté d'Alexey, car il ne craignait que l'opinion de Chestomazov.

Celui-ci ne disait rien et gardait son air sérieux. S'il eût dit quelque chose on aurait su à quoi s'en tenir, mais Alexey ne risquait pas un mot, et t son silence pouvait être le silence du mépris ».

Kolia s'irritait donc de plus en plus.

— Puis parlons encore des langues mortes. Voilà certes une folie… Mais je crois que vous n'êtes pas encore de mon avis, Chestomazov.

— Non, je ne suis pas de votre avis, répondit Alexey avec un sourire contenu.

— Les langues classiques, si vous voulez savoir là-dessus mon opinion, sont une mesure de police, et c'est dans cet unique but qu'on nous les fait étudier. Et on le fait parce qu'elles sont ennuyeuses et par suite atrophient nos facultés. On s'ennuyait déjà beaucoup, on a voulu qu'on s'ennuyât davantage. On était déjà assez abruti ; que pouvait-on faire pour nous abrutir davantage ? On a inventé les langues classiques. Voilà mon opinion absolue, et j'espère n'en changer jamais, conclut Kolia d'un ton bref, et une pointe de rouge monta à ses joues.

— C'est pourtant vrai, dit d'une voix sonore Smourov, qui l'avait écouté attentivement.

— Et cependant il est premier en latin, dit l'un des enfants.

— Oui, papa, il parle comme cela, et il est tout de même le premier de notre classe en latin, confirma Iliocha.

Kolia pensa qu'il était nécessaire de se défendre, bien que flatté par cet éloge.

— Et qu'est-ce que cela prouve ? J'apprends le latin parce qu'il faut que je l'apprenne et que j'ai promis à ma mère de terminer mes études. Et puis, à

mon avis, quand on entreprend quelque chose il faut le faire bien. Cela ne m'empêche pas au fond de mépriser le classicisme et toute cette duperie… N'êtes-vous pas de mon avis, Chestomazov ?

— Pourquoi une « duperie » ? demanda Alexey avec un nouveau sourire.

— Mais de grâce, puisque les classiques sont traduits eu toutes les langues, ce n'est pas pour les connaître qu'on a besoin du latin. C'est donc uniquement par mesure de police et pour notre abrutissement. Comment ne serait-ce donc pas une duperie ?

— Mais qui donc vous a appris tout cela ? finit par s'écrier Alexey étonné.

— D'abord je puis le comprendre moi-même et sans qu'on me l'apprenne. Et puis, ce que je vous ai dit à propos des classiques traduits a été répété par le professeur Kolbasnikov devant la troisième classe tout entière…

— Voilà le docteur, s'écria à ce moment Ninolchka, qui jusque-là avait gardé le silence.

En effet, une voiture s'arrêtait devant la porte de la maison.

Le capitaine, qui avait attendu le docteur toute la matinée, se précipita à sa rencontre. « Maman » prit un air de circonstance.

Alexey s'approcha du lit et arrangea l'oreiller d'Iliocha. Ninotchka, assise dans son fauteuil, ne le quittait pas du regard, examinant comment le jeune homme s'y prenait. Les gamins s'empressèrent de prendre congé et quelques-uns promirent de repasser dans la soirée.

Kolia appela Pérezvon, qui sauta à bas du lit.

— Je ne m'en vais pas, je ne m'en vais pas, dit Kolia au malade. Je vais attendre dans le vestibule, et quand le docteur partira, je reviendrai avec Pérezvon.

Le médecin entrait justement, la tête haute. Avec ses favoris longs et noirs, son menton rasé de frais et sa fourrure d'ours, il avait l'air de quelqu'un qui se trompe de porte.

Il s'arrêta dès le seuil comme s'il eût été frappé de quelque chose.

— Qu'est-ce que cela ? Où suis-je ? murmurait-il sans retirer sa fourrure ni sa casquette de loutre.

Ce monde, la pauvreté de cette chambre, le linge tendu sur une corde

l’avaient tout à fait déconcerté.

Le capitaine se courbait en deux devant lui.

— Vous êtes ici, ici, murmurait-il obséquieusement. C’est chez moi que vous devez venir…

— Sneguirev, fit le docteur d’une voix traînante et haute, monsieur Sneguirev, c’est vous ?

— C’est moi.

— Ah !

Le docteur regarda encore autour de lui avec dégoût et ôta sa pelisse.

On aperçut alors pendue à son cou une décoration importante. Le capitaine prit la pelisse au vol et le docteur retira sa casquette.

— Et où donc est le malade ? dit-il d’une voix haute et d’un ton impératif.

XIII

Que pensez-vous que va dire le docteur ? demanda Kolia vivement aussitôt sorti dans le vestibule. Quelle vilaine tête il a, n'est-ce pas ? Je ne puis pas souffrir la médecine.

— Iliоucha mourra. Cela ne fait plus de doute, répondit tristement Alexey.

— Les coquins ! La médecine est une coquine… Je suis pourtant bien aise, Chestomazov, d'avoir fait votre connaissance, et je le désirais depuis longtemps. Il est regrettable seulement que nous nous soyons rencontrés en de si douloureuses circonstances…

Kolia aurait voulu ajouter quelque chose de plus chaleureux, de plus expansif, mais un je ne sais quoi le gênait. Alexey s'en aperçut, sourit et lui pressa la main.

— Depuis longtemps j'ai appris à estimer en vous une nature exceptionnelle, murmurait Kolia de plus en plus troublé. — J'ai entendu dire que vous êtes mystique et que vous avez été moine. Je sais que vous êtes un mystique, mais… cela ne m'a pas arrêté. Le contact de la réalité vous guérira… Avec des natures comme la vôtre il ne peut en être autrement.

— Qu'est-ce que vous appelez mystique ; de quoi ai-je à me guérir ? demanda Alexey un peu étonné.

— Eh bien : Dieu et le reste.

— Comment ? Vous ne croyez pas en Dieu ?

— Au contraire, je n'ai rien contre Dieu. Certes Dieu n'est qu'une hypothèse… Mais j'accepte que son existence est nécessaire pour l'ordre sur cette terre, et cetera… Et même que s'il n'existait pas il faudrait l'inventer, ajouta-t-il en rougissant.

L'idée lui vint alors qu'Alexey pouvait penser qu'il voulait faire montre de ses connaissances et prouver qu'il était un grand.

« Je ne veux pas du tout me vanter de ce que je sais, pensait Kolia, » et le dépit l'envahissait.

— Je vous avoue que je n'aime pas à entrer dans toutes ces discussions. On peut bien, n'est-ce pas, sans croire en Dieu, aimer l'humanité. Voltaire, par exemple, ne croyait pas en Dieu ; il aimait cependant l'humanité.

— Si fait. Voltaire croyait en Dieu, mais je crois qu'il y croyait peu, comme d'ailleurs il aimait peu l'humanité, répondit Chestomazov d'un ton doux et naturel mais retenu, comme s'il se fût adressé à quelqu'un de plus âgé que lui.

Kolia fut frappé de cette hésitation d'Alexey dans son opinion sur Voltaire, et surtout de ce qu'il semblait lui abandonner, à lui, le petit Kolia, la solution de la question.

— Avez-vous lu Voltaire ? demanda Alexey.

— Non, pas précisément. J'ai lu Candide dans la traduction russe, une traduction ancienne et monstrueuse.

— Et vous l'avez compris ?

— Oh oui, tout !… Mais pourquoi pensez-vous que j'aurais pu ne pas comprendre ? Il y a certes beaucoup de crudités… Et je suis bien capable de comprendre que c'est un roman philosophique et qu'il est écrit pour soutenir une idée, disait Kolia, ne sachant plus comment s'en tirer. — Je suis un socialiste, Chestomazov, socialiste endurci, dit-il tout à coup à brûle pourpoint.

— Socialiste ? fit en riant Alexey. Mais depuis quand avez-vous pu le devenir ? N'avez-vous pas treize ans seulement ?

Kolia fut froissé.

— Et d'abord je n'ai pas treize ans, mais quatorze, je les aurai dans quinze jours. Et puis, je ne comprends pas du tout ce que mon âge peut faire à cela. Il s'agit de mes opinions et non de ma date de naissance, n'est-ce pas ?

— Quand vous serez plus âgé, vous vous apercevrez vous-même de l'importance que peut avoir l'âge sur l'opinion. Il me semble aussi que certaines de vos phrases ne sont pas de vous, répondit tranquillement Alexey.

Kolia l'interrompit avec chaleur.

— De grâce ! Vous exigez de l'obéissance et du mysticisme. Convenez que la religion chrétienne, par exemple, ne convient qu'aux riches et aux puissants pour tenir en esclavage les classes inférieures. N'est-il pas vrai ?

— Ah, je sais où vous avez lu cela, ou bien où l'a lu quelqu'un qui vous l'a appris, s'écria Alexey.

— Voyons, pourquoi voulez-vous que je l'aie lu ou que quelqu'un me l'ait appris ? J'ai aussi mes idées à moi… Et puis, si vous voulez, je ne suis pas du tout hostile au Christ. C'était un homme tout à fait humanitaire, qui, s'il vivait de notre temps, eût certes pris parti pour les révolutionnaires et eût joué peut-être un rôle important. C'est même tout à fait certain.

— Mais où donc, où donc avez-vous pris tout cela ? De quel imbécile avez-vous donc fait connaissance ?

— Voyons, on ne peut pas cacher la vérité. Certes, en certaines occasions, je cause avec M. Xikitine, mais… Le vieux Belinsky affirmait également ces principes[3].

— Belinsky ? Je ne m'en souviens pas. Il n'a écrit cela nulle part.

— S'il ne l'a pas écrit, on affirme du moins qu'il l'a dit. Je tiens cette opinion d'un certain… Du reste, qu'importe.

— Et Belinsky, avez-vous lu ses livres ?

— Voyez-vous, non… Je ne l'ai pas lu entièrement. Mais… j'ai lu les passages qui expliquent pourquoi Tatiana n a pas voulu suivre Onéguine[4].

— Comment « n'a pas voulu suivre Onéguinc » ? Mais… est-ce que vous comprenez déjà cela ?

— Permettez ! Il me semble que vous me prenez pour le petit Smourov, fit Kolia d'un ton irrité. — Ne croyez pas d'ailleurs que je sois déjà un révolutionnaire aussi enragé. Je me trouve souvent en désaccord avec M. Nikitine. Si j'ai parlé de Tatiana, cela ne veut pas dire que je suis partisan de l'émancipation des femmes. J'accepte que la femme est un être inférieur et qui doit obéir. Que les femmes tricotent, a dit Napoléon, et je partage en cela l'opinion de ce pseudo-grand homme. Je pense aussi que quitter son pays pour s'enfuir en Amérique est une bêtise, je dirai même une bassesse. Pourquoi aller en Amérique quand nous pouvons servir l'humanité chez nous, et surtout maintenant quand nous avons ici une masse d'activité fructueuse. C'est ce que je répondis.

— Répondis, mais à qui ? Est-ce que quelqu'un vous a déjà proposé de partir pour l'Amérique ?

— Je vous avoue qu'on m'y a poussé, mais j'ai refusé. Il va sans dire, Chestomazov, que cela est entre nous et que vous n'en direz mot à personne. Je ne l'ai dit qu'à vous seul. Je n'ai aucun désir de tomber entre les pattes de la Troisième Section[5] et de prendre des leçons au Pont-de-Chaînes [6].

« Tu te rappelleras la maison
« Qu'on voit auprès du Pont-de-Chaînes !

Vous souvenez-vous de ces vers ? Ils sont magnifiques. Mais pourquoi riez-vous ? Croyez-vous que ce soit là des contes.

« Qu'arrivera-t-il s'il apprend que je n'ai dans la bibliothèque de mon père que ce numéro du Tocsin et que je n'ai pas lu autre chose », pensa-t-il tout à coup avec un frisson.

— Oh non, je ne ris pas, et je ne pense pas que vous m'ayez fait des contes, car c'est la vérité, et c'est précisément là le malheur. Dites-moi encore, avez-vous lu Pouchkine ? Vous venez de parler de Tatiana.

— Non, je ne l'ai pas encore lu, mais je veux le lire. Je n'ai pas de préjugés, Chestomazov, je veux écouter les deux parties. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Comme cela.

— Dites-moi, Chestomazov, est-ce que vous me méprisez beaucoup, dit Kolia brusquement, et il se campa devant Alexey comme s'il s'attendait à une lutte. — Je vous en prie, sans façon.

— Vous mépriser ? demanda Alexey étonné. Mais pourquoi donc ? J'ai seulement de la tristesse de voir une bonne nature comme la votre, qui à peine a commencé de vivre, être aussi dévoyée par des sornettes grossières.

— De ma nature, ne vous en inquiétez pas. Je suis soupçonneux, c'est vrai, bêtement, grossièrement même. Je vous ai vu sourire tout à l'heure,et il me semblait que vous…

— Je souriais pour une cause tout à fait différente et que voilà : j'ai lu récemment un article d'un Allemand qui a vécu en Russie, au sujet de la jeunesse studieuse actuelle, t Montrez, écrit-il, à un écolier russe une carte du ciel dont il n'a encore jamais eu connaissance, et le lendemain il vous

rapportera la carte corrigée. »

Peu de savoir et une suffisance sans bornes ; voilà ce que l'Allemand voulait dire de l'écolier russe.

— Mais cela est absolument vrai, fit Kolia en éclatant de rire, c'est plus que vrai. Bravo ! pour l'Allemand ! Mais M. Choucroutman n'a pas vu peut-être le bon côté. Qu'en pensez-vous ? La suffisance, je l'admets, c'est péché de jeunesse et qui se corrige s'il faut qu'il soit corrigé ; mais, d'un autre côté, il y a l'esprit d'indépendance, qui nous vient de l'enfance ; il y a la hardiesse de la pensée et de la conviction, bien différente de leur obséquiosité choucroutienne en face de l'autorité… Mais l'Allemand a bien parlé tout de même, Bravo ! pour l'Allemand ! Il faut pourtant étouffer les Allemands. Qu'ils soient forts en science cela va sans dire, et pourtant il faut les étouffer…

— Mais pourquoi les étouffer ? demanda Alexey avec un nouveau sourire.

— J'ai peut-être un peu forcé l'expression. Je suis parfois un véritable enfant, et quand je suis content de dire quelque chose je ne me retiens pas, quitte à dire des bêtises… Mais, pendant que nous sommes à dire des bêtises, le médecin est là et y reste bien longtemps. Peut-être examine-t-il aussi la maman et Xinotchka, l'estropiée ? Savez-vous qu'elle m'a beaucoup plu, cette Xinotchka ? Quand je sortais, elle a murmuré à mon oreille : « Pourquoi n'êtes vous pas venu plus tôt ? » Et de quelle voix pleine de reproches a t-elle dit cela ? Il me semble qu'elle est très bonne et bien digne de pitié.

— C'est vrai, c'est vrai. Vous allez les voir, et vous saurez alors quelle créature est Ninotchka. Il vous sera très utile de fréquenter ces créatures pour les apprécier, et vous apprendrez, en les connaissant, bien des choses. Cela vous changera mieux que tout.

— Combien je regrette, combien je m'en veux de n'être pas venu plus tôt ! s'écria Kolia avec amertume.

— Oui, c'est bien regrettable. Vous avez vu vous-même quelle impression de joie vous avez faite sur le pauvre petit et combien il se chagrinait en votre attente.

— Ne m'en parlez pas, cela me fait de la peine. Je n'ai que ce que je

mérite, au reste. Je ne suis pas venu voir Iliioucha par amour-propre, par un amour propre égoïste et le bas désir de m'imposer, sentiment dont je ne peux me défaire et que j'ai combattu en moi toute ma vie. Je le vois bien maintenant, Chestomazov, je ne suis qu'un vaurien.

—Non, vous êtes une nature excellente mais déviée de son chemin ; et maintenant je ne comprends que trop votre influence sur cet enfant d'esprit si noble et impressionnable jusqu'à la maladie.

— Et c'est vous qui me le dites ? Eh bien, imaginez vous que je pensais, et même tout à l'heure, que vous me méprisiez ! Si vous saviez seulement combien votre opinion m'est précieuse ?

— Mais êtes-vous donc si soupçonneux que cela !… en vérité, à votre âge ! Imaginez-vous que je pensais justement tout à l'heure en vous regardant, quand vous parliez dans la chambre, que vous deviez être très soupçonneux.

— Vous avez pensé cela ? Quelle perspicacité vous avez ! Vous voyez. Eh bien, je parie que vous l'avez pensé justement quand je racontais l'histoire de l'oie. Je pensais à ce moment-là que vous me méprisiez parce que je me montrais un garçon si grave. J'en ai même eu une sorte de haine contre vous, et je me suis mis alors à dire des bêtises. Ensuite, j'ai pensé, en disant que si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer, que je me hâtais trop d'exhiber mon érudition, et cela d'autant plus que j'avais lu celte phrase dans un livre. Je vous jure pourtant que je ne disais pas cela par vanité, mais tout comme cela, sans savoir pourquoi, parce que j'étais joyeux. Je crois que c'était la joie qui me faisait parler ainsi. Et pourtant c'est bien honteux pour un homme de se vanter parce qu'il est joyeux. Je sais bien cela. Heureusement que je sais maintenant en revanche que vous ne me méprisez pas et que ce n'est qu'un effet de mon imagination. Ah ! je suis bien malheureux, Chestomazov. Parfois je m'imagine des je ne sais quoi ; je crois que tout le monde, le monde entier se moque de moi, et alors, alors je suis prêt à bouleverser l'ordre social.

— Et vous faites souffrir vos proches.

— Et je fais souffrir mes proches, ma mère surtout… Dites-moi, Chestomazov, suis-je bien ridicule en ce moment ?

— Mais ne pensez donc pas à cela ! De grâce, n'y pensez pas ! s'écria

Alexey. Et puis, qu'est-ce que cela veut dire, ridicule ! Que de fois l'homme est ou semble être ridicule. Et de plus, presque tous les gens capables aujourd'hui craignent le ridicule, et cela est la cause de leur malheur. Ce qui m'étonne seulement, c'est que vous ayez ressenti si tôt un pareil sentiment. J'ai déjà pourtant fait la même observation sur d'autres. En notre temps, jusqu'aux enfants en souffrent. C'estcommeune manie ; le diable, on dirait, s'est incorporé dans cet amour-propre et s'est emparé de toute notre génération… Oui, c'est bien le diable, fit Alexey.

Et il ne riait pas comme l'avait pensé Kolia, qui le regardait fixement.

— Et vous, vous êtes comme les autres, c'est-à-dire comme beaucoup ; seulement il ne faut pas être comme les autres.

— Quand même tous les autres seraient comme cela ?

— Quand même tous les autres seraient comme cela, vous seul ne le soyez pas. Et à vrai dire, vous n'êtes pas comme les autres. Ainsi, vous n'avez pas eu honte d'avouer maintenant ce que vous croyez être mauvais et ridicule en vous. Qui donc l'avoue aujourd'hui ? Personne. Un n'éprouve même pas le besoin de faire son examen de conscience. Xe soyez donc pas comme les autres, même si vous étiez seul à être ainsi.

— C'est parfait. Je ne me suis pas trompé à votre égard. Vous avez le don de consoler. Oh ! comme j'aspirais à vous voir, Chestomazov ! Depuis combien de temps j'avais cherché à vous rencontrer. Avez-vous vraiment pensé aussi à moi ? Vous le disiez tout à l'heure.

— Oui, j'ai entendu parler de vous et j'ai pensé à vous. Et si c'est l'amour propre qui vous a dicté votre question, cela ne fait rien.

— Savez-vous, Chestomazov, que ce que vous venez de dire ressemble un peu à une déclaration d'amour, dit Kolia d'une voix douce et pénétrante. Ce n'est pas ridicule ? Dites-moi, n'est-ce pas ridicule ?

— Pas du tout ridicule, et même si cela était, cela ne ferait rien, parce que c'est un bon sentiment, dit Alexey avec un franc sourire.

— Et savez-vous, Chestomazov, vous pouvez en convenir, que vous-même vous vous sentiez un peu honteux avec moi… Je vois cela dans vos yeux, dit Kolia d'un air malin et heureux à la fois.

— Honteux ! Mais de quoi ?

— Et pourquoi rougissez-vous ?

— Mais c'est vous qui me faites rougir, dit Alexey en riant et en rougissant tout de bon. — Oui,c'est vrai ; je me sens un peu honteux. Dieu sait pourquoi…

— Oh ! que je vous aime et que je vous apprécie en ce moment, justement parce que vous avez honte avec moi, parce que vous êtes comme moi, s'écria Kolia, pris d'un véritable transport.

Ses joues flambaient, ses yeux étincelaient.

— Écoutez, Kolia, vous serez dans la vie un homme très malheureux, dit alors Alexey.

— Je le sais, je le sais ; mais vous, comment savez-vous d'avance tout cela ?

— Mais dans son ensemble vous serez pourtant satisfait de la vie.

— Précisément ! Hourrah ! Vous êtes un prophète. Nous nous entendrons bien, Chestomazov. Ce qui me fait surtout plaisir, savez-vous, c'est que vous me parlez comme à un égal. Et nous sommes loin pourtant d'être égaux ; vous m'êtes bien supérieur, mais nous nous entendrons. Imaginez-vous que je me répétais sans cesse pendant ces derniers mois ! « Ou bien dès la première rencontre nous serons amis pour toujours, ou bien nous nous séparerons, dès ce premier jour, ennemis jusqu'à la tombe… »

— Si vous pensiez ainsi, certes vous m'aimiez déjà.

— Je vous aimais, oui, je vous aimais beaucoup. Je vous aimais et je rêvais de vous. Comment donc avez-vous pu deviner tout cela ?.. Mais parlons bas, voilà le médecin. Que va-t-il dire ?… Voyez quelle figure il a.

XIV

Le médecin sortait de la chambre enveloppé de sa pelisse et la casquette sur la tête.

Son visage exprimait à la fois la mauvaise humeur et le dégoût. On eût dit qu'il avait peur de se salir. Il jeta un coup d'œil rapide dans le vestibule, dévisageant d'un air sévère Alexey et Kolia.

Alexey ouvrit la porte, fit signe au cocher, et la voiture qui avait amené le docteur s'arrêta devant les marches du perron. Le capitaine courut après le médecin et, s'inclinant, l'arrêta pour lui demander un dernier mot. Le

malheureux était consterné et son visage exprimait l'effroi.

— Voire Excellence ! Votre Excellence !… Est-ce donc possible ?… fit-il.

Mais il ne put achever ; il joignit seulement les mains d'un geste désespéré et regarda encore le médecin d'un œil suppliant comme si un dernier mot pût changer l'arrêt qui venait d'être prononcé sur son fils.

— Que puis-je faire ? Je ne suis pas un Dieu, répondit le médecin d'une voix traînante particulière aux grands praticiens.

— Docteur ! Votre Excellence.'… Et c'est bientôt ? bientôt ?

— Préparez-vous à tout, dit le médecin en scandant chaque syllabe, et il s'apprêtait à franchir le seuil.

— Votre Excellence ! pour l'amour du Christ ! l'arrêta encore le capitaine tout effrayé. Votre Excellence ! Alors il y a rien, rien, rien pour le sauver ?…

— Maintenant, ce n'est pas de moi que cela dépend, répondit avec impatience le médecin, et cependant… hum !… fit-il encore en s'arrêtant… Si, par exemple, vous pouviez… diriger… votre malade… de suite et sans perdre de temps… (ces mots « de suite et sans perdre de temps » furent prononcés gravement et presque avec colère, ce qui fit tressaillir le capitaine) à Syracuse… alors, à cause des conditions favorables du climat, il se pourrait peut-être produire…

— À Syracuse ! S'écria le capitaine sans comprendre.

— Syracuse est en Sicile, expliqua tout à coup Kolia d'une voix haute.

Le docteur le regarda surpris.

— En Sicile ! petit père ! Votre Excellence ! Mais vous avez vu, ajouta-t-il en montrant autour de lui. — Et la maman ? et la famille ?

— Non, la famille n'a pas besoin d'aller en Sicile. Votre famille doit aller au Caucase à ce printemps… Votre fille au Caucase, et votre femme, après avoir suivi les eaux au Caucase pour ses rhumatismes…, doit aller tout de suite à Paris, à la clinique du médecin aliéniste Lepelletier. Je vous donnerai un mot pour lui, et alors il se pourrait peut-être produire…

— Docteur ! docteur ! Mais vous voyez bien, fit le capitaine montrant encore d'un geste désespéré les murs de bois dénudés du vestibule.

— Ah ! cela ne me regarde pas, dit le docteur avec un sourire. Je n'ai dit

que ce que peut dire la science en réponse à votre question sur les derniers moyens. Quant au reste… à mon grand regret…

— Ne vous inquiétez pas, médecin, mon chien ne vous mordra pas, dit tout à coup Kolia en remarquant l'air inquiet du médecin à la vue de Pérezvon qui se tenait sur le seuil.

Une note indignée perçait clans la voix de Kolia. Quant au mot « médecin », employé au lieu de celui de docteur, il l'avait dit à dessein et pour l'offenser, comme il l'avoua dans la suite.

— Plait-il ? dit le médecin en levant la tète et en regardant Kolia avec étonnement.

— Qui est-il ? demanda-t-il à Alexey, comme s'il l'en rendait responsable.

— C'est le maître de Pérezvon, médecin ; ne vous inquiétez pas de ma personnalité, repartit Kolia d'un ton tranchant.

— Zvon ? zvon ? répéta le médecin sans comprendre.

— Oui zvon [7], mais il ne sait où cela sonne. Adieu, médecin, nous nous retrouverons à Syracuse.

— Qui est-il ? qui est-il donc ? s'écria le docteur tout en colère.

— C'est un écolier, docteur, un grand espiègle ; ne faites pas attention, dit alors Alexey en fronçant les sourcils. — Taisez-vous, Kolia, cria-t-il ensuite à Krasotkine. N'y faites pas attention, docteur, reprit-il, encore plus impatient.

— Fouettez-le ! Il faut qu'on le fouette ! criait en frappant du pied le docteur hors de lui.

— Mais savez-vous, médecin, que mon Pérezvon sait aussi mordre, fit Kolia d'une voix tremblante, pâle et l'œil allumé. —Ici ! Pérezvon !

— Kolia, si vous dites encore un mot, je romps avec vous pour toujours ! dit alors Alexey d'une voix impérative.

— Médecin, il n'y a qu'un seul homme au monde qui puisse donner des ordres

à Nicolaï Krasotkine, et c'est celui-là (il désignait Alexey), je lui obéis. Adieu.

Il alla à la porte et entra dans la chambre.

Le médecin resta cinq secondes encore comme pétrifié, puis cracha et se

dirigea vers sa voiture en répétant :

— Cet… cet… ce je ne sais pas quoi… Le capitaine se précipitait derrière lui pour l'aider. Alexey suivit Kolia dans la chambre.

Kolia était déjà près du lit d'Iliioucha. Le malade lui tenait la main et demandait son père. Un instant après le capitaine rentrait aussi.

— Papa, papa, viens ici… Nous…, murmura Iliioucha très ému et sans avoir la force de continuer. Il tendit ses deux bras maigres, étreignit de toutes ses forces Kolia et son père en se serrant contre eux.

Le capitaine tremblait ; des sanglots étouffés sortaient de sa gorge secouée ; les lèvres et le menton de Kolia tremblaient aussi.

— Papa ! papa ! Comme je te plains, ô mon papa !

— Iliioucha, mon pigeon, le médecin a dit… que tu guériras… Nous serons heureux… le médecin…

— Ah ! papa, je sais bien ce que le nouveau docteur a dit… j'ai bien vu ! dit Iliioucha.

Et il les serra encore tous deux contre lui en tournant son visage vers son père.

— Papa, ne pleure pas… Puis, quand je mourrai, tu prendras un autre gamin, un bon… Choisis toi-même le meilleur parmi eux ; appelle-le Iliioucha et aime-le à ma place.

— Tais-toi, vieux, tu guériras ! s'écria comme en colère Krasotkine.

— Quant à moi, papa, ne m'oublie pas, ne m'oublie jamais, continua Iliioucha ; viens voir ma petite tombe… Et puis, papa, enterre-moi près de la grande pierre où si souvent nous avons été nous promener ensemble. Viens y avec Krasotkine, vers le soir… et Pérezvon aussi… et moi je vous attendrai… Papa !… papa !

Sa voix s'arrêta. Tous les trois demeuraient enlacés, silencieux. Us ne disaient plus rien.

Xinotchka, pleurait sur son fauteuil, et tout à coup, voyant tout le monde en larmes, la maman se mit à sangloter à son tour.

— Iliioucha ! Iliioucha ! gémissait-elle.

Krasotkine se dégagea vivement de l'étreinte d'Iliioucha.

— Au revoir, mon vieux, ma mère m'attend pour le dîner, dit-il d'un ton

affairé. Quel dommage que je ne l'aie

pas prévenue. Elle va beaucoup s'inquiéter. Mais après le dîner, je vais revenir près de toi pour toute la journée, toute la soirée, et comme je vais le raconter des contes ! J'emmène Pérezvon, car il va autrement se mettre à hurler, et cela t'ennuiera. Au revoir !

Il passa dans le vestibule. Il n'avait pas voulu pleurer, mais là il ne pouvait plus se retenir.

C'est dans cet état qu'Alexey le retrouva.

— Kolià, il faut que vous teniez votre parole, sans quoi il sera très chagriné, lui dit-il d'une voix ferme.

— Je la tiendrai. Oh ! que je me maudis de n'être pas venu plus tôt, murmurait-il et sans plus cacher ses pleurs.

En ce moment accourut le capitaine refermant derrière lui la porte de la chambre. Son visage exprimait le plus profond désespoir et ses lèvres tremblaient.

Il s'arrêta devant les deux jeunes gens et leva les bras en l'air :

— Je ne veux pas d'un bon gamin ! Je ne veux pas d'un autre gamin !

Sa voix était rauque et sauvage et ses dents grinçaient.

— Si je t'oublie, Jérusalem, que je… Il n'acheva pas et tomba à genoux devant le banc de bois. Il serrait sa tête dans ses mains et sanglotait, tout en s'efforçant de comprimer ses gémissements pour ne pas être entendu dans la chambre. Kolia se précipita dans la rue.

— Au revoir, Chestomazov ; et vous, viendrez-vous ? fit-il d'une voix rude.

— Ce soir sûrement.

— Qu'est-ce qu'il disait donc de Jérusalem ?… Qu'est-ce encore que cela ?

— C'est une citation de la Bible :

« Si je t'oublie, Jérusalem », c'est-à-dire si j'oublie tout ce que j'ai de précieux, si je l'échange contre quoi que ce soit, que je sois frappé…

— C'est assez, j'ai compris. N'oubliez pas de venir. Ici, Pérezvon ! cria-t-il à son chien d'une voix plus dure encore, et il se dirigea chez lui à grands pas.

XV

Une petite bière couverte de fleurs était prête pour aller à l'église.

C'était la bière d'Iliоucha. Il n'avait survécu que dix jours à la visite du célèbre docteur.

Alexey arriva le dernier ; il était en retard. Tout le monde l'attendait avec impatience et avait hâte de le voir paraître.

Les camarades d'Iliоucha le saluèrent. Il y avait là une douzaine d'enfants qui portaient tous leur sac en bandoulière.

« Papa pleurera ; restez avec papa », avait dit Iliоucha en mourant.

Les enfants s'étaient souvenus.

Kolia Krasotkine marchait à leur tête.

— Que je suis heureux, de vous voir venir, Chestomazov ! s'écria-t-il en tendant la main à Alexey. — C'est navrant, ici, ma parole, cela est pénible à voir. Sneguirev n'est pas ivre, nous en sommes sûrs ; il n'a rien bu d'aujourd'hui, et pourtant il semble enivré… J'ai toujours mon sang-froid ; mais ici, c'est à n'y pas tenir… Pardonnez-moi si je vous retiens encore un instant, Chestomazov ; je voudrais vous faire une question avant que vous n'entriez.

— Qu'est-ce donc, Kolia ?

— Dites-moi, votre frère est-il coupable ou non ? Est-ce lui ou le domestique qui a tué son père ? Ce sera pour moi comme vous me le direz. Voici quatre nuits que je ne dors pas en y pensant.

— C'est le laquais qui a tué, et mon frère est innocent, répondit Alexey.

— Moi aussi je l'ai dit ! fit tout à coup Smourov.

— Donc il va mourir, victime innocente ! s'exclama Kolia. Eh bien ! s'il est perdu, il est heureux pourtant, et moi j'envierai son sort.

— Que dites-vous là ? Pourquoi ? de manda Alexey étonné.

— Oh ! si je pouvais aussi me sacrifier un jour pour la vérité ! s'écria Kolia.

— Mais pas dans une semblable affaire, au milieu de tant de honte et de

terreur !

— Eh bien, moi aussi ! s'écria parmi les autres un gamin, celui-là même qui avait dit un jour qu'il savait qui avait fondé Troie. Et de même que l'autre fois, après avoir lancé sa phrase, il devint rouge jusqu'aux oreilles.

Alexey entra clans la chambre.

Dans une petite bière bleue, garnie d'une ruche blanche, était couché Ilioucha les mains jointes, les yeux fermés. Les traits de son visage maigri étaient à peine altérés et, chose étrange, aucune mauvaise odeur ne s'exhalait du corps. L'expression de son visage était grave ; on eût dit qu'il pensait. Ses mains jointes en croix, comme sculptées dans le marbre, étaient particulièrement belles. On avait placé des fleurs entre ses doigts ; d'ailleurs, toute la bière en était couverte. De nouvelles fleurs étaient arrivées de la part de Katérina Ivanovna, et quand Alexey entra le père les semait sur le corps de son enfant.

À peine le capitaine jeta-t-il un regard sur Alexey. Il ne voulait voir personne, même sa femme folle, « sa maman tout en pleurs », qui s'efforçait de se dresser sur ses jambes malades pour voir de plus près son petit mort.

Les enfants avaient aussi porté tout près de la bière Ninotchka dans sa chaise. Elle restait là, penchant la tête sur le mort et pleurant doucement.

Le visage de Sneguirev était animé et exaspéré. Il avait dans ses gestes et dans les paroles qui lui échappaient quelque chose d'un fou.

— Batiouchka, mon cher batiouchka[8], s'exclamait-il à tout propos en regardant Ilioucha.

Il avait cette habitude du vivant même d'Ilioucha de lui dire en signe de tendresse : Batiouchka ! mon cher batiouchka !

— Papa, donne-moi aussi des fleurs, prends-en dans sa main, celle-ci, la blanche, et donne-la-moi, demanda la maman en sanglotant.

Était-ce parce que cette petite rose blanche qui était dans la main d'Ilioucha lui faisait plaisir, ou bien parce qu'elle voulait avoir ce souvenir de la main de son fils ; toujours est-il qu'elle s'agitait beaucoup et tendait ses mains vers la fleur.

— Je ne la donnerai pas. Je ne donnerai rien, s'écria d'une voix dure Sneguerev. — Ces fleurs sont à lui et pas à toi. Toutes à lui et pas à toi.

— Papa, donnez donc à maman la fleur, fit Ninotchka en levant ses yeux remplis de pleurs.

— Je ne donnerai rien. À elle moins qu'à personne. Elle ne l'aimait pas. Elle lui a déjà pris son petit canon, ajouta le capitaine en pleurant à haute voix au souvenir d'Iliioucha cédant son petit canon à sa maman.

La pauvre folle couvrit de ses mains son visage et se mit doucement à sangloter.

Les gamins voyant que le père ne quittait pas la bière et qu'il était temps de la porter se serrèrent tout autour et se mirent à la soulever.

— Je ne veux pas qu'on l'enterre dans le cimetière ! s'écria alors Sneguerev. Je veux l'enterrer près de la pierre, près de notre pierre, comme il m'a ordonné. Je ne le laisserai pas emporter.

Déjà, pendant les trois jours précédents, il avait dit qu'il l'enterrerait près de la pierre ; mais Alexey, Krasotkine, sa sœur, la propriétaire et tous les enfants intervinrent.

— Voyez cette invention de l'enterrer près d'une pierre impure comme un suicidé, dit sévèrement la vieille propriétaire. Dans le cimetière, c'est terre sainte ; il y a des croix, on priera sur lui. Là on entend les chants de l'église, et le diacre prononce si bien et si distinctement que tout arrivera jusqu'à lui comme si l'on priait sur sa tombe.

Le capitaine fit enfin de la main un geste qui semblait dire : Portez-le où vous voudrez.

Les enfants soulevèrent la bière ; en passant près de la maman, ils s'arrêtèrent un instant devant elle et se baissèrent pour qu'elle pût dire adieu à Iliioucha.

Mais quand elle aperçut de près ce cher visage que pendant ces trois jours elle n'avait considéré qu'à distance, elle se prit à trembler et agita au-dessus de la bière, comme dans une convulsion sa tête grisonnante.

— Maman, fais un signe de croix sur lui, bénis-le, embrasse-le, lui cria Ninotchka.

Mais l'autre, comme un automate, continuait à agiter sa tête, et, silencieuse, le visage convulsé par un terrible chagrin, elle se mit à frapper de

ses poings sa poitrine.

On porta la bière un peu plus loin ; Ninotchka mit pour la dernière fois ses lèvres sur celles de son frère mort quand on passa devant elle.

En sortant, Alexey pria la propriétaire de prendre garde a ceux qui restaient à la maison, mais elle ne le laissa même pas achever.

— Cela va sans dire que je resterai avec eux. Ne sommes-nous pas des chrétiens ? disait la vieille en pleurant.

XVI

L'église n'était pas éloignée. Il y avait au plus trois cents pas.

La journée était claire et sereine ; il gelait légèrement. La cloche de l'église tintait. Sneguirev allait de-ci de-là, derrière le cercueil, éperdu, serré dans son vieux paletot léger et court. Sa tête était découverte ; il tenait à la main son vieux chapeau mou à larges bords.

Il semblait en proie à un seul souci vague. Tantôt il tendait le bras pour soutenir la bière par derrière, en dérangeant les porteurs ; tantôt il allait de côté, cherchant une place pour soutenir. Une fleur tomba sur la neige. Il se précipita pour la ramasser, comme si tout eût dépendu de celte fleur.

— Et le croûton de pain ? Le croûton de pain, on l'a oublié ! s'écria-t-il tout à coup plein d'une indicible frayeur.

Les gamins lui rappelèrent qu'il avait pris le pain et l'avait mis dans sa poche.

Il fouilla dans sa poche, en tira le pain, et, convaincu, se tranquillisa.

— C'est Iliоucha qui l'a dit, c'est Iliоucha qui l'a dit, s'excusa-t-il aussitôt auprès d'Alexey. — Une nuit, il était couché comme cela, et moi j'étais assis près de lui, et il m'ordonna : « Petit papa, quand on remplira de terre ma tombe, mets dessus un morceau de pain pour que les petits oiseaux viennent. Moi, je les entendrai, et je serai heureux de ne pas rester là tout seul. »

— C'est très bien, dit Alexey, il faudra en porter souvent.

— Tous les jours, tous les jours, murmura le capitaine en s'animant.

On arriva enfin à l'église et on posa la bière au milieu de la nef.

Tous les enfants se rangèrent autour, demeurant immobiles pendant tout le temps de l'office. C'était une vieille et pauvre église, où beaucoup d'icones restaient sans ornements. Mais on prie mieux dans ces églises-là.

Pendant le temps de l'office, Sneguirev sembla se calmer un peu. Cependant la même inquiétude inconsciente et sans but réapparaissait en lui. Tantôt il approchait du cercueil pour arranger le drap ou la couronne, tantôt il

se précipitait pour remettre un cierge tombé d'un chandelier et passait bien du temps à ce travail. Dans la suite, il se tranquillisa et reprit sa place au chevet de la bière, dans un souci stupide et étonné. Quand on chanta les apôtres, il souffla tout à coup à l'oreille d'Alexey qu'on n'avait pas chanté « comme il fallait », mais sans plus expliquer sa pensée. Quand on chanta l'hymne des chérubins, il se mit à accompagner le chœur, mais ne le termina pas ; ses genoux fléchirent, il toucha de son front les dalles de l'église et resta longtemps ainsi.

Enfin, le Requiem commença, et on distribua les cierges.

Le père, à demi fou, s'agita de nouveau ; le chant funèbre, à la fois pénétrant et doux, réveilla son âme et la remua. Il sembla tout à coup se contracter, et fut pris de sanglots saccadés, d'abord étouffés, puis esquissés à haute voix au moment de dire adieu au mort. Quand on allait refermer la bière, il prit son enfant dans ses mains, et couvrit de baisers ses lèvres froides, comme effrayé de ce qu'on le lui prit à jamais.

On put pourtant lui faire entendre raison ; on lui avait déjà fait descendre les marches, quand, se ravisant, il prit quelques fleurs dans le cercueil.

Il regarda ces fleurs d'un air étrange, comme si une idée nouvelle venait de naître en lui et lui fit oublier l'autre. Puis il s'absorba dans sa rêverie et ne fit aucune opposition quand on souleva la bière pour la porter à la tombe.

Cette tombe était peu éloignée ; elle avait été creusée dans l'enclos, tout près de l'église, et avait été payée très cher par Katérina Ivanovna.

Après les rites habituels, les fossoyeurs y descendirent le cercueil.

Sneguerev, ses fleurs à la main, se pencha tellement au-dessus de la fosse que les enfants, effrayés, le saisissant par son paletot, le tirèrent en arrière.

Il ne semblait plus comprendre ce qui se passait autour de lui. Quand on commença à jeter la terre dans la fosse, il la regarda tomber d'un air soucieux en proférant quelques paroles que personne ne put comprendre. Puis il redevint calme. On lui rappela alors qu'il fallait émietter le morceau de pain. Il le saisit convulsivement dans sa poche, l'émietta, et sema les morceaux sur la tombe en marmottant toujours les mêmes mots inintelligibles, du même air préoccupé.

— Et voilà ! voilà ! Venez donc, petits oiseaux !

Un des enfants lui lit remarquer qu'il avait peine avec ses fleurs à la main à émietter le pain, et qu'il ferait mieux de les confier à quelqu'un. Loin de les donner, il fut effrayé à cette réflexion, comme s'il craignait qu'on voulût les lui prendre.

Il considéra alors longtemps la tombe, comme pour constater que tout était en ordre et que les morceaux de pain étaient bien jetés ; puis, tournant sur ses talons, il se dirigea tranquillement vers sa maison.

Peu à peu son pas s'accélérait ; il se dépêchait, courait presque. Les gamins et Alexey le suivaient à quelques pas.

— Des fleurs pour maman. Des fleurs pour la maman ! On a offensé la maman, s'écria-t-il soudain.

Quelqu'un lui lit remarquer qu'il faisait froid et qu'il aurait dû mettre son chapeau, mais lui, comme exaspéré à ce propos, jeta son chapeau sur la neige.

—Non !… Je ne veux pas de chapeau !

Le petit Smourov ramassa le chapeau et suivit le capitaine.

Tous les gamins pleuraient, Kolia et le petit qui avait trouvé Troie plus que les autres. Smourov pleurait aussi sincèrement, et, tout en tenant à la main le chapeau du capitaine, il avait eu le temps pourtant de saisir à la dérobée un morceau de brique rougissant sur la neige et de le jeter à une volée de moineaux.

À mi-chemin, Sneguirev s'arrêta tout à coup, parut penser à quelque chose, puis retourna vers l'église en courant du côté de la tombe de son fils.

Les gamins l'eurent bientôt rejoint et, se pressant autour de lui, cherchaient à le retenir. Alors, à bout de forces, il tomba comme fauché sur la neige, et, au milieu des convulsions et des sanglots, il répétait :

— Batiouchka ! Iliоucha ! Mon cher batiouchka !

Alexey et Kolia s'efforçaient de lui faire entendre raison.

— Assez ! capitaine ! Un homme viril doit tout supporter, fit Kolia.

— Mais vous allez abîmer les fleurs, dit Alexey, et pourtant la maman vous attend, et elle pleure parce que vous ne lui avez pas donné tout à l'heure les fleurs d'Iliоucha. Puis il y a là encore le lit d'Iliоucha…

— Oui, oui, c'est vrai, il faut aller chez la maman, fit tout à coup Sneguirev, comme s'il se souvenait. — On apportera aussi le petit lit.

Et il courut à la maison. Le chemin était court, et tous arrivèrent ensemble.

Sneguirev ouvrit la porte précipitamment, et s'adressant à sa femme qu'il avait si maltraitée tout à l'heure :

— Ma petite maman, ma chérie, Iliocha t'envoie des fleurs. Tes petites jambes malades, criait-il, lui tendant le bouquet de fleurs gelées et froissées, qu'il avait brisé en se débattant sur la neige.

Mais, à ce moment, il aperçut devant

le lit d'Iliocha, rangées dans le coin, les petites bottes de son fils. La propriétaire les avait placées là tout à l'heure. C'étaient de pauvres bottes jaunies et rapiécées.

À leur vue, il leva les bras, se précipita, tomba à genoux, en saisit une et, y appliquant ses lèvres, il les couvrit de baisers en répétant :

— Batiouchka Iliocha ! Mon cher batiouchka ! Et tes pieds, où sont-ils ?

— Où l'as-tu emporté ? Où donc ça ? criait la folle d'une voix déchirante.

Ninotchka se remit aussi à pleurer.

Kolia sortit bientôt de la chambre, suivi par les autres. Alexey se retira le dernier.

— Qu'ils pleurent, dit-il à Kolia, il n'y a plus de consolations pour eux maintenant. Attendons un peu, nous reviendrons après.

— Oui, c'est impossible ! Cela est terrible, confirma Kolia. Savez-vous, Chestomazov, ajouta-t-il en baissant la voix pour ne pas être entendu des autres, que je ressens une grande tristesse, et je donnerais tout au monde pour le rendre à la vie si cela était possible.

— Moi aussi, répondit Alexey.

— Qu'en pensez-vous, Chestomazov, faut-il revenir ce soir ? Il est sûr qu'il va encore être saoul.

— Cela est possible ; seulement il faudra venir tous les deux ce soir passer une heure avec la mère et Ninotchka, car si nous revenions tous à la fois, nous leur rappellerions ce qui vient de se passer.

— La propriétaire va préparer la table pour le repas des funérailles, je crois, le pope va venir. Faut-il que nous y assistions, Chestomazov ?

— Certainement, répondit Alexey.

— Comme cela est étrange, Chestomazov ; voilà un grand malheur, et puis on se met à manger des crêpes. Cela est bien étrange dans notre religion.

— Il y aura aussi de l'esturgeon, lit tout à coup celui qui avait trouvé Troie.

— Je vous demanderai sérieusement, Kartachov, de ne plus venir vous mêler à tout, surtout quand on ne vous demande rien et qu'on n'a même pas besoin de savoir si vous êtes au monde, dit Kolia d'un ton courroucé.

— Le gamin devint tout rouge, mais n'osa rien répondre.

— Tous suivaient cependant le sentier quand tout à coup Smourov s'écria :

— Voilà la pierre d'Iliioucha où l'on devait l'enterrer !

— Tous s'arrêtèrent silencieux près de la grande pierre. Alexey regarda longuement la pierre ;

— tout un tableau se déroulait devant ses yeux : comment, jadis, Sneguirev lui avait parlé d'Iliioucha ; comment Iliioucha s'écriait en pleurant et en embrassant son père : « Petit papa ! petit papa comme il t'a humilié ! » Quelque chose de pénible et de grave envahissait à la fois son âme. Il jeta un regard triste sur tous ces visages, regarda ces camarades d'Iliioucha et leur dit :

— Messieurs, je voudrais vous adresser ici quelques mots sur cette place même.

— Les enfants l'entourèrent, fixant sur lui leurs visages attentifs et anxieux.

— Messieurs, je reste encore ici quelque temps avec mes doux frères. L'un d'eux s'en ira en Sibérie, l'autre est sur son lit de mort. Bientôt je vais quitter notre ville et peut-être pour bien longtemps. Nous allons donc nous séparer. Mais nous pouvons convenir

— ici, près de celle pierre d'Iliioucha, que jamais nous n'oublierons cette pierre, et que nous nous souviendrons tous les uns des autres. Quoi qu'il arrive dans l'avenir, même si nous restons pendant vingt ans sans nous rencontrer, rappelons-nous toujours comment nous avons enterré ce pauvre enfant, à qui jadis vous avez jeté des pierres, vous vous souvenez, là, près du petit pont, et que tous depuis vous avez aimé. C'était un bon et brave enfant,

il comprenait l'honneur et sentit l'offense que supporta son père et qu'il voulait venger. Souvenons-nous donc de lui, messieurs, pendant toute notre vie, et si même nous étions retenus par les affaires les plus graves, que nous arrivions à la gloire ou succombions à l'adversité, n'oublions jamais combien nous nous sommes sentis bons ici, unis ensemble par un tendre et noble sentiment, qui nous a peut-être rendus meilleurs en nous unissant dans un même amour pour ce pauvre petit. Mes chers amis, permettez-moi de vous appeler ainsi, mes chers enfants, vous n'allez peut-être pas comprendre ce que je vais vous dire, car je parle souvent d'une façon difficile à comprendre ; mais cherchez pourtant à vous graver ce que je dis dans votre tête, car un jour vous me comprendrez, j'en suis sûr. Sachez donc que rien n'est plus élevé, plus saint, plus utile dans la vie qu'un bon souvenir, surtout quand on l'emporte de l'enfance, de la maison paternelle. On vous parle beaucoup d'éducation, et pourtant un bon souvenir que l'on garde de l'enfance est peut-être la meilleure des éducations. Si l'homme trouve dans sa vie beaucoup de ces souvenirs, son existence peut être tranquille, et si même il n'en garde qu'un seul au cœur, ce seul souvenir peut encore servir un jour à son salut.

— Peut-être serons-nous méchants plus tard, et n'aurons-nous pas la force de nous vaincre devant une action mauvaise.

— Nous rirons des larmes humaines, et de ceux qui diront comme Kolia tout à l'heure : « Je veux souffrir pour tous les hommes ; » et pourtant, malgré cotte méchanceté, dont Dieu nous préserve, si nous nous souvenons comment nous avons enterré Iliioucha, comment nous l'avons aimé ces derniers jours, avec quelle amitié nous en avons parlé ensemble prés de cette pierre, alors le plus méchant et le plus railleur d'entre nous n'osera pas, dans le fond de son âme, se moquer de ceux, qui sont bons, comme lui-même l'est maintenant. Mais plus encore ; peut-être que ce souvenir l'empêchera de commettre une action méchante, et qu'il se dira : j'étais alors bon, généreux, honnête.

— Que cela le fasse sourire, qu'importe ! Souvent l'homme rit des choses bonnes et honnêtes par pure légèreté. Mais, messieurs, je vous assure que s'il sourit son cœur lui dira bien vite : « Non, j'ai tort de sourire, on ne doit pas rire de cela ! »

— Oui, ce sera comme vous dites, Chestomazov ! Oui,je vous comprends ! s'écria Kolia, et ses yeux étincelaient.

— Les gamins étaient tout émus et voulaient aussi dire quelque chose, mais ils se continrent, et de nouveau fixèrent des yeux pleins d'attendrissement sur l'orateur.

— Je vous ai dit cela pour le cas où nous deviendrions mauvais, continua Alexey ; mais pourquoi le deviendrions-nous, messieurs ? Soyons donc, avant tout, bons et honnêtes et ne nous oublions jamais les uns les autres. Je vous le répète et je vous en donne ma parole que jamais je n'oublierai aucun de vous. Je me souviendrai, même à trente ans d'intervalle, de chacun de ces visages que je vois autour de moi.

— Kolia a dit tout à l'heure à Karlachov que nous ne voulions même point savoir s'il existait sur la terre. Mais est-ce que je puis oublier que Kartachov est sur cotte terre et qu'il ne rougit plus à cette heure comme à l'instant où il a découvert Troie et qu'il est là, qui me regarde de ses yeux joyeux cl bons. Messieurs, mes chers amis, soyons tous généreux et braves comme le fut Ilioucha, intelligents, généreux et courageux comme Kolia, qui sera bien plus intelligent en devenant grand. Soyons aussi modestes, mais aussi intelligents et charmants que Kartachov. D'ailleurs, pourquoi parler seulement

— d'eux seuls ? Vous m'êtes tous chers, messieurs, je vous garderai tous en mon cœur et vous prie de me garder également dans le vôtre…

— Qui donc nous a unis dans ce bon sentiment, dont notre vie entière nous garderons le souvenir, sinon Iliouchа, cet enfant charmant, ce gamin qui fut bon avant tout et qui nous sera cher dans l'éternité ! Ne l'oublions donc jamais ! Que son souvenir impérissable vive dans notre cœur aujourd'hui et à jamais.

— C'est bien ! c'est bien ! À jamais ! à jamais ! s'écrièrent les gamins d'une voix claire et d'un air attendri.

— Souvenons-nous de son visage, de ses vêtements, de ces pauvres petites bottes déchirées, de sa petite bière et de son père, ce pauvre pécheur, et du courage avec lequel il s'est levé pour lui, seul contre toute sa classe.

— Nous nous souviendrons ! nous nous souviendrons ! répétèrent les

gamins ; il était brave, il était bon !

— Ah ! combien je l'aimais, dit Kolia.

— Ah ! mes enfants, mes chers amis, n'ayez pas peur de la vie ; qu'elle est belle quand on y fait quelque chose de bon et de juste !

— Oui ! oui ! criaient les gamins pleins d'enthousiasme.

— Nous nous aimons bien, Chestomazov, fit une voix.

— C'était celle de Kartachov.

— Nous nous aimons bien ! nous nous aimons bien ! répétaient les autres, et de bien des yeux des larmes jaillirent.

— Hurrah ! Chestomazov ! s'écria Kolia.

— Souvenir éternel !

— Chestomazov, dit Kolia, est-ce donc bien vrai, comme le dit la religion, que nous ressusciterons tous dans une vie nouvelle où nous nous retrouverons tous et Iliocha aussi ?

— Oui, nous ressusciterons, oui, absolument. Nous nous reverrons et nous nous raconterons joyeusement ce qui nous est arrivé, répondit Alexey, demi-souriant, demi-enthousiaste.

— Ah ! que cela sera beau ! s'exclama Kolia.

— Et maintenant, arrêtons ces discours et allons au repas des funérailles. Ne vous formalisez pas de ce que nous allons manger des crêpes, c'est une vieille et solennelle habitude qui a du bon, fit Alexey en riant. Eh bien, en route ! Voilà que nous allons déjà bras dessus, bras dessous.

— Et ce sera ainsi, toujours, notre vie entière. Hurrah ! Chestomazov, cria de nouveau Kolia de plus en plus transporté.

— Et tous les gamins répétèrent ce cri d'enthousiasme.

FIN

[1] Mot russe qui signifie brosse à frictionner.

[2] L'habitude d'ajouter dans la prononciation un S aux mots est particulière en Russie aux domestiques et aux petits bourgeois et constitue même un genre apprécié des classes inférieures.

[3] Célèbre critique russe.

[4] Héroïne et héros d'un poème de Pouchkine.

[5] Police secrète.

[6] Lieu où se trouve le bâtiment de la troisième section à Petersbourg.

[7] Ce mot signifie en russe « sonnerie ».

[8] Petit père.

Nouvelles

Monsieur Prokhartchine

Prohartchine (Gospodine Prohartchine), écrit en 1846, a paru dans «Les Annales de la Patrie» en octobre 1846, t. XLVIII.

I.

Le plus sombre, le plus humble coin du logement d'Oustinia Féodorovna, Sémione Ivanovitch Prohartchine l'occupait. C'était un homme déjà mûr, très sage et qui ne buvait pas. Petit employé, il n'avait d'appointements que juste ce que comportaient ses capacités et Oustinia Féodorovna estimait ne pouvoir décemment lui demander plus de cinq roubles par mois. D'aucuns ne voyaient dans cette longanimité qu'une conséquence de certain calcul tendancieux; en tout cas, était-ce pour faire la nique aux médisants? – elle en était venue à traiter M.Prohartchine comme un favori, mais en tout bien, tout honneur. Notons qu'Oustinia Féodorovna, femme des plus respectables et de forte corpulence, et qui faisait preuve d'un penchant très vif pour les viandes et le café en même temps que d'un dégoût marqué pour les jours maigres, avait encore d'autres locataires. Mais ceux-ci payaient deux fois plus cher que Sémione Ivanovitch. Ces êtres turbulents, ces «mauvais blagueurs» s'étaient ruinés dans l'esprit de la logeuse en se moquant d'elle et de sa situation de veuve sans défense. Sans leur ponctualité à payer leurs loyers, elle n'eût jamais consenti, je ne dis pas à les héberger, mais seulement à les voir.

Sémione Ivanovitch avait été promu favori d'Oustinia Féodorovna du jour qu'on avait conduit au cimetière de Volkovo certain cadavre qui, de son vivant, avait trop aimé les liqueurs. Retraité du service civil – pour ne pas dire chassé, ce personnage, en dépit de son œil crevé et de sa jambe manquante – perdus, à ce qu'il disait «dans un accident de bravoure» – ce personnage n'en avait pas moins su gagner toutes les faveurs dont Oustinia Féodorovna pouvait être la dispensatrice et sans doute eût-il encore longtemps vécu en pique-assiette s'il ne fût subitement mort en ivrogne fieffé à la suite de libations immodérées. Cela se passait à Pieski alors qu'Oustinia Féodorovna n'avait que trois locataires, sur lesquels, après transfert et extension de l'établissement, il ne lui resta plus que le seul M.Prohartchine.

Faut-il en incriminer les incontestables défauts de M.Prohartchine ou

ceux de ses nouveaux commensaux? Mais, dès le début, les relations ne semblaient pas des plus excellentes. Il faut qu'on sache que les nouveaux pensionnaires d'Oustinia Féodorovna vivaient en vrais frères. Plusieurs étaient employés dans les mêmes bureaux. Ils perdaient tour à tour leur paie en jouant entre eux chaque premier du mois; tous aimaient à jouir en compagnie des joies de l'existence. Ils se plaisaient aussi parfois à deviser de choses élevées, bien que tout ne se passât pas alors sans escarmouches, mais l'accord se rétablissait bientôt, les préjugés étant bannis de cette république.

Les plus remarquables de ces messieurs étaient Marc Ivanovitch, homme de sens et versé dans les lettres, Oplévaniev, locataire, et Prépolovienko, plein de bravoure et de simplicité. Il y avait aussi Zénobi Prokofitch dont l'unique objectif était d'accéder au grand monde, et le greffier Okéanov, qui avait failli un instant remporter la palme des faveurs d'Oustinia Féodorovna. Il y avait encore un autre greffier, Soudbine, et le bourgeois Kantariov et d'autres. Mais Sémione Ivanovitch, à ce qu'il semblait, n'avait point d'amis parmi eux.

Personne, certes, ne lui voulait de mal, d'autant que, dès les premiers jours, chacun lui avait rendu justice, l'estimant bon et doux, sans grande habitude du monde, mais de rapports très sûrs. Sans doute, il avait ses défauts, mais on pensait que le seul dont il pût éventuellement avoir à souffrir était son manque complet d'imagination.

Outre ce défaut, M.Prohartchine n'avait pas un extérieur de nature à impressionner favorablement qui que ce fût, et c'est à l'apparence que s'attachent le plus volontiers les railleurs; cependant cet aspect mal prévenant n'avait pas eu pour lui de fâcheuses conséquences. En effet, Marc Ivanovitch, en sa qualité d'homme de sens, avait nettement pris la défense de Sémione Ivanovitch et proclamé dans un style heureusement fleuri que Prohartchine était un homme mûr et sérieux pour qui était passé depuis beaux jours le temps des élégies. En sorte que, si Sémione Ivanovitch n'avait pas d'agréables rapports avec tout ce monde-là, c'était bien uniquement sa faute.

L'attention s'était tout d'abord fixée sur son avarice sordide, que ces messieurs n'avaient pas été longs à découvrir et à mettre à son actif. Ainsi, il ne consentait pour rien au monde à prêter sa théière, fût-ce pour un instant, ce

qui se légitimait d'autant moins qu'il ne buvait que fort peu de thé, le remplaçant volontiers par certaine tisane délectable et composée d'herbes champêtres dont il avait toujours une ample provision. Son mode d'alimentation était, d'ailleurs, très particulier. Jamais il ne s'accordait la totalité du menu ordinaire d'Oustinia Féodorovna. Le prix global en étant de cinquante kopeks, Sémione Ivanovitch n'en consommait que la valeur de vingt-cinq kopeks qu'il se faisait servir par portions: du stchi, avec un morceau de pâté ou un plat de viande, mais, le plus souvent, il ne prenait ni stchi, ni viande, se contentant de manger son pain avec des oignons, ou du fromage blanc, ou des concombres au sel, ou tout autre comestible à bas prix, et ne se décidait à revenir aux repas à demi-prix que s'il mourait de faim.

Ici, le biographe avoue qu'il ne se fût jamais abandonné à des détails aussi insignifiants en apparence, à des détails aussi misérables et, disons-le, presque outrageants pour des lecteurs épris de style noble, si ces détails ne constituaient une particularité distinctive, un trait dominant du caractère de notre héros. En effet, M.Prohartchine n'était point dénué de ressources comme il se plaisait à l'affirmer jusqu'au point de ne pouvoir manger à sa faim. S'il se privait sans la moindre vergogne et en tout mépris des médisants, c'était pour la satisfaction de sa folle avarice et aussi par un excès de prévoyance, ainsi qu'on le comprendra mieux ultérieurement.

Mais nous nous ferions scrupule d'ennuyer nos lecteurs d'une revue détaillée de toutes les lubies de Sémione Ivanovitch et non seulement nous renonçons à la description de son costume, si pittoresque et divertissante qu'elle eût pu nous paraître, mais il faut encore qu'Oustinia Féodovna en ait formellement témoigné pour que nous rapportions ceci: jamais Sémione Ivanovitch n'aurait rien confié à la blanchisseuse, ou tout au moins, il s'y serait résolu si rarement qu'on pouvait fort bien ignorer l'existence de la moindre pièce de linge au nombre de ses propriétés mobilières. La logeuse l'a dit: pendant vingt années consécutives, le très cher Sémione Ivanovitch s'était plu à accumuler la pourriture dans le coin à lui dévolu sans en sembler autrement honteux et, outre que, durant toute sa vie terrestre, il n'avait point fait cas des chaussettes, mouchoirs et autres vains ornements, elle avait pu voir de ses propres yeux, par le trou d'un vieux paravent, qu'il lui arrivait de

ne pouvoir couvrir la nudité de son corps. Ces bruits ne commencèrent à se répandre qu'après le trépas de Sémione Ivanovitch, car, de son vivant – et c'était de là surtout que provenait sa mésintelligence avec les autres pensionnaires – il ne pouvait souffrir, en dépit des plus amicales relations, qu'on se permît de venir fourrer le nez dans son «coin» sans en avoir, au préalable, sollicité l'autorisation. C'était un homme intraitable, concentré et inaccessible aux vains discours. Il n'admettait pas plus les conseils que les railleries et s'entendait à merveille à river son clou sans tarder à qui s'en avisait: «Donner des conseils! Polisson, un farceur de ton espèce ferait beaucoup mieux de s'occuper de soi-même. Voilà!» Il n'était pas fier et tutoyait volontiers tout le monde, ne supportant pas l'indiscrétion ni, qu'averti de ses manies, on l'interrogeât malicieusement sur le contenu de son coffret… Sémione Ivanovitch possédait un coffret. Ce coffret placé sous son lit, il le gardait comme la prunelle de ses yeux, encore que chacun sût fort bien qu'il ne renfermait que quelques vieux chiffons, deux ou trois paires de souliers hors d'usage et toutes sortes de hardes et de vieilleries. Il y tenait fort et on l'avait même entendu annoncer son intention de se procurer un nouveau cadenas de fabrication allemande. Le jour qu'entraîné par son imbécillité, Zénobi Prokofitch avait émis cette idée indécente et grotesque que sans doute Sémione Ivanovitch dissimulait ses économies dans ce coffret à l'intention de ses héritiers, toute l'assistance resta atterrée devant les conséquences extraordinaires d'une sortie déplacée.

Tout d'abord, M.Prohartchine ne sut trouver d'expressions convenables pour rétorquer une insinuation aussi saugrenue. Un long instant s'écoula pendant lequel ne sortirent de sa bouche que des paroles dénuées de toute signification. On finit non sans peine par comprendre que Sémione Ivanovitch reprochait à Zénobi Prokofitch un acte déjà ancien mais sordide, puis qu'il prédisait à l'imprudent l'échec certain de toutes ses tentatives de pénétrer dans le grand monde, en même temps qu'une non moins certaine raclée de la part d'un tailleur auquel le dit Zénobi Prokofitch devait quelque argent. Au surplus, ce n'était qu'un gamin:

— Tu prétends devenir enseigne de hussards! Tu peux te fouiller; tu ne le seras jamais et pardessus le marché, quand les chefs connaîtront toutes tes

histoires, ils te colleront greffier. Voilà! Entends-tu, polisson?

Après quoi Sémione Ivanovitch parut se calmer et se consoler. Mais, au bout de cinq heures de silence, il se reprit à sermonner Zénobi Prokofitch pour la plus grande stupéfaction de l'assemblée. Et ce n'était pas fini. Le soir, quand Marc Ivanovitch et le pensionnaire Prépolovienko organisèrent un thé et qu'ils y eurent convié le greffier Okéanov, Sémione Ivanovitch quitta son lit et vint se joindre à eux en versant sa quote-part de quinze ou vingt kopeks. Ce besoin de thé n'était évidemment qu'un prétexte, car il se mit tout de go à développer copieusement ce thème qu'un homme pauvre, n'étant qu'un homme pauvre, ne saurait songer à faire des économies. Puis, l'occasion se montrant propice, M.Prohartchine en profita pour avouer sa propre pauvreté. L'avant-veille, il avait même pensé emprunter un rouble à certain insolent, mais maintenant, bien sûr qu'il n'en ferait rien. Un pareil polisson n'aurait eu qu'à aller s'en vanter. Quant à lui, Sémione Ivanovitch, il envoyait chaque mois cinq roubles à sa belle-sœur, sans quoi la pauvre femme fût morte et pourtant, si elle eût été morte, il eût pu depuis longtemps s'acheter un habit neuf… Et il parla ainsi fort longuement, fit si bien passer et repasser à travers ses propos et l'homme pauvre, et la belle-sœur, et les cinq roubles, qu'il finit par s'embrouiller et par se taire.

Ce n'est que trois jours plus tard, alors que personne ne pensait plus à le taquiner et qu'on avait complètement oublié cette affaire, qu'il y mit cette conclusion que Zénobi Prokofitch, cet homme insolent, à peine entré aux hussards perdrait sa jambe à la guerre, qu'il n'y aurait d'autre ressource que la substitution d'une jambe de bois à la jambe avariée et que ce serait alors qu'on verrait Zénobi Prokofitch venir demander du pain à Sémione Ivanovitch, lequel, d'ailleurs, se ferait un véritable plaisir de repousser sans un regard les supplications de ce «gamin».

Il va sans dire que tout cela fut jugé intéressant et curieux au plus haut point. Sans plus de réflexions, l'assemblée des pensionnaires résolut de livrer à Sémione Ivanovitch un assaut décisif. Or, depuis que M.Prohartchine s'était résolu de se mêler à la compagnie, il semblait tenir à rester au courant de tout et multipliait les questions dans on ne sait quel but mystérieux, de sorte que les conflits éclataient sans difficultés ni préliminaires. Pour entrer en matière,

Sémione Ivanovitch s'était avisé d'un moyen extrêmement subtil et déjà connu de nos lecteurs: vers l'heure du thé, il quittait son lit, s'approchait du groupe, comme peut le faire un homme modeste, intelligent, affable, et versait les vingt kopeks réglementaires en annonçant son intention de participer à cette petite fête. Toute cette belle jeunesse se concertait en de rapides clins d'œil et l'on entamait aussitôt une conversation d'abord décente et sérieuse.

Mais quelque hardi gaillard se mettait soudain à débiter un choix de nouvelles le plus souvent aussi apocryphes qu'invraisemblables. Par exemple, il avait entendu Son Excellence confier à Demide Vassiliévitch que les employés mariés valaient mieux que les célibataires et que l'avancement leur convenait de préférence; car les hommes vraiment calmes et sensés acquièrent dans la pratique de la vie matrimoniale de nombreuses capacités. En conséquence, l'orateur, désireux de se distinguer et de voir grossir ses appointements, se proposait de convoler en justes noces avec une certaine Févronia Prokofievnia. Ou bien, on avait souvent remarqué chez certains d'entre ses collègues une telle ignorance des usages mondains et des bonnes manières qu'il semblait impossible de les admettre dans la société des dames. Pour remédier à un aussi fâcheux état de choses, il avait été résolu en haut lieu qu'une retenue serait opérée sur les appointements en vue d'organiser une salle de danse où se pussent acquérir, et la noblesse des attitudes, et la bonne tenue, et la politesse, et le respect des vieillards, et la fermeté du caractère, et la bonté du cœur et le sentiment de la reconnaissance et autres agréables qualités. D'autres fois, on apprenait soudain que tous les employés, même les plus anciens, allaient devoir passer des examens pour qu'on pût se rendre compte de leur degré d'instruction, d'où il résulterait que bien des voiles se déchireraient et que bien des gens se verraient contraints à jouer cartes sur table. En un mot, il se racontait là mille choses plus absurdes les unes que les autres. Tous feignaient la crédulité et, comme très intéressés, faisaient quelques allusions aux effets qu'une telle mesure pourrait avoir pour certains membres de la compagnie, ou, prenant un air triste, ils hochaient la tête, semblant implorer des conseils de tous côtés et qu'on leur enseignât la conduite à tenir en cas d'un pareil malheur.

On le comprend, du reste: même un homme moins simple, moins timide que M.Prohartchine en eût perdu la tête, de tous ces racontars. Et, tous les signes le révélaient manifestement: Sémione Ivanovitch était d'esprit borné et mal préparé à toute idée pour lui nouvelle. De toute évidence, il dut tourner et retourner en sa tête chacune de ces nouvelles à sensation, en chercher le motif, et finir par s'embrouiller dans ce dédale de pensées insolites avant que d'avoir pu les adapter à sa compréhension particulière, et ce jeu avait fait découvrir chez Sémione Ivanovitch un certain nombre de facultés singulières et fort insoupçonnées… Des bruits circulèrent à son sujet et, suffisamment grossis, parvinrent jusqu'à la chancellerie. L'effet en fut encore accentué par des changements apparus dans la physionomie de notre héros, une physionomie qui n'avait pas bougé pendant une succession d'années innombrables. Son visage s'était fait inquiet, son regard soupçonneux et craintif; il commença de tressaillir et, à chaque nouveau canard, de prêter une oreille attentive et fiévreuse. Pour comble de changement, est-ce qu'il ne devint pas un passionné chercheur de vérité? Cette manie prit de telles proportions qu'il osa enfin s'informer à deux reprises de l'exactitude des fameuses nouvelles auprès de Démide Vassiliévitch lui-même et, si nous passons sous silence les suites de ces démarches de Sémione Ivanovitch, c'est par pur respect pour sa mémoire.

On en conclut d'abord que c'était une sorte de misanthrope négligent des convenances mondaines; on le trouva fantasque et l'on ne se trompa pas, car il fut surpris maintes fois à s'oublier par moments, restant là, bouche bée, la plume en l'air, comme pétrifié, plus semblable à l'ombre d'un être intelligent qu'à cet individu lui-même. Et il advint plus d'une fois qu'à l'aspect inattendu de cet œil terne et hagard, tel collègue distrait se mît à trembler au point de laisser choir un pâté sur son rapport ou d'y écrire quelque vocable déplacé. L'indécence d'une pareille conduite offusquait toute personne convenable, si bien qu'on finit par n'avoir plus de doute sur le désordre mental de Sémione Ivanovitch. Un jour même, le bruit se répandit par la chancellerie que M.Prohartchine avait fait peur à Démide Vassiliévitch lui-même qui n'avait pu que reculer lorsque, dans un couloir, il s'était trouvé face à face avec ce personnage d'attitude inquiétante… Quand Sémione

Ivanovitch sut cela, il se leva lentement, chercha avec précaution son chemin parmi les tables et les chaises, prit son pardessus et disparut pour un certain temps. Avait-il eu peur? Quelque autre raison l'avait-elle dirigé? Nous ne savons, mais le fait est qu'on ne put le trouver de quelque temps ni chez lui, ni à son bureau…

Nous ne chercherons pas à expliquer les actions de Sémione Ivanovitch par le dérangement de son esprit. Nous ferons seulement remarquer que notre héros n'était point un homme du monde, que timide, il avait vécu jusque-là dans une solitude presque complète, se signalant par un caractère aussi mystérieux que taciturne. Ainsi, pendant tout son séjour à Pieski, il était resté étendu sur son lit derrière le paravent, dans un silence absolu et sans l'ombre de relations. Mystérieux comme lui, ses deux co-locataires d'alors menaient exactement la même vie et ce trio avait passé quelque quinze ans à gésir chacun derrière son paravent. Dans un silence auguste, les heures et les jours s'étaient écoulés heureux et torpides et tout alors allait si bien que ni Sémione Ivanovitch, ni Oustinia Féodorovna ne se rappelaient plus par quel hasard ils s'étaient rencontrés. «Il y a peut-être dix ans, peut-être quinze, peut-être vingt-cinq ans qu'il vit chez moi, le cher homme», disait la femme à ses nouveaux locataires. On jugera donc fort naturel que notre héros se soit trouvé quelque peu troublé et désagréablement au cours de cette dernière année parmi une jeunesse bruyante, lui si sérieux, si réservé.

La disparition de Sémione Ivanovitch provoqua un grand émoi dans la pension, d'abord parce qu'il était le favori et aussi parce que son passeport resté en garde chez la logeuse ne put se retrouver. Pendant deux jours, Oustinia Féodorovna répandit un torrent de larmes suivant son habitude aux moments critiques. Pendant deux jours entiers, elle s'en prit aux autres locataires, gémissant qu'on avait fait toutes les misères imaginables à son pensionnaire et qu'elle l'avait perdu à cause de ces moqueries. Le troisième jour, elle leur enjoignit à tous d'aller chercher l'égaré et de le lui ramener coûte que coûte, mort ou vivant. Vers le soir, on vit rentrer le premier, le greffier Soudbine qui se déclara sur les traces du fuyard. Il l'avait vu au marché de Tolkoutchi et ailleurs; il l'avait suivi de très près mais n'avait osé lui parler, même lorsqu'il s'était trouvé nez à nez avec lui à l'incendie de la

ruelle de Krivoï. Une demi-heure plus tard arrivèrent Okéanov et Kantariov confirmant de point en point le rapport de Soudbine. Ils avaient passé tout près du fugitif, à dix pas peut-être, mais ils n'avaient pas osé lui parler non plus. Tous deux avaient remarqué que Sémione Ivanovitch était en compagnie d'une sorte de mendiant «tapeur» et ivrogne. Arrivèrent enfin les deux derniers locataires. Quand ils eurent attentivement écouté tout ce qui précède, ils décidèrent que Prohartchine ne pouvait pas être loin et qu'il ne tarderait pas à revenir. Ils savaient d'ailleurs depuis longtemps que Prohartchine fréquentait ce mendiant, homme fort peu recommandable, tapageur et sournois, qui avait dû le séduire au moyen de quelque ruse. Cet homme avait fait sa première apparition sous les auspices du camarade Remniov et avait passé quelques jours à la pension. Il avait prétendu «souffrir pour la vérité». Auparavant, il aurait été fonctionnaire en province et se serait vu révoquer avec ses collègues après le passage d'un inspecteur. Venu à Saint-Pétersbourg, il s'était jeté aux pieds de Porfiri Grigoriévitch en implorant de lui une place dans quelque bureau, place qu'il avait obtenue. Mais, poursuivi par le mauvais sort, il s'était encore trouvé à pied par suite de la fermeture du bureau qu'on avait plus tard réorganisé mais sans le reprendre au nombre des nouveaux employés… en raison de son incapacité administrative et aussi de sa capacité pour un tout autre genre d'occupation, sans parler de son amour de la vérité et des intrigues de ses ennemis. Après ce récit au cours duquel ce Zimoveikine avait plusieurs fois embrassé son ami Remniov, homme morose à la barbe inculte, il avait salué très bas chacun des assistants à tour de rôle, sans omettre la domestique Avdotia, en les proclamant tous ses bienfaiteurs, puis s'avouait, en ce qui le concernait, un être indigne, lâche, importun, tapageur et sot, et priait l'honorable société de ne pas lui en vouloir dans sa misère.

Ayant obtenu la protection de ces messieurs, le sieur Zimoveikine devint aussitôt gai, content, et se mit à baiser les mains d'Oustinia Féodorovna en dépit des modestes protestations de celle-ci, déclarant que ses mains étaient grossières et nullement nobles. Il promit aussi pour le soir même de faire apprécier tous ses talents dans une danse de caractère. Mais, le lendemain même, l'aventure reçut un dénouement lamentable, soit que Zimoveikine eût

mis par trop de caractère dans sa danse, soit qu'il eût réellement «déshonoré et outragé» Oustinia Féodorovna comme elle l'affirmait, elle «qui connaissait Iaroslav Ilitch et qui eût pu depuis longtemps être l'épouse d'ober-officier». En tout cas, Zimoveikine se vit contraint de déguerpir. Il s'en alla donc, revint, se fit à nouveau chasser ignominieusement, sut s'introduire dans les bonnes grâces de Sémione Ivanovitch dont il s'attribua le meilleur pantalon et reparut donc une fois de plus en qualité de séducteur de notre héros.

L'hôtesse ne sut pas plus tôt celui-ci sain et sauf, et la recherche du passeport devenue conséquemment inutile, qu'elle se calma instantanément et s'en fut se reposer. Cependant, quelques-uns des pensionnaires convinrent de faire au fugitif une réception triomphale. Sans scrupule d'en abîmer les charnières ils écartèrent le paravent du lit qu'ils défirent quelque peu et au pied duquel ils placèrent le fameux coffret. Sur le lit même, ils étendirent la «belle-sœur», poupée confectionnée à l'aide du châle de la logeuse, de son bonnet et de son manteau; cela jouait une personne à s'y tromper. Cette besogne une fois menée à bien, ces messieurs attendirent impatiemment l'arrivée de Sémione Ivanovitch afin de lui annoncer que sa belle-sœur avait quitté sa province pour le venir voir et que cette femme infortunée n'avait eu d'autre ressource que de descendre derrière le paravent. On attendit longtemps…

Marc Ivanovitch eut le temps de jouer et de perdre son salaire d'une quinzaine au bénéfice de MM.Prépolovienko et Kantariov; Okéanov eut tant de fois le nez battu de cartes en manière de pénitence que cet appendice en devint tout enflé et rougi. Ayant dormi tout son saoul, Avdotia allait se lever pour apporter du bois et chauffer le poêle. Quant à Zénobi Prokofitch, il se fit tremper comme une soupe à force d'aller constamment regarder dans la rue s'il ne verrait pas arriver Sémione Ivanovitch; mais notre héros ne se montrait point, pas plus que son mendiant d'ami. De guerre lasse, chacun finit par se coucher, mais en laissant, toutefois, la belle-sœur derrière le paravent. Ce n'est que vers quatre heures du matin qu'on entendit à la porte cochère un tapage formidable à constituer déjà une digne récompense des efforts de ces messieurs pour ne pas dormir. C'était lui, lui-même, Sémione Ivanovitch, M.Prohartchine, mais dans quel état! Ce fut un Ah! Général, une telle

émotion qu'on ne pensa même plus à la belle-sœur. Le déserteur semblait sans connaissance. Il fut amené ou mieux encore apporté sur les épaules par un cocher de nuit en guenilles, morfondu et transi. À la logeuse qui demandait où son pensionnaire avait bien pu se saouler de la sorte, le cocher répondit:

— Mais il n'est pas saoul. Je t'assure qu'il n'a pas bu une goutte de quoi que ce soit. Ça doit être une syncope ou un coup d'apoplexie.

Pour plus de commodité, on adossa Sémione Ivanovitch au poêle et l'ayant examiné, on reconnut qu'en effet, il n'y avait pas là d'ivresse, mais non plus d'apoplexie. Sans doute avait-il quelque chose, mais quoi? Car, sans pouvoir remuer la langue, il était secoué de tressaillements et battait des paupières et fixait un regard étonné tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces assistants en toilette de nuit. On interrogea le cocher à fin de savoir où il l'avait ramassé:

— Ce sont des messieurs joliment gais qui me l'ont remis tel quel. Ils revenaient de Kolomna. Se sont-ils battus? A-t-il eu des convulsions? Qui sait? En tout cas, c'étaient des messieurs très bien et joliment gais.

On souleva Sémione Ivanovitch et on le porta sur son lit. Quand en s'y étendant, il sentit la belle-sœur à ses côtés et le coffret sous ses pieds, il poussa un cri terrible, se mit presque à quatre pattes et, tout tremblant, s'efforça de couvrir de ses mains et de son corps la plus grande surface possible de sa couchette, tout en jetant sur les assistants des regards sauvages et effarés, comme s'il eût voulu dire qu'il préférait la mort à l'abandon, ne fût-ce que de la centième partie de son bien…

Il resta ainsi couché deux ou trois jours derrière son paravent, à l'écart du monde et de tous ses vains tracas. Dès le lendemain, personne ne pensait plus à lui. Le temps cependant suivait son cours et les heures succédaient aux heures, les jours aux jours. Une sorte de torpeur délirante avait envahi la tête brûlante et lourde du malade. Mais il ne bougeait pas, ne gémissait pas, ne se plaignait pas. Au contraire, il gardait un silence farouche et s'écrasait contre son lit, tel un lièvre effrayé, qui se serre contre la terre à l'approche du chasseur. Par moments un silence morne et désespérant pesait sur le logement, signe que tous les pensionnaires étaient partis chacun à ses

occupations, et Sémione Ivanovitch pouvait tout à son aise distraire sa tristesse en écoutant les bruits proches de la cuisine où l'hôtesse vaquait à ses occupations, ou le frôlement courant dans toutes les chambres des chaussures éculées d'Avdotia, qui nettoyait la maison. Des heures s'écoulaient ainsi, heures de paresse et de somnolence, heures monotones, telles les gouttes d'eau qu'on entendait tomber dans le baquet de la cuisine. Puis, un par un ou par groupes, les pensionnaires rentraient et Sémione Ivanovitch pouvait les entendre se plaindre du temps, réclamer le repas, faire du tapage, fumer, se quereller, se réconcilier, jouer aux cartes et entre-choquer les tasses en préparant le thé. Machinalement, le malade faisait un mouvement pour se lever et se joindre à eux en acquittant le droit fixé, mais soudain, il retombait dans sa torpeur. Il rêvait alors que depuis un moment il était à table, prenant le thé et participant à la conversation. Prompt à saisir l'occasion, Zénobi Prokofitch glissait dans l'entretien quelque allusion concernant les belles-sœurs et leurs rapports possibles avec telles honnêtes gens.

Ici, Sémione Ivanovitch s'efforçait de se disculper et de répondre, mais, tombant à la fois de toutes les bouches, la toute-puissante phrase protocolaire: «Nous avons maintes fois remarqué…» lui coupait net toutes ses répliques et il n'avait plus rien de mieux à faire que de rêver du premier jour du mois, jour béni où il touchait les roubles de l'administration. Dans l'escalier, il déployait les billets reçus et, jetant un regard furtif autour de lui, s'empressait de dissimuler la moitié d'un salaire bien gagné dans la tige d'une de ses bottes. Toujours dans l'escalier et, sans se rendre nullement compte que, endormi, toutes ces évolutions, il les accomplissait dans son lit, il se promettait, une fois rentré chez lui, de payer sa pension à son hôtesse, puis il achèterait quelques objets indispensables en faisant bien et dûment constater à qui de droit que des retenues avaient été opérées sur ses appointements, qu'il ne lui restait plus rien à envoyer à sa belle-sœur. Puis il la plaindrait comme il sied et, deux jours d'affilée, il ne parlerait plus que d'elle. Au bout d'une dizaine de jours, il reviendrait encore sur sa misère pour que les camarades en fussent bien plus pénétrés.

Toutes ces décisions prises, il s'apercevait qu'André Yéfimovitch, ce petit homme silencieux et chauve, que trois pièces avaient séparé de lui au

bureau pendant vingt ans sans qu'il en eût entendu jamais une seule parole, était, lui aussi, dans l'escalier du bureau, à compter ses roubles pour déclarer en branlant la tête: «C'est de l'argent!» Et, descendant l'escalier, il concluait tristement: «Point d'argent, pas de nourriture!» Sur le perron, il ajoutait: «J'ai sept enfants, Monsieur.» Puis, sans scrupule de se conduire comme un fantôme et tout au rebours des lois de la vie réelle, le petit homme chauve s'élevait soudain à une archine et plus au-dessus du sol; sa main qui tremblait traçant en l'air une ligne oblique descendante, il grommelait que l'aîné allait au lycée, et fusillait M.Prohartchine d'un regard indigné comme s'il l'eût rendu responsable de l'existence de ces sept enfants, enfonçait son chapeau jusqu'aux yeux, tournait à gauche et disparaissait. Sémione Ivanovitch en restait tout secoué et bien qu'absolument sûr de son innocence, commençait à admettre que c'était de sa faute s'il y avait jusqu'à sept enfants en cette malheureuse maison. Pris de peur, il se mettait à courir car il lui semblait bien que, revenu sur ses pas, le petit homme chauve cherchait à le rattraper dans la formelle intention de le fouiller et de lui prendre son argent au nom de ce septain d'enfants, écartant d'autorité toute considération à ses belles-sœurs et à leurs relations possibles avec Sémione Ivanovitch.

Et M.Prohartchine courait, courait toujours à perdre haleine, tandis qu'à côté de lui couraient aussi quantité de gens, dont l'argent bruissait dans les poches de leurs gilets. Puis tout le monde courut, et les trompettes des pompiers sonnèrent, et, des vagues humaines le portant presque sur leurs crêtes, il roula jusqu'au lieu de cet incendie auquel il avait assisté dernièrement en compagnie du tapeur. L'ivrogne, je veux dire M.Zimoveikine, l'y attendait. Il vint à la rencontre de Sémione Ivanovitch, s'empressa autour de lui, le prit par la main et le conduisit jusqu'au cœur compact de la foule. Comme alors, une tourbe houleuse s'agitait autour d'eux, obstruant le quai de la Fontanka entre les deux ponts ainsi que toutes les rues et ruelles avoisinantes. Comme alors, tous deux se trouvaient repoussés, acculés dans un immense chantier de bois tout rempli de curieux venus de la ville, du marché Tolkoutchi, sortis des maisons et des cabarets d'alentour. Il revoyait tout cela aussi nettement que s'il y assistait en réalité et, au travers des tourbillons de la fièvre et du délire, d'étranges figures se

mirent à lui passer devant les yeux. Il en reconnaissait quelques-unes. C'était ce monsieur d'aspect si imposant, haut d'une sagène au moins, avec une moustache d'une archine, et qui, pendant tout l'incendie, était resté campé derrière son dos, le complimentant quand notre héros, saisi d'une sorte de transport frénétique, s'était mis à trépigner comme pour applaudir aux prouesses des pompiers qu'il découvrait fort bien de sa place élevée. L'autre était ce grand gaillard qui, d'un coup de poignet, l'avait hissé sur ce mur, qu'il prétendait franchir en vue de je ne sais quel sauvetage. Il vit filer ensuite le visage du vieillard au teint terreux, vêtu d'une robe de chambre élimée que ceignait quelque chose d'indéfinissable et qui, avant qu'éclata l'incendie, afin de chercher dans quel épicerie des biscuits et du tabac pour son locataire, fendait maintenant la foule vers le logis en feu où brûlaient sa femme, sa fille et trente roubles et demi cachés sous un lit de plume. Mais la forme la plus nette fut celle de cette pauvre femme dont il avait déjà plusieurs fois rêvé au cours de sa maladie et qu'il revoyait telle qu'elle était, en chaussures d'écorce, un bâton à la main et toute déguenillée, avec un sac tressé sur le dos. Elle braillait plus fort que les pompiers et que la foule ensemble, brandissait sa béquille et gesticulait en disant que ses propres enfants l'avaient chassée et que, du coup, elle avait perdu ses deux pièces de cinq kopecks. «Les enfants… les pièces… les pièces… les enfants…» elle ne cessait d'entremêler ces paroles dans un galimatias incompréhensible et tout le monde avait fini par la laisser là en désespoir de s'y reconnaître. Mais la vieille ne se calmait pas; elle criait, hurlait, gesticulait, n'accordant aucune attention à l'incendie, ni à la foule, ni au malheur d'autrui, pas plus qu'aux étincelles et aux flammèches qui venaient tomber jusque-là.

Finalement, M.Prohartchine sentait la peur le gagner, car il voyait clairement que tout cela n'était pas si simple et ne se passerait pas comme ça. En effet, tout près de lui, enveloppé d'un manteau déchiré, un paysan montait sur une pile de bois et, les cheveux et la barbe roussis, il se mettait à ameuter la foule contre Sémione Ivanovitch. Et la foule continuait à s'épaissir et le paysan de vociférer et, pétrifié de terreur, Monsieur Prohartchine se remémorait tout à coup que ce paysan n'était autre qu'un certain cocher de fiacre ignoblement volé par lui cinq ans plus tôt, lorsqu'il avait sauté de la

voiture avant de l'avoir payée, pour disparaître en coup de vent par une maison à deux issues. Ses talons bondissaient comme s'il avait couru sur une plaque de métal surchauffé. M.Prohartchine voulut crier, parler, mais sa voix s'étranglait dans sa gorge. Il sentait la pression de la foule furieuse qui l'enserrait, tel un serpent multicolore et l'étouffait. Dans un effort surhumain, il se réveillait. Mais ce n'était que pour s'apercevoir que son coin brûlait, avec son paravent et tout l'appartement, Oustinia Féodorovna et ses locataires. Son lit était en flammes et aussi son oreiller, sa couverture, son coffre et jusqu'à son précieux matelas. Sémione Ivanovitch sauta de son lit, s'empara du matelas et courut en le traînant derrière lui. C'est ainsi qu'il pénétra en chemise et pieds nus dans la chambre de son hôtesse où il fut saisi, ligoté et reporté derrière le paravent qui, soit dit en passant, ne brûlait pas du tout – c'est sa pauvre tête, en revanche, qui brûlait! On le recoucha. Ainsi l'homme aux marionnettes déguenillé, mal rasé et morose range au fond d'une caisse le polichinelle qui s'est suffisamment démené, rossant tout le monde et vendant son âme au diable. Jusqu'à une prochaine représentation, le pantin interrompra son existence, couché dans le coffre en compagnie de ce même diable, du nègre, de Pierrot, de Colombine et de l'heureux amant de cette dernière, le commissaire de police.

Toute la pension s'assembla autour du lit de Sémione Ivanovitch et resta là, faisant converger sur lui des regards curieux. Enfin, il reprit ses esprits et, par pudeur, ou par quelque autre raison, il se mit de toutes ses forces à tirer sur soi la couverture, sans doute afin de se cacher à tous ces yeux compatissants. Le premier, Marc Ivanovitch, rompit le silence et, en homme sensé, commença de dire doucement qu'il fallait se calmer, que c'était une chose mauvaise et honteuse d'être ainsi malade, que c'était bon pour les enfants, qu'il fallait se guérir et reprendre le service. Il termina même par une petite plaisanterie, disant que les appointements des employés malades n'étaient pas encore fixés et que, comme on ne leur donnait pas non plus d'avancement, une telle situation, suivant lui, ne pouvait porter d'appréciables profits. Bref, tout le monde prenait une part évidente à la souffrance de Sémione Ivanovitch et le plaignait.

Mais, avec la plus incompréhensible ingratitude, celui-ci s'obstina à rester

au lit, à se taire et à tirer sa couverture. Pourtant, Marc Ivanovitch ne se tint pas pour battu et, se contenant, prononça quelques douces paroles, car on doit des ménagements au malade. Mais Sémione Ivanovitch ne voulait toujours rien entendre. D'un air méfiant, il grommelait on ne sait quoi entre ses dents et soudain il se mit à rouler de droite et de gauche des yeux furieux qui eussent voulu pouvoir réduire à eux seuls toute l'assistance en poussière. Une telle attitude rendait superflus tous les ménagements et, ne se contenant plus, voyant que cet homme s'était juré de s'entêter, très offensé, Marc Ivanovitch se mit en colère, déclara net et sans autre préambule qu'il était temps de se lever, que ça ne rimait à rien de rester ainsi couché sur les deux oreilles, qu'il était sot, indécent et mal élevé de crier nuit et jour des histoires d'incendies, de belles-sœurs, d'ivrognes, de coffres et le diable sait quoi encore, que, si Sémione Ivanovitch n'avait pas envie de dormir, il n'avait pas le droit d'en empêcher les autres et qu'il voulût bien se le tenir pour dit.

Ce discours produisit son effet. Sémione Ivanovitch se tourna tout de go vers l'orateur et lui déclara non sans fermeté, quoique d'une voix faible et enrouée:

— Toi, polisson, tais-toi. Tu n'es qu'un méchant bavard. Te prends-tu donc pour un prince, hein?

Là-dessus, Marc Ivanovitch s'emportait quand il se ressouvint d'avoir affaire à un malade, se calma et voulut lui faire honte. Derechef, Sémione Ivanovitch riposta, affirmant qu'il ne tolérerait aucune plaisanterie à son égard, fût-ce de la part d'un faiseur de vers comme Marc Ivanovitch. Un silence s'ensuivit. Enfin, revenu de son étonnement, Marc Ivanovitch déclara d'un ton ferme et non sans éloquence que Sémione Ivanovitch devait se savoir en bonne société, qu'il ne devait point ignorer comment on se conduit entre gens du monde. À l'occasion, Marc Ivanovitch cultivait le genre oratoire et aimait imposer à ses auditeurs. Au contraire, et sans doute de par sa longue pratique du silence, Sémione Ivanovitch avait le geste et la parole brefs et, s'il lui arrivait de s'engager dans quelque trop longue période, un mot en déclenchait un autre, cet autre un troisième et ainsi de suite, de sorte qu'en ayant bientôt la bouche pleine, il ne les émettait plus que dans le plus pittoresque désordre. C'est pourquoi, en dépit de toute sa sagesse, il lui

arrivait de lâcher des bêtises. Il répondit:

— Tu mens! Tu n'es qu'un noceur. Mais tu finiras par prendre ton sac et t'en aller mendier. Tu n'es qu'un libre-penseur, un va-nu-pieds. Voilà pour toi, poétaillon!

— Sémione Ivanovitch, vous continuez à divaguer.

— Sais-tu? Répondit le malade, un sot divague, un chien divague et le sage emploie son intelligence. Tu ne connais rien à rien, va-nu-pieds, savant que tu es… livre imprimé! Un jour, tu prendras feu et tu ne t'apercevras même pas que ta tête brûle. Comprends-tu l'apologue?

— Eh bien… mais… c'est-à-dire… qu'est-ce que vous dites? Que ma tête brûlera?

D'ailleurs, Marc Ivanovitch n'acheva pas. Tout le monde voyait bien que Sémione Ivanovitch n'avait pas repris son équilibre mental et qu'il divaguait. Mais la logeuse ne put se tenir de rappeler incidemment qu'il y avait une fille chauve qui avait mis le feu à une maison de la ruelle Krivoï en allumant une bougie et en communiquant le feu au garde-manger. Mais un pareil accident n'arriverait certainement pas ici et tout le monde pouvait se considérer en sûreté dans son coin…

— Voyons, Sémione Ivanovitch, s'exclama hors de lui Zénobi Prokofitch interrompant l'hôtesse, Sémione Ivanovitch, pour qui vous prenez-vous donc? Nous ne sommes pas à vous raconter des histoires de belles-sœurs, ou d'examens, ou de danse. C'est ça que vous vous figurez, n'est-ce pas?

— Eh bien, toi, reprit notre héros qui ramassa ses dernières forces pour se soulever sur son lit, furieux de ces marques d'intérêt, eh bien, toi, écoute-moi ça: qu'est-ce qu'un bouffon? C'est toi ou un chien, mais je ne dirai pas de bêtises pour te faire plaisir. Entends-tu, polisson? Je ne suis pas ton domestique, Monsieur.

Sémione Ivanovitch voulut encore dire quelque chose, mais, à bout de forces, il retomba sur son lit. Tous restèrent là, bouche bée, devinant où en était maintenant leur commensal et ne sachant trop que faire pour lui porter secours. Soudain, la porte de la cuisine grinça, s'entrouvrit et l'on vit passer une tête – celle de cet ivrogne ami de Prohartchine, le sieur Zimoveikine – une tête qui examina timidement les locaux, à son habitude. On eut dit qu'on

l'attendait. Tout le monde lui fit signe d'approcher au plus vite. Enchanté et sans même ôter son pardessus, il s'approcha du lit.

Sans aucun doute, Zimoveikine avait traversé dans la soirée des moments difficiles. Le côté droit de son visage disparaissait sous un pansement; ses paupières tuméfiées se trempaient du pus épanché par ses yeux et, de sa redingote, de tout son costume en loques, la partie gauche se trouvait enduite d'on ne savait quelle sale boue. Il portait sous le bras un violon qu'évidemment il allait vendre. On n'avait pas eu tort de l'appeler à la rescousse, car, dès qu'il sut de quoi il retournait, il s'adressa à Sémione Ivanovitch d'un air de supériorité consciente, comme un homme qui connaît le bouton à pousser.

— Voyons, Sienka, s'écria-t-il, lève-toi. Voyons Sienka, Prohartchine le sage, rends-toi à la raison. Si tu t'obstines, je te jette hors du lit; ne t'obstine pas, veux-tu?

La brève énergie de ce discours ne laissa pas d'étonner les assistants. Mais ils s'étonnèrent encore bien plus en constatant que ces paroles et l'aspect du personnage impressionnaient, effrayaient Prohartchine, à un tel point, que c'est à peine s'il put se décider à murmurer entre ses dents l'indispensable anathème:

— Toi, malheureux, va-t'en. Tu n'es qu'un misérable, un voleur; entends-tu, propre-à-rien, beau prince, un voleur!

— Non, frère, riposta Zimoveikine, sans perdre un grain de son sang-froid; sage Prohartchine, tu n'agis pas comme il faut – et, jetant autour de lui un regard satisfait, il poursuivit: – et puis, pas d'histoires, n'est-ce pas? Je te conseille de céder si tu ne veux pas que je te démasque, que je raconte tout, entends-tu?

Sémione Ivanovitch sembla vivement frappé de ces paroles: il tressaillit et se mit à promener autour de lui des regards effarés. Enchanté de son effet, M.Zimoveikine allait continuer quand Marc Ivanovitch devança son zèle et, voyant Sémione Ivanovitch un peu remis, il lui fit observer que «la culture de semblables conceptions était, pour le moment, non seulement inutile, mais encore nuisible, non seulement nuisible, mais absolument immorale, que c'était faire tort aux autres et leur donner le plus funeste exemple.» Tous

attendaient le meilleur résultat de cette homélie, d'autant plus que Sémione Ivanovitch, tout à fait calme, maintenant, y répondit avec modération. Une courtoise discussion s'engagea. Avec un fraternel intérêt on s'enquérait auprès de Sémione Ivanovitch de ce qui avait pu l'effrayer pareillement. Il répondit, mais fort évasivement; on insista, il répliqua; chacun des deux partis reprit encore une fois la parole et puis tout le monde s'en mêla et la conversation prit un tour tellement étrange et surprenant que positivement, c'est à ne pas savoir comment la rapporter. La modération se mua en impatience, l'impatience en cris, les cris en larmes et, furieux, Marc Ivanovitch finit par s'en aller, l'écume aux lèvres, en déclarant que jusqu'alors, il n'avait point rencontré d'homme aussi contrariant. Oplévaniev cracha de mépris; Okéanov parut effrayé; Zénobi Prokofitch pleura et Oustinia Féodorovna répandit un ruisseau de larmes, gémissant que «c'en était fini de son locataire, qu'il avait perdu la raison, et allait mourir si jeune, sans passeport, qu'elle était orpheline et que, bien sûr, on la menait à l'abîme.» En un mot, tout le monde put se convaincre que la semence avait bien pris, que tout avait germé à souhait, que le sol avait été béni et que Sémione Ivanovitch s'était merveilleusement bien et irrémédiablement dérangé la tête en leur compagnie. Tous se turent car, s'ils avaient su terrifier Sémione Ivanovitch, eux-mêmes avaient peur maintenant et se sentaient pleins de compassion…

— Comment! S'écria Marc Ivanovitch. Mais que craignez-vous donc? Quelle mouche vous pique? Qui diable pense à vous seulement? De quel droit tremblez-vous ainsi? Qu'est-ce que vous êtes donc? Un simple zéro, Monsieur, moins qu'une pelure d'orange! Voilà ce que vous êtes. Y a-t-il là de quoi se frapper? Si une femme est écrasée dans la rue, allez-vous vous imaginer que vous devez l'être aussi? Et si une maison brûle, pensez-vous que votre tête doive brûler aussi? Hein? Eh bien, voyons, Monsieur, quoi donc?

— Tu… tu… tu… es bête! Marmottait Sémione Ivanovitch. On te mangera le nez… tu le mangeras toi-même avec du pain sans seulement t'en apercevoir.

— Bête! Bête! Vociférait Marc Ivanovitch n'en pouvant croire ses

oreilles. Soit: mettons que je suis bête. Mais est-ce que j'ai des examens à passer? à me marier? à apprendre la danse? Est-ce que la terre va me manquer? Quoi, petit père, vous n'avez pas assez de place? Le plancher va-t-il s'effondrer sous vous?

— Oui, oui… on te demandera ton avis… On la fermera, voilà tout.

— Voilà tout! Voilà tout!… qu'est-ce qu'on fermera? Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là, hein?

— Ça n'empêche pas que l'ivrogne, on l'a renvoyé…

— Bon, on l'a renvoyé, mais c'est un ivrogne, tandis que vous ou moi, nous sommes des hommes convenables!

— Convenables, bon. Et, pourtant, elle est toujours là…

— Toujours!… Qui ça, elle?

— Mais, la chancellerie!… la chan… celle… rie!!!

— Bien sûr, estropié de cervelle; on en a besoin, de la chancellerie…

— On en a besoin; on en a besoin aujourd'hui, demain, et puis, après-demain, il peut très bien arriver qu'on n'en ait plus besoin. C'est toujours la même histoire…

— Mais alors, on vous paierait d'un coup vos appointements de toute l'année, eh! Thomas, car vous êtes Thomas, l'incrédulité en personne. Et, en considération de vos services anciens, on vous placerait dans une autre administration…

— Mes appointements, je serai bien obligé de les manger; des voleurs m'en prendront et puis, j'ai une belle-sœur, entends-tu? Une belle-sœur, tête de bois!

— Une belle-sœur! Allons, êtes-vous un homme?

— Un homme, oui, je suis un homme et toi, tout savant que tu es, tu es un imbécile, une tête de bois, voilà ce que tu es. Je n'ai pas besoin de répondre à tes boniments… Il vient un moment où toute place se supprime; Démide Vassiliévitch, entends-tu? Démide Vassiliévitch l'a bien dit aussi.

— Ah! Démide, Démide… Mais…

— Parfaitement et on se trouve tout bonnement sans place. Essaie donc de répondre à ça!

— Allons donc, vous nous racontez des blagues à moins que vous n'ayez

attrapé un coup de marteau, tout simplement. Pas de fausse honte, dites-le si c'est vrai: hein, mon petit père, vous avez perdu la tête?

— Il a la tête perdue, il est fou! S'écriait-on en se tordant les mains de désespoir. La logeuse dut saisir Marc Ivanovitch à bras le corps de crainte qu'il ne mît Semione Ivanovitch en pièces.

— Sienka, au cœur si tendre, Sienka le sage, suppliait Zimoveikine, as-tu donc une âme de païen? Toi si simple, si gentil et si vertueux, ne m'entends-tu-pas? Hélas! Tout cela ne vient que de ton excès de vertu; moi, je ne suis qu'un stupide faiseur de tapage, un sale mendiant et, pourtant, cet excellent homme ne m'a pas repoussé et il me traite avec considération. Je le remercie ainsi que la patronne; je les salue jusqu'à terre et, ce faisant, je ne fais que mon devoir, petite patronne.

Ici, Zimoveikine salua en effet jusqu'à terre, d'un geste qui n'était pas dépourvu de noblesse. Sémione Ivanovitch voulut poursuivre son discours, mais, cette fois, on ne lui en laissa pas le loisir: ce fut un tollé général de supplications, d'arguments persuasifs, de consolations, tellement qu'il finit par avoir honte et, d'une voix faible, demanda à s'expliquer.

— Très bien, dit-il, c'est entendu: je suis gentil et doux, et vertueux et fidèle, et dévoué; je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, entends-tu, gamin… pour garder ma place; mais je suis pauvre et si on la… ah! Silence, toi!… elle existe maintenant, et puis, tout d'un coup, il n'y en aura plus… comprends-tu? Alors, moi, je m'en irai par les chemins, mon sac sur le dos, entends-tu?

— Sienka! Hurla Zimoveikine d'une voix plus forte que le tumulte, tu n'es qu'un libre-penseur et je vais tout raconter. Qu'es-tu donc? Un gueulard, tête de bélier! Un imbécile, un faiseur de chahut qui se fera balayer de sa place sans cérémonies! Qu'es-tu donc?

— C'est cela même… fit Sémione Ivanovitch.

— Comment cela même? Allez donc causer avec lui!…

— Oui, comment parler avec lui?

— Bien sûr, quand on est libre, on est libre; mais quand on reste au lit…

— Comme un libre-penseur, comme un voltairien… Sienka, tu n'es qu'un libre-penseur, un libre-penseur!

— Assez! Cria M.Prohartchine en agitant la main pour demander du silence. Mais comprends, comprends donc, idiot: je suis timide, timide aujourd'hui, timide demain, et puis, un beau jour, je perds ma timidité, je lâche une insolence et va te faire fiche… et je deviens libre-penseur!…

— Mais qu'est-ce qu'il a? Tonna de nouveau Marc Ivanovitch, en bondissant de la chaise où il s'était assis pour se reposer et se précipitant vers le lit, tout bouleversé, et tremblant de rage, mais qu'est-ce qu'il a? Espèce d'idiot que vous êtes! Et quand vous n'auriez ni feu ni lieu? Est-ce que le monde n'est fait que pour vous? Seriez-vous un Napoléon, quoi? Qu'est-ce que vous êtes? Êtes-vous Napoléon? Êtes-vous Napoléon, oui ou non? Mais répondez donc un peu, Monsieur, si vous êtes Napoléon?

Mais M.Prohartchine ne répondit pas. Non que cette idée d'être un Napoléon l'emplit de confusion ni qu'il redoutât d'assumer une pareille responsabilité, mais il se trouvait hors d'état de discuter, de dire quoi que ce fût de raisonnable… Une crise s'ensuivit. Un flot de larmes jaillit de ses pauvres yeux gris brûlés par la fièvre; il se cacha le visage de ses mains amaigries et osseuses et se mit à parler à travers ses sanglots, gémissant qu'il était si pauvre, si malheureux, si simple, si sot, si ignorant qu'on devait avoir la bonté de lui pardonner, de le soigner, de le défendre, de lui donner à manger et à boire, de ne pas l'abandonner… Dieu sait ce qu'il ne dit pas. Tout en se lamentant, il jetait autour de lui des regards terrifiés comme s'il se fût attendu à ce que le plafond s'effondrât, à ce que le plancher s'enfonçât. Chacun le plaignait, les cœurs s'amollissaient de plus en plus. Toute sanglotante, la logeuse recoucha elle-même le malade. Enfin pénétré de l'inutilité de ses attaques contre la mémoire de Napoléon, Marc Ivanovitch reprit ses bonnes dispositions et accorda son assistance pour cette besogne. Jaloux de se rendre utiles de leur côté, les autres proposèrent de préparer de la tisane de framboises d'un effet immédiat et souverain dans toutes les maladies. Mais Zimoveikine s'éleva contre cette prétention. D'après lui, rien ne valait une bonne tasse de camomille. Quant à Zénobi Prokofitch, avec son cœur excellent, il sanglotait, émettait des torrents de larmes et criait son repentir d'avoir épouvanté Sémione Ivanovitch en lui racontant toutes ces stupides histoires. Puis considérant que le malade s'était plaint de sa pauvreté

et avait imploré l'aumône, il ouvrit une souscription, pour le moment bornée au petit cercle des pensionnaires. Chacun soupirait et se lamentait, et plaignait le sort misérable de Sémione Ivanovitch, sans pourtant parvenir à comprendre une pareille et aussi subite terreur. Mais à quel propos? Encore, s'il eût occupé quelque importante situation et qu'il eût eu femme et enfants; s'il se fût vu traîné devant un tribunal, mais il ne valait pas tripette, n'ayant pour tout bien qu'un vieux coffre avec un cadenas allemand; il était resté pendant vingt ans couché derrière un paravent, ignorant tout du monde, de la vie et de ses peines. Et voilà tout à coup, pour une vaine et sotte plaisanterie, qu'il se mettait la tête à l'envers et s'épouvantait à cette découverte que la vie est dure… Mais ne l'est-elle pas pour tout le monde? «S'il eût seulement pris la peine, comme le dit plus tard Okéanov, de penser que la vie est également dure pour tout le monde, il eût gardé sa raison, et eût continué à vivre comme nous tous.»

De toute la journée, il ne fut question que de Sémione Ivanovitch. On revenait constamment près de lui; on lui demandait comment il allait; on lui prodiguait les consolations… Mais vers le soir, il n'avait plus besoin de consolations, en proie à la fièvre, au délire. On fut sur le point d'aller chercher un médecin et tous les pensionnaires s'engagèrent à le soigner et à le veiller toute la nuit à tour de rôle afin qu'on fût prévenu en cas d'alerte. C'est pourquoi, ayant installé au chevet de Sémione Ivanovitch son camarade, l'ivrogne, ces messieurs organisèrent une partie de cartes destinée à les tenir éveillés. Mais comme on jouait à la craie, cela ne présentait aucun intérêt et on s'ennuya bientôt. Alors, on laissa le jeu et l'on se mit à discuter jusqu'à brailler et à taper sur la table, si bien que chacun finit par réintégrer son coin en vociférant des paroles violentes. Comme ils étaient tous furieux, personne ne voulut plus monter la garde. Tout le monde finit par s'endormir et bientôt régna sur l'appartement un silence d'oubliette. De plus, le froid était intense. Okéanov s'endormit l'un des derniers et voici ce qu'il raconta plus tard:

«Songe ou réalité, j'ai eu l'impression que, tout près de moi, deux hommes causaient vers deux heures du matin.» Il avait reconnu Zimoveikine en train de réveiller son ami Remniov et le couple s'était entretenu pendant un temps fort long. Puis le dernier s'était éloigné et il l'avait entendu essayer

d’ouvrir la porte de la cuisine avec une clef. La patronne certifia par la suite que cette clef se trouvait sous son oreiller et qu’elle avait disparu cette nuit-là. Puis Okéanov avait cru entendre les deux hommes s’en aller derrière le paravent du malade et y allumer une bougie.

Au surplus, il n’en savait pas davantage, car il s’était endormi pour ne se réveiller qu’avec les autres au moment où tous s’étaient précipités à bas du lit sur un cri à réveiller un mort. Il leur avait semblé à tous voir disparaître la lueur d’une bougie. Pendant cette alerte, le bruit confus d’une lutte retentissait derrière le paravent. Lorsqu’il y eut de la lumière, on put constater que c’étaient Remniov et Zimoveikine qui se battaient, s’accablaient de reproches et s’agonisaient d’injures. Remniov cria même:

— Ce n’est pas moi; c’est cet assassin!

— Lâche-moi! Vociférait M.Zimoveikine. Je suis innocent et prêt à en prêter serment!

Ils n’avaient plus figure humaine, mais, tout d’abord, on n’y fit guère attention, car le malade avait quitté son lit. Ce n’est qu’une fois les belligérants séparés qu’on retrouva M.Prohartchine étendu sous sa couche et probablement sans connaissance. Il avait attiré sur lui sa couverture et son oreiller, de sorte qu’on ne voyait plus sur le lit qu’un matelas vétuste et crasseux sans l’ombre de draps – il n’y en avait d’ailleurs jamais eu. On retira Sémione Ivanovitch de sa position inférieure et on le recoucha sur le matelas, mais on s’aperçut tout aussitôt que tout serait inutile et que c’en était fait de lui: ses membres se raidissaient et il soufflait à peine. On l’entoura; il tremblait de tout son corps; on le voyait bien s’efforcer de gesticuler et de parler, mais il ne pouvait pas plus bouger les mains que la langue. Pourtant, il battait des paupières, un peu comme, dit-on, battent celles des têtes que vient de trancher le bourreau, encore chaudes et saignantes.

Enfin, tressaillements et convulsions s’arrêtèrent. M.Prohartchine allongea les jambes et s’en fut rendre compte de ses bonnes et de ses mauvaises actions. Que lui était-il arrivé? Avait-il eu peur? Avait-il eu un cauchemar, comme l’affirma plus tard Remniov? Y avait-il eu autre chose? On n’en savait rien. Le fait est que, quand même le commissaire en personne se fût présenté dans l’appartement pour en chasser Sémione Ivanovitch, en

raison de ses opinions voltairiennes et de son ivrognerie, ou qu'une mendiante fût entrée en se disant la belle-sœur, quand même on fût venu lui dire qu'il avait droit à deux cents roubles de gratification, quand même son lit eût pris feu et que sa tête eût brûlé, il est probable qu'il n'eût pas bougé un doigt. Mais, pendant que se dissipait le premier saisissement, que les assistants recouvraient peu à peu le don de la parole et commençaient à mettre sur pied leurs hypothèses, qu'Oustinia Féodorovna fouillait fébrilement sous l'oreiller, sous le matelas et jusque dans les bottes du défunt, et qu'on faisait subir un interrogatoire sommaire à Remniov et à Zimoveikine, le locataire Okéanov, jusque-là le plus borné, le plus timide et le moins ardent, recouvrait soudain, avec toute sa présence d'esprit, l'universalité de ses talents et de ses dons naturels, saisissait son chapeau et s'esquivait. Et, au moment où les horreurs de l'anarchie atteignaient leur comble dans cet appartement jusqu'alors si paisible, la porte s'ouvrit et, plus impressionnant que la foudre, on vit apparaître un monsieur de noble allure, au visage sévère et mécontent, suivi de Yaroslav Ilitch et de son chapitre derrière lesquels se tenait, confus, M.Okéanov lui-même. Le monsieur à l'air noble et sévère marcha droit au lit sur lequel reposait Sémione Ivanovitch, le tâta, fit une grimace, haussa les épaules et déclara que c'était couru, que l'homme était mort, en rappelant toutefois que le même accident était arrivé ces jours derniers à un monsieur des plus honorables et d'une haute taille, à qui il avait pris comme ça l'idée de trépasser. Alors, il s'éloigna du lit, dit qu'on l'avait dérangé pour rien et sortit.

Yaroslav Ilitch prit tout aussitôt sa place, Remniov et Zimoveikine se trouvant remis aux mains de qui de droit. Le commissaire posa quelques questions, s'empara fort adroitement du coffre que la logeuse se préparait à ouvrir, remit les bottes à leur place en faisant observer qu'elles étaient toutes trouées et hors d'usage, se fit remettre l'oreiller, appela Okéanov, demanda la clef du coffre qui se retrouva comme par hasard dans la poche de l'ivrogne Zimoveikine et ouvrit le réceptacle des trésors de Sémione Ivanovitch. Rien n'y manquait: il y avait bien là deux torchons, une paire de chaussettes, la moitié d'un mouchoir, un vieux chapeau, plusieurs boutons, de vieilles semelles et des tiges de bottes, en un mot toutes sortes de loques empestant le

moisi. Il n'y avait guère de bon que le cadenas allemand. Sévèrement interpellé, Okéanov se déclara tout prêt à prêter serment. L'oreiller fut examiné: il n'offrait d'autre particularité que sa malpropreté singulière, mais, sous les autres rapports il était tout pareil à n'importe quel autre oreiller. On s'en prit alors au matelas; on commença de le soulever et on s'arrêtait pour réfléchir un instant quand un objet tomba lourdement sur le sol avec un bruit métallique. On le ramassa, on le tâta et l'on reconnut que c'était là un rouleau d'une dizaine de roubles.

— Hé! Hé! Hé! Fit Yaroslav Ilitch en désignant l'endroit où le matelas était percé et par où passaient le crin et le coton dont il était farci. On y regarda de plus près et on vit que la déchirure, longue d'une demi-archine, avait été faite tout récemment avec un couteau qu'on découvrit dans le matelas en introduisant la main et qui n'était autre que le couteau de cuisine de la logeuse. Yaroslav Ilitch n'avait pas encore fini de prononcer un nouveau: «Hé! Hé!» que tomba un second rouleau suivi de quelques pièces de monnaie de différentes valeurs. Le tout fut immédiatement saisi. Alors, on estima bon d'ouvrir le matelas et on demanda des ciseaux.

Un bout de bougie tout coulant éclairait là un tableau fort intéressant pour un observateur. Une dizaine de locataires étaient groupés autour du lit dans les plus pittoresques costumes, tout ébouriffés, non rasés, non débarbouillés et tout bouffis de sommeil. Les uns étaient fort pâles, les autres ruisselaient de sueur; les uns tremblaient de fièvre, les autres étaient secoués de frissons. Absolument hébétée, la logeuse se tenait là timide, les bras croisés dans l'attente du bon plaisir de Yaroslav Ilitch; tandis que, du haut du poêle, la servante Avdotia et la chatte favorite de la patronne contemplaient d'un air de curiosité effarée cette scène circonscrite par le paravent désemparé. Le coffre éventré révélait le mystère dégoûtant de ses entrailles; la couverture et l'oreiller traînaient à terre sous le rembourrage arraché du matelas. Enfin, on vit étinceler sur la table boiteuse un amoncellement de pièces d'argent et d'autres monnaies. Sémione Ivanovitch conservait son calme, tranquillement allongé sur son lit sans paraître pressentir sa ruine. Au moment qu'on apporta les ciseaux et que jaloux de faire du zèle, un sous-ordre de Yaroslav Ilitch, tira quelque peu brusquement sur le matelas pour le dégager plus vite de

dessous son propriétaire, Sémione Ivanovitch très poliment, commença de faire place en roulant sur le flanc de manière à tourner le dos aux spectateurs; au second coup, il se tourna sur le ventre, puis, il roula encore et, comme il manquait une planche au châlit on le vit subitement plonger la tête en bas, n'offrant plus aux regards que deux pieds osseux, maigres et bleuis, tout pareils à des branches d'arbres calcinées. Comme c'était pour ce matin-là, le deuxième plongeon de M.Prohartchine dans cette direction, un soupçon s'éleva et sous la conduite de Zénobi Prokofitch, quelques locataires grimpèrent sur le lit afin de voir s'il n'était point par là quelque chose de caché. Mais ces prospecteurs se cognèrent inutilement le front au mur et sur l'injonction assez brève de Yaroslav Ilitch les invitant à dégager immédiatement le lieu de ses constatations, deux des plus raisonnables saisirent chacun une jambe, tirèrent à eux ce capitaliste inopiné et le posèrent une fois sur le lit. Cependant, les poignées de crin et de coton continuaient à voler de tous côtés et l'argent formait des monceaux toujours croissants… On avait extrait du matelas de nobles roubles, pesants et épais, des roubles et demi, des pièces de cinquante kopecks et des pièces plébéiennes de vingt-cinq kopecks, du menu fretin de vieille femme, c'est-à-dire des pièces de dix et de cinq kopecks en argent. Chaque espèce était soigneusement enveloppée de papier et rangée selon un ordre méthodique et bien établi. Il y avait même des pièces rares: deux jetons, un napoléon, une monnaie inconnue et rarissime sans doute… Quelques-uns de ces roubles remontaient à des temps anciens: monnaie usée et hachurée de l'époque d'Élisabeth, de Pierre le Grand, de Catherine, thalers crucifères allemands. On y trouvait également des monnaies devenues à présent très rares: des pièces d'argent de quinze kopecks trouées pour servir de boucles d'oreilles et complètement usées; des pièces de cuivre couvertes de vert de gris. On vit apparaître un billet de banque rouge – il n'en existait plus. Enfin lorsque prit fin cet examen d'anatomie et lorsque ayant secoué la fourre du matelas, on fut certain que plus aucune monnaie n'y sonnait plus, on posa tout l'argent sur la table et on se mit en devoir de le compter. À première vue, on était porté à s'imaginer qu'il y en avait là pour un million. Cependant, bien qu'il y en eût loin d'un million, la somme était encore considérable, en tout: deux mille quatre cent

nonante-sept roubles cinquante kopecks. Donc, si la souscription proposée la veille par Zénobi Prokofitch s'était réalisée, il eût pu y avoir deux mille cinq cents roubles.

L'argent fut empaqueté. On apposa les scellés au coffre du mort et, sur l'audition des doléances de la logeuse, on lui expliqua où et quand elle devrait présenter le certificat établissant la dette de son défunt locataire vis-à-vis d'elle. La signature de ceux qui la devaient fut exigée et deux mots furent touchés relativement à la fameuse belle-sœur. Mais il devint tout de suite évident que cette belle-sœur n'était qu'un mythe, produit de l'insuffisante imagination si souvent reprochée au pauvre Prohartchine et l'on en abandonna toute idée comme fort inutile et de nature à nuire au bon renom de M.Prohartchine. La première émotion passée, quand on sut ce qu'était le défunt, tous devinrent silencieux et se prirent à échanger des regards de défiance. Prenant à cœur la façon d'agir de Sémione Ivanovitch, certains s'en sentirent profondément froissés… Une pareille fortune! Comment cet homme avait-il pu amasser une aussi forte somme?

Très maître de soi, Marc Ivanovitch entreprit d'expliquer pourquoi Sémione Ivanovitch était soudain tombé dans cette maladie de frayeur, mais on ne l'écoutait plus. Zénobi Prokofitch devint pensif, Okéanov but un tantinet, les autres se tassèrent sur eux-mêmes et le petit Kantariov, que distinguait un nez en bec de moineau, déménagea le soir même après avoir soigneusement collé et ficelé ses paquets en expliquant d'un ton froid aux questionneurs que les temps étaient durs et les loyers de cette maison fort élevés. Quant à la logeuse, elle pleurait sans discontinuer, maudissant ce Sémione Ivanovitch qui n'avait pas craint de faire tort à une pauvre orpheline. Quelqu'un ayant demandé à Marc Ivanovitch pourquoi, à son sens, le défunt ne mettait pas son argent en quelque banque, il répondit:

— Que voulez-vous? C'était un simple d'esprit; il manquait d'imagination.

— Et vous, petite mère, vous n'étiez pas moins simple, interjeta Okéanov. Pendant vingt ans cet homme que jeta bas une seule chiquenaude, est resté chez vous et vous n'avez pas trouvé le temps de… hé! Hé! Petite mère!

— Oh! Que dis-tu? Riposta la logeuse à celui qui avait interpellé Marc

Ivanovitch, feignant de ne pas entendre les paroles tendancieuses d'Okéanov, à quoi bon la banque? Il n'avait qu'à m'en apporter une bonne poignée et à me dire: «Tiens, jeune Oustiniouchka, voilà pour toi et nourris-moi jusqu'à la fin de mes jours.» Je te jure sur les saintes icônes que je l'aurais nourri, que je l'aurais soigné… Ah! Le menteur! Il m'a bien trompée, une pauvre orpheline!

On revint près du lit de Sémione Ivanovitch. Il était maintenant convenablement couché, vêtu de son meilleur et d'ailleurs unique habit, et son menton raidi s'embusquait derrière la cravate mal mise. On l'avait lavé, peigné, mais non pas rasé parce qu'on n'avait pu trouver de rasoir dans l'appartement. Il y en avait bien eu un, propriété de Zénobi Prokofitch, mais complètement émoussé, il avait été vendu avantageusement au marché de Tolkoutchi et, depuis ce jour, les locataires allaient tous se faire barbifier chez le coiffeur. On n'avait pas trouvé le temps de réparer le désordre du coin de Sémione Ivanovitch. Le paravent brisé gisait à terre dévoilant la solitude de celui qu'il avait recelé si longtemps et symbolisant cette vérité que la mort arrache tous les voiles, démasque tous les secrets, découvre toutes les intrigues. Le capitonnage du matelas jonchait tout le plancher et un poète n'eut pas manqué de comparer ce coin maintenant refroidi et dévasté au nid brisé d'une hirondelle «ménagère». Tout est démoli par la tempête; la mère et les petits sont morts et le petit lit chaud, si amoureusement fait de plumes et de duvet, est maintenant dispersé…

D'ailleurs, Sémione Ivanovitch avait plutôt l'air d'un vieil égoïste ou de quelque moineau voleur. Il était là, bien tranquille, comme un qui a la conscience en paix, comme s'il n'avait pas été l'artisan de ces tours à tromper les braves gens de la plus ignoble façon. Il n'entendait plus les pleurs de sa logeuse abandonnée. Tout au contraire, tel un malin capitaliste déterminé jusqu'à la tombe à ne pas perdre son temps dans l'inactivité, on l'eut dit entièrement absorbé par des calculs de spéculation. Son visage exprimait une méditation profonde et ses lèvres se serraient dans un air de gravité dont on ne l'eut jamais cru capable de son vivant. Il paraissait avoir beaucoup gagné en intelligence et tenait l'œil droit à demi-fermé comme s'il eût voulu faire saisir à la hâte quelque chose de fort important et qu'il n'avait pas le temps de

développer… Il semblait dire:

«Eh bien, as-tu bientôt fini de pleurer, espèce de sotte? Vas donc dormir, entends-tu? Je suis mort et n'ai plus besoin de quoi que ce soit. Ah! Qu'il fait bon à être ainsi couché… Puisque je te dis que je suis mort! C'est bien impossible, mais, tout de même, si je n'étais pas mort et que je me levasse tout d'un coup, que crois-tu que ça ferait, hein?»

Roman en neuf lettres

Table des matières

I. PETRE IVANOVITCH À IVAN PETROVITCH
II. IVAN PETROVITCH À PETRE IVANOVITCH
III. PETRE IVANOVITCH À IVAN PETROVITCH
IV. IVAN PETROVITCH À PETRE IVANOVITCH
V. PETRE IVANOVITCH À IVAN PETROVITCH
VI. IVAN PETROVITCH À PETRE IVANOVITCH
VII. PETRE IVANOVITCH À IVAN PETROVITCH.
VIII.
IX.

Roman en Neuf Lettres (Romane v deviati pismah), écrit en une nuit au cours du mois d'octobre 1845, a paru dans «Le Contemporain» (Sovremennik) de janvier 1847.

I.

PETRE IVANOVITCH À IVAN PETROVITCH

Honoré Monsieur et très cher ami, Ivan Petrovitch!

Voilà déjà trois jours que je vous poursuis, pourrais-je dire, mon très cher ami, ayant besoin de vous parler pour une importante affaire, et je ne vous trouve nulle part. Hier, ma femme, en visite chez Semion Alexeïtch, faisait à votre sujet une plaisanterie assez spirituelle: elle a dit que vous et votre femme Tatiana Petrovna, vous faites un ménage de Juifs errants. Il n'y a pas trois mois que vous êtes mariés, et vous négligez déjà vos pénates. Nous avons beaucoup ri – très sympathiquement pour vous, d'ailleurs. Mais sérieusement, mon très cher, vous m'avez donné bien du souci. Semion Alexeïtch me demandait si vous n'étiez pas au bal du club de la Société Unie. Je laisse ma femme chez Semion Alexeïtch, et je vole au club. Il y a de quoi rire et pleurer. Imaginez-vous ma situation: je vais au bal, seul, sans ma femme! Ivan Andreïtch me rencontre dans le vestibule, et, me voyant seul, en conclut aussitôt, le misérable, que j'ai pour le bal un goût passionné. Il me prend sous le bras, et veut m'entraîner chez un maître à danser, me disant qu'à la Société Unie on n'avait pas la place de danser, et qu'il avait la tête fatiguée par le patchouli et le réséda. Je ne trouve ni vous, ni Tatiana Petrovna. Ivan Andreïtch me jure que vous êtes allé au Malheur d'avoir trop d'esprit, au théâtre Alexandrinski.

J'y vole. Là pas plus qu'ailleurs je ne vous trouve. Ce matin je pensais vous rencontrer chez Tchistoganov. Pas du tout. Tchistoganov m'envoie chez Perepalkine. Là, la même chose. En un mot, je me suis exténué. Je vous écris, pas d'autre parti à prendre. Il ne s'agit pourtant pas de littérature dans mon affaire (vous me comprenez!). Il vaudrait mieux nous expliquer de vive voix et le plus vite possible. Je vous prie donc de venir chez moi avec Tatiana Petrovna prendre le thé. Mon Anna Mihaïlovna sera ravie de votre visite. À propos, mon très cher ami, puisque je vous écris, je vais aussi vous rappeler

certaine chose. Je suis forcé de vous faire un reproche, mon honorable ami. Vous m'avez fait une plaisanterie un peu légère… Brigand! Vers le 15 du mois passé vous m'avez amené un de vos amis, Eugène Nikolaïtch, que vous me recommandiez chaudement – ce qui est à mes yeux le plus sacré des passeports. – Je me réjouis de cette occasion de vous être agréable, j'ouvre mes bras et ma maison à votre ami. Mais je ne savais pas que ce fût une manière de me mettre la corde au cou. Une jolie affaire! Je n'ai pas le temps de vous expliquer tout cela, et d'ailleurs ce ne sont pas des choses à écrire. Mais je vous prie, mon méchant ami, d'insinuer à votre jeune homme, délicatement, comme entre parenthèses, à l'oreille, en douceur, qu'il y a dans la capitale beaucoup d'autres maisons que la mienne. Je suis excédé, mon petit père! Je tombe à vos pieds, comme dit mon ami Simoniewicz. Quand nous nous verrons, je vous conterai tout. Non pas que ce jeune homme ait de mauvaises manières, ou des vices, non pas! C'est un garçon charmant et aimable. Mais attendez un peu que nous puissions nous parler. En attendant, si vous le voyez, insinuez-lui donc, mon très honoré, que… Vous savez quoi, mon très honoré ami. Je l'aurais fait moi-même, mais vous connaissez mon caractère: je ne puis m'y décider, voilà! D'ailleurs, c'est vous qui me l'avez présenté. En tout cas, ce soir nous nous expliquerons ces détails, et maintenant au revoir. Je reste, etc.

P. S. – Mon petit est malade depuis huit jours, et cela va de mal en pis. Il fait ses dents. Ma femme ne le quitte pas, elle est triste. Venez donc, vous nous ferez plaisir, mon très cher ami.

II.

IVAN PETROVITCH À PETRE IVANOVITCH

Honoré Monsieur Petre Ivanovitch!

J'ai reçu hier votre lettre, je l'ai lue et suis resté très surpris. Vous m'avez cherché Dieu sait où, quand j'étais tout simplement chez moi. Jusqu'à dix heures j'ai attendu Ivan Ivanitch Tolokonov. Nous montons aussitôt en voiture, ma femme et moi; je dépense de l'argent, je viens chez vous vers six heures et demie. Vous êtes absent! Votre femme me reçoit. Je vous attends jusqu'à dix heures et demie. Je prends ma femme, je dépense encore de l'argent, je loue une voiture, je ramène ma femme à la maison et je vais chez les Perepalkine, espérant vous trouver là. Mes calculs sont encore déçus. Je rentre, je ne puis fermer l'œil de la nuit, tant je suis inquiet. Le lendemain matin, je frappe trois fois chez vous, à neuf heures, dix heures et onze heures. Je dépense trois fois de l'argent pour des voitures, et j'en suis pour une veste.

En lisant votre lettre, j'ai donc eu lieu de m'étonner. Vous parlez de Eugène Nikolaïtch, vous me demandez de lui insinuer… et vous ne me dites pas pourquoi. J'approuve votre prudence, mais il y a papier et papier, et moi, je ne suis pas homme à donner les papiers d'importance à ma femme pour faire des papillotes. Enfin je ne comprends pas le sens de votre lettre. Du reste, pourquoi me mettre dans cette affaire? Je ne fourre pas mon nez partout. Vous auriez pu lui interdire vous-même votre porte. Il faut nous expliquer d'une manière décisive, je n'ai pas de temps à perdre. D'ailleurs, je suis gêné, et je ne sais ce que je serai obligé de faire si vous négligez de vous conformer aux conditions établies entre nous. Le voyage n'est pas long, mais il coûte. Or, ma femme se lamente elle veut une capote en velours à la mode.

Quant à Eugène Nikolaïtch, je m'empresse de vous dire que j'ai pris des renseignements sur lui chez Pavel Semenytch Perepalkine. Il a cinq cents âmes dans le gouvernement d'Yaroslav, et de sa grand-mère il en héritera trois cents de plus. Le chiffre exact de sa fortune, je l'ignore. Je pense que

vous devez le connaître. Je vous prie de me donner un rendez-vous ferme. Vous avez rencontré hier Ivan Andreïtch qui vous a dit que j'étais avec ma femme au théâtre Alexandrinski? Il en a menti.

J'ai l'honneur d'être…

P. S. – Ma femme est enceinte. Elle est nerveuse et parfois mélancolique. Il arrive que, dans le théâtre, on tire des coups de fusil et l'on fait entendre des tonnerres artificiels. Vous sentez bien que je me garde de l'y conduire, pour ne pas l'effrayer. Quant à moi, je ne suis pas très amateur de spectacles.

III.

PETRE IVANOVITCH À IVAN PETROVITCH

Mon très estimable ami, Ivan Petrovitch!

Je m'excuse, je m'excuse, je m'excuse mille fois, mais je me hâte de me justifier. Hier, vers six heures, nous étions en train de parler de vous (avec sympathie), quand un exprès de mon oncle Stepan Alexeïtch est venu nous apporter la nouvelle que ma tante est au plus mal. De peur d'effrayer ma femme, sans lui dire un mot de cela et prétextant une tout autre affaire, je me suis rendu chez ma tante. Je la trouve soufflant à peine. Juste à cinq heures, elle avait eu une attaque d'apoplexie, la troisième en deux ans. Karl Fedorytch, le médecin de la maison, déclare qu'elle ne passera peut-être pas la nuit. Jugez de ma position, très cher ami. J'ai passé toute la nuit debout, inquiet, abreuvé de chagrin. Au matin seulement, complètement épuisé, brisé physiquement et moralement, je me suis couché sur un divan, sans penser à dire qu'on me réveillât de bonne heure, et je n'ai rouvert les yeux qu'à onze heures et demie. Ma tante va mieux. Je me rends chez ma femme. La pauvre! Elle désespérait de me revoir! Je mange un morceau à la hâte, j'embrasse mon enfant, je rassure ma femme et je viens chez vous: personne! Que Eugène Nikolaïtch. Je rentre chez moi, je prends la plume et je vous écris cette présente. Ne soyez pas fâché contre moi, cher ami. Prenez ma tête coupable, mais ne me gardez pas rancune. Votre épouse m'a appris que vous deviez être ce soir chez les Slavianov. J'y serai absolument, je vous attends avec impatience et je reste, etc.

P. S. – Notre petit nous désole, Karl Fedorytch lui a fait une ordonnance. Il gémit, tout hier il ne nous a pas reconnus. Aujourd'hui, il commence à reprendre connaissance et ne cesse de murmurer: Papa, maman, bbou… Ma femme a passé la matinée dans les larmes.

IV.

IVAN PETROVITCH À PETRE IVANOVITCH

Très honoré Monsieur, Petre Ivanovitch!

Je vous écris chez vous, dans votre chambre, sur votre bureau. Voilà deux heures et demie que je vous attends. Permettez-moi de vous dire franchement, Petre Ivanovitch, mon opinion sur votre inconvenante façon d'agir. De votre dernière lettre j'ai conclu qu'on vous attendait chez les Slavianov. Vous m'invitez à m'y rendre, j'y vais, j'y reste cinq heures durant, et vous vous abstenez de vous y montrer. Est-ce que je suis un bouffon, dites? Permettez Monsieur… Je viens chez vous le matin, espérant vous trouver, et sans imiter certains individus qui cherchent les gens Dieu sait où, au lieu d'aller tout simplement les demander chez eux à une heure convenable. Et vous n'êtes pas là! Je ne sais ce qui me retient de vous dire toutes vos vérités. Vous retardez l'exécution de certaines de nos conventions, et en calculant toute cette affaire, je ne puis m'empêcher de constater que la tendance de votre esprit est extraordinairement rusée. Je vois cela clairement aujourd'hui: vous avez machiné la chose de longue main. Je n'en veux pour preuve que cette circonstance: la semaine dernière déjà vous avez repris d'une manière illicite la lettre par laquelle vous aviez approuvé vous-même, très vaguement, il est vrai, nos conventions sur une circonstance qui vous est bien connue. Vous avez peur des preuves et vous les supprimez. Mais je ne vous permets pas de me prendre pour un sot. Je ne me considère pas encore comme tel, et tout le monde est de mon avis. J'ouvre les yeux. Vous voulez faire une diversion avec cette histoire d'Eugène Nikolaïtch, et lorsque, d'après votre propre invitation, je cherche à vous joindre, vous me fixez de faux rendez-vous et vous vous cachez. Peut-être pensez-vous me lasser? Vous prétendiez vous reconnaître envers moi de services que vous n'avez pas oubliés en me recommandant à diverses personnes; là-dessus, vous embrouillez si bien les affaires que vous parvenez à m'emprunter de l'argent, des sommes

importantes sans me donner de reçu – cela, il y a huit jours. Et maintenant, on ne vous voit plus! Peut-être comptez-vous sur mon prochain voyage à Simbirsk et pensez-vous que d'ici là nous n'aurons pas le temps d'arriver à une solution. Mais je vous déclare solennellement et je vous donne ma parole d'honneur que, s'il le faut, je resterai deux mois de plus à Pétersbourg, mais je vous trouverai, je vous le jure. Je termine en vous déclarant que, si aujourd'hui vous ne me donnez satisfaction d'abord par lettre et ensuite verbalement, en tête-à-tête, si vous ne relatez pas dans votre lettre les conditions principales de nos conventions, si vous ne m'expliquez pas vos pensées à propos d'Eugène Nikolaïtch, je serai forcé de recourir à des mesures très désagréables pour vous et qui d'ailleurs me répugnent.

Permettez-moi de rester, etc.

V.

PETRE IVANOVITCH À IVAN PETROVITCH

11 novembre.

Mon très cher et très estimable ami, Ivan Petrovitch!

Votre lettre m'a causé un profond chagrin. N'avez-vous pas honte, mon cher et injuste ami, d'agir ainsi avec l'homme qui vous est le plus dévoué, à la hâte, sans explication, sans crainte de me blesser? Mais je m'empresse de répondre à vos accusations. Vous ne m'avez pas trouvé, Ivan Petrovitch, hier, parce que j'ai été appelé de la façon la plus subite au chevet de la mourante. Ma tante Evfimia Nikolaevna est morte hier soir à onze heures. J'ai été unanimement choisi pour conduire la cérémonie funèbre. J'ai eu tant à faire que je n'ai pu, ce matin, ni vous voir ni même vous écrire une ligne. Je suis navré du malentendu qui nous sépare. Et quant à ce que je disais d'Eugène Nikolaïtch en passant et par manière de plaisanterie, vous avez exagéré tout cela. L'affaire n'avait pas tant d'importance. Vous me parlez d'argent et d'inquiétudes que vous auriez à ce propos. Mais je suis prêt à satisfaire à vos désirs grossiers. Soit dit encore en passant, les trois cent cinquante roubles que j'ai pris chez vous la semaine dernière ne constituent pas un emprunt, je dois vous le rappeler. Dans ce dernier cas, vous en auriez certainement un reçu signé de moi. Je ne m'abaisse pas à discuter les autres articles de votre lettre. Tout cela est un malentendu causé par votre emportement accoutumé et, je dois le dire aussi, votre franchise naturelle. Je sais que votre caractère ouvert ne souffre aucune hésitation, vous serez le premier à me tendre la main.

Vous vous êtes trompé, Ivan Petrovitch, vous vous êtes gravement trompé!

Quoique votre lettre m'ait blessé, je suis prêt à venir vous présenter mes excuses. Mais je suis tellement accablé de soucis depuis hier que je suis mort

de fatigue, et je me tiens à peine debout. Pour comble de malheur, ma femme est au lit. Je crains une maladie sérieuse. Quant à mon petit, grâce à Dieu, il est mieux.

Mais je quitte la plume… Les affaires m'appellent, un tas d'affaires! Permettez-moi, mon très cher ami, de rester, etc.

VI.

IVAN PETROVITCH À PETRE IVANOVITCH

14 novembre.

Très honoré Monsieur Petre Ivanovitch!

J'ai patienté trois jours. J'ai tâché d'employer utilement ce temps. Mais sentant que la politesse et l'aménité sont les premiers devoirs d'un homme civilisé, j'ai, depuis ma lettre du 10, évité de me rappeler à votre souvenir, cela en partie pour vous laisser le temps de vous acquitter de vos obligations de chrétien envers votre tante, et en partie par suite de certaines réflexions et recherches à propos d'une affaire pressante. Maintenant, je viens m'expliquer avec vous définitivement.

Je vous avoue sans ambages qu'à la lecture de vos deux premières lettres j'avais cru que vous vous mépreniez sur mes intentions. C'est pourquoi j'ai cherché à vous voir pour m'expliquer de vive voix avec vous. La plume est si trompeuse! J'ai dû m'exprimer obscurément, et vous aurez pris le change. Vous n'ignorez pas que je suis mal au fait des bonnes manières, et que j'évite le dandysme creux et toute affectation. Une expérience déjà longue m'a appris combien l'extérieur trompe, et que la vipère se cache souvent sous les fleurs. Mais vous m'aviez compris, et si vous ne me répondiez pas comme vous le deviez, c'était par hypocrisie, étant d'avance résolu à ne pas tenir votre parole d'honneur, au risque de rompre nos relations amicales. Vous l'avez assez prouvé par votre conduite indigne à mon égard, conduite onéreuse pour mes intérêts et que je n'aurais jamais attendue de vous. Je n'y voulais pas croire jusqu'à ce jour, car, séduit au commencement de nos relations par vos manières distinguées, l'élégance de votre élocution, votre entente des affaires et des intérêts, je croyais trouver en vous un ami, un camarade véritable. Mais je vois bien que beaucoup de gens, sous des dehors d'hypocrite politesse, cachent des traits empoisonnés: ils emploient toute leur

intelligence à faire au prochain le plus de tort possible. Ils craignent la plume et le papier, et, bien loin de rechercher l'utilité de la patrie et de leurs semblables, ne travaillent qu'à tromper leurs contractants.

Votre mauvaise foi, Monsieur, résulte clairement des faits.

D'abord, tandis qu'en termes nets et précis je vous décrivais, Monsieur, ma situation et vous demandais le sens de vos sous-entendus par rapport à Eugène Nikolaïtch, vous avez gardé le silence, et tout en m'irritant par vos soupçons injurieux, vous vous êtes dérobé à toute explication franche.

Après de tels innommables procédés, vous m'écrivez que tout cela vous chagrine. Enfin, quand les instants étaient pour moi si précieux, non content de vous être fait chercher dans toute la capitale, vous m'écrivez sous couleur d'amitié des lettres où, vous taisant intentionnellement sur notre affaire, vous bavardiez sur toute autre chose pour me donner le change, parlant de la maladie de votre estimable épouse, des soins consacrés par le médecin à votre enfant qui fait ses dents, revenant sur ces détails dans chacune de vos lettres avec une impertinente assiduité.

Assurément je puis admettre que les souffrances de l'enfant font souffrir l'âme paternelle. Mais pourquoi en parler, alors qu'il y avait quelque chose de plus important et de plus intéressant à m'écrire? Je me taisais et je patientais. Mais à présent que le temps a passé, mon devoir est de m'expliquer. Enfin, vous étant joué de moi en me donnant plusieurs fois de faux rendez-vous, vous m'avez obligé à être en quelque sorte votre bouffon, votre pantin. Ce à quoi je vous prie de croire que je ne suis nullement disposé.

Vous me donnez rendez-vous sur rendez-vous, et vous n'allez à aucun, prétextant l'opportune attaque d'apoplexie de votre tante qui vous fournit ainsi un prétexte dont vous n'avez pas eu honte d'abuser. Or, j'ai appris, pendant ces trois jours, que votre tante a eu son attaque le 7 au soir, un peu avant minuit. Vous n'avez donc pas craint de profaner les saintes relations de la famille pour tromper un étranger! Enfin, votre tante est morte juste vingt-quatre heures après la date que vous avez eu l'impudence de m'assigner…

Je n'en finirais pas si je voulais faire la somme de toutes vos supercheries. Et vous m'appelez votre ami sincère! Cela dans le but évident,

selon moi, de me donner le change.

J'arrive maintenant à votre tromperie capitale, à ce silence obstiné en ce qui concerne nos intérêts communs, à cet indigne vol de la lettre où vous aviez si vaguement expliqué nos conventions relatives à cet emprunt forcé de trois cent cinquante roubles sans reçu, et aussi à vos calomnies dirigées contre notre commun ami Eugène Nikolaïtch. Je vois bien que vous vouliez me laisser entendre qu'on ne peut rien lui extorquer, qu'il n'est, à ce point je vue, ni chair ni poisson. Quant à moi, je connais Eugène Nikolaïtch et le tiens pour un jeune homme très modeste et d'excellente conduite, qui mérite l'estime universelle. Je sais que chaque soir, pendant quinze jours de suite, vous gagniez plusieurs dizaines et même souvent une centaine de roubles en jouant aux cartes avec Eugène Nikolaïtch. Aujourd'hui, vous niez tout cela, et non-seulement vous oubliez les peines que j'ai prises pour vous, mais encore vous vous appropriez mon argent, me séduisant par de belles promesses de partager les gains, et vous vous dispensez de m'en remercier, sans scrupule de loyauté, employant même le mensonge pour salir à mes yeux un homme que j'ai introduit dans votre maison. Vous-même, pourtant, à ce que je me suis laissé dire, vous le faites passer pour le premier de vos amis, quoique vos intentions soient évidentes et que chacun sache ce que vaut votre amitié.

Je termine, ces explications me semblant suffisantes. Je conclus: si, au plus tôt, au reçu de ma lettre, vous ne me retournez pas les trois cent cinquante roubles et toutes les autres sommes qui, d'après vos promesses me reviennent, je recourrai à tous les moyens possibles pour obtenir satisfaction, dusse-je employer la force. Je vous déclare que je suis en possession de certaines pièces qui, dans les mains de votre humble serviteur, peuvent vous nuire et salir irrémédiablement votre nom.

Permettez-moi de rester, etc.

VII.

PETRE IVANOVITCH À IVAN PETROVITCH.

15 novembre.

Ivan Petrovitch,

Au reçu de votre étrange lettre de moujik, j'ai pensé d'abord la déchirer en morceaux. Mais je la garde à titre de curiosité. Du reste, je regrette sincèrement les malentendus qui sont survenus entre nous. Je ne voulais même pas vous répondre, mais la nécessité m'y force. Je dois vous déclarer qu'il me serait très désagréable de vous voir jamais dans ma maison. Ma femme partage mon sentiment: elle est faible de santé, et l'odeur du goudron fatigue ses bronches. Elle renvoie à votre épouse les livres que celle-ci lui a prêtés: Don Quichotte de la Manche – avec sa reconnaissance. Quant à vos caoutchoucs, j'ai le regret de vous dire qu'on n'a pu les trouver nulle part. On les cherche, et s'ils restent introuvables, je vous en achèterai une paire.

Du reste, j'ai l'honneur d'être, etc.

VIII.

(Le 16 novembre, Petre Ivanovitch reçoit par la poste deux lettres. En ouvrant la première enveloppe, il en retire un billet plié dans tous les sens, un papier rose tendre. L'écriture est de sa femme, le billet est adressé à Eugène Nikolaïtch et porte la date du 2 novembre. L'enveloppe ne contient pas autre chose, Petre lit:)

Cher Eugène! Je n'ai absolument pas pu hier. Mon mari n'est pas sorti de la soirée. Viens demain à onze heures précises. À dix heures et demie mon mari part pour Tsarskoïé et ne rentrera qu'à minuit. J'ai enragé toute la nuit durant. On te remercie pour l'envoi des nouvelles et de la correspondance. Quel tas de paperasses! C'est donc elle qui a écrit tout cela! D'ailleurs, ce n'est pas sans style. Merci, je vois que tu m'aimes. Ne sois pas fâché pour hier, et viens, au nom de Dieu!

A.

(Petre Ivanovitch décachette la seconde enveloppe.)

Petre Ivanovitch!

Je n'aurais, de moi-même, jamais remis les pieds chez vous; il était inutile de noircir tant de papier pour cela.

Je partirai la semaine prochaine pour Simbirsk. Votre très cher et très honoré ami Eugène Nikolaïtch vous restera. Je vous souhaite du bonheur! Quant aux caoutchoucs, quittez ce souci.

IX.

(Le 17 novembre, Ivan Petrovitch reçoit par la poste deux lettres. En ouvrant la première enveloppe, il en retire un billet écrit à la hâte. L'écriture est de sa femme, le billet est adressé à Eugène Nikolaïtch et porte la date du 4 août. L'enveloppe ne contient pas autre chose, Ivan lit:)

Adieu, adieu, Eugène Nikolaïtch! Que Dieu vous récompense! Soyez heureux! Quant à moi, mon sort est terrible. Que votre volonté soit faite! Sans ma tante, j'aurais été toute à vous. Ne riez pas de moi, ni de ma tante. Je me marie demain. Ma tante est ravie d'avoir rencontré un bon garçon qui consente à me prendre sans dot. C'est aujourd'hui pour la première fois que je l'ai examiné. Il me paraît très bon. On me presse. Adieu! Adieu, mon chéri! Souvenez-vous de moi qui ne vous oublierai jamais. Adieu. Je signe cette dernière comme ma première… Vous vous rappelez?

TATIANA.

(Dans la seconde enveloppe Ivan Petrovitch trouve ce qui suit:)

Ivan Petrovitch! Demain vous recevrez des caoutchoucs neufs. Je n'ai pas l'habitude de prendre quoi que ce soit dans la poche des autres. Je n'aime pas non plus ramasser dans les rues des chiffons de papier.

Eugène Nikolaïtch part, ces jours-ci, pour Simbirsk, où l'appellent les affaires de son grand-père. Il m'a prié de lui trouver un compagnon: en voulez-vous?

La logeuse

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I.

II.

III.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

II.

III.

La Logeuse (Hoziaïka), écrite en 1846-1847, a été publiée dans «Les Annales de la Patrie», en octobre et décembre 1847, t. LIV – LV.

PREMIÈRE PARTIE

I.

Ordynov se décidait enfin à changer de logement. Sa logeuse, une femme âgée, très pauvre, veuve d'un fonctionnaire, avait dû, pour des raisons imprévues, quitter Saint-Pétersbourg et aller vivre chez des parents, dans un petit village, sans même attendre le premier du mois, date à laquelle expirait sa location. Le jeune homme, qui restait jusqu'au bout du terme, payé d'avance, songeait avec regret à ce logis qu'il allait devoir abandonner, et il en était triste. Cependant il était pauvre et son logement était cher. Le lendemain, après le départ de sa logeuse, il se coiffa de son bonnet et sortit regarder dans les petites ruelles de Pétersbourg les écriteaux collés aux portes cochères des maisons, s'arrêtant de préférence devant les immeubles les plus sombres et les plus populeux où il avait plus de chance de trouver la chambre qui lui convenait, chez de pauvres locataires.

Il y avait déjà un bon moment qu'il était absorbé dans sa recherche, quand, peu à peu, il se sentit envahi par des sensations neuves, presque inconnues. D'abord distraitement, négligemment, ensuite avec une vive attention, il regarda autour de lui. La foule et la vie de la rue, le bruit, le mouvement, la nouveauté des choses, toute cette activité, ce train-train de la vie courante qui ennuie depuis longtemps le Pétersbourgeois affairé, surmené, qui, toute sa vie, cherche en vain, et avec une dépense énorme d'énergie, la possibilité de trouver le calme, le repos dans un nid chaud acquis par son travail, son service ou d'autres moyens – toute cette prose, terre à terre, éveillait en Ordynov, au contraire, une sensation douce, joyeuse, presque enthousiaste. Ses joues pâles se couvrirent d'un léger incarnat, ses yeux brillèrent d'une nouvelle espérance, et, avec avidité, à larges bouffées, il aspira l'air froid et frais. Il se sentait extraordinairement léger.

Il avait toujours mené une vie calme, solitaire. Trois ans auparavant, il avait obtenu un grade scientifique et, devenu libre autant que possible, il était allé chez un vieillard que, jusqu'alors, il ne connaissait que de nom. Là on l'avait fait attendre longtemps, jusqu'à ce que le valet de pied en livrée eût

daigné l'annoncer pour la deuxième fois. Enfin, il avait été introduit dans un salon haut, sombre, désert, inhospitalier, comme il y en a encore dans certaines vieilles demeures seigneuriales où la vie semble s'être figée. Dans le salon, il avait aperçu un vieillard à cheveux blancs, chamarré de décorations, l'ami et le collègue de feu son père et son tuteur. Le vieillard lui avait remis un peu d'argent. La somme était minime; c'était ce qui restait de l'héritage de ses aïeux, vendu par autorité de justice, pour dettes. Ordynov avait pris cet argent d'un air indifférent, puis avait dit adieu pour toujours à son tuteur et était sorti dans la rue. Cet après-midi d'automne était froid et sombre. Le jeune homme était pensif et une tristesse immense déchirait son cœur. Une flamme brillait dans ses yeux; il avait des frissons de fièvre. Il calculait, chemin faisant, qu'avec l'argent qu'il venait de recevoir il pourrait vivre deux ans, ou trois, quatre ans peut-être, s'il ne mangeait pas toujours à sa faim. La nuit vint; la pluie commençait à tomber. Il loua le premier réduit qu'il trouva, et, une heure après, y était installé. Là, il s'enferma comme dans un cloître, renonça complètement au monde, et, deux ans plus tard, il était devenu tout à fait sauvage.

Il le devint sans le remarquer; il ne pensait même pas qu'il y eut une autre vie bruyante, agitée, changeante, attirante et toujours, tôt ou tard, inévitable. À vrai dire, malgré lui, il avait entendu parler de cette vie, mais il l'ignorait et ne cherchait pas à la connaître. Son enfance avait été solitaire; maintenant il était absorbé tout entier par la passion la plus profonde, la plus insatiable, par une de ces passions qui ne laissent pas aux êtres comme Ordynov la moindre possibilité pour une activité pratique, vitale. Cette passion c'était la Science. En attendant elle rongeait sa jeunesse d'un poison lent, délicieux; elle troublait même le repos de ses nuits, et le privait de la nourriture saine et de l'air frais qui jamais ne pénétrait dans son réduit. Mais Ordynov, dans l'engouement de sa passion, ne voulait même pas le remarquer. Il était jeune, et, pour le moment, il ne demandait rien de plus. Sa passion le laissait enfant pour tout ce qui était de la vie extérieure, et le rendait incapable à jamais d'écarter les braves gens pour se faire une petite place parmi eux, le cas échéant. La science, entre certaines mains, est un capital; la passion d'Ordynov était une arme tournée contre lui-même.

C'était moins la volonté nette et logique d'apprendre, de savoir, qui l'avait dirigé vers les études auxquelles il s'était adonné jusqu'à ce jour, qu'une sorte d'attirance inconsciente. Encore enfant, on le considérait comme un original, car il ne ressemblait en rien à ses camarades. Il n'avait pas connu ses parents. À cause de son caractère bizarre, de sa sauvagerie, il avait souffert beaucoup de la part de ses jeunes condisciples et cela l'avait rendu encore plus sombre, si bien que, peu à peu, il s'était écarté complètement des hommes pour se renfermer en lui-même.

Dans ses études solitaires, jamais, pas plus que maintenant, il n'y avait eu d'ordre, de système. C'était comme le premier élan, la première ardeur, la première fièvre de l'artiste. Il s'était créé un système à son usage. Il y avait réfléchi pendant des années, et en son âme se formait peu à peu l'image encore vague, amorphe, mais divinement belle de l'idée, incarnée dans une forme nouvelle, lumineuse. Et cette forme, en voulant se dégager de son âme, la faisait souffrir. Il en sentait timidement l'originalité, la vérité, la puissance. Sa créature voulait déjà vivre par elle-même, prendre une forme, s'y fortifier; mais le terme de la gestation était encore loin, peut-être très loin, peut-être était-il inaccessible.

Maintenant Ordynov marchait dans les rues comme un étranger, comme un ermite sorti soudain de son désert de silence, dans la ville bruyante et mouvante. Tout lui paraissait neuf et curieux. Mais il était à tel point étranger à ce monde qui bouillonnait et s'agitait autour de lui, qu'il n'avait pas même l'idée de s'étonner de ses sensations bizarres. Il paraissait ne pas s'apercevoir de sa sauvagerie. Au contraire, un sentiment joyeux, une sorte d'ivresse, comme celle de l'affamé à qui, après un long jeûne, on donnerait à boire et à manger, naissait en lui. Il peut sembler étrange qu'un événement d'aussi mince importance qu'un changement de logis ait suffi à étourdir et à émouvoir un habitant de Pétersbourg, fût-ce Ordynov; mais il faut dire que c'était peut-être la première fois qu'il sortait pour affaire. Il lui était de plus en plus agréable d'errer dans les rues, et il regardait tout en flâneur.

Fidèle, même maintenant, à son occupation habituelle, il lisait, dans le tableau qui se découvrait merveilleux devant lui, comme entre les lignes d'un livre. Tout le frappait. Il ne perdait pas une seule impression et, de son regard

pensif, il scrutait les visages des passants, observait attentivement l'aspect de tout ce qui l'entourait, écoutait avec ravissement le langage populaire, comme s'il contrôlait surtout les conclusions nées dans le calme de ses nuits solitaires. Souvent, un détail le frappait, provoquant une idée, et, pour la première fois, il ressentit du dépit de s'être enseveli vivant dans sa cellule. Ici tout allait beaucoup plus vite, son pouls battait plus fort et plus rapidement. L'esprit, opprimé par l'isolement, stimulé seulement par l'effort exalté, travaillait maintenant avec rapidité, assurance et hardiesse. En outre, presque inconsciemment, il désirait s'introduire d'une façon quelconque dans cette vie étrangère pour lui; car, jusqu'à ce jour, il ne la connaissait, ou plutôt ne la pressentait, que par l'instinct de l'artiste. Son cœur battait malgré lui de l'angoisse de l'amour et de la sympathie. Il examinait avec plus d'attention les gens qui passaient devant lui, mais tous étaient lointains, soucieux et pensifs… Peu à peu le sentiment d'Ordynov se dissipait. Déjà, la réalité l'oppressait et lui imposait une sorte de crainte et de respect. Cet assaut d'impressions jusqu'alors inconnues commençait à le fatiguer. Comme un malade qui se lève joyeusement de son lit pour la première fois, et retombe frappé par la lumière et le tourbillon éclatant de la vie, de même, Ordynov était étourdi et fatigué par le bruit et la vivacité des couleurs de la foule qui passait devant lui. La tristesse et l'angoisse le gagnaient. Il commençait à avoir peur pour toute sa vie, pour son activité, même pour l'avenir. Une pensée nouvelle tuait son calme; tout à coup, il venait de se dire qu'il était seul, que personne ne l'aimait et que lui-même n'avait jamais eu l'occasion d'aimer quelqu'un. Quelques passants auxquels, par hasard, il avait adressé la parole en commençant sa promenade, l'avaient regardé d'une façon étrange, blessante. Il voyait qu'on le prenait pour un fou, ou du moins pour un original des plus singuliers, ce qui d'ailleurs était tout à fait juste. Alors il se souvint que tout le monde était gêné en sa présence, toujours; dès son enfance, tous l'évitaient à cause de son caractère renfermé, obstiné, et la compassion qui, parfois, se manifestait en lui était pénible aux autres ou incomprise d'eux. Et de tout cela il avait souffert, étant enfant; alors qu'il ne ressemblait à aucun enfant de son âge. Maintenant cela lui revenait et il constatait que, de tout temps, tous l'avaient abandonné et fui.

Sans se rendre compte comment il y était venu, Ordynov se trouva dans un quartier très éloigné du centre de Pétersbourg. Après un dîner très sommaire dans un petit débit, il recommença à errer par les rues, traversa des places et arriva ainsi à une sorte de chemin bordé de palissades jaunes et grises. Au lieu de riches constructions c'étaient maintenant de misérables masures et des bâtiments d'usines immenses, monstrueux, rouges, noircis, avec de hautes cheminées. Tout alentour était désert et vide; tout avait l'air sombre et hostile; cela semblait du moins à Ordynov. Le soir venait. Au bout d'une longue ruelle il arriva à la petite place de l'église paroissiale.

Il y entra distraitement. Le service venait de finir. L'église était presque vide. Deux vieilles femmes étaient agenouillées à l'entrée. Un sacristain, petit vieillard à cheveux blancs, éteignait les cierges. Les rayons du soleil couchant traversaient en un large flot le vitrail étroit de la coupole et éclairaient d'une lumière fulgurante l'un des autels. Mais leur éclat diminuait peu à peu, et plus l'obscurité s'épaississait à l'intérieur du temple, plus merveilleusement brillaient, par endroits, les icônes dorées, éclairées par la lumière vacillante des veilleuses et des cierges.

Saisi d'une profonde angoisse et d'un étrange sentiment d'oppression, Ordynov s'appuya contre la muraille dans le coin le plus sombre de l'église et s'abandonna pour un instant. Il se ressaisit quand les pas sourds, mesurés, de deux visiteurs retentirent sous les voûtes. Il leva les yeux et une curiosité inexprimable s'empara de lui à la vue des nouveaux venus. C'était un vieillard et une jeune femme. Le vieillard était de haute taille, droit et bien conservé, mais très maigre et d'une pâleur maladive. À son extérieur on pouvait le prendre pour un marchand d'une province lointaine. Il portait, déboutonné, un long caftan noir doublé de fourrure, évidemment un habit de fête, en dessous duquel paraissait un autre vêtement très long, soigneusement boutonné du haut en bas. Le cou était négligemment entouré d'un foulard rouge vif. Dans sa main, il tenait un bonnet de fourrure. Une longue et fine barbe grise tombait sur sa poitrine, et, sous des sourcils épais, brillait un regard fiévreux, hautain et profond.

La femme, qui pouvait avoir une vingtaine d'années, était merveilleusement belle. Elle avait une belle pelisse courte, bleue, doublée de

fourrure rare. Sa tête était couverte d'un foulard de soie blanche attaché sous le menton. Elle marchait les yeux baissés: une gravité pensive, émanant de toute sa personne, se marquait nettement, tristement, sur le contour délicieux de son visage délicat aux lignes fines, douces et juvéniles.

Il y avait dans ce couple inattendu quelque chose d'étrange.

Le vieillard s'arrêta au milieu de l'église, s'inclina de tous côtés, bien que l'église fût complètement déserte. Sa compagne fit de même. Ensuite il la prit par le bras et l'amena devant une grande image de la Vierge, sous le vocable de laquelle était l'église, qui brillait près de l'autel dans l'éclat aveuglant des feux que reflétait son cadre d'or serti de pierres précieuses.

Le sacristain, qui restait seul dans l'église, salua le vieillard avec respect. Celui-ci lui répondit d'un signe de tête. La femme tomba à genoux devant l'icône. Le vieillard prit l'extrémité du voile attaché à l'icône et lui en couvrit la tête. Un sanglot sourd éclata dans l'église.

Ordynov était frappé de la solennité de toute cette scène, et impatient d'en voir la fin. Deux minutes après, la femme releva la tête, et la lumière vive du lampadaire éclaira de nouveau son charmant visage. Ordynov tressaillit et fit un pas en avant. Déjà elle tendait sa main au vieillard et tous deux sortirent lentement de l'église. Des larmes brillaient dans les yeux de la jeune femme, des yeux bleus profonds, avec de longs cils qui se détachaient sur la blancheur de son visage et ombraient ses joues pâles. Un sourire éclairait ses lèvres, mais le visage portait la trace d'une terreur mystérieuse et enfantine. Elle se serrait timidement contre le vieillard et on voyait qu'elle tremblait toute d'émotion.

Frappé, fouetté par un sentiment inconnu, joyeux et tenace, Ordynov les suivit rapidement et, sur le parvis de l'église, leur coupa le chemin. Le vieillard le regarda d'un air hostile et sévère. Elle aussi jeta un regard sur lui, mais sans curiosité, distraitement, comme si une autre pensée lointaine l'absorbait.

Ordynov les suivit sans même s'en rendre compte. Il faisait déjà nuit. Le vieillard et la jeune femme entrèrent dans une grande rue large, sale, pleine de petites boutiques diverses, de dépôts de farine, d'auberges, et qui menait tout droit hors de la ville. Dans cette rue, ils prirent une longue ruelle étroite,

fermée de chaque côté par des palissades et que terminait l'énorme mur noirci d'une grande maison de quatre étages, dont l'autre issue donnait sur une grande rue populeuse. Ils étaient déjà près de la maison quand le vieillard, soudain, se retourna et jeta un regard impatient sur Ordynov. Le jeune homme s'arrêta net, surpris lui-même de sa conduite. Le vieillard se retourna pour la seconde fois, comme pour s'assurer si la menace avait produit son effet. Ensuite ils entrèrent tous deux, lui et la jeune femme, dans la cour de la maison.

Ordynov revint sur ses pas pour rentrer chez lui. Il était de fort mauvaise humeur. Il s'en voulait d'avoir perdu ainsi toute une journée, de s'être fatigué sans raison et surtout d'avoir commis la sottise de prendre pour une sorte d'aventure un incident plus que banal.

Quelque dépit qu'il ait eu, le matin, de sa sauvagerie, toutefois son instinct le portait à fuir tout ce qui pouvait le distraire, le détourner, l'arracher de son monde intérieur, artistique. Maintenant, avec une certaine tristesse, un certain regret, il pensait à son coin tranquille; puis il ressentit de l'angoisse ainsi que le souci d'une situation indécise, des démarches à faire, et, en même temps, il était irrité qu'une pareille misère pût l'occuper. Enfin, fatigué, incapable de lier deux idées, il arriva, très tard déjà, à son logis. Avec étonnement, il remarqua qu'il avait failli passer devant sa maison sans la reconnaître. Machinalement, en hochant la tête pour sa distraction qu'il attribuait à la fatigue, il monta l'escalier jusqu'à sa chambre, sous les toits. Il alluma une bougie. Une minute après, l'image de la femme sanglotant surgit, là, devant lui. Cette impression était si obsédante, si forte, son cœur lui retraçait avec un tel amour les traits doux et calmes de son visage empreint d'un attendrissement mystérieux et d'effroi, mouillé de larmes d'enthousiasme ou de repentir enfantins, que ses yeux se voilèrent, et il lui sembla que dans toutes ses veines coulait du feu. Mais la vision s'effaça vite. Après la surexcitation la réflexion vint, ensuite le dépit, puis une sorte de colère; après quoi, épuisé de fatigue, sans se dévêtir, il s'enveloppa dans ses couvertures et se jeta sur son lit…

Ordynov s'éveilla assez tard dans la matinée; il se sentait irrité, déprimé. Il s'habilla à la hâte en s'efforçant de penser à ses soucis quotidiens, et, une

fois dehors, dirigea ses pas du côté opposé au chemin suivi la veille. Enfin il trouva une chambre, quelque part dans le logement d'un pauvre Allemand, nommé Spies, qui vivait là avec sa fille, Tinichen. Spies, après avoir reçu les arrhes, alla aussitôt décrocher l'écriteau suspendu à la porte cochère. Il avait loué à Ordynov surtout à cause de l'amour de celui-ci pour la science, car lui-même projetait de se mettre à l'étude très sérieusement. Ordynov prévint qu'il s'installerait le soir même. Il reprit le chemin de sa demeure, mais, réflexion faite, soudain, se dirigea du côté opposé. Le courage lui revenait; il sourit même en pensant à sa curiosité. Dans son impatience, le chemin lui semblait extrêmement long. Enfin il arriva à l'église où il était entré la veille au soir. On chantait la messe. Il choisit un endroit d'où il pouvait voir presque tous les fidèles. Mais ceux qu'il cherchait n'étaient pas là. Après une longue attente il sortit, tout rougissant. S'entêtant à réprimer un sentiment qui l'envahissait malgré lui, il essayait de toutes ses forces de changer le cours de ses pensées. Ramené aux choses courantes de la vie, il s'avisa qu'il était temps de dîner, et, croyant en effet ressentir la faim, il entra dans le même débit où il avait mangé la veille. Il ne se souvenait pas, par la suite, comment il l'avait quitté.

Longtemps et sans idées nettes, il erra dans les rues et les ruelles populeuses ou désertes et enfin il arriva à un endroit écarté qui n'était déjà plus la ville et où s'étendait un champ jauni. Ce silence profond lui communiqua une impression qu'il n'avait pas éprouvée depuis longtemps, et il se ressaisit. C'était une de ces journées sèches et froides comme il y en à parfois à Pétersbourg, en octobre. Non loin de là il y avait une isba et, tout près, deux meules de foin. Un petit cheval, aux côtes saillantes, la tête baissée, la langue pendante, était là sans harnais, à côté d'un petit char à deux roues; il semblait songer à quelque chose. Un chien, en grognant, rongeait un os près d'une roue brisée. Un enfant de trois ans, vêtu d'une simple chemise, tout en grattant sa tête blonde, regardait avec étonnement le citadin qui était là. Derrière l'isba commençaient les champs et les potagers. À l'horizon, la ligne noire de la forêt bordait le bleu du ciel; du côté opposé s'amoncelaient des nuages neigeux qui semblaient chasser devant eux une bande d'oiseaux migrateurs, fuyant sans cris, sur le ciel. Tout était silencieux et d'une tristesse

solennelle, comme en une sorte d'attente… Ordynov voulait aller plus loin, mais le désert commençait à l'oppresser. Il retourna dans la ville, où s'entendit tout à coup le bruit sourd des cloches appelant les fidèles au service vespéral. Il pressa le pas et se retrouva bientôt devant l'église qu'il connaissait si bien depuis la veille.

La femme inconnue était déjà là.

Elle était à genoux, à l'entrée même, parmi la foule des fidèles. Ordynov se fraya un chemin à travers les mendiants, les vieilles femmes en guenilles, les malades et les estropiés qui attendaient l'aumône à la porte de l'église, et il vint se mettre à genoux à côté de son inconnue. Leurs vêtements se touchaient. Il entendait le souffle haletant qui sortait de ses lèvres, qui chuchotaient une prière ardente. Les traits de son visage étaient, comme hier, bouleversés par un sentiment de piété infinie, et de nouveau ses larmes coulaient et séchaient sur ses joues brûlantes, comme pour les laver de quelque crime terrible. L'endroit où ils se trouvaient était tout à fait sombre. Par instants seulement, le vent qui rentrait par la vitre ouverte de la fenêtre étroite, agitait la flamme qui éclairait alors d'une lueur vacillante le visage de la jeune femme, dont chaque trait se gravant dans la mémoire d'Ordynov obscurcissait sa vue et lui martelait le cœur d'une douleur sourde, insupportable. Mais dans cette souffrance il y avait une jouissance indicible. Il n'y put tenir. Toute sa poitrine tremblait, et, en sanglotant, il inclina son front brûlant sur les dalles froides de l'église. Il n'entendait et ne sentait rien, sauf la douleur de son cœur qui se mourait dans une souffrance délicieuse.

Cette sensibilité extrême ainsi que cette pureté et cette faiblesse du sentiment étaient-elles développées par la solitude? Cet élan du cœur se préparait-il dans le silence angoissant, étouffant, infini, des longues nuits sans sommeil, traversées par les aspirations inconscientes et les tressaillements de l'esprit impatient, ou tout simplement le moment était-il venu, était-ce la minute solennelle, fatale, inéluctable? Il arrive que par une journée chaude, étouffante, tout à coup le ciel entier devient noir et l'orage éclate en pluie et en feu sur la terre assoiffée; et l'orage attache des perles de pluie aux branches des arbres, fouette l'herbe des champs, écrase sur le sol les tendres fleurs, pour qu'après, aux premiers rayons du soleil, tout, revivant de

nouveau, acclame le ciel et lui envoie son encens voluptueux et l'hymne de sa reconnaissance… Mais Ordynov ne pouvait maintenant se rendre compte de ce qui se passait en lui. À peine avait-il conscience d'être…

Le service prit fin sans même qu'il s'en aperçût, et il se retrouva suivant son inconnue à travers la foule qui s'amassait à la sortie. Par moments il rencontrait son regard étonné et clair. Arrêtée à chaque instant par la foule, elle se retourna vers lui plusieurs fois. Son étonnement semblait grandir de plus en plus; puis tout d'un coup, son visage s'empourpra.

À ce moment, soudain, dans la foule, parut le vieillard de la veille. Il la prit par le bras. Ordynov rencontra de nouveau son regard mauvais et moqueur et une colère étrange, subite, le mordit au cœur. Les ayant perdus de vue dans l'obscurité, d'un effort violent, il s'élança en avant et sortit de l'église. Mais l'air frais du soir ne pouvait le rafraîchir. Sa respiration s'arrêtait, se faisant de plus en plus rare; son cœur se mit à battre lentement et fortement, comme s'il voulait lui rompre la poitrine. Enfin il s'aperçut qu'il avait complètement perdu ses inconnus; il ne les apercevait plus, ni dans la rue, ni dans la ruelle. Mais dans la tête d'Ordynov, venait de naître l'idée d'un plan hardi, bizarre, un de ces projets fous qui, en revanche, dans des cas pareils, aboutissent presque toujours.

Le lendemain, à huit heures du matin, il se rendit à la maison, du côté de la ruelle, et pénétra dans une petite cour étroite, sale et puante, qui était quelque chose comme la fosse à ordures de la maison.

Le portier occupé à quelque besogne dans la cour s'arrêta, le menton appuyé sur le manche de sa pelle, et regarda Ordynov de la tête aux pieds; puis il lui demanda ce qu'il désirait.

Le portier était un jeune garçon de vingt-cinq ans, d'origine tatare, au visage vieilli, ridé, de petite taille.

— Je cherche un logement, répondit Ordynov nerveusement.

— Lequel? Demanda le portier avec un sourire. Il regardait Ordynov comme s'il connaissait toute son histoire.

— Je voudrais louer une chambre chez des locataires, dit Ordynov.

— Dans cette cour, il n'y en a pas, dit le portier, d'un air mystérieux.

— Et ici?

— Ici non plus.

Le portier reprit sa pelle.

— Peut-être m'en cèdera-t-on une tout de même? Insista Ordynov en glissant dix kopecks au portier.

Le Tatar regarda Ordynov, empocha la pièce, reprit de nouveau sa pelle, et, après un court silence, répéta qu'il n'y avait rien à louer.

Mais déjà le jeune homme ne l'écoutait plus. Il montait sur les planches pourries, jetées à travers une large flaque d'eau, conduisant à la seule entrée qu'avait, dans cette cour, le pavillon noir, sale, comme noyé dans cette eau bourbeuse.

Au rez-de-chaussée du pavillon habitait un pauvre fabricant de cercueils. Ordynov passa devant son atelier et, par un escalier glissant, en colimaçon, il monta à l'étage supérieur. En tâtonnant dans l'obscurité il trouva une grosse porte mal équarrie, tourna le loquet et l'ouvrit. Il ne s'était pas trompé. Devant lui se tenait le vieillard qu'il connaissait et qui, fixement, avec un étonnement extrême, le regarda.

— Que veux-tu? Dit-il brièvement, presque chuchotant.

— Est-ce qu'il y a un logement? Demanda Ordynov, oubliant presque tout ce qu'il voulait dire. Derrière l'épaule du vieillard, il aperçut son inconnue.

Le vieux, sans répondre, se mit à refermer la porte en poussant avec elle Ordynov.

— Il y a une chambre, fit tout à coup la voix douce de la jeune femme.

Le vieillard lâcha la porte.

— J'ai besoin d'un coin, n'importe quoi, dit Ordynov en se précipitant dans le logement et s'adressant à la belle.

Mais il s'arrêta étonné, comme pétrifié, dès qu'il eut jeté un regard sur ses futurs logeurs. Devant ses yeux se déroulait une scène muette extraordinaire. Le vieux était pâle comme un mort, on eût dit qu'il se trouvait mal. Il regardait la femme d'un regard de plomb, immobile et pénétrant. Elle, d'abord, pâlit aussi, mais ensuite tout son sang afflua à son visage et ses yeux brillèrent étrangement. Elle conduisit Ordynov dans l'autre chambre.

Tout le logement se composait d'une pièce assez vaste, divisée par deux

cloisons en trois parties. Du palier on entrait directement dans une antichambre étroite, sombre; en face était la porte menant évidemment à la chambre des maîtres. À droite, c'était la chambre à louer. Elle était étroite et basse, avec deux petites fenêtres également très basses. Elle était tout encombrée d'objets divers, comme il y en a dans chaque logement. C'était pauvre, exigu, mais aussi propre que possible. Le mobilier consistait en une simple table de bois blanc, deux chaises très ordinaires et deux bancs étroits, placés de chaque côté de la pièce, le long du mur. Une grande icône ancienne, à couronne dorée, était appendue dans l'angle et, devant elle brûlait une veilleuse. Un énorme et grossier poêle russe donnait, par moitié, dans cette chambre et dans l'antichambre.

Évidemment trois personnes ne pouvaient vivre dans un pareil logement.

Ils commencèrent à marchander, mais sans suite dans les idées, et se comprenant à peine les uns les autres.

À deux pas de la femme, Ordynov entendait battre son cœur. Il voyait qu'elle tremblait toute d'émotion et même de peur. Enfin, on tomba d'accord. Le jeune homme déclara qu'il s'installerait tout de suite et regarda le patron. Le vieillard était debout devant la porte, toujours pâle, mais un sourire doux, même pensif, errait sur ses lèvres. Ayant rencontré le regard d'Ordynov, il fronça de nouveau les sourcils.

— As-tu un passeport? Demanda-t-il tout d'un coup d'une voix haute et brève, en ouvrant à Ordynov la porte de l'antichambre.

— Oui, répondit celui-ci un peu étonné.

— Qui es-tu?

— Vassili Ordynov, gentilhomme. Je ne sers nulle part. Je m'occupe de mes affaires, dit-il sur le même ton que le vieux.

— Moi aussi, fit le vieillard. Mon nom est Ilia Mourine, bourgeois. Cela te suffit? Va…

Une heure plus tard, Ordynov était dans son nouveau logement, non moins étonné du changement que l'Allemand, qui déjà commençait à craindre, avec sa Tinichen, que le nouveau locataire ne leur jouât un tour.

Ordynov, lui, ne comprenait pas comment tout cela était arrivé, et ne voulait pas le comprendre…

II.

Le cœur lui battait tellement que sa vue se brouillait et la tête lui tournait. Machinalement il se mit à ranger ses maigres effets dans son nouveau logement. Il ouvrit un paquet contenant différentes choses, puis une caisse de livres qu'il rangea sur la table, mais bientôt ce travail même lui pesa. À chaque instant brillait à ses yeux l'image de la femme dont la rencontre avait ému et secoué tout son être, et tant de foi, tant d'enthousiasme irrésistible entraient dans sa propre vie que ses pensées s'obscurcissaient et que son esprit sombrait dans l'angoisse et le tumulte.

Il prit son passeport et le porta au patron, dans l'espoir d'apercevoir la jeune femme. Mais Mourine entr'ouvrit à peine la porte, prit le papier, lui dit: «Bon, vis en paix», et referma la porte. Un sentiment désagréable s'empara d'Ordynov. Il ne savait pourquoi, mais la vue de ce vieillard l'oppressait. Dans son regard, il y avait quelque chose de méprisant et de méchant. Toutefois le sentiment désagréable se dissipa bientôt. Depuis déjà trois jours Ordynov vivait dans une sorte de tourbillon en comparaison du calme ancien de sa vie, mais il ne pouvait raisonner et redoutait même de le faire. Tout se confondait dans son existence. Il sentait confusément que toute sa vie se brisait en deux. Une seule aspiration, une attente unique, s'étaient emparées de tout son être, et aucune autre pensée n'avait prise sur lui.

Étonné, il retourna dans sa chambre. Là, près du poêle, où se préparait la nourriture, une vieille femme, petite, ratatinée, travaillait. Elle était si sale, vêtue de guenilles si sordides que c'était pitié de la regarder. Elle avait l'air méchant et, de temps en temps, marmonnait quelque chose entre ses dents. C'était la femme de ménage des logeurs. Ordynov essaya de lier conversation avec elle, mais évidemment par malice, elle se renferma dans le silence. Enfin l'heure du dîner étant venue, la vieille retira du poêle la soupe aux choux, des bouchées à la viande et porta cela aux maîtres. Elle servit la même chose à Ordynov. Après le repas un silence de mort régna dans le logement.

Ordynov prit un livre, longtemps en tourna les pages, tâchant de

comprendre ce qu'il avait lu déjà plusieurs fois. Énervé, il jeta le livre et, de nouveau, essaya de mettre en place différents objets. Enfin il se coiffa, mit un manteau et sortit.

Dehors il flâna au hasard, sans voir le chemin qu'il suivait, s'efforçant tout le temps de concentrer autant que possible ses idées éparses et d'examiner un peu sa situation. Mais cet effort ne faisait que lui causer de la souffrance. Tour à tour, il avait froid et chaud, et, par moments, son cœur se mettait à battre si fort qu'il devait s'appuyer contre un mur. «Non, la mort est préférable, mieux vaut la mort», chuchota-t-il, la lèvre fiévreuse, tremblante, sans même penser à ce qu'il disait.

Il marcha très longtemps. Enfin s'apercevant qu'il était trempé jusqu'aux os et remarquant pour la première fois qu'il pleuvait à verse, il retourna à la maison.

Non loin de chez lui, il aperçut le portier. Il lui sembla que le Tatar le regardait fixement et avec une certaine curiosité, mais quand il se vit observé, il continua son chemin.

— Bonjour! Dit Ordynov en le rejoignant. Comment t'appelle-t-on?

— Je suis portier, on m'appelle portier, répondit-il en découvrant ses dents.

— Tu es dans cette maison depuis longtemps?

— Oui, depuis longtemps.

— Mon logeur est un bourgeois?

— Bourgeois, s'il le dit.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est malade, il vit, prie Dieu, voilà…

— C'est sa femme?

— Quelle femme?

— Celle qui vit avec lui.

— Sa femme, s'il le dit. Adieu, Monsieur.

Le Tatar toucha son bonnet et rentra chez lui.

Ordynov regagna son logis. La vieille, en marmonnant quelque chose, lui ouvrit la porte qu'elle referma au verrou et s'installa sur le poêle où elle terminait sa vie. La nuit tombait. Ordynov alla chercher de la lumière et

remarqua que la porte de la chambre des maîtres était fermée à clé. Il appela la vieille qui, la tête appuyée sur son coude, le regardait fixement de dessus le poêle et semblait se demander ce qu'il pouvait bien faire près de la serrure de la chambre des maîtres. Sans lui rien dire elle lui jeta un paquet d'allumettes.

Il retourna dans sa chambre et, pour la centième fois peut-être, se mit à ranger ses effets et ses livres. Mais peu à peu, sans comprendre ce qui lui arrivait, il s'assit sur le banc, et il lui sembla qu'il s'endormait. Par moments, il revenait à lui et se rendait compte que son sommeil n'était pas le sommeil mais une sorte de perte de conscience maladive et douloureuse. Il entendit la porte s'ouvrir puis se fermer. Il devina que c'étaient les maîtres qui rentraient des vêpres. Il lui vint en tête qu'il devait aller chez eux chercher quelque chose. Il se leva pour s'y rendre, mais il trébucha et tomba sur un tas de bois jeté par la vieille au milieu de la chambre. Alors il perdit tout à fait connaissance. Quand il rouvrit les yeux, au bout d'un long moment, il remarqua avec étonnement qu'il était couché sur le même banc, tout habillé, et qu'avec une tendresse attentive se penchait vers lui un visage de femme merveilleusement beau, tout mouillé de larmes douces et maternelles. Il sentit qu'on lui mettait un oreiller sous la tête, qu'on l'enveloppait dans quelque chose de chaud et qu'une main douce caressait son front brûlant. Il voulait dire merci; il voulait prendre cette main, l'approcher de ses lèvres sèches, la mouiller de larmes et la baiser éternellement.… Il voulait dire beaucoup de choses, mais quoi, il ne le savait lui-même. Il voulait mourir en ce moment. Mais ses mains étaient comme du plomb et restaient inertes. Il lui paraissait qu'il était devenu muet; il sentait seulement son sang battre dans toutes ses artères si fortement, comme pour le soulever de sa couche. Quelqu'un lui donna de l'eau… Puis il perdit connaissance.

Il s'éveilla le matin, à huit heures. Le soleil jetait ses rayons dorés à travers les vitres verdâtres, sales, de sa chambre. Une sensation douce enveloppait tous ses membres de malade. Il était calme, tranquille et infiniment heureux. Il lui semblait que quelqu'un était tout à l'heure à son chevet. Il s'éveilla en cherchant attentivement autour de lui cet être invisible. Il eût tant désiré pouvoir embrasser un ami et dire, pour la première fois: «Bonjour, bonjour, mon ami.»

— Comme tu as dormi longtemps! Prononça une douce voix de femme.

Ordynov se retourna. Le visage de sa belle logeuse, avec un sourire séduisant et clair comme le soleil, se penchait vers lui.

— Tu as été malade longtemps, dit-elle. C'est assez, lève-toi. Pourquoi te tourmentes-tu ainsi? La liberté est plus douce que le pain, plus belle que le soleil. Lève-toi, mon ami, lève-toi…

Ordynov saisit sa main et la serra fortement. Il lui semblait encore rêver.

— Attends, je t'ai préparé du thé. Veux-tu du thé? Prends, cela te fera du bien. J'ai été malade, moi aussi, et je sais.

— Oui, oui, donne-moi à boire, dit Ordynov d'une voix éteinte.

Il se leva. Il était encore très faible. Un frisson lui parcourut le dos; tous ses membres étaient endoloris et comme brisés. Mais dans son cœur il faisait clair et les rayons du soleil paraissaient l'animer d'une sorte de joie solennelle. Il sentait qu'une nouvelle vie forte, invisible, commençait pour lui. La tête lui tournait légèrement.

— On t'appelle Vassili? Demanda-t-elle. J'ai peut-être mal entendu, mais il me semble que le patron t'a nommé ainsi, hier.

— Oui, Vassili. Et toi, comment t'appelles-tu? Dit Ordynov en s'approchant d'elle et se tenant à peine sur ses jambes.

Il trébucha, elle le retint par le bras et rit:

— Moi? Catherine, dit-elle en fixant dans les siens ses grands yeux bleus et clairs.

Ils se tenaient par la main.

— Tu veux me dire quelque chose? Fit-elle enfin.

— Je ne sais pas, répondit Ordynov.

Sa vue s'obscurcissait.

— Tu vois comme tu es… Assez, mon pigeon, assez. Ne te tourmente pas. Assieds-toi ici, devant la table, en face du soleil. Reste ici bien tranquille et ne me suis pas, ajouta-t-elle, croyant que le jeune homme allait faire un mouvement pour la retenir. Je vais revenir tout de suite; tu auras tout le temps de me voir.

Une minute après, elle apporta du thé, le plaça sur la table et s'assit en face d'Ordynov.

— Tiens, bois, dit-elle. Eh bien! Est-ce que la tête te fait mal?

— Non, plus maintenant, dit-il. Je ne sais pas, peut-être me fait-elle mal. Je ne veux pas… Assez! Assez! Je ne sais pas ce que j'ai, dit-il, tout bouleversé, ayant enfin saisi la main de Catherine. Reste ici, ne t'en va pas. Donne-moi encore ta main… Mes yeux se voilent. Je te regarde comme le soleil, dit-il haletant d'enthousiasme, comme s'il arrachait ses paroles de son cœur, alors que des sanglots emplissaient sa gorge.

— Mon ami! Tu n'as donc jamais vécu avec une brave créature? Tu es seul, seul; tu n'as pas de parents?

— Non, personne. Je suis seul, je n'ai personne. Ah! Maintenant ça va mieux… Je me sens bien, maintenant, dit Ordynov en délire. Il voyait la chambre tourner autour de lui.

— Moi aussi, pendant plusieurs années je n'ai eu personne… Comme tu me regardes…, prononça-t-elle après un moment de silence.

— Eh bien!… quoi?…

— Tu me regardes comme si ma vue te réchauffait! Sais-tu, tu me regardes comme quand on aime… Moi, au premier mot, j'ai senti mon cœur battre pour toi. Si tu tombes malade, je te soignerai. Seulement ne tombe pas malade. Non, quand tu seras guéri nous vivrons comme frère et sœur. Veux-tu? C'est difficile d'avoir une sœur quand Dieu n'en a pas donnée…

— Qui es-tu? D'où viens-tu? Demanda Ordynov d'une voix faible.

— Je ne suis pas d'ici… Ami, que t'importe? Sais-tu… On raconte que douze frères vivaient dans une forêt sombre. Une jeune fille vint à s'égarer dans la forêt. Elle arriva chez eux, mit tout en ordre dans leur demeure et étendit son amour sur tous. Les frères vinrent et apprirent qu'une sœur avait passé chez eux la journée. Ils l'appelèrent. Elle vint vers eux. Tous l'appelaient sœur, et elle était la même avec tous. Tu connais ce conte?

— Oui, je le connais, fit à voix basse Ordynov.

— C'est bon de vivre. Es-tu content de vivre?

— Oui, oui, vivre longtemps, longtemps, répondit Ordynov.

— Je ne sais pas, fit Catherine pensive. Je voudrais aussi la mort. C'est bien de vivre, mais… Oh! Te voilà de nouveau tout pâle…

— Oui, la tête me tourne…

— Attends, je t'apporterai mon matelas; il est meilleur que celui-ci, et un autre oreiller, et je préparerai ton lit. Tu t'endormiras, tu me verras dans ton sommeil, ton mal passera… Notre vieille est malade, elle aussi…

Elle parlait tout en préparant le lit, et jetait, de temps en temps, par-dessus son épaule, un regard sur Ordynov.

— Tu en as des livres! Dit-elle en repoussant le coffre.

Elle s'approcha d'Ordynov, le prit par la main droite, l'amena vers le lit, le coucha et le borda.

— On dit que les livres gâtent l'homme, dit-elle en hochant pensivement la tête. Tu aimes à lire les livres?

— Oui, répondit Ordynov ne sachant s'il dormait ou non et serrant fortement la main de Catherine, pour se rendre compte qu'il ne dormait pas.

— Mon maître a beaucoup de livres aussi. Sais-tu, il dit que ce sont des livres divins. Il me lit toujours un livre. Je te le montrerai plus tard. Après tu me raconteras tout ce qu'il y a dedans…

— Je raconterai, fit Ordynov en la regardant fixement.

— Aimes-tu prier? Demanda-t-elle après un court silence. Sais-tu?… J'ai peur, j'ai peur de tout, toujours…

Elle n'acheva pas et parut réfléchir à quelque chose.

Ordynov porta sa main à ses lèvres.

— Pourquoi baises-tu ma main? Ses joues s'étaient légèrement empourprées. Va, baise-les, continua-t-elle en riant et lui tendant ses deux mains. Ensuite elle en délivra une et la posa sur le front brûlant d'Ordynov, puis elle se mit à lui caresser les cheveux. Elle rougissait de plus en plus. Enfin elle s'assit à terre, près du lit, et appuya sa joue contre celle du jeune homme. Son souffle chaud frôlait son visage…

Tout d'un coup Ordynov sentit des larmes brûlantes tomber comme du plomb sur sa joue. Elle pleurait. Il devenait de plus en plus faible. Il ne pouvait déjà plus soulever ses mains. À ce moment, un coup éclata dans la porte; le loquet grinça; Ordynov put encore distinguer la voix du patron qui venait de rentrer dans la pièce voisine. Ensuite il entendit comment Catherine se levait et, sans se hâter, ni écouter, prenait son livre; puis il vit comment, en partant, elle le signait. Il ferma les yeux. Tout à coup, un chaud et long baiser

lui brûla les lèvres et il ressentit comme un coup de couteau dans le cœur. Il poussa un faible cri et s'évanouit.

Une vie bizarre, étrange, alors commença pour lui.

Par moments, en son esprit surgissait la conscience vague qu'il était condamné à vivre dans un long rêve infini, plein de troubles étranges, de luttes et de souffrances stériles. Effrayé, il tâchait de se révolter contre la fatalité qui l'oppressait. Mais, au moment de la lutte la plus aiguë, la plus désespérée, une force inconnue le frappait de nouveau. Alors, il sentait nettement comment, de nouveau, il perdait la mémoire, comment, de nouveau, l'obscurité terrible, sans issue, se déroulait devant lui, et il s'y jetait avec un cri d'angoisse et de désespoir. Parfois c'étaient des moments d'un bonheur trop intense, écrasant, quand la vitalité augmente démesurément en tout l'être humain, quand le passé devient plus clair, retentit du triomphe de la joie, quand on rêve d'un avenir inconnu, quand un espoir merveilleux descend sur l'âme comme une rosée vivifiante, quand on a le désir de crier d'enthousiasme, quand on sent que la chair est impuissante devant la multitude des impressions, que le fil de l'existence se rompt et qu'en même temps on acclame avec frénésie sa vie ressuscitée.

Parfois il retombait dans sa torpeur et alors tout ce qui lui était arrivé, les derniers jours, repassait dans son esprit comme un tourbillon. Mais la vision se présentait à lui sous un aspect étrange et mystérieux.

Parfois, malade, il oubliait ce qui lui était arrivé, et s'étonnait de ne plus être dans son ancien logis, chez son ancienne propriétaire. Il était surpris que la vieille ne s'approchât pas comme elle le faisait toujours, à l'heure tardive, vers le poêle à demi éteint qui éclairait d'une lueur faible, vacillante, tout le coin sombre de la chambre, et qu'elle ne réchauffât pas, comme d'habitude, ses mains osseuses, tremblantes, au foyer mourant, tout en bavardant et marmottant quelque chose, avec un regard seulement de temps à autre, un regard étonné sur son étrange locataire qu'elle jugeait un peu fou à cause de ses longues lectures.

À d'autres moments, il se rappelait qu'il avait changé de logis, mais comment cela s'était-il fait? Il ne le savait pas, bien que pour le comprendre il tendît obstinément, violemment, toutes les forces de son esprit… Mais, où,

quoi, qu'appelait-il, qu'était-ce qui le tourmentait et jetait en lui cette flamme insupportable qui l'étouffait et brûlait son sang? Cela, il lui était impossible de le savoir. De nouveau il ne se rappelait rien. Souvent il saisissait avidement une ombre quelconque; souvent il entendait le bruit de pas légers près de son lit et le murmure, comme une musique, de paroles douces, caressantes et tendres. Un souffle haletant, humide, glissait sur son visage et tout son être était secoué par l'amour. Des larmes brûlantes coulaient sur ses joues en feu, et soudain un baiser long et tendre s'enfonçait sur ses lèvres. Alors toute sa vie s'éteignait dans une souffrance infinie. Il semblait que toute l'existence, tout l'univers, s'arrêtaient, mouraient autour de lui pour des siècles entiers et qu'une longue nuit de mille ans s'étendait sur lui…

Parfois il revivait les douces années de sa première enfance, avec leurs joies pures, leur bonheur infini; avec les premiers étonnements joyeux de la vie; avec la foule des esprits clairs qui sortaient de chaque fleur qu'il arrachait, jouaient avec lui sur la verte et grasse prairie, devant la petite maison entourée d'acacias, qui lui souriait, du lac de cristal près duquel il restait assis des heures entières écoutant le murmure des vagues, ainsi que le bruissement d'ailes de ces esprits qui répandaient de claires rêveries couleurs d'arc-en ciel sur son petit berceau, tandis que sa mère, penchée sur ce même berceau, l'embrassait et l'endormait en chantant une douce berceuse durant les nuits qui étaient longues et sereines. Mais, tout à coup, un être paraissait de nouveau, qui le troublait d'un effroi non plus enfantin, et versait dans sa vie le premier poison lent de la douleur et des larmes. Il sentait vaguement que le vieillard inconnu tenait en son pouvoir toutes ses années futures, et il tremblait et ne pouvait détacher de lui ses regards. Le méchant vieillard le suivait partout. Il paraissait et le menaçait de la tête au-dessus de chaque buisson du bosquet; il riait et le taquinait, s'incarnait en chacune de ses poupées d'enfant, grimaçant et riant entre ses mains comme un méchant gnome malfaisant. Il jaillissait en grimaçant de chaque mot de sa grammaire. Pendant son sommeil, le méchant vieillard s'asseyait à son chevet… Il chassait la foule des esprits clairs qui promenaient leurs ailes d'or et de saphir autour de son berceau. Il repoussait de lui, pour toujours, sa pauvre mère, et, pendant une nuit entière, il lui chuchota un long conte merveilleux,

incompréhensible pour un cœur d'enfant, mais qui le troublait d'une horreur et d'une passion qui n'avaient rien d'enfantin. Et le méchant vieillard n'écoutait ni ses sanglots, ni ses prières et continuait à lui parler jusqu'à ce qu'il en perdît connaissance.

Et l'enfant s'éveillait homme. Des années entières s'étaient écoulées sans qu'il l'entendît. Tout d'un coup, il reconnaît sa vraie situation, il comprend qu'il est seul et étranger à tout l'univers. Il est seul parmi des gens mystérieux, inquiétants, parmi des ennemis qui s'assemblent et chuchotent dans les coins de sa chambre obscure, et font des signes de tête à la vieille qui est assise auprès du feu, réchauffant ses mains débiles, et qui le leur indique. Il était bouleversé, il voulait savoir ce qu'étaient ces hommes, pourquoi ils étaient ici, pourquoi lui-même était dans sa chambre. Il devine qu'il est tombé dans un repaire de brigands où il a été entraîné par quelque force puissante, inconnue, sans avoir examiné auparavant qui sont ces locataires et qui sont ces maîtres. La crainte déjà le saisit et, tout d'un coup, au milieu de la nuit, dans l'obscurité, de nouveau il entend le long récit à voix basse. C'est une vieille femme qui parle, doucement, en hochant tristement sa tête blanche, devant le feu qui s'éteint. Et de nouveau l'horreur l'empoigne. Le conte s'anime devant lui, des visages et des formes se précisent. Il voit que tout, à commencer par les songeries vagues de l'enfance, toutes ses pensées, tous ses rêves, tout ce qu'il a connu de la vie, tout ce qu'il a lu dans les livres, tout ce qu'il a oublié depuis longtemps déjà, il voit que tout s'anime, prend corps, se dresse devant lui sous forme d'images colossales, marche et danse en rond autour de lui. Des jardins merveilleux naissent à ses yeux, des villes entières tombent en ruines, des cimetières lui renvoient leurs morts qui se mettent à vivre de nouveau. Des races, des peuples entiers apparaissent, grandissent et meurent devant lui. Enfin maintenant, autour de son lit de malade, chaque pensée, chaque rêve s'incarnent comme au moment de la naissance et il rêve non avec des idées sans chair, mais avec des mondes entiers; lui-même tourbillonne comme un grain de poussière dans cet univers infini, étrange, sans issue; et toute cette vie, par son indépendance révoltée, le presse et le poursuit de son ironie éternelle, implacable.

Il se sentait mourir, tomber en poussière, sans aucune résurrection

possible et pour toujours. Il voulait fuir, mais dans tout l'univers il n'y avait pas un coin pour le cacher. Enfin, dans un accès de désespoir, il tendit toutes ses forces, cria et s'éveilla…

Il était couvert d'une sueur glacée. Autour de lui régnait un silence de mort dans une nuit profonde. Cependant il lui semble que quelque part continue son conte merveilleux, qu'une voix rauque entame en effet une longue conversation sur le sujet qu'il connaît. Il entend qu'on parle de forêts sombres, de bandits extraordinaires, d'un jeune gaillard courageux, vaillant, presque Stenka Razine lui-même, d'ivrognes gais, de haleurs, d'une belle jeune fille, de la Volga. Est-ce un rêve? Entend-il cela réellement?

Il demeura toute une heure couché, les yeux ouverts, sans remuer un membre, dans un engourdissement d'épouvante. Enfin il se leva prudemment, constata avec joie que le terrible mal n'avait pas encore épuisé toutes ses forces. Le délire s'évanouissait; la réalité commençait.

Il remarqua qu'il était habillé comme pendant sa conversation avec Catherine et que, par conséquent, il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps depuis qu'elle l'avait quitté. Le feu de la décision coulait dans ses veines. Par hasard, il toucha avec sa main un grand clou, enfoncé dans la cloison le long de laquelle on avait installé son lit. Il le saisit, s'y suspendit de tout son corps et arriva ainsi à une fente par où un mince rai de lumière filtrait dans sa chambre. Il appliqua l'œil contre cette fente, et, retenant son souffle, regarda.

Dans un coin de la petite chambre des maîtres, il y avait un lit devant lequel était placée une table couverte d'un tapis. De nombreux livres d'un grand format ancien, reliés, rappelant les livres liturgiques, étaient posés sur la table. Dans un angle était appendue une icône, aussi ancienne que celle de sa chambre, devant laquelle brûlait une veilleuse. Le vieux Mourine, malade, était couché sur le lit. Il paraissait torturé par la souffrance. Il était pâle comme un mort. Il était enveloppé d'une couverture de fourrure. Un livre était ouvert sur ses genoux. Sur un banc, près du lit, était allongée Catherine. Un de ses bras enlaçait la poitrine du vieillard, et sa tête était appuyée sur son épaule. Elle fixait sur lui des yeux attentifs, enfantins, étonnés et semblait écouter avec une avidité extraordinaire ce que lui racontait Mourine. Par moments, la voix du narrateur se haussait; son visage pâle s'animait; il

fronçait les sourcils, ses yeux brillaient, et Catherine paraissait pâlir de peur et d'émotion. Alors quelque chose ressemblant à un sourire se montrait sur le visage du vieillard et Catherine aussi commençait à sourire doucement. Parfois des larmes paraissaient dans ses yeux. Alors le vieillard lui caressait doucement la tête comme à un enfant, et elle l'étreignait encore plus fortement de son bras nu, brillant comme la neige, et, plus amoureusement encore, se penchait sur sa poitrine.

Ordynov se demandait si ce n'était pas son rêve qui continuait; même il en était sûr; mais son sang affluait dans sa tête et les artères de ses tempes battaient si fortement qu'il avait mal.

Il lâcha le clou, descendit du lit, et, en chancelant, s'avança comme un somnambule, ne comprenant pas l'excitation qui flambait comme un incendie dans son sang. Il arriva ainsi jusqu'à la porte de son logeur et la poussa violemment. Le loquet rouillé tomba et, dans le fracas et le bruit, il se trouva au milieu de la chambre.

Il vit comment Catherine, tout d'un coup, tressaillit, comment les yeux du vieillard brillèrent méchamment sous les sourcils froncés, et comment, soudain, la rage déforma son visage. Puis le vieillard, sans le quitter des yeux, chercha d'une main tremblante le fusil accroché au mur. Ordynov vit ensuite briller le canon du fusil dirigé par une main peu sûre, tremblante de fureur, contre sa poitrine… Le coup éclata. Un cri sauvage, qui n'avait presque rien d'humain, y répondit, et, quand se fut dissipée la fumée, un spectacle horrible frappa Ordynov.

Tremblant de tout son corps il se pencha sur le vieillard. Mourine était étendu sur le sol, le visage crispé, de l'écume sur ses lèvres grimaçantes. Ordynov comprit que le malheureux avait une crise d'épilepsie. Avec Catherine il se porta à son secours…

III.

Ordynov passa une mauvaise nuit. Le matin il sortit de bonne heure, malgré sa faiblesse et la fièvre qui ne l'avait pas quitté. Dans la cour il rencontra encore le portier. Cette fois le Tatar, du plus loin qu'il l'aperçut, ôta son bonnet et le regarda avec curiosité. Ensuite, il prit résolument son balai en jetant les yeux, de temps en temps, sur Ordynov qui s'approchait lentement.

— Eh bien? Tu n'as rien entendu, cette nuit? Demanda celui-ci.

— Oui, j'ai entendu.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme? Qui est-il?

— C'est toi qui as loué, c'est à toi de savoir; moi je suis un étranger.

— Mais parleras-tu un jour! S'écria Ordynov hors de lui, en proie à une irritation maladive.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait? C'est ta faute. Tu les as effrayés. En bas le fabricant de cercueils est sourd; eh bien, il a tout entendu. Et sa femme, qui est également sourde, a tout entendu aussi. Même, dans l'autre cour, c'est loin pourtant, on a entendu aussi. Voilà, j'irai chez le commissaire…

— J'irai moi-même, dit Ordynov, et il se dirigea vers la porte cochère.

— Comme tu voudras. Mais c'est toi qui as loué… Monsieur, Monsieur, attends!…

Ordynov regarda le portier, qui, par déférence, toucha son bonnet.

— Eh bien?

— Si tu y vas, je préviendrai le propriétaire…

— Et puis, quoi?

— Il vaut mieux que tu partes d'ici.

— Tu n'es qu'un sot.

Ordynov voulut s'en aller.

— Monsieur! Monsieur! Attends… Et le portier porta de nouveau la main à son bonnet et laissa voir ses dents.

— Monsieur! Pourquoi as-tu chassé un pauvre homme? Chasser un pauvre homme, c'est un péché. Dieu ne le permet pas.

— Écoute… Prends cela… Qui est-il?

— Qui il est?

— Oui.

— Je le dirai, même sans argent.

Le portier prit son balai, en donna deux coups, ensuite s'arrêta et regarda Ordynov attentivement et avec importance.

— Tu es bon, Monsieur, mais si tu ne veux pas vivre avec un brave homme, à ta guise. Voilà ce que je te dirai…

Et le Tatar regarda Ordynov d'une façon encore plus expressive, puis se mit à balayer, comme s'il était fâché. Enfin, prenant l'air d'avoir terminé quelque affaire importante, il s'approcha mystérieusement d'Ordynov, et, avec une mimique expressive, prononça:

— Lui, voilà ce qu'il est…

— Quoi? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Il n'a pas d'esprit.

— Quoi?

— Oui; l'esprit est parti, répéta-t-il encore d'un ton plus mystérieux. Il est malade. Il possédait un grand bateau, puis un second, puis un troisième; il parcourait la Volga. Moi-même j'en suis, de la Volga. Il avait aussi une usine; mais tout a brûlé. Et il n'a plus sa tête…

— Il est fou?

— Non, non, fit lentement le Tatar, pas fou. C'est un homme spirituel. Il sait tout, il a lu beaucoup de livres et prédit aux autres toute la vérité… Ainsi l'un vient et donne deux roubles; un autre, trois roubles, quarante roubles. Il regarde le livre et voit toute la vérité. Mais l'argent sur la table; sans argent, rien…

Ici le Tatar, qui entrait trop dans les intérêts de Mourine, eut un rire joyeux.

— Alors quoi! Il est sorcier?

— Hum! Fit le portier en hochant la tête. Il dit la vérité. Il prie Dieu. Il prie beaucoup… Et quelquefois cela le prend.

Le Tatar répéta de nouveau son geste expressif.

À ce moment, quelqu'un dans l'autre cour appela le portier, et un petit

vieillard, en paletot de peau de mouton, se montra. Il marchait d'un pas indécis en toussotant et regardait le sol en marmonnant quelque chose. Il semblait être en enfance.

— Le propriétaire, le propriétaire! Chuchota hâtivement le portier en faisant un signe rapide de la tête à Ordynov; et, ayant ôté son bonnet, il s'élança en courant au devant du vieillard.

Il sembla à Ordynov qu'il avait déjà vu quelque part, récemment, ce visage; mais, se disant qu'il n'y avait à cela rien d'extraordinaire, il sortit de la cour. Le portier lui faisait l'effet d'un coquin et d'une crapule de la pire espèce.

«Le vaurien, il avait l'air de marchander avec moi», pensa-t-il. «Dieu sait ce qui se passe ici!»

Il était déjà dans la rue quand il prononça ces mots. Peu à peu, d'autres idées l'accaparèrent. L'impression était pénible. La journée était grise et froide; la neige tombait. Le jeune homme se sentait de nouveau brisé par la fièvre. Il sentait aussi que le sol se dérobait sous ses pas. Soudain une voix connue, un ténor doucereux, chevrotant, désagréable, lui souhaita le bonjour.

— Iaroslav Ilitch! Fit Ordynov.

Devant lui se trouvait un homme d'une trentaine d'années, vigoureux, aux joues rouges, pas très grand, avec des petits yeux humides, gris, souriants, et habillé… comme Iaroslav Ilitch était toujours habillé; et cet homme, de la façon la plus aimable, lui tendait la main.

Ordynov avait fait la connaissance de Iaroslav Ilitch juste un an auparavant, et d'une façon tout à fait accidentelle, presque dans la rue. Cette connaissance facile avait été favorisée, en dehors du hasard, par l'extraordinaire penchant qui poussait Iaroslav Ilitch à chercher partout des êtres bons et nobles, essentiellement cultivés, et dignes, au moins par leurs talents et leurs bonnes manières, d'appartenir à la haute société. Bien que Iaroslav Ilitch fût doué, comme voix, d'un ténor très doucereux, même dans la conversation avec ses amis les plus intimes, dans sa voix éclatait quelque chose d'extraordinairement clair, puissant et impérieux, qui ne souffrait aucune contradiction et n'était peut-être que le résultat de l'habitude.

— Comment? S'écria Iaroslav Ilitch, avec l'expression de la joie la plus

sincère et la plus enthousiaste.

— Je demeure ici.

— Depuis longtemps? Continua Iaroslav Ilitch, en haussant le ton de plus en plus. Et je ne le savais pas! Mais nous sommes voisins! Je sers ici, dans cet arrondissement. Il y a déjà un mois que je suis de retour de la province de Riazan. Ah! Je vous tiens, mon vieil, mon noble ami!

Et Iaroslav Ilitch éclata d'un rire bonasse.

— Sergueïev! Cria-t-il avec emphase. Attends-moi chez Tarassov et qu'on ne touche pas sans moi aux sacs de blé… Et stimule un peu le portier d'Olsoufiev. Dis-lui qu'il vienne tout de suite au bureau; j'y serai dans une heure…

Ayant donné hâtivement cet ordre à quelqu'un, le délicat Iaroslav Ilitch prit Ordynov sous le bras et l'emmena au restaurant le plus proche.

— Je ne serai pas satisfait tant que nous n'aurons pas échangé quelques mots en tête à tête, après une si longue séparation… Eh bien! Que faites-vous maintenant? Ajouta-t-il presque avec respect en baissant mystérieusement la voix. Toujours dans les sciences?

— Oui, comme toujours, répondit Ordynov, à qui venait une très bonne idée.

— C'est bien, Vassili Mihaïlovitch, c'est noble! Iaroslav Ilitch serra fortement la main d'Ordynov. Vous serez l'ornement de notre société… Que Dieu mette le bonheur sur votre chemin! Mon Dieu! Comme je suis heureux de vous avoir rencontré! Que de fois j'ai pensé à vous! Que de fois je me suis dit: Où est-il notre bon, noble et spirituel Vassili Mihaïlovitch!

Ils prirent un cabinet particulier. Iaroslav Ilitch commanda des hors-d'œuvre, donna l'ordre d'apporter de l'eau-de-vie et, tout ému, regarda Ordynov.

— J'ai beaucoup lu depuis vous, commença-t-il d'une voix timide, un peu obséquieuse; j'ai lu tout Pouchkine…»

Ordynov le regardait distraitement.

— Quelle extraordinaire description de la passion humaine! Mais, avant tout, permettez-moi de vous exprimer ma reconnaissance. Vous avez tant fait pour moi par la noblesse de l'inspiration, des belles idées…

— Pardon…

— Non, permettez, j'aime à rendre justice; et je suis fier qu'au moins ce sentiment ne soit pas éteint en moi.

— Pardon. Vous n'êtes pas juste envers vous-même, et moi, vraiment…

— Non, je suis tout à fait juste! Objecta avec une chaleur extraordinaire Iaroslav Ilitch. Que suis-je près de vous? Voyons!

— Mon Dieu…

— Oui.

Un silence suivit.

— Profitant de vos conseils, j'ai rompu avec plusieurs personnes vulgaires, et j'ai adouci un peu la grossièreté des habitudes… reprit Iaroslav Ilitch, d'un ton assez timide et flatteur. Les moments de liberté que me laisse mon service, je les passe la plupart à la maison. Le soir je lis quelque bon livre et… je n'ai qu'un désir, Vassili Mihaïlovitch, me rendre un peu utile à la Patrie…

— Je vous ai toujours tenu pour un homme très noble, Iaroslav Ilitch…

— Vous versez toujours le baume… noble jeune homme.

Iaroslav Ilitch serra fortement la main d'Ordynov.

— Vous ne buvez pas, remarqua-t-il, son émotion un peu calmée.

— Je ne puis pas. Je suis malade.

— Malade? C'est sérieux! Depuis longtemps? Comment êtes-vous tombé malade? Voulez-vous que je vous dise… Quel médecin vous soigne? Voulez-vous que je prévienne notre médecin? J'irai chez lui moi-même. C'est un homme très habile…

Iaroslav Ilitch prenait déjà son chapeau.

— Non, je vous remercie. Je ne me soigne pas… Je n'aime pas les médecins…

— Que dites-vous? Est-ce possible? Mais c'est l'homme le plus habile, reprit Iaroslav Ilitch suppliant. L'autre jour… Mais permettez-moi de vous raconter cela, mon cher Vassili Mihaïlovitch… l'autre jour est venu un pauvre serrurier. «Voilà, dit-il, je me suis piqué le doigt avec un de mes outils; guérissez-moi.» Siméon Paphnoutitch voyant que le malheureux est menacé de la gangrène décide de couper le membre malade. Il l'a fait en ma

présence. Et il a fait cela d'une façon si noble… c'est-à-dire si remarquable, que, je vous l'assure, n'était de la pitié pour les souffrances humaines, ce serait très agréable à voir, rien que par curiosité… Mais où et comment êtes-vous tombé malade?…

— En changeant de logement… Je viens de me lever…

— Mais vous êtes encore très faible et vous ne devriez pas sortir… Alors vous n'êtes plus dans votre ancien logement? Mais qu'est-ce qui vous a décidé?

— Ma logeuse a quitté Pétersbourg…

— Domna Savichna! Est-ce possible? Une bonne vieille, vraiment noble! Savez-vous, je ressentais pour elle un respect presque filial. Dans cette vie presque achevée brillait ce quelque chose de sublime du temps de nos aïeux et, en la regardant, on croyait voir revivre devant soi notre vieux passé, avec sa grandeur!… c'est-à-dire… vous comprenez… quelque chose de poétique… termina Iaroslav Ilitch, tout à coup timide et rouge jusqu'aux oreilles.

— Oui, c'était une brave femme.

— Mais permettez-moi de savoir où vous demeurez maintenant?

— Ici, pas loin. Dans la maison de Kochmarov.

— Je le connais… Un vieillard majestueux. J'ose dire que je suis presque son sincère ami… Un noble vieillard.

Les lèvres de Iaroslav Ilitch tremblaient presque de la joie de l'attendrissement. Il demanda un nouveau verre d'eau-de-vie et une pipe.

— Alors vous avez loué un appartement?

— Non, j'ai loué une chambre.

— Chez qui? Je connais peut-être aussi…

— Chez Mourine, un vieillard de haute taille.

— Mourine, Mourine… permettez… C'est celui qui habite dans la cour du fond, au-dessus du fabricant de cercueils?

— Oui, oui…

— Hum! Vous vous y plaisez?

— Mais je viens seulement de m'y installer.

— Hum! Je voulais simplement dire… Hum!… D'ailleurs n'avez-vous

pas remarqué quelque chose de particulier?

— Vraiment…

— C'est-à-dire… Je suis sûr que vous vous y plairez, si vous êtes content de votre logement… Ce n'est pas ça que je veux dire. Mais, connaissant votre caractère… comment avez-vous trouvé ce vieux bourgeois?…

— Il me fait l'effet d'un homme malade…

— Oui… il est très malade… Mais vous n'avez rien remarqué de particulier? Lui avez-vous parlé?

— Très peu. Il est si peu sociable, si bilieux…

— Hum!… Iaroslav Ilitch réfléchit. C'est un homme très malheureux, dit-il après un court silence.

— Lui?

— Oui, malheureux, et, en même temps, un homme bizarre et… très intéressant. D'ailleurs, s'il ne vous dérange pas… Excusez si j'ai parlé d'un tel sujet… mais j'étais curieux…

— Et, en effet, vous avez excité ma curiosité. Je désirais beaucoup savoir qui il est. En somme, je demeure chez lui…

— Voyez-vous, on dit qu'il a été autrefois très riche. Il était marchand, comme vous l'avez probablement entendu dire. Par suite de diverses circonstances malheureuses il a perdu sa fortune. Dans une tempête, des bateaux qu'il avait, sombrèrent. Son usine confiée, il me semble, à un proche parent très aimé qui la dirigeait, a été détruite dans un incendie, où son parent lui-même trouva la mort. Avouez que ce sont des pertes terribles! Alors on raconte que Mourine est tombé dans l'abattement; on a même craint pour sa raison. Et, en effet, dans une querelle avec un autre marchand, également propriétaire de bateaux sur la Volga, il se montra tout à coup sous un jour étrange, si inattendu, qu'on attribua cette scène à une folie invétérée à laquelle, moi aussi, je suis porté à croire. J'ai entendu raconter quelques-unes de ses bizarreries… Enfin, un beau jour, il advint quelque chose de tellement extraordinaire, qu'on ne peut déjà l'expliquer autrement que par l'influence hostile du destin courroucé…

— Quoi? Demanda Ordynov.

— On dit que, dans un accès de folie maladive, il attenta à la vie d'un

jeune marchand que, jusqu'alors, il aimait extrêmement. Quand il eut recouvré ses esprits, il fut tellement horrifié de cet acte, qu'il voulut se tuer. C'est du moins ce qu'on raconte. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé après cela, mais il est certain qu'il vécut quelques années sous pénitence… Mais qu'avez-vous, Vassili Mihaïlovitch? Mon simple récit ne vous fatigue-t-il pas?…

— Oh! Non, je vous en prie… Vous dites qu'il vivait sous pénitence… Mais il n'est pas seul…

— Je ne sais pas. On dit qu'il était seul… Oui, aucune autre personne n'était mêlée à cette affaire. D'ailleurs, je n'ai rien entendu de ce qui s'est passé après… Je sais seulement…

— Eh bien?…

— Je sais seulement… À vrai dire, je n'ai rien d'extraordinaire à ajouter… Je veux dire seulement que si vous trouvez en lui quelque chose d'étrange, qui sorte du train habituel des choses, cela tient tout simplement aux malheurs qui l'ont assailli l'un après l'autre…

— Oui… Il est pieux, il est même bigot.

— Je ne pense pas, Vassili Mihaïlovitch… Il a tant souffert… Il me semble qu'il est pur de cœur…

— Mais maintenant, il n'est pas fou. Il est bien portant…

— Oh! Non, non… Cela je puis m'en porter garant… je puis le jurer… Il est en pleine possession de toutes ses facultés mentales. Il est seulement, comme vous l'avez justement remarqué en passant, très bizarre et… pratiquant… C'est un homme très raisonnable… Il parle bien, hardiment et non sans ruse. On voit encore sur son visage les traces de sa vie orageuse d'autrefois. C'est un homme curieux et qui a lu énormément.

— Il me semble qu'il lit toujours des livres sacrés.

— Oui, c'est un mystique.

— Comment?

— Mystique… Mais je vous le dis en secret… Encore un secret; je vous dirai que, pendant un certain temps, il a été très surveillé… Cet homme avait une terrible influence sur ceux qui venaient chez lui.

— Laquelle?

— Mais, vous ne me croirez pas… Voyez-vous… à cette époque il n'habitait pas encore ce quartier… Alexandre Ignatievitch, un homme très respectable, haut gradé et qui jouissait de l'estime générale, est allé chez lui, par curiosité, avec un certain lieutenant. Ils arrivent chez lui, on les reçoit, et l'homme bizarre commence à les regarder très attentivement, en plein visage. C'était son habitude de regarder très attentivement le visage, s'il consentait à être utile; au cas contraire il renvoyait les visiteurs et, l'on dit même, très impoliment. Il leur demanda: «Que désirez-vous, Messieurs?» – «Mais, votre talent peut vous en instruire», répondit Alexandre Ignatievitch. «Votre don peut vous renseigner sans que nous vous le disions.» – «Entrez avec moi dans l'autre chambre», dit-il, et là, il indiqua précisément celui qui avait besoin de lui. Alexandre Ignatievitch ne racontait pas ce qui lui était arrivé après, mais il sortit de là blanc comme un mouchoir… La même chose est arrivée avec une grande dame de la haute société. Elle aussi est sortie de là, pâle comme une morte, tout en larmes, étonnée de ses prédictions et de son éloquence…

— C'est bizarre… Mais maintenant, il ne s'occupe pas de cela?

— C'est interdit de la façon la plus formelle. On cite des cas extraordinaires… Un jeune lieutenant, l'espoir et l'orgueil d'une famille aristocratique, ayant souri en le regardant, il lui dit, très fâché: «Qu'as-tu à rire? Dans trois jours, voilà ce que tu seras.» Et il croisa les bras, représentant par ce geste un cadavre…

— Eh bien?

— Je n'ose le croire, mais on dit que la prédiction s'est réalisée… Il a ce don, Vassili Mihaïlovitch. Vous avez souri à mon récit… Je sais que vous êtes beaucoup plus instruit que moi. Mais moi, j'y crois. Ce n'est pas un charlatan. Pouchkine lui-même parle de quelque chose de semblable dans ses œuvres.

— Hum! Je ne veux pas vous contredire…

— Il me semble que vous m'avez dit qu'il ne vit pas seul?

— Je ne sais pas… Je crois qu'avec lui vit sa fille…

— Sa fille?

— Oui, ou peut-être sa femme. Je sais qu'avec lui vit une femme… Je l'ai vue en passant… Mais je n'ai pas fait attention.

— Hum! C'est bizarre…

Le jeune homme devint pensif. Iaroslav Ilitch s'attendrit. Il était touché d'avoir vu un vieil ami, et d'avoir raconté assez joliment quelque chose d'intéressant. Il restait assis, sans quitter des yeux Vassili Mihaïlovitch, et fumait sa pipe. Mais, tout d'un coup, il sursauta et en hâte se prépara.

— Une grande heure passée, et moi qui ai oublié!… Cher Vassili Mihaïlovitch, encore une fois je remercie le sort qui nous a réunis, mais il est temps de partir. Permettez-moi d'aller vous rendre visite dans votre docte demeure?

— S'il vous plaît. J'en serai très heureux. J'irai moi-même vous voir, aussitôt que je le pourrai…

— Est-ce possible! Vous m'obligeriez infiniment. Vous ne sauriez croire quel plaisir vous m'avez fait!

Ils sortirent du restaurant, Sergueïev courait déjà à leur rencontre. Très vite, il rapporta à Iaroslav Ilitch que Vilim Emelianovitch passerait tout à l'heure. En effet, sur la Perspective se montrait une paire de magnifiques trotteurs attelés à une très belle voiture; surtout le cheval de volée était remarquable.

Iaroslav Ilitch serra comme dans un étau la main de son meilleur ami, toucha son chapeau et s'élança au-devant la voiture. En route, deux fois, il se retourna et salua de la tête Ordynov.

Ordynov ressentait une telle fatigue, une telle lassitude dans tous ses membres, qu'il avait du mal à se traîner sur ses jambes. À grand'peine il arriva à la maison. Sous la porte cochère il croisa de nouveau le portier, qui avait suivi, sans rien en perdre, ses adieux avec Iaroslav Ilitch et, de loin encore, lui avait fait un signe d'invitation. Mais le jeune homme passa sans s'arrêter. À la porte du logement il se heurta à un individu de petite taille, à cheveux gris, qui, les yeux baissés, sortait de chez Mourine.

— Seigneur Dieu! Pardonnez-moi mes péchés!… chuchotait l'homme, qui bondit de côté avec l'élasticité d'un bouchon.

— Je ne vous ai pas fait mal?

— Non… Je vous remercie… Oh! Seigneur, Seigneur Dieu!…

Le petit homme, en soupirant et marmonnant quelque chose entre ses

dents, descendit lentement l'escalier. C'était le propriétaire de la maison que le portier craignait tant. Alors seulement Ordynov se rappela qu'il l'avait vu pour la première fois, ici même, chez Mourine, le jour de son emménagement.

Ordynov se sentait irrité et troublé. Il savait que son imagination, sa sensibilité étaient tendues à l'extrême, et il résolut de ne pas se fier à ses impressions. Peu à peu, il tomba dans une sorte de torpeur. Sa poitrine était oppressée d'un sentiment pénible, angoissant. Son cœur souffrait comme s'il était tout blessé, et son âme était pleine de larmes refoulées, intarissables.

De nouveau, il se jeta sur le lit que Catherine lui avait préparé et, de nouveau il tendit l'oreille. Il entendait deux respirations: l'une, pénible, maladive, entrecoupée; l'autre, douce mais inégale aussi et troublée, comme si, là-bas, la même impulsion, la même passion faisaient battre les cœurs. Il percevait parfois le frôlement de sa robe, le glissement léger de ses pas doux et même le bruit de son pied se répercutait dans son cœur en une souffrance sourde mais agréable. Enfin il crut entendre des sanglots, et puis, de nouveau, une prière. Il savait qu'elle était à genoux devant l'icône, les mains jointes dans quelque désespoir terrible. Qui est-elle? Pour qui prie-t-elle? De quelle passion sans issue son cœur est-il troublé? Pourquoi souffre-t-il tant et s'épanche-t-il en de telles larmes brûlantes et désespérées?

Il se mit à se remémorer ses paroles. Tout ce qu'elle lui avait dit résonnait encore à ses oreilles comme une musique; et son cœur répondait avec amour, par un coup sourd, douloureux, à chaque souvenir, à chacune de ses paroles répétées religieusement… Pour un moment tout ce qu'il avait vu en rêve traversa son esprit; mais tout son cœur tremblait quand renaissait dans son imagination l'impression de son souffle ardent, de ses paroles et de son baiser. Il ferma les yeux et se laissa aller à l'oubli… Quelque part une pendule sonna… Il se faisait tard. La nuit venait.

Tout à coup il lui sembla que, de nouveau, elle se penchait sur lui; qu'elle fixait sur les siens ses yeux merveilleux, mouillés de larmes brillantes, de larmes de joie; ses yeux doux et clairs comme la coupole infinie du ciel à l'heure chaude de midi. Son visage s'éclairait d'un tel calme majestueux, son sourire promettait une telle béatitude, elle s'inclinait sur son épaule avec une

telle compassion, qu'un gémissement de bonheur jaillit de sa poitrine affaiblie.

Elle voulait lui parler. Avec tendresse elle lui confiait quelque chose… De nouveau son oreille était frappée d'une musique pénétrante; il respirait avidement l'air chauffé, électrisé par son souffle tout proche. Dans l'angoisse il tendit les mains, soupira et ouvrit les yeux…

Elle était devant lui, penchée sur son visage, toute pâle d'effroi, tout en larmes, toute tremblante d'émotion. Elle lui disait quelque chose, le suppliait en joignant et tordant les mains. Il la prit dans ses bras. Elle restait toute tremblante sur sa poitrine…

DEUXIÈME PARTIE.

I.

— Qu'y a-t-il? Qu'as-tu? Demandait Ordynov tout à fait éveillé et la tenant encore fortement serrée dans ses bras brûlants. Qu'as-tu, Catherine? Qu'as-tu, mon amour?

Elle sanglotait doucement, les yeux baissés, et cachait son visage en feu sur la poitrine du jeune homme. Elle resta ainsi longtemps, sans pouvoir parler, tremblant toute comme si elle avait peur.

— Je ne sais pas… Je ne sais pas, prononça-t-elle enfin, d'une voix presque imperceptible. Elle suffoquait et à peine pouvait articuler ses paroles. Je ne me rappelle pas comment je suis venue ici, chez toi. Elle se serra encore plus fortement contre lui et, comme mue par un sentiment irrésistible, elle lui baisa les épaules, les bras, la poitrine, et enfin, dans un mouvement de désespoir, cacha son visage dans ses mains et baissa la tête sur ses genoux.

Quand Ordynov, angoissé, parvint à la faire se relever et l'eût fait asseoir près de lui, son visage brûlait de honte, ses yeux imploraient le pardon, et le sourire qui paraissait sur ses lèvres faiblement s'efforçait de vaincre la force irrésistible de la nouvelle impression. Elle paraissait de nouveau effrayée de quelque chose: méfiante elle le repoussait de la main, le regardait à peine et, la tête baissée, dans un chuchotement craintif, elle répondait à ses questions par mots entrecoupés.

— Tu as eu peut-être dans ton sommeil quelque cauchemar? Demanda Ordynov, ou quelque vision terrible, dis? Il t'a peut-être effrayée?… Il délire, il n'a pas sa raison… Peut-être a-t-il prononcé des choses que tu ne devais pas entendre?… A-t-il dit quelque chose? Oui?

— Non, je n'ai pas dormi, répondit Catherine domptant avec effort son émotion. Le sommeil ne venait pas. Lui s'est tu tout le temps… Il ne m'a appelée qu'une seule fois. Je me suis approchée de lui, je l'ai appelé, lui ai parlé; il ne m'entendait pas. Il est très mal. Que Dieu lui vienne en aide! Alors l'angoisse m'a saisie au cœur, une angoisse épouvantable. J'ai prié tout le temps, prié sans cesse et voilà, ça m'a prise…

— Assez, Catherine, assez, ma vie, assez… C'est hier que tu as eu peur…

— Non, je n'ai pas eu peur hier.

— Est-ce que cela arrive parfois?

— Oui, cela arrive.

Elle tremblait toute et, de nouveau effrayée, se serrait contre lui comme un enfant.

— Vois-tu, dit-elle, retenant ses sanglots, ce n'est pas sans raison que je suis venue chez toi. Ce n'est pas sans raison qu'il m'était pénible de rester seule, répéta-t-elle en lui serrant la main avec reconnaissance. Assez, assez versé de larmes sur le malheur d'autrui! Garde-les pour le jour pénible où tu seras seul à souffrir, où il n'y aura personne avec toi. Écoute… Est-ce que tu as déjà aimé?

— Non… avant toi, je n'ai pas aimé…

— Avant moi? Et tu m'appelles ton amour?

Elle le regarda soudain avec étonnement; elle voulait dire quelque chose, mais se tut et baissa les yeux. Puis, tout à coup, son visage devint rouge et à travers les larmes encore chaudes, oubliées sur ses cils, ses yeux brillèrent. On voyait qu'une question agitait ses lèvres. Elle le regarda deux fois, d'un air rusé, et ensuite, brusquement, elle baissa de nouveau les yeux.

— Non, je ne puis pas être ton premier amour, dit-elle. Non, non, répéta-t-elle en hochant la tête pensivement, tandis qu'un sourire éclairait de nouveau son visage. Non! Fit-elle enfin en éclatant de rire. Ce n'est pas moi qui puis être ton amour…

Alors elle le regarda, mais tant de tristesse se reflétait soudain sur son visage, une angoisse si désespérée se peignait sur tous ses traits, qu'Ordynov fut saisi d'un sentiment de pitié incompréhensible, maladif, de compassion pour un malheur inconnu et, avec une souffrance indicible, il la regarda.

— Écoute ce que je vais te dire, prononça-t-elle d'une voix qui allait au cœur, en serrant dans ses mains les mains d'Ordynov et s'efforçant d'étouffer ses sanglots. Écoute-moi bien; écoute, ma joie! Domine ton cœur et cesse de m'aimer comme tu m'aimes maintenant; ce sera mieux pour toi, et ton cœur deviendra plus léger et plus joyeux et tu te garderas d'une ennemie redoutable et tu acquerras une sœur aimante. Je viendrai chez toi si tu le veux.

Je te caresserai et je n'aurai pas honte de demeurer près de toi. Je suis restée avec toi deux jours, quand tu as été gravement malade! Reconnais en moi ta sœur! Ce n'est pas en vain que j'ai prié ardemment la Vierge pour toi! Tu ne trouveras pas une autre sœur pareille. Tu peux parcourir tout l'univers, tu ne trouveras pas un autre amour pareil, si ton cœur demande l'amour. Je t'aimerai de tout mon cœur, comme maintenant, et je t'aimerai parce que ton âme est pure, claire, transparente, parce que, quand je t'ai regardé pour la première fois, j'ai reconnu aussitôt que tu es l'hôte de ma demeure, l'hôte désirable, et que ce n'est pas par hasard que tu es venu chez nous. Je t'aime parce que, pendant que tu regardes, tes yeux aiment et parlent de ton cœur. Et quand ils parlent, alors je sais tout de suite ce que tu penses. C'est pourquoi je veux donner ma vie pour ton amour, ma liberté. Il me serait doux d'être l'esclave de celui que mon cœur a trouvé… Ma vie n'est pas à moi, elle appartient à un autre, et ma liberté est entravée! Mais accepte une sœur, sois mon frère, prends-moi dans ton cœur, quand de nouveau l'angoisse tombera sur moi; fais toi-même que je n'aie pas honte de venir chez toi et de rester assise avec toi une longue nuit. M'as-tu entendue? M'as-tu ouvert ton cœur? Ta raison a-t-elle compris ce que je t'ai dit?…

Elle voulait dire encore autre chose; elle le regarda, posa sa main sur son épaule, et enfin, épuisée, se laissa tomber sur sa poitrine. Sa voix s'arrêta dans des sanglots passionnés; sa poitrine se soulevait fortement, et son visage s'empourprait comme l'occident au soleil couchant.

— Ma vie… murmura Ordynov qui sentait ses yeux se voiler, tandis que sa respiration s'arrêtait. Ma joie… dit-il, ne sachant plus quels mots il prononçait, ne les comprenant pas, et tremblant de la crainte de détruire d'un souffle tout ce qui lui arrivait et qu'il prenait plutôt pour une vision que pour la réalité, tellement tout était obscurci devant lui. Je ne sais pas… je ne te comprends pas… je ne me rappelle pas ce que tu viens de dire, ma raison s'obscurcit, mon cœur souffre… ma reine…

L'émotion étouffa sa voix. Elle se serrait de plus en plus fortement contre lui. Il se leva. Il n'y pouvait plus tenir; brisé, étourdi par l'émotion, il tomba à genoux. Des sanglots enfin s'échappèrent de sa poitrine, et sa voix, qui venait droit du cœur, vibrait comme une corde dans toute l'amplitude de

l'enthousiasme et d'un bonheur inconnu.

— Qui es-tu? Qui es-tu, ma chérie? D'où viens-tu, ma colombe? Prononça-t-il, en s'efforçant d'étouffer ses sanglots. De quel ciel es-tu descendue? C'est comme un rêve qui m'enveloppe. Je ne puis croire à ta réalité… Ne me fais pas de reproches… Laisse-moi parler, laisse-moi te dire tout, tout! Depuis longtemps je voulais parler… Qui es-tu, qui es-tu, ma joie? Comment as-tu trouvé mon cœur? Dis-moi, y a-t-il longtemps que tu es ma sœur? Raconte-moi tout de toi. Où étais-tu jusqu'à ce jour? Dis-moi comment s'appelait l'endroit où tu as vécu. Qu'as-tu aimé là-bas? De quoi étais-tu heureuse, et qu'est-ce qui te rendait triste? L'air était-il chaud, là-bas? Le ciel était-il pur?… Quels êtres t'étaient chers? Qui t'a aimée avant moi? À qui, là-bas, s'est adressée ton âme pour la première fois? Avais-tu ta mère? Était-ce elle qui te caressait quand tu étais enfant? Ou, comme moi, es-tu restée seule dans la vie? Dis-moi, étais-tu toujours ainsi? À quoi rêvais-tu? À quoi pensais-tu? Lesquels de tes rêves se sont réalisés et quels furent les autres? Dis-moi tout… Pour qui ton cœur de vierge a-t-il battu pour la première fois et à qui l'as-tu donné? Dis-moi ce qu'il me faut donner en échange de ton cœur? Parle, ma chérie, ma lumière, ma sœur! Dis-moi comment je puis mériter ton amour?

Sa voix s'arrêta de nouveau. Il baissa la tête, mais quand il leva les yeux, l'horreur le glaça; ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Catherine était assise, pâle comme une morte.

Immobile, elle regardait l'espace; ses lèvres étaient bleuâtres, comme celles d'un cadavre, et ses yeux étaient pleins d'une souffrance muette, terrible. Lentement elle se leva, fit quelques pas, un sanglot aigu jaillit de sa poitrine et elle tomba devant l'icône… Des paroles brèves, incohérentes, s'échappaient de ses lèvres. Elle perdit connaissance. Ordynov, tout bouleversé, la souleva et la déposa sur le lit. Il restait debout devant elle, ne se rappelant rien. Une minute après, elle ouvrit les yeux, s'assit sur le lit, regarda autour d'elle, et saisit la main d'Ordynov. Elle l'attirait vers soi, murmurait quelque chose entre ses lèvres pâles, mais la voix lui manquait. Enfin, ses larmes jaillirent, abondantes, brûlant la main glacée d'Ordynov.

— Que c'est pénible, pénible! Ma dernière heure vient, prononça-t-elle

enfin dans une angoisse d'épouvante.

Elle voulait dire encore autre chose mais sa langue ne lui obéissait pas; elle ne pouvait proférer une seule parole. Désespérée, elle regardait Ordynov qui ne la comprenait pas. Il se pencha vers elle, plus près, écoutant… Enfin il lui entendit prononcer nettement ces mots:

— Je suis envoûtée… on m'a envoûtée… On m'a perdue…

Ordynov leva la tête et, avec étonnement, la regarda. Une pensée affreuse traversa son esprit. Catherine vit son visage contracté.

— Oui, on m'a envoûtée, continua-t-elle… Un méchant homme m'a envoûtée, lui. C'est lui mon assassin… Je lui ai vendu mon âme… Pourquoi, pourquoi as-tu parlé de ma mère? Pourquoi as-tu voulu me tourmenter? Que Dieu te juge!

Un moment après, elle pleurait doucement. Le cœur d'Ordynov battait et souffrait d'une angoisse mortelle.

— Il dit, chuchota-t-elle d'une voix contenue, mystérieuse, que quand il mourra il viendra chercher mon âme… Je suis à lui. J'ai vendu mon âme… Il m'a tourmentée… Il a lu dans les livres… Tiens, regarde, regarde son livre! Le voici! Il dit que j'ai commis un péché mortel… Regarde, regarde…

Elle lui montrait un livre. Ordynov n'avait pas remarqué comment il se trouvait là. Machinalement il le prit. C'était un livre, écrit comme les anciens livres des vieux croyants qu'il avait eu l'occasion de voir auparavant. Mais maintenant il ne pouvait regarder, toute son attention concentrée sur autre chose. Le livre tomba de ses mains. Il enlaça doucement Catherine en essayant de la ramener à la raison.

— Assez, assez… On t'a fait peur. Je suis avec toi… Aie confiance en moi, ma chérie, mon amour, ma lumière…

— Tu ne sais rien, rien, dit-elle, en serrant fortement ses mains. Je suis toujours ainsi… J'ai peur de tout… Cesse, cesse, ne me tourmente plus, autrement j'irai chez lui… commença-t-elle un instant après, toute haletante. Souvent il me fait peur avec ses paroles… Parfois il prend un livre, le plus grand, et me fait la lecture… Il lit toujours des choses si sévères, si terribles! Je ne sais ce qu'il lit, je ne comprends pas tous les mots, mais la peur me saisit et quand j'écoute sa voix, c'est comme si ce n'était pas lui qui lisait,

mais quelqu'un de méchant qu'on ne peut adoucir. Alors mon cœur devient triste, triste… il brûle… C'est effrayant!…

— Ne va pas chez lui! Pourquoi vas-tu chez lui? Dit Ordynov comprenant à peine ses paroles.

— Pourquoi suis-je venue chez toi? Demande-le, je ne le sais moi-même… Et lui me dit tout le temps: «Prie Dieu, prie!» Parfois je me lève dans la nuit sombre et je prie longtemps, des heures entières. Souvent j'ai sommeil, mais la peur me tient éveillée, et il me paraît alors que l'orage se prépare autour de moi, que ça me portera malheur, que les méchants me déchireront, me tueront, que les saints n'entendront pas mes prières et qu'ils ne me sauveront pas de la douleur effroyable… Toute l'âme se déchire comme si le corps entier voulait se fondre en larmes… Je commence à prier de nouveau et je prie jusqu'au moment où la Sainte Vierge de l'icône me regarde avec plus de tendresse. Alors je me lève et je me couche comme une morte. Parfois je m'endors sur le sol, à genoux devant l'icône. Mais il arrive aussi qu'il s'éveille, m'appelle, commence à me caresser, me consoler, et alors je me sens si bien, tout devient léger et n'importe quel malheur peut arriver; avec lui je n'ai plus peur. Il a du pouvoir! Sa parole est grande!

— Mais quel malheur t'est-il arrivé? Ordynov se tordait les mains de désespoir.

Catherine devint terriblement pâle. Elle le regarda comme un condamné à mort qui n'espère plus sa grâce.

— À moi? Je suis une fille maudite… ma mère m'a maudite… J'ai fait mourir ma propre mère!

Ordynov l'enlaça sans mot dire.

Elle se serrait contre lui. Il sentait qu'un frisson parcourait tout le corps de la jeune femme, et il lui semblait que son âme se séparait de son corps.

— Je l'ai enterrée, dit-elle dans le trouble de ses souvenirs et la vision de son passé… Depuis longtemps je voulais parler… Il me le défendait avec des prières, des reproches, des menaces… Parfois lui-même ravive mon angoisse, comme le ferait mon mortel ennemi… Et maintenant toutes ces idées me viennent en tête, la nuit… Écoute, écoute… C'était il y a longtemps, très longtemps, je ne me rappelle plus quand, mais cela me semble être d'hier…

C’est comme un rêve d’hier qui m’aurait rongé le cœur toute la nuit. L’angoisse double la longueur du temps… Assieds-toi ici, près de moi, je te raconterai toute ma douleur. Que je sois maudite, qu’importe! Je te livre toute ma vie…

Ordynov voulut l’en empêcher, mais elle joignit les mains en le priant en grâce de l’écouter. Puis de nouveau, avec un trouble grandissant, elle se mit à parler. Son récit était haché. Dans ses paroles grondait l’orage de son âme. Mais Ordynov comprenait tout parce que sa vie était devenue la sienne, ainsi que sa douleur, et parce que son ennemi se dressait déjà devant lui, grandissait à ses yeux à chacune de ses paroles et, comme avec une force inépuisable, oppressait son cœur et riait de sa colère. Son sang troublé affluait à son cœur et obscurcissait ses pensées. Le vieillard méchant de son rêve (Ordynov le croyait) était en réalité devant lui.

«C’était par une nuit comme celle-ci», commença Catherine, «seulement plus orageuse. Le vent soufflait dans la forêt comme je ne l’avais jamais encore entendu souffler… Ou peut-être est-ce parce que, de cette nuit-là, date ma perte!… Sous ma fenêtre, un chêne fut brisé… Un mendiant, un vieillard tout blanc qui vint chez nous, nous assura qu’il avait vu ce chêne, quand il était encore enfant, et qu’il était alors aussi grand qu’au moment où le vent l’abattit…

» Cette même nuit – je me rappelle tout comme si c’était maintenant – les bateaux de mon père furent détruits par la tempête, et mon père, bien que malade, se rendit aussitôt au bord du fleuve, dès que les pêcheurs accoururent le prévenir, chez nous, à l’usine. Moi et ma mère nous restâmes seules. Je somnolais. J’étais triste et pleurais amèrement… Je savais pourquoi… Ma mère venait d’être malade, elle était pâle, et me répétait à chaque instant de lui préparer son linceul. Tout à coup, on frappa à la porte cochère. Je bondis. Mon sang afflua à mon cœur. Ma mère poussa un cri… Je ne la regardai pas… J’avais peur… Je pris la lanterne et allai moi-même ouvrir la porte… C’était lui!… J’eus peur. J’avais toujours peur quand il venait chez nous. C’était ainsi dès mon bas âge, d’aussi loin que je me souvienne… À cette époque il n’avait pas encore de cheveux blancs; sa barbe était noire comme du goudron; ses yeux brillaient comme des charbons, et, pas une seule fois, il

ne m'avait regardée avec tendresse… Il me demanda si ma mère était à la maison. J'ai refermé la porte et lui ai répondu que mon père n'était pas à la maison. «Je le sais», me dit-il, et, tout à coup, il m'a regardée de telle façon… C'était la première fois qu'il me regardait ainsi. Je m'en suis allée; il restait immobile. «Pourquoi ne vient-il pas?» me disais-je… Nous entrâmes dans la chambre. «Pourquoi m'as-tu répondu que ton père n'était pas là quand je t'ai demandé si ta mère y était?» questionna-t-il. Je me tus…

» Ma mère était effrayée. Elle se jeta vers lui… Il la regardait à peine. Je voyais tout. Il était tout mouillé, tremblant; la tempête l'avait poursuivi pendant vingt verstes… D'où venait-il? Ma mère ni moi ne le savions jamais. Nous ne l'avions pas vu depuis déjà neuf semaines… Il ôta son bonnet et se débarrassa de ses moufles… Il ne priait pas les icônes, ne saluait pas les maîtres du logis… Il s'assit près du feu…»

Catherine passa la main sur son visage comme si quelque chose l'étouffait. Mais, une minute après, elle releva la tête et continua:

«Il se mit à parler à ma mère, en tatare. Ma mère savait cette langue; moi je ne comprenais pas un mot. Parfois, quand il venait, on me renvoyait… Maintenant, ma mère n'osait pas dire un mot à son propre enfant… Le diable achète mon âme et moi, contente, je regarde ma mère. Je vois qu'on me regarde, qu'on parle de moi… Ma mère se mit à pleurer… Il saisit son couteau. Plusieurs fois déjà, il lui était arrivé devant moi de saisir un couteau quand il parlait à ma mère. Je me levai et me cramponnai à sa ceinture… Je voulais lui arracher son couteau. Lui grince des dents, crie et veut me repousser… Il me donne un coup dans la poitrine, mais ne me fait pas reculer. Je pensais que j'allais mourir sur place… Mes yeux se voilèrent. Je tombai sur le sol sans pousser un cri… et je regardai tant qu'il me resta la possibilité de voir… Il ôta sa ceinture, releva la manche du bras qui m'avait frappée, prit son couteau et me le donna: «Coupe-le, fais ce que tu veux, puisque je t'ai offensée, et moi, le fier, je me prosternerai devant toi.» Je remis le couteau dans sa gaine… J'étouffais… Je ne le regardais même pas. Je me rappelle que j'ai souri sans desserrer les lèvres et que j'ai regardé sévèrement les yeux tristes de ma mère… Ma mère était assise, pâle comme une morte…»

Ordynov écoutait attentivement ce récit embrouillé. Peu à peu le trouble de Catherine se dissipait. Son débit devenait plus calme; les souvenirs entraînaient la pauvre créature et dispersaient son angoisse sur l'immensité du passé.

«Il mit son bonnet et sortit sans saluer. Je pris de nouveau la lanterne pour l'accompagner à la place de ma mère qui, quoique malade, voulait le reconduire. Nous arrivâmes à la porte cochère. Je me taisais. Il ouvrit la porte et chassa les chiens. Je le regardai. Il ôta son bonnet et s'inclina profondément devant moi. Je le vois ensuite qui met la main dans son gousset et en tire un petit écrin recouvert de velours rouge, qu'il ouvre. Je regarde. Ce sont de grosses perles. Il me les offre: «J'ai une belle non loin d'ici», me dit-il, «c'est pour elle que je les apportais, mais ce n'est pas à elle que je les remets. Prends, ma jolie, orne ta beauté, écrase-les sous tes pieds, si tu le veux, mais prends-les.» Je les pris mais ne les écrasai pas. C'eût été trop d'honneur… Je les pris comme un serpent, sans dire pourquoi je les prenais. Je retournai dans la chambre et les mis sur la table, devant ma mère.

» Ma mère resta un moment sans mot dire, toute pâle, comme si elle avait peur de me parler, puis: «Qu'est-ce que c'est, ma petite Catherine?» Et moi je répondis: «C'est pour toi que ce marchand les a apportées… Moi j'ignore…» Je la regardai. Elle fondit en larmes: «Ce n'est pas pour moi, Catherine, ce n'est pas pour moi, méchante fille. Ce n'est pas pour moi.» Je me rappelle avec quelle tristesse elle prononça ces paroles. Comme si son cœur se fendait. Je levai les yeux… Je voulais me jeter à ses pieds. Mais, soudain, le diable me souffla: «Eh bien, si ce n'est pas pour toi, c'est probablement pour mon père. Je les lui donnerai quand il rentrera. Je lui dirai que des marchands sont venus et ont laissé cette marchandise…» Alors ma mère se mit à sangloter: «Je lui dirai moi-même quels marchands sont venus et pour quelle marchandise… Je lui dirai de qui tu es, fille bâtarde!… Désormais tu n'es plus ma fille! Tu es une vipère. Tu es une fille maudite!» Je me taisais. Mes yeux étaient sans larmes comme si tout était mort en moi! J'allai dans ma chambre et, toute la nuit, j'écoutai la tempête et pensai…

» Cinq jours s'écoulèrent. Vers le soir du cinquième jour mon père arriva, les sourcils froncés, l'air courroucé. Mais en route la maladie l'avait brisé. Je

regarde: son bras était bandé. Je compris que son ennemi s'était trouvé en travers de sa route. Je savais aussi quel était son ennemi. Je savais tout. Il ne dit pas un mot à ma mère, ne s'informa pas de moi, et convoqua tous les ouvriers. Il donna l'ordre d'arrêter le travail à l'usine, et de garder la maison du mauvais œil. À ce moment mon cœur m'avertit qu'un malheur menaçait notre maison. Nous restions dans l'attente. La nuit passa. Encore une nuit d'orage; et le trouble envahissait mon âme. J'ouvris ma fenêtre. Mon visage brûlait, mes yeux étaient pleins de larmes, mon cœur était en feu. J'étais tout entière comme un brasier; j'avais envie de m'en aller loin, au bout du monde, là où naît l'orage. Ma poitrine se gonflait… Tout à coup, très tard, je dormais, ou plutôt j'étais dans une sorte de demi-sommeil, quand j'entendis frapper à ma fenêtre: «Ouvre!» Je regarde… Un homme est monté jusqu'à ma fenêtre à l'aide d'une corde. Je le reconnus aussitôt. J'ouvris ma fenêtre et le laissai entrer dans ma chambre. C'était lui! Il n'enleva pas son bonnet. Il s'assit sur un banc, tout essoufflé, pouvant à peine respirer, comme s'il avait été poursuivi. Je me mis dans un coin. Je me sentais pâlir…

» Le père est à la maison?» «Oui.» «Et la mère?» «La mère aussi.» «Tais-toi, maintenant. Tu entends?» «J'entends.» «Quoi?» «Le vent sous la fenêtre.» «Eh bien, ma belle, veux-tu tuer ton ennemi, appeler ton père et perdre mon âme? Je me soumets à ta volonté. Voici une corde; lie-moi si le cœur te dit de venger ton offense.» Je me taisais. «Eh bien quoi! Parle, ma joie.» «Que faut-il?…» «Il me faut éloigner mon ennemi, dire adieu à mon ancienne bien-aimée et toi, jeune fille, te saluer bien bas…» Je me mis à rire et je ne sais moi-même comment ces paroles impures entrèrent dans mon cœur: «Laisse-moi donc, ma belle, aller en bas et saluer le maître de la maison.» Je tremblais toute, mes dents claquaient, mon cœur était en feu… J'allai lui ouvrir la porte et le laissai pénétrer dans la maison. Seulement sur le seuil, je dis: «Reprends tes perles et ne me donne plus jamais de cadeau.» Et je lui jetai l'écrin…»…

Catherine s'arrêta pour respirer un peu. Tantôt elle frissonnait et devenait pâle, tantôt tout son sang affluait à ses joues. Au moment où elle s'arrêta son visage était en feu, ses yeux brillaient à travers ses larmes, un souffle lourd faisait trembler sa poitrine. Mais, tout à coup, elle redevint pâle et sa voix,

toute pénétrée de tristesse, reprit:

«Alors je suis restée seule et c'était comme si la tempête grondait autour de moi… Soudain, j'entendis des cris… Les ouvriers de l'usine galopaient dans la cour… On criait: «L'usine brûle!» Je me cachai dans un coin. Tous s'enfuyaient de la maison… Je restais seule avec ma mère. Je savais que la vie l'abandonnait: depuis trois jours elle était sur son lit de mort. Je le savais, fille maudite! Tout à coup, dans ma chambre éclata un cri faible, comme celui d'un enfant qui a peur dans la nuit. Ensuite tout devint calme. Je soufflai la chandelle. J'étais glacée. Je cachai mon visage dans mes mains. J'avais peur de regarder. Soudain, j'entends un cri près de moi. Des gens accouraient de l'usine. Je me penchai à la fenêtre. Je vis mon père mort qu'on rapportait et j'entendis les gens dire entre eux: «Il est tombé de l'escalier dans la chaudière bouillante. C'est comme si le diable l'y avait poussé!» Je me suis serrée contre le lit. J'attendais, qui, quoi, je ne sais. Je me souviens que, tout à coup, ma tête devint lourde; la fumée me piquait les yeux et j'étais heureuse que ma perte fût proche. Soudain, je me sentis soulevée par les épaules… Je regarde autant que je puis… Lui! Tout brûlé. Son habit est chaud et sent la fumée. «Je suis venu te chercher, ma belle. J'ai perdu mon âme pour toi! J'aurai beau prier, je ne me ferai jamais pardonner cette nuit maudite, à moins que nous ne priions ensemble!» Et il a ri, le maudit! «Montre-moi par où passer pour que les gens ne me voient pas», me dit-il. Je le pris par la main et le conduisis. Nous traversâmes le corridor. J'avais les clefs; j'ouvris la porte de la réserve et lui indiquai la fenêtre. Cette fenêtre donnait sur le jardin. Il me prit dans ses bras puissants et sauta avec moi par la fenêtre… Nous nous mîmes à courir. Nous courûmes longtemps. Nous apercevions une forêt épaisse et sombre… Il tendit l'oreille: «On nous poursuit, Catherine, on nous poursuit! On nous poursuit, ma belle, mais ce n'est pas le moment de se rendre! Embrasse-moi pour l'amour et le bonheur éternels!» «Pourquoi tes mains ont-elles du sang?» «Du sang, ma chérie? Mais c'est parce que j'ai tué vos chiens qui aboyaient. Partons!» De nouveau nous nous mîmes à courir. Tout d'un coup, nous voyons dans le chemin le cheval de mon père. Il avait arraché son licol et s'était enfui de l'écurie, pour se sauver des flammes. «Monte avec moi, Catherine, Dieu nous a envoyé du

secours!» Je me taisais. «Est-ce que tu ne veux pas? Je ne suis ni un païen, ni un diable, je ferai le signe de la croix, si tu veux.» Il se signa. Je m'assis sur le cheval et, me serrant contre lui, je m'oubliai sur sa poitrine, comme dans un rêve… Quand je revins à moi, nous étions près d'un fleuve, large, large… Il me descendit de cheval, descendit lui-même et alla vers les roseaux. Il avait caché là son bateau. «Adieu donc, mon brave cheval, va chercher un nouveau maître; les anciens t'ont quitté!» Je me jetai sur le cheval de mon père et l'embrassai tendrement. Ensuite nous sommes montés dans le bateau. Il prit les rames et bientôt nous perdîmes de vue la rive. Quand nous fûmes ainsi éloignés, il abandonna les rames et regarda tout autour.

» Bonjour», dit-il, «ma mère, rivière nourrice du monde, et ma nourrice! Dis-moi, as-tu gardé mon bien en mon absence? Est-ce que mes marchandises sont intactes?» Je me taisais et baissais les yeux. Mon visage était rouge de honte. «Prends tout, si tu veux, mais fais-moi la promesse de garder et chérir ma perle inestimable… Eh bien, dis au moins un mot, ma belle! Éclaire ton visage d'un sourire! Comme le soleil, chasse la nuit sombre…» Il parle et sourit. Je voulais dire un mot… J'avais peur. Je me tus. «Eh bien, soit!», répondit-il à ma timide pensée. «On ne peut rien obtenir par la force. Que Dieu te garde, ma colombe. Je vois que ta haine pour moi est la plus forte…» Je l'écoutais. La colère me saisit et je lui dis: «Oui, je te hais, parce que tu m'as souillée pendant cette nuit sombre et que tu te moques encore de mon cœur de jeune fille…» Je dis et ne pus retenir mes larmes. Je pleurai. Il se tut, mais me regarda de telle façon que je tremblai comme une feuille. «Écoute, ma belle», me dit-il, et ses yeux brillaient merveilleusement; «ce n'est pas une parole vaine que je te dirai; c'est une grande parole que je te donne. Tant que tu me donneras le bonheur je serai le maître, mais si, à un moment, tu ne m'aimes plus, inutile de parler, fais seulement un signe du sourcil, regarde-moi de ton œil noir, et je te rendrai ton amour avec la liberté. Sache seulement, ma fière beauté, que ce sera la fin de mes jours!» Et toute ma chair sourit à ces paroles…»

Ici l'émotion interrompit le récit de Catherine. Elle respira et voulait continuer quand, soudain, son regard brillant rencontra le regard enflammé d'Ordynov fixé sur elle. Elle tressaillit, voulut dire quelque chose, mais le

sang lui monta au visage. Elle cacha son visage dans ses mains et l'enfouit dans les oreillers. Ordynov était troublé au plus profond de lui-même. Une émotion pénible, indéfinissable, intolérable, parcourait toutes ses fibres, comme un poison, et grandissait à chaque mot du récit de Catherine. Un désir sans espoir, une passion avide et douloureuse possédaient ses pensées, troublaient ses sentiments, et, en même temps, une tristesse profonde, infinie, oppressait de plus en plus son cœur. Par moments il voulait crier à Catherine de se taire, il voulait se jeter à ses pieds et la supplier avec des larmes de lui rendre ses anciennes souffrances, son sentiment pur d'auparavant. Il avait pitié de ses larmes séchées depuis longtemps. Son cœur souffrait. Il n'avait pas compris tout ce qu'avait dit Catherine, et son amour avait peur du sentiment qui troublait la pauvre femme. Il maudissait à ce moment sa passion. Elle l'étouffait et il sentait comme du plomb fondu couler dans ses veines au lieu de sang.

— Ah! Mon malheur n'est pas en ce que je viens de te raconter, reprit tout à coup Catherine, en relevant la tête. Ce n'est pas en cela qu'est ma souffrance, mon tourment! Que m'importe que ma mère m'ait maudite à sa dernière heure! Je ne regrette pas ma vie dorée d'autrefois. Qu'est-ce que cela me fait de m'être vendue à l'impur et de porter, pour un moment de bonheur, le péché éternel! Ce n'est pas en cela qu'est mon malheur, qu'est ma souffrance!… Non, ce qui m'est pénible, ce qui me déchire le cœur, c'est d'être son esclave souillée, c'est que ma honte me soit chère, c'est que mon cœur ait du plaisir à se rappeler sa douleur comme si c'était de la joie et du bonheur. Voici où est mon malheur: de ne pas ressentir de colère pour l'offense qui m'a été faite!…

Un souffle chaud, haletant, brûlait ses lèvres. Sa poitrine s'abaissait et se soulevait profondément et ses yeux brillaient d'une indignation insensée… Mais, à ce moment, tant de charme était répandu sur son visage, chaque trait était empreint d'une telle beauté, que les sombres pensées d'Ordynov s'évanouirent comme par enchantement. Son cœur aspirait à se serrer contre son cœur, à s'oublier avec elle dans une étreinte folle et passionnée et même à mourir ensemble. Catherine rencontra le regard troublé d'Ordynov et lui sourit d'une telle façon qu'un double courant de feu brûla son cœur. À peine

s’il s’en rendait compte lui-même.

— Aie pitié de moi! Épargne-moi! Lui chuchota-t-il, en retenant sa voix tremblante.

Elle se pencha vers lui, un bras appuyé sur son épaule et le regarda de si près dans les yeux que leurs souffles se confondaient.

— Tu m’as perdu! Je ne connais pas ta douleur, mais mon âme s’est troublée… Qu’est-ce que cela me fait si ton cœur pleure! Dis-moi ce que tu désires et je le ferai. Viens avec moi. Allons, ne me tue pas… Ne me fais pas mourir!…

Catherine le regardait immobile, les larmes séchées sur ses joues brûlantes. Elle voulait l’interrompre, le prendre par la main, dire quelque chose, et ne trouvait pas les mots.

Un sourire étrange parut lentement sur ses lèvres et un rire perça à travers ce sourire.

— Je ne t’ai pas tout raconté, continua-t-elle enfin. Je te raconterai encore… Seulement m’écouteras-tu? Écoute ta sœur… Je voudrais te raconter comment j’ai vécu un an avec lui… non, je ne le ferai pas… «Une année s’écoula… Il partit avec ses compagnons sur le fleuve. Moi je restai chez sa mère, à attendre. Je l’attends un mois, un autre… Un jour, je rencontre un jeune marchand. Je le regarde… et je me rappelle les années passées… «Ma chère amie», dit-il, après deux mots de conversation avec moi, «je suis Alexis, ton fiancé d’autrefois. Nos parents nous avaient fiancés quand nous étions enfants. M’as-tu oublié? Rappelle-toi… Je suis de votre village!…» «Et que dit-on de moi chez nous?» «Les gens disent que tu as oublié la pudeur des jeunes filles, que tu t’es liée avec un bandit», me répondit Alexis, en riant. «Et toi, qu’est-ce que tu as pensé de moi?» «J’avais beaucoup à dire… (son cœur se troublait)… Je voulais dire beaucoup… mais maintenant que je t’ai vue, tu m’as perdu», dit-il. «Achète aussi mon âme, prends-la, piétine mon cœur, raille mon amour, ma belle. Je suis maintenant orphelin; je suis mon maître et mon âme est à moi. Je ne l’ai vendue à personne…» Je me mis à rire. Il me parla encore plusieurs fois… Il resta tout un mois dans le village… Il avait abandonné son commerce, congédié ses ouvriers, et il restait seul. J’avais pitié de ses larmes d’orphelin… Et voilà

qu'une fois, le matin, je lui dis: «Alexis, attends-moi, la nuit venue, près du ponton… Nous irons chez toi. J'en ai assez de cette vie!» La nuit vint, je préparai mon paquet… Tout d'un coup, je regarde… C'est mon maître qui rentre, tout à fait à l'improviste. «Bonjour! Allons, il y aura de l'orage, il ne faut pas perdre de temps.» Je le suivis. Nous arrivâmes au bord du fleuve. Nous regardons. Il y a là une barque avec un batelier, on dirait qu'il attend quelqu'un… «Bonjour, Alexis! Que Dieu te vienne en aide! Quoi? Tu t'es attardé au port… Tu te hâtes d'aller rejoindre les bateaux… Emmène-nous, moi et ma femme… J'ai laissé ma barque là-bas et ne puis aller à la nage!» «Assieds-toi», dit Alexis. Et toute mon âme eut mal quand j'entendis sa voix. «Assieds-toi avec ta femme; le vent est bon pour tous et dans ma demeure il y aura place pour vous.» Nous nous sommes assis. La nuit devenait sombre; les étoiles se cachaient; le vent soufflait; les vagues s'enflaient. Nous nous sommes éloignés à une verste de la rive. Tous trois nous gardions le silence… «Quelle tempête! Dit mon maître. C'est du malheur cette tempête! Je n'ai encore jamais vu la pareille sur ce fleuve! C'est lourd pour notre barque; elle ne pourra pas nous porter tous les trois!» «Oui, elle ne pourra pas nous porter tous les trois…» dit Alexis. «C'est donc qu'un de nous est de trop…» Sa voix tremblait comme une corde. «Eh quoi! Alexis, je t'ai connu tout petit enfant; j'étais comme un frère avec ton père. Dis-moi, Alexis, est-ce que tu pourrais gagner la rive à la nage, ou périrais-tu?» «Je n'y arriverai pas… Non, je n'y arriverais pas et périrais dans le fleuve…» «Écoute maintenant, toi, Catherine, ma perle inestimable! Je me rappelle une nuit pareille, seulement la vague ne montait pas comme maintenant et les étoiles brillaient, la lune éclairait… Je veux te demander si tu ne l'as pas oubliée?…» «Je m'en souviens», répondis-je. «Alors, si tu ne l'as pas oubliée, tu n'as pas oublié non plus ce qui fut promis… Comment un brave garçon enseigna à sa belle le moyen de reconquérir sa liberté… Hein?» «Non, je ne l'ai pas oublié», dis-je, ni morte, ni vive. «Tu ne l'as pas oublié! Alors voilà, maintenant la barque est trop chargée; pour l'un de nous le moment est venu… Alors parle, ma belle; parle, ma colombe; dis ta parole douce…»

» Je ne l'ai pas prononcée», chuchota Catherine en pâlissant… Elle n'acheva point.

— Catherine! éclata soudain une voix sourde et rauque.

Ordynov tressaillit. Dans la porte se tenait Mourine. Il était à peine vêtu, une couverture de fourrure jetée sur lui, pâle comme un mort. Il les fixait d'un œil presque fou. Catherine de plus en plus pâle le regardait aussi, comme hypnotisée.

— Viens chez moi, Catherine, prononça le vieillard d'une voix à peine perceptible; et il sortit de la chambre.

Catherine, toujours immobile, regardait dans l'espace comme si le vieillard se trouvait encore devant elle. Mais, tout à coup, le sang empourpra ses joues pâles. Ordynov se rappela leur première rencontre.

— Alors, à demain, mes larmes! Dit-elle presque en souriant. À demain. Rappelle-toi où je me suis arrêtée…: «Choisis un des deux, ma belle… Qui tu aimes et qui tu n'aimes pas.» Tu te rappelleras?… Tu attendras une nuit? Ajouta-t-elle en posant les mains sur les épaules d'Ordynov et le regardant avec tendresse.

— Catherine, ne va pas chez lui, ne te perds pas… Il est fou! Chuchota Ordynov, qui tremblait pour elle.

— Catherine! Appela la voix derrière la cloison.

— Quoi? Tu penses qu'il me tuera? Demanda Catherine en riant. Bonne nuit, mon cœur, mon pigeon, mon frère, dit-elle en appuyant sa tête contre sa poitrine, tandis que, tout d'un coup, des larmes coulaient de ses yeux. Ce sont les dernières larmes. Dors donc, mon chéri, tu t'éveilleras demain pour la joie. Elle l'embrassa passionnément.

— Catherine, Catherine, murmura Ordynov en tombant à genoux devant elle et tâchant de la retenir. Catherine!

Elle se retourna, lui fit signe de la tête en souriant et sortit de la chambre.

Ordynov l'entendit entrer chez Mourine. Il retint son souffle et écouta, mais aucun son ne lui parvenait. Le vieux se taisait ou, peut-être, était-il de nouveau sans connaissance…

Ordynov voulait aller près d'elle, mais ses jambes chancelaient… Il se sentit pris de faiblesse et s'assit sur le lit.

II.

Quand il s'éveilla, il fut longtemps avant de se rendre compte de l'heure. Était-ce l'aube ou le crépuscule? Dans sa chambre il faisait toujours noir. Il ne pouvait définir exactement combien de temps il avait dormi, mais il sentait que son sommeil avait été maladif. Il passa la main sur son visage, comme pour chasser les rêves et les visions nocturnes. Mais quand il voulut poser le pied sur le parquet il eut la sensation que son corps était brisé; ses membres las refusaient d'obéir. La tête lui faisait mal et tout tournait autour de lui. Son corps tantôt frissonnait de froid, tantôt devenait brûlant. Avec la conscience, la mémoire revenait aussi et son cœur tressaillit quand, en un moment, il revécut en pensée toute cette nuit. Son cœur battait si fort à cette évocation, ses sensations étaient si vives, si fraîches, qu'il semblait que, depuis le départ de Catherine, il s'était écoulé non pas de longues heures, mais une minute. Ses yeux n'étaient pas encore secs, ou peut-être étaient-ce des larmes nouvelles, jaillies comme d'une source de son âme ardente! Et, chose étonnante, ses souffrances lui étaient même douces, bien qu'il sentît sourdement, par tout son être, qu'il ne supporterait pas un choc pareil. À une certaine minute il eut comme la sensation de la mort, et il était prêt à l'accueillir telle qu'une visiteuse désirable. Ses nerfs étaient si tendus, sa passion bouillonnait si impétueusement avec une telle ardeur, son âme était pleine d'un tel enthousiasme que la vie, exacerbée par cette tension, paraissait prête à éclater, à se consumer en un moment, et disparaître pour toujours.

Presque au même instant, comme en réponse à son angoisse, en réponse à son cœur frémissant, résonna la voix connue – telle cette musique intérieure qui chante en l'âme de chaque homme aux heures de joie et de bonheur – la voix grave et argentine de Catherine. Tout près, à son chevet presque, commençait une chanson d'abord douce et triste… La voix tantôt montait, tantôt descendait et s'éteignait; tantôt elle éclatait comme le trille du rossignol et, toute frémissante de passion, s'épandait en une mer d'enthousiasme, en un torrent de sons puissants, infinis, comme les premières

minutes du bonheur de l'amour. Ordynov distinguait même les paroles: elles étaient simples, tendres, anciennes, et exprimaient un sentiment naïf, calme, pur et clair. Mais il les oubliait et n'entendait que les sons. À travers les paroles naïves de la chanson, il entendait d'autres paroles, dans lesquelles bouillonnait toute l'aspiration de son propre cœur, et qui répondaient à sa passion. Tantôt c'était le dernier gémissement du cœur meurtri par l'amour, tantôt la joie de la liberté, la joie de l'esprit qui a brisé ses chaînes et s'envole clair et libre dans l'océan infini de l'amour. Tantôt il entendait les premiers serments de l'amante avec ses prières, ses larmes, son chuchotement mystérieux et timide; tantôt le désir d'une bacchante fière et joyeuse de sa force, sans voiles, sans mystère, s'ébattant sous ses yeux grisés…

Ordynov, sans attendre la fin de la chanson, se leva du lit. La chanson s'arrêta aussitôt.

— Bonjour, mon aimé, prononçait la voix de Catherine. Lève-toi, viens chez nous, éveille-toi pour la joie claire. Nous t'attendons, moi et mon maître; nous sommes des braves gens… Nous sommes soumis à ta volonté… Éteins la haine par l'amour… Dis une douce parole!

Ordynov sortit de sa chambre à son premier appel et se rendit presque inconsciemment chez ses logeurs. La porte s'ouvrit devant lui et, clair comme le soleil, brilla le sourire de sa belle logeuse. À ce moment il ne vit et n'entendit qu'elle. Instantanément, toute sa vie, toute sa joie, se fondirent dans son cœur en l'image claire de Catherine.

— Deux aurores ont passé depuis que nous nous sommes vus, dit-elle en lui serrant la main. La seconde, à présent, s'éteint. Regarde par la fenêtre… Ce sont comme les deux aurores de l'amour d'une jeune fille, ajouta en souriant Catherine: La première empourpre son visage sous le coup de la première honte, lorsque son cœur solitaire se met à battre pour la première fois; et la seconde, lorsque la jeune fille oublie sa première honte, brûle comme la flamme, oppresse sa poitrine et fait monter à ses joues le sang vermeil… Entre, entre dans notre maison, bon jeune homme. Pourquoi restes-tu sur le seuil? Sois le bienvenu, le maître te salue…

Avec un rire sonore comme une musique elle prit la main d'Ordynov et l'introduisit dans la chambre. La timidité s'emparait de son cœur. Toute la

flamme qui incendiait sa poitrine tout d'un coup paraissait s'éteindre. Confus, il baissa les yeux. Il avait peur de la regarder. Elle était si merveilleusement belle qu'il craignait que son cœur ne pût supporter son regard brûlant. Jamais encore il n'avait vu Catherine ainsi. Le rire et la gaîté pour la première fois éclairaient son visage et avaient séché les tristes larmes sur ses cils noirs. Sa main tremblait dans la sienne et, s'il avait levé les yeux, il aurait vu que Catherine, avec un sourire triomphant, fixait ses yeux clairs sur son visage assombri par le trouble et la passion.

— Lève-toi donc, vieillard! Dit-elle enfin. Prononce le mot de bienvenue à notre hôte… Un hôte, c'est comme un frère! Lève-toi donc, vieillard orgueilleux, salue, prends la main blanche de ton hôte et fais-le asseoir devant la table!

Ordynov leva les yeux. Il paraissait se rendre compte seulement maintenant de la présence de Mourine. Les yeux du vieillard, comme éteints par l'angoisse de la mort, le regardaient fixement. Avec un serrement de cœur Ordynov se rappelait ce regard qu'il avait vu briller, comme maintenant, sous les longs sourcils froncés par l'émotion et la colère. La tête lui tournait un peu… Il regarda autour de lui et seulement alors comprit tout. Mourine était encore couché sur son lit. Il était presque complètement habillé comme s'il s'était déjà levé et était sorti le matin. Son cou était entouré comme avant d'un foulard rouge: il était chaussé de pantoufles. Son mal, évidemment, était passé, mais son visage était encore effroyablement pâle et jauni. Catherine s'était assise près du lit, le bras appuyé sur la table, et regardait silencieusement les deux hommes. Le sourire ne quittait pas son visage. Il semblait que tout se faisait selon son ordre.

— Oui, c'est toi, dit Mourine en se soulevant et s'asseyant sur le lit. Tu es mon locataire… Je suis coupable envers toi, Seigneur… Je t'ai offensé récemment quand j'ai joué avec le fusil… Mais qui savait que tu as, toi aussi, des crises d'épilepsie… Avec moi cela arrive… ajouta-t-il d'une voix rauque, maladive, en fronçant les sourcils et détournant les yeux. Le malheur vient sans frapper à la porte et s'introduit comme un voleur. J'ai même failli lui planter un couteau dans la poitrine à elle, ajouta-t-il en faisant un signe de tête dans la direction de Catherine… Je suis malade et la crise vient

souvent… Assieds-toi; tu es le bienvenu!

Ordynov le regardait toujours, fixement.

— Assieds-toi donc! Assieds-toi! S'écria le vieux d'une voix impatiente. Assieds-toi, puisque cela lui convient, à elle. Vous vous plaisez comme si vous étiez amants…

Ordynov s'assit.

— Vois-tu quelle sœur tu as! Continua le vieillard en riant et laissant voir deux rangées de dents blanches, saines. Amusez-vous, mes amis! Eh bien, Monsieur! Ta sœur est-elle jolie?… Dis, réponds… Regarde comme ses joues brillent. Mais regarde donc! Admire la belle… Fais voir que ton cœur souffre…

Ordynov fronça les sourcils et regarda le vieillard avec colère. Celui-ci tressaillit sous ce regard. Une rage aveugle bouillonnait dans la poitrine d'Ordynov. Un instinct animal lui faisait deviner un ennemi mortel. Cependant il ne pouvait comprendre ce qui se passait en lui. La raison lui refusait son aide.

— Ne regarde pas! Prononça une voix derrière Ordynov.

Il se retourna.

— Ne regarde pas, ne regarde pas! Te dis-je. Si c'est le démon qui te pousse, aie pitié de ta bien-aimée, disait en riant Catherine. Et tout d'un coup se campant derrière lui, elle lui ferma les yeux avec ses mains, mais elle les retira aussitôt et s'en couvrit le visage: la rougeur de ses joues transparaissait, à travers ses doigts. Elle ôta ses mains et, toute rouge, essaya de rencontrer directement et sans gêne leurs sourires et leurs regards curieux. Mais les deux hommes demeuraient graves en la regardant: Ordynov, avec l'étonnement de l'amour, comme si, pour la première fois, une beauté aussi terrible avait percé son cœur; le vieillard, avec attention et froidement. Rien ne s'exprimait sur son visage pâle; seules ses lèvres bleuies tremblaient légèrement.

Catherine s'approcha de la table. Elle ne riait plus. Elle se mit à ranger les livres, les papiers, l'encrier, tout ce qui se trouvait sur la table, et les posa sur la tablette de la fenêtre. Sa respiration était devenue plus rapide, saccadée et, par moments, elle aspirait profondément, comme si son cœur était oppressé. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait lourdement, telle une vague. Elle

baissait les yeux, et ses cils noirs brillaient sur ses joues comme de fines aiguilles.

— Une reine! Fit le vieillard.

— Ma bien-aimée, murmura Ordynov, tressaillant de tout son corps.

Il se ressaisit en sentant sur lui le regard du vieillard. Ce regard brilla pour une seconde comme un éclair, avide, méchant, froid et méprisant. Ordynov voulait s'en aller, mais il se sentait comme cloué au sol par une force invisible. Il s'assit de nouveau. Parfois il se serrait les mains pour contrôler son état de veille, car il lui semblait qu'un cauchemar l'étranglait, qu'il était le jouet d'un rêve douloureux, maladif. Mais, chose étonnante, il ne désirait pas s'éveiller.

Catherine enleva de la table le vieux tapis, puis ouvrit un coffre d'où elle sortit un tapis richement brodé de soie claire et d'or et en couvrit la table. Ensuite elle prit dans l'armoire une cave à liqueurs ancienne, en argent massif, ayant appartenu à son arrière-grand-père, et la plaça au milieu de la table; puis elle prépara trois coupes d'argent, une pour l'hôte, une pour le convive et une pour elle. Après quoi, d'un air pensif, elle regarda le vieillard et Ordynov.

— Alors, qui de nous est cher à qui? Dit-elle. Si quelqu'un n'a pas de sympathie pour l'autre, celui-là m'est cher et il boira sa coupe avec moi… Quant à moi, vous m'êtes chers tous deux, comme des proches. Alors buvons ensemble pour l'amour et pour la paix!…

— Buvons et noyons dans le vin les pensées sombres, dit le vieillard d'une voix altérée. Verse, Catherine!

— Et toi… Veux-tu que je te verse?… demanda Catherine en regardant Ordynov.

Sans mot dire, Ordynov avança sa coupe.

— Attends… Si quelqu'un a un désir quelconque, qu'il soit réalisé! Prononça le vieillard en levant sa coupe.

Ils choquèrent leurs coupes et burent.

— Allons, maintenant buvons tous deux, vieillard, dit Catherine en s'adressant au maître. Buvons si ton cœur est tendre pour moi! Buvons au bonheur vécu; saluons les années passées; saluons le bonheur et l'amour!

Ordonne donc de verser si ton cœur brûle pour moi!…

— Ton vin est fort, ma belle, mais toi, tu ne fais qu'y tremper les lèvres, dit le vieux en riant et tendant de nouveau sa coupe.

— Eh bien, je boirai un peu, et toi, vide ta coupe jusqu'au fond. Pourquoi vivre avec de tristes pensées, vieillard? Cela ne peut que faire souffrir le cœur! Les pensées naissent de la douleur; la douleur appelle les pensées et quand on est heureux on ne pense plus! Bois, vieillard, noie tes pensées dans le vin!

— Tu as beaucoup de chagrin; tu veux en finir d'un coup, ma colombe blanche. Je bois avec toi, Catherine! Et toi, Monsieur, permets-moi de te demander si tu as du chagrin?

— Si j'en ai, je le cache en moi-même, murmura Ordynov sans quitter des yeux Catherine.

— As-tu entendu, vieillard?… dit Catherine. Moi, pendant longtemps, je ne me connaissais pas, mais avec le temps j'ai tout appris, et me suis tout rappelé, et j'ai vécu de nouveau tout le passé…

— Oui, c'est triste quand il faut se rappeler le passé, dit le vieillard pensivement. Ce qui est passé est comme le vin qui est bu… À quoi sert le bonheur passé… Quand un habit est usé il faut le jeter…

— Il en faut un neuf! Dit Catherine en éclatant de rire, tandis que deux grosses larmes, pareilles à des diamants, pendaient à ses cils. Tu as compris, vieillard… Regarde, j'ai enseveli dans ta coupe mes larmes…

— Et ton bonheur, l'as-tu acheté par beaucoup de chagrin? Fit Ordynov, et sa voix tremblait d'émotion.

— Probablement, Monsieur, que tu as beaucoup de bonheur à vendre, dit le vieillard. De quoi te mêles-tu?

Et soudain il se mit à rire méchamment en regardant avec colère Ordynov.

— Je l'ai acheté ce que je l'ai acheté, repartit Catherine… Aux uns cela paraîtrait bien cher, aux autres très bon marché… L'un veut tout vendre et ne rien perdre; l'autre ne promet rien, mais le cœur obéissant le suit… Et toi, ne fais pas de reproches à un homme, ajouta-t-elle en regardant tristement Ordynov; verse donc du vin dans ta coupe, vieillard. Bois au bonheur de ta

fille, de ta douce esclave obéissante, telle qu'elle était quand elle t'a connu pour la première fois… Lève ta coupe!

— Soit! Remplis donc aussi la tienne, dit le vieillard en prenant le vin.

— Attends, vieillard, ne bois pas encore, laisse-moi auparavant te dire quelque chose…

Catherine avait les bras appuyés sur la table et, fixement, avec des yeux ardents et passionnés, regardait le vieillard. Une décision étrange brillait dans son regard; tous ses mouvements étaient calmes, ses gestes saccadés, inattendus et rapides. Elle était comme en feu. Mais sa beauté paraissait grandir avec l'émotion et l'animation. Ses lèvres entr'ouvertes montraient deux rangées de dents blanches comme des perles. Le bout de sa tresse, enroulée trois fois autour de sa tête, tombait négligemment sur l'oreille gauche; une sueur légère perlait à ses tempes.

— Ici, dans ma main, mon ami, lis, avant que ton esprit ne soit obscurci. Voici ma main blanche! Ce n'est pas en vain que les hommes de chez nous t'appelaient le sorcier. Tu as appris dans les livres et tu connais tous les signes magiques! Regarde, vieillard, et dis-moi mon triste sort. Seulement, prends garde, ne mens pas! Eh bien, dis, est-ce que ta fille sera heureuse? Ou ne lui pardonneras-tu pas et appelleras-tu sur elle le mauvais sort? Aurais-je mon coin chaud où je vivrai heureuse, ou, comme un oiseau migrateur, chercherai-je une place toute ma vie parmi les braves gens? Dis-moi quel est mon ennemi, et qui m'aime et qui prépare contre moi le mal?… Dis, est-ce que mon jeune cœur ardent vivra longtemps seul, ou trouvera-t-il celui à l'unisson duquel il battra pour la joie, jusqu'au nouveau malheur?… Devine dans quel ciel bleu, au delà de quelle mer, et dans quelle forêt habite mon faucon… M'attend-il avec impatience, m'aime-t-il beaucoup, cessera-t-il bientôt de m'aimer?… Me trompera-t-il ou non? Et dis-moi, en même temps, dis-moi pour la dernière fois, vieillard, si nous resterons ensemble longtemps dans notre misérable demeure à lire des livres sataniques?… Dis-moi si le moment viendra que je pourrai te dire adieu et te remercier de m'avoir nourrie et narré des histoires… Mais prends garde, dis toute la vérité… Ne mens pas; le moment est venu!

Son animation croissait au fur et à mesure qu'elle parlait, mais, tout d'un

coup, l'émotion brisa sa voix, comme si un tourbillon emportait son cœur. Ses yeux brillaient, sa lèvre supérieure tremblait un peu. Elle se penchait à travers la table vers le vieillard et, fixement, avec une attention avide, regardait ses yeux troublés.

Ordynov perçut tout à coup les battements de son cœur, quand elle cessa de parler… Il poussa un cri d'enthousiasme en la regardant et voulut se lever du banc. Mais le regard rapide, furtif du vieillard le cloua de nouveau sur place. Un mélange étrange de mépris, de raillerie, d'inquiétude, d'impatience et en même temps de curiosité méchante, rusée, brillait dans ce regard furtif, rapide, qui faisait chaque fois tressaillir Ordynov et qui, chaque fois, remplissait son cœur de dépit et de colère impuissante.

Pensivement, avec une curiosité attristée, le vieillard regardait Catherine. Son cœur était meurtri, mais aucun muscle de son visage ne tressaillait. Il sourit seulement quand elle eut terminé.

— Tu veux savoir beaucoup de choses en une fois, mon petit oiseau à peine sorti du nid! Verse-moi donc plus vite à boire dans cette coupe profonde. Buvons d'abord pour la paix… autrement quelque œil noir impur gâterait mes souhaits… Satan est puissant!

Il leva sa coupe et but. Plus il buvait, plus il devenait pâle. Ses yeux étaient rouges comme des charbons, et leur éclat fiévreux et la teinte bleuâtre du visage présageaient pour bientôt un nouvel accès du mal.

Le vin était fort, en sorte que chaque nouvelle coupe brouillait de plus en plus les yeux d'Ordynov. Son sang fiévreux, enflammé, n'en pouvait supporter davantage. Sa raison se troublait, son inquiétude grandissait.

Il se versa du vin et but une gorgée, ne sachant plus ce qu'il faisait ni comment apaiser son émotion croissante, et son sang coulait encore plus rapide dans ses veines. Il était comme en délire et pouvait à peine saisir, en tendant toute son attention, ce qui se passait autour de lui.

Le vieux frappa avec bruit sa coupe d'argent sur la table.

— Verse, Catherine! S'écria-t-il. Verse encore, méchante fille! Verse jusqu'au bout! Endors le vieillard jusqu'à la mort!… Verse encore, verse, ma belle… Et toi, pourquoi as-tu bu si peu?… Tu penses que je n'ai pas remarqué…

Catherine lui répondit quelque chose qu'Ordynov n'entendit point. Le vieillard ne la laissa pas achever. Il la saisit par la main, comme s'il n'avait plus la force de retenir tout ce qui oppressait sa poitrine. Son visage était pâle, ses yeux tantôt s'obscurcissaient, tantôt brillaient avec éclat, ses lèvres pâles tremblaient, et d'une voix dans laquelle s'entendait parfois une joie étrange, il lui disait:

— Donne ta main, ma belle, donne. Je te dirai toute la vérité. Je suis sorcier, tu ne t'es pas trompée, Catherine! Ton cœur d'or t'a dit la vérité… Mais tu n'as pas compris une chose: que ce n'est pas moi, sorcier, qui t'apprendrai la raison! Ta tête est comme un serpent rusé bien que ton cœur soit plein de larmes. Tu trouveras toi-même ta voie, et tu glisseras entre le malheur. Parfois tu pourras vaincre par la raison, et là où la raison ne sera pas suffisante, tu étourdiras par ta beauté. Énerve l'esprit, brise la force et même un cœur de bronze se fendra… Si tu auras des malheurs, de la souffrance? La souffrance humaine est pénible, mais au cœur faible le malheur n'arrive pas. Et ton malheur, ma belle, sera comme un trait sur le sable: il sera lavé par la pluie, séché par le soleil, emporté par le vent!… Attends, je te dirai encore… Je suis sorcier… De celui qui t'aimera tu seras l'esclave. Toi-même donneras ta liberté en gage et ne la reprendras pas… Mais tu ne pourras pas cesser à temps d'aimer; tu sèmeras un grain et ton séducteur récoltera l'épi tout entier… Mon doux enfant, ma petite tête dorée, tu as caché dans ma coupe une de tes larmes pareille à une perle, mais tu l'as regrettée! Tu as versé encore une centaine de larmes! Mais tu ne dois pas regretter cette larme, cette rosée du ciel. Car elle te reviendra, plus lourde encore, cette larme semblable à une perle, au cours d'une nuit interminable, une nuit d'amère souffrance, cependant qu'une pensée impure commencera de te ronger. Alors, sur ton cœur brûlant, pour cette larme, tombera celle d'un autre, une larme de sang, ardente comme du plomb fondu; elle brûlera ton sein blanc jusqu'au sang et jusqu'au triste et sombre lever d'une journée maussade, tu te débattras dans ton lit en laissant couler ton sang vermeil et tu ne guériras pas de ta fraîche blessure jusqu'à l'aurore suivante. Verse encore, Catherine, verse, ma colombe! Verse, pour mes conseils sages!… Et tu n'as pas besoin d'en savoir davantage… Inutile de gaspiller en vain les paroles…

Sa voix s'affaiblissait et tremblait. Des sanglots semblaient prêts à jaillir de sa poitrine. Il se versa du vin et but avidement une nouvelle coupe; il frappa encore, de sa coupe, la table. Son regard trouble brilla encore une fois.

— Vis comme tu veux vivre! S'écria-t-il. Ce qui est passé est passé! Verse encore… Verse pour que ma tête tombe, pour que toute mon âme soit meurtrie… Verse, pour que je dorme de longues nuits et perde tout à fait la mémoire. Verse, verse encore, Catherine!

Mais sa main qui tenait la coupe semblait être engourdie et ne bougeait pas. Il respirait lourdement, avec peine. Sa tête s'inclinait… Pour la dernière fois il fixa un regard terne sur Ordynov, et même ce regard s'éteignit. Enfin ses paupières tombèrent comme du plomb. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage; ses lèvres remuèrent encore quelques instants et tremblèrent comme s'il eût fait effort pour prononcer quelque chose. Soudain, une grosse larme suspendue à ses cils tomba et coula lentement sur sa joue pâle…

Ordynov n'y pouvait plus tenir. Il se leva, et, en chancelant, fit un pas vers Catherine. Il lui prit la main. Mais elle ne le regardait pas, on eût dit qu'elle ne le voyait pas, ne le reconnaissait pas…

Elle aussi avait l'air de perdre conscience, et elle semblait absorbée par une seule pensée, une seule idée. Elle s'abattit sur la poitrine du vieillard endormi, passa son bras blanc autour de son cou, et comme s'ils ne faisaient qu'un seul et même être, elle fixait sur lui son regard enflammé. Elle paraissait ne pas sentir qu'Ordynov lui prenait la main. Enfin, elle tourna la tête vers le jeune homme, et laissa tomber sur lui un regard long et pénétrant. Il semblait qu'enfin elle avait compris. Un sourire triste, douloureux, parut sur ses lèvres…

— Va-t-en! Murmura-t-elle. Tu es ivre et méchant, tu n'es pas mon ami!

Et de nouveau elle se tourna vers le vieillard, et encore fixa sur lui son regard. On eût dit qu'elle épiait chaque battement de son cœur, qu'elle caressait du regard son sommeil, qu'elle avait peur de respirer et qu'elle retenait son cœur embrasé… Et il y avait tant d'admiration amoureuse dans tout son être, que le désespoir, la rage et la colère saisirent soudain Ordynov.

— Catherine! Catherine! L'appela-t-il, en lui serrant brutalement la main.

La douleur ressentie se refléta sur son visage. Elle tourna la tête et regarda

Ordynov avec tant de raillerie et de mépris, qu'il sentit ses jambes fléchir sous lui. Ensuite elle lui indiqua le vieillard endormi, et, de nouveau, le regarda d'un air froid et méprisant.

— Quoi? Il te tuera!… prononça Ordynov, plein de rage.

Un démon, semblait-il, lui chuchotait à l'oreille qu'il l'avait comprise.

— Je t'achèterai à ton maître, ma belle, si tu as besoin de mon âme! Il ne te tuera pas…

Le sourire silencieux qui glaçait Ordynov ne quittait pas le visage de Catherine. Sans savoir ce qu'il faisait, à tâtons, il décrocha du mur un couteau précieux appartenant au vieillard. L'étonnement parut sur le visage de Catherine, mais, en même temps, la colère et le mépris se reflétèrent dans ses yeux avec une intensité redoublée. Ordynov avait mal en la regardant… Une force obscure poussait sa main… Il tira le couteau de sa gaine… Catherine, immobile, retenant son souffle, le suivait des yeux…

Il regarda le vieillard.

À ce moment, il lui sembla que le vieillard lentement ouvrait les yeux et le regardait en souriant. Leurs yeux se rencontrèrent. Pendant quelques minutes, Ordynov le fixa, immobile… Soudain, il lui sembla que tout le visage du vieillard riait et que ce rire diabolique, glacial, éclatait enfin dans la chambre. Une pensée noire, hideuse, se glissait dans sa tête comme un serpent… Il tremblait… Le couteau lui échappa des mains et tomba avec bruit sur le parquet.

Catherine poussa un cri, comme si elle se réveillait d'un cauchemar sombre et pénible… Le vieillard, très pâle, se leva lentement du lit. Avec rage il repoussa du pied le couteau dans un coin de la chambre. Catherine était pâle comme une morte, immobile… Une souffrance sourde, insupportable, se peignait sur son visage. Avec un cri qui fendait l'âme, presque évanouie, elle tomba aux pieds du vieillard.

— Alexis! Alexis! Ces mots jaillirent de sa poitrine oppressée.

Le vieillard la prit dans ses bras puissants et la pressa fortement contre lui. Elle cacha sa tête sur le sein du vieillard et alors, par tous les traits de son visage, il eut un rire si triomphant et si terrible que l'horreur saisit Ordynov. La ruse, le calcul, la tyrannie froide et jalouse, la moquerie de son pauvre

cœur déchiré, Ordynov entendait tout cela dans ce rire.

«Folle!» murmura-t-il tout tremblant de peur, et il s'enfuit.

III.

Le lendemain, à huit heures du matin, Ordynov pâle, ému, non encore remis du trouble de la veille, frappait à la porte de Iaroslav Ilitch. Il n'aurait su dire pourquoi il était venu, et il recula d'étonnement, puis s'arrêta comme pétrifié sur le seuil en voyant Mourine dans la chambre. Le vieillard était plus pâle encore qu'Ordynov; il paraissait se tenir à peine sur ses jambes, terrassé par le mal. Cependant il refusait de s'asseoir malgré l'invitation réitérée de Iaroslav Ilitch, tout heureux d'une pareille visite.

En apercevant Ordynov, Iaroslav Ilitch exulta, mais, presque au même moment, sa joie s'évanouit et une sorte de malaise le prit soudain, à mi-chemin de la table et de la chaise voisine. Évidemment, il ne savait que dire, que faire; il se rendait compte de l'inconvenance qu'il y avait à fumer sa pipe dans un pareil moment, et, cependant, si grand était son trouble, qu'il continuait à fumer sa pipe tant qu'il pouvait, et même avec une certaine fanfaronnade.

Ordynov entra enfin dans la chambre. Il jeta un regard furtif sur Mourine. Quelque chose rappelant le méchant sourire de la veille, dont le souvenir faisait frissonner et indignait encore Ordynov, glissa sur le visage du vieillard. D'ailleurs, toute hostilité avait disparu et le visage avait repris son expression la plus calme et la plus impénétrable. Il salua très bas son locataire…

Toute cette scène réveilla enfin la conscience d'Ordynov. Il regarda fixement Iaroslav Ilitch, désirant lui faire bien comprendre l'importance de la situation. Iaroslav Ilitch s'agitait et se sentait gêné.

— Entrez, entrez donc, prononça-t-il enfin. Entrez, mon cher Vassili Mihaïlovitch. Faites-moi la joie de votre visite et honorez de votre présence tous ces objets si ordinaires… Et, de la main, Iaroslav Ilitch indiquait un coin de la chambre. Il était rouge comme une pivoine, et si troublé, si gêné, que la phrase pompeuse s'arrêta court, et, avec fracas, il avança une chaise au milieu de la chambre.

— Je ne vous dérange pas, Iaroslav Ilitch? Je voulais… deux minutes seulement…

— Que dites-vous là? Vous, me déranger, Vassili Mihaïlovitch? Mais, veuillez accepter du thé, s'il vous plaît… Qui est de service?… Je suis sûr que vous ne refuserez pas un autre verre de thé? Mourine fit signe de la tête qu'il ne refusait pas.

Iaroslav Ilitch commanda au policier qui venait d'entrer, sur un ton des plus sévères, trois verres de thé, et, ensuite, vint s'asseoir près d'Ordynov. Pendant quelques minutes il ne cessa de tourner la tête comme un petit chat de faïence, tantôt à droite, tantôt à gauche, de Mourine vers Ordynov et d'Ordynov vers Mourine. Sa situation était excessivement désagréable. Évidemment il voulait dire quelque chose, selon lui quelque chose de très délicat, au moins pour l'un des deux, mais, malgré tous ses efforts, il lui était impossible de prononcer un mot…

Ordynov aussi avait l'air gêné. À un moment tous deux commencèrent à parler en même temps… Le taciturne Mourine, qui les observait avec curiosité, lentement ouvrit la bouche, laissant voir toutes ses dents…

— Je suis venu vous dire, commença Ordynov, que, par suite de circonstances très désagréables, je me vois forcé de quitter votre appartement et…

— Comme c'est bizarre!… l'interrompit tout d'un coup Iaroslav Ilitch. J'étais hors de moi d'étonnement quand ce respectable vieillard m'a annoncé, ce matin, votre décision. Mais…

— Il vous a annoncé ma décision? Demanda Ordynov étonné en regardant Mourine.

Mourine caressait sa barbe et souriait.

— Oui, confirma Iaroslav Ilitch. Au fait, je me trompe peut-être… mais je puis vous jurer sur l'honneur que dans les paroles de ce respectable vieillard il n'y avait pas l'ombre d'offense pour vous…

Iaroslav Ilitch rougit et maîtrisa avec peine son émotion.

Mourine, comme s'il en avait assez de se moquer du trouble du maître de la maison, fit un pas en avant.

— Voici, Votre Seigneurie, commença-t-il en saluant poliment Ordynov,

vous savez vous-même, Monsieur, que moi et ma femme serions heureux de tout notre cœur, et n'aurions pas osé dire un mot… Mais, Monsieur, vous le savez, vous voyez quelle est ma vie… Vous voyez que je suis presque mourant… •

Mourine caressa de nouveau sa barbe.

Ordynov se sentait défaillir.

— Oui, oui… Je vous l'avais bien dit, il est malade. C'est un malheur… J'ai voulu le dire en français. Mais pardonnez-moi, je ne m'exprime pas librement dans cette langue… C'est-à-dire…

— Oui… Oui, c'est-à-dire…

Ordynov et Iaroslav Ilitch se firent l'un l'autre un petit salut, en restant assis sur leurs chaises, et Iaroslav Ilitch reprit aussitôt:

— D'ailleurs, j'ai interrogé en détail cet honnête homme… il m'a dit que la maladie de cette femme…

Ici le délicat Iaroslav Ilitch fixa un regard interrogateur sur Mourine.

— C'est-à-dire, notre patronne…

Iaroslav Ilitch n'insista pas.

— Oui, la logeuse… c'est-à-dire votre ancienne logeuse… dit-il, s'adressant à Ordynov. Voyez-vous, c'est une femme malade… Il dit qu'elle vous dérange dans vos travaux… Et lui-même… Vous m'avez caché une circonstance très importante, Vassili Mihaïlovitch…

— Laquelle?

— Avec le fusil… prononça-t-il presque chuchotant, et d'une voix où perçait, avec l'indulgence, une ombre de reproche. Mais, reprit-il hâtivement, je sais tout. Il m'a tout raconté. Vous avez agi noblement en lui pardonnant son crime involontaire envers vous… Je vous le jure, j'ai vu des larmes dans ses yeux!

Iaroslav Ilitch rougit de nouveau. Ses yeux brillaient. Il s'agita sur sa chaise, tout ému.

— Moi… c'est-à-dire, Monsieur… nous… Votre Seigneurie, moi et la patronne, nous prions Dieu pour vous, commença Mourine en s'adressant à Ordynov, tandis que Iaroslav Ilitch, ayant enfin dominé son trouble, le regardait fixement. Mais vous le savez vous-même, Monsieur, c'est une

femme malade, sotte… moi, je me tiens à peine…

— Mais je suis prêt, dit Ordynov impatient. Assez, je vous prie… Tout de suite même, si vous voulez…

— Non, Monsieur. Nous sommes très contents de vous. Mourine s'inclina très bas. Moi, Monsieur, je voulais vous dire tout de suite la chose: elle, Monsieur, elle est presque une parente… c'est-à-dire une parente éloignée… Elle est ainsi depuis l'enfance… Une tête exaltée… Elle a grandi dans la forêt, comme une paysanne, parmi les haleurs et les ouvriers d'usine et voilà… tout d'un coup leur maison a brûlé… Sa mère a péri dans l'incendie, son père aussi, soi-disant… Et elle vous racontera des histoires… Moi je ne m'en mêle pas… Mais je dois vous dire que des médecins de Moscou l'ont examinée, c'est-à-dire, Monsieur, qu'elle est complètement folle. Voilà! Moi seul suis avec elle, et elle avec moi. Nous vivons, prions Dieu… et espérons. Mais je ne la contredis jamais…

Ordynov avait le visage tout bouleversé. Iaroslav Ilitch regardait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses visiteurs.

— Mais non, Monsieur, non, reprit Mourine en hochant la tête avec importance. Elle est ainsi; sa tête est si folle qu'il faut toujours à son cœur un amoureux quelconque, son bien-aimé… Et moi, Monsieur, j'ai vu… pardonnez-moi mes paroles stupides… continua Mourine en saluant et essuyant sa barbe, j'ai vu comment elle allait chez vous, et que vous, Votre Seigneurie, vouliez unir votre sort au sien…

Iaroslav Ilitch devint pourpre et regarda Mourine avec reproche. Ordynov avait peine à se tenir sur sa chaise.

— Non, Monsieur… c'est-à-dire… ce n'est pas cela… Moi, Monsieur, je suis un simple paysan… Nous sommes vos serviteurs, ajouta-t-il en saluant très bas, et nous prierons Dieu pour vous, ma femme et moi. Quant à nous, que nous ayons de quoi manger, soyons bien portants, et nous sommes satisfaits… Vous le savez vous-même, Monsieur… Ayez pitié de nous. Parce que qu'arrivera-t-il, Monsieur, quand elle aura encore un amant? Pardonnez-moi ce mot grossier… Vous êtes un gentilhomme, Votre Excellence, un jeune homme fier, ardent, tandis qu'elle, vous le savez, c'est une enfant, une enfant sans raison… le péché est vite arrivé. Elle est robuste, moi je suis toujours

malade… Mais quoi!… C'est déjà le diable qui s'en mêle… Moi, je lui raconte des histoires… Oui, Monsieur, moi et ma femme prierons Dieu pour vous, sans cesse! Et qu'est-ce que cela peut faire à Votre Excellence? Elle est jolie, soit, mais elle n'est après tout qu'une paysanne, une femme simple, mal lavée, sotte, bonne pour moi, un paysan… Ce n'est pas une femme pour vous, Monsieur… Et comme nous prierons Dieu pour vous!

Ici Mourine s'inclina très profondément. Il resta ainsi longtemps, sans se redresser, et essuyant sa barbe sur sa manche.

Iaroslav Ilitch ne savait que faire.

— Oui, ce brave homme, remarqua-t-il tout troublé, me parlait d'un malentendu quelconque qui existe, paraît-il, entre vous. Je n'ose le croire, Vassili Mihaïlovitch… J'ai entendu dire que vous êtes encore malade, s'interrompit-il rapidement et très ému en remarquant le trouble d'Ordynov.

— Oui… Combien vous dois-je? Demanda brusquement Ordynov à Mourine.

— Que dites-vous, Monsieur!… Nous ne sommes pas des vendeurs du Christ!… Pourquoi nous offensez-vous. Monsieur? Vous devriez avoir honte… Est-ce que moi ou ma femme vous avons fait quelque tort… Excusez…

— Mais, cependant, mon ami, c'est étrange… Il a loué une chambre chez vous… Ne sentez-vous pas que, par votre refus, vous l'offensez, intervint Iaroslav Ilitch, croyant de son devoir de montrer à Mourine l'étrangeté et l'indélicatesse de son acte.

— Mais, excusez, Monsieur… Que dites-vous, Monsieur… Est-ce que nous sommes fautifs envers vous? Nous avons tout fait pour vous être agréables… Je vous en prie, Monsieur… Quoi? Est-ce que nous sommes des infidèles?… Qu'il vive, partage notre nourriture de paysans, à sa santé! Nous n'eussions rien dit… pas un mot… Mais le diable s'en est mêlé!… Moi, je suis malade, ma femme aussi est malade… Que faire? Nous serions très heureux… de tout notre cœur… Mais nous prierons Dieu pour vous, moi et ma femme!

De nouveau Mourine salua très bas. Une larme parut dans les yeux de Iaroslav Ilitch. Il regarda Ordynov avec enthousiasme.

— Quel noble trait de caractère! Quelle sainte hospitalité garde le peuple russe!

Ordynov toisa étrangement Iaroslav Ilitch, de haut en bas.

— Et moi, Monsieur… c'est cela, précisément, l'hospitalité, dit Mourine. Savez-vous: je pense maintenant que vous feriez bien de rester chez nous encore un jour, dit-il à Ordynov. Je n'aurais rien contre cela… Mais ma femme est malade. Ah! Si je n'avais pas ma femme! Si j'étais seul! Comme je vous aurais soigné! Je vous aurais guéri! Je connais des remèdes… Vraiment, peut-être resterez-vous quand même un jour de plus chez nous…

— En effet, n'y aurait-il pas un remède quelconque? Commença Iaroslav Ilitch. Mais il n'acheva pas.

Ordynov, furieux, étonné, regardait Iaroslav Ilitch des pieds à la tête… Sans doute c'était l'homme le plus honnête et le plus noble, mais, maintenant, il comprenait tout. Il faut avouer que sa situation était difficile. Il voulait, comme on dit, éclater de rire. En tête à tête avec Ordynov – deux amis pareils – sans doute, Iaroslav Ilitch n'y eût pu tenir et aurait été pris d'un accès de gaîté immodéré. En tout cas c'eût été fait noblement, et, le rire éteint, il aurait serré cordialement la main d'Ordynov. Il se serait efforcé de le convaincre sincèrement que le respect qu'il a pour lui en est augmenté et, qu'en tout cas, il l'excuse; car, somme toute, c'est la jeunesse… Mais, vu sa délicatesse, il se trouvait maintenant dans une situation très embarrassante: il ne savait où se mettre.

— Le remède? Dit Mourine, dont tout le visage s'anima à la question de Iaroslav Ilitch. Moi, Monsieur, dans ma sottise de paysan, voici ce que je dirai, continua-t-il en s'avançant d'un pas. Vous lisez trop de livres, Monsieur. Je dirai que vous êtes devenu trop intelligent. Comme on dit chez nous: paysans, votre esprit a dépassé la raison…

— Assez! Interrompit sévèrement Iaroslav Ilitch.

— Je m'en vais, dit Ordynov. Je vous remercie, Iaroslav Ilitch. Je viendrai vous voir sans faute, promit-il en réponse à l'invitation de Iaroslav Ilitch, qui ne pouvait le retenir davantage. Adieu, adieu!

— Adieu, Votre Seigneurie! Adieu, Monsieur!… Ne m'oubliez pas… Venez quelquefois nous voir…

Ordynov n'en écouta pas davantage. Il sortit comme un fou.

Il n'en pouvait plus. Il était comme mort. Sa conscience se figeait. Il sentait sourdement que le mal l'étouffait. Mais un désespoir glacial envahissait son âme, et il ne ressentait plus qu'une douleur sourde qui l'étouffait et lui déchirait la poitrine. À ce moment il eût voulu mourir. Ses jambes fléchissaient sous lui, et il s'assit près d'une palissade sans faire attention, ni aux gens qui passaient, ni à la foule qui commençait à faire cercle autour de lui, ni aux appels et aux questions de ceux qui l'entouraient. Mais soudain, parmi les voix, Ordynov perçut celle de Mourine. Il leva la tête. Le vieux, avec peine, s'était frayé un chemin jusqu'à lui. Son visage pâle était grave et pensif. Ce n'était déjà plus l'homme qui se moquait grossièrement de lui chez Iaroslav Ilitch. Ordynov se leva. Mourine le prit sous le bras et le fit sortir de la foule…

— Tu as besoin de prendre tes effets, dit-il en regardant de côté Ordynov. Ne t'attriste pas, Monsieur, s'écria-t-il ensuite… Tu es jeune, il ne faut pas désespérer…

Ordynov ne répondit pas.

— Tu es offensé, Monsieur? Tu es évidemment très fâché… Mais tu as tort… Chacun doit garder son bien…

— Je ne vous connais pas, dit Ordynov, et je ne veux pas connaître vos secrets… Mais elle, elle!… prononça-t-il, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Il les essuya avec sa main. Son geste, son regard, le tremblement de ses lèvres bleuies, tout faisait pressentir en lui la folie.

— Je te l'ai dit, répondit Mourine en fronçant les sourcils. Elle est folle… Pourquoi et comment est-elle devenue folle, tu n'as nul besoin de le savoir… Seulement, telle qu'elle est, elle est à moi. Je l'aime plus que ma vie et ne la donnerai à personne. Comprends-tu maintenant?

Une flamme brilla pour un moment dans les yeux d'Ordynov.

— Mais pourquoi, moi… pourquoi suis-je comme si j'avais perdu la vie? Pourquoi mon cœur souffre-t-il? Pourquoi ai-je connu Catherine?

— Pourquoi? Mourine sourit et devint pensif. Pourquoi, je ne le sais pas, prononça-t-il enfin. Les femmes, ce n'est pas l'abîme de la mer… On peut finir par les comprendre… Mais elles sont rusées. C'est vrai, Monsieur,

qu'elle a voulu me quitter pour aller avec vous, continua-t-il pensif. Elle en avait assez du vieux… Elle a pris de lui tout ce qu'elle a pu prendre!… Vous lui avez plu beaucoup tout de suite. Mais, vous ou un autre… Moi, je ne la contredis en rien… Si elle m'avait demandé du lait d'oiseau, je lui en aurais procuré… J'aurais fabriqué moi-même un oiseau donnant du lait, s'il n'en existe pas de pareil… Elle est vaniteuse, elle rêve de liberté, mais elle ne sait pas elle-même de quoi son cœur souffre… Il vaut mieux que les choses restent ce qu'elles sont… Hé! Monsieur, tu es trop jeune! Ton cœur est encore chaud… Écoute, Monsieur, un homme faible ne peut pas seul se retenir! Donne-lui tout, il viendra de lui-même et rendra tout, même si tu lui donnes la moitié de l'univers. Donne la liberté à un homme faible, il la ligotera lui-même et te la rapportera. Pour un cœur naïf la liberté ne vaut rien… On ne peut pas vivre avec un caractère pareil… Je te dis tout cela parce que tu es très jeune… Qu'es-tu pour moi? Tu es venu, tu es parti… Toi ou un autre, c'est la même chose. Je savais depuis le commencement ce qui arriverait. Mais il ne faut pas contredire… On ne doit faire aucune objection si l'on veut garder son bonheur… Tu sais, Monsieur, on dit seulement, comme ça, que tout arrive, continuait à philosopher Mourine. Quand on est fâché on saisit un couteau, ou même on s'élance, les mains vides, et l'on tâche de déchirer la gorge de son ennemi… Mais qu'on te mette ce couteau dans la main, et que ton ennemi découvre sa poitrine devant toi, alors, tu recules…

Ils entrèrent dans la cour. De loin, le Tatar aperçut Mourine et ôta devant lui son bonnet. Il fixait un regard malicieux sur Ordynov.

— Quoi! La mère est-elle à la maison? S'écria Mourine.

— À la maison.

— Dis-lui d'aider à transporter ses effets… Et toi aussi donne un coup de main!

Ils montèrent l'escalier. La vieille qui servait chez Mourine et qui était, en effet la mère du portier, rassembla les objets du locataire et en fit un grand paquet.

— Attends, je vais t'apporter encore quelque chose qui t'appartient et qui est resté là-bas.

Mourine alla chez lui. Une minute après il revenait et tendait à Ordynov un coussin brodé, celui-là même que Catherine lui avait donné quand il était malade.

— C'est elle qui te l'envoie, dit Mourine. Et maintenant, va-t'en, et prends garde de ne pas revenir ici, ajouta-t-il à mi-voix; autrement ça irait mal…

On voyait que Mourine n'avait pas l'intention d'offenser son locataire, mais quand il jeta sur lui un dernier regard, malgré lui, une expression de colère et de mépris se peignit sur son visage. Il referma la porte, presque avec dégoût, derrière Ordynov.

Deux heures plus tard, Ordynov s'installait chez l'Allemand Spies. Tinichen poussa un «Ah!» en le voyant. Aussitôt elle s'informa de sa santé et ayant appris de quoi il s'agissait, immédiatement elle s'employa à le soigner.

Le vieil Allemand montra avec orgueil à son locataire qu'il se disposait précisément à aller remettre l'écriteau sur la porte cochère, car c'était juste aujourd'hui qu'expirait le délai de la location payée d'avance. Le vieux ne laissait jamais échapper l'occasion de vanter l'exactitude et la probité germaniques.

Le même jour Ordynov tomba malade. Il ne quitta le lit qu'au bout de trois mois.

Peu à peu il revint à la santé et commença à sortir. La vie, chez l'Allemand, était monotone et tranquille. L'Allemand n'avait pas un caractère difficile. La jolie Tinichen était tout ce qu'on désirait qu'elle fût. Mais, pour Ordynov, la vie semblait avoir perdu à jamais sa couleur! Il devenait rêveur, irritable, sa sensibilité était maladive et, imperceptiblement, une hypocondrie très sérieuse, maligne, prenait possession de lui.

Pendant des semaines entières il n'ouvrait pas ses livres. L'avenir lui paraissait sombre. Ses ressources touchaient à la fin, et il ne faisait rien, ne se préoccupait pas du lendemain. Parfois, son ardeur ancienne pour la science, sa fièvre d'autrefois, les images du passé créées par lui, réapparaissaient, mais ne faisaient qu'étouffer son énergie. La pensée ne se transformait pas en action. La création s'arrêtait. Il semblait que toutes ces images prenaient exprès des proportions gigantesques, dans ses rêves, pour railler

l'impuissance de leur propre créateur. Aux heures de tristesse, involontairement il se comparait à ce disciple du sorcier qui, ayant volé la parole magique de son Maître, ordonne au balai d'apporter de l'eau et s'y noie, parce qu'il a oublié comment dire: assez.

Peut-être une idée originale, entière, s'éveillerait-elle en lui; peut-être deviendrait-il un des maîtres de la science! Jadis, du moins, il croyait; la foi sincère, c'est déjà le gage de l'avenir. Mais, maintenant, il lui arrivait de se moquer de soi-même, de sa confiance aveugle, et il n'avançait pas.

Six mois auparavant, il avait créé et jeté sur le papier l'esquisse d'une œuvre sur laquelle il fondait des espérances sans bornes. Cet ouvrage se rapportait à l'histoire de l'Église, et les conclusions les plus hardies étaient sorties de sa plume. Maintenant, il vient de relire ce plan; il y réfléchit, le modifie, l'étudie, cherche et, enfin, le rejette sans rien construire sur les débris. Mais quelque chose de semblable au mysticisme commençait à envahir son âme. Le malheureux sentait ses souffrances et demandait à Dieu sa guérison. La femme de ménage de l'Allemand, une vieille femme russe très pieuse, racontait avec plaisir que leur locataire priait et restait deux heures entières prostré sur le seuil de l'église.

Il ne soufflait mot à personne de ce qui lui était arrivé; mais, par moments, surtout à l'heure du crépuscule, quand le son des cloches lui rappelait sa première rencontre avec elle, la tempête s'élevait dans son âme blessée. Il se rappelait le sentiment jusqu'alors inconnu qui avait agité sa poitrine quand il s'était agenouillé près d'elle, n'écoutant que le battement de son cœur timide, et les larmes d'enthousiasme, de joie, répandues sur le nouvel espoir qui traversait sa vie. Alors la souffrance de l'amour, de nouveau, brûlait dans sa poitrine, alors son cœur souffrait amèrement, passionnément, et il semblait que son amour grandît avec sa tristesse.

Souvent des heures entières, oubliant soi-même et toute sa vie, oubliant tout au monde, il restait à la même place, seul, triste, hochant désespérément la tête et murmurant: «Catherine, ma colombe chérie, ma sœur solitaire!»

Une pensée affreuse commençait à le torturer; elle le poursuivait de plus en plus fréquemment, et, chaque jour, se transformait pour lui en certitude, en réalité. Il lui semblait que la raison de Catherine était intacte, mais que

Mourine aussi avait dit vrai en l'appelant cœur faible. Il lui semblait qu'un secret la liait au vieux, mais que Catherine, ignorante du crime, était passée, colombe pure, en son pouvoir. Qui étaient-ils? Il ne le savait pas; mais il voyait qu'une tyrannie profonde, inéluctable pesait sur la malheureuse créature sans défense, et son cœur se troublait et se remplissait d'une indignation impuissante. Il lui semblait qu'on montrait perfidement aux yeux de l'âme, qui a recouvré la vue, sa propre chute, qu'on martyrisait un pauvre cœur «faible», qu'on lui expliquait la vérité à tort et à travers, qu'on le maintenait à dessein dans la cécité quand cela était nécessaire, que l'on flattait astucieusement son cœur impétueux et troublé et que l'on coupait ainsi, peu à peu, les ailes d'une âme aspirant à la liberté mais incapable de révolte ou d'un élan libre vers la vie…

Ordynov devenait de jour en jour plus sauvage, et il faut reconnaître que ses Allemands respectaient sa sauvagerie. Il choisissait de préférence pour ses promenades l'heure du crépuscule et les endroits éloignés et déserts. Par un soir triste, pluvieux, dans une vilaine petite rue, il rencontra Iaroslav Ilitch.

Iaroslav Ilitch avait beaucoup maigri. Ses yeux agréables étaient plus ternes, et toute sa personne portait la marque du désenchantement. Il courait pour une affaire quelconque, ne souffrant pas de retard. Il était tout trempé, tout sale, et une goutte de pluie pendait d'une façon fantastique à son nez, très convenable, mais maintenant tout bleui. De plus, il avait laissé pousser ses favoris.

Les favoris, et aussi l'air de Iaroslav Ilitch de vouloir fuir son vieil ami, frappèrent Ordynov. C'est curieux. Ils blessèrent même son cœur, qui, jusque là, n'avait pas eu besoin de compassion. Enfin l'homme qu'il avait connu autrefois, simple, débonnaire, naïf – disons même, ouvertement, un peu bête, mais sans prétention – lui était plus agréable. Il est désagréable, en revanche, quand un homme bête et que nous avons aimé en raison même, peut-être, de sa bêtise, se met soudain à être intelligent. Oui, c'est vraiment très désagréable! Mais la méfiance avec laquelle il avait d'abord regardé Ordynov s'effaça aussitôt, et il engagea très amicalement la conversation. Il commença par dire qu'il avait beaucoup à faire, ensuite qu'il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus; mais, tout d'un coup, leur conversation, prit une tournure

étrange. Iaroslav Ilitch se mit à parler de la fausseté des hommes, en général, de la fragilité des biens de ce monde, de la vanité des vanités. Avec une indifférence marquée, il parla de Pouchkine, et de certains bons amis communs, avec aigreur. Enfin il fit allusion à la fausseté de ceux qui se disent des amis alors que la véritable amitié n'existe pas et n'a jamais existé. En un mot Iaroslav Ilitch était devenu plus intelligent.

Ordynov n'objectait rien, mais une grande tristesse s'emparait de lui, comme s'il ensevelissait son meilleur ami…

— Ah! Imaginez-vous… J'allais oublier de vous raconter… dit tout à coup Iaroslav Ilitch, comme s'il venait de se rappeler quelque chose de très intéressant. Il y a du nouveau! Je vous le dis en secret… Rappelez-vous la maison où vous logiez.

Ordynov tressaillit et pâlit.

— Eh bien, imaginez-vous que, dernièrement, on a découvert dans cette maison une bande de voleurs… c'est-à-dire des contrebandiers, des escrocs de toutes sortes, le diable sait quoi! On a arrêté les uns, on poursuit encore les autres… On a donné les ordres les plus sévères. Et, le croiriez-vous… Vous vous rappelez le propriétaire de la maison, un homme très vieux, respectable, l'air noble…

— Eh bien?

— Fiez-vous après cela à l'humanité! C'était lui le chef de toute la bande!

Iaroslav Ilitch parlait avec chaleur, et prenait prétexte de ce fait banal pour condamner toute l'humanité; c'était dans son caractère.

— Et les autres?… Et Mourine?… demanda Ordynov d'une voix très basse…

— Ah! Mourine! Mourine!… Non, c'est un vieillard respectable… noble… Mais, permettez… vous venez de jeter une nouvelle lumière.

— Quoi? Est-ce que lui aussi serait de la bande?

Le cœur d'Ordynov bondissait d'impatience.

— D'ailleurs… Comment dites-vous… fit Iaroslav Ilitch en fixant ses yeux éteints sur Ordynov, signe qu'il réfléchissait. Mourine ne pouvait pas être parmi eux… trois semaines avant l'événement il est parti avec sa femme, dans son pays… Je l'ai appris par le portier… vous vous rappelez, ce petit

Tatar…

La Femme d'un autre

Traduction par É. Halpérine-Kaminsky.

Table des matières

I
II
III

I

— Permettez-moi, monsieur, de vous demander…

Le passant tressaillit et, quelque peu effrayé, considéra le personnage à grande pelisse qui lui adressait ainsi la parole à brûle-pourpoint, vers huit heures du soir, au milieu de la rue (lieu et heure, — on le sait assez ! — où un individu abordé à l'improviste par un Pétersbourgeois a tout droit de s'effrayer).

Donc, le passant tressaillit et s'effraya.

— Pardonnez-moi de vous déranger, reprit le monsieur à la pelisse, mais je… je… je ne sais… Vous voudrez bien m'excuser, vous voyez dans quel état je suis !…

Le jeune homme au paletot remarqua seulement alors que le monsieur à la pelisse était en proie à un trouble extrême. Pâle, défiguré, la voix tremblante, il n'avait évidemment pas la pleine possession de ses facultés : la parole lui manquait, on voyait qu'il souffrait beaucoup d'être obligé d'adresser une prière à un individu qui appartenait peut-être à une classe inférieure de la société. D'ailleurs, ces manières étaient, certes, de la dernière inconvenance de la part d'un homme vêtu d'une pelisse si confortable, d'un frac si à la mode, un frac d'un vert sombre si distingué, un frac chamarré de décorations si significatives ! Visiblement impressionné par ces considérations, le monsieur à la pelisse s'efforça de maîtriser son émotion et de donner un dénoûment convenable à la désagréable scène qu'il avait lui-même provoquée.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas toute ma présence d'esprit, mais vous ne me connaissez pas… Je regrette de vous avoir dérangé, j'ai changé d'intention…

Il souleva poliment son chapeau et s'éloigna.

— Mais faites donc !

L'inconnu disparut dans l'obscurité, laissant très-étonné le jeune homme au paletot.

— Quel singulier individu ! pensait-il.

Puis, après s'être suffisamment émerveillé, il se rappela ce qu'il avait à faire et se reprit à arpenter le trottoir en surveillant attentivement la porte d'une grande maison à plusieurs étages. Le brouillard commençait à tomber, et le jeune homme s'en réjouissait, car, à la faveur du brouillard, il passerait inaperçu (personne d'ailleurs ne pouvait remarquer sa promenade obstinée, personne, sauf un indifférent cocher resté là, toute la journée, sur son siége).

— Pardonnez…

Le passant tressaillit de nouveau : c'était encore le monsieur à la pelisse.

— Excusez mes importunités… Vous êtes probablement noble ? Mais ne me jugez pas trop strictement d'après le code des usages mondains… Eh ! qu'est-ce que je vous dis là ?… Concevez-vous qu'un homme… ? Monsieur, vous voyez un homme qui a une prière à vous adresser…

— Si je puis… Que désirez-vous ?

— Peut-être pensez-vous déjà que je vais vous demander de l'argent ? dit l'homme mystérieux en pâlissant tout à coup et en tordant ses lèvres dans un rire hystérique.

— Que dites-vous là ?

— Non, je vois que je vous suis désagréable. Pardonnez-moi, je le suis à moi-même. Vous me voyez très-agité, presque affolé, mais n'allez pas en conclure…

— Au fait ! au fait ! interrompit le jeune homme impatienté, tout en hochant la tête pour encourager son bizarre interlocuteur.

— Bon ! voilà que vous, un jeune homme, vous me rappelez au fait comme si j'étais un petit garçon négligent. Vraiment, il faut que j'aie perdu l'esprit… Qu'en dites-vous ? Suis-je assez humilié ? Répondez franchement.

Le jeune homme paraissait embarrassé, il ne répondit pas. L'homme à la pelisse prit enfin un parti : — Permettez-moi, dit-il d'un ton décidé, de vous demander si vous n'avez pas vu une certaine dame. C'est là toute ma prière.

— Une dame ?

— Oui, une certaine dame.

— Si j'ai vu… Mais il en passe tant !…

— C'est cela, reprit l'original avec un sourire amer, je divague ! Allons,

ce n’est pas cela que je voulais vous demander ; je voulais dire : N’avez-vous pas remarqué une certaine dame, vêtue d’un manteau fourré de renard, avec une capote en velours sombre et une voilette noire ?

— Non, je n’ai rien vu de tel, il ne me semble pas.

— Ah ! Alors, excusez !

Le jeune homme ouvrait la bouche pour parler encore, mais le monsieur à la pelisse était déjà parti, laissant de nouveau son interlocuteur stupéfait.

— Que le diable l’emporte ! pensa le jeune homme au paletot, visiblement contrarié.

Il releva avec dépit son col en castor et se remit à marcher à pas lents devant la porte de la maison aux nombreux étages.

— Pourquoi donc ne sort-elle pas ? grommelait-il, il va être huit heures !

L’horloge sonna huit heures.

— Allons ! que tout aille au diable, à la fin !

— Pardonnez…

— Pardonnez-moi vous-même de vous avoir ainsi… Mais vous vous êtes si violemment jeté dans mes jambes que vous m’avez fait peur.

— Je viens encore à vous. Certes, je dois vous paraître très-remuant et un peu étrange.

— Laissez donc ! seulement expliquez-vous plus vite, j’ignore encore ce que vous voulez.

— Êtes-vous pressé ? Soyez tranquille, je vous parlerai franchement et sans phrases. Mais qu’y faire ? Les circonstances heurtent parfois les gens les uns contre les autres sans égards pour la différence des caractères… Vous êtes impatient, jeune homme… Eh bien ! donc… Du reste, je ne sais comment m’expliquer… Je cherche une dame (je suis décidé à tout vous dire). Il faut que je sache d’une façon précise où est allée cette dame. Mais je ne dois pas vous dire son nom, jeune homme.

— Allons, allons, ensuite !

— Ensuite ? Quel ton vous prenez avec moi ! Peut-être vous ai-je offensé en vous appelant jeune homme ? Ce n’était pas mon intention… En un mot, voulez-vous me rendre un grand service ? C’est une certaine dame… c’est-à-dire… je veux dire une femme comme il faut, d’une excellente famille de

mes connaissances… Je suis chargé… Mais soyez sûr que, moi-même, je n'ai pas de famille…

— Eh bien ? eh bien ?

— Comprenez la situation, jeune homme… Ah, pardon ! je vous ai encore appelé jeune homme !… Chaque instant est précieux… — Imaginez-vous que cette dame… Mais ne pourriez-vous me dire qui habite dans cette maison ?

— Beaucoup de monde.

— Oui… C'est-à-dire… Vous avez parfaitement raison, reprit le monsieur à la pelisse en souriant par politesse. Je sais bien que je divague un peu ; mais pourquoi le prenez-vous avec moi sur ce ton ? Voyez, je vous avoue moi-même que je divague, et si vous avez de la fierté naturelle, vous aurez déjà remarqué mon humiliation… Je dis donc une dame d'une parfaite conduite, mais légère… Bon ! vous voyez que je n'y suis pas. On dirait que je fais de la littérature, car n'a-t-on pas inventé récemment que Paul de Kock est léger, tandis qu'au contraire tout le malheur de Paul de Kock… Voilà !

Le jeune homme regarda avec pitié le monsieur à la pelisse, — un fou décidément.

Avec un sourire vague, sans parler, il saisit d'une main tremblante le jeune homme par le collet de son paletot. Le jeune homme recula un peu.

— Vous demandez donc qui demeure ici ?

— Oui, et vous m'avez dit : beaucoup de monde.

— Je sais qu'une certaine Sofia Ostafievna y habite, reprit le jeune homme à voix basse et même avec une sorte de compassion.

— Voyez ! voyez ! vous savez quelque chose, jeune homme !

— Moi ? rien, je vous assure, rien du tout… J'ai seulement jugé à votre trouble que…

— J'ai appris de la cuisinière qu'elle vient ici. Seulement vous n'y êtes pas ; ce n'est pas chez Sofia Ostafievna, elle ne la connaît pas.

— Non ? Alors je me trompe.

— Évidemment, cela ne vous intéresse pas, jeune homme, reprit l'original en donnant à son ton une extraordinaire ironie.

— Écoutez, dit le jeune homme avec un certain embarras. À vrai dire,

j'ignore votre situation réelle, mais il est probable que vous êtes… trompé, avouez-le.

Le jeune homme souriait malicieusement.

— Au moins ainsi nous comprendrons-nous, ajouta-t-il (et toute sa personne laissa voir l'intention de faire un léger hochement de tête).

— Vous m'avez tué ! Mais je vous l'avoue franchement, c'est bien cela… Eh ! à qui cela n'arrive-t-il pas ? Je suis profondément touché de votre sympathie. Convenez qu'entre jeunes gens… Quoique je ne sois plus jeune… Mais vous savez, l'habitude, la vie de garçon… Convenez qu'entre garçons c'est commun.

— Oui, oui, c'est commun, c'est commun. Mais en quoi puis-je vous être utile ?

— Voici : avouez que votre Sofia Ostafievna… D'ailleurs, je ne sais pas encore d'une façon précise où est allée cette dame. Je sais seulement qu'elle est dans cette maison. Vous voyant vous promener ici, comme je me promenais de l'autre côté, j'ai pensé… Je sais qu'elle est ici, je voudrais la voir et lui expliquer qu'il est inconvenant… En un mot… Vous me comprenez ?…

— Hum ! Et puis ?

— Ce n'est pas pour moi que j'agis, n'allez pas le penser. C'est la femme d'un autre. Le mari habite là-bas, sur le pont de Voznessensky ; il veut la prendre en flagrant délit, mais il ne s'y décide pas ; il croit encore à la fidélité de sa femme, comme tous les maris… (Ici, le monsieur à la pelisse s'efforça de sourire.) Mais je suis son ami. Je suis un homme considérable, vous le voyez, et je ne puis pas être celui pour lequel vous me prenez.

— Certainement, eh bien ? eh bien ?

— Donc, je la surveille. Il m'a donné cette mission — (le pauvre mari !). Mais la dame est fine !… Toujours un volume de Paul de Kock sous son oreiller… Elle va se faufiler sans qu'on la voie. Je sais par la cuisinière qu'elle vient ici. Je me suis aussitôt précipité, car je veux la surprendre, je la soupçonne depuis longtemps… Par conséquent, je vous prie, vous qui vous promenez ici, de vous… Mais je ne sais…

— De grâce, continuez ; que voulez-vous dire ?

— Voilà… Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je n'ose, dans ces conditions, commettre l'indiscrétion de vous questionner. Permettez-moi donc de faire votre connaissance… C'est une très-agréable rencontre…

Et tout tremblant, le monsieur tendit avec effusion la main au jeune homme.

— J'aurais dû commencer par là, ajouta-t-il, mais j'avais perdu le sentiment des convenances.

Il ne pouvait tenir en place, tournait de tous les côtés la tête avec inquiétude, et à chaque instant saisissait le jeune homme par son paletot, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes de la rive.

— Voyez-vous, continua-t-il, je m'adresse à vous en ami… Pardonnez-moi cette familiarité… J'allais vous demander de vouloir bien vous promener de l'autre côté, du côté de la ruelle, du côté de la sortie de derrière. De cette façon, comme moi je me promènerais devant l'entrée principale, nous formerions au nous deux la lettre Π, et elle ne pourrait nous échapper. Or, voilà ce que je crains par-dessus tout, ce que je ne veux pour rien au monde, c'est qu'elle nous échappe. Dès que vous la verrez, vous l'arrêterez et vous m'appellerez… Fou que je suis ! Je ne vois que maintenant toute l'inconvenance de ma proposition !…

— Mais non ! Pourquoi pas ? Laissez donc !

— Ne m'excusez pas, je suis fou, je m'égare. Jamais je n'ai été aussi troublé ; je ne le serais pas davantage si l'on me mettait en jugement. Je vous avoue même, — je serai noble et franc avec vous, jeune homme… — je vous avoue qu'un instant je vous avais pris pour l'amant.

— C'est-à-dire que vous voudriez savoir ce que je fais ici.

— Noble garçon ! Cher monsieur !… Maintenant je suis loin de croire que vous puissiez être l'amant ; je ne vous ferai pas un tel outrage, mais… mais me donnez-vous votre parole d'honneur que vous n'êtes pas l'amant ?

— Eh bien, je vous donne ma parole d'honneur que je suis l'amant, — mais pas de votre femme : car, si j'étais son amant, au lieu d'être à présent dans la rue, je serais avec elle.

— De ma femme ? Qui vous a dit, jeune homme, que ce soit ma femme ? Je suis garçon ! C'est moi-même qui suis l'amant…

— N’avez-vous pas dit que le mari demeure sur le pont de Voznessensky ?

— Certes, certes… Je divague !… Mais il y a d’autres liens, et convenez, jeune homme, qu’une certaine légèreté de caractère… c’est-à-dire…

— Oui, oui, c’est bien.

— En d’autres termes, je ne suis pas du tout le mari.

— C’est à merveille ; mais à vous parler franchement, je voudrais retirer de la peine que j’ai prise de vous rassurer le bénéfice de me tranquilliser moi-même. Je ne vous cache donc rien : vous me gênez. Je vous promets de vous appeler, mais je vous en prie, laissez-moi la place libre, éloignez-vous ; j’attends une dame, moi aussi.

— Faites donc ! faites donc ! Je m’en vais, je comprends si bien l’impatience passionnée de votre cœur !… Ah ! ah ! je connais cela, jeune homme ! et maintenant je vous comprends.

— Merci.

— Au revoir !… Ah ! pardon, jeune homme, un dernier mot… Je vais encore… Je ne sais comment vous… Donnez-moi votre parole d’honneur que vous n’êtes pas l’amant ?

— Ah, Dieu !

— Une question, pour en finir. Savez-vous le nom du mari de votre… c’est-à-dire de celle qui constitue… enfin de votre « objet » ?

— Sans doute, je le sais. Ce n’est pas votre nom, voilà tout.

— Et comment savez-vous mon nom ?

— Écoutez, allez-vous-en ! Vous perdez votre temps, elle a pu s’échapper mille fois… Que voulez-vous de plus ? La vôtre porte un manteau de renard et une capote ? Eh bien, la mienne porte un manteau à carreaux et un chapeau bleu en velours. Que voulez-vous de plus ? Que-vou-lez-vous-de-plus ?

— Un chapeau bleu en velours ?… Mais elle aussi a un manteau à carreaux et un chapeau bleu ! s’écria l’homme obstiné qui, dès lors, parut prendre le parti de ne s’en aller plus jamais.

— Que diable ! c’est une coïncidence très-banale… Et d’ailleurs la personne, que j’attends n’est pas là.

— Et où est-elle donc ?

— Vous voulez le savoir ? Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Je vous l'avoue, c'est toujours le même motif…

— Fi ! mon Dieu ! N'avez-vous pas honte ? Eh bien ! la mienne a des connaissances ici au troisième étage sur la rue. Faut—il appeler les gens ? Quoi ?

— Seigneur !… Mais moi aussi j'ai des connaissances dans cette maison au troisième étage sur la rue. Le général…

— Le général ?

— Oui, le général. Je vous dirai même son nom : le général Polovitsine.

— (Bon ! quelle affaire !) Non, ce n'est pas celui-là. (Que le diable l'emporte !) — Ce n'est pas celui-là ?

— Non.

Tous deux se turent et se regardèrent avec stupéfaction, immobiles.

Bientôt le monsieur recommença à s'agiter.

— Moi, je vous l'avoue…

— Non, maintenant, permettez : vous allez parler plus clairement, l'affaire nous intéresse tous deux. Expliquez-moi quelles personnes vous avez là.

— C'est-à-dire quelles connaissances ?

— Oui, quelles connaissances.

— Eh bien ! vous voyez, vous voyez ! Je lis dans vos yeux que j'ai deviné !…

— Que diable ! Mais non. Que diable ! Êtes-vous aveugle ? Ne voyez-vous pas que je suis devant vous, que par conséquent je ne suis pas avec elle ?… D'ailleurs, ça m'est égal ; parlez, taisez-vous, faites comme il vous plaira.

Et le jeune homme, furieux, pirouetta sur ses talons en faisant un geste d'indifférence.

— Écoutez, je vous conterai tout. Notez d'abord que la jeune femme venait ici toute seule : elle est parente avec les Polovitsine. Pour moi, je n'avais aucun soupçon. Mais hier je rencontre le général, et j'apprends de lui qu'il a déménagé depuis trois semaines déjà. Or, ma femme… c'est-à-dire pas la mienne, celle d'un autre (sur le pont de Voznessensky), la dame donc

prétendait être allée chez lui avant-hier encore, dans cette maison… et je tiens de la cuisinière que l'appartement de Son Excellence est loué à un jeune homme nommé Bobinitsine.

— Ah diable ! ah diable !

— Monsieur, je suis terrifié ; vous me comprenez ; je suis tout peur.

— Et qu'est-ce que cela me fait que vous soyez tout peur ! — Ah ! je vois quelque chose là.

— Où ? où ? Appelez seulement Ivan Andreïtch, et j'accours.

— Bien, bien ! (Que le diable l'emporte !) Ivan Andreïtch ! !

— Présent ! s'écria Ivan Andreïtch tout suffocant d'émotion : eh bien ! quoi ? où ?

— Non, ce n'est rien. Je voudrais savoir… comment s'appelle cette dame.

— Glaf…

— Glafira ?

— Non, pas tout à fait. Pardon, je ne puis vous dire son nom.

En disant ces mots, l'honnête monsieur devint pâle comme un linge.

— Très-bien ; je suis sûr que ce n'est pas Glafira. D'ailleurs, celle que j'attends ne porte pas ce nom… Mais enfin avec qui est-elle ?

— Où ?

— Là. — Que le diable l'emporte !

Le jeune homme était hors de lui et s'agitait d'une manière inquiétante.

— Et comment savez-vous qu'elle s'appelle Glafira ?

— Mais que le diable vous emporte, monsieur ! Vous venez de me dire qu'elle ne s'appelle pas Glafira !

— Monsieur, ce ton, avec moi !…

— Allons ! le ton ne fait rien à l'affaire. Est-elle votre femme, oui ou non ?

— Non, c'est-à-dire… je ne suis pas marié… — Mais, monsieur, je puis vous dire que je ne souhaiterais pas à un honnête homme, et non pas même à un homme considérable, mais seulement à un homme bien élevé, d'appeler le diable à tout propos, comme vous le faites. Vous ne cessez de dire : Que le diable l'emporte ! et : Que le diable vous emporte !

— Eh ! oui, que le diable emporte tout !

— Vous êtes aveuglé par la colère, je me tais… — Dieu ! qui est-ce ?

— Où ?

Un éclat de rire se fit entendre. Deux jolies filles franchissaient le seuil de l'allée. Les deux hommes se jetèrent vers elles.

— Ah ! qu'avez-vous ?

— Que voulez-vous ?

— Ce n'est pas elle.

— Qui ? Vous nous prenez pour d'autres ?… Cocher !

— Où faut-il vous conduire, mes demoiselles ?

— À Pokrov. Monte, Anouchka, je t'accompagne.

— Laisse-moi monter de l'autre côté. M'y voilà. En route, et bon train !

Le cocher partit.

— D'où sortent-elles ?

— Mon Dieu ! mon Dieu !… Si nous y allions ?

— Où donc ?

— Eh ! chez Bobinitsine.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— J'irais volontiers, mais elle trouvera quelque invention pour se tirer d'affaire, je la connais. Elle dira qu'elle est venue exprès pour me prendre en faute, et c'est encore moi qui aurai tort.

— Et dire que peut-être elle est là ! Mais pourquoi donc n'iriez-vous pas chez le général ?

— Mais puisqu'il a déménagé !

— N'importe ! Elle vous a dit qu'elle allait chez lui, n'est-ce pas ? Eh bien, allez-y aussi ! Comprenez-vous ? Feignez d'ignorer que le général a déménagé : vous venez chercher votre femme, voilà tout. Et après…

— Et après ?

— Eh bien, après, surprenez-la avec Bobinitsine ! Que diable ! comme vous êtes stupi…

— Et pourquoi désirez-vous tant que je la surprenne ? Ah ! vous voyez ! vous voyez !

— Quoi ? quoi ! Vous voilà comme tout à l'heure, mon pauvre petit père ! Mais vous vous couvrez de honte, homme ridicule, homme sans esprit que vous êtes !

— Encore une fois, pourquoi donc vous intéressez-vous tant à tout cela ? Que désirez-vous savoir ?

— Que le diable vous emporte ! Ce n'est pas à vous que je m'intéresse ! D'ailleurs, j'aime mieux y aller seul. Allez-vous-en, décampez !

— Monsieur, vous allez vous oublier !

— Et puis ? quand je m'oublierais ? dit le jeune homme, les dents serrées, et se rapprochant du monsieur à la pelisse. Et devant qui m'oublierais-je ? gronda-t-il en crispant ses poings…

— Mais, monsieur, permettez…

— Non, qui êtes-vous ? Devant qui m'oublierais-je ? Votre nom !

— Je ne sais vraiment, jeune homme, pourquoi vous voulez mon nom, je ne puis vous le dire… J'aime mieux aller avec vous. Montez ; je vous suis, je suis prêt à tout. Mais croyez-moi, je mérite qu'on me parle en termes plus choisis. Il ne faut jamais perdre la tête, et si vous êtes troublé, — je devine par quoi, — il faut pourtant conserver le sentiment des convenances… Vous êtes encore un très-jeune homme…

— Et vous êtes très-vieux : mais qu'est-ce que ça me fait ? J'en ai vu d'autres ! Allez-vous-en donc ! Que faites-vous ici ? Courez !…

— Très-vieux ! Pourquoi très-vieux ? Quel âge me donnez-vous donc ? Certes, je n'ai que l'âge de mon emploi, mais je ne suis pas disposé à courir…

— On le voit. Allez-vous-en, vous dis-je !

— Non, je reste avec vous ; vous ne pouvez m'en empêcher.

— Alors ne criez pas, ne faites pas de bruit…

Ils s'engagèrent tous deux dans l'escalier jusqu'au troisième étage. Il faisait sombre.

— Halte ! Avez-vous des allumettes ?

— Des allumettes ! Quelles allumettes ?

— Fumez-vous ?

— Ah ! oui, j'en ai ; les voilà, les voilà… Attendez.

Le monsieur à la pelisse se disputait avec ses poches.

— Quel diable d'écerve… Je crois bien que c'est la porte…

— Oui, oui, c'est celle-là, c'est celle-là, c'est celle-là, c'est celle-là, c'est celle-là…

— C'est celle-là, c'est celle-la ! Pourquoi criez-vous ? Ne pourriez-vous parler plus bas ?

— Monsieur, j'ai le cœur serré… Vous êtes un homme sans éducation, voilà !

L'allumette flamba.

— C'est bien là. Voici la plaque en cuivre, le nom y est écrit : Bobinitsine. Voyez-vous ? Bobi…

— Oui, oui, je vois ; silence… Quoi ! elle s'est éteinte ?

— Oui.

— Il faut frapper.

— Oui, il faut frapper.

— Frappez donc !

— Pourquoi moi ? Frappez, vous !

— Lâche !

— Lâche vous-même !

— Allons, laissez—moi seul, décampez !

— Je suis presque au regret de vous avoir confié mon secret, vous…

— Moi ? Eh bien, quoi, moi ?

— Vous avez abusé de mon trouble, vous…

— Fichez-moi la paix, voyons, ridicule vieillard !

— Mais pourquoi donc êtes-vous ici ?

— Et vous ?

— Quelle belle conduite ! observa avec indignation le monsieur à la pelisse. Comme c'est moral !

— Que parlez-vous de moralité ? Et vous donc ?

— C'est criminel.

— Quoi ? !

— Tous les maris outragés, pour vous, sont des bonnets[1], n'est-ce pas ?

— Seriez-vous donc le mari ? Je croyais qu'il était sur le pont de

Voznessensky. Que faites-vous donc ici ?

— Je suis sûr maintenant que vous êtes l'amant.

— Écoutez, si vous continuez, je serai obligé de vous dire que vous êtes le bonnet.

— C'est-à-dire le mari, n'est-ce pas ? dit le monsieur à la pelisse en frissonnant comme si on avait versé sur lui de l'eau bouillante.

— Chut ! Écoutez… Entendez-vous ?

— Est-ce elle ?

— Non.

— Ah ! qu'il fait noir !

Ils se turent. On entendit du bruit dans l'appartement de Bobinitsine.

— Pourquoi donc nous quereller ? reprit le monsieur à la pelisse.

— Pourquoi m'insultez-vous ?

— Pourquoi m'exaspérez-vous ?

— Silence.

— Convenez que vous êtes encore un très-jeune homme.

— Taisez-vous donc !

— Pour moi, je conviens volontiers qu'un mari dans une telle situation est un bonnet.

— Vous tairez-vous ? Oh !

— Mais, au fond, pourquoi cet acharnement contre les malheureux maris ?…

— La voici.

Le bruit cessa en ce moment.

— C'est elle ?

— Oui, elle, elle, elle ! Mais vous, pourquoi vous démenez-vous ainsi ? Tout cela ne vous regarde pas !

— Monsieur, monsieur… Certes je suis troublé, hors de moi, vous avez assez vu mon humiliation. D'ailleurs, il fait nuit, mais demain… Eh ! nous ne nous reverrons sans doute pas… Quoique je sois loin de vous craindre. Mais mon ami m'attend sur le pont de Voznessensky. Parole, tout ce que je fais, c'est pour lui. Hélas ! c'est sa femme, — car ce n'est pas la mienne, c'est la femme d'un autre. Le pauvre garçon ! je le connais beaucoup. Voulez-vous

que je vous raconte ? Je suis son ami, comme bien vous pensez. Autrement, m'agiterais-je ainsi pour lui ? Et que de fois jadis je lui disais : « Pourquoi te marier, mon cher ami ? Tu as du savoir, de la fortune, de la considération, et tu veux échanger tous ces biens contre le caprice d'une coquette quelconque ? » — N'avais-je pas raison ? — « Non, me répondait-il, je veux me marier ; le bonheur de la famille… » Ah, ah ! le voilà, le bonheur de la famille ! Jadis il trompait comme vous les maris, et maintenant il boit la lie du verre qu'il a vidé… Excusez-moi, cette explication était nécessaire… Le pauvre garçon ! voilà ! Il boit la lie du verre.

Ici le monsieur à la pelisse se mit à pleurnicher et faillit même éclater en sanglots.

— Au diable ! Quel tas de sots !… Mais qui êtes-vous donc ? s'écria le jeune homme en grinçant des dents.

— Quoi ? convenez-en vous-même : j'ai été avec vous noble et franc, et ce ton…

— Écoutez, dites-moi votre nom.

— Pourquoi ?

— Oh ! !

— Je ne puis pas vous dire mon nom.

— Connaissez-vous Schabrine ? demanda vivement le jeune homme.

— Schabrine ! ! !

— Oui, Schabrine ?

Le monsieur au paletot examinait curieusement le monsieur à la pelisse.

— Vous n'entendez pas ?

— Mais, permettez, quel Schabrine ? Il ne s'agit pas de lui, Schabrine est un homme très-honorable… Les tortures de la jalousie excusent à peine votre impolitesse.

— Schabrine ? C'est un vaurien, une âme vendue, un escroc ! Il a volé la caisse d'État, on le mettra bientôt en jugement.

— Pardon ! le connaissez-vous ? J'en doute fort.

— En effet, son visage m'est inconnu, mais des personnes qui l'approchent de très-près m'ont renseigné sur son compte.

— Quelles personnes ?…

— C’est un sot jaloux qui ne sait pas surveiller sa femme. Voilà ! Êtes-vous content ?

— Vous vous trompez cruellement, jeune homme.

— Ah ?

Du bruit se fit de nouveau dans l’appartement de Bobinitsine, une porte s’ouvrit, on chuchotait.

— Ce n’est pas elle, ce n’est pas elle, j’aurais reconnu sa voix ; j’ai tout compris, dit le monsieur à la pelisse, pâle comme un mort.

— Silence !

Le jeune homme s’effaça contre le mur.

— Monsieur, je m’en vais, ce n’est pas elle, et j’en suis bien aise.

— Bien, bien ! allez—vous-en.

— Mais pourquoi restez-vous ?

— Allons ! vous êtes encore là ?

La porte s’ouvrit, et le monsieur à la pelisse se hâta de descendre.

Un homme et une femme passèrent devant le jeune homme ; son cœur cessa de battre : une voix de femme, une voix qu’il reconnut bien vite, murmura quelques mots ; une grosse voix d’homme lui répondit : — Je vais envoyer chercher un traîneau, disait la grosse voix.

— Je veux bien, envoyez chercher.

— Ce sera tout de suite fait.

La dame resta seule.

— Glafira ! où sont tes serments ? s’écria le jeune homme en saisissant la dame par le bras.

— Ha !… Qui est-ce ? Vous, Tvorogov ! Dieu ! que faites-vous ?

— Avec qui êtes-vous ici ?

— Mais avec mon mari ! Allez-vous-en, allez-vous-en bien vite ! Il va sortir de chez Polovitsine. Allez-vous—en, au nom de Dieu, allez-vous-en !

— Polovitsine a déménagé d’ici depuis trois semaines, je le sais.

— Aïe !

La dame se précipita dans l’escalier, le jeune homme la rejoignit.

— Qui vous l’a dit ?

— Votre mari, madame, Ivan Andreïtch. Il est ici, il est devant vous,

madame…

Ivan Andreïtch était effectivement sur le perron.

— Dieu ! c'est vous ! ?… s'écria le monsieur à la pelisse.

— Ha ! c'est vous ? !… s'écria Glafira Pétrovna avec une joie non dissimulée en courant à lui. Dieu ! quelle aventure ! J'allai chez les Polovitsine… Tu sais, ils demeurent maintenant au port d'Izmaïlovsky, je te l'ai dit, tu t'en souviens. J'avais pris un traîneau, les chevaux se sont emportés, ont tout brisé, et je suis tombée à cent pas d'ici. J'étais évanouie. Par bonheur, M. Tvorogov…

— Comment ?

M. Tvorogov ressemblait à une statue de pierre plutôt qu'à aucun M. Tvorogov.

— M. Tvorogov m'a aperçue et s'est chargé de m'accompagner. Mais vous voici, je n'ai qu'à vous remercier, Ivan Andreïtch…

La dame tendit la main au médusé Ivan Andreïtch.

— Ivan, je vous présente un de mes amis, M. Tvorogov. C'est au bal de Skorloupov que j'ai eu le plaisir de le rencontrer, je crois vous en avoir parlé. Tu ne te rappelles pas, Coco ?

— Certes, certainement, oui, oui, je me rappelle, — répondit Coco, — je suis charmé, je suis charmé…

Il serra avec effusion la main de M. Tvorogov.

— Qui est là ? Que signifie… ? Je vous attends… prononça la voix enrouée.

Un personnage d'une longueur démesurée se tenait devant le groupe ; il tira son lorgnon et examina curieusement le monsieur à la pelisse.

— Ah ! monsieur Bobinitsine ! fit la dame. Et d'où venez-vous ? Quelle rencontre ! Imaginez—vous que les chevaux viennent de me jeter sous mon traîneau. Voici mon mari. Ivan, M. Bobinitsine. Au bal de Karpov…

— Ah ! très-charmé, très-charmé !… Mais je vais tout de suite prendre une voiture, mon amie.

— Oui, je suis encore toute tremblante, je ne me sens pas bien… — C'est la foire aux masques ! dit-elle tout bas à Tvorogov. — Au revoir, monsieur Bobinitsine, au revoir. Nous nous rencontrerons demain au bal de Karpov…

— Non, je n'irai pas. Puisqu'il en est ainsi…

M. Bobinitsine murmura quelques mots entre ses dents, frappa du pied, monta dans son traîneau et partit.

La dame arrêta une voiture et y prit place.

Le monsieur à la pelisse semblait n'avoir pas la force de faire un mouvement. Il regardait d'un air stupide le monsieur en paletot, qui souriait assez significativement.

— Je ne sais…

— Excusez… Je suis ravi de faire votre connaissance, dit le jeune homme en saluant.

— Moi aussi, ravi, très-ravi…

— Je crois que vous venez de perdre une galoche.

— Moi ? Ah ! oui ! Merci. Dès demain, j'en achèterai une paire en caoutchouc.

— Le caoutchouc tient le pied trop chaud, riposta le jeune homme qui semblait prendre un grand intérêt à la question.

— Ivan, viens-tu ?

— Tout de suite, mon ange… Précisément, vous dites bien… Quelle intéressante conversation ! Du reste, excusez-moi…

— Faites donc !

— Charmé de vous connaître, charmé de vous connaître…

Le monsieur à la pelisse monta auprès de la dame. Le jeune homme suivit longtemps des yeux la voiture qui s'éloignait.

II

Le lendemain soir, il y avait une représentation à l'Opéra italien. Ivan Andreïtch se précipita dans la salle comme une bombe. Jamais encore on ne lui avait vu une telle furore pour la musique. Pourtant, on savait déjà qu'il aimait assez venir faire un somme d'une heure ou deux à l'Opéra. Il prétendait même qu'il est très-doux de ronfler pendant que « la prima-donna miaule, comme une petite chatte blanche, sa berceuse. » Mais cette opinion-là date de loin, de la saison dernière. Hélas ! maintenant Ivan Andreïtch ne dort plus, même la nuit, même chez lui…

Il s'était donc précipité comme une bombe dans la salle bondée de monde. L'ouvreuse le regarda avec méfiance et loucha du côté de la poche extérieure de cet homme impétueux, s'attendant à en voir émerger la poignée d'un poignard. Rappelons à ce sujet qu'en ce temps-là, l'Opéra était divisé en deux partis tenant chacun pour l'une des deux prime-donne. C'étaient les zistes et les zustes. Les deux partis aimaient si violemment la musique que les ouvreuses commençaient à s'inquiéter d'une passion si décidée. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'ouvreuse, en voyant cet élan juvénile d'un vieillard aux cheveux blancs et très-rares, un peu sur le retour de la cinquantaine et qui appartenait au monde élégant, se rappelât involontairement le mot d'Hamlet :

Quand la vieillesse a des chutes si effroyables,
Que ne fera pas la jeunesse ?

Or, en entrant dans la salle, Ivan Andreïtch jeta un rapide regard circulaire sur toutes les loges des secondes galeries… Ô surprise ! son cœur cessa de battre : elle était là ! Dans la même loge, on voyait le général Polovitsine, sa femme, un de ses parents et aussi l'aide de camp du général, un jeune homme très-subtil. Il y avait encore un civil… Ivan Andreïtch concentra sur cet inconnu toute son attention, toute l'acuité de son regard ; mais tout à coup le civil passa derrière l'aide de camp et resta dans l'ombre.

« Elle est là, et elle avait dit qu'elle ne viendrait pas !… »

C’est ce « dédoublement » de Glafira à chacun de ses pas qui tuait Ivan Andreïtch. Ah ! le jeune homme en civil avait plongé le vieux mari en un désespoir définitif ! Il s’affaissa dans son fauteuil…

Pourtant, qu’y a-t-il là d’extraordinaire ?

Il faut remarquer que le fauteuil d’Ivan Andreïtch était tout près des baignoires et juste au—dessous de cette traîtresse loge des secondes galeries : de sorte que, pour ne voir que presque rien de ce qui se passait au-dessus de sa tête, il lui fallait faire les contorsions les plus désagréables. Il s’irritait et s’échauffait comme un samovar. Tout le premier acte fut pour lui non avenu, il n’en entendit pas une note.

On dit que la musique a ceci de bon qu’on peut accorder avec toutes les impressions musicales les sentiments qu’on éprouve : joyeux, on y trouve de la joie, et, triste, de la tristesse. Mais dans les oreilles d’Ivan Andreïtch grondait un orage. Et pour achever son dépit, derrière, devant lui, à ses côtés, partout, on criait, on riait : il en avait le cœur déchiré. Enfin le premier acte se termina. Mais, au moment où l’on baissait le rideau, il arriva à notre héros une aventure, une aventure !… Oh ! quelle aventure !

Quelquefois d’une galerie supérieure tombe un programme. Pour peu que la pièce languisse et que les spectateurs soient en humeur de bâiller, cet accident constitue un événement public. Avec un grand intérêt, chacun suit le vol du papier mou qui, de zigzags en zigzags, doit nécessairement tomber, parmi les fauteuils, sur une tête qui ne s’y attend pas : et quel plaisir alors de braquer mille paires d’yeux sur cette tête confuse ! J’ai toujours un peu peur aussi des jumelles des dames : elles les posent négligemment sur le bord des loges, et il suffirait du moindre coup de coude pour les précipiter sur une tête non avertie. — Mais je fais ici mal à propos cette observation tragique.

Quant à l’aventure d’Ivan Andreïtch, elle était jusqu’alors inouïe. Il reçut sur la tête, non pas un programme… Je vous avoue que je suis embarrassé pour dire ce qu’il reçut sur la tête. Eh ! quoi de plus embarrassant que d’avoir à dire ceci : sur la tête honorable et déplumée, presque aussi polie qu’un pommeau de canne, sur la tête, dis-je, du jaloux Ivan Andreïtch tomba cet objet infâme, immonde et ineffable : un billet d’amour parfumé ! Le pauvre homme tressaillit comme s’il eût surpris sur sa tête une souris ou quelque

autre bête féroce.

Et que ce fût un billet d'amour, on ne pouvait en douter. D'abord il était parfumé, et chacun sait que, dans tous les romans, les billets d'amour sont parfumés ; de plus, il était plié et replié en un format si petit, si traître, si coquet, qu'on eût pu aisément le cacher dans un gant de femme. Il avait dû tomber par hasard, n'étant probablement pas destiné à Ivan Andreïtch, et les choses s'étaient peut-être passées ainsi : on avait demandé le programme pour recevoir en même temps le billet, et quelque secousse inattendue de l'aide de camp (qui ne manqua pas de s'excuser très-subtilement de sa maladresse) avait fait échapper le billet de la petite main tremblante ; et vous vous imaginez assez combien fut étonnée la main tendue du jeune homme en civil, quand il reçut le programme tout seul, tout nu ! Malencontreux et trop réel événement ! Mais pour qui était-il plus malencontreux que pour Ivan Andreïtch ?

— Ô Destinée ! — murmura-t-il, tout baigné d'une sueur froide, en tenant le billet dans ses mains, — ô Destinée ! La balle trouve le coupable… Non, ce n'est pas cela, je ne suis pas coupable ; c'est plutôt ceci : Sur le pauvre Makar tombent toutes les balles de hasard[2].

Que de choses peuvent passer par une tête étourdie d'un événement si imprévu ! Persuadé que tout le monde riait de lui (il se trompait, on était justement en train de rappeler la cantatrice), il n'osait lever les yeux, comme si, dans une société comme il faut et nombreuse, il lui avait échappé quelque… dissonance. Enfin, il se décida à regarder autour de lui.

— Que c'est beau ! lui dit un dandy assis à sa gauche.

Le dandy était au comble de l'enthousiasme et frappait à la fois des mains et des pieds. Il jeta à Ivan Andreïtch un regard distrait et aussitôt, faisant de ses lèvres et de ses mains une trompette, claironna le nom de la cantatrice. Ivan Andreïtch pensa n'avoir jamais entendu un si bel organe, et, tout joyeux : « Il n'a rien remarqué », se dit-il. Il se retourna : juste à ce moment, un gros monsieur, qui se trouvait derrière lui, lui tourna le dos et se mit à lorgner la salle : « Ici aussi, ça va bien », pensa-t-il. Devant lui, évidemment, on n'avait rien vu. Timidement, mais avec espoir, il cligna de l'œil vers la baignoire voisine de son fauteuil et tressaillit : il y avait là une dame qui riait comme

une folle en se couvrant la bouche de son mouchoir et en se renversant sur son dossier.

— Oh ! les femmes ! murmura Ivan Andreïtch en se levant pour sortir.

Je prie maintenant le lecteur d'être juge entre Ivan Andreïtch et moi. Voyons : un grand théâtre, comme chacun sait, renferme un amphithéâtre et quatre galeries de loges. Pourquoi donc Ivan Andreïtch croyait-il inébranlablement que le billet était tombé juste de la loge (vous savez quelle loge j'entends), et non pas de quelque autre de la troisième galerie, par exemple, où il y avait aussi des dames ? Mais la passion est exclusive, et la jalousie est la plus exclusive des passions, je crois bien !

Ivan Andreïtch courut dans le foyer, se mit près d'une lampe, décacheta le billet et lut : « Aujourd'hui, aussitôt après le spectacle, dans la rue G…, au coin de la rue L…sky, maison K, 3e étage de l'escalier à droite. Entre du côté du grand escalier. Sois là sans faute, au nom de Dieu. »

Ivan Andreïtch ne reconnut pas l'écriture, mais cela n'ébranla pas sa conviction : puisqu'on fixait un rendez-vous !…

« Surprendre, couper le mal à la racine !… Ou plutôt tout de suite dévoiler, démasquer tout de suite la traîtresse !… »

Mais comment faire ? Ivan Andreïtch monta jusqu'à la deuxième galerie et en redescendit aussitôt, prudemment. Il ne savait que faire. Il courut de l'autre côté et, par la porte ouverte d'une loge, examina attentivement les loges d'en face.

« C'est cela », grommela-t-il. Dans le sens vertical des cinq galeries il y avait des dames et des jeunes gens dans toutes les loges : le billet pouvait donc être indifféremment tombé de l'une quelconque des cinq galeries. Mais cela n'éclaira pas Ivan Andreïtch, bien au contraire : il soupçonna toutes les galeries d'une vaste conspiration contre lui. Aucune évidence n'aurait pu le détromper. Il courut pendant tout le deuxième acte à travers les corridors sans pouvoir se calmer. Tout à coup la pensée lui vint d'aller à la caisse du théâtre, dans l'espoir d'y apprendre les noms des personnes qui avaient pris des loges dans les quatre galeries : mais la caisse était fermée. Enfin la représentation se termina dans un orage ; on s'invectivait, et les voix des chefs des deux partis dominaient toutes les autres. Mais Ivan Andreïtch était très-désintéressé

de cette grande querelle. Il prit son paletot et courut à la rue G…, projetant de « la surprendre EN FLAGRANT DÉLIT » et d'agir plus énergiquement que la veille. Il eut bientôt trouvé la maison et gravissait déjà le perron, quand tout à coup passa devant lui un dandy en paletot, qui monta vivement au troisième étage. Le cœur d'Ivan Andreïtch se serra. Le dandy le devançait de deux étages. Enfin une porte s'ouvrit au troisième, sans que la sonnette eût tinté, comme si l'on attendait quelqu'un. Ivan Andreïtch atteignit le troisième au moment où le jeune homme entrait dans l'appartement.

Ivan Andreïtch aurait voulu faire une petite pause devant la porte, — elle n'avait pas été refermée, — réfléchir raisonnablement à la conduite qu'il devait tenir, prendre le temps d'avoir un peu peur, et enfin s'en tenir à une décision irrévocable. Mais juste à ce moment il entendit une voiture s'arrêter devant le perron, la porte d'en bas s'ouvrir avec fracas, puis un pas lourd, accompagné d'une quinte de toux, retentir dans l'escalier. Ivan Andreïtch poussa vivement la porte et se précipita dans l'appartement, avec toute la grotesque solennité d'un mari outragé. Une bonne se jeta au-devant lui, puis un valet. Mais arrêter Ivan Andreïtch, c'était impossible. Il traversa deux pièces obscures et surgit comme une apparition dans la chambre à coucher d'une jeune et belle dame qui le considéra avec terreur. Les mêmes pas lourds se firent entendre dans la chambre voisine.

— Dieu ! c'est mon mari ! — s'écria la dame en joignant les mains, plus pâle que son blanc peignoir de nuit.

Ivan Andreïtch commençait à comprendre qu'il n'avait pas eu assez peur dans l'escalier et qu'il faisait un pas de clerc. Mais pouvait-il reculer ? La porte s'ouvrit, le lourd mari (lourd à en juger par son pas) allait entrer… Je ne sais pourquoi Ivan Andreïtch n'alla pas directement à sa rencontre : déclarer qu'il s'était trompé, s'excuser et disparaître, sans gloire certes, mais sans honte, sa conduite était toute tracée. Non. Il agit comme s'il se fût cru un don Juan ou un Lovelace. Il se cacha d'abord derrière un rideau, puis se glissa sous le lit, et, mari outragé lui-même, il n'osa pas affronter une rencontre avec un autre mari, — craignant peut-être de l'outrager par sa présence. Et voilà qu'il était sous le lit, sans pouvoir s'expliquer comment il y était parvenu.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que la dame ne fit à cela aucune opposition. Elle avait sans doute perdu la parole, car elle ne poussa pas un cri en voyant cet homme, qui n'était certes plus jeune, chercher un refuge dans les intimités de sa chambre à coucher.

Le mari entre, toussant et soufflant, dit bonjour à sa femme d'une voix traînante et s'affaisse dans un fauteuil comme s'il venait de porter une charge de bois.

Et la toux continuait à le secouer.

Quant à lui, et quoiqu'il sût par sa propre expérience que tous les maris trompés ne sont pas redoutables, Ivan Andreïtch, timide comme une souris devant un chat, n'osait souffler. Avec des précautions infinies il s'allongeait sous le lit pour s'y étendre commodément, quand tout à coup une main saisit la sienne.

Il y avait un autre homme sous le lit !

— Qui est là ? dit à voix basse Ivan Andreïtch.

— C'est ça, je vais vous dire tout de suite qui je suis. Taisez-vous.

— Pourtant…

— Taisez-vous donc !

Et l'homme de trop, — car il n'y avait de place que pour un, — serra si fortement la main d'Ivan Andreïtch qu'il faillit crier de douleur.

— Monsieur !…

— Chut !

— Lâchez-moi, ou je crie !

— Essayez !

Ivan Andreïtch rougit de honte. Certes, l'inconnu était rigoureux. Peut-être s'était-il plus d'une fois déjà trouvé dans une position étroite. Mais Ivan Andreïtch était novice et se sentait horriblement gêné. Le sang lui montait à la tête. Que faire ? Il se soumit et se tut.

— Mon petit ange, commença le mari, je viens de chez Pavel Ivanovitch. Nous avons joué au whist, et alors (il tousse), alors (il tousse)… Aïe ! mon dos (il tousse) ! mes reins (il tousse) ! que diable !…

Et le petit vieillard s'abîma dans sa quinte.

— J'ai mal aux reins, dit-il les larmes aux yeux. Diable d'hémorroïdes !

On ne peut se tenir ni debout ni assis (il tousse)… ni assis (il tousse) !…

Il semblait que cette toux dût survivre au vieillard.

— Monsieur, au nom de Dieu, serrez-vous un peu, dit à voix basse le malheureux Ivan Andreïtch.

— Où ? pas de place !

— Pourtant, convenez vous-même que je ne puis rester ainsi, c'est la première fois que je suis si mal.

— Et moi, c'est la première fois que j'ai un voisin si désagréable.

— Pourtant, jeune homme…

— Silence !

— Quoi, silence ! Vous êtes grossier, jeune homme. Si je ne me trompe, vous êtes encore très-jeune, je suis plus âgé que vous.

— Si-len-ce ?

— Monsieur, vous vous oubliez, vous ignorez à qui vous parlez !

— Je parle à un monsieur qui est couché sous un lit.

— Mais moi, monsieur, c'est par erreur que je suis ici, tandis que, si je ne me trompe, vous, c'est l'immoralité qui…

— « Si je ne me trompe, si je ne me trompe »… Quel radoteur ! Eh bien, vous vous trompez.

— Monsieur, je suis plus âgé que vous, et je vous répète que…

— Monsieur, nous sommes ici sur le même plancher, et… Mais ne me prenez donc pas aux cheveux !…

— Pardonnez-moi, je ne vois rien, et la place me manque.

— Aussi, pourquoi êtes-vous si gros !

— Mon Dieu ! je n'ai jamais été dans une situation aussi humiliante !

— En effet, on ne peut tomber plus bas.

— Monsieur, monsieur, je ne sais qui vous êtes, je ne comprends rien à tout ceci, je ne sais pas ce que vous pensez…

— J'aurais de vous la meilleure opinion du monde si vous ne me poussiez pas tant ; et puis, à la fin, taisez-vous !

— Monsieur, si vous ne me faites pas de place, je vais être frappé d'apoplexie, et vous répondrez de ma mort, je vous assure… Je suis un homme honnête, un père de famille, je ne puis rester dans une pareille

position…

— Pourquoi vous y êtes-vous mis ? Tenez, voici de la place, mais c'est tout ce que je peux faire.

— Noble jeune homme ! mon cher monsieur ! comme je m'étais trompé sur votre compte ! Vous êtes bien mal, n'est-ce pas ? C'est un malheur !… Vous devez avoir mauvaise opinion de moi, laissez-moi vous dire qui je suis… Je suis ici malgré moi, je vous assure, et non pour le motif que vous pensez. J'ai horriblement peur que…

— Vous tairez-vous ? Comprenez-vous que si l'on nous entend, nous sommes perdus ?… Chut ! ils parlent.

En effet, la toux du vieillard commençait à se calmer.

— Mon petit ange, Fédosey Ivanovitch m'a dit : « Essayez de la tisane de mille-feuilles. » Entends-tu, mon petit ange ?

— J'entends, mon ami.

— Oui, il m'a dit : « Goutez des mille-feuilles. » Je lui ai répondu : Je me suis mis des sangsues. Alors il m'a dit : « Non, Alexandre Démianitch, les mille-feuilles valent mieux… » Chi ! chi ! (Il tousse.) Ah ! mon Dieu !… Qu'en penses-tu, mon amie ?… Chi ! chi ! — Ah ! Seigneur ! — Chi ! chi ! Faut-il essayer ?… Chi ! chi ! Ah ! chi ! chi !… Des mille-feuilles ?… Chi ! chi ! chi !

— Oui, essayez-en.

— N'est-ce pas ? Il ajoutait : « La phthisie peut vous prendre… Chi ! chi ! — La goutte plutôt, lui ai-je répondu, ou quelque maladie d'estomac… Chi ! chi !…

— Peut-être aussi la phthisie », a-t-il répété. Qu'en penses-tu, mon amie ?… chi ! chi ! — la phthisie aussi ?

— Ah ! mon Dieu ! pourquoi dites-vous cela !

— Oui, la phthisie aussi… Allons, mon amie, il faut te déshabiller et te coucher. Moi, je suis enrhumé.

. . . . . .

— Ouf ! fit Ivan Andreïtch, pour Dieu ! serrez-vous un peu !

— Qu'est-ce encore ? Ne pouvez-vous vous tenir tranquille ?

— Vous êtes irrité contre moi, jeune homme, vous voulez m'offenser, je

le vois. Vous êtes probablement l'amant de cette dame…

— Silence !

— Je ne me tairai pas, je ne vous permets pas de me commander. Oui, vous êtes sans doute l'amant de cette dame. Quant à moi, je n'ai rien à craindre.

— Si vous ne vous taisez pas, nous allons être découverts. Eh bien ! je dirai que vous êtes mon oncle, et que c'est vous qui m'avez entraîné ici.

— Vous vous moquez de moi ! Vous voulez me pousser à bout…

— Chut ! ou je vous fais taire de force !… C'est vous qui me perdrez… Sans vous, je serais resté ici jusqu'au matin, et puis je serais parti !

— Mais moi, je ne puis pas rester ici jusqu'au matin, je suis un homme honorable ; j'ai des relations… Dites, pensez-vous qu'il va coucher ici ?

— Qui ?

— Mais, ce vieillard.

— Évidemment. Tous les maris ne sont pas comme vous ; celui-ci couche à la maison.

— Monsieur ! s'écria Ivan Andreïtch tout glacé d'horreur, soyez-en sûr, moi aussi je couche à la maison, et c'est la première fois… Mais je crois que vous me connaissez. Qui êtes-vous, jeune homme ? Dites-le-moi tout de suite, c'est par amitié que je vous le demande.

— Écoutez, je vais employer la force.

— Non, expliquons-nous cordialement, voyons !

— Je n'ai rien à vous dire, taisez-vous, ou bien…

— Mais je ne puis…

On entendit sous le lit une légère lutte, et Ivan Andreïtch se tut.

— Ma petite amie, n'entendez-vous pas des chats ronronner par ici ?

— Qu'allez-vous imaginer ? De quels chats parlez-vous ?

(La jeune femme ne savait que dire ; elle n'avait pas encore repris possession d'elle-même, le mot de son mari lui fit dresser l'oreille.) — Quels chats ? répéta-t-elle.

— Eh bien, des chats, mon amie. Hier, Vaska[3] était dans mon cabinet, et il ne cessait de faire : Chou, chou, chou. Qu'as-tu, Vaska ? lui demandai-je, et il me répondit : Chou, chou, chou. Et moi, je me suis mis à penser : Mon petit

père, c'est peut-être la mort que tu appelles.

— Quelles bêtises vous dites aujourd'hui ! Vous devriez en avoir honte.

— Ce n'est rien, ne te fâche pas, mon amour. Je sais que tu me regretterais si je venais à mourir, je parlais en l'air… Allons, ma chère enfant, il faut te déshabiller et te coucher.

— Laissez-moi… plus tard…

— Comme tu voudras… Décidément, il y a des rats ici.

— Bon ! à présent, ce sont des rats ! Qu'est-ce donc qui vous prend ?

— Eh ! ce n'est peut-être ni rat ni chat, ce n'est rien… hi ! chi… (Il tousse.) Ah ! mon Dieu !

. . . . . .

— Êtes-vous content ? Il nous a entendus !

— Mais si vous saviez comme je souffre ! Je saigne du nez…

— Eh bien ! continuez, et taisez-vous.

— Jeune homme !… Mais en quelle compagnie suis-je donc ! Qui êtes-vous ?

— Vous serez bien avancé, quand vous le saurez ! Est-ce que je m'intéresse à votre nom, moi ? Mais, au fait, quel est votre nom ?

— Pourquoi mon nom ? Laissez-moi plutôt vous expliquer par quelle sotte aventure…

— Chut ! ils parlent encore…

— Vraiment, ma petite amie, j'entends des chuchotements.

— Mais non ; c'est le coton de vos oreilles qui est mal posé.

— Ah ! à propos de coton, sais-tu qu'ici, au-dessus de nous… chi ! chi !…

— Au-dessus ! répéta tout bas le jeune homme ; je croyais être au dernier étage : c'est donc le deuxième ?

— Jeune homme, reprit sur le même ton Ivan Andreïtch, que dites-vous ? Quel intérêt avez-vous en cette affaire ? Moi aussi, je croyais être au dernier étage ! Y en a-t-il donc un autre ?…

— Je t'assure qu'on bouge ici, dit le vieillard, qui cessa enfin de tousser.

— Vous entendez, murmura le jeune homme, en saisissant les deux mains d'Ivan Andreïtch.

— Vous me faites mal, laissez-moi…

— Chut !

— De sorte, commença le vieillard, que j'ai rencontré une jolie petite femme.

— Quelle jolie petite femme ? Où donc ?

— Dans l'escalier… Ah ! j'oublie !… La mémoire me manque parfois brusquement… C'est le mille-pertuis… chi.

— Comment ?

— Il faut que je boive du mille-pertuis, on dit que ça fait du bien… chi, chi…

— Tu disais que tu avais rencontré une jolie petite femme.

— Eh ?

— Voyons ! une jolie femme, dans l'escalier.

— Qui t'a parlé de ça ?

— Mais toi !

— Moi ? Quand ?… Ah ! oui…

— Quelle momie ! soupira le jeune homme. Va donc, va plus vite !

— Monsieur, je frémis d'effroi ! Qu'entends-je ? Sera-ce aujourd'hui comme hier ?

— Chut !…

— Oui, oui, reprit le vieillard, je me la rappelle. Ah ! la maligne ! et quels yeux coquins ! et quel amour de chapeau bleu !…

— C'est elle ! elle a un chapeau bleu ! Mon Dieu ! murmura Ivan Andreïtch.

— Elle ! qui, elle ? dit le jeune homme en serrant les mains de son camarade de lit… de dessous de lit.

— Chut ! fit à son tour Ivan Andreïtch, ils parlent.

— Ah ! la maligne ! continuait le vieillard. Elle vient ici chez quelque connaissance, qui réunit en son honneur ses amis.

— Fi ! que c'est laid ! À quoi t'intéresses-tu là ?

— Ne te fâche pas, répliqua le vieillard en toussant. Je ne t'en parlerai plus, puisque ça t'ennuie. Tu me parais mal disposée aujourd'hui…

— Comment donc êtes-vous tombé ici ? demanda le jeune homme.

— Ah ! vous voyez ! vous voyez ! maintenant, c'est vous qui me questionnez !

— Vous savez, en somme, ça m'est égal, taisez-vous si vous voulez, je m'en moque… (Que le diable l'emporte ! Quelle stupide rencontre !) — Jeune homme, ne vous fâchez pas, je ne sais ce que je dis, je n'avais pas l'intention de vous offenser. Je voulais dire qu'il y a quelque chose de louche dans l'intérêt que vous prenez à cette affaire. Qui êtes-vous ? Un inconnu…

— Eh ! laissez-moi tranquille ! interrompit le jeune homme, qui semblait chercher la solution d'un problème.

— Je vais tout vous dire. Ne pensez pas que je sois irrité et que je veuille vous tromper : voici ma main ! Dites-moi d'abord par quel hasard vous vous trouvez ici. Et n'allez pas croire que je sois fâché : voici ma main ! Il y a peut-être un peu de poussière dessus, mais qu'importe aux sentiments élevés ?…

— Encore une fois, laissez-moi tranquille avec votre main ! On ne peut pas remuer, et vous imaginez de fourrer votre main dans…

— Mais, jeune homme, vous me traitez comme une vieille savate ! s'écria Ivan Andreïtch dans un accès de timide désespoir. Soyez au moins poli ! Voyons, nous pourrions nous aimer… Je suis tout disposé à vous prier à dîner chez moi…

— Quand donc l'a-t-il rencontrée ? murmura le jeune homme, évidemment inquiet. Elle m'attend peut-être ! Il faut décidément que je sorte d'ici…

— Elle ! qui, elle ? De qui parlez-vous ? Mon Dieu ! pourquoi faut-il que je sois ainsi emprisonné !

Et, en signe de désespoir, Ivan Andreïtch essaya de se mettre sur le dos.

— Coûte que coûte, je sors !

— Monsieur, que faites-vous ? Et moi, que vais-je devenir ? dit à voix basse Ivan Andreïtch, en s'accrochant aux pans d'habit de son voisin.

— Et qu'est-ce que ça me fait ? Restez tout seul, et ne bougez pas ; autrement, je dis au vieillard, pour qu'il ne me prenne pas pour l'amant de sa femme, que vous êtes mon oncle, et que vous avez gaspillé votre fortune en des aventures comme celle-ci.

— Personne ne vous croira, c'est absurde ! Un enfant vous rirait au nez…

— Allons, ne bavardez plus, et restez couché sur votre ventre. Passez la nuit ici, et demain vous filerez sans être vu. Quand on m'aura vu sortir, on n'ira certes pas soupçonner qu'il y a encore quelqu'un sous le lit. Deux hommes sous un lit, c'est invraisemblable ! Pourquoi pas douze ? (Quoique, à vous seul, vous puissiez compter pour douze !) — Et qu'arrivera-t—il si je tousse ? Il faut tout prévoir…

. . . . . .

— J'entends du bruit là-haut, dit le petit vieillard, qui venait de faire un somme.

. . . . . .

— Jeune homme, je sors !

— Et moi, je reste. Allez !… Dites donc, n'êtes-vous pas le mari ?

— Quel cynisme ! Et pourquoi le mari ? Je suis garçon.

— À d'autres !

— Pourquoi pas l'amant ?

— Joli, l'amant !

— Ô monsieur, écoutez-moi et prenez pitié de moi ! Le mari, ce n'est pas moi, mais c'est mon meilleur ami, un camarade d'enfance… Un jour, il me dit : « Je soupçonne ma femme ! — Pourquoi ? lui demandai-je. La jalousie est un vice ridicule, prends-y garde. — Peu importe, j'ai des soupçons. — Eh bien, lui répondis-je solennellement, tu es mon meilleur ami. Nous avons ensemble cueilli la fleur du plaisir et nagé dans les délices !… » Jeune homme ! je ne sais plus ce que je dis, vous m'avez rendu fou !

— Il y a longtemps que vous l'êtes !

— Très-bien ! j'avais prévu votre réponse… Riez, raillez, jeune homme ; moi aussi, j'ai eu mon temps, j'ai joué votre personnage de séducteur, et maintenant… Ah ! mon Dieu ! je vais avoir un transport au cerveau !

. . . . . .

— Est-ce que quelqu'un n'a pas éternué ? demanda le vieillard. Est-ce toi, mon amour ?

— Ô Dieu ! fit la jeune femme. C'est probablement en haut, se hâta-t-elle d'ajouter, effrayée par le bruit toujours croissant que faisaient les deux

hommes sous le lit.

— Peut-être bien. C'est le petit dandy que j'ai rencontré, le petit dandy aux fines moustaches…

. . . . . .

— C'est probablement de vous qu'il parle, jeune homme.

— Mais non ! puisque j'étais ici avec vous, il ne peut pas m'avoir rencontré ! Eh ! cessez donc de me passer vos mains sales sur la figure.

— Dieu ! je perds connaissance.

En haut, le bruit s'accentuait.

— En effet, observa le vieillard, c'est en haut qu'on fait du bruit. Quel vacarme ! Et juste au-dessus de ta chambre à coucher ! Veux-tu que je porte plainte ?

— Ah ! que vous êtes impatientant !

— Non, non, je ne le ferai plus. Mais décidément, tu es bien nerveuse aujourd'hui.

— Voulez-vous me faire plaisir ? Allez vous coucher.

— Lisa, tu ne m'aimes plus !

— Eh ! si, mais je suis lasse.

— Bon, je m'en vais.

— Oh ! non, restez !… Ou plutôt, oui, allez-vous-en !…

— Allez-vous-en ! restez !… Mais qu'as-tu donc ? Allons, je te laisse. Bonsoir.

. . . . . .

— Il s'en va, dit le jeune homme, réjouissez-vous.

— Que Dieu nous sauve !

— C'est une leçon pour vous.

— Comment ? une leçon ! Vous êtes un peu jeune, monsieur, pour me donner des leçons !

— Je vous en donne, pourtant.

— Ciel ! je vais éternuer.

— N'ayez pas cette audace !

— Que faire ? Prenez mon mouchoir dans ma poche, je vous supplie, et donnez-le-moi… Pourquoi suis-je ainsi puni ?

— Voici votre mouchoir… C'est de votre jalousie que vous êtes puni. Pour de futiles apparences, vous courez comme un fou, vous violez les domiciles, vous faites du désordre…

— Quel désordre ?

— Vous épouvantez une jeune femme qui en tombera peut-être malade ; vous troublez la digestion d'un vieillard perclus de rhumatismes, enfin…

— Mais de quel droit… ?

— Et comprenez-vous que cette comédie peut avoir une fin tragique ? que ce vieillard peut devenir furieux en vous voyant sortir de dessous le lit ?… Mais non, il n'y a pas prise au tragique sur vous, et quand vous sortirez d'ici, ce sera pour tout le monde une belle occasion de rire à gorge déployée. Je voudrais vous voir au jour, vous devez être très-joli !

— Il est probable, monsieur, qu'on ne trouverait sur votre visage rien autre chose que le cachet de l'immoralité !

— Je vous conseille de parler d'immoralité… Quant à moi, je me suis trompé d'étage. Par exemple, je ne comprends pas pourquoi l'on m'a laissé entrer : il est probable que la dame attendait quelqu'un qui n'est ni son mari, ni moi… ni vous. Mais, en tout cas, ma faute n'excuserait pas la vôtre. Vous êtes, monsieur, un vieillard ridicule et jaloux. Et savez-vous pourquoi je suis encore ici ? C'est par pitié pour vous. Car que feriez-vous ici sans moi ? Sauriez-vous trouver un expédient ?

. . . . . .

— Comme la petite chienne aboie ! dit le vieillard.

En effet, la petite chienne de la dame venait de s'éveiller du somme qu'elle avait commencé sur un oreiller, et, le nez sous le lit, aboyait furieusement.

— Quelle sotte petite bête ! dit tout bas Ivan Andreïtch. Elle va découvrir le pot aux roses !

— Ici ! cria la dame ; Amie, Amie, ici !

Mais la petite chienne s'entêtait à fourrager dans la figure d'Ivan Andreïtch.

— Qu'a-t-elle donc, ma chère ? demanda le vieillard. Il y a peut-être des rats sous le lit, ou Vaska ? C'est peut-être lui que j'entendais éternuer tout à

l'heure. Est-il enrhumé aujourd'hui…

— Ne bougez pas, dit le jeune homme, elle va peut-être nous laisser.

— Ne me prenez pas les mains, je vous en prie !

— Ne parlez pas, ne bougez pas.

— Mais elle me mord le nez ! Voulez-vous que je perde mon nez !

Ivan Andreïtch parvint à dégager ses mains, et tout à coup l'aboiement de la chienne cessa : elle râlait.

— Aïe ! s'écria la dame.

— Misérable ! que faites-vous ? dit à voix basse le jeune homme. Lâchez-la donc ! Vous ne connaissez donc pas le cœur d'une femme ? Vous ne devinez donc pas qu'elle nous livrera tous les deux, si vous étranglez sa chienne ?

Mais Ivan Andreïtch, fort de son droit de légitime défense, n'écoutait rien : il étrangla tout net la petite chienne.

— Amischka ! Amischka ! criait la dame. Mon Dieu ! que lui font-ils ? Amischka ! Amischka !… Les brigands ! les barbares !… Je me trouve mal…

— Quoi ? quoi ? qu'est-ce ? cria le vieillard en sautant de son fauteuil. Amischka ! Amischka ! Amischka ! psitt ! psitt !… Est—ce que Vaska l'aurait mangée, par hasard ? Il faut fouetter Vaska, mon amie : voilà un grand mois qu'on ne l'a pas fouetté. Je veux consulter là-dessus Praskovia Zakharievna… Mais… qu'as—tu ? Te voilà toute pâle. Eh ! du monde ! du monde !

— Les coquins ! les sauvages ! criait toujours la dame en se renversant sur sa chaise longue.

— De qui donc parles-tu ?

— Mais des gens qui sont ici, là, sous le lit… Ô mon Dieu ! Amischka !…

— Comment ! des gens ? sous le lit ?

Le vieillard saisit une bougie et s'inclina pour regarder sous le lit. Ivan Andreïtch demeurait immobile, plus mort que vif ; mais le jeune homme épiait chaque mouvement du vieillard, qui s'en alla de l'autre côté, à la tête du lit, et s'accroupit pour regarder. Aussitôt le jeune homme s'esquiva.

— Qui êtes—vous donc ? dit à voix basse la dame, et moi qui pensais… !

— Le misérable assassin d'Amischka est sous le lit, répondit le jeune homme sur le même ton.

Et il disparut.

— Aïe ! je vois quelqu'un, dit le mari en saisissant le pied d'Ivan Andreïtch.

— L'assassin ! l'assassin ! criait la dame. Ô Amie ! Amischka !

— Sortez ! vociférait le vieillard en frappant des pieds sur le tapis. Sortez !… Qui êtes-vous ? Répondez tout de suite ! Dieu ! quel homme étrange ! quel homme étrange !

— Au nom du ciel, Votre Excellence, implora Ivan Andreïtch, n'appelez personne ! c'est tout à fait superflu. Je ne suis pas ce que vous pensez… Votre Excellence, c'est une méprise que je vais vous expliquer, bredouillait le malheureux en sanglotant. Tout cela, c'est ma femme… ou plutôt celle d'un autre. Moi, je ne suis pas marié. C'est un ami, un camarade d'enfance.

— Quel camarade d'enfance ?… Vous êtes un voleur !… Quel camarade d'enfance ?

— Non, Votre Excellence, je ne suis pas un voleur, je suis… Oui, c'est mon camarade d'enfance. Je me suis trompé de porte. Je ne suis pas ce que vous pensez… Vous faites à mon endroit, Votre Excellence, une cruelle erreur… Madame, continuait Ivan Andreïtch, en joignant les mains et en se tournant vers la jeune dame, vous êtes une femme, vous me comprendrez… J'ai tué Amischka. C'est la faute de ma femme. Je suis très-malheureux, je bois la lie de la coupe…

— Mais, monsieur, comment êtes-vous entré ici ? demanda le vieillard, qui commençait à comprendre qu'Ivan Andreïtch n'était pas un voleur. Comment êtes-vous entré ? Comme un brigand, un malfaiteur…

— Non, Votre Excellence, pas un malfaiteur. Je me suis trompé de porte. J'ai le tort d'être jaloux ; je vais tout vous avouer, comme à mon propre père, que vous pourriez être d'ailleurs, vu votre âge.

— Comment, mon âge !

— Bon ! j'offense peut-être Votre Excellence. En effet, une aussi jeune dame… et votre âge… Je voulais dire qu'il est très-agréable de voir une union si bien assortie… Mais n'appelez personne, pour Dieu ! Les gens

riraient ; je les connais… Non que je ne connaisse que des laquais ; j'ai moi-même des laquais, Votre Excellence… C'est une vilaine engeance, moqueuse et bavarde. Des ânes, de vrais ânes, Votre Altesse !… Je ne me trompe pas ? C'est bien à un prince que j'ai l'honneur de parler…

— Eh ! non ! Dites-moi, au lieu de me flatter, comment vous êtes entré ici !

— Excusez-moi, Votre Alt… non !… Votre Excellence. Vous ressemblez au prince Korotkooukhov que j'ai eu l'honneur de voir chez mon ami, M. Pouzirev…

— Mais comment êtes-vous entré ? Qui êtes-vous ? s'écria la dame.

— Oui, appuya le vieillard, qui êtes-vous ? et moi qui croyais que c'était Vaska qui éternuait sous le lit ! Qui êtes-vous ? Parlez donc !

— Je ne puis parler, Votre Excellence, j'écoute vos spirituelles sorties… D'ailleurs, je vais tout vous dire, mais n'appelez pas vos gens, traitez-moi avec magnanimité !… Croyez-moi, madame, c'est une histoire très-comique. Vous voyez sur la scène un mari jaloux ! Ah ! ah ! vous allez rire ! Certes, j'ai tué Amischka, mais… Ciel, je perds la tête !…

— Oui ou non, voulez-vous me dire comment vous êtes entré ?

— À la faveur des ténèbres, Votre Excellence… Pardonnez-moi, je suis un mari outragé qui me suis trompé de porte, voilà tout. Je ne suis pas un amant, votre épouse est pure et sans tache, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

— Quoi ? êtes-vous fou ? Comment osez-vous parler de ma femme ?

— L'assassin d'Amischka ! s'écria la dame en pleurant, et il a encore l'impudence… !

— Votre Excellence, je m'aperçois que je viens de dire une impertinence, je n'en avais pas l'intention. Prenez-moi pour un fou, je vous en prie, j'aime mieux cela ! Vous me rendrez service, parole, en me prenant pour un fou. Je suis l'oncle… C'est-à-dire, je ne puis être l'amant, voilà ce que je voulais dire… Bon ! encore une impertinence ! Ne vous offensez pas, madame ; vous comprenez, l'amour, ce sentiment élevé que… dont… En d'autres termes, je suis un vieillard, ou plutôt un homme âgé, je ne suis donc pas votre amant. Un amant ! c'est Richardson… non, Lovelace ! Vous voyez, j'ai de la

littérature ! Vous riez ? quelle bonté ! je suis bien aise d'avoir provoqué votre hilarité, je suis ravi…

— Quel ridicule personnage ! disait la dame en éclatant de rire.

— Oui, bien ridicule, dit le vieillard tout joyeux de voir sa femme rire. Ridicule, et plein de poussière ! Mais comment est-il entré ?

— En effet, Votre Excellence, on dirait d'un roman. En pleine nuit, dans une capitale, un homme sous un lit ! Quelle étrange histoire ! Rinaldo Rinaldini, quoi ! Mais ce n'est rien, et ça ne vaut pas la peine d'y penser. Madame me permettra de lui offrir une petite chienne pour remplacer celle que j'ai si malheureusement… enfin ! Celle que je vous destine est une étonnante créature, toute petite, à longues soies. Elle ne peut faire deux pas sans s'empêtrer dans ses soies et tomber. On ne la nourrit que de sucre.

— Ha ! ha ! ha ! ha ! (La dame se tordait de rire.) Dieu, qu'il est drôle !

— Oui, ha ! ha ! ha ! chi ! chi ! qu'il est drôle ! et qu'il est sale ! Ha !

— Votre Excellence, me voilà parfaitement heureux. Si je l'osais, je vous tendrais la main. J'avais de vilains soupçons sur ma femme, mais maintenant mes yeux s'ouvrent, et je sais, je sens qu'elle est innocente.

— Sa femme ! sa femme ! disait la dame en pleurant de rire.

— Se peut-il qu'il soit marié ? dit le vieillard. Qui l'eût cru ?

— Oui, Votre Excellence, je soupçonnais ma femme, c'est vrai. Je savais qu'on avait dans cette maison un rendez-vous au troisième étage : je me suis trompé de porte et… je me suis caché sous le lit !

— Hi ! hi ! hi ! hi !

— Ha ! ha ! ha ! ha !

Ivan Andreïtch fit chorus.

— Qu'il est doux, reprit-il, d'être ainsi tous d'accord et contents ! Certes ma femme est innocente, n'est-ce pas, Votre Excellence ?

— Ha ! ha ! ha ! Hi ! hi ! Ma petite amie, sais-tu qui c'est, sa femme ?

— Non, qui ? Ha ! ha ! ha !

— C'est la jolie petite dame que j'ai rencontrée dans l'escalier, celle du dandy aux petites moustaches, je le parierais.

— Non, Votre Excellence. Je vous jure que ce n'est pas elle.

— Eh ! vous perdez votre temps, s'écria la jeune femme, courez, allez au

troisième, vous les surprendrez peut-être.

— C'est cela, j'y vole. Mais assurément je ne trouverai personne. Elle est chez moi, à cette heure, elle dort. N'est-ce pas, je ne la trouverai pas, hein ?

— Ha ! ha ! ha ! ha !

— Hi ! hi ! hi ! hi ! Chi ! chi !

— Allez donc vite, dit la dame, et demain matin vous viendrez nous raconter ce qui se sera passé, et amenez-nous votre femme. Je veux faire sa connaissance.

— Certainement. Au revoir. Je suis charmé d'avoir fait votre connaissance, moi-même.

— Et la petite chienne ? N'allez pas l'oublier !

— Comptez-y, madame, répondit Ivan Andreïtch, qui avait déjà franchi le seuil de la chambre. On dirait qu'elle est en sucre, parole ! et dès qu'elle fait deux pas, crac ! par terre. En sucre, en sucre, je vous jure ! Au revoir, Vos Excellences, bien heureux de vous connaître.

Ivan Andreïtch salua et sortit.

— Eh ! monsieur ! revenez, je vous prie ! cria le vieillard.

Ivan Andreïtch rentra pour la deuxième fois.

— Est-ce que vous emportez Vaska ? Je ne le trouve plus. N'était-il pas avec vous sous le lit ?

— Non, Votre Excellence. Mais… faites-moi… oui, faites-moi faire sa connaissance, je considérerai cela comme un grand honneur.

— Je crois que je vais être obligé de le fouetter.

— Vous ferez bien, Votre Excellence, les corrections sont nécessaires aux animaux domestiques. Elles leur inculquent les principes de l'obéissance…

Dans la rue, Ivan Andreïtch resta longtemps comme dans l'attente d'une attaque d'apoplexie. Il ôta son chapeau, épongea son front où perlait une sueur froide, ferma les yeux, réfléchit et rentra chez lui.

Il eut le plaisir d'apprendre que Glafira Pétrovna était depuis longtemps rentrée du théâtre : « Elle a eu mal aux dents, le docteur mandé en toute hâte lui a posé des sangsues. Elle est couchée et attend monsieur. »

Ivan Andreïtch demanda de l'eau pour se laver les mains et la figure, se fit brosser et se rendit auprès de sa femme.

— Quelle est cette conduite ? Où passez-vous votre temps, monsieur ? Regardez-vous donc : quelle figure vous avez ! Eh quoi ! Votre femme se meurt, et l'on vous cherche en vain par toute la ville ! Où étiez-vous ? à ma poursuite encore, peut-être ! C'est honteux, monsieur ! On vous montrera au doigt bientôt !…

— Ma petite amie…

En ce moment Ivan Andreïtch sentit la nécessité de demander un conseil, ou plutôt une contenance, à son mouchoir de poche. Mais, ô terreur ! avec son mouchoir il sortit de sa poche le cadavre d'Amischka ! — Il avait totalement oublié qu'au moment de l'« assassinat » et pour en cacher les traces, il avait fourré sa victime dans sa poche, d'où maintenant elle ressortait inopinément, comme un spectre.

— Qu'est-ce ? Quelle horreur ! Un petit chien ! Que signifie ?…

— Ma petite amie, répondit Ivan Andreïtch plus mort qu'Amischka, mon petit ange…

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! Chi ! chi !

III

À la fin, Glafira se lasse de se faire poursuivre à travers Pétersbourg par son vieux mari. Elle renonça aux rendez-vous donnés à l'Opéra ou ailleurs et se décida à recevoir ses… amis chez elle. Or, l'excellente femme d'Ivan Andreïtch Schabrine avait six amis ou, pour parler plus franc, six amants. (Il faut bien se reposer le septième jour ! Dieu lui-même… !) Ajoutons qu'elle les avait choisis parmi l'élite pétersbourgeoise. D'ailleurs, nous nous en tiendrons aux deux élus que le lecteur connaît déjà, Alexey Pétrovitch Torogov et Mikhaïl Pavlovitch Bobinitsine. Ces deux jeunes gens très-différents l'un de l'autre donnaient, pour le dire, les deux notes extrêmes de l'octave de Glafira. L'un, Torogov, était toute la douceur, tout l'esprit, tout le dandysme ; mais je crois qu'il payait surtout de mine : très-joli garçon, fine moustache bien cirée, des cheveux coupés à la mode (vous savez ! sur le front), — et la bouche en cœur (on dit aussi en cul de poule, comme il vous plaira). Bobinitsine, au contraire, l'homme à la grosse voix, était beaucoup moins décoratif : un gros et grand gaillard sans nulle grâce, un peu bourru et parlant peu ; j'estime qu'il devait agir davantage. C'était un garçon solide, extrêmement vigoureux. Ivan Andreïtch ne s'en aperçut que trop… mais n'anticipons pas.

Glafira avait calculé qu'elle serait, tout compte fait, plus libre chez elle, du moins une fois qu'elle aurait réussi à donner définitivement le change à Ivan Andreïtch ; car, qu'il la surveillât, qu'il l'épiât, elle n'en doutait point. Elle le haïssait et le méprisait étrangement, — quand il lui arrivait de penser à lui.

— Mon poulet, lui annonça-t-elle un matin, je ne sors plus, j'ai assez du monde ; la vie d'intérieur, voilà ce qu'il me faut.

— Hâ-â-â-h ! dit Ivan Andreïtch avec une profonde admiration.

— Vois-tu ? comme cela t'étonne ! Tu m'as toujours méconnue.

— Mais non ! mais non !… protesta Ivan Andreïtch, qui ne savait trop s'il devait se réjouir ou s'attrister de ce lever d'une nouvelle lune ; mais, ma

chérie, il te faut des distractions… à ton âge…

— Point du tout ; toi seulement, Coco chéri !

— Ô-ô-ô-h !…

Ivan Andreïtch n'en croyait pas ses oreilles.

— Écoute, Cocotte…

— Ah ! ne m'appelez pas comme ça, dit madame Schabrine avec dignité.

— Bien ! bien !

(Les attitudes dignes de sa femme avaient toujours eu sur Ivan Andreïtch un effet irrésistible ; il se hâta de changer de ton.)

— Eh bien, ma chère, je ne puis te dire à quel point ta résolution me comble de joie. Jamais, certes, je ne t'aurais reproché de trop sortir, non…

— Ah ! ah ! ah !

La dame rit à gorge déployée. Ivan Andreïtch s'inquiéta. Pourtant il évita de la questionner au sujet de ce rire.

— …Mais je craignais, reprit-il, que tout cela ne finît par te fatiguer.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Elle se pâmait.

Ivan Andreïtch, très-déconcerté, la regardait se rouler sur le divan où elle était assise, et se sentait horriblement lâche devant cette hilarité énigmatique. Il avait des sueurs froides dans le dos, et il lui semblait que ses cheveux se hérissaient sur sa tête.

— Enfin, ma chère !… éclata-t-il tout à coup.

Mais aussitôt il se calma.

Glafira avait cessé de rire et le considérait fixement.

— C'est-à-dire… non… Je suis bien aise que tu ries… Et moi aussi, je ris… Ta décision me rend si heureux !… Alors tu es dégoûtée des bals et des concerts ?

— Absolument. Je te dis, Coco, que je ne veux plus que toi. Ah ! ah ! ah ! ah !

Une nouvelle crise de rire.

Ivan Andreïtch fronça le sourcil. Mais ce n'était même pas une velléité de révolte, c'était purement nerveux.

— Je trouve cela exagéré… dit-il toutefois avec gravité, et puis on jaserait

: tout Pétersbourg chanterait que je séquestre ma femme… Enfin, tu périrais d'ennui…

— Avec toi, Coco ? Ah ! ah ! ah ! ah !… Au moins, tu ne pèches pas par fatuité ! Ah ! ah ! ah !

Ivan Andreïtch prit le parti de sourire affectueusement.

Il continua :

— Même avec moi, ma bonne amie. Je ne veux certes point te forcer à sortir, mais il faut voir le monde. Si tu ne vas plus chez les gens, au moins reçois-les.

— Non ! s'écria Glafira, en affectant un air grave qui dissimulait mal sa démangeaison de rire, « la vie d'intérieur… la solitude… »

— Je t'en prie, ma petite amie… la princesse Khorokhov…

— Jamais !

— La générale…

— La générale ?… jamais ! Écoutez : il y a quelques personnes que je consentirais à voir encore, mais je suis sûre que celles-là vous déplairaient… vous êtes un tel tyran !… je préfère ne pas insister…

— Comment, ma petite amie, comment peux-tu dire que je suis un tyran ?

Ivan Andreïtch donnait toutes les marques d'un abattement profond.

— D'ailleurs, continua Glafira, vous-même déplaisez à ces gens… il y aurait des conflits… vous êtes si irascible, si violent !… Ah ! si vous me promettiez de ne jamais vous montrer !…

— Comment, ma petite amie ? mais certainement, comme tu voudras… je me montrerai, je ne me montrerai pas… comme tu voudras… Mais… pourrais-je savoir… ?

— Oh ! certainement. M. Bobinitsine…

— Hi ! fit Ivan Andreïtch comme si l'on venait de lui marcher sur le pied.

— Hein ? qu'avez-vous ?

— Rien, ma petite amie. M. Bobinitsine, certainement, un charmant garçon… Je suis enchanté de faire votre connaissance… Bon ! qu'est-ce que je dis ?… C'est-à-dire… je ne sais pas ce que j'ai. Comme il te plaira.

— M. Polienev.

— Aïe !

— Qu'est-ce encore ?

— Rien !… Rien ! M. Polienev aussi ?… Ah ! oui, certainement, M. Bobinitsine… M. Polienev.

— M. Torogov.

— Aïe ! aïe !

— Ah çà, mais qu'avez-vous donc ? On dirait que chacun de ces noms a des épines pour vous.

— Comment donc ! pas du tout… c'est-à-dire oui. M. Bobinitsine, M. Polienev et M. Torogov.

— Et M. Bersenev, et M. Nioutsky, et M. Orsadov.

Ivan Andreïtch se laissa tomber sur un fauteuil ; il contemplait sa femme avec une stupeur admirative. Tout à coup, son visage s'éclaira : en somme, il n'était point fâché de pouvoir surveiller ces gens-là, sans courir.

— Oui, oui, reprit-il, cela te fera du monde. Et quels jours recevras—tu ?

— Les six jours de la semaine, déclara catégoriquement Glafira, en tenant à grand'peine son sérieux.

— Les six jours de… Ah !

— Et dès aujourd'hui, je vais envoyer des lettres ; vous daignerez ne pas oublier qu'on ne doit point vous voir.

— Cependant, ma petite amie… essaya de protester timidement Ivan Andreïtch.

Mais un geste impérieux lui imposa silence.

À quelque temps de là, Glafira avait chez elle, dans son petit salon-boudoir, M. Bobinitsine. De la porte, à la serrure de laquelle Ivan Andreïtch avait l'oreille collée, il entendit cette conversation :

— Non, Mikhaïl Pavlovitch, je ne croirai jamais cela. Il est défiant, soupçonneux, jaloux…

— Et poltron, dit la grosse voix de Bobinitsine.

— Et poltron aussi, peut-être, mais je ne le crois pas si débauché.

« De qui parlent-ils ? » se demandait Ivan Andreïtch.

— C'est comme cela. On l'a surpris sous un lit, sous le lit de la jeune femme d'un très-vieux fonctionnaire perclus de rhumatismes.

« Canaille ! »

— Mais savez-vous, fit la voix claire de Glafira, que si cela était prouvé, cela me donnerait tous les droits contre lui… Et les représailles…

— Certes, madame, tout Saint-Pétersbourg admire votre fidélité envers un homme qui, au vu et au su de tout le monde, vous trompe indignement.

Ivan Andreïtch entendit un petit éclat de rire aussitôt étouffé ; mais ce qu'il ne put entendre, ce furent ces paroles que Bobinitsine dit tout bas en se penchant vers Glafira :

— Écoutez, finissons-en ; ce rôle m'ennuie, je ne suis pas venu pour jouer la comédie. Croyez-vous qu'il soit derrière la porte ?

— N'en doutez pas, répondit Glafira sur le même ton.

— Alors je vais lui écraser le nez, dit Bobinitsine en se levant.

— Non, non, pas encore, je veux d'abord lui donner une leçon.

Le chuchotement s'élevait, Ivan Andreïtch se demandait avec une immense inquiétude ce qu'on pouvait se dire tout bas. Tout à coup la basse-taille de Bobinitsine résonna de nouveau.

— Ah ! par exemple, madame, cela passerait les bornes.

— Je parie.

— Nous allons bien voir, dit Bobinitsine.

Et soudain Ivan Andreïtch entendit tout près de lui la voix terrible éclater comme un tonnerre.

— Non, disait-elle, je ne crois pas qu'un homme d'honneur descende jamais jusqu'à écouter à une porte.

Et aussitôt Ivan Andreïtch, que d'ailleurs la peur paralysait, reçut sur le front, sur son vénérable front déplumé de haut fonctionnaire, la porte, — la porte du boudoir de sa femme ! Il poussa un hurlement de douleur et s'enfuit, la tête dans les épaules. Avant d'avoir atteint l'extrémité du corridor, il entendit encore la grosse voix dire d'un ton d'imperturbable gravité :

— Non, il n'y avait personne.

Puis un joyeux, un impitoyable éclat de rire de Glafira.

Mais ceci n'est encore rien. Le plus grave « accident marital » d'Ivan Andreïtch, l'aventure scandaleuse qui défraya pendant huit jours la gazette pétersbourgeoise eut lieu le lendemain même.

Ce jour-là était « le jour de M. Torogov ». Dans la matinée, le vieux mari,

dont le front, sinon le cœur, n'avait pas encore oublié l'inavouable blessure qu'il avait reçue durant sa faction, s'était montré particulièrement désagréable. Il avait fait d'amères allusions aux visiteurs de Glafira. Enfin elle avait pu comprendre qu'il soupçonnait particulièrement, avec une rancune spéciale (quel esprit pénétrant !), M. Bobinitsine. Il hasarda même de dire « qu'elle ferait peut-être sagement » de renoncer à recevoir tous les jours, « qu'elle ferait mieux de prendre un jeudi ou un samedi ; en un mot, de grouper ses relations ».

Glafira ne répondit point. Elle toisa dédaigneusement le bonhomme, et sans parler sortit du boudoir où il était venu lui donner ces explications. Ivan Andreïtch pensif s'assit sur un large et profond divan que Glafira semblait affectionner, un meuble français qu'elle avait fait venir de Paris ; des ressorts très-doux, capitonnés de velours épais ; de larges franges soyeuses comblaient la distance entre le siége et le sol. Ivan Andreïtch s'abîmait dans ses pensées. Ni lui ni moi ne savons combien de temps il resta seul à méditer sur ses infortunes, sur les vicissitudes de sa vie de vieux mari d'une jeune femme. Tant y a qu'il était encore là, quand il entendit dans le corridor un pas d'homme, puis une voix trop connue. On ne sait pourquoi la pensée de recevoir lui-même M. Torogov fut insupportable à Ivan Andreïtch. Il se leva, considéra avec désespoir la fatale porte qui lui avait donné un si rude baiser, fit deux ou trois tours sur lui-même, avisa les rideaux des fenêtres, mais frémit aussitôt à la pensée qu'on pouvait trop aisément l'y surprendre, et finalement, le bruit des pas s'approchant, se glissa avec l'aisance d'une vieille habitude sous le divan. Il était si troublé que dans le premier moment « il s'arrangea » pour n'occuper que la moitié de la place ; mais bientôt, ayant tâtonné dans la nuit des franges, il s'aperçut qu'il était seul, et cela lui fut une consolation.

Il s'installa même et, par comparaison, trouva sa situation commode, presque agréable.

Cependant M. Torogov s'assit sur le divan.

— Veuillez attendre, barine, elles[4] seront bientôt là.

Glafira ne se fit pas longtemps attendre.

En la voyant entrer, Torogov se lève, le sourire et le baiser aux lèvres ;

mais elle met un doigt sur sa bouche et dit d'un ton affable :

— Soyez le bienvenu, Alexey Pétrovitch. Imaginez-vous que je cherche partout mon mari.

De la main, elle indique le dessous du divan. Torogov ouvre de grands yeux, puis tout à coup, n'y tenant pas, tombe assis sur le divan en pouffant de rire. Glafira fit chorus.

— Mais, demanda Torogov dès qu'il put parler, avez-vous bien regardé sous les lits ? vous savez que c'est la retraite habituelle d'Ivan Andreïtch.

— Voulez-vous bien vous taire ! Que dites-vous là ! Je n'ai jamais cru un mot de cette absurde histoire ; Ivan Andreïtch peut avoir des ridicules, mais je le crois incapable d'inconduite.

— Cette incrédulité vous honore. Pourtant ne laissez pas de regarder sous le lit, je vous le conseille.

Torogov, en insistant ainsi, pensait servir les intentions de Glafira, mais elle avait des projets plus lointains.

— Non, dit-elle, en lui faisant une mine significative ; après tout, il peut être sorti sans que je m'en sois aperçue. Causons. Quand est le prochain bal de Skorpoulov ?

— Dans une quinzaine, chère madame. Irez-vous ?

— Je ne pense pas, vous savez que j'ai renoncé au monde…

— Quoi ! à votre âge ! Mais c'est un crime !

— Je me consacre à soigner mon mari. Il vieillit, je ne puis me le dissimuler ; il a besoin de soins, d'affection. Car je vous répète que je ne crois pas un mot des sottes histoires qu'on raconte. Il m'aime, je l'adore, notre vie est une longue lune de miel.

— Vrai ? Quel charmant tableau ! une idylle, quoi ! Et la fidélité réciproque ?

— Vous pouvez croire, monsieur Torogov, qu'en ce qui me concerne…

— Mais certainement ! Nul n'est mieux en situation que moi pour jurer qu'il n'y a pas de plus précieuse… femme… (il se penche vers Glafira pour lui chuchoter à l'oreille un autre mot), de femme plus vertueuse, dis-je, que vous, chère madame ! Ah ! Ivan Andreïtch est un heureux coquin !

— D'ailleurs, miaule Glafira, il a bien mérité son sort…

Un temps. Les deux bourreaux étouffent de rire et mangent leurs mouchoirs.

— Oh ! certes ! Tout Pétersbourg est unanime pour l'affirmer : Ivan Andreïtch n'a que ce qu'il mérite.

— Un homme très-savant !

— C'est-à-dire, tant il a de science, que ce n'est plus un homme, c'est un puits !

— Et il m'aime !

— À ne pouvoir vous quitter : on conte qu'il vous suit quand vous sortez et vous demande sur son chemin à tous les dvorniks. C'est touchant !

— N'est-ce pas ?

Un silence prolongé.

Les deux interlocuteurs ne peuvent plus parler, ils ont assez à faire d'étouffer leur rire, le divan tremble.

— Imaginez-vous, reprend Glafira un peu calmée, qu'il lui est arrivé hier un petit accident. Il a une grosse bosse sur le front. Je lui demande : « Où t'es-tu fait cela, Coco ? » et il me répond : « Ce n'est rien, c'est contre un mur. — Ou contre une porte ? — Ou contre une porte peut-être. — Vois-tu, lui ai-je dit, tu es trop distrait, tu es toujours absorbé dans des préoccupations de l'ordre le plus élevé, cela te porte malheur. À ton âge, te cogner contre une porte ! — Contre un mur. — Non, lui ai-je dit, je crois plutôt que c'est contre une porte… Il me semble voir, à la forme de la bosse… avec tes distractions, tu te seras fait jeter une porte sur le nez. Sais-tu, ai-je ajouté, que je finirai par croire ce qu'on raconte, et que par distraction encore tu t'es oublié sous un lit ? » Il a ri. Le pauvre cher homme ! il a si bon caractère ! On peut lui faire et lui dire tout ce qu'on veut, il suffit de savoir le prendre. Vous savez que c'est un père pour moi, Alexey Pétrovitch !

— Ah ! un père, dit Torogov en affectant un ton très-grave.

Mais il ne put en dire davantage et cette fois s'étrangla, peu s'en faut, — en avalant dans un spasme un coin de son mouchoir.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvre, et l'on annonce M. Bobinitsine.

— Bonjour, Mikhaïl Pavlovitch ; quel heureux hasard ! dit Glafira en tendant la main à Bobinitsine. (Elle vient de lui envoyer un mot pour le prier

de venir.) Monsieur Bobinitsine et monsieur Torogov, permettez-moi de vous présenter l'un à l'autre ; vous êtes faits pour vous entendre, étant tous deux de très-galants hommes.

— Je crois déjà connaître monsieur, dit Bobinitsine en saluant sèchement.

Torogov s'incline.

— Ne faites donc pas l'enfant, dit Glafira tout bas à Bobinitsine. Vous savez pourquoi je vous ai fait venir. Il est là-dessous, ajouta-t-elle en montrant le divan. Nous allons rire, mais il faut être de bonne humeur.

— Soit, dit Bobinitsine en tendant la main à Torogov.

Glafira les fait asseoir sur le divan et prend place au milieu d'eux.

— Imaginez-vous, commence-t-elle, Mikhaïl Pavlovitch, que j'ai perdu mon mari.

— Bah !

— Comment ! bah !… C'est tout ce que vous trouvez à me dire pour me consoler ?

— Mais, vraiment… êtes-vous sûre…

— Je conseillais à madame, interrompit Torogov, de chercher sous les lits ; elle ne veut pas m'en croire et…

— Taisez-vous, mauvaise langue, dit Glafira en donnant au jeune homme une petite tape sur les doigts.

— Ah ! monsieur connaît aussi cette histoire ? demande Bobinitsine.

— Oui… oui… dit Torogov tout secoué de rire, je la connais… trop… j'étais là.

En ce moment, on entend un léger bruit sous le divan. Les trois compères s'entre-regardent.

— Comment ? minaude Glafira, vous, Alexey Pétrovitch ! Avouez vous-même qu'il n'y a pas de quoi vous en vanter !

— Je l'avoue… j'étais en si mauvaise compagnie ! Certes je donnerais beaucoup pour voir votre vieux barbon…

— Oh ! fit Glafira très-choquée.

— Pardon ! c'est Ivan Andreïtch que je voulais dire. Eh bien, donc, je donnerais beaucoup pour le revoir dans la même position sous un lit ou… sous un divan.

— Par exemple, sous un divan comme celui-ci, confirme Bobinitsine.

— C'est cela, c'est bien cela, sous un divan comme celui-ci, dit Torogov en se baissant pour soulever les franges du divan.

On entend un froissement sur le parquet.

— Imaginez-vous, reprend Torogov, que ce lit sous lequel j'avoue que nous étions deux n'était pas à beaucoup près aussi large que ce divan. Ivan Andreïtch se tenait sur le ventre.

— Ah ! le malheureux ! soupire Glafira… mais non, ce n'est pas possible, je ne vous crois pas…

— Pourtant, si monsieur était là, insinue Bobinitsine avec une pointe d'ironie.

— Et imaginez-vous qu'un petit chien est venu lui manger le nez, oui, oui… comme cela… dit Torogov en se mettant à genoux et en passant sa main sous le divan ; le petit chien jappait, jappait furieusement comme ceci…

Et Torogov se met à faire hou ! hou ! hou ! en se penchant presque jusqu'à terre contre le divan. Glafira et Bobinitsine pensent mourir de rire.

Certes, c'eût été le moment pour Ivan Andreïtch de mettre fin à cette scène ; il ne pouvait plus douter que sa présence sous le divan fût connue. Il n'avait rien de mieux à faire que de se lever avec un visage extrêmement sévère, en homme qui, au moins chez lui, a le droit, quand bon lui semble, de s'étendre sous les lits, voire même sous les divans. Il aurait prié M. Bobinitsine et M. Torogov de vouloir bien sortir et aurait renvoyé Glafira chez sa mère. Mais Ivan Andreïtch était incapable de telles résolutions énergiques. Pour l'instant, d'ailleurs, la peur et la honte lui enlevaient « tous ses moyens ». Il ne put que se tenir coi, espérant sans trop y compter que ses bourreaux se contenteraient de lui avoir fait peur et ne pousseraient pas plus loin leur cruelle plaisanterie.

Torogov se rassied. Tout à coup Bobinitsine cesse de rire.

— Il fait bien chaud ici, dit-il en clignant de l'œil à Glafira. Si nous nous rapprochions de la fenêtre ?

Glafira ne put répondre. Elle devine l'intention de Bobinitsine, et le rire lui coupe la parole.

— Parbleu, dit Torogov, transportons le divan près de la fenêtre…

Madame y consent ?

Glafira se lève sans mot dire. Torogov et Bobinitsine prennent le divan par les deux extrémités et se mettent en devoir de le transporter à l'autre bout de la pièce.

Glafira s'attend à voir son pauvre mari étendu par terre à la place que le divan laisse libre. Quel n'est pas son étonnement ! il n'y a personne ! Seulement, on entend traîner par terre, d'une façon intermittente et saccadée, quelque chose qui doit être, à en juger par le bruit, un talon de botte, peut-être deux talons…

— Qu'est-ce donc ? dit Bobinitsine, quel est ce bruit ? Madame, je crois que votre divan a besoin de quelque réparation. Il y a quelque chose de brisé : n'entendez-vous rien traîner ? Écoutez.

Et Bobinitsine, qui vraisemblablement tient le divan du côté où Andreïtch a la tête, se met à secouer le meuble comme un prunier. Torogov, n'en pouvant plus de rire, ouvre les mains, le divan tombe, et avec le divan le mari cramponné dessous. Un gémissement, puis quelque chose comme le heurt d'un crâne…

Sans les épais tapis qui l'amortirent, le choc eût put avoir de désastreuses conséquences. On releva le divan, sous lequel on trouva Ivan Andreïtch évanoui.

Il va sans dire qu'après ce scandale, Ivan Andreïtch dut se séparer de sa femme, à laquelle il fut, par justice, obligé de faire une pension annuelle de cent mille roubles.

La jalousie !… « Othello n'est pas jaloux », a dit Pouschkine. Cette observation dénote toute la profondeur d'esprit de notre grand poëte. Othello, en effet, est seulement troublé parce qu'il a perdu son idéal. Mais il ne se cache pas, il n'épie pas, il n'écoute pas aux portes. Il est confiant. Il a fallu bien des insinuations, bien des piqûres d'épingle pour l'amener au soupçon. Un vrai jaloux n'est pas ainsi. On ne peut s'imaginer la honte morale et la bassesse où sombre sans remords un jaloux. Non pas qu'il ait nécessairement l'âme vile et banale, au contraire ! Un cœur noble, un amour pur, un dévouement réel peuvent fort bien se cacher sous les tables, acheter des

limiers, épier, vivre dans cette boue de l'espionnage. Othello ne pouvait supporter la pensée même d'une trahison : je ne parle pas de pardonner : supporter seulement. Pourtant son âme est aussi naïve qu'une âme d'enfant. Ce n'est donc pas un véritable cas de jalousie : car il y a bien des compromissions possibles avec la jalousie. Ce sont les plus jaloux qui pardonnent le plus vite, et les femmes le savent bien : ils peuvent, après une scène d'ailleurs excessivement tragique, pardonner une trahison presque évidente, presque immédiate ; ils pardonnent les étreintes, les baisers qu'ils ont vus eux-mêmes, en se disant pour se consoler que « c'est peut-être pour la dernière fois que le rival s'en ira pour toujours à l'autre bout du monde, ou bien qu'ils emmèneront la bien-aimée quelque part où elle ne soit plus exposée à le rencontrer ». Il va sans dire que la réconciliation dure une heure, car le rival disparaîtrait-il, le jaloux en inventerait un second. Or que vaut un amour qu'il faut épier, espionner ? Mais un vrai jaloux ne comprendra jamais cette question.

[1] Expression russe.

[2] Proverbes russes.

[3] Nom commun des chats en Russie.

[4] Les domestiques russes parlent de leur maître ou de leur maîtresse à la troisième personne du pluriel.

L’Arbre de Noël et le Mariage

L’Arbre de Noël et le Mariage (Iolka i svadba), écrit en 1848, a paru dans «Les Annales de la Patrie» en septembre 1848, t. LX, sous le titre: L’Arbre de Noël et le Mariage.

Ces jours-ci, j'ai vu un mariage… ou plutôt non; je vous parlerai de l'arbre de Noël. La cérémonie que je viens de voir était splendide: elle m'a beaucoup plu, mais l'autre fête avait été bien plus intéressante encore; et vous verrez pourquoi ce mariage m'a rappelé l'arbre de Noël.

Donc, il y a de cela cinq ans environ, j'assistais à une fête donnée à l'occasion de Noël. Le personnage qui m'avait invité était un homme d'affaires important, disposant de capitaux, de protections et de relations. De sorte que cette réunion de bambins n'était, au fond, qu'un prétexte choisi par les parents afin de discuter des questions d'intérêts comme par hasard et de façon inattendue.

Comme je suis étranger aux affaires, j'avais passé ma soirée un peu à l'écart de ces débats, m'occupant surtout à regarder et observer.

Aussi ne fus-je pas long à remarquer un autre invité qui, tout comme moi, semblait être tombé au milieu de cette fête d'une manière assez intempestive. C'était un individu de haute taille, maigre, très sérieux et vêtu avec élégance. Il paraissait cependant loin de toute joie, car aussitôt qu'il se fût retiré dans un coin, sa bouche cessa de sourire tandis que ses sourcils noirs et fournis se fronçaient d'une façon inquiétante.

On voyait qu'en dehors de l'hôte il ne connaissait personne dans la salle et que, tout en s'ennuyant, il avait décidé de jouer jusqu'au bout son rôle d'homme heureux.

J'appris plus tard que c'était un provincial qu'une grosse affaire avait appelé dans la capitale. Comme il était porteur d'une lettre de recommandation pour notre hôte, celui-ci le protégeait, sans aucune espèce d'exagération, et, par politesse, l'avait invité à sa soirée enfantine.

On ne jouait pas aux cartes, on ne lui avait pas offert de cigares et personne ne lui ayant parlé – on avait peut-être reconnu l'oiseau à son plumage – mon homme était obligé, pour se donner une contenance, de lisser sans cesse ses favoris, d'ailleurs vraiment beaux. Mais il le faisait avec tant d'application qu'on aurait pu croire que les favoris étaient venus au monde d'abord et qu'ensuite on avait désigné ce monsieur pour les lisser.

En dehors de ce personnage, qui prenait ainsi part à la joie familiale du

brasseur d'affaires, père de cinq beaux petits garçons bien nourris, mon attention se fixa sur un autre monsieur d'un genre totalement différent.

C'était un dignitaire et on l'appelait Julian Mastakovitch. Ainsi qu'on pouvait le constater de prime abord, on le traitait en invité de marque: il se trouvait être vis-à-vis de l'hôte, dans les mêmes rapports que celui-ci avec l'homme aux favoris.

Les maîtres de la maison ne cessaient de l'accabler de mille et mille prévenances. On le soignait, on le faisait boire et on amenait vers lui nombre de gens pour les lui présenter. Je remarquai même que l'hôte eut des larmes aux yeux lorsque, à la fin de la soirée, Julian Mastakovitch daigna émettre l'affirmation qu'il n'avait, depuis longtemps, passé de moments aussi agréables.

Il me faut avouer la peur que je ressentis de me trouver face à face avec un personnage aussi important. Aussi, après avoir admiré les enfants, je me retirai dans un petit salon et je me réfugiai derrière un massif de plantes, qui occupait près de la moitié de la pièce.

Les enfants qui semblaient n'attacher aucune importance aux recommandations de leurs gouvernantes, ne voulaient certes en rien ressembler aux grandes personnes. Ils me parurent être très gentils; en quelques minutes, à peine, ils dépouillèrent tout l'arbre de ses bonbons et de ses friandises. Puis ils s'employèrent activement à démolir les jouets, avant même d'apprendre à qui chacun de ceux-ci était destiné.

Un petit garçon aux cheveux bouclés et aux yeux noirs me parut particulièrement agréable: décidé à tout prix à me tuer avec son fusil de bois, il me poursuivit jusqu'à ma cachette. Mais, celle qui attirait le plus mon attention fut sa sœur, âgée de onze ans, belle comme un amour, silencieuse et pâle avec de grands yeux rêveurs. Elle avait sans doute été offensée par quelque bambin, car s'étant réfugiée dans le petit salon où je me trouvais, elle s'y cantonna dans un coin pour s'occuper de sa poupée. J'avais entendu des invités désigner un riche négociant comme étant son père; un autre prétendait qu'elle aurait bien trois cent mille roubles de dot. Comme je regardais le groupe; qui s'intéressait particulièrement à ce dernier renseignement, mon regard tomba sur Julian Mastakovitch. Celui-ci, les mains derrière le dos et la

tête penchée sur le côté, écoutait attentivement le bavardage de ces messieurs.

Plus tard, je ne pus qu'admirer la sagesse des hôtes en ce qui concerne la distribution des cadeaux aux enfants. La fillette qui, déjà, avait trois cent mille roubles de dot, reçut la plus belle poupée de la collection et ainsi de suite: la valeur du jouet diminuant en proportion de la moindre importance pécuniaire des parents. Enfin le dernier des heureux fut un petit gamin de dix ans, maigre, roussâtre, la figure couverte de taches de son: il reçut un petit livre de rien du tout, dont le texte parlait de la grandeur de la nature, de larmes, de tendresse, etc., et qui ne renfermait pas même la moindre image.

Je ne fus pas long à apprendre que le petit était fils de l'institutrice des enfants de mon hôte, pauvre veuve qui n'avait que ce garçonnet craintif et hébété.

Il était vêtu d'une malheureuse petite blouse de nankin et, quand il eut pris possession de son cadeau, il erra longuement autour des autres jouets; on voyait son envie de s'amuser avec les autres enfants, mais il n'osait le faire, se rendant sans doute compte de sa situation inférieure.

J'aime beaucoup observer les enfants et je trouve que ce qu'il y a de plus curieux en eux ce sont justement ces premières manifestations de leur vie indépendante. Je remarquai donc que le petit garçon roussâtre, enthousiasmé par la vue des jouets destinés aux autres enfants et particulièrement par le théâtre où il voulait peut-être jouer un rôle, était parfaitement décidé à accomplir quelques petites platitudes. Souriant, interpellant les autres enfants, il donna sa pomme à un petit gros qui portait déjà un mouchoir rempli de friandises. Plus tard il ne se refusa même pas de servir de monture à l'un de ses camarades à seule fin de ne pas se voir éloigné du théâtre. Mais malgré toutes ces concessions, il reçut bientôt une tripotée d'un garçon plus grand que lui. Cependant n'osant point pleurer, car sa mère, l'institutrice, arrivait et lui ordonnait de ne pas empêcher les enfants de jouer. Après une longue pose vers la porte, il rejoignit la petite fille qui, très bonne sans doute, ne le chassa point et tous deux s'appliquèrent activement à vêtir la belle poupée.

*

Cantonné depuis une demi-heure dans mon réduit, derrière le massif de plantes, j'étais occupé à écouter la conversation du petit garçon et de la

fillette à trois cent mille roubles de dot, quand, soudain, je vis entrer Julian Mastakovitch. Celui-ci, profitant de la bataille qui venait d'éclater entre les enfants dans le grand salon, s'était, lui aussi, réfugié dans le petit. Je venais de l'apercevoir causant longuement avec le papa du futur riche parti et il restait songeur, ayant l'air de compter sur ses doigts.

— Trois cents… trois cents, murmurait-il. Onze… douze… treize… etc. … Seize! Cela fait cinq ans. Admettons quatre du cent… cinq fois douze cela ferait soixante… de ces soixante, admettons que dans cinq ans tout cela fasse quatre cent mille, oui… mais cette canaille ne prête certainement pas à quatre du cent! Huit et même dix, s'il vous plaît! Donc, cinq cent mille au bas mot… le restant en chiffons.

Ayant terminé ses comptes, le dignitaire se moucha et voulut déjà quitter la pièce quand soudain son regard tomba sur la petite fille. J'étais sans doute bien dissimulé par les plantes car il ne me vit point, mais je vis aussitôt une singulière agitation se peindre sur ses traits. Était-ce le calcul qui agissait ou bien autre chose? Mais il se frotta les mains avec satisfaction et au moment où il lançait un regard décisif sur la future fiancée, son agitation grandit encore.

Avant de se diriger vers l'endroit où se trouvaient les deux enfants, il inspecta les alentours d'un rapide coup d'œil. Puis, marchant sur la pointe des pieds, comme s'il s'était senti en faute, Julian Mastakovitch s'approcha du petit couple. Un sourire doucereux fleurissant sa figure ronde, il se baissa pour déposer un tendre baiser sur la tête de la fillette.

Celle-ci, qui ne s'attendait pas à cette attaque brusquée, poussa un cri de surprise.

— Et que faites-vous donc ici, charmante enfant? Chuchota-t-il.

Tout en se retournant encore une fois il tapota la joue de l'enfant.

— Nous jouons…

Julian Mastakovitch lança au garçonnet un coup d'œil dépourvu d'aménité.

— Avec lui?

Puis s'adressant au petit chevalier servant:

— Tu devrais aller au salon, mon petit, dit-il d'un ton sévère.

Voyant que, silencieux, le garçonnet ne le quittait pas des yeux, de guerre lasse, Julian Mastakovitch inspecta à nouveau les alentours et s'inclinant vers la petite fille:

— C'est une poupée que vous avez là, n'est-ce pas, chère petite enfant?

— Une poupée, répondit la fillette qui, visiblement se sentait mal à son aise.

— Et savez-vous, chère enfant, avec quoi est faite votre poupée?

— Non, je ne sais pas, répondit-elle la tête baissée.

— Avec des chiffons, petite chérie…

Ici, Julian Mastakovitch lança de nouveau au petit garçon un dur regard.

— Tu devrais aller voir tes camarades, dit-il.

Les deux enfants se serrèrent l'un contre l'autre: ils ne voulaient certes pas se séparer.

— Et savez-vous pourquoi on vous a fait cadeau de cette poupée? Questionna Julian Mastakovitch d'une voix plus basse.

— Je ne sais pas.

— C'est parce que vous êtes une enfant très gentille.

Ce disant, le dignitaire, dont l'émoi n'était plus à dissimuler, regarda tout autour de lui et, baissant de plus en plus la voix qui maintenant tremblait:

— M'aimerez-vous, chère petite fille, si je viens rendre visite à vos parents?

Julian Mastakovitch voulut encore une fois embrasser la fillette, mais le petit garçon roussâtre, voyant que celle-ci était sur le point de pleurer, la prit par le bras et se mit lui-même à sangloter comme par compassion.

Mon personnage devint rouge de colère.

— Va-t'en d'ici, garnement, cria-t-il. Va-t'en rejoindre tes camarades.

— Non, il ne faut pas qu'il s'en aille! Partez vous-même, s'écria la petite à travers ses larmes. Laissez-le, laissez-le.

*

Un bruit à la porte l'ayant fait tressaillir, Julian Mastakovitch se redressa, mais, plus effrayé encore que lui, le petit garçon cherchait déjà à gagner la porte. Il s'en allait doucement, en frôlant les murs. Pour ne pas éveiller de soupçons le dignitaire jugea bon de quitter, lui aussi, le petit salon. Il était

rouge comme une écrevisse et s'étant, en passant, regardé dans la glace, il parut tout confus. Avait-il honte de sa précipitation? Il se pouvait que, le calcul sur les doigts l'ayant séduit, il eût agi comme un gamin en voulant aborder l'objet de ses rêves qui ne pouvaient devenir réalité que dans cinq ans seulement.

Je suivis l'homme respectable dans la salle à manger où je vis un spectacle étrange: pourpre de colère, Julian Mastakovitch cherchait à effrayer le garçonnet, qui ne savait plus où se cacher.

— Que fais-tu ici, garnement? Va-t-en, va-t'en, indigne, tu voles des fruits? Va-t'en, va-t'en, miteux, va-t'en, je te dis!

Terrorisé, le petit se décida à une action désespérée: il tenta de se dissimuler sous la table. Mais son persécuteur ayant sorti de sa poche un long mouchoir de batiste, le secouait sous la table en essayant d'atteindre le délinquant.

Il nous faut remarquer ici que Julian Mastakovitch était un homme bien nourri, tout rouge de figure, petit, avec un ventre rond sur des cuisses très grasses.

Transpirant, suffoquant, il se démenait sans résultat. Enfin, possédé par un sentiment de colère et – qui sait? – de jalousie peut-être, il était devenu autant dire enragé.

N'en pouvant plus, j'éclatai d'un rire homérique. C'est alors que Julian Mastakovitch, qui venait seulement de m'apercevoir, se sentit visiblement très gêné, malgré sa dignité, d'autant plus que l'hôte apparaissait dans la porte d'en face. Le gamin, sorti de dessous la table, essuyait ses genoux. Quant à Julian Mastakovitch il s'empressait de porter à son nez le mouchoir qu'il tenait par un coin.

Étonné de nous avoir rencontrés tous les trois dans une situation aussi étrange, l'amphitryon nous regarda d'un œil inquiet; mais aussitôt en homme qui connaît la vie, il profita de l'occasion qui le rapprochait du dignitaire.

— Et voici le petit garçonnet, dit-il en désignant le petit rouquin; c'est de lui que j'ai eu l'honneur de vous entretenir…

— Ah, ah! Fit Julian Mastakovitch, qui n'était pas encore revenu de son émotion.

— C’est le fils de notre institutrice, continua l’autre, en employant un ton de solliciteur, pauvre veuve d’un fonctionnaire honnête; et voilà pourquoi Julian Mastakovitch, s’il était en votre pouvoir…

— Ah!… non, non, interrompit vivement le petit homme rond; non, non, excusez-moi, Philippe Alexiéivitch, c’est impossible. Je me suis déjà renseigné. Il n’y a pas de place, et s’il y en avait une, il y a déjà dix candidats ayant plus de droits que lui. Très navré, très navré…

— C’est dommage, dit l’hôte. C’est un petit garçon très gentil, silencieux, obéissant…

— Un petit polisson, je crois, répondit Julian Mastakovitch la bouche tordue dans un rictus mauvais; va-t’en, qu’est-ce que tu as à rester là? Va-t en retrouver tes camarades.

Ne pouvant plus se retenir, le dignitaire me lança un coup d’œil inquiet.

Quant à moi, sentant qu’il m’était impossible de paraître indifférent, j’éclatai de rire dans la figure de l’homme rondelet, ce que voyant celui-ci se retourna pour demander à l’hôte quel était cet étrange jeune homme.

Ils murmurèrent quelques mots entre eux et sortirent.

À mon tour, je retournai au salon. Le grand homme, flanqué de l’hôte et de l’hôtesse, entouré des pères et des mères de famille, parlait avec emphase à une dame devant laquelle on l’avait amené. Celle-ci tenait par la main la petite fille avec qui, dix minutes auparavant, Julian Mastakovitch avait eu la scène décrite ci-dessus.

Maintenant il se répandait en compliments sur la beauté, les talents et la bonne éducation de l’enfant. La mère écoutait tout cela les larmes aux yeux. Je vis aussi que les lèvres du père tremblaient dans un sourire ému, tandis que notre amphitryon ne pouvait pas cacher la joie que lui causaient ces épanchements. Les invités eux-mêmes se joignaient à cet enthousiasme et les jeux des enfants avaient cessé pour ne pas déranger la conversation. Jusqu’à l’air de la salle qui paraissait saturé de respect.

J’entendis que la mère de l’enfant, émue jusqu’au fond de l’âme par les compliments qui lui avaient été prodigués, invitait en termes choisis le grand homme à bien vouloir honorer leur maison de sa précieuse amitié. Julian Mastakovitch répondit avec une émotion sincère et les invités se répandirent

aussitôt en d'infinis éloges de l'hôte, de l'hôtesse, du négociant, de sa femme, de leur petite fille et surtout de Julian Mastakovitch.

— Ce monsieur est-il marié? Demandai-je aussitôt à l'un des convives qui se trouvait le plus près de Julian Mastakovitch.

L'homme rondelet qui avait sans doute entendu ma question, me mesura d'un regard mauvais.

— Non, répondit mon voisin, très vexé de cette question qu'il estimait indélicate, et que j'avais lancée avec intention.

*

Or, il y a quelques jours, je passais devant l'église, quand mon attention fut attirée par un grand rassemblement de voitures. Une foule stationnait sur la place. On parlait d'un grand mariage. La journée était sombre, la neige tombait imperceptiblement. Pris de curiosité je pénétrai dans le temple et du regard je recherchai le fiancé: c'était un petit homme rond? Bien nourri, pourvu d'un ventre proéminent et portant de nombreuses décorations. Il courait, se démenait, donnait des ordres. Enfin, un murmure s'éleva parmi l'assistance: on venait d'introduire la fiancée.

Jouant des coudes, je pris place au premier rang et mon regard tomba sur une beauté splendide, à l'aurore de son printemps. Elle était cependant pâle et triste. Son regard distrait errait sur l'entourage et il me sembla que ses yeux étaient rouges de pleurs. La pureté antique de ses traits donnait à sa beauté un aspect indiciblement solennel. Mais perçant à travers cette sévérité et cette tristesse, quelque chose d'enfantin et d'infiniment naïf semblait demander grâce. On disait qu'elle avait à peine atteint sa seizième année.

Ayant regardé le fiancé, je reconnus en lui le brave Julian Mastakovitch que je n'avais pas revu depuis cinq ans. Puis mon regard retourna vers la jeune fille et…

Mon Dieu!… sans chercher à voir davantage je me précipitai vers la sortie, poursuivi par le vague murmure de la foule entassée.

— La fiancée a bien cinq cent mille roubles de dot… sans compter les chiffons!… entendis-je.

Une fois dans la rue je songeai:

— Le calcul avait été juste!…

L’ARBRE DE NOËL

…Dans une grande ville, à la veille de Noël, par un froid vif, je vois un jeune enfant, tout petit encore, de six ans, peut-être moins même, pas assez grand pour qu’on le fasse déjà mendier, mais assez pour que dans un an ou deux on l’y envoie assurément. Cet enfant se réveille un matin dans une cave humide et froide. Il est enveloppé d’une sorte de méchante petite robe de chambre et frissonne. Sa respiration sort en vapeur blanche: il est assis dans un coin, sur une malle; pour se désennuyer, il active exprès l’haleine de sa bouche, et s’amuse à la voir s’échapper. Mais il a très-faim. Plusieurs fois déjà depuis le matin il s’est approché du lit de planches recouvert d’une paillasse mince comme un crêpe, où est couchée sa mère malade, la tête appuyée, en guise d’oreiller, sur un paquet de hardes.

Comment est-elle là? Elle sera venue probablement, avec son enfant, d’une ville étrangère, et elle sera tombée malade. La propriétaire du taudis a été, il y a deux jours, arrêtée et menée au poste; c’est fête ce jour-là, et les autres locataires sont sortis. Cependant, un de ces porte-nippes est resté couché depuis vingt-quatre heures, ivre-mort avant d’avoir attendu la fête. D’un autre coin sourdent les plaintes d’une vieille de quatre-vingts ans, percluse de rhumatismes. Cette vieille a été bonne d’enfant jadis, quelque part; maintenant elle se meurt toute seule, elle geint, gémit, grogne après le petit, qui commence à craindre d’approcher du coin où elle râle. Il a bien trouvé à boire dans le corridor, mais il n’a pu mettre la main sur le moindre croûton de pain, et, pour la dixième fois, il vient réveiller sa mère. C’est qu’il finit par prendre peur en cette obscurité; la soirée est déjà avancée, et on n’allume pas de feu. Il trouve à tâtons le visage de sa mère et s’étonne qu’elle ne bouge plus et qu’elle soit devenue aussi froide que la muraille. «Il fait donc si froid!» pense-t-il. Il reste quelque temps sans bouger, la main sur l’épaule de la morte, puis il se met à souffler dans ses doigts pour les réchauffer, et, rencontrant sa petite calotte sur le lit, il cherche doucement la porte et sort du sous-sol. Il serait sorti plus tôt s’il n’avait eu peur du grand

chien qui, là-haut, sur le palier, à la porte du voisin, aboie toute la journée. Mais le chien n'est plus là, et voici l'enfant dans la rue. – «Mon Dieu! Quelle ville! Jamais encore il n'a vu rien de pareil. Là-bas, d'où il vient, la nuit, il fait bien plus noir, il n'y a qu'une lanterne pour toute la rue; de petites maisons basses en bois, fermées avec des volets; dans la rue, dès qu'il fait noir, personne; tout le monde s'enferme chez soi; seulement une foule de chiens qui hurlent, des centaines, des milliers de chiens qui hurlent et aboient toute la nuit. Mais en revanche, là-bas, il faisait si chaud! Et l'on donnait à manger. Ici, mon Dieu! Comme ce serait bon de manger! Quel tapage, ici, quel tonnerre! Quelle lumière et quel monde! Que de chevaux et de voitures! Et le froid, le froid! Le corps des chevaux las fume froid, et leurs naseaux brûlants soufflent blanc; leurs fers sonnent sur le pavé à travers la neige molle. Et comme tout le monde se bouscule!… Mon Dieu! Que je voudrais manger! Un petit morceau de quelque chose… Voilà que ça me fait mal aux doigts…»

*

Un garde de paix vient de passer et a tourné la tête pour ne pas voir l'enfant.

«Voilà encore une rue,… oh! Qu'elle est large! On va m'écraser ici, pour sûr; Comme ils crient tous, comme ils courent, comme ils roulent… et de la lumière, et de la lumière! Et ça, qu'est-ce que c'est? Oh! Quel grand carreau! Et derrière le carreau, une chambre, et dans la chambre un arbre qui monte jusqu'au plafond; c'est l'arbre de Noël… et que de lumières sous l'arbre! Il y en a, des papiers d'or et des pommes! Et tout autour des poupées, des petits dadas. Il y a des petits enfants dans la chambre, bien habillés, tout propres; ils rient, ils jouent, ils mangent, ils boivent des choses. Voilà une petite fille qui se met à danser avec le petit garçon: comme elle est jolie, la petite fille! Voilà de la musique, on entend à travers le verre…»

L'enfant regarde, admire, et il rit déjà; il ne sent plus de mal aux doigts ni aux pieds, les doigts de sa main sont devenus tout à fait rouges, il ne peut plus les plier, et cela lui fait mal de les remuer… mais voilà tout à coup qu'il sent qu'il a mal aux doigts: il pleure et s'éloigne. Il aperçoit, à travers une autre vitre, une autre pièce et encore des arbres et des gâteaux de toutes sortes

sur la table, des amandes rouges, jaunes. Quatre belles dames sont assises, et quand quelqu'un arrive, on lui donne du gâteau; et la porte s'ouvre à chaque instant, il entre beaucoup de messieurs. Le petit s'est glissé, a ouvert tout à coup la porte et est entré. Oh! Quel bruit on a fait en le voyant, quelle agitation! Aussitôt une dame s'est levée, lui a mis un kopeck dans la main, et lui a ouvert elle-même la porte de la rue. Comme il a eu peur!

*

Le kopeck lui est tombé des mains et a résonné sur la marche de l'escalier: il ne pouvait plus serrer ses petits doigts rouges assez pour tenir la pièce. Il sortit en courant, l'enfant, et marcha vite, vite. Où allait-il? Il ne savait pas. Il voudrait bien pleurer encore, mais il a trop peur. Et il court, il court, il souffle dans ses mains. Et le chagrin le prend: il se sent si seul, si effaré! Et soudain, mon Dieu! Qu'est-ce donc encore? Une foule de gens qui se tiennent là et admirent: «À une fenêtre, derrière le carreau, trois poupées, jolies, habillées de riches petites robes rouges et jaunes, et tout à fait, tout à fait comme si elles étaient vivantes! Et ce petit vieux assis qui semble jouer sur un violon. Il y en a aussi deux autres, debout, qui jouent sur de petits, petits violons et remuent la tête en mesure. Ils se regardent l'un l'autre, et leurs lèvres bougent: ils parlent vraiment! Seulement on ne les entend pas à travers le verre.» Et l'enfant pense d'abord qu'ils sont vivants, et quand il comprend que ce sont des poupées, il se met à rire. Jamais il n'a vu de pareilles poupées, et il ne savait pas qu'il y en avait comme ça! Et il voudrait pleurer, mais c'est si drôle, elles sont si drôles, ces poupées!

*

Tout à coup, il se sent saisi par son vêtement; il y a près de lui un grand méchant garçon qui lui assène un coup de poing sur la tête, lui arrache sa calotte, et lui donne un croc-en-jambe.

Il tombe, l'enfant. En même temps, on crie; il reste un moment tout roide de frayeur, puis il se lève d'un bond et il court, court, enfile une porte cochère, quelque part, et se cache dans une cour, derrière un tas de bois: «Ici l'on ne me trouvera pas; il fait sombre ici.»

Il s'accroupit et se recroqueville; dans sa frayeur, il peut à peine respirer.

Et, subitement, il sent un bien-être: ses petites mains et ses petits pieds ne

lui font plus du tout mal, et il a chaud, chaud comme près d'un poêle, et tout son corps tressaille. «Ah! Il va s'endormir! Comme il fait bon dormir ici! Je resterai ici un peu, et puis j'irai encore voir les poupées», pensait le petit, et il sourit au souvenir des poupées. «Tout à fait comme si elles étaient vivantes!…»

Puis, voilà qu'il entend la chanson de sa mère. «Maman, je dors… ah! Comme on est bien ici pour dormir!»

— Viens chez moi, petit garçon, voir l'arbre de Noël, fit une voix douce.

Il pensa d'abord que c'était sa mère; mais non, ce n'était pas elle.

Qui donc l'appelle? Il ne voit pas. Mais quelqu'un se penche sur lui et l'enveloppe dans l'obscurité; et lui, il tend la main et… tout à coup… Oh! Quelle lumière! Oh! Quel arbre de Noël! Non, ce n'est pas un arbre de Noël, il n'en a jamais vu de semblable!

Où se trouve-t-il maintenant? Tout reluit, tout rayonne, et des poupées tout autour; mais non, pas des poupées, des petits garçons, des petites filles, seulement ils sont bien brillants. Tous ils tournent autour de lui, ils volent, ils l'embrassent, le prennent, l'emportent, et lui-même s'envole. Et il voit sa mère le regarder et lui rire gaiement.

— Maman! Maman! Ah! Comme il fait bon ici! Lui crie le petit. Et de nouveau il embrasse les enfants et il voudrait bien leur raconter l'histoire des poupées derrière le carreau. Qui êtes-vous, petites filles? Demande-t-il en riant et en les aimant.

C'est l'arbre de Noël à Jésus.

Chez Jésus, ce jour-là, il y a toujours un arbre de Noël pour les petits enfants qui n'ont pas leur arbre à eux…

Et il apprit que tous ces petits garçons et toutes ces petites filles étaient des enfants comme lui, les uns morts de froid dans les corbeilles où on les a abandonnés à la porte des fonctionnaires de Saint-Pétersbourg, les autres morts en nourrice dans les isbas sans air des Tchaukhnas, quelques-uns morts de faim au sein tari de leur mère, pendant la famine, d'autres empoisonnés par l'infection des wagons de troisième classe. Tous sont ici maintenant, tous des petits anges maintenant, tous chez Jésus, et Lui-même parmi eux, étendant sur eux les mains, les bénissant, eux et les pécheresses leurs

mères…

Et aussi les mères de ces enfants sont là, à l'écart, et pleurent; chacune reconnaît son fils ou sa fille, et les enfants volent vers elles, les embrassent, essuient leurs larmes avec leurs petites mains, et les supplient de ne pas pleurer, car ils se sentent si bien là…

Et en bas, le matin, le concierge a trouvé le petit cadavre de l'enfant réfugié dans la cour, refroidi derrière la pile de bois. On a trouvé aussi sa mère…

Elle était morte avant lui; tous les deux se sont revus dans les cieux, dans la maison du Seigneur…

Calcul exact

Il y a peu de jours, j'assistais à un mariage… Mais non, je préfère vous raconter un «arbre de Noël». Le mariage m'a plu fort, c'était bien joli; mais l'autre événement est plus intéressant encore. C'est ce mariage d'ailleurs qui m'a rappelé cet arbre de Noël. Voici la chose.

La veille du nouvel an, — il y a cinq ans de cela, — j'avais été invité à un bal d'enfants. Le bal se donnait chez un homme d'affaires connu, très-répandu dans le monde. On pouvait se douter que ce bal n'était qu'un prétexte de réunion pour les grandes personnes, dans un but intéressé. Moi qui n'étais pas de cette société et qui n'avais point d'affaires à traiter, je pus assister à la soirée en spectateur. Il y avait là un personnage inconnu qui était venu comme moi participer à cette fête de famille…

C'est lui que je vis tout d'abord. Un homme de haute taille, maigre, très-sérieux, convenablement vêtu. Mais on se rendait aisément compte qu'il restait, lui aussi, étranger à la fête. Dès qu'il pouvait se retirer dans un coin isolé, il cessait de sourire, fronçait ses sourcils noirs et épais. J'appris par la suite qu'il habitait la province et qu'il était venu dans la capitale pour une affaire très-compliquée. Il avait présenté au maître de la maison une lettre de recommandation, et il avait été invité par politesse. On ne lui proposa pas de jouer aux cartes, on ne lui offrit pas de cigares, personne ne lui parlait. (On devinait sans doute l'oiseau à son plumage.) Et l'inconnu, ne sachant que faire de ses mains, caressait continuellement ses favoris, — de très-beaux favoris, — et il les tirait avec tant de soin qu'on eût pu croire que ses favoris étaient nés avant lui et qu'il n'était venu qu'après, pour les soigner.

Une autre figure m'intéressa. Une tout autre figure, un personnage! On l'appelait Julian Mastakovitch. Dès le premier regard, on démêlait bien l'hôte honoré: il était pour le maître ce que celui-ci était à l'inconnu. Le maître et la maîtresse lui disaient des mots affables, le faisaient boire, le choyaient, lui présentaient les autres invités et ne le leur présentaient pas. Je remarquai même que le maître de la maison eut les larmes aux yeux quand Julian Mastakovitch vint à dire qu'il n'avait pas encore passé d'aussi agréable

soirée. Je me sentais mal à l'aise auprès d'un tel personnage, de sorte qu'après avoir regardé les enfants, je me retirai dans un petit salon complètement vide. Là, je m'assis dans une sorte de serre qui occupait à peu près la moitié de la pièce.

Les enfants étaient charmants, et décidément ne consentaient pas à n'être que les copies des grands, malgré tous les sermons des mères et des gouvernantes. Ils dévalisèrent en rien de temps l'arbre jusqu'au dernier bonbon, et eurent le temps de casser à moitié les joujoux avant qu'ils leur eussent été méthodiquement distribués. Je remarquai un très-joli gamin avec de longs cheveux frisés: il avait voulu absolument me tuer avec un fusil de bois. Mais sa sœur surtout fit ma conquête, une fillette de onze ans, «belle comme un Amour», douce, pâle, avec de grands yeux rêveurs, un peu à fleur de tête. Elle avait dû être, d'une façon quelconque, molestée par les autres enfants, car elle finit par venir toute seule jouer à la poupée dans le salon où je m'étais retiré.

Les hôtes se montraient avec considération un riche entrepreneur, le père de la petite fille; quelqu'un remarqua tout bas qu'il avait déjà mis de côté pour elle une dot de trois cent mille roubles. Je me retournai pour voir qui ce détail impressionnait le plus, et mon regard tomba sur Julian Mastakovitch, qui, les mains croisées au dos, écoutait avec une attention extrême le bavardage de ses voisins.

Je ne pus assez admirer la sagesse des maîtres quand il fallut procéder à la distribution des joujoux. La petite fille qui avait déjà trois cent mille roubles de dot reçut une très-riche poupée. Les cadeaux suivaient ensuite une progression descendante, selon la fortune et la dignité des parents. Le dernier des enfants, un gamin de dix ans, maigriot et rousseau, reçut seulement un petit livre qui traitait des «beautés de la nature» et était plein de récits touchants: pas une gravure, pas même une vignette. Il avait pour mère la gouvernante de la maison. Il portait une petite veste en drap très-simple. Il prit son livre et rôda longtemps autour des joujoux. Il aurait bien voulu jouer avec les autres enfants, mais n'osait pas. On voyait qu'il sentait et comprenait sa situation.

J'aime beaucoup observer les enfants. Il est curieux de voir se manifester

en eux pour la première fois une volonté indépendante.

Je remarquai que le petit rousseau était si fasciné par les joujoux, particulièrement par le théâtre où il rêvait de jouer, lui aussi, un rôle, qu'il se décida à flagorner ses camarades, souriant, faisant le joli. Il donna une pomme à un gros garçonnet qui avait un mouchoir plein de cadeaux. Il monta même dans ses bras un bébé sur le théâtre, ayant trouvé ce moyen pour s'y faire tolérer. Mais un instant après un méchant gamin le frappa. L'enfant n'osa pas pleurer. Sa mère, la gouvernante, vint et lui ordonna de ne pas empêcher les enfants de jouer. Il se retira aussitôt dans le salon ou était la petite fille. Elle se montra plus abordable, et tous deux se mirent à habiller la riche poupée.

J'étais assis depuis une demi-heure dans la serre, et je somnolais presque en écoutant la conversation des deux enfants, le rousseau et la dot de trois cent mille roubles, qui s'agitaient autour de la poupée, quand tout à coup Julian Mastakovitch entra. J'avais remarqué, un instant auparavant, qu'il parlait avec animation au papa de la riche fiancée future, — un gros homme dont il venait de faire la connaissance: la conversation avait pour objet la valeur comparée des fonctions d'État.

Il restait rêveur et semblait compter quelque chose sur ses doigts.

— Trois cent… trois cent…, murmurait-il. Onze… douze… treize… seize — cinq ans. Admettons à 4 pour 100, 12… 5 fois 12, 60, et un an 60… Eh bien, admettons qu'il y aura en tout, dans cinq ans, 400… Oui, voilà… Mais lui, il ne prend pas 4, le misérable, c'est peut-être 8 ou 10 pour 100… Enfin, supposons cinq cents, 500,000, c'est sûr… Hum! Eh bien, le reste pour les chiffons… Hum!

Après avoir fait ces réflexions, il se moucha et allait sortir de la chambre, quand tout à coup il aperçut la petite fille et s'arrêta. (Il ne me voyait pas, j'étais caché par les plantes.) Il me parut très-émotionné. Était-ce son calcul qui l'agitait? Il se frottait les mains et ne pouvait tenir en place. Il jeta un regard décidé sur sa fiancée future. Il allait s'approcher d'elle, mais il examina tout d'abord la chambre autour de lui. Puis, sur la pointe des pieds, comme s'il se fût senti coupable, il vint à l'enfant, avec un sourire, s'inclina et lui baisa les cheveux. La fillette, surprise, jeta un cri.

— Que faites-vous ici, ma chère enfant? Demanda-t-il à voix basse, tout en regardant autour de lui et en donnant des petites tapes sur les joues de l'enfant.

— Nous jouons…

— Ah! Avec lui?

Julian Mastakovitch regarda de travers le gamin.

— Retourne donc dans le salon, mon ami, dit-il au garçonnet.

Le gamin le regardait en silence avec de grands yeux. Julian Mastakovitch examina encore tout autour de lui et se pencha vers la fillette.

— Qu'avez-vous là, ma chère enfant? Demanda-t-il. Une poupée?

— Une poupée, répondit la fillette timidement.

— Une poupée!… Savez-vous, ma chère enfant, en quoi votre poupée est faite?

— Je ne sais pas…

— Mais de petits chiffons, ma petite âme… Garçon, tu ferais bien d'aller rejoindre tes petits camarades au salon, reprit Julian Mastakovitch en dévisageant sévèrement l'enfant.

Mais la fillette et le gamin froncèrent les sourcils et se saisirent les mains. Ils ne voulaient pas se séparer.

— Et savez-vous pourquoi l'on vous a donné cette poupée? Reprit Julian Mastakovitch en baissant de plus en plus la voix.

— Je ne sais pas.

— Parce que vous avez été sage et obéissante pendant toute la semaine.

À ce moment, Julian Mastakovitch, de plus en plus ému, regarda une dernière fois autour de lui, et, baissant encore davantage la voix:

— M'aimerez-vous, demanda-t-il, chère petite fille, quand je viendrai en visite chez vos parents?

En disant cela, Julian Mastakovitch fit mine d'embrasser de nouveau la fillette; mais le rousseau, la voyant au moment de pleurer, lui prit les mains et se mit à geindre par sympathie pour elle.

Julian Mastakovitch se fâcha.

— Va-t'en! Va-t'en d'ici! Va-t'en! Va au salon avec tes camarades!

— Mais non, il ne faut pas! Il ne faut pas! Allez-vous-en vous-même, dit

la fillette. Laissez-le! Laissez-le!

Elle allait pleurer.

Un bruit se fit à la porte. Julian Mastakovitch redressa aussitôt avec terreur sa majestueuse stature. Mais le rousseau eut plus peur que lui, et abandonnant la fillette, rasant les murs, s'enfuit dans la salle à manger. Pour ne laisser aucune prise au soupçon, Julian Mastakovitch passa aussi dans la salle à manger. Il était rouge comme la crête d'un coq et se sentit gêné en se regardant dans la glace. Il regrettait peut-être son impatience. Peut-être s'était-il laisse trop «emballer» par les calculs qu'il avait faits sur ses doigts, car n'avait-il pas agi imprudemment, comme un gamin? Quelle hâte! Pourquoi ainsi secrètement aborder le sujet, puisque cette fillette ne pourrait être un réel sujet avant au moins cinq ans?

Je suivis l'honorable personnage au buffet, et j'assistai à un étrange spectacle. Julian Mastakovitch, cramoisi de dépit, faisait des grimaces épouvantables au petit rousseau, qui, s'éloignant toujours davantage, ne savait où se cacher.

— Va-t'en! Que fais-tu ici? Va-t'en, misérable! Tu voles des fruits, n'est-ce pas? Va-t'en, misérable! Morveux! Va rejoindre tes camarades!

Le gamin, prenant un parti désespéré, essaye de se cacher sous la table. Alors son bourreau, très-exalté, tire son mouchoir et se met à fouetter le gamin.

Il faut remarquer que Julian Mastakovitch était un peu obèse. Il suait, soufflait et se congestionnait terriblement. Enfin, l'indignation et peut-être, — qui sait? — la jalousie l'enrageaient.

J'éclatai de rire.

Julian Mastakovitch se retourna et, malgré toute son importance, ne put cacher une certaine gêne.

À ce moment entra par l'autre porte le maître de la maison.

Le gamin sortit de dessous la table en serrant ses genoux et ses coudes. Julian Mastakovitch s'empressa de porter son mouchoir à son nez.

Le maître de la maison nous regarda tous trois avec surprise. Mais, en homme au fait des choses, il profita d'une circonstance qui lui offrait un tête-à-tête avec son hôte.

— Voilà! C'est ce gamin-là, dit-il en montrant le rousseau, dont j'ai eu l'honneur de vous parler…

— Ah! Fit Julian Mastakovitch.

— Le fils de la gouvernante de mes enfants… continua le maître de la maison sur le ton de la prière. Une pauvre femme, une veuve, épouse d'un honnête tchinovnik… Donc… Julian Mastakovitch… s'il est possible…

— Ah! Non, non! S'écria vivement Julian Mastakovitch. Non! Excusez-moi, Philippe Alexeïevitch. Cela ne se peut. J'ai pris des informations, il n'y a pas de vacances, et, y en aurait-il, il y a déjà dix candidats qui ont plus de droits que lui. Je regrette beaucoup, je regrette beaucoup.

— C'est dommage… C'est un enfant tranquille, réservé.

— Un espiègle! Je l'ai observé, dit Julian Mastakovitch. Va-t'en, gamin! Pourquoi restes-tu là? Va rejoindre tes camarades.

À ce moment, il ne put s'empêcher de me regarder du coin de l'œil. Je ne pus me retenir non plus, et je lui ris au nez. Julian Mastakovitch se détourna aussitôt, et demanda d'une voix très-haute à Philippe Alexeïevitch:

— Quel est cet étrange jeune homme?

Puis ils se mirent à parler bas et quittèrent la chambre. Je les suivis des yeux: Julian Mastakovitch écoutait en hochant la tête d'un air méfiant.

Après avoir ri à mon aise, je rentrai au salon. Là, l'honorable personnage, entouré de pères et de mères de famille, de la maîtresse et du maître de la maison, parlait avec animation à une dame. Celle-ci tenait par la main la fillette à la poupée. Maintenant Julian Mastakovitch louait la beauté, la grâce et l'éducation de la chère enfant.

La mère l'écoutait les larmes aux yeux, le père souriait. Tout le monde sympathisait à cette joie de famille. Le jeu des enfants en était interrompu. Il planait dans l'air de la respectabilité. J'entendis ensuite que la mère de l'intéressante fillette, touchée aux larmes, pria Julian Mastakovitch de lui faire l'honneur de vouloir bien venir souvent dans leur maison. Avec quel enthousiasme il accepta cette invitation!

— Est-ce que ce monsieur est marié? Demandai-je à haute voix à une personne de ma connaissance qui se trouvait auprès de Julian Mastakovitch.

Julian Mastakovitch me jeta un regard perçant et furieux.

— Non, répondit mon ami, très-chagriné de ma maladresse.

Il y a peu de jours donc, je passais devant l'église de ***. La foule et les voitures attirèrent mon attention. On parlait d'un mariage. La journée était triste. Il faisait frais. Je suivis, pour y chercher une distraction, la foule dans l'église, et je vis les nouveaux mariés. Le marié était un petit homme ventru. Il courait sinueusement çà et là en donnant des ordres. Enfin, le bruit se répandit que la fiancée était arrivée. Je me faufilai à travers la foule, et j'aperçus une merveilleuse beauté de seize ans à peine. Mais cette beauté était pâle et triste, distraite. Il me semblait même que ses yeux étaient rouges de larmes récentes. La sévérité antique de tous les traits de son visage donnait à leur régularité une impression solennelle, grave même. Mais à travers cette tristesse et cette gravité, perçait encore la naïveté d'une physionomie enfantine, et il semblait que ce visage d'enfant demandât silencieusement grâce.

Après avoir considéré avec attention le marié, je reconnus tout à coup en lui Julian Mastakovitch, que je n'avais pas vu depuis cinq ans juste. Je regardai alors la jeune fille… Mon Dieu! — Je sortis vivement de l'église. On disait dans la foule que la fiancée avait cinq cent mille roubles de dot… et tant pour les chiffons!

«Le calcul était très exact», pensai-je en sortant.

Les Nuits blanches

Table des matières

PREMIÈRE NUIT
DEUXIÈME NUIT
HISTOIRE DE NASTENKA
TROISIÈME NUIT
QUATRIÈME NUIT
LE MATIN

Et n’était-ce pas sa part de bonheur,
Vivre seulement un instant
Dans l’intimité de ton cœur?
Ivan TOURGUENEFF.

PREMIÈRE NUIT[339]

La nuit était merveilleuse – une de ces nuits comme notre jeunesse seule en connut, cher lecteur. Un firmament si étoilé, si calme, qu'en le regardant on se demandait involontairement: Peut-il vraiment exister des méchants sous un si beau ciel? – et cette pensée est encore une pensée de jeunesse, cher lecteur, de la plus naïve jeunesse. Mais puissiez-vous avoir le cœur bien longtemps jeune!

En pensant aux «méchants», je songeai, non sans plaisir, à la façon dont j'avais employé la journée qui venait de finir. Dès le matin, j'avais été pris d'un étrange chagrin: il me semblait que tout le monde me fuyait, m'abandonnait, qu'on me laissait seul. Certes, on serait en droit de me demander: Qui est-ce donc ce «tout le monde»? Car, depuis huit ans que je vis à Pétersbourg, je n'ai pas réussi à me faire un seul ami. Mais qu'est-ce qu'un ami? Mon ami, c'est Pétersbourg tout entier. Et s'il me semblait ce matin que «tout le monde» m'abandonnait, c'est que Pétersbourg tout entier s'en était allé à la campagne. Je m'effrayais à l'idée que j'allais être seul. Depuis déjà trois jours, cette crainte germait en moi sans que je pusse me l'expliquer, et depuis trois jours j'errais à travers la ville, profondément triste, sans rien comprendre à ce qui se passait en moi. À Nevsky, au jardin, sur les quais, plus un seul visage de connaissance. Sans doute, pas un ne me connaît parmi ces visages de connaissance, mais moi je les connais tous et très particulièrement; j'ai étudié ces physionomies, j'y sais lire leurs joies et leurs tristesses, et je les partage. Je me suis lié d'une étroite amitié (peu s'en faut du moins, car nous ne nous sommes jamais parlé) avec un petit vieillard que je rencontrais presque tous les jours, à une certaine heure, sur la Fontanka. Un vénérable petit vieillard, toujours occupé à discuter avec lui-même, la main gauche toujours agitée et, dans la droite, une longue canne à pomme d'or. Si quelque accident m'empêchait de me rendre à l'heure ordinaire à la Fontanka j'avais des remords, je me disais: Mon petit vieillard a le spleen. Aussi étions-nous vivement tentés de nous saluer, surtout quand nous nous

trouvions tous deux dans de bonnes dispositions. Il n'y a pas longtemps, – nous avions passé deux jours entiers sans nous voir, – nous avons fait ensemble simultanément, le même geste pour saisir nos chapeaux. Mais nous nous sommes rappelé à temps que nous ne nous connaissions pas et nous avons échangé seulement un regard sympathique.

Je suis très bien aussi avec les maisons. Quand je passe, chacune d'elles accourt à ma rencontre, me regarde de toutes ses fenêtres et me dit: «Bonjour! Comment vas-tu? Moi, grâce à Dieu, je me porte bien. Au mois de mai on m'ajoutera un étage.» Ou bien: «Comment va la santé? Demain on me répare.» Ou bien: «J'ai failli brûler, Dieu! Que j'ai eu peur!» etc. D'ailleurs, je ne les aime pas toutes également, j'ai mes préférences. Parmi mes grandes amies, j'en sais une qui a l'intention de faire, cet été, une cure chez l'architecte: je viendrai certainement tous les jours dans sa rue, exprès pour voir si on ne la soigne pas trop, car ces médecins-là!… Dieu la garde!

Mais je n'oublierai jamais mon aventure avec une très jolie maisonnette rose tendre, une toute petite maison en pierre qui me regardait avait tant d'affection et avait pour ses voisines, mesquines et mal bâties, tant d'évident mépris, que j'en étais réjoui chaque fois que je passais auprès d'elle. Un certain jour, ma pauvre amie me dit avec une inexprimable tristesse: «On me peint en jaune! Les brigands! Les barbares! Ils n'épargnent rien, ni les colonnes, ni les balustrades…» et en effet mon amie jaunit comme un citron. On eût dit que la bile se répandait dans son corps! Je n'eus plus le courage d'aller la voir, la pauvre jolie ainsi défigurée, ma pauvre amie peinte aux couleurs du Céleste Empire!…

Vous comprenez maintenant, lecteur, comment je connais tout Pétersbourg.

Je vous ai déjà dit les trois journées d'inquiétude que je passai à chercher les causes du singulier état d'esprit où je me trouvais. Je ne me sentais bien nulle part, ni dans la rue ni chez moi. Que me manque-t-il donc? Pensais-je, pourquoi suis-je si mal à l'aise? Et je m'étonnais de remarquer, pour la première fois, la laideur de mes murs enfumés et du plafond où Matrena cultivait des toiles d'araignées avec grand succès. J'examinais mon mobilier, meuble par meuble, me demandant devant chacun: N'est-ce pas là qu'est le

malheur? (Car, en temps normal, il suffisait qu'une chaise fût placée autrement que la veille pour que je fusse hors de moi.) Puis je regardais par la fenêtre… Rien, nulle nouvelle cause d'ennui. J'imaginai d'appeler Matrena et de lui faire des reproches paternels au sujet de sa saleté en général et des toiles d'araignées en particulier; mais elle me regarda avec stupéfaction et c'est tout ce que j'obtins d'elle; elle sortit de la chambre sans me répondre un seul mot. Et les toiles d'araignées ne disparaîtront jamais.

C'est ce matin seulement que j'ai compris de quoi il s'agissait: hé! Hé! Mais… ils ont tous fichu le camp à la campagne!… (Passez-moi ce mot trivial, je ne suis pas en train de faire du grand style.) Oui, tout Pétersbourg est à la campagne… Et aussitôt chaque gentleman honorable, je veux dire d'extérieur comme il faut, qui passait en fiacre, se transformait à mes yeux en un estimable père de famille qui, après ses occupations ordinaires, s'en allait légèrement dans sa maison familiale, à la campagne. Tous les passants, depuis trois jours, avaient changé d'allure et tout en eux disait clairement: Nous ne sommes ici qu'en passant, et dans deux heures nous serons partis.

S'il s'ouvrait dans ma rue une fenêtre où d'abord avaient tambouriné de petits doigts blancs comme du sucre, puis d'où sortait une jolie tête de jeune fille qui appelait le marchand de fleurs, il ne me semblait pas du tout que la jeune fille prétendît se faire, avec ces fleurs, un printemps intime dans son appartement étouffant de Saint-Pétersbourg, cela signifiait au contraire: «Ces fleurs! Ah! Bientôt, j'irai les reporter dans les champs!»

Plus encore, – car j'ai fait des progrès dans ma nouvelle découverte, – je sais déjà, rien qu'à l'aspect extérieur, discerner dans quelle villa telle personne demeure. Les habitants de Kamenni, des îles Aptekarsky ou de la route de Petergov, se distinguent par des manières recherchées, d'élégants costumes d'été et de jolies voitures. Les habitants de Pargolovo et au delà ont un caractère particulier de sagesse et de bonne tenue. Ceux des îles Krestovsky ont une imperturbable gaîté.

Rencontrais-je une procession de charretiers qui marchaient paresseusement, les guides dans leurs deux mains, auprès de leurs charrettes chargées de montagnes de meubles, tables, chaises, divans turcs et pas turcs, ustensiles de ménage, le tout terminé assez souvent par une cuisinière qui,

assise au sommet du tas, couvait les biens de ses maîtres; regardais-je glisser sur la Neva des bateaux eux aussi chargés de meubles: charrettes et bateaux se multipliaient à mes yeux, il me semblait que toute la ville s'en allait, que tout déménageait par caravanes, que la ville allait être déserte. J'en étais attristé, offensé. Car moi, je ne pouvais aller à la campagne! J'étais pourtant prêt à partir avec chaque charrette, avec chaque monsieur un peu cossu qui louait une voiture. Mais pas un, pas un seul ne m'invitait. On eût dit que tous m'oubliaient, comme si j'étais pour eux un étranger!

Je marchais beaucoup, longtemps, de sorte que je finissais par ne plus savoir où j'étais, quand j'aperçus les fortifications. Immédiatement je me sentis joyeux. Je m'engageai à travers les champs et les prairies, je n'éprouvais aucune fatigue. Il me semblait même qu'un lourd fardeau tombait de mon âme. Tous les gens en carrosses me regardaient avec tant de sympathie qu'un peu plus ils m'auraient salué. Tous étaient contents, je ne sais pourquoi; tous fumaient de beaux cigares. Moi j'étais heureux. Je me croyais tout à coup transporté en Italie, tant la nature m'étonnait, pauvre citadin à demi malade, à demi mort de l'atmosphère empoisonnée de la ville.

Il y a quelque chose d'ineffablement touchant dans notre campagne pétersbourgeoise, quand, au printemps, elle déploie soudain toute sa force, s'épanouit, se pare, s'enguirlande de fleurs. Elle me fait songer à ces jeunes filles languissantes, anémiées, qui n'excitent que la pitié, parfois l'indifférence, et brusquement, du jour au lendemain, deviennent inexprimablement merveilleuses de beauté: vous demeurez stupéfaits devant elles, vous demandant quelle puissance a mis ce feu inattendu dans ces yeux tristes et pensifs, qui a coloré d'un sang rose ces joues pâles naguère, qui a répandu cette passion sur ces traits qui n'avaient pas d'expression, pourquoi s'élèvent et s'abaissent si profondément ces jeunes seins? Mon Dieu! Qui a pu donner à la pauvre fille cette force, cette soudaine plénitude de vie, cette beauté? Qui a jeté cet éclair dans ce sourire? Qui donc fait ainsi étinceler cette gaîté? Vous regardez autour de vous, vous cherchez quelqu'un, vous devinez… Mais que les heures passent et peut-être demain retrouverez-vous le regard triste et pensif d'autrefois, le même visage pâle, les mêmes allures timides, effacées: c'est le sceau du chagrin, du repentir, c'est aussi le regret

de l'épanouissement éphémère… et vous déplorez que cette beauté se soit fanée si vite: quoi! Vous n'avez pas même eu le temps de l'aimer!…

Je ne rentrai dans la ville qu'assez tard; dix heures sonnaient. La route longeait le canal; c'est un endroit désert à cette heure… Oui, je demeure dans la banlieue la plus reculée.

Je marchais en chantant. Quand je suis heureux je fredonne toujours. C'est, je crois, l'habitude des hommes qui, n'ayant ni amis ni camarades, ne savent avec qui partager un moment de joie.

Mais ce soir-là me réservait une aventure.

À l'écart, accoudée au parapet du canal, j'aperçus une femme. Elle semblait examiner attentivement l'eau trouble. Elle portait un charmant chapeau à fleurs jaunes et une coquette mantille noire.

«C'est une jeune fille et sûrement une brune,» pensai-je.

Elle semblait ne pas entendre mes pas et ne bougea point quand je passai auprès d'elle en retenant ma respiration et le cœur battant très fort.

«C'est étrange, pensai-je; elle doit être très préoccupée.»

Et tout à coup je m'arrêtai, il me semblait avoir entendu des sanglots étouffés.

«Je ne me trompe pas, elle pleure.»

Un instant de silence, puis encore un sanglot. Mon Dieu! Mon cœur se serra. Je suis d'ordinaire très timide avec les femmes, mais dans un pareil moment!… – Je retournai sur mes pas, je m'approchai d'elle et j'aurais certainement prononcé le mot: «Madame,» si je ne m'étais rappelé à temps que ce mot est utilisé au moins dans mille circonstances analogues par tous nos romanciers mondains. Ce n'est que cela qui m'arrêta, et je cherchais un mot plus rare quand la jeune fille m'aperçut, se redressa et glissa vivement devant moi en longeant le canal. Je me mis aussitôt à la suivre. Mais elle s'en aperçut, quitta le quai, traversa la rue et prit le trottoir. Je n'osais traverser la rue à mon tour, mon cœur sautait dans ma poitrine comme un oiseau en cage. Heureusement le hasard me vint en aide.

Sur le trottoir où marchait l'inconnue et tout près d'elle surgit un monsieur en frac; d'un âge «sérieux»: on n'eût pu dire, par exemple, que sa démarche aussi fût sérieuse. Il se dandinait en rasant prudemment les murs.

La jeune fille filait droit comme une flèche, d'un pas à la fois précipité et peureux, comme font toutes les jeunes filles qui veulent éviter qu'on leur offre de les accompagner; et certes, avec son allure mal assurée, le monsieur dont l'ombre se dandinait sur les murs n'eût pu la rejoindre s'il ne s'était brusquement mis à courir. Elle allait comme le vent, mais son persécuteur gagnait du terrain, il était déjà tout près d'elle, elle jeta un cri, et… Je remerciai la destinée pour l'excellent bâton que je tenais dans ma main droite. En un instant je fus de l'autre côté, le monsieur prit en considération l'argument irréfutable que je lui proposai, se tut, recula et, seulement quand nous l'eûmes distancé, se mit à protester en termes assez énergiques; mais ses paroles se perdirent dans l'air.

— Prenez mon bras, dis-je à l'inconnue.

Elle passa silencieusement sous mon bras sa main tremblante encore de frayeur. Ô le monsieur inattendu! Comme je le bénissais!

Je jetai un rapide regard sur elle. Elle était brune comme je l'avais deviné, et fort jolie. Ses yeux étaient encore mouillés de larmes, mais ses lèvres souriaient. Elle me regarda furtivement, rougit un peu et baissa les yeux.

— Vous voyez! Pourquoi m'aviez-vous repoussé? Si j'avais été là, rien ne serait arrivé…

— Mais je ne vous connaissais pas, je croyais que vous aussi…

— Me connaissez-vous davantage, maintenant?

— Un peu. Par exemple, vous tremblez, pensez-vous que je ne sache pas pourquoi?

— Oh! Vous avez deviné du premier coup! M'écriai-je transporté de joie que la jeune fille fût si intelligente, car l'intelligence et la beauté vont très bien ensemble. – Oui, vous avez deviné à qui vous aviez affaire. C'est vrai, je suis timide avec les femmes. Je suis même plus ému maintenant que vous ne l'étiez, vous, quand ce monsieur vous a fait peur. C'est comme un rêve… Non, c'est plus qu'un rêve, car jamais, même en rêve, il ne m'arrive de parler à une femme.

— Que dites-vous? Vraiment?

— Oui. Si mon bras tremble, c'est que jamais encore une aussi jolie petite main ne s'y est appuyée. Je n'ai pas du tout l'habitude des femmes… J'ai

toujours vécu seul. Aussi je ne sais pas leur parler. Peut-être bien vous ai-je déjà dit quelque sottise; parlez franchement, vous le pouvez, je ne suis pas susceptible…

— Vous n'avez pas dit de sottise, pas du tout, au contraire, et puisque vous voulez que je vous parle franchement, je vous dirai qu'une telle timidité plaît aux femmes, et si vous voulez tout savoir je vous dirai encore qu'elle me plaît particulièrement. Aussi je vous permets de m'accompagner jusqu'à ma porte.

— Mais, dis-je étouffant de joie, vous m'en direz tant que je cesserai d'être timide et alors, adieu tous mes avantages…

— Des avantages! Quels avantages? Pourquoi faire? Voilà qui n'est pas bien.

— Pardon… Mais comment voulez-vous que je ne désire pas…

— Plaire, n'est-ce pas?

— Eh bien! Oui. Oui, soyez bonne, au nom de Dieu! Écoutez. J'ai vingt-six ans et personne encore ne m'a aimé. Comment donc pourrais-je parler adroitement et à propos? Pourtant il faut que je parle, j'ai envie de tout vous dire, à vous… Mon cœur crie, je ne puis me taire… Mais le croiriez-vous… pas une seule femme, jamais, jamais… et pas un ami! Et tous les jours je rêve qu'enfin je vais rencontrer quelqu'un, je rêve, je rêve… et si vous saviez combien de fois j'ai été amoureux de cette façon!

— Mais comment? De qui?

— De personne, idéalement. Ce sont des figures de femmes aperçues en rêve. Mes rêves sont des romans entiers. Oh! Vous ne me connaissez pas… Il est vrai, – et il ne se pouvait autrement, – j'ai rencontré deux ou trois femmes, mais quelles femmes! Ah! L'éternel pot-au-feu!… Mais vous ririez si je vous racontais que j'ai plusieurs fois fait le rêve que je parlais, dans la rue, à une dame du plus grand monde. Oui, dans la rue, tout simplement: la dame était seule et moi je lui parlais respectueusement, timidement, passionnément. Je lui disais: que je me perds dans la solitude, qu'il ne faut pas me renvoyer, que nulle femme ne m'aime, que c'est le devoir de la femme de ne pas repousser la prière d'un malheureux, que je lui demande tout au plus deux paroles de sœur, deux paroles compatissantes, qu'elle doit

donc m'écouter, qu'elle peut rire de moi s'il lui plaît, mais qu'il faut qu'elle m'écoute, qu'il faut qu'elle me rende l'espérance que j'ai perdue… Deux paroles, seulement deux paroles et puis ne la revoir plus jamais!… Mais vous riez… Du reste ce que je dis est en effet très risible.

— Ne vous fâchez pas. Ce qui me fait rire, c'est que vous êtes votre propre ennemi. Si vous essayiez vous réussiriez peut-être, même si la scène se passait dans la rue. Plus c'est simple et plus c'est sûr. Pas une femme de cœur, pourvu qu'elle ne fût ni sotte ni, en ce moment même, de mauvaise humeur, n'oserait vous refuser les deux paroles que vous implorez. Pourtant, qui sait? Peut-être vous prendrait-on pour un fou. J'ai jugé d'après moi, – car moi je sais bien comme vivent les gens sur la terre…

— Oh! Je vous remercie, m'écriai-je. Vous ne pouvez comprendre le bien que vous venez de me faire!

— Bon, bon… Mais dites-moi, à quoi avez-vous vu que je suis une femme avec laquelle… eh bien, une femme digne… digne… d'attention et d'amitié? En un mot pas… pot-au-feu, comme vous dites? Pourquoi vous êtes-vous décidé à vous approcher de moi?

— Pourquoi? Mais… vous étiez seule, ce monsieur trop entreprenant… il faisait nuit, convenez que c'était le devoir…

— Mais non, auparavant déjà, là, de l'autre côté, vous vouliez m'aborder…

— Là, de l'autre côté?… Mais vraiment, je ne sais comment vous répondre, je crains… Savez-vous? Je me sentais aujourd'hui très heureux. La marche, les chansons que je me suis rappelées, la campagne… jamais je ne me suis senti si bien. Voyez… cela m'a semblé peut-être… pardonnez-moi si je vous le rappelle, j'ai cru vous avoir entendu pleurer, et moi… je n'ai pu supporter cela, mon cœur s'est serré. Ô mon Dieu! étais-je coupable d'avoir pour vous une pitié fraternelle!… Pouvais-je vous offenser en m'approchant de vous malgré moi?

— Taisez-vous… dit la jeune fille en baissant les yeux et en me serrant la main. J'ai eu tort de parler de cela, mais je suis contente de ne pas m'être trompée sur vous… Eh bien, me voici chez moi. Il faut traverser cette petite ruelle et il n'y a plus que deux pas. Adieu. Merci.

— Alors, nous ne nous verrons plus jamais, c'est fini?

— Voyez-vous! Dit en riant la jeune fille, vous ne vouliez d'abord que deux mots, et maintenant… Du reste, nous nous reverrons peut-être…

— Je viendrai ici demain… Oh! Pardon, je suis déjà exigeant.

— Oui, vous n'avez pas de patience, vous ordonnez presque…

— Écoutez-moi, interrompis-je, je ne puis pas ne pas venir ici demain. Je suis un rêveur, j'ai si peu de vie réelle, j'ai si peu de moments comme celui-ci, que je ne puis pas ne pas les revivre dans mes rêves. Je rêverai de vous toute la nuit, toute la semaine, toute l'année. Je viendrai ici demain, absolument, précisément ici, demain, à la même heure et je serai heureux de m'y souvenir de la veille… Cette place m'est déjà chère. – J'ai deux ou trois endroits pareils dans Pétersbourg. Dans l'un d'eux j'ai pleuré… d'un souvenir. Qui sait? Il y a dix minutes, vous aussi vous pleuriez peut-être pour quelque souvenir. Peut-être autrefois avez-vous été très heureuse ici?

— Je viendrai peut-être aussi demain à dix heures, je vois que je ne peux plus vous le défendre… Mais, il ne faut pas venir ici. Ne pensez pas que je vous fixe un rendez-vous, je prévois seulement que j'aurai à venir ici pour mes affaires, mais… eh bien, franchement, je ne serai pas fâchée que vous y veniez aussi. D'abord je puis avoir encore des désagréments comme aujourd'hui, mais laissons cela… En un mot, je voudrais tout simplement vous voir… pour vous dire deux mots. N'allez pas me juger mal pour cela. Ne pensez pas que je donne si facilement des rendez-vous; je ne vous aurais pas dit cela si… mais que cela reste un secret, c'est la condition…

— Une convention, dites tout de suite que c'est une condition! Je consens à tout, m'écriai-je transporté, à tout, je réponds de moi, je serai obéissant, respectueux… vous me connaissez.

— C'est précisément parce que je vous connais que je vous invite demain; mais vous, prenez garde à cette autre condition tout à fait capitale (je vais vous parler franchement): ne devenez pas amoureux de moi, cela ne se peut pas, je vous assure; pour l'amitié je veux bien, voici ma main; mais l'amour, non, je vous en prie.

— Je vous jure…

— Ne jurez pas, vous êtes inflammable comme la poudre… Ne m'en

veuillez pas pour vous avoir dit cela, si vous saviez… Moi non plus je n'ai personne au monde à qui faire une confidence, demander un conseil; vous, vous êtes une exception, je vous connais comme si nous étions des amis de vingt ans… n'est-ce pas que vous ne me trahirez pas?

— Vous verrez! Mais comment vivre encore tout ce grand jour?

— Dormez bien, bonne nuit, et rappelez-vous que j'ai déjà confiance en vous. Dites, on n'a pas à rendre compte de tous ses sentiments, même d'une sympathie fraternelle? C'est vous qui m'avez dit cela, et vous l'avez si bien dit que la pensée m'est venue aussitôt de me confier à vous et de vous dire…

— Quoi, mon Dieu! Dire quoi?

— À demain! Que cela reste un secret jusqu'à demain! Ça vaudra mieux pour vous! Ça ressemblera mieux à un roman!

— Peut-être vous dirai-je demain… tout, et peut-être ne vous dirai-je rien! Je veux d'abord causer avec vous, vous mieux connaître.

— Moi, déclarai-je avec décision, je vous raconterai demain toute mon histoire! Mais quoi donc? Quelque chose de merveilleux se passe en moi. Où suis-je donc? Mon Dieu! Eh bien! N'êtes-vous pas contente maintenant de ne pas vous être fâchée tout à l'heure, de ne pas m'avoir repoussé dès le premier mot? En deux minutes vous m'avez rendu heureux pour toute la vie, oui heureux! Vous m'avez réconcilié avec moi-même! Vous avez peut-être éclairci tous mes doutes! S'il me revient des instants semblables… Eh bien, je vous dirai demain tout, vous saurez tout, tout…

— Alors c'est vous qui commencerez?

— Entendu.

— Au revoir!

— Au revoir!

Et nous nous séparâmes. J'errai toute la nuit, je ne pouvais me décider à rentrer…

«À demain!»

DEUXIÈME NUIT

— Eh bien! Vous voyez que vous vivez encore! Dit-elle en riant et en me serrant les deux mains.

— Je suis ici depuis deux heures. Savez-vous ce que je suis devenu toute cette journée?

— Oui, oui, je le sais… Mais savez-vous, vous, pourquoi je suis venue? Ce n'est pas pour bavarder comme hier. Désormais il faut agir plus sagement; j'ai beaucoup réfléchi à tout cela.

— En quoi donc plus sagement? Je ferai ce que vous voudrez, mais je vous jure que je n'ai jamais été si sage.

— C'est possible. Mais d'abord je vous prie de ne pas me serrer si fort les mains; ensuite… ensuite j'ai beaucoup pensé à vous aujourd'hui.

— Et…?

— Voici. J'ai décidé que je ne vous connais pas encore, que j'ai agi hier comme un enfant, et il va sans dire que j'ai fini par accuser mon bon cœur, que je me suis louée moi-même comme il arrive toujours quand nous commençons à nous analyser; de sorte que, pour réparer ma faute, je veux prendre sur vous les renseignements les plus minutieux. Mais comme je ne puis m'adresser à un autre que vous-même, eh bien! Quel homme êtes-vous? Racontez-moi votre histoire.

— Mon histoire! M'écriai-je terrifié, je n'en ai pas.

— Mais vous me la promettiez hier. Et puis on a toujours une histoire. Vous avez vécu sans histoire? Comment avez-vous fait?

— Eh bien! J'ai vécu sans histoire! J'ai vécu pour moi-même, c'est-à-dire seul; seul! Seul tout à fait. Comprenez-vous ce que signifie ce mot?

— Comment, seul! Vous n'avez jamais vu personne?

— Beaucoup de monde, – voilà: toujours seul.

— Alors vous ne parlez à personne.

— Rigoureusement à personne.

— Mais quel homme! Expliquez-vous! Attendez, je devine: vous avez

probablement une babouschka, comme la mienne; elle est aveugle et jusqu'à ces derniers temps elle ne me laissait pas sortir; J'en désapprenais à parler. Il y a deux ans, j'étais en train de faire des étourderies, et alors elle épingla ma robe à la sienne, et vous voyez nos journées… elle tricote des bas, quoique aveugle, et moi je lui fais la lecture à haute voix. Je suis restée près de deux ans épinglée comme ça.

— Ah! Mon Dieu! Quel malheur! Mais non, je n'ai pas de babouschka.

— Et si vous n'en avez pas, pourquoi donc restez-vous chez vous?

— Écoutez. Voulez-vous savoir qui je suis?

— Je vous le demande.

— Dans le véritable sens du mot?

— Dans le plus véritable sens du mot.

— Eh bien voilà: je suis un type.

— Un type! Quel type? S'écria la jeune fille en se mettant à rire comme si elle n'en avait pas eu, depuis tout un an, l'occasion. Mais vous êtes très amusant! Tenez! Voici un banc! Asseyons-nous; personne ne passe, personne ne nous entendra. Commencez votre histoire, car vous me trompiez, vous avez une histoire! D'abord, qu'est-ce qu'un type?

— Un type, c'est un homme ridicule! Répondis-je en commençant à rire, gagné par son rire d'enfant, c'est un caractère! C'est un… Mais savez-vous ce que c'est qu'un rêveur?

— Un rêveur! Permettez! Je suis moi-même un rêveur! Que de choses il me passait par la tête pendant les longues journées près de ma babouschka! Ils allaient loin, mes rêves! Une fois j'ai rêvé que j'épousais un prince chinois! C'est quelquefois bon de rêver.

— Magnifique! Ah! Si vous êtes femme à épouser un prince chinois, vous me comprendrez très bien… Mais permettez, je ne sais pas encore comment vous vous appelez.

— Enfin! Vous y pensez donc?

— Ah! Mon Dieu! Cela ne m'est pas venu: je me sentais si bien…

— On m'appelle Nastenka.

— Et c'est tout?

— C'est tout. N'est-ce pas assez pour vous?

— Oh! Beaucoup, beaucoup! Au contraire, beaucoup! Nastenka!

— Alors?…

— Alors, Nastenka, écoutez donc ma risible histoire.

Je m'assis près d'elle, je pris une pose grave et pédante et je commençai comme si je lisais dans un livre.

— Il y a, Nastenka, à Saint-Pétersbourg, – vous l'ignoriez peut-être, – des coins assez étranges. Le soleil qui brille partout ne les éclaire pas. Il y luit comme un autre soleil, fait exprès, très spécial. Là, ma chère Nastenka, on vit une autre vie que la vôtre; une vie qui ne ressemble pas du tout à celle qui bout autour de nous, une vie qu'on pourrait à peine concevoir dans quelque climat lointain, pas du tout la vie raisonnable de notre époque. Cette vie-là c'est la mienne, Nastenka! Une atmosphère de fantastique et d'idéal, et en même temps, hélas! Quelque chose de grossier et de prosaïque, quelque chose d'ordinaire jusqu'à la suprême trivialité.

— Fi! Mon Dieu! Quelle préface! Que vais-je donc apprendre?

— Vous apprendrez, Nastenka (il me semble que je ne me lasserai jamais de vous appeler Nastenka); vous apprendrez que dans ce coin vivent des hommes étranges: des rêveurs. Un rêveur n'est pas un homme, c'est un être neutre; il vit dans une ombre perpétuelle comme s'il se cachait même du jour; il s'incruste dans son trou comme un escargot, ou plutôt il ressemble davantage encore à la tortue, qu'en pensez-vous? Pourquoi aime-t-il tant ses quatre murs, qui de toute rigueur doivent être peints en vert, enfumés et tristes? Pourquoi cet homme ridicule, si quelqu'un de ses rares amis vient le voir (et il finit par n'en plus avoir du tout), le reçoit-il avec tant d'embarras? Tant de jeux de physionomie? Comme s'il venait de faire un crime? Comme s'il fabriquait de la fausse monnaie ou des vers qu'il va envoyer à un journal avec une lettre anonyme attestant que le poète est mort et qu'un de ses amis considère comme un devoir sacré de publier ses œuvres? Pourquoi, dites-le-moi, Nastenka! Les divers interlocuteurs qui se sont rassemblés chez notre rêveur ne parviennent-ils pas à engager la conversation? Pourquoi ni rires ni plaisanteries? Ailleurs pourtant et dans d'autres occasions, il ne dédaigne ni le rire, ni la plaisanterie, à propos du beau sexe, ou sur n'importe quel autre thème aussi gai. Pourquoi enfin l'ami, dès cette première visite, – d'ailleurs il

n’y en aura pas deux, – cet ami, une connaissance récente, s’embarrasse-t-il, se guinde-t-il tant après ses premières saillies (s’il en trouve) en regardant le visage défait du maître du logis, qui finit lui-même par perdre tout à fait la carte après des efforts énormes mais vains pour animer la conversation, montrer du savoir-vivre, parler du beau sexe aussi, et, par toutes ces concessions, plaire au pauvre garçon qui lui fait visite par erreur? Pourquoi enfin le visiteur se lève-t-il tout à coup, se rappelant une affaire urgente, et prend-il son chapeau après un salut désagréable, et retire-t-il avec tant de peine sa main de l’étreinte chaude du maître qui tâche de lui témoigner par cette étreinte silencieuse un repentir inexplicable? Pourquoi, une fois dehors, l’ami rit-il aux éclats et se jure-t-il de ne jamais remettre les pieds chez cet homme étrange, un bon garçon pourtant, mais dont il ne peut s’empêcher de comparer la physionomie à la mine de ce malheureux petit chat fripé, tourmenté par les enfants, qui tout à l’heure est venu se blottir sous la chaise, – c’était alors celle du visiteur – et dans l’ombre, avec ses deux petites pattes a longuement débarbouillé et lustré son petit museau et, longtemps encore après, regardait avec ressentiment la nature et la vie…

— Voyons! Interrompit Nastenka, qui écoutait très étonnée, les yeux grands ouverts. Je ne sais la raison de rien de tout cela, ni pourquoi vous me faites des questions si étranges, mais sûrement tout cela a dû vous arriver mot pour mot.

— Sans doute, répondis-je très sérieusement.

— Alors, continuez, car je veux connaître la fin.

— Vous voulez savoir, Nastenka, ce qu’est devenu notre petit chat sous sa chaise ou plutôt ce que je suis devenu, puisque je suis le médiocre héros de ces aventures; vous voulez savoir pourquoi ma journée tout entière fut troublée par cette visite inattendue d’un ami, pourquoi j’étais si agité quand la porte de ma chambre s’ouvrit, pourquoi je reçus si mal le visiteur, pourquoi je restai écrasé sous le poids de ma propre inhospitalité?

— Mais oui, oui, répondit Nastenka, c’est ce que je veux savoir. Écoutez! Vous racontez très bien; mais ne pourriez-vous pas raconter moins bien; on dirait que vous lisez dans un livre.

— Non, répondis-je d’une voix sévère et imposante, ma chère Nastenka,

je sais que je conte très bien, mais excusez-moi, je ne puis conter autrement. Je ressemble, ma chère Nastenka, à cet esprit du czar Salomon, qui avait passé mille ans dans une outre scellée de sept sceaux. À présent, ma chère Nastenka, depuis que nous nous sommes rencontrés de nouveau après une si longue séparation (car je vous connais depuis longtemps Nastenka, il y a longtemps que je cherchais quelqu'un, précisément vous, et notre rencontre était fatale), des milliers de soupapes se sont ouvertes dans ma tête et il faut que je m'épanche par un torrent de mots, car autrement j'étoufferais; je vous demande donc de ne plus m'interrompre, Nastenka; écoutez avec soumission et obéissance, ou bien je me tais.

— Na! Na na! Jamais! Parlez, je ne souffle plus mot.

— Je continue. Il y a, mon amie Nastenka, une heure dans la journée que j'aime beaucoup. C'est cette heure où toutes les affaires finissent, alors que tout le monde se hâte de rentrer pour dîner, se reposer, et, tout en marchant, cherche quelque réjouissance pour passer la soirée, la nuit et tout le temps de loisir qui lui reste. À cette heure-là, mon héros – car permettez-moi encore, Nastenka, de conter cela à la troisième personne, il est si pénible pour le conteur de parler en son propre nom, – à cette heure-là donc, notre héros, qui n'est pas un oisif, est en route comme tout le monde. Mais une étrange sensation de plaisir agite son visage pâle et fatigué. Il observe avec intérêt l'aurore du soir qui s'éteint lentement sur le ciel frais de Pétersbourg. Quand je dis «observe», je mens; il n'observe pas, il regarde vaguement comme un homme las ou qui s'occupe en lui-même de choses plus intéressantes. De sorte que c'est par moments seulement, et presque sans le vouloir, qu'il a le temps d'observer aussi autour de lui. Il est content, car il en a fini jusqu'au lendemain avec les affaires ennuyeuses, content comme un écolier libéré de l'école et qui court à ses jeux préférés et à ses espièglerie. Regardez-le, Nastenka, vous ne serez pas longue à voir que la joie a déjà heureusement agi sur ses nerfs sensibles et son imagination maladivement excitée. Il réfléchit. Vous pensez peut-être qu'il songe à son dîner, ou bien à la soirée de la veille? Que regarde-t-il ainsi? N'est-ce pas ce monsieur qui vient de saluer si «artistiquement» cette dame quand elle a passé auprès de lui dans cette belle voiture attelée de si beaux chevaux? Non, Nastenka, ce ne sont pas ces riens

qui l'occupent. C'est un homme, à présent, riche de vie intérieure. Il est riche, vous dis-je, et les rayons d'adieu du soleil couchant n'ont pas brillé en vain pour lui. Ils ont provoqué dans son cœur tout un essaim de sensations. Maintenant il examine tous les détails de la route, maintenant la «déesse de la Fantaisie» (avez-vous lu Joukovsky, ma chère Nastenka?) a déjà tissé de ses mains merveilleuses sa toile dorée et commence à enchevêtrer les arabesques d'une vie fantasque et imaginaire. Elle a transporté notre héros dans le septième ciel, «le ciel de cristal», bien loin de cet excellent trottoir de granit qu'il foule ce soir en rentrant chez lui. Essayez de l'arrêter, demandez-lui brusquement où il est, par quelles rues il a passé: il ne se souvient de rien, ni où il est allé, ni où il est, et en rougissant de dépit il vous fera quelque mensonge pour sauver les apparences. C'est pourquoi il a eu un si vif tressaillement et a failli s'écrier de frayeur quand une honorable vieille femme l'a arrêté au milieu du trottoir en lui demandant sa route. Le visage assombri il continue sa marche, remarquant à peine que plus d'un passant sourit en le regardant et se retourne pour le voir, et que les petites filles, après s'être éloignées de lui avec terreur, reviennent sur leurs pas pour examiner son sourire absorbé et ses gestes. Mais toujours la même fantaisie emporte dans son vol, et la vieille femme, et les passants curieux, et les petites filles moqueuses, elle enlace gaiement le tout dans son canevas comme les mouches dans une toile, et l'homme étrange rentre dans son terrier sans s'en apercevoir, dîne sans s'en apercevoir et ne revient à lui que quand Matrena, sa bonne, dessert la table et apporte la pipe. L'heure se fait sombre, il se sent vide et triste; tout son royaume de rêves s'écroule sans bruit, sans laisser de traces… comme un royaume de rêves; mais une sensation obscure se lève déjà en son être, une sensation inconnue, un désir nouveau, et voilà que s'assemble autour de lui tout un essaim de nouveaux fantômes. Et lui-même s'anime, voilà qu'il bout comme l'eau dans la cafetière de la vieille Matrena. Il prend un livre, sans but, l'ouvre au hasard et le laisse tomber à la troisième page. Son imagination est surexcitée, un nouvel idéal de bonheur lui apparaît; en d'autres termes, il a pris une nouvelle potion, de ce poison raffiné qui recèle la cruelle ivresse de l'espérance. Qu'importe la vie réelle où tout est froid, morne!… Pauvres gens, pense le rêveur, que les gens réels! – Ne vous

étonnez pas qu'il ait cette pensée. Oh! Si vous pouviez voir les spectres magiques qui l'entourent, toutes les merveilleuses couleurs du tableau où se fige sa vie! Et quelles aventures! Quelle suite indéfinie de rêveries! Mais à quoi rêve-t-il? Mais… à tout! Au rôle du poète d'abord méconnu et ensuite couvert de lauriers; à sa prédilection pour Hoffmann; à la Saint-Barthélemy; aux actions héroïques de Ivan Vassiliévitch quand il prit Kazan; à Jean Huss comparaissant devant le conclave des prélats; à l'évocation des morts dans Robert le Diable (vous vous rappelez cette musique qui sent le cimetière), à Mina et Brinda, au passage de la Bérésina, à la lecture d'un poème chez la comtesse W. D…, à Danton, à Cléopâtre et ses amants, à la petite maison dans la Colomna, à une chère petite âme qui pourrait être auprès de lui, dans ce petit réduit, durant toute la longue soirée d'hiver et qui l'écouterait, attentive et douce comme vous êtes, Nastenka… Non, Nastenka, qu'importe à ce voluptueux paresseux cette vie réelle, cette pitoyable pauvre vie dont il donnerait tous les jours pour une de ces heures fantastiques? Il a aussi de mauvaises heures; mais en attendant qu'elles reviennent (car l'heure qui sonne est douce), il ne désire rien, il est au-dessus de tout désir, il peut tout, il est souverain, il est le propre créateur de sa vie, et la recrée à chaque instant par sa propre volonté. Ça s'organise si facilement un monde fantastique! Et qui sait si ce n'est qu'un mirage? C'est peut-être des deux mondes le plus réel. Pourquoi donc, dites-moi, Nastenka, pourquoi donc en ce moment les larmes jaillissent-elles des yeux de cet homme que nulle tristesse actuelle n'accable? Pourquoi des nuits entières passent-elles comme des heures? Et quand le rayon rose de l'aurore éclabousse les fenêtres, notre rêveur fatigué se lève de la chaise où le tour du cadran l'a vu assis et se jette sur son lit. Ce serait à croire, Nastenka, qu'il est amoureux! Regardez-le seulement et vous vous en convaincrez. Voyons, est-il possible de croire qu'il n'ait jamais connu l'être qu'il étreignait dans les transports de son rêve? Quoi! Rêvait-il donc la passion? Se pourrait-il qu'ils n'eussent pas marché les mains unies dans la vie, bien des années mêlant leurs âmes? Ne s'est-elle pas, à l'heure tardive de la séparation, penchée en pleurant sur sa poitrine sans écouter l'orage qui pleurait dehors, toute à l'orage intérieur de leur amour brisé? Était-ce donc, tout cela! N'était-ce donc qu'un rêve: ce jardin triste,

abandonné, sauvage, les sentiers couverts de mousse où ils se sont promenés si souvent ensemble «si longtemps et si tendrement»? Et cette maison étrange de ses aïeux où elle vécut si longtemps seule et triste, avec un vieux mari morose, un vieux mari galeux dont ils avaient peur, eux, les enfants amoureux! Comme elle souffrait et comme (cela va sans dire, Nastenka!) on était méchant pour eux! Ô Dieu! Ne l'a-t-il pas revue plus tard sous un ciel étranger, tropical, dans une ville éternellement merveilleuse, aux mille clartés d'un bal, au fracas de la musique, dans un palasso (je vous jure, Nastenka, dans un palasso)? À un balcon festonné de myrtes et de roses, où, en le reconnaissant elle se démasqua vite et lui souffla à l'oreille: «Je suis libre!» et se jeta dans ses bras en s'écriant de transport, dans l'oubli de tout, et la maison morne, et le vieillard morose, et la maison triste du pays lointain et le banc sur lequel, après les derniers baisers passionnés de la séparation, elle tomba pâmée, raidie par le désespoir… Oh! Convenez, Nastenka, qu'on peut se troubler, rougir comme un écolier surpris dans le jardin où il dérobait les pommes du voisin, si après tant d'événements tragiques qui vous laissent palpitant d'émotion, un ami inattendu, gai et bavard, ouvre tout à coup votre porte et vous crie, comme si rien n'était arrivé: «Mon cher, je reviens de Pavlovsk!» Dieu de Dieu! Le vieux comte vient de mourir, un bonheur infini va commencer pour les deux amants et voilà quelqu'un qui revient de Pavlovsk!…

Je me tus très pathétiquement. Je me rappelle que je fis un grand effort pour éclater de rire. Je sentais en moi des idées diaboliques remuer, ma gorge se serrait, mon menton tremblait, mes yeux étaient humides… Je m'attendais à voir Nastenka rire la première de son gai et irrésistible rire d'enfant, et je me repentais déjà d'être allé si loin, d'avoir raconté ce que je tenais depuis si longtemps caché dans mon cœur. Et c'est pourquoi je voulais avoir ri avant elle; mais à mon grand étonnement elle resta silencieuse, me serrant légèrement les mains, et me demanda avec un accent timide: — Avez-vous vraiment toujours vécu ainsi?

— Toujours, Nastenka, toujours, et je crois que je finirai ainsi.

— Non, cela ne se peut, dit-elle avec émotion, cela ne se peut! Est-ce que je pourrais, moi, passer toute ma vie avec ma babouschka? Ce n'est pas bien

du tout de vivre ainsi.

— Je le sais, Nastenka, je le sais. Et je le sais plus que jamais depuis que je suis auprès de vous, car c'est Dieu lui-même qui vous a envoyée, cher ange, pour me le dire et me le prouver. Maintenant, quand je suis auprès de vous, quand je vous parle, l'avenir me semble impossible, l'avenir, la solitude, l'absence, le vide. Et que vais-je rêver maintenant que je suis heureux auprès de vous, en réalité? Soyez bénie, vous qui ne m'avez pas repoussé, vous à qui je devrai toute une soirée de bonheur.

— Oh! Non, non! S'écria Nastenka. Cela ne se peut pas! Ne nous séparons pas ainsi! Qu'est-ce que c'est que deux soirées?

Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Ô Nastenka, Nastenka! Savez-vous pour combien de temps vous m'avez donné de la joie? Savez-vous que j'ai déjà meilleure opinion de moi-même? Je me repens un peu moins d'avoir fait de ma vie un crime et un péché. – Car c'est un crime et un péché qu'une telle vie. Et ne croyez pas que j'aie rien exagéré. Pardieu! Non, je n'ai rien exagéré. Par moments, un tel chagrin m'envahit… Il me semble que je ne suis plus capable de vivre ma vie, et je me maudis moi-même. Après mes nuits fantastiques, j'ai de terribles moments de lucidité. Et autour de moi la vie tourbillonne pourtant! La vie des hommes, celle qui n'est pas faite sur commande… Et pourtant, encore! Leur vie s'évanouira comme mon rêve. Dans un peu de temps, ils ne seront pas plus réels que mes fantômes. Oui, mais ils sont une succession de fantômes, leur vie se renouvelle; aucun homme ne ressemble à un autre, tandis que ma rêverie épouvantée, mes fantômes enchaînés par l'ombre sont triviaux, uniformes; ils naissent du premier nuage qui obscurcit le soleil, ce sont de tristes apparitions, des fantaisies de tristesse. Et elle se fatigue de cette perpétuelle tension, elle s'épuise, l'inépuisable imagination. Les idéals se succèdent, on les dépasse, ils tombent en ruines, et puisqu'il n'y a pas d'autre vie, c'est sur ces ruines encore qu'il faut fonder un idéal dernier. Et cependant l'âme demande toujours un idéal et c'est en vain que le rêveur fouille dans la cendre de ses vieux rêves, y cherchant quelque étincelle d'où faire jaillir la flamme qui réchauffera son cœur glacé et lui rendra ses anciennes affections, ses belles erreurs, tout ce qui le faisait vivre. Croirez-

vous que je fête l'anniversaire d'événements qui ne sont pas arrivés, mais qui m'eussent été chers?… Vous savez? Des imaginations de balcon… Et fêter ces anniversaires parce que ces stupides rêves ne sont plus, parce que je ne sais plus rêver, vous comprenez, ma chère, que c'est un commencement d'enterrement. Croirez-vous que je parviens à me rappeler la couleur des lieux où j'ai eu la pensée qu'il pourrait m'arriver un bonheur? Et je les revisite, ces lieux, je m'y arrête, j'y oublie le présent, je le réconcilie avec le passé irréparable et j'erre comme une ombre, sans désir, sans but. Quels souvenirs! Je me rappelle par exemple qu'ici, il y a juste un an, à cette même heure, sur ce même trottoir j'errais isolé, triste comme aujourd'hui. Mais alors je ne me demandais pas encore: Où sont les rêves? Et voici que je hoche la tête et je me dis: Comme les années passent vite! Qu'en as-tu fait? As-tu vécu? Regarde comme tout est devenu froid! Les années passeront, toujours davantage ta solitude t'accablera et viendra la vieillesse accroupie sur son manche à balai; ton monde fantastique pâlira… Novembre… Décembre… Plus de feuilles à tes arbres… Ô Nastenka, ce sera triste de vieillir sans avoir vécu: n'avoir pas même de regrets! Car je n'ai rien à perdre; toute ma vie n'est qu'un zéro rond, un rêve…

— Ne me faites donc pas pleurer! Dit Nastenka en essuyant ses yeux. C'est fini maintenant? Écoutez, je suis une jeune fille simple, très peu savante, quoique ma babouschka m'ait donné des maîtres; pourtant, je vous assure que je vous comprends. Dites-vous que je serai toujours auprès de vous. J'ai eu, non pas tout à fait la même chose, mais des chagrins presque semblables aux vôtres quand ma babouschka m'a épinglée à sa robe. Certes je ne pourrais compter aussi bien que vous. Je n'ai pas assez étudié, ajoute-t-elle (évidemment mon discours pathétique, mon grand style lui avait inspiré du respect), mais je suis très contente que vous vous soyez confié à moi; je vous connais maintenant, et moi, vous allez aussi me connaître; moi aussi je vais tout vous dire: vous êtes un homme très intelligent, vous me donnerez un conseil.

— Ah! Nastenka! Répondis-je, je ne suis pas bon conseiller; mais il me semble que nous pourrions l'un à l'autre nous donner des conseils infiniment spirituels. Allons! Quels conseils voulez-vous? Me voilà gai, heureux, et je

n’aurai pas besoin d’emprunter mes paroles.

— Je m’en doute, dit Nastenka en riant: mais il ne me faut pas un conseil seulement spirituel; il me le faut aussi cordial, comme d’un ami de cent ans.

— C’est entendu, Nastenka! M’écriai-je tout transporté. Parole, je vous aimerais depuis mille ans que je ne vous aimerais pas davantage!

— Votre main? Dit Nastenka.

— La vôtre!

HISTOIRE DE NASTENKA

— La moitié de l'histoire, vous la connaissez déjà: vous savez que j'ai une babouschka.

— Si l'autre moitié est aussi longue…

— Taisez-vous et écoutez. Une condition: ne pas m'interrompre, ou bien je me tromperais; il faut vous taire toujours. J'ai donc une vieille babouschka. Je suis tombée chez elle toute petite fille, car ma mère et mon père sont morts jeunes. Ma babouschka a été jeune (il y a longtemps!). Elle m'a fait apprendre le français et un tas de choses. À quinze ans – j'en ai dix-sept – j'avais fini mes études: je ne vous dirai pas ce que j'ai fait. Oh! Rien de grave: Mais ma babouschka, comme je vous l'ai dit, m'épingla à sa robe et me prévint que nous passerions ainsi toute notre vie. Il m'était impossible de m'en aller; il fallait toujours étudier auprès de la babouschka. Une fois j'ai rusé, j'ai persuadé Fekla, notre bonne, de se mettre à ma place. Pendant ce temps la babouschka s'endormit dans son fauteuil et moi je m'en allai, pas loin, chez une amie. Cela finit mal. La babouschka s'éveilla pendant mon absence et me demanda quelque chose: or, Fekla est sourde: elle eut peur, se décrocha et s'enfuit…

Ici Nastenka s'interrompit pour rire. Je riais aussi, mais elle s'en fâcha.

— Il ne faut pas rire de ma babouschka! Je l'aime tout de même, savez-vous? Ah! Comme je fus corrigée. On me remit aussitôt à ma place, et depuis je n'osai plus m'échapper, jusqu'au jour où… J'oubliais de vous dire que ma babouschka a une maison: toute petite, seulement trois fenêtres; une maison en bois aussi vieille que ma babouschka. Au second, il y a un pavillon que nous n'occupons pas. Un beau jour, nous prîmes un nouveau locataire.

— Par conséquent il y avait aussi un ancien locataire? Remarquai-je en passant.

— Mais bien sûr, il y en avait un, et qui savait se taire mieux que vous. Il est vrai qu'il ne pouvait remuer la langue. Un petit vieillard, sec, muet, aveugle, boiteux, de sorte qu'enfin il lui était impossible de vivre davantage.

Et voilà, il était mort. Et alors nous avons eu besoin d'un nouveau locataire, car sans locataire nous ne pouvons vivre. Le loyer constitue, avec la pension de la babouschka, tous nos revenus. Comme un fait exprès, le nouveau locataire était un jeune homme, un étranger, un voyageur. Il ne marchanda pas, la babouschka le laissa emménager sans le questionner; mais après elle me demanda:

— Nastenka, notre locataire est-il jeune ou vieux?

— Comme ça, babouschka (je ne voulais pas mentir), pas tout à fait jeune, mais pas un vieillard.

— Et d'un agréable extérieur?

— Oui, babouschka, d'un assez agréable extérieur.

— Quel malheur!… Je t'en prie, ma petite fille, et pour cause… Ne va pas trop le regarder! Dans quel siècle vivons-nous! Voyez donc! Hein! Ce petit locataire «d'un assez agréable extérieur»! Mon Dieu! Ce n'était pas ainsi de mon temps…

La babouschka parlait toujours de son temps: le soleil était plus chaud de son temps; tout était meilleur de son temps.

Et je me mets à penser en moi-même: Pourquoi donc la babouschka me demande-t-elle si le locataire est beau et jeune? Et puis je me mis à compter les mailles du bas que je tricotais.

Voilà qu'un matin, le locataire entre chez nous et demande qu'on mette un nouveau papier dans sa chambre. Un mot en amène un autre, la babouschka est bavarde, elle finit par me dire:

— Nastenka, va chercher dans ma chambre des stcheti[340].

Je me levai aussitôt tout en rougissant, sans savoir pourquoi. Mais j'oubliai que j'étais épinglée et, au lieu de retirer doucement l'épingle pour que le locataire ne s'en aperçût pas, je tirai avec tant de force que le fauteuil de la babouschka se mit en route. Je devins, de rouge, cramoisie et m'arrêtai, clouée en place, et me mis tout à coup à pleurer. J'étais si désolée qu'en ce moment j'aurais volontiers renoncé au monde. La babouschka me cria:

— Et bien! Qu'attends-tu? Va donc!

Mais je me mis à pleurer de plus belle.

Le locataire, comprenant que sa présence redoublait ma confusion, salua

et sortit.

À partir de ce jour, dès que j'entendais du bruit dans le vestibule j'étais plus morte que vive.

— C'est le locataire qui vient! Pensais-je. Et tout doucement, par précaution, je retirais l'épingle. Mais ce n'était jamais lui. Il ne venait plus. Quinze jours se passèrent. Le locataire nous fit dire un jour par Fekla qu'il avait beaucoup de livres français, tous de bons livres, et qu'il plairait peut-être à la babouschka que je les lui lusse pour la désennuyer. La babouschka consentit avec reconnaissance.

— C'est parce que ce sont de bons livres, car s'ils n'étaient pas bons, je ne te permettrais pas de les lire, Nastenka; ils t'apprendraient de mauvaises choses.

— Et que m'apprendraient-ils, babouschka?

— Ah! Nastenka, ils t'apprendraient comment les jeunes gens séduisent les jeunes filles. Comment, sous prétexte de les épouser, ils les emmènent de la maison paternelle et les abandonnent ensuite. J'ai lu beaucoup de ces livres. Ils sont si bien écrits qu'ils vous tiennent sans dormir toute la nuit… Quels livres a-t-il envoyés?

— Des romans de Walter Scott.

— Ah! N'y a-t-il pas ici quelque tour? N'y a-t-il pas quelque billet d'amour glissé entre les pages?

— Non, dis-je, babouschka, il n'y a pas de lettre!

— Mais regarde bien dans la reliure! C'est souvent leur cachette, à ces brigands.

— Non, babouschka, dans la reliure non plus!

— Bien alors!

Et nous nous mîmes à lire Walter Scott. En un mois nous en lûmes près de la moitié. Notre locataire nous envoya ensuite Pouschkine. Et je pris un goût extrême à la lecture. Et je ne rêvai plus d'épouser un prince chinois.

Les choses en étaient là quand un jour il m'arriva de rencontrer notre locataire dans l'escalier. Il s'arrêta. Je rougis. Il rougit aussi, puis sourit, me salua, demanda des nouvelles de la babouschka et si j'avais lu ses livres.

— Oui! Tous!

— Et lequel vous a plu davantage?

— Ivanhoé! Répondis-je.

Pour cette fois la conversation en resta là. Huit jours après je le rencontrai de nouveau dans l'escalier.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour.

— Ne vous ennuyez-vous pas toute la journée, seule avec la babouschka?

Je ne sais pourquoi je rougis. Je me sentais honteuse et humiliée. Il me déplaisait qu'un étranger me fît cette question. Je voulus m'en aller sans répondre, je n'en eus pas la force.

— Vous êtes une charmante jeune fille, me dit-il. Pardonnez-moi ce que je vous ai dit. C'est que je vous souhaite une compagnie plus gaie que celle de la babouschka; n'avez-vous aucune amie à qui vous puissiez faire des visites.

— Aucune.

— Voulez-vous venir avec moi au théâtre?

— Au théâtre! Et la babouschka?

— Qu'elle n'en sache rien!

— Non! Dis-je. Je ne veux pas tromper la babouschka. Adieu.

— Eh bien, adieu.

Et il n'ajouta plus rien.

Après le dîner il vint chez nous, s'assit, demanda à la babouschka si elle avait des connaissances, lui parla longuement.

— Ah! Dit-il tout à coup, j'ai aujourd'hui une loge pour l'Opéra. On donne le Barbier.

— Le Barbier de Séville? S'écria la babouschka. Mais est-ce le même Barbier que de mon temps?

— Oui, dit-il, le même! Et il me regarda.

J'avais tout compris, mon cœur tressaillait d'attente.

— Mais comment donc? Mais moi-même dans mon temps j'ai joué Rosine sur un théâtre d'amateurs.

— Eh bien! Voulez-vous y aller aujourd'hui? Il serait dommage de perdre ce billet.

— Eh bien, oui! Pourquoi pas? Nastenka n'est pas encore allée au théâtre!

Mon Dieu quelle joie! Nous nous apprêtâmes et partîmes aussitôt. La babouschka disait qu'elle ne verrait pas la pièce mais qu'elle entendrait la musique. Et puis, c'est une bonne vieille. Elle voulait surtout m'amuser, car toute seule, elle n'y serait pas allée. Quelle impression j'eus du Barbier, je ne vous la dirai pas. Toute la soirée, le locataire me regarda si gracieusement, me parla si bien, que je compris aussitôt qu'il avait voulu m'éprouver le matin en m'offrant d'aller seule avec lui. Ah! Que j'étais heureuse! Je me sentais orgueilleuse, j'avais la fièvre, et toute la nuit je rêvai du Barbier.

Je pensais qu'après cela il viendrait chez nous de plus en plus souvent, mais pas du tout; il cessa presque tout à fait; une fois seulement par mois, il venait nous inviter à l'accompagner au théâtre. Nous y allâmes encore deux fois, mais je n'étais pas contente. Je voyais pourtant qu'il me plaignait d'être prisonnière chez ma babouschka. Je ne pouvais me tenir tranquille, ni lire, ni travailler. Parfois je faisais des méchancetés à ma babouschka, et d'autre fois je pleurais sans motif, je maigrissais, je faillis tomber malade. La saison de l'Opéra passa et notre locataire ne vint plus du tout, et quand nous nous rencontrions dans l'escalier il saluait toujours silencieusement, sérieusement, comme s'il ne voulait même pas parler, et il était déjà descendu sur le perron que j'étais encore à la moitié de l'escalier, tout mon sang au visage.

Que faire? Je réfléchissais, oh! Je réfléchissais et je me désolais, puis enfin je me décidai; il devait partir le lendemain et voici ce que je fis, le soir, quand ma babouschka fut couchée; je fis un petit paquet de tous mes habits et, le prenant à la main, je montai, plus morte que vive, au pavillon, chez notre locataire. Je pense que je mis toute une heure à monter. Il m'ouvrit la porte et poussa un cri en m'apercevant, me prenant peut-être pour un fantôme, puis il se précipita pour me donner de l'eau, car je me tenais à peine debout.

J'avais mal à la tête et je perdais la vue nette des choses; en revenant à moi, je posai mon petit paquet sur le lit, je m'assis auprès, cachai mon visage dans mes mains et me mis à pleurer comme trois fontaines; il semblait avoir tout compris et me regardait si tristement que mon cœur se déchirait.

— Écoutez, commença-t-il, Nastenka, je ne puis rien! Je suis un homme

pauvre: pour le moment je n'ai rien, pas même une petite place; comment vivrions-nous si je vous épousais?

Nous parlâmes longuement; enfin je me sentis hors de moi, je lui dis que je ne pouvais plus vivre chez la babouschka, que je m'enfuirais, que je ne voulais plus être épinglée et que je le suivrais, qu'il le voulût ou non, que j'irais avec lui à Moscou, que je ne pouvais vivre sans lui.

La honte, l'amour, l'orgueil, tout parlait en même temps en moi. Je tombai presque évanouie sur le lit; je craignais tant un refus! Après un silence, il se leva, vint à moi et prit ma main.

— Ma chère Nastenka… il avait des larmes dans la voix, je vous jure que si jamais je puis me marier, je ne demanderai pas de bonheur à une autre que vous. Je pars pour Moscou et j'y resterai un an; j'espère y arranger mes affaires. Quand je reviendrai, si vous m'aimez toujours, nous serons heureux. Maintenant c'est impossible, je ne puis m'engager, je n'en ai pas le droit; mais si, même après plus d'un an, vous me préférez à tout autre, je vous épouserai. D'ailleurs je ne veux pas vous enchaîner par une promesse, acceptez la mienne et ne m'en faites pas.

Voilà, et le lendemain il partit; nous décidâmes ensemble de ne pas faire de confidences à la babouschka; il le voulut ainsi…. Mon histoire est presque finie. Un an s'est passé depuis son départ. Il est arrivé, il est ici depuis trois jours, et… et…

— Et quoi? M'écriai-je, impatient de savoir la fin.

Elle fit effort pour me répondre et parvint à murmurer:

— Rien, pas vu.

Elle baissa la tête et, soudain, se couvrit les yeux de ses mains et éclata en sanglots si douloureux que mon cœur se serra. Je ne m'attendais pas du tout à une telle fin.

— Nastenka! Commençai-je d'une voix timide, ne pleurez pas, que savez-vous? Peut-être il n'est pas venu.

— Il est ici, il est ici! Interrompit Nastenka. La veille de son départ nous sortîmes ensemble de chez lui et nous fîmes quelques pas sur ce quai. Il était dix heures, nous finîmes par nous asseoir sur ce banc, je ne pleurais plus, il m'était doux de l'entendre; il me dit qu'aussitôt revenu il irait me demander à

la babouschka, et il est revenu, et il ne m'a pas demandée.

Elle pleurait de plus belle.

— Dieu! Mais comment vous consoler? M'écriai-je en me levant du banc. Ne pourriez-vous pas aller le voir?

— Est-ce que cela se peut? Dit-elle en relevant la tête.

— Je ne sais pas trop… non… mais écrivez-lui.

— Non, c'est impossible, cela ne se peut pas non plus! Répondit-elle avec décision, mais en baissant la tête, sans me regarder.

— Et pourquoi cela ne se pourrait-il pas? Repris-je, tout à mon idée fixe. Mais savez-vous, Nastenka, qu'il y a lettre et lettre? Ah! Que ce serait bien, Nastenka, d'avoir confiance en moi! Craignez-vous que je vous donne un mauvais conseil? Tout s'arrangera facilement; c'est vous qui avez fait les premiers pas; pourquoi donc maintenant?…

— Non, non, j'aurais l'air de le poursuivre…

— Ah! Ma bonne petite Nastenka! Interrompis-je sans cacher un sourire. Mais non! Mais non! Vous avez des droits puisqu'il vous a fait une promesse. Assurément, d'ailleurs, c'est un homme très délicat; il a bien agi, continuai-je de plus en plus enthousiasmé par mes propres arguments, il s'est lié par une promesse, il a dit qu'il n'épouserait que vous, et, au contraire, il vous a laissé la liberté de le refuser tout de suite si vous voulez. Dans ces conditions, vous pouvez bien faire les premiers pas, vous devriez même les faire si vous vouliez lui rendre sa parole.

— Écoutez! Comment écririez-vous?

— Quoi?

— Mais cette lettre.

— Je l'écrirais ainsi: «Monsieur…»

— C'est absolument nécessaire ce «monsieur»?

— Absolument. Pourtant, je pense…

— Eh bien! Après?

— «Monsieur, pardonnez-moi si…» Pourtant non! Il ne faut aucune excuse! Le fait par lui-même excuse tout. Mettez tout simplement: «Je vous écris. Pardonnez-moi mon impatience, mais pendant toute une année j'ai été heureuse en espérance. Ai-je tort de ne pouvoir supporter à présent même un

jour de doute? Peut-être vos intentions sont-elles changées. Dans ce cas je ne récriminerais point, je ne vous accuse pas, je ne suis pas la maîtresse de votre cœur, vous êtes un homme noble, ne riez pas de moi, ne vous fâchez pas. Rappelez-vous que c'est une pauvre jeune fille qui vous écrit sans personne pour la guider, et pardonnez-lui que le doute se soit glissé en elle. Vous êtes certes incapable d'offenser celle qui vous a aimé et qui vous aime…»

— Oui, oui, c'est bien cela! C'est bien ce que je pensais écrire! S'écria Nastenka. La joie brillait dans ses yeux. Oh! Vous avez résolu tous mes doutes. C'est Dieu lui-même qui vous envoie. Merci, merci!

— Merci de quoi? De ce que Dieu m'a envoyé!

— Oui, même de cela.

— Ah! Nastenka, il y a donc des gens que nous remercions d'avoir seulement traversé notre vie!… Mais c'est à moi à vous remercier de ce que je vous ai rencontrée et du souvenir immortel que vous me laisserez.

— Allons, assez… Nous avions donc décidé qu'à peine revenu, il me ferait savoir son retour par une lettre qu'il laisserait pour moi chez certains de nos amis qui ne se doutent de rien. Ou bien, s'il ne peut m'écrire, car il y a des choses qu'on ne peut pas dire dans une lettre, le jour même de son arrivée, il doit être ici à dix heures du soir, ici même. Eh bien, je sais qu'il est arrivé, voilà le troisième jour, et il ne m'écrit ni ne vient. Donnez donc ma lettre demain vous-même aux bonnes gens dont je viens de vous parler; ils se chargeront de l'envoyer et, s'il y a une réponse, vous me l'apporterez ici, comme toujours.

— Mais la lettre, la lettre! Il faut d'abord l'écrire, ou tout cela ne pourra se faire qu'après-demain!

— La lettre…, dit Nastenka un peu troublée, la lettre… mais… Elle n'acheva pas, elle détourna son petit visage rose et je sentis dans ma main une lettre toute prête et cachetée. Un souvenir familier, gracieux et charmant me vint.

— R o, ro; s i, si; n a, na, commençai-je.

«Rosina!» chantâmes-nous tous les deux. Je l'étreignais presque dans mes bras, j'étais transporté de joie. Elle riait à travers les larmes qui tremblaient au bord de ses cils.

— À demain. Vous avez la lettre et l'adresse.

Elle me serra fortement les mains, salua de la tête et disparut. Je restai longtemps immobile, la suivant des yeux.

TROISIÈME NUIT

Journée triste, pluvieuse, terne comme une vieillesse future. D'étranges pensées se pressent dans ma tête; ce sont des problèmes, des mystères où je ne distingue rien, des questions que je n'ai ni la force ni la volonté de résoudre. Non, ce n'est pas à moi de résoudre toutes ces questions.

Nous ne nous verrons pas aujourd'hui. Hier, quand nous nous séparions, des nuages couvraient le ciel, le brouillard commençait. Je dis que le lendemain serait mauvais. Elle ne me répondit pas tout de suite, puis enfin:

— S'il pleut, nous ne nous verrons pas, dit-elle, je ne viendrai pas.

J'espérais encore qu'elle ne s'apercevrait pas de la pluie, et pourtant elle n'est tout de même pas venue.

C'était notre troisième rendez-vous, notre troisième nuit blanche…

Dites!… comme le bonheur fait l'homme excellent! Il semble qu'on voudrait donner de son cœur, de sa gaîté, de sa joie. Et c'est contagieux, la joie. Hier, dans ses paroles, il y avait tant de bonté pour moi! Et quelle coquetterie le bonheur inspire aux femmes! Et moi… sot! Je pensais qu'elle… Enfin j'ai pris tout cela pour de l'argent comptant.

Mais, mon Dieu, comment donc ai-je pu être si sot, si aveugle? Tout était déjà pris par un autre; rien pour moi. Ces tendresses, ces soins, cet amour… Oui, son amour pour moi, ce n'était que la joie d'une entrevue prochaine avec un autre; c'était aussi le désir d'essayer sur moi son bonheur… et quand l'heure a sonné sans qu'il fût là, comme elle est devenue morne, comme elle a perdu courage! Tous ses mouvements, toutes ses paroles étaient désolées, et cependant elle redoublait d'attentions pour moi, comme pour me demander de la tromper doucement, de la persuader que la réalité était fausse; enfin, elle se découragea tout juste au moment où je m'imaginais qu'elle avait compris mon amour, qu'elle avait pitié de mon pauvre amour. N'est-ce pas ainsi quand nous sommes malheureux? Ne sentons-nous pas plus profondément la douleur des autres?…

Et je venais aujourd'hui, le cœur plein, attendant impatiemment le

moment du rendez-vous; je ne pressentais point ce que je sens maintenant et que tout finirait ainsi. Elle était rayonnante de joie, elle attendait une réponse. La réponse, c'était lui-même. Nul doute qu'il n'accourût à son appel. Elle était venue avant moi, une grande heure avant moi. D'abord elle riait à tout propos. Je commençai à parler, mais bientôt je me tus.

— Savez-vous pourquoi je suis joyeuse, si joyeuse de vous voir, et pourquoi je vous aime tant aujourd'hui?

— Eh bien?

— Je vous aime parce que vous n'êtes pas devenu amoureux de moi. Un autre à votre place commencerait à m'inquiéter, à m'importuner. Il ferait des «oh!» des «ah!» Mais vous… Vous, vous êtes charmant!

Et elle me serra la main avec force.

— Quel bon ami j'ai là! Reprit-elle très sérieusement. Que deviendrais-je sans vous? Quel dévouement! Quand je me marierai, nous serons grands amis, plus que frère et sœur, je vous aimerai presque autant que lui.

J'étais affreusement triste. Chacun de ses mots me blessait.

— Qu'avez-vous? Lui demandai-je brusquement, vous avez une crise? Vous pensez qu'il ne viendra pas?

— Que dites-vous? Si je n'étais pas si heureuse, je crois que je pleurerais de vous voir si méfiant. Des reproches? Pourtant vous me faites réfléchir: mais j'y penserai plus tard… quoi que ce soit bien vrai, ce que vous me disiez; oui, je suis tout à fait hors de moi, je suis tout attente; cela tarde un peu trop…

En ce moment, des pas retentirent, et dans l'obscurité apparut un passant qui venait juste à notre rencontre. Nastenka tressaillit, elle faillit jeter un cri, je laissai sa main et fis un mouvement comme pour m'en aller, mais nous nous étions trompés, ce n'était pas lui.

— Que craignez-vous? Pourquoi quitter ma main? Nous le rencontrerons ensemble, n'est-ce pas? Je veux qu'il sache comme nous nous aimons.

— Comme nous nous aimons! Répétai-je.

Et je pensais: «Ô Nastenka, Nastenka, que viens-tu de dire? Notre amour!… ta main est froide, la mienne brûle. Quelle aveugle tu es, Nastenka! Comme le bonheur endurcit!… Mais je ne veux pas me fâcher contre toi…»

Je sentis enfin mon cœur trop plein.

— Nastenka! Savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui?

— Eh bien! Quoi? Dites vite; pourquoi avez-vous tant attendu pour le dire?

— D'abord, Nastenka, j'ai fait votre commission, porté votre lettre, vu vos bonnes gens; ensuite… ensuite je suis rentré chez moi et je me suis couché.

— Et c'est tout?

— Presque tout! Répondis-je le cœur serré, car je sentais mes yeux se remplir de larmes ridicules. Je me suis réveillé un peu avant notre rendez-vous; en réalité, je n'avais pas dormi; le temps s'était arrêté pour moi, et tout de même je m'éveillais au bruit de quelques mélodies dès longtemps connues, puis oubliées, et puis rappelées; il me semblait que, toute ma vie, cette mélodie avait voulu sortir de mon âme et que maintenant seulement…

— Ah! Mon Dieu! Mon Dieu! Interrompit Nastenka, mais je n'y comprends rien.

— Ah! Nastenka! Je voudrais vous expliquer ces sentiments étranges, repris-je d'une voix suppliante qui venait du fond de mon cœur…

— Oh! Assez! Dit-elle.

Elle avait deviné. Et tout à coup elle devint extraordinairement bavarde et gaie, prit mon bras, rit, exigea que je rie… Je commençais à m'attrister, il me semblait qu'elle devenait coquette.

— Tout de même je suis un peu fâchée que vous ne soyez pas amoureux de moi… Ah! Ah! Je vous dis tout ce qui me passe par la tête.

— Onze heures!

Elle s'arrêta brusquement, cessa de rire et se mit à compter les tintements de la cloche qui vibrait dans le prochain clocher.

— Onze heures! Dit-elle d'une voix indécise, onze heures!

Je me repentis aussitôt de l'espèce de crise de méchanceté qui m'avait obligé à lui faire remarquer cette heure, pour elle si triste. Et je me sentis triste comme elle; je ne savais comment réparer ma faute. Je cherchais à cette absence prolongée des explications et j'en trouvais. D'ailleurs, dans un tel moment on accueille si volontiers les plus improbables consolations! On est

si heureux de la moindre apparence d'excuse!

— Oui! Et chose étrange, commençai-je en m'échauffant déjà et en admirant la clarté extraordinaire de mes arguments; vous m'avez fait partager votre erreur, Nastenka! Mais il ne pouvait pas venir… pensez seulement, c'est à peine s'il a votre lettre. Eh bien! Il est empêché, il va vous répondre et vous n'aurez sa réponse que demain. J'irai la chercher dès que le jour poindra, et vous la ferai aussitôt parvenir!… N'est-ce pas, il n'était pas chez lui quand votre lettre est arrivée; ou bien il n'est même pas encore rentré!… tout est possible.

— Oui, oui, répondit Nastenka, je n'y pensais pas, certainement cela peut arriver, continua-t-elle d'une voix très convaincue, mais où perçait une dissonance de dépit. Voici ce que vous ferez: vous irez demain le plus tôt possible et si vous avez quelque nouvelle, faites-le-moi savoir aussitôt… Vous savez mon adresse…

Et tout à coup elle devint si tendre, si timidement tendre avec moi!… elle semblait écouter attentivement ce que je lui disais; mais à une certaine question, elle se tut, et détourna sa petite tête; je la regardai dans les yeux, elle pleurait.

— Allons, est-ce possible? Quel enfantillage! Cessez donc!

Elle essaya de sourire et se calma; mais son menton tremblait et sa poitrine se soulevait encore.

— Je pense à vous! Me dit-elle après un silence; vous êtes si bon qu'il faudrait que je fusse insensible pour ne pas m'en apercevoir. Et je vous comparais tous deux dans ma tête… Pourquoi n'est-il pas vous? Je vous préférerais, mais c'est lui que j'aime.

Je ne répondis pas. Elle semblait attendre ma réponse.

— Certes, je ne le comprends peut-être pas encore, je ne le connais peut-être pas assez; j'avais un peu peur de lui, il était toujours si sérieux; je craignais qu'il n'eût de l'orgueil, et pourtant je sais bien qu'il y a dans son cœur plus de réelle tendresse que dans le mien; je me souviens toujours de son bon, de son généreux regard, le soir où je vins à lui avec mon petit paquet. Mais peut-être ai-je pour lui une estime exagérée?

— Non, Nastenka! Non, répondis-je; cela signifie que vous l'aimez plus

que tout au monde, et plus que vous-même.

— Supposons que ce soit cela. Mais savez-vous ce qui me passe par la tête? Je ne parle plus de lui… je parle en général… Pourquoi l'homme le meilleur est-il toujours occupé à cacher quelque chose aux autres hommes? Le cœur sur la main, ce n'est qu'un mot! Pourquoi ne pas dire tout de suite franchement ce qu'on a dans le cœur si l'on sait que ce n'est pas au vent qu'on jette ses paroles? Et chacun affecte une sévérité outrée, comme pour avertir le monde de ne pas blesser ses sentiments… Et ses sentiments, tout le monde les cache.

— Ah! Nastenka, vous dites vrai, mais cela a bien des causes! Murmurai-je, étant moi-même plus que jamais disposé à refouler dans le secret de mon âme mes sentiments.

— Non, non, répondit-elle; vous n'êtes pas comme les autres, vous; il me semble que… en cet instant même… enfin il me semble que vous vous sacrifiez pour moi! Dit-elle en me regardant d'un air pénétrant. Pardonnez-moi si je vous parle ainsi; vous savez, je suis une simple fille, je connais peu le monde et je ne sais pas toujours m'exprimer (elle avait un sourire gêné), mais je sais être reconnaissante… Oh! Que Dieu vous donne du bonheur! Ce que vous me disiez de votre rêveur n'est pas vrai du tout; c'est-à-dire ce n'est pas vous du tout, ou du moins vous êtes guéri; vous êtes un tout autre homme que celui que vous avez décrit. Si jamais vous aimez quelqu'un, que Dieu vous fasse heureux! Et celle que vous aimerez, je ne lui souhaite rien de plus, car elle sera heureuse, puisque vous l'aimerez… je suis une femme, vous pouvez m'en croire, je m'y connais…

Elle se tut et me serra fortement la main; j'étais si ému que je ne pouvais parler.

— Oui, il est probable qu'il ne viendra pas aujourd'hui, dit-elle après un silence. C'est déjà tard.

— Il viendra demain.

— Oui, demain, je vois bien, il viendra demain. Au revoir donc, à demain. S'il pleut je ne viendrai pas, mais après-demain je viendrai sûrement, quelque temps qu'il fasse, je viendrai absolument. Il faut que je vous voie.

Et en me quittant, elle me tendit la main et elle dit en me regardant d'un

air très calme:

— Nous sommes unis pour toujours.

(Ô Nastenka! Nastenka! Comme je suis seul pourtant!)

Neuf heures: je n'ai pu rester dans ma chambre; je me suis habillé et je suis sorti malgré le mauvais temps.

Je suis allé là… Je me suis assis sur notre banc. Puis je poussai jusqu'à la ruelle, mais je me sentis honteux et je revins sur mes pas sans avoir regardé ses fenêtres; mais je n'avais pas fait deux pas que déjà je retournais tant j'étais triste. Quel temps! S'il faisait beau, je me promènerais toute la nuit…

Mais à demain, à demain! Demain elle me racontera tout. Pourtant, s'il se pouvait qu'il n'y eût pas de lettre aujourd'hui!… mais non, il est bien qu'il y ait une lettre… et d'ailleurs ils sont déjà ensemble…

QUATRIÈME NUIT

Dieu! Comme tout cela a fini! Comme tout cela a fini! Je suis arrivé à neuf heures, elle était déjà là. Je la vis de loin accoudée au parapet du quai; elle ne m'entendit pas approcher.

— Nastenka! Appelai-je en maîtrisant mon émotion.

Elle se retourna vivement vers moi.

— Eh bien! Dit-elle, eh bien! Vite!

Je la regardai avec étonnement.

— Eh bien! La lettre, l'avez-vous apportée? Dit-elle en se retenant de la main au parapet.

— Non, je n'ai pas de lettre, finis-je par dire, n'est-il donc pas encore venu?

Elle pâlit affreusement et me regarda longtemps, longtemps; j'avais brisé son dernier espoir.

— Eh bien! Que Dieu lui pardonne, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée, que Dieu lui pardonne.

Elle baissa les yeux, puis voulut me regarder, mais ne put; pendant quelques instants encore elle s'efforça de dominer son émotion et tout à coup se détourna, s'accouda au parapet et éclata en sanglots.

— Voyons! Cessez donc! Commençai-je à dire. Cessez donc…

Mais je n'eus pas la force de continuer en la regardant, et d'ailleurs qu'avais-je à lui dire?

— N'essayez pas de me consoler, disait-elle en pleurant, ne me parlez pas de lui, ne dites pas qu'il viendra, qu'il ne m'a pas abandonnée. Pourquoi? Y avait-il donc quelque chose dans ma lettre, dans cette malheureuse lettre?…

Les sanglots interrompirent sa voix.

— Oh! Que c'est cruel! Inhumain! Et pas un mot, pas un mot! S'il avait au moins répondu qu'il ne veut plus de moi, qu'il me repousse… mais ne pas écrire une ligne pendant trois jours entiers! Il est si facile d'offenser, de blesser une pauvre jeune fille sans défense, qui n'a que le tort d'aimer! Oh!

Combien j'ai souffert durant ces trois jours, mon Dieu! Mon Dieu! Et dire que je suis allée chez lui moi-même, que je me suis humiliée devant lui, que j'ai pleuré, que je l'ai supplié, que je lui ai demandé son amour, et après tout cela… Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, n'est-ce pas? (Ses yeux noirs jetaient des éclairs.) Ce n'est pas naturel, nous nous sommes trompés, vous et moi; il n'aura pas reçu ma lettre! Il ne sait encore rien! Comment cela se pourrait-il? Jugez vous-même; dites-moi; expliquez-moi: est-il possible d'agir aussi barbarement! Pas un mot! Mais au dernier des hommes on est plus pitoyable! Peut-être lui aura-t-on dit quelque chose contre moi? Hein! Qu'en pensez-vous?

— Écoutez, Nastenka, j'irai chez lui demain de votre part.

— Et puis?

— Et je lui dirai tout.

— Et puis! Et puis?

— Vous écrirez une lettre. Ne dites pas non, Nastenka, ne dites pas non! Je le forcerai à prendre en bonne part votre démarche. Il saura tout, et si…

— Non, mon ami, non, interrompit-elle, je n'écrirai pas. Plus un mot de moi. Je ne le connais plus, je ne l'aime plus. Je l'ou-bli-e-rai…

Elle n'acheva pas.

— Tranquillisez-vous! Asseyez-vous ici!

Je lui montrais une place sur le banc.

— Mais je suis tranquille. C'est bien cela… oh! Je ne pleure plus… vous pensez peut-être que je vais… me tuer… me noyer…

Mon cœur était plein; je voulais parler et je ne pouvais. Elle me prit la main:

— Vous n'auriez pas agi ainsi, vous n'auriez pas abandonné celle qui était venue à vous d'elle-même; vous auriez eu pitié d'elle; vous vous représenteriez qu'elle était toute seule, qu'elle ne savait pas se gouverner, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de vous aimer, qu'elle n'est pas coupable enfin! Qu'elle n'est pas coupable… qu'elle n'a rien fait!… mon Dieu! Mon Dieu!

— Nastenka! M'écriai-je, Nastenka! Vous me déchirez le cœur! Vous me tuez! Nastenka! Je ne puis plus me taire, il faut que je vous dise… ce qui

bouillonne dans mon cœur.

Je me levai. Elle retint ma main et me regarda, étonnée.

— Qu'avez-vous?

— Nastenka, dis-je avec décision, tout cela est sot, impossible; au nom de toutes vos souffrances, je vous supplie de me pardonner…

— Mais quoi? Quoi? Dit-elle, cessant de pleurer et me regardant fixement, tandis qu'une curiosité étrange étincelait dans ses yeux étonnés. Qu'avez-vous?

— Irréalisable!… Mais je vous aime, Nastenka! Voilà ce qui est! Et maintenant tout est dit, fis-je en laissant désespérément tomber ma main. Maintenant, voyez si vous pouvez me parler comme vous faisiez tout à l'heure, si vous pouvez écouter ce que je veux vous dire…

— Mais quoi donc? Interrompit Nastenka; mais que va-t-il me dire? Il y a longtemps que je le savais: vous m'aimez? Ah! Mon Dieu! Il y a longtemps que je le sais; mais il me semblait toujours que vous m'aimiez simplement, comme ça…

— En effet, Nastenka, c'était d'abord simple, et maintenant, maintenant… je suis comme vous étiez quand vous êtes allée chez lui avec votre petit paquet, et je suis plus à plaindre que vous n'étiez, Nastenka: il n'aimait alors personne…

— Que me dites-vous? Je n'ai pas tout compris, mais quoi? Cela vous prend tout à coup?… Mais quelle sottise je dis!…

Nastenka resta très confuse; ses joues s'allumaient, elle baissa les veux.

— Mais que faire, Nastenka? Que dois-je faire? Ai-je tort de vous aimer? Non, cela ne peut vous offenser. J'étais votre ami, eh bien! Je le suis toujours, rien n'est changé… Voilà que je pleure, Nastenka, je suis ridicule, n'est-ce pas? Bah! Laissez-moi pleurer, cela ne gêne personne; mes larmes sécheront, Nastenka.

— Mais asseyez-vous donc, asseyez-vous! Dit-elle.

— Non, Nastenka, je ne m'assiérai pas, je ne peux plus rester ici, vous ne pouvez plus me voir: je n'ai plus qu'un mot à vous dire et je m'en vais; voici: vous n'auriez jamais su que je vous aime, j'aurais gardé mon secret; mais, c'est votre faute; vous m'avez forcé à parler, je vous ai vue pleurer, je n'ai pu

y tenir, j'ai tout dit et… et vous n'avez plus le droit de m'éloigner de vous…

— Mais qui vous dit de vous éloigner?

— Quoi! Vous ne me dites pas de m'en aller? Et moi qui voulais de moi-même vous quitter? Et en effet, je m'en irai; mais auparavant je vous dirai tout. Tout à l'heure, quand vous pleuriez, je ne pouvais me tenir en place; quand vous pleuriez, vous savez… parce qu'un autre ne veut pas de votre amour. J'ai senti, moi, dans mon cœur tant d'amour pour vous, Nastenka, tant d'amour! Et je ne pouvais plus me taire…

— Oui, oui, parlez, dit Nastenka avec un geste inexplicable. Ne me regardez pas ainsi; je vous expliquerai… Parlez d'abord.

— Vous avez pitié de moi, Nastenka? Vous avez tout simplement pitié de moi, ma petite amie! Mais qu'importe! C'est bien! Tout cela est honnête; mais voyez-vous, tout à l'heure je pensais (oh! Laissez-moi vous dire…) je pensais que (il va sans dire que cela est impossible, Nastenka), je pensais que d'une façon quelconque… vous ne l'aimiez plus. Alors, – je pensais à cela hier et avant-hier, Nastenka – alors s'il en était ainsi, je tâcherais de me faire aimer de vous, absolument. Ne me disiez-vous pas que vous êtes tout près de m'aimer? Eh bien?… il me reste à dire… Qu'est-ce qui arriverait si vous m'aimiez? Mon amie, car vous êtes en tous cas mon amie, je suis certes un homme simple, sans importance, mais ce n'est pas l'affaire, je ne sais pas m'expliquer, Nastenka. Seulement, je vous aimerais tant, Nastenka, je vous aimerais tant, que si vous l'aimiez encore, oui, même si vous aimiez encore celui que je ne connais pas, du moins vous ne remarqueriez jamais que mon amour vous pesât. Et je vous aurais tant de reconnaissance!… Ah! Qu'avez-vous fait de moi?

— Ne pleurez donc pas, dit Nastenka en se levant; allons, levez-vous, venez avec moi; je vous défends de pleurer. Finissez… Soit. Puisqu'il m'abandonne, m'oublie, quoique je l'aime encore (je ne veux pas vous tromper)… si par exemple je vous aimais, c'est-à-dire si, seulement si… ô mon ami, quand je pense que je vous ai offensé, que je vous ai félicité de n'être pas amoureux de moi… Sotte! Mais je suis décidée…

— Nastenka, je m'en vais, car au fond je vous fais souffrir. Voilà que vous avez des scrupules à mon sujet, comme si vous n'aviez pas assez de

votre chagrin. Adieu, Nastenka.

— Attendez donc.

— Attendre quoi?

— Je l'aime, mais ça passera… Qui sait? Peut-être sera-ce fini aujourd'hui même. Je veux le haïr, n'est-il pas en train de se moquer de moi. Qui sait? Il ne m'a peut-être jamais aimée; je vous aime, mon ami, oui, je vous aime, je vous aime comme vous m'aimez. Je vous aime plus que lui…

L'agitation de la pauvre fille était si forte qu'elle ne put achever, posa sa tête sur mon épaule et sanglota; je la consolai, je la raisonnai; elle serrait ma main et me parlait en sanglotant.

— Attendez! ça va cesser!

Elle cessa en effet, essuya ses joues et nous nous mîmes à marcher; je voulais parler, mais longtemps encore elle me pria d'attendre; nous nous taisions, elle reprit enfin sa présence d'esprit et se remit à parler.

— Voici… commença-t-elle d'une voix tremblante où vibrait un accent qui m'allait droit au cœur, ne pensez pas que je sois inconstante, que j'aie pu si facilement oublier et trahir. Pendant tout un an je l'ai aimé, je n'ai pas eu de pensée qui ne fût à lui. Mais vous voyez, il m'abandonne. Eh bien!… je ne l'aime plus, car je ne puis aimer que ce qui est noble, généreux; que Dieu lui pardonne! Il a bien fait, d'ailleurs. Ah! Si je m'étais détrompée trop tard? C'est fini! Peut-être n'était-ce qu'une illusion. Peut-être ne l'eussé-je pas tant aimé si j'avais été moins sévèrement tenue par ma babouschka. Peut-être est-ce un autre que je devais aimer. Je veux dire que, malgré que je l'aime (non, que je l'aie aimé), si vous sentez que votre amour est assez grand pour chasser de mon cœur tout autre sentiment et pour remplir mon cœur, si vous avez pitié de moi, si vous ne voulez pas me laisser seule, si vous voulez m'aimer toujours comme maintenant, je vous jure alors que ma reconnaissance, que mon amour enfin sera digne du vôtre… Prendrez-vous maintenant ma main?

— Nastenka! M'écriai-je étouffant de sanglots; Nastenka!

— C'est tout à fait assez! Dit-elle en se dominant. Tout est dit, n'est-ce pas? Eh bien! Vous êtes heureux? Maintenant, parlons d'autre chose, voulez-vous?

— Oui, Nastenka, oui, parlons d'autre chose; oui, parlons d'autre chose, je suis heureux, je suis… Eh bien! Nastenka, parlez-moi donc d'autre chose. Vite, parlez, je suis prêt.

Nous ne savions que dire. Puis tout à coup ce fut un déluge de paroles sans suite ni sens: nous marchions tantôt sur le trottoir, tantôt au milieu de la rue, nous nous arrêtions, et puis nous marchions vite, nous allions comme des enfants.

— Je demeure seul, Nastenka; il faut que vous sachiez que je suis pauvre; je possède douze cents roubles.

— Il faut prendre avec nous la babouschka; elle a sa retraite, elle ne nous gênera pas, mais il faut absolument la prendre.

— Mais bien sûr, d'ailleurs je garderai Matrena.

— Ah! Oui, et moi Fekla.

— Matrena est une bonne femme; son seul défaut est qu'elle manque totalement d'imagination.

— Ça ne fait rien… Dites, il faudra emménager chez nous demain.

— Comment cela, chez nous?

— Oui, vous prendrez le pavillon; la babouschka veut le louer à un jeune homme. Je lui ai dit: Pourquoi à un jeune homme? Elle m'a répondu: Je me fais vieille. J'ai compris son intention.

Nous nous mîmes à rire tous deux.

— Mais où demeurez-vous donc? J'ai déjà oublié.

— Dans la maison de Baramiskov, près du pont.

— Ah! Je sais, une belle maison. Eh bien, donnez congé et venez chez nous tout de suite.

— Dès demain, Nastenka; je dois quelque chose pour la location, mais ça ne fait rien, je toucherai bientôt mes appointements.

— Savez-vous? Moi, je donnerais des leçons; j'apprendrai d'abord et puis je donnerai des leçons.

— Entendu; moi je vais bientôt recevoir une gratification.

— Enfin, vous serez demain notre locataire.

— Oui, et nous irons aussi voir le Barbier de Séville, on le donne bientôt.

— Oh! Dit Nastenka, plutôt quelque autre chose.

— Comme vous voudrez, je n'y pensais pas.

Tout en parlant, nous allions sans savoir où nous étions, nous arrêtant, nous remettant à marcher, redevenant graves après avoir beaucoup ri et pleuré, pour aller, Dieu sait où, pleurer et rire encore. Nastenka voulait rentrer, je ne la retenais pas, je l'accompagnais, et un quart d'heure après, nous nous retrouvions, assis sur notre banc, puis elle soupirait; je redevenais timide… jusqu'à ce que sa main vînt chercher la mienne, et alors nous recommencions à bavarder.

— Il est temps de rentrer, il est déjà très tard, dit enfin Nastenka, c'est assez faire les enfants.

— Je ne dormirai guère cette nuit, Nastenka! D'ailleurs, je ne rentrerai pas.

— Je ne dormirai guère non plus, accompagnez-moi. Mais allons bien chez nous, cette fois?

— Absolument, absolument.

— Parole d'honneur? Car tout de même il faut rentrer.

— Parole… Regardez le ciel, Nastenka, il fera beau demain. Le ciel est bleu! Quelle lune! Ah! Un nuage! Bon! Il est passé!

Nastenka ne regardait pas les nuages; elle ne parlait plus; je sentis sa main trembler dans la mienne, et à ce moment, un jeune homme passa près de nous, il s'arrêta, nous regarda fixement et fit de nouveau quelques pas.

— Nastenka, dis-je à demi-voix, qui est-ce?

— C'est lui, répondit-elle d'une voix très basse et en se serrant davantage contre moi.

Je tressaillis, j'eus peine à rester debout.

— Nastenka! Dit une voix derrière nous, Nastenka.

Dieu! Quel cri, comme elle s'arracha de moi et vola à sa rencontre; j'étais comme foudroyé! Mais elle ne l'eut pas plutôt serré dans ses bras qu'elle revint à moi, enlaça mon cou de ses deux mains et m'embrassa violemment, puis, sans dire un seul mot, me quitta de nouveau, prit l'autre par la main et partit avec lui.

Je ne les vis pas s'éloigner.

LE MATIN

La journée n'était pas belle. Les gouttes d'eau faisaient un bruit triste sur mes vitres; sombre dans ma chambre, sombre dehors. La tête me tournait, j'avais la fièvre.

— Une lettre pour toi, mon petit père, c'est le postillon qui l'apporte, me dit Matrena.

— De qui donc? Demandai-je sans savoir ce que je disais.

— Comment le saurais-je, mon petit père? Lis toi-même.

Je brisai le cachet.

«Oh! Pardonnez-moi. Je vous supplie à genoux de me pardonner; je ne voulais pas vous tromper, et pourtant je vous ai trompé. Pardon! Pourtant je n'ai pas changé pour vous, je vous aimais, je vous aime encore; pourquoi n'êtes-vous pas lui?

«Oh! S'il était vous!

«Dieu voit tout ce que je voudrais faire pour vous; vous avez beaucoup souffert et moi aussi je vous ai fait souffrir; mais l'offense s'oubliera et il vous restera la douceur de m'aimer. Je vous remercie, oui, je vous remercie de votre amour. Il est gravé dans mon esprit comme un beau rêve qu'on se rappelle longtemps après le réveil; je n'oublierai jamais l'instant où vous m'avez si généreusement offert votre cœur en échange du mien tout meurtri. Si vous me pardonnez, j'aurai pour vous une reconnaissance presque amoureuse à laquelle je serai fidèle. Je ne trahirai pas votre cœur et nous nous rencontrerons, vous viendrez chez nous, vous serez notre meilleur ami. Vous m'aimerez comme avant. Je me marie la semaine prochaine, j'irai avec lui chez vous. Vous l'aimerez, n'est-ce pas? Pardon encore. Merci encore. Aimez toujours votre Nastenka.»

Longtemps, longtemps je relus cette lettre; enfin elle tomba de mes mains et je me cachai le visage.

— Mon petit père, dit Matrena.

— Quoi, vieille?

— J’ai enlevé toutes les toiles d’araignées, toutes; si maintenant tu veux te marier, la maison est propre.

Je regardai Matrena. C’était une vieille encore assez bien conservée, plutôt jeune, mais pourquoi donc son regard me semblait-il si éteint, son visage si ridé, ses épaules si voûtées, toute la créature si décrépite? Et pourquoi me semblait-il que la chambre eût vieilli comme la vieille? Les murs et le plancher étaient ternes, et des toiles d’araignées! Il y en avait plus que jamais. Tout était sombre… oui, j’avais devant moi la perspective de mon avenir, triste, triste, oh! Triste. Je me vis ce jour-là tel que je suis aujourd’hui quinze ans après, dans la même chambre, avec la même Matrena qui n’a pas plus d’imagination qu’autrefois.

Et je n’ai pas revu Nastenka. Attrister de ma présence son bonheur, être un reproche, faner les fleurs qu’elle noua dans ses cheveux en allant à l’autel? Jamais, jamais! Que ton ciel soit serein, que ton sourire soit clair! Je te bénis pour l’instant de joie que tu as donné au passant morne, étranger, solitaire…

Mon Dieu! Tout un instant de bonheur! N’est-ce pas assez pour toute une vie?

Un cœur faible

Deux jeunes gens, employés dans la même administration, Arcade Ivanovitch Nefedovitch et Basile Choumkoff, vivaient sous le même toit.

La routine oblige un auteur à exposer au préalable l'âge, le grade, l'emploi et même le caractère des personnages qu'il met en scène ; mais comme beaucoup d'écrivains commencent leurs récits de cette façon, le conteur de la présente histoire, pour ne pas faire comme les autres, — et peut-être même, diront quelques-uns, par une présomption infinie, — se voit obligé d'entrer immédiatement en plein cœur de son sujet.

Donc, le soir, la veille du Nouvel An, Choumkoff rentra chez lui vers les six heures. Couché sur son lit, son ami Arcade se réveilla, et, le regardant, les yeux encore mi-clos, constata que le camarade portait des vêtements de fête et un jabot immaculé : un tel luxe vestimentaire frappa le dormeur.

— Où diable est allé Basile ? se demanda-t-il, d'autant plus qu'il n'a pas dîné à la maison !...

Quant à Choumkoff, il alluma la bougie et Arcade devina aussitôt que, le croyant toujours endormi, son collègue se disposait à le réveiller.

En effet, Basile toussa deux fois, et, ayant fait le tour de la chambre, laissa tomber la pipe qu'il était en train de bourrer, dans un coin, près de la cheminée.

Un rire intérieur égaya Arcade.

— Allons, Vassia, assez rusé ! dit-il.

— Tu ne dormais donc pas, Arcacha ?

— Je ne pourrais le dire, en vérité ; il me semble que je ne dors pas.

— Ah ! Arcacha ! Mon cher ami ! Tu ne sais pas ce que je vais te raconter ? Tu ne devines pas ?

— C'est juste, je ne le devine pas... Approche donc, Vassia.

Basile, qui ne s'attendait pas à la ruse d'Arcade, s'approcha immédiatement. L'autre le saisit aussitôt par le bras et, en jouant, le renversa sur le lit, le serrant à l'étouffer, ce qui, par parenthèse, avait l'air de l'amuser énormément.

— Te voilà pris, cria-t-il.

— Arcacha, voyons, Arcacha ! que fais-tu ? Laisse-moi, je vais abîmer mon frac !...

— Qu'importe ! que me fait ton frac ? Pourquoi n'es-tu pas plus méfiant ? Allons, réponds : où es-tu allé et où as-tu dîné ?

— Arcacha, laisse-moi, je t'en prie !

— Où as-tu dîné ?

— C'est justement ce que je voulais te dire.

— Alors, raconte.

— Laisse-moi d'abord me lever.

— Non, je ne te laisserai point tant que tu ne me l'auras pas dit !

— Voyons, Arcacha... comprends donc qu'on ne peut pas agir ainsi ! criait le faible Vassia tout en cherchant à se dégager de la forte poigne qui le maintenait ; il y a des choses, des matières !...

— Quelles matières ?

— Il y a des choses dont on ne peut parler dans une position pareille. Cela vous fait perdre toute dignité... cela paraît ridicule... Et l'affaire ne l'est point, je t'assure... Bien au contraire, elle est tout à fait sérieuse...

— Allons, allons, avec tes affaires sérieuses ! Qu'as-tu encore inventé ? Raconte-moi des choses drôles, car j'ai envie de rire.

— Dieu m'est témoin, Arcacha, que je ne peux pas le faire.

— Je ne veux rien savoir...

Couché en travers du lit, Vassia cherchait par tous les moyens à donner le plus de dignité possible à ses paroles.

— Je ne dirai qu'une chose, Arcacha...

— Quoi ?

— Je suis fiancé !

Arcade Ivanovitch ne dit plus un mot. Mais il prit le pauvre Vassia dans ses bras comme un enfant et, bien que son ami ne fût point de petite taille, mais au contraire très long, quoique maigre, il se mit à le promener à travers la pièce en faisant semblant de le bercer.

— Ah ! voilà le fiancé, dit-il. Je vais l'emmailloter.

Puis, voyant que Vassia ne disait mot, il s'arrêta, et, comprenant enfin

que la plaisanterie avait dépassé les bornes, il posa sa victime par terre et lui déposa deux baisers amicaux sur les joues.

— J'espère que tu n'es pas fâché, Vassia ?

— Non, mais aussi pourquoi fais-tu le fou ? Combien de fois ne t'ai-je pas dit : « Arcacha, ce n'est pas du tout spirituel, ce que tu fais. »

— Tu n'es pas fâché ?

— Moi ? Non ! Tu sais bien que je ne me fâche jamais ! Tu m'as simplement fait de la peine.

— De la peine ? Pourquoi ?

— Je suis venu vers toi comme vers un ami, pour t'ouvrir mon cœur, te dire tout mon bonheur...

— Quel bonheur ? De quoi veux-tu parler ?

— Je te répète que je vais me marier ! répondit Vassia qui, en réalité, commençait à se sentir agacé.

— Tu te maries, toi ? vraiment ? hurla Arcade. Non, non... qu'y a-t-il donc ? Tu parles, et tes yeux sont pleins de larmes, mon Vassia, mon fils, allons ! Est-ce bien vrai, cela ?

Et Arcade Ivanovitch se précipita de nouveau vers son ami pour le reprendre dans ses bras.

— Tu comprends maintenant ma colère, dit Vassia. Tu es mon ami, un bon ami, je le sais. Je viens vers toi, gonflé de joie, l'âme exaltée, et soudain je me vois obligé de te raconter mon histoire dans une posture grotesque, me débattant sur ton lit, moi qui voulais te parler gravement, dignement... tu comprends, Arcacha, continua-t-il en riant. J'étais ridicule, et pourtant je ne peux pas ravaler ainsi mes sentiments les plus sacrés... Et si tu m'avais demandé comment elle s'appelle, je te jure que je ne t'aurais point répondu.

— Mais pourquoi te taisais-tu, alors ? Tu m'aurais tout dit, je n'aurais pas agi comme je l'ai fait, cria Arcade Ivanovitch, dont la désolation faisait peine à voir.

— Ça va bien, allons ! Tout cela a pour cause mon trop bon cœur. Tu le sais bien, que j'ai bon cœur. Ah ! comme je regrette de n'avoir pu te dire cela, comme je le voulais, d'une façon sérieuse... qui t'eût fait plaisir... Tu

sais, Arcacha, combien je t'aime, et que, si tu n'étais pas là, je ne pourrais... il me semble... vivre en ce monde !...

Arcade Ivanovitch qui, malgré ses folles allures, était très sensible, riait et pleurait à la fois. Vassia riant et pleurant, lui aussi, tous deux s'étreignirent de nouveau.

— Comment est-ce arrivé ? Raconte-moi tout, Vassia. Excuse-moi, mon cher frère, je suis tellement surpris, tellement surpris... ce fut pour moi comme un coup de tonnerre. Vive Dieu ! mais ce n'est pas possible, mon ami, tu viens d'inventer tout cela ?... Avoue... Tu m'as menti ?...

Ce disant, Arcade Ivanovitch sondait la figure de son ami, cherchant à pénétrer ses pensées. Mais, voyant l'affirmation se peindre sur les traits de Vassia, il sauta sur son lit et mit tant de joie et d'enthousiasme à faire des cabrioles que tout tremblait dans la chambre.

Choumkoff le regardait faire.

— Allons, Vassia, assieds-toi là ! dit Arcade enfin, en s'asseyant lui-même sur le lit.

— Je ne sais vraiment pas par quel bout commencer.

Sous l'emprise d'une douce émotion, ils se regardèrent longuement.

— Qui est-elle, Vassia ?

— Mlle Artémieff ! chuchota Choumkoff, d'une voix que le bonheur faisait trembler.

— Pas possible !

— Je t'avais déjà rempli les oreilles de récits la concernant, puis comme j'ai cessé, tu n'as rien remarqué. Oh ! Arcade, cela m'aurait coûté beaucoup de te le dire. J'avais tellement peur de parler. Je craignais que tout échouât, et pourtant je l'aimais, Arcacha ! Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle histoire, vois-tu, continua-t-il d'une voix entrecoupée, troublée par tant de sentiments confus ; elle avait un fiancé à cette époque, il y a un an de cela. Je l'avais connu... Il était... enfin... Puis il fut envoyé en mission et il avait cessé d'écrire. Ils l'attendaient, l'attendaient, ne sachant ce que cela signifiait. Soudain, il y a quatre mois, il revient, marié. C'était lâche et vil !... Il n'y avait personne pour plaindre ces malheureux. La pauvrette pleurait, pleurait, et moi j'en suis tombé amoureux. Mais non, je l'avais toujours aimée !...

J'allais chez eux de plus en plus souvent. Je cherchais à la consoler... En vérité, je ne sais comment la chose est arrivée, mais elle m'aima aussi. Il y a huit jours seulement que, n'en pouvant plus, je me mis à sangloter et je lui dis tout, que je l'aimais, — bref, tout... « Je suis prête à vous aimer, moi aussi, répondit-elle, mais, Basile Pétrovitch, vous savez que je suis une pauvre fille et que je n'ose plus aimer personne. » Tu comprends, frère ? tu comprends ?... Nous nous sommes promis aussitôt. Je réfléchis longtemps, longtemps, et je demandai : « Comment le dirai-je à votre maman ? » Elle me répondit : « C'est difficile, en ce moment, attendez un peu ; elle pleure, et elle craint encore. Aussi, peut-être refusera-t-elle de me donner à vous. » Mais moi, vois-tu, je n'ai pas voulu attendre et j'ai parlé à la vieille. Lise était à genoux devant elle, moi aussi. Alors, elle nous a donné sa bénédiction... Oh ! Arcacha, mon bon ami ! nous vivrons ensemble, car je ne pourrais plus te quitter.

— Vassia, j'ai beau te regarder, et je ne puis croire, je te jure, je ne puis arriver à te croire. Il me semble que tout cela... Écoute-moi ! est-ce vrai que tu te maries ? Moi aussi, je te l'avoue, j'avais voulu me marier. Mais maintenant, cela m'est égal. Allons, sois heureux, sois heureux !

— Frère, je me sens le cœur si léger, et la vie me paraît si douce, dit Vassia. (Il se leva et, tout ému, se mit à parcourir la chambre.) N'est-ce pas que tu ressens la même chose ?... Nous vivrons peut-être pauvrement, mais nous serons heureux. N'est-ce pas que ce n'est pas une chimère et que notre bonheur est là, sous la main, et que nous serons heureux, réellement ?

— Écoute, Vassia.

— Quoi ? dit l'autre en s'arrêtant.

— Il me vient une pensée, mais j'ai presque peur de t'en parler... Excuse-moi, tâche d'écarter mes doutes. De quoi vivras-tu ? Je suis très heureux que tu te maries. Je suis très heureux. Mais je ne peux écarter cette idée : de quoi vivras-tu ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! quel homme tu fais, Arcacha ! dit Vassia, avec un regard étonné vers son ami. Que penses-tu donc ? La vieille, elle-même, n'a pas mis deux minutes pour comprendre tout ce que je lui ai exposé. Demande-leur donc de quoi ils ont vécu jusqu'ici. Cinq cents roubles, pour

trois, c'est tout ce qu'ils avaient à dépenser, c'est à cette somme que se montait la pension à la mort du père. Pour trois : Lisa, la vieille et le petit frère dont il faut payer la pension. Et voilà tous leurs moyens d'existence. C'est nous deux qui sommes des capitalistes, car, vois-tu, j'ai des années où je gagne sept cents roubles.

— Voyons, Vassia, tu m'excuseras, je ne voudrais pas détruire tes illusions, mais de quels sept cents roubles veux-tu parler ? Tu n'en as que trois cents...

— Trois cents ? tu ne comptes pas Julian Mastakovitch ?

— Julian Mastakovitch, mais, mon ami, ce n'est pas une affaire sûre. Ce n'est pas comme les trois cents du traitement, où chaque rouble arrive comme un ami fidèle. Bien entendu, Julian Mastakovitch est un brave homme, un grand homme même, si tu veux, que j'estime beaucoup, et je comprends fort bien qu'il soit si haut placé : je l'aime beaucoup, parce qu'il a de l'affection pour toi et qu'il te paye ton travail, alors qu'il aurait pu t'attacher à lui sans rémunération... mais tu comprendras bien, Vassia. Écoute encore : j'admets que dans tout Pétersbourg on ne puisse trouver une aussi belle écriture que la tienne, continua Nefedovitch, non sans quelque admiration, mais si un jour tu cesses de plaire (que Dieu nous garde !) ou si les affaires de Julian Mastakovitch s'arrêtent, ou bien encore s'il en prend un autre, car tout peut arriver en ce monde... et alors, que feras-tu, Vassia ?...

— Écoute, Arcacha ! dans ces conditions-là nous pouvons craindre aussi que le plafond nous tombe sur la tête...

— Bien entendu, bien entendu... je ne dis rien...

— Non, mais enfin !... Pourquoi veux-tu qu'il ait l'intention de se séparer de moi ?... Tu le sais, j'exécute pourtant ses ordres ponctuellement. Et il est si bon pour moi : aujourd'hui encore il m'a donné cinq roubles or.

— Est-ce possible ! Une gratification, alors ?

— Mais non, c'est de sa poche, et il a ajouté : « Voilà cinq mois que je ne t'ai rien donné ; prends donc cela. Je te remercie beaucoup, je suis très content. Il ne faut pas croire que tu travailles pour rien. » C'est ainsi qu'il m'a parlé et ses paroles m'ont presque fait pleurer, Arcacha.

— Dis-moi, Vassia, as-tu terminé cette copie qu'il t'a demandée ?

— Non, pas encore...

— Vassia ! mais qu'as-tu fait, mon cher ?

— Ne crains rien, Arcade, j'ai encore deux jours devant moi.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas travaillé ?

— Allons, allons, te voilà maintenant si effaré que tout se bouleverse en moi. Il n'y a rien de perdu encore, car, en y réfléchissant, tu pourras compter que j'ai bien le temps de terminer.

— Et si tu n'y arrivais pas ? s'écria Arcade. Il t'a donné une gratification ! Et tu te maries... Mon Dieu, mon Dieu !

— Cela ne fait rien... ne fait rien, murmura Choumkoff, je vais reprendre à l'instant même. Je m'y mets.

— Comment as-tu fait pour abandonner... ?

— Arcacha ! réfléchis ! pouvais-je rester en place ? Au bureau même, je ne pouvais rester assis, tant l'attente me pesait sur le cœur... Ah ! je vais passer la nuit d'aujourd'hui, celles de demain et d'après-demain, et tout sera terminé...

— Il en reste beaucoup ?

— Je t'en prie, laisse-moi tranquille, ne me dérange pas.

Marchant sur la pointe des pieds, Arcade Ivanovitch alla s'asseoir sur son lit ; ensuite il se leva, puis se rassit aussitôt, songeant qu'il dérangeait peut-être son ami. Cependant, l'immobilité lui pesait, tant son agitation était grande. Il était tout retourné encore par la nouvelle et tout vibrant de la joie première qu'il en avait ressentie. Il regarda Choumkoff. Celui-ci lui lança un coup d'œil amical, puis, fronçant les sourcils comme si dans ce mouvement de physionomie résidait toute sa puissance de travail, il se remit à compulser les papiers étalés sur sa table.

Lui non plus n'avait pu encore maîtriser son trouble. Il changeait les plumes, remuait sur sa chaise, recommençait à écrire, mais sa main tremblait.

— Arcacha, tu sais que je leur ai parlé de toi, s'écria-t-il, comme s'il s'était rappelé soudain quelque chose.

— Tu leur as parlé ? et moi qui voulais justement te le demander ! Alors, que t'ont-elles répondu ?

— Je te raconterai cela plus tard. D'ailleurs je ne voulais pas t'en prévenir

avant d'avoir achevé la copie de quatre feuillets ; mais voilà que je me suis souvenu de toi, et d'elles. Tu vois, je ne peux pas écrire ; je pense tout le temps à vous tous.

Un sourire errait sur les lèvres de Vassia. Le silence retomba.

— Mon Dieu ! quelle mauvaise plume ! s'exclama Choumkoff.

D'un geste furieux il la jeta sur la table, puis en prit une autre.

— Écoute, Vassia, un mot seulement.

— Allons, dis vite.

— Combien en reste-t-il encore à copier ?

— Ah, frérot !...

Vassia fit une grimace, comme si cette question de son ami était la plus désagréable et la plus terrible qu'il fût possible de poser.

— Beaucoup trop !

— J'ai une idée, tu sais...

— Quelle idée ?

— Mais non, écris, écris !

— Allons, dis-moi, quelle idée as-tu ?

— Il est sept heures, Vassia.

Nefedovitch sourit et lança à son ami un regard malicieux, mais un peu timide cependant, un peu gêné. Il ne savait pas comment le camarade allait prendre la chose.

— Eh bien !

Vassia, qui avait, pour de bon, abandonné ses écritures, le regardait maintenant droit dans les yeux, intrigué.

— Sais-tu quoi ?

— Dis-le, enfin, au nom de Dieu !

— Tu sais, tu es fatigué, tu ne pourras pas faire grand'chose... attends, ne me contredis pas, je te vois venir...

Nefedovitch parlait vite et, se levant soudain, il chercha à empêcher Vassia de l'interrompre.

— Il faut te calmer, rassembler tes esprits, n'est-ce pas ?

— Arcacha, Arcacha ! s'écria l'autre, se dressant dans son fauteuil, je t'assure que je passerais ma nuit à écrire.

— Bon, bon, mais il faudra te coucher au matin...

— Pour rien au monde.

— Mais si, mais si, il le faut absolument. Couche-toi vers les cinq heures et je viendrai te réveiller à huit. C'est fête, demain, tu pourras écrire toute la journée... la nuit aussi. Combien te reste-t-il, en somme ?

Vassia, tout tremblant, lui tendit un cahier.

— Voilà, dit-il.

— Mais il n'y en a pas beaucoup.

— Il y en a encore, mon ami, dit Vassia d'un ton hésitant, humilié.

— Combien ?

— Deux... cahiers...

— Cela ne fait rien, nous aurons le temps de finir.

— Arcacha !

— Tais-toi. Nous sommes à la veille de la nouvelle année, les familles se réunissent à table et nous deux, seuls, nous sommes comme des orphelins...

Et Nefedovitch saisit son ami dans ses bras herculéens.

— C'est décidé, Arcacha, dit Basile.

— Je voulais te dire quelque chose, Vassia. Si...

Arcade s'arrêta, la bouche ouverte, l'émotion l'empêchant de parler. Vassia le tenait par les bras, le regardant dans les yeux, remuant les lèvres comme s'il allait prononcer lui-même la phrase devant laquelle hésitait son ami.

— Alors, dit-il enfin.

— Présente-moi aujourd'hui.

— Arcade, nous y allons tout de suite, prendre le thé. Que dis-tu de cette idée ? Nous n'attendrons même pas l'heure finale de l'année. Nous partirons avant, s'écria Vassia, sous l'empire d'une émotion qu'il ne pouvait dissimuler.

— Deux heures, alors, ni plus, ni moins.

— Et ensuite, ce sera la séparation jusqu'au moment où mon travail sera terminé.

— Vassia !

— Arcade !

Trois minutes plus tard, Arcade était déjà en grande tenue. Quant à Vassia, qui n'avait pas quitté ses vêtements de fête pour se mettre au travail avec tant d'ardeur, il se borna à un coup de brosse.

Vivement, ils gagnèrent la rue, l'un plus heureux que l'autre. La route allait à Kolomna en traversant la Pétersbourskaïa Storona. Arcade Ivanovitch marchait à grands pas énergiques, et son allure montrait la joie qu'il éprouvait en songeant au bonheur de Vassia. Celui-ci trottinait, sans rien perdre toutefois de sa dignité. Bien au contraire, Arcade ne l'avait jamais vu sous un pareil jour : il l'estimait et l'admirait davantage, et la disgrâce physique de son ami Vassia — je ne vous ai pas encore dit que notre héros avait une épaule plus basse que l'autre, défaut qui, d'habitude, excitait la compassion d'Arcade — ne faisait qu'accroître cette tendresse profonde qu'il éprouvait pour son ami et dont ce dernier se montrait si parfaitement digne. Il avait peine à retenir des larmes de joie.

— Où vas-tu, Vassia ? C'est plus près par ici, s'écria-t-il en voyant que son ami cherchait à gagner la Perspective de Vosnessensk.

— Tais-toi, Arcade, tais-toi.

— Je t'assure que c'est plus près par ici, Vassia.

— Tu sais, Arcade ? commença Vassia d'un air mystérieux. Tu sais...

Sa voix s'éteignait sous l'empire de la trop douce émotion.

— Quoi ?

— Je voudrais apporter un petit cadeau à Lisa !

— Que veux-tu lui acheter ?

— Tu vois, frérot, là-bas, le beau magasin de Mme Leroux ?

— Eh bien !

— Un petit bonnet ; j'en ai vu un, aujourd'hui, si petit et si beau ; j'ai demandé, on m'a dit que ce modèle s'appelait Manon Lescaut. C'est un vrai miracle, des rubans couleur cerise. Et pas cher !... Et, même plus cher, cela ne ferait rien, n'est-ce pas, Arcacha ?

— Tu es le plus grand des poètes, Vassia. Allons-y !

Ils se mirent à courir, et deux minutes après ils entraient dans le magasin de modes.

Une Française aux yeux noirs vint au-devant d'eux et, dès le premier

regard jeté sur ses visiteurs, sa figure s'anima, comme la lueur d'une clarté joyeuse. Vassia eût voulu l'embrasser.

— Arcacha, dit-il à mi-voix en tournant des yeux éblouis vers toutes les jolies choses montées sur des petits pieds en bois qui garnissaient la table du magasin, c'est miraculeux, regarde cet enchantement.

Il désigna un amour de petit bonnet qui se dissimulait dans un coin, non pas celui qu'il avait d'abord remarqué, mais un tout différent, qui se trouvait plus loin. Il le regardait avec une telle convoitise qu'il semblait craindre de le voir s'envoler ou disparaître au gré d'un hasard méchant.

— Vois, dit Arcade Ivanovitch le doigt vers une autre coiffure, celui-là est plus beau, à mon avis.

— Cela te fait honneur, Arcacha, et je reconnais vraiment ton bon goût, répondit le jeune homme qui voulait sans doute ruser pour amener son ami à approuver son choix. Mais viens ici, et regarde ce bonnet.

Ne pouvant dominer son enthousiasme, Vassia saisit la petite coiffe. Celle-ci, tout heureuse, aurait-on dit, de rencontrer si gentil acheteur, donnait l'impression de descendre toute seule de son perchoir au-devant de la main du jeune homme. À la vue de ces rubans, de ces ruches, de ces dentelles, un cri d'admiration sortit de la puissante poitrine d'Arcade. Mme Leroux elle-même, qui avait gardé une dignité silencieuse durant le temps de ce choix hésitant, récompensa d'un sourire le bon goût de Vassia, heureux de voir que le joli geste et le gracieux sourire marquaient une visible approbation.

— Oui, disait-elle, vous avez deviné ce qu'il faut, et vous me paraissez digne du bonheur qui vous attend.

— En as-tu mis, de la coquetterie, à chercher ce coin solitaire ! s'écria Vassia, regardant avec amour le petit bonnet. Tu le faisais exprès, de te cacher !

Il déposa un baiser sur le frêle objet, ou plutôt, craignant de froisser son trésor, il embrassa le vide qui l'entourait.

— C'est ainsi que se dissimule la véritable vertu, ajouta Arcade, qui, pour la circonstance, se rappela cette phrase, lue dans un journal le matin. Alors, Vassia, que faisons-nous ?

— Vivat ! Arcacha ! Tu as de l'esprit et je te prédis que tu vas faire fureur

dans la société féminine. Madame Leroux... Madame Leroux...

— Que désirez-vous ?

— Ma chère madame Leroux...

Mme Leroux regardait Arcade Ivanovitch en souriant avec malice de l'exaltation du fiancé.

— Vous ne voudriez pas croire combien je vous adore en ce moment... Permettez-moi de vous embrasser.

Et Vassia déposa deux baisers respectueux sur les joues de la marchande.

Réellement, il fallait un grand effort de dignité pour éviter le ridicule dans la société d'un pareil évaporé. Mais Mme Leroux avait accueilli l'exubérante admiration de Vassia avec tant de gentillesse et de bonne grâce que le grotesque des allures et des propos du jeune fou en fut atténué. Elle l'excusa, car, à vrai dire, pouvait-on se fâcher de pareilles gamineries ?

— Quel est le prix, madame ?

— Cinq roubles or, répondit-elle, déjà revenue au sourire commercial.

— Et celui-là ? demanda Arcade en désignant le bonnet qu'il avait remarqué.

— Huit roubles.

Vassia restait indécis :

— Permettez, permettez ! Dites-moi, madame Leroux, lequel, selon vous, est le plus gracieux et le plus seyant ?

— L'autre est plus riche, mais celui que vous avez choisi est plus coquet.

— C'est donc celui que nous allons prendre.

Mme Leroux enveloppa le bonnet dans une feuille de papier de soie très mince et fixa le paquet avec des épingles. Et c'était si délicatement fait qu'il semblait que le papier fût encore plus léger qu'avant. Respirant à peine, Vassia prit soigneusement le frêle objet, salua Mme Leroux et, après de nouvelles amabilités, sortit du magasin.

— Je suis un viveur, je suis né pour être un viveur ! criait-il, riant nerveusement, à petits éclats.

Il trottinait maintenant, cherchant à éviter les passants, les soupçonnant de noirs desseins, du désir criminel d'écraser son trésor.

— Écoute, Arcacha, commença-t-il.

Tous les chants d'un amour triomphant semblaient vibrer dans ses paroles.

— Arcade, je suis si heureux, si heureux !

— Et moi ! mon petit Vassia.

— Non, Arcacha ! Ton affection pour moi est infinie, je le sais, mais tu ne peux ressentir la centième partie de ce que j'éprouve. Mon cœur déborde, Arcacha ! je ne suis pas digne de tant de bonheur. Je le sens, je le reconnais.

Il parlait, et des sanglots assourdis faussaient le timbre de sa voix.

— Qu'ai-je donc fait pour gagner ce bonheur ? Qu'ai-je fait, dis-moi ? Regarde ! Combien de gens autour de nous, combien de larmes, combien de chagrins, combien de pauvres vies quotidiennes sans joies ni fêtes ! et moi !... moi !... une pareille jeune fille m'aime !... Mais tu vas la voir dans quelques instants et tu pourras toi-même apprécier ce noble cœur. Je suis de basse extraction ; j'ai un grade, c'est vrai, des appointements, une situation indépendante, peut-être, mais j'ai un défaut physique : une de mes épaules est plus basse que l'autre, tu le sais ; et malgré cela, elle m'aime, tel que je suis !... Et Julian Mastakovitch a été pour moi si tendre, si attentionné, si poli, et lui qui me parle cependant si rarement s'est approché de moi : « Alors, Vassia (je te jure, il m'a appelé de mon petit nom), tu vas faire la fête, n'est-ce pas ? » Et il riait en me disant cela. « Oui, oui, Votre Excellence », ai-je répondu. Et, rassemblant tout mon courage, je repris : « Peut-être bien, Votre Excellence. » C'est là qu'il me donna de l'argent, puis ajouta encore quelques mots. J'étais tellement touché que je me suis mis à pleurer. Lui aussi était très ému ; il me donnait des petites tapes sur l'épaule et il dit : « Sois toujours aussi sensible, Vassia, comme aujourd'hui... »

Le jeune homme se tut un instant et Arcade Ivanovitch, ne pouvant plus dominer son trouble, se retourna pour s'essuyer furtivement les yeux.

— Et encore... encore..., continua Vassia. Je ne t'ai jamais parlé de cela... Arcade... Arcade, ton amitié m'honore tellement. Je ne pourrais vivre sans toi, Arcacha. Non, non, ne dis rien, laisse-moi te serrer la main, laisse-moi te re...mer...cier... !

Trop ému, Vassia ne pouvait continuer.

Arcade Ivanovitch voulut le serrer dans ses bras, mais, comme ils

traversaient la rue, le cri d'un cocher qui hurlait : « Prenez garde ! » l'en empêcha et tous deux, surpris, rendus prudents, coururent vers le trottoir.

Arcade Ivanovitch était même satisfait que l'incident eût mis fin à ce flux de paroles. Les circonstances présentes étaient la cause des épanchements de gratitude de Vassia. Mais lui, Arcade, se reprochait de ne pas mériter réellement pareilles effusions : il sentait que, jusqu'ici, il avait si peu fait pour son ami ! Une sorte de honte le prenait de ces chaudes manifestations, que rien, dans leurs relations anciennes, ne justifiait. Alors, il songea qu'il avait encore toute la vie devant lui pour se dévouer et il respira plus aisément...

On avait sans doute perdu l'espoir de leur visite car tout le monde était déjà autour de la table de thé. De plus, Vassia, par taquinerie, avait déclaré à sa fiancée qu'il ne pourrait sans doute pas disposer de sa soirée.

Il faut croire, pourtant, que les vieux sont plus clairvoyants que les jeunes : Lise avait tant affirmé à sa mère que Vassia ne viendrait pas — son cœur serré le lui faisait craindre — que la vieille dame avait fini par douter, elle aussi ; cependant, au fond, une voix lui disait que le jeune homme ne pourrait certes pas rester chez lui ce jour de fête et que, n'étant pas de service, il accourrait sûrement.

Lise ne s'attendait donc pas à le voir ce soir : quand elle ouvrit la porte, elle n'en put d'abord croire ses yeux. Une rougeur subite envahit ses joues, son cœur battait comme celui d'un oiseau pris au piège : mon Dieu ! quelle surprise ! Quel « Ah ! » joyeux s'échappa de ses lèvres !

— Cher menteur ! s'écria-t-elle en se lançant au cou de Vassia.

Représentez-vous son étonnement et sa confusion, quand, derrière son fiancé, elle vit Arcade Ivanovitch qui, fort intimidé, cherchait à se dissimuler.

Car il faut vous dire que le pauvre Arcade n'était jamais bien à son aise dans la société des femmes et il lui était même arrivé... mais nous en parlerons plus tard. Cependant, veuillez vous mettre à sa place ; il n'y a rien de bien drôle à cela : il est là, dans l'antichambre, avec ses caoutchoucs, son manteau et son bonnet à oreilles, tout enveloppé d'une écharpe jaune, grossièrement tricotée, attachée par derrière sans aucune élégance. Il aurait

fallu enlever tout cela vivement, pour se présenter sous un jour plus favorable : un désir naturel à tout homme, c'est de chercher à paraître sous son meilleur aspect.

Et, en outre, il y avait encore ce bon Vassia qui devenait subitement insupportable, mêlant aux compliments la fantaisie la plus extravagante, sans pitié pour la gêne de son compagnon.

— Le voici ! criait-il. Ma chère Lise, je te présente Arcade. Regarde-le ! C'est mon meilleur ami. Embrasse-le, Lise, et quand tu le connaîtras mieux tu l'embrasseras davantage...

Eh bien !...

Que devait faire en cette occurrence Arcade Ivanovitch, qui n'avait même pas défait son écharpe ?

À vrai dire, il avait honte de l'enthousiasme excessif de Vassia, de cette exubérance, qui, tout en dénotant un cœur excellent, était néanmoins hors de propos.

Enfin, tous deux pénétrèrent dans la première chambre. La vieille mère parut infiniment heureuse de connaître Arcade : elle en avait entendu déjà dire tant de bien !

Elle ne put même pas terminer sa phrase, car un « Ah ! » de joyeuse surprise l'avait arrêtée... Mon Dieu ! Lise se tenait devant le petit bonnet, maintenant sorti du papier de soie, et, les mains jointes dans un geste naïf, souriait avec tant de grâce que les deux jeunes gens regrettèrent de n'avoir pu trouver chez Mme Leroux quelque chose d'encore plus charmant.

« Ah ! mon Dieu ! où peut-on trouver plus joli bonnet ? Je le dis sérieusement ! »

Il me faut vous avouer que je ressens quelque colère en pensant à l'ingratitude des deux jeunes gens envers le petit bonnet. Mais regardez donc, messieurs ! que peut-on trouver de plus beau ? mais regardez donc !...

Cependant, mes reproches sont inutiles, car maintenant tout le monde est d'accord avec moi ; ce n'a été qu'un brouillard subit, un égarement momentané ; je suis prêt à pardonner... En revanche, je vous prie, contemplez le petit bonnet... Excusez-moi de mon insistance, mais je ne puis m'en détacher : il est tout en tulle, léger, si léger ; un large ruban couleur cerise,

garni de dentelles, court entre le tulle et la ruche ; deux autres, larges et longs, tombent sur la nuque... Il faut que Lisa s'en coiffe et alors vous m'en direz des nouvelles !... Mais... je crois que vous ne regardez point. Cela vous paraît indifférent... oui... vous tournez la tête d'un autre côté... Il me semble que vous contemplez deux grosses larmes, deux perles qui brouillent des yeux plus noirs que des charbons et qui, après avoir tremblоté un instant sur les longs cils, viennent choir sur l'œuvre d'art de Mme Leroux... Et voilà que le dépit me prend de nouveau : ce n'est pas le bonnet qui fait couler ces deux larmes. Non ! Je pense qu'un cadeau pareil devrait s'offrir avec plus de gravité ; c'est alors seulement qu'on peut l'apprécier à sa juste valeur ! Vous voyez, monsieur, que je défends toujours mon petit bonnet.

On prit place, Vassia près de Lisa, et la vieille mère à côté d'Arcade. La conversation s'anima et Arcade sut se montrer à sa hauteur. C'est de grand cœur que je lui rends cette justice, car jamais je n'aurais attendu autant de lui.

Après quelques phrases bien senties à propos de Vassia, il se mit à louanger avec éloquence Julian Mastakovitch, son bienfaiteur. Il parla si raisonnablement et si intelligemment qu'une heure durant la conversation ne chôma pas. Il fallait voir avec quel tact et avec quelle connaissance du monde Arcade Ivanovitch s'étendait sur quelques traits particuliers de Julian Mastakovitch se rattachant de façon plus ou moins directe à ses rapports avec Vassia.

Quant à la petite vieille, elle était sous le charme : elle ne s'en cachait point, et, ayant attiré Vassia dans un coin, elle lui dit qu'elle considérait son ami comme un jeune homme particulièrement aimable et surtout comme un esprit solide, remarquablement équilibré. Vassia eut toutes les peines du monde à ne pas rire, car il se rappelait qu'une heure auparavant cet homme sérieux lui avait fait subir mille gamineries.

La mère fit un signe à Vassia, qui la suivit dans une chambre voisine. Disons-le : elle allait trahir le secret de sa fille. Elle le faisait, certes, par bon cœur, par excès de bon sentiment. Il n'empêche que, ces réserves faites, nous sommes obligé de dire qu'elle voulut montrer d'avance au fiancé le présent que Lisa lui réservait pour le premier jour de l'année.

C'était un portefeuille brodé d'or, avec des dessins parfaits : d'un côté on

voyait une biche, faite de grains de verre, et d'un naturel achevé ; de l'autre, il y avait le portrait d'un général connu, frappant de ressemblance.

Je ne veux point m'étendre sur l'admiration que manifesta le jeune homme et nous allons rentrer au salon où l'on ne perd pas non plus son temps.

Lise se dirige vivement vers Arcade, et, saisissant ses deux mains, lui rend grâce de la visite qu'il avait bien voulu leur faire et de l'amitié qu'il porte à son cher Vassia. Elle paraît très émue : elle a entendu dire qu'Arcade était un véritable frère pour son fiancé, qu'il l'aimait beaucoup, qu'il le guidait, le soutenait de ses conseils ; aussi, elle, Lise, doit l'en remercier cordialement. Elle ajoute qu'elle croit pouvoir espérer qu'Arcade Ivanovitch l'aimera aussi, sinon autant que Vassia, tout au moins beaucoup. Ensuite, elle le questionne sur la santé de son ami, puis exprime quelques craintes sur le peu de connaissance qu'il semble avoir des hommes et de la vie pratique.

Elle affirme qu'elle-même le surveillera, qu'elle l'entourera de ses soins et qu'enfin elle compte bien qu'Arcade Ivanovitch ne les quittera pas et qu'il habitera toujours avec eux.

Et, sous le coup d'une troublante émotion, elle s'écrie naïvement :

— Nous ne ferons qu'un seul être, tous les trois.

... Cependant il fallait partir. Bien entendu, la mère et la fille insistèrent pour les garder encore, mais Vassia ayant déclaré sans ambages qu'il ne pouvait rester plus longtemps, Arcade Ivanovitch approuva.

On demanda les raisons de ce départ hâtif, et tout le monde le trouva justifié quand on sut que le travail confié à Vassia par Julian Mastakovitch était pressé et très important ; il fallait le remettre après-demain matin, et non seulement il n'était pas terminé, mais, le pire, c'est qu'il n'était pas même commencé.

La mère, troublée à ce récit, et Lise, inquiète, ne cherchèrent plus à retenir le fiancé. Le dernier baiser n'y perdit rien et, s'il fut plus court que tant d'autres échangés déjà, il ne fut ni moins chaleureux, ni moins passionné.

Enfin, on se quitta et les deux amis reprirent le chemin de leur logement.

Aussitôt dans la rue, ils s'empressèrent de se transmettre leurs impressions mutuelles.

Il ne pouvait en être autrement. Arcade Ivanovitch était amoureux, lui aussi. Qui, plus que Vassia, était capable de le comprendre ? Il l'avoua donc à Vassia qui se mit à rire, très heureux, ajoutant que ce sentiment n'avait rien d'exagéré et que bientôt ce serait le lien qui les rapprocherait encore davantage.

— Tu m'as deviné, Vassia ! s'écria l'ami. Je l'aime autant que je t'aime, toi, et elle sera mon ange aussi bien que le tien. Votre bonheur s'étendra sur moi et me réchauffera, moi aussi. Elle sera ma patronne, et c'est entre ses mains que je remets mon destin. Mon amitié pour vous deux est égale ; vous restez inséparables dans mon cœur et dans ma pensée et j'aurai deux êtres à aimer au lieu d'un...

Trop gonflé de bonheur, Arcade se tut, laissant son compagnon remué jusqu'au fond de l'âme par ces derniers mots.

Le fait est que Vassia n'aurait jamais cru que semblables paroles pussent sortir de la bouche d'Arcade, qui n'était pas expert en discours et n'avait rien non plus d'un rêveur ; et voilà cependant que maintenant il se lançait dans des rêves... et quels rêves : les plus gais, les plus frais, les plus colorés !...

— Que ne ferai-je pour vous entourer de mes soins ? reprit-il. D'abord, je veux être le parrain de tous tes enfants. Et puis, Vassia, il nous faut maintenant songer à l'avenir : il faut acheter des meubles, louer un appartement, pour que chacun de nous trois ait sa chambre à lui. Sais-tu, Vassia, ce que je vais faire demain ? J'irai voir tous les écriteaux annonçant des locaux libres. Trois... non, deux... deux pièces nous suffiront. Je crois même que mes paroles de ce soir étaient bêtes : nous aurons assez d'argent ! Oui ! j'ai vu ses yeux, j'ai vu ce qu'elle peut faire et je suis sûr que nous aurons suffisamment d'argent. Tout ce que nous avons sera pour elle, et nous travaillerons, ami Vassia. Maintenant, nous pouvons risquer vingt-cinq roubles pour le loyer, car, vois-tu, un appartement, c'est tout ! De belles pièces... et aussitôt l'homme devient gai et ses rêves s'éclaircissent ! Lise sera notre trésorier ; pas un kopeck de perdu avec elle. Penses-tu, que je vais aller au café ! Pour qui me prends-tu donc ? De plus, nos traitements vont être augmentés et, comme nous ferons notre service d'une façon exemplaire, nous pourrons compter sur des gratifications. Crois-moi, le travail marchera, nous

serons comme des bœufs au labour !... Imagine-toi !... (Et la voix d'Arcade trembla d'émotion joyeuse.) Chacun de nous reçoit aujourd'hui trente à trente-cinq roubles inattendus : à chaque gratification on lui achète un bonnet, ou une écharpe, ou des bas. À propos, il faudra qu'elle me tricote une écharpe : regarde la mienne ; comme elle est vilaine ; m'a-t-elle fait honte aujourd'hui ! Et puis, tu es bon aussi, toi : tu me présentes à elle tout engoncé et je suis là comme avec un collier de cheval autour du cou ! Mais l'affaire n'est pas là... Je prends l'argenterie à mon compte ; je suis obligé de vous faite un cadeau de noce. C'est mon devoir et c'est une joie pour moi... C'est à cet achat que je vais consacrer ma gratification de nouvelle année. (J'espère qu'elle ne m'échappera pas.) Je vous achèterai donc des cuillers en argent, des couteaux. Et moi, je m'offrirai un beau gilet, car c'est moi qui serai garçon d'honneur ! Quant à toi, il faudra marcher droit : je vais te surveiller, une trique à la main, pour que tu finisses ton travail à temps ! Une fois terminé, nous voilà de nouveau heureux. Nous passerons nos soirées chez elles. Dieu ! que ce sera beau ! Quel malheur que je ne puisse t'aider ! C'est regrettable que nous n'ayons pas la même écriture : j'aurais fait la copie à ta place...

— Oui, répondit Vassia. Oui, il faut se presser, car je crois qu'il n'est pas loin de onze heures.

Il s'était borné jusqu'alors à écouter, tantôt souriant, tantôt cherchant à interrompre d'un geste les épanchements enthousiastes de son ami. Mais en prononçant ces derniers mots, il devint soudain taciturne et pressa le pas. Une pensée lourde accablait sa tête brûlante ; il lui semblait que son cœur cessait de battre.

Arcade Ivanovitch s'inquiéta, mais ses questions précipitées restaient sans réponse : Vassia cherchait visiblement à esquiver toute conversation et ne lâchait que des monosyllabes et des exclamations sans suite, sans rapport avec les paroles d'Arcade.

— Mais qu'as-tu donc, enfin ? insista ce dernier en courant derrière son ami. Que crains-tu donc ?

Vassia manifesta une vive impatience.

— Assez causé, frère !

— Allons, point de tristesse, Vassia, interrompit Arcade. Je t'ai vu souvent terminer tes travaux avant les délais fixés. Il n'y a rien à dire : tu es habile. Le cas échéant, on pourra même activer. Je te dis que tu arriveras à temps. Il est compréhensible qu'un peu ému et énervé, tu ne puisses pas aller très vite aujourd'hui : mais demain...

Vassia ne répondait rien, marmottant seulement des mots confus, suivi d'Arcade inquiet. Ils arrivèrent à la maison.

Sans perdre de temps, Vassia s'assit devant son travail. Arcade, silencieux, se dévêtit et se coucha, ne quittant pas son ami du regard. Une crainte vague le prenait...

— Que peut-il avoir ? se demandait-il, observant la figure pâle de Vassia, ses yeux brillants et l'inquiétude qui se manifestait dans chacun de ses mouvements. Comme ses mains tremblent !... Ne vaudrait-il pas mieux lui conseiller de se coucher une heure ou deux ? Il se calmerait peut-être.

Vassia, qui venait de terminer une page, leva les yeux, regarda Arcade et aussitôt reprit sa plume.

— Écoute, Vassia, dit Arcade Ivanovitch, si tu te reposais un peu ? On dirait que tu as la fièvre...

L'air irrité, Vassia regarda de nouveau son ami et ne répondit pas.

— Quelle figure tu as, Vassia !

L'autre se ressaisit enfin :

— On pourrait peut-être prendre du thé, Arcacha, dit-il.

— Pourquoi ?

— Cela donne des forces... je n'ai pas sommeil et je ne dormirai pas. Je continuerai d'écrire. En attendant, je vais me reposer un peu en buvant du thé. Ce mauvais moment passera.

— Très bien, ami Vassia, très bien ! C'est ce que j'aurais dû te proposer et je m'étonne que ça ne me soit pas venu tout de suite à l'idée. Mais la servante est couchée. Comment faire pour la réveiller ?

— Ah oui !

— Après tout, bêtises que tout cela ! reprit Arcade, sautant en bas de son lit. Je vais mettre chauffer le samovar moi-même. Ce ne sera pas la première fois.

Tel qu'il était, pieds nus, en chemise, Arcade courut à la cuisine pour s'occuper du samovar et Vassia reprit ses écritures. Ensuite, Arcade s'habilla et s'en alla jusqu'à la boulangerie pour acheter des petits pains afin de réconforter Vassia pendant son travail de nuit. Un quart d'heure après, le samovar était placé sur la table, les jeunes gens buvaient, mais la conversation ne reprenait pas. Vassia restait toujours distrait.

— Et voilà ! dit-il enfin après réflexion. Il faut aller demain présenter ses souhaits pour la nouvelle année.

— Tu n'as pas besoin...

— Frère, il le faut, répondit Vassia.

— Je peux signer pour toi sur les listes des visiteurs. Pourquoi veux-tu te déranger ? Tu travailleras comme un bon diable. Il faudrait rester au travail jusqu'à cinq heures, te coucher ensuite jusqu'à huit. Alors, je te réveillerai. Sans cela, songe à quoi tu vas ressembler demain.

À moitié convaincu, Vassia demanda :

— Sera-ce bien que tu signes pour moi sur les listes des visiteurs ?

— Pourquoi pas ? C'est ainsi que l'on procède habituellement.

— Je t'assure que je crains...

— Que crains-tu donc ?

— Chez les autres, je ne dis pas. Mais chez Julian Mastakovitch, qui est mon bienfaiteur ?... S'il lui arrivait de constater que ma signature est contrefaite ?

— Constater ? que tu es bête, Vassia ! Comment veux-tu qu'il le constate ?... Tu sais bien que j'imite à s'y méprendre ta signature et ton paraphe. Allons, tranquillise-toi. Qui veux-tu qui remarque cela ?

Vassia ne répondit point : il finissait lentement son verre de thé, la pensée ailleurs, l'air préoccupé.

— Mon bon Vassia ! Ah ! si nous réussissions ! si nous réussissions ! Mais, tu me fais peur ! Moi non plus, je ne me coucherai pas. Montre voir combien il te reste à copier.

Vassia lui lança un tel regard qu'Arcade, à son tour, sentit son cœur s'arrêter.

— Vassia, continua-t-il avec embarras, qu'as-tu donc ? Pourquoi me

regardes-tu ainsi ?

— Arcade, je t'assure qu'il vaut mieux que j'aille moi-même souhaiter la bonne année à Julian Mastakovitch.

— Si tu veux ! répondit Arcade, qui se lassait de cette discussion vaine et contemplait son camarade d'un regard anxieux.

Puis, d'un trait, il lâcha toutes ses pensées :

— Écoute, Vassia ! tâche de te presser : tu sais que je ne te veux que du bien, que je te dis tout ceci avec les meilleures intentions, Dieu m'est témoin ! Combien de fois m'as-tu répété les paroles de Julian Mastakovitch, qui se plaît, surtout, disais-tu, à voir que ton écriture est si lisible. Il n'est pas comme Skoroptkine qui, lui, aime que l'écriture soit très belle, pour donner à ses enfants un modèle de copie et faire ainsi des économies sur les fournitures scolaires ! tandis que Julian Mastakovitch ne désire qu'une chose : lisible, lisible, encore une fois, lisible !... Que veux-tu ? Pourquoi te donner tant de peine à faire de la calligraphie ? Je ne sais plus quoi te dire... j'ai peur pour toi... et tu me fais mal avec ton anxiété.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Vassia, qui, de fatigue, tombait sur sa chaise.

Arcade s'effraya.

— Veux-tu de l'eau, Vassia ?

— Allons, allons, dit Vassia en lui serrant la main, ce n'est rien, ce n'est rien ; j'étais simplement un peu triste et sans même savoir pourquoi. Écoute, parlons d'autre chose ; ne me rappelle plus toute cette affaire...

— Calme-toi, pour l'amour de Dieu ! Calme-toi, Vassia ! Tu en viendras à bout, je t'assure, et si même tu ne finissais pas en temps voulu il n'y aurait pas grand mal à cela ! Ce n'est pourtant pas un crime !

Vassia regarda son ami d'une façon tellement étrange que l'autre se tut, effrayé, ne lui ayant jamais vu pareille expression.

— Arcade ! dit Vassia, si j'étais seul, comme jadis... Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je voudrais tout te dire, comme à un ami... Du reste, je ne veux pas que tu t'inquiètes pour moi. Tu vois, Arcade, il est donné aux uns de faire de grandes choses ; d'autres font de petits travaux, comme moi. Mais, si on te demandait de la reconnaissance, et si tu ne pouvais pas...

— Je ne te comprends pas.

— Jamais je ne fus ingrat, continuait Vassia, comme se parlant à lui-même. Mais, si je ne suis pas en état d'exprimer ma pensée, je sens néanmoins que... il peut paraître que je montre aujourd'hui de l'ingratitude et c'est cela, surtout, c'est cette idée-là qui me tue.

— Mais que dis-tu là, voyons ? Si tu n'arrives pas, pour cette fois, en quoi veux-tu voir de l'ingratitude ? Réfléchis à ce que tu dis, Vassia ! La reconnaissance est-elle bornée à de si petites choses ?

Silencieux, Vassia leva les yeux sur son ami, dont l'argument semblait ébranler ses doutes. Il sourit même un instant, mais reprit aussitôt son expression pensive. Arcade, qui avait pris ce sourire pour le terme de toutes ses craintes, vit en cette nouvelle angoisse une décision de mieux faire et se réjouit intérieurement.

— Allons, frère, dit Vassia, regarde-moi bien. Il ne faut pas que je me rendorme, cela pourrait tourner mal. Aussi, je me remets à travailler !... Arcade ?

— Qu'y a-t-il encore ?

— Rien. C'est simplement... je voulais...

Vassia reprit sa place et se tut. Arcade se recoucha. Ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, parlé des habitants de Kolomna. Peut-être tous deux sentaient-ils que leur visite de ce soir les avait détournés de leur devoir professionnel.

Arcade s'endormit bientôt, le cœur gros. Et le matin, quand il s'éveilla, il vit, à son grand étonnement, Vassia qui dormait sur la table, la plume à la main. Il était blême et semblait exténué. La chandelle venait de s'éteindre. Dans la cuisine, on entendait la servante Mavra qui préparait le samovar.

Pris de peur, Arcade se leva vivement.

— Vassia, Vassia, s'écria-t-il, quand t'es-tu donc endormi ?

Le jeune homme, réveillé en sursaut, se dressa, effaré.

— Il était six heures, peut-être, répondit-il. Qu'il fait froid, la nuit ! Prenons un peu de thé, et je vais me remettre au travail tout de suite.

— Te sens-tu mieux ?

— Oui, oui, ça va, ça va mieux...

— Je te souhaite une bonne année, frère.

— À toi pareillement. Une bonne santé, frère.

Ils s'embrassèrent. Le menton de Vassia tremblait, ses yeux se mouillèrent. Arcade Ivanovitch restait silencieux : une vague tristesse le glaçait. Le thé fut avalé vivement.

— Arcade, j'ai décidé que j'irais moi-même faire visite à Julian Mastakovitch.

— Je t'assure qu'il ne remarquera pas...

— Mais, c'est le remords qui me torture, Arcacha.

— C'est pour lui, pourtant, que tu travailles et que tu te fatigues... Voyons, sois raisonnable.

Il se tut, puis reprit d'un ton mal assuré :

— J'avais aussi l'intention d'aller là-bas...

— Où donc ? demanda Vassia.

— Chez les Artémieff. Je les féliciterais de ta part aussi...

— Ah ! cher ami. Moi, je vais rester ici. C'est très bien combiné. Je travaillerai pendant ce temps-là ! Attends un peu, je vais écrire une lettre.

— Écris donc, ami, écris, pendant que je vais me raser, faire ma toilette, nettoyer mon frac. Tu vas voir, Vassia, comme nous serons heureux et tranquilles. Allons, embrasse-moi....

— Ah ! si tu pouvais dire vrai !

Une voix d'enfant retentit soudain dans la cuisine :

— Est-ce ici qu'habite le fonctionnaire Choumkoff ?

— Ici, ici, répondait Mavra en faisant entrer le visiteur.

— Qui est là ? qui est là ? s'écria Vassia, s'élançant vers l'antichambre. C'est toi, Pétia ? c'est toi ?

Un petit garçon brun, aux cheveux bouclés, entra dans la pièce.

— Bonjour, Basile Pétrovitch, je viens vous souhaiter la bonne année. Ma sœur vous salue, ainsi que maman. Ma sœur m'a chargé de vous embrasser pour elle.

Vassia, joyeux, saisit le messager, l'enleva dans ses bras et déposa un long baiser sur les lèvres enfantines qui ressemblaient étrangement à celles de Lisa.

Puis il remit le garçonnet à son ami. Sans toucher terre, Pétia passa dans

la puissante étreinte d'Arcade Ivanovitch.

— Embrasse-le, Arcade ! criait Vassia.

— Veux-tu du thé, petit chéri ?

— Je vous remercie infiniment. Nous en avons déjà pris ! On s'est levé de bonne heure, aujourd'hui, et les miens sont partis à la messe. Sœurette a mis deux heures à me débarbouiller, me friser et à raccommoder ma culotte que j'avais déchirée hier en jouant dans la rue avec Sacha : on s'amusait à se lancer des boules de neige...

— Tiens, tiens !

— Elle m'a bien recommandé d'aller chez vous. Puis elle m'a embrassé beaucoup de fois et elle a dit : « Va trouver Vassia, souhaite-lui une bonne année, et demande s'il a bien dormi et si l'affaire dont on a parlé hier est bien terminée... Je ne sais plus quoi... Ah ! oui : j'ai inscrit cela sur le petit papier. » Et sortant une petite feuille de sa poche : « Ah ! ils s'inquiétaient. »

— Ça va être terminé ! Oui, oui, dis-lui que tout sera fini à temps, parole d'honneur !

— Ah ! encore... j'ai oublié de vous dire que ma sœur vous envoie une petite lettre avec un cadeau. Et moi qui oubliais...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon petit chéri ! Où est ta lettre ?... Ah ! la voilà... regarde, Arcacha, ce qu'elle m'écrit, mon aimée, ma douce ! Hier, j'avais vu le portefeuille préparé pour moi. Comme il n'est pas encore achevé, elle m'envoie une boucle de ses cheveux. Regarde, regarde !

Et Vassia, tremblant d'émotion, montra à Arcacha une boucle de cheveux du plus beau noir ; puis, les ayant baisés chaleureusement, il les plaça dans une poche intérieure, tout près de son cœur.

— Je commanderai un médaillon pour les mettre, dit alors Arcade Ivanovitch, d'un air décidé.

— Nous aurons du veau rôti pour déjeuner, et demain on aura de la cervelle. Maman veut faire des biscuits et on ne mangera plus de gruau, dit le garçonnet, qui avait réfléchi pour trouver comment terminer son discours.

— Quel beau petit garçon ! s'écria Arcade Ivanovitch. Vassia, tu es le plus heureux des hommes !

Le garçonnet but le thé qu'on venait de lui verser, mit dans sa poche la

lettre de Vassia, reçut beaucoup de baisers et sortit tout joyeux.

— Tu vois, frère, dit gaiement Arcade, tu vois comme tout va pour le mieux. Cesse donc de t'inquiéter, de penser à des malheurs imaginaires. Travaille, et termine ton affaire. Je serai chez elles à deux heures, et, de là, j'irai chez Julian Mastakovitch...

— Au revoir, frère, au revoir... Oh ! si, seulement... ça va bien, va-t'en ! dit Vassia. Tu sais, j'ai décidé de ne pas aller chez Julian Mastakovitch.

— Au revoir.

— Attends, frère, attends... dis-leur... Enfin, dis-leur ce que tu trouveras ; embrasse-la pour moi... et tu me raconteras ce qui se sera passé.

— Bon, bon, je comprends. Ce bonheur t'a tout retourné. C'était si inattendu. Depuis hier, tu n'étais pas dans ton assiette. Tes impressions persistaient, et tu ne t'es même pas reposé. Ça va bien, ami Vassia, reprends-toi, et au revoir.

Les amis se quittèrent enfin.

Toute la matinée, Arcade Ivanovitch ne cessa de penser à Vassia : il connaissait son caractère faible et vacillant, si facilement irritable.

— Oui, je ne me suis pas trompé : le bonheur l'a retourné, positivement. Mon Dieu ! il a fini par m'angoisser, moi aussi. Pour le moindre motif, il s'exalte et pousse les choses au tragique. En voilà, une fièvre ! Il faut le sauver, il faut le sauver, conclut Arcade, sans remarquer que lui-même exagérait en voulant voir un grand malheur dans les pauvres petits désagréments quotidiens.

Vers les onze heures, il entra dans la loge du portier de Julian Mastakovitch pour accoler son humble nom à la longue liste des personnages de marque dont les signatures couvraient une feuille maculée de taches d'encre. Mais... là... quoi ?... il ne rêvait pas ?... Devant ses yeux, la signature de Vassia Choumkoff !...

« Quelle lubie l'a pris encore ? » songea Arcade Ivanovitch, dérouté de nouveau par l'acte du camarade. Ses espoirs roses s'envolèrent. Il sortit. L'angoisse et la mauvaise humeur se partageaient ses esprits. Sûrement, un malheur se préparait : mais où, et lequel ?

Remâchant de tristes pensées, il arriva à Kolomna. Distrait d'abord, il

causa avec Lise.

Mais, en s'en allant, les larmes lui vinrent aux yeux. Réellement effrayé du manque de caractère de Vassia, plein d'anxiété sur le sort que réservait à son compagnon cette étrange faiblesse, c'est en courant qu'il partait vers son domicile, quand, passant sur le pont de la Neva, il se rencontra nez à nez avec Choumkoff, qui courait, lui aussi.

— Où vas-tu ? s'écria Arcade. Et ce que tu avais promis ? Et le travail ?

Vassia, pris sur le fait, s'arrêta, gêné.

— Moi ? j'allais faire un tour.

— Oui, ne pouvant plus attendre, tu t'en allais à Kolomna. Ah ! Vassia, Vassia ! Pourquoi donc es-tu allé chez Julian Mastakovitch ?

Avant de répondre, Vassia fit de la main un geste découragé :

— Arcade, je ne sais pas, je ne sais vraiment pas ce qui m'arrive... Je...

— Allons, allons, Vassia ! Je sais, moi, ce que tu as. Calme-toi, tu es surexcité, et depuis hier tu ne peux arriver à te remettre ! Voyons, ressaisis-toi. Que crains-tu donc ? Supporte les faits vaillamment. Tout le monde t'aime, t'entoure de ses soins. Ton travail avance, tu le termineras sûrement en temps voulu. Je sens que tu te fais des peurs stupides, que tu trembles devant des malheurs impossibles.

— Non, rien, rien !... ce n'est rien...

— Tu te rappelles, Vassia ? Ce n'est pas la première fois que cela t'arrive. Naguère, quand tu as monté en grade, tu voulais, dans ta joie et ta reconnaissance, doubler ta production. Et qu'en est-il résulté ? tu n'as fait que gâcher le travail. La même chose se produit aujourd'hui.

— Oui, oui, Arcade, mais maintenant c'est quelque chose de tout autre...

— Le travail n'est peut-être même pas pressé : pourquoi te tuer à vouloir l'exécuter au plus vite ?

— Non, balbutia Vassia, ce n'est rien. Allons, rentrons.

— Comment, tu ne veux plus aller là-bas ?

— Comment veux-tu que j'y aille, avec une figure pareille ?... Je réfléchis. Je ne pouvais rester sans toi à la maison, et maintenant que tu reviens, je vais me remettre au travail. Allons !

Ils repartirent et, quelque temps, demeurèrent silencieux. Vassia pressait

le pas. Arcade Ivanovitch parla le premier :

— Pourquoi ne me demandes-tu pas ce qui se passe chez eux ?

— Ah oui ! Eh bien ! Arcacha, qu'y a-t-il de nouveau ?

Le bon Arcade troublé, contemplait son ami.

— Mais... mais, Arcacha, tu n'as pas figure humaine.

— Cela ne fait rien. Ça va se passer.

— Raconte-moi tout, Arcacha, dit Vassia d'une voix suppliante.

Visiblement, il cherchait à faire diversion. Arcade Ivanovitch soupira : il ne savait que penser.

Le récit de son ami, concernant ceux de Kolomna, remonta Vassia qui devint bientôt loquace. Les jeunes gens déjeunèrent et, comme la vieille mère de Lisa avait rempli les poches d'Arcade de biscuits, ils les mangèrent, joyeux. Après déjeuner, Vassia déclara qu'il allait dormir un peu pour rester éveillé toute la nuit. Il se coucha, et, comme Arcade était invité à prendre le thé, les amis se séparèrent.

En route, Arcade se promettait de rentrer au plus tôt à leur domicile ; aussi les trois heures qu'il dut passer dehors lui furent aussi longues que trois années.

Enfin, il réussit à s'esquiver.

En rentrant, il fut frappé de trouver la chambre dans l'obscurité : Vassia n'était pas là. Il appela la servante et apprit que son ami ne s'était point couché, qu'il avait écrit longtemps, puis qu'il s'était mis à marcher à travers la pièce ; finalement, il était sorti en disant qu'il allait rentrer dans une demi-heure.

— Si Arcade venait, a-t-il ajouté, explique-lui bien que je suis allé me promener un peu et que je serai bientôt de retour.

— Pas de doute, il est parti chez les Artémieff, pensa Arcade, en hochant tristement la tête.

Un instant après, il se redressa, pris d'espoir :

— Il a dû terminer le travail, et ne pouvant plus y tenir, il a couru là-bas... Il n'a pas eu la patience de m'attendre... Voyons ce qu'il a fait...

Il alluma la bougie et se pencha vers la table : le travail était bien avancé et paraissait proche de la fin. Arcade Ivanovitch allait l'examiner de plus

près, lorsque Vassia rentra brusquement.

— Ah ! tu es déjà là ! balbutia-t-il avec un étonnement mêlé de frayeur.

Arcade Ivanovitch gardait le silence comme s'il eut craint de questionner son ami. Les yeux baissés, celui-ci fouillait parmi les papiers. Leurs regards se rencontrèrent enfin. Celui de Vassia paraissait tellement suppliant et morne qu'Arcade tressaillit.

Son cœur battait précipitamment...

— Mais qu'as-tu donc, Vassia ? Qu'as-tu, enfin ? s'écria-t-il en s'approchant vivement pour le serrer dans ses bras. Explique-moi tout ! Je ne comprends rien à ta douleur, je ne saisis pas les raisons de ton anxiété. Dis-moi tout, sans rien dissimuler. Il ne se peut pas, je pense, que, seul...

Vassia, se pressant fortement contre la poitrine de son ami, ne répondit point. On l'eût dit prêt à défaillir.

— Allons ! du calme, Vassia ! Même si tu ne pouvais achever, il n'y aurait pas de mal. D'ailleurs, je te le répète, je ne te comprends pas. Pourquoi te martyriser ainsi ? Tu sais que je ferais tout pour toi... Ah ! mon Dieu..., continua-t-il, en arpentant la chambre à grands pas et saisissant tout ce qui lui tombait sous la main comme s'il pensait trouver un remède au mal mystérieux de Vassia. Demain, j'irai moi-même chez Julian Mastakovitch ; je le supplierai, j'implorerai une journée de répit, je lui expliquerai tout, je lui dirai...

— Ne fais pas cela, mon Dieu ! dit Vassia pâle comme un linge.

Il ne tenait plus en place.

— Vassia, Vassia !...

Il parut sortir d'un songe. Ses lèvres tremblaient, il voulait parler, mais il ne put articuler un son. Ses mains glacées serraient convulsivement celles de son compagnon. Arcade restait silencieux et triste.

Et comme Vassia levait enfin vers lui son regard apeuré :

— Tu me déchires le cœur, Basile ! Mon cher, mon bon ami !

Les larmes jaillirent, abondantes, des yeux de Vassia qui, de nouveau, s'appuya sur la poitrine de son ami.

— Je t'ai trompé, Arcade, je t'ai trompé, répétait-il en sanglotant. Je t'ai trompé. Pardonne-moi. J'ai trompé ton amitié.

— Quoi ? qu'y a-t-il ? Vassia, qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il, enfin ?

— Voilà !...

Et Vassia, d'un mouvement désespéré, tira du tiroir six gros cahiers, tous pareils à celui qu'il était en train de copier.

— Qu'est-ce donc que tout cela ?

— Tu vois ce que je dois terminer pour après-demain... pour après-demain !... et je n'en ai même pas fait le quart !

Arcade restait stupéfait.

— Ne me demande rien, ne me questionne pas. Comment la chose est-elle arrivée ? continua Vassia qui semblait vouloir, dans un flux de paroles, épancher toute la douleur dont il était accablé. Arcade, mon ami, je ne sais même pas ce qui se passait en moi. Je sors comme d'un cauchemar. Voilà trois semaines perdues à ne rien faire, trois semaines qu'on m'a donné cette besogne... Je remettais sans cesse... je souffrais... dans l'incertitude... j'étais sans cesse chez elle... le cœur me faisait mal... et je ne pouvais travailler. Je n'y pensais même pas, et c'est maintenant seulement, quand le bonheur est à ma porte, que mes yeux s'ouvrent et que ma faute m'apparaît.

— Vassia, commença Arcade Ivanovitch d'une voix ferme, c'est moi qui te sauverai, maintenant que je comprends tout. En effet, il n'y a pas là matière à plaisanter, mais j'entrevois le salut. Écoute-moi ! Demain, j'irai chez Julian Mastakovitch. Cesse donc de hocher la tête et écoute un peu. Je lui raconterai tout, exactement... Si !... si... permets-moi de le faire. Je lui expliquerai, je le persuaderai, je lui dirai combien tu souffres.

— Tais-toi, tes paroles me font souffrir davantage ! murmura Vassia, prostré de plus en plus.

Arcade Ivanovitch avait pâli, mais il reprit vite contenance et, riant :

— Il n'y a que cela ? rien que cela ? Écoute, Vassia, vraiment tu exagères ! Tu n'as pas honte de te bouleverser comme ça pour une raison si mesquine ? Je vois que je te fais de la peine. Je te connais, puisque, Dieu merci, nous habitons ensemble depuis plus de cinq ans. Tu es bon, tendre, mais faible, trop faible, d'une faiblesse impardonnable. Lise elle-même l'avait remarqué. Et puis, tu es un rêveur, et cela non plus n'est pas bon, je dirai plus : c'est déraisonnable. Va ! je vois bien ce que tu voudrais. Ton

rêve, c'est de voir Julian Mastakovitch plein de bonté, de sollicitude pour toi, peut-être même donnant une soirée en l'honneur de ton mariage !... Attends ! je vois que mes plaisanteries concernant Julian Mastakovitch semblent te fâcher. Aussi, je le laisse, mais sache que je l'estime autant que toi-même tu peux le faire... C'est cela : ton mariage te rend si heureux que tu ne voudrais plus voir que des heureux sur la terre... Tu désirerais qu'à moi, ton meilleur ami, il me tombât tout à coup une fortune de cent mille roubles ; tu souhaiterais que tous ceux qui se haïssent, soudain réconciliés, vinssent te rendre visite, amicalement enlacés. Mon ami ! mon cher ! je ne ris pas en disant cela : c'est ainsi. Toi-même, tu me l'as souvent fait entendre de bien des façons. Je l'ai dit : étant heureux, tu veux que le monde entier le devienne aussi. Tu souffres d'être seul à posséder le bonheur. C'est pour cela que tous tes désirs tendent vers un seul but : te montrer digne de ce bonheur qui t'arrive. Même, pour calmer ta conscience, peut-être, tu te sens des besoins d'héroïsme. Et c'est pourquoi tu te tortures pour avoir failli, là où il aurait fallu faire preuve d'empressement et, comme tu le dis en exagérant un peu, de reconnaissance... Je comprends l'amertume que tu éprouves en songeant que Julian Mastakovitch se renfrognera et se dira que sa confiance était mal placée, que tu n'as pas justifié les espoirs qu'il avait mis en toi. Tu penses avec inquiétude, avec remords, aux reproches que tu recevras sans doute, et en un instant pareil, encore !... quand ton cœur déborde de joie et que tu ne sais sur qui déverser tes trésors d'affection. N'est-ce point cela ? N'est-ce pas juste, ce que je dis ?

Arcade Ivanovitch, dont la voix tremblait, se tut et respira longuement.

Vassia le contemplait avec attendrissement. Un sourire vint errer sur ses lèvres. Un semblant d'espoir avivait même son visage.

— Alors, écoute-moi bien ! reprit Arcade, et sa voix prenait plus de force à mesure qu'il se rendait compte de l'effet de ses paroles : il ne faut donc point que Julian Mastakovitch ait sujet de se départir de sa bienveillance envers toi. N'est-ce pas, mon ami ? La question est là, n'est-ce pas ? Par conséquent, c'est moi qui me dévouerai pour toi.

Et Arcade Ivanovitch, se levant, redressa sa haute taille.

— Dès demain, j'irai chez Julian Mastakovitch, Allons, ne recommence

pas à discuter. Tu fais d'un petit manquement un crime ! Mais lui, Julian Mastakovitch, est pitoyable et noble, et ce n'est pas un faible comme toi. Il nous écoutera et nous sortira généreusement de la mauvaise passe... Es-tu content ?...

Vassia, les yeux mouillés, serra les mains d'Arcade.

— Assez, frère, assez ! dit-il. L'affaire est classée. Je n'ai pas fini, mais tant pis. Ce n'est pourtant pas la peine que tu ailles là-bas. Je raconterai tout en allant moi-même chez Julian Mastakovitch. Je suis calme, tu vois, tout à fait calme. Mais n'y va pas, toi !... Écoute-moi...

— Vassia, mon cher Vassia, s'écria Arcade Ivanovitch tout joyeux, je parlais selon tes paroles ; je suis heureux que tu aies reconquis tes esprits. Mais, quoi qu'il arrive, quoi que tu fasses, sache que je suis toujours à tes côtés ; je vois ce qui te tourmente aujourd'hui, tu ne veux pas que j'aille parler à Julian Mastakovitch : bien ! je n'irai pas, et je ne lui parlerai point. Tu iras toi-même, demain... Ou bien, non, tu n'iras pas et tu continueras ta copie, comprends-tu ? Quant à moi, je tâcherai de voir ce qui se passe. Je m'informerai, je saurai si l'affaire est vraiment pressée, si réellement ce travail doit être terminé pour un jour fixé et ce qui arriverait au cas où tu ne le livrerais pas à temps. Puis je t'apporterai les résultats de mon enquête. Tu vois, tu vois. Déjà, il y a quelque espoir et, si l'affaire n'est point urgente, tu vois que tout peut s'arranger. Julian Mastakovitch ne se rappelle peut-être même pas l'affaire. Alors, tout sera oublié !

Vassia hocha la tête d'un air de doute, mais un sourire reconnaissant éclairait son visage.

— Ça va bien. Je suis si faible et si fatigué, dit-il d'une voix oppressée.

Puis il continua :

— Je ne veux plus y penser. Parlons d'autre chose. Il vaudrait mieux arrêter ma copie, je ne ferais que terminer ces deux pages qui finissent un chapitre... Arcade, voilà longtemps que je voulais te demander : « Comment se fait-il que tu me connaisses si bien ? »

Il pleurait maintenant sans contrainte et ses larmes inondaient les mains de son ami.

— Si tu sentais l'amitié profonde que j'ai pour toi, dit Arcade, tu ne me

poserais pas une pareille question.

— Oui, oui, Arcade. Je ne sais pas, car je ne peux comprendre pourquoi tu t'es pris pour moi d'un tel attachement. Je te dirai même que ce sentiment, parfois, me faisait mal. Combien de fois, en m'endormant (car c'est toujours vers toi que s'en allaient chaque soir mes dernières pensées) mes yeux s'emplissaient de larmes et mon cœur se serrait... parce que... parce que... je sentais que tu m'aimais tant et que je ne pouvais rien faire pour te manifester ma reconnaissance.

— Tu vois, Vassia, comme tu es drôle. Comme te voilà énervé maintenant ! lui reprocha Arcade, et il revit la scène de la veille dans la rue.

— Tu veux que je sois calme. Pourtant, songe que, jamais de ma vie, je n'ai pu vivre tranquille et heureux ! Je te l'assure... Je voudrais tout te raconter, mais j'ai peur de te faire de la peine... Tout cela te rend triste, tu me grondes et ça me chagrine infiniment. Tu me vois tout tremblant, et je ne sais même pas pourquoi. Je voulais te faire cet aveu : il me semble que je ne me suis jamais connu. Oui ! Et je crois bien que, d'hier seulement, j'ai appris à connaître les hommes, à les apprécier. Mon cœur était dur... Je n'ai jamais pu faire de bien à qui que ce soit : je ne savais comment m'y prendre, ça m'était de toute impossibilité... et mon air même est sans doute peu engageant... Pourtant, tout le monde me voulait du bien ! Toi le premier. Je suis obligé de le constater. Et cependant je ne fais que me taire, me taire toujours.

— Ne parle pas ainsi, Vassia.

— Mais, je ne dis rien que de juste, reprit Vassia, la voix pleine de larmes. Hier, je t'ai parlé de Julian Mastakovitch. Tu sais comme il est sévère, morose parfois : toi-même, tu as supporté maintes réprimandes de sa part. Et cependant, ne voilà-t-il pas qu'hier il s'est mis à plaisanter avec moi, à me parler gentiment, à me montrer un cœur que jusqu'ici il semblait vouloir dissimuler à tous.

— Qu'est-ce que cela fait donc, Vassia ? Cela montre que tu es digne de ton bonheur.

— Ô Arcacha ! comme je voudrais pouvoir finir ce travail !... Un pressentiment me trouble. Pas à cause de tout cela, s'écria-t-il en voyant qu'Arcade considérait les papiers entassés sur la table, ce n'est rien, c'est du

papier, des bêtises. Ça, c'est une affaire réglée. Non, Arcacha, je suis allé aujourd'hui chez elles, et je ne suis pas même entré. Arrêté à la porte, j'écoutais Lisa qui jouait du piano. Et quelque chose de lourd, de morne, d'amer, m'écrasait le cœur. Tu entends, Arcade, termina-t-il à voix basse, je n'ai pas osé entrer.

— Voyons, Vassia, pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Pourquoi, je n'en sais rien, je me sens mal, mes jambes tremblent : c'est sans doute la fatigue de la nuit. Des papillons verts passent devant mes yeux... et ici... ici...

Il eut un geste pour porter la main vers son cœur et tomba, évanoui...

Quand il fut revenu à lui, Arcade insista pour le faire coucher, mais Vassia s'en défendit. Il pleurait, se tordait les mains, voulait absolument terminer la copie de ses deux pages. Pour ne pas l'exciter davantage, Arcade dut lui permettre de reprendre ses papiers.

— Écoute encore, dit Vassia en prenant place devant sa table. J'ai une idée et comme un espoir.

Un sourire parut un instant sur ses lèvres, son regard atone s'anima d'un peu de vie.

— Voici ce que je vais faire : après-demain je porterai une partie du travail. Pour le restant, eh bien ! j'inventerai un prétexte... que les papiers ont brûlé... où que je les ai perdus... ou, peut-être même, ne sachant pas mentir, je dirai simplement la vérité : j'expliquerai l'affaire, en disant que je n'ai pu terminer... je lui parlerai de mon amour : Julian Mastakovitch vient lui-même de se marier et il me comprendra. Tout cela, je le lui dirai d'une façon respectueuse, calme. Il verra mes larmes et il en sera touché.

— Tu as raison, va le voir, parle-lui. Cependant, les larmes sont inutiles : à quoi bon ?... Ah ! tu m'as vraiment fait peur, Vassia.

— Oui, j'irai, j'irai. En attendant, laisse-moi écrire, laisse-moi écrire.

Arcade se jeta sur son lit. Il était loin de faire confiance à son ami, car il savait cet être faible capable de tout. Demander pardon ? à qui ? pourquoi ? l'affaire n'avait pas tant d'importance. Toute l'histoire se réduisait à ceci : que Vassia se sentait fautif devant lui-même, qu'il se reprochait d'être un ingrat, qu'il était abattu et surtout remué par tant de bonheur dont il se croyait

indigne. Enfin, il se tuait dans cette recherche incessante, maladive, de quelque prétexte à être malheureux, et la preuve c'était que, depuis hier, il n'avait pu encore revenir à un état normal et paraissait être toujours dans l'attente de quelque événement inattendu.

Telles étaient les pensées d'Arcade Ivanovitch, de plus en plus résolu à tirer son ami de cette crise d'abattement, à le réconcilier avec lui-même.

Il songeait ainsi et décida de se rendre, dès le lendemain matin, chez Julian Mastakovitch pour l'aviser de ce qui se passait.

Assis à sa table, Vassia continuait son travail. Arcade Ivanovitch, mourant de fatigue, se coucha et s'endormit en rêvassant à toutes ces choses. Il ne se réveilla qu'à l'aube.

— Que diable !... encore ? s'écria-t-il, en apercevant Vassia qui écrivait toujours.

Arcade s'élança vers lui, le saisit dans ses bras et le porta sur son lit. Vassia souriait vaguement et ses yeux se fermaient. Il avait peine à parler.

— J'avais voulu me coucher ; j'ai une autre idée, Arcade, je vais finir bientôt. Ma plume court vite, mais maintenant je ne puis rester plus longtemps : réveille-moi donc à huit heures...

Sa tête s'inclinait ; il sombra dans un sommeil de plomb.

— Mavra, dit tout bas Arcade Ivanovitch s'adressant à la servante qui apportait le thé, il demande qu'on le réveille dans une heure, mais ne le fais sous aucun prétexte ! Il faut qu'il dorme dix heures au moins, comprends-tu ?

— Je comprends, monsieur.

— Ce n'est pas la peine de préparer le déjeuner. Ne fais pas de bruit avec le bois. Tu jetteras un coup d'œil de temps en temps. S'il me demandait, tu diras que je suis allé à mon bureau.

— Je comprends, monsieur ; il n'a qu'à dormir tranquillement, c'est bien le meilleur pour lui ; je suis contente de le voir se reposer, c'est pour son bien, et je vous suis bien dévouée à tous les deux... Hier, vous avez daigné me gronder au sujet de la tasse cassée. Ce n'est pas moi, c'est le chat qui l'a cassée. Je ne l'avais pas surveillé, et je lui ai crié après : « Va-t'en, maudit ! »

— C'est bon ! tais-toi.

Arcade Ivanovitch renvoya Mavra à la cuisine, l'y enferma, prit la clef et

sortit doucement pour s'en aller à son service. Tout le long de la route, il se plongea dans des réflexions : comment allait-il se présenter devant Julian Mastakovitch ? Comment l'avertir de l'état de Vassia ? Cette démarche ne serait-elle pas un peu osée ?

Il arriva perplexe à son bureau et, timidement, demanda si Son Excellence était là. On lui répondit que non et qu'Elle ne viendrait pas aujourd'hui.

Arcade Ivanovitch, un instant, eut l'idée d'aller trouver son supérieur chez lui, mais, aussitôt, pesant le pour et le contre, il jugea, avec assez d'à-propos, que si Julian Mastakovitch n'était pas venu c'est qu'il était retenu chez lui par des occupations sérieuses dont il serait malséant de le déranger.

Il resta donc, et les heures passèrent, infiniment longues.

Il voulait se renseigner sur le travail dont Choumkoff était chargé : mais nul ne put en rien dire. Tout ce qu'on savait, c'est que Julian Mastakovitch confiait souvent des affaires à Choumkoff, mais on n'en connaissait pas davantage.

Enfin trois heures sonnèrent, et Arcade Ivanovitch s'empressa de quitter le bureau. Dans l'entrée, il fut arrêté par un collègue qui lui dit que Basile Pétrovitch Choumkoff était venu, vers une heure, demander si Arcade Ivanovitch était là, ainsi que Julian Mastakovitch.

Cette nouvelle plongea encore une fois Arcade dans l'inquiétude. Ayant hâte de rentrer, il héla un fiacre. Tout le long du chemin, son angoisse grandissait.

Choumkoff était là ; il se promenait à travers la chambre dans un état d'énervement extrême. À la vue d'Arcade, il chercha à se maîtriser et à dissimuler un peu son trouble. Il abandonna sa promenade et, silencieux, s'assit à sa table de travail.

Il semblait vouloir éviter toute question. On eût dit qu'en proie à une idée fixe, il se refusait à se confier même à la fraternelle affection d'Arcade, qui, le cœur serré, l'esprit saisi devant les nouveaux ravages du mal, ne put que s'asseoir sur son lit, et, pour se donner une contenance, ouvrit un livre au hasard, sans quitter des yeux le pauvre Vassia.

Celui-ci se taisait toujours et écrivait, sans lever la tête un seul instant.

Quelques heures s'écoulèrent ainsi, et le martyre d'Arcade allait

croissant. Enfin, vers onze heures, Vassia leva vers son camarade un regard immobile et comme mort. Arcade attendit, le cœur arrêté.

Deux ou trois minutes passèrent : Vassia restait silencieux.

— Vassia ! cria Arcade.

Pas de réponse.

— Vassia ! cria Arcade courant vers la table, mais qu'as-tu donc ? dis-moi ce que tu as.

Le jeune homme leva un peu plus vers son ami le même regard figé, stupide.

— Mais, c'est la catalepsie, murmura Arcade, qui se sentait défaillir.

Et, saisissant une carafe, il souleva la tête de Vassia, versa l'eau froide, frotta les tempes, frappa rudement les mains inertes.

Vassia revint enfin à lui.

Arcade criait, à travers ses larmes :

— Vassia, Vassia ! réveille-toi, reprends tes esprits !

Sa voix s'étranglait ; il serra son ami dans ses bras. Vassia semblait vouloir arracher de son cerveau une impression morne et lourde : il passait et repassait sur son front ses doigts crispés. Tout à coup il saisit sa tête entre ses mains comme s'il craignait que son crâne éclatât.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, dit-il enfin ; je crois que ça va mal... Allons, ça va bien, ça va bien ; Arcacha, ne t'attriste pas !... Allons, ne t'attriste pas, répétait-il en regardant son ami d'un air hagard. Pourquoi s'attrister ?

— C'est toi qui veux me consoler ? gémissait Arcade, accablé. Vassia, couche-toi, dors un peu. Il faut te reposer. Tu reprendras le travail plus tard.

— Oui, oui, je vais me coucher. Bien ! Oui, tu vois, j'avais voulu finir, et à présent j'ai changé d'idée...

Arcade l'attira sur le lit et le coucha.

— Voyons, frère, dit-il d'un air résolu, il faut se décider. Dis-moi ce que tu comptes faire ?

— Ah ! murmura Vassia.

Et, de la main, il fit un geste découragé. Puis il tourna la tête vers le mur.

— Il faut se décider, Vassia, répéta Arcade. Nous allons parler, il le faut,

c’est pour toi. Tu ne vas pas t’endormir, je l’espère ?

— Comme tu voudras, comme tu voudras, dit Vassia d’un air mystérieux.

— Le voilà plus calme, songea Arcade. Suis-moi bien, continua-t-il. Obéis-moi. Rappelle-toi ce que je t’ai dit hier : je te sauverai ; c’est demain que ton sort se décidera. Qu’est-ce que je dis là ? ton sort ? tu m’as tellement effrayé que je parle moi-même sans raison. Voici donc que Julian Mastakovitch est bien disposé à ton égard, et tu voudrais rester dans ses bonnes grâces, gagner son amitié peut-être : eh bien ! tu ne perdras rien. Tu vas voir...

Arcade Ivanovitch était parti pour raisonner longuement Vassia, mais celui-ci l’interrompit ; il se dressa sur sa couche, silencieusement, attira vers lui la tête de son ami et l’embrassa :

— Assez, dit-il d’une voix faible, assez, ne parlons plus de cela !

Et, se recouchant, il se tourna encore vers le mur. Arcade le contemplait, pris d’un véritable désespoir.

— Ah ! s’il pouvait seulement tomber malade ! songeait-il. Cela vaudrait mieux. La maladie lui ferait oublier ses soucis et tout pourrait s’arranger. Mais voilà maintenant que je dis des bêtises. Oh ! mon Dieu !...

Cependant, Vassia semblait s’endormir et Arcade Ivanovitch en tira bon augure.

— Cela va bien, pensa-t-il.

Et il décida de ne pas se coucher de la nuit.

Vassia était agité. À chaque instant il sursautait, se retournait, ouvrant, puis refermant les yeux. Enfin la fatigue eut le dessus et, de nouveau, ce fut l’anéantissement dans un sommeil de mort.

Il était deux heures du matin quand Arcade Ivanovitch s’assoupit, le coude appuyé sur la table.

Il eut un rêve étrange : il lui semblait qu’il était toujours éveillé et qu’il regardait Vassia, toujours étendu sur son lit ; mais, chose étonnante, Vassia lui paraissait feindre le sommeil, comme si, d’un instant à l’autre, il allait se lever, et, surveillant Arcade du coin de l’œil, se remettre à ses écritures ; et en effet il se glissait lentement vers la table ; Arcade se sentait navré et fâché en même temps de voir que Vassia se cachait, ne lui montrait aucune confiance ;

il aurait voulu le saisir, l'emporter de nouveau sur son lit... mais, ce geste fait au prix de mille efforts, il ne tenait plus dans ses bras que le cadavre de Vassia... Une sueur froide perlait à son front, son cœur battait précipitamment. Il s'éveilla brusquement, ouvrit les yeux : Vassia, assis à sa table, écrivait...

Ne sachant s'il rêvait encore, Arcade regarda le lit de Vassia : il était vide. Secouant l'impression de ce cauchemar, le jeune homme marcha vers la table : Vassia n'eut pas l'air de l'apercevoir, il continuait sa besogne. Soudain Arcade vit que la plume de Vassia était sèche, que son ami ne la trempait pas dans l'encrier et qu'il retournait sans cesse les feuillets, qui restaient blancs. Il se pressait, tout en paraissant cependant s'appliquer.

— Non, ce n'est pas une catalepsie, se dit Arcade Ivanovitch, tremblant de peur et craignant le pire.

— Vassia, Vassia, réponds-moi ! s'écria-t-il en le saisissant par l'épaule.

Mais l'autre ne répondit point tout d'abord et continua de promener sa plume sèche sur le papier blanc.

— Je suis arrivé à mener ma plume tout à fait vite, dit-il enfin, sans lever la tête.

Arcade lui saisit la main et lui arracha la plume.

Un râle secoua la poitrine de Vassia. Regardant son ami sans comprendre, il laissa tomber sa main, puis l'éleva jusqu'à son front qu'il pressa d'un air de détresse infinie comme s'il eût voulu se débarrasser d'un poids qui l'écrasait. Insensiblement, tout songeur, il inclina sa tête vers sa poitrine.

— Vassia, Vassia ! s'écria encore une fois Arcade Ivanovitch dont le désespoir croissait.

Les grands yeux bleus pleins de larmes et le visage doux et pâle se relevèrent doucement, exprimant une angoisse sans nom... Les lèvres s'agitaient sans proférer une parole.

— Que dis-tu ? murmura Arcade en se penchant vers lui.

— Pourquoi, pourquoi faut-il que je souffre ? balbutiait Vassia. Pourquoi ? qu'ai-je fait ?

— Qu'as-tu donc ? que crains-tu ? Arcade désespéré se tordait les mains.

— Pourquoi m'envoie-t-on pour être soldat ? dit Vassia en regardant son

ami droit dans les yeux.

Arcade sentit ses cheveux se hérisser. Absolument désemparé, il se tenait là, terrifié, haletant.

Il revint à lui une minute après : « Cela n'est peut-être que passager. » Il se vit tout pâle, dans le petit miroir, les lèvres violacées et tremblantes. Il se vêtit précipitamment.

Il voulait aller chercher un médecin, mais Vassia le rappelait déjà ; Arcade courut vite à lui et le serra dans ses bras comme ferait une mère à qui on voudrait enlever son enfant.

— Arcade, ne dis rien à personne. Je veux supporter tout seul mon malheur.

— Que vas-tu chercher encore ?... Reviens à toi, Vassia !

Le jeune homme poussa un profond soupir ; les larmes ruisselaient sur ses joues.

— Pourquoi la tuer ? Qu'a-t-elle donc fait ? reprit la voix torturée. C'est ma faute, uniquement ma faute...

Un silence.

Puis tout bas, balançant sa pauvre tête :

— Adieu, mon aimée, adieu !

Arcade se ressaisit et, de nouveau, se dirigea vers la porte pour aller chez le docteur.

— Allons, il est temps ! s'écria Vassia, entraîné par le mouvement d'Arcade. Allons, frère, je suis prêt. Tu m'accompagneras.

Il se tut soudain, contemplant son camarade d'un regard méfiant.

— Vassia, reste là. Ne viens pas avec moi, pour l'amour de Dieu ! Je reviendrai te chercher.

Arcade Ivanovitch, lui aussi, perdait la tête. Il avait pris sa casquette et s'apprêtait à sortir.

Vassia, calme et obéissant, s'assit ; seuls, ses yeux décelaient une étrange résolution. Arcade, revenant sur ses pas, enleva discrètement un canif qui se trouvait sur la table, puis, lançant au malheureux un dernier regard, il quitta la chambre en hâte.

Il était huit heures ; la lumière du jour avait depuis longtemps déjà chassé

les ténèbres.

Arcade courut plus d'une heure sans trouver un médecin. Ceux dont il apprit l'adresse chez les concierges avaient quitté leur maison, certains pour se rendre à leur service d'hôpital, d'autres appelés en ville par leurs visites. Un seul était chez lui, en train de recevoir ses malades. Il questionna longuement son domestique, qui lui annonçait l'arrivée de Nefedovitch, lui demandant quel était ce nouveau client, ce qu'il désirait, quel genre et quelle apparence il avait. Il conclut enfin en disant qu'il ne pouvait s'absenter, qu'il avait trop à faire chez lui, vu le grand nombre de malades qui s'entassaient dans le salon d'attente, et qu'étant donné le cas de Vassia il importait de le conduire séance tenante à l'hôpital.

Arcade, n'ayant pas prévu pareille réponse et ne sachant plus que tenter, laissa là tous les médecins du monde et revint vite à la maison, partagé entre le désespoir et la crainte de laisser Vassia tout seul.

En arrivant, il vit Mavra qui, comme si de rien n'était, balayait tranquillement, cassait du bois et se préparait à allumer le feu. Il se précipita dans la chambre : Vassia n'y était pas.

— Où est-il allé, le malheureux ? songea Arcade, le froid au cœur.

Il questionna Mavra, sans pouvoir obtenir une réponse sensée.

La servante ne savait rien, n'avait rien entendu, n'avait pas vu sortir Vassia.

L'idée vint tout de suite à Nefedovitch que le pauvre garçon était chez les Artémieff. II y courut.

Il était dix heures quand il arriva. On fut surpris de cette visite, car ces dames ignoraient tout de l'effarante nouvelle : le jeune homme n'était pas là.

Arcade, les yeux fous, la voix rauque, répétait sans cesse :

— Où est Vassia ?

Et, de leur côté, la vieille mère et Lise, tremblantes de peur, le pressaient de questions, demandaient âprement :

— Mais qu'est-il arrivé ? Qu'y a-t-il ? Que répondre ?

Arcade Ivanovitch pensa s'en tirer en inventant quelques fables maladroites qui, bien entendu, ne furent guère jugées plausibles, et il partit, laissant les deux femmes au comble de l'anxiété.

Il prit en hâte le chemin de son bureau, pour ne pas arriver en retard, et aussi pour faire connaître l'état de Vassia.

En route, il eut l'idée que son ami pouvait être chez Julian Mastakovitch : c'était la supposition la plus raisonnable et qui lui était déjà venue en allant chez les Artémieff. Il avait même alors été sur le point d'arrêter la voiture devant la maison de Son Excellence, mais, à la réflexion, il avait continué son chemin.

Maintenant, il allait voir si les bureaux ne savaient rien et il se rendrait ensuite chez son Excellence pour l'informer de ce qui se passait.

Dès l'antichambre, il fut entouré par des collègues de son âge qui, tous à la fois, lui demandèrent ce qui était arrivé à Vassia. Les voix mêlées s'accordaient à dire qu'il était devenu fou, qu'il croyait qu'on allait le faire partir comme soldat pour négligence dans l'accomplissement de son service.

Quant à Arcade Ivanovitch, lançant des réponses de tous côtés, sans rien dire de positif, il se précipita dans les bureaux. Là, il apprit que Vassia était dans le cabinet de Julian Mastakovitch, où se trouvaient déjà réunis tous les supérieurs et jusqu'à Espère Ivanovitch lui-même.

Arcade Ivanovitch s'arrêta un instant, car un de ses chefs lui demandait où il allait et ce qu'il voulait. Sans remarquer la figure de son interlocuteur, Arcade répondit par quelques mots vagues où l'autre put distinguer le nom de Vassia et reprit sa course vers le cabinet de Son Excellence, d'où montait la voix de Julian Mastakovitch.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-on à l'entrée.

Arcade Ivanovitch, affolé, voulait déjà s'enfuir et retourner dans son bureau, quand par la porte entr'ouverte il aperçut son pauvre Vassia. Il se glissa dans le cabinet où régnait un désarroi insolite. La stupéfaction se peignait sur tous les visages et Julian Mastakovitch, si glacial et si posé d'ordinaire, paraissait profondément attristé.

Arcade, en regardant son ami, sentit le désespoir lui serrer la gorge.

Il voyait les hauts fonctionnaires entourer Son Excellence, discutant à voix basse, et, visiblement, ne sachant quoi décider.

Vassia se tenait dans un coin, silencieux et morne, tout pâle, la tête levée comme un conscrit levant ses chefs, les mains immobiles à la couture du

pantalon, les talons joints. Son regard ne quittait pas le visage de Julian Mastakovitch.

Les fonctionnaires avaient remarqué l'entrée de Nefedovitch, et l'un d'eux, qui était au courant de l'amitié des deux jeunes gens et savait qu'ils habitaient ensemble, avisa Son Excellence de la présence d'Arcade.

Celui-ci s'approcha, sur un signe de Julian Mastakovitch.

Il voulut répondre aux questions qu'on lui posait, mais, en regardant son chef, ses yeux se brouillèrent ; il se mit à trembler comme un enfant pris en faute, saisit la main de Son Excellence et, la portant à son front, la mouilla de ses larmes. Julian Mastakovitch, la retirant, dit :

— Assez, frère ! je vois que tu as bon cœur !

Arcade sanglotait, lançant autour de lui des regards suppliants. Il lui semblait que tous ces hommes étaient bons, qu'ils étaient bien des frères du pauvre Vassia et que son malheur les frappait autant que lui.

— Que lui est-il arrivé ? Comment cela est-il venu ? demanda le chef. Pourquoi est-il devenu fou ?...

— De re... con... naissance..., dit Arcade, avec effort.

La réponse accrut la stupéfaction de l'auditoire, tellement elle paraissait étrange et déraisonnable : comment un homme pouvait-il devenir fou de reconnaissance ?

Arcade s'expliqua comme il put.

— Mon Dieu, quel malheur ! murmura enfin Julian Mastakovitch. Et dire que ce travail n'avait rien d'urgent ! Et voilà un homme perdu, pour si peu de chose !... Enfin, il faudrait l'emmener.

Julian Mastakovitch s'adressa de nouveau à Arcade Ivanovitch :

— Il m'avait demandé, dit-il en désignant Vassia, de n'en rien dire à une jeune fille. Est-ce sa fiancée ?

Arcade donna les renseignements qu'attendait son supérieur.

Vassia, qui avait l'air de songer profondément, sembla concentrer davantage encore son esprit comme pour ressaisir une pensée fuyante ; il souffrait visiblement d'on ne savait quelle attente, et regardait Arcade avec angoisse, cherchant avidement à lire dans ses yeux une chose importante, qu'il avait oubliée si étrangement, et les mots nécessaires que ne parvenait

plus à rassembler son pauvre cerveau.

Enfin, il eut un soupir de soulagement, une lueur d'espoir. Il partit en avant du pied gauche, fit trois pas et s'arrêta en frappant du talon, comme un soldat devant son officier.

Tous attendaient, inquiets.

— J'ai un vice de conformation, Votre Excellence. Je suis faible, et je ne suis pas bon pour le service, dit-il d'une voix entrecoupée.

Ici, tous les assistants se sentirent le cœur serré, et Julian Mastakovitch lui-même, si ferme de caractère et si dur peut-être, ne put retenir ses larmes.

— Emmenez-le, dit-il, et il fit de la main un geste désespéré.

— Ma tête ! dit Vassia à demi-voix.

Après quoi, il fit un demi-tour selon les principes militaires et sortit de la chambre.

Presque tous le suivirent, à la fois curieux et apitoyés.

Arcade, lui aussi, se mêla au mouvement. Vassia attendit dans l'antichambre qu'on eût établi les papiers pour son départ et que la voiture qui devait le transporter à l'hôpital fût arrivée. Il restait silencieux, mais soucieux, adressant des signes de tête à ceux qu'il connaissait comme pour leur faire ses adieux.

À chaque instant, il regardait la porte, attendant, eût-on dit, l'ordre de partir. Des collègues, groupés autour de lui, secouaient la tête avec commisération.

Tout le monde était frappé de cette histoire qui, maintenant, avait fait le tour des bureaux. Tous discutaient, plaignaient le pauvre garçon dont ils faisaient les plus grands éloges : on disait que c'était un jeune homme modeste et très doux qui promettait beaucoup ; on racontait la peine qu'il s'était donnée pour perfectionner son instruction, combien il était curieux et avide d'apprendre.

— C'est par ses propres forces et par un travail acharné qu'il est arrivé à sortir d'une très basse condition, remarqua quelqu'un.

D'autres, s'attendrissant, disaient le grand attachement qu'ils avaient toujours eu pour le pauvre diable. Quelques-uns revinrent sur cette idée fixe, qui le torturait, de penser qu'on allait l'envoyer à l'armée parce qu'il n'avait

pas exécuté son travail.

On ajoutait enfin, qu'issu de parents serfs, le malheureux, grâce à la protection de Julian Mastakovitch qui avait su reconnaître en lui, avec un caractère soumis, une intelligence et une bonté rares, était arrivé à entrer au service, et avait été promu à son grade à juste titre.

Un des collègues de Choumkoff se faisait particulièrement remarquer, malgré sa petite taille, parmi ces gens agités. Ce n'était plus un tout jeune homme, car il avait déjà dépassé la trentaine. Pâle comme un linge, il tremblotait nerveusement, cependant qu'un sourire étrange, un rictus presque, entr'ouvrait ses lèvres — peut-être parce que chaque fait extraordinaire s'accompagne, en même temps, de la crainte de l'imprévu et de l'agrément, de l'attrait du nouveau.

Il faisait sans arrêt le tour du groupe, se dressait sur la pointe des pieds, étirait son corps rabougri, et, sans cesse, agrippait les boutons de ceux dont le grade autorisait ce sans-gêne en parlant de l'événement avec volubilité. Il disait que, loin d'être simple, l'affaire était très importante, qu'elle avait des causes profondes, connues de lui, et qu'il ne fallait pas s'en désintéresser ainsi. Puis, il se haussait de nouveau sur les pointes, remuait deux ou trois fois la tête d'un air entendu et courait ailleurs continuer son manège.

Enfin, l'attente se termina : l'infirmier de l'hôpital venait d'entrer et, s'approchant de Vassia, il lui dit doucement qu'il était temps de partir. Le garçon se redressa, s'agita un peu et, tout en regardant autour de lui, suivit son gardien.

Il semblait chercher quelqu'un.

— Vassia, Vassia ! sanglota Arcade Ivanovitch.

Le malheureux s'arrêta, et Arcade, se frayant un passage entre les curieux, arriva près de son ami. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre pour la dernière fois... Les témoins de cette scène, attristés, se taisaient.

— Tiens, prends cela, garde-le ! dit Choumkoff, en mettant dans la main d'Arcade un petit paquet enveloppé de papier. Ils me le prendraient. Tu me l'apporteras plus tard...

Vassia ne put continuer, car on l'appelait de nouveau. Il descendit l'escalier d'un pas précipité, en disant adieu à tout le monde. Le désespoir se

peignait sur sa figure.

Il prit place dans la voiture, qui démarra aussitôt.

Arcade défit vivement le paquet : c'était la boucle des cheveux noirs de Lisa, que Choumkoff avait gardée sur son cœur.

Des larmes brûlantes noyèrent les yeux du jeune homme.

— Pauvre, pauvre Lisa ! dit-il en sanglotant.

Ses heures de présence au bureau terminées, Arcade s'en alla chez les Artémieff.

Il n'y a pas de mots pour rendre la scène navrante qui suivit... Le petit Pétia, si jeune qu'il fût, avait compris le malheur arrivé au bon Vassia, et, se cachant dans un coin, le visage dans ses deux mains, il sanglotait de tout son cœur d'enfant...

C'était déjà le crépuscule quand Arcade s'en revint chez lui.

En arrivant à la Néva, il s'arrêta un peu, le regard perdu vers le lointain qu'obscurcissait la brume hivernale déchirée seulement, à l'horizon, par la barre sanglante du couchant. Sur le fleuve gelé, où s'amoncelait la neige, les dernières lueurs allumaient par myriades les diamants de givre. La nuit allait se faire sur la ville, une nuit sans doute de 20° au-dessous de zéro. Une buée montait des chevaux peinant sous le fouet et des gens qui soufflaient en courant le long des ponts. L'air sec retentissait des moindres bruits. Pareilles à des géants, des colonnes de fumée s'élevaient des toits ; s'unissant, se disjoignant, ces masses profondes dessinaient comme une nouvelle cité au-dessus de la vieille ville...

On eût dit, enfin, que tout ce monde, avec ses habitants faibles ou forts, et toutes ces demeures, asiles de malheureux ou luxueux palais des puissants de la terre, — que tout cela, à cette heure crépusculaire, n'était qu'un rêve fantasmagorique qui, dans un instant, allait disparaître, vapeur légère dans le ciel bleu noir...

Une pensée étrange emplit alors le cerveau du camarade délaissé de Vassia. Il tressaillit, le cœur battu d'un afflux de sang chaud, dont une sensation puissante, mais jusqu'alors inconnue, venait d'accélérer le cours.

Il comprenait, pour la première fois, toute l'anxiété ambiante, toute la mélancolie du monde, cette atmosphère de vertige, tristesse et bonheur mêlés,

où avait sombré la raison de son pauvre camarade.

Les lèvres d'Arcade tremblèrent, ses yeux s'allumèrent, il pâlit, et, à ce moment même, il entr'aperçut quelque chose d'infiniment grand et nouveau...

Il était devenu taciturne et morose, avait perdu tout entrain. Son ancien logement, depuis qu'il y vivait seul, lui était odieux : il en prit un autre.

Il n'était pas retourné chez les habitants de Kolomna, et c'est deux ans plus tard, seulement, que le hasard lui fit rencontrer Lisa.

C'était à l'église. La jeune femme était mariée ; une nourrice portant un enfant sur ses bras l'accompagnait. Il salua celle qui avait été la fiancée de Vassia, ils échangèrent quelques phrases banales, mais tous deux évitaient visiblement de parler du passé.

Lise dit quelle était heureuse, grâce à Dieu ! qu'ils vivaient dans une certaine aisance, que son mari était un brave homme qu'elle aimait...

Mais, soudain, les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes, sa voix s'étrangla et, se détournant pour cacher sa peine aux hommes, elle inclina son front vers les dalles de l'église...

Un voleur honnête
(Récits d'un homme d'expérience)

L’honnête voleur
(Traduction par J.-W. Bienstock)

L’Honnête Voleur (Tchestnyi vor), écrit au printemps 1848, parut dans «Les Annales de la Patrie», en avril 1848, t. LVII, sous le titre Récits d’un Vieux Routier, qui comprenaient deux histoires: 1° Le Soldat en Retraite, 2° L’Honnête Voleur. En préparant l’édition de ses premières œuvres, en 1860, Dostoïevski supprima le premier récit – dont il était mécontent – et ne retint que le second.

Un matin, comme j'étais déjà prêt à partir pour mon bureau, Agrafena, à la fois ma cuisinière, ma blanchisseuse et ma femme de chambre, entra chez moi et, à mon grand étonnement, entama la conversation avec moi.

Jusqu'à ce jour je n'avais entendu d'elle que ces mots: «Que faut-il préparer pour le dîner?» Toujours effacée, taciturne, je puis dire que, pendant six années, elle n'avait pas proféré une parole de plus, du moins en ma présence.

— Voilà, Monsieur… J'ai quelque chose à vous demander, commença-t-elle tout à coup. Vous feriez bien de sous-louer le petit réduit…

— Quel réduit?

— Mais celui qui est près de la cuisine. Vous savez bien lequel.

— Pourquoi?

— Pourquoi?! Parce que d'autres ont des locataires. C'est clair, pourquoi.

— Mais qui le louera?

— Qui le louera? Un locataire, pardi.

— Mais, ma petite mère, dans ce coin, il n'y a pas même la place d'un lit; qui pourrait vivre là?

— Pourquoi y vivre? Pourvu qu'il y ait une place pour dormir… Et il vivra sur le rebord de la fenêtre?

— Quelle fenêtre?

— Comment… Comme si vous ne le saviez pas. Celle de l'antichambre. Il s'installera là pour coudre ou faire quelque chose. Il s'assoira peut-être sur une chaise. Il a une chaise et même une table, tout.

— Mais quel est ce locataire?

— Un brave homme. Un homme qui a beaucoup vu. Je lui préparerai ses repas et, pour le logis et la nourriture, je lui prendrai seulement trois roubles par mois…

Enfin, après de longs efforts, j'appris qu'un homme, déjà âgé, avait convaincu Agrafena de le laisser vivre dans la cuisine, comme locataire.

Quand Agrafena s'était mis en tête quelque chose, rien ne l'en pouvait déloger; et je savais qu'elle ne me laisserait pas tranquille tant qu'elle n'aurait

pas obtenu ce qu'elle voulait. Dès que quelque chose n'allait pas à sa guise, elle devenait pensive et profondément mélancolique. Cet état durait deux ou trois semaines et, pendant toute cette période, la cuisine était manquée, le linge se perdait, les planchers n'étaient pas lavés, en un mot tout allait de travers. J'avais remarqué depuis longtemps que cette femme taciturne ne pouvait pas prendre une décision, s'arrêter à une idée quelconque qui lui fût personnelle. Mais si dans sa faible cervelle se formait accidentellement quelque chose ressemblant à une idée, à une décision, y mettre obstacle c'était la tuer moralement, pour un certain temps. C'est pourquoi, aimant par dessus tout ma tranquillité, je consentis aussitôt.

— A-t-il au moins des papiers, un passeport, ou quelque chose?

— Comment donc! Sans doute il a tout. C'est un brave homme, qui a beaucoup vu. Il a promis de payer trois roubles.

Le lendemain, dans mon modeste logis de célibataire, parut un nouveau locataire. Je n'en étais pas fâché. J'étais même content. En général, je vis dans l'isolement, presque en reclus. J'ai peu de connaissances; je sors rarement. Depuis dix ans que je vis en ermite, je suis habitué à l'isolement; mais dix, quinze ans et peut-être plus de la même solitude avec la même Agrafena, dans le même logement de garçon, c'est évidemment une perspective assez incolore. Un être de plus, un homme paisible, c'était donc, vu les circonstances, un présent du ciel.

Agrafena n'avait pas menti. Mon locataire était bien l'homme qui a beaucoup vu. Son passeport mentionnait qu'il était soldat libéré; mais, même sans le passeport, je l'eusse deviné au premier coup d'œil. C'est facile à reconnaître.

Astafi Ivanovitch, mon locataire, était un brave homme, et nous nous sommes tout de suite entendus. Ce qui, surtout, m'était agréable, c'est qu'Astafi Ivanovitch racontait très bien, surtout les aventures auxquelles il avait été directement mêlé. Dans ma pauvre et monotone existence, pareil narrateur était un trésor. Une fois, il me raconta précisément une de ces histoires; et son récit produisit sur moi une réelle impression. Voici à quelle occasion il me la conta.

Un jour que j'étais seul dans l'appartement, Astafi et Agrafena sortis pour

leurs affaires, j'entendis tout à coup, de ma chambre, que quelqu'un pénétrait dans l'entrée. C'était certainement un étranger. J'allai voir. En effet, il y avait quelqu'un dans l'antichambre, un homme trapu, en veston, malgré la température froide de l'automne.

— Que désires-tu?

— L'employé Alexandrov est-il ici?

— Connais pas. Adieu.

— Comment donc, le portier m'a dit qu'il demeure ici, prononça le visiteur en se retirant prudemment vers la porte.

— Va, va, mon ami, va…

Le lendemain, après le dîner, pendant qu'Astafi Ivanovitch m'essayait une redingote qu'il me réparait, quelqu'un pénétra de nouveau dans l'antichambre. J'ouvris la porte.

L'individu de la veille, sous mes yeux, décrocha tranquillement du portemanteau mon pardessus, le mit sous son bras et s'élança dehors. Agrafena le regardait, la bouche largement ouverte, ahurie, sans rien faire pour empêcher ce larcin.

Astafi Ivanovitch courut sur les pas du voleur et, dix minutes après, il reparut essoufflé, les mains vides. L'homme avait pu fuir.

— Pas de chance, Astafi Ivanovitch. Encore heureux qu'il nous ait laissé mon paletot, sans quoi nous serions frais. Il m'aurait bien arrangé, le voleur!

Astafi Ivanovitch avait été tellement frappé de ce qui venait de se passer, qu'en le regardant j'en oubliai le vol. Il ne pouvait s'en remettre. À chaque instant, il abandonnait son travail et recommençait à dire comment tout cela était arrivé: qu'il était là et que sous ses yeux, à deux pas de lui, on avait volé le pardessus; et que le voleur s'y était si bien pris qu'on n'avait pas même pu le rattraper. Ensuite il reprenait son ouvrage, qu'il quittait bientôt. Enfin il alla chez le portier recommencer son récit et lui reprocher que de pareilles choses puissent se passer dans sa cour. Après quoi il revint auprès d'Agrafena et, à son tour, la réprimanda. Puis, il se remit au travail en marmonnant entre ses dents comment tout cela était arrivé; «Il était ici, moi là, et, sous mes yeux, à deux pas, il a pris le pardessus…», etc. En un mot, Astafi Ivanovitch était complètement bouleversé.

— On nous a bien roulés, Astafi Ivanovitch, lui dis-je, le soir, en lui donnant un verre de thé. Je désirais l'amener à redire encore l'histoire du pardessus volé, qui, d'avoir été si souvent répétée, et à cause de la sincérité profonde du narrateur, commençait à devenir très comique.

— On nous a roulés, Monsieur! Je suis furieux, bien que ce ne soit pas mon paletot qu'il ait pris. Pour moi, il n'y a pas pire vipère que le voleur. Un autre prend à crédit, mais celui-ci vole ton travail, ta sueur, ton temps… La crapule! Pfff! Je ne veux plus y penser. Ça me met en rage… Comment, Monsieur! Vous ne regrettez pas votre propre bien?

— Mais si, Astafi Ivanovitch. On aimerait mieux voir brûler les choses que de les laisser à un voleur. Vraiment on n'en a pas le désir…

— Quel désir? Cependant, il y a voleur et voleur…

Ainsi, moi, Monsieur, il m'est arrivé de tomber sur un voleur honnête.

— Comment, honnête!? Un voleur peut-il être honnête?

— Sans doute, Monsieur. Un voleur honnête, à vrai dire, il n'en existe pas… J'ai seulement voulu dire qu'il me semblait que c'était un honnête homme, et il a volé. On a eu pitié de lui.

— Et comment cela est-il arrivé?

«C'était il y a deux ans, Monsieur. À cette époque, je suis resté sans place presque une année. Dans ma dernière place, je m'étais lié avec un malheureux, un homme déchu. Nous nous étions rencontrés dans un débit. C'était un ivrogne, un fainéant. Il avait servi quelque part, mais depuis longtemps on l'avait chassé, à cause de son ivrognerie. C'était un malheureux! Il était vêtu Dieu sait comment. Parfois on se demandait s'il avait une chemise sous son paletot. Tout ce qui lui tombait sous la main, il le dépensait à boire. Mais il n'était pas tapageur. Il avait un caractère doux, affectueux, bon, et pas du tout tapeur; il avait honte. Seulement, on voyait bien que le malheureux voulait boire, et on le régalait. C'est comme ça que je me suis lié avec lui… C'est-à-dire qu'il s'est cramponné à moi… Moi, ça m'était bien égal ce qu'il était! Il s'attachait comme un chien. Tu vas là-bas, il te suit… Et nous ne nous étions vus qu'une seule fois!… D'abord, il fallut lui laisser passer la nuit. Bon, je l'ai laissé. Je vois que son passeport est en règle. Ça va. Le lendemain, il fallut encore lui laisser passer la nuit. Le

troisième jour, il demeura toute la journée sur le rebord de la fenêtre, et le soir il resta à coucher. «Eh bien!» pensai-je, «voilà qu'il s'est accroché à moi, il va falloir lui donner à boire et à manger et encore le coucher. Moi, un pauvre homme, et un fainéant s'y accroche!»

»Avant moi, il avait fait la même chose avec un employé. Il s'était cramponné à lui. Ils buvaient ensemble; mais l'employé était mort de je ne sais trop quoi.

»Il s'appelait Emelian, Emelian Ilitch. Je pense, je pense… «Comment faire avec lui? Le chasser? C'est dur, il est si misérable; un homme déchu que c'en est effrayant.» Et lui, silencieux, ne demande rien. Il reste assis et te regarde seulement dans les yeux, comme un chien. Voilà ce que la boisson peut faire d'un homme! Je pense… «Comment lui dire: Va-t'en, Emelian, tu n'as rien à faire ici; tu n'es pas bien tombé; bientôt je n'aurai plus moi-même de quoi manger; alors comment puis-je te garder en pension?» Et je pense: «Qu'est-ce qu'il fera quand je lui dirai cela?» Et je m'imagine le regard qu'il posera sur moi quand il entendra ces paroles; je le vois rester assis longtemps sans rien comprendre. Ensuite, quand il aura compris, il se lèvera du rebord de la fenêtre, prendra son mouchoir, que je vois encore, un mouchoir à carreaux rouges, déchiré, dans lequel il mettait Dieu sait quoi et portait toujours avec lui. Après il ajustera son paletot pour s'y loger confortablement et avoir chaud et masquer les trous. Il était délicat! Ensuite il aurait ouvert la porte et serait sorti sur l'escalier, des larmes pleins les yeux.

»Non, il ne faut pas que l'homme se perde! J'ai eu pitié.

»Et après je pense encore: «Et moi, comment ferai-je? Attends, Emelian, tu ne resteras pas longtemps chez moi… Bientôt je partirai d'ici et tu ne me retrouveras pas.» Eh bien! Monsieur, nous sommes partis. Mon maître Alexandre Philemonovitch – depuis, il est mort. Monsieur, que Dieu l'ait en sa garde! – me dit: «Je suis très content de toi, Astafi; quand nous reviendrons de la campagne, nous ne t'oublierons pas; nous te reprendrons.» Moi, j'étais chez eux maître d'hôtel. C'était un brave homme, mais il est mort la même année. Quand nous l'avons eu mis en terre, j'ai pris mes effets, un peu d'argent, et j'ai pensé: «Maintenant je me reposerai»; et je me suis installé chez une vieille femme. J'ai sous-loué un coin dans son logis. Il y

avait juste un seul coin de libre. Elle avait servi quelque part comme bonne d'enfant et maintenant touchait une petite rente. «Eh bien!» pensai-je, «adieu Emelian, mon ami, tu ne me retrouveras pas!» Eh bien! Le croiriez-vous, Monsieur? Un soir, je rentre – j'étais allé voir un camarade – et qu'est-ce que je vois; Emelian! Il est assis sur mon coffre, son mouchoir à carreaux près de lui; il est en manteau, et m'attend… Pour chasser l'ennui, il a emprunté à la vieille un livre de prières qu'il tient à l'envers et regarde… Il m'a retrouvé! Les bras m'en sont tombés. «Eh bien! Il n'y a rien à faire», pensai-je. «Pourquoi ne l'ai-je pas chassé du premier coup…» Et je lui demande tout de go:

»As-tu apporté ton passeport, Emelian?»

»Je me suis assis, Monsieur; et je commence à me demander si ce pauvre bougre me gênera beaucoup? Toute réflexion faite, j'ai trouvé qu'il ne me gênerait pas énormément. Il doit manger, pensai-je; eh bien! Ce matin, un morceau de pain, et pour qu'il lui paraisse plus appétissant, on pourra acheter un peu d'ail. À midi aussi, du pain et de l'ail. Pour le souper aussi, de l'ail avec du kvass et du pain. Et s'il y a la soupe aux choux, alors ce sera déjà fête pour nous deux. Moi, je ne mange pas beaucoup; et un homme qui boit, on sait ça, ne mange rien; il ne lui faut que du vin ou de l'eau-de-vie. «Il me ruinera en boisson», pensai-je alors. Mais soudain une autre pensée aussi me vint en tête, Monsieur, un autre sentiment s'empara de moi tout entier. Oui, si Emelian était parti, j'aurais pris la vie en horreur… Alors j'ai décidé d'être pour lui un père, un bienfaiteur. Je le sauverai, je l'empêcherai de se perdre, je le déshabituerai de l'alcool! «Attends», pensai-je, «tu verras! Eh bien! Emelian, reste, mais maintenant, prends garde: tu devras m'obéir.» Et je me disais: «Voilà, je vais commencer par l'habituer au travail. Mais pas brusquement. D'abord qu'il se distraie un peu, et moi, je l'observerai, j'examinerai ce qu'il est capable de faire.» Car vous savez, Monsieur, pour n'importe quel travail, il faut avant tout en avoir la capacité. Alors j'ai commencé à l'observer, à l'étudier. Mais je n'eus bientôt plus guère d'illusions. D'abord, Monsieur, j'ai commencé par de bonnes paroles: «Tu vois, Emelian Ilitch, réfléchis un peu… Tu devrais faire quelque chose. Assez fainéanté. Regarde, tu es en loques… Ton paletot est comme une passoire…

Il est temps de réagir, que diable!»

»Emelian, assis, la tête penchée, m'écoute sans rien dire. Il ne sait même pas dire un mot raisonnable. Il m'écoute longtemps, longtemps, longtemps, ensuite il soupire.

— Qu'as-tu donc à soupirer? Lui demandai-je.

— Oh! Rien, Astafi Ivanovitch, ne vous inquiétez pas… Ah! Vous savez, Astafi Ivanovitch, aujourd'hui deux femmes se sont battues dans la rue. L'une d'elles avait renversé le panier de groseilles de l'autre, par hasard.

— Eh bien, quoi?

— Alors l'autre, exprès, a renversé à son tour les groseilles de l'autre et ensuite s'est mise à les piétiner.

— Et après, Emelian Ilitch?

— Mais c'est tout, Astafi Ivanovitch. Comme ça…

— Comme ça… mais c'est peu intéressant. «Ah! Pauvre Emelian», pensai-je.

— Il y a aussi un monsieur qui a laissé tomber un billet de banque sur le trottoir de la rue Gorohovaia… non, de la rue Sadovaia. Un paysan, qui avait vu cela, a dit: «Ma chance!» Mais un autre qui l'avait vu également a dit: «Non, la mienne, je l'ai vu avant toi…»

— Et alors?

— Alors les paysans se sont battus, Astafi Ivanovitch, et l'agent de police a pris le billet, l'a rendu au monsieur, et a menacé de les conduire au poste.

— Eh bien! Quoi? Qu'y a-t-il là d'intéressant?

— Mais rien, Astafi Ivanovitch; les gens ont bien ri…

— Ah! Emelian, tu as vendu ton âme pour un sou… Sais-tu ce que je te dirai?

— Quoi, Astafi Ivanovitch?

— Prends une occupation quelconque. Vraiment, fais quelque chose. Pour la centième fois, je te le répète; aie pitié de toi.

— Mais quel travail prendre, Astafi Ivanovitch? Je ne sais pas ce que je pourrais faire, et personne ne voudra de moi.

— Et pourquoi as-tu été chassé du service; hein! Emelian? Parce que tu bois.

— À propos, Astafi Ivanovitch, Vlass, le sommelier, on l'a appelé aujourd'hui au bureau.

— Et pourquoi l'a-t-on appelé?

— Ça, je n'en sais rien, Astafi Ivanovitch. Mais si on l'a appelé, c'est qu'il le fallait.

»Ah!» pensai-je, nous sommes perdus ensemble, Emelian, C'est Dieu qui nous punit pour nos péchés. Que faire d'un être pareil?»

»Seulement c'était un garçon rusé! Il m'écoutait, mais à la fin cela finissait par l'assommer. Aussi, dès qu'il me voit de mauvaise humeur, il prend son pardessus et disparaît sans traces! Toute la journée, il erre quelque part et rentre le soir complètement ivre. Qui lui donnait à boire, où prenait-il l'argent? Dieu le sait. Ce n'est pas ma faute…

»Non», lui dis-je un jour, «Emelian Ilitch, assez boire, tu entends, assez! Si tu rentres ivre encore une fois, tu passeras la nuit sur l'escalier. Je ne te laisserai pas entrer!»

»Le lendemain, Emelian resta à la maison; le surlendemain aussi. Mais le troisième jour, de nouveau il disparut. J'attends, j'attends, il ne rentre pas. À vrai dire, je commençais d'être inquiet et j'avais pitié de lui. «Qu'ai-je fait?», pensai-je. «Je lui ai fait peur, et où est-il allé maintenant, le malheureux! Il ne reviendra peut-être plus jamais. Oh! Mon Dieu!»

»La nuit passe, il ne vient pas. Le matin, je sors, je vais dans le vestibule, je regarde; il est couché là. Il est couché, la tête appuyée sur la première marche de l'escalier. Il est presque gelé.

— Qu'as-tu, Emelian, Seigneur Dieu! Où étais-tu? Comment es-tu ici?

— Mais voilà, Astafi Ivanovitch, l'autre jour vous vous êtes fâché, et vous avez dit que vous me feriez coucher dans le vestibule. Alors je n'ai pas osé entrer… et je me suis couché là…

»La colère et la pitié me faisaient bouillonner.

— Mais, Emelian, lui dis-je, tu pouvais trouver un autre emploi que de garder l'escalier.

— Quel autre emploi, Astafi Ivanovitch?

— Mais, misérable, lui dis-je (j'étais furieux), si tu avais appris le métier de tailleur! Regarde ton manteau! Ce n'est qu'un trou! Si tu avais pris une

aiguille et t'étais mis à boucher ces trous. Ah! Ivrogne, misérable!

»Eh bien! Monsieur, il a pris une aiguille. Je lui disais cela en plaisantant, eh bien! Lui avait eu peur et avait obéi. Il enleva son paletot et se mit à enfiler une aiguille. Je le regarde. Naturellement ses yeux voient mal, tout rouges… et ses mains tremblent… Quoi! Il pousse, il pousse, le fil n'entre pas… Il cligne des yeux, mouille le fil, le tord entre ses doigts, rien! Il y renonce et me regarde.

— Eh bien! Emelian, qu'est-ce que tu fais? Je t'ai dit cela pour te faire honte. Va… Dieu soit avec toi!… Reste, mais ne fais pas de sottises.» Ne couche pas dans l'escalier… Ne me fais pas l'affront…

— Mais que puis-je faire, Astafi Ivanovitch? Je sais bien que je suis toujours ivre, que je ne suis bon à rien. Mais ça m'attriste de vous fâcher, mon bienfaiteur…

»Tout d'un coup ses lèvres décolorées tremblent et une larme coule sur sa joue blême. Cette larme trembla un moment sur sa barbe embroussaillée, et soudain, un flot de larmes… Pauvre Emelian!… Comme si on m'enfonçait un couteau dans le cœur.

»Eh! Je ne pensais pas du tout… Si j'avais su, je ne t'aurais rien dit… Et je pense: «Non, pauvre Emelian, tu ne seras jamais bon à rien. Tu te perdras.»

»Eh bien! Monsieur, ce n'est pas la peine de raconter si longtemps… Toute cette histoire est si petite, si misérable… elle ne vaut pas les paroles… C'est-à-dire que vous, Monsieur, vous n'en donneriez pas deux sous de cette histoire, mais moi, j'aurais donné beaucoup, si j'avais eu, pour que seulement tout cela n'arrivât pas…

«Monsieur, j'avais un pantalon: ah! Que le diable l'emporte! Un bon pantalon, bleu, à carreaux. C'était un propriétaire venu de province qui me rayait commandé. Mais ensuite, il l'a refusé, sous prétexte qu'il était trop étroit, et il m'est resté pour compte. Je me disais: «Un objet de valeur! Aux vieux habits on m'en donnerait peut-être cinq roubles; en tout cas j'aurais de quoi faire deux pantalons pour des messieurs de Saint-Pétersbourg, et encore du reste pour le gilet.» Vous savez, pour les pauvres bougres comme nous, tout est bon! Mais voilà qu'à cette époque, Emelian tomba dans une sorte de marasme, je regarde: Il ne boit pas un jour, deux jours; le troisième, il est tout

à fait anéanti. Ça fait pitié. Moi je pensais: «Eh bien! Mon cher, tu vas peut-être rentrer dans la voie du Seigneur; tu as écouté la raison et dit: «Basta!» Voilà, Monsieur, où nous en étions. Là-dessus, arriva une grande fête. Je suis allé aux vêpres. Quand je rentrai à la maison, je trouva mon Emelian sur le rebord de la fenêtre, ivre-mort; il est là et se dodeline: «Ah! Ah!» pensai-je. «Ça y est, mon garçon!»

»Je suis allé chercher quelque chose dans le coffre. Je regarde: pas de pantalon… Je cherche partout, rien! Quand, après avoir fouillé partout, je dus constater qu'il n'était plus là, ce fut comme si on m'avait donné un coup de couteau dans le cœur.

»Je courus chez la vieille et l'accablai de reproches. Mais à Emelian, bien que son ivresse constituât une preuve contre lui, je ne dis rien.

— Non, me dit la vieille, que Dieu te garde, mon cavalier, qu'ai-je besoin de ton pantalon? Est-ce que je pourrais le porter! L'autre jour, précisément, un homme m'a volé une jupe… C'est-à-dire, je n'en sais rien…

— Qui est venu? Demandai-je.

— Mais personne, dit-elle. Je suis restée tout le temps ici. Emelian Ilitch est sorti, puis il est revenu. Voilà, il est assis, interroge-le.

— Emelian, dis-je, est-ce que tu n'aurais pas pris mon pantalon neuf, tu sais bien, celui qu'on a fait pour le propriétaire?

— Non, Astafi Ivanovitch, je ne l'ai pas pris.

»Qu'est-ce que cela veut dire? De nouveau, je me mets à chercher. Rien. Emelian est toujours là, assis, et se balance. J'étais assis comme ça, Monsieur, devant lui, sur le coffre, et tout d'un coup, j'ai regardé de son côté. «Lui!» pensai-je. Le cœur me brûlait; je suis devenu rouge. À ce moment, Emelian aussi me regarda.

— Non, Astafi Ivanovitch, commença-t-il, je n'ai pas pris votre pantalon. Vous pensez peut-être que… que… mais moi je ne l'ai pas pris…

— Mais où est-il passé, Emelian Ilitch?

— Non, Astafi Ivanovitch, je ne l'ai pas vu.

— Quoi, Emelian Ilitch, alors il s'est perdu tout seul?

— Peut-être, Astafi Ivanovitch…

«Après cela, je me suis levé, je me suis approché de lui, puis j'ai allumé

la lampe et me suis mis au travail.

»Je réparais le gilet d'un employé qui logeait au-dessous de nous. Et mon cœur battait; ma poitrine me brûlait. Emelian sentit que la colère me gagnait. L'homme sent le mal venir de loin, comme l'oiseau du ciel sent l'orage.

— Savez-vous, Astafi Ivanovitch, commença Emelian. Sa voix tremblait. Aujourd'hui, Antip Prohorovitch s'est marié avec la femme du cocher… qui est mort récemment…

»Je le regardai, probablement avec colère. Il comprit, se leva, s'approcha du lit et se mit à chercher quelque chose. Je regarde. Il fouille longtemps, et, en même temps, marmotte: «Non, non, mais où a-t-il pu disparaître?» J'attends ce qui va se passer. Emelian se glisse sous le lit. Je n'y tins plus.

— Pourquoi diable, Emelian Ilitch, vous traînez-vous ainsi sur les genoux? Dis-je.

— Je cherche si le pantalon ne serait pas là… Je regarde, il est peut-être tombé dans le fond…

— Mais, Monsieur (de dépit, je l'appelais Monsieur), pourquoi donc prendre tant de peine pour un pauvre homme comme moi et vous fatiguer les genoux?…

— Mais Astafi Ivanovitch, moi… je… rien… Peut-être le trouvera-t-on quelque part, en cherchant bien.

— Hum! Écoute, Emelian Ilitch, dis-je.

— Quoi, Astafi Ivanovitch?

— Tu l'as peut-être tout simplement volé, comme un brigand et un voleur, pour me remercier.

»C'est vous dire, Monsieur, combien j'étais en colère de le voir se traîner à genoux sur le parquet.

— Non, Astafi Ivanovitch.

»Et il restait couché sous le lit. Il y resta, longtemps, ensuite sortit. Je le regarde. Il est blanc comme un linge. Il se leva, s'assit près de moi sur le rebord de la fenêtre, et resta ainsi une dizaine de minutes.

— Non, Astafi Ivanovitch, fit-il, et, tout d'un coup, il se leva et, je le vois encore, s'approcha, triste comme un péché: Non, Astafi Ivanovitch, je n'ai pas pris votre pantalon. Il frissonne, se frappe la poitrine, sa voix tremble. Il

commence à me faire peur.

— Eh bien! Emelian Ilitch, n'en parlons plus. Pardonnez-moi si, comme un sot, je vous ai fait des reproches à tort. Et le pantalon, que le diable l'emporte! Nous n'en mourrons pas. Grâce à Dieu, nous avons des bras, nous n'irons pas voler… et nous ne mendierons pas à un étranger, un pauvre homme: nous gagnerons notre pain…

»Emelian m'écoutait, debout devant moi… Après il s'assit. Il resta ainsi toute la soirée, sans bouger. J'étais déjà couché qu'il était encore assis à la même place. C'est seulement le matin que je vis qu'il s'était allongé sur le plancher nu, enveloppé dans son paletot. Il n'était pas même venu se coucher sur le lit.

»Eh bien! Monsieur, à dater de ce moment, je ne l'ai plus aimé. Même, le premier jour, je le haïssais. C'était comme si mon fils m'avait volé et encore m'insultait. «Ah!» pensais-je, «Emelian, Emelian!» Et lui, Monsieur, pendant deux semaines ne cessa de boire. C'est-à-dire qu'il était devenu comme enragé, tout à fait alcoolique. Dès le matin, il sort, et rentre tard dans la nuit. Pendant deux semaines, je n'entendis pas un mot de lui. Probablement que lui-même était tourmenté par la douleur, alors il cherchait à s'étourdir. Enfin, assez; il cessa de boire. Il avait sans doute dépensé tout ce qu'il avait. De nouveau il s'installe sur le rebord de la fenêtre. Je me rappelle qu'il resta assis silencieux pendant trois jours entiers. Une fois, je regarde: il pleure. Oui, Monsieur, il pleure, et comment! C'était comme une fontaine, Monsieur, comme si lui-même ne sentait pas couler ses larmes. Mais c'est pénible, Monsieur, de voir un homme âgé, un vieillard comme Emelian pleurer de douleur.

— Qu'as-tu, Emelian? Lui dis-je.

»Il tremblait de tout son corps. Depuis l'histoire du pantalon, c'était la première fois que je lui adressais la parole.

— Rien, Astafi Ivanovitch.

— Dieu te garde, Emelian! Que tout soit perdu, mais pourquoi restes-tu assis comme un hibou?

»Il me faisait de la peine.

— Comme ça, Astafi Ivanovitch… Ce n'est pas ça… Je veux prendre un

travail quelconque…

— Quel travail, Emelian Ilitch?

— N'importe lequel. Peut-être trouverai-je un emploi quelconque, comme auparavant. Je suis allé déjà chez Fedosseï Ivanovitch… Ce n'est pas bien d'être à votre charge, Astafi Ivanovitch… Peut-être, quand j'aurai trouvé un emploi, je vous rendrai tout… Alors, je vous rendrai tout… Et votre pain, je vous le paierai.

— Assez, Emelian, assez! C'est passé, n'en parlons plus! Que le diable remporte! Vivons comme auparavant!

— Non, Astafi Ivanovitch, peut-être vous, toujours… mais je n'ai pas pris votre pantalon.

— Eh bien! C'est entendu! Que Dieu te garde, Emelian.

— Non, Astafi Ivanovitch, évidemment je ne puis plus vivre chez vous… Pardonnez-moi, Astafi Ivanovitch…

— Mais Dieu te garde! Te dis-je. Qui te chasse d'ici? Pas moi?

— Non, mais ce n'est pas convenable que je vive comme ça chez vous, Astafi Ivanovitch… Mieux vaut m'en aller…

»En un mot, voilà qu'il s'est offensé et répète toujours la même chose. Je le regarde. En effet, il se lève et commence à endosser son pardessus.

— Mais où vas-tu, Emelian Ilitch? Voyons, écoute, où vas-tu?

— Non, Astafi Ivanovitch, adieu; ne me retenez pas. Et de nouveau il se met à pleurer. Je m'en vais, Astafi Ivanovitch. Vous n'êtes plus comme autrefois.

— Comment, pas comme autrefois? C'est toi qui es devenu bête comme un enfant. Seul, tu périras, Emelian Ilitch.

— Non, Astafi Ivanovitch… Maintenant, quand vous sortez, vous fermez votre coffre. Et moi, je vois ça et je pleure… Non, laissez-moi partir; ça vaut mieux, Astafi Ivanovitch. Et pardonnez-moi si je vous ai offensé.

»Eh bien, Monsieur, il partit. J'attends un jour, un autre… et je pense: «Il rentrera ce soir.», Non, voilà le troisième jour… Personne… J'ai eu peur. L'angoisse me saisit. Je ne bois ni ne mange; je ne dors pas… J'étais complètement désarmé… Le quatrième jour, je suis allé le chercher. J'ai fait tous les débits; je demandais s'il ne s'était pas égaré! «Il est peut-être tombé

ivre-mort quelque part, et gît maintenant comme une poutre pourrie.» Je suis retourné à la maison ni mort ni vif. Le lendemain, j'ai décidé aussi d'aller à sa recherche. Et je me maudissais d'avoir laissé cet imbécile partir de chez moi de sa propre volonté. Mais, presque à l'aube du cinquième jour (c'était fête). La porte grince… Que vois-je? Emelian… C'est lui qui rentre! Tout bleuâtre, les cheveux sales, comme s'il avait dormi dans la rue, maigre comme un clou.

»Il ôte son paletot, s'assoit sur mon coffre et me regarde. J'étais heureux, mais en même temps une sorte d'angoisse m'étreignait l'âme encore pire qu'auparavant. C'est-à-dire, Monsieur, que s'il m'était arrivé à moi quelque chose de pareil, j'aurais préféré crever comme un chien plutôt que de revenir. Emelian, lui, était revenu. Naturellement, c'est pénible de voir un homme dans une pareille situation. Je me suis mis à le consoler, à le dorloter.

— Eh bien! Dis-je, Emelian, je suis content que tu sois revenu. Si tu avais encore tardé, aujourd'hui je serais retourné te chercher dans les débits. As-tu mangé?

— J'ai mangé, Astafi Ivanovitch.

— Est-ce bien vrai? Tiens, mon ami, il reste un peu de soupe d'hier. C'est du bouillon; et voilà du pain et de l'ail. Mange, ça n'est jamais de trop.

»Je l'ai servi, et alors je me suis aperçu qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours, si grand était son appétit. En un mot, c'était la faim qui l'avait forcé à revenir. Je me suis attendri. Je le regarde et pense: «J'irai au débit et lui rapporterai un peu de vin, et nous ferons la paix une bonne fois. Assez! Je n'ai plus de colère contre toi, Emelian.

»J'ai apporté du vin.

— Voilà, Emelian Ilitch, buvons un peu pour la fête… Veux-tu boire du vin? C'est sain.

»Il tendit la main avec avidité. Il tenait déjà le verre, mais soudain s'arrêta. Je regarde. Il prend le verre et le porte à sa bouche. Le verre tremblait dans sa main… Non. Il le replace aussitôt sur la table.

— Quoi, Emelian?

— Non… C'est-à-dire, Astafi Ivanovitch…

— Quoi! Tu ne veux pas boire…

— Mais… moi, Astafi Ivanovitch… Je ne boirai plus…

— Quoi! Tu veux tout à fait cesser de boire, Emelian, ou c'est seulement pour aujourd'hui?

»Il se tut. Je regarde. Il appuie sa tête dans ses mains.

— Eh bien! Serais-tu malade, Emelian?

— Oui… Je ne me sens pas bien.

»Je l'ai mis au lit. Je regarde. En effet, ça va mal: sa tête est brûlante, il a la fièvre. Je restai près de lui toute la journée. La nuit fut encore plus mauvaise. Je fis un mélange de kvass avec du beurre et de l'ail, et j'y ajoutai de petits morceaux de pain.

— Tiens! Dis-je, mange un peu. Ça ira peut-être mieux.

»Il hocha la tête.

— Non, dit-il, aujourd'hui je ne mangerai pas.

»Je lui préparai du thé; ma vieille était très fatiguée. Ça ne va pas mieux. «Décidément, ça ne va pas», pensai-je.

»Le troisième jour, je suis allé chercher un médecin. J'avais un médecin, un certain Kostopravov, que je connaissais. Autrefois quand je travaillais chez les Bossomiaguine, j'avais fait sa connaissance. Il m'avait soigné. Le médecin vint, l'examina. «Oui», dit-il, «ça va mal. Ce n'était pas la peine de venir me chercher. Mais on peut tout de même lui donner une poudre…»

»Ma foi, je ne lui ai pas donné de poudre, et cependant on était déjà au cinquième jour.

»Il était couché là, devant moi, et touchait à sa fin. J'étais assis sur le rebord de la fenêtre, mon ouvrage à la main. La vieille allumait le poêle. Tous trois étions silencieux. Mon cœur se fendait en le regardant. C'était comme si j'enterrais mon propre fils. Je savais qu'il me regardait… Depuis le matin, je sentais qu'il voulait me dire quelque chose, mais n'osait pas… Enfin, moi aussi je le regarde. Je lis dans les yeux du malheureux une telle angoisse. Il ne me quitte pas des yeux. Mais quand il s'aperçut que je le regardai, il détourna son regard…

— Astafi Ivanovitch!

— Quoi, Emelian?

— Si, par exemple, on vendait mon pardessus… est-ce qu'on en

donnerait beaucoup?

— Ma foi! Je n'en sais rien, Emelian. On en donnerait peut-être trois roubles…

»Trois roubles! Et si on avait voulu le vendre, Monsieur, on n'en aurait rien donné; on aurait pensé qu'on se moquait de vouloir vendre une saleté pareille. Je lui disais cela seulement pour le consoler.

— Et moi, Astafi Ivanovitch, j'avais pensé qu'on en donnerait sûrement trois roubles. Il est en drap, Astafi Ivanovitch. Comment pouvez-vous douter qu'on en donnerait trois roubles…

— Je ne sais pas, Emelian Ilitch, dis-je. Mais si tu veux le vendre, dans ce cas, bien entendu, il faut demander au moins trois roubles…

»Après un court silence, Emelian m'appela de nouveau.

— Astafi Ivanovitch!

— Quoi, Emelian?

— Quand je serai mort, vendez mon pardessus. Ce n'est pas la peine de m'ensevelir avec. Je resterai sans… Le pardessus, c'est quelque chose qui a de la valeur… on peut en tirer du profit…

»Mon cœur, Monsieur, se serrait de telle façon que je ne saurais dire. Je vois venir l'angoisse d'avant la mort. De nouveau, nous nous sommes tus. Une heure se passa ainsi… Je le regardai. Il me regarda aussi. Et quand nos regards se rencontrèrent, de nouveau il baissa les yeux.

— Si tu voulais boire un peu d'eau, Emelian Ilitch?

— Oui, donnez-m'en, Astafi Ivanovitch. Que Dieu vous bénisse…

»Je lui donnai à boire. Il but.

— Je vous remercie, Astafi Ivanovitch, dit-il.

— Voulez-vous encore quelque chose, Emelian?

— Non, Astafi Ivanovitch. Rien… Seulement…

— Quoi?

— Seulement…

— Quoi donc, Emelian?

— Le pantalon… C'est-à-dire… C'est moi qui l'ai pris, Astafi Ivanovitch…

— Eh bien! Dieu te pardonne, Emelian, malheureux que tu es… Dors en

paix…

»Et moi, Monsieur, la respiration me manquait. Des larmes coulaient de mes yeux. Je me suis détourné…

— Astafi Ivanovitch!…

»Je regarde. Emelian veut parler. Il fait des efforts, remue les lèvres… Soudain, il est devenu tout rouge, me regarde… Et, tout d'un coup, je vois qu'il devient pâle, pâle, tout blême… Il rejeta en arrière sa tête, respira profondément et rendit son âme à Dieu.»

Un Voleur Honnête
(Traduction par É. Halpérine-Kaminsky)

Un matin, j'étais déjà prêt à quitter mon cabinet de travail, quand Agrafena, — ma cuisinière, mon économe et ma blanchisseuse, — entra dans ma chambre, et, à mon grand étonnement, engagea avec moi la conversation.

Jusqu'alors elle avait été silencieuse : une baba simple. Sauf pour les deux mots quotidiens à propos du déjeuner et du dîner, elle ne m'avait jamais adressé la parole depuis six ans qu'elle me servait.

— Voilà, monsieur, commença-t-elle, je viens chez vous… vous devriez sous-louer le cabinet de débarras.

— Quel cabinet ?

— Celui qui est près de la cuisine, vous savez bien ?

— Pourquoi faire ?

— Pourquoi ? Mais il y a bien d'autres locataires qui sous-louent ! Vous savez bien !

— Mais qui louerait cela ?

— Qui louerait cela ? Un locataire ! Vous savez bien !

— Mais, ma petite mère, c'est trop étroit : il n'y a pas même la place d'un lit ! Qui voudrait y vivre ?

— Pourquoi y vivre ? Pourvu qu'il y ait où dormir ! Il vivra sur la fenêtre.

— Sur quelle fenêtre ?

— Vous savez bien sur quelle fenêtre ! Avec cela que vous ne le savez pas ! Sur celle qui est dans l'antichambre. Il restera là à coudre ou à faire ce qu'il voudra. Il pourra même s'asseoir sur une chaise. Il a une chaise, une table même, tout.

— Et qui est-ce donc ?

— Un bon garçon, très-dégourdi. Je lui préparerai à manger. Pour la table et le logis je lui prendrai en tout trois roubles par mois…

Enfin, après bien des efforts, j'appris qu'un certain individu, d'un âge mûr, avait persuadé Agrafena de lui permettre de rester dans sa cuisine en

qualité de locataire et de commensal.

Ce qu'Agrafena se mettait en tête ne pouvait pas ne pas arriver : elle ne m'aurait plus laissé tranquille. Quand une chose lui déplaisait, elle commençait à devenir rêveuse, mélancolique, et cet état d'âme pouvait durer deux ou trois semaines. Pendant ce temps, le dîner était mal cuit, le linge allait à l'abandon, le parquet n'était pas lavé ; en un mot, je subissais beaucoup de désagréments. J'avais remarqué depuis longtemps que cette silencieuse était incapable de concevoir un dessein, de concentrer ses pensées sur un projet personnel. Mais si, par hasard, quelque chose qui ressemblât à une idée pouvait naître dans son faible esprit, lui en interdire l'accomplissement équivalait à la tuer moralement pour longtemps.

— A-t-il au moins un passe-port, quelques papiers ? lui demandai-je.

— Comment donc ? Mais oui ! Un bon garçon, dégourdi. Il m'a promis de donner trois roubles.

Dès le lendemain s'installa donc, dans mon simple logis de garçon, un nouveau locataire. Je n'étais pas trop vexé de l'accident ; j'en étais même jusqu'à un certain point satisfait. Je dois dire que je vis très-isolé, presque en ermite. Je n'ai à peu près pas de relations, je sors rarement. Dix ans de cette vie m'ont, certes, habitué à l'isolement. Mais dix, quinze années encore d'isolement, dans le même trou, avec la rude société d'Agrafena, ce n'était pas une brillante perspective. Un compagnon de plus, pourvu qu'il fût silencieux, était donc une manne céleste.

Agrafena n'avait pas menti : mon locataire était un homme dégourdi. J'appris par son passe-port que j'avais affaire à un soldat retraité, — ce que d'ailleurs j'avais deviné au premier regard.

Astafy Ivanovitch était un brave homme. Nous eûmes des relations pacifiques. Il savait des histoires intéressantes ; souvent l'aventure lui était arrivée à lui-même. L'ennui ordinaire de ma vie faisait d'un tel conteur un vrai trésor.

Un jour, il me conta une histoire qui m'impressionna. Voici à quelle occasion. J'étais resté seul chez moi. Astafy et Agrafena étaient sortis pour affaires. Tout à coup j'entends quelqu'un. Un étranger, me semble-t-il, a pénétré dans la pièce voisine. Je sors : en effet, dans le vestibule se trouve

devant moi un homme inconnu, de petite taille, en veston malgré le froid d'un jour d'automne.

— Que veux-tu ?

— Le tchinovnik Alexandrov demeure ici ?

— Non, frère. Adieu.

— Comment ? Le dvornik m'a dit que c'était ici, dit le visiteur en gagnant lentement la porte.

— Va-t'en ! va-t'en ! frère ! déguerpis !

Le lendemain, après le dîner, comme Astafy Ivanovitch m'essayait un habit qu'il venait de me réparer (il était tailleur de son métier), quelqu'un entra encore dans le vestibule. J'entr'ouvris la porte.

Le personnage de la veille, sous mes yeux, prend tranquillement à la patère ma redingote d'hiver, la fourre sous son bras et sort en courant. Pendant ce temps, Agrafena le regarde, la bouche bée, sans défendre davantage mon bien. Astafy Ivanovitch se met à la poursuite du voleur, mais rentre au bout de dix minutes, haletant et les mains vides. L'homme a disparu.

— Quelle affaire, Astafy Ivanovitch ! C'est une chance encore qu'il ait dédaigné le manteau : il m'aurait laissé nu !

Astafy Ivanovitch est tellement stupéfait, que j'oublie, en le regardant, l'événement qui vient de se passer. Il ne peut pas revenir à lui. À chaque instant il jette son travail et recommence à raconter comment il était là, comment, sous ses yeux, à deux pas, on m'a enlevé la redingote et qu'on n'a pu trouver le voleur. Enfin, il reprend son travail, puis le quitte de nouveau et va chez le dvornik lui reprocher que de telles choses puissent se produire dans sa maison. Il revient et se met à gronder Agrafena. Il recommence à travailler, et longtemps encore il bougonne : comment la chose s'est faite, comment, sous ses yeux, à deux pas, on a enlevé… etc.

Astafy Ivanovitch est un peu vétilleux.

— On nous a joués, Astafy Ivanovitch ! lui dis-je le soir en lui tendant une tasse de thé.

(Je m'ennuyais tellement que je voulais lui faire redire l'histoire de la redingote : la sincérité de son intarissable ahurissement finissait par rendre

très-comique cette banale aventure.) — Joués, monsieur ! C'est à devenir enragé ! Ce n'est pourtant pas un habit à moi, pourtant… Il n'y a rien de plus honteux au monde que le vol. C'est ta sueur, ton pain, ton temps qu'on t'a volés ! — Quelle ignominie ! Pouah ! c'est dégoûtant, rien qu'à le dire ! Quoi donc ! Mais quoi ! c'est votre bien, monsieur, et vous ne semblez pas le regretter !

— Tu as raison, Astafy Ivanovitch, il eût mieux valu que l'habit fût brûlé. Le laisser voler, c'est plus que désagréable.

— Eh quoi ! désagréable ? Certes, il y a voleur et voleur… Il m'est arrivé, monsieur, une aventure !… Je suis tombé sur un voleur honnête.

— Comment, honnête ? Un voleur honnête, Astafy Ivanovitch ?

— Oui, monsieur, c'est difficile à croire, et pourtant… Je voulais dire qu'il me semblait honnête, et pourtant il a volé. C'est à faire pitié.

— Comment est-ce arrivé, Astafy Ivanovitch ?

— Il y a deux ans de cela, monsieur. J'étais resté presque toute une année sans place. Avant de quitter ma dernière place, je m'étais lié avec un homme tout à fait perdu. Nous avions fait connaissance au traktir. Un ivrogne, un paresseux. Il avait servi ; mais on l'avait chassé à cause de son ivrognerie invétérée. Dieu sait de quoi il était vêtu ! Parfois je me demandais s'il avait une chemise : car il buvait tout ce qu'il possédait. Un homme tranquille, d'ailleurs, affable, bon. Il ne demandait jamais rien, un pauvre honteux. J'avais vu qu'il voulait boire un coup, le pauvre, et je le lui avais fait servir. Voilà comment nous nous étions liés. C'est-à-dire… Il se cramponnait à moi. Que m'importait ? Quel homme c'était ! Il me suivait comme un petit chien. Où j'allais il allait… Et pourtant nous ne nous étions vus qu'une fois ; le pauvre homme ! « Laisse-moi passer la nuit !… » Je le laisse ; un passe-port en règle. Et le lendemain : « Laisse-moi encore coucher. » Et le troisième jour, il reste toute la journée auprès de la fenêtre et couche encore la nuit. Ah ! ah ! pensais-je, il ne me quittera plus ! À boire, à manger, à coucher ! Être si pauvre et nourrir un autre ! Auparavant, il s'était attaché à un fonctionnaire. Mais le fonctionnaire avait tant bu qu'il en était mort… de chagrin. Mon homme s'appelait Emelia, Emelian Iliitch. Je me dis : Comment faire ? Le mettre à la porte ? Quelle pitié ! c'est honteux ! Un homme sans ressource !

Jésus ! Jamais un mot : il ne demandait rien, il restait là comme un petit chien et vous regardait dans les yeux. Ah ! comme l'ivrognerie perd un homme ! Comment lui dire : « Va-t'en, Emelianouchka. Tu n'as rien à faire chez moi, rien à gagner, tu es mal tombé : bientôt je n'aurai pas moi-même de quoi manger. » Que fera-t-il si je lui dis cela ? Je prévoyais combien longtemps il resterait là à me regarder, sans avoir compris, et comment enfin il se lèverait, quand il aurait enfin compris, comment il prendrait son petit paquet enveloppé d'un foulard troué, à carreaux rouges, et qui contenait Dieu sait quoi, un paquet qu'il trimbalait partout avec lui, et comment il arrangerait son manteau pour cacher les trous… C'était un homme délicat. Il aurait ensuite ouvert la porte et serait sorti en pleurant… Eh bien ! pourquoi laisser mourir un homme ? C'est pitié ! Et moi, comment vivrais-je ensuite ! Attends donc, pensais-je, Emelianouchka, tu ne feras pas longtemps la fête chez moi : je déménagerai, et alors, cherche !…

Eh bien ! monsieur, je déménageai. Un beau jour, Alexandre Filimonovitch, mon bârine, me dit : « Je suis très-content de toi, Astafy. Nous te reprendrons quand nous reviendrons de la campagne. » C'était un bon bârine ; mais il est mort cette année-là. Je lui fis la conduite jusqu'à la gare, puis je pris mon bien, — quelque petit argent, — et je louai chez une vieille un coin, le seul coin qu'elle eût de libre. Elle avait vécu en servant comme bonne d'enfant ; maintenant elle recevait une pension. Allons, pensai-je, adieu, maintenant, Emelianouchka, mon cher ami, tu ne me trouveras plus… Eh bien, monsieur, qu'en direz-vous ? Je rentre le soir (j'allais chez un ami), et le premier visage que j'aperçois, c'est Emelian, assis sur une malle, avec son paquet auprès de lui : il m'attendait… Il avait pris un paroissien chez la vieille pour passer le temps et le tenait à rebours. Il m'avait trouvé ! Les bras m'en tombaient. « Allons, pensai-je, il n'y a rien à faire. J'aurais dû le chasser plus tôt !… » Et je lui demande : « As-tu apporté ton passe-port, Emelian ? »

Je m'assis et me mis à réfléchir. Et puis, ce pauvre homme devait-il m'être d'une si lourde charge ? Et j'en conclus qu'il ne me coûterait pas grand'chose. Il lui faut manger, pensai-je. Allons ! un morceau de pain, le matin, et une gousse d'oignon. À midi, un autre morceau et une autre gousse,

et le soir de l'oignon, du kvass et du pain s'il en veut. S'il y a du schtchi[1], il en aura. Nous voilà rassasiés. Moi, je mange peu. Les ivrognes, vous savez, ont petit appétit : du vin, de la vodka, voilà leur affaire. C'est à cela qu'il faudra veiller, pensai-je. Et puis, si Emelian était parti, je m'en serais voulu éternellement… J'étais décidé à être son père et son bienfaiteur. Je vais le guérir de boire, me dis-je. « Attends un peu ! Emelian, reste ! mais prends garde : obéis à la consigne ! »

Et je pense en moi-même : Je vais lui donner peu à peu le goût du travail. Qu'il prenne l'air quelque temps, et je chercherai pour quel travail un Emelian peut avoir du penchant. Car ne faut-il pas d'abord étudier les capacités d'un homme ? Je me mis à l'examiner à la dérobée. « Es-tu, oui ou non, un homme perdu, Emelianouchka ? » Je commençai par de bonnes paroles. De fil en aiguille, lui disais-je en moi-même, Emelian Iliitch, tu devrais te relever !

— Assez de cagnardise ! Vois un peu quelles loques tu as sur le corps ! Ton manteau, laisse-moi te le dire, est un tamis. Ce n'est pas bien, il serait temps de réagir.

Il reste assis, mon Emelianouchka, il m'écoute, la tête basse. Eh quoi, monsieur ! Il avait bu jusqu'à sa langue ! Il ne pouvait plus dire deux paroles liées. Lui parlait-on de concombres, il répondait de navets. Il m'écoute, longtemps, longtemps, puis il soupire.

— Qu'as-tu à soupirer, Emelian Iliitch ?

— Mais comme cela… rien, Astafy Ivanovitch… Aujourd'hui, Astafy Ivanovitch, des babas se sont battues dans la rue. L'une avait renversé par inadvertance un panier de fruits que portait l'autre.

— Et puis, quoi ?

— Alors l'autre lui a renversé exprès son panier et s'est mise à piétiner les fruits.

— Et quoi ? quoi, Emelian Iliitch ?

— Mais rien, Astafy Ivanovitch, c'est comme cela.

— Bien, c'est comme cela ? Eh ? Emelian Iliitch ! Tu as bu ta petite tête !

— Voilà encore… Un bârine a perdu un rouble dans la rue. Un moujik l'a trouvé et a dit : Quelle chance ! Un autre a dit : Non, c'est moi qui l'ai vu le

premier…

— Eh bien ! Emelian Iliitch ?

— Et les moujiks se sont battus, Astafy Ivanovitch. Le sergent est arrivé, a rendu le rouble au bârine et a mis les deux moujiks au poste.

— Eh quoi ! Quelle morale tires-tu de cela, Emelianouchka ?

— Mais rien… Astafy Ivanovitch !

— Eh ! eh ! quoi, la foule ? Tu as vendu ton âme pour un kopeck ! Sais-tu ce que je vais te dire, Emelian Iliitch ?

— Quoi, Astafy Ivanitch ?

— Mets-toi donc à un travail quelconque ! Je te le dis pour la centième fois, par pitié.

— Et quel travail, Astafy Ivanitch ? Je ne sais qu'entreprendre ! Qui voudra de moi ?

— Mais c'est comme cela qu'on t'a rayé du service, Emelian ! Ivrogne !

— Vlas, le garçon du buffet, a été appelé aujourd'hui au bureau, Astafy Ivanitch.

— Et pourquoi, Emelianouchka ?

— Est-ce que je sais pourquoi, Astafy Ivanitch ? On avait besoin de lui…

« Eh ! pensai-je, nous sommes perdus, Emelianouchka ! C'est pour nos péchés que Dieu nous punit. »

Qu'auriez-vous fait d'un tel homme, monsieur ?

Mais il était rusé ! Il m'écoutait, m'écoutait, puis, probablement il en avait assez ; dès que je me fâchais, il prenait son petit manteau et se faufilait dehors. Il errait toute la journée et rentrait le soir soûl. Qui lui donnait à boire ? Où prenait-il l'argent ? Qui le sait ? Ce n'était pas ma faute !

— Non, lui dis-je, Emelian Iliitch, tu perdras la tête ! Assez boire, entends-tu ? Assez ! Si tu reviens soûl encore une fois, tu coucheras sur l'escalier, je ne te laisserai pas entrer !…

Après m'avoir écouté, mon Emelian reste un jour, deux jours tranquille. Mais il disparaît le troisième jour. Je l'attends, je l'attends, il ne vient pas. À vrai dire, j'avais peur et pitié. Que faire ? Je l'avais effrayé ! Où est-il allé maintenant, le pauvre ? Il se sera perdu, Seigneur Dieu ! La nuit vient sans ramener Emelian. Le matin, je vais dans le vestibule… Il y avait passé la nuit.

Il était tout roide de froid.

— Quoi, Emelian ! Que Dieu soit avec toi ! Où t'es-tu fourré ?

— Mais vous… cela… Astafy Ivanitch… Vous avez daigné vous fâcher, l'autre jour… Vous avez juré de me faire coucher dans le vestibule… Je n'ai pas osé entrer.

La colère et la pitié s'emparèrent de moi.

— Mais tu devrais, Emelian, choisir un autre métier ! Pourquoi garder les escaliers ?

— Et quel autre métier, Astafy Ivanitch ?

— Mais, lui dis-je, âme perdue ! si tu apprenais au moins l'art de tailleur ! Vois donc ton manteau ! Il est tout troué, et il te sert encore à balayer l'escalier ! Tu devrais prendre une aiguille et bourrer les trous comme l'honneur l'ordonne ! Eh ! eh ! Ivrogne que tu es !

Eh bien, monsieur, le croirez-vous ? il prend une aiguille ! Je lui avais dit cela pour rire. Mais il a eu peur, et il a pris une aiguille. Il ôte son manteau, essaye d'enfiler son aiguille ; je le regarde. Ses yeux étaient tout rouges, ses mains tremblaient, il ne parvenait pas à enfiler son aiguille ; il enfilait, enfilait, enfilait et… et n'enfilait pas. Il clignait bien de l'œil pourtant, il crachait sur son fil et le roulait entre ses mains. Pas moyen ! Il y renonce et me regarde…

— Eh bien, Emelian ! Tu m'as fait un grand honneur ! S'il y avait du monde, je ne saurais où cacher ma tête ! Mais, simple que tu es, je t'ai dit cela pour rire !… Va donc avec Dieu et ne pèche plus ! Vis plus honnêtement. Ne couche pas dans l'escalier, ne me fais pas honte !…

— Mais que faire, Astafy Ivanitch ? Je sais bien moi-même que je suis un ivrogne et un vaurien !… Je vous irrite vainement, et voilà tout, vous, mon bien… bienfaiteur !…

Ses lèvres bleuies se mettent à trembler, et une petite larme coule sur sa joue blême et file en tremblant sur sa barbe vieille ; puis d'autres larmes viennent, et il verse un flot de larmes, mon Emelian !… Mais, petit père ! ce fut comme si j'avais reçu un coup de poignard dans le cœur.

Eh ! toi, homme sensible, voilà ce que je n'aurais pas prévu ! Qui aurait cru cela ? Non, pensai-je, Emelian, je vais t'abandonner définitivement.

Deviens ce que tu pourras.

Eh bien, monsieur, que vous dire ? la chose est futile et ne vaut pas des paroles… C'est-à-dire, vous n'en donneriez pas deux kopecks hors d'usage. Quant à moi, je donnerais beaucoup, — si j'avais, — pour que cela ne fût pas arrivé. Je possédais, monsieur, une belle culotte, que le diable l'emporte ! une belle culotte de cavalier, bleue avec des carreaux. C'était un pomiestchik qui me l'avait commandée, puis il n'en avait plus voulu, sous prétexte qu'elle était trop étroite, et elle m'était restée. Je me disais : Cela vaut de l'argent. Chez le revendeur on m'en donnerait bien cinq roubles, et en tout cas je pourrais en faire deux pantalons pour des Pétersbourgeois, et j'en aurais encore de quoi tailler un gilet pour moi. À nous autres pauvres gens, vous savez, tout sert. À ce moment, Emelianouchka était triste. De deux jours il n'avait bu. Le troisième encore il se prive de la goutte. Il était tout penseur, tout triste, c'était même pitié. Eh bien, pensai-je, tu n'as plus de galette, mon petit, et tu t'es décidé à rentrer dans la bonne voie. Tu t'es dit : Basta !… Voilà, monsieur, où en étaient les choses quand, là-dessus, arrive une grande fête. Je vais à l'église toute la nuit. En rentrant, je vois mon Emelian assis sur la fenêtre, ivre et chancelant. « Hi ! hi ! pensai-je, c'est comme cela que tu fais, petit ! » J'ouvre ma malle ; tiens ! ma culotte n'y est plus ! Je cherche çà et là, rien. Après avoir tout bouleversé, je me sentis le cœur serré. Je me précipitai chez la vieille, je lui fis des reproches inutiles. Quant à Emelian, je ne voulais pas le soupçonner.

— Que Dieu soit avec toi, cavalier ! me dit ma vieille. À quoi m'aurait servi ta culotte ? Est-ce que j'en porte ? Chez moi-même, l'un de vous autres m'a volé un jupon ces jours-ci… En un mot, qu'elle dit, je ne sais rien, je n'ai rien vu.

— Qui est venu ? demandai-je.

— Personne, cavalier, qu'elle dit, personne. Je ne suis pas sortie d'ici. Emelian Iliitch est entré, ressorti et rentré. Interrogez-le.

— Emelian, lui dis-je, n'as-tu pas pris ma culotte neuve ? Tu te rappelles, celle que j'ai faite pour le pomiestchik ?

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanitch, moi, pour ainsi dire, je n'ai rien pris.

Que diable ! Je recommence à chercher. Rien. Emelian chancelle toujours

à sa place. J'étais assis en face de lui, sur ma malle. Tout à coup je le regarde… Hi ! hi ! pensai-je. Je sentais mon cœur bouillonner, le rouge me monte au visage. Tout à coup Emelian me regarde aussi.

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanitch, je n'ai pas pris votre culotte… Vous me soupçonnez peut-être ? Non, je n'ai rien pris.

— Mais où est-elle cachée, Emelian Iliitch ?

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanovitch, je n'ai rien pris et rien vu.

— Alors quoi ? Elle s'est envolée ?

— Peut-être s'est-elle envolée, Astafy Ivanovitch.

Après l'avoir regardé encore, je me levai, j'allumai la bougie et me mis au travail. J'avais un gilet à réparer pour le tchinovnik qui habitait au-dessous de nous. J'avais le cœur à l'envers. J'aurais préféré brûler toute ma garde-robe dans mon poêle ! Emelian devine probablement ma colère… Voyez-vous, monsieur, quand un homme est coupable, il flaire le malheur de loin, comme un oiseau pressent l'orage.

— Et voilà, Astafy Ivanovitch, commence Emelianouchka avec une voix tremblante, aujourd'hui Antip Prokhoritch, le feldchher[2], a épousé la veuve du cocher qui est mort il y a quelques mois…

Moi, je le regarde, probablement avec colère. Emelian me comprend. Je le vois se lever, s'approcher du lit et se mettre à y fouiller. J'attends. Il fouille longtemps en répétant : « Rien… Rien… Où diable peut-elle être ? » J'attends toujours. Il se met à quatre pattes et cherche sous le lit. Je n'y tiens plus.

— Quoi ? dis-je, pourquoi vous mettre à quatre pattes ?

— Je cherche la culotte, Astafy Ivanovitch, je regarde si elle n'est pas tombée là.

— Quoi, monsieur ! lui dis-je (je le traitais respectueusement par colère) ; pourquoi prendre tant de peine et vous salir les genoux pour un pauvre homme comme moi ?

— Comment, Astafy Ivanovitch ? N'est-ce pas en cherchant qu'on trouvera ?

— Hum ! dis-je, Emelian Iliitch.

— Quoi, qu'il dit, Astafy Ivanovitch ?

— Est-ce que ce ne serait pas toi, lui dis-je, qui me l'aurais prise comme un voleur et un misérable en retour de mes bienfaits ? Tant j'étais irrité de l'avoir vu ramper ainsi devant moi !

— Non… Astafy Ivanovitch…

Et il reste à demi sous le lit, longtemps. Enfin, il se lève. Je le regarde : il est blanc comme un drap de lit. Il s'assied sur la fenêtre et y reste en silence pendant dix minutes.

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanovitch…

Il se lève et s'approche de moi. Je le vois encore, terrible comme le péché.

— Non, qu'il dit, Astafy Ivanovitch, je n'ai pas pris votre culotte ! Je ne l'ai pas prise !…

Il tremble et se frappe la poitrine avec un doigt. Sa voix est si chevrotante que j'en reste effrayé.

— Eh bien, lui dis-je, Emelian Ivanovitch, pardon si je vous ai si sottement calomnié. La culotte est perdue ? Nous n'en mourrons pas. Nous avons un lendemain assuré, nous n'irons pas voler… Et je n'irai pas non plus mendier, je suis un travailleur…

Il m'écoute, quelques minutes, immobile, puis s'assied et reste ainsi, sans bouger, durant toute la soirée. J'étais couché, il était encore là. Le matin, je le vis étendu sur le parquet nu, enveloppé dans son manteau. Il n'avait pas même osé se coucher sur le lit. Depuis ce temps, monsieur, je ne pouvais plus le voir, surtout dans les premiers jours. C'était comme si mon propre fils m'avait volé et blessé. Ah ! pensais-je, Emelian ! Emelian !…

Quinze jours de suite il ne cessa pas de boire. C'est pour vous dire qu'il était comme enragé. Il partait de bonne heure, rentrait tard. Et durant tout ce temps, je ne l'entendis pas proférer un seul mot. C'était probablement par chagrin qu'il buvait. Peut-être voulait-il se faire mourir. Enfin, il cessa, ayant sans doute tout bu, et se remit à sa fenêtre. Il se tut encore pendant trois jours, puis je le vois pleurer. Ah ! si vous l'aviez vu pleurer, monsieur ! On aurait dit une fontaine ! Il est triste, monsieur, de voir pleurer un homme, surtout un vieillard.

— Quoi donc, Emelian ? lui dis-je.

Il se met à trembler. Je lui parlais pour la première fois depuis cette histoire.

— Dieu… Astafy Ivanovitch.

— Que Dieu soit avec toi, Emelian ! Faisons comme si elle était perdue. Pourquoi tant te désoler ?

J'avais pitié de lui.

— Oui, Astafy Ivanovitch. Ce n'est pas pour cela. Je voudrais trouver du travail, Astafy Ivanovitch.

— Et quel travail, Emelian Iliitch ?

— Mais n'importe lequel. Peut-être trouverai-je un emploi comme autrefois. Je suis allé en parler à Fedossey Ivanovitch… Je ne dois pas rester à votre charge, Astafy Ivanovitch. Si je trouve un emploi, je vous rendrai tout, je vous payerai votre pain, celui que vous m'avez donné.

— Assez, Emelian, assez ! Le péché est oublié, que le diable l'emporte ! Vivons comme avant.

— Non, Astafy Ivanovitch. Vous peut-être… Mais je n'ai pas pris votre culotte.

— Eh bien, comme tu voudras. Que Dieu soit avec toi, Emelianouchka !

— Non, Astafy Ivanovitch, je ne puis plus vivre avec vous. Pardonnez-moi.

— Mais, lui dis-je, qui donc te fait des reproches ? Je ne te chasse pas !

— Non, il ne convient plus que je vive avec vous, Astafy Ivanovitch… J'aime mieux, m'en aller.

Il s'entêtait, il était offensé, cet homme… Il se lève en effet, prend son manteau.

— Mais où donc vas-tu, Emelian Iliitch ? Sois raisonnable ! Que vas-tu faire ? Où vas-tu ?

— Non, adieu, Astafy Ivanovitch. Ne me retenez plus. Vous n'êtes plus le même pour moi.

— Comment ? Mais rien n'est changé ! Tu es un petit enfant, Emelian Iliitch, tu vas te perdre, tout seul !

— Non, Astafy Ivanovitch. Quand vous sortez, vous fermez votre malle à la clef. Et moi, je pleure. Non, il vaut mieux que je m'en aille. Pardonnez-moi

toutes les offenses que je vous ai faites !

Eh bien ! monsieur, il partit, cet homme ! Un jour passa. Il va revenir pour le soir, pensai-je. Personne. Encore un jour : personne. Trois jours : personne. Je m'effrayais ! le chagrin me prenait. Je ne mangeais plus, je ne buvais plus, je ne dormais plus, j'étais anéanti. Le quatrième jour, j'allai demander Emelianouchka dans tous les cabarets. Serait-il mort près d'une haie ? Serait-il gisant quelque part comme une poutre pourrie ? Je rentrai, la mort dans l'âme. Le lendemain je retournai le chercher. Je me maudissais : pourquoi l'avoir laissé partir, l'innocent ! À l'aube du cinquième jour, — c'était fête, — j'entends la porte grincer. Entre Emelian, tout bleu, les cheveux pleins de boue, comme s'il avait dormi dans la rue, maigre et sec comme une planche. Il ôte son manteau, s'assied sur une malle et me regarde. Je me réjouis d'abord, puis le chagrin me reprend de plus belle. Car, voyez-vous, monsieur, à sa place j'aurais crevé comme un chien plutôt que de revenir. Et il était revenu ! Naturellement, il est pénible de voir un homme descendre si bas. Je me mis à le caresser, à le consoler. — C'est bien, lui dis-je, Emelianouchka, je suis content que tu sois revenu. Voilà deux jours que je te cherche dans les cabarets. As-tu mangé ?

— J'ai mangé, Astafy Ivanovitch.

— Allons ! est-ce bien vrai ? Il y a du chtchi d'hier, frère. C'est fait au gras. Et voici encore de l'oignon et du pain. Mange ! Ça ne fait pas de mal.

Je le servis. Il n'avait probablement pas mangé de trois jours. C'était sans doute la faim qui me l'avait ramené. Je m'attendris en le voyant manger, le pauvre. Allons, pensai-je, j'irai au cabaret lui chercher à boire pour le consoler. Et nous en finirons : je n'ai plus de colère contre toi, Emelianouchka.

J'allai chercher de la vodka.

— Voilà, lui dis-je, Emelianouchka ! C'est fête, buvons ! En veux-tu ? Ça fait du bien.

Il tendit la main avec avidité. Il avait déjà pris le verre, puis il s'arrêta, puis il continua à porter le verre à sa bouche en en versant sur sa manche, puis il se ravisa encore et posa le verre sur sa table.

— Eh bien, Emelianouchka !

— Non, moi… Astafy Ivanovitch !…

— Tu ne bois pas ?

— Moi, Astafy Ivanovitch, je… ne boirai plus.

— Quoi ? Tu es décidé, ou si ce n'est que pour aujourd'hui ?

Il garde le silence. Un instant après, il porte la main à sa tête.

— Quoi ? Serais-tu malade, Emelian ?

— Ce n'est rien… je ne me sens pas bien, Astafy Ivanovitch.

Je l'aidai à se coucher. Il avait la tête en feu, la fièvre le secouait. Je restai auprès de lui toute la journée. Vers le soir, il fut plus mal. Je lui donnai du kvas avec du beurre, de l'oignon et du pain.

— Voilà, lui dis-je, mange donc ! Ça te fera du bien.

Il fait un signe négatif de la tête.

— Non, qu'il dit, je ne dînerai pas aujourd'hui, Astafy Ivanovitch.

Je lui fis du thé. Il n'y a rien de tel quand on est malade. Je fis travailler la vieille… « Allons ! pensai-je, cela va mal. » Le troisième jour, au matin, j'allai chez le médecin Kostopravov, un homme que je connaissais. Il vint, l'examina, et déclara que c'était grave. « Vous n'avez plus besoin de moi, qu'il dit. Faites-lui prendre quelques paquets de telle poudre. » Je ne lui donnai point de poudre, je me disais : « Le médecin s'amuse !… » Au cinquième jour, tout se gâta.

Il agonisait, monsieur. Moi, je travaillais à la fenêtre. La vieille allumait le poêle. Personne ne parlait. J'avais le cœur déchiré. Il me semblait que j'enterrais mon propre fils.

Je sais bien qu'Emelian me regarde sans oser rien dire. Enfin, je le regarde aussi, et je vois tant de chagrin dans ses yeux ! Il ne m'avait pas perdu de vue, et quand il rencontra mon regard, il baissa aussitôt les yeux.

— Astafy Ivanovitch !

— Quoi, Emelianouchka ?

— Voilà… Si, par exemple, on portait au revendeur mon manteau, donnerait-il beaucoup, Astafy Ivanovitch ?

— Je ne sais pas, peut-être trois roubles, Emelian Iliitch.

Et si l'on était allé le lui porter, je savais bien que le revendeur n'aurait rien donné du tout et se serait même moqué. J'avais dit cela pour consoler

Emelian, connaissant sa simplicité.

— C'est bien ce que je pensais, Astafy Ivanovitch. C'est en drap, Astafy Ivanovitch.

— Assurément. Si tu veux le porter, demande trois roubles, Emelian.

Après un silence, il m'appelle de nouveau.

— Astafy Ivanovitch !

— Quoi, demandai-je, Emelianouchka ?

— Vendez mon manteau, quand je serai mort. Ne m'enterrez pas avec. Je resterai comme cela. Ça vaut de l'argent qui vous sera utile.

Alors, monsieur, mon cœur se serra à un point… à un point que je ne puis dire. Je voyais bien qu'il se sentait mourir !

Une heure encore de silence.

Je le regarde de nouveau. Son regard ne me quittait pas. Cette fois encore, il baissa les yeux.

— Voulez-vous pas, lui dis-je, un peu d'eau, Emelian Iliitch ?

— Donnez, et que Dieu vous bénisse, Astafy Ivanovitch !

Je lui donnai à boire. Il but.

— Merci, qu'il dit, Astafy Ivanovitch.

— Faut-il encore quelque chose, Emelianouchka ?

— Non, Astafy Ivanovitch, rien. Et moi… je… cela…

— Quoi ?

— Cela…

— Quoi, cela, Emelianouchka ?

— La culotte… cela… C'est moi qui l'ai prise, Astafy Ivanovitch.

— Eh bien ! Dieu te pardonne, Emelianouchka, mon pauvre, ne te tourmente pas…

Et moi-même, monsieur, la respiration me manquait, et je pleurais. Je me détournai pour un instant.

— Astafy Ivanovitch…

…Je regarde : Emelian veut me parler, il se soulève, il s'efforce, ses lèvres remuent… Tout à coup il rougit et me regarde… Et je le vois pâlir, pâlir, rejeter sa tête en arrière, respirer encore une fois, et rendre son âme à Dieu.

FIN.

[1] Plat aux choux.

[2] Aide-chirurgien.

Le Petit Héros

Je n'avais pas encore onze ans, lorsqu'au mois de juillet on m'envoya passer quelque temps aux environs de Moscou, dans une terre appartenant à un de mes parents, M.T***, qui continuellement réunissait alors chez lui une cinquantaine d'invités, peut-être même davantage; car, je dois le dire, ces souvenirs sont lointains!

Tout y était gai et animé; c'était une fête perpétuelle. Notre hôte paraissait s'être juré de dissiper le plus vite possible son immense fortune; et, en effet, il réussit rapidement à résoudre ce problème: il jeta si bien l'argent par les fenêtres, que bientôt il n'en resta plus vestige. À chaque instant arrivaient de nouveaux hôtes: on était là tout près de Moscou, que l'on voyait à l'horizon, de sorte que ceux qui partaient cédaient la place à de nouveaux venus, et la fête continuait toujours. Les divertissements se suivaient sans interruption, et l'on n'en voyait pas la fin: parties de cheval dans les environs, excursions dans la forêt et promenades en bateau sur la rivière; festins, dîners champêtres, soupers sur la grande terrasse bordée de trois rangées de fleurs rares, qui répandaient leurs parfums dans l'air frais de la nuit. Les femmes, presque toutes jolies, semblaient, à la lueur d'une illumination féerique, encore plus belles, avec leurs yeux étincelants et le visage animé par les impressions du jour.

Les conversations se croisaient, vivement interrompues par de sonores éclats de rire; puis c'étaient des danses, des chants, de la musique; si le ciel s'obscurcissait, on organisait des tableaux vivants, des charades, des proverbes, des spectacles; il y avait aussi des beaux parleurs, des conteurs, des faiseurs de bons mots. Certes, tout cela ne se passait pas sans médisances et sans commérages, car autrement le monde ne saurait exister, et des millions de personnes mourraient d'ennui. Mais comme je n'avais que onze ans, je n'y prêtais aucune attention, absorbé que j'étais par mes propres idées; et d'ailleurs, si j'avais remarqué quelque chose, je n'aurais pu m'en rendre compte, tellement j'étais ébloui par le côté brillant du tableau qui frappait mes yeux d'enfant; ce n'est que plus tard que tout m'est revenu par hasard à la mémoire, et que j'ai compris ce que j'avais vu et entendu à cette époque. Quoi qu'il en soit, cet éclat, cette animation, ce bruit que j'avais ignoré

jusque-là, m'impressionnèrent d'une telle manière que les premiers jours je me sentis comme perdu et que j'eus le vertige.

Je parle toujours de mes onze ans, c'est qu'en effet j'étais un enfant, rien qu'un enfant. Parmi les jeunes femmes, plusieurs me caressaient volontiers, mais ne songeaient guère à s'informer de mon âge; cependant, – chose étrange! – un sentiment, que j'ignorais encore, s'était emparé de moi, et quelque chose s'agitait vaguement dans mon cœur. Pourquoi ce cœur battait-il si fort par moments, et pourquoi mon visage se couvrait-il de subites rougeurs? Tantôt je me sentais confus et comme humilié de mes privilèges d'enfant; tantôt j'étais envahi par une sorte d'étonnement et j'allais me cacher là où personne ne pouvait me trouver. Je cherchais alors à reprendre haleine; j'étais hanté par un vague ressouvenir qui m'échappait soudain, sans lequel je me figurais pourtant que je ne pouvais me montrer et dont il m'était impossible de me passer. Tantôt il me semblait que je me dissimulais à moi-même quelque chose que je n'aurais jamais révélé à personne, et moi, petit homme, je me sentais parfois des mouvements de honte au point d'en verser des larmes.

Bientôt je me trouvai isolé dans le tourbillon qui m'entourait. Parmi nous il y avait d'autres enfants; mais tous étaient beaucoup plus jeunes ou beaucoup plus âgés que moi, et je ne me souciais pas d'eux.

Rien ne me fût arrivé, pourtant, s'il ne s'était produit une circonstance exceptionnelle. Pour ces belles dames, je n'étais qu'un petit être insignifiant qu'elles aimaient à combler de caresses, et avec lequel elles pouvaient jouer à la poupée. L'une d'elles, surtout, une ravissante jeune femme blonde, ayant une épaisse et magnifique chevelure, comme je n'en avais jamais vu, et comme je n'en rencontrerai certainement plus jamais de pareille, semblait s'être juré de ne pas me laisser tranquille. Elle s'amusait, tandis que moi j'en étais tout troublé, à provoquer l'hilarité générale, à chaque instant, par de brusques folies dont j'étais la victime, ce qui lui causait une grande joie.

En pension, ses compagnes l'eussent traitée de vraie gamine. Elle était merveilleusement belle; il y avait je ne sais quoi en elle qui saisissait immédiatement. Elle ne ressemblait sous aucun rapport à ces modestes petites blondes, douces comme un duvet et délicates comme de jeunes souris

blanches ou comme des filles de pasteur. Elle était petite et grassouillette, mais son visage, modelé à ravir, était du dessin le plus délicat et le plus fin. Comme le feu, elle était vive, rapide et légère. Parfois le reflet d'un éclair passait sur son visage; ses grands yeux francs, brillants comme des diamants, lançaient alors des étincelles; je n'aurais jamais échangé de pareils yeux bleus contre des yeux noirs, fussent-ils plus noirs que ceux d'une Andalouse; vrai Dieu! Ma blonde valait bien certaine brune, chantée jadis par un grand poëte qui avait juré en vers excellents être prêt à se faire rompre les os pour toucher seulement du doigt le bout de sa mantille. Ajoutez que ma belle était la plus gaie de toutes les belles du monde, la plus folle des rieuses, et alerte comme une enfant, malgré ses cinq ans de mariage. Le rire ne quittait pas ses lèvres, fraîches comme une rose qui aurait à peine entr'ouvert, aux premiers rayons du soleil, ses pétales rouges et parfumés, et garderait encore les grosses gouttes de la rosée matinale.

Le deuxième jour de mon arrivée on avait, il m'en souvient, organisé un spectacle. La salle était pleine; plus un siège n'était vacant; venu très-tard, je dus rester debout. Mais le vif intérêt que je prenais au spectacle m'attira vers la rampe, et, sans m'en apercevoir, j'arrivai aux premiers rangs. Là je m'arrêtai et m'appuyai au dossier d'un fauteuil. Une dame y était assise: c'était ma blonde, mais nous n'avions pas encore fait connaissance. Voilà qu'involontairement je me mis à regarder ses séduisantes épaules, blanches et potelées, bien qu'à vrai dire il me fût aussi indifférent de contempler de belles épaules de femme que d'admirer le bonnet à rubans rouges posé sur les cheveux gris d'une respectable dame assise au premier rang. À côté de ma belle blonde se trouvait une vieille fille, une de celles, comme j'ai eu depuis l'occasion de le remarquer, qui se réfugient toujours auprès des plus jeunes et plus jolies femmes, et choisissent surtout celles qui aiment à être entourées de jeunes gens. Mais peu importe: là n'est point l'affaire. Aussitôt qu'elle eut remarqué mes regards indiscrets, elle se pencha vers sa voisine et avec un rire moqueur lui lança quelques mots à l'oreille; celle-ci se retourna vivement. Je vois encore les éclairs que ses yeux ardents lancèrent de mon côté; moi, qui ne m'y attendais guère, je frissonnai, comme au contact d'une brûlure. La belle sourit.

— Cette comédie est-elle de votre goût? Me demanda-t-elle en me regardant fixement d'un air railleur et malicieux.

— Oui, répondis-je, la contemplant toujours avec une sorte d'étonnement qui semblait lui plaire.

— Pourquoi restez-vous debout? Vous allez vous fatiguer; est-ce qu'il n'y a plus de place pour vous?

— C'est que précisément il n'y en a plus, lui répondis-je, plus soucieux alors de me tirer d'embarras que préoccupé de son regard étincelant. J'étais tout uniment content d'avoir enfin trouvé un bon cœur auquel je pouvais faire part de ma peine.

— J'ai déjà cherché, mais toutes les chaises sont prises, ajoutai-je, comme pour me plaindre de cet ennui.

— Viens ici, dit-elle vivement, aussi prompte à prendre son parti qu'à exécuter toute bizarre idée qui traversait sa tête folle; – viens ici sur mes genoux!

— Sur vos genoux?… répétai-je stupéfait.

Je viens de dire que mes privilèges d'enfant me faisaient honte et commençaient à m'offusquer. Cette proposition, par sa raillerie, me sembla monstrueuse; d'autant plus que, de tout temps timide et réservé, je l'étais devenu encore davantage auprès des femmes. Je me sentis donc complètement interdit.

— Mais oui, sur mes genoux! Pourquoi ne veux-tu pas t'asseoir sur mes genoux?

Et en insistant elle riait de plus belle et finit par éclater bruyamment. Était-ce sa propre plaisanterie, ou bien mon air penaud qui provoquait sa gaieté? Dieu le sait!

Je devins pourpre, et tout troublé je cherchai à me sauver; mais elle me prévint en me saisissant par le bras pour m'en empêcher, et, à mon grand étonnement, m'attirant à elle, elle me serra la main douloureusement; ses doigts brûlants brisèrent mes doigts et me causèrent une telle souffrance que, tout en grimaçant de douleur, je faisais tout mon possible pour étouffer les cris prêts à m'échapper. En outre, j'étais extrêmement surpris, épouvanté même, en apprenant qu'il peut exister de ces femmes méchantes capables de

dire de telles sottises aux jeunes garçons et de les pincer aussi cruellement et sans motif devant tout le monde.

Mon visage devait exprimer ma détresse, car l'espiègle me riait au nez comme une folle, tout en continuant de pincer et de meurtrir mes pauvres doigts. Elle était enchantée d'avoir réussi à mystifier et à rendre confus un malheureux garçon comme moi. Ma position était lamentable: d'abord je me sentais pris de confusion, car tout le monde s'était tourné de notre côté, les uns jetant un œil interrogateur, les autres riant et devinant bien que la belle jeune femme avait fait quelque étourderie; de plus, j'avais une violente envie de crier, car, me voyant rester sans voix, elle me serrait les doigts avec d'autant plus d'obstination; mais j'étais résolu à supporter ma douleur en Spartiate, dans la crainte de faire un scandale après lequel je n'aurais plus su que devenir. Dans un accès de désespoir j'essayai de dégager ma main; mais mon tyran était plus fort que moi. Enfin, à bout de courage, je poussai un gémissement. C'est ce qu'elle attendait! Aussitôt elle me lâcha et se retourna, comme si rien ne se fût passé et comme si ce n'était pas elle qui m'eût joué ce mauvais tour. On eût dit un écolier qui, lorsque le maître a les yeux tournés, prend le temps de faire quelque niche à son voisin, de pincer un camarade, petit et faible, de lui donner une chiquenaude, un coup de pied, de le pousser du coude, et de se remettre en place, le regard fixé sur son livre, en répétant sa leçon, – le tout en un clin d'œil, – pour faire ensuite un pied de nez au maître irrité qui s'est élancé, vautour sur sa proie, du côté où il entendait du bruit.

Fort heureusement, l'attention générale fut en ce moment attirée sur la scène par le maître de la maison, qui jouait avec un réel talent le principal rôle d'une comédie de Scribe. On applaudit chaleureusement; profitant du bruit, je me glissai hors des rangs et me sauvai à l'autre extrémité de la salle. Me réfugiant alors derrière une colonne, je regardai, saisi d'effroi, la chaise occupée par la belle malicieuse. Elle riait toujours, tenant son mouchoir sur sa bouche. Longtemps elle se retourna, scrutant de l'œil tous les coins; elle semblait regretter que notre lutte enfantine fût sitôt terminée, et méditait, à coup sûr, quelque nouveau tour de sa façon.

C'est ainsi que nous fîmes connaissance, et à partir de ce soir elle ne me

quitta plus d'un pas. Elle me poursuivit dès lors sans trêve ni merci, et devint ma persécutrice et mon tyran. Ses espièglerie avaient ce côté comique qu'elle paraissait s'être éprise de moi, et par cela même elles me blessaient d'autant plus vivement. Vrai sauvage, j'en ressentais une impression plus douloureuse. Par moments, ma position devenait à ce point critique, que je me sentais capable de battre ma malicieuse adoratrice. Ma timidité naïve, mes angoisses semblaient l'exciter à m'attaquer sans pitié; et je ne savais où trouver un refuge. Les rires qu'elle savait toujours soulever et qui retentissaient autour de nous la poussaient sans cesse à de nouvelles espièglerie.

Enfin on commença à trouver que ses plaisanteries dépassaient les bornes. Et en effet, autant que je puis m'en rendre compte à présent, elle prenait vraiment plus de liberté qu'il ne convient avec un garçon de mon âge.

Mais son caractère était ainsi fait. C'était une enfant gâtée sous tous les rapports, et surtout, comme je l'ai entendu dire ensuite, gâtée par son mari, un petit homme, gros et vermeil, très-riche, très-affairé en apparence, d'un caractère mobile et inquiet, ne pouvant rester deux heures au même endroit. Chaque jour il nous quittait pour aller à Moscou; il lui arrivait même de s'y rendre deux fois par jour, en nous assurant que c'était pour affaires. Il était difficile de trouver quelqu'un de meilleure humeur, de plus cordial, de plus comique, et en même temps de plus comme il faut que lui.

Non-seulement il aimait sa femme jusqu'à la faiblesse, mais encore il en faisait son idole. En rien, il ne la gênait. Elle avait de nombreux amis des deux sexes, Mais, étourdie en tout, elle ne se montrait guère difficile dans le choix de son entourage, quoique au fond elle fût beaucoup plus sérieuse qu'on ne pourrait le croire d'après ce que je viens de raconter.

Parmi ses amies, elle aimait et préférait à toute autre une jeune dame, sa parente éloignée, qui se trouvait aussi dans notre société. Entre elles s'était établie une douce et délicate amitié, de celles qui se plaisent souvent à germer entre deux caractères opposés, lorsque l'un est plus austère, plus profond et plus pur, et que l'autre, reconnaissant une supériorité réelle, s'y soumet avec tendresse et modestie, non sans garder le sentiment intime de sa propre valeur et conserver cette affection dans le fond de son cœur, comme un talisman.

C’est dans de semblables relations que naissent les plus exquis raffinements du cœur: d’un côté une indulgence et une tendresse infinies; de l’autre un amour et une estime poussés jusqu’à la crainte; d’où résulte une bienfaisante appréhension de faiblir aux yeux de celle qu’on apprécie tant, mêlée au désir jaloux de pouvoir se rapprocher de plus en plus de son cœur.

Les deux amies étaient du même âge, mais la dissemblance entre elles était absolue, à commencer par le caractère de leur beauté. Madame M*** n’était pas moins belle que son amie, mais il y avait en elle quelque chose de particulier qui tranchait vivement et la faisait distinguer parmi toutes les autres jeunes et jolies femmes. L’expression de son visage attirait immédiatement ou plutôt provoquait un sentiment de profonde sympathie. On rencontre parfois de ces visages prédestinés. Auprès d’elle on se sentait naître à la confiance, et cependant ses grands yeux tristes, ardents et pleins d’énergie, avaient aussi des expressions timides et agitées. La crainte de quelque chose de redoutable et de terrible paraissait le dominer; ses traits, paisibles et doux, qui rappelaient ceux des madones italiennes, étaient parfois voilés d’un tel désespoir, que chacun, en la regardant, était pris de tristesse à son tour et partageait son angoisse.

Sur ce visage pâle et amaigri dont les traits s’illuminaient parfois d’une sérénité d’enfant, perçait, à travers le calme d’une beauté irréprochable, une sorte d’abattement: étreinte sourde et secrète, tempérée surtout par un demi-sourire, où semblaient se refléter les impressions récentes encore des premières années aux joies naïves. Cet ensemble complexe provoquait une telle compassion pour cette femme, que dans les cœurs germait involontairement un sentiment d’ineffable attraction. Bien qu’elle se montrât silencieuse et réservée, il n’était personne d’aussi aimant et d’aussi attentif qu’elle, dès qu’on avait besoin de compassion. Il y a des femmes qui sont des Sœurs de charité. On ne peut rien leur cacher, aucune douleur morale du moins; celui qui souffre a le droit de s’approcher d’elles, plein d’espérance et sans crainte de les importuner; on ne saurait sonder ce qu’il peut y avoir de patience, d’amour, de pitié et de miséricorde dans certains cœurs de femme. Ces cœurs si purs, souvent blessés, renferment des trésors de sympathie, de consolation, d’espérance; et en effet, celui qui aime beaucoup souffre

beaucoup; ses blessures sont soigneusement cachées aux regards curieux, car un chagrin profond d'ordinaire se tait et se dissimule. Pour elles, jamais elles ne sont effrayées à l'aspect d'une plaie profonde, repoussante même; quiconque souffre est digne d'elles; d'ailleurs, elles semblent nées pour accomplir quelque action héroïque.

Madame M*** était grande, svelte et bien faite, quoique un peu mince. Ses mouvements étaient inégaux, tantôt lents, graves, tantôt vifs comme ceux d'un enfant; on devinait dans ses manières un sentiment de délaissement, d'alarme peut-être, mais qui ne sollicitait nullement la protection. J'ai déjà dit que les taquineries peu convenables de ma malicieuse blonde me rendaient très-malheureux, et me blessaient cruellement. Or, il y avait à ma confusion une autre cause secrète, cause étrange et sotte, que je cachais à tous les yeux et qui me faisait trembler. En y pensant, la tête renversée, blotti dans quelque coin obscur et ignoré, à l'abri de tout regard moqueur et inquisiteur, loin des yeux bleus de quelqu'une de ces écervelées, je suffoquais de crainte et d'agitation; bref, j'étais amoureux!

Mettons que j'ai dit là une absurdité et que pareille chose ne pouvait m'arriver. Mais alors pourquoi, parmi toutes les personnes dont j'étais entouré, une seule attirait-elle mon attention? Pourquoi ce plaisir de la suivre du regard, bien qu'il ne fût pas de mon âge d'observer les femmes et de nouer des relations avec elles? Souvent, pendant les soirées pluvieuses, lorsque toute la société était obligée de rester à la maison, je me blottissais dans un coin du salon, triste et désœuvré, car personne, excepté ma persécutrice, ne m'adressait la parole. Alors j'observais tout le monde et j'écoutais les conversations, souvent inintelligibles pour moi. Bientôt j'étais comme ensorcelé par les doux yeux, le sourire paisible et la beauté de madame M***, – car c'était elle qui occupait ma pensée, – et une impression vague et étrange, mais incomparablement douce, ne s'effaçait plus de mon cœur. Souvent, pendant plusieurs heures, je ne pouvais la quitter du regard; j'étudiais ses gestes, ses mouvements, les vibrations de sa voix pleine et harmonieuse, mais quelque peu voilée, et, chose bizarre! à force de l'observer, je ressentais une impression tendre et craintive, en même temps que j'éprouvais une inconcevable curiosité, comme si j'eusse cherché à

découvrir quelque mystère.

Le plus pénible pour moi, c'était d'être en butte aux railleries dont je me trouvais si souvent victime, en présence de madame M***. Il me semblait que ces moqueries et ces persécutions comiques devaient m'avilir. Lorsque s'élevait un rire général dont j'étais la cause et auquel madame M*** prenait part involontairement, alors, pris de désespoir, exaspéré de douleur, je m'échappais des bras de mes persécuteurs et m'enfuyais aux étages supérieurs où je passais le reste du jour, n'osant plus me montrer au salon.

Du reste, je ne pouvais encore me rendre bien compte de cet état de honte et d'agitation. Je n'avais pas encore eu l'occasion de parler à madame M***, et, effectivement, je ne pouvais m'y décider. Mais un soir, après une journée particulièrement insupportable pour moi, j'étais resté en arrière des autres promeneurs et j'allais m'en retourner, me sentant extrêmement las, quand j'aperçus madame M*** assise sur un banc dans une allée écartée. Seule, la tête penchée sur sa poitrine, elle chiffonnait machinalement son mouchoir et semblait avoir choisi exprès ce lieu désert. La méditation dans laquelle elle était plongée était si profonde qu'elle ne m'entendit pas m'approcher d'elle. Dès qu'elle m'aperçut elle se leva rapidement, se détourna, et je vis qu'elle s'essuyait vivement les yeux. Elle avait pleuré. Mais séchant ses pleurs, elle me sourit et marcha à côté de moi.

Je ne me souviens plus de notre conversation, mais je sais qu'elle m'éloignait à tout instant sous différents prétextes: tantôt elle me priait de lui cueillir une fleur, tantôt de voir quel était le cavalier qui galopait dans l'allée voisine. Dès que j'étais à quelques pas, elle portait encore son mouchoir à ses yeux pour essuyer de nouveaux pleurs dont la source rebelle ne voulait pas tarir. Devant cette persistance à me renvoyer, je compris enfin que je la gênais; elle-même voyait que j'avais remarqué son état, mais elle ne pouvait pas se contenir, ce qui me désespérait davantage. J'étais furieux contre moi-même, presque au désespoir, maudissant ma gaucherie et mon ignorance. Mais comment la quitter sans lui laisser voir que j'avais remarqué son chagrin? Je continuais donc à marcher à ses côtés, tristement surpris, épouvanté et ne trouvant décidément aucune parole pour renouer notre conversation épuisée.

Cette rencontre me frappa tellement que pendant toute la soirée, dévoré de curiosité, je ne pouvais détacher les yeux de sa personne. Il arriva que deux fois elle me surprit plongé dans mes observations, et la seconde fois elle sourit en me regardant. Ce fut son seul sourire de toute la soirée. Une morne tristesse ne quittait pas son visage devenu très-pâle. Elle s'entretenait tranquillement avec une dame âgée, vieille femme tracassière et méchante que personne n'aimait, à cause de son penchant pour l'espionnage et les cancans, mais que tout le monde redoutait; aussi chacun, bon gré, malgré, s'efforçait-il de lui complaire.

À dix heures on vit entrer le mari de madame M***. Jusque-là j'avais observé sa femme très-attentivement, ne quittant pas des yeux son visage attristé. À l'arrivée inattendue de M.M***, je la vis tressaillir, et elle, d'ordinaire si pâle, devint encore plus blanche. La chose fut si visible que d'autres la remarquèrent, et de tous côtés des conversations s'engagèrent. En prêtant l'oreille, je parvins à comprendre que madame M*** n'était pas heureuse. On disait son mari jaloux comme un Arabe, non par amour, mais par vanité.

C'était un homme de son temps, aux idées nouvelles, et il s'en vantait. Grand, robuste et brun, favoris à la mode, visage coloré et satisfait, dents d'une blancheur de nacre, tenue irréprochable de gentleman, tel était M.M***. On le disait homme d'esprit. C'est ainsi que, dans certains cercles, on désigne une espèce particulière d'individus devenus gros et gras aux dépens d'autrui, qui ne font rien et ne veulent positivement rien faire, et qui, par suite de cette paresse éternelle et de cette indolence continue, finissent par avoir une boule de graisse à là place du cœur. Eux-mêmes répètent à tout propos «qu'ils n'ont rien à faire, par suite de quelque circonstance fâcheuse et compliquée qui les accable; ce dont ils sont fort à plaindre». Cette phrase creuse, notre égoïste la répétait comme un mot d'ordre, et tout le monde commençait à en être fatigué.

Quelques-uns de ces drôles, impuissants à trouver ce qu'ils pourraient faire et qui d'ailleurs ne l'ont jamais cherché, voudraient prouver qu'à la place du cœur, ils ont, non pas une boule de graisse, mais quelque chose de profond. D'habiles chirurgiens pourraient seuls l'affirmer, et encore par

politesse. Bien qu'ils n'emploient leurs instincts qu'à de grossiers persiflages, à des jugements bornés, à l'étalage d'un orgueil démesuré, ces individus ont du succès dans le monde. Ils passent tout leur temps à observer les fautes et les faiblesses des autres, et fixent toutes ces observations dans leur esprit; avec la sécheresse de cœur qui les caractérise, il ne leur est pas difficile, possédant par devers eux tant de préservatifs, de vivre sans difficulté avec autrui. C'est ce dont ils se targuent. Ils sont à peu près persuadés que le monde est fait pour eux; que c'est une poire qu'ils gardent pour la soif; qu'il n'y a qu'eux de spirituels, que tous les autres sont des sots, que le monde est comme une orange dont ils expriment le jus, quand ils en ont besoin; qu'ils sont les maîtres de tout, et que si l'état actuel des affaires est digne d'éloges, ce n'est que grâce à eux, gens d'esprit et de caractère. Aveuglés par l'orgueil, ils ne se connaissent point de défauts. Semblables à ces fripons mondains, nés Tartufes et Falstaffs, si fourbes qu'à la fin ils arrivent à se persuader qu'il doit en être ainsi, ils vont répétant si souvent qu'ils sont honnêtes, qu'ils finissent par croire que leur friponnerie est de l'honnêteté. Incapables d'un jugement quelque peu consciencieux ou d'une appréciation noble, trop épais pour saisir certaines nuances, ils mettent toujours au premier plan et avant tout leur précieuse personne, leur Moloch et Baal, leur cher moi. La nature, l'univers n'est pour eux qu'un beau miroir qui leur permet d'admirer sans cesse leur propre idole et de n'y rien regarder d'autre; ce pourquoi il n'y a lieu de s'étonner s'ils voient laid. Ils ont toujours une phrase toute prête, et, comble du savoir-faire, cette phrase est toujours à la mode. Leurs efforts tendent à ce seul but, et quand ils y ont réussi, ils la répètent partout. Pour découvrir de telles phrases, ils ont le flair qui convient et s'empressent de se les approprier, pour les présenter comme si elles étaient d'eux. La vérité étant souvent cachée, ils sont trop grossiers pour la discerner, et ils la rejettent comme un fruit qui n'est pas encore mûr. De tels personnages passent gaiement leur vie, ne se souciant de rien, ignorant combien le travail est difficile; aussi gardez-vous de heurter maladroitement leurs épais sentiments: cela ne vous serait jamais pardonné; ces gens-là se souviennent de la moindre attaque et s'en vengent avec délices. En résumé, je ne peux mieux comparer notre individu qu'à un énorme sac tout rempli, pour mieux dire bondé de sentences, de

phrases à la mode et de toutes sortes de fadaises.

Du reste, M.M*** avait encore cela de particulier qu'en sa qualité de beau parleur et de conteur caustique, il était toujours très-entouré dans un salon. Ce soir-là, surtout, il avait beaucoup de succès. Gai, plein d'entrain et de verve, il devint bientôt maître de la conversation et força tout le monde à l'écouter. Quant à sa femme, elle paraissait si souffrante et si triste, que je pensais voir à chaque instant des larmes perler au bout de ses longs cils.

Cette scène, comme je l'ai dit tout à l'heure, me frappa et m'intrigua au plus haut point. Je quittai le salon en proie à un étrange sentiment de curiosité qui me fit rêver toute la nuit de M.M***, et pourtant il m'arrivait rarement de faire de mauvais rêves.

On vint me chercher le lendemain matin pour la répétition des tableaux vivants, où je remplissais un rôle. Les tableaux vivants, le spectacle et la soirée dansante devaient avoir lieu cinq jours après pour fêter l'anniversaire de la naissance de la fille cadette de notre hôte. On avait lancé à Moscou et aux environs une centaine de nouvelles invitations pour cette fête, presque improvisée; aussi le château était-il plein de vacarme, de mouvement et de remue-ménage.

La répétition, ou pour mieux dire la revue des costumes, devait avoir lieu ce matin-là; d'ailleurs elle tombait très-mal à propos; car notre régisseur général, le fameux artiste M.R***, qui se trouvait parmi les invités et qui, par amitié pour notre hôte, avait consenti à composer, à organiser ces tableaux et même à nous apprendre la manière de poser, était précisément forcé de se hâter pour partir à la ville acheter les différents objets et les accessoires nécessaires aux derniers préparatifs de la fête. Nous n'avions donc pas une minute à perdre.

Je figurais avec madame M*** dans un tableau vivant qui représentait une scène de la vie du moyen âge sous ce titre: La châtelaine et son page. Lorsque notre tour vint et que je me trouvai près de madame M***, un trouble inexplicable s'empara de moi. Il me semblait qu'elle allait lire dans mes yeux toutes les pensées, les doutes et les conjectures qui, depuis la veille, s'amoncelaient dans ma tête. Comme j'avais surpris ses larmes et troublé son chagrin, je me considérais presque comme coupable envers elle, et je

m'imaginais qu'elle-même devait me regarder d'un œil sévère, me traiter comme un témoin importun de sa douleur.

Mais, grâce à Dieu, il en fut tout différemment: elle ne me remarqua même pas. Elle paraissait distraite, pensive et taciturne, se préoccupant aussi peu de moi que de la répétition; son esprit était évidemment obsédé par quelque grave souci.

Dès que j'eus rempli mon rôle, je m'esquivai pour changer de vêtements, et, au bout de dix minutes, je revins sur la terrasse. Presque au même instant, madame M*** entrait par une autre porte, et en face de nous apparaissait son prétentieux mari. Il revenait du jardin, où il avait escorté tout un essaim de dames qu'il avait ensuite remises aux soins de quelque alerte cavalier servant.

La rencontre du ménage était évidemment inattendue. Je ne sais pourquoi madame M*** se troubla subitement et manifesta son dépit par un geste d'impatience. Son mari, qui sifflotait un air d'un ton insouciant tout en démêlant soigneusement ses favoris, fronça les sourcils à la vue de la jeune femme, et lui jeta, comme il m'en souvient, des regards inquisiteurs.

— Vous allez au jardin? Demanda-t-il, remarquant l'ombrelle et le livre qu'elle portait.

— Non, dans le parc, répondit-elle, et elle rougit légèrement.

— Toute seule?

— Avec lui… répliqua madame M***, qui me désigna du regard.

— Le matin je me promène toujours seule, ajouta-t-elle d'une voix quelque peu troublée et hésitante comme si elle eût dit un premier mensonge.

— Hum!… C'est là que je viens de conduire toute la société. On est réuni près du pavillon pour faire les adieux à N***. Il nous quitte… vous savez?… Il lui est arrivé quelque affaire désagréable à Odessa. Votre cousine (c'était la belle blonde) en rit et en pleure en même temps; explique la chose qui pourra. Elle prétend que vous avez une dent contre N***, et c'est pour cela, dit-elle, que vous n'êtes pas allée le reconduire. C'est probablement une plaisanterie?

— Elle a en effet plaisanté, répondit madame M*** en descendant les marches de la terrasse.

— C'est donc lui qui est votre cavalier servant de chaque jour? Demanda M.M*** en ricanant et en braquant sur moi son lorgnon.

— Son page! M'écriai-je, exaspéré par la vue de ce lorgnon et par cet air moqueur. Et, lui riant au nez, je sautai, d'un bond, trois marches de la terrasse.

— Allons! Bon voyage! Marmotta-t-il en s'éloignant.

Dès que madame M*** m'avait désigné à son mari, je m'étais – est-il besoin de le dire? – approché d'elle, comme si elle m'eût appelé déjà depuis une heure et comme si j'avais été régulièrement pendant tout le mois son cavalier dans ses promenades matinales. Mais ce que je ne pouvais comprendre, c'était la cause de son trouble, de sa confusion. Pourquoi s'était-elle décidée à faire ce petit mensonge? Pourquoi n'avait-elle pas dit, tout simplement, qu'elle sortait seule?

Je n'osais plus la regarder; cependant, cédant à un instinct de curiosité, je lui jetais de temps en temps à la dérobée un coup d'œil plein de naïveté. Mais ici comme à la répétition elle ne remarquait ni mes regards ni mes muettes interrogations. On lisait sur ses traits, on devinait dans sa démarche agitée l'angoisse cruelle à laquelle elle semblait sujette, mais cette angoisse était peut-être en ce moment encore plus profonde et plus visible que jamais. Elle se hâtait, pressait le pas de plus en plus et jetait des regards furtifs et impatients dans chaque allée, chaque trouée du parc, se retournant à chaque minute du côté du jardin. De mon côté, je m'attendais à quelque événement.

Tout à coup nous entendîmes galoper derrière nous. C'était tout un cortège d'amazones et de cavaliers. Ils accompagnaient ce même N*** qui abandonnait si brusquement notre société. Parmi les dames se trouvait ma belle blonde que M.M*** venait de voir verser des larmes. Selon son habitude, elle riait maintenant comme une enfant, et galopait la tête haute sur un magnifique coursier bai. Toute cette cavalcade nous rejoignit en un instant; N*** nous ôta son chapeau en passant, mais ne s'arrêta pas et n'adressa pas la parole à madame M***. Le groupe eut bientôt disparu. Je regardai alors ma compagne et j'étouffai un cri de stupeur; elle était livide, et de grosses larmes jaillissaient de ses yeux. Par hasard nos regards se rencontrèrent: elle rougit et se détourna; l'inquiétude et le dépit passèrent sur son visage. Comme la veille, bien plus encore que la veille, j'étais de trop, – c'était clair comme le jour… – mais comment faire pour m'éloigner?

Madame M*** eut cependant une inspiration; elle ouvrit son livre, et, tout en rougissant et en évitant mon regard, me dit, comme si elle venait de remarquer sa bévue:

— Ah! C'est le deuxième volume! Je me suis trompée… va donc me chercher le premier, s'il te plaît!

Il était impossible de ne pas comprendre ce qu'elle désirait. Mon rôle auprès d'elle était terminé, et elle ne pouvait me congédier d'une façon plus nette. Je partis son livre à la main, et ne revins pas.

Le premier volume resta tranquillement posé sur la table toute la matinée.

Je me sentais tout autre; une crainte continuelle faisait battre violemment mon cœur. Je fis tout mon possible pour ne plus me rencontrer avec madame M***. Mais en revanche, j'observais avec une sauvage curiosité la suffisante personne de M.M***, comme si j'avais dû découvrir en lui quelque chose de particulier. Je ne puis vraiment m'expliquer la cause de cette curiosité comique; je me souviens seulement de l'étrange stupéfaction que j'éprouvais d'avoir été témoin de tout ce qui s'était passé le matin. Cependant cette journée, si féconde pour moi en incidents, ne faisait que commencer.

Ce jour-là on dîna de bonne heure. Une joyeuse partie de plaisir avait été projetée pour le soir: on devait se rendre dans un village voisin pour assister à une fête champêtre. Depuis trois jours déjà je ne faisais que songer à cette expédition, où je comptais m'amuser beaucoup. Un groupe nombreux d'invités prenait le café sur la terrasse. Je me glissai tout doucement derrière eux, et me blottis au milieu des fauteuils. Si grande que fût ma curiosité, je n'avais nulle envie d'être aperçu par madame M***. Mais par une sorte de fatalité je me trouvai tout près de ma blonde persécutrice. Chose incroyable! Miracle étonnant! Elle était devenue extraordinairement belle tout à coup. Comment cela se fait-il? Je ne sais, mais c'est un phénomène auquel les femmes sont quelquefois sujettes.

Parmi les convives se trouvait également un fervent adorateur de notre belle blonde, un grand jeune homme au teint mat, qui semblait n'être venu de Moscou que pour prendre la place laissée vide par N***, que l'on disait éperdument épris de la dame. Les relations qui semblaient exister depuis longtemps entre elle et le nouveau venu ressemblaient singulièrement à celles

de Bénédict et Béatrice dans la comédie de Shakespeare: Beaucoup de bruit pour rien.

Quoi qu'il en soit, notre belle obtenait ce jour-là un grand succès. Elle s'était mise à causer et à plaisanter avec une grâce charmante, pleine de naïve confiance et d'excusable étourderie. S'abandonnant à une aimable présomption, elle paraissait sûre de l'admiration générale. Un cercle épais d'auditeurs, étonnés et ravis, l'entourait, s'élargissant à chaque minute; jamais on ne l'avait vue si séduisante! Tout ce qu'elle disait était applaudi; on saisissait, on faisait circuler ses moindres mots; chacune de ses plaisanteries, chacune de ses saillies produisait un effet. Personne n'aurait jamais attendu d'elle autant de goût, d'éclat et d'esprit, car d'ordinaire chez elle ces qualités disparaissaient sous ses extravagances et ses espièglerie perpétuelles, qui tournaient toujours à la bouffonnerie; aussi remarquait-on rarement ses qualités, ou, pour mieux dire, ne les remarquait-on jamais. Il en résultait que le succès incroyable qu'elle remportait en ce moment avait été unanimement salué d'un murmure d'admiration flatteuse mêlée d'un certain étonnement.

Du reste, une circonstance particulière et assez délicate, à en juger par le rôle que remplissait pendant toute cette scène le mari de madame M***, contribuait à augmenter encore ce succès. À la grande joie de toute la société, ou pour mieux dire à la grande joie de tous les jeunes gens, notre aimable espiègle, abordant certains sujets de la plus haute importance, suivant elle, avait pris à partie M.M*** et s'acharnait contre lui. Elle ne cessait de lui décocher les brocards les plus caustiques et les plus ironiques propos, tantôt des sarcasmes pleins de malice, tantôt quelques-unes de ces pointes aiguës et pénétrantes qui ne manquent jamais le but. Comment résister à un tel assaut? La victime qui veut lutter s'épuise en vains efforts et n'arrive par sa rage et son désespoir qu'à donner la comédie aux assistants.

Cette plaisanterie était-elle improvisée? Je ne l'ai jamais su exactement; mais, selon toute apparence, elle avait dû être préméditée. Ce duel désespéré avait commencé pendant le dîner. Je dis désespéré, car M.M*** ne se rendit pas tout de suite. Il dut faire appel à toute sa présence d'esprit, à toute sa finesse, pour éviter une déroute complète qui l'eût couvert de honte. Quant aux témoins de ce combat singulier, ils avaient été pris d'un fou rire qui ne

les quittait guère.

Quelle différence ce jour-là avec la scène de la veille! Madame M*** avait eu plusieurs fois l'intention de couper la parole à son imprudente amie pendant que celle-ci réussissait si bien à parer son jaloux de mari de tout l'attirail grotesque et bouffon qui devait être celui de «Barbe-Bleue». Voilà du moins tout ce qui m'est resté présent dans le souvenir, car moi-même je jouai un rôle dans toute cette escarmouche.

L'aventure m'arriva de la façon la plus ridicule et la plus inattendue. J'avais chassé tous mes mauvais soupçons et oublié mes anciennes précautions. Comme par un fait exprès, j'étais venu me placer en vue de tout le monde. L'attention générale fut tout à coup attirée sur moi; notre belle blonde venait de me citer comme l'ennemi mortel et le rival juré de M.M***: oui, j'étais follement épris de sa femme, mon tyran l'affirmait hautement et prétendait en avoir la preuve. Pas plus tard que le matin même, disait-elle, au bout du parc, elle avait vu…

Elle n'eut pas le temps d'achever: juste au moment où elle allait, peut-être, me placer dans une situation plus que critique, je lui coupai la parole. La perfide avait si cruellement calculé, si traîtreusement combiné la fin de son discours, que ce dénoûment ridicule, si drôlement mis en scène, fut accueilli par un éclat de rire homérique.

Je devinais bien que dans toute cette comédie, ce n'était pas moi qui jouais le plus vilain rôle; pourtant je me sentis si confus, si exaspéré, si effrayé, que, tout haletant de honte, le visage en pleurs, en proie au trouble et au désespoir le plus profond, je m'ouvris passage à travers les deux rangs de fauteuils pour me précipiter vers mon bourreau en criant suffoqué par les larmes et l'indignation:

— N'avez-vous pas honte… vous, de dire tout haut… devant toutes ces dames… une chose aussi invraisemblable… et aussi méchante?… Vous parlez comme une petite fille… devant tous ces messieurs!… Que vont-ils dire?… Vous, qui êtes grande… et mariée!…

Un tonnerre d'applaudissements m'empêcha d'achever. Ma violente sortie avait fait fureur. Mes gestes naïfs, mes larmes et surtout ce fait que j'avais l'air de prendre parti pour M.M***, tout cela avait provoqué une telle

explosion de rires, que même aujourd'hui, en y pensant, j'en ris encore.

Frappé de stupeur, pris de vertige, je restais là, debout, rougissant, pâlissant tour à tour; puis, tout à coup, le visage caché dans les mains, je me précipitai brusquement au dehors. Sans m'occuper d'un plateau que portait un domestique et que je renversai au passage, j'escaladai vivement les marches de l'escalier, et je me précipitai dans ma chambre, où je m'enfermai à double tour. J'avais bien fait, car on courait à ma poursuite. Une minute après, ma porte était assiégée par toute une collection de jolies femmes. J'entendais leur rire mélodieux, le murmure de leurs voix; elles gazouillaient toutes à la fois, comme des hirondelles, me priant, me conjurant de leur ouvrir la porte, ne fût-ce qu'une seconde; elles juraient qu'elles ne me feraient aucun mal, qu'elles me couvriraient seulement de baisers. Hélas!… quoi de plus terrible pour moi que cette nouvelle menace? Dévoré de honte, derrière ma porte, le visage enfoui dans mes oreillers, je ne soufflais mot. Longtemps, elles restèrent à frapper et à me supplier de céder à leurs instances; mais en dépit de mes onze ans, je restai insensible et sourd.

Qu'allais-je devenir? Tout ce que je gardais dans le fond de mon cœur, tout ce que je cachais avec un soin jaloux, tout était découvert et mis à nu… Je me sentais couvert d'une confusion et d'une ignominie éternelles!…

Je n'aurais vraiment pas su dire moi-même ce qui me faisait peur et ce que j'aurais voulu cacher; mais pourtant il y avait quelque chose qui m'effrayait et qui me faisait trembler comme une feuille morte.

Jusqu'à ce moment, j'avais pu me demander si cela était avouable, digne d'éloges, et si l'on pouvait s'en vanter. Mais, à cette heure, dans mon angoisse et dans mon tourment, je sentais que c'était risible et honteux! En même temps je comprenais par une sorte d'instinct qu'une telle manière de voir était fausse, cruelle et brutale; mais j'étais tellement anéanti, j'avais la tête tellement en déroute, que tout raisonnement semblait s'être arrêté dans mon cerveau; mes pensées étaient complètement brouillées. Je me sentais incapable de lutter contre la moindre idée; déconcerté, le cœur mortellement blessé, je pleurais à chaudes larmes. De plus, j'étais fort irrité. L'indignation et la rancune bouillonnaient dans mon cœur; jamais auparavant je n'avais éprouvé de semblables émotions, car c'était la première fois de ma vie que je

ressentais un vrai chagrin et que je subissais un sérieux outrage.

Tout ce que je raconte là est absolument vrai et sincère, et je suis sûr de ne rien exagérer. Mes premiers sentiments romanesques, encore vagues et inexpérimentés, avaient été violemment choqués; ma pudeur d'enfant, mise à nu, avait été froissée dans ce qu'elle avait de plus chaste et de plus délicat; enfin on avait tourné en ridicule mon premier sentiment sérieux. Évidemment ceux qui se riaient de moi ne pouvaient ni connaître ni deviner mes tourments.

Une préoccupation secrète dont je n'avais pas eu le temps de me rendre compte et que je craignais d'examiner, contribuait beaucoup à augmenter mon chagrin. Couché sur mon lit, le visage enseveli dans mes oreillers, en proie à l'angoisse et au désespoir le plus profond, je me sentais tout le corps brûlant et glacé tour à tour pendant que mon esprit était bouleversé par les deux questions suivantes: Qu'avait pu remarquer le matin cette méchante blonde, dans mes rapports avec madame M***? Et d'autre part, comment pourrais-je désormais regarder en face madame M*** sans mourir de honte et de désespoir?

Au dehors s'élevait un brouhaha extraordinaire, qui vint me secouer de ma torpeur; je me levai pour courir à la fenêtre. Des équipages, des chevaux de selle, des domestiques allant et venant de tous côtés encombraient la cour. On se préparait au départ; les cavaliers venaient de sauter en selle, et les autres invités s'installaient dans les voitures. Tout à coup, le souvenir de la partie de plaisir projetée me revint à la mémoire, et peu à peu une vague inquiétude envahit mon esprit. Je cherchai mon poney; il n'était pas là; donc j'avais été oublié. N'y tenant plus, je me précipitai à corps perdu dans la cour, en dépit de mon récent affront et sans souci des rencontres désagréables…

Une mauvaise nouvelle m'attendait en bas; pas de cheval pour moi, et dans les voitures plus une seule place disponible: tout était occupé par les grandes personnes! Frappé par ce nouveau chagrin, je m'arrêtai sur le perron. Triste sort! En être réduit à ne pouvoir contempler que de loin toute cette file de carrosses, de coupés, de calèches, où il ne restait pas le plus petit coin pour moi! À suivre seulement des yeux ces élégantes amazones qui faisaient caracoler leurs coursiers impatients.

Un des cavaliers était en retard; on n'attendait plus que lui pour se mettre en route. Près du perron, son cheval, mâchonnant son mors, creusait la terre de ses sabots, tout frémissant et se cabrant à chaque minute, plein d'effroi. Deux palefreniers le tenaient par la bride, avec précaution, et les curieux avaient soin de s'en tenir à une distance respectable.

Décidément, il fallait se résigner à rester au logis, puisque toutes les places dans les équipages étaient occupées, tous les chevaux de selle montés par les hôtes du château, récemment arrivés; de plus, pour comble de malheur, deux chevaux, dont l'un était justement le mien, étaient tombés malades, de sorte que je n'étais pas seul à subir ce contretemps qui m'accablait.

Un des nouveaux venus, – c'était précisément ce même jeune homme au teint mat dont j'ai parlé, – se trouvait lui-même sans monture. Pour éviter toute espèce de reproches, notre hôte se vit forcé d'avoir recours à une ressource suprême: il donna l'ordre de mettre à la disposition du jeune homme un cheval fougueux et non dressé. Mais, par acquit de conscience, il crut de son devoir de le prévenir qu'il n'était pas possible de monter cet animal, dont le caractère était si mauvais que depuis longtemps il avait l'intention de le vendre. Le jeune cavalier, malgré cet avertissement, répondit qu'il montait passablement, et déclara qu'en définitive il était prêt à se mettre sur n'importe quel animal, ne voulant à aucun prix se priver de la partie de plaisir.

Notre hôte ne souffla mot, mais, aujourd'hui, je me souviens qu'un sourire fin et équivoque effleura ses lèvres. Il ne s'était pas mis lui-même en selle pour attendre le cavalier qui s'était vanté de son adresse, et, tout en se frottant les mains, il jetait à chaque instant des coups d'œil d'impatience du côté de la porte. Les deux palefreniers qui retenaient le cheval paraissaient animés du même sentiment; ils étaient, de plus, tout gonflés d'orgueil en se sentant sous les regards de toute la société, près de cette bête magnifique qui, à chaque instant, cherchait à les renverser. L'expression pleine de malice du visage de leur maître semblait se refléter dans leurs yeux écarquillés où l'on devinait leur anxiété; eux aussi regardaient fixement cette porte qui devait donner passage à l'audacieux cavalier. Le cheval, lui-même, paraissait être du

complot, avec son maître et les palefreniers: il gardait une attitude fière et orgueilleuse, et semblait comprendre qu'une centaine de regards curieux étaient dirigés sur lui; on eût dit qu'il voulait faire parade de sa méchante réputation, comme un incorrigible mauvais sujet. Il paraissait défier celui qui serait assez présomptueux pour vouloir attenter à sa liberté.

Notre jeune homme qui avait cette audace parut enfin. Tout confus de s'être fait attendre, il mit ses gants à la hâte, et s'avança sans rien regarder au tour de lui; arrivé au bas des marches du perron, il leva les yeux, étendit la main et saisit la crinière du cheval écumant. Tout à coup il resta interdit à la vue de cette bête furieuse qui se cabrait et devant les clameurs éperdues de tous les assistants terrifiés. Le jeune homme recula et, tout perplexe, contempla l'animal indomptable qui tremblait comme la feuille et s'ébrouait de fureur; ses yeux voilés de sang roulaient d'une manière farouche; il s'affaissait sur ses jambes de derrière, battant l'air de celles de devant, cherchant à s'élancer et à s'échapper des mains des deux palefreniers. Le cavalier parut déconcerté; puis il rougit légèrement, leva les yeux et regarda les dames épouvantées.

— Ce cheval est magnifique, murmura-t-il, et à en juger par l'apparence il doit être très-bon, mais… mais… savez-vous? Ce n'est pas moi qui serai son cavalier, ajouta-t-il en s'adressant directement à notre hôte avec un sourire naïf et franc, qui allait si bien à sa bonne et intelligente physionomie.

— Eh, parbleu! Je vous tiens quand même comme un excellent écuyer, répondit, tout joyeux, le possesseur de l'indomptable bête, en serrant fortement avec une sorte de reconnaissance la main de son hôte; – car, du premier coup d'œil, vous avez compris à quel animal vous aviez affaire, ajouta-t-il avec emphase. Figurez-vous que moi, ancien hussard, j'ai eu, grâce à lui, le plaisir d'être jeté à terre par trois fois, c'est-à-dire autant de fois que j'ai essayé de monter ce… fainéant. Allons! Tancrède, il paraît qu'il n'y a personne ici qui soit fait pour toi, mon camarade; ton cavalier doit être quelque Élié Mourometz[341], qui n'attend que le jour où tu n'auras plus de dents. Eh bien! Qu'on l'emmène. Qu'il cesse de faire trembler les dames! Allons! Décidément, il était bien inutile de le faire sortir de sa stalle.

Tout en parlant, notre hôte se frottait les mains et paraissait tout satisfait

de lui-même. Remarquez que Tancrède ne lui rendait pas le plus petit service, qu'il lui occasionnait seulement des dépenses; que, de plus, l'ancien hussard avait perdu sa vieille réputation de brillant cavalier avec ce magnifique animal, ce fainéant, comme il l'appelait, qu'il avait payé un prix fabuleux et qui n'avait pour lui que sa beauté. Il se sentait transporté de joie, car son Tancrède, en refusant encore une fois de se laisser monter, avait conservé son prestige et prouvé de nouveau son inutilité.

— Comment! Vous n'allez pas venir avec nous? – s'écria la belle blonde qui voulait absolument que son cavalier servant restât auprès d'elle. – Est-ce que vraiment vous auriez peur?

— Mais oui, certainement, répondit le jeune homme.

— Et vous parlez sérieusement?

— Voyons! Madame, voulez-vous que je me fasse casser le cou?

— Eh bien, dans ce cas, je vous cède mon cheval: n'ayez aucune crainte, il est fort tranquille. D'ailleurs, nous ne retiendrons personne: les selles vont être changées en un clin d'œil! Je vais essayer de monter votre cheval; j'ai peine à croire que Tancrède soit peu galant!

Aussitôt dit, aussitôt fait!

L'étourdie sauta à terre, et vint se camper devant nous en achevant sa dernière phrase.

— Ah! Que vous connaissez peu Tancrède, si vous vous imaginez qu'il va se laisser mettre votre méchante petite selle! S'écria vivement notre hôte. Au surplus, je ne permettrai pas que ce soit vous qui vous cassiez le cou; cela serait vraiment dommage!…

Dans ses moments de satisfaction, il prenait volontiers plaisir à exagérer encore son brusque parler rude et libre de vieux soldat; car, dans son idée, ce ton lui donnait un air bon enfant qui devait plaire aux dames. C'était là un petit travers et son dada familier.

— Eh bien, toi, jeune pleurnicheur, toi, qui avais si grande envie de monter à cheval, ne veux-tu pas essayer? Me dit la vaillante amazone, en m'indiquant Tancrède de la tête.

Mécontente de s'être dérangée inutilement, elle ne voulait pas se retirer sans m'adresser quelque mot blessant, sans me décocher quelque trait

piquant, pour me punir de la bévue que je venais de commettre en me plaçant directement sous ses yeux.

— Certainement, tu ne ressembles pas à… mais laissons cela!… Tu es un fameux héros, et tu sauras, je l'espère, prendre courage, surtout, beau page, quand vous vous sentirez admiré, ajouta-t-elle, en jetant un coup d'œil du côté de madame M***, dont la voiture se trouvait tout près du perron.

Lorsque la belle amazone s'était approchée de nous avec l'intention de monter Tancrède, j'avais déjà éprouvé contre elle un vif sentiment de haine et de rancune. Mais je ne puis analyser l'impression que je ressentis lorsque cette terrible enfant m'adressa tout à coup ce défi, et surtout lorsque je saisis au vol l'œillade qu'elle lançait dans la direction de madame M***. En une seconde, ma tête se trouva en pleine ébullition; oui, il ne fallut qu'une seconde, pas même une seconde, car la mesure était comble; ce fut comme une explosion; mon intelligence ranimée se révolta, et à ce moment il me vint dans l'esprit l'idée de faire quelque coup de tête, de montrer à tous qui j'étais, et de me venger ainsi de tous mes ennemis. On eût dit que, par une sorte de miracle, l'histoire du moyen âge, dont cependant je n'avais encore aucune idée, venait de m'être tout à coup révélée; dans ma tête troublée se mirent à défiler tournois, paladins, héros, belles dames; le cliquetis des épées, les exclamations et les applaudissements du peuple résonnaient à mes oreilles, et, parmi toutes ces clameurs, je croyais distinguer le cri timide d'un cœur effarouché. Une âme orgueilleuse se sent bien plus touchée par un semblable cri que par toutes les idées de gloire et de victoires. Je ne sais vraiment pas si, dans ce moment, mon esprit était dominé par ces chimères, ou plutôt par le pressentiment de ce futur galimatias auquel je n'ai pu échapper plus tard à l'école, mais j'entendis sonner mon heure. Mon cœur bondit, frémissant… D'un saut, je gravis les marches du perron et me trouvai à côté de Tancrède; comment? C'est ce dont je ne puis me rendre compte aujourd'hui.

— Ah! Vous croyez que je manque de courage! M'écriai-je plein de témérité et d'orgueil. Je me sentais transporté de colère, je suffoquais d'émotion, et des larmes brûlaient mes joues écarlates. – Eh bien, vous allez voir!

Avant qu'on ait pu faire un mouvement pour me retenir, j'avais saisi la

crinière de Tancrède et mis le pied dans l'étrier. Brusquement, Tancrède se cabra, rejeta sa tête en arrière et, faisant un bond énergique, s'échappa des mains des palefreniers stupéfaits, et partit comme une flèche.

Ce furent des cris et des exclamations.

Dieu seul pourrait savoir comment je parvins à passer mon autre jambe, à toute volée, par-dessus la selle sans lâcher les rênes. Tancrède m'emporta au delà de la porte cochère, tourna brusquement à droite, longea la grille, puis ensuite se dirigea au hasard.

Alors j'entendis derrière moi des clameurs qui éveillèrent dans mon cœur un tel sentiment d'orgueil et de satisfaction, qu'il me sera à jamais impossible d'oublier cette folie de mon enfance. Le sang me monta à la tête; je fus assailli par un bourdonnement sourd; toute ma timidité s'envola. Je ne me connaissais plus. Aujourd'hui que je repasse tout cet épisode dans ma mémoire, il me semble, vraiment, y trouver quelque chose de chevaleresque.

Au reste, ma chevalerie ne dura que quelques minutes: sans cela, mal en eût pris au chevalier. Je ne puis vraiment m'expliquer comment je pus échapper à quelque malheur. Je savais certainement monter à cheval: on m'avait donné des leçons d'équitation; mais mon poney ressemblait plutôt à un agneau qu'à un cheval. Je suis donc intimement convaincu que Tancrède m'eût jeté à terre, s'il en avait eu le temps; mais, au bout d'une cinquantaine de pas, une énorme pierre qui se trouvait au bord de la route lui fit prendre peur et faire un saut en arrière. Affolé, il tourna sur lui-même si violemment que maintenant encore je ne comprends pas comment je ne fus pas désarçonné, comment je n'eus pas les os rompus, ni même comment Tancrède, en pivotant si brusquement, ne se donna pas un écart. Rebroussant chemin, il s'élança vers la porte cochère; il agitait furieusement sa tête, se démenait comme un possédé, se cabrait et s'efforçait, à chaque nouveau bond, de me culbuter, comme s'il avait eu sur le dos un tigre se cramponnant à lui, et le déchirant de ses dents et de ses griffes. Une seconde de plus, et j'aurais été précipité à terre; je glissais même déjà, quand je vis accourir à mon secours plusieurs cavaliers.

Les deux premiers me coupèrent le chemin du côté des champs; les deux autres, au risque de m'écraser les jambes, serrèrent Tancrède de si près, des

flancs de leurs chevaux, qu'ils purent enfin le saisir par la bride.

Quelques instants après, nous étions auprès du perron.

On m'enleva de selle tout pâle et respirant à peine. Je tremblais, comme un brin d'herbe agité par le vent; quant à Tancrède, s'affaissant de tout son poids sur ses jambes de derrière, il se tenait immobile, les sabots profondément enfoncés dans le sol; un souffle brûlant s'échappait de ses naseaux rouges et fumants; il était secoué par un frisson comme une feuille morte, stupéfait d'un tel affront et plein de rancune contre cet enfant dont l'audace restait impunie. On s'agitait autour de moi, en jetant des cris d'admiration et de surprise.

Tout à coup mon regard égaré rencontra celui de madame M***, toute pâle et tout émue; alors, – je n'oublierai jamais cette minute, – une rougeur subite me monta au visage et couvrit mes joues brûlantes; ce que j'éprouvai alors, je ne saurais le dire; tout troublé par mes propres sentiments, je baissai timidement les yeux. Mais mon regard avait été remarqué et saisi. Tous les yeux se tournèrent vers madame M***, qui, prise à l'improviste, se sentit elle aussi rougir comme une enfant; dominée par un sentiment naïf et involontaire, elle voulut s'efforcer maladroitement de dissimuler sa rougeur sous un sourire. Que toute cette scène devait être drôle pour ceux qui en étaient témoins!

Enfin à ce moment l'attention générale fut détournée par un mouvement singulier et inattendu, ce qui m'empêcha de devenir le sujet de la risée générale.

Celle qui avait été jusque-là ma mortelle ennemie, qui avait été cause de tout ce tumulte, mon beau tyran, s'élança vers moi et me couvrit de baisers. En me voyant accepter son défi et ramasser le gant qu'elle m'avait jeté, elle n'avait pu en croire ses yeux. Mais quand elle me vit emporté par Tancrède, accablée par les remords, elle était presque morte de frayeur. Maintenant que tout était fini, maintenant surtout qu'elle avait surpris le coup d'œil lancé vers madame M***, mon trouble et ma rougeur subite, maintenant que, grâce aux idées romanesques de sa tête folle, elle pouvait prêter quelque nouveau sens secret et vague à mes pensées, sa joie éclata si vive, devant cet acte chevaleresque, que, toute fière, ravie et profondément touchée, elle s'élança

vers moi et me serra contre sa poitrine. Au bout d'une minute, levant ses yeux, à la fois naïfs et sévères, où tremblaient deux larmes brillantes comme deux diamants, elle s'écria d'une voix grave et solennelle que nous ne lui avions jamais entendue:

— Ne riez pas, messieurs; c'est très-sérieux!

Elle parlait ainsi sans remarquer que tout le monde autour d'elle, transfiguré comme par enchantement, se tenait immobile, admirant son noble enthousiasme. Cet élan si vif et si imprévu, ce visage grave, cette naïveté sincère, ces larmes venant du cœur, qu'on n'avait jamais jusqu'alors entrevues dans ses yeux constamment rieurs, tout cela était si émouvant, qu'on se sentait comme électrisé par son regard, son geste et sa parole vive et ardente. Personne n'osait détacher les yeux de ce spectacle; chacun craignait de perdre un mouvement de cette expression inspirée, si rare sur cette physionomie. Notre hôte lui-même était devenu rouge comme une pivoine, et plus tard on l'entendit avouer, dit-on, que, pendant une minute, il s'était senti follement épris de la dame.

Il va sans dire qu'après un tel événement j'étais un chevalier, un héros.

— Délorges! Togenbourg!… criait-on de tous côtés.

Tout le monde m'applaudissait.

— Voilà comment est la nouvelle génération! Déclarait notre hôte.

— Mais il viendra! Il doit absolument venir avec nous! S'écria la belle blonde: – nous lui trouverons, nous devons lui trouver une place… Il s'assiéra avec moi, sur mes genoux… ah! Non… pardon!… je me suis trompée! Reprit-elle en riant aux éclats, sans pouvoir se contenir, au souvenir de notre première rencontre. Mais, tout en riant, elle me caressait doucement la main et me câlinait, pour m'ôter toute idée d'offense.

— Certainement, certainement! Ce fut un cri général; – il doit venir avec nous, il a bien mérité une place!

La chose fut arrangée en un clin d'œil. Toute la jeunesse supplia aussitôt la vieille fille, celle-là même qui avait été la cause de notre connaissance avec la jolie blonde, de me céder sa place; elle fut obligée d'y consentir en souriant de dépit et en suffoquant intérieurement de colère. Sa protectrice, mon ex-ennemie devenue ma nouvelle amie, autour de laquelle elle tournait sans

cesse, lui cria du haut de sa selle, tout en galopant sur son fringant coursier et en riant comme une enfant, qu'elle enviait son sort et qu'elle serait bien heureuse de pouvoir lui tenir compagnie, car elle prévoyait une averse qui allait arroser toute la société.

Sa prophétie se réalisa effectivement: une heure après il pleuvait à torrents, et notre excursion était manquée. Pendant plusieurs heures, nous fûmes obligés d'attendre avec patience dans des chaumières de paysans; ce ne fut que vers les dix heures que la pluie cessa et que nous pûmes reprendre le chemin de la maison.

Lorsque nous dûmes repartir et remonter en voiture, je me sentis un peu de fièvre. À ce moment, madame M*** s'approcha de moi et s'étonna de me voir en simple veston, la gorge découverte. Je lui avouai que j'avais oublié mon manteau. Elle prit alors une épingle avec laquelle elle ferma le col de ma chemise, puis, détachant de son cou un petit fichu de gaze rouge, elle m'en entoura la gorge pour me préserver du froid. Tout cela se fit si rapidement que je n'eus même pas le temps de la remercier.

Quelques instants après notre retour, je la retrouvai dans le petit salon avec la jolie blonde et le jeune homme au teint mat qui s'était acquis le matin la réputation d'un bon cavalier, tout en refusant de monter Tancrède. Je me dirigeai vers madame M*** pour la remercier et lui rendre son fichu rouge. Mais après tous les incidents de ta journée, j'étais si troublé que j'éprouvai le besoin de m'en aller dans ma chambre méditer et réfléchir. Toutes sortes d'idées m'obsédaient; de sorte qu'en lui remettant son fichu, je me sentis rougir jusqu'aux oreilles.

— Il a grande envie de le garder, je vous jure, dit le jeune homme en riant: je vois dans ses yeux qu'il a bien de la peine à vous le restituer.

— Oui, oui, vous avez raison! S'écria la jolie blonde. – Eh bien, toi!… ajouta-t-elle d'un ton qui jouait l'indignation et tout en hochant la tête; mais elle s'arrêta devant le regard sérieux de madame M*** qui semblait vouloir couper court à toute plaisanterie.

Je m'esquivai rapidement.

— Oh! Que tu es nigaud! Continua l'espiègle, qui me rejoignait dans la chambre voisine, – elle serrait amicalement mes deux mains dans les siennes;

– si tu tenais absolument à garder ce fichu, il ne fallait pas le lui rendre; tu n'avais qu'à lui dire que tu l'avais égaré; voilà tout! Ah! Tu n'as pas su t'y prendre!… Petit maladroit!

En terminant, elle me donna une légère tape sur la joue et se mit à rire en me voyant devenir rouge comme un coquelicot.

— Je suis ton amie maintenant? Il n'y a plus d'inimitié entre nous, n'est-ce pas?

Je lui répondis par un sourire et lui serrai la main en silence.

— Eh bien, il ne faut plus l'oublier! Mais pourquoi trembles-tu? Pourquoi es-tu si pâle? Aurais-tu la fièvre?

— Oui, je suis indisposé.

— Ah! Pauvre petit! Tu as eu trop d'émotions aujourd'hui! Vois-tu, il faut aller te coucher avant le souper, et de main tu n'auras plus de fièvre. Allons, viens!

Elle m'entraîna dans ma chambre en m'accablant de tendresses. Pendant que je me déshabillais, elle s'éloigna un moment, courut en bas, me fit verser du thé et me l'apporta elle-même dans mon lit. En même temps, elle m'enveloppait d'une chaude couverture.

Étaient-ce l'étonnement et la reconnaissance pour tant d'empressement et de soins; ou bien était-ce la conséquence de toutes les angoisses de cette journée, de cette partie de plaisir, de cette fièvre, – car tout cela avait profondément agi sur mon pauvre cœur, – toujours est-il qu'en lui disant adieu, je l'enlaçai vigoureusement, comme ma meilleure et ma plus tendre amie, et je faillis fondre en larmes en me pressant sur son sein. Notre belle étourdie remarqua ma sensibilité, et de son côté fut tout émue…

— Tu es un bon garçon, murmura-t-elle, fixant sur moi des yeux attendris: tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas?…

À partir de ce moment nous fûmes les amis les plus tendres, les plus fidèles.

Il était encore de très-bonne heure le lendemain quand je m'éveillai, mais déjà ma chambre était tout inondée de soleil. Je sautai vivement hors de mon lit, me sentant tout à fait bien portant; la fièvre de la veille était complètement oubliée, et j'éprouvais une joie inexprimable.

Tout ce qui s'était passé la veille me revint à la mémoire; que n'aurais-je pas donné alors pour pouvoir encore une fois embrasser ma nouvelle amie, ma charmante blonde? Mais il était encore trop tôt; tout le monde dormait. M'habillant à la hâte, je descendis au jardin et m'acheminai vers le parc. Je me glissai dans les endroits où la verdure était le plus touffue; les arbres exhalaient un âcre parfum de résine; les rayons du soleil qui pénétraient gaiement à travers le feuillage semblaient se réjouir de pouvoir percer par endroits la brume transparente qui montait des taillis. La matinée était superbe.

J'avançais toujours, sans me rendre compte de la direction que je suivais, lorsque je me trouvai à la lisière du parc, au bord de la Moskowa. Au pied de la colline, à deux cents pas de l'endroit où je me tenais, je voyais couler la rivière. On fauchait l'herbe sur la rive opposée, et je m'oubliai complètement dans la contemplation de ce spectacle; à chaque mouvement si rapide des faucheurs, j'entrevoyais les faux tranchantes tantôt brillant au soleil, tantôt disparaissant tout à coup, semblables à des serpents de feu qui chercheraient à se cacher; l'herbe coupée formait de gros tas et s'alignait en longs sillons réguliers.

Il me serait difficile de dire combien de temps je restai plongé dans cette sorte d'extase, mais tout à coup je revins à moi, en entendant tout près, à une vingtaine de pas, dans une percée du parc, frayée entre la grande route et la maison seigneuriale, l'ébrouement d'un cheval qui frappait la terre avec impatience, creusant le sol de ses sabots. Ce bruit que j'entendais provenait-il de l'arrivée même du cavalier? Ou ce bruit me chatouillait-il depuis longtemps déjà, mais vainement, les oreilles, sans pouvoir m'arracher à mes observations? Je l'ignore.

Poussé par la curiosité, je pénétrai dans le parc; j'avais fait quelques pas, lorsque j'entendis parler rapidement à voix basse. Je me rapprochai, écartant soigneusement les derniers buissons bordant la trouée, mais je fis aussitôt un bond en arrière, tout décontenancé et tout surpris. Devant mes yeux se trouvait une robe blanche que je reconnus tout de suite, et j'entendis une voix douce qui résonna comme une musique dans mon cœur. C'était madame M***. Elle se tenait tout près d'un cavalier qui lui parlait à la hâte du haut de

sa selle. Quelle fut ma stupéfaction! Ce cavalier n'était autre que N***, ce même jeune homme qui nous avait quittés la veille dans la matinée, et dont le départ avait attiré les sarcasmes de M.M***. La veille il nous avait annoncé qu'il s'en allait très-loin, au sud de la Russie; aussi jugez de mon étonnement en le revoyant à cette heure, seul avec madame M***. Quant à elle, l'émotion qui l'agitait la rendait méconnaissable; de grosses larmes roulaient sur ses joues. Le jeune homme, penché sur sa selle, tenait sa main qu'il couvrait de baisers. Évidemment, je ne surprenais que l'instant des adieux, car ils avaient tous deux l'air de se hâter. À la fin il sortit de sa poche une enveloppe cachetée qu'il remit à madame M***, puis entourant de ses bras la jeune femme, il lui donna, toujours sans quitter la selle, un long baiser passionné. Une minute après, cravachant son cheval, il passait devant moi comme une flèche. Pendant quelques instants, madame M*** le suivit du regard, puis, triste et pensive, s'achemina vers la maison. Mais à peine avait-elle fait quelques pas dans la percée que, se remettant peu à peu de son trouble, elle écarta les branches du taillis et poursuivit sa route à travers le parc.

Je la suivais de près, stupéfait de tout ce que je venais de voir. Mon cœur battait violemment, j'étais épouvanté, pétrifié, abasourdi; toutes mes idées étaient complètement troublées; cependant, je me souviens parfaitement de la tristesse qui m'envahissait. Par moments, à travers les taillis, j'entrevoyais sa robe blanche et je la suivais machinalement des yeux sans la perdre de vue et tout en me dissimulant de mon mieux.

Elle prit enfin le sentier qui conduisait au jardin. J'attendis un instant pour faire de même. Mais quelle fut ma surprise, lorsque j'aperçus sur le sable rouge de l'allée un paquet cacheté que du premier coup d'œil je reconnus pour celui qu'on venait de remettre à madame M*** un quart d'heure auparavant. Vivement je le ramassai: l'enveloppe ne portait pas d'adresse; il était tout petit, mais assez pesant, et devait contenir au moins trois feuilles de papier à lettre.

Que signifiait ce paquet? Il renfermait certainement dans ses plis un secret. N*** avait-il achevé d'y avouer tout ce que la rapidité du départ ne lui avait pas permis de dire dans ce trop court rendez-vous? Car, soit qu'il fût vraiment pressé, soit qu'il ait craint de se trahir au dernier moment, il n'avait

même pas pris le temps de mettre pied à terre.

Je m'arrêtai au bord du sentier et j'y jetai l'enveloppe à l'endroit le plus apparent, sans le quitter des yeux et dans l'espoir que madame M***, s'apercevant de sa perte, reviendrait sur ses pas.

Mais au bout de quelques instants, comme elle ne se retournait pas, je ramassai ma trouvaille, et la serrant dans ma poche, je rattrapai madame M***. Elle était dans la grande allée du jardin et, rêveuse, le regard baissé, marchait rapidement vers la maison.

Que faire? Je ne savais que résoudre. M'approcher d'elle et lui rendre son enveloppe? C'était lui prouver que j'avais tout vu, que je savais tout. Dès le premier mot, je me serais trahi. Et ensuite comment aurais-je osé la regarder? De quel œil me verrait-elle désormais? Je conservais toujours l'espoir qu'elle s'apercevrait de sa perte et reviendrait en arrière. J'aurais pu, alors, jeter en cachette l'enveloppe au milieu du sentier et la lui faire ainsi retrouver. Mais non! Nous étions sur le point d'entrer dans la cour, et d'ailleurs elle avait été aperçue…

Ce matin-là, justement, par une sorte de fatalité, tout le monde s'était levé de bonne heure, car la veille, après cette partie de plaisir manquée, on en avait organisé une autre, détail que j'ignorais encore. On se préparait au départ et l'on déjeunait sur la terrasse.

Pour ne pas me laisser voir en compagnie de madame M***, j'attendis à peu près dix minutes et je revins après avoir fait tout le tour du jardin. Quand je l'aperçus, elle marchait le long de la terrasse, pâle et inquiète, les bras croisés sur la poitrine; on voyait qu'elle s'efforçait d'étouffer dans son cœur une morne et cruelle angoisse qui se trahissait dans son regard, dans sa démarche, dans chacun de ses mouvements.

Par moments, elle descendait les marches de la terrasse et faisait quelques pas entre les plates-bandes dans la direction du jardin; ses regards, anxieux et impatients, erraient sur le sol, fouillant le sable des sentiers et de la terrasse. Plus de doute! Elle avait constaté la disparition de l'enveloppe et pensait l'avoir laissée tomber quelque part près de la maison! Oui, c'était là, évidemment, la cause de son angoisse! Quelques-uns des invités remarquèrent sa pâleur et son trouble, et l'accablèrent aussitôt de questions

sur sa santé, et de fâcheuses condoléances, auxquelles elle fut obligée de répondre en riant et en badinant; car elle faisait tous ses efforts pour paraître gaie. Puis, par instants, elle jetait, à la dérobée, un regard inquiet sur son mari qui s'entretenait tranquillement avec deux dames dans un coin de la terrasse; la pauvre femme semblait aussi troublée et aussi frémissante que le premier soir lors de l'arrivée de M.M***.

Au fond de ma poche, ma main serrait fortement la fameuse lettre, tandis que je me tenais à l'écart, faisant des vœux pour que le hasard dirigeât vers moi l'attention de madame M***. J'aurais voulu pouvoir l'encourager, la tranquilliser, ne fût-ce que du regard, lui chuchoter quelques mots en cachette… Mais lorsque je la voyais se tourner de mon côté, je frissonnais et baissais les yeux aussitôt.

Je distinguais nettement ses souffrances. Aujourd'hui encore, j'ignore quel pouvait être son secret, je ne sais rien de plus que ce dont je fus témoin et que je viens de raconter. Peut-être leur liaison n'était-elle pas ce qu'elle paraissait être au premier abord? Peut-être leur baiser n'était-il qu'un baiser d'adieu, qu'une dernière et faible récompense en retour d'un sacrifice fait à la tranquillité et à l'honneur de la pauvre femme? Peut-être N*** partait-il, s'éloignant pour toujours? Enfin cette lettre que je tenais dans ma main, qui sait ce qu'elle pouvait contenir? D'ailleurs, qui donc avait le droit de juger et de blâmer cette femme? Cependant, j'avais le pressentiment que si l'on découvrait son secret, c'était comme un coup de foudre qui allait éclater dans son existence.

Je vois encore l'expression de son visage dans ce moment: il ne pouvait s'y peindre plus de souffrance. Évidemment elle se disait que, dans un quart d'heure, dans une minute peut-être, tout allait être découvert, que l'enveloppe serait trouvée, ramassée et ouverte, comme toutes celles qui ne portent pas d'adresse… et alors qu'adviendrait-il? Est-il un supplice plus affreux que celui qui la menaçait? Elle allait voir se dresser devant elle comme juges tous ces gens dont le visage en ce moment souriant et flatteur deviendrait aussitôt sévère et implacable! Elle n'y trouverait plus qu'ironie cruelle, mépris glacial; sa vie se changerait en une nuit éternellement sombre et obscure…

Toutes ces impressions, je ne les ressentais pas alors aussi vivement

qu'aujourd'hui en y songeant. Je ne pouvais avoir à ce moment que des soupçons et des pressentiments, mais je souffrais en voyant le danger auquel elle était exposée sans toutefois le bien comprendre. Pauvre femme! Quel que fût son secret, par ces moments d'angoisse dont j'ai été témoin et qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire, elle expiait toutes ses fautes, si tant est qu'elle en eût commis!

Le signal du départ fut donné joyeusement; un grand brouhaha se fit entendre; de vives conversations et des éclats de rire partirent de tous côtés comme des fusées. En deux minutes la terrasse fut déserte.

Madame M*** renonça à la partie de plaisir en se disant indisposée; comme chacun se hâtait, personne ne l'importuna par des regrets, des questions et des conseils. Quelques personnes seulement restèrent au logis. M.M*** adressa la parole à sa femme; elle lui répondit que son indisposition se dissiperait sans doute le jour même, que ce malaise dont il n'y avait pas lieu de s'inquiéter ne l'obligerait en aucune façon à s'aliter, mais qu'au contraire elle s'en irait faire un tour dans le jardin… toute seule… c'est-à-dire avec moi… Et elle me désigna du regard en parlant. Je rougis de bonheur. Un instant après, nous étions en promenade.

Elle se dirigeait vers les allées mêmes et les sentiers que nous avions suivis le matin, en revenant du parc. Je devinais qu'instinctivement elle s'efforçait de rappeler à son souvenir l'itinéraire de notre promenade matinale; elle regardait attentivement devant elle, les yeux fixés sur le sol, cherchant à y découvrir l'objet perdu, sans répondre à mes questions; peut-être même avait-elle oublié que je marchais à ses côtés. Arrivée à l'endroit où se finissait le sentier et où j'avais ramassé la lettre, madame M*** s'arrêta et d'une voix faible et haletante d'angoisse m'annonça qu'elle se sentait plus mal et qu'elle désirait s'en retourner. En revenant, nous approchions de la grille du jardin, lorsqu'elle s'arrêta de nouveau et sembla réfléchir; un sourire désespéré passa sur ses lèvres; elle paraissait tout affaiblie, accablée par sa douleur, et pourtant résignée, passive et muette; tout à coup elle revint sur ses pas, sans prononcer une parole.

J'étais anxieux, ne sachant que faire. Nous nous acheminâmes, ou pour mieux dire, je l'entraînai vers cet endroit même où, une heure auparavant,

j’avais entendu le galop du cheval et la conversation des deux jeunes gens. Là, tout près d’un orme touffu, il y avait un banc taillé dans une énorme pierre et entouré de lierre, de seringat et d’églantines; car dans ce parc on trouvait à chaque pas des ponts, des pavillons, des grottes, enfin toutes sortes de surprises. Madame M*** s’affaissa sur le banc en jetant un regard éteint sur le beau paysage qui se déroulait devant nous. Puis, au bout d’une seconde, ouvrant son livre, elle y fixa son regard, mais je voyais bien qu’elle ne lisait pas, car elle ne tournait pas les feuillets et paraissait ne pas se rendre compte de ce qu’elle faisait.

Il était près de neuf heures et demie. Le soleil resplendissant sur le fond bleu du ciel semblait se consumer de ses propres feux. Les faucheurs étaient déjà loin; de notre rive, on les entrevoyait à peine. Ils laissaient derrière eux des sillons d’herbe fauchée dont une brise légère nous apportait de temps en temps les émanations balsamiques. Nous entendions le concert incessant de tous ces êtres qui «ne sèment ni ne récoltent», mais qui sont libres comme l’air fouetté par leurs ailes légères. Chaque fleur, chaque petit brin d’herbe, exhalant un parfum, sorte d’encens offert au Tout-Puissant, semblait remercier le Seigneur de tant de félicité et de béatitude!…

Je regardais la pauvre femme qui se trouvait isolée et comme morte au milieu de toute cette allégresse; au bout de ses cils perlaient deux grosses larmes, chassées du cœur par une douleur aiguë. Sans doute, il ne dépendait que de moi de rendre la vie et le bonheur à ce pauvre cœur mourant; mais comment m’y prendre? Comment faire le premier pas? J’étais en proie à un cruel tourment. Plus de cent fois j’essayai de m’approcher d’elle, mais à chaque tentative je sentais le feu me monter au visage.

Tout à coup il me vint une idée lumineuse; je crus avoir trouvé un moyen; cette pensée me ranima.

— Voulez-vous que je vous fasse un bouquet? M’écriai-je d’une voix si joyeuse que madame M*** releva la tête et me regarda fixement.

— Oui, tu peux m’en apporter un, me répondit-elle d’une voix languissante, en souriant à peine et abaissant tout aussitôt les yeux sur son livre.

— Il n’y aura plus de fleurs ici quand l’herbe sera fauchée! M’écriai-je

gaiement. Et je m'élançai dans le taillis pour accomplir mon projet.

J'eus bientôt fait un bouquet tout simple. Sans doute il n'eût pas été digne d'orner sa chambre; mais comme mon cœur battait, chaque fois que je cueillais une de ces fleurs qui devaient composer ce bouquet! Je ramassai à cet endroit même du seringat et des églantines; dans un champ de blé voisin que je connaissais, je courus chercher des bluets que j'entourai d'épis de seigle choisis parmi les plus gros et les plus dorés. Il y avait également là une quantité de myosotis, ce qui grossit considérablement mon bouquet. Quelques pas plus loin, dans la prairie, j'y ajoutai des campanules et des œillets; quant aux nénufars, j'allai les chercher au bord de la rivière. Puis en revenant je poussai une pointe jusque dans le parc pour y cueillir quelques-unes de ces feuilles d'érable d'un si beau vert éclatant dont je voulais entourer cette gerbe champêtre. Tout à coup je foulai du pied un tapis de pensées sauvages, et à côté, guidé par leur parfum, je découvris, cachées dans l'herbe fraîche et épaisse, de belles violettes, encore tout aspergées de rosée limpide. Un brin d'herbe long et mince, que je tordis en cordelette, lia le tout, puis dans le milieu je glissai prudemment la lettre, en la cachant sous les fleurs, de manière qu'elle pût apparaître au premier coup d'œil.

Je portai alors mon bouquet à madame M***.

Je crus m'apercevoir, chemin faisant, que la lettre était trop en évidence, et je la dissimulai plus soigneusement sous les fleurs; à quelques pas de madame M***, je l'enfonçai encore davantage; enfin au moment même de le lui offrir, je poussai l'enveloppe si loin dans le fond, qu'elle ne fut plus du tout visible.

Mes joues brûlaient. J'avais une folle envie de me cacher la figure dans les mains et de m'enfuir à toutes jambes.

Elle regarda mes fleurs, sans avoir l'air de se souvenir que j'étais allé les chercher pour elle; machinalement elle étendit la main, prit mon cadeau, sans même le regarder, et le posa sur le banc, comme si je ne le lui avais donné que pour cela; puis baissant de nouveau les yeux sur son livre, elle demeura plongée dans une sorte de torpeur.

Devant mon insuccès, je me sentais prêt à fondre en larmes. – Puisse-t-elle garder mon bouquet, – pensais-je, – et ne pas l'oublier!

Accablé, j'allai me coucher sur l'herbe, à quelque distance du banc où elle se trouvait, et, posant ma tête sur mon bras droit replié, je fermai les yeux, simulant le sommeil; mais j'attendais toujours anxieux sans la quitter du regard…

Dix minutes s'écoulèrent; il me sembla qu'elle pâlissait de plus en plus…

Tout à coup le hasard m'envoya un bienheureux allié.

C'était une grosse abeille dorée que le doux zéphyr portail de notre côté, pour notre bonheur. D'abord elle bourdonna autour de moi, et puis elle s'envola vers madame M***, qui plusieurs fois la chassa avec la main. Mais l'abeille devenant de plus en plus importune, la jeune femme saisit le bouquet et l'agita devant elle; aussitôt la lettre s'en échappa et tomba droit sur son livre ouvert.

J'eus le frisson. Pendant quelques secondes, muette de surprise, madame M*** regarda alternativement l'enveloppe et les fleurs qu'elle tenait à la main; elle ne pouvait en croire ses yeux. Tout à coup elle rougit et tourna vers moi son regard… Mais j'avais surpris son coup d'œil et je continuai à feindre de dormir; jamais je n'aurais pu la regarder en face dans ce moment! Mon cœur palpitait et tressautait dans ma poitrine, comme celui d'un oiseau entre les doigts cruels d'un enfant.

Je ne sais plus combien de temps je restai couché, les yeux fermés: deux ou trois minutes peut-être.

Enfin je me décidai à les entr'ouvrir. Madame M*** dévorait fiévreusement sa lettre. Ses joues brûlantes, ses yeux brillants de larmes, son visage resplendissant, dont chaque trait reflétait maintenant le sentiment joyeux qui l'animait, tout témoignait clairement que son bonheur entier était enfermé dans cette lettre et que son angoisse s'était dissipée en un moment, comme la fumée. Une sensation d'une douceur infinie, contre laquelle il m'eût été impossible de résister, inonda mon cœur. Non! Jamais je ne pourrai oublier un tel moment!…

Tout à coup des voix éloignées parvinrent jusqu'à nous:

— Madame M***, Nathalie! Nathalie!…

Vivement, elle se leva et silencieusement s'approcha de l'endroit où j'étais couché. Elle se baissa; je sentis qu'elle me regardait en face; mes cils

palpitèrent. Ah! Quel effort pour ne pas ouvrir les yeux et continuer à respirer avec la même égalité paisible? Car les battements précipités de mon cœur m'étouffaient. Son souffle ardent me brûla la joue; elle approcha son visage tout près du mien, comme si elle eût voulu m'éprouver. Enfin un baiser effleura la main que j'avais posée sur ma poitrine, et en même temps je sentis tomber sur elle de grosses larmes. Deux fois de suite elle baisa cette main.

— Nathalie! Nathalie! Où es-tu? Criait-on à quelques pas de nous.

— Je viens! Répondit-elle de sa belle voix pleine et harmonieuse, en ce moment voilée et tremblante de larmes; mais elle le dit si bas que seul je pus entendre ce «Je viens!»

Alors je me trahis: tout mon sang me monta du cœur au visage. Tout à coup un baiser rapide et ardent me brûla les lèvres. Je poussai un faible cri et j'ouvris les yeux, mais aussitôt un fichu de gaze me tomba sur le visage, comme pour me protéger des rayons de soleil.

Un instant après, elle avait disparu. J'entendis le bruit de ses pas qui s'éloignaient, et je restai seul.

Je saisis son fichu et je le couvris de baisers, ivre de joie. Pendant quelques minutes je fus comme fou!… Encore brisé par tant d'émotions, étendu sur les coudes dans l'herbe, je restais là, fixant d'un œil hagard tout ce paysage qui m'entourait, les collines, les vastes prairies, la rivière serpentant à perte de vue, resserrée entre les coteaux et les villages qui apparaissaient comme des points lumineux dans le lointain ensoleillé, tandis que la vaste ceinture des forêts environnantes semblait s'envoler comme une légère fumée bleue dans l'horizon enflammé.

Peu à peu, sous l'influence de cette douce quiétude, du calme solennel qui se dégageait de toute la nature, mon cœur troublé s'apaisa. Je me sentis mieux, et je poussai un long soupir…

Mon âme, dominée par une sorte de pressentiment, se sentait envahie par une vague et douce langueur. Mon pauvre cœur effarouché palpitait d'impatience, devinant quelque chose…

Tout à coup ma poitrine s'agita, je sentis une douleur cuisante, comme si quelque arme aiguë m'eût transpercé de part en part, et des larmes, de douces larmes jaillirent de mes yeux. Je me couvris le visage de mes mains, et,

tremblant comme un roseau, je m'abandonnai librement au premier sentiment, à la première révélation de mon cœur. Mon enfance venait de finir…

Au bout de deux heures, lorsque je revins à la maison, je n'y trouvai plus madame M***. Par suite de quelque circonstance imprévue, elle était partie pour Moscou avec son mari.

Je ne l'ai jamais revue.

Le Crocodile

Traduction de J. Wladimir Bienstock

Table des matières

I
II
III
IV

Ohé Lambert ? Où est Lambert ?
As-tu vu Lambert ?

I

C’est le treize janvier de l’année mil huit cent soixante-cinq, sur le coup de midi et demie, qu’Elena Ivanovna (l’épouse d’Ivan Matveïtch, mon savant ami et je puis dire : mon copain en même temps que mon petit-cousin) éprouva le désir soudain de voir le crocodile que l’on montrait dans le Passage.

Ivan Matveïtch se trouvait justement libre ce jour-là, car il venait d’obtenir un congé. Il avait même en poche son billet de chemin de fer pour un voyage à l’étranger entrepris plutôt par envie de voir des choses nouvelles que pour le soin de sa santé. Il ne s’opposa point à la satisfaction de l’ardente curiosité de sa femme, car il la partageait.

— Excellente idée ! fit-il d’un air satisfait. Allons voir le crocodile. Au moment où nous nous préparons à un voyage en Europe, il n’est pas mauvais de faire connaissance avec les indigènes de cette contrée.

Là-dessus, il offrit le bras à son épouse et tous deux se dirigèrent vers le Passage. En ma qualité d’ami de la maison et suivant notre coutume invariable, je participai à cette sortie.

Jamais je n’avais vu Ivan Matveïtch d’aussi bonne humeur qu’en cette après-midi à jamais mémorable. Ah ! nous ne lisons pas l’avenir !

Il ne fut pas plus tôt entré dans le Passage qu’il se mit à s’extasier sur la magnificence de l’établissement et, parvenu à l’endroit où s’exhibait le monstre amené dans la capitale, il manifesta l’intention de payer les vingt-cinq copeks prix de mon entrée, chose qui ne lui était encore jamais arrivée.

Entrés dans une petite salle, nous remarquâmes qu’outre le crocodile, il s’y trouvait aussi des perroquets de l’espèce des cacatoès et quelques singes dans une cage placée au fond. Près de l’entrée, le long du mur de gauche, il y avait un grand bac de zinc, sorte de baignoire recouverte d’un grillage en fil de fer et contenant un peu d’eau. Cette flaque servait d’habitacle à un énorme crocodile qui y restait affalé sans plus de mouvements qu’une solive et paraissait avoir perdu toutes ses facultés naturelles au contact de notre climat humide et si inclément aux étrangers. Cette première rencontre avec le

monstre nous laissa tout à fait froids.

— C'est ça, un crocodile ! dit Elena Ivanovna d'un ton traînant et déçu. Je ne me l'étais pas figuré comme ça.

Sans doute le croyait-elle en diamants. Le propriétaire du crocodile, un Allemand, était venu se poser devant nous et nous regardait avec fierté.

— Il a raison, me dit à l'oreille Ivan Matveïtch. Il a raison d'être fier, car il sait être le seul à montrer un crocodile en Russie.

Je mets cette futile observation sur le compte de l'extrême bonne humeur de mon ami, car à l'ordinaire, il était plutôt d'un tempérament jaloux.

— Il n'a pas l'air vivant, votre crocodile, reprit Elena Ivanovna qui, choquée par l'aplomb du manager, lui adressa son plus gracieux sourire, dans l'espoir de réduire son impertinence, procédé assez habituel aux femmes.

— Je vous demande pardon, madame, répondit-il en un russe cruellement écorché et, tout aussitôt, il souleva le grillage en fil de fer et se mit à taquiner le crocodile à l'aide d une baguette. Pour donner signe de vie, le monstre perfide remua légèrement les pattes et la queue, souleva le mufle et fit entendre une sorte de soufflement prolongé.

— Bon ! bon ! ne te fâche pas, Karlchen, dit doucement l'Allemand d'un air d'amour-propre flatté.

— Qu'il est vilain, ce crocodile ! Il me fait peur ! murmura coquettement Elena Ivanovna. Je suis sûre que je vais en rêver.

— Il ne saurait vous mordre en rêve, madame, remarqua l'Allemand avec galanterie. Puis, il se mit à rire de cette saillie, mais son rire ne trouva pas d'écho.

— Allons voir les singes, Semione Semionitch, dit Elena Ivanovna s'adressant exclusivement à moi. J'adore les singes ; il y en a de si gentils... tandis que ce crocodile est affreux !

— Ne crains rien, chère amie, cria Ivan Matveïteh, se dandinant et faisant le beau devant elle ; ce transfuge du royaume des Pharaons ne nous fera aucun mal.

Et il resta près de la baignoire. Bientôt, du bout de son gant, il se mit à chatouiller les naseaux du crocodile afin, nous avoua-t-il plus tard, de l'induire à souffler encore avec bruit. Le manager avait suivi Elena Ivanovna

— une dame ! — vers la cage aux singes. Tout allait donc le mieux du monde et aucun incident n'était à prévoir.

Elena Ivanovna fut charmée par les singes et leur consacra toute son attention. Elle poussait de petits cris joyeux et feignant de ne pas voir le manager, elle s'amusait à découvrir des ressemblances entre l'un ou l'autre de ces animaux et tel ou tel de ses amis et de ses connaissances. Je m'en réjouissais avec elle, car ses ressemblances étaient toujours frappantes. L'Allemand, qui ne savait s'il devait rire ou non, avait fini par devenir morose...

Précisément à ce moment, un cri terrible, je dirai même surnaturel, retentit dans la salle. Ne sachant que penser, je restai figé sur la place, puis voyant qu'Elena Ivanovna criait, elle aussi, je me retournai précipitamment et que vis-je ?

Je vis, ô Dieu ! je vis l'infortuné Ivan Matveïtch qui, saisi par le milieu du corps dans les terribles mâchoires du crocodile et soulevé agitait horizontalement dans l'espace des jambes désespérées. Il disparut en un instant. Mais, comme, resté immobile, j'eus le temps d'observer tous les détails de l'accident avec une attention passionnée, avec la plus folle curiosité que j'aie jamais éprouvée, je vais pouvoir le narrer minutieusement.

« Quel ennui, pensai-je, si c'eut été moi qui me fusse trouvé à la place d'Ivan Matveïtch ! »

Allons au fait. Manœuvrant ses effrayantes mâchoires, le crocodile amena préalablement vers lui les pieds du malheureux Ivan Matveïtch, puis, l'ayant un peu laissé filer, car mon savant ami s'efforçait d'échapper et se cramponnait à la baignoire, il l'avala jusqu'à la ceinture. Le laissant à nouveau filer, il continua de l'avaler en plusieurs coups, progressivement, si bien qu'Ivan Matveïtch disparaissait peu à peu à nos yeux. Enfin, dans un dernier coup de gosier, l'animal déglutit mon savant ami tout entier et de sorte qu'on pouvait distinguer comment il lui progressait dans le corps.

J'allais crier aussi quand, par un perfide jeu du sort, le crocodile, sans doute gêné par l'énormité inusitée de ce bol alimentaire, fit encore un effort, et, comme il ouvrait une dernière fois sa gueule formidable, nous pûmes revoir le visage en détresse de mon petit-cousin dont les lunettes tombèrent

au fond du bac. On eût dit que cette tête n'était réapparue que pour jeter un suprême regard sur les choses de la terre et dire un dernier adieu à toutes les joies de la vie.

Mais elle n'eut même pas le temps d'exécuter ce dessein. Le crocodile, qui avait repris courage, donna tout ce qu'il put et la tête disparut pour toujours. Cette réapparition suivie de cette disparition d'une tête humaine et bien en vie était certes, spectacle effrayant, mais, en même temps — est-ce la rapidité de cet escamotage, ou la chute de ces lunettes ? — tout cela avait quelque chose de si comique que je ne pus m'empêcher de pouffer de rire. Mais, m'étant avisé de l'indécence d'une pareille manifestation en un tel moment — n'étais-je pas l'ami de la maison ? — j'interpellai vivement Elena Ivanovna sur un ton de sympathie attristée :

— C'en est fait de notre Ivan Matveïtch, lui dis-je.

Je ne songe même pas à exprimer l'intensité d'émotion de la jeune femme pendant que se déroulait cette scène. Au commencement, après avoir poussé ce premier cri, elle sembla comme pétrifiée et regardait tout ce branle-bas, on eût dit avec indifférence, les yeux demeuraient écarquillés. Puis elle éclata en sanglots et je lui pris les mains.

À ce moment, affolé par l'épouvante de ce premier moment, le propriétaire du crocodile se claqua dans les mains et, les yeux au ciel, il s'écria :

— Oh ! mon crocodile, mon Karl chéri ! Mère, mère ! mère !

À cet appel, la porte du fond s'ouvrit et la mère apparut, en bonnet. C'était une femme âgée, haute en couleur, mais débraillée, qui se précipita vers son Allemand de fils en poussant des cris stridents.

Ce fut alors un épouvantable vacarme. Telle une possédée, Elena ne trouvait qu'un seul cri : « À battre ! à battre ! » Elle s'élançait tantôt vers l'Allemand, tantôt vers sa mère en les suppliant, inconsciemment, sans doute, de battre on ne sait qui pour on ne sait quelle raison. Quant au manager et sa mère, ils ne nous accordaient aucun intérêt et pleuraient, tels deux veaux, le long de la baignoire.

— Il est perdu. Il va éclater d'un instant à l'autre ! il vient d'avaler un fonctionnaire tout entier ! clamait le propriétaire.

— Notre Karlo ! notre cher Karlo ! il va mourir ! hurlait la mère.

— Nous voici orphelins et sans pain ! — reprenait l'homme.

— À battre ! à battre ! ne se lassait pas de vociférer Elena Ivanovna pendue au pan de la redingote de l'Allemand.

— Aussi, il taquinait mon crocodile. Qu'avait-il, votre mari, à taquiner mon crocodile ? braillait celui-ci en se dégageant. Si Karlo éclate, vous me le paierez. C'était mon enfant, non seul enfant.

J'avoue que l'égoïsme de cet Allemand de passage et la sécheresse de cœur de sa mère m'indignaient beaucoup. Cependant, les cris ininterrompus d'Elena Ivanovna : « À battre ! à battre ! » m'inquiétaient encore plus et finirent par captiver toute mon attention. J'en étais sérieusement effrayé.

Or, j'avais mal interprété le sens de ces étranges exclamations. Je me figurais que, tout en avant momentanément perdu la raison, mais quand même désireuse de venger son cher Ivan Matveïtch, elle proclamait son droit à une satisfaction et demandait que le crocodile fut puni par les verges. Cependant, elle entendait tout autre chose.

Guignant la porte, non sans une certaine confusion, je suppliai Elena Ivanovna de se calmer et surtout de ne pas employer ce mot scabreux : « battre », car, vraiment en ce lieu, au cœur même du Passage, au milieu d'une compagnie de gens instruits, à deux pas de la salle où à ce moment même, M. Lavrov faisait son cours public, l'expression d'un désir aussi réactionnaire n'était pas seulement invraisemblable, mais encore inadmissible et, d'un moment à l'autre, pouvait attirer sur nos personnes les sifflantes lanières du fouet critique de M. Stepanov.

Pour comble de terreur, mes appréhensions se trouvèrent instantanément justifiées. La portière qui fermait la pièce où l'on exposait le crocodile s'écarta et je vis apparaître sur le seuil un personnage portant barbe et moustaches et qui, son chapeau à la main, penchait vers nous la partie supérieure de son corps tout en conservant prudemment sa base de sustentation dans le vestibule, s'évitant ainsi l'obligation de débourser le prix de l'entrée.

— Madame, fit l'inconnu, tout en accomplissant des prodiges d'équilibre pour maintenir son chef dans la pièce que nous habitions en même temps que

ses pieds dans le vestibule — madame, une aspiration aussi rétrograde ne fait point d'honneur à votre intelligence et ne peut être que la conséquence d'une certaine disette de phosphore en votre cerveau. Vous serez incessamment conspuée dans La Chronique du Progrès ainsi que dans nos feuilles satiriques...

Mais il ne put achever sa période. Le propriétaire de l'établissement reprit soudain ses sens et, constatant avec horreur la présence gratuite de cet individu dans la salle du crocodile, il fonça furieusement sur le progressiste inconnu et l'expulsa à coups de poings. Tous deux disparurent derrière la portière et je compris tout à coup que tout ce vacarme n'avait aucune raison d'être et Elena Ivanovna était absolument innocente de cette intention qu'on lui prêtait de faire subir au crocodile l'humiliante punition des verges. Elle demandait tout simplement qu'on lui ouvrît le ventre afin de délivrer Ivan Matveïtch.

— Ainsi, vous voudriez la mort de mon crocodile ! hurla le manager accouru. J'aimerais dix fois mieux celle de votre mari... Mon père a montré ce crocodile ; mon grand-père a montré ce crocodile ; je montre ce crocodile et mon fils le montrera aussi. Tout le monde verra le crocodile ! Je suis connu par toute l'Europe qui vous ignore et vous allez me payer une indemnité.

— Oui, oui ! fit l'Allemande en furie, nous ne vous laisserons pas partir que vous ne nous ayez indemnisés, car notre Karl va éclater.

— Il serait sans doute bien inutile de l'abattre, ajoutai-je avec un grand calme en tâchant à emmener Elena Ivanovna vers sa demeure, car notre cher Ivan Matveïtch doit actuellement planer dans l'Empyrée.

— Mon ami, fit soudain, et à notre étonnement, la voix d'Ivan Matveïtch, cher ami, je serais plutôt d'avis qu'il faut agir par l'intermédiaire du Commissaire de Police, car seule, l'intervention de la force publique est capable de convaincre cet Allemand.

Prononcés avec fermeté, ces mots, qui témoignaient d'une extraordinaire présence d'esprit, eurent le don de nous stupéfier à un tel point qu'au premier instant, nous ne voulions pas en croire nos oreilles. Cependant, nous nous approchâmes précipitamment de la baignoire où gîtait le crocodile et nous mîmes à écouter le malheureux prisonnier avec une attention soutenue

quoiqu'un peu sceptique.

Sa voix avait un son grêle et étouffé, comme si elle fût venue de fort loin. On eût dit d'un plaisant qui, posté dans la pièce voisine et la bouche collée à un oreiller, se fut évertué à crier pour simuler à l'intention du public demeuré dans l'autre chambre une conversation de deux paysans dans une steppe ou à travers un ravin, performance à laquelle j'eus la chance d'assister lors des fêtes de Noël chez des amis à moi.

— Ivan Matveïtch, mon ami, es-tu donc vivant ? balbutiait Elena Ivanovna.

— Oui, vivant et en parfaite santé, répondit Ivan Matveïtch. Grâce à la protection du Très-Haut, je fus avalé sans être abîmé le moins du monde. Une seule chose m'inquiète : comment mes chefs vont-ils envisager cet incident ? Car, enfin, j'ai obtenu mon passe-port pour l'étranger et me voici dans le ventre d'un crocodile, ce qui n'est pas malin...

— Mais, mon ami, peu importe que ce soit malin ou non, pourvu qu'on te tire de là ! interrompit Elena Ivanovna.

— Le tirer de là !... s'écria le propriétaire de la bête, je ne permettrai pas qu'on touche à mon crocodile. Le public va s'écraser ici, désormais. Je ferai payer vingt copeks d'entrée et Karl n'aura plus besoin de nourriture.

— Grâce à Dieu ! fit la mère.

— Ils ont raison, remarqua Ivan Matveïtch d'un ton calme. Il faut avant tout considérer les choses du point de vue économique.

— Mon ami, m'écriai-je, je cours de ce pas chez nos chefs afin de porter plainte, car je vois bien que, seuls, nous n'en viendrions pas à bout.

— Je le pense aussi, répondit Ivan Matveïtch, mais, à notre époque de crise commerciale, il est assez difficile d'ouvrir le ventre d'un crocodile sans payer d'indemnité. Dès lors, une question se pose, inévitable : combien demandera ce propriétaire pour son crocodile ? Une deuxième question est le corollaire de la précédente : qui payera ? Car tu n'ignores pas que je n'ai point de fortune...

— À moins qu'on ne prenne une avance sur tes appointements, insinuai-je timidement.

Mais le manager m'interrompit tout aussitôt :

— Je ne vendrai pas mon crocodile ; je ne le vendrais pas pour trois mille roubles. Il m'en faudrait au bas mot quatre mille. Le public va affluer, maintenant. Il faudra me le payer cinq mille roubles.

En un mot, il s'en donnait à cœur joie. La cupidité et la plus sordide avarice se lisaient sur son visage.

— Assez ! je m'en vais ! m'écriai-je, indigné.

— Moi aussi, moi aussi ! pleurnichait Elena Ivanovna. J'irai trouver André Ossipitch lui-même et je le fléchirai par mes larmes !

— Non ! pas cela, chère amie ! interrompit vivement Ivan Matveïtch qui, depuis longtemps, était fort jaloux de ce monsieur. Il savait que sa femme n'était que trop portée à aller pleurer devant un homme cultivé, car les larmes lui seyaient si bien ! Puis, s'adressant à moi, il poursuivit : — Je ne te le conseille pas non plus. On ne sait trop ce qu'il pourrait résulter d'une telle démarche. Mais passe aujourd'hui même chez Timotheï Semionitch ; c'est un homme de mœurs surannées, assez bête et, ce qui est plus important, des plus loyaux. Donne-lui le bonjour de ma part et raconte-lui cet accident dans tous ses détails. En même temps, remets-lui sept roubles que je perdis contre lui la dernière fois que nous jouâmes ensemble ; cela ne pourra qu'impressionner favorablement ce vieillard. Or, il peut nous être de très bon conseil. En attendant, emmène Elena Ivanovna... Calme-toi, mon amie, — continua-t-il à l'adresse de sa femme. Tous ces cris me fatiguent et je voudrais bien me reposer un peu. Au surplus, il fait ici bon et doux, encore que je n'aie pas eu le temps de me reconnaître dans cet asile improvisé.

— Comment, te reconnaître ? Est-ce que tu y vois ? exclama Elena Ivanovna, toute joyeuse.

— Une nuit impénétrable m'environne, répondit l'infortuné captif, mais je peux tâtonner et, pour ainsi dire, voir avec mes mains. Donc, au revoir. Sois tranquille et ne te prive pas de distraction. À demain. Quant à toi, Semione Semionitch, viens me voir ce soir et, comme tu es distrait et que tu pourrais oublier, fais un pense-bête.

J'avoue qu'il ne me déplaisait pas de pouvoir partir, car je me sentais fatigué et cela commençait à m'ennuyer. Je m'empressai donc de prendre Elena Ivanovna par le bras et de l'emmener hors de l'établissement.

— Ce soir, votre entrée vous coûtera encore vingt-cinq copeks ! nous cria le propriétaire.

— Oh ! mon Dieu, que ces gens sont rapaces ! fit Elena Ivanovna en se mirant dans toutes les glaces du Passage où elle reconnut, non sans une visible satisfaction, que cette secousse n'avait fait que l'embellir.

— C'est le point de vue économique, lui répondis-je un peu ému et très fier de ma dame.

— Le point de vue économique ? traîna-t-elle de sa voix sympathique, je n'ai rien compris à ce que disait tout à l'heure Ivan Matveïtch au sujet de ce vilain point de vue économique.

— Je vais vous expliquer cela.

Et je me mis à discourir sur les résultats bienfaisants de l'accumulation des capitaux étrangers dans notre patrie et cela d'autant mieux que j'avais lu le matin même des articles sur ce sujet dans Les Nouvelles de Pétersbourg et dans Le Cheveu.

Elle m'écouta quelque temps et m'interrompit pour me dire :

— Que tout cela est donc étrange !... Avez-vous bientôt fini, vilain, de me raconter de pareilles bêtises ? Dites-moi, suis-je très rouge ?

Je profitai de l'occasion pour lui décocher un compliment :

— Vous n'êtes pas rouge, lui dis-je. Vous êtes exquise !

— Fi ! le polisson ! murmura-t-elle, ravie. Puis elle ajouta après un silence en inclinant gracieusement la tête sur son épaule : — Comme je le plains, ce pauvre ami !... Et soudain : — Mais, mon Dieu, dites-moi comment il va faire pour se restaurer là-dedans... et... et... ; s'il a besoin de quoi que ce soit ?

— Votre question me prend à l'improviste, lui répondis-je, un peu déconcerté. À vrai dire, cela ne m'était pas venu à l'esprit. Que les femmes sont donc plus pratiques que les hommes lorsqu'il s'agit des problèmes de l'existence !

— Le malheureux ! Aussi, comment a-t-il été se fourrer là ? Il ne doit avoir aucune distraction dans ces ténèbres. Et dire que je ne possède même pas sa photographie... Ah ! me voilà veuve, ou à peu près ! — Et elle eut un sourire enchanteur qui dénotait à quel point sa nouvelle situation lui paraissait

intéressante. — Hem ! je le plains tout de même beaucoup.

Ainsi exprimait-elle cette angoisse si naturelle d'une jeune femme dont le mari vient de disparaître. Je la reconduisis jusque chez elle où elle me retint à dîner. Enfin, après une tasse de café, je réussis à la calmer et je partis à six heures pour me rendre chez Timotheï Semionitch, convaincu que tous les hommes possédant un foyer en même temps qu'une situation respectable ne pouvaient qu'être chez eux à cette heure-là.

J'ai écrit ce premier chapitre du style qui convient au sujet de mon récit. Cependant, je suis décidé à employer par la suite un ton moins élevé, mais plus naturel et j'en préviens loyalement mon lecteur.

II

L'honorable Timotheï Semionitch me reçut avec un certain empressement, mais non sans quelque trouble. Il m'emmena dans son cabinet de travail dont il ferma soigneusement la porte, afin, dit-il « que les enfants ne nous dérangent pas ». Et, ce disant, il semblait assez inquiet.

Il me fit asseoir sur une chaise, près de son bureau, se mit lui-même en un fauteuil, ramena les pans de sa robe de chambre ouatée et qui montrait la corde et prit un air sévère, je dirai même officiel, encore qu'il ne fût point mon chef ni celui d'Ivan Matveïtch, mais tout simplement notre camarade.

— Avant tout, fit-il tout d'abord, remarquez que je ne suis pas votre chef, mais un subordonné comme vous-même et Ivan Matveïtch... Tout cela ne me regarde pas et je ne veux me mêler de rien.

Je fus stupéfait. Évidemment, il savait déjà toute l'histoire. Cependant, je lui en fis le récit détaillé. Je m'exprimais d'un ton ému, car j'accomplissais là mon sacerdoce d'ami véritable. Il m'écouta sans étonnement, mais avec des signes manifestes de méfiance.

— Croiriez-vous, me dit-il quand j'eus fini de parler, croiriez-vous que j'avais toujours prévu qu'un pareil accident arriverait à Ivan Matveïtch ?

— Comment cela, Timotheï Semionitch ? Il me semble pourtant que le cas est fort extraordinaire...

— D'accord, mais est-ce que toute la carrière d'Ivan Matveïtch ne tendait pas vers un tel résultat ? Il était d'une hardiesse qui frisait l'insolence. Il n'avait que le progrès à la bouche, ainsi qu'un tas d'idées... Voilà où ça nous mène, le progrès !

— Mais il me semble que cet accident tout à fait fortuit ne saurait être érigé en règle générale pour tous les progressistes...

— Que vous le vouliez ou non, c'est ainsi. Croyez-moi. Tout cela n'est que la conséquence d'une instruction exagérée. Les gens qui en savent trop se fourrent partout, même où on ne les demande pas. Au surplus, — ajouta-t-il, comme offensé, — il se peut que vous soyez mieux renseigné que moi là-dessus. Je ne suis pas aussi instruit que cela, moi, et je suis vieux. C'est

comme fils de soldat que j'entrai au service il y a de cela cinquante ans.

— Mais vous vous méprenez, Timotheï Semionitch. Tout au contraire, Ivan Matveïtch vous demande vos conseils et votre protection, avec des larmes dans les yeux, si je puis dire.

— Hem ! avec des larmes dans les yeux ? Ce ne sont que des larmes de crocodile et il n'y faut pas trop ajouter foi. Voyons, quel besoin avait-il d'aller à l'étranger ? Avec quel argent ? Il n'en a même pas les moyens...

— Il a fait des économies, Timotheï Semionitch, répondis-je d'un ton plaintif ; il avait mis sa dernière gratification de côté. Il ne s'en allait que pour trois mois, pour visiter la Suisse, la patrie de Guillaume Tell...

— De Guillaume Tell ?... Hem !...

— Il voulait jouir du printemps à Naples, visiter les musées, voir les mœurs, les animaux...

— Hem !... Les animaux ? À mon avis, il n'entreprenait ce voyage que par pur orgueil. Les animaux ? Quels animaux ? Est-ce qu'il n'y en a pas assez chez nous ? Nous avons des musées, des ménageries, des chameaux. Les ours habitent à deux pas de Pétersbourg et lui-même est actuellement domicilié dans un crocodile...

— Timotheï Semionitch ! Par pitié ! Cet homme est dans le malheur. Il vient à vous comme un ami, comme un parent plus âgé ; il demande un conseil et vous lui faites des reproches... Ayez au moins pitié d'Elena Ivanovna.

— C'est de sa femme que vous parlez ? C'est une femme charmante, fit Timotheï Semionitch qui se radoucit sensiblement et huma une prise de tabac. Une personne très fine... avec la tête qui penche sur l'épaule... et de l'embonpoint... Elle est fort agréable. André Ossipitch en parlait encore avant-hier.

— Il en parlait ?

— Oui, et en termes très élogieux. « Quelle poitrine ! disait-il, et quel regard ! Et ces cheveux !... Une vraie friandise, cette dame ! » Il a même ri... Ils sont encore jeunes. Et voilà donc comment ce monsieur fait sa carrière...

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Timotheï Semionitch.

— Évidemment, évidemment.

— Alors, que faire, Timotheï Semionitch ?

— Qu'y puis-je ?

— Mais accordez-nous vos conseils ; dirigez-nous en homme d'expérience que vous êtes, comme un parent. De quel côté nous tourner ? Faut-il aller prévenir les chefs ou...

— Prévenir les chefs ! En aucune façon ! s'écria vivement Timotheï Semionitch. Puisque vous me demandez un conseil, étouffez cette affaire et n'agissez que de façon strictement privée. Le cas est très particulier et de nature assez douteuse. L'occurrence se présente pour la première fois et ne peut que mal recommander le fonctionnaire en cause. C'est pourquoi il importe, avant tout, d'agir avec prudence... Qu'il ne bouge pas... Il faut attendre... attendre...

— Attendre ! Mais comment, Timotheï Semionitch ? Et s'il étouffe là-dedans ?

— Et pourquoi donc ? Ne venez-vous pas de me dire qu'il s'y était installé fort confortablement ?

Je recommençai mon récit. Timotheï Semionitch réfléchit longuement. Puis, tournant sa tabatière entre ses doigts, il fit :

— Hem ! Il me semble qu'il ferait bien de rester là où il se trouve plutôt que de s'en aller à l'étranger. Il a le loisir de méditer. Bien sûr qu'il ne faut pas le laisser étouffer et qu'on doit prendre des mesures pour la sauvegarde de sa santé ; par exemple, qu'il veille à ne pas s'enrhumer... Pour ce qui est de l'Allemand, il me paraît qu'il est dans son droit et même plus que la partie adverse : on est entré sans permission dans son crocodile et ce n'est pas lui qui est entré dans le crocodile d'Ivan Matveïtch, lequel, du reste, n'en possède pas, si je ne me trompe. Or, ce crocodile constitue une propriété et, par conséquent, on ne peut lui ouvrir le ventre sans indemniser le propriétaire.

— Mais il s'agit de sauver un être humain, Timotheï Semionitch.

— Cela, c'est l'affaire de la police. C'est à elle qu'il faut s'adresser.

— Mais il se peut qu'on ait besoin de lui au bureau et qu'on le demande !

— Besoin d'Ivan Matveïtch ? Hé ! hé ! D'abord, il est considéré comme en congé. Il est supposé en train de visiter l'Europe et nous pouvons ignorer

ce qu'il fait en réalité. Le cas sera différent s'il ne réintègre pas son poste en temps voulu. Alors nous constaterons officiellement son absence et nous ouvrirons une enquête ?...

— Dans trois mois ! Ayez pitié !

— S'il est dans un mauvais pas, c'est par sa faute. Voyons, qui l'a poussé là ? On devra peut-être lui attribuer un gardien aux frais de l'État, ce qui est contraire aux règlements. Mais, ce qu'il faut considérer d'abord, c'est que le crocodile est une propriété et que, par conséquent, le principe économique est en jeu. Le principe économique prime tout ! Avant-hier, chez Loucas Andreïtch, Ignati Prokovitch en parlait. Connaissez-vous Ignati Prokovitch ? C'est un gros capitaliste qui brasse de grandes affaires et qui s'exprime fort bien. « Il nous faut une industrie, disait-il, notre industrie n'existe pour ainsi dire pas. Il faut donc la créer et dans ce but, créer une bourgeoisie. Et, comme nous n'avons pas de capitaux, il est nécessaire de les faire venir de l'étranger. Nous devons donc, premièrement, donner aux compagnies étrangères la possibilité d'acheter nos terres par parcelles, ainsi qu'il se pratique partout à l'étranger. Cette propriété en commun, c'est le poison, la perte de la Russie ! » Il parlait avec un grand enthousiasme ; c'est commode pour ces gens-là qui sont riches et ne sont pas au service... Il dit que ni l'industrie, ni l'agriculture ne peuvent prospérer avec cette communauté. Il voulait que les compagnies achetassent tout notre territoire par lots afin de le diviser ensuite en lopins très petits qu'on vendrait ensuite de façon à les constituer en propriétés individuelles. Et vous savez, c'était d'un ton fort résolu qu'il disait : par-r-r-r-tager ! Si l'on ne vendait pas, on pouvait louer tout simplement. Il ajoutait : « Quand toute notre terre sera entre les mains de sociétés étrangères, il sera facile de fixer le prix de fermage qu'on voudra. Ainsi le paysan devra travailler pour gagner son pain et l'on pourra le chasser de tel ou tel territoire en cas de besoin. Comme il sentira ce danger, il se montrera respectueux et obéissant et produira trois fois plus de travail qu'il n'en produit à l'heure actuelle où il fait partie de la communauté et peut se moquer de tout. Il sait qu'il ne mourra pas de faim et alors, il fait le paresseux et s'enivre. Avec la nouvelle méthode, l'argent nous viendra ; la bourgeoisie apportera ses capitaux. D'ailleurs, le Times, le grand journal littéraire et politique de

Londres, dans une étude qu'il publiait sur nos journaux, déclarait que, si nos capitaux n'augmentaient pas, c'est que nous n'avons pas de Tiers-État, que nous manquons de grosses fortunes et d'un prolétariat producteur... » Ignati Prokovitch parle fort bien ; c'est un véritable orateur. Il a l'intention de présenter un mémoire en haut lieu, un mémoire qu'il publiera ensuite dans Le Messager. Nous sommes loin des rêveries d'Ivan Matveïtch...

— Eh bien, qu'allons-nous faire pour Ivan Matveïtch ? interrompis-je. J'avais laissé bavarder le vieillard, sachant que c'était un de ses travers et qu'il ne lui déplaisait pas de montrer qu'il n'était pas aussi en retard que cela et qu'il se tenait au courant de tout.

— Que faire pour Ivan Matveïtch ? Mais tout ce que je viens de dire se rapporte à lui. Nous faisons tous nos efforts pour amener chez nous les capitaux étrangers et, à peine la fortune du propriétaire du crocodile s'est-elle doublée du fait d'Ivan Matveïtch, que nous prétendons crever le ventre de sa bête ! Voyons, est-ce que ça a le sens commun ? À mon avis, en vrai fils de la Patrie, Ivan Matveïtch doit se réjouir, s'enorgueillir d'avoir pu doubler la valeur d'un crocodile étranger, rien que par son intervention. Que dis-je, doublé ? Triplé ! Ce montreur de crocodile ayant réussi, il en viendra un autre avec un autre crocodile, puis un troisième surviendra qui amènera deux ou trois bêtes. Autour d'eux, les capitaux se grouperont et voilà le commencement d'une bourgeoisie. On ne saurait assez encourager ce mouvement.

— Mais, exclamai-je, Thimothéï Semionitch, c'est une abnégation presque surhumaine que vous exigez de ce pauvre Ivan Matveïtch !

— Je n'exige rien et je vous prie de vous rappeler que je ne suis pas un chef comme je vous en ai prévenu et que, par conséquent, je n'ai rien à exiger. Je parle en fils de la patrie, non pas en Fils de la Patrie, mais, tout simplement en fils de la patrie. Je vous le demande encore : qui donc lui a ordonné d'aller se fourrer dans ce crocodile ? Un homme sérieux, titulaire d'un certain grade, marié légitimement, qui va tout à coup se fourvoyer en une pareille aventure ! À quoi ça ressemble-t-il ?

— Mais la circonstance est tout à fait indépendante de sa volonté !

— Qui sait ? Et puis, avec quel argent indemniser le propriétaire du

crocodile ?

— Eh bien, mais les appointements d'Ivan Matveïtch...

— Y suffiraient-ils ?

— Hélas non, Timotheï Semionitch ! fis-je avec tristesse. Au début de l'affaire, le montreur de crocodile craignait de voir éclater sa bête, mais, quand il se fut assuré que tout allait bien, il devint arrogant et c'est avec une sorte de volupté qu'il doubla le prix demandé tout d'abord.

— Dites qu'il pourra le tripler, le quadrupler ! Le public va affluer et ces montreurs de crocodiles sont gens fort habiles. De plus, nous sommes en carnaval ; tout le monde veut s'amuser et c'est même la raison pour laquelle Ivan Matveïtch doit conserver l'incognito et ne pas se presser. Que tout le monde sache qu'il se gîte en un crocodile, mais pas officiellement. Et il se trouve, pour cela, dans les plus favorables conditions puisqu'il est censé parti pour l'étranger. On peut dire qu'il est dans un crocodile, nous n'en savons rien. Tout cela peut s'arranger. Le principal est qu'il attende. Du reste, est-il donc si pressé ?

— Mais, si...

— Soyez tranquille ; il est d'une assez forte corpulence...

— Eh bien, quand il aura attendu ?

— Ah ! je ne vous le cacherai pas, le cas est très épineux. On se perd là-dedans et le pis est qu'il n'y a pas de précédent. S'il existait un précédent, nous pourrions encore nous débrouiller. Mais ici, sur quoi se baser ? Pendant que nous chercherons une solution, l'affaire traînera...

J'eus une inspiration :

— Ne pourrait-on faire en sorte que, s'il doit rester dans le ventre du crocodile et que la grâce de Dieu lui conserve la vie sauve, il puisse adresser à qui de droit une demande afin d'être considéré comme étant néanmoins au service ?...

— Hem !... comme en congé sans appointements.

— N'y aurait-il pas moyen de lui conserver ses appointements ?

— À quel titre ?

— Au titre d'employé en mission.

— En mission ? Où ça ?

— Mais, dans les profondeurs du crocodile, dans ses profondeurs... pour y recueillir des renseignements, pour y étudier les faits sur place. Évidemment, ce serait une innovation, mais aussi un progrès, une preuve que l'État se préoccupe de l'avancement de la science...

Timotheï Semionitch s'absorba dans une profonde méditation. Enfin, il répondit :

— Il me semble que le fait d'envoyer un employé en mission dans le ventre d'un crocodile constituerait une absurdité. Cela ne saurait s'accorder avec le tableau de service. Quelle mission pourrait-on accomplir là-dedans ?

— Mais une mission d'études naturelles, si je puis m'exprimer ainsi ; il s'agirait de surprendre la nature sur le vif. Les sciences naturelles, la botanique, sont fort à la mode actuellement... Il serait en résidence dans le crocodile et nous enverrait des communications... sur la digestion des sauriens, par exemple, sur les mœurs internes de ces animaux, quoi ! Il pourrait ainsi réunir des faisceaux de faits...

— Oui, des études statistiques, sans doute ? Je ne suis guère ferré sur ces questions... et puis je ne suis pas philosophe. Vous parlez de faits. Mais nous en sommes encombrés, de faits ; nous ne savons plus qu'en faire. De plus, cette statistique me paraît dangereuse...

— En quoi ?

— Elle est dangereuse. Et puis, convenez-en : il va nous établir ses rapports couché sur le côté. Est-ce couché sur le côté que l'on peut faire son service ? C'est encore une innovation et tout aussi dangereuse ; et il n'y a pas de précédent ! Si nous avions un précédent, ça irait tout seul.

— Comment pourrions-nous avoir un précédent quand c'est le premier crocodile vivant que l'on amène à Pétersbourg, Timotheï Semionitch ?

— Hem !... C'est vrai ?... — Il réfléchit de nouveau. — Dans un sens, votre observation est juste et pourrait fournir une base pour la suite de l'affaire. Mais considérez, d'autre part que, si l'apparition de ces crocodiles vivants doit entraîner pour les employés un penchant à s'y retirer et, sous prétexte qu'il y fait bon, à y demander des missions afin d'y passer leur temps couchés sur le côté, ce sera d'un assez mauvais exemple, convenez-en. Tout le monde ira se cacher dans des crocodiles pour y gagner de l'argent à

ne rien faire.

— Faites tout votre possible, Timotheï Semionitch ! À propos, Ivan Matveïtch m'a prié de vous payer sept roubles qu'il vous doit, une dette de jeu.

— Ah ! oui, il les perdit l'autre jour chez Nikifor Nikiforitch. Je m'en souviens. Qu'il était gai, ce soir-là, et qu'il nous fit donc bien rire ! et maintenant...

Le vieillard était sincèrement ému.

— Promettez-moi de vous en occuper, Timotheï Semionitch.

— Je m'en occuperai. Je parlerai en mon nom, je m'y prendrai à ma façon ; j'aurai l'air de demander un renseignement... À ce propos, informez-vous donc du prix que demanderait le propriétaire du crocodile.

Timotheï Semionitch s'adoucissait sensiblement.

— Je n'y manquerai point, répondis-je, et je viendrai tout aussitôt vous rendre compte de ce qu'on m'aura dit.

— Et sa jeune femme, la voici donc seule !... Elle s'ennuie ?

— Vous pourriez lui rendre visite, Timotheï Semionitch.

— Pourquoi pas ? J'y avais déjà pensé et l'occasion me paraît bonne... Mais, quelle idée, quelle idée d'aller voir ce crocodile ! D'ailleurs, je me propose d'y aller aussi.

— Allez-y donc, Timotheï Semionitch.

— J'irai. Cependant, je n'entends pas qu'Ivan Matveïtch conçoive aucun espoir de cette démarche. Je ne la fais qu'en tant que particulier. Allons au revoir. Je me rends chez Nikifor Nikiforitch. Vous y serez ?

— Non ; je vais visiter notre prisonnier.

— Oui, prisonnier ! Ah ! la légèreté !

Je pris congé du vieillard. Mille pensées me trottaient par la tête. Timotheï Semionitch est un bien brave homme, mais ça n'empêche qu'en le quittant, je me réjouissais qu'on eut déjà fêté son cinquantième anniversaire et que les Timotheï Semionitch ne fussent pas trop nombreux parmi nous.

Il va de soi que je courus au Passage, afin de porter les nouvelles au pauvre Ivan Matveïtch. De plus, j'étais curieux de savoir comment il s'était installé dans ce crocodile et si la vie y était supportable. Vivre dans un

crocodile ! Par instants, il me semblait être le jouet d'un rêve monstrueux. Hélas ! c'était bien d'un monstre qu'il s'agissait.

III

Non, ce n'était pas un rêve, mais une indubitable réalité. Autrement, en aurais-je entrepris le récit ?

Il était déjà tard, près de huit heures, quand j'arrivai au Passage et, pour gagner la pièce où l'on montrait le crocodile, je fus obligé de passer par l'escalier de service, car l'Allemand avait fermé plus tôt que de coutume.

Vêtu d'une vieille redingote crasseuse, il se promenait de long en large et semblait bien plus satisfait que le matin. On le sentait rassuré ; il avait dû venir beaucoup de monde. Puis la mère fit son entrée dans le but évident de me surveiller. Elle entamait à voix basse de fréquents colloques avec son fils, lequel m'avait fort bien fait payer mes vingt-cinq copeks malgré que son établissement fût fermé. Cet homme poussait le goût de l'ordre jusqu'à l'excès.

— Vous paierez à chaque fois que vous viendrez, me dit-il. Mais, tandis que le public ordinaire payera un rouble, ça ne vous coûtera que vingt-cinq copeks, parce que vous vous montrez un bon ami de votre ami, et j'estime cela.

— Vis-tu ? Es-tu en vie, cher et savant ami ? m'écriai-je en m'approchant de la baignoire du crocodile, dans l'espoir que mes lointaines paroles arriveraient jusqu'aux oreilles d'Ivan Matveïtch et flatteraient son amour-propre.

— Je suis vivant et bien portant, me répondit-il d'une voix étouffée qui semblait venir de sous un lit quoique je fusse tout proche de lui. Je suis vivant et bien portant, mais nous parlerons de cela plus tard. Avant tout, comment vont nos affaires ?

Je feignis de n'avoir pas entendu et m'empressai de le questionner en âme compatissante. Comment se trouvait-il dans son crocodile ? Qu'y avait-il là-dedans ? M'en informer n'était qu'un devoir d'amitié et même de simple politesse. Mais il m'interrompit avec impatience et mécontentement, pour me crier d'un ton de commandement qui lui était habituel :

— Les affaires ! et sa voix grêle me parut particulièrement désagréable.

Je lui rapportai jusque dans ses moindres détails ma conversation avec Timotheï Semionitch, tout en m'efforçant de communiquer à mon accent quelque chose d'offensé.

— Le vieux a raison, conclut Ivan Matveïtch avec cette brusquerie dont il usait toujours vis-à-vis de moi. J'aime les gens pratiques et ne puis supporter les faibles. Cependant, je reconnais volontiers que ton idée de mission n'est pas aussi absurde qu'elle le paraît. En effet, je puis faire ici des observations fort intéressantes tant au point de vue scientifique qu'au point de vue moral... Mais cette affaire prend une tournure très inattendue et ce n'est plus uniquement des appointements qu'il faut se préoccuper. Écoute-moi avec attention. Es-tu assis ?

— Non, je reste debout.

— Assieds-toi n'importe où, fût-ce sur le plancher et écoute-moi attentivement.

Plein de colère, je saisis une chaise et l'appliquai sur le parquet avec fracas.

— Écoute, reprit-il, en continuant à faire le chef, il est venu un monde fou, aujourd'hui. À huit heures, c'est-à-dire plus tôt que de coutume, le patron a estimé la fermeture nécessaire, pour pouvoir compter sa recette et prendre ses mesures pour demain, car on peut prévoir que, demain, ce sera ici une vraie foire. Il est à supposer que les hommes les plus savants, les femmes du monde, les ambassadeurs, les avocats, etc., vont venir. Et ce n'est pas tout. Voici que les habitants des diverses provinces de notre vaste et si intéressant empire commencent un exode vers la capitale. Quoique caché, je vais être fort en vue ; je vais jouer un rôle de tout premier plan. Je vais servir à l'instruction de cette foule oisive. Instruit moi-même par l'expérience, j'offrirai un exemple de grandeur d'âme et de résignation au destin. Je vais être une sorte de chaire d'où les grandes paroles descendront sur l'humanité. Rien que les données scientifiques déjà recueillies par moi sur le monstre que j'habite sont infiniment précieuses. Voilà pourquoi, non seulement je ne regrette pas l'accident de tantôt, mais encore j'en augure la plus favorable influence sur ma carrière.

— Et tu ne t'ennuieras pas ? lui fis-je malicieusement observer, car il

m’avait irrité, de n’employer que des pronoms personnels et de se montrer si fier. J’en étais tout dérouté. « Mais pourquoi cette tête à l’évent fait-elle tant de manières ? me demandais-je en grinçant des dents. Il aurait plutôt lieu de pleurer que de s’enorgueillir ! »

— Je ne m’ennuierai pas, répondit-il sévèrement à ma question. Maintenant que j’en ai enfin le temps, je suis tout entier aux grandes idées, je me préoccupe du sort global de l’humanité. C’est de ce crocodile que sortiront désormais la vérité et la lumière. Il n’est pas douteux que je vais découvrir une nouvelle et personnelle théorie, de nouveaux rapports économiques et que j’aurai lieu d’en être fier. Je n’avais pu m’appliquer à ces questions jusqu’ici, par suite du peu de loisirs que me laissaient mon service et les futiles distractions mondaines. Je vais tout révolutionner ; je serai un nouveau Fourier... À propos, as-tu remis les sept roubles à Timotheï Semionitch ?

— Oui, je les lui ai remis de ma poche, fis-je en m’efforçant de faire passer dans ma voix toute l’importance d’un tel sacrifice.

— Nous ferons nos comptes, répondit-il avec arrogance. Je m’attends à voir augmenter mes appointements. Car, enfin, qui donc augmenterait-on sinon moi ? Il me semble qu’on tire grand avantage de moi, en ce moment. Mais, au fait, et la femme ?

— Tu veux sans doute parler d’Elena Ivanovna ?

— La femme ! cria-t-il.

Il n’y avait rien à faire avec ce diable d’homme. Humblement, mais toujours en grinçant des dents je lui racontai comment j’avais laissé son épouse. Il ne m’écouta même pas jusqu’au bout, et m’interrompit avec impatience.

— J’ai sur elle des vues particulières. Si je me rends célèbre ici, je veux qu’elle le devienne là-bas. Les savants, les poètes, les philosophes, les minéralogistes de passage dans notre ville, les hommes d’État qui viendront s’entretenir avec moi le matin, fréquenteront, le soir, son salon. Dès la semaine prochaine, il faut qu’elle commence à recevoir. Étant doublés mes appointements y pourvoiront. D’ailleurs, du thé et quelques domestiques, c’est tout ce qu’il faut. Inutile de nous en préoccuper davantage... Il y a

longtemps que j'attendais l'occasion de faire parler de moi, mais, le moyen, avec ma modeste situation et mon grade insignifiant ? Voici que cette simple bouchée d'un crocodile a tout remis au point. On notera chacune de mes paroles ; la moindre de mes expressions fera penser, on se les redira ; on les imprimera. Je me ferai connaître ! On finira par comprendre quelles capacités on a laissé engloutir dans ce monstre. Les uns diront : « Cet homme, dans un pays étranger, on en eût fait un ministre. Il eût pu gouverner un royaume », tandis que les autres se lamenteront : « Dire qu'on ne lui a pas donné de royaume à gouverner ! » Franchement en quoi suis-je inférieur à un Garnier-Pagès, ou à je ne sais qui ? Ma femme me servira de pendant. J'ai l'intelligence ; elle a la beauté et le charme. « C'est parce qu'elle est belle qu'elle est sa femme », diront les uns, mais les autres rectifieront : « Elle est belle parce qu'elle est sa femme ! » Bref, il faut que dès demain Elena Ivanovna fasse emplette du Dictionnaire encyclopédique édité sous la direction d'André Kraïevski, afin de pouvoir causer sur toutes choses et qu'elle ait grand soin de lire quotidiennement l'article de tête du Messager de Pétersbourg en le comparant avec celui du Cheveu. Je suppose que le propriétaire de ce crocodile ne se refusera pas à m'amener de temps en temps avec sa bête au milieu du brillant salon de ma femme où je dirai des choses fort spirituelles que j'aurai eu le loisir de préparer depuis le matin. À l'homme d'État, je communiquerai mes vues gouvernementales ; au poète, je dirai des vers ; à l'égard des dames, je me montrerai amusant et galant sans inspirer aucune inquiétude à leurs maris. Mais pour tous je serai un grand exemple de soumission au destin et aux décrets de la Providence. Je ferai de ma femme une remarquable femme de lettres ; je la prônerai et je la ferai comprendre au public. Car je crois ma femme pleine des plus hautes qualités et, si l'on considère justement André Alexandrovitch comme notre Alfred de Musset, il sera encore plus juste de la regarder comme une Eugénie Tour.

J'avoue que, malgré que cette folie fut habituelle à Ivan Matveïtch, je ne pus m'empêcher de penser qu'il avait la fièvre et qu'il délirait. On eût dit l'ordinaire Ivan Matveïtch vu à travers une loupe grossissant au moins vingt fois.

— Mon ami, lui demandai-je, espères-tu vivre longtemps ainsi ? Dis-moi,

te portes-tu bien ? Comment manges-tu ? Comment dors-tu ? Comment respires-tu ? Que diable, je suis ton ami et tu conviendras que le cas est assez extraordinaire pour justifier ma curiosité.

— Curiosité bien vaine, répondit-il sentencieusement, mais que je consens à satisfaire. Tu me demandes comment je me suis arrangé dans les profondeurs de ce monstre ? Sache d'abord qu'à mon très grand étonnement, ce crocodile est absolument vide. Il me semble être dans un énorme sac en caoutchouc pareil à ceux que vendent les commerçants de la rue Gorovkhokaïa ainsi que ceux de la Morskaïa, si je ne me trompe, et de la Perspective Vozniesienski. D'ailleurs, s'il en était autrement, réfléchis : aurais-je jamais pu y entrer ?

— Est-il possible ? exclamai-je avec une stupéfaction fort compréhensible. Ainsi, ce crocodile est entièrement vide ?

— Entièrement, confirma Ivan Matveïtch avec une extrême gravité, et il est probable que ce sont les lois mêmes de la nature qui l'ont voulu ainsi. Le crocodile est constitué en tout et pour tout d'une gueule munie de dents très tranchantes et d'une assez longue queue. À l'intérieur, dans l'espace qui sépare ces deux extrémités, il ne se trouve qu'un grand vide tapissé de quelque chose d'analogue à du caoutchouc et qui doit en être.

— Et les poumons, le ventre, les intestins, et le foie, et le cœur ? interrompis-je, exaspéré.

— Il n'y en a pas. Il n'existe rien de tout cela et il est probable qu'il n'en a jamais existé. Ces préjugés ne sont que la conséquence des récits fantaisistes de voyageurs légers. De même qu'on gonfle un coussin avec de l'air, de même je gonfle de ma personne la viduité de ce crocodile, qui est élastique jusqu'à l'invraisemblance. Ainsi, toi, en ta qualité d'ami de ma maison, tu pourrais fort bien venir prendre place auprès de moi, si tu en avais seulement la générosité. Il y a place pour toi, ici. Je pense y faire venir Elena Ivanovna, en cas de besoin. Du reste, cette découverte s'accorde fort bien avec les enseignements des sciences naturelles, car, supposons qu'il te soit donné de créer un nouveau crocodile, une question se dresse tout d'abord devant toi : quelle est la principale fonction du crocodile ? La réponse s'impose : engloutir des hommes. Quelle doit être la conformation d'un

crocodile pour l'adapter le mieux possible à cette besogne d'engloutissement ? Réponse inévitable : il faut qu'il y ait de la place ; il faut qu'il soit vide. Or, il y a longtemps que la physique nous a appris que la nature a horreur du vide. Donc l'intérieur du crocodile doit commencer par être vide, mais non point demeurer ainsi. Il faut donc qu'il avale tout ce qu'il peut trouver afin de se remplir. Voici donc la seule explication plausible de cette propension des crocodiles à nous avaler. Il y a des différences de constitution entre les êtres animés. Ainsi, plus la tête d'un homme est vide et moins elle éprouve le besoin de se remplir, mais c'est l'unique exception à la loi générale précédemment exprimée. Tout cela me semble maintenant clair comme le jour. J'ai compris tout cela de par la seule puissance de mon esprit et de ma propre expérience, en plongeant, pour ainsi dire, dans les gouffres de la nature, dans la cornue où elle élabore ses mystères, en écoutant battre son pouls. Remarque que l'étymologie elle-même est d'accord avec moi. car le nom du crocodile n'exprime-t-il pas la voracité de cet animal ? Crocodile, crocodile, est un mot italien, sans doute contemporain des anciens pharaons d'Égypte et provenant certainement du mot français : croquer, soit manger, se nourrir de. Je me propose d'expliquer tout cela au public lors de ma prochaine conférence dans le salon d'Elena Ivanovna quand je m'y serai fait porter avec mon bac.

— Mon ami, il faut te purger ! m'écriai-je malgré moi, pensant, non sans effroi, que mon ami avait la fièvre.

— Sottises ! répondit-il d'un ton de mépris. Est-ce commode dans mon actuelle situation ? Et cependant, je ne doutais pas que tu allais parler de purgation.

— Mais, cher ami, comment te soutiens-tu donc maintenant ? As-tu seulement dîné aujourd'hui ?

— Non, mais je n'ai pas faim et il est fort probable que je ne prendrai jamais plus de nourriture. Cela est également très compréhensible ; du moment que je remplis tout le vide intérieur de ce crocodile, je le rassasie pour toujours. On va pouvoir rester des années sans lui rien donner à manger. D'autre part, pendant que je le rassasie, il doit me communiquer tous les sucs vitaux de son corps. C'est ainsi que les plus raffinées coquettes s'appliquent,

pendant la nuit, des escalopes crues sur la figure, en manières de compresses, pour apparaître fraîches, souples et séduisantes après le bain du matin. Je nourris le crocodile de ma personne, mais je reçois de lui ma propre nourriture. Ainsi nous nous nourrissons mutuellement. Mais, comme il est difficile, fût-ce à un crocodile, de digérer un homme comme moi, il doit ressentir quelque pesanteur dans l'estomac — qui lui fait défaut, du reste. — Et c'est pour ne pas l'incommoder que j'évite le plus possible de me retourner. Je pourrais le faire, mais je m'en abstiens par humanité. C'est là le seul inconvénient de ma position et, au sens figuré, Timotheï Semionitch a bien raison de m'appeler fainéant. Mais je prouverai qu'on peut transformer le sort de l'humanité tout couché sur le côté que l'on soit, mieux : qu'on ne peut atteindre un tel but que dans cette position. Ce sont les fainéants qui élaborent toutes les grandes idées, toutes les évolutions intellectuelles favorisées par nos journaux et nos revues. Voilà pourquoi l'on dit avec raison que ces publications sont des sortes de laboratoires, mais peu importe. Je vais établir de toutes pièces un système social complet et tu ne saurais croire à quel point c'est facile. Il suffit pour cela de s'isoler dans quelque coin écarté, l'intérieur d'un crocodile, par exemple, et de fermer les yeux. Tout aussitôt on découvre le paradis de l'humanité. Tantôt, pendant que vous étiez partis, je me suis mis à chercher des systèmes et j'en ai tout de suite trouvé trois. J'en prépare un quatrième. Il est vrai que, pour cela, il faut commencer par tout renverser, mais n'est-ce pas facile quand on se trouve dans un crocodile ? Ce n'est pas tout. Du fond d'un crocodile, il semble qu'on voie le monde avec une grande netteté... sans doute ma situation présente-t-elle quelques inconvénients, encore qu'assez insignifiants. Cet intérieur de crocodile est froid et visqueux ; de plus, cela sent la résine. Il me semble toujours flairer mes galoches de l'année dernière. Mais c'est là tout ; on ne saurait se plaindre de rien autre.

— Ivan Matveïtch, lui dis-je, voilà des miracles auxquels j'ai peine à croire. As-tu donc l'intention de ne plus dîner de toute ta vie ?

— De quelles bagatelles vas-tu donc te soucier, tête futile et oisive ? Je suis là, à te développer de vastes idées, et toi... Sache donc que ces grandes idées, qui sont venues illuminer la nuit où j'étais plongé, me rassasient mieux

que toute nourriture. Du reste, notre excellent manager s'est préoccupé de ce point avec sa bonne mère et ils ont décidé d'introduire chaque matin, par la gueule du crocodile, un tube recourbé au moyen duquel je pourrais aspirer mon café ou quelque potage. Le tube est commandé, mais je l'estime superflu. J'espère vivre au moins mille ans, s'il est vrai que les crocodiles atteignent à cette longévité. Informe-t-en dès demain, car je puis me tromper et confondre le crocodile avec quelque autre animal. Une seule considération m'inquiète : comme je suis vêtu de drap et chaussé de bottes, il est bien certain que le crocodile ne peut me digérer. De plus, je suis en vie et m'oppose à une telle absorption de toutes les forces de ma volonté, car je ne veux à aucun prix subir l'ordinaire transformation des aliments ; ce serait trop humiliant pour moi. Mais le drap de mes vêtements est, par malheur, de fabrication russe et je crains qu'il ne puisse résister à un séjour de mille ans dans l'intérieur de cette bête. Il finirait par se désagréger et moi, resté sans protection je pourrais bien en arriver à être digéré, quelque résistance que j'y oppose. Pendant toute la journée, je ne le permettrais pas, mais, la nuit ! dans le sommeil, alors que la volonté s'éloigne de l'homme, ne risqué-je pas ce sort humiliant d'être assimilé comme une pomme de terre, comme des beignets ou du veau ! Une telle pensée me met en fureur. Ne fût-ce que pour éviter de pareilles conjonctures, il faudrait changer le tarif des douanes et protéger l'importation des draps anglais qui plus solides que les nôtres, résisteraient plus longtemps aux forces absorbantes de la nature lorsque celui qu'ils couvriraient aurait à pénétrer dans un crocodile. À la première occasion, je ferai part de cette vue à quelque homme d'État en même temps qu'aux lecteurs de nos grands quotidiens, afin de provoquer un mouvement d'opinion. J'espère servir à bien d'autres choses. Je ne doute pas de voir accourir vers moi, chaque matin, une foule de curieux qui paieront volontiers vingt-cinq copeks pour connaître ma pensée sur les derniers télégrammes de la veille. En un mot, je trouve que l'avenir se présente à moi sous les couleurs les plus brillantes.

« La fièvre ! la fièvre ! » me disais-je. Je poursuivis à haute voix, pour mieux le pénétrer :

— Mais, mon ami, et la liberté, qu'en fais-tu ? Tu es comme en prison et

la liberté n'est-elle pas le plus grand bien de l'homme ?

— Que tu es bête ! me répondit-il. Certes, les sauvages aiment l'indépendance, mais les vrais sages sont épris d'ordre, avant tout, car, sans ordre...

— De grâce, Ivan Matveïtch !...

— Tais-toi et écoute ! hurla-t-il furieux de l'interruption. Jamais je ne m'étais senti aussi fort qu'à présent. Dans mon étroit abri, je ne crains guère que la pesante critique des grands journaux et le sifflement des feuilles satiriques. J'appréhende que les gens peu sérieux, les imbéciles, les envieux et, en général, les nihilistes ne se fassent une risée de moi. Mais je prendrai mes mesures. J'attends avec impatience le jugement que l'opinion publique et surtout la Presse porteront sur moi dès demain. Tiens-toi bien au courant de cela.

— Bon ! je t'apporterai demain un tas de journaux.

— Il serait prématuré d'attendre quelque chose des journaux pour demain, car les nouvelles ne paraissent guère qu'après quatre jours. Cependant, à partir d'aujourd'hui, viens chaque soir par l'entrée de service. J'ai décidé de te prendre comme secrétaire. Tu me liras les gazettes et les magazines, puis je te dicterai mes pensées et je t'indiquerai les commissions à faire. N'oublie pas de m'apporter chaque jour tous les télégrammes de l'Europe, Mais en voilà assez. Tu dois avoir sommeil. Rentre chez toi et ne pense pas à ce que je t'ai dit au sujet de la critique. Je ne la crains pas, car elle se trouve elle-même dans une situation assez critique. Il suffira de rester sage et vertueux pour être comme sur un piédestal. Si je ne suis pas Socrate, je serai Diogène, à moins que je ne sois les deux en même temps, telle est ma mission future parmi l'humanité.

Ainsi parlait Ivan Matveïtch, faisant preuve d'un esprit aussi léger qu'obstiné — il est vrai qu'il était sous l'empire de la fièvre — et pareil à ces femmes de caractère faible qui ne peuvent garder un secret. Toutes ses observations sur le crocodile me paraissaient fort sujettes à caution. Voyons, était-il possible que ce crocodile fût vide ? Je parie bien que tout cela n'était que rodomontades de vaniteux et qu'il cherchait surtout à m'humilier.

Je sais qu'il était malade et qu'on doit céder aux malades, mais j'avouerai

franchement que je n'ai pu souffrir Ivan Matveïtch. Pour toute ma vie et dès l'enfance, il me garda sous sa tutelle. Mille fois j'avais eu velléité d'en finir, mais toujours quelque chose me ramenait à lui comme si j'eusse espéré le convaincre de je ne sais quoi et me venger enfin. Singulière amitié dont je peux dire que les neuf dixièmes n'étaient que de la haine. Cette fois, pourtant, nous nous séparâmes sur une bonne impression.

— Votre ami est un homme des plus intelligents, me dit l'Allemand à demi-voix en me reconduisant, car il avait écouté notre conversation de bout en bout.

— À propos, fis-je, de peur de l'oublier, combien voudriez-vous de votre crocodile, si l'on vous proposait de vous l'acheter ?

Ivan Matveïtch, ayant entendu la question, attendit la réponse avec beaucoup d'intérêt. Il me sembla évident qu'il lui eût été fort désagréable de voir l'Allemand demander une somme insuffisante. Au moins toussa-t-il d'une façon assez singulière.

Tout d'abord, l'Allemand ne voulut rien entendre et alla même jusqu'à se fâcher.

— Que personne n'ose jamais me demander de vendre mon crocodile ! s'écria-t-il furieusement et plus rouge qu'une écrevisse. Je ne veux pas me défaire de mon crocodile ! Je n'accepterais pas un million de thalers pour ce crocodile. Il m'a rapporté aujourd'hui cent trente thalers d'entrées. Il m'en vaudra dix mille et jusqu'à cent mille !

Ivan Matveïtch en riait de plaisir. Je pris mon courage à deux mains. Avec le calme et la raison de l'homme qui remplit son devoir d'ami, je représentai à ce fol Allemand toute la fausseté de ses calculs. Pour peu qu'il ramassât cent mille thalers par jour, il ne lui faudrait pas quatre jours pour que Pétersbourg entier eut défilé dans son établissement. Après cela, ce serait fini ; on ne sait ni qui vit, ni qui meurt ; le crocodile pouvait éclater, Ivan Matveïtch tomber malade et trépasser, etc., etc. Il réfléchit, puis il me répondit :

— Je demanderai des gouttes au pharmacien et votre ami ne mourra pas.

— Les gouttes, fis-je, c'est très bien. Mais songez qu'un procès peut s'engager. Et que l'épouse d'Ivan Matveïtch s'avise de réclamer son époux

légitime ? Vous désirez vous enrichir, mais êtes-vous disposé à faire une pension à Elena Ivanovna ?

— Telle n'est pas mon intention ! me répondit-il d'une voix grave et résolue.

— Non, nous n'avons point cette intention ! ajouta la mère avec colère.

— Voyons, est-ce que vous ne feriez pas mieux d'accepter dès maintenant une somme raisonnable et qui constituerait une certitude, au lieu d'escompter un bénéfice aléatoire. Je tiens d'ailleurs à vous faire remarquer que je ne vous fais cette question que par pure curiosité.

L'Allemand jugea utile de consulter sa mère et l'emmena dans un coin de la loge où se trouvait une armoire renfermant le plus grand et le plus laid des singes de la collection.

— Tu vas voir ! me dit Ivan Matveïtch.

En ce qui me concerne, j'éprouvais une violente envie de rosser tous ces gens-là, l'Allemand, sa mère et, encore plus que les autres, cet Ivan Matveïtch, dont l'ambition illimitée m'agaçait au possible. Mais, que dire de la réponse de l'astucieux Allemand ?

Sur l'avis de sa mère, il exigea, pour prix de son crocodile une somme de 50 mille roubles en obligations à lots du dernier emprunt intérieur, une maison en pierres dans la rue Gorovkhovaïa, avec une pharmacie tout installée dans cette maison, plus le grade de colonel.

— Tu vois ! s'écria triomphalement Ivan Matveïtch, je te le disais bien. À part sa dernière exigence — cette nomination de colonel qui est tout à fait folle, il a parfaitement raison, car il sait apprécier l'actuelle valeur de sa bête. Le point de vue économique avant tout !

— Voyons ! criai-je furieusement à cet Allemand, comment osez-vous réclamer ce grade de colonel ? Quel exploit avez-vous accompli ? Quels services avez-vous rendus ? De quelle gloire militaire vous êtes-vous donc couvert ? Est-ce que vous êtes fou ?

— Fou ! répliqua l'Allemand offensé, c'est-à-dire que je suis un homme fort sensé et que vous n'êtes que des sots. Si l'on ne mérite pas d'être nommé colonel alors qu'on peut exhiber un crocodile qui contient un conseiller de la cour tout vivant !... Faites-moi donc voir le Russe qui pourrait vous montrer

un crocodile contenant un conseiller de la cour tout vivant. Je suis un homme fort remarquable et je ne vois pas pourquoi on ne me nommerait pas colonel.

— Adieu donc, Ivan Matveïtch ! m'écriai-je, tremblant de fureur, et je m'en fus presque en courant. Une minute de plus et je n'eusse plus répondu de moi. L'extravagante ambition de ces deux imbéciles était intolérable. La fraîcheur de l'air calma quelque peu mon indignation. Enfin, ayant craché une quinzaine de fois de gauche et de droite je hélai un fiacre, me fis conduire chez moi, me déshabillai et me jetai dans mon lit.

Ce qui m'exaspérait par dessus tout, c'était d'être devenu le secrétaire d'Ivan Matveïtch. Alors, désormais, pour remplir mes devoirs d'ami véritable, il allait me falloir m'abrutir tous les soirs !

J'avais envie de battre quelqu'un et, d'ailleurs, une fois ma bougie éteinte, je m'appliquai quelques coups de poing sur la tête et sur diverses parties du corps. Cela me soulagea quelque peu et je finis par m'endormir fort profondément, car j'étais brisé. Je passai ma nuit à rêver de singes, mais, vers le matin, je rêvai d'Elena Ivanovna.

IV

Je n'eus pas de mal à établir que, si j'avais rêvé de singes, cela tenait à ce que j'en avais vu dans l'armoire, mais pour ce qui est d'Elena Ivanovna, c'était une autre affaire. Disons-le tout de suite, j'aimais cette dame, mais je m'empresse d'ajouter que je l'aimais comme un père ; ni plus ni moins. Ce qui m'amène à cette conclusion, c'est qu'il m'arriva maintes fois d'éprouver l'envie de l'embrasser sur son front lisse ou sur ses joues roses. Et même, bien que je ne l'aie jamais fait, je dois confesser que je n'aurais pas refusé de l'embrasser sur les lèvres. Et non seulement sur les lèvres, mais encore sur ses quenottes qui apparaissaient comme une rangée de jolies petites perles, aussitôt qu'elle riait... et elle riait fort souvent.

Dans ses moments d'expansion, Ivan Matveïtch l'appelait « son gentil non-sens », surnom extrêmement juste et caractéristique. C'était tout au plus une femme-bonbon. Aussi ne pouvais-je comprendre sur quoi Ivan Matveïtch pouvait bien s'appuyer pour vouloir en faire une Eugénie Tour russe.

Quoi qu'il en fût, mes rêves, singes à part, m'avaient procuré les impressions les plus agréables, et le matin, devant ma tasse de thé, comme je repassais mes souvenirs de la veille, je résolus de monter chez Elena Ivanovna en me rendant à mon bureau. C'était, d'ailleurs mon devoir d'ami de la maison.

Dans une pièce minuscule attenante à la chambre à coucher, et qu'ils appelaient leur petit salon encore que leur grand salon fût aussi fort exigu, Elena Ivanovna était assise sur un joli petit canapé, devant une petite table à thé. Elle était vêtue d'une matinée vaporeuse et buvait son café dans une petite tasse. Elle était radieusement belle, mais semblait préoccupée.

— Ah ! c'est vous, polisson ! fit-elle avec un sourire distrait ; asseyez-vous, écervelé, et prenez un peu de café. Eh bien, qu'avez-vous fait hier ? Êtes-vous allé au bal masqué ?

— Y êtes-vous donc allée ? Vous pensez que je puis courir les fêtes... J'étais allé voir notre prisonnier...

Je poussai un soupir et pris une mine accablée en même temps qu'une

gorgée de café.

— Qui ? fit-elle, quel prisonnier ? Ah ! oui, le pauvre garçon ? Est-ce qu'il s'ennuie beaucoup ?... Écoutez... je voulais vous demander... Il me semble que je pourrais obtenir le divorce, maintenant ! N'est-ce pas ?

— Le divorce ! m'écriai-je avec une telle indignation que je faillis en renverser mon café, car je me disais avec rage : « C'est le moricaud ! »

Il existait un certain moricaud, avec une petite moustache, qui était dans la construction. Il fréquentait chez eux et savait faire rire Elena Ivanovna. Je le haïssais, et je pensai qu'il avait eu, la veille, tout le temps de la voir au bal masqué et de lui dire un tas de bêtises.

— Voyons, débita la jolie femme avec précipitation, comme si elle eut répété une leçon, il va rester pour toujours dans ce crocodile ; il n'en reviendra jamais et alors, moi, je devrai l'attendre ? Il me semble qu'un mari doit habiter chez lui et non pas dans un crocodile.

— Mais c'est un accident tout à fait indépendant de sa volonté ! commençai-je avec une émotion bien compréhensible...

— Ah ! non, je ne veux pas de vos histoires, je n'en veux pas ! cria-t-elle, fâchée. Vous me contredisez toujours, vilain ! On ne pourrait jamais rien faire avec vous. Je ne veux pas de vos conseils. Des étrangers me disent que je puis obtenir le divorce de par ce simple fait qu'Ivan Matveïtch ne va plus avoir d'appointements.

— Elena Ivanovna ! est-ce bien vous que j'entends parler ainsi ? m'écriai-je d'un ton pathétique. Quel est le méchant homme qui vous a mis de pareilles idées en tête ? Mais il est impossible d'obtenir le divorce pour une cause aussi peu sérieuse que l'absence d'appointements. Et ce pauvre Ivan Matveïtch, qui brûle encore d'amour pour vous, au fond de son crocodile ! Il en fond comme un morceau de sucre. Hier soir pendant que vous vous amusiez au bal masqué, ne disait-il pas qu'en cas d'extrémité, il finirait par se décider à vous prendre, comme son épouse légitime, près de lui, au fond du crocodile, d'autant plus qu'il y a de la place pour deux personnes et même pour trois...

Et je lui rapportai aussitôt toute cette intéressante partie de l'entretien que j'avais eu la veille avec son mari.

— Comment ! fit-elle stupéfaite, comment ! vous voulez aussi que j'aille rejoindre Ivan Matveïtch dans ce crocodile ? Quelle idée ! Comment voulez-vous que j'entre là-dedans avec mon chapeau et ma crinoline ? Dieu ! mais c'est absurde ! Quelle figure ferais-je en y entrant, si quelqu'un me voyait ? C'est ridicule. Et comment me nourrirais-je... Et... comment ferais-je si je... En voilà une invention ! Et quelles distractions y trouver ? Et vous me dites que ça sent le caoutchouc ! Et il me faudra rester couchée près de lui quand nous serons en bisbille ! Fi ! quelle horreur !

— Je comprends, je comprends toutes vos excellentes raisons, chère Elena Ivanovna, interrompis-je avec une ardeur bien naturelle chez un homme qui savait combattre pour la vérité, mais vous ne tenez pas compte d'une chose, c'est qu'il ne peut vivre sans vous, puisqu'il vous réclame. C'est la preuve de son amour, de son amour passionné et fidèle... Vous n'avez pas su apprécier la valeur de son amour, chère Elena Ivanovna !

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Je ne veux rien entendre ! criait-elle en gesticulant de sa petite main si jolie, aux ongles roses et brillants. Vous me ferez pleurer, vilain. Allez-y vous-même, dans ce crocodile, si cela vous paraît si agréable. Vous êtes son ami. Eh bien, allez-vous coucher près de lui pour l'amour de l'amitié et y passez votre vie à discuter sur des sujets fastidieux...

— Vous avez grand tort de traiter cette éventualité sur un ton de raillerie, fis-je, interrompant avec gravité cette femme par trop légère, Ivan Matveïtch m'a déjà invité à venir le rejoindre. Il n'est pas douteux que votre devoir vous y convie, tandis que je ne m'y rendrais que par générosité. Hier, comme il m'expliquait l'extraordinaire élasticité des parois de ce crocodile, Ivan Matveïtch insinua très clairement qu'il y aurait là place, non seulement pour vous deux, mais encore pour moi, en ma qualité d'ami de la maison et que nous arriverions fort bien à nous y installer tous les trois, en cas que je le voulusse, et, dans ce but...

— Comment, tous les trois ? s'exclama Elena Ivanovna en me regardant non sans étonnement. Alors, nous y serions tous les trois ensemble ? Ha ! ha ! ha ! que vous êtes donc bêtes tous les deux ! Ha ! ha ! ah ! Je vous y pincerais tout le temps, vilain que vous êtes ! Ha ! ha ! ha ! ah ! ah ! ah !

Et, se rejetant sur le dossier du canapé, elle se mit à rire aux larmes. Le rire, les larmes, tout cela était si délicieux et séduisant que je n'y tins plus et me mis à lui embrasser la main, ce à quoi elle ne s'opposa pas, tout en me tirant les oreilles en signe de réconciliation.

Là-dessus, nous devînmes fort gais et je lui contai en détail tous les plans d'Ivan Matveïtch. L'idée des soirées-réceptions dans ses salons lui plut extrêmement.

— Seulement, remarqua-t-elle, il va me falloir plusieurs robes nouvelles et il est urgent qu'Ivan Matveïtch m'envoie au plus vite une bonne somme d'argent.

Puis elle ajouta pensive ;

— Mais, comment fera-t-on pour me l'amener dans son bac ? C'est très ridicule. Je ne veux pas qu'on trimballe mon mari dans cette baignoire. J'en aurais honte devant mes hôtes... Je ne veux pas ! non, je ne veux pas...

— À propos, pendant que j'y pense, est-ce que Timotheï Semionitch est venu vous voir hier soir ?

— Oui, il est venu ; il s'est efforcé de me consoler et imaginez-vous que nous avons passé toute la soirée à jouer aux cartes.. Quand il perdait, il me donnait des bonbons et quand c'était moi, il me baisait les mains. Quel polisson ! et figurez-vous qu'il a failli venir avec moi au bal masqué ! C'est comme je vous le dis !

— L'enthousiasme ! répondis-je. Et qui donc ne serait enthousiaste de vous, charmeuse !

— Bon ! vous voilà reparti avec vos compliments ! Attendez que je vous pince pour votre départ. Je sais fort bien pincer, maintenant, qu'en dites-vous ?... Ah ! est-ce qu'Ivan Matveïtch vous a souvent parlé de moi ?

— N-n-non, pas trop... Je vous avoue qu'il est surtout préoccupé maintenant des destinées de l'humanité en général et qu'il veut...

— Bien, bien ; ne continuez pas. Ce doit être fort ennuyeux. J'irai le voir un de ces jours... demain, sans faute, mais pas aujourd'hui. J'ai mal à la tête et il y aura beaucoup de monde... On chuchotera : c'est sa femme ! J'en serai honteuse... Adieu. Le soir, vous allez là-bas.

— Près de lui, près de lui ! Il m'a dit de venir et de lui apporter les

journaux.

— Fort bien. Allez-y donc et faites-lui la lecture. Inutile de revenir ici aujourd'hui car je ne me sens pas bien... Peut-être irai-je rendre quelques visites... Adieu, polisson !

« Bon ! me dis-je, inutile de demander si le moricaud vient ce soir ! »

Au bureau, comme de juste, je ne fis rien voir des soucis qui me rongeaient. Mais je ne fus pas long à m'apercevoir que plusieurs de nos journaux les plus progressistes circulaient de mains en mains et que mes collègues les lisaient avec une grande attention. Le premier qui parvint jusqu'à moi était La Feuille, gazette sans orientation politique bien nette, mais de tendances humanitaires, ce qui ne la faisait considérer chez nous qu'avec un certain mépris, bien qu'on la lût. Voici ce que j'y trouvai et qui ne laissa pas que de me surprendre :

« D'étranges bruits couraient hier dans notre grande capitale, si bien parée de ses magnifiques monuments. Un certain N..., gastronome fort connu dans le grand monde, sans doute las de la cuisine de Borel comme celle du cercle ...ski, pénétra dans le Passage et se dirigea vers l'endroit où l'on exhibe un énorme crocodile et demanda qu'on lui préparât le monstre pour son dîner. S'étant entendu avec le propriétaire, il ne tarda pas à se mettre à table et commença de le dévorer — non pas le propriétaire, Allemand modeste et ordonné, mais le crocodile, qu'il attaqua tout vivant, y coupant au moyen de son canif d'énormes bouchées juteuses qu'il avalait gloutonnement.

» Petit à petit, le crocodile tout entier disparut dans ce gouffre sans fond, en suite de quoi, notre gastronome fit mine de vouloir s'en prendre à l'ichneumon, le compagnon habituel du crocodile et qu'il supposait sans doute ne le lui point céder en succulence.

» Nous n'éprouvons aucune espèce de prévention contre ce nouvel aliment depuis longtemps connu des gastronomes étrangers. Nous avions même prédit cette vogue. Les lords et les voyageurs anglais capturent en Égypte quantité de crocodiles dont ils dégustent le dos sous forme de beafsteacks, assaisonnés de moutarde et d'oignons et accompagnés de pommes de terre.

» Les Français venus avec de Lesseps portent leur préférence sur les

pattes qu'ils font cuire sous la cendre pour faire enrager les Anglais, lesquels ne leur ménagent pas les railleries. Il est assez probable que, chez nous, on saura apprécier aussi bien le dos que les pattes et nous nous réjouissons de voir cette nouvelle branche de l'industrie alimentaire venir enrichir notre puissante et si diverse patrie.

» Après cette ingestion pétersbourgeoise d'un premier crocodile, on peut prédire qu'il ne se passera pas une année avant qu'on n'en importe chez nous des centaines. Pourquoi n'arriverait-on pas à acclimater le crocodile en Russie ? Si l'eau de la Néva est par trop froide pour ces intéressants produits de l'étranger, il est des pièces d'eau de par la capitale et, hors de la ville, il ne manque pas de rivières et de lacs.

» Par exemple, ne pourrait-on pratiquer l'élevage du crocodile à Pargolovo ou à Pavlovsk, à Moscou dans les étangs Presnienski et dans la Samotiok ? En même temps qu'ils fourniraient une agréable et saine nourriture au palais raffiné de nos gastronomes, ils seraient une grande distraction pour les dames en promenade dans ces lieux et serviraient encore à procurer aux enfants des leçons d'histoire naturelle.

» De leurs peaux, on confectionnerait des étuis, des malles, des porte-cigarettes et des portefeuilles et c'est plus d'un million, en ces billets de banque crasseux si affectionnés des marchands, qui pourrait tenir dans la peau d'un crocodile. Nous nous proposons, d'ailleurs, de revenir sous peu sur cette intéressante question et autant de fois qu'il le faudra. »

Encore que j'eusse pressenti quelque chose de ce genre, l'inexactitude de cette information me fut fort désagréable. Ne sachant trop à qui confier mes impressions, je tournai mon regard vers Prokhor Savitch assis en face de moi. C'est à ce moment que je m'aperçus qu'il devait m'observer depuis longtemps et tenait en main un numéro du Cheveu comme s'il eut été prêt à me le passer.

Sans rien dire, il prit La Feuille, que je lui tendais et me présenta Le Cheveu en marquant de son ongle l'article sur lequel il désirait attirer mon attention. Ce Prokhor Savitch était un homme assez bizarre. Vieux garçon, il n'entretenait de rapports avec aucun de nous et ne causait pour ainsi dire avec personne de la chancellerie. Il avait toujours et à propos de tout son opinion

particulière, mais ne pouvait souffrir de la confier à qui que ce lût. Il vivait seul et presque personne de nous n'avait pénétré chez lui.

Voici ce que je lus dans Le Cheveu à l'endroit marqué d'un trait d'ongle :

« Tout le monde sait que nous sommes progressistes et humanitaires et que sur ce terrain, nous prétendons nous égaler à l'Europe. Mais, quels que soient les efforts de notre peuple et ceux de notre journal, il faut reconnaître que nous sommes loin d'être mûrs, si l'on en juge par un fait révoltant qui eut hier le Passage pour théâtre et que nous avions toujours prédit.

» Un étranger, propriétaire d'un crocodile, arriva en notre pays et exhibe sa bête dans le Passage. Nous nous empressons aussitôt de saluer cette nouvelle branche d'une utile industrie, branche encore manquante sur le tronc de notre puissante et si diverse patrie.

» Or, voilà que, tout à coup, hier, à quatre heures et demie, on voit arriver chez cet étranger un homme fort gros et en complet état d'ivresse, qui paie le prix d'entrée et, sans prévenir personne, va tout droit s'engouffrer dans la gueule du crocodile, lequel ne peut faire autrement que de l'avaler, ne serait-ce que par l'instinct de la conservation et pour éviter l'asphyxie. À peine tombé dans l'intérieur du crocodile, l'inconnu s'endort profondément.

» Les cris du manager furent aussi vains que les pleurs de sa famille épouvantée ; on eut beau menacer de recourir à la force publique, rien ne produisit la moindre impression sur l'ivrogne dont on n'entendait monter du fond du crocodile que le rire indécent et les protestations que le crocodile serait puni de verges (sic) cependant que le pauvre mammifère, contraint d'avaler un pareil morceau, se répandait en vaines larmes. L'intrus ne voulait pas ressortir.

» Nous ne savons comment expliquer des faits aussi barbares, qui montrent à quel point nous sommes loin de la maturité et nous ravalent aux yeux des étrangers. Cette tendance à la frénésie qui est le fond du caractère russe a trouvé là sa digne application.

» On en est à se demander quelle pouvait bien être l'intention de cet importun. Cherchait-il un local chaud et confortable ? Mais la capitale n'est-elle pas remplie de belles maisons où les logements sont confortables et à bon marché, avec eau et gaz dans les escaliers et que gardent des suisses ? Et puis

nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la cruauté d'un pareil traitement à l'égard d'un animal domestique.

» On comprend s'il est difficile à ce crocodile de digérer une telle masse. Cette bête infortunée est là, affalée, gonflée, attendant la mort dans d'intolérables souffrances. Depuis longtemps déjà, en Europe, on traîne devant les tribunaux ceux qui traitent sans humanité les animaux domestiques. Chez nous, en dépit de l'éclairage à l'européenne, des trottoirs à l'européenne, des maisons construites à l'européenne, il se passera encore un long temps avant que nous fassions justice de ces agissements criminels.

« Les maisons sont neuves, mais les préjugés restent vieux.

» Et mêmes les maisons sont-elles neuves ? On ne pourrait toujours le dire de leurs escaliers. Combien de fois avons-nous signalé dans ces colonnes l'état de pourriture lamentable où se trouvent depuis des mois les marches de l'escalier de bois de la maison du marchand Loukianov, sur la Pétersbourskaïa, véritable effondrement qui présentait un danger sérieux pour la domestique, Afimia Skapidirovna, contrainte par les nécessités de sa charge d'y passer constamment pour monter de l'eau ou du bois de chauffage. Ce que nous prédisions arriva hier à huit heures et demie du soir : Afimia Skapidirova, qui portait une soupière, tomba et se cassa la jambe.

» Nous nous demandons cependant encore si cet accident va décider Loukianov à faire réparer son escalier, car le Russe a la tête dure. En attendant, la victime de l'insouciance russe a été transportée à l'hôpital.

» De même, nous ne cesserons de répéter que les portiers, en enlevant la neige des trottoirs de Vyborgskaïa, devraient prendre quelques précautions pour éviter de crotter les chaussures des passants. Que ne mettent-ils la neige en petits tas, comme il se fait en Europe ? etc., etc. »

— Eh bien, qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je en regardant Prokhor Savitch avec une certaine surprise.

— Quoi ?

— Mais voyons, au lieu de plaindre Ivan Matveïtch, on s'apitoie sur ce crocodile !

— Qu'importe que la pitié aille à un mammifère ou à l'autre ? N'est-ce pas à l'européenne ? On y plaint aussi les crocodiles, en Europe ! Hi ! hi ! hi !

Cela dit, cet étrange Prokhor Savitch s'absorba dans ses paperasses et ne prononça plus un mot.

Je mis dans ma poche Le Cheveu et je réunis une provision de journaux pour mon pauvre Ivan Matveïtch. Puis, bien que l'heure de la sortie fût encore lointaine, je quittai la chancellerie et me rendis au Passage afin de me rendre compte, fût-ce de loin, de ce qu'il s'y passait et de recueillir les diverses opinions.

Prévoyant qu'on s'y écrasait, je relevai le col de mon pardessus, car j'éprouvais un peu de honte, je ne sais trop pourquoi, tant nous sommes encore peu habitués à la publicité.

Mais je sens que je n'ai pas le droit de relater mes propres et prosaïques sensations en face d'un événement aussi remarquable et singulier.

Le Bouffon (Polzounkov)

Le Bouffon (Polzounkov), écrit en 1847, a paru au début de l'année 1848 dans «L'Almanach illustré» édité par I. Panaïev et N. Nekrassov.

Je regardais l'homme. Son aspect avait quelque chose de tellement singulier que, rien qu'en le voyant, on se sentait pris d'une irrésistible envie de rire – ce qui m'arriva d'ailleurs. Autre remarque aussi: les yeux minuscules de ce petit monsieur viraient sans cesse dans tous les sens, et lui-même subissait à un tel point l'influence magnétique des regards étrangers, qu'il semblait deviner instinctivement l'attention qui pesait sur lui. Il se retournait aussitôt, examinant le gêneur avec inquiétude. Sa mobilité perpétuelle le faisait positivement ressembler à une girouette.

Chose étrange, il semblait craindre les railleurs bien qu'il dût aux moqueries dont il était l'objet, ses plus sûrs moyens d'existence, car il était le bouffon de tout le monde: son occupation principale, c'était de recevoir des chiquenaudes morales et même physiques, selon la société dans laquelle il se trouvait.

Les bouffons volontaires n'excitent même plus la pitié. Je remarquai cependant que cet homme ridicule n'était pas un pitre professionnel et qu'il restait en lui quelque chose d'élevé. Son air de gêne, la crainte perpétuelle et maladive qui le dominait, pouvaient militer en sa faveur.

Il me semblait que son désir de se montrer serviable vînt d'une bonne nature et le menât plus que des calculs matériels. Il permettait avec un certain plaisir qu'on se moquât de lui, qu'on lui rît au nez, mais, en même temps, je l'aurais juré, son cœur saignait à la pensée que ses auditeurs riaient ainsi, méchamment, non de ce qu'il racontait, mais de sa personnalité même, de son cœur, de sa tête, de son extérieur, de sa chair et de son sang.

Je suis persuadé qu'à ces moments-là il sentait tout le grotesque de sa situation, mais toute protestation mourait dans sa gorge, bien que, chaque fois, on la sentît naître noblement en lui. Encore une fois, je suis convaincu que le contraste venait d'un reste de dignité, d'une sensibilité profonde et discrète et non de la triste perspective d'être chassé à coups de pied et de ne pouvoir emprunter quelque argent à ses auditeurs: le personnage, en effet, empruntait constamment; il sollicitait sans honte le salaire de ses grimaces et de son abaissement. Il se sentait le droit d'agir ainsi, ses facéties ne tendant qu'à cette unique fin.

Mais, mon Dieu! Quel emprunt c'était! Et quel air se croyait-il obligé de prendre! Je n'aurais jamais pu supposer, avant de l'avoir vu, qu'un aussi petit espace que l'était cette figure ridée, anguleuse et ravinée, pût être le théâtre de tant de grimaces différentes, et, à la fois, de sensations aussi étranges, d'impressions aussi désespérées, car, que n'y voyait-on pas? La honte, une fausse arrogance, la colère avec ses rougeurs subites, la timidité, la sollicitation du pardon d'avoir dérangé, la conviction de sa propre valeur en même temps que celle de sa nullité, tout cela passait sur ce visage le temps d'un éclair.

Depuis six ans qu'il cherchait à se faire une place dans le monde sous l'égide du Seigneur, il n'avait pu arriver à se composer une figure digne des moments intéressants où se négociait l'emprunt. Bien entendu il n'aurait jamais pu descendre trop bas et se perdre: son cœur était bien trop chaud et trop mouvant pour cela! Je dirai mieux: c'était, selon moi, un homme des plus honnêtes et des plus nobles de la création. Seule, une petite faiblesse le rabaissait: il était toujours prêt, au premier signe, à faire une petite lâcheté, de bon cœur et sans calcul, uniquement pour faire plaisir à son prochain. Bref, c'était ce qu'on appelle vulgairement une chiffe.

Ce qu'il y avait de plus drôle en lui, c'est qu'il était habillé comme tout le monde, ni mieux, ni pis que les autres, toujours propre, non sans quelque recherche, et manifestant au surplus une tendance à présenter une allure solide et pleine de gravité.

Cette apparence extérieure, et en même temps cette crainte intérieure qui semblait toujours le torturer, de même que ce besoin de s'humilier sans cesse, constituaient un contraste qui amenait à la fois le rire et la compassion. S'il était persuadé en son cœur – ce qui lui arrivait souvent malgré ses expériences – que tous ses interlocuteurs étaient des hommes bienveillants, capables de ne rire que d'eux-mêmes ou d'un épisode comique en soi et non de sa pitoyable personne, alors il aurait eu plaisir à enlever son habit; il l'aurait endossé à l'envers et serait allé ainsi se promener dans les rues rien que pour amuser ses protecteurs et leur être agréable.

Encore un trait de son caractère: le drôle avait de l'amour-propre et parfois, si aucun danger ne le menaçait, il manifestait quelque grandeur

d'âme. Il fallait voir comme il savait arranger même un de ses protecteurs quand celui-ci dépassait les bornes permises. Le cas se présentait rarement, mais alors il ne ménageait rien et faisait preuve vraiment de quelque héroïsme.

Bref, c'était un martyr, dans le sens exact du mot, mais un martyr inutile et, pour cela même, tout à fait ridicule.

Une discussion générale ayant surgi, je vis soudain mon drôle monter précipitamment sur la table, criant pour rétablir le silence et demandant la parole.

— Écoutez, me dit l'hôte, il raconte parfois des choses très curieuses… Vous intéresse-t-il?

Je fis de la tête un signe affirmatif et je me mêlai à la foule.

La vue de ce monsieur habillé convenablement, et qui hurlait debout sur une table, provoqua l'étonnement de certains et le rire des autres.

— Je connais Théodose Nikolaievitch! Je le connais mieux que personne, criait-il. Permettez-moi de raconter une histoire extraordinaire!…

— Racontez, racontez, Osip Mihaïlovitch!

— Écoutez, alors. Je commence, Messieurs. C'est une histoire bien extraordinaire…

— Tant mieux, tant mieux!

— Une histoire humoristique…

— Très bien! Parfaitement! Au fait!

— C'est un épisode de la vie de votre humble serviteur…

— Pourquoi, alors, dites-vous que c'est une histoire humoristique?

— Et un peu tragique, par-dessus le marché.

— Ah!…

— Bref, c'est à cette histoire que vous devez la chance inestimable de m'entendre aujourd'hui. Oui, c'est bien à cause d'elle que je me trouve aujourd'hui dans votre si intéressante société.

— Sans calembours!

— Cette histoire…

— Enfin, cette histoire – terminez, je vous prie, au plus vite votre prologue – cette histoire coûtera sans doute quelque chose, insinua un

monsieur blond et jeune. Et, mettant la main à sa poche, il en sortit son porte-monnaie, tout en faisant mine de chercher son mouchoir.

— Cette histoire, mes petits Messieurs, empêcha la réussite de mon mariage…

— Mariage!… une épouse!… Polzounkov voulait se marier!…

— J'avoue que je serais bien aise de voir MmePolzounkov.

— Permettez-moi de vous demander quel était le nom de celle qui aurait pu devenir MmePolzounkov, piaffa un jeune homme qui cherchait à se rapprocher du conteur.

— Donc, Messieurs, voici le premier chapitre de mon histoire. C'était il y a six ans de cela, au printemps, le 31 mars, retenez la date, la veille…

— Du premier avril, cria un petit monsieur frisé.

— Vous êtes vraiment perspicace. C'était le soir. Au-dessus de la petite ville de N… les ténèbres s'épaississaient, mais la lune avait des velléités de se montrer… enfin tout était poétique à souhait. C'est alors que, dans le crépuscule qui s'attardait, je sortis de mon petit logement, après avoir dit au revoir à feu ma pauvre grand'mère, ma grand'mère qui restait renfermée. (Excusez-moi d'employer cette expression à la mode que je viens d'entendre chez Nicolas Nikolaievitch. Ma grand'mère était, en effet, entièrement renfermée: elle était aveugle, muette, sourde, bête, tout ce que vous voudrez…) J'avouerai que j'étais tout tremblant, car je me préparais à aborder une grande affaire; mon cœur battait la chamade comme celui d'un petit chat qu'une main osseuse soulève par la peau du cou.

— Excusez, Monsieur Polzounkov. Que désirez-vous?

— Veuillez abréger, s'il vous plaît, et conter simplement.

— À vos ordres, dit Polzounkov, visiblement gêné. J'entrai donc dans la maison de Théodose Nikolaievitch. Celui-ci était pour moi un collègue, plus encore: un chef. On m'annonça et on m'introduisit dans son cabinet que je vois encore. Il faisait sombre et on n'apportait point de bougie. Je regarde, et voilà que Théodose Nikolaievitch entre dans la pièce. Tous deux, nous restons dans les ténèbres. Alors, Messieurs, il advint entre nous une chose étrange. C'est-à-dire… non… il n'y avait là rien d'étrange; c'est simplement comme tout ce qui arrive dans la vie. Je sortis de ma poche un rouleau de

papiers. Il fit de même. Mais ses papiers, à lui, étaient des billets de banque…

— Des billets de banque?

— Oui, et nous échangeâmes nos papiers.

— Je parie qu'il était un peu question de chantage dans cette affaire, dit un monsieur jeune, élégamment vêtu.

— Chantage? Chantage? Ah! Monsieur, si, un jour, vous faites votre service dans une administration de l'État, vous verrez comme il vous sera loisible de chauffer vos mains au foyer de la patrie. Elle est notre mère, nous sommes ses enfants: aussi sommes-nous, tant que nous le pouvons, pendus à son sein nourricier.

Un rire général emplit la pièce.

— Croyez-moi, cependant, Messieurs: je n'ai jamais accepté de pots-de-vin, s'écria le conteur en lançant un regard méfiant sur l'assistance.

Une nouvelle explosion de joie couvrit les paroles de Polzounkov.

— Je vous assure, Messieurs…

Il s'arrêta, regardant ses auditeurs. L'expression de sa figure était bizarre: sans doute l'idée lui venait-elle qu'il était encore le moins malhonnête parmi toute cette honnête compagnie… Néanmoins son visage resta grave jusqu'à ce que les rires se fussent apaisés.

— Ainsi, reprit Polzounkov, je n'ai jamais accepté de pots-de-vin. Mais cette fois-ci, cependant, j'eus la faiblesse de prendre l'argent que me remit un homme habitué à cette manière de régler certaines histoires. J'avais entre les mains quelques petits papiers assez compromettants pour Théodose Nikolaievitch.

— Vous voulez dire qu'il vous les a rachetés?

— Parfaitement.

— Et combien vous a-t-il donné?

— Il m'a donné… N'importe lequel d'entre vous, Messieurs, aurait pour cette somme vendu sa conscience, et avec toutes ses variantes encore… si cette conscience avait pu valoir quelque monnaie, bien entendu… Et cependant, voyez-vous, j'eus à ce moment-là l'impression qu'on me versait de l'eau bouillante sur le crâne. Je vous assure que je ne savais plus exactement ce qui se passait en moi, je n'étais ni mort ni vif, mes jambes

flageolaient, mes lèvres tremblaient; j'avais bien envie de demander pardon, tellement je me sentais en faute, écrasé devant Théodose Nikolaievitch.

— Vous a-t-il pardonné, enfin?

— Mais je n'ai pas demandé le pardon… je dis simplement ce qui se passait en moi à cet instant. J'ai un cœur chaud, savez-vous. Je voyais qu'il me regardait.

— Vous n'avez donc pas la crainte du Seigneur tout-puissant, Osip Mihaïlovitch? Me dit mon chef…

Que fallait-il faire en cette occurrence? J'écartais les bras, par convenance, et, la tête sur l'épaule, j'articulai péniblement:

— Pourquoi voulez-vous que je ne craigne pas le jugement de Dieu, Théodose Nikolaievitch?

Je répète que c'était par convenance, uniquement, et, en moi-même, je sentais l'envie de me cacher sous terre.

— Après avoir été si longtemps l'ami de notre famille, un fils presque! Et qui sait encore ce que le destin nous réservait, Osip Mihaïlovitch! Et voilà que vous me menacez de dénonciation!… À qui se fier après cela?…

Et voilà qu'il recommence à me faire de la morale:

— Non, dites-moi, après cela, ce que je dois penser des hommes, Osip Mihaïlovitch?

Et moi aussi je me disais: «Que faut-il en penser?» Je sentais une étreinte à la gorge, ma voix tremblait et, connaissant ma faiblesse de caractère, je saisis vivement mon chapeau.

— Voyons, où allez-vous, Osip Mihaïlovitch?… Est-il possible que vous me poursuiviez ainsi de votre haine? Que vous ai-je donc fait?…

— Théodose Nikolaievitch, Théodose Nikolaievitch!

J'étais devenu mou comme du sucre fondu et le petit paquet de billets de banque était lourd à ma poche, lourd à ma conscience, et semblait crier: «Brigand que tu es! Ingrat! Maudit!» On eût dit que ce mince rouleau pesait cinq pouds… (Ah! S'il avait en réalité pesé cinq pouds!)

— Je vois, dit Théodose Nikolaievitch, je constate votre repentir… Vous savez, demain c'est…

— La fête de Marie d'Égypte…

— Allons, ne pleure plus! Allons, tu as péché et tu te repens. Allons! Il se peut que je te remette dans le droit chemin… Peut-être même que mes pauvres pénates arriveront à réchauffer votre cœur, je ne dirai pas endurci, votre cœur égaré!…

Me prenant par la main, Messieurs, il me conduisit au sein de sa famille. Je sentais le froid me saisir; je tremblais, en songeant à la figure que j'allais faire devant, car il faut vous dire, Messieurs, qu'il s'agissait d'une affaire assez délicate.

— N'est-ce point là que se trouvait MmePolzounkov? Interrogea soudain un ironiste.

— Ou plutôt Marie Théodosievna. Cependant, il ne lui a pas été donné de porter le nom que vous avez bien voulu prononcer, cet honneur ne lui a pas été dévolu. Car, voyez-vous, Théodose Nikolaievitch avait raison de dire que j'étais considéré dans sa maison à l'égal d'un fils. Il en avait été ainsi six mois auparavant, au moment où Michel Maximovitch Dvigaïlov était encore en vie. Mais la Volonté Suprême avait abrégé son séjour en ce monde sans qu'il eût eu le temps de faire un testament…

— Hou!…

— Parfaitement! Et moi, je suis resté avec un zéro en poche. Car le monsieur défunt était, je le savais (bien qu'on ne m'eût jamais laissé entrer dans sa maison), le défunt, vous dis-je, était un homme très riche et me considérait, non sans quelque raison, comme son fils.

— Ah! Ah!

— Oui, il en avait été ainsi, et cet événement malheureux pour moi fut cause que, dans la maison de Théodose Nikolaievitch, les nez s'allongèrent indéfiniment, et qu'on me tint rigueur à la suite de cette déconvenue.

Je remarquais tout cela, je le constatais, m'efforçant de paraître indifférent, quand soudain, pour mon malheur (ou peut-être pour mon bien, qui sait?), un officier de la remonte arriva dans notre ville. Un officier de la remonte a pour métier de courir sans cesse, un métier de cavalier, quoi, qui ne lui permet pas de séjourner; et cependant, il s'incrusta si bien chez Théodose Nikolaievitch que j'en fus fort marri.

Selon mon habitude, ce fut par des voies indirectes que j'abordai la

question devant mon futur beau-père: «Et ci, et ça? Dis-je, et pourquoi voulez-vous, Théodose Nikolaievitch, me faire ainsi de la peine? Pourtant je suis déjà presque votre gendre.» C'est là, mes chers Messieurs, qu'il me sortit une réponse! C'était vraiment un poème en douze chants, et en vers. On l'aurait écouté la bouche béante d'enchantement! On est là, l'oreille tendue comme un imbécile, cependant qu'il se défile comme une anguille! Un talent, vous dis-je, un don!

Alors, je commençai mes manœuvres auprès de la fille: je lui apportais des romances, des bonbons; je m'efforçais de paraître amusant, je faisais des calembours, je poussais des soupirs, disant que mon cœur se consumait d'amour! Et des larmes, et des déclarations! La bêtise de l'homme est vraiment infinie, vous en savez quelque chose. Je n'avais pas regardé mon acte de naissance et j'oubliais que j'avais trente ans déjà. On se moquait visiblement de moi.

À la fin, la colère me saisissant à la gorge, je pris la résolution de ne pas remettre les pieds dans leur maison. Je pensais, me remémorant des faits, des racontars; je réfléchis, et cette idée d'une dénonciation me vint à l'esprit. Une petite lâcheté, quoi! Je l'avoue. Et cependant, il y en avait des précisions dans mon petit rapport, des preuves capitales même!

Et ce rapport, échangé contre des billets, m'avait rapporté quinze cents roubles or.

— Mais c'était une véritable extorsion de fonds.

— Oui, si vous voulez. Mais comme je vous l'ai dit, c'est à un habitué du procédé que je faisais rendre gorge. Et, franchement, on ne peut, dans ce cas-là, considérer la chose comme un délit. Donc, je continue.

— Vous vous rappelez sans doute que Théodose Nikolaievitch m'avait entraîné au salon et que j'étais plus mort que vif. Toute la famille vint à ma rencontre avec des airs sinon fâchés, tout au moins pleins de tristesse… Tous paraissent abattus, et pourtant la gravité se peint sur leurs figures. Quelque chose de paternel: on dirait le retour de l'enfant prodigue. On me fait asseoir à la table de thé, et moi, Messieurs, j'avais en moi comme le bouillonnement d'un samovar, cependant que mes pieds étaient glacés… Je me sens tout petit, tout malheureux… La noble épouse de mon chef m'adresse la parole,

me tutoyant: «On dirait que tu es maigri, pauvre garçon.» Oui, je ne suis pas bien portant, Marie Fominichna… Ma voix tremblait, et, elle, la canaille, comme si elle avait attendu ce moment, me sortit cette remarque: «On voit que c'est la conscience qui n'est pas en ordre, cher Osip Mihaïlovitch! Les repas pris chez nous te pèsent sans doute sur le cœur! Ce sont mes larmes de sang qui te tombent sur la conscience!» C'est comme je vous le dis! Elle racontait tout cela en versant du thé. Elle était si calme, si douce: on n'eût jamais dit qu'au marché elle savait crier, plus fort que toutes les commères. Voilà comme elle était, notre chère conseillère.

Et puis, pour mon malheur, c'est Marie Théodosievna, la fille, qui apparaît à son tour avec toute son innocence, un peu pâle et les yeux rougis. Et moi, imbécile, qui croyais être cause de ces larmes! Plus tard, j'appris qu'elle avait en effet longuement pleuré, mais pour cette autre raison bien simple: l'officier de la remonte avait pris ses jambes à son cou et ne donnait plus signe de vie! Par la suite, les parents, ayant appris les dessous de l'affaire, avaient voulu étouffer cette histoire, bien que la famille menaçât de s'augmenter.

Aussitôt que je l'aperçus, j'eus le désir de me cacher sous terre et, du regard, je cherchai mon chapeau, mais quelqu'un l'avait déjà caché; j'aurais voulu me sauver tête nue, mais on avait pris la précaution de fermer la porte, et alors commencèrent des rires, des amitiés, des clignements d'yeux, qui finirent par me remettre un peu: ma bien-aimée, s'asseyant au piano, chanta la romance du hussard qui devait partir. «Allons, dit Théodose Nikolaievitch, tout est oublié, viens dans mes bras!» Le cœur léger, je me précipitai vers lui et je pleurai dans son gilet. «O mon bienfaiteur, mon père!» criai-je, et des larmes, des larmes brûlantes, coulaient le long de ma figure. Mon Dieu! Si vous aviez vu cette scène. Lui, pleurait; sa femme aussi, et ma petite Marie, et tout le monde… Il y avait même une petite blonde, venue je ne sais d'où, qui pleurnichait aussi… De tous les coins, des gosses sortirent et se mirent à piailler… Combien de larmes! Que d'attendrissements! Un fils prodigue, je vous dis, ou bien un soldat qui revient, de la guerre.

Puis, ce fut une vraie réception: on apporta des gâteaux, on organisa des jeux de société. «Oh! Que j'ai mal! Disait-elle. – Qu'est-ce qui vous fait mal?

– Le cœur.» Elle rougit, la pauvrette. Le vieux et moi, nous bûmes du punch, et me voilà tout à fait à mon aise…

Quand je retournai chez ma pauvre grand'mère, la tête me tournait. Je réveillai la vieille et, tout joyeux, je lui contai l'histoire de mon bonheur. «T'a-t-il donné de l'argent, le brigand? – Oui, grand'mère, il m'en a donné. Le bonheur est à notre porte!»

J'ai commencé à m'endormir et puis je me suis de nouveau réveillé et j'ai pensé à toute cette joie nouvelle. Demain, me dis-je, c'est le premier avril: quelle belle journée, et amusante! Je songeais, je songeais, et enfin une idée drôle me vint à l'esprit. Je me levai, j'allumai la bougie et, riant tout seul, je m'assis à mon bureau.

— Savez-vous, Messieurs, ce que c'est qu'un homme heureux? Vous allez le voir. Ma joie fut cause que je me précipitai les yeux fermés dans le malheur. J'entrai de plain-pied dans la boue! Quel sale caractère j'ai, pourtant! On me dévalise de presque tout, et moi, de bon cœur, j'offre le reste! Allons, prenez cela aussi! Il me flanque une gifle, et moi je tends l'autre joue; comme à un chien, il me tend un appât, et moi, de tout cœur, je me précipite pour embrasser tout le monde. Vous voyez, c'est comme maintenant: vous vous moquez de moi, vous chuchotez entre vous; je le vois bien; quand je vous aurai ouvert mon cœur, vous me ridiculiserez, et cependant, tout en le sachant, je vous en raconte; pourtant personne ne m'y force, mais je vous prends comme mes frères, mes amis les meilleurs… Hé!…

Le rire qui montait peu à peu avait fini par couvrir la voix du conteur qui semblait maintenant pris d'un véritable accès d'extase. Il s'arrêta, ses regards parcoururent l'assistance, et soudain, comme emporté par un ouragan, fit le geste de laisser tout aller à l'abandon et se mit à rire comme les autres, trouvant sans doute sa situation bien drôle. Puis, il se remit à conter.

— J'eus de la peine à m'endormir cette nuit-là. Devinez ce que j'avais inventé, Messieurs? J'ai honte, maintenant, de l'avouer. Un peu ivre, j'avais écrit tout la nuit, et quelles bêtises!

Le matin, je m'habillai, je frisai mes cheveux et, bien pommadé, vêtu d'un habit neuf, je m'en allai chez Théodose Nikolaievitch, mon papier à la

main. Il me reçut lui-même et m'étreignit contre son gilet paternel. Mais moi, gravement, je reculai d'un pas. La situation m'amusait. Non, dis-je, Théodose Nikolaievitch, lisez d'abord ceci.

— Savez-vous ce qu'il y avait sur ce papier? Je donnais ma démission. Ma signature figurait bel et bien au bas avec tous mes grades et mes titres: voyez ce que j'avais inventé. Je n'aurais jamais rien pu trouver de plus intelligent C'est le premier avril, me disais-je, je vais faire semblant d'être toujours fâché, leur laisser entendre que je ne veux plus de leur fille, que l'argent est très bien dans ma poche et que, mon avenir étant assuré, je donne ma démission. Ne voulant plus servir sous un tel chef, je passe dans un autre service et, de là, je ferai partir une nouvelle dénonciation. (Mon idée avait été de jouer le rôle d'un vil personnage.) Vous comprenez, Messieurs: la veille, j'étais rentré dans leur cœur, et, à cause de cela, je voulais donner libre cours à ce que je regardais comme une plaisanterie familière, je voulais me moquer du cœur paternel de Théodose…

Aussitôt qu'il eut pris connaissance du papier que je lui tendais, sa figure changea. «Qu'est-ce donc, Osip Mihaïlovitch?» demanda-t-il. Et moi, comme un imbécile: «Poisson d'avril! Théodose Nikolaievitch.» J'étais absolument comme un gamin, vous dis-je: c'est comme si, caché derrière le fauteuil de la grand'mère, j'avais voulu l'effrayer en hurlant dans son oreille. Oui!… j'ai honte de raconter tout cela…

— Allons, allons, continuez!

Des voix s'élevaient de tous côtés.

— Cela en fit du bruit, Messieurs. On criait que j'étais un espiègle, un gamin, que je leur avais fait peur. C'était doux, mes amis, et si familier que j'en eus honte, me disant: «Comment peuvent-ils recevoir un pécheur pareil dans un lieu aussi sacré!»

— Oh! Mon cher! S'écria soudain Madame la conseillère, m'en as-tu fait une peur! J'en tremble encore! J'ai couru vite voir Marie pour lui dire: «Regarde donc ce qu'il fait, ton Osip!» J'ai eu des remords de t'avoir reçu si mal hier soir. J'en étais toute navrée.

Je fus sur le point de tomber à genoux devant elle. Les larmes recommencèrent, et des embrassades, et des plaisanteries à n'en plus finir.

Théodose Nikolaievitch, lui aussi, s'était mis de la partie, et voulut nous servir un poisson d'avril de sa façon: «Un oiseau d'or est arrivé avec un bec en diamant, et, dans ce bec, il tenait une lettre.» Il se moquait de moi. Tout le monde se mit à rire, et la joie était générale… Pff!… j'ai même honte de vous raconter cela!…

Maintenant, Messieurs, nous approchons de la fin. Nous avions ainsi vécu une journée, deux… une semaine; j'étais considéré comme un fiancé en titre. On commanda les alliances, on allait fixer le jour du mariage, mais on ne voulait pas publier les bans tout de suite, car on attendait un inspecteur qui devait venir de Pétersbourg. Comme ce fonctionnaire retardait mon bonheur, je l'attendais avec une impatience fébrile. «Ah! Si on pouvait s'en débarrasser au plus vite!» me dis-je.

Profitant de ce désarroi, Théodose Nikolaievitch m'avait mis toutes ses affaires sur les bras: comptes, rapports, vérifications des livres, additions. Le désordre dans la comptabilité était terrible. Partout des erreurs et des trous. Allons, travaillons un peu pour notre beau-père! Celui-ci semblait souffrant et, chaque jour, sa santé paraissait plus précaire. Quand à moi, je devins sec comme une allumette, tant je travaillais sans prendre un moment de repos.

Enfin, tout fut terminé à temps et, le jour fatal, je vis soudain arriver chez moi un messager. «Venez vite, me dit-il, Théodose Nikolaievitch est au plus mal.» Je cours, j'arrive et je vois mon Théodose Nikolaievitch tout entouré de linges, des pansements vinaigrés sur la tête, poussant des «ah!» et des «oh!»

— O mon cher! Qu'allons-nous devenir, me dit-il. Je vais mourir et à qui laisserai-je toute ma famille, tous mes petits enfants?

La femme était là avec les enfants, Marie était en pleurs. Moi aussi, à leur vue, je versai des larmes. Il les fit sortir alors, me dit de fermer la porte, et nous restâmes tous les deux en tête à tête.

— J'ai une prière à te faire, me dit-il.

— Que désirez-vous?

— Voilà, mon cher enfant. Sur mon lit de mort, j'ai un aveu à te faire: il manque de l'argent à la caisse, et déjà j'y ai mis du mien. Je suis très peiné de penser que des gens malveillants te disent du mal de moi… On t'avait trompé, vois-tu, et, depuis ce temps-là, le malheur a blanchi ma tête.

L’inspecteur va arriver et ce pauvre Matvieiev a sept mille roubles en moins. C’est à moi qu’on va demander de rendre des comptes, car que peut-on trouver chez Matvieiev? Il est déjà assez malheureux sans cela, et on ne peut pas en toute justice… J’aime mieux qu’on me rende seul responsable.

— Mon Dieu! Pensais-je, quelle belle âme!

— Je ne veux pas prendre de l’argent de ma fille, car sa dot est sacrée. J’ai bien quelque argent à moi, mais il est placé, et comment faire pour réaliser au plus vite?…

Je ne pus me retenir davantage et me voilà à genoux devant lui.

— O mon bienfaiteur! Criai-je, je vous ai méconnu, je vous ai mésestimé. Des malveillants m’ont inspiré d’écrire cette maudite dénonciation. Pardonnez-moi, et reprenez votre argent!

Il me regardait, les larmes aux yeux.

— C’est cela que j’attendais de toi, mon fils. C’est comme cela que je veux te connaître. Je t’avais pardonné naguère en voyant les larmes de ma fille, maintenant c’est mon cœur tout entier qui t’absout. Tu as cicatrisé les blessures de mon âme et je te bénis pour l’éternité!

Il m’avait béni, Messieurs. Et moi, je m’empressai de courir à la maison pour lui rapporter la somme.

— Prenez, mon père, il n’y manque que cinquante roubles que j’ai employés pour mes besoins.

— Cela ne fait rien, me dit-il. Écris donc une demande antidatée, sollicitant une avancé de cinquante roubles sur tes appointements. Ainsi, je ferai le nécessaire devant les supérieurs, je leur dirai que je t’avais avancé cet argent.

— Qu’en pensez-vous, Messieurs?… Cette demande, je l’ai bien écrite.

— Alors, comment tout cela a-t-il fini? Demanda quelqu’un.

— Cela s’était terminé par la remise de ce malheureux papier. Le lendemain, je reçois un avis avec un cachet officiel, je regarde: c’était ma démission! On m’y disait de préparer mes comptes, de les rendre, et de m’en aller où je voudrais.

— Comment?

— Et moi aussi, je criai comme vous: Comment? Les oreilles me

tintaient, mon cœur tressaillait et aussitôt je courus chez Théodose Nikolaievitch. La conversation s'engagea immédiatement.

— Qu'est-ce que tout cela? Demandai-je.

— Que voulez-vous dire?

— Mais ma démission.

— Quelle démission?

— La voilà!

— Mais oui… en effet… c'est une démission.

— Mais je ne l'ai jamais demandée.

— Comment! Mais vous l'avez pourtant signée du premier avril!

Imbécile! Je lui avais laissé le papier.

— Théodose Nikolaievitch! Est-ce bien vous que mes yeux regardent en ce moment?

— Moi? Parfaitement! Et puis après? Je regrette beaucoup, Monsieur, que le désir vous soit venu d'abandonner si vite le service. Un jeune homme devrait vouloir servir, mais vous, Monsieur, votre cerveau est ouvert à tous les vents. Soyez rassuré en ce qui concerne le certificat. Je vous en ferai un bon: vous avez fait tout ce qu'il faut pour le mériter.

— Mais, c'est là une plaisanterie, Théodose Nikolaievitch, et si je vous ai donné ce papier, c'était par jeu, pour vous faire rire.

— Ah! C'était une plaisanterie? Et depuis quand peut-on plaisanter avec les choses du service? Sachez, Monsieur, que des plaisanteries pareilles vous mèneront un de ces jours en Sibérie. En attendant, au revoir, Monsieur. Je n'ai plus le temps de causer avec vous: l'inspecteur est arrivé, les devoirs du service avant tout; et, si vous aimez à faire des plaisanteries, moi, j'ai des affaires sérieuses. Je vous le répète, vous pouvez compter sur un bon certificat… Ah! Il faut que j'ajoute que je viens d'acheter une maison. Nous allons l'aménager un de ces jours, et je compte bien ne pas vous voir à la pendaison de la crémaillère. Bon voyage, Monsieur!

Je courus chez moi. J'arrivai près de ma grand'mère en criant: «Nous sommes perdus! Grand'mère.» Elle se mit à hurler, sans savoir, et, dans le même temps, nous voyons le serviteur de Théodose Nikolaievitch qui arrive, porteur d'une cage où sautillait un étourneau: c'était moi qui en avais fait

cadeau à ma fiancée. On me renvoyait le tout avec ce billet: Poisson d'avril.

— Qu'y a-t-il eu par la suite?

— Par la suite, que voulez-vous qu'il y ait eu?… Je rencontrai un jour Théodose Nikolaievitch, et j'étais tout disposé à lui lancer ses vérités à la figure et à lui reprocher sa lâcheté.

— Et alors?

— Je n'ai pas pu y arriver!

Une fâcheuse histoire

Ceci se passait au temps où, emportés par leur foi en la renaissance de notre chère patrie, les meilleurs de ses enfants s'élançaient, enthousiastes, vers de nouveaux espoirs et de nouvelles destinées.

Par une nuit d'hiver, claire et calme, trois hommes respectables étaient réunis dans une chambre meublée avec confort, voire même avec un certain luxe, d'une des belles maisons du quartier de Pétersbourskaïa Storona. Enfoncés dans des fauteuils profonds et moelleux, ces personnages qui, tous les trois, avaient le rang de général[342], discutaient posément sur un thème très curieux, tout en avalant de temps en temps une copieuse rasade de Champagne.

L'hôte, le conseiller intime Stéphane Nikiforovitch Nikiforoff, célibataire de soixante-cinq ans, pendait la crémaillère dans une maison nouvellement achetée. Et il se trouvait, en outre, que son anniversaire, qu'il n'avait jusqu'alors jamais célébré, tombait précisément ce jour-là. À vrai dire, la fête n'était pas bien extraordinaire, puisqu'il n'y avait que deux invités, deux anciens collègues et ex-subordonnés de M. Nikiforoff: le conseiller d'État effectif Semen Ivanovitch Chipoulenko et Ivan Iliitch Pralinski, également conseiller d'État effectif. Venus à neuf heures pour prendre le thé, ils s'étaient attardés à boire et songeaient qu'ils devraient regagner leurs domiciles vers minuit moins vingt, car il faut dire que l'hôte était un homme méticuleux, qui ne dérogeait pas à ses habitudes.

Ayant commencé sa carrière en qualité de petit fonctionnaire, Stéphane Nikiforovitch avait traîné son boulet durant quarante-cinq ans, sachant d'avance à quoi aboutirait cette vie médiocre et régulière. Il n'aimait pas, comme on dit, ravir les étoiles au ciel, bien qu'il en portât deux sous le revers de son uniforme[343]. Il lui répugnait particulièrement de manifester son opinion personnelle. Il pouvait se dire honnête, en ce sens qu'il n'avait jamais eu l'occasion de commettre un acte indélicat. Il était resté célibataire par égoïsme. Bien qu'il ne fût point sot, il n'aimait pas à faire montre de son esprit, et détestait, par-dessus tout, l'enthousiasme, qu'il considérait comme une malpropreté morale.

Vers la fin d'une longue existence sans éclat, Stéphane Nikiforovitch se

plongea dans un confort douillet dont il jouissait solitairement. Bien que parfois il fréquentât le monde, il avait toujours détesté recevoir: de sorte que, ces derniers temps, il se contentait de la société de la pendulette placée sur sa cheminée, et, tous les soirs, à moitié endormi dans son fauteuil, il en écoutait paisiblement le tic-tac. Cette occupation était interrompue de temps en temps par un jeu de patience auquel le général se livrait sur sa table. D'un extérieur méticuleusement soigné, rasé de près, le dignitaire semblait plus jeune que son âge, et, bien conservé, il promettait de vivre encore longtemps en parfait gentleman qu'il croyait être.

Son emploi était confortable: vous jugerez de son importance quand nous vous aurons dit que le général siégeait quelque part et signait quelque chose.

Une passion unique, ou, pour mieux dire, un désir ardent avait de tout temps illuminé sa vie: posséder une maison bien à lui, non une maison de rapport, mais un hôtel particulier et d'allure seigneuriale, désir qui venait enfin de se réaliser. Stéphane Nikiforovitch avait trouvé une maison dans le quartier de Pétersbourskaïa Storona, assez éloignée, il est vrai, mais très élégante et entourée d'un grand jardin.

Le nouveau propriétaire se réjouissait même d'être ainsi éloigné du centre: comme vous le savez, il n'aimait pas recevoir et, pour aller en visite ou pour se rendre à son bureau, il possédait une berline, couleur chocolat, à deux places, un cocher serf nommé Michel, ainsi que deux jolis et robustes petits chevaux. Ce résultat, dû à quarante-cinq ans de vie laborieuse et économe, faisait bondir son cœur de joie et de fierté. Et c'est pourquoi, aussitôt installé dans sa nouvelle demeure, le vieillard avait ressenti dans son âme sensible un tel bonheur qu'il invita exceptionnellement pour son anniversaire (jusqu'ici toujours caché avec soin) quelques proches connaissances. Il faut ajouter que l'hôte avait, sur l'un des invités, des vues particulières: occupant lui-même le premier et seul étage, il lui fallait trouver un locataire pour le rez-de-chaussée, et Stéphane Nikiforovitch comptait sur Semen Ivanovitch Chipoulenko; ce soir-là, il avait déjà par deux fois amené la conversation sur ce sujet, mais l'interlocuteur visé gardait un silence circonspect.

Cet homme, aux cheveux et favoris noirs, à la figure abondamment

colorée de jaune par des accès de bile, avait, lui aussi, longuement et durement combattu pour se frayer un chemin dans la vie. Marié, il aimait la vie casanière; d'un caractère revêche, il tenait sa maison serrée; il accomplissait son service avec assurance et, de même que son hôte, connaissait l'aboutissement de son activité, tout en sachant qu'il n'atteindrait jamais les hauteurs tant convoitées… Possesseur d'une belle place, il s'y cramponnait âprement. Les nouvelles idées qui, à cette époque, pénétraient en Russie, le laissaient presque indifférent, ne provoquant chez lui ni colère ni crainte. C'est donc avec une sorte de méchanceté malicieuse que M. Chipoulenko écoutait, ce soir-là, les exercices oratoires d'Ivan Iliitch Pralinski, lequel s'étendait avec abondance sur les théories à la mode.

Vous saurez que les trois convives avaient bu un peu plus que de coutume et que, pour cette raison, Stéphane Nikiforovitch avait daigné condescendre jusqu'à entamer avec M. Pralinski une discussion légère sur l'ordre à venir.

Ici, il faut que nous nous étendions un peu, afin de donner au lecteur quelques renseignements sur le compte de Son Excellence M. Pralinski. Nous y sommes d'autant plus obligés que ce dignitaire se trouve être le héros principal de notre histoire.

*

Le conseiller d'État effectif Ivan Iliitch Pralinski portait le titre d'Excellence depuis quatre mois seulement, de sorte que c'était encore un jeune général. Il n'était pas d'un âge avancé: il n'avait que quarante-cinq ans et, désirant paraître plus jeune encore, il y réussissait pleinement.

Bel homme, grand de taille et portant avec une élégance sûre des costumes de bonne coupe, il arborait avec une majesté parfaite la cravate de commandeur d'un ordre important. Dès son jeune âge, il avait su s'approprier quelques bonnes façons mondaines et avait rêvé toujours d'une fiancée riche et d'excellente maison. Du reste, Ivan Iliitch, qui pourtant n'était pas sot, rêvait souvent et à beaucoup de choses. Par moments il se montrait beau parleur et aimait à prendre des poses de parlementaire. Fils lui-même d'un général, ayant porté dans son enfance costumes de velours et de batiste, il avait été élevé dans une institution aristocratique. Bien qu'il n'en eût pas tiré

grand savoir, il avait su se faire valoir dans son service et était rapidement parvenu à son grade actuel.

Ses chefs le considéraient comme un homme capable, très capable même, et plaçaient en lui de nombreux espoirs. Mais Stéphane Nikiforovitch, qui avait jadis été son supérieur, et sous la direction de qui Ivan Iliitch avait toujours continué à servir, était loin de le considérer comme un homme de haute valeur et ne faisait guère montre de confiance en son avenir.

Le vieux général songeait pourtant avec plaisir que son subordonné, issu d'une bonne famille, était pourvu d'un avoir assez considérable, consistant surtout en une belle maison de rapport. Ce qui le flattait cependant le plus, c'était d'avoir sous ses ordres un homme apparenté à des gens influents et qui, chose importante, s'imposait aussi par une belle prestance. Tous ces avantages n'empêchaient point le supérieur de blâmer souvent, bien qu'intérieurement, les excès d'imagination ainsi que la légèreté de caractère de son jeune collaborateur.

Mais Ivan Iliitch était assez intelligent pour se reprocher aussi trop d'amour-propre et de susceptibilité. Chose étrange, quand il le faisait, il lui venait des scrupules maladifs et même une sorte de repentir. Alors, il était obligé de s'avouer qu'il ne volait pas aussi haut qu'il le pensait (il nous faut ajouter que ces moments d'abattement coïncidaient, par un fait étrange, avec des crises hémorroïdales). Il en concluait que sa vie était manquée, et, perdant toute confiance en ses capacités de parlementaire, finissait ordinairement par se qualifier de hâbleur et de phraseur. Mais ces mea culpa, d'ailleurs tout à son honneur, ne duraient pas et ne l'empêchaient point de relever la tête une demi-heure plus tard.

Ivan Iliitch reprenait alors confiance et déclarait in petto, avec d'autant plus d'outrecuidance, qu'il deviendrait non seulement un personnage, un dignitaire, mais encore un homme d'État dont la Russie garderait longtemps le souvenir. Par moments, même, la vision de quelques monuments posthumes venait hanter son imagination.

Tout ce que nous venons de rapporter nous autorise à supposer qu'Ivan Iliitch était ambitieux, bien que, parfois, certaine anxiété lui fît enfouir momentanément, en un recoin obscur de son âme, les quelques vagues rêves

qu'il avait faits. En un mot, c'était un homme bon, et même poète dans l'âme. Cependant, ses dernières années ayant été, plus que de coutume, hantées par les accès maladifs dont il fut question plus haut, le général, devenu irritable et méfiant, avait fini par considérer comme une offense chaque objection qu'on lui faisait.

Sur ces entrefaites, un semblant de renaissance s'était manifesté en Russie, donnant de grands espoirs à M. Pralinski, espoirs que le grade de général porta à leur apogée.

C'est alors que, redressant la tête, Ivan Iliitch commença à parler éloquemment sur les idées en cours qu'il avait rapidement faites siennes. Toutes les occasions de se produire lui paraissaient bonnes; il s'était mis à courir par la ville et avait rapidement acquis une renommée de libéral, ce qui, par parenthèse, le flattait beaucoup.

Aussi, le soir où débute notre histoire, après quatre coupes de Champagne, son talent oratoire commençant à se manifester particulièrement, le jeune général s'était mis en tête de convaincre Stéphane Nikiforovitch, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, mais pour lequel il avait toujours conservé ses habitudes d'obéissance et de respect.

Sans concevoir pourquoi, considérant soudain son ex-supérieur comme un être rétrograde, il s'attaqua à lui avec acharnement. Le vieillard ne répliquait point, mais écoutait d'un air sournois, car le sujet l'intéressait beaucoup. Ivan Iliitch s'enflammait de plus en plus et, dans la chaleur de la discussion qu'il s'imaginait soutenir, goûtait plus que de raison à sa coupe de Champagne. Pendant qu'il parlait, Stéphane Nikiforovitch prenait en tapinois la bouteille et aussitôt remplissait la coupe, ce qui finit par indigner Ivan Iliitch, d'autant plus que Semen Ivanovitch Chipoulenko, qu'il détestait particulièrement pour son cynisme et sa méchanceté, se taisait traîtreusement et se bornait à sourire.

«Je crois qu'ils me prennent pour un gamin», songea soudain Ivan Iliitch.

— Non! Il est temps, grand temps! Continua-t-il irrité. Nous sommes bien en retard et, à mon point de vue, un peu d'humanitarisme vis-à-vis de nos subordonnés, qui sont des hommes comme nous, est indispensable! Cela seul peut sauver la nef gouvernementale.

— Hi, hi, hi! Fit Semen Ivanovitch.

— Mais pourquoi, enfin, nous grondez-vous? Insinua doucement Stéphane Nikiforovitch, qui souriait aimablement. J'avoue, Ivan Iliitch, que jusqu'ici je n'ai rien pu saisir de ce que vous avez bien voulu nous expliquer. Vous parlez d'humanitarisme: est-ce bien à l'amour du prochain que vous voulez faire allusion?

— Oui, oui, sans doute… Mais, moi…

— Permettez! Autant que j'en puisse juger, l'affaire n'en reste point là. L'humanitarisme a toujours été indispensable dans les relations d'homme à homme, mais les réformes vont bien plus loin. Voilà que surgissent les questions paysannes, juridiques, économiques, morales, des questions de rachat de biens, etc., etc., bref, des questions sans fin… Des tas de questions qui, toutes ensemble, sont capables de créer… De créer certains malaises!… Voilà ce que nous craignons, et non votre humanitarisme!…

— Oui, oui, parfaitement; l'affaire se trouve engagée bien plus profondément…, murmura d'un air docte Semen Ivanovitch.

L'intervention du personnage détesté eut le don d'exaspérer notre orateur.

— Je saisis très bien votre objection, et permettez-moi de vous faire comprendre, Semen Ivanovitch, que je ne tiens nullement à rester en arrière de votre pensée, dit-il avec un sourire ironique, mais je prends cependant la liberté de vous faire remarquer, et à vous aussi, Stéphane Nikiforovitch, que vous ne semblez point me comprendre.

— Non, je ne comprends pas, dit l'hôte.

— Et cependant, je tiens à mon idée et ne cesserai de l'inculquer à tout le monde! C'est bien l'humanitarisme, appliqué à nos subordonnés, depuis le fonctionnaire jusqu'au scribe, depuis le scribe jusqu'à l'huissier, depuis le valet jusqu'au moujik, cet humanitarisme seul, dis-je, qui pourra servir de pierre angulaire aux réformes indispensables à la renaissance de notre pays. Pourquoi? Me demandez-vous. Parce que… (Il s'arrêta un instant.) Écoutez bien ce syllogisme: On m'aime et, par conséquent, on a confiance en moi. On a confiance en moi, donc on croit en moi; on croit en moi, par conséquent, on m'aime… C'est-à-dire, non! Je veux dire que, si l'on croit en moi, on prêtera confiance aux réformes que je préconise, on comprendra le sens de la chose

elle-même, ce qui fait que tout le monde s'embrassera, moralement bien entendu, et toutes les affaires seront résolues amicalement…

Un ricanement de M. Chipoulenko fit sursauter Ivan Iliitch.

— Pourquoi riez-vous, Semen Ivanovitch? N'est-ce point compréhensible?

L'interpellé resta silencieux, parut fort étonné, leva les sourcils, Puis:

— J'ai comme une idée d'avoir trop bu, remarqua-t-il plein de fiel; par conséquent, il m'est un peu difficile de saisir le sens de votre discours. C'est une sorte d'éclipse du cerveau, ajouta-t-il avec un rire moqueur.

Ivan Iliitch fut soulevé de fureur.

— Sommes-nous seulement de force à supporter, à endurer tout cela? Intervint soudain Stéphane Nikiforovitch.

Cette phrase énigmatique plongea Ivan Iliitch dans la stupéfaction.

— C'est-à-dire… Que voulez-vous dire par là? Demanda-t-il, étonné par la remarque aussi brève que soudaine de son ex-supérieur. Supporter? Supporter quoi?

— Tout cela n'est-il pas au-dessus de nos forces? Murmura l'autre qui semblait ne point vouloir s'étendre davantage.

L'état de surexcitation dans lequel il se trouvait fit que le jeune général crut avoir surpris un regard malicieux que le supérieur lançait à M. Chipoulenko, en qui Ivan Iliitch découvrait maintenant un ennemi personnel. Bien mieux, il se figurait même avoir saisi un clignement d'yeux dans la direction de la bouteille.

— Vous faites sans doute allusion au vin nouveau, répliqua Ivan Iliitch. Tranquillisez-vous en ce qui me concerne, je réponds de moi!…

La pendule sonna onze heures et demie.

— Il faudrait peut-être partir, intervint Semen Ivanovitch en s'apprêtant à quitter la place.

Mais Ivan Iliitch l'avait déjà devancé; saisissant son bonnet de zibeline, qui reposait sur la cheminée, M. Pralinski lança autour de lui des regards courroucés.

— Alors, vous allez y réfléchir, n'est-ce pas, Semen Ivanovitch? Dit l'hôte, en accompagnant ses visiteurs dans la direction de l'antichambre.

— Vous voulez parler de l'appartement? Oui, oui, j'y songerai.

— Vous me ferez savoir votre décision, n'est-ce pas?

— Toujours les affaires, insinua M. Pralinski avec une aimable négligence.

Occupé à jouer ostensiblement avec son bonnet, il s'était figuré que l'hôte le tenait pour quantité négligeable.

Sa remarque resta sans réponse, Stéphane Nikiforovitch voulant par là faire sentir à ses visiteurs qu'il ne les retenait plus.

M. Chipoulenko, qui avait compris, salua hâtivement.

«Tant pis, alors… Si vous ne voulez pas comprendre une simple «amabilité»…, se dit en lui-même M. Pralinski, et il tendit la main à Stéphane Nikiforovitch avec un geste empreint d'une certaine indépendance.

Dans l'antichambre, le jeune général, tout en faisant semblant de ne pas remarquer les ratons usés de Semen Ivanovitch, s'emmitoufla dans sa fourrure, aussi chère que légère et chaude. Les deux dignitaires descendirent l'escalier.

— Le vieux a l'air fâché, dit M. Pralinski.

— Fâché? Pourquoi voulez-vous qu'il soit fâché? Dit l'autre, d'un ton calme et froid.

«Brute!» songea Ivan Iliitch. Sous le péristyle, ils virent un traîneau, attelé d'un vieil étalon gris, qui attendait M. Chipoulenko.

— Que diable! Où est donc passé cet imbécile de Triphone avec ma berline? S'écria Ivan Iliitch.

Malgré les longues recherches qui suivirent, la voiture demeurait toujours invisible; le serviteur de Stéphane Nikiforovitch ne pouvait expliquer cette disparition, non plus que Bartholomé, cocher de Semen Ivanovitch, dont la réponse fut, qu'étant toujours resté là, il avait vu la berline, et puis ne l'avait plus vue.

— Quelle vilaine histoire! Fit M. Chipoulenko, voulez-vous que je vous emmène?

— Ah! Les sales gens! Hurla M. Pralinski pris d'une rage subite. Cette canaille de Triphone m'avait demandé la permission d'aller à la noce d'une commère quelconque. Que le diable l'emporte! Je le lui avais pourtant

sévèrement défendu; cependant je parie qu'il est allé là-bas!

— C'est vrai, dit Bartholomé, et même, avant d'y aller, il avait bien promis d'être de retour dans quelques instants.

— Attends un peu!

— Menez-le donc au commissariat et faites-lui donner le fouet, dit Semen Ivanovitch qui, déjà, s'entortillait les genoux avec le tablier de cuir de son traîneau.

— Je vous remercie de vos conseils et vous prie de ne point vous déranger, Semen Ivanovitch.

— Alors, vous ne voulez pas que je vous emmène?

— Merci bien, et bon voyage!

Semen Ivanovitch parti, M. Pralinski descendit sur le trottoir de bois et s'en alla droit devant lui, en proie à une vive irritation.

*

— Attends un peu, canaille de Triphone, maugréait le général. Je veux que tu comprennes et que tu aies peur! Ah, la canaille! Je donnerais bien quelque chose pour voir la figure que tu vas faire en apprenant à ton retour que Monsieur est parti à pied!

Le parfait gentleman qu'était Ivan Iliitch n'avait jamais jusqu'ici employé de termes aussi grossiers; mais, cette fois-ci, il se sentait au comble de la fureur, et, au surplus, quelques fumées embrumaient son cerveau; comme il n'était pas buveur, les cinq ou six coupes de Champagne avaient vivement produit leur effet.

La nuit était splendide. Il gelait, mais le temps était calme et sans brise; le ciel clair était tout couvert d'étoiles et la pleine lune déversait sur la terre sa lumière argentée.

Il faisait si bon respirer, qu'après une cinquantaine de pas Ivan Iliitch avait complètement oublié les méfaits de son cocher. Il se sentait très bien et, comme tous les hommes un peu partis, qui changent vivement d'impressions, le général commençait déjà à se plaire parmi les misérables maisonnettes en bois qu'il voyait s'aligner le long du trottoir.

«J'ai vraiment eu une excellente idée en partant à pied, songea-t-il; au

demeurant, ça servira de leçon à Triphone et c'est pour moi un grand divertissement. Je dis mieux: il me faudrait souvent faire des promenades pareilles!»

Ragaillardi par le petit froid sec, le dignitaire faisait sonner ses talons sur le trottoir.

— Quelle belle nuit! Et quelles pauvres maisonnettes! S'enthousiasmait M. Pralinski attendri, leurs habitants, quelques petits fonctionnaires, sans doute, des marchands, et peut-être… Ah! Ce sacré Stéphane Nikiforovitch! Quel rétrograde! Quel vieux bonnet de coton vous faites, mon ami! Je dis bien: vieux bonnet de coton! C'est le mot propre, le mot qu'il faut, et cependant, cet homme ne manque point d'intelligence: il a du bon sens, la compréhension claire et pratique des choses… Mais en revanche, quel vieillard, quel vieillard, mon Dieu!… Il ne possède pas… Comment dire?… C'est ça… Il n'a pas cette chose…

Pendant qu'il cherchait le mot approprié, le général se souvint des paroles énigmatiques de son supérieur: «Nous n'endurerons point», avait-il dit. Que signifiait donc cette expression, et qu'avait-il voulu dire par là? Et encore, il semblait absorbé en prononçant ces mots!

— Du reste, il est certain qu'il n'a rien compris de ce que je disais, ajouta M. Pralinski. D'ailleurs, peu m'importe: le principal est que, moi-même, je sois convaincu! L'humanitarisme… L'amour du prochain!… Rendre l'homme à lui-même… Faire naître en lui la conscience de sa propre dignité et alors… S'élancer dans l'action avec ce matériel tout neuf.

Frappé par la lumineuse clarté qui jaillissait pour lui de ses propres paroles, le dignitaire s'arrêta comme sidéré, puis, prenant un air de triomphe, il s'adressa à l'adversaire invisible:

— Oui, mais, permettez, Votre Excellence, encore un syllogisme: voici, par exemple, un fonctionnaire pauvre et hébété. Je lui demande: «Qui es-tu?» Réponse: «Un fonctionnaire. — C'est bien! Mais quel fonctionnaire?» Réponse: «Fonctionnaire tel ou tel. — Où sers-tu? — Je sers! — Veux-tu être heureux? — Je le veux bien! — Que te faut-il pour ton bonheur? — Cela, et encore cela. — Et pourquoi faire? — Parce que…» Une explication sincère s'ensuit et voilà que l'homme me comprend: il m'appartient. Parfaitement,

Votre Excellence! J'ai pris cet homme dans mes filets et je ferai de lui tout ce que je voudrai!… Et cela pour son bien même…

Sa pensée s'étant encore une fois égarée sur le terrain de la dialectique, Ivan Iliitch revit soudain le visage ricanant de M. Chipoulenko.

— Quel dégoûtant personnage que ce Semen Ivanovitch, s'écria-t-il, et quelle sale physionomie il a!… Conduisez-le donc au commissariat et faites-le fouetter…, a-t-il osé insinuer. Je suis persuadé qu'il a dit cela dans le seul but de m'humilier! Non, non, mon ami! Gardez vos conseils pour vous! Merci! Je ne fouetterai personne; ma parole suffira amplement pour faire comprendre à Triphone le méfait qu'il a commis. En ce qui concerne le fouet, hum! C'est une question qui ne peut être résolue séance tenante.

L'importance de ce dernier problème arrêtant les réflexions du général, il tenta de l'esquiver. Un tout autre terrain se présentait aussitôt: «Et si j'allais rendre visite à Émérance?» se demanda-t-il avec un sourire égrillard.

Mais la réponse ne vint pas, car le dignitaire avait failli se tordre le pied.

— Sale trottoir! Bougonna Ivan Iliitch. Et on prétend que c'est là une capitale! Quelle civilisation, mon Dieu! On peut se casser bras et jambes! Hum… Que je déteste ce faquin de Semen Ivanovitch! Une figure parfaitement ignoble! Et comme il riait, quand je disais que l'on s'embrasserait moralement. Oui, parfaitement, on s'embrassera, et en quoi ça te regarde-t-il? Ce n'est point toi que j'embrasserai, un moujik plutôt… Si je rencontre un moujik, je vais lui parler. Du reste, j'étais ivre, et je ne m'exprimais certes pas clairement. Maintenant même, je ne m'explique peut-être pas mieux… Hum!… Je ne veux plus jamais boire!… On cause le soir, et le lendemain on le regrette… Pourtant, je marche bien droit… Au demeurant, ce sont tous des canailles!

Ivan Iliitch continuait ainsi à lancer des phrases brèves et dénuées de sens. Il longeait le trottoir, l'air frais agissait sur lui et, au bout de cinq minutes de marche, le général semblait calmé.

Soudain arrivé à quelques mètres de la Grande Perspective, Ivan Iliitch entendit de la musique et se retourna: de l'autre côté de la rue, dans une maison en bois, à un étage, vieille, longue, des violons s'escrimaient, une flûte s'égosillait et la contrebasse ronflait dans un air de quadrille. Une petite

foule se pressait devant les fenêtres éclairées; des femmes, en manteaux ouatés, avec des fichus sur la tête, faisaient des efforts pour distinguer quelque chose à travers les fentes des volets. On avait l'air de bien s'amuser à l'intérieur et le bruit des pas des danseurs arrivait jusqu'aux oreilles d'Ivan Iliitch qui, apercevant un agent de police, s'approcha de lui:

— À qui donc est cette maison, frère? Questionna-t-il en échancrant son col de fourrure juste assez pour que l'agent pût distinguer la cravate de Commandeur qui ornait son cou.

— C'est la maison du fonctionnaire Pseldonimoff, répondit le gardien de l'ordre, droit comme un I, car il venait de remarquer la décoration.

— Pseldonimoff? Bah! Pseldonimoff… Il se marie donc?

— Oui, Votre Excellence, il épouse la fille du conseiller titulaire Mammiféroff… Cette maison lui est donnée en dot.

— Alors, la maison n'appartient plus à Mammiféroff, mais à Pseldonimoff?

— C'est cela même, Votre Excellence. Elle appartenait à Mammiféroff ce matin encore, mais maintenant elle a passé à Pseldonimoff.

— Hum… Je te demande cela, frère… Je te demande tout cela, frère, parce que je suis son chef. Je suis général dans le bureau où Pseldonimoff a son service.

— C'est cela même, Votre Excellence.

L'agent sembla s'allonger encore et Ivan Iliitch prit un air pensif. Il semblait combiner quelque chose…

En effet, Pseldonimoff appartenait au service qu'il dirigeait. Le dignitaire se rappelait bien ce petit gratte-papier payé dix roubles par mois. Bien que M. Pralinski eût pris depuis quelques jours seulement la direction des services et qu'il ne pût se rappeler les noms de tous ses subordonnés, celui de Pseldonimoff, grâce à sa consonance aussi étrange qu'inattendue, était cependant entré des premiers dans sa mémoire. Le général ayant exprimé le désir de voir de près le possesseur d'un nom pareil, on l'avait fait venir. Ivan Iliitch vit un tout jeune homme, au nez long et crochu, aux cheveux fadasses et poussant par paquets, un être mal nourri, mal habillé d'un uniforme impossible et culotté d'un pantalon qui frisait l'inconvenance. M. Pralinski se

souvenait de tout cela et même de la pensée qui lui était venue alors à la vue de cette caricature: ne faudrait-il point donner à ce pauvre diable une dizaine de roubles à titre de gratification, afin qu'il pût s'habiller convenablement? Mais, comme le malheureux semblait un vrai carême-prenant et, de plus, avait un regard peu sympathique, cette bonne résolution s'était évaporée aussitôt et Pseldonimoff, n'ayant point reçu de gratification, était demeuré gueux comme par le passé.

Le général avait été bien plus étonné encore quand, il y a huit jours, le même Pseldonimoff lui avait soumis une demande d'autorisation de mariage.

Ivan Iliitch se souvenait bien maintenant que, sans prendre le temps d'examiner l'affaire, il avait aussitôt accordé ce permis; il avait cependant retenu un détail: la fiancée apportait en dot une maison en bois et trois cents roubles en espèces. Tout cela continuant à hanter la mémoire de Pralinski, celui-ci eut l'air de se plonger dans des réflexions extraordinaires.

On sait que des raisonnements entiers traversent parfois nos cerveaux avec une vitesse vertigineuse. Se présentant à nous sous la forme de sensations, non seulement ils ne peuvent être formulés sous une forme littéraire, mais encore nul idiome humain ne saurait rendre leur signification exacte. Sans nous arrêter devant les difficultés de cette tâche, nous essaierons cependant d'interpréter, sinon le sens entier des idées de notre héros, du moins ce qu'il y avait en elles de moins saugrenu. Il va sans dire que les pensées et les sensations d'Ivan Iliitch manquaient un peu de logique, mais vous n'êtes pas sans connaître la cause de ce flottement.

«Il arrive que nous disons des quantités de choses, songeait M. Pralinski, mais, au moment de les réaliser, nous reculons! Prenons par exemple ce Pseldonimoff: il revient de l'église, tout tremblant d'émotion! Il espère goûter du fruit jusqu'alors défendu!… Bien entendu, c'est un des plus beaux jours de sa vie… Il s'occupe de ses convives, prépare un festin, qui, bien que simple, et pour ne pas dire pauvre, ne manquera ni de joie ni de sincérité!…

«Qu'arriverait-il donc si, à ce moment même, il apprenait que moi, son chef direct et principal, je suis là, devant sa maison, à écouter la musique?

«Au fait, qu'arriverait-il alors? Non, mais que se passerait-il, je vous le demande, si tout d'un coup il me prenait l'idée d'entrer chez ce pauvre

diable.

«Hum!… Muet de terreur et d'émotion, Pseldonimoff serait capable de tomber à la renverse et mon entrée, sûrement, pourrait tout déranger… Oui… Il en serait ainsi au cas où un autre général que moi entrerait chez Pseldonimoff. Oui, un autre général, mais pas moi; en effet, n'importe qui, mais pas moi!…

«Oui, Stéphane Nikiforovitch, oui, vous, qui, il n'y a qu'un instant, sembliez ne pas me comprendre… Tenez, voici un exemple fait pour vous crever les yeux.»

Fort de son prestige, imaginaire il est vrai, mais auquel cependant le narcissisme moral du jeune dignitaire prêtait certains aspects de réalité, Ivan Iliitch prenait des airs vainqueurs.

«Or, nous tous, qui parlons d'humanitarisme, sommes-nous seulement capables d'accomplir un acte héroïque?… Oui, mais où donc se trouve l'héroïsme dans tout cela? Me demandez-vous… Eh bien! écoutez-moi!

«Étant donné les relations actuelles des membres de la société entre eux, que diriez-vous d'un conseiller d'État effectif qui aurait soudain l'idée de se présenter à la noce d'un de ses subordonnés, un gratte-papier à dix roubles par mois?… Et à une heure du matin, par-dessus le marché! Que diriez-vous, Stéphane Nikiforovitch?»

Malgré le respect qu'il nourrissait involontairement pour son supérieur, Ivan Iliitch devenait peu à peu sarcastique.

«On ne manquerait pas de crier au scandale, on traiterait cet acte de folie, on hurlerait à la fin du monde, au dernier jour de Pompéi, que sais-je? Personne ne serait en état de comprendre, pas même vous, Stéphane Nikiforovitch, qui pourtant paraissez être un homme intelligent! Car aucun de ces hommes du passé, ces paralytiques imbéciles, ne serait capable d'accomplir l'acte que je vous propose!… Eh bien, moi, je m'en charge, je me charge de transformer le dernier jour de Pompéi, comme vous dites, en la plus belle journée de la vie de mon malheureux subordonné!… L'acte que vous qualifiez d'insensé sera, par mes soins, transformé en un événement historique d'une portée morale incalculable!

«Comment m'y prendrai-je, demandez-vous? Eh bien! Veuillez écouter.

Supposons donc que vous me voyez entrer chez Pseldonimoff. Qu'arrive-t-il alors? Stupéfaction générale, d'abord, bien entendu… Les gens de la noce interrompent instantanément leurs danses, ils s'arrêtent, ouvrent de grands yeux épouvantés et reculent, telles les vagues au reflux!…

«Oui, mais c'est alors que je me sers de tout mon tact pour les calmer, les mettre à leur aise… Je vais trouver Pseldonimoff, qui me contemple tout tremblant de peur, et, tout en esquissant mon plus cordial sourire, je lui fais un petit discours très simple:

«— Me voici, lui dis-je, je viens de chez Son Excellence Stéphane Nikiforovitch. Je suppose que tu n'es pas sans le connaître: il habite dans le voisinage.

«Et aussitôt, j'entame un petit récit humoristique destiné à mettre tout le monde à son aise. Rien de tel que le comique pour faire disparaître la gêne. Je conte mon aventure avec Triphone ainsi que le petit voyage à pied auquel j'ai dû me résoudre. Vous saisissez, n'est-ce pas?

«Tenez, voici un exemple de mon humour:

«Soudain, j'entends la musique, j'interroge l'agent de police et j'apprends que tu es en train de célébrer tes noces. Une idée me vient et je me dis: «Allons faire une visite à mon brave subordonné, pour voir comment s'amusent mes fonctionnaires et… Comment ils se marient.» Ici, je place un petit sourire à double sens et, tout en lançant un regard galant aux dames, je reprends: «— J'espère que tu ne vas pas me chasser!»

«Chasser! En voilà un mot pour un subordonné! Non seulement il ne me chasse pas, mais, bien au contraire, il en devient autant dire fou. Il s'empresse autour de moi, apporte un fauteuil et, tout tremblant de joie, il se sent incapable d'apprécier le bonheur qui lui échoit.

«Que peut-on trouver de plus simple, de plus élégant que cette action? Vous me demandez pourquoi je suis entré? Cela, c'est une autre question, une question qui, pour ainsi dire, comporte le côté moral de cette affaire!»

Arrivé au bout de son rouleau, le général poussa quelques «hum! Hum!» significatifs.

«De quoi voulais-je donc parler, dit-il en se passant la main sur le front? Ah oui!

«On me fait place auprès d'un invité de marque, un quelconque conseiller titulaire, ou bien encore un capitaine en second retraité et pourvu d'un appareil nasal violacé… Quelles belles pages Gogol a écrites au sujet des gens de cette espèce!

«Puis je fais connaissance avec la jeune mariée et, bien entendu, je lui dis quelques mots aimables. Je ne manque pas non plus d'encourager les danseurs: je leur demande de continuer leurs ébats. Et j'ajoute avec un petit rire bon enfant: «— Comme si je n'étais pas là, mes enfants, comme si je n'étais pas là!…

«Je fais de l'esprit, je ris, bref, je suis très aimable, comme je sais l'être dans mes moments de veine…

«Hum! C'est-à-dire, c'est-à-dire que je crois… Que j'ai encore un peu trop bu…»

Cette constatation l'ayant amené à faire une petite pause, le général reprit peu après:

«Il reste entendu qu'en ma qualité de gentleman, je condescends à ne leur demander aucun signe extérieur de respect… Mais, moralement, c'est une tout autre affaire: mon acte fait ressusciter en eux un sentiment ancien et noble: ils comprennent, ils apprécient!

«Je reste ainsi une demi-heure, une heure peut-être, puis je m'en vais avant le souper. On m'y a pourtant invité, on m'a demandé avec insistance de rester, mais je décline leur offre en disant: «— Vous comprenez bien, n'est-ce pas… Les affaires m'appellent… Elles m'obligent à me retirer.

«Je me contente simplement de vider une coupe en l'honneur des mariés.

«Le ton digne et le mot «affaires» font que les figures redeviennent respectueusement sévères. Ce mot magique leur rappelle délicatement tout ce qui me sépare d'eux, il souligne la distance qui existe entre eux et moi: de la terre au ciel!

«Ce n'est pas que je veuille leur en imposer, mais cette réserve demeure indispensable pour la signification morale de mon acte.

«Du reste, aussitôt après je retrouve mon sourire, je plaisante même un peu pour les encourager… Encore quelques compliments à la mariée: hum! Hum!… Que pourrai-je lui dire?

«J'ai trouvé: je fais allusion à une visite que je lui ferai dans neuf mois en qualité de parrain. Eh, eh!… Entre nous je suis persuadé que d'ici là elle aura accouché. Cela se multiplie comme des lapins! Enfin un rire général accueille ma plaisanterie, la jeune mariée rougit avec beaucoup d'à-propos, et je m'en vais dignement, emportant avec moi les cœurs de tous ces braves gens… Et le lendemain? Savez-vous ce que peut être le lendemain?… Le lendemain, tous les services apprennent et apprécient mon héroïsme!

«Et, bien que je sois redevenu sévère, inflexible même, tout le monde me connaît, sait qui je suis! Ils disent en parlant de moi: «— Comme chef il est sévère, mais comme homme c'est un ange!…

«Et voilà ma victoire, voilà ma bataille gagnée: elle fait que j'ai conquis les cœurs de tout ce monde: je suis le père, eux sont mes enfants!…

«Allons, Votre Excellence Stéphane Nikiforovitch, faites donc quelque chose de semblable!

«Savez-vous maintenant, comprenez-vous ce que cela veut dire? Continua-t-il. Notez que Pseldonimoff lui-même racontera plus tard à ses enfants qu'un général est venu à sa noce et qu'il y a même bu du Champagne. Oui, il le dira à ses enfants qui, à leur tour, le répéteront aux leurs! Longtemps encore on en parlera aux veillées et cette simple petite histoire d'un dignitaire, d'un homme d'État, cette petite histoire s'élèvera à la hauteur des mythes sacrés. J'aurai relevé moralement un humilié, un pauvre diable, je l'aurai rendu à lui-même tout en lui inculquant les plus beaux principes moraux!

«Et pour peu que je répète cette excursion deux ou trois fois, j'aurai acquis une popularité universelle…

«Mon nom sera inscrit dans tous les cœurs. Et le diable lui-même sait-il où mène la popularité?…»

C'est ainsi que raisonnait Ivan Iliitch, car que ne peut se dire un homme légèrement pris de boisson, et toutes ces réflexions avaient traversé son cerveau en moins d'une minute. Le dignitaire se serait peut-être contenté de ses rêves et, après avoir confondu, moralement, Stéphane Nikiforovitch, aurait tranquillement regagné le chemin de sa maison, ce qu'il avait, certes, de mieux à faire! Mais le malheur voulut que cette minute fût une minute

excentrique!

Comme un fait exprès, à ce moment même, l'imagination d'Ivan Iliitch lui peignit les figures satisfaites de Stéphane Nikiforovitch et de Semen Ivanovitch.

«Nous n'aurons pas le courage!… Pas assez de forces, pas assez de forces!» répétait Stéphane Nikiforovitch. Le ton était fielleux et le rire narquois.

«Hi, hi, hi!» accompagnait Semen Ivanovitch, et son rictus finit par exciter la rage du jeune général.

— Nous allons voir si je n'aurai pas le courage! Dit Ivan Iliitch d'un air décidé.

Le sang lui montant à la tête, il quitta le trottoir et, d'un pas ferme, traversa la rue pour entrer dans la maison de son subordonné, le registrateur Pseldonimoff, le tchinovick de quatrième classe…

*

Son étoile l'entraînait. D'un pas délibéré, le général franchit la petite porte du jardinet qui donnait accès à la maison. Avec mépris, il écarta du pied un petit chien poilu et enroué qui, plutôt par convenance que par devoir, cherchait à se lancer dans ses jambes en poussant un aboiement rauque.

Ivan Iliitch longea les claies qui menaient à la véranda, monta les trois marches vieillottes qui le rapprochaient de l'entrée. Il y avait bien là un bout de chandelle, ou quelque chose de semblable, mais cette vague lumière n'empêcha point le visiteur inattendu de marcher dans un plat de galantine qui refroidissait dans un coin. Ivan Iliitch se baissa curieusement et vit deux autres plats avec du blanc-manger. La galantine écrasée lui causa bien quelque gêne et une pensée fugitive lui souffla l'idée de fuir. Mais, maintenant, le général eût considéré cette retraite comme une lâcheté, d'autant plus qu'il n'avait été aperçu par âme qui vive. D'un geste prompt, il essuya sa chaussure pour anéantir les preuves de sa maladresse, tâta une porte, l'ouvrit, et aussitôt se trouva dans une petite entrée dont une moitié était encombrée par des manteaux, des fourrures, des bonnets, des écharpes et des galoches, tandis que l'autre moitié servait d'asile à quatre musiciens:

deux violons, une flûte et une contrebasse, cueillis, bien entendu, dans la rue.

Assis autour d'une table en bois blanc au milieu de laquelle agonisait une chandelle, ces artistes terminaient avec ardeur une figure du quadrille. La porte ouverte laissait apercevoir des danseurs qui se démenaient dans un nuage de poussière et de fumée.

Une gaieté infernale paraissait régner dans la pièce: on entendait des rires et des piaillements féminins, cependant que les danseurs battaient des talons, on eût dit d'un escadron de cavalerie. Au-dessus de tout ce sabbat planait la voix du conducteur des danses, jeune homme aux manières libres et dégagées, qui s'égosillait en commandements: «Les cavaliers en avant! Chaîne de dames! Balancez!» etc., etc.

Ivan Iliitch, un peu ému, quitta sa fourrure et ses caoutchoucs, puis pénétra dans la salle, son bonnet à la main.

Du reste, il avait cessé de raisonner. Au premier moment, personne ne le remarqua, l'assistance entière s'adonnant au quadrille. Il resta ainsi quelques instants comme abasourdi et sans pouvoir distinguer quoi que ce fût dans ce méli-mélo où s'agitaient une trentaine de personnes en sueur. Les robes des dames le frôlaient rapidement au passage; les danseurs, la cigarette aux lèvres, lui lançaient la fumée à la figure; une écharpe bleu clair lui chatouilla le nez… Puis ce fut un étudiant qui, en tournoyant, les cheveux au vent, le gratifia d'un fort coup de coude. Derrière lui venait, long comme un poteau indicateur, un officier glapissant de joie.

Ivan Iliitch sentait sous ses pieds quelque chose de collant: on avait vraisemblablement ciré le parquet.

Quelques minutes passèrent. Le quadrille terminé, le mouvement s'arrêta brusquement. C'est alors que l'événement «historique» commença à se dérouler selon les prévisions du général.

Une sorte de murmure inaccoutumé se leva soudain et passa sur les assistants qui n'avaient pas encore eu le temps de se remettre, de respirer et d'essuyer la sueur qui coulait le long des fronts. Tous les visages se tournèrent vers le nouvel arrivant. Un vent de panique souffla et la foule se mit à reculer. Ceux qui n'avaient pas encore compris étaient vite avertis par les tiraillements brusques que les voisins imprimaient aux basques de leurs

vêtements. Se retournant aussitôt, ils suivaient le mouvement général.

Quant à Ivan Iliitch, toujours debout sur le pas de la porte, il constatait, avec un sentiment de gêne, que la distance le séparant des convives croissait d'un instant à l'autre. Le vide qui s'ouvrait devant lui s'élargissait sans cesse, découvrant le parquet couvert de souillures et parsemé de bouts de papier d'étain, enveloppes de bonbons disparus, de coquilles de noix et de mégots.

Et ce vide, ce vide inattendu, désespérant, grandissait, grandissait toujours!

Puis l'espace s'anima: un jeune homme vêtu d'un frac d'uniforme venait d'y pénétrer, et le général retrouva dans son souvenir cette blondeur fade des cheveux ainsi que la courbe de ce nez qui s'allongeait démesurément.

C'était Pseldonimoff en personne qui s'avançait doucement et tout son être exprimait cet air de soumission avec lequel le chien contemple son maître au moment où celui-ci l'appelle pour le gratifier d'un coup de pied.

— Bonjour, Pseldonimoff, je vois que tu m'as reconnu, s'exclama le général tout joyeux.

Mais déjà, tout en se rendant compte de la maladresse de son interpellation, il commençait à comprendre qu'il était en train de commettre une des plus grandes bêtises de sa vie.

— Vo… Votre… Excellence! Bégaya le «gratte-papier».

— Bonsoir, bonsoir, mon ami! Comme tu vois, j'arrive par hasard, tout à fait par hasard… Tu pourras juger par toi-même.

Mais Pseldonimoff était visiblement hors d'état de juger quoi que ce fût. Muet et comme pétrifié, il demeurait là, les yeux hors de la tête, et figé dans une indicible épouvante.

— Tu ne vas pas me chasser, j'espère?… Content ou non, l'hospitalité t'oblige à me garder, continua Ivan Iliitch qui sentait grandir sa propre confusion.

L'interpellé ne pouvait sortir de sa torpeur et continuait à contempler son chef avec un air parfaitement stupide.

Un instant, Ivan Iliitch eut l'idée de sourire, mais, n'y parvenant pas, il constatait maintenant l'accroissement progressif de la gêne. Le doux rêve qu'il avait échafaudé sur le trottoir d'en face s'éloignait, emportant avec lui la

possibilité de placer le petit récit humoristique fait pour rompre la glace.

À qui donc le général pourrait-il décemment adresser son petit monologue? Certes pas à cette bûche hébétée de Pseldonimoff!

Un courant électrique traversa instantanément le corps du général, qui, le cœur serré, attendit l'accomplissement fatal de quelque chose d'inattendu et d'infiniment stupide qu'il n'osait pas même se figurer.

Il fit néanmoins un effort désespéré.

— Je vous gêne peut-être… Je m'en vais…, bredouilla-t-il.

Sa voix s'étranglait dans sa gorge et sa lèvre inférieure tremblait convulsivement.

Revenant enfin à lui, Pseldonimoff se plia en deux. Une fois… Deux fois… Trois… Il bafouillait:

— Vo… Votre Excellence… Je vous prie… Daignez… L'honneur…

Et, pris soudain d'un héroïsme qu'on ne lui aurait jamais supposé, il se précipita vers le canapé qu'on avait, en vue des danses, libéré de la table que d'ordinaire il flanquait.

— Veuillez prendre place…, articula le malheureux subordonné.

Ivan Iliitch, l'âme un peu reposée, se laissa choir sur le siège délabré, qui émit aussitôt un râle infiniment triste.

Un regard autour de la salle lui fit constater que, seul, il était assis. Le reste de la société, y compris les dames, demeurait debout. Ce présage lui parut mauvais, mais il ne tenta rien pour faire cesser cet état de choses, considérant que l'heure des tolérances n'était pas encore sonnée.

Les convives continuaient à reculer et Pseldonimoff occupait le milieu de la pièce sans un sourire sur sa face ingrate.

«Mon Dieu, comment pourrai-je me sortir de là?» se demandait le malheureux général.

À vrai dire, le malaise dont il souffrait à ce moment était si grand que son invasion haroun-al-raschidesque, décidée au nom d'un principe, pouvait aisément prendre rang parmi les actions héroïques de l'histoire.

Le salut ne se trouvait pourtant pas bien loin.

Déjà, un petit homme se plaçait à côté de Pseldonimoff en esquissant force saluts. Avec un plaisir immense, et même, pourrait-on dire, à sa grande

joie, Ivan Iliitch reconnut un des chefs de bureau de son service: Akim Pétrovitch Zoubikoff, qu'il savait être un homme de valeur, obéissant et silencieux.

Le général se dressa aussitôt et, le sourire sur les lèvres, tendit à Akim Pétrovitch, non deux doigts, mais sa main entière. Celui-ci emprisonna la dextre de son supérieur entre ses deux mains osseuses. Rasée de frais, sa face exprimait le plus profond respect: tout était sauvé!

Le général triomphait. Il respira librement. L'apparition providentielle d'Akim Pétrovitch apportait le salut: le petit chef de bureau pouvait aisément suffire à remplacer tout un auditoire pour le récit humoristique. Quant à Pseldonimoff qui, désormais, passait du second au troisième plan, il était libre de garder son attitude de parfaite imbécillité; celle-ci pouvait même au besoin passer pour de la vénération. Mais le récit était absolument indispensable comme entrée en matière: Ivan Iliitch voyait cela à la curiosité que manifestait l'auditoire, grossi encore par de nombreux familiers, servantes et autres, qui se groupaient aux portes, attendant quelque chose.

Le seul obstacle à la bonne marche des événements se trouvait maintenant dans l'attitude par trop soumise du vieux fonctionnaire, qui s'obstinait à rester debout.

— Allons, qu'est-ce que vous attendez? Fit Ivan Iliitch en lui désignant une place à ses côtés.

— Excusez, je suis très bien ici…

Et Akim Pétrovitch s'assit vivement sur une chaise que venait de lui tendre Pseldonimoff.

— Écoutez l'histoire extraordinaire qui vient de m'arriver, débuta Ivan Iliitch en s'adressant exclusivement à Akim Pétrovitch.

Sa voix, bien que plus assurée déjà, tremblait encore. Il étirait ses mots, les séparant, accentuant les syllabes. Tout en ayant conscience de jouer la comédie, le général ne pouvait arriver à se dominer: une force extérieure l'en empêchait et le faisait souffrir infiniment.

— Figurez-vous que je viens de chez Stéphane Nikiforovitch, dont vous avez certainement entendu parler… Le conseiller intime. Allons… Vous savez… Qui siège dans cette Commission?…

Akim Pétrovitch s'inclina respectueusement, se pliant en deux, comme s'il eût voulu dire: «Il serait impossible de ne pas le savoir.»

— Il est maintenant ton voisin, continua Ivan Iliitch, en s'adressant par politesse à Pseldonimoff.

Mais voyant aussitôt dans les yeux de son subordonné que cette information le laissait parfaitement froid, le général se tourna de nouveau vers le chef de bureau:

— Ainsi que vous le savez, le vieux avait toute sa vie rêvé d'avoir sa maison à lui…, continua-t-il avec une nonchalance du meilleur ton. Il vient donc de l'acheter. Une très jolie maisonnette, au surplus! Oui… Il est arrivé aussi que son anniversaire coïncidait avec cet événement. Il l'avait longtemps et très soigneusement dissimulé, par avarice peut-être, hi, hi, hi! Mais maintenant il est tellement heureux de se voir propriétaire qu'il nous a invités, moi et Semen Ivanovitch… Vous connaissez sans doute Chipoulenko?

Akim Pétrovitch se courba de nouveau avec un zèle louable, et bien fait pour réjouir Ivan Iliitch. Ce dernier avait déjà soupçonné son subalterne de vouloir se donner de l'importance en se considérant comme une sorte de levier indispensable à Son Excellence.

— Il nous a offert le Champagne, on a causé… D'affaires bien entendu… Et même discuté quelque peu… Hé, hé, hé!…

Akim Pétrovitch leva respectueusement les sourcils.

— Mais l'affaire n'est pas là, continua le général. Je prends congé, car vous n'ignorez point que le vieillard se couche de bonne heure: l'âge l'exige, vous comprenez… Je sors… Mon Triphone n'est pas là! Je demande, je m'inquiète: «Où est passée ma berline?» J'apprends les causes de cette absence: mon cocher était parti à la noce d'une sœur ou d'une commère, je n'en sais plus rien! Il croyait sans doute que je resterais plus longtemps. Enfin, le diable l'emporte! Il l'a même si bien emporté qu'il a pris ma berline avec.

— Mon Dieu! S'écria Akim Pétrovitch qui semblait terrifié à l'idée de la liberté qu'avait prise le cocher.

Un petit murmure d'étonnement fusa dans la foule. Le général regarda

encore une fois Pseldonimoff, qui restait impénétrable et comme indifférent au récit des malheurs de son chef. « Il n'a, certes, pas de cœur ni de pitié», pensa-t-il.

— Songez donc à ma situation… (Ivan Iliitch regarda les convives.) Rien à faire: il m'a fallu partir à pied. Je pensais aller ainsi jusqu'à la Grande Perspective, où j'espérais trouver un Vanka[344] quelconque: hé, hé, hé!

— Hi, hi, hi! Accompagna respectueusement Akim Pétrovitch.

Un nouveau murmure, mais cette fois-ci plus gai, anima l'assistance.

À ce moment, un verre de lampe craqua. Quelqu'un se précipita aussitôt pour remettre les choses en ordre. Pseldonimoff, soudain sorti de sa torpeur, regarda la lampe avec sévérité, mais le général n'avait rien remarqué et tout redevint calme.

— Je marche dans la nuit qui, savez-vous, est belle. Soudain, j'entends la musique, je m'adresse à un agent: «C'est Pseldonimoff qui se marie, me répond l'agent.»

Le général s'arrêta et, s'adressant cette fois-ci à Pseldonimoff:

— Ah mais! Frère, tu donnes des fêtes qui s'entendent dans toute la Pétersbourskaïa Storona. Ah, ah, ah!

— Hi, hi, hi! Fit entendre Akim Pétrovitch.

Le bruit des rires réveilla les convives qui poussèrent quelques gloussements respectueux. Cependant, le héros de la fête, le malheureux Pseldonimoff, qui s'inclinait à chaque instant, ne pouvait arriver à sourire. Était-il donc en bois?

«Mais c'est un imbécile, songea Ivan Iliitch. Un âne lui-même se serait mis à rire en entendant un récit pareil! Ah! S'il voulait seulement, tout irait comme sur du beurre.»

L'impatience souleva le cœur du général:

— Je me dis: Entrons chez notre subordonné. J'espère qu'il ne me chassera point! Content ou non, il sera obligé de recevoir un hôte. Allons, frère, excuse-moi. Dis-moi si je te gêne en quoi que ce soit, et je m'en irai… Je viens simplement voir ce qui se passe chez vous!…

Pseldonimoff, à qui s'adressait cette dernière question, ne répondant toujours pas, Akim Pétrovitch, qui considérait le général avec une douceur

toute particulière, prit sur lui de hululer mielleusement:

— Comment Votre Excellence peut-elle seulement penser qu'elle nous gêne?…

Les convives, en bougeant, donnaient les premiers signes de «familiarité». Presque toutes les dames étaient déjà assises. C'était un bon signe, et d'excellent augure. Les plus audacieuses sortirent même des mouchoirs pour s'éventer. L'une d'elles, vêtue d'une robe de velours un peu usagée, se permit en outre de dire quelque chose à haute voix. L'officier à qui elle s'adressait voulut lui répondre encore plus haut, mais le silence général ayant accueilli leurs propos, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient que deux à causer et se turent aussitôt.

Les hommes, des petits fonctionnaires, ainsi que quelques étudiants, échangeaient des regards, se donnaient des coups de coude et remuaient en tous sens.

La crainte passée, les convives contemplaient l'intrus avec quelque hostilité. L'officier qui, maintenant, reconnaissait son manque de courage de tout à l'heure, cherchait sans doute à réparer la chose en s'approchant peu à peu de la table qui voisinait avec le canapé.

— Ah mais! Frère, permets-moi de te demander ton prénom et ton patronyme, dit Ivan Iliitch en s'adressant à Pseldonimoff. Celui-ci se dressa aussitôt et dans un aboiement:

— Porphire Pétrovitch, Votre Excellence.

— Présente-moi donc à ta jeune épouse, Porphire Pétrovitch, mène-moi vers elle…

Le général fit mine de se lever. Mais Pseldonimoff courait déjà de toutes ses jambes à travers le salon.

La jeune mariée qui, pendant toute la durée de la conversation, était demeurée dans le voisinage du canapé, se cacha aussitôt qu'elle comprit qu'il était question d'elle. Cette précaution fut vaine, car il ne se passa pas une minute et Pseldonimoff revenait déjà vers le général traînant son épouse par la main. La foule s'écarta pour les laisser passer et Ivan Iliitch, se dressant cérémonieusement, esquissa un sourire des plus aimables.

— Très heureux de pouvoir faire votre connaissance, fit-il avec un demi-

salut très mondain. Dans une journée pareille surtout…

Fleurissant sur ses lèvres, une petite moue malicieuse donnait à penser. Aussi les personnes du beau sexe, qui avaient compris cette délicate allusion, se rengorgèrent aimablement.

— Charmant! Articula la dame en robe de velours.

La jeune mariée valait bien Pseldonimoff. Petite, maigriote, âgée de dix-sept ans environ, elle avait une mince figure pâle ornée d'un nez pointu. Ses petits yeux vifs fixaient le général sans gêne et, dirons-nous, avec une certaine méchanceté.

Son cou maigre sortait d'une robe de mousseline blanche, doublée de rose, et ses épaules pointues, ses bras décharnés, la faisaient ressembler à un poulet déplumé.

Elle ne sut que répondre au compliment du général.

— Mais elle est très gentille, continua celui-ci en s'adressant à l'heureux époux.

Il parlait assez fort pour que la jeune femme l'entendît.

Pas de réponse, et, cette fois-ci, même point de salut! Disons mieux: M. Pralinski remarqua dans les yeux de Pseldonimoff quelque chose de dissimulé, de froid, de particulièrement hostile. Et cependant, il fallait, coûte que coûte, arriver à provoquer la confiance. N'est-ce pas uniquement pour cela que le général était venu ici?

«En voilà un couple! Songea-t-il. Enfin!…»

M. Pralinski s'adressa donc de nouveau à la jeune femme qui avait déjà pris place auprès de lui sur le canapé, mais les réponses se limitèrent à des «oui» et «non», et encore étaient-elles faites mal à propos.

«Si seulement elle voulait se montrer un peu confuse, pensa le général profondément découragé, j'aurais plaisanté, j'aurais essayé de la faire rire, tandis qu'ainsi ma situation devient sans issue.»

Et elle l'était, en vérité, car, pour comble de malheur, Akim Pétrovitch se taisait. Le pauvre diable ne le faisait certes pas exprès, mais cela ne diminuait en rien sa faute.

Au comble de la désolation, le dignitaire, qui ne savait que devenir, s'adressa à l'assemblée entière:

— Messieurs, est-ce que vraiment je ne vous dérange point? Demanda-t-il.

Il lui sembla à ce moment que les paumes de ses mains se mouillaient de sueur.

— Mais non, Excellence, pas du tout! Veuillez donc ne point vous inquiéter! Répondit l'officier. Nous prenons un peu de repos en attendant de recommencer.

Un petit murmure approbatif souligna les paroles du militaire que la jeune mariée considérait avec plaisir: il était encore jeune et portait l'uniforme d'un régiment quelconque.

Le général respira et regarda Pseldonimoff qui demeurait toujours près de lui, le nez de plus en plus allongé. Il était là, debout comme le valet qui, la fourrure du visiteur à la main, attend la fin de la conversation d'adieux.

Cette comparaison s'imposa à Ivan Iliitch lui-même qui, se voyant définitivement perdu, ne pouvait se débarrasser d'une sensation de gêne pesante. Il constatait que le terrain fuyait sous ses pieds, qu'il s'enfonçait sans espoir dans la mare où il s'était aventuré si mal à propos et qu'enveloppé de ténèbres, jamais il ne parviendrait à en sortir!

*

Plongé dans un muet accablement, le général ne remarqua même pas que les invités s'écartaient maintenant pour laisser passer une femme, petite, mais corpulente, et déjà âgée. Bien qu'elle fût vêtue simplement, sa mise témoignait toutefois de quelque recherche: elle avait au cou un fichu de soie épinglée, et une coiffe de dentelle, au port de laquelle elle n'était visiblement pas habituée, surmontait ses cheveux grisonnants. Elle tenait dans ses mains un plat rond sur lequel reposait une bouteille de Champagne à peine entamée, flanquée de deux coupes.

Nous disons bien: deux coupes, car le vin était destiné aux seuls convives de marque.

La dame s'approcha du général:

— Ne soyez pas trop exigeant, Votre Excellence, dit-elle en s'inclinant très bas. Vous avez bien voulu faire l'honneur à mon fils de venir à sa noce,

daignez donc boire à la santé des jeunes mariés.

C'était là une véritable planche de salut et Ivan Iliitch s'y accrocha désespérément. Pas encore très vieille, quarante-cinq, quarante-six ans au plus, la femme avait une figure si bonne, si ouverte, si ronde, bref, si russe, elle souriait avec tant de bonté et saluait si simplement, qu'Ivan Iliitch, de nouveau à son aise, recommença à espérer.

— Vous êtes, sans doute, la mère… De… De votre fils? Balbutia-t-il en se levant.

— Oui, Votre Excellence, balbutia Pseldonimoff, en étirant son interminable cou.

— Ah, ah! Très heureux de faire votre connaissance, madame.

— Allons, Votre Excellence, daignez nous faire l'honneur d'une coupe.

— Avec grand plaisir.

Le plat fut posé sur une table qu'on venait d'apporter et, sautillant, Pseldonimoff accourut pour verser le vin. Ivan Iliitch, toujours debout, prit une coupe et se disposa à prononcer un petit discours.

— Je suis particulièrement heureux, particulièrement…, commença-t-il, de pouvoir… Témoigner ici… Bref, comme… En ma qualité de chef… Je vous souhaite, madame (ici le général s'adressa à la jeune mariée), et à toi, mon ami Porphire (il tourna la tête dans la direction du mari), je vous souhaite une très longue vie de bonheur… Longue…

M, Pralinski mit du sentiment à vider la coupe qui, entre nous, était la septième de la soirée. Le vin versa un peu de gaieté dans son humeur tragique, mais, de nouveau, l'air morne de Pseldonimoff anéantit le général, qui ressentit un véritable afflux de haine devant cet être incolore et misérable.

«Et ce dégingandé qui reste toujours là, se dit-il, en jetant un regard à l'officier. Ne pourrait-il pas crier hourra? Et tout irait pour le mieux!»

La vieille mère s'adressait maintenant au chef de bureau.

— Vous aussi, Akim Pétrovitch, daignez prendre une coupe. Vous êtes le chef et mon fils est le subordonné. Veuillez donc l'avoir toujours à l'œil: c'est une mère qui vous le demande. Ne nous oubliez pas à l'avenir, mon bon Akim Pétrovitch, homme sensible et généreux que vous êtes.

«Elles sont fameuses, ces vieilles femmes russes, songea Ivan Iliitch.

Celle-ci vient de ranimer tout ce monde. J'ai toujours aimé le peuple!» termina-t-il, attendri.

À ce moment un plat nouveau fit son apparition sur la table.

Il avait été apporté par une fillasse vêtue d'une crinoline en cretonne, qui, non encore lavée, faisait un bruit sec. La servante avait de la peine à tenir le plat. Grand et lourd, il supportait une quantité infinie de petites assiettes chargées de pommes, de bonbons, de marmelade, de noix, etc. Ces douceurs, destinées aux dames, étaient demeurées jusqu'ici dans le petit salon: l'arrivée du général avait été cause de ce déménagement fortuit.

— Ne dédaignez pas nos humbles friandises, Votre Excellence, car, comme on dit, on offre ce qu'on peut.

Tout en l'invitant de la sorte, la vieille ne cessait de s'incliner.

— Comment donc! Mais avec plaisir, madame, répondit Ivan Iliitch qui, prenant une noix, chercha à l'écraser entre ses doigts, dans l'espoir que ce geste simple contribuerait à le rendre populaire, illusion que le pauvre général caressait encore, malgré les déboires rencontrés.

Soudain, la jeune mariée poussa un petit rire:

— Qu'y a-t-il? Demanda Ivan Iliitch, souriant, et se réjouissant de cet indice de la vie renaissante.

— C'est Ivan Kastenkitch qui me fait rire, répondit-elle en baissant la tête.

En effet, le général venait de remarquer un jeune homme d'un blond fade, pas trop mal de figure, qui, dissimulé derrière le canapé, chuchotait quelque chose à la petite mariée.

Un silence, et ce jeune homme se dressa, visiblement intimidé.

— J'étais en train de lui parler de la Clef des Songes, murmura-t-il en s'excusant.

— De quelle clef des songes voulez-vous parler? Demanda Ivan Iliitch, condescendant.

— Une nouvelle Clef des Songes, un livre qui vient de paraître, Votre Excellence. Je disais à madame que voir en rêve M. Panaïeff, cela voulait dire qu'on verserait du café sur son jabot.

«Quelle naïveté!» s'étonna par devers lui Ivan Iliitch, redevenant

hargneux.

Le jeune homme, bien que rougissant, paraissait heureux jusqu'à l'impossible d'avoir pu placer son histoire de M. Panaïeff.

— Oui, oui, j'ai compris, répondit Son Excellence, qui dissimulait sa mauvaise humeur.

— Non, il y a mieux, dit une voix tout près du général. On est en train d'éditer un nouveau dictionnaire, auquel doivent collaborer MM. Kraïevski, Alferaki et d'autres…

Cette phrase avait été prononcée par un jeune homme qui, non seulement n'avait pas l'air gêné, mais, tout au contraire, très à son aise. Portant habit et gilet blanc, il tenait son chapeau dans sa main gantée. Il ne dansait pas, regardait le monde d'en haut, étant donné qu'il se disait collaborateur du journal satirique Le Brandon.

Lui aussi était un invité de marque et se trouvait là en qualité d'ancien ami de Pseldonimoff, en compagnie de qui il avait mangé de la vache enragée dans de vagues «chambres meublées» tenues par une dame allemande.

Il ne dédaignait cependant pas se rafraîchir et, dans ce but, disparaissait de temps en temps dans une chambre voisine où il y avait du vodka à l'usage des invités mâles, chambre dont, tous, ils connaissaient le chemin.

Le général ne le trouva point à son goût.

— Et c'est d'autant plus drôle, intervint à nouveau le jeune homme blond fade qui venait de parler rêves et jabot, et qui, à cause de cela, fut gratifié d'un regard haineux du journaliste, c'est d'autant plus drôle que M. Kraïevski ignore l'orthographe, et…

Mais le pauvre ne termina pas sa phrase, car déjà il avait compris que le général savait tout cela depuis longtemps. Il l'avait vu au regard de celui-ci, qui venait de rougir à la pensée d'être pris pour un ignorant à qui on conte des choses universellement connues.

Le jeune homme devint extrêmement confus, se dépêcha de disparaître, et son front ne se dérida point de toute la soirée.

Mais, en revanche, le collaborateur du Brandon s'approcha davantage, tout en manifestant quelques velléités de s'asseoir à côté de Son Excellence, à qui tant de sans-gêne déplaisait visiblement.

Afin de masquer son mécontentement, le général décida de dire quelque chose:

— Dis donc, Porphire, pourquoi — et j'ai toujours voulu te le demander — t'appelles-tu Pseldonimoff et non Pseudonimoff?

— Je ne peux pas répondre au juste, balbutia l'interrogé.

Akim Pétrovitch jugea bon d'intervenir.

— C'est une erreur qu'on a dû faire au moment où son père se faisait inscrire pour le service, expliqua-t-il. Et c'est notre Porphire Pétrovitch qui se voit obligé d'en supporter les conséquences. Cela arrive parfois, Votre Excellence.

— Vraisemblablement, s'écria le général avec une chaleur qu'il supposait être très communicative et qui, selon ses prévisions, devait provoquer un mouvement de curiosité générale, vraisemblablement, car jugez-en vous-même: Pseudonimoff provient du mot littéraire Pseudonyme, tandis que Pseldonimoff ne veut rien dire du tout!

— Pour cause d'imbécillité! Susurra Akim Pétrovitch.

— De quelle imbécillité voulez-vous parler?

— De l'imbécillité du peuple russe, Votre Excellence. Elle a fait que ce peuple a pris l'habitude de changer certaines lettres et de prononcer les mots à sa façon. Ainsi il dit: névalide, au lieu d'invalide…

— Ah, oui! Très bien! Oui, névalide! Hé, hé, hé!…

— On dit aussi muméro, au lieu de numéro, Votre Excellence, tonna soudain le grand officier qui, depuis longtemps déjà, cherchait une occasion de se distinguer.

— Comment dites-vous ça, muméro?

— Muméro, au lieu de numéro, Votre Excellence.

— Ah, oui! Muméro, au lieu de numéro… Ah, oui… Hé, hé, hé!

Et Ivan Iliitch se trouva dans l'obligation de rire à l'intention de l'officier.

Heureux à en mourir de congestion, celui-ci, afin de calmer son émotion, chercha à réparer le désordre imaginaire de son hausse-col.

— On dit encore…, intervint le collaborateur du Brandon.

Mais Son Excellence feignait de ne pas l'entendre, car vraiment elle ne pouvait rire à l'intention de chaque invité.

— Nalgré au lieu de malgré! Insista le collaborateur, visiblement impatienté.

Ivan Iliitch le mesura d'un regard sévère.

— Tu n'as pas fini de l'ennuyer? Chuchota Pseldonimoff.

— Eh bien, quoi! On ne peut plus causer, dit l'autre, furieux.

Il se tut, se renfrogna et, quittant le cercle des courtisans de Son Excellence, se dirigea vers la chambre-cuisine.

Arrêté sur le seuil, il lança au «satrape» un dernier regard de mépris et, délibérément, entra dans la petite chambre, où l'on avait, dès le début de la fête, disposé à l'usage des danseurs une table recouverte d'un napperon de Jarslav, garnie de deux genres de vodka, de hareng, de caviar et de vin de Xérès. Le cœur rempli de fureur, le journaliste se versait un verre quand, soudain, un étudiant apparut, les cheveux en désordre. C'était le premier danseur de cancan au bal de Pseldonimoff. Le nouvel arrivant, mû, aurait-on dit, par une soif ardente, se précipita sur la carafe de vodka.

— On va commencer, s'écria-t-il précipitamment. Viens voir, je vais faire un solo, les jambes en l'air, et après le souper je risquerai le «poisson»…

Le verre vidé déjà, il s'en versait un autre.

— Elle est épatante, cette Cléopâtre Sémenovna. On peut tout risquer avec elle.

— C'est un rétrograde! Répondit le journaliste qui, d'un air sombre, venait d'avaler son vodka.

— De quel rétrograde veux-tu parler?

— Du personnage devant qui on a placé la marmelade et les noix. Je te dis que c'est un rétrograde.

— Allons, allons, toi! Fit l'étudiant qui, ayant entendu le signal du quadrille, se précipitait dehors.

Demeuré seul, le journaliste se versa un nouveau verre de vodka. Il était décidé à faire appel à tout son courage ainsi qu'à ses sentiments d'indépendance. Il but, mangea quelques bribes de hareng, et c'est alors que le conseiller d'État effectif Ivan Iliitch Pralinski aurait pu voir se dresser devant lui un ennemi implacable et terrible, dissimulé pour le moment sous la personnalité du collaborateur du Brandon.

Hélas! Le pauvre Ivan Iliitch ne se doutait de rien! Il ne se doutait même pas qu'un autre événement considérable allait influencer les relations mutuelles entre lui et les invités de M. Pseldonimoff!

Bien qu'Ivan Iliitch eût donné des explications à peu près plausibles sur sa présence à la noce de son subordonné, ces explications n'avaient satisfait personne. Les convives demeuraient toujours dans une sorte de gêne. Quand, soudain, tout changea comme par enchantement. Une simple phrase, lancée par on ne sait qui, calma aussitôt toutes les incertitudes, et les gens de la noce revinrent à leurs rires, hurlements et contorsions, comme si l'hôte inattendu n'était pas dans la salle.

La cause de changement si brusque venait d'une vague insinuation chuchotée: «Le personnage avait… Un peu bu», et bien que cette nouvelle parût de prime abord être une effroyable calomnie, elle ne manqua pas de paraître vite vraisemblable. Et tout devint clair. Alors l'assistance s'étant libérée instantanément de toute contrainte, le quadrille vers lequel nous avons vu se précipiter l'étudiant reprit de plus belle.

À ce moment même, Ivan Iliitch s'adressait à la jeune mariée pour lui chuchoter un madrigal bien tourné.

Il ne put cependant le terminer, car son interlocutrice était délibérément accostée par le grand officier qui, s'étant mis sur un genou, l'invita pompeusement à la danse. Elle se dressa aussitôt et s'envola pour se placer dans les rangs des danseurs. L'officier ne s'était pas excusé et M^{me} Pseldonimoff n'avait point daigné regarder le général et faisait, oh! Horreur! Mine d'être heureuse qu'on la débarrassât d'un gêneur.

Le premier mouvement de stupeur passé, le brave général chercha à excuser la jeune femme.

«Elle est bien dans son droit, se dit-il, d'autant plus que ces pauvres gens sont loin de connaître les lois de la bienséance.»

Puis s'adressant à Pseldonimoff qui, toujours silencieux, s'étirait devant lui comme une corde de violon bien tendue:

— Et toi, frère Porphire, si tu as quelques ordres à donner, ne te gêne pas, va-t'en!…

«Il a vraiment l'air de me surveiller, ce lascar-là», songea-t-il à part lui.

Il faut dire que le spectacle de ce cou démesuré ainsi que de ces yeux continuellement fixés sur lui était devenu insupportable au général. Bref, bien que toutes choses fussent loin d'être comme il eût voulu les voir, le général s'obstinait néanmoins à ne pas vouloir se l'avouer.

*

Le quadrille commença.

— Permettez, Votre Excellence, dit Akim Pétrovitch qui, la bouteille à la main, s'apprêtait respectueusement à emplir la coupe du général.

— Je ne sais… Je ne sais vraiment pas!…

Mais déjà Akim Pétrovitch, la figure illuminée par un respect illimité, versait le vin. La coupe de Son Excellence remplie, le petit chef de bureau se recroquevilla et, furtivement, tel un voleur, il s'en versa à lui-même, avec cette différence, cependant, qu'il ne remplit pas sa coupe jusqu'au bord, en témoignage ostentatoire, sans doute, du sentiment de son infériorité.

Assis maintenant auprès de son supérieur, le pauvre vieux était comme une femme en couches.

«De quoi lui faut-il donc parler?» se demandait-il, anxieux.

Cependant, à tout prix, il fallait distraire Son Excellence, puisque celle-ci lui avait fait l'honneur de l'admettre à ses côtés. Le Champagne servit donc d'issue à cette situation qui paraissait ne pas en comporter. Son Excellence sembla satisfaite, non du Champagne, bien entendu, car celui-ci était tiède et franchement mauvais, mais simplement du délassement moral qu'apportait cette petite cérémonie.

«Le vieux voudrait bien boire, songeait Ivan Iliitch, mais il n'ose pas boire tout seul. Je ne puis pourtant pas l'en empêcher… Il serait même ridicule que cette bouteille restât ainsi entre nous.»

Il goûta donc à la boisson, ce qui, évidemment, était mieux que de rester sans rien faire.

— Je suis venu ici…, débuta-t-il en observant les pauses et les accentuations, je suis venu ici par hasard, pour ainsi dire. Certains, bien entendu, trouveront que… Ma place n'est point ici… Et qu'il n'est pas convenable de ma part d'assister à une réunion pareille…

Akim Pétrovitch, silencieux, écoutait avec une curiosité timide.

— Mais j'espère que vous comprendrez pourquoi je suis venu ici… J'espère que vous n'allez pas croire que le vin seul m'attire… Hé, hé!…

Akim Pétrovitch tenta lui aussi de rire, à l'exemple de Son Excellence. Ne pouvant y arriver, il s'arrêta en chemin, sans trouver la moindre phrase à dire.

— Je suis venu, pour ainsi dire… Afin d'encourager… Afin de montrer, pour ainsi dire… Le but… Pour ainsi dire, moral…

L'attitude stupide d'Akim Pétrovitch mettait le général en fureur. Il se sentait prêt à lui en vouloir, quand il s'aperçut que son malheureux interlocuteur baissait les yeux, comme conscient de sa faute. Quelque peu troublé, le général avala une gorgée de Champagne: Akim Pétrovitch, pour sauver la situation, s'empara de la bouteille et remplit encore une fois la coupe de son supérieur.

«Tu possèdes vraiment bien peu de ressources», songea Ivan Iliitch, tout en mesurant son pauvre diable de subordonné d'un regard sévère, mais non dépourvu de compassion.

Akim Pétrovitch, qui sentait monter la colère déguisée du général, se décida définitivement à observer le silence. Ils restèrent ainsi, l'un en face de l'autre, pendant deux minutes, laps de temps qui parut interminable à Akim Pétrovitch.

Disons maintenant quelques mots concernant ce dernier. C'était un homme du genre ancien, calme et craintif comme une poule, élevé dans le respect des supérieurs, et qui ne manquait ni de bonté, ni même de noblesse.

Il était de ces Russes de Pétersbourg, qui, de père en fils, viennent au monde dans la capitale, y poussent et ne la quittent jamais. Ce type spécial de Russe n'a aucune idée de la Russie et ne s'en inquiète point, car tout son intérêt vital réside à Pétersbourg et spécialement à l'endroit où se trouve son bureau. Tous les soucis de ces gens sont limités à une partie de cartes à mise réduite, à l'épicerie du coin qui leur fournit les denrées, et aux appointements qui leur donnent la possibilité de vivre. Des coutumes russes, ils ignorent tout, et quant aux chansons populaires ils n'en connaissent d'habitude qu'une seule: Le Bouleau, et encore parce que celle-ci est jouée perpétuellement sur tous les orgues de Barbarie.

Bref, c'est un type zoologique particulier, calme et soumis, qui se constitua au cours de ces trente-cinq dernières années.

Cependant, Akim Pétrovitch n'était pas un imbécile. Si le général lui avait demandé quelque chose de son ressort, le chef de bureau aurait répondu et soutenu la conversation. Mais il considérait comme une véritable indécence pour un subordonné de répondre à des questions qui ne le regardaient en rien. Le vieux brûlait de curiosité, cependant, sur le véritable motif de la visite de Son Excellence.

S'enfonçant de plus en plus dans un abîme de mélancolie et de distraction, Ivan Iliitch goûtait de plus en plus souvent à sa coupe qui, par les soins dévoués d'Akim Pétrovitch, demeurait sans cesse remplie jusqu'au bord.

Ivan Iliitch, las du silence pesant, chercha donc à s'intéresser aux danses, dont le spectacle accapara bientôt toute son attention.

Elles étaient vraiment gaies: les invités s'adonnaient à la joie dans toute la simplicité de leurs cœurs. Bien que les bons danseurs ne fussent pas nombreux, les maladroits suppléaient à ce manque d'élégance en faisant tant de bruit avec leurs talons qu'on eût pu les prendre pour des maîtres de ballet.

L'officier se distinguait particulièrement: on voyait qu'il aimait les figures de solo, car, resté seul avec sa danseuse au milieu de la salle, il prenait des poses extraordinaires: tantôt, droit comme un poteau indicateur, il se penchait tellement sur le côté que ce mouvement laissait croire à une chute prochaine. Il se redressait cependant aussitôt, au pas suivant, pour se pencher à nouveau de l'autre côté, formant ainsi un angle de 45 degrés avec le parquet.

L'expression de sa figure était des plus sérieuses, et il dansait avec une véritable conviction, propre à étonner tout le monde. Un autre danseur, dont la cargaison de boissons était sans doute complète dès le début de la soirée, s'était endormi auprès de sa dame, de sorte que cette dernière était obligée de danser seule. Un jeune fonctionnaire, cavalier d'une danseuse à écharpe bleue, répétait sans cesse le même tour qu'il considérait évidemment comme très spirituel: restant en arrière de sa dame, il saisissait le voile de sa partenaire et y déposait une dizaine de baisers; sa cavalière, cependant,

semblait ne pas attacher d'importance à cet hommage répété et, majestueusement, accomplissait les rites de la danse.

L'étudiant n'avait pas manqué sa promesse et exécuta le solo, les jambes en l'air, ce qui lui attira l'admiration de toute la société. Bref, le sans-façon régnait!

Ivan Iliitch, qui se trouvait sous l'action généreuse du vin, commençait déjà à sourire, quand il sentit brusquement un doute amer s'introduire dans son âme. Cette aisance qu'il avait appelée de tous ses vœux au moment où les invités reculaient devant lui, cette aisance tournait au sans-gêne!

Et quel sans-gêne, mon Dieu! Une dame, par exemple, vêtue d'une robe de velours bleu qui, certainement, lui venait de quatrième main, avait épinglé sa robe de façon qu'elle ressemblât à un pantalon.

C'était cette même Cléopâtre Sémenovna, en compagnie de qui on pouvait tout risquer, ainsi que l'avait déclaré l'étudiant.

«Comment tout cela est-il arrivé? Songeait le général, un peu vexé. Ils reculaient, et maintenant les voilà émancipés!»

Ce changement d'attitude, cette aisance affectueuse vers laquelle tout son être s'était tendu passionnément, lui semblaient maintenant tellement étranges et menaçants que le pauvre dignitaire y devinait presque un présage d'événements beaucoup plus graves. On eût dit que tous ces gens avaient oublié jusqu'à son existence même!

Et cependant, malgré l'incertitude mortelle qui, peu à peu, envahissait son âme, Ivan Iliitch riait et applaudissait.

Akim Pétrovitch souriait respectueusement, à l'unisson de son chef, sans se douter que Son Excellence nourrissait dans son sein un nouveau ver rongeur.

— Très bien, jeune homme! Vous dansez très bien! Cria le général s'adressant à l'étudiant qui passait à ses côtés.

Le danseur se tourna brusquement vers Son Excellence et, faisant une grimace impossible, rapprocha sa figure de celle d'Ivan Iliitch et lança à son nez un joyeux cocorico!

C'en était trop! À cette plaisanterie un peu exagérée, Ivan Iliitch se leva. Un éclat de rire général l'accueillit, le chant du coq ayant été vraiment bien

imité. Quant à la grimace, ça dépassait tout!

Plongé dans la stupéfaction, le général se tenait encore debout, quand Pseldonimoff, accompagné de sa mère, arriva pour lui annoncer que le souper était servi.

— Petit père… Votre Excellence…, disait la vieille en s'inclinant, faites-nous l'insigne honneur… De partager notre modeste repas!…

— Je ne sais vraiment pas… Je ne sais vraiment…, bégaya Ivan Iliitch, je ne suis pas venu pour cela… Je m'apprêtais à partir.

En effet, le général venait de se jurer qu'il ne resterait pas une minute de plus: il avait même pris son bonnet à la main. Mais… Le destin était là… Et Ivan Iliitch… Resta.

Une minute plus tard, précédé de Pseldonimoff et flanqué de la bonne vieille mère, il conduisait le cortège qui se rendait aux agapes. On l'installa à la place d'honneur et une nouvelle bouteille de Champagne fut posée devant son couvert.

D'un geste, qu'il jugea aussitôt lui-même très étrange, le général s'était emparé d'une bouteille de vodka pour s'en verser un verre. Comme il n'en avait jusqu'ici jamais goûté, Ivan Iliitch, son verre bu, eut une sensation aussi rapide que singulière: il lui sembla qu'il roulait du haut d'une montagne; se sentant descendre, il voulait se raccrocher à quelque chose, mais il était obligé de s'avouer l'impossibilité pour lui de le faire.

*

La situation du général devenait de plus en plus excentrique. En vérité, Dieu sait ce qu'il était devenu en l'espace d'une heure! En entrant, il tendait ses bras, non seulement à ses subordonnés, mais, pour ainsi dire, à l'humanité tout entière; et voilà qu'une heure après toutes les souffrances de son cœur l'obligeaient à détester Pseldonimoff, à le maudire, lui, son épouse et son mariage! Cette haine, d'ailleurs, semblait partagée, le général le lisait dans les yeux de Pseldonimoff. Le regard navré du malheureux gratte-papier ne disait-il pas: «Que le diable t'emporte, général de malheur!»

Malgré cette hostilité, pourtant si visible, Ivan Iliitch se serait laissé couper la main plutôt que d'avouer, non seulement tout haut mais encore en

lui-même, que sa façon d'agir était effectivement stupide… L'instant des mea culpa n'avait pas encore sonné.

Mais le cœur… Le cœur… Lui faisait mal: serré, il essayait de s'élancer à l'air libre, aspirant au repos!

Ivan Iliitch qui, au fond, était un brave homme, savait très bien qu'il aurait dû partir il y a longtemps déjà, et non seulement partir, mais se sauver à toutes jambes! Car il sentait que la réalité différait de ce que lui avaient fait entrevoir les rêves caressés sur le trottoir.

«Pourquoi suis-je donc venu ici? Ce n'est pourtant pas pour manger et boire!» se morigénait-il, tout en goûtant des zakouski, représentés en l'occurrence par un filet de hareng.

À la longue, le dignitaire aboutissait même à la négation complète: l'ironie s'insinuait doucement dans son âme; et son prétendu acte d'héroïsme lui apparaissait maintenant tellement ridicule qu'il finit par ne plus savoir ce qu'il était venu faire en cette maison.

Il fallait sortir, mais comment?

Qu'allait-on dire de tout cela? De mauvaises langues ne prétendraient-elles pas qu'il faisait des excursions dans des endroits peu recommandables!

Que dira-t-on demain? «car tout se sait», susurrait le doute. Que diront Stéphane Nikiforovitch, Semen Ivanovitch, les bureaux, les salons, les Chembel, les Choubine?

«Je ne peux cependant pas partir avant d'avoir fait comprendre à tout ce monde pourquoi je suis venu, songeait-il pour se justifier devant le tribunal de sa conscience. Je ne peux pas m'en aller avant de leur avoir dévoilé le but moral de ma visite…»

Et le moment pathétique qui n'arrivait point:

«Ils ne me respectent même pas, continuait le malheureux. Pourquoi rient-ils?… Leur sans-gêne est si grand qu'on les dirait privés de cœur!… Il y a longtemps que je suspecte la génération actuelle de ne pas avoir de cœur!… Et pourtant, il ne faut pas rester ici quoi qu'il arrive!… Mais, qui sait? Maintenant que les voilà réunis autour de la table, je pourrai peut-être leur parler de questions vitales, de réformes, de la grandeur future de la Russie?… Serait-il donc impossible de leur insuffler de l'enthousiasme? Tout n'est peut-

être pas perdu encore?… Et qui sait si, dans la réalité, les choses ne doivent pas se passer ainsi?…

«Mais, par où commencer? Comment les attirer, les capter? Que faut-il que j'invente?… Je m'y perds, mon Dieu, je m'y perds. Que me veulent-ils? Que désirent-ils? Je vois leurs rires dissimulés… Se moqueraient-ils de moi, mon Dieu?… Mais qu'est-ce que je veux donc? Pourquoi suis-je ici? Pourquoi ne pas partir?»

Le général songeait ainsi, tandis qu'une honte profonde, écrasante envahissait peu à peu son cœur.

*

Cependant, les événements impitoyables suivaient leurs cours.

Un quart d'heure ne s'était pas encore écoulé depuis que la société s'était mise à table quand une pensée terrifiante s'imposa soudain au général: le malheureux se rendait parfaitement compte qu'il était effroyablement ivre; ce n'était pas la griserie de tout à l'heure, légère et riante, mais une ivresse irrémédiable et définitive!

La cause en était ce maudit verre de vodka, qu'il venait d'absorber après le Champagne et qui, tout de suite, avait fait son effet.

Une faiblesse étrange l'anéantissait, il le constatait, et une sueur froide perlait à son front. Il est vrai que son courage augmentait à mesure, mais sa conscience le harcelait toujours, ne cessant de crier: «C'est mal, c'est très mal, et même… Ce n'est point du tout comme il faut!»

Tantôt, c'étaient ses pensées vacillantes qui ne pouvaient se fixer sur un point; tantôt, il sentait que son être se dédoublait, positivement!

D'un côté, le courage, le désir de vaincre, la volonté de détruire les obstacles, l'assurance désespérée que le but pouvait encore être atteint; de l'autre, une pénible douleur dans l'âme et des arrêts subits du cœur!

Et, par-dessus, la question terrible qui le torturait sans répit: comment tout cela allait-il finir? Et qu'arriverait-il demain?

Demain, demain? Toujours ce demain!

Un peu avant, déjà, le général avait cru sentir la présence d'adversaires parmi les invités. Il avait voulu alors écarter ce soupçon: «C'est sans doute

que j'étais un peu ivre en arrivant», s'était-il dit.

Mais quelle fut sa terreur, quand, d'après les indiscutables précisions que venaient de lui fournir ses observations, il acquit la certitude d'être entouré d'implacables ennemis!

«Et pourquoi? Pourquoi tout cela?» se demandait-il, plein de désespoir.

Une trentaine de personnes siégeaient autour de la table: plusieurs, elles aussi, définitivement grises. Quant aux autres invités, ils se distinguaient par une indépendance d'allures qui avait tout à fait mauvais genre; ils criaient, parlaient tous ensemble, portaient des toasts, bombardaient les dames avec des boulettes de pain.

Dès le début du festin, un personnage plus que louche, vêtu d'une redingote graisseuse, était tombé sous la table, pour y demeurer définitivement.

Un autre manifestait à tout instant des velléités de grimper parmi les plats, afin de prononcer un speech, effort que l'officier contrariait sans cesse en le tirant par les pans de son habit.

Bien que le cuisinier qui avait préparé le souper sortît d'une maison de grand seigneur, le menu était très éclectique: il comportait de la galantine, une langue de bœuf aux pommes de terre, des côtelettes aux petits pois et puis la pièce de choix, l'oie, destinée à couronner l'œuvre. Le blanc-manger ne devait arriver qu'au dessert.

Comme boissons, il y avait de la bière, du vodka et du xérès. Une bouteille de Champagne, placée devant le général, obligeait celui-ci à s'en verser, sans oublier Akim Pétrovitch qui l'avait d'abord servi si largement, mais qui, maintenant, n'osait plus en prendre l'initiative. Pour les toasts, les invités de second ordre disposaient de vin du Caucase.

La table, elle-même, était composée d'une multitude de petites tables, de tous calibres, accotées les unes aux autres. Une table verte complétait le nombre. Tout cela était recouvert de nappes disparates, aux couleurs différentes.

La mère de Pseldonimoff n'avait pas voulu s'asseoir, sous prétexte de s'occuper du service; mais, en revanche, une malencontreuse figure féminine, que le général n'avait pas encore remarquée, avait fait son apparition: vêtue

d'une robe d'un rouge violent, cette femme avait la joue bandée d'un mouchoir d'une propreté douteuse. C'était la maman de la mariée qui, vaincue la haine qu'elle éprouvait à l'égard de Mme Pseldonimoff mère, s'était enfin décidée à quitter sa cachette et à venir au salon à l'occasion du souper.

Cette dame, qui regardait le général d'un air mi-méchant, mi-narquois, semblait craindre qu'on ne voulût la présenter au convive de hasard, lequel, de son côté, trouvait à ce personnage un air suspect. M^{me} Mammiféroff n'était d'ailleurs pas seule à éveiller la suspicion du dignitaire: d'autres individus, aussi peu sympathiques, inspiraient à Ivan Iliitch des craintes bien marquées. Il n'avait peut-être pas tort, car tous ces gens semblaient tramer un complot contre Son Excellence! Oh! Le général avait bien fini par s'en rendre compte durant le souper!

Il y avait, notamment, un monsieur pourvu d'une petite barbiche, l'air d'un peintre bohème, qui, pendant le repas, s'était tourné plusieurs fois vers son voisin, lui murmurant quelque chose à l'oreille. Un autre, un étudiant probablement, paraissait non moins suspect, bien que complètement gris.

Quant à l'étudiant qui imitait si bien les cris d'animaux, il n'inspirait, en réalité, qu'une confiance relative, de même que l'officier, en lequel, hélas! Ivan Iliitch avait un moment placé ses derniers espoirs.

Cependant, la haine la plus marquée se lisait sur la figure du collaborateur du Brandon: sa façon de s'affaisser sur sa chaise, ses regards pleins d'orgueil et de provocation, la désinvolture qu'il affectait, terrorisaient positivement le général.

Bien que les autres invités n'eussent pas l'air d'attacher une bien grande importance à ce personnage qui, entre parenthèses, n'avait jamais placé que quatre vers dans la revue susdite, le général n'était pas du tout rassuré à son égard.

Quand une boulette de pain qui, visiblement, avait été destinée à Ivan Iliitch, tomba à proximité de Son Excellence, celle-ci eût mis sa main au feu que cette familiarité déplacée venait du dangereux journaliste.

On comprendra donc aisément que tout ce que nous venons de dire concernant la société pût influencer d'une façon bien déplorable l'humeur du

général.

Au surplus, une nouvelle observation qu'il venait de faire l'avait particulièrement affecté: Ivan Iliitch s'aperçut soudain que sa langue devenait de plus en plus pâteuse, et, même, qu'il éprouvait certaine difficulté à articuler les mots, de sorte que, tout en désirant dire beaucoup de choses, le général était obligé de se taire. De plus, à certains moments, s'oubliant soudain, il se mettait à rire sans savoir pourquoi. Cette dernière disposition d'esprit disparut, cependant, après un nouveau verre de Champagne qu'il avait bu inconsciemment et qui eut pour conséquence directe une irrésistible envie de pleurer.

En proie à une émotion des plus intenses, le dignitaire revint aussitôt à ce grand amour dans lequel il englobait l'univers entier, y compris Pseldonimoff. Ce sentiment démesuré s'étendait bien plus loin encore et, disons-le, n'exceptait même pas le collaborateur du Brandon.

Prêt à embrasser tout le monde, Ivan Iliitch désirait ardemment oublier les offenses et faire la paix! Non content de cela, il brûlait du désir d'ouvrir son cœur aux invités de Pseldonimoff, pour montrer à tous ces gens la grandeur de sa bonté, la puissance de ses talents et quels services lui, l'éminent homme d'État, pouvait rendre à la patrie.

Le général, en veine d'épanchements, n'aurait pas voulu omettre de parler de ses capacités à amuser et à faire rire les dames, ni, surtout, de son amour pour le progrès. Il se disposait, par la même occasion, à dévoiler son désir de condescendance envers ses inférieurs, ceux-là même qui se trouvaient placés au plus bas de l'échelle sociale, et, pour terminer son discours, il se proposait de dire les motifs qui l'avaient amené chez Pseldonimoff, afin d'y boire du Champagne en honorant de sa présence la noce de ce pauvre subordonné à dix roubles par mois.

— La vérité, la sainte vérité, seule!… C'est par la sincérité que j'arriverai à les convaincre! Ils me croiront, j'en suis persuadé! Ils ont beau me regarder avec une certaine inimitié: aussitôt que je leur aurai dit tout ce que je ressens, ils rempliront leurs verres pour boire à ma santé. Suivant la vieille coutume de l'armée, l'officier, ensuite, brisera son verre contre son éperon, et il se peut que, tous, ils se mettent à crier hourra! Hourra! Je ne serais pas non plus

mécontent s'il leur prenait l'envie de me porter en triomphe!… Je poserai un baiser paternel sur le front de la jeune mariée, qui, entre nous, n'est pas sans agrément. Akim Pétrovitch, aussi, me paraît être un homme très bon et bien sympathique. Je suis persuadé que, dans l'avenir, Pseldonimoff lui-même deviendra un homme comme il faut. (Pour le moment, il manque un peu des manières d'un homme du monde…) Il se peut que tous ces invités de la jeune génération ne possèdent pas cette délicatesse de cœur que je voudrais leur reconnaître, mais ils me comprendront. Je leur parlerai du rôle de la Russie parmi les puissances européennes, de la question paysanne aussi, bien entendu. Ils m'écouteront, m'aimeront et je sortirai de cette soirée avec gloire!…

Tous ces rêves étaient très agréables, mais ce qui le fut moins, c'est la découverte inattendue que fit Ivan Iliitch: il n'avait plus le contrôle de sa salive, qui, maintenant, coulait de sa bouche avec incontinence. Sans savoir ni pourquoi ni comment, le général avait pris l'habitude, comme on dit vulgairement, de lancer des postillons. Il s'en était rendu compte juste au moment où il lui arriva d'humecter la joue d'Akim Pétrovitch. Le pauvre diable, que le respect empêchait de s'essuyer, restait là, attendant sans doute une occasion propice pour le faire. Ce que voyant, Ivan Iliitch prit une serviette et, déployant des soins infinis, frotta la joue mouillée de son subordonné; cet acte aussitôt lui parut stupide et il s'étonna de l'avoir accompli.

Akim Pétrovitch qui, lui aussi, avait bu, demeurait comme échaudé. Ivan Iliitch se rendit compte que, tout en écoutant depuis un quart d'heure les élucubrations de son chef, le malheureux semblait, non seulement confus, mais encore dévoré par la crainte indicible de quelque danger immédiat.

À cette constatation, le général se tourna vers Pseldonimoff qui, assis dans son voisinage immédiat, étirait le cou et, la tête penchée sur le côté, écoutait avec un air renfrogné, tout en paraissant surveiller quelque chose. Mais qui? Mais quoi?

Le général, qui n'avait plus rien remarqué d'insolite dans l'attitude des convives, s'aperçut tout d'un coup que les regards se concentraient sur lui et que certains des invités le contemplaient en riant sous cape. Mais le plus

étonnant de la chose, ce fut qu'Ivan Iliitch, au lieu de paraître gêné, avala une nouvelle gorgée de Champagne et aussitôt, d'une voix forte, prit la parole en ces termes:

— Je viens de dire à Akim Pétrovitch… Je viens de dire à Akim Pétrovitch que la Russie… Parfaitement, la Russie… Bref, vous comprenez ce que je veux dire… La Russie traverse, et j'en ai la profonde conviction, une crise d'humanitarisme…

— Humanitarisme! Cria quelqu'un à l'autre bout de la table.

— Hu-Hu!

— Tu-Tu!

Ivan Iliitch s'arrêta. Pseldonimoff, s'étant levé, se mit à scruter l'assemblée d'un œil sévère pour découvrir l'auteur du trouble. Akim Pétrovitch hocha la tête avec pitié, comme pour confondre les perturbateurs. Le général, qui n'avait pas été sans remarquer ces exclamations saugrenues, garda pendant quelques instants un silence, en une pose de martyr.

— L'humanitarisme! Continua-t-il bientôt, avec une sorte d'entêtement, tout à l'heure, précisément, je l'avais dit à Stéphane Ni-ki-fo-ro-vitch… Oui que… La renaissance, pour ainsi dire!

— Votre Excellence, cria la voix au bout de la table.

— Que désirez-vous? Demanda Ivan Iliitch en cherchant à reconnaître la personne qui l'interpellait.

— Ce n'est rien, rien du tout. Votre Excellence, je me suis emporté; continuez, continuez, s'il vous plaît! Répéta la voix.

Ivan Iliitch, qui sentait une commotion nouvelle le traverser tout entier, continua:

— La renaissance, pour ainsi dire, de toutes ces choses…

— Votre Excellence! Cria encore une fois la voix.

— Que désirez-vous?

— Bonjour!

Cette fois-ci, Ivan Iliitch n'en put supporter davantage. Il interrompit son discours pour fixer le fauteur de désordre.

C'était un tout jeune homme, assurément ivre. Depuis quelque temps déjà, il ne faisait que crier, cassant des verres et des assiettes, arguant que

c'était une coutume indispensable en toute noce qui se respecte. Au moment où Ivan Iliitch se tournait de son côté, l'officier s'occupait à lui faire de sévères remontrances:

— Qu'est-ce que tu as à gueuler? Veux-tu qu'on te sorte?

— Ce n'était pas pour vous, Votre Excellence! Pas pour vous! Criait le jeune perturbateur, affalé sur sa chaise, continuez, s.-v.-p., je vous écoute et je suis très content de vous entendre. Continuez! Compliments, compliments!…

— Un gamin ivre, chuchota Pseldonimoff.

— Je vois bien qu'il est ivre, mais…

L'officier cherchait à expliquer:

— C'est arrivé un peu par ma faute, Votre Excellence, car je venais de lui raconter une drôle d'anecdote. Il s'agit là d'un lieutenant de notre régiment qui, dans ses entretiens avec ses supérieurs, usait de procédés que ce gamin a sans doute voulu imiter. À chaque parole que lui adressait un chef, le malheureux répondait: «Compliments, compliments!» C'est à cause de cela même qu'il y a dix ans mon homme fut exclus du service.

— Quel était ce lieutenant?

— Un lieutenant de mon régiment, Votre Excellence! Son mot «compliment» était une marotte. On avait commencé par lui faire des remontrances, puis on le mit aux arrêts. Le chef usait envers lui de procédés paternels, lui expliquant l'inconvenance de ses façons, ce à quoi le malheureux répondait par: «Compliments, compliments!» C'est même un drôle de cas, et bien triste, car c'était un bel officier, qui ne mesurait pas moins de deux mètres. On avait voulu le faire passer au conseil de guerre, mais on finit par découvrir que mon homme était parfaitement fou.

— Gamineries que tout cela! Dit Son Excellence. De mon côté, je suis prêt à pardonner.

— Même que la médecine s'en est occupée, Votre Excellence! Continuait l'officier.

— On l'a donc disséqué?

— Permettez, Votre Excellence, mais… Ce lieutenant… Il était tout ce qu'il y a de plus vivant!

Un rire général secoua tous les convives et même ceux qui, jusqu'ici, n'avaient dit mot. Ivan Iliitch devint enragé.

— Messieurs, messieurs! Cria-t-il d'une voix claironnante où ne restait plus trace de bredouillement. Messieurs, je suis encore en état de savoir qu'on ne dissèque pas un être vivant! Je supposais seulement que l'officier n'était plus de ce monde… C'est-à-dire, qu'il était mort… C'est-à-dire, je veux dire… Je veux dire… Que vous ne m'aimez pas… Et cependant, je vous aime tous, moi… Oui, j'aime Porphire… Bien que je m'humilie en vous parlant ainsi…

À ce moment, un énorme jet de salive fusa de la bouche d'Ivan Iliitch pour tomber à l'endroit le plus découvert de la nappe. Pseldonimoff se précipita dessus avec sa serviette. Mais ce dernier malheur abattit complètement l'énergie du général.

— Messieurs, c'en est trop, cria-t-il, au comble du désespoir.

— Un homme ivre, reprit Pseldonimoff.

— Porphire, je vois que vous… Vous tous… Je… Et j'espère que vous allez me dire en quoi je me suis abaissé devant vous.

Des sanglots à peine contenus brisaient la voix d'Ivan Iliitch.

Des voix compatissantes et respectueuses cherchèrent à le consoler:

— Votre Excellence! Mais, voyons, Votre Excellence!

— Je m'adresse à toi, Porphire… Dis-leur… Je suis venu… Si je suis venu à cette noce, c'est que j'avais un but… Je voulais relever moralement… Je voulais qu'on sentît… Que suis-je devenu à vos yeux?

Un silence de mort! Un pareil silence, devant une question si catégorique. C'était à n'y pas croire.

«Que faut-il donc dire, dans un moment pareil?» se demandait-il.

Mais les invités ne faisaient que se regarder entre eux. Akim Pétrovitch restait mi-mort mi-vif, et Pseldonimoff, muet de terreur, se répétait mentalement la question qui, depuis quelque temps déjà, hantait son cerveau:

«Qu'est-ce que je vais prendre, demain?»

C'est alors que le collaborateur du Brandon qui, depuis longtemps, était demeuré silencieux et morne, se dressa au bout de la table. Le regard en feu, vraie statue de la Vengeance, il se tourna vers Ivan Iliitch, et, comme s'il

avait été chargé de répondre au nom de toute l'assemblée:

— Oui, cria-t-il d'une voix tonnante. Oui, vous vous êtes abaissé, et vous voilà démasqué, rétrograde que vous êtes! Ré-tro-gra-de!

— Ré-tro-gra-de! Répéta-t-il.

— Jeune homme, songez à qui vous parlez! Bredouilla Ivan Iliitch au comble de la fureur.

— À vous! Répondit l'autre. Et d'abord, je ne suis pas un jeune homme, monsieur! Je ne vous crains pas, et je suis prêt à vous dire votre fait, monsieur! Vous êtes venu ici jouer la comédie et faire de l'esbroufe. Vous cherchez une popularité de bas aloi!

— Pseldonimoff!… Pseldonimoff!… Mais qu'est-ce donc que tout cela? Cria Ivan Iliitch.

L'interpellé, en proie à une terreur sans nom, demeurait pétrifié, ne sachant que faire. Un silence de mort régnait parmi les invités; eux aussi semblaient atterrés. Seuls, l'artiste et l'étudiant applaudissaient et criaient:

— Bravo!… Bravo!…

Fort de cet appui, si mince qu'il fût, le collaborateur du Brandon ne cessait de tonner:

— Oui! Étant venu faire étalage de votre humanitarisme, vous n'avez su que détruire notre pauvre joie! Vous vous êtes gorgé de Champagne, sans songer que ce vin coûte bien trop cher pour un fonctionnaire à dix roubles par mois! J'ajouterai même que, dans mon for intérieur, je vous soupçonne d'être un de ces chefs friands de chair fraîche, un de ces satrapes qui recherchent les jeunes femmes de leurs subordonnés! Oui… Oui, parfaitement… Monsieur!

— Pseldonimoff!… Pseldonimoff!… Râla Ivan Iliitch.

Désespéré, il tendait les bras vers le malheureux bureaucrate. Chaque parole du journaliste était un coup de poignard dans son cœur.

— Tout de suite, Votre Excellence, n'ayez crainte! Trancha Pseldonimoff, d'une voix devenue subitement énergique.

Ayant dit, le pauvre diable se précipita sur le trouble-fête et, le saisissant au collet, lui fit quitter la table brusquement. On n'aurait jamais pu supposer tant de force physique en un être aussi débile.

Ce prodige s'expliquait facilement, car, si le journaliste était

complètement ivre, Pseldonimoff, lui, était bien à jeun. L'incident se termina par quelques coups de poing dans le dos du rédacteur qui, déjà, disparaissait derrière la porte.

— Vous êtes tous des lâches, hurlait-il en guise d'adieu: je ne manquerai pas de vous ridiculiser dans le Brandon.

L'assistance entière se dressa comme un seul homme:

— Votre Excellence! Votre Excellence! Criaient Pseldonimoff, sa mère, et quelques-uns des invités.

Tous entouraient maintenant le général:

— Calmez-vous, Votre Excellence!

— Non, non, sanglotait M. Pralinski, je suis anéanti… Je suis venu ici… J'avais voulu, pour ainsi dire, vous bénir… Et pour cela… Pour cela…

Son regard suivant la débandade de ses rêves, le général s'écroula sur sa chaise. Il étendit ses deux mains sur la table, laissa tomber sa tête, et sa figure plongea dans l'assiette de blanc-manger.

Nous considérons comme inutile de décrire l'effroi, la stupéfaction, qui, à partir de ce moment, saisirent peu à peu les invités.

Songeant aux malheurs qui venaient de l'accabler, celui qui avait rêvé de transformer la société russe se redressa encore une fois. C'était évidemment pour partir, quitter les lieux où son idéal avait été si cruellement bafoué. Mais, vacillant soudain sur sa base, le général trébucha contre le pied de la chaise et, de tout son long, s'abattit sur le plancher de la maison Pseldonimoff, anciennement Mammiféroff.

Le conseiller d'État ronflait… Ainsi en arrive-t-il généralement aux gens qui n'ont pas l'habitude de boire: ils gardent leur conscience jusqu'au dernier moment et, soudain, tombent comme fauchés.

Ivan Iliitch restait couché, sans connaissance. Devant lui, à moitié mort d'anxiété, se tenait Pseldonimoff, les mains dans ses cheveux fadasses. Un à un, les invités quittaient la pièce, chacun commentant l'événement à sa façon.

*

Il était trois heures du matin…

Les affaires de Pseldonimoff étaient cependant déjà dans un état

suffisamment mauvais sans qu'il eût besoin de voir encore les choses tourner ainsi au pire. La vie ancienne du pauvre diable ne pouvait même supporter aucune comparaison avec son état, pourtant peu brillant, de ce jour.

Pendant qu'Ivan Iliitch repose sur le plancher et que Pseldonimoff, pris de désespoir, s'arrache les cheveux, interrompons un instant notre récit pour donner un bref aperçu de la personnalité si malencontreuse du triste marié.

Un mois à peine le séparait des jours sombres, pendant lesquels le malheureux s'était cru définitivement perdu.

Pseldonimoff venait d'une province où son père, qui avait fait du service dans un bureau, était mort au moment où on allait le mettre en accusation.

Après avoir traîné la misère pendant un an à Pétersbourg, le jeune homme, enfin, trouva cette place à dix roubles par mois. Il se sentit régénéré. Il y avait de cela cinq mois à peine. Cette joie cependant n'était pas faite pour durer et Pétrovitch retomba bientôt dans le marasme.

Il n'y avait au monde que deux Pseldonimoff: lui et sa mère, qui venait de quitter sa province à la suite de la mort de son mari, décédé en prison. Elle avait rejoint son fils dans la capitale et tous deux, à partir de ce jour, luttèrent âprement pour ne pas mourir de froid et pour se procurer, trop rarement, des nourritures plus ou moins suspectes. C'est seulement quand le fils eut obtenu sa place qu'ils louèrent une chambre meublée où la vieille allait désormais s'occuper de blanchir le linge de quelques clients d'occasion, cependant que Porphire tentait des économies impossibles afin de s'acheter un manteau d'uniforme et des chaussures.

Combien de misères le malheureux n'avait-il pas supportées dans son bureau, où ses chefs l'abordaient à chaque instant pour lui demander depuis quand il n'avait pas pris de bain! Et les «on dit» circulaient! On prétendait que, sous le col de sa tunique, des punaises avaient fait leur nid.

Mais Pseldonimoff avait du caractère. D'aspect taciturne et calme, il ne possédait qu'une instruction très élémentaire et jamais, presque, on ne l'avait entendu parler. Songeait-il à quelque chose, bâtissait-il des plans et des systèmes, rêvait-il à quelque idéal intangible? Nul n'eût pu le dire.

Nous savons uniquement que son désir instinctif et inconscient de parvenir et de sortir définitivement de l'ornière était comparable à

l'entêtement de la fourmi qui, au fur et à mesure qu'on détruit son nid, cherche de nouveau à le reconstruire.

Bref, c'était un être ordonné, méticuleux et casanier. Son front portait la marque de son avenir: on y lisait la ténacité, l'obstination, toutes qualités propres à montrer qu'il arriverait à faire son chemin, qu'il construirait pierre par pierre sa maison. Peut-être même parviendrait-il à mettre quelque argent de côté!

Le seul être sur la terre qui l'entourât de son affection était sa mère. Celle-ci aimait son fils par-dessus tout. Femme d'un caractère dur, travailleuse et infatigable, elle était pour lui bonne et douce. Tous deux, ils eussent vécu ainsi, cinq à six ans, dans leur chambre meublée, jusqu'au changement de leur situation, s'ils n'avaient fait la connaissance d'un nommé Mammiféroff, conseiller titulaire en retraite et ancien trésorier.

Cet homme, qui avait jadis vécu et servi en province, où il avait contracté quelque dette morale envers le père de Pseldonimoff, venait de prendre sa retraite pour s'installer avec sa famille à Pétersbourg. Il avait de l'argent, point de grosses sommes, bien entendu, mais sa situation semblait aisée. Nul au monde, pas même sa femme, ni ses filles, ne savait à combien se montaient les économies du vieux fonctionnaire.

Il était buveur, entêté et d'un caractère tyrannique (sans même parler de la maladie qui le rongeait).

Ayant deux filles, dont une déjà mariée, il lui prit soudain fantaisie de marier la cadette avec Pseldonimoff.

— J'ai connu son père, avait-il dit: c'était un brave homme, et le fils lui ressemble.

Comme il imposait à tous son autorité, tout se fit comme il l'avait désiré.

La conduite du vieux Mammiféroff était singulière: il passait tout son temps dans un fauteuil et, bien que privé de l'usage de ses jambes, il ne cessait de boire, pendant des journées entières, tout en accablant ses familiers d'insultes et de quolibets.

À cet être dur et hargneux, il fallait toujours quelqu'un à martyriser. Afin de contenter cette passion, il entretenait auprès de lui plusieurs parentes: une sœur maladive et querelleuse, deux cousines de sa femme, méchantes et

bavardes, ainsi qu'une vieille tante boiteuse, déhanchée, et particulièrement acariâtre.

Ce personnel ne lui suffisant cependant pas, le vieillard hébergeait encore une autre pique-assiette, vieille Allemande russifiée, pourvue d'un talent très utile et bien remarquable: elle récitait d'une façon parfaite les Contes des Mille et une Nuits.

Le plus vif plaisir du vieillard était de maltraiter cette bande de malheureuses, les accablant des mots les plus grossiers, sans que celles-ci, même sa femme, qui paraissait être venue au monde avec un mal de dents, lui répondissent jamais.

Mammiféroff inventait des intrigues, répandait des cancans et des racontars, excitant sans cesse ces femmes les unes contre les autres: sa joie était au comble quand il contemplait les querelles qu'il avait suscitées.

Il se réjouit davantage quand sa fille aînée, devenue veuve d'un officier pauvre, dut se réfugier chez son père avec ses trois enfants. À la vérité, le vieillard détestait les mioches, mais la présence de ceux-ci augmentait le nombre des victimes destinées à ses distractions quotidiennes.

Toute cette horde de femmes méchantes et d'enfants maladifs s'entassait dans la petite maison en bois. Le vieux bourreau dominait tout ce monde où l'on ne mangeait jamais à sa faim: le paralytique était avare et comptait sou par sou, bien qu'il ne se privât pas de boire. On n'y dormait pas non plus, car le vieux était souvent pris d'insomnies et, à tout instant, il fallait le distraire et l'aider à tuer le temps.

Bref, à part le maître, la maison souffrait et maudissait le sort.

C'est alors qu'un hasard malin s'amusa à mettre en présence Pseldonimoff et Mammiféroff. Le maniaque fut frappé de la longueur du nez et de l'air de chien soumis de son futur gendre.

Sa fille cadette, faible et peu avenante, venait justement d'atteindre dix-sept ans. Bien qu'elle eût fréquenté quelque temps une vague école allemande, elle n'en avait tiré que d'infimes connaissances. À sa sortie de l'école, la jeune fille, scrofuleuse et anémique, avait repris sa vie, sous la menace du bâton paternel, dans l'enfer des cancans, des espionnages et des médisances. Elle n'avait jamais eu d'amies, ni fait montre d'une grande

intelligence. Mais, depuis longtemps, elle avait grande envie de se marier. Silencieuse et triste devant tout le monde, elle faisait cependant face à sa mère et aux pique-assiette, se révélant, elle aussi, mauvaise et querelleuse, harcelante comme un moustique. Son plaisir, c'était de distribuer des pinçons et des coups aux enfants de sa sœur, de rapporter leurs menus méfaits, larcins de sucre et de pain, ce qui maintenait entre elle et sa sœur un perpétuel état de guerre.

Le père s'était chargé lui-même de la proposer à Pseldonimoff. Si pauvre qu'il fût, le jeune homme demanda quelques jours de réflexion, durant lesquels sa mère et lui hésitèrent longtemps. La proposition ne manquait cependant pas de côtés séduisants: la jeune fille apportait en dot une maison, vieille, il est vrai, mais encore habitable, ainsi qu'une somme de quatre cents roubles, ce qui, pour le jeune homme, équivalait à des économies multiples, échelonnées sur de nombreuses années.

— Pourquoi je prends un homme dans ma maison, me demandez-vous? S'exclamait le vieillard. Parce que toutes ces femelles commencent à me dégoûter. Je veux aussi devenir le bienfaiteur de Pseldonimoff, pour que celui-ci se soumette à ma volonté. Mais je le fais surtout pour ennuyer ces sacrés cotillons qui s'opposent au mariage. Je veux les contrarier, voilà! Quant à toi, Porphire, promets-moi que, ma fille devenue ta femme, tu lui taperas dessus avec un bon bâton que je vais te donner. Depuis sa naissance, elle porte sept diables en elle, sept diables qu'il faut chasser à tout prix et, pour ce faire, je te préparerai une bonne trique!

Bien qu'ayant pris sa décision, Pseldonimoff restait silencieux.

Huit jours avant la noce, lui et sa mère furent installés dans la maison, lavés, habillés et chaussés de neuf. Le vieux, qui les protégeait sans doute par esprit de contradiction et parce que le reste de la famille haïssait les intrus, avait donné de l'argent pour célébrer le mariage. La mère de Pseldonimoff lui avait même tellement plu qu'il n'osait pas l'insulter.

Quant au fiancé, huit jours avant son mariage, il fut obligé de danser la cosaque devant son beau-père.

— Assez, lui dit celui-ci, quand la danse fut terminée, j'ai voulu simplement me rendre compte que tu ne t'opposerais pas à ma volonté et que

tu plierais devant moi.

La somme que Mammiféroff avait donnée pour l'organisation de la fête était bien minime, mais, en revanche, le vieux avait invité tous les parents et connaissances.

Pseldonimoff, de son côté, n'avait invité que deux personnes: son ami, le collaborateur du Brandon, et Akim Pétrovitch, son chef de bureau, hôte de marque. Le pauvre fiancé savait bien que les préférences de sa future femme allaient à l'officier et qu'elle détestait sincèrement le mari qui lui était imposé. Mais il supportait tout, car il se sentait tenu par la promesse qu'il avait faite à sa mère.

La journée du mariage fut tout entière remplie par les cris et les injures du vieillard, ivre dès le matin.

À l'approche du soir, toute la famille s'était réfugiée dans les pièces éloignées, où régnait une odeur pestilentielle, cependant que les pièces situées sur le devant étaient réservées aux repas et aux danses. Enfin, vers les onze heures, le vieillard s'étant endormi, la mère de la fiancée sentit s'apaiser sa colère; d'humeur plus supportable, elle sortit de ses appartements et s'en alla rejoindre les soupeurs.

L'arrivée d'Ivan Iliitch avait tout bouleversé.

La Mammiféroff, toute confuse, prit ombrage parce qu'on ne l'avait pas avertie de la visite du général. Bien que son gendre lui eût assuré que Son Excellence était arrivée à l'improviste et sans être invitée, elle n'en voulut rien croire, stupidement entêtée.

L'affaire du Champagne fut une grande affaire: la mère de Pseldonimoff ne possédait qu'un rouble, tandis que le marié n'avait plus un kopeck. Force fut donc au pauvre garçon d'aller supplier sa belle-mère, pour qu'elle payât une bouteille d'abord, et une seconde ensuite, faisant miroiter aux yeux de la vieille les avantages à retirer en ce qui concernait sa carrière administrative. Mais, avant d'accéder à ses prières, la belle-mère se vengea en faisant boire à Pseldonimoff une telle coupe de fiel que le pauvre diable, tremblant de colère rentrée, s'était à plusieurs reprises jeté sur le lit destiné à ses futures joies conjugales tout en s'arrachant des poignées de cheveux.

Oh! Si Ivan Iliitch avait pu se rendre compte de ce qu'avaient coûté les

deux bouteilles de Jackson qu'il avait bues dans la soirée!

Mais quelle fut aussi la terreur de Pseldonimoff quand il constata que l'affaire se terminait d'une façon aussi imprévue! Il avait devant lui la perspective d'une nuit remplie des cris et des reproches de toute une famille d'imbéciles. Déjà, par avance, la tête lui faisait mal et ses yeux s'emplissaient de ténèbres.

Et voilà qu'il lui fallait, à trois heures du matin, chercher un médecin et un landau pour transporter le dignitaire à son domicile, car un personnage de cette importance ne pouvait, vous le comprenez bien, être promené dans un vulgaire fiacre.

Mais où prendre de l'argent pour louer la voiture? La vieille Mammiféroff, furieuse de ce que le général ne lui avait pas adressé la parole de toute la soirée, refusa carrément, déclarant qu'elle n'avait pas un kopeck, et peut-être au surplus disait-elle vrai!

Où aller, où trouver l'argent? N'y avait-il pas de quoi s'arracher les cheveux?

*

Durant qu'on desservait les tables et qu'on rangeait un peu la maison, on transporta Ivan Iliitch sur un petit sofa recouvert de cuir.

Le malheureux Pseldonimoff courait cependant, de pièce en pièce, en quête de quelque monnaie. Il avait essayé, mais en vain, d'emprunter aux servantes. Il s'était même risqué à solliciter Akim Pétrovitch, demeuré là après les autres invités; mais le chef de bureau, bien que brave homme et serviable, resta confus, gêné par cette demande inattendue, et se mit à bredouiller d'incompréhensibles excuses:

— Un autre jour, je ne dis pas… Ce serait avec plaisir, mais, maintenant, veuillez m'excuser…

Et, saisissant son bonnet de fourrure, il s'enfuit en courant.

Le bon jeune homme qui, dans la soirée, avait parlé de la Clef des Songes, lui aussi était resté un peu plus longtemps que les autres et prenait une part visible au malheur des Pseldonimoff. Tout intimidé, il s'offrit de tout son être dans son grand désir de se rendre utile.

Tous les trois: la mère, Pseldonimoff et le jeune homme, décidèrent, en conseil, de ne pas déranger un médecin, sous prétexte qu'il valait mieux transporter le malade très vite chez lui.

En attendant, on employa des moyens de fortune: compresses d'eau froide sur les tempes, glace sur le crâne, etc. Ce fut le rôle de la mère de Pseldonimoff, tandis que le jeune homme courait chercher une voiture.

Mais les fiacres étaient déjà rentrés aux remises; il était difficile à pareille heure de trouver quoi que ce fût. Il lui fallut aller dans les faubourgs pour réveiller un cocher. On marchanda; une course dans ces conditions, ça valait au moins cinq roubles. On se mit enfin d'accord à trois roubles.

Mais quand, vers les quatre heures du matin, le jeune homme arriva devant le domicile des Pseldonimoff, ceux-ci avaient depuis longtemps changé d'avis; de toute évidence Ivan Iliitch n'était pas transportable: il geignait et se débattait sur sa couche.

«Qu'allons-nous devenir?» se demandait Pseldonimoff, qui, définitivement, perdait courage.

Et que faire?… Une nouvelle question surgissait: si le malade devait demeurer là, où le placer? La maison entière ne possédait que deux lits; l'un où couchait le Mammiféroff, avec son épouse; le second, nouvellement acquis, en beau noyer ciré, destiné aux jeunes époux.

Les autres habitants de la maison couchaient par terre, sur des édredons vieux et malodorants, en nombre limité. Le cas échéant, on pouvait encore arriver à en trouver un, mais où le mettre?

On ne pouvait installer le lit du général qu'au salon, pièce la plus éloignée de l'antre familial et qui possédait une entrée particulière. Mais sur quoi placer l'édredon? Sur des chaises? C'était impossible: c'est une couchette bonne tout au plus pour des lycéens venant passer le samedi et le dimanche dans leur famille. Un personnage tel qu'Ivan Iliitch ne pouvait s'en contenter et Pseldonimoff se refusait même à envisager cette idée. Il ne restait qu'une solution: transporter le dignitaire sur le lit nuptial, dressé dans une petite chambre près de la salle à manger.

Ce lit, nouvellement acheté, comme nous l'avons dit, supportait un matelas neuf, quatre oreillers dans des taies roses ornées de ruches; il était

surmonté d'un dais fixé sur des tringles dorées. Bref, un meuble impeccable, et les invités, qui avaient auparavant tous défilé par là, ne tarissaient pas de compliments sur l'arrangement de la couche.

La nouvelle mariée, bien que détestant Pseldonimoff, n'avait pas manqué de faire des incursions furtives dans cette pièce. Quelle fut donc sa fureur quand elle apprit que sa couche nuptiale allait être souillée par un malade atteint d'une sorte de cholérine.

Sa chère maman avait pris aussitôt sa défense, se répandant en injures et menaçant de tout dire à son digne époux. Mais Pseldonimoff resta inflexible et Ivan Iliitch fut installé dans la petite chambre, cependant que les jeunes mariés devaient se contenter d'un lit qu'on improvisa dans la salle à manger au moyen de chaises accotées.

La petite épouse éclata en sanglots, mais n'osa point rentrer en révolte ouverte: elle connaissait bien l'existence du bâton paternel et savait que, le lendemain, papa ne manquerait point de demander un compte rendu détaillé de la soirée. Sa consolation fut qu'on agrémenta le lit de fortune d'une belle couverture rose et d'oreillers ornés de ruches.

À ce moment, le jeune homme arrivait enfin avec sa voiture: apprenant qu'on n'en avait plus besoin, il était devenu tout blême. Tout retombait donc sur sa tête, à lui qui, de sa vie, n'avait possédé vingt kopecks, car Pseldonimoff venait d'avouer son manque d'argent! Les discussions avec le cocher ne servirent à rien; il voulait être payé, cet homme, et déjà commençait à taper dans les volets. Je ne sais trop comment cela se termina. J'ai entendu dire que le jeune homme, resté prisonnier dans la voiture, s'en fut vers le faubourg de Pieski où il espérait trouver un étudiant de ses amis qui, peut-être, pourrait lui prêter quelque petite somme.

Il était cinq heures quand les deux mariés restèrent enfin seuls.

La pauvre vieille M^{me} Pseldonimoff s'étant offerte à veiller le malade s'allongea donc sur un tapis défraîchi et se recouvrit de sa maigre fourrure. Elle ne put cependant s'endormir, car elle était obligée de se lever à chaque instant à cause de la terrible diarrhée qui s'était déclarée chez Ivan Iliitch. Femme généreuse et forte, elle déshabilla le dignitaire, le coucha, le traitant comme son propre fils, et, de la nuit, ne cessa de courir de la chambre au

corridor et du corridor à la chambre. Cependant les malheurs de cette nuit ne devaient point en rester là.

Il ne s'était point encore passe dix minutes depuis qu'on avait enfermé les jeunes mariés dans leur chambre qu'un cri perçant se fit entendre, non pas joyeux, mais plutôt angoissé.

*

Aussitôt, un bruit terrible, un craquement, un vacarme de chaises renversées et, en un instant, la chambre nuptiale fut envahie par une foule de femmes hurlantes, vêtues de déshabillés les plus divers. C'étaient la mère de la jeune mariée, sa sœur aînée, qui avait à cette occasion abandonné ses enfants malades, ses trois tantes, et même celle qui avait une côte cassée. La cuisinière arrivait aussi, suivie de près par la vieille Allemande dont le métier consistait à raconter les histoires des Mille et une Nuits. Bien qu'on lui eût retiré son édredon, le meilleur de la maison, et qui constituait tout son avoir, elle s'amenait sans rancune. Toutes ces estimables commères qui, depuis un quart d'heure guettaient à la serrure, étaient dévorées d'une curiosité malsaine.

Soudain, quelqu'un ayant fait la lumière, un spectacle inattendu s'offrit aux yeux: les chaises accotées, ne pouvant supporter le double poids, venaient de céder et l'édredon reposait par terre. La jeune mariée pleurnichait et bouillait de colère, se sentant vraiment offensée. Pseldonimoff, absolument anéanti, se tenait dans la pose d'un criminel pris sur le fait. Il n'essayait même point de réagir, insensible, aurait-on dit, aux cris et hurlements qui venaient l'accabler.

Ce vacarme attira enfin la mère de Pseldonimoff, mais, cette fois, ce fut la belle-mère qui eut le dessus. Elle commença par accabler Pseldonimoff, hébété, de reproches aussi étranges qu'injustes: «Quel époux faites-vous donc? À quoi êtes-vous bon après cela? Etc., etc.», et, saisissant la main de sa fille, elle l'entraîna dans sa chambre tout promettant de conter au père, qui ne manquerait pas d'en être courroucé, les raisons qui l'avaient fait agir de la sorte. Le reste de la société les suivit en branlant la tête et poussant des «ah!» de découragement. Pseldonimoff resta donc seul avec sa mère, qui cherchait à

le consoler; mais il la renvoya bientôt. D'ailleurs, vous auriez pu essayer en vain toutes les consolations.

Il gagna le canapé et, plongé dans de mornes réflexions, resta longtemps ainsi, vêtu seulement de l'indispensable linge et pieds nus. Les pensées s'entrechoquaient dans sa malheureuse tête. Par moment, il laissait tomber un regard machinal sur la pièce où, peu d'heures avant, se démenait la foule enragée des danseurs, et qui restait encore tout imprégnée de l'odeur du tabac. Les mégots et les enveloppes de bonbons couvraient toujours le sol humide et sale. La ruine de la couche nuptiale et les chaises renversées représentaient, pour le pauvre garçon, la vanité des espoirs et des rêves d'ici-bas! Il resta ainsi plus d'une heure. Des rêveries lourdes hantaient son cerveau. Par exemple: Qu'est-ce qui l'attendait à son bureau? Il comprenait parfaitement qu'il lui faudrait changer de service, car après ce qui venait de se passer, il ne pouvait rester dans le bureau du général. Le souvenir de Mammiféroff vint aussi l'importuner: le beau-père ne lui ferait-il pas danser la cosaque à seule fin de se convaincre? Puis, ce fut la pensée terrifiante que ce dernier n'avait jusqu'ici donné que cinquante roubles qui, maintenant, étaient dépensés; il n'avait plus reparlé des quatre cents autres roubles de la dot. Pseldonimoff ne possédait non plus aucun droit de propriété sur la maison. Puis, songeant aussi à sa femme qui venait de l'abandonner dans le moment le plus critique de son existence, le malheureux revoyait l'officier qui se mettait à genoux devant son épouse; il s'en était aperçu, non sans un sentiment de colère rentrée. Enfin il pensa aux sept diables qui, selon les affirmations paternelles, résidaient dans sa jeune épouse, et qu'il lui faudrait chasser avec le bâton préparé à cette fin par le vieux Mammiféroff.

Naturellement, il se croyait de taille à supporter bien des avanies, mais, réellement, le sort n'était-il point trop féroce envers lui, l'accablant ainsi, par surprise, comme pour mieux anéantir ses dernières forces?

Et Pseldonimoff se désolait, remâchant ses malheurs cependant que le bout de bougie agonisait sur la table; la vague lumière, découpant le profil du triste abandonné, projetait son ombre sur le mur où se dessinait un être immense, au nez recourbé, au long cou, aux deux mèches formant cornes.

La fraîcheur du matin le fit trembler. Morne et las, il se leva, regagna

l'édredon tassé entre les chaises renversées, et, sans rien réparer du désordre, il s'allongea dessus sans mettre même un oreiller sous la tête.

Un sommeil de plomb l'envahit, et il sombra dans l'inconscience avec le fatalisme d'un condamné à mort.

*

D'un autre côté, à quoi pourrons-nous comparer la nuit qu'Ivan Iliitch venait de passer sur la couche nuptiale?

Les maux de tête, les vomissements, et d'autres accès plus désagréables encore n'avaient cessé de le torturer. Il endurait le martyre de l'enfer. Les éclairs qui, de temps en temps, traversaient son cerveau, lui montraient de tels abîmes de terreur, des tableaux si abjects et si ténébreux, qu'il eût mieux valu pour lui ne plus jamais se réveiller. Du reste, tout cela s'entremêlait dans sa tête. Il reconnaissait pourtant la mère de Pseldonimoff. Il entendait ses encouragements: — Souffrez un peu, mon petit pigeonneau. Souffrez, petit frère, cela va se passer.

Il la reconnaissait, sans comprendre cependant pourquoi cette femme se trouvait à son chevet.

Des fantômes étranges surgissaient sans cesse: le plus souvent, c'était Semen Ivanovitch, puis, aussitôt, en regardant plus attentivement, le général reconnaissait le nez de Pseldonimoff. L'artiste, l'officier, la femme à la joue bandée dansaient une sarabande échevelée devant ses yeux.

Mais ce qui l'intriguait le plus, c'était l'anneau doré du ciel de lit au-dessus de sa tête: tout en le voyant distinctement briller dans la lueur tremblotante du bout de bougie, le malade ne pouvait se rendre compte de ce que c'était, ni de ce que cette chose étrange faisait là-haut. Il questionna plusieurs fois la vieille, mais sans doute ne s'exprimait-il pas de façon suffisamment claire, car elle ne put jamais arriver à le comprendre.

À l'approche du matin, les accès s'arrêtèrent et il s'endormit sans rêves, une heure durant…

Quand il s'éveilla, en pleine conscience, il sentit une douleur vrillante dans la tête ainsi qu'un goût nauséeux dans la bouche; sa langue lui semblait être un bout de chiffon.

Dressé sur le lit, il jetait autour de lui des regards étonnés. La pâle lumière du jour naissant, traversant les fentes des volets, tremblait sur le mur. Il ne devait pas être loin de sept heures.

Quand il eut enfin la notion exacte de ce qui s'était passé, quand il se rappela toutes les aventures qui avaient agrémenté le souper, son action héroïque manquée et son discours à table; quand, avec toute la netteté possible, il envisagea les conséquences de son équipée; quand, enfin, il vit l'état dans lequel il avait mis la couche nuptiale de son malheureux subordonné, c'est alors, alors seulement, que la honte et la terreur le saisirent. Il poussa un cri et, se voilant la face, tomba dans les oreillers. Tout près de lui, sur la chaise, reposaient sa fourrure, son bonnet et ses gants jaunes. L'idée de disparaître lui vint aussitôt, mais la porte déjà s'ouvrait, et la vieille Pseldonimoff entra, portant une cuvette de terre entre ses bras et une serviette sur l'épaule. Elle posa le récipient sur la table de toilette et, sans autre discours, enjoignit au malade de se débarbouiller. — Allons, petit père, tu ne peux pas sortir d'ici sans te laver.

Ivan Iliitch comprit que, s'il y avait un être devant lequel il n'eût pas à rougir, c'était bien cette bonne vieille. Il se rafraîchit donc la figure.

Longtemps après, dans ces heures difficiles de l'existence où remontent les reproches de la conscience, le général se rappelait cette ambiance de son réveil: le pot de faïence, la cuvette en terre remplie d'eau froide dans laquelle nageaient quelques glaçons, la savonnette ovale et entourée de papier rose, valant bien quinze kopecks environ, sans doute achetée pour les jeunes mariés, et qu'il avait été obligé d'entamer…

L'eau froide lui ayant rafraîchi les idées, il s'essuya, puis sans même remercier son infirmière, il prit son bonnet, jeta sa fourrure sur ses épaules et s'enfonça dans le corridor. Il traversa une pièce inconnue dans laquelle la cuisinière, encore enfouie dans sa couche, se dressait pour lui jeter un regard curieux. Il arriva enfin dans la rue et, appelant un fiacre qui passait, sauta vivement dans la voiture. La matinée était froide, un brouillard jaunâtre voilait les maisons. Ivan Iliitch releva son col: il pensait que tout le monde le reconnaissait et lui reprochait sa conduite.

*

Pendant huit jours, il ne sortit pas de chez lui, n'allant pas même à son bureau. Malade, plus moralement que physiquement, cette semaine lui avait donné un avant-goût de l'enfer: nul doute que ces souffrances lui fussent comptées dans l'autre monde!

À certains moments, il songeait délibérément à entrer au couvent et, son imagination vagabondant, il entendait des chants étouffés et comme souterrains, il voyait une tombe ouverte, la vie dans une cellule isolée des ermitages, au fond des forêts; mais, secouant la hantise, il s'avouait que toutes ces rêveries n'étaient que des exagérations morbides dont aussitôt il avait honte.

D'autres fois, c'étaient des accès de regrets; il croyait son existence manquée; après, l'âme un peu plus lucide, il luttait contre cette emprise et essayait de chasser ces répugnants souvenirs.

Puis, à nouveau, d'autres images venaient défiler dans son cerveau. Que dira-t-on, quand il entrera dans le bureau? Des murmures ironiques ne le persécuteront-ils pas pendant l'année entière, pendant dix ans, et même pendant toute son existence?

Cette idée le rendait pusillanime; il était prêt à courir chez Semen Ivanovitch et, après lui avoir demandé pardon, à le supplier de lui rendre son amitié. Quant à lui, il ne cherchait plus à se disculper. Il s'accusait, ne se trouvait aucune excuse et, simplement, s'abîmait dans la honte de lui-même.

Il pensait parfois à donner sa démission pour finir sa vie dans l'éloignement du monde, au service duquel il avait voulu se consacrer. En tout cas, il était décidé à renouveler son cercle d'amis et connaissances, pour effacer chez les anciens jusqu'à son souvenir même. Mais, aussitôt, il trouvait stupide cette dernière solution et se disait qu'une grande sévérité à l'égard de ses subordonnés finirait bien par éteindre toute mémoire de cette affaire. Cette pensée lui donnait de l'espoir et des forces.

Enfin, après huit jours de souffrances et de doutes, ne pouvant plus supporter cette angoisse de l'inconnu, il se rendit un beau matin à son bureau.

Naguère, restant à la maison, il avait cherché mille fois à se représenter

cette rentrée: la terreur le reprenait des murmures suspects, des figures allongées et faussement indifférentes, des sourires douteux qui allaient le saluer.

Quel fut donc son étonnement de ne rien voir de tout cela! L'accueil fut très respectueux; on le salua très bas; tout le monde était sérieux et très occupé; et, le cœur plein de joie, le général gagna son cabinet particulier.

Il se remit tout de suite aux affaires, avec tout le sérieux que comportait son grade; il écouta des rapports, des explications, dicta des résolutions. Il sentait que jamais, jusqu'ici, il n'avait pris de décisions aussi intelligentes que ce matin-là. Il voyait qu'on était content de son retour, qu'on le respectait, qu'on s'adressait à lui avec une grande déférence. En vérité, la susceptibilité la plus chatouilleuse n'aurait rien pu découvrir. Tout marchait admirablement.

Le général reçut enfin Akim Pétrovitch, qui s'amena avec un gros tas de papiers; son apparition piqua Ivan Iliitch au cœur, mais cela ne dura qu'un instant. Il travailla avec son chef de bureau, parla sérieusement, lui indiqua diverses façons de procéder. La seule remarque qu'il fit c'est que, s'il sentait le désir d'éviter le regard de son subordonné, celui-ci, lui-même, semblait chercher sans cesse à esquiver le sien.

Ayant terminé son rapport, le vieux fonctionnaire rassembla ses papiers.

— J'ai encore une demande, débita-t-il d'un ton plus sec; le fonctionnaire Pseldonimoff sollicite son transfert dans un autre bureau… Son Excellence Semen Ivanovitch a bien voulu lui promettre une place. Aussi désire-t-il l'aimable approbation de Votre Excellence.

— Ah! Il demande à permuter! Dit Ivan Iliitch.

Le général sentit que son cœur était soulagé d'un poids énorme. Il leva les yeux sur Akim Pétrovitch et, pour le première fois, leurs regards se rencontrèrent.

— Bon! De mon côté, je m'emploierai… Je suis prêt à lui accorder mon autorisation.

Il était visible qu'Akim Pétrovitch ne cherchait plus qu'une chose: fuir au plus vite, mais déjà Ivan Iliitch voulait montrer la noblesse de son caractère et surtout, sans doute, éclaircir définitivement la situation.

Il lança au vieux fonctionnaire un regard plein d'une signification profonde.

— Transmettez-lui… Transmettez à Pseldonimoff l'assurance que je ne lui veux pas de mal… Que je ne lui en veux nullement!… Bien au contraire, que je suis prêt à oublier le passé… Oublier tout… Tout!..,

Mais l'effet de cette harangue fut tout autre que ne l'avait supposé Ivan Iliitch: Akim Pétrovitch qui, jusqu'ici, avait paru être un homme raisonnable, semblait changé maintenant en un parfait imbécile: au lieu d'écouter, il rougit jusqu'à l'invraisemblance et, faisant force petits saluts, autant dire inconvenants, il cherchait, en marchant à reculons, à gagner la sortie. Tout son aspect exprimait le désir de se cacher sous terre, ou plutôt de se réfugier dans son bureau.

Resté seul, Ivan Iliitch se leva, pris d'un trouble indicible. Il se regarda dans la glace et ne se reconnut point.

— Non! Il n'y a que la sévérité, la sévérité, la sévérité, disait-il dans un murmure presque inconscient.

Une rougeur subite envahit son visage. Une honte, une gêne lourde le crispait tout entier, une gêne plus forte que celle dont il avait senti l'emprise durant ses huit jours de maladie.

— Je n'ai donc pas encore assez souffert! Se dit-il en tombant dans son fauteuil.

Récits autobiographiques

Journal d’un écrivain

(1873, 1876, 1877, 1880 et 1881)

Table des matières

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN 1873

- INTRODUCTION
- LES HOMMES D'AUTREFOIS
- LE MILIEU
- UN CHAPITRE PERSONNEL
- BOBOK
- FRAGMENTS DE LA LETTRE D'UNE « PERSONNE »
- PETITS TABLEAUX
- RÉFLEXIONS SUR LE MENSONGE
- ARTICLES SUR LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN 1876

- JANVIER
  - LE PETIT MENDIANT
  - LE PETIT PAUVRE CHEZ LE CHRIST, LE JOUR DE NOËL
  - LA SOCIÉTÉ RUSSE DE PROTECTION ENVERS LES ANIMAUX
- FÉVRIER
  - LE MOUJIK MAREY:
    - LE MOUJIK MAREI
    - LE MOUJIK MAREY
    - SUR LES AVOCATS EN GÉNÉRAL
- MARS
  - LA CENTENAIRE
  - CONSIDÉRATIONS SUR L'EUROPE
  - FORCES MORTES ET FORCES FUTURES
- AVRIL
  - QUELQUES MOTS SUR DES QUESTIONS POLITIQUES
  - UN HOMME PARADOXAL
- MAI
  - L'AFFAIRE KAÏROVA
  - AU SUJET D'UN ÉTABLISSEMENT
  - UNE IDÉE À CÔTÉ
  - TENDANCES DÉMOCRATIQUES INCONTESTABLES DES FEMMES
- JUIN

LA MORT DE GEORGE SAND
MON PARADOXE
LA QUESTION D'ORIENT
L'ENTENDEMENT UTOPIQUE DE L'HISTOIRE
ENCORE AU SUJET DES FEMMES
JUILLET-AOÛT
LE DÉPART À L'ÉTRANGER
DU CARACTÈRE GUERRIER DES ALLEMANDS
LE DERNIER MOT DE LA CIVILISATION
LES ALLEMANDS ET LE TRAVAIL
LE RUSSE OU LE FRANÇAIS ?
LES EAUX OU LE BON TON ?
L'HOMME COMBLÉ DE BIENFAITS PAR LA FEMME MODERNE
LES ENFANTS
LA TERRE ET LES ENFANTS
UN ÉTÉ
OCTOBRE
UNE AFFAIRE SIMPLE MAIS COMPLIQUÉE
QUELQUES APERÇUS SUR LA SIMPLICITÉ ET SUR LA SIMPLIFICATION
DEUX SUICIDES
LA SENTENCE
LES MEILLEURS HOMME
NOVEMBRE
LA DOUCE - LA TIMIDE
LA DOUCE - KROTKAÏA
L'ARBRE DE NOËL
DÉCEMBRE
ENCORE L'AFFAIRE SIMPLE ET COMPLIQUÉE
LA MORALE TARDIVE
DES AFFIRMATIONS SANS PREUVES
ANECDOTE SUR LA VIE ENFANTINE
JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN 1877
JANVIER
UN RÊVE DE CONCILIATION EN DEHORS DE LA SCIENCE
LA SATIRE RUSSE. — « LES TERRES VIERGES »
JOURS D'ANNIVERSAIRE
FÉVRIER
L'UNE DES PLUS IMPORTANTES QUESTIONS MODERNES
L'ACTUALITÉ
EN EUROPE
LA SOLUTION RUSSE DE LA QUESTION

MARS

- ENCORE UNE FOIS CONSTANTINOPLE DOIT ÊTRE À NOUS TÔT OU TARD
- LE PEUPLE RUSSE N'EST QUE TROP MÛR POUR AVOIR UNE OPINION NETTE SUR LA QUESTION D'ORIENT
- LES IDÉES LES PLUS CONFORMES AUX TEMPS PRÉSENT
- LA QUESTION JUIVE

AVRIL

- LA GUERRE
- LA GUERRE N'EST PAS TOUJOURS UN FLÉAU, MAIS BIEN PARFOIS LE SALUT
- LE SANG VERSÉ PEUT-IL SAUVER ?
- LE RÊVE D'UN DRÔLE D'HOMME (RÉCIT FANTASTIQUE)
- L'ACQUITTEMENT DE l'INCULPÉE KORNILOVA

MAI - JUIN

- À PROPOS DES LETTRES ANONYMES INJURIEUSES
- LE PLAN D'UNE NOUVELLE SATIRIQUE DE LA VIE CONTEMPORAINE
- LES PROPRIÉTAIRES D'AUTREFOIS
- LA DIPLOMATIE DEVANT LES QUESTIONS MONDIALES
- LA QUESTION ALLEMANDE MONDIALE
- UN HOMME DE GÉNIE
- LES FURIEUX ET LES FORTS
- L'ARMÉE NOIRE
- UN SECRET ASSEZ DÉSAGRÉABLE

JUILLET - AOÛT

- UNE CAUSERIE AVEC UNE DE MES CONNAISSANCES MOSCOVITES
- CE QUE L'ON DIT ET CE QUE L'ON CACHE
- LES PROCÈS DES DJOUNKOWSKY AVEC LEURS PROPRES ENFANTS
- LE DISCOURS IMAGINAIRE DU PRÉSIDENT D'ASSISES
- LA HUITIÈME PARTIE DE « ANNA KARÉNINE »
- LES VEUX D'UN SLAVOPHILE
- ANNA KARÉNINE EN TANT QUE FAIT D'UNE SIGNIFICATION SPÉCIALE
- UN GENTILHOMME TERRIEN, QUI EN REVIENT À LA CROYANCE EN DIEU DU MOUJIK
- L'IRRITABILITÉ DE L'AMOUR-PROPRE
- TOUS CE QUI N'EST PAS EXPRESSÉMENT PERMIS EST DÉFENDU
- COMME QUOI LE PEUPLE SANS INSTRUCTION NE SE TROMPE PAS SUR LE FOND DE LA QUESTION D'ORIENT
- L'AGITATION DE LÉVINE

SEPTEMBRE

- LE MALHEUREUX ET LES RATÉS
- UN CARACTÈRE INTÉRESSANT
- LE MENSONGE SE SAUVE PAR UN MENSONGE

OCTOBRE

LE SUICIDE DE HARTUNG
UN GENTLEMAN RESTE GENTLEMAN JUSQU'AU BOUT
LE MENSONGE EST NÉCESSAIRE POUR LA VÉRITÉ
DÉCEMBRE
LA MORT DE NÉKRASSOV
POUSCHKINE, LERMONTOV, NÉKRASOV
LE POÈTE ET L'HOMME
UN TÉMOIN EN FAVEUR DE NÉKRASOV
JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN 1880
AOÛT
UN MOT D'EXPLICATION AU SUJET DU DISCOURS SUR POUSCHKINE
DISCOURS SUR POUSCHKINE
JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN 1881
JANVIER
LES FINANCES
PEUT-ON EXIGER CHEZ NOUS DES FINANCES À L'EUROPÉENNE ?
GUÉRISSONS LES RACINES
LE PEUPLE

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN
1873

INTRODUCTION

Le 20 décembre, j'apprenais que tout était arrangé et que je devenais le directeur du Citoyen (Grajdanine). Cet évènement extraordinaire, — extraordinaire pour moi, — se produisait de façon assez simple.

Ce même 20 décembre, je venais justement de lire un article du Bulletin de Moscou sur le mariage de l'empereur de Chine. L'article me fit une forte impression. Cet évènement mirifique et, bien entendu, très complexe, avait eu lieu, aussi, de la façon la plus simple. Tout en avait été prévu, jusqu'aux moindres détails, près de mille ans auparavant, dans les deux cents volumes du Livre des Cérémonies.

En comparant l'événement important qui se passait en Chine avec ma nomination de directeur du journal, je me sentit tout à coup fort ingrat envers les institutions de mon pays, bien que l'autorisation m'eût été accordée sans difficulté par le gouvernement.

Je pensais que pour nous, — j'entends pour le prince Mestchersky et pour moi, — il eût été cent fois préférable d'éditer le Citoyen en Chine qu'en Russie. Là-bas tout est si clair : nous nous présenterions, le prince et moi, au jour fixé, à la Chancellerie principale de l'Imprimerie. Nous prosternant, nous frapperions du front le parquet que nous lécherions ensuite ; puis, nous remettant sur pied, nous lèverions un index chacun, tout en baissant respectueusement la tête. Il est hors de doute que le directeur de la Chancellerie affecterait de ne pas plus prendre garde à nous qu'à des mouches. Mais alors surgirait le troisième adjoint de son troisième secrétaire, qui, tenant à la main le diplôme de ma nomination de directeur, nous réciterait d'une voix noble, mais suave, l'allocution de circonstance extraite du Livre des Cérémonies. Ce morceau d'éloquence serait si clair et si complet, que ce serait une joie pour nous de l'écouter. Dans le cas où je serais, — moi, Chinois, — assez naïf, assez enfant pour éprouver quelque remords de conscience à l'idée d'accepter une telle direction sans posséder les qualités requises, il me serait bientôt prouvé que de pareils scrupules sont

grotesques. Que dis-je ! Le texte officiel me convaincrait immédiatement d'une immense vérité : à savoir que lors même que par le plus grand des hasards j'aurais quelque esprit, le mieux serait de ne m'en jamais servir. Et il serait sans doute charmant de s'entendre congédier à l'aide de ces mots délicieux : « Va, directeur, tu peux, dès à présent, manger le riz et boire le thé avec une conscience plus tranquille que jamais. »

Le troisième adjoint du troisième secrétaire me remettrait alors le joli diplôme écrit en lettres d'or sur parchemin rouge, le prince Mestchersky donnerait un copieux pot-de-vin et, rentrant tous deux chez nous, nous nous empresserions d'éditer sur-le-champ le splendide premier numéro du Citoyen, plus beau que tout numéro édité ici : il n'y que la Chine pour le journalisme !

Je soupçonnerais toutefois, en Chine, le prince Mestchersky de me jouer un tour en me bombardant directeur de son journal : il ne me pourvoirait, peut-être, si gracieusement, qu'à seule fin de se faire remplacer par moi, quand il s'agirait de passer à la Chancellerie pour recevoir un certain nombre de coups de bambou sur les talons. En revanche, j'aurais peut-être l'avantage de n'être pas forcé, là-bas, d'écrire des articles de douze à quatorze colonnes comme ici, et j'aurais sans doute le droit d'être intelligible, chose défendue en Russie, si ce n'est au Bulletin de Moscou.

Maintenant, nous avons chez nous, du moins aujourd'hui, un principe tout à fait chinois : il vaut mieux ici aussi ne pas être trop intelligent. Autrefois, par exemple, dans notre pays, l'expression « je ne comprends rien » entachait d'une réputation de bêtise celui qui s'en servait. À présent elle fait grand honneur à celui qui l'emploie. Il suffit de prononcer les quatre mots précités d'un ton assuré, voire même fier. Un monsieur vous dira orgueilleusement : « je ne comprends rien de rien à la religion, rien de rien à la Russie, rien de rien à l'Art… », et aussitôt on le mettra sur un piédestal. Nous sommes des Chinois, si vous voulez, mais dans une Chine sans ordre. Nous commençons à peine l'œuvre que la Chine a accomplie. Nous parviendrons au même résultat, c'est certain ; mais quand ? Je crois que pour en venir à accepter comme code moral les deux cents volumes du Livre des Cérémonies, afin d'avoir le droit de ne réfléchir à rien, il nous faudra encore au moins mille ans

de réflexions inintelligentes et désordonnées ; il est possible cependant que nous n'ayons qu'à laisser aller les choses sans réfléchir du tout, car dans ce pays-ci, lorsqu'il arrive qu'un homme veuille exprimer une pensée, il est abandonné de tous. Il ne lui reste plus qu'à rechercher une personne moins antipathique que la masse, — à la louanger et à ne causer qu'avec elle seule, au besoin à éditer un journal pour cette personne seule. Je vais plus loin : Je soupçonne le Citoyen de parler tout seul pour son propre plaisir. Et si vous consultez les médecins, ils vous diront que la manie du monologue est un signe certain de folie.

Et voilà le journal que je me suis chargé d'éditer !

Allons ! Je causerai avec moi-même pour mon propre plaisir ! Advienne que pourra !

De quoi parler ? De tout ce qui me frappera, de tout ce qui me fera réfléchir. Tant mieux si je trouve un lecteur et, si Dieu le veut, un contradicteur. Dans ce dernier cas, je serai forcé d'apprendre à causer et de savoir avec qui et comment je dois causer. Je m'y appliquerai, parce que pour nous autres, littérateurs, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Les contradicteurs sont de différentes espèces : on ne peut pas argumenter avec tous de la même façon.

Je veux ici dire une fable que j'ai entendue ces temps derniers. On affirme que cette fable est très ancienne et l'on ajoute qu'elle est peut-être venue de l'Inde, ce qui est très consolant :

Un jour, un cochon se prit de querelle avec le lion et le provoqua en duel. En rentrant chez lui il réfléchit et fut saisi de terreur.

Tout le troupeau se réunit, délibéra et donna sa solution comme suit :

« Vois-tu, cochon, tout près d'ici, il y a un trou plein d'ordures : Vas-y, vautre-toi bien là-dedans et présente-toi immédiatement après à l'endroit où le duel doit avoir lieu. »

Le cochon suivit ce conseil. — Le lion vint, le flaira, fit la grimace et s'en alla.

Longtemps après le cochon se vantait de ce que le lion avait eu peur et s'était sauvé au lieu d'accepter le combat.

Sans doute, chez nous, il n'y a pas de lion : le climat s'y oppose, et puis

ce serait un gibier trop majestueux pour nous. Mais remplacez un lion par un homme bien élevé, et la morale sera la même.

Je veux encore vous raconter quelque chose à ce sujet :

Un jour je causai avec Herzen et lui vantais beaucoup l'une de ses propres œuvres : De l'Autre Rive dont, à ma grande satisfaction, Mikhaïl Petrovitch Pogodine avait parlé en termes très flatteurs dans un excellent et très intéressant article. Le livre était écrit sous forme de conversation entre deux personnages : Herzen et un contradicteur quelconque :

— Ce qui me plaît particulièrement, remarquai-je, c'est que votre contradicteur est comme vous, un homme de beaucoup d'esprit. Avouez qu'à plus d'une reprise il vous met au pied du mur.

— Mais c'est tout le secret de l'affaire, répliqua Herzen en riant. Écoutez une petite histoire : Un jour, à l'époque où je vivais à Pétersbourg, Bielinsky m'entraîna chez lui pour me lire un article, du reste plein de talent. C'était intitulé : Dialogue entre MM. A. et B., et l'article a été reproduit dans les œuvres complètes de Bielinsky.

Dans ce dialogue, Bielinsky se montrait remarquablement intelligent et fin. M. B., son contradicteur, avait un rôle moins brillant.

Quand mon hôte eut terminé sa lecture, il me demanda, non sans une pointe d'anxiété :

— Eh bien ! qu'en penses-tu ?

— C'est excellent, excellent, lui répondis-je, et tu as su te faire voir aussi intelligent que tu l'es. Mais quel plaisir pouvais-tu avoir à perdre ton temps avec un pareil imbécile ?

Bielinsky se jeta sur le divan, enfouit son visage dans un coussin, puis s'écria en pouffant de rire :

— Je suis tué ! Je suis tué !

LES HOMMES D'AUTREFOIS

Cette anecdote sur Bielinsky me rappelle maintenant mes premiers pas sur le terrain littéraire. Dieu sait s'il y a longtemps de cela ! Je parle d'une époque plutôt triste pour moi. Mieux que de tout, je me souviens de Bielinsky lors de notre rencontre à tous deux. Souvent je me remémore à présent les hommes d'autrefois, sans doute parce que je suis bien forcé de fréquenter les hommes d'aujourd'hui. Je n'ai jamais, de ma vie, rencontré un être aussi enthousiaste que ce Bielinsky. Herzen était tout différent. Un vrai produit de notre aristocratie : Gentilhomme russe et citoyen du monde avant tout, il personnifiait un type humain qui n'est apparu qu'en Russie et qui ne pouvait apparaître ailleurs. Herzen n'a pas émigré volontairement ; il n'a pas inauguré l'émigration russe. Non, il est né émigrant. Tous ceux qui appartiennent, chez nous, à sa catégorie d'esprits, sont nés comme cela : émigrants. Pendant les cent cinquante ans de vie seigneuriale russe qui précédèrent sa naissance, bien des liens se relâchèrent entre nos patriciens et la vérité russe, le terrain russe. Pour ce qui est d'Herzen, on dirait que l'histoire elle-même lui faisait un devoir de symboliser en sa personne la rupture entre notre haute société éclairée et le vrai peuple russe. À ce point de vue, Herzen est un type historique. Ses pareils, en s'écartant de la tradition populaire, ont, du même coup, perdu Dieu. Les inquiets, parmi eux, sont devenus athées ; les paresseux et les calmes, indifférents. Pour le peuple russe ils n'avaient que du mépris, tout en se figurant qu'ils l'aimaient et voulaient améliorer son sort. Ils n'aimaient réellement en lui qu'un peuple imaginaire, idéal, tel qu'eût dû être, selon leur conception, le peuple russe. Cette plèbe idéale s'incarna pour eux, sans parti pris de leur part, dans certains représentants de la plèbe parisienne de 93. Ceux-là étaient, à leurs yeux, des exemples admirables. — Sans doute, Herzen devait devenir socialiste, — et cela en vrai seigneur russe, c'est-à-dire sans aucune nécessité pour lui-même, sans aucun but direct, — uniquement par suite du « cours logique des idées » et du vide de cœur dont il souffrait dans sa patrie. Il renia les bases de la société d'autrefois, il nia la

famille, — et en même temps il était bon père et bon époux. Il ne voulait pas entendre parler de la propriété ; toutefois, il géra bien sa fortune et sut en jouir à l'étranger. Il poussait à la révolution, au bouleversement social, mais il aimait le confortable et le calme du foyer. C'était un artiste, un penseur, un brillant écrivain, un homme extraordinairement instruit, un causeur étincelant (il parlait encore mieux qu'il n'écrivait), un admirable reflet de son époque. La faculté de transformer n'importe quoi en idole, de se prosterner devant, de l'adorer et de tourner aussitôt après son dieu en dérision était développée chez lui au plus haut degré. Sans doute c'était un homme exceptionnel mais que n'était-il pas ? Écrivait-il son journal, publiait-il sa correspondance avec Proudhon, montait-il à Paris sur ses barricades (il en fait une description du plus haut comique), souffrait-il, se réjouissait-il, envoyait-il vers 1863 en Russie son appel aux révolutionnaires russes en faveur des Polonais, dont il se moquait et dont quelques centaines périrent par sa faute, comme il l'avoua plus tard avec une rare inconscience, — partout, encore et toujours il était le gentilhomme russe citoyen du monde, tout bonnement le produit de l'ancien servage russe qu'il haïssait et dont il avait profité.

Bielinsky, au contraire, n'était pas du tout un gentilhomme, — oh non ! — (Dieu sait de quelle famille il sortait ; tout au plus, croit-on pouvoir dire que son père était médecin militaire.) Bielinsky n'était pas un homme-reflet : c'était un enthousiaste, et l'enthousiasme domina toute sa vie.

Ma première nouvelle, Les Pauvres Gens, l'enthousiasma. Un an plus tard, nous nous brouillâmes pour une bêtise ; mais, dès les premiers jours de notre amitié, il s'attacha à moi de tout son cœur et n'eut pas de repos qu'il ne fût arrivé à me convertir à ses croyances et incroyances. Du premier coup, il voulut me mener droit à l'athéisme. Il était admirablement apte à comprendre toutes les idées, à se reconnaître dans tous les arcanes de l'idée.

Quand l' « Internationale », dans l'un de ses premiers manifestes, se proclama de prime abord « la Société athée », elle eut toute l'approbation de Bielinsky. Mais bien qu'il appréciât avant tout la Raison, la Science et le Réalisme, il savait pertinemment que la Raison, la Science et le Réalisme ne peuvent, à eux seuls, créer qu'une fourmilière humaine et non l' « Harmonie Sociale » favorable à la vie et au vrai développement de l'homme. Il

n'ignorait pas que les principes moraux sont la base de tout. Il croyait éperdument en les principes moraux sur lesquels repose le socialisme. Cependant comme socialiste il voulait tout d'abord le renversement du christianisme. Pour lui, la vraie révolution devait absolument commencer par l'athéisme. Il voulait comme début détruire cette religion chrétienne sur laquelle s'est appuyée l'ancienne société. Du reste la Famille, la Propriété, la Responsabilité humaine, il niait tout cela radicalement. (Je ferai remarquer toutefois que, semblable en cela à Herzen, il était bon père et bon mari.) D'autre part, il comprenait qu'en niant la responsabilité humaine il niait par cela-même la liberté ; mais il croyait fermement que, loin d'annihiler cette liberté, le socialisme la rétablirait plus réelle sur des bases nouvelles et déjà inébranlables. Bien plus qu'Herzen, qui, vers la fin, en douta, il avait foi en cette liberté promise.

Restait toujours la splendide personnalité du Christ, contre laquelle il était bien difficile de lutter. Mais, socialiste, Bielinsky était convaincu qu'il fallait détruire sa doctrine en déclarant qu'elle n'était qu'une philanthropie mensongère et ignorante condamnée par la science contemporaine. Certes, la figure même de l'Homme-Dieu est admirable, d'une beauté morale merveilleuse ; mais, dans son enthousiasme, Bielinsky ne s'arrêta même pas devant cet obstacle comme le fait Renan, qui, dans un livre athée, la Vie de Jésus, proclame que le Christ est un modèle sublime, inégalable pour la nature humaine.

« Mais savez-vous, me dit un soir Bielinsky d'une perçante — (quand il s'échauffait, il parlait parfois sur le mode aigu) — savez-vous qu'il est monstrueux de notre part de nous décharger de toutes nos fautes sur un homme rédempteur, alors que le monde est ainsi fait que nous sommes tous forcément des criminels… »

Nous n'étions pas seuls ce soir-là. Étaient aussi présents un ami de Bielinsky, que celui-ci estimait et écoutait beaucoup, et un tout jeune homme qui devait plus tard se faire un nom dans les lettres :

— « Tenez ? Cela me touche de le regarder ! s'écria Bielinsky d'un ton furieux en me désignant. Chaque fois que je met en cause le Christ, ce malheureux change de visage comme s'il allait pleurer !… » Et il vint se

planter en face de moi : « Mais croyez-moi donc, être naïf ! Si votre Christ reparaissait maintenant, ce serait l'homme le plus inaperçu, le plus ordinaire qu'on pût imaginer. Il s'effondrerait devant la science moderne et tout ce qui met en mouvement l'Humanité…

— « Non pas ! interrompit l'ami de Bielinsky. Pas du tout ! Si le Christ revenait en ce monde, il se joindrait au mouvement et en prendrai la direction.

— « Vous avez raison ! clama Bielinsky, immédiatement conquis à cette idée ; il nous tendrait la main et aiderait de toutes ses forces au triomphe du socialisme ! »

Les directeurs de ce mouvement auquel le Christ devait prêter un si puissant concours étaient alors presque tous des Français. Il y avait d'abord George Sand, puis Cabet aujourd'hui si oublié, puis Pierre Leroux, et enfin Proudhon, qui commençait à peine son œuvre. — Bielinsky estimait tout particulièrement ces quatre là (Fourier était déjà beaucoup moins haut coté). Il y avait encore un Allemand que notre hôte appréciait et respectait singulièrement : c'était Feuerbach. Nous étions tous très épris aussi des idées de Strauss.

Quand il pouvait exprimer ses ardentes convictions, Bielinsky était le plus heureux des hommes.

C'est à tort que l'on a écrit que, s'il avait vécu plus longtemps, il se fût joint au mouvement slavophile. Non ! Si Bielinsky avait atteint un âge plus avancé, il eût très probablement émigré, et on le rencontrerait aujourd'hui, petit vieillard enthousiaste, suivant les travaux des Congrès allemands ou suisses, ou métamorphosé en aide de camp d'une Madame G. quelconque et bataillant pour le Féminisme.

C'était un homme admirablement naïf et dont la tranquillité de conscience était superbe. Parfois, cependant, il s'attristait, non qu'il connût le doute ou le désenchantement. Mais pourquoi ce qu'il rêvait ne se réalisait-il pas aujourd'hui, — ou demain ? C'était l'homme le plus pressé de la Russie.

Une fois je le rencontrait à 3 heures de l'après-midi près de l'église Znamenskaia : « Je viens souvent ici, me dit-il, pour voir de combien a monté la bâtisse. » (Il s'agissait de la gare des chemins de fer Nikolaïevskaia, que

l'on construisait alors.) — « J'ai du plaisir à venir regarder ce travail. Enfin, nous aurons un chemin de fer ! Vous ne sauriez deviner à quel point cette pensée me réjouit ! »

C'était dit sincèrement, avec chaleur. Il n'y avait aucune affection chez Bielinsky.

Nous fîmes un bout de chemin ensemble et je me souviens qu'il me dit tout en marchant : « Quand on m' enterrera — (il se savait phtisique) — on me jugera mieux, et l'on verra ce que l'on aura perdu. »

Pendant la dernière année de sa vie, je n'allai plus chez lui : il était fâché contre moi ; mais j'étais devenu un adepte passionné de ses doctrines.

Un an plus tard, à Tobolsk, comme nous étions, mes compagnons d'infortune et moi, dans la cour de la prison, attendant que l'on statuât sur notre sort, les femmes des Décembristes supplièrent le directeur de la maison d'arrêt de leur accorder une entrevue avec nous. Nous pûmes donc voir ces grandes martyres qui avaient suivi volontairement leurs maris en Sibérie. Elles avaient tout abandonné : rang, fortune, amitiés, famille, elles avaient tout sacrifié au devoir moral le plus haut qui soit. Absolument innocentes, elles avaient, pendant des vingt et vingt-cinq années, supporté tout ce que supportaient leurs maris, les condamnés.

Notre entrevue avec elles dura une heure : elles nous donnèrent leur bénédiction pour la route en faisant le signe de la croix et nous offrirent à chacun en présent un volume des Évangiles, seul livre autorisé par l'administration pénitentiaire. L'exemplaire qui me fut remis resta quatre ans sous mon oreiller, au bagne. Je le lisais parfois et le lisais aux autres détenus. À l'aide de ce livre, j'ai appris à lire à un forçat. Autour de moi étaient de ces hommes qui, selon la théorie de Bielinsky, n'eussent jamais pu ne pas commettre les crimes qu'on leur reprochait et qui étaient plus malheureux que les autres. Du reste, le peuple russe nomme tous les forçats « les malheureux », et mille fois j'ai entendu les gens nous désigner ainsi. Mais il y a peut-être une nuance entre l'idée populaire et l'idée de Bielinsky, plus semblable sans doute à celle qui dicte certains arrêts à nos jurés…

Mais mes quatre années de bagne furent pour moi un long temps d'école qui me permit de me faire une conviction en connaissance de cause. Et

maintenant je voudrais justement parler de cela.

LE MILIEU

Il semble qu'une sensation doive être commune à tous les jurés du monde : celle du pouvoir et surtout du pouvoir sur soi-même, sensation qui peut devenir dangereuse quand elle est trop dominante. Mais même étouffée par des sentiments plus nobles, elle doit subsister dans l'âme de tout juré.

C'est pour cela, je m'en souviens, que j'étais fort curieux de voir ce qui se passerait lors de l'institution des tribunaux nouveau modèle : je me figurais des séances où presque tous les jurés seraient des paysans, — les serfs d'hier. Le procureur, les avocats s'adresseraient à eux en les flagornant ; nos moujiks siégeraient fièrement et penseraient en écoutant les débats : « Bon ! Maintenant, j'acquitterai si cela me convient : sinon j'enverrai mon justiciable en Sibérie. »

Et voilà pourtant, — et la chose est digne de remarque, certes, — que nos jurés punissent rarement, acquittent presque toujours. Sans doute ils éprouvent quelque jouissance à user ainsi de leur pouvoir. Mais ils doivent aussi être influencés par un courant d'idées différent — et général. La manie de l'acquittement coûte que coûte sévit non seulement chez les paysans, hier humiliés et offensés, mais encore chez les jurés de toute provenance, — même aristocratique. — Cette identité d'impression nous offre un thème à réflexions assez curieuses.

Dernièrement, dans l'un de nos journaux influents, je lisais un article qui me parut sérieux et de ton modéré. J'y notai le bout de paragraphe suivant : « Nos jurés ne sont-ils pas enclins, comme tous les hommes le seraient à leur place, à jouer des tours à l'autorité, quand ce ne serait que pour montrer que les choses ont changé — et un peu aussi pour ennuyer le procureur. Pensez donc ! Ces gens-là étaient serfs hier et les voici aujourd'hui investis d'un pouvoir extraordinaire ! »

L'idée n'est peut-être pas fausse et me paraît assez humoristique, mais elle ne peut tout expliquer.

Il faut songer encore qu'il est bien dur de briser la vie d'un être humain et

que nos jurés sont humains eux aussi. Le peuple russe est porté à la pitié, déclarent beaucoup de gens. Toutefois, je pensais que le peuple anglais aussi est pitoyable, et que s'il est moins veule de cœur que nos Russes, il n'est pas dépourvu d'idéal humanitaire. C'est un peuple d'une conscience très chatouilleuse et qui a créé lui-même l'institution du jury, — loin de la recevoir en quelque sorte en cadeau.

Et cependant, en Angleterre, le juré comprend que dès qu'il siège dans un tribunal, il n'est pas seulement un homme sensible et miséricordieux, mais encore et avant tout un citoyen. Il pense même (à tort ou à raison) que le souci d'accomplir son devoir civique doit primer chez lui le désir de juger avec son cœur. Récemment encore une vive agitation se manifesta là-bas à la suite de l'acquittement d'un voleur avéré. Le mécontentement du public anglais prouva que s'il n'est pas impossible de rendre de pareils arrêts dans le pays, — des arrêts à la russe, — les jurés qui les ont rendus n'en ont pas moins à redouter l'indignation de leurs compatriotes. L'homme qui veut être un « citoyen » doit être capable de se hausser jusqu'à la compréhension de l'opinion générale du pays. Oh ! là-bas aussi on veut bien faire une part à l'influence du « milieu corrupteur » auquel a pu appartenir l'accusé, mais on fait cette part avec mesure.

C'est pour cela que souvent que les jurés anglais, le cœur serré, prononcent le verdict qui condamne ; ils comprennent, en effet, qu'en dépit de toutes les considérations humanitaires, le vice est le vice et le crime est le crime aux yeux des libres Anglais.

— Mais comment voulez-vous, m'objectera-t-on ici, que nos Russes voient de la même façon ? Pensez à ce qu'ils étaient hier ! Les droits civils (et quels droits !) leur sont tombés comme du ciel. Il en sont comme écrasés. — Soit, répondrai-je ; il peut y avoir du vrai dans votre observation, mais quand même, le peuple russe…

— Le peuple russe ! Permettez… m'objectera encore une autre personne… Mais tout le monde sait qu'il n'a aucune idée de l'usage qu'il peut faire des droits qui lui sont tombés il ne sait d'où. On l'a comblé là des cadeaux les plus gênants ; et qui vous dit qu'il ne sente pas fort bien qu'il ne mérite pas ces présents ? Est-ce qu'il y a chez nous un homme qui puisse se

vanter de connaître vraiment le peuple russe ? Vous calomniez ce peuple en l'accusant de n'être mû que par une pusillanime sensiblerie. Ce peuple est effrayé du pouvoir même qu'on lui octroie. Oui, nous sommes effrayés de ce pouvoir : c'est le sort de nos frères que l'on met dans nos mains, de nos frères, comprenez-vous ? et jusqu'à ce que nous soyons sûrs d'avoir fait de grands progrès dans cette éducation civique dont on parle tant, — eh bien ! jusque-là nous gracierons ! Nous gracierons parce que nous aurons peur de notre jugement. Nous sommes des jurés, des espèces de juges, — et nous nous disons : « Ah çà ! est-ce que nous valons mieux que l'accusé ? Nous sommes des gens aisés, à l'abri du besoin… c'est très bien ! Mais si nous étions dans la même situation que le prévenu, peut-être agirions-nous bien plus mal que lui. — Alors nous n'avons qu'à gracier, n'est-ce pas ? »

Mais, ô contradicteur, n'est-ce pas là encore une preuve de cette faiblesse de cœur que je constatais chez nous ! Il est vrai que cela peut promettre quelque chose d'admirable pour l'avenir, quelque chose que le monde n'aura pas encore vu ! — C'est un peu la voix slavophile qui parle, - observerai-je à part moi — et, mon Dieu ! elle est consolante : il est bien plus juste, plus humain, de s'imaginer le peuple angoissé par la grandeur du pouvoir qui lui échoit tout à coup, qu'animé du désir de faire des niches à un procureur, — bien que je sois très amusé de ce désir, possible, après tout.

Cependant je ne suis pas encore converti. Une chose me trouble plus que tout le reste : votre mansuétude, jurés, ne vient-elle que de ce que vous vous apitoyez sur vous-mêmes à l'idée de la peine que vous éprouveriez à condamner ? Oh ! alors je vous dirais : Sachez souffrir cette peine et condamnez : la vérité a plus d'importance que vos chagrins personnels.

Réfléchissez. Si nous sommes amenés à croire fermement que nous valons parfois moins qu'un criminel, il est trop clair que nous nous reconnaissons capables de commettre les mêmes crimes que lui. Nous sommes moralement ses complices. Si nous étions meilleurs, il serait meilleur aussi et aurait agi moins vilement ou monstrueusement ; il n'aurait pas comparu devant nous…

— Alors, l'acquittement s'impose !

— Pas du tout ! Le mal est mal ; nous devons le proclamer ; il faut

condamner ; mais si nous voulons être justes, nous prendrons sur nous la moitié du poids de notre arrêt. Nous sortirons avec un juste remords de la salle du tribunal, et ce remords sera pour nous le châtiment. Et si la souffrance que nous avons causée est équitablement infligée, elle nous rendra meilleurs, parce que nous en aurons pâti. C'est ainsi seulement que nous pourrons nous amender et amender les autres. (Fuir toujours son propre jugement pour n'en pas souffrir, c'est trop commode !) C'est ainsi encore que nous pourrons justifier ce principe qu'il n'y a pas de crimes et que le milieu seul est coupable. En poussant l'indulgence actuelle jusqu'à ses dernières limites, nous en viendrions logiquement à considérer le crime comme un devoir, comme une légitime protestation contre les abominations du « milieu ». Cette façon de voir serait tout à fait opposée à la doctrine du Christianisme qui, tout en reconnaissant l'influence du milieu, propose comme un saint devoir l'obligation de lutter contre cette influence.

En rendant l'homme responsable, le Christianisme lui accorde du même coup la liberté ; au contraire, en le faisant victime inconsciente de toutes les imperfections de ce qui l'entoure, la doctrine du « milieu » retire à l'homme jusqu'à sa personnalité : elle le mène droit à l'esclavage le plus vil qu'on puisse concevoir.

Admettez-vous un instant que, si tel individu à besoin de tabac et n'a pas d'argent pour en acheter, il agisse très justement en tuant un autre individu muni d'argent afin d'avoir de quoi s'acheter du tabac ?

— Permettez ! Un homme intelligent souffrira plus de la non-satisfaction d'un besoin qu'une brute. Pourquoi ne tuerait-il pas une brute pourvue de numéraire s'il n'a aucun moyen d'obtenir la somme indispensable à la satisfaction de son besoin ?…

— Ah ! ne reconnaissez-vous pas là un argument d'avocat ? Et l'avocat poursuivra : « Sans doute, la loi a été violée ; sans doute, c'est un crime d'avoir tué une brute, mais MM. les Jurés, prenez en considération, etc… »

Ici je pourrais être interrompu par une voie railleuse :

— Eh quoi ! Vous allez maintenant accuser le peuple russe de s'être enrôlé parmi les partisans de la doctrine du « milieu » ! Où diable voulez-vous qu'il en ait pris connaissance ? Voilà douze jurés, par exemple, qui sont

des moujiks et qui se considéreraint comme en état de péché mortel s'ils avaient mangé gras en Carême, et vous leur prêtez de pareilles opinions ! Il serait aussi raisonnable de leur reprocher des tendances socialistes !

— Sans doute, sans doute ! ferais-je un peu confus, qui les aurait initiés à la théorie du « milieu » ? Toutefois ces idées-là sont dans l'air, et l'idée pénètre partout…

— Ah ! nous y voila ! ricanerait la voix moqueuse. Et qu'arrivera-t-il si notre peuple est plus enclin qu'un autre à se pénétrer de cette doctrine ? Qui sait si les agitateurs révolutionnaires ne trouveront pas en lui leur meilleur personnel d'action ?

Et la voix moqueuse ricanerait plus fort.

— Non, le peuple ne connaît rien à la théorie du « milieu ». Il est victime d'une erreur, pour lui assez séduisante et peut-être explicable :

Le peuple russe appelle les condamnés des « malheureux » et leur donne l'argent et le pain dont il peut disposer. Que veut-il dire par là depuis si longtemps (car voilà des siècles que cela dure) ? Obéit-il, en agissant ainsi, à la moralité chrétienne, ou inconsciemment à la théorie du « milieu » ?

Il y a des idées inexprimées, des idées latentes, qui sommeillent à demi dans l'âme humaine. Plus ces idées sont dormantes dans l'âme du peuple, plus il vit d'une vie forte, sans trouble et sans défaillance. Plus il est incapable de trahir ces idées ou d'en accepter une fausse interprétation, plus il est puissant et heureux. C'est de l'une de ces idées, de l'un de ces sentiments cachés dans le cœur du peuple russe que vient l'appellation de « malheureux » appliquée à des gens frappés par la justice.

Cette expression vraiment russe, vous ne la retrouverez dans le vocabulaire d'aucun autre peuple. Les nations européennes d'Occident commencent à peine à entendre leurs philosophes s'en servir, tandis que chez nous, les moujiks ont trouvé un moyen détourné d'exprimer leurs sentiments bien avant nos philosophes. Il n'en résulte pas qu'ils seraient capables de se laisser entraîner par une fausse interprétation de ce qu'ils pensent en secret et ne laisse entendre que si discrètement.

Je crois que ce mot de « malheureux », notre peuple pourrait le

commenter ainsi en s'adressant aux condamnés : « Vous avez péché et maintenant vous souffrez pour vos fautes ; mais nous aussi nous sommes des pécheurs. À votre place, peut-être eûssions-nous fait pire. Si nous étions meilleurs, peut-être ne seriez vous pas en quelque sorte nos victimes, ne seriez-vous pas où vous en êtes. Avec le châtiment de vos crimes vous subissez le poids de la criminalité générale. Priez pour nous comme nous prierons pour vous. Et en attendant, acceptez notre humble obole ; nous vous l'offrons pour que vous sachiez que nous pensons toujours à vous et n'avons pas rompu tous liens fraternels avec vous. »

Avouez que rien n'est plus facile que de faire ressortir un état d'opinion pareil à la théorie du « milieu ». La société est mauvaise, c'est pourquoi nous sommes mauvais. Seulement nous n'avons été qu'effleurés par ce contre quoi vous vous êtes heurtés, car nous, du moins, nous étions à l'abri du besoin, partant de la tentation. Aussi dénués que vous, nous aurions été aussi coupables. Donc c'est le milieu qui est aussi fautif. Le milieu seul est criminel, il n'y a pas de crimes. » C'est ainsi que triompheraient certains sophistes. Mais ils calomnient le peuple. Non, le peuple ne nie pas que le crime soit un crime ; il sait que le criminel est un coupable : que lui-même, peuple, est coupable. Et en s'accusant il ne s'en prend pas au milieu ; il croit au contraire que c'est par sa propre faute que le milieu est devenu ce qu'il est ; que son amélioration dépend de l'efficacité de son repentir, de l'énergie qu'il mettra à s'amender. Voilà ce que pense, sans l'exprimer clairement, le peuple russe.

Supposez maintenant que le criminel, en s'entendant traiter de "malheureux", s'avise de croire qu'il n'est qu'un infortuné et non un coupable. Vous verrez si le peuple ne s'indignera pas d'un pareil contre-sens, s'il ne croira pas que l'on fausse sa pensée, que l'on trahit la vérité !

Je pourrais très justement argumenter à l'infini sur ce sujet, mais je me contenterai de dire pour l'instant :

Le criminel et celui qui est tenté de commettre un crime sont deux êtres de la même catégorie, mais pourtant distincts. Si, en préméditant son crime, le criminel se dit : « Je suis une victime qui se venge, il n'y a pas de crime ! » je ne crois pas du tout que le peuple cesse de voir en lui un « malheureux ».

En effet, qu'y a-t-il de plus malheureux qu'un être qui a cessé de comprendre qu'un forfait est un forfait. C'est un animal, une misérable brute. Le peuple le plaindra, mais ne méconnaîtra pas pour cela la vérité. Jamais le peuple en l'appelant « malheureux » n'oubliera qu'il est en même temps un criminel.

Rien ne saurait être plus calamiteux pour notre pays que l'existence, sur son sol, de gens qui tomberaient d'accord avec un coupable de cette espèce et lui diraient :

« Tu as raison ! Tu n'as rien fait de mal, puisque le crime n'existe pas ! »

Voilà ma foi, je veux dire la foi de tous ceux qui savent espérer et attendre. J'ajouterai encore ici deux mots :

J'ai été au bagne et j'y ai connu des criminels endurcis. Je répète que le bagne a été, pour moi, un long temps d'école. Eh bien ! pas un seul de ces criminels ne songeait à se considérer comme autre chose qu'un criminel. En apparence tous ces forçats étaient des êtres féroces et terribles, pourtant il ne crânaient qu'avec les nouveaux-venus, dont on se moquait à plaisir. Le plus grand nombre des détenus se composait d'hommes sombres, absorbés, muets sur leurs crimes. On parlait très peu là-bas, et il était presque défendu de parler à haute voix. Parfois, cependant, éclatait un aveu cynique. Alors tout le bagne, comme un seul homme, faisait taire le malencontreux parleur. De cela il était interdit de souffler mot. Je crois que tous ces détenus cachaient de grandes souffrances morales, souffrances purifiantes et fortifiantes. Je les voyais presque toujours pensifs.

Combien de fois je me suis trouvé avec eux à la chapelle du bagne ! J'entendais leurs prières marmottées au moment de la communion ; leurs exclamations étouffées me parvenaient, et je regardais ces visages ! Ah ! croyez-moi, il n'y en avait pas un là qui, en son âme et conscience, se crût innocent !

Je ne voudrais pas que l'on vît, dans mes paroles, la moindre cruauté ; pourtant je veux dire nettement ceci :

Par un sévère châtiment, par la prison, par le bagne, vous sauverez peut-être la moitié de ces pauvres êtres. Vous les allégerez du poids des remords. La purification par la souffrance est, croyez-moi, moins douloureuse que la situation que vous faites à des coupables par des acquittements inconsidérés.

Vous ne ferez naître que le cynisme dans l'âme d'un criminel trop facilement renvoyé indemne. Il se moquera de vous et vous le laisserez travaillé d'un espoir dangereux. Vous ne me croyez pas ? Tâchez de connaître l'état d'âme de l'un de ces acquittés. Je suis certain, moi, qu'il sort du tribunal en se disant : « À la bonne heure ! On est maintenant moins sévère et sans doute plus intelligent. Peut-être bien qu'on a peur, aussi. Alors je pourrai recommencer impunément une autre fois. Je suis dans une telle misère qu'on ne saurait vraiment exiger que je ne vole pas. »

Vous figurez-vous qu'en passant l'éponge sur tout méfait vous donniez au malfaiteur une chance de se racheter ? Il croira que tout lui est permis. Voilà ce que vous y gagnerez, à la fin des fins. Vous en viendrez même à ce que le sentiment du juste et de ce qui est honnête disparaisse complètement de l'âme du peuple.

Récemment, j'ai passé quelques années à l'étranger. Quand je quittai la Russie, les nouveaux tribunaux commençaient à fonctionner chez nous. Aussi, avec quelle avidité je lisais, de l'autre côté de la frontière, tout ce qui avait trait à la vie judiciaire en Russie ! Dans ce même séjour à l'étranger, il m'est arrivé souvent d'étudier des Russes, exilés volontaires. J'observais leurs enfants, qui ne savaient pas leur propre langue ou l'avaient oubliée. Tous ces compatriotes se transformaient peu à peu, par la force même des choses, en véritables "émigrés". Il m'était fort pénible de songer à cela. Que de forces gaspillées ! me disais-je ; combien d'hommes, peut-être de première valeur, perdus pour nous ! Et chez nous on a un tel besoin d'hommes !

Mais parfois, en sortant d'un salon de lecture, je me réconciliais avec les "exilés volontaires", non sans avoir le cœur bien serré. J'apprenais par un journal russe, qu'on venait d'acquitter une femme qui avait assassiné son mari. Le crime était clair, prouvé. Elle l'avouait elle-même. Et le verdict était : non coupable ! Je lisais qu'un jeune homme avait forcé un coffre-fort et s'en était approprié le contenu. Il était, disait-on, fort amoureux d'une femme pour laquelle il lui fallait, coûte que coûte, trouver de l'argent. Celui-là aussi était déclaré non coupable ! Encore eussè-je admis tant d'indulgence, si ces arrêts avaient été dictés par une compassion justifiée, par une pitié de bon aloi !… Mais là, il m'était impossible de voir une seule raison qui militât en faveur

d'un acquittement. Je me sentais péniblement impressionné. La Russie, tout à coup, me fit l'effet d'un marécage caché par une couche de terre, sur laquelle on a pensé pouvoir construire un palais. Le terrain en semble ferme, uni, quand il est en réalité fragile comme une mince croûte de glace : aussitôt qu'on y pose le pied, on tombe dans un gouffre boueux. Depuis longtemps, je suis de retour dans mon pays, et mon inquiétude ne m'a pas quitté.

Je me demande si ces jurés sont vraiment des êtres miséricordieux, et voilà la vraie question : ne riez pas de l'importance que je lui accorde. La vraie pitié peut toujours s'expliquer par une raison quelconque ; sans cette explication, il n'y a que malentendus et ténèbres.

Voyons ! Un mari accable sa femme de mauvais traitements, la martyrise comme il ne martyriserait pas un chien, la tue ou l'estropie pour de longues années. Supposons qu'elle ne succombe pas aux sévices du scélérat, mais que, désespérée, après avoir été sur le point de recourir au suicide, la malheureuse, affolée, aille demander secours au tribunal du village. Là, on l'envoie promener en lui disant avec indifférence : « Tâchez de vivre en meilleur accord avec votre mari ! » Et cette histoire-là n'est pas de pure fantaisie ; on l'a lue dans tous les journaux, et l'on doit s'en souvenir encore. La femme sans protection, ne sachant plus à qui s'adresser, malade de terreur, se pend. On juge le mari et on le trouve digne d'indulgence !

Longtemps, j'ai été hanté par la scène qui a dû se jouer entre la femme et le mari. Elle me hante encore.

Je me figure très bien le mari : on a écrit qu'il était de haute taille, robuste, de forte corpulence. Les témoins ont affirmé qu'il était naturellement cruel.

Il lui arrivait d'attraper une poule et de la pendre par les pattes, la tête en bas, pour s'amuser. Il raffolait de cette distraction. Il frappait sa femme avec tout ce qui lui tombait sous la main, corde ou bâton. Un jour, il lève une lame du parquet de sa maison, passe les jambes de sa femme par l'ouverture ainsi obtenue, puis cale solidement la-dedans les tibias de sa prisonnière. Quand il la voit bien fixée au plancher, il prend la première chose venue, pesante bien entendu, et frappe et frappe ! Je crois qu'il n'aurait jamais pu dire pourquoi il battait ainsi sa femme. Je me doute pourtant de la vraie raison. Il la

massacrait de coups pour le motif qui lui faisait pendre la poule la tête en bas : pour son plaisir ! Il lui était aussi fort agréable de la voir souffrir de la faim. Il lui montrait le pain sur la table et lui disait : « Ça, c'est mon pain, à moi tout seul ; tâche d'y toucher ! » N'était-ce pas assez joli ! La malheureuse allait alors mendier avec son enfant de dix ans. Si on lui donnait quelque chose, elle mangeait, sinon elle crevait de faim. Avec cela le tyran la forçait à travailler… Et elle obéissait à tout, sans protestation… Je crois voir aussi le visage et le corps de cette pauvre créature : Je me l'imagine toute petite et maigre comme un clou. J'ai remarqué que les gros hommes, très grands, ont souvent une sorte de goût brutal pour les petites femmes minces. Il me semble me rappeler qu'elle était enceinte, sur les derniers temps. Mais il manque encore un trait à mon tableau : Avez-vous vu parfois un moujik battre sa femme ? Moi, j'ai vu cela ! L'excellent homme fustige le plus souvent sa justiciable à l'aide d'une corde, d'un ceinturon, de n'importe quoi de contondant. (Dame ! Le moujik est privé de tous plaisirs esthétiques : le théâtre, la littérature, la musique, lui sont refusés. Il faut bien qu'il remplace tout cela par quelque chose !) Après avoir bien calé les jambes de sa femme dans le vide du parquet, notre moujik y allait sans doute d'abord méthodiquement, presque nonchalamment, d'après un rythme à lui. Puis il tapait plus fort, à grands coups réguliers, sans écouter les cris et les prières de l'infortunée ou, pour mieux dire, il les écoutait avec une délectation de dilettante. (Sans cela pourquoi, diable, l'aurait-il battue ?) Comme nos sorts, dans cette vie, nous sont bizarrement distribués ! Une toute petite erreur dans la répartition des destinées, et cette femme pouvait être Juliette, Béatrice ou Gretchen. Elle pouvait être grande par la naissance ou par la beauté, vivre l'existence d'une de ces héroïnes que rêvent les poètes. Et voici que l'on fouette comme un animal fautif Juliette, Béatrice ou Gretchen ! Les coups pleuvent, assénés de plus fort en plus fort ; le moujik commence à goûter une jouissance raffinée. Les cris éperdus de la martyre l'enivrent comme un alcool.

- Oh ! je te laverai les pieds et boirai ensuite l'eau du baquet ! hurle douloureusement Béatrice, d'une voix qui n'a plus rien d'humain… puis elle s'affaiblit, cesse de crier, gémit, soupire à peine ; elle perd la respiration, et

les coups pleuvent, de plus en plus pressés, de plus en plus violents.

Tout d'un coup, l'homme jette la courroie, saisit un bâton, un pieu, - ce qu'il rencontre, - brise le pieu sur le dos de la fustigée !… Allons ! En voilà assez ! Notre homme s'éloigne de sa victime, se met à table, pousse un « ouf » de soulagement et commence à boire son kvass. La petite fille tremble sur sa couche, se cache sous la couverture ! Elle a entendu les cris de sa mère… Le moujik s'en va boire ailleurs…

Au matin la femme s'éveille, se lève, geignant à chaque pas qu'elle fait, va traire les vaches, puiser de l'eau et se remet à l'ouvrage. Et l'homme, qui reparaît à ce moment lui dit d'une voix lente, grave, majestueuse :

— Surtout ne touche pas au pain : c'est mon pain !

À la fin, il paraîtrait qu'il plaisait au moujik de pendre sa femme la tête en bas, comme la poule. Il la laissait pendue, s'asseyant sur un banc, mangeait son gruau, mangeait encore… puis, comme pris d'un remords, courrait vite ramasser la courroie et s'approchant de la suppliciée, recommençait à la battre. La fillette tremblait toujours, cachée sous la couverture. Elle sortait la tête de temps en temps de son abri et regardait avec effroi son père rouant de coup sa mère pendue, dont les cheveux balayaient le plancher…

La mère s'est tuée un beau matin de mai… Sans doute, cette fois, on l'avait trop battue la veille. Les mauvais traitements, les supplices, l'avaient rendue folle. Quelques jours avant d'en finir, elle avait été trouver les juges du village, et voici ce que ces braves gens lui avait répondu :

— Vivez en meilleur accord avec votre mari !

Tandis qu'elle se passait le nœud coulant autour du cou, puis tandis qu'elle râlait, la fillette lui criait de son coin :

— Mamam ! maman ! Pourquoi t'étrangles-tu ?

Ensuite la pauvre petite s'approchait avec effroi de la morte, l'appelait, - revenait plusieurs fois la regarder, - jusqu'au moment où le père revint.

Maintenant voici le bourreau devant le tribunal, toujours gros, grave, réfléchi.

Il nie tout. Il laisse même tomber cette parole qui vaut une perle : « Nous vivions comme deux âmes sœurs ! »

Les jurés sortent, puis reviennent après une courte délibération :

— « Coupable ! » prononcent-ils ; « mais avec circonstances atténuantes ! »

Notez que la fillette avait témoigné contre son père. Elle avait tout dit et l'on assure que les assistants pleuraient. Si les jurés n'avaient pas accordé de circonstances atténuantes, le monstre aurait été au bagne, en Sibérie ; on en eût fait un déporté à vie ; mais les choses se sont passées de telle sorte qu'il en sera quitte pour huit mois de prison. Après cela il rentrera chez lui et pourra demander quelques comptes à la petite fille qui, pleurant sa mère, a témoigné contre lui. Notre moujik aura encore quelqu'un à pendre par les jambes ! …

Attendez ! Je vais vous raconter une autre histoire :

Il y a quelques années, avant l'institution des tribunaux nouveau modèle, je lus dans les journaux les faits suivants : Une femme avait un enfant d'un an à quatorze mois. À cet âge, ces petits font leurs dents et naturellement sont malades, souffrent, pleurent, ont besoin de soins continuels. Sans doute l'enfant ennuyait-il sa mère obligée de le porter, de le veiller sans cesse alors qu'elle avait beaucoup d'ouvrage d'un autre côté. Toujours est-il qu'elle s'impatienta d'être sans cesse gênée dans son travail par le malheureux petit être. On ne saurait admettre que la mauvaise humeur qu'elle en éprouva l'ait poussée à le battre : il est si affreux de maltraiter une créature sans défense ! Et que peut comprendre un enfant de quatorze mois ! Aussi ne le frappa-t-elle point. Mais le samovar bouillait dans la chambre. Un jour, exaspérée, elle mit la main de l'enfant sous le robinet du samovar, qu'elle ouvrit. Elle tint la petite main sous l'eau bouillante pendant plus de dix secondes. C'est un fait qui à été confirmé. Eh bien ! au tribunal, après une courte délibération, les jurés accordèrent à cette mère des circonstances atténuantes !

Je demande aux autres mères ce qu'elles pensent de cela ! Vous entendez d'ici l'avocat :

« Messieurs les jurés, il est certain que de pareils traitements ne sont pas des plus humains. Mais voyez bien l'affaire comme elle se présente. Imaginez-vous le milieu. Revivez par la pensée la vie de cette malheureuse femme si pauvre, si accablée de travail, si dénuée de ressources qu'elle ne pouvait même louer une servante ! Ne comprenez-vous pas que, dans un

pareil enfer, un mouvement de fureur bien explicable, etc., etc… »

Certes je suis le premier à reconnaître que l'ordre des avocats, partout respecté à juste titre, accomplit une haute, une pieuse mission. Mais considérons un instant cette mission à un autre point de vue. N'arrive-t-il pas qu'elle consiste trop souvent à mentir, à parler contre sa conscience, à tout subordonner, même de la façon la plus monstrueuse, à l'intérêt du client ? Non, vraiment, ce n'est pas pour rien qu'ils se font payer, les avocats !

— Mais voyons ! s'exclame tout à coup cette voix moqueuse que nous avons déjà naguère entendue. Tout ce que vous nous racontez là est de pure fantaisie ! Jamais les jurés n'ont prononcé de pareils verdicts. Jamais un avocat n'a tenu un langage aussi révoltant. Vous venez d'inventer tout cela de toutes pièces !

Non, je n'ai pas inventé cela, pas plus que je n'ai inventé ce drame de la femme pendue par les pieds, pas plus que je n'ai inventé ces paroles : « C'est mon pain ! » Ni l'exclamation de la fillette : « Maman, pourquoi t'étrangles-tu ? » Tout cela c'est presque la même chose que la petite main tenue sous l'eau bouillante.

… « L'ignorance, messieurs, plaidera l'avocat, messieurs, ayez pitié, c'est la faute du milieu !… »

Mais, bon Dieu ! il y a des millions de paysans russes victimes du même milieu, et ils ne s'amusent pas tous à pendre leurs femmes par les pieds !

UN CHAPITRE PERSONNEL

Plus d'une fois on m'a poussé à écrire mes souvenirs littéraires. Je ne sais pas si je le ferai. Ma mémoire devient paresseuse, puis c'est triste de se souvenir ! En général j'aime peu me souvenir. Quelquefois, cependant, tels épisodes de ma carrière littéraire se présentent d'eux-mêmes à ma mémoire avec une incroyable netteté. Voici, par exemple, quelque chose qui me revient. Un matin de printemps j'étais allé voir Iégor Petrovitch Kovalesky. Mon roman Crime et Châtiment, qui était alors en voie de publication dans le Messager russe, l'intéressait beaucoup. Il se mit à m'en féliciter chaudement et me parla de l'opinion qu'en avait un ami dont je ne puis ici donner le nom, mais qui m'était très cher. Sur ces entrefaites se présentèrent, l'un après l'autre, deux éditeurs de revues. L'un de ces périodiques a acquis depuis un nombre de lecteurs généralement inconnu des revues russes, mais alors elle était tout au début de sa fortune. L'autre, au contraire, achevait déjà une carrière naguère glorieuse ; mais son éditeur ignorait que son œuvre dût si tôt prendre fin. Ce dernier m'emmena dans une autre pièce où nous demeurâmes en tête-à-tête. Il s'était montré en plusieurs occasions assez amical à mon égard, bien que notre première rencontre eût été orageuse. Une fois, entre autres, il m'avait montré des vers de lui, les meilleurs qu'il eût écrits, et Dieu sait si son apparence suggérait l'idée que l'on se trouvât en présence d'un poète et surtout d'un amer et douloureux poète ! Quoi qu'il en soit, il entama ainsi la conversation :

— Eh bien ! Nous vous avons un peu arrangé, dans ma revue, à propos de Crime et Châtiment !

— Je sais, je sais… répondis-je.

— Et savez-vous pourquoi ?

— Question de principe, sans doute.

— Pas du tout, c'est à cause de Tchernischevsky. Je demeurai stupéfait.

— M. N…, reprit-il, qui vous a pris à partie dans son article, est venu me trouver pour me dire : son roman est bon, mais, voilà deux ans, il n'a pas

craint d'injurier un malheureux déporté et de le caricaturer. Je vais éreinter son roman.

— Bon ! voilà les niaiseries qui recommencent au sujet du Crocodile, m'écriai-je, comprenant tout de suite de quoi il s'agissait. Mais avez-vous lu ma nouvelle intitulée le Crocodile ?

— Non, je ne l'ai pas lue.

— Mais tout cela provient d'une série de potins idiots. Mais il faut tout l'esprit et tout le discernement d'un Boulgarine pour trouver dans cette malheureuse nouvelle la moindre allusion à Tchernischevsky. Si vous saviez comme tout cela est bête ! Jamais je ne me pardonnerai, pourtant, de n'avoir pas, il y a deux uns, protesté contre cette stupide calomnie dès qu'elle a été lancée…

Et jusqu'ici je n'ai pas encore protesté. Un jour je n'avais pas le temps, un autre jour je trouvais le clapot par trop méprisable. Cependant, cette bassesse que l'on m'attribue est devenue un grief contre moi pour bien des gens. L'histoire a fait son chemin dans les journaux et revues, a pénétré dans le public et m'a valu plusieurs désagréments.

Il est temps de m'expliquer là-dessus. (Mon silence finirait par confirmer cette légende.)

J'ai rencontré pour la première fois Nicolas Gavrilovitch Tchernischevsky en 1859, pendant la première année qui suivit mon retour de Sibérie ; je ne me rappelle plus ni où ni comment. Dans la suite nous nous sommes retrouvés ensemble, mais pas très fréquemment ; nous ne causions guère, mais chaque fois nous nous sommes tendu la main. Herzen me disait que sa personne et ses manières lui avaient produit une fâcheuse impression. Mais moi j'avais de la sympathie pour lui.

Un matin je trouvai à ma porte un exemplaire d'une publication qui paraissait assez fréquemment alors. Cela s'appelait la Jeune Génération. Rien n'était plus inepte et révoltant. J'en fus agacé toute la journée.

Vers cinq heures du soir j'allais chez Nicolas Gavrilovitch. Il vint lui-même m'ouvrir la porte, me fit un accueil très gracieux et m'emmena dans son cabinet de travail.

Je tirai de ma poche la feuille que j'avais trouvée le matin et demandai à

Tchernischevsky :

— Nicolas Gavrilovitch, connaissez-vous cela ?

Il prit la feuille comme une chose parfaitement ignorée de lui et en lut le texte. Il n'y en avait, cette fois, qu'une dizaine de lignes.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? me demanda-t-il en souriant légèrement.

— Hein ? Sont-ils bêtes ces gens-là ? fis-je. N'y aurait-il aucun moyen de les faire renoncer à ce genre de plaisanteries ?

— Mais vous figurez-vous que j'aie quoi que ce soit à faire avec eux, que je collabore à leurs sottises ?

— J'étais parfaitement certain du contraire, et je crois inutile de vous l'affirmer. Mais il me semble qu'on devrait les dissuader de continuer leur publication. Je sais bien que vous n'avez rien à faire avec les rédacteurs de cette feuille, mais vous les connaissez un peu, et votre parole a, pour eux, beaucoup de poids ; ne pourriez-vous ?…

— Mais je ne connais aucun d'entre eux.

— Ah ! du moment que vous me le dites !… Mais est-il nécessaire de leur parler directement ?… Est-ce qu'un blâme écrit venant d'un homme dans votre situation ?…

— Bah ! ça ne produira aucun effet. Tout cela est inévitable…

— Pourtant ils nuisent à tout et à tous…

À ce moment survint un nouveau visiteur, et je partis. J'étais parfaitement convaincu que Tchernischevsky n'était aucunement solidaire des mauvais plaisants. Il m'avait très bien reçu et vint bientôt me rendre ma visite. Il passa près d'une heure chez moi, et je dois dire que j'ai rarement vu de caractère plus doux et plus aimable que le sien. Rien ne m'étonnait plus que de l'entendre traiter, dans certains milieux, d'homme dur et insociable. Il m'était évident qu'il désirait se lier avec moi, et je n'en étais nullement fâché. Bientôt je dus me rendre à Moscou ; j'y passai neuf mois, et naturellement mes relations avec Tchernischevsky en restèrent là.

Un beau jour j'appris l'arrestation, puis la déportation de Nicolas Gavrilovitch sans en connaître les motifs, que j'ignore encore à l'heure qu'il est.

Il y a un a et demi, j'eus l'idée d'écrire un conte humoristico-fantastique

dans le genre du Nez, de Gogol. Jamais je n'avais rien écrit dans cette note. Ma nouvelle ne voulait être qu'une plaisanterie littéraire. J'avais là quelques situations comiques à développer. Bien que tout cela soit sans grande importance, je donnerai ici le sujet de mon conte, pour que l'on comprenne les conclusions qu'on en tira :

« On voyait en ce temps-la, dit ma nouvelle, à Pétersbourg, un Allemand qui exhibait un crocodile moyennant finance. Un fonctionnaire pétersbourgeois voulut, avant son départ pour l'étranger, aller jouir de ce spectacle en compagnie de sa jeune femme et d'un ami. Ce fonctionnaire appartenait à la classe moyenne ; il avait quelque fortune, était encore jeune, plein d'amour-propre, mais aussi bête que ce fameux « Major Kovalov qui avait perdu son nez ». Il se croyait un homme remarquable et, bien que médiocrement instruit, se considérait comme un génie. Dans l'administration il passait pour être le plus nul que l'on pût trouver. Comme pour se venger de ce dédain, il avait pris l'habitude de tyranniser l'ami qui l'accompagnait partout et de le traiter en inférieur. L'ami le haïssait, mais supportait tout à cause de la jeune femme qu'il aimait infiniment. Or, tandis que cette jolie personne, qui appartenait à un type tout à fait pétersbourgeois — celui de la coquette de la classe moyenne, — tandis que cette jolie personne s'ébahissait des grâces des singes que l'on montrait en même temps que le crocodile, son génial époux faisait des siennes. Il réussit à réveiller et à agacer le crocodile jusque-là endormi et aussi frétillant qu'une bûche. Le saurien ouvrit une énorme gueule et engloutit le mari. Ce grand homme, par le plus étrange des hasards, n'avait souffert aucun dommage et, par un effet de son gâtisme, se trouva merveilleusement bien dans l'intérieur du crocodile. L'ami et la femme, qui le savaient sauf, l'ayant entendu vanter son bonheur dans le ventre de son reptile, allèrent faire des démarches auprès des autorités pour obtenir la délivrance de l'explorateur involontaire. Pour cela, il fallait d'abord tuer le crocodile, puis le dépecer délicatement pour en extraire le grand homme. Mais il convenait d'indemniser l'Allemand, propriétaire du saurien. Ce Germain commença par se mettre dans une colère formidable. Il déclara en jurant que son crocodile mourrait sûrement d'une indigestion de fonctionnaire. Mais il comprit bientôt que le brillant bureaucrate avalé sans

avoir été endommagé pourrait lui procurer de fortes recettes dans toute l'Europe. Il exigea, en échange de son crocodile, une somme considérable, plus le grade de colonel russe. Pendant ce temps les autorités étaient en peine, car, de mémoire de rond-de-cuir, on n'avait jamais vu un cas pareil. Aucun précédent !…

Puis on soupçonna le fonctionnaire d'être entré dans le corps du crocodile pour causer des ennuis au Gouvernement : Ce devait être un subversif « libéral » !

Cependant, la jeune femme trouvait que sa situation de « presque veuve » ne manquait pas d'intérêt. L'époux avalé venait — au travers de la carapace du crocodile, — de confier à son ami qu'il préférait infiniment son séjour dans intérieur du saurien à sa vie de fonctionnaire. Sa villégiature dans le ventre d'une bête féroce attirait enfin sur lui l'attention qu'il sollicitait en vain quand il vaquait à ses occupations bureaucratiques. — Il insista pour que sa femme donnât des soirées dans lesquelles son tombeau vivant apparaîtrait. Tout Pétersbourg viendrait à ces soirées, et tous les hommes d'État invités s'ébahiraient du phénomène. Lui, l'intéressant « avalé » parlerait, toujours au travers de la cuirasse squameuse du crocodile, ou mieux par la gueule du monstre : il conseillerait ses chefs, il leur montrerait ses capacités. À l'insidieuse question de son ami, qui lui demandait ce qu'il ferait s'il était un beau jour évacué de son cercueil d'une façon ou d'une autre… il répondit qu'il serait toujours en garde contre une solution trop conforme aux lois de la nature… et qu'il résisterait !

La femme était de plus ou plus charmée de son rôle de fausse veuve : tout le monde lui témoignait de la sympathie ; le chef direct de son mari lui rendait de fréquentes visites, faisait des parties de cartes avec elle, etc…

Ici se terminait le premier épisode de ma nouvelle, que je laissai inachevée, mais que je reprendrai un jour ou l'autre.

Voici pourtant le parti que l'on a tiré de cette plaisanterie :

À peine ce que j'avais écrit de ce récit eût-il paru dans la revue l'Époque (c'était en 1865), que le journal la Voix (Goloss), se livra aux plus étranges commentaires au sujet de la nouvelle. Je ne me souviens plus exactement du texte du factum, mais son rédacteur s'exprimait à peu près comme il suit au

début de son article :

« C'est en vain que l'auteur du « Crocodile » s'exerce à un genre d'humour nouveau pour lui : il n'en recueillera ni l'honneur ni les profits qu'il escompte, etc. » ; puis, après m'avoir infligé quelques piqûres d'amour-propre assez venimeuses, le revuiste recourait à des accusations embrouillées, certainement perfides, mais incompréhensibles pour moi. Une semaine plus tard, je rencontrai M. N. N…, qui me dit : « Savez-vous ce que l'on pense en divers milieux ? Eh bien, on affirme que votre « Crocodile » n'est qu'une allégorie : il s'agit de la déportation de Tchernischevsky, n'est-ce pas ? » Tout abasourdi d'une pareille interprétation, je jugeai cependant négligeable une opinion aussi fantaisiste : Un bruit semblable ne pouvait avoir d'écho. Pourtant, je ne me pardonnerai jamais ma négligence et mon dédain en cette occurrence, car cette sotte invention n'a fait que prendre corps et s'embellir ; mon silence même a encouragé les commentateurs. « Calomniez ! Calomniez ! Il en restera toujours quelque chose ! »

Où donc est l'allégorie ? Ah ! sans doute, le crocodile représente la Sibérie, et le fonctionnaire présemptueux et nul n'est autre que Tchernischevsky. Il a été avalé par le crocodile sans renoncer à l'espoir de faire la leçon à tout le monde. L'ami faible et tyrannisé par lui symbolise son entourage qu'il passait pour régenter. La femme jolie, mais sotte, qui se réjouissait de sa situation de pseudo-veuve, c'est… Mais ici nous entrons dans des détails si malpropres que je ne veux pas me salir en continuant l'explication de l'allégorie. Et pourtant c'est peut-être cette dernière allusion qui a eu le plus de succès. J'ai des raisons pour le croire.

Alors on a supposé que moi, ancien forçat, j'ai eu non seulement la bassesse de m'égayer en songeant à la situation d'un malheureux déporté, mais encore la lâcheté de rendre ma joie publique en écrivant à ce propos une pasquinade injurieuse ! Mais sur quel terrain se place-t-on pour m'accuser d'une telle vilenie ! Mais apportez-moi n'importe quelle œuvre ; prenez-en dix lignes, et avec un peu de bonne volonté vous pourrez expliquer au public qu'on a voulu batifoler au sujet de la guerre franco-allemande, se payer la tête de l'acteur Gorbounov ou se livrer à toutes les stupides plaisanteries qu'il vous plaira de prêter !

Rappelez-vous dans quel esprit les censeurs examinaient les manuscrits d'auteurs au cours des années quarante. Il n'y avait pas une ligne, pas une virgule, où ces hommes perspicaces ne découvrissent une allusion politique. — Ira-t-on dire que je haïssais Tchernischevsky ? Mais j'ai montré que nos rapports ont toujours été affectueux ! Donnez-moi au moins une des raisons que j'aurais pu avoir pour lui garder rancune de quoi que ce fût ? Tout cela est mensonge.

Voudrait- on insinuer que j'ai eu l'espoir de gagner quelque chose en « haut lieu » le jour où j'ai publié cette bouffonnerie a double sens ? C'est me dire que j'ai vendu ma plume et personne ne prouvera cela !

Si l'on vient me dire que je me suis cru tout permis à cause de certaines affaires de famille qui ne regardaient que Tchernischevsky, j'éviterai soigneusement de me défendre d'avoir eu une pensée aussi abjecte, car, je le répète, ma défense même me salirait.

Je suis bien fâché de m'être laissé entraîner à parler de faits personnels. Voilà ce que c'est que d'aller chercher ses souvenirs littéraires. Cela ne m'arrivera plus.

BOBOK

Cette fois, je feuillette le « Carnet » d'une autre personne. Il ne s'agit plus de moi, du tout ; il est question de quelqu'un dont je ne suis aucunement solidaire, et toute préface plus longue me paraît inutile.

Carnet de « la personne ».

Semion Ardalionovitch me dit avant-hier :

— Ivan Ivanitch, ne t'arrive-t-il jamais d'être ivre ?

Singulière question, dont, pourtant, je ne m'offensai pas. Je suis un homme placide que certaines gens veulent faire passer pour fou. — Naguère un peintre a désiré faire mon portrait. J'ai consenti à poser et la toile a été admise dans une exposition. Quelques jours après, je lisais dans un journal qui parlait de ce portrait : « Allez voir ce visage maladif et convulsé qui semble celui d'un candidat à la folie… » Je ne m'en vexai en rien. Je n'ai pas assez de valeur comme littérateur pour devenir fou à force de talent. J'ai écrit une nouvelle : on ne l'a pas insérée. J'ai écrit un feuilleton : on l'a refusé. J'ai porté ce feuilleton à beaucoup de directeurs de journaux : on n'en a voulu nulle part.

— Ce que vous écrivez manque de sel, m'a-t-on dit.

— « De quel genre de sel ? ai-je demandé un peu ironiquement. De sel attique ? »

On ne m'a pas compris du tout. Alors, le plus souvent, je traduis des livres français pour nos éditeurs. Je rédige aussi des réclames pour les négociants : « Acheteurs, attention ! Procurez-vous cet article rare : le thé rouge des plantations de… »

Pour un panégyrique de feu Piotr Matveievitch, j'ai reçu une assez forte somme. J'ai composé l'Art de plaire aux Dames, commandé par un éditeur. J'ai fabriqué environ soixante livres de ce genre dans ma vie. J'ai l'intention de faire un recueil des mots spirituels de Voltaire, mais j'ai peur que cela ne

paraisse un peu fade chez nous. Et voilà toute mon histoire d'écrivain. Ah ! j'oubliais que j'ai envoyé plus de quarante lettres à divers journaux et revues pour réformer le goût littéraire de mon pays et dépensé ainsi je ne sais combien de roubles en affranchissements.

Je pense que le peintre a fait mon portrait, bien moins à cause de ma réputation littéraire que dans le but de peindre une chose assez rare : un homme pourvu de deux grains de beauté symétriquement posés sur le front. Je suis, à ce point de vue, une sorte de phénomène, et voilà bien nos peintres d'à présent : ils n'ont plus d'idées, alors ils recherchent les singularités. Et comme ils sont bien réussis, mes grains de beauté, sur le portrait ! Ils vivent, ils sont parlants ! C'est cela qu'on appelle le réalisme, aujourd'hui.

Pour ce qui est de la folie, je crois qu'on a suivi une mode de l'année dernière. Il était alors de bon goût de trouver la plupart des écrivains fous. On ne voyait dans les journaux que des phrases de ce genre : « Un tel a beaucoup de talent ; malheureusement cette variété de talent le conduira, que disons-nous ? l'a conduit tout droit à la folie. »

Quoi qu'il en soit, un ami est venu me voir hier, et ses premiers mots ont été : « Tu sais, ton style change ; tu deviens obscur, embrouillé ! »

Mon ami a raison. Et non seulement je vois mon style changer, mais encore mon esprit se modifier. Je souffre dans la tête et commence à distinguer des formes étranges, à entendre des sons bizarres. Ce ne sont pas des voix qui parlent alors. Je ne saisis qu'une seule inflexion de voix. : c'est comme si quelqu'un placé près de moi répétait souvent : « Bobok ! bobok ! bobok ! »

Qu'est-ce que ça peut bien être que Bobok ?

Pour me distraire, je suis allé à un enterrement. Un parent éloigné à moi, un conseiller privé… J'ai vu la veuve et ses cinq filles, toutes vieilles demoiselles : cinq filles, ça doit coûter cher, rien qu'en souliers ! Le défunt avait d'assez jolis appointements, mais, à présent, il faudra se contenter d'une pension de veuve. On me recevait plutôt mal dans cette famille. Tant pis ! J'ai

accompagné le corps jusqu'au cimetière. On s'est écarté de moi : on trouvait, sans doute, ma tenue trop peu luxueuse. — Au fait, il y avait bien vingt-cinq ans que je n'avais mis le pied dans un cimetière ; ce sont des endroits déplaisants. D'abord, il y a l'odeur ! … On a porté à ce cimetière, ce jour-là, une quinzaine de morts. Il y a eu des enterrements de toutes classes ; j'ai même pu admirer deux beaux corbillards : l'un amenait un général, l'autre une dame quelconque. J'ai aperçu beaucoup de figures tristes, d'autres qui affectaient la tristesse et surtout une quantité de visages franchement gais. Le clergé aura fait une bonne journée. Mais l'odeur, l'odeur ! … Je ne voudrais pas être prêtre et avoir toujours affaire dans ce cimetière-là.

J'ai regardé les visages des morts sans trop m'approcher. Je me méfiais de mon impressionnabilité. Il y avait des faces bonasses, d'autres très désagréables. Le plus souvent ces défunts ont un sourire pas bon du tout ; je n'aime guère à contempler ces grimaces. On les revoit en rêve.

Pendant le service funèbre, je sortis un moment : la journée était grise ; il faisait froid, mais nous étions déjà en octobre ; j'ai erré parmi les tombeaux. Il y en a de divers styles, de diverses catégories : la troisième catégorie coûte trente roubles. C'est décent et pas cher. Ceux des deux premières classes se trouvent, les uns dans l'église, les autres sous le parvis. Mais ça coûte un argent fou.

Dans ceux de la troisième catégorie, on a enterré aujourd'hui six personnes, dont le général et la dame quelconque. J'ai regardé dans les tombeaux : c'était horrible. Il y avait de l'eau dedans, de l'eau verte !

Après cela je suis encore sorti une fois, pendant le service. J'ai été hors du cimetière ; tout près, il y a un hospice et, presque à côté, un restaurant. Ce restaurant n'est pas mauvais, on peut y manger sans être empoisonné. Dans la salle j'ai rencontré beaucoup de ceux qui avaient accompagné les enterrements. Il régnait là-dedans une belle gaîté, une animation amusante. — Je me suis assis, j'ai mangé et j'ai bu.

Ensuite je suis retourné prendre ma place dans l'église et plus tard j'ai aidé à porter le cercueil jusqu'au tombeau. Pourquoi les morts deviennent-ils si lourds dans leurs bières ? On dit que c'est à cause de l'inertie des cadavres ; on raconte encore un tas d'inepties de cette force.

Je n'ai pas assisté au repas mortuaire ; je suis fier. Si les gens ne me reçoivent que quand ils ne peuvent faire autrement, je n'éprouve aucun besoin de m'asseoir à leur table.

Mais je me demande pourquoi je suis resté au cimetière. Je m'assis sur une tombe et me mis à songer comme on le fait dans ces lieux-là. Pourtant ma pensée dévia bientôt. Je fis quelques réflexions au sujet de l'Exposition de Moscou, puis dissertai (en moi-même) sur l'Étonnement. Et voici ma conclusion : s'étonner à tout propos est assurément une chose bête. Mais il est encore plus bête de ne s'étonner de rien que de s'étonner de tout. C'est presque ne faire cas de rien, et le propre de l'imbécile est de ne faire cas de rien.

— « Mais moi j'ai la manie de m'intéresser à tout », me dit un jour un de mes amis. Grand Dieu ! Il a la manie de s'intéresser à tout. Que dirait-on de moi si je mettais cela dans mon article !

Je m'oubliai un peu dans la cimetière ; ce n'est pas que j'aime à lire les inscriptions tombales : c'est toujours la même chanson… Sur une pierre funéraire je trouvai un sandwich dans lequel on avait mordu. Je le jetai. Oh ! ce n'était pas du pain, c'était un sandwich ! Du reste, jeter du pain, est-ce un péché ou un demi-péché ? Il faudra que je consulte l'Annuaire de Souvarine.

Je suppose que je demeurai assis trop longtemps, si longtemps que je crois bien avoir fini par me coucher sur la longue pierre d'un sépulcre… Alors, je ne sais comment cela commença, mais sûrement j'entendis des bruits. D'abord je n'y pris pas garde, puis les bruits se transformèrent en conversation, en une conversation tenue à voix basses, à voix sourdes, comme si chacun des interlocuteurs s'était mis un coussin sur la bouche. Je me redressai et me pris à écouter avec attention.

— Excellence, disait l'une des voix, c'est absolument impossible. Vous avez déclaré cœur, j'ai whist, et tout d'un coup vous avez sept en carreau. Il fallait déclarer votre carreau d'abord.

— Mais si je joue cœur, où sera l'intérêt du jeu ?

— Rien à faire sans garantie, Excellence. Il faut un mort.

— Eh ! un mort, ça ne se trouve pas ici !

Singulières paroles, vraiment étranges et inattendues ! Mais il n'y avait

pas de doute à conserver : les voix sortaient bien des tombeaux. Je me penchai et lus sur la dalle de l'une des sépultures cette inscription :

« Ici repose le corps du général Pervoïedov, chevalier de tels et tels ordres. Mort en août… 57. Repose-toi, chère cendre, jusqu'au glorieux matin… »

Sur l'autre il n'y avait rien de gravé. — La tombe était assurément celle d'un nouvel habitant du cimetière. L'inscription n'était pas encore, probablement, rédigée au gré de la famille. Pourtant, si étouffée que fût la voix du mort, je jugeai, — car je suis perspicace, — que ce devait être un conseiller de cour.

— Oh ! oh ! oh ! entendis-je encore. Cette fois j'étais sûr que c'était une nouvelle voix qui partait d'une distance d'au moins cinq sagènes du tombeau du général. Je regardai la sépulture d'où filtrait la nouvelle voix. On devinait que la fosse était encore fraîche. La voix devait être, à en juger par sa rudesse, une voix tout à fait peuple.

— Oh ! oh ! oh !

Et cela recommença et recommença.

Tout à coup éclata la voix claire, hautaine et méprisante d'une dame, évidemment de haut parage : « C'est révoltant de se trouver nichée à côté de ce boutiquier ! »

— Pourquoi diable ! vous êtes-vous couchée là, alors ? répondit l'autre.

— On m'y a fourrée bien malgré moi… C'est mon mari… Oh ! affreuses surprises de la Mort ! Moi qui ne vous aurais approché, de mon vivant, ni pour or ni pour argent, me voici à vos côtés parce qu'on n'a pu payer pour moi que le prix de la « troisième catégorie » !

— Ah ! je vous reconnais à la voix. Il y avait, dans le tiroir de ma caisse, une jolie note à vous réclamer !

— C'est un peu fort et assez bête de venir ici réclamer le payement d'une facture. Retournez là-haut faire vos plaintes à ma nièce : c'est mon héritière.

— Mais par où passerai-je, à présent ? Nous voici bien finis tous les deux, morts tous deux en état de péché, égaux devant Dieu jusqu'au jugement dernier.

— Égaux au point de vue des péchés, mais non autrement, riposta

dédaigneusement la dame. Et n'essayez pas de faire la conversation avec moi, je ne le souffrirais pas.

— Oh ! oh ! oh ! clama encore la voix rude. Toutefois le boutiquier obéit à la dame.

— Ah ! fit le « conseiller », il lui cède ici-même ?

— Et pourquoi, dit le général, n'obtempérerait-il pas ?

— Mais Votre Excellence ignore donc qu'ici les choses ne se passent pas comme dans le monde que nous avons quitté ?

— Et comment se passent-elles donc ?

— Il n'y a plus de rang ni d'égards dus, chez nous, maintenant, puisqu'on affirme que nous sommes morts.

— Quand nous serions mille fois plus morts, il n'en faudrait pas moins de préséances, un ordre social !

Ces gens-là me consolèrent. Si l'on n'est pas amis dans ce funèbre sous-sol, que peut-on demander à l'étage supérieur ?

Je continuai à écouter.

— Non ! moi, je vivrai ! Non ! Je vous dis que je vivrai ! cria une autre voix encore inentendue qui partait de l'espace qui séparait la tombe du général de celle de la dame susceptible.

— Entendez-vous, Excellence ? C'était la voix du conseiller. Voilà notre homme qui recommence ! Tantôt il passe des trois jours sans souffler mot, tantôt il nous assomme continuellement de sa phrase bête : « Non ! moi je vivrai ! » il est là depuis le mois d'avril et il en revient toujours à déclarer qu'il va vivre !

— Vivre ici ! Dans ce lieu lugubre !

— Il est vrai que l'endroit manque de gaîté, Excellence. Aussi, si vous voulez, pour nous distraire, nous allons taquiner un peu Avdotia Ignatievna, notre susceptible voisine.

— Pas moi ! Je ne puis souffrir cette hautaine pimbêche.

— C'est moi qui ne puis vous supporter ni l'un ni l'autre ! s'écria la pimbêche. Vous êtes assommants tous les deux. Vous ne ressassez que des niaiseries. Voulez-vous, général, que je vous raconte quelque chose

d'intéressant ? Je vous dirai comment un de vos domestiques vous a chassé de dessous un certain lit, avec un balai…

— Exécrable créature que vous êtes ! grinça le général.

— Oh ! petite mère Avdotia Ignatievna ! s'écria le boutiquier, tirez-moi d'un doute, je vous en prie ! Suis-je victime d'une horrible illusion ou est-elle réelle, l'atroce odeur qui m'empoisonne !

— Encore vous ! Mais c'est vous qui dégagez une affreuse puanteur quand vous vous retournez…

— Je ne me retourne pas, ma chère dame, et ne puis exhaler aucune odeur. Mes chairs sont encore intactes ; je suis en parfait état de conservation… Mais au fait, ma petite mère, c'est vous qui êtes déjà un peu… touchée. Vous répandez une senteur insupportable, même pour l'endroit ! C'était par politesse que je me taisais jusqu'à présent…

— Ah ! l'être répugnant ! Il empeste et dit que c'est moi !

— Oh ! oh ! oh ! que le temps vienne bien vite du service qu'on célébrera quarante jours après ma mort ! Au moins j'entendrai tomber sur ma tombe les larmes de ma veuve et de mes enfants !

— Bah ! vous croyez que c'est sur ça qu'ils vont pleurer. Ils se boucheront le nez et se sauveront bien vite…

— Avdotia Ignatievna, dit le fonctionnaire d'un ton obséquieux, bientôt les derniers venus commenceront à parler.

— Et y a-t-il parmi eux des gens jeunes ?

— Il y a des jeunes gens, Avdotia Ignatievna. Il y a même des adolescents.

— Eh quoi ! Ils ne sont pas sortis de léthargie ? interrogea le général.

— Votre Excellence sait bien que ceux d'avant-hier ne se sont pas encore éveillés. Il y en a qui demeurent inertes des semaines entières. Hier, avant-hier et aujourd'hui on en a apporté un certain nombre. Autrement dans l'espace de dix sagènes autour de nous, tous les morts seraient de l'année dernière. Aujourd'hui, Excellence, on a enterré le conseiller privé Tarassevitch. J'ai entendu les assistants le nommer. Je connais son neveu ; celui qui conduisait le deuil a prononcé quelques paroles sur la tombe.

— Mais où est-il ?

— Tout près ; à cinq pas de vous, sur votre gauche. Si vous faisiez connaissance avec lui, Excellence ?

— Oh ! moi, faire la première démarche ?

— C'est lui qui la fera de lui-même. Il en sera même très flatté, fiez-vous en à moi, et je…

— Ah ça ! interrompit le général, qu'est-ce que j'entends là ?

— C'est la voix d'un nouveau venu, Excellence. Il ne perd pas de temps ; les morts sont plus longs que cela à se secouer d'habitude !

— On dirait la voix d'un jeune homme ? soupira Avdotia Ignatievna.

— Si je suis ici, c'est bien grâce à cette diablesse de complication qui a tout bouleversé en moi. Me voici mort et si soudainement ! gémit le jeune homme. La veille au soir encore Schultz me disait : « Il n'y a plus à craindre qu'une complication possible », et crac ! le matin j'étais mort.

— Eh bien, jeune homme, il n'y a rien à faire à cela, observa le général assez cordialement. Il semblait ravi de la présence d'un « nouveau ». Il faut en prendre votre parti et vous habituer à notre vallée de Josaphat. Nous sommes de braves gens ; c'est à l'user que vous nous apprécierez… Général Vassili Vassilievitch Pervoiedov, pour vous servir…

— J'étais chez Schultz… Mais cette sale complication de grippe quand j'avais déjà la poitrine malade !… Ç'a été d'un brusque !

— Vous dites la poitrine ? fit doucement le fonctionnaire, comme pour encourager le « nouveau ».

— Oui, la poitrine. Je crachais beaucoup. Puis, brusquement, les crachats cessent, j'étouffe et…

— Je sais, je sais… Mais si vous étiez malade de la poitrine, c'est bien plutôt à Ecke qu'à Schultz qu'il fallait vous adresser.

— Moi je voulais tout le temps me faire transporter chez Botkine et voilà que…

— Hum ! Botkine, mauvaise affaire, interrompit le général.

— Pas du tout ; j'ai entendu dire qu'il était très soigneux de ses malades…

— C'est à cause du prix des services de Botkine que le général disait cela, remarqua le fonctionnaire.

— Vous êtes dans l'erreur ! Il n'est pas cher du tout ; et scrupuleux dans ses auscultations !… Et minutieux dans la rédaction de ses ordonnances ! Voyons, messieurs, me conseillez-vous d'aller chez Ecke ou chez Botkine ?

— Qui ?… Vous ? Où cela ? Le général et le fonctionnaire se mirent à rire.

— O le charmant, le délicieux jeune homme. Je l'aime déjà ! s'écria, enthousiasmée, Avdotia Ignatievna. Que ne peut-on le placer à côté de moi ?

Je compris peu cet enthousiasme. Ce « nouveau » était un de ceux que l'on avait enterrés devant moi. Je l'avais vu dans sa bière découverte. Il avait bien la plus répugnante figure qu'on pût imaginer. Il ressemblait à un poussin crevé de peur.

Dégoûté, j'écoutai ce qui se disait d'un autre côté.

Ce fut d'abord un tel tohu-bohu que je ne pus entendre tout ce qui se disait. Plusieurs morts venaient de s'éveiller d'un seul coup. Parmi eux un conseiller de cour qui entreprit bientôt le général pour lui communiquer ses impressions au sujet d'une nouvelle sous-commission nommée au ministère et d'un mouvement de fonctionnaires. Sa conversation parut intéresser énormément le général ; j'avoue que, moi-même, j'appris ainsi beaucoup de choses que j'ignorais, tout en m'étonnant de les apprendre par une semblable voie. Au même moment s'étaient éveillés un ingénieur qui, un bon moment, ne fit que bredouiller des sottises, et la grande dame qu'on avait inhumée le jour même.

Lebeziatnikov, — c'était le fonctionnaire voisin du général, — s'ébahissait de la promptitude avec laquelle ces morts retrouvaient la parole.

Peu de temps après, d'autres morts commencèrent à donner de la voix. Ceux-ci étaient des morts de l'avant-veille. Je remarquai une toute jeune fille qui ne cessait de ricaner stupidement…

— M. le Conseiller privé Tarassevitch daigne s'éveiller, annonça bientôt au général le fonctionnaire Lebeziatnikov.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? balbutia faiblement le conseiller privé.

— C'est moi, ce n'est que moi, Excellence, reprit Lebeziatnikov.

— Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

— Je ne désire que prendre des nouvelles de Votre Excellence. Généralement le manque d'habitude fait qu'au début chacun ici se sent un peu à l'étroit… Le général Pervoiedov serait honoré de faire votre connaissance et espère…

— Pervoiedov ! Jamais entendu parler de Pervoiedov…

— Que votre Excellence m'excuse, le général Vassili Vassilievitch Pervoiedov.

— Vous êtes le général Pervoiedov ?…

— … Pas moi, Excellence. Je suis le conseiller Lebeziatnikov, pour vous servir, et le général…

— Vous m'ennuyez ! Laissez-moi tranquille !

Cette amabilité calma le zèle de Lebeziatnikov, auquel le général lui-même souffla : « Laissez-le ».

— Oui, général, je le laisse, répondit le fonctionnaire. Il n'est pas encore bien éveillé… Prenons cela en considération… Quand ses idées seront plus claires, je suis sûr que sa politesse naturelle…

— Laissez-le ! répéta le général.

— Vassili Vassilievitch, eh vous, Excellence ! clama du côté d'Avdotia Ignatievna une voix encore inconnue, une voix affecté d'homme du monde, je vous écoute depuis un bon moment. Je suis ici depuis trois jours. Vous souvenez-vous de moi, Vassili Vassilievitch ? Je me nomme Klinevitch. Nous nous sommes rencontrés chez Vololkonsky, dans la maison duquel, je ne sais pourquoi, on vous laissait aussi entrer.

— Comment ? Le comte Piotr Petrovitch ? C'est vraiment vous ?… Si jeune ! Combien je regrette…

— Moi aussi, je regrette ! Bah ! Après tout, cela m'est bien égal. Je l'ai eue courte et bonne !… Vous savez, je ne suis pas comte, rien que baron. Et nous sommes de tristes barons dans la famille, valets d'origine et peu

recommandables, mais je m'en f… pardon ! je m'en moque. Moi je valais un peu moins que rien, — j'étais un polichinelle du soi-disant grand monde, ou l'on m'avait fait une réputation de charmant polisson. Mon père était un malheureux général quelconque et ma mère a été autrefois… reçue en haut lieu. — Avec l'aide du juif Zifel, j'ai fabriqué, l'année dernière, pour cinquante mille roubles de billets de banque. J'ai dénoncé mon complice, et tout l'argent c'est Julie Charpentier de Lusignan qui l'a emporté à Bordeaux. Imaginez-vous qu'à l'époque j'étais fiancé à Mlle Stchevalevszkaïa, qui avait seize ans moins trois mois et ne sortait guère encore de son pensionnat. Elle possédait quatre-vingt-dix mille roubles de dot… Avdotia Ignatievna, quand j'étais un page de quatorze ans, vous rappelez-vous comment vous m'avez débauché ?

— Ah ! c'est toi, vaurien ! Tant mieux que Dieu t'ait envoyé par ici ! Sans cela l'endroit devenait intolérable.

— À propos, Avdotia Ignatievna, c'est bien à tort que vous accusiez votre voisin le boutiquier d'empester vos alentours. C'est moi qui pue, et je m'en vante ! On m'a fourré dans le cercueil alors que j'étais déjà très avarié.

— Ah ! mauvais drôle ! Mais c'est égal, je suis contente que vous soyez près de moi. Si vous saviez comme c'est morne et bourgeois dans ce coin-ci !

— Je m'en doute et vais introduire un peu de fantaisie dans la bourgade. Dites donc, Excellence ; ce n'est pas à vous que j'en ai, Pervoiedov, c'est à l'autre que je parle, au nommé Tarassevitch, conseiller privé. Je parie que vous avez oublié que c'est moi, Klinevitch, qui, pendant un carême, vous ai emmené chez Mlle Furie ?

— Je vous entends, Klinevitch, et — croyez-bien…

— Je ne crois rien du tout et je m'en f… moque. Je voudrais, tout simplement, mon cher vieillard, vous embrasser, mais n'en puis rien faire, grâce à Dieu ! Mais savez-vous, Messieurs, eh ! les autres ! savez-vous ce qu'il a fait, ce grand-papa ? Quand il est mort, il y a deux ou trois jours, il a laissé un déficit de quatre cent mille roubles dans le trésor. Cette somme était destinée à des veuves et à des orphelins, mais c'est lui qui a empoché le magot, de sorte que pendant huit ans on n'a rien distribué de ce côté-là. Il est vrai qu'il n'y a pas eu de vérification entre temps. Je me figure les nez que

font les veuves et entends d'ici les noms d'oiseaux dont notre Tarassevitch est gratifié. J'ai passé toute ma dernière année à m'ébaubir de la force que conservait encore ce vieux roquentin quand il s'agissait de faire la noce. Et il était goutteux, le vieux drôle ! Je connaissais depuis longtemps le coup des veuves et des orphelins. C'était Mlle Charpentier qui m'avait vendu la mèche. Or, un beau jour, un peu gêné, je suis venu le… taper de vingt-cinq mille roubles en le menaçant… amicalement, de manger le morceau s'il ne casquait pas. Savez-vous ce qu'il avait encore en caisse ? Treize mille roubles ! pas un kopek de plus ! Ah ! il est mort à propos, le vieux ! Sacré grand-papa, va ! Vous m'entendez, Tarassevitch ?

— Mon cher Klinevitch, je ne veux pas vous contrarier, mais vous entrez dans de tels détails !… Et si vous saviez toutes les infortunes que j'ai dû soulager, et voilà comme j'en suis récompensé ! — Enfin je vais trouver ici le repos, peut-être le bonheur…

— Je parie qu'il a flairé, tout près de lui, Katiche Berestova !

— Katiche ? De qui parlez-vous ? marmotta fébrilement et bestialement le vieillard.

— Ah ! ah ! Quelle Katiche ? C'est une jeune personne qui a trouvé son gîte à dix pas de vous, à votre gauche. Et si vous saviez, grand-papa, quelle petite saleté ça faisait ! Ça appartenait à une bonne famille, ça avait reçu de l'éducation, de l'instruction en masse, ça avait quinze ans, mais quelle petite gourgandine, quel monstrîot ! Eh ! Katlche ! réponds donc !

— Hé ! hé ! hé ! rauqua une voix éraillée de jeune fille.

— Et c'est une bl…on…de ? balbutia le vieux.

— Je vous crois !

— Hé ! hé ! hé ! râla encore la jeune fille.

— Oh ! par exemple ! bredouilla le barbon, moi qui ai toujours rêvé de… dire deux mots à une petite blonde de quinze ans, - tout juste de quinze ans ! - dans un décor comme celui-ci !

— Vieux misérable ! s'écria Avdotia Ignatievna.

— Ne nous indignons pas, trancha net Klinevitch. Le principal est de savoir que nous avons de la gaîté sur la planche. On ne va pas s'ennuyer ici !… Deux mots, Lebeziatnikov, vous, le fonctionnaire !

— Oui, Monsieur… Lebeziatnikov… conseiller… à votre service… Très heureux de…

— Je me f… moque un peu que vous soyez heureux de ci ou de ça. Mais il me semble que je vous connais. Et puis, expliquez-moi quelque chose, vous, le malin. Nous sommes morts et pourtant nous causons, nous remuons, ou plutôt nous paraissons causer et remuer, — car il est clair que nous ne faisons ni l'un ni l'autre…

— Ah ! Demandez cela à Platon Nikolaïevitch, il pourra vous renseigner mieux que moi.

— Quel est ce Platon ?

— Platon Nikolaïevitch est notre philosophe, un ex-licencié ès sciences et ancien barbacole. Il a jadis publié quelques brochures philosophiques ; mais le pauvre garçon est ici depuis trois mois et ne parle plus guère. Il s'endort lui-même quand il discute ; vous comprenez ! Il lui arrive, une semaine ou l'autre, de jaboter quelque chose d'inintelligible… et c'est tout… Il me semble pourtant l'avoir entendu essayer d'expliquer notre situation. Si je ne me trompe, il croit que la mort que nous avons subie n'est, au moins immédiatement, que la mort du corps, et incomplète ; qu'il subsiste un reste de vie dans notre conscience spirituelle et même corporelle, si j'ose m'exprimer ainsi ; que, pour l'ensemble, il se maintient une sorte de vie… par la force de l'habitude, — par inertie, dirais-je, s'il ne semblait y avoir là une espèce de contradiction… Pour lui, cela peut durer trois, quatre, six mois ou même plus… Nous avons ici, par exemple, un brave mort en presque absolu état de décomposition ; eh bien ! ce macchabée se réveille encore environ une fois par six semaines pour murmurer un mot dépourvu de sens, un mot idiot : Bobok, Bobok, répète-t-il alors. Cela prouve qu'il demeure en lui comme une pâle étincelle de… vie !

— Assez stupide, en effet… Mais comment se fait-il qu'avec une faible… conscience corporelle, je sois si fortement affecté par la puanteur ?

— Ah ! ici notre philosophe s'embrouille, devient terriblement nuageux… Il parle de puanteur morale ; la puanteur de l'âme, voyez-vous cela. Mais je crois qu'il est alors atteint d'une sorte de delirium, disons mystique. C'est pardonnable dans sa situation. Enfin, vous constaterez que,

comme dans notre récente vie, si lointaine et si proche, nous passons notre temps à dire des bêtises. En tout cas nous avons devant nous une courte ou longue période de conscience ou de demi-conscience. Le mieux est de l'employer le plus agréablement possible, et pour cela il faut que tout le monde y mette du sien. Je propose de parler tous franchement, en abolissant complètement les vaines pudeurs.

— C'est une idée ! Allons-y carrément ! Laissons la comédie de la honte aux vivants.

Beaucoup de voix firent chorus, des voix, même, que l'on n'avait jamais entendues. Et ce fut avec un empressement tout particulier que l'ingénieur, maintenant tout à fait lucide, donna, en grognant, son consentement. Katiche, elle, éclata de rire.

— Ah ! comme il me sera doux de ne rien cacher ! s'exclama Avdotia Ignatievna.

— Entendez-vous ? Ce sera du joli si Avdotia Ignatievna rompt tout pacte avec l'hypocrisie !

— Dans l'autre vie, Klinevitch, je n'étais pas aussi hypocrite que vous voulez bien le dire : j'avais réellement honte de certaines de mes actions, et je me réjouis de répudier ce sentiment gênant.

— Je comprends, Klinevitch, que vous voulez organiser ce qui nous sert de vie d'une façon plus simple, plus naturelle.

— Je m'en contrefiche ! Je veux m'amuser voilà tout ! Et pour cela j'attends deux mots de Koudeiarov, que l'on apporta hier. C'est un personnage, celui-là ! Nous avons aussi, par ici, un licencié ès sciences, un officier et, si je ne me trompe, un feuilletoniste venu, chose touchante, presque en même temps que le directeur de son journal. Rien que notre petit groupe, d'ailleurs, c'est déjà coquet. On va s'arranger en frères. Moi, pour mon compte, je ne veux mentir en rien. Ce sera mon principal souci. Sur la terre il est impossible de s'arranger sans mentir : vie et mensonge sont des synonymes. Mais ici nous raconterons tout. Je vais commencer ma petite histoire ; je me mettrai tout nu, si l'on peut dire…

— Tous tout nus ! Tous tout nus ! clamèrent des voix.

— Je ne demande pas mieux que de me mettre toute nue ! s'écria Avdotia

Ignatievna.

— Ah ! ah ! Je vois que ce sera plus gai que chez Ecke.

— Moi, je vivrai encore ! je vivrai !

— Hé ! hé ! hé ! ricana Katiche.

— Marchez-vous aussi, grand-papa ?

— Je ne souhaite que cela : marcher ! Mais je voudrais que Katiche nous fît part tout d'abord de sa biographie.

— Je proteste ! Je proteste de toutes mes forces ! cria violemment Pervoiedov.

— Excellence, il vaut mieux laisser faire, susurra le conciliant Lebeziatnikov.

— Ce sera infect… ces filles !…

— Il est préférable de laisser dire, je vous le jure.

— On ne sera même pas tranquille dans son tombeau !

— D'abord dans le tombeau on ne donne pas d'ordres, et ensuite nous nous fichons de vous, scanda Klinevitch.

— Monsieur, ne vous oubliez pas !

— Oh ! vous ne me toucherez pas. J'ai donc toute liberté de vous taquiner comme si vous étiez le petit chien de Julie. Vous étiez général, là-haut, mais ici vous êtes… pouah !

— Je ne suis pas… pouah !

— Ici vous êtes en train de pourrir ! Qu'est-ce qui peut demeurer de vous ? Six boutons de cuivre !

— Bravo ! Klinevitch ! hurlèrent les voix.

— J'ai servi mon empereur !… j'ai une épée…

— Avec votre épée, vous pourrez pourfendre les rats du cimetière. Et puis, vous ne l'avez guère tirée, votre épée !

— Bravo, Klinevitch !

— Je ne comprends pas à quoi peut servir une épée, grogna l'ingénieur.

— L'épée, Monsieur, c'est l'honneur…

— Mais j'entendis mal ce qui suivit. Un affreux hurlement s'éleva. C'était Avdotia Ignatievna, l'hystérique, qui s'impatientait. Quand elle se fut un peu calmée :

— Voyons ! on n'en finit pas avec cette discussion ! quand va-t-on, décidément, tout raconter sans pudeur ?…

À ce moment j'éternuai : je fis tous mes efforts pour m'en empêcher, mais j'éternuai ! Tout devint silencieux comme dans les cimetières peuplés d'hôtes moins bavards.

J'attendis cinq minutes… mais pas un mot, pas un son !

Je pensai que quoi qu'ils eussent dit, ils avaient quelques secrets, entre eux, qu'ils ne voulaient pas révéler, du moins aux vivants.

Je me retirai, mais non sans me dire :

— « Je reviendrai faire une visite à ces gens-là quand ils ne seront plus sur leurs gardes. »

Certes les paroles de tous ces morts me poursuivirent ; mais pourquoi fus-je surtout hanté par ce mot : Bobok ! Je ne sais pourquoi il y a pour moi quelque chose d'horriblement obscène, de cynique, d'effrayant dans ces deux syllabes, surtout prononcées par un cadavre en pleine décomposition. Un cadavre dépravé ! Oh ! c'est horrible !

… Bobok !!!

… En tout ces j'irai revoir et entendre à nouveaux ces morts. Ils ont promis leurs biographies, je dois les recueillir. C'est pour moi un cas de conscience. Je les porterai au Grajdanine ! peut-être ce journal les insérera-t-il ?

FRAGMENTS DE LA LETTRE D'UNE « PERSONNE »

Plus bas je reproduis une lettre ou plutôt des fragments d'une lettre adressée par « une personne » à la rédaction du Grajdanine. Il me serait impossible d'en donner le texte complet, et je n'en livre une portion que pour me débarrasser de la « personne ». Au journal, nous sommes mitraillés de ses communications. Cette « personne » énonce la prétention de me défendre contre mes ennemis littéraires. Elle a déjà écrit en ma faveur trois « contre-critiques », deux « notes », trois autres notes « improvisées », un « à-propos » et enfin une « observation monitoire ». Dans cette dernière œuvre de polémique rédigée sous forme « d'observation à mes ennemis », elle s'amuse, sous prétexte de me protéger, à me houspiller de telle façon que je puis affirmer n'avoir rien lu de plus féroce dans les factums des plus enragés critiques. Et l'auteur veut que j'insère tout cela ! Je lui ai d'abord déclaré que je n'avais pas le moindre ennemi ; qu'il y avait du mirage dans son cas ; ensuite que les beaux temps du Citoyen de 1873 étaient passés (ah ! alors le pauvre journal recevait des paquets d'injures de tous les côtés), mais qu'à présent on me laissait tranquille ; enfin, que je saurais très bien répondre tout seul aux attaques, s'il s'en produisait jamais.

La « personne » se fâcha, me dit des choses désagréables, puis sortit, à mon grand plaisir. Cette « personne » est évidemment un homme malade. Un de ses articles inséré par nous renferme quelques détails biographiques sur le signataire. C'est « un homme attristé et qui s'attriste chaque jour davantage »… Mais ce qui m'effraie surtout, c'est la force de « volonté civique » déployée par ce collaborateur peu désiré. Dès les premiers mots qu'il m'adressa, je sus qu'il ne souhaitait aucune espèce d'honoraires, qu'il écrivait uniquement par « devoir civique ». Il avoua même que son désir de me défendre était accessoire, qu'il comptait surtout sur ma reconnaissance pour obtenir dans mon journal une sorte de concession perpétuelle, un espace à lui, où il pourrait à son aise exposer ses idées. Mais quelles peuvent bien être au

juste ses idées ? Il écrit sur tout avec une égale férocité, contrastant avec un besoin d'attendrissement toujours inassouvi. « Il y a dans mon talent, déclara-t-il lui-même un jour dans un de ses articles, 99 p. 100 de fiel et 1 p. 100 de liquide lacrymal. ». Je crois, du reste, que tous les journaux ont été arrosée de sa prose ; à certain périodique il a envoyé jusqu'à quarante lettres pleines de conseils, de bons avis, sur tout et à propos de tout. Il faisait un cours complet de journalisme à l'usage des rédacteurs de cette feuille. Il fallait écrire sur ceci, négliger cela, appuyer sur autre chose. Du reste, il me revient qu'il a une petite notoriété ridicule dons toute la presse. Il dépense les derniers kopeks de sa fortune en affranchissements. Ce qui m'étonne le plus, c'est de ne pouvoir, dans les vingt-huit lettres qu'il m'a adressées, lui découvrir une opinion formelle sur quoi que ce soit. C'est un brouillon assez grossier, somme toute, orné d'un nez rouge, doué d'un verbe fanatique et chaussé de bottes déchirées. Il me dégoûte et m'assomme. Il est vrai qu'il invective fort bien et ne demande pas un sou pour ce faire. Il est en cela très noble, mais que Dieu les garde, lui et sa noblesse. Trois jours après que nous nous fûmes assez fortement disputés, il revint à la charge et m'apporta la lettre « d'une personne ». Il n'y a pas à dire, j'ai accepté cette lettre, je dois la publier au moins fragmentairement. Impossible d'en reproduire la première partie ; — ce ne sont que grossières invectives à l'adresse des éditeurs de journaux de Pétersbourg et de Moscou. Et le plus joli, c'est qu'il tombe sur eux à cause de leur impolitesse et du vilain ton de leur polémique. J'ai enlevé tout cela aux ciseaux. J'insère le reste. Il est la question de choses plus générales. C'est conçu sous forme d'exhortation à un feuilletoniste quelconque. Il le tutoie comme les vieux lyriques avaient coutume de le faire. Et mon homme a insisté pour que la lettre tronquée commençât au milieu d'une phrase, à l'endroit même où avait passé le coupure des ciseaux. Je voulais intituler sa prose : « Lettre d'une personne ». Il a tenu à ce que le titre fut : « Demi-Lettre d'une personne. » Va pour la « demi-lettre ». Je cite :

« … et n'y a-t-il pas dans le mot « cochon » quelque chose de si attrayant, de si magique, que chacun veut immédiatement le prendre pour son compte ? J'ai toujours remarqué qu'en matière littéraire ce mot assume une signification particulière, dirai-je mystique ? Le « bonhomme » Krylov n'a-t-

il pas compris cela, lui qui a, dans beaucoup de ces fables, donné un rôle si important au cochon ?

« Le lecteur qui rencontre ce mot s'émotionne à l'instant et se demande : « Mais, n'est-il pas question de « moi ? » Le mot est énergique et beau, soit ! Mais pourquoi vouloir, ô lecteur bénin, que ce soit toujours à toi, à toi seul, que ce mot s'applique ? N'y a-t il pas d'autres cochons que toi ? N'aurais-tu pas des raisons cachées qui expliqueraient ton soupçon?

« La seconde chose que je te ferai observer, ô ami feuilletoniste, c'est que tu te montres vaniteux dans tes feuilletons : tu fais, dans tes colonnes, une consommation folle de généraux, de princes, d'excellences de toute espèce, qui, d'après toi, seraient toujours pendus à tes trousses. Un jour c'est un prince opulentissime que tu as blagué dans ton article et qui, pour se concilier ta bienveillance, t'invite à diner. Mais toi, l'incorruptible, tu lui signifies nettement qu'il peut garder son diner. — Un autre jour c'est un lord anglais de passage en Russie qui t'interroge, et toi, dans une causerie intime, tu lui dévoiles tous les dessous du pays. Très intéressé et un peu épouvanté, ton lord télégraphie à Londres : crac ! le lendemain, le ministère de Victoria saute ! Je te retrouve sur la Perspective Newky, faisant un tour de deux à quatre et, tout en te promenant, tu expliques le mécanisme gouvernemental à trois politiciens en retraite qui courent derrière toi pour ne pas perdre un mot de ta conférence en plein air.

« Tu rencontres un capitaine de la garde qui a perdu au jeu, et tu lui jettes 200 roubles. En un mot tu es partout, partout où il est « chic » de se montrer ; tu es doué du don d'ubiquité mondaine. La haute société t'obsède d'invitations. Il ne se mange pas de truffes sans que tu en aies ta part ; rien ne se tait sans toi. En province, tu dois passer pour un demi-dieu. Mais crois-tu que l'habitant de Pétersbourg ou de Moscou se laisse éblouir aussi facilement ? Il sait que tu n'es qu'un scribe, payé par ton directeur, que tu loues ceux qui lui plaisent et démolis ceux qu'il voit d'un mauvais œil ; que tu es un dogue qu'on lance sur qui l'on veut. Encore, si tu défendais une fois par hasard une idée à toi ! Mais on n'ignore pas que tu n'as aucune idée personnelle. Comptes-tu, après cela, sur mon respect ?

« Autrefois, tu as pu être un honnête et gentil garçon, mais il y a

longtemps que tu as oublié cela toi-même. Tes polémiques avec tes contradicteurs et leurs répliques, tout cela ressemble à des batailles de chiens ou à des luttes de gamins qui ne savent pas encore pourquoi ils s'entre-rossent. Toi, vieil enfant à cheveux blancs, tu te bats à coups d'épithètes ordurières.

« Comme tu n'as aucune espèce de conviction, tu cherches à pénétrer le plus possible dans les secrets de la vie intime de ton antagoniste pour pouvoir l'attaquer dans sa conduite, dans ses mœurs, au lieu de raisonner. Tu n'as pitié ni de sa femme ni de ses enfants, qui peuvent te lire. Si l'un de vous deux mourait, l'autre écrirait son oraison funèbre sous forme de pamphlet. J'en viens parfois à imaginer, en prenant connaissance de vos attaques et de vos ripostes, que vous nous cachez quelque chose, que vous avez dû vous battre, salement et traitreusement, dans quelque coin et que vous vous en gardez mutuellement rancune. Quand je lis tes élucubrations, je prends toujours le parti de ton ennemi, mais cela change, si j'ai sa copie sous les yeux. Est-ce là le but que vous poursuivez, l'un et l'autre ?

« Et ce que tu es maladroit quand tu démasques tes batteries ! Tu donneras, par exemple, les lignes suivantes comme conclusion à un article furibond, où tu auras tâché de toucher à fond l'adversaire :

« Oui, je vous vois d'ici, M. X…, quand vous aurez lu mes lignes vengeresses. De rage, vous galoperez par la chambre : vous vous arracherez la tignasse, vous hurlerez contre votre femme, chasserez vos enfants, grincerez des dents, donnerez des coups de poing dans le vide, affolé de fureur impuissante.

« Feuilletoniste, feuilletoniste, mon ami, tu exagères tout, emporté par ta propre rage, ou c'est peut-être toi qui, après avoir savouré la prose de ton contradicteur, cours par la chambre, d'arraches tes derniers cheveux, bats tout le monde chez toi. Tu te trahis toi-même, mon bonhomme ! Tu ferais bien mieux de te rasseoir sur ta chaise et de tâcher d'apprendre à écrire des feuilletons sensés.

« Tiens ! Veux-tu que je t'explique toute ma pensée à l'aide d'une allégorie ? Fais mettre sur une affiche que, la semaine prochaine, jeudi ou vendredi (enfin le jour où tu écris ton feuilleton), tu te présenteras au Théâtre

de Berg, ou dans un local de ce genre, et t'exhiberas tout nu. Il se peut qu'il y ait des amateurs : toutes les variétés de spectacles attirent le public contemporain. Mais crois-tu que les spectateurs emporteront une haute idée de toi et t'estimeront dans l'avenir ? Il sera beau, ton triomphe !

« Raisonne un peu, si tu es capable d'un travail cérébral de cette force. Tes feuilletons ne sont-ils pas une sorte d'exhibition analogue ? Ne te mets-tu pas, chaque semaine, tout nu devant tes lecteurs ? Et crois-tu que le jeu en vaille la chandelle ?

« Le plus absurde, c'est que le public n'ignore aucun des motifs secrets de votre guerre. Il ne veut pas savoir, mais il sait ; il passe devant vous indifférent, mais averti. Te figures-tu, homme naïf, qu'il n'ait pas surpris le petit jeu de ton directeur, qui veut tomber un journal plus nouveau, peut-être mieux informé, capable de lui souffler deux ou trois mille lecteurs ?

« Ton cornac est satisfait de toi, me diras-tu. Mais il est bien plus satisfait de lui-même. Si tu l'entendais se congratuler après un bon déjeuner : « Eh ! eh ! il n'y a que moi - et sans un seul collaborateur avouable ! — pour remettre sur pied une entreprise qui périclite ! »

« Te souviens-tu d'Antropka, un héros de Tourgueniev ? C'est un gamin de province, un polisson qui s'est échappé de l'izba paternelle, pour se soustraire aux conséquences d'une sottise, commise par enfantillage. Le père envoie le frère ainé d'Antropka, pour ramener le petit drôle à la maison. Le grand frère crie de tous côtés : « Antrop-ka ! An-trop-ka ! » Rien ne répond. À la fin, du fond d'un ravin, monte une petite voix effrayée : « Qu'est-ce qu'il y a ? crie-t-elle. Qu'est ce qu'il y a ? » — C'est le père qui veut te fouetter ! » répond le frère ainé avec une joie assez méchante. Naturellement, la petite voix se tait aussitôt. Mais, toute la nuit l'aîné hulule dans le noir : « Antropka ! Antropka ! » Il est furieux de ne pouvoir ramener son frère pour le faire fouetter.

« Eh bien, pour vous, les « Antropka » ce sont ceux de vos nouveaux abonnés qui pourraient croire encore à votre honnêteté. Vous vous égosillez, dans la nuit de vos écrits, à les appeler furieusement :

« Antropka ! Antropka ! »

« Je me permettrai encore une allégorie :

« Imagine-toi que tu es invité dans le monde. Tes articles m'ont amené à croire que tu fréquentais parfois des gens convenables. Tu arrives chez un conseiller d'État, dont c'est la fête. Les autres invités ont obtenu du maître du logis quelques renseignements sur ton genre d'esprit. Tu te présentes convenablement : tu es bien mis ; tu salues la maîtresse de la maison et lui fais quelques compliments. Tu vois avec plaisir que l'on te regarde avec sympathie et tu te prépares à briller le plus possible. Mais, tout à coup, — horreur ! — tu aperçois dans un coin du salon ton affreux ennemi, le rédacteur du journal hostile. (Tu ignorais qu'il fréquentât la maison.) Du coup, tu changes de visage. Le maître de céans, qui attribue ta gêne à une indisposition passagère, te présente, pour te remettre, à ton fougueux adversaire. Et voilà que tous deux, les champions, vous vous tournez le dos. Le bon hôte s'inquiète d'abord, puis se rassure en pensant que c'est quelque nouvel usage entre gens de lettres, dont on n'a aucune idée au conseil d'État.

« On propose une partie de cartes ; on s'assoit à la table de jeu, et c'est à toi de donner les cartes. Ravi de trouver un prétexte pour ne pas regarder ton ennemi, tu empoignes le paquet de petits cartons peints avec une joyeuse fureur. Atrocité ! On vous a placés, toi et lui, à la même table ! Vous ne pouvez, pourtant refuser de jouer avec deux charmantes mondaines, vos partenaires. Elles sont déjà installées. Quelques parentes et amies les ont accompagnées, curieuses de savoir ce que peuvent bien dire deux hommes de lettres quand ils cartonnent. Toutes guettent votre bouche, attendent votre premier geste. Ton adversaire, très calme, dit à une dame : « Je crois, Madame, que c'est à votre tour… » La petite assistance voit là, je ne sais pourquoi, un mot spirituel, et ton cœur se serre d'envie. Mais il faut jouer ! Tu regardes ton jeu… trois, deux, six, etc., tu grinces des dents ─ et ton ennemi sourit. Il a des cartes étonnantes ; il gagne ! Un nuage passe sur ta vue ; puis la colère prend le dessus, tu saisis un lourd chandelier de bronze, orgueil du maitre de la maison, un chandelier qu'on ne sort qu'aux jours de fête. Tu le jettes à la tête de ton trop heureux antagoniste. Cris perçants, étonnement général ! Tout le monde se lève, mais vous vous êtes déjà pris aux cheveux. Ta partenaire, la jeune dame qui attendait de toi tant de traits attiques, tant de fines ironies, se sauve sous l'aile de son époux, un important

colonel du corps des ingénieurs. Ce personnage, vous désignant tous deux, dit, non sans mépris, à sa conjointe : « Je t'avais pourtant prévenue, ma chère, de ce qu'il fallait attendre de nos barbouilleurs de papier contemporains ! »

« Mais on vous a déjà fait descendre les escaliers plus vite que vous ne l'eussiez désiré : on vous a flanqués à la rue. Le maître de céans, qui se sent coupable aux yeux de ses invités, les supplie d'oublier la littérature russe et de recommencer à remuer leurs cartons peints.

« Alors, tu t'es privé d'une bonne soirée que tu aurais passée dans un milieu décent, tu as manqué l'occasion de souper à côté d'une jolie et séduisante dame pétersbourgeoise ! Ton adversaire et toi, vous avez regagné vos tristes logis pour recommencer à vous battre à coups de feuilletons. Et voilà que tu es assez bête pour raconter dans un article tout ce qui s'est passé chez le conseiller ! Tu accuses ce fonctionnaire, tu accuses sa femme, tu en arrives à te révolter contre la coutume de célébrer les fêtes de nos saints, tu attrapes le colonel d'ingénieurs, tu éreintes sa femme (ta patenaire), et enfin, après toutes ces préparations, tu entreprends ton réel ennemi. Oh ! ici tu n'y vas pas de main morte ! Suivant une détestable coutume générale chez vous autres, feuilletonistes, tu incrimines tout ce que tu peux savoir ou ignorer de sa vie privée. Tu racontes aussi comment vous vous êtes administré une raclée ; tu promets que tu recommenceras à le rosser. Tu aurais envie de joindre à ta diatribe la mèche de cheveux que tu lui as arrachée ! Mais arrive le matin. En attendant l'heure d'aller à ton journal, tu recommences tes galopades à travers la chambre. Tu arrives enfin dans la salle de rédaction, où tu rencontres ton directeur, qui te signifie qu'il s'est raccommodé avec son concurrent, lequel abandonne sa publication et lui cède ses abonnés. Ça s'est passé chez Dussaud, devant une bouteille de champagne, et c'est irrévocable. Il te remercie de tes services, mais se gène peu pour t'avouer qu'il n'a plus besoin de toi. Tu es joli, a présent !

« Tiens ! tu me fais penser aux derniers jours du carnaval, alors que tous les bons populos sont soûls du premier au dernier. Les exquis ivrognes arborent des hures insensées et se coudoient à l'entrée des assommoirs. En voici deux qui s'arrêtent à la porte du marchand de vitriol : l'un veut à toute force être un général ; l'autre le dément. Ils s'échauffent de plus en plus. Les

« tu mens » pleuvent comme averses ; ils s'excitent jusqu'à la folie. Ah ! c'est bien le même carnaval dans votre satanée presse ! Soûls d'invectives, aussi malhonnêtes les uns que les autres, vous vous traitez de soûlauds et de voleurs, pour rien, pour le plaisir !

« Mais j'en ai assez, de tout cela, et passe à un autre « ordre d'idées… »

PETITS TABLEAUX

I

L'été nous avons les vacances, la poussière et la chaleur, la chaleur, la poussière et les vacances ! Il nous est pénible de rester en ville. Tous nos amis sont partis… Aussi, pour me distraire, me suis-je mis, ces temps-ci, à lire les manuscrits empilés dans la salle de rédaction. Mais je ne me suis résigné à cette lecture qu'en second lieu : d'abord j'ai passé mon temps à gémir en pensant à mon besoin d'air pur, de liberté temporaire, à mon dégoût de rencontrer les rues hostiles pleines de je ne sais quel sable pareil à de la terre glaise pulvérisée. Et j'en ai voulu aux rues. N'est-ce pas un soulagement, quand on est de mauvaise humeur, de trouver coupable quelqu'un ou quelque chose !

Ces jours-ci, j'ai traversé la perspective Newsky de son trottoir ensoleillé à son trottoir sombre. Il faut toujours traverser ladite perspective avec prudence, sous peine de se faire écraser. On regarde de tous côtés, on avance tout doucement, on guette une éclaircie des voitures qui filent toujours par paquets de quatre ou cinq. En hiver surtout, c'est émotionnant ! Grâce au brouillard blanc, à la neige ouatée, vous risquez toujours au moment où vous vous y attendez le moins, d'apercevoir, à quelques centimètres de votre figure, les naseaux d'un cheval, rouges comme un fanal de train, et de train express, lancé sur vous à toute vapeur. C'est un cauchemar tout pétersbourgeois ! Vous fuyez juste à temps et quand vous avez atteint l'autre trottoir, ce n'est pas tant le plaisir d'avoir évité un grand danger que vous ressentez, que la joie de l'avoir bravé involontairement. — Oui, ces jours-ci, avec ma prudence acquise en hiver, je traversais la perspective Newsky ; mais quel ne fut pas mon étonnement de pouvoir m'arrêter au beau milieu de la chaussée : pas un chat, pas une voiture ! On aurait pu, avec un ami, s'asseoir sur le macadam et disserter à n'en plus finir sur la littérature russe. Par cette chaleur et cette poussière, je ne vois que traces de roues effondrant

le sol et maisons en construction ou en réparation — et l'on répare plus les façades des maisons pétersbourgeoises par chic que par désir de les améliorer réellement. Ce qui me frappe toujours dans l'architecture de notre capitale, c'est son manque de caractère et ce mélange de masures de bois croulantes accolées à des édifices imposants et prétentieux : cela produit l'effet de tas de madriers mal équarris voisinant avec de véritables palais. Mais ces palais, eux-mêmes, manquent de tout vrai style. Cela encore est bien pétersbourgeois !

Au point de vue architectural, rien n'est plus absurde que Pétersbourg. C'est un mélange incohérent de toutes les écoles et de toutes les époques. Tout est emprunté et tout est déformé. Il en est, chez nous, des constructions comme des livres. Que ce soit en architecture ou en littérature, nous nous sommes assimilé tout ce qui nous venait d'Europe et nous sommes demeurés prisonniers des idées de nos inspirateurs. Voyez le style ou plutôt le manque de style de nos églises du siècle dernier : cela n'a aucune espèce de caractère. Voici la copie misérable du style romain à la mode au commencement de notre siècle ; voici du « Renaissance » tel que le conçut l'architecte T…, qui prétendit l'avoir rénové au cours du règne dernier. Plus loin apparait du Byzantin. Mais regardez d'un autre côté, vous retrouverez le style du temps de Napoléon I^{er}, lourd, faussement majestueux et surtout profondément ennuyeux, quelque chose de grotesque, dont le goût se développa en même temps que celui des abeilles d'or et d'autres ornements d'une beauté analogue. Maintenant, retournez-vous. Ce que vous apercevez là, ce sont des palais appartenant à nos familles nobles. Ils ont été bâtis d'après des modèles italiens et français (d'avant la Révolution). En voici d'autres plus anciens qui rappellent les palais de Venise. Dieu ! comme il sera mélancolique de lire là-dessus plus tard : Restaurant avec jardin, ou : Hôtel Français ! Enfin, voici d'énormes bâtisses tout à fait contemporaines ; là triomphe le style yankee : ce sont des édifices énormes renfermant des centaines de pièces et abritant des entreprises industrielles. On voit tout de suite que nous aussi, aujourd'hui, avons nos chemins de fer, et sommes devenus des « business-men » . Essayons après cela de définir notre architecture : c'est un tohu-bohu qui correspond parfaitement au tohu bohu du moment présent. Mais de tous

les styles employés, aucun n'est aussi lamentable que celui qui prévaut aujourd'hui. Il y a de tout là-dedans ; ces immenses maisons de rapport, aux murailles de carton et aux façades bizarres, possèdent des balcons « rococo » et des fenêtres pareilles à celles du palais des Doges ; elles ne sauraient se passer d'un « œil de bœuf » et sont invariablement à cinq étages : « Mais, me direz-vous, mon cher, je tiens absolument à jouir d'une fenêtre aussi belle que celles qu'avaient les doges. Corbleu ! Je vaux bien un doge, peut-être ! Il faut aussi disposer d'un certain nombre d'étages pour empiler des locataires qui me serviront l'intérêt de mon argent. Je ne puis pas, pour une vaine question de goût, rendre mon capital improductif ! »

Il est assez curieux que ce chapitre où je commence par parler de manuscrits m'ait conduit à une dissertation sur des choses si différentes.

II

On dit que les malheureux obligés de rester à Pétersbourg l'été, dans la poussière et la chaleur, ont à leur disposition un certain nombre de jardins publics où ils peuvent « respirer » un air plus frais. Pour ma part je n'en sais rien, mais ce que je n'ignore pas, c'est que Pétersbourg est, ces mois-ci, un séjour terriblement triste et étouffant. Je n'ai pas grand goût pour des jardins où se presse la foule ; j'aime mieux la rue où je puis me promener seul en pensant. Des jardins, du reste, où n'en trouverait-on pas ? Presque dans chaque rue, à présent, vous découvrez, au-dessus des portes cochères, des écriteaux qui portent, écrit en grosses lettres : « Entrée du jardin du débit » ou « du restaurant ». Vous entrez dans une cour au bout de laquelle vous apercevez un « bosquet » de dix pas de long sur cinq de large. Vous avez vu le « jardin » du cabaret.

Qui me dira pourquoi Pétersbourg est encore plus désolant le dimanche qu'en semaine ? Est-ce à cause du nombre des pochards abêtis par l'eau-de-vie ? Est-ce parce que les moujiks ivres dorment sur la perspective Newsky ? Je ne le crois pas. Les travailleurs en goguette ne me gênent en rien, et maintenant que je passe tout mon temps à Pétersbourg, je me suis parfaitement habitué à eux. Autrefois, il n'en était pas de même : je les détestais au point d'éprouver une vraie haine pour eux.

Ils se promènent les jours de fête, soûls, bien entendu, et parfois en troupe. Ils tiennent une place ridicule ; ils bousculent les autres passants. Ce n'est pas qu'ils aient un désir spécial de molester les gens ; mais où avez-vous vu qu'un poivrot puisse faire assez de prodiges d'équilibre pour éviter de heurter les promeneurs qu'il croise ? Ils disent des malpropretés à haute voix, insoucieux des femmes et des enfants qui les entendent. N'allez pas croire à de l'effronterie ! Le pochard a besoin de dire des obscénités ; il parle gras naturellement. Si les siècles ne lui avaient légué son vocabulaire ordurier, il le lui faudrait inventer. Je ne plaisante pas. Un homme en ribote n'a pas la langue très agile ; en même temps il ressent une infinité de sensations qu'il n'éprouve pas dans son état normal : or, les gros mots se trouvent toujours, je ne sais pourquoi, des plus faciles à prononcer et sont follement expressif. Alors !…

L'un des mots dont ils font le plus grand usage est depuis longtemps adopté dans toute la Russie. Son seul tort est d'être introuvable dans les dictionnaires, mais il rachète ce léger désavantage par tant de qualités ! Trouvez-moi un autre vocable qui exprime la dixième partie des sens contradictoires qu'il concrète ! Un dimanche soir, je dus traverser un groupe de moujiks soûls. Ce fut l'affaire de quinze pas, mais en faisant ces quinze pas, j'acquis la conviction qu'avec ce mot seul, on peut rendre toutes les impressions humaines, oui, avec ce simple mot, d'ailleurs admirablement bref.

Voici un gaillard qui le prononce avec une mâle énergie. Le mot se fait négateur, démolisseur ; il réduit en poussière l'argument d'un voisin qui reprend le mot et le lance à la tête du premier orateur, convaincu maintenant d'insincérité dans sa négation. Un troisième s'indigne aussi contre le premier, se rue dans la conversation et crie encore le mot, qui devient une injurieuse invective. Ici le second s'emporte contre le troisième et lui renvoie le mot qui, tout à coup, signifie clairement : Tu nous embêtes ! De quoi te mêles-tu ? Un quatrième s'approche en titubant ; il n'avait rien dit jusque-là ; il réservait son opinion, réfléchissait pour découvrir une solution à la difficulté qui divisait ses camarades. Il a trouvé ! Vous croyez sans doute qu'il va s'écrier : Eureka ! comme Archimède. Pas du tout ! C'est le fameux mot qui éclaircit la

situation ; le cinquième le répète avec enthousiasme, il approuve l'heureux chercheur. Mais un sixième, qui n'aime pas voir trancher légèrement les questions graves, murmure quelque chose d'une voix sombre. Cela veut dire certainement : « Tu t'emballes trop vite ! Tu ne vois qu'une face du litige ! » Eh bien ! Cette phrase est résumée en un seul mot. Lequel ? Mais le mot, le sempiternel mot qui a pris sept acceptions différentes toutes parfaitement comprises des intéressés.

J'eus le grand tort de me scandaliser.

— Grossiers personnages ! grognai-je. Je n'ai passé que quelques secondes dans vos parages et vous avez déjà dit sept fois… le mot ! (Je répétai le bref substantif). Sept fois ! C'est honteux ! N'êtes-vous pas dégoûtés de vous-mêmes ?

Tous me regardèrent avec stupéfaction. Je crus un moment qu'ils allaient m'attraper et de la belle façon. Il n'en fut rien. Le plus jeune vint à moi et me dit avec douceur :

— Si tu trouves… le mot sale, pourquoi que tu répètes une huitième fois… le mot ?

Le mot mit fin à tout débat, et le groupe tituba au large sans plus s'inquiéter de moi.

III

Non, ce n'est pas à cause du langage et des mœurs des pochards que je m'attriste le dimanche plus que les autres jours. Non ! Tout récemment, à ma grande surprise, j'ai appris qu'il y a dans Pétersbourg des moujiks, des travailleurs, des gens de petits métiers qui sont absolument sobres. Ce qui m'a étonné surtout, c'est le nombre de ces gens rétifs aux charme de la boisson. Eh bien ! Regardez-les, ces gens tempérants ! Ils m'attristent bien plus que les ivrognes. Ils ne sont peut-être pas formellement à plaindre, mais je ne saurais dire pourquoi leur rencontre me plonge toujours dans des réflexions vagues, plutôt douloureuses. Le dimanche, vers le soir (car on ne les voit jamais les jours ouvrables), ces gens qui peinent toute la semaine apparaissent dans les rues. Il est bien entendu qu'ils sortent pour se promener, mais quelle promenade ! J'ai remarqué qu'ils ne fréquentent jamais la

perspective Newsky, ni les voies élégantes. Non, ils font un tour dans leur quartier, reviennent parfois d'une visite chez des voisins. Ils marchent, graves et compassés ; leurs physionomies demeurent soucieuses, comme s'ils faisaient tout autre chose que se promener. Ils causent très peu entre eux, les maris et les femmes. Leurs habits du dimanche sont fanés ; les femmes portent souvent des robes rapiécées qu'on devine dégraissées, lavées, frottées, pour la circonstance. Quelques hommes portent encore nos costumes nationaux, mais la plupart sont vêtus à l'européenne et scrupuleusement rasés. Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'ils me semblent considérer le dimanche comme un jour de solennité morne dont ils cherchent à jouir sans y parvenir jamais. Ils attachent une grande importance triste à leur promenade. Quel plaisir peut-il y avoir à déambuler ainsi par les larges rues poussiéreuses, poussiéreuses même après le coucher du soleil ? Ils me font l'effet de malades maniaques. Ils emmènent souvent des enfants avec eux. Il y a beaucoup d'enfants à Pétersbourg, et les statistiques nous apprennent qu'il en meurt d'énorme quantités. Tous ces gamins que l'on rencontre sont encore très petits et savent à peine marcher, quand ils marchent déjà. N'est-ce pas qu'ils meurent presque tous en bas âge, qu'on n'en rencontre pour ainsi dire jamais de plus grands ?

Je remarque un ouvrier qui va sans femme à son bras. Mais il a un enfant avec lui, un petit garçon. Tous deux ont la mine triste des isolés. L'ouvrier à une trentaine d'années ; son visage est fané, d'un teint malsain. Il est endimanché, porte une redingote usée aux coutures et garnie de boutons dont l'étoffe s'en va ; le collet du vêtement est gras, le pantalon, mieux nettoyé, semble pourtant sortir de chez le fripier ; le chapeau haut-de-forme est très râpé. Cet ouvrier me fait l'effet d'un typographe. L'expression de sa figure est sombre, dure, presque méchante. Il tient l'enfant par la main, et le petit se fait un peu traîner. C'est un mioche de deux ans ou de guère plus, très pâle, très chétif, paré d'un veston, de petites bottes à tiges rouges et d'un chapeau qu'embellit une plume de paon. Il est fatigué. Le père lui dit quelque chose, se moque peut-être de son manque de jarret. Le petit ne répond pas, et cinq pas plus loin son père se baisse, le prend dans ses bras et le porte. Il semble content, le gamin, et enlace le cou de son père. Une fois juché ainsi, il

m’aperçoit et me regarde avec une curiosité étonnée. Je lui fais un petit signe de tête, mais il fronce les sourcils et se cramponne plus fort au cou de son père. Ils doivent être de grands amis tous deux.

Dans les rues j’aime à observer les passants, à examiner leurs visages inconnus, à chercher qui ils peuvent bien être, à m’imaginer comment ils vivent, ce qui peut les intéresser dans l’existence. Ce jour-là j’ai été surtout préoccupé de ce père et de cet enfant. Je me suis figuré que la femme, la mère, était morte depuis peu, que le veuf travaillait à son atelier toute la semaine, tandis que l’enfant restait abandonné aux soins de quelque vieille femme. Ils doivent loger dans un sous-sol où l’homme loue une petite chambre, peut-être seulement un coin de chambre. Et aujourd’hui, dimanche, le père a conduit le petit chez une parente, chez la sœur de la morte, probablement. Je veux que cette tante qu’on ne va pas voir très souvent soit mariée à un sous-officier et habite une grande caserne, dans le sous-sol, mais dans une chambre à part. Elle a pleuré sa défunte sœur, mais pas bien longtemps. Le veuf n’a pas montré non plus grande douleur, pendant la visite, tout au moins. Toutefois il est demeuré soucieux, parlant peu et seulement de questions d’intérêt. Bientôt il se sera tu. On aura alors apporté le samovar ; on aura pris le thé. Le petit sera resté assis sur un banc, dans un coin, faisant sa moue sauvage, fronçant les sourcils et, à la fin, se sera endormi. La tante et son mari n’auront pas fait grande attention à lui ; on lui aura pourtant passé un morceau de pain et une tasse de lait. Le sous-officier, muet tout d’abord, lâchait à un moment donné une grosse plaisanterie de soudard au sujet du gamin, que son père réprimandait précisément. Le mioche aura voulu repartir tout de suite, et le père l’aura remmené à la maison de Veborgskaia, à Litienaia.

Demain le père sera de nouveau à l’atelier et le moutard avec la vieille femme…

…Et me voilà continuant ma promenade, sans cesser d’évoquer au-dedans de moi-même une série de petits tableaux du même genre, un peu niais, mais qui m’intéressent en m’attristant. Et c’est ainsi que les dimanches pétersbourgeois me disposent peu à la gaîté. Il me paraît que cette capitale, en été, est bien la plus morne ville du monde.

En semaine aussi, on croise beaucoup d'enfants dans les rues ; mais, sans pouvoir dire pourquoi, je fais moins attention à eux. Je me figure qu'il y en a dix fois plus le dimanche. Et quelles petites faces maigres, pâles, scrofuleuses, tristes, surtout chez les enfants qu'on porte encore dans les bras. Ceux qui marchent déjà seuls n'ont pas non plus des tournures bien réjouissantes. Combien d'entre eux ont les jambes arquées et combien sont déjetés ! Beaucoup de ces petits sont convenablement habillés, mais quelles mines !

Il faut que l'enfant croisse comme une fleur ou comme une feuille sur l'arbre, au printemps. Il aurait besoin d'air, de lumière. Une nourriture fortifiante lui est aussi nécessaire. Et que trouve-t-il à Pétersbourg pour se développer ? Un sous-sol empoisonné des odeurs combinées du Kvass et des choux dégageant une puanteur terrible pendant la nuit, une nourriture malsaine et une perpétuelle demi-obscurité. Il vit dans un milieu où grouillent les puces et les cafards, où l'humidité suinte des murs. Dans la rue, pour se remettre, il respire de la poussière de brique effritée et de boue séchée. Étonnez-vous après cela que les enfants d'ici soient maigres et livides ! Voyez une jolie petite fillette de trois ans, parée, en robe fraîche. Elle est vivace ; elle accourt vers sa mère assise dans la cour de la maison et causant joyeusement avec des voisines. Elle bavarde, la mère, mais elle s'occupe de sa fille. S'il arrive à l'enfant le moindre accident, elle s'empresse de venir à son secours.

Une petite fille profitant d'une seconde d'inattention de sa mère et s'étant baissée pour ramasser un caillou, tomba, s'enroula les jambes dans son jupon et ne put se relever. Je ramassai la mignonne et la pris dans mes bras, mais déjà la mère était arrivée sur moi ; elle avait quitté son siège avant que j'eusse fait le premier mouvement pour tirer d'affaire la petite. Elle me remercia très affablement ; pourtant son œil me disait, malgré elle : « Je t'en veux un peu d'être arrivé avant moi. » Quant à l'enfant, elle se dégagea vite de mes bras et se précipita au cou de sa maman.

Mais, je vis une autre fillette que sa mère tenait par la main et abandonna tout à coup au milieu de la chaussée, à un croisement de rues où les voitures n'étaient pas rares. Cette maman avait aperçu une connaissance et lâchait là

sa petite fille pour galoper au-devant de son amie. Un vieux monsieur à grande barbe arrêta cette femme si pressée en la prenant par le bras :

— Où cours-tu comme cela ? tu laisses ton enfant en danger.

La femme fut sur le point de lui répondre une sottise, je le vis à sa figure ; mais elle réfléchit à temps. Elle s'en fut, d'un air bougon, reprendre la main de la petite, qu'elle traîna à la rencontre de la connaissance.

Voilà de petits tableaux un peu naïfs que je n'oserais pas insérer dans un journal. Dorénavant je tâcherai d'être plus sérieux.

RÉFLEXIONS SUR LE MENSONGE

Pourquoi, chez nous, tout le monde ment-il ? …

… Je suis sûr que tout le monde va m'arrêter ici en me disant : « Vous exagérez sottement : pas tout le monde ! Vous êtes à court de sujets aujourd'hui et vous voulez tout de même faire votre petit effet en nous lançant au hasard une accusation sensationnelle. » Pas du tout : j'ai toujours pensé ce que je viens de dire là. Seulement, qu'arrive-t-il ? On vit cinquante ans avec une conviction latente, en quelque sorte, et c'est tout à coup, au bout d'un demi-siècle, qu'elle prend, on ne saurait dire comment, une force imprévue, qu'elle devient, pour ainsi dire, vivante. Depuis peu m'a frappé plus vivement que jamais cette idée que chez nous, même dans les classe cultivées, il y a peu de gens qui ne mentent pas. Des hommes très honnêtes mentent comme les autres. Je suis convaincu que chez les autres peuples, dans la plupart des cas, il n'y a guère que les coquins pour altérer sciemment la vérité, et leurs mensonges sont intéressés. Chez nous, on ment pour le plaisir. Souvent on peut affirmer qu'un Russe mentira… par hospitalité, dirai-je presque, pour être agréable à son hôte. On sacrifie ainsi sa personnalité à celle de son interlocuteur. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir entendu les gens les plus scrupuleux exagérer ridiculement le nombre de verstes que leurs chevaux auraient eu la force de parcourir en telle ou telle circonstance ? Cela, c'était pour amuser l'auditeur et l'exciter à causer à son tour. Et, en effet, le coup ne ratait jamais : votre visiteur, mis en train par votre hâblerie, se rappelait aussitôt avoir vu une troïka dépasser le chemin de fer. Et quels chiens de chasse il avait connus ! Vous continuiez en racontant une histoire extraordinaire sur le talent du dentiste parisien qui vous avait aurifié les dents, ou sur la promptitude folle du diagnostic de Botkine qui vous avait guéri d'une maladie invraisemblable. Vous en arriviez à croire la moitié de votre récit ; on en vient toujours à cela quand on s'engage dans cette voie. Plus tard, quand vous repensiez à la circonstance, revoyant la physionomie intéressée de celui qui vous écoutait, vous vous disiez : « « Ah ! non ! ai-je

été assez blagueur ! »

Ce dernier exemple n'est pas très heureux, car il est dans la nature de l'homme de presque toujours mentir quand il s'étale sur les détails d'une maladie dont il a souffert. Cela le guérit une seconde fois.

Mais, voyons, ne vous est-il jamais arrivé, en revenant de l'étranger, de prétendre que tout ce qui est survenu dans le pays d'où vous rentrez pendant le temps où vous y avez séjourné, s'est passé sous vos propres yeux ? J'ai encore mal choisi mon exemple. Comment voulez-vous qu'un pauvre Russe soit un être surhumain ? Quel est l'homme qui consentirait à faire un voyage à l'étranger, s'il n'avait pas le droit d'en rapporter des histoires ébouriffantes ? Cherchons mieux. Vous avez dû certainement, dans votre vie, faire des révélations neuves et incroyables sur les sciences naturelles…, sur les faillites ou les fuites de banquiers ; et cela sans connaître un mot d'histoire naturelle ou avoir jamais été au courant des événements du monde financier. Il est certain que vous avez au moins une fois raconté, comme arrivée à vous-même, une histoire que vous tenez d'une autre personne. Et à qui l'avez-vous narrée ? À l'individu qui avait été le héros de l'anecdote dont il vous avait fait part lui-même. Avez-vous oublié comment, au milieu du récit, l'horrible vérité vous apparaissait. Peut-être était-ce le regard étrange de votre auditeur qui vous avertissait… Malgré tout vous continuiez, ô combien gêné ! Vous brusquiez la fin de l'histoire et vous quittez précipitamment votre ami, dans quel état ? Tout à votre mirifique récit, vous aviez oublié de demander à cet ami des nouvelles de sa tante malade… vous n'y repensiez que sur l'escalier, vous criiez vite votre question au neveu, qui refermait tranquillement sa porte sans vous avoir répondu. Et si vous venez m'affirmer que vous ne racontez jamais d'anecdotes, que vous n'avez jamais mis le pied chez Botkine, que vous n'avez jamais demandé à un neveu des nouvelles de sa tante en dégringolant l'escalier, je ne vous croirai pas !

Mauvais plaisant, me dira-t-on, un mensonge innocent c'est bien peu de chose ; ça ne décroche rien dans le système de l'univers. Soit, je conviens que tout cela est très innocent ; je ne parle que du grave défaut de caractère qu'indique cette manie de mensonge.

La délicate réciprocité du mensonge est une condition indispensable au

bon fonctionnement de la société russe, ajoutera-t-on encore. Bon ! Et je veux bien qu'il n'y ait qu'un butor qui soit capable de vous démentir quand vous parlez du nombre de verstes parcourues, ou des miracles opérés sur vous par Botkine ; un imbécile seul, en effet, peut avoir la prétention de vous punir sur-le-champ d'une vénielle altération de la vérité. Toutefois ce luxe de petits mensonges est un trait fort important de nos mœurs nationales. Il prouve que nous, Russes, nous avons, je ne dirai pas la haine de la vérité, mais une disposition à la considérer comme prosaïque, ennuyeuse, bourgeoise ; mais, précisément, en l'évitant sans cesse, nous en avons fait une qualité rare, précieuse, inappréciable dans notre monde russe. Il y a longtemps qu'a disparu de chez nous cet axiome que la vérité est ce qu'il y a de plus admirablement surprenant et qu'elle dépasse en inattendu tout ce qu'on peut imaginer de plus fantastique. Et pourtant l'homme a tout transformé de telle façon que les mensonges les plus incroyables pénètrent bien mieux dans l'âme russe, paraissent bien plus vraisemblables que le vrai tout cru. Je crois, du reste, qu'il en est un peu ainsi dans le monde entier.

Cette manie de tout fausser montre encore que nous avons honte de nous-mêmes. Comment en serait-il autrement quand on voit que, dès qu'il aborde la société, le Russe fait tous ses efforts pour apparaître diffèrent de ce qu'il est en réalité ?

C'est Herzen qui a dit, à propos des Russes vivant à l'étranger, qu'ils ne savent pas se tenir dans le monde, parlent très haut quand il faut se taire et sont incapables de dire un mot de façon convenable et naturelle quand on n'attend quelques paroles d'eux. Et c'est exact. Dès qu'un Russe hors de son pays doit ouvrir la bouche, il se torture pour énoncer des opinions qui puissent le faire considérer comme aussi peu russe que possible. Il est absolument convaincu qu'un Russe qui se montre tel qu'il est sera regardé comme un grotesque. Ah ! s'il emprunte des allures françaises, anglaises, étrangères en un mot, ce sera tout différent : il aura droit à toute l'estime de ses voisins de salon. Je ferai encore une petite observation : cette lâche honte de soi-même est presque inconsciente chez lui. Il obéit alors à ses nerfs, à une toquade momentanée.

— Moi, je suis tout à fait Anglais de sentiments et de vie, affirmera un

Russe. Il sous-entendra : « Donc il faut me respecter comme on respecte tous les Anglais. » Or il n'y a pas un Allemand, pas un Anglais, pas un Français qui rougisse de paraître tel que son milieu l'a créé. Le Russe s'en rend très bien compte, mais il admet, sans que cette conviction soit très claire chez lui, que c'est parce que ces étrangers sont très supérieurs à lui-même, et par conséquent il désirera paraître très allemand, très anglais ou très français.

— Mais c'est très connu, très banal ce que vous racontez, me fera-t-on observer. Soit ; mais voici quelque chose de plus caractéristique : le Russe tiendra essentiellement à passer pour plus intelligent que tout le monde, ou, s'il est très modeste, à ne pas sembler plus bête qu'un autre. Il a l'air de dire : « Avoue que je ne suis pas plus sot que la moyenne et je reconnaitrai que tu n'es pas un idiot dans ton genre. »

Devant une célébrité européenne, le Russe sera ravi de faire des courbettes ; il admirera tout du grand homme, sans examen, de même qu'il voudrait qu'on le sacrât lui-même esprit d'élite sans trop l'étudier. Mais si la célébrité a cesser d'être à la mode, si le personnage a perdu son piédestal, personne au monde ne sera plus sévère que notre Russe dans son appréciation du héros déboulonné. Son esprit railleur ne connaîtra plus de bornes.

Nous serons très naïvement étonnés quand un hasard nous révélera que l'Europe continue à considérer le grand homme qui n'est plus d'actualité comme un grand homme.

Mais ce même Russe, qui vénère aveuglément le favori du succès, ne voudra jamais convenir en public qu'il soit inférieur à l'homme de génie qu'il viendra d'encenser : « Gœthe, Liebig, Bismark, c'est très bien ! laissera-t-il parfaitement entendre, mais il y a aussi moi ! »

En un mot le Russe plus ou moins cultivé n'arrivera jamais assez à posséder de grandeur d'âme pour reconnaître franchement une réelle supériorité. Qu'on ne se moque pas trop de mon « paradoxe ». Le rival de Liebig n'aura peut-être même pas achevé ses études au Lycée.

Supposez que notre Russe rencontre Liebig en wagon sans le connaître, et que le savant mette la conversation sur la chimie ; notre ami réussira à placer sa petite réflexion, et il n'y à pas de doute qu'il n'arrive à disserter savamment — sans savoir de ce dont il parlera un autre mot que « chimie ».

Il est certain qu'il rendra Liebig malade de dégoût ; mais qui sait si dans l'esprit des auditeurs il n'aura pas cloué le grand chimiste ? Car un Russe sait toujours faire un magnifique usage du langage scientifique, surtout quand il ne comprend pas les sujets qu'il traite. Et nous assisterons en même temps à un phénomène particulier à l'âme russe. Dès que l'un de nos compatriotes des classe cultivées se voit en présence d'une « galerie », non seulement il ne doute plus de sa haute intelligence, mais il se figure encore avoir la science infuse.

Dans son for intérieur, un Russe se moque un peu d'être instruit ou ignorant ! Il ne se posera que rarement cette question : « Mais sais-je vraiment quelque chose ! »

S'il se la pose, il y répondra de façon à satisfaire sa vanité, mais s'il a conscience de n'avoir que des connaissances rudimentaires.

Il m'arriva à moi-même, tout récemment, d'entendre en wagon, au cours d'un voyage de deux heures, toute une conférence sur les langues classiques : un seul voyageur discourait et tous les autres buvaient ses paroles. C'était un inconnu pour tous ceux qui se trouvaient dans le compartiment. Il était robuste, d'âge mûr, de physionomie distinguée, voire seigneuriale, et parlait en appuyant sur les mots. Il semblait évident, pour qui l'écoutait, non seulement qu'il dissertait pour la première fois sur un pareil sujet, mis encore qu'il n'avait jamais pensé à ce dont il nous entretenait. C'était donc une simple mais brillante improvisation. Il niait absolument l'utilité de l'enseignement classique et appelait son introduction chez nous « une erreur historique et fatale ». Ce fut du reste la seule parole violente qu'il se permit : il avait pris les choses de trop haut pour s'emporter facilement. Les bases sur lesquelles il établissait son opinion manquaient peut-être de solidité, et ses raisonnements étaient à peu près ceux d'un collégien de treize ans ou de certains journalistes, parmi les moins compétents. « Les langues classiques, prononçait-il, ne servent à rien : tous les chefs-d'œuvre latins, par exemple, ont été traduits. Alors à quoi rime l'étude d'une langue qui n'a plus rien à nous livrer ? … » Son argumentation produisit le plus grand effet dans le wagon, et quand il nous quitta, plusieurs voyageurs, des dames la plupart, le remercièrent du plaisir que ses discours leur avaient procuré. Je suis bien

certain qu'il descendit du wagon persuadé qu'il était un génie.

Aujourd'hui les causeries en public (en wagon ou ailleurs) ont bien changé de nature depuis le vieux temps. Maintenant on semble chercher des éducateurs et l'on écoutera toujours favorablement une conversation qui effleurera plus ou moins tous les grands thèmes sociaux. Plusieurs personnes inconnues les unes des autres ont certainement du mal à se mettre à causer ensemble. Il y a toujours au début une certaine réserve gênante. Mais quand on s'y est mis, les interlocuteurs deviennent parfois si sublime qu'il serait prudent de les retenir pour les empêcher de s'envoler. Il est vrai que souvent l'entretien porte sur des questions financières ou politiques, mais envisagées d'un point de vue si élevé que le public ordinaire n'y comprendrait rien. Ce vulgum pecus écoute avec une humble déférence, et l'aplomb des discoureurs s'en accroît. Il est clair que ces lutteurs pacifiques ont peu de confiance les uns dans les autres, mais ils se quittent toujours en bons termes, en se vouant, peut-être, une mutuelle reconnaissance. Le secret pour voyager d'une façon agréable consiste à savoir poliment les mensonges des autres et à les croire le plus possible, on vous laissera, à cette condition, produire à votre tour votre petit effet et ainsi le profit sera réciproque.

Mais, comme je vous l'ai dit déjà, il existe des thèmes généraux qui intéressent tout le public lettré ou illettré, et le plus ignorant a hâte de dire son mot sur ces sujets d'un importance vitale. Il n'est plus alors question simplement de passer son temps aussi agréablement que possible. Je le répète, on veut s'instruire, aujourd'hui. On a soif d'apprendre, de s'expliquer les dessous de la vie contemporaine ; on tient à trouver des initiateurs, et ce sont les femmes, les mères de famille, surtout, qui sont impatientes de découvrir ces prophètes du nouveau. Elles réclament des guides, des conseillers sociaux. Elles sont disposées à tout croire. Il y a quelques années, alors que des notions exactes manquaient sur notre société russe elle-même, leur entreprise était presque sans aboutissement possible. Mais aujourd'hui leur champ d'investigation s'est élargi. Cependant on peut dire que tout discoureur doué d'un extérieur à peu près convenable (car nous gardons une fatale superstition qui rend tous les Russes de faciles victimes mystifiées par ce qu'on appelle les belles manières), tout discoureur de bonne apparence et

disposant d'un vocabulaire fleuri aura des chances de convaincre ses auditeurs de tout ce qui lui plaira d'affirmer. Il est juste d'ajouter qu'il devra, pour cela, faire montre d'opinions dites « libérales ». Mais cette observation étaient presque inutile.

Un autre jour me trouvant encore en wagon, — c'était tout récemment — je pus entendre un de nos compagnons de route nous développer tout un traité d'athlétisme.

L'orateur était un personnage à tête d'ingénieur mondain, grave d'ailleurs, et visiblement tourmenté du maladif besoin de se faire des prosélytes. Il débuta par des considérations sur les monastères. De ces couvents, je pouvais facilement conjecturer qu'il ne savait rien. Il se figurait que les monastères nous avaient été imposés par un décret sacerdotal et que l'État devait les doter, pourvoir à leur frais, les entretenir en un mot. On l'aurait bien surpris en lui apprenant que les moines forment des associations indépendantes. Partant de sa croyance à un parasitisme légal, il exigeait, au nom du libéralisme, leur fermeture immédiate. Par une légère extension de ses idées, il en vint tout naturellement à l'athéisme absolu. Ses convictions, disait-il, étaient basées sur les sciences exactes, naturelles ou mathématiques. Il en radotait, de ses sciences naturelles et de ses mathématiques ! On l'aurait menacé de mort qu'il n'eût pu, d'ailleurs, citer un seul fait relevant de ses sciences. Tout le monde l'écoutait pieusement : « Pour mon compte, pérorait-il, je n'apprendrai qu'une seule chose à mon fils : à être un honnête homme et à se moquer du reste. » Il était convaincu que nous n'avons besoin d'aucune espèce de doctrines supérieures à celles qui régissent le train-train de l'humanité ; que l'on trouve, pour ainsi dire dans sa poche, les clefs qui ouvrent le domaine du bien : la fraternité, la bienfaisance, la moralité, etc. Pour lui le doute n'existait pas. Comme le discoureur dont je parlais plus haut, il remporta un succès éclatant. Il y avait là des officiers, des vieillards, des dames, des jeunes gens. On le remercia lui aussi, quand il descendit du wagon, d'avoir parlé d'une façon aussi délicieusement intéressante. Une de nos voisines de compartiment, une mère de famille, une femme très distinguée, fort élégante et bien de sa personne, alla même jusqu'à nous faire savoir que, désormais, elle se garderait bien de voir dans l'âme autre chose

qu'une « fumée quelconque ». Bien entendu le monsieur à tête d'ingénieur mondain descendit du wagon avec plus de respect pour lui-même qu'il n'en avait éprouvé en y montant.

Ce respect qu'un tas de gens de cette force ressentent pour leur propre valeur est une des choses qui me stupéfient. On ne peut pas s'étonner de ce qu'il existe des sots et des bavards. Mais ce monsieur n'était pas un absolu sot. Ce n'était, sans doute, non plus, ni un mauvais homme, ni un malhonnête homme ; je parie même que c'était un bon père de famille. Seulement il ne comprenait rien aux questions qu'il avait traitées. Est-ce qu'il ne se dira jamais : « Mon bon Ivan Ivanovitch (je le baptise pour la circonstance), tu as discouru à perdre haleine et pourtant tu ne sais pas un traître mot de ce que tu as raconté là. Tu as barboté dans les mathématiques et dans les sciences naturelles quand mieux que personne tu es conscient d'avoir oublié tout ce qu'on t'a enseigné, là-dessus. Elle est loin aujourd'hui l'école spéciale où tu as étudié ! Comment as-tu osé faire une sorte de cours à des personnes inconnues de toi et dont quelques-unes ont affecté de se sentir « converties » par ton radotage ? Tu vois bien que tu as menti depuis le premier mot jusqu'au dernier. Et tu as été fier de ton succès ! Tu ferais mieux d'être honteux de toi-même ! » Il aurait cent fois raison de s'adresser cette petite semonce ; mais, voilà ! il est probable que ses occupations habituelles ne lui laissent pas le temps de se préoccuper de ces futilités. Je crois qu'il à dû éprouver un vague remords, mais il aura vite passé à un autre sujet de méditations en se disant qu'après tout ce n'était pas un cas de conscience. Cette absence de bonne et saine honte chez les Russes est pour moi, un phénomène étrange. On nous dira que cette inconscience est générale chez nous ; mais c'est justement pour cela que je désespère parfois de l'avenir d'une telle nation, d'une telle société.

En public, un Russe sera un européen, un citoyen du monde, le chevalier défenseur des droits humains ; tant pis si dans son for intérieur il se sent un homme tout différent, très fermement convaincu du contraire de ce qu'il a professé. Rentré chez lui il s'écriera au besoin : « Eh ! au diable les opinions et même la liberté ! Qu'on me fouette si l'on veut, je m'en moque ! »

Vous souvenez-vous de ce lieutenant Pirogoff, qui fut, il y a une

quarantaine d'années de cela, fouetté dans la rue Grande-Mistchanskaïa par un serrurier nommé Schiller ? Il est regrettable que les Pirogoff soient trop nombreux pour que l'on puisse les fouetter tous : « Tant pis, se dit Pirogoff, on n'en saura rien ! » Rappelez-vous que le lieutenant fustigé alla, tout de suite après la raclée reçue, manger un gâteau feuilleté pour se remettre de ses émotions et que le soir même il se distingua, à la soirée donnée par un haut fonctionnaire, comme mazurkeur incomparable. Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous qu'au moment où il torturait, en dansant, ses membres bleuis et douloureux, il avait oublié la contondante correction ? Non, certes, il ne l'avait pas oubliée, mais il se disait sans aucun doute : « Bah ! personne n'en saura rien ! » Cette facilité du caractère russe à s'accommoder de tout, même d'une mésaventure honteuse, est grande comme le monde…

Je suis sûr que le lieutenant Pirogoff était si bien au-dessus des sottes vergognes qu'il aura, le soir en question, fait sa déclaration d'amour à sa danseuse — la fille de la maison, — et l'aura formellement demandée en mariage. Elle est presque tragique cette situation d'une jeune fille qui va se fiancer avec un homme qu'on a triqué dans la journée et auquel « ça ne fait rien » ! Et que pensez-vous qu'il serait arrivé si elle avait su que son prétendant avait reçu la schlague et si l'officier rossé et content s'était avisé quand même de lui faire une déclaration ? L'aurait-elle épousé ? Hélas ! oui !… à la condition que le monde ne fût pas mis dans le secret de la tripotée administrée à l'amoureux.

Je crois que l'on peut, cependant, en général, s'abstenir de ranger les femmes russes dans la catégorie des Pirogoff. On remarque de plus en plus dans notre population féminine une réelle franchise, de la persévérance, un sentiment vrai de l'honneur, un goût louable pour la recherche de la vérité, sans oublier un fréquent besoin de se sacrifier. Les femmes russes, d'ailleurs, se sont toujours plus distinguées en cela que les hommes. Elles ont, de tout temps, témoigné d'une plus grande horreur pour le mensonge que leurs frères et leurs maris ; et beaucoup d'entre elles ne mentent jamais. La femme est chez nous plus persévérante, plus patiente dans sa tâche ; elle aspire plus sérieusement que l'homme à faire son œuvre et à la faire pour l'amour de l'œuvre elle-même, et non plus seulement pour paraître. Nous pouvons, il me

semble, attendre un grand secours d’elle.

ARTICLES SUR LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Du journal "Grajdanine" de l'année 1873

Extrait du n° 41.

Voici une opinion du journal anglais Daily News sur ce qui se passe actuellement en France :

« De nombreux indices nous font croire qu'il se prépare en France un nouveau coup d'État dont on ne masquera pas l'illégalité en le revêtant des formes les plus parlementaires.

« Du reste, l'assemblée de Versailles ne peut, à aucun point de vue, être considérée comme un parlement : elle a cessé d'en être un le jour où, s'emparant de toutes les prérogatives gouvernementales, elle a retiré aux électeurs toute action sur les destinées du pays. Elle ne représente, pour le moment, qu'une oligarchie qui ne retient le pouvoir qu'en abusant du mandat qui lui a été confié. »

Plus loin, le même journal ajoute, à propos du comte de Chambord :

« Selon toutes les probabilités, le prétendant est un homme honnête, bien qu'égaré. S'il existe un point sur lequel il ne devrait céder à aucun prix, c'est bien la question du drapeau blanc. On dit, d'ailleurs, qu'on vient d'imaginer un moyen de tout arranger, en apparence : on ajouterait à l'étendard tricolore un ruban ou un plumet blanc. Maintenant, à quoi bon le symbole, si ce qu'il représente est effectivement détruit ! Le comte de Chambord, lui-même, n'est qu'un symbole. En dehors de la monarchie traditionnelle dont il s'apprête à immoler l'emblème, il ne représente absolument rien. En acceptant le drapeau révolutionnaire, — ou il consent à n'être qu'un monarque qui pactise avec la Révolution, — ou il joue une comédie. Il n'est pas bien difficile d'accepter

une constitution : un trait de plume y suffit. Mais demeurer fidèle à cette constitution sa vie durant, mais l'appliquer selon sa lettre et son esprit pendant de longues années, voilà une tâche à laquelle le comte de Chambord pourrait bien faillir, s'il ne se méfie pas de certaines influences. C'est une grosse affaire que de réformer sa nature, son éducation, que de faire table rase de ses convictions. Si sincère que soit le comte de Chambord, sera-t-il de force à opérer en lui-même cette autre révolution ? Pourquoi le comte de Chambord, après s'être trahi lui-même, resterait-il fidèle à la France ? Nous ne l'accusons pas de duplicité ; mais il a donné maintes preuves d'une faiblesse de caractère qui pourrait inspirer à son entourage plus d'une dangereuse velléité d'incartades. Il y a là un péril pour le pays. Les hommes de Versailles peuvent faire du comte de Chambord le Roi de l'Assemblée, mais ils semblent impuissants à fonder de façon stable son pouvoir sur le sol français. Le duc de Broglie et ses amis se figurent que ce qui était possible en 1789, demeure faisable en 1873. Ils oublient tout un siècle et tout un régime politique implanté en France pendant ce siècle. L'école des « restaurateurs historiques » — et le duc de Broglie en est un des plus typiques représentants, — est composée d'antiquaires et non de vrais conservateurs. »

À côté de l'article du Daily News, voici quelques opinions des plus caractéristiques de Louis Veuillot, dans le journal des Jésuites, l'Univers :

« Quelques vieux Huguenots fidèles à Henri IV disaient, pour excuser son abjuration, que « Paris valait bien une messe ». Henri V est entouré de politiciens qui cherchent à lui prouver que Paris vaut bien un engagement pris envers la Révolution.

Rien ne leur parait plus simple. Le Roi, pourtant, n'est pas de leur avis : « Ce qui est à faire, dit-il, ne peut se faire qu'au nom de tout le monde et avec le concours de tout le monde, sous les ordres d'un chef obéi. Je suis l'homme qui divise le moins. Entre vos mains, je ne serais plus que l'un de vous, vivant dans un état de division avec vous et avec moi-même. »

Ils objectent que le peuple n'est pas fait pour le Roi, mais bien le Roi pour le peuple. Il répond que c'est justement là sa pensée, et que voilà pourquoi il ne renonce pas au difficile métier qui est le sien ; qu'eux ne sont ni le peuple ni le Roi, et que le Roi ne fait pas son devoir en obéissant aux

ordres d'une faction. Ils objectent encore, et lui répond que l'entretien est fini et qu'il ne fait pas de marchandages.

On en est là. Tous les raisonnements des visiteurs ne rencontrent qu'un silence obstiné. Il est aujourd'hui évident que Henri V n'est pas sorti de son programme. Ce n'est point par hauteur qu'il tient bon encore, c'est par conviction. L'anarchie ne se guérit que par la monarchie, qui est l'état naturel des Français. Il ne s'agit pas de théories plus ou moins ingénieuses qui vont contre la nature du pays. La monarchie peut rétablir l'ordre ; tout autre système ne peut que l'imposer pour un temps. La France a été libre sous la monarchie, de même qu'un homme se porte bien quand il obéit aux exigences de son tempérament. Henri V semble dire : « Je suis beaucoup et je puis beaucoup, grâce au principe que je représente. Sans ce principe, je ne suis rien, je ne puis rien et ne me mêle plus de vous sauver. Avec ce principe, j'épurerai l'air vicié qui vous tue ; sans ce principe, je ne suis qu'un expédient et je tombe aux expédients, continuellement contrarié par vous. Gardez M. de Broglie, gardez M. Thiers, essayez de M. Gambetta ; je n'ai plus rien à y voir.

« Mon drapeau vous épouvante ? Vous avez tort. En tout cas, j'y tiens et vous devez comprendre que j'ai raison. Je vous ai annoncé que je l'arborerais ; ce n'est ni bravade ni caprice. Au seul point de vue politique, la nécessité me l'impose. C'est tout ce que je réclame pour le massacre des miens et pour mon long exil. Il est la figure et le symbole de mon principe. En vous le voyant porter, je sentirai que la réconciliation est faite et sincère, que vous avez oublié vos offenses et que j'ai pardonné le mal que vous m'avez fait. Si j'abandonnais mon drapeau, pour arborer le vôtre, vous ne m'estimeriez plus. Vous vous regarderiez toujours comme les vainqueurs et me considéreriez comme le vaincu. Vous vous souviendriez mieux du sang des miens, versé sur l'échafaud qu'abritait votre étendard, et vous m'accuseriez de ne me le rappeler que trop. Je ne réclame que ce réclame mon honneur, qui devient le vôtre. Pourquoi voudriez-vous qu'en remontant sur le trône, j'eusse l'air d'un pénitent ? Je n'ai point imploré et n'implore point une grâce. Je reviens par mon droit, et non par la force des armes. Mon droit et votre volonté se trouvent d'accord, si bien que mon retour sous mon drapeau, que vous

n’aimez point, est honorable, et pour vous et pour moi. Il n’en serait plus de même dans d’autres conditions. Sans dignité, sans justice, notre réconciliation perd toute sa valeur. Il faut quelque chose qui dise que j’oublie et que vous regrettez. Conviendrait-il que l’on pût m’accuser d’usurper le drapeau des Napoléons ? Je laisse aux Napoléons leur drapeau avec leur histoire, depuis Arcole jusqu’à Sedan. Le drapeau blanc peut vivre de sa propre gloire. Qu’il rentre en France pur de tout combat contre les Français ! Ce ne sera pas sa moins belle auréole. »

Ainsi pourrait parler Henri V. Il se tait, et cela vaut mieux encore. Il n’a pas besoin de dire ce que la France comprend assez. Sa cause triomphe d’elle-même, sans discours. On peut épargner les paroles quand les faits sont assez éloquents. La monarchie ou l’anarchie, un vrai monarque ou rien ! La couronne, indispensable à notre salut, n’est pas nécessaire à son honneur. Il peut la porter avec gloire et, s’il ne la porte pas, il aura eu la gloire de la refuser par honneur. Nulle situation humaine ne saurait promettre de plus belles et de plus libres destinées. Ce vainqueur aura été, à lui seul, son armée et son conseil. Autour de lui, point de soldats ; il ne s’aidera ni de l’or, ni des conspirations. Il arrivera au travers de terribles obstacles, mais sans avoir rien à payer, sans avoir à être ingrat, sans effusion de sang, ne tenant à la main que son étendard proscrit. »

Ces deux opinions sur le comte de Chambord, exprimées par deux journaux européens, d’idées absolument dissemblables, sont des plus intéressantes. Au fond, elles se rencontrent presque. Le Daily News ne s’indigne que parce que le prétendant a donné une preuve de faiblesse en semblant faire une concession. Louis Veuillot affirme qu’il n’y a eu aucune concession et que les plénipotentiaires viennent d’eux-mêmes chez l’héritier du trône, pour lui arracher une promesse imprudente, mais que le « Roi se tait ». On assure que Louis Veuillot serait mieux informé que les autres.

L’alliance de toutes les fractions de la Droite, terrifiée par l’attitude de la portion républicaine de l’Assemblée Nationale, qui a manifesté l’intention de résister avec une énergie surhumaine aux menées des monarchistes, — cette union des Droites a nommé une commission définitive sous la présidence du général Changarnier. La commission est chargée d’élaborer le texte des

dernières propositions à adresser au comte de Chambord, et de recevoir sa réponse désormais irrévocable. Les travaux de cette commission sont naturellement tenus dans le secret le plus absolu, mais on arrive quand même à en connaître les résultats. On sait, par exemple, que l'entente demeure complète entre la Droite et le Centre droit. On n'ignore pas d'avantage que la dernière députation chargée des suprêmes propositions adressées au comte de Chambord est déjà en route pour la résidence de ce dernier et qu'elle hâtera son retour le plus possible. Elle doit apporter une réponse définitive. On dit de la façon la plus sérieuse et dans les milieux les plus autorisés que même dans le cas où le comte de Chambord refuserait péremptoirement le drapeau tricolore, l'entente entre les diverses parties de la Droite demeurera inébranlable. On ajoute — et ceci nous paraît bien peu raisonnable — que, dans cette occurrence, on proclamera quand même la monarchie en prenant pour roi le comte de Paris. Une autre version, peut-être plus vraisemblable, veut qu'en présence d'une fin de non-recevoir du comte de Chambord, les Chambres, dès leur prochaine réunion — (le 5 novembre) — prorogent les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, en évitant, bien entendu, de proclamer immédiatement la République. On verra donc se prolonger pendant une période indéfinie l'insupportable état de choses actuel. — Plus tard, à l'aide des baïonnettes, on arrivera peut-être à une solution définitive : Monarchie ou République… Pour l'instant on ne se soucie que de faire vivre le plus longtemps possible l'Assemblée Nationale. Et il est très probable que les choses s'arrangeront selon les désirs de cette Assemblée. On s'étonne toutefois de voir des légitimistes renoncer au comte de Chambord pour une question de drapeau et, malgré toutes les apparences, il pourrait se faire que tout se terminât au gré du prétendant. L'article de Veuillot a du poids : son journal est le véritable interprète de l'opinion royaliste en France.

Toutefois, le Daily News prétend savoir que Henri V est décidé à des concessions. Alors à quoi lui servira l'article de Veuillot ?… Une seule chose est certaine : on n'a aucun renseignement précis sur les ultimes résolutions du prétendant.

Le Président du Conseil des ministres, M. le duc de Broglie, dans un banquet donné à Neville-Dubon, à l'occasion d'une inauguration de chemin

de fer, a prononcé un discours dans lequel il s'est déclaré franchement monarchiste et a insisté sur le droit absolu qu'avait l'Assemblée de proclamer la forme de gouvernement qu'elle jugerait la plus avantageuse pour la France (lisez : la Monarchie). « Néanmoins, a-t-il ajouté, les formes de l'organisation civile également chères à tous, parmi nous, resteront intangibles. » En d'autres termes, il a promis que le comte de Chambord accepterait le drapeau tricolore et les principes de 89. Tout le monde sait que le duc de Broglie est le plus ardent champion de la monarchie et qu'il fait le possible et l'impossible pour éviter toute dissension entre royalistes. Il veut satisfaire tout le monde et, par conséquent, amener le prétendant à accepter le drapeau tricolore. Mais ce qu'il y a en tout cela de plus caractéristique, c'est de voir un membre d'un gouvernement dit républicain, un président du Conseil des ministres, se permettre, dans un banquet, en public enfin, de si franches déclarations royalistes. Cette « action légère » du duc (certains journaux la qualifient ainsi) atteste, en tout cas, chez l'orateur et ses amis, une confiance aveugle dans le victoire de la monarchie. Il nous semble qu'avec des vues moins optimistes, un personnage officiel aussi haut placé aurait montré plus de réserve.

Quoi qu'il en soit, je crois que dans fort peu de temps, dans trois semaines, nous pourrons avoir des surprises.

Veuillot nous a tracé de Henri V un portrait fort noble. Il se peut que le comte de Chambord refuse le trône pour ne pas trahir ses principes. Mais il n'est pas impossible qu'en dépit de la question du drapeau, le prétendant obtienne, après un vote de l'Assemblée, une majorité quelconque, supposons-la très petite, d'une à dix voix. Il pourrait arriver qu'en présence d'un succès si minime, presque honteux, Henri V ne se décidât pas à accepter la couronne. Mais alors qui saurait empêcher les Jésuites de venir calmer ses scrupules en lui représentant que l'occasion est peut-être unique, que le peuple est déshabitué de la royauté, qu'il est grossier, sans clairvoyance, en partie même non baptisé ; que, dans le cas improbable où il se révolterait, il faudrait se servir de l'obéissance du maréchal de Mac-Mahon et monter malgré tout sur le trône, ne fût-ce que pour, enfin, baptiser ce peuple obtus et insensé et le rendre religieux et heureux malgré lui ?

Nous préférerions, certes, voir le comte de Chambord inébranlable dans ses principes, car alors il y aurait de par le monde un homme ferme et magnanime de plus, et il est bon que les peuples aient le plus souvent possible l'exemple de tels hommes devant les yeux…

…Maintenant il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que les républicains eûssent le dessus au dernier moment… Dans ce cas on dissoudrait l'Assemblée actuelle, et la République ne tarderait pas à être définitivement proclamée.

Mais laissons de côté pour l'instant cette hypothèse et occupons-nous d'une question des plus intéressantes et qui appartient à un ordre de faits beaucoup plus probables.

Supposons tout d'abord que le comte de Chambord soit déjà monte sur le trône ; que les républicains soient dispersés ; que Mac-Mahon ait suivit la volonté de l'Assemblée ; que le pays soit complètement pacifié, du moins en apparence, et que tout semble aller le mieux du monde avec la nouvelle orientation. Il se trouve des Français pour décider à l'avance que Henri V donnera à la France dix-huit années de sécurité et de bonheur, pour le moins. Fort bien (j'estime pourtant que la période de dix-huit ans est exagérément longue). Mais enfin admettons quelques années de calme et de prospérité. Voici le comte de Chambord fermement installé sur son trône : croyez-vous que tout soit dit pour cela ?

Veuillot affirme que la plus grande force de Henri V réside dans son inexpugnable fidélité à ses principes ; que ce n'est qu'en ne cédant ni un pouce, ni un atome de son terrain, qu'il gardera le pouvoir de sauver la France. C'est entendu ; mais que fera précisément le nouveau roi pour sauver son royaume ?

Le premier principe de Henri V est que son autorité sera avant tout légitime. Mais cette légitimité appartient à un monde purement idéal, tandis que les restaurateurs de monarchies font agir des ressorts très matériels. J'admets que le roi soit intimement persuadé de la légitimité de son pouvoir, mais s'ensuit-il que tous les Français pensent comme lui à ce sujet ? Si un tel phénomène peut s'accomplir, certes la France n'aura plus rien à désirer ; pour la première fois en ce siècle, elle sera vraiment unie et pourra être infiniment

heureuse et libre. Napoléon III, pendant toute la durée de son règne, a été forcé de travailler à l'affermissement de sa dynastie dans son pays. S'il avait pu se distraire de ce souci fatal, que de catastrophes eussent été évitées, celle de Sedan entre autres ! Mais, toujours hanté de la néfaste obsession, il dut entreprendre bien des œuvres qui, loin de tendre au bonheur de la France, n'avaient pour but que d'assurer le trône à ses descendants. Les Français se rendirent parfaitement compte de la nature des préoccupations de leur souverain et l'observèrent avec inquiétude tant qu'il régna. Si le chef du Gouvernement ne croyait pas à la stabilité de son pouvoir, comment ses sujets eussent-ils pu montrer une foi plus robuste que la sienne ?

Et alors, tout à coup un miracle va convertir ce peuple sceptique, par force ! Il va croire à la légitimité du pouvoir de Henri V, qui sera ainsi débarrassé du souci qui perdit Napoléon III. Toutes les difficultés seront tranchées : le roi, voyant la foi que son peuple aura mise en lui, ne saura s'empêcher de croire en son peuple ; ne craignant plus d'intrigues et de complots devenus impossibles, il donnera toutes les libertés à ses sujets : liberté de la presse, liberté de réunion, liberté dans l'administration et tant d'autres ; il pourra même faire quelques essais de communisme si cela ne nuit pas à tout et à tous.

Mais une telle entente ne se verra qu'en rêve.

Nous ne voulons pas répéter les opinions du Daily News, du Times, de Thiers ou de Tocqueville, qui, dans un discours récent, proclamait que la France est par excellence un pays démocratique, où une monarchie absolue ne serait plus supportée. L'esprit démocratique de la France a été, pendant tout un siècle, le sujet d'interminables controverses et la question est loin d'être résolue. Nous nous bornerons à constater qu'il existe en ce pays une forte prévention contre l'ancien régime, qu'il y a près de cent ans que la monarchie absolue y a été détruite et que six ou sept générations de Français ont grandi émancipées. Je ne parle même pas du peuple, de la populace, qui ne sait ce que tout cela veut dire et qui, assurément, ne voit pas aujourd'hui la nécessité d'aller jurer fidélité au comte de Chambord, parsemer de fleurs le chemin qu'il suivra le jour de son entrée dans Paris, baiser les sabots de son cheval blanc !

Le comte de Chambord a déclaré qu'il n'est pas le roi d'un parti, qu'il veut être le roi de tous. Mais c'est encore en cela que je trouve son rêve fantastique.

« Sans le consentement universel des Français à la monarchie traditionnelle, les Français ne peuvent être heureux », disent les légitimistes. Soit, mais comment obtenir ce consentement universel, comment surtout sauter par-dessus cent ans d'émancipation ? Tout cela n'est qu'un rêve. Le comte de Chambord, qui croit sérieusement que tous les Français le réclament, nous fait l'effet d'un doux aliéné.

Voyons ! les légitimistes sensés qui n'agissent pas à tort et à travers ou qui ne sont par poussés par un espoir de places et de dotations, ou encore sourdement influencés par les cléricaux, voyons ! ces légitimistes-là doivent avoir un plan ; ils ne peuvent pas croire à un fabuleux consentement universel aussi inattendu que s'il tombait des nuages ! Il faut savoir quel est ce plan. Car il n'est pas suffisant d'entrer en France, de s'asseoir sur un trône entouré des « baïonnettes obéissantes » de Mac-Mahon et de croire que l'on règne. Il est indispensable de faire quelque chose, d'apporter avec soi quelque idée nouvelle, de dire quelque parole inspirée, capable de vaincre le « mauvais esprit » de tout un siècle. Remarquez que ce mauvais esprit s'est formulé en une doctrine prometteuse de grands biens, qu'il s'est condensé en une sorte d'évangile anti-chrétien qui a trouvé des prosélytes passionnés, qu'il propose à la société de nouveaux principes moraux, qu'il se fait fort de reconstruire le monde sur de nouvelles bases, de réédifier pour jamais la tour ode Babel.

Parmi les sectateurs de cette nouvelle religion se trouvent des hommes d'une haute intelligence ; ils ont pris une grande autorité sur ceux qui sont las d'attendre le règne du Christ, qui sont déshérités des biens terrestres ; et ceux-la se comptent par millions. Eh bien ! il faudrait que le comte de Chambord dise quelque chose à ces gens-là ; ou alors à quoi servirait sa venue ? « Quels sont les résultats jusqu'à présent certains de son avènement au trône ? On peut prévoir que le faubourg Saint-Germain ne sera plus désert et qu'on va remettre à neuf ses vieilles façades ; que les prêtres redeviendront riches, que les grâces des vicomtes et des marquises vont ressusciter. Nous assisterons à l'éclosion de quelques nouvelles modes et de quelques bons

mots inédits ; on inventera quelque nouvelle chinoiserie pour l'étiquette de la cour, chinoiserie promptement adoptée par toutes les cours européennes ; on découvrira de nouvelles figures de ballet, des danses de salon insoupçonnées, de nouveaux bonbons, de nouveaux cuisiniers.

Dans la très petite Chambre des députés, à laquelle on concédera un très petit pouvoir, surgiront, d'un côté, de minuscules doctrinaires, de l'autre d'inperceptibles héros du libéralisme ; et la Gauche de cette chambre lilliputienne sera plus grotesque, s'il est possible, que la Droite, car elle sera dans une position stupide et ridicule. Peu à peu un mécontentement sourd naîtra dans le peuple ; le « mauvais esprit », qui est encore jeune, mûrira et deviendra tout à fait méchant… Puis un beau matin, le Roi signera quelques ordonnances. Paris s'agitera ; on mettra sur pied la troupe, qui attendra les rebelles, les crosses en l'air, et le mauvais esprit s'infiltrera jusque dans le Palais…

Certes, parmi les légitimistes, il en est beaucoup qui désirent faire leur devoir, et le comte de Chambord est le premier d'entre eux. Mais leur devoir est, à leurs yeux, de combattre le fameux « mauvais esprit » et de le vaincre. C'est leur but quand ils partent en guerre comme à présent. Mais le désir et la réalité sont deux choses différentes. Une question se pose encore. Comment lutter contre les principes nouveaux qui désagrègent l'ancienne société ? On n'obtiendra un résultat qu'en mettant de son côté la violence et l'intolérance cléricales. Alors la réponse à notre question est simple et claire : il faudra restaurer le pouvoir temporel du Pape. Et ils auraient bien tort, les purs de la légitimité qui repousseraient cette idée.

C'est en vain que le comte de Chambord nous assurera qu'il ne fera pas la guerre au nom du Pape, qu'il ne ramènera pas avec lui le « Gouvernement des curés » ; il a eu beau écrire dans ce sens à un député, on ne peut croire qu'il n'aura pas la main forcée. Quelques observateurs commencent à deviner que tout ce mouvement légitimiste si subit et si violent ne cache peut-être qu'une machination cléricale, que son premier mot d'ordre est parti de Rome et qu'il tend à la restauration du pouvoir temporel du Pape. Naturellement les cléricaux n'ont inventé ni le comte de Chambord ni le parti légitimiste, mais ils s'en sont emparés. Quelques indices sont caractéristiques. Voici deux

prétendants catholiques en Europe : le comte de Chambord et don Carlos ; on a pu noter l'agitation cléricale en Allemagne, agitation du reste justifiée par la situation que créent aux catholiques de ce pays des lois nouvelles sur l'Église. Partout on organise des pèlerinages, qui serviront à rapprocher de Rome des Français, des Allemands et des Suisses des classes populaires. Tout cela fait penser à une immense agitation soulevée partout dans l'intérêt du Pape, toujours infaillible, mais privé de ses domaines. Ce mouvement clérical est, peut-être, surtout important parce qu'il nous fait assister à la dernière manœuvre du catholicisme, au dernier essai tenté pour intéresser au sort de Rome les rois et les puissants de ce monde. Cet ultime expédient pourrait bien ne pas réussir et démontrer au gouvernement pontifical qu'il ne faut plus compter sur les princes, ni sur les hauts personnages. Croyez qu'après cela Rome saura s'adresser aux peuples eux-mêmes, comme elle commence à le faire, du reste, après avoir été jusqu'à leur cacher le texte des évangiles en en prohibant les traductions. Le Pape saura aller au peuple, pieds nus, mendiant, couvert de haillons, mais suivi d'une armée de vingt mille Jésuites experts en la direction des âmes humaines. Karl Marx et Bakounine seront-ils de force à lutter contre ces pieuses troupes ? J'en doute. Le catholicisme sait faire, quand il le faut, des sacrifices et tout concilier. Est-il bien difficile d'assurer au peuple ignorant et souffrant que le communisme et le christianisme ne sont qu'une seule et même chose ; que le Christ n'a parlé que de communisme, encore et toujours de communisme ? Rome pousse déjà en avant certains socialistes, pourtant instruits et intelligents, qui donnent aveuglément dans le panneau et prennent l'Antéchrist pour le Christ.

Henri V ne pourra éviter de faire la guerre en faveur du Pape, justement parce que nous vivons dans les dernières années où une pareille campagne ait quelque chance d'être populaire. Si Henri V avait le pouvoir de venger la France battue, rançonnée, dépouillée de l'Alsace et de la Lorraine par l'Allemagne, nul doute que ce redresseur de torts n'affermirait son trône pour longtemps. Ah ! si, dès qu'il aurait ceint la couronne, il s'avisait de déclarer la guerre aux Allemands, il ne serait pas suivi. Ce serait trop tôt et l'on risquerait trop. Mais le sort du Pape combattu et bafoué en Allemagne peut éveiller mille sympathies en France. Avec le temps on verra que l'Allemagne

seule a intérêt à maintenir le Pape dans sa situation actuelle et à prêter son appui à la politique du roi d'Italie. Peu à peu, des pourparlers à l'indignation, de l'indignation au soulèvement populaire, la question papale conduira la France, malgré elle, à une guerre contre l'Allemagne.

Les Français n'iront pas tout bonnement se battre pour l'Alsace, mais il prendront fait et cause pour le Pape, et la guerre est capable de devenir populaire. Le comte de Chambord ne pourra laisser échapper une telle occasion.

Nous supposons qu'il sorte vainqueur de cette guerre, que la France se couvre de gloire, reprenne ses provinces perdues, et que le pape fasse son entrée à Paris pour assister à la pose de la première pierre d'une église quelconque. (On l'a bien invité récemment à une cérémonie de ce genre.) Après tous ces grands événements on laissera le glorieux Henri V mourir tranquillement sur le trône… Mais nous en revenons toujours à ceci : la monarchie aura-t-elle, pour cela, poussé de profondes racines en France ; — et chassera-t-elle à jamais le « mauvais esprit » qui attend toujours son tour ? Le « mauvais esprit » est plus fort que le pape et ses cardinaux, même après leur entrée triomphale à Paris ; il est peut-être aussi plus pur. Ce n'est pas appuyé sur une armée sacerdotale que le roi pourra dire au peuple la parole nouvelle entendue. Ou alors il croira que cette parole doit exalter la guerre pour le Christ, convertir à Dieu les libres-penseurs et pousser vers les fonts baptismaux la foule des prolétaires non baptisés. Comment sauverait-il autrement la France, le Roi Très Chrétien ? Ne se doute-t-il pas un peu qu'au train où vont les choses actuellement, c'est sur le sol français qu'auront lieu les premières batailles entre la société nouvelle et les partisans des vieilles doctrines ? Ne sait-il pas aussi que c'est la crainte de ces terribles choses qui fait trembler la société française ou du moins ceux de ses membres qui, comblés de biens terrestres et épouvantés de leur perte possible, appellent à leur secours n'importe quel gouvernement « fort » ? C'était déjà la peur des ennemis d'en bas qui avait décidé les conservateurs à accepter Napoléon III. S'ils tombent d'accord pour réclamer la venue du comte de Chambord, n'est-ce pas parce qu'ils espèrent trouver en lui un protecteur ? Mais où leur champion trouvera-t-il des hommes pour les défendre dans une lutte si

formidable ? Est-il même capable de comprendre la situation vraie ? Non, assurément, malgré cette « bonté de cœur » que l'on célèbre sur tous les tons. Ne sera-t-il pas intimidé par la pauvreté des moyens dont il disposera pour agir ? S'il n'en est pas effrayé, comment ne pas reconnaître en lui un pauvre homme ignorant, borné, ou peut-être un candidat à la folie ? Où est-elle, à présent, la réponse à notre question ? À l'aide de quoi, de quelles forces, la Légitimité parviendra-t-elle à « sauver » la France ? Un prophète de Dieu n'en viendra pas à bout ; bien moins encore le comte de Chambord. Et le prophète lui-même serait lapidé.

L'esprit moderne, l'esprit de la société nouvelle triomphera très probablement parce que, seul, il apporte une idée nouvelle, positive, destinée sans doute plus tard à transformer l'Europe. Nous croyons que le monde ne sera sauvé qu'après la visite du « mauvais esprit ». Et ce mauvais esprit est bien près de nous. Nos enfants le verront peut-être à l'œuvre.

En nous posant le problème que nous avons essayé de résoudre selon nos forces, nous ne voulions que justifier deux lignes d'un précédent compte rendu de politique étrangère. Nous pensons plus que jamais que si le comte de Chambord monte sur le trône, ce sera, pour deux jours. Mais ne voulant pas être accusé de légèreté, nous avons tenté de démontrer non seulement que la Royauté légitime est à présent impossible en France, mais encore qu'elle n'y pourrait produire aucun effet utile, aussi bien aujourd'hui que dans le futur. C'est la forme de gouvernement qui possède le moins de moyens pratiques pour guérir la France.

Quant à la République, nous avons dit aussi ailleurs qu'on est déjà « las » d'elle, et nous tâcherons ultérieurement d'expliquer l'intention que nous avons eue en employant cette expression que nous ne voudrions pas voir prendre pour une plaisanterie.

Extrait du n° 43 du journal "Grajdanine", 1873.

Voici un mois qu'à commencé en France, à Trianon, le procès du maréchal Bazaine. Malgré l'époque troublée et les inquiétudes qu'inspire la possibilité de prochains changements politiques qui peuvent tout remettre en question, ce procès passionne la France et l'Europe. Il excite une curiosité de plus en

plus grande. Nous assistons à l'évocation d'événements récents, terribles pour les Français ; nous revoyons les commencements de cette guerre affreuse, l'effondrement si subit d'une dynastie qui prédominait politiquement en Europe. Puis combien d'énigmes, de problèmes demeurés encore insolubles ! Ces hésitations, ces désunions, ces intrigues au moment où la France avait besoin de l'aide de tous les siens !

Le maréchal Bazaine est traduit devant un conseil de guerre, parce que, s'étant enfermé dans une ville fortifiée de premier ordre, Metz, disposant d'une armée nombreuse, de tout l'outillage militaire nécessaire et de vivres pour des mois, il a pris le parti de se rendre aux Allemands avec toutes ses forces en hommes et en munitions sans avoir même subi un assaut. (Les troupes prussiennes n'avaient tenté aucun effort offensif ; elles s'étaient bornées à bloquer la forteresse.) Le maréchal se trouvait dans la position la plus favorable pour retarder, diviser, et affaiblir les armées ennemies dans leur marche vers le cœur de la France. Il a livré tout, hommes, armes, bagages, drapeaux ; et ces drapeaux, on affirme que c'est intentionnellement qu'il ne les a pas détruits, sans doute sur la demande des Allemands, avec lesquels il était en relations continuelles, multipliant les pourparlers clandestins, les entrevues mystérieuses et peut-être s'attardant à de vagues marchandages dont l'objet n'avait rien de militaire.

Voilà l'essence de l'accusation. Il est probable que, devant le Conseil, bien des choses vont s'éclaircir ; mais combien d'autres resteront dans l'ombre jusqu'au jour où l'Histoire fera la lumière. En dernier lieu le maréchal est accusé de trahison… Envers qui ? Prenons bien garde à cette question, elle est d'un intérêt capital, si l'on veut bien songer à l'état singulier dans lequel vit la France d'aujourd'hui.

À la fin du règne de Napoléon III, le maréchal Bazaine était cité comme l'un des chefs les plus habiles de l'armée impériale. Quand, voici environ un an et demi, on commença à parler de l'éventuelle comparution de l'homme de Metz devant un conseil de guerre, l'un de ses confrères, un maréchal dont nous regrettons d'avoir oublié le nom (ne le surnommait-on pas le « brave soldat » ?) s'écria : « Quel dommage ! C'était pourtant le moins incapable de nous tous ! »

Or cet homme, « le moins incapable », avait reçu le commandement d'un corps d'armée extrêmement important. Mais tout allait de travers au moment de cette guerre entreprise avec tant de légèreté. Il n'y avait pas de vrai commandement en chef. Sans aucune aptitude militaire, l'empereur s'effaçait le plus souvent, mais il lui arrivait parfois de donner des ordres qui, naturellement, entravaient la marche de toute action sérieuse. Mais tout le mal n'était pas là. Tous ces vieux guerriers, Canrobet, Niel, Bourbaki, Frossart, Ladmirault, etc. convoqués devant le conseil, s'expriment sur le compte de Bazaine avec une déférence extrême. Leurs dépositions intéressent vivement le public. Ils appuient tous sur la bravoure extraordinaire du maréchal, citant, par exemple, cette bataille de Saint-Privat où Bazaine, bien qu'il eut à diriger tous les mouvements de la journée, se distinguait au premier rang des combattants. « Toutefois, peut-être, n'a-t-il pas compris toute l'importance de cette bataille », ajoutent quelques-uns des illustres témoins. L'a-t-il comprise ou non ? Toujours est- il que ce jour-là, les soldats armés de fusils à tir rapide, ne pouvaient, faute de cartouches, se servir de leur chassepots que toutes les deux minutes environ. Il convient d'ajouter que des bataillons entiers abordaient le champ de bataille après un jeûne de vingt-quatre heures. Du reste, les révélations faites sur le manque d'organisation et la pénurie des vivres de l'armée impériale ont stupéfié l'Europe. Nous nous souvenons d'un télégramme adressé par l'empereur Napoléon à l'impératrice Eugénie (longtemps avant le désastre de Sedan). Par ce télégramme l'empereur priait la Régente de commander le plus tôt possible deux mille marmites en fonte. Cette dépêche avait toujours ceci de consolant, que si elle reconnaissait que l'on avait pas d'ustensiles pour faire bouillir la soupe, elle semblait d'autre part admettre l'existence des éléments de cette soupe. Ou alors pourquoi commander des marmites par télégramme ?… Mais, d'après le témoignage du maréchal Canrobert, les soldats se battaient à Saint-Privat après vingt-quatre heures d'abstinence forcée ;… le lendemain et le surlendemain, ils ne mangeaient pas davantage. Or,vers cette époque, les marmites étaient sûrement arrivées de Paris…, mais elles étaient arrivées trop tard. Tout, du reste, arriva trop tard au cours de cette campagne extraordinaire. L'empereur, pour s'être mis en retard, perdit l'instant où il

aurait pu se replier sur Paris avec son armée, après ses premières et graves défaites. Ce n'eût peut-être point été pour lui le salut, mais cela pouvait lui épargner quelques infortunes. Il se passa malheureusement alors ce qui s'était passé, comme nous l'avons dit, pendant tout son règne. Préoccupé de sa dynastie plus que du bonheur du pays qu'il gouvernait, il s'était trouvé entraîné à se servir de mille expédients dangereux pour la France. Si bien que ce souverain puissant se trouvait n'être qu'un chef de parti et non le premier des Français. La retraite sur Paris, avec une armée battue, mais encore capable de combattre, lui fit peur. Il craignait le mécontentement du pays, la perte de son prestige, l'émeute et même la révolution. Il préféra capituler à Sedan sans conditions, s'en remettant pour le sort de sa dynastie et le sien propre à la générosité des vainqueurs. Sans doute, on ne sait pas encore ce que le roi de Prusse et lui ont bien pu se dire lors de leur entrevue. Il y a des quantités de secrets d'alors qui ne se découvriront que dans un avenir plus ou moins éloigné. Mais il est certain que l'empereur se figurait, grâce à sa capitulation avec toute son armée, conserver plus sûrement son trône. Il ne songeait qu'au péril révolutionnaire. L'homme de parti ne pensa pas à la France.

Le maréchal Bazaine ne dut pas s'en préoccuper davantage. Après s'être enfermé dans Metz avec des forces considérables, il semblait se refuser à reconnaître le Gouvernement de la Défense Nationale, formé aussitôt après la capture de l'empereur. Il préfèra, lui aussi, capituler et priva ainsi la France de sa dernière armée qui, bien qu'enfermée dans Metz, pouvait encore être très utile, rien qu'en immobilisant, devant les murailles de la place forte, une grande partie des troupes des envahisseurs. Il est impossible de s'imaginer que Bazaine, en se rendant aussi prématurément et dans des conditions aussi humiliantes, n'eût pas conclu avec l'ennemi quelque engagement secret qui, comme de raison, ne fut pas tenu. En tout cas, il est évident que Bazaine aimait mieux livrer son armée qu'en demeurer le gardien au profit de la révolution.

Le maréchal, bien qu'il mente certainement aujourd'hui devant le conseil de guerre et se propose, sans doute, de mentir bien davantage dorénavant, n'a pu cacher toutes ses impressions de ce temps-là. Il a dit carrément qu'il n'y

avait alors aucun gouvernement digne de ce nom, qu'il ne pouvait prendre au sérieux la fourmilière de politiciens qui s'agitait dans Paris. « Mais, lui a riposté le duc d'Aumale, président du Conseil de guerre, s'il n'y avait pas de gouvernement, il y avait la France. »

Ces paroles du duc ont produit, sur l'auditoire et sur tout le pays, une impression incroyable. Évidemment elles ont été dites au maréchal coupable pour qu'il comprit qu'il n'était pas jugé par une faction, par un parti, mais par la France vendue, trahie par lui dans le seul intérêt de son parti.

On ne saurait justifier un homme qui a trahi sa patrie ; mais ceux qui jugent le traître sont-ils bien dans le vrai ? Voilà ce que nous voudrions approfondir. Ne se sentent-ils pas un peu coupables aussi, ces juges qui eurent leur part de responsabilité dans les malheurs qui ont fondu sur leur pays ? Le maréchal Bazaine ne ressemble-t-il pas, jusqu'à un certain point, à ces boucs émissaires qui portaient le poids de tous les péchés de tout un peuple ?

En effet, que pouvait-il voir de Metz ? Supposons un instant que l'homme de parti cédât chez lui la place au citoyen. Quel spectacle lui présentait alors Paris ? Il est vrai que l'insurrection du 4 septembre n'avait même pas fondé la République. Ses chefs s'étaient simplement groupés sous le nom de « Gouvernement de la Défense Nationale ». Mais ceux qui s'étaient mis à la tête du mouvement ne pouvaient inspirer à un homme comme Bazaine, énergique et actif, quelles que fussent ses fautes, qu'un sentiment de répulsion bien naturel. Le maréchal Trochu, cet inintelligent maniaque, tous ces Garnier-Pagès, ces Jules Favre, honnêtes et braves gens, mais devenus d'impuissantes momies ; tous ces autres héros phraseurs que l'on trouve aux débuts de toutes les révolutions parisiennes, voilà les gouvernants que l'homme de Metz apercevait en face de lui !… Aux yeux de Bazaine, ces mannequins sans talent, incapables successeurs des incapables de 1848, étaient, eux aussi, des hommes de parti, honnêtes sans doute, encore une fois, mais républicains avant d'être français. Alors, si lui, renonçant à ses préférences politiques, oubliait tout pour ne servir que son pays, il serait forcé de se mettre à la remorque des sectaires de la démocratie ? Il ne sut s'y décider.

Un peu plus tard, de ce piteux groupe de gouvernants un homme se détacha qui, montant en ballon, s'envola à l'autre bout de la France. De son propre chef, il se proclama ministre de la guerre, et toute la nation, assoiffée d'un gouvernement quelconque, en fit quelque chose comme un dictateur. L'homme s'en fut nullement déconcerté. Il fit preuve d'une grande énergie, gouverna, comme il put, le pays, créa des armées, les équipa. Aujourd'hui on l'accuse d'avoir jeté l'argent à tort et à travers ; on affirme qu'avec les sommes qu'il a dissipées, il aurait pu mettre sur pied des troupes cinq fois plus considérables. Mais Gambetta pourrait répondre qu'à sa place, ses critiques auraient peut-être dépensé encore cinq fois plus sans fournir un seul soldat.

En bien, cet homme de valeur et d'énergie avec qui Bazaine eût pu collaborer sans honte, cet homme qui a beaucoup travaillé pour la France est encore, pourtant, un sectaire qui met la République au-dessus de la France. Il l'a presque avoué naguère. Il ne dirait plus une chose pareille, à présent qu'il attend patiemment et sagement son tour, qu'il a le bon sens de soutenir chaleureusement le grand citoyen Thiers qui, cependant, l'a destitué il y à trois ans. Mais dans son âme et conscience, je suis sûr qu'il demeure toujours avant tout homme de parti. (On dit même que c'est cette qualité qui le rend si cher à la masse des républicains.)

Donc toujours les partis et les hommes de parti ! (Il est vrai que, pendant cette année funeste, surgirent quelques phénomènes consolants. Des Chouans bretons, légitimistes nés, vinrent, leurs chefs en tête, combattre pour la patrie et luttèrent vaillamment sous l'image de la Vierge qui ornait leurs drapeaux, unis pour quelque temps au gouvernement des républicains et des athées. Les ducs d'Orléans combattirent aussi l'ennemi dans les rangs républicains.) Malheureusement ces derniers gâtent la belle opinion qu'on aurait pu se faire de leur patriotisme désintéressé d'alors, en coopérant à l'agitation royaliste. On comprend qu'en 1870 ils ont surtout vu une occasion de revenir sur l'eau.

Mais la plaie de la France, c'est la perte de cette idée que l'union est nécessaire, et ce sont encore des hommes de parti qui jugent le maréchal Bazaine et lui reprochent d'être demeuré fidèle à son parti, à lui. En condamnant Bazaine, vont-ils comprendre cela, les Français.

Extrait du n° 44 du journal "Grajdanine", 1873.

La conspiration monarchiste de la majorité de l'Assemblée Nationale contre la France ne paraît pas finir de façon brillante. Le prétendant, au dernier moment, a définitivement refusé le drapeau tricolore. Comme de raison, le projet de le proclamer roi est tombé de lui-même pour un temps. Mais ces conspirateurs de l'Assemblée Nationale se sont remis bien vite à conspirer. Ils veulent faire proroger leurs pouvoirs coûte que coûte et même en dépit de la loi. S'ils réussissent — et à en juger par un télégramme de Versailles du 5 novembre, il y a des chances pour qu'ils atteignent le but visé — cette affaire aura une conclusion lamentable pour le pays.

À la fin d'un de nos comptes rendus nous disions que le comité Changarnier, c'est-à-dire le noyau de la coalition de tous les partis et sous-partis de la Droite, effrayé de la persévérance des républicains et de l'indignation du pays, avait décidé d'envoyer à Salzbourg, au prétendant, une dernière députation, chargée d'arracher quelques concessions. Cette démarche démontrait que si les royalistes affirmaient que tout était arrangé entre le comte de Chambord et eux, il n'y avait, au contraire, aucune entente pratique. Il est même possible que, non contents de tromper la France, ces brouillons trop pressés se trompaient entre eux et s'abusaient eux-mêmes chacun en particulier.

Tout à coup paru une nouvelle sensationnelle : le compte de Chambord acceptait tout, aussi bien les principes de 89, « chers à tous les Français », qu'une constitution et que le drapeau tricolore. Il semble étonnant que ces habiles négociateurs aient tout compris de travers et cependant on a prétendu, et à Versailles et à Paris, que leur récit de leur entrevue avec le prétendant était de tous points inexact. Le comte de Chambord n'avait rien accepté, rien promis. L'Assemblée lui aurait fait alors demander une confirmation de ses engagements. Mais dans le journal l'Union parut une lettre du prince, adressée à M. Chesnelong, dans laquelle il était dit que toute idée de concession était définitivement écartée. On crut savoir, un peu plus tard, que le comte de Chambord s'était montré fort hautain, et que MM. Chesnelong et C^{ie} n'aurait même pas osé souffler mot de leur réelle mission. M. Chesnelong se serait borné à dire qu'il ne venait pas poser de conditions au chef de la

branche légitime, mais bien pour lui expliquer respectueusement la situation. Le comte aurait répondu qu'il ne cherchait pas bassement le pouvoir pour le pouvoir lui-même ; qu'il ne voulait que consacrer à la France sa force et sa vie… « Je souffre loin de la France, aurait-il ajouté, et elle souffre sans moi. Nous sommes nécessaires l'un à l'autre. » M. Chesnelong serait alors entré dans des considérations très vagues, s'expliquant à peine sur la Charte, qui ne devait être ni imposée au roi, ni absolument offerte par lui, mais dont le projet pourrait être examiné par le roi et par l'assemblée. À peine aurait-il effleuré la question du maintien des droits civils et religieux, de l'égalité devant la loi et du pouvoir législatif à attribuer également au roi et aux représentants… Et aussitôt M. Chesnelong se serait mis à s'excuser. Ses paroles n'étaient pas dictées par une méfiance injurieuse envers le comte de Chambord. S'il s'était permis d'aborder ces matières, c'était afin que fussent écartées toutes causes de malentendus pouvant fausser l'opinion publique.

Au sujet du drapeau, M. Chesnelong aurait doublé la dose d'excuses. Le comité Changarnier avait eu la main forcée quand il s'était arrêté à cette rédaction : « Le drapeau tricolore est maintenu et ne pourra être changé qu'à la suite d'un accord survenu entre le roi et l'Assemblée. » (Remarquez cette formule ; elle signifiait que, dès son intronisation, le roi serait libre d'arborer à nouveau le drapeau blanc avec le consentement, même partiel, des représentants du pays. Une délibération et une voix de majorité suffiraient pour qu'il ne fût plus question du drapeau tricolore. Du consentement de la France, on ne parla même pas.) Et M. Chesnelong aurait résumé la décision princière en les deux articles qui suivent : 1° Le comte de Chambord n'exige aucun changement de drapeau jusqu'au moment où il prendra le pouvoir ; 2° Il proposera alors à l'Assemblée une résolution conforme à son honneur et capable de satisfaire la nation et l'Assemblée.

C'est avec tout cela que Chesnelong était parti et c'est cette décision si honorable et si satisfaisante que l'Assemblée aurait fait supplier le comte de Chambord de bien vouloir confirmer.

Or le comte n'a rien confirmé du tout, et sa lettre semble mettre fin — pour l'instant — à toute tentative de restauration. Voici ce qu'il a écrit à M. Chesnelong :

« Quoique, malgré tous vos efforts, les malentendus ne se dissipent pas, je déclare que, de mes précédentes déclarations, je ne désavoue rien et ne retire rien. Les prétentions qui se produisent à la veille de mon avènement me donnent la mesure des exigences ultérieures. Je ne puis consentir à commencer un règne de réorganisation, de restauration, par un acte de faiblesse. On se plaît à opposer la rudesse de Henri V à l'esprit de conciliation de Henri IV, soit ; mais je voudrais savoir qui oserait me conseiller de renoncer au drapeau d'Arques et d'Ivry… »

Il a écrit plus loin :

« … Affaibli aujourd'hui, je deviendrais demain impuissant. Il s'agit de rétablir sur ses bases naturelles une société profondément troublée ; il s'agit de ramener le règne des lois ; nous voulons faire renaître le bien-être au dedans, conclure au dehors de solides alliances et nous ne craindrons pas d'avoir recours à la force pour que triomphent l'ordre et la justice. »

Et sa conclusion est celle-ci :

«La France ne peut périr, le Christ aime encore ses Francs, et quand le Seigneur Dieu est décidé à sauver un peuple, il veille à ce que le sceptre soit tenu par une main assez forte pour le conserver. »

Nous sommes tenté de récrire encore ce que nous écrivions récemment : « Il y a en ce monde un grand caractère de plus. » Il est, certes, magnanime de renoncer au trône pour ne pas trahir ses principes. Mais après réflexion nous sommes moins enthousiaste. Est-il si certain que le prince renonce à ses prétentions à la couronne ? Cette lettre qui semble au premier abord un refus si net de monter sur le trône, renferme des passages pleins d'allusions à de tout autres desseins… J'aurai même presque envie de croire que jamais le comte de Chambord ne s'est vu si près de ceindre la couronne.

Il est, plus que jamais, convaincu qu'il est indispensable à la France et que si son avènement est un peu ajourné, ce n'en est que plus avantageux pour lui et pour la royauté. On sera bien forcé de l'accepter à la fin, quand on le reconnaîtra pour le seul sauveur possible, et alors qui s'avisera de lui poser des conditions ? Il reviendra avec tous ses « principes ». Il continue à croire à la puissance de son parti dans l'Assemblée Nationale. Il affirme qu'il aime la France, mais il est très évident qu'il ne pense guère à elle ou qu'il la confond

avec son parti. Sa lettre est encore caractéristique sous ce rapport qu'au moment où il refuse le trône, il ne cache pas les moyens de gouvernement dont il compte se servir le cas échéant. Ces moyens sont tout simplement la sévérité et l'emploi de la force si le besoin s'en fait sentir. Nous nous doutions bien un peu qu'il n'en saurait trouver d'autres.

Enfin cette lettre nous fait connaître les idées singulières que, de si loin, de son Salzbourg, il se fait de ces Français si fiers de leur liberté et de leur égalité. Ils liront avec étonnement qu'il y a quelque part un homme qui leur permet gracieusement de le choisir pour leur sauveur. C'est presque dommage de troubler cette sereine tranquillité, cette naïve audace, cet « aveuglement de naissance. »

Et voila l'homme qui prétend sauver la France !

Cette lettre produisit tout d'abord, dans le parti, un effet effroyable. Presque toutes les fractions de la Droite éprouvèrent une véritable fureur. Mais l'entente se rétablit bientôt, plutôt par la force des choses que grâce à l'habileté des chefs.

Pendant que les républicains, et Thiers à leur tête, triomphaient de ce qu'il considéraient comme une victoire, le comité Changarnier se décidait à saisir l'Assemblée d'un projet de loi prorogeant pour dix ans les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon et assurant encore à ladite Assemblée deux ans et demi de vie.

Le maréchal de Mac-Mahon a bien mérité des Droitiers : il a justifié leur foi aveugle en lui. N'a-t-il pas fait savoir, voici bientôt deux semaines de cela, qu'en cas de malheur, il suivrait les membres de la majorité actuelle de l'Assemblée dans leur retraite ? Ce « brave soldat » se révèle donc, à son tour, homme de parti. Et le comte de Chambord l'a surnommé le nouveau Bayard. Oui, un Bayard à rebours !

Tout est arrivé comme semblait l'avoir calculé le comité Changarnier. Le 5 novembre, après de longues vacances, les séances de l'Assemblée Nationale ont enfin repris. On a lu le message du Président de la République. Entre autres choses on y peut relever que le pouvoir exécutif, trop comprimé, ne jouit pas d'une vitalité suffisante. Le gouvernement, y est-il dit, n'est pas assez armé pour résister aux entreprises des partis. (Mais le gouvernement,

lui-même, n'est-il pas inféodé à un parti ?) On y incrimine la mauvaise influence de la presse, qui corrompt « l'esprit des populations ». (Et Dieu sait si l'on a persécuté cette malheureuse presse !…)

Ensuite l'Assemblée Nationale a été saisie du projet du général Changarnier accordant au maréchal de Mac-Mahon une prorogation de pouvoir de dix ans. Le gouvernement a demander la discussion immédiate du projet Dufaure, sans s'opposer à l'urgence, a demandé qu'on le renvoyât devant la commission d'examen des projets constitutionnels. Le gouvernement, de son coté, a insisté pour que la proposition Changarnier fût remise à une commission spéciale. La demande de M. Dufaure a été rejetée par 362 voix contre 348.

Ainsi la majorité royaliste a obtenu une majorité de 14 voix. Il en résulte que la France demeurera encore dix ans dans une position absolument fausse. Ni monarchie, ni république ! Avec le système d'écrasement de la presse et les violences de la majorité oligarchique, on peut être certain que les prochaines élections ramèneront à l'Assemblée, pour dix ans encore, les intrigants qui la mènent à l'heure actuelle. On a le droit de conjecturer en même temps que la guerre va recommencer, plus féroce, entre conservateurs et républicains, que les intrigues de partis vont continuer de plus belle et qu'une révolution est à craindre. Un tel chaos est encore pire que l'avènement du comte de Chambord, parce que, de celui-là on serait vite débarrassé, et qu'on pourrait, après son départ, fonder une république sage et modérée, tandis qu'avec une révolution en perspective, le triomphe du parti de la modération parait au moins prématuré.

Il faut bien dire que beaucoup de Français comptent sur les « baïonnettes obéissantes » de l'armée dévouée à Mac-Mahon pour contenir l'effort des communistes.

Certains indices donnent à penser que le mécontentement est général dans le pays. Nous allons en donner un exemple. Il y a deux semaines, le général de brigade Bellemare a adressé de Périgueux, au ministre de la Guerre, la lettre suivante :

« Monsieur le Ministre,

« Pendant trente-trois ans j'ai servi la France sous le drapeau tricolore. Après la chute de l'Empire j'ai servi le gouvernement de la République. Mais je me refuse à jamais servir sous le drapeau blanc et ne mettrai jamais mon épée à la disposition d'un gouvernement monarchique rétabli contre la volonté du peuple.

« Donc si, contre toute attente, l'Assemblée Nationale actuelle rétablissait la royauté, je vous prierais respectueusement, Monsieur le Ministre, de bien vouloir me relever des fonctions qui m'ont été confiées par vous. »

Signé : Général
BELLEMARE.

Dès la réception de cette lettre, le général Bellemare était relevé de son commandement.

Le ministre de la Guerre s'est hâté de demander aux chefs des décisions militaires des renseignements sur l'état d'esprit de l'armée, et les journaux affirment que d'après les rapports reçus, l'armée serait fort mal disposée pour la restauration (autrement dit pour l'Assemblée Nationale).

Voilà un phénomène incontestablement nouveau. Jamais, jusqu'à présent, l'armée française ne s'était permis de raisonner. Elle obéissait à ses chefs comme il convient à une bonne armée. Comment le général Bellemare a-t-il été amené à déclarer qu'il ne reconnaissait pas comme légitime la volonté de l'Assemblée ? Il aurait pu paisiblement attendre le fait accompli, puis remettre sa démission sans bruit, sans crier par-dessus les toits qu'il s'en allait.

Cela signifie-t-il que l'armée veut, désormais, manifester son opinion quand elle le jugera bon ? Le général Bellemare a-t-il désiré donner un exemple ?

Que les Français ne comptent plus trop sur les « baïonnettes du maréchal de Mac-Mahon ».

Si, d'un côté, la prorogation des pouvoirs du maréchal constitue un commencement de tyrannie militaire (et ce serait la première fois que la France serait soumise à ce système sans atténuations), la lettre du général

Bellemare n'indique-t-elle pas dans l'armée française des vélléités de pronunciamiento ?

Extrait du n° 45 du journal "Grajdanine", 1873.

Toute la presse, en Allemagne, sans excepter les journaux officieux, s'est réjouie à la nouvelle de l'effondrement des espérances légitimistes. Les Allemands tiennent la lettre du comte de Chambord pour un document qui met fin à tout essai de restauration. Cette liesse des journalistes germains s'explique tout d'abord par cette raison que l'avènement de Henri V entraînait tôt ou tard une tentative de rétablissement du pouvoir temporel du pape. Comme la France monarchique ne saurait guère se soustraire à cette obligation, il est certain qu'elle se retrouverait infailliblement en face de l'Allemagne, et cela peut-être avec joie, quels que dussent être les risque à courir.

Mais les Allemands se figurent-ils donc qu'une restauration de la monarchie absolue en France aurait eu quelques chances de durer ? Le comte de Chambord n'aurait jamais possédé une réelle autorité morale. En peu de temps son prestige aurait disparu, ce prestige si nécessaire, en France, à tout gouvernement « fort ». Beaucoup de ses partisans eux-même ne se sont jamais fait d'illusions sur son énergie, toute de premier mouvement. Nous répéterons ce que nous avons dit plus haut ; il serait très vite renversé s'il montait sur le trône, et sa courte royauté donnerait à la France des résultat plus profitables qu'elle n'en tirera de sa présente situation vraiment chaotique. Après le départ de Henri V, elle aurait à compter avec un parti de moins, et l'arrivée aux affaires des républicains modérés deviendrait possible.

Quelques journaux conservateurs d'Allemagne, en constatant la joie de la presse libérale devant l'insuccès des légitimistes, affectent de ne pas prendre au sérieux les motifs invoqués par les libéraux, qui se félicitent surtout de voir que la France n'entrera décidément pas dans la voie dangereuse de la politique ultramontaine.

La Gazette de la Croix, notamment, accuse franchement tous les libéraux de l'univers d'être solidaires entre eux. Dans la bible du radicalisme, dit-elle, les nationalités disparaissent, et c'est pour cela que les radicaux allemands sont ravis de l'avenir qui s'ouvre devant les radicaux français. Une telle

accusation, pour cruelle qu'elle soit, n'est peut-être pas absolument injuste. La remarque sur la solidarité des radicaux du monde entier n'est pas dénuée de vérité. Ce qui est curieux c'est que cette observation soit faite dans un pays où, précisément, à l'heure actuelle, les idées ultra-patriotiques sont en si grande faveur, après les succès remportés sur la France, qui ont développé l'orgueil national jusqu'à la plus mesquine vanité, dans un pays où la science, elle-même, commence à sentir le chauvinisme.

Est-il tout à fait exacte que, dans cette Allemagne, les idées cosmopolites aient déjà accès et que la doctrine française du communisme se soit légèrement infiltrée ?

On s'est plu, dès le début de ce siècle, à représenter la Russie comme un colosse formidable, mais porté sur des pieds d'argile, alors qu'en réalité la Russie s'appuie sur sa classe de population la plus saine et la plus forte, le peuple. Mais ne pourrait-on plutôt expliquer l'image ci-dessus au colosse germanique.

En Prusse, les élections pour le Landtag viennent de prendre fin, laissant les différents partis dans un état d'agitation extrême. Actuellement le gouvernement prussien protège de toutes ses forces le parti national-libéral de toutes nuances, abandonnant complètement à leur sort la faction des Junkers et le troupeau catholique. Les nationaux-libéraux ont eu le dessus aux élections, et les gouvernants de Berlin peuvent compter sur une forte majorité dans le Landtag. Le fait est que le parti dénommé clérical (composé en réalité de tous ceux qu'ont mécontentés les nouvelles lois visant l'Église) s'est allié assez fortement avec la vieille bande des Junkers, battue cette fois à plate couture, et que le gouvernement soutenait si ouvertement il y a quelques années. Si l'on fait le compte des différentes forces alliées dans le présent Landtag, on verra que le parti clérical ne peut avoir qu'une minorité assez forte si l'on veut. Toutefois une opposition nullement méprisable peut se former. Le landtag a repris ses travaux le 6 novembre. On attend pour février les élections du Reichstag, et les cléricaux espèrent remporter une grande victoire. Il est vrai, qu'en Prusse, le gouvernement n'a pas coutume de se laisser intimider par l'opposition de ses Landtags. Naguère il les dissolvait quand ils ne marchaient pas droit et légiférait tout seul, sans avoir besoin des

représentants du pays.

Après les immenses résultats qu'il vient d'obtenir en accomplissant imperturbablement sa tâche, son prestige n'a fait que grandir. La Prusse veut surtout un gouvernement fort, et la plupart de ceux qui composent les classes dirigeantes se rangeront de son côté. Il a pour lui l'auréole de la Victoire !

Dans notre précédent compte rendu, nous disions qu'après la ruine, en France, de tous les espoirs de restauration monarchique, la majorité de droite, d'abord accablée par la fameuse lettre du comte de Chambord, avait réussi pourtant à reprendre ses esprits et à élaborer un projet portant prorogation, pour dix ans, des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon. Ce projet était rédigé de la façon la plus arrogante. Il était plein de cette insolence reprochée au « parti de la lutte » depuis sa victoire du 24 mai jusqu'à présent.

La première idée qui germa, au lendemain de la désastreuse lettre, fut celle de proclamer l'un des princes d'Orléans « lieutenant général du Royaume » et de lui transmettre le pouvoir exécutif. Ainsi, la France, bien que dépourvue de roi, se serait trouvée quand même en monarchie. Dans ce beau projet, ce qu'il y avait de plus inepte, c'était l'opinion que ses partisans se faisaient de la France et des Français. Comment pouvait-on, avec le moindre soupçon d'intelligence politique, admettre qu'un tel expédient, qui ne résolvait rien, pût établir dans le pays la paix et la tranquillité ? En d'autres temps une pareille balourdise eût à jamais ruiné le crédit du parti, eût détaché de lui tous les membres raisonnables de l'Assemblée. Mais la droite ne s'effondra pas pour cela, bien que le projet tombât de lui-même, parce que les d'Orléans, gens avisés, ne voulurent pas prêter l'appui de leur nom à une pareille absurdité. Alors, se retournant de tous les côtés, la droite voulut offrir ce titre de « lieutenant général du Royaume » au maréchal de Mac-Machon, qui refusa cet honneur en alléguant qu'il lui était impossible de jouer au « lieutenant général » d'un royaume qui n'avait pas de roi. Ce fut à ce moment qu'on arrêta au parti de proroger les pouvoir du maréchal pour dix ans et de faire durer l'assemblée au moins trois années encore.

En la circonstance, le brave maréchal qui prenait goût au pouvoir depuis le 24 mai, voulut poser des conditions qui, bien que dictées par un certain bon sens, laissaient entrevoir une singulière imprévoyance, car, vraiment, à la fin

des fins, on traitait par trop la France en tabula rasa. Le maréchal demanda des garanties pour tous les cas qui pouvaient se présenter. Il alla même jusqu'à réclamer, — en admettant qu'au bout de dix ans, une majorité radicale sortit des urnes, — le droit pour lui de dissoudre la nouvelle assemblée sans autres forme de procès. Il devait alors continuer à gouverner sans représentants du pays, exercer le pouvoir exécutif sans contrôle et rétablir l'ordre comme il lui plairait. Il fallait vraiment être par trop… militaire, avoir une foi trop superstitieuse dans la force des baïonnettes pour rêver seulement un pareil régime. Et pourtant ce projet d'absurde dictature militaire fut immédiatement agréé par la droite et porté par le vieux général Changarnier devant l'Assemblée Nationale, le jour de la reprise de ses travaux, le 5 novembre.

Après le vote qui donna, par 14 voix, la victoire aux royalistes, il se passa un fait qui montra bien l'état d'esprit de cette assemblée invraisemblable.

Quand, le 7 novembre, on en vint à élire la commission obtenue de haute lutte par le parti monarchiste, il se trouva que la gauche eut un plus grand nombre de membres élus que la droite conservatrice. Rémusat, qui faisait partie du centre gauche et dont le républicanisme n'était plus douteux pour personne, fut élu président de la commission, dans laquelle entrait en même temps Léon Say, chef du centre gauche. Si bien que la gauche, qui craignait la nomination de cette commission spéciale et avait insisté pour que la proposition Changarnier fût renvoyée devant la commission générale des projets constitutionnels (où d'ailleurs la droite prédominait toujours), remporta une victoire inattendue. Quant à la droite, qui avait voulu s'assurer un succès, pour elle indubitable, elle était battue par ses propres armes.

Tout le monde se demande ce que peut signifier un vote aussi extraordinaire. Pour nous la réponse est assez simple. L'Assemblée ne sait plus où elle en est, et les partis manœuvrent à l'aveuglette. Après le renversement des projets monarchistes, les chefs de l'ancienne coalition ont perdu leurs états-majors et une portion de leurs troupes. La proposition Changarnier a, de plus, tout embrouillé. L'extrême-droite a estimé que, bien que Mac-Mahon ait décliné le titre de lieutenant général, il le garde en dépit de son refus et que, si l'on trouve un moyen de proclamer le roi, le maréchal

devra céder la place au gouvernement nouveau malgré sa prorogation de pouvoirs. Dans un ordre d'idées tout différent, le centre droit, jusqu'à présent si bien d'accord avec les légitimistes, exige, à l'heure qu'il est, que Mac-Mahon ne soit plus un dictateur nommé pour dix ans, mais bien un pur et simple président de la République pour la même période, de façon que son pouvoir, plus étendu peut-être que ne le souhaiteraient les républicains, soit suffisamment délimité au sens parlementaire du mot.

Les autres groupes de la droite se sont fractionnés également. Chaque sous-parti consent à proroger les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, mais chacun à un but différent. De divisions en subdivisions, l'ex-majorité en est venue à ne plus être une majorité et à ne plus rien signifier d'intelligible.

On peut alors facilement conjecturer que tel membre du centre droit, par exemple, se serait fait un malin plaisir de voter pour un membre du centre gauche pour atteindre plus sûrement son but particulier. Puis il est évident qu'il y a eu des défections secrètes, des trahisons.

Ainsi le trait caractéristique de l'Assemblée actuelle c'est sa parfaite désunion, car la gauche, elle-même, maintenant qu'elle se croit certaine de triompher, ne serre plus les rangs comme à l'heure du péril.

D'après les dernières nouvelles, Rémusat et Léon Say, membres de la commission spéciale, entrent en pourparlers avec le maréchal de Mac-Mahon. Sans doute la commission finira par maintenir le maréchal à la tête du gouvernement, sinon pour dix, au moins pour cinq ans, mais avec le titre de président de la République, après formelle proclamation de la République. Il est clair qu'elle exigera aussi l'examen immédiat des lois constitutionnelles proposées du temps de M. Thiers.

Il se forme aussi dans l'assemblée un assez fort parti décidé à réclamer l'appel au peuple et la proclamation de la République par le suffrage universel. Thiers, plus persuadé que jamais de la victoire, dit à son entourage :

« Exigez la dissolution de l'Assemblée et l'appel au peuple. »

Cette idée de l'appel au peuple attira vers la gauche la plupart des Bonapartistes, qui comptent dans l'assemblée jusqu'à 30 membres. Ces impérialistes avaient d'abord résolu d'agir de la façon suivante : si les

royalistes semblaient devoir l'emporter, ils voteraient avec les républicains ; si, au contraire, les républicains avaient l'air d'avoir plus de chances, ils voteraient avec les royalistes. Mais l'idée de l'appel au peuple dont ils ont été les premiers à jouer les a mis du côté des républicains, dont ils se rapprochent, non sans prendre leur précautions.

Selon les plus récentes dépêches, Mac-Mahon pousse la commission spéciale à en finir le plus vite possible avec ce qui le concerne personnellement. Il semble avoir baissé le ton et se montrer moins entier dans ses exigences. Tout serait pour le mieux si le « brave homme » ne s'était révélé, dans toute cette lamentable comédie des monarchistes, un si piètre et si acharné suiveur de leur politique, et cela aux dépens même de sa dignité. En d'autres circonstances le pays lui aurait peut-être témoigné une confiance plus grande, et c'est une leçon pour le « brave soldat ».

En somme la France donne toujours le spectacle de divisions intestines, et le mécontentement du pays ne fait que croître de jour en jour.

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN
1876

LA SOCIÉTÉ RUSSE DE PROTECTION ENVERS LES ANIMAUX

J'ai lu dans le journal le Golos le récit de la fête du premier jubilé décennal de la Société russe de protection envers les animaux. Voilà une belle et noble société, dont la fondation honore l'espèce humaine. L'idée qui a guidé les fondateurs semble bien résumé dans ce qu'a dit le Président, le prince A. Souvorov, en son discours :

«… Le but de notre Société paraissait d'autant plus difficile à atteindre qu'on ne voulait pas, en général, voir les avantages moraux et matériels que l'homme, lui-même, tirerait de la protection accordée aux animaux. C'est en s'habituant à traiter les bêtes avec douceur que les hommes, par réflexion, en viendront à se traiter moins durement entre eux… »

Et, à dire vrai, la Société n'a pas seulement songé aux petits chiens et aux chevaux ; elle a pensé aussi à l'homme, auquel il est souvent nécessaire de redonner une âme humaine.

Quand le paysan aura appris, quelquefois, à avoir pitié de ses bêtes, il aura sans soute l'idée que sa femme a besoin d'être moins rudoyée. Et voilà pourquoi, bien que j'aime beaucoup les bêtes, je me réjouis encore plus des résultat de la Société au point de vue de l'adoucissement de la misère humaine qu'à celui de l'amélioration du sort des animaux.

Il est de fait que nos enfants grandissent au milieu de scènes d'atroce brutalité. Le paysan, après avoir surchargé sa charrette, cingle sa malheureuse rosse qui s'embourbe dans les ornières et lui envoie des coups de manche de fouet sur les yeux. Il y a peu de temps, j' assistais à un spectacle d'un genre différent, mais non moins hideux. Un moujik, qui menait à l'abattoir une dizaine de veaux entassés dans une grande carriole, s'assit confortablement sur l'une de ces pauvres bêtes. Il était installé à son aise là-dessus, comme sur un siège rembourré, garni de ressorts. Mais le veau, qui tirait sur son licol et dont les yeux sortaient de leurs orbites, a dû mourir avant même d'arriver à l'abattoir. Je suis bien persuadé que personne, dans la rue, ne s'est ému de ce

tableau : « Qu'est-ce que ça fait ! se sera-t-on dit, ils sont là pour être tués, ces animaux ! » Mais ne croyez-vous pas que ces exemples soient dangereux pour ceux qui les ont sous les yeux, surtout pour les enfants, qui deviennent cruels sans le savoir, par accoutumance.

On a beaucoup plaisanté l'honorable Société. On a ri à se tordre parce que, voici environ cinq ans, un cocher cité en justice par ladite Société, en raison des mauvais traitements qu'il faisait subir à ses chevaux, s'est vu condamner à quinze roubles d'amende. Le tribunal avait été maladroit, en effet. On ne savait plus qui l'on devait plaindre, des chevaux ou du cocher. Aujourd'hui on a abaissé le taux de l'amende à dix roubles. J'ai encore entendu tourner en ridicule ces protecteurs jurés des animaux, qui prenaient d'immenses précautions pour faire mourir, à l'aide du chloroforme, des chiens vagabonds et nuisibles. On objectait qu'alors que, chez nous, les hommes meurent de faim comme mouches dans les gouvernements où l'on n'a pu conjurer la disette, ces soins, trop tendres pour des bêtes malfaisantes, étaient de nature à offusquer le public. Nous éviterons de discuter des critiques de ce genre, tout en faisant remarquer que la Société n'est pas fondée uniquement dans un but d'actualité. L'idée qui a présidé à sa formation est juste et féconde ; c'est peu à peu, lentement, que l'on parviendra à triompher de la brutalité humaine.

Il est bien certain, qu'en se plaçant à un autre point de vue, on aurait le droit de regretter qu'une Société qui se targue d'avoir des tendances indirectement humanitaires puisse paraître demeurer insensible à des calamités momentanées, soit, mais terribles ; nous croyons fermement toutefois qu'elle obtiendra des résultats pratiques un jour ou l'autre.

Peut-être ne m'exprimè-je pas avec toute la clarté désirable : j'espère faire mieux comprendre ma pensée en racontant une histoire vraie, qui sera plus éloquente que toutes les dissertations.

Cette histoire se passa devant moi, voici bien longtemps, trop longtemps, à une époque, pour ainsi dire, préhistorique, en l'an 1837, alors que je n'étais âgé que de quinze ans. Je me rendais de Moscou à Pétersbourg avec mon père et mon frère ainé, qui devait, comme moi, entrer à l'École supérieure des Ingénieurs. Notre voiturier ne nous faisait, presque toujours, avancer qu'au

pas ; nous nous arrêtions pour de longues heures aux relais de la route, et je me souviens combien ce voyage, qui dura près d'une semaine, nous parut fastidieux à la longue.

Nous allions, mon frère et moi, vers une vie nouvelle. Nous rêvions de choses énormes et indéfinies, de « tout ce qui est bon et de tout ce qui est noble » ; ces beaux mot-là gardaient encore pour nous une saveur neuve, et nous les prononcions sans ironie. Quoique nous fussions très au courant des matières exigées pour l'examen mathématique de l'école, — nous ne nous passionnions guère que pour la poésie et les poètes. Mon frère écrivait des vers, — tous les jours trois, — et moi je composais continuellement, dans ma tête, un roman sur la vie de Venise. Il y avait alors environ deux mois que Pouschkine était mort et, pendant notre voyage, nous avions convenu, mon frère et moi, d'aller, dès notre arrivée à Pétersbourg, visiter le lieu du duel fatal au grand écrivain russe, et de tâcher de pénétrer dans l'appartement où Pouschkine avait expiré…

Un beau jour nous fîmes halte à un relais dans le gouvernement de Tver ; je ne me souviens plus du nom du village, qui nous parut grand et riche, en tous cas. Nous avions une demi-heure à y passer et, en attendant le départ, je regardai par la fenêtre, d'où je vis la scène suivante : Une troïka lancée au grand galop s'arrêta brusquement devant l'auberge. Un courrier de cabinet, en grand uniforme, sauta de la voiture. C'était un grand gaillard extrêmement robuste, au visage cramoisi, qui gagna bien vite la salle du restaurant où, sans doute, il se régala d'un verre d'eau-de-vie. Je me rappelle que le cocher nous avait dit qu'un courrier de cabinet prend toujours au moins un verre de tord-boyaux par relais, qu'autrement il ne résisterait pas à sa profession. Une nouvelle troïka vint bientôt remplacer l'autre, avec des chevaux frais. Immédiatement, le courrier descendit les marches de l'auberge et s'installa dans le véhicule. Le cocher prit les rênes en mains, mais l'équipage ne s'était pas encore ébranlé que le courrier se leva et, sans dire un mot, administra sur la nuque du cocher un formidable coup de poing. Le postillon fit partir son attelage, leva son fouet et cingla les chevaux d'une épouvantable fouaillée. Le courrier ne fut pas désarmé pour cela. Non qu'il fût en colère, mais c'était une méthode qu'il employait à seule fin d'obtenir de belles vitesses. Encore

et encore son énorme poing se leva et retomba sur la nuque du cocher ; cela dura jusqu'au moment où je perdis de vue la troïka. Le cocher, affolé par les coups, tapait à tour de bras sur son attelage qui, stimulé par la raclée subséquente, allait d'un train d'enfer.

Notre voiturier nous expliqua que la recette était adoptée par la plupart des courrier de cabinet. Ils prenaient un bon verre, grimpait dans la troïka et se hâtait de rosser le cocher sans autre forme de procès. Il était inutile que l'automédon se rendit pour cela coupable de la moindre faute. C'était un système : les coups tombaient comme en mesure pendant le temps qu'on mettait à franchir une verste, environ, puis le courrier reposait un peu son poing. Le cocher et l'attelage étaient entraînés. S'il s'ennuyait trop, l'envoyé ministériel pouvait reprendre son petit exercice en route, mais en toute occurrence, à l'approche du nouveau relais, il se remettait à sa besogne, contondante pour la nuque du cocher. C'est à cette gymnastique détendante pour ses nerfs qu'il devait ses belles entrées au galop dans les villages, ses arrivées foudroyantes qui excitait l'admiration des paysans.

Le cocher, lui, était moins admiré. Le seul bénéfice qu'il tirât de ces agréables séances, c'était une douleur de cou qui le faisait souffrir pour plus d'un mois. Avec cela, ses camarades se moquaient de lui, et il n'avait rien d'impossible, — au contraire, — à ce que le rossé rossât impitoyablement sa femme qui avait peut-être vu le traitement auquel on le soumettait.

Sans doute le misérable cocher avait tord de brutaliser ses chevaux qui arrivaient au relais suivant malades de fatigue et à bout de souffle. Mais quel est le membre de la « Société protectrice des animaux » qui aurait osé faire passer en justice un malheureux si atrocement malmené au préalable ?

Ce tableau hideux ne m'est jamais sorti de la mémoire. Jamais je n'ai pu oublier ce courrier de cabinet. J'ai vu en lui un symbole de tout ce qui reste de féroce et sauvage chez le peuple russe. J'en ai été comme hanté. Chaque coup donné à l'homme ne rejaillissait-il pas, en quelque sorte, sur de malheureuses bêtes, et n'était-ce pas, en fin de compte, une créature humaine, la femme, qui payait pour tout le monde ?

Ver la fin des « années quarante », à l'époque où bouillonnaient le plus fort en moi les enthousiasmes réformateurs, n'ai-je pas été rêver que, si je

fondais jamais une société philanthropique, je ferai graver cette troïka comme emblème !…

Sans doute, le temps présent ne nous montrerait plus guère de faits semblables à ceux qui se passaient il y a quarante ans. Les courriers ministériels ne battent plus les postillons : c'est le peuple qui se bat lui-même puisqu'on lui a fourni des verges pour se fouetter en instituant les tribunaux populaire. Il n'y a plus de courrier de cabinet, mais il reste l'alcool. Et en quoi l'alcool peut-il ressembler à ces envoyés brutaux qui abêtissaient les gens du peuple par leurs mauvais traitements ? En ce que l'alcool abrutit l'homme, le bestialise, le rend incapable de toute pensée élevée. Un ivrogne se moque un peu de la pitié que l'on doit aux bêtes ; un ivrogne jettera dehors sa femme et ses enfants, ou les rouera de coups pour avoir de l'alcool.

Dernièrement, un mari ivre vint trouver sa femme qui ne gagnait plus rien depuis plusieurs mois, et lui réclama de l'eau-de-vie. Comme elle ne pouvait lui en donner une seule goutte, il la frappa cruellement, et la pauvre travailleuse, qui ne savait plus comment faire vivre ses enfants, eut un accès de désespoir, empoigna un couteau et le planta dans le ventre de l'ivrogne. Oh ! ce n'est pas si vieux ! On va juger la femme ces jours-ci.

Pourquoi ai-je été raconter cette affreuse histoire ? Des malheurs semblables arrivent tous les jours, et tout le monde en est informé. Voyez les journaux !

Mais la principale ressemblance entre l'alcool et les courriers ministériels consiste en ce que l'eau-de-vie, comme ces fonctionnaires tyranniques, annihile complètement la volonté humaine.

L'honorable « Société de protection envers les animaux » se compose de sept cent cinquante membres, que je suppose tous influents. Pourquoi ne s'occuperait-el1e pas d'arracher tant d'hommes à l'alcool meurtrier, d'empêcher l'empoisonnement de toute une génération par le venin qui enivre ?

Hélas ! la force nationale s'épuise, la source des richesses de demain se tarit ; la culture intellectuelle ne défriche pas assez vite ! Quel sera l'état d'âme des enfants du peuple d'aujourd'hui, élevés dans le spectacle de l'abrutissement de leurs pères ?

Le feu a pris dans un village ; beaucoup de maisons sont atteintes par les flammes, mais l'église surtout brûle effroyablement vite. Un cabaretier sort de chez lui et crie à la foule que, si elle consent à laisser flamber l'église et à sauver son cabaret, il lui abandonnera un tonneau d'eau-de-vie. Tous les sauveteurs tournent le dos à l'édifice qu'ils essayaient d'arracher à la destruction et accourent vers celui qui les tente. L'incendie a consumé l'église, mais le cabaret n'a presque rien eu.

Disons, si vous voulez, que cet exemple est insignifiant si l'on pense aux innombrables horreurs à venir. Mais ne serait-il pas bon que l'honorable Société concourût un peu à la propagande anti-alcoolique ? Sa belle œuvre en serait-elle vraiment détournée de son but ? Autrement, que faire, si tous les maux si liguent ensemble pour abolir en l'homme tout sentiment d'humanité ?

Et l'alcool n'est pas seul à empoisonner la génération actuelle. Il me semble que nous voyons se déclarer une sorte de folie, une sorte de prurit de corruption. Une dépravation inouïe naît chez le peuple avec le matérialisme. J'entends surtout la matérielle, la basse adoration du sac d'or. On dirait que tout bon sentiment, que toute tradition respectable ont été annulés d'un seul coup, dans nos classes populaires, par la compréhension de la puissance de l'or. Mais comment le peuple se détacherait-il de ce nouveau culte ?

Croyez-vous que la catastrophe du chemin de fer d'Odessa, ce sinistre accident où périrent tant de recrues pour l'armée du tsar, ait beaucoup contribué à détourner nos compatriotes de leur récent dieu ? Le peuple s'étonne de l'omnipotence des Compagnies milliardaires qui ont le droit de laisser périr, par négligence, un nombre si considérable de victimes, sans encourir de responsabilités : « Elles font ce qu'elles veulent », se dit le peuple, et il ne tarde pas à concevoir que la vraie force réside dans la possession d'immenses richesses : « Aie beaucoup d'argent, songe-t-il, et tout te sera permis ; tout sera tien. » Il n'y a pas de pensée plus dangereuse, plus corruptrice que celle-là, et elle s'infiltre partout, à présent. Le peuple n'en est défendu par rien. On ne fait rien pour propager des idées contraires. Il y a aujourd'hui près de vingt mille verstes de chemins de fer en Russie, et le dernier employé des riches Compagnies qui les exploitent semble chargé

de trompeter aux foules la toute puissance de l'or. Il considérera comme soumis à son pouvoir illimité, à lui, employé d'une Compagnie richissime ; il a le droit de disposer de votre sort, de celui de votre famille, presque de votre honneur, du moment que vous vous trouver sur sa ligne.

Récemment, un chef de gare, n'a pas craint d'arracher du compartiment qu'elle occupait, une dame qu'un monsieur quelconque réclamait comme sa femme, enfuie de chez lui depuis peu. Cela s'est passé sans jugement de tribunal, sans pouvoir d'aucune sorte, et le chef de gare n'a jamais cru dépasser la limite de ses attributions.

Tous ces exemples, tous ces enseignements parviennent jusqu'au peuple ; il en tire des conclusions d'une logique un peu brutale, mais naturelle.

Il y a quelque temps, je reprochais à M. Souvorine sa conduite envers M. Goloubiov. Je trouvais que l'on n'avait pas le droit de couvrir ainsi un homme d'infamie, un homme innocent, surtout, rien qu'en reconstituant plus ou moins habilement une série d'états d'âme par lesquels aurait pu passer celui qu'on incriminait. À présent, j'ai changé d'avis. Que m'importe que M. Goloubiov ne soit pas coupable ? Mettons qu'il soit pur comme une larme. Dans ce cas-là, c'est Vorobiov qui est le coupable. Qui est-ce Vorobiov ? Je l'ignore absolument ; je suis même tenté de croire qu'il n'existe pas ; mais c'est ce même Vorobiov qui sévit partout, sur toutes les lignes de chemin de fer, qui impose des taxes arbitraires, qui chasse les voyageurs de leurs wagons, qui est cause des accidents, des catastrophes, qui laisse, des mois entiers, les marchandises pourrir dans les stations… il est l'insaisissable coupable, celui qu'on ne convaincra jamais de sa culpabilité. Vorobiov est pour moi un symbole, le symbole de l'être corrupteur…

Je le répète, le matérialisme et le scepticisme sont dans l'air. Voici que l'on commence à adorer le gain illicite, l'argent que l'on n'a pas gagné, le plaisir obtenu sans travail. La fraude est à l'ordre du jour, l'assassinat aussi. On tue pour voler un rouble.

Il y a deux ou trois semaines, à Pétersbourg, un jeune cocher, pas encore majeur, conduisait de nuit un vieillard et une vielle femme. Quand il s'aperçut que le vieillard était ivre, au point de ne plus savoir ce qui se passait auprès de lui, il tira son canif et se mit à égorger la vieille. On le surprit dans

cette occupation. Ses aveux furent immédiats :

« Je ne sais pas comment c'est arrivé. Le canif s'est trouvé tout à coup dans sa main. »

Parbleu ! Non, il ne le savait pas ! Il était pris comme tant d'autres du prurit de la corruption contemporaine. Comment ne pas essayer de se procurer un gain facile, même à l'aide d'un canif !

« Non, par le temps qui court, il ne s'agit pas de protéger les animaux ! Ce sont là fantaisies de riches oisifs. »

Je reproduis une phrase entendue, mais je proteste de toute mes forces contre une pareille opinion. Je ne suis pas membre de la Société protectrice des animaux, mais je me sens prêt à la servir de tout mon cœur. Je sais par où elle pêche ; je l'ai laissé entendre plus haut, mais je suis profondément dévoué à ses idées, en ce qu'elles ont d'humanitaire par contre-coup.

Je n'admettrai jamais qu'un dixième seulement des hommes puisse essayer d'atteindre à un développement supérieur, tandis que les neuf autres dixièmes lui serviront de marchepied et demeureront plongés dans les ténèbres. Je veux que les 90 millions de Russes deviennent tous, dans un avenir prochain, instruits, vraiment humains et cultivés. Je crois que l'instruction universelle ne peut nuire en aucun pays, et en Russie encore moins qu'ailleurs. J'ai même la ferme conviction qu'en Russie, le règne de la lumière et de la bonté pourra se fonder plus tôt qu'en n'importe quel autre pays. N'est ce pas chez nous que la classe aristocratique, stimulée par la volonté du tzar, a détruit l'institution du servage ?

Et voilà pourquoi j'envoie encore un salut cordial à la Société protectrice des animaux : Je voulais simplement insinuer qu'il serait bon de ne pas toujours commencer par la fin, mais bien quelquefois aussi par le commencement.

JANVIER

LE PETIT MENDIANT

Cette année-là, aux approches de Noël, je passais fréquemment dans la rue devant un petit garçon de sept ans à peine, qui se tenait toujours blotti dans le même coin. Je le rencontrai encore la veille de la fête. Par un froid terrible, il était vêtu comme en été et portait en guise de cache-nez un mauvais morceau de chiffon enroulé autour de son cou. Il mendiait, il faisait la main, comme disent les petitss mendiants pétersbourgeois. Ils sont nombreux, les pauvres enfants que l'on envoie ainsi implorer la charité des passants, en geignant quelque refrain appris. Mais ce petit-là ne geignait pas ; il parlait naïvement comme un gamin novice dans la profession. Il avait aussi quelque chose de franc dans le regard, ce qui fit que je m'affermis dans la conviction que j'avais affaire à un débutant. À mes questions, il répondit qu'il avait une sœur malade qui ne pouvait travailler ; c'était peut-être vrai. Du reste, ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai su le nombre énorme d'enfants qu'on envoie ainsi mendier par les froids les plus épouvantables. S'ils ne récoltent rien, ils peuvent être sûrs qu'ils seront cruellement battu en rentrant. Quand il a obtenu quelques kopeks, le gamin s'en retourne, les mains rouges et engourdies, vers la cave où une bande d'espèces de marchands d'habits ou d'ouvriers fainéants, qui abandonnent la fabrique le samedi pour n'y reparaître que le mecreredi suivant, se soûlent avec conscience. Dans ces caves, les femmes émaciées et battues boivent de l'alcool avec leurs maris, tandis que hurlent de misérables nourrissons. Eau-de-vie, misère, saleté, corruption, eau-de-vie encore et avant tout eau-de-vie !

Dès son retour, on envoie l'enfant au cabaret avec les kopeks mendiés, et quand il rapporte l'alcool, on s'amuse à lui en entonner un verre qui lui coupe

la respiration, lui monte à la tête et le fait rouler sur le sol à la grande joie de l'assistance.

Quand l'enfant sera un adolescent, on le casera le plus vite possible dans une fabrique ; il devra rapporter tous ses gains à la maison, où ses parents les dépenseront en eau-de-vie. Mais, avant d'arriver à l'âge où ils peuvent travailler, ces gamins deviennent d'étranges vagabonds. Ils roulent par la ville et finissent par savoir où ils peuvent se glisser pour passer la nuit sans rentrer chez eux. Un de ces petits a dormi quelque temps chez un valet de chambre de la Cour ; il avait fait son lit d'une corbeille, et le maître de la maison ne s'est aperçu de rien. Bien entendu, ils ne tardent pas à voler. Et le vol devient une passion, parfois, chez des enfants de huit ans, qui ne se savent guère coupable d'avoir les doigts trop agiles. Lassés des mauvais traitements de leurs exploiteurs, ils s'échappent et ne reviennent plus dans les caves où on les battait ; ils aiment mieux souffrir la faim et le froid et se voir libres de vagabonder pour leur propre compte. Ces petits sauvages, souvent, ne comprennent rien à rien ; ils ignorent la nation à laquelle ils appartiennent, ne savent où ils vivent, n'ont jamais entendu parler ni de Dieu ni de l'Empereur. Fréquemment, on apprend sur eux des choses invraisemblables, qui pourtant sont des faits.

LE PETIT PAUVRE CHEZ LE CHRIST, LE JOUR DE NOËL

Je suis romancier, et il faut toujours que j'écrive des « histoires ». En voici une que j'ai composée de toutes pièces, mais je me figure toujours qu'elle a dû vraiment arriver quelque part, la veille de Noël, dans quelque très grande ville et par un froid horrible.

Mon héros est un enfant en bas âge, un petit garçon de six ans ou de moins, trop jeune encore, par conséquent, pour aller mendier. D'ici à deux ans, toutefois, il est très probable qu'on l'enverra tendre la main.

Il se réveille, un matin, dans une cave humide et froide. Il est habillé d'une mince petite robe et tremble. Son haleine sort de sa bouche comme une fumée blanche, et il s'amuse à regarder la fumée sortir. Mais bientôt il souffre de la faim. Près de lui, sur un matelas mince comme une galette, un paquet sous la tête en guise d'oreiller, gît sa mère malade. Comment se trouve-t-elle ici ? Sans doute elle est venue avec son enfant d'un village lointain et a dû s'aliter presque en arrivant. La propriétaire du sinistre logement a été arrêtée depuis deux jours par la police. Les locataires se sont dispersés ; seuls, un marchand d'habits et une vieille de quatre-vingts ans sont restés ; le marchand d'habits est étalé sur le sol, ivre-mort, car nous sommes dans la période des fêtes. La vieille, peut-être une ancienne bonne d'enfants, se meurt dans un coin. Comme elle bougonne en geignant, l'enfant n'ose pas approcher de son grabat. Il a trouvé un peu d'eau à boire, mais il ne peut découvrir le pain, et pour la dixième fois, le voici qui vient vers sa mère pour la révei1ler.

La journée se passe ainsi. Le soir arrive, et il n'y a personne pour apporter une lumière. Le petit s'approche encore du matelas de sa mère, tâte sa figure dans l'ombre et s'étonne de la trouver aussi froide que le mur. Le corps semble inerte.

« C'est parce qu'il fait trop froid ici, » murmure-t-il, et il attend, oubliant que sa main est posée sur l'épaule de la morte… Puis il se relève, souffle

dans ses doigts pour les réchauffer. Il fait quelques pas et l'idée de sortir de la cave lui vient. Il gagne la porte à tâtons ; dans l'escalier, il a peur d'un gros chien, qui aboie tous les jours quelque part sur les marches ; mais le gros chien est absent. Le petit continue son chemin, et le voici dans la rue.

Dieu ! Quelle ville ! Jusqu'ici il n'a rien vu de semblable. Là-bas, dans le pays d'où il est venu, voici quelque temps, il n'y avait, de nuit, dans chaque rue enténébrée, qu'une seule lanterne d'allumée. Les maisonnettes de bois, très basses, avaient, toutes, leurs volet clos. Dès qu'il faisait noir, il n'y avait plus personne sur la chaussée ; tous les habitants s'enfermaient chez eux ; on ne rencontrait que des troupes de chiens, des centaines de chiens qui hurlaient dans la nuit épaisse. Mais comme il avait chaud chez lui ! Et on lui donnait à manger là-bas ! Ah ! si l'on pouvait seulement manger, ici !

Mais quel bruit dans cette ville et quelle lumière ! Que de gens circulent dans cette clarté ; et tant de voitures et ce bruit qu'elles font ! Mais, surtout, quel froid, quel froid ! Et la faim qui le reprend… L'onglée lui fait un mal !… Un agent de police passe et détourne la tête pour ne pas voir le petit vagabond.

Voici une autre rue : qu'elle est large ! Oh ! il va être écrasé ici, bien sur ; ce mouvement l'affole, cette lumière l'éblouit !

Mais qu'y a-t-il là, derrière cette grande vitre illuminée ? Il voit une belle chambre, et dans cette chambre un arbre qui monte jusqu'au plafond. C'est l'arbre de Noël, tout piqué de petits points de feu ! Il y en a, là-dessus, des papiers dorés et des pommes, et des joujoux, poupées, chevaux en bois ou en carton ! De tous côtés, dans la grande pièce, courent des enfants parés, pomponnés. Ils rient, ils jouent, ils boivent, ils mangent ! Voilà une jolie petite fille qui se met à danser avec un petit garçon ; quelle jolie petite fille ! On entend de la musique au travers de la vitre. Le petit pauvre regarde, s'étonne ; il rirait déjà presque, mais ses mains et ses pieds lui font trop mal ! Comme elles sont rouges, ses mains ! Leurs doigts ne peuvent plus se plier. L'enfant souffre trop pour rester en place ; il court aussi fort qu'il peut. Mais voici une autre vitre plus flamboyante que la première. La curiosité a raison de la douleur. Quelle belle chambre il aperçoit ! Encore plus merveilleuse que l'autre ! L'arbre est constellé comme un firmament ! Sur les tables s'étalent

des gâteaux de toute sorte, jaunes, rouges, multicolores : quatre belles dames, luxueusement vêtues, se tiennent auprès et donnent des gâteaux à tout venant : la porte s'ouvre à chaque minute ; des messieurs entrent. Le petit garçon s'approche à pas de loup, profite d'un moment où la porte est entrebâillée et apparaît dans la pièce. Oh ! il faut voir comme il est reçu ! C'est une tempête d'invectives ; certains vont jusqu'à lever la main sur lui. Une dame s'approche du petit, lui glisse un kopek dans la main et le met doucement dehors. Comme il a eu peur ! Et le kopek s'échappe de ses petits doigts rouges et gourds qu'il ne peut plus refermer ! Et il court, il court : il ne sait plus où, lui-même. Il voudrait pleurer, mais il ne peut plus, il a eu trop peur ! Il court et souffle dans ses pauvres doigts tout douloureux. Sa peur augmente. Il se sent si seul. Il est bien perdu dans la ville. Mais soudain, il s'arrête encore : Dieu juste ! qu'aperçoit-il, cette fois ? Le spectacle est si beau qu'une foule stationne pour l'admirer. Derrière la glace de la fenêtre, trois pantins merveilleux, habillés de vert et de rouge, se meuvent, comme vivants. L'un ressemble à un vieillard et joue du violoncelle ; les deux autres jouent du violon en hochant leurs petites têtes en mesure. Ils semblent se regarder, leurs lèvres remuent comme s'ils parlaient ; seulement on n'entend rien à travers la glace. Le petit garçon croit d'abord que les pantins vivent ; ce n'est qu'un peu plus tard qu'il comprend que ce sont des jouets. Il rit de satisfaction. Quels beaux pantins ! Jamais il n'en vit de pareils ; jamais il ne soupçonna même qu'il pût y en avoir de semblables. Il rit, et il a presque envie de pleurer ; mais ce serait trop ridicule de pleurer à cause de pantins !… Tout à coup, il sent qu'on empoigne son pauvre vêtement et qu'on le secoue. Un grand garçon de physionomie méchante le frappe au visage, lui prend sa casquette et le maltraite à coups de pied. Le pauvre petit tombe sur le pavé ; il entend qu'on crie, se relève et se met à courir, à courir… jusqu'au moment où il aperçoit une cour sombre où il pourra se cacher derrière une pile de bois.

Il retombe dans sa cachette ; il souffre, il ne peut reprendre sa respiration ; il suffoque, suffoque… et, soudain, que c'est bizarre !… il se sent très bien, guéri de tout ; jusqu'à ses petites mains qui cessent de lui faire mal ! Et il a chaud ; c'est une chaleur douce qui l'envahit comme s'il se trouvait près d'un

poêle. Il s'endort ! Qu'il est doux aussi le sommeil qui le prend ! « Je vais rester ici un petit instant, se dit-il, puis j'irai revoir les pantins. »

Mais il entend sa mère, — qui est morte, pourtant ! — chanter auprès de lui : « Ah ! maman, je dors ! Comme c'est bon de dormir ici ! »

. . . . . .

— Viens chez moi voir l'arbre de Noël, murmure au-dessus de lui une voix suave.

Il croit d'abord que c'est toujours sa maman ; mais non ! ce n'est pas elle ! Qui donc lui parle ? Il ne sait pas… Mais quelqu'un se penche vers lui et l'embrasse… et tout à coup, quelle lumière ! Quel arbre de Noël, aussi ! Il n'a jamais rêvé un tel arbre de Noël ! Tout brille, tout resplendit, et le voici entouré de petits garçons et de petites filles qui semblent rayonnants de lumière et tournant en voletant autour de lui, qui l'embrassent, l'enlèvent, l'emporte avec eux ; il flotte comme les autres dans la clarté, et sa mère est tout près, qui le regarde et sourit joyeusement :

— Maman, maman ! Ah ! que c'est breau ici ! crie l'enfant.

Et, de nouveau, il embrasse ses petits compagnons et voudrait leur raconter tout de suite ce que faisaient des pantins derrière la vitre illuminée. Mais une curiosité le prend :

— Qui êtes-vous, petits garçons et petites filles ?

— Nous sommes les petits invités qui venons voir l'arbre du Christ, répondent les enfants. Le Christ a toujours, à Noël, un bel arbre pour les enfants qui n'ont pas leur arbre de Noël, à eux.

Et il apprend que tous ces bébés ont été des petits malheureux comme lui. Les uns ont été découvert gelés dans des paniers où ont les avait abandonnés, à la rue ; les autres ont été asphyxiés chez des nourrices finnoises ; d'autres sont morts à l'Hospice des Enfants trouvés ; d'autres encore ont péri de faim près des mamelles desséchées de leurs mères pendant la famine de Samara, et tous sont là maintenant, devenus des anges, chez le Christ que voici au milieu d'eux, souriant et les bénissant, eux et leurs mères, les pécheresse. Car elles sont là aussi, les mères, et les enfants volent vers elles et les embrassent, essuient leurs larmes de leurs petites mains et leur disent de ne pas pleurer puisqu'on est si heureux, à présent !…

Le matin, des domestiques ont trouvé, derrière une pile de bois, le cadavre gelé d'un petit garçon ; on a retrouvé aussi le corps de sa mère, morte dans le sous-sol. Tous deux, vous le savez maintenant, se sont rencontrés chez le Bon Dieu.

Pourquoi ai-je composé cette histoire puérile qui fait un singulier effet dans le carnet d'un écrivain sérieux ? Moi qui avais promis de ne raconter dans ce carnet que des choses vraies, arrivées !

Mais voilà !… Il me semble que tout cela aurait pu avoir lieu en réalité… Surtout la découverte des deux cadavres !… Quant à l'arbre de Noël, — mon Dieu ! — n'est-ce pas un peu pour inventer que je suis romancier ?

FÉVRIER

LE MOUJIK MAREY:

———

LE MOUJIK MAREI

Je vais vous raconter une anecdote. Est-ce bien une anecdote ? C'est plutôt un souvenir…

J'étais alors un enfant de neuf ans… mais non ! J'aime mieux commencer à l'époque où j'étais un jeune homme de vingt ans.

C'était le lundi de Pâques. L'air était chaud, le ciel était bleu, le soleil éclatant brillait haut dans le ciel, mais j'avais du noir dans l'âme. Je rôdais autour des casernes d'une maison de force ; je comptais les pieux de la solide palissade qui entourait la prison.

Depuis deux jours la maison d'arrêt était en fête, si l'on pouvait ainsi dire. Les forçats n'étaient plus menés au travail ; beaucoup de détenus étaient ivres, des querelles s'élevaient de toutes parts ; on hurlait des chansons obscènes, on jouait aux cartes en se cachant ; quelques déportés étaient étendus à demi morts après avoir subi de mauvais traitements de la part de leurs camarades. Ceux qui avaient reçu trop de mauvais coups, on les cachait sous des pelisses de peau de mouton, et on les laissait se remettre comme ils pouvaient. On avait même plus d'une fois dégainé les couteaux… Tout cela m'avait plongé, depuis que duraient les fêtes, dans une sorte de désolation maladive. J'avais toujours eu horreur de la débauche, de la soûlerie populaires et j'en souffrais plus là qu'en tout autre lieu. Pendant les fêtes, les autorités de la prison ne visitaient plus les bâtiments, ne perquisitionnaient plus, ne confisquaient plus l'alcool, admettant qu'il fallait bien laisser les pauvres diables de galériens riboter au moins une fois dans l'année. Mon

dégoût pour ces malheureux réprouvés se transformait peu à peu en une sourde colère, quand je rencontrai un Polonais, un certain M…cki, détenu politique. Il me regarda d'un air sombre ; ses yeux étaient pleins de rage, ses lèvres tremblaient : « Je hais ces brigands ! » gronda-t-il à demi-voix, en français ; puis il me quitta.

Je rentrai dans la caserne, et ce que j'aperçus tout d'abord, ce furent six moujiks robustes qui se jetaient tous ensemble sur un Tartare nommé Gazjne, qu'ils se mirent à frapper cruellement. Cet homme était ivre, et ils le battaient comme plâtre ; un bœuf ou un chameau aurait été tué par des coups pareils, mais on savait que cet hercule n'était pas facile à tuer et l'on cognait dessus à cœur-joie. Un instant après je vis Gazjne allongé sur un lit et déjà inanimé. Il gisait, lui aussi, couvert d'une peau de mouton, et tout le monde passait en silence aussi loin que possible de sa couche. On espérait bien qu'il reviendrait à lui vers le matin, mais, comme le disaient quelques-uns : «… Dame ! après les coups qu'il avait reçus, il pouvait bien crever de la râclée ! »

Je regagnai l'endroit où se trouvait mon lit, en face d'une fenêtre garnie d'une grille de fer et m'étendis sur le dos, les yeux fermés. On ne viendrait pas me déranger si je paraissais dormir. Je voulais oublier, mais les rêves ne venaient pas ; mon cœur battait terriblement et les paroles de M…cki me résonnaient aux oreilles : « Je hais ces brigands ! »

Mais pourquoi décrire toutes ces impressions ? Je les ressens encore souvent en rêve, et ce sont mes songes les plus affreux…

On remarquera que jusqu'à aujourd'hui, je n'ai presque jamais parlé de mes années passées au bagne. Les Souvenirs de la Maison des Morts, que je publiai voici quinze ans, semblent l'œuvre d'un personnage fantastique ; je les donnai comme rédigés par un noble russe, assassin de sa femme… J'ajouterai, à ce propos, que beaucoup de braves gens se figurent encore aujourd'hui que c'est pour le meurtre de ma femme que l'on m'envoya en Sibérie…

Voici que je m'égare, comme je m'égarais alors, dans mes pensées... Pendant ces quatre années de bagne, je revoyais sans cesse mon passé. Ces souvenirs renaissaient d'eux-mêmes, et ce n'est que rarement que j'ai pu les évoquer de nouveau à ma volonté. Cela partait d'un point quelconque de mon

histoire, parfois d'un événement sans importance, et peu à peu le tableau se complétait me donnant l'impression forte, profonde et entière de ma vie…

Mais ce jour-là je revins bien loin en arrière, jusqu'à un moment de ma première enfance. Je me revis à neuf ans, au milieu de scènes que j'avais absolument oubliées… Je me retrouvai dans un village où je passais le mois d'août. L'air était clair et sec, mais la température était fraîche ; le vent soufflait. L'été approchait de son déclin ; bientôt nous retournerions à Moscou ; l'ennui allait revenir avec les leçons de français ; il me serait bien pénible de quitter la campagne !

Je m'en fus derrière l'enclos, où s'élevaient les meules de blé ; puis, après être allé jusqu'au ravin, je montait au Losk. On nommait ainsi chez nous une sorte de brousse d'arbustes qui croissaient entre le ravin et un petit bois. Je m'enfonçais dans la broussaille, quand j'entendis non loin de moi, à une trentaine de pas peut-être, vers la clairière, la voix d'un paysan qui labourait un champ. Je devinai facilement que son travail était rude, qu'il retournait un champ placé en pente, que son cheval avançait péniblement… De temps à autre, le cri du paysan parvenait jusqu'à moi : Hue ! Hue !

Je connaissais presque tous nos moujiks, mais ne pouvais savoir quel était celui qui labourait à présent. Cela, du reste, m'était fort égal ; j'étais plongé dans mes petites occupations. Il s'agissait de me couper une baguette de noisetier pour aller taquiner les grenouilles, et les badines de noisetier étaient si belles mais si peu solides ! Ce n'était pas comme les branchettes de bouleau !

Je trouvai aussi de magnifiques scarabées et des hannetons superbes ; j'en ramassai ; puis aussi des lézard tout petits et si agiles, rouges et jaunes, ornés de points noirs, mais j'avais peur des serpents, plus rares, d'ailleurs que les lézards. Il y avait peu de champignons, ce qui me dégoûta de la brousse. On en trouvait beaucoup sous les bouleaux;, aussi me décidai-je bien vite à partir pour le petit bois, où il n'y avait pas seulement des champignons, mais encore des graines bizarres, de gros insectes et de petits oiseaux ; on y voyait même des hérissons et des écureuils sous la feuillée dont j'aimais tant les parfums humides. En écrivant ceci, je sens encore la fraîche odeur de notre agreste bois de bouleaux ; ces impressions-là restent pour la vie.

Tout à coup, après un long moment de silence, j'entendis distinctement ce cri : Au loup ! Je fus pris de terreur, poussa moi-même un cri et courus vers la clairière, pour me réfugier auprès du moujik qui labourait.

C'était notre moujik Mareï. Je ne sais pas si l'almanach contient un tel nom, mais tout le monde appelait ce paysan Mareï. C'était une homme d'une cinquantaine d'années, grand et robuste, portant toute sa barbe blonde fortement grisonnante. Je le connaissais, mais ne lui avais encore presque jamais parlé. Il arrêta sa rosse en m'entendant crier, et quand je fus près de lui, m'accrochant d'une main à sa charrue et de l'autre à sa manche, il vit que j'étais épouvanté.

— Le loup ! clamai-je, tout essoufflé.

Il leva la tête et regarda de tous côtés :

— Où diable vois-tu un loup ?

— Quelqu'un a crié : Au loup ! voici un instant, balbutiai-je.

— Il n'y a pas de loup ! Tu perds la tête. Où a-t-on jamais vu des loups par ici ? fit-il pour me rendre courage. Mais je tremblais de tout mon corps et me pendis plus lourdement à sa manche. Je devais être très pâle, car il me regarda, comme effrayé pour moi.

— Peut-on se faire des peurs pareilles ! Aï ! aï ! Il hocha la tête. Va donc, mon petit ; il n'y a aucun danger.

Et il me caressa la joue.

— Voyons, voyons, calme-toi ; fais le signe de la croix !

Mais je ne pouvais y parvenir, et les coins de ma bouche tremblaient convulsivement, paraît-il, et on m'a dit plus tard que c'était ce qui l'avait le plus frappé.

Il tendit doucement son gros index barbouillé de terre et toucha très légèrement mes lèvres tremblantes :

— Dans quel état se met cet enfant !

Et il sourit d'un sourire comme maternel.

Je compris enfin qu'il n'y avait pas de loup en vue et que j'avais eu une hallucination en croyant entendre crier. J'étais alors sujet à ces erreurs nerveuses de l'ouïe. Cela m'a passé avec l'âge.

— Eh bien, je puis m'en aller alors ? lui dis-je en le regardant

interrogativement d'un œil encore humide.

— Oui, va ; je veillera sur toi comme tu marcheras. Je ne te donnerai pas au loup ! ajouta-t-il ; et j'eus plus que jamais l'impression que son sourire était un sourire de maman. Va ! que le Christ soit avec toi ! Il fit sur moi le signe de la croix et se signa lui-même.

Je partis, en me retournant presque tous les dix pas. Toujours je vis Mareï qui me suivait de l'œil, et chaque fois il me fit un signe de tête amical. J'avoue que j'avais alors un peu honte de ma peur ; toutefois je craignais encore vaguement le loup. Quand j'eus refranchi le ravin, l'épouvante disparut brusquement ; mon chien Voltschok bondit vers moi, venant de je ne sais où, et avec mon chien je me sentais plein de courage. Toutefois je me retournai une dernière fois vers Mareï. Je ne pouvais plus, de si loin, distinguer les traits de son visage, et cependant je devinai qu'il me souriait toujours tendrement. Je le vis hocher la tête. Je lui fis avec la main un signe d'adieu auquel il répondit, et ce n'est qu'alors qu'il repartit avec son vieux cheval.

J'entendis de loin son cri : Hue, hue ! et la rosse tira de nouveau la charrue.

Je me suis souvenu de tout cela, je ne sais pourquoi, revoyant tous les détails avec une netteté admirable ; mais je ne fis, à l'époque, aucune allusion à mon « accident » en rentrant à la maison. Je n'y pensai bientôt plus ; j'oubliai même assez vite Mareï et le service qu'il m'avait rendu. Les rares fois que je le rencontrai, par la suite, non seulement je ne lui parlai plus du loup, mais encore je n'eus avec lui aucune espèce de conversation. Et brusquement vingt ans plus tard, au fond de la Sibérie, tout s'est représenté à moi, comme si je venais à peine d'entendre crier : Au loup. L'aventure s'était en quelque sorte dérobée à moi-même, pour reparaître quand cela serait nécessaire. Tout m'est revenu à l'esprit, le sourire tendre et comme maternel du pauvre moujik serf, ses signes de croix, ses hochements de tête amicaux, qui, me semblait-il, me protégeaient de loin. Cette phrase a rechanté en moi : « Dans quel état se met cet enfant ! » Et ce que j'ai revu le mieux, c'est ce gros index barbouillé de terre avec lequel il toucha d'une façon si caressante mes lèvres qui tremblaient. Certes, n'importe qui eût tâché de rassurer

l'enfant apeuré ; mais ici il y avait autre chose. J'aurais été son propre fils, qu'il ne m'eût pas regardé avec un amour plus profond et plus apitoyé. Qui le forçait à m'aimer ? Il était notre serf ; je ne pouvais être pour lui qu'un jeune maître ; personne ne voyait sa bonne action, et il était sûr de n'en être pas récompensé. Il aimait donc si tendrement les petits enfants ? Quelle douce bonté presque féminine peut se cacher dans le cœur d'un rude, d'un bestial moujik russe ! N'est-ce pas de cela que parlait Constantin Aksakov, quand il célébrait la « haute culture » de notre peuple ?

Et quand je me levai de mon lit, quand je regardai autour de moi, dans ce bagne, je sentis que je pouvais considérer ses pauvres hôtes d'un tout autre œil qu'auparavant. Toute haine et toute colère sortirent de mon cœur. J'observai sympathiquement tous les visages que je rencontrai. Ce moujik déshonoré, que le rasoir du bagne a fait glabre ; ce moujik dont le visage porte les stigmates du vice, cet ivrogne qui braille sa chanson d'obscène soûlard, c'est peut-être un Mareï. Puis-je pénétrer jusqu'à son cœur ? Non ! Alors pourquoi le jugerais-je ?

Le soir même, je rencontrai encore le Polonais M…cki. Infortuné M…cki ! Il n'est pas, évidemment, riche comme moi de souvenirs où des gens comme Mareï jouent un rôle. Il ne peut juger ces tristes moujiks du bagne autrement qu'il ne l'a fait quand il a dit : « Je hais ces brigands ! » Ces pauvres Polonais ont, sans doute, souffert bien plus que nous !

LE MOUJIK MAREY

C'était le deuxième jour de Pâques. L'air était chaud, le ciel bleu, le soleil haut et radieux, mais dans mon âme il faisait sombre. J'errais derrière la caserne. Je regardais, en les comptant, les barrières qui fermaient le préau. – Depuis deux jours la prison était en fête, les forçats ne travaillaient pas. La plupart d'entre eux étaient ivres. Les chambrées retentissaient d'injures, de querelles et de chansons ordurières. On jouait aux cartes sur les lits de planches. Plusieurs hommes, battus jusqu'à la mort par leurs propres camarades pour avoir fait trop de tumulte, gisaient sur leurs lits. On les avait recouverts de leurs manteaux en attendant qu'ils reprissent connaissance. Plusieurs fois déjà les couteaux avaient été tirés.

Et cela durait depuis deux jours! J'en étais malade. D'ailleurs, je n'ai jamais pu voir sans dégoût une foule ivre, surtout dans un tel lieu!

Pendant ces deux jours, l'autorité n'avait pas paru à la prison; les perquisitions avaient été interrompues, on n'examinait plus si des bouteilles de vin n'étaient pas cachées sous les lits. Nos chefs comprenaient qu'il faut laisser «s'amuser», au moins une fois par an, même des forçats, que c'est le seul moyen d'éviter de pires excès.

Mais moi, la colère me prenait…

Je rencontrai le Polonais M…sky, un prisonnier politique. Il me jeta un regard désespéré; ses yeux luisaient, ses lèvres frémissaient.

«Je hais ces brigands!» me dit-il à demi-voix en serrant les dents, et il passa.

Je ne sais pourquoi, je rentrai aussitôt à la caserne, quoique je m'en fusse échappé comme un fou un quart d'heure auparavant, quand six hommes, six forts moujiks, s'étaient jetés tous à la fois sur un Tartare nommé Gazine pour le maintenir et le frapper. Ils l'avaient battu comme plâtre: de tels coups pourraient tuer un chameau. Mais le Tartare était un hercule, et on le frappait sans crainte. En rentrant, je l'aperçus dans un coin, étendu sur son lit, presque mort. On l'avait couvert d'un touloupe[393], et les forçats en passant auprès de

lui faisaient silence et évitaient de le toucher. On était pourtant sûr que dès le lendemain matin il reviendrait à lui, «mais de tels coups, qui sait? Un homme peut en mourir!…»

Je me faufilai à ma place, en face d'une fenêtre grillagée; je m'étendis sur le dos, mis mes mains sous ma tête et fermai les yeux. J'aimais cette position: un homme qui semble dormir est ordinairement respecté, et l'on peut ainsi rêver et méditer. Mais je n'étais pas tranquille. Mon cœur battait à coups précipités et j'avais encore dans les oreilles le mot de M…sky:

«Je hais ces brigands!»

D'ailleurs, pourquoi décrirais-je mes impressions? Maintenant encore, j'en rêve parfois, et je n'ai pas de plus terribles cauchemars. Peut-être aura-t-on observé que, jusqu'à ce jour, je n'ai presque jamais parlé de ma vie au bagne. Il y a dix ans[394] que j'ai écrit la Maison des Morts, sous le nom d'un personnage fictif: un condamné qui a tué sa femme. Et j'ajouterai à ce sujet que bien des personnes pensent et affirment encore que j'ai été exilé pour avoir assassiné ma femme…

Peu à peu pourtant je me calmai, et insensiblement je plongeai dans mes souvenirs. Pendant mes quatre ans de bagne, je n'ai cessé de songer à tout mon passé, et il me semble que j'y ai revécu, par le souvenir, toute ma vie morte. Les souvenirs se dressaient d'eux-mêmes devant moi. Je les évoquais rarement par un effort de volonté. Cela commençait d'un point quelconque, d'un petit trait à peine perceptible, et peu à peu cela prenait les proportions d'un grand tableau, et l'impression se fortifiait et se complétait. Et moi-même je m'y intéressais, ajoutant de nouveaux traits à des événements depuis longtemps accomplis, les corrigeant et les arrangeant sans cesse. C'était mon seul plaisir.

Cette fois-ci, ce fut un insignifiant incident de ma première enfance qui me revint à la mémoire, du temps lointain où j'avais neuf ans. Je croyais bien l'avoir oublié. Mais, à cette époque, c'étaient surtout les souvenirs de ma première enfance que j'aimais à me rappeler.

Notre village, un mois d'août. Un jour sec et clair, un peu froid; du vent. L'été touchait à sa fin, et nous devions bientôt partir pour Moscou: il allait bientôt falloir, durant tout un hiver, s'ennuyer à étudier le français…

Que je regrettais de quitter la campagne!

Je me rendis derrière la grange, je descendis dans le fossé et je montai au losk. (On appelait ainsi chez nous une épaisse futaie située de l'autre côté du fossé, jusqu'à la lisière d'un petit bois.)

Et voilà que j'entre au plus épais des arbustes, et j'entends à quelque distance de là, à une trentaine de pas peut-être, dans le champ, un moujik qui laboure la terre. Je sais qu'il laboure sur le penchant d'une colline et que le cheval doit avoir bien de la peine. De temps en temps j'entends le cri: Hue! Hue! Je connais presque tous nos moujiks, mais je ne sais pas lequel laboure en ce moment, et, d'ailleurs, ça m'est égal. Je suis tout absorbé par mon occupation: moi aussi je travaille!

Je me taille une cravache en bois de noyer pour battre les grenouilles. Les baguettes de noyer sont si jolies et si flexibles! C'est bien autre chose que des baguettes de pin! Les scarabées et les hannetons m'intéressent aussi: j'en fais collection et j'en ai de «très-bien habillés». J'aime aussi les petits lézards, si vifs, d'un si beau rouge jaunâtre, avec de petites taches. Mais j'ai peur des petits serpents. Heureusement que les serpents sont plus rares que les lézards. Il y a peu de champignons dans la futaie: c'est sous les pins qu'ils foisonnent! Aussi, je vais y aller… Je n'aime rien tant au monde que la forêt avec ses champignons, ses fruits sauvages, ses scarabées, ses petits oiseaux, ses hérissons, ses écureuils et cette douce odeur mouillée des feuilles pourries!

Encore à cette heure où j'écris, je sens cette odeur de notre pin de la campagne. Ces impressions durent toute la vie.

Tout à coup, au milieu du plus profond silence, j'entends distinctement et clairement ce cri:

«Au loup! Au loup!» Je pousse un cri de terreur; hors de moi, épouvanté, et, toujours criant, je cours droit vers le moujik en train de labourer. C'était notre moujik Marey. Ce nom existe-t-il? Du moins tout le monde l'appelait ainsi; un moujik d'une cinquantaine d'années, fort, haut de taille, avec beaucoup de poils blancs dans sa grande barbe d'un blond sombre. Je le connaissais bien, mais jusqu'alors il ne m'était guère arrivé de lui parler.

Il arrêta son petit cheval en m'entendant crier. Je fus bientôt près de lui et m'accrochai d'une main à sa manche et de l'autre à la charrue. Il remarqua

ma terreur.

— Le loup! M'écriai-je tout suffoquant.

Il leva vivement la tête et regarda instinctivement autour de lui, me croyant réellement poursuivi.

— Où donc?

— On a crié… Quelqu'un vient de crier: Au loup! Balbutiai-je.

— Qu'as-tu? Qu'as-tu? Quel loup? Tu t'es trompé! Oh! Mais… Quel loup peut-il y avoir ici? Dit-il en adoucissant sa voix pour me rassurer.

Mais je tremblais toujours et m'accrochais plus fortement à son cafetan. Je devais être très-pâle. Il me regardait avec sollicitude et paraissait inquiet de me voir dans cet état.

— Ah! Comme il a peur! Ah iaïe! Dit-il en hochant la tête. Allons, mon enfant! Allons, petit!

Il me caressa la joue.

— Calme-toi donc! Le Christ ne t'abandonne pas. Fais le signe de la croix.

Mais je ne pouvais faire le signe de la croix! Les coins de mes lèvres tremblaient, et c'était ce qui paraissait l'intriguer le plus.

Il étendit doucement son doigt épais tout terreux, avec un ongle tout noir, et toucha légèrement mes lèvres.

— Vois-tu!… Ah iaïe!

Il eut un long sourire presque maternel.

— Mon Dieu! Mais qu'est-ce que c'est? Vois-tu!…

Je compris enfin qu'il n'y avait pas de loup, et que le cri que j'avais entendu était une illusion de l'ouïe. (J'avais déjà plus d'une fois entendu des cris analogues. Plus tard, ces hallucinations passèrent avec l'enfance.)

— Eh bien! Je m'en vais, dis-je en le regardant d'un air interrogatif et timide.

— Oui, va. Je te regarderai partir. Je ne te laisserai pas prendre par le loup, ajouta-t-il avec son étrange sourire maternel. Que le Christ soit avec toi! Va.

Il fit le signe de la croix sur moi et se signa lui-même.

Je partis, en me retournant tous les dix pas, et tant que je marchai, Marey

resta immobile auprès de son cheval, me regardant comme il l'avait dit et me faisant signe de la tête quand je me retournais.

J'avais un peu honte de ma peur, je l'avoue. Pourtant elle n'était pas tout à fait passée. Elle ne cessa complètement qu'au moment où j'atteignis l'autre versant du fossé, tout près du premier bâtiment. Là, notre chien de garde Voltchok[395] vint en courant vers moi. Avec Voltchok, j'étais tout à fait rassuré. Alors je me retournai pour la dernière fois vers Marey. Je ne pouvais plus distinguer son visage, mais je devinais qu'il continuait à me sourire tendrement tout en hochant la tête. Je lui fis un signe de la main, il me répondit de même et fouetta son cheval.

J'entendis encore dans le lointain: Hue! Hue! Et le petit cheval se remit à tirer la charrue…

D'où m'était venu ce souvenir? Qui le sait? Les détails avaient une étonnante précision. Je me dressai sur mon lit de planches, et je me rappelle avoir longtemps gardé sur mon visage le sourire des doux souvenirs. Et un moment encore, je voulus poursuivre cette trace laissée dans ma mémoire par cette heure de mon enfance.

En quittant Marey, je me gardai bien de raconter à personne mon «aventure». Et quelle aventure! D'ailleurs, j'oubliai bientôt Marey. Souvent par la suite je le rencontrai, mais sans essayer de lui parler ni du loup, ni de rien du tout…

Et tout à coup, maintenant, vingt ans après, en Sibérie, je me rappelais cette rencontre avec une singulière netteté, jusqu'au dernier trait.

C'est, sans doute, qu'elle s'était gravée d'elle-même dans mon âme, et si je me la suis rappelée à cette heure, c'est qu'il le fallait à cette heure… Et je revoyais ce sourire tendre et maternel d'un pauvre moujik serf, ses signes de croix, son hochement de tête, son: «Comme il a eu peur, le petit!» Et surtout ce doigt épais, terreux, dont il avait avec une timide tendresse et si doucement touché mes lèvres tremblantes! Certes, tout le monde est disposé à rassurer un enfant. Mais là, dans cette rencontre isolée, il était arrivé quelque chose de bien différent. J'aurais été son propre fils, qu'il n'aurait pu me regarder d'un air meilleur et plus affectueux. Et qui l'y obligeait? Il était notre serf, et moi, – tout de même! – j'étais son petit maître. Personne ne pouvait savoir

combien il avait été bon pour moi! Il n'y avait pas là de quoi le récompenser! Peut-être aimait-il les petits enfants: c'est possible. En tout cas, la rencontre était isolée, dans un champ vide, et Dieu seul a pu voir d'en haut de quel profond sentiment de tendresse humaine, de quelle fine et presque féminine tendresse était rempli le cœur d'un moujik russe asservi, grossier et sauvage, et qui ne savait pas alors qu'il serait bientôt libéré.

En me levant de mon lit de planches, je jetai un coup d'œil autour de moi, et je sentis tout à coup que je pouvais maintenant regarder ces malheureux tout autrement que je l'avais fait quelques minutes auparavant; par une sorte de miracle, la haine et la colère avaient complètement disparu de mon cœur. Je fis quelques pas en examinant les visages que je rencontrai. «Celui-ci, pensai-je, ce moujik tout rasé, ce paria ivre qui gueule sa chanson d'une voix enrouée, peut-être est-ce Marey! Et si je pouvais fouiller dans son cœur…»

Dans la soirée, je rencontrai encore M…sky et je le plaignis.

Il n'avait aucun Marey dans ses souvenirs, et sa pensée était toute naturelle: «Je hais ces brigands!»

Et puis, ces Polonais avaient souffert bien plus que nous.

SUR LES AVOCATS EN GÉNÉRAL

Je désirerais dire quelques mots sur les avocats, mais à peine ai-je pris la plume, que je rougis déjà de la naïveté de mes questions et propositions.

Il serait, peut-être, enfantin de ma part de m'extasier longuement sur l'institution utile et agréable qu'est celle des avocats. Un homme a commis un crime ; il ne connaît pas les lois ; il est sur le point d'avouer ; mais paraît l'avocat, qui lui démontre non seulement qu'il a eu raison, mais encore qu'il est un saint. Il cite quelques lois, explique tel arrêt de telle cour de cassation, tel senatus-consulte, qui donnent à l'affaire un aspect absolument nouveau, et finit par tirer son homme de prison. C'est délicieux ! On pourrait peut-être laisser entendre que c'est immoral ; mais enfin, vous avez devant vous un innocent qu'un trop habile réquisitoire du procureur général va envoyer à la mort pour un forfait perpétré par un autre. L'accusé n'est pas très clair dans ses réponses ; il se borne à grommeler : « Je ne sais rien ; je n'ai rien fait ! » ce qui, à la longue, irrite juges et jurés. Mais voici qu'entre en scène le digne avocat qui a perdu ses cheveux en s'exténuant sur des textes légaux, qui connaît toute les lois et tous les arrêts, qui déconcerte le procureur général et fait acquitter l'innocent. Oui, l'avocat est utile : que deviendrait, sans lui, l'innocence ?

Mais je ne dis rien de neuf. Tout cela est archi-connu. Et c'est bien une excellente chose que d'avoir un avocat. J'ai eu moi-même ce bonheur, une fois que, par inadvertance, j'avais laissé imprimer dans le journal que je dirigeais un article qui eût dû, avant de passer, obtenir l'autorisation de M. le Ministre de la Cour. On m'annonça que j'étais inculpé. Je ne voulais même pas me défendre tant ma « faute » était évidente pour moi-même. Mais la Cour me désigna, d'office, un défenseur, qui me révéla tout à coup, non seulement que je n'étais pas coupable, mais encore que j'avais admirablement bien fait. Comme de juste, je l'écoutai avec plaisir. Le jour des débats, je ressentis une impression tout à fait neuve, en entendant mon avocat plaider. Me sachant complètement dans mon tort, les théories dudit

avocat, tendant non seulement à me faire acquitter, mais encore à m'obtenir des félicitations, me parurent si amusantes, oserai-je dire si attrayantes, que je compte cette demi-heure passée au tribunal au nombre des meilleurs moments de ma vie. Je fus condamné à vingt-cinq roubles d'amende et incarcéré pendant deux jours au corps de garde, où je passais mon temps assez agréablement et même d'une manière profitable, car je fis connaissance de quelques genres d'individus et de quelques détails de vie absolument insoupçonnés de moi. Mais voilà encore une forte digression ; revenons aux choses sérieuses.

La profession d'avocat est morale et édifiante, quand le titulaire emploie son talent à défendre des malheureux. L'avocat devient alors un ami de l'humanité. Mais on est très naturellement porté à penser qu'il défend souvent sciemment des coupables et les fait acquitter. Il est vrai qu'il ne peut guère faire autrement, et tout le monde me dira qu'on n'a pas le droit de priver un accusé de l'assistance d'un avocat. D'accord ; mais il me semble qu'un avocat aura bien du mal à éviter de mentir et de parler contre sa conscience. Il vous est arrivé d'entendre l'un d'entre eux déclarer à la face du tribunal que ce n'est que convaincu de l'innocence de l'accusé qu'il a consenti à se charger de sa défense. Mais un soupçon méchant ne s'est-il pas immédiatement glissé en vous : « Combien lui a-t-on donné pour sa conviction ? » Car on a vu, et pas très rarement, des prévenus défendus avec la plus belle ardeur qu'on était obligé de condamner parce que leur culpabilité sautait aux yeux. je ne sais pas s'il y a chez nous des avocats vraiment capables de s'évanouir en entendant prononcer un verdict qui frappe leur client, mais on en a connu qui versaient des larmes. Quoi qu'il en soit, cette profession a ses beaux et ses vilains côtés. Pour le peuple, l'avocat c'est « la conscience louée », et l'appellation n'a rien de flatteur.

Du reste, laissons cela. Je n'y entends pas grand'chose. J'aimerais mieux m'occuper du talent de ces avocats.

Une question difficile se pose : Est-ce le talent qui possède l'homme ou l'homme qui possède le talent ? Il semble qu'un homme ait le plus grand mal à faire obéir son talent, tandis que le talent domine presque toujours son possesseur en l'entraînant où il veut. Gogol raconte quelque part qu'un

menteur veut un beau jour raconter une histoire quelconque. Il se peut qu'au début il dise la vérité, mais, à mesure qu'il parle, il se présente à son imagination de si beaux détails qu'il raconte un tissu de mensonges. Le romancier anglais Thackeray nous présente un type de mondain, ayant ses entrées chez de lords et toujours préoccupé du désir de laisser derrière lui, en partant, une traînée de rires. Aussi, réserve-t-il toujours son meilleur trait pour la fin. Il me semble, à moi, qu'il est très difficile de rester véridique, alors qu'on ne pense qu'à « garder le plus beau pour la fin ». C'est une hantise, du reste, si mesquine qu'elle doit, à la longue, enlever tout sentiment sérieux à sa victime. Avec cela, si l'on n'a pas fait une suffisante provision de bons mots, il faut en improviser d'autres, et l'on a dit que « pour un bon mot, certains hommes n'épargneraient ni père ni mère ».

On me répondra qu'avec de telles sévérités il devient impossible de vivre ; mettons que j'aille un peu loin, mais toujours est-il que, chez les hommes de talent, il y a quelques fois une grande facilité à se laisser entraîner hors du droit chemin et une sensibilité exagérée qui les rend peu véridiques. Bielinsky méprisait extrêmement ce genre de faiblesse, qu'il appelait « l'onanisme du talent ». C'était des poètes que parlait Bielinsky, mais il y a un peu de poésie dans tous les talents. Un menuisier de talent a son côté poète. La poésie, c'est, pour ainsi dire, le « feu intérieur » de tous les talents. Et si un menuisier peut-être poète, à plus forte raison un avocat. Je ne conteste pas qu'avec une sévère, une rigide honnêteté, un avocat ne puisse arriver à réfréner sa sensibilité, mais des détails si pathétiques peuvent naître de l'émotion du défenseur qu'il se laissera aller à leur faire un sort. Cette sensibilité a parfois les effets les plus graves dans la vie courante de chacun, dans la vôtre, dans la mienne. Observez-vous bien vous-mêmes, et vous verrez comme elle vous mènera facilement au mensonge.

Je suis sûr qu'on n'a pas oublié chez nous Alphonse de Lamartine, qui fut, en quelque sorte, chef du gouvernement provisoire, en France, pendant la révolution de 48. On dit que rien ne lui plaisait plus que d'adresser au peuple et aux députations, venues de tous les coins du pays, des discours interminables. C'était un poète d'un grand talent ; toute sa vie fut admirablement probe ; sa figure était belle et imposante, bien qu'un peu trop

pareille aux illustrations des « Keepsakes ». Il écrivit, outre ses volumes de vers, une très belle Histoire des Girondins, qui le rendit populaire. Or, un jour qu'il avait prononcé l'un de ses longs discours dont les phrases harmonieuses le grisait lui-même, un plaisant, le montrant à la foule, s'écria : « Ce n'est pas un homme, c'est une lyre ! »

C'était un éloge, mais il renfermait une malice. Je sais bien qu'il est très irrévérencieux de comparer ce poète, cet orateur-lyre à quelqu'un de nos diserts avocats finauds et un peu fripons de temps à autre, mais je voulais dire qu'eux, non plus, ne peuvent se débarrasser de leur lyre. L'homme est faible quand il ambitionne des louanges, même s'il est un peu fripon.

Certains avocats défendent leur lyrisme aussi naïvement que le marchand de Moscou défendait son argent. Le père de ce marchand lui avait laissé un joli capital, mais sa mère était aussi dans le commerce de son côté et y mangeait tout ce qu'elle avait et plus. Elle s'adressa une fois à son fils pour qu'il la tirât d'affaire. Le cas était grave. Il y allait, pour elle, de la prison. Le marchand aimait sa mère, mais cette affection ne pouvait se comparer à celle qu'il portait à ses roubles. « Si je te prête de l'argent, dit-il à sa mère, je diminue mon capital ; or, mes principes m'interdisent de diminuer mon capital ; donc je ne puis te prêter d'argent. » Et sa mère dut se résigner à faire connaissance avec la geôle.

Les avocats dont nous parlons remplacent simplement le mot capital par le mot talent et tiennent à peu près le discours suivant : « Notre genre de talent ne peut se passer d'éclat ; or nous voulons continuer à avoir du talent ; donc nous ne pouvons renoncer à l'éclat. »

Il y a des avocats très honnêtes gens qui ne sauraient modérer leur lyrique sensibilité, même quand ils plaident une cause qui répugne à leur conscience. J'ai, toutefois, entendu raconter qu'en France, — il y a bien longtemps de cela, — il y eut un avocat très consciencieux qui avait cru à tort à l'innocence de son client. Les débats modifièrent sa conviction, et quand il fut autorisé à prendre la parole, il se contenta de se lever, de s'incliner devant la Cour et de se rasseoir sans avoir dit un mot. Je crois que chez nous cela ne pourrait pas arriver.

« Comment, se dit un des nôtres, me résignerais-je à ne pas faire tout pour

gagner ma cause avec le talent que j'ai ? Non seulement j'aventurerais mes honoraires futurs, mais encore je compromettrais ma réputation. » De sorte qu'il n'y a pas que la question d'argent qui soit terrible pour l'avocat. Il y a encore la question d'orgueil professionnel.

CONSIDÉRATIONS SUR L'EUROPE

En Europe et partout c'est la même chose. Les forces sur lesquelles nous comptions pour faire l'union, se sont-elles évanouies comme un vain mirage ! Partout la division et les petits groupements. Voilà une question qu'un Russe ne peut s'empêcher de méditer : d'ailleurs, quel est le vrai Russe qui ne pense pas avant tout à l'Europe ?

Oui, là-bas, tout semble aller encore plus mal que chez nous ; toutefois, en Europe, les raisons qui ont créé les petits groupements sont plus claires qu'en Russie. Mais n'est-ce pas encore plus désespérant ? C'est peut-être en ce fait que, chez nous, on ne sait trop bien découvrir où a commencé la désunion que réside encore un peu d'espoir ? On comprendra, peut-être, à la longue, que l'éparpillement de nos forces provient de causes artificielles, provoquées, et qui sait si l'accord ne se refera pas ?

Mais là-bas, en Europe, aucun faisceau ne se reformera. Tout s'est morcelé en factions non comme en Russie, mais pour des raisons claires et précises. Là-bas, groupes et unités, vivent leurs derniers jours et le savent bien ; en tout cas ils semblent préférer la mort à l'abandon de leurs principes.

À propos, tout le monde, chez nous, parle de la paix. On pronostique une paix durable ; on croit entrevoir un horizon clair. On veut reconnaître des signes de paix dans l'établissement définitif de la République en France et dans le rôle joué par Bismarck, qui aurait aidé en sous-main à l'affermissement de ce régime. Beaucoup de journaux croient tout danger de guerre écarté après l'entente des grandes puissances de l'Europe orientale, malgré les troubles de l'Herzégovine. (La clef de toute cette question d'Herzégovine se trouve, peut-être, à Berlin, dans la cassette du prince de Bismark.)

Avant tout, on est ravi chez nous de l'établissement de la République en France. Mais, à ce sujet, pourquoi la France demeure-t-elle au premier plan en Europe en dépit de la victoire de Berlin ? Le moindre événement français excite en Europe plus d'intérêt et de sympathie que les faits les plus graves

qui se passent à Berlin. Sans doute parce que la France a toujours précédé les autres nations dans la marche en avant des idées. Tout le monde croit, sans doute, que la France fera toujours, la première, quelque pas décisif.

Voilà pourquoi, peut-être, l'individualisme a si nettement triomphé dans ce pays d' « avant-garde ». La paix générale est, là-bas, absolument impossible et demeurera impossible jusqu'à la fin. En acclamant la République en France, l'Europe semblait dire qu'avec ce régime toute guerre de revanche avec l'Allemagne devenait invraisemblable. Et pourtant ce n'est là qu'un mirage. Car la République a justement été proclamée pour la guerre, non pas avec l'Allemagne, mais avec un adversaire, un ennemi de toute l'Europe : le communisme ; et c'est sous la République que cet ennemi pourra le plus facilement agir. Tout autre gouvernement lui aurait fait des concessions et ainsi ajourné le dénouement ; la République le provoquera au combat. Qu'on ne vienne donc pas affirmer que « la République c'est la paix ». Quels sont ceux qui se sont déclarés partisans de la République, en France ? Les bourgeois et les petits propriétaires. Y a-t-il longtemps que ceux-là sont des républicains si fervents ? N'étaient-ils pas les premiers à redouter la République ? Ils la confondaient avec le communisme, si dangereux pour eux. La Convention, pendant la première Révolution, a démembré la grande propriété et enrichi ainsi toute une légion de petits possesseurs terriens, les a si bien enrichis qu'ils viennent de payer sans sourciller une indemnité de guerre de cinq milliards. Mais tout en contribuant à un bien-être temporaire, cette mesure a paralysé pour longtemps les tendances démocratiques en augmentant exagérément l'armée des propriétaires et en livrant la France au pouvoir illimité de la bourgeoisie, la pire ennemie du peuple. Sans cette mesure, la bourgeoisie n'aurait jamais pu se maintenir à la tête du pays, où elle remplaça ses anciens maîtres, les nobles, tandis que le peuple devenait inconciliable. Cette bourgeoisie a fait dévier les idées démocratiques et les a changées en désir de vengeance. Si la France tient encore bon, c'est sans doute grâce à cette loi de nature qui veut qu'une poignée de neige ne puisse fondre avant un certain temps. Les bourgeois et les naïfs de l'Europe se croient, bien à tort, sauvés. Au fond, toute union a disparu. Une oligarchie n'a en vue que les intérêts des riches ; la démocratie ne se préoccupe que des

intérêts des pauvres. Quant à l'intérêt universel, personne ne s'en soucie, qu'un certain nombre de rêveurs socialistes et de vagues positivistes qui exaltent des principes scientifiques destinés, d'après eux, à rétablir l'équilibre. Mais il est peu probable que la science soit en état d'entreprendre cette œuvre immédiatement. Est-elle de force à modifier la nature humaine et à prescrire de nouvelles lois à l'organisme social ? (Je m'abstiendrai pour l'instant d'affirmer que ce problème dépasse les forces de l'humanité.) Du reste, la science ne pourrait répondre, et il est clair que le mouvement est dirigé en France, comme partout, par des rêveurs qui sont un peu des spéculateurs : Ces rêveurs ont été dans leur droit en s'emparant de la direction du mouvement, car ils sont les seuls en France à se préoccuper de l'union de tous dans l'avenir, si bien que c'est à eux que doit passer la suprématie, malgré leur faiblesse actuelle et la connaissance que tout le monde a de cette faiblesse. Malheureusement, à côté de ses idées scientifiques, une autre surgit, qui peut se traduire par cette formule trop connue : « Ôte-toi de là que je m'y mette. »

Le premier désir de la masse du peuple, c'est de piller les propriétaires. Mais il ne faut pas trop accuser les pauvres : les hommes de l'oligarchie bourgeoise les ont tenus dans les ténèbres, et à un tel point que ces malheureux ne se gênent pas pour crier qu'ils deviendront riches et que ce sera grâce au pillage. Toute l'idée sociale est là pour eux. Néanmoins, ils vaincront certainement, et si les riches ne cèdent pas, il pourra se passer des choses terribles. Mais personne ne cédera à temps aux yeux des revendicateurs : même si on leur donne tout, ils croiront toujours qu'on les trahit et qu'on les vole.

Les Bonaparte se sont maintenus en leur faisant espérer une entente avec eux ; ils même tenté des réformes peu effectives dans ce sens, mais tout cela n'était pas sincère. Les gens de l'oligarchie se méfient du peuple et le peuple ne croit plus en eux. Quant aux monarchistes légitimistes, ils ne peuvent plus offrir à la démocratie qu'un seul remède : le catholicisme, que le peuple ne connaît plus ou ne veut plus connaître. On dit même que parmi les prolétaires les idées spirites se développent extraordinairement, tout au moins à Paris. Si nous parlons des partisans de la branche cadette, des orléanistes, nous verrons

que leur régime est devenu odieux à la bourgeoisie elle-même, bien que les d'Orléans aient été longtemps considérés comme les protecteurs naturels des propriétaires français. Leur incapacité est devenue évidente pour tous. — Les propriétaires voulaient pourtant trouver un moyen de salut : leur instinct les a poussés à choisir la République.

Il existe une loi politique et peut-être naturelle qui exige que deux voisins forts et proches, quelque soit leur mutuelle amitié au début, finissent toujours par en venir à un désir d'extermination réciproque. (Nous devrions, nous aussi, les Russes, penser à cette question des puissants voisins.) Or de la République rouge le chemin est court jusqu'au communisme. Et malgré le voisinage qu'y a-t-il de plus opposé au communisme que la République, même la République sanglante de 93 ? Les Républicains mettent la forme républicaine avant tout même avant la France. C'est la forme qui est tout en République, même si la République s'appelle le Mac-Mahonnat. Le communisme, lui, se moque bien de la forme républicaine. Il nie non seulement toute forme de gouvernement mais encore l'État et toute la société contemporaine. Les Français pendant quatre-vingt ans se sont bien rendu compte de cet antagonisme et ont lancé contre l'ennemi son adversaire le plus acharné. La République est bien l'expression naturelle de l'esprit bourgeois ; on pourrait même dire que la bourgeoisie française est fille de la République.

Et on dira encore que la guerre est loin ! Peut-être ne conviendrait-il pas d'en trop souhaiter l'ajournement. Déjà le socialisme a rongé l'Europe ; si l'on tarde trop, il démolira tout. Le prince de Bismarck le sait, mais il se fie trop à l'Allemagne, au feu et au sang. Mais à quoi parvient-on ici-bas en mettant tout à feu et à sang ?

FORCES MORTES ET FORCES FUTURES

On nous dira : En ce moment il n'y a aucune cause d'inquiétude : tout est clair, tout est au beau fixe. En France, le « Mac-Mahonnat », en Orient la grande entente des puissances, partout des budgets de guerre formidables : n'est-ce pas là la paix ?

Et le pape ? Il va mourir aujourd'hui ou demain, et alors que va-t-il se passer ? Le catholicisme romain consentira-t-il à mourir avec lui pour lui tenir compagnie ? Jamais il n'a autant désiré vivre qu'à présent ! D'ailleurs nos prophètes s'inquiètent bien du pape ! La question papale ne se pose même pas chez nous. Elle n'existe pas.

Et pourtant le pape est une personnalité immense, qui ne renoncera ni à son pouvoir, ni à ses rêves en l'honneur de la paix du monde ! En faveur de qui y renoncerait-t-il ? Pour le bonheur de l'humanité ? Mais il y a longtemps qu'il se croit au-dessus de l'humanité ! Jusqu'à présent il était l'allié des puissants de la terre et espéra en eux jusqu'aux limites du possible. Mais ces limites sont atteintes, et l'on dit que le catholicisme romain, délaissant les potentats terrestres qui l'ont trahi, va se tourner d'un autre côté. Pourtant le catholicisme romain a traversé des crises plus graves. En proclamant que le christianisme ne peut se maintenir dans ce monde sans le pouvoir temporel du pape, il a proclamé un Christ nouveau bien différent de l'ancien, un Christ qui se laisse séduire par la troisième tentation du démon : les royaumes de la terre ! Oh ! j'ai entendu bien des objections contre cette manière de voir. On m'a dit que la foi et l'image du Christ vivaient encore dans le cœur de maint catholique sans altération aucune. Sans doute il en est ainsi, mais chez bien d'autres la foi primitive s'est modifiée. Rome a bien récemment promulgué un nouveau dogme, issu de la troisième tentation, au moment même où l'Italie unifiée frappait déjà à la porte de Rome ! On me fera encore remarquer que le catholicisme a, depuis des siècles, été batailleur et a toujours défendu le pouvoir temporel. Soit, mais auparavant, c'était en secret ; le pape conservait son territoire minuscule, mais il y avait là surtout une

allégorie. Aujourd'hui, cependant, qu'on le menace dans sa possession, le pape se lève tout à coup et dit la vérité au monde entier : « Quoi ! vous avez cru que je me contenterais du titre de souverain des État de l'Église ! Je veux être souverain temporel et effectif ; je suis en effet le Roi des rois ; c'est à moi qu'appartiennent la terre et le temps et les destinées des hommes. C'est ce que je déclare aujourd'hui par ce dogme de mon infaillibilité. » Ce n'est aucunement ridicule : c'est la résurrection de l'ancienne idée romaine de domination sur le monde. C'est la Rome de Julien l'Apostat qui parle, non plus vaincue, mais victorieuse du Christ.

L'armée de Rome, je le répète, a une vision trop nette des choses pour ne pas voir où se trouve la vraie force, celle sur laquelle il convient de s'appuyer. Après avoir perdu ses royaux alliés, le catholicisme va se rejeter sur Démos, sur le peuple. Il possède d'adroits négociateurs, habiles à scruter le cœur humain, de fins dialecticiens et confesseurs, — et le peuple a toujours été simple et bon. Or, en France surtout, on connaît mal l'esprit de l'Évangile, et les habiles psychologues romains apporteront aux Français un Christ nouveau qui consentira à tout, un Christ proclamé au dernier concile impie de Rome : « Oui, mes amis, diront ces psychologues, toutes les questions dont vous êtes préoccupés sont traitées dans ce livre que vos meneurs vous ont volé et si, jusqu'à présent, nous ne vous avons pas révélé cette vérité, c'est que vous étiez un peu trop comme de petits enfants. Il n'était pas temps de vous tout dévoiler ; mais voici l'heure venue de l'initiation : sachez que le pape possède les clefs de saint Pierre et que la foi en Dieu c'est la foi en le pape qui tient, en ce monde la place de Dieu. Il est infaillible, un pouvoir divin lui est accordé ; il est maître du temps et des destinées. Vous avez cru jusqu'à présent que la première vertu chrétienne était l'humilité, mais le pape à changer tout cela, ayant tout pouvoir. Oui, vous êtes tous frères ; le Christ lui-même l'a dit ; si vos frères ne veulent pas vous admettre chez eux comme frères, prenez des bâtons, entrez de force dans leurs maisons et contraignez-les à la fraternité. Le Christ a attendu longtemps que vos frères aînés, les débauchés, fissent pénitence, et maintenant il vous autorise à crier : Fraternité ou la mort ! Si votre frère ne veut pas partager avec vous ses biens, prenez-lui tout, parce que le Christ est las d'attendre son repentir et que le jour de la

colère et de la vengeance est venu. Sachez encore que vous n'êtes pas coupables de vos péchés passés plus que de vos fautes future : toutes vos erreurs provenaient de votre pauvreté. Si vos chefs vous ont déjà tenu ce langage, ils l'ont fait prématurément. Le pape seul à le droit de parler ainsi. La preuve, c'est que vos chefs ne vous ont menés à rien de bon ; ils vous ont, du reste, trompés en mainte chose. Ils se fortifiaient en s'appuyant sur vous, mais comptaient vous vendre le plus cher possible à vos ennemis. Le pape, lui, ne vous trahira pas ; il n'y a personne au-dessus de lui. Croyez non pas en Dieu, mais en le pape : lui seul est maître de la terre, et tous ceux qui luttent contre lui doivent périr. Réjouissez-vous : le paradis terrestre sera vôtre de nouveau ; vous serez tous riches, justes par conséquent, puisque vous n'aurez plus rien à désirer et qu'ainsi toute cause de mal disparaîtra. »

Le Démos acceptera ces propositions agréables. Il acclamera le nouveau maître, qui consentira à tout, heureux d'être débarrassé de meneurs au pouvoir pratique desquels il ne croyait plus. On lui mettra ainsi le levier en main : il n'y aura plus qu'a soulever. Croyez-vous que le peuple n'appuiera pas sur le levier ? On lui rendra la croyance du même coup, et il est évident qu'il sentait un malaise, une angoisse à demeurer sans Dieu.

Qu'on me pardonne ma présomption, mais je suis sûr que tout cela s'accomplira nécessairement dans l'Europe occidentale. Le catholicisme se tournera du côté du peuple, abandonnant les grands de ce monde, parce que ceux-ci l'ont, eux-mêmes, abandonné. Bismarck ne se serait pas avisé de le persécuter s'il n'avait senti en lui un ennemi de demain, — et un ennemi terrible.

Le prince de Bismarck est trop avisé pour perdre son temps à attaquer un adversaire peu dangereux : le pape est plus fort que lui. Je le répète, le groupe catholique et papal est peut-être l'une des factions les plus formidables de celles qui menacent la paix du monde. Du reste, tout en Europe est comme sapé, tout est posé sur une poudrière qui n'attend qu'une étincelle…

« Et qu'est-ce que cela nous fait ? Tout cela se passe en Europe, et non pas chez nous ? Cela nous fait que l'Europe s'adressera à nous pour que nous la secourions quand sonnera le dernière heure de l' « état de choses » d'aujourd'hui.

Elle exigera notre aide. Elle nous dira que nous faisons partie de l'Europe, que le même « état de choses » existe chez nous, que ce n'est pas en vain que nous l'avons imitée, elle, l'Europe, depuis deux cents ans, jaloux de nous égaler aux Européens, et qu'en la sauvant nous nous sauverons nous-mêmes.

Et ne sommes-nous pas bien mal préparés à trancher de pareilles questions ? Ne sommes-nous pas bien déshabitués d'apprécier sainement notre rôle vrai en Europe ? Non seulement nous ne comprenons plus de telles questions, mais nous ne les croyons plus possibles. Si vraiment l'Europe nous appelle à son secours, c'est alors, tout à coup, que nous verrons combien nous lui ressemblons peu malgré nos rêves deux fois séculaires et notre furieux désir de nous européaniser. Il se peut aussi que nous ne comprenions même pas ce que l'Europe exigera de nous, que nous ne sachions comment l'aider. Irons-nous alors écraser l'ennemi de l'Europe et de son « ordre de choses » en nous servant des procédés du prince de Bismarck, pacifiant par le fer et par le sang ? Ah ! c'est pour le coup, après un tel exploit, que nous pourrons nous féliciter d'être devenus de vrais Européens !

Mais tout cela, ce n'est que dans l'avenir, tout cela c'est de l'imagination, car à présent l'horizon est clair, — si clair !

MARS

LA CENTENAIRE

« J'ai été en retard toute la matinée, me racontait une dame, ces jours-ci. Je n'ai pu mettre le pied dehors que vers midi, et, — c'était comme un fait exprès, — j'avais des masses de choses à faire. Entre deux courses, à la porte d'une maison d'où je sortais, j'ai rencontré une vieille femme qui me parut horriblement âgée ; elle était toute courbée et se soutenait sur un bâton. Cependant je n'avais encore aucune idée de son âge véritable. Elle s'installa sur un banc, près de la porte ; je la vis bien, mais trop peu de temps. Dix minutes après, je sortis d'un bureau situé tout auprès et me dirigeai vers un magasin où j'avais affaire. Je retrouvai ma vieille femme assise à la porte de cette nouvelle maison. Elle me regarda : je lui souris. Je vais faire une autre commission vers la perspective Nevsky. Je revois ma bonne femme assise à la porte d'une troisième maison. Cette fois je m'arrête devant elle, me demandant : Pourquoi s'asseoit-elle ainsi à la porte de toutes les maisons ?

— Tu es fatiguée, ma bonne vieille ? lui dis-je.

— Je me fatigue vite, petite mère. Il fait chaud ; le soleil est fort. Je vais dîner chez mes petits-enfants.

— Alors tu vas dîner, grand'mère ?

— Oui, dîner, ma chère, dîner.

— Mais tu n'arriveras jamais, ainsi.

— Oui, j'arriverai ; je marche un peu, je me repose. Je me relève ; je marche encore un peu, et ainsi de suite.

La bonne femme m'intéresse. Je la regarde. C'est une petite vieille proprette, vêtue d'un costume suranné ; elle a l'air d'appartenir à la classe bourgeoise. Elle a un visage pâle, jaune, la peau desséchée et collée aux os ;

ses lèvres sont décolorées ; on dirait une momie. Elle reste assise, souriante ; le soleil lui dore la figure.

— Tu dois être très vieille, grand'mère, lui dis-je en plaisantant.

— Cent quatre ans, ma chère, cent quatre ans, pas plus.

Elle plaisante à son tour.

— Et toi, où vas-tu ? me demande-t-elle. Et elle sourit encore. Elle est contente de causer avec quelqu'un.

— Vois-tu, grand'mère, j'ai été acheter des souliers pour ma fillette et je les porte chez moi.

— Oh ! ils sont petits, les souliers. C'est une bien petite fille. As-tu d'autres enfants ?

Et toujours elle me regarde en souriant. Ses yeux sont un peu éteints ; quelque chose y brille encore cependant comme un rayon faible, mais chaud.

— Grand'mère, prends cette monnaie ; tu t'achèteras un petit pain.

— Quelle idée de me donner ça ! Mais je te remercie ; je garderai ta piécette.

— Excuse-moi, grand'mère.

Elle prend la pièce de monnaie, mais par politesse, par bonté de cœur. Peut-être même est-elle contente que non seulement on lui parle, mais encore qu'on s'occupe d'elle affectueusement.

— Eh bien, adieu, dis-je, ma bonne vieille. Je souhaite que tu arrives bientôt chez les tiens.

— Mais oui, j'arriverai, ma chère, j'arriverai. Et toi, va-t-en voir ta petite-fille. Elle oubliait que j'ai une fille et non une petite-fille. Il lui semblait que tout le monde avait des petites-filles.

« Je m'en suis allée et, en me retournant, je l'ai vue qui se levait avec peine, s'appuyait sur son bâton et se trainait par la rue. Peut-être se sera-t-elle arrêtée au moins dix fois encore avant d'arriver chez ses petits-enfants où elle va « diner ». Une étrange petite vieille ! »

C'est, comme je le disais, un du ces matins derniers, que j'ai entendu ce récit ou plutôt cette impression d'une rencontre avec une centenaire. Il est rare de voir des centenaires aussi pleins de vie. Aussi ai-je repensé à cette vieille, et ce soir, très tard, après avoir fini de lire, je me suis amusé à me

figurer la suite de l'histoire : je l'ai vue arrivant chez ses petits-enfants ou arrière-petits-enfants. Ce doit-être une famille de gens rangés, convenables ; autrement elle n'irait pas dîner chez eux. Peut-être louent-ils une petite boutique, — une boutique de coiffeur, par exemple. Évidemment ce ne sont pas des gens riches, mais enfin ils doivent avoir une petite vie organisée, ordonnée.

Voyons, elle sera arrivée chez eux vers deux heures. On ne l'attendait pas, mais on l'a reçue cordialement :

— Ah ! voici Maria Maximovna. Entre, entre, de grâce, servante de Dieu !

La vieille est entrée en souriant toujours. Sa petite-fille est la femme de ce coiffeur que je vois là, un homme d'environ trente-cinq ans, paré d'une redingote constellée de taches de pommade. (Je n'ai jamais vu de barbiers d'un autre style.)

Trois petits enfants, — un garçon et deux fillettes — accourent vers la grand'mère. Ordinairement ces vieilles, extraordinairement vieilles, s'entendent très bien avec les moutards ; elles ont une âme semblable aux âmes d'enfants, sinon pareille. La vieille s'est assise. Il y a quelqu'un chez le coiffeur, un homme d'une quarantaine d'années, un visiteur de connaissance. Il y a aussi un neveu du barbier, un garçon de dix-sept ans qui veut entrer chez un imprimeur. La vieille fait le signe de croix, s'assied, regarde le visiteur :

— Oh ! que je suis fatiguée !… Qui est là, chez vous ?

— C'est moi, vous ne me reconnaissez pas, Maria Maximovna ? fait le visiteur en riant. Il y a deux ans, nous devions toujours aller chercher des champignons ensemble dans la forêt.

— Ah ! c'est toi ! Je te reconnais, farceur. Seulement veux-tu croire que je ne me rappelle plus ton nom ? Pourtant je sais bien qui tu es… Mais c'est la fatigue qui me brouille les idées.

— Vous n'avez pas grandi depuis la dernière fois, plaisante le visiteur.

— Veux-tu te taire, polisson ! et la grand'mère se met à rire, très amusée dans le fond.

— Tu sais, Maria Maximovna, je suis un bon garçon.

— Il est toujours agréable de causer avec de braves gens… Avez-vous fait faire le paletot pour Serioja ?

Elle montre le neveu. Celui-ci, garçon robuste et sain, sourit largement et s'approche. Il porte un nouveau paletot gris qu'il a encore du plaisir à exhiber. L'indifférence viendra peut-être dans une semaine ; mais, en attendant, il en est encore à contempler à chaque instant les parements, les revers, à se regarder dans la glace avec son vêtement neuf ; il ressent pour lui-même un certain respect en se voyant si bien habillé.

— Tourne-toi donc ! crie la femme du barbier. Et toi, regarde, Maria Maximovna. Un beau paletot, hein ? Et qui vaut six roubles comme un kopek. Commander un article à meilleur marché, on nous a dit chez Prokhoritch qu'il valait mieux ne pas même y penser ! On s'en serait mordu les doigts, après, tandis que ce paletot-ci est inusable. Voyez cette étoffe ! Mais tourne-toi donc ! Et la doublure ! C'est d'une solidité ! Mais tourne-toi donc !… Enfin, c'est ainsi que l'argent danse et file, Maria Maximovna ! Voila des roubles qui nous ont dit adieu !

— Oh ! la vie est devenue si chère que j'aime mieux ne pas y songer. Ça me ferait de la peine ! remarque Maria Meximovna tout émotionnée et qui ne peut encore reprendre haleine.

— Allons, allons ! il est temps de manger ! observe le barbier. Mais tu parais très fatiguée, Maria Maximovna.

— Oui, petit père, je suis éreintée ; il fait chaud… et un soleil !… Oh ! j'ai rencontré en route une petite dame qui avait acheté des souliers pour ses enfants ! « Tu es fatiguée, ma bonne vieille ? m'a-t-elle demandé. Prends cette pièce pour acheter un petit pain. » Et moi, tu sais, j'ai pris la pièce.

— Mais, grand'mère, repose-toi d'abord. Qu'as-tu à étouffer comme cela ? demande le coiffeur avec empressement.

Tout le monde la regarde. Elle est devenue toute pale ; ses lèvres sont blanches. Elle regarde aussi tous ceux qui sont présents, mais d'un œil plus terne qu'à l'ordinaire.

— Voilà du pain d'épice pour les enfants, avec cette pièce ! reprend la vieille.

Mais elle est forcée de reprendre haleine. Tous ont cessé de parler

pendant quelques secondes.

— Qu'y a-t-il donc, grand'mère ?

Le barbier se penche sur elle. Mais la grand'mère ne répond pas. Il y a un nouveau silence de quelques secondes dans la pièce. La vieille est devenue encore plus pâle et c'est comme si son visage avait maigri tout à coup. Ses yeux se voilent ; le sourire se fige sur ses lèvres ; elle regarde droit devant elle, mais on devine qu'elle ne voit plus.

— Faut-il aller chercher le pope ? demande vivement le visiteur.

— Oui, mais n'est-il pas trop tard ? murmure le barbier.

— Grand'mère ! eh ! grand'mère ! appelle la femme effrayée.

La grand'mère demeure immobile ; mais bientôt sa tête se penche d'un côté ; dans sa main droite qui repose sur la table, elle tient encore la pièce ; sa main gauche est restée sur l'épaule de l'arrière-petit-fils Michka, âgé de six ans. Il est debout, ne bouge plus et contemple l'aïeule avec des yeux étonnés.

— Elle est morte ! prononce tout bas le barbier en faisant le signe de la croix.

— Ah ! j'ai vu qu'elle se penchait tout d'un côté ! fait le visiteur d'une voix très émue et entrecoupée.

Il en est tout saisi et regarde les assistants.

— Ah ! mon Dieu ! qu'allons-nous faire, Makaritch ?

— Cent quatre petites années, ah ! dit le visiteur en piétinant sur place, de plus en plus attendri.

— Oui, les dernières années elle perdait un peu la tête, observe tristement le barbier. Mais il faut que j'aille prévenir, et il met sa casquette et cherche son pardessus.

Il n'y a qu'un moment elle riait, elle était gaie. Elle a encore sa piécette dans la main pour « acheter le pain d'épice » ! Quelle vie que la nôtre !…

— Eh bien ! Allons, Piotr Stepanitch, interrompt le barbier. Ils sortent.

On ne pleure pas, bien entendu ! Cent quatre ans n'est-ce pas ! L'hôtesse a envoyé chercher des voisines, qui accourent. La nouvelle les a intéressées, distraites. Comme de raison on prépare le samovar. Les enfants, tassés dans un coin, regardent curieusement la grand'mère morte. Micha, tant qu'il vivra, se souviendra qu'elle est morte, la main sur son épaule ; quand il sera mort à

son tour, personne ne se rappellera plus la vieille qui a vécu cent quatre ans. Et à quoi bon se la rappeler ? Des millions d'hommes vivent et meurent inaperçus. Que le Seigneur bénisse la vie et la mort des humains simples et bons !

AVRIL

———

QUELQUES MOTS SUR DES QUESTIONS POLITIQUES

Tout le monde parle des questions politiques du jour, tout le monde s'y intéresse ; et peut-on s'en désintéresser ? Un homme très sérieux que j'ai rencontré par hasard m'a demandé le plus gravement du monde « Eh bien ! Aurons-nous la guerre ? Ne l'aurons-nous pas ? » Je suis demeuré un peu étonné. Bien que, comme tout le monde, je suive avec intérêt les événements, j'avoue que je ne me suis jamais demandé si la guerre était inévitable ou non. Il paraîtrait que j'ai eu raison : tous les journaux annoncent l'entrevue prochaine, à Berlin, des trois chanceliers et, sans doute, l'interminable affaire d'Herzégovine recevra une solution satisfaisante pour le sentiment russe. Du reste, je n'ai guère été troublé des paroles du Baron de Roditsch. Elles m'ont plutôt amusé quand je les ai lues pour la première fois. Plus tard on a fait beaucoup de bruit à leur sujet. Il me semble pourtant que ces paroles ont été dites sans intention d'offenser personne ; je ne leur ai attribué aucune portée politique. Je crois que ce baron a tout simplement un peu radoté quand il a parlé de l'impuissance de la Russie. Il a dû songer en lui-même : « Si nous somme plus fort que la Russie, cela veut dire que la Russie n'est guère solide. Nous somme plus fort qu'elle parce que Berlin ne nous laissera jamais à la discrétion de la Russie. Berlin admettra peut-être que nous nous mesurions avec l' Empire russe pour se rendre compte des ressources des deux belligérants, mais si notre antagoniste nous serre de trop près, Berlin lui dira : Halte-là ! — On ne nous fera pas grand mal, et comme la Russie ne s'avisera pas de marcher à la fois contre nous et contre l'Allemagne, tout finira sans catastrophes. Si, au contraire, nous battons la Russie, nous y gagnerons

beaucoup. Peu de risques et des chances de faire un joli coup, c'est ce que j'appelle de la haute politique. Berlin nous traite en amis et nous aime beaucoup parce que nos territoires allemands le font loucher. Il nous les prendra peut-être ; mais, comme il a une énorme affection pour nous, il nous dédommagera en nous offrant quelque chose chez les Slaves de Turquie, par exemple. Ce n'est pas la Russie qui mettra la main sur ces Slaves, mais bien nous qui les annexerons. » Ces idées peuvent naître non seulement en M. Roditdch, mais encore dans l'esprit de beaucoup d'Autrichiens. Mais des complications peuvent s'ensuivre… Ainsi, dès qu'elle tiendra les Slaves, l'Autriche voudra les germaniser à outrance, même si elle a déjà perdu la plupart de ses territoires allemands. — Ce qui est exact, c'est que l'Autriche n'est pas seule, en Europe, à vouloir croire à l'impuissance de la Russie. On veut aussi généralement que la Russie nourrisse aujourd'hui le dessein de subjuguer le plus grand nombre de Slaves possible. Or la Russie n'agira qu'à une époque où personne en Europe ne soupçonnera ses intentions ; et c'est alors qu'une nouvelle ère s'ouvrira pour elle et pour ses voisins. On verra dès l'abord que la Russie est parfaitement désintéressée, et l'état de toute l'Europe en sera modifié. Mais jusqu'à la fin nos voisins nous regarderont d'un œil hostile, se refusant à croire à la sincérité de nos déclarations. L'Europe n'a jamais aimé la Russie et s'en est toujours méfiée. Elle ne nous a jamais voulu compter au nombre des siens ; nous ne sommes, à son point de vue, que des nouveaux-venus alarmants. C'est pourquoi il lui est si agréable de se figurer de temps à autre que la Russie est jusqu'à présent impuissante.

C'est peut-être un grand bonheur pour nous que de n'avoir pas eu le dessus lors de la guerre de Crimée : toute l'Europe, nous jugeant trop forts, se serait coalisée et aurait entrepris contre nous une lutte pour notre extermination. Divers gouvernements européens auraient ainsi trouvé un moyen d'en finir avec leurs difficultés intérieures, si bien qu'une pareille guerre leur eût été infiniment profitable sous tous les rapports. En France, par exemple, tous les partis hostiles à l'Empire se seraient réconciliés avec le régime abhorré dans le but de réaliser « l'idée sacrée », — laquelle consiste à vouloir jeter les Russes hors de l'Europe. La guerre serait devenue nationale de ce côté-là. Mais le sort nous a protégés en donnant la victoire à l'Europe,

tout en laissant intact notre honneur militaire, si bien que la défaite ne nous a pas paru trop dure à supporter. La victoire nous eût couté bien plus cher !

Déjà une fois le sort nous avait sauvés d'une façon analogue, à l'époque où nous voulûmes libérer l'Europe du joug de Napoléon : il nous donna la Prusse et l'Autriche comme alliées. Si nous avions vaincu seuls, l'Europe, à peine revenue à elle après la chute de Napoléon, se serait jetée sur nous. Grâce à Dieu, la Prusse et l'Autriche, que nous avons délivrées, se sont attribué tout l'honneur des victoires, à tel point qu'elle se vantent aujourd'hui d'avoir seules abattu le tyran, malgré l'opposition de la Russie.

Il serait toujours très dangereux de vaincre en Europe. Notre conquête du Caucase, notre triomphe sur les Turcs, du temps du défunt empereur, tout cela on nous le « pardonne ». On nous a « pardonné » aussi notre action en Pologne, bien qu'une guerre générale ait failli éclater à ce sujet. On nous « pardonne » encore nos annexions dans l'Asie centrale, quoiqu'elles aient produit un effet détestable : on considère cela comme des guerres « privées ».

Néanmoins les sentiments de l'Europe vis-à-vis de la Russie devront changer bientôt. Dans mon « carnet » de mars j'exposais quelques vues sur l'Europe, et il me semblait certain qu'avant peu la Russie serait la plus forte de toutes les puissances européennes. Je n'ai pas changé d'avis. Toutes les autres grandes puissances disparaîtront et la cause en est très simple : elles seront épuisées par la lutte qu'elles auront à soutenir contre leurs prolétaires. En Russie, il n'en sera pas de même. Le bonhomme Démos est content ; il sera de plus en plus satisfait, de plus en plus uni. Un seul colosse demeurera sur le continent européen : la Russie. Et cela peut arriver bien plus tôt qu'on ne croit. L'avenir, en Europe, appartient à la Russie. Mais une question surgit : Que fera alors la Russie en Europe ? Quel rôle y jouera-t-elle ? Est-elle prête à ce rôle ?

UN HOMME PARADOXAL

Puisque nous parlons de la guerre, il faut que je vous entretienne de quelques opinions de l'un de mes amis qui est un homme à paradoxes. Il est des moins connus, son caractère est étrange : c'est un rêveur. Plus tard j'entrerai dans plus de détail à son sujet. Quant à présent, je ne veux me rappeler qu'une conversation que j'eus avec lui, il y a déjà quelques années : il défendait la guerre, en général, peut-être uniquement par amour du paradoxe. Notez que c'est un parfait « pékin », l'homme du monde le plus pacifique, le plus indifférent aux haines internationales ou simplement interpétersbourgeoises.

— C'est s'exprimer en sauvage, dit-il entre autres choses, qu'affirmer que la guerre est un fléau pour l'humanité. Tout au contraire, c'est ce qui peut lui être le plus utile. Il n'y a qu'une sorte de guerre vraiment déplorable, c'est la guerre civile. Elle décompose l'État, dure toujours trop longtemps et abrutit le peuple pour des siècles entiers. Mais la guerre internationale est excellente sous tous les rapports. Elle est indispensable.

— Que voyez-vous d'indispensable dans ce fait, que deux peuples se jettent l'un sur l'autre pour s'entre-tuer ?

— Tout, absolument tout ! D'abord il n'est pas vrai que les combattants se jettent les uns sur les autres pour s'entre-tuer ou du moins telle n'est pas leur première intention. Tout d'abord ils font le sacrifice de leur propre vie, voila ce qu'il faut considérer avant tout, et rien n'est si beau que de donner sa vie pour défendre ses frères et la patrie ou tout simplement les intérêts de cette patrie. L'humanité ne peut vivre sans idées généreuses, et c'est pour cela qu'elle aime la guerre.

— Vous croyez donc que l'humanité aime la guerre ?

— Bien certainement. Qui se désespère, qui se lamente pendant une guerre ? Personne. Chacun devient plus courageux, se sent l'âme plus haute ; on secoue l'apathie coutumière ; on ne connait plus l'ennui ; l'ennui, c'est bon en temps de paix. Quand la guerre est finie, on aime à se la rappeler, se fût-elle achevée sur une défaite. Ne croyez pas à la sincérité de ceux qui, la

guerre déclarée, s'abordent en gémissant : « Quel malheur ! » Ils parlent par respect humain. La joie, en réalité, règne dans toutes les âmes, mais on n'ose pas l'avouer. On a peur de passer pour un rétrograde. Personne n'ose louer, exalter la guerre.

— Mais vous me parliez des idées généreuses de l'humanité. Ne voyez-vous pas d'idées généreuses en dehors de la guerre ? Il me semble qu'on peut en acquérir davantage en tant de paix.

— Pas du tout. La générosité disparaît des âmes lors des périodes de longue paix. On ne constate plus que cynisme, indifférence et ennui. On peut dire qu'une longue paix rend les hommes féroces. C'est toujours ce qu'il y a de plus mauvais chez l'homme qui domine à ces époques-là ; tenez, la richesse, le capital, par exemple. Après une guerre, on estime encore le désintéressement, l'amour de l'humanité ; mais que la paix dure, et ces beaux sentiments disparaissent. Les riches, les accapareurs sont les maîtres. Il n'y a plus que l'hypocrisie de l'honneur, du dévouement, de l'esprit de sacrifice, vertus que les cyniques eux-mêmes sont contraints de respecter eu moins en apparence. Une longue paix produit la veulerie, la bassesse de pensée, la corruption. Elle émousse tous les beaux sentiments. Les plaisirs deviennent plus grossiers aux époques pacifiques. On ne songe plus qu'aux satisfactions de la chair. La volupté produit la lubricité, la férocité. Et vous ne pouvez nier qu'après une paix trop durable, la richesse brutale opprime tout.

— Mais, voyons, les sciences et les arts peuvent-ils se développer au cours d'une guerre ? Et ce sont, je le crois, les manifestations de pensées généreuses.

— Voici où je vous arrête. La science et l'art sont surtout florissants dans les premiers temps qui suivent une guerre. La guerre rajeunit, rafraichit tout, donne de la force aux pensées. L'art tombe toujours très bas après une longue paix. S'il n'y avait pas de guerre, c'en serait fait de l'art. Les plus belles pensées d'art sont toujours inspirées par des idées de lutte. Lisez l'Horace de Corneille ; voyez l'Apollon du Belvédère terrassant le monstre.

— Et les madones ? Et le Christianisme ?

— Le Christianisme lui-même admet la guerre. Il prophétise que le glaive ne disparaîtra jamais de ce monde. Oh ! sans doute, il nie la guerre à un point

de vue sublime, en exigeant l'amour fraternel. Je me réjouirais tout le premier si du fer des glaives on forgeait jamais des charrues. Mais la question se pose : Quand cela pourra-t-il avoir lieu ? L'état actuel du monde est pire que toute guerre ; la richesse, le besoin de jouir font naître la paresse qui crée l'esclavage. Pour retenir les esclaves dans leur basse condition, il faut leur refuser toute instruction, car l'instruction développerait le besoin de libertés… J'ajouterai encore que la paix proclamée favorise la lâcheté et la malhonnêteté. L'homme, par nature, est lâche et improbe. Et que deviendra la science si les savants sont pris de jalousie pour ce qui les entoure ? La jalousie est une passion basse et ignoble, mais elle peut atteindre l'âme du savant lui-même. Et comparez au triomphe de la richesse ce que peut donner une découverte scientifique quelconque, la découverte de la planète Neptune, par exemple ? Restera-t-il beaucoup de vrais savants, de travailleurs désintéressés dans ces conditions ? Ils seront pris de velléités de gloire, le charlatanisme, apparaîtra dans la science, et avant tout l'utilitarisme, parce que chacun d'eux aura soif de richesses. Il en sera de même en art : on ne recherchera plus que l'effet. On en viendra à l'extrême raffinement qui n'est que l'exagération de la grossièreté. Voilà pourquoi la guerre est chère à l'humanité, qui sent qu'elle est un remède. La guerre ! mais elle développe l'esprit de fraternite et unit les peuples !

— Comment voulez-vous qu'elle unisse les peuples ?

— En les forçant à s'estimer mutuellement. La fraternité naît sur les champs de bataille. La guerre pousse bien moins à la méchanceté que la paix. Voyez jusqu'où va la perfidie des diplomates aux époques pacifiques ! Les querelles déloyales et sournoises du genre de celle que nous cherchait l'Europe en 1863 font bien plus de mal qu'une lutte franche. Avons-nous haï les Français et les Anglais pendant la guerre de Crimée ? Pas le moins du monde. C'est alors qu'ils nous devinrent familiers. Nous étions préoccupés de leur opinion sur notre bravoure ; nous choyions ceux des leurs que nous faisions prisonniers ; nos soldats et nos officiers se rencontraient aux avant-postes avec leurs officiers et leurs soldats, et c'est tout juste si les ennemis ne s'embrassaient pas ; on trinquait ensemble, on fraternisait. On était ravi de lire ces choses dans les journaux, ce qui n'empêchait pas la Russie de se

battre superbement. L'esprit chevaleresque prit un magnifique essor. Et qu'on ne vienne pas nous parler des pertes matérielles qui résultent d'une guerre. Tout le monde sait qu'après une guerre toutes les forces renaissent. La puissance économique du pays devient dix fois plus grande, c'est comme si une pluie d'orage avait fertilisé, en la rafraîchissant, une terre desséchée. Le public s'empresse de venir au secours des victimes d'une guerre, tandis qu'en temps de paix, des provinces entières peuvent mourir de faim avant que nous ayons gratté le fond de nos poches pour donner trois roubles.

— Mais le peuple surtout ne souffre-t-il pas pendant une guerre ? N'est-ce pas lui qui supporte toutes les ruines, alors que les classes supérieures de la société ne s'aperçoivent pas de grand'chose ?

— Ce n'est que temporairement. Il y gagne beaucoup plus qu'il n'y perd. C'est pour le peuple que la guerre a les meilleures conséquences. La guerre égalise tout pendant le combat et unit le serviteur et le maître en cette manifestation suprême de la dignité humaine : le sacrifice de la vie pour l'œuvre commune, pour tous, pour la patrie. Croyez-vous que la masse la plus obscure des moujiks ne sente pas le besoin de manifester de façon active des sentiments généreux ? Comment prouvera-t-elle pendant la paix sa magnanimité, son désir de dignité morale ? Si un homme du peuple accomplit une belle action en temps ordinaire, ou nous l'en raillons ou nous nous méfions de l'acte, ou bien encore nous en témoignons une admiration si étonnée que nos louanges ressemblent à des insultes. Nous avons l'air de trouver cela si extraordinaire ! Pendant la guerre tous les héroïsmes sont égaux. Un gentilhomme terrien et un paysan, quand ils combattaient en 1812 étaient plus près l'un de l'autre que chez eux, dans leur village. La guerre permet à la masse de s'estimer elle-même ; voilà pourquoi le peuple aime la guerre. Il compose des chansons guerrières après le combat et plus tard il écoute religieusement les récits de batailles.

La guerre à notre époque est nécessaire : sans la guerre le monde tomberait dans la sanie…

Je cessai de discuter. On ne discute pas avec des rêveurs. Mais voici qu'on recommence à se préoccuper de problèmes qui semblaient depuis longtemps résolus. Cela signifie quelque chose. Et le plus curieux c'est que

cela a lieu partout en même temps.

MAI

L'AFFAIRE KAÏROVA

On me demande si je n'écrirai rien sur l'affaire Kaïrova. J'ai reçu nombre de lettres qui contiennent cette question. L'une d'elles m'a paru fort intéressante. Elle n'était évidemment pas destinée à la publicité, mais je me permettrai d'en citer quelques lignes tout en dissimulant discrètement la personnalité de son auteur. J'espère que mon honorable correspondant ne m'en voudra pas :

« C'est avec un profond sentiment de dégoût que nous avons lu l'affaire de la Kaïrova. Cette affaire nous met en présence des plus bas instincts. La mère de l'héroïne principale s'adonna à la boisson pendant sa grossesse, son père était un ivrogne, son frère a bu au point de perdre la raison ; un de ses cousins a égorgé sa femme ; la mère de son père était folle. Voila le milieu d'où est issue cette Kaïrova. L'accusateur lui-même se demanda si elle n'était pas folle. Quelques médecins-experts niaient ; d'autres admettaient la possibilité de la démence. Mais ce procès nous révèle surtout, non pas tant une folle qu'une femme arrivée à la limite extrême de la négation de tout ce qui est saint. Pour elle, la famille n'existe pas ; nulle femme, devant elle, n'a les moindres droits sur son propre mari, ne peut même dire que sa vie lui appartient ; l'odieuse lubricité de la Kaïrova doit primer tout. « On l'a acquittée comme folle. Peut-être en faut-il remercier Dieu, car il n'est pas impossible qu'elle soit insensée.

« Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans le public, composé exclusivement de dames, des applaudissements aient retenti.

« Des applaudissements, pourquoi ? Pour l'acquittement d'une folle ou pour l'impunité accordée au cynisme et aux débordements féminin ?

« Des femmes, des mères, ont applaudi ! Ce n'est pas applaudir mais bien

pleurer qu'il fallait, en présence d'un tel outrage à ce qui devrait être l'idéal d'une femme… »

(J'omets ici quelques lignes décidément trop violentes.)

« Pouvez-vous passer cela sous silence ? »

LA VOIX DE LA PROVINCE

Il est peut-être bien tard pour revenir sur le détail de cette affaire de la Kaïrova : du reste, tout le monde est au courant.

Je voudrais en dire quelques mots cependant, car rien ne finit, et il n'est donc jamais trop tard, en réalité, pour examiner une affaire intéressante. Toute aventure de ce genre a une suite qui rajeunit, et je vois que tout le public russe s'est passionné pour le procès ; les nombreuses lettres que je reçois en sont une preuve. Nos provinces, elles aussi, ont donné ; comme l'ont depuis longtemps remarqué les journaux, elle veulent vivre de leur vie propre et un recueil de Kazan, intitulé le Premier pas, et dont nous aurions déjà dû parler, a dit des choses d'une extrême importance. Voici que de nouvelles voix se joignent au vieux chœur russe. Jusqu'à présent, Pétersbourg et Moscou ont mené la Russie, et cela depuis Pierre le Grand. Le rôle de Pétersbourg, celui de fenêtre ouverte sur l'Europe, semble modifié à l'heure qu'il est, non pas fini, modifié. Maintenant, il faut dire que Pétersbourg, fondé en quelque sorte dans le but de diminuer l'influence de l'ancienne capitale, a vu Moscou s'associer de plus en plus à ses idées. Tout ce qui naissait et se développait à Pétersbourg naissait et se développait à Moscou. Il est bon d'ajouter que tous les villes de la Russie ont suivi cet exemple, si bien qu'en toute ville russe on trouve toute la Russie. Nous n'ignorons pas que chaque coin de province puisse avoir ses particularités, qu'il y ait même parfois un désaccord momentané entre telle région et le centre gouvernemental ; certainement, l'avenir de la Russie est insondable, mais enfin il paraît beaucoup plus clair que celui de la plupart des autres pays. Il est bon que la province parle, à la condition de ne dire rien qui puisse menacer l'unité de l'Empire. Du reste, je ne crois pas que la parole fatale soit dite sitôt ; Moscou, ce centre de la grande Russie, a donc encore un bel avenir

devant lui. Moscou n'est pas encore la troisième Rome ; pourtant la prophétie doit s'accomplir, car il n'y aura pas de quatrième Rome et l'Univers ne se passera pas d'une Rome. Je dis Moscou, au lieu de dire Pétersbourg, qui vit de la même vie intellectuelle, parce que Moscou est une sorte de symbole. Tout cela est allégorique, rien de plus. Qu'Astrakhan et Kazan ne se fâchent donc point ; que ces villes continuent à publier des recueils littéraires que nous lisons avec grand plaisir. Il paraîtrait un Second pas que nous ne nous en plaindrions point, au contraire.

LE TRIBUNAL ET MADAME KAÏROVA

Nous voici bien loin de l'affaire Kaïrova. J'y reviens. J'ai été plutôt content de voir que l'on a traité la Kaïrova de façon indulgente, bien que l'acquittement m'ait paru excessif. Je ne suis pas homme à m'indigner parce qu'on l'a mise en liberté… pourtant je ne crois pas à sa folie, malgré les opinions des experts. C'est mon sentiment personnel et je n'insiste pas. D'ailleurs, saine d'esprit, la malheureuse me semble encore plus à plaindre : démente, « elle ne savait ce qu'elle faisait » ; indemne de folie, la misérable femme a beaucoup souffert. Le meurtre est toujours horrible. Elle a certainement connu d'atroces moments, pendant les jours d'indécision qui ont précédé le crime, après la rentrée de la femme légitime chez son amant, à elle, Kairova. (Et la malheureuse ne comprend pas que c'était elle qui outrageait !) Cette dernière heure passée sur l'escalier, le rasoir à la main, cette dernière heure avant l'assassinat a dû être épouvantable. Elle a subi dix mois de douloureuses épreuves, on l'a enfermée chez les fous, et son procès a traîné, traîné !… Et puis, cette femme réellement criminelle semble être d'une nature si absurde, si inintelligente à certains points de vue, si vaine, si futile, si peu maîtresse d'elle-même, que ç'a été un soulagement quand on a su qu'elle n'était pas condamnée. Il est seulement dommage qu'on n'ait pas pu être miséricordieux, sans l'innocenter en quelque sorte par un acquittement. L'avocat Outine aurait dû se borner à un simple exposé des faits, sans chanter les louanges du crime ; il est vrai que nous ne savons garder de mesure en rien.

En Occident, nous avons trouvé la théorie de Darwin. C'est une hypothèse géniale, dont nous nous sommes hâtés de faire une série d'axiomes. L'idée que le crime n'est souvent qu'une maladie a un sens profond, — chez nos voisins d'Occident, — parce qu'ils ont bien voulu distinguer. Chez nous, la même pensée n'a aucun sens, parce que nous avons la rage de généraliser. Et nous voyons en cela quelque chose de libéral ! Il y a chez nous beaucoup d'hommes sérieux, et je ne parle pas pour eux, en ce moment. Mais il y a aussi la rue, la réunion des badauds bornés et des trafiquants du libéralisme, à qui tout est indifférent, du moment qu'une mesure quelconque a l'air d'être libérale. Quant a l'avocat Outine, il a fait l'apologie du crime, persuadé que, comme avocat, il ne pouvait parler autrement. Et voilà comment des hommes d'une valeur incontestable s'emballent à faux ! Je crois que si les jurés avaient pu s'en tirer autrement qu'en acquittant, ils auraient tenté de protester par leur verdict contre les exagérations de M. Outine, et l'avocat aurait ainsi nui à sa cliente. Dans la presse, on les a loués et on les a blâmés. Moi je crois que les jurés n'ont pu faire différemment. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un compte rendu de journal :

À une question posée à la requête de l'accusation :

«… La Kaïrova a-t-elle prémédité l'acte de porter maints coups de rasoir au cou, à la tête et à la poitrine d'Alexandra Welikanova dans le but de la tuer, ce dont Welikanova elle-même, et son mari l'ont empêchée ? »

Les jurés ont répondu : non.

Que pouvait-on répondre à une question ainsi posée ? Et qui voudrait prendre sur sa conscience de répondre affirmativement ? (Il est vrai que nous ne pourrions pas répondre davantage de façon négative. Mais nous ne parlons pas de la réponse des jurés, en tant que jurés.) Il faudrait avoir la science universelle infuse pour répondre oui.

La Kaïrova elle-même pourrait bien être incapable de répondre : « Avait-elle l'intention d'égorger ou de frapper au hasard ? » C'est cela qu'on demande aux jurés, qui doivent le savoir encore bien moins qu'elle. Elle avait acheté le rasoir, soit. Mais savait-elle le résultat de ce qu'elle ferait avec ? J'irai même jusqu'à dire qu'elle a pu ignorer si elle frapperait ou non,

pendant cette dernière heure passée sur l'escalier, le rasoir à la main… alors que, sur son lit, étaient couchés son amant et sa rivale. Personne, personne au monde ne peut savoir ce qui s'est agité en elle. Je veux encore aller plus loin, me trouve absurde qui voudra. Je prétends qu'elle a très bien pu ne pas savoir ce qu'elle faisait au moment où elle frappait. Je ne dis pas qu'elle était folle et ignorait qu'elle frappait ; j'admets seulement qu'il est possible qu'elle n'ait eu aucun but défini, la mort de sa rivale ou un autre. Elle pouvait égorger par haine, par fureur, sans penser aux conséquences de ce qu'elle faisait. À en juger par le caractère excessif, désordonné de cette malheureuse, je suis presque certain qu'il en a été ainsi. Remarquez que son sort dépendait de la réponse affirmative ou négative des jurés. Qui aurait voulu prendre un tel fardeau sur sa conscience ? Ils ont répondu négativement parce que, en un tel cas, ils ne pouvaient faire une autre réponse.

Vous me direz que le crime de la Kaïrova n'est pas un crime livresque, inspiré par l'imagination, qu'il n'y a là qu'une « affaire de femmes » très simple, très brutale, et que Welikanova était couchée dans le lit de Kaïrova. Voyez-vous cette dernière, s'arrêtant après avoir porté le premier coup et se sauvant ? Cela aurait très bien pu arriver. Et l'on vient vous demander : « Avait-elle l'intention d'égorger complètement ? » Eh bien ! et si prise d'horreur, après avoir frappé une seule fois, elle s'était tuée elle-même ! Si, au contraire, après avoir achevé sa victime, elle s'était acharnée sur le cadavre, lui coupant le nez, les lèvres, le cou ? Si ce n'était qu'après avoir décapité Welikanova, qu'elle eût compris ce qu'elle avait fait, quand on lui eût arraché des mains cette tête coupée ? Tout cela aurait pu arriver, être accompli par la même femme, dans la même disposition d'esprit, dans les mêmes circonstances !

Mais, me dira-t-on, alors on ne peut jamais porter un jugement sur un meurtre, si le crime n'a pas été suivi de la mort de la victime ou, au contraire, du parfait rétablissement de cette victime ? Je crois qu'il y a des cas où la volonté de tuer est évidente, même quand l'assassin n'est pas arrivé à ses fins. Je crois que la conscience des jurés a justement quelque chose à faire là et que la certitude leur dictera un verdict tout différent. C'est pour cela que je trouve excellente l'institution du jury. Somme toute, je crois que les erreurs

sont rares. Le jury n'a qu'a éviter les excès de mansuétude ou de férocité. Il aurait plutôt tendance à pécher par mansuétude, par sentimentalité. Oui, et il lui est bien difficile de s'en défendre. La sentimentalité est à la portée de tout le monde. Elle est sympathique, elle est avantageuse, elle est commode et ne coûte rien.

LE DÉFENSEUR ET KAÏROVA

Je n'analyserai pas la plaidoirie de M. Outine. Je la trouve dépourvue de tout talent. Ce n'est pas de « style élevé » qu'elle manque, ni de « beaux sentiments », ni d'humanitarisme du genre « libéral » à la mode. Mais tout le monde sait qu'à présent les beaux sentiments courent les rues. Pourtant il y a encore tant de gens naïfs à Pétersbourg ! Ce sont autant d'admirateurs tout trouvés pour les avocats « à effets ». Ces avocats « à effets » n'ont pas toujours le loisir de s'occuper d'une affaire, de l'approfondir ; de plus, il leur est arrivé si souvent de se servir de tous les moyens oratoires qu'ils ne s'impressionnent plus eux-mêmes, s'ils émotionnent encore les autres. En fait de cœur, il e leur reste plus que quelque chose de sec et de creux qui leur bat sous la mamelle gauche. Ils ont fait, une fois pour toutes, provision de phrases sensationnelles, de pensées, d'opinions utiles, voire même de gestes appropriés aux circonstances. Alors, sûrs de ne pas être pris au dépourvu, ils s'enfoncent dans la béatitude.

Et il est rare que leurs précautions ainsi prises d'avance ne leur assurent pas quelques succès.

Je ne prétends pas que « l'avocat à effets » que je vous présente ressemble le moins du monde à M. Outine. Il s'est montré, en d'autres occurrences, homme de talent, et j'admets que les sentiments qu'il exprime soient, en général, très sincères. Toujours est-il que, cette fois-ci, il s'est contenté de lâcher sur nous l'écluse aux phrases sonores. Malgré moi, j'ai été tenté de l'accuser de négligence, d'indifférence pour l'affaire qu'il vient de plaider. Il faut reconnaître que plus nos avocats ont de réputation, plus ils sont occupés et que les plus recherchés ont peu de tant devant eux. Si M. Outine avait eu un peu plus de loisir, il aurait pris cette affaire plus à cœur ; il

aurait été plus soigneux de ménager ses effets et n'aurait pas célébré en style dithyrambique une intrigue assez peu digne d'admiration. Il nous aurait épargné ses phrases faussement tragiques sur les « lionnes frémissantes auxquelles on arrache leurs petits » ; il ne serait pas tombé avec un tel acharnement sur la victime de l'attentat, — Mme Welikanova, — ne lui aurait pas fait le reproche de n'avoir pas su se laisser égorger complètement (c'était presque dit en propres termes), et ne se serait pas permis une sorte de jeu de mots sur les paroles du Christ à la pécheresse de l'Évangile.

Je n'étais pas au tribunal, mais, d'après les comptes rendus de journaux, j'ai cru comprendre que M. Outine en avait pris à son aise et avait même frisé le ridicule.

Dès que j'ai commencé à lire la plaidoirie, je suis demeuré un peu ahuri, me demandant de qui se moquait M. Outine. Était-ce par ironie qu'il remerciait le procureur de son réquisitoire contre la Kaïrova, déclarant que ce morceau d'éloquence était non seulement brillant, plein de talent et d'humanité, mais encore plus semblable à une plaidoirie qu'à un réquisitoire ? Certes, les paroles du procureur étaient éloquentes et humaines, libérales au plus haut degré, et il faut bien que ces messieurs de la défense et de l'accusation échangent des compliments cordiaux pour la plus grande édification des jurés ; mais après avoir loué l'accusateur pour sa plaidoirie, M. Outine ne voulut pas rester original jusqu'au bout et se mettre, lui, à accuser un peu Mme Kaïrova. C'est bien dommage ; cela eût été fort neuf ; je doute pourtant que cela eût étonné les jurés : nos jurés ne s'étonnent plus de rien. Cette observation n'est qu'une plaisanterie de ma part. M. Outine non seulement n'a pas accusé, mais il a encore défendu avec une maladroite exagération ; c'est justement là que je vois une certaine négligence de sa part : « Bah ! se sera-t-il dit, je m'en tirerai bien toujours à la dernière minute en employant toutes les flamboyantes ressources du « style élevé » ; ce sera suffisant pour la galerie. C'est ainsi que se consolent messieurs les avocats trop occupés quand ils ont bâclé la préparation d'une plaidoirie. M. Outine s'est mis en frais de pathétique pour présenter Mme Kaïrova sous un jour idéal et romanesque ; c'était bien inutile : sa cliente est moins antipathique sans ce luxe d'ornements. Mais M. Outine comptait sur le mauvais goût des

jurés. Tout en elle, d'après sa harangue, est sublime ; son amour est lyriquement torride. M. Outine idéalise tout. Si la Kaïrova, qui n'avait jamais débuté sur une scène, contracte un engagement dans un théâtre de région quelque peu lointaine, — à Orembourg, — M. Outine voit là tout un poème d'abnégation. Elle a fait ça pour sa mère ! (La vieille dame avait besoin de quelques subsides.) Je ne trouve pas la chose si extraordinaire. Il n'est pas rare qu'une jeune fille belle, pleine de talent, mais pauvre, s'en aille au loin, en acceptant des conditions beaucoup moins avantageuses que celles qui étaient offertes à Mme Kaïrova. Mais le défenseur découvre dans le seul fait d'avoir signé un contrat la preuve d'une grandeur d'âme absolument héroïque. Kaïrova ne tarde pas à entrer en relation avec Welikanov, qui était l'impresario de la troupe. Les affaires étaient mauvaises. Kaïrova se remue, sollicite et tire d'affaire son directeur. Il parait que c'est encore héroïque. Je crois que n'importe quelle femme du caractère de cette vive, de cette fougueuse Kaïrova aurait « sollicité » impavidement pour l'homme aimé, dès qu'il y eût plus qu'amourette sans conséquence entre eux.

Les scènes avec la femme de Welikanov commencèrent, et après avoir décrit l'une de ces scènes, M. Outine nous affirme que, dès lors, sa cliente considérait Welikanov comme sien, voyant en lui sa création et son enfant chéri. On m'apprends,à ce sujet, que « l'enfant chéri » est de très haute taille, robuste, taillé en grenadier et orné d'une forte toison qui frise sur la nuque. M. Outine veut que Kaïrova ait eu l'intention de former « cet enfant », de lui donner des idées nobles ; sans doute l'avocat n'admet pas que sa cliente pût s'attacher à Welikanov sans concevoir ce but élevé. L'« enfant chéri » ne s'améliora d'aucune façon ; je crois qu'au contraire qu'il se détériora chaque jour davantage.

Voici venir l'ère des complications. Kaïrova et l'enfant chéri font une apparition à Pétersbourg ; puis l'enfant chéri se rend seul à Moscou pour chercher une place. Kaïrova lui écrit des lettres tendres et passionnées, mais Welikanov ne montre aucun talent épistolaire. Dans ces lettres, observe M. Outine, on voit un petit nuage poindre à l'horizon, un nuage qui plus tard envahit tout le ciel et déchaina la tempête. M. Ouline a horreur du style simple et s'exprime toujours à l'aide d'impressionnantes images. Mais

Welikanov revient, et Mme Kaïrova et lui vivent à Pétersbourg (maritalement s'entend).

Nous arrivons à l'épisode le plus grave du roman. La femme de Welikanov reparait et, dit M. Outine, la Kaïrova se sent tressaillir comme une lionne à qui l'on veut enlever ses petits. Car nous sommes en pleine période de grande éloquence. Elle n'avait pas besoin de cette éloquence pour nous sembler bien à plaindre, cette malheureuse Kaïrova, qui ne sait quoi faire entre la femme et le mari. Welikanov se révèle perfide. Il trompe tour à tour sa femme et la Kaïrova. Il est surtout obligé à de grands ménagements envers cette dernière, qu'il calme en lui faisant accroire que sa femme va bientôt partir pour l'étranger. M. Outine nous présente l'amour de sa cliente comme une passion non seulement sympathique mais édifiante et pour ainsi dire hautement morale. Si morale que la Kaïrova prend la résolution de proposer à Welikanova de lui céder son mari : «… Si vous voulez vivre avec lui, prenez-le. Sinon disparaissez ou moi je pars. Décidez-vous, choisissez. » KaÏrova eut l'intention de tenir ce langage à sa rivale, mais je ne parviens pas à savoir si elle parla ou non. En attendant on ne s'arrêta à aucun parti, et Kaïrova passe désormais son temps à « bouillir de rage ». Elle n'eût pas été femme, nous fait remarquer M. Outine, si elle eût cédé Welikanov sans lutte. La jalousie s'empara d'elle, anéantit sa volonté, l'émietta. Comment pouvait-elle, dès lors, se maîtriser ? Dix jours se passent. Elle languissait. La fièvre la minait, elle ne mangeait plus, ne dormait plus, courait de Pétersbourg à Oranienbaum, et ce funeste lundi 7 juillet, arriva.

Ce lundi-là, ce jour funeste, Kaïrova se rend chez elle, à la campagne. On lui dit que la femme de Welikanov est là. Elle s'approche de la chambre à coucher : l'homme qu'elle aime passionnément est là, étendu sur son lit avec une autre femme ! « Ah ! messieurs les jurés ! s'exclame M. Outine, pouvait-elle demeurer impassible ! Il eût fallu, pour cela qu'elle n'eût point de cœur ! Ses sentiments ressemblèrent à ces torrents impétueux qui renversent et brisent tout sur leur passage, elle était furieuse. Elle fut portée, n'est ce pas, à détruire tout ce qui l'entourait (!!). Si nous demandons à un torrent pourquoi il commet des ravages, que nous répondra-t-il ?

Que de phrases, mon Dieu ! Mais arrêtons-nous un instant à ces phrases.

Elles sont détestables, détestables surtout parce qu'elles se trouvent dans le passage principal de la plaidoirie de M. Outine.

Je tombe d'accord avec vous sur un point, monsieur le défenseur : Kaïrova ne pouvait rester impassible devant ce que vous venez de nous décrire, mais elle n'est peut-être incapable de calme que parce qu'elle est Kaïrova, c'est-à-dire une femme faible et violente, très bonne, sympathique, dévouée, je l'admets, bien que ces épithètes ne lui soient décernées que dans votre plaidoirie, mais d'une nature déréglée au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Je ne veux pas injurier une femme qui est malheureuse et ne parle en ce moment que du dérèglment de son esprit. Mais c'est bien parce qu'elle n'a aucun empire sur elle-même que Kaïrova ne voit qu'une façon d'en finir, dans la situation où elle s'est mise. Il ne faut pas dire que, seule, une personne dénuée de cœur eût pu trouver une autre solution plus généreuse. Traiteriez-vous de créature sans cœur une femme qui eût jeté le rasoir qu'elle tenait à la main.

J'ai peut-être été un peu loin en affirmant que vous aviez fait l'apologie du crime ; je me suis laissé entrainer par une indignation qui n'avait rien de vil. Pardonnez-moi d'avoir exagéré l'importance de vos paroles, mais avouez que l'on prononce parfois dans une plaidoirie des phrases bien imprudentes. Réfléchissez qu'il y a des natures féminines plus nobles que celle de votre cliente et capables de concevoir un idéal plus élevé. Si Mme Kaïrova, plus magnanime, avait su comprendre au dernier moment (ne vous récriez pas, c'est très possible, surtout au dernier moment), avait su comprendre qu'elle seule était l' « offenseur », qu'en abandonnant Welikanov elle pouvait faire plus pour ennoblir son esprit qu'en agissant de toute autre manière, je crois qu'elle serait partie en se demandant comment elle avait pu tomber si bas. Et si elle avait su se conduire avec une pareille générosité d'âme, l'auriez-vous traitée de « femme sans cœur » ?

Ici j'entends des voix qui me disent : « Vous exigez trop de notre nature, c'est inhumain ! » Ce serait trop demander, en effet, et du reste, je n'exige rien du tout. J'ai frissonné en lisant le passage où on la voit écoutant près du lit ; j'ai su me représenter tout ce qu'elle a pu souffrir et je suis heureux qu'on ait rendu la pauvre femme à la liberté. Toutefois, rappelez-vous que celui qui

a dit cette grande parole : « Allez et ne péchez plus ! » n'a pas craint d'appeler péché le péché ; il a pardonné, mais il n'a pas acquitté. M. Outine, lui, n'admet pas que la Kaïrova eût pu agir autrement qu'elle n'a fait. Je prends la liberté de faire remarquer que le mal est le mal, qu'il conviendrait de lui donner son nom, loin de l'exalter et de vouloir transformer un crime en exploit presque héroïque.

MONSIEUR LE DÉFENSEUR ET MADAME WELIKANOVA

Puisque nous parlons pitié et humanité, je crois que nous devrions aussi avoir pitié de Mme Welikanova. Qui plaint trop l'offenseur ne plaint pas assez l'offensé. Pourtant M. Outine semble refuser à Mme Welikanova jusqu'à la maigre satisfaction de se voir considérée comme « victime du crime ». Il me semble, — et je serais surpris si je me trompais, — que M. Outine a eu, pendant toute sa plaidoirie, un grand désir d'attaquer Mme Welikanova. C'eût été un procédé vraiment trop simple et on aurait pu dire, monsieur le défenseur, que vous ne gardiez d' indulgence que pour votre cliente, et que cette indulgence était purement professionnelle. Vous avez qualifié de « sauvages et cruelles » les paroles de Mme Welikanova s'écriant qu'elle baiserait les mains et les pieds de la personne qui la débarrasserait de son mari. Mme Kaïrova, présente, déclara « qu'elle le prenait », et la femme de Welikanov lui répondit : « Eh bien ! Prenez-le ! » Vous avez fait remarquer que, dès ce moment, Kaïrova a considéré Welikanov comme sien, a vu en lui « sa création » et « son enfant chéri ». Tout cela est très naïf. D'abord qu'y a t-il là de sauvage et de cruel ? Certes les paroles ne sont pas tendres ; mais si vous pouvez excuser Kaïrova de s'être armée d'un rasoir, comment ne pouvez-vous pas pardonner une exclamation de femme furieuse et offensée ? Vous reconnaissez vous-même que Welikanov est un être tellement impossible que l'amour de Kaïrova pour lui est une pure folie. Pourquoi ces mots « les pieds et les mains » vous paraissent-ils si effroyables ? Un homme impossible s'attire parfois des paroles impossibles, — et je ne vois là qu'une phrase. Franchement, si Mme Kaïrova s'était autorisée de ces paroles pour s'arroger le droit de confisquer le sieur Welikanov, elle me ferait l'effet d'une

simple farceuse.

Nous ne savons pas comment la phrase est venue et faut-il se montrer si sévère pour quelques mots jetés par une femme exaspérée ? Dans bien des familles on échange des propos autrement graves, sur lesquels on juge plus charitable de ne pas revenir. Et ne trouvez-vous pas la réponse de Kaïrova beaucoup plus offensante ? La maîtresse triomphe d'enlever à la femme son mari.

Ailleurs vous insinuez que Mme Welikanova s'est procuré un certificat médical de pure complaisance, afin d'éviter de se présenter devant la cour. Vous dites ensuite :

« Que pensez-vous, messieurs les jurés, de cette femme qui vient chez son mari, qu'elle sait l'amant d'une autre femme, — de cette épouse qui pénètre dans le domicile de la maîtresse, — qui se décide à passer la nuit là et se couche sur le lit de sa maîtresse ! Cela dépasse mon entendement ! »

Vous êtes dur et injuste. Ignore-vous que votre cliente a beaucoup gagné à la non-comparution de Mme Welikanova devant le tribunal ? C'est qu'on a dit beaucoup de mal d'elle à l'audience ! J'ignore son caractère, mais… j'aime mieux qu'elle ne soit pas venue ! Peut-être n'a-t-elle pas voulu se montrer, obéissant à un fier sentiment de pudeur de femme offensée ; peut-être s'est-elle abstenue de paraitre par pitié pour son mari. Personne n'a le droit de savoir pourquoi elle n'est pas venue. En tout cas il est certain qu'elle n'est pas de celles qui aiment à étaler en public leurs sentiments intimes. Et si elle était venue, qui vous dit qu'elle n'aurait pas expliqué de la façon la plus plausible du monde cette visite à son mari dont vous lui faites un crime ? Car ce n'est pas chez la Kaïrova qu'elle est entrée, mais bien chez son mari, qui l'a appelée, repentant. Et il n'est aucunement prouvé qu'elle ait su que Mme Kaïrova payait le loyer de la maison. Elle n'était pas forcée de savoir qui était la personne hébergée et qui était la personne payante. Le mari l'a demandée : elle est venue chez son mari. Il lui aura expliqué que c'était son logement, à lui. Vous savez bien qu'il ne faisait que tromper les deux femmes. Quant à ce que vous dites au sujet du lit de la maîtresse, il est peut-être tout aussi facile d'en donner l'explication.

En général, je vois que tout le monde est tombé sur cette pauvre femme.

Si Welikanova eût surpris Kaïrova dans la chambre de son mari et l'eût égorgée à coups de rasoir, il est très possible qu'on se fût fait un devoir de l'envoyer au bagne, étant donnée sa fâcheuse qualité de femme légitime.

Comment avez-vous pu dire, monsieur le défenseur que Welikanova n'a pas souffert de tout ce drame, parce que, peu de jours après, elle reparaissait sur la scène d'un théâtre et jouait ensuite tout l'hiver, tandis que Kaïrova passait dix mois chez les fous ? Je plains non moins que vous votre infortunée cliente, mais avouez que Mme Welikanova a dû souffrir beaucoup elle aussi. Même si nous devons laisser de côté les chagrins qu'elle a éprouvés, comme femme, souvenez-vous, monsieur le défenseur, vous dont la plaidoirie révèle tant d'humanité, qu'elle a, certainement ressenti d'affreuses angoisses quand elle a enduré quelques minutes (trop de minutes) de peur mortelle en présence de sa rivale armée et furieuse. Il est vrai que ces situations-là ne sont comprises que de ceux qui ont vu la mort de près. Mais songez à son réveil sous le rasoir de l'assaillante, qui lui sciait la gorge. Et elle a entrevu au-dessus d'elle le visage convulsé de Kaïrova. Elle s'est débattue, — et Kaïrova continuait à la martyriser ; certes elle a dû se voir déjà morte. Pensez-vous à ce qu'a pu être cet abominable cauchemar, ce cauchemar d'une femme éveillée, et c'est là le plus horrible ! Et quand on lui a couvert le visage d'un sac ! Ah ! monsieur le défenseur, considérez-vous ces tortures comme des bagatelles ! Elle a dû éprouver ce qu'éprouve un condamné lié sur l'échauffaud !

Récemment une marâtre a jeté d'un quatrième étage sa petite belle-fille âgée de 6 ans. L'enfant est retombée sur ses petits pieds, saine et sauve. Mais croyez-vous qu'elle n'ait rien souffert ? Déjà, involontairement, je songe à la plaidoirie de l'avocat chargé de défendre la marâtre. On nous parlera de la situation affreuse d'une jeune femme épousée par contrainte, devenue la proie d'un veuf inhumain. On nous peindra sa vie pauvre, sa vie misérable, toute de labeurs. Elle, la pauvrette, d'âme simple, de cœur pur, aura été en quelque sorte subornée comme une enfant sans expérience. On lui aura vanté les joies du ménage et ces joies auront consisté en linge sale à blanchir, en hideuses besognes de cuisine, en débarbouillages de mioche malpropre ! « Laver cette enfant, messieurs les jurés, y pensez-vous ! Comment voulez-

vous qu'elle ne l'ait pas prise en haine ! (Et je parie que l'avocat découvrira chez l'enfant de 6 ans quelques noirceurs exécrables !) Alors, prise de désespoir, dans un moment d'inconsciente folie, la malheureuse marâtre empoigne la petite fille… Ah ! messieurs les jurés, qui de vous n'en eût fait autant ! Lequel d'entre vous n'eût pas flanqué cette enfant par la fenêtre ! » J'exagère, je caricature, soit ! Mais celui qui composera cette plaidoirie dira, croyez-le bien, quelque chose d'approchant. Or, le cas de cette coupable marâtre mériterait une analyse subtile et profonde, qui pourrait justement, peut-être, avoir pour résultat d'obtenir un peu d'indulgence pour la criminelle. Et voilà pourquoi j'en veux à la banale naïveté de vos procédés, messieurs les défenseurs.

D'un autre côté, nos tribunaux ne sont-ils pas, à un certain point de vue, une école de morale pour notre peuple ? Quel enseignement voulez-vous que ce peuple tire des harangues prononcées au cours des audiences ? Parfois on va jusqu'à lui servir de simples plaisanteries. M. Ontine, à la fin de son plaidoyer, ne s'est-il pas amusé à appliquer à sa cliente ce verset de l'Évangile : « Elle a beaucoup aimé, il lui sera beaucoup pardonné » ? C'est délicieux, d'autant plus que le défenseur savait très bien que ce n'est pas parce qu'elle avait aimé — comme l'entend M. Outine — que le Christ avait pardonné à la pécheresse. Je trouverais irrévérencieux de citer en entier, à ce propos, ce sublime et attendrissant passage de l'Évangile. Je préfère consigner ici une observation personnelle, qui ne touche M. Outine ni de près ni de loin. Dès l'époque où j'étais élève de l'École militaire, j'ai remarqué que mes condisciples croyaient fermement, en général, à une sorte d'indulgence du Christ pour cette attrayante faiblesse, — la luxure. Je me souviens de m'être souvent posé cette question : Pourquoi les jeunes gens sont-ils si enclins à s'expliquer de la sorte ce passage de l'Évangile ? Ils semblent, pourtant comprendre assez bien les autres. J'ai conclu que leur contresens avait une cause physiologique. Avec leur bonté naturelle, de jeunes Russes ne pouvaient trouver bien coupable, chez d'autres, une faiblesse qu'ils partageaient, dès qu'ils jetaient un regard du côté d'une jolie femme. Et du reste, je sens que je viens de dire une sottise, mais je suis sûr que M. Outine sait fort bien comment il convient d'interpréter le texte en

question.

AU SUJET D'UN ÉTABLISSEMENT

La fausseté et le mensonge nous guettent de tous côtés, au point de nous faire sortir parfois de notre calme.

Au moment où le procès de Mme Kaïrova se déroulait devant le tribunal, je suis allé voir la maison des Enfants Abandonnés, où je n'étais jamais entré, mais que je désirais connaître depuis longtemps. Grâce à un médecin de ma connaissance, j'ai pu tout visiter. Plus tard je raconterai cette visite en détail. Je n'ai pris ni notes ni chiffres. Dès l'abord, j'ai compris qu'on ne pouvait tout voir d'un seul coup et qu'il me faudrait revenir une autre fois. Actuellement je me propose de partir pour la campagne afin de voir les nourrices auxquels on confie les enfants.

Je donnerai donc plus tard ma description ; pour l'instant, je ne veux parler que des impressions glanées dans une première visite.

J'ai vu le monument de Betzky, une enfilade de salles magnifiques où l'on a réparti les petits, les cuisines, les étables où sont logées les génisses qui serviront à la vaccination des pensionnaires, les réfectoires, partout une exquise propreté, ce qui ne gâte rien ; des groupes de petits enfants attablés, des fillettes de cinq ou six ans jouant « au cheval », la division des jeunes filles de seize ans et plus, anciennes élèves de la maison, et qu'on forme au service tout en leur faisant achever leur éducation. Ces dernières savent déjà quelque chose. Elles ont lu des livres de Tourgueneff, ont leurs petites façons de voir, très nettes, ont causé avec nous très aimablement. Mais les surveillantes m'ont plu encore davantage : elles sont toutes de physionomie affable (et je ne pense pas qu'elles aient pris cet air-là rien qu'en l'honneur de notre visite), paraissent bonnes et intelligentes. Quelques-une ont de l'instruction. Elles m'ont beaucoup intéressé en m'apprenant que la mortalité des enfants en bas âge était incomparablement moindre chez elles qu'au dehors, dans les familles. On ne peut malheureusement dire la même chose au sujet des enfants envoyés à la campagne. Enfin, j'ai vu la chambre du rez-de-chaussée, où les mères apportent leurs nouveau-nés. J'ai examiné tout

particulièrement les petits qu'on allaite et j'ai eu cette impression absurde qu'ils étaient vraiment bien insolents. J'en ai ri, à part moi : mais voila un gamin né n'importe où, qu'on apporte ici et qui crie, vocifère, nous prouve qu'il a des poumons solides et veut vivre, gigote, hurle maintenant, comme s'il avait le droit de nous assourdir ainsi ! Il cherche le sein comme s'il avait droit au sein et aux soins comme les enfants qui sont dans leur famille. Oui, il se figure que tout le monde va se précipiter pour le servir. L'insolent petit être ! On a toujours envie de lui demander s'il se prend pour un fils de prince. Et, après tout, qu'y aurait-il de si étonnant à ce qu'il fût fils de prince ? Il en vient de partout. Il en tombe même des fenêtres. Parlez-moi pour rabaisser le caquet de ces gaillards-là de cette paysanne qui, agacée des glapissements d'un mioche laissé par la première femme de son mari, mit la main du petit sous le bec d'un samovar plein d'eau bouillante, après avoir tourné le robinet ! Oh ! l'enfant cessa net ses hurlements ! Je ne sais pas comment les juges ont traité cette femme résolue, ni même s'ils l'ont jugée. En tout cas, n'est-elle pas digne de la plus grande indulgence ? C'est que ces affreux moutards vous donneraient des attaques de nerfs avec leurs piaillements ! Surtout à de pauvres femmes accablées de misères et de travaux de blanchissage ! Certaines mères, oui, parfaitement, des mères, ont trouvé, pour apaiser leurs enfants, des moyens moins brutaux… Une demoiselle intéressante et sympathique entre dans un water-closet, s'évanouit, — ne se souvient plus de rien, — mais, sans qu'on sache comment, on trouve plus tard un enfant noyé, - dans quel liquide ! Un enfant jeté là, sans doute parce qu'il était trop bruyant ! N'est-il pas plus humain de noyer un petit être que de lui brûler la main à l'eau bouillante ? Cette mère-là, il sera impossible même de la juger. La pauvre fille trompée, apitoyante. Si l'on se met à penser à la Marguerite de Faust (il se trouve parfois au nombre des jurés des gens qui ont énormément de littérature), comment pourra-t-on la juger ? Il sera même bon d'ouvrir une souscription à son bénéfice !… Je suis bien content que tant d'enfants aient trouvé asile dans la maison que j'ai visité !

En regardant ces petits, il me venait des pensées peut-être futiles. Je me demandais, par exemple, vers quel âge ces enfants se rendent compte de leur position, comprennent qu'ils ne sont pas « des enfants comme les autres ».

Sans une grande expérience il est bien difficile de le conjecturer, mais j'ai senti qu'ils doivent, de bonne heure, se douter de quelque chose, de si bonne heure, que cela pourrait sembler incroyable à certaines gens. Ah ! si l'enfant, ne prenait connaissance de la vie que par les livres, il n'arriverait pas à la profondeur d'entendement que l'on découvre parfois chez lui ! On se demande souvent comment il a acquis telles idées qui semblent devoir lui être inaccessibles.

Un enfant de cinq ou six ans sait parfois, sur Dieu, sur le bien et le mal, des choses surprenantes, et vous en viendrez, malgré vous, à vous dire que, certainement, la Nature a donné aux petits des moyens d'apprendre la vérité que n'ont pas découvert les pédagogues. Oh ! parbleu ! Si vous interrogez un gamin de six ans sur le bien et le mal, il éclatera de rire. Mais ayez la patience de lui citer des faits, de voir ce que sa petite cervelle en déduit, et vous ne serez pas long à voir qu'il en sait peut-être plus long que vous sur Dieu, ce qui est louable et ce qui est blâmable. Il en sait même plus long que l'avocat le plus retors, parce que ce dernier est aveuglé par le besoin de faire valoir ses arguments.

Oui, ces enfants des asiles doivent s'être rendu compte qu'ils ne sont pas « comme les autres enfants », et je suis certain que ce n'est pas par les nourrices ou les surveillantes qu'ils le savent. Vous découvrez vite, j'en suis sûr, qu'ils ne comprennent que trop de choses à ce sujet.

Aussi me disais-je que ces pauvres petits ont droit à une compensation. Il n'est que juste qu'après les avoir recueillis dans ces établissements, on fasse tout pour développer leur instruction et qu'on ne les laisse aborder la vie que solidement armés. Il faut que l'État regarde ces abandonnés comme ses enfants. On viendra me dire que c'est une prime accordée aux unions irrégulières, aux mauvaises mœurs. Mais croyez vous, vraiment, que toutes les demoiselles intéressantes et sympathiques dont je parlais plus haut vont se hâter de peupler le pays d'enfants illégitimes, dès qu'elles apprendront que leurs rejetons seront admis gratuitement dans les universités ? Ne soyez pas absurdes !

Oui, ai-je pensé, si on les adopte, il faut les adopter complètement. Je sais bien que cela excitera l'envie de beaucoup de braves gens honnêtes et

travailleurs : « C'est trop fort ! » gémiront-ils : j'ai peiné toute ma vie ; j'ai lutté pour faire bien élever mes enfants légitimes, sans réussir à leur assurer l'avantage d'études complètes. Me voici vieux, malade, je vais mourir bientôt et mes enfants vont se disperser, livrés aux dangers de la rue ou esclaves dans des fabriques. Pendant ce temps-là les petits bâtards vont conquérir leurs grades aux universités, trouveront de bons emplois et ce sera avec l'argent que je paye pour mes contributions qu'on en aura fait des personnages ! »

Je suis sûr que ce monologue sera débité. Et il est vrai que tout s'arrange bien mal. Ces plaintes sont, à la fois, cruelles et légitimes. Comment s'y reconnaître ?

Mais je n'ai pu m'empêcher de songer à l'avenir des enfants abandonnés. Parmi ceux qui ne sont pas secourus, il y en a d'âme supérieure, qui « pardonneront à la société », d'autres qui « se vengeront d'elle », le plus souvent à leur propre détriment. Mais donnez à ces déshérités un peu d'instruction et d'éducation, et je suis certain que bon nombre de ceux qui sortiront de cet « établissement », par exemple, entreront dans la vie avec un grand désir d'honorabilité, avec la réelle ambition de fonder une famille estimable. Leur idéal, j'en jurerais, sera d'élever eux-mêmes leurs enfants, sans compter sur la générosité de l'État. Sans qu'ils soient ingrats, il leur viendra un juste besoin d'indépendance.

UNE IDÉE À CÔTÉ

Je viens de parler du légitime besoin d'indépendance. Aime-t-on toujours l'indépendance, chez nous ? Et en quoi consiste l'indépendance, dans notre pays ? Trouvera-t-on deux hommes qui la comprennent de la même façon ? Je me demande même parfois s'il y a, chez nous, une seule idée à laquelle on croie sérieusement. La plupart d'entre nous, riches ou pauvres, pensent très peu, ne songent qu'à jouir de la vie le plus possible, jusqu'à épuisement de forces vitales. Ceux qui se figurent être un peu au-dessus de la moyenne se groupent en petites coteries qui font semblant de croire à quelque chose en se trompant eux-mêmes. On trouve aussi une catégorie d'individus qui ont érigé en principe cette petite phrase : « Plus nous en prenons, mieux ça vaut ! » et agissent conformément à cet axiome. Il y a encore de braves gens à paradoxes, généralement honnêtes, mais pas toujours brillants. Ces derniers, quand ils sont de bonne foi, en viennent assez souvent au suicide. Et les suicides ont tellement augmenté chez nous, ces temps derniers, que personne n'y fait plus attention. On dirait que la terre russe n'est plus assez forte pour porter ses hommes. Il ne faut pas perdre de vue, pourtant, que nous avons, chez nous, beaucoup de gens honnêtes, hommes et femmes. Les femmes de valeur, surtout, ne sont pas rares et ce seront peut-être elles qui sauveront le pays. Je reviendrai là-dessus. Oui, il y a, en Russie, beaucoup d'honnêtes gens, et surtout de braves gens plutôt bons encore qu'honnêtes, mais la plupart d'entre eux ne se font aucune idée exacte de l'honneur, ne croient plus même aux plus vieilles et aux plus claires formules de l'honnêteté. Dieu seul sait où nous allons… Et je me demande pourquoi je me suis mis à penser aux suicides dans l' « établissement » que j'ai visité, en regardant tous ces enfants, tous ces nouveau-nés. Voilà, me semble-t-il, une idée qui ne rimait à rien, dans ce milieu.

Nous en avons beaucoup, de ces idées à côté qui nous tourmentent, qui nous accablent. Tels consentent à vivre accablés ; tels autres n'y peuvent parvenir et se tuent. J'ai lu, à ce sujet, une lettre fort caractéristique, une

longue lettre écrite par une jeune fille et qui a été publiée dans le Nouveau Temps.

Cette jeune fille se nommait Pissareva. Elle avait vingt—cinq ans ; elle appartenait à une famille de gentilshommes terriens, jadis aisée ; mais les temps ayant changé, elle était entrée dans une école qui forme des sages-femmes. Elle avait bien passé ses examens et avait obtenu une place au Zemtsvo. Elle avoue elle-même qu'elle ne manquait de rien, que ses gains dépassaient ses besoins. Mais elle a été prise de « fatigue » et a voulu se reposer : « Où peut-on se reposer mieux que dans la tombe ? » dit-elle. Pourquoi une pareille « fatigue » ? Toute sa lettre exprime une affreuse lassitude. Elle semble dire : « Ne me tourmentez plus ; j'en ai assez. »

« N'oubliez pas de me « dépouiller » de ma chemise neuve et de mes nouveaux bas », écrit-elle. « J'ai du vieux linge dans ma commode ; qu'on me le mette. » Elle n'écrit pas « ôter », elle écrit « dépouiller » ; on devine une exaspération terrible. Elle va jusqu'à la demi-grossièreté. « Vous êtes-vous fourré dans la tête que je m'en irais chez mes parents ? Que diable aurais-je été chercher là-bas ? » Ailleurs elle s'exprime ainsi : « Pardonnez-moi, Lipareva, et que Petrova (dans le logement de laquelle elle s'empoisonna) me pardonne aussi. Je sais que je fais une ignominie, une cochonnerie. »

Elle aime ses parents, ce qui ne l'empêche pas d'écrire :

« N'avisez pas de ma mort la petite Lise, parce qu'elle en parlerait à sa sœur, qui viendrait hurler ici : je ne veux pas qu'on hurle à cause de moi, et tous les parents, sans exception, hurlent auprès des cadavres de leurs proches. »

Elle ne croit ni à l'amitié de Liparava ni à celle de Petrova, qu'elle aime pourtant toutes deux : « Ne perdez pas la tête, ne croyez pas les soupirs nécessaires ; lisez jusqu'au bout ; faites cet effort. Vous verrez quoi décider. N'effrayez pas Petrova ; mais, au fait, elle est bien capable de ricaner. Mon passeport est dans la valise. »

Que cette pensée qu'on pourra ricaner en voyant son pauvre corps inanimé, que cette pensée ait traversé sa tête en un pareil moment, c'est terrible !

Elle se montre étrangement minutieuse dans ses arrangements pécuniaires. Elle laisse une petite somme et ne veut pas que sa famille touche à cet argent. Il y a tant pour Petrova. Elle doit aux Tchetchotkine vingt—cinq roubles, qu'ils lui ont avancés pour un voyage. Qu'on leur rende leur dû… Cette importance extrême attachée à l'argent la montre fidèle à un préjugé répandu : « Si tout le monde avait l'existence assurée, l'humanité serait absolument heureuse et ne connaîtrait plus le crîme. » « D'ailleurs, ajoute-telle, il n'y a pas de crimes. Le crime n'est qu'un phénomène morbide qui provient de la pauvreté, de la misère, de l'ambiance, etc… » Telle est la doctrine de Pissareva, qui est excédée de l'ennui de vivre, qui a perdu toute croyance en la vérité, en la beauté d'un devoir quelconque à remplir, qui a délaissé tout idéal supérieur.

Et la pauvre fille est morte.

Je ne hurle pas auprès de toi, malheureuse enfant, mais laisse-moi te plaindre ; permets-moi de te souhaiter une résurrection dans une vie nouvelle où rien ne t'excédera plus. Regarde, pourtant : un clair soleil de printemps brille dans le ciel, les arbres se couvrent de verdure, et tu es fatiguée avant d'avoir vécu ! Est-il possible que des mères ne « hurlent » pas auprès de celles qui font comme toi, des mères qui ont veillé sur vous, pour les regards desquelles vous avez été une caresse ! Un enfant, c'est de l'espoir.

Et je regarde ces petits abandonnés d'ici. Comme ils ont envie de vivre ! Toi aussi tu as été un tout petit enfant qui voulais vivre, et tu crois que ta mère peut comparer sans douleur ton visage de morte à la petite figure riante et joyeuse qu'elle se rappelle si bien !

On m'a montré tout à l'heure, dans cet établissement, une fillette qui est née avec un pied atrophié. Elle se porte merveilleusement bien et elle est extraordinairement belle. Tout le monde la caresse ; elle fait un signe de tête à chacun, sourit à chacun. Elle ne sait pas encore qu'elle est une estropiée. Faudra-t-il que celle-là aussi haïsse la vie !

— Nous arrangerons tout cela si bien qu'elle ne s'en apercevra pas, dit le docteur. Dieu veuille qu'il dise vrai !

Non, il ne faut pas haïr la vie, haïr nos semblables. Quand aura passé notre mesquine génération, une pensée nouvelle plus lumineuse et plus noble

guidera les hommes et l'on dira :

« La vie est belle : C'est nous qui étions hideux. »

… J'ai vu l'une des nourrices embrasser tendrement l'un des petits bâtards. Je ne m'étais jamais figuré que ces nourrices payées embrassaient ces pauvres petits-là. Elle a embrassé l'enfant sans savoir que je la regardais. Est-ce à cause de l'argent qu'on lui donne qu'elle l'aime ? On loue ces nourrices pour qu'elles allaitent les petits abandonnés et non pas pour qu'elles les caressent. Je suis heureux d'avoir vu cela.

Chez les paysannes finnoises ou estoniennes, on dit que les enfants ne sont pas aussi bien soignés, mais quelques-unes de ces villageoises s'attachent si bien à leurs nourrissons qu'elles ne les ramènent à l'établissement qu'en pleurant et reviennent plus tard les voir, parfois de très loin, leur apportent un petit cadeau et hurlent sur eux. Non ! ce n'est pas l'argent qui les pousse ! Ces femmes-là ne sont pas seulement des « seins loués » pour remplacer les seins maternels : il y a de la maternité dans. leur affection. Il n'est pas vrai que la terre russe se refuse à porter plus longtemps ses enfants ! Voyez comme la source de vie jaillit ici, forte et belle.

Certes, parmi ces enfants recueillis, il peut y en avoir beaucoup que mirent au monde d'intéressantes créatures qui, là-bas, chez elles, aiguisent un rasoir à l'intention de leurs rivales.

Je dirai, en guise de conclusion, que le rasoir peut être un instrument très sympathique dans son genre, mais qu'il est fâcheux que le hasard m'ait amené ici au moment où je suivais le procès de la Kaïrova. J'ignore en grande partie la biographie de l'acquittée ; je ne sais donc pas si son nom me vient à propos en parlant de l'établissement qui nous occupe, mais je suis certain que tout son roman passionnel, raconté au tribunal, a perdu, pour moi, beaucoup de son intérêt lorsque j'ai vu cet établissement. Je l'avoue en toute franchise, et c'est peut-être à cause de cette visite, que je me suis montré si peu sensible en vous entretenant de l'affaire de Mme Kaïrova.

TENDANCES DÉMOCRATIQUES INCONTESTABLES DES FEMMES

Il conviendrait peut-être de répondre encore à une lettre de l'un de mes correspondants.

Dans le dernier numéro du Carnet, j'ai écrit ces lignes qui ont pu paraitre entachées d'exagération. ·

« Avant peu la Russie sera la plus forte de toutes les puissances européennes… Les autres grandes puissances disparaîtront… elles seront épuisées par la lutte qu'elles auront à soutenir contre leurs prolétaires. En Russie, il n'en sera pas de même. Le bonhomme Démos est content : il sera de plus en plus satisfait, de plus en plus uni. Un seul colosse demeurera sur le continent européen : la Russie… »

Mon correspondant m'objecte un fait qui semblerait prouver que Démos n'est pas aussi heureux que je veux bien le dire. En supposant qu'il me lise, il comprendra que je ne puis m'occuper à présent du fait en question, bien que je ne désespère pas d'y revenir prochainement. Pour l'instant, je veux dire un mot sur Démos, d'autant plus que d'autres personnes m'expriment des doutes sur son bonheur. Je leur ferai remarquer que j'ai laissé à entendre que sa prospérité lui viendrait de son union : «… de plus en plus satisfait, de plus en plus uni… »

En effet, si cette disposition à la concorde n'existait pas, mes contradicteurs auraient laissé passer mes appréciations sans les discuter. Cette disposition à la concorde, à la discussion courtoise pour le bien de tous existe véritablement. Elle est incontestablement démocratique et désintéressée. Elle est universelle. — Oui, nous en convenons, il y a beaucoup d'insincérité dans certaines déclarations démocratiques de nos journaux, beaucoup d'exagération dans la campagne contre les adversaires de la démocratie, lesquels, disons-le en passant, ne sont pas nombreux aujourd'hui. Néanmoins, la loyauté des sentiments démocratiques de la plus grande partie de la société russe ne peut guère être mise on doute. À ce point de vue, nous présentons un

phénomène tout particulier en Europe, où ordinairement, même à l'heure actuelle, la démocratie ne trouve ses champions que dans les basses classe, où les anciens dirigeants, vaincus en apparence, se défendent toujours avec vigueur. Notre aristocratie, à nous, n'a pas été vaincue ; c'est elle qui est venue aux idées démocratiques. On ne peut le nier. S'il en est ainsi, vous avouerez qu'un brillant avenir attend notre Démos. En admettant que tout ne se présente pas encore de la façon la plus favorable, il est permis de conjecturer que les malheurs passagers de Démos disparaîtront peu à peu sous l'influence de ce que je n'hésiterai pas à appeler les tendances démocratiques universelles et la concorde absolue de tous les Russes du plus grand au plus petit. C'est en envisageant ainsi les choses que j'ai pu dire que Démos était content et qu'il serait de plus en plus satisfait. Je ne vois là rien d'incroyable.

———

J'aimerais à ajouter ici un mot sur la femme russe. J'ai déjà dit qu'en elle résidaient beaucoup de nos espérances pour l'avenir. Il est incontestable que la femme russe a fait de grands progrès, ces vingt dernières années. Ses aspirations sont devenues de plus en plus hautes, franches et courageuses. Elle nous a imposé l'estime et a aidé au développement de notre pensée. Il ne faut pas tenir compte de quelques défaillances. On peut déjà apprécier des résultats. La femme russe a bravement méprisé les obstacles et les railleries. Elle a nettement exprimé son désir de participer à l'œuvre commune : elle a travaillé avec désintéressement et abnégation. Le Russe, homme, s'est, au cours de ces dix dernières années, terriblement adonné au libertinage, a été pris du prurit du gain, s'est fait gloire de son cynisme et de ses appétits grossiers. La femme est restée, beaucoup plus que lui, fidèle au culte et au service de l'Idée. Dans sa soif d'acquérir une instruction supérieure elle a donné l'exemple de toutes les vaillances. Le Carnet d'un Écrivain m'a donné l'occasion de comprendre mieux la femme russe. J'ai reçu des lettres remarquables signées de noms féminins. Je regrette de ne pouvoir répéter ici tout ce qu'on m'a écrit.

Ce n’est pas que je sois aveugle pour quelques défauts de la femme contemporaine. Le plus grave est d’accepter sans contrôle et de suivre trop loin certaines idées masculines. En tout cas, ce défaut témoigne d’assez nobles qualités de cœur. Les femmes apprécient surtout les sentiments généreux, les belles paroles et plus que tout le reste ce qu’elles croient être de la sincérité. Elles sont souvent victimes des sincérités apparentes, se laissent entraîner par les opinions spécieuses, et c’est malheureux. L’instruction supérieure pourra aider puissamment à corriger cela dans un avenir prochain. En adoptant avec toutes ses conséquences et sans restrictions le principe de l’éducation supérieure accordée aux femmes, en y joignant les droits qu’elle doit procurer, la Russie ferait un grand pas dans la vole qui mènera à la régénération de l’humanité. Dieu veuille que la femme russe se lasse moins souvent comme, par exemple, la malheureuse Pissareva ! Qu’elle imite plutôt une autre Russe, la femme de Stchapov, et qu’elle se réconforte aux heures de découragement par l’amour et l’abnégation. Mais l’une et l’autre sont également douloureuses à nous rappeler et inoubliables, l’une si noblement énergique et si mal récompensée, l’autre désolée, désespérée, vaincue…

JUIN

———

LA MORT DE GEORGE SAND

… Et pourtant, ce n'est qu'après avoir lu la nouvelle de cette mort, que j'ai compris toute la place que ce nom avait tenu dans ma vie mentale, tout l'enthousiasme que l'écrivain-poète avait jadis excité en moi, toutes les jouissances d'art, tout le bonheur intellectuel dont je lui étais redevable. J'écris chacun de ces mots de propos délibéré, parce que tout cela est de la vérité littérale.

George Sand était une de nos contemporaines (quand je dis nos, j'entends bien à nous), une vraie idéaliste des Années trente et quarante. Dans notre siècle puissant, superbe et cependant si malade, épris de l'idéalité la plus nuageuse, travaillé des désirs les plus irréalisables, c'est un de ces noms qui, venus de là-bas, du pays des « miracles saints », ont fait naître chez nous, dans notre Russie toujours « en mal de devenir », tant de pensées, de rêves, de forts, nobles et saints enthousiasmes, tant de vitale activité psychique et de chères convictions ! Et nous n'avons pas à nous en plaindre. En glorifiant, en vénérant de tels noms, les Russes ont servi et servent la logique de leur destinée. Qu'on ne s'étonne pas de mes paroles, surtout au sujet de George Sand, qui jusqu'à présent peut être contestée, qui est, à moitié, sinon presque totalement oubliée chez nous. Elle a fait, en son temps, son œuvre dans notre pays. Qui donc s'associera à ses compatriotes pour dire un mot sur sa tombe, si ce n'est nous, – nous, les « compatriotes de tout le monde » ? — car enfin, nous autres, Russes, nous avons tout au moins deux patries : la Russie et… l'Europe, même lorsque nous nous intitulons slavophiles. (Qu'on ne m'en veuille pas !) Il n'y a pas à discuter. Cela est. Notre mission, — et les Russes commencent à en avoir conscience, est grande entre les grandes missions.

Elle doit être universellement humaine. Elle doit être consacrée au service de l'humanité, non pas seulement de la Russie, non pas seulement du monde slave, du panslavisme, mais au service de l'humanité entière !

Réfléchissez et vous conviendrez que les Slavophiles ont reconnu la même chose. Et voilà pourquoi ils nous exhortent tous à nous montrer des Russes plus nettement, plus scrupuleusement russes, plus conscients de notre responsabilité de Russes ; car ils comprennent que, précisément, l'adoption des intérêts intellectuels de toute l'humanité est la mission caractéristique du Russe. Tout cela, d'ailleurs, exigerait encore bien des explications. Il faut bien dire que se dévouer à une idée universellement humaine et vagabonder à l'aventure par toute l'Europe, après avoir quitté la patrie à la légère, par suite de quelque hautain caprice, sont deux choses absolument opposées, quoiqu'on les ait confondues jusqu'à présent. Mais beaucoup de ce que nous avons pris à l'Europe et apporté chez nous, nous ne l'avons pas tout uniquement copié comme de serviles imitateurs, ainsi que le voudraient les Potouguines. Nous l'avons assimilé à notre organisme, à notre chair et à notre sang. Il nous est même arrivé de souffrir de maladies morales volontairement importées chez nous, tout comme en pâtissaient les peuples d'Occident, chez lesquels ces maux étaient endémiques. Les Européens ne voudront croire cela à aucun prix. Ils ne nous connaissent pas, et jusqu'à présent c'est peut-être tant mieux. L'enquête nécessaire, dont le résultat, plus tard, étonnera le monde, ne s'en fera que plus paisiblement, sans trouble et sans secousse. Et le résultat de cette enquête, on peut déjà l'entrevoir assez clairement, au moins en partie, par nos relations avec les littératures des autres nations : leurs poètes, à elles, sont aussi familiers à la plupart de nos hommes cultivés qu'aux lecteurs occidentaux. J'affirme et je répète que chaque poète, penseur ou philanthrope européen est toujours compris et accepté en Russie plus complètement et plus intimement que partout au monde, sinon dans son propre pays. Shakespeare, Byron, Walter Scott, Dickens sont plus connus des Russes que, par exemple, des Allemands, bien que, des œuvres de ces écrivains, il ne se vende pas la dixième partie de ce qui se vend en Allemagne, pays par excellence des liseurs.

La Convention de 93, en envoyant un diplôme de citoyen au poète

allemand Schiller, l'ami de l'Humanité, a, certes, accompli un bel acte, imposant et même prophétique ; mais elle ne soupçonnait même pas qu'à l'autre bout de l'Europe, dans la Russie barbare, l'œuvre de ce même Schiller a été bien plus répandue, naturalisée, en quelque sorte, qu'en France, non seulement à l'époque, mais encore plus tard, au cours de tout ce siècle. Schiller, citoyen français et ami de l'Humanité, n'a été connu en France que des professeurs de littérature et encore pas de tous, — d'une élite seulement. Chez nous, il a profondément influé sur l'âme russe, avec Joukovski, et il y a laissé des traces de son influence ; il a marqué une période dans les annales de notre développement intellectuel. Cette participation du Russe aux apports de la littérature universelle est un phénomène que l'on ne constate presque jamais au même degré chez les hommes des autres races, à quelque période que ce soit de l'histoire du monde ; et si cette aptitude constitue vraiment une particularité nationale, russe, bien à nous, quel patriotisme ombrageux, quel chauvinisme s'arrogera le droit de se révolter contre un pareil phénomène, et ne voudra, en contraire, y voir la plus belle promesse pour nos destinées futures.

Oh, certes, il se trouvera des gens pour sourire de l'importance que j'attribue à l'action de George Sand, mais les moqueurs auront tort. Bien du temps s'est écoulé ; George Sand elle-même est morte, vieille, septuagénaire, après avoir peut-être longtemps survécu à sa gloire. Mais tout ce qui nous fit sentir, lors des premiers débuts du poète, que retentissait une parole nouvelle, tout ce qui, dans son œuvre, était universellement humain, tout cela eut immédiatement son écho chez nous, dans notre Russie. Nous en ressentîmes une impression intense et profonde, qui ne s'est pas dissipée et qui prouve que tout poète, tout novateur européen, toute pensée neuve et forte venue de l'Occident, devient fatalement une force russe.

D'ailleurs, je n'ai aucune intention d'écrire un article de critique sur George Sand. Je veux seulement dire quelques paroles d'adieu sur sa tombe encore fraîche.

———

Les débuts littéraires de George Sand coïncident avec les années de ma première jeunesse. Je suis, à présent, heureux de penser qu'il y a déjà si longtemps de cela, car maintenant que plus de trente ans se sont écoulés, on peut parler presque en toute franchise. Il convient de faire observer qu'alors la plupart des gouvernements européens ne toléraient chez eux rien de la littérature étrangère, rien sinon les romans. Tout le reste, surtout ce qui venait de France, était sévèrement consigné à la frontière. Oh, certes, bien souvent, on ne savait pas voir. Metternich lui-même ne savait pas plus voir que ses imitateurs. Et voilà comment des « choses terribles » ont pu passer (tout Bielinski a bien passé !). Mais, en revanche, un peu plus tard, surtout vers la fin de cette période, on se mit, de peur de se tromper, à prohiber à peu près tout. Les romans pourtant trouvèrent grâce à toute époque et dans ce pays ce fut surtout quand il s'agit de romans de George Sand que nos gardiens furent aveugles.

Rappelez-vous ces vers :

Il sait par cœur les volumes
De Thiers et de Rabeau
Et fougueux comme Mirabeau
Il glorifie la liberté…

Ces vers sont d'autant plus précieux qu'ils furent écrits par Denis Davidov, poète et bon Russe. Mais si Denis Davidov a considéré Thiers comme dangereux (sans doute à cause de son Histoire de la Révolution) et a rapproché dans le poème cité, son nom de celui d'un certain Rabeau (il y avait alors un écrivain qui s'appelait ainsi et que, du reste, je ne connais guère), nous pouvons être sûrs que l'on admettait officiellement bien peu d'œuvres d'auteurs étrangers alors en Russie. Et voici ce qui en résulta : Les idées nouvelles qui firent à l'époque irruption chez nous sous forme de romans, n'étaient que plus dangereuses sous leur vêtement de fantaisie, car Rabeau n'aurait peut-être rencontré que peu d'amateurs, tandis que George Sand en trouva des milliers. Il faut donc faire encore remarquer ici que, chez

nous, depuis le siècle passé, et ce, en dépit de tous les Magnitzki et les Liprandi, on a toujours eu très vite connaissance de n'importe quel mouvement intellectuel de l'Europe. Et toute idée neuve était immédiatement transmise par nos hautes classes intellectuelles à la masse des hommes un tant soit peu doués de pensée et de curiosité philosophique. C'est ce qui s'est produit à la suite du mouvement d'idées des années « Trente ». Dès le début de cette période, les Russes ont été tout de suite au courant de l'immense évolution des littératures européennes. Des noms nouveaux d'orateurs, d'historiens, de tribuns, de professeurs, furent promptement connus. Même nous savions plus ou moins bien ce que présageait ladite évolution qui bouleversa surtout le domaine de l'Art. Les romans en subirent une transformation toute particulière, que ceux de George Sand accusèrent plus que les autres. Il est vrai que Senkovski et Boulgarine mettaient le public en garde contre George Sand même avant l'apparition des traductions russes de ses romans. On s'efforçait surtout d'épouvanter nos dames russes en leur révélant que George Sand « portait des culottes » ; on tonnait contre son prétendu libertinage ; on tentait de la ridiculiser. Senkovski, sans dire qu'il s'apprêtait à traduire ses romans dans sa propre revue, la Bibliothèque de Lecture, se mit à l'appeler, dans ses écrits, Mme « Egor » Sand, et l'on assure qu'il était parfaitement ravi de ce trait d'esprit. Plus tard, en l'année 48, Boulgarine, dans son Abeille du Nord imprima, sur le compte de George Sand, qu'elle se grisait tous les jours, en compagnie de Pierre Leroux, dans des caboulots de barrière, et qu'elle prenait part aux soirées « athéniennes » données au ministère de l'Intérieur par ce « brigand » de Ledru-Rollin. J'ai lu ces choses moi-même et m'en souviens fort bien. Mais alors, en 48, George Sand était déjà connue de tout le public lettré, et personne n'a cru Boulgarine. Les premières œuvres d'elle traduites en russe parurent dans les Années Trente. Je regrette de ne pas me rappeler quel fut le premier de ses romans dont une version fut donnée dans notre langue ; en tout cas, quel qu'il fût, il dut produire une impression énorme. Je crois que comme moi, qui étais encore un adolescent, tout le monde fut frappé par la belle et chaste pureté des types mis en scène, par la hauteur de l'idéal de l'écrivain, par la tenue des récits. Et l'on voulait qu'une pareille femme « portât des culottes » et se «

livrât au libertinage » ! J'avais seize ans, je crois, quand je lus une de ses œuvres de début, l'une de ses plus charmantes productions. Je m'en souviens bien ; j'en eus la fièvre toute la nuit qui suivit ma lecture. Je ne crois pas me tromper en affirmant que George Sand prit, pour nous, presque immédiatement, la première place dans les rangs des écrivains nouveaux dont la jeune gloire retentit alors par toute l'Europe. Dickens lui-même, qui parut chez nous presque en même temps, passait après elle dans l'admiration de notre public. Je ne parle pas de Balzac, qui fut connu avant elle et qui publia dans les Années Trente des œuvres comme Eugénie Grandet et le Père Goriot, de Balzac pour lequel Bielinski fut si injuste en méconnaissant la grande place qu'il tenait dans la littérature française. D'ailleurs, je ne prétends pas donner ici la moindre appréciation critique ; je me contente de rappeler le goût de la masse des lecteurs russes d'alors et l'impression produite sur eux.

Le point essentiel est que ces lecteurs pouvaient se familiariser, dans les romans étrangers, avec toutes les idées nouvelles contre lesquelles on les « protégeait » si jalousement.

Toujours est-il que vers les « années quarante », le gros public russe lui-même savait plus ou moins bien que George Sand est l'un des plus éclatants, des plus fiers, des plus probes représentants de la nouvelle génération européenne de cette époque, de ceux qui ont nié le plus énergiquement ces fameuses « acquisitions positives » par lesquelles la sanglante Révolution française (ou plutôt européenne) de la fin du siècle passé a complété son œuvre. Après elle — après Napoléon I^{er} — on a tenté de révéler, par le livre, de nouvelles aspirations et tout un idéal nouveau. Les esprits d'avant-garde ont vite compris que ce n'était pas telle ou telle modification apparente d'un réel despotisme qui pouvait se concilier avec les besoins d'une ère neuve, que l'« ôte-toi de là que je m'y mette » des nouveaux maîtres ne résolvait rien, que les récents vainqueurs du monde, les bourgeois, étaient peut-être pires que les nobles, ces despotes de la veille, et que la devise « Liberté, Égalité, Fraternité » n'est composée que de mots sonores. Ce n'est pas tout. Alors surgirent des doctrines qui prouvèrent que ces vocables éclatants ne concrétaient que des impossibilités. Les vainqueurs ne prononcèrent bientôt

plus, ou mieux ne se rappelèrent plus les trois mots sacramentels qu'avec une sorte d'ironie. La Science elle-même, dans la personne de quelques-uns de ses plus brillants adeptes (les économistes), qui semblèrent alors apporter des formules inédites, vint au secours de la raillerie et condamna nettement les trois mots utopiques pour lesquels tant de sang avait été versé. Ainsi, à côté des vainqueurs exultants, apparurent de tristes et mornes visages qui inquiétèrent les triomphateurs.

C'est alors que tout à coup se fit entendre une parole vraiment nouvelle, que des espoirs nouveaux naquirent. Des hommes vinrent, qui proclamèrent que c'était à tort et injustement que l'on avait interrompu l'œuvre de rénovation ; qu'on n'avait abouti à rien par un changement de figuration politique ; que l'œuvre de rajeunissement social devait s'attaquer aux racines mêmes de la société. Oh ! certes, on alla parfois trop loin dans les conclusions. Des théories pernicieuses et monstrueuses se firent jour ; mais l'essentiel est que, de nouveau, brilla l'espoir et que la croyance recommença à germer.

L'histoire de ce mouvement est connue. Il dure encore aujourd'hui et ne semble avoir aucune tendance à s'arrêter. Je ne me propose nullement de parler ici pour ou contre lui. Je tiens seulement à préciser la part d'action de George Sand dans ce mouvement. Nous la trouverons dès les débuts de l'écrivain. Alors l'Europe, en la lisant, disait que ses prédications avaient pour but de conquérir pour la femme une nouvelle situation dans la société et qu'elle prophétisait les futurs droits de l'« épouse libre » (l'expression est de Senkovski) ; mais cela n'était pas tout à fait exact, puisqu'elle ne prêchait pas seulement en faveur de la femme et n'imaginait aucune espèce d'« épouse libre ». George Sand s'associait à tout mouvement en avant et non pas à une campagne uniquement destinée à faire triompher les droits de la femme.

Il est évident que, femme elle-même, elle peignait plus volontiers des héroïnes que des héros ; il est non moins clair que les femmes de l'univers entier doivent à présent porter le deuil de George Sand, parce que l'un des plus nobles représentants du sexe féminin est mort, parce qu'elle fut une femme d'une force d'esprit et d'un talent presque inouïs. Son nom, dès à présent, devient historique, et c'est un nom que l'on n'a pas le droit d'oublier,

qui ne disparaîtra jamais de la mémoire européenne. Quant à ses héroïnes, je répète que je n'avais que seize ans quand je fis leur connaissance. J'étais tout troublé par les jugements contradictoires que l'on portait sur leur créatrice. Quelques-unes parmi ces héroïnes ont incarné un type d'une telle pureté morale qu'il est impossible de ne pas se figurer que le poète les a créées à l'image de son âme, une âme très exigeante au point de vue de la beauté morale, une âme croyante, éprise de devoir et de grandeur, consciente du Beau suprême et infiniment capable de patience, de justice et de pitié. Il est vrai qu'à côté de la pitié, de la patience, de la claire intelligence du devoir, on entrevoyait chez l'écrivain une très haute fierté, un besoin de revendications, voire des exigences. Mais cette fierté elle-même était admirable, car elle dérivait de principes élevés sans lesquels l'humanité ne saurait vivre en beauté. Cette fierté n'était pas le mépris quand même du voisin auquel on dit : je suis meilleur que toi ; tu ne me vaudras jamais ; elle n'était que le hautain refus de pactiser avec le mensonge et le vice, sans que, je le répète, ce refus signifiât le rejet de tout sentiment de pitié ou de pardon. Cette fierté s'imposait aussi d'immenses devoirs. Les héroïnes de George Sand avaient soif de sacrifice, ne rêvaient que grandes et belles actions. Ce qui me plaisait surtout dans ses premières œuvres, c'étaient quelques types de jeunes filles de ses contes dits « vénitiens », types dont le dernier spécimen figure dans ce génial roman intitulé Jeanne, qui résout de façon lumineuse la question historique de Jeanne d'Arc. Dans cette œuvre, George Sand ressuscite pour nous, dans la personne d'une jeune paysanne quelconque, la figure de l'héroïne française et rend en quelque sorte palpable la vraisemblance de tout un cycle historique admirable. C'était une tâche digne de la grande évocatrice, car, seule de tous les poètes de son époque, elle porta dans son âme un type idéal aussi pur de jeune fille innocente, puissante par son innocence même.

Tous ces types de jeunes filles se retrouvent plus ou moins modifiés dans des œuvres postérieures ; l'un des plus remarquables est étudié dans la magnifique nouvelle la 'Marquise. George Sand nous y présente le caractère d'une jeune femme loyale et honnête, mais inexpérimentée, douée de cette chasteté fière qui ne craint rien et ne peut se souiller même au contact de la

corruption. Elle va droit au sacrifice (qu'elle croit qu'on attend d'elle) avec une abnégation qui brave tous les périls. Ce qu'elle rencontre sur sa route ne l'intimide en rien, au contraire. Sa bravoure s'en exalte. Ce n'est que dans le danger que son jeune cœur prend conscience de toutes ses forces. Son énergie s'en exaspère ; elle découvre des chemins et des horizons nouveaux à son âme, qui s'ignorait encore, mais qui était fraîche et forte, non encore salie par des concessions à la vie. Avec cela, la forme du poème est irréprochable et charmante. George Sand aimait les dénouements heureux, le triomphe de l'innocence, de la franchise, de la jeune et simple bravoure. Était-ce là ce qui pouvait troubler la société, faire naître des doutes et des craintes ?

Bien au contraire, les pères et les mères les plus rigides permettaient à leur famille la lecture de George Sand et ne cessaient de s'étonner de la voir dénigrée de tous côtés. Mais alors éclatèrent des protestations. On mettait le public en garde contre ces fières revendications féminines, contre cette témérité de pousser l'innocence à la lutte contre le mal. On pouvait découvrir là, disait-on, les indices du poison du « féminisme ». Peut-être avait-on raison en parlant de poison. Il y avait peut-être là un poison qui s'élaborait, mais on n'a jamais été d'accord sur les effets de ce poison. On nous affirme — est-ce bien vrai ? — que toutes ces questions sont à présent résolues…

———

Il nous faut faire remarquer, à ce propos, qu'au cours des années quarante, la gloire de George Sand était si haute et la foi que l'on professait pour son génie si complète, que nous tous, ses contemporains, nous attendions d'elle quelque chose d'immense, d'inouï, dans un avenir prochain, voire des solutions définitives.

Ces espoirs ne se réalisèrent pas. Il semble que, dès cette époque, c'est-à-dire vers la fin des années quarante, George Sand avait dit tout ce qu'il était dans sa mission de dire, et maintenant, sur sa tombe à peine refermée, nous pouvons prononcer des paroles définitives.

George Sand n'est pas un penseur, mais elle est de ces sibylles qui ont discerné dans le futur une humanité plus heureuse. Et si, toute sa vie, elle

proclame la possibilité, pour l'humanité, d'atteindre à l'Idéal, c'est qu'elle-même était armée pour y atteindre.

Elle est morte déiste, croyant fermement en Dieu et à l'immortalité. Mais c'est trop peu dire et j'estime qu'elle a été, parmi les écrivains de son temps, la chrétienne par excellence, non qu'elle crût à la divinité du Christ. Cette Française n'eût pas admis que la glorification du Christ eût en soi assez d'efficacité pour conférer le salut, concept qui est à la base de la foi orthodoxe. Mais la contradiction est ici dans la terminologie plus que dans l'essence, et je maintiens que George Sand aura été une des grandes sectatrices du Christ.

Son socialisme, ses convictions, ses espoirs, elle les a fondés sur sa foi en la perfectibilité morale de l'homme. Elle avait, en effet, de la divinité humaine, une haute notion, qu'elle exaltait de livre en livre, et ainsi s'associait-elle par la pensée et par le sentiment à l'une des idées fondamentales du christianisme. Je veux dire au principe de libre arbitre et de responsabilité. D'où sa nette conception du devoir et de nos obligations morales. Peut-être, parmi les penseurs ou écrivains français, ses contemporains, n'y en a-t-il pas un qui ait compris aussi fortement que « ce n'est pas de pain seulement que l'homme a besoin pour vivre ». Quant à sa fierté, à ses exigeantes revendications, je répète qu'elles n'excluaient jamais la pitié, le pardon de l'offense, voire une patience sans bornes, qu'elle avait trouvée dans sa pitié même pour l'offenseur. George Sand a, maintes fois, célébré ces vertus dans ses œuvres et a su les incarner dans des types. On a écrit d'elle que, mère excellente, elle a travaillé assidûment jusqu'à ses derniers jours et que, amie sincère des paysans de son village, elle fut aimée d'eux avec ferveur.

Elle tirait, paraît-il, quelque satisfaction d'amour-propre de son origine aristocratique (par sa mère elle se rattachait à la maison de Saxe), mais, bien plus qu'à ces naïfs prestiges, elle était sensible, il faut le dire, à cette aristocratie vraie dont le seul apanage est la supériorité d'âme.

Elle n'eût su ne pas aimer ce qui était grand, mais elle était peu apte à percevoir les éléments d'intérêt que recèlent les choses mesquines. En cela, elle se montrait peut-être trop fière. Il est bien vrai qu'elle aimait peu à faire

figurer dans ses romans des êtres humiliés, justes mais passifs, innocents mais maltraités, comme on en voit dans presque toutes les œuvres de ce grand chrétien de Dickens. Loin de là. Elle campait fièrement ses héroïnes et en faisait presque des reines. Elle aimait cette attitude de ses personnages et il convient de remarquer cette particularité. Elle est caractéristique.

MON PARADOXE

Nous voici, de nouveau, menacés d'un choc avec l'Europe. Ce n'est pas encore la guerre. On est, pour l'instant, bien peu disposé, — ou plutôt disons que la Russie est bien peu disposée à la guerre. C'est toujours cette sempiternelle question d'Orient qui revient à l'horizon. Une fois de plus l'Europe regarde la Russie avec méfiance. Mais pourquoi essayerions-nous de faire la chasse à la confiance, en Europe ? Quand — à quelle époque — l'Europe nous a-t-elle épargné les soupçons ? Peut-elle seulement ne pas douter de nous et penser à nous sans un sentiment hostile ? Certes son opinion changera un jour ou l'autre ; elle en viendra à nous comprendre, et mon désir est de causer bientôt de cela longuement, — mais, en attendant, une question secondaire, une question à côté surgit dans mon esprit, — une question à laquelle je serais anxieux de répondre. Il est très possible que personne ne soit de mon avis, mais il me semble que j'ai raison, au moins jusqu'à un certain point.

J'ai dit qu'on ne nous aime pas en Europe, nous autres, les Russes, et c'est un fait que personne ne désirera nier. On nous accuse surtout d'être des « libéraux » terribles et même des révolutionnaires. On a cru constater que nos sympathies allaient plutôt aux « démolisseurs » qu'aux conservateurs européens. C'est pour cela qu'on nous considère là-bas plutôt ironiquement, non sans une pointe de haine. On ne peut comprendre que nous nous posions en destructeurs de l'état social de nos voisins. On nous refuse positivement le droit de désapprouver ce qui se passe en Europe parce qu'on nous regarde comme étrangers à la civilisation européenne. Ce qu'on voit en nous, c'est une bande de barbares égarée en Europe, toujours heureuse quand il y quelque chose à démantibuler pour le plaisir de démantibuler, une horde de Huns toujours désireuse d'envahir la vieille Rome et d'en renverser les temples sans concevoir la gravité du dommage causé.

Il est vrai que les Russes, depuis longtemps, se révèlent d'intraitables libéraux ; c'est même assez étrange. Quelqu'un s'est-il jamais demandé

pourquoi il en était ainsi ? Comment se fait-il que les neuf dixièmes des Russes, civilisés à l'européenne, aient toujours soutenu, à l'étranger, les partis avancés, qui semblent parfois nier tout ce que nous regardons comme civilisation et comme culture.

Il y a un abîme entre ce que Thiers, par exemple, regarde comme condamnable dans la civilisation et ce qu'en rejettent les partisans de la Commune de 1871. Nos Russes marcheraient plutôt avec les gens d'« extrême gauche », bien qu'il y ait des exceptions. On trouvera parmi nous beaucoup moins de thiéristes que de communards. Notez que ces rouges ne sont pas les premiers venus ; ce sont parfois des gens de haute culture, voire des ministres. Mais les européens ne s'arrêtent pas à leur civilisation, pour eux superficielle : « Grattez le Russe, disent-ils, et vous trouverez le Cosaque, le Tartare ! » Tout cela peut être d'une infinie justesse, mais voici ce qui me vient à l'esprit : Est-ce en tant que Tartare que le Russe a une préférence pour les démagogues, est-ce en tant que sauvage destructeur ? D'autres raisons ne l'ont-elles pas décidé ? La question est assez sérieuse. Notre rôle de fenêtre ouverte sur l'Europe est fini. Il va se passer autre chose dont tout le monde a conscience ; tout le monde ? du moins ceux qui pensent quelquefois. Nous prévoyons que nous allons, de nouveau, trouver l'Europe sur notre chemin, et la rencontre aura plus d'importance que naguère. Est-ce la question d'Orient qui nous vaudra cela, ou quelque autre question imprévue ? Qui le sait ? Voilà pourquoi tout genre de conjectures ou même de paradoxes peut devenir intéressant aujourd'hui, parce que nous en aurons peut-être tirer une indication. N'est-il pas curieux que ce soient ces Russes, fiers d'être, chez nous, surnommés des « Occidentaux », enragés de plaisanter durement les Slavophiles, — qui semblent s'allier plus vite que les autres aux adversaires de la société actuelle, à ses démolisseurs, à l' « Extrême gauche » ? N'est-il pas surtout étonnant que cela ne surprenne personne en Russie et qu'il n'en ait même jamais été question ?

Ma réponse est prête. Je ne veux rien prouver ; j'exposerai simplement mon opinion en ne développant que le fait seul. Il est impossible de rien prouver dans ces choses-là.

Voici ce que je pense. Ne voyez-vous pas dans ce fait que les «

Occidentaux » russes adhèrent plus volontiers aux programmes de l'extrême gauche, une protestation de l'âme russe anti-européenne à laquelle la culture étrangère a toujours été antipathique depuis les jours de Pierre le Grand ? Telle est, du moins, ma façon de voir. Certainement cette antipathie n'a été qu'instinctive ; mais ce qui est précieux à constater, c'est que le sentiment russe demeurait vivace ; c'était inconsciemment que l'âme russe protestait, mais elle n'en réagissait pas moins. Bien entendu, on nous signifiera qu'il n'y a pas là de quoi se réjouir et l'on affirmera de plus en plus que les protestataires sont des Huns, des barbares, des Tartares qui ne regimbent au nom d'aucun principe élevé, mais tout bêtement parce qu'en deux siècles ils n'ont jamais su se rendre compte de la hauteur d'esprit européenne.

Je veux bien accepter ce qui précède tout en rejetant de toutes mes forces l'épithète de « tartares » appliquée à mes compatriotes. Il n'y a pas un Russe qui essaye de lutter contre l'œuvre de Pierre-le-Grand, qui blâme la « fenêtre ouverte sur l'Europe » et rêve avec regret à l'ancien Tzarat moscovite. Du reste la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si tout ce que nous avons vu par la fameuse « fenêtre » était bon. Je crois que nous avons aperçu tant de choses mauvaises et nuisibles que le sentiment russe n'a cessé de s'en indigner. Et ce n'est pas à un point de vue tartare qu'il s'est révolté, mais bien parce qu'il gardait sans doute en lui quelque chose de supérieur à ce qu'il a distingué par la toujours mentionnée fenêtre.

Il est clair que les Russes n'ont jamais protesté contre tout : nous avons reçu de l'Europe des dons beaux et excellents, qui ne nous ont pas laissés ingrats. Mais, franchement, nous avions bien le droit de refuser au moins la moitié des présents offerts !

Cependant tout cela, je le répète, s'est passé de la façon la plus curieuse. Ce sont précisément nos plus déterminés « occidentaux », les plus entichés de réformes à l'européenne qui ont condamné le système social de l'Europe en affichant des opinions nuance extrême-gauche. Ils se sont révélés dès lors comme les Russes les plus fervents, comme les défenseurs de la Russie et de l'esprit russe. Ils nous riraient au nez, du reste, ou prendraient peur si nous venions le leur affirmer. Il est évident qu'ils n'ont senti en eux aucune protestation consciente. Pendant deux siècles, tout au contraire, ils se sont

niés eux-mêmes, se jugeant indignes de tout respect ; ils ont même en cela réussi à étonner l'Europe ; mais en fin de compte ce sont eux qui se sont montrés les vrais Russes. C'est ce point de vue tout personnel que j'appelle mon paradoxe.

Bielinsky, par exemple, homme d'une nature passionnément enthousiaste, fut l'un des premiers Russes qui applaudirent aux idées des socialistes européens, alors que ces derniers ne craignaient pas de renier déjà toute la civilisation européenne. Cependant, quand il s'agissait de littérature, il luttait de toutes ses forces contre les tendances slavophiles et persista dans cette lutte jusqu'au bout. Comme il eût été surpris alors, si les Slavophiles lui avaient dit que c'était lui le champion de la vérité russe, du tempérament russe, des principes russes ! Et si on lui avait prouvé que c'était lui le vrai conservateur quand, à un point de vue européen, il se faisait socialiste et révolutionnaire ?… Il en était bien ainsi pourtant.

Disons, pour être juste, qu'il y avait une grande erreur des deux côtés. Les « Occidentaux » russes confondaient peut-être un peu trop la Russie avec l'Europe ; en dénonçant les institutions de l'une ils croyaient, sans doute, que le blâme rejaillirait sur l'autre. Toutefois, la Russie n'était pas l'Europe : elle portait l'uniforme européen et rien de plus. Sous l'uniforme adopté, il y avait un être tout différent. Les « Slavophiles » ne disaient pas autre chose ; ils voulaient démontrer que les « Occidentaux » rêvaient l'assimilation de deux éléments par trop dissemblables et que les conclusions applicables à l'Europe n'avaient aucune chance de s'adapter aux besoins de la Russie, surtout parce que les réformes demandées pour l'Europe existaient depuis longtemps en Russie, au moins en germe, « en puissance », non point sous un déguisement révolutionnaire, mais telles qu'elles avaient été conçues d'après la doctrine du Christ. Ils nous invitaient à étudier la Russie d'abord, à apprendre à la connaître et à ne tirer des conclusions qu'ensuite. Mais qui pouvait alors savoir quelque chose de la Russie ? Il est certain que les « Slavophiles » étaient, sur ce sujet, moins ignorants que les « Occidentaux », mais ils allaient un peu à tâtons, guidés par leur seul instinct, du reste extraordinaire. Ce n'est que depuis vingt ans que nous avons pu apprendre quelque chose de précis sur la Russie, mais il faut bien dire que l'étude ne fait que commencer,

car dès que surgit une question générale personne n'est plus du même avis.

Et voici que la question d'Orient reparait ! Serons-nous capables de la résoudre d'une façon qui satisfasse tout le monde ? Et c'est une grande et grave question, — notre question nationale ! Mais pourquoi irais-je chercher la question d'Orient ? Pourquoi aborder, pour l'instant, un problème aussi grave ? Considérons tout simplement des centaines, des milliers d'affaires intérieures d'intérêt journalier, courant. Que d'opinions indécises nous rencontrerons, quelle incompétence de tous côtés !

Voici que l'on prive la Russie de ses forêts : propriétaires et moujiks les détruisent avec acharnement. On les vend pour le dixième de leur valeur, craignant sans doute que les acheteurs se fassent bientôt rares. Nos enfants n'auront pas atteint l'âge d'homme que nos forêts auront diminué des neuf dixièmes. Qu'adviendra-t-il de cela ? Peut-être la ruine. Et allez donc proposer quoi que ce soit pour tâcher d'arrêter la dévastation des forêts ? Vous vous trouverez pris entre ceux qui invoqueront la nécessité d'État et ceux qui se plaindront qu'on veuille attenter aux droits de la propriété. Il y aura là deux camps opposés, et l'on ne sait de quel côté pencheront les libéraux, qui veulent tout résoudre. N'y aura-t-il même pas plus de deux camps ? Le débat risquera de s'éterniser. Quelqu'un appartenant à la fraction libérale encore à la mode a plaisamment affirmé qu'il n'y avait pas de mal sans bien et que si l'on détruit les forêts on y trouvera encore un avantage : à savoir que les punitions corporelles disparaîtront le jour où les tribunaux ruraux ne sauront plus avec quoi fouetter les moujiks et les paysannes coupables. Évidemment, c'est une consolation, mais il est difficile d'être encore bien rassuré. Le jour où nous manquerons de branchettes capables de faire office de verges, nous en importerons de l'étranger. Alors ?…

Voici que les Juifs deviennent propriétaires ruraux. Immédiatement on clame et on écrit de tous côtés que les dits Juifs dévorent la glèbe de la Russie et qu'après avoir dépensé quelques capitaux pour se rendre acquéreurs des terres, ils épuisent ces terres d'un seul coup pour se rémunérer. Je vous conseille de dire la moindre chose à ce sujet ! On criera aussitôt que vous violez le principe de liberté économique et d'égalité de droits civils. Mais de quelle égalité de droits s'agit-il ici ? Il n'y a qu'une application du status in

statû du Talmud. La terre ne sera pas seule à être épuisée : le paysan en verra de dures, lui aussi, tombera dans un esclavage bien pire que le précédent, lui qui, délivré des propriétaires terriens russes, tombera sous la coupe de possesseurs autrement dangereux, lesquels se seront déjà mis en goût en suçant le sang du paysan de la Russie occidentale, de personnages qui ne se contentent plus d'acheter des biens et des travailleurs, mais commencent à vouloir pensionner l'opinion libérale, non sans succès. Comment se fait-il que, chez nous, il n'y ait pas un seul groupe d'accord sur la décision à prendre ? Selon moi, cela ne provient pas de notre peu d'intelligence des affaires, mais bien de notre obstinée ignorance de la Russie, de son esprit, de son essence, bien que depuis les démêlés de Biélinsky et des Slavophiles, vingt années se soient écoulées. Pourtant l'étude de la Russie a progressé en ces vingt ans, mais on nous apprend que, dans la même période, le sentiment russe a perdu de sa force. Quelle peut en être la cause ? Mais alors si l'opinion des Slavophiles a semblé triompher à cette époque lointaine rien que par la véhémence de leur sentiments russe, Biélinsky les a bien aidés en leur victoire. Les Slavophiles pourraient donc le considérer comme leur meilleur ami. Je répète qu'il y a eu un grand malentendu entre les deux partis. Ce ne sera donc pas pour rien qu'Apollon Grigoriev aura dit, lui qui avait parfois quelque perspicacité : « Si Bielinsky eût vécu plus longtemps, il eût sûrement adhéré au programme slavophile. » Il y a dans cette phrase une forte idée.

CONCLUSION DE MON PARADOXE

On me dira : Vous voulez donc nous faire croire que chaque Russe qui s'est assimilé aux communards à un point de vue européen, deviendra par cela même un conservateur en Russie ? » Vous allez trop loin : ce serait une exagération que de risquer des conclusions pareilles. Non ! je voulais faire tout simplement observer que même si l'on prenait l'opinion que l'on me prête dans son acception la plus littérale, elle contiendrait encore une parcelle de vérité. J'ai peut-être, inconsciemment, une foi trop grande en un sentiment russe ininterrompu, en la perpétuelle vitalité de l'âme russe. Je veux bien que

ce soit une exagération encore, une suite de mon paradoxe ; mais voici la conclusion que je désirais vous soumettre : C'est encore un fait et une conséquence du fait : Nous avons déjà dit que les Russes, dès qu'ils entrent en contact avec l'Europe, se montrent des radicaux d' « extrême gauche ». Je ne peux pas affirmer que les neuf dixièmes d'entre eux agissent ainsi. Ne chicanons pas sur les proportions. J'insiste seulement sur ce point que les libéraux russes sont beaucoup plus nombreux que les non-libéraux. Non que je nie l'existence de ces derniers. Certains même sont devenus célèbres et leur anti-libéralisme ne se manifestait pas en attaquant la civilisation européenne. Bien, au contraire, ils en étaient si fort entichés qu'ils en venaient à perdre leurs derniers sentiments russes, leur propre personnalité, leur idiome. Ils changeaient au besoin de patrie et s'ils ne prenaient pas une autre nationalité, du moins plusieurs générations d'entre eux résidaient-elles obstinément en Europe. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils devenaient des homme d'extrême droite et de terribles conservateurs tout à fait européanisés.

Quelques-uns abandonnaient leur religion pour se faire catholiques. N'était-ce pas là le fait d'enragés conservateurs d'extrême droite ? Oui, mais conservateurs en Europe, ils ne tardaient pas à nier la Russie, à se transformer en ennemis de la Russie !

Ma conclusion, c'est qu'un Russe ne peut pas devenir un vrai Européen sans se muer en véritable ennemi de son pays d'origine. Est-ce cela qu'espéraient ceux qui ont « percé la fenêtre », est-ce cela qu'ils avaient en vue ?

Nous avons donc deux types d'occidentalisés : l'Européen Bielinsky, lequel en fin de compte fut plutôt, malgré lui, hostile à l'Europe et se révéla suprêmement Russe, et l'Européen Gagarine, un prince de vieille race qui, lorsqu'il s'occidentalisa, jugea nécessaire de devenir non seulement catholique, mais encore jésuite ! Lequel de ces deux hommes s'est montré le meilleur ami de la Russie ? Lequel des deux est vraiment resté Russe ? Cela ne confirme-t-il pas mon paradoxe ? Que disais-je, en effet ? Que ceux des nôtres qui sont socialistes et communards en Europe n'ont absolument rien d'européen et finiront par [...] par se montrer plus tard d'excellent Russes et qu'un Russe ne peut se transformer réellement en Européen qu'en cessant

absolument d'être Russe. La Russie est donc un pays qui ne ressemble en rien à l'Europe, qui a tort de se moquer des tendances révolutionnaires des Russes. Comment voulez-vous que la Russie se passionne pour une civilisation qu'elle n'a pas faite ?

Elle ne sera pas hostile à cette civilisation pour des raisons de Huns et de Tartares, à cause de son désir de démolir, mais pour des motifs que peu d'entre nous comprennent et que ceux qui les comprennent gardent pour eux. Nous sommes peut-être des révolutionnaires par conservatisme, si l'on peut ainsi dire… Mais j'ai parlé d'un état d'esprit transitoire, et voici que reparait sur la scène l'éternellement insoluble question d'Orient.

LA QUESTION D'ORIENT

Gràce à cette question d'Orient, lequel d'entre nous n'a pas connu, ces temps derniers, des sensations extraordinaires ? Quel bruit elle a fait dans les journaux ! Quelle confusion dans telles cervelles, quel cynisme dans telles conversations, quels bons et honnêtes frissons dans tels cœurs, quel vacarme dans tels milieux juifs ! Une seule chose est vraie : il n'y a rien à craindre, bien que tant d'alarmiste s'efforcent de nous épouvanter ; on est même surpris de voir tant de poltrons en Russie. Je crois que beaucoup parmi eux sont des poltrons de parti pris, mais il est sûr qu'ils se sont trompés d'époque. Il n'est même plus temps de trembler pour eux. Les plus fougueux poltrons de parti pris sauront à quel moment s'arrêter et n'exigeront pas le déshonneur de la Russie. Nous ne verrons pas se renouveler l'histoire des ambassadeurs que le Tzar Ivan le Terrible envoya à Étienne Batory, avec la consigne de tout faire pour obtenir la paix, même s'il s'agissait de recevoir des coups. L'opinion publique s'est prononcée : nous ne sommes pas d'humeur à nous laisser battre.

Le prince Milan de Serbie et le prince Nicolas de Montenegro, pleins d'espoir en la Providence et sûrs de leur droit, ont marché contre le Sultan et, quand il lira ces lignes, il se peut bien que le public connaisse déjà la nouvelle d'un grand combat, voire d'une bataille décisive. Les événements vont se précipiter, à présent. La lenteur, les hésitations des grandes puissances, les subterfuges diplomatiques de l'Angleterre refusant d'adhérer aux conclusions de la Conférence de Berlin, la révolte qui a éclaté à Constantinople, l'explosion du fanatisme musulman et enfin cet horrible massacre de soixante mille Bulgares paisibles, vieillards, femmes et enfants, ont rendu la guerre inévitable. Les Slaves sont pleins d'espérance : ils disposent, toutes forces mises en ligne, de près de cent cinquante mille soldats, de troupes régulières pour les trois quarts. Mais l'essentiel, c'est l'esprit des belligérants : tous vont de l'avant, sûrs de la victoire. Chez les Turcs, au contraire, il règne une grande confusion qui ne tarderait pas à se

changer en panique aux premiers revers. Si l'Europe n'intervient pas, les Slaves vaincront sûrement. On prétend que l'Europe interviendra mais la politique européenne est, actuellement,assez flottante et irrésolue. Il semble n'y avoir là qu'un désir de retarder les solutions nécessaires et décisives. On veut pourtant que l'alliance des trois grandes puissances orientales se maintienne ; les entrevues personnelles des trois empereurs continuent. L'Angleterre, isolée, cherche des alliés ; les trouvera-t-elle ? C'est problématique. En tout cas si elle en trouve, ce ne sera pas en France. En un mot, l'Europe assiste encore à la lutte des chrétiens contre les musulmans sans s'y mêler… Maintenant, il faudra voir ce qui se passera lors du partage de l'héritage. Mais y aura-t-il seulement un héritage ? En cas de victoire des Slaves, l'Europe permettra-t-elle à ces derniers de jeter carrément « l'homme malade » à bas de son lit ? Il est imprudent de le supposer. N'essayera-t-on pas plutôt de soumettre le valétudinaire à une nouvelle cure ? Il se pourrait alors que l'effort des Slaves victorieux ne fût récompensé qu'assez maigrement. La Serbie est partie en guerre en se fiant à sa propre force, mais elle sait que son sort définitif dépend entièrement de la Russie. Elle n'ignore pas que c'est la Russie qui la tirera d'affaire en cas d'échec ou l'aidera, dans l'hypothèse d'un triomphe, à jouir des fruits de sa victoire. Elle le sait et compte sur la Russie, mais il ne peut lui avoir échappé que toute l'Europe regarde la Russie avec méfiance et que notre situation est assez difficile. Comment la Russie agira-t-elle ? Pour un Russe la réponse ne peut faire l'ombre d'un doute : la Russie agira honnêtement.

Que le premier ministre anglais dénature les faits devant le Parlement et déclare officiellement que le massacre des soixante mille Bulgares est l'œuvre, non pas des Bachi-Bouzouks turcs, mais bien d'autres Slaves ; que tout le Parlement accepte cette explication, c'est possible, mais rien de pareil ne peut se produire en Russie. On me dira : La Russie ne peut aller contre ses propres intérêts ; mais où résident les intérêts de la Russie ? La Russie aura toujours avantage à se sacrifier plutôt que de trahir la justice. La Russie ne peut pas s'écarter de la grande idée qu'elle a toujours jusqu'à présent suivie sans dévier ; cette idée, c'est l'union universelle des Slaves sans violence, sans annexions, rien que pour le bien de l'humanité. Mais la Russie a-t-elle

généralement servi ses intérêts véritables ? N'a-t-elle pas souvent travaillé pour autrui avec un désintéressement qui aurait dû étonner l'Europe ? Toutefois, l'Europe ne croira pas à l'abnégation de la Russie. On se figurera que notre pays commet une maladresse ou cache un désir de pêcher en eau trouble. Mais il n'y a pas à s'inquiéter de ce qu'on pensera en Europe. C'est dans l'abnégation de la Russie que résident toute sa force et tout son avenir. Il est seulement fâcheux qu'on la dirige parfois si mal.

L’ENTENDEMENT UTOPIQUE DE L’HISTOIRE

Pendant un siècle et demi, depuis Pierre le Grand, nous n’avons fait qu’essayer de communier avec toutes les civilisations humaines. Nous nous sommes imprégnés de leur histoire, de leur idéal. Nous nous sommes habitués à aimer les Français, les Allemands, tous les peuples, comme s’il se fût agi de frères : les autres ne nous ont jamais aimés et n’ont jamais eu le désir de nous aimer. À l’œuvre de Pierre le Grand, nous avons gagné une largeur de vues que l’on ne retrouve chez aucun peuple ancien ou moderne. La Russie d’avant Pierre était forte, bien qu’elle se fût unifiée lentement, et elle comprenait qu’elle portait en elle une chose précieuse et unique, — l’orthodoxie, — qu’elle était la gardienne de la vérité du Christ, de l’image vraie du Christ qui s’effaçait dans l’esprit de tous les autres peuples. Cette vérité éternelle, dont la Russie était la dépositaire, semblait délivrer sa conscience du souci de toute autre civilisation. On croyait alors, à Moscou, que tout contact avec l’Europe ne pouvait que porter préjudice à l’esprit russe en le pervertissant et dénaturer même l’idée russe et l’orthodoxie au point de pousser la Russie à sa ruine morale. Ainsi la Russie, en se repliant sur elle-même, était sur le point de faire tort à l’humanité entière. Elle semblait résolue à garder pour elle seule son orthodoxie et à fermer ses portes à tout élément étranger comme ces Vieux-Croyants qui ne mangeraient jamais dans de la vaisselle qui aurait servi à un autre être humain et considèrent comme un devoir saint l’obligation de posséder chacun sa tasse et sa cuiller dont aucune autre créature vivante ne peut faire usage. Et ma comparaison est strictement juste.

Dès la réforme de Pierre le Grand, les vues s’élargirent et c’est là toute l’œuvre de Pierre. En quoi consiste cet « élargissement de vues » ? Je ne fais pas allusion à l’instruction ; il n’est pas question davantage d’une renonciation aux principes moraux particuliers qui font la force du peuple russe. Je veux parler de cet amour fraternel que, seuls au milieu des nations, nous portons aujourd’hui aux autres races. Il y a chez nous un besoin d’être

utiles à toute l'humanité, parfois même au préjudice de nos intérêts propres. C'est depuis longtemps que nous nous sommes réconciliés avec toutes les civilisations, que nous savons excuser, ce qui est l'idéal propre de chacune, même quand cet idéal est en contradiction avec le nôtre. Nous avons une faculté spéciale qui nous permet de comprendre à fond chaque individualité nationale européenne et de distinguer ce qui peut être vrai dans sa manière de voir particulière, en faisant abstraction des erreurs qui entachent cette vérité. C'est pour nous encore un vrai besoin que d'être avant tout justes et de rechercher partout ladite vérité ! Il y a peut-être là une première application de notre orthodoxie mise au service de l'humanité entière.

L'idée russe moscovite a trouvé sa direction ; c'est ainsi que nous avons conscience de notre importance mondiale, de notre rôle dans notre espèce, et nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que ce rôle diffère de celui de toutes les autres races. Ailleurs, chaque individualité nationale ne vit que pour soi-même, tandis que nous voulons devenir les serviteurs de tous dans l'œuvre de l'universelle réconciliation humaine. Je crois qu'il n'y a là rien de honteux, que c'est assez grand, au contraire. Qui veut être plus haut que tous dans le royaume de Dieu saura se faire le serviteur de tous.

Après Pierre le Grand, le premier acte de notre rôle devait naturellement aboutir à l'union de tout le monde slave sous l'aile de la Russie. Cette a1liance ne devait pas venir de la force, car notre but n'était aucunement de détruire les personnalités nationales slaves au profit de la Russie, mais bien de les remettre debout pour le plus grand bien de l'Europe et de l'humanité, en leur permettant de prendre un peu de repos après leurs souffrances séculaires. Il fallait faire un faisceau de toutes ces forces et apporter ainsi notre obole au trésor de l'humanité. Oh ! on peut se moquer de toutes nos « vieilles rêveries » au sujet de la prédestination de la race russe, mais dites-moi si les Russes n'ont pas toujours désiré la résurrection de toutes les nationalités slaves, et pas le moins du monde dans l'intention d'accroître la puissance politique de la Russie, comme l'Europe nous en soupçonne ? Ces vieilles rêveries ne s'excusent-elles pas alors d'elles-mêmes ? C'est en vertu de la même idée que nous affirmons que Constantinople, tôt ou tard, doit être à nous.

Quel sourire ironique se dessinerait sur les lèvres autrichiennes et anglaises si on nous entendait, après toutes ces rêveries, exprimer un vœu aussi pratique ! Ah ! ce ne serait donc pas faire une annexion que s'adjoindre Constantinople et son port de la Corne-d'Or, le premier point stratégique du monde ?

Oui, Constantinople et la Corne-d'Or seront à nous, mais non par la violence. L'événement arrivera de lui-même, parce qu'il doit arriver ; et l'heure en est proche, comme on peut s'en apercevoir déjà. On dirait que la Nature elle-même le veut.

On croit, en Europe, à un « testament de Pierre le Grand ». Ce n'est qu'un papier apocryphe fabriqué par des Polonais. Si Pierre, au lieu de fonder Pétersbourg, avait eu réellement l'idée de s'emparer de Constantinople, il n'aurait pas manqué de forces pour vaincre le Sultan. S'il ne tenta rien de ce côté, ce fut parce que l'entreprise était encore inopportune, pouvait même causer la ruine de la Russie.

Si, dans le Pétersbourg finnois, nous n'avons pu échapper à l'inf1uence des Allemands, voisins utiles certes, mais qui paralysaient fortement le développement russe, comment aurions-nous pu, dans Constantinople, alors encore puissante par la civilisation, résister à l'ascendant des Grecs qui avaient bien plus d'affinités avec nous que les Allemands, lesquels ne nous ressemblent en rien ? Ces Grecs étaient nombreux, insinuants, flatteurs, auraient su entourer le trône, seraient devenus instruits et même savants bien avant les Russes et n'auraient pas manqué de charmer Pierre lui-même, n'eût-ce été que par leur connaissance de tout ce qui touchait à la marine. Oui, Pierre eût été séduit, comme sans doute, aussi ses premiers successeurs. Les Grecs eussent accaparé politiquement la Russie, ils l'eussent fait dévier vers les chemins d'Asie, vers des horizons fermés, et la Russie en eût souffert à tous les points de vue. Le puissant Grand-Russe fût demeuré abandonné dans son Nord lugubre et neigeux et eût peut-être fini par se séparer de Byzance régénérée. Tout le sud de la Russie eût été submergé sous le flot grec. L'orthodoxie même aurait pu se scinder en deux églises. Il y eût eu deux monde distincts : Constantinople revivifiée et le vieux monde russe. En un mot, l'entreprise était au plus haut degré intempestive. Maintenant, les

circonstances sont tout autres.

Aujourd'hui, la Russie a été longtemps en contact avec l'Europe. Elle s'est instruite, et l'essentiel c'est qu'elle est consciente de sa force et a compris où cette force résidait. Elle sait que Constantinople doit être à nous, mais non plus pour jouer le rôle de capitale de la Russie. Il y a deux cents ans, s'il en eût fait la conquête, Pierre n'eût pu faire autrement que d'y transporter le siège de son empire, ce qui eût été désastreux, parce que Constantinople n'est pas en Russie et ne peut pas se russifier. Aujourd'hui, Constantinople peut devenir nôtre, pas plus qu'autrefois comme capitale de la Russie, mais comme capitale du Panslavisme, ainsi que tant de gens le rêvent. Le Panslavisme sans la Russie s'épuisera dans sa lutte contre les Grecs, et il est de toute impossibilité que les Grecs, à l'heure qu'il est, héritent de Constantinople. Ce serait une acquisition disproportionnée, hors de tout rapport avec leur importance ethnique. Avec la Russie à la tête du Panslavisme, tout change, mais les résultats seront-ils bons ? Telle est la question. Ne serai-ce pas, — faite sur les Slaves, — une conquête politique dont nous n'avons nullement besoin ? Au nom de quel droit moral la Russie pourrait-elle demander Constantinople ? Au nom de quel principe supérieur lui serait-il loisible de l'exiger de l'Europe ? Mais au nom de sa situation de gardienne de l'orthodoxie ! Voilà le rôle auquel elle est prédestinée, rôle symbolisé par l'aigle constantinopolitain à deux têtes qui figure sur les armes de la Russie. Il n'y a rien là qui menace les différents peuples slaves dans leur indépendance ; rien qui menace les Grecs ; en un mot, aucune des nations orthodoxes. La Russie est leur protectrice naturelle à toutes, mais non leur maîtresse. Si elle devenait un jour leur souveraine, ce ne serait que par leur acclamation et ses nations conserveraient encore, avec une certaine indépendance, tout ce qui a fait leur personnalité. Si bien qu'à une telle alliance pourraient, plus tard, adhérer tous les peuples slaves non orthodoxes qui verraient à quel point leur liberté serait respectée sous la tutelle russe, éviteraient ainsi les luttes intestines où ils s'épuiseraient sûrement au cas où ils s'affranchiraient autrement des Turcs ou des Européens occidentaux, leurs maîtres actuels.

« Pourquoi jouer sur les mots ? » m'objectera-t-on encore. « Qu'est-ce

que cette foi orthodoxe qui aurait seule le privilège d'unifier les peuples ? Et n'entendez-vous former qu'une confédération dans le genre de celle des États-Unis d'Amérique ? Je répondrai : Non ! Ce ne sera pas seulement une union politique, et son but ne sera pas un but de conquête et de violence comme on se le figure en Europe. Il ne s'agira pas non plus d'une sorte de christianisme officiel auquel personne ne croit déjà plus, en dehors des gens de la plus basse classe. Non ! ce christianisme sera une nouvelle élévation de la Croix du Christ et une résurrection de la vraie parole du Christ. Ce sera une leçon pour les puissants de ce monde, dont l'ironie a toujours triomphé, dédaigneuse des velléités de réconciliation humaine, incapable de comprendre que l'on puisse réellement croire en la fraternité des hommes, — en une union basée sur le principe que l'aide de chacun est due à toute l'humanité, — en la rénovation et la régénération de tous les êtres de notre espèce revenus enfin à la vraie morale du Christ. Et si l'on veut voir là une simple « utopie », je réclame ma part des railleries et demande tout la premier à être traité d'utopiste. — Mais, me dira-t-on de nouveau, n'est-ce pas déjà une utopie que d'aller se figurer que l'Europe permettra à la Russie de se mettre à la tête des Slaves pour entrer dans Constantinople ? Croyez-vous que ce ne soit qu'un rêve ? Sans parler de ce fait que la Russie est forte (et peut-être beaucoup plus qu'elle ne l'imagine elle-même), n'avons-nous pas vu l'hégémonie européenne passer d'une puissance à une autre dans ces dix dernières années, l'une de ces puissances cruellement éprouvée, et l'autre transformée en un formidable empire ? S'il en a été ainsi, qui peut prédire la solution de la question d'Orient ? Comment désespérer après cela du réveil et de l'union des Slaves ? Qui peut se vanter de connaître les voies divines ?

ENCORE AU SUJET DES FEMMES

Presque tous les journaux sont déjà revenus à des sentiments de sympathie pour les Serbes et les Monténégrins. Dans la société aussi bien que dans le peuple, on s'enthousiasme à la nouvelle de leurs succès. Mais les slaves ont encore besoin de secours. On sait de façon assez sûre que les Autrichiens et les Anglais aident les Turcs en sous-main. On leur fournit de l'argent, des armes, des obus, voire des hommes. L'armée turque contient une foule d'officiers étrangers. La puissante flotte anglaise ne bouge pas des eaux de Constantinople — pour des raisons politiques. L'Autriche a déjà une armée immense toute prête, — prête à toute éventualité. La presse autrichienne fulmine contre les Serbes révoltés et… la Russie. Il est certain que si l'Europe est peu favorablement disposée envers les Slaves, cela vient de ce que les Russes, aussi, sont des Slaves. Autrement les journaux autrichiens ne s'inquiéteraient pas tant des Slaves, quantité négligeable auprès de leurs forces militaires, et ne les auraient pas comparés aux Piémontais.

C'est pour cela que la société russe doit encore secourir les Slaves ; il faut de l'argent. Le général Tschernaïev a déjà fait savoir à Pétersbourg que l'état sanitaire est médiocre dans l'armée serbe ; de plus, il y a pénurie de médecins ; les blessés sont mal soignés. À Moscou le Comité slave a fait un appel énergique à la Russie et a assisté au grand complet à la cérémonie religieuse célébrée à l'église serbe pour prier le ciel d'accorder la victoire aux armes serbes et monténégrines. À Pétersbourg les manifestations publiques recommencent en même temps que les souscriptions. Le mouvement prend de l'extension, bien que nous soyons en pleine morte-saison d'été.

Je croyais avoir fini mon carnet : j'en corrigeais déjà les épreuves, quand une jeune fille sonna à ma porte. Elle venait de préparer un examen assez difficile. Elle appartient à une famille plutôt riche, n'a donc pas d'inquiétudes d'avenir, mais se préoccupe fort de son développement intellectuel. Elle venait chez moi pour me demander conseil. Que devait-elle lire ? Sur quel point devait-elle diriger ses études ? Quand elle me visitait, elle demeurait

peu de temps, ne me parlait que de ce qui la concernait spécialement, avec modestie et confiance. Il était impossible de ne pas deviner en elle un caractère des plus énergiques et des plus décidés, et je n'ai pas été trompé par sa timidité apparente.

Cette fois elle entra et dit sans préambule : « On a besoin de garde-malades en Serbie. J'ai pris la résolution d'aller soigner, là-bas, les blessés. Qu'en pensez-vous ? » Elle me regarda avec une sorte de confusion, mais je lus clairement dans ses yeux que sa décision était prise et bien prise. Elle n'avait besoin que de quelques paroles réconfortantes. Je ne suivrai pas notre causerie dans tous ses détails : l'anonymat de mon interlocutrice pourrait ainsi être trahi par quelque trait particulier ; je ne donne que l'essentiel.

Je fus pris de pitié pour elle : elle est si jeune ! Lui faire peur en lui parlant des horreurs de la guerre, du typhus dans les hôpitaux, je n'avais pas à y songer : c'eût été jeter de l'huile sur le feu. Elle était enflammée du désir de se sacrifier, d'accomplir une bonne œuvre. Il n'y avait là aucun enivrement de soi-même, aucune vanité. Elle ne voulait que « soigner les blessés, être utile ».

— Mais vous ne savez pas soigner des blessés.

— Pardon, je me suis déjà renseigner ; j'ai été au Comité. On a deux semaines pour faire son apprentissage ; en arrivant j'apprendrai comme une autre.

— Écoutez, lui dis-je, je ne veux pas vous effrayer, vous dissuader, mais réfléchissez à mes paroles. Vous n'avez pas été élevée dans un milieu qui vous préparât à ce que vous voulez accomplir. Vous n'avez vu que des gens du monde et dans des circonstances où ils n'enfreignaient jamais les lois du « bon ton ». Mais ces mêmes hommes, à la guerre, entassés dans un petit espace, excités, tourmentés, surmenés, deviennent tout différents. Supposer que vous avez passé une nuit entière auprès des malades. Vous ne tenez plus debout, et voici que le médecin, un homme excellent, mais éreinté lui-même, un homme qui vient de couper des bras et des jambes, se tourne tout à coup de votre côté et vous dit : « À quoi servez-vous ici ? Vous ne fichez rien ! Vous avez pris un engagement, il faut le remplir… etc… » Cela ne vous sera-t-il pas pénible à supporter ?… Et pourtant, il faut prévoir le cas… Et je ne

prends qu'un exemple insignifiant. La réalité est parfois cruellement inattendue. Enfin si ferme que vous soyez, ne craignez-vous pas d'être un jour ou l'autre inférieure à votre tâche ? Et si vous vous évanouissez devant telle mort horrible, telle blessure, telle amputation ? Ces accidents-là sont involontaires.

— Si un médecin me dit que je ne sers à rien, je saurai comprendre qu'il est irrité et fatigué ; il me suffira d'être certaine que je ne suis pas coupable et que j'ai fait tout le possible.

— Mais comment pouvez-vous répondre ainsi de vous, étant si jeune ?

— Pourquoi voulez-vous que je sois si jeune que ça ! J'ai déjà dix-huit ans. Je ne suis plus une gamine !

En un mot elle fut inébranlable. Si je l'avais vue seulement attristée, je lui aurais refusé tout approbation.

— Eh bien ! lui dis-je à la fin, que Dieu vous conduise. Mais promettez, quand tout sera fini, de revenir au plus vite !

— Oh ! naturellement ! Et mon examen ? On ne le passera pas pour moi !

Elle est partie là-dessus, avec un visage rayonnant et dans une semaine elle sera là-bas !

Dans l'article sur « George Sand » j'ai écrit déjà quelques mots sur ces caractères de jeunes filles qui me passionnaient si fort dans les romans du grand écrivain. Eh bien ! je retrouve en celle dont je viens de parler la même nature droite, honnête, inexpérimentée certes, mais armée de cette fière chasteté que rien ne peut salir, pas même le contact avec le vice. Il y a, chez elle, un vrai besoin de sacrifice et la conviction que le devoir de chacun de nous est de réaliser tout de suite un peu de ce bien que l'on attend de tous les hommes. Il est vrai que cette conviction n'existe, en général, malheureusement, que dans des âmes juvéniles très innocentes. L'essentiel est, comme je le répète, que l'on ne trouverait en elle ni présomption ni fierté du sacrifice accompli, mais uniquement la passion de bien faire.

Après son départ, je songeai involontairement que nous avons le devoir d'insister pour que la femme n'ait plus rien à désirer au point de vue de l'instruction supérieure, car la femme aujourd'hui réclame et mérite sa part dans l'œuvre commune. Je pense que les pères et les mères devraient faire

l’impossible pour obtenir ce résultat, s’ils aimaient vraiment leurs enfants. Seule, en effet, la science supérieure a, en elle, assez de charme et de force pour apaiser l’inquiétude qui se révèle maintenant chez nos femmes. La science peut seule répondre aux questions qui les troublent, raffermir leurs esprits, prendre la direction de leur imagination un peu vagabonde.

Quant à arrêter cette jeune fille, non seulement je ne l’ai pas pu, mais j’ai songé qu’elle tirerait peut-être un profit de son voyage. Ce n’est pas au monde 1ivresque qu’elle va avoir affaire ; c’est la vie vraie qui l’attend, l’unique source de réelle expérience. Sa pensée et ses opinions vont s’élargir. Elle aura plus tard un cher et beau souvenir qui durera autant qu’elle-même. Elle apprendra à aimer la vie. Ce n’est pas elle qui se lassera de l’existence sans avoir vécu, comme cette malheureuse Pissareva dont j’ai parlé ailleurs.

JUILLET-AOÛT

LE DÉPART À L'ÉTRANGER

Depuis deux mois je ne me suis pas entretenu avec mes lecteurs. Après la publication du numéro de juin, j'ai pris le chemin de fer pour me rendre à Ems. Je n'y ai pas été pour me reposer, mais bien pour faire ce que l'on fait à Ems. Décidément tout ceci est trop personnel, mais il m'arrive d'écrire mon « carnet », non seulement pour mes lecteurs, mais aussi pour moi-même. C'est pourquoi, sans doute, on y peut trouver tant de choses qui peuvent paraître incohérentes, tant de pensées à moi familières qui, conçues après de longues réflexions, me paraissent naturelles et logiques, mais surprennent le lecteur, qui ne leur voit de liaison ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Mais comment ne parlerais-je pas de mon départ pour l'étranger ?

Certes, si cela ne dépendait que de moi, je préférerais me rendre dans le sud de la Russie, où :

> Avec sa largesse coutumière,
> Le sol, pour un travail facile,
> Rend au centuple, au laboureur,
> Ce qu'il a semé dans les champs féconds.

Mais il parait que les choses ne se passent plus là comme au temps où le poète rêvait du pays. Ce n'est qu'après un travail très pénible que le laboureur récolte ce qu'il a semé, et la moisson ne donne plus cent pour un !

À ce propos je viens de lire un article dans la Moskovskia Wiedomosti. Il s'agissait de la Crimée et du dépeuplement de ce pays. La Moskovskia

Wiedomosti exprime cette pensée que je trouve insolente : « Il n'y a pas lieu de plaindre les Tartares qui s'expatrient. Qu'ils s'en aillent et il sera bien mieux de coloniser la Crimée à l'aide de colons russes. » Je suis choqué de l'insolence de cette pensée. La Moskovskia Wiedomosti avance comme un fait avéré que les Tartares criméens ont démontré leur incapacité comme cultivateurs et que les Russes, — les Russes du sud, s'il vous plait, — montreront une science agronomique bien supérieure. Ils en donnent comme preuve l'état actuel des terres du Caucase. — En tout cas, si les Russes ne viennent pas occuper les terrains vacants, les Juifs se jetteront sur la Crimée et la ruineront en un rien de temps.

———

Le trajet de Pétersbourg à Berlin est long. Il dure près de quarante-huit heures. Aussi, ai-je pris avec moi quelques brochures et journaux. Je n'aime pas causer en wagon, — en Russie, — c'est une faiblesse que j'avoue. À l'étranger il en va tout autrement.

Si un Russe entame avec vous une conversation en wagon, il débutera toujours sur un ton confidentiel, amical, mais bientôt vous verrez naître en lui une méfiance qui ne tardera pas à se manifester ouvertement par quelque raillerie caustique ou même une grossièreté, quelle que soit l'éducation de votre interlocuteur. Il n'existe pas d'homme plus prêt que le Russe à répéter : « Je me moque de ce que l'on pensera de moi », et il n'y a pas d'être au monde qui tremble à ce point devant l'opinion générale. Cela provient d'un manque de respect envers soi-même que l'on retrouve chez presque tous les Russes, même s'ils sont d'une présomption et d'une vanité sans bornes. Il est pénible de rencontrer un Russe en wagon ou à l'étranger. Et pourtant la conversation commencera presque toujours ainsi : « Vous êtes Russe ! quel plaisir de rencontrer un compatriote loin de chez soi ! » Mais n'ajoutez pas foi à ce ton aimable. Au bout d'un instant, le compatriote sourit encore, mais vous soupçonne déjà d'on ne sait quelles intentions de raillerie peut-être méritée. Il aura tout de suite besoin de mentir pour se relever dans votre opinion. Dès ses premières phrases, il laissera négligemment tomber qu'il a

récemment rencontré un tel ou un tel ; il s'agira toujours de quelque personnage haut coté de la société russe. Il parlera de cette illustration, non seulement comme d'un ami à lui, mais aussi comme d'un homme avec lequel vous ne pouvez manquer d'être en relations. Si vous déclarez ne pas connaître le phénix en question, votre interlocuteur s'en offensera ; il vous accusera en lui-même d'avoir pensé qu'il se vantait en prétendant connaître le personnage mentionné. La conversation s'arrêtera court, et le compatriote se détournera brusquement de vous. Au besoin, il se mettra à causer, non sans affectation, avec le boulanger allemand placé vis-à-vis de lui. La nuit, il s'étendra sur les coussins, ses pieds vous touchant presque, et au bout du trajet, il descendra de wagon sans vous avoir même adressé un signe de tète. Les plus ombrageux de tous sont les généraux russes. Ils ont peur, dès l'abord, que, — vous croyant avec eux sur un pied d'égalité parce que vous êtes à l'étranger, — vous ne vous avisiez de leur parler autrement qu'il ne convient avec des hauts gradés de leur importance. Aussi, dès leur entrée dans le wagon, se réfugient-ils dans une dignité sévère, marmoréenne et glaciale. Tant mieux, d'ailleurs : ils ne dérangeront ainsi personne. En tout cas, le mieux est d'être armé d'un livre ou d'une brochure contre la loquacité de la plupart des Russes. Vous avez l'air de dire : « Je lis ; laissez-moi en paix. »

DU CARACTÈRE GUERRIER DES ALLEMANDS

Dès que nous fûmes entrés en Allemagne, les six Allemands de notre compartiment se mirent à parler de la guerre et de la Russie. Je fus intéressé par leur conversation. Ce n'étaient pas des Allemands des hautes classes : il n'y avait là, certes, ni un « baron », ni même un officier. Ils parlaient des forces militaires de la Russie. Avec une hautaine tranquillité, ils décrétaient que jamais notre pays n'avait été plus faible au point de vue des armements. Un solide Germain qui arrivait de Pétersbourg déclara du ton le plus capable que nous n'avions guère plus de 270.000 fusils à tir rapide ; que le reste du matériel consistait en vieux flingots retapés. Il n'y avait de préparé, selon lui, que soixante millions de cartouches, c'est-à-dire que chaque soldat ne pourrait tirer plus de soixante coups de feu, l'effectif étant d'un million d'hommes. De plus, les cartouches étaient mal faites. Quelques mots que j'avais échangés avec le conducteur du train leur avait fait supposer que j'étais incapable de comprendre l'allemand. Mais si je parle très mal cette langue, je l'entends assez bien. Au bout d'un certain temps, je crus de « mon devoir patriotique » de riposter que tous leurs renseignements étaient inexacts. Ils m'écoutèrent poliment et m'aidèrent même à m'exprimer quand je ne trouvais pas un mot. Ils ne me firent aucun objection, sourirent même avec indulgence, convaincus qu'un Russe devait toujours se faire quelques illusions, et je suis sûr qu'ils ne changèrent pas d'avis.

En 1871, ils n'étaient pas aussi courtois. Je vis le retour de l'armée saxonne à Dresde. On avait organisé une entrée triomphale et des ovations. Il fallait voir le défilé ! Toute la vanité allemande, cette vanité qui rend si désagréable une race d'ailleurs de premier ordre, se donna alors carrière. Et depuis cette entrée trop triomphale, la population de la ville ne perdit aucune occasion de blesser par des propos les nombreux Russes qui se trouvaient alors à Dresde. Même dans les boutiques où ils venaient faire leurs emplettes, on ne leur ménageait pas les prédictions désagréables : « Voilà que nous en avons fini avec les Français, leur disait-on. À votre tour, maintenant ! » Nous

fûmes victimes d'une inconcevable animosité subite et imprévue. Cela me parut étonnant, bien que je fusse habitué à entendre, à Moscou même, les Allemands répéter à tout bout de champ qu'ils détestaient les Russes.

Une dame russe, la comtesse K…, qui vivait alors à Dresde, s'était assise dans l'un des endroits assignés au public pour assister à la rentrée des troupes. Derrière elle, quelques Allemands enthousiastes se mirent à injurier furieusement la Russie : « Je me retournai, me dit-elle, et leur rendis la monnaie de leur pièce en employant des mots violents, des mots « peuple ». Les insulteurs se turent. Les Allemands sont extrêmement polis avec les dames, mais avec un homme, les choses ne se fûssent pas passées de la même manière. À la même époque, des bandes d'Allemands ivres parcoururent les rues de Pétersbourg et cherchèrent querelle à nos soldats ; tout cela par « patriotisme ».

Les journaux allemands mènent actuellement une campagne féroce contre la Russie qui veut, affirment-ils, s'emparer de l'Orient et, forte de son alliance avec tous les Slaves, se jeter sur la civilisation européenne pour la détruire. Le Golos, dans l'un de ses articles, a fait remarquer que ces provocations furibondes se produisent justement au lendemain des entrevues amicales des trois empereurs, et que c'est au moins bizarre.

LE DERNIER MOT DE LA CIVILISATION

Oui, l'Europe va assister à de graves événements. La question d'Orient croît, grossit, déborde, envahit tout. Aucune volonté de sagesse, de prudence, ne pourra tenir bon contre le courant. Mais ce qui est très grave encore, c'est l'état d'esprit de l'Europe ou, pour mieux dire, de ses principaux représentants. Toutes ces nations, qui ont détruit l'esclavage, aboli la traite des noirs, abattu le despotisme chez elles, proclame les droits de l'humanité, activé le progrès de la science, élargi et embelli nos âmes par l'Art, promis dans un avenir prochain le règne de la Justice et de la Vérité, toutes ces nations refusent de s'intéresser au sort de malheureux chrétiens que l'on massacre comme des bêtes nuisibles. Les gémissements des infortunés qu'on égorge ennuient l'Europe. Quel spectacle, pourtant, voyons-nous aujourd'hui en Orient ! On viole les sœurs sous les yeux de leurs frères mourants ; devant les mères on lance en l'air des enfants qui retombent sur des pointes de baïonnettes ; on ruine des villages, on saccage des églises. Les hordes sauvages des Musulmans, ennemis de notre civilisation, opèrent une destruction systématique. Il ne s'agit pas d'épisodes isolés : nous sommes en présence de la méthode guerrière d'un grand empire. Les troupes de brigands en uniforme agissent d'après les ordres des ministres, de l'État, du Sultan lui-même. L'Europe chrétienne et civilisée regarde massacrer les chrétiens et semble dire avec impatience : « Aura-t-on bientôt fini d'écraser tous ces insectes ? » Parfois elle se détourne, ne veut plus voir et crie alors à l'exagération et au mensonge. « Ne comprenez-vous pas que ces soixante mille Bulgares se sont tués eux-mêmes pour créer des embarras aux Turcs ! » dirait-elle presque. Et elle affirme : « Tout cela c'est la faute de la Russie ! » Cette Russie, à leurs yeux, deviendra trop forte. Elle va s'emparer de l'Orient, de Constantinople, de la Méditerranée, des ports, du commerce. Après cela, elle tombera sur l'Europe comme une horde barbare et détruira la civilisation, — cette même civilisation qui permet tant d'atrocités. C'est le refrain de l'Angleterre et de l'Allemagne qui, du reste, ne croient pas à un seul mot de

leur chanson. Car, enfin, y a-t-il un seul homme instruit et sensé, en Europe, qui se figure que la Russie va détruire la civilisation ? Qu'ils ne croient pas à notre désintéressement et nous prêtent mille mauvaises intentions, c'est compréhensible. Mais je n'admets pas qu'ils nous croient plus forts que toute l'Europe coalisée. La Russie n'est immensément forte que chez elle, quand elle défend son territoire ; mais, si elle attaquait, elle serait quatre fois plus faible que les assaillis.

On le sait très bien, mais on continue à égarer l'opinion, à cause de la méfiance de quelques cupides marchands anglais. Mais ceux-là, même, n'ignorent pas que la Russie est incapable de démolir leur industrie, de ruiner leur commerce, ou qu'il faudra des siècles pour cela. Mais la moindre augmentation dans le commerce d'un autre pays, le moindre développement que prend une marine causent en Angleterre des paniques sans nom.

Quant aux Allemands, pourquoi leur presse pousse-t-elle des cris de terreur ? Ah ! parce qu'ils ont justement derrière eux la Russie, qui les a empêchés de profiter de circonstances favorables pour achever la France, pour faire disparaitre une bonne fois ce nom qui les empêche encore de dormir tranquilles. « La Russie nous gêne, pensent-ils. Il faut l'enfermer dans ses vraies limites, mais comment y arriver, si la France est toujours vivante ? » — La Russie est coupable d'être la Russie, les Russes d'être Russes, d'être Slaves ; elle a la haine de l'Europe, cette race de Slaves, d'esclaves. Il y en a pas mal chez nous de ces esclaves ; ils pourraient se révolter !

Dix-huit siècles de civilisation deviennent une niaiserie quand on inquiète ces grandes puissances. L'horrible, c'est que c'est là le dernier mot de la civilisation.

Ne venez pas nous dire qu'en Europe, même en Angleterre, on s'est ému çà et là du sort des chrétiens d'Orient, qu'il y a même eu des souscriptions. Ce sont des cas isolés qui démontrent combien les rares gens bien intentionnés sont, en Europe, impuissants contre les États. Un homme de bonne foi qui voudrait comprendre serait bien perplexe : « Où donc est la vérité, se dirait-il. Est-il possible que le monde soit encore si loin d'elle ? Quand donc finira la haine ? Quand donc tous les hommes n'auront-ils qu'une seule volonté ? La Vérité sera-t-elle jamais assez forte pour vaincre ?

Où est la fraternité humaine ? Ne sont-ce là que de vains mots d'idéalistes, de poètes ? Est-il vrai que le Juif règne de nouveau ou, peur mieux dire, qu'il n'ait jamais cesser de régner ? »

LES ALLEMANDS ET LE TRAVAIL

Ems est une station brillante et à la mode. On y vient du monde entier. Ses sources attirent surtout les malades atteints d'affections des voies respiratoires, et beaucoup de gens y font des cures avec un résultat satisfaisant. L'été, on y peut rencontrer jusqu'à quinze mille visiteurs, presque tous évidemment gens riches ou ayant largement les moyens de se soigner. Toutefois, il y a aussi des pauvres qui viennent ici chercher la guérison, quelquefois à pied. On en compte environ une centaine ; tous n'arrivent pas à pied, bien entendu ; il y en a qui prennent le chemin de fer.

J'ai été très intéressé par les wagons de quatrième classe construits pour les lignes allemandes. Pendant un arrêt du train, j'ai prié le conducteur (presque tous les conducteurs allemands sont très aimables pour les voyageurs), de me faire voir un wagon de quatrième classe. Il m'a montré une voiture sans la moindre banquette ; rien que les parois et le plancher :

— Où s'assoient-ils, vos voyageurs de quatrième classe ? Sur le plancher ?

— Naturellement, si ça leur-fait plaisir.

— Combien de places contiennent vos wagons ?

— Vingt-cinq.

En calculant l'espace dont pouvait disposer chacun des vingt-cinq voyageurs, j'ai conclu que tous devaient rester debout, et encore, les épaules se touchant. S'ils sont au complet, il est évident qu'ils sont forcés de conserver leur bagage à la main. Maintenant, sans doute, n'ont-ils que de petits paquets.

J'ai fait par de mes réflexions au conducteur, qui m'a répondu : « Oui, mais le prix n'est que la moitié de celui de la troisième classe. C'est déjà un grand bienfait pour les pauvres ! »

On me dit que ces pauvres peuvent non seulement faire gratuitement leur cure, mais qu'ils sont encore nourris et logés, je ne me rappelle plus par qui.

Dès que vous êtes installé à Ems, dans une chambre d'hôtel, depuis deux

ou trois jours, deux messieurs d'aspect doux et modeste vous rendent visite, porteurs de petits livres de souscriptions. L'un d'eux reçoit des offrandes pour les malades indigents. Sur son livre figure un avis imprimé des docteurs d'Ems, vous exhortant à vous souvenir des pauvres. Vous donnez votre obole suivant vos moyens et inscrivez votre nom sur le carnet. J'ai parcouru les listes de souscripteurs et j'ai été frappé de leur manque de prodigalité. Un demi-mark, un mark, pas souvent trois marks. très rarement cinq marks.

— Combien pouvez-vous rassembler d'argent dans la saison ? demandai-je.

— Jusqu'à mille thalers, Mein Herr, mais c'est encore bien peu en comparaison de ce dont nous aurions besoin pour cent personnes environ que nous entretenons complètement. »

En effet, c'est peu, mille thalers : c'est trois mille marks. S'il vient 15.000 visiteurs aux eaux, il est évident qu'il y en a qui ne donnent rien et mettent le collecteur à la porte (comme je l'ai vu par la suite). Cependant le public est brillant, très brillant. Entrez dans le pavillon où l'on boit les eaux, à l'heure de la cure, et regardez cette foule qui écoute l'orchestre.

… À ce propos, j'ai lu ces temps-ci, dans les journaux que les Russes avaient souscrit très peu d'argent pour les Slaves révoltés, en comparaison de ce que l'Europe avait offert. On parlait surtout de l'Autriche qui, à elle seule, avait versé plusieurs (!) millions de gulden pour l'entretien des familles des insurgés (des milliers de ces familles se sont réfugiées sur le territoire autrichien.) L'Angleterre et même la France et l'Italie se seraient montrées beaucoup plus généreuses que nous. Franchement, je ne crois pas à tant d'empressement de la part des nations européennes. Pour ce qui est de l'Angleterre, surtout, je serais curieux de connaître le chiffre véritable de ses souscriptions. Il paraît que personne n'en sait rien. Quant à l'Autriche, qui, dès le commencement des hostilités, à conçu le dessein de s'emparer de la Bosnie (ce dont on commence à parler dans le monde diplomatique), elle a souscrit avec désintéressement en vue de son intérêt futur, et son offrande n'a été nullement nationale, mais bien officielle. Du reste, elle a souscrit, mais sur le papier ; j'aimerai savoir que l'on recueillera de ce côté.

On quête aussi à Ems pour les « blœdige Kinder », c'est-à-dire les enfants

idiots. Il y a ici un hôpital pour eux. Naturellement ce n'est pas Ems qui fournit tous ces petits malheureux ; il serait honteux pour une si petite ville de produire tant d'idiots. On dit que l'établissement est subventionné, mais de façon insuffisante, si bien qu'il faut recourir aux dons particuliers. Un monsieur splendidement décoratif ou une dame opulente recouvrent ici la santé et laissent, est-ce bien par reconnaissance, deux ou trois marks pour de pauvres enfants privés d'intelligence. De temps à autre, très rarement, étincelle sur le livre de souscriptions la somme de dix marks.

Le quêteur me dit pouvoir recueillir jusqu'à 1.500 thalers par saison, « mais auparavant, dit-il, le résultat était meilleur, on donnait plus ». Dans le livre, une souscription m'a sauté aux yeux : cinq pfennigs (un sou). Ce don est précédé d'un nom quelconque. Cela m'a rappelé ce conseiller d'État russe qui avait offert cinq kopeks pour le monument de Lermontov et signé son nom sur la liste.

Depuis mon premier séjour à Ems (il y a deux ans de cela), une circonstance m'a vivement intéressé. Les deux sources les plus en vogue sont la Kraenchen et la Kesselbrunnen. Au-dessus des sources on a construit une maison, et le public est séparé de ses sources par une balustrade. Derrière la balustrade, quelques jeunes filles se trouvent debout, trois près de chaque source. Elles sont aimables, avenantes et gentiment habillées. Vous leur passez votre verre et elles y versent l'eau. Pendant deux heures, chaque matin, des milliers de malades défilent devant la balustrade ; chacun boit deux, trois, quatre verres d'eau, ce qu'on lui a ordonné de prendre. La même chose se reproduit le soir. Mais c'est peu que tout se passe méthodiquement, en bon ordre, sans que le malade attende jamais ; le plus étonnant est que ces jeunes filles possèdent une mémoire que je ne puis croire que surnaturelle. Vous leur direz le jour de votre arrivée : « Je bois tant d'onces de Kraenchen, par exemple, et tant de lait. » Après cela, pendant tout le mois de votre cure, elles ne se tromperont pas une fois. Elles vous reconnaîtront parfaitement dans la foule et se rappelleront votre dose en vous voyant. De plus, elles prendront souvent six ou sept verres à la fois, verseront dedans ce qu'il faut en un quart de minute et distribueront à chacun son récipient sans erreur. Elles se rappellent que ce verre-ci est le vôtre, que vous prenez tant d'onces

d'eau, tant d'onces de lait et que vous absorbez deux, trois ou quatre verres. Jamais une méprise ! Pour moi cela demeure un mystère. Une habitude de ce travail, contractée dès l'enfance, peut-elle seule produire ce que j'appellerai une victoire sur le travail ?

La somme de travail que peut fournir une Allemande, a de quoi, du reste, stupéfier un Russe. Passez un mois à l'hôtel (et ici chaque maison est un hôtel), et vous admirerez comme moi l'activité invraisemblable des bonnes. Dans l'établissement où j'ai pris pension, il y a douze logements, tous occupés, quelques-uns par des familles entières. Pour servir tout ce monde, il n'y a qu'une jeune fille de dix-neuf ans que la patronne envoie encore, par-dessus le marché, faire des commissions. La bonne doit passer à la pharmacie pour celui-ci, chez la blanchisseuse pour celui-là, courir à telle boutique pour un troisième, sans compter les emplettes à faire pour sa maîtresse. Cette dernière est une veuve, mère de trois enfants, lesquels il faut surveiller, habiller, conduire à l'école, etc. Chaque samedi la bonne doit laver tous les parquets de la maison, faire les chambres, changer les draps des lits et, sans attendre ce samedi, nettoyer et mettre en ordre les logements dont les locataires sont partis. Cette jeune fille se couche à onze heures, le soir, et le matin, à cinq heures, sa patronne sonne pour qu'elle se lève. Je n'exagère rien. Ajoutez à cela que la pauvre fille est payée d'une façon dérisoire et qu'on exige qu'elle soit convenablement vêtue. Et elle n'a aucunement l'air malheureux. Elle est gaie, bien portante, d'une placidité à toute épreuve. Non, chez nous, on ne travaille pas autant ! Jamais une bonne russe n'entrerait das un pareil bagne pour les gages que reçoit l'Allemande. Et la domestique de chez nous sera oublieuse, sale, cassera, abîmera, sera de mauvaise humeur, dira des grossièretés. Ici vraiment, je n'ai eu à me plaindre de rien pendant tout le mois. Faut-il louer, faut-il blâmer ? Je louerai plutôt, bien que cela mérite plus de réflexions. Il est bon de dire qu'ici chacun prend son sort comme il est, et s'en contente presque toujours. Chacun ici connaît son travail et ne connaît que cela. Il n'est pas inutile d'ajouter que les maîtresses travaillent autant que leurs domestiques.

Les fonctionnaires allemands sont également laborieux, ce qui ne les empêche pas d'être aimables. Prenez un receveur des postes russe. Dans ses

rapports avec le public, il sera toujours bourru, irrité ou tout au moins de mine désagréable. Il est fier comme Jupiter Olympien, l'employé, surtout l'employé subalterne, charger de donner des renseignements au public. Il y a foule, vous attendez longuement votre tour. Vous arrivez enfin au guichet. L'employé ne vous écoutera pas ; il vous tournera le dos pour causer avec un collègue placé derrière lui. Il prendra un papier en feignant d'y chercher un détail d'une extrême importance. Vous voyez bien que tout cela est fait exprès. Mais vous attendez patiemment et tout à coup votre employé se lève, quitte le bureau ; l'heure sonne ; c'est l'heure de la fermeture. Allez-vous en, bon public ! Et notre fonctionnaire russe est occupé bien moins de temps par jour que son confrère allemand ! Ce qui le caractérise avant tout, c'est son animosité contre le public. Il tient à vous montrer que vous dépendez de lui : « Moi, semble-t-il dire, je suis derrière le guichet, j'ai le droit de me comporter comme il me plaira, et si vous vous fâcher, je vous ferai jeter dehors par un garçon de salle. »

Ici, à Ems, il n'y a guère, à la poste, que deux ou trois employés. Pendant la saison (en juin et juillet, par exemple), il arrive des milliers de voyageurs par jour. On ne se figure pas ce qu'est alors la correspondance, ce que devient le travail des postiers ! Ils ont deux heures dans la journée pour les repas, le reste du temps, ils sont toujours occupés. Des foules de gens ont une lettre à réclamer, un renseignement à demander. Pour chaque réclamateur, l'employé compulsera des piles énormes de lettres ; il écoutera tout le monde, fournira le renseignement voulu, expliquera, répétera son explication, tout cela patiemment, poliment, de la façon la plus aimable et la plus digne.

Pendant quelques jours après mon arrivée à Ems, je vins tous les jours demander à la poste une lettre que j'attendais impatiemment et qui n'arrivait pas. Or, un matin, je trouvai la bienheureuse lettre sur ma table, dans ma chambre d'hôtel. Elle venait d'arriver, et l'employé qui se rappelait mon nom sans savoir mon adresse s'était donné la peine de prendre des informations et me l'avait obligeamment fait porter à l'hôtel. Tout cela uniquement parce que, la veille, il avait remarqué mon extrême inquiétude.

Quel est le fonctionnaire russe qui agirait ainsi ?

Quant à l'esprit des Allemands, il faut bien dire qu'il est diversement

apprécié. Les Français, qui ont quelques raisons pour ne pas aimer les Germains, ont toujours déclaré qu'ils étaient lourds, — sans vouloir insinuer qu'ils sont obtus, cela s'entend. Ils découvrent dans l'esprit allemand une tendance à toujours vagabonder hors du chemin direct, à compliquer les choses les plus simples. Les Russes, de leur côté, ne tarissent pas sur l'épaisseur et la gaucherie tudesques, quelle que soit, du reste, leur admiration pour les aptitudes scientifiques de leurs voisins. Pour mon compte, je trouve que les Allemands ont certains travers bizarres qui les exposent à se faire juger calomnieusement par des étrangers. Certes, j'ai bonne opinion d'eux, mais je comprends que les Allemands produisent quelquefois une impression désagréable sur ceux qui les connaissent mal.

Pendant le trajet de Berlin à Ems, notre train s'arrêta de nuit, à une station, pendant quatre minutes. J'étais fatigué du wagon, je voulus descendre pour me dégourdir un peu les jambes, tout en fumant une cigarette sur le quai. Lorsque la sonnette du départ se fit entendre, je m'aperçus que, grâce à mon éternelle étourderie, j'avais oublié le numéro de mon wagon, dont j'avais fermé la portière en descendant du train. Je n'avais que quelques secondes devant moi et j'allais vite me rendre auprès du conducteur quand je m'entendis appeler. Voilà mon wagon, pensai-je. En effet, un Allemand aura toujours l'idée de s'inquiéter d'un compagnon de voyage. Je m'approchai et un visage allemand soucieux parut à la portière :

— Was suchen sie ? (Que cherchez-vous ?)

— Je cherche mon wagon. Mais ce n'est pas celui-ci, je n'étais pas avec vous.

— Non, ce n'est pas votre wagon. Où est-il, le vôtre ?

— Je ne sais pas, je le cherche. ·. ··

— Et moi je ne sais pas non plus où est votre wagon.

Ce ne fut qu'au dernier moment que le conducteur parvint à retrouver le fâcheux wagon. Je me demandai pourquoi cet Allemand m'avait appelé et interrogé… Mais demeurez quelque temps en Allemagne et vous verrez que tout Teuton agira de même.

Il y a dix ans, j'étais à Dresde. Le lendemain de mon arrivée, je m'acheminai un peu au hasard vers la Galerie de tableaux. Je n'avais pas

demandé mon chemin à l'hôtel, pensant que le premier Allemand venu me l'indiquerait. Le Musée de Dresde est assez célèbre, me disais-je, pour que tout habitant de la ville se fasse un plaisir de m'expliquer comment on s'y rend.

J'avisai un Allemand de physionomie sérieuse et intelligente.

— Pourrais-je vous demander où est le Musée de peinture ?

— Le Musée de peinture ? répéta mon Allemand.

— Oui, la galerie de tableaux.

— La Galerie Royale de tableaux ? fit-il en appuyant fortement sur le mot Royale.

— C'est ça même.

— Je ne sais pas où est cette galerie-là.

— Il y a donc une autre galerie ?

— Non ; il n'y en a pas d'autre !

LE RUSSE OU LE FRANÇAIS ?

Quelle foule de Russes à toutes ces eaux allemandes, surtout aux stations à la mode comme Ems ! En général les Russes aiment beaucoup à se soigner. Même chez Mme Wunderfrau, qui demeure aux environs de Munich et qui ne possède aucune source dans son établissement, le plus gros contingent des malades est russe. Ce sont, pour la plupart, des gens solides et vigoureux qui viennent chez cette dame, des personnages gradés qui lui envoient de Pétersbourg les bulletins de leurs médecins et s'y prennent, dès l'hiver, pour solliciter une place dans son établissement. C'est une femme sévère et querelleuse.

À Ems, vous rencontrez tout d'abord des Russes jargonnant cette extraordinaire langue franco-russe de leur invention. Ce qui m'étonne, ce n'est pas que les Russes ne parlent pas russe entre eux, mais bien qu'ils s'imaginent parler français. Les Russes instruits qui croient parler français se divisent en deux classes : ceux qui le parlent si mal qu'ils ne se font que peu d'illusions, et ceux qui le parlent presque aussi mal en se figurant qu'on les prendra pour des Parisiens. Toute notre haute société est dans ce dernier cas. Ceux de la première catégorie sont parfois très drôles. Je me rappelle un vieux monsieur et une vieille dame qui causaient d'affaires de famille évidemment très intéressantes pour eux. Ils s'exprimaient dans un français livresque, en phrases d'un style suranné, maladroit, et avaient souvent le plus grand mal à trouver leurs mots. À la fin, l'un devint si absurde que l'autre se mit à le souffler. Puis ils s'entre-soufflèrent, mais la pensée de parler russe ne leur vint jamais. Ils aimaient mieux risquer de ne pas se comprendre qu'employer une autre langue que le français. Leur prononciation était grotesque.

Le franco-russe de la seconde catégorie se distingue aussi d'abord par la prononciation ; mais cette fois l'accent est plus parisien que nature, atrocement grasseyant et sent sa contrefaçon d'une lieue. Il est également pauvre de vocabulaire, impropre et inexpressif. Jamais les gens très mondains

qui s'en servent ne se rendent compte de l'insignifiance d'un pareil patois (je ne parle pas du français, mais du dialecte dont ils font usage). Ils ne comprennent pas qu'ils parlent une sorte de langue artificielle, incapable de rendre leurs pensées, si étroites qu'elles soient. C'est une langue comme volée ; c'est pourquoi jamais un Russe n'arrivera à créer en français une de ces expressions vivantes et fortes qui font image, ce qui est à la portée du premier coiffeur parisien venu. Tourgueniev raconte, dans l'un de ses romans, qu'un jeune Russe, entrant au café de Paris, s'écria : « Garçon, un bifteck aux pommes de terre ! » Un autre Russe, plus au courant de la langue usuelle, demanda, une minute plus tard : « Garçon, bifteck-pommes ! » Le premier ne put se consoler d'avoir employé une expression archaïque, inélégante, et s'imagina désormais que les garçons du restaurant le regardaient avec mépris.

Il y a danger à s'approprier le langage d'un autre peuple que le sien ; je sais que cette opinion est « vieux jeu », mais je ne la trouve pas si fausse que certains veulent bien le dire.

———

La langue est évidemment la forme, le corps et le vêtement de la pensée. Il s'ensuit que plus la forme de ma pensée sera riche et variée d'aspect, plus je serai compréhensible et pour moi-même et pour les autres. Nous savons que la pensée est prompte comme la foudre, mais souvent elle s'attarde, parce que nous avons l'habitude de penser dans une langue quelconque. Si nous ne pensons pas tout fait à l'aide des mots de cette langue, nous ne nous en servons pas moins pour cela de « la force élémentaire et fondamentale » de l'idiome auquel nous sommes le plus habitués. Pourquoi, du reste, apprenons-nous les langues étrangères, le français par exemple ? D'abord tout simplement pour pouvoir lire en français, puis pour parler avec les Français que nous rencontrerons, mais nullement afin de causer entre nous. La langue empruntée, la langue apprise, ne sera pas suffisante pour dévoiler la profondeur intime de nos pensées, précisément parce qu'elle nous demeurera étrangère malgré tout.

Les Russes, du moins ceux des hautes classes, ne naissent plus depuis longtemps avec une langue à eux. Ils acquièrent d'abord une langue artificielle, et ce n'est qu'à l'école qu'ils se familiarisent un peu avec le russe. Je sais bien qu'avec de l'assiduité ils peuvent arriver à apprendre ce que j'appellerais le russe « vivant ».

J'ai connu un écrivain russe de quelque réputation, qui, non seulement a appris plus tard le russe qu'il ignorait absolument, étant enfant, mais encore s'est familiarisé avec le moujik russe et a écrit des romans sur les mœurs des paysans. Notre grand Pouschkine, lui aussi, de son propre aveu, dut, en quelque sorte, refaire son éducation avec sa bonne Arina Rodionovna, qui l'initia à la langue et à l'esprit du peuple (et chez nous les mots : langue et peuple sont synonymes, et quelle idée riche et profonde se cache là-dessous !)

Mais on me dira : Qu'importe qu'un enfant ait appris le russe ou le français s'il le sait de cette façon que j'appelle « vivante » ? Eh bien ! je prétends que, pour un Russe, le russe sera toujours plus facile et qu'il faut, dès l'enfance, l'emprunter au peuple, aux bonnes, par exemple, comme le fit Pouschkine. Il est absurde de craindre pour l'enfant le contact du peuple, contre lequel tant de pédagogues mettent en garde les parents. À l'école, ensuite, il ne sera pas mauvais d'apprendre les légendes, les traditions et même le vieux slave d'église. Une fois que l'on saura sa langue maternelle d'une façon « vivante », que l'on aura pris l'habitude de penser dans cette langue, il sera temps de mettre à profit cette prodigieuse facilité qu'ont les Russes à apprendre les langues étrangères. Ce n'est, en effet, qu'après nous être bien pénétrés de la langue maternelle qu'il nous sera possible d'acquérir avec perfection un idiome du dehors. Nous pourrons alors enrichir notre esprit de quelques formes de pensées étrangères et les concilier avec les nôtres.

Il existe un fait assez remarquable : notre langue, si peu policée qu'elle paraisse, rend sans difficulté toutes les nuances de la pensée étrangère ; les poètes et les philosophes de l'Europe entière se traduisent à fond en russe. Au contraire, nombre d'œuvres écrites dans notre langue sont intraduisibles en un autre idiome, surtout en français.

Je ne puis me rappeler sans rire une traduction (à présent très rare) d'un

livre de Gogol par M. Viardot, mari de la célèbre cantatrice. Un écrivain russe alors débutant, maintenant célèbre, avait collaboré à cette version. Eh bien ! ce n'était pas le moins du monde du Gogol. C'était un galimatias.

Pouschkine, de même, est souvent intraduisible. Pourquoi cela ? Je suis désolé de dire qu'il est possible que l'esprit européen ne soit pas aussi divers que le nôtre, qu'il soit moins complexe et plus étroitement particularisé. Les étrangers écrivent, peut-être, avec plus de précision, mais l'esprit de notre langue est beaucoup plus riche ; il est universel, il embrasse tout. Pourquoi priver nos enfants d'un tel trésor ? Pour les rendre malheureux, sans doute, car nous avons bien tort de mépriser notre idiome, de le considérer comme rude et grossier.

Oui, nous, les gens des classes dites supérieures, nous naissons sans avoir une langue bien à nous. Et cependant, dès que le russe « vivant » redeviendra en honneur parmi nous, l'union se refera toute seule entre nous et le peuple.

Supposons que je soumette ces observations à une mère de famille des hautes classes. Elle se moquera de moi. Peu lui importe en quelle langue pensent ses enfants chéris. Si c'est en « parisien », tant mieux ! Ce sera bien plus élégant ! Mais, et elle ne le sait pas, il faudra pour cela que ses enfants apprennent véritablement le français à fond ; tant qu'ils ne parleront qu'un à peu près de « parisien », ils n'en seront qu'au degré où l'on cesse d'être Russe. Les parents ne savent pas le mal qu'ils font à leurs enfants en engageant pour eux, dès l'âge de deux ans, une bonne étrangère. Ils n'ignore pas qu'il y a une terrible habitude physique qui commence chez quelques pauvres enfants dès l'âge de dix ans et qui, si on ne les surveille pas, peut les rendre idiots, en faire des êtres flétris. Je me risquerai à dire qu'une bonne française (c'est-à-dire le français seriné dès les premiers balbutiements) est aussi dangereuse, au point de vue mental, que la terrible habitude en question, au point de vue physique. Passe encore si l'enfant est bête ! il vivra dès lors avec son français imparfait et pauvre, rabâchant de petites phrases monotones, courtes, comme les idées qu'il exprimera : il aura une cervelle de coiffeur et mourra sans s'être aperçu que, toute sa vie, il n'a été qu'un imbécile. Mais, si l'homme a des facultés intellectuelles d'un certain ordre, il souffrira. N'ayant pas un vocabulaire assez étendu pour rendre tout ce qu'il

aura dans sa pensée, maniant pendant toute son existence une langue malingre, anémique et volée, il languira dans un effort continuel, incapable d'ouvrir complètement son âme à personne.

Mettons que, plus tard, il fasse l'effet d'un personnage brillant, qu'il commande, qu'il administre avec succès, qu'il en vienne à être satisfait de lui-même, surtout quand il aura fait de longs discours à l'aide de pensées et de mots empruntées à autrui, eh bien ! il sera malheureux quand même, s'il est ce que j'appelle un homme. Il sera toujours dans l'angoisse, atteint d'une faiblesse incurable, comme ces vieillards prématurés, victimes d'une funeste habitude.

Mais quelle mère croira que tant de mal peut résulter de l'entrée dans sa maison d'une bonne française ? Elle ne sera pas seule à blâmer ma façon de voir, et pourtant j'ai dit la vérité sans aucune exagération. On va me dire que, bien au contraire, la connaissance d'une langue étrangère simplifie la vie, épargne bien des difficultés. Comment voulez-vous, ajoutera-t-on, comment voulez-vous qu'il souffre, ce jeune homme charmant, disert, élégant ? Et la mère sourira avec orgueil. Pourtant, moi j'affirme que ce gandin délicieux n'est qu'un prolétaire de l'esprit, sans solsous ses pieds, sans racines et sans fond, un pauvre être sans consistance, flottant à tous les vents de l'Europe. Il pourra être adorablement ganté, farci de romans à la mode, mais son esprit errera dans les ténèbres éternelles, et je crois que sa maman seule sera très contente de lui.

LES EAUX OU LE BON TON ?

Je ne décrirai pas Ems. Ce travail a été fait cinquante fois, des quantités d'ouvrages russes en parlent, par exemple le petit livre du docteur Hirschhorn : Ems et ses sources, publié à Pétersbourg. On peut puiser dans ce volume des notions de toute sorte. Il y a de tout là-dedans, des considérations médicales et des détails sur la vie d'hôtel, des règles hygiéniques et un guide du promeneur, de la topographie et des aperçus sur le public d'Ems. Quant à moi je n'ai plus rien à glaner et me contenterai de me rappeler le pittoresque défilé du Taunus où Ems est située, la foule brillante et ma solitude dans cette foule. Malgré mon isolement j'aime cette foule, à ma manière. J'ai même rencontré dans le flot des promeneurs une personne de connaissance, un Russe d'humeur paradoxale. Il a, comme moi, bu déjà pas mal de verres d'eau à Ems. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans.

— C'est vous qui avez raison, m'a-t-il dit ; on aime la foule d'ici ; on l'aime sans savoir pourquoi. Et même partout on aime la foule, j'entends la foule fashionable, le gratin. On peut ne fréquenter personne de toute cette société, mais il n'y en a pas de meilleure au monde…

— Voyons, voyons.

— Je ne cherche pas à vous contrarier, fit-il bien vite. Quand il y aura sur la terre une société à peu près raisonnable, on ne voudra même plus penser à celle d'aujourd'hui. Mais à présent, par quoi remplaceriez-vous ce que nous avons ?

— Ne peut-on vraiment se figurer quelque chose de mieux que cette foule oisive, que ces flâneurs qui ne savent que faire de leur journée ? Je ne dis pas qu'on ne rencontre pas ici de braves gens dans le tas, mais l'ensemble ne me parait digne ni d'admiration ni même d'une attention particulière.

— Vous parlez en misanthrope. Où prenez-vous que tous ces promeneurs ne sachent que faire de leur journée ? Croyez bien que chacun à son œuvre à lui pour laquelle il a peut-être gâté sa vie. Et puis ce sont, en majorité, des souffrants. Ce qui me plait, en ces martyrs, c'est leur gaité.

— Ils rient par genre.

— Ils rient par habitude. Si vous étiez vraiment humain, vous les aimeriez, et alors vous vous réjouiriez de voir qu'ils peuvent oublier un instant et s'amuser de mirages.

— Pourquoi diable ! voulez-vous que je les aime tant que cela ?

— Parce que l'humanité nous le commande et comment ne pas aimer l'humanité depuis une dizaine d'années ? Il n'est plus possible de ne pas aimer l'humanité. Il y a ici une dame russe qui en raffole, de l'humanité ! Je ne ris pas du tout. Mais, pour ne pas m'éterniser sur ce thème, je veux conclure en vous disant que toute société fashionable comme celle-ci possède certaines qualités positives. D'abord la société fashionable d'aujourd'hui retourne à la nature. Pourquoi voulez-vous que ces gens-là vivent d'une façon plus artificielle que les paysans, par exemple ? Je ne parle pas du monde des fabriques, de l'armée, des écoles et universités ; tout cela, c'est le comble de l'artificiel. Ceux-ci sont plus libres que le reste des hommes parce qu'ils sont plus riches et peuvent vivre comme ils l'entendent. Et ceux-ci retournent à la nature, à la bonté. On se parle avec une extrême politesse, c'est-à-dire avec l'exagération de la tendresse ; tout le monde veut être aimable et gai. On dirait que tout le bonheur de ce grand gaillard qui porte une rose à sa boutonnière consiste à égayer cette grosse dame de cinquante ans. Qu'est-ce qui le pousserait à s'empresser auprès d'elle sans cela. Pour moi, le principal c'est que le bon ton force à l'amabilité ; c'est déjà un résultat des plus importants. Pourquoi notre société a-t-elle rejeté tous les personnages de Byron, les Corsaires, les Childe Harolds, les Laras ? Parce qu'ils étaient de mauvais ton, méchants, impatients, et ne se souciaient que d'eux-mêmes. Des êtres pareils rompraient l'harmonie de bon ton, qui veut que l'on fasse au moins semblant de vivre tous les uns pour les autres. — Regardez : Voici qu'on apporte des fleurs, des bouquets pour les dames, des fleurs détachées pour les boutonnières des messieurs. Sont-elles belles, ces roses, ont-elles été assez soignées, travaillées, sont-elles assez bien assorties ! Jamais une fille des champs ne saura cueillir rien de pareil pour le jeune gars qu'elle aime. Ces roses seront vendues cinq ou dix pfennigs la pièce, parce que nous sommes encore dans le siècle de l'or et du lucre. Mais y a-t-il quelque chose

de plus gracieux que d'apporter des fleurs à des malades ? Les fleurs, c'est l'espoir ! Toute la poésie de la vie est en elles avec tout le charme de la nature. Cela se vend aujourd'hui, cette idée charmante, de fleurir les souffrants ; quand toute la bonté naturelle sera revenue aux hommes, on se couronnera mutuellement de fleurs, gratuitement, rien que par amour les uns pour les autres. Pour mon compte, j'aime mieux tirer mon pfennig de ma poche et être quitte. C'est exiger beaucoup que demander l'amour universel. En attendant, nous avons le simulacre de l'âge d'or qui n'est pas notre siècle de l'or. Si vous êtes un homme d'imagination vous devez être content. Oui,la société moderne doit être encouragée, fût-ce au dépens de la masse des hommes. Elle produit le faste et le bon ton que le reste de l'humanité se refusera décidément à nous procurer. Ici on m'offre un tableau exquis, un tableau qui m'égaie, et la gaité se paye toujours. Écoutez et voyez : la musique retentit ; les hommes rient, les femmes sont parées. Mais, grâce à ces eaux, je participe aux bonheurs d'une élite ! Après cela, avec quelle joie nous irons boire notre affreux café allemand ! Voila ce que j'appelle les avantages positifs de la bonne société.

— Vous riez. Mais ce n'est pas neuf, tout cela.

— Je ris. Mais dites-moi si votre appétit s'améliore depuis que vous prenez les eaux.

— Naturellement, et d'une façon extraordinaire.

— Ainsi les avantages positifs du bon ton sont tellement forts qu'ils agissent même sur votre estomac.

— Mais ce n'est que l'influence des eaux et non pas celle du bon ton.

— Et celle du bon ton, Monsieur, incontestablement. On ne sait pas au juste ce qui fait le plus d'effet, les eaux ou le bon ton. Les docteurs eux-mêmes hésitent à quoi donner la palme. La médecine a fait un pas immense, ces temps-ci : aujourd'hui elle donne jusqu'à des idées ; autrefois elle ne nous offrait que des drogues.

L’HOMME COMBLÉ DE BIENFAITS PAR LA FEMME MODERNE

Naturellement, je ne vais pas reproduire toutes mes conversations avec cet homme paradoxal. Mais nous eûmes un jour un entretien sur les femmes, que je veux rapporter. Il me fit observer que je regardais les femmes de trop près.

— Ce sont les Anglaises que je regarde de si près, et avec intention. Figurez-vous que j’ai emporté de Russie deux brochures pour la route : l’une ; c’est la Question d’Orient, par Granowsky, l’autre traite des femmes. Dans ce dernier opuscule, j’ai trouvé de fort belles pensées. Une phrase, pourtant, m’a plongé dans l’étonnement. L’auteur écrit sans dire gare :

« Tout le monde sait ce que vaut une Anglaise : c’est un type très haut de la beauté et des qualités d’âme féminines. Notre femme Russe est loin de l’égaler. »

Ce n’est pas mon avis.

— Il se peut que l’auteur de la brochure ne soit pas marié et n’ait pu encore prendre connaissance de toutes les vertus de la femme russe.

— Quoique vous le disiez en vous raillant, vous avez raison. Les Russes n’ont pas à renier leurs femmes. En quoi notre femme russe est-elle inférieure à une autre ? Je ne vous parlerai pas du type idéal imaginé par Tourguénev ou par Tolstoï, bien que ce type même soit une grande preuve. Si cet idéal est réalisé dans une œuvre d’art, c’est qu’il correspond à quelque chose de déjà existant dans la nature. Il doit y avoir de telles femmes dans la réalité. Je ne parlerai pas davantage des femmes des Decembristes, ni d’autres exemples plus ou moins célèbres. Mais moi qui ai vécu avec le peuple russe, je ne suis pas sans connaître bien des traits à l’honneur de la femme russe. Et dans quels milieux, dans quels antres horribles, dans quels repaires de vice se cachait parfois la beauté morale ! Je ne veux pas établir de comparaison, ni mettre à toute force les femmes de notre pays au-dessus de toutes celles de l’Europe. Je dirai seulement ceci : Il me semble que les hommes de toute nationalité devraient aimer par-dessus tout les femmes de chez eux. Si des

hommes commencent à préférer les femmes de l'étranger à celles de leur propre milieu, je crois que leur peuple n'est pas loin de sa décomposition et de sa fin. Dans ces derniers cent ans, il s'est passé, chez nous, une chose analogue. La Russie cultivée a semblé rompre avec le peuple. Mais j'en reviens aux femmes. Nous subissons facilement le charme des Polonaises, des Françaises, voire des Allemandes. Voici un écrivain qui donne la palme aux Anglaises. Ces symptômes ne me rassurent aucunement. Il y a là comme une nouvelle rupture avec notre nationalité ou tout au moins l'indice d'un goût d'amateur de sérails. Il faut revenir à la femme russe, rapprendre à la bien connaître si nous ne la comprenons plus.

— Je suis prêt à m'entendre avec vous sur tous les points, bien que je me figure que vous inventiez une nouvelle loi ethnique. Mais pourquoi avez-vous cru que je voulais railler quand j'ai insinué que sans doute l'écrivain ne s'était pas donné la peine d'étudier les qualités des femmes russes ? Il ne peut y avoir là aucune malignité de ma part, car je puis dire que j'ai été comblé de bienfaits par la femme russe. J'ai été moi-même le fiancé d'une de mes compatriotes. Cette demoiselle était d'un monde pour ainsi dire supérieur au mien. Elle était fort recherchée par les épouseurs. Elle pouvait choisir et elle…

— Elle vous a préféré…

— Pas du tout ! Elle m'a refusé. Et voilà l'affaire. Franchement, j'étais plus heureux avant de me fiancer avec elle. Je la voyais tous les jours et je crois que je ne lui faisais pas trop mauvaise impression. Un beau jour nous échangeâmes nos paroles, je ne sais comment, à propos de rien. Cela demeura entre nous ; il n'y eut rien d'officiel. Mais quand je pus me reprendre un peu, l'idée que je serais bientôt « la moitié d'une créature aussi brillante » m'accabla comme un poids. Comment, me disais-je, moi, le plus nul, le plus commun de ses adorateurs, j'allais devenir le maître d'un pareil trésor ; je n'étais guère digne d'un pareil bonheur. Et entre nous je vous avouerai que je trouve qu'il faut avoir une rude couche de vanité pour se marier. Comment oser se comparer à un être aussi exquis qu'une « demoiselle du monde », toute grâce et perfection, riche en éducation, en boucles de cheveux, en toilettes de gaze, en innocence, en opinions, en sentiments ? Et je puis

imaginer que toutes ces merveilles vont entrer dans mon appartement inélégant, un appartement où je me promène en robe de chambre ! Vous riez, mais c'est une pensée affreuse que celle que j'exprime ! Ah ! il y a des gens tranchants qui me diront : alors prenez une Cendrillon. Mais non ! je ne veux pas m'abaisser ! — Bref, quand, plein de désespoir, je m'allongeai sur mon divan (un canapé exécrable aux ressorts cassés) — il me vint l'idée la plus frivole du monde : Quoi ! songeai-je, voilà que je vais me marier et je ne verrai plus trainer ici que des chiffons et des patrons ! Je conviens que cette réflexion était des plus vulgaires. Elle fut pour moi abominable. Je me la reprochai violemment… et je sentis que ma vie se passerait désormais à me faire des reproches violents à moi~même pour chacune de mes pensées, pour chacune de mes actions !…

Pourtant quand elle m'expliqua, quelques jours après, le sourire aux lèvres, qu'elle avait plaisanté et qu'elle allait épouser un fonctionnaire, je fis une grimace si douloureusement effroyable qu'elle prit peur, me crut malade et courut me chercher un verre d'eau.

Je reviens a moi. Mais cette petite scène me fut très utile. Elle vit comme je l'aimais ! — « Et moi qui pensais », me dit-elle plus tard, une fois marié avec son fonctionnaire, « qu'un homme sérieux et savant comme vous me mépriserait sûrement ! »

Depuis lors j'ai une grande amie en elle et je répète que, si quelqu'un a été comblé de bienfaits par une femme russe, c'est bien moi. Et je ne l'oublierai jamais !

— De sorte que vous êtes devenu l'ami de cette dame…

— Ami au suprême degré ; mais nous nous voyons rarement, une fois par an et pas toujours… D'abord je ne les ai presque pas fréquentés, parce que la position du mari était par trop supérieure à la mienne ; à présent elle est si malheureuse que cela me fait mal de la voir. Son mari, un homme de soixante-deux ans, a été traduit devant les tribunaux, un an après le mariage, et a dû, pour combler un déficit dans sa caisse, abandonner presque toute sa fortune au fisc… Il est devenu paralysé, et à présent, on le roule dans un fauteuil à Kreuznach, où je les ai vus il y a dix jours. Elle marche à côté du fauteuil roulant et doit écouter sans répit les reproches les plus féroces. J'ai eu

tant de chagrin de la voir comme cela, que j'ai quitté Kreuznach pour venir ici. Je suis heureux de ne pas vous avoir dit leur nom. Le pis c'est que je l'ai fâchée en lui disant franchement mes vues sur le bonheur et les devoirs de la femme russe.

— Vous avez bien choisi votre auditrice !

— Ne vous moquez pas de moi. Il me semble que le plus grand bonheur est de savoir pourquoi l'on est malheureux… Puisque nous y sommes, laissez-moi vous dire tout mon sentiment sur le bonheur et les devoirs d'une femme russe : à Kreuznach, je n'ai pu achever.

LES ENFANTS

Mon ami est fort paradoxal, je vous l'ai dit. Cependant ses opinions sur le bonheur et les devoirs de la femme russe ne brillent pas par leur originalité, bien qu'il les expose avec véhémence. Selon lui, pour être heureuse et accomplir tous ses devoirs, la femme russe doit se marier et avoir le plus d'enfants possible, « non pas deux ou trois, mais six, dix, jusqu'à extinction des forces ! »

C'est alors seulement qu'elle connait la vie vraie, dans toutes ses manifestations possibles.

— En ne sortant pas de sa chambre à coucher ?

— Je connais toutes vos objections : Et la culture d'esprit, etc. ? Mais je me demande comment les études peuvent empêcher de se marier et d'avoir des enfants. Et ! mon Dieu ! les études d'abord, ensuite le mariage et les enfants. Et puis rien de plus intelligent que de faire des enfants ! Je sais bien que Tchatzky a dit : « Quel est celui, quelle est celle qui n'a jamais eu assez d'esprit pour faire des enfants ? » Mais Tchatzky n'avait aucune instruction. Il ne sut pas même écrire son testament, il a laissé ses terres à une personne inconnue, « à son amie Sonitchka ». Maintenant, Dieu soit loué ! il y a aujourd'hui nombre d'hommes instruits chez nous, et ils ont des enfants et savent que c'est là l'affaire la plus sérieuse du monde. Malheureusement, aujourd'hui en Europe, je ne dis pas chez nous, mais en Europe, la femme cesse d'enfanter.

— Comment, cesse d'enfanter ?

Il faut vous dire en passant que mon ami adore les enfants, les petits marmots surtout. Il court après eux. À Ems il était connu pour cela. Il aime à se promener où on en rencontre. Il fait leur connaissance, n'eussent-ils qu'un an, et il est arrivé à ce résultat que des tout petits le reconnaissent très bien et lui sourient, lui tendent leurs petites mains. C'est une passion chez lui.

— Tel que vous me voyez, j'ai acheté aujourd'hui deux petites flûtes, pas pour des écoliers — ils sont grands ceux-là — mais pour deux crapauds de

deux et trois ans, deux frères. Ils s'extasiaient devant les joujoux. La marchande, une rusée allemande, a bien compris de quoi il retournait et leur a coulissé une flûte à chacun. J'en ai été pour mes deux marks. Les petits étaient ravis. Ils trottinaient en flûtant. Il y a une heure de cela, et ils flûtonnent encore. Je vous disais l'autre jour que ce qu'il y avait de meilleur au monde, c'était la société raffinée. Eh bien, je me trompais. Ce qu'il y a de meilleur, c'est cette foule d'enfants que l'on voit à Ems. Ah ! pourquoi Paris s'est-il arrêté ?

— Comment arrêté ?

— À Paris, il y a une industrie admirable qui est celle de « l'article-Paris ». C'est cela qui, joint aux fruits et aux vins, a aidé le pays à payer 5 milliards aux Allemands. Malheureusement les Parisiens sont si occupés de cette industrie qu'ils en oublient de procréer des enfants. La France a suivi l'exemple de Paris. Chaque année un ministre déclare aux Chambres que « la population reste stationnaire ». Les enfants ne naissent plus, ou s'ils naissent, ils ne vivent pas. « Mais, ajoute le ministre avec orgueil, nos vieillards tiennent bon ! » Ah ! qu'ils crèvent donc les vieillards ! La France en farcit ses Chambres ! Y a-t-il là de quoi se réjouir ?… Il y a un écrivain français assez absurde, un idéaliste de la nouvelle école, Alexandre Dumas fils. Absurde, soit, mais il a parfois de bons mouvements. Il demande, par exemple, à la femme française d'enfanter ! Il a, aussi, dévoilé un secret de la bourgeoisie parisienne. La bourgeoise aisée ne veut que deux enfants, pas un de plus. Elle s'arrange avec son mari pour cela. Elle en a deux, et puis elle se met en grève. Pour deux enfants il reste plus de fortune que pour six, et puis la femme se conserve plus longtemps. Elle continue à vivre maritalement avec son mari, mais rien que pour leur plaisir à tous deux. Malthus n'était pas de leur force ! En France, il y a beaucoup de propriétaires, et, grâce aux malins époux, les propriétés se fractionnent peu. Les trouvailles de ces gens ingénieux se répandent dans toute l'Europe. Du reste, si Ems est en retard à ce point de vue, Berlin est terriblement avancé ! Les ministres français ne se préoccupent que du sort de la bourgeoisie. Mais il y a le peuple, parfois non baptisé, dont bien des couples vivent en « union libre ». Ceux-là jettent, de temps à autre, leurs nouveau-nés à la rue. Les gamins parisiens naissent et

meurent ; ils ne vivent pas : si, par hasard, ils résistent, ils remplissent les hospices pour enfants trouvés et les prisons pour criminels en bas âge. Dans Zola, un réaliste comme nous disons, on trouve une peinture très vraie du mariage français contemporain, de la cohabitation conjugale dans son roman le Ventre de Paris.

Remarquez que les gavroches d'aujourd'hui ne sont plus du tout des Français. Et les autres, ceux qui naissent propriétaires, ne sont pas plus des Français. La France cesse d'être la France. Je sais qu'il y a des gens qui se réjouiront de voir les Français disparaître. La race dégénérée s'affaiblit, et le moral est influencé par le physique. Ce sont les fruits du règne de la bourgeoisie. Selon moi, la principale faute remonte au système de propriété. Je vais vous l'expliquer.

LA TERRE ET LES ENFANTS

La terre est tout, continua mon homme paradoxal. Je ne sais pas distinguer la terre des enfants, c'est instinctif chez moi. Je ne développerai pas cette idée : réfléchissez et vous me comprendrez.

Des millions de pauvres ne possèdent pas de terre, surtout en France. Ils mettent au monde leurs enfants dans des caves, et ce ne sont pas même des enfants, ce sont des gavroches dont la moitié ne saurait dire les noms des pères qui l'ont engendrée, dont l'autre moitié peut-être ignore ses mères. Les enfants doivent naître sur la terre et non pas sur du pavé. Je ne sais pas comment les choses s'arrangeront plus tard, mais les pauvres ne savent pas, aujourd'hui, où mettre au monde leurs enfants.

J'admets que l'on travaille en fabrique : je ne vois rien de mal à cela. Une fabrique peut souvent s'élever auprès de champs cultivés. Mais alors, que chaque ouvrier d'une fabrique ait à lui un jardin, ou plutôt qu'il y ait un jardin commun à tous. Le jardin ne nourrira pas tout le monde et l'ouvrier ne pourra se passer de sa paye à la fabrique, mais qu'il ait au moins la joie de savoir que ses enfants croissent au bon air, sous des arbres, en pleine nature. Lui-même viendra se reposer dans son jardin après son travail. Qui sait si, plus tard, son jardin ne le nourrira pas ? Il n'y a pas à avoir peur des fabriques. Pourquoi ne les construirait-on pas au milieu de jardins ? Je ne sais pas comment tout cela se fera, mais il faut que cela arrive. Il faut un jardin. Les enfants ont besoin de l'odeur de la terre pour croître ; le pavé n'a rien de vivifiant. Il faut que les enfants sortent, en quelque sorte, de la terre comme de petits Adam, et il ne faut pas qu'à neuf ans, quand ils ont encore besoin de jouer, on les envoie dans un atelier malsain se dévier la colonne vertébrale au-dessus d'un métier et s'abrutir à adorer la stupide machine devant laquelle le bourgeois se met à genoux ; il ne faut pas que, dès cet age, on les expose à la corruption des fabriques, auprès desquelles Sodome et Gomorrhe étaient des lieux innocents. Si je vois quelque part le germe d'un meilleur avenir, c'est chez nous, en Russie. Pourquoi ? Parce qu'il y a, en Russie un principe

demeuré intact dans le peuple, à savoir que la terre est tout pour lui, qu'il tire tout de la terre. Toute l'humanité devrait comprendre cela. Il y a quelque chose de sacré dans la terre, dans la glèbe. Si vous voulez faire de vrais hommes, les arracher à la bestialité, donnez-leur de la terre et vous arriverez à vos fins. Au moins, chez nous, en Russie, il y a abondance de terre ; il y a aussi l'organisation de la commune. Tout, dans chaque pays dépend de la terre et du mode de propriété. Tout prend le caractère qu'a revêtu la propriété foncière. C'est grâce au consentement de la terre que nous avons pu abolir le servage. J'ai lu récemment les mémoires d'un gentilhomme terrien russe, écrits vers la moitié du siècle. L'auteur, dès mil huit cent vingt et quelques, voulait libérer ses paysans. Il fonda une école où il fit apprendre aux enfants à chanter en chœur les chants d'église. Un propriétaire voisin qui les entendit chanter affirma qu'on donnerait un bon prix de ce chœur de petits paysans. On ne pensait guère à l'émancipation, et notre gentilhomme était un phénomène alors. Quand il parla de liberté à ses moujiks, leur premier mot fut : « Et la terre ? » Il leur répondit : « La terre est à moi et vous la travaillerez en partageant les bénéfices avec moi de moitié. » Les moujiks se grattèrent l'oreille : « Eh bien, non ! » répondirent-ils. Nous aimons mieux rester comme nous sommes : nous vous appartenons, soit ! mais la terre nous appartient. » Le propriétaire fut abasourdi. Quel peuple de sauvages ! Il refusait la liberté, le premier de tous les biens, etc.

Plus tard cette formule : « Nous sommes à vous, mais la terre est à nous », s'est répandue et n'a plus étonné personne. Le Russe a toujours confondu excellemment ces deux idées : celle de l'existence de la terre et celle de sa propre existence. Il n'acceptait pas la liberté sans la terre, qui est tout pour lui, la base de tout. C'est grâce à cette formule qu'il a pu conserver sa « commune ».

UN ÉTÉ

Le lendemain j'ai dit à mon paradoxal ami : « Tenez, vous qui avez la passion des enfants, je viens de lire quelque chose qui vous intéressera. C'est dans un journal russe que j'ai trouvé cela, et il s'agit de ce qui se passe en Bulgarie où l'on a massacré d'un seul coup la population d'un district entier : Une vieille femme a échappé à l'hécatombe ; elle erre, folle, sur les ruines de son village. On l'interroge. Au lieu de parler comme tout le monde, elle se met à chanter, et à chanter des vers improvisés qui disent qu'elle avait une maison, une famille, un mari, six enfants, dont les plus âgés avaient aussi des enfants, ses petits-enfants, à elle. Les bourreaux turcs sont venus, ont brûlé vif son mari, un vieillard, ont égorgé ses enfants, ont violé une de ses petites-filles, puis une autre encore qui était fort belle, ont éventré les petits à coups de yatagan, enfin brûlé la maison et jeté les cadavres dans les flammes. Elle a vu tout cela et entendu les cris des enfants.

— Moi aussi, j'ai lu l'article, répondit l'homme paradoxal. C'est effrayant, effrayant ! Et que dites-vous de cette malheureuse femme qui raconte ces atrocités en vers ? Et notre critique russe qui, tout en louangeant tels ou tels poètes, croit surtout que les vers sont des amusettes ! Voilà le poème épique tel qu'il a pu être à son origine. Il y a là toute une question qui intéresse l'art !

— Ne feignez pas de plaisanter. Du reste, je sais que vous n'aimez pas à parler des affaires d'Orient.

— Non, j'ai souscrit et c'est assez. Il y a surtout là-dedans quelque chose que je n'aime guère.

— Quoi donc ?

— Eh bien, cette exagération de notre amour pour les Slaves d'Orient.

— Que dites-vous là ! Je suis bien sûr…

— Ne finissez pas votre phrase, puisque je vous dis que j'ai souscrit dès le début. La question d'Orient a été exploitée par les Slavophiles. Quelques-uns ont trouvé le moyen de faire leurs petites affaires de ce côté-là, de trouver

des carrières, de faire leur réputation. Voyez ce qui s'est passé en Herzégovine. Je ne dis rien contre cela : l'excès d'amour est en lui-même une chose excellente, mais on a été trop loin. Enfin, il y a eu du sang russe de versé : c'est chose grave, nous voici forcément engagés dans la lutte.

— Vous aviez cru avant cela que nous pourrions abandonner nos frères ?

— Oui, pécheur que je suis, je l'avais cru : à Belgrade, lors de l'entrée des Turcs sur le territoire serbe, on a crié :« À bas Tchernaïev ! » Quelques-uns, il est vrai, affirment que c'est faux, que les Serbes adorent la Russie et attendent tout de Tchernaïev. Moi, je crois aux renseignements des uns et des autres. Il y a eu des cris des deux paroisses, c'est certain. Mais je me suis imaginé que ce désaccord même refroidirait la Russie. Il n'en a été rien. Le peuple russe a parlé en faveur de ses frères d'Orient et il n'a été question d'aucune annexion : il ne s'est agi que de « l'œuvre orthodoxe », et nos Russes n'ont refusé ni leurs sous ni leurs têtes. Remarquez cette formule « l'œuvre orthodoxe ». Elle a son importance ; elle semble devoir engager notre avenir. On ne peut pas en vouloir à l'Europe de croire que nous faisons une affaire d'accaparement de territoires ; elle, elle accaparerait. Mais voici que nous allons entrer en collision avec l'Europe : pour l'Europe, la Russie est inintelligible ; les malentendus vont se multiplier. Enfin, le résultat de toutes ces complications est que nous trouvons en Orient de véritables frères, toute rhétorique mise à part. Ce n'est pas le comité slavophile, c'est le peuple, c'est la terre qui a parlé. Je ne l'aurais jamais pensé. — Oui, j'ai lu ce dont vous me parliez au sujet de cette malheureuse mère bulgare. Mais une autre mère s'est fait connaître : la Mère Russie qui vient d'adopter de nouveaux enfants. Et retenez bien ceci : il faut qu'elle reste la mère, rien que la mère, elle ne doit pas devenir le tyran. Elle doit continuer à prodiguer ses bienfaits à ses nouveaux enfants comme une mère véritable, et ne pas se dépiter si quelques-uns ont élevé la voix contre elle. — Cet été marquera dans notre histoire !

POST-SCRIPTUM

J'ai entendu répéter plusieurs fois, cet été : « Le peuple russe est inintelligible, invraisemblable ! » Pour ceux qui portaient ce jugement, ce qui s'est passé cet été est, en effet, « invraisemblable ». Mais, au fond, que s'est-il passé de si monstrueux ? Tout ce qui s'est manifesté n'était-il pas depuis longtemps au fond du cœur du peuple russe ?

L'idée nationale a surgi, puis tout naturellement s'est élargie en amour désintéressé pour des frères de race malheureux et opprimés. Puis ça été cette formule : « L'Œuvre orthodoxe. » Ce qui est peut-être surprenant, c'est que le peuple n'ait pas oublié son « œuvre orthodoxe » pendant ses deux cents années de servitude, d'ignorance morne et plus tard au milieu d'une corruption ignoble, sous l'influence du matérialisme, des Juifs et de l'eau-de-vie. On a pu être surpris aussi de voir se joindre au mouvement toutes ces classes de la société russe dont la rupture avec le peuple semblait un fait accompli. Il est bon de faire ressortir aussi, comme un phénomène sans précédent, la presque unanimité de notre presse… Une pauvre vieille offre ses kopeks pour les Slaves et ajoute : « Pour l'Œuvre orthodoxe. » Le mot est saisi au vol par un journaliste qui l'accompagne, dans sa feuille, d'un commentaire enthousiaste. Et tous ont compris ce que signifiait cette expression d'œuvre orthodoxe. On a vu qu'il n'était pas question de culte extérieur ou de fanatisme religieux ; que l'expression concrétait l'idée de progrès humain, d'humanisation de l'homme telle que l'admet le peuple russe, qui fait tout remonter au Christ, qui ne voit son avenir que dans l'application de la doctrine du Christ, qui ne peut pas se figurer sa propre existence sans le Christ. Les négateurs, les sceptiques, voire les vulgarisateurs des nouvelles lois sociales, se sont, tout à coup, montrés de chauds patriotes russes ; je parle du plus grand nombre. Il s'est rencontré chez nous incomparablement plus de vrais Russes que ne l'avaient cru jusqu'à présent beaucoup de nos compatriotes qui se vantaient d'être de vrais Russes. Comment tous ces hommes se sont-ils trouvés soudainement unis ? C'est que

l'idée slave a cessé d'être une idée simplement slavophile, théorique ; elle s'est gravée profondément, non plus seulement dans le cerveau, mais dans le cœur de tous les Russes, à la suite des tragiques événements d'Orient. Mais qu'est-ce que l'idée « slave » que nous distinguons de l'idée « slavophile » ? C'est, avant toutes ses interprétations historiques ou politiques, un besoin de sacrifice pour nos frères, le sentiment du devoir volontaire poussant les plus forts des Slaves à aider les plus faibles, pour la plus grande puissance et la plus grande union future de toute la race slave : c'est l'idée du « panslavisme » à venir, le désir de répandre la vérité du Christ, — c'est-à-dire l'amour de tous pour toute l'humanité, — afin qu'il n'y ait plus de faibles et d'opprimés dans ce monde. Et cela doit être puisque les races slaves ont évolué, ont progressé, dans la souffrance. Nous nous étonnions, plus haut, que le peuple russe n'eût pas perdu, dans la servitude, le sentiment de son « Œuvre orthodoxe ». Sans doute, c'est une de ses qualités slaves que de pouvoir s'élever d'esprit, dans la souffrance et dans l'humiliation.

> « Accablé sous le fardeau de la Croix, humble d'aspect, comme un esclave,
> O terre natale, le Roi du Ciel
> T'a parcourue toute, en te bénissant.

Le peuple russe, lui aussi, a été accablé sous le fardeuu d'une croix pendant plusieurs siècles. C'est pourquoi il n'a oublié, ni son « œuvre orthodoxe », ni ses frères qui souffrent. C'est pourquoi toutes ses classes se sont unies dans un même sentiment fraternel. Toute idée haute qui mène à l'union est un bonheur immense pour une nation. Ce bonheur nous a visités. La société cultivée et le peuple ont compris de même leur devoir de Slaves. L'Europe ne s'y est pas méprise, et elle suit avec inquiétude notre mouvement. Une idée politique consciente venant de notre peuple est pour elle une surprise extraordinaire. Elle pressent quelque chose de nouveau avec quoi il faudra compter. Nous avons grandi dans son estime. Les racontars, longtemps

accrédités en Europe, sur la décomposition politique et sociale de la Russie, devraient être maintenant formellement démentis dans son jugement.

Les officiers russes partent en grand nombre pour la Serbie et savent se faire tuer quand il le faut. L'affluence des officiers russes et des soldats russes dans l'armée de Tchernaïev est de plus en plus considérable. On dira : ce sont des gens sans feu ni lieu qui n'avaient rien à faire dans leur pays, de ces hommes perdus que les aventures attirent. Mais, outre qu'on n'a offert à ces « aventuriers » aucune espèce d'avantages pécuniaires, certains parmi eux ont nui à leur avancement en donnant leur démission, même provisoire. Beaucoup tombent sur les champs de bataille, mais ils continuent héroïquement leur œuvre. La jeune armée d'insurgés slaves créée par Tchernaïev commence à s'appuyer fermement sur eux. Ils rendent glorieux le nom russe en Europe, et leur sang versé nous unit à nos frères slaves. Ce sang versé ne sera pas oublié. Il leur sera compté. Non, ce ne sont pas des « aventuriers ». Ils ouvrent une ère nouvelle. Ils sont les pionniers de l'idée russe devant l'Europe.

Une figure russe qui s'est noblement dessinée, c'est celle du général Tchernaïev. Ses succès militaires ont été variables, mais il semble avoir eu le dessus partout. En partant pour secourir les Serbes il a presque compromis sa carrière militaire jusque-là glorieusement suivie en Russie. Au début, en Serbie, il n'a voulu commander qu'un détachement peu important ; ce n'est que depuis peu qu'il a consenti à prendre le commandement en chef. L'armée qu'il a créée s'est formée de miliciens, de recrues et de citoyens paisibles qui n'avaient jamais tenu un fusil de leur vie. Le risque était énorme et le succès douteux. Il a remporté une très brillante victoire et, si dernièrement, il a dû reculer devant des effectifs trois fois plus forts que les siens, il ne s'est replié qu'en sauvant toute son armée et en occupant une position si forte que les « vainqueurs » n'ont pas osé l'attaquer. Son talent militaire est incontestable ; par son beau caractère, par ses nobles idées, il est à la hauteur des espoirs russes, du but que poursuit la Russie. Dès son départ pour la Serbie, il a acquis, chez nous, une popularité extraordinaire, il l'a méritée depuis. Quoi qu'il arrive, il peut déjà être fier de son œuvre. La Russie ne l'oubliera pas et ne cessera de l'aimer.

OCTOBRE

UNE AFFAIRE SIMPLE MAIS COMPLIQUÉE

Le 15 octobre on a jugé l'affaire de cette marâtre qui, en mai dernier, jeta par une fenêtre du quatrième étage sa petite belle-fille âgée de six ans. Par miracle, l'enfant ne fut pas tuée.

Cette belle-mère, la paysanne Catherine Kornilova, âgée de vingt ans, a épousé un veuf qui, d'après ses dires, la querellait, lui interdisait de fréquenter ses parents et l'assommait continuellement en lui vantant, dans le but de l'humilier elle-même, les mérites et vertus de sa défunte première femme. Ce fut donc sa faute si elle cessa de l'aimer. Pour se venger de l'épouse fantôme elle résolut de jeter par la fenêtre la fillette issue du premier mariage et accomplit son dessein. Si l'enfant n'avait pas échappé à la mort, l'histoire ne serait que trop simple et trop claire. Le tribunal l'a aussi jugée très claire et, le plus simplement du monde, a condamné Catherine Kornilova à deux ans et huit mois de travaux forcés et à la déportation en Sibérie à l'expiration de sa peine.

Et pourtant, malgré toute cette clarté et cette simplicité, il reste quelque chose d'inexplicable pour moi dans cette affaire. L'accusée, une femme d'un visage assez agréable, parut au tribunal dans un état si avancé de grossesse, qu'une sage-femme fut admise dans la salle des séances pour le cas où ses soins deviendraient nécessaires. Je me rappelle avoir écrit dans mon « carnet » que l'action de cette marâtre-monstre était si terrible qu'il eût été nécessaire de la soumettre à une analyse subtile et profonde, qui eût peut-être servi à adoucir le sort de la coupable.

L'accusée avoue tout. Dès son arrestation elle raconta sans difficulté au commissaire de police que la veille déjà elle avait voulu en finir avec sa petite belle-fille qu'elle exécrait en haine du père, son mari. Mais l'arrivée de ce

dernier l'avait empêchée d'agir. Le jour suivant, dès que le père fut parti travailler, elle ouvrit la fenêtre et ordonna à la petite de monter sur l'appui et de regarder dans la rue. L'enfant obéit, peut-être avec plaisir, curieuse de savoir ce qu'elle verrait ainsi, mais dès qu'elle fut montée, la belle-mère la prit par les pieds et la jeta dans le vide. Après quoi, la criminelle ferma la fenêtre, s'habilla et s'en fut au commissariat pour raconter se qu'elle avait fait. C'est bien simple, trop simple n'est-ce pas ? Pourtant il y a là quelque chose de fantastique. On a souvent accusé nos jurés d'acquitter avec une facilité révoltante. Je me suis même indigné de certains de ces acquittements. Cependant, quand j'ai lu la condamnation — deux ans et huit mois de travaux forcés, — j'ai pensé qu'il aurait, peut-être, fallu acquitter la malheureuse. On avait un légitime motif d'indulgence : l'état de grossesse de l'accusée.

Tout le monde sait qu'une femme, pendant la grossesse, et surtout quand elle est enceinte de son premier enfant, est fréquemment sujette à des troubles bizarres, soumise à des influences inexplicables, souvent terribles. En admettant même qu'il n'en soit ainsi que rarement, il doit être suffisant que le fait puisse' se produire pour que les jurés prennent en considération l'état de santé de la femme criminelle.

Le docteur Nikitine, qui a examiné la coupable, a déclaré que, selon lui, la Kornilova avait commis son crime consciemment. Il a bien voulu admettre qu'elle fût excitée et malade.

Mais que peut signifier ici le mot consciemment ? Il est rare que l'homme n'agisse pas consciemment, si ce n'est en état de somnambulisme ou de délire. Les médecins ne savent-ils pas qu'un fou, même, peut commettre une action consciemment, sans en être tout à fait responsable ? Il se souviendra de son acte, le discutera, le défendra devant vous avec une logique qui vous stupéfiera, mais je ne crois pas à son entière responsabilité.

Je ne suis pas médecin, moi, mais je me rappelle qu'il y avait à Moscou une dame qui, à chacune de ses grossesses, mais seulement pour une courte période, était prise d'un besoin irrésistible de voler n'importe quoi. Elle volait des objets et de l'argent chez les amis qu'elle fréquentait, dans les magasins, dans les plus petites boutiques. Sa famille faisait reporter par les domestiques les objets soustraits. Cette dame était dans une belle situation, instruite, bien

élevée, mondaine. Dès que ses accès étaient passés, elle ne songeait plus à rien dérober. Tout le monde en conclut que c'était un phénomène passager de la grossesse. Elle volait pourtant avec discernement ; seulement, quand elle était prise de sa manie, elle ne pouvait résister à l'entraînement. La médecine ne peut, je crois, rien dire sur le côté spirituel de ces phénomènes.

Des influences du même genre n'agissent que trop fréquemment. C'est assez pour que la conscience d'un juge s'en inquiète.

On me dira : la Kornilova n'a pas commis un crime inexplicable. Elle s'est tout uniment vengée de son mari et de la première femme de ce dernier en tuant la fillette. C'est compréhensible, soit, mais ce n'est pas si simple que c'en a l'air. Avouez que, si elle n'avait pas été enceinte, elle n'aurait, sans doute, pas imaginé une vengeance de ce genre. Restée seule avec sa petite belle-fille, après avoir été battue par son mari, elle aurait peut-être pensé en regardant l'enfant : « Toi ! je te jetterais bien par la fenêtre ! » Mais elle ne l'aurait pas fait. En état de grossesse elle l'a fait.

Si les jurés l'avaient acquittée, ils auraient pu, du moins, s'appuyer sur un argument sérieux. Leur pitié eût été admissible. Qu'eût importé une erreur ? Il vaut mieux se tromper en étant trop indulgent que par trop de sévérité, surtout dans un cas aussi douteux. Certes la femme se croit coupable ; elle a avoué son crime aussitôt après l'avoir commis ; elle a renouvelé ses aveux six mois plus tard ; elle ira peut-être en Sibérie en se croyant justement châtiée, mourra sans doute en se repentant d'avoir essayé de commettre un meurtre. Elle ignorera probablement toujours qu'elle n'a agi que poussée par une surexcitation morbide occasionnée par la grossesse.

Remarquez encore une chose : l'accouchement de la Kornilova était imminent, puisque la sage-femme était dans la salle des séances. En condamnant la coupable on a condamné aussi l'enfant qui n'était pas encore né. Voilà un enfant qui, avant sa naissance, est condamné à la déportation avec sa mère… Il grandira là-bas, il saura tout sur cette mère et que deviendra-t-il ? Et je vais trop loin : Regardons simplement l'affaire telle qu'elle est aujourd'hui. Voici Kornilov, le mari, devenu veuf une seconde fois. Il est libre : son mariage est cassé par la déportation même de sa femme en Sibérie. Mais la femme n'est pas partie. Elle accouchera avant son départ.

Kornilov, sans doute, viendra la voir, peut-être avec la fillette victime de l'attentat. Qui sait s'ils ne se réconcilieront pas de la façon la plus sincère ? On peut admettre qu'ils ne se disent pas un mot de reproche, qu'ils ne s'en prennent qu'à leur sort. La fillette jetée par la fenêtre viendra faire des commissions pour son père : « Tenez, petite maman, voici des petits pains, voici du thé et du sucre que papa vous envoie ; demain il viendra lui-même. » Ils sangloteront, qui sait ? quand ils se diront adieu, le jour où le chemin de fer emportera la Kornilova en Sibérie ; et la fillette victime de la marâtre sanglotera aussi. Et le nourrisson criera, — que la femme l'emmène avec elle ou qu'il reste chez le père.

Qu'attendent-ils, nos romanciers ? Voici un sujet vraiment réaliste, où il n'y a qu'à suivre la vérité pas à pas !

Est-il vraiment impossible d'adoucir un peu le verdict qui a frappé la Kornilova ? Ce verdict est une erreur. Je vois, troublement comme dans un songe, que c'est une erreur !

QUELQUES APERÇUS SUR LA SIMPLICITÉ ET SUR LA SIMPLIFICATION

Je voudrais maintenant vous soumettre quelques considérations sur ce qui est simple, en général. Je me souviens d'une petite et étrange mésaventure qui m'arriva.

Il y a trente ans, pendant l'hiver, je passai, un soir, à la bibliothèque de la rue Miestchanskaïa. J'avais l'intention d'écrire un article de critique et j'avais besoin d'un roman de Thackeray dont je voulais faire un résumé.

Une demoiselle me reçut. Je lui demandai le roman. Elle me regarda de l'air le plus sévère :

— Nous ne tenons pas de ces bêtises-là ici ! fit-elle d'une voix tranchante et en marquant, pour ma personne, un mépris que, vraiment, je ne méritais pas.

— Considérez-vous donc les romans de Thackeray comme des bêtises ? interrogeai-je avec humilité.

— Vous ne le saviez pas et vous n'avez pas honte d'en convenir ?

Aujourd'hui ma demande paraitrait excusable, mais je m'en fus, laissant la demoiselle très satisfaite de la leçon qu'elle m'avait donnée.

Vous me direz que la demoiselle était une petite dinde ignare ; mais je fus frappé de ce jugement carré, rapide et réellement par trop simple porté sur des livres qu'elle n'avait pas lus. (Il n'y avait qu'à la regarder pour en être sûr.) Mais nous sommes comme cela en Russie. Nous sommes trop prompts à nous en rapporter sur parole à des jugements aussi simples et décisifs. Il y a chez nous une invraisemblable manie de porter immédiatement des jugements, de prononcer des sentences, sans rien approfondir. Regardez un peu : Actuellement, tout le monde, en Russie, croit à la réalité du mouvement national en faveur des Slaves d'Orient. Mais j'ai peur que cette croyance ne suffise plus et que l'on exige quelque chose de plus simple encore. — Un membre d'une commission racontait devant moi qu'on lui écrivait des lettres pour lui poser des questions de ce genre : Pourquoi secourons-nous les Slaves

en tant que Slaves ? Si les Scandinaves se trouvaient dans la même position, devrions-nous aussi courir à leur aide ? Il y a, en Russie, une tendance à tout simplifier jusqu'à nihil, jusqu'à tabula rasa. Qu'y a-t-il, en effet, de plus simple qu'un zéro ?

On trouve chez nous beaucoup de gens auxquels la volonté du peuple, nettement exprimée, n'a pas plu. Ils ont très bien compris, trop bien même, et se sont affectés. Alors ils laissent entendre qu'il ne faut pas trop se presser, qu'il y a des complications à craindre ! Nous possédons nombre de petits vieillards avisés (il y a de jeunes vieillards) qui voudraient réduire le mouvement à quelque chose de raisonnable, de simple, d'abstentionniste. C'est, parfois, grâce à cette rage de simplification qu'une œuvre grande et belle avorte complètement. Et cette simplicité peut nuire aux simplificateurs mêmes. La simplification est ennemie de l'analyse, si bien que certaines opinions simples finissent par devenir fantastiques. Notre pays s'est depuis longtemps trop simplement scindé en deux et l'on ne saurait s'imaginer combien simple est l'opinion d'une partie de la Russie sur l'autre. C'est la négation même. Et cela a commencé du temps de Pierre le Grand.

DEUX SUICIDES

« Vous avez beau, me dit un ami, faire ressortir le comique de la vie dans une œuvre d'art, vous serez toujours au-dessous de la réalité. »

Je savais déjà cela en l'an l846 alors que je commençais à écrire, et c'était pour moi une cause de grande perplexité. Et il ne s'agit pas que du comique : Prenez un fait quelconque de la vie courante, un fait sans grande importance à première vue, et si vous savez voir, vous y trouverez une profondeur dont l'œuvre de Shakespeare lui-même ne donne pas la moindre idée. Mais nous ne savons pas tous voir. Pour bien des gens les phénomènes de la vie sont si insignifiants qu'ils ne prennent même pas la peine de les examiner. Quelques penseurs observeront mieux ces phénomènes, mais seront impuissants à les mettre en valeur dans une œuvre… Il y en a que cette impuissance pousse au suicide.

À ce propos, un de mes correspondants m'a écrit au sujet d'un étrange et inexplicable suicide dont j'ai désiré parler tous ces temps-ci. C'est une pure énigme.

La suicidée, jeune fille de vingt-trois on vingt-quatre ans, était la fille d'un Russe passé à l'étranger, née elle-même hors de Russie, Russe de sang mais non d'éducation. Un journal nous dit comment elle s'est donné la mort :

«… Elle trempa de l'ouate dans du chloroforme, s'enveloppa le visage de cette ouate et se coucha sur son lit. Avant son suicide, elle avait écrit ce billet en français :

« Je m'en vais entreprendre un long voyage… Si cela ne réussit pas, qu'on s'assemble pour fêter ma résurrection avec du « Clicquot ». Si cela réussit, je prie qu'on ne me laisse enterrer que tout à fait morte, parce qu'il est très désagréable de se réveiller dans un cercueil, sous terre. Ce n'est pas chic ! »

Dans ce grossier mot de chic, il y a, pour moi, une, protestation, de la colère, mais contre quoi ?

D'ordinaire, les causes des suicides sont évidentes ou en tout cas faciles à

trouver. Ici rien de pareil. Quelles raisons cette jeune fille avait-elle pour se détruire ? Souffrait-elle de la banalité du train-train quotidien, de l'inutilité de son existence ? S'indignait-elle, comme tels contempteurs de la vie, de ce qu'il y avait de stupide dans l'apparition de l'homme sur la terre ? Y avait-il, chez elle, une horreur de la tyrannie de forces aveugles auxquelles elle ne pouvait se décider à se soumettre ? On pourrait deviner en elle une âme qui se révoltait contre la fatalité de la vie, qui ne pouvait supporter le fardeau de cette fatalité. Le plus horrible, c'est qu'elle a dû mourir sans cause de désespoir très précise… Elle a cru à tout ce qu'elle avait entendu dire depuis son enfance, elle l'a cru sur parole. Sans doute, elle étouffait en quelque sorte dans le milieu où se passait sa vie ; cette vie même l'étouffait. C'était trop simple, trop peu inattendu. Inconsciemment elle exigeait quelque chose de plus compliqué.

Mais voici un autre suicide. Il y a environ un mois tous les journaux pétersbourgeois publiaient une note disant qu'une pauvre jeune fille, couturière de son état, s'était jetée d'une fenêtre d'un quatrième étage « parce qu'elle ne pouvait se procurer aucun travail ». On ajoutait qu'on l'avait retrouvée tenant à la main une image sainte. Ce dernier trait est extraordinaire quand il s'aqit d'un suicide. Cette fois je suis sûr qu'il n'y avait eu ni révolte, ni murmures. Il était simplement devenu impossible de vivre. « Dieu n'a pas voulu ! » aura dit la pauvre fille, et elle se sera tuée après avoir fait sa prière.

Ces choses-là ont beau paraître simples, elles vous poursuivent comme un cauchemar ; nous arrivons à en souffrir comme si elles avaient eu lieu par notre faute. En lisant la mort de l'ouvrière, j'ai repensé à celle de la jeune cosmopolite dont je parlais tout à l'heure. Que ces deux êtres étaient différents, et comme leurs suicides se ressemblent peu ! Laquelle de ces deux âmes a pâti davantage dans ce monde ? me demanderais-je volontiers, si une pareille question n'était un peu impie !

LA SENTENCE

Voici un raisonnement de « suicidé par ennui », matérialiste comme de juste :

Quel droit avait la Nature de me mettre au monde en obéissant à ses prétendues lois éternelles ? Je suis conscient. Pourquoi cette Nature m'a-t-elle créé sans mon consentement, moi conscient, c'est-à-dire souffrant ? Mais je ne veux plus souffrir. À quoi cela servirait-il ? La Nature, par la voix de ma conscience, me déclare qu'il y à dans l'univers une harmonie générale. C'est là-dessus que se basent les religions humaines. Et si je ne veux pas faire ma partie dans cette harmonie, faudra-t-il que je me soumette quand même aux déclarations de ma conscience ? Faudra-t-il que j'accepte la souffrance en vue de l'harmonie du tout ? Si je pouvais choisir, je préférerais être heureux pendant le court moment de mon existence ; je me soucie infiniment peu du tout ! et de ce que ce tout deviendra quand j'aurai péri. Pour quelle raison devrais-je me soucier de sa conservation à une époque où j'aurai disparu ? J'aimerais bien mieux vivre comme les animaux qui sont inconscients. Je trouve que ma conscience, loin de coopérer à l'harmonie générale, est une cause de cacophonie puisqu'elle me fait souffrir. Regardez quels sont les gens heureux dans ce monde, les gens qui consentent à vivre ? Ce sont justement ceux qui ressemblent aux animaux, qui se rapprochent de la bête par le peu de développement de leur conscience, ceux qui vivent d'une vie brutale qui consiste uniquement à manger, à boire, à dormir et à procréer des petits. Manger, boire et dormir, cela signifie, en langage humain, voler, piller et construire son nid ou sa bauge. On m'objectera que l'on peut construire son gite d'une façon raisonnable, voire scientifique. Mais à quoi bon ? À quoi bon se faire une place dans la société humaine d'une façon juste et sage ? Personne ne pourra répondre à cela.

« Oui, si j'étais une fleur ou une vache, je pourrais être heureux. Mais je ne puis éprouver de joie de rien. Même le bonheur le plus haut qui soit, celui d'aimer ses semblables, est vain, puisque demain tout sera détruit, puisque tout retournera au chaos.

« Que j'admette un instant que l'humanité marche au bonheur, que les hommes à venir seront parfaitement heureux, la pensée seule que, pour obtenir ce résultat, la Nature ait en besoin de martyriser tant d'êtres pendant des milliers d'années, me sera insupportable et odieuse. Sans compter que ce bonheur, la Nature s'empressera de le replonger dans le néant.

« Une question horriblement triste se pose parfois à moi : Et si l'homme, me dis-je, n'était que le sujet d'une expérience ? S'il ne s'agissait que de savoir s'il peut oui ou non s'adapter à la vie terrestre ? Mais non, il n'y a rien, pas d'expérimentateur, donc pas de coupable ; tout s'est fait selon les aveugles lois de la Nature, et non seulement la Nature ne me reconnaît pas le droit de l'interroger et ne me répond pas, mais encore ne peut ni admettre quoi que ce soit, ni répondre.

« Attendu que, lorsque ma conscience me répond au nom de la Nature, je ne fais que prêter mes pensées à ma conscience et à la Nature.

« Attendu que, dans ces circonstances, je suis à la fois détendeur et demandeur, accusé et juge, que je trouve cette comédie stupide et intolérable et même humiliante pour moi.

« En mes qualités incontestables de demandeur et de défendeur, de juge et d'accusé, je condamne cette nature, qui m'a procréé insolemment pour que je souffre, à disparaître avec moi.

« Comme je ne puis pas exécuter toute ma sentence en détruisant la Nature en même temps que moi, je me supprime moi-même, ennuyé à la fin de subir une tyrannie dont personne n'est coupable. »

LES MEILLEURS HOMME

Il conviendrait, peut-être, de dire quelques mots de ceux que j'appellerai les « meilleurs hommes ». Je veux parler de ceux sans lesquels aucune société ne pourrait vivre et durer. Ils se partagent, du reste, en deux catégories : devant la première la foule s'incline d'elle-même, heureuse de rendre hommage à des vertus réelles. La seconde catégorie reçoit aussi des marques de respect, mais on dirait que ces manifestations ne se produisent pas sans quelque contrainte. Elle est composée de gens qui ne sont « les meilleurs » qu'en les comparant avec ceux qui ne valent pas grand'chose. Cette dernière catégorie est appréciée surtout à des points de vue hautement administratifs.

Toute société, pour vivre et durer, a besoin d'admirer ou tout au moins d'estimer quelqu'un ou quelque chose.

Comme les « meilleurs hommes » de la première catégorie sont souvent des gens un peu difficiles à comprendre, préoccupés qu'ils sont d'un idéal qui les rend distraits, parfois bizarres, maniaques, et très indifférents au plus ou moins de noblesse de leur extérieur, le public se rabat sur les personnages qui ne sont « les meilleurs » que relativement.

Ces « meilleurs hommes », on les trouvait jadis dans l'entourage des princes ; c'étaient aussi des boyards, des membres du haut clergé, et des marchands notables ; mais ces derniers n'étaient admis qu'en petit nombre au privilège de figurer parmi les « meilleurs hommes ». Ces dignitaires, chez nous, comme en Europe, créaient pour leur usage une sorte de code de la vertu et de l'honneur, peut-être pas toujours très conforme à l'idéal du pays. Par exemple, les « meilleurs hommes » devaient, sans se faire prier, mourir pour la patrie si l'on semblait attendre ce sacrifice de leur part et y allaient bon jeu, bon argent, craignant qu'une reculade ne les déshonorât, eux et leur famille. Évidemment cela valait mieux que le droit a l'infamie qui permet à un homme d'aller se cacher au moment du danger en grommelant : « Que tout périsse pourvu que je sauve ma peau ! » Il faut remarquer aussi que souvent ces « meilleurs hommes » relatifs eurent un idéal qui ne différait en

rien de celui qu'invoquaient les autres « meilleurs hommes », meilleurs absolument. Il n'en fut pas toujours ainsi, mais on peut dire qu'il y eut, à une époque, beaucoup plus de sympathie entre les boyards et le peuple russe, qu'entre les chevaliers vainqueurs et tyranniques de l'Europe et leurs vaincus, les serfs.

Soudainement il s'opéra un changement radical dans l'organisation des « meilleurs hommes » de chez nous. Sur un décret du Souverain, il y eut quatorze classes de noblesse, quatorze degrés de la vertu humaine, parés de noms allemands. Bien entendu, les quatorze classes furent envahies par les anciens « meilleurs hommes », mais il resta des places vacantes, et des mérites nouveaux se firent jour. Des hommes instruits, d'une culture très avancée pour l'époque, accédèrent à la noblesse et s'empressèrent, à coups de grades, de se métamorphoser en nobles pur-sang. Mais l'aristocratie n'en conserva pas moins tout son prestige et, au moment ou la fortune, la propriété régnaient tyranniquement sur l'Europe, la noblesse, chez nous, l'emportait sur n'importe quels avantages matériels. Il n'y a pas encore très longtemps, — et le fait est parfaitement authentique — une dame noble de Pétersbourg, ne trouvant pas de place dans un concert, chassa publiquement du fauteuil qu'elle occupait, une marchande dix fois millionnaire, que, de plus, elle injuria.

Les « meilleurs hommes », il faut le dire, surent conserver quelques hauts principes : ils se firent gloire d'être une classe instruite par excellence et gardienne des règles de l'honneur. Malheureusement, leurs idées évoluèrent dans le sens européen, si bien qu'à un moment donné il y eut beaucoup d'honneur et peu d'honnêtes gens.

Tout à coup eut lieu un bien plus grand bouleversement : les serfs furent affranchis et toutes les conditions de vie du pays furent modifiées profondément. Il est vrai que les quatorze classes de noblesse demeureront ce qu'elles étaient, mais les « meilleurs hommes » perdirent de leur influence. L'opinion publique ne les plaça plus aussi haut qu'avant. On en vint à se demander où et comment on recruterait de nouveaux « meilleurs hommes », à présent que les anciens étaient tombés dans l'estime générale…

Sur le même sujet.

Les choses en vinrent au point que le pouvoir ne choisit plus, ou le moins possible, ses conseillers et ses fonctionnaires dans les rangs des nobles. Ils perdirent ainsi leur caractère officiel. Ceux d'entre eux qui voulurent demeurer à la tête des affaires du pays durent positivement passer de la catégorie des « meilleurs hommes » relatifs à celle des hommes absolument meilleurs que les autres, des meilleurs hommes que j'appellerai les naturellement meilleurs. Une espérance charmante naquit. On s'imagina que ce seraient désormais les gens vraiment méritants qui occuperaient toutes les places. Mais où trouver ces derniers ? Pour quelques-uns ce fut une énigme. D'autres se dirent que tout s'arrangerait forcément, que si les hommes naturellement les meilleurs ne remplissaient pas encore toutes les fonctions, ils les rempliraient le lendemain, infailliblement. Certains penseurs demeurèrent toutefois dans le doute. Comment s'appelaient-ils, ces meilleurs hommes naturels ? Où, d'abord, était l'homme universellement reconnu le meilleur ?

Évidemment ce ne fut pas sous cette forme que l'on parla de la question, mais toute notre société connut des heures de trouble. Des gens ardents et enthousiastes crièrent aux sceptiques que le meilleur homme était tout trouvé, que c'était le plus instruit, l'homme de science dépourvu des préjugés de l'ancien temps. Beaucoup déclarèrent cette opinion inacceptable, l'homme instruit n'était pas forcément un homme honnête, car la science ne pouvait rien à ce point de vue. D'aucuns parleront de rechercher le phénix demandé dans les rangs du peuple. Mais le peuple, après l'émancipation des serfs, ne s'était pas hâté de rendre éclatante sa vertu. On le disait surtout remarquable par sa corruption et son amour de l'eau-de-vie. On lui prêtait de plus une vénération réelle pour les usuriers, qu'il semblait considérer comme les « hommes les meilleurs ». Enfin apparut une opinion vraiment libérale, sinon dans sa donnée, du moins dans son essence. Notre peuple ne pouvait pas encore concevoir un idéal bien net du « meilleur homme » possible ; il avait besoin de se dégrossir, de s'instruire ; il fallait l'y aider.

Une nouvelle influence, détestable celle-la, entra en jeu : la ploutocratie,

le « sac d'or ». Certes la puissance du « sac d'or » n'était pas absolument inconnue chez nous. Le marchand millionnaire était un personnage, dans son genre, depuis longtemps, mais il n'occupait pas une place par trop prépondérante dans la hiérarchie sociale ; il n'en valait pas mieux pour cela ; plus il s'enrichissait, pire il était. Moujik engraissé, il n'avait plus aucune des qualités du moujik. On pouvait diviser ces parvenus en deux classes. La première continuait à porter la barbe ; elle se composait de véritables sauvages qui, malgré leurs richesses, vivaient dans leurs immenses et belles maisons comme de simples cochons, et physiquement et moralement. Moujiks nullement dégrossis, ils avaient cependant nettement rompu avec le peuple. Ovsiannikov, lorsqu'on le menait récemment en Sibérie par Kazan et qu'il rejetait à coups de pied les kopeks que les paysans lançaient dans sa voiture comme aumône, montrait bien à quel point cette rupture est définitive. Jamais, du reste, le peuple n'a été exploité et asservi comme dans les fabriques appartenant à ce genre de messieurs.

La seconde classe de ces millionnaires se distinguait par ses mentons rasés. De magnifiques mobiliers européens encombraient ses demeures. Ses filles parlaient français, anglais, jouaient du piano. Les pères parfois étalaient vaniteusement une décoration achetée au prix de quelque largesse. Ces gens-là se montraient d'une arrogance inouïe envers ceux qui dépendaient d'eux et platement serviles envers les hauts dignitaires. Tout leur rêve était d'avoir un grand personnage à diner chez eux. On eut cru qu'ils ne vivaient que pour cela, n'avaient fait fortune que pour cela. Ils étaient à genoux devant le million qu'ils avaient gagné. Le million les avait tirés de l'anonymat, leur avait donné une valeur sociale. Dans l'âme corrompue de ces moujiks grossiers (car ils continuaient à être des moujiks malgré leurs habits noirs), aucune pensée autre que celle d'inviter leur dignitaire à diner ne pouvait se substituer à l'obsession du million qu'ils adoraient comme un dieu.

Malgré leur extérieur brillant, les familles de ces marchands ne brillaient pas par l'instruction. Et le million en était cause. Pourquoi envoyer les fils a l'Université si, dépourvus de tout savoir, ils pouvaient arriver à tout ? Il faut dire que ces millionnaires trouvaient quelquefois le moyen d'obtenir des titres de noblesse. Les jeunes gens, corrompus, pervertis par les idées les plus

subversives sur la patrie, l'honneur et le devoir, ne tiraient aucun profit moral de la fortune de leurs pères. C'étaient de jeunes fauves insolents. Leur démoralisation était horrible, car ils n'avaient qu'une seule conviction, a savoir qu'avec de l'argent on achetait tout, honneur et vertu.

Il arrivait parfois à ces marchands d'offrir des sommes immenses à l'État quand le pays était en danger. Mais ces dons n'étaient faits qu'en vue des récompenses qu'ils pourraient obtenir, Aucun patriotisme vrai, aucun sentiment de civisme n'existait dans ces cœurs. Et le marchand n'est plus seul, chez nous, à adorer le « sac d'or ». Autrefois, je le répète, on aimait et on appréciait la richesse comme partout. mais jamais on n'avait considéré le « sac d'or » comme la chose la plus belle, la plus noble, la plus sainte. Maintenant, je crois que les adorateurs du million sont, chez nous, en majorité.

Dans l'ancienne hiérarchie russe, le marchand le plus fabuleusement riche ne pouvait prendre rang avant le fonctionnaire. La nouvelle hiérarchie aplanit tous obstacles devant les possesseurs des « sacs d'or », devant les représentants de cette aimable catégorie de « meilleurs hommes » récemment inventée. Le boursier a des écrivains à ses gages ; les avocats s'empressent autour de lui ; tout le monde lui chante des hymnes pleins de ses louanges… Le sac d'or est si puissant qu'il commence à inspirer de la terreur.

Mais nous, les représentants de la classe élevée, ne nous laissons pas gagner au culte de la nouvelle idole. Depuis deux cents ans, les nôtres jouissent des bienfaits de l'instruction. L'instruction doit être pour nous une armure qui nous permettra de vaincre le monstre. Hélas ! notre peuple de cent millions d'individus, si corrompu et déjà entamé par le Juif, qu'opposera-t-il au monstre du matérialisme déguisé en sac d'or ? Sa misère, ses haillons, les impôts qu'il paye, ses privations, ses vices, l'eau-de-vie, les mauvais traitements subis ? Combien il est a craindre que ce soit lui qui, avant tous les autres, s'écrie :

« Ô sac d'or, tu es tout : tu es la force, la tranquillité, le bonheur ! Je me prosterne devant toi ! »

N'est-ce pas à craindre ?

NOVEMBRE

LA DOUCE - LA TIMIDE

PREMIÈRE PARTIE

Avertissement de l'Auteur.

Je demande pardon à mes lecteurs de leur donner cette fois un conte au lieu de mon « carnet » rédigé sous sa forme habituelle. Mais ce conte m'a occupé près d'un mois. En tout cas, je sollicite l'indulgence de mes lecteurs.

Ce conte, je l'ai qualifié de fantastique, bien que je le considère comme réel, au plus haut degré. Mais il a son côté fantastique, surtout dans la forme, et je désire m'expliquer à ce sujet.

Il ne s'agit ni d'une nouvelle, à proprement parler, ni de « mémoires ». Figurez-vous un mari qui se trouve chez lui, devant une table, sur laquelle repose le corps de sa femme suicidée. Elle s'est jetée par la fenêtre quelques heures auparavant.

Le mari est comme affolé. Il ne parvient pas à rassembler ses idées. Il va et vient par la chambre, cherchant à découvrir le sens de ce qui est arrivé.

De plus, c'est un hypocondriaque invétéré, de ceux qui causent avec eux-mêmes. Il parle donc à haute voix, se racontant le malheur, essayant de se l'expliquer. Il lui arrive d'être en contradiction avec lui-même dans ses idées et dans ses sentiments. Il s'innocente, il s'accuse, s'embrouille dans sa plaidoirie et son réquisitoire. Il s'adresse parfois à des auditeurs imaginaires. Peu à peu, il finit par comprendre. Toute une série de souvenirs qu'il évoque le conduit à la vérité.

Voilà le thème. Le récit est plein d'interruptions et de répétitions. Mais si un sténographe avait pu écrire à mesure qu'il parlait, le texte serait encore plus fruste, encore moins « arrangé » que celui que je vous présente. J'ai tâché de suivre ce qui m'a paru être l'ordre psychologique. C'est cette supposition d'un sténographe, notant toutes les paroles du malheureux, qui me paraît l'élément fantastique du conte. L'art ne repousse pas ce genre de procédés. Dans ce chef-d'œuvre, le Dernier jour d'un Condamné, Victor Hugo s'est servi d'un moyen analogue. Il n'a pas introduit de sténographe

dans son livre, mais il a admis quelque chose plus invraisemblable, en présumant qu'un condamné à mort pouvait trouver le loisir d'écrire de quoi remplir un volume, le dernier jour de sa vie, que dis-je, à la dernière heure, — à la lettre, — au dernier moment. Mais s'il avait rejeté cette supposition, l'œuvre la plus réelle, la plus vécue de toutes celles qu'il a écrites, n'existerait pas.

I

QUI ÉTAIS-JE ET QUI ÉTAIT-ELLE ?

… Tant que je l'ai ici, tout n'est pas fini… Je m'approche d'elle et je la regarde à chaque instant. Mais demain on l'emportera. Comment ferai-je tout seul ? Elle est en cet instant dans le salon, sur la table… on a mis l'une contre l'autre deux tables à jeu ; demain la bière sera là, toute blanche, en gros de Naples… Mais ce n'est pas cela !… Je marche, je marche et je veux comprendre, m'expliquer… Voilà déjà six heures que je cherche, et mes idées s'éparpillent. Je marche, je marche et c'est tout. Voyons, comment est-ce ? Je veux procéder par ordre (ah ! par ordre !…) Messieurs ! Vous voyez que je suis loin d'être un homme de lettres… mais je raconterai comme je comprends.

Tenez, elle venait au début chez moi, engager des effets à elle pour payer une annonce dans le Golos… Telle institutrice consentirait à voyager et à donner des leçons à domicile etc., etc. Les premiers temps, je ne la remarquais pas ; elle venait comme tant d'autres, voilà tout. Plus tard, je l'ai mieux vue. Elle était toute mince, blonde, pas bien grande ; elle avait des mouvements gênés devant moi, sans doute devant tous les étrangers ; moi, n'est-ce pas, j'étais avec elle comme avec tout le monde, avec ceux qui me traitent comme un homme et non comme un prêteur sur gages seulement. Quand je lui avais remis l'argent, elle faisait vite volte-face et se sauvait. Tout cela sans bruit. D'autres chicanent, implorent, se fâchent pour obtenir plus. Elle, jamais. Elle prenait ce qu'on lui donnait… Où en suis-je ? Oui, elle m'apportait d'étranges petits objets ou bijoux : des boucles d'oreilles en argent doré, un méchant petit médaillon, des choses à 20 kopeks. Elle savait que ça ne valait pas plus, mais je voyais à sa figure que c'était précieux pour elle. En effet, j'ai appris plus tard que c'était tout ce que papa et maman lui avaient laissé. Une seule fois, j'ai ri de ce qu'elle voulait engager : Jamais je ne ris, en général, avec les clients. Un ton de gentleman, des manières sévères, oui sévères, sévères ! Mais ce jour-là, elle s'était avisée de

m'apporter une vraie guenille, ce qui restait d'une pelisse en peaux de lièvres… Ç'a été plus fort que moi, je l'ai plaisantée. Dieu ! comme elle a rougi ! Ses yeux bleus, grands et pensifs, si doux à l'ordinaire, ont lancé des flammes. Mais elle n'a pas dit un mot. Elle a remballé sa « guenille » et s'en est allée. Ce n'est que ce jour-là que je la remarquai très particulièrement. Je pensai d'elle quelque chose… oui quelque chose. Ah oui ! qu'elle était terriblement jeune, jeune comme une enfant de quatorze ans : elle en avait seize en réalité. Du reste, non ! Ce n'est pas ça !… Le lendemain, elle revint. J'ai su plus tard qu'elle avait porté son reste de houppelande chez Dobronravov et Mayer, mais ceux-là ne prêtent que sur objets d'or et ne voulurent rien savoir. Une autre fois, je lui avais pris en nantissement un camée, une cochonnerie, et en étais resté tout étonné de moi-même. Moi je ne prête que sur bijoux d'or ou d'argent. Et j'avais accepté un camée ! C'était la seconde fois que je pensais à elle, je me le rappelle bien. Mais le lendemain de l'affaire de la houppelande, elle voulut engager un porte-cigare en ambre jaune, un objet d'amateur, mais sans valeur pour nous autres. Pour nous, or ou argent, ou rien ! Comme elle venait après la révolte de la veille, je la reçus très froidement, très sévèrement. Faible, je lui donnai tout de même 2 roubles, mais je lui dis, un peu fâché : « Ce n'est que pour vous que je fais ça. Allez voir si Moser vous donnera un kopek d'un pareil objet ! » Ce pour vous, je le soulignai particulièrement… J'étais plutôt irrité. Elle rougit en entendant ce pour vous, mais elle se tut, ne me jeta pas l'argent à la figure, le prit très bien, au contraire… Ah ! la pauvreté !… Elle rougit, mais rougit ! Je l'avais blessée. Quand elle fut partie, je me demandai : « Ça vaut-il 2 roubles la petite satisfaction que je viens d'avoir ? » Je me reposai la question à deux fois : « Ça vaut-il ça ? Ça vaut-il ça ? » Et tout en riant, je la résolus dans le sens affirmatif. Je fus très amusé. Mais je n'avais pas eu de mauvaise intention.

L'idée de l'éprouver me vint, parce que certains projets me passèrent par la tête. C'était la troisième fois que je pensais très particulièrement à elle.

… Eh bien ! C'est à ce moment que tout a commencé. Bien entendu, je me suis renseigné. Après cela, j'attendis sa venue avec quelque impatience. Je prévoyais qu'elle viendrait bientôt. Quand elle repartit, je lui adressai la

parole, j'entrai en conversation avec elle, sur un ton d'infinie politesse. Je n'ai pas été trop mal élevé et j'ai des manières quand je veux. Hum ! Je devinai facilement qu'elle était bonne et douce. Les bons et les doux, sans trop se livrer, savent mal éluder une question. Ils répondent, ceux-là. Je ne sus pas tout sur elle alors, bien certainement. Ce ne fut que plus tard, que tout me fut expliqué : les annonces du Golos, etc. Elle continuait à publier des annonces dans les journaux à l'aide de ses dernières ressources. D'abord, le ton de ces notes était hautain : « Institutrice, hautes références, consentirait à voyager. Envoyer conditions sous enveloppe au journal. » Un peu plus tard c'était : « Consent à tout, donnera leçons, servira de dame de compagnie, surveillera ménage, sait coudre, etc. » Archi-connu, n'est-ce pas ! Puis à la dernière extrémité, elle fit insérer : « Sans rémunération, pour table et logement. » Mais elle ne trouva aucune place. Quand je la revis, je voulus donc l'éprouver. Je lui montrai une annonce du Golos ainsi conçue : « Jeune fille orpheline cherche place gouvernante pour petits enfants ; préférerait chez veuf âgé ; pourrait aider au ménage. »

— Là, voyez-vous ? lui dis-je, celle-ci, c'est la première fois qu'elle publie une annonce, et je parie qu'avant ce soir elle aura une place. C'est comme cela qu'on rédige une annonce !

Elle rougit et ses yeux s'enflammèrent de colère. Cela me plut. Elle me tourna le dos et sortit. Mais j'étais bien tranquille. Il n'y avait pas un autre prêteur capable de lui avancer un demi-kopek sur ses brimborions et autres porte-cigares. Et à présent, il n'y avait plus même de porte-cigares !

Le surlendemain, elle arriva toute pale et agitée. Je compris qu'il se passait en elle quelque chose de grave. Je dirai quoi tout à l'heure, mais je ne veux que rappeler comment je m'arrangeai pour l'étonner, pour me poser dans son estime. Elle m'apportait une icône (ah ! cela avait dû lui coûter !) et ce n'est qu'ici que tout commence ; car je m'embrouille… je ne puis rassembler mes idées ! C'était une image de la Vierge avec l'enfant Jésus, une image de foyer ; la garniture en argent doré valait bien, mon Dieu !… valait bien 6 roubles. Je lui dis : « Il serait préférable de me laisser la garniture et d'emporter l'image, parce que, enfin… l'image… c'est un peu… » Elle me demanda : « Est-ce que cela vous est défendu ? — Non, mais c'est

pour vous-même ! — Eh bien ! enlevez-là ! — Non, je ne l'enlèverai pas. Savez-vous ? Je vais la mettre dans ma niche à icônes. (Dès l'ouverture de me caisse de prêts, tous les matins j'allumais, dans cette niche, une petite lampe)… et je vais vous donner 10 roubles.

— Oh ! Je n'ai pas besoin de 10 roubles. Donnez-m'en cinq. Je vous rachèterai bientôt l'image.

— Et vous n'en voulez pas dix ? L'image les vaut, dis-je en observant que ses yeux jetaient des éclairs. Elle ne répondit pas. Je lui remis 5 roubles.

— Il ne faut mépriser personne, dis-je. Si vous me voyez faire un pareil métier, c'est que je me suis trouvé aussi dans des circonstances bien critiques ! J'ai bien souffert avant de m'y décider…

— Et vous vous venger sur la société, interrompit elle. Elle avait un sourire amer, assez innocent, du reste.

— Ah ! ah ! pensai-je, tu me révèles ton caractère et tu as de la littérature.

— Voyez-vous, dis-je tout haut, moi, je suis une partie de cette partie du tout qui veut faire du mal et produit du bien.

Elle me regarda curieusement et avec quelque naïveté :

— Attendez ! Je connais cette phrase. Je l'ai lue quelque part.

— Ne vous creusez pas la tête. C'est une de celles que prononce Méphistophélès quand il se présente à Faust. Avez-vous lu Faust ?

— Distraitement.

— C'est-à-dire que vous ne l'avez pas lu du tout. Il faut le lire. Vous souriez ? Ne me croyez pas assez sot, malgré mon métier de prêteur sur gages, pour jouer devant vous les Méphistophélès. Prêteur sur gages je suis, prêteur sur gages je reste.

— Mais je ne voulais rien vous dire de pareil !… Elle avait été sur le point de laisser échapper qu'elle ne s'attendait pas à pareille érudition de ma part. Mais elle s'était retenue.

— Voyez-vous, lui dis-je, trouvant un joint pour produire mon effet, dans n'importe quelle carrière on peut faire du bien.

— Certainement, répondit-elle, tout champ peut produire une moisson.

Elle me regarda d'un air pénétré. Elle était contente de ce qu'elle venait de dire, non par vanité, mais parce qu'elle respectait la pensée qu'elle venait

d’exprimer. Ô sincérité des jeunes ! C’est avec cela qu’ils remportent la victoire !

Quand elle fut partie, j’allai compléter mes renseignements. Ah ! elle avait vu des jours si terribles que je ne comprends pas comment elle pouvait sourire et s’intéresser aux paroles de Méphistophélès ! Mais voila, la jeunesse… L’essentiel c’est que je la regardais déjà comme mienne et ne doutais pas de mon pouvoir sur elle… Vous savez, c’est un sentiment très doux, très voluptueux, dirais-je presque, qu’on éprouve en s’apercevant qu’on en a fini avec les hésitations…

Mais si je vais comme cela, je ne pourrai plus concentrer mes idées… Plus vite, plus vite, ce n’est pas de cela qu’il s’agit, ah ! mon Dieu ! non !

II

PROPOSITIONS DE MARIAGE

Voici ce que j'avais appris sur elle : Son père et sa mère étaient morts depuis trois ans et elle avait demeuré chez des tantes d'un caractère impossible. Méchantes toutes deux d'abord. L'une affligée de six petits enfants, l'autre vieille fille. Son père avait été employé dans les bureaux d'un Ministère. Il avait été annobli, mais personnellement, sans pouvoir transmettre sa noblesse à sa descendance. Tout me convenait. Je pouvais même leur apparaître comme ayant fait partie d'un monde supérieur au leur. J'étais un capitaine démissionnaire, gentilhomme de race, indépendant, etc. Quant à ma caisse de prêts sur gages, les tantes ne devaient y penser qu'avec respect.

Il y avait trois ans que ma jeune fille était en esclavage chez ses tantes. Comment elle avait pu passer ses examens, accablée comme elle l'était de travaux manuels par ses parentes, c'était un mystère, mais elle les avait passés. Cela prouvait déjà chez elle d'assez nobles tendances.

Pourquoi donc voulus-je me marier ?… Mais laissons là ce qui me concerne ; nous y viendrons tout a l'heure… J'emmèle encore tout.

Elle donnait des leçons aux enfants de sa tante ; elle cousait du linge, et vers la fin, malgré sa faiblesse de poitrine, elle lavait les parquets. On la battait même et on allait jusqu'à lui reprocher le pain qu'elle mangeait. Enfin, je sus encore que l'on projetait de la vendre. Je passe sur la fange des détails. Un gros boutiquier, un épicier, âgé d'une cinquantaine d'années, qui avait déjà enterré deux femmes, cherchait une troisième victime et s'était abouché avec les tantes. D'abord la petite avait presque consenti « à cause des orphelins » (il faut dire que le riche épicier avait des enfants de ses deux mariages) ; mais à la fin elle avait pris peur. C'est alors qu'elle avait commencé à venir chez moi, afin de se procurer de quoi insérer des annonces dans le Golos. Ses tantes voulaient la marier à l'épicier, et elle n'avait obtenu d'elles qu'un court délai pour s'y décider. On la persécutait ; on l'injuriait : « Nous n'avons pas déjà tant à manger sans que tu bâfres chez nous ! » Ces

derniers détails, je les connaissais, et ils me décidèrent.

Le soir de ce jour-là, le marchand est venu la voir et lui a offert un sac de bonbons à cinquante kopeks la livre. Moi j'ai trouvé le moyen de parler à la bonne, Loukeria dans la cuisine. Je l'ai priée de glisser tout bas à la jeune fille que je l'attendais à la porte et que j'avais quelque chose de grave à lui dire. Ce que j'étais content de moi-même ! — Je lui ai raconté ma petite affaire en présence de Loukeria : « J'étais un homme droit, bien élevé, un peu original peut-être. Était-ce un péché ? Je me connaissais et me jugeais. Dame ! je n'étais ni homme de talent, ni homme d'esprit ; j'étais malheureusement un peu égoïste. » Tout cela je le disais avec une certaine fierté, déclarant tous mes défauts ; mais pas assez-bête pour dissimuler mes qualités : « Si j'ai tel travers, en échange j'ai ceci, j'ai cela… » La petite semblait assez effrayée au début : mais j'allais de l'avant, tant pis si je me noircissais un peu de temps à autre ; j'avais l'air plus franc ainsi ; et qu'est-ce que ça faisait puisque je lui disais carrément qu'à la maison elle mangerait à sa faim ; ça valait bien les toilettes, les visites, le théâtre, les bals qui ne viendraient qu'après, quand j'aurais tout à fait réussi dans mes affaires. Quant à ma caisse de prêts, je lui expliquai que, si j'avais pris un pareil métier c'était que j'avais un but, et c'était vrai, j'avais un but. Toute ma vie, Messieurs, j'ai été le premier à haïr ma vilaine profession, mais n'était-il pas certain qu'en effet je me « vengeais de la société », comme elle l'avait dit en plaisantent le matin même. En tout cas, j'étais sûr que l'épicier devait lui répugner plus que moi, et je lui faisais l'effet d'un libérateur à cette petite. Je comprenais cela ! Oh ! que de bassesses on comprend particulièrement bien dans la vie ! Mais commettais-je une bassesse ? Il ne faut pas juger si vite un homme ! D'ailleurs, est-ce que je n'aimais pas déjà la jeune fille ?

Attendez !… Non, je ne lui laissai pas entendre que je me considérais comme un bienfaiteur ; bien au contraire, je lui dis que c'était moi qui lui devrais de la reconnaissance, et non pas elle à moi. Je dis peut-être cela bêtement, car je vis comme un pli se dessiner sur son visage. Mais je gagnai ma cause ! Ah ! à propos, s'il faut remuer toute cette boue, je rappellerai encore une petite vilenie de ma part. Pour la décider, j'insistai sur ce point que je devais être bien mieux au physique que l'épicier. Et, à part moi, je me

disais : Oui, tu n'es pas mal. Tu es grand, bien pris dans ta taille, tu as de bonnes manières… Et voulez-vous croire que là, près de la porte, elle hésite longtemps à me dire : oui ! Put-elle mettre en balance la personne de l'épicier et la mienne ? Je n'y tins plus. Ce fut assez brusquement que je la rappelai à l'ordre avec un : « Eh bien quoi ? » pas trop aimable. Elle a encore tergiversé une minute. Ça je n'y comprends rien encore aujourd'hui ! Enfin, elle se décida… Loukeria, la bonne, courut après moi ; comme je m'en allais et me dit, tout essoufflée : « Dieu vous revaudra cela, Monsieur ; vous êtes bien bon de sauver notre petite demoiselle. Seulement, ne le lui dites pas, elle est fière ! »

Eh bien quoi ? fière ! moi j'aime les petites qui sont fières ! Les fières sont particulièrement belles quand… on ne peut plus douter de son pouvoir sur elles. Homme vil que j'étais ! mais comme j'étais content ! Mais il m'était passé par la tête une drôle de pensée pendant qu'elle hésitait encore, debout près de la porte : Eh ! songeais-je, si pourtant elle en était à se dire à elle-même : « De deux malheurs mieux vaut choisir le pire. J'aime mieux prendre le gros boutiquier. Il se saoule, tant mieux ! Dans une de ses ribotes, il me tuera bientôt ! » Hein ? Croyez-vous qu'elle ait pu avoir une idée de ce genre ?

À présent je me le demande encore. Quel était le plus mauvais parti pour elle ? moi ou le boutiquier ? L'épicier ou le préteur sur gages qui citait Goethe ? Et c'est une question !

Comment, une question ! Le réponse est là, sur la table, et tu dis : une question ? Et à propos, de qui s'agît-il actuellement, de moi ou d'elle ? Eh ! je crache sur moi !… Je ferais mieux de me coucher. La tête me fait mal !

III

LE PLUS NOBLE DES HOMMES… MAIS JE NE LE CROIS PAS MOI-MÊME…

Je n'ai pas fermé l'œil. Et comment dormir quand on a quelque chose qui vous bat dans le tête comme un marteau. L'envie me prend de faire un tas de toute cette boue que je remue. Ô cette boue ! Mais il n'y a pas à dire, c'est aussi de la boue que je l'ai tirée, la malheureuse ? Elle aurait dû le comprendre et m'en avoir quelque reconnaissance !… Il est vrai qu'il y avait autre chose pour moi, là-dedans, que l'attrait de faire une bonne action. J'avais un certain plaisir à penser que j'avais quarante et un ans et qu'elle n'en avait que seize. Cela me causait une impression très voluptueuse.

Je voulus que notre mariage se fit « à l'anglaise ». C'est-à-dire qu'après une très courte cérémonie où n'auraient figuré que nous deux et deux témoins, dont l'un eût été Loukeria, la bonne, nous serions montés aussitôt en wagon, — et en route pour Moscou ! (Justement j'avais là-bas une affaire en train, et nous aurions passé deux semaines l'hôtel.) Mais elle s'y refusa et je dus faire ma visite à ses tantes. Je consentis à ce qu'elle désirait et ne lui dis rien pour ne pas l'attrister dès le début. Je fis même à ses fâcheuses tantes un cadeau de cent roubles à chacune et leur promis que ma munificence ne s'arrêterait pas là. Du coup l'une et l'autre devinrent souples, mais souples !…

Nous eûmes une petite discussion au sujet du trousseau. Elle n'avait presque rien et ne voulait rien. Je la forçai d'accepter une corbeille de noces ; sans moi qui lui aurait offert quelque chose ? Mais je ne veux pas m'occuper de moi. Je crache sur moi ! Pour abréger, je lui inculquai quelques-unes de mes idées, je me montrai empressé auprès d'elle, peut-être trop empressé. Enfin, elle m'aimait beaucoup. Elle me racontait son enfance, me dépeignait la maison de son père et de sa mère… Mais bientôt je jetai quelques gouttes d'eau froide sur cet enthousiasme, j'avais mon idée. Ses épanchements me trouvaient silencieux, bienveillant, mais froid. Elle a vu bien vite que nous

différions, que j'étais une énigme pour elle. Cela me plaisait beaucoup de lui paraître une énigme. Et peut-être n'est-ce que pour cela que j'ai fait toute cette bêtise !

J'avais un système avec elle. Non, écoutez ! On ne condamne pas un homme sans l'entendre ! Écoutez. Mais comment vais-je vous expliquer cela ? C'est très difficile… Enfin… tenez, par exemple, elle détestait et méprisait l'argent comme la plupart des créatures jeunes. Je ne lui parlais qu'argent. Elle ouvrait de grands yeux, écoutait tristement et ne disait plus rien. La jeunesse est généreuse, mais elle n'est pas tolérante. Si l'on va contre ses sympathies on s'attire son mépris… Ma caisse de prêts ! eh bien, j'en ai beaucoup souffert, je me suis vu repoussé, mis au rancart à cause d'elle et ne voilà-t-il pas que ma femme, cette gamine de seize ans, a appris (de quels chenapans ?) des détails très désagréables pour moi au sujet de cette maudite caisse de prêts ! Et puis il y avait toute une histoire sur laquelle je me taisais, comme un homme fier que je suis. Je préférais qu'elle la sût de quelqu'un d'autre que de moi. Je n'en ai rien dit jusqu'à hier. Je voulais qu'elle devinât au besoin elle-même quel homme j'étais, qu'elle me plaignît ensuite et m'estimât. Toutefois dès le début, je voulus, en quelque sorte, l'y préparer. Je lui expliquai que c'est très beau la générosité de la jeunesse, mais que cela ne vaut pas un sou. Pourquoi ? Parce que la jeunesse l'a en elle, alors qu'elle n'a pas encore vécu, pas encore souffert. Elle est à bon marché, cette générosité-là ! — Ah ! prenez une action vraiment magnanime qui n'ait rapporté à son auteur que des peines et des calomnies sans un grain de considération ! Voilà ce que j'estime, moi ! Car il y a des cas où un brillant sujet, un homme de haute valeur est présenté au monde entier comme un lâche, alors qu'il est plus honnête qu'être qui soit au monde ! Tentez un exploit pareil. Ah ! parbleu ! Vous vous dérobez ! Eh bien ! moi je n'ai fait, toute ma vie, que porter le poids d'une action mal interprétée. D'abord elle discuta, — comme elle discute ! Puis elle se tut, mais elle ouvrait des yeux, — des yeux immenses ! Et… subitement je lui ai vu un sourire méfiant, presque mauvais… C'est avec ce sourire-là que je l'introduisis chez moi… Il est vrai qu'elle n'avait plus où aller !…

IV

TOUJOURS DES PROJETS ET DES PROJETS.

Qui de nous deux commença ? Je n'en sais rien. Cela fut sans doute en germe dès le début : elle n'était encore que ma fiancée quand je la prévins qu'elle s'occuperait, dans mon bureau, des engagements et des paiements. Elle ne dit rien alors. (Remarquez ceci.) Mariée, elle se mit même à l'œuvre avec un certain zèle.

Le logement, l'ameublement, tout demeura dans le même état. Il y avait deux pièces, l'une pour la caisse, l'autre où nous couchions. Mon ameublement était misérable, inférieur même à celui des tantes de ma femme. Ma niche aux images saintes était dans la chambre de la caisse. Dans celle où nous couchions il y avait une armoire où traînaient des effets et quelques livres (j'en gardais la clef), un lit, une table et des chaises. Dès l'époque où nous étions encore fiancés, je lui avais dit que je n'entendais pas dépenser, par jour, plus d'un rouble pour la nourriture (les repas de Loukeria compris). Comme je le lui fis savoir, j'avais besoin de trente mille roubles dans trois ans et ne pouvais pas mettre de côté cet argent en me montrant extravagant. Elle ne souffla mot, et c'est de moi-même que j'augmentai le budget quotidien de trente kopeks. Aussi bien me montrai-je coulant sur la question théâtre : j'avais dit qu'il nous serait impossible d'y aller. Pourtant je l'y conduisis, une fois par mois, à des places décentes, au parterre ! Nous nous y rendions en silence et rentrions de même. Comment se fait-il que, si vite, nous devînmes taciturnes ? Il est vrai que j'y étais bien pour quelque chose. Dès que je la voyais me regarder, quêtant un mot, je renfermais en moi ce que j'aurais dit sans cela. Parfois elle, ma femme, se montrait expansive ; elle avait même des élans vers moi ; mais comme ces élans me paraissaient hystériques, maladifs, et comme je voulais un bonheur sain et solide, sans parler du respect que j'exigeais de sa part, je réservais à ces effusions un accueil très froid. Et combien j'avais raison ! Le lendemain de ces jours de tendresse, il ne manquait jamais d'y avoir une dispute. Non ! pas de dispute.

Une attitude insolente de sa part. Oui, ce visage, naguère timide, prenait une expression de plus en plus arrogante. Je m'amusais alors à me rendre aussi odieux que je pouvais, et je suis sûr que, plus d'une fois, je l'ai exaspérée. Pourtant, voyons, elle n'avait pas raison ! Je savais que c'était la pauvreté de notre vie qui l'excitait, mais ne l'avais-je pas tirée de la boue ? J'étais économe et non point avare ! Je faisais les frais nécessaires. Je consentais même à de petites dépenses pour le superflu, pour le linge, par exemple. La propreté, chez le mari, est agréable à la femme. Je me doutais qu'elle se disait : « Il fait montre d'économie systématique, pose pour l'homme qui a un but, fait parade de la fermeté de son caractère. » Ce fut elle-même qui renonça aux soirées de théâtre, mais elle eut un sourire de plus en plus moqueur ; moi je m'enfermais dans le silence.

Elle m'en voulait aussi de ma caisse de prêts. Mais enfin une femme vraiment aimante arrive à excuser les vices mêmes de son mari, à plus forte raison une profession peu décorative. Mais celle-là manquait d'originalité : les femmes manquent souvent d'originalité ! Est-ce que c'est original ce qui est là sur la table ! Oh ! oh !

Et alors j'étais convaincu de son amour. Ne se jetait-elle pas souvent à mon cou ? Si elle le faisait, c'est qu'elle m'aimait, ou enfin qu'elle cherchait à m'aimer. Alors quoi ? Étais-je un si grand coupable parce que je prêtais sur gages ? Prêteur sur gages ! prêteur sur gages ! Mais ne pouvait-elle deviner qu'il y avait des raisons pour qu'un homme d'une noblesse authentique, d'une haute noblesse, fût devenu prêteur sur gages ? Les idées, les idées, messieurs, voyez ce que deviendra telle idée si on l'exprime à l'aide de certains mots ! Ce sera idiot, messieurs, ce sera idiot ! Pourquoi ? Parce que nous sommes tous des buses et ne tolérons pas la vérité ! Est-ce que je sais, du reste ? Sacrebleu ! N'avais-je pas le droit de vouloir assurer mon avenir en ouvrant cette caisse ? Vous m'avez renié, vous, — vous ce sont les hommes, — vous m'avez chassé quand j'étais plein d'amour pour vous ! À mon dévouement, vous avez répondu par une injure qui me déclasse pour toute ma vie ! N'avais-je pas le droit, alors, de mettre plus tard l'espace entre vous et moi, de me retirer quelque part, avec trente mille roubles, oui, dans le Sud, en Crimée, n'importe où, dans une propriété achetée avec ces trente mille

roubles, loin de vous, avec un idéal dans l'âme, une femme aimée près de mon cœur et une famille, si Dieu le voulait ? J'aurais fait du bien aux paysans, autour de moi ! Mais voyez, cela est très beau comme je le raconte, et si je le lui avais dit, à elle, c'eût été imbécile ! C'est pour cela que je me taisais fièrement. Aurait-elle compris ? À seize ans ? Avec la cécité, la fausse magnanimité des « belles âmes » ? Ah ! cette belle âme ! Elle était mon tyran, mon bourreau ! Je serais injuste pour moi-même si je ne le criais pas ! Ah ! la vie des hommes est maudite ! La mienne plus que les autres !

Et qu'y avait-il de répréhensible dans mon plan ? Tout y était clair, net, honorable, pur comme le ciel ; sévère, fier, dédaigneux des consolations humaines, je souffrirais en silence. Je ne mentirais jamais. Elle verrait ma magnanimité, à moi, plus tard, quand elle comprendrait.

Alors elle tomberait à genoux devant moi. C'était là mon plan. J'oubliais quelque chose. Mais non, là ! je ne pouvais pas !… Assez, assez ! Courage, homme, sois fier ! Ce n'est pas toi qui es coupable. Et je ne dirais pas la vérité ? C'est elle qui est coupable, c'est elle !

V

LA TIMIDE SE RÉVOLTE

Les disputes éclatèrent. Elle voulut faire des prix à elle et surévalua les objets engagés. Il y eut surtout cette maudite veuve de capitaine. Elle arriva pour emprunter sur un médaillon, un cadeau de feu son époux. J'en donnai trente roubles. Elle pleurnicha pour qu'on lui conservât l'objet. Mais sacristi ! oui ! nous le lui garderions ! Elle voulut, quelques jours après, l'échanger contre un bracelet qui valait bien huit roubles. Je refusai net, comme de juste. Sans doute, la gredine dut voir quelque chose dans les yeux de ma femme, car elle revint en mon absence, et ma femme lui rendit le médaillon.

Quand je sus l'affaire, je tâchai de raisonner ma prodigue tout doucement, bien sagement. Elle était, à ce moment, assise sur son lit, sa petite bottine battait le parquet sur lequel elle tenait les yeux fixés ; elle avait encore son mauvais sourire. Comme elle ne voulait pas me répondre, je lui fis observer bien gentiment que l'argent était à moi. Elle sauta brusquement sur ses pieds, tressaillit toute et se mit à trépigner. C'était comme une bête enragée. Messieurs, une bête au paroxysme de la furie. J'en fus abruti d'étonnement ; pourtant, de la même voix tranquille, je signifiai que dorénavant elle ne prendrait plus part à mes opérations. Elle me rit au nez et sortit de notre logement. Il était, cependant, bien entendu qu'elle ne quitterait jamais la maison sans moi ; c'était l'un des articles de notre pacte. Elle revint le soir, et je ne lui adressai pas un seul mot.

Le lendemain, elle sortit de même ; le surlendemain également. J'ai fermé ma caisse, et j'ai été trouver les tantes. Je ne les voyais plus depuis le mariage. Chacun chez nous ! Ma femme n'était pas chez elles, et elles se moquèrent de moi. Parfait ! Mais pour cent roubles, je sus de la cadette tout ce que je voulais savoir. Elle me mit au courant le surlendemain : « Le but de la sortie me dit-elle, c'est un certain lieutenant Efimovitch, un camarade de régiment à vous. » Cet Efimovitch avait été mon ennemi acharné. Depuis quelque temps il affectait de venir engager différentes choses chez moi et de

rire avec ma femme. Je n'attachais à cela aucune importance ; je l'avais seulement prié, une fois, d'aller engager ses bibelots ailleurs. Je ne voyais là que de l'insolence de sa part. — Mais la tante me révéla qu'ils avaient déjà eu un rendez-vous et que tout cela était manigancé par une de ses connaissances, une nommée Julia Samsonovna, veuve d'un colonel. « C'est donc chez cette Julia que votre femme va. »

J'abrège : mes démarches me coûtèrent trois cents roubles ; mais, grâce à la tante, je pus me placer de manière à entendre ce qui se dirait entre ma femme et l'officier au rendez-vous suivant.

Mais j'oublie qu'avant le jour où je devais être édifié, une scène eut lieu chez nous. Ma femme rentra un soir et s'assit sur son lit.

Elle avait une expression de figure qui me fit souvenir que depuis deux mois elle n'avait plus son caractère ordinaire. On eût dit qu'elle méditait une révolte et que sa timidité seule l'empêchait de passer de l'hostilité muette à la lutte ouverte. Enfin elle parla :

— Est-ce vrai qu'on vous a chassé du régiment parce que vous aviez eu peur de vous battre en duel ? demanda-t-elle sur un ton violent. Ses yeux étincelaient.

— C'est vrai : les officiers m'ont prié de quitter le régiment, bien que j'eusse déjà présenté ma démission écrite.

— On vous a chassé… pour poltronnerie !

— On a eu, en effet, le tort de mettre ma conduite sur le compte de la poltronnerie… Mais si j'avais refusé un duel ce n'était pas que je fusse lâche, mais bien parce que j'étais trop fier pour me soumettre à je ne sais quelle sentence qui m'obligeait à me battre alors que je ne me considérais pas comme offensé. Je faisais preuve d'un bien plus grand courage en n'obéissant pas à un despotisme abusif qu'en allant sur le terrain avec n'importe qui. »

Il y avait là comme une espèce d'excuse : c'était ce qu'elle voulait ; elle se mit à rire méchamment…

— Est-ce vrai qu'ensuite vous ayez battu le pavé de Pétersbourg pendant trois ans comme un vagabond ? que vous ayez mendié et couché la nuit sous des billards ?

— J'ai aussi dormi dans l'asile de nuit de Viaziemsky. J'ai connu de

vilains jours de dégringolade après ma sortie du régiment ; j'ai su ce que c'était que la misère, mais j'ai toujours ignoré la déchéance morale. Et vous voyez que la chance a tourné.

— Oh ! maintenant vous êtes une sorte de personnage ! Un financier !

C'était une allusions à ma caisse de prêt, mais je sus me retenir. Je vis qu'elle avait soif de détails humiliants pour moi et eus soin de ne pas en donner. — Un client sonna fort à propos.

Une heure plus tard, elle s'habilla pour sortir mais, avant de s'en aller, elle s'arrêta devant moi et me dit :

— Et vous ne m'aviez rien raconté de tout cela avant notre mariage !

Je ne répondis pas ; et elle sortit.

Le lendemain, j'étais derrière la porte de la pièce où elle se trouvait avec Efimovitch. J'avais un revolver dans ma poche. Je… pus les voir. Elle était assise, tout habillée, près de la table, et Efimovitch faisait le paon devant elle. Il n'arriva que ce que je prévoyais ; je me hâte de le dire pour mon honneur. Ma femme avait, certes, médité de m'offenser de la façon la plus grave, mais, au dernier moment, elle ne pouvait se résigner à une pareille chute. Elle finit même par se moquer du lieutenant, par l'accabler de sarcasmes. Le mauvais drôle, tout décontenancé, s'assit. Je répète, pour mon honneur, que je m'attendais à cette conduite de sa part ; je n'étais allé là que sûr de la fausseté de l'accusation bien que j'eusse mon revolver sur moi. Certes, je ne pus que trop savoir à quel point elle me haïssait, mais j'eus aussi la preuve de son absolue pureté. Je coupai court à la scène en ouvrant la porte. Efimovitch sursauta ; je pris ma femme par la main et l'invitai à quitter la pièce avec moi. Retrouvant sa présence d'esprit, Efimovitch se tordit de rire :

— Oh ! fit-il en s'esclaffant, je ne proteste pas contre les droits sacrés de l'époux ; emmenez-la, emmenez-la ! Mais, et il se rapproche de moi, un peu calmé, bien qu'un honnête homme ne doive pas se battre avec vous, je me mets à vos ordres, par pur respect pour madame, si toutefois vous consentez à risquer votre peau.

— Vous entendez ? dis-je à ma femme : et je la fis sortir avec moi. Elle ne m'opposa aucune résistance. Elle semblait terriblement frappée. Mais l'impression, chez elle, dura peu. En rentrant chez nous, elle reprit son sourire

ironique, bien qu'elle fût encore pâle comme une morte et qu'elle eût la conviction que j'allais la tuer — j'en jurerais ! — Mais je tirai simplement mon revolver de ma poche et le jetai sur la table. Ce revolver, notez-le bien, elle le connaissait, elle le savait toujours chargé à cause de ma caisse. Parce que, chez moi, je ne veux ni chiens de garde monstrueux, ni valets géants, comme celui de Moser, par exemple. C'est la cuisinière qui ouvre à mes clients. Toutefois, une personne de notre profession ne peut rester sans un moyen de défense quelconque. D'où le revolver. Elle le connait, ce revolver, ma femme ; retenez bien cela ; je lui en ai expliqué le mécanisme, je l'ai même fait une fois tirer avec à la cible.

Elle demeurait très inquiète, je le voyais bien, debout, sans songer à se déshabiller. Au bout d'une heure, pourtant, elle se coucha, mais toute vêtue, sur un divan. C'était la première fois qu'elle ne partageait pas mon lit. Notez encore ce détail.

VI

UN SOUVENIR TERRIBLE

Je m'éveillai vers huit heures le lendemain matin. La chambre était très claire ; je vis ma femme debout, près de la table, tenant à la main le revolver. Elle ne s'aperçut pas que j'étais éveillé et que je regardais. — Tout à coup elle s'approcha de moi, tenant toujours le revolver. Je fermai vite les yeux et feignis de dormir profondément.

Elle vint jusqu'au lit et s'arrêta devant moi. Elle ne faisait aucun bruit, mais « j'entendais le silence ». J'ouvris encore les yeux, malgré moi, mais à peine. Ses yeux rencontrèrent mes yeux, que je refermai vite, résolu à ne plus bouger, quoi qu'il dût m'advenir. Le canon du revolver était appuyé sur ma tempe. Il arrive qu'un homme endormi ouvre les paupières quelques secondes sans s'éveiller pour cela. Mais qu'un homme éveillé referme les yeux après ce que j'avais vu, c'est incroyable, n'est-ce pas ?

Elle put cependant, peut-être, s'apercevoir de quelque chose… Oh ! le tourbillon de pensées qui fit rage dans ma malheureuse tête ! Si elle a compris, me disais-je, ma grandeur d'âme l'écrase déjà. Que pense-t-elle de mon courage ? Accepter ainsi de recevoir la mort de sa main sans une tentative de résistance, évidemment sans effroi ! C'est sa main qui va trembler ! La conscience que j'ai vu tout peut arrêter son doigt déjà posé sur la gâchette… Le silence continua ; je sentis le froid canon du revolver s'appuyer plus fortement sur ma tempe près de mes cheveux.

Vous me demanderez si j'ai eu l'espoir d'une chance de salut ; je vous répondrai comme devant Dieu que je voyais tout au plus une chance d'échapper à la mort contre cent chances de recevoir le coup fatal. Alors je me résignais à mourir ? me demanderez-vous encore. Eh, vous répondrai-je, que valait la vie du moment que c'était l'être adoré qui voulait me tuer ? Si elle a deviné que je ne dormais pas, elle a compris l'étrange duel qu'il y avait alors entre nous deux, entre elle et le « poltron », chassé par ses camarades de régiment.

Peut-être n'y avait-il rien de tout cela, peut-être même n'ai-je pas pensé tout cela sur l'instant, mais alors comment se ferait-il que je n'aie guère pensé à autre chose depuis ?

Vous me poserez encore une question : Pourquoi ne la sauvais-je pas de son crime ? Plus tard, je me suis interrogé bien des fois à ce sujet, quand, la remembrance me glaçant encore, je songeais à ce moment.

Mais comment pouvais-je la sauver, moi qui allais périr ? Le voulais-je, seulement ? Qui dira ce que j'ai senti alors ?

Pourtant les moments passaient ; le silence était mortel. Elle était toujours debout auprès de moi et… brusquement un espoir me fit tressaillir !… J'ouvris les yeux… Elle n'était plus dans le chambre ! Je sautai droit sur mes pieds. J'étais vainqueur ! Elle était vaincue à jamais !

J'allai prendre le thé. Je m'assis en silence à la table. Tout à coup, je la regardai. Elle aussi, plus pâle encore qu'hier, me regardait. Elle eut un sourire indéfinissable. Je lus un doute dans ses yeux : « Sait-il oui ou non ? A-t-il vu ? » J'ai détourné mes regards avec une affection d'indifférence.

Après le thé, je fermai ma caisse. Je m'en fus au bazar acheter un lit de fer et un paravent. Je fis poser ce lit dans le salon et l'entourai du paravent. C'était pour elle, ce lit. Mais je ne lui en dis rien. Elle, en le voyant, comprit que j'avais tout vu. Plus de doute !

La nuit suivante, je laissai mon revolver sur la table comme à l'ordinaire. Elle se coucha en silence dans son nouveau lit. Le mariage était rompu. Elle était « vaincue et non pardonnée ».

Cette même nuit elle eut le délire. Elle garda le lit six semaines.

SECONDE PARTIE

I

LE RÊVE DE L'ORGUEIL

Loukeria m'a déclaré, il y a un moment, qu'elle ne restera pas chez moi ; qu'elle s'en ira aussitôt après l'enterrement de Madame.

J'ai essayé de prier, mais au lieu de prier j'ai pensé, et toutes mes pensées sont malades. Il est étrange aussi que je ne puisse dormir. Après les grands chagrins, il y a toujours comme une crise de sommeil. On dit aussi que les condamnés à mort dorment d'un sommeil profond leur dernière nuit. C'est presque forcé. La nature le veut. Je me suis jeté sur un divan et… je n'ai pas dormi.....

Pendant les six semaines de la maladie de ma femme, nous l'avons soignée, Loukeria et moi, avec l'aide d'une sœur de l'hôpital. Je n'ai pas épargné l'argent. Je voulais dépenser tout ce qu'il fallait — et plus — pour elle. C'est Schréder que j'ai pris pour médecin, et je lui ai payé 10 roubles par visite.

Lorsqu'elle a commencé à reprendre connaissance, je me suis plus rarement montré dans sa chambre. Pourquoi, d'ailleurs, raconté-je tout cela ? Quand elle a pu se lever, elle s'est assise dans ma chambre, à une table séparée, à une table que je lui ai achetée alors. Nous ne parlions guère, et rien que des événements quotidiens. Ma taciturnité était voulue, mais j'ai vu qu'elle non plus n'avait guère envie de causer. Elle sent encore trop sa défaite, pensai-je, il faut qu'elle oublie et s'habitue à sa nouvelle situation. Nous nous taisions donc le plus souvent.

Personne ne saura jamais à quel point j'ai souffert de cacher mon chagrin pendant sa maladie. J'ai gémi au-dedans de moi-même sans que Loukeria elle-même pût se douter de mes angoisses. Quand ma femme a été mieux, j'ai résolu de me taire le plus longtemps possible sur notre avenir, de tout laisser dans l'état pour l'instant. Ainsi s'est passé tout l'hiver.

Voyez-vous, j'ai toujours souffert aussi d'un chagrin de toutes les heures, depuis que j'ai quitté le régiment, après avoir perdu ma réputation d'homme d'honneur. On s'était conduit envers moi, aussi, de la façon la plus tyrannique. Il faut dire que mes camarades ne m'aimaient pas, à cause de mon caractère difficile, ridicule, disait-on. Mais voilà. Ce qui vous semble beau et élevé en vous prête à rire, on ne sait pourquoi, à la foule de vos camarades. Du reste, il faut dire qu'on ne m'a jamais aimé nulle part, pas plus à l'école qu'ailleurs. Loukeria elle-même ne peut pas me souffrir. Ce qui m'est arrivé n'aurait été rien sans l'animadversion de mes camarades. Et il est assez triste pour un homme intelligent de voir sa carrière brisée pour une niaiserie.

Voici le malheur dont j'ai été victime. Un soir, au théâtre, pendant l'entracte, j'entrai au ballet. Un officier de hussards, A…, fit irruption dans la buvette et à voix haute, en présence de beaucoup d'officiers et d'autres spectateurs, se mit à causer avec deux de ses camarades de grade d'un capitaine de mon régiment, nommé Bezoumetsev. Il affirmait que ce capitaine était ivre et avait causé du scandale. Il y avait erreur. Le capitaine Bezoumetsev n'était pas ivre et n'avait rien fait de scandaleux. Les officiers se mirent à parler d'autre chose, et l'incident fut clos. Mais le lendemain l'histoire fut connue chez nous, et l'on colporta aussitôt que j'étais le seul officier du régiment présent quand A… avait parlé insolemment de Bezoumetsev et que je l'avais laissé faire. Pourquoi serais-je intervenu ? Si A… avait des griefs contre Bezoumetsev, cela le regardait, et je n'avais pas à me mêler de la querelle. Mais on s'avisa de trouver que l'affaire touchait à l'honneur du régiment et que j'avais mal agi en ne prenant pas la défense de Bezoumetsev ; qu'on irait dire que notre régiment renfermait des officiers moins chatouilleux que les autres sur le point d'honneur ; que je n'avais qu'un moyen de me réhabiliter ; à savoir réclamer une explication d'A… Je

m'y refusai, et comme j'étais irrité par le ton de mes camarades, mon refus prit une forme assez hautaine. Je donnai aussitôt ma démission et m'en fus, hautain, mais le cœur brisé. Mon esprit fut très frappé ; mon énergie m'abandonna. Ce fut ce moment que choisit mon beau-frère de Moscou pour dissiper le peu de fortune qui nous restait. Ma part était minime, mais comme je n'avais plus que cela, je me trouvai sur le pavé, sans un sou. J'aurais pu trouver quelque place, mais je n'en cherchai pas. Après avoir porté un si brillant uniforme, je ne pouvais me résigner à me faire scribe dans quelque bureau de chemin de fer. Si c'est une honte pour moi, que ce soit une honte, — tant pis ! — Après cela, j'ai trois années d'affreux souvenirs ; c'est à cette époque que je connus l'asile de Wiaziemski. — Il y a un an et demi ma marraine est morte à Moscou. C'était une vieille femme fort riche et, à ma grande surprise, elle me laissa trois mille roubles. J'ai réfléchi, et tout de suite mon sort a été fixé. Je me suis décidé à ouvrir cette caisse de prêts sans m'inquiéter de ce que l'on en penserait ; gagner de l'argent afin de pouvoir me retirer quelque part, loin des souvenirs anciens, — tel fut mon plan. — Et pourtant mon triste passé et la conscience de mon déshonneur m'ont fait souffrir à chaque heure, à chaque minute.

C'est alors que je me mariai. En amenant ma femme chez moi, je crus introduire une amie dans ma vie. J'avais tant besoin d'amitié ! Mais j'ai vu qu'il faudrait préparer cette amie à la vérité qu'elle ne pourrait comprendre de but en blanc, à seize ans ! avec tant de préjugés ! Sans l'aide du hasard, sans cette scène du revolver, comment aurais-je pu lui prouver que je n'étais pas un lâche ? — En bravant ce revolver j'ai racheté tout mon passé. Cela ne s'est pas su au dehors, mais elle a su, et cela m'a suffi ; n'était-elle pas tout pour moi ? — Ah ! pourquoi a-t-elle appris l'autre histoire, pourquoi s'est-elle jointe à mes ennemis ? — Pourtant, je ne pouvais plus passer pour un lâche à ses yeux. Ainsi s'écoula tout l'hiver. J'attendais toujours quelque chose qui ne venait pas. J'aimais à regarder, en cachette, ma femme assise à sa petite table. Elle s'occupait d'un travail de lingerie ou lisait, surtout le soir. Elle n'allait presque nulle part, ne sortait pour ainsi dire plus.

Parfois, cependant, je lui faisais faire un tour vers la fin de la journée. Nous ne nous promenions plus en silence comme auparavant. Je tâchais de

causer, sans aborder aucune explication, car je gardais tout cela pour plus tard. Pendant tout cet hiver, je ne vis jamais son regard se fixer sur moi : « C'est timidité, pensais-je… c'est faiblesse ; laisse-la faire, et elle reviendra d'elle-même à toi. »

J'aimais fort à me flatter de cet espoir. Quelquefois pourtant, je m'amusais, en quelque sorte, à me rappeler mes griefs, à m'exciter contre elle. Mais jamais je ne parvins à la haïr. Je sentais que c'était comme en jouant que j'attisais mes rancunes… J'avais rompu le mariage en achetant le lit et le paravent, mais je ne savais pas la regarder en ennemie, en criminelle. Je lui avais entièrement pardonné son crime, dès le premier jour, même avant d'avoir acheté le lit. Bref, je m'étonnais moi-même, car je suis plutôt de nature sévère. Était-ce parce que je la voyais si humiliée, si vaincue ? Je la plaignais, bien que l'idée de son humiliation me plût.

Pendant cet hiver, je fis exprès quelques bonnes actions. Je tins quittes de leurs dettes deux débiteurs insolvables et j'avançai de l'argent à une pauvre femme sans lui demander de gage. Si ma femme le sut, ce ne fut pas par moi ; je ne désirais pas qu'elle l'apprit ; mais la pauvre malheureuse vint d'elle-même me remercier presque à genoux, en sa présence. Il me sembla que ma femme avait apprécié mon procédé.

Mais le printemps revint. Le soleil éclaira de nouveau notre logement mélancolique. Et ce fut alors que le voile tomba de devant mes yeux. Je vis clair dans mon âme obscure et obtuse. Je compris ce que mon orgueil avait de diabolique. Ce fut tout d'un coup que cela arriva, que cela arriva un soir, vers cinq heures, avant le dîner.

II

LE VOILE TOMBE SUBITEMENT

Il y a un mois, je remarquai chez ma femme une mélancolie plus profonde qu'à l'ordinaire. Elle travaillait assise, la tête penchée sur une broderie, et ne vit pas que je la regardais. Je l'examinai avec plus d'attention que je ne le faisais d'habitude et fus frappé de sa maigreur et de sa pâleur. J'entendais bien depuis quelque temps qu'elle avait une petite toux sèche, la nuit surtout, mais je n'y prenais pas garde… Mais ce jour-là, je courus chez Schréder pour le prier de venir tout de suite. Il ne put lui faire sa visite que le lendemain.

Elle fut très étonnée de le voir :

— Mais je me porte très bien, fit-elle avec un sourire vague.

Schréder ne sembla pas trop se préoccuper de son état (ces médecins sont parfois d'une négligence qui frise le mépris), mais quand il se trouva seul avec moi dans une autre pièce, il me dit que cela restait à ma femme de sa maladie, qu'il serait bon de partir au printemps, de nous installer au bord de la mer ou à la campagne. Bref, il fut ménager de ses paroles.

Quand il fut parti, ma femme me répéta :

— Mais je vais tout à fait bien, tout à fait bien…

Elle rougit et je ne compris pas encore de quoi elle rougissait. Elle avait honte que je fusse encore son mari, que je la soignasse comme un mari véritable. Mais, sur le moment, je ne saisis pas.

Un mois plus tard par un soir de clair soleil, j'étais assis devant ma caisse, faisant mes comptes. Tout à coup, j'entendis ma femme qui, dans sa chambre, chantait tout bas. Cela me fit une impression foudroyante. Elle n'avait plus jamais chanté depuis les tout premiers jours de notre mariage, alors que nous pouvions encore nous amuser en tirant à la cible ou en nous distrayant à des niaiseries semblables. À cette époque, sa voix était assez forte, pas trop juste, mais fraîche et agréable. Mais à présent, cette voix était si faible, avec quelque chose de brisé, de fêlé ! Elle toussa, puis chanta de nouveau, encore plus bas. On va se moquer de mon agitation, mais je ne puis

dire combien je fus inquiet. Je n'avais pas, si vous voulez, pitié d'elle ; c'était chez moi comme une perplexité étrange et terrible. Il y avait aussi dans mon sentiment quelque chose de blessé, d'hostile : « Comment, elle chante ? A-t-elle donc oublié ce qui c'est passé entre nous ? »

Tout bouleversé, je pris mon chapeau et sortis. Loukeria m'aida à passer mon pardessus :

— Elle chante ! lui dis-je involontairement.

La bonne me regarde sans comprendre.

— Est-ce la première fois qu'elle chante ? repris-je.

— Non ! elle chante quelquefois quand vous n'êtes pas là…

Je me rappelle tout. Je descendis l'escalier sortis dans la rue et marchai au hasard. J'arrivai à l'angle de la rue, m'arrêtai et regardai les passants. On me heurta, mais je n'y pris pas garde. J'appelai un cocher et lui dis de me conduire au Pont de la Police. Pourquoi ? Puis je me repris brusquement, donnai vingt kopeks au cocher pour son dérangement et m'en fus vers la maison, comme en extase. La petite note fêlée de la voix sonnait dans mon âme. Et le voile tomba. Si elle chantait si près de moi, c'est qu'elle m'avait oublié. C'était terrible, mais cela m'extasiait. Et j'avais passé tout l'hiver sans comprendre ! Je ne savais plus alors où était mon âme ! Je remontai précipitamment chez moi. J'entrai avec timidité. Elle était toujours assise à son ouvrage, mais ne chantait plus. Elle me regarda, avec quelle indifférence ! comme on regarde le premier venu qui entre ! Je m'assis tout près d'elle. J'essayai de lui dire la première chose venue : « Causons… tu sais… » je balbutiai. Je lui pris la main. Elle se rejeta en arrière comme terrifiée, puis elle me regarda avec un étonnement sévère ; oui il était sévère, son étonnement. Elle semblait me dire : « Comment, tu oses encore me demander de l'amour ? » Elle se taisait, mais je comprenais son silence. Je tombai à ses pieds. Elle se leva, mais je la retins. Ah ! comme je comprenais bien mon désespoir ! Mais j'éprouvais en même temps une telle extase, que je crus mourir. Je pleurai, je parlai sans savoir ce que je disais… Elle paraissait honteuse de me voir prosterné devant elle. Je baisai ses pieds ; elle recula et je baisai la place que ses pieds avaient occupée sur le plancher. Elle se mit à rire, à rire de honte, me semble-t-il bien ! Ah ! rire de honte ! Une crise

nerveuse approchait. Je le voyais, mais je ne pouvais cesser de balbutier :

— Donne-moi le bas de ton vêtement que je le baise ! Je veux passer ma vie ainsi à tes pieds !

Tout à coup la crise vint. Elle se mit à sangloter, à trembler de la tête aux pieds.

Je la portai sur son lit. Quand elle se sentit un peu remise, elle me prit les mains et me pria de me calmer. Elle recommença à pleurer. De toute la soirée je ne la quittai pas. Je lui dis que je l'emmènerai aux bains de mer, à Boulogne, dans deux semaines ; qu'elle avait une petite voix si faible, si brisée ! que je vendrais ma caisse de prêts à Dobronravov ; qu'une vie nouvelle allait commencer à Boulogne, à Boulogne ! Elle écoutait, mais prit peur de plus en plus. J'avais un besoin fou d'embrasser ses pieds :

— Je ne te demanderai plus rien, plus rien ! répétais-je. Ne me réponds pas, ne fais pas attention à moi ; permets-moi seulement de te regarder. Je veux être ta chose, ton petit chien !

Elle pleurait…

— Et moi qui pensais que vous me laisseriez… à l'écart ! dit-elle sans le vouloir…

Oh ! ce fut la parole la plus décisive, la plus fatale de la soirée, celle qui acheva de me faire tout comprendre. Vers la nuit elle était sans forces. Je la suppliai de se coucher. Elle s'endormit profondément. Jusqu'au matin je ne pus reposer. Je me levais à chaque instant pour venir la regarder sans bruit. Je me tordais les mains en voyant ce pauvre être malade sur ce pauvre petit lit de fer que j'avais payé trois roubles. Je me mettais à genoux, mais je n'osais baiser ses pieds tandis qu'elle dormait (sans sa permission !). Loukeria ne se coucha pas. Elle semblait me surveiller, sortait à chaque moment de la cuisine. Je lui dis de se coucher, de se rassurer, que demain « une vie nouvelle commencerait ».

Et je croyais à ce que je disais. J'y croyais tellement et aveuglément ; L'extase m'inondait ! Je n'attendais que l'aurore du jour suivant ! Je ne croyais aucun malheur imminent malgré ce que j'avais vu : « Demain elle se réveillera, me disais-je, et je lui expliquerai tout ; elle comprendra tout. » Et le projet de voyage à Boulogne m'enthousiasmait ; Boulogne c'était le salut,

le remède à tout ; tout espoir résidait en Boulogne ! Comme j'attendais le matin !

III

JE NE COMPRENDS QUE TROP

Et il n'y a que cinq jours de tout cela ! Le lendemain elle m'écouta en souriant, bien qu'elle fût encore effrayée ; et pendant cinq jours elle fut tout le temps effrayée et comme honteuse. À certains moments elle montra même une très grande peur. Nous étions devenus si étrangers l'un à l'autre ! Mais je ne m'arrêtai pas à ses craintes. Le nouvel espoir brillait ! Je dois dire que quand elle s'éveilla (c'était le mercredi matin), je commis une grande faute : je lui fis une confession brutalement sincère. Je ne lui tus pas ce que je m'étais jusque-là caché à moi-même. Je lui dis que tout l'hiver j'avais encore cru à son amour ; que la caisse de prêts c'était une sorte d'expiation que je m'imposais. À la buvette du théâtre, en effet, j'avais eu peur, mais peur de ma propre nature ; et puis le lieu où je me trouvais me semblait un endroit mal choisi pour une provocation, un endroit bête, et j'avais craint non le duel, mais l'apparence bête d'un duel né là, dans une buvette. J'avais ensuite souffert mille tourments de cette histoire et ne l'avais peut-être épousée que pour la tourmenter, pour me venger de mes propres tourments sur quelqu'un. Je parlais comme dans la fièvre. Elle me prenait les mains et me conjurait de cesser :

— Vous exagérez, me disait-elle, vous vous faites du mal !

Elle pleurait et me suppliait de tâcher d'oublier. Mais je ne m'arrêtais pas. J'en revenais à mon idée de Boulogne. Là notre destinée s'éclairerait d'un nouveau rayon de soleil ! J'en radotais.

Je cédai ma caisse de prêts à Dobronravov. Je proposai à ma femme de distribuer aux pauvres tout ce que j'avais gagné ; de ne garder que les trois mille roubles de ma marraine, avec lesquels nous partirions pour Boulogne. Après cela nous reviendrions en Russie et entreprendrions de vivre de notre travail. Je m'arrêtai à ce dernier parti, parce qu'elle ne disait rien contre. Elle se taisait et souriait. Je crois maintenant qu'elle ne sourit que par délicatesse, pour ne pas m'affliger. Je sentis que je l'excédais et ne sus pas me taire. Je lui

parlais d'elle et de moi sans répit. J'allai même jusqu'à lui raconter je ne sais quoi de Loukeria ; mais j'en revenais toujours à ce qui me tourmentait.

Pendant ces cinq jours, elle-même s'anima une ou deux fois ; elle me parla de livres, se mit à rire en pensant à la scène de Gil Blas avec l'archevêque de Grenade, qu'elle avait lue. Quel rire enfantin elle avait ! Son rire du temps où elle était encore fiancée ! Mais, hélas ! devant mon extase, elle crut que je lui demandais de l'amour, moi, le mari, quand elle n'avait pas caché qu'elle espérait « être laissée à l'écart ». Oui, comme j'eus tort de la regarder avec extase ! Pas une fois pourtant je ne me posai en mari qui réclamait ses droits. J'étais simplement comme en prières devant elle. Mais je lui dis sottement que sa conversation me transportait, que je la considérais comme bien plus instruite et intelligente que moi. Je fus assez fou pour exalter devant elle mes sentiments de joie et d'orgueil, au moment où, caché derrière la porte, j'avais écouté sa conversation avec Efimovitch, où j'avais assisté à ce duel de l'innocence contre le vice. Combien j'avais admiré son esprit, goûté ses moqueries, ses fins sarcasmes ! Elle me répliqua que j'exagérais encore, mais tout à coup elle se couvrit la figure de ses mains et se mit à sangloter. Je tombai de nouveau à ses pieds, et tout finit par une attaque de nerfs qui la terrassa… C'était hier soir, hier soir… et le matin !… Fou que je suis, le matin c'était ce matin, aujourd'hui, tout à l'heure ! Quand, un peu remise, elle se leva, ce matin, nous primes le thé l'un à coté de l'autre ; elle était admirablement calme, mais brusquement elle se leva, s'approcha de moi, joignit les mains et s'écria qu'elle était une criminelle, qu'elle le savait, que son crime l'avait tourmentée tout l'hiver, qu'il la tourmentait encore, qu'elle était accablée par ma générosité.

— Oh ! je serai toujours une femme fidèle à présent ! Je vous aimerai et vous estimerai !

Je lui sautai au cou, je l'embrassai, je baisai ses lèvres en mari qui retrouve sa femme après une longue séparation…

Pourquoi fût-ce alors que je la quittai pour deux heures, le temps d'aller prendre nos passeports pour l'étranger ? Ô Dieu ! si j'étais rentré seulement cinq minutes plus tôt !… Oh ! cette foule auprès de notre porte !… Ces gens qui me dévisageaient ! Ô Dieu !

Loukeria dit (maintenant je ne me séparerais de Loukeria pour rien au monde ! Elle a tout vu, cet hiver, Loukeria !), elle dit donc que, pendant mon absence, peut-être vingt minutes avant mon retour, elle est entrée dans la chambre de ma femme pour lui demander quelque chose, je ne sais plus quoi, et que ma femme avait enlevé de l'armoire la sainte image, l'icône dont j'ai déjà parlé. L'icône était devant elle, sur la table… Ma femme avait dû prier… Loukeria lui a demandé :

— Qu'avez-vous donc, Madame ?

— Rien, Loukeria, allez !… Attendez, Loukeria.

Et elle l'a embrassée.

— Êtes-vous heureuse, Madame ?

— Oui, Loukeria.

— Il y a longtemps que Monsieur aurait dû vous demander pardon. Tant mieux que vous soyez réconciliés ! Dieu soit loué !

— C'est bien, Loukeria, c'est bien ! Allez-vous-en !

Elle a souri, ma femme, mais souri étrangement, si étrangement que Loukeria n'est restée que dix minutes hors de la chambre, est revenue inopinément pour voir ce qu'elle faisait.

— « Elle était debout, tout près de la fenêtre, et tellement pensive qu'elle ne m'a pas entendue entrer. Elle s'est retournée sans me voir ; elle souriait encore. Je suis sortie. Mais à peine l'avais-je perdue de vue que j'ai entendu ouvrir la fenêtre. Je suis rentrée pour lui dire qu'il faisait frais, qu'elle pourrait prendre froid. Mais elle était montée sur l'appui de la fenêtre ; elle était debout, toute droite, tenant à la main l'image sainte. Épouvantée, je l'ai appelée : « Madame ! Madame ! » Elle a fait un mouvement comme pour se retourner vers moi ; mais, au lieu de cela, elle a enjambé la barre d'appui, a pressé l'image contre sa poitrine et s'est jetée dans le vide ! »

. . . . . .

Quand je suis entré, moi, elle était encore tiède. Il y avait là du monde qui me regardait. Tout à coup on m'a fait place. Je me suis approché d'elle. Elle était couchée tout de son long, son image sainte était sur elle. Je l'ai regardée longtemps. Tout le monde m'a entouré, m'a parlé. On me dit que j'ai parlé avec Loukeria. Mais je ne me souviens que d'un petit bourgeois qui me

répétait sans cesse :

— Il lui est sorti du sang de la bouche, gros comme le poing !

Il me montrait du sang dans la chambre et recommençait à dire :

— Gros comme le poing ! gros comme le poing !

Je touchai du doigt le sang, je regardai ce doigt et l'autre insistait :

— Gros comme le poing ! gros comme le poing !

IV

JE N'ÉTAIS EN RETARD QUE DE CINQ MINUTES

Oh ! n'est-ce pas impossible ! N'est-ce pas invraisemblable ! Pourquoi cette femme est-elle morte ?… Je comprends, je comprends ! Mais pourquoi est-elle morte ?… Elle a eu peur de mon amour. Elle se sera interrogée ! « Puis-je m'y soumettre, le puis-je ou non ? ». Et cette question l'aura affolée… Elle aura préféré mourir. Je sais, je sais ! Il n'y avait pas là de quoi se casser la tête ! Mais elle avait fait trop de promesses ! Elle se sera dit qu'elle ne pouvait les tenir.

Mais pourquoi est-elle morte ? Je l'aurais « laissée à l'écart » si elle y avait tenu. Mais non ! ce n'est pas cela ! Elle a pensé qu'il faudrait m'aimer pour de bon, honnêtement, pas comme si elle avait épousé le marchand : Elle ne voulait pas me tromper en ne me donnant qu'un demi-amour, un quart d'amour ! Elle était trop honnête et voilà tout ! Et moi qui cherchais à lui inculquer une certaine largeur de conscience ! Vous rappelez-vous ! Quelle étrange idée !

M'estimait-elle ? me méprisait-elle ? Dire que pendant tout cet hiver la pensée ne m'est pas venue qu'elle pouvait me mépriser ! J'étais, au plus haut point persuadé du contraire, jusqu'au moment où elle m'a regardé avec tant d'étonnement, vous savez bien, cet étonnement sévère ! C'est alors que j'ai compris qu'elle pouvait me mépriser. Ah ! comme je consentirais à ce qu'elle me méprisât pour l'éternité, si seulement elle vivait ! Tout à l'heure elle parlait encore, elle marchait, elle était ! Mais pourquoi se jeter par la fenêtre ? Ah ! je n'y pensais guère cinq minutes auparavant ! J'ai appelé Loukeria. Pour rien au monde je ne laisserais Loukeria partir, à présent, pour rien au monde !

— Mais nous pouvions si bien reprendre l'habitude de nous entendre ! Il n'y avait qu'une chose ! Nous étions affreusement déshabitués l'un de l'autre ! Mais nous aurions surmonté cela. Nous aurions commencé une vie nouvelle ! J'avais bon cœur, elle aussi. En deux jours elle aurait tout compris !

Ô quel hasard barbare, aveugle ! Cinq minutes ! Je n'ai été en retard que de cinq minutes ! Si j'étais arrivé cinq minutes plus tôt, l'affreuse tentation de suicide serait maintenant dissipée en elle. Elle aurait compris à l'heure qu'il est. Et voici de nouveau mes chambres vides ! Me voici encore seul ! Le balancier de la pendule bat, bat ! Tout lui est indifférent, à lui ! Il n'a pitié de rien. Je n'ai plus personne ! Je marche, je marche toujours ! Ah ! cela vous parait ridicule de m'entendre me plaindre du hasard et de cinq minutes de retard. Mais réfléchissez. Elle n'a même pas laissé un billet : « Qu'on n'accuse personne de ma mort », comme tout le monde en laisse. Et si l'on avait soupçonné Loukeria ? On pouvait dire qu'elle était auprès d'elle, l'avait poussée !

Il est vrai qu'il y a eu quatre personnes qui l'ont vue debout sur sa fenêtre, son image sainte à la main et qui ont su qu'elle s'était jetée dans le vide ; qu'elle s'était jetée, qu'on ne l'avait pas poussée. Mais c'est par hasard que ces quatre personnes étaient là. Et si ce n'est qu'un malentendu ! Si elle s'est trompée en croyant ne plus pouvoir vivre avec moi ! Peut-être y a-t-il eu de l'anémie cérébrale dans son cas, une diminution de l'énergie vitale. Elle se sera fatiguée cet hiver, et voilà tout. Et moi qui arrive cinq minutes en retard !

Comme elle est maigre, dans son cercueil ! Comme son petit nez s'est effilé ! Ses cils sont comme des aiguilles. Et comme elle est étrangement tombée ! Elle n'a rien de cassé, rien d'écrasé ! Elle a simplement rendu du sang « gros comme le poing » ! Une lésion interne !

Ah ! si on pouvait ne pas l'enterrer ! Parce que, si on l'enterre, on va l'emporter. Non ! on ne l'emportera pas ; c'est impossible ! Mais si, je sais bien qu'il faut l'emporter ! (Je ne suis pas fou.) Me voici de nouveau tout seul avec les gages ! Non, ce qui m'affole, c'est de penser que je l'ai fait souffrir tout cet hiver !

Que m'importent, à présent, vos lois ! Que me font vos mœurs, vos habitudes, l'État, la Foi ? Que votre juge me condamne ! Qu'on me traîne à votre tribunal, et je crierai que je ne reconnais aucun tribunal. Le juge hurlera : « Taisez-vous ! » Je lui répondrai : « Quel droit as-tu de me faire taire, quand une atroce injustice m'a privé de tout ce que j'avais de cher ! » Ah ! que m'importent vos lois ! On m'acquittera, et cela me sera bien égal.

Aveugle ! Elle était aveugle ! Morte, tu ne m'entends plus ! Mais tu ne sais pas dans quel paradis je t'aurais fait vivre ! Tu ne m'aurais pas aimé ? Soit ! Mais tu serais là ! Tu ne m'aurais parlé que comme à un ami — quelle joie ! — et nous aurions ri en nous regardant, les yeux dans les yeux. Nous aurions vécu ainsi. Tu aurais voulu en aimer un autre ? Je t'aurais dit : Aime-le, et je t'aurais regardée de loin, tout joyeux ! Car tu serais la ! Oh ! tout, tout, mais qu'elle ouvre les yeux une seule lois ! Pour un instant, pour un seul ! Qu'elle me regarde comme tantôt, debout devant moi, quand elle me jurait d'être une femme fidèle ! Oh ! elle aurait tout compris d'un seul regard !

Ô nature ! ô hasard ! Les hommes sont seuls sur la terre. Je crie comme le héros russe : « Y a-t-il un homme vivant dans ce champ ? » Je le crie, moi qui ne suis pas un héros, et personne ne me répond… On dit que le soleil vivifie l'Univers. Le soleil se lèvera, et, regardez ! n'y a-t-il pas là un cadavre ? Tout est mort ; il n'y a que des cadavres ! Des hommes seuls, et autour d'eux, le silence, voilà la terre !

« Hommes, aimez-vous les uns les autres ! » Qui a dit cela ? La pendule frappe les secondes indifféremment, odieusement ! Deux heures après minuit !… Ses petites bottines sont là, près du lit, comme si elles l'attendaient…

Non, franchement !.. demain, quand on l'emportera, qu'est-ce que je deviendrai ?

LA DOUCE - KROTKAÏA

Table des matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX

Krotkaïa[382]… Et maintenant quelques mots sur ce récit.

Je l'ai qualifié de fantastique mais je le considère comme réel, au plus haut degré. La forme seule est en effet fantastique et il me semble nécessaire d'expliquer d'abord pourquoi.

Ce n'est point un conte; ce ne sont point non plus de simples notes. Imaginez un mari en présence du cadavre de sa femme étendu sur une table. C'est quelques heures après le suicide de cette femme, qui s'est jetée par la fenêtre. Le mari est dans un trouble extrême et n'a pu encore rassembler ses pensées. Il marche à travers l'appartement et s'efforce d'élucider cet événement, «de concentrer ses pensées sur un point unique». De plus c'est un hypocondriaque incurable, de ceux qui pensent à haute voix. Aussi se parle-t-il, se raconte-t-il à lui-même l'affaire et tâche-t-il de se l'expliquer. Malgré le semblant d'esprit de suite de ses paroles, il se contredit souvent, dans la logique et dans les sentiments. Et il se justifie, et il accuse sa femme; il se perd dans des explications accessoires où l'on sent les rudesses de la pensée et du cœur, en même temps qu'un sentiment profond. Peu à peu le fait s'éclaircit effectivement pour lui et il réussit «à concentrer ses pensées sur un point unique». La série des souvenirs qu'il provoque finit par l'amener inéluctablement à la vérité: cette vérité élève son esprit et son cœur. À la fin le ton même du récit s'éloigne du désordre du commencement. La vérité apparaît au malheureux claire et précise, du moins à ses yeux.

Voilà le thème. La durée de ce récit intermittent et embrouillé est, on le comprend, de plusieurs heures: il s'adresse tantôt à lui-même, tantôt à quelque auditeur invisible, ou à un juge. C'est ainsi d'ailleurs que les choses se passent réellement. Si un sténographe avait pu entendre cet homme et noter tout ce qu'il aurait dit, le récit serait peut-être plus inégal, moins travaillé que chez moi, mais, à ce qu'il me semble, l'ordre psychologique pourrait rester le même. C'est donc la supposition de notes sténographiques, mises ensuite par moi en ordre, que je considère dans ce conte comme fantastique. Dans une certaine mesure cette manière de procéder n'est point nouvelle en art: Victor Hugo, par exemple, dans son chef-d'œuvre Le dernier jour d'un condamné, a employé une méthode presque identique: quoiqu'il

n’ait pas introduit un sténographe, il a admis une impossibilité plus grande encore en supposant au condamné à mort le loisir d’écrire les impressions de son dernier jour, et même celles de sa dernière heure, et plus encore celles de sa dernière minute. Mais si Victor Hugo n’avait pas préétabli cette supposition fantaisiste, cette œuvre qui est la plus réaliste, la plus vraie de toutes celles qu’il a données, n’existerait pas.

I

… Maintenant qu'elle est ici, cela va encore: je m'approche et je la regarde à chaque instant; mais demain? On me la prendra, que ferai-je alors tout seul? Elle est à présent dans cette chambre, étendue sur ces deux tables; demain la bière sera prête, une bière blanche…; blanche… en gros de Naples… du reste il ne s'agit pas de cela… Je marche, je marche toujours… je veux comprendre. Voilà déjà six heures que je le veux et je ne puis parvenir à concentrer mes pensées sur un seul point. Mais c'est que je marche toujours, je marche, je marche… Voilà comment c'est arrivé, procédons par ordre: Messieurs, je ne suis pas un romancier, vous le voyez, mais qu'est-ce que cela fait? Je vais tout raconter, comme je le comprends. Oh oui! Je comprends tout, trop bien, et c'est là mon malheur?

Voilà… si vous voulez savoir, c'est-à-dire si je commence par le commencement, elle venait tout simplement engager chez moi des effets pour publier dans le Golos[383] un avis par lequel elle faisait savoir qu'une gouvernante cherchant une place consentirait à s'expatrier, ou à donner des leçons à domicile, etc., etc. C'était tout-à-fait au commencement, je ne la remarquai pas, elle venait comme les autres et tout allait pour elle comme pour les autres. Puis je commençai à la distinguer. Elle était mince, blonde, d'une taille au-dessus de la moyenne. Avec moi elle paraissait, gênée, comme honteuse; je pense qu'elle devait être ainsi avec toutes les personnes qu'elle ne connaissait pas; elle ne s'occupait certainement pas de moi; elle devait voir en moi non point l'homme, mais l'usurier. Aussitôt l'argent reçu, elle s'en allait. Et toujours silencieuse. Les autres discutent, supplient, marchandent pour recevoir plus; elle, non,… ce qu'on lui donnait… Il me semble que je m'embrouille… Ah oui; ce sont ses gages qui éveillèrent mon attention tout d'abord: des boucles d'oreille en argent doré, un méchant petit médaillon: tout cela ne valait pas vingt kopecks. Elle le savait bien, mais on voyait à son air combien ces objets lui étaient précieux, et en effet c'était tout l'héritage paternel et maternel, je l'ai su après. Une seule fois je me suis

permis de sourire en voyant ce qu'elle apportait.

C'est-à-dire… voyez-vous, je ne fais jamais cela, j'ai avec mon public des manières de gentilhomme: peu de paroles, poli, sévère «sévère, sévère et encore sévère». Mais une fois elle avait osé apporter le reste (c'est littéralement comme je vous le dis) le reste d'une camisole en peau de lièvre – je ne pus me contenir et je me laissai aller à lâcher une plaisanterie… Mon petit père, quelle rougeur! Ses yeux sont bleus, grands, pensifs, quel feu ils jetèrent! Et pas un mot: elle prit sa guenille et sortit. C'est alors surtout que je la remarquai et je me mis à rêver un peu de ce côté… c'est-à-dire précisément, d'une manière particulière… Oui, je me rappelle encore une impression…, c'est-à-dire, si vous voulez, l'impression principale, la synthèse de tout: elle était terriblement jeune, si jeune, qu'on ne lui aurait pas donné plus de quatorze ans. Cependant elle avait alors seize ans moins trois mois. Au reste ce n'est pas cela que je voulais dire, ce n'est pas là qu'est la synthèse.

Elle revint le lendemain.

J'ai su depuis qu'elle était allée porter cette camisole chez Dobronravoff et chez Mozer, mais ils n'acceptent que de l'or, ils n'ont pas même voulu lui répondre. Moi, une fois, je lui ai pris un camée qui ne valait presque rien et, en y réfléchissant ensuite, j'ai été étonné d'avoir fait cela: je ne prends aussi que des objets d'or et d'argent et, à elle, j'ai pris un camée? Pourquoi? Ce fut ma seconde pensée ayant trait à elle, je me le rappelle.

La fois suivante, c'est-à-dire en revenant de chez Mozer, elle m'apporta un porte-cigare d'ambre, un bibelot comme-ci comme-ça, pour un amateur, mais qui pour moi ne valait rien, car chez nous il n'y a que l'or. Comme elle venait après l'échauffourée de la veille, je la reçus sévèrement.

Ma sévérité consiste à accueillir froidement les gens. Pourtant en lui remettant deux roubles, je ne me retins pas de lui dire d'un ton irrité: «c'est seulement pour vous; Mozer ne vous prendra pas ces choses-là.» Et, je soulignais surtout les mots pour vous, précisément dans un certain sens. J'étais méchant. En entendant ce pour vous, elle rougit de nouveau, mais elle ne dit rien, elle ne jeta pas l'argent, elle l'emporta. – C'est que la misère! Et comme elle rougit! Je compris que je l'avais blessée. Et quant elle sortit, je

me demandai tout-à-coup: «ce triomphe sur elle, vaut-il bien deux roubles?» Hé, hé, hé! Je me le rappelle, c'est justement cette question que je me posai: «Cela vaut-il deux roubles? Cela les vaut-il?» Et tout en riant, je résolus la question dans le sens affirmatif. J'étais très gai alors. Mais je n'agissais pas à ce moment par suite d'un sentiment mauvais; je le faisais exprès, avec intention; je voulais l'éprouver, car quelques nouvelles pensées à son sujet surgirent inopinément dans mon cerveau. Ce fut la troisième fois qu'il me vint à propos d'elle des pensées particulières.

… Eh bien, c'est à partir de cet instant-là que ça a commencé. J'ai pris aussitôt des renseignements sur sa vie, sur sa situation et j'attendis impatiemment sa visite.

J'avais le pressentiment qu'elle reviendrait bientôt. En effet elle reparut et je lui parlai alors avec politesse et amabilité. J'ai été bien élevé et j'ai des formes… Hum… J'ai compris à cette époque qu'elle était bonne et douce. Les bons et les doux ne résistent pas longtemps, et, quoiqu'ils n'ouvrent pas volontiers leur cœur devant vous, il leur est impossible d'éviter une conversation. Ils sont sobres de réponses, mais ils répondent quand même, et plus vous allez, plus vous obtenez, si vous ne vous fatiguez pas. Mais on comprend que cette fois-là elle ne m'a rien donné à entendre. C'est après que j'ai su l'histoire du Golos et tout le reste. À cette époque elle s'annonçait de toutes ses forces dans les journaux: d'abord, cela va sans dire, c'était avec faste: «une gouvernante… partirait aussi en province; envoyer les conditions sous enveloppe» puis: «consentirait à tout; donnerait des leçons, ou serait demoiselle de compagnie; gérerait un intérieur, soignerait une malade, ferait des travaux de couture etc., etc.» Enfin tout ce qui est usité en pareil cas. Elle ne demandait pas tout cela à la fois, mais chaque nouvel avis accentuait la note et, à la fin, désespérée, elle ne sollicitait plus que du «travail pour du pain.» Non, elle ne trouva pas de place.

Je me décide alors à l'éprouver une dernière fois: je prends tout-à-coup le Golos du jour et je lui montre une annonce: «Une jeune personne, orpheline de père et de mère, cherche une place de gouvernante auprès de petits enfants, de préférence chez un veuf âgé. Peut aider dans le ménage».

— Vous voyez, c'est une annonce de ce matin, et, ce soir, la personne

trouvera certainement une place. Voilà comment il faut faire des annonces.

Elle rougit de nouveau, de nouveau ses yeux jetèrent des flammes; elle tourna le dos et partit.

Cela me plut beaucoup. Du reste j'étais déjà sûr d'elle et je n'avais rien à craindre; personne ne prendrait ses porte-cigares; les porte-cigares d'ailleurs lui manquaient aussi. Elle reparut le troisième jour toute pâle et bouleversée. – Je compris qu'il était arrivé quelque chose chez elle, et en effet. Je vous dirai tout à l'heure ce qui était arrivé; maintenant je vais seulement rapporter comment je me suis soudainement montré chic et comment j'ai gagné du prestige. C'est une idée qui me vint à l'improviste… Voici l'affaire.

Elle apporta une image de la Vierge (elle se décida à l'apporter)… Ah… écoutez! écoutez. Cela commence, car jusqu'à présent je ne faisais que m'embrouiller… C'est que je veux tout me rappeler, chaque menu détail, chaque petit trait…

Je veux toujours concentrer mes pensées et je ne puis y parvenir… ah, voilà les petits détails, les petits traits…

L'image de la Vierge… La Vierge avec l'enfant Jésus; une image de famille, vieille, la garniture en argent doré – «cela vaut… six roubles cela vaut.» Je vois que l'image lui est très chère: elle engage tout, le cadre, la garniture. Je lui dis: Il vaut mieux laisser seulement la garniture; l'image, vous pouvez la remporter; ça ira bien sans cela.

— Est-ce que c'est défendu?

— Non, ce n'est pas défendu, mais peut-être vous même…

— Eh bien, dégarnissez.

— Savez-vous, je ne la dégarnirai pas; je la mettrai par là avec les miennes – dis-je après réflexion – sous cette lampe d'image[384] (j'avais toujours cette lampe allumée, depuis l'installation de mon bureau d'engagements), et puis prenez tout simplement dix roubles.

— Je n'ai pas besoin de dix roubles; donnez m'en cinq; je dégagerai sûrement.

— Vous ne voulez pas dix roubles. L'image vaut cela, ajoutai-je en remarquant de nouveau l'étincellement de ses yeux. Elle ne répondit pas. Je lui donnai cinq roubles.

— Il ne faut mépriser personne… J'ai été moi-même dans une situation critique et pire encore, et si vous me voyez à présent une telle occupation… C'est qu'après tout ce que j'ai eu à souffrir…

— Vous vous vengez de la société! Hein? Interrompit-elle tout-à-coup avec un sourire très ironique mais naïf aussi (c'était banal, car comme elle ne me portait aucun intérêt particulier, le mot n'avait guère le caractère d'une offense) Ah! Ah! Ai-je pensé, voilà comme elle est, c'est une femme à caractère, une émancipée.

— Voyez-vous, continuai-je, moitié plaisant moitié sérieux: «Moi je suis une fraction de cette fraction de l'être qui veut faire le mal et qui fait le bien».

Elle me regarda aussitôt, avec une attention où subsistait de la curiosité enfantine:

— Attendez; quelle est cette pensée-là? Où l'avez-vous prise? J'ai entendu cela quelque part…

— Ne vous cassez pas la tête. C'est ainsi que Méphistophélès se présente à Faust. Avez-vous lu Faust?

— Pas… attentivement.

— C'est-à-dire que vous ne l'avez pas lu. Il faut le lire. Je vois encore à vos lèvres un pli ironique. Ne me supposez pas, je vous en prie, assez peu de goût pour vouloir blanchir mon rôle d'usurier en me donnant pour un Méphistophélès. Un usurier est un usurier. C'est connu.

— Vous êtes étrange… je ne voulais pas dire…

Elle était sur le point de me dire qu'elle ne s'attendait pas à trouver en moi un lettré, elle ne le dit pas, et je compris qu'elle le pensait. Je l'avais vivement intriguée.

— Voyez-vous, remarquai-je, il n'est point de métier où l'on ne puisse faire le bien. Certes, je ne parle pas de moi. Moi, je ne fais, je suppose, que le mal, mais…

— Certainement on peut faire le bien dans tous les états, répliqua-t-elle avec vivacité en cherchant à me pénétrer du regard. Oui, dans tous les états, fit-elle.

Oh, je me rappelle, je me rappelle tout! Et, je veux le dire, elle avait cette jeunesse, cette jeunesse charmante qui, lorsqu'elle exprime une idée

intelligente, profonde, laisse transparaître sur le visage un éclair de conviction naïve et sincère, et semble dire: voyez comme je comprends et pénètre en ce moment[385]. Et on ne peut pas dire que ce soit là de la fatuité, comme la nôtre, c'est le cas qu'elle fait elle-même de l'idée conçue, l'estime qu'elle a pour cette idée, la sincérité de la conviction, et elle pense que vous devez estimer cette idée au même degré. Oh la sincérité! C'est par là qu'on subjugue. Et que c'était exquis chez elle!

Je me souviens, je n'ai rien oublié. Quand elle sortit, j'étais décidé. Le même jour j'ai pris mes derniers renseignements et j'ai connu en détail tout le reste de sa vie. Le passé, je le savais par Loukerïa, domestique de sa famille, que j'avais mise dans mes intérêts peu auparavant. Le fond de sa vie était si lamentable que je ne comprends pas comment, dans une pareille situation, elle avait pu garder la force de rire, la faculté de curiosité qu'elle a montrée en parlant de Méphistophélès. Mais, la jeunesse! – C'est cela précisément que je pensais alors avec orgueil et joie, car je voyais de la noblesse d'âme dans ce fait que, bien qu'elle fût sur le bord d'un abîme, la grande pensée de Gœthe n'en étincelait pas moins à ses yeux. La jeunesse, même mal à propos, est toujours généreuse. Ce n'est que d'elle que je parle. Le point important est que déjà je la regardais comme mienne, que je ne doutais pas de ma puissance, et savez-vous que cela donne une volupté surhumaine de ne pas douter?

Mais où vais-je? Si je continue, je n'arriverai jamais à concentrer mes réflexions… vite, vite, mon Dieu! Je m'égare, ce n'est pas cela!

II

Son histoire que j'ai pu connaître, je la résumerai en quelques mots. Son père et sa mère étaient morts depuis longtemps, trois ans avant qu'elle se mît à vivre chez ses tantes, femmes désordonnées, pour ne pas dire plus. L'une, veuve, chargée d'une nombreuse famille (six enfants plus jeunes les uns que les autres), l'autre vieille fille mauvaise. Toutes les deux mauvaises.

Son père, employé de l'état, simple commis, n'était que noble personnel[386]; cela m'allait bien. Moi j'appartenais à une classe supérieure.

Ex-capitaine en second, d'un régiment à bel uniforme, noble héréditaire, indépendant, etc. Quant à ma maison de prêt sur gages, les tantes ne pouvaient la regarder que d'un bon œil. Trois ans de servitude chez ses tantes! Et cependant elle trouva le moyen de passer ses examens, elle sut s'échapper de cet impitoyable besogne quotidienne pour passer des examens. Cela prouve qu'elle avait des aspirations nobles, élevées. Et moi, pourquoi voulais-je me marier? D'ailleurs, il n'est pas question de moi… ce n'est pas de cela qu'il s'agit… Elle donnait des leçons aux enfants de la tante, raccommodait le linge, et même, malgré sa poitrine délicate, lavait les planchers. On la battait, on lui reprochait sa nourriture et, à la fin, les vieilles tentèrent de la vendre. Pouah! Je passe sur les détails dégoûtants. Elle m'a tout raconté en détail depuis. Tout cela fut épié par un gros épicier du voisinage. Ce n'était pas un simple épicier, il possédait deux magasins. Ce négociant avait déjà fait fondre deux femmes: il en cherchait une troisième. Il crut avoir trouvé: «Douce, habituée à la misère, voilà une mère pour mes enfants», se dit-il.

Effectivement il avait des enfants. Il la rechercha en mariage et fit des ouvertures aux tantes… Et puis il avait cinquante ans. Elle fut terrifiée. C'est sur ces entrefaites qu'elle se mit à venir chez moi, afin de trouver l'argent nécessaire à des insertions dans le Golos. Elle demanda à ses tantes un peu de temps pour réfléchir. On lui en accorda, très peu. Mais on l'obsédait, on lui répétait ce refrain: «Nous n'avons pas de quoi vivre nous-mêmes, ce n'est pas

pour garder une bouche de plus à nourrir.» Je connaissais déjà toutes ces circonstances, mais ce n'est que ce matin là que je me suis décidé. Le soir, l'épicier apporte pour cinquante kopecks[387] de bonbons; elle est avec lui. Moi, j'appelle Loukérïa de sa cuisine, et je lui demande de lui dire tout bas que je l'attends à la porte, que j'ai quelque chose de pressant à lui communiquer. J'étais très content de moi. En général, ce jour-là, j'étais terriblement content de moi.

À la porte cochère, devant Loukérïa, je lui déclarai, à elle déjà étonnée de mon appel, que j'avais l'honneur, et le bonheur… Ensuite, afin de lui expliquer ma manière d'agir, et pour éviter qu'elle s'étonnât de ces pourparlers devant une porte: «Vous avez affaire à un homme de bonne foi, qui sait où vous en êtes.» Et je ne mentais pas, j'étais de bonne foi. Mais laissons cela. Non seulement ma requête était exprimée en termes convenables, telle que devait l'adresser un homme bien élevé, mais elle était originale aussi, chose essentielle. Hé bien, est-ce donc une faute de le confesser? Je veux me faire justice et je me la fais; je dois plaider le pour et le contre, et je le plaide. Je me le suis rappelé après avec délices, quoique ce soit bête: Je lui avouais alors, sans honte, que j'avais peu de talents et une intelligence ordinaire, que je n'étais pas trop bon, que j'étais un égoïste bon marché, (je me rappelle ce mot, je l'avais préparé en route et j'en étais fort satisfait) et qu'il y avait peut-être en moi beaucoup de côtés désagréables, sous tous les rapports. Tout cela était débité avec une sorte d'orgueil. On sait comment on dit ces choses-là. Certes, je n'aurais pas eu le mauvais goût de commencer, après celle de mes défauts, la nomenclature de mes qualités, par exemple en disant: Si je n'ai pas ceci ou cela, j'ai au moins, ceci et cela. Je voyais qu'elle avait bien peur, mais je ne la ménageais pas; tout au contraire, comme elle tremblait, j'appuyais davantage. Je lui dis carrément qu'elle ne mourrait pas de faim, mais qu'il ne fallait pas compter sur des toilettes, des soirées au théâtre ou au bal, sinon plus tard, peut-être, quand j'aurais atteint mon but. Ce ton sévère m'entraînait moi-même. J'ajoutai, comme incidemment, que si j'avais adopté ce métier de prêteur sur gages, c'était dans certaines circonstances, en vue d'un but particulier. J'avais le droit de parler ainsi: les circonstances et le but existaient réellement.

Attendez, messieurs; j'ai été toute ma vie le premier à exécrer ce métier de prêteur sur gages, mais bien qu'il soit ridicule de se parler à soi-même mystérieusement, il est bien vrai que je me vengeais de la société. C'était vrai! Vrai! Vrai! De sorte que, le matin où elle me raillait en supposant que je me vengeais de la société, c'était injuste de sa part. C'est que, voyez-vous, si je lui avais nettement répondu: «Hé bien, oui, je me venge de la société», elle aurait ri de moi, comme un autre matin, et ç'aurait été en effet fort risible. Mais, de la sorte, au moyen d'allusions vagues, en lançant une phrase mystérieuse, il se trouva possible de surexciter son imagination. D'ailleurs je ne craignais plus rien alors. Je savais bien que le gros épicier lui semblerait en tous cas plus méprisable que moi, et que, là, sous la porte cochère, j'avais l'air d'un sauveur; j'en avais conscience. Ah, les bassesses, voilà ce dont on a aisément la conception!… Après tout, était-ce donc vraiment une bassesse? Comment juger un homme en pareil cas? Ne l'aimais-je pas déjà, alors?

Attendez. Il va sans dire que je ne lui ai pas soufflé mot de mes bienfaits, au contraire; oh! Au contraire: «C'est moi qui suis votre obligé et non vous mon obligée.» J'ai dit cela tout haut, sans pouvoir m'en empêcher. Et c'était peut-être bête, car je la vis froncer le sourcil. Mais en somme j'avais gagné la partie: Attendez encore… puisque je dois remuer toute cette boue, il me faut rappeler une dernière saleté, je me tenais droit, à cette porte, et il me montait au cerveau des fumées: «Tu es grand, élancé, bien élevé, et, enfin, sans fanfaronnade, d'une assez jolie figure». Voilà ce qui me passait par la tête… Il va sans dire que, sur place, à la porte même, elle me répondit oui. Mais… mais je dois ajouter qu'elle réfléchit assez longtemps, avant de répondre oui. Elle était si pensive, si pensive, que j'eus le temps de lui dire: «hé bien!» Et je ne pus même me passer de le lui dire avec un certain chic: «hé bien donc» avec un donc.

— Attendez, fit-elle, je réfléchirai.

Son visage mignon était si sérieux, si sérieux qu'on y lisait son âme. Et moi je me sentais offensé: «Est-ce possible, pensais-je, qu'elle hésite entre moi et l'épicier.» Ah, alors je ne comprenais pas encore! Je ne comprenais rien, rien du tout! Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien compris! Je me rappelle que, comme je m'en allais, Loukerïa, courut après moi et me jeta rapidement:

«Que Dieu vous le rende, Monsieur, vous prenez notre chère demoiselle. Mais ne le lui dites pas, elle est fière.»

Fière, soit, j'aime bien les petites fières, les fières sont surtout prisables quand on est certain de les avoir conquises, hé? Oh bassesse, maladresse de l'homme! Que j'étais satisfait de moi! Imaginez-vous que, tandis qu'elle restait pensive sous la porte avant de me dire le oui, imaginez-vous que je lisais avec étonnement sur ses traits cette pensée: «Si j'ai le malheur à attendre des deux côtés, pourquoi ne choisirais-je pas de préférence le gros épicier afin que, dans ses ivresses, il me roue de coups jusqu'à me tuer.

Et, qu'en croyez-vous, ne pouvait-elle pas avoir une telle pensée?

Oui, et maintenant je ne comprends rien du tout! Je viens de dire qu'elle pouvait avoir cette pensée: Quel sera le pire des deux malheurs? Qu'y a-t-il de plus mauvais à prendre, le marchand ou l'usurier de Gœthe? Voilà la question!… Quelle question? Et tu ne comprends pas même cela, malheureux! Voilà la réponse sur la table. Mais encore une fois, pour ce qui est de moi, je m'en moque… qu'importe, moi?… Et au fait, suis-je pour quelque chose là-dedans, oui ou non? Je ne puis répondre. Il vaut mieux aller me coucher, j'ai mal à la tête.

III

Je n'ai pas dormi. Comment aurais-je pu dormir? Le sang battait dans mes tempes avec furie. Je veux me replonger dans ces fanges. Quelle boue!… De quelle boue aussi je l'ai tirée… Elle aurait dû le sentir, juger mon acte à sa juste valeur!… Plusieurs considérations m'ont amené à ce mariage: je songeais par exemple que j'avais quarante et un an et qu'elle en avait seize. Le sentiment de cette inégalité me charmait. C'était doux, très doux.

J'aurais voulu, toutefois, faire un mariage à l'anglaise, devant deux témoins seulement, dont Loukerïa, et monter ensuite en wagon, pour aller à Moscou peut-être, où j'avais justement affaire, et où je serais resté deux semaines. Elle s'y est opposée, elle ne l'a pas voulu et j'ai été obligé d'aller saluer ses tantes comme les parents qui me la donnaient. J'ai même fait à chacune de ces espèces un présent de cent roubles et j'en ai promis d'autres, sans lui en parler, afin de ne pas l'humilier par la bassesse de ces détails. Les tantes se sont faites tout sucre. On a discuté la dot: elle n'avait rien, presque littéralement rien, et elle ne voulut rien emporter. J'ai réussi à lui faire comprendre qu'il était impossible qu'il n'y eût aucune dot, et cette dot, c'est moi qui l'ai constituée, car qui l'aurait pu faire? Mais il ne s'agit pas de moi… Je suis arrivé à lui faire accepter plusieurs de mes idées, afin qu'elle fût au courant, au moins. Je me suis même trop hâté, je crois. L'important est que, dès le début, malgré sa réserve, elle s'empressait autour de moi avec affection, venait chaque fois tendrement à ma rencontre et me racontait, toute transportée, en bredouillant (avec le délicieux balbutiement de l'innocence), son enfance, sa jeunesse, la maison paternelle, des anecdotes sur son père et sa mère. Je jetais de l'eau froide sur toute cette ivresse. C'était mon idée. Je répondais à ses transports par un silence, bienveillant, certes… mais elle sentit vite la distance qui nous séparait et l'énigme qui était en moi. Et moi je faisais tout pour lui faire croire que j'étais une énigme! C'est pour me poser en énigme que j'ai commis toutes ces sottises! D'abord la sévérité: c'est avec mon air sévère que je l'ai amenée dans ma maison. Pendant le trajet, dans

mon contentement, j'ai établi tout un système. Et ce système m'est venu tout seul à la pensée. Et je ne pouvais pas faire autrement, cette manière d'agir m'était imposée par une force irrésistible. Pourquoi me calomnierais-je, après tout? C'était un système rationnel. Non, écoutez, si vous voulez juger un homme, faites-le en connaissance de cause… Écoutez;

Comment faut-il commencer? Car c'est très difficile. Entreprendre de se justifier, là naît la difficulté. Voyez-vous, la jeunesse méprise l'argent, par exemple, je prônai l'argent, je préconisai l'argent; je le préconisai tant, tant, qu'elle finit par se taire. Elle ouvrait les yeux grand, écoutait, regardait et se taisait. La jeunesse est généreuse, n'est-ce pas? Du moins la bonne jeunesse est généreuse, et emportée, et sans grande tolérance; si quelque chose ne lui va pas, aussitôt elle méprise. Moi, je voulais de la grandeur, je voulais qu'on inoculât au cœur même de la grandeur, qu'on l'inoculât aux mouvements même du cœur, n'est-ce pas? Je choisis un exemple banal: Comment pouvais-je concilier le prêt sur gages avec un semblable caractère? Il va sans dire que je n'ai pas procédé par allusion directe, sans quoi j'aurais eu l'air de vouloir me justifier de mon usure. J'opérais par l'orgueil. Je laissais presque parler mon silence. Et je sais faire parler mon silence; toute ma vie, je l'ai fait. J'ai vécu des drames dans mon silence. Ah, comme j'ai été malheureux! Tout le monde m'a jeté par dessus bord, jeté et oublié, et personne, personne ne s'en est douté! Et voilà que tout-à-coup les seize ans de cette jeune femme surent recueillir, de la bouche de lâches, des détails sur moi, et elle s'imagina qu'elle connaissait tout. Et le secret, pourtant, était caché au fond de la conscience de l'homme! Moi, je ne disais rien, surtout avec elle, je n'ai rien dit, rien jusqu'à hier… Pourquoi n'ai-je rien dit? Par orgueil. Je voulais qu'elle devinât, sans mon aide, et non d'après les racontars de quelques drôles; je voulais qu'elle devinât elle-même cet homme et qu'elle le comprît! En l'amenant dans ma maison, je voulais arriver à son entière estime, je voulais la voir s'incliner devant moi et prier sur mes souffrances… je valais cela. Ah j'avais toujours mon orgueil; toujours il me fallait tout ou rien, et c'est parce que je ne suis pas un admetteur de demi-bonheurs, c'est parce que je voulais tout, que j'ai été forcé d'agir ainsi. Je me disais: «mais devine donc et estime-moi!» Car vous admettez que si je lui avais fourni des explications,

si je les lui avais soufflées, si j'avais pris des détours, si je lui avais réclamé son estime, ç'aurait été comme lui demander l'aumône… Du reste… du reste, pourquoi revenir sur ces choses-là!

Stupide, stupide, cent fois stupide! Je lui exposai nettement, durement (oh oui, durement), en deux phrases, que la générosité de la jeunesse est une belle chose, mais qu'elle ne vaut pas un demi-kopeck. Et pourquoi ne vaut-elle rien, cette générosité de la jeunesse? Parce qu'elle ne lui coûte pas cher, parce qu'elle la possède avant d'avoir vécu. Tous ces sentiments-là sont, pour ainsi dire, le propre des premières impressions de l'existence. Voyez-vous donc à la tâche. La générosité bon marché est facile. Donner sa vie, même, coûte si peu, il n'y a dans vos sacrifices que du sang qui bout et du débordement de forces. Vous n'avez soif que de la beauté de l'acte, dites-vous? Oh que non pas! Choisissez donc un dévouement difficile, long, obscur, sans éclat, calomnié, où soit beaucoup de sacrifice et pas une gloire, oh! Vous qui rayonnez en vous-même, vous qu'on traite d'infâme, tandis que vous êtes le meilleur homme de la terre, hé bien, tentez cet héroïsme: Vous reculerez! Et moi je suis resté sous le poids de cet héroïsme toute ma vie… Elle batailla d'abord, avec acharnement; puis elle en arriva par degrés au silence, au silence complet. Ses yeux seuls écoutaient, de plus en plus attentifs et grands, grands de terreur. Et… et, de plus, je vis poindre un sourire défiant, fermé, mauvais. C'est avec ce sourire-là que je l'ai amenée dans ma maison. Il est vrai qu'elle n'avait plus d'autre refuge.

IV

Qui a commencé le premier?

Personne. Ça a commencé tout seul, dès le début. J'ai dit que je l'avais sévèrement accueillie chez moi; cependant les premiers jours, je me suis adouci. Durant nos fiançailles je l'ai avertie qu'elle aurait à recevoir les objets mis en gages et à faire les prêts. Elle n'a élevé aucune objection (remarquez-le); même, elle s'est mise au travail avec ardeur…

L'appartement et le mobilier n'ont pas été changés. Deux pièces, une grande salle divisée en deux par le comptoir, et une chambre, pour nous, qui servait de chambre à coucher. Le meuble était modeste, plus modeste encore que chez les tantes. Ma vitrine à images saintes avec sa lampe, se trouvait dans la salle où était le bureau; dans l'autre pièce, ma bibliothèque, quelques livres, et aussi le secrétaire. Les clefs sur moi. Lit, chaises, tables. Je donnai encore à entendre à ma fiancée que les dépenses de la maison, c'est-à-dire la nourriture pour moi, pour elle et pour Loukérïa (j'avais pris cette dernière avec nous) ne devait pas dépasser un rouble par jour[388]. «Il me faut amasser trente mille roubles en trois ans, autrement ce ne serait pas gagner de l'argent.» Elle ne fit point résistance et j'augmentai de moi-même de trente kopecks nos frais de table. De même pour le théâtre. J'avais dit à ma fiancée que nous n'irions pas au théâtre et cependant je décidai ensuite que nous le ferions une fois par mois, et que nous nous payerions des places convenables, des fauteuils. Nous y sommes allés ensemble trois fois; nous avons vu La Chasse au bonheur et la Périchole, il me semble… mais qu'importe, qu'importe… Nous y allions sans nous parler, et sans parler nous revenions. Pourquoi, pourquoi ne nous être jamais rien dit?

Dans les premiers temps il n'y a pas eu de discussion, et pourtant c'était déjà le silence.

Je me rappelle… Elle me regardait à la dérobée, et moi, m'en apercevant, je redoublais de mutisme. C'est de moi, il est vrai, que venait le silence, et non d'elle… Une ou deux fois elle fit la tentative de me serrer dans ses bras.

Mais comme ces transports étaient maladifs, hystériques, et que je n'appréciais que des joies vraies, où il y eût de l'estime réciproque, j'accueillis froidement ces démonstrations. Et j'avais raison: le lendemain de chacun de ces élans, il y avait des brouilles, non pas précisément des brouilles, mais des accès de silence et, de sa part, des airs de plus en plus provocants.

«L'insoumission, la révolte», voilà ce qu'on voyait en elle. Seulement elle était impuissante. Oui, ce doux visage devenait de plus en plus provocant. Je commençais à lui paraître répugnant. Oh, j'ai étudié cela. Quant à être hors d'elle, certes elle l'était souvent… Comment, par exemple, se fait-il qu'au sortir d'un taudis où elle lavait les planchers, elle se soit si vite dégoûtée d'un autre intérieur pauvre?

Chez nous, voyez-vous, ce n'était pas de la pauvreté, c'était de l'économie, et quand il le fallait, j'admettais même du luxe, par exemple pour le linge, pour la tenue. J'avais toujours pensé qu'un mari soigné devait charmer une femme. Du reste elle n'avait rien contre la pauvreté, c'était contre l'avarice. «Nous avions certes chacun notre but et un caractère fort.» Elle refusa tout à coup, d'elle-même, de retourner au théâtre et le pli ironique de sa bouche se creusa davantage… Et, moi, mon silence augmentait, augmentait…

Ne dois-je point me justifier? Le point grave était l'affaire du prêt sur gages, n'est-ce pas? Permettez, je savais qu'une femme, à seize ans, ne peut pas se résigner à une entière soumission envers un homme. La femme n'a pas d'originalité, c'est un axiome; encore aujourd'hui c'est resté un axiome pour moi. Il n'importe qu'elle soit couchée là, dans cette chambre, une vérité est une vérité, et Stuart Mill lui-même n'y ferait rien. Et la femme qui aime, oh la femme qui aime! Même les vices, même les crimes d'un être aimé, elle les déifie. Cet être aimé ne saurait trouver pour ses propres fautes autant d'excuses qu'elle en trouvera. C'est généreux, mais ce n'est pas original. C'est ce manque d'originalité qui a perdu les femmes. Et qu'est-ce que ça prouve, je le répète, qu'elle soit là sur la table? Est-ce donc original d'y être? Oh! Oh!

Écoutez, j'étais alors presque convaincu de son amour, elle m'entourait,

elle se jetait à mon cou, n'est-ce point parce qu'elle aimait ou voulait aimer? Oui, c'est bien cela, elle désirait ardemment aimer, elle cherchait l'amour et, le mauvais de mon cas, c'était que je n'avais pas commis de crime qu'elle eût à glorifier. Vous dites: «usurier» et tous disent, usurier, et puis, après? Il y avait des raisons pour que l'un des plus généreux des hommes devînt usurier. Voyez-vous, messieurs, il y a des idées… C'est-à-dire, voyez-vous, que si l'on exprime une certaine idée par des paroles, ce sera alors terriblement bête. J'aurais honte… et pourquoi? Pour rien. Parce que nous sommes tous de la drogue et que nous sommes incapables de supporter la vérité. Ou bien je ne sais plus… je disais tout à l'heure «le plus généreux des hommes»; il y a là de quoi rire, et pourtant c'est vrai, c'était vrai, c'est la vérité vraie. Oui, j'avais le droit alors de vouloir assurer mon avenir et de créer cette maison: «Vous m'avez repoussé, vous, les hommes; vous m'avez chassé par vos silences méprisants; à mes aspirations passionnées vous avez répondu par une offense mortelle pesant sur ma vie entière: j'avais donc le droit de construire un mur entre vous et moi, de rassembler ces trente mille roubles et de finir ma vie dans un coin, en Crimée, au bord de la Mer Noire, sur une montagne, au milieu des vignes, dans mes propriétés acquises au prix de ces trente mille roubles, et surtout loin de vous tous, sans amertume contre vous, avec un idéal dans l'âme, avec une femme aimante près du cœur, avec une famille, si Dieu l'avait permis, et en faisant du bien à mon prochain». J'ai bien fait de garder tout cela pour moi, car qu'y aurait-il eu de plus stupide que de le lui raconter tout haut? Et voilà la cause de mon orgueilleux silence, voilà pourquoi nous restions en face l'un de l'autre sans ouvrir la bouche. Qu'aurait-elle pu comprendre? Seize ans, la première jeunesse… que pouvait-elle entendre à mes justifications, à mes souffrances? Chez elle, de la droiture, l'ignorance de la vie, de jeunes convictions gratuites, l'aveuglement à courte vue d'un «cœur d'or»… Le pire de tout, c'était la maison de prêt sur gages, voilà. (Y faisais-je donc tant de mal, dans cette maison et ne voyait-elle pas que je me contentais de gains modérés)? Ah! La vérité est terrible sur la terre! Ce charme, cette douceur céleste qu'elle avait, c'était une tyrannie, une tyrannie insupportable pour mon âme, une torture! Je me calomnierais, si j'omettais cela, ne l'aimais-je pas? Pensez-vous que je ne l'aimais pas? Qui

peut dire que je ne l'aimais pas? Ç'a été voyez-vous une ironie, une ironie perfide de la destinée et de la nature! Nous sommes des maudits; la vie humaine est universellement maudite! La mienne plus que tout autre! Moi, je comprends maintenant mon erreur!… Il y avait des obscurités… Non, tout était clair, mon projet était clair comme le ciel: «Me renfermer dans un silence sévère, orgueilleux, me refuser toute consolation morale. Souffrir en silence». Et j'ai exécuté mon plan; je ne me suis point menti à moi-même! «Elle verra elle-même après, pensais-je, qu'il y avait ici de la générosité. Elle n'a pas su s'en apercevoir maintenant, mais quand elle le découvrira plus tard, si jamais elle le découvre, elle l'appréciera dix fois plus, et, tombant à genoux, elle joindra les mains». Voilà quelle était mon idée. Mais justement j'ai oublié ou omis quelque chose. Je n'ai pu arriver à rien… mais assez, assez… À qui maintenant demander pardon? C'est fini, fini… Courage, homme! Garde ton orgueil: ce n'est pas toi qui es le coupable!

Et bien je vais dire la vérité, je ne craindrai pas de la contempler face à face: c'est elle qui a eu tort, c'est elle qui a eu tort!…

V

Donc, les premières disputes vinrent de ce qu'elle voulut avoir, sans contrôle, le maniement de l'argent, et coter les objets apportés en gage à un trop haut prix. Elle daigna deux fois me quereller à ce sujet. Moi je ne voulus pas céder. C'est ici qu'apparut la veuve du capitaine.

Une antique veuve d'officier se présenta munie d'un médaillon qu'elle tenait de son mari. Un souvenir, vous comprenez. Je donnai trente roubles. La vieille se mit à geindre et à supplier qu'on lui gardât son gage. – Cela va sans dire que nous le gardions. Puis, cinq jours après, elle revient et demande à échanger le médaillon contre un bracelet valant à peine huit roubles. Je refuse, cela va sans dire. Il est probable qu'à ce moment elle vit quelque chose dans les yeux de ma femme, car elle vint en mon absence et l'échange se fit.

Je le sus le jour même: je parlai avec fermeté et j'employai le raisonnement. Elle était assise sur le lit, pendant mes représentations, elle regardait le plancher et y battait la mesure du bout du pied, geste qui lui était habituel; son mauvais sourire errait sur ses lèvres. Je déclarai alors froidement, sans élever la voix, que l'argent était à moi, que j'avais le droit de voir la vie à ma façon. Je rappelai que le jour où je l'avais introduite dans mon existence, je ne lui avais rien caché.

Elle sauta brusquement sur ses pieds, toute tremblante et, imaginez-vous, dans sa fureur contre moi, elle se mit à trépigner. Une bête féroce. Un accès. Une bête féroce prise d'accès. L'étonnement me figea sur place. Je ne m'attendais pas à une telle incartade. Je ne perdis pas la tête et, derechef, d'une voix calme, je l'avertis que je lui retirais le droit de se mêler de ma maison. Elle me rit au nez, et quitta l'appartement. Elle n'avait pas le droit de sortir de chez moi, et d'aller sans moi nulle part. C'était un point convenu entre nous dès nos fiançailles. Je fermai mon bureau et m'en fus chez les tantes. J'avais rompu toutes relations avec elles depuis mon mariage; nous n'allions pas chez elles, elles ne venaient pas chez moi. Il se trouva qu'elle

était venue avant moi chez les tantes. Elles m'écoutèrent curieusement, se mirent à rire et me dirent: «C'est bien fait». Je m'attendais à leurs railleries. J'achetai aussitôt pour cent roubles, vingt-cinq comptant, les bons offices de la plus jeune des tantes. Deux jours après, cette femme arrive chez moi et me dit: «Un officier, nommé Efimovitch, votre ancien camarade de régiment, est mêlé à tout ceci.» Je fus très étonné. Cet Efimovitch était l'homme qui m'avait fait le plus de mal dans l'armée. Un mois auparavant, sans aucune honte, il était venu deux fois à la maison, sous prétexte d'engager. Je me rappelai que, lors de ces visites, il s'était mis à rire avec elle. Je m'étais alors montré et, en raison de nos anciennes relations, je lui avais interdit de remettre les pieds chez moi. Je n'y avais rien vu de plus, je n'y avais vu que l'impudence de l'homme. Et la tante m'informe qu'ils ont déjà pris rendez-vous et que c'est une de ses amies, Julia Samsonovna, veuve d'un colonel, qui s'entremet. «C'est chez elle que va votre femme».

J'abrège l'histoire. Cette affaire m'a coûté trois cents roubles. En quarante-huit heures nous conclûmes un marché par lequel il était entendu qu'on me cacherait dans une chambre voisine, derrière une porte, et que, le jour du premier rendez-vous, j'assisterais à l'entretien de ma femme et d'Efimovitch. La veille de ce jour-là, il y eût entre nous une scène courte, mais très significative pour moi. Elle rentra le soir, s'assit sur le lit, et me regarda ironiquement en battant la mesure avec son pied sur le tapis. L'idée me vint subitement que, dans ces derniers quinze jours, elle était entièrement hors de son caractère, on peut même dire que son caractère semblait retourné comme un gant: j'avais devant moi un être emporté, agressif, je ne veux pas dire éhonté, mais déséquilibré et assoiffé de désordre. Sa douceur naturelle la retenait pourtant encore. Quand une semblable nature arrive à la révolte, même si elle dépasse toute mesure, on sent bien l'effort chez elle, l'on sent qu'elle a de la peine à avoir raison de son honnêteté, de sa pudeur. Et c'est pour cela que de telles natures vont plus loin qu'il n'est permis, et qu'on n'en peut croire ses yeux en les voyant agir. Un être dépravé par habitude ira toujours plus doucement. Il fera pis, mais, grâce à la tenue et au respect des convenances, il aura la prétention de vous en imposer.

— Est-il vrai qu'on vous ait chassé du régiment, parce que vous avez eu

peur de vous battre, me demanda-t-elle à brûle-pourpoint? Et ses yeux étincelèrent.

— C'est vrai; par décision de la réunion des officiers on m'a demandé ma démission que, d'ailleurs, j'étais déjà résolu à donner:

— On vous a chassé comme un lâche?

— Oui, ils m'ont jugé lâche. Mais ce n'est pas par lâcheté que j'ai refusé de me battre; c'est parce que je ne voulais pas obéir à des injonctions tyranniques et demander satisfaction quand je ne me sentais pas offensé. Sachez, ne pus-je m'empêcher d'ajouter, sachez que l'action de s'insurger contre une telle tyrannie, et en subir toutes les conséquences, demande plus de courage que n'importe quel duel.

Je n'ai pu retenir cette phrase, par où je me justifiais. Elle n'attendait que cela, elle n'espérait que cette nouvelle humiliation. Elle se mit à ricaner méchamment.

— Est-il vrai que pendant trois ans vous ayez battu les rues de Saint Pétersbourg en mendiant des kopecks, et que vous couchiez sous des billards?

— J'ai couché aussi dans les maisons de refuge du Cennaïa[389]. Oui, c'est vrai. Il y a eu beaucoup d'ignominie dans ma vie après ma sortie du régiment, mais point de chutes honteuses. J'étais le premier à haïr mon genre d'existence. Ce n'était qu'une défaillance de ma volonté, de mon esprit, provoquée par ma situation désespérée. C'est le passé…

— Maintenant, vous êtes un personnage, un financier! Toujours l'allusion aux prêts sur gages. Mais j'ai pu me contenir. Je voyais qu'elle avait soif de m'humilier encore et je ne lui en ai plus fourni le prétexte. Bien à propos un client sonna et je passai dans le bureau. Une heure après, elle s'habilla tout à coup pour sortir, et, s'arrêtant devant moi, elle me dit:

— Vous ne m'aviez rien dit de tout cela avant notre mariage? Je ne répondis pas et elle s'en alla.

Le lendemain, donc, j'étais dans cette chambre et j'écoutais derrière une porte l'arrêt de ma destinée. J'avais un revolver dans ma poche. Toute habillée, elle était assise devant une table et Efimovitch se tenait près d'elle et faisait des manières. Eh bien, il arriva, (c'est à mon honneur que je parle) il

arriva ce que j'avais prévu, pressenti, sans avoir bien conscience que je le prévoyais. Je ne sais pas si je me fais comprendre.

Voilà ce qui arriva. Pendant une heure entière j'écoutai, et une heure entière j'assistai à la lutte de la plus noble des femmes avec un être léger, vicieux, stupide, à l'âme rampante. Et d'où vient, pensai-je, surpris, que cette naïve, douce et silencieuse créature sache ainsi combattre? Le plus spirituel des auteurs de comédies de mœurs mondaines ne saurait écrire une pareille scène de raillerie innocente et de vice saintement bafoué par la vertu. Et quel éclat dans ses petites saillies, quelle finesse dans ses reparties vives, quelle vérité dans ses censures! Et en même temps quelle candeur virginale! Ses déclarations d'amour, ses grands gestes, ses protestations la faisaient rire. Arrivé avec des intentions brutales, et n'attendant pas une semblable résistance, l'officier était écrasé. J'aurais pu croire que cette conduite masquait une simple coquetterie, la coquetterie d'une créature dépravée, mais spirituelle; qui désirait seulement se faire valoir; mais non; la vérité resplendissait comme le soleil; nul doute possible. Ce n'est que par haine fausse et violente pour moi que cette inexpérimentée avait pu se décider à accepter ce rendez-vous et, près du dénouement, ses yeux se dessillèrent. Elle n'était que troublée et cherchait seulement un moyen de m'offenser, mais, bien qu'engagée dans cette ordure, elle n'en put supporter le dérèglement. Est-ce cet être pur et sans tache en puissance d'idéal, que pouvait corrompre un Efimovitch, ou quelqu'autre de ces gandins du grand monde? Il n'est arrivé qu'à faire rire de lui. La vérité a jailli de son âme et la colère lui a fait monter aux lèvres le sarcasme. Ce pitre, tout à fait ahuri à la fin, se tenait assis, l'air sombre, parlait par monosyllabes et je commençais à craindre qu'il ne l'outrageât point par basse vengeance. Et, disons-le encore à mon honneur, j'assistais à cette scène presque sans surprise, comme si je l'avais connue d'avance; j'y allais comme à un spectacle; j'y allais sans ajouter foi aux accusations, quoique j'eusse, il est vrai, un revolver. Et pouvais-je la supposer autre qu'elle même? Pourquoi donc l'aimais-je? Pourquoi en faisais-je cas? Pourquoi l'avais-je épousée? Ah certes, à ce moment, j'ai acquis la preuve bien certaine qu'elle me haïssait, mais aussi la conviction de son innocence. J'interrompis soudain la scène en ouvrant la porte. Efimovitch

sursauta, je la pris par la main et je l'invitai à sortir avec moi. Efimovitch recouvra sa présence d'esprit et se mit à rire à gorge déployée:

— Ah, contre les droits sacrés de l'époux, fit-il, je ne puis rien, emmenez-là, emmenez-là! Et souvenez-vous, me cria-t-il, que, bien qu'un galant homme ne doive point se battre avec vous, par considération pour Madame, je me tiendrai à votre disposition… si toutefois vous vous y risquiez…

— Vous entendez? Dis-je en la retenant un instant sur le seuil.

Puis, pas un mot jusqu'à la maison. Je la tenais par la main; elle ne résistait pas, au contraire, elle paraissait stupéfiée, mais cela ne dura que jusqu'à notre arrivée au logis. Là elle s'assit sur une chaise et me regarda fixement. Elle était excessivement pâle. Cependant ses lèvres reprirent leur pli sarcastique, ses yeux leur assurance, leur froid et suprême défi. Elle s'attendait sérieusement à être tuée à coups de revolver. Silencieusement, je le sortis de ma poche et je le posai sur la table. Ses yeux allèrent du revolver à moi. (Notez que ce revolver lui était déjà connu, je le gardais tout chargé depuis l'ouverture de ma maison. À cette époque je m'étais décidé à n'avoir ni chien ni grand valet comme Mozer. Chez moi, c'est la cuisinière qui ouvre aux clients. Ceux qui exercent notre métier ne peuvent cependant se passer de défense; j'avais donc toujours mon revolver chargé. Le premier jour de son installation chez moi, elle parut s'intéresser beaucoup à cette arme, elle me demanda de lui en expliquer le mécanisme et le maniement, je le fis, et, une fois, je dus la dissuader de tirer dans une cible. (Notez cela.) Sans m'occuper de ses attitudes fauves, je me couchai à demi habillé. J'étais très fatigué, il était près de onze heures du soir. Pendant une heure environ, elle resta à sa place, puis elle souffla la bougie et s'étendit sans se dévêtir sur le divan. C'était la première fois que nous ne couchions pas ensemble; remarquez cela aussi…

VI

Un terrible souvenir à présent…

Je me réveillai le matin, entre sept et huit heures, je pense. Il faisait déjà presque jour dans la chambre. Je m'éveillai parfaitement tout de suite, je repris la conscience de moi-même et j'ouvris aussitôt les yeux. Elle était près de la table et tenait dans ses mains le revolver. Elle ne voyait pas que je regardais; elle ne savait pas que j'étais éveillé et que je regardais. Tout à coup je la vois s'approcher de moi, l'arme à la main. Je ferme vivement les yeux et je feins de dormir profondément.

Elle vient près du lit et s'arrête devant moi. J'entendais tout. Bien que le silence fût absolu, j'entendais ce silence. À ce moment se produit une légère convulsion dans mon œil, et soudain, malgré moi, irrésistiblement, mes yeux s'ouvrirent… Elle me regarda fixement; le canon était déjà près de ma tempe, nos regards se rencontrèrent… ce ne fut qu'un éclair. Je me contraignis à refermer mes paupières et, rassemblant toutes les forces de ma volonté, je pris la résolution formelle de ne plus bouger, et de ne plus ouvrir les yeux, quoiqu'il arrivât.

Il peut se faire qu'un homme profondément endormi ouvre les yeux, qu'il soulève même un instant la tête et paraisse regarder dans la chambre, puis, un moment après, sans avoir repris connaissance, il remet sa tête sur l'oreiller et s'endort inconscient. Quand j'avais rencontré son regard et senti l'arme près de ma tempe, j'avais reclos les paupières sans faire aucun autre mouvement, comme si j'étais dans un profond sommeil; elle pouvait à la rigueur supposer que je dormais réellement, que je n'avais rien vu. D'autant plus qu'il était parfaitement improbable que, si j'avais vu et compris, je fermasse les yeux dans un tel moment.

Oui c'était improbable. Mais elle pouvait aussi deviner la vérité… Cette idée illumina mon entendement à l'improviste, dans la seconde même. Oh quel tourbillon de pensées, de sensations envahit, en moins d'un moment, mon esprit. Et vive l'électricité de la pensée humaine! Dans le cas, sentais-je,

où elle aurait deviné la vérité, si elle sait que je ne dors pas, ma sérénité devant la mort lui impose, et sa main peut défaillir; en présence d'une impression nouvelle et extraordinaire, elle peut s'arrêter dans l'exécution de son dessein. On sait que les gens placés dans un endroit élevé sont attirés vers l'abîme par une force irrésistible. Je pense que beaucoup de suicides et d'accidents ont été perpétrés par le seul fait que l'arme était déjà dans la main. C'est un abîme aussi, c'est une pente de quarante cinq degrés sur laquelle il est impossible de ne pas glisser. Quelque chose vous pousse à toucher la gâchette. Mais la croyance où elle pouvait être que j'avais tout vu, que je savais tout, qu'en silence j'attendais d'elle la mort, cette croyance était de nature à la retenir sur la pente.

Le silence se prolongeait. Je sentis près de mes cheveux l'attouchement froid du fer. Vous me demanderiez si j'espérais fermement y échapper, je vous répondrais, comme devant Dieu, que je n'avais plus aucune espérance. Peut-être une chance sur cent. Pourquoi alors attendais-je la mort! Et moi je demanderai: que m'importait la vie, puisqu'un être qui m'était cher avait levé le fer sur moi. Je sentais de plus, de toutes les forces de mon être, qu'à cette minute, il s'agissait entre nous d'une lutte, d'un duel à mort, duel accepté par ce lâche de la veille, par ce même lâche que jadis l'on avait chassé d'un régiment! Je sentais cela, et elle le savait si elle avait deviné que je ne dormais pas.

Peut-être tout cela n'est-il pas exact; peut-être ne l'ai-je pas pensé alors, mais tout cela a dû être alors, sans que j'y pense, car, depuis, je n'ai fait qu'y penser toutes les heures de ma vie.

Vous me demanderez pourquoi je ne lui ai pas épargné un assassinat!

Ah! Mille fois, depuis, je me suis posé cette question, chaque fois qu'avec un froid dans le dos je me rappelais cet instant. C'est que mon âme nageait alors dans une morne désespérance. Je mourais moi-même, j'étais sur le bord de la tombe, comment aurais-je pu songer à en sauver une autre? Et comment affirmer que j'aurais eu la volonté de sauver quelqu'un? Qui sait ce que j'étais capable de concevoir en une pareille passe.

Cependant mon sang bouillait, le temps s'écoulait, le silence était funèbre. Elle ne quittait pas mon chevet, puis,… à un moment donné… je

tressaillis d'espérance! J'ouvris les yeux: elle avait quitté la chambre. Je me levai; j'avais vaincu… elle était vaincue pour toujours! J'allai au samowar[390]; il était toujours dans la première pièce et c'était elle qui versait le thé; je me mis à table et je pris en silence le verre qu'elle me tendit. Je laissai s'écouler cinq minutes avant de la regarder. Elle était affreusement pâle, plus pâle que la veille et elle me regardait. Et soudain… et soudain… voyant que je la regardais ainsi… un sourire pâle glissa sur ses lèvres pâles, une question craintive dans ses yeux… Elle doute encore, me dis-je, elle se demande: Sait-il, ou ne sait-il pas: a-t-il vu, ou n'a-t-il pas vu! Je détournai les yeux d'un air indifférent. Après le thé, je sortis, j'allai au marché et j'achetai un lit en fer et un paravent. De retour chez moi, je fis mettre le lit, caché par le paravent, dans la chambre à coucher. Le lit était pour elle, mais je ne lui en parlai pas. Ce lit, sans autre langage, lui fit comprendre que j'avais tout vu, que je savais tout, que je n'avais pas de doute. Pendant la nuit, je laissai le revolver sur la table, comme de coutume. Le soir elle se coucha sans mot dire dans le nouveau lit. Notre mariage était dissous: (vaincue et non pardonnée.) Pendant la nuit, elle eut le délire. Le matin, une fièvre chaude se déclara. Elle resta alitée six semaines.

VII

Loukérïa vient de me déclarer qu'elle ne reste plus à mon service et qu'elle me quittera aussitôt après l'enterrement de sa maîtresse. J'ai voulu prier une heure, j'ai dû y renoncer au bout de cinq minutes: c'est que je pense à autre chose, je suis en proie à des idées maladives; j'ai la tête malade. Alors, pourquoi prier? Ce serait péché! Il est étrange aussi que je ne puisse pas dormir; au milieu des plus grands chagrins, après les premières grandes secousses, on peut toujours dormir. Les condamnés à mort dorment, dit-on, très profondément, pendant leur dernière nuit. C'est nécessaire, d'ailleurs, c'est naturel; sans cela les forces leur feraient défaut… Je me suis couché sur ce divan, mais je n'ai pu dormir.

Pendant les six semaines qu'a duré sa maladie, nous l'avons soignée, Loukérïa, une garde expérimentée de l'hôpital, dont je n'ai eu qu'à me louer, et moi. Je n'ai pas ménagé l'argent, je voulais même beaucoup dépenser pour elle; j'ai payé à Shreder, le docteur que j'ai appelé, dix roubles par visite. Quand elle reprit connaissance, je commençai à moins me faire voir d'elle. Mais, du reste, pourquoi entré-je dans ces détails? Quand elle fut tout à fait sur pied, elle s'installa paisiblement à l'écart, dans la chambre, à une table que je lui avais achetée… Oui, c'est vrai, tous les deux nous gardions un silence absolu… Cependant nous nous mîmes à dire quelques mots, à propos, de choses insignifiantes. Moi, certes, j'avais soin de ne pas m'étendre, et je voyais que de son côté elle ne demandait qu'à ne dire que le strict nécessaire. Cela me semblait très naturel. «Elle est trop troublée, trop abattue, pensais-je, et il faut lui laisser le temps d'oublier, de se faire à sa situation.» De la sorte, nous nous taisions, mais à chaque instant je préparais mon attitude à venir. Je croyais qu'elle en faisait autant et c'était terriblement intéressant pour moi de deviner: à quoi pense-t-elle au moment présent?

Je dois le répéter: personne ne sait ce que j'ai souffert et pleuré pendant sa maladie. Mais j'ai pleuré pour moi seul et, ces sanglots, je les ai cachés dans mon cœur, même devant Loukérïa. Je ne pouvais m'imaginer, je ne pouvais

supposer qu'elle dût mourir sans avoir rien appris. Et quand le danger eut disparu, quand elle eut recouvré la santé, je me rappelle que je me suis tout à fait et très vite tranquillisé. Bien plus je résolus alors de remettre l'organisation de notre avenir à l'époque la plus éloignée possible et de laisser provisoirement tout en l'état. Oui, il m'arriva quelque chose d'étrange, de particulier (je ne puis le définir autrement): j'avais vaincu, et la seule conscience de ce fait me suffisait parfaitement. C'est ainsi que se passa tout l'hiver. Oh! Pendant tout cet hiver, j'étais satisfait comme je ne l'avais jamais été!

Voyez-vous, une terrible circonstance a influé sur ma vie, jusqu'au moment de mon horrible aventure avec ma femme: ce qui m'oppressait chaque jour, chaque heure, c'était la perte de ma réputation, ma sortie du régiment. C'était la tyrannique injustice qui m'avait atteint. Il est vrai que mes camarades ne m'aimaient pas à cause de mon caractère taciturne et peut-être ridicule; il arrive toujours que tout ce qui est en nous de noblesse, de secrète élévation, est trouvé ridicule par la foule des camarades. Personne ne m'a jamais aimé, même à l'école. Partout et toujours on m'a détesté. Loukérïa aussi ne pouvait me sentir. Au régiment, toutefois, un hasard avait été la seule cause de l'aversion que j'inspirais; cette aversion avait tous les caractères d'une chose de hasard. Je le dis pour montrer que rien n'est plus offensant, de moins supportable que d'être perdu par un hasard, par un fait qui aurait pu ne pas se produire, par le résultat d'un malheureux concours de circonstances qui auraient pu passer comme les nuages; pour un être intelligent, c'est dégradant. Voilà ce qui m'était arrivé:

Au théâtre, pendant un entr'acte, j'étais sorti de ma place pour aller au buffet. Un certain officier de hussards, nommé A…ff, entra tout à coup et à haute voix, devant tous les officiers présents, se mit à raconter que le capitaine Bezoumtseff, de mon régiment, avait fait du scandale dans le corridor, et «qu'il paraissait être saoul». La conversation ne continua pas sur ce sujet, malheureusement, car il n'était pas vrai que le capitaine Bezoumtseff fût ivre; et le prétendu scandale n'en était pas un. Les officiers parlèrent d'autre chose et tout en resta là, mais, le lendemain, l'histoire courut le régiment et on dit que je m'étais trouvé seul de mon régiment au buffet quand

A…ff avait parlé inconsidérément du capitaine Bezoumtseff, et que j'avais négligé d'arrêter A…ff par une observation. À quel propos l'aurais-je fait? S'il y avait quelque chose de personnel entre Bezoumtseff et lui, c'était affaire à eux deux et je n'avais pas à m'en mêler. Cependant les officiers opinèrent que cette affaire n'était pas privée, qu'elle intéressait l'honneur du corps, et que, comme j'étais seul du régiment à ce buffet, j'avais montré aux officiers des autres régiments et au public alors présent qu'il pouvait y avoir dans notre régiment certains officiers peu chatouilleux à l'endroit de leur honneur et de celui du corps. Moi, je ne pouvais pas admettre cette interprétation. On me fit savoir qu'il m'était encore possible de tout réparer, si je consentais, quoi qu'il fût bien tard, à demander à A…ff des explications formelles. Je refusai et, comme j'étais très monté, je refusai avec hauteur. Je donnai aussitôt ma démission et voilà toute l'histoire. Je me retirai, fièrement, et cependant au fond j'étais très abattu. Je perdis toute force de volonté, toute intelligence. Justement à cette époque mon beau-frère perdit à Moscou tout son avoir et le mien avec. C'était peu de chose, mais cette perte me jeta sans un kopeck sur le pavé. J'aurais pu prendre un emploi civil, mais je ne le voulus pas. Après avoir porté un uniforme étincelant, je ne pouvais pas me montrer quelque part comme employé de chemin de fer. Alors honte pour honte, opprobre pour opprobre, je préférai tomber tout à fait bas; le plus bas me sembla le meilleur, et je choisis le plus bas. Et puis trois ans de souvenirs sombres et même la maison de refuge. Il y a dix-huit mois mourut à Moscou une riche vieille, qui était ma marraine, et qui me coucha, entre autres, dans son testament, sans que je m'y attendisse, pour la somme de trois mille roubles. Je fis mes réflexions et sur l'heure mon avenir fut décidé. J'optai pour la caisse de prêts sur gages, sans faire amende honorable à l'humanité: de l'argent à gagner, puis un coin à acheter, puis – une nouvelle vie loin du passé, voilà quel était mon plan. Cependant ce passé sombre, ma réputation, mon honneur perdus pour toujours, m'ont écrasé à toute heure, à tout instant. Sur ces entrefaites je me mariai. Fut-ce par hasard ou non, je ne sais. En l'amenant dans ma maison, je croyais y amener un ami: j'avais bien besoin d'un ami. Je pensais toutefois qu'il fallait former peu à peu cet ami, le parachever, l'enlever de haute lutte même. Et comment aurais-je pu rien

expliquer à cette jeune femme de seize ans, prévenue contre moi? Comment aurais-je pu, par exemple, sans la fortuite aventure du revolver, lui prouver que je ne suis pas un lâche et lui démontrer l'injustice de l'accusation de lâcheté du régiment? L'aventure du revolver est venue à propos. En restant impassible sous la menace du revolver, j'ai vengé tout le noir passé. Et quoique personne ne l'ait su, elle, elle l'a su, et c'en était assez pour moi, car elle était tout pour moi, toute mon espérance dans le rêve de mon avenir! C'était le seul être que j'eusse formé pour moi et je n'avais rien à faire d'un autre côté, – et voilà que si elle avait tout appris, au moins il lui était prouvé aussi que c'était injustement qu'elle s'était ralliée à mes ennemis. Cette pensée me transportait. Je ne pouvais plus être un lâche, à ses yeux, mais seulement un homme étrange, et cette opinion chez elle, alors même, après tout ce qui s'était passé, ne me déplaisait point: étrangeté n'est pas vice, quelquefois, au contraire, elle séduit les caractères féminins. En un mot je remettais le dénouement à plus tard. Ce qui était arrivé suffisait pour assurer ma tranquillité et contenait assez de visions et de matériaux pour mes rêves. Voilà où se révèlent tous les inconvénients de ma faculté de rêve: pour moi les matériaux étaient en suffisante quantité, et pour elle, pensais-je, elle attendra.

Ainsi se passa tout l'hiver dans l'attente de quelque chose. J'aimais à la regarder furtivement quand elle était assise à sa table. Elle s'occupait de raccommodages et, le soir, elle passait souvent son temps à lire des ouvrages qu'elle prenait dans ma bibliothèque. Le choix des livres qu'elle faisait dans ma bibliothèque témoignait aussi en ma faveur. Elle ne sortait presque jamais. Le soir, après dîner, je la menais tous les jours se promener et nous faisions un tour, nous gardions pendant ces promenades le plus absolu silence, comme toujours. J'essayais cependant de n'avoir pas l'air de ne rien dire et d'être comme en bonne intelligence, mais, comme je l'ai dit, nous n'avions pas pour cela de longues conversations. Chez moi, c'était volontaire, car je pensais qu'il fallait lui laisser le temps. Chose certainement étrange: presque pendant tout l'hiver je n'ai pas fait cette observation que, tandis que moi je me plaisais à la regarder à la dérobée, elle, je ne l'avais pas surprise une seule fois me regardant! Je croyais à de la timidité de sa part. De plus elle

semblait si douce dans cette timidité, si faible après sa maladie…

Non, pensais-je, il vaut mieux attendre, et… «et un beau jour elle reviendra à toi d'elle-même.»

Cette pensée me plongeait dans des ravissements ineffables. J'ajouterai une chose: quelquefois, comme à plaisir, je me montais l'imagination et artificiellement j'amenais mon esprit et mon âme au point de me persuader que je la détestais en quelque sorte. Il en fut ainsi quelque temps, mais ma haine ne put jamais mûrir, ni subsister en moi, et je sentais moi-même que cette haine n'était qu'une manière de feinte. Et même alors, quoique la rupture de notre union eût été parfaite par suite de l'acquisition du lit et du paravent, jamais, jamais je ne pus voir en elle une criminelle. Ce n'est pas que je jugeasse légèrement son crime, mais je voulais pardonner, dès le premier jour, même avant d'acheter ce lit. Le fait est extraordinaire chez moi, car je suis sévère sur la morale. Au contraire elle était, à mes yeux, si vaincue, si humiliée, si écrasée, que parfois j'avais grand pitié d'elle, quoique, après tout, l'idée de son humiliation me satisfît beaucoup. C'est l'idée de notre inégalité qui me souriait.

Il m'arriva cet hiver là de faire quelques bonnes actions avec intention. J'abandonnai deux créances et je prêtai sans gage à une pauvre femme. Et je n'en parlai pas à ma femme, je ne l'avais pas fait pour qu'elle le sût. Mais la bonne femme vint me remercier et se mit presque à mes genoux. C'est ainsi que le fait fut connu et il me sembla que ma femme l'apprit avec plaisir.

Cependant le printemps avançait, nous étions au milieu d'avril; on avait enlevé les doubles fenêtres et le soleil mettait des nappes lumineuses dans le silence de nos chambres. Mais j'avais un bandeau sur les yeux, un bandeau qui m'aveuglait. Le fatal, le terrible bandeau! Comment se fit-il qu'il tomba tout-à-coup et que je vis tout clairement et compris tout? Fût-ce un hasard, ou bien le temps était-il venu? Fut-ce un rayon de soleil de ce printemps qui éveilla en mon âme endormie la conjecture? Un frisson passa un jour dans mes veines inertes, elles commencèrent à vibrer, à revivre pour secouer mon engourdissement et susciter mon diabolique orgueil. Je sursautai soudain sur place. Cela se fit tout à coup, d'ailleurs, à l'improviste. C'était un soir après dîner, vers cinq heures…

VIII

Avant tout, deux mots: Un mois auparavant, je fus frappé de son air étrange et pensif. Ce n'était que du silence, mais un silence pensif. Cette remarque fut soudaine aussi chez moi. Elle travaillait alors, courbée sur sa couture et ne voyait pas que je la regardais. Et je fus frappé alors de sa maigreur, de sa minceur, de la pâleur de son visage, de la blancheur de ses lèvres. Tout cela, son air pensif, me fit beaucoup d'effet. J'avais déjà remarqué chez elle une petite toux sèche, la nuit surtout. Je me levai sur le champ et j'allai chercher Shreder sans lui rien dire.

Shreder vint le lendemain. Elle fut fort surprise et se mit à regarder alternativement Shreder et moi.

— Mais, je ne suis pas malade, dit-elle avec un vague sourire.

Shreder ne parut pas prêter à cela grande attention (ces médecins ont quelquefois une légèreté pleine de morgue); il se borna à me dire, arrivé dans la pièce voisine, que c'était un reste de sa maladie et qu'il ne serait pas mauvais d'aller cet été à la mer, ou, si nous ne le pouvions pas, à la campagne. Enfin il ne dit rien, sinon qu'il y avait un peu de faiblesse ou quelque chose comme ça. Quand Shreder fut parti, elle me dit d'un air très sérieux:

— Mais, je me sens tout à fait, tout à fait bien portante.

Cependant, en disant cela, elle rougit, comme si elle était honteuse. De la honte, oui. Oh! Maintenant, je comprends; elle avait honte de voir en moi un mari, qui se souciait encore d'elle, comme un vrai mari. Mais je ne compris pas alors et j'attribuai cette rougeur à sa timidité. Le bandeau!

Or donc, un mois après, vers cinq heures, dans une journée ensoleillée du mois d'avril, j'étais assis près de la caisse, et je finissais mes comptes. Tout à coup, je l'entends dans la chambre voisine, où elle était assise à sa table de travail, se mettre doucement à chanter.

Une pareille nouveauté me fit la plus vive impression et, aujourd'hui encore, je ne me rends pas bien compte du fait. Jusqu'à ce moment, je ne

l'avais jamais entendue chanter. Si, peut-être, cependant, les premiers jours de son installation chez moi, quand nous étions encore d'humeur à nous amuser à tirer à la cible avec le revolver. Sa voix était à cette époque assez forte et sonore, un peu fausse, et cependant agréable et disant la santé. Et maintenant elle chantait d'une voix si faible… Ce n'est pas que la chanson fût trop triste, c'était une romance quelconque, mais il y avait dans sa voix quelque chose de brisé, de cassé; on eût dit qu'elle ne pouvait surmonter ce qui l'empêchait de sortir, on eût dit que c'était la chanson qui était malade. Elle chantait à mi-voix et tout à coup le son s'interrompit en s'élevant. Cette petite voix si pauvre s'arrêta comme une plainte. Elle toussotta et de nouveau, doucement, doucement, ténu, ténu, elle se reprit à chanter…

Mes émotions prêtent à rire, on ne comprend pas les raisons de mon émotion? Je ne la plaignais pas, c'était quelque chose de tout différent. D'abord, au moins au premier moment, je fus pris d'un étonnement étrange, effrayant, maladif et presque vindicatif. «Elle chante, et devant moi encore! A-t-elle oublié? Qu'est-ce donc?» Je restai tout bouleversé, puis je me levai, je pris mon chapeau et je sortis sans songer à ce que je faisais, probablement parce que Loukérïa m'avait apporté mon pardessus.

— Elle chante! Dis-je involontairement à Loukérïa. Cette fille ne comprit pas et me regarda d'un air ahuri. J'étais effectivement incompréhensible.

— Est-ce que c'est la première fois qu'elle chante?

— Non, elle chante quelquefois quand vous n'êtes pas là, répondit Loukérïa.

Je me rappelle tout. Je m'avançai sur le palier, puis dans la rue, où je me mis à marcher sans savoir où j'allais. Je m'arrêtai au bout de la rue et je regardai devant moi. Des gens passaient, me bousculaient: je ne sentais rien. J'appelai une voiture et je me fis mener jusqu'au pont de la Police, sans savoir pourquoi. Puis je quittai la voiture brusquement en donnant vingt kopecks au cocher.

— Voilà pour ton dérangement, lui dis-je en riant d'un rire stupide. Mais je sentis en mon âme un transport soudain. Je retournai à la maison en hâtant le pas. Le son de la pauvre petite voix cassée me résonnait dans le cœur. La respiration me manquait. Le bandeau tombait, tombait de mes yeux. Si elle

chantait ainsi en ma présence, c'est qu'elle avait oublié mon existence. Voilà ce qui était clair et terrible. C'est mon cœur qui sentait cela. Mais ce transport éclairait mon âme et surmontait ma terreur.

Ô ironie du sort! Il n'y avait et ne pouvait y avoir en moi, durant cet hiver, quelque autre chose que ce transport, mais, moi-même, où étais-je tout cet hiver? Étais-je auprès de mon âme?

Je montai vivement l'escalier et je ne sais pas si je ne suis pas entré avec timidité. Je me rappelle seulement qu'il me sembla que le plancher oscillait et que je marchais sur la surface de l'eau d'une rivière. Je pénétrai dans la chambre. Elle était toujours assise à sa place, cousant la tête baissée, mais elle ne chantait plus. Elle me jeta un regard rapide et inattentif. Ce n'était pas un regard, mais un mouvement machinal et indifférent, comme on en a toujours à l'entrée d'une personne quelconque dans une pièce.

J'allai à elle tout droit et je me jetai sur une chaise comme un fou, tout à fait près d'elle. Je lui pris la main et je me rappelle lui avoir dit quelque chose… c'est-à-dire avoir voulu lui dire quelque chose, car je ne pouvais articuler nettement. Ma voix me trahissait, s'arrêtait dans mon gosier. Je ne savais que dire, la respiration me manquait.

— Causons… tu sais… dis quelque chose, bégayai-je tout à coup stupidement. Peu m'importait l'intelligence en ce moment. Elle tressaillit de nouveau et recula tout effarée en me regardant en face. Mais soudain un étonnement sévère se marqua dans ses yeux. Oui, de l'étonnement, de la sévérité et de grands yeux. Cette sévérité, cet étonnement sévère m'attirèrent: «Alors c'est de l'amour, de l'amour encore?» disait cet étonnement sans paroles.

Je lisais clairement en elle. Tout était bouleversé en moi. Je m'affaissai à ses pieds. Oui, je suis tombé à ses pieds. Elle se leva vivement, je la retins par les deux mains avec une force surhumaine.

Et je comprenais parfaitement ma situation désespérée, oh, je la comprenais! Croiriez-vous cependant que tout bouillonnait en moi avec une telle force que je crus mourir? J'embrassais ses pieds dans un accès d'ivresse bienheureuse, ou dans un bonheur sans fin, sans bornes, mais conscient de ma situation désespérée. Je pleurais, je disais des mots sans suite, je ne pouvais

pas parler. La frayeur et l'étonnement furent remplacés, sur ses traits, par une pensée soucieuse, pleine d'interrogations et son regard était étrange, sauvage même, comme si elle se hâtait de comprendre quelque chose. Puis elle sourit. Elle marquait beaucoup de honte de me voir embrasser ses pieds, elle les retira. Je baisai aussitôt la terre à la place qu'ils quittaient. Elle le vit et commença à rire de honte (Vous savez, quand on rit de honte?) Survint une crise d'hystérie; je m'en aperçus à ses mains qui se mirent à trembler convulsivement. Je n'y fis pas attention et je continuai à balbutier que je l'aimais, que je ne me relèverais pas: «Donne que je baise ta robe, je resterais toute ma vie à genoux devant toi…»

Je ne sais plus… je ne me rappelle pas, elle se mit à trembler, à sangloter. Un terrible accès d'hystérie se déclara. Je lui avais fait peur.

Je la portai sur son lit. Quand l'accès fut passé, je m'assis sur son lit. Elle, l'air très abattu, me prit les mains et me pria de me calmer: «Allons, ne vous tourmentez pas, calmez-vous». Elle se reprit à pleurer. Je ne la quittai pas de toute la soirée. Je lui disais que je la mènerais aux bains de mer de Boulogne, tout de suite, dans quinze jours, que sa voix était brisée, que je l'avais bien entendu tout à l'heure, que je fermerais ma maison, que je la vendrais à Dobrourawoff, que nous commencerions une vie nouvelle, et à Boulogne, à Boulogne!

Elle écoutait, toujours craintive. Elle était de plus en plus effarée. Le principal pour moi n'était pas dans tout cela; ce qu'il me fallait surtout, c'était rester à toute force à ses pieds, et baiser, baiser encore le sol où elle avait marché, me prosterner devant elle! «Et je ne demanderai rien, rien de plus, répétais-je à chaque minute. Ne me réponds rien! Ne fais pas attention à moi. Permets-moi seulement de rester dans un coin à te regarder, à te regarder seulement. Fais de moi une chose à toi, ton chien…»

Elle pleurait…

— Moi qui espérais que vous me laisseriez vivre comme cela! Fit-elle tout à coup malgré elle, si malgré elle que peut-être elle ne s'aperçut pas qu'elle l'avait dit. Et pourtant c'était un mot capital, fatal, compréhensible au plus haut degré pour moi, dans cette soirée! Ce fut comme un coup de couteau dans mon cœur! Ce mot m'expliquait tout, et cependant elle était

près de moi et j'espérais de toutes mes forces, j'étais très heureux. Oh je la fatiguai beaucoup, cette soirée-là, je m'en aperçus, mais j'espérais pouvoir tout changer à l'instant. Enfin, à la tombée de la nuit, elle s'affaiblit tout à fait et je lui persuadai de s'endormir, ce qu'elle fit aussitôt profondément.

Je m'attendais à du délire; il y en eut en effet, mais peu. Toute la nuit je me levai, presque à chaque minute, et je m'approchai doucement d'elle pour la contempler. Je me tordais les mains en voyant cet être maladif sur ce pauvre lit de fer qui m'avait coûté trois roubles. Je me mettais à genoux sans oser baiser les pieds de l'endormie, contre sa volonté; je commençais une prière, puis je me levais aussitôt. Loukérïa m'observait et sortait constamment de sa cuisine: j'allai la trouver et je lui dis d'aller se coucher, que le lendemain nous commencerions une nouvelle existence.

Et je le croyais aveuglément, follement, excessivement! Oh! Cet enthousiasme, cet enthousiasme qui m'emplissait! J'attendais seulement le lendemain. L'important était que je ne prévoyais aucun malheur malgré tous ces symptômes. Malgré le bandeau tombé, je n'avais pas de la situation une conscience entière, et longtemps, longtemps encore cette conscience me fit défaut; jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à aujourd'hui même!! Et comment ma présence d'esprit pouvait-elle me revenir tout entière à ce moment-là: elle vivait encore à ce moment-là, elle était ici, devant moi, vivante, et moi devant elle. «Demain, pensais-je, elle s'éveillera, je lui dirai tout et elle comprendra tout.» Voilà mes réflexions d'alors, simples, claires, qui causaient mon enthousiasme!

La grosse affaire c'était le voyage à Boulogne. Je ne sais pas pourquoi, mais je croyais que Boulogne était tout, que Boulogne donnerait quelque chose de définitif. «À Boulogne, à Boulogne!» … J'attendais fébrilement le matin.

IX

Et il y a seulement quelques jours que c'est arrivé: cinq jours, seulement cinq jours. Mardi dernier! Non, non, si elle avait attendu encore un peu de temps, un rien de temps… j'aurais dissipé toute obscurité! Ne s'était-elle pas tranquillisée déjà? Le lendemain même elle me regardait avec un sourire, malgré ma confusion… L'important, c'est que pendant tout ce temps, pendant ces cinq jours, il y avait chez elle un certain embarras, une certaine honte. Elle avait peur aussi, elle avait très peur. J'admets le fait et je ne me contredirai pas comme un fou, cette peur existait et comment n'aurait-elle pas existé? Il y avait déjà si longtemps que nous étions éloignés l'un de l'autre, si séparés l'un de l'autre et, tout à coup, tout cela… Mais je ne prenais pas garde à sa frayeur, une espérance nouvelle luisait à mes yeux!… Il est vrai, indubitablement vrai, que j'ai commis une faute. Il est même probable que j'en ai commis plusieurs. Quand nous nous sommes réveillés, dès le matin (c'était mercredi) j'ai commis une faute: je l'ai considérée tout de suite comme mon amie. C'était aller trop vite, beaucoup trop vite, mais j'avais besoin de me confesser, un besoin impérieux, il me fallait même plus qu'une confession! J'allai si loin que je lui avouai des choses que je m'étais caché à moi-même toute ma vie. Je lui avouai aussi sans détour que tout cet hiver je n'avais pas douté de son amour pour moi. Je lui expliquai que l'établissement de ma maison de prêt n'avait été qu'une défaillance de ma volonté et de mon esprit, une œuvre à la fois de mortification et de vaine gloire. Je lui confessai que la scène du buffet du théâtre n'avait été qu'une lâcheté de mon caractère, de mon esprit défiant: c'était le décor de ce buffet qui m'avait impressionné. Voilà ce que je m'étais dit: «Comment en sortirai-je? Ma sortie ne sera-t-elle pas ridicule?» J'avais eu peur non pas d'un duel, mais du ridicule… Ensuite je n'avais plus voulu en démordre. J'avais tourmenté tout le monde, depuis lors, à cause de cela, je ne l'avais épousée que pour la torturer.

En général je parlais presque constamment, comme dans le délire. Elle, elle me prenait les mains et me priait de m'arrêter: «Vous exagérez, disait-

elle; vous vous faites du mal.» Et ses larmes se reprenaient à couler presque par torrents! Elle me priait toujours de ne pas continuer, de ne pas rappeler ces souvenirs.

Je ne faisais pas attention à ces prières, ou du moins pas assez attention: le printemps! Boulogne! Là le soleil, là notre nouveau soleil, c'est cela que je répétais sans cesse! Je fermai ma maison, je passai mes affaires à Debrourawoff, j'allai même subitement jusqu'à lui proposer de tout donner aux pauvres, hormis les trois mille roubles héritées de ma marraine, avec lesquelles nous serions allés à Boulogne. Et puis, en revenant, nous aurions commencé une nouvelle vie de travail. Cela me parut entendu, car elle ne me répondit rien… elle sourit seulement. Je crois qu'elle avait souri par délicatesse, pour ne pas me chagriner. Je voyais, en effet, que je lui étais à charge; ne croyez pas que j'étais assez sot, assez égoïste pour ne pas m'en apercevoir. Je voyais tout, jusqu'aux plus petits faits, je voyais, je savais mieux que personne; tout mon désespoir s'étendait devant moi!

Je lui racontais constamment des détails sur elle et sur moi et aussi sur Loukérïa. Je lui racontais que j'avais pleuré… Oh! Je changeais de conversation, je tâchais aussi de ne pas trop comprendre certaines choses. Elle, elle s'animait quelquefois, une ou deux fois elle s'est animée, je me le rappelle! Pourquoi prétendre que je ne regardais, que je ne voyais rien? Si seulement cela n'était pas arrivé, tout se serait arrangé. Mais, elle-même, ne me racontait-elle pas, il y a trois jours, quand nous avons parlé de ses lectures, de ce qu'elle avait lu pendant l'hiver, ne riait-elle pas en me racontant la scène de Gil Blas et de l'archevêque de Grenade? Et quel rire d'enfant, charmant, comme jadis lorsqu'elle était encore ma fiancée! (Un moment encore, un moment!) Comme je me réjouissais! Il m'étonnait beaucoup, d'ailleurs, l'incident à propos de l'archevêque: elle avait donc gardé pendant l'hiver assez de présence d'esprit et de bonne humeur pour rire à la lecture de ce chef-d'œuvre. Elle commençait à se tranquilliser complètement, à croire sérieusement que je la laisserais vivre comme cela: «Moi qui espérais que vous me laisseriez vivre comme cela» voilà ce qu'elle m'avait dit le mardi! Oh quelle pensée d'enfant de dix ans! Et elle croyait qu'en effet je la laisserais vivre comme cela: elle à sa table, moi à mon

bureau, et ainsi de suite jusqu'à soixante ans. Et voilà tout à coup que je viens en mari, et il faut de l'amour au mari! Malentendu! Aveuglement!

J'avais le tort aussi de trop m'extasier en la regardant. J'aurais dû me contenir, car mes transports lui faisaient peur. Je me contenais, d'ailleurs, je ne lui baisais plus les pieds. Je n'ai pas une seule fois eu l'air de… enfin de lui faire voir que j'étais son mari. Cela ne me serait pas même venu à l'idée, je priais seulement! Je ne pouvais pas ne rien dire absolument, me taire! Je lui ai ouvert soudain tout mon cœur, en lui disant que sa conversation me ravissait, qu'elle était incomparablement plus instruite et plus développée que moi. Elle rougit beaucoup et, toute confuse, elle prétendit encore que j'exagérais. Alors, par bêtise, sans pouvoir me contenir, je lui dépeignis mon ravissement quand, derrière la porte, j'avais assisté à la lutte de son innocence aux prises avec ce drôle, combien son esprit, l'éclat de ses saillies, et tout à la fois sa naïveté enfantine m'avaient enchanté. Elle tressaillit de la tête aux pieds et balbutia encore que j'exagérais. Mais soudainement son visage s'assombrit, elle cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer, à chaudes larmes…

Alors je ne pus moi-même me contenir: je tombai une fois de plus à ses pieds, je baisai encore ses pieds et tout finit par une crise d'hystérie, comme le mardi précédent. C'était bien pire et, le lendemain…

Le lendemain! Fou que je suis! Ce lendemain, c'est aujourd'hui, tout à l'heure!

Écoutez et suivez-moi bien: Quand nous nous sommes réunis pour prendre le thé (après l'accès que je viens de dire), sa tranquillité m'a frappé. Elle était tranquille! Et moi, toute la nuit, j'avais frissonné de terreur en songeant aux rêves de la veille. Voilà que tout à coup elle s'approche de moi, se place devant moi, joint les mains (c'était tout à l'heure!) et parle. Elle dit qu'elle est une criminelle, qu'elle le sait, que l'idée de son crime l'a torturée, tout l'hiver et la torture encore… qu'elle apprécie ma générosité… «Je serai pour vous une femme fidèle et je vous estimerai». Ici je me dressai, et, comme un fou, je la pris dans mes bras! Je l'embrassai, je couvris son visage et ses lèvres de baisers, comme un homme qui vient de retrouver sa femme après une longue absence. Et pourquoi l'ai-je quittée tout à l'heure? Pendant

deux heures? C'était pour nos passeports… Oh mon Dieu! Si j'étais rentré cinq minutes plus tôt seulement, rien que cinq minutes… Et cette foule à la porte cochère, tous ces yeux fixés sur moi… Oh mon Dieu!…

Loukérïa (oh! Maintenant je ne la laisserai pas partir, Loukérïa, pour rien au monde; elle a été là tout l'hiver, elle pourra me raconter…). Loukérïa dit que, quand j'ai eu quitté la maison et seulement une vingtaine de minutes avant mon retour, elle est entrée chez sa maîtresse pour lui demander quelque chose, je crois. Elle a remarqué que son image de la Vierge (l'image en question) avait été déplacée et posée, sur la table, comme si sa maîtresse venait de faire sa prière.

— Qu'avez-vous? Maîtresse.

— Rien, Loukérïa; va-t-en… Attends, Loukérïa.

Elle s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Êtes-vous heureuse, maîtresse?

— Oui, Loukérïa.

— Le maître aurait dû venir depuis longtemps vous demander pardon, maîtresse; Vous êtes réconciliés: que Dieu soit loué.

— C'est bien, Loukérïa. – Va, Loukérïa.

Et elle sourit d'un air étrange. Si étrange que Loukérïa revint dix minutes après pour voir ce qu'elle faisait:

«Elle se tenait contre le mur, près de la fenêtre, la tête appuyée sur sa main collée au mur. Elle restait comme cela pensive. Elle était si absorbée qu'elle ne m'avait pas entendue m'approcher et la regarder de l'autre pièce. Je la vois faire comme si elle souriait. Elle restait debout, en ayant l'air de réfléchir, et elle souriait. Je lui jette un dernier coup d'œil et je m'en vais sans faire de bruit, en pensant à ça. Mais voilà que j'entends tout à coup ouvrir la fenêtre. J'accours aussitôt et je lui dis: Il fait frais, maîtresse, vous allez prendre froid. Mais voilà que je l'aperçois debout sur la fenêtre, debout de toute sa longueur sur la fenêtre ouverte. Elle me tournait le dos et tenait à la main l'image de la Vierge. Le cœur me tourne et je crie: Maîtresse! Maîtresse! Elle entend, elle fait le geste de retourner vers la chambre, mais elle ne se retourne pas, elle fait un pas en avant, serre l'image contre sa poitrine et se jette!»

Je me rappelle seulement qu'elle était encore toute chaude quand je suis arrivé à la porte cochère. Et tout le monde me regardait. Tous parlaient avant mon arrivée; on se tut en me voyant et on se rangea pour me laisser passer et… elle était étendue à terre avec son image. Je me rappelle comme une ombre à travers laquelle je me suis avancé, et j'ai regardé longtemps. Et tout le monde m'entourait et me parlait sans que j'entendisse. Loukérïa était là, mais je ne la voyais pas. Elle m'a dit m'avoir parlé. Je vois seulement encore la figure d'un bourgeois qui me répétait sans cesse: «Il lui est sorti de la bouche une boule de sang, Monsieur, une boule de sang!» et il me montrait le sang sur le pavé, à la place. Il me semble avoir touché le sang avec le doigt. Cela fit une tache sur mon doigt, que je regardai. Cela, je me le rappelle. Et le bourgeois me disait toujours: «Une boule de sang, Monsieur, une boule de sang…»

— Quoi, une boule de sang! Criai-je, dit-on, de toutes mes forces et je me jetai sur lui les mains levées…

Oh sauvage! Sauvage!… Malentendu! Invraisemblance! Impossibilité!

N'est-il pas vrai? N'est-ce point invraisemblable? – Ne peut-on dire que c'est impossible? Pourquoi, pour quelle raison cette femme est-elle morte?

Croyez-moi, je comprends, mais cependant le pourquoi de sa mort est tout de même une question. Elle a eu peur de mon amour. Elle s'est sérieusement demandé: Faut-il accepter cette vie, ou non? Elle n'a pu se décider, elle a mieux aimé mourir. Je sais, je sais qu'il n'y a pas tant à chercher: elle m'avait trop promis, elle a eu peur de ne pas pouvoir tenir. Il y a eu plusieurs circonstances tout à fait terribles.

Pourquoi est-elle morte? Voilà la question toujours, la question qui me brise le cerveau. Je l'aurais laissée vivre comme cela, comme elle disait, si elle avait voulu vivre comme cela. Elle ne l'a pas cru, voilà le fait… Non, non, je me trompe, ce n'est pas cela. C'est probablement parce que, moi, il fallait m'aimer, honnêtement, avec son âme, et non comme elle aurait pu aimer l'épicier. Et comme elle était trop chaste, trop pure pour consentir à ne me donner qu'un amour digne de l'épicier, elle n'a pas voulu me tromper. Elle n'a pas voulu me tromper en me donnant pour un amour, une moitié d'amour, un quart d'amour. Trop grande honnêteté! Et moi qui voulais lui

inculquer de la grandeur d'âme, vous vous souvenez? Singulière pensée.

C'est très étrange. M'estimait-elle? Je ne sais pas. Me méprisait-elle ou non? Je ne crois pas qu'elle me méprisât. Il est très extraordinaire qu'il ne me soit pas venu à l'idée une seule fois, pendant tout l'hiver, qu'elle pouvait me mépriser. J'ai cru le contraire très fermement jusqu'au jour où elle m'a regardé avec un étonnement sévère. Oui, sévère. C'est alors que j'ai compris à l'instant qu'elle me méprisait. Je l'ai compris irrémédiablement et pour jamais. Ah! Elle pouvait bien me mépriser toute sa vie, pourvu qu'elle eût consenti à vivre! Tout à l'heure encore, elle marchait, elle parlait! Je ne puis comprendre comment elle a pu se jeter par la fenêtre! Et comment même supposer cela cinq minutes avant? J'ai appelé Loukérïa. Je ne me séparerai jamais de Loukérïa maintenant.

Ah nous aurions pu nous entendre encore! Nous nous étions seulement beaucoup déshabitués l'un de l'autre pendant cet hiver… N'aurions-nous pas pu nous accoutumer de nouveau l'un à l'autre? Pourquoi n'aurions-nous pas pu nous reprendre d'affection l'un pour l'autre et commencer une vie nouvelle? Moi je suis généreux, elle l'est aussi: voilà un terrain de conciliation, quelques mots de plus, deux jours de plus et elle aurait tout compris.

Ce qui est malheureux, c'est que c'est un hasard, un simple, un grossier, un inerte hasard! Voilà le malheur! Cinq minutes trop tard… Si j'étais revenu cinq minutes plus tôt, cette impression momentanée se serait dissipée comme un nuage et n'aurait jamais repris son cerveau. Elle aurait fini par tout comprendre. Et maintenant de nouveau des pièces vides, de nouveau la solitude… Le balancier continue à battre; ce n'est pas son affaire, à lui, il n'a point de regrets. Il n'a personne au monde… voilà le malheur.

Je me promène, je me promène toujours. Je sais, je sais, ne me le soufflez pas: mon regret du hasard, des cinq minutes de retard, vous semble ridicule? Mais l'évidence est là. Considérez une chose: Elle ne m'a pas seulement laissé écrit le mot: «n'accusez personne de ma mort» qui est usité en pareil cas. Ne pouvait-elle songer qu'on soupçonnerait peut-être Loukérïa? Car enfin: «vous étiez seule avec elle, c'est donc vous qui l'avez poussée» voilà l'accusation possible. Au moins pouvait-on inquiéter Loukérïa injustement si

quatre personnes ne s'étaient pas trouvées dans la cour pour la voir, son image à la main, au moment où elle se jetait. Mais c'est aussi un hasard qu'il se soit trouvé du monde pour la voir! Non, tout ceci est venu d'un moment d'aberration; une surprise, une tentation subite! Et qu'est-ce que ça prouve qu'elle priât devant l'image? Cela ne prouve point que ce fût en prévision de la mort. La durée de cet instant a peut-être seulement été de dix minutes. Elle n'a peut-être pris sa résolution qu'au moment où elle s'appuyait au mur, la tête dans sa main, en souriant. Une idée lui a passé par la tête, y a tourbillonné; elle n'a pu y résister.

Il y a eu un malentendu évident, si vous voulez. Avec moi, on peut encore vivre… Et si c'était réellement de l'anémie, simplement de l'anémie? Quelque épuisement d'énergie vitale? Cet hiver l'avait trop épuisée; voilà la cause…

Un retard!!!

Quelle maigreur dans cette bière! Comme son nez semble pincé! Les cils sont en forme de flèches. Et elle est tombée de manière à n'avoir rien de cassé, rien d'écrasé. Rien que cette «boule de sang». Une cuillerée à dessert. La commotion intérieure. Étrange pensée: si on pouvait ne pas l'enterrer? Car si on l'emporte, si… Oh non, il est impossible qu'on l'emporte! Ah, je sais bien qu'on doit l'emporter; je ne suis pas fou et je ne délire pas. Au contraire, jamais ma pensée n'a été plus lucide. Mais comment alors! Comme autrefois! Personne ici, seul avec mes gages. Le délire, le délire, voilà le délire! Je l'ai torturée jusqu'à la fin, voilà pourquoi elle est morte!

Que m'importent vos lois? Que me font vos mœurs, vos usages, vos habitudes, votre gouvernement, votre religion? Que votre magistrature me juge. Qu'on me traîne devant vos tribunaux, devant vos tribunaux publics et je dirai que je nie tout. Le juge criera: «silence, officier». Et moi je lui crierai: «Quelle force as-tu pour que je t'obéisse? Pourquoi votre sombre milieu a-t-il étouffé tout ce qui m'était cher? À quoi me servent toutes vos lois maintenant? Je les foule aux pieds! Tout m'est égal!»

Aveugle, aveugle! Elle est morte, elle ne m'entend pas! Tu ne sais pas dans quel paradis je t'aurais menée. J'avais les cieux dans mon âme, je les aurais répandus autour de toi! Tu ne m'aurais pas aimé? Hé bien qu'est-ce

que ça fait? Nous aurions continué comme cela. Tu m'aurais parlé comme à un ami, cela aurait suffi pour nous rendre heureux, nous aurions ri ensemble joyeusement en nous regardant dans les yeux; c'est comme cela que nous aurions vécu. Et si tu en avais aimé un autre, hé bien soit, soit! Tu aurais été le voir, tu aurais ri avec lui et, moi, de l'autre côté de la rue, je t'aurais regardée… Oh tout, tout, mais ouvre seulement les yeux! Une fois, un instant! Un instant! Tu me regarderais et, comme tout à l'heure, tu me jurerais d'être toujours ma femme fidèle! D'un seul regard, cette fois, je te ferais tout fait comprendre.

Immobilité! Ô nature inerte! Les hommes sont seuls sur la terre, voilà le mal! «Y a-t-il aux champs un homme vivant?» s'écrie le chevalier russe[391]. Moi je crie aussi sans être le chevalier, et aucune voix ne me répond. On dit que le soleil vivifie l'univers. Le soleil se lève, regardez-le: n'est-ce point un mort? Il n'y a que des morts. Tout est la mort. Les hommes sont seuls, environnés de silence. Voilà la terre! «Hommes, aimez-vous les uns les autres.» Qui a dit cela? Quel est ce commandement? Le balancier continue à battre, insensible… quel dégoût! Deux heures du matin. Ses petites bottines l'attendent au pied de son petit lit… Quand on l'emportera demain, sérieusement, que deviendrai-je?

DÉCEMBRE

ENCORE L'AFFAIRE SIMPLE ET COMPLIQUÉE

Vous vous rappelez cette Catherine Prokofieva Kornilova, cette marâtre qui, au mois de mai dernier, par dépit contre son mari, jeta par la fenêtre sa petite belle-fille, âgée de six ans. On s'est souvenu de cette affaire, surtout parce que la fillette, précipitée d'un quatrième étage, ne s'est rien cassé, rien abimé et se trouve aujourd'hui dans un état de santé excellent.

Je ne vais pas recommencer mon article ; peut-être mes lecteurs ne l'ont-ils pas oublié complètement. Je répéterai seulement que cette affaire m'avait paru extraordinaire et qu'on l'avait, selon moi, envisagée à un point de vue un peu trop simple.

La malheureuse criminelle était enceinte et irritée par les reproches de son mari. Mais son désir de vengeance n'était peut-être pas la cause principale du crime. Pour moi, l'état morbide de la coupable devait surtout être pris en considération. Elle avait dû connaître ces étranges crises dont souffrent les femmes enceintes, ces crises qui ressemblent à des accès de folie et qui poussent, parfois, à la perpétration d'actes abominables. Je donnais cet exemple d'une dame de Moscou qui, à une certaine époque de ses grossesses, succombait toujours à de folles tentations de voler. Elle gardait son discernement, mais ne pouvait résister à sa manie.

Quand j'écrivis ces choses, il y à deux mois, j'avais le plus grand désir de faire apporter, si cela était possible, quelque adoucissement à la peine de la Kornilova, mais je ne croyais guère y parvenir. Je ne cachais pas qu'à mon avis, après tant d'acquittements scandaleux de crimes prouvés, conscients et abominables, on aurait bien pu acquitter aussi la Kornilova. (Quelques jours à peine après la condamnation de cette malheureuse malade aux travaux forcés et à la déportation à vie en Sibérie, une meurtrière, la Kirilova était acquittée.)

Après avoir exposé le cas de cette pauvre femme, âgée de vingt ans, et arrivée à la dernière période de la grossesse, je me laissai aller à rêver à ce qui pourrait lui arriver. Vous vous rappelez que je la voyais déjà, peut-être, réconciliée avec son mari qui, malgré son droit absolu de se remarier quand il lui plairait, visitait, sans doute, la coupable dans sa prison. Je me figurais qu'ils pleuraient ensemble ; que la petite victime, oublieuse du crime de sa belle-mère, lui prodiguait ses caresses en toute sincérité. J'avais même été jusqu'à imaginer la scène de la séparation, dans la gare du chemin de fer. Selon moi, ils ne pouvaient point ne pas se pardonner mutuellement, non seulement parce que le sentiment chrétien devait les y pousser, mais encore parce qu'un obscur instinct pouvait leur dire que, peut-être, n'y a-t-il pas là crime du tout, rien qu'un acte involontaire, inexplicable, permis par Dieu pour le châtiment de leurs péchés.

Sous l'impression de ce que j'avais écrit, je fis tout mon possible pour voir la Kornilova, avant son départ de la prison. J'avoue que j'attachais un grand intérêt à savoir si je ne m'étais pas trompé dans mes imaginations de romancier. Et justement, une circonstance me permit d'aller visiter la Kornilova. Je fus tout surpris de voir que mes rêves s'étaient trouvés presque conformes à la réalité. Le mari vient bien lui rendre visite dans sa prison ; ils pleurent tout deux, se lamentent l'un sur l'autre, se pardonnent réciproquement. La fillette serait venue m'a dit la Kornilova elle-même, si elle n'était pas interne dans un pensionnat. Je ne pourrais pas raconter tout ce que j'ai appris sur cette malheureuse famille, — des volumes et des volumes. — Je me suis, certes, trompé sur quelques détails. Kornilov, bien que paysan, s'habille à l'européenne ; il est beaucoup plus jeune que je ne croyais ; il est employé dans mue imprimerie de l'État et reçoit des appointements relativement considérables, qui le font bien plus riche que je ne supposais. Quant à la femme, elle était couturière, continue à coudre dans sa prison et gagne aussi pas mal d'argent. Ils ne sont donc pas aussi préoccupés que je me le figurais, du « thé et du sucre pour le voyage »… Quand j'ai vu la Kornilova pour la première fois, elle venait d'accoucher, non pas d'un fils, mais bien d'une fille, quelques jours auparavant. Somme toute, mes erreurs ont été peu importantes ; le fond demeure vrai.

La Kornilova se trouvait, en raison de ses couches récentes, dans une section spéciale ; elle avait une chambre à part. Sur son lit, était l'enfant nouveau-né, qu'on avait baptisé la veille.

J'ai gardé une impression très consolante de cette section des femmes. Les relations des surveillantes avec les prisonnières étaient empreintes d'une grande bienveillance. J'ai vu plusieurs cellules, où des criminelles allaitaient leurs enfants. J'ai été témoin des soins et des égards qui leur étaient prodigués.

À ma première visite, j'ai passé vingt minutes avec la Kornilova. C'est une jeune femme d'aspect très agréable, au regard intelligent. Au début, elle semblait un peu étonnée de ma venue, puis elle comprit que je m'intéressais à elle et se montra tout à fait franche avec moi. Elle n'est pas très parleuse, mais ce qu'elle dit, elle le dit fermement, nettement ; on voit qu'elle est sincère ; rien de doucereux, d'insidieux, chez elle. Elle parlait avec moi, non comme avec un étranger, mais comme avec l'un des siens. Elle était encore sous l'influence de ses couches récentes et des émotions du jugement. Elle était excitée et se mit à pleurer en pensant à un témoignage mensonger que l'on avait fait sur elle. L'un des témoins lui prêtait, aussitôt après le crime, des paroles qu'elle affirme n'avoir jamais prononcées. Elle était navrée de la calomnie, mais s'expliquait sans haine et s'écria simplement : « C'était mon destin ! »

Quand je me mis a lui parler de sa petite fille, nouvellement née, elle sourit aussitôt :

— Hier, nous l'avons baptisée.

— Et comment s'appelle-t-elle ?

— Catherine.

Ce sourire de la mère condamnée aux travaux forcés et regardant son enfant, née dans la prison, peu de temps après le verdict, qui la condamnait en même temps que la coupable, ce sourire a produit en moi une impression étrange et pénible.

Je l'ai questionnée sur son crime, et le ton de ses réponses m'a plu par sa franchise. Elle, disait tout, clairement, sans tergiverser. Elle avoua sans ambages qu'elle était coupable de ce dont ou l'accusait. Ce qui me frappa

c’est qu’elle ne chargea aucunement son mari, bien au contraire. Alors, mon Dieu ! comment tout cela s’est-il accompli ! Elle me raconta de quelle façon elle avait commis son crime : « … Oui, j’ai voulu le mal, me dit-elle, mais c’était absolument comme si ma volonté n’avait plus été à moi, comme si elle eût été la volonté de quelqu’un d’autre… » Elle s’était rendue au commissariat très sciemment ; toutefois, il lui semblait qu’elle ne voulait pas y aller, qu’on la forçait à s’y rendre. Elle ne sait pas comment elle y arriva ; mais, dès son entrée, elle se dénonça elle-même.

La veille de cette visite, j’avais appris que le défenseur de la Kornilova, M. L…, avait signé un pourvoi en cassation, de sorte qu’il restait encore quelque espoir, bien faible il est vrai. Mais moi, j’avais encore un autre espoir, dont je ne parlerai pas actuellement, mais que je dis à la condamnée, au moment de mon départ. Elle m’écouta sans paraître croire beaucoup au succès de ce que je désirais faire faire, mais elle a cru de toute son âme à l’intérêt que je lui portais et m’en a remercié. À la question que je lui posai, pour savoir si je pouvais lui être immédiatement utile, elle répondit, devinant toute de suite ce dont je parlais, que l’argent ne lui manquait pas, et le travail pas davantage. Elle ne se montra aucunement froissée de mon interrogation à ce sujet.

Deux autres fois, je fus la voir. Entre autres choses, je lui parlai exprès de l’acquittement de la Kirilova, qui fut prononcé quelques jours après sa condamnation, à elle, la Kornilova. Elle ne montra aucune velléité de s’en indigner. Évidemment, elle se regardait elle-même comme une très grande coupable. En l’observant avec attention, j’ai remarqué au fond de ce caractère de femme, une grande égalité d’humeur, un curieux esprit d’ordre et, — ce qui m’a surtout intéressé, — une certaine dose de gaité naturelle. Néanmoins, il est clair qu’elle souffre de ses souvenirs, que c’est avec une peine sincère et profonde qu’elle regrette de n’avoir pas aimé sa petite belle-fille, de l’avoir battue, quand son mari lui avait reproché de ne pas agir comme sa première femme. Une pensée qui la trouble beaucoup, c’est que son mari peut se remarier ; ce qui la rassure, c’est que Kornilov, lui a dit récemment qu’il ne pouvait guère songer au mariage en de pareilles circonstances. Alors c’est elle-même qui lui parle de cela, pensai-je. Elle comprend très bien, qu’après

le verdict prononcé contre elle, son mari n'est plus son mari ; que le mariage est dissous par le fait même de sa condamnation. Ils doivent avoir des causeries bien tristement curieuses, me dis-je encore.

Pendant ces visites, il m'arriva de parler de la Kornilova avec quelques surveillantes et aussi avec Mme A. P. B. la directrice adjointe de la prison. Je pus me rendre compte qu'elle était sympathiques à toutes ces dames. Mme A. P. B. me raconta qu'à son entrée dans la maison, la Kornilova était une tout autre femme, grossière, mal embouchée, sauvage. Au bout de deux ou trois semaines elle était devenue telle que je la voyais. Cette particularité m'eût paru très grave pour l'accusation, si le verdict n'eût été prononcé.

Mais plus récemment j'ai appris que le verdict des jurés était cassé, que l'affaire sera jugée à nouveau par une autre section du tribunal, avec le concours des jurés comme auparavant. Si bien que voici de nouveau la Kornilova simplement accusée et non plus condamnée, forçate ; elle redevient la femme légitime de son mari. L'espoir luit encore une fois pour elle. Dieu veuille que cette jeune âme, qui a déjà tant souffert, ne soit pas définitivement brisée par une nouvelle condamnation ! On n'a pas le droit de bouleverser ainsi une âme humaine. Ce serait aussi cruel que le fait de détacher un homme qui attend d'être fusillé, de lui donner l'espoir, de lui ôter le bandeau qui recouvre ses yeux, de lui montrer de nouveau le soleil, puis de le rattacher cinq minutes après en face des fusils rebraqués. N'accordera-t-on aucune attention à cette circonstance que l'accusée était enceinte lors de l'accomplissement de son crime ? L'accusation mettra en avant un argument très grave : La coupable, dira-t-elle, a agi avec discernement. Mais que vient faire le discernement ici ? La conscience pouvait être lucide mais incapable de lutter contre un désir fou, sauvagement impulsif, de commettre un acte violent. Si elle n'avait pas été enceinte elle aurait pensé au moment de la colère : « Méchante fille ! Je voudrais te jeter par la fenêtre ! » mais ne l'eût pas fait. Dans l'état de grossesse elle subit l'impulsion et fit ce à quoi elle pensait au moment où elle y pensait ; elle ne put résister à son envie morbide.

Voyez, elle est la première a s'accuser, à aggraver son cas. La veille, elle eût, dit-elle, jeté la petite par la fenêtre, si son mari ne l'eût pas retenue. Il est arrivé quelque chose d'anormal. Réfléchissez un peu. Elle regarde par la

fenêtre, le crime commis ; l'enfant s'est évanouie ; elle la croit morte. Elle s'habille et va se dénoncer. Qui ou quoi l'y forçait ? Y avait-il des témoins qui pouvaient la voir au moment où elle faisait tomber l'enfant dans le vide ? Pourquoi n'eût-elle pas dit que l'enfant était tombée par accident ? Au retour du mari elle aurait raconté le malheur ; personne ne l'aurait accusée ; elle se serait vengée sans avoir eu rien à craindre. Même si elle avait pu se rendre compte que l'enfant n'était pas morte et l'accuserait plus tard, de quoi se serait-elle effrayée ? Qui eût accordé la moindre importance au témoignage d'une enfant de six ans racontant qu'on l'avait prise par les pieds pour la précipiter du quatrième étage ? Mais le premier médecin-expert venu aurait dit qu'au moment de la chute, la petite avait pu s'imaginer, sans raison, que les choses s'étaient passées comme elle le racontait ; qu'il s'agissait d'une impression nerveuse.

Pourquoi donc la coupable est elle allée se dénoncer ? On nous répondra qu'elle était au désespoir : qu'elle voulait « en finir d'une façon ou d'une autre ». En effet, il est impossible de trouver une autre explication ; mais cela même ne démontre-t-il pas le bouleversement de l'âme de cette malheureuse, enceinte, disons-le encore une fois. Ses propres paroles sont assez caractéristiques. « Je ne voulais pas aller au commissariat et j'y suis arrivée je ne sais trop comment. » C'est-à-dire qu'elle agissait comme dans le délire, comme poussée par une volonté étrangère. D'autre part, le témoignage de Mme A. P. B. explique bien des choses. On nous dit que la Kornilova était, à son arrivée en prison, méchante, grossière, et qu'au bout de trois semaines se révéla en elle un être tout différent, timide, doux et tranquille. Pourquoi ? Parce que, terminée une certaine période de la grossesse, la période où la volonté était malade, la période de la «'folie sans folie », l'état morbide se dissipa et qu'apparut un être nouveau, inoffensif et pacifique.

Supposons qu'on la condamne encore au bagne, qu'on désespère encore cette pauvre femme si jeune, qui commence à peine à vivre et se trouve prisonnière et affligée d'un nourrisson ; que s'ensuivra-t-il ? Son âme se corrompra, deviendra féroce et cruelle. Quand le bagne a-t-il jamais amendé personne ? Je le répète comme il y a deux mois : il vaut mieux se tromper par trop de clémence que par trop de rigueur. Acquittez cette malheureuse et que

son âme ne se perde pas. Elle a longtemps à vivre, cette jeune femme ; il y à de bons germes en elle, ne les étouffez pas. À présent, la leçon terrible qu'elle a reçue peut la détourner à jamais du mal et développer ces bons germes.

Supposez même que son cœur soit mauvais et aride, la clémence peut l'adoucir ; mais je vous assure qu'il n'est ni aride ni mauvais. Je ne suis pas le seul à en témoigner. Est-il donc impossible de l'acquitter, de courir le risque de l'acquitter ?

LA MORALE TARDIVE

Le numéro d'octobre de mon Carnet m'a valu quelques soucis. Il contenait un petit article, une espèce de confession d'un suicidé. Quelques amis, de ceux dont je respecte le plus l'opinion, m'ont loué de cet article, mais ont paru partager mes doutes à son sujet. Ils m'ont dit que j'avais, en effet, bien trouvé les arguments que pouvait employer pour sa justification un homme qui va se tuer. Mais ils ont éprouvé une sorte de malaise. Le but de cet article serait-il compréhensible pour tous ? Ces lignes ne pouvaient-elles pas produire une tout autre impression que celle qu'elles voulaient faire naître ? Quelques individus qui ont déjà souffert du désir du suicide ne s'affermiraient-ils pas, après les avoir lues, dans leurs déplorables projets ? En un mot on m'a exprimé les doutes mêmes que j'avais senti surgir en moi après avoir écrit cette pseudo-confession ? Pour conclure, on me conseilla d'expliquer mon article et de compléter mes commentaires par la morale qu'il convenait d'en tirer.

J'y consentis très facilement. Mais je dois dire qu'au moment même où j'écrivais l'article, son but m'avait paru si clair que j'avais eu honte d'y ajouter une morale.

Un écrivain a fait une remarque très juste. Autrefois on avait honte, dit-il, de paraitre ne pas comprendre certaines choses. On semblait, croyait-on, convenir ainsi de son manque d'intelligence. Aujourd'hui, au contraire, la petite phrase : « Je ne comprends pas » est à l'ordre du jour. On la prononce même avec une espèce de fierté, d'un ton d'importance. On se dresse une sorte de piédestal à l'aide de cette petite phrase et chose comique, on ne rougit aucunement de s'en être offert un à si bon compte. C'est un indice de profondeur que de dire a présent : « Je ne comprends rien à Raphaël », ou bien : « J'ai lu toutes les œuvres de Shakespeare et n'y ai rien trouvé de si étonnant ! » En parlant ainsi on a accompli une sorte d'exploit moral. Shakespeare et Raphaël ne sont peut-être pas les seuls à subir ce genre d'incompréhension.

Cette observation, que j'ai reproduite quant au sens, mais en en changeant peut-être les termes, me parait assez juste. En vérité la fierté des ignorants devient chose démesurée. J'ai remarqué que même en matière littéraire, même dans l'appréciation des détails de la vie privée, on se spécialise de plus en plus. La compréhension générale n'est plus de mode.

Je vois, des gens discuter l'écume aux lèvres à propos d'un écrivain qu'ils avouent n'avoir jamais lu : « Ce littérateur, diront-ils plus tard, n'entre pas dans mon genre d'idées ; il n'écrit que des bêtises ; je ne lis pas de pareils bouquins ! » Cette intolérance est bien de notre temps, surtout de ces vingt dernières années. Elle s'étale avec une bravoure impudente. On voit des hommes d'une instruction nulle se moquer de gens instruits, à leur nez, à leur barbe. Tout se simplifie exagérément, comme je le disais plus haut.

Par exemple le sentiment de l'allégorie, de la métaphore, commence à se perdre, généralement parlant. On ne comprend plus davantage la plaisanterie, l'humour, — et ceci, selon la très juste appréciation d'un écrivain allemand, — est un des plus forts indices de l'abaissement mental d'une époque. De nos jours nous assistons au règne des gens lugubres et obtus. Vous croyez que je ne parle que des jeunes et des libéraux ? J'en dis autant pour les vieillards et les conservateurs. Comme pour imiter les jeunes (qui ont, d'ailleurs, des cheveux gris), apparurent, il y a vingt ans environ, des conservateurs bizarres et simplistes, vieillards fougueux et irrités qui ne voulaient rien comprendre à la génération nouvelle. Leur simplicité. leur simplisme ; dépassaient en inintelligence les nobles incompréhensions des « hommes nouveaux » les plus obtus. Du reste, il parait que je me suis singulièrement égaré en condamnant le simplisme.

À peine eus-je publié l'article dont je parlais tout à l'heure, que je fus littéralement inondé de lettres : « Que voulez-vous- dire ? » me demandait-on. « Excusez-vous donc réellement le suicide ? » Quelques-uns paraissaient ravis de me voir, suivant eux, l'excuser. Et voici que, ces jours derniers, un écrivain, N. P., m'envoya un article de lui, paru dans une revue de Moscou. la Distraction. Comme je ne reçois pas ordinairement cette Distraction, j'attribue l'envoi de l'article à l'aimable auteur. Il condamne ma prose et la raille.

« J'ai reçu, écrit-il, le numéro d'octobre du Carnet d'un écrivain. Je l'ai lu et suis demeuré pensif. Il y a d'excellentes choses dans ce fascicule ; d'autres, beaucoup d'autres, sont étranges et nous en exprimerons brièvement notre étonnement. À quoi bon, par exemple, insérer dans ce fascicule, le « raisonnement d'un suicidé par ennui » ? Je ne comprends pas la raison de cette publication. Ce raisonnement, si l'on peut appeler ainsi des paroles délirantes d'homme à moitié fou, est connu depuis longtemps. Il est un peu paraphrasé, comme de juste.

« Sa réapparition de nos jours, dans le carnet d'un écrivain comme Dostoïevsky, fait l'effet d'un anachronisme un peu ridicule. Nous sommes dans un siècle aux idées de fer, aux opinions positives, dans le siècle de « la vie à tout prix ». Bien entendu, il y a encore des suicides avec ou sans raisonnement, mais on ne fait plus attention à ces « héroïsmes mesquins ». C'est vraiment trop bête ! Il y eut un temps où le suicide, surtout le suicide « avec raisonnement » avait ses panégyristes ; mais ce temps pourri est loin de nous, et il n'y a pas lieu de le regretter.

« Comment pleurer sur un suicidé qui meurt en raisonnant comme le Carnet de M. Dostoïevsky ? C'est un égoïste grossier, l'un des membres les plus nuisibles de la société humaine. Il ne peut donc même pas faire sa stupide besogne sans faire parler de lui ? Il avait le droit de mourir sans aucun raisonnement. »

Quand j'eus lu cette page, je demeurai désolé. Mon Dieu ! faudra-t-il que j'aie beaucoup de lecteurs de la force de N. P., qui s'imagine que j'ai inventé mon suicidé à seule fin de le faire plaindre par lui ? Naturellement l'opinion de N. P. n'a pas une importance capitale, mais N. P. représente une catégorie d'esprits, toute une collection de Messieurs comme lui ; il est le type de ces hommes aux « opinions de fer », dont il parle dans son article ! Cette collection d'individus en fer me fait peur. Je m'inquiète peut-être trop de tout cela, mais je dois dire franchement que je n'aurais peut-être pas répondu, non par mépris, mais par manque de place, si je n'avais tenté de répondre à mes propres doutes. C'est à moi que je réponds. Ajoutons donc une morale à l'article d'octobre ; comme cela ma conscience sera tranquille.

DES AFFIRMATIONS SANS PREUVES

Mon article touche à l'idée la plus haute sur la vie humaine, au besoin, à l'indispensabilite de la croyance à l'immortalité de l'âme. J'ai voulu dire que sans cette croyance la vie humaine devient inintelligible et insupportable. Il me semble que j'ai énoncé clairement la formule du suicide logique.

Mon suicidé ne croit pas à l'immortalité de l'âme. Il s'explique à ce sujet dès le début de l'article. Peu à peu, en pensant que l'existence n'a pas de but, pris de haine contre l'inertie muette de ce qui l'entoure, il arrive à cette conviction que la vie humaine est une absurdité. Il devient, pour lui, clair comme le jour que ceux-là seuls, parmi les hommes, peuvent consentir à vivre, qui sont pareils aux animaux et satisfont des besoin purement bestiaux. Ils s'arrangent, ceux-la, de vivre pour « manger, boire et dormir », comme les brutes, « pour construire leur gite et procréer des petits ». Bâfrer, ronfler et faire des ordures, cela séduira encore longtemps l'homme et l'attachera à la terre, mais moi, l'homme du type supérieur, s'entend. Pourtant ce sont toujours des hommes de type supérieur qui ont régné sur la terre, et les choses ne s'en sont pas moins passées de la même façon.

Mais il y à une parole suprême, une pensée suprême, sans lesquelles l'humanité ne peut vivre. Souvent la parole est prononcée par un homme pauvre, sans influence, persécuté, même. Mais la parole prononcée et la pensée qu'elle exprime ne meurent pas, et plus tard, malgré le triomphe apparent des forces matérielles, la pensée vit et fructifie.

N. P. écrit que l'apparition d'une telle confession dans mon Carnet est un anachronisme ridicule, parce que nous sommes, à présent, dans le siècle des « opinions de fer », des idées positives, dans le siècle de « la vie à tout prix ». C'est sans doute pour cela que les suicides ont tant augmenté dans la classe intelligente et cultivée. J'affirme à l'honorable N. P. et à tous ses semblables que le fer des opinions se change en duvet quand l'heure est venue. Pour moi, l'une des choses qui m'inquiètent le plus quand je songe à notre avenir, c'est justement le progrès du manque de foi. L'incroyance en l'immortalité de

l'âme s'enracine de plus en plus, ou, pour mieux dire, il y a, de nos jours, une indifférence absolue pour cette idée suprême de l'existence humaine : l'immortalité. Cette indifférence devient comme une particularité de notre haute société russe. Elle est plus évidente chez nous que dans la plupart des pays de l'Europe. Et sans cette idée suprême de l'immortalité de l'âme humaine, ne peuvent exister ni un homme, ni une nation. Toutes les autres hautes idées dérivent de celle-là.

Mon suicidé est un propagateur passionné de son opinion : la nécessité du suicide ; mais il n'est ni un indifférent, ni un « homme de fer ». Il souffre vraiment ; je crois l'avoir fait comprendre. Il n'est que trop évident pour lui qu'il ne peut vivre ; il ne sait que trop qu'il a raison et qu'on ne peut le réfuter. À quoi bon vivre. s'il a conscience qu'il est abominable de vivre d'une vie animale. Il se rend bien compte qu'il y a une harmonie générale ; sa conscience le lui dit, mais il ne peut s'y associer. Il ne comprend pas… Où donc est le mal ? En quoi s'est-il trompé ? Le mal est dans la perte de la foi en l'immortalité de l'âme.

Il a pourtant cherché de toutes ses forces l'apaisement et la réconciliation avec ce qui l'entoure. Il a voulu les trouver dans l'« amour de l'humanité ». Mais cela encore lui échappe. L'idée que la vie de l'humanité n'est qu'un instant, que tout, plus tard, se réduira à zéro, tue en lui l'amour même de l'humanité. On a vu dans des familles malheureuses et dénuées les parents prendre leurs enfants en horreur, parce qu'ils souffraient trop de la faim, ces enfants aimés d'eux ! La conscience de ne pouvoir parier aucun secours à l'humanité qui souffre peut changer l'amour que vous aviez pour elle en haine contre cette humanité. Les Messieurs aux « opinions de fer » n'ajouteront pas foi à mes paroles, bien entendu. Pour eux l'amour pour l'humanité et son bonheur, tout cela est à si bon compte, si bien organisé, que ce n'est plus la peine d'y penser. Et je désire les faire rire pour tout de bon. Je déclare donc que l'amour de l'humanité est tout à fait impossible sans une croyance à l'immortalité de l'âme humaine. Ceux qui veulent remplacer cette croyance par l'amour pour l'humanité déposent dans l'âme de ceux qui ont perdu la foi un germe de haine contre l'humanité. Que les sages aux « opinions de fer » haussent les épaules en m'entendant exprimer un pareil

avis. Mais cette pensée est plus profonde que leur sagesse, et un jour elle deviendra un axiome.

J'affirme même que l'amour pour l'humanité est en général peu compréhensible, voire insaisissable pour l'âme humaine. Seul, le sentiment peut le justifier, et ce sentiment n'est possible qu'avec la croyance en l'immortalité de l'âme. (Et encore sans preuves.)

En somme, il est clair que sans croyances le suicide devient logique et même inévitable pour l'homme qui s'est à peine élevé au-dessus des sensations de la bête. Au contraire ; l'idée d'immortalité de l'âme, en promettant la vie éternelle, attache l'homme plus fortement à la terre. Il semble qu'il y ait ici une contradiction. Si, outre la vie terrestre, nous en avons encore une céleste, pourquoi faire un si grand cas de celle d'ici-bas ? Mais ce n'est qu'avec la foi dans son immortalité que l'homme s'initie au but raisonnable de sa vie sur la terre. Sans la conviction en l'immortalité de l'âme, l'attachement de l'homme pour sa planète diminue, et la perte du sens suprême de la vie mène incontestablement au suicide. Et si la croyance en l'immortalité est si nécessaire à la vie humaine, c'est qu'elle est un état normal de l'humanité, et c'est une preuve que l'immortalité existe. En un mot, cette croyance est la vie elle-même et la première source de vérité et de conscience réelle pour l'humanité.

Voilà quel était le but de mon article, la conclusion à laquelle je désirais que chacun arrivât quand je l'écrivis.

ANECDOTE SUR LA VIE ENFANTINE

Je veux raconter ceci pour ne pas l'oublier :

Une mère demeure avec sa fille, âgée de douze ans, dans un faubourg de Pétersbourg, bien en dehors de l'agglomération principale. La famille n'est pas riche, mais la mère gagne sa vie en travaillant, et la fillette fréquente une école de Pétersbourg. Chaque fois qu'elle se rend à l'école ou revient chez elle, elle prend place dans un omnibus qui va de Gostinoï Dvor jusqu'auprès de sa maison.

Et voici qu'il y à deux mois, alors que l'hiver fit si brusquement son apparition, la mère s'aperçut que sa fille Sacha n'étudiait plus ses leçons et le fit observer à la petite :

— Oh ! maman, ne t'inquiète pas, répondit cette dernière, j'ai tout préparé déjà ; je suis en avance d'au moins une semaine.

— Si c'est ainsi, c'est bien.

Le lendemain, Sacha alla à l'école, mais à six heures du soir, le conducteur de l'omnibus apporta à la mère un mot ainsi conçu :

« Ma chère petite mère, j'ai été toute la semaine une très vilaine fille. J'ai eu trois zéros pour mes leçons ; je t'ai trompée tout ce temps-là. J'ai honte de rentrer et ne reviendrai plus chez toi. Pardonne-moi, ma chère maman, pardonne-moi. Ta Sacha. »

On peut imaginer l'affreuse inquiétude de la mère. Elle voulut abandonner ses occupations et courir à la recherche de Sacha. Mais où ? et comment ? Une personne amie s'offrit d'elle-même à faire toutes les démarches nécessaires, s'en fut prendre des renseignements à l'école, chez toutes les connaissances et courut toute la nuit. La crainte que Sacha repentante revint chez elle et repartit en ne trouvant pas sa mère, décida cette dernière à rester dans sa maison et à se fier au zèle du bienveillant ami. Si Sacha n'était pas retrouvée le matin, on irait faire une déclaration à la police. Demeurée seule, la mère passa quelques heures pénibles, que l'on peut se figurer.

Et, raconte la mère, vers dix heures du soir, j'entendis sur la neige de la cour de petits pas bien connus ; les mêmes pas montèrent l'escalier. La porte s'ouvrit et entra Sacha.

— Maman ! maman ! Comme je suis heureuse d'être revenue chez toi !

Elle joignait ses petites mains, dont elle se couvrit la figure ; puis elle s'assit sur le lit, mais dans quel état de fatigue !

Àprès les premières exclamation de joie, la mère ne voulut pas faire tout de suite des reproches…

— Ah ! maman ! reprit la fillette, quand je t'ai menti hier au sujet des leçons, je me suis décidée tout de suite à ne plus aller à l'école et à ne plus revenir ici ! Puisque je n'irais plus à l'école, je serais forcée de te tromper tous les jours quand je te dirais y aller !

— Mais que voulais-tu devenir ?

— Je pensais que je marcherais toute la journée par les rues. Mon vêtement fourré est chaud et si j'avais trop froid, j'irais dans un passage couvert. Au lieu de dîner, tous les jours, je me serais acheté un petit pain. Pour boire, je n'aurais pas été embarrassée : il y a de la neige, maintenant. Un petit pain m'aurait suffit pour un jour. J'ai quinze kopeks et un petit pain vaut trois kopeks. J'avais cinq jours d'assurés.

— Et après ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas pensé à après.

— Et où aurais-tu passé la nuit ?

— J'y avais songé. Quand il aurait fait noir, j'aurais été à la gare du chemin de fer, mais loin, sur la voie, où il ne passe plus personne. Il y a des quantités de wagons garés qui ne partent pas tout de suite. Je me serais cachée dans l'un de ces wagons et j'y aurais dormi jusqu'au matin. Alors, ce soir, j'ai été la-bas, là-bas, sur la voie, la où l'on ne rencontre plus de monde ; j'ai vu des wagons garés tout différents de ceux qui sont pour les voyageurs. J'en ai choisi un ; j'y suis montée, mais à peine étais-je sur le marchepied qu'un gardien est apparu et m'a crié :

— Où entres-tu ? Ce sont des wagons où on transporte des morts !

Dès que j'ai entendu cela, j'ai sauté à bas et me suis sauvée. Le gardien me poursuivait en hurlant : « Qu'est-ce que tu cherches par ici ? » J'ai couru,

couru ! Je me suis retrouvée dans une rue où j'ai aperçu une maison en construction. Elle n'avait pas encore de portes ; rien que des planches qui bouchaient les ouvertures. J'ai trouvé un endroit où l'on pouvait passer entre les planches ; j'ai suivi un mur à tâtons ; j'ai trouvé un coin où il y avait par terre un tas de bois sec et lisse. Je me suis couchée dessus. Mais à peine étais-je étendue que j'ai entendu parler tout bas, très près de moi. Je me suis levée et d'autres voix ont parlé et il m'a semblé que des yeux me regardaient, dans la nuit, j'ai eu affreusement peur et me suis encore enfuie. Quand j'ai été dans la rue, des gens m'ont appelé de la maison en construction que je croyais vide !

J'étais déjà fatiguée, si fatiguée ! J'ai suivi des rues ; des gens allaient et venaient. Je ne savais pas quelle heure il pouvait être. Tout à coup, je me suis trouvée sur la Perspective Nevsky, près du Gostinoï, et je me suis mise à pleurer : « Ah ! me disais-je, si je rencontrais quelqu'un de bon, un « bon monsieur qui aurait pitié d'une pauvre fillette qui ne sait où se réfugier pour la nuit ! Je lui avouerais tout, et je serais peut-être recueillie pour ce soir ! » Tout en pensant à cela, je marche toujours, et voici que j'aperçois notre omnibus qui partait pour son dernier voyage. Je le croyais bien loin depuis longtemps.

— Ah ! ai-je pensé ! Je veux aller chez maman ! Je suis montée dans l'omnibus et, comme je suis contente d'être chez toi ! Jamais je ne te tromperai plus et j'apprendrai bien mes leçons. Ah ! maman ! ah ! maman !

Je l'ai questionnée, ajouta la mère : « Sacha, est-ce bien toi qui as trouvé toute seule cette belle idée de ne plus aller à l'école et de vivre dans la rue ?

— Vois-tu, maman, il y a longtemps que j'ai fait la connaissance d'une fille de mon âge, mais qui va à une autre école. Croirais-tu qu'elle n'y va presque jamais ? Elle dit que l'école est très ennuyeuse et la rue très gaie. Moi, m'a-t-elle raconté, dès que je suis hors de la maison, je marche, je marche. Il y a quinze jours que je n'ai mis le pied à l'école. Je regarde les vitrines des magasins ; je me promène dans les passages — jusqu'au soir, jusqu'à l'heure où il me faut rentrer chez moi. — Quand j'ai su cela, j'ai pensé : Je voudrais bien en faire autant ! et j'ai été dégoûtée de l'école plus qu'avant. Mais je n'ai eu aucune intention précise jusqu'à hier soir, après

t’avoir menti. Je me suis alors décidée a faire ce que j’ai fait. »

Cette anecdote est authentique. Naturellement, la mère a pris des mesures. Quand on m’a raconté la chose, j’ai pensé qu’il ne serait aucunement inutile de la faire figurer dans mon « carnet ». On va me dire que c’est un cas unique et que, sans doute, il s’agit d’une gamine très stupide. Mais je sais que la fillette est loin d’être bête. Je sais aussi que dans ces âmes jeunes, après la première enfance, mais à une époque où les moutards sont encore absolument inexpérimentés, il peut naître un tas de rêveries plus ou moins malsaines. Cet âge (douze ou treize ans) est extrêmement intéressant, encore plus chez une fillette que chez un garçon. Mais, en fait de garçons, rappelez-vous cette nouvelle parue dans un journal d’il y à quatre ans. Trois collégiens s’étaient sauvés du gymnase avec l’intention d’aller en Amérique. On ne les avait rattrapés qu’à une certaine distance de la ville ; l’un d’eux était porteur d’un pistolet. Il y a une vingtaine ou une trentaine d’années, il passait aussi bien des rêves et d’étranges fantaisies dans la cervelle des gamins et gamines, mais ceux d’aujourd’hui sont plus décidés. Leurs réflexions et leurs doutes durent moins. Autrefois, tels petits gaillards de cet âge méditaient de se sauver pour faire, par exemple, un voyage à Venise, dont ils avaient la tête farcie grâce à certains romans d’Hoffmann et de George Sand. (J’ai eu un condisciple de ce genre.) Mais ils n’exécutaient pas leur projet et se contentaient de le confier à un camarade après en avoir obtenu le serment d’être discret. Ceux d’aujourd’hui exécutent ce que les autres se bornaient à rêver. Autrefois, certains sentiments de devoir, d’obligations envers la famille avaient beaucoup de puissance. Aujourd’hui, tout cela a perdu beaucoup de sa force.

L’essentiel, c’est que ce ne sont pas là du tout des cas isolés ; et ce ne sont pas des enfants stupides qui se permettent ces escapades. Cet âge, je le répète. est très intéressant et mériterait plus d’attention de la part des éducateurs.

Combien de choses terribles peuvent arriver à nos enfants ! Réfléchissez seulement à ce passage du récit que je reproduisais tout à l’heure, au moment où la fillette fatiguée se propose de tout raconter à un passant. À un « bon monsieur », par exemple, qui aura pitié d’une pauvre fillette qui ne sait où se

réfugier pour la nuit. Pensez combien cette intention, qui atteste son innocence enfantine, est facile a réaliser, Chez nous, dans toutes les rues, « les bons messieurs » fourmillent. Mais après, le lendemain, que serait devenue la fillette ?… En admettant que le « bon monsieur » fût d'une espèce trop répandue aujourd'hui, c'était… la rivière ou la honte d'avouer… Supposons quelle eût préféré le honte d'avouer. Peu à peu elle se fût habituée au souvenir de cette honte et qui sait si, après avoir trop songé à ce qui lui était arrivé, elle n'aurait pas eu la fantaisie de chercher une nouvelle ; aventure du même genre ?… À douze ans ! On devine tout ce qui serait advenu par la suite !… Et cette autre fillette qui, au lieu d'aller a l'école, passe son temps aux vitrines des magasins et dans les passages, et donne à la première gamine l'idée d'un nouvel emploi de son temps ? J'ai déjà entendu parler auparavant de jeunes garçons qui trouvaient que l'école était fastidieuse et que le vagabondage avait beaucoup de charme et de gaité. La propension au vagabondage est presque nationale, en Russie ; c'est encore un de ces penchants naturels qui nous distinguent du reste des Européens, un penchant qui devient plus tard une passion maladive, dont le premier germe a été contracté dès l'enfance. Je vois qu'il y a maintenant aussi des fillettes qui vagabondent, certes bien innocemment au début. Mais fussent-elles pures comme de petits êtres primitifs évoluant dans un paradis terrestre, elles n'échapperont pas à la « connaissance du bien et du mal », même si elles ne pêchent qu'en imagination. La rue est une école où l'on apprend vite ! L'essentiel, je le répète, c'est de songer a quel point est intéressant cet âge où l'innocence encore enfantine s'allie à une incroyable aptitude à recevoir des impressions, à une extraordinaire faculté de s'assimiler toute espèce d'expérience, bonne ou mauvaise. C'est ce qui rend si dangereuse et si critique cette période de la vie des adolescents.

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN
1877

JANVIER

UN RÊVE DE CONCILIATION EN DEHORS DE LA SCIENCE

Je vais commencer par émettre un principe qui peut donner naissance a de nombreuses controverses : « Chaque grand peuple croit et doit croire, s'il veut seulement vivre, que c'est en lui que se trouve le salut de l'humanité, qu'il n'existe que pour demeurer à la tête des nations, les unir dans le respect de sa gloire et les conduire, multitude pacifiée par son génie, vers le but définitif prescrit à toutes les collectivités d'hommes. »

J'affirme que telle a été la foi de toutes les grandes nations anciennes et modernes, et que, seule, cette foi à pu les mettre à même d'exercer, à tour de rôle, une décisive influence sur les destinées de l'humanité. Ce fut la croyance de la Rome antique ; plus tard celle de la Rome papale. Quand la France fut devenue la grande puissance catholique, elle pensa de même et, pendant deux siècles, se crut à la tête des peuples, au moins moralement, parfois aussi politiquement parlant, jusqu'à l'époque de ses récents revers. L'Allemagne, de son côté, caressa un rêve identique, et ce fut pour cela qu'elle opposa à l'autorité catholique la liberté de conscience et le libre examen. Je le répète, cela doit arriver plus ou moins à toutes les grandes nations au moment où elles sont à l'apogée de leur puissance. On me répondra que tout cela est inexact, et l'on tâchera de me confondre en me prouvant l'unanimité des savants et des penseurs de toute nationalité à déclarer que toutes les nations européennes ont travaillé ensemble à l'établissement de la civilisation. Je me garderai bien de taxer de mauvaise foi l'affirmation de ces hommes illustres. Je dirai simplement que ces penseurs, sans vouloir tromper les autres, se sont abusés eux-mêmes et que,

tout au fond de leur conscience, ils continuaient involontairement à croire, comme la masse des peuples, que leur nation, a chacun d'eux, avait toujours marché de l'avant tandis que les autres se contentaient de la suivre. La France, par exemple, a subi de grands revers, sa défaite l'a profondément atteinte. Pourtant elle continue a être persuadée qu'elle — et elle seule — sera le salut du monde grâce à la forme de socialisme qu'on a préconisée chez elle. Nous sommes convaincus que ce socialisme est faux et insensé, mais ce n'est pas de sa qualité qu'il s'agit, mais bien de l'influence qu'il exerce. Cette doctrine montre une surprenante vitalité ; ses partisans ne connaissent pas l'angoisse et le découragement qu'existent chez leurs compatriotes opposés aux idées nouvelles.

De l'autre côté du détroit, étudiez les Anglais, aristocrates ou plébéiens, lords ou travailleurs, savants ou ignorants. Vous ne tarderez pas à constater que n'importe quel Anglais à la prétention d'être Anglais avant tout, dans toutes les phases de sa vie privée, ou publique et s'imaginera que, s'il a quelque amour pour l'humanité en général, c'est uniquement parce qu'il est Anglais.

On me dira que, si l'on admet mon affirmation, une pareille fatuité nationale est humiliante pour les grands peuples ; que leur égoïsme rétrécit leur action et les transforme en grotesques hordes de chauvins. On ajoutera que des idées aussi absurdement vaniteuses devraient être extirpées par la raison qui détruit les préjugés. Supposons un instant que vous ayez raison sous cette forme, mais considérons la question à un autre point de vue, et vous verrez que ce chauvinisme n'est nullement humiliant, mais bien plutôt tout le contraire. Qu'importe qu'un très jeune homme rêve de devenir plus tard un héros. Un semblable rêve peut être vaniteux, mais il sera plus vivifiant qu'un éternel idéal de prudence. Que pensez-vous d'un adolescent qui, dès l'âge de quinze ans, préfère à la gloire un bonheur paisible ? Croyez-moi, la vie du jeune homme animé de nobles ambitions sera, même après de grands malheurs et des désillusions, plus belle que celle de son sage ami d'enfance, ami de la tranquillité, même si le prudent, l'avisé, a toujours vécu comme un coq en pâte. La confiance en soi-même n'est aucunement immorale ; ce n'est pas toujours une vaine fatuité.

Il en est de même pour les nations. Tel peuple honnête, sage et prévoyant, dépourvu de tout enthousiasme, tel pays de marchands et d'impassibles constructeurs de vaisseaux, célèbre par ses richesses et sa méticuleuse propreté, n'ira jamais bien loin dans le domaine de la gloire et de l'intellectualité. Il fera peu pour la cause humaine.

La croyance que l'on peut régénérer le monde, la foi en la sainteté de son idéal, l'amour ardent de l'humanité seront toujours des gages de vie pour une nation, et seul un pays fort de ces enthousiasmes peut aspirer à une noble et haute existence. Le chevalier des anciennes légendes croyait que s'évanouiraient devant lui tous les obstacles, les fantômes, les monstres. que la victoire ne le déserterait jamais, qu'il conquerrait le monde si seulement il observait son serment de « justice, chasteté et misère ». Vous direz que ce sont là chansons, ballades et romances desquelles Don Quichotte seul peut faire cas et que les lois de la vie réelle des nations ne s'accommodent pas de telles fadaises. Eh bien ! messieurs, je vous arrête là ; je vais vous prouver que vous êtes, vous-mêmes, des Don Quichotte qui souhaitez de régénérer l'humanité.

En effet, vous avez foi en l'universalité de l'espèce humaine, et moi comme vous. Vous avez foi en l'efficacité de son effort. Vous croyez qu'un jour viendra où, devant l'intelligence universelle, disparaîtront tous les obstacles et les préjugés, qui empêchent l'humanité de devenir une, oublieuse des anciens égoïsmes, des vieilles exigences de nationalité, où tous les peuples vivront fraternellement dans une parfaite harmonie. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus noble que cette croyance ? Eh bien ! vous ne la trouverez développée à un tel degré chez aucun peuple européen. Chez nos voisins l'individualisme est trop accusé, trop tranché ; pour cela même ; si quelques-uns d'entre eux confessent une foi semblable, ce ne sera jamais que la plume à la main, dans leur cabinet de travail. Chez vous, chez nous les Russes, cette foi ne trouve aucun incrédule. Elle existe chez tous, du privilégié de l'intelligence et de la fortune au pauvre et au simple d'esprit. Et pourtant vous vous êtes figurés que tel parti, le vôtre, en avait le monopole, que les slavophiles, par exemple, n'étaient que slavophiles, rien de plus.

Croyez que les Slavophiles sont des partisans aussi ardents que vous

pouvez l'être, de cette belle idée, — plus ardents même sans aucun doute.

Qu'ont déclaré les fondateurs de leur doctrine ?

Ils professaient en termes clairs et précis que la Russie, appuyée sur tout le monde slave, dirait a l'Univers la plus haute parole qu'il puisse jamais entendre, que de cette parole naitrait l'union humaine universelle. L'idéal des slavophiles, c'est la fusion de tous par l'amour vrai, désintéressé. Ils veulent que la Russie en donne l'exemple qui, affirment-ils, sera suivi. Ce qu'il faut, c'est ne pas nous disputer d'avance au sujet des moyens a employer pour réaliser notre idéal ; ne pas nous chicaner bassement pour savoir si c'est votre système ou le nôtre qui l'emportera. Hâtons-nous de passer de l'étude à l'œuvre.

Mais ici nous rencontrerons un obstacle :

Nous ne sommes vis-à-vis de l'Europe que des dupes.

Comment avons-nous déjà essayé d'en venir a l'exécution de nos projets ? Nous avons commencé depuis longtemps, mais qu'avons-nous fait pour l'humanité universelle, c'est-à-dire pour le triomphe de notre idée ? Nous nous sommes livrés a un vagabondage sans but sérieux, à travers l'Europe, avec un désir de nous assimiler aux Européens tout au moins par l'aspect. Pendant tout le dix-huitième siècle, nous nous sommes surtout efforcés de nous imposer des goûts européens. Nous avons été jusqu'à nous astreindre à manger toutes sortes d'horreurs, sans sourcilier : « Voyez quel Anglais je suis ! je ne puis rien manger sans poivre de Cayenne ! » Vous croyez que je plaisante ? Pas le moins du monde. Je ne sais que trop qu'il était impossible de commencer autrement.

Avant même le règne de Pierre le Grand, sous les tzars moscovites et les patriarches orthodoxes, un jeune gommeux du Moscou d'alors s'avisa d'arborer l'habit à la française et de porter l'épée européenne au côté. Il était dans l'ordre des choses de débuter en méprisant ce qui était de chez nous ; en tout cas nous demeurâmes deux siècles entiers à ce cran de civilisation. Plus tard, nous fîmes une connaissance un peu plus intime avec nos voisins que nous ne différenciions guère les uns des autres. Nous avions surtout remarqué ce qui leur était commun à tous et il y avait pour nous un type général : le « type européen ». Cela est assez caractéristique. Ensuite nous nous sommes

cramponnés à tout ce qui était civilisation occidentale. Nous croyions trouver la notre fameux « universel », — ce qui doit relier l'humanité entière, et ce à une époque où les Européens commençaient a douter d'eux-mêmes.

Nous avons applaudi avec enthousiasme a l'apparition de Rousseau et de Voltaire. Avec le Karamzine voyageur, nous nous sommes émus à la convocation des « États-Généraux » en 89, et quand les Européens d'avant-garde se lamentèrent de leurs rêves évanouis, de leurs illusions perdues, nous n'abandonnâmes pas nos croyances et tâchâmes même de consoler les Européens.

Les conservateurs les plus exagérés, les « blancs » les plus immaculée, en Russie, devenaient eu Europe des « rouges » furibonds. De même, vers la moitié de ce siècle, nous fûmes fiers de nous affirmer socialistes selon la formule française. Nous crûmes découvrir là un moyen de marcher vers notre but humanitaire. Nous primes pour une doctrine d'émancipation humaine le système le plus égoïste, le plus inhumain, le plus faux et le plus désordonné au point de vue économique, le plus attentatoire à la liberté humaine. Mais cela ne nous troubla guère. Quand nous vîmes les plus profonds penseurs européens attristés et inquiets, nous les traitâmes de coquins et d'imbéciles avec la plus charmante désinvolture. — Nos gentilshommes campagnards vendaient leurs serfs, partaient pour Paris, où ils publiaient des revues socialistes, et nos Roudine mouraient sur les barricades. Nous avions tellement perdu contact avec l'élément national vrai que nous ne comprenions plus à quel point la doctrine socialiste est étrangère a l'âme du peuple russe, inapplicable au Russe. Mais à ce moment nous ne reconnaissions aucun « caractère » au peuple. Nous oubliâmes même de penser qu'il pouvait en avoir un. Nous nous figurions qu'il accepterait aveuglément n'importe quelle théorie imposée par nous. Mais il courait toujours chez nous les anecdotes les plus ridicules sur les moujiks. Nos hommes de « l'humanité universelle » demeurèrent des seigneurs pour leurs serfs bien longtemps après l'émancipation.

———

Les résultats de nos prouesses ne furent pas des plus heureux : l'Europe entière nous regarda avec une ironie peu déguisée et prit en pitié nos plus éminents penseurs. Les Européens ne voulurent pas plus qu'avant admettre que nous fussions des leurs. « Grattez le Russe. disaient-ils, et vous trouverez le Tartare. » Et cette opinion a encore force de loi : Nous leur avons fourni un proverbe.

Plus nous avons, pour leur complaire, méprisé notre nationalité, plus ils nous ont dédaignés eux-mêmes. Nous nous humiliions devant eux, nous leur confessions timidement nos aspirations européennes, et eux, après nous avoir écoutés non sans hauteur, nous jetaient à la figure que nous les avions « mal compris ». Ils s'étonnaient que des Tartares aussi accusés que nous ne pussent consentir à demeurer des Russes. Et nous, nous ne savions pas leur expliquer que notre ambition était justement de sortir du rôle de Russes quand nous aspirions à être des hommes universels ».

Et savez-vous ce qu'ils ont compris, à la fin, quand ils ont remarqué que nous saisissions leurs idées alors que les nôtres leur étaient fermées, que nous parlions toutes les langues quand ils ne parlaient que la leur, que nous étions quatre-vingt millions d'hommes, pour eux mystérieux, — en bien, ils ont cru que notre but était de détruire la civilisation européenne : voilà comment ils ont travesti notre projet de devenir des « hommes universels » !

Et pourtant nous ne pouvons à aucun prix répudier l'Europe : l'Europe est pour nous la seconde patrie ; nous l'aimons presque autant que la Russie. Toute la race de Japhet est là et nous voulons, d'abord, l'unification de toutes ses fractions ; après, nous irons plus loin et recueillerons la postérité de Sem et celle de Cham. — Que faut-il faire ?

Avant tout devenir vraiment Russes. Si l'union humaine universelle est véritablement une idée russe, que chacun de nous se hâte de redevenir Russe, c'est-à-dire lui-même. Redevenir Russe, c'est cesser de mépriser la nation d'où nous sommes sortis. Dès que l'Européen verra que nous recommençons à nous estimer nous-mêmes, il nous estimera aussi. Plus fort sera notre développement dans le sens russe, plus puissante sera notre influence sur l'âme européenne. En revenant a notre nature vraie, nous prendrons enfin l'apparence d'humains et ne ressemblerons plus à des singes imitateurs. On

nous considérera alors comme des hommes capables d'action et non plus comme des fainéants internationaux infatués d'Européanisme et de faux libéralisme. Nous parlerons aussi avec plus d'efficacité qu'à présent, car nous retrouverons dans le fonds patrimonial de notre peuple des expressions vives et justes qui, bientôt comprises des Européens, seront des révélations pour eux.

Nous-mêmes, comprendrons que nous avons méprisé chez nous non pas les ténèbres, mais la lumière, et quand nous aurons saisi cette grande vérité, nous dirons à l'Europe des paroles qu'elle n'a certes pas encore entendues. Car c'est notre peuple qui porte en lui la parole nouvelle, c'est en lui qu'est née l'idée de l'union universelle de l'humanité par la liberté et l'amour et non par les prescriptions et la guillotine.

D'ailleurs, ai-je vraiment voulu convaincre quelqu'un, n'ai-je pas plutôt plaisanté ?… Mais l'homme est faible et qui sait si l'un des adolescents de la génération qui croît...

LA SATIRE RUSSE. — « LES TERRES VIERGES »

Ce mois-ci je me suis occupé de littérature et j'ai beaucoup lu. À ce propos je veux dire que j'ai rencontré récemment une singulière opinion française sur la satire russe. J'en ai oublié le texte exact, mais en voici le sens :

« La satire russe semble avoir peur de découvrir une bonne action à mettre à l'actif de la société russe. Si elle en trouve une, elle s'inquiète et ne reprend son calme que lorsqu'elle a su, en scrutant le possible et l'impossible, lui reconnaître enfin un motif malhonnête. Elle s'écrie alors triomphalement : Ce n'était pas le moins du monde une bonne action. Il y avait là-dessous quelque chose de très malpropre. »

Est-elle juste, cette opinion ? Je ne le crois pas. Je sais seulement que le genre satirique à, chez nous des représentants brillants et n'est pas sans vogue. Le public aime beaucoup la satire, mais il me parait qu'il aime encore bien plus la beauté vraie, qu'il la veut et désire son règne. Le comte Léon Tolstoï est certainement l'écrivain le plus goûté du public russe de toutes nuances.

Notre satire, si brillante qu'elle soit, a le tort de demeurer un peu vague. Il est difficile, en effet, de définir son genre d'utilité. Beaucoup de gens, même, affirment qu'elle ne recèle aucuns « dessous ». Mais est-ce possible ? Au nom de quoi, en nom de qui, accuse-t-elle ? Nous restons tous assez perplexe : quand on soulève cette question.

J'ai lu les Terres Vierges de Tourguenev et en attends la seconde partie.

Voici trente ans que j'écris, et maintes fois, pendant ces six lustres, j'ai pu faire une observation assez curieuse : tous nos critiques, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, plus ou moins solennels. plus ou moins badins, répètent à chaque instant, avec amour, des phrases dans le genre de celles-ci : « Dans ce temps où la littérature russe est en pleine décadence, — « dans ce temps de stagnation pour la littérature russe », — « notre temps funeste à la littérature », — « en explorant le désert de la littérature russe », — etc. La même pensée est exprimée de mille façons. Or ces quarante dernières années ont vu éclore

les dernières œuvres de Pouschkine, ont connu les débuts et la fin de Gogol ; c'est dans cette période qu'ont écrit Lermontov, Ostrovsky, Tourguenev, Gontcharov, et j'oublie une dizaine d'autres littérateurs pleins de talent. Jamais en un si court espace de temps, dans l'histoire d'aucune littérature, n'ont surgi tant d'écrivains de valeur. — Et pourtant, ce mois-ci j'ai encore lu des jérémiades sur la stagnation de la littérature russe. Du reste, ce qui précède n'est qu'une simple remarque personnelle sans aucune importance.

Des Terres Vierges, naturellement, je ne dirai rien. Tout le monde attend la seconde partie. La qualité artistique des œuvres de Tourguenev est incontestablement haute. Je ne ferai qu'une observation. À la page 92 du roman publié dans le Messager de l'Europe, il y a quinze ou vingt lignes dans lesquelles me parait concentrée toute l'idée de l'œuvre, en même temps que se fait jour l'opinion de l'auteur sur son sujet.

Malheureusement, cette opinion me semble tout à fait erronée et je n'y souscris pas.

Dans ce passage, Tourguenev dit quelques mots de Solomine, l'un des personnages du roman, et c'est la que je ne suis pas d'accord avec lui.

J'ai lu les Dernières Chansons de Nékrassov dans le numéro de janvier des Annales de la Patrie. Des chansons passionnées et de l'inachevé comme toujours chez Nékrassov, mais quels gémissements douloureux de maladie ! Notre poète est gravement atteint. Il me l'a dit lui-même ; il voit clairement son état. Il souffre atrocement d'un ulcère à l'intestin, mais j'espère qu'il n'est pas perdu comme il le dit, lui, un homme d'un tempérament si fort ! — Qu'il fasse au printemps prochain une saison d'eaux à l'étranger, dans un autre climat, et je suis bien persuadé qu'il guérira.

Nous nous sommes vus rarement, Nékrassov et moi ; nous avons eu ensemble des malentendus, mais il y à une chose que je n'oublierai jamais : c'est notre première rencontre dans la vie. Dernièrement j'étais allé chez lui et, tout malade qu'il était, il m'en reparlait avec plaisir. C'est un de ces souvenirs frais, bons, vraiment jeunes, comme on en garde peu.

Nous étions alors, l'un et l'autre, âgés d'un peu plus de vingt ans. Je demeurais à Pétersbourg ; il y avait un an que j'avais donné ma démission de mon poste d'ingénieur militaire, sans trop savoir pourquoi. C'était au mois de

mai de 1845. — Au commencement de l'hiver, j'avais écrit les premières lignes des Pauvres Gens, mon premier roman. En mai, je l'avais fini et ne savais ni quoi en faire ni à qui le donner. Je n'avais aucune connaissance dans le monde littéraire, sauf D. V. Grigorovitch, qui n'a jamais écrit de sa vie qu'un petit article : les Joueurs d'orgue de Barbarie à Pétersbourg, paru dans une revue. Ce Grigorovitch était sur le point de partir pour aller passer l'été chez lui, à sa campagne. En attendant, il demeurait chez Nékrassov. Passant un jour chez moi, il me dit : « Apportez donc votre manuscrit à Nékrassov ; il a l'intention de publier un recueil l'année prochaine. » Je portai donc mon manuscrit au poète. Il me fit un accueil charmant, mais je me sauvai bien vite, effrayé d'être entré chez lui avec une œuvre de moi. Je comptais très peu sur un succès ; j'avais peur du parti des « Annales de la Patrie », comme on disait alors. Mon livre, je l'avais écrit avec passion, avec une émotion qui allait jusqu'aux larmes, mais je me méfiais quand même du résultat.

Le soir qui suivit j'allai chez un ami. Nous lûmes ensemble les Âmes mortes. On allait alors ainsi les uns chez les autres pour « lire du Gogol » ; on passait parfois la nuit à lire et relire le grand écrivain.

Nous avions, à cette époque, dans la jeunesse, le sentiment qu'il « allait arriver quelque chose ».

Je ne rentrai chez moi qu'à 4 heures du matin, par une nuit de printemps pétersbourgeois, claire comme le jour. Dans ma chambre, j'ouvris la croisée et m'assis près de la fenêtre. Un coup de sonnette retentit, à mon grand étonnement. J'eus à peine ouvert que Grigorovitch et Nékrassov m'embrassèrent comme des fous, en pleurant presque. Ils me dirent que le soir, chez eux, ils avaient lu les dix premières pages de mon roman « pour voir » ! Puis ils en avaient lu dix autres, encore dix autres, et en fin de compte avaient passé leur nuit à me lire a haute voix, se relayant l'un et l'autre. Nékrassov, me dit plus tard Grigorovitch, avait été pris d'un enthousiasme délirant. Quand il en avait été au passage où le père sélance vers le cercueil, sa voix s'était entrecoupée et, ne se contenant plus, il avait frappé de la main le manuscrit en s'écriant : « Ah ! le diable ! » Il parlait de moi. — La lecture terminée (sept feuilles d'imprimerie), ils avaient décidé de courir vite chez moi : « Il dort ? » avait dit Nékrassov. « Eh bien on le réveillera ! »

Plus tard, songeant au caractère de Nékrassov, si fermé, si peu expansif, presque méfiant, je m'étonnais de cette minute de sa vie. Il avait certainement obéi à un sentiment très profond.

Les deux amis demeurèrent chez moi plus d'une demi heure ; pendant ce temps nous causâmes. Dieu sait combien ! nous comprenant à demi-mot, parlant vite, vite, avec fièvre, de la poésie et de la réalité, de la « situation littéraire d'alors », de Gogol dont nous citions le Reviseur et les Âmes mortes, — et surtout de Bielinsky : « Je lui porterai votre roman ! criait Nékrassov, encore enthousiasmé, vous verrez quel homme, quel admirable homme c'est ! » Et Nékrassov me prenait par les épaules et me secouait : « À présent dormez, dormez, nous partons ! Dormez ; et demain venez chez nous ! » Comme je pouvais bien dormir après une visite de ce genre !… Ce qui me causait le plus de joie, c'était de me dire : « Beaucoup de gens ont du succès, énormément de succès ; mais leur est-il arrivé qu'on vint les réveiller à 4 heures du matin pour les féliciter en pleurant ? Dieu ! que je suis heureux ! » Je me répétais cela et ne pouvais dormir.

Nékrassov porta le manuscrit à Bielinsky le même jour. Il vénérait Bielinsky et l'aima plus que tous ses autres amis pendant toute sa vie.

« Un nouveau Gogol nous est né ! » s'écria Nékrassov en entrant chez Bielinsky, le manuscrit des Pauvres Gens sous le bras. — « À présent, les Gogols poussent comme des champignons » remarqua sévèrement Bielinsky. Toutefois il consentit à prendre le manuscrit et promit de le lire.

Le soir Nékrassov le trouva dans une agitation extraordinaire : « Amenez-le moi ! amenez-le moi le plus vite possible », clama Bielinsky.

Le sur lendemain je fus amené chez lui. Je me souviens qu'au premier coup d'œil je fus très surpris de son extérieur, de sa physionomie, que je croyais tout autres. Il est vrai de dire qu'on l'avait appelé devant moi : « Ce critique terrible et affreux. »

Il me reçut avec beaucoup de gravité et de réserve. Je songeai que c'était l'usage, sans doute, mais un instant plus tard, je vis tout sous un autre jour. Sa gravité n'était-pas cette raideur de commande qu'affecte un critique pour recevoir un débutant de vingt-deux ans. — Non ! J'oserais presque dire qu'il parlait avec un grand et profond sérieux par ce qu'il avait une sorte de respect

pour les sentiments qu'il voulait m'exprimer. Peu à peu il s'échauffa et eu vint à parler avec véhémence, les yeux flamboyants :

— Mais comprenez-vous vous-même ce que vous avez écrit ! Vous n'avez pu écrire cela que sous le coup de l'inspiration, comme un artiste que vous êtes ! Mais avez-vous compris la vérité terrible de ce que vous nous avez fait voir ! Un jeune homme de votre âge ne peut pas comprendre cela ! Mais votre fonctionnaire est tellement fonctionnaire qu'il n'ose même pas, par humilité, se croire malheureux ! Il se figure que la moindre plainte, de sa part, serait une audace téméraire ; il n'admet pas qu'un être comme lui ait même « droit au malheur ». Mais c'est une tragédie ! Vous avez d'un seul coup touché le fond des choses ! Nous autres, les critiques, nous ratiocinons sur tout, mais vous, l'artiste, d'une image, d'un trait, vous nous montrez les dessous de l'âme humaine. Voila le mystère de l'art, la magie de l'artiste ! Ah ! vous avez le don ! Tâchez de le garder et vous serez sûrement un grand écrivain ! »

Tout cela il me le dit et le répéta ensuite à d'autres, qui sont encore vivants et peuvent l'attester.

Je sortis de chez lui comme ivre. Je m'arrêtai auprès de sa maison ; je regardai le ciel, le jour radieux, les hommes qui passaient, et je compris que je venais de vivre un moment solennel, une minute que je n'avais jamais espérée même dans mes rêves les plus fous. (J'étais alors un terrible rêveur !)

« Est-ce que vraiment je suis grand ? » me demandais-je avec une sorte de honte de moi-même, avec un timide enthousiasme. — Oh ! ne riez pas !

Jamais plus tard je ne pensai plus que je pouvais être grand. Mais alors étais-je à l'épreuve d'un bonheur pareil ? Je me promettais de me rendre digne de ces louanges. Quels hommes ! Je tâcherais de mériter leur bonne opinion et demeurerais fidèle à l'amitié que je leur vouais. Combien j'étais honteux d'être ordinairement si léger. Oh ! si Bielinsky savait, me disais-je, ce qu'il y a de mauvais et de honteux en moi ! Et on disait partout que les hommes de lettres étaient orgueilleux et jaloux ! En tout cas mes nouveaux amis étaient les premiers, les seuls hommes dignes de ce nom, en Russie ! Ils étaient seuls détenteurs du Beau et du Vrai. Le Beau et le Vrai devaient toujours finir par vaincre le Mal et le Vice. Nous en triompherions ensemble !

Je n'ai jamais oublié ce moment-là : ce fut le meilleur, le plus exquis moment de ma vie. Quand je me le rappelais au bagne, j'en étais tout fortifié, et c'est toujours avec enthousiasme que m'en souviens. Il n'y a pas longtemps j'y ai rêvé au chevet du pauvre Nékrassov. Je ne revenais pas sur les détails, je lui disais seulement combien javais joui de ce premier bonheur littéraire, et je voyais que, lui aussi, se souvenait. Oui, il s'en souvenait.

Quand je reviens du bagne, il me montra des vers dans un de ses livres :

— C'est sur vous que j'ai écrit cela, me dit-il.

« Ils n'ont pas fini, les prophètes, de rendre leurs oracles. Ils ont été, à la fleur de l'âge, victimes de la haine et de le trahison. Leurs portraits pendue aux murs me regardent avec reproche. » C'est un mot pénible que reproche ! Sommes-nous demeurée fidèles ? Que chacun le dise avec sa conscience…

… Mais lisez vous-mêmes les poèmes douloureux de Nekrassov, et que votre poète aimé revienne à la santé, ce poète passionné pour les souffrants.

JOURS D'ANNIVERSAIRE

Rappelez-vous l'Enfance et l'Adolescence, du comte Léon Tolstoï. Il y a là un enfant qui est le héros de tout le livre. Mais il n'est pas simple comme les autres enfants, comme son frère Volodia, par exemple. Il a tout au plus une douzaine d'année, mais dans son cœur et dans sa tête naissent parfois des sentiments et des pensées qui sont au-dessus de son âge. Il se livre passionnément à ses rêves, mais sait déjà, qu'il est préférable de les garder pour lui. Une pudeur l'empêche de les laisser deviner. Il jalouse son frère, qu'il croit infiniment supérieur à lui-même, ne fût-ce que sous le rapport de la beauté et de l'adresse. Parfois, cependant, un obscur pressentiment l'avertit qu'il pourrait bien au contraire, être, des deux, le supérieur. Mais il chasse vite cette pensée qu'il considère comme monstrueuse. Souvent il se regarde dans la glace et décide qu'il est hideusement laid. Il se figure que personne ne l'aime, qu'on le méprise. En un mot, c'est un garçon assez extraordinaire.

Mais voici que dans la maison de famille, à Moscou, de nombreux hôtes se rassemblent. C'est le jour de la fête de sa sœur ; avec les grandes personnes arrivent des enfants, garçons et filles. Des jeux et des danses commencent. Notre héros veut se distinguer par son esprit, mais sans aucun succès. Furieux de son échec, il se résout à faire un éclat, et devant toutes les fillettes et ses camarades plus âgés qui le compte pour rien, il tire une langue à son précepteur et lui donne un coup de poing de toutes ses forces. Maintenant tout le monde saura qui il est : Il sait fait voir ! On le traîne honteusement hors de la pièce et on l'enferme dans sa chambre. Il se croit perdu pour toujours ; mais bientôt il commence à rêver selon son habitude. Il s'imagine, qu'il s'est enfui de sa maison, qu'il s'est engagé dans l'armée. Il tue des quantité de Turcs et tombe blessé. Mais les siens sont victorieux et le considèrent comme leur sauveur.

Le voici de retour à Moscou. Il se promène, le bras en écharpe, sur le boulevard de Tver. Il rencontre l'Empereur !… Mais tout à coup la penser que son précepteur va entrer, une verge à la main, disperse toutes ces belles

imaginations comme une vaine poussière. Comme le châtiment tarde, de nouveaux rêves surgissent en lui. Il découvre pourquoi personne ne l'aime. Ah ! c'est bien simple ! Il n'est qu'un enfant trouvé ; on lui cache la triste vérité et voila tout ! Mais il se voit mort. On entre dans sa chambre ; on trouve son cadavre : « Pauvre garçon ! » et tout le monde le plaint. « C'était un bon enfant », dit le père au précepteur. « C'est vous qui l'avez perdu ! »

Et les larmes étouffent le rêveur !

L'histoire finit par le récit de la maladie que fait l'enfant après ses émotions. Il a la fièvre, il délire… C'est toute une étude excellente de la psychologie d'un jeune garçon.

J'ai à dessein, rappelé cette étude en détails. Je viens de recevoir une lettre de K… où l'on me raconte la mort d'un enfant de douze ans. Et il y a quelque ressemblance entre la fiction et l'histoire vraie. D'ailleurs, je vais citer des passages de la lettre sans un changer un mot. Le sujet est intéressant.

« Le 8 novembre, au soir, on apprit dans la ville qu'un jeune garçon de douze à treize ans, élève du Lycée, s'était pendu. Et voici les renseignements recueillis à ce propos : Le professeur du Lycée, constatant que le malheureux enfant qui s'est tué ne savait pas sa leçon, l'avait mis en retenue jusqu'à 5 heures. L'élève, demeuré seul, détacha d'une poulie une corde, qu'il fixa à un fort clou planté dans le mur, et se pendit. Un domestique, qui lavait le parquet d'une pièce voisine, l'aperçut et courut chez le directeur. Celui-ci accourut. On dépendit l'enfant, mais il était trop tard. Il était mort. Quelle peut-être la cause du suicide ? Ce jeune garçon n'était pas de caractère violent. C'était plutôt d'ordinaire, un bon élève. Il avait eu récemment de mauvaises notes, et c'était tout. On dit que c'était, ce jour-là, sa fête et la fête de son père qui se montrait assez sévère avec le petit. Sans doute le gamin rêvait-il à l'accueil qu'il recevrait à la maison, ce jour-là, aux caresses de son père, de sa mère, de ses frères et sœurs… Et au lieu de cela, il s'est trouvé tout seul dans le collège vide, songeant à la colère terrible de son père, au châtiment qui l'attendait… Il savait qu'on peut en finir avec sa vie (et quel est l'enfant de ce temps qui ne le sait pas ?) On se lamente sur le sort du pauvre garçon ; on

plaint aussi beaucoup le directeur, qui est un homme excellent et un professeur de mérite, adoré de ses élèves. Qu'ont dû penser les camarades du petit suicidé et les autres enfants qui ont appris la nouvelle ?… Certaines personnes commencent déjà une campagne contre les établissement d'instruction publique. On blâme l'excessive sévérité de la discipline, etc. »

On peut en effet s'apitoyer sur le sort du pauvre enfant, mais je m'étendrai pas sur les causes probables du suicide, ni surtout sur l'excessive sévérité de la discipline dans les collèges. On était tout aussi sévère autrefois dans les collèges et aucun enfant ne songeait au suicide.

Je vous donne l'épisode prie dans l'Enfance et l'Adolescence, du comte Tolstoï, à cause d'une certaine analogie entre les deux cas. Mais il y a aussi une différence radicale. Le petit héros du comte Tolstoï pouvait, avec un attendrissement morbide, songer, à ce qui arriverait, si on le trouvait mort ; il pouvait même rêver au suicide, mais seulement y RÊVER. Il n'aurait jamais passé du concept à l'action. Les suicides d'enfants sont bien des événements d'aujourd'hui, d'aucune autre époque antérieure. Et puis il y a une question de milieu. Nous sommes parfaitement au courant de l'existence de la moyenne aristocratie dont le comte Tolstoï est comme l'historiographe attitré. Mais qui se fera l'historiographe des autres couches sociales, si mal étudiées jusqu'à présent ? Il existe certainement chez nous des milieu où la famille va se décomposant, mais à côté de cela il est évident qu'il y à une vie qui s'organise sur des bases nouvelles. Qui observera et cette vie nouvelle et les milieu nouveaux ? Qui nous les montrera ? Qui pourra déterminer les lois qui président cette décomposition et cette réorganisation ?

FÉVRIER

L'UNE DES PLUS IMPORTANTES QUESTIONS MODERNES

Il y a plus d'un an déjà que je publie ce Carnet d'un Écrivain, et mes lecteurs ont du remarquer le soin que je prends de parler le moins possible des phénomènes courants de la littérature russe, si ce n'est quand je suis atteint d'une sorte d'enthousiasme dithyrambique. J'ai l'air de me détacher des choses littéraires, mais combien mensongère est cette attitude ! Écrivain, je m'intéresse plus que que n'importe qui à tout ce qui se publie ; mais, précisément, je suis écrivain, et si j'ai le malheur d'exprimer une opinion médiocrement louangeuse, on attribuera ma façon de voir à la jalousie et à l'intérêt personnel.

Pourtant, je vais tâcher, aujourd'hui, de m'affranchir de mes scrupules. Je ne parlerai pas, d'ailleurs, tout à fait en critique littéraire. Je viens de lire une chose tellement caractéristique, tellement sérieuse, tellement grave que je ne puis plus garder le silence. Dans l'œuvre d'un écrivain artiste au suprême degré, du bellelettriste par excellence, j'ai trouvé trois ou quatre pages d'une véritable actualité, d'une importance capitale pour nos actuelles questions russes, politiques ou sociales… Je parle de quelques pages d'Anna Karénina, du comte Léon Tolstoï. De ce roman, pour commencer, je ne dirai qu'un mot. Je me suis mis à le lire, comme tout le monde, il y a déjà fort longtemps. Au début il m'a plu extrêmement ; plus tard, quelques détails d'un grand intérêt continuaient à me captiver, de sorte que je ne pouvais me détacher de ma lecture, mais l'ensemble me plaisait moins. Il me semblait que j'avais déjà lu tout cela, et sous une forme plus fraîche, dans l'Enfance et l'Adolescence et dans la Guerre et la Paix, du même auteur. C'est toujours bien que le sujet se

soit modifie, bien entendu, l'histoire d'une famille russe de la noblesse. Les personnages et surtout Vronsky ne peuvent parler entre eux que de chevaux. Comme représentants d'une classe, ils sont intéressants, mais deviennent monotones à la longue. Il me semblait, par exemple, que l'amour de cet « étalon en uniforme », comme l'appelle un de mes amis, aurait dû être présente uniquement sous la forme ironique. Dès que cela cessait d'être comique, cela devenait foncièrement ennuyeux, surtout quand l'auteur essayait de nous peindre sérieusement le cœur de son personnage. Mais, brusquement, toutes mes objections sont tombées. La scène on son héroïne est en danger de mort (elle se remet parfaitement, du reste, par la suite), m'a fait comprendre l'un des buts essentiels de l'auteur. Au milieu de la vie niaise et mesquine que mènent ces désœuvrés éclate une vérité de la vie éternelle, et tout en est éclairé. Ces êtres insignifiants, vains et menteurs, deviennent brusquement des hommes, des vrais hommes, par le seul effet d'une loi naturelle, de la loi de la mort. Leurs yeux se dessillent et ils voient la vérité. Les derniers sont devenus les premiers et les premiers (Vronsky) comprennent et s'humilient ; une fois humiliés, ils deviennent incomparablement meilleurs, plus nobles. Le lecteur sent que toutes nos émotions, les petites, les honteuses, comme celles que nous considérons comme sublimes, ne sont que des apparences menteuses qui s'évanouissent devant la vérité vitale. Nous voyons que c'est cela que le grand romancier a voulu nous démontrer, en entreprenant son œuvre. Il n'était que trop nécessaire de rappeler aux lecteurs russes cet axiome éternel ; plusieurs, chez nous, commençaient à l'oublier. En nous forçant à nous souvenir, l'auteur a fait une bonne action, et dans un aucun passage de son livre il ne s'est montré un plus grandiose et plus prestigieux artiste.

Puis le roman traine encore ; mais, à mon grand étonnement, j'ai trouvé dans la sixième partie de l'ouvrage une scène vraiment « actuelle », une scène nullement parasitaire, nullement voulue, faite exprès, mais sortie du fond même du roman, de son « fond artistique ». Néanmoins, je répète que je fus étonné car je ne croyais pas que l'auteur dût mener ses héros aussi loin dans leur évolution. Il est vrai que le romans eût été incomplet sans cela ; il eût peint un coin de vie, mais en omettant l'essentiel, le plus grave… Mais je me

lance dans la critique, malgré mon intention formelle… Je ne voulais pourtant que vous montrer une scène très importante à cause des deux personnages qui y jouent un rôle et du point de vue auquel l'auteur se place pour voir ces deux personnages.

Ils sont tous deux nobles, nobles de vieille souche, propriétaires terriens depuis des siècles, anciens possesseurs de serfs, car l'auteur les prend après l'émancipation. Après cette émancipation que deviendra la vie sociale des gentilshommes russes ? L'auteur a, en partie, résolu la question car les deux types qu'il a choisis sont représentants de deux catégories bien tranchées de nobles ruses. L'un deux, Stiva Oblonsky, est un épicurien égoïste qui vit à Moscou, un membre du Club Anglais de cette ville. On considère généralement les hommes de cette catégorie comme d'innocents et aimables viveurs qui ne gênent personne, comme des gens d'esprit qui savent vivre pour leur plaisir. — Ils ont parfois une famille nombreuse et sont aimables avec leur femme et leurs enfants, mais pensent très peu à eux. Ils ont un goût très vif pour les femmes légères, tout au moins pour celles qui sont décoratives et à la mode. Ils sont peu instruits, mais aiment ce qui est beau, l'Art et le reste, et ont l'habitude de causer de tout.

Depuis l'émancipation des paysans, ce noble a tout de suite vu où il allait : il a su évaluer, supputer, et a conclu qu'il lui resterait toujours d'assez fortes bribes d'opulence. Après lui, le déluge ! Du sort de sa femme et de ses enfants, il n'a cure. Grâce à ses débris de fortune et à ses relations, le sort d'un cœur lui est épargné. Mais que sa fortune disparaisse complètement, et il se mettra la chaine au cou. Autrefois, pour payer ses dettes de jeu ou rémunérer ses maîtresses, il lui est arrivé de vendre de ses paysans. Mais de tels souvenirs ne l'ont jamais gêné. Il à tout oublié. Quoiqu'il soit un aristocrate, il ne compte plus sa noblesse pour rien depuis l'émancipation. Parmi les hommes il ne connait que celui dont il a besoin, le fonctionnaire influent ou le ploutocrate. Le banquier et le constructeur de chemins de fer sont devenus des puissances et, tout de suite, il est allé à eux.

Sa causerie avec Lévine, son parent et son ami, a même commencé par des reproches de ce dernier à ce sujet. Lévine est aussi un propriétaire rural mais d'un type tout différent : il vit sur son domaine et le fait valoir lui-

même. Oblonsky ne fait que rire de ce qu'il considère comme des divagations. La causerie à lieu à la chasse par une nuit d'été. Les chasseur sont entrés pour se reposer dans une grange du paysans et sont étendus sur de la paille. Oblonsky croit démontrer à Lévine que son mépris pour les spéculateurs industriels, pour leurs intrigues et leurs gains trop rapides, provient de sots préjugés ; que ces gens d'argent sont des hommes comme les autres, qu'ils travaillent comme tout le monde et montrent la vraie voie à suivre.

— Mais leurs bénéfices sont hors de proportion avec leur dépense de travail, dit Lévine.

— Et qui fixera les proportions ? répond Oblonsky.

— Je reçois un traitement plus fort que le chef de bureau que j'ai sous mes ordres, et il connaît mieux les affaires que moi… — Et ce que tu touches pour ton travail dans ton exploitation agricole ? — Quand tu as cinq mille roubles de gain, le paysan met-il plus de cinquante roubles dans sa poche ? Tu te trouves vis-à-vis de lui dans la même situation que moi vis-à-vis de mon chef de bureau. Est-ce plus honnête ?

— Permets, réplique Lévine, je sens bien que c'est injuste, mais…

— Oui, tu le sens, mais tu ne lui donneras pas la propriété, interrompit Stépane Arkadievitch, taquinant Lévine.

— Je ne la donne pas parce que personne ne me demande cela, que si je voulais restituer je ne saurais qui m'adresser.

— Donne-la à ce paysan-là : il ne refusera pas.

— Mais comment vais-je m'y prendre ?

— Je n'en sais rien, mais tu es convaincu que tu n'es pas dans ton droit ?

— Voilà ! C'est que je ne suis pas du tout convaincu de ce que tu dis, je sais au contraire, que je n'ai pas le droit de donner, que j'ai des devoirs envers la terre et envers la famille.

— Permets ; si tu crois qu'il y a là une injustice, tu dois agir conformément à ta conscience.

— J'agis mais négativement : je ne cherche pas à augmenter encore ma part au détriment de la sienne…

— Tu es paradoxal… mon cher ; de deux choses l'une : ou tu reconnais

que l’organisation sociale actuelle est juste et tu défends tes droits, ou tu avoues comme moi que tu jouis d’un privilège et que tu en jouis avec plaisir.

— Si c’était un privilège injuste… je ne saurais pas en jouir avec plaisir. L’essentiel pour moi, c’est de ne pas me sentir coupable…

L’ACTUALITÉ

Telle est leur conversation ; et voyez à quel point elle est actuelle. Et combien de traits caractéristiques et purement russe ! — D’abord ce genre de pensées était tout nouveau en Europe, il y a quarante ans ; Saint-Simon et Fourier étaient encore peu connus ; chez nous il n’y avait qu’une cinquantaine d’hommes qui fussent au courant de ces idées. Et voici que tout à coup des gentilshommes terriens causent de ces questions, la nuit, dans une grange, avec une certaine compétence, pour en venir à condamner tout nouveau régime social. Il est vrai que ce sont des gentilshommes de la très haute société, qui ont péroré au Club Anglais, qui lisent les revues… Mais le seul fait que l’utopie socialiste devient un sujet de conversation entre des hommes qui sont loin d’être des professeurs et des spécialistes, entre un Oblonsky et un Lévine, est un symptôme très curieux de l’état d’esprit actuel en Russie. Le second trait caractéristique est le suivant : celui des deux interlocuteurs qui inclinerait jusqu’à un certain point vers les nouvelles idées, qui semblerait s’intéresser plus que l’autre au prolétaire, est un homme qui ne donnerait pas un sou pour améliorer le sort du travailleur, qui, au contraire, dépouillerait ce dernier, le cas échéant. Remarquez que les Stiva, les Stépane Arkadievitch sont toujours les premiers à consentir à des concessions. Celui-ci a tout déserté, a condamné l’ordre chrétien, la famille, et cela ne lui a rien coûté. Il y a encore une phrase remarquable dans cet entretien : « De deux choses l’une : ou tu reconnais que l’organisation sociale est juste et tu défends les droits, ou tu avoue comme moi que tu jouis d’un privilège et que tu en jouis avec plaisir. » Ce qui se passe ne regarde pas Stiva ; il reconnaît qu’il agit mal, mais il continuera ses petits errements pour son plaisir. Il est tranquille parce qu’il a encore de l’argent ; quand il n’en aura plus, il se fera valet de cœur. Ça c’est malheureusement très russe. Notre maxime à la mode est : Après moi le déluge !

Ce qu’il y a de plus intéressant là-dedans, c’est qu’auprès d’Oblonsky, nous trouvons un autre type de l’aristocratie russe tout aussi répandu que le

type Stiva. Celui-ci représente une certaine forme de notre cynisme. Les représentants de ce types vous diront tout comme lui : L'essentiel pour moi, c'est de ne pas me sentir coupable. Ils sont cyniques mais honnêtes, leur conscience avant tout. Du reste, ce même homme, plus tard, quand il aura pu décider du juste et de l'injuste, deviendra semblable au « Vlas » de Nékrassov qui distribue sa fortune dans une crise d'attendrissement.

« Et s'en alla recueillir des aumônes pour achever la construction du temple de Dieu… »

Si Lévine ne va pas ramasser des offrandes pour achever de construire le temple, il fera certainement quelque chose d'analogue, et avec la même ferveur. Les hommes de cette catégorie ont, malgré tout, en eux, un énorme besoin de vérité. Oh ! leur intolérance est aussi grande ! Mais je tiens à dire qu'ils sont bien plus attirés par le vrai que par les phrases. Ils sont de plus en plus nombreux chez nous depuis vingt ans. Ils appartiennent à toutes nos classes sociales, à tous nos partis : on en trouve parmi les nobles et les prolétaires, les ecclésiastiques et les incroyants, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les vieillards et les fillettes, les Slavophiles et les Occidentaux.

On me dira peut-être que j'exagère follement, qu'il n'y a pas chez nous tant de gens lancés à la recherche de l'honnêteté. Je déclare, cependant, que ces gens existent à côté des corrompus et des jouisseurs ; que ce sont eux qui sont l'avenir de la Russie ; qu'il est impossible dès à présent de ne pas les voir à l'œuvre.

L'artiste, en rapprochant l'égoïste Stiva, cet échantillon d'une espèce destinée à disparaître, de l'homme nouveau Lévine, a comme symbolisé la société russe. Ce que l'auteur a parfaitement compris aussi, c'est que ces questions sont neuves en Russie, et qu'en les abordant, les deux gentilshommes paient leur tribut à l'Europe. Lévine confond un peu, d'abord, la solution chrétienne avec le « droit historique ».

Pour être plus clair, imaginez un peu le tableau suivant :

Debout, pensif, après sa conversation avec Stiva qui l'a plus troublé qu'il

n’a voulu le dire, Lévine songe douloureusement à résoudre honnêtement la question qui le préoccupe : « Oui, pense-t-il tout haut, encore indécis, Oblonsky avait raison hier : nous mangeons, nous buvons, nous allons à la chasse, nous ne travaillons jamais, tandis que le pauvre peine toujours. Pourquoi cela ? Oui, Stiva est dans le vrai : je dois partager mon bien entre les pauvres et travailler avec eux. »

Près de Lévine se trouve un pauvre qui lui dit : « C’est en effet ton devoir de nous donner tes biens et d’aller travailler. » Lévine ne se trompera pas, et le pauvre dira la vérité, si nous considérons la question au point de vue le plus élevé. Mais il s’agit de bien poser cette question, sinon tout ne sera que gâchis dans nos cervelles russes. En Europe, la vie et la pratique ont amené un commencement de solution, absurde il est vrai, mais qui n’établit, du moins, plus de confusion entre le point de vue moral et le droit historique. Je voudrais rendre ma pensée encore un peu plus claire en employant le moins de mots possible.

EN EUROPE

Il y a en Europe, la féodalité et la chevalerie. Mais, pendant mille ans, la bourgeoisie crût, se fortifia, livra à la fin une bataille aux descendants des chevaliers, les battit et les chassa. Alors triompha le dicton : Ôte-toi de là que je m'y mette ! — Mais après s'être substituée à l'aristocratie, la bourgeoisie à nettement trompée l'homme du peuple, que, loin de traiter en frère, elle à transformé en forçat chargé de la nourrir. Notre Stiva russe s'est bien qu'il a tort : il ne persiste à suivre sa voie que parce qu'il y trouve confort et plaisir. Le Stiva étranger ne voit pas les choses de la même façon, il se croit dans son droit et semble plus logique. À son avis, l'histoire suit son cours ; il a pris la place du noble parce qu'il l'a vaincu et comprend que le peuple, négligeable à l'époque de la lutte, commence, à son tour, à prendre des forces. Il saisit très bien que, si le peuples devient capable de le déposséder comme lui même a dépossédé le « chevalier », il n'y manquera pas. Où est le droit ? Il n'y a là que logique historique. Le bourgeois se fut prêté à bien des concessions s'il eût pu s'arranger avec l'ennemi ; il a même essayé de transiger. Mais il a compris aussi que l'adversaire ne veut pas partager ; qu'il veut tout à son tour, que les concessions affaiblissent et, sur le tard, il a résolu de ne céder en rien. Il s'apprête maintenant à la bataille.

Sa position est peut-être désespérée, mais il est dans la nature humaine que le courage croisse avec les chances de lutte ; et il ne désespère pas. Il met eu œuvre tous ses moyens de résistance et fatigue l'ennemi avant la bataille.

Voila où en sont les choses en Europe : il est vrai qu'il fut un temps où la question présentait un état moral. Il y a eu des fouriériste, des cabétistes et de luttes féroces à coups de brochures entre les différentes écoles. On bataille au sujet de quelques très hauts principes. Mais à présent les meneurs des prolétaires ont écarté tout cela. Ils veulent la lutte matérielle, montent une armée, organisent des caisses de ravitaillement et se disent sûrs de la victoire. « Après le triomphe tout s'arrangera, même s'il y a eu des flots de sang répandus. » Et pourtant certains des leaders prêchent au nom du droit moral

des pauvres. Les chefs vrais du mouvement tolèrent ces idéologues pour parer l'œuvre, pour lui donner une apparence de justice plus haute. Parmi les leaders qui se réclament du droit, on trouve des intriguants, mais aussi de véritables apôtres. Ces derniers ne veulent rien pour eux-mêmes ; ils ne travaillent que pour le bonheur de l'humanité. Mais le bourgeois les attend, campé sur une solide position, et déclare qu'on ne le forcera pas à coups de bâton ou de fusil à devenir le frère de qui que ce soit. Les adversaires lui répondent qu'ils n'admettent pas que le bourgeois soit capable de devenir le frère des gens du peuple, qu'ils l'excluent entièrement de la fraternité ; et que la bourgeoisie ne représente que cent millions de têtes destinées à tomber : « Nous en finirons avec vous, disent-ils, pour le bonheur de l'humanité » D'autres meneurs affirment qu'ils se moquent de toute fraternité, que le christianisme est une plaisanterie et que l'humanité s'organisera sur des bases scientifiques. Les bases scientifique, réplique le bourgeois ne sont qu'une vaste blague. On s'amuse à représenter l'humanité comme très différente de ce qu'elle est véritablement, on n'abdiquera pas si facilement ses droit de propriété ; la famille et la liberté ne désarment pas ; le nouveau système sera la tyrannie aidée de l'espionnage ; les hommes futurs seront en réalité unis malgré eux, par la force. — Mais les meneurs mettent en avant l'utilité, la nécessité, affirment que les hommes, pour se sauver de la destruction, seront prêts à tout accepter joyeusement. On leur imposera encore les droits individuels, l'impossibilité de créer par la violence une société harmonieuse ; en fin de compte on les défiera de prouver qu'il aient un motif moral quel qu'il soit, et la suprême conclusion sera qu'on les attendra de pied ferme s'ils attaquent.

Et voilà la solution européenne de la question sociale. Les deux forces ennemies sont dans l'erreur et périront dans l'erreur.

Chez nous, le plus pénible c'est que les Lévine demeurent pensifs et irrésolus à côté des problèmes à résoudre. Et pourtant la seule solution possible est celle qui viendra de Russie ; et cette solution n'est pas appropriée uniquement aux besoins de la nation Russe ; elle peut régler les rapport de toute l'humanité. Ai-je besoin de dire qu'elle sera morale, c'est-à-dire chrétienne ? En Europe on n'est pas près de la trouver, celle-là, bien qu'il soit

évident que les nations occidentales devront l'adopter après avoir versé des flots de sang et fait tomber des millions de tête. On sera forcé d'y venir parce qu'elle seule est applicable.

LA SOLUTION RUSSE DE LA QUESTION

Si vous avez compris qu'il est injuste que vous passiez votre temps à chasser, boire et paresser et, si vous plaignez si fort le pauvres qui sont des multitudes, restituez, distribuez votre fortune et allez travailler pour tous. Allez comme Vlass, qui a puisé sa force dans son ardeur à travailler pour l'œuvre de Dieu. Songez à faire l'éducation de l'âme des pauvres. Quand même tous auraient, comme vous, distribué leurs biens à la masse, toutes les richesses de tous les riches du monde ne seraient qu'une goutte d'eau dans l'Océan. C'est pourquoi il faut s'occuper à faire croître l'amour que les humains doivent éprouver les uns pour les autres. Alors la richesse vraie grandira, non point celle qui réside dans l'or et les parures précieuses, mais bien celle qui vient de l'union complète des homme et de la certitude où tous sont d'être secourus en cas de malheur, eux et leurs familles. Ne venez pas dire que vous serez trop peu nombreux à restituer. Il se trouvera toujours un nombre assez considérable d'individus disposés à agir comme vous, et l'œuvre progressera. Au fond même, ce n'est pas la distribution des richesses qui importe, il ne faut faire que ce que le cœur ordonne ; s'il vous commande de restituer à la masse, restituez ; s'il vous enjoint d'aller travailler pour tous, courez-y. Mais ne soyez pas comme certains rêveurs, qui veulent tout de suite empoigner l'outil ou la brouette en disant : Je ne veux plus être un seigneur ; je veux travailler comme un moujik. Si vous sentez que vous êtes capable de rendre des services comme savant, allez à l'université ; il importe seulement de faire ce que vous reconnaîtrez pouvoir faire utilement pour la collectivité, de travailler activement pour la cause de l'amour universel. Tous vos essais pour vous « transformer en simples travailleurs » ne seront que de la mascarade. Vous êtes trop complexes pour devenir des moujiks, tâchez plutôt d'élever les moujiks jusqu'à votre complexité. Ce sera mieux que toutes les comédies de simplification. Ne vous découragez pas ; ne dites pas : un seul au camp n'est pas soldat. Un seul homme qui veut sincèrement la vérité est déjà terriblement fort. N'imitez pas certains phraseurs qui crient toujours qu'on

leur lie les mains, afin d'avoir un prétexte pour ne rien faire. Un véritable homme d'action verra tout de suite devant lui tant d'œuvres à entreprendre qu'il trouvera toujours à faire et réussira. Vous serez récompensé par l'amour de tous. Maintenant que personne ne vienne vous dire : vous devez œuvrer même sans l'espoir d'être aimé, rien que pour votre propre défense, car, si vous ne vouliez pas travailler, on vous y contraindrait par la force. Ce ne sont pas de telles convictions que l'on doit faire germer en Russie. Que tous s'écrient, au contraire : « Mon frère, je veux travailler pour toi et pour tous, selon mes faibles capacités, je ne le ferai pas pour me trouver quitte envers toi et envers les autres, mais parce que je suis heureux de contribuer a ton bien-être et au bien-être général, parce que je t'aime et que je vous aime tous ! »

Si tous les hommes parlent ainsi, ils deviendront réellement, frères non plus seulement par intérêt, mais par amour vrai.

Ou me dira que tout cela est de la fantaisie, que cette « solution russe » du problème est le « Règne du Ciel », et ne pourra se réaliser que dans le Ciel, si on travaille là-haut. Les Stivas se mettraient dans une belle colère si le Règne du Ciel arrivait ! Mais très sérieusement, il y à bien moins de fantaisie dans cette solution que dans la solution européenne. En Russie, avec les « Vlass » et d'autres, nous avons pu déjà entrevoir l' « homme futur » de chez nous ; ou l'a-t-on seulement soupçonné en Europe ? J'ai une foi infinie en nos « hommes futurs » ; jusqu'à présent, ils sont terriblement disséminés, mais ils cherchent tous la vérité, et s'ils parvenaient à la voir clairement ils seraient prêts a lui sacrifier leur vie. Vous verrez que, dès que l'un d'eux sera entré dans le vrai chemin, tous le suivront et défricheront avec lui nos terres vierges. Qu'un seul homme donne l'exemple, et tous iront de l'avant.

Qu'y a-t-il de si utopique ? — Vous nous direz que nous sommes actuellement très pervertis, que nous sommes veules et nous raillions de nous même. Mais il ne s'agit pas de nous, tels que nous sommes aujourd'hui, mais bien du peuple de demain. Le peuple est plus pur de cœur que l'on ne croit, il n'a besoin que d'instruction. Mais même parmi nous, les cultivés, il y a des hommes au cœur pur, qui veulent fonder sans violence une société nouvelle et meilleure et qui tentent d'agir. Voilà l'indice précieux ! Un conseil

seulement à ceux-là : Soyez maître de vous-même, sachez vous vaincre vous-même avant de faire le premier pas dans le chemin nouveau. Prêcher d'exemple avant de vouloir convertir les autres. C'est alors que vous pourrez aller de l'avant.

MARS

ENCORE UNE FOIS, CONSTANTINOPLE DOIT ÊTRE À NOUS TÔT OU TARD

L’année passée, au mois de juin, j’ai écrit que Constantinople, tôt ou tard, devait être à nous. C’était alors une époque d’enthousiasme et d’héroïsme. La Russie entière suivait de ses vœux son peuple, son armée, qui partait volontairement pour servir le Christ et la foi orthodoxe contre les infidèles, pour aller en secours de nos frères de sang et de religion, les Slaves. Bien que j'eusse critiqué moi-même mon article en le qualifiant d’« interprétation » utopique de l’histoire », je croyais fermement à ce que j’écrivais, et je suis bien sûr que je n’en changerais pas un mot aujourd’hui.

Voici ce que j’ai dit alors sur Constantinople :

« Oui, la Corne d’or et Constantinople, tout cela sera à nous. Cela viendra de soi-même. Et les temps sont proches. Tout l’indique. Il semble que la nature, elle-même, en ait décidé ainsi ; Et si le fait ne s’est pas accompli, c’est que le poire n’était pas mure. »

J’expliquais alors ma pensée. Si Pierre-le-Grand, disais-je, au lieu de fonder Pétersbourg avait eu l’idée d’occuper Constantinople, je crois qu’après quelques réflexions, il aurait abandonné son projet.

En terre finnoise, nous ne pouvions guère éviter l’influence des Allemands voisins : Soit. Mais comment eussions-nous pu paralyser l’action des Grecs à Constantinople, de ces Grecs cent fois plus fins et avisés que les Allemand, et mille fois plus que ces derniers, doués d’affinité avec nous-même, capable, au besoin, de s’instruire et de se modernisé bien avant les Russes. Ces Hellènes eussent politiquement envahi la Russie, et notre nationalité eût été arrêté dans son développement, par ces gens toujours

tournés vers les route d'Asie. Le Grand-Russe serait demeuré isolé dans son Nord neigeux, tandis que son frère du Sud, le Petit-Russien, aurait été absorbé par l'élément grec. Peut-être même y eût-il eu scission dans le monde orthodoxe. D'un côté Byzance rajeunie ; de l'autre la Russie septentrionale. En un mot toute l'entreprise de ce genre était alors prématurée. À présent, c'est autre chose.

De nos jours, écrivais-je, la Russie pourrait annexé Constantinople sans y transporter sa capitale, ce qu'on n'eût pas évité du temps de Pierre-le-Grand et même des années après lui. Maintenant, Constantinople deviendrait peut-être, sans être la capitale de la Russie, le centre du Panslavisme, comme quelques-une le rêvent. Les Grecs ne peuvent nullement hériter seuls de Constantinople ; on ne peut leur livrer un port d'une tel importance. Ce serait hors de toute proportion avec leur valeur ethnique actuelle. Mais de quel droit moral la Russie se prévaudrait-elle pour s'emparer de Constantinople ? Au nom de quel principe supérieur aurait-elle la faculté d'imposer son occupation de cette ville à l'Europe ?

Ce serait précisément, ai-je écrit, les conditions d'existence de la religion orthodoxe qui exigeraient l'intervention de la Russie. Le rôle que notre pays doit jouer ne s'est clairement révélé qu'après Pierre-le-Grand, quand la Russie a compris que son devoir était de devenir la réelle tutrice de l'orthodoxie. Au point de vue religieux les Slaves ou les Grecs, c'est tout un. La plus grande nation orthodoxe à le devoir de se faire la protectrice de la religion grecque ; le Russe sera le protecteur, le chef, mais non le maître des populations qui partagent ses croyances.

Touts ces opinions ont été exposés par moi dans l'article de juin auquel je faisais allusion. Je n'affirmais pas que l'on pût réaliser immédiatement tout ce que j' indiquais ; mais, disais-je, le temps se chargera de me donner raison. Il est encore difficile de préciser le moment où il sera bon d'agir, mais on peut pressentir qu'il est assez proche.

Depuis mon article, neuf mois se sont passés, des mois qu'il ne faut pas porter en compte, des mois troublés, occupés d'abord par l'enthousiasme qu'excite la guerre, par les espérances qu'elle fit naître, puis par des déceptions. On ne peut encore fixer aucune date, et je n'ai voulu qu'ajouter

ici quelques paroles explicatives afin de commenter mes rêves de juin sur l'avenir de Byzance. Quoi qu'il arrive, Constantinople sera a nous tôt ou tard ; je reviens là-dessus, mais à un autre point de vue :

J'admets qu'il y ait quelque gloire la posséder un port célèbre, une illustre cité de ce monde qui a été considérée comme l'umbilicus terræ, mais je ne m'arrête pas à cette considération si flatteuse pour nous dans un avenir prochain. Je n'insisterai pas plus sur cette vérité que la Russie est comme un géant énorme qui a grandi dans une chambre close de tous côtés, sans communication avec le reste de l'univers et qui a besoin de respirer l'air libre des Océans. Je ne veux pas développer une appréciation, pour moi d'une importance extrême, bien que personne n'ait paru, jusqu'à présent, l'évaluer à sa juste valeur.

LE PEUPLE RUSSE N'EST QUE TROP MÛR POUR AVOIR UNE OPINION NETTE SUR LA QUESTION D'ORIENT

Il peut sembler absurde d'entendre affirmer que les quatre siècle de la domination des Turcs dans le sud-est de l'Europe, ont fait beaucoup pour le Christianisme et l'orthodoxie, — malgré les Turcs eux-même, soit, — mais enfin, de la manière la plus positive. Rappelez-vous combien le joug tartare contribua chez nous à asseoir et à fortifier l'église orthodoxe ;. La population de l'Orient, subjuguée et martyrisée, a vu dans la Christ et dans la foi qu'elle avait en lui, sa seule consolation, dans l'église grecque, sa dernière particularité nationale. C'est ce qui l'a empêchés de se fondre avec les vainqueurs en oubliant sa race et son histoire ancienne. D'autres peuples, opprimés comme les Grecs, se serrèrent autour de la croix. D'un autre côté, toutes les nations chrétiennes d'Orient prirent, depuis la conquête de Constantinople, l'habitude de jeter un regard d'espoir vers la Russie lointaine, pressentirent sa grandeur future dès qu'elle eut chassé les envahisseurs tartares, et virent en elle la libératrice désignée. La Russie a accepté de succéder en quelque sorte moralement à Byzance, en plaçant l'aigle à deux têtes byzantin au-dessus de ses armes nationales. Elle a ainsi assumé une immense responsabilité vis-à-vis des chrétiens d'Orient. Le peuple russe a complètement ratifié les résolutions prises par ses Tsars au sujet de la défense de leurs coreligionnaires. Elle a toujours appelé son Tsar le « Tsar orthodoxe », et semble avoir reconnu en lui, quand elle lui donna ce nom, l'unification du monde orthodoxe et plus tard le libérateur, de la chrétienté d'Orient, prise entre la barbarie musulmane et l'hérésie d'Occident. Depuis deux siècles et surtout depuis Pierre-le-Grand les espoirs des peuples du sud-est de l'Europe ont commencé à se réaliser. L'épée de la Russie a plus d'une fois lui sur le champ de bataille pour les défendre. Il va de soi que les chrétiens d'Orient ne pouvaient pas ne pas voir leur Tsar futur dans celui dont ils imploraient la protection.

Cependant, au cours de ces deux siècles, la culture européenne s'est introduite en Orient. L'idée orthodoxe s'y est affaiblie tout comme chez nous où l'immense majorité de hommes des classes instruites s'est déshabituée de croire, et ne sait plus voir le rôle vrai de la Russie. Beaucoup de gens ont commencé, comme les occidentaux, à ne plus considérer l'Église que comme un conservatoire de formalités mortes, de rites, de cérémonie vaines. Des aperçus économiques d'un caractère occidental ont été acceptés en même temps que de nouvelles doctrines politiques et une morale nouvelle. Enfin, la science mal comprise n'a pu que rendre suspectes les vieilles croyances. Des idées nationalistes apparurent aussi, qui amenèrent les chrétiens orientaux à craindre le joug russe après l'oppression turque. Mais dans notre grand peuple simple et religieux, dans notre peuple de tant et tant de millions d'âmes, l'espoir ne mourut jamais de délivrer, en Orient, l'église du Christ, prisonnière des Barbares. L'enthousiasme qui a soulevé toute la population russe l'été dernier l'a bien démontré. Je le sais, on ne veut pas que notre peuple puisse comprendre ses destinées politiques, sociales et morales. On laisse entendre que cette masse de moujiks, hier encore serfs, aujourd'hui abrutis par les alcools, ignore tout de sa religion et se moque un peu de la libération de l'orthodoxie. Qui dit cela ? Peut-être un pasteur allemand qui fait de la propagande sur la schtounda, ou bien un voyageur européen, correspondant d'un journal, ou bien encore un juif influent et instruit, de ceux qui ne croient plus en Dieu et sont légion chez nous, ou enfin, un Russe résidant à l'étranger et ne se figurant plus le Russie que sous les traits d'une mégère ivre, tenant son verre d'eau-de-vie à la main. Pas le moins du monde. Ce sont des membres de notre meilleure société russe qui ne soupçonnent pas que notre peuple, malgré ses vices, a mieux que tout autre peuple conservé en lui l'essence du plus pur christianisme. Ce peuple « corrompu et obscur » sait encore que l'homme humilié, injustement persécuté, sera élevé plus haut que les forts et les puissants. Il aime aussi à raconter l'histoire de son grand, chaste et humble héros chrétien : Ilia Mourometz, défenseur de la vérité, champion des faibles et des pauvres, ignorant de toute vanité, fidèle et de cœur pur. Vénérant et aimant un tel héros, comment notre peuple ne croirait-il pas au triomphe et au relèvement des nations d'Orient actuellement

humiliées ? C'est au milieu de pauvres gens, que j'ai pour la première fois entendu narrer aux enfants la vie des humbles ermites et des martyrs chrétiens. Chaque année, des rangs du peuple un « Vlass » quelconque se détache, qui distribue ses biens et s'en va vers la vérité, le labeur et la misère…

Mais nous reparlerons du peuple russe ; on finira par comprendre un jour, par savoir qu'il a une immense importance, que la Russie l'a toujours trouvé, aux minutes tragiques, prêt à se dévouer, qu'on n'a jamais pu se passer de lui, que la Russie n'est pas l'Autriche, — par exemple, — qu'aux moments graves de notre vie historique, c'est lui qui a parlé par la bouche des Tsars.

Mais je me suis détourné de mon but. Je reviens à Constantinople.

LES IDÉES LES PLUS CONFORMES AUX TEMPS PRÉSENT

L'Église d'Orient et ses chefs ont vécu, pendant les quatre siècle de leur asservissement par les Turcs, en intime communion avec les idées de la Russie. Il n'y eut ni grands troubles ni grandes hérésie alors. Ce n'était pas le moment.

En ce dernier siècle, et surtout depuis la grande guerre d'Orient d'il y a une vingtaine d'années, il s'est répandu dans l'est de l'Europe une odeur putride, semblable à celle d'un cadavre en décomposition. L'homme malade est mort ou va mourir. S'il vit encore faiblement, c'est la Russie qui l'achèvera. Actuellement nous sommes les seuls qui nous intéressons aux chrétiens de l'Empire turc. Les peuples européens ne demanderaient pas mieux que de constater la disparition de ces chrétiens gênants. Mais hélas ! ces derniers semblent nous craindre autant qu'il abominent les Turcs. « Soit, disent-ils, la Russie nous délivrera des Ottomans, mais ce sera pour nous absorber ; elle ne laissera jamais nos nationalités se développer en liberté. » C'est l'idée fixe qui empoisonne toutes leurs espérances. De plus voici que des rivalités nationales les travaillent. La récente controverse gréco-bulgare, soi-disant religieuse, provenait en réalité de haine de races. Le Patriarche universel, en excommunient les Bulgares et leur exarque arbitrairement élu, déclarait qu'on ne pouvait sacrifier les lois de l'Église au principe « nouveau et funeste des nationalités ». Cependant, lui-même, grec, me semblait servir le dit principe en favorisant les Grecs au détriment des Bulgares slaves.

On peut être sûr qu'au moment de la mort de l'homme malade les querelles se feront violentes entre les diverses nationalités de la presqu'île balkanique. Et nos hauts politiciens veulent pourtant que Constantinople devienne, après l'exode des Turcs, une ville internationale, justement pour éviter ces querelles. Il est difficile d'imaginer un point de vue plus faux.

D'abord, si un point quelconque du globe terrestre se trouve sans possesseurs bien autorisés, on voit immédiatement apparaître une flotte

anglaise. Nos amis de Grande-Bretagne viendront cette fois comme les autres ; sous prétexte de garantir l' « internationalité » ou tout ce qu'on voudra, ils mettront purement et simplement la main sur Constantinople et, quand il sont installés quelque part, il est bien difficile de les déloger. Ce n'est pas tout : Les Grecs, les Slaves et les quelques musulmans demeurés à Byzance les appelleront d'eux-mêmes. Ils se feront défendre contre le Russie, leur « libératrice ». On dit que les Anglais souhaiteraient la retour de désordres du genre de ceux qui ont eu lieu cet été en Bulgarie, afin que les Turcs demeurassent seuls maîtres de la situation. Nous ne savons, mais il est sûr que, si la forte épée de la Russie entrait en jeu, les choses changeraient vite de face. L'idée de l' « internationalité » serait très certainement mise en avant par l'Europe, heureuse de voir les différentes nationalités de l'ex-Empire se déchirer sur le cadavre de l' « homme si longtemps malade ». Il n'y a pas de calomnie que l'on inventerait contre nous. « Si ne nous vous avons pas aidé contre les Turcs, c'est à cause des Russes », diraient les Anglais, qui sauraient appuyer leurs dires, car leur intérêt est de voir les Chrétiens d'Orient haïr la Russie. D'un autre côte, les Slaves haïssent les Grecs et les Grecs méprisent les Slaves, et les deux races finiraient par en venir aux mains, ce qui ferait l'affaire de l'Europe, tandis que la Russie, qui n'aurait pas les mêmes raisons de diviser pour régner pourrait exercer une forte surveillance et maintenir le calme. Si la Russie a le tort de se désintéresser de ce qui se passe dans la presqu'ile balkanique, l'union religieuse de toutes les populations chrétiennes qui habitent la Turquie sera continuellement en péril.

À la mort de l'homme malade il sera presque impossible d'éviter un concile qui aura pour tache d'aplanir les difficultés rencontrées par l'Église renaissante. Pendant quatre siècles, les chefs religieux d'Orient ont suivi les conseils de la Russie, mais qu'ils soient libres du joug turc et inspirés par l'Europe et ils montreront de tout autres intentions à notre égard. Puis les Bulgares demanderont peut-être l'installation d'un nouveau pape à Constantinople — et qui sait s'ils n'auront pas raison ? Nouvelle querelle avec les Grecs. Il faudra que les Russes soient la pour apaiser les conflits.

Nous ne devrons faire aucune concession à aucune nation européenne en ce qui touche à la question d'Orient, il y va de notre vie ou de notre mort :

Constantinople doit être à nous tôt ou tard, quand ce ne serait que pour éviter des guerres religieuses. Ces guerres auraient une répercussion terrible en Russie. C'est à ce point de vue surtout qu'il convient de faire tous nos efforts pour agir efficacement dans le cas d'une désagrégation de l'Empire turc.

Cette grave question d'Orient recèle tout notre futur : Ou nous nous heurterons à l'Europe et le choc peut nous être fatal — ou nous arriverons à une union définitive avec elle. Quelle que soit la fin des négociations diplomatiques, Constantinople doit être à nous tôt ou tard, ne fut-ce qu'au siècle prochain. Voilà tout ce que j'entends affirmer, mais je crois que la question est d'une gravité européenne.

LA QUESTION JUIVE

Oh ! n'allez pas croire que je veux traiter la question juive dans son entier. Je prends ce titre parce qu'il est commode. Soulever une question pareille, alors que la Russie renferme trois million de sujets juifs, — vous n'y pensez pas ! Je ne suis pas de force ! Mais je puis, n'est-ce pas, avoir mon opinion à ce sujet et il parait que certains juifs commencent à s'intéresser à ma manière de voir.

Je reçois depuis quelque temps de nombreuses lettres où l'on me reproche de « haïr le juif » de « tomber sur le juif », de l'exécrer non comme être vicieux, non comme exploiteur, mais bien comme homme de race juive », parce que « Judas a vendu le Christ »

Notez que ce sont des israélites civilisés qui m'écrivent ces choses, de ceux qui, au nom de leur civilisation, se vantent d'avoir rompu avec tous les préjugés de leur race, de ne plus accomplir leurs cérémonies religieuses et même de ne plus croire en Dieu. Je dirai ici, entre parenthèse, qu'ils devraient avoir honte, ces Messieurs les « Hauts Juifs » qui défendent leur nation et renient leur Jéhovah de quarante siècles. Pour moi un juif sans Dieu est un être inimaginable. Mais ceci est un thème bien vaste et je le laisse de côté pour l'instant. Ce qui m'intrigue, c'est de ne savoir ni comment ni pourquoi j'ai pu en venir à être compté au nombre des ennemis qui attaquent les Juifs en tant que nation. Messieurs les Hauts Juifs semblent me permettre implicitement d'aborder le juif comme exploiteur ou comme vicieux, mais ce n'est que de la rhétorique, car il est clair qu'il n'y a personne de susceptible et d'irritable comme un juif instruit. Mais où ont-ils été chercher que je haïssais leur race en tant que race ? J'en appelle aux Juifs qui sont en relations avec moi et qui connaissent la fausseté de cette accusation dont j'aimerais à ne plus m'occuper. Est-ce parce que j'appelle parfois un hébreu un Juif ? Je ne vois rien d'injurieux dans ce nom.

Je veux citer quelques passage d'une lettre que m'écrit un Juif très instruit : « …Mais je désirerais savoir une chose que je ne puis aucunement

m’expliquer : D’où vous vient cette haine contre le Juif qui se révèle presque à chaque page de votre « Carnet » ? Je serais heureux de comprendre pourquoi vous en voulez tant au Juif et non à l’exploiteur en général. Certes, j’ai souffert des préjugés de ma nation — et peut-être plus qu’un autre, — pourtant je n’admettrai jamais que notre race ait dans le sang cette fureur d’exploitation dont vous parlez. Ne sauriez-vous vous élever jusqu’à cette conception sociale que dans un État quelconque tous les citoyens, du moment où ils supportent les charges de la communauté, doivent être appelés à jouir des mêmes droits, de tous les droits et à subir les mêmes peines en cas d'infractions aux lois ? Pourquoi alors tous les Juifs devraient-ils être limités dans leurs droits et se trouver victimes d’une législation spéciale ? En quoi l’exploitation des étrangers, Allemands, Anglais, Grecs, etc., est-elle plus agréable que l’exploitation des Juifs qui sont sujets russes ? Pourquoi aussi un usurier, un mercanti ou cabaretier russe orthodoxe serait-il meilleur que son confrère juif ? (Et ce dernier agit dans au cercle restreint.) »

(Ici mon honorable correspondant compare quelques usuriers russes avec d’autres vautours étrangers du même acabit et conclut que le russe ne vaut guère mieux s’il n’est pas pire. Mais qu’est-ce que cela prouve ? Nous sommes d’avis que tous ces industriels ne valent rien du tout.)

« …Je pourrais multiplier les questions de ce genre… Mais quand vous parlez du Juif, vous incluez dans cette appellation toute la masse misérable des Israélites : sur 3.000.000 de Juifs russes, 2.900.000 mènent une existence horrible de privations et de dénuement. Et ils sont de bien meilleures mœurs que votre peuple russe adoré.

Parmi les cent mille autres qui ont reçu de l’instruction, beaucoup se sont fait remarquer, ont rendu des services considérables dans toutes les carrières libérales et autres, par exemple.

(Mon correspondant cite plusieurs noms ; je me borne à reproduire celui des Goldstein, sachant que quelques-uns d’entre eux seront désagréablement affectés en voyant publier qu’ils sont d’origine juive.)

« … Malheureusement vous ignorez, je le sens, l’histoire du peuple juif pendant quarante siècles. Vous êtes un homme honnête et sincère et vous portez inconsciemment préjudice à nombre de pauvres gens. Car bien

entendu, ce ne sont pas les Israélites riches qui craignent la presse, ceux qui reçoivent les grands de ce monde dans leurs salons… »

Voilà les principaux passages de cette lettre. Vraiment dans toute cette année il n'y a en dans mon « Carnet », aucun article anti-juif méritant d'exciter ce genre de susceptibilité. Remarquez aussi que mon correspondant est bien sévère pour l'infortuné peuples russe. Il est vrai que ce peuple n'a pas toujours été tendre pour Israël, qu'il a conspué sans en laisser une place propre », selon l'expression de Chtchedrine, et cela excuse mon juif. Mais nous voyons ce que les Israélites pensent des Russes. Or, l'auteur de la lettre est un homme instruit et plein de talent, sinon dépourvu de préjugés. Qu'attendre alors des Juifs ignares, — et ceux-là sont légion ? Les Russes ne sont donc pas seuls à blâmer dans la lutte juive-russe.

Je dirai maintenant quelques mots pour ma défense et exposerai mon opinion sur la question. Je répète que je ne suis pas de taille à l'embrasser tout entière, mais enfin je ne suis pas non plus sans avoir mes idées à ce sujet.

PRO ET CONTRA

Il n'est pas facile de connaître complétement l'histoire de quarante siècles, surtout quand il s'agit d'un peuple comme les juifs. Mais pour commencer, je sais ceci : Il n'y a pas au monde une nation qui se soit plainte à un tel point et à chaque instant de ses humiliations, de ses souffrances, de son martyre. On croirait vraiment que ce ne sont pas eux les maîtres de l'Europe, des Bourse, de la politique, des affaires intérieures des États. Mais si l'influence juive n'était pas si forte, il y a longtemps que la question slave serait résolue au profit des Slaves et non pas des Turcs. Je suis sûr que Lord Beaconsfield n'a pas oublié ses origine israélites et qu'il dirige sa politique conservatrice anglaise non seulement au point de vue conservateur mais aussi au point de vue juif.

Mettons que cela soit un propos en l'air, mais je ne puis croire que les juifs soient si martyrisés que cela ; je crois que les paysans russes portent sur leurs épaules un fardeau que les juifs ne porteraient pas.

Mon correspondant susdit m'écrit dans une lettre :

« Avant tout il est indispensable d'octroyer aux juifs tous les droits civils. (Pensez que jusqu'à présent, ils sont privé du droit le plus élémentaire : de choisir librement leur résidence… » Mais, Monsieur mon correspondant, vous qui me dites dans un autre passage de votre seconde lettre que : « vous aimez et plaignez incomparablement plus la masse des travailleurs russes que la classe laborieuse juive » (ce qui est beau de la part d'un juif), pensez que lorsqu'un juif souffrait de ne pouvoir choisir librement sa résidence, 23.000.000 de Russes pâtissaient du servage, ce qui était plus pénible. Je ne crois pas que les juifs les aient plaints alors. À l'Ouest et au Sud de la Russie, on vous répondra qu'à cette époque, comme aujourd'hui, ils poussaient les hauts cris en invoquant leur martyre personnel : « Donnez-nous plus de droits, clamaient-ils, et nous pourrons faire notre devoir envers les autochtones ! » Le Libérateur vint et délivra le Russe autochtone. Qui se jeta sur lui, qui abuse de ses vices pour lui faire suer un peu d'or ? Qui se substitua aux propriétaires ruraux, qui, du moins, tâchaient de ne pas ruiner leurs paysans, quand ce n'eût été que dans leur propre intérêt de possesseurs du sol ? — Le juif se moqua de toute considération : il prit les biens des paysans russes et s'en fut avec. Je sais que les juif vont crier en lisant ces lignes : je ne serai qu'un calomniateur, je ne connaîtrai pas l'histoire des quarante siècles de misères subies par ces anges purs, plus purs que toutes les nations du monde et que mon peuple russe adoré en particulier. Soit ! que les juifs soient plus purs que le reste de l'humanité ! Je lis pourtant dans le Messager de l'Europe que, dans les États du Sud de l'Union américaine, les juifs se sont jetés comme sur une proie sur les quelques millions de nègres libérés et les ont déjà asservis à leur manière en les prenant par leurs besoins d'argent, en mettant à profit l'inexpérience et les vices d'une population à peine hors de tutelle. Et que vois-je dans le Nouveau Temps ? « Les juifs se sont littéralement abattus sur le peuple de Lithuanie ; grâce a l'eau-de-vie, ils s'emparent de tout ce que possèdent les habitants du pays. Les prêtres seuls sont venus au secours des malheureux ivrognes en les menaçant des souffrances de l'enfer et en organisant parmi eux des sociétés de tempérance. » Et à la suite des prêtres se sont levés des économistes, qui commencent à monter des banques rurales pour sauver le peuple des menées des usuriers

juifs. Ils installent aussi des marchés dans les villages pour que les pauvres travailleurs puissent acheter les objets de première nécessité à des prix raisonnables et non a des prix juifs.

J'ai lu tout cela et je sais qu'on va me crier que cela ne se passe que que parce que les juifs sont opprimés et misérables que ce n'est que la « lutte pour l'existence ». Mais les Lithuaniens sont encore plus pauvres que les juifs qui les exploitent. Et je ne prends pas les articles du Messager de l'Europe et du Nouveau Temps, pour d'effroyables révélations capable de bouleverser le monde. Si l'on voulait écrire sérieusement l'histoire de cette race, ou trouverait par milliers des faits semblables à ceux que racontent ces deux journaux. Ce qui est à remarquer, c'est que si, au moment d'une polémique vous avez besoin d'un renseignement sur le juif, il est bien inutile d'aller fouiller les bibliothèques. Ne bouger pas de votre siège, prenez le journal, posé près de vous et, à la seconde ou troisième page, immanquablement, vous trouverez une petite histoire juive : inutile de dire qu'il s'agira toujours de hauts faits du genre de ceux qui viennent d'être rapportés. — Naturellement, on va me répondre que les journalistes sont aveuglés par la haine et qu'ils mentent. Mais alors, si tous mentent par haine « elle doit signifier quelque chose, cette haine universelle », comme s'écria jadis Bielinsky.

Vous demandez à ce que le juif puisse choisir librement sa résidence. Mais le Russe autochtone est-il si libre à ce sujet ! Il y à là-dessus des règlements qui datent de l'époque du servage. Quant aux juifs, il est certain que leur champ d'action s'est bien élargi depuis vingt ans, car on les rencontre aujourd'hui où on ne les avait jamais vus autrefois. Et les juifs se plaignent toujours d'être victimes de la haine et de l'oppression. Je ne connais pas tous les détails, de la vie juive, mais il y a une chose que je puis affirmer : notre peuple n'a pas de haine de parti pris contre les juifs. Si vous entendez dans le rue, dès gamins ou des ivrognes dire : « Judas a vendu le Christ », la masse du peuple ne hait pas le juif vilainement et injustement. Il y à cinquante ans que je connais le peuple. J'ai même vécu avec lui dans les grandes caserne où il loge, j'ai dormi à côte de lui, sur les mêmes planches. Il y avait parmi nous des juifs, et personne ne les écartait. Quand ils étaient en prière (et quand les juifs prient ils revêtent un costume spécial, poussent des

cris, etc.), on ne les dérangeait pas, on ne se moquait pas d'eux. On disait : leur religion leur ordonne de prier ainsi ; et on les approuvait. Les juifs, eux, faisaient bande a part en maintes occasions, refusaient de manger avec les Russes et les regardaient de haut. (Et où cela, mon Dieu ? Au bagne !…) Ils ne cachaient par leur dégoût pour les Russes, pour le peuple autochtone. — Dans l'armée il en était de même. Du reste, renseignez-vous, demandez si l'on a jamais, dans une caserne, offensé le juif en tant que juif dans sa religion, dans ses mœurs. Nulle part vous ne le verrez molesté, dans le peuple pas plus qu'ailleurs. L'homme du peuple remarque que le juif le méprise, s'écarte de lui, se défend de son contact, mais il dit tranquillement : « C'est sa religion qui le veut ainsi », et devant cet argument suprême il pardonne au juif toutes ses offenses. Je me suis demandé souvent ce qui se passerait si, dans notre pays, il y avait 3 millions de Russes et 80 millions de juifs ! Je crois que ces derniers ne laisseraient guère les Russes tranquilles, ne leur permettraient pas de prier en paix, je crois même qu'ils les réduiraient en esclavage. Pis que cela : ils les écorcheraient complètement ! Et quand ils n'auraient plus rien à leur prendre, il les extermineraient, comme ils massacraient les peuples vaincus au beau temps de leur histoire nationale.

Non, encore une fois, il n'y a aucune haine chez le Russe contre le juif. Peut-être éprouve-t-il contre lui une sorte d'antipathie, mais pas partout, dans certaines régions seulement. Parfois, cette antipathie devient très forte, mais il n'y entre aucune haine de race : et je crois que le peuple autochtone n'a pas tous les torts quand il se fâche.

STATUS IN STATU. QUARANTE SIÈCLE D'HISTOIRE

Les juifs accusent les Russes de les haïr d'une haine qu'excitent mille préjugés. Mais si nous ne parlons que de préjugés, croyez-vous que le juif en ait moins que le Russe ? Je vous ai montré par un exemple l'attitude du Slave envers l'israélite, et mes Slaves étaient des gens du peuple. Les lettres dont j'ai parlé proviennent de juifs instruits et que de haine, dans ces lettres, contre la population autochtone !

Voyez-vous, pour exister pendant quarante siècles, c'est-à-dire pendant

presque toute la période par nous connue du l'histoire de l'humanité, dans une telle union, dans une telle homogénéité, après avoir perdu son territoire, son indépendance politique et presque sa foi, pour s'être refermé si souvent, toujours fidèle à l'ancienne idée simplement modifiée en apparence, un peuple si vivace, si résistant qu'il soit, n'a pu tenir bon qu'à l'aide d'un status in statu toujours conservé pendant ses dispersons et les persécutions qu'il a subies.

En quoi consiste ce status in statu ? Ce serait très long à exposer ; Mais sans pénétrer jusqu'au fond de la question il est possible de fournir quelques données sur elle.

Le première idée des israélites, c'est qu'ils représentent dans le monde la seule personnalité nationale, — le juif — et que, si d'autres ont l'air d'exister, il n'en faut pas faire cas.

Elle sont comme si elles n'existaient pas : « Aie, au milieu des peuples, une individualité distincte ; sache que tu es le seul peuple de Dieu, extermine les autres ou fais-en des esclaves et exploite-les. Crois en ta victoire finale sur le monde entier. Méprise les autres hommes et n'aie rien de commun avec eux ; Même quand tu seras privé de ta terre et de ta nationalité, même quand tu verras ta race dispersés sur toute la face du globe, crois que tout ce qui t'a été promis se réalisera un jour. D'ici là vis dans l'union avec les tiens ; sache mépriser et attendre. »Voilà, je crois l'essence de ce status in statu ; il y a sans doute des lois mystérieuses destinées à protéger cette idée.

Vous dites, Messieurs les juifs civilisés, que, s'il y a un vague status in statu, ce sont les persécutions qui l'ont créé, celles du Moyen-Âge et les antérieures ; et qu'il ne procède que de l'instinct de la conservation. S'il a encore un faible effet en Russie, c'est que l'on vous refuse des droits légitimes. Mais je crois que quand même vous obtiendrez l'égalité des droits, vous ne renoncerez pas à ce qui fait votre force. Nul entêtement de l'instinct de conservation n'aurait suffi a vous maintenir homogènes pendant quarante siècles. Les civilisations les plus fortes n'ont pu tenir la moitié de ce temps ; les races qui les avaient fondées se sont fondues avec les autres races. Il y a là quelque chose de profond et d'universel sur quoi l'humanité n'est, sans doute, pas encore en droit de dire le dernier mot. Que le caractère religieux

soit dominant dans votre organisation, c'est incontestable : votre providence, sous le nom de Jéhovah, a fait serment de vous conduire à la victoire, — et c'est pour cela que je ne conçois pas un juif sans Dieu. Je ne crois même pas qu'il y ait vraiment des juifs instruits athées.

Tout enfant, j'ai entendu raconter une légende qui veut que les juifs, aujourd'hui encore, attendent la venue de leur Messie, que tous, le plus humble comme le plus haut placé, le plus ignorant aussi bien que le rabbin kabbaliste croient que leur Messie les rassemblera de nouveau, un jour, à Jérusalem et fera tomber tous les peuples à leurs pieds. On ajoutait que c'était pour cela que les juifs choisissaient de préférence le métier de marchands d'or, d'or plus facile à emporter que les biens en terre le jour ou

Le rayon prédit brillera
Où nous rentrerons dans notre vieille patrie de Jérusalem
Avec la cymbale, le tympanon,
Nos trésors d'or et d'argent et l'arche sainte.

Mais pour qu'une idée pareille se conserve, il est nécessaire qu'une tradition secrète persiste. La persécution n'explique pas tout. Les Juifs déclarent que ce n'est pas une raison suffisante pour leur refuser des droits possédés par tous les autres sujets russes. Voyez, disent-ils, ce qui se passe en France : les droits sont égaux pour tous et entendez-vous dire que la crainte du status in statu ait jamais donné l'idée de restreindre en quoi que ce soit les libertés dont jouissent les juifs comme les autres ?

Cela prouve simplement que les israélites sont plus dangereux là où le peuple est peu développé au point de vue des idées économiques. Et, bien entendu, loin d'éclairer les masses avec lesquelles ils se trouvent en contact, les juifs, partout où ils s'établissent, n'ont fait qu'abaisser le niveau moral des populations et les appauvrir matériellement. Demandez en chaque pays aux habitants autochtones ce qui leur parait être la caractéristique des juifs. La réponse sera unanime. Partout on vous dira : c'est le manque de pitié.

Pendant des siècles ils ont presque littéralement bu notre sang. Toute leur activité se tournait vers ce but : asservir la population autochtone, la placer dans un cruel état de dépendance, tout en observant la lettre des lois du pays. Ils savaient toujours être en bons termes avec ceux qui avaient entre leurs mains le sort du peuple et ce n'est pas à eux de se plaindre du peu de droits qu'ils ont s'ils comparent leur situation a celle des populations autochtones. — Même en France, le status in statu n'a pas été inoffensif. Certes, la-bas, ce n'est pas par la faute seule des juifs que le christianisme est tombé si bas : les habitants ont leur forte part de responsabilité ; en tout cas, dans ce pays comme dans d'autres ; la juiverie a remplacé beaucoup des idées naturelles au milieu par des idées juives.

L'homme, partout et toujours, a trop aimé le matérialisme, a toujours été trop enclin à voir dans la liberté la faculté d'assurer son existence à l'aide d'argent amassé par n'importe quels moyens, mais jamais la chose n'a été aussi flagrante que pendant notre dix-neuvième siècle. « Chacun pour soi », voila le principe de tous, je ne dis pas des malhonnêtes gens, mais des travailleurs incapables de voler ou de tuer personne. Autrefois on était égoïste et cupide, mais le mauvais instinct était contenu par le christianisme. Aujourd'hui, on élève l'égoïsme et la cupidité au rang de vertus. Eh bien alors, ce n'est pas en vain que les israélites règnent sur les marchés financier, remuent les capitaux, sont les maîtres du crédit et de la politique internationale. Il est clair que leur règne complet approche. On va me rire au nez et dire qu'il faut que les juifs aient une activité surhumaine pour avoir ainsi bouleversée le vieux monde. Je veux bien, eu effet, que les juifs ne soient pas coupables de tout, mais remarquez que le triomphe des leurs a coïncidé avec l'adoption des principes nouveaux. Leur influence a bien dû pousser à la roue.

Nos contradicteurs affirment que les juifs sont, en tant que masse, pauvres partout et surtout en Russie, qu'il n'y a qu'une classe privilégiée d'israélite qui possède, que les neuf dixièmes de la race sont composés d'infortunés qui luttent pour un morceau de pain. Mais cela n'indique-t-il pas qu'il y à là quelque chose d'irrégulier, d'anormal, un vice qui porte son châtiment en lui-même ? Le juif est un intermédiaire ; il fait trafic du travail d'autrui. Le

capital, c'est du travail accumulé et le juif aime à remuer des capitaux. — En tout cas, les « hauts juifs » commencent à régner sur l'humanité ; ils ont déjà modifie l'aspect du monde. Les israélites proclament à cor et à cri qu'il y a de bien bonnes gens parmi eux. Eh ! parbleu ! feu James de Rothschild n'était pas un mauvais homme : c'est entendu ! Mais nous ne discutons pas sur le plus ou moins grand nombre de braves gens ici-bas. Nous parlons de l'idée juive qui mène le monde alors que le christianisme a échoué.

MAIS VIVE LA FRATERNITÉ !

Pourquoi dis-je tous cela ? Suis-je un ennemi des juifs ? Est-il vrai, comme me l'écrit une jeune fille qui doit être fort instruite et d'une âme très noble, si j'en juge par sa lettre, est-il vrai que j'attaque si férocement ces pauvres juifs ? Est-il vrai que je les méprise si fort ? Pas le moins du monde ! Tout ce que je demande, c'est-à-dire plus d'humanité et plus de justice, je le demande aussi bien pour les juifs que pour les autres. Et, malgré les objections que j'ai soulevées, je suis prêt à réclamer tous les droits pour les juifs, bien que peut-être ils en aient déjà plus que les autochtones ou du moins qu'ils aient de plus grandes facilités pour en profiter. Mais voici ce qui me passe par la tête : j'admets que notre commune rurale tombe absolument au pouvoir du juif ; je crois que ce sera sa fin. Tous les biens, toute la force, passeront demain au juif et le pauvre paysan sera plus mal traité qu'au temps du sauvage, — que dis-je ? — qu'à l'époque du joug tartare ! Malgré les imaginations de ce genre qui me traversent parfois la cervelle, je répète que je suis tout disposé à réclamer pour les juifs ce qu'ont obtenu les autres et, cela au nom d'un principe strictement chrétien. Je me contredis, alors ? Aucunement. Du côté des Russes je ne vois aucune espèce d'obstacle ; mais il y en a du côté des juifs. Si la question n'est pas encore réglée malgré le désir général, c'est bien plus par la faute des juifs que par celle des Russes. Je vous ai déjà parlé des israélites qui fuyait l'autochtone, qui ne voulait ni le traité en camarade, ni manger avec lui. Le Russe n'en s'en fâchait pas, les excusait au contraire, en invoquant la religion du juif, seule coupable en l'occurrence.

Un israélite, encore, m'a écrit que les siens aimaient beaucoup les Russes, mais s'affligeaient de penser que ces pauvres gens n'avaient pas de religion réelle ; qu'en tout cas, lui, ne comprenait rien aux idées religieuses de notre peuple. Alors un juif instruit trouve inintelligible notre religion ? Quelle sera l'opinion des Juifs illettrés ?

Mais c'est surtout l'arrogance juive qui est pénible pour nous autres Russes. Le Russe n'a pas de haine religieuse contre le juif, bien que ce dernier crie encore à la persécution. Le Russe a souvent élevé la voix en faveur de l'israélite. Mais le juif, lui, quand il juge si sévèrement le Russe, ne prend jamais en considération que notre peuple a été longtemps, et plus que bien d'autre, persécuté et opprimé. Peut-on affirmer que le juif lui-même ne se soit pas ligué bien souvent avec les persécuteurs du moujik ? Le juif a-t-il jamais semblé s'en repentir ? Et c'est lui qui se plaint que le peuple russe l'aime peu !

C'est moi qui demanderais à mes correspondants juifs d'être plus indulgents pour nous.

Il serait à désirer que l'union se fit entre eux et nous, que les accusations que nous portons les uns contre les autres finissent pas s'atténuer. On peut se porter garant de la bonne volonté du peuple russe. Il ne demandera pas mieux de vivre avec le juif sur un pied de fraternité parfaite. Mais sommes-nous sûrs de la réciprocité de la part des juifs ? Que le juif nous montre un peu de sentiment fraternel pour nous encourager !

Je sais qu'il y a parmi les israélites un certain nombre de gens qui ne demanderaient pas mieux que de mettre fin aux malentendus ; et ce n'est pas moi qui tairait cette vérité. Mais jusqu'à quel point sont-ils capables de nous aider dans une œuvre de rapprochement vraiment fraternel ?

UN ENTERREMENT

J'ai, vous le savez, reçu ces temps-ci pas mal de lettres : il y en avait même d'anonymes. Je n'ai pas le temps de parler de toutes, mais je ne voudrais pas passer sous silence une lettre, — nullement anonyme, celle-là, — que m'a adressée une jeune fille juive dont j'ai fait la connaissance à

Pétersbourg et qui m'écrit aujourd'hui de M… Avec Mlle L… je n'ai presque jamais abordé la question juive, bien qu'elle me paraisse du nombre des juives éclairées et de bonne foi. Sa lettre se relie très naturellement au chapitre que je viens d'écrire sur ses coreligionnaires. Elle traite la question à un autre point de vue que moi, mais semble apporter un commencement de solution.

Il s'agit de l'enterrement, à M…, du docteur Hindenbourg :

« J'écris ceci, dit-elle, sous une impression toute fraîche. On a enterré ici le docteur Hindenbourg, mort à l'âge de quatre-vingt quatre ans. Comme protestant, on l'a porté d'abord au temple ; puis on l'a conduit au cimetière. Jamais je n'ai vu prodiguer à un cercueil de pareilles marques de sympathie, entendu des paroles de deuil aussi évidemment sorties du cœur. Le docteur est mort si pauvre qu'il n'avait pas laissé de quoi se faire enterrer.

« Il a pratiqué à M… pendant cinquante-huit ans et l'on ne saura jamais tout le bien qu'il a fait pendant ce temps-là. Si vous pouviez Theodor Mikhailovitch, soupçonner quel homme c'était ! Il était médecin-accoucheur et je crois que son nom passera, au moins ici, à la postérité. Il y a déjà des légendes sur lui. Tout le peuple l'appelait son père, l'aimait et le vénérait, mais ce n'est qu'après sa mort qu'on a pu réaliser tout ce qu'il valait. Pendant que la bière était dans l'église, il n'y a eu personne qui n'ait été pleurer sur les restes qu'elle renfermait. Des juives pauvres, surtout, montraient une vraie douleur. Il en avait tant secourues !

« Notre ancienne cuisinière, qui est une femme très pauvre, est venue nous voir et nous a dit qu'à la naissance de son dernier enfant, comme le docteur voyait qu'il n'y avait rien dans la maison, il avait laissé vingt kopecks. Dès qu'elle s'était sentie mieux il lui avait envoyé deux perdrix.

« Appelé une autre fois chez une accouchée également misérable (c'était son genre de clientèle), il s'était aperçu qu'on ne pouvait envelopper l'enfant faute de linge. Il avait retiré sa chemise et son foulard (car il portait un mouchoir de tête), et avait couvert l'enfant.

« Il avait guéri un pauvre bûcheron juif dont la femme vint à tomber malade ; puis ce fut le tour des enfants. Il les visitait deux fois par jour. Quand tout le monde fut sur pied, il demanda au juif : « Eh bien comment

vas-tu me payer » ? — Le pauvre homme lui répondit qu'il n'avait plus rien qu'une chèvre qu'il allait vendre. Il vendit cette chèvre quatre roubles qu'il apporta au docteur ; ce dernier les remit à son domestique plus douze roubles qu'il ajouta. Et le domestique, sur son ordre, alla acheter une vache. Le bûcheron, congédié par le docteur, était retourné chez lui. Quel ne fut pas son étonnement en voyant arriver une vache. Le domestique lui expliqua que le docteur pensait que le lait de chèvre était nuisible sa famille.

« L'histoire de sa vie est pleine de traits de ce genre. Il lui arrivait de laisser trente ou quarante roubles chez des pauvres.

« On l'a enterré comme un saint. Tous les pauvres gens ont laissé là leur ouvrage pour suivre son cercueil. Il y a chez les juifs de jeunes garçons qui chantent des psaumes pendant les enterrements. Mais ils ne doivent jamais chanter à l'inhumation d'un homme qui n'appartient pas à la religion israélite. Eh bien, aux obsèques du docteur, les jeunes juifs chantèrent leurs psaumes comme s'ils avaient accompagné l'un des leurs.

« Dans toutes les synagogues on a prié pour son âme. Les cloches de toutes les églises sonnaient pendant les funérailles. Il y eut un orchestre militaire et aussi un orchestre dont les musiciens, — des juifs — avaient été demander, comme un honneur, aux fils du défunt, la permission de jouer pendant la cérémonie funèbre. Tous les pauvres ont donné, qui dix, qui cinq kopecks, les juifs riches davantage, et l'on à commandé une splendide et immense couronne de fleurs naturelles qui a été portée à l'enterrement. Elle était ornée de rubans blancs et noirs sur lesquels, on avait imprimé en lettres d'or, les faits les plus connus de l'existence du docteur, par exemple la fondation d'un hôpital, etc… Je n'ai pas pu lire tout ce qui était imprimé ; mais peut-on énumérer tous ses mérites ?

« Sur sa tombe le pasteur et le rabbin ont parlé de la façon la plus émouvante ; tous deux pleuraient. Lui, gisait là dans la bière découverte, vêtu de sen vieil uniforme passé, la tête enveloppée d'un vieux mouchoir. — sa tête de brave homme, — et il paraissait dormir tant son teint était frais. »

UN CAS ISOLÉ

« Un cas isolé, me dira-t-on ! » Eh quoi ! Messieurs, je vais donc être encore une fois coupable, pare ce que, dans un cas isolé, je vois comme un commencement, de solution de toute la question, de cette question juive qui a déjà tenu tout un chapitre de mon Carnet.

La ville de M…, où vivait le docteur, est une grande ville, chef-lieu d'un gouvernement de l'Ouest. Il y a là une masse de juifs, des Russes et des Polonais, des Lithuaniens et des Allemands. Toutes ces nationalités ont réclamé ce brave homme comme étant leur. Lui était un Allemand protestant, aussi Allemand qu'il est possible de l'être. Sa façon d'agir lors de l'achat de la vache est purement germanique ; c'est un trait allemand. D'abord il a inquiété le juif avec sa question : Comment me paieras-tu ? Et, le pauvre diable, en vendant sa chèvre, n'a dû avoir qu'un seul regret, le regret que sa chèvre ne valut que quatre roubles. Ce vieux médecin était pauvre aussi, et s'était bien peu le payer de tous les services rendus à la famille juive. Mais le bon, docteur riait sous cape : Ah ! tu vas voir un de nos tours allemands ! Il dut être parfaitement heureux en pensant que le juif allait avoir une vache au lieu de sa chèvre. Cette joie le rendit peut-être plus dur à la fatigue, plus satisfait encore de se dévouer, la nuit suivante, quand il se trouva au chevet de quelque pauvre juive en couches. Si j'étais peintre, j'aimerais à choisir, comme sujet de tableau, un moment de cette nuit passé là après une telle journée. Le sujet est riche pour un peintre : d'abord la misère trop effroyablement pittoresque de la masure juive. On obtiendrait peut-être avec cela quelques effets humoristiques car l' « humour, c'est l'esprit du sentiment profond » et j'aime beaucoup cette définition. Avec de la finesse et de l'esprit le peintre pourrait tirer un grand parti du désordre où s'étaleraient tant d'objets misérables, ustensiles de ménage et autres, dans le triste taudis ; et ce désordre amusant nous toucherait tout de suite le cœur, Je vois aussi un intéressant effet de lumière ; la chandelle achève de se consumer et par l'unique fenêtre crasseuse mais parée de givre, voici que pointe le jour nouveau qui sera dur aux pauvres gens. Laissant la mère pour un instant, le petit vieillard fatigué s'occupe de l'enfant, Il l'a pris, mais faute de langes n'a pu l'emmailloter. Il a ôté son vieil uniforme, enlevé sa chemise et l'a déchirée en bandes. Le petit juif nouveau-né s'agite sur le lit ; le chrétien le prend dans

ses bras et l'enveloppe de la chemise qu'il a enlevée de sur son propre corps. Voilà Messieurs, la solution de la question juive. Le torse nu du docteur octogénaire, frissonnant à l'humidité du matin, peut figurer en belle place dans le tableau ; j'aperçois aussi le visage de l'accouchée qui regarda son nouveau-né et ce qu'en fait le docteur. Le Christ voit tout cela de la-haut et le médecin le sait : « Peut-être que ce petit juif, un jour, donnera, à son tour, sa chemise à un chrétien, en se souvenant du récit qu'on lui aura fait de sa naissance, » pense en lui-même le vieux docteur, avec une noble naïveté. Cela se réalisera-t-il ? Qui sait ? Pourquoi pas ? Le mieux est de croire, comme le fait le docteur, que cela se réalisera, doit se réaliser.

Un cas unique ! Certes ! Voici deux ans nous apprenions que quelque part, dans le Sud de la Russie, un médecin qui sortait du bain et se hâtait de rentrer chez lui pour déjeuner, fut prié de donner ses secours à un homme qu'on venait de repêcher évanouit dans la rivière — et s'y refusa. Il passa en jugement pour cela. C'était pourtant, peut-être, un homme intelligent au courant des idées nouvelles, un progressiste qui exigeait les mêmes droits pour tous, — en négligeant les cas isolés.

Mais le vieux docteur qui voulait vraiment appartenir à tous, ce cas isolé, a eu toute la ville à ses funérailles. Les Russes, les Allemands et les juifs pleuraient fraternellement sur sa bière. Le rabbin et le pasteur ont parlé, animés du même esprit d'amour et de bonté. À ce moment là elle était presque résolue, la question juive ! Qu'importe qu'en rentrant dans le train-train quotidien, chacun des spectateurs de la cérémonie soit revenu à ses vieux errements ! Une goutte d'eau finit par creuser une pierre et les « hommes universels » comme le docteur feront la conquête du monde en lui apportant l'union. Les préjugés pâliront à chaque cas isolé, et finiront par disparaître. Sans ces « unités », l'entente universelle ne serait près de se faire. Un brave homme n'a pas besoin d'attendre que toute l'humanité devienne aussi bonne que lui : très peu d'homme comme le docteur Hindenbourg seront de force à sauver le monde tant leur exemple aura de puissance. Et s'il en est ainsi, pourquoi ne pas espérer.

AVRIL

LA GUERRE

« La guerre ! La guerre est déclarée ! » s'écriait-on chez nous, voilà deux semaines : « Elle est déclarée, soit ! Mais quand commencera-t-elle ! », demandaient certaines gens, anxieux.

Tous sentent qu'il va se passer quelque chose de décisif, que nous allons peut-être voir l'épilogue de vieilles histoires qui ont trop trainé, que nous marchons vers des événements qui nous permettront de rompre avec le passé, que la Russie va faire un grand pas en avant. Quelques « sages », pourtant, ne peuvent croire que ce soit possible. Leur instinct leur dit que cela est, mais, malgré tout, leur incrédulité persiste : « La Russie ! mais comment peut-elle ? Comment ose-t-elle ? Est-elle prête, non seulement au point de vue matériel, mais intérieurement, moralement ? Il y a l'Europe, là ! Et qu'est-ce que la Russie ? C'est un bien grand pas pour elle ! »

Le Peuple, lui, croit. Il est prêt. C'est le peuple lui-même qui a voulu le guerre, — d'accord avec le Tzar. Dès que la parole du Tzar eut retenti ; le peuple se pressa dans les églises, par toute la Russie. En lisant le manifeste impérial, tous les gens du peuple se signalent en se félicitant de voir venir enfin, cette guerre. À Pétersbourg comme ailleurs.

Les paysans, eux, offraient de l'argent ; voulaient même vendre leurs charrues. Mais, tout à coup, ces milliers d'hommes s'écrièrent d'une voix unanime : « À quoi bon de l'argent ! À quoi bon vendre nos charrues ! Allons nous-mêmes faire la guerre ! »

Ici, à Pétersbourg, on a souscrit de fortes sommes pour les blessés et les malades. Les donateurs s'inscrivent comme anonymes. Ces faits sont très nombreux, mais ils se produiraient par dizaine de mille que personne n'en serait surpris. Ils montrent seulement que tout le peuple s'est levé au nom de

la justice et pour la cause sainte, qu'il s'est levé pour la guerre et veut marcher. Les « sages » nieront peut-être ces faits comme ils ont nié ceux de l'année dernière : certains d'entre eux se moqueront peut-être. Mais que signifient leurs railleries ? De quoi rient-ils ? Ah ! voilà ! Ils se regardent comme une force, comme une élite sans le consentement de laquelle on ne fait rien. Cependant leur force ne durera guère. Quand ils se verront débordés ils tiendront un autre langage. En tout cas, tous les vœux seront pour le Tzar et pour son peuple.

Nous avons besoin de cette guerre tout autant que « nos frères slaves. » torturés par les Turcs. Nous nous levons pour aller au secours de nos frères, mais nous agissons aussi pour notre propre salut. La guerre va purifier l'air que nous respirons et dans lequel nous étouffons. Les sages crient que nous étouffons de nos désordres intérieurs, que nous ne devons pas désirer la guerre, mais bien une paix durable afin de « cesser d'être des animaux et de devenir des hommes » afin de nous habituer à l'ordre, à l'honnêteté, à l'honneur. Quand nous en serons la, disent-ils, nous pourrons aller aider nos « frères slaves » Comment se représentent-ils donc le procédé à l'aide duquel ils deviendront, meilleurs ? Comment se défendront-ils d'être en désaccord avec le sentiment de tout le pays ? Quoi qu'il en soit, ils croient toujours à leur force. « Ils vont faire une promenade militaire ! » disent-ils maintenant en parlant de nos soldats. Il n'y aura pas de guerre. Tout au plus des « manœuvres de campagne » qui coûteront plus cher, des centaines de millions de plus que les « grandes manœuvres » ordinaires. Ah ! s'il pouvait arriver que nous soyons battus, qu'il nous fallut bien accepter la paix dans des conditions désavantageuse, comme ils triompheraient les « sages » ! Et nous serions humiliés et bafouée par eux pendant des années. Grâce à eux surgirait un nouveau nihilisme, négateur comme le premier de la patrie russe. La jeunesse cracherait encore sur son drapeau et sur ses foyers, déserterait ses familles, ânonnerait encore comme des leçons apprises des dithyrambes sur la grandeur européenne écrasant la bassesse russe. Ce serait, d'après elle, un devoir pour la Russie que de se faire aussi petite, aussi insignifiante que possible. — Mais non ! Il nous faut la guerre et la victoire. Avec la victoire viendra la parole nouvelle ; la vraie vie de notre pays commencera et nous ne

serons plus endormis par des radotages faussement raisonnables comme avant.

Mais il faut être prêts à tout ; même si nous supposons que des revers nous attendent au début, il ne faut pas nous décourager. Le colosse russe n'en sera pas ébranlé et il finira par avoir son tour. Je n'exprime pas de vaines espérances : je suis sûr de ce que je dis. Notre force, c'est notre confiance dans le colosse russe : toute l'Europe craint que son vieil édifice de tant de siècles ne s'écroule. Nous, nous pouvons nous fier à notre colosse, à notre peuple. Le début de cette guerre populaire a montré que rien chez nous n'est pourri, corrompu, comme le prétendent nos « sages » qui ne songent peut-être qu'à eux-mêmes. Ces « sages » nous ont rendu un service réel. Ils ont complètement rassuré l'Europe au sujet de nos forces. Ils répétaient à l'envi qu'en Russie il n'y avait pas de sentiment national, que nous n'avions pas de peuple à proprement parler ; que notre peuple et ses prétendues idées n'existaient que dans l'imagination de quelques rêveurs moscovites ; que nos 80 millions de paysans n'étaient que de vagues contribuables indifférents et abrutis par l'alcool ; qu'il n'y avait aucune solidarité entre le peuple et le Tzar et que seuls les exemples des cahiers d'écriture faisaient allusion à cette mauvaise plaisanterie ; que tout, en Russie, était démoli ou rongé par le nihilisme ; que nos soldats jetteraient leurs fusils et se sauveraient comme des troupeaux de moutons ; que nous n'avions pas de vivres et n'attendions qu'un prétexte pour reculer ; que nous supplions même l'Europe de nous fournir ce prétexte. Voila quelles étaient les convictions de nos « sages ». Toute l'Europe s'écria ! « La Russie se meurt ! La Russie n'est plus rien, ne sera jamais plus rien. » Les cœurs de nos ennemis tressaillirent d'aise ; et tressaillirent d'aise les cœurs de millions de juifs européens et de chrétiens judaïsants ; et plus que tout autre tressaillit d'aise, le cœur de Beaconsfield. On lui promettait que la Russie supporterait tout, les avanies, les affronts, sans vouloir jamais se déterminer à faire la guerre. Tous se réjouirent de penser que la Russie n'avait aucune importance. Ils ne remarquèrent pas le principal : l'alliance du Tzar avec son peuple. Ils n'ont omis rien que cela !

À présent ils affirment sans rire que le patriotisme est né chez nous du manifeste du Tzar. Ils ne comprennent rien à la Russie ! Ils ne saisissent pas

que même si nous perdons quelques batailles, nous vaincrons, malgré tout grâces à l'unité de l'esprit populaire et à la conscience populaire : nous ne sommes pas la France, qui est toute dans Paris ; nous ne sommes pas l'Europe qui dépend entièrement des bourses de sa bourgeoisie et de la tranquillité de ses prolétaires, achetée pour une heure au prix d'énormes efforts accomplis par ses gouvernements. Ils ne savent pas que ni les juifs européens et leurs millions ni les multitudes de soldats de toutes les puissances coalisées ne pourront nous obliger à faire ce que nous ne voulons pas faire et qu'il n'y a pas une force comme la nôtre sur ce globe.

Le malheur, c'est, que ces paroles feront rire non seulement en Europe mais chez nous. Quelques uns de nos compatriotes, intelligents et avisés en n'importe quelle autre circonstance, méconnaissent entièrement l'esprit et la puissance de leur pays. Et pourtant la tactique européenne ne peut rien contre nous. Sur notre terre russe, qui diffère tant du reste de l'Europe, la tactique a dû progresser dans une direction toute autre, et toutes les armées de l'Europe se heurteraient chez nous à une force insoupçonnée ; et que faire contre notre sol illimité et l'union entière du peuple russe ? Il est triste que tant de nos compatriotes ignorent la véritable situation. Heureusement, nos Tzars et notre peuple la connaissent. Alexandre I^{er} connaissait bien notre force quand il disait qu'il laisserait repousser sa barbe et se retirerait dans nos forêts avec son peuple, mais qu'il ne céderait pas à Napoléon. L'Europe se briserait contre notre résistance. Jamais elle n'aurait assez d'argent et jamais elle ne saurait assez s'organiser, divisée comme elle l'est, pour nous vaincre.

Quand tous les Russes sauront que nous sommes si forts, il n'y aura plus besoin de guerres ; l'Europe croira en nous ; elle nous découvrira. comme jadis l'Amérique. Mais il faut pour cela que nous nous découvrions nous-même avant tout et que nous n'ignorions plus que toute désunion chez nous est une folie, que nous devons toujours marcher avec notre peuple.

LA GUERRE N'EST PAS TOUJOURS UN FLÉAU, MAIS BIEN PARFOIS LE SALUT

Mais nos « sages » se sont cramponnés à l'autre côté de la question. Ils prêchent l'amour, l'humanité ; ils pleurent sur le sang que l'on va verser, ils gémissent en songeant que cette guerre nous rendra encore plus « bestiaux », que, partant, nous tournons le dos en cette perfection qu'ils rêvaient pour nous tous.

Certes, la guerre est une grande calamité, mais dans les raisonnements de nos sages il entre une grande part d'erreur. Et puis nous en avons assez dé tous ces sermons bourgeois ! Je, me figure qu'il y a plus de hauteur morale dans le fait de sacrifier sa vie pour ce que l'on croit une cause saine que dans tout le catéchisme bourgeois.

Une guerre pour la possession de nouvelles richesses, une guerre entreprise pour le plus grand bien des boursiers peut influencer en bien sur le développement d'une nation, mais ignoble dans son but premier, elle doit receler aussi en elle un germe de corruption et de mort. Si l'Angleterre, par exemple, poussée par ses intérêts commerciaux, se mettait du côté de la Turquie dans la lutte orientale actuelle, oubliant les gémissement des raïas martyrisés, je crois qu'elle aurait levé elle-même l'épée qui tomberait tôt ou tard sur sa propre tête.

Au contraire, qu'y a t-il de plus saint qu'une guerre comme celle que la Russie commence aujourd'hui ? On vous dira que la Russie va ainsi acquérir des alliés futurs, donc de la force, et qu'elle ne fera que ce que ferait l'Angleterre en luttant pour son développement ; que le panslavisme est un danger pour l'Europe, qu'il a le droit d'en arrêter l'essor ; que ce n'est que l'éternel instinct animal qui jette la Russie en avant ; qu'il faut donc, humainement prêcher la paix et empêcher l'effusion de sang.

Admirables paroles ! Mais quand la Russie aura libéré les peuples qu'elles va secourir, elle ne se précipitera pas sur l'Europe comme celle-ci ne manquerait pas de le faire sur la Russie, dans ce cas où elle pourrait s'unir

toute contre elle. Les puissances européenne ont toujours agi ainsi, entre elles, quand elles trouvaient l'occasion de tomber à plusieurs sur une seule, ou qu'une seule était assez forte pour en accabler lâchement une autre.

Voyez la guerre franco-prussienne : une nation d'Europe, la plus civilisée et la plus savante aussi, mais moins favorisé par les circonstances du moment. Elle l'a mordue comme une bête sauvage, l'a saignée à blanc en lui prenant des milliards et lui a arraché une côte en lui enlevant deux de ses plus belles provinces… Après cela, je comprends que l'Europe n'est guère coupable quand elle se méprend sur les motifs de la Russie.

Comprendront-elle, les nation européennes, fières, savantes, qui se croient les premières de toutes, que la Russie ignorée soit prédestinée à être la terre et la race de salut, qu'elle seule pourra prononcer la parole qui unira toute l'humanité dans un réel amour mutuel ? Admettront-elles que nous ayons le désir de ne nous emparer de rien, de donner simplement, dans la tranquillité de notre force, le goût du désintéressement et de l'union humaine. Cette union, nous la voyons dans le développement le plus libre de toutes les tendances humaines, dans l'emprunt que se feront mutuellement toutes les races de leurs meilleures particularités organiques. Oh ! que l'humanité comme un arbre magnifique ombrage toute la terre heureuse !

Demandez au peuple, demandez au soldat pourquoi ils se lèvent ! Interrogez-les sur ce qu'ils désirent dans cette guerre ? Ils vous répondront comme un seul homme qu'ils marchent pour servir le Christ et pour libérer leurs frères opprimés. Aucun d'eux ne pense à une annexion territoriale possible. Oui, c'est dans cette guerre que nous saurons montrer nos desseins pour l'avenir de la Russie et de l'Europe. Ce que nous voulons, c'est l'Union !

Puisqu'il en est ainsi, notre idée est sacrée ; ce n'est plus du tout l'instinct bestial des nations accapareuses qui nous anime, mais bien l'espoir de faire le premier pas vers la paix éternelle à laquelle nous avons le bonheur de croire, vers l'union indissoluble et le bonheur véritable de l'humanité.

Il ne faut donc pas toujours préconiser la paix. Ce n'est pas dans la paix à tout prix que sera le salut : il peut se trouver dans la guerre !

LE SANG VERSÉ PEUT-IL SAUVER ?

« Mais c'est toujours du sang et encore du sang ! » répètent les sages. Tout cela c'est des mots ! Tous ces gens qui gémissent sur l'humanité font souvent trafic de cette même humanité. Sans la guerre, on verserait peut-être plus de sang. Croyez que, dans certains cas, peut-être dans tous (s'il ne s'agit pas de guerres civiles), la guerre est un procès par lequel, avec un minimum de sang versé, on peut arriver à la tranquillité internationale.

Il est clair que c'est triste ! Mais que faire, si c'est ainsi.

Mieux vaut tirer le glaive une fois que souffrir sans fin. La paix actuelle rend l'homme plus féroce que la guerre. Ce genre de paix, on l'achète toujours ; elle produit la stagnation intellectuelle. Ce ne sont que les exploiteurs de l'humanité qui s'engraissent pendant une longue paix. On répète que la paix produit la richesse ; quelle richesse ? Celle de la dixième partie des hommes infectés de tous les vices morbides qu'enfante cette richesse. Cette minorité transmet ses germes de corruption aux neuf autres dixièmes de l'humanité, mais sans l'enrichir. L'accumulation des capitaux entre les mains d'un petit nombre d'individus développe chez les privilégiés la grossièreté des sentiments. Chez les ploutocrates, la sensualité s'accroît sans cesse ; la sensualité fait naître la lâcheté et la férocité. L'âme malpropre et basse d'un voluptueux est plus cruelle que toute autre. Tel sybarite qui s'évanouit à la vue du sang qui coule d'une blessure au doigt ne pardonnera pas un pauvre débiteur insolvable et le ferai jeter en prison pour une dette insignifiante. Un ploutocrate, par souci de sa sécurité pécuniaire, est capable de crimes. Il ne connait plus la solidarité humaine et promulgue sans honte des maximes dans ce genre : « Chacun pour soi ».

On vous dira que les arts prospèrent toujours pendant les longues périodes de paix. Mais si les arts prennent du développement aux époques pacifiques, c'est uniquement parce qu'ils réveillent les âmes de leur somnolence abêtissante. Une trop longue paix fait naître le besoin de la guerre et souvent ce qui sortira d'une inaction prolongée, ce ne sera plus une lutte entreprise

pour de nobles motifs, mais une campagne guerrière ayant pour but l'acquisition de nouvelles richesses, une campagne faite dans l'intérêt des boursiers, des exploiteurs. Une guerre de cette espèce est profondément corruptrice, elle peut même perdre un peuple, tandis que la lutte tentée pour délivrer des opprimés, la lutte désintéressée et sainte purifie l'air, guérit l'âme d'une nation, chasse la poltronnerie et le mollesse. Une telle guerre fortifie les esprits par le conscience du sacrifice, par l'union de tout le peuple d'un pays.

Voyez comment ils ont débuté, nos humanitaires : ils ont fait preuve d'une férocité inhumaine en refusant tout secours à des malheureux martyrisés qui criaient à l'aide.

Leur thèse favorite était : « Médecin, guéris-toi d'abord toi-même ! » Dédaigneux de le volonté nationale, ils nous reprochaient de vouloir sauver les autres alors que nous mêmes ne savions même pas créer des écoles. Mais, ô humanitaires, nous allons lutter un peu aussi pour nous guérir nous-mêmes. Les écoles, certes, sont utiles, mais elles ont besoin avant tout d'une direction. Eh bien, c'est dans cette guerre que nous allons chercher l'esprit de décision qui nous manque. Nous reviendrons avec la conscience d'avoir accompli une œuvre désintéressée, d'avoir servi l'humanité en versant notre sang, avec la légitime fierté de notre force rajeunie. Nous allons communier avec le peuple, nous lier plus étroitement avec lui ; c'est en lui seul que nous trouverons la guérison de notre maladie, de notre faiblesse improductive de deux siècles. Oui, la guerre est utile à quelque chose · ; elle est bienfaisante, elle fortifie l'humanité. Cela parait honteux si l'on pense de façon arbitraire, mais dans la pratique on peut constater que la paix, si belle, si féconde qu'elle paraisse, arrive à débiliter les nations.

Encore une fois je ne parle pas des guerres intéressées. Nos enfants verront comment finira l'Angleterre.

LE RÊVE D'UN DRÔLE D'HOMME (RÉCIT FANTASTIQUE)

I

Je suis un drôle d'homme. Maintenant, on me traite de fou. Ce serait pour moi une sorte d'avancement en grade, si je ne continuais à passer pour aussi drôle qu'auparavant.

Il faut dire qu'aujourd'hui je ne me fâche plus des plaisanteries. Je suis plutôt amusé quand on rit de moi. Je rirais même franchement, comme les autres, si je ne voyais avec tristesse que les moqueurs ne connaissent pas la Vérité, que je connais, moi. Et il est bien pénible d'être seul à connaître la Vérité. Mais ils ne comprendront pas ; non ! ils ne comprendront pas !

Naguère, je souffrais beaucoup de sembler drôle à tout le monde. Je ne faisais pas que « sembler drôle, je l'étais. J'avais été drôle depuis ma naissance et, dès l'âge de 7 ans, je savais que j'étais drôle. Plus j'ai appris à l'école, plus j'ai étudié à l'Université, plus j'ai été convaincu que j'étais drôle. Si bien que toutes les sciences que j'ai apprises n'avaient pour but, et n'ont eu pour résultat, que de me conforter dans cette idée que j'étais drôle.

Il en était de même dans la vie courante que dans mes études. Chaque année, j'étais plus conscient de ma drôlerie, de ma bizarrerie à tous les points de vue. Tout le monde se moquait de moi, mais personne ne se doutait qu'il y avait un homme qui savait, mieux que n'importe qui, que j'étais drôle, et que cet homme c'était moi. Ce fut par ma faute, du reste, qu'on ne le sut pas. J'étais trop fier pour faire mes confidences à personne. Cette fierté s'accrut avec l'âge, et, s'il me fut arrivé par distraction de confesser devant qui que ce fût que je me trouvais drôle, je me serais cassé la tête d'un coup de revolver. Oh ! comme je souffrais dans mon adolescence, à l'idée qu'un jour, peut-être, j'en viendrais à avouer ce que je pensais là. Mais, quand je fus un jeune homme, bien que, chaque année, je sentisse grandir ma bizarrerie, je devins

plus calme, sans savoir au juste pourquoi. Peut-être parce que me vint une douleur plus grande à penser que tout au monde m'était indifférent. Il y avait longtemps que je m'en doutais, mais tout à coup, l'année dernière, je le sus à ne m'y tromper. Je sentis qu'il m'était bien égal que le monde existât ou qu'il n'y eût rien nulle part. Alors, subitement, je cessai de me fâcher contre les rieurs ; je ne fis plus attention à eux. Mon indifférence éclatait dans les plus petites choses. Il m'arrivait, par exemple, de me promener dans la rue en bousculant les gens sans m'en apercevoir. Je ne veux pas dire que ce fût par distraction ; j'avais cessé de penser à quoi que ce fût. Tout, tout me devint indifférent.

C'est alors que je conçus la Vérité. Je conçus la Vérité au mois de novembre passé, le 3 novembre, pour être plus exact. Depuis cette date, je me rappelle chaque minute de ma vie… Ce fut par une soirée sombre, sombre comme on n'en voit pour ainsi dire jamais. Je rentrais chez moi et songeais justement qu'il était impossible de voir une soirée aussi fuligineuse. Il avait plu toute la journée ; ç'avait été une pluie froide, on l'eût dit noire et hostile à l'humanité. Puis, la pluie cessa ; il n'y eut plus qu'une terrible humidité dans l'air. Il me semblait que de chaque pierre de la rue, de chaque pouce carré de la chaussée, une vapeur froide montait. J'eus l'impression que si le gaz venait à s'éteindre brusquement j'en serais heureux, car la lumière du gaz rendait l'humidité et la tristesse de l'air plus évidentes.

Ce jour-là, je n'avais presque pas dîné, et depuis le commencement de la soirée j'étais resté chez un ingénieur, qui avait aussi la visite de deux de mes camarades. J'étais demeuré muet et je crois que mon silence même les ennuyait. Ils parlaient sur un sujet intéressant, en étaient venus à s'échauffer en apparence, mais j'avais vu que cela leur était, en réalité, indifférent. Ils s'échauffaient pour la forme. Je leur avais dit tout à coup : « Messieurs, je vois que ce dont vous parlez vous laisse absolument froids. » Ils ne s'étaient pas le moins du monde vexés de ma remarque ; mais, comprenant que ce que je disais et ce qu'ils pensaient m'était profondément indifférent, ils s'étaient mis à rire de moi.

Dans la rue, au moment où je pensais au gaz je regardai le ciel. Il était affreusement noir, et cependant on distinguait faiblement des nuages, entre

lesquels des espaces plus noirs ressemblaient à des abîmes.

Soudain, au fond de l'un de ces abîmes, une étoile brilla. Je me mis à la considérer attentivement, parce qu'elle me donnait une idée, celle de me tuer cette nuit-là. Déjà, deux mois auparavant, j'avais résolu d'en finir avec l'existence et, malgré ma pauvreté, je m'étais rendu acquéreur d'un beau revolver, que j'avais chargé immédiatement. Mais deux mois avaient passé et le revolver restait dans sa gaine, car je voulais choisir, pour me tuer, un moment où tout me serait un peu moins indifférent. Pourquoi ? Mystère… Mais l'étoile m'inspira le désir de mourir le soir même. Pourquoi ? Autre mystère.

Comme je regardais obstinément le ciel, une fillette d'environ huit ans me prit par la manche. La rue était déserte ; un cocher dormait sur son siège, très loin de nous. La fillette avait un mouchoir sur la tête, sa robe était misérable et toute mouillée, mais je ne vraiment attention qu'à ses souliers déchirés et trempés. Tout à coup, la petite cria comme terrifiée : Maman ! Maman ! Je la regardai, mais sans lui dire un mot. Je marchai plus vite, mais elle continuait à me tirailler par la manche tout en criant d'une voix désespérée. Je connais ce genre de cris-là ! Puis en quelques mots entrecoupés, elle me dit que sa mère était mourante, qu'elle était sortie au hasard pour appeler quelqu'un, n'importe qui, pour trouver quelque chose qui pût soulager sa maman. Je ne la suivis pas. Au contraire, je voulus la chasser. En y repensant, je me contentai de lui dire d'aller chercher un gardien. Mais elle joignit ses petites mains et courut à mon côté tout en pleurant, sans se laisser devancer. Alors je m'impatientai. Je frappai du pied et la menaçai. Elle cria encore : « Monsieur ! Monsieur ! » Mais elle me quitta, traversa rapidement la rue et s'attacha aux pas d'un autre passant qui survenait.

Je montai à mon cinquième étage. Je loue une chambre garnie, pauvrement meublée, qui a pour fenêtre une lucarne. J'ai un canapé couvert de toile cirée, une table pour mes livres, deux chaises et un vieux fauteuil. J'allumai une bougie, m'assis et me mis à penser… Dans la chambre voisine, séparée de la mienne par une simple cloison, on faisait la fête depuis trois jours. Un capitaine de réserve demeurait là, qui avait réuni dans son taudis une demi-douzaine de chenapans qui buvaient de l'eau-de-vie avec lui, en

jouant aux cartes. La nuit d'avant, il y avait eu une bataille ; la patronne avait voulu se plaindre, mais elle avait une peur épouvantable du capitaine. Comme autres locataires, à notre cinquième, nous avions petite dame maigre, veuve d'un militaire et mère de trois petits enfants tous malades ; le plus jeune de ces enfants avait eu si peur en entendant la rixe qu'il en avait pris une sorte d'attaque de nerfs. Moi j'avais laisse crier derrière la cloison. Cela m'était bien égal.

En rentrant, ce soir-là, je pris mon revolver dans le tiroir de la table et le posai à côté de moi. Quand je l'eus atteint, je me demandai : « Est-ce bien vrai ? » et je me répondis : « C'est bien vrai !… » (Bien vrai que j'allais me brûler la cervelle.)

J'étais décidé à me tuer cette nuit-là, mais combien de temps mettrais-je à réfléchir à mon projet ? Je n'en savais rien… Et probablement que sans la rencontre de la fillette je me serais brûlé la cervelle…

II

Quoique tout me fût indifférent, je craignais la douleur physique… Et puis je ressentait de la pitié pour cette petite fille rencontrée dans la rue, tout à l'heure, et que j'aurais dû aider. Pourquoi n'étais-je pas venu à son secours ? Ah ! parce que je voulais que tout me fût indifférent et que j'avais honte de ma pitié pour l'enfant. De la pitié, maintenant que je voulais me tuer !

Pourquoi diable la douleur de la petite fille ne m'avait-elle pas été indifférente ?… C'était stupide ! Voilà que j'en souffrais à présent !… Voyons ! si je me tuais dans deux heures, que m'importait que cette petite fille fût malheureuse ou non ? Je n'aurais plus de pensée bientôt, je ne serais plus rien du tout. C'était pour cela que je m'étais lâchement fâché contre la petite. Je pouvais commettre des lâchetés, puisque, deux heures plus tard, tout devait s'éteindre pour moi. Il me semblait que le monde dépendait de moi, qu'il était pour moi seul. Je n'avais qu'à me brûler la cervelle et le monde ne serait plus. Peut-être vraiment, qu'après moi, il n'y aurait plus rien, que le monde disparaîtrait au moment où disparaîtrait ma conscience. Qui savait si l'univers et les multitudes n'étaient pas en moi seul ?

Puis il me vint une étrange idée : Si, dans une existence antérieure, passée sur la Lune ou sur la planète Mars, j'avais commis quelque action malhonnête et honteuse, si j'avais conservé sur terre la conscience d'avoir été là-bas flétri, déshonoré, ma honte me serait elle indifférente quand, de la Terre, je regarderais, Mars ou la Lune ?

… Et, au fait, cette question était oiseuse, nigaude. Le revolver était là devant moi ; je voulait me tuer, mais la maudite question me travaillait, et j'étais furieux. Si après cela je ne voulais plus mourir sans avoir trouvé une réponse à mon absurde interrogation ?…

Enfin, ce fut la fillette qui me sauva ; ce fut elle qui m'empêcha d'appuyer sur la gâchette du revolver.

… Pendant que je m'apaisais, le vacarme se calmait chez le capitaine. Les invectives grossières ne furent bientôt plus qu'un murmure. Les adversaires durent se coucher, s'assoupir…

C'est alors que je m'endormis dans mon fauteuil, ce qui ne m'arrivait jamais. Je dormis et je rêvai. Drôle de monde, n'est-ce pas, que celui des songes ? Quelquefois des tableaux se présentent à vous avec une minutie de détails incroyable… Il arrive au cours des rêves des choses mystérieusement incompréhensibles…

Mon frère est mort depuis cinq ans, et bien des fois, pendant mon sommeil, tout en me rappelant parfaitement qu'il est mort, je ne m'étonne pas du tout de le voir auprès de moi, de l'entendre parler de ce qui m'intéresse, d'être on ne peut plus certain de sa présence, sans oublier une minute qu'il est sous terre. Comment mon esprit s'accommode-t-il de ces deux notions contradictoires ?

Mais laissons cela. Je reviens à mon rêve de cette nuit-là. Je suis fâché que ce n'ait été qu'un rêve. En tout cas c'est un rêve qui m'a fait connaître la Vérité. Quand on a vu une fois la Vérité, on sait que c'est la Vérité ! Il n'y en a pas deux et elle ne change pas selon que vous veillez ou dormez. Je voulais quitter la vie par le suicide ? Eh bien mon rêve m'a prédit, m'a montré une nouvelle vie, belle et puissante, une vie de régénéré. Écoutez plutôt.

III

Je vous ai dit que je m'étais endormi à force de raisonnements sur ce qui me préoccupait.

Tout à coup je me vis en songe, saisissant le revolver et me l'appliquant, non sur la tempe, mais sur le cœur. J'avais pourtant bien résolu de me brûler la cervelle en posant la gueule du pistolet sur ma tempe droite. Je demeurai un instant immobile, le bout du canon de l'arme appuyé sur ma poitrine ; la bougie, la table et le mur se mirent à danser. Je tirai.

Dans les songes il vous arrive de tomber d'une hauteur, de vous voir égorgé ou tout au moins maltraité sans éprouver la mordre douleur physique, à moins qu'en faisant un mouvement vous ne vous blessiez réellement dans votre lit, ce qui est rare. Il n'en fut pas autrement dans ce rêve. Je ne souffris pas ; toutefois il me sembla que tout tremblait en moi. Les ténèbres se firent. Je me trouvai couché, la face tournée vers le plafond de ma chambre. Je ne pouvais faire un seul mouvement, mais autour de moi on s'agitait. Le capitaine parlait de sa voix de basse-taille, la patronne du logement poussait des cris aigus… et voilà que, sans autre transition, on me mit dans un cercueil que l'on referma. Je sentis que le cercueil était porté ; je fis quelques réflexions vagues à ce sujet, et tout à coup, pour la première fois, me frappa l'idée que j'étais mort, que je ne pouvais en douter, que je ne pouvais ni voir, ni bouger, ni parler, mais que je continuais à sentir et à raisonner. Je m'habituai très promptement à cette idée, comme il arrive toujours dans les songes où l'on accepte tout sans s'étonner.

Sans aucune cérémonie, on me mit en terre. Déjà tout le monde était parti. J'étais là, dans ma tombe, abandonné, oublié. Auparavant, quand je pensais à mon enterrement, bien loin dans le futur, je m'imaginais toujours éprouver une sensation de froid et d'humidité, une fois enfermé dans mon caveau. Ce fut bien ce que je ressentis alors ; mes pieds surtout étaient glacés.

Je n'attendais plus rien, admettant facilement qu'un mort n'a plus rien à attendre. Il se passa alors des heures, des jours, ou des mois…

… Mais, subitement, tomba sur mon œil gauche fermé une goutte d'eau qui avait traversé le couvercle du cercueil puis une seconde, puis une troisième…

En même temps s'éveillait en moi une douleur physiques : « C'est ma blessure, pensais-je, c'est le coup de revolver ; la balle est là !… »

Et la goutte d'eau tombait toujours, peut-être de minute en minute, et toujours sur mon œil. Je me mis, comment dirais-je ? à prier, à implorer, à défier, non par des paroles, mais par un élan intérieur de tout mon être, Celui qui permettait, qui avait ordonné tout ce qui venait de se passer.

— Qui que tu sois, si tu existes, s'il existe un principe conscient et raisonnable, aie pitié de moi. Mais si tu te venges de ce que je t'ai offensé en me donnant la mort par le suicide, je te préviens que nul des supplices que tu pourras m'infliger ne vaincra la mépris que je ressentirai immuablement pendant des milliers et des milliers d'années de tortures.

Et je me tus… mentalement. Une minute, au moins, se passa encore ; même il me tomba sur l'œil une nouvelle goutte d'eau, mais je savais déjà, à ne pouvoir me tromper, que tout allait changer presque instantanément.

Et ma tombe s'ouvrit. Un être inconnu s'empara de moi et nous nous trouvâmes tous deux dans l'espace. Brusquement je pus voir, mais bien peu, car la nuit était plus profonde, plus ténébreuse qu'aucune des nuits de ma vie. Nous étions lancés en plein ciel, déjà loin de la terre. Je ne demandais rien à celui qui m'emportait ; j'étais fier de la pensée que je n'avais pas peur. J'ignore combien de temps nous planâmes ainsi dans le vide. Tout continuait à se passer comme dans les songes où le temps et l'espace ne comptent pas. Tout à coup, au milieu de l'obscurité, je vis briller une étoile : « Est-ce Sirius ? » m'écriai je oublieux de ma résolution de ne rien demander.

— « Non, c'est l'étoile que tu as vue en rentrant chez toi », me répondit l'Être qui m'emportait. Je pouvais me rendre compte qu'il avait une sorte de visage humain. Chose bizarre, j'avais cet Être en aversion. Je m'attendais au non-être en me tirant une balle dans le cœur, et je me voyais entre les mains d'un être qui, sans doute, n'était pas humain, mais qui existait.

— « Alors il y a une vie au delà de la tombe ! » pensai-je. « Il me faudra être de nouveau ; subir la volonté de quelqu'un dont je ne pourrai me débarrasser ! » Je m'adressai à l'Être :

— « Tu sais que j'ai peur de toi, et tu me méprises à cause de cela. Sans qu'il me répondit je sentis qu'il n'avait pour moi aucun mépris, qu'il ne riait

pas de moi, ne me plaignait pas non plus. Il me conduisait tout simplement à un but inconnu et mystérieux. La peur me gagnait de plus en plus. Pourtant une sorte de communication muette, mais compréhensible, s'établissait entre mon silencieux compagnon et moi.

Depuis longtemps j'avais cessé de voir les constellations auxquelles mes yeux étaient habitués. Je savais qu'il y avait des étoiles dont la lumière mettait des siècles à atteindre la terre. Peut-être traversions-nous les espaces où se meuvent ces astres inconnus. J'étais dans l'angoisse d'une attente indéterminée. — Subitement un sentiment familier et combien agréable entra en moi : c'était la joie de revoir notre soleil ! Pourtant je compris vite que ce ne pouvait être notre soleil, celui qui a donné naissance à notre Terre. Nous étions à des distances incommensurables de notre système planétaire, mais je fus heureux de voir à quel point ce soleil ressemblait à notre soleil. La lumière vitale, celle qui m'avait donné l'existence, me ressuscita. Je sentis en moi une vie aussi forte que celle qui m'avait animé avant la tombe : « Mais c'est un soleil pareil au nôtre ! Il doit y avoir une terre : Où est-elle ? »

Mon compagnon me désigna une petite étoile qui brillait au loin d'une lueur d'émeraude. Nous volions droit vers elle.

— « De pareilles répétitions existent donc dans l'Univers ! clamai-je : « Cette terre est-elle donc toute pareille la nôtre, misérable, mais aimée des plus ingrats de ses enfants, comme nous aimions notre astre, à nous ? » — Et l'amour de la Terre à jamais abandonnée repassa en moi, violent et douloureux et je revis l'image de la fillette envers laquelle j'avais si mal agi..

— « Tu reverras tout » répondit mon compagnon, dont la voix sonna triste, dans l'espace.

Nous approchions très vite de la planète. Elle croissait à vue d'œil. Je reconnus à sa surface l'Océan, la forme de l'Europe, d'une nouvelle Europe, et un sentiment qui ressemble à de la jalousie s'éveilla en moi.

« Pourquoi cette nouvelle édition de notre monde ? Je ne puis aimer que ma Terre, celle où demeurent les traces de mon sang, celle que j'ai été assez ingrat pour quitter en me brûlant la cervelle. Ah ! jamais je n'ai cessé de l'aimer, celle-là, même la nuit de la séparation, peut-être même, cette nuit-la, l'ai-je aimée plus douloureusement que jamais. — Y a t-il de la souffrance

sur cette copie de notre monde ? Sur notre Terre, il n'y a d'êtres aimants que pour la souffrance et par la souffrance. Ô combien j'aspirerais à baiser le sol du cher astre abandonné, à l'embrasser en pleurant ! Je ne veux d'aucune existence sur un autre astre ! »

Mais mon compagnon m'avait déjà laissé seul et, tout à coup, — sans savoir comment, je me trouvai sur cette nouvelle terre, baigné de la lumière d'une journée paradisiaque. J'avais pris pied, me semble-t-il bien, sur l'une des îles de l'archipel grec ou sur une côte voisine. Oh ! que tout était bien terrestre, mais comme tout brillait d'une lumière de fête ! Une mer caressante, d'une couleur smaragdine, frôlait la plage, qu'elle semblait baiser avec un amour presque conscient. De grands arbres innombrables, fleuris et parés de belles feuilles brillantes, me félicitaient, j'en suis sûr, de mon arrivée, tant leur frisselis faisait une tendre musique. L'herbe était diaprée de fleurs embaumées. Dans l'air, des oiseaux volaient par troupes, et beaucoup d'entre eux, sans montrer la moindre frayeur, venaient se poser sur mes mains, sur mes épaules en battant gentiment des ailes. Bientôt les hommes de cette terre heureuse vinrent à moi, ils m'entourèrent joyeusement et m'embrassèrent. Comme ces enfants d'un autre soleil étaient beaux ! Sur mon ancienne terre, pareille beauté était introuvable. C'est à peine si chez nos plus petits enfants on pourrait découvrir un faible reflet de cette beauté. Les yeux de ces êtres heureux brillaient d'un doux éclat. Leurs visages exprimaient la sagesse et une conscience sereine, une gaîté charmante. Leurs voix étaient pures et joyeuses comme des voix d'enfants. Dès le premier regard, je compris tout. J'étais sur une terre qui n'avait pas encore été profanée par le péché. L'humanité vivait comme la légende veut qu'aient vécu nos premiers ancêtres, dans un paradis terrestre. Et ces hommes étaient si bons que, lorsqu'ils m'emmenèrent vers leurs demeures, ils s'efforçaient, par tous les moyens, de chasser de mon être le plus léger soupçon de tristesse. Ils ne m'interrogeaient pas, mais ils semblaient savoir tout ce qui me concernait, et leur plus grand souci était de me voir redevenir vraiment heureux.

IV

Bien que je n'aie ressenti ces choses que dans un songe, le souvenir de l'affectueuse sollicitude de ces hommes innocents est resté en moi pour toujours. Je sens que leur affection me suit encore de là-bas.

Pourtant je ne les comprenais pas en tout. Je ne suis qu'un progressiste russe, un prosaïque pétersbourgeois, et il me paraissait invraisemblable que, sachant tout ce qu'ils savaient, ils ne fussent aucunement préoccupés de nos sciences. — Je dus admettre bientôt que l'essence leur savoir était différente de celle de notre instruction et que leurs aspirations étaient tout autres que les miennes, par exemple. Leurs désirs étaient calmes ; ils ne souhaitaient pas, comme nous, connaître le sens de la vie, parce que leur existence était plus remplie que la nôtre. Leur savoir était, en réalité, plus haut et plus profond que celui dont nous nous targuons. Ils connaissaient tout sans science et sans fureur d'apprendre des formules. Je compris comment ils concevaient les choses ; mais ne pus arriver à les concevoir comme eux. Ils me montraient leurs beaux arbres, et je me sentais incapable de l'amour qu'ils manifestaient pour eux. Je crois même qu'ils allaient jusqu'à parler avec les végétaux. Oui, ils connaissaient la langue de ce que nous appelons la nature inanimée et parvenaient à communiquer avec elle. Bien entendu, ils avaient des rapports affectueux avec les animaux, qui ne songeaient même pas à les attaquer. Ils me montraient aussi les étoiles et me disaient, à leur sujet, des choses au-dessus de mon entendement ; en tout cas je fus convaincu qu'ils s'entretenaient avec elles plus matériellement que par une transmission de pensée. Ces hommes ne s'impatientaient pas de mon incompréhension. Ils m'aimaient tel que j'étais, mais je sentais qu'eux, non plus, ne me comprendraient jamais, et c'est pour cela que je leur parlais le moins possible de notre terre.

Je me demandais parfois comment des hommes si supérieurs à moi n'arrivaient pas à m'humilier par leur perfection, comment, à un mauvais être comme moi, ils n'inspiraient aucune jalousie. Et pourquoi, me disais-je, moi, le verbeux et le vantard, n'ai-je point l'idée de les étonner en leur révélant mon genre de savoir, dont ils n'ont pas la moindre idée ?

Ils étaient vifs et gais comme des enfants. Ils se promenaient dans leurs

belles forêts, dans leurs douces clairières, en chantant leurs belles et douces chansons ; leur nourriture ne consistait qu'en fruits de leurs arbres, en miel des bois et en lait de leurs amis le animaux. Ils n'avaient que peu à faire pour se procurer des aliments et des vêtements. Ils connaissaient l'amour matériel, car des enfants naissaient chez eux, mais jamais je ne les ai vus tourmentés de ce féroce désir de volupté qui torture les pauvres hommes de notre globe, et qui est la source de tous nos péchés. Ils étaient heureux de voir naître des enfants qui seraient pour eux de nouveaux compagnons appelés à partager leur félicité.

Entre eux, jamais de disputes ni de jalousie ; ils ne comprenaient même pas ce que ce dernier mot voulait dire. Leurs enfants appartenaient à tous, car ils n'étaient tous qu'une seule et même famille.

Il n'y avait pour ainsi dire pas de maladies chez eux, bien qu'ils connussent la mort ; mais leurs vieillards mouraient doucement, comme en s'endormant, entourés d'amis qui leur disaient adieu, sans tristesse, avec de doux sourires, au contraire. Douleur et larmes étaient des termes ignorés. On ne constatait partout que de l'amour, de l'amour qui ressemblait à de l'extase.

Ils s'entretenaient certainement avec leurs défunts. Les relations entre gens qui s'étaient aimés n'étaient pas interrompues par la mort. Je remarquai qu'ils ne comprenaient pas très clairement quand je leur parlais de vie éternelle. Peut-être y croyaient-ils si fermement que toute conversation ce sujet leur paraissait oiseuse et superflue.

Ils n'avaient pas de religion, mais ils étaient évidemment bien certains que lorsque la joie terrestre serait arrivée à son summum, un changement surviendrait qui rendrait plus complète l'union des hommes avec le Grand Tout, âme de l'Univers. Ils attendaient ce moment avec joie, mais sans hâte ; on eût dit qu'ils jouissaient déjà du pressentiment qu'ils en portaient dans leurs cœurs.

Aux heures vespérales, avant d'aller dormir, ils aimaient à former des chœurs harmonieux.

Ils chantaient alors tout ce qu'ils avaient ressenti dans la journée à laquelle ils disaient adieu. Ils louaient la nature, la terre, la mer, les forêts. Ils aimaient à composer des chansons les uns sur les autres ; elles étaient

toujours affectueuses et douces et allaient au cœur. Ce n'était pas seulement en musique qu'ils exprimaient leur tendresse mutuelle : toute leur vie était la preuve de l'amitié qu'ils se portaient les uns aux autres. Ils avaient aussi d'autres chants majestueux et splendides, mais tout en en comprenant les mots, je n'en saisissais pas le sens. Toutefois, si mon esprit ne pouvait s'élever jusqu'à l'intelligence de leur beauté, mon cœur semblait se pénétrer profondément de leur splendeur suave.

Souvent je leur disais que depuis longtemps j'avais pressenti leur état de félicité, que là-bas, sur la terre, le contraste entre leur vie délicieuse devinée et le sort qui était nôtre m'avait maintes fois rempli l'âme de tristesse ; que dans mon inimitié pour les hommes de mon globe il entrait aussi tant de tristesse ! Quel supplice : vouloir les haïr et ne pouvoir s'empêcher de les aimer sans toutefois arriver à leur pardonner !

Ils ne pouvaient entrer dans un pareil sentiment, mais que m'importait ! Je les aimais sans leur demander de partager mes rancœurs.

Où ils rirent, c'est quand je leur racontai mes songes. Ils me dirent qu'on ne voyait pas de semblables choses en rêve ; que, sans le savoir, innocemment, j'avais inventé tout cela, que je m'abusais moi-même, que tous les détails je les avais, dans un délire, fabriqués de toutes pièces. Quand je leur dis que c'était peut-être en réalité, mon Dieu ! comme ils m'ont ri au nez ! Et comment puis-je ne pas croire que tout cela était ? Peut-être cela était-il mille fois mieux, plus joyeux que je le raconte. Que cela soit un rêve, mais je vous dirai un secret : tout cela n'est peut-être pas un rêve ? Car, ici, il est arrivé quelque chose vrai jusqu'à telle horreur qu'on ne pourrait le voir en rêve. Jugez vous-mêmes. Jusqu'à présent je l'ai caché, mais maintenant je raconterai cette vérité : le plus terrible, c'est qu'ils réfléchirent trop à tout cela, c'est moi qui, par mes récits, les ai corrompus. Oui, hélas je les ai corrompus !

V

Oui, c'est moi qui fus la cause de leur chute : je fus le ferment mauvais qui contamina une multitude d'êtres. Je fus pareil à une trichine immonde, à

un germe de peste. Je corrompis cette terre innocente, si heureuse avant mon arrivée.

Les hommes de la belle terre de l'amour apprirent à mentir et se complurent dans leurs mensonges. Ils leur trouvèrent de la beauté. Ils introduisirent le mensonge dans l'amour, et bientôt, dans leurs cœurs, naquit la sensualité, qui engendra la jalousie, qui fut mère de la férocité…

Oh ! je ne me souviens pas quand au juste, mais très peu de temps après qu'ils eurent pris goût au mensonge, le premier sang criminellement versé coula. Ils s'étonnèrent, s'effrayèrent et prirent l'habitude de vivre à l'écart les uns des autres. De petits groupes d'alliés se formèrent, mais pour menacer d'autres groupes. Les haines éclatèrent.

Vint au monde l'idée de l'honneur, et chaque groupe d'alliés arbora son étendard. Les hommes commencèrent à maltraiter les animaux, qui se réfugièrent loin d'eux, dans les forets, et devinrent leurs ennemis. Des langues différentes naquirent. Une lutte terrible commença. Ils connurent la douleur, ces hommes, en eurent une malsaine appétence et érigèrent en principe que la vérité ne se révèle que par la douleur. Alors apparut chez eux la Science.

Quand ils furent devenus méchants, ils commencèrent à parler de fraternité et de désintéressement et saisirent les idées représentées par ces mots. Quand ils devinrent coupables, ils inventèrent la justice, rédigèrent des codes, construisirent des machines destinées à l'exécution des condamnés à mort.

Ils ne se rappelèrent plus que vaguement ce qu'ils avaient été, ce qu'ils avaient perdu et même ils n'osèrent pas croire qu'ils eussent été réellement innocents et heureux. Ils se moquèrent même de ceux qui admettaient la possibilité de ce bonheur passé, qu'ils affectaient d'appeler un rêve. Mais ce qui est le plus étrange, c'est qu'après avoir perdu toute foi en cette félicite disparue, ils eurent un désir si violent de redevenir innocents et heureux qu'ils divinisèrent ce désir, lui élevèrent des temples, lui adressèrent des prières, tout en le considérant comme irréalisable, mais en se prosternant devant lui, tout en larmes. — Il est sûr, toutefois, que si on leur avait montré cette vie à présent rêvée, ils n'en auraient plus voulu. Quand je leur en

parlais, ils me répondaient : « Oui, nous sommes méchants, menteurs et injustes ; nous le savons, et c'est pour cela que nous nous châtions nous-mêmes plus durement que ne le fera plus tard le Juge magnanime qui décidera de nos sorts et dont nous ne savons pas le nom. Mais nous avons la Science. Par elle nous retrouverons la Vérité, que nous accepterons, cette fois, consciemment. Le savoir est au-dessus du sentiment, la compréhension de la vie est plus précieuse que la vie. La science nous donnera la sagesse, et la sagesse nous révélera les lois du bonheur. »

Telles étaient leurs paroles, et pourtant chacun d'eux ne cessa pas de se préférer à l'humanité entière, sans pouvoir faire autrement. Chacun devint si jaloux de l'importance de sa propre personnalité qu'il faisait tout au monde pour diminuer la personnalité des autres. Le servage naquit, même le servage volontaire. Les faibles obéissaient de leur plein gré aux forts, à condition que ces derniers les aidassent à en asservir de plus faibles qu'eux. Des justes apparurent, qui vinrent en pleurant trouver leurs frères et leur reprochèrent leur déchéance. On riait d'eux ou on les lapidait. Le sang coulait aux portes des temples. En revanche, d'autres hommes surgirent qui cherchèrent un moyen d'amener leurs congénères à vivre en paix tout en admettant que chacun avait le droit de se préférer à tous ceux de son espèce.

De vraies guerres éclatèrent à propos de cette idée, mais chaque combattant était bien convaincu que la science, la sagesse et l'instinct de la conservation forceraient bientôt tous les hommes à reprendre leurs relations pacifiques et paternelles. Pour obtenir ce résultat, ils commencèrent par les faibles d'esprit (et dans cette catégorie se rencontraient naturellement tous les adversaires de leurs idées). Mais le sentiment de la conservation perdit bientôt de sa force, et les orgueilleux et les voluptueux demandèrent tout ou rien. Naturellement, ils en appelèrent à la violence pour triompher. Battus, il leur resta la ressource du suicide. Alors naquirent des religions qui célébraient le culte du Non-Être. Ce fut un acte méritoire que de se donner la mort pour gagner l'éternel repos dans le Néant.

Les hommes chantèrent la Douleur dans leurs poèmes. Je me lamentai sur leur sort, je pleurai sur eux, les aimant peut-être encore plus qu'à l'époque où la douleur n'avait pas mis son empreinte sur leurs visages qu'alors qu'ils

étaient innocents et beaux.

J'aimais encore plus leur terre, maintenant qu'elle était profanée par eux, que quand elle était un paradis. Je tendais mes bras vers ces pauvres êtres en m'accusant, en me maudissant d'avoir fait leur malheur. Je leur disais que j'étais la cause de tous leurs maux, la seule cause ; que j'avais été, chez eux, le ferment de vice et de mensonge. Je les suppliais de me mettre à mort, de me crucifier, et je leur montrais comment construire la croix. Je n'avais pas, disais-je, la force de me tuer moi-même, mais j'avais soif de tourments, de supplices ; je voulais être torturé jusqu'au moment où je rendrais l'âme. Mais ils se contentaient de se moquer de moi et, à la fin, ils me prirent pour un idiot. Ils m'excusaient, affirmant que je ne leur avais apporté que ce qu'ils désiraient avoir ; ce qui était maintenant ne pouvait pas ne pas être.

Pourtant, un beau jour, agacés, ils déclarèrent que je devenais dangereux et qu'ils allaient m'enfermer dans une maison de santé si je ne consentais à me taire. Alors la douleur m'envahit avec une telle force que je sentis que j'allais mourir. Et c'est à ce moment que je m'éveillai.

Il pouvait être 6 heures du matin. Je me retrouvai dans le fauteuil. Ma bougie s'était brûlée jusqu'au bout. On dormait chez le capitaine, et le silence régnait dans tout l'appartement. Je sursautai sur mon siège. Jamais je n'avais eu de rêve pareil, avec des détails aussi clairs, aussi minutieux. Tout à coup, j'aperçus mon revolver tout chargé, mais à l'instant même je le jetai loin de moi. Ah, la vie ! la vie ! Je levai les mains et implorai l'éternelle Vérité ; j'en pleurais ! Un enthousiasme fou soulevait tout mon être. Oui ! je voulais vivre et me vouer à la prédication ! Certes, désormais, me dis-je, je prêcherai partout la Vérité, puisque je l'ai vue, vue de mes yeux, vue dans toute sa gloire !

Depuis ce temps-là je ne vis que pour la prédication. J'aime ceux qui rient de moi ; je les aime plus que les autres. On dit que je perds la raison parce que je ne sais comment convaincre mes auditeurs, parce que je cherche par tous les moyens à les toucher et que je n'ai pas encore trouvé ma voie. Sans doute je dois m'égarer bien souvent, mais quelles paroles dire ? Quelles

actions donner en exemple ? Et qui ne s'égare pas ? Et pourtant tous les hommes, depuis le sage jusqu'au dernier des brigands, tous veulent la même chose, qu'ils cherchent par des moyens divers… Et je ne puis m'égarer bien loin, puisque j'ai vu la Vérité, puisque je sais que tous les hommes peuvent être beaux et heureux sans cesser de vivre sur la terre. Je ne veux pas, je ne peux pas croire que le mal soit l'état normal de l'homme. Comment pourrais-je croire une chose semblable ? J'ai vu la Vérité et son image vivante. Je l'ai vue si belle et si simple que je n'admets pas qu'il soit impossible de la voir chez les hommes de notre terre. Ce que je sais me rend vaillant, fort, dispos, infatigable. J'irai de l'avant, quand même ma mission devrait durer mille années. Si je m'égare encore, la belle lumière du Vrai me remettra dans mon chemin.

Au début, j'avais voulu cacher aux habitants de l'autre terre que j'étais l'agent de corruption. Mais la Vérité me murmura tout bas que j'étais en faute, que je mentais, et me montra la route à suivre, la route droite.

C'est bien difficile de réorganiser le paradis sur notre terre. D'abord, depuis mon songe, j'ai oublié tous les mots qui pouvaient le mieux exprimer mes idées. Tant pis ! Je parlerai comme je pourrai, sans me lasser, car j'ai vu si je ne sais décrire.

Et les moqueurs peuvent rire encore et dire comme ils l'ont déjà fait : « C'est un songe qu'il raconte et il ne sait même pas le raconter ! » Soit, c'est un songe ! Mais qu'est-ce qui n'est pas songe ? Mon rêve ne se réalisera pas de mon vivant ? Qu'importe ! Je prêcherai tout de même.

Et la réalisation en serait si simple ! Ce serait l'affaire d'un jour, d'une heure !

Qu'est-ce qu'il faut pour cela ? Que chacun aime les autres comme soi-même. Après cela, il n'y a plus rien à dire. C'est compréhensible pour tout le monde, et tout le bonheur découlera de là.

Ah ! voilà ! C'est une trop vieille vérité répétée des billions de fois et qui pourtant ne s'est enracinée nulle part. Il faut la répéter encore.

« La compréhension même de la vie, dites-vous, est plus intéressante que la vie elle-même. La science de ce qui peut donner le bonheur est plus précieuse que la possession du bonheur ! »

Voilà les erreurs qu'il faut combattre et je les combattrai. Si tous voulaient sincèrement le bonheur, le bonheur serait, et immédiatement.

Et la petite fille ? — Je l'ai retrouvée.

L’ACQUITTEMENT DE l’INCULPÉE KORNILOVA

Le 22 avril de cette année, l’affaire de l’inculpée Kornilova est revenue devant un autre jury.

Le verdict et l’arrêt prononcés par les tribunaux, l’an passé, ont été cassés, vu l’insuffisance de l’expertise médicale. La plupart de mes lecteurs se rappellent probablement cette affaire. Une jeune marâtre (alors encore mineure), enceinte, furieuse contre son mari, qui la froissait en lui vantant les mérites de sa première femme, après une violente querelle avec lui, jeta par la fenêtre d’un quatrième étage la fille de son mari, âgée de six ans. Par miracle, l’enfant ne se fit aucun mal.

Cet acte sauvage de la jeune femme était si absurde, il était en telle contradiction avec tous ses autres actes, qu’une question se posait d’elle-même : sa responsabilité était-elle entière ? Ne pouvait-on imputer cet acte à un état morbide dû à la grossesse.

Le matin elle se leva, son mari partit à sa besogne, elle laissa dormir l’enfant ; puis la réveilla, l’habilla, la chaussa, lui fit boire du café. Alors elle ouvrit la fenêtre et la lança dans le vide. Sans même regarder par la fenêtre pour voir ce que devenait l’enfant, elle ferma la fenêtre, s’habilla, et s’en fut au commissariat de police. Là, elle raconta ce qui venait de se passer. Elle répondit aux questions d’une manière étrange et grossière. Quand, quelques heures après, on lui apprit que l’enfant était saine et sauve, elle ne manifesta ni joie ni dépit et prononça avec un grand sang-froid : « Elle a la vie dure. » Ensuite, pendant presque un mois et demi, dans les deux prisons où elle fut incarcérée, elle continua de rester morne, grossière, peu communicative.

Et tout d’un coup, elle se changea toute. À partir des quatre derniers mois de sa grossesse, avant le premier jugement et après, la directrice de la section des prisonnières n’a pas assez d’éloges pour elle : un caractère égal, doux, tendre, paisible, se manifeste. D’ailleurs, j’ai déjà parlé de tout cela. En un mot, le premier arrêt a été cassé, et, le 22 avril, Kornilova a été acquittée.

J’étais dans la salle des séances et j’en ai emporté beaucoup

d'impressions. Je regrette d'être dans l'impossibilité complète de les décrire. Je dois me contenter de quelques mots. Même si je parle de cette affaire, c'est que j'en ai déjà beaucoup entretenu mes lecteurs et que je ne crois pas superflu de leur en faire connaître la fin.

Les seconds débats furent deux fois plus longs que les premiers. Le jury était excessivement bien composé. Un nouveau témoin, la directrice de la section des prisonnières, avait été cité. Sa déposition sur les phases du caractère de la Kornilova était extrêmement importante et favorable. La déposition du mari de la prévenue était aussi très remarquable. Avec une loyauté parfaite il n'a rien caché des querelles et des injures de sa part. Il excusait sa femme. Il parlait franchement, cordialement, loyalement. Ce n'est qu'un paysan, il est vrai, un paysan vêtu à l'européenne, qui lit et reçoit trente roubles de salaire par mois. Ensuite il y avait une élite d'experts. On avait convoqué six savants, tous célébrités et notabilités de la médecine. Cinq d'entre, eux ont donné leur avis. Tous ont déclaré sans hésiter que l'état morbide, habituel chez une femme enceinte pouvait bien, en l'espèce, avoir suscité le crime.

L'avocat général lui-même a renoncé à soutenir l'accusation de préméditation.

L'acquittement a provoqué l'enthousiasme du nombreux public. Plusieurs personnes se signèrent. D'autres se félicitaient mutuellement.

Le même soir, le mari de l'acquittée l'a ramenée chez lui. Tout heureuse, est est rentrée de nouveau dans sa demeure, après une année d'absence, emportant l'impression d'une dure leçon pour toute sa vie et l'indice de l'immixtion de la Providence en cette affaire : à commencer par le salut miraculeux de la fillette.

MAI - JUIN

À PROPOS DES LETTRES ANONYMES INJURIEUSES

Cette année, je ne suis pas allé à l'étranger. Me voici dans le Gouvernement de Koursk.

Mon médecin, ayant appris que j'avais l'intention de passer l'été à la campagne, — et justement dans cette, région, — m'a prescrit de boire de l'eau d'Essentouk, affirmant que cela me serait beaucoup plus favorable que l'eau d'Ems, à laquelle, disait-il, j'étais déjà habitué. Mon devoir est de déclarer que j'ai reçu beaucoup de lettres de mes lecteurs, m'apportant leurs condoléances au sujet de ma maladie.

Depuis que je publie mon Carnet j'ai toujours été comblé de lettres signées on anonymes, généralement très aimables et qui m'ont soutenu et encouragé dans ma tâche. Jamais je n'aurais osé compter sur tant de sympathies, et même je ne m'en sens pas toujours digne !

Ces lettres me sont précieuses, et je ne vois aucun mal à l'avouer publiquement. On m'accusera de vantardise et de vanité ; qu'on en pense ce qu'on voudra, du reste ; je ne veux, moi, que témoigner ma reconnaissance à mes correspondants. Je ne suis plus assez jeune pour ne pas comprendre que ma satisfaction exaspérera un certain nombre de sévères messieurs. Mais de ces messieurs-là, moi j'en ai par-dessus la tête.

Sur plus d'une centaine de lettres qui me sont parvenues depuis dix-huit mois que dure ma publication, deux seulement révélaient une réelle hostilité.

Il m'en est venu de personnes qui ne partageaient pas ma manière de voir et qui me présentaient leurs objections sous une forme sérieuse et polie ; je regrette de n'avoir pu répondre à toutes celles-là.

Mais les deux dont je viens de parler étaient écrites bien moins pour discuter que pour injurier. Leurs auteurs sont au nombre des messieurs que je vais énerver aujourd'hui.

Une d'elles me reproche d'avoir annoncé ma maladie dans un journal. Mon correspondant anonyme se fâche tout rouge : Comment ai-je osé, dit-il, entretenir le public d'un fait particulier de ce genre ? Il parodie même mon annonce de la façon la plus indécente et la plus grossière. Mais, laissant en dehors le but principal de la lettre, qui était de m'injurier, je me suis préoccupé d'une question secondaire qu'elle soulevait. Ai-je le droit, à présent que je suis malade et forcé d'aller me soigner, d'annoncer pourquoi mon numéro de mai ne paraitra pas à temps, mais verra le jour avec celui de juin. Jusqu'à maintenant, dans chaque Carnet, j'ai annoncé la date d'apparition du numéro suivant et s'il y avait un retard, je pensais que me borner à dire, sans autre explication : Le numéro de tel mois sera mis en vente en même temps que celui de tel autre mois, était un procédé un peu cavalier. Je donnais donc la raison du retard. Cette fois, la cause est la maladie. Est-ce un crime de le dire ? Et ai-je tant que cela insisté, dans mon annonce, sur mon état de santé ? Si l'observation venait d'un homme sérieusement formalisé de ce qu'il considérerait comme un manquement aux convenances littéraires, je la regarderais somme la preuve d'un zèle excessif, mais respectable. Mais les injures ont tout gâté l'intention du correspondant était purement et simplement de me blesser. Je m'étends peut-être un peu trop sur une vétille, mais il y avait déjà longtemps que je désirais dire quelques mots sur les lettres anonymes injurieuses et je suis heureux d'en trouver l'occasion.

J'ai souvent pensé qu'a une époque comme la nôtre, où si peu de gens se croient à la place qu'ils méritent, beaucoup de mécontents disaient : « Pourquoi s'occupe-t-on toujours des autres et jamais de moi ?… »

Je comprenais que ce mécontentement pouvait devenir assez vil chez celui qui en souffrait pour le pousser à mettre le feu n'importe ou, et j'étais tenté de l'excuser d'avance. Par bonheur la vocation d'incendiaire ne peut naître que dans une nature excessive, du genre de celles que j'ai appelées byroniennes. Il y a d'autres méthodes moins féroces pour soulager un amour-propre souffrant. On peut mentir, calomnier, inventer de vilaines histoires ou

envoyer une lettre anonyme injurieuse. C'est pour cela que je ne suis pas surpris que notre siècle soit, en même temps que celui des grandes réformes, le siècle des lettres anonymes déplaisantes. Ces épîtres peu flatteuses sont partie intégrante de la littérature russe contemporaine et accompagnent toutes ses manifestations.

Lequel des auteurs ou des éditeurs n'en reçoit pas ? J'ai appris que les rédacteurs des plus récentes revues en reçoivent un tel nombre, dès l'apparition de leur recueil, qu'ils ne les lisent plus jusqu'au bout et se contentent de les parcourir. L'un d'eux a voulu me donner une idée de quelques-unes de ces missives ; mais, dès les premiers mots, le fou rire l'a pris et il n'a pu continuer. Ce qui prouve que plus ces écrits sont insultants et furibonds, plus ils sont inoffensifs et même amusants. Pour atteindre son but, qui est de fâcher, une lettre anonyme doit garder une certaine dignité de ton. Mais nos mécontents en sont encore à la période de l'enfance de l'art : leurs mauvais sentiments sont encore spontanés, irréfléchis ; ils ont besoin de mûrir.

Nos insulteurs ne sont pas de la force de l'inconnu mystérieux du drame de Lermontoff, de ce personnage vindicatif qui, ayant reçu un soufflet, se retira pendant trente ans dans un désert pour méditer sa vengeance. Non, ils sont d'étourdis et de bouillants Slaves qui se hâtent d'injurier, pour en avoir plus tôt fini. Ils seraient peut-être très disposés à se réconcilier avec l'insulté aussitôt après l'avoir abreuvé de sottises. Tout cela est jeune, frais, printanier, quoique très vilain, avouons le. On dit toutefois que la toute récente génération n'écrit pas de lettres anonymes. Du reste, toutes les lettres que je reçois de nos « jeunes » sont signées. Ils comprennent qu'une lettre de blâme ou de louange gagne beaucoup en importance si elle porte une signature.

L'insulteur anonyme n'a d'autre but que celui de se réjouir de sa propre grossièreté. Il sait qu'il fait une canaillerie, qu'il ôte toute portée à son factum ; mais il a besoin d'invectiver. Je crois que c'est malheureusement un état d'esprit assez général chez nous, actuellement. Qu'importe qu'en un an et demi je n'aie reçu que deux lettres de sottises ? Cela ne prouve que mon peu de notoriété et mon insignifiance, mais cela pourrait aussi vouloir dire que je n'ai, en grande majorité, comme lecteurs, que des gens honnêtes. Il est certain

que d'autres travailleurs plus en vue reçoivent des lettres anonymes par centaines et non plus par paires. Somme toute je crois que les progrès de notre humanité russe ne l'ont pas rendue plus humaine au vrai sens du mot. Il est effrayant d'avoir à dire que tant de gens ont cette rage d'injurier, impunément, en quelque sorte, de l'autre côté d'une porte fermée ; la lettre anonyme apaise cette rage. Dame ! on ne peut pas battre une lettre, et une lettre ne saurait rougir.

Autrefois on n'avait nulle notion, de notre honneur. Nos boyards s'injuriaient et se battaient entre eux sans vergogne ; un soufflet n'était pas déshonorant. Mais ils avaient leur honneur a eux. S'il ne suivait pas la mode européenne, il n'en était pas moins saint et moins sérieux pour cela. Pour cet honneur, le boyard sacrifiait parfois toute sa fortune, tout son crédit à la Cour, voire même la bienveillance du Tzar, Mais avec le changement de costume et le port de l'épée européenne, apparut chez nous l'honneur à l'européenne, qui depuis deux siècles n'a pu encore s'acclimater complètement, dans notre pays, si bien que le vieil honneur est oublié, et que le nouveau n'a été adopté que plus ou moins machinalement.

Pendant ces deux siècles de notre période européenne, que nous nommerons « période de l'épée », c'est dans le peuple que la tradition de l'honneur s'est le mieux conservée. Objectez-moi que le peuple est sale, ignorant, barbare, moquez-vous sans indulgence de mon affirmation, raillez autant qu'il vous plaira ; mais, toute ma vie, j'ai eu la conviction que notre peuple est plus pur de cœur que nos classes élevées et qu'il n'a pas encore l'esprit assez confus pour chérir en même temps les idées les plus belles, les plus élevées et leurs antithèses les plus viles, comme le font nos intellectuels. Ces derniers appellent « richesse de développement » et « bienfaits de la civilisation européenne » ce qu'il conviendrait de qualifier de désarroi mental. Ils meurent d'ennui et de dégoût auprès de ces « bienfaisantes richesses », mais trouvent encore la force de plaisanter le peuple, encore indemne de culture européenne, au sujet de sa naïveté et des exigences de sa bonne foi. Mais j'aborderais là un sujet bien vaste. Je me contenterai de dire que le plus grossier homme de notre peuple aurait honte de telles ou telles pensées de certains hommes de culture supérieure. Je suis bien sûr que

l'homme du peuple ne comprendrait pas et ne comprendra pas de sitôt qu'il soit loisible de faire des vilenies quand personne ne vous regarde « derrière la porte fermée », parce qu'il n'y a pas de témoins. Notre classe intellectuelle n'a pas de ces scrupules de conscience. Dans l'opinion du peuple, ce qui est vilain en compagnie est vilain derrière la porte. Et nous continuons à nous plaindre de la grossièreté du peuple. Au temps de ma jeunesse, le plus grand nombre des officiers étaient convaincus que le soldat d'extraction populaire, ne se complaisait qu'à dire des ordures. Partant de cette conviction, beaucoup de commandants, à l'exercice ou aux manœuvres, adressaient à leurs hommes des invectives si révoltantes que les soldats en rougissaient positivement, tâchaient d'oublier ces obscénités ou s'en indignaient plus-tard s'ils y repensaient. J'ai été moi même témoin de ces choses. Quant aux commandants, ils étaient ravis de s'être si bien mis à la portée du soldat russe !

Gogol lui-même, dans sa « correspondance avec ses amis » conseille à un camarade de se servir des plus gros mots quand il aura à réprimander un paysan serf, même devant témoins. Le peuple russe fait, évidemment, usage de locutions très grossières, mais bien moins souvent qu'on ne croirait. Il emploiera les mots malpropres en quelque sorte machinalement, mais n'y mettra pas l'intention qu'on se figure. Seuls des ivrognes, des vagabonds, des fainéants déclassés, que le peuple méprise, raffineront sur l'obscénité. Le peuple, tout en se montrant parfois mal embouché, n'ignore pas que c'est une laide habitude que celle de parler salement et condamne cette habitude. C'est quand il y eut désaccord entre nos intellectuels et les classes populaires que notre aristocratie se persuada que le peuple se délecte de paroles répugnantes. Nos intellectuels ignorent complètement le peuple.

Les espérances que je fonde sur le peuple, je crois tout aussi bien pouvoir les fonder sur le génération nouvelle. Le peuple et la jeunesse intellectuelle ont de bien plus grandes chances de s'entendre aujourd'hui qu'au temps où notre génération était jeune. Notre jeunesse est sérieuse, et il serait à souhaiter qu'elle fût mieux guidée.

Puisque nous parlons de le jeunesse, je dirai qu'un très jeune homme qui ne partageait pas toutes mes façons de voir m'a récemment adressé une lettre

très vive, quoique nullement impolie, l'a signée en toutes lettres et a accompagné son nom de son adresse. Je l'ai prié de passer chez moi ; il est venu et m'a agréablement frappé par son sérieux et l'ardent intérêt qu'il portait à la question qui nous divisait. Sur quelques points il finit par me donner raison et se retira tort pensif.

J'ajouterai que la jeune génération actuelle discute plus courtoisement que nous ne faisions. Ces jeunes gens écoutent et laissent parler, parce que l'éclaircissement du point en litige a pour eux plus d'importance que la satisfaction de leur amour-propre. Mon visiteur, avant de partir, me témoigna ses regrets de m'avoir écrit une lettre aussi vive, et cela d'une façon parfaitement digne. Le seul malheur est que notre jeunesse manque de guides ! Comme elle a besoin de directeurs, elle s'est souvent ruée à la suite de personnages assez indignes de sa confiance ; quelques-uns de ces derniers, toutefois, étaient sincères. Quel devra être, quels devront être le ou les guides futurs ? En viendra-t-il même ? Telle est la question.

LE PLAN D'UNE NOUVELLE SATIRIQUE DE LA VIE CONTEMPORAINE

Mais je n'en ai pas fini avec mon insulteur anonyme. Un homme pareil pourrait servir d'excellent type littéraire pour un roman ou une nouvelle. Il est permis de le considérer à un point de vue général, humain aussi bien qu'en tant que Russe, et d'étudier quelles sont les causes de l'apparition d'un type de ce genre, chez nous, en particulier. Si vous essayez de scruter ce caractère, vous vous rendrez vite compte qu'il est impossible que notre état social ne comporte pas nombre de gens de cet acabit. Grâces soient rendues à Dieu qu'ils ne soient pas plus fréquents ! Ils ont grandi dans nos familles modernes aux liens relâchés, ils sont fils de pères mécontents et sceptiques, qui leur ont transmis une grande indifférence pour les vérités primordiales en même temps qu'un grand désir de croire à quelque chose de non révélé encore, de « prochain », de vaguement fantastique dont s'accommodera leur haine de l'époque actuelle. Il n'en manque pas de ces familles ou les parents ont dissipé le dernier argent provenant de la cession de leurs terres aux paysans, ne léguant à leurs enfants que la pauvreté, l'envie, le scepticisme et des propensions à la plus lâche veulerie.

Supposez qu'un rejeton d'une telle famille soit devenu fonctionnaire. Il aura de l'esprit inné, — comme tant de gens, — mais élevé dans un milieu où l'ironie et le persiflage auront détruit toute foi, il croira pourtant, en lui-même et prendra son esprit pour du génie. Et comment ne serait-il pas affligé d'un amour-propre sans bornes, ayant vécu sans aucune espèce de frein moral ?

Dès le début, il est très fier, de lui-même ; mais, comme — je le répète — il ne manque pas d'esprit, il devine rapidement que rire de tout ne mène à rien de positif. (Je préfère prendre un individu un peu moins creux que la moyenne.) Si son père s'est complu dans son irrévérence voulue, c'est que bien que libéral, ce n'était qu'une « vieille perruque » ; lui, le fils, est un génie simplement étouffé par son inaptitude à se faire valoir. Au fond de son âme il est prêt à toutes les lâchetés profitables. Mais bientôt il découvre que

les occasions de commettre des lâchetés ne sont pas aussi fréquentes qu'on se le figure. S'il était moins génial, il lui serait permis de s'attacher à celui-ci ou à celui-la, de suivre sa fortune et d'accomplir rapidement une brillante carrière. Mais non, il est homme de trop de valeur et puis il appartient et l'opposition : « Si les gens au pouvoir ont besoin de moi, qu'ils viennent me chercher et me prient de les aider. » Il attend longtemps les sollicitations, mais pendant ce temps un collègue lui a déjà passé sur le corps, est devenu son supérieur ; un second, puis un troisième en font autant ; oui, même ce troisième qu'il tournait en ridicule sur les bancs de l'école spéciale, auquel il avait trouvé un surnom grotesque, sur lequel il avait écrit une épigramme en vers. C'est déjà assez humiliant, Pourquoi celui-là et pas lui-même ? Et toutes les places sont prises. Non ! se dit-il, décidément mon avenir n'est pas ici. Être fonctionnaire ; c'est bon pour des lourdauds ; parlez-moi de littérature comme carrière ! Et il bombarde les journaux de ses œuvres, d'abord anonymes, puis signées. On ne lui répond pas ; il persiste ; bientôt il visite lui-même toutes les rédactions. Quelquefois, quand on lui renvoie son manuscrit, il se console en blaguant spirituellement les sots qui ne le comprennent pas. Mais cela ne l'avance guère : « Il y encore encombrement par ici ! » soupire-t-il. Ce dont il souffre le plus, c'est de voir partout et toujours en bonne place des gens qui « ne le valent pas ». Un beau jour, tout naturellement lui vient à l'idée d'envoyer à l'une des rédactions dont il a eu le plus à se plaindre une venimeuse lettre anonyme. Il répète ce petit exercice peu après, il s'en est bien trouvé ; c'est amusant, Mais le monde demeure autour de lui sourd, muet, aveugle comme devant. « Ça ne mène encore à rien ! » bougonne-t-il. C'est alors qu'il essaye de « s'arranger » ; il choisit un personnage, un patron dont il veut se faire le client ; mettons que ce soit son directeur. Le hasard ici peut l'aider, à moins que ses talents ne lui aplanissent le chemin. Popristchine, le héros de Gogol, a d'abord attiré l'attention de ses chefs par son habileté à tailler les plumes d'oie. On l'a invité chez Son Excellence, où il est présenté à la fille de la maison, pour laquelle il taille deux plumes d'oie. Mais le temps des Popristchine est passé, on emploie des plumes d'acier aujourd'hui, il faut chercher autre chose. Notre mécontent se figure bientôt que la fille de son directeur se morfond d'amour pour lui : «

Voici ma chance de succès », se dit-il. « À quoi serviraient les femmes si un homme d'esprit ne pouvait s'en servir pour le plus grand bien de sa carrière. Il n'y a rien, de honteux à cela. Beaucoup de gens sont arrivés par les femmes. Mais, comme dans l'aventure de Popristchine, un fâcheux aide-de-camp fait manquer toute la combinaison. Popristchine devient fou et s'imagine qu'il est roi d'Espagne ; avec sa nature c'était la conclusion obligée. Mais notre Popristchine contemporain ne perd pas la tête. Il se rappelle que les lettres anonymes ont du bon, qu'il en a déjà fait usage. Il va en fabriquer une nouvelle qu'il n'adressera pas à un bureau de rédaction. Il s'enferme chez lui, tremblant que son hôtesse ne le voie, déguisant son écriture, il remplit quatre pages de calomnies et d'injures, relit le factum avec délices et l'expédie à l'aide-de-camp. Comme on ne pourra reconnaître son écriture, il ne craint rien. Il compte les heures, à présent… Maintenant la lettre doit être arrivée ; le fiancé la lit. Oh ! il va reprendre sa parole, comment donc ! Ce n'est pas une lettre, c'est un « chef-d'œuvre ». Notre homme sait parfaitement qu'il est un lâche, mais il n'en est que plus content.

La lettre ne produit pas l'effet voulu. Le mariage a lieu, mais notre mécontent a débuté dans ce qui sera désormais sa carrière. Il s'y jette avec ardeur. Il prend des renseignements sur la vie d'un général dont il n'a pas été très satisfait au ministère et, son amour-propre blessé aidant, il rédige des lettres anonymes de plus en plus belles, où il éreinte le général et le tourne en ridicule sans pitié. Quelle joie il éprouve en se livrant à cette besogne qui lui convient si bien ! Il faut voir ses insinuations sur la femme du général, sur la maîtresse dudit, sur la leçon stupide dont les affaires sont menées dans le ministère. Peu à peu il se familiarise avec la satire politique anonyme et en vient à perpétrer une lettre adressée au ministre lui-même. Dans cette épître il propose de tout changer en Russie. Il est impossible que le génie de son auteur n'attire pas l'attention sur cette lettre, qui parviendra peut-être jusqu'à… c'est-à-dire jusqu'à un tel personnage que… « Et quand on voudra découvrir le nom du génial réformateur, sans fausse modestie je le révélerai. »

Il se pâme d'aise en pensant au résultat de ses labeurs ; déjà on doit avoir pris connaissance de sa prose lumineuse ; il s'imagine voir l'étonnement

admiratif qu'expriment les visages de ceux qui le lisent. Dans cette joyeuse disposition d'esprit il se permet quelques aimables farces. Il écrit à des grotesques pour s'amuser ; il favorise de ce genre de correspondance son vieux chef de bureau, qu'il rend presque fou de rage en le persuadant que sa femme entretient une tendre liaison avec le commissaire de police de son quartier (le pis est qu'il y a quelques vagues chances pour que ce soit vrai). Et il continue quelque temps ses hauts faits… Mais tout à coup une idée inattendue surgit en lui, le tourmente, l'illumine. Il comprend subitement qu'il n'est qu'un Popristchine plus lâche et plus vil ; que tous ces pamphlets rédigés dans les coins proviennent d'une manie absurde ; plus lamentable que la folie du vrai Popristchine, qui se croyait roi d'Espagne. Et c'est juste à ce moment qu'il reçoit un avertissement qui l'épouvante. Bien qu'il soit homme d'esprit, il ne sait pas toujours se tenir dans les limites de la prudence, et dans son enthousiasme, après avoir écrit sa lettre au ministre, il a été parler de ses épîtres anonymes, et à qui ? À sa logeuse allemande ! Certes il ne lui a pas tout dit : elle ne l'aurait pas compris ; il n'a laissé aller que quelques mots un jour que son cœur débordait de joie. Quelle n'est pas son atroce surprise quand, un mois plus tard, un petit employé d'une autre administration, un homme méchant, sournois, silencieux, lui jette à la figure, au cours d'une querelle insignifiante, que lui, — le petit employé, — a suffisamment de moralité pour être incapable d'écrire des lettres anonymes. « comme le font certains messieurs ». Il se réconcilie avec ce mince fonctionnaire, fait même des bassesses pour rentrer en faveur auprès de lui, le confesse et croit pouvoir admettre qu'il ne sait presque rien. Mais s'il en sait plus long qu'il n'en avoue ? Vers la même époque un bruit court parmi les employés du ministère où notre héros est appointé. On assure que quelqu'un écrit des lettres injurieuses aux agents supérieurs et que ce quelqu'un est un employé. Le malheureux épistolier s'inquiète, ne dort plus la nuit, se ronge d'anxiété. On peut peindre très vivement le supplice que son angoisse lui fait endurer. Au bout de quelque temps il est persuadé que tout le monde sait que c'est lui ; qu'on ne se tait encore que pour une raison mystérieuse ; qu'on lui réserve quelque châtiment épouvantable. Il en devient presque fou : « Les méchantes gens ! » pense-t-il. « Ils savent tout ; c'est de cela qu'ils chuchotent quand je

passe… Ils connaissent la résolution déjà prise contre moi, écrite et signée, là-bas, dans le cabinet du ministre. Et il affectent d'ignorer ! Ils veulent voir comment on va s'y prendre avec moi ! »

Et voici qu'il a, par hasard, un document quelconque à porter dans le cabinet du ministre. Il entre, il met respectueusement le papier sur le bureau ; le général est occupé et ne fait pas attention à lui ; notre épistolier va sortir, il a la main sur la clef quand, soudain, sans plus savoir comment c'est venu que s'il avait roulé dans un précipice brusquement ouvert sous ses pas, il tombe aux pieds du général, sans avoir eu, une seconde auparavant, la moindre intention de le faire. « Puisque je suis perdu, mieux vaut tout avouer moi-même ! » Et il-parle : « Excellence ! Je vais vous dire tout ! » Et, les mains jointes, il supplie le ministre, qui n'y comprend rien ; il s'accuse en tremblant ; et le ministre ignorait tout !

Mais notre héros est même ici fidèle à son caractère. Au moment où sa frayeur est à son comble, il rêve encore que le général, touché de sa sincérité non moins qu'ébloui par son génie, va le relever et le serrer dans ses bras : « Tu as fait cela, malheureux jeune homme ! C'est moi qui suis coupable ! Je n'avais pas su te remarquer ! Je prends toute la faute sur moi. Ô mon Dieu ! C'est à cela qu'en viennent nos jeunes gens les plus brillamment doués, grâce à notre sottise, à nos vieilles manies, à nos inaptes superstitions ! Mais, viens sur mon cœur ; accepte la moitié de mes fonctions, et, à nous deux, nous allons, révolutionner le ministère ! »

Les choses ne se passent pas d'une manière aussi satisfaisante. Longtemps, longtemps après, notre épistolier se rappelle le coup de botte dont l'a gratifié le général ! Et c'est presque de bonne foi qu'à ce souvenir il maudit son sort et l'humanité :

« Une fois dans ma vie, j'ai largement ouvert mes bras à mes semblables et voila ce que j'ai reçu pour ma récompense ! »

On peut imaginer une fin très simple et conforme à nos mœurs contemporaines. Chassé du service, notre homme en vient à contracter, pour cent roubles, un mariage fictif et après la cérémonie, lui, s'en va de son côté, tandis que la nouvelle épouse se rend chez « son marchand ». C'est à la fois « gracieux et distingué » comme le dit le commissaire de police de Chtchédrine

dans une occasion semblable.

En un mot, je crois que l'insulteur anonyme ferait un assez joli type pour une nouvelle. Pour le bien mettre en lumière il faudrait un Gogol, mais je suis déjà content d'avoir trouvé ce canevas. Peut-être essayerai-je d'en faire quelque chose dans un roman.

LES PROPRIÉTAIRES D'AUTREFOIS

Mais je me suis bien éloigné de mon point de départ. J'ai commencé en disant que je me trouve à la campagne et que j'en suis heureux. Il y a déjà longtemps que je n'ai vécu à la campagne. Mais je vous parlerai des champs un peu plus tard. Je me bornerai, pour l'instant, à dire que je me réjouis d'être ici et de n'avoir pas été à l'étranger. Au moins je ne verrai pas les Russes faisant les badauds de l'autre côté de la frontière. Vraiment à notre époque de patriotisme, alors que, chez nous, on a la préoccupation d'être plus foncièrement russe que jamais, il est pénible de contempler nos émigrants, les intellectuels, se transformer en je ne sais quelle race sans caractère et sans nationalité appréciables. Je ne parle pas des pères : ils sont incorrigibles ; laissons-les de côté, mais je m'intéresse aux malheureux enfants, dont les parents font, à l'étranger, des êtres sans nom. Les pères deviennent ridicules, à la fin, aux yeux mêmes des « Européens » russes les plus enragés. M. Bourénine, qui a suivi la récente guerre comme correspondant d'un journal, nous raconte, dans l'une de ses lettres, l'amusante rencontre qu'il a faite de l'un de nos « Européens » des années quarante, maintenant orné de vénérables boucles de cheveux blancs.

Ce Russe fantaisiste, qui vit toujours à l'étranger, est venu « voir la lutte » (sans doute d'une distance respectable) ; il faisait de l'esprit en wagon à propos de tout, renouvelant les plaisanteries dont s'amusaient déjà ces Messieurs il y a quarante ans ; c'est-à-dire qui crossait l'esprit russe, les Slavophiles, etc. Il vit à l'étranger parce que, dit-il, il n'y a rien à faire en Russie pour un homme sérieux et honnête. (N.-B. Je cite de mémoire.) Un de ses mots les plus spirituels visait un prétendu projet de faire venir par train spécial le « spectre de Khomiakov », pour lui permettre d'assister au retour de nos troupes rentrant de Bulgarie et à la résurrection des nations slaves. On pourrait faire observer à ce Monsieur aux boucles blanches que lui-même ressemble beaucoup au spectre d'un bavard « occidental-libéral », sans doute très vénérable, mais peut-être assez bouffon.

Ce sont surtout les propriétaires terriens qui ont émigré jadis, et leur émigration continue tous les ans. Dans le nombre de ceux qui abandonnent la Russie, il est certain qu'il y a d'autres éléments que la classe des propriétaires, mais ces derniers sont en majorité. Ils haïssent la Russie, soit parce qu'il n'y a rien à y faire pour leur « sérieux et leur honnêteté », soit tout naturellement, sans causes morales, — pour ainsi dire physiquement, abominant son climat, sa campagne, ses forêts, ses paysans libérés, son histoire, — tout enfin. Ils ont emporté l'argent du rachat des serfs, mais dans l'opinion de beaucoup d'entre eux la libération du paysan était la mort de tout en Russie, de la campagne, de la propriété, de la noblesse.

Il est vrai qu'après l'émancipation, le travail rural demeura quelque temps sans organisation. C'est pour cela que les propriétaires se mirent à vendre et à vendre, et qu'une trop grande portion d'entre eux s'exila à l'étranger. Mais quelque justification qu'ils cherchent, ils ne peuvent dissimuler ni à leurs concitoyens ni à leurs propres enfants que la première cause de leur émigration a été l'attrait d'un égoïste « farniente ». Dès leur exode, la campagne russe changea de maîtres à chaque instant, perdit même son aspect, se dénuda en partie de ses forêts, et nul ne peut dire encore qui la possédera et quelle sera sa physionomie définitive. Et c'est l'avenir de la terre russe qui doit nous préoccuper le plus. Ceux à qui appartient le sol sont les maîtres de la contrée à tous les points de vue. Il en fut ainsi partout et toujours. Mais, dira-t-on, nous avons aujourd'hui des communes organisées, ce sont donc elles qui sont maîtresses de tout. Nous nous occuperons tout à l'heure de ce côté de le question. Je veux d'abord aller jusqu'au bout de mon idée actuelle, tout en m'expliquant brièvement. Si le sol est possédé par des gens sérieux, tout ira bien dans le pays ; les questions graves seront réglées sérieusement, aussi bien que les détails particuliers. On rit, chez nous, par exemple, des écoles populaires ; moi je crois qu'elles prendront sérieusement racine dans le pays lorsque la culture et la propriété seront organisées d'une manière sérieuse ; l'agriculture bien entendue donnera de bonnes écoles, et les écoles judicieusement conduites donneront une bonne agriculture. Il en sera de même de tout, parallèlement. Le fonctionnement de l'organisme national ne sera parfait que quand la propriété terrienne sera, de nouveau, fortement

assise. Le régime de cette propriété aura aussi la plus grande influence. Sa façon d'être, son caractère seront ceux de la nation.

Mais, pour l'instant, nos propriétaires se promènent à l'étranger, hantant les capitales et les villes d'eaux, faisant monter les prix des hôtels, traînant derrière eux des bonnes et des gouvernantes pour leurs enfants, qu'ils habillent selon les modes anglaises, pour la plus grande gaîté de l'Europe, qui regarde et s'ébaubit. On les prend pour de richissimes rentiers. Allez donc dire à l'Europe que ce sont des rentiers sans rentes, qui mangent leur dernier capital ! L'Europe ne vous croira pas ; les choses ne se passent pas ainsi chez elle. Ces sybarites qui flânent par les kursaals allemands et sur le bord des lacs suisses, ces Lucullus qui se ruinent dans les restaurants de Paris savent très bien, — et s'en affligent, — qu'ils arriveront au bout de leur rouleau et que leurs enfants, ces chérubins déguisés en petits anglais, seront forcés plus tard de demander l'aumône ou de se transformer en ouvriers français ou allemands. Ils s'en affligent, mais tant pis ! Après eux, le déluge ! À qui la faute ? Eh parbleu ! toujours à nos mœurs et traditions russes, qui veulent qu'un homme « comme il faut » ne fasse rien. Les plus libéraux d'entre eux ajoutent peut-être intérieurement : « Qu'importe que nos enfants n'aient pas de fortune : ils seront héritiers de hautes et saintes idées ! Élevés loin de la Russie, ils ne connaîtront ni les popes, ni ce mot imbécile de « Patrie ». Ils comprendront que la patrie est un préjugé, le plus dangereux même de tous ceux qui règnent, en ce monde. Ils deviendront de nobles esprits internationaux humains. Ce sont des Russes qui sauront inauguré la série des vrais esprits modernes.

Pourtant, il n'y a guère que les vieux à « boucles blanches » qui parlent ainsi, et encore pas tous ; certains, en dépit de leurs dites « boucles blanches », se montrent de pensée moins noble et entrevoient des connaissances, des « relations » à faire : « Nous nous ruinons ici », disent-ils, « c'est vrai, mais nous arrivons à acquérir des « relations » qui, plus tard, en Russie, pourront être très utiles. Nous élevons nos enfants dans l'esprit libéral, soit, mais, ce n'en sont pas moins des gentlemen. Ils planeront dans les sphères élevées, tout libéraux qu'ils seront, et les opinions libérales chez les gentlemen profitent extrêmement au conservatisme. Il y a un « distinguo » chez nous.

Mon Dieu ! puisque nous élevons nos enfants à l'étranger, cela veut dire que nous en ferons des diplomates. Ces places d'attachés d'ambassade, de consuls, etc., sont absolument charmantes, nombreuses et parfaitement bien rétribuées. Nos enfants seront ainsi dotés d'emplois de tout repos et de traitements lucratifs. C'est une carrière qui met les gens en vue, un état propre, décent, « gentlemanlike ». Les travaux diplomatiques sont faciles ; on continue, dans cette voie-la, à se faire des « relations », toujours des « relations », et nullement parmi les Russes de bas-étage. Si des gens mal élevés demandent au consul une assistance gênante, qui nécessite des dérangements, le consul met les gens mal élevés à la porte après les avoir chapitrés : « Ah ça ! Vous imaginez-vous que nous soyons employés ici pour écouter toutes vos sornettes ? Vous vous croyez toujours dans notre chère patrie. Notre office est propre, il est décent ; il n'a pas été créé pour occasionner du désordre. Vous vous figurez que nous allons tarabuster les hauts personnages de ce pays ? Mais regardez-vous dans la glace. Voilà-t-il pas une jolie binette de réclamateur ! » Oui, nos enfants seront des personnages, eux aussi. Pour cela, il nous faut des « relations » et encore des relations : Notre devoir paternel est d'y pourvoir. Le reste viendra par surcroît.

Si bien que tous ces émigrés ne sont pas aussi indépendants qu'ils se targuent de l'être. Ils sont toujours à la chasse aux relations. Ne serait-il pas bon de mettre les enfants un peu au courant de ce qui se passe en Russie, de la vie russe, de l'esprit russe.

Aujourd'hui, en ce temps de réformes, chacun chez nous veut vivre de ses idées propres. Le malheur est que jamais nous n'avons eu moins d'originalité. Pourquoi ? Je ne prends pas sur moi de résoudre cette question, mais une des causes qui feront que nos chérubins d'enfants seront des sots, c'est l'étude insuffisante de la langue russe, comme je le disais déjà l'an passé. Grâce aux bonnes d'enfants et aux gouvernantes étrangères, jamais cette lacune de l'éducation n'a été aussi fâcheuse. Quant aux chérubins russes qu'on élève de l'autre côté de la frontière, pourquoi s'inquiéter puisqu'ils seront diplomates et que la langue diplomatique est le français ? C'est bien assez de savoir le russe grammaticalement.

Est-ce si vrai que cela ? Je sais que cette question est vieille au point d'en être devenue banale, mais elle est loin d'être résolue. Dernièrement encore, dans la presse, on y revint indirectement au sujet des œuvres françaises de M. Tourguenev. On affirmait que M. Tourguenev écrivait avec une égale facilité en russe ou en français. Que voyait-on de mal à cela ? demandait-on. Certes je ne vois là, en effet, rien de mal, surtout quand il s'agit d'un aussi grand écrivain, d'un homme qui possède aussi parfaitement la langue russe. Qu'il écrive en français de temps à autre, c'est son affaire. Mais… Et je m'aperçois que je vais me répéter, recommencer à employer tous les arguments dont je me servais à cette même place l'an dernier. Vous vous souvenez peut-être que mon discours s'adressait à une mère de famille russo-étrangère. Elle prépare maintenant ses enfants à la carrière diplomatique, et bien qu'il me soit désagréable de ressasser mes opinions, je me risquerais peut-être à recommencer ma controverse avec elle.

— Mais le français est la langue diplomatique ! s' écrierait la maman qui se serai cette fois longuement préparée à la dissuasion et le prendrait de haut avec moi.

— Oui, Madame, répondrais-je, et c'est une de ces vérités sur lesquelles on ne chicane pas. Mais ce que je disais du russe peut s'appliquer au français, n'est-ce pas ? Pour exprimer le fond de sa pensée en français, il faut être absolument maître de cet idiome. Eh bien, il n'y a qu'une seule condition qui permette de parler parfaitement une langue… Bon ! Je vois que je vous impatiente, que vous allez me reprocher de réciter mes propres paroles, de mémoire : je laisse cela. Ce n'est pas un thème pour dames… Je veux bien admettre qu'un Russe puisse s'approprier complètement la langue française, mais ce sera aussi à une condition : il faudra qu'il soit né en France, qu'il y ait grandi, qu'il se soit métamorphosé en Français. Vous souriez, mais je vous assure que l'émigration et la bonne parisienne n'y feront rien. Il n'est pas prouvé que votre chérubin soit un Tourguenev, n'est-ce pas ? Les Tourguenev sont rares, je vous fâche ? Allons, votre fils est un Tourguenev et même trois Tourguenev fondus en un seul individu, mais…

— Mais, interromprait la dame au fait, voyons. Est-il nécessaire qu'un diplomate soit aussi fort que cela ? Les relations font plus que le génie. Mon

mari…

— Vous avez raison, Madame, interromprais-je à mon tour, les relations peuvent beaucoup, mais, laissant le plus possible de côté votre mari, j'ajouterai qu'un peu d'esprit, tout au moins, joint aux relations ; ne gâte rien. Toutefois je vous concéderai qu'il y a des diplomates d'une bêtise remarquable. Les relations procurent des places, soit ! mais après ? Votre chérubin fait ses études dans les grands restaurants de nuit, noce avec de jeunes cocottes en compagnie de vicomtes étrangers et de comtes russes, mais après ?… Il sait toutes les langues et, par conséquent, aucune. N'ayant pas d'idiome propre, il ne saisit que des morceaux des idées et des sentiments de toutes les nations. Son esprit doit être dans un absolu état de gâchis, si j'ose m'exprimer ainsi. Il devient diplomate, bien ! Mais, pour lui, l'histoire des nations est une plaisanterie quelconque. Il ne soupçonne pas de quoi vivent les peuples, comment ils sont organisés ; il ignore si les lois qui régissent les différents organismes nationaux se rapportent à une loi générale, internationale. Il sera tout prêt à expliquer tous des événements du monde par les raisons les plus futiles. Telle reine, par exemple, aura irrité la favorite de tel roi, et il en sera résulté une guerre entre deux États… Vous ne me permettez de raisonner qu'à votre point de vue, en ne m'occupant que des « relations » ? Mais, pour acquérir des relations, il faut de l'amabilité, de la douceur, de la bonté ; il faut aussi de la persévérance. Un diplomate doit être un charmeur, n'est-ce pas ? Il doit vaincre sans violence, dirai-je presque. Eh bien ! Croyez-moi, sans savoir sa propre langue, sans en être complètement maître, on ne peut même pas former son caractère, même, ou plutôt surtout si le chérubin a été généreusement doué par la nature. L'heure viendra où il lui sera indispensable d'exprimer sa pensée d'une façon formelle ; mais alors, n'ayant à sa disposition aucune forme appropriée à ses sentiments, ne pouvant se traduire lui-même avec exactitude à l'aide d'un idiome complètement familier dès l'enfance votre fils sera toujours inférieur à lui-même ; il se lassera de ses locutions toutes faites, il deviendra distrait, soucieux, anxieux sans motif apparent, puis grognon et insupportable ; sa santé s'altérera : il est même capable de se gâter l'estomac à force de se faire de la bile ! y songez vous !

Mais vous éclatez de rire. C'est pourtant vous qui m'avez obligé à vous dire ce que je pense des diplomates de cette sorte. Je crois, du reste, que la gent diplomatique est d'une pauvreté mentale extraordinaire. Mettons qu'elle soit composée d'hommes d'esprit. Mais de quelle espèce d'hommes d'esprit ? Vous figurez-vous que l'un d'eux, surtout à cette époque, aille jamais au fond des choses, comprenne les lois mystérieuses qui mènent l'Europe à un avenir peut-être terrible que nous voyons déjà se préparer, presque s'accomplir ? Croyez-vous qu'il y ait parmi eux un esprit capable de prévoir quoi que ce soit ? Ils sont malins, intrigants, semblent vraiment comprendre quelque chose, mais à quoi sont-ils bons ? À renouer de tout petits fils cassés, à boucher des trous, à redorer de vieux prétextes afin de les faire prendre pour neufs ; — voila leur œuvre ! — Il y a bien des causes à cela, et la principale c'est la désunion qui existe entre leur classe et la classe populaire. Ces diplomates en arrivent à vivre dans une atmosphère peu naturelle, beaucoup plus « mondaine » qu'humaine.

Prenez, par exemple, le comte de Cavour qui eut une réputation d'homme d'esprit et de grand diplomate. Je le choisis parce que, dès à présent, on consent à lui reconnaître du génie et surtout parce qu'il est mort. Qu'a-t-il fait de si remarquable ? Il a effectué l'union italienne. Il a donc atteint son but, mais il y avait deux mille ans que l'Italie portait en elle l'idée de l'unification de tout un monde. Les peuples, qui se succédèrent en Italie pendant ces vingt siècles comprenaient, qu'ils étaient en gestation d'une idée mondiale ; ceux même qui ne le comprenaient pas, le devinaient, le sentaient. Leur art, leur science portaient l'empreinte de cette idée qui se réalisa même en partie. Plus tard la vaste conception s'émietta, et qu'en est-il resté ? Un petit royaume, de second ordre plus ou moins uni matériellement, sans aucun soupçon de la grande tâche qui aurait pu être accomplie : L'unification spirituelle de tout l'Ancien Monde. L'œuvre du comte de Cavour, c'est ce petit royaume si ravi d'être de second ordre. On l'a bien dit. Le diplomate moderne est une « grande bête qui fait de petites choses ».

Le comte de Metternich passait aussi pour un diplomate des plus fins et des plus profonds. Quels furent ses projets ? Comment comprit-il ce siècle, qui commençait presque avec lui ? Quelles furent ses prévisions d'un avenir

qui est notre présent ? Toute sa politique et tout son rêve politique furent de battre en brèche les idées du siècle commençant, à l'aide des plus basses mesures policières, et il était convaincu du succès ? Quant au prince de Bismarck, c'est encore un génie, — c'est entendu, — mais…

— Brisons là, Monsieur !… Et la maman m'interromprait d'un air hautainement offensé… Il est impossible d'aborder certains thèmes de ce genre avec les mères de famille. J'ai commis une terrible maladresse. Mais avec qui peut-on causer de la diplomatie ? C'est pourtant le thème intéressant, surtout aujourd'hui, mais…

LA DIPLOMATIE DEVANT LES QUESTIONS MONDIALES

La diplomatie est aussi un thème fort sérieux. Les gens sages affirment, en effet, que nous vivons dans un temps diplomatique par excellence, à une époque où toutes les questions qui intéressent les destinées du monde entier peuvent et doivent être résolues par la diplomatie. On m'avait pourtant laissé entendre qu'il y avait une guerre quelque part. Je l'avais bien cru aussi, mais on vient me dire maintenant qu'il y a malentendu, qu'il n'y a qu'une action diplomatique, accompagnée de promenades militaires excellentes pour les troupes. Je ne demande pas mieux que d'adopter cette nouvelle opinion, qui est très rassurante, mais je constate, d'autre part, que la question d'Orient passionne terriblement la Russie et toute l'Europe, par surcroît. Tout le monde sait depuis longtemps que la question d'Orient est une question immense, mondiale ; que de sa solution sortira une ère nouvelle ; qu'il s'agit là, non seulement de Russes et de Turcs, ou de vagues Bulgares, mais en même temps de toute l'Europe occidentale, aussi bien que de l'Europe orientale. Il est compréhensible que l'Europe s'agite et que la diplomatie ait du travail par-dessus la tête. Mais de quelle nature est l'ouvrage de la diplomatie ? Il est très clair que son œuvre consistera tout d'abord à escamoter la question d'Orient, à prouver, à tous ceux que cela intéresse, qu'il n'y a pas de question du tout, qu'il n'y en a jamais eue, qu'il n'y a jamais eu rien que de petites promenades militaires, que l'on nous raconte des plaisanteries vieilles de cent ans, des balivernes qui ont vraiment la vie trop dure. J'admettrais fort bien cette manière de voir, si, en même temps, nous ne nous trouvions en présence d'une énigme que la diplomatie n'a, certes, pas posée ; à aucun prix, la diplomatie ne recherche les énigmes ; elle les fuit au contraire, comme passe-temps indignes d'esprits supérieurs. L'énigme pourrait se formuler ainsi : « Comment se fait-il que, surtout dans notre dix-neuvième siècle, chaque fois que se pose une question mondiale, toutes les autres questions, de toute nature reviennent sur l'eau ? » Voyez : En même

temps que reparaît la question d'Orient, voici qu'une question extrêmement grave surgit en France, la question catholique. Ce n'est pas seulement parce que le Pape va mourir et que la France, comme puissance catholique, s'inquiète à juste titre des changements qui peuvent survenir dans la politique de l'Église, mais encore parce que le catholicisme est une sorte de drapeau, accepté par tous les partisans de l'ancien état de choses antirévolutionnaire. La Révolution sociale menace tous les anciens fiefs bourgeois, organisés au lendemain de 1789, dans le but de substituer aux féodaux de la bourgeoisie des hommes nouveaux. Et ici, je dois abandonner un instant mon thème pour introduire une parenthèse. Il semblera monstrueux à nos sages libéraux que je traite la France de nation catholique. Eh bien ! pour expliquer ma pensée, j'affirmerai : d'abord sans preuves, que la France est et demeurera le pays catholique par excellence, même s'il n'y a plus un de ses habitants qui croie au Pape ni même à Dieu, et que cela durera jusqu'au moment où la France cessera d'être la France, pour devenir tout autre chose. Le socialisme, lui-même, y commencera avec une organisation catholique, gardera au début le ton catholique, tant ce pays est profondément empreint de catholicisme. Pour l'instant, je n'entends rien démontrer de tout cela de façon détaillée ; je me contenterai de faire cette simple observation. Pourquoi le marechal de Mac-Mahon a-t-il été si pressé de soulever, sans raison apparente, la question catholique ? Ce brave guerrier, du reste presque toujours battu, et qui s'est rendu célèbre par cette phrase de chef d'État satisfait : « J'y suis, j'y reste ! » n'est pas un de ces hommes d'action capables de poser consciemment une question de ce genre. Pourtant il l'a soulevée, cette question, l'une des plus graves de celles qui divisent la vieille Europe. Et pourquoi l'a-t-il fait juste au moment où renaissait, à l'autre bout de l'Ancien monde, cette autre question mondiale, la question d'Orient ? Pourquoi toutes ces questions renaissent-elles, — je dis toutes parce qu'il y en a bien d'autres, — alors qu'il ne semble y avoir aucun lien entre elles ? La voilà, l'énigme ! Ce qui me fait dire tout cela, c'est que la diplomatie, en général, envisage toutes ces questions avec un absolu dédain. Non seulement elle n'admet pas qu'il y ait coïncidence entre elles, mais elle se refuse à penser quoi que ce soit à leur sujet : « Ce sont des niaiseries, des mirages. Il n'y a rien du tout. Si le maréchal de Mac-

Mahon a parlé dans un sens plutôt que dans un autre, c'est qu'il obéissait à un désir exprimé par sa femme. Voilà tout. » C'est pourquoi je suis forcé, moi qui ai tout le premier déclaré que ce temps était par excellence celui du règne des diplomates, de ne pas croire à ma déclaration. Encore une énigme !

Non, décidément ce n'est pas la diplomatie qui résout les difficultés, mais quelque chose d'autre, quelque chose d'insoupçonné. Je suis très contrarié d'en venir à cette conclusion, alors que j'étais tout prêt à croire en la diplomatie. Toutes ces questions nouvelles sont des soucis de plus pour nous.

LA QUESTION ALLEMANDE MONDIALE

LE PAYS QUI PROTESTE

Quelle est la tâche de l'Allemagne aujourd'hui ? Pour quoi cette tâche s'est-elle transformée, est-elle devenue si difficile, et cela, depuis peu ?

La tâche de l'Allemagne est de protester. Je ne parle pas de la protestation de Luther qui devint le protestantisme. Je ne pense qu'au rôle de la puissance protestataire, continuellement occupée à protester, — et cela depuis Arminius, — contre le monde romain et contre tout ce qui a passé de la Rome ancienne à la Rome actuelle, et à tous les peuples qui ont été les héritiers de la civilisation romaine. Je suis bien certain que d'aucuns, parmi mes lecteurs ; vont hausser les épaule et se mettre a rire : « Peut-on, en plein dix-neuvième siècle, dans le siècle des idées, dans le siècle scientifique, attacher pareille importance au catholicisme et au protestantisme ? C'est retarder de près de trois siècles ! S'il y a encore des gens religieux, on les conserve comme des curiosités archéologiques : ils sont catalogués et étiquetés. Ce sont des gens ridicules, des rétrogrades. Peut-on tenir compte d'êtres pareils, dans la politique mondiale ? »

Mais je répète que je ne m'occupe pas de la protestation religieuse, — du protestantisme, — que je ne m'arrête à aucune question de dogme. Je songe seulement qu'il y a une grande idée encore vivante, après vingt siècles, une idée qui se transforme sans cesse mais ne disparaît pas, en dépit de toutes les modifications, l'idée de l'union universelle des hommes, adoptée par tout l'occident de l'Europe, c'est-à-dire par tous les pays de culture latine. C'est de la Rome ancienne qu'elle est partie, de Rome qui a cru pouvoir la réaliser sous la forme d'une monarchie universelle. La grande entreprise s'est effondrée devant le catholicisme, sans que l'idée ait cessé d'exister, parce que c'est elle qui a fait la civilisations de l'Europe, et que c'est par elle que l'humanité vit. Ce n'est que la monarchie universelle romaine qui a péri ; elle a été remplacée par l'idée de l'union universelle en le Christ. Mais cet idéal nouveau a eu deux formes : l'une en Orient, l'autre en Occident. En Orient ;

on n'a jamais pensé qu'à l'union spirituelle parfaite de tous les hommes ; l'Occident romain-catholique, au contraire, voulait restaurer l'ancien empire de Rome, sous la souveraineté du Papes. Mais l'idée a encore évolué en Occident. Ils ont à peu près répudié le christianisme, les héritiers de l'ancien monde romain, et ils ont commencé à ébranler le pouvoir temporel du pape, dès la terrible révolution française, qui n'était encore, pourtant, qu'une incarnation du même principe de fraternité universelle. La portion de la société qui s'empara du pouvoir, après 1789, la bourgeoisie, crut avoir assez fait, quand elle se fut assuré la suprématie politique. Mais les esprits qui, par suite d'une loi éternelle, demeurent tourmentés du besoin de réaliser l'idéal humain, se sont tournés vers les humiliés et les déshérités et ont proclamé de nouveau la nécessité de l'union de toute l'espèce humaine, en vue d'obtenir, aussi bien pour « le quatrième état » que pour le reste des hommes, la jouissance de tous les biens de ce monde quels qu'ils soient. Ils sont décidés à atteindre ce but par tous les moyens possibles, en s'inquiétant fort peu des principes chrétiens et en ne se laissant arrêter par aucun scrupule.

Or, qu'a fait l'Allemagne pendant ces deux mille ans ? Le trait caractéristique de ce fier et grand peuple allemand, des son apparition dans l'histoire, ce fut de ne jamais vouloir s'associer à la tâche des peuples de l'occident de l'Europe, des successeurs de Rome. Pendant ces deux mille ans, il a protesté contre le monde latin, et, bien qu''il n'ait jamais très nettement formulé son idéal, il toujours été convaincu qu'il serait capable de dire « la parole nouvelle » et de prendre la direction de l'humanité. Dès l'époque d'Arminius, il lutta contre la Rome ancienne, puis, pendant l'ère chrétienne, il s'efforça plus que tout autre de secouer le joug spirituel de la Rome nouvelle. Ce fut lui qui, avec Luther, protesta de la façon la plus effective, en proclament la liberté d'examen. La rupture entre Rome et l'A1lemagne fut un événement mondial.

Mais l'esprit, germanique en demeura là pour assez longtemps. Le monde de l'Extrême-Occident, sous l'influence de la découverte de l'Amérique et des progrès de la science, cherchait des formules nouvelles. À l'époque de la Révolution française, l'esprit germanique traversait une période de trouble ; il semblait avoir perdu momentanément son originalité et sa foi en soi-même. Il

n’est rien à dire contre telles idées nouvelle de l’Extrême-Occident.

Aujourd’hui, le protestantisme de Luther a fait son temps ; c’est la science qui représente l’esprit de libre examen. L’immense organisme de l’Allemagne a senti, plus que tout autre, l’impossibilité de s’exprimer lui-même. C’est de nos jours que lui vint l’irrésistible besoin de se donner une direction unique, en vue de son interminable guerre avec l’Occident. Il faut faire ici une observation assez étrange : les deux adversaire, Allemagne et Extrême-Occident, accomplirent, malgré leur hostilité une besogne assez semblable à la formule des Orientaux : La réconciliation de toute l’humanité sur de nouvelles bases sociales, proclamée pendant tout le siècle par des idéalistes sentimentaux, demeure, mais ceux qui tiennent à la faire triompher semble vouloir changer leurs moyens d’action. Il parlent de laisser là les théories et de commencer matériellement la lutte ; pour cela ils ont l’intention de provoquer l’union de tous les partisans d’un ordre de choses nouveau, de tout le Quatrième État oublié en 1789, de tous les ouvriers et indigents, et de faire éclater une révolution comme on n’en aura encore vue. L’internationale est apparue ; les prolétaires du monde entier se sont mis en relation et un nouveau status in statu menace d’engloutir la vieille société européenne. Et l’Allemagne a compris, qu’avant de livrer d’autres combats à son vieil ennemi, le catholicisme, il fallait reconstituer fortement son organisme politique. Ce ne fut donc qu’après avoir réalisé son unité, que l’Allemagne entra de nouveau en lutte avec l’adversaire d’antan. L’œuvre du fort est terminé ; la guerre spirituelle commence. Mais voici qu’une nouvelle difficulté vient compliquer l’œuvre allemande…

UN HOMME DE GÉNIE

On pouvait peut-être, depuis longtemps, entrevoir cette difficulté, mais elle surgit plus soudainement qu'on n'aurait cru au moment de l'agitation cléricale en France. Et voici maintenant ce que l'on peut se demander : « L'unité allemande est-elle aussi solide qu'elle paraît ; L'Allemagne ne demeure-t-elle pas divisée comme auparavant, malgré les efforts géniaux de ses hommes d'État, pendant ces vingt-cinq dernières années ? Le pays n'est-il unifié que politiquement, en dépit de la guerre franco-prussienne et de la proclamation de l'Empire d'Allemagne ? »

Le pis est que cette difficulté n'apparaissait pas très clairement jusqu'à ces temps derniers aux yeux de la plupart des Allemand. L'Allemagne a été grisée par sa victoire. Un peuple plus, souvent vaincu que vainqueur, a triomphé d'un ennemi jusqu'à présent presque toujours victorieux. Et comme il était évident qu'il ne pouvait pas, cette fois, ne pas vaincre avec son organisation exemplaire, son armée innombrable et ses chefs de premier ordre, comment voulez-vous que le peuple allemand ne soit pas enivré de ses succès ? Après un pareil triomphe, l'union germanique devait paraître bien forte. Il y eut une explosion de chauvinisme, et l'orgueil national dégénéra presque insouciante, en légèreté. Un petit nombre d'Allemands, pourtant, demeura une idée inquiet, et parmi eux, un homme des plus remarquable, le prince de Bismarck.

À peine, les troupes allemandes étaient-elles rentrées de France, qu'il comprit qu'il n'avait pas assez fait « par le fer et par le sang », et n'avait pas suffisamment profiter de l'occasion. Il est vrai que l'Allemagne gardait — et pour longtemps — tous les avantages en cas de guerre nouvelle. La France, après la cession de l'Alsace et la Lorraine, conservait un territoire bien petit pour une grande puissance, et si les hostilités recommençaient jamais, une ou deux batailles gagnée mettaient les troupes germaniques au cœur du pays. Mais l'Allemagne serait-elle victorieuse dans ces deux batailles ? Pendant la guerre franco-prussienne, les Allemands n'avaient pas tant vaincus la France

que Napoléon III et son régime. Ce ne serait sans doute pas toujours que les troupes françaises seraient si mal commandées et ravitaillées, ce ne serait pas éternellement qu'un usurpateur aurait besoin, dans un intérêt dynamique, de conserver tels ou tels généraux et d'excuser chez eux toutes les négligences et toutes les fautes. La journée de Sedan pouvait bien ne pas se renouveler. Sedan, n'a été, en réalité, qu'un accident survenu uniquement parce que Napoléon III ne pouvait déjà plus rentrer à Paris comme empereur que par la grâce du roi de Prusse. Ce n'est pas toujours qu'il y aura des chef d'aussi peu de talent que Mac-Mahon ou des traitres comme Bazaine. Les Allemands, affolé de joie par leur victoire, crurent pour la plupart, que leurs seuls mérites avaient tout fait, mais répétons qu'un groupe demeurait à l'écart de l'exultante foule, et que le prince de Bismarck faisait parti de ce groupe. Bismarck fut surtout inquiété par ce fait que le pays vaincu put verser 5 milliards d'indemnité de guerre sans en paraître gêné.

D'autre part, les esprits prévoyants se demandaient si l'union allemande, civile et politique, était solide et définitive. Pour toute l'Europe, et plus particulièrement, paraît-il, aux yeux de la Russie, tout ce qui s'était fait en Allemagne depuis une quinzaine d'années semblait éternellement durable. Les résultats acquis avaient inspiré, chez nous, un extraordinaire respect. Mais, au jugement d'homme de la valeur de M. de Bismarck, l'œuvre accomplie ne présentait pas un caractère de vrai stabilité. Il était difficile qu'une si longue habitude de désunion politique disparût tout à coup comme un verre d'eau bu. Les Allemands sont entêtés de leur nature. Pour le moment, ils étaient grisés par leur victoire, soit ! mais, dans un avenir, peut-être très rapproché, quand les chefs dont ils étaient enthousiasmés s'en iraient dans un autre monde et céderaient la place à d'autres, les vieux instincts, apaisés pour un temps, pourraient reprendre toute leur violence. C'était même très probable. Les antiques idées d'indépendance se réveilleraient et tout l'Empire en serait ébranlé. Des scissions se produiraient, et le terrible ennemi, guéri des blessures reçues, pourrait être près justement alors, à recommencer la lutte. Car il ne se reposait pas, l'ennemi, et l'on pouvait s'inquiéter de ses intentions. Il y avait aussi, en quelque sorte, une loi de nature, qui rendait dangereuse la position de l'Allemagne. L'Allemagne est en Europe le pays

central ; si forte qu'elle soit, elle est prise entre la France et la Russie. Il est vrai que les Russes sont demeurés, jusqu'à présent, avec elle, en termes politiques, mais ils sont bien capables de deviner que ce n'est plus la Russie qui a besoin de l'alliance allemande, mais bien l'Allemagne qui ne peut se passer de l'alliance russe, que les destinées de l'Allemagne dépendent fatalement de son accord avec la Russie, surtout depuis la guerre franco-prussienne. Et un homme du sens politique du prince de Bismarck, même s'il était bien certain de sa force, était très capable de croire que la Russie éprouvait de lui une crainte exagérément respectueuse.

D'autant plus qu'il arriva une chose extraordinaire, — extraordinaire pour tout le monde mais non pour le prince de Bismarck, dont le génie, on le sait maintenant, avait prévu « cette aventure ». Pourquoi se mit-il à haïr si fortement le catholicisme, pourquoi persécuta-t-il si impitoyablement tout ce qui tenait à Rome, c'est-à-dire au Pape ? Pourquoi se hâta-t-il de s'assurer l'alliance italienne si ce n'est afin de ruiner le pouvoir temporel du Pape avec l'aide du gouvernement italien ? Il n'en voulait pas à la foi catholique, mais bien au principe romain de cette foi. Sans doute, il agit en Allemand — et en protestant, — contre ce qui était l'assise fondamentale du monde de l'Extrême Orient, éternellement hostile à l'Allemagne ; toujours est-il que des penseurs généralement plus clairvoyants considèrent sa lutte contre la papauté comme le duel de l'éléphant et de la mouche. D'aucuns l'expliquèrent même par un de ces caprices propres aux hommes de génie. Mais la vérité est que le profond politique savait peut-être seul au monde, à quel point le principe romain était fort encore et combien il pouvait lui devenir fatal en servant de lien à tous les ennemis de l'Allemagne. Aucun des partis politiques de la France vaincue n'était de force à fonder un pouvoir stable. Il n'y avait aucune possibilité d'alliance entre ces partis qui avaient des buts opposés — et voici que le catholicisme leur fournit un drapeau commun et un terrain d'union. L'ennemi n'était déjà plus la France : c'était le Pape. Mais pour exposer plus clairement ce qui arriva, jetons un coup d'œil plus attentif sur le camp des adversaire de l'Allemagne.

LES FURIEUX ET LES FORTS

Le Pape se meurt, ou il mourra bientôt. Tout le catholicisme romain est dans les transes. Le moment fatal approche, et alors il ne sera plus permis de se tromper sous peine de voir périr l'idée romaine. Il peut se faire que, sous la pression des différents gouvernements de l'Europe, le Pape ne soit pas « librement élu » et qu'une fois nommé il se résigne à renoncer pour toujours à tout espoir de redevenir un souverain temporel. Pie IX, lui, n'y a jamais consenti ; à aucune époque il n'a abdiqué ses prétentions. On a pu lui arracher Rome et son dernier lambeau de territoire, ne lui laisser que le Vatican ; presque aussitôt il a proclamé son infaillibilité et soutenu cette thèse que sans pouvoir temporel, le Christianisme ne pouvait subsister ; c'est-à-dire qu'il s'est donné comme le souverain du monde, a posé, devant la catholicité, le principe d'une sorte de monarchie papale universelle pour la plus grande gloire de Dieu et du Christ sur la terre. Bien entendu, cela a fait rire beaucoup de gens trop spirituels. On a déclaré qu'il était « méchant mais pas fort ». Mais si l'on arrive à peser sur les décision du nouveau Pape, si le Conclave lui-même, sous la pression de toute l'Europe, doit entrer en pourparlers avec des adversaires de l'idée romaine, c'est la mort de cette idée. Aussitôt élu, le nouveau Pape devra renoncer, et pour jamais, à toute restauration du pouvoir temporel et l'engagement liera éternellement la Papauté. Si, au contraire, le Pape récemment nommé par le Conclave déclare fermement qu'il est résolu à n'abdiquer aucun genre de pouvoir, les gouvernement de l'Europe peuvent refuser de le reconnaître, et il est à craindre que ne surviennent, dans l'Église romaine, des dissensions qui auront des conséquences innombrables et imprévues.

Ne semble-t-il pas à tous les diplomates de l'Europe que tout cela est très puéril et très insignifiant ? Le Pape vaincu, enfermé dans le Vatican, leur semblait si bien devenu quantité négligeable ! Il était presque ridicule de s'occuper de lui ! Cette façon de voir fut partagée par des esprits très libéraux. Ce pape qui publiait des encycliques et des syllabus, qui recevait

des pèlerins, qui excommuniait et qui finissait par mourir comme les autres, leur paraissait chargé de pouvoir à leur divertissement. Et l'immense idée d'une royauté mondiale, cette idée que trouva le diable, lors de la tentation du Christ dans le désert, va peut-être disparaître prochainement ! Elle avait toutefois semblé normale et juste pendant des siècles. On se trompait, sans doute, parfois sur l'interprétation à lui donner, mais elle durait.

« Il est assez rare que les hommes croient, maintenant, en Dieu, surtout selon la formule romaine. En France, le peuple ne croit plus ; seule, peut-être, les classe supérieures conservent une apparence de foi ; alors quelle force peuvent avoir, en notre siècle, le Pape et le Catholicisme romain ? » C'est ainsi que la plupart des gens et même des gens éclairés considèrent la question. Mais l'idée religieuse et l'idée papale ont, au fond, une importance bien plus grande que l'on croit. L'idée romaine vient de se manifester en France, si vitale et si puissante qu'elle y a produit un radical changement de politique.

Pendant ces dernières années, les Français ont vu se former chez eux une majorité parlementaire républicaine qui a mené les affaires honnêtement, proprement et sans secousses. Elle a reconstitué l'armée, a dépenser sans chicaner de grosse sommes pour sa réorganisation, mais on sait bien, en Europe, que le parti républicain est pacifique. Les chefs de cette majorité se sont fait remarquer par une prudence et une réserve que l'on n'attendait guère d'eux. Malheureusement ce sont un peu des idéalistes naturellement très peu pratiques : beaucoup d'entre eux ont passé l'âge de l'énergie. Ce sont des vieillards libéraux qui veulent paraître jeunes. Ils se sont arrêtés aux idées de la première révolution française, c'est-dire qu'il se tiennent pour satisfait par le triomphe du Tiers-État ; ils sont l'incarnation de la bourgeoisie. Leur gouvernement, c'est la monarchie de juillet avec le roi, « le tyran » en moins. Tout ce qu'ils ont apporté de neuf, c'est le suffrage universel, déjà proclamé en 1848, ce suffrage universel dont le gouvernement de Louis-Philippe avait si peur, bien qu'il se soit montré bien peu dangereux, — ait même été utile à la bourgeoisie. Il a beaucoup servi, naguère à la popularité de l'empire de Napoléon III. Mais les bons vieillards s'en sont réjouis comme d'une innovation et ont manifesté une joie un peu puérile de s'affirmer des

républicains. Le mot « République » est, chez eux, quelque chose d'assez comiquement idéal. Ils ont été longtemps convaincus que les bourgeois et les propriétaires terriens étaient ravis d'eux. Mais l'événement leur a donné tort. En France la République toujours paru un gouvernement peu sûr. S'ils n'étaient pas haïs, les républicains étaient, non pas méprisés, peut-être, mais certainement peu estimés et considérés comme impuissants par la majorité de la bourgeoisie. Le peuple a rarement cru en eux. Cela vient de ce que chaque fois que la France a été en République, il a toujours semblé que le pays perdait de sa stabilité et de sa fermeté de direction. La République n'a jamais fait l'effet sue d'un pis-aller provisoire, en attendant des expériences sociales des plus dangereuses ou d'une trêve avant le coup de main d'un usurpateur. Dès que la République, est proclamée on se figure vivre dans un inter-règne et si bien, si prudemment que gouvernent les républicains, la bourgeoisie est toujours persuadée que demain ce sera l'avènement des « rouges » ou le retour de la monarchie ; ce qui fait que la bourgeoisie a beaucoup plus d'affection pour un gouvernement conservateur que pour la République. Et pourtant l'empereur Napoléon III est presque entré en pourparlers avec les socialistes, tandis qu'aucun parti au monde ne peut être aussi hostile au socialisme que le parti républicain proprement dit. C'est le mot de République qui gâte tout. Les socialistes, eux, se moquent des étiquettes. Ils veulent des faits. Peu leur importent la République ou la Monarchie ; ils ne s'inquiètent guère d rester Français ou de devenir Allemands ; et vraiment je crois que, si le Pape pouvait leur être utile, ils acclameraient le Pape. Ce qu'ils cherchent c'est leur affaire, c'est-à-dire le triomphe du Quatrième État et légalité dans la répartitions des biens de ce monde. Les drapeaux leur sont indifférents.

Il est assez curieux de voir que le prince de Bismarck exècre d'une même aversion le socialisme et la Papauté et que, ces temps derniers, le gouvernement allemand a manifesté une réelle crainte de la propagande socialiste. C'est sans doute parce que le socialisme est essentiellement destructeur de l'idée nationale et que le principe nationaliste est la base de toute l'unité allemande.

Il se peut que le prince de Bismarck ait eu des vues plus profondes, qu'il ait su prévoir que le socialisme tiendra plus tard toute l'Europe occidentale et,

qu'en attendant, le jour où la Papauté ne trouvera plus d'appui dans les gouvernement survivants, elle se jettera dans les bras du socialisme. Le Pape s'en ira par le monde pieds nus, mendiant, proclamant que les temps prédits par l'Évangile sont venus et que le Christ est avec la multitude des travailleurs. Le catholicisme romain, — c'est trop évident, — a besoin non du Christ, mais de la royauté universelle, et son chef dira : « Il vous est nécessaire de vous unir contre l'ennemi ; marchez tous avec moi, car moi seul suis universel ! ». Le prince de Bismarck s'est, sans doute, déjà imaginé tout le tableau parce que lui seul, de tous les diplomates, a eu la vue assez puissante pour distinguer l'avenir ; il sait quelle est la vitalité de l'idée romaine et toute l'énergie qu'elle mettra à se défendre. Elle a un violent désir de vivre et il ne sera pas facile de la tuer : « C'est un serpent ! » C'est ce qu'entrevoit seul le prince de Bismarck, le plus grand ennemi de la Papauté et de l'idée romaine.

Mais les républicains français, ces petits vieillards aux prétentions de jeune gens, sont incapables de le comprendre. Ils haïssent le Pape, en tant que libéraux, mais ils le croient impuissant, de même qu'ils se figurent que l'idée romaine est morte. Ils n'ont pas su s'arranger avec le parti clérical, ne fût-ce que politiquement, pour se fortifier. Ils pourraient au moins éviter de l'irriter aussi témérairement et promettre leur concours pour l'époque proche de l'élection d'un nouveau pape. Mais ils ont fait tout le contraire, soit par conviction, soit par légèreté. Ils se sont mis à traquer tout spécialement les cléricaux, juste au moment où la France demeurait le seul soutien de la Papauté qui a couru quelques risques de mourir en même temps que Pie IX. Quelle puissance, en effet, pouvait tirer le glaive pour défendre la « liberté » de l'élection papale, — quelle puissance, sinon la France, pourvue d'une grande et forte armée ? Il est vrai que le maréchal de Mac-Mahon est prisonnier du parti républicain qui règne en maître. Mais soudain, les cléricaux français, ces cléricaux si impuissants et si méprisés, délivrent le maréchal de Mac-Mahon et font preuve d'une vigueur qu'on ne leur connaissait plus. Ils démontrent aux anciens partis qu'ils ne peuvent s'unir que sous le drapeau clérical et l'accord se fait. Quel est l'ennemi le plus acharné des légitimistes et des bonapartistes ? N'est-ce pas la majorité

républicaine ? Chacun des anciens partis, isolé, ne peut rien ; unis, les conservateurs peuvent devenir une force et chasser le républicains. Quand la république sera détruite, il sera temps que chaque faction s'occupe de ses propres intérêts, et les chances de chacune seront d'autant plus forte qu'elle sera plus sûre des sympathies cléricales.

L'union s'est accomplie, et la majorité cléricale du Sénat a permis à Mac-Mahon de se débarrasser des républicains.

L’ARMÉE NOIRE

LE NOUVEL ÉLÉMENT DE LA CIVILISATION.

Après avoir fait preuve d’une force inattendue et d’une réelle adresse, les cléricaux ne s’en tiendront pas là. Ils déclareront la guerre à l’Allemagne au moment opportun. Mac-Mahon semble déjà décidé à jeter la France dans la politique des aventures, et c’est ce que Bismarck a parfaitement saisi. S’arrêtera-t-on devant les conséquences ? Ils s'inquiètent peu de la France, les cléricaux. Ils pourraient bien s’en préoccuper un peu plus. Elle leur a rendu plus d’un service depuis des siècles ! Mais maintenant elle peut mourir si sa mort leur est utile. Tant pis si l’on doit épuiser sa sève ! Il faut prendre d’elle tout tout ce qu’elle peut donner. L’essentiel c'est qu’il est bon de se hâter ; autrement il sera trop tard.

Ce serait le moment de porter un coup droit à Bismarck, parce que si quelqu’un menace d’être dangereux à l’époque de l’élection du Pape, c’est bien Bismarck. L’occasion est propice. Bismarck n’a pas d’alliés actuellement. La Russie, son espoir, est occupée à présent en Orient. Même si ce n’est que temporairement, il faut museler Bismarck. Il peut y avoir, à cela, de grands risques, mais d’autres peuvent hésiter, — non des pères Jésuites. C’est le moment de risquer. Se borner à un simple mouvement clérical en France, sans guerre avec l’Allemagne et sans changement de régime à l’intérieur, il n’y faut pas songer. Tout ou rien ! Ils ne peuvent se contenter d’une influence dérisoire dans le gouvernement. Si l’Allemagne a le dessus, tant pis. Eux, les cléricaux n’auront qu’à rester tranquilles et à ne pas tenter de révolution ; ils n’auront rien perdu ; ils demeureront dans l'état où ils se trouvaient avant l’aventure, ni meilleur ni pire. Pour la France se sera autre chose. Vaincue, elle périra. Mais les Jésuites sont-ils hommes à s’arrêter devant cette considération ? Si la France est victorieuse, ils auront tout, et ils s’enracineront si bien dans le sol du pays, qu’il sera impossible de les extirper à l’avenir. Toutes les autres variétés de révolutionnaires, même les plus « rouge », chercheront toujours à concilier leur action avec quelque intérêt

fondamental de la contrée. Le révolutionnaire jésuite, lui ne peut agir que d'une façon extraordinaire. L'armée noire est en dehors de l'humanité, de toute espèce de civilisation. Ce qu'il lui faut, c'est le triomphe seul de sa seule idée. Que tout ce qui n'est pas conforme à cette idée périsse, civilisation, société, science ! Si la chance est du côté des cléricaux, ils balayeront tous ce qui leur est contraire avec un balai comme on n'en aura jamais vu. Plus de résistance ! Ils organiseront à nouveau le pays, sous la tutelle jésuitique, pour tous les siècles des siècles.

Tout cela, au premier coup d'œil, peut paraître assez déraisonnable. Les journaux français, les nôtres et la plupart des gens sensés, pensent qu'ils se casseront le coup aux prochaines élections législatives. Les républicains français, dans l'innocence de leur âme, sont parfaitement convaincus que l'activité dévorante des préfet récemment installés et des nouveaux maires ne servira à rien, que l'ancienne majorité républicaine reviendra à la Chambre et opposera son veto aux projets de Mac-Mahon ; que les cléricaux seront chassés et qu'on chassera peut-être Mac-Mahon avec eux. Mais cette assurance manque de bases solides, et les cléricaux ne doivent pas être forts inquiets ! Les petits vieillards au cœur pur, naïfs malgré leur longue expérience, ignorent vraiment à quelles gens ils ont affaire. Si les élections prochaines ne donnent pas ce que le clergé espère, on se débarrassera de la nouvelle Chambre, malgré tous les principes constitutionnels. Cela sera illégal, partant impossible, m'objecterez-vous ? Les hommes de l'armée noire se moquent un peu des lois ; il y a des précédents qui le prouvent. Ils pousseront le maréchal de Mac-Mahon à se servir du despotisme militaire, et le maréchal, assuré de la fidélité de l'armée, n'aura aucun mal à chasser l'assemblée si elle se prononce contre lui : on emploiera les baïonnettes, s'il le faut, et après cela on déclarera au pays que c'est l'armée qui l'a voulu. Comme les empereurs romains de la décadence, Mac-Mahon pourra ensuite informer les masses de sa résolution de se « conformer désormais à la volonté des légions » ; ce sera le règne de l'état de siège permanent, de la tyrannie du sabre et vous verrez, vous verrez, que cela plaira, en France, à un certain nombre de gens ! Si la nécessité s'en fait sentir, on reverra les plébiscites qui, à la majorité des voix dans toute la France permettra la guerre et autoriseront

le gouvernement à disposer de l'argent indispensable pour faire campagne. Dans son discours récent aux troupes, le maréchal de Mac-Mahon a justement parlé dans ce sens et il a été acclamé. Il a l'armée pour lui, c'est certain. Avec cela, il est déjà allé si loin qu'il lui sera impossible de s'arrêter sous peine de perdre sa place. Or, toute sa politique s'exprime en cette petite phrase : « J'y suis, j'y reste ! » Pour le triomphe de cette affirmation, il est capable de risquer l'existence de la France. Il l'a déjà démontré pendant la guerre franco-prussienne, quand, sous la pression des bonapartistes, il a privé la France de son armée pour sauver la dynastie des Napoléon. Il est certain de l'appui des cléricaux quand il dit son : « J'y suis, j'y reste ! » Les bonapartistes et les légitimistes unis sous son drapeau sauront prouver au maréchal qu'on peut se passer de Chambord et des Bonaparte, et que ce qu'il aura de mieux à faire, lui Mac-Mahon, ce sera de se proclamer dictateur, non pour sept ans, mais à vie. Ainsi se réalisera le : J'y suis, j'y reste !

On doutera peut-être qu'un homme comme Mac-Mahon soit de taille à entreprendre et à exécuter tout cela. Mais d'abord, il a déjà accompli la première moitié de la tâche et non la moins difficile au point de vue de la résolution à prendre. Ce sont justement ces gens de peu de décision qui, une fois mis en mouvement par des énergies supérieures aux leurs propres, peuvent montrer le plus de détermination et le plus fatal entêtement. Ce n'est pas du génie qu'il leur faut, c'est tout le contraire. Pas de raisonnement avec eux. Poussez-les fortement en avant, et ils se lanceront tête baissée au besoin contre un mur qu'ils défonceront du front à moins qu'ils ne s'y brisent le crâne.

UN SECRET ASSEZ DÉSAGRÉABLE

En Allemagne, tous les journaux inspirés par le prince de Bismarck paraissent comprendre parfaitement cette situation et croire la guerre imminente. Lequel des deux adversaire se jettera le premier sur l'autre, quand cela aura-t-il lieu ? On n'en sait rien, mais il y a des chances pour que la guerre éclate, c'est évident. Bien entendu, l'orage peut encore se dissiper si le maréchal de Mac-Mahon voit où on le mène, prend peur et s'arrête, comme autrefois Ajax, à mi-chemin. Mais alors lui-même risque de tomber, et il est très possible qu'il ne voie rien. Il ne faut guère espérer qu'il s'arrête en route. En attendant, le prince de Bismarck, suit tout ce qui se passe en France avec un fiévreux intérêt. Il observe et attend. Ce qui doit l'inquiéter, c'est que les événement s'accomplissent à un autre moment que celui qu'il avait prévu. J'ai déjà dit que les Allemands craignent que la Russie s'aperçoive tout à coup de la force de sa situation, car, je le répète, les destinées de l'Allemagne dépendent fatalement de son accord avec la Russie, surtout depuis la guerre franco-prussienne. Ce secret de l'Allemagne peut se dévoiler soudain, au grand détriment de l'Empire allemand. Jusqu'à présent la politique allemande s'est montrée assez franche et amicale vis-a-vis de la Russie, mais l'Allemagne affectait la tranquille fierté d'une puissance qui n'a besoin d'aucune aide : Pourtant aujourd'hui les difficultés doivent se faire voir. Si la France cléricale se décide à une guerre, il ne s'agira plus simplement pour l'Allemagne de la vaincre, ou de repousser son assaut si elle prend l'offensive, il faudra l'écraser pour toujours. Comme la France a encore plus d'un million de soldats, il sera nécessaire d'obtenir un engagement formel de la Russie. Le pis est justement que tout cela soit si subit. Les comptes anciens se sont embrouillés, ce sont les événements qui dérangent les projets et non plus les projets qui règlent les événements. La France peut commencer à agir demain, dès qu'elle aura obtenu un peu d'ordre chez elle. Elle se jette visiblement dans la politique des aventures et où s'arrêteront les aventures ? C'est bien fâcheux pour les Allemands qui se targuaient tout récemment

d’une si fière indépendance. Rappelons-nous que, cette année même, la Russie cherchait, elle aussi ; à discerner ses amis de ses adversaires en Europe, et que l’Allemagne affecta les allures triomphantes qui convenaient en la circonstance. Naturellement, toute agitation du monde slave est inquiétante pour l’Allemagne : toutefois la déclaration de guerre de la Russie ne pouvait être agréable aux Allemands : « Maintenant » pensaient les bons Germains, « la Russie ne devinera pas que nous avons besoin d’elle. Bien au contraire, aujourd’hui qu’il sont poussés su côté du Danube, « ce fleuve allemand », les Russes vont se croire obligés de compter avec nous parce que la guerre ne se terminera pas sans que nous ayons fait entendre notre parole qui a du poids. Et il est bon que les Russes aient cette opinion qui nous sera utile un jour ou l’autre. » La presse allemande abondait dans ce sens, et tout à coup le mouvement clérical est venu brouiller les cartes. « Oh ! » se disent les Allemands, « ils vont tout deviner à présent, ces Russes ! Car il faut que la Russie en finisse le plus tôt possible en Orient ! Comment exercer sur elle une pression ? Si seulement elle pouvait avoir peur de l’Angleterre et de l’Autriche ? Mais, s’allier avec l’Angleterre et l’Autriche pour peser sur la Russie, il n’y faut pas songer. Ne vaut-il pas mieux aider la Russie pour qu’elle termine au plus vite sa campagne d’Orient ? On pourrait le faire en intimidant l’Autriche sans aller jusqu’à une guerre. Et les politiciens allemands exultent de leur idée.

J’ai voulu simplement dire que, dans ma conviction, la Russie est on seulement forte et puissante comme elle l’était auparavant, mais encore, à présent, la plus forte de toutes les puissances et que jamais sa parole n’aura eu autant d’écho en Europe qu’aujourd'hui. Elle est occupé en Orient, soit ! Mais les choses de la politique européenne tourneront selon les désirs qu'elle exprimera. L’Angleterre elle-même doit comprendre qu’en présence des événements possibles dans l’Extrême-Occident elle perd, aux yeux de la Russie, les deux tiers de son importance. Les moins clairvoyants des Russes devinent trop bien qu’elle ne risquera pas une guerre pour contrecarrer l’action de la Russie ; qu’elle va plutôt compter sur les dépouilles de la Turquie, de l’ « homme malade ». Jamais l’Angleterre ne s’aventurera dans des complications qui n’ont rien à voir avec ses intérêts. Elle se contentera

d’être spectatrice, selon sa coutume. Dès qu’elle verra quelque succession ouverte, elle accourra demander sa part. Il lui sera trop désavantageux de désobliger la Russie actuellement.

Et l’Autriche, demeurée isolée, que pourra-t-elle faire ? Il serait même assez curieux qu’une agitation cléricale européenne ne la troublât en aucune façon. Elle attend, parce qu’elle aussi à les mains liées, sauf la Russie. Voici tout un drame imprévu qui se joue à notre bénéfice. Mais il faut compter avec l’imprévu.

Ce sont les lois de Dieu qui gouvernent le monde. Et qui sait ce qui peut soudainement éclater sur l’Europe ? Dieu veuille que le nouveau nuage se dissipe et que mes pressentiments ne soient que les imaginations d’un homme qui n’entend rien à la politique.

Ont-ils raison les organes officieux de la Chancellerie allemande qui prophétisaient la guerre ? Dans l’autre camp, les ministre de Mac-Mahon proclament à la face du monde que ce n’est pas le France qui commencera la guerre. Avouez que tout cela est au moins suspect. En tout ca, nos doutes seront éclaircie avant qu’il soit longtemps. Mais si tant de choses dépendent « du désir exprimé par les légions », la situation est bien grave ; cela peut signifier la fin de la France. D’ailleurs c’est elle qui à le pouvoir de tout déchainer, plus que toute autre puissance au monde. Plaise à Dieu que cela n’arrive pas. Ce serait trop grave.

JUILLET - AOÛT

UNE CAUSERIE AVEC UNE DE MES CONNAISSANCES MOSCOVITES

Après avoir publié à Petersbourg la livraison Mai-Juin de mon Carnet, j'ai repris le chemin du Gouvernement de Koursk. Mais en passant par Moscou, j'ai eu une conversation avec l'une de mes anciennes connaissances moscovites, un homme que je vois rarement, mais dont les opinions ont une haute valeur pour moi.

Je ne publierai pas toute notre causerie, bien qu'elle m'ait appris des choses infiniment intéressantes, — des choses d'actualité que je ne soupçonnais même pas.

En prenant congé de mon interlocuteur je lui annonçai mon intention de profiter de mon voyage pour aller visiter un endroit où j'ai passé une partie de ma première enfance, un village à cent cinquante verstes de Moscou. Ce village a appartenu jadis à mes parents, mais il est devenu depuis longtemps la propriété d'une autre branche de la famille. J'ai été quarante ans sans y aller. Bien des fois j'ai voulu partir pour m'y rendre, mais jamais les circonstances ne me l'on permis. Et pourtant ce petit coin de terre insignifiant a laissé en moi une impression profonde et tout y est plein, pour moi, des souvenirs les plus chers.

Nos enfants d'à présent, auront-ils de tels souvenirs ? Il est certain qu'il y aura toujours quelque chose de saint dans leur réminiscences enfantine. Sans les saints et les les précieux souvenirs d'enfance la vie deviendrait impossible à l'homme. Tel qui ne semble plus y songer les conserve cependant plus ou moins consciemment. Même si ces souvenirs sont pénibles et amers, ils demeurent sacrés, car la souffrance vécue peut se transformer, avec le temps,

à quelque chose de divin dans notre âme. L'homme est ainsi fait qu'il aime, en général, la souffrance passée. Il a besoin de jalonner, en quelque sorte, sa route de jadis, comme pour s'orienter dans sa vie avant de la reconstituer en tant qu'exemple social. Avec cela, les impressions les plus fortes, celles qui ont le plus d'influence sur nous, sont les impressions qui nous restent de notre enfance. Voilà pourquoi il est sûr que nos enfants auront, comme nous, tout un fonds de souvenirs et d'images aimées, Comment se formera pour eux cette chère richesse ? C'est une question intéressante et sérieuse. Si l'on pouvait y répondre, même approximativement, on calmerait peut-être bien des doutes de nos contemporains. Beaucoup d'entre eux auront beaucoup plus de foi en la jeunesse russe. On pourrait, sans doute aussi, mieux augurer de notre avenir, de notre énigmatique avenir russe.

Mais rarement époque a offert, moins que celle-ci, d'éléments de divination qui nous permettra d'entrevoir le futur. Jamais la famille russe n'a vu ses liens plus relâchés, n'est devenue aussi amorphe qu'aujourd'hui. Où trouverez-vous à présent une Enfance et une Adolescence qui puissent être reconstituées dans un récit aussi fortement saisissant que celui où le comte Léon Tolstoï nous a présenté son époque et sa famille, comme il l'a fait depuis, du reste, dans la Guerre et la Paix ? Toutes les œuvres analogues ne sont aujourd'hui que des tableaux historiques d'un temps passé et bien passé. Je ne veux pas dire que ces temps fussent si beaux ni que j'en demande la répétition de nos jours, je veux dire qu'ils avaient comme une couleur définie et tranchées que l'on retrouve dans les deux livres du comte Tolstoï. Maintenant tout m'apparaît sans caractère et sans clarté. La famille russe devient de plus en plus une famille de hasard. C'est la vraie définition de la famille russe actuelle. Elle a perdu son ancienne physionomie, et la génération qui vient sera-t-elle de force à lui donner une physionomie nouvelle qui satisfasse les cœurs vraiment russe ? Des gens, pourtant très heureux, disent franchement que « la famille » n'existe plus en Russie dans la classe intelligente, c'est-à-dire en dehors du peuple. Et la famille dans le peuple n'appelle-t-elle pas une question ?

— Ce qui est incontestable, me dit mon interlocuteur, c'est que d'ici peu il va surgir bien des questions au sujet du peuple, une masse énorme de

questions. Mais qui répondra au peuple, oui, qui est prêt à lui répondre ? Et c'est de toute première gravité.

L'émancipation des serfs qui fut un changement si brusques, toutes les réformes du reste, et particulièrement la diffusion de l'instruction (même sous sa forme la plus élémentaire), ont fait naître des quantités de questions. Et qui pourra répondre ? Quel est l'ordre le plus voisin du peuple ? Le clergé ? Mais il y a longtemps que le clergé ne répond plus aux questions du peuple. En dehors de quelques popes tout enflammés de ce même zèle qui enflammait le Christ, et qui ne vivent que pour leurs ouailles, combien n'y à-t-il pas d'ecclésiastiques trop capables de ne répondre à un interrogatoire qu'en dénonçant leurs questionneurs ? D'autres éloignent leurs fidèle par leurs exigences pécuniaires, et ce n'est pas ceux-là qu'on va consulter. On pourrait ajouter là-dessus bien des choses sur lesquelles nous reviendrons plus tard. — Ensuite, vous avez les instituteurs de village. Mais à quoi sont-ils bons ? Ne répondons pas encore à cette question trop grave. — De qui, alors le peuple obtiendra-t-il des éclaircissements accidentels, dans une visite à la ville, en chemin de fer, sur les routes, dans les marchés, des passants, des voyageurs, des vagabonds ou même d'anciens propriétaires terriens ? (Je laisse de côté, comme de raison, les fonctionnaires.) Oh ! naturellement, il y aura des tas de réponse, même peut-être plus que de questions, de bonnes, de mauvaises, d'intelligentes, de lucides, et chaque réponse fera naître trois questions nouvelles, — et cela ainsi crescendo. On arrivera au chaos. Mais il y aura une chose pire que le chaos : ce sera la solution hâtive de beaucoup de questions.

En résumé, le peuple continuera à subir les événements, qu'il reçoive des réponses ou non. La destinée et le bien de la Russie ne sont pas tels qu'elles puisse, sans absolue nécessité, se détourner de son but séculaire. Qui croit en la Russie n'ignore pas qu'elle aussi a subir sans changements apparents tout ce qu'elle a subi — même les questions — et qu'elle restera, dans son essence, notre sainte Russie, Qui croit en la Russie devrait avoir honte d'écarter ces questions. Sa destinée est tellement haute et son pressentiment de cette destinée tellement clair qu'il convient de se placer au-dessus de tous les doutes et de toutes les craintes : « Il y a ici la croyance et la patience des Saints », comme le dit le livre sacré.

Ce matin j'ai appris par les journaux que la huitième partie d'Anna Karénine allait paraître en une publication distincte parce qu'on n'en veut plus au Messager russe, qui avait jusqu'ici inséré dans ses colonnes tout le roman depuis le début. Il est, paraît-il, de notoriété générale que le rejet de la dernière partie de cette œuvre par le Messager russe vient de ce que la fin du roman est en contradiction avec les principes des rédacteurs du journal. On aurait incriminé surtout les opinions de l'auteur sur la question d'Orient et la guerre de l'année passée. J'ai aussitôt résolu d'acheter le livre et, en prenant congé de mon interlocuteur, je l'ai interrogé à ce sujet, sachant bien qu'il devait être au courant de l'affaire. Il a ri :

« C'est tout ce qu'il y a de plus innocent, a-t-il répondu. Je ne comprends pas du tout pourquoi le Messager russe s'est refusé à imprimer cette fin. Et notez que l'auteur leur accordait le droit de faire leurs réserves, de mettre les notes marginales qu'ils voudraient, si son avis les choquait. Il aurait suffit de rédiger la note suivante : L'auteur, etc., etc. »

Je ne citerai pas le texte proposé par mon interlocuteur, d'autant plus qu'il le donnait un peu en plaisantant. Mais il reprit bientôt son sérieux et ajouta :

« L'auteur d'Anna Karénine, malgré son immense talent, est un de ses esprits russes qui ne voient bien que ce qu'ils ont droit devant les yeux. Ils n'ont la faculté de tourner la tête ni à droite, ni à gauche ; pour regarder ce qui se trouve sur les côtés : il leur faudrait pour cela tourner tout le corps, — et alors ils diraient peut-être quelque chose de diamétralement opposé à ce qu'ils ont dit d'abord, — parce qu'avant tout ils sont absolument sincères. Cette volte-face peut ne pas avoir lieu, mais elle peut aussi se produire et, avant un mois, l'honorable auteur est bien capable d'affirmer qu'il est indispensable d'envoyer des volontaires, etc., etc., en un mot d'être absolument de notre avis. »

J'ai acheté le livre et ne l'ai pas, du tout, trouvé si innocent…

Et, comme malgré mon peu de goût pour le rôle de critique littéraire, je me suis décidé à parler d'Anna Karénine dans mon Carnet, j'ai cru qu'il ne serait pas superflu de reproduire ma conversation avec mon ami le

Moscovite, auquel je demande pardon de mon indiscrétion.

CE QUE L'ON DIT ET CE QUE L'ON CACHE

Ces « lieux de mon enfance » que j'allais revoir ne sont qu'à 450 verstes de Moscou ; on fait 140 de ses verstes en chemin de fer, mais le trajet demande près de dix heures. Il y a nombre d'arrêts et de changements de trains ; à une des gares de bifurcation, il faut attendre trois heures. Et le voyage s'agrémente de tous les désagréments des chemins de fer russes et de la négligence hautaine des employés. La maxime qui sert de principe à l'exploitation des chemins de fer russes est universellement connue depuis longtemps : « Le chemin de fer n'est pas fait pour le public, mais bien le public pour le chemin de fer. » Il n'est pas un fonctionnaire des voies ferrées, depuis le simple conducteur jusqu'au directeur, qui doute de la vérité de cet axiome, et on vous regarderait avec le plus ironique étonnement si vous tentiez d'insinuer, devant ces autorités, que le chemin de fer est fait pour les voyageurs. On ne vous écouterait même pas jusqu'au bout.

À ce propos, je dirai que j'ai fait près de quatre mille verstes, cet été, sur les voies ferrées et que j'ai été partout frappé de l'attitude et des propos du peuple. Partout on ne parlait que de la guerre. Rien ne pouvait égaler l'intérêt et la curiosité avide des questionneurs. J'ai même aperçu dans les wagons des paysans qui lisaient les journaux, le plus souvent à haute voix. Il m'est arrivé de m'asseoir auprès de quelque boutiquier qui m'examinait avec prudence, surtout si j'étais porteur d'un journal, et qui bientôt, avec une extrême politesse, me demandait d'où je venais. Et si je répondais que je venais de Pétersbourg et de Moscou (c'eût été encore bien plus intéressant si je fusse arrivé du Sud, d'Odessa, par exemple), on m'interrogeait aussitôt sur « ce qu'on disait de la guerre ». Si la réponse inspirait confiance, le ton curieux se changeait en ton mystérieux, et l'on disait : « Et n'y a-t-il rien de particulier ? » (C'est-à-dire des détails que les journaux ne publient pas, des détails sur ce que l'on cache.) J'ajouterai que, dans peuple, il ne parait pas que personne en veuille au gouvernement à cause de la déclaration de guerre. Il y a bien quelques mécontents mais leur mécontentement est d'une espèce particulière.

Par exemple, à un arrêt, vous passez sur la plateforme et vous entendez : «… Dix-sept mille de nos soldats de tués ?… On vient de recevoir la dépêche ! » Vous regardez, Vous apercevez un gars qui fait l'orateur ; son visage exprime une sorte d'enivrement lugubre. On dirait que l'homme a tout perdu, qu'il se grise de son malheur, qu'il voit sa chaumière incendiée, son bétail et son argent bien loin… On croit qu'il va dire : « Regardez-moi, chrétiens orthodoxes ! Je n'ai plus rien ! Me voici en haillons, seul comme le doigt ! » Et son expression de visage devient malveillante, Car il y a autre chose : « On cache les mauvaises nouvelles ; ce télégramme, on l'a lu par hasard, mais on va l'arrêter ; il n'ira pas plus loin !… » Du coup je ne puis plus me retenir, je m'approche du groupe et déclare que ce sot là des bêtises, qu'on ne tue pas comme cela dix-sept mille soldats. Le gars demeure un peu confus, pas trop pourtant :

— Dame ! Nous sommes des gens simples. Nous répétons les choses comme nous les avons entendues.

La foule se disperse vite, car la sonnette du train retentit. Le fait est fort intéressant pour moi à présent, parce qu'il s'est passé le 19 juillet et que la veille avait eu lieu la bataille de Plewna. Quelle dépêche pouvait arriver ? Et où cela ? Dans un train de chemin de fer ? Naturellement c'est une coïncidence de pur hasard. Je ne crois pas d'ailleurs que « le gars » soit l'inventeur de la fausse nouvelle. Il aura entendu cela de quelqu'un d'autre. Je pense qu'il a poussé un joli nombre de fabricants de fausses nouvelles, d'insuccès et de malheurs cet été ; ces gens-là avaient un autre but que le plaisir de mentir.

Étant donné le patriotisme et l'enthousiasme du peuple, l'importance du but de cette guerre, la foi ardente en son tsar qui anime toute la population, je crois que ce parti pris de cacher les nouvelles est plus nuisible qu'utile. Personne ne peut exiger qu'on livre à la foule les plans stratégiques, les chiffres de l'effectif, les secrets militaires, etc., mais il me semble que nous aurions le droit de savoir ce que savent les journaux viennois, et plus tôt qu'eux.

Assis dans le salon où je devais attendre trois heures un changement de train, j'étais de très méchante humeur. N'ayant rien à faire, l'idée me vint de

rechercher la cause de mon irritation… Il devait y avoir là autre chose que des raisons générales, quelque agacement plus direct. Je ne cherchais pas longtemps, tout à coup, je me mis à rire. Je la tenais la cause de ma mauvaise humeur ! Deux station avant celle-ci était entré dans mon wagon un gentleman, un parfait gentleman, le prototype de gentleman russes qui voyagent à l'étranger. Il avait avec lui son fils, un bambin de huit ans environ, mis d'une façon charmante, paré d'un petit costume à la dernière mode européenne, délicieux veston, bottes invraisemblablement élégantes, linge de batiste. On voyait que le gentleman était aux petit soin pour le gamin, qui, à peine assis dit à son père :

— Papa, une cigarette !

Immédiatement, papa mit la main à sa poche, tira un étui à cigarettes, l'une pour lui, l'autre pour le bambin ; et tous deux se mirent à fumer d'un air paisible, qui prouvait que c'était pour eux deux une vieille habitude. Le gentleman s'enfonça dans une rêverie quelconque, le moutard regarda par la fenêtre du wagon, tout en tirant de forte bouffées. Il eut bientôt fini sa cigarette, et un quart d'heure ne s'était pas passé qu'il redemandait :

— Papa, une cigarette !

Et tous deux recommencèrent leurs fumigations. Pendant le temps de mon séjour dans mon wagon, le mioche fuma au moins quatre cigarette. Jamais je n'avais encore vu rien de pareil ; j'étais stupéfait. La petite poitrine de ce gamin, une malheureuse petite poitrine encore faible, délicate, non formée, était déjà habituée à ce poison ! Et comment l'enfant avait-il pu contacter une habitude semblable ? Sans doute il a pris le désir de fumer en regardant son père allumer des cigarettes. Les enfants sont tellement imitateurs ! Mais comment le père a-t-il pu lui permettre de s'empoisonner ainsi ? Le catarrhe, la phtisie, des cavernes dans les poumons, voilà ce qui le menace sûrement le petit malheureux, et c'est le père qui développe chez l'enfant une habitude prématurée et funeste ! Que veut-il démontrer par là, ce gentleman ? Je ne puis me l'imagier. Croit-il par là, combattre de vieux préjugés, prouver qu'il était imbécile de défendre naguère tant de chose, que tout, au contraire, est permis ? Et le cas demeure, pour moi, inexpliqué et inexplicable. Mais jamais de ma vie je n'avais rencontré un père pareil ! Et pourtant on en voit de bien

étonnant à notre époque !

D'ailleurs je cessai bientôt de rire ; je n'avais été pris d'un accès d'hilarité qu'en découvrant la raison de ma détestable humeur. Et sans aucune transition, je me mis à songer à ma causerie de la veille avec le Moscovite… N'avions-nous pas parlé du caractère de hasard de la famille d'aujourd'hui ? Et je rebroyai du noir. On me demandera ce que j'appelle caractère de hasard ? Je réponds que mon expression voudrait synthétiser ce que je ressens en voyant les pères actuels perdre les idées qui semblaient communes à tous les pères, touchant leurs familles, idées dans lesquelles ils avaient foi et qu'ils cherchaient à transmettre à leurs enfants. Certaines de ces idées pouvaient être erronées ; eh bien ! les plus intelligents des enfants avaient le droit de les modifier à l'usage de leurs propres rejetons. Mais il demeurait toujours une doctrine générale dont les détails pouvaient variés sans que le fond en subit de grandes altérations. Aujourd'hui, au contraire, il n'y a plus rien de général, rien de commun à tous les pères de famille pris en masse. Nous ne rencontrons plus que la négation du parti pris. Si l'on essaie de poser quelque principe positif, il sera individuel ; il n'y aura que des tâtonnements ; aucune foi n'animera ceux qui adopteront temporairement un système de hasard. Chaque essais pourra avoir de très beaux débuts, mais tout sera entrepris sans esprit de suite ; parfois même on se contentera d'admettre en bloc tout ce que l'on proscrivait autrefois, en partant de cette idée que ce qui est ancien est forcément bête, et cela mènera à des bêtises, comme la permission de fumer accordée à cette enfant de sept ans. On ne verra plus que des pères faibles, indifférents, égoïstes se disant : « Mon Dieu ! Il n'y a cas laisser aller les choses ! Ça ira comme ça pourra ! Y a t-il vraiment de quoi se casser la tête ? Nos enfants seront comme tous les enfants, ils se formeront d'une façon ou d'une autre. Seulement comme ces moutards sont insupportables, il vaudrait mieux qu'ils n'existent pas ! » Comme résultat nous aurons le désordre, l'émiettement, le caractère de hasard de l'autorité familiale en Russie et ne pourrons plus mettre notre espoir qu'en Dieu seul. Peut-être nous enverra-t-il une petite idée générale quelconque et arriverons-nous à un nouvel accord. En attendant, l'ordre des choses actuelles amène le désordre et l'incurie. Il y a pourtant des pères qui ne sont pas inactifs, qui se montre même très laborieux

dans leur recherche d'un meilleur régime physique et moral à donner aux enfants. Ce sont, pour la plupart, des pères à idées. Tel, après des expériences et des études pas bête du tout, après avoir lu deux ou trois ouvrages spéciaux très spirituels, ramène tous ses devoirs envers ses enfants à un seul : Les gaver de beefsteak : « … le beefsteak très saignant, pas besoin d'autre chose, Liebig l'a dit… » Un autre, homme très honnête, qui a même naguère fait une réputation d'esprit, a renvoyé déjà trois bonne d'enfants : « On ne peut pas se fier à cette vaurienne. Il y avait une chose que j'avais expressément défendu, eh bien j'entre dans la chambre des enfants et qu'est-ce que je vois et entends ? La bonne en train de coucher ma petite Lise, tout en lui parlant de la Vierge et en lui faisant faire des signes de croix : Dieu, aie pitié de papa et de maman… Je vais prendre un Anglaise, mais serai-je plus tranquille ? » Un troisième cherche une maîtresse pour son fils âgé de quinze ans. « C'est que, vous savez, sans cela il prendra de vilaines habitudes, oui bien il courra après les filles des rues et attrapera de sales maladies. Il est mieux de le pourvoir tout de suite. » Un quatrième développe chez son fils de dix-sept ans les idées les plus terriblement avancées, et le grand polisson, tout naturellement (comment voulez-vous qu'il fasse avec tant d'idées et si peu d'expérience ?) tire de tous ces principes, dont quelques-uns sont excellents, cette conclusion qu'on a le droit de tout faire, même des horreurs ! Qu'arrive-t-il ? Que l'enfant, en plus de tout un lot d'idées mal comprises, emporte dans la vie un souvenir comiques de son père, oui un souvenir comique, une image ridicule.

Mais ces laborieux ne sont pas en majorité. Les apathiques sont bien plus nombreux. Toute société qui se décompose engendre l'indifférence et le laisser aller. On ne voit plus clairement devant soi et on n'a plus l'énergie de changer de chemin. La plupart des pères ne savent plus quoi faire et vous envoient promener. « Que le diable vous emporte ! Qu'est-ce que cous chantez avec vos devoirs ? Nous ne savons pas nous-même nous débrouiller convenablement dans le vie ! » Les apathiques, s'ils sont riches, « font bien les choses ». Ils habillent leurs enfants superbement, les nourrissent on ne peut mieux, leur donnent ses gouvernantes, puis des précepteurs, les envoient aux universités, mais ne s'en occupent pas autrement ; ils ne sont jamais là. Le jeune homme entre dans la vie complètement isolé ; il n'a jamais vécu par

le cœur ; son cœur n’est en rien lié à son passé, à sa famille, à son enfance. Et encore celui-là c’est un riche. Y en a-t-il tant comme lui ? Il y a plus de pauvres que de riches, et ceux qui sont pauvres sont liés à tous les hasards par l’indifférence de leurs parents. La misère et les soucis de leurs parents laissent en eux de mornes images. Jusqu’à leur vieillesse il se souviennent de l’incurie de leurs pères, des querelles de ménages, des reproches, des accusations, des malédictions même qui leur ont été jetées comme à des bouches inutiles. Et ce qui est pis encore, ils ont parfois à se rappeler les lâchetés de leurs pères, leurs bassesses pour obtenir un emploi ou de l’argent. Et pendant toute leur vie, les hommes élevés dans ces conditions sont portés à calomnier le passé parce qu’ils n'ont rien emporté de leur enfance qui puisse laver cette boue des souvenirs. Il en est même qui ne se contentent pas de garder en eux, la boue des souvenirs, mais semble prendre plaisir à faire provision de boue pour leur propre compte.

Il n’y a plus de croyances communes, plus de grandes pensées capables de faire naître le beau dans des souvenirs d’enfance. Jadis on a vu des cas où le père, même tombé aussi bas que possible, conservait dans le cœur quelque haute foi qu’il transmettait à ses enfants. Alors ceux-ci pouvaient oublier tout les reste pour ne se souvenir que de ce bienfait. Sans germe de beauté morale et civique, il est impossible d’élever une génération et de la lâcher dans la vie ! Mais eux, ils ont déjà perdu tout corps de doctrine, ils n’ont plus que des idées fragmentaire ; ils ne sont complets que dans la négation ; ils sont sans lien avec la véritable vie russe d'antan.

Mais je le répète, ces enthousiastes relatifs sont rares ; les indifférents, les apathiques dominent. À ce propos, vous rappelez-vous le procès de Djounkowsky ? Il n’est pas vieux, on l’a jugé le 10 juin de cette année, à Kalouga. Dans le tumulte des événements actuels, il n’a peut-être pas beaucoup attiré l’attention. Je l’ai lu dans le Nouveau Temps, et je ne sais pas si l'on en a publié de compte rendu ailleurs.

Il s’agit de gentilshommes terriens. Le major Alexandre Athnasievitch Djoukowsky, âgé de cinquante ans, et sa femme, Catherine Petrowna Djounkowskaïa, âgée de quarante ans, sont accusés d’avoir maltraité de façon féroce leurs trois enfants mineurs, Nicolas, Alexandre et Olga. Nicolas avait

13 ans, Olga 12 et Alexandre 11. Disons d’avance que les jurés ont acquitté les accusés.

Dans ce procès, on peut selon moi, relever beaucoup de choses typiques, et malheureusement très courantes, quotidiennes en quelque sorte. On sent qu’il y a beaucoup de familles russes analogues, incapables peut-être de ce qui a été révélé au tribunal, mais semblables, au fond au Djounkowsky.

Que nos lecteurs jugent par eux-même. Je reproduis ici l’accusation comme elle paru dans le Nouveau Temps, c'est-à-dire sous forme abrégée.

LES PROCÈS DES DJOUNKOWSKY AVEC LEURS PROPRES ENFANTS

Les accusés Djounkowsky, possédant une certaine aisance et un nombre suffisant de gens de service, ont placé vis-à-vis d'eux trois de leurs enfants, Nicolas, Alexandre et Olga, dans une situation assez inhabituelle. Non seulement, ils n'avaient pour eux, aucune des caresses dont les parents sont prodigues, mais encore ils les abandonnaient sans surveillance, leur infligeaient de mauvais traitements, les nourrissaient et logeaient mal, les habillaient à peine, les condamnaient à de basses besognes et les forçaient à leur gratter les talons tous les soirs : c'est ainsi qu'ils se faisaient endormir par eux.

Le caractère de ses enfants s'était aigris au point de les rendre capables de fort méchantes actions, dont nous parlerons tout à l'heure à propos d'une de leur sœur, morte à présent, — Olga est épileptique — et les accusés leur infligeait des châtiments que l'on ne peut guère faire rentrer dans la catégorie des corrections familiales : on les enfermait dans les lieux d'aisance pour des temps assez long ; on les laissait dans une chambre glaciale, sans nourriture, ou on les faisait dîner et coucher dans les pièces habitées par les servantes, les mettant ainsi en contact avec des personnes peu capable de favoriser leurs progrès moraux. Enfin, on les battait à coup de poing, à coups de bâton, à coups de cravache, avec une férocité qui faisait mal à voir. Le petit Alexandre affirme que son dos restait endolori au moins cinq jours après certaines de ces corrections. Ces enfants n'avaient pas toujours besoin de commettre des méfaits pour être frappés : on les rossait très souvent sans motif, — pour le plaisir.

Une femme de soldat, Serguéieva, qui était employée dans la maison comme blanchisseuse, a révélé, entre autres choses, que les accusés avaient en aversion Nicolas, Alexandre et Olga, qui couchaient séparés des autres enfants, dans une pièce du rez-de-chaussée, à même le plancher, n'ayant pour s'abriter qu'une seule couverture déchirée. On les nourrissait aussi mal que

les domestiques, ce qui faisait qu'ils étaient souvent affamés. L'été, ces petits allaient en chemise ; l'hiver, il n'avaient que des peau de bêtes, comme celles que préparent les paysans. Djounkowskaia était pire qu'une marâtre pour ses enfants : elle les battait, les martyrisait à coups de poing (surtout Alexandre) ; quant à Nicolas, il était affreux à voir quand il avait passé sous le fouet. Ces petits malheureux étaient bruyant, mais non pires que les autres enfants. La mère les forçait à lui gratter les talons, le soir, parfois pendant plus d'une heure et de mi, jusqu'à ce qu'elle s'endormit. Auparavant, ç'avait été une servante qu'on avait chargée de ce soin, parfois aussi la Serquéieva, qui s'était refusée à continuer parc que la main lui faisait mal.

Il ressort du témoignage d'Ousatschkowa qu'Alexandre, Nicolas et Olga étaient mal et salement tenus ; qu'il couchaient sur le plancher ; n'avaient que des oreillers infects. « Dans une étable à cochon, dit cette Ousatschkowa, c'est plus propre que chez eux. »

Le gentilhomme Lubinov, qui a été précepteur chez les Djounkowsky jusqu'au mois d'août 1875, affirme qu'on entretenait très mal Nicolas, Olga et Alexandre, qui étaient souvent obligés de marcher pieds nus.

La fille Schichova, qui fut gouvernante des enfants jusqu'en août 1874, et dont le témoignage est lu à l'audience, raconte que Djounkowskaïa est une femme très égoïste. Elle n'a jamais caressé les enfants Alexandre, Olga et Nicolas. Le père était aussi froid envers eux. La Schichova veut expliquer le désordre de la maison des accusés et leur indifférence envers les trois enfants par les habitudes de négligence du père et de la mère, qui ne prenaient pas même soin d'eux-même ; ils vivaient éternellement dans les soucis leurs affaires d'argent étant extrêmement embrouillées, et ne savaient aucunement administrer leur intérieur. Le témoin ajoute que, n'aimant à se déranger pour rien, Dounkowskaïa déléguait à son mari le soin des corrections à administrer aux enfants ; et quoiqu'elle n'ait jamais assisté aux châtiments, Schichova croit savoir que M. Djounkowsky ne se montrait pas cruel. Parfois, dit encore Schichova, Mme Djounkowskaïa enfermant les enfants dans une pièce sur laquelle donnait les water-closets, mais cette pièce n'était pas plus froide que les autre.

Les jeune Nicolas et Alexandre ont mis beaucoup de réserve dans les

dépositions qu'ils ont faites au juge d'instruction. Il en résulte pourtant qu'on les fouettait avec des verges, avec le fouet qui servait à fouetter le cheval, qu'on les frappait même à coups de bâton. Lubimov, le précepteur, s'adonnait aussi à ce dernier sport. Alexandre eut une fois des douleurs dans le dos pendant cinq jours après qu'on l'eût fouetté parce qu'il avait apporté à Olga des pommes de terres prises dans la cuisine.

M. Djounkowsky invoque pour sa défense l'absolue perversité de ces trois enfants ; il en donne l'exemple suivant : quand mourut leur sœur aînée, Catherine, les enfants Alexandre et Nicolas, tandis que le corps était exposé sur une table, frappèrent à coups de verges le visage de la morte en disant : « Nous nous vengeons de toi qui te plaignais de nous. »

Devant la Cour, les accusé ne se sont pas reconnus coupables.

Le père affirmait qu'il dépensait plus qu'il ne pouvait pour l'éducation des trois enfants qui devenaient de plus en plus détestables. Le fils aîné, Nicolas, avant son entrée au Gymnase, était un bon garçon, mais une fois collégien il avait pris l'habitude de voler ; à ce même gymnase, il s'était donné comme catholique romain pour ne pas suivre les exercices religieux bien que son acte de naissance portât qu'il appartenait à la religion orthodoxe.

La dernière déclaration de Djounkowskaïa a été qu'elle ne prendrait plus d'institutrice pour ses enfants, qu'elle s'était toujours trompée sur le comptes de ces filles, comme sur le compte des précepteur. Désormais le père s'occuperait des enfants, et elle espérait que ces derniers se corrigeraient complètement.

Voilà ce procès. Comme nous l'avons dit plus haut, les accusés ont été acquittés. Comment en eût-il été autrement ? Ce qu'il y d'étonnant, ce n'est pas qu'on les ait acquittés ; mais bien qu'on les ait mis en accusation et jugés. Certes, il existe un tribunal qui peut les condamner, mais ce n'est pas la Cour d'Assises, qui juges d'après la loi écrite. Ouvrez un code, comme le fit l'avocat qui plaidait dans le procès de Kronenberg. Ce Kronenberg avait été accusé de traitements inhumains envers son enfant. L'avocat voulut prouver que le père n'avait, en tout cas, violé aucun des articles de loi où l'on définit ce que l'on doit qualifier de traitements inhumains. Ces définitions étaient tellement féroce que l'on pensait aux tortures infligées au Bulgares par les

Bachi-Bouzouks. S'il n'était pas question du pal et du découpage de la peau de la victime en minces lanières, on ne parlait là-dedans que de côtes brisées, de pieds cassés, de mains broyées et de combien de choses encore ! … Si bien que le pauvre fouet de cuir, le malheureux petit fouet, si petit, d'après la déposition de la demoiselle Schichova, ne pouvait violer aucun article du Code.

« On frappait ces gamins à coups de verges ? » Mais les neuf dixièmes des parents russe le font. Ça n'a rien de criminel ! « On les battait das cause ? » Mais, d'après M. Djounkowsky, il y a toujours une cause, au besoin ancienne. Pourquoi ces enfants étaient-ils des monstres de perversité, pourquoi s'étaient-ils naguère vengés de leur sœur Catherine après sa mort ? — « On les enfermait dans les water-closets ? » Mais les water-closets étaient chauffés. On les faisait coucher dans une pièce des communs, sous une seule couverture déchirée ? D'abord la couverture n'était pas déchirés, puisque le père dépensait plus qu'il ne pouvait pour élever ses enfants. Et la justice ne va pas fouiller dans les poches des pères pour connaître leurs ressources.

« Vous ne donniez aucune marque d'affection à ces trois petits ?

— « Mais montrez-moi un article du Code qui m'oblige, sous peine de châtiment, à cajoler des gamins sans cœur, des voleurs, des monstres ?

— « Mais enfin, vous les avez élevés autrement que vos autres enfants.

— « Quel est le système d'éducation prescrit par la loi ? »

Vous voyez bien qu'on a eu tort de traîner ces Djounkowsky devant les tribunaux… Et pourtant le lecteur sent bien qu'il y a une tragédie là-dessous, mais que ses premiers rôles auront affaire à une toute autre juridiction. Laquelle ? Laquelle ? Prenons la déposition de Mlle Schichova, institutrice. Elle-même a prononcé la sentence. Remarquez que cette Schichova, bien que volontiers disposée à faire usage d'un tout petit fouet de cuir, est une femme de grand esprit. Elle a superbement défini le caractère des Djounkowsky : Mme Djounkovskaïa est une femme égoïste ; la maison des Djounkowsky est dans un désordre !… La cause de ce désordre est la négligence des accusés à l'égard de tout, même à l'égard d'eux-même ! Leurs affaires d'argent sont embrouillées ; ils vivent dans les soucis ; ils ne savent pas mener un ménage ; ils souffrent, et c'est pourtant la paix qu'ils cherchent ! La Djounkowskaïa,

ennemie de tout dérangement, charge son mari de punir ses enfants. Enfin, Mlle Schichova a surtout emporté de cette maison l'impression que les maîtres sont des égoïstes paresseux. D'où leur vient leur apathie ? Ah mon Dieu ! de ce que la vie moderne est si compliquée qu'il leur est impossible d'y comprendre quoi que ce soit. Elle répond si peu de leurs tendances d'âme qu'ils ont éprouvé une sorte de désillusion désespérée. Sans en savoir rien, je me figure que ce sont des gens non dépourvus d'instruction, qui ont peut-être aimé, qui aiment peut-être encore le beau, le sublime. Leur manie de sa faire gratter les talons avant de s'endormir gâte rien. Cela peut fort bien être un goût de gens désillusionnés, désireux d'être dorlotés, un goût de sybarites mélancoliques portés à souhaiter l'oubli de leurs dettes et de leurs devoirs. Oui, il y a, en eux, une répugnance pour tout ce qui ressemble à un devoir. Ce sont des égoïstes, et il est à remarquer que les égoïstes qui ne veulent rien faire pour les autres sont persuadés que le monde entier leur doit quelque chose. Ils s'affectent du peu d'empressement que l'on met à s'acquitter des dettes de cœur, qu'ils veulent qu'on ait contractées à leur égard, ils vivent toujours et inexplicablement irrités. Ces sentiments d'irritation, ils les éprouvent même contre leurs enfants. Ne vous étonnez donc pas que cette disposition d'esprit envers de jeunes êtres, eux-même exigeants, insolemment ou plutôt enfantinement oublieux des prévenances requises, en vienne à ressembler à de la haine. Un besoin de vengeance s'empare de ces pères et mères froissés de tant de négligente inattention, et il leur est facile, si facile de sévir avec impunité ! Ils en deviennent cruels non par férocité native, mais bien par paresse naturelle. Et voilà, cette dame si amie du repose, si incapable de se passer de petits esclaves chargés de lui gratter les talons, cette dame apathique devenue méchante parce qu'il lui faut quelquefois s'occuper du désordre de la maison. Elle saute du lit, empoigne un bâton et administre à son propre enfant une telle roulée que la servante déclare que c'était horrible à voir. Un des petits garçons vole dans la cuisine des pommes de terre pour sa sœur malade et affamée : on le bat pour avoir éprouvé un bon sentiment.

« Ah ! tu m'as désobéi ! Tiens attrape ! Je ne veux pas que tu joues au bon garçon en faisant à ta tête ; fait plutôt le mal si je te l'ordonne ! » Cela devient de l'hystérie.

Les enfants dorment dans l'ordure. « C'est plus propre, témoigne la bonne, dans une étable à cochons. » Ils n'ont qu'une couverture trouée pour trois : « C'est bien assez bon pour des scélérats qui ne me donnent pas une seconde de tranquillité. » Et elle pense ainsi non parce que son cœur est dur, — il est peut-être exquisement tendre, — mais parce que c'est trop fort qu'une mère n'ait jamais un instant de repos ! (Ah ! ces enfant ! que font-ils dans la vie ! pourquoi sont-ils nés ?) C'est bruyant, c'est insupportable, il faut toujours s'occuper de cela ! L'hystérie s'est aggravée d'année en année.

À côté de cette mère de famille fatiguée de ses enfants jusqu'à la maladie, comparaît le père, M. Djounkowsky. C'est peut-être un homme charmant. On le dit instruit, sérieux, conscient de ses devoirs de pères, conscient jusqu'à en être amèrement ennuyé. C'est presque les larmes aux yeux qu'il se plaint de ses enfants ; il lève les bras au ciel : « J'ai tout fait pour ces petits drôles. J'ai engagé des gouverneurs, des institutrices. J'ai dépensé des sommes au-dessus de mes moyens, mais ce sont des monstres, des voleurs, des bandits. Ils ont frappé au visage leur sœur morte ! » En un mot il se croit innocent. Ses enfants sont là auprès de lui. Il est à remarquer que leurs dépositions ont été très réservées, très prudentes. Ils se plaignaient peu et se défendaient à peine. Je ne crois pas qu'ils aient seulement obéi à la peur que leur inspiraient leurs parents. Au contraire, le fait que ces derniers fussent mis en accusation à cause de leur mauvais traitement envers eux eût dû leur donner du courage. Je me figure qu'ils souffraient de charger leurs père et mère. Quels sentiments resteront à ces enfants de cette journée dans l'avenir ? Leur père se croit dans son droit, il dévoile avec horreur mille forfaits qu'ils ont commis. Leur mère, elle, a confiance dans le futur ; entièrement ! Elle déclare au tribunal que tout le malheur vient des mauvais instituteurs et institutrices ; que dès que son mari s'occupera lui-même de l'éducation des trois monstres, ils se corrigeront tout à fait… Que Dieu leur vienne en aide cependant !

Nous pourrions faire quelques réflexions au sujet des prouesse des petits Djounkowsky. Certes, quand ils ont frappé au visage de leur sœur morte, ils ont été odieux et révoltants. Mais examinons le fait impartialement et nous verrons encore là une abomination très enfantine. Il y a là plutôt une espèce d'insanité macabre qu'une réelle dépravation. L'imagination des enfants de

cet âge est parfois positivement fantastique. Ces trois petits vivaient isolés, n'avaient de rapports avec leurs parents, pourtant voisins, que pour recevoir d'horrible semonces ou des corrections pires. Ils étaient terrorisés chez eux au point souvent de n'oser bouger. Dans leur étable à cochons, la nuit, au froid, avant de s'endormir, ou le jour, après quelque effroyable raclée, ils pouvaient être visités par des rêve plus qu'étranges. Quand la sœur aînée mourut, il n'est pas impossible que l'un des pauvres petits diables, blotti dans un coin de la couverture trouée, ait dit aux autres : « Savez-vous que c'est Dieu qui l'a punie ! Et cela parce qu'elle était méchante pour nous, parce qu'elle « rapportait » contre nous. De là-haut elle nous voit et voudrait encore dire du mal de nous, mais elle ne le peut plus ! Demain, nous nous vengerons. Nous la battrons sans qu'elle puisse s'en plaindre à personne : elle verra cela de là-haut, elle sera furieuse, et ce sera bien fait ! » Je suis sûr que, quelques jours après, les enfants se seront repentis de leur hideuse action. Le cœur d'êtres de cet âge n'est pas mauvais.

Je connais une petite histoire à ce sujet. Une femme mourut, laissant plusieurs enfants, dont une petite fille de sept à huit ans. En voyant sa maman morte, la fillette se mit à sangloter si fort qu'on dut l'emporter, prise d'une attaque de nerfs. Une stupide vieille femme qui la vit dans cet état ne trouva rien de mieux pour la consoler que de lui dire : « Ne pleure pas tant : elle ne t'aimait guère ta maman, tu t'en souviens bien, elle t'a punie, elle t'a mise en pénitence dans un coin ! » La vieille bête atteignit son but : l'enfant ne pleure plus et sembla se consoler à tel point que le lendemain, tout le temps que durèrent les funérailles, elle garda un air froid, méchant, comme offensé : « Puisqu'elle ne m'aimait pas ! » L'idée qu'elle avait été persécuté lui plut ; mais cette fantaisie ne dura guère. Quelques jours plus tard, l'enfant fut reprise de chagrin et s'affligea si fort de la mort de sa mère qu'elle en tomba malade et, plus tard, elle ne put jamais songer à la morte sans une pieuse émotion.

Pour ce qui est des petits Djounkowsky, certes, on devait les punir, sévèrement même ; toutefois leur mauvaise action était tout bêtement enfantine. Quant à la polissonnerie du jeune Nicolas, qui se déclara catholique romain pour ne pas suivre les cours d'instructions religieuse,

c’était une prouesse de collégien fier de pouvoir dire à ses camarades : « Ah ! vous autres, vous faites des devoirs pour le pope, moi je m’en suis affranchi ; je les ai tous mis dedans e profitant de ce que mon nom de famille a un faux air polonais. » C’est une niche d’écolier. M. Djounkowsky, lui, en juge autrement, puisqu’il s’en lamente devant le tribunal.

Chez nous dans les tribunaux, lorsque les accusés sont acquittés bien que coupables, et surtout par suite d’un mouvement de pitié des juges, il arrive que le président en déclarant au prévenu qu’il est libre, lui adresse quelques paroles pour lui montrer comment il doit prendre acquittement et comment il pourra éviter de retomber dans le malheur de l’avenir. Je ne sache pas qu’il se soit passé rien de pareil lors de l’épilogue de l’affaire Djounkowsky, mais voici, selon moi, ce que le président aurait pu dire aux acquittés.

LE DISCOURS IMAGINAIRE DU PRÉSIDENT D'ASSISES

Accusés, vous voici acquittés. Mais rappelez-vous qu'il y a un autre tribunal que celui-ci : le tribunal de votre propre conscience, faites que celui-là vous acquitte aussi, ne fût-ce que plus tard. Vous nous dites que vous l'intention de vous occuper désormais, vous-même, de vos enfants. Si vous l'aviez fait plutôt vous n'auriez sans doute pas eu à affronter ce procès. Mais aurez-vous le courage de persister dans votre bonne résolution ? Ce n'est pas tout que de promettre, il faut vous mettre à l'œuvre. Je n'ose pas dire que vous soyez des parents sans cœur, , que vous haïssiez vos enfant, je ne vous accuse pas de cette monstruosité. Mais vous voyez que, lorsque les parents se désintéressent de leur famille, ils courent le risque de ne plus l'aimer assez, de se dégoûter d'elle, de la maltraiter, surtout lorsque les enfants grandissent et que leurs exigences croissent. Vous vous irritez alors d'avoir tant à faire pour eux, d'en venir à craindre d'être obligés de leur sacrifier votre repos. Avec cela, ce qui n'a été d'abord que des niches enfantines se transforme en fautes de plus en plus graves chez de jeunes êtres négligés, dont le cœur et l'esprit se gâtent : ils finissent par inspirer à leurs parents de l'éloignement et de la colère. Nous avons vu, que vous vous affligiez de la perversité de vos enfants. Mais comment voulez-vous qu'ils devinssent meilleurs ? L'accusation nous a appris que vous les enfermiez parfois dans le water-closet. Vous me direz qu'ils avaient mérité d'être punis et que le water-closet était chauffé et que le châtiment n'était pas féroce. Mais jugez un peu de la honte et de la colère qu'ils devaient éprouver en se voyant enfermés dans un pareil endroit ! N'était-il pas naturel qu'ils fussent pris d'idées de révolte et que leur amour pour leur parents diminuât beaucoup, risquât même de disparaître complètement ? Ils sentaient que vous ne faisiez pas votre devoir à leur égard, que vous vous moquiez de leur sentiments de dignité humaine, et chez le plus petit garçon ces sentiments existe. Vous n'avez pas songez aux souvenirs que ses enfants emporteront dans la vie, peut-être jusqu'à la tombe. Et avez-vous

fait quelque chose pour prévenir la nécessité de châtiments aussi humiliant ? Vous paraissez croire que vous pris toutes les peines du monde pour élever ces enfants ; je suis persuadé pourtant que vous-même devez éprouver un doute à ce sujet. Vous avez, dites-vous, dépensé plus que vous ne pouviez en engageant précepteurs et institutrices. Certes un éducateur est nécessaire mais est-il bien de vous décharger de tous soins pour vos enfants ? Mais vous avez pensé qu'en payant une certaine somme, vous aviez tout fait, que vous vous étiez imposé des dépenses au-dessus de vos moyens. Et moi je vous assure que vous n'avez fait que le minimum de ce que vous aviez à faire. Vous avez oublié que les âmes enfantines ont besoin d'un contact incessant avec les âmes des parents. Vous avez exigé trop tôt une récolte d'un terrain dans lequel vous n'aviez rien semé vous-même ; ne l'ayant pas obtenus, vous vous êtes fâches, irrités contre de jeunes enfants, trop tôt, encore trop tôt !

Tout cela provient que ce que l'éducation des enfants demande du travail un travail qui à tels parents semble accablant. Ces parents s'en affranchissent en payant des étrangers, mais quand l'argent se fait rare, ils s'exaspèrent jusqu'à la férocité, torturent les petits coupables, les fouettent de verges. ici encore apparaît l'apathie, l'incurie des parents. Tout ce qu'il aurait pu obtenir avec de la patience, en conseillant, en suggérant, ils veulent l'obtenir à coups de verges. Ces verges ne corrigent même plus : elles dégradent moralement le délinquant. Un enfant rusé, devenu hypocrite, se soumettra en apparence, vous trompera pour éviter la fustigation. Vous hébéterez un enfant faible et peureux. Si vous avez affaire bon et franc, de cœur loyal, vous l'aigrirez, vous détruirez toutes les bonnes qualités qui étaient en lui, vous perdrez son cœur. Il est parfois très difficile à un enfant d'arracher de son cœur l'amour qu'il porte aux siens, mais quand le malheur est arrivé, l'enfant devient cynique, révolté, son esprit se fausse à jamais. Vous lui donnez un exemple funeste en vous montrant injuste, en lui disant par exemple : « Ne fais pas le bien à ta guise, fais plutôt le mal si je te l'ordonne ! » On en vient à punir un enfant d'une bonne action ; on le frappe parce qu'il a apporté à manger à sa sœur affamée. Comment voulez-vous qu'il ne s'aigrisse pas, que ses idées ne se faussent pas ? Sans être méchant ni haineux, vous avez puni vos enfants de votre propre négligence envers eux. Ils ont dormi dans une petite pièce

malpropre, sur la première litière venue ; ils n'ont pas mangé à votre table, mais bien avec les domestiques. Vous avez pensez que grâce à votre système ils corrigeraient. Si telle n'avait pas été votre croyance, il faudrait admettre que vous avez agi par aversion contre eux, pour leur faire du mal ! Le tribunal n'a pas voulu en juger ainsi et a attribué votre conduite à une conception erronée de l'éducation. À présent, c'est vous qui vous chargez de vos enfants, ce sera une tâche plus difficile que ne croit votre femme.

Comme vos enfants ne sont plus présent dans cette salle, je puis dire un mot de ce qu'il y a d'essentiel dans l'œuvre ardue que vous avez à accomplir. Avant tout, il faudra vous pardonnez beaucoup de choses de côté et d'autre. Les enfants devront oublier les cruelles impressions que vous leur avez fait connaître. Vous devrez leur pardonner votre égoïsme, votre négligence envers eux, votre brutalité, et ce fait enfin que l'on vous a jugés ici à cause d'eux. Je le dis parce que ce n'est pas vous que vous accuserez en sortant d'ici, mais bien eux. Eh bien, en commençant l'œuvre pénible de l'éducation de vos enfants ne devriez-vous pas vous dire que vous seuls êtes les coupables. Si vous pouvez faire cela vous réussirez dans votre projet : Dieu aura éclairci votre conscience : sinon, n'essayez pas d'entreprendre quoi que ce soit vous même.

Ce à quoi vous devez tendre tout d'abord, c'est à effacer de leurs mémoires de trop tristes souvenirs. Vous aurez tout, en quelque sorte, à recréer en eux. Comment y parviendrez-vous ? Ah ! si vous apprenez de nouveau à les aimer, vous obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez. Mais il faut comprendre l'importance de mille petit soins considérés comme futiles et terre-à-terre. Pour cela il importera de renoncer à votre apathie, ne pas leur donner l'exemple de l'incurie dans la vie domestique. Croyez-moi. Un père devrait refaire sa propre éducation avant de s'occuper de celle de ses enfants. Si l'amour des parents est grand, les enfants oublieront vite tout ce qu'ils ont pu voir de comique ou de fâcheux dans votre vie ; leurs cœurs trouveront des circonstances atténuantes pour vos erreurs. Mais dans une famille désunie, c'est tout le contraire qui arrivera. Votre femme à la morbide manie de se faire gratter les talons avant de s'endormir. La servante à déposé qu'elle n'avait pu longtemps se charger de cette petite corvée, ses mains ayant «

enflé » . Alors c'est votre fils qui a dû la remplacer. Si sa mère l'avait sincèrement aimé, il pourrait se rappeler cette manie d'un être cher avec un bon sourire. Mais j'imagine se qu'il éprouvait quand pendant une heure et plus, il se livrait à une occupation aussi ridicule que fatigante en se disant que d'une minute à l'autre sa mère pouvait bondir sur lui et le maltraiter sans raison. Il devait penser que sa mère qui le négligeait si complètement ne se souvenait de lui que pour le battre ou l'astreindre à des tâches grotesques. Mettez-vous un peu à sa place ! Supposez qu'à trente ans il se rappelle ces moments de son enfance. Avec quelle colère n'y songera-t-il pas ? Il se peut qu'il n'oublie jamais jusqu'à la fin de sa vie… Il haïra ses souvenirs, son enfance, la maison familiale et tous ceux qui y vivaient avec lui. Il faudra que, grâce à vous, de nouvelles impressions viennent remplacer celle-là, des impressions forte, saines, heureuse. Quel travail pour vous ! Non, l'œuvre que vous entreprenez maintenant n'est pas à beaucoup près, aussi facile que se le figure votre femme ! Ne soyez pas offensé de mes paroles : j'accomplis, en les prononçant, un véritable devoir ; je parle au nom de la société, de l'État, de la patrie. Que deviendra la Russie à présent si les pères russes fuient leur devoir, ne recherchent que l'isolement et une égoïste tranquillité ? Qu'arrivera-t-il si votre exemple se propage ? Le pis est que vous n'êtes pas encore au nombre des plus mauvais pères et mères de famille contemporains. Toute conscience du devoir n'est pas morte chez vous ; vous n'êtes pas des égoïstes à froid. Vous vous montrez irrités, violents ; est-ce contre vous-même ou contre vos enfants ? Je ne répondrai pas à cette question, vous me paraissez capables de vous affligez de vos fautes, d'en être profondément attristés. Que Dieu vous soit en aide dans votre résolution de faire mieux. Aimez vos enfants : l'amour est si puissant qu'il peut nous régénérer. C'est à force d'amour que vous reconquerrez les cœurs de vos enfants et non pas en abusant de vos droits naturels sur eux. La nature nous vient en aide quand il s'agit de pareils devoirs ; la nature veut qu'il nous soit impossible de ne pas aimer nos enfants. Et comment ne pas les aimer ? Si nous cessons de les affectionner, qui pourrons-nous aimer et que deviendrons-nous nous même ? Rappelez-vous que c'est pour ces enfants que le sauveur a promis « d'abréger les temps et les délais ». C'est pour eux que les maux qui accompagnent la

régénération de l'humanité prendront plus vite fin. Que s'achèvent bientôt les souffrances et les incertitudes de notre civilisation !

Et maintenant allez. Vous êtes acquittés…

LA HUITIÈME PARTIE DE « ANNA KARÉNINE »

Par le temps qui court, beaucoup de Russes, parmi les plus intelligents, ont pris l'habitude de dire : « De quel peuple nous parle-t-on ? Nous sommes du peuple, comme les autres ! » Dans la huitième partie de Anna Karénine, Lévine, le héros favori de l'auteur, déclare que lui aussi fait partie du peuple. Quand j'ai déjà parlé d' Anna Karénine, j'appelais ce Lévine : « Lévine au cœur pur. » Je continue à croire à la pureté de son cœur, mais je ne me figure pas qu'il incarne en lui quoi que ce soit du peuple. Je vois que, même avec tout l'amour qu'il ressent pour ses semblables, il recherche l'isolement. Je m'en suis convaincu en lisant cette huitième parie d'Anna Karénine. Lévine n'est qu'un personnage de roman, mais le romancier est un talent immense, un esprit de grande envergure, un homme universellement respecté par la Russie intellectuelle. Le personnage de Lévine est chargé de nous faire connaître en partie l'opinion de l'auteur sur notre Russie moderne. En jugeant l'inexistant Lévine, nous jugerons une opinion qui existe, elle, l'opinion de l'un des Russes les plus remarquables, sur la réalité russe actuelle. Cette façon de voir de l'un de nos écrivains les plus considérables sur une question aussi importante que la question d'Orient, nous la connaissons par la huitième et dernière partie de son œuvre, refusée par la rédaction du Messager russe, pour cause de divergence d'idée, et qui vient de paraître à part. L'opinion de l'auteur est : 1° que tout ce mouvement prétendu national n'est aucunement suivi par le peuple, qui n'y comprend rien : 2° que c'est l'œuvre artificiel de certains personnages politiques soutenus par des journalistes, qui ont pour but de donner quelque intérêt à leurs publications, afin de les faire lire ; 3° que tous les volontaires sont des gens sans aveu, des ivrognes ou simplement des imbéciles ; 4° que les prétextes du mouvement ont été créés de toutes pièces, contre toute vraisemblance, et 5° enfin, que tous les actes de barbarie dont ont souffert les Slave ne peuvent vraiment inspirer tant de pitié aux Russes ; que notre pays se moque complètement des Slaves opprimés. Lévine dit tout cela très catégoriquement.

Ainsi, ce « Lévine au cœur pur » se sépare, s'isole de la grande majorité des Russes. Son opinion n'est, d'ailleurs, ni neuve ni originale. Elle serait du goût de beaucoup des nôtres qui tenaient un langage semblable l'hiver passé, à Pétersbourg, et qui n'étaient pourtant pas les premiers venus. Je ne puis comprendre par suite de quelle déviation d'idées Lévine en vient à s'isoler ainsi de l'opinion générale. C'est, il est vrai, un homme ardent, « inquiet », qui abuse de l'analyse et qui n'a aucune confiance en lui-même. Comment des sentiments aussi naturels, aussi artificiels, aussi monstrueux peuvent-ils pénétrer dans un cœur aussi « pur » ? Et je ferai encore remarquer que l'auteur se sert très souvent de Lévine pour exprimer ses propres opinions, mais qu'ici je ne veux pas établir de confusion et prêter à l'auteur tout ce que dit Lévine, Ce dernier n'est après tout, qu'un type imaginé par un écrivain, mais j'aurais attendu autre chose d'un tel écrivain.

LES VEUX D'UN SLAVOPHILE

J'ai décidé, en publiant l'an passé le premier numéro de mon Carnet, que je n'introduirais jamais ici, de critique littéraire. Mais les sentiments n'ont rien à voir avec la critique, même si on les exprime à propos d'une œuvre d'art. Je note mes impressions dans ce Carnet, et ne vois pas au nom de quel devoir imaginaire je m'interdirais d'y faire entrer les plus fortes de toutes celles que je ressens sous le prétexte qu'elles me sont venues d'une œuvre littéraire.

Cette œuvre n'est, du reste, pas à mes yeux uniquement littéraire, elle a une tout autre portée. Je vais peut-être dire une chose naïve, mais tant pis ! J'avouerai que l'apparition de ce roman s'est un peu confondue en moi avec la déclaration de guerre de ce printemps ; qu'il y a pour moi un lien entre les deux événements. Au lieu de vous moquer de moi, vous feriez mieux de m'écouter :

Sur une masse de questions j'ai des opinions plutôt slavophiles, bien que je ne sois peut-être pas un Slavophile pur. Tout le monde ne se fait pas les mêmes idées sur les Slavophiles. Pour beaucoup de nos contemporains, aussi bien que jadis pour Bielinsky, toute la Slavophilie à consiste dans le culte du kvass et du radis. Bielinsky, du reste, n'allait pas plus loin dans ses études sur la Slavophilie. Pour d'autres, et c'est le plus grand nombre, cette Slavophilie se manifeste par le désir de libérer et d'unifier toutes les populations slaves sous l'égide de la Russie. Pour d'autres encore, c'est l'union spirituelle de tous les croyants orthodoxes dans le but de donner à notre grande Russie une autorité morale assez forte pour qu'elle puisse enfin dire à l'humanité entière le parole attendue. Et cette parole sera dite en vue de l'union définitive de toute l'humanité, union universelle dont l'idée première à toujours été en germe dans l'âme des Slaves et plus particulièrement dans l'âme de notre grand peuple russe, pendant tant de siècles condamnés au silence, mais qui, à toute époque, a recelé de grandes forces pour la solution de tant de problèmes, de tant de malentendus de la civilisation européenne. C'est à cette fraction de convaincus et de croyants que j'appartiens.

Il n'y a pas lieu de s'en moquer. Cette croyance est vieille, et non seulement elle ne meurt pas, mais encore elle se fortifie chaque jour ; elle acquiert à tout moment de nouveaux fervents, ce qui forcera peut-être les railleurs à lui accorder plus d'attention.

Ce printemps, a éclaté notre grande guerre, qui est un premier vers la solution ; qui sait même si cette guerre n'amènera pas le résultat définitif. Notre but est si haut qu'il est impossible que l'Europe nous comprenne ; elle nous taxera d'hypocrite scélératesse, ne pouvant croire à ce que nous lui avons annoncé en entreprenant la campagne. Elle soutient, du reste, clandestinement nos ennemis, avant de se montrer ouvertement hostile. Oui, ce sont surtout nos déclarations qui l'ont tourné contre nous : « Le grand aigle d'Orient, disions-nous, s'envolera au-dessus du monde, vers les sommets de la chrétienté, étincelant, les ailes grandes ouvertes… » Mais nous ne voulons ni élargir nos frontières, ni soumettre des peuples ; nous voulons délivrer et fortifier les humiliés et les opprimés, leur donner une vie nouvelle pour leur salut et celui de l'humanité. Nous n'avons pas d'autre but, bien que l'Europe se refuse à nous croire. Ce n'est pas tant encore un agrandissement matériel de la Russie, qu'elle redoute, qu'une augmentation de son prestige moral qui lui permettra d'entreprendre des tâches subliment grandes. Du reste, le fait de tenter quoi que ce soit pour atteindre un but qui ne soit pas direct, matériel, paraît à l'Europe tellement extraordinaire qu'elle n'y voit que la barbarie d'un peuple rétrograde et ignare, d'un peuple plein de bassesse et de stupidité. Lui parler de recommencer quelque chose comme les Croisades, c'est la menacer dans sa prétendue grande civilisation. Voyez qui nous aime, à présent, en Europe ? Nos amis même, nos amis déclarés, avouent qu'ils se réjouiraient de nos insuccès. La défaite des Russes leur seraient plus agréable que leurs propres succès. Pour le cas où la Russie triompherait, ces amis se sont entendus entre eux, depuis longtemps, de manière à mieux profiter qu'elle-même de ses victoires.

Mais à nos croyants russes, cette guerre entreprise pour délivrer des faibles, des opprimés, apparaît comme une satisfaction donnée à leurs croyances. On sort enfin de la période du rêve, des projets vagues, pour entrer dans celle de la réalisation. Les choses annoncées commencent à s'accomplir

: « S'il y a commencement d'exécution, tout ira jusqu'au bout, et nous entendrons la grande parole, que la Russie, ayant derrière elle tout le monde slave, doit dire à l'Europe. Et quelque chose a déjà été dit, quoi que l'Europe soit encore loin de comprendre. » Voilà ce qu'ont pensé les croyants, dont la foi s'est encore affermie. Toutefois l'œuvre prend de telles proportions que diverses questions inquiétantes se font jour. La Russie tire son épée contre les Turcs, mais qui sait si elle ce se heurtera pas à l'Europe, qui est autre chose que la Turquie ? « Sommes-nous prêts à subir une nouvelle collision ? » se disent encore les croyants. « L'Europe ne nous comprend pas… Nous prophétisons, nous autres croyants, que, seule, la Russie sera capable de résoudre la question de l'alliance humaine universelle sans effusion de sang, mais après qu'elle aura versé beaucoup de son sang, à elle, car, encore une fois, L'Europe méconnaît sa pensée… Oui, nous avons la loi, nous autres, mais nos paroles ont peu d'écho parfois, même en Russie. On nous répond que nous ne sommes que des rêveurs exaltés ; que nous ne parlons que de nos songes sans jamais montrer un seul fait qui justifie nos « prophéties ». Prétendons-nous que l'affranchissement des serfs, si mal compris encore chez nous au point de vue du relèvement de l'âme russe, soit une preuve de ce que nous avançons ? Ou bien sera-ce notre sentiment de fraternité inné qui prouvera quelque chose, ce sentiment qui se fortifie tous les jours en dépit de siècles de compression et malgré les sarcasmes dont on l'accable ? Nous affirmerons que tel est bien notre avis, et l'on nous rétorquera que nous ne voyons tout cela que dans nos rêves de visionnaires ; que ce ne sont pas là des faits qui puissent s'interpréter autrement que d'une manière vague et contradictoire. Et c'est nous qui avons si peu de confiance en nous-même, qui nous suspectons les uns les autres, qui voulons, nous heurter à l'Europe ! L'Europe ! Mais savez-vous que c'est pour nous une chose terrible et sainte, que l'Europe ! Savez-vous que cette Europe nous est bien chère, même à nous, les rêveurs slavophiles, à nous, qui d'après vous, haïssons l'Europe ? C'est pour nous, le « monde des miracles saints » ignorez-vous à quel point nous les aimons, ces « miracles » et combien nous vénérons les grandes races qui habitent cette Europe, et tout ce qu'elles ont fait de beau et de noble ? Ne croyez-vous pas que c'est avec serrement de cœur que nous suivons leurs

destinés, et que nous voyons les nuages lugubres qui s'amassent contre elles à l'horizon ? Jamais, Russes « européens » et « occidentaux » vous n'avez autant aimé l'Europe que nous, les rêveurs slavophiles, nous, d'après vous, ses ennemis éternels ! Et nous craignons de nous heurter à elle parce qu'elle ne nous comprend pas ; nous craignons que, comme jadis, elle ne nous reçoive que l'épée tirée, nous considérant toujours comme des barbares indignes d'être écoutés. Oui, c'est nous qui demandons maintenant quelles preuves nous pourrons lui donner pour qu'elle croie en nous. Chez nous, en effet, il y a trop de chose qu'elle puisse comprendre, qui puissent lui inspirer de l'estime pour nous. Trop longtemps encore, elle méconnaîtra notre « parole nouvelle » qui commence à se faire entendre. Il lui faut à elle des faits déjà réalisés, compréhensibles pour son entendement d'à présent. Elle nous demandera : où est votre civilisation ? Entrevoit-on un ordre économique et social dans votre chaos ? Où sont votre science, votre art, où est votre littérature ?

ANNA KARÉNINE, EN TANT QUE FAIT D'UNE SIGNIFICATION SPÉCIALE

Et voilà que ce printemps encore, j'ai, un beau soir, rencontré par hasard, l'un des écrivains de chez nous que j'aime le plus. Nous nous voyons très rarement, et nous retrouvons les plus souvent par hasard, dans la rue. C'est l'un des plus brillants des cinq ou six littérateurs que l'on désigne ensemble, je ne sais pourquoi, sous le nom de la « pléiade ». Je suis toujours heureux de rencontrer cet aimable romancier et ne veux jamais convenir qu'il a vieilli, ni croire qu'il n'écrira plus rien comme il le prétend lui-même. De la plus courte conversation avec lui, j'emporte toujours quelque mot très fin ou très profond. Cette fois-ci, nous avions de quoi parler, la guerre venait de commencer. Mais il causa tout de suite d'Anna Karénine. Je venais moi-même d'achever la lecture de la septième partie du roman.

Mon interlocuteur n'est pas enclin à l'exaltation. Pourtant il m'a frappé par son enthousiasme pour Anna Karénine : « C'est une œuvre inouïe, m'a-t-il dit, une œuvre de premier ordre. Quel écrivain russe égalera son auteur ? Et en Europe, pourra-t-on nous présenter quelque chose de cette force ? Y a-t-il dans le production de ces dernières années, dans toutes les littératures, une œuvre qu'on puisse mettre la côté de celle-là ? »

Dans cette opinion, que je partage, du reste, une chose m'a frappé ; c'est cet appel la l'Europe tout à fait de saison au moment de toutes ces perplexités, de toutes ces questions qui se posaient à nous. Ce livre a pris pour moi les proportions de ce grand fait, de cette preuve que l'Europe semble réclamer de nous. On va se récrier, dire que tout cela « n'est que littérature », qu'on ne va pas servir un roman, comme preuve, à l'Europe. Je sais bien qu'il ne s'agit que d'un roman, mais si le génie russe peut en produire un pareil, il ne semble pas condamné à la stérilité. Il est capable de parler un langage qui lui est propre, de commencer a dire une parole bien à lui, de la dire complètement quand les temps seront venus. Je ne veux rien exagérer. Je sais que chez aucun des membres de la pléiade » (et l'auteur de

Anna Karénine en fait partie), vous ne découvrirez, à proprement parler, un génie. Dans toute la littérature russe, je ne vois que trois génies, trois hommes ayant apporté une parole incontestablement nouvelle, Lomonosov, Pouschkine et, peut-être Gogol. La «pléiade » descend en droite ligne de Pouschkine, l'un des Russe les plus grands, mais l'un des moins expliqués encore. Il y a dans Pouschkine deux idées principales qui renferment en elles toute la destinée future de la Russie. La première, c'est l'universalité de la Russie, sa naturelle adaptation à tout ce qui fait le généie particulier de toutes les nation du monde, dans tous les temps. Cette pensée n'est pas seulement exprimée par Poushkine, mais démontrée par toutes ses œuvres générales. Pouschkine est à la fois un homme de la civilisation antique, un Germain, un Anglais et un poète oriental. Pouschkine a fait comprendre à toutes les nations que l'âme russe a en elle tous les éléments de leurs originalités individuelles, et que c'est à elle seule qu'il est donné de les pénétrer jusque dans leurs contradictions. La seconde idée de Pouschkine, c'est qu'il faut aller au peuple, qui seul nous donneras conscience du génie russe intégral, de sa destinée et de son but. Et ce n'est qu'après la publication des œuvres de ce grand poète qu'on s'est vraiment tourné vers le peuple, ce que l'on n'avait pas su faire jusque là, même lors de la grande réforme de Pierre le Grand. Toute notre « pléiade » n'a travaillé que d'après Pouschkine ; elle n'a rien dit qu'il n'est inspiré. Mais ce qu'elle a fait, elle l'a élaboré avec une telle force artistique, une telle richesse de talent, une telle profondeur, que Pouschkine aurait reconnu en tous les membre de la « pléiade » des frères intellectuels. « Anna Karénine » 'est pas une œuvre révolutionnante par la nouveauté de son idée. Nous pourrions, tout aussi bien, désigner à l'Europe, pour attester le génie russe, la source vraie de cette œuvre qui se retrouve dans Pouschkine. Hélas ! quoi que nous fassions, ce n'est ps demain que l'Europe nous lira et, si elle nous lit, elle sera longtemps avant de nous apprécier justement. Nous sommes, pour elle, un monde trop différent, peuplé de gens qui lui semblent tombé de la lune ; si bien qu'elle conçoit même mal notre existence. Néanmoins « Anna Karénine » est une œuvre d'art qui arrive tout à fait à propos, un livre en tout différent de ce qui se publie en Europe ; son idée est complètement russe. Il y a en ce roman quelque chose de notre « parole

nouvelle », d'une parole qu'on n'a pas entendu encore en Europe, et qui serait pourtant bien nécessaire aux peuples d'Occident, quelque soit leur fierté. Je ne veux pas verser dans la critique littéraire ; je me ferai comprendre en quelques mots. Dans « Anna Karénine » vous trouverez une opinion sur la responsabilité, sur la culpabilité humaine. Il s'agit de gens qui, entraînés dans le torrent du mensonge contemporain, commettent une faute grave qui les perd. Vous voyez que le thème n'est pas inconnu des Européens. Mais comment la question se résoudrait-elle en Europe ? Ou l'on admettrait qu'il y a un code du bien et du mal établi peu à peu par les sages de l'humanité à la suite d'un profond et philosophique examen de l'âme de leurs semblables, et que celui qui ne suit pas ce code à la lettre doit payer son manquement au lois admises, de sa vie, de sa liberté, de sa fortune. L'autre solution serait absolument contraire. Il serait dit que la société étant organisée de façon anormale et antinaturelle, il est inadmissible que les coupables aient à pâtir des conséquences de leurs actes. Donc le criminel ne serait pas responsable, ou plutôt il n'y aurai pas de crime. Pour en finir avec les crimes et la culpabilité humaine, il faudrait en finir avec la société et son organisation anormale. Il serait donc nécessaire de balayer tout l'ancien état de chose et de recommencer tout sur de nouvelles bases encore inconnue, mais qui ne sauraient être pires que celles de l'ordre actuel. L'espoir principal serait dans la science. La seconde solution consisterait donc à attendre une nouvelle réglementation de la fourmilière humaine ; et, en attendant, le monde serait arrosé de sang. Le monde européen occidental ne connaît pas d'autres solutions.

Dans l'opinion de l'auteur russe, aucune réglementation neuve de la fourmilière, aucun triomphe du « quatrième état », aucune extinction du paupérisme ne sauront sauver l'humanité des anomalies en matière de culpabilité et de responsabilité. Cela est fermement établi, après un puissant et philosophique examen de l'âme humaine, avec une force et un réalisme d'expression artistique, inouïs jusqu'à présent chez nous. Il est clair, évident, que le mal se cache plus profondément en l'homme que ne le supposent les médecins socialistes. Dans aucune société humaine organisée, on ne supprimera le mal qui est dans l'âme des hommes, laquelle demeurera la

même, en dépit de tous les médecins et de tous les juges. Le juge humain doit savoir lui-même qu'il n'est pas un juge définitif, n'étant qu'un pêcheur comme les autres, qu'il est absurde qu'il puisse jugé, s'il n'a recours à l'unique moyen de comprendre qui est la charité, l'amour. Une seule issue est indiquée à l'homme ; elle est généralement mise en lumière dans une splendide scène du roman, dans les pages consacrée à la maladie, crue mortelle, de l'héroïne. Les ennemis deviennent supérieures à eux-mêmes, se transforment en frères qui se sont tous pardonné, en des êtres qui, dans l'oubli de leurs ressentiments, ont rejeté loin d'eux le mensonge et le crime.

Si nous avons des œuvres d'art d'une si grande force de pesée et d'exécution, pourquoi n'arriverons-nous pas, en science sociale, à des solutions qui seraient bien à nous ? Pourquoi l'Europe n'admet-elle pas que nous disions une parole qui nous soit propre ? Il est impossible d'imaginer que la nature ne nous ait ridiculement don que d'aptitudes littéraires.

UN GENTILHOMME TERRIEN, QUI EN REVIENT À LA CROYANCE EN DIEU DU MOUJIK

Maintenant que j'ai exprimé mes réels sentiments d'admiration, on comprendra peut-être combien j'ai souffert en voyant un si grand écrivain nous décevoir à tel point dans cette malheureuse huitième partie. Il prive tout simplement, notre peuple de ce qu'il a de plus précieux, du sens essentiel de la vie. Il lui serait donc plus agréable, de ne pas voir notre peuple se lever en masse pour la défense de ses frères qui souffrent pour leur fois. Il nie là un phénomène évident. Certes cette négation n'est exprimé que par les personnages fictif du roman, mais on devine trop que l'auteur les a « soufflées ». Sans doute, le livre est sincère ; l'auteur parle là du fond de son âme. Les chose scabreuses, elles-même, — et il y en a beaucoup, — sont dites nettement, sans qu'il y ait à aller chercher des sous-entendus pires. Toutefois, je ne considère pas le livre comme inoffensif, pas le moins du monde, et je veux signaler ce qui m'a le plus particulièrement frappé.

Un mot d'abord sur Lévine, qui est le héros principal du roman ; l'auteur l'oppose aux personnages qui, comme nous le disions plus haut, souffrent ou meurent de leurs propres fautes. Lévine, néanmoins, n'est pas parfait : il lui manque, pour cela, bien des choses.

Lévine, somme toute, est un homme heureux, et la conclusion du roman est pour sa plus grand gloire ; mais le monde intérieur spirituel lui manque encore. Il souffre des doutes éternels de l'humanité : sur Dieu, sur la vie éternelle, sur le mal, etc. Il se tourmente d'abord de n'être pas croyant ou de ne pouvoir, comme tant d'autres, se complaire en lui-même ; et c'est un indice de beauté d'âme, n'est-il pas vrai ? Mais on ne peut attendre moins de Lévine. Il est visible qu'il a beaucoup lu, les philosophes positivistes et autre aussi, les maîtres qui se sont illustrés dans l'étude des sciences naturelles. Mais rien ne le satisfait ; au contraire, ses lectures embrouillent encore ses opinions ; il se sauve dans les bois pour maugréer à son aise, et même il semble qu'il n'apprécie pas Kitty, sa femme, autant qu'il le devait. Mais, un

beau jour, il rencontre un paysan qui, lui parlant de deux moujiks de caractères opposés, s'exprime ainsi : « … Certains ne vivent que pour la satisfaction de leurs besoins, pour se remplir le ventre, comme Mitukha Tokanitch, lui est un vieillard droit et honnête. Il vit pour son âme et se souvient de Dieu. »

— Comment ? Il se souvient de Dieu ?… Il vit pour son âme ? s'écrie presque Lévine.

— On sait bien comment : Selon la vérité et selon Dieu. Les hommes sont différents les uns des autres. Vous non plus, vous ne feriez de mal à personne…

— Oui, oui, adieu ! » fait Lévine suffoqué d'émotion ; il se retourne, prend sa canne et s'en va droit devant Lui… Il se sauve dans le bois, s'asseoit sous les trembles et se met à rêver comme en extase. La « parole » est trouvée. Toutes les enigmes éternelles sont résolues, et tout cela par un simple mot de moujik : « Vivre pour son âme ; se souvenir de Dieu. »

Le moujik ne lui a rein dit de nouveau : il savait cela depuis longtemps, mais c'est le moujik qui l'a ramené à cette pensée et qui lui a soufflé la solution de tout ce qui le tourmente. Suit une série de raisonnements de Lévine, très vrai et forcément motivés. La pensée de Lévine est celle-ci : À quoi bon se fatiguer l'esprit à chercher des explications qui nous sont données par la vie elle-même. Chaque homme nait avec la conscience, avec la notion du bien et du mal, c'est-à-dire qu'il vient au monde avec la connaissance du but de la vie : vivre pour le bien et haïr le mal. Le moujik nait avec cela aussi bien que le seigneur, le Français aussi bien que le Russe et que le Turc : tous ont la notion du bien. Quant à moi, se dit Lévine j'ai été, à propos de tout cela, chercher la science et un tas de choses inutiles ; j'attendais u miracle, et toute la solution était en moi depuis ma naissance. Chacun peut comprendre qu'il faut aimer son prochain comme soi-même. Voilà toute la science de la vie humaine, telle que le Christ nous l'a donnée. L'intelligence seule ne nous révèlera jamais. Si nous voulons juger à l'aide de la raison ce principe, qu'il faut aimer son prochain comme soi-même, nous le trouverons absurde. « On m'a dit tout cela dans mon enfance », ajoute Lévine, et j'y ai cru avec joie, parce qu'on m'a dit ce que j'avais dans mon

âme. La raison, au contraire, m'a conseillé la lutte pour l'existence et m'a dicté la précaution de me débarrasser de tous ceux qui se trouvaient entre moi et mon désir. Telle est la conclusion de la raison qui repousse l'idée d' « aimer son semblable » .

Ensuite Lévine se représente la scène récente où ses enfants se sont amusés à faire cuire des framboises dans leur tasse tenue au-dessus de la flamme d'une bougie et à se verser, de haut, du lait dans la bouche. La mère, qui les trouve se livrant à ces occipations, commence par leur expliquer qu'ils vont abimer la vaisselle et répandre le lait, alors, il n'auront plus ni lait, ni tasses. Les enfants qui n'ont rien cru de cela se mettent à rire parce qu'ils ne peuvent comprendre que ce qu'ils détruisent c'est ce qui les fait vivre.

« Tout cela leur viendra d'eux-même, se dit Lévine. Il n'y à pas besoin d'y penser ; tout cela est déjà prêt à se formuler ; et nous voulons trouver des choses neuves et bien à nous ! Alors imaginons de mettre des framboises dans les tasses et de les cuire à la flamme d'une bougie ou bien de nous verser du lait du pot dans la bouche, directement. C'est gai et nouveau, et il n'y a rien de plus mal à cela qu'à boire dans une tasse.

« N'est-ce pas pas là ce que j'ai fait moi-même, continue-t-il, en cherchant par la raison la signification des forces de la nature et le sens de la vie de l'homme ? N'est-ce pas ce que font toutes les théorie philosophiques… Ne résulte-t-il pas de la lecture de tous les philosophes qu'ils connaissent d'avance, tout comme le moujik Fédor, et, bien entendu, plus clairement que lui, le sens de la vie ? Ils en reviennent tout naturellement par le chemin douteux de la raison à ce que tout le mode sait. Faites que les enfants soient obligés de fabriquer eux-même leur vaisselle, de traire le lait, etc. S'ils font des bêtises, alors ils mourront de faim… »

En un mot, les doutes disparaissent, et Lévine croit… Mais en quoi ? Il n'est pas encore fixé là-dessus ; mais il croit. Est-ce vraiment la croyance ? Il se pose lui même la question : « Est-ce bien la foi ? » Il faut croire que ce n'est pas encore la foi. Il est douteux que des hommes comme Lévine arrivent à la foi complète. Lévine aime à dire qu'il fait partie du peuple ; mais c'est un gentilhomme moscovite, entre « moyenne » et « haute » noblesse, de ce monde dont l'historiographie par excellence est l comte Léon Tolstoï. Le

moujik n'a rien dut de nouveau à Lévine, mais il l'a poussé vers une idée qui le mène à la foi. C'est à cela même que Lévine pourrait voir qu'il n'est pas tout à fait dans le vrai quand il dit : « Moi-même je suis du peuple. » Je veux simplement dire que les Lévine, si longtemps qu'ils vivent près du peuple, ne deviendront jamais peuple. Lui, est gentilhomme terrien ; il travaille parfois et, en tous cas, connaît tous les travaux du moujik ; il saura même atteler un chariot. Mais qui qu'il fasse, il demeurera toujours en lui une trace de ce que je pourrais, je crois, appeler le parasitisme, ce parasitisme que le paysan voit si bien chez le seigneur, avec des yeux qui ne sont pas les nôtre.

Sa foi, il la détruira de nouveau de lui-même ; elle ne durera, sans doute, pas longtemps. En effet Kitty bronche en marchant et se blesse en faisant son faux pas ; si elle a fait un faux pas, c'est qu'elle ne pouvait ne pas faire un faux pas ; on ne voit que trop bien comment et pourquoi elle a fait un faux pas. Il y a une loi scientifique. Donc partout et toujours la science. Où est la Providence dans tout cela ? S'il n'y a pas de Providence, comment pourrai-je croire en Dieu ? etc., etc. Cette âme honnête est follement chaotique, autrement elle ne serait pas celle d'un intellectuel russe moderne, d'un seigneur civilisé, d'un noble entre « moyenne » et « haute » noblesse.

Bientôt après avoir acquis la foi ; il prouve que le peuple ne sent aucunement ce que les autres hommes peuvent sentir : il nie l'âme chez le peuple, et c'est peu encore : il déclare qu'il n'éprouve aucune pitié pour la souffrance humaine en affirmant que personne ne peut s'émouvoir à l'idée de l'oppression qui accable les Slaves d'Orient : Moi-même je suis du peuple, dit-il. Il vous évalue le peuple russe. Une heure après avoir acquis la foi il remet des framboise à cuire au-dessus de la flamme d'une bougie.

L’IRRITABILITÉ DE L’AMOUR-PROPRE

Les enfants accourent et annoncent à Lévine que les invités sont arrivés… « Il y en a un qui gesticule comme ça !… » Ce sont des amis de Moscou, Lévine les fait asseoir sous les arbres ; il leur offre du miel et des concombre ; Les invités s’attellent immédiatement au miel et à la question d’Orient. Tout cela se passe l’année dernière. La causerie s’échauffe vite. Les interlocuteurs, en dehors de Lévine, des dames et du vieux prince, sont un professeur de Moscou, homme aimable, mais un peu niais., et Serge Ivanovitch Koznisbev, frère utérin de Lévine. Ce dernier nous est présenté comme un homme d’esprit et d’une science immenses. Ce caractère nous est présenté avec art. C’est l’homme des « années quarante ». Serge Ivanovitch s’est jeté avec ferveur dan le mouvement Slave, et le Comité lui a imposé des tâches accablantes, si bien que lorsqu’on se rappelle ce qui se passait l’année dernière, on se demande comment il a pu trouver le loisir d’aller à la campagne. Il est vrai que si nous ne le voyions pas, il n’y aurait aucune conversation sur le mouvement populaire, et que cette huitième partie n’est guère écrite que pour cette conversation. Serge Ivanovitch a récemment publié un savant livre sur la Russie, qu’il préparait depuis longtemps et sur lequel il fondait de grandes espérances ; mais le livre a échoué ; presque personne ne s’en est occupé ; il a passé inaperçu. C’est alors que Serge Ivanovitch s’est jeté avec une telle ardeur dans l’agitation slavophile ; tous son enthousiasme pour les Slaves vient donc d’une ambition rentrée. Vous pressentez déjà que Lévine ne peut pas avoir raison quand il discute avec un tel personnage. Serge Ivanovitch, ailleurs, dans le roman, s’est montré sous un jour presque comique ; mais ici son rôle devient tout à fait clair. Il n’a été mis dans ce livre que pour servir finalement de piédestal à la grandeur morale de Lévine. Mais le caractère est très adroitement composé.

Par contre, un personnage assez marqué, c’est le vieux prince. Il est du reste mauvais tout le long du roman. Il est là pour tenir l’emploi d’homme positif. Il a ses faibles, voire ses ridicules, mais il est extraordinairement

honnête. C'est l'homme « de bon sens » qui n'exclut pas l'humour ; l'auteur veut même qu'il soit spirituel. Père de plusieurs enfants mariés, déjà vieux lui-même, il promène sur toute chose un sourire qui n'est pas toujours aussi innocent qu'on pourrit le croire. Il vous donnera un conseil, soit. Mais méfiez-vous de son esprit : il mord. Il n'y là qu'un petit malheur, c'est que cet homme chargé d'être si spirituel. — et pourquoi mon Dieu ? — manque d'esprit au point de dire des platitudes. Il essaie de faire des mots ; mais « cela ne prend pas ». Le lecteur est prêt à lui tenir compte de sa bonne volonté, mais dans la huitième partie il ne dit guère que des choses cyniques et méchantes contre notre société et notre peuple. Ce n'est plus le bonhomme habituel, c'est un négateur de club. Sa théorie politique n'est pas neuve : nous l'avons entendue partout.

— « J'habitais l'étranger, nous dit le prince. Je liais les journaux et n'ai jamais pu comprendre comment les Ruses, tout à coup, se sont pris d'une si belle affection pour leurs frères Slaves. Comment se fait-il que moi, je ne me sente pour eux aucune espèce d'amour ? J'en suis tout chagriné. Je me suis pris pour un monstre (ça, c'est de l'esprit), ou je me suis figuré que Karlsbad produisait son effet de cette façon-là (encore un mot spirituel). Mais en arrivant ici je me suis calmé (je vous crois !) en voyant qu'il y en avait d'autre que moi qui s'occupaient de la Russie et pas du tout ds frère Slaves… » Ça c'est profond ! Il faut s'intéresser uniquement à la Russie. Ce n'est pas l'affaire des Russes de s'occuper des Slave. Ici l'opinion du prince se distingue par son étroitesse. Du reste, dans certaines sphères on n'entend que cela. Mais voici ce qui est infiniment plus malsain, c'est une conversation qui a eu lieu un instant auparavant. Le vieux prince demande à Serge Ivanovitch : «… Mais au nom du Christ ! expliquez-moi pourquoi partent tous ces volontaires. Avec qui vont-ils se battre ? »

— «… Mais avec les Turcs ! » répond en souriant Serge Ivanovitch.

— « Qui donc à déclaré la guerre aux Turc ? Est-ce la comtesse Lydie Ivanovna ou Mme Stahl ? »

Il dévoile son jeu. Ce n'était peut-être que pour dire cela qu'il est arrivé si précipitamment de Karlsbad. Il est vrai que Serge Ivanovitch badine ensuite ; mais le naïf Lévine exprime franchement, en enfant terrible, ce que le prince

dissimule sous une plaisanterie.

Koznischec ayant répondu que personne n'a déclaré la guerre, mais que les Russes ont compati aux souffrances de leurs frères et voulu les secourir, Lévine s'écrie en défendant son beau-père :

— Mais le prince ne parle pas de secours ; il parle de la guerre. Le prince se demande comment des particuliers osent prendre part à une guerre sans l'autorisation du gouvernement !

Vous voyez aussi maintenant quel était le souci de Lévine. La question posée carrément, et elle est encore soulignée par une répartie maladroite de Katavassov. Lévine explique ensuite sa théorie :

— … La guerre est une chose si bestiale, si féroce, si horrible, que pas un homme, — je ne dis pas même un chrétien — ne voudrait assumer la responsabilité de la déclarer. Le gouvernement, lui qui peut la déclarer, a été poussé systématiquement vers la guerre. D'un autre côté, il me semble que, d'après la science et le bon sens, dans des affaires d'État et surtout dans des affaires de guerre, les particuliers devraient abdiquer leur volonté personnelle.

Serge Ivanovitch et Katavassov qui ont des objections toutes prêtes parlent en même temps :

— Il peut y avoir des cas, dit Katavassov, où le gouvernement ne faisant pas la volonté des citoyens, la société a le devoir de se prononcer. Mais Serge Ivanovitch, évidemment, n'approuve pas cette façon de voir.

Somme toute on soutient que l'année dernière, la guerre a été déclarée contre le gré du gouvernement.

Lévine mène son accusation jusqu'au bout. Ce n'est pas tant la vérité qui lui est chère que la demi-conviction qu'il s'est forgée… Il conclut ainsi :

… Le peuple jadis a exprimé sa pensée dans cette légende de la royauté offerte au chef des Varègues : « Régnez et gouvernez-nous. Nous nous soumettrons avec joie. Nous assumerons tout le travail, toutes les peines, tous les sacrifices ; mais nous nous refusons à décider de quoi que ce soit » Et maintenant le peuple abdique ce droit à l'indifférence payé d'un si haut prix !

Il veut encore dire que si l'opinion publique est incapable, il n'y a pas de raison pour que la Révolution et la Commune ne soient pas aussi légitimes

que l’agitation en faveur des Slaves.

Comprenez-vous ?… et aucune objection, même la plus forte, aucun fait, même le plus évident, n’arrêtent Lévine et le prince. L’un est un faiseur de paradoxes et l"autre un amour-propre blessé par la supériorité des arguments de Kosnischev.

Et son accusation ne tient pas debout ; elle va contre les faits.

TOUS CE QUI N'EST PAS EXPRESSÉMENT PERMIS EST DÉFENDU

La guerre a été déclarée, l'an passé, à la Turquie, non par la Russie, mais par des princes slaves, le prince Milan de Serbie et le prince Nicolas de Monténégro, qui se sont unis contre les Turcs afin d'en finir avec l'oppression inouïe, la barbarie, la bestialité, le pillage, les violences meurtrières dont souffrent les Slaves de l'empire ottoman, entre autres les Herzégoviniens. Ces derniers ont dû se soulever contre leurs bourreaux. Toute l'Europe connaît ces faits, qui ont frappé le monde d'horreur. On a su que des centaine de milliers d'êtres humains, parmi lesquels des vieillards, des enfants, des femmes enceintes, ont été contraints de s'expatrier et de camper n'importe où, dans les pays voisins, sans pain et sans toits pour s'abriter. Les princes de l'Église ont élevé la voix en faveur de ces malheureux et ont commencé à quêter pour eux. Notre peuple leur envoya son offrande, les fonds affluèrent dans les caisse des journaux et des Comités slaves. Il n'y avait là rien d'illégitime ni d'anti-gouvernemental. Et l'o ne peut considérer comme coupables les princes slaves qui ont entrepris une guerre de délivrance. Nous admettons que Milan de Serbie ne fût pas entièrement indépendant, qu'il dût au Sultan une certaine soumission de vassal. Un journal russe lui reprocha même d'être un émeutier qui s'armait contre son « suzerain ». Cela regarde Milan et Milan seul. Mais la Russie n'a rien à se reprocher à l'égard du Sultan. Les offrandes affluèrent de plus belle. Un jeune général russe, connu par ses succès en Asie centrale, et en congé à l'époque, partit de son propre mouvement pour la Serbie, où il offrit ses services au prince Milan. Il vit ses offres agréées, et c'est alors que l'on vit apparaître en Serbie les volontaire russes. De nouvelles recrues se présentèrent, et la Russie leur fournit son aide. On peut dire que toute la Russie les suivit t non pas seulement une bande de fainéants et d'ivrognes, comme le prétend Lévine. Toute la Russie décida qu'il s'agissait d'une bonne œuvre, et le mouvement de tout le peuple russe demeurera l'une des pages les

plus honorables de notre histoire. Il est inutile, selon moi, de démontrer à Lévine qu'il n'y avait dans ces troupes ni fainéants, ni ivrognes. Ce serait même une offense au peuple russe. L'essentiel est que tout s'est passé ouvertement, à la face du monde. S'il y avait de mauvais drôles dans ses armées improvisées, ils ont, en tout cas, donné leur vie pour une grande et belle œuvre, et il est faux d'affirmer que les gens perdus aient constitué la majorité des volontaires. Personne non plus n'a déclaré la guerre, en dehors du gouvernement. La comtesse Lydie et Mme Stahl n'y étaient pour rien. Si l'on nous reproche d'avoir fourni des secours en argent nous serons forcés d'accepter le reproche, et nous ajouterons même que nous l'avons fait avec le souhait sincère de voir les Turcs se casser le cou. Est-il défendu par le gouvernement d'aider les Chrétiens en désirant vivement que les Turcs fassent la culbute ? Je ne le crois pas ; car les volontaires ont reçus leur passe ports des mains d'agents du gouvernement. Du reste, qui sait ? Peut-être existe-t-il une loi qui interdit aux particulier de prendre part à une guerre sans l'assentiment des autorités gouvernementales, d'entrer au service d'un gouvernement étranger. On ne peut affirmer qu'il n'y ait pas une loi de ce genre, une loi très vieille et non encore abrogée, mais le gouvernement y pourrait toujours avoir recours. Est-ce cela qu'il veut, Lévine ? De quoi se même-t-il ? C'est pourtant à ce sujet qu'il s'émotionne le plus.

— … Mais pardon, monsieur, il me semble que tout ce qui n'est pas expressément défendu est permis…

— Pas du tout, monsieur, tout ce qui n'est pas expressément permis est défendu…

Cette courte conversation à lieu en France, entre un « homme d'ordre » et un « homme de désordre » . Mais il s'agit d'un « homme d'ordre » qui ne connaît que sa consigne et la défend, comme le veut son rôle. Lévine est-il aussi un homme de ce genre ?

D'ailleurs, tout le peuple, en voulant porter secours aux Chrétiens opprimés savait parfaitement qu'il avait raison, qu'il ne faisait rien contre la volonté du Tzar. Il le savait. Ceux qui fournissaient une aide aux volontaires avaient aussi conscience de cela. On attendait avec patience et espoir la parole du Tzar, tout le monde en pressentait le sens et on ne se trompait pas.

On accuse le peuple d'avoir forcé la main au gouvernement, mais Lévine et le prince, eux-même, défendent le peuple de cette accusation en affirmant qu'il n'a rien compris, qu'il n'y a eu qu'une campagne de presse destinée à procurer aux journaux un plus grand nombre d'abonnés.

— Les opinions personnelles ne signifient rien en ceci, dit Serge Ivanovitch. Qu'importent les opinions personnelles quand tout le peuple russe à exprimé sa volonté.

— Mais, pardonnez-moi, réplique le prince, je ne vois pas cela, moi ! Le peuple et la noblesse ne savent pas.

— Comment, papa, ils ne savent pas ? fait Dolly, qui s'intéresse à la conversation, mais dimanche dernier, à l'église…

— Quoi ? que s'est-il passé dimanche, à l'église ? Est-ce parce qu'ils ont soupiré, comme ils le font pendant chaque sermon ? Ils n'ont rien compris. On leur dit qu'on va faire la quête pour une bonne œuvre, ils tirent leur kopek, le donnent, et voilà tout. Pourquoi ? Ils n'en savent rien ! »

Cette dernière opinion est absurde, elle nie les faits, mais elle s'explique facilement dans la bouche du prince. Elle vient de l'un de ces anciens tuteurs du peuple et propriétaires de serfs qui ne pouvait pas, si bons qu'ils fussent, ne pas mépriser leurs esclaves et ne pas se regarder comme à cent mille piques plus haut qu'eux au point de vue de l'intelligence. « Ils ont soupiré mais ils n'ont pas compris ! » Mais voici venir l'opinion de Lévine, qui ne nous est pas présenté comme un ancien propriétaire de serfs.

— Pourtant, dit Serge Ivanovitch, nous avons vu et nous voyons des centaines et des centaines d'hommes qui abandonnent tout pour servir la bonne cause, qui viennent de tous les coins de la Russie et qui expriment ainsi assez nettement leur pensée., Ils apportent leurs kopeks et paient de leur personne. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, selon moi, dit Lévine, qui commence à s'exciter, que dans un peuple de quatre-vingt millions d'âmes, il peut bien se trouver, non pas des centaines, mais des milliers d'individus qui ont tout perdu, des aventuriers, sans frein, qui suivront, aussi bien en Chine qu'en Serbie, la bande du premier Pougatscheff venu.

— Je te dis qu'il ne s'agit pas d'aventurier sans frein, mais de la portion

la plus saine de la Russie, réplique Serge Ivanovitch, réellement irrité et acharné à la discussion comme s'il défendait son dernier bien. Et l'argent, versé spontanément en offrande. N'est-ce pas tout le peuple qui exprime sa volonté ?

— Ce mot peuple est si indéterminé ! riposte Lévine. Des scribes, des instituteurs et peut-être un sur molle parmi les paysans saisissent sans doute de quoi il est question. Les quatre-vingt millions qui reste, non seulement n'expriment aucune volonté, mais encore n'ont aucune idée.

Du reste la volonté du peuple, c'est bientôt dit ; cela ne désigne rien de façon exacte. Le grand mouvement du peuple, l'an dernier, n'a signifié qu'une chose, à savoir que le peuple avait grande compassion des opprimés, était guidé par son zèle pour le Christ, impressionné par une sorte de repentir. Il était dans le même état que quand il se prépare à la confession… J'avoue que j'ai été très heureux de trouver dans la bouche de Lévine de expression comme la bande à Pougatscheff. J'ai compris qu'ici, ce n'était plus l'auteur qui parlait. Il est resté dans les droits de l'artiste en prêtant à Lévine un langage exagéré et furibond, qu'on peut attendre d'un homme de son caractère. Toutefois, justement parce qu'on en arrive aux gros mots et à « la bande à Pougatscheff » je voudrais bien expliquer l'énigme du caractère conscient du mouvement populaire de l'année dernière ; car on en a fait une énigme dans certains milieux. « Comment ! ce n'est que'hier que le peuple sait quelque chose sur les Slaves ; il ne connaît ni histoire, ni géographie, et tout à coup il s'emballe en faveur des Slaves, il s'en amourache ! »

Lévine s'est hâté de l'expliquer par une campagne faite par certaines gens dans un but intéressé. Serge Ivanovitch nous est bien donné comme un défenseur du mouvement national, mais il défend mal sa cause. Il s'emballe, lui aussi, et nous est présenté sous un jour un peu comique. Le sentiment du peuple est pourtant bien clair. Je veux le faire comprendre pour éviter les erreurs et surtout les énigmes

COMME QUOI LE PEUPLE SANS INSTRUCTION NE SE TROMPE PAS SUR LE FOND DE LA QUESTION D'ORIENT

Dès que le peuple russe fut baptisé, des pèlerins russes commencèrent à visiter les Lieux saints, le sépulcre de N.-S. Jésus-Christ, le Mont-Athos, etc. Déjà, pendant les croisades, les supérieur d'un couvent russe visita Jérusalem et fut bien reçu par le roi Beaudoin. Les pèlerinages en Orient n'ont jamais cessé jusqu'à nos jours. Beaucoup de moines russes aussi ont habité le Mont-Athos. Si bien que le peuple russe, illettré et ignorant de toute géographie, sait parfaitement que les Lieux saints sont depuis longtemps aux mains des Turcs mahométans, et qu'un Chrétien a une vie pénible en Orient, Aussi le peuple russe est-il toujours plein d'admiration pour les hauts faits des pèlerins, dans cette région, et sent-il son cœur attiré vers Jérusalem. C'est un trait historique connu. De pauvre vieillards, d'anciens soldats, de vieilles femmes qui ne savent pas un mot de géographie ont été de village en village, le sac au dos, mendiants, vers les Lieux saints, qu'ils n'atteignaient parfois qu'après des calamités sans nombre. Quand ils rentraient au pays natal, leur récits étaient écoutés pieusement. En général, le peuple aime extrêmement ce qui a trait « au divin ». Qui a lu La Vie des Saints ? Si le peuple ne l'a pas lu, et pour cause, il le connaît, il est imprégné de son esprit. Et comment cela ? Parce que de nombreux pèlerins récitent, souvent d'une façon superbe, des passages entiers de ce livre, sans changer un mot du texte, et qu'on les écoute avidement. Moi-même, tout enfant, avant d'avoir appris à lire, j'ai assisté à ces récitations. Plus tard, au bagne, en Sibérie, j'ai entendu des bandits qui, eux aussi, récitaient ce livre, et vu d'autres bandits qui les écoutaient avec recueillement. Tout cela avait été appris, non dans un volume, mais oralement. Le peuple y trouve comme quelque chose qui se fait repentir. Il est arrivé que des êtres affreusement corrompus, des exploiteurs, des oppresseurs aient été pris, en entendant ces récits, du désir de partie pour un pèlerinage, et de rechercher par le travail et la peine vaillamment supportée ; parfois, ils se

rappelaient un vœux, — oublié depuis longtemps — de s'en aller vers les Lieux saints, sinon jusqu'à Jérusalemn, du moins jusqu'aux Lieux saints Russe, à Kiew, au couvent Solovetzsky. Nekrassov, en créant son type de Vlass, n'a pu se l'imaginer autrement que portant des chaines dans un pèlerinage expiatoire. Ce trait n'existe chez aucun autre peuple européen. Tout cela durera-t-il ? L'instruction semble changer beaucoup notre moujik, mais en attendant, c'est ce trait seul qui peut exppliquer cette énigme du caractère conscient, du mouvement populaire de l'année dernière. Un, sur mille de nos moujiks, comme dit Lévine, savait peut-être qu'il existait des Serbes, des Bulgares, des Monténégrins, qui étaient nos corréligionnaires ; mais tout notre peuple avait entendu dire qu'il y avait des chrétiens orthodoxes sous le joug mahométan. Lors de la guerre avec la Turquie, guerre vieille de vingt ans, qui se termina par Sébastopol, on lui avait parlé des chrétiens martyrisés en Orient et, avant que notre peuple ne prit feu pour la cause des Slaves orientaux, il n'ignorait pas que ces Slaves avaient été torturés par les Turcs. J'ai entendu, moi-même, des gens du peuple se demander : « Est-il vrai que le Turc se lève de nouveau contre les chrétiens ? »

La libération des serfs est déjà relativement assez ancienne, et les nouveaux hommes libres on vu augmenter parmi eux l'ivrognerie, la dissipation et la puissance des usuriers. N'y a-t-il pas, chez eux, comme un repentir, u besoin de s'améliorer, de retourner vers les choses saintes ? Et, subitement, retentit l'appel des chrétiens persécutés pour leur attachement à notre Église, à la croyance chrétienne. Ils savaient, nos moujiks, que ces Chrétiens seraient épargnés et même récompensés s'ils devenaient des renégats… Des offrandes vinrent de toutes parts pour ces martyrs, puis le bruit courut qu'un général russe était parti au secours des Chrétiens. Des volontaires se présentaient en masse pour aller le rejoindre. Tout cela créa un mouvement dans le peuple, auquel il semblait, comme je l'ai dit plus haut, avoir entendu un appel au repentir. Celui qui ne pouvait partir apporta son obole, mais toute la Russie accompagna de ses vœux les volontaires qui se mettaient en route. Le vieux prince ne put suivre tout cela de Karlsbad, et il revint en Russie plus plein d'humour que jamais. Mais que pouvait

comprendre de la Russie et du Russe ce petit vieillard de Club. Lévine, homme réellement intelligent, était beaucoup mieux en état de comprendre, mais ce qui le déroutait c'était que toute cette agitation vint de gens fermés à toute notion géographique, et il était comme blessé qu'on eût déclaré la guerre sans le consulter ! Cela n'empêchera pas ce mouvement d'être né d'une pitié fraternelle et du dévouement à la cause du Christ. Remarquez qu'en parlant de ce fait historique, je ne songe pas à louer le peuple russe ; je ne loue ni ne blâme ; je constate tout simplement. Je crois que de là viendront de grandes choses, et voilà tout. J'ajoute que, dans la vie des peuples, tous les évènements d'importance prennent, en quelques sortes, la physionomie de la nation, qui les subit ou les provoque. Le peuple ne sait pas les géographie, soit ; mais il sait ce qu'il doit savoir. Il est vrai que l'on pourrait lui dire que tous ses pèlerinages ne sont que la manifestation d'une idée un peu étroite de ses devoirs ; qu'il n'a pas besoin d'aller si loin pour rencontrer le bien ; qu'il serait préférable de voir les paysan renoncer à l'ivrognerie, songer plus à l'épargne en vue de leur bien-être, s'abstenir de battre leurs femmes, organiser des écoles, faire des routes, etc., en un mot travailler à ce que la Russie, leur patrie, commençât à ressembler un peu plus aux « autres pays européens civilisés ». On pourrait aussi faire observer au pèlerin que ses pérégrinations sont entreprises dans un but égoïste, celui du salut de son âme, et ne sont utile ni à la foi, ni aux siens, ni à personnes ; qu'elles sont même préjudiciables à sa famille, parce qu'il abandonne pour longtemps la surveillance de son bien ; qu'il serait ans doute, plus agréable à Dieu en travaillant sa terre et en soignant son bétail. On aurait encore bien des choses à dire là-dessus, mais que faire contre une tendance historique ; la recherche du bien prend presque toujours cette forme chez notre peuple, la forme du repentir. Lévine aurait pu tenir compte aux volontaires de cet instinct traditionnel ; en partant, ils croyaient accomplir une bonne œuvre et se montraient, en tous cas, de bons représentants de la race. Ce n'étaient, je le répète, ni des êtres perdus de vices, ni des fainéants, mais peut-être les meilleurs d'entre les gens du peuple. Chacun d'eux savait qu'il n'allait pas contre le gré du Tzar ; tout le monde attendait la manifestation de la volonté tzarienne avec espoir, et nous autres, qui restions dans notre coin, nous étions

heureux de voir le grand peuple russe justifier notre bonne opinion de lui. Que vient-on nous parler de « bande à Pougatscheff » et de Commune après cela ! Il n'y avait qu'un hypocondriaque comme Lévine pour le faire.

L’AGITATION DE LÉVINE

Mais la conversation s’anime, Lévine va jusqu’à dire que la prétendue compassion, inspirés par les malheurs des Slaves d’Orient, n’existe pas et ne peut pas exister.

Serge Ivanovitch Koznischev prend la parole :

— … Il y a là tout simplement une expression d’un sentiment humain et chrétien. On tue nos frères de race, nos corréligionnaires : on n’épargne ni femmes, ni enfants, ni vieillards. Les Russes s’indignent et accourent pour faire cesser ces horreurs. Figure-toi que, dans une rue, tu voies un ivrogne frapper une femme ou un enfant !… Tu ne demanderas pas si l’on a déclaré la guerre à ce pochard ; tu tomberas dessus.

— Mais je ne tuerais pas, répond Lévine.

— Tu le tuerais !

— Je n’en sais rien. Je ne puis pas dire cela d’avance. Et ce n’est pas un sentiment aussi spontané que l’on éprouve pour la cause slave.

— Peut-être pas toi, mais d’autres l’éprouvent. Dans le peuple, on se représente très vivement les souffrances des orthodoxes sous le joug des Turcs…

— Cela peut-être, dit évasivement Lévine, mais, moi-même, qui fais partie du peuple, je ne le sens pas.

Encore cette idée qu’il « fait partie du peuple » ! il n’y a que deux heures que Lévine est revenu à sa croyance, en entendant parler un homme du peuple, et c’est ainsi qu’il parle ! Il devrait, rien que pour cela, voir à quel point il diffère d’un homme du peuple ! Il y a entre lui et le peuple une différence fondamentale. Pourquoi se croit-il « peuple » ? Parce qu’il sait atteler un chariot et sait que les concombres se mange avec le miel ? Quelle présomption !

Remarquez, du reste, que la discussion est menée de façon à donner raison à Lévine à la fin. Serge Ivanovitch vient nous dire que, si Lévine voyait dans la rue un ivrogne battre une femme ou un enfant, il le tuerait. Il

dit une bêtise parce qu'il n'y a pas besoin, pour se débarrasser d'un ivrogne qui maltraite une femme, de le tuer. L'essentiel est qu'il ne s'agit pas d'une rixe dans la rue. La comparaison est fausse. On parle des Slaves et des tortures qu'ils subissent. Et Lévine ne sent rien !

Or, nous sommes renseignés sur ces tortures. Les Turcs prendront un homme qu'ils écorcheront vif, sous les yeux des siens. En présence des mères, ils jetteront en l'air de petits enfants, qui retomberont sur des pointes de baïonnettes ; ils violeront des femmes, qu'ils poignarderont après. Lévine ne sent rien ! et affirme que le sentiment de pitié qu'inspirent les Slaves est tout artificiel. J'affirme, moi, que ce sentiment existe. J'ai vu un homme généralement peu enclin à la sensiblerie, auquel on a raconté comment des Turcs avaient crevé les yeux d'un enfant, à l'aide d'une aiguille, et comment après cela ils l'avaient empalé devant sa sœur. Eh bien ! l'homme peu sensible n'a pas dormi de deux jours ; et ensuite, il est resté quelque temps dans un tel état d'esprit qu'il ne pouvait travailler. Et cet homme-là, je l'affirme à M. Lévine, ne fait pas partie de la « bande à Pougatscheff ». Je sais qu'il y a des gens grossiers et brutaux que rien n'émeut, mais Lévine nous est présenté comme un homme fort sensible. Est-ce la distance qui rend pour lui les choses moins poignantes ? Je sais bien, sans plaisanterie, que si l'on nous disait que dans la planète Mars on a crevé les yeux de petits enfants avec une aiguille, l'émotion pourrait ne pas être très profonde sur terre. Admettons que la grande distance atténue tout de la même façon, dans les limites de notre monde. Mais si la distance a une influence si forte, une question se pose d'elle-même : À quelle distance cesse l'amour que les hommes ont les uns pour les autres ? Du reste, dans aucun cas, Lévine ne sait ce qu'il ferait. Supposons qu'il soit en Bulgarie au moment où un Turc va, devant lui, crever les yeux d'un petit enfant… Lévine regarde et hésite, tout pensif : « Je ne sais pas quoi faire ! Je « suis pourtant du peuple » mais dois-je vraiment éprouver une pitié spontanée pour les souffrances des Slaves ? » Que ferait-il ? Comment ne délivrerait-il pas l'enfant ?

— Oui, le délivrer. Mais alors il faudra bousculer le Turc ?

— Eh bien, bouscule-le ?

— Mais s'il ne lâche pas l'enfant… s'il tire son sabre, il faudra donc que

je le tue, ce Turc !

— Tue-le.

— Mais je ne puis pas le tuer pour si peu ! Qu'il crève les yeux de l'enfant si cela lui convient, qu'il le torture à son aise ; moi je retourne chez ma femme, chez Kitty !

Voilà comment agirait, sans doute, Lévine. Il ns sait quoi faire : Il plaint, peut-être, énormément les Turcs.

— Il y a vingt ans, dit Koznischev, nous aurions gardé le silence. Maintenant, des voix s'élèvent : Le peuple russe est prêt à marcher comme un seul homme, à se sacrifier pour des frères opprimés.

— Non seulement à se sacrifier, rétorque Lévine, mais encore à massacrer les Turcs…

Et l'auteur lui-même s'exprime ainsi sur le compte de Lévine : Il ne pouvait admettre que quelques dizaines d'hommes dont faisait partie son frère, vinssent affirmer qu'eux et un certain nombre de journalistes représentaient la volonté du peuple, surtout quand il était question d'une volonté de vengeance et de meurtre.

C'était fort injuste : Il n'y a pas de vengeance en ceci. On mène chez nous une campagne contre des buveurs de sang, et nos troupes sont des plus humaines à l'égard de ces bandits. Peu d'armées européennes agiraient comme le nôtre. Dernièrement encore, quelques journaux laissaient entendre que l'on devait user de représailles envers les Turcs, ne fût-ce que pour les dégoûter de commettre leurs abominations. Ces Turcs martyrisent les blessés, leur coupent le nez, les mutilent. On cite des bachi-bouzouks qui, ayant pris par les pieds de petits enfants, les déchirent en deux pour la plus grande joie de leurs compagnons d'arme. Cette nation menteuse et infâme nie les atrocités commises. Les ministres du Sultan déclarent que leurs soldats ne sauraient torturer les blessés et les prisonniers « parce que le Koran le défend ». Et nous agissons humainement avec ces bêtes fauves. Toutefois on ne peut les laisser continuer à crever les yeux des enfants. Il faut en finir avec le Turcs, leur ôter toute envie de recommencer leurs infamies. N'ayez pas peur. Quand on les aura désarmés, ils se remettront à fabriquer et à vendre leur robe de chambre et leur savon comme nos Tartares de Kazan. Lévine peut-

être rassuré au sujet des Turcs.

Il eût même pu être tranquille pour ses Turcs, l'année dernière. Ne connaît-il pas le soldat russe ? Celui-ci se bat bravement pendant la bataille, mais après cela, il est parfaitement capable de partager sa ration avec le prisonnier. De récentes correspondances en font foi. Et ce n'est pas qu'il ignore ce qui l'attendait s'il tombait aux mains des Turcs. Celui-là même qu'il nourrit lui aurait coupé la tête, qui aurait été rejoindre d'autres têtes coupées que le Turc aurait disposées en un dessin représentant à peu près un croissant. Certaines autres parties du corps des soldats tués auraient formées une indécente étoile. Le soldat russe le sait et nourrit pourtant le Turc qu'il a capturé : « N'est-ce pas un homme comme les autres, bien qu'il ne soit pas chrétien ? » Un journaliste anglais disait de l'armée russe : « C'est une armée de gentlemen. » Quand, dans plusieurs ville, les Bulgares ont demandé à son Altesse le Commandant en chef des troupes ruses ce qu'il fallait faire des biens des Turcs qui avaient pris la fuite, il leur a répondu : « Mettez tout cela de côté et gardez-le jusqu'à leur retour. Moissonnez leur champs et conservez la récolte pour eux ; vous en aurez le tiers pour votre peine. » Ce sont là aussi paroles de gentlemen, et je répète que Lévine n'a pas à se tourmenter pour les Turcs. Lévine n'a-t-il pas entendu parler des dames russes qui jettent des fleur aux prisonniers turc et leur apportent du tabac et des bonbons ! Lévine peut penser qu'il n'y a là qu'un sentimentalisme à l'européenne de la part de ces dames, qui semblent dire : « Voilà comme nous sommes humaines ; sommes-nous assez civilisées à l'européenne ! » Mais son sentimentalisme à lui est aussi absurde.

On tue les Turc dans une lutte loyale, non par besoin de vengeance, mais parce que nous voulons qu'ils ne continuent pas à couper les seins des femmes et à arracher les yeux des enfants. Le soldat qui va tuer le Turc fait lui même le sacrifice de sa vie et risque les plus barbares. Il n'a pris les armes que pour porter secours aux femmes, qui, sans lui, seraient violées et massacrées comme les autres, aux enfants qui n'auraient plus personne au monde pour les défendre. Et ces causes de la guerre sont considérées comme ridicules et presque immorale ! Et quelle insensibilité chez Lévine, à côté de tant de sensiblerie ! Ce même homme, pour qui un bain pris par son bébé est

un événement, reste froid quand on lui parle d'enfants mutilés qui se traînent auprès de leurs mères violées. (Dans une église Bulgare on a trouvé deux cents cadavres après le pillage de la ville.) Lévine lit tout cela et demeure impassible : Kitty va mieux, est gaie et à mangé avec appétit. Le bébé commence à le reconnaître. Que lui importe ce qui se passe là-bas chez les Slaves massacrés. Il ne sent rien.

Est-ce bien ce Lévine que l'auteur veut nous présenter comme le modèle du brave homme pensant ? Des écrivains comme l'auteur d'Anna Karénine sont nos maîtres : Nous sommes leurs élèves ; que nous apprennent-ils donc ?

SEPTEMBRE

LE MALHEUREUX ET LES RATÉS

Il est difficile de s'imaginer des gens plus malheureux que les républicains français et quelque chose de plus triste que leur république. Voici bientôt cent ans que cette forme de gouvernement apparut chez eux, et depuis lors (nous en sommes au troisième essai), chaque fois qu'un usurpateur adroit a confisqué la République à son profit, elle n'a trouvé personne pour la défendre sérieusement. Seuls, des groupes insignifiants ont tenté quelque résistance. Et tant qu'elle durait, la République n'était jamais regardée comme un gouvernement définitif. Néanmoins il n'y a pas de gens plus convaincus que les républicains français de la sympathie que leur porte le pays.

À la fin du siècle dernier et en 1848 ils pouvaient peut-être compter sur quelque bonne volonté. Mais les républicains d'aujourd'hui, destinés tôt ou tard à être mis de côté avec leur république par un personnage encore inconnu, ne devraient espérer rien de pareil. Ils n'existent qu'en vertu de ce proverbe : Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Et cependant, à la veille de leur chute presque certaine, ils croient la victoire assurée.

À-t-elle été assez malheureuse, cette troisième République ! Rappelons-nous comment elle est née. Les républicains français ont attendu près de vingt ans la minute « glorieuse » où l'usurpateur tomberait et où le pays les appellerait de nouveau. Et qu'est-il arrivé ? Ils se sont emparés du pouvoir après Sedan et ces ratés ont eu tout de suite sur le dos une guerre désastreuse dont ils ne voulaient pas, un héritage du susdit usurpateur, parti pour fumer des cigarettes dans le délicieux château de Wilhelmshoë. Cet usurpateur à dû assez rire de ces gens qui endossaient sa propre faute. Car se sont eux encore plus que lui que la France à, par la suite, blâmés de n'avoir pas su arrêter à

temps une lutte sans espoir, d'avoir perdu deux grandes provinces et cinq milliards, d'avoir ruinés le pays en guerroyant au hasard, sans ordre et sans contrôle. On tombe sur Gambetta qui n'est coupable de rien, qui, au contraire, a fait tout ce que l'on pouvait faire en d'aussi horribles circonstances. En un mot on accuse fermement, aujourd'hui, les républicains d'avoir fait le malheur du pays par leur maladresse. La première cause de ce malheur à été l'empereur Napoléon ? Soit. Mais eux, pourquoi n'ont-ils pas remédié aux fautes commises ? Ce n'est pas tout : On veut qu'ils aient encore empiré la situation. Mais comment eussent-ils pu faire la paix quand ils sont arrivés au pouvoir ? C'était impossible. Les Allemands eussent, quand même, exigé une cession de territoire et de l'argent, et que fussent devenus les républicain dans ces conditions ? On les eût taxés de lâcheté. Et quoi ! aurait-on dit, — ils « avaient encore une armée » et ils cédaient honteusement ! C'eût été une tache pour leur république nouvelle. Et comme la restauration de la forme républicaine leur était beaucoup plus chère que le salut du pays, ils durent continuer la guerre, tout en comprenant que plus la fin tarderait, plus le désastre seraient terrible.

Dès qu'ils eurent fait la paix avec l'Allemagne et se mirent à gouverner le pays, ils se figurent que la nation était prise pour eux d'une affection inébranlable. C'était un peu comique. Décidément il existe chez tout républicain une conviction fort malheureuse, à savoir que le mot de « république » suffit à tout et qu'il n'y a qu'à dire que le pays est une République pour que son bonheur soit assuré de l'éternité. Tout ce qui arrive de fâcheux à la République, on l'attribue à des circonstances extérieures gênantes, à des prétendants, à des ennemis perfides. Pas une fois on ne songe à la ténuité des racines qui unissent la République au sol français. Pas une fois pendant ces six années, les républicains n'ont pensé que la situation héritée de Napoléon III était toujours aussi critique, que de nouveaux danger approchaient, qui pouvaient la faire encore plus critique et rendre leur gouvernement impossible en France.

Quel est le plus chaud partisan de la République française ? quel est l'homme qui désire le plus qu'elle s'affermisse ? C'est le prince de Bismarck. Avec la République les républicains vont aller déclarer la guerre aux

Allemands ? Toutefois les blessures vont se cicatriser, des forces nouvelles naîtront, des armées vont se créer, et la nation qui a eu si longtemps un rôle prépondérant dans la politique européenne, voudra reconquérir son ancienne situation. On voudra secouer la tutelle de Bismarck et recouvrer l'indépendance d'autrefois. (On ne peut guère dire que la France soit aujourd'hui indépendante.) Et dès son premier pas la France se heurtera à sa république ! car les républicains, je le répète, ne veulent en rien fâcher le prince de Bismarck et risquer une guerre avec lui. Si l'Allemagne les battait de nouveau ? Ce serait la fin de la République. La France l'accuserait de tous les insuccès et chasserait à jamais les républicains, oubliant que c'est elle-même qui a voulu la « revanche » pour reprendre son ancienne influence en Europe. Si les républicains tenaient bon et refusaient de déclarer la guerre, on leur reprocherait de s'opposer au désir du pays, on leur ôterait leurs places, et la France se donnerait au premier chef un peu adroit qui se présenterait. Je suis sûr qu'ils n'ont jamais pensé qu'ils étaient des protégés du prince de Bismarck, et qu'à mesure que le France reprendra des forces, elle les méprisera davantage, jusqu'au jour où elle manifestera son mépris à haute voix.

Mais les républicains n'ont pas le sens du comique. Ce sont des hommes théâtraux ; — maintenant qu'ils se réveillent un peu depuis que Mac-Mahon vient d'ajourner les Chambres jusqu'aux nouvelles élections d'octobre, ils se proclament les « opprimés », les « victimes », et se sentent entourés d'une auréole de martyrs. Ils s'attendent à ce que toute la France entonne la Marseillaise et clame : « On assassine nos frères ! » le cri classique de toutes les révolutions parisiennes, qui précède immédiatement la ruée aux barricades. En tout cas ils espèrent que le pays va culbuter Mac-Mahon, cet usurpateur en herbe, et élire toute l'ancienne majorité républicaine. Alors la Chambre imposera son veto à Mac-Mahon, qui, effrayé des « droits légitimes » des républicains, se soumettra. Ils croient imperturbablement à leur « droit légitime ». Ils ont si longtemps souffert pour leur république bien-aimée ! À notre grand étonnement quelques journaux russes croient à leur triomphe prochain. Et pourtant si Mac-Mahon ne se soumet pas ! L'indignation « du pays » n'empêchera pas le maréchal de trouver des partisans fort nombreux,

comme il arrive toujours en France, en pareil cas. Que faire ? Construire des barricades ? Mais avec les fusils et canons actuels, les barricades sont impossibles. Et je ne crois pas que la France veuille les élever, ces barricades. Le France peut désirer la République, mais, lasse, exténuée, après le gâchis politique d'un siècle, elle regardera les choses à son point de vue plus prosaïque et se soumettra à la force. La force est maintenant du côté des « légions », et le pays le pressent. La question est de savoir pour qui, au juste, sont les « légions ».

UN CARACTÈRE INTÉRESSANT

Avant que le Maréchal lançât le manifeste dans lequel il parle des « légions » comme d'une force nouvelle, j'avais déjà parlé de la situation politique de la France dans mon Carnet de mai-juin. Tout s'est passé comme je le prévoyais alors.

Dans le manifeste, Mac-Mahon promet de respecter les « droits légitimes », de faire tout pour la paix, mais déclare toutefois que si, le pays lui renvoie l'ancienne majorité républicaine, il sera forcé de résister aux volonté dudit pays. Cette étrange résolution doit avoir quelque motif. Il n'aurait pas osé parler d'un pareil ton, s'il ne croyait pas à son succès ; il faut qu'il mette tout son espoir dans l'armée et soit parfaitement sûr de ses chefs. Dans le voyage qu'il a fait cet été, et pendant lequel il a visité beaucoup de villes, trop de villes, la population l'a accueilli sans enthousiasme, mais partout l'armée de terre et la marine ont témoigné de leur fidélité par des acclamations. Les intention du Maréchal doivent être fort innocentes. S'il parle d'aller contre le gré du pays, c'est probablement parce qu'il croit faire ainsi son bonheur malgré lui. On ne doute pas des qualités morales de Mac-Mahon ; mais il est d'autres qualités qui lui manquent, peut-être. Il paraît que le Maréchal est de ceux qui ne peuvent se passer d'une sorte de tutelle. Son caractère offrez quelques particularités curieuse. Par exemple, une question se pose. Pour qui travaille-t-il ? Pour qui se donne-t-il tant de mal ? Il est certain que quelqu'un le conduit et qui est seul en Europe à ignorer. Des gens adroits lui persuadent évidemment qu'il s'agit de son propre gré, tout en le menant où ils veulent. Il n'y a qu'un seul parti où l'on puisse rencontrer des gens aussi malin : c'est le parti clérical. Les autres factions, en France, ne brillent pas par l'habileté. Le Maréchal semble protéger les candidats bonapartistes qui escompte leur propre victoire aux prochaines élections. L'armée paraît incliner de ce côté ; on a même affirmé que le prince Impérial à quitté l'Angleterre et à l'intention de se rendre à Paris. Mais croit-on que le Maréchal prend tant de peine uniquement pour faire monter la prince Impérial sur le trône ? Moi je pense

que non. Maintenant, nous avons vu das les journaux quelques combinaisons vraiment extraordinaires. N'a-t-on pu lire, il y a un mois environ, que le prince Impérial s'était fiancé à la fille du Maréchal ? Mais comme ces combinaisons sont certainement fantaisistes, il me semble que le Maréchal serait plutôt enclin à faire le bonheur du pays « pour son propre compte » ; s'il soutient les candidats bonapartistes, c'est qu'il les croit plus sûrs que les autres et s'imagine les diriger à sa guise. Dieu sait quelles idées peuvent naître dans un esprit comme celui-là ! Ce n'est pas en vain qu'un évêque, dans un discours récent, lui à démontré qu'il descendait de Charlemagne par les femmes ! Avec cela, c'est un guerrier militaire. Du reste, ce ne sont là qu'explications hasardeuses d'un caractère énigmatique. En attendant on peut dire qu'il est dans les mains de gens qu'il croit mener. L'Europe soupçonne qu'il s'agit des cléricaux, mais ces derniers savent cacher l'importance réelle de leur rôle Ils se cacheront derrière le Maréchal, — et les bonapartiste si vous voulez — jusqu'au moment où ils atteindront leur but. Au fond je me figure qu'il leur et indifférent de voir triompher le Maréchal ou le prince Impérial, pourvu qu'ils puissent jeter la France sur l'Allemagne. C'est dans ce but qu'ils ont ruiné l'influence des républicains, peu disposés à combattre pour le Pape. Ils attendront patiemment que les choses se dessinent pour le prince Impérial ou pour Mac-Mahon.

Quant à ce dernier, il aurait dit dernièrement : « On répand le bruit que j'ai l'intention de détruire les institutions républicaines. On oublie qu'en acceptant la présidence de la République, j'ai donné, ma parole d'en être le gardien. » Ces paroles sembleraient affirmer la bonne foi du maréchal, mise en doute par les républicains. Mais s'il veut garder la République en chassant les républicains, c'est qu'il rêve une sorte de république réactionnaire. On a dû lui persuader que c'était possible, et cela irait avec sont fameux : J'y suis, j'y reste. Il irait comme cela jusqu'à 1880, époque où arrivera le terme de sa présidence et de sa parole d'honneur. Mais il peut faire un rêve dont la réalisation commencerait alors. Le pays reconnaissant lui proposerait, pour se préserver des démagogues, un rôle nouveau, disons celui de Charlemagne, et alors tout irait admirablement bien. Les gens adroits qui le conduisent le guettent et, s'il veut tenir sa parole de conserver les institutions républicaines,

lui substitueront un Bonaparte. On affirme que c'est pour cela qu'ils l'ont poussé à soutenir les candidatures bonapartistes en lui prouvant qu'il travaillait pour lui. En un mot, on sent là-dessous un immense mouvement catholique.

On dit que la santé du Pape est « satisfaisante ». Mais si, par malheur, la mort du Pape coïncidait avec les élections en France, la guerre d'Orient pourrait bien se transformer en lutte pan-européenne.

LE MENSONGE SE SAUVE PAR UN MENSONGE

Un jour Don Quichotte, le chevalier si connu, le plus magnanime chevalier qui ait jamais existé, vagabondant avec son fidèle valet d'armes Sancho, eut un accès de perplexité. Il avait lu que ses prédécesseurs des temps anciens, Amadis de Gaule, par exemple, avaient eu parfois à combattre des années entières des cent mille soldats envoyés contre eux par les puissances des ténèbres ou de magiciens. Ordinairement, un chevalier qui rencontrait une pareille armée de réprouvés tirait son glaive, appelait à son secours spirituel le nom de sa Dame et se jetait seul au milieu des ennemis qu'il exterminerait jusqu'au dernier. Tout cela était fort clair ; mais ce jour-là, Don Quichotte demeura pensif. Comment voulait-on qu'un chevalier, si fort et si vaillant qu'il fut, exterminât cent mille adversaires en un seul combat de vingt-quatre heures ? Pour tuer chaque homme, il faut du temps ; pour en tuer cent mille, il faut un temps immense. Comment tout cela pouvait-il se passer ?

— Je suis sorti de ma perplexité, ami Sancho, dit à la fin Don Quichotte ; ces armées étaient diaboliques, partant imaginaire ; les hommes les composaient n'étaient qu'une création de la magie, leurs corps ne ressemblaient pas aux nôtres ; ils avaient plus d'analogie avec ceux des mollusques, des vers ou des araignées. Si bien que le glaive des chevaliers les tranchait d'un seul coup, sans rencontrer plus de résistance que dans l'air. Et s'il en était ainsi, on pouvait tuer trois, quatre ou même dix de ces guerriers d'une seule estocades. C'est comme cela qu'il était facile de se défaire, en quelques heures, d'armées de ce genre.

En ceci, l'auteur de Don Quichotte, grand poète et profond observateur du cœur humain, a compris l'un des côtés les plus mystérieux de nos esprits. On n'écrit plus de livres pareils ! Vous verrez dans Don Quichotte les plus secrets arcanes de l'âme humaine révélés à chaque page. Remarquez que ce Sancho, le valet d'armes, est la personnification du bon sens, de la prudence, de la ruse, et qu'il est pourtant devenu le compagnon de l'homme le plus fou du monde ; lui précisément et nul autre ! À chaque instant, il trompe son

maître, le trompe comme un petit enfant, mais en même temps il es plein d'admiration pour la grandeur de son cœur et croit réels tous ses rêves fantastiques ; il ne doute pas une minute que son maître n'arrive à lui conquérir une île.

Il est bien à désirer que notre jeunesse prenne une sérieuse connaissance des grandes œuvres de la littérature universelle. Je ne sais pas ce que l'on apprend aujourd'hui aux jeunes gens en fait de littérature, mais l'étude de ce Don Quichotte, l'un des livres les plus géniaux et aussi les plus tristes qu'ait produit le génie humain, est fort capable d'élever l'esprit d'un adolescent. Il y verra, entre autres choses, que les plus belles qualités de l'homme peuvent devenir inutiles, exciter la risée de l'humanité, si celui qui les possède ne sait pas pénétrer le sens véritable des choses et trouver la « parole nouvelle » qu'il doit prononcer…

D'ailleurs, je n'ai voulu dire qu'une chose, à savoir que l'homme qui a fait les rêves les plus fous, les plus fantastiques, en arrive tout à coup au doute et à la perplexité. Toute sa foi est partie, et ce n'est pas parce que l'absurdité de sa folie lui est révélée, mais bien parce qu'une circonstance secondaire l'éclaire momentanément. Cet hommes aux idées de l'autre monde éprouve subitement la nostalgie du réel. Si des livres qu'il vénère comme véridiques l'ont trompé une fois, ils peuvent le décevoir toujours ; tout en eux peut n'être que mensonge. Comment revenir à la vérité ? Il croit y revenir en imaginant une absurdité beaucoup plus forte que la première. Les centaines de mille hommes évoqués par des magiciens auront des corps de mollusques, et l'épée du bon chevalier ira dix fois plus vite en besogne. Son besoin des ressemblance sera satisfait. Il aura le droit de croire au premier rêve grâce à un second beaucoup plus ridicule.

Interrogez-vous vous-même et voyez si la même chose ne vous est pas arrivée cent fois. Vous avez été épris d'une idée, d'un projet, d'une femme ? Eh bien, qu'un doute vous soit venu ? Vous aurez eu soin de vous créer une illusion plus meteuse que la première, qui vous aura permis de continuer à être épris et de vous débarrasser du doute.

OCTOBRE

LE SUICIDE DE HARTUNG

Tous les journaux russes ont parlé du suicide du général Hartung ; à Moscou, pendant une séance de la cour d'assises, un quart d'heure après le prononcé du verdict qui le condamnait. Je pense donc que tous les lecteurs du Carnet connaissent cet événement tragique et que je n'ai pas à en rappeler les détails.

Vous vous souvenez que ce haut gradé s'était lié avec un tailleur, puis avec un usurier, du nom de Zanftleben. Ce n'était pas uniquement parce qu'il avait besoin d'emprunter de l'argent à ce dernier, puisqu'il consentit amicalement à être désigné sur le testament de Zanftleben comme exécuteur testamentaire.

À la mort de Zanftleben le livre de billets à ordre disparaît ; quant à ces mêmes billets à ordre et autres papiers d'affaire, ils sont, aux mépris de tous les usages légaux emportés par Hartung à son domicile. Puis il entre, sans peut-être bien s'en douter, dans une machination destinée à avantager une portion des héritiers aux dépens de l'autre. Il semble que ce ne soit que plus tard que l'infortuné exécuteur testamentaire ait pu se rendre compte du genre de guêpier où il s'était fourré. Bientôt on l'accuse de vol, de faux, de soustraction de documents ; on parle de deux cent mille roubles disparus.

Le procès arrive, et le procureur paraît ravi de voir le général assis sur le même banc qu'un homme du peuple, consacrant ainsi le principe d'égalité.

Pourtant le tribunal (quoi qu'on en dise) juge l'affaire de la façon la plus régulière, et les jurés rapportent un verdict qui déclare coupable Hartung et ses coaccusés. La cour se retire pour délibérer sur la sentence, mais Hartung ne l'attend pas. On l'a fait sortir un instant ; il est assis près d'une table, dans une autre pièce, et tout à coup une détonation retentit. Il s'est tiré un coup de révolver dans le cœur.

On a trouvé sur lui une lettre dans laquelle « il jurait au nom du Dieu tout-puissant qu'il n'avait rien dérobé et qu'il pardonnait à ses ennemis ».

Cette mort à fait une vive impression à Moscou et dans toute la Russie. Les journaux ont fulminé contre un « verdict évidemment injuste », quelques-uns ont fait observer qu'on ne pourrait pas à présent taxer nos tribunaux d'indulgence exagéré : « Voyez, disent-ils, ces jurés ont été cause de la mort d'un innocent » D'autres ont été d'avis qu'on ne pouvait pas ne pas croire au dernières paroles d'un homme et qu'il y avait donc là une regrettable erreur judiciaire. Il ya a eu quelques opinions assez étranges, peut-être sincères, mais erronées.

Hartung est à plaindre, certes, mais il y a dans tout cela plutôt une fatalité de la vie russe que la faute de qui que ce soit. Pour mieux dire, tout le monde est coupable ; les mœurs et habitudes de notre société russe ne le sont pas moins ; et puis nos jeune tribunaux, imités d'institutions analogues de l'étranger, ne sont pas encore assez russifiés. De toutes les opinions exprimées par les journaux, celle de Novoïé Wremia m'a paru la plus juste.

J'ai causé avec l'un de os plus fins juristes, qui m'a montré de façon très satisfaisante tout le « côté tragique » de l'affaire et les causes de la tragédie. Le lendemain de cette conversation je lisais un feuilleton du Nieznakometz dont les commentaires ressemblaient beaucoup à ceux que j'avais entendus la veille. Je vous en dirai rapidement quelques mots.

UN GENTLEMAN RESTE GENTLEMAN JUSQU'AU BOUT

Une des manie de os gentlemen russes, c'est la manie de représenter le besoin de mener un grand train de vie. Je laisse encore Hartung en dehors du débat, pour l'instant. Je ne parle qu'en général des memebres de notre classe intelligente, auxquels pourrait arriver la même chose qu'Hartung.

Un homme quelconque, sans grande situation personnelle, pénètre subitement dans la haute société. Sans autre fortune que ses relations, il veut posséder une voiture, un logement où il soit possible de vivre, des domestiques, etc. Peut-être est-ce dans l'intention de « faire son chemin » ; mais le plus souvent, il n'agit que par esprit d'imitation. Tout le monde vit comme cela. Pourquoi vivrai-je autrement ? Il se fait un nouveau code de l'honneur, où la vraie dignité n'a rien à voie Un autre trait de notre homme intelligent russe, c'est sa mollesse, sa facilité à se laisser aller à toutes compromissions. Il y a un tas d'exploiteurs, de boursier, de tripoteurs qui sont des gens répugnants, mais fermes, mais ils sont peu nombreux. La société russe honnête se distingue par son besoin de faire toutes sortes de concessions, d'être toujours d'accord avec tout le monde. Cette expression « tout le monde », à une extrême importance pour un Russe, qui aime toujours à « d'accord avec l'opinion générale ». Puis ce même Russe à un talent tout particulier pour s'entraîner lui-même à faire une sottise. Il n'aura peut-être aucune envie d'aller chez Zanftleben et de devenir son exécuteur testamentaire, mais il se convaincra lui-même qu'il ne saurait faire autrement. Eh bien quoi ! allons-y !

Dans cette sphères des Russes intelligents on trouvera des gens extrêmement sympathiques, mais malheureusement affligés de ces manies de « gentlemen » auxquelles je faisais tout à l'heure allusion. Beaucoup d'entre eux sont d'une naïveté touchante. Leur ignorance des affaires leur donne quelque chose d'attendrissant, mais ils ont un terrible sentiment de l'honneur. S'ils perdent ce qu'ils appellent l'honneur, ils se brûleront la cervelle comme

Hartung, mais ils ignorent le chiffre de leur dettes. Ce ne sont pas toujours des noceurs ; il y a parmi eux d'excellents maris et d'excellent pères, mais ils dissiperont leur argent aussi bien que des noceurs. Certains d'entre eux commencent la vie avec des bribes de fortunes provenant de la vente de terres héréditaires ; ces sommes disparaissent avant la fin de leur jeunesse. Après cela, ils se marient, trouvent un emploi de fonctionnaire quelconque. Mais les dettes augmentent sans interruption. Notre gentleman, les paiera parce qu'il est u gentleman, mais ce sera en en contractant de nouvelles. Je suis sûr que, s'il faisait son examen de conscience, il verrait très bien qu'il est honnête, qu'il ne veut en rien faire tort à personne. Et pourtant il lui arrivera d'emprunter dix roubles à la bonne de ses enfants, dix roubles qu'elle aura amassés kopek par kopek. Maintenant, qu'y a-t-il de mal à cela ? La vieille bonne a parfois longtemps vécu chez lui : elle est presque une intime de la famille. Elle a honte de lui reparler de ces dix roubles. Si l'on avait, à temps, rappelé à notre gentleman sa dette de dix roubles, il en eût été plus tourmenté que d'une dette de dix mille. Malheureusement, il ne pourra plus en parler qu'aux anges (car il ira sûrement en paradis). La vieille bonne le regrettera et dira de lui : « Dieu le voit. C'était un bien brave homme, le meilleur des maîtres ! »

Mais si cet homme excellent pouvait revenir sur terre et se réincarner en un « gentleman » paierait-il sa dette à la vieille bonne ? Oui ou non ?

Il n'est pas toujours emprunteur notre gentleman. Son très noble ami Ivan Petrovitch le prie de signer pour six mille roubles de lettres de change.

— Je les mettrai, dit-il, à la Banque ; je les escompterai, et voici, mon très cher ami, des contre-lettres de change pour six mille roubles.

Inutile de réfléchir. Le gentleman signe a lettre de change. Il continue à rencontrer souvent au cercle Ivan Petrovitch. Tous deux en gens « comme il faut » ont oublié les lettres de change ; mais au bout de six mois les six mille roubles sont réclamés au gentleman. C'est alors qu'il a recours aux gens comme Zanitleben et qu'il fait des billets à cent pour cent.

Croyez bien qu'en ces suppositions je ne prétends aucunement raconter la vie du général Hartung que je n'ai jamais connu, mais je prétends qu'au personnage que j'esquisse, il pourrait arriver exactement tout ce qui est arrivé

au général Hartung, tout, jusqu'au suicide inclusivement. Voilà pourquoi il me paraît, que dans cette affaire, il n'y a rien à reprocher au tribunal. La faute en est à la fatalité ; c'est une tragédie. Jusqu'au dernier moment, le général se considéra comme innocent et laissa la fameuse lettre !

Mais, me dira-t-on, comment admettre qu'un croyant puisse mentir dans un pareil moment ? Il est certain qu'il n'a rien volé. Vous ne voulez pas qu'il ait été assez inconscient pour ignorer s'il avait volé ou non. Le vol est une action matérielle, une action qui s'accomplit avec les mains. C'est tout simplemeNt cette question : À-t-il rempli sa poche, oui ou on ? Il doit bien savoir s'il ne l'a pas remplie.

— Parfaitement juste. Mais voici ce qui peut être arrivé, ce qui est sûrement arrivé. Il n'a parlé que de lui-même quand il a écrit : « Je n'ai pas volé, je n'ai pas pensé à voler. » Les autres ont pu voler !

— C'est impossible. S'il avait permis aux autres de filouter et s'était tu, il aurait été un filou comme les autres. Le général Hartung ne pouvait pas ne pas comprendre que c'était la même chose.

Je répondrai : d'abord on peut douter qu'il ait connu le vol ; ensuite il est possible que le général Hartung veuille dire : « Moi je n'ai rien pris et les autres ont volé contre ma volonté. Je suis un homme faible, mais je ne suis pas un filou ; j'ai même opposé une résistance aux filouteries des autres. » Il est allé vers Dieu, sachant qu'il n'était pas coupable d'un vol accompli malgré lui. Mais il avait trop de cœur pour supporter qu'on pût le croire voleur, lui aussi. Puis, si sa lettre n'est pas explicite, c'est qu'il n'eût su, lui « gentleman », dénoncer les filous, surtout eu moment où il « pardonnait à es ennemis ».

Peut-être même ne se sentait-il coupable d'aucune faiblesse. Il pouvait y avoir eu dans toute l'histoire un tel enchevêtrement de circonstances qu'il ne s'y reconnaissait plus. Du reste les débats ont établi qu'il ne comprenait absolument rien aux affaires.

Une force aveugle semble l'avoir choisi lui seul comme victime expiatoire des vices de la société à laquelle il appartenait. Il y a, peut-être, dix mille Hartung dans ce monde-là, mais seul Hartung a péri. On comprend que l'horrible fin de cet homme, après tout honnête, ait excité, la plus vive

émotion dans les milieu fréquentés par les dix mille individus en question. Cette tragédie a pu être un avertissement pour ceux qui vivaient comme Hartung.

LE MENSONGE EST NÉCESSAIRE POUR LA VÉRITÉ

Je veux bien vous communiquer une impression qui m'est venue, bien qu'elle soit peut-être un peu naïve : c'est au sujet de notre tribunal. On considère aujourd'hui un tribunal où siègent des jurés comme la perfection idéale. On vous dira d'ailleurs : « Inventez mieux si vous pouvez ! » Admettons donc qu'on ne puisse rien imaginer de mieux… Et cependant, entre en scène Monsieur le Procureur. Supposons-le l'homme le meilleur, le plus instruit, le plus consciencieux, le plus chrétien du monde. Eh bien, cet homme exquis commencera par se féliciter, en quelque sorte, que tel crime ait été commis parce qu'il était vraiment temps que tel ou tel misérable reçût son châtiment. « Si vous saviez, Messieurs les jurés, la canaille que ça fait ! » Il n'a pas dit canaille, bien entendu, mis c'est tout comme. Dans un style plus poli, il l'a présenté comme pire que la plus crapuleuse canaille. D'un ton navré, il raconte que la mère de l'accusé était absolument pareille à son rejeton ; celui-ci n'a pu faire autrement que de voler ; son milieu le voulait. Il a tout accomplit avec la plus consciente préméditation. Rappelez-vous cet incendie qui a éclaté dans la rue voisine juste à la minute de la perpétration du crime, et qui a détourné l'attention des portiers et du quartier.

— « Oh ! loin de moi la pensée d'accuser positivement le prévenu d'avoir mis le feu, mais vous avouerez, Messieurs les jurés, qu'il y à là une bien étrange coïncidence… Ce voleur, cet assassin (car il aurait certainement assassiné quelqu'un, si le logement n'avait été désert), vous le condamnerez, oui vous condamnerez cet incendiaire notoire ; vous donnerez ainsi aux ménagère la faculté de s'éloigner un instant de leurs logis pour aller faire leurs achats ; et les propriétaires n'auront plus à trembler pour leurs immeubles, assuré ou non. Et qu'ai-je besoin de vous exposer tout cela. Regardez-le, le bandit, mais regardez-le ! Sa figure ne le dénonce-t-elle pas tout de suite, sa figure de voleur, d'assassin, d'incendiaire ! Je regrette seulement qu'il n'ait pas perpétré dix vols, dix assassinats et dix incendies de

plus, car alors la société eût été obligée de sortir de son coupable sommeil, de se défendre enfin ! »

Nous n'ignorons pas que le Procureur parle de façon beaucoup plus noble. Nous faisons de la parodie, bonne pour le petits journaux comiques. Mais supposons que nous soyons en présence d'une affaire qui relève un tant soit peu de la psychologie. (Nous savons que tout les procureurs sont terriblement fort en psychologie…) eh bien, ce sera encore la même chose !… Le Procureur en viendra toujours à déplorer qu'au lieu d'un seul empoisonnement (par exemple) il n'y en ait pas eu dix, cent, cinq cents parce que les cœurs de la foule frémiraient enfin et que a société se lèverait comme un seul homme, etc

On va m'objecter que le Procureur est un fonctionnaire qui doit agir selon les nécessités de son emploi ; son rôle est d'exagérer l'accusation. Cela ne fait de mal à personne, au contraire, c'est utile. Il y a là l'avocat dont la tâche est précisément de réfuter le Procureur. Il lui sera permis de prouver avec politesse que ce procureur est un parfait et inepte imbécile et un gredin puisque c'est lui-même qui a mis le feu à la troisième avenue de l'ile Basile ; la preuve c'est que le Procureur se trouvait justement ce jour-là sans ladite ile Basile pour fêter l'anniversaire de naissance du général Mikhailow, homme excellent et tout ce qu'il y a de plus noble… Si ce Procureur n'avait pas lui-même incendié l'immeuble par haine pour son propriétaire, le marchand Ivan Borodaty, il ne lui serait pas venu à la tête l'idée stupide d'accuser le prévenu.

Souvenez)vous aussi qu'il est permis aux avocats, par les règles de leur art, de faire d'immenses gestes, de verser des larmes, de grincer des dents, de s'arracher les cheveux et même de tomber évanouis quand leurs nobles cœurs ne sont plus de force à supporter une accablante injustice. Il n'est aucunement loisible au Procureur d'en faire autant, si noble que soit son cœur ; il serait déplorable de voir s'étaler raide un personnage revêtu d'un uniforme officiel. Ce n'est pas l'usage.

Je me permets encore de caricaturer quelque peu se qui se passe en réalité avec une impressionnante noblesse, mais je ne me oucie que de l'essence des choses ; j'arrive au même résultat qu'en employant le langage le plus noble.

— Eh bien, me dira-t-on, procureur et avocat sont dans leur rôle. Il faut un peu d'exagération de part et d'autre. Le juré est parfois un homme pas trop affiné, occupé de sa boutique, de son négoce ; il est distrait au besoin et pas toujours de force à apprécier sainement les choses. Il est nécessaire de l'impressionner. Aussi là-bas, dans la chambre des délibérations, nos jurés, dès leur entrés, savent-ils déjà à peu près ce qu'il convient de faire ; ils accomplissent leur fonction presque mécaniquement. C'est pour cela qu'une attaque acharnées et une défense également acharnée sont de mise. La violence de l'attaque peut servir l'accusé. On ne peut donc rien inventer de mieux. Avec cela, la Justice est entouré de publicité. La foule afflue dans la salle d'audiences ; est-ce simplement pour le spectacle ? Non, elle veut être édifiée et sort de là avec les impressions les plus salutaires.

Cependant tous les assistants ont vu qu'il y avait dans tout cela quelque chose d'insincère. Non pas, certes, dans la conduite du tribunal ou dans la rédaction de la sentence. Mais ces habitudes dramatiques empruntées aux tribunaux européens se sont trop enracinées chez les représentants de la défense et de l'accusation.

Je rentre chez moi après ces débats et me mets à penser. Mais, me dis-je, je connais personnellement Ivan Christophorovitch, le procureur. C'est un très brave homme d'un grand esprit, et pourtant il a menti et sait qu'il a menti. C'était une affaire de deux mois de prison, et il l'a traité comme une affaire de déportation. Que ses exagérations aient servi à rendre tout plus clair, je le veux bien, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a menti consciemment. Il a ainsi nui de son plein gré à l'accusé, étant donné surtout que la défense était médiocre. C'est l'amour-propre d'Ivan Christophorovitch qui est entré en jeu, aux dépens d'un malheureux prévenu. Est-ce excusable de la part d'un homme aussi humain, aussi hautement civilisé ?

Nous admettons que de tout cela sorte enfin la vérité, mais c'est par une voie tortueuse. La foule, qui est accourue là comme au spectacle, s'écriera à la sortie : « Comme ce procureur (ou comme cet avocat) ment bien ! » C'est donc le goût du mensonge cynique qui s'infiltre dans le public. On n'a plus soif de vérité, mais de talent. Le sentiment humain s'atrophie, et l'avocat n'y remédiera pas par ses évanouissements feints.

Je sais que ce ne sont là que vaines récriminations de ma part. Pourtant ces assises et ces jurys sont des institutions purement européennes. N'est-il pas possible d'espérer que des modifications apportées par l'esprit russes enlèveront à ces audiences ce qu'elles ont de trop mensongèrement théâtral. Alors tout sera vrai et sincère. Il n'y faut pas compter pour l'instant. Défenseur et accusateurs continueront encore longtemps à se faire remarquer par leurs détestables manies. Les uns cherchent l'argent ; les autres une carrière brillante. Mais un jour, peut-être, le procureur aura le droit de défendre l'accusé, si bien que, si la défense proteste contre ce que l'on aura dû laisser subsister de l'accusation, les jurés ne le croiront plus, tout simplement. Je crois que cette nouvelle méthode mènera plus vite à la vérité que l'ancien système, qui consiste à outrer l'accusation et la défense.

Peut-être tout finira-t-il par apparaître dans ses proportions exactes. On n'ira plus au tribunal comme au théâtre, mais pour y chercher une leçon de morale. Ah ! les avocats auront de moins beaux honoraires !

Mais cette utopie ne deviendra une réalité que quand nous aurons des ailes, quand nous seront des anges.

Trop tard ! Il n'y aura plus de tribunaux !

DÉCEMBRE

LA MORT DE NÉKRASSOV

Nékrassov est mort. Je l'ai vu, pour la dernière fois, un mois avant sa fin. Il avait déjà l'air d'un cadavre et il était étrange de voir ce cadavre parler, remuer les lèvres. Non seulement il parlait, mais il avait gardé toute sa lucidité d'idées. Il ne croyait toujours pas à sa mort prochaine. Une semaine avant d'expirer, il fut pris d'une attaque de paralysie qui immobilisa tout le côté droit de son corps. Il est mort le 27 à 8 heures du soir. Prévenu, je me rendis aussitôt chez lui. Son visage, rendu méconnaissable par la souffrance, me frappa étrangement. En sortant de sa chambre, j'entendis le lecteur de psaumes prononcer distinctement auprès de lui : « Il n'est pas d'homme qui ne pèche pas. »

En rentrant chez moi, il me fut impossible de travailler. Je pris les trois volumes de Nékrassov et me mis à les lire depuis la première page jusqu'à la dernière. Je passai ainsi toute la nuit, et ce fut comme si j'avais revécu trente années. Les quatre premiers poèmes du premier volume parurent dans le Recueil de Pétersbourg, qui publia aussi mon premier roman. Et à mesure que je lisais (et j'ai tout lu sans distinction), toute ma vie repassait devant mes yeux. Je me suis rappelé les vers de lui que je lus en Sibérie, quand, après avoir purgé ma condamnation à quatre ans de bagne, je puis enfin toucher à un livre… Bref, cette nuit-là je me suis, pour la première fois, rendu compte de la grande place de Nékrassov avait tenue dans ma vie, en tant que poète, pendant trente années. En tant que poète, car nous nous sommes peu vus et une seule fois avec un grand sentiment d'amitié — justement au début de notre connaissance, en 1845, lors de la publication des Pauvres Gens. J'ai déjà raconté cet épisode. Nékrassov était, comme cela me parut immédiatement évident alors, un cœur blessé dès le début de sa vie, atteint

d’une blessure qui ne s’est jamais refermée. Cela explique sa poésie passionnée, cette poésie de martyr.

C’est alors qu’il me raconta son enfance, l vie odieuse qu’il avait menée chez lui ; mais il eut des larmes en me parlant de sa mère, et je vis qu’il y aurait toujours en lui un souvenir saint qui pourrait le sauvé. Je crois qu’aucune autre affection, par la suite, n’eut autant d’influence sur lui. Mais certains côtés sombres de son âmes se laissaient déjà entrevoir.

Plus tard nous nous sommes brouillés, assez vite même car notre intimité ne dura guère plus de quelques mois. L’intervention de quelques braves gens ne fut pas étrangère à cette brouille.

Après mon retour de Sibérie, bien que nous ne nous soyons pas vus souvent et que nos opinions aient toujours été, dès cette époque, très différentes, il nous arrivait de nous dire des choses que nous n’aurions communiquées à personne d’autre. Il restait entre nous comme un lien depuis notre entrevue de 1845.

Quand il m’offrit en 1863 un volume de vers de lui, il me montra un poème intitulé les Malheureux et me dit : « C’est à vous que je pensais en écrivant cela. » (Il avait songé à la vie que je menais en Sibérie.) Enfin, dans les derniers temps de sa vie, nous nous revoyions un peu plus souvent, surtout à l’époque où je publiais dans ma revue mon roman Un Adolescent.

Aux funérailles de Nékrassov assistaient quelques milliers de ses admirateurs. Il y avait là ne grande partie de la jeunesse studieuse. La levée du corps fut faites à 9 heures du matin, et il était presque nuit quand on se sépara à la sortie du cimetière. On a prononcé beaucoup de discours sur sa tombe. On a lu aussi une admirable poésie d’un auteur demeuré inconnu. À mon tour, j’ai fendu la foule jusqu’à la fosse encore couverte de fleurs et, très impressionné, d’une voix faible, j’ai, à la suite des autres, prononcé quelques paroles.

J’ai commencé par dire que Nékrassov était un cœur blessé, que toute sa poésie, tout son amour pour les souffrances venaient de là. Il a toujours été à ceux qui souffraient de la violence, de la tyrannie, de tout ce qui opprime la femme et l’enfant russe au sein même de la famille. J’ai aussi exprimé cette opinion que Nékrassov terminait la série des poètes russes qui nous

apportaient « une parole nouvelle ». Il a eu comme contemporain le poète Tutchev, qui s'est peut-être montré plus « artiste », mais qui n'occupera jamais la place due à Nékrassov. Ce dernier doit être mis tout de suite après Pouschkine et Lermontov.

Quand j'eus prononcé ces paroles, il se produisit un petit incident. Une voix, dans la foule, cria que Nékrassov était supérieur aux Pouschkine et aux Lermontov, qui n'étaient que des « byroniens ». D'autres voix répétèrent : « Oui, supérieur ! » Je n'avais même pas songé à comparer entre eux les trois poètes, mais dans un Message à la Jeunesse russe, M. Skabitschevsky raconta que quelqu'un (c'est à dire moi) n'avait pas craint de comparer Nékrassov à Pouschkine et à Lermontov. « Vous avez unanimement répondu qu'il leur était supérieur. » J'ose affirmer à M. Skabitschevsky qu'il s'est trompé. Une seule voix à crié : «… supérieur, supérieur à eux ! » et c'est la même voix qui a dit que Pouschkine et Lermontov était des « byroniens ». Quelques voix seulement répétèrent : « Oui, supérieur ! »

J'insiste sur ce point, parce que je vois avec chagrin que toute notre jeunesse tombe dans l'erreur. Les grands noms doivent être sacrés pour les cœurs jeunes. Sans doute le cri ironique de « byroniens ! » ne venait pas d'un désir d'entamer une querelle littéraire devant une tombe encore entr'ouverte, mais d'un besoin de proclamer toute l'admiration ressentie pour Nékrassov, dans le premier moment d'émotion. Mais cela m'a donné l'idée d'expliquer toute ma pensée.

POUSCHKINE, LERMONTOV ET NÉKRASOV

D'abord, il me semble qu'on ne doit pas employer le mot « byronien » comme injure.

Le byronisme n'a été qu'un phénomène momentané, mais il a eu son importance et il est venu à son heure. Il apparut à une époque d'angoisse et de désillusion. Après un enthousiasme effréné pour un idéal nouveau, né à la fin du dix-huitième siècle en France. — et la France était alors la première nation européenne, — l'humanité se reprit et les événements qui suivirent ressemblèrent si peu à ce qu'on avait attendu, les hommes comprirent si bien qu'on s'était joué d'eux, qu'il y eut peu de moments aussi tristes dans l'histoire de l'Europe occidentale. Les vieilles idoles gisaient là renversées, quand se manifesta un poète puissant et passionné. Dans ses chants retentit l'angoisse de l'humanité, et il pleura de déception. C'était une muse inconnue encore que celle de la vengeance, de la malédiction et du désespoir. Les cris byroniens trouvèrent partout un écho. Comment ne se fussent-ils pas répercutés dans un cœur aussi grand que celui de Pouschkine ? Nul talent un peu intense ne pouvait alors éviter de passer par le byronisme. En Russie, également, bien des questions douloureuses demeuraient en suspens, et Pouschkine eut la gloire de trouver, au milieu d'hommes qui le comprenaient à peine, une issue à la triste situation de l'époque : le retour au peuple, l'adoption de la vérité populaire russe. Pouschkine a été le Russe par excellence. Le Russe qui ne comprend pas Pouschkine n'a pas le droit de se considérer comme Russe. N'est-ce pas Pouschkine qui trouva dans son génie prophétique la force de s'exclamer :

« Verrai-je le peuple libéré, et la servitude détruite par la volonté du Tzar ? »

Je voudrais parler maintenant de l'amour de Pouschkine pour le peuple russe. « Ne m'aime pas, aime ce qui est mien » vous dira notre peuple quand il veut être sûr de votre amour pour lui.

Aimer ou plutôt plaindre le peuple pour toutes ses souffrances, c'est à la

porté de tout seigneur, surtout s'il a été élevé à l'européenne. Mais le peuple veut qu'on aime ce qu'il aime, qu'on respecte ce qu'il respecte, autrement il ne vous considérera jamais comme un vrai ami, quelles que soient vos démarches en sa faveur. Il devinera toujours la fausseté des paroles mielleuses par lesquelles on tâchera de le séduire. Pouschkine, justement, a aimé le peuple comme il veut être aimé. Il ne s'y est jamais efforcé, cela lui est venu naturellement. Il a su, en quelque sorte, se faire une âme « peuple ». Il a su aussi comprendre la vérité russe, l'adopter comme sienne. Malgré tous les défauts du peuple, ses habitudes parfois répugnantes, il a su connaître les hautes qualités de son esprit, et cela à une époque où les plus affichés des « amis du peuple », gênés par leur culture européenne, déploraient la bassesse d'âme de nos moujiks qu'ils désespéraient de voir jamais s'élever à la hauteur de la foule parisienne. Au fond, ces « amateurs » ont toujours méprisé le peuple. Ils le considéraient comme un ramassis de serfs, excusaient ses faiblesses, qu'ils mettaient sur le compte de la servitude, mais ne pouvaient aimer ces esclaves. Pouschkine, le premier, a déclaré qu'un Russe n'était jamais un esclave en dépit de sa servitude séculaire. Il y avait un système esclavagiste, mais il n'y avait pas d'esclaves. Telle est la thèse général de Pouschkine. Rien qu'à l'aspect extérieur, rien qu'à la démarche du moujik il reconnaissait qu'il ne pouvait être un esclave. Voila un trait qui prouve chez Pouschkine un réel amour du peuple. Il a toujours su aussi rendre justice à la propreté moral de ce peuple (nous parlons toujours en général, laissant de côté les exceptions) ; il a prévu de quelle façon digne nos paysans accepteraient leur libération. Nos plus éminents Russes « européens » attendaient tout autre chose des moujiks. Ils aimaient le peuple, mais à l'européenne. Ils insistaient sur ses côtés sauvages et les prenaient très sincèrement pour des animaux. Et ce peuple s'est un beau jour réveillé libre, noble et vaillant et n'a manifesté aucun désir d'outrager ses anciens maîtres. Oui, beaucoup de bons esprits se figurent encore que l'imparfait développement de notre peuple provient de l'ancienne servitude. N'ai-je pas moi-même entendu dire dans ma jeunesse que le Savelitch de Pouschkine, dans la Fille du Capitaine, était le prototype du serf russe et justifiait le servage.

Pouschkine n'aimait pas seulement le peuple pour ses souffrance. La pitié peut aller avec le mépris. Pouschkine aima tout ce qu'aimait le peuple et vénéra tout ce qu'il vénérait. Il aima jusqu'à la passion la campage, la nature russe. Ils ont tord, ceux qui considèrent Pouschkine comme diminué par son attachement au peuple. Il a trouvé des figure magnifique, il a écrit sur lui les choses les plus profondes, et tout cela demeure intelligible au peuple. L'esprit russe, la vraie verve russe sont partout dans l'œuvre de Pouschkine. Si Pouschkine avait vécu longtemps, il nous aurait laissé de tels trésors artistiques issus du peuple que depuis longtemps notre société, si fière de sa culture européenne, aurait renoncé à ce qui vient de l'étranger pour se retremper dans l'âme populaire russe.

C'est cette adoration de la vérité russe que je retrouve jusqu'à un certain point dans Nékrassov, du moins dans ses œuvres les plus fortes. Il m'est cher parce qu'il est « l'homme qui pleure sur le malheur du peuple », mais surtout parce que, même aux époques les plus douloureuses de sa vie, malgré tant d'influence contraires et même certaines de ses opinions propres, il s'est incliné devant la « vérité populaire » . C'est pour cela que je l'ai placé auprès de Pouschkine et de Lermontov.

Avant de passer à Nékrassov, je dirai deux mots de Lermontov, afin d'expliquer pourquoi j'en fait un homme qui, lui aussi, a connu la vérité populaire russe. C'était pourtant un « byronien » que Lermontov, mais, grâce à la puissance de son originalité, ce fut un byronien singulier, méprisant, capricieux, ne croyant ni à sa propre inspiration, ni à son byronisme. Mais, s'il avait cessé d'être préoccupé de son type de Russe tourmenté par l'européanisme, il aurait trouvé sa voie comme Pouschkine ; il serait allé droit, lui aussi, à la vérité nationale. Il y a de cela, chez lui, de précieuses indication. Mais la mort l'a arrêté en route. Dans tous ces vers on le voit chercher le vrai ; il se trompe souvent, au point de paraître mentir mais il le sent lui même et en souffre. Dès qu'il touche au peuple, il est clair, lumineux. Il aime le soldat russe et vénère le peuple. Il a écrit une chanson immortelle, celle du jeune marchand Kalaschnikov devant le Tzar Ivan le Terrible. Vous souvenez-vous aussi de « l'esclave Chibanov » ; c'était l'esclave du prince Koursbskï, un émigré russe du seizième siècle, qui envoyait à ce même tzar

Ivan des lettres presque injurieuses de l'étranger. Après en avoir écrit une, il appelle son esclave Chibanov, lui ordonne de partir pour Moscou et de remettre la lettre au Tzar lui-même. Sur la place du Kremlin, Chibanov arrêt le Tzar qui sortait de l'église entouré de sa garde et lui remet la missive du prince Kourbskï. Le Tzar lève son bâton à pointe ferrée et en donne un coup sur le pied de Chibanov, et s'appuyant sur le bâton, il se met à lire la lettre. Bien qu'il est le pied transpercé, Chibanov ne bronche pas. Cette figure de l'esclave russe semble avoir attiré Lermontov. Son Kalaschnikov parle au Tzar sans reproches, sans invectives, pour le favori qu'il a tué. Sachant que le dernier supplice l'attend, il avoue tout.

Je le répète si Lermontov avait vécu plus longtemps, nous aurions eu un grand poète au fait de l'âme du peuple, un vrai « Jérémie des malheurs du peuple ».

Mais c'est à Nékrassov que l'on a donné ce nom.

Certes, je n'égale pas Nékrassov à Pouschkine ; pour moi, il n'y a pas de comparaison possible, Pouschkine est comme un soleil qui a éclairé toute notre compréhension russe. Nékrassov n'est après lui, qu'une petit planète sortie du grand soleil. Il n'y a plus à parler là de supériorité ou d'infériorité. Nékrassov pourra fort bien se survivre ; il l'a entièrement mérité, et j'ai dit pourquoi il a profondément aimé le peuple russe, et c'est d'autant plus remarquable qu'il a surtout vécu entouré de gens infatués à l'Europe, de gens qui n'ont jamais approfondi l'âme russe, ni étudié ce qu'elle attend et ce qu'elle exige, de gens qui regardent notre élan vers le peuple comme un mouvement rétrograde. Et Nékrassov a été influencé par eux. Mais il avait das l'âme une force singulière qui ne l'abandonna jamais ; elle venait de son amour passionné pour le peuple qu'il a tant aimé, qu'il a presque inconsciemment deviné cette vérité populaire sur laquelle j'insiste. Même conscient, j'admets qu'il aurait pu se tromper en beaucoup de chose. N'est-ce pas lui qui s'est écrié, en contemplant inquiètement le peuple russe affranchi du servage :

Mais est-il heureux le peuple ?

Son cœur lui avait fait comprendre la douleur du peuple, mais si on lui avait demandé ce qu'il fallait souhaiter à ce peuple, peut-être aurait-il donné une réponse inexacte ou même pernicieuse. On ne peut pas le lui reprocher : le sens politique chez nous est un don extrêmement rare. Mis par son cœur, par sa belle et forte inspiration poétique, il s'est souvent rapproché du fond intime du peuple. À ce point de vue, il a été un poète populaire.

Tous ceux qui sortent du peuple avec une petite instruction, comprendront beaucoup de chose dans les poèmes de Nékrassov. La question est de savoir s'il est compréhensible pour le peuple presque illettré. Je ne le crois pas. Que comprendra un moujik à ces chefs-d'œuvre : Chevalier pour un moment, Le Silence, Les Femmes russes ? Même son Grand Vlass, qui est peut-être compréhensible, n'aura pourtant pas une action populaire parce que c'est une poésie qui ne sort que trop indirectement du peuple. Mais que pourra penser un paysan du puissant poème Sur le Volga. C'est bien trop Byronien ! Non Nékrassov, malgré sa compréhension du peuple, ne s'adresse vraiment qu'à la classe intelligente. Et cela a pu se voir dans tous les articles qui ont parlé de lui après sa mort.

LE POÈTE ET L'HOMME

Tous les journaux ont insisté sur certain « esprit pratique » de Nékrassov, sur ses défauts, ses vices même, ajoutant que, grâce à quelque duplicité, il ne nous laissait qu'une image un peu trouble de lui-même. Certaines publications ont parlé de son amour pour le peuple et des journaux dont souffre l'intelligence russe. Moi je crois que, dans l'avenir, le peuple connaîtra Nékrassov. Il comprendra alors qu'il y a eu un bon noble russe qui s'est attendri sur ses malheurs et qui, aux jours de tristesse, est allé vers lui. L'amour pour le peuple n'a peut-être, en effet, été, chez Nékrassov, qu'une issue à ses douleurs personnelles.

Mais avant de rien dire des douleurs personnelles du poète, je veux expliquer certain côté de l'homme. Chez Nékrassov, l'homme et le poète sont intimement mêlés l'un à l'autre. Ils ont si bien réagi l'un sur l'autre, qu'en parlant du poète il faut s'occuper du citoyen. Ceux qui lui consacrent des articles ont toujours l'air de vouloir l'excuser. De quoi ? Quel besoin peut-il avoir de notre indulgence ? On prononce à chaque instant cette expression d' « esprit pratique » ; on veut dire par là, sans doute, qu'il possédait l'art de bien faire ses affaires ; et, en effet, les justifications pleuvent aussitôt. Il a beaucoup souffert dès l'enfance ; adolescent, il a connu encore à Pétersbourg des jours difficiles, abandonné, sans gîte ; il a eu des quantités de chagrins et d'ennuis, et il n'y a pas à s'étonner que l' « esprit pratique » lui soit venu d'assez bonne heure. D'autres vont plus loin et insinuent que sans cet « esprit pratique » Nékrassov ne fût jamais parvenu à faire paraître sa revue. On semble vouloir laisser à entendre qu'il n'a atteint de bons buts que par des moyens fâcheux — et cela à propos d'un homme comme Nékrassov, qui a su émouvoir tous les cœurs, exciter l'enthousiasme ou l'attendrissement avec ses beaux vers. Tout cela est dit pour l'innocenter, bien entendu ; mais je crois que Nékrassov n'a pas besoin d'être défendu si énergiquement. Ce genre d'excuses a toujours quelque chose d'humiliant pour celui que l'on justifie avec tant d'empressement. On a l'air de dire que ce même poète qui,

la nuit, aurait écrit les plus admirables vers émus que l'on puisse imaginer, se hâtera, le matin venu, d'essuyer ses armes pour nous rejouer quelque joli tour avec son « esprit pratique ». Ces beaux vers auront été composés très froidement, et quand on viendra nous demander qui nous venons de conduire au cimetière, nous devrons répondre : « Le représentant le plus éclatant de la doctrine de l'Art pour l'Art. » Eh bien ! non, cela n'est ps vrai ? Nous venons de perdre non pas un froid adepte de l'« Art pour l'Art », mais un vrai poète dont les souffrances populaires déchiraient très réellement le cœur, un martyr de soi-même.

Il vut mieux expliquer franchement les choses, afin de dégager nettement la personnalité du défunt, telle qu'elle fut.

Il importe qu'il e demeure plus aucun malentendu à son sujet et qu'on ne puisse plus souiller une noble mémoire.

Personnellement, j'ai assez peu connu la « vie pratique » de Nékrassov ; je n'aborderai donc pas le côté anecdotique de son existence. Je le pourrais, d'ailleurs, que je ne le ferais pas, ayant les plus fortes raisons pour savoir ce que l'on à raconté sur lui mérite tout au plus d'être qualifié de « potins ». Je ferai même plus : ma conviction est que la moitié ou les trois quarts des histoires qui courent sur lui sont de purs mensonges. Un homme aussi en vue que Nékrassov ne pouvait pas manquer d'ennemis. Que peut-il y avoir de vrai dans tout cela ? Sans doute il y a eu quelques moments regrettables dans sa vie — ou alors que signifieraient ces gémissements, ces cris, ces larmes, ces aveux, ces : « je suis tombé ! » cette confession passionnée faite à l'ombre de sa mère ? Il d'est flagellé lui-même jusqu'à la torture.

Voici des vers qui jettent un jour singulier sur l'une de ses préoccupations :

Le vent soufflait, il pleuvait
Quand du gouvernement de Poltawa
J'arrivai dans la Capitale ;
J'avais à la main un long bâton,
Auquel était accroché un sac vide,

J’avais sur le dos une pauvre fourrure de mouton,

Dans ma poche quinze grosch.

Sans argent, sans nom.

J’étais petit de taille et ridicule à voir ;

Mais quarante ans se sont passés,

Et j’ai un million dans ma poche.

Le million ! Est-ce là la démoniaque obsession de Nékrassov ? Eh quoi ! aimait-il tant l’or, le luxe, le plaisir et est-ce pour cela qu’il est tombé dans « l’esprit pratique » ?

Non ce ne fut pas ce démon qui l’obséda. Disons tout d’abord que c’était le démon de la fierté, et non pas celui de l’avarice.

Il éprouvait seulement le besoin de posséder quelque aisance afin de pouvoir vivre à l’écart, mettre un mur entre lui et les autres hommes et ne regarder que de loin leurs luttes perverses.

Je crois que ce besoin exista déjà dans l’enfant de quinze ans, qui se trouva sur le pavé à Petersbourg après s’être presque enfui de chez son père. Si jeune encore, son âme était blessée ; il ne voulait pas rechercher de protecteurs. Ce n’était peut-être pas encore cette méfiance des hommes qui se glissa pourtant de bonne heure en lui, ce n’était qu’un instinct. "Admettons, se disait-il sans doute, admettons qu’ils ne soient pas aussi méchants et perfides qu’o le raconte ; mais je crois que, sans méchanceté aucune, ils vous perdraient s’il y allait de leur intérêt." C’est alors que commencèrent les rêves bizarres de Nékrassov. Qui sait si ce vers :

Et j’ai un milliion dans ma poche,

il ne le composa pas dans l rue, en arrivant à Pétersbourg.

Il ne voulait ne dépendre de personne. J’avoue que ce souci n’était peut-être pas digne de l’âme de Nékrassov, cette âme qui se trouva si facilement un écho en elle pour tout ce qui était beau et saint. Il semble que des hommes comme lui devraient pouvoir se mettre en route pieds nus et mains vides, riches seulement de ce qu’ils portent dans leur cœurs. Leur idéal ne aurait être l’or ! L’or c’est la brutalité, la violence, le despotisme ! L’or ne devrait être

un idéal que pour la foule des faibles, des timides, que Nékrassov lui-même a tant méprisée. Qu'ont-il à faire de l'or, ceux qui chantent comme lui :

> Mène-moi au camp de ceux qui périssent
> Pour cette grande œuvre d'amour !

Mais le démon de la fierté resta en lui, et il paya sa faiblesse envers l'intrus de souffrances qui durèrent toute sa vie.

Je ne parlerai pas des bonnes œuvres de Nékrassov. Il n'en disait jamais un mot ; mais elle furent néanmoins. Bien des gens comment à témoigner de l'humanité, de la bonté apitoyée de cette « âme pratique » .

M. Souvorine en a déjà cité quelques traits. On me dira que je veux trop facilement réhabiliter Nékrassov. Non, je ne le réhabilite pas : je cherche à expliquer et crois pouvoir le faire de façon concluante.

UN TÉMOIN EN FAVEUR DE NÉKRASOV

Hamlet s'étonnait de voir les larmes de l'acteur qui, en déclamait son rôle, pleurait une « certaine » Hécube. Que lui importe cette Hécube ? demandait le prince. La question suivante peut se poser : Notre Nékrassov était-il, lui aussi, un acteur ? Était-il capable de pleurer ce dont il se priva lui-même, d'exprimer sa douleur en des vers d'une beauté immortelle et de se consoler le lendemain rie qu'en se délectant de la beauté de ses vers ? Envisageait-il ses admirables vers comme un moyen d'acquérir de l'argent et de la gloire ? L'angoisse du poète, au contraire, ne demeurait-elle pas aussi complète après s'être exprimée, peut-être même aggravée par ce qu'il y avait de vivant et de poignant dans sa poésie ? Il retombait à ses égarement, soit, mais acceptait-il d'un cœur paisible sa déchéance ? Ses gémissements et ses cris poétiques ne sortaient-ils pas plutôt de son repentir ? Ne voyait-il pas clairement ce qui lui coûtait le démon qui était en lui et de quel prix il payait ce qu'il recevait de cet ennemi ? Pouvait-il momentanément se réconcilier avec ce démon quand il voulait justifier son « esprit pratique » en en causant avec ses amis, ou même cette réconciliation n'était-elle pas complète et durable ? Ou plutôt ne souffrait-il pas plus encore après ces conversations et ne ressentait-il pas u redoublement de remords ? Comment résoudre ces questions ? Je crois qu'il ne nous resterait qu'à le blâmer de ne pas s'être donné la mort, puisqu'il n'était pas de force à vaincre ses passions. Mais de quel droit nous érigerions-nous en juges ? Cela serait assez ridicule !

Toutefois le poète qui a écrit :

> Tu peux ne pas être poète,
> Mais tu dois être citoyen,

a comme reconnu aux hommes le droit de le juger, en tant que citoyen. Et cependant nous aurions honte de le juger. Comment vivons-nous nous même ? Seulement, voilà : nous ne parlons pas de nous tout haut au public ; nous

cachons notre ignominie et nous en accommodons en notre for intérieur. Telles actions font pleurer Nékrassov, qui nous ne troubleraient même pas une minute. Nous ne connaissons ses chutes que par ses propres vers. S'il n'avait pas parler lui-même, tout ce que l'on raconte sur son « esprit pratique » n'eût jamais été su. Il faut bien dire que pour un homme si « pratique », il n'était guère malin d'aller publier ses repentirs. Ne serait-ce pas une preuve de son manque absolu d'« esprit pratique » ? En tout cas, il y a un témoin qui peut déposer en faveur de Nékrassov, et ce témoin est le peuple qui témoigne pour lui. Pourquoi donc un « homme pratique » irait-il s'emballer pour le peuple ? Les autres essayent de faire un métier lucratif ; lui se serait contenté de pleurer sur le peuple ! Ce n'était qu'un caprice. Mais qu'est-ce qu'un caprice qui dure toute la vie d'un homme ? Il se faisait des rentes avec ses attendrissements sur le peuple ? Je crois qu'il est impossible de simuler l'amour ardent que traduisent les vers de Nékrassov. Dans tous les moments pénibles de sa vie il se tourna ver le peuple ; il l'aimait de toute son angoisse et de toute sa douleur. Comprenez cela, et tout Nékrassov vous devient clair, aussi bien l'homme que le poète. En mettant son talent au service des pauvres gens, il lui semblait expier un peu. L'essentiel est que ses sympathies ne sont pas aller à ce qu'aimaient et vénéraient les hommes de son entourage. Elles allaient aux affligés, aux souffrants, aux humiliées. Quand il était pris de dégoût pour la vie qu'il menait, il partait pour son village natal, se prosternait sur les dalles de sa pauvres église et trouvait la guérison de tous ses maux. Il n'aurait pas choisi ce genre de consolation s'il n'y avait pas cru. S'il n'a rien trouvé dans sa vie de plus digne d'amour que le peuple, c'est qu'il avait compris que la vérité est dans le peuple, que c'est en lui qu'elle se conserve. Si ce n'était pas tout à fait consciemment qu'il s'agissait alors, si ses opinions habituelles ne reflétaient pas ses sentiments, du moins ces sentiments demeuraient dans son cœur. Dans le moujik vicieux, dont l'image humiliée et humiliante le tourmentait alors, il voyait quelque chose de vrai et de saint qu'il ne pouvait ne pas admirer, ne pas comprendre de tout son cœur. C'est pour cela que je l'ai mis au rang de ceux qui ont reconu la vérité populaire. C'était là qu'il trouvait la consolation que ne lui apportaient ni les raisonnements subtiles, ni les paradoxes, ni les justifications « pratiques ».

S’il n’avait pas eu cela, il aurait souffert sans interruption toute sa vie. Quels juges pouvons-nous être si nous pensons cela ? quels accusateurs ?

Nékrassov est un type russe historique, un de ces grands exemples de dualisme d’âme qui se rencontrèrent surtout à notre triste époque. Mais cet homme est resté dans nos cœurs. Ses élans de poète ont été souvent si sincères et si spontanés ! Sa sympathie pour le peuple est si subitement franche qu’elle lui assure une place très haute parmi les poètes. Quant à l’homme, son amour des humbles l’acquitte, s’il a besoin d’être acquitté.

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN
1880

AOÛT

UN MOT D'EXPLICATION AU SUJET DU DISCOURS SUR POUSCHKINE

Mon discours sur Pouschkine, prononcé cette année, le 8 juin, devant la société des Amis de la Littérature russe, a produit une grande impression. Ivan Serguieïvitch Aksakov, qui a dit de lui-même, qu'on le regardait comme le représentant des Slavophile, a déclaré que ce discours était « un événement ». Ce n'est pas pour me louer moi-même que je rappelle cela, mais bien pour affirmer que si mon discours est un événement, il ne peut l'être qu'à un seul et unique point de vue, que j'indiquerai plus loin.

Mais voici ce que j'ai voulu faire ressortir dans ce discours sur Pousvhkine.

1° Que Pouschkine, le premier, esprit profondément perspicace et génial, à su expliquer ce phénomène bien russe de notre société intelligente « déraciné » de la glèbe natale, et se séparant nettement du peuple. Il a campé devant nous, avec un relief intense, notre type d'homme agité, sceptique, sans foi dans le sol de sa patrie, négateur de la Russie et de soi-même, et souffrant de son isolement.

Aleko et Oniéguine ont engendré une foule de types pareils dans notre littérature. Après eux, sont venus les Petchorine, les Tchitchikoff, les Roudine, les Lavrtzky, les Bolkonsky (dans la Guerre et la Paix du comte Tolstoï) et plusieurs autres qui ont témoigné de la puissance d'observation de Pouschkine. Gloire donc à son immense esprit, à son génie qui a indiqué la plaie encore saignante de notre société, telle que l'a faite la grande réforme de Pierre le Grand. Nous lui devons le diagnostic de notre maladie et c'est lui, le premier aussi, qui nous a donné quelque espoir. Il nous a fait voir que la

société russe pouvait guérir, se renouveler si elle se retrempait dans la vérité nationale, parce que :

2° Il nous a, le premier encore, tracé des types de beauté morale russe, qu'il a été chercher sur notre glèbe même, Tatiana, par exemple, la femme essentiellement russe, qui a su se garder du mensonge. Il a évoqué pour nous des types historiques, comme le moine et tant d'autres, dans Boris Godounov, comme ceux que l'on trouve dans la Fille du Capitaine, dans ses vers, dans ses contes, dans ses mémoires et même dans son Histoire de la révolte de Pougatschev. Ce qu'il faut surtout faire remarquer, c'est que tous ces types de la beauté morale russe sont choisis dans le milieu populaire. Car, disons-le franchement, ce n'est pas dans notre classe « instruite à l'européenne », que l'on peut trouver de ces belles figures : c'est dans le peuple russe et uniquement en lui. Si bien que je répète, qu'après avoir désigné la maladie, il a donné le remède, l'espoir : « Ayez foi dans l'esprit populaire, et de lui vous viendra le salut. » Il est impossible de ne pas arriver à cette conclusion après avoir approfondi Pouschkine ;

3° Pouschkine est le premier et le seul chez lequel on puisse constater le génie artistique à un pareil degré, uni à la faculté de pénétrer le génie des autres nations. Ailleurs, il y a eu d'immenses génies, des Shakespeare, des Cervantes, des Schiller, mais nous ne voyons pas chez eux cette compréhension de l'âme humaine universelle que nous rencontrons chez Pouschkine. Je n'avance pas cela pour amoindrir les grands créateurs occidentaux qui ont, comme Shakespeare dans Othello, évoqué des types humains éternels, mais je veux dire que seul Pouschkine a pu, à son gré, sans cesser d'être original, pénétrer profondément l'âme des hommes de toutes races, parce que :

4° Cette faculté est absolument russe, nationale, et que Pouschkine n'a fait que la partager avec tout le peuple russe. Il ne faut pas s'indigner si je répète que c'est grâce à cette aptitude que « notre terre misérable » sera celle d'où s'élèvera une « parole nouvelle universelle ». Il est absurde d'exiger que nous ayons achevé notre évolution scientifique, économique et sociale, avant de prononcer cette parole nouvelle, qui doit améliorer le sort de nations prétendues aussi parfaites que les nations européennes. J'ai eu soin, dans mon

discours, de dire que je ne songeais pas à placer la Russie au même niveau que les pays d'Occident, au point de vue glorieux de l'économie politique. Je répète seulement que le génie du peuple russe est peut-être le seul capable de créer la fraternité universelle, d'atténuer les dissemblances, de concilier les contradictions apparentes. Ce n'est pas un trait économique de notre race. C'est un trait moral. Les trésors moraux ne dépendent pas du développement économique. Les 80 millions de notre population représentent une telle unité spirituelle, inconnue partout ailleurs en Europe, qu'il ne faut pas dire de notre terre qu'elle est si misérable ! Dans cette Europe si riche de tant de façons, la base civile de toutes les nations est sapée ; tout cela peut s'écrouler demain, et pour l'éternité. Il surgira alors quelque chose d'inouï, quelque chose qui ne ressemblera à rien de ce qui a été. Toutes les richesses amassées par l'Europe ne la sauveront pas de la chute, car en un seul moment « toute la richesse disparaîtra ». Et c'est cette organisation civique, pourrie et sapée, que l'on montre à notre peuple comme un idéal vers lequel il doit tendre ! Je prétends, moi, que l'on peut porter en soi un trésor moral sans posséder la moindre méthode économique. S'il nous faut, avant d'unifier l'Europe et le monde, devenir une nation riche, faudra t-il, pour cela, emprunter tous les systèmes économiques européens, toute une organisation destinée à périr demain ? Ne nous permettra-t-on pas de nous développer de nous-mêmes, selon notre tempérament ? Il faut imiter servilement l'Europe ? « Mais notre peuple ne nous le permettra pas », disait récemment quelqu'un à un fervent « occidental ». — « Eh bien ! exterminez le peuple ! » répondit paisiblement l' « occidental ». Et celui-ci n'était pas le premier venu, mais bien un des « représentants de l'intelligence russe ». Ce dialogue est vrai, pris sur nature.

Par ces quatre points, j'ai établi l'importance qu'avait pour nous Pouschkine, et je répète que mon discours a produit une impression. Ce ne sont pas ses mérites qui en ont été cause (j'y appuie), mais bien sa sincérité. Mais ce qui en a fait un « événement », selon l'expression d'Aksakov, c'est que c'est à son occasion que les slavophiles ont reconnu la légitimité de tendances russes « occidentales » vers l'Europe, et les ont expliquées par cette faculté russe de sympathiser intellectuellement avec toutes les âmes humaines. Ils ont conclu que les « occidentaux » avaient, aussi bien que les

autres, servi la terre russe, et que toutes les querelles entre le parti « slavophile » et le parti « occidental » n'étaient que le résultat de malentendus. Quant à moi, je déclare, comme je l'ai déjà dit dans mon discours, que le mérite de cette réconciliation ne revient aucunement à moi, mais bien à tout le monde « slavophile », à l'esprit et à la direction de notre « parti ». J'ai eu la chance de parler à propos, et voilà tout. Ma conclusion est que slavophiles et occidentaux n'auront plus de sujet de division entre eux, puisque tout est expliqué.

Quand je suis descendu de l'estrade, les occidentaux aussi bien que les slavophiles sont venus me serrer les mains, en affirmant que mon discours était génial. Ils n'ont que trop insisté sur ce mot génial. Et malgré tout j'ai peur. N'ont-ils dit cela que dans leur enthousiasme ? Persisteront-ils à le trouver génial ? Je sais bien, moi, qu'il n'est pas du tout génial, et ce n'est pas le moins du monde parce qu'ils se sont trompés et peuvent se reprendre, que je leur en voudrai, mais je crains qu'après réflexion leur opinion sur le fond de la question se modifie. Ils pourraient (non pas ceux qui sont venus me serrer la main, mais les autres « occidentaux »), ils pourraient en venir à se dire peut-être, j'insiste sur le peut-être : « Ah ! vous avez consenti, après de longues querelles, à admettre que nos tendances européennes étaient légitimes ; vous avez reconnu qu'il y a aussi, de notre bord, une part de vérité ! Nous vous en remercions et nous hâtons de dire que c'est beau de votre part. Mais voici qu'apparaît un obstacle nouveau. Votre conclusion nous trouble ; votre thèse qui veut que nous soyons en tout mystérieusement guidés par l'âme populaire nous semble douteuse. Et voici que l'entente complète entre nous redevient impossible. Sachez que c'était l'Europe qui nous dirigeait, et cela, depuis la réforme de Pierre le Grand ; l'âme de notre peuple, nous n'avons aucun point de contact avec elle ; ce peuple nous l'avons laissé loin derrière nous. Lors de nos débuts, nous volions de nos propres ailes, et ne songions nullement à suivre quelque vague instinct de votre peuple vers la compréhension universelle et l'union de l'humanité. Le peuple russe n'est qu'une masse inerte, de laquelle il n'y a rien a apprendre, une masse qui nous entrave, au contraire. Nous avons découvert l'Europe, et c'est d'elle qu'il nous faut nous inspirer ; nous devons adopter son

organisation économique et civique. Votre peuple n'a pas une idée. Toute son histoire n'est qu'une suite d'absurdités, d'où vous avez tiré des conclusions fantaisistes. Un peuple comme le nôtre ne devrait pas avoir d'histoire du tout et aurait le devoir d'oublier le peu qu'il en sait. Je n'admets comme histoire que celle de notre société intelligente, à laquelle le peuple ne peut servir qu'en travaillant pour elle.

« Ne vous fâchez pas. Nous ne voulons asservir personne. En parlant de travail ou d'obéissance, nous n'avons pas de pareilles intentions. Ne concluez pas ainsi. Nous sommes européens, nous sommes humains, vous ne le savez que trop. Au contraire, nous voulons instruire le peuple peu à peu, le hausser jusqu'à nous. Dès qu'il saura lire et écrire, nous le ferons rompre avec son passé, nous l'orienterons vers l'Europe ; nous le forcerons à avoir honte de son « lapot » et de son « kwass », de ses vieilles chansons ; il boira des liqueurs européennes et chantera l'opérette. Nous le prendrons d'abord par ses côtés faibles, comme on nous a pris nous-mêmes, et dès lors, le peuple sera à nous. S'il se montre rétif à l'instruction, eh bien ! nous le « détruirons ». La vérité est en Europe avec l'intelligence et, quoique votre peuple compte 80 millions d'âmes (et on assure que vous vous en vantez), ces 80 millions d'individus doivent servir la vérité européenne, parce qu'il n'y en a pas d'autre. Ces millions de moujiks ne nous intimideront pas. Telle est notre conclusion et nous nous y tenons. Voilà pourquoi nous acceptons la partie de votre discours où vous nous faites des compliments ; mais ce qui est relatif à vos « éléments populaires », et à votre orthodoxie, pardonnez-nous, mais nous n'en voulons pas entendre parler. Nous sommes athées et européens. »

Voilà la fâcheuse conclusion que je redoute. Je répète que je ne l'attribue pas à ceux des occidentaux qui m'ont serré les mains, ni même à l'ensemble de l'élite du parti, mais à la masse des européanisés. Quant à la foi, une portion de notre trop spirituel public russe affirme que notre seul but, à nous autres slavophiles, est de convertir l'Europe à l'orthodoxie ! Mais laissons de côté ces sottises et mettons notre espoir dans l'élite de nos occidentaux. S'ils veulent seulement accepter la moitié de notre conclusion et croire à l'espoir que nous avons en eux, gloire à eux ! Nous fraterniserons avec eux de tout notre enthousiasme et de tout notre cœur. S'ils consentent à reconnaître tout

simplement que l'âme russe a sa personnalité et a droit à sa part d'indépendance, nous n'avons plus de raisons de nous quereller, du moins au sujet de ce qui est fondamental. Mon discours aura servi alors à hâter la venue des temps nouveaux. Ce n'est pas lui-même qui est un événement : il n'est pas digne d'une telle qualification ; c'est la fête en l'honneur de Pouschkine, qui est un événement, puisqu'elle consacre l'union de tous les Russes instruits et sincères, et nous montre un magnifique but dans l'avenir.

DISCOURS SUR POUSCHKINE

Prononcé le 8 juin 1880 devant la Société des Amis de la Littérature russe.

Pouschkine est un phénomène extraordinaire, et peut-être le phénomène unique de l'âme russe, a dit Gogol. J'ajouterai, pour ma part, que c'est un génie prophétique.

Pouschkie apparaît juste à l'heur où nous semblons prendre conscience de nous-même, un siècle environ après le grande réforme de Pierre, et sa venue contribue fortement à éclairer otre chemin.

L'activité intellectuelle de notre grand poète à trois périodes. je ne parle pas, en ce moment, en critique littéraire ; je ne songe qu'à ce qu'il y a pour nous de prophétique dans son œuvre. J'admets que ces trois périodes n'aient pas entre elles des limits très tranchées. Ainsi, selon moi, le commencement d'Oniéguine appartient à la première et à la fin de la deuxième période, alors que Pouschkine a déjà trouvé son idéal dans la glèbe natale.

Il est d'usage de dire que Pousvhkine, à ses débuts, a imité les poètes européens, Parny, André Chénier et surtout Byron. Sas doute les poètes de l'Europe ont eu une grande influence sur le développement de son génie, et cette influence, ils l'ont gardé jusqu'à la fin de la vie de Pouschkine. Néanmoins, les premières poésie même de Pouschkine ne sont pas seulement une imitation : l'indépendance de son génie y perce déjà. Jamais, dans des œuvres simplement imité, on ne verra une telle intensité de douleur et une si profonde conscience de soi-même. Prenez, par exemple, les Tsigannes, poême que je place dans la première période de son activité créatrice. Je ne parle pas seulement de sa fougue, qui ne saurait être aussi puissante, s'il ne faisait qu'imiter. Mais dans ce type d'Aleko, héros du poème, se révèle déjà une pensée forte et profonde, éminemment russe, qui se manifestera plus tard en toute sa plénitude dans Oniéguine, où l'on croirait voir reparaître Aleko, non plus sous un aspect fantastique, mais sous une forme réelle, tangible et compréhensible. Dans ce type d'Aleko, Pouschkine a déjà trouvé et marqué

du sceau de son génie le personnage de l'infortuné vagabond, errant sur sa terre natale, de ce martyr russe historique, né forcément de notre société violemment séparée du peuple. Ce n'est pas dans Byron qu'il l'a rencontré. Ce vagabond russe sans gîte poursuit aujourd'hui encore sa carrière et ne disparaîtra pas de longtemps. S'il ne va plus rejoindre les Tsiganes, pour trouver chez eux son idéal de sauvage vie errante et l'apaisement au sein de la nature, il se jette dans le socialisme, qui n'existait pas encore à l'époque d'Aleko. Il cherche toujours, non seulement la satisfaction de ses instincts personnels, mais encore le bonheur universel. Le vagabond russe a besoin du bonheur universel pour s'apaiser.

Oh ! la grande majorité des Russes n'en demande pas tant. La plupart d'entre eux se contentent de servir placidement le pays comme fonctionnaires, employés du fisc ou des chemins de fer, commis de banques, etc., et ne s'inquiètent que de gagner leur vie d'une façon ou d'une autre. C'est tout au plus si quelques-uns poussent le libéralisme jusqu'à un vague « socialisme européen », tempéré par la bonhomie russe ; mais ce n'est qu'une question de temps. Qu'importe que celui-ci ne commence qu'à peine à s'agiter, alors que celui-là heurte déjà du front la porte fermée ! Il suffit que quelques-uns soient agités pour que tous les autres soient inquiets. Aleko ne sait pas encore exprimer nettement son angoisse. Tout cela est encore à l'état vague, chez lui, il n'a que la nostalgie de la nature, des rancœurs contre la société mondaine, des tendances, en quelque sorte, cosmopolites, des larmes sur la vérité qu'on a perdue, qu'on ne peut retrouver. Il y a en lui un peu de Jean-Jacques Rousseau. En quoi consiste cette vérité ? C'est ce qu'il ne nous dira pas, mais il souffre sincèrement… La vérité est-elle ailleurs ? dans les terres européennes qui ont une ferme organisation historique, une vie sociale nettement définie ? Il ne comprendra pas que la vérité est en lui-même, et comment le comprendrait-il ? Il est comme un étranger dans son propre pays, il a désappris le travail, il n'a pas de culture. Il n'est qu'une poussière flottante dans l'air. Il le sent et il en souffre. Appartenant sans doute à la noblesse héréditaire, probablement propriétaire de serfs, il s'est offert la fantaisie de vivre avec des gens qui ne reconnaissent pas de loi ; il a promené un ours qu'il montre… Comme de raison la femme, la « femme sauvage»,

selon l'expression d'un poète, pouvait lui rendre l'espoir de la guérison, et c'est aveuglément qu'il s'éprend de Zemfira. « Voilà, dit-il, où est ma guérison et peut-être mon bonheur, ici, au sein de la nature, parmi des hommes qui n'ont ni civilisation ni lois ! » Mais lors de ses débuts dans la vie sauvage, il supporte mal l'épreuve et tache ses mains de sang. Les Tsiganes le chassent, sans vengeance et sans dépit, loyalement et magnifiquement :

> Laisse-nous, homme orgueilleux.
> Nous sommes sauvages. Nous n'avons pas de lois ;
> Nous ne tourmentons pas et ne punissons pas.

Tout cela naturellement se passe en pleine fantaisie ; mais, pour la première fois, le type de « l'orgueilleux homme civilisé », en tant qu'opposé à l'homme sauvage, est saisi d'une façon juste. Et c'est chez nous qu'il est mis debout pour la première fois par Pouschkine. C'est un fait à retenir.

Dès que l'orgueilleux homme civilisé croira à une offense, il frappera et punira méchamment l'offenseur : se rappelant qu'il appartient à l'une des « quatorze classes de la noblesse », il poussera les hauts cris et regrettera la loi qui réprimait ceux qui pouvaient le gêner. Et l'on dira que ce magnifique poème n'est qu'une œuvre d'imitation ! On pressent déjà là la « solution russe » de la « question maudite » :

« Humilie-toi, homme orgueilleux ; il faut d'abord vaincre ta fierté. Humilie-toi, homme oisif, travaille ta glèbe natale. » Telle est la solution selon le peuple. « La vérité n'est pas en dehors de toi, elle est en toi-même ; soumets-toi à toi-même ; reconquiers-toi toi-même et tu connaîtras la vérité. Elle est dans ton propre effort contre les faussetés apprises. Une fois vaincu et subjugué par toi-même, tu deviendras libre comme tu n'avais jamais imaginé qu'on pût l'être ; tu entreprendras la grande œuvre de l'affranchissement de tes semblables ; tu seras heureux parce que ta vie sera bien remplie, et tu comprendras enfin ton peuple et sa vérité sainte. L'harmonie mondiale n'est ni chez les Tsiganes, ni nulle part pour toi, si tu

n’es pas digne d’elle, si tu es méchant et orgueilleux, si tu veux la vie sans la payer d’un effort.

La question est déjà bien posée dans le poème de Pouschkine. Elle sera encore plus clairement indiquée dans Eugène Oniéguine, un poème qui n’a plus rien de fantaisiste, mais qui est d’un réalisme évident ; un poème dans lequel la vraie vie russe est évoquée avec une telle maîtrise que rien d’aussi vivant n’a été écrit avant Pouschkine ni peut-être depuis lui.

Oniéguine arrive de Pétersbourg, et c’est bien de Pétersbourg qu’il doit arriver pour que le poème ait toute sa signification. C’est toujours un peu Aleko, surtout lorsqu’il s’écrie, dans l’angoisse :

> Pourquoi, comme l’assesseur de Toula,
> Ne suis-je vaincu par la paralysie ?

Mais au début du poème il conserve un peu de fatuité, il demeure mondain et a vécu trop peu de temps pour être désillusionné de la vie. Mais déjà commence à le fréquenter

> Le noble démon de l’ennui caché.

Au cœur même de sa patrie il se sent exilé. Il ne sait quoi faire ; il se sent « comme son propre invité ».

Ensuite, quand, pris d’angoisse, il erre à travers sa patrie, puis à l’étranger, il se croit, en homme sincère qu’il est, plus étranger à lui-même chez les étrangers. Quant à sa terre natale, il l’aime, mais il n’a pas confiance en elle. Il a entendu parler de l’idéal russe, mais il n’y croit pas. Il ne croit qu’à l’entière impossibilité de tenter quoi que ce soit sur le sol de son pays ; et ceux qui, peu nombreux alors comme aujourd’hui, gardent leur espoir en la terre russe, il les raille tristement. Il a tué Lensky simplement par spleen, qui

sait, peut-être par nostalgie de l'idéal mondial.

Tatiana est autre. C'est la femme qui tient par tous ses sentiments à la glèbe natale. Elle est d'âme plus profonde qu'Oniéguine ; elle pressent, par une sorte de noble instinct, où est la vérité, et exprime sa pensée à ce sujet à la fin du poème. Elle, c'est un type positif, non négatif, c'est l'apothéose de la femme russe, et le poète a voulu que ce fût elle qui révélât toute la pensée du poème dans la fameuse scène qui suit la rencontre de Tatiana avec Oniéguine. On peut presque dire qu'on ne retrouve plus un seul type aussi beau de la femme russe dans toute notre littérature, si ce n'est peut-être la Lise du Nid de Gentilshommes de Tourguénev…

… Elle passe, méconnue, dans la vie d'Oniéguine, et c'est ce qu'il y a de tragique dans leur roman. Ah ! si à leur première rencontre Childe Harold ou lord Byron lui-même était venu d'Angleterre pour faire comprendre à Oniéguine le charme de Tatiana, nul doute qu'Oniéguine n'eût été en extase devant elle. Car il y a parfois chez ces errants douloureux quelque servilité d'âme. Mais cela n'arrive pas, et le chercheur d'harmonie mondiale, après avoir débité à Tatiana une sorte de sermon, s'en va honnêtement avec son angoisse mondiale. Il continue à errer et, plein de force et de santé, s'écrie en blasphémant :

> Je suis jeune ; en moi la vie est forte,
> Et qu'ai-je à attendre ? L'ennui, l'ennui !

Tatiana a compris cela. En des strophes immortelles, le poète l'a représentée visitant la maison de cet homme étrange, encore énigmatique pour elle. Je ne parle pas de la beauté incomparable de ces strophes au point de vue littéraire. La voici dans le cabinet de travail d'Oniéguine ; elle cherche à deviner l'énigme ; puis elle s'arrête avec un sourire étrange ; elle pressent la vérité et dit à voix basse :

N’est-ce qu’un imitateur parodiste ?

Oui, elle devait penser cela et elle a deviné. Plus tard, à Pétersbourg, lors d’une nouvelle rencontre, elle le reconnaît parfaitement. À propos, qui donc a affirmé que la vie de la cour agissait sur elle comme un poison et que c’étaient ses nouvelles idées mondaines qui, jusqu’à un certain point, la décidaient à repousser Oniéguine… Non, c’est faux. Tatiana est toujours Tatiana, Tania, la villageoise. Elle n’est aucunement pervertie. Elle souffre, au contraire, de cette vie pétersbourgeoise trop brillante ; elle hait son rôle de femme mondaine, et qui la juge autrement l’apprécie mal, ne comprend pas l’idée de Pouschkine. Elle dit fermement à Oniéguine :

Je me suis donnée à un autre
Et je lui serai éternellement fidèle.

Elle a exprimé là le vrai sentiment de la femme russe. Je ne parlerai pas de ses opinions religieuses, de ses idées sur le mariage. Je ne toucherai pas à cela. Si elle refuse de suivre Oniéguine, bien qu’elle lui ait dit : « Je vous aime », ce n’est pas, comme une Européenne, une Française quelconque, parce qu’elle manque de courage pour sacrifier son luxe et ses richesses… Non, la femme russe est courageuse, elle suivra qui elle croit devoir suivre. Mais « elle s’est donnée à un autre et lui sera éternellement fidèle »…

… Et quel peut être le bonheur qui est fondé sur le malheur d’un autre ? Imaginez-vous que vous ayez trouvé le secret de rendre tous les êtres humains heureux, mais que pour cela il faille martyriser un seul individu, en admettant même que ce ne soit qu’un être un peu ridicule, sans rien de shakespearien, un vieillard, un mari, consentiriez-vous à faire à ce prix le bonheur de l’humanité ? Croyez-vous, d’ailleurs, que ceux que vous voudriez rendre heureux en faisant souffrir un seul être consentiraient à accepter un pareil bonheur ? Dites, Tatiana peut-elle prendre une autre décision que celle

qu'elle prend, elle dont l'âme est si haute, elle dont le cœur a été si durement éprouvé ? Une vraie âme russe conclura comme elle : « Je préfère être seule privée de bonheur à faire le malheur d'un seul être humain ; je veux que personne ne connaisse mon sacrifice, mais je refuse toute joie qui contriste une autre créature. » Mais Oniéguine sera malheureux ? La question ici est autre. Je crois que, même veuve, Tatiana n'aurait pas épousé Oniéguine. Elle sait qu'Oniéguine en revoyant, dans un milieu brillant, la femme qu'il a jadis refusée, a pu être impressionné par le luxe qui la pare et l'entoure. Le monde adore cette fillette qu'il a failli mépriser ; le monde, cette autorité souveraine pour Oniéguine !

« Voici mon idéal, s'écrie-t-il, mon salut, la fin de mes angoisses ! Et j'ai perdu tout cela ! Et le bonheur a été si proche, si possible ! » Et comme jadis Aleko vers Zemphyra, il s'élance vers Tatiana, cherchant dans la satisfaction de cette nouvelle fantaisie la solution de tous ses doutes. Mais Tatiana ne l'a-t-elle pas depuis longtemps deviné ? Elle sait qu'au fond il n'aime que le caprice nouveau et non pas elle, qui est toujours la timide Tatiana d'autrefois. Elle sait qu'il n'aime pas la femme qu'elle est réellement, mais celle qu'elle paraît être ; est-il même capable d'aimer qui que ce soit ? Si elle le suit, il se désillusionnera, et le lendemain il se moquera de son enthousiasme de la veille. Il n'a aucun fond. C'est un brin d'herbe que le vent emporte où il veut. Elle est d'une nature toute différente. Quand elle a conscience que le bonheur de toute sa vie est perdue, elle s'appuie encore sur ses souvenirs d'enfance, de vie paisible et villageoise. Les souvenirs de jadis lui sont maintenant plus chers que tout ; il ne lui reste que cela, mais c'est cela qui la sauve du désespoir complet. Mais à lui, Oniéguine, que reste-t-il ? Ne pourrait-elle donc le suivre par pure compassion, pour lui donner ne fût-ce que l'apparence du bonheur ? Non, il y a des âmes fortes qui ne peuvent trahir même par pitié. Tatiana ne peut suivre Oniéguine.

Dans ce poème, Pouschkine se révéla le grand poète populaire, plus grand que tous ceux qui le précédèrent ou le suivirent. En nous montrant ce type du vagabond russe, il a prophétiquement deviné son immense importance pour notre sort à venir et a su mettre à côté de cet Oniéguine la plus belle figure de femme russe de toute notre littérature. Du reste, il est le premier qui nous ait

donné toute une série de beaux types russes vrais, qu'il a découverts dans notre peuple. Je rappellerai encore une fois que je ne parle pas en critique littéraire et que c'est pour cela que je ne me livre pas à un examen plus détaillé de ces œuvres géniales. On pourrait écrire un livre entier rien que sur le type du moine historien pour expliquer toute la signification de cette grandiose personnalité russe magnifiquement dépeinte par Pouschkine, pour faire sentir toute la beauté spirituelle de cette figure. Ce type existe ; il n'est pas une simple idéalisation de poète. Et l'esprit du peuple qui l'a produit est aussi existant, et la force vitale de cet esprit est immense. Partout dans l'œuvre de Pouschkine vous verrez éclater sa foi en l'âme russe.

Dans l'espoir de la gloire et du bien,
Je regarde devant moi sans crainte.

a-t-il dit lui-même, et ces paroles peuvent être appliquées à toute son activité de création nationale. Aucun écrivain russe n'a su acquérir en quelque sorte une telle parenté avec le peuple. Certes il y a de bons appréciateurs de notre peuple parmi nos écrivains ; pourtant, si on les compare avec Pouschkine, à l'exception d'un ou deux de ses successeurs les plus indirects, ce ne sont jamais que des « messieurs » qui écrivent sur le peuple. Chez ceux d'entre eux qui ont le plus de talent, et même chez ces deux dont je viens de parler, perce tout à coup quelque chose de hautain, une intention de bien montrer qu'on daigne élever le peuple jusqu'à soi. Chez Pouschkine il y a une véritable familiarité avec le peuple, une sorte de tendresse pour le peuple, une franchise et une bonhomie réelles. Vous souvenez-vous de la légende de l'ours et du paysan qui a tué la femelle de cet ours. Prenez ces vers :

Ivan est notre compère,
Et quand nous nous mettons à boire…

et vous comprendrez ce que je veux dire.

Tous ces trésors d'art ont été comme laissés pour l'enseignement des artistes à venir. On peut dire positivement que s'il n'y avait pas eu de Pouschkine les talents qui ont suivi n'auraient pu se manifester. Ils n'auraient su, tout au moins, se révéler avec autant de force et de clarté. Et il ne s'agit pas seulement de poésie. Sans lui notre foi en l'indépendance du génie russe n'aurait pas trouvé de forme pour s'exprimer.

On comprend surtout Pouschkine lorsque l'on approfondit ce que j'appellerai la troisième période de son activité artistique.

Je le répète encore une fois, ces périodes ne sont pas très nettement délimitées. Certaines œuvres de la troisième période pourraient figurer au nombre des productions de la première, parce que Pouschkine a toujours été un organisme complet qui a, dès le début, porté en lui tous les germes de son talent. La vie extérieure ne faisait qu'éveiller en lui ce qui existait déjà dans les profondeurs de son être. Mais cet organisme évoluait, et il est difficile de bien séparer une phase de son développement d'une autre. On peut, d'une façon générale, attribuer à la troisième période cette série d'œuvres dans lesquelles son âme pénètre surtout l'âme humaine universelle. Certaines de ces œuvres n'ont paru qu'après sa mort.

Il y avait eu dans la littérature européenne des Shakespeare, des Cervantes, des Schiller. Mais lequel de ces génies possède la faculté de sympathie universelle de notre Pouschkine ? Cette aptitude-là, il la partage précisément avec notre peuple, et c'est par là, surtout, qu'il est national. Les poètes des autres pays d'Europe, lorsqu'ils choisissaient leurs héros hors des frontières de leur nation, les déguisaient en compatriotes à eux et les arrangeaient à leur manière. Prenez même Shakespeare. Ses Italiens sont tout bonnement des Anglais. Pouschkine, de tous les poètes du monde, est le seul qui entre dans l'âme des hommes de toutes nationalités. Lisez son Don Juan et vous verrez que s'il n'y avait pas la signature de Pouschkine vous auriez juré que c'était l'œuvre d'un écrivain espagnol. Prenez ailleurs le morceau d'une poésie étrange qui commence par ces vers :

Une fois errant dans une vallée sauvage…

C’est, me direz-vous, une transcription presque littérale de trois pages d’un bizarre livre écrit en prose par un sectaire religieux anglais. Mais n’est-ce qu’une transcription ? Dans la musique triste et exaltée de ces vers passe toute l’âme du protestantisme du Nord, à la fois obtuse, mystique, lugubre et indomptable. Avec Pouschkine vous assistez à toute l’histoire humaine, non seulement comme si vous aviez une série de tableaux devant les yeux, mais encore de la même façon que si les faits eux-mêmes se mettaient à revivre ; il vous semble avoir passé devant les rangs des sectaires, chanté avec eux leurs hymnes, pleuré avec eux dans leurs exaltations mystiques, cru avec eux tout ce qu’ils ont cru.

Puis Pouschkine nous donne des strophes qui contiennent tout l’âpre esprit du Koran. Ailleurs le monde ancien renaît avec la nuit des temps égyptiens, les dieux terrestres qui guident leurs peuples et plus tard, abandonnés, s’affolent de leur isolement.

Pouschkine a su admirablement incarner en lui l’âme de tous les peuples. C’est un don qui lui est particulier ; cela n’existe que chez lui, comme aussi ce don prophétique qui lui fait deviner l’évolution de notre race. Dès qu’il devient un poète entièrement national, il comprend la force qui est en nous et pressent quelles grandes destinées peut servir cette force. C’est là qu’il est prophétique.

Qu’a signifié pour nous la réforme de Pierre le Grand ? N’a-t-elle consisté qu’à introduire chez nous les costumes européens, la science et les inventions européennes ? Réfléchissons-y. Peut-être Pierre le Grand ne l’a-t-il entreprise, tout d’abord, que dans un but tout utilitaire ; mais plus tard il a certainement obéi à un mystérieux sentiment qui l’entraînait à préparer pour la Russie un avenir immense. Le peuple russe lui-même n’a vu au début qu’un progrès matériel et utilitaire, mais il n’a pas tardé à comprendre que l’effort qu’on lui faisait accomplir devait le mener plus loin et plus haut. Nous nous sommes bientôt élevés jusqu’à la conception de l’universelle

unification humaine. Oui, la destinée du Russe est pan-européenne et universelle. Devenir un vrai Russe ne signifie peut-être que devenir le frère de tous les hommes, l'homme universel, si je puis m'exprimer ainsi. Cette division entre slavophiles et occidentaux n'est que le résultat d'un gigantesque malentendu. Un vrai Russe s'intéresse autant aux destinées de l'Europe, aux destinées de toute la grande race aryenne qu'à celles de la Russie. Si vous voulez approfondir notre histoire depuis la réforme de Pierre le Grand, vous verrez que cela n'est pas un simple rêve qui m'est personnel. Vous constaterez notre désir à tous d'union avec toutes les races européennes dans la nature de nos relations avec elles, dans le caractère de notre politique d'État. Qu'a fait la Russie pendant deux siècles, si elle n'a pas servi encore plus l'Europe qu'elle-même ? Et cela ne saurait être un effet de l'ignorance de nos politiciens. Les peuples de l'Europe ne savent pas à quel point ils nous sont chers. Oui, tous les Russes de l'avenir se rendront compte que se montrer un vrai Russe c'est chercher un vrai terrain de conciliation pour toutes les contradictions européennes ; et l'âme russe y pourvoira, l'âme russe universellement unifiante qui peut englober dans un même amour tous les peuples, nos frères, et prononcer enfin les mots d'où sortira l'union de tous les hommes, selon l'Évangile du Christ ! Je ne sais que trop que mes paroles peuvent paraître entachées d'exagération et de fantaisie. Soit, mais je ne me repens pas de les avoir prononcées. Elles devaient être dites surtout au moment où nous honorons notre grand homme de génie russe, celui qui a su le mieux faire ressortir l'idée qui les a dictées. Oui, c'est à nous qu'il sera donné de prononcer « une parole nouvelle ». Sera-t-elle dite pour la gloire économique ou pour la gloire de la science ? Non, elle sera dite uniquement pour consacrer enfin la fraternité de tous les hommes. J'en vois une preuve dans le génie de Pouschkine. Que notre terre soit pauvre, c'est possible, mais, « le Christ en humble appareil y a passé en la bénissant ». Le Christ n'est-il pas né dans une crèche ? Et notre gloire c'est de pouvoir affirmer que l'âme de Pouschkine a communié avec l'âme de tous les hommes. Si Pouschkine avait vécu plus longtemps, peut-être aurait-il rendu évident pour l'Europe tout ce que nous venons d'essayer d'indiquer ; il aurait expliqué nos tendances à nos frères européens, qui nous considéreraient avec moins de

méfiance. Si Pouschkine n'était pas mort prématurément, il n'y aurait plus de querelles et de malentendus entre nous. Dieu en a décidé autrement, et Pouschkine est mort dans tout l'épanouissement de son talent et il a emporté dans sa tombe la solution d'un grand problème. Tout ce que nous pouvons faire, c'est tenter de le résoudre.

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN
1881

JANVIER

LES FINANCES

Est-il vrai, mon Dieu, qu'après trois ans de silence, je vais recommencer mon Carnet avec un article économique ! Suis-je donc un financier si expert ? Jamais je ne me suis piqué de l'être. Cette maladie de l'économie politique m'avait toujours laissé indemne, et voici que je suis atteint comme les autres.

Maintenant, tout le monde est économiste, c'est dans l'air. Et comment ne pas être économiste à l'heure qu'il est ? Voici que le rouble baisse. C'est le déficit !

La maladie économique a pris chez nous, une inquiétante recrudescence depuis la guerre de Turquie. Presque tous les Russes en ont souffert plus ou moins Dame ! le rouble baissait, la guerre nous avait criblés de dettes. Et puis, il faut bien le dire, il y a eu là une petite vengeance de ceux qui étaient opposés à l'expédition : « Ah ! nous vous l'avions bien dit ! Nous vous l'avions prédit ! » Se sont surtout jetés dans l'économie politique ceux qui, en 76 et en 77, proclamaient que l'argent valait mieux que l'héroïsme, que la question d'Orient "tait une sottise et un mythe, que non seulement la guerre n'était ni nationale ni populaire, mais encore que le peuple n'existait qu'à l'état de masse inerte, muette, sourde et imbécile, faite pour payer des impôts et travailler pour les gens intelligents. Si ces gens là avaient donné des sous dans les églises, c'était sur l'ordre des prêtres et des moines. Nos Thersites russe (et le nombre en est grand dans la classe éclairée) furent alors froissées dans leurs plus intimes sentiments). Et ils se soulagèrent en s'en prenant à nos finances. Peu à peu, se rallièrent à eux de nouveaux adhérent, parmi lesquels on ne fut pas médiocrement surpris de voir d'anciens « héros ». Ce fut le résultat de la paix très désavantageuse, et du Congrès de Berlin. (N.B. — À la suite de ce Congrès de Berlin, une bonne femme de la campagne,

propriétaire d'une auberge, me demanda un jour : « Dis-moi donc comment tout cela à fini là-bas, à l'étranger ? Tu doit être au courant ? ») Je demeurai assez surpris. Mais nous reparlerons plus tard de cela, — je veux dire les progrès qu'a fait l'intelligence populaire. Pour l'instant, j'en reviens au rouble et au déficit. Il y a là-dessous quelque chose de l'« esprit de troupeau. » Tout le monde écrit à ce sujet, tout le monde s'inquiète. Et le grand thème est toujours celui-ci : « Pourquoi donc n'est point chez nous comme en Europe ? En Europe, dit-on, le thaler est toujours non ; pourquoi ici le rouble devient-il mauvais ? Ah ! que ne sommes-nous pas Européens ! »

Quelques hommes d'esprit i-ont enfin résolu cette question. Si nous ne sommes pas comme les Européens, c'est que chez nous l'édifice est inachevé, n'est pas encore couronné. Et tout le monde crie, à cause du non-couronnement de l'édifice, oubliant qu'il n'y a en réalité aucune espèce d'édifice, à moins qu'une petite collection de messieurs à gilets blancs ne se prennent pour un édifice. Il serait peut-être bon d'établir des fondations, avant de songer à couronner quoi que ce soit. On nous dit aussi : « Si nous adoptions quelques formules européennes, tout serait sauvé. » Cela doit se trouver dans un coffre quelconque, les formules. Il n'y a qu'à prendre, et du coup la Russie sera l'Europe, et le rouble vaudra le thaler !

Ce qu'il y a de charmant dans ce genre de remèdes, c'est qu'il n'y a aucun besoin de penser ou de se donner de la peine pour les trouver.

Parbleu ! Pourquoi se fatiguer. Empruntons les idées et les systèmes des étrangers, et tout ira à merveilles. Mais, messieurs, des gilets blancs ne constituent pas un édifice ; c'est tout au plus si la réunion d'un certain nombre de ces gilets peut composer ce qu'on appelle un salon. Si encore, vos gilets blancs pouvaient donner un avis raisonnable sur une question générale ! Mais pourvus de gilets blancs ou non, nous nous sommes tenus à l'écart de notre peuple pendant des siècles, et nous allons tout à coup fusionner avec lui ! Il ne s'agit pas d'un jeu de scène de vaudeville ; non, il est question de culture intellectuelle, et nous n'avons pas eu de culture qui nous soit propre, jusqu'à présent. Songez-y. Prenez le Russe européanisé, même le plus inoffensif et le plus aimable de son naturel, et voyez avec quelle rage nigaude et haineuse il se démène, parfois l'écume à la bouche, pour soutenir ses idées

bien aimées, surtout celles qui sont le plus nettement en contradiction avec l'idéal russe : « Nous seuls, clame-t-il, pouvons donner un conseil utile et que les autres (tout le pays) soient bien heureux que nous daignions faire nos efforts pour les élever jusqu'à nous, pour leur apprendre leurs droits et leurs devoirs ! » Oui ce sont les gens de son espèce qui veulent apprendre au peuple ses droits et même ses devoir, les farceurs ! La tutelle qu'ils prétendent nous imposer ressort fort à l'ancien servage :

> Et le peuple, nous l'enchainerons de nouveau !

Oui, ils organisent des parlotes ; mais dès le premier jour ils ne s'entendent plus. Ne vous offensez pas, messieurs. Mais ce n'est pas d'une société comme la votre qui, depuis deux siècles, à rompu avec le peuple, avec toute tâche utile et qui n'a pas de culture originale, que peut sortir un conseil efficace.

Les donneurs d'avis se multiplient d'une façon extraordinaire chez nous. Le premier monsieur venu s'installera devant vous et se mettra à pérorer. Cela n'aura ni queue ni tête et cela pourra durer une heure et demie. Oh ! il parlera aussi facilement que l'oiseau chante. On se demandera : « Est-ce un homme d'esprit ou… le contraire ? » Et personne ne saura quoi décider. Chaque parole semblera claire et compréhensible, mais l'ensemble du discours n'offrira aucun sens. Sont-ce les œufs désormais qui feront la leçon à la poule ? Ce sera l'absolue confusion. Le type de ce monsieur est encore nouveau pour notre littérature. Il y a comme cela un certain nombre de gens et de chose d'actualité, que notre littérature n'a pas encore abordés. Nous en sommes toujours aux types des « années quarante », ou, par exception, des années cinquante. Peut-être nous sommes-nous justement jetés dans le roman historique, pour cause d'incompréhension de l'actualité.

PEUT-ON EXIGER CHEZ NOUS DES FINANCES À L'EUROPÉENNE

« Eh bien ! qu'est-ce que font les finances ? Où est l'article financier ? » me demandera-t-on. C'est que je n'ose guère écrire quoi que ce soit sur les finances. Pourquoi ai-je, alors, commencé à rédiger des considérations financières ? Sans doute parce que je prévoyais qu'en débutant ainsi, je passerais forcément à un tout autre ordre d'idées. D'ailleurs, je sais que je ne vois pas du tout nos finances d'un point de vue européen, peut-être parce que je considère que notre pays ne ressemble pas le moins du monde à l'Europe, que tout est si spécial chez nous que, pour les Européens, nous pouvons ressembler à des habitants de la lune. En Europe, la féodalité a croulé depuis des siècles, et une révolution a grondé. Chez nous, le servage a été aboli d'un seul coup, et cela, grâce à Dieu ! sans aucune révolution. Mais tout ce qui tombe d'un seul coup produit toujours un grand ébranlement. Il est certain que ce n'est pas moi qui me plaindrai de la disparition du servage. Je trouve, au contraire, excellent qu'une infamie historique se soit évanouie à la seule voix du Libérateur. Mais on ne vs pas contre les lois naturelles, et l'ébranlement fut énorme. Disparu le servage qui entravait tout, même le développement de l'agriculture, il semble que le paysan aurait dû s'enrichir. Rien de pareil n'est arrivé. L'agriculture a encore rétrogradé dans le pays, et le moujik ne tire plus de la terre que le minimum de ce qu'elle peut donner. Y a-t-il espoir d'amélioration ? Question futile, me diront les sages, et déjà résolue. Je la crois, moi, loin d'être résolue, et la considère comme beaucoup plus importante qu'on ne se le figure. Voyez encore. La propriété terrienne est tombé à rien, et nous assistons à la métamorphose de l'ancienne classe des propriétaires, en classe populaire intelligente. En quoi pouvait-elle se transformer, du reste ? Cela serait une chose excellente, car le peuple à besoin du contact de gens intelligents, si, par malheur, le changement n'était pas plutôt transitoire que durable. L'ancienne classe de propriétaires a-t-elle renoncé à tout espoir de conserver ses distances avec le peuple ? Si elle n'a

plus la richesse et la force, n'aspire-t-elle pas à jouer le rôle d'une sorte d'aristocratie d'intelligence, qui tiendra le peuple en tutelle morale ? Voudra-t-elle vivre fraternellement avec le paysan, vénérer ce que ce dernier vénère, aimer ce qu'il aime. Sans cela, personne ne pourra jamais entrer vraiment en contact avec notre peuple. Voilà une question qui n'est aucunement résolue. Du reste, tout est en question, chez nous ! Et puis, tout ce qui se résout ailleurs peu à peu, avec le temps et les générations successives, doit être résolu tout de suite chez nous. C'est encore une des choses qui nous différencient le plus d'avec l'Europe que cette soudaineté dans les évolutions. Quelquefois, le changement se produit même d'une façon des plus inattendues, à la suite d'un ordre, par exemple. L'Europe n'a pas connu ces à-coups. Comment peut-on exiger que nous soyons pareils aux Européens ? Et comment voulez-vous que nos finances ressemblent aux leurs ?

Pour moi, par exemple, c'est un axiome que ce ne sont pas les constructeurs de chemins de fer, ni les commerçants, ni les banquiers millionnaires, ni les Juifs qui doivent tenir le sol, mais les cultivateurs. Celui qui cultive la terre mène tout. Le cultivateur, c'est l'État, la force centrale, le cœur du pays. Pourtant cet axiome ne semble-t-il pas contredit à l'heure actuelle ? Ne sont-ce pas les constructeurs de chemin de fer et les Juifs qui ont la main sur toutes les forces économiques ? En ce moment, le pays se couvre de voies ferrées, et cela encore se passe comme nulle part ailleurs. L'Europe a mis un demi-siècle à construire des réseaux de chemins de fer, et elle est riche. En Russie, les derniers 15 ou 16.000 verstes de chemins de fer se sont construites en dix ans, et notre État est pauvre. Et cela s'est fait au lendemain de l'émancipation des serfs. C'est là que sont allé ces capitaux, dont la terre avait tant besoin. C'est sur les ruine de l'agriculture qu'on a installé des chemins de fer.

Et la question de la propriété privée est-elle résolue chez nous ? Sans une saine solution de cette question, il n'y aura point de stabilité dans le pays, et sans stabilité, comment peut-on exiger, en Russie, des finances, des budget à l'européenne ? L'agriculture, pendant un siècle et demi, n'a pas eu de développement régulier : « Et comment arrivons-nous à quelque chose, si ce n'est par cette même agriculture ? S'il existe des niais qui pensent sauver l' «

édifice » en empruntant je ne sais quelles inventions européennes, nous renions ces imbéciles et nous croirons que pis ce sera, et mieux ça vaudra. Voilà notre philosophie. » Je vous avoue qu'il a beaucoup de gens qui voient les choses ainsi. Malheureusement, ils veulent dire : « Que ce soit pis pour les autres, mais meilleur pour moi ! » Ces gens-là ont des appétits de loups. Ils sont méchants et voluptueux et ne veulent rien supporter. Adieu les dîners ! adieu les cocottes ! et de désespoir nos gens se brûlent la cervelle. Et c'est heureux encore quand ils se brûlent la cervelle et ne vont pas très légalement voler leurs voisins. Les affaires stagnent, l'indigence générale s'accroit. Les commerçants, de tous côtés, se plaignent qu'on achète plus rien. Les fabriques produisent le moins possibles. Entrez dans un magasin et demandez comment vont les affaires. On vous répondra : « Autrefois, pour les fêtes, chacun s'achetait au moins une demi-douzaine de chemises, maintenant on en vend une à la fois. » Demandez la même chose dans les restaurants à la mode, qui sont les derniers endroits où se manifeste la pauvreté d'un pays : « Ah ! vous dira-t-on, on ne fait plus la noce comme jadis ! Tout le monde s'est rangé. C'est beau quand on vient vous commander un dîner pour une personne ! » Les élégants naguère, ceux qui faisaient la fête, ont fini de manger l'argent des propriétés vendus. Ils abattent les dernières forêts et, quand il n'y aura plus d'arbres, il n'auront plus le sou. Et où sont-elle maintenant, nos forêts ? Quand vous parcourrez le pays en chemin de fer, cherchez les bois ! Ce ne sont plus des arbres que l'on abat, ce sont des buissons et des arbrisseaux ! Cette préoccupation paraitra fort puérile, si l'on songe aux graves questions qui requièrent l'attention du pays. Les financiers se moquent bien des forêts ! Pourtant sans forêts, les finances baisseront encore. Mais tout le monde semble s'être donné le mot pour glisser là-dessus. La catastrophe viendra, cependant, bien que tant de gens se tranquillisent en constatant que le bois est à haut prix sur le marché. Personne ne veut voir que la hausse provient de l'offre croissante de ceux qui abattent leur forêts et même les baliveaux, parce qu'ils ont tout mangé.

Enfin, les appétits croissent à mesure que les forces diminuent. Le nombre des « capitaines Kopéïkine » va croitre singulièrement. Si tous nos mondains ne deviennent pas des brigands de grand chemin comme ce

Kopéïkine, je crains que nous ne voyions augmenter terriblement l'armée des pick-pockets.

N'existe-t-il pas une certaine quantité de Kopéïkines libéraux ? Ils ont si bien compris que le libéralisme est à la mode et que l'on peut réussir dans ses rangs ! Tels libéraux ont les dents longues et deviennent dangereux. Ce sont ceux-là qui s'attellent le plus volontiers aux réformes imitées de l'étranger, et ceux qui croient les mener, ne sont certainement pas responsable de la conduite de semblables limoniers : "Tous les changements je les admets, dit Kopeïkine libéral, à condition qu'il ne me coûtent pas d'efforts. J'aime les changements ; cela cause de petits désordres qui nous permettent de nous enrichir. » Mais laissons là les Kopeïkines. Passons aux finances, aux finances !

GUÉRISSONS LES RACINES

Selon mon habitude, je commence par la fin, mais j'arriverai ainsi à vous dire plus tôt toute ma pensée. Jamais je n'ai pu manœuvrer tout doucement, approcher à petit pas et ne présenter mon idée, qu'après des préparations savantes. J'ai peut-être tort, car certaines conclusions trop vite données, sans preuves préventives, peuvent parfois étonner, embarrasser, et même paraître comiques. J'ai donc peur que le lecteur ne soit choqué ou ne se mette à rire quand je vais lui asséner l'axiome que voici :

« Pour obtenir de bonnes finances dans un pays qui a passé par quelques secousses, il ne fut pas trop songer au mal présent et évident, mais bien aller au racines du mal, même si le procédé est beaucoup plus long. »

J'entends d'ici les railleries : « Pas fort, votre axiome ! Personne n'ignore qu'un arbre dont les racines sont pourries ne donnera jamais de fruits. »

Permettez-moi de vous dire toute mon idée. Je sis bien que même si j'écris un volume entier pour l'expliquer, elle ne sera jamais complètement claire. Pourtant je veux essayer de me faire comprendre.

Il est certain que tout le monde sait qu'avant tout il faut guérir les racines. Tous les ministres des finances y ont pensé, le ministre actuel comme les autres. Il a déjà attaqué le mal aux racines de l'arbre en abolissant l' impôt sur le sel. On attend encore beaucoup d'importantes réformes du même genre. On a déjà employé quantité de remèdes pour la guérison des racines. On a nommé des commissions chargées d'étudier la situation de paysans ruses. Les commissions ont nommé des sous-commissions qui ont dressé d'abondantes statistiques, et tout cela a marché on ne peut mieux. Entendons-nous. On ne peut mieux au point de vue administratif. Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler. On ne s'est servi que de palliatifs. Les choses n'iront convenablement que le jour où nous voudrons bien oublier pour quelque temps les besoins momentanés de notre budget, nos dettes criardes, le déficit, la baisse du rouble et même cette impossible banqueroute que nous prédisent nos amis de l'étranger. Voilà ce que j'appelle attaquer le mal aux racines.

Oublions tout l'actuel, allons plus au fond des choses, toujours plus au fond. Ce qui est actuel se guérira pendant ce temps-là. Bon ! je comprends que ce que je dis paraisse absurde, et j'ai justement commencé par une absurdité pour être plus facilement compris. J'ai exagéré. Mettons qu'il ne faille oublier qu'à moitié les difficultés présentes. Toutefois je répéterai que notre attention doit surtout se concentrer sur le fond de la question ; nous n'avons jamais regardé qu'à la surface. Je serai encore plus coulant. N'oublions pas que le vingtième de nos préoccupations actuelles. Mais chaque année oublions-en encore un vingtième, jusqu'à ce que nous en soyons arrivés, disons aux trois quarts de l'oubli total. La proportion ne signifie rien. Le principe seul importe.

Je sais bien qu'il restera cette question : « Qu'allons-nous faire avec les difficultés actuelles ? Il est impossible de n'en pas tenir compte. » Mais je ne dis pas : N'en tenons aucun compte, on ne peut pas faire que ce qui existe n'existe plus ; et pourtant… il y aurait peut-être des moyens… Comme je vous le disais plus haut, si chaque année nous privions d'un vingtième de notre attention les difficultés présentes pour reporter ce vingtième d'attention sur des maux plus cachés mais plus graves, ma proposition ne semblerait pas si fantaisiste. Voyons ! comment pourrais-je me faire un peu entendre ? Supposez, par exemple, que Pétersbourg consente, à la suite d'un miracle, à atténuer son dédain pour le reste de la Russie, nous aurions peut-être déjà quelque chose pour guérir les racines. Pétersbourg est arrivé à se croire toute la Russie, suivant en cela l'exemple de Paris qui se croit toute la France ; mais Pétersbourg ne ressemble pas du tout à Paris ! Paris s'est arrangé depuis des siècles pour absorber tout le reste de la France au point de vue social et politique. Retirez Paris à la France que restera-t-il ? Un e expression géographique ; rien de plus ! Mais Pétersbourg n'est pas toute la Russie. Pour une énorme majorité du peuple russe Pétersbourg n'existe qu'en tant que résidence du Tzar. Or notre intelligence pétersbourgeoise, nous le savons, s'éloigne de plus en plus, de génération en génération, de la compréhension de la Russie, justement parce que, s'étant confiné dans son marais finnois, elle change de plus en plus d'opinion sur le pays. Mais jetez un coup d'œil hors de Pétersbourg et vous verrez l'océan des terres russes s'étendre à

l'infini, énorme et insondable. Et les fils de Pétersbourg renient l'océan du peuple russe, le considèrent comme une chose stagnante et inconsciente. La Russie « est grande, mais bête » dit le proverbe. Elle n'est bonne qu'a nous entretenir. En revanche nous lui apprenons l'ordre et la raison d'état.

C'est en dansant dans les salons, dont ils polissent ainsi les parquets, que se forment les futurs fils de la patrie, et ces « rats savants », comme les a surnommé Ivan Alexandrovitch Clestakov, étudient leur pays dans les chancelleries, où certainement ils apprennent quelque chose, mais non pas à connaître la Russie. Ils y apprennent même parfois des choses très singulières qu'ils veulent imposer à la Russie. Pendant ce temps, l'Océan russe vit de sa vie spéciale, qui ressemble de moins en moins à celle de Pétersbourg. Ne dites ps que cette vie est inconsciente, comme le croient non seulement les Pétersbourgeois, mais aussi quelques Russes pourtant mieux informés. Si l'on savait combien cette appréciation est injuste et combien le peuple fait de progrès conscients rien que pendant le règne actuel ! Oui, la conscience publique croît et se tortille, et le peuple s'explique déjà bien plus de choses qu'on ne le croit à Pétersbourg. Mais ceux-la seuls le voient qui savent regarder. Pour éviter de grands malentendus futurs, comme il serait désirable, je le répète, que Pétersbourg atténuât un peu son dédain pour le reste de la Russie ! Combien cela aiderait à la guérison des racines !

Mais, va-t-on m'objecter, tout cela c'est du vieux radotage slavophile ; et puis qu'est-ce que vous nous racontez avec votre guérison des racines ? Vous ne l'avez pas encore expliqué. Vous avez raison. Commençons par les racines.

LE PEUPLE

Ce qu'il faut guérir tout d'abord c'est le peuple russe lui-même, successivement comparé à un océan et à des racines. Je parle du petit peuple, des ouvriers et des paysans, la « force payante », les mains calleuses, — l'Océan.

Comment pourrai-je ignorer tout ce que fait pour lui le gouvernement actuel, qui a débuté par l'émancipation des serfs ? Oui, le gouvernement se soucie de ses besoins, de son instruction, il le soigne, il lui fait même grâce à l'occasion des impôts non payés. Qui ne le sait ? Mais ce n'est pas de cela que je veux parler tout d'abord. Je ne songe qu'à la guérison morale de cette immense racine sur quoi tout s'appuie.

Oui, le peuple est malade moralement, non de façon mortelle, mais la maladie est grave. Il est difficile de lui donner un nom. Pourrait-on l'appeler « la soif de vérité non satisfaite ? » Le peuple cherche sans relâche la vérité et le chemin qui y conduit, mais il ne trouve pas toujours. Je voudrais me borner à parler ici du côté financier de la maladie. Depuis la libération des serfs un grand besoin de vérité apparut chez le peuple, mais un besoin de pleine, d'entière vérité, de résurrection civique. On réclama une « parole nouvelle », de nouveaux sentiments se manifestèrent. Le peuple avait espéré de ces grands changements un état de choses qui ne vint pas.

L'ivrognerie fit de grands ravages dans ses rangs et ce jusqu'à aujourd'hui, mais le peuple n'a pas perdu son désir de vérité nouvelle, de vérité complète, tout en continuant à se saouler d'eau-de-vie. Jamais il n'a été plus exposé à certaines influences. C'est toujours la suite de la recherche de la vérité et de l'inquiétude que cette recherche fait naître. Le peuple est plus que jamais inquiet « moralement ». Je suis sûr que, si la propagande nihiliste n'a produit plus d'effet sur lui, c'est bien grâce à la sottise et à la maladresse de ses zélateurs. Avec le moindre savoir-faire ils se seraient glissés où ils auraient voulu. Ô certes, il faut soigner le peuple ! Et l'inquiétude n'est pas seulement chez le peuple, elle est en haut aussi. Mais chez nos paysans les

promesses des nihilistes ont quand même ébranlé certains esprits. Dernièrement on lut dans les églises un mandement dans lequel il était dit que ces promesses ne se réaliseraient pas. Ce fut justement alors que les paysans commencèrent à y croire. J'en sais une preuve. Des moujiks voulaient acheter de la terre d'un propriétaire voisin. On s'était mis d'accord sur le prix, mais après cette lecture, les moujiks ne voulurent plus acheter :

— Puisque nous pourrons, dirent-ils, avoir la terre sans donner d'argent !

Ils rient sous cape et attendent l'occasion. Ce ne sont là que des symptômes légers mais qui indiquent une disposition à croire aux premières promesses venues. Cela témoigne de l'état d'inquiétude du peuple. Et voici la plus grave. Le peuple chez nous est uni et on le laisse à ses propres inspirations ; il n'a pas de directeurs moraux. Il y a bien les « zemstvos » ; mais ils sont composés de gens d'une « classe supérieure ». Il y a aussi la justice, mais elle est rendue par des « supérieurs ». On raconte à ce sujet mille anecdotes que je ne rapporterai pas. Aujourd'hui un paysan regarde autour de lui et constate que, seuls, les exploiteurs et les usuriers peuvent vivre, qu'on ne travaille que pour eux. « Eh bien, se dit-il, moi aussi je deviendrai usurier. » Un autre se contentera de devenir un ivrogne, non parce que la pauvreté lui pèse, mais parce que l'injustice le dégoûte. Que faire contre cela ? C'est le sort, le fatum. On a compté que le peuple a maintenant environ vingt supérieurs de plus qu'autrefois, des gens qui s'occupent de ses affaires et les tiennent en tutelle. Il avait déjà assez de supérieurs, voici qu'on lui en impose vingt de plus. Il ne lui reste guère plus de liberté qu'à une mouche tombée dans une assiette pleine de mélasse. Mais le pis de tout, c'est qu'avec toutes ces entraves, le peuple n'a pas de vrais conseillers moraux. Il n'a plus que Dieu et le Tzar. Il y a chez nous beaucoup d'hommes intelligents, mais ils ne comprennent pas le peuple russe. Et pourquoi notre société n'a-t-elle plus d'énergie ? Parce qu'elle ne s'appuie pas sur le peuple et que le peuple n'est pas avec elle moralement. Vous, les aristocrates, vous vous êtes civilisés en deux siècles, mais vous vous êtes éloignés du peuple. Vous affirmerez en vain que c'est vous qui vous êtes occupé de lui, qui le défendez dans vos écrits. Certes, vous faites tout cela, mais le peuple est persuadé que ce n'est pas de lui que vous vous inquiétez, mais bien de quelque autre population

imaginaire qui ne lui ressemble pas. Il croit aussi que vous le méprisez et vous ne vous apercevez pas vous-même du mépris que vous avez pour lui tant ce sentiment, reste des temps d'esclavage est instinctif chez vous. Et ce mépris à commencer dès que le peuple, asservi par vous, a été entravé dans ses efforts vers la civilisation. Il nous est devenu presque impossible de nous rallier au peuple. Et ici je répète mes paroles d'autrefois : Le peuple russe est avant tout orthodoxe, vit de l'idée orthodoxe, même quand il ne la comprend pas, ou plutôt ne sait pas expliquer sa croyance. Toutes ses autres idées lui viennent de là, même les mauvaises, les criminelles. Il veut que tout s'y rapporte. J'ai déjà fait rire de moi quand j'ai soutenu cette thèse. Nos russes éclairés n'admettent pas tant de force de princiê chez le peuple, qu'ils nous montrent vautre dans le péché, dans la boue. Mais ne sont-ils pas coupables de son abaissement, eux qui l'ont opprimé ? Ils nous étalent des superstitions, insistent sur son peu de zèle extérieur religieux et s'imaginent même parfois que le peuple est athée. Toute leur erreur provient de ce qu'ils ne savent comprendre l'idée que le peuple se fait de l'Église. Je ne parle pas du clergé ou des rites, mais bien des rêves vaguement socialistes que le paysan mêle à ses conceptions religieuses ; le mot « socialiste » semble inconciliable avec les principe de l'Église ; mais je ne m'en sers que pour mieux me faire comprendre, si étrange que cela puisse paraître. J'entends par là les espoirs de fraternité d'union universelle humaine en l'amour du Christ, espoirs auxquels le peuple ne veut pas renoncer. Si l'union rêvée n'existe pas encore, si l'Église nouvelle n'est pas encore fondée, une Église qui se contentera pas de prières, mais commandera l'action, vit déjà dans le cœur de nos paysans russes. Le socialisme du peuple russe ne réside ni dans les théories communistes, ni dans des formules en quelque sorte mécaniques, mais bien dans l'union universelle de tous les hommes au nom du Christ. Le voilà le socialisme russe et nos européanisés en rient ! Il y a donc dans le peuple beaucoup d'autres « idées » que l'aristocratie n'admettra jamais et considérera comme absolument tartares. Je n'en parlerai pas ici, bien qu'elle soient plus sérieuses que l'on se l'imagine. Mais j'en reviens à l'orthodoxie. Qui ne comprend pas la foi et le but du peuple ne comprendra jamais ce peuple, je puis dire ne l'aimera jamais. Comme le peuple ne veut devenir tel

que le voudraient voir nos sages, il y a plus d'une chose à craindre dan l'avenir. Jamais, le peuple n'accueillera un Russe européanisé comme l'un des siens : « Aime ce que je regarde comme saint, dira-t-il, vénère ce que je vénère et alors tu seras un frère, bien que tu t'habilles autrement que moi, bien que tu sois un » monsieur « et que tu ne saches pas toujours trop bien t'exprimer en russe. » Car notre paysan a aussi quelques idées larges. Non, le peuple russe n'est pas une masse inerte où une machine à payer des impôts, comme vous tentez de le démontrer. Je veux dire simplement que les obstacles qui nous séparent de lui sont grands, que le peuple vit très uni, à part de nous ; si l'on excepte son Tzar, auquel il a voué une foi inébranlable, il ne recherche l'appui de personne. Pourtant de quelles forces ne disposerions-nous pas si les classes intelligentes s'alliaient avec le peuple ! Il ne s'agit que d'alliance morale. Ah ! messieurs des Finances, vos budgets ne ressembleraient plus alors à ceux d'aujourd'hui. Des « rivières de lait » couleraient dans l'Empire et tout ce que vous souhaitez vainement s'accomplirait bien vite.

… « Oui, mais comment faire ? Est-ce vraiment notre civilisation européenne qui nous en empêche ? » Notre civilisation ? Je ne sais. À vrai dire, nous n'en avons pas qui nous soit propre, jusqu'à présent… Si nous en avions une véritable, une à nous, il n'y aurait aucune division entre nous et le peuple, car le peuple aurait adopté cette civilisation. Mais nous nous sommes comme envolés de chez nous et avons perdu tout contact avec la population demeurée purement russe. Comment partis si loin pourrions-nous la guérir ? Comment faire pour que l'esprit du peuple reprenne sa tranquillité ? Les capitaux vont où il y a tranquillité morale ; s'il n'y a pas de tranquillité morale les capitaux se cachent ou deviennent improductifs. Comment faire pour que notre peuple sache bien que la vérité n'est jamais bannie de la terre russe ? …

… Je ne veux pas entrer dans trop de détails. Pour dire tout il faudrait trop de volumes ; l'univers ne les contiendrait pas. Mais si le peuple voit la vérité de notre côté, il viendra sûrement à nous et ce sera un énorme pas de fait. Je le répète encore une fois. Tout le malheur vient de ce que les classes supérieures et cultivée se sont brusquement séparé du peuple russe. Comment

réconcilier les nuées et l’Océan afin que le calme renaisse ?

Les Annales de Pétersbourg:

Un printemps à Pétersbourg

Table des matières

13 avril 1847
27 avril 1847
11 mai 1847
15 juin 1847

13 avril 1847

On dit que c'est le printemps à Pétersbourg[328]. Est-ce vrai? C'est possible. Nous avons, en effet, tous les indices du printemps: une moitié de la ville a la grippe, l'autre au moins un rhume. De pareils cadeaux de la nature nous convainquent complètement de sa renaissance. Ainsi c'est le printemps. L'époque classique de l'amour! Mais l'époque de l'amour et celle de la poésie ne viennent pas en même temps, dit le poète: et Dieu soit loué! Adieu les poèmes, adieu la prose, adieu les grands périodiques avec ou sans programmes, adieu les journaux. Adieu Littérature et pardonne-nous. Pardonne-nous si nous avons péché contre toi, comme nous te pardonnons tes péchés. Mais comment sommes-nous arrivés à parler de littérature avant toute autre chose? Je ne vous réponds pas, messieurs. Il faut, avant tout, se débarrasser des choses lourdes. À peine, à peine avons-nous traîné jusqu'au bout la saison des livres, et nous avons raison, bien qu'on dise que c'est un fardeau très naturel. Bientôt, peut-être dans un mois, nous ficellerons en tas nos revues et nos livres et ne les regarderons plus avant septembre.

Alors probablement, il y aura de quoi lire, contrairement au proverbe: il ne faut pas abuser des bonnes choses. Bientôt les salons seront fermés; on ne donnera plus de soirées, les jours seront plus longs, et nous ne bâillerons plus de si charmante façon dans les salons surchauffés, près des cheminées élégantes, écoutant la nouvelle qu'on nous lit ou qu'on nous raconte en abusant de notre innocence. Nous n'écouterons plus le comte de Suzor[329], qui s'en est allé à Moscou adoucir les mœurs des slavophiles. Après lui, et probablement pour le même but, partira Gverra[330]. Oui, nous perdons beaucoup avec l'hiver.

Nous nous préparons à ne rien faire de l'été. Nous sommes fatigués. Il est temps pour nous de nous reposer. Ce n'est pas en vain qu'on dit que Pétersbourg est une ville si européenne, si affairée. C'est un fait. Laissez-le donc se reposer; permettez-lui d'aller dans ses campagnes, dans ses forêts. Il a besoin de la forêt, au moins pendant l'été. C'est seulement à Moscou qu'on

se repose avant l'affaire. Pétersbourg se repose après. Chaque été, en se promenant, il se recueille. Peut-être même pense-t-il maintenant à ce qu'il fera l'hiver prochain. Sous ce rapport, il ressemble beaucoup à un littérateur qui, il est vrai, n'a rien écrit lui-même, mais dont le frère eut pendant toute sa vie l'intention d'écrire un roman.

Cependant, tout en se préparant pour la nouvelle route, il faut se retourner et jeter un regard sur l'ancienne, sur le passé, et au moins dire adieu à quelque chose, regarder ce que nous avons fait, ce qui nous est particulièrement cher. Voyons donc, lecteur bienveillant, ce qui vous a été particulièrement cher? Je dis «bienveillant» parce qu'à votre place depuis longtemps j'eusse renoncé à lire des feuilletons, et celui-ci en particulier. Je l'eusse fait encore par cette raison que pour moi, et sans doute pour vous aussi, rien n'est cher dans le passé. Nous ressemblons tous à des ouvriers chargés d'un fardeau qu'ils se sont mis bénévolement sur les épaules et qui seront très heureux si, d'une manière convenable, à l'européenne, ils le portent au moins jusqu'à la saison d'été. Quelles tâches ne nous imposons-nous pas ainsi, par esprit d'imitation! Ainsi, j'ai connu un monsieur, qui ne pouvait se résoudre à porter ni des galoches ni la pelisse, malgré la boue ou le froid. Ce monsieur avait un pardessus, bien pris à la taille, qui lui donnait un chic si parisien qu'il ne pouvait se résigner à endosser une pelisse, pas plus qu'à déformer ses pantalons par les galoches. Il est vrai que tout l'«européanisme» de ce monsieur se réduisait à un complet bien fait; et c'est pourquoi il aimait la civilisation de l'Europe. Mais il tomba victime de son sentiment, après avoir recommandé qu'on l'ensevelisse dans son plus beau pantalon. On commençait à vendre dans les rues des alouettes rôties, quand on l'enterra.

Chez nous, par exemple, il y avait un splendide opéra italien; on ne peut pas dire que l'année prochaine ce sera mieux, mais ce sera encore plus riche. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble toujours que nous avons l'opéra italien, pour le bon ton, comme par devoir. Nous n'avons pas bâillé (il me semble cependant qu'on a bâillé un peu), mais nous nous sommes conduits si convenablement, si posément, nous avons discuté avec tant d'intelligence, sans imposer aux autres notre enthousiasme, qu'il semblait bien que nous

nous ennuyions. Loin de moi l'idée de blâmer notre savoir-vivre mondain. L'opéra, sous ce rapport, a été très utile au public en le divisant naturellement en mélomanes, en enthousiastes et en simples amateurs. Les uns sont allés en haut où, à cause de cela, il s'est mis à faire si chaud qu'on s'y serait cru en Italie. Les autres sont restés assis dans leurs fauteuils, comprenant leur importance – l'importance du public instruit, l'importance de l'Hydre à mille têtes qui a son poids, son caractère, qui prononce son jugement, ne s'étonne de rien sachant d'avance qu'en cela est la vertu principale d'un homme du monde bien élevé.

Quant à nous, nous partageons complètement l'opinion de cette dernière partie du public. Nous devons aimer l'art avec modération, sans emballement, et sans oublier nos devoirs. Nous sommes un peuple d'hommes d'affaires. Parfois même nous n'avons pas le temps d'aller au théâtre. Nous avons tant de choses à faire. C'est pourquoi ils m'ennuient, ces messieurs qui se croient tenus de se mettre hors d'eux, qui considèrent comme leur devoir de stimuler l'opinion publique par leur enthousiasme de principe.

Quoi qu'il en soit, malgré tout le charme de Borsi, de Guasco et de Salvi chantant leurs rondos et leurs cavatines, nous avons traîné l'Opéra comme un stère de bois; nous sommes fatigués et si, à la fin de la saison, nous avons jeté des fleurs sur la scène, c'était comme en réjouissance qu'elle fut terminée.

Ensuite est venu Ernst[331]. À peine si Pétersbourg a rempli la salle pour son troisième concert. Aujourd'hui nous lui disons adieu. Nous ne savons pas s'il y aura des fleurs.

L'opéra n'a pas été notre seul plaisir. Nous en avons eu d'autres. Des bals magnifiques, des bals masqués. Mais l'artiste merveilleux nous a conté ces jours-ci, sur son violon, ce que c'est qu'un bal masqué dans le Midi[332]; et moi, je me suis contenté de ce récit et ne suis pas allé dans nos nombreux bals masqués du Nord.

Les cirques ont eu du succès. On dit que l'an prochain ils en auront un plus grand encore. Avez-vous remarqué, messieurs, comment notre simple peuple s'amuse pendant ces fêtes? Supposons que nous sommes dans le Jardin d'été. Une foule compacte, énorme, marche lentement, en rangs serrés. Tous ont des habits neufs. Parfois des femmes de boutiquiers, des jeunes

filles se permettent de grignoter des noisettes. Quelque part un orchestre isolé joue. Le trait caractéristique, c'est que tous attendent quelque chose. Sur tous les visages est peinte la question naïve: et après? C'est tout? À peine si quelque part un cordonnier allemand ivre fait du bruit, et encore n'est-ce pas pour longtemps. Cette foule a l'air de déplorer ces mœurs nouvelles, ces amusements de la capitale. Elle rêve d'un trépak, d'une balalaïka, le veston sur l'épaule, le vin qui déborde; en un mot tout ce qui permettrait de s'épanouir, de déboucler la ceinture. Mais les convenances s'y opposent, et la foule se disperse posément dans ses demeures, avec quelques évasions sans doute dans les débits de boissons.

Il me semble qu'il y a là quelque chose qui nous ressemble, messieurs. Bien entendu, nous ne montrons pas naïvement notre étonnement; nous ne demandons pas si c'est tout. Nous savons très bien que pour nos quinze roubles nous avons reçu un plaisir civilisé, et cela nous suffit. Et chez nous viennent des célébrités si patentées que nous ne pouvons pas être mécontents; et nous avons appris à ne nous étonner de rien. S'il n'est pas Rubini[333], le chanteur ne vaut rien pour nous. Si ce n'est pas Shakespeare, à quoi bon perdre son temps à lire? Que l'Italie forme des artistes, que Paris les lance! Avons-nous le temps d'instruire, de choyer, d'encourager, de lancer un nouveau talent, un chanteur, par exemple? De là-bas, on nous les expédie déjà tout prêts, avec leur gloire. De même il arrive souvent chez nous qu'un écrivain ne soit pas compris, qu'il soit rejeté par toute une génération. Des dizaines d'années plus tard, après deux ou trois générations, on le reconnaît et les plus conscients des vieillards se contentent de hocher la tête.

Nous connaissons notre caractère. Souvent nous sommes fâchés contre nous-mêmes et contre les devoirs qui nous sont imposés par l'Europe. Nous sommes sceptiques, nous tenons beaucoup à l'être, et, avec un grommellement sauvage, nous nous écartons de l'enthousiasme, nous en défendons notre âme slave sceptique. Parfois on a le désir de se réjouir. Mais si l'on allait tomber mal à propos, faire une gaffe, se réjouir à tort, que dirait-on de nous? Ce n'est pas en vain que nous aimons tant les convenances. D'ailleurs, laissons cela. Mieux vaut nous souhaiter un bon été, pour nous bien promener et nous reposer. Où allons-nous, messieurs? À Reval? À

Helsingfors? Dans le midi, à l'étranger, ou, tout simplement, à la campagne? Que ferons-nous là-bas? Pêcher à la ligne, danser (les bals d'été sont si jolis), nous ennuyer un peu, ou garder notre service à la ville, et, en général, unir l'utile à l'agréable? Si vous voulez lire, prenez deux numéros de la revue Sovremennik[334]: mars et avril. Vous y trouverez, comme on sait, un roman: Une histoire banale. Lisez-le si vous n'avez pas eu le temps de le lire en ville. Le roman est bon. Le jeune auteur a un don d'observation, beaucoup d'esprit. L'idée nous paraît un peu arriérée, livresque, mais elle est développée habilement. D'ailleurs, le désir visible qu'a l'auteur de conserver son idée, de l'expliquer avec le plus de détails possible, donne à ce roman un certain dogmatisme, une certaine sécheresse, et même le rend trop long. Quant au style léger, presque aérien, de M. Gontcharov, il ne rachète pas ce défaut. L'auteur croit en la réalité. Il peint les hommes tels qu'ils sont. Les Pétersbourgeoises surtout sont bien réussies. Le roman de M. Gontcharov est très intéressant, mais le compte rendu de la Société d'assistance aux nécessiteux est encore plus intéressant. Nous nous sommes réjouis particulièrement de cet appel à tout le public. Nous sommes heureux de toute union, surtout de l'union pour une bonne œuvre. Dans ce compte rendu, il y a beaucoup de faits très intéressants; celui qui nous a frappé le plus est la misère extraordinaire de la caisse de la Société. Mais il ne faut pas désespérer; il y a beaucoup de nobles cœurs. Mentionnons cette ordonnance qui a envoyé 20 roubles argent; étant donné sa situation ce doit être pour lui une somme énorme; et si tous avaient envoyé en proportion! Les distributions effectuées par la Société sont excellentes et témoignent d'une philanthropie volontaire bien comprise.

À propos de philanthropie obligatoire, ces jours-ci, nous sommes passés devant une librairie et avons vu à l'étalage le dernier numéro du Eralach[335]. On y voyait, fort bien représenté, un philanthrope par devoir, celui même qui «bat et frappe sur la gueule le vieux Gavrilo» pour un jabot froissé; et qui, dans la rue, tout d'un coup, se prend de commisération sincère pour son prochain. Des autres dessins nous ne dirons rien bien qu'il y ait beaucoup de choses justes et d'actualité. Si M. Nievakhovitch le désire, nous lui raconterons une anecdote à propos de la philanthropie. Un propriétaire disait

avec feu quel amour il ressentait pour l'humanité et comment il était pénétré des exigences du siècle: «Monsieur, disait-il, mes domestiques sont divisés en trois catégories. Les serviteurs respectables, qui ont servi mon père et mon grand-père fidèlement, honnêtement, forment la première catégorie. Ils logent dans des chambres claires, propres, confortables; ils mangent les restes de la table des maîtres. La seconde catégorie comprend les serviteurs peu respectables, peu méritants, qui, cependant, sont de braves gens. Je leur donne une chambre claire commune, et, les jours de fête, on leur prépare des gâteaux. Ceux de la troisième catégorie sont des canailles, des coquins, des fripons; à ceux-là je ne donne pas de gâteaux et, chaque samedi, je leur fais la morale en les corrigeant. À des chiens, la vie des chiens. Ce sont des coquins. – Sont-ils nombreux, chez vous, dans les premières catégories? – À vrai dire, répondit le propriétaire un peu gêné, encore pas un… Parce que tous sont des brigands et des voleurs. Cette engeance n'est point digne de la philanthropie.»

27 avril 1847

Il n'y a pas encore longtemps, je ne pouvais m'imaginer un habitant de Pétersbourg autrement qu'en robe de chambre et bonnet, bien renfermé, avec l'obligation de prendre toutes les deux heures une cuillerée à soupe de quelque potion. Sans doute tous n'étaient pas malades. Aux uns c'était interdit par leurs occupations, aux autres par leur robuste constitution.

Mais enfin, voilà que le soleil brille, et cette nouvelle en vaut bien une autre. Le convalescent hésite. Indécis, il ôte son bonnet; puis il répare sa toilette; enfin, il consent à faire une promenade. Sans doute bien emmitouflé, tricot de laine, pelisse et galoches. La douceur de l'air le surprend agréablement, ainsi que l'aspect de fête de la foule dans les rues et le bruit assourdissant des voitures sur le pavé. Enfin, sur la perspective Nevski, le convalescent avale de la poussière neuve. Son cœur commence à battre et quelque chose comme un sourire détend ses lèvres jusqu'ici fermées comme en signe d'interrogation ou de mécontentement. La première poussière de Pétersbourg, après un déluge de boue et quelque chose de très mouillé dans l'air, ne le cède pas en douceur à l'ancienne fumée des foyers de la patrie, et le promeneur, du visage duquel disparaît enfin la méfiance, se résout à jouir du printemps. En général, chez l'habitant de Pétersbourg qui se décide à jouir du printemps, il y a quelque chose de si bonhomme, de si naïf qu'on ne peut ne point partager sa joie. Même, s'il rencontre un ami, il oublie la phrase banale: Quoi de neuf? Et la remplace par une autre beaucoup plus intéressante: Hein, quel temps? Et l'on sait qu'après le temps, surtout quand il est mauvais, la question la plus saugrenue à Pétersbourg est: Quoi de neuf? J'ai remarqué souvent que quand deux amis pétersbourgeois se rencontrent quelque part, après s'être salués, ils demandent en même temps: Quoi de neuf? Il y a une tristesse particulière dans leurs voix, quelle qu'ait été l'intonation initiale de leur conversation. En effet, une désespérance totale est liée à cette question à Pétersbourg. Mais le plus agaçant c'est que, très souvent, l'homme qui la pose est tout à fait indifférent, un Pétersbourgeois de

naissance, qui connaît très bien la coutume, sait d'avance qu'on ne lui répondra rien, qu'il n'y a rien de nouveau, qu'il a posé cette question peut-être mille fois sans aucun succès; cependant, il la pose, et il a l'air de s'y intéresser, comme si les convenances l'obligeaient de participer lui aussi à la vie publique, d'avoir des intérêts publics. Mais les intérêts publics… C'est-à-dire nous ne nions pas que nous ayons des intérêts publics; nous tous aimons ardemment la patrie, nous aimons notre cher Pétersbourg, nous aimons jouer si l'occasion se présente. En un mot il y a beaucoup d'intérêts publics. Mais ce qu'il y a surtout chez nous, ce sont les groupes. On sait que Pétersbourg n'est que la réunion d'un nombre considérable de petits groupes dont chacun a ses statuts, ses conventions, ses lois, sa logique et son oracle. C'est en quelque sorte le produit de notre caractère national qui a encore peur de la vie publique et tient plutôt au foyer. En outre, la vie publique exige un certain art; il faut s'y préparer; il faut beaucoup de conditions. Aussi, l'on préfère la maison. Là, tout est plus simple; il ne faut aucun art; on est plus tranquille. Dans le groupe, on vous répondra bravement à la question: Quoi de neuf? La question reçoit tout de suite un sens particulier, et l'on vous répond ou par un potin, ou par un bâillement, ou par quelque chose qui vous force vous-même à bâiller cyniquement, magistralement. Dans le groupe, on peut traîner de la façon la meilleure et la plus douce une vie utile entre le bâillement et le ragot, jusqu'au moment où la grippe, ou bien la fièvre chaude, visite votre demeure; et vous quittez alors la vie stoïquement, avec indifférence, sans savoir comment et pourquoi tout cela était avec vous jusqu'alors. Aujourd'hui, dans l'obscurité, au crépuscule, après une triste journée, plein d'étonnement que tout se soit arrangé ainsi, il semble qu'on ait vécu, qu'on ait atteint quelque chose, et tout à coup, on ne sait pas pourquoi, il faut quitter ce monde agréable et sans soucis pour émigrer dans un monde meilleur. Dans certains groupes, d'ailleurs, on parle fortement de la cause. Quelques personnes instruites et bien intentionnées se réunissent. On bannit sévèrement tous les plaisirs innocents, comme les potins et la préférence, et, avec un entrain incompréhensible, on parle de différents sujets très importants. Enfin, après avoir bavardé, parlé, résolu quelques questions d'utilité générale, et après avoir réussi à imposer aux uns et aux autres une opinion sur toutes choses, le

groupe est saisi d'une irritation quelconque et commence à s'affaiblir considérablement. Finalement, tous se fâchent les uns contre les autres. On se dit quelques dures vérités. Quelques caractères tranchants se font jour et tout se termine par la dislocation totale. Ensuite on se calme; on fait provision de bon sens et, peu à peu, l'on se réunit de nouveau dans le groupe décrit ci-dessus. Sans doute il est agréable de vivre ainsi. Mais à la longue cela devient irritant; cela irrite fortement. Par exemple, moi je suis fâché contre notre cercle patriarcal parce qu'il y vient toujours un homme du type le plus insupportable. Vous tous, messieurs, le connaissez très bien. Son nom est Légion. C'est un homme qui a bon cœur, et n'a rien qu'un bon cœur. Comme si c'était une chose rare à notre époque d'avoir bon cœur; comme si, enfin, on avait besoin d'avoir bon cœur; cet éternel bon cœur! L'homme doué d'une si belle qualité a l'air, dans la vie, tout à fait sûr que son bon cœur lui suffira pour être toujours content et heureux. Il est si sûr du succès qu'il néglige tout autre moyen en venant au monde. Par exemple, il ne connaît ni mesure ni retenue. Tout, chez lui, est débordant, à cœur ouvert. Cet homme est enclin à vous aimer soudain, à se lier d'amitié, et il est convaincu qu'aussitôt, réciproquement, tous l'aimeront, par ce seul fait qu'il s'est mis à aimer tout le monde. Son bon cœur n'a même jamais pensé que c'est peu d'aimer chaudement, qu'il faut posséder l'art de se faire aimer, sans quoi tout est perdu, sans quoi la vie n'est pas la vie, ni pour son cœur aimant ni pour le malheureux que, naïvement, il a choisi comme objet de son attachement profond. Si cet homme se procure un ami, aussitôt celui-ci se transforme pour lui en un meuble d'usage, quelque chose comme un crachoir. Tout ce qu'il a dans le cœur, n'importe quelle saleté, comme dit Gogol, tout s'envole de la langue et tombe dans le cœur de l'ami. L'ami est obligé de tout écouter et de compatir à tout. Si ce monsieur est trompé par sa maîtresse, ou s'il perd aux cartes, aussitôt, comme un ours, il fond, sans y être invité, sur l'âme de l'ami et y déverse tous ses soucis. Souvent il ne remarque même pas que l'ami lui-même a des chagrins par-dessus la tête: ou ses enfants sont morts, ou un malheur est arrivé à sa femme, ou il est excédé par ce monsieur au cœur aimant. Enfin on lui fait délicatement sentir que le temps est splendide et qu'il faut en profiter pour une promenade solitaire. Si cet homme aime une

femme, il l'offensera mille fois par son caractère avant que son cœur aimant le remarque, avant de remarquer (si toutefois il en est capable) que cette femme s'étiole de son amour, qu'elle est dégoûtée d'être avec lui, qu'il empoisonne toute son existence. Oui, c'est seulement dans l'isolement, dans un coin, et surtout dans un groupe que se forme cette belle œuvre de la nature, ce «spécimen de notre matière brute», comme disent les Américains, en qui il n'y a pas une goutte d'art, en qui tout est naturel. Un homme pareil oublie – il ne soupçonne même pas –, dans son inconscience totale, que la vie est un art, que vivre c'est faire œuvre d'art par soi-même; que ce n'est que dans le lien des intérêts, dans la sympathie pour toute la société et ses exigences directes, et non dans l'indifférence destructrice de la société, non dans l'isolement, que son capital, son trésor, son bon cœur, peut se transformer en un vrai diamant taillé.

Seigneur Dieu! Où sont allés les anciens traîtres des vieux mélos et des romans! L'existence était agréable quand ils vivaient dans le monde. C'est pourquoi il est agréable qu'ici, tout de suite, à côté, se trouve également l'homme le plus vertueux qui défendra l'innocence et punira le mal. Ce traître, ce «tiranno ingrato», c'était un malfaiteur engendré par un jeu mystérieux et tout à fait incompréhensible du sort. Tout en lui était la personnification du mal. Il était déjà malfaiteur dans le sein de sa mère. C'est peu. Ses aïeux, pressentant probablement sa venue au monde, avaient choisi intentionnellement le nom qui convenait à la position sociale de leur futur descendant. Si bien que, d'après le nom seul, vous comprenez que cet homme se promène armé d'un couteau et tue les gens sans raison, Dieu sait pourquoi, comme s'il était une machine à tuer et à incendier. Ça c'était bien; au moins on savait à quoi s'en tenir.

Maintenant les auteurs parlent de Dieu sait quoi. Maintenant, il arrive que l'homme le plus vertueux, le plus incapable d'un crime se montre soudain un parfait malfaiteur, sans que même il s'en doute. Et le plus fâcheux, c'est que personne ne peut le remarquer, personne ne peut le dire. Alors, longtemps, il est entouré de respect, et enfin il meurt couvert d'une telle gloire, accompagné de telles louanges, qu'on se prend à l'envier. Souvent il est pleuré sincèrement, tendrement, et, ce qui est le plus drôle, il est pleuré par sa

victime même. Malgré cela, il y a parfois tant de prudence dans le monde, qu'on ne comprend pas du tout comment elle arrive à se loger parmi nous! Voici, par exemple, un cas qui s'est produit ces jours derniers. Un de mes anciens amis, un tantinet mon protecteur, Julian Mastakovitch, a l'intention de se marier. À vrai dire, il est difficile de se marier à un âge plus convenable. Il n'est pas encore marié; il a encore trois semaines de bon temps avant le mariage. Mais chaque soir il met son gilet blanc, sa perruque, tout ce qu'il faut, achète un bouquet et des bonbons, et s'en va faire sa cour à Glafira Petrovna, sa fiancée, jeune fille de dix-sept ans, tout à fait innocente, qui est dans l'ignorance complète du mal. Rien qu'à cette pensée un sourire sucré paraît sur les lèvres de Julian Mastakovitch. Non, il est même agréable de se marier à un âge pareil. Selon moi, s'il faut tout dire, il est même inconvenant de le faire pendant la jeunesse, c'est-à-dire avant trente-cinq ans. Mais quand l'homme approche de la soixantaine, quand il est assagi, quand, physiquement et moralement, il a déjà atteint la perfection, oh, alors, c'est bien, vraiment bien. Et penser: voici un homme qui a vécu longtemps et qui, enfin, a atteint son but! Aussi fus-je tout à fait étonné lorsque, ces jours derniers, un soir, je vis Julian Mastakovitch arpenter son bureau, les mains derrière le dos, l'air défait et triste. C'est aujourd'hui seulement que j'en ai compris la raison. Je ne voulais même pas en parler, c'est une circonstance sans intérêt, banale, qu'il ne faut même pas prendre en considération devant des gens bien-pensants. – Rue Gorokhovaia, au quatrième sur la rue, est un appartement qu'autrefois d'ailleurs j'avais voulu louer. Actuellement cet appartement est habité par une veuve jeune et agréable, qui a l'air très engageant. Or Julian Mastakovitch était soucieux parce qu'il se demandait comment il ferait, une fois marié, pour aller le soir, comme d'habitude, peut-être un peu plus rarement, chez Sophie Ivanovna, afin de s'entretenir avec elle de son procès? Il y a deux ans déjà, Sophie Ivanovna a présenté une requête au tribunal et son mandataire est Julian Mastakovitch, qui a si bon cœur. C'est pourquoi de telles rides creusaient son front sérieux. Mais enfin, il mit son gilet blanc, prit le bouquet et les bonbons et, l'air joyeux, alla chez Glafira Petrovna. Voilà un homme heureux! Pensai-je, me rappelant Julian Mastakovitch. Déjà avancé en âge, il rencontre une compagne qui le

comprend, une jeune fille de dix-sept ans, innocente, instruite, sortie du pensionnat il n'y a qu'un mois. Et cet homme vivra toute sa vie dans l'aisance et le bonheur. Je fus saisi d'envie. Ce jour était si sale, si morose. Je marchais rue Siennaia.

Mais, messieurs, je suis feuilletoniste et je dois vous parler des nouvelles les plus fraîches; je dois vous dire par exemple que Jenny Lind[336] part pour Londres. Mais qu'est-ce que c'est que Jenny Lind pour un lecteur de Pétersbourg? Il a bien d'autres chats à fouetter! Alors, voilà, je marchais rue Siennaia me demandant sur quel sujet je pourrais bien écrire. L'ennui me rongeait. C'était un matin humide et brumeux. Pétersbourg se levait méchant et hargneux comme une vieille fille mondaine, verte et jaune de dépit à cause du bal de la veille. Il était en colère des pieds à la tête. Avait-il mal dormi? Une grande quantité de bile s'était-elle répandue en lui? Avait-il, la veille, perdu beaucoup aux cartes, comme un galopin, à tel point que, le matin, ses poches étaient complètement vides? Était-ce pour quelque autre raison? C'est difficile à dire, en tout cas, il était fâché. C'était triste de voir ces énormes murs humides, ces marbres, ces bas-reliefs, ces statues, ces colonnes, qui avaient aussi l'air de s'irriter contre le mauvais temps, qui tremblaient et claquaient des dents. Tous les horizons pétersbourgeois avaient l'air tristes et mornes. Pétersbourg était fâché. C'était une heure de l'après-midi; il faisait tout à fait noir.

À ce moment, un cortège funèbre vint à passer. Aussitôt, en ma qualité de feuilletoniste je me suis rappelé que la grippe et le typhus sont des questions pétersbourgeoises presque d'actualité. C'étaient des obsèques magnifiques. Le héros du cortège, en un riche corbillard, triomphalement, les pieds devant, se rendait dans le logement le plus commode du monde. Une longue file de moines écrasaient sous leurs lourdes bottes des branches de sapin jetées sur le sol qui répandaient une odeur de goudron dans toute la rue. Un chapeau à plumet, posé sur le cercueil, annonçait aux passants le grade du dignitaire. Ses décorations, placées sur des coussins, suivaient. Près du corbillard sanglotait un colonel, déjà tout blanc, inconsolable, probablement le gendre du défunt, peut-être son cousin. Dans la longue file de voitures on apercevait, comme d'habitude, des visages endeuillés, on entendait les potins qui ne

meurent jamais, et les enfants riaient gaiement dans leurs crêpes blancs. J'avais du dépit, de l'angoisse; et je saluais, d'un air profondément offensé, l'amabilité d'un cheval, aux quatre pieds ankylosés, qui était tranquillement dans son rang et, ayant depuis longtemps avalé la dernière touffe de foin volée à une télègue voisine, se décidait à faire une plaisanterie, c'est-à-dire à choisir le passant le plus affairé (pour lequel, probablement il m'avait pris), de le saisir légèrement par le col ou la manche et ensuite, comme si rien n'était arrivé, de lui montrer sa gueule vertueuse et barbue. Pauvre rosse! Je suis rentré à la maison. Je me suis préparé à écrire mon feuilleton; mais, je ne sais comment, j'ai ouvert la revue et me suis mis à lire une nouvelle. Dans cette nouvelle[337], on décrit une famille de Moscou, de la classe moyenne. On y parle aussi de l'amour. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi je n'aime pas les histoires d'amour, et je me suis transporté à Moscou dans ma patrie lointaine. Si vous n'avez pas lu cette nouvelle, messieurs, lisez-la. En effet, que pourrais-je vous dire de meilleur, de plus nouveau? Que les nouveaux omnibus ont fait leur apparition sur Nevski; que la Néva a occupé tous les esprits durant une semaine; que dans les salons on continue toujours à bâiller à jours fixes, en attendant l'été avec impatience? Est-ce cela? Mais cela vous ennuie depuis longtemps déjà, messieurs. Voilà, vous avez lu la description d'une matinée à Pétersbourg, n'est-ce pas suffisant comme ennui? Alors, pendant une matinée aussi pluvieuse, lisez cette nouvelle sur une famille de petites gens de Moscou, et la glace brisée. C'est comme si je l'avais vue dans mon enfance cette pauvre Anna Ivanovna, la mère de famille. Et je connais aussi Ivan Kirilovitch. Ivan Kirilovitch est un brave homme, seulement, quand il est gai, un peu éméché, il aime les plaisanteries. Par exemple, sa femme est malade et a peur de la mort; alors lui, bien portant, pour rire et plaisanter se met à raconter comment il se remariera quand il sera veuf. La femme se retient, se retient; elle finit par rire: que faire si son mari a déjà un pareil caractère? Mais voilà que la théière est cassée. Il est vrai qu'une théière coûte cher. Cependant c'est un spectacle honteux de voir, devant des invités, le mari reprocher à sa femme une maladresse. Puis vint le carnaval. Ivan Kirilovitch n'était pas à la maison. Le soir, comme par hasard, plusieurs jeunes amies de la fille aînée, Olga, se réunirent chez elle. Il y avait

aussi des jeunes gens, et des enfants très bruyants, et un certain Pavel Loukitch, qui paraissait sorti d'un roman de Walter Scott. Il bousculait tout le monde, ce Pavel Loukitch. Il proposa de jouer à colin-maillard. La pauvre malade Anna Ivanovna eut comme un pressentiment. Mais, gagnée par le désir général, elle autorisa le colin-maillard. Ah, messieurs, cela me reporte à quinze ans, quand moi-même je jouais à colin-maillard. Quel jeu! Et ce Pavel Loukitch! Ce n'est pas en vain que Sachenka aux yeux noirs, amie d'Olga, chuchote, en se serrant contre le mur, et tremblant de l'attente, qu'elle est perdue. Ce Pavel Loukitch est si terrible; et c'est lui qui a les yeux bandés. Les petits enfants, s'étant mis dans un coin, sous une chaise, firent du bruit, près d'une glace. Pavel Loukitch se jeta du côté d'où venait le bruit. La glace trembla, quitta ses pitons rouillés et, par-dessus sa tête, tomba par terre et se brisa en mille morceaux. Ah! Quand j'ai lu cela, il m'a semblé que j'avais moi-même cassé cette glace, que j'étais moi-même coupable de tout cela!

Anna Ivanovna pâlit; tous prirent la fuite, car la peur les avait tous saisis. Qu'allait-il arriver? Avec crainte et impatience j'attendais le retour d'Ivan Kirilovitch. Je pensais: voilà, il rentrera ivre; au-devant de lui, sur le perron, sortira la grand-mère, cette vipère, un type de l'ancien Moscou, et elle lui chuchotera quelque chose, probablement sur le malheur arrivé. Mon cœur commençait à battre. Soudain éclate l'orage. D'abord, avec un fracas de tonnerre, qui, peu à peu, se calma; j'entendis la voix d'Anna Ivanovna. Trois jours après, elle était au lit; et un mois plus tard elle mourait de phtisie galopante. Alors quoi, tout cela à cause d'une glace brisée! Mais, est-ce possible? Oui, et elle est morte. Il y a un charme à la Dickens dans la description des dernières minutes de cette vie inconnue, effacée. Et Ivan Kirilovitch? Il est presque devenu fou. Il courait à chaque instant à la pharmacie; il se querellait avec le médecin; il demandait toujours en sanglotant à qui sa femme allait le laisser. Oui; je me suis rappelé beaucoup de choses. À Pétersbourg il y a aussi beaucoup de familles pareilles. J'ai connu personnellement un Ivan Kirilovitch; on en trouve partout.

J'ai commencé, messieurs, à vous parler de cette nouvelle, parce que j'avais l'intention de vous raconter moi-même une nouvelle. Mais ce sera pour une autre fois. À propos de littérature, nous avons entendu dire que

beaucoup sont très contents de la saison d'hiver. Il n'y a pas eu beaucoup de bruit, de querelles particulières, bien que quelques nouveaux journaux et revues aient fait leur apparition. Mais tout se fait beaucoup plus sérieusement. Il y a en tout plus d'entente et de réflexion. Il est vrai que le livre de Gogol a fait beaucoup de bruit au commencement de l'hiver. Ce qui est surtout remarquable à propos de ce livre, c'est l'opinion unanime de presque tous les journaux et revues qui, d'habitude, se contredisent toujours.

Pardon, j'ai oublié le principal. Tout le temps j'y ai pensé, puis je l'ai oublié: Ernst donne encore un concert. Ce sera au profit de la Société de secours aux pauvres et de la Société allemande de bienfaisance. Nous ne disons pas que le théâtre sera archicomble; nous en sommes sûrs.

11 mai 1847

Savez-vous, messieurs, quelle importance a, dans notre grande capitale, un homme qui a toujours en dépôt chez lui une nouvelle que personne encore ne connaît et qui, en plus, possède le talent de la raconter agréablement? Selon moi, c'est presque un grand homme et, indiscutablement, mieux vaut avoir en dépôt une nouvelle que la fortune. Quand un Pétersbourgeois apprend une nouvelle rare, et court la raconter, par avance il savoure une volupté spirituelle; sa voix devient faible et tremble de plaisir; son cœur baigne dans le beurre. À ce moment, tant qu'il n'a pas encore communiqué sa nouvelle, pendant qu'il court chez des amis à travers la perspective Nevski, il est délivré d'un coup de tous ses soucis. Même, on l'a observé, il se guérit des maladies les plus invétérées et – par comble! – il pardonne à ses ennemis. Il est doux et grand. Et pourquoi? Parce que le Pétersbourgeois, en un moment aussi solennel, prend conscience de sa dignité, de son importance et se rend justice. C'est peu. Vous et moi connaissons sûrement beaucoup de gens auxquels nous interdirions même notre antichambre (s'il n'y avait pas de vrais soucis d'affaires) s'ils venaient faire visite à notre valet. Cet homme comprend lui-même qu'il est coupable, et ressemble beaucoup au chien qui, la queue et les oreilles basses, attend les événements. Mais, soudain, voilà que ce monsieur sonne chez vous d'une façon hardie, passe sans se gêner devant le valet étonné, et, l'air rayonnant, vous tend la main. Et aussitôt vous reconnaissez qu'il en a le droit, qu'il a une nouvelle, ou un potin, ou quelque chose de très agréable à dire. Sans cette circonstance, un pareil individu n'oserait pas venir chez vous. Alors, non sans plaisir, vous l'écoutez, bien que peut-être vous ne ressembliez nullement à cette respectable dame du monde qui n'aimait à entendre aucune nouvelle mais qui écoutait avec plaisir cette anecdote: comment une femme qui enseignait l'anglais à ses enfants avait fouetté son mari[338].

Oui, messieurs, le potin a bon goût. J'ai souvent pensé que si chez nous, à Pétersbourg, quelqu'un avait le talent de découvrir quelque chose de nouveau

pour l'agrément de la vie, quelque chose n'existant encore dans aucun pays du monde, ce quelqu'un pourrait gagner des sommes formidables. Il y a des maîtres. C'est extraordinaire comme la nature humaine est bâtie! Soudain, et pas du tout par lâcheté, l'homme cesse d'être homme et devient un petit insecte, un simple petit moucheron. Son visage se transforme et se recouvre non pas d'humidité mais d'une couleur particulièrement brillante. Sa taille, soudain, devient beaucoup plus petite que la vôtre; l'indépendance disparaît totalement; il vous regarde dans les yeux comme un chien qui attend un morceau. C'est peu. Bien qu'il ait un bon habit, il se couche par terre, agite joyeusement la queue, crie, lèche, ne mange pas avant qu'on ne l'y autorise. Et, ce qui est le plus drôle, le plus agréable, c'est qu'avec cela il ne perd point sa dignité. Il la conserve intacte, même à vos propres yeux. Tout cela se passe de la façon la plus naturelle. Sans doute vous êtes un Regulus d'honnêteté, au moins un Aristide, en un mot vous mourriez pour la vérité. Vous transpercez du regard cet homme. Lui, de son côté, est convaincu qu'il est tout à fait transparent. Et tout marche comme sur des roulettes. Vous trouvez cela bien, et l'homme ne perd pas sa dignité. Et tout cela parce qu'il vous loue, messieurs. Sans doute ce n'est pas bien qu'il vous loue en face. C'est vilain. Cependant vous remarquez que l'homme vous loue d'une façon intelligente, parce qu'il indique précisément ce que vous aimez dans votre personne.

Alors il a de l'esprit, du tact. Il connaît même votre cœur. Car il reconnaît en vous ce que le monde peut-être vous refuse, bien entendu injustement et par envie. Comment savoir? Dites-vous enfin. Peut-être n'est-ce point un flagorneur, mais simplement un homme trop naïf et sincère. Enfin, pourquoi rejeter l'homme du premier coup? Et un homme pareil reçoit tout ce qu'il voulait recevoir, comme le juif qui supplie le maître de ne pas acheter sa marchandise. «Pourquoi acheter? Que monsieur regarde seulement dans la besace, ne serait-ce que pour cracher sur la marchandise du juif et s'en aller.» Le juif déroule sa marchandise et le monsieur achète tout ce que le juif désire lui vendre. Non, l'homme n'agit pas du tout par lâcheté. Pourquoi de grands mots? Il n'a pas du tout l'âme basse. Il a une âme intelligente, charmante; l'âme de la société; l'âme qui désire recevoir, l'âme mondaine, qui, il est vrai, prend les devants, mais tout de même une âme. Je ne dis pas chez tous, mais

chez beaucoup. C'est pourquoi tout cela est encore bien, parce que sans une âme pareille tous seraient morts d'ennui ou se mangeraient entre eux. La double face, l'hypocrisie, le masque, c'est vilain, d'accord. Mais si, en ce moment, tous se montraient tels qu'ils sont, je jure que ce serait pire.

Toutes ces réflexions me venaient à l'esprit alors que Pétersbourg allait se promener au Jardin d'été et sur la perspective Nevski, pour montrer ses costumes neufs de printemps.

Mon Dieu, rien que sur les rencontres de la perspective Nevski on pourrait écrire un livre entier! Mais vous connaissez tout cela si bien, messieurs, de par vos expériences agréables, qu'à mon avis il n'est point besoin d'écrire ce livre. Une autre idée m'est venue, c'est qu'à Pétersbourg on dépense énormément. Il serait curieux de savoir s'il y a beaucoup de gens à Pétersbourg qui ont suffisamment d'argent pour tout; c'est-à-dire des gens tout à fait à leur aise, comme on dit. Je ne sais pas si j'ai raison, mais je me suis toujours représenté Pétersbourg comme le benjamin gâté d'un père très respectable, homme du temps jadis, riche, large, très raisonnable et très débonnaire. Le père s'est enfin retiré des affaires, s'est installé à la campagne, tout heureux de pouvoir porter un veston de nankin, sans violer les convenances. Mais le fils est resté dans le monde; le fils doit apprendre toutes les sciences; il doit être un jeune Européen; et le père, bien qu'il ne connaisse l'instruction que par ouï-dire, désire vivement que son fils soit le jeune homme le plus instruit. Le fils saisit immédiatement les choses les plus superficielles, s'achète un costume européen, porte l'impériale, et le père, sans remarquer que le fils a tout de même une tête et veut vivre et qu'à vingt ans il a plus appris par expérience que lui pendant toute sa vie, le père, horrifié, ne voyant que l'impériale, voyant le fils puiser sans compter dans sa large poche, remarquant enfin que le fils est très indépendant, grogne, se fâche, accuse l'instruction et l'occidentalisme et, principalement, est furieux que «l'œuf veuille instruire la poule». Mais le fils veut vivre et il y met tant de hâte qu'on réfléchit malgré soi à son jeune élan. Sans doute il dépense assez gaillardement.

Par exemple, voici que la saison d'hiver est terminée et Pétersbourg, du moins d'après le calendrier, appartient déjà au printemps. De longues

colonnes des journaux commencent à se remplir des noms de ceux qui partent pour l'étranger. À votre étonnement, vous remarquez aussitôt que Pétersbourg est beaucoup plus dérangé au point de vue de sa santé que de sa poche. J'avoue que quand j'eus comparé ces deux sortes de dérangements, une peur panique me saisit, et à mon imagination apparut non la capitale mais l'hôpital. Cependant, je compris bientôt que je m'inquiétais en vain et que la bourse du père, provisoirement, serait encore assez large.

Vous verrez avec quelle munificence seront peuplées les campagnes, quels costumes extraordinaires traverseront les bosquets de bouleaux, et comment tous seront heureux et contents. Je suis même tout à fait sûr qu'un pauvre hère lui-même deviendra tout de suite content et heureux en regardant la joie générale. Au moins il verra gratuitement quelque chose qu'on ne peut voir pour aucun prix dans aucune ville de notre grand empire.

À propos de pauvre hère, il me semble que de toutes les misères possibles, la plus vilaine, la plus dégoûtante, la plus sale, la plus basse est la misère mondaine, bien qu'elle soit rare. Cette misère qui a dépensé son dernier sou et, par devoir, se montre encore en voiture, couvre de boue le piéton, qui, par un honnête travail, gagne son pain à la sueur de son front, et, malgré tout, a des serviteurs en gants blancs et cravate blanche. C'est une misère qui a honte de demander l'aumône, et n'a pas honte de l'accepter de la façon la plus insolente. Mais assez sur cette boue. Nous souhaitons sincèrement aux Pétersbourgeois de s'amuser à la campagne et de bâiller le moins possible. On sait que le bâillement, à Pétersbourg, est une maladie comme la grippe, les hémorroïdes ou la fièvre, maladie dont on se délivre difficilement par n'importe quelle cure, même la cure mondaine. Pétersbourg se lève en bâillant; en bâillant, il accomplit ses devoirs et, en bâillant, il se couche. Mais il bâille surtout dans ses mascarades et à l'Opéra. Pourtant l'Opéra est parfait chez nous. Les voix des merveilleux chanteurs sont si sonores, si pures que déjà on en parle dans tous les autres pays, dans toutes les villes et bourgades. Chacun sait déjà qu'il y a à Pétersbourg un opéra, et chacun nous envie. Cependant Pétersbourg s'ennuie quelque peu et, à la fin de l'hiver, l'Opéra lui devient ennuyeux, comme, par exemple, le dernier concert. Mais, il ne faut pas appliquer cette observation au concert d'Ernst

qui a été donné dans un but très charitable. Il est arrivé une étrange histoire. Au théâtre, il y avait une si forte bousculade que beaucoup de personnes, pour sauver leur vie, ont décidé de faire une promenade au Jardin d'été qui, ce jour-là, comme par un fait exprès, était ouvert au public pour la première fois. C'est pourquoi la salle de concert paraissait vide. Mais tout cela n'est qu'un malentendu, pas plus. La caisse pour les pauvres s'est bien remplie. Nous avons entendu dire que beaucoup de gens ont envoyé leur obole et ne sont pas venus au concert, ayant peur de la foule, peur tout à fait naturelle.

Vous ne pouvez vous imaginer, messieurs, quel devoir agréable c'est de parler avec vous des nouvelles de Pétersbourg et de décrire, pour vous, la vie à Pétersbourg. Je dirais même plus: ce n'est pas un devoir, c'est un grand plaisir. Je ne sais pas si vous comprenez ma joie. Mais en vérité il est très agréable de se réunir, de s'asseoir et de bavarder des intérêts publics. Parfois même je suis prêt à chanter de joie, quand je rentre dans la société et vois des hommes solides, sérieux, très bien élevés, qui se sont réunis, parlent de quelque chose sans rien perdre de leur dignité. De quoi parlent-ils? Ça c'est une autre question. J'oublie même, parfois, de pénétrer le sens de la conversation, me contentant du tableau seul.

Mais jusqu'ici, je n'ai jamais pu pénétrer le sens de ce dont s'entretiennent chez nous les gens du monde qui n'appartiennent pas à un certain groupe. Dieu sait ce que c'est. Sans doute quelque chose de charmant, puisque ce sont des gens charmants. Mais tout cela paraît incompréhensible. On dirait toujours que la conversation vient de commencer; comme si l'on accordait les instruments. On reste assis pendant deux heures et, tout ce temps, on ne fait que commencer la conversation. Parfois tous ont l'air de parler de choses sérieuses, de choses qui provoquent la réflexion. Mais ensuite, quand vous vous demandez de quoi ils ont parlé, vous êtes incapable de le dire: de gants, d'agriculture, ou de la constance de l'amour féminin? De sorte que, parfois, je l'avoue, l'ennui me gagne. On a l'impression de rentrer par une nuit sombre à la maison en regardant tristement de côté et d'entendre soudain de la musique. C'est un bal, un vrai bal. Dans les fenêtres brillamment éclairées passent des ombres; on entend des murmures de voix, des glissements de pas; sur le perron se tiennent des agents. Vous passez

devant, distrait, ému; le désir de quelque chose s'est éveillé en vous. Il vous semble avoir entendu le battement de la vie, et, cependant, vous n'emportez avec vous que son pâle motif, l'idée, l'ombre, presque rien. Et l'on passe comme si l'on n'avait pas confiance. On entend autre chose. On entend, à travers les motifs incolores de notre vie courante, un autre motif, pénétrant et triste, comme dans le bal des Capulet de Berlioz. L'angoisse et le doute rongent votre cœur, comme cette angoisse qui est au fond du motif lent de la triste chanson russe.

Écoutez… D'autres sons résonnent.
Tristesse et orgie désespérées…
Est-ce un brigand qui a entonné, là-bas, la chanson?
Ou une jeune fille qui pleure à l'heure triste des adieux?
Non; ce sont les faucheurs qui rentrent de leur travail…
Autour sont les forêts et les steppes de Saratov.

Ces jours-ci, c'était la fête du septième jeudi après Pâques. C'est une fête populaire en Russie. Avec elle le peuple salue le printemps et, dans toute la terre russe, on tresse des couronnes. Mais, à Pétersbourg, le temps était froid et morose; la neige tombait; les bouleaux n'avaient pas éclos leurs bourgeons détruits par la grêle. La journée ressemblait beaucoup à une journée de novembre, quand on attend la première neige, quand la Néva, gonflée par le vent, hurle et que le vent siffle dans les rues. Il me semble toujours que, par un temps pareil, le Pétersbourgeois est fâché et triste; et mon cœur se serre en même temps que mon feuilleton. Il me semble toujours que tous, mécontents, restent à la maison, tantôt potinant, tantôt se querellant avec leurs femmes, tantôt se courbant sur un dossier de l'administration, tantôt jouant toute la nuit au whist, pour s'éveiller le lendemain matin dans un coin solitaire. Il me semble que les passants de la rue se moquent des fêtes et des intérêts publics, que là-bas se mouille ce paysan barbu qui a l'air de se sentir mieux sous la pluie qu'au soleil, et le monsieur en loutre qui n'est sorti, par un temps pareil, que pour un bon placement de son capital. En un mot, messieurs, ce n'est pas gai.

15 juin 1847

Juin. La chaleur. La ville est vide. Tous sont à la campagne et vivent des impressions, jouissent de la nature. Il y a quelque chose d'inexplicablement naïf, même quelque chose de touchant dans la nature de notre Pétersbourg, quand soudain, sans qu'on s'y attende, elle montre toute sa puissance, toute sa force, s'habille de verdure, se pare, s'orne et se couvre de fleurs… Je ne sais pourquoi cela me rappelle cette jeune fille maigre, chétive, que vous regardez parfois avec commisération, parfois avec un sentiment de pitié, ou que, parfois, tout simplement, vous ne remarquez pas, et qui soudain, en quelques jours, et comme par hasard, devient merveilleusement belle, et vous étonne et vous frappe. Alors vous vous demandez malgré vous quelle force fait briller cette flamme dans ces yeux toujours tristes et pensifs. Qu'est-ce qui attire le sang à ces joues pâles? Qu'est-ce qui anime de passion les traits doux de ce visage? Pourquoi cette poitrine se gonfle-t-elle ainsi? Qu'est-ce qui a provoqué tout d'un coup, la force, la vie, la beauté dans ce visage de femme, l'a obligé à briller d'un sourire pareil, à s'animer d'un rire si séduisant? Vous regardez autour de vous; vous cherchez quelque chose; vous devinez… Mais le moment passe et demain peut-être rencontrerez-vous de nouveau le même regard triste, pensif et distrait, le même visage pâle, la même soumission et la même timidité dans les mouvements, la fatigue, l'inertie, une sourde angoisse et même les traces d'un dépit inutile pour l'élan éphémère. Mais à quoi bon les comparaisons! Et qui en veut maintenant? Nous sommes allés à la campagne pour vivre près de la nature, contemplativement, sans comparaisons; pour jouir de la nature, nous reposer, paresser et laisser tous ces soucis inutiles et trépidants dans les beaux appartements jusqu'en des temps plus propices.

J'ai d'ailleurs un ami qui, ces jours-ci, m'a affirmé que nous ne savons même pas être paresseux. Il prétend que nous paressons lourdement, sans plaisir, ni béatitude, que notre repos est fiévreux, inquiet, mécontent; qu'en même temps que la paresse, nous gardons notre faculté d'analyse, notre

opinion sceptique, une arrière-pensée, et toujours sur les bras une affaire courante, éternelle, sans fin. Il dit encore que nous nous préparons à être paresseux et à nous reposer comme à une affaire dure et sérieuse et que, par exemple, si nous voulons jouir de la nature, nous avons l'air d'avoir marqué sur notre calendrier, encore la semaine dernière, que tel et tel jour, à telle et telle heure, nous jouirons de la nature. Cela me rappelle beaucoup cet Allemand ponctuel qui, en quittant Berlin, nota tranquillement sur son carnet. «En passant à Nuremberg ne pas oublier de me marier.» Il est certain que l'Allemand avait, avant tout, dans sa tête, un système, et il ne sentait pas l'horreur du fait, par reconnaissance pour ce système. Mais il faut bien avouer que dans nos actes à nous, il n'y a même aucun système. Tout se fait ainsi comme par une fatalité orientale. Mon ami a raison en partie. Nous semblons traîner notre fardeau de la vie par force, par devoir, mais nous avons honte d'avouer qu'il est au-dessus de nos forces, et que nous sommes fatigués. Nous avons l'air, en effet, d'aller à la campagne pour nous reposer et jouir de la nature. Regardez avant tout les bagages que nous avons emportés. Non seulement nous n'avons rien laissé de ce qui est usé, de ce qui a servi l'hiver, au contraire, nous y avons ajouté des choses nouvelles. Nous vivons de souvenirs et l'ancien potin et la vieille affaire passent pour neufs. Autrement c'est ennuyeux; autrement il faudra jouer au whist avec l'accompagnement du rossignol et à ciel ouvert. D'ailleurs, c'est ce qui se fait. En outre, nous ne sommes pas bâtis pour jouir de la nature; et, en plus, notre nature, comme si elle connaissait notre caractère, a oublié de se parer au mieux. Pourquoi, par exemple, est-elle si développée chez nous l'habitude très désagréable de toujours contrôler, éplucher nos impressions – souvent sans aucun besoin – et, parfois même, d'évaluer le plaisir futur, qui n'est pas encore réalisé, de le soupeser, d'en être satisfait d'avance en rêve, de se contenter de la fantaisie et, naturellement, après, de n'être bon à rien pour une affaire réelle? Toujours nous froisserons et déchirerons la fleur pour sentir mieux son parfum, et ensuite nous nous révolterons quand, au lieu de parfum, il ne restera plus qu'une fumée. Et cependant, il est difficile de dire ce que nous deviendrions si nous n'avions pas au moins ces quelques jours dans toute l'année et si nous ne pouvions satisfaire par la diversité des

phénomènes de la nature notre soif éternelle, inextinguible de la vie naturelle, solitaire. Et enfin, comment ne pas tomber dans l'impuissance en cherchant éternellement des impressions, comme la rime pour un mauvais vers, en se tourmentant de la soif d'activité extérieure, en s'effrayant enfin, jusqu'à en être malade, de ses propres illusions, de ses propres chimères, de sa propre rêverie et de tous ces moyens auxiliaires par lesquels, en notre temps, on tâche, n'importe comment, de remplir le vide de la vie courante incolore.

Et la soif d'activité arrive chez nous jusqu'à l'impatience fébrile. Tous désirent des occupations sérieuses, beaucoup avec un ardent désir de faire du bien, d'être utiles, et, peu à peu, ils commencent déjà à comprendre que le bonheur n'est pas dans la possibilité sociale de ne rien faire, mais dans l'activité infatigable, dans le développement et l'exercice de toutes nos facultés. Par exemple, chez nous, y a-t-il beaucoup d'hommes occupés d'une affaire con amore, comme on dit? On dit que nous autres Russes nous sommes paresseux par nature, que nous n'aimons pas à nous occuper des affaires, et que si l'on nous y oblige, nous le faisons de telle façon que cela ne ressemble pas à une chose sérieuse. Est-ce vrai? D'après quelle expérience nous attribue-t-on cette qualité nationale si peu enviable? En général, chez nous, depuis quelque temps, on déclame trop sur la paresse, sur l'inaction. On se pousse mutuellement à une activité meilleure et plus utile, et on ne fait que se pousser. Aussi, pour un rien, nous sommes prêts à accuser nos confrères, peut-être simplement parce qu'ils ne ripostent pas trop, comme l'a déjà remarqué Gogol. Mais essayez vous-mêmes, messieurs, de faire le premier pas vers cette activité meilleure et utile. Présentez-la-nous sous n'importe quelle forme. Montrez-nous une affaire et, principalement, intéressez-nous par cette affaire. Laissez-nous l'exécuter nous-mêmes, et laissez-nous montrer notre propre capacité créatrice individuelle.

Êtes-vous capable de le faire ou non? Non. Alors il n'y a pas à accuser. C'est parler inutilement. Précisément, chez nous, l'affaire vient spontanément. Elle ne trouve point de sympathie dans notre âme, et ici paraît alors la capacité purement russe de travailler comme par force, de travailler mal, pas honnêtement et, comme on dit, en rabattant ses manches. Cette qualité caractérise nettement nos mœurs nationales et se montre en tout,

même dans les faits les plus minimes de la vie courante. Chez nous, par exemple, il n'y a pas moyen de vivre dans un palais, comme de grands seigneurs, ou de s'habiller comme les gens comme il faut doivent s'habiller ou comme tout le monde (c'est-à-dire comme très peu de gens); notre appartement ressemble souvent à une porcherie et l'habit atteint au cynisme inconvenant. Si un homme n'est pas satisfait, s'il n'a pas la possibilité de montrer ce qu'il y a de meilleur en lui, alors, aussitôt, il tombe en un état incroyable: tantôt il devient ivrogne, tantôt joueur effréné aux cartes et aigrefin; ou enfin il devient fou d'ambition et en souffre affreusement. Ainsi, peu à peu, on arrive à la conclusion injuste, presque offensante, mais qui paraît bien vraisemblable, que chez nous la conscience de notre propre dignité fait défaut, que nous avons très peu de l'égoïsme nécessaire, et enfin que nous ne sommes pas habitués à faire quelque chose de bien sans récompense. Par exemple, donnez à un Allemand exact, agissant avec système, une affaire tout à fait contraire à ses aspirations et à ses goûts, et expliquez-lui seulement que cette affaire le mènera à quelque chose, le nourrira, par exemple, lui et sa famille, le conduira au but désiré, etc. Immédiatement l'Allemand se mettra au travail, terminera cette besogne et y introduira quelque nouveau système particulier. Mais, est-ce bien? Oui et non. Dans ce cas, en effet, l'homme arrive à une autre extrémité effrayante, à l'immobilité flegmatique qui, parfois, exclut totalement la conscience de l'homme et met à sa place un système, une obligation, une formule, et l'admiration absolue de la coutume ancestrale, bien que cette coutume ne soit plus à la mesure de notre siècle. La réforme de Pierre le Grand, qui créa en Russie l'activité libre, serait impossible avec un élément pareil dans le caractère national, élément qui prend souvent une forme naïve et belle, mais parfois extrêmement comique. On a vu un Allemand rester fiancé jusqu'à cinquante ans, donner des leçons aux enfants de propriétaires russes, ramasser un petit pécule et s'unir enfin, en union légitime, avec sa Minchen, desséchée de cette longue attente, mais héroïquement fidèle. Le Russe ne supporterait point cela. Il cesserait plutôt d'aimer, ou se laisserait entraîner, ou ferait quelque autre chose. Contrairement au proverbe, on peut dire que ce qui est bon pour l'Allemand est mortel pour un Russe. Et y a-t-il beaucoup de

Russes parmi nous qui soient capables d'arranger comme il faut les affaires d'amour? Car chaque affaire exige le désir, l'effort de tout l'être. Sont-ils nombreux enfin ceux qui ont trouvé leur voie? En outre, il y a des activités qui exigent des moyens préalables, une garantie, et il est des affaires pour lesquelles l'homme n'a pas de penchant; il laisse aller et l'affaire sombre. Alors chez les individus en quête d'activité, mais faibles, efféminés, tendres, naît peu à peu ce qu'on appelle la «rêverie». L'homme cesse d'être un homme et devient un être étrange, du genre neutre, un rêveur. Et savez-vous ce que c'est qu'un rêveur? C'est le cauchemar de la vie de Pétersbourg; c'est le péché personnifié; c'est une tragédie sans paroles, mystérieuse, sauvage, avec toutes ses horreurs, toutes ses catastrophes et ses péripéties, avec son préambule et son dénouement. Et, disons-le, ce n'est pas du tout une plaisanterie. Parfois, vous rencontrez un homme distrait, le regard vague et vitreux, souvent le visage pâle, défait, toujours l'air préoccupé de quelque chose de très pénible, d'une affaire très compliquée; parfois comme tourmenté, harassé par des travaux difficiles et qui, en réalité, ne produit absolument rien. Tel est le rêveur, extérieurement. Le rêveur est toujours fatigant parce qu'il est inégal à l'extrême: tantôt trop gai, tantôt trop morne, tantôt grossier, tantôt attentif et tendre, tantôt égoïste, tantôt capable des sentiments les plus nobles. Dans le service, ces messieurs ne valent rien, et bien qu'ayant un emploi ils ne sont capables de rien et traînent seulement leur besogne ce qui, en réalité, est pire que ne rien faire. Ils ressentent un dégoût profond pour toutes les formalités et, malgré cela, on peut dire que, parce qu'ils sont toujours doux, dociles, parce qu'ils ont peur qu'on les touche, ils sont eux-mêmes les premiers formalistes. Mais, chez eux, ils sont tout autres. La plupart s'installent dans un profond isolement, dans un coin inaccessible, comme pour se cacher des hommes et du monde, et, en général, au premier regard sur eux, on remarque quelque chose de mélodramatique. Avec leurs familiers, ils sont sombres et taciturnes; ils restent plongés en eux-mêmes, ils aiment beaucoup tout ce qui est facile, contemplatif, tout ce qui agit tendrement sur les sentiments ou chatouille les sens. Ils aiment lire et lire n'importe quoi, même les livres sérieux, spéciaux; mais généralement, à la deuxième ou à la troisième page, ils abandonnent leur lecture dont ils ont

assez. Leur fantaisie mobile, volage, facile est déjà excitée; l'impression est créée, et le monde entier – avec les joies et les douleurs, l'enfer et le paradis, les femmes séduisantes, les actes héroïques, l'activité noble, et quelque lutte gigantesque, et des crimes et des horreurs de toutes sortes – saisit tout d'un coup l'existence entière du rêveur. La chambre disparaît; l'espace aussi; le temps s'arrête ou vole si rapidement qu'une heure compte pour une minute. Parfois des nuits entières passent en des plaisirs indescriptibles. Souvent, en quelques heures, notre rêveur vit le paradis de l'amour ou une vie entière, formidable, énorme, inouïe, merveilleuse, grandiose et belle. Le pouls bat plus fort, les larmes jaillissent, les joues pâles s'empourprent de fièvre et quand, dans la fenêtre du rêveur, l'aurore paraît avec sa lumière rose, il est pâle, malade et heureux. Presque sans conscience, il se jette sur son lit et, en s'endormant, il sent dans le cœur, encore pendant longtemps, une sensation physique maladive et agréable. Les moments où il a conscience sont terribles. Le malheureux ne les supporte pas et, tout de suite, il prend son poison dont il augmente la dose. De nouveau un livre, un motif musical, un ancien souvenir, quelque chose de la vie réelle, en un mot, une des mille causes les plus infimes, et le poison est prêt, et la fantaisie travaille de nouveau sur le canevas capricieux de la douce rêverie mystérieuse. Dans la rue, il marche tête baissée, faisant peu attention aux passants, parfois aussi oubliant tout à fait la réalité. Mais, s'il remarque quelque chose, c'est la petite chose la plus banale, et ce qu'il y a de plus insignifiant, de plus ordinaire, aussitôt, prend en lui une couleur fabuleuse; son regard est déjà fait ainsi qu'il voit en tout des choses fantastiques. Un volet clos, au milieu de la journée, une vieille femme estropiée, un homme qui marche à sa rencontre en agitant les bras et parlant à haute voix – comme il y en a beaucoup dans les rues –, un tableau de famille à la fenêtre d'une pauvre maison de bois, tout cela c'est pour lui presque comme des aventures.

L'imagination est montée. Tout de suite naît une histoire nouvelle ou un roman… Parfois, la réalité produit une impression pénible, hostile sur le cœur du rêveur et il se hâte de s'enfermer dans son cher petit coin doré qui, en réalité, est souvent empoussiéré, sale, et en désordre. Peu à peu notre rêveur commence à s'éloigner des gens, des intérêts communs et,

imperceptiblement, le sentiment de la vie commune s'émousse en lui. Il lui paraît naturel que les plaisirs que lui procure sa fantaisie soient plus complets, plus beaux, plus charmants que ceux de la vie réelle. Enfin, dans son égarement, il perd tout à fait ce flair moral grâce auquel l'homme est capable d'apprécier la beauté de la réalité, et il laisse échapper les moments de bonheur véritable. Dans son apathie, les mains paresseusement jointes, il ne veut pas savoir que la vie humaine est la contemplation perpétuelle de soi-même dans la nature et la réalité. Il y a même des rêveurs qui fêtent l'anniversaire de leurs sensations fantastiques. Ils ont noté les dates des mois où ils furent particulièrement heureux, où leur fantaisie joua de la façon la plus agréable. S'ils se sont promenés dans telle ou telle rue, ou s'ils ont lu tel ou tel livre, ou vu telle ou telle femme, alors, le jour anniversaire de leur impression, ils tâchent de répéter la même chose se souvenant, jusque dans les moindres détails, de leur bonheur pourri, impuissant. Est-ce qu'une vie pareille n'est pas une tragédie, une chose épouvantable; n'est-ce pas une caricature et est-ce que nous tous ne sommes pas plus ou moins des rêveurs?…

La vie à la campagne, pleine d'impressions extérieures, la nature, le mouvement, le soleil, la verdure et les femmes, qui en été sont si jolies, si bonnes, tout cela est extrêmement utile pour le Pétersbourg malade, bizarre et morne où la jeunesse se perd si vite, où les espoirs se fanent si promptement, où la santé se ruine si rapidement, où l'homme se transforme en si peu de temps. Le soleil, chez nous, est un hôte si rare; la verdure une chose si précieuse et nous sommes si habitués à nos coins d'hiver que les nouvelles habitudes, les changements de lit et de vie ne peuvent ne point agir sur nous de la façon la plus bienfaisante. Et la ville est si somptueuse et si vide! Bien qu'il y ait des originaux à qui elle plaise l'été plus qu'à toute autre époque. Et puis notre pauvre été est si court. On ne remarque même pas comment les feuilles deviennent jaunes, les dernières rares fleurs disparaissent, l'humidité et le brouillard arrivent; et, de nouveau, s'installe l'automne malsain, s'ébranle la vie. Perspective désagréable, du moins pour le moment.

Correspondance

Lettre à son frère Mikhaïl

Le 22 février 1854.

Je puis enfin causer avec toi plus longuement, plus sûrement aussi, il me semble. Mais avant tout laisse-moi te demander, au nom de Dieu, pourquoi tu ne m'as pas encore écrit une seule ligne. Je n'aurais jamais cru cela! Combien de fois, dans ma prison, dans ma solitude, ai-je senti venir le véritable désespoir en pensant que, peut-être, tu n'existais plus: et je réfléchissais durant des nuits entières au sort de tes enfants, et je maudissais la destinée qui ne me permettait pas de leur venir en aide.

D'autres fois je me persuadais que tu vivais encore, mais alors la colère me prenait (surtout à mes heures — si fréquentes! — de maladie), et je t'accablais d'amers reproches. Mais bientôt je t'excusais; je te justifiais de mille manières et je tâchais de me tranquilliser. Car je n'ai jamais perdu ma confiance en toi: je crois que tu m'aimes et que tu ne m'as pas oublié.

Je t'ai écrit une lettre par l'intermédiaire de notre état-major. Elle a dû certainement te parvenir. J'attendais une réponse et je n'ai jamais rien reçu. Se pourrait-il qu'on t'eût défendu de m'écrire? Mais cela est permis! Tous les condamnés politiques reçoivent ici plusieurs lettres par an. Doura en recevait souvent. Maintes fois, sur la demande des autorités locales, l'autorisation accordée aux condamnés politiques de correspondre avec leurs parents a été confirmée. Mais je crois avoir deviné la véritable cause de ton silence: c'est ton apathie naturelle. Tu n'auras pas jugé utile d'aller à la préfecture de police, ou, si tu y es allé, tu te seras contenté de la première réponse négative d'un employé peu au courant, peut-être, des règlements. Tu m'as fait beaucoup souffrir… S'il ne peut même pas faire des démarches pour obtenir le droit de m'écrire, pensais-je, il se souciera bien moins encore de solliciter pour obtenir quelque faveur plus importante!… Écris-moi, réponds-moi le plus tôt possible, n'attends pas une occasion, écris-moi d'abord officiellement, mais une lettre détaillée, étendue.

Je suis comme un membre retranché de notre famille et je voudrais y

reprendre ma place. Ne le pourrai-je donc pas? Les absents ont toujours tort. Sera-ce donc vrai, même pour nous? Non, n'est-ce pas? Je puis avoir confiance en toi!

Voilà déjà huit jours que je suis libéré des travaux forcés[396]. Je t'envoie cette lettre sous le secret le plus absolu, ne la communique à personne. Je t'enverrai aussi une lettre officielle par l'intermédiaire de l'état-major de l'armée de Sibérie. À cette dernière lettre tu répondras immédiatement et à la présente dès que tu auras une occasion favorable. En tous cas, et cela dans la lettre officielle, il faut que tu me racontes dans tous leurs détails les principaux événements de ta vie durant ces quatre années. Pour moi, je voudrais t'envoyer des volumes! Mais c'est à peine si j'aurai le temps nécessaire pour t'écrire cette lettre. Je ne te dirai donc que le plus important.

«Important!» Eh! Que s'est-il passé d'important pour moi dans ces derniers temps! Et pourtant, en y réfléchissant, je vois bien que je ne pourrai tout te dire dans une lettre. Comment t'envoyer tout ce que j'ai dans la tête? Te faire comprendre ma vie, les convictions que j'ai acquises, mes occupations durant ce temps, ce n'est pas possible. Je n'aime pas à faire les choses à moitié: ne dire qu'une partie de la vérité, c'est ne rien dire. Voici du moins l'essence de cette vérité: tu l'auras tout entière si tu sais lire. Je te dois ce récit. Je vais donc commencer à réunir mes souvenirs.

Tu te rappelles comment nous nous sommes séparés, mon cher, mon ami, mon meilleur ami. Dès que tu m'eus quitté[397]… on nous emmena tous trois, Dourov, Yastrjembsky[398] et moi, pour nous mettre les fers. C'est à minuit — juste à l'instant de la Noël, — qu'on m'a mis les fers pour la première fois. Ils pèsent dix livres et la marche en est très incommodée. Puis on nous fit monter dans des traîneaux découverts, chacun à part avec un gendarme (cela faisait quatre traîneaux, le feldyeguer[399] en ayant un pour lui seul) et nous quittâmes Saint-Pétersbourg.

J'avais le cœur gros; la multitude de mes sentiments me troublait. Il me semblait que j'étais pris dans un tourbillon et je ne ressentais qu'un désespoir morne. Mais l'air frais me ranima et, comme il arrive toujours à chaque changement dans la vie, la vivacité même de mes impressions me rendit mon courage, de sorte qu'au bout de très peu de temps je fus rasséréné. Je me mis

à regarder avec intérêt Pétersbourg que nous traversions. Les maisons étaient éclairées en l'honneur de la fête, et je disais adieu à chacune d'elles, l'une après l'autre. Nous dépassâmes ta maison. Celle de Krorevsky était tout illuminée. C'est là que je devins mortellement triste. Je savais par toi-même qu'il y avait un arbre de Noël et qu'Emilia Théodorovna devait y conduire les enfants; il me semblait que je leur disais adieu. Que je les regrettais! Et que de fois encore, plusieurs années après je me les suis rappelés avec les larmes dans les yeux!

Nous allions à Yaroslavl. Après trois ou quatre stations, nous nous arrêtâmes vers l'aube à Schlisselbourg, dans un traktir. Nous nous jetâmes sur le thé comme si nous n'avions pas mangé pendant une semaine. Huit mois de prison et soixante verstes de route nous avaient mis en si bel appétit que je m'en souviens avec plaisir. J'étais gai. Dourov parlait sans cesse. Quant à Yastrjembsky, il voyait l'avenir en noir. Nous tâtâmes notre feldyeguer. C'était un bon vieillard, plein d'expérience; il a traversé toute l'Europe en portant des dépêches. Il nous traita avec une douceur, une bonté qu'on ne peut s'imaginer. Il nous fut bien précieux tout le long de la route. Son nom est Kousma Prokolyitch. Entre autres complaisances il eut celle de nous procurer des traîneaux couverts, ce qui ne nous fut pas indifférent car le froid devenait terrible.

Le lendemain étant un jour de fête, les yamschtchiki[400] avaient revêtu l'armiak[401] en drap gris allemand avec des ceintures écarlates. Dans les rues des villages pas une âme. Il faisait une splendide journée d'hiver. On nous fit traverser les déserts des gouvernements de Pétersbourg, Novgorov, Yaroslavl, etc. Nous ne rencontrions que des petites villes sans importance et clairsemées, mais à cause des fêtes nous trouvions partout à manger et à boire. Nous avions horriblement froid quoique nous fussions chaudement vêtus. Tu ne peux t'imaginer comme il est intolérable de passer sans bouger dix heures dans la kibitka[402] et de faire ainsi cinq à six stations par jour. J'avais froid jusqu'au cœur et c'est à peine si je parvenais à me réchauffer dans une chambre chaude. Dans le gouvernement de Perm nous avons eu une nuit de 40 degrés[403]: je ne te conseille pas de faire cette expérience, c'est assez désagréable.

Le passage de l'Oural fut un désastre. Il y avait un orage de neige. Les chevaux et les kibtki s'enfoncèrent; il fallut descendre, — c'était en pleine nuit, — et attendre qu'on les eût dégagés. Autour de nous la neige, l'orage, la frontière de l'Europe; devant nous la Sibérie et le mystère de notre avenir; derrière nous tout notre passé. C'était triste. J'ai pleuré.

Pendant tout notre voyage des villages entiers accouraient pour nous voir et, malgré nos fers, on nous faisait payer triple dans les stations. Mais Kousma Prokolyitch prenait à son compte près de la moitié de nos dépenses: il l'exigea; de sorte que nous ne dépensâmes que quinze roubles d'argent chacun.

Le 11 janvier 1850, nous arrivâmes à Tobolsk. Après nous avoir présentés aux autorités on nous fouilla, on nous prit tout notre argent, et on nous mit, moi, Doura et Yastrjembsky dans un compartiment à part, tandis que Spieschner et ses amis[404] en occupaient un autre: nous ne nous sommes ainsi presque pas vus.

Je voudrais te parler en détail des six jours que nous passâmes à Tobolsk et de l'impression que j'en ai gardé. Mais ce n'est pas le moment. Je puis seulement te dire que nous avons été entourés de tant de sympathie, de tant de compassion que nous nous sentions heureux. Les anciens déportés[405] (ou du moins, non pas eux mais leurs femmes) s'intéressaient à nous comme à des parents. Âmes merveilleuses que vingt-cinq ans de malheur ont éprouvées sans les aigrir! D'ailleurs nous n'avons pu que les entrevoir car on nous surveillait très sévèrement. Elles nous envoyaient des vivres et des vêtements. Elles nous consolaient, nous encourageaient. Moi qui suis parti sans rien, sans même emporter les vêtements nécessaires, j'avais eu le loisir de m'en repentir le long de la route… Aussi ai-je bien accueilli les couvertures qu'elles nous ont procurées.

Enfin nous partîmes.

Trois jours après nous arrivions à Omsk.

Déjà à Tobolsk j'avais appris quels devaient être nos chefs immédiats. Le commandant était un homme très honnête. Mais le major de place de Krivtsov était un gredin comme il y en a peu, barbare, maniaque, querelleur, ivrogne, en un mot tout ce qu'on peut imaginer de plus vil.

Le jour même de notre arrivée, il nous traita de sots Dourov et moi, à cause des motifs de notre condamnation, et jura qu'à la première infraction il nous ferait infliger un châtiment corporel. Il était major de place depuis deux ans et commettait au su et vu de tous des injustices criantes. Il passa en justice deux ans plus tard. Dieu m'a préservé de cette brute! Il arrivait toujours ivre (je ne l'ai jamais vu autrement), cherchait querelle aux condamnés et les frappait sous prétexte qu'il était «saoul à tout casser». D'autres fois, pendant sa visite de nuit, parce qu'un homme dormait sur le côté droit, parce qu'un autre parlait en rêvant, enfin pour tous les prétextes qui lui passaient parla tête, nouvelle distribution de coups: et c'était avec un tel homme qu'il fallait vivre sans attirer sa colère! Et cet homme adressait tous les mois des rapports sur nous à Saint-Pétersbourg.

J'avais fait connaissance avec les forçats à Tobolsk.

À Omsk, je devais rester avec eux quatre années entières!

C'est un peuple grossier, irrité et exaspéré que celui-là! Sa haine pour les nobles dépasse toute mesure. Aussi, en notre qualité de nobles, nous accueillit-on avec une joie féroce. Ces malheureux nous auraient dévorés si on le leur avait permis. Du reste juge toi-même quelle défense nous pouvions avoir contre des gens avec lesquels il nous fallait vivre, boire, manger et dormir des années durant et qui, à la moindre de nos plaintes, répondaient par des torrents d'injures. — «Vous autres les nobles, becs de fer, vous nous écrasiez… Des messieurs, vous autres, et vous torturiez le peuple, et maintenant vous voilà pris, vous voilà pareils au dernier des derniers, pareils à nous-mêmes.»

Voilà leur thème!… Et pendant quatre ans ces deux cent cinquante bourreaux ne se lassèrent pas de nous tourmenter. C'était leur consolation, leur plaisir; cela les occupait. Si nous leur avons échappé, c'est par l'indifférence, par la supériorité morale qu'ils ne pouvaient comprendre mais qu'ils subissaient et parce que nous ne cédions jamais devant eux. Ils avaient toujours conscience qu'ils nous étaient inférieurs. Ils ignoraient les motifs de notre peine; nous nous taisions à ce sujet, préférant subir leur haine. Mais nous étions très malheureux. Le régime militaire des travaux forcés est plus dur que le civil.

J’ai passé ces quatre ans derrière un mur, ne sortant que pour être mené aux travaux. Le travail était dur. Il m’est arrivé de travailler, épuisé déjà, pendant le mauvais temps, sous la pluie, dans la boue, ou bien pendant le froid intolérable de l’hiver. Une fois je suis resté quatre heures à exécuter un travail supplémentaire: le mercure était pris; il y avait plus de 40 degrés de froid. J’ai eu un pied gelé.

Nous vivions en tas, tous ensemble dans la même caserne.

Imagine-toi un vieux bâtiment délabré, une construction en bois, hors d’usage et depuis longtemps condamnée à être abattue. L’été on y étouffait, l’hiver on y gelait.

Le plancher était pourri, recouvert d’un verschok[406] de saleté. Les petites croisées étaient vertes de crasse, au point que, même dans la journée, c’est à peine si on pouvait lire. Pendant l’hiver elles étaient couvertes d’un verschok de glace. Le plafond suintait. Les murs étaient crevassés. Nous étions serrés comme des harengs dans un tonneau. On avait beau mettre six bûches dans le poêle? Aucune chaleur (la glace fondait à peine dans la chambre), mais une fumée insupportable: et voilà pour tout l’hiver.

Les forçats lavaient eux-mêmes leur linge dans les chambres, de sorte qu’il y avait des mares d’eau partout; on ne savait où marcher. De la tombée de la nuit jusqu’au jour il était défendu de sortir, sous quelque prétexte que ce fût, et on mettait à l’entrée des chambres un baquet pour un usage que tu devines; toute la nuit la puanteur nous asphyxiait. «Mais, disaient les forçats, puisqu’on est des êtres vivants, comment ne pas faire des cochonneries.»

Pour lit deux planches de bois nu; on ne nous permettait qu’un oreiller. Pour couvertures des manteaux courts qui nous laissaient les pieds découverts; toute la nuit nous grelottions. Les punaises, les poux, les cafards, on aurait pu les mesurer au boisseau. Notre costume d’hiver consistait en deux manteaux fourrés, des plus usés, et qui ne tenaient pas chaud du tout; aux pieds des bottes à courtes tiges, et allez! Marchez comme ça en Sibérie!

On nous donnait à manger du pain et du schtschi[407] où le règlement prescrivait de mettre un quart de livre de viande par homme. Mais cette viande était hachée, et je n’ai jamais pu la découvrir. Les jours de fête, nous avions du cacha[408], presque sans beurre; pendant le carême, de la choucroute

à l'eau, rien de plus. Mon estomac s'est extrêmement débilité, j'ai été plus d'une fois malade. Juge s'il eût été possible de vivre sans argent! Si je n'en avais pas eu, que serais-je devenu? Les forçats ordinaires ne pouvaient pas plus que nous se contenter de ce régime; mais ils font tous à l'intérieur de la caserne un petit commerce et gagnent quelques kopeks. Moi, je buvais du thé et j'obtenais quelquefois pour de l'argent le morceau de viande qui m'était dû: c'est ce qui m'a sauvé. De plus il aurait été impossible de ne pas fumer, on aurait été asphyxié dans une telle atmosphère; mais il fallait se cacher.

J'ai passé plus d'un jour à l'hôpital. J'ai eu des crises d'épilepsie, rares, il est vrai. J'ai encore des douleurs rhumatismales aux pieds. À part cela, ma santé est bonne. À tous ces désagréments ajoute la presque complète privation de livres. Quand je pouvais par hasard m'en procurer un, il fallait le lire furtivement, au milieu de l'incessante haine de mes camarades, de la tyrannie de nos gardiens, et au bruit des disputes, des injures, des cris, dans un perpétuel tapage, jamais seul! Et cela quatre ans, — quatre ans! Parole, dire que nous étions mal ce n'est pas assez dire! Ajoute cette appréhension continuelle de commettre quelque infraction, qui met l'esprit dans une gêne stérilisante, et tu auras le bilan de ma vie.

Ce qu'il est advenu de mon âme et de mes croyances, de mon esprit et de mon cœur durant ces quatre ans, je ne te le dirai pas, ce serait trop long. La constante méditation où je fuyais l'amère réalité n'aura pas été inutile. J'ai maintenant des désirs, des espérances qu'auparavant je ne prévoyais même pas. Mais ce ne sont encore que des hypothèses; donc passons. Seulement toi, ne m'oublie pas, aide-moi. Il me faut des livres, de l'argent: fais-m'en parvenir, au nom du Christ!

Omsk est une vilaine petite ville; presque pas d'arbres; une chaleur excessive, du vent et de la poussière en été; en hiver un vent glacial. Je n'ai pas vu la campagne. La ville est sale; soldatesque et par conséquent débauchée au plus haut point. (Je parle du peuple.) Si je n'avais pas rencontré des âmes sympathiques, je crois que j'aurais été perdu. Konstantin Ivonitch Ivanor a été un frère pour moi. Il m'a rendu tous les bons offices possibles. Je lui dois de l'argent. S'il vient à Pétersbourg remercie-le. Je lui dois vingt-cinq roubles. Mais comment payer cette cordialité, cette constante disposition à

réaliser chacun de mes désirs, ces attentions, ces soins?… Et il n'était pas le seul! — Frère, il y a beaucoup d'âmes nobles dans le monde.

Je t'ai déjà dit que ton silence m'a bien tourmenté. Mais je e remercie pour l'envoi d'argent. Dans ta plus prochaine lettre (même dans la lettre officielle, car je ne suis pas encore sûr de pouvoir te donner une autre adresse), donne-moi des détails sur toi, sur Emilia Theodorovna, les enfants, les parents, les amis, nos connaissances de Moscou, qui vit, qui est mort. Parle-moi de ton commerce: avec quel capital fais-tu maintenant tes affaires? Réussis-tu? As-tu déjà quelque chose? Enfin pourras-tu m'aider pécuniairement et de combien pourras-tu m'aider par an? Ne m'envoie l'argent dans la lettre officielle que si je ne trouve pas d'autre adresse; en tout cas, signe toujours Mikhaïl Pétrovitch (tu comprends?) Mais j'ai encore un peu d'argent; en revanche, je n'ai pas de livres. Si tu peux, envoie-moi les revues de cette année, par exemple les Annales de la Patrie.

Mais voici le plus important: Il me faut (à tout prix) les historiens antiques (traduction française) et les nouveaux[409]; quelques économistes et les Pères de l'Église. Choisis les éditions les moins coûteuses et les plus compactes. Envoie immédiatement. Je suis détaché à Sémipalatinsk, presque dans la steppe Kirgize. Je t'enverrai l'adresse exacte. En attendant, voici: Sémipalatinsk, à l'homme du 7e bataillon de ligne de l'année de Sibérie. C'est l'adresse officielle; elle te servira pour les lettres (n'oublie pas de signer Mikhaïl Pétrovitch). Je t'en donnerai une autre pour les livres. — Le premier livre dont j'aie besoin, c'est le lexicon allemand.

J'ignore encore ce qui m'attend à Sémipalatinsk. (L'avenir immédiat m'intéresse peu.) Mais l'autre avenir m'est moins indifférent. Frère, fais des démarches pour moi; demande si, dans un an ou deux, je ne pourrai pas être envoyé au Caucase: c'est au moins la Russie! Voilà mon plus ardent désir. Frère, excuse-moi, au nom du Christ! Ne m'oublie pas! Voilà que je dispose de tout, même de ton avoir. C'est que je n'ai pas perdu ma confiance en toi: tu es mon frère et tu m'as aimé? Il me faut de l'argent. Il me faut vivre, frère! Ces années ne seront pas sans fruit! Il me faut de l'argent et des livres. Ce que tu dépenseras pour moi ne sera pas perdu. Va, tu ne dévaliseras pas tes enfants en me venant en aide. Prie que je vive seulement et je leur rendrai le

tout avec usure. On me permettra bien d'imprimer d'ici cinq ou six ans; peut-être plus tôt; il peut survenir bien des changements! Et je n'écrirai plus de babioles. Tu entendras parler de moi.

Bientôt nous nous reverrons, frère. J'y crois comme à deux fois deux font quatre. Je me sens sûr de moi. Je vois devant moi mon avenir et tout ce que je ferai. Je suis content de ma vie. Je ne redoute que les gens et l'arbitraire! Je puis tomber sur un chef qui me prenne en haine. (Cela n'est, hélas! Pas impossible!) Il me cherchera chicane, m'épuisera d'exercices militaires que je ne pourrai supporter, car je suis très affaibli. «Ce sont des gens simples», me dira-t-on pour m'encourager. Mais un homme simple est bien plus à craindre qu'un homme compliqué.

D'ailleurs les hommes sont partout les mêmes. Aux travaux forcés, parmi des brigands, j'ai fini par découvrir des hommes, des hommes véritables, des caractères profonds, puissants, beaux. De l'or sous de l'ordure? Il y en avait qui, par certains aspects de leur nature, forçaient l'estime; d'autres étaient beaux tout entiers, absolument. J'ai appris à lire à un jeune Tcherky envoyé au bagne pour brigandage; je lui ai même enseigné le russe. De quelle reconnaissance il m'entourait! Un autre forçat pleurait en me quittant; je lui ai donné de l'argent — très peu —: il m'en a une gratitude sans bornes. Et pourtant mon caractère s'était aigri; j'étais avec eux capricieux, inconstant; mais ils avaient égard à l'état de mon esprit et supportaient tout de moi, sans murmurer. Et que de types merveilleux j'ai pu observer au bagne! J'ai vécu de leur vie et je puis me vanter de les bien connaître.

Que d'histoires d'aventuriers et de brigands j'ai recueillies! Je pourrais en faire des volumes. Quel peuple extraordinaire! Je n'ai pas perdu mon temps: si je n'ai pas étudié la Russie, je sais par cœur le peuple russe, bien peu le connaissent comme moi… Je crois que je me vante? C'est pardonnable, n'est-ce pas?

Frère! Encore une fois, dis-moi les principaux événements de ta vie. Écris-moi à Sémipalatinsk officiellement et officieusement, comme nous en sommes convenus. Parle-moi de nos amis de Saint-Pétersbourg. Mets-moi au courant de la littérature (en détail), et enfin donne-moi des nouvelles de nos amis de Moscou.

Que fait le frère Kolia? La sœur Paschegnka (c'est le principal)? L'oncle vit-il toujours? Que fait le frère Andréï? J'écris à la tante par la sœur Verotchka.

Rappelle-toi bien que cette lettre est un secret. Pour Dieu, cache-la ou plutôt brûle-la. — Ne compromettons personne. N'oublie pas de m'envoyer des livres, mon cher ami, surtout les historiens, les économistes, les Annales de la Patrie, les Pères de l'Église et l'Histoire de l'Église. Envoie à différentes reprises, mais envoie. Je dispose de ta bourse comme de la mienne: c'est que je ne connais pas l'état de tes affaires. Écris-moi donc à ce sujet quelque chose de précis, que je puisse m'en faire une idée. Mais, sache, frère, que les livres sont ma vie, ma nourriture, mon avenir! Ne me délaisse pas, au nom de Dieu! Demande l'autorisation de m'envoyer les livres officiellement, mais agis avec prudence. Si on te la refuse, adresse-les à Konstantin Ivanovitch: il me les fera parvenir. Du reste, Konstantin Ivanovitch ira lui-même à Pétersbourg cette année. Il te dira tout. Quelle famille il a! Quelle femme! C'est la fille du décembriste Annenkov. Quel cœur! Quelle âme! Et ce qu'ils ont souffert!

À Sémipalatinsk je m'occuperai tout de suite de trouver une autre adresse. Je n'irai que dans huit jours. Je suis retenu ici par une indisposition.

Envoie-moi le Koran, Kant (Critique de la raison pure), Hegel, — surtout son Histoire de la Philosophie. — Mon avenir dépend de tous ces livres. Mais surtout remue-toi pour m'obtenir d'être transféré au Caucase. Demande à des gens bien informés où je pourrais publier mes livres et quelles démarches il faudrait faire. D'ailleurs, je ne compte rien publier avant deux ou trois ans. Mais d'ici là, aide-moi à vivre, je t'en conjure! Si je n'ai pas un peu d'argent, je serai tué par le service! Je compte sur toi!

Mes autres parents ne pourraient-ils aussi m'aider, au moins pour une fois? Ils te remettraient l'argent et tu me l'enverrais. Mais, dans mes lettres à Vérotchka et à la tante, je ne demande rien; elles comprendront elles-mêmes, si le cœur leur en dit.

Filipov, en partant pour Sébastopol, m'a donné vingt-cinq roubles. Il les a laissés chez le commandant Norbokov, sans me prévenir. Il craignait que je vinsse à manquer d'argent. Excellent cœur!

Tous les exilés vivent comme ci comme ça. Foll a fini son temps. Il est à Tomsk et se porte bien. Yastrjembske finit son temps à Tara. Spiechnev est dans le gouvernement d'Irskousk où il a conquis l'estime et l'affection de tous. Quelle étrange fortune il a! Partout, même chez les gens les plus médiocres, les moins cordiaux, il excite la sympathie. Pétraschevsky n'a pas retrouvé sa raison. Mombelli et Fiva sont en bonne santé, tandis que le pauvre Grigoriev est tout à fait fou, il est à l'hôpital.

Et autour de toi quoi de nouveau? Vois-tu Madame Pleschtscheev? Que fait son fils? Des condamnés de passage ici m'ont appris qu'il est au fort d'Orsk. Golovinski est depuis au Caucase. Où en es-tu de tes projets littéraires? Écris-tu quelque chose? Que fait Krorevskory[410]? Quels rapports avez-vous? Ostrovsky[411] ne me plaît pas. Je n'ai rien lu de Pissemsky. Drouginisie[412] me fait mal au cœur. Eugénie Touv[413] m'a enthousiasmé. Krestovsky[414] me plaît aussi.

Je voudrais t'écrire beaucoup plus longuement. Mais mes souvenirs datent déjà de si loin que j'ai eu de la peine à me remémorer ceux que je consigne dans cette lettre.

Assure-moi que nous n'avons pas changé l'un pour l'autre.

Embrasse les enfants. Se souviennent-ils de leur oncle Fédia? Salut à tous les amis, mais ne leur montre pas cette lettre.

Adieu, adieu, mon bien cher! Tu entendras parler de moi et peut-être nous reverrons-nous. Oui, certainement, nous nous reverrons. Adieu. Relis bien tout ce que je t'écris. Toi, écris-moi le plus souvent possible, même officiellement. Je vous embrasse mille fois, toi et les tiens.

Ton
DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — As-tu reçu le conte pour les enfants que j'ai écrit à Raveline[415]? N'en fais aucun usage et ne le montre à personne.

Qui est ce Tchernov qui a écrit le Ménechme en 1850?

Envoie-moi, je te prie, des cigares, non pas des plus chers, mais des

cigares américains et des cigarettes.

Le 22 février.

Il est possible que je parte demain pour Sémipalantinsk. C'est même à peu près sûr. Konstantin Ivanovitch restera ici jusqu'au mois de mai. Écris-moi le plus souvent possible. Pour Dieu, fais des démarches! Obtiens que je sois envoyé au Caucase ou quelque part loin de Sibérie.

Maintenant, je vais écrire des romans et des drames. Mais j'ai encore à lire beaucoup, beaucoup: ne m'oublie donc pas!

Encore une fois adieu.

TH. D.

[43] Pièce de dix kopeks.

[44] Environ 1^{m} 88.

[45] Le piatak est une pièce de cinq kopecks, ce qui représente vingt centimes de notre monnaie.

[46] Membre d'une association d'ouvriers ou d'employés.

[47] Mesure de capacité qui représente environ trente centilitres.

[48] Sorte de galette.

[49] Tu as des diamants et des perles…

[50] Tu as les plus beaux yeux, Jeune fille, que veux-tu de plus ?…

[51] Sorte de pain blanc

[52] Précepteur.

[53] Pane : « monsieur », en polonais.

[54] Monnaie autrichienne.

[55] Diminutif injurieux pour : Français.

[56] Féminin de pomiestchik, propriétaire terrien.

[57] Fon, prononciation figurée de von, particule nobiliaire des Allemands.

[58] Dicton russe.

[59] Les domestiques russes parlent toujours de leur maître au pluriel.

[60] Seize livres.

[61] Fille de barine.

[62] Jeune fille.

[63] Ces Russes !

[64] En français dans le texte.

[65] Féminin de pomestchik, seigneur terrien.

[66] Le double sens du mot russe rod, qui signifie à la fois genre et race (comme, en latin, genus), prête à un calembour intraduisible en français.

[67] Fous religieux.

[68] Qui est dans la gêne, dans le besoin.

[69] Un higoumène (igoumène ou hégoumène) est le supérieur d'un monastère orthodoxe ou catholique de rite oriental. Le terme équivalent, en Occident, est celui d'abbé ou d'abbesse.

[70] La Consolation.

[71] A l'usage des jeunes filles

[72] En italien : Si ce n'est pas le cas.

[73] Princesses non mariées.

[74] Sorte d'ordonnance ou de planton.

[75] Partisan des idées et des institutions de l'Occident européen.

[76] Fille de roi.

[77] Le verre à la main

[78] Durant la cérémonie nuptiale une couronne est placée sur la tête de chacun des époux.

[79] Les orthodoxes font le signe de la croix avec trois doigts, les hérétiques ne se servent que de l'index et du médius.

[80] En allemand dans le texte : vers, près de.

[81] Femme d'un capitaine.

[82] Enfant noble.

[83] Expression russe qui répond à notre locution française : être en plan.

[84] Après que l'Impératrice Eudoxie, première femme de Pierre le Grand, eut été répudiée et enfermée dans un monastère, Stépan Gléboff devint l'amant de cette princesse et prit part à ses intrigues politiques conjointement avec l'évêque Dosithée.

[85] Mystiques grossiers dont les pratiques religieuses offrent quelque analogie avec celles des quakers et des convulsionnaires du 19e siècle.

[86] La phrase est en français dans le texte.

[87] La phrase est en français dans le texte.

[88] Femme ou veuve d'un professeur.

[89] En français dans le texte

[90] Les mots en italique sont en français dans le texte.

[91] C'est Tourguéneff que Dostoïevsky a voulu représenter ici sous le nom de Karmazinoff. Il est à peine besoin de faire remarquer que ce prétendu portrait n'est qu'une injurieuse caricature.

[92] Ce nom, emprunté au célèbre ouvrage de Larmontoff : le Héros de notre temps, est devenu en Russie synonyme de Don Juan.

[93] Le poud équivaut à peu près à 20 kilogrammes.

[94] Un mètre 82 centimètres.

[95] En Russie, une couronne (viénetz) est posée sur la tête des jeunes époux pendant la cérémonie nuptiale.

[96] Nom donné en Russie aux insurgés du 14/26 décembre 1825.

[97] Les zemstros sont des assemblées provinciales qui correspondent à peu près à nos conseils généraux.

[98] Gardien d'un enfant.

[99] Fils de gentilhomme.

[101] Proverbe russe qui correspond à notre proverbe français : Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.

[102] Nom donné par les gens du peuple à Pétersbourg.

[103] Pièce de deux kopeks.

[104] Pièces de dix kopeks.

[105] Fou religieux.

[106] Membre d'une association d'ouvriers ou d'employés.

[107] Un des cinq conjurés qui furent pendus après l'insurrection du 14 décembre 1825.

[108] On sait que les Russes ont l'habitude de s'embrasser sur la bouche.

[109] 1/13 octobre.

[110] Mesure de capacité pour les liquides qui équivaut à 12 l. 2.

[111] Les Skoptzi (Eunuques) prétendent avoir pour grand-prêtre le tzar Pierre III, toujours vivant et présent au milieu d'eux.

[112] Ivan Sousloff, paysan de Vladimir, fut adopté par Daniel Philippovitch, fondateur de la secte des Flagellants, et contribua puissamment aux progrès de cette hérésie.

[113] Toutes les phrases en italiques dans ce chapitre sont en français dans le texte.

[114] Locution proverbiale qui revient à dire : « Pas un de vous ne sortira blanc de cette affaire. »

[115] Partisans de la civilisation occidentale.

[116] Il y a ici un calembour intraduisible : l'auteur joue sur les mots tchast (poste de police) et tchastni (particulier).

[117] Quartier situé au-delà de la rivière.

[118] Les phrases en italiques dans ce chapitre sont en français dans le texte.

[119] Les mots en italiques dans ce chapitre sont en français dans le texte.

[130] Jean et Alexis.

[131] Diminutif de Dmitri (Démétrius).

[132] Luc, II, 29.

[133] Grégoire.

[134] Pierre.

[135] Diminutif d'Alexéi.

[136] Mot à mot : l'Ancien. Le sens de ce mot sera expliqué plus loin par l'auteur.

[137] En français dans le texte russe. Ces vers sont tirés d'une parodie du VI^{ème} chant de l'Énéide par les frères Perrault (1643).

[138] Jean, XX, 28.

[139] Matthieu, XIX, 21.

[140] Célèbre monastère, situé dans la province de Kalouga.

[141] En français dans le texte russe.

[142] On verra plus loin de quel personnage il s'agit.

[143] Schisme provoqué dans l'église russe, au milieu du XVII^{ème} siècle, par les réformes du patriarche Nicon.

[144] Commissaire de police de district.

[145] Compositeur et chef d'orchestre, d'origine tchèque.

[146] Métropolite de Moscou (1737-1812).

[147] Femme de lettres célèbre, amie de Catherine II, présidente de l'Académie des Sciences (1743-1810).

[148] Célèbre prince de Tauride, favori de Catherine II (1739-1790).

[149] Du grec mènaion (mensuel), livre liturgique contenant les offices des fêtes fixes qui tombent pendant l'un des douze mois de l'année.

[150] Diminutif très familier d'Anastassia (Anastasie).

[151] Diminutif caressant de Nikita (Nicétas).

[152] Matthieu, II, 18.

[153] La légende de saint Alexis, « l'homme de Dieu » est encore aussi populaire en Russie qu'elle l'était en France au Moyen Âge.

[154] Fille de Prochore. En s'adressant aux personnes de condition inférieure, on omet parfois le prénom et on les désigne par le simple patronyme.

[155] Luc, XV, 7. Le texte exact de l'Évangile est : « …que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui

n’ont pas besoin de pénitence ».

[156] Petite ville située à l’extrémité nord de Tobolsk (Sibérie Occidentale).

[157] Ce sont là les personnages principaux des Brigands de Schiller (1781). Dès l’âge de dix ans Dostoïevski s’enthousiasma pour cette pièce que son frère Michel devait traduire en 1857. Les thèmes schilléríens sont fort nombreux dans Les frères Karamazov. La question a été étudiée par M. Tchijevski dans la Zeitschrift für slavische Philologie, 1929, VI : Schiller und Brüder Karamazov. Cet article, très intéressant, n’épuise peut-être pas le sujet : l’influence de Schiller, notamment du Schiller de la première période, se fait sentir non seulement dans les idées mais dans le style de notre auteur.

[158] Luc, VII, 47.

[159] Diminutif de Mikhaïl (Michel)

[160] Diminutif très familier d’Agraféna (Agrippine).

[161] Diminutif très familier de Iékatérina (Catherine).

[162] C’est la coutume en Russie de servir trois sortes de pain : noir bis et blanc.

[163] Boisson fermentée à base de malt et de pain noir.

[164] Eau-de-vie.

[165] Sorte de bouillie à la fécule de pommes de terre.

[166] En français dans le texte.

[167] La secte des Khrysty (christs), ou par dérision Khlysty (flagellants), est apparue en Russie au XVII^{ème} siècle ; ces sectaires, qui se donnent le nom d’hommes de Dieu, ont eu leurs prophètes en qui ils voient des incarnations divines. Leurs rites secrets, marqués par des accès frénétiques assez analogues à ceux des derviches tourneurs, ont provoqué le surnom donné à la secte.

[168] Fameux magasin de comestibles.

[169] Célèbre chanson populaire.

[170] Père du VI^{ème} siècle.

[171] Élie.

[172] Paul.

[173] Nekrassov : Quand des ténèbres de l’erreur.., strophe VI.

[174] Conte populaire russe qui a inspiré à Pouchkine son fameux Conte du pêcheur et du poisson (1833).

[175] Aliocha est un ange, un chérubin, Dmitri un insecte, un ver de terre; nulle part que dans cette confession d’un coeur ardent le style de Schiller n’a déteint sur celui de Dostoïevski

[176] Vers initial d’une poésie célèbre de Goethe, Das Goettlich (le Divin) : Edel sei der Mensch.

[177] À la joie. En réalité, seules les deux dernières strophes que Dostoïevski cite dans la traduction de Tioutchev, correspondent respectivement aux strophes 3 et 4 de l'ode de Schiller. Les quatre premières strophes sont empruntées à la traduction par Joukovski d'une autre poésie de Schiller : Das eleusische Fest (la Fête d'Eleusis), strophes 2, 3 et 7. Quant aux deux premiers vers : Tel Silène vermeil…, ils proviennent d'une adaptation par un certain Likhatchef d'une troisième poésie de Schiller : Die Götter Griechenlands (Les Dieux de la Grèce) ; il n'est d'ailleurs pas question de Silène dans l'original. Les traductions poétiques de Tioutchev de Joukovski diffèrent parfois assez sensiblement, elles aussi, du texte allemand.

[178] Attelage de trois chevaux de front.

[179] Thomas.

[180] Premier recueil des nouvelles de Gogol (1831).

[181] Auteur de manuels d'histoire (1871).

[182] Membre d'une secte religieuse d'eunuques.

[183] Un des meilleurs représentants de la peinture religieuse russe (1837-1887).

[184] Paraphrase de Luc, XII, 23.

[185] Matthieu, VII, 2 ; Marc, IV, 24.

[186] En français dans le texte.

[187] En français dans le texte.

[188] Célèbre roman de Lermontov (1839).

[189] Non mais Pétchorine ; Arbénine est le héros du Bal masqué, drame du même auteur (1835).

[190] Prononciation des gens du Nord. Dans la Russie centrale, l'o non accentué équivaut à un son très voisin du a. À Moscou même, l'oreille perçoit nettement un a : par exemple, Moskva est prononcé Maskva.

[191] De carême, où le jeûne est également très sévère.

[192] En français dans le texte.

[193] De votre « merci », Dame, point n'ai souci (Schiller, le Gant, st. VIII).

[194] Barbe.

[195] Sont ici huit lignes intraduisibles en français. Pour dépeindre son humble condition, le capitaine se livre à une plaisanterie fondée sur une particularité de la langue russe (adjonction d'un s à la fin des mots, formule révérencieuse employée par les gens de peu).

[196] Diminutif caressant d'Ilia (Élie).

[197] Lermontov, Le Démon.

[198] Jeu de mot sur sosna : pin, et so sna : en rêve.

[199] En français dans le texte.

[200] Trop d'esprit nuit, Griboïédov (1824)

[201] Sens du mot Smerdiachtchaïa.

[202] Ici sont sept lignes intraduisibles dans lesquelles Smerdiakov s'irrite contre une particularité de prononciation.

[203] En français dans le texte

[204] Voltaire, Épître à l'auteur des Trois Impostures. En français dans le texte.

[205] Dostoïevski a sans doute confondu le mot Ioann (Jean) avec le mot Ioulian (Julien), car il s'agit évidemment de la légende de saint Julien l'Hospitalier. Son attention avait sans doute été attirée sur ce sujet par le célèbre conte de Flaubert que Tourguéniev venait de traduire (1878).

[206] Réflexions sur la température, II (1859).

[207] Deux grandes revues historiques

[208] Alexandre II qui abolit le servage en 1861.

[209] Écho de Schiller, Résignation, st.3.

[210] Dostoïevski confond les clercs de la basoche avec les confrères de la Passion. Il n'a probablement connu les origines du théâtre français que par le roman de Victor Hugo (1831).

[211] En français dans le texte.

[212] Les premières représentations de ce genre furent organisées à Moscou sur l'ordre du tsar Alexis Mikhaïlovitch par le pasteur luthérien Grégory qui forma une troupe parmi les jeunes fonctionnaires. Après avoir débuté, en 1672, par l'Acte d'Artaxerxès (Esther), Grégory donna ensuite : Tobie, Joseph, Adam et Ève, Judith.

[213] Ce poème, tiré des évangiles apocryphes, a eu une forte influence sur la composition des cantiques religieux populaires, très abondants en Russie.

[214] Matthieu, XXIV, 36.

[215] Schiller, Sehnsucht, st. 4, citée dans la traduction plutôt libre de Joukovski.

[216] Jean, Apocalypse, VII, 10, 11.

[217] Tioutchev : Oh, ces misérables villages…, st. 3.

[218] Poléjaïev, Coriolan, ch. I, st.4.

[219] Matthieu, XXIV, 27.

[220] Marc, v. 41 et Matthieu, IX, 25.

[221] Ce cardinal grand inquisiteur vient tout droit de Schiller, Don Carlos, V, 10. L'influence du Visionnaire, nouvelle un peu oubliée du même auteur, signalée par M. Tchijevski, paraît moins probante.

[222] Paraphrase de Matthieu, IV, 5, 6 et de Luc, IV, 9-11.

[223] Jean, Apocalypse, VII, 4-8.

[224] Paraphrase de Jean, Apocalypse, XVII, XVIII.

[225] Probablement dans le Faust de Goethe, seconde partie, v. 7277 et suivants.

[226] Liagavi veut dire : chien courant

[227] Voiture de voyage dont la caisse est posée sur de longues poutres flexibles.

[228] Jean, XII, 24, 25.

[229] L'insurrection de décembre 1825.

[230] Du grec ieroschèmonachos, prêtre régulier portant le grand habit (en grec : to mega schèma), signe distinctif du religieux profès du second degré.

[231] Lors de la levée du corps d'un simple moine de la cellule à l'église, et après le service funèbre, de l'église au cimetière, on chante le verset : Quelle vie bienheureuse. Si le défunt était un religieux profès du second degré, on chante l'hymne : Aide et protecteur. (Note de l'auteur.)

[232] Diminutif de Fédossia (Théodosie).

[233] Côme.

[234] Jean, II, 1-10.

[235] Dans une courte note retrouvée parmi ses papiers.

[236] Titre d'une nouvelle de Tourguéniev – 1864.

[237] Nous dirions en français : « une mère moderne ». Le traducteur a maintenu l'expression russe du jeu de mots. Le grand écrivain satirique Saltykov-Chtchédrine (1826-1889) dirigea pendant quelque temps, de concert avec Nékrassov, le Contemporain, revue libérale, qui eut maille à partir avec la censure.

[238] Hamlet, V, I.

[239] Vocatif de pan, monsieur, en polonais.

[240] Monsieur n'a pas vu de Polonaises.

[241] Ce monsieur est un misérable.

[242] Tu peux en être sûr.

[243] Les Âmes mortes, 1ère partie, ch. IV, Tchitchikov est le héros du célèbre « poème » de Gogol – 1842.

[244] Quelle heure est-il, Monsieur ?

[245] Je ne m'y oppose pas, je n'ai rien dit.

[246] Batiouchkov, « Madrigal à une nouvelle Sapho » – 1809.

[247] Messieurs.

[248] Cela m'est très agréable, Monsieur ; buvons.

[249] Illustrissime.

[250] Voilà qui va bien.

[251] Peut-on ne pas aimer son pays ?

[252] Il est tard, Monsieur.

[253] Tu dis vrai. C'est ta froideur qui me rend triste. Je suis prêt.

[254] Cela vaut mieux.

[255] À vos places, Messieurs.

[256] Peut-être cent roubles, peut-être deux cents.

[257] Sur l'honneur.

[258] En bonne compagnie, on ne parle pas sur ce ton.

[259] Tu plaisantes ?

[260] Que faites-vous, de quel droit ?

[261] Que désires-tu ?

[262] Qu'y a-t-il pour le service de Monsieur ?

[263] Trois mille, Monsieur ?

[264] C'est tout ce que tu veux ?

[265] Je suis extrêmement offensé !

[266] J'ai été étonné.

[267] Entêtée.

[268] Si tu veux me suivre, viens, sinon adieu.

[269] Commissaire de police de district.

[270] Maurice.

[271] Grade de la hiérarchie civile correspondant à celui de lieutenant-colonel dans la hiérarchie militaire, septième classe.

[272] Les grandes réformes sociales, administratives, judiciaires du règne d'Alexandre II.

[273] Conseil de district, qui entretenait des hôpitaux, écoles, etc.

[274] Témoins instrumentaires pris parmi les gens du village.

[275] Paraphrase du Silentium, poésie de Tioutchev – 1833.

[276] En français dans le texte.

[277] En français dans le texte.

[278] Monsieur le colonel.

[279] Douzième classe de la hiérarchie.

[280] Diminutif de Nikolaï – Nicolas.

[281] Nastia, diminutif d'Anastasie ; Kostia, de Constantin.

[282] Pelisse en peau de mouton, le poil en dedans.

[283] Roman libertin de Fromaget (1742), dont une traduction par K. Rembrovski parut en effet à Moscou en 1785.

[284] Les études du grand critique Biélinski (1811-1848) sur Pouchkine et, en particulier, sur Eugène Oniéguine sont réputées. Tatiana est l'héroïne de ce célèbre poème.

[285] En français dans le texte.

[286] La Troisième section, police secrète politique, avait son siège près du pont des Chaînes – Tsiépnoï Most.

[287] La célèbre revue éditée par Herzen à Londres et introduite clandestinement en Russie.

[288] Psaume CXXXVII, 5, 6.

[289] En français dans le texte.

[290] La signification approximative de ce mot est : Marché aux bestiaux.

[291] C'est surtout dans le premier chapitre d'Eugène Oniéguine (1823) que Pouchkine a un peu trop chanté les jolis pieds féminins.

[292] En français dans le texte.

[293] Appellation familière de Pétersbourg.

[294] Il y a dans le texte : « votre fidèle Litcharda », expression courante empruntée au conte populaire de Bova fils de roi, dernier avatar de notre chanson de geste Bueves d'Hanstone – XIII^{ème} siècle –, qui gagna la Russie par des intermédiaires italiens et serbes et y devint très populaire dès le XVII^{ème} siècle. Litcharda est une déformation de Richard, nom du fidèle serviteur de la reine Blonde.

[295] En français dans le texte.

[296] En français dans le texte.

[297] En français dans le texte.

[298] En français dans le texte.

[299] En français dans le texte.

[300] Alexandre Gatsouk (1832-1891), éditeur de journaux, revues, almanachs.

[301] En français dans le texte.

[302] Paroles de Klestakov, dans le Réviseur de Gogol, III, 6 -1836.

[303] En français dans le texte.

[304] Allusion à la fameuse « Troisième Section » – police secrète.

[305] En français dans le texte.

[306] En français dans le texte.

[307] En français dans le texte.

[308] En français dans le texte.

[309] En français dans le texte.

[310] En allemand : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit.

[311] En français dans le texte.

[312] En français dans le texte.

[313] En français dans le texte.

[314] Gogol, les Âmes mortes, 1ère partie, XI.

[315] En français dans le texte.

[316] Les Mystères d'Udolphe, roman de Mrs Ann Radcliffe – 1794 –, eurent, ainsi que les autres « romans terrifiants » de cet auteur, un succès considérable qui se maintint longtemps dans toute l'Europe.

[317] Le mot à mot est plus énergique : un adultère de la pensée. Tout comme le Karmazinov des Possédés, Fétioukovitch est une caricature des faux idéalistes qui ont mal digéré Schiller.

[318] Jean, X, II.

[319] Paul, « Ephés. », VI, 4. Le texte exact est : « N'irritez point ».

[320] Réminiscence de Schiller – Épigraphe de la Cloche.

[321] Matthieu, VII, 2 ; Marc, IV, 24.

[322] Cette crainte superstitieuse a été notamment signalée par Ostrovski dans sa comédie : les Jours néfastes, II, 2 -1863.

[323] Encore un emprunt probable à Schiller : les Brigands, I, 1, monologue de Franz, « in fine ».

[324] Bande de satin ou de papier sur laquelle sont représentés Jésus-Christ, la Vierge et saint Jean Chrysostome, dont on entoure le front des morts.

[325] Paraphrase de l'Alleluia.

[326] Le cercueil n'est définitivement fermé qu'à l'église, tout à la fin du service funèbre.

[327] La coutume de « commémorer les morts » dans un repas funèbre est, en Russie, une survivance des premiers temps du christianisme – agapes funéraires.

[328] Le journal St-Peterbourgskaïa Viedomosti (Les Bulletins de Saint-Pétersbourg) publia, en 1847, quatre feuilletons de Dostoïevski, qui, n'étant point entrés dans ses œuvres complètes, ont été totalement oubliés par les critiques et les historiens de la littérature russe. Ces feuilletons portent un titre général : Peterbourgskaia Lietopiss. Le premier est signé N. N., les trois autres F. D. Que l'auteur de ces feuilletons soit bien Dostoïevski, cela résulte clairement d'abord de leur lien indiscutable avec des œuvres connues de cet auteur, et ensuite d'une note de la rédaction du journal, publiée dans l'un des derniers numéros de l'année, où il est fait mention, parmi les articles parus au cours de l'année 1847, de « quelques feuilletons de la vie à Pétersbourg » de F. M. Dostoïevski. Le genre feuilleton avait été exploré par Dostoïevski un an auparavant dans l'almanach Zouboskal (Le railleur) pour lequel il avait écrit l'annonce, qui est un brillant article. Il avait saisi avec empressement cette proposition de travailler à cet almanach, escomptant des gains qui lui permettraient de rétablir ses affaires embrouillées. Dans les lettres à son frère, des années 1846 et 1847, Dostoïevski parle souvent de sa carrière future de feuilletoniste.

[329] En 1847, le comte de Suzor fit à Pétersbourg une série de conférences sur la littérature française moderne.

[330] Directeur d'un cirque qui jouissait alors d'une grande renommée.

[331] Célèbre violoniste.

[332] Au cours de son concert, Ernst avait joué Le Carnaval de Venise, de Paganini.

[333] Célèbre ténor italien.

[334] Le Contemporain.

[335] Recueil humoristique qui parut de 1846 à 1849 ; édité par M. Nievakhovitch.

[336] Célèbre cantatrice suédoise.

[337] Sboev, nouvelle de Neoustroiev.

[338] Citée par Gogol.

[339] On appelle Nuits blanches, à Saint-Pétersbourg, cette époque de l'été où le soleil se couche vers 9 heures du soir et se lève vers 1 heure du matin.

[340] Système de boules enfilées à des tringles de fer pour compter.

[341] Héros d'une légende russe.

[342] Il y avait en Russie quatorze classes de fonctionnaires, chacune d'elles correspondant à un grade dans l'armée. Les trois plus hautes classes étaient assimilées aux grades de généraux, ce qui valait à leurs membres l'appellation d' « Excellence ».

[343] On appelait, en Russie, les plaques des ordres : étoiles.

[344] Vanka, diminutif d'Ivan, sobriquet donné aux cochers de fiacre.

[345] Ce livre regroupe une nouvelle et un court roman de l'auteur, regroupés en deux parties: « Katia

» correspond à « La Logeuse » (1847) et le titre original de « Lisa » est « Le Sous-sol » (1863), ce dernier roman étant également connu sous les titres suivants : « Mémoires écrits dans un souterrain », « Les Carnets du sous-sol », « Manuscrit du souterrain ».

[347] Citadin, petit bourgeois.

[348] Sorte de potage aux choux.

[350] Expression russe.

[351] Haleurs sur le Volga.

[352] Expression russe. On dit aussi le père Don.

[353] Manteau fourré des paysans.

[354] Collation.

[355] Eau-de-vie.

[356] Petite voiture légère.

[357] En Russie, deux chevaux s'attellent, l'un entre les deux brancards et l'autre par côté.

[358] Voiture découverte.

[359] Expression russe.

[360] Une bien-aimée ; locution populaire.

[361] Expression russe.

[362] Secte de vieux croyants qui conservent les Écritures telles qu'elles étaient avant les corrections du patriarche Nikon.

[363] Expression russe : j'ai causé sa mort.

[364] Mot à mot : Je pense une pensée.

[366] Expression russe.

[367] Mot à mot : tout mon siècle ; locution russe.

[369] Expression russe.

[370] En français dans le texte.

[371] Expression russe.

[372] Fameux chef de brigands, sur le Volga.

[373] Diminutif d'Ivan, nom donné à tous les cochers à Saint-Pétersbourg.

[374] Locution usitée pour dire un homme du peuple russe.

[375] Seize verschoks font un arschine. L'arschine est d'un mètre quatre dixièmes.

[376] En russe : il te rira dans les yeux.

[377] Diminutif d'Ivan.

[378] Nekrassov.

[379] Lettre en forme de V, non usitée dans l'alphabet ordinaire et exclusivement réservée à la liturgie.

[380] Grands biscuits.

[381] Femmelette.

[382] Krotkaïa, la douce, la benine. Cette œuvre a été publiée dans Le Journal d'un écrivain dont Th. Dostoïevski était l'unique rédacteur. En quelques lignes qui précèdent la partie de l'avant-propos que nous traduisons, Dostoïevski s'excuse auprès de ses lecteurs de remplir un numéro entier avec ce récit au lieu et place de la matière ordinaire de sa revue. Il ajoute que l'idée de Krotkaïa l'a singulièrement hanté et qu'il a passé tout le mois à l'écrire.

[383] Le Golos (la Voix) journal qui paraissait à Saint-Pétersbourg.

[384] Il s'agit ici d'un usage russe qui consiste à laisser une lampe allumée au-dessus d'images pieuses.

[385] Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, en traduisant ce passage d'une œuvre d'ailleurs si remarquable à d'autres égards, combien ces considérations de psychologie générale parfois mises par l'auteur dans la bouche du mari semblent déplacées, et peu vraisemblables en présence du cadavre de la femme.

[386] Litchni dvorïanine, noblesse personnelle adhérente à la fonction et non transmissible.

[387] Environ un franc vingt-cinq.

[388] Deux francs cinquante.

[389] Sorte de place, à Saint-Pétersbourg, sur laquelle se trouve l'entrée de maisons d'hospitalité de nuit.

[390] Grosse théière en métal.

[391] Citation des anciens livres de la Légende slave.

[393] Manteau en peau de mouton.

[394] Dostoïevsky écrivait ceci en 1876.

[395] Petit loup.

[396] Le 11 février 1854.

[397] Ces interruptions sont reproduites telles qu'elles sont dans le texte russe.

[398] Membres de la conspiration Pétraschevsky contre le Czar Nicolas Ier, en 1849.

[399] Courrier.

[400] Postillons.

[401] Manteau, variété du caftan.

[402] Voiture couverte des paysans.

[403] Réaumur, 50 degrés centigrades au-dessous de zéro.

[404] Autres condamnés politiques de la même conspiration.

[405] Les Décembristes. Conspiration du 14 décembre 1825, contre Nicolas Ier.

[406] Seizième partie de l'arschine qui est d'un mètre quarante centimètres.

[407] Soupe à la choucroute aigre.

[408] Gruau cuit.

[409] Vico, Guizot, Thiers, Ranck, etc. (note de Dostoïevski).

[410] Directeur des Annales de la Patrie.

[411] Célèbre dramaturge.

[412] Poète médiocre.

[413] Auteur de divers romans.

[414] Pseudonyme de Mme Knovschtschinsky.

[415] Fort de Pétropavlovsk (Pierre-et-Paul).